DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS CONTENANT TOUTES LES...

Gustave Vapereau, Léon Garnier



L'auteur et les éditeurs du *Dictionnaire des Contemporains* recevront toujours avec empressement toutes les communications propres à rendre cet ouvrage de plus en plus exact et complet.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES,
LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS,
LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS,
LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET TENU A JOUR
AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS ET DE SAVANTS DE TOUS LES PAYS

PAR G. VAPEREAU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE
ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE, AVOCAT

TROISIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE
ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
PARIS, 77, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST STRASSE

1865



PRÉFACE.

Un livre comme le *Dictionnaire des Contemporains* doit subir, d'édition en édition, des modifications qui tendent à le renouveler au bout d'un certain nombre d'années. Telle est déjà l'importance des changements et accroissements apportés à notre texte primitif dans l'édition présente, qu'on pourrait la considérer moins comme une reproduction que comme un second tome du même ouvrage.

Pour avoir une idée de ces changements, il suffira de remarquer que nous avons retranché, à très-peu d'exceptions près, toute la série des notices consacrées aux personnages morts du 1er janvier 1855 au 1er janvier 1860, dont quelques-unes, comme celles de *Béranger*, *Cavaignac*, *de Humboldt*, *Macaulay*, *Nicolas Ier*, *Rachel*, etc., étaient des plus étendues, et que, malgré le vide produit par cette suppression, notre volume, au lieu d'être diminué, s'est grossi d'un certain nombre de pages.

Cet accroissement a deux sources :

1° L'introduction de notices nouvelles sur des personnages d'une notoriété récente ou dont l'omission avait eu jusqu'ici pour cause l'insuffisance des premiers renseignements recueillis;

2° La continuation du plus grand nombre des notices primitives par l'exposé des principaux événements survenus depuis les précédentes éditions.

Le notices nouvelles nous ont déjà pris une grande place. L'histoire des quatre années qui viennent de s'écouler, si fécondes en événements considérables, a mis en lumière un certain nombre de noms peu connus ou complétement ignorés jusqu'alors. L'étranger devait nous fournir le plus fort contingent. La suite de l'agitation politique ou religieuse en Italie, l'explosion et le développement formidable de la guerre civile en Amérique, nos succès militaires en Chine et en Cochinchine, notre expédition au Mexique et la fondation d'un nouvel empire, les événements de Syrie, de Turquie, de Grèce, des Provinces Roumaines, du Montenegro, ceux de Pologne, de Hongrie, de Prusse, du Danemark, etc., ont appelé sur la scène des acteurs nouveaux pour leurs compatriotes eux-mêmes, ou bien ont signalé à notre attention des personnages déjà célèbres, mais dont la vie publique laissait notre curiosité indifférente, avant d'être mêlée aux intérêts de la France ou de l'Europe. Nous n'avons rien négligé pour réunir sous le plus grand nombre possible de ces noms d'une récente actualité des renseignements biographiques à peu près complets.

Ainsi, l'Amérique du Nord, qui a inscrit en quelques années tant de pages san-

glantes dans son histoire, nous a fourni, entre autres acteurs de ses drames terribles, les *Banks*, les *Beauregard*, les *Bragg*, les *Breckenridge*, les *John Brown*, les *Burnside*, les *Butler*, les *Chase*, les *Jefferson Davis*, les *Ericsson*, *les Ferragut*, les *Grant*, les *Halleck*, les *Hunter*, les *Jackson*, les *Andrew Johnson*, les *Lee*, les *Longstreet*, les *Mac-Clellan*, les *Mac-Dowell*, les *Polk*, les *Pope*, les *Price*, les *Rosencranz*, les *Sheridan*, les *Sherman*, les *Slidell*, les *Stephens*, les *Sumner*, les *Trobriand*, les *Thomas*, et tant d'autres qui ont acquis si rapidement une célébrité européenne par leur ardeur à détruire l'antique Union, à la défendre ou à la rétablir. Au Mexique, nous avons pu prendre, avec l'ex-président *Juarez* et son ancien compétiteur *Miramon*, devenu maréchal de l'Empire, les généraux *Almonte* et *Zaragosa*, ainsi que le nouvel empereur *Maximilien Ier*. La Chine, à laquelle le *Dictionnaire des Contemporains* s'est ouvert avant toute autre publication biographique, avant même *l'Almanach de Gotha*, se retrouve ici avec son jeune empereur *Toung-Tchi*, et son ministre régent, le prince *Kong*, comme avec son administrateur apostolique *Mgr Mouly*. L'empire d'Annam s'y rencontre aussi avec son souverain *Tu-Duc*. L'Amérique du Sud nous a donné des généraux, des présidents, comme *Carrera* ou *Mitre*, et le roi d'uu jour, notre compatriote *Orélie-Antoine Ier*; Madagascar, son dernier roi *Radama II* et son ministre, notre autre compatriote, *Lambert;* les îles Sandwich, la dynastie des *Kamehameha;* la Perse, l'homme d'État *Hassan-Ali-Khan* et le savant *Mirza*. Plus près de nous, la Turquie est représentée par un nouveau souverain *Ad-ul-Azis;* la Syrie, par son gouverneur *Daoud-Pacha;* le Montenegro, par son prince *Nicolas Ier*; la Roumanie, par son malheureux ministre *Barbo Catardji;* la Grèce, par son jeune roi, *Georges Ier*, et le président de son premier ministère, *Bulgaris*, etc. Dans le cercle plus habituel de nos relations, les noms nouveaux se multiplient : nous avons trouvé, en Pologne, des soldats et des administrateurs, comme *Langievicz*, *Ostrowski*, *Wielopolski*, sans négliger les savants, comme le docteur *Hirschfeld;* en Hongrie, de hauts fonctionnaires et des chefs de parti, *Deak*, le baron *de Forgach*, le comte *Teleki*, puis le hardi voyageur *Vambéry;* en Prusse, des ministres dévoués et des adversaires ardents d'une politique entreprenante, les *Bismark-Sehœnhausen*, les *Grabow*, les *Virschow*, le comte *de Wrangel*, etc. L'Espagne, où la politique s'agite entre les mêmes acteurs, ne nous a offert que des savants et des poëtes : *Amador de los Rios*, *Guendulain*, etc. L'Angleterre nous a imposé d'abord toute une série de notices sur des hommes plus ou moins connus, appelés par droit de naissance à la Chambre des lords, comme représentants de noms historiques et de titres héréditaires; elle nous a fourni, en outre, pour leur notoriété personnelle, des hommes politiques et des officiers généraux, *Denison*, sir *J. Hope Grant*, *H. Hope*, etc., des érudits, des savants et des voyageurs, comme *John Campbell*, *Fitz-Roy*, *Forbes*, *Hartshorne*, *Oliphant*, *Speeke*, *Wheastone*, etc., les prélats *Colenso* et *Manning*, le fécond auteur dramatique *Buckstone*, et le musicien *V. Wallace*, le premier compositeur illustre de la nation. L'Italie, dans l'enfantement laborieux d'un nouvel ordre de choses, est toujours le pays de l'Europe qui appelle sur ses hommes notables le plus de curiosité : nous citerons parmi les nouveaux noms italiens, dans l'administration et l'armée, le général *Jacques Durando*, le ministre *Lanza*, le vainqueur de Garibaldi à Aspromonte, *Pellavicini*, l'ami et le fidèle continuateur de Cavour, *Minghetti*, le marquis *Pepoli*, *Salvagnoli*, *Torrearsa*, etc.; dans l'Église, les prélats *Liverani*, *Riario-Sforza*, les théologiens *Passaglia*, *Perrone*, etc.; dans l'industrie, l'abbé *Caselli*, l'inventeur de la pantélégraphie; au théâtre, des artistes connus de toute l'Europe, *Fraschini*, *Adelina Patti*, etc.

La France devait naturellement nous fournir moins de noms nouveaux ou de moins importants. Elle était si largement représentée dans les éditions précédentes, que les événements de quatre années devaient nous prendre moins au dépourvu; la plupart des hommes qui y ont eu part avaient déjà leurs noms dans nos colonnes. Nous nous sommes efforcé cependant de combler d'inévitables lacunes. Malgré le retentissement des affaires étrangères, il s'est manifesté à l'intérieur une assez grande préoccupation du développement libéral de nos institutions : la publicité des comptes rendus des séances du Corps législatif a rappelé l'attention sur les hommes mêlés à notre récente histoire parlementaire; les élections générales de 1863, mettant aux prises les candidats officiels avec ceux des diverses oppositions, ont présenté une animation inconnue depuis l'ère impériale. En présence de ce réveil, nous ne nous sommes pas borné à indiquer la rentrée des hommes anciens dans la lice politique, où ils ont vite repris les premiers rôles, nous avons voulu marquer aussi l'avénement de tous les hommes nouveaux, et nous avons pris la série entière des députés au Corps législatif, pour dire, en quelques lignes, quelle était leur situation au moment de leur élection, sous quel patronage leur candidature s'est produite, et le nombre de voix qu'ils ont obtenues.

A part cette nombreuse catégorie de noms isolément peu importants, nous avons eu encore, pour la France, à recueillir bien des noms nouveaux, que des titres personnels nous signalaient dans les diverses sphères de l'activité contemporaine. Nous rappelerons ici, entre autres : pour la politique, l'armée et la marine, les ministres *Béhic* et *Forcade-Laroquette*, l'ex-député *Keller*; les généraux *Beaufort d'Hautpoul* et *Lorencez*, les amiraux *Bonnard*, *Charner*, *Clavaud*, *la Grandière*, *Touchard*, le lieutenant *Pallu*; pour l'administration, MM. *Alphand*, *Dutrey*, *Genteur*, *Jacquinet*, *Lavenay*, *Mourier*, *Rufz de Lavison*, *Sauvage*, *Ségaud*, *Solacroup*, *Talabot*, *Treilhard*, *Vidal*; pour les différentes régions si fertiles du domaine littéraire, MM. *Allan-Kardec*, *du Chaillu*, *Victor Cherbuliez*, les indivisibles *Erckmann-Chatrian*, *Oct. Lacroix*, *Alb. Lemoine*, *André Léo*, *Levasseur*, *G. de Lurieu*, *Jean Macé*, *G. Merlet*, *L. Moland*, la baronne *de Montaran*, *Raoul de Navery*, le comte *de Pontécouland*, *Jean* et *Albert Réville*, *C. Rousset*, *Fr. Sarcey*, *Victorien Sardou*. *Aur. Scholl*, *Mario Uchard*, *Ch. de la Varenne*, *Waddington*; pour les arts et l'industrie artistique, que les expositions mettent en si grand jour, MM. *Belly*, *Bisson*, *Brion*, *Chatrousse*, *Christofle*, la duchesse *Colonna de Castiglione*, *Dubois-Pigalle*, *Grevedon*, *Hanoteau*, *Le Couppey*, *Lobin*, *Oudinot*; pour le théâtre, où la notoriété s'acquiert si vite et souvent s'évanouit de même, MM. *Léon Achard*, *Bonnehée*, *Coquelin*, Mmes *Devoyod*, *Ém. Dubois*, *Suzanne Lagier*, *Massol*, *Montaubry*, *Obin*, Mlle *Schneider*, *Taillade*, *Talbot*, *Thiron*, *Villaret* : tous noms plus ou moins nouveaux, mais déjà en possession de la réputation, moins rare que la gloire[1].

Les notices consacrées à ces noms et à des centaines d'autres ne constituent pas cependant le complément le plus important du *Dictionnaire des Contemporains* dans une nouvelle édition. Les additions de détail introduites dans la plupart des anciens articles pour les mettre au courant des événements récents de toute nature, composeraient par leur réunion un contingent plus considérable encore. Sous les noms des principaux personnages a été résumée, suivant la part qu'ils y ont prise,

1. Pendant le cours d'une impression qui a duré plus de dix-huit mois, d'autres noms ont surgi ou ont acquis assez de notoriété pour qu'on nous reproche de ne pas les avoir pris : un *Supplément* réparera ces omissions regrettables et involontaires.

l'histoire de ces quatre dernières années. Changements et modifications de cabinet expéditions militaires, négociations diplomatiques, grands actes politiques ou administratifs; promotions à des fonctions nouvelles dans l'armée, la magistrature, l'Église, l'enseignement, etc.; titres honorifiques, décorations, récompenses; œuvres littéraires et artistiques; travaux scientifiques et publications de toute sorte : tous les faits, en un mot, qui ont pu signaler de nouveau à l'attention du public les noms déjà connus, ont été groupés en leur lieu et place à côté des renseignements, des titres et des œuvres que comprenaient déjà les notices primitives. Quelques-unes ont pris par ces additions une étendue assez considérable, mais proportionnée à l'importance et au relief que les faits nouveaux avaient tout d'un coup donnés à tel ou tel personnage. Il est naturel, par exemple, pour ne parler que de l'Amérique, que des noms comme ceux du président *Lincoln* ou de son ministre *Seward*, aient élargi ou brisé le cadre des articles qui leur étaient d'abord consacrés [1].

Pour un trop grand nombre d'articles, les renseignements qui les complètent se réduisent à des indications nécrologiques. Car si nous avons voulu, au point de départ, faire la biographie des vivants, la mort est venue souvent, pendant le cours de notre travail et de ses remaniements, frapper ceux qui font l'objet de nos notices. Souvent, ses coups ont porté sur les plus illustres têtes. Supprimer immédiatement les morts du *Dictionnaire des Contemporains*, c'était le condamner à un vide matériel et moral immense; c'était, en ne laissant à la rédaction qu'une matière fugitive, insaisissable, en faire le supplice des Danaïdes ou l'œuvre de Pénélope. Il y avait donc une nécessité absolue de conserver, malgré la mort, les hommes que nous avions pris à un moment donné dans la vie (1er janvier 1855). D'ailleurs, si la mort est le complément inévitable et souvent prématuré de toute notice biographique, elle n'est pas toujours le terme de l'influence de l'homme, et au lieu d'étouffer la notoriété de son nom, elle la ravive quelquefois. Aussi, les personnages que la mort fait disparaître de la scène du monde actuel, ne disparaissent de nos colonnes qu'après le temps nécessaire pour épuiser ou du moins pour amortir l'action qu'ils ont exercée ou la curiosité qu'ils excitent.

Nous avons donc pensé que nous devions conserver tous ceux qui vivaient encore au 1er janvier 1860. Pour les personnages morts dans la période des cinq années précédentes, en supprimant leurs notices, nous avons voulu garder leur trace, et nous avons maintenu leurs noms avec les deux dates essentielles de la naissance et de la mort, puis nous renvoyons aux éditions antérieures dont l'édition actuelle reste la suite, tout en formant un ouvrage indépendant.

« Quant aux rectifications auxquelles une publication aussi délicate devait nécessairement donner lieu, nous l'avons déjà dit [2], elles ont été introduites à la fois avec empressement et mesure. On comprend que les ouvrages d'histoire ou de biographie contemporaine soient ceux où l'on relève le plus d'erreurs. La biographie et l'histoire du passé n'en contiennent peut-être pas moins; mais quand les erreurs ne sont commises que sur les morts, il n'y a plus de témoins intéressés à les démentir, et elles

1. L'article *Lincoln* est un curieux exemple des transformations imposées à notre livre par les vicissitudes de la célébrité. Il manquait tout à fait à la première édition : on se serait récrié de nous voir prendre ce Yankee, « fendeur de bûches, » en train de devenir homme de loi. Pendant que nous préparions notre deuxième édition, Lincoln était candidat à la présidence des États-Unis : craignant de laisser échapper le futur président, alors caché dans les incertitudes du scrutin, nous prîmes, dans de courts articles, les divers candidats, Lincoln avec les autres. Aujourd'hui, Lincoln est passé l'un des plus grands hommes de l'histoire américaine, et sa notice, écrite sous la dictée même des événements, est une des plus importantes du *Dictionnaire*.

2. *Préface* de la 2e édition.

passent inaperçues ou pardonnées. Au contraire, un ouvrage écrit, comme celui-ci, sous les yeux mêmes et sous le contrôle perpétuel des vivants, ne peut commettre impunément l'inexactitude la plus involontaire. Heureux quand les intérêts jaloux, les consciences oublieuses, les amours-propres inassouvis lui pardonnent la vérité! Quoi qu'il en soit, toutes les fautes qui ont été signalées à l'auteur ont été corrigées; toutes les observations légitimes, accueillies; toutes les réclamations, ayant une apparence de justice, prises en considération; toutes les communications sérieuses ou arrivées à temps, mises à profit [1].

« Nous n'avons pas négligé les rectifications qui se sont produites par la voie de la presse périodique, toutes les fois qu'elles nous sont parvenues. Notre premier travail a été, en effet, dans les journaux de Paris, des départements et de l'étranger, l'objet de jugements motivés, d'appréciations sérieuses, de critiques compétentes, dont nous avons dû tenir compte; mais qu'il nous soit permis de dire qu'il a donné lieu aussi à des réclamations dont l'exagération ou la légèreté était manifeste. On nous a reproché l'omission de savants, d'artistes, de généraux, dont les noms figuraient à leur place dans nos colonnes, mais qu'on n'avait peut-être pas cherchés sous leur orthographe véritable. On nous a ensuite réclamé comme vivants des hommes morts depuis de nombreuses années. On a fait aussi plus ou moins de bruit de fautes d'impressions qui se corrigeaient d'elles-mêmes; bien plus, on nous a prêté, par des fautes de lecture, des énormités imaginaires. Souvent enfin, pour nous contredire, on s'est appuyé sur l'autorité de versions plus ou moins accréditées que nous avaient fait redresser des renseignements plus sûrs. C'était donc avec circonspection qu'il fallait accepter, quelque défiance qu'on eût de soi-même, les rectifications qui se proposaient avec le plus d'éclat; mais c'était une raison d'accueillir avec d'autant plus de gratitude les communications bienveillantes qui nous étaient adressées de tous les points de la France et des pays étrangers, et auxquelles nous devons en grande partie l'amélioration de cet ouvrage.

« Grâce à ce concours universel, le *Dictionnaire des Contemporains* doit s'approcher davantage de ce point de perfection relative où l'on peut amener un pareil répertoire des hommes et des choses du présent, destiné peut-être à faciliter dans l'avenir la tâche de l'historien, et à satisfaire du moins, au milieu du mouvement de la vie moderne, une curiosité légitime. Sur une telle masse de faits et au milieu de tant de causes d'erreurs, nous désespérons, pour notre part, d'être plus exact, comme nous ne croyons pas que personne puisse être plus impartial.

« Nous avons continué de nous imposer dans la rédaction nouvelle et dans le remaniement de la rédaction primitive, avec la même concision de langage, une plus grande sobriété d'appréciation. On nous a tant répété qu'un pareil livre devait contenir exclusivement des faits, que nous nous sommes efforcé de nous y restreindre; on nous a tant contesté le droit de juger, d'apprécier, de caractériser même, que nous y avons renoncé dans bien des cas où nous pensions cependant en

1. C'est ici le lieu de témoigner encore une fois notre reconnaissance aux personnes qui, répondant à un loyal appel, nous ont mis à même de corriger nos inexactitudes ou de combler nos lacunes par ces communications que nous avions sollicitées entre nos lecteurs et nous dans l'intérêt de la justice et de la vérité. Je dois remercier de nouveau de son précieux et infatigable concours, M. Ferdinand Herold, en qui j'avais déjà reconnu, à mon grand profit, l'homme le mieux informé des innombrables détails biographiques qu'embrasse l'histoire contemporaine. J'ajouterai que pour le dépouillement régulier des journaux et des publications périodiques où cette histoire s'écrit au jour le jour, j'ai été secondé par MM. Belin de Launay et Victor Chauvin, et particulièrement par ce dernier pour la mise en œuvre de notre immense accumulation de renseignements.

avoir usé avec une extrême réserve, sauf à reprendre ce droit dans des publications d'une autre nature. Un critique qui voulait être sévère a dit que le *Dictionnaire des Contemporains* était, comme certaines familles, peu riche, mais honnête. Il ne m'appartient pas de décider si ce n'est pas une richesse que de réunir sur une époque donnée trois ou quatre cent mille faits et renseignements; mais pour l'honnêteté, j'en accepte volontiers le témoignage. Dans les discussions qu'une telle œuvre devait soulever, on n'a pas extrait de nos quatre mille colonnes une seule ligne dictée par un sentiment mauvais; si gros que fût le livre, on a pu le presser, le torturer, sans en faire sortir une goutte de fiel. »

GUSTAVE VAPEREAU.

Paris, le 1er décembre 1865.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Nous croyons utile de reproduire ici les passages suivants de la *Préface* de notre première édition, pour faire bien comprendre le plan primitif de notre ouvrage, et comment nous nous sommes efforcé d'en surmonter les difficultés.

.... Ce n'est pas sans beaucoup de travail que, même pour ce petit nombre d'hommes vraiment célèbres qui ont déjà exercé la plume de tous les historiens et de tous les biographes, on arrive à réunir avec exactitude les faits publics qu'ils ont accomplis ou auxquels ils ont pris part. Que sera-ce, s'il s'agit de milliers d'hommes qui ont joué un rôle, intéressant encore, mais secondaire? Les renseignements directs, difficiles à obtenir, suspects parfois, toujours vagues et insuffisants, ne peuvent être qu'un point de départ. Le biographe doit compter avec la défiance des uns, l'apathie des autres, la multiplicité des travaux chez plusieurs, avec la modestie même comme avec tous les déguisements de l'amour-propre. D'autre part, chercher et suivre la trace de chacun dans ces annales de toute sorte, où s'enregistrent, au jour le jour, les résultats, les efforts, les agitations de l'activité universelle, est une rude tâche qu'il faut accepter résolûment, mais sans se flatter d'un entier succès.

Aussi, nous comprenons que les ouvrages d'histoire ou de biographie contemporaine soient ceux où l'on relève le plus d'erreurs. La biographie et l'histoire du passé en contiennent-elles moins? ou bien les erreurs commises sur les vivants ne deviennent-elles pas, accréditées et grossies par le temps, des erreurs sur les morts, avec cette différence qu'il n'y a plus de témoins pour les démentir? Nous ne résoudrons pas cette délicate question; nous n'en sentons pas moins tout ce que notre travail, dans cette première forme, peut présenter d'imperfections, de lacunes ou d'inexactitudes, et nous remercions d'avance ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous signaler toutes les rectifications propres à rendre un jour ce livre plus exact et plus complet. Quel que soit le nombre de nos fautes, il n'étonnera pas ceux qui voudront bien se souvenir que ce dictionnaire ne compte pas moins de 300 000 indications de toute nature, dont une grande partie sont consignées ici ou du moins réunies sous un nom propre pour la première fois! Qu'on y songe en effet : il n'y a presque pas de lignes dans cet ouvrage, qui ne renferment des dates, des noms d'hommes ou de pays, des titres de publications, un fait et un renseignement.

Invoquerons-nous comme un titre à l'indulgence ce que nous avons nous-mêmes, dans tout le cours de ce travail, relevé d'erreurs chez nos devanciers? Nous en ferions un gros livre : ici, deux ou plusieurs personnages fondus en un seul, par suite de l'i-

dentité ou de la simple ressemblance des noms; là, le même homme, dédoublé ou multiplié, suivant la diversité de ses rôles, sous le même nom ou sous des noms diversement orthographiés; tantôt les relations de parenté arbitraires ou interverties; tantôt la vie abrégée ou allongée par une nécrologie imaginaire; quelquefois une riche bibliographie prêtée à celui qui a écrit à peine quelques lignes; le plus souvent de simples confusions entre les actes, les œuvres ou les titres de personnages distincts. Et toutes ces sortes d'erreurs, nous ne les constatons pas seulement dans ces utiles publications de seconde main qui, dans un cadre étendu et sur des sujets très variés, ont moins d'autorité, mais jusque dans ces recueils spéciaux dont le caractère exclusif, ainsi que la compétence de leurs auteurs, commande la confiance. L'exemple de ces défaillances de l'attention ou de la science a servi du moins à nous rappeler la nécessité d'exercer sur un tel travail une surveillance minutieuse et continue.

Les faits devaient tenir la première place dans nos notices : nous la leur avons donnée. Très-sobre d'appréciations littéraires et artistiques, nous nous sommes abstenu, en politique, en religion, dans la science, de ce qu'on peut proprement appeler un jugement. Il fallait bien toutefois, sous peine de tomber dans une aride nomenclature, conserver, dans certaines circonstances, aux faits leur caractère, aux partis leur couleur, aux hommes leur physionomie et leur langage. Nous nous sommes efforcé de le faire avec la plus grande réserve, et lorsque nous avons rappelé sur quelques actes importants les opinions les plus répandues, nous avons aimé à mettre en présence, sous les yeux du lecteur, les opinions contraires. Dépouillant, autant que possible, nos sympathies et nos antipathies personnelles, nous nous sommes interdit le blâme ou l'éloge inspiré par la passion. Nous n'élevons ni n'abaissons personne, aux dépens ou au profit d'autrui ; nous ne donnons pas de rangs à nos contemporains ; nous les montrons dans les rôles qu'ils ont successivement remplis, laissant aux faits eux-mêmes le soin de mettre en relief le mérite ou les torts de chacun, et nous retenant de franchir la limite délicate qui existe entre caractériser et juger.

La Bruyère a dit : « Ce sont les faits qui louent ; » il faudrait dire aussi : ce sont les faits qui blâment. Ou plutôt, ils ne blâment ni ne louent, ils jugent.

Il est difficile, dans le vaste cadre que nous avons embrassé, que notre livre soit complet. Nous n'avons rien négligé pour qu'il le fût, du moins relativement, et nous croyons pouvoir dire qu'il est, sous plusieurs rapports, plus complet que toutes les publications qui ont précédé. Aucun dictionnaire biographique, en France, n'a encore fait aux étrangers une aussi grande place. L'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Russie, la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, les Principautés danubiennes, les États-Unis d'Amérique, tous les pays avec lesquels la politique, la science, la littérature, les arts, l'industrie multiplient sans cesse nos relations, sont représentés très-largement dans nos colonnes. Les autres parties du globe nous ont aussi fourni leur contingent biographique. La Chine même, que les dernières guerres viennent d'ouvrir toute grande à l'Europe, avait déjà donné lieu à d'intéressantes notices sur l'Empereur et ses principaux ministres, ainsi que sur le chef et les rois auxiliaires de la grande insurrection.

Mais la France reste sur le premier plan. Ici plusieurs séries sont complètes, plus complètes même que dans les ouvrages les plus spéciaux. On trouvera tout le Sénat, le Conseil d'État, une grande partie du Corps législatif, les membres des anciennes assemblées législatives dont nous avons pu retrouver la trace, un très-grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée et de la marine, les hauts dignitaires du clergé, de la

magistrature, de l'administration et de l'Université, les cinq classes de l'Institut, l'Académie impériale de médecine, etc., etc.; puis, en dehors de ces grands corps, dont nous avons suivi les modifications jusqu'au dernier moment, tous les hommes politiques, fonctionnaires de divers ordres, écrivains, journalistes, savants, médecins, artistes, acteurs, industriels, etc., qui ont appelé par leur vie ou leurs œuvres l'attention publique, ou dont les succès ont reçu, dans nos concours solennels, des récompenses et une consécration.

Ajoutons que, dans la France, nous avons fait, pour la première fois peut-être, une part légitime à ce qu'on appelle la province. On rencontre dans nos départements encore bien des hommes qui consacrent à des études sérieuses les loisirs que leur fait la richesse, ou que leurs fonctions leur laissent : magistrats laborieux, propriétaires intelligents, médecins qui allient la science à la pratique, professeurs des Facultés ou des lycées, archivistes, bibliothécaires, ingénieurs, anciens élèves de nos grandes écoles, jaloux de conserver actives et fécondes les traditions de leur jeunesse, membres des sociétés savantes locales, correspondants et associés de celles de Paris, etc. Il y a là un ensemble de travaux, d'efforts, de recherches, dont les résultats généraux, concentrés un jour par quelque esprit supérieur, serviront au progrès des sciences, surtout de notre géographie et de notre histoire. En attendant, n'est-ce pas justice de rapporter au nom de chacun de ces travailleurs modestes son œuvre propre et sa part dans le grand mouvement de l'activité nationale?

Sous tous ces noms, français ou étrangers, nous n'avons pas accumulé indistinctement tous les faits que nous avions pu recueillir. C'eût été grossir, sans profit pour personne, la plupart de nos articles. Ayant sous la main les matériaux de trois volumes comme celui-ci, nous avons dû choisir, entre les actions et les œuvres de chacun, celles qui ont le plus d'importance ou qui ont eu le plus de retentissement, ou qui marquent le mieux le caractère de l'homme, ses principes, ses tendances, la diversité de ses aptitudes ou de ses rôles. Il faut étudier de près les choses du jour pour les connaître; mais il faut se mettre à distance pour les raconter ou les peindre. Que de faits dans la vie des hommes qui remplissent le présent, ne passeront pas à l'avenir! Que de détails nous passionnaient hier, qui seront demain ignorés ou incompris? Les petites choses n'intéressent que dans l'histoire des grands hommes. Nos notices ne sont pas des monographies; mais leur cadre, autant que nous l'avons pu, s'est proportionné au personnage, et toutes les fois qu'elles dépassent la mesure moyenne, elles renferment plus de faits et de renseignements de toute sorte que bien des volumes biographiques mis depuis quelques années en circulation.

C'est surtout dans l'emploi de la bibliographie qu'il fallait apporter de la discrétion. Avec les grands recueils bibliographiques modernes, tels que le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, de M. Brunet, la *France littéraire*, de M. Quérard, et la *Littérature française contemporaine*, qui en forme la suite, le *Catalogue général de la librairie française au* XIX*e siècle*, de M. Chéron, etc., et surtout par le dépouillement plus récent des journaux de bibliographie et des grands catalogues de la librairie en France et à l'étranger, il nous aurait souvent été facile de donner pour quelques lignes à peine de biographie, plusieurs colonnes d'énumération bibliographique. Nous avons résisté à cet envahissement, et nous avons choisi entre les écrits, comme entre les actes, ceux qui offrent le plus d'intérêt, ou qui ont le plus contribué à la réputation de l'auteur, ou qui enfin témoignent de la variété de ses travaux. Ici encore, nous avons pris pour mesure l'importance du personnage, et c'est sous les

noms les plus éclatants de la littérature ou de la science que nous avons cherché à mettre les indications bibliographiques les plus précises et les plus complètes. Elles trouvent leur place dans la biographie même ou sont groupées à part, chronologiquement ou par ordre des matières, selon que l'une ou l'autre disposition a paru plus intéressante ou plus claire.

A propos de bibliographie, on remarquera peut-être que nous n'adoptons pas l'usage de citer, sous chaque article, les sources spéciales d'où il a été tiré. Un tel usage n'entraîne que des répétitions inutiles. A part les renseignements particuliers qu'il est parfois inconvenant de mentionner, et qui, dans tous les cas, n'ont pour le public d'autre autorité que celle de l'écrivain qui les emploie, les vraies sources de la biographie des hommes du jour sont nombreuses, mais constamment les mêmes; ce sont toujours, avant les ouvrages de seconde main, les *Journaux* du temps, les *Annuaires* officiels ou particuliers, les *Revues* générales ou spéciales, les *Mémoires* des contemporains, les principales *Histoires* des soixante dernières années, en un mot, toutes les grandes collections et tous les grands travaux où l'avenir ira chercher à son tour l'histoire du présent. Nous nous bornons à indiquer à part les études d'histoire ou de critique, les monographies dont la vie ou les œuvres de certains personnages ont été spécialement le sujet.

G. V.

Paris, le 15 octobre 1858.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS.

AA'LI-pacha (Mehemet-Emin), homme d'État ottoman, né à Constantinople, l'an 1230 de l'hégire (1815), fut attaché, à l'âge de quinze ans, sur la recommandation de Réchid, au bureau de traduction de la Porte. En 1834, il fut appelé, en qualité de deuxième secrétaire, à l'ambassade d'Ahmed-Fethi-pacha, à Vienne. Il passa deux années dans ce poste, et revint, en 1836, à Constantinople par la Russie. Dès lors nous le voyons successivement grand interprète du Divan (novembre 1837), conseiller d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres (1838-39), sous-secrétaire d'État des affaires étrangères (1840), ambassadeur en titre à Londres (1841-44), membre du conseil suprême d'État et de justice, ministre des affaires étrangères par intérim et chancelier du Divan impérial (1844-46). Lors de l'élévation de Réchid au grand vizirat, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et le suivit dans toutes ses vicissitudes politiques de 1846 à 1852. C'est dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, il fut promu à la dignité de *muchir*, et changea son titre d'effendi en celui de pacha. Son court passage au grand vizirat (août-novembre 1852) fut signalé par le rejet du premier emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Tombé de nouveau en disgrâce, après un court séjour à Smyrne, en qualité de gouverneur général, il demeura, pendant une année environ, éloigné des affaires. Au mois de mai 1854, il obtint le gouvernement général de Brousse, et, le 1er octobre de la même année, fut rappelé à Constantinople, où il cumula les fonctions de président du conseil du *tanzimat* ou des réformes et de ministre des affaires étrangères.

Désigné, l'année suivante, pour représenter la Porte aux conférences de Vienne, il revint presque aussitôt pour occuper de nouveau le poste de grand vizir, auquel il avait été appelé pendant son absence (juillet 1855). Il présida, en cette qualité, la commission chargée d'arrêter les bases du quatrième point des garanties, en formulant, de concert avec les représentants des puissances alliées, les nouvelles mesures en faveur des chrétiens, mesures qui furent confirmées par le *hatti-chérif* du 18 février 1856. Nommé, dans l'intervalle, premier plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, Aa'li-pacha prit une part active aux délibérations, y déploya à la fois beaucoup de finesse et de fermeté, et signa, un peu à contre-cœur, dit-on, le traité de paix du 30 mars 1856.

Le 1er novembre de la même année, par suite des difficultés qu'avait suscitées l'exécution du traité, notamment en ce qui concernait les Principautés, il quitta le grand vizirat, où il fut remplacé par Réchid-pacha. Néanmoins, il consentit, trois semaines après (20 novembre), à rentrer dans le conseil, en qualité de ministre des relations extérieures; mais sa ligne politique différait trop de celle du chef du nouveau cabinet, et, dès le lendemain, il se démit de son poste. Une ordonnance impériale, rendue deux jours après, le nomma ministre sans portefeuille et membre du conseil d'État. La mort de Réchid le ramena au grand vizirat (11 janvier 1858). Remplacé bientôt comme grand vizir par Mehemed-Ruchdi-pacha, il resta dans le cabinet, comme président du tanzimat. Il recouvra encore à plusieurs reprises, avant et après Kibrisly-Mehemet-pacha, en 1861, le titre et les fonctions de grand vizir, remplaça Fuad-pacha au ministère des affaires étrangères, conclut le traité de commerce du 29 avril avec la France et l'Angleterre, et soutint avec une certaine fermeté les fonctionnaires de la Porte contre les réclamations de la diplomatie européenne. Comme Abdul-Medjid, le sultan Abdul-Azis ne l'a écarté du pouvoir que pour l'y ramener promptement. En mai 1864, il a été membre et président de la conférence des représentants des puissances signataires du traité de Paris, ayant pour but de régler la situation politique de la Roumanie.

Tout le temps qu'il a été aux affaires, Aa'li-pacha a été représenté comme un homme d'État laborieux, instruit, d'une probité rare, tenace sous une apparence chétive et des dehors modestes. Il a été, avec Réchid, un des propagateurs les plus zélés et les plus sincères de la réforme en Turquie. Il est décoré des ordres impériaux du Medjidié et du Mérite de première classe, grand-croix de la Légion d'honneur, de Saint-Étienne d'Autriche, de l'Aigle rouge de Prusse, de Sainte-Anne de Russie, des saints Maurice et Lazare de Sardaigne, etc. — Dans une notice sur Aa'li-pacha, écrite en langue turque, Fatin-effendi, qui a publié la biographie de ses principaux compatriotes, parle avec emphase du talent du grand vizir pour la poésie.

AASEN (Iwar-André), philologue norwégien, né à Œrsten, le 5 août 1813, de paysans pauvres, s'instruisit lui-même au milieu de beaucoup de difficultés, et fut conduit par son goût pour la botanique à rechercher l'origine des mots populaires qui désignent les plantes. Il vint, en 1847, à Christiania, où il se livra tout entier à des études philologiques, qui lui firent un nom dans son pays; en 1850, le Storthing lui vota une pension nationale qui lui fut plus tard retirée, et il fut nommé, la même année, membre de l'Académie des sciences.

Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire populaire* de la langue norwégienne (Det norske Folkesprog Grammatik, Christiania, 1848); *Dictiontionnaire* de la langue populaire norwégienne (Ordbog over norske Folkesprog. Ibid., 1850); *Proverbes norwégiens* (Norske Ordsprog. Ibid., 1856); *Échantillons des dialectes norwégiens* (Pröver af Laudsmaalet i Norge. Ibid., 1853). *

ABADIE (Paul), architecte français, né à Bordeaux, le 22 juillet 1783, y reçut les premières notions d'architecture de Bonfin, vint à Paris, en 1806, entra dans l'atelier de Percier en même temps qu'à l'École des beaux-arts, et y resta jusqu'en 1811. Choisi quelques années après comme architecte dans la ville d'Angoulême, qu'il habita depuis, il y a exécuté divers travaux : le palais de justice, l'hôtel de la préfecture, l'abattoir, la prison, le nouveau portail de la paroisse Saint-André, la petite église gothique attenant au séminaire, etc. M. Paul Abadie, correspondant de l'Académie des beaux-arts, et chargé, dans la dernière organisation du service des édifices diocésains (1853), des diocèses d'Angoulême et de Périgueux, a été décoré de la Légion d'honneur le 20 février 1836.

Son fils, M. Paul ABADIE, d'abord nommé *Mallard-Abadie*, né à Paris, le 9 novembre 1812, a suivi de 1835 à 1838, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de A. Leclère. Attaché à la commission des monuments historiques, il a envoyé des dessins de restauration à l'Exposition universelle de 1855, à la suite de laquelle il a obtenu une mention.

ABBADIE (Antoine-Thomson et Arnaud-Michel D'), voyageurs français, nés à Dublin (Irlande), d'une famille originaire du département des Basses-Pyrénées, sont deux frères très-connus par leurs excursions en Abyssinie. Ils sont nés, le premier, en 1810, le second en 1815. Celui-ci n'avait pas trois ans quand leur père rentra en France avec ses enfants. En 1835, M. Antoine d'Abbadie partit pour le Brésil, chargé d'une mission de l'Académie des sciences. M. Arnaud, qui avait suivi une première fois en Algérie le maréchal Clauzel en 1833, y retourna en 1836, dans l'intention de faire partie de l'expédition de Constantine. A la suite d'une tempête, il se rendit à Alexandrie, où il se retrouva avec son frère vers la fin de l'année. Ils entreprirent ensemble d'explorer l'Éthiopie et séjournèrent dans ce pays de 1837 à 1845. Ils furent encore retenus dans le pays des Gallas, par l'hospitalité du souverain, jusqu'en 1848. L'année précédente, sur le bruit de leur mort, un troisième frère, M. Charles d'Abbadie, était allé à leur recherche : il les ramena en Europe. M. Armand d'Abbadie retourna en Éthiopie en 1853 et y passa encore une année.

Dans ces explorations, les frères d'Abbadie ont recueilli, sur les sources du Nil, des renseignements dont l'exactitude a été contestée; mais toutes leurs observations, sous le rapport ethnographique et linguistique, présentent beaucoup d'intérêt. Ils ont envoyé leurs relations de voyage à la Société de géographie, et l'on cite, parmi les articles insérés sous leur nom, dans le *Bulletin* de cette Société, celui imprimé à part sous ce titre : *Notes sur le haut fleuve Blanc* (1849).

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur le même jour (27 septembre 1850); le premier est correspondant de l'Académie des sciences. Tous deux habitent Urrugne, village des Basses-Pyrénées. M. Arnaud a publié, en 1859, des observations *sur le tonnerre en Éthiopie* (in-4) et *Travaux récents sur la langue basque* (in-8). M. Antoine a commencé, en 1860 : *Géodésie d'une partie de la Haute-Éthiopie*, revue et rédigée par Radau (1863, 3e fascicule, in-4, av. pl.).

ABBAL (l'abbé Basile-Joseph), prêtre français, ancien représentant du peuple, né à Pont-de-Camaret (Aveyron), le 2 mars 1799, fut cinq ans curé de Gissac, puis vicaire général de l'évêque de Tarbes, et plus tard de celui de Rodez. En 1848, le département de l'Aveyron l'élut, le 3e sur dix, représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota presque constamment avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Abbal est auteur de publications spéciales : un *Paroissien romain*, des *Vies des saints*, etc.

ABBATTUCCI (Jacques-Pierre-Charles), ancien magistrat français, ancien ministre, etc., né le 28 mai 1792, mort le 11 novembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ABBATTUCCI (Charles), fils de l'ancien ministre de la justice, est né à Paris, le 25 mars 1816. Il était avocat, lorsqu'il fut nommé par le gouvernement provisoire de 1848, substitut du procureur général à la Cour d'appel de Paris. Envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative par le département de la Corse, il soutint, comme son père, la politique napoléonienne. Nommé maître des requêtes en 1852, il est devenu conseiller d'État en 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Un second fils, Antoine-Dominique ABBATTUCCI, entré au service dans le 2e régiment des zouaves, décoré à Laghouat (22 décembre 1852), fit avec distinction la campagne de Crimée. Il a été promu, en 1856, lieutenant-colonel du 52e de ligne. Il a fait la campagne d'Italie et a été nommé colonel du 91e le 29 mai 1859. Il a aussi été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Séverin ABBATTUCCI, troisième fils du ministre, fut élu, en 1852, député de la Corse au Corps législatif, comme candidat du gouvernement. Réélu constamment depuis cette époque, il l'a été, en 1863, par 15 211 voix sur 23 439 votants. Les trois frères Abbattucci ont été élus membres du conseil général de la Corse.

ABBOTT (Jacob), écrivain américain, né à Hallowell (Maine), en 1803, fit ses études au collége de Bowdoin et fut reçu docteur en théologie au séminaire d'Andover. En 1825, il commença à écrire ses livres d'éducation morale et religieuse pour l'enfance : *le Jeune Chrétien* (the Young Christian, Boston, 1825); *la Pierre angulaire* (the Corner Stone); *la Manière de faire le bien* (the Way to do good), etc. La collection porte pour titre général : *Young christian series*. Vinrent ensuite les *Rollo Books : Rollo's tour in Europe*, *Rollo on the Atlantic*, *Rollo in Paris*, etc., 16 vol.); les *Lucy Books* (6 vol.), et les *Jonas Books* (4 vol.); les *Voyages et courses de Marc-Paul à la poursuite des connaissances* (Marco Paul's voyages and travels, etc., New-York, 6 vol. in-16); les *Franconia stories* (10 vol. in-16, New-York). Depuis, M. Jacob Abbott a publié, avec le

concours de son frère John (voy. ci-dessous), les *Illustrated Histories*, environ trente volumes, dont chacun contient la vie de quelque grand personnage de l'histoire ancienne et moderne, puis le *Harper's story Books*, un volume par mois. On a encore de lui : *un Été en Écosse* (a Summer in Scotland, New-York, in-12). Tous ces ouvrages, généralement destinés à l'enfance, ont été loués pour la clarté et l'intérêt du récit.

Abbott (John S.-C.), frère du précédent, prit ses degrés au collége de Bowdoin en 1825, et se fit, comme son frère, ministre congrégationaliste. Il est l'auteur de : *Kings ad Queens, or Life in a Palace* (New-York, in-12), suite d'esquisses historiques et biographiques de souverains, et surtout d'une *Vie de Napoléon*, publiée d'abord dans le *Harper's Magazine* (New-York, 1855, 2 vol. gr. in-8), ouvrage d'un apologiste ardent; puis de deux volumes : *the Mother at Home* (New-York, in-16), et *the Child at Home* (New-York, in-16), qui ont été traduits en français sous le titre de : *la Famille, ou les Devoirs et les joies de la piété domestique* (in-18).

ABD-EL-HALIM (*Esclave du Clément*), ou plus communément le prince Halim-pacha, quatrième des cinq fils survivants de Mohammed-Ali d'Égypte, est né au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826), d'une esclave blanche du harem de Mohammed-Ali. Envoyé de bonne heure à Paris, il s'initia rapidement aux langues, aux mœurs et aux idées de l'Occident. A son retour en Égypte, l'avénement d'Abbas-pacha le tint éloigné des affaires. Abbas s'étant même emparé de la succession patrimoniale de Mohammed-Ali, au mépris de la loi musulmane, les enfants de Mohammed-Ali, dépossédés, en appelèrent au sultan et le prince Halim se rendit à Constantinople, obtint justice et retourna en Égypte avec le titre de pacha et le grade de général de division (*muchir*). A l'avénement de son frère, Mohammed-Saïd, il fit partie du conseil de famille institué par le nouveau vice-roi pour gérer les affaires de l'État, jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Il demanda et obtint le gouvernement général du Soudan oriental, partit, vers la fin de 1855, pour Khartoum, siége de son gouvernement et parcourut les rives du Nil Blanc; mais il se démit de ses fonctions en juin 1856.

ABD-EL-HAMID-bey (du Couret), voyageur français, est né à Huningue (Haut-Rhin), en 1812. Entraîné par la passion des voyages, il partit à vingt-deux ans pour l'Orient (1834), où des aventures de toute sorte devaient longtemps le retenir. D'abord il visita l'Égypte, remonta le Nil, pénétra à travers mille dangers en Abyssinie, et revint au Caire en suivant les bords de la mer Rouge, chemin à peu près inconnu aux Européens. L'habitude des mœurs orientales qu'il avait contractée dans ce voyage lui fit embrasser l'islamisme; ce fut alors qu'il prit le nom arabe d'Abd-el-Hamid. Après avoir accompli, comme un bon croyant, le pèlerinage de la Mecque, qui lui valut le surnom de *hadji*, il traversa l'Yémen et le pays d'Aden, et aborda, épuisé de fatigues, à l'île Bourbon. De là, il se rendit à Maskate, puis en Perse où il fut accusé de fomenter des intrigues politiques et jeté quelque temps en prison. Délivré par l'intervention de l'envoyé de France, il quitta l'Orient après treize années de continuels voyages et rentra dans sa patrie en 1847.

En 1848, M. du Couret, chargé cette fois d'une mission officielle par le gouvernement, partit pour l'Afrique, avec l'intention de pénétrer par le nord jusqu'à Tombouctou. Il a publié le résultat de cette exploration : *Mémoire à Napoléon III* (1853, in-4) et le récit de son pèlerinage : *Médine et la Mekke* (1855, 3 vol. in-8), repris, dans *le Siècle*, par M. Alex. Dumas (1857).

ABD-EL-KADER (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), célèbre défenseur de la nationalité arabe, est né vers 1807, aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très-vénéré de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait dès l'enfance les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété, et mérita les titres de marabout et de thaleb; c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader put s'enfuir en Égypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il alla visiter alors le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommanda encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit bientôt de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10 000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des embuscades sanglantes et mit garnison sur deux points importants de la côte, Arzew et Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant; il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire du Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot, de reconstituer la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirel et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la

Macta ; mais, entouré par 20000 cavaliers, il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire doubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée. On choisit alors pour gouverneur de l'Algérie le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes, puis, avec un corps de 8000 hommes, il se dirigea vers Mascara, qu'il trouva évacuée, et dont il ordonna la destruction. De là, il alla occuper Tlemcen, et, après quelques escarmouches, où se distingua le commandant Cavaignac, il revint imprimer à Alger des bulletins annonçant l'extermination d'Abd-el-Kader.

Les premiers succès véritables contre l'émir, furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlanges, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre première expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu et lui fit, par le traité de la Tafna (3 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises et s'approvisionner de munitions de toute sorte. Puis, quand il se crut prêt pour recommencer la guerre, il trouva des prétextes d'hostilités dans certaines clauses mal définies du traité de la Tafna, et, en novembre 1839, fit massacrer nos colons. Alors le duc d'Orléans et le maréchal Valée commencèrent cette rude campagne de 1840, signalée par la victoire de Mouzaïah et par la prise de Médéah et de Milianah. Ils réduisirent l'ennemi à la défensive, mais sans pouvoir assurer la tranquillité des populations algériennes.

On vit bien alors qu'il fallait une lutte acharnée pour en finir avec Abd-el-Kader, et le général Bugeaud fut nommé gouverneur. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de razzias qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes. Mascara fut prise, en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabyles de Bougie, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause. La prise de sa *Smala* par le duc d'Aumale, en février 1842, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur du Maroc, Abd-er-Rahman (voy. ci-dessous), qui l'avait presque toujours soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1844, à attaquer les positions françaises. La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marocaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville, guérirent pour toujours l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émir sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Maroc, et malgré leur souverain, des secours en hommes et en argent, qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de Métidja se trouva encore une fois menacée, et le général Bugeaud dut recommencer cette guerre de marches et de contre-marches, de poursuites et de razzias continuelles qui, empêchant son adversaire d'établir un gouvernement régulier, devait aboutir à sa soumission. Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer des intelligences dans le Maroc et y préparer une révolution à son profit. Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui. Après une tentative inutile contre la ville d'Oudtscha, l'émir remporta deux victoires sur les troupes marocaines, dont la plupart refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Teza, et se tourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par des forces supérieures, il fut contraint de fuir, et après la mort de ses derniers partisans, il vint se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et après avoir été détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par l'empereur Napoléon III, à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), et en témoigna la plus vive reconnaissance. Il s'embarqua le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brousse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Il passa alors à Constantinople.

Depuis, il s'est établi à Damas, où, au mois de juin 1860, il prit généreusement la défense des chrétiens contre les fureurs meurtrières des Druses, et mérita d'être fait grand'croix de la Légion d'honneur. « Abd-el-Kader, disait, à propos de ces événements, une correspondance étrangère, vit fort simplement et consacre les économies considérables qu'il réalise sur sa pension de 100000 francs, payée par la France, à l'achat de perles et de diamants. Il n'a que trois femmes; de vingt-quatre enfants, il lui en reste onze. Plusieurs de ses frères vivent auprès de lui. » L'attention de l'Europe n'a cessé de suivre les mouvements d'Abd-el-Kader. En 1863, il a traversé l'Égypte, visité les travaux de l'isthme de Suez et accompli le pèlerinage de la Mecque. — On a, sous le nom d'Abd-el-Kader, un recueil de pensées, traduit par M. G. Dugat, sous ce titre : *Rappel à l'intelligent, avis à l'indifférent* (Paris, 1858. In-8).

ABD-ER-RAHMAN (MULÉI-), précédent empereur ou sultan du Maroc et de Fez, né en 1778, mort à la fin de 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ABD-UL-AZIZ-KHAN, sultan ou empereur (*padischah*) des Ottomans, 32e souverain de la dynastie d'Othman et le 26e depuis la prise de Constantinople, second fils du sultan Mahmoud-Khan et frère du dernier sultan Abd-ul-Medjid, né le 15 chaban de l'an 1245 de l'hégire (9 février 1830), a succédé à son frère le 25 juin 1861. Jusqu'à son avénement, il avait toujours vécu dans la retraite la plus profonde : aussi, tout en le regardant comme plus ferme et plus énergique que son prédécesseur, on l'a jugé très-diversement. Les uns l'ont représenté comme attaché fortement aux tendances et aux préjugés du vieux parti musulman; d'autres, au contraire, lui attribuaient de la propension pour les idées modernes. Cette dernière opinion était plus en rapport avec ses premiers actes et avec l'éducation qu'il a reçue. Élevé par un Français, il parle parfaitement notre langue et l'anglais; il est très-versé dans notre littérature et dans la politique contemporaine. Il s'était beaucoup occupé d'améliorations agricoles, et il avait fondé, près de

Scutari, une ferme modèle, établissement unique en son genre.

Le sultan marqua son avénement par quelques mesures louables et par des promesses excellentes, relatives surtout à des réformes intérieures et financières. Conservant tous les ministres de son frère, à l'exception du ministre des finances, Riza-pacha, qui, accusé de dilapidation, fut arrêté avec le premier chambellan, et remplacé par Namick-pacha, il réduisit sa liste civile de 70 000 000 de piastres à 12 000 000, confirma le hatti-chérif de Gulkhanè et le hatti-humayun de 1856, promit l'égalité à tous ses sujets, sans distinction de religion, et recommanda spécialement l'ordre et l'économie dans les finances. Il visita ensuite les établissements publics, se rendant compte de tous les détails par lui-même, épura le personnel de la justice et de l'administration, diminua les dépenses de la cour, et, déclarant qu'il voulait n'avoir qu'une femme, congédia le sérail, et ne garda au palais que les sultanes mères de princes. Contrairement à l'usage établi, il retint près de lui ses neveux que les traditions condamnaient à une sorte de réclusion : il nomma pacha Méhémet Mourad, l'aîné d'entre eux, et plaça les autres à l'école militaire de Constantinople. Il leur présenta son fils, âgé de quatre ans, qu'il avait jusque-là fait élever secrètement, avec le consentement tacite d'Abd-ul-Medjid, pour se conformer en apparence à l'usage qui défend à l'héritier du trône d'élever ses enfants mâles venus au monde avant son avénement.

Au dehors, Abd-ul-Aziz reconnut le royaume d'Italie, conclut avec ce pays, l'Angleterre et la France des traités de commerce, se montra conciliant pour l'arrangement de la question du Liban; puis après une guerre sanglante, il triompha du Monténégro, et son général, Omer-pacha, imposa la paix aux belliqueux montagnards sous les murs mêmes de leur capitale (22 sept. 1862). Pour resserrer les liens de la Turquie avec l'Égypte, le sultan profita de l'avénement d'un nouveau vice-roi, Ismaïl-pacha, et, après que celui-ci fut venu à Constantinople chercher l'investiture, Abd-ul-Aziz alla visiter les provinces égyptiennes.

Jaloux de s'assurer le dévouement absolu de l'armée, il a témoigné pour ses troupes des prévenances inaccoutumées; il leur a fait en 1863 des largesses vraiment énormes et qui ont donné lieu en Europe aux plus fâcheuses interprétations. Les bruits répandus à ce sujet ont été démentis par les événements. Une assez violente opposition paraît avoir été fomentée contre Abd-ul-Aziz par le vieux parti turc, mécontent des gages donnés par le sultan aux idées de réforme et des mesures prises pour initier la Turquie aux progrès de la civilisation et de l'industrie européennes.

ABD-UL-MEDJID-KHAN, sultan ou empereur (*padischah*) des Ottomans, 31e souverain de la dynastie d'Othman et le 25e depuis la prise de Constantinople, fils aîné du sultan Mahmoud-Khan, né le 11 chaban de l'an 1238 de l'hégire (20 avril 1823), a succédé à son père le 1er juillet 1839. Quoique fils d'un monarque réformateur, l'enfance et l'éducation d'Abd-ul-Medjid ont différé peu de celles des autres princes qui l'avaient précédé sur le trône. Relégué, comme eux, dans le Séraï, à part les rares circonstances où, par une dérogation à l'ancien usage, il se montrait en public, aux côtés de son père, ayant passé des mains des femmes et des eunuques dans celles des mollahs et des astrologues, seuls instituteurs de sa jeunesse, il semblait, lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage de son père, devoir être écrasé sous le poids de sa précoce grandeur. Jamais, en effet, les circonstances n'avaient été plus graves pour la Turquie. C'était huit jours après la bataille de Nézib (24 juin), gagnée par Ibrahim-pacha, au moment le plus critique de la lutte entre l'empire et son redoutable vassal. Bientôt cependant l'intervention européenne arrêta la marche du vainqueur, et par les deux traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841, garantit l'intégrité de l'empire ottoman. Rassuré contre l'éventualité d'une invasion étrangère, le jeune sultan annonça dès lors son intention de continuer l'œuvre de réforme si énergiquement poursuivie par son père.

Un acte qui eut un grand retentissement en Europe, le hatti-chérif de Gulkhanè (3 novembre 1839), marqua le premier pas de cette politique libérale et conciliatrice et le point de départ de ce qu'on appela plus tard le *tanzimat* (d'un mot arabe qui signifie *ordre*), c'est-à-dire l'ensemble des réformes qui constituent la nouvelle organisation du gouvernement intérieur. Les plus importantes furent : la réorganisation de l'armée en 1843 et 1844; la création de deux nouveaux départements ministériels du commerce et des travaux publics et l'établissement de conseils spéciaux à la tête de chaque branche des services publics; la nouvelle organisation des provinces; la promulgation d'un Code pénal et d'un Code de commerce; la création des tribunaux mixtes; le nouveau système monétaire; l'abolition du *kharadj*, impôt de capitation payé par les seuls sujets non musulmans; la réforme de l'enseignement et l'érection d'une Académie impériale des sciences et belles-lettres à Constantinople; la création de l'ordre du Medjidié; l'institution des postes, des quarantaines, des télégraphes, de la banque, etc.

Appliquées d'abord dans la capitale, ces réformes se sont étendues, par portions successives, aux diverses provinces de l'empire, préparant de loin l'assimilation des races conquises et de la race conquérante. Le tanzimat n'est point un ordre définitif; il se continue chaque jour et s'accroît de toutes les améliorations que la Porte introduit, au fur et à mesure des circonstances, dans son régime intérieur. Il a été institué, en septembre 1854, un *conseil du tanzimat*, ayant pour attribution spéciale de développer sans cesse et de généraliser l'œuvre de la réforme, et à une époque encore plus récente (18 février 1856), un nouveau hatti impérial, mentionné dans le traité de Paris du 30 mars suivant, a confirmé et élargi les dispositions du hatti-chérif de Gulkhanè en faveur des chrétiens et proclamé de nouveau le principe de l'égalité des droits entre tous les sujets de l'empire.

Ces réformes ont été préparées, entreprises ou accomplies au milieu de difficultés et d'embarras sans cesse renaissants, tant à l'intérieur qu'en dehors de l'empire : la fin du différend turco-égyptien et les dernières complications de la question d'Orient en 1840 et 1841; la question serbe en 1842 et 1843; l'insurrection de l'Albanie en 1845; la guerre du Kurdistan en 1848; les troubles de la Syrie, de la Bosnie et du Monténégro (1847-1852); le différend turco-grec et la révolution valaque (1848-1849); l'affaire des réfugiés hongro-polonais (1850), dans laquelle le sultan Abd-ul-Medjid refusa noblement, au risque d'une guerre avec ses deux redoutables voisins, de livrer à l'Autriche et à la Russie les généraux magyars et polonais réfugiés sur son territoire; enfin, à partir de 1852, la question des Lieux saints d'où devait surgir la dernière guerre d'Orient, avec tous ses résultats immédiats ou éloignés pour la Turquie qu'elle a fait entrer pour longtemps, par le traité de Paris, du 30 mars 1856, dans le concert européen.

Les années qui suivirent furent troublées par des crises financières et par des désordres graves dans plusieurs provinces. Ainsi, au commencement de 1861, après avoir échoué dans une tentative d'emprunt, le sultan avait été forcé de décréter (14 avril) l'émission et le cours forcé du papier-monnaie. Les embarras politiques n'étaient pas moindres : il avait fallu faire une enquête en Roumélie et Bulgarie pour satisfaire aux réclamations motivées de la Russie; les provinces danubiennes, l'Herzégovine, le Monténégro inspiraient de vifs sujets d'inquiétudes pour le maintien de la paix; enfin les hostilités entre les Druses et les Maronites avaient démontré l'impuissance de la Porte à maintenir l'ordre sur son propre territoire. Le dernier acte du sultan fut la consécration du nouvel arrangement arrêté entre les puissances européennes pour l'organisation du Liban. — Il est mort le 25 juin 1861.

Le sultan Abd-ul-Medjid n'avait point hérité de la trempe vigoureuse de caractère ni de l'énergie parfois cruelle de son père; doux, circonspect, ombrageux, prompt à soupçonner, mais non pas à punir, il avait horreur du sang répandu. Depuis son avénement au trône, il s'est appliqué à combler les lacunes de son éducation, et grâce aux leçons de son ancien aide de camp, Edhem-pacha, devenu son ministre des affaires étrangères, il parla et lut couramment le français. A l'exemple de son père Mahmoud, il a voulu, à deux reprises différentes (1846 et 1850), visiter en détail certaines provinces de son empire pour s'enquérir par lui-même de l'état et des besoins des populations; et même l'intérêt qu'il prit à ces excursions avait fait naître dans son entourage la présomption d'un voyage dans les principales contrées de l'Europe. Suivant l'usage turc, il était accompagné de son fils aîné, Mourad-effendi, et de son frère Abd-ul-Aziz-effendi, l'héritier présomptif de la couronne d'après la loi de l'empire qui appelait à la succession le plus âgé des princes de la famille impériale. Il a laissé huit filles et six fils (voy. ABD-UL-AZIZ et TURQUIE).

ABDY (Mira SMITH, mistress), femme de lettres anglaise, née à Londres, vers 1818, épouse d'un ecclésiastique de cette ville, fit paraître, avec l'encouragement de son mari, ses premiers essais en prose et en vers dans le *New monthly Magazine*, sous les initiales M. A. Puis elle collabora assidûment au *Metropolitan*, dirigé alors par Campbell, qui l'assista de ses conseils. L'*Appel en faveur des gouvernantes* est cité comme la plus longue et la meilleure pièce de vers de Mrs Abdy, qui compte un certainnombre de volumes.

A'BECKETT (sir William), magistrat anglais, né à Londres en 1806, descend d'une ancienne famille de Wiltshire. Il fut élevé au collége de Westminster, étudia le droit à Lincoln's-Inn et fut admis au barreau en 1829. Lors du triomphe des whigs dont il partageait les opinions politiques, il fut envoyé, en qualité d'attorney général, dans la Nouvelle-Galles du sud (1834); il y devint successivement procureur général, juge à Port-Philip et président du tribunal de Victoria (1852) et fut créé chevalier à vie (*knight bachelor*). On a de lui deux ouvrages biographiques estimés : *Biographie universelle* (Universal Biography, 3 vol.) et l'*Ère des Georges* (the Georgian era, gr. in-8), qui comprend tous les hommes remarquables de l'Angleterre, depuis la reine Anne jusqu'à Guillaume IV.

A'BECKETT * (Gilbert-Abbot), journaliste et littérateur anglais, né en 1811, mort le 30 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ABEGG (Jules-Frédéric-Henri), jurisconsulte allemand, né à Erlangen, en 1796, suivit les cours des facultés de droit d'Erlangen, de Heidelberg et de Landshut et obtint, en 1818, le titre de docteur. En 1820, il commença à donner des leçons publiques à Kœnisberg, où il devint, en 1821, professeur adjoint de droit, et en 1824, titulaire. Deux ans plus tard, il fut appelé à Breslau. M. Abegg a été, en 1846, député de la faculté de droit de Breslau au Synode du royaume de Prusse; il est devenu conseiller intime de justice et a été décoré des ordres de plusieurs cours de l'Europe.

On doit surtout à ce savant jurisconsulte : *Traité de procédure criminelle* (Lehrbuch des Criminalprocesses. Kœnigsb., 1825; 2e édit., 1833); *Système de la science du droit criminel* (System der Criminalrechtswissenschaft. Ibid., 1826); *Recherches sur la science du droit pénal* (Untersuchungen aus dem Gebiete der Strafrechtswissenchaft. Breslau, 1830); *Essai d'une histoire de la législation pénale dans les États brandenbourg-prussiens* (Versuch einer Geschichte der Strafgesetzgebung.... der Brandend.-preuss. Lande, Berlin, 1835); *les Diverses théories du droit pénal dans leurs rapports réciproques et avec le droit positif et son histoire* (die verschiedenen Strafrechtstheorien in ihrem Verhaeltniss zu einander, etc., Neustad, 1835); *Traité de la science du droit pénal* (Lehrbuch der Strafrechtswissenchaft. Ibid.; 1836); *De la législation en matière pénale* (Beitraege zur Strafprocessgesetzgebung. Ibid., 1841); *Essai d'une histoire de la législation civile en Prusse* (Versuch einer Gesch. der preuss. Civilgezetsgebung. Breslau, 1848); *des Rapports réciproques de la législation pénale en Prusse et de la littérature judiciaire* (die preussische Strafgesetzgebung und die Rechts-Literatur in ihrer gegenseitigen Beziehung. Berlin, 1854), etc.

On cite encore de M. Abegg des écrits de circonstance fort estimés, relatifs aux nouvelles lois pénales proposées en Norvége (1835), en Saxe (1836), en Wurtemberg (1836), dans le duché de Bade (1839), en Prusse (1847 et 1849), en Bavière (1854), etc. Il a collaboré à plusieurs recueils judiciaires, notamment à la *Revue hebdomadaire de jurisprudence pour les États du royaume de Prusse*, aux *Nouvelles Archives du droit criminel*, etc.

ABEILLE (Jonas), chirurgien militaire français, né en 1809, fit ses études de médecine à Montpellier et fut reçu docteur en 1837. Nommé médecin adjoint au concours en 1839, il devint successivement médecin titulaire de divers hôpitaux militaires de Paris. Son dernier poste fut l'hôpital du Roule. Il s'est particulièrement signalé comme un des promoteurs de la méthode de traitement du choléra par la strychnine, et ses services lui ont valu, en 1853, la décoration de la Légion d'honneur. Il donna sa démission en 1857, pour se livrer à la pratique civile et à ses travaux de science médicale.

On a du docteur J. Abeille : *Mémoire sur les injections iodées* (1849, in-8, honoré d'une médaille d'or par la Société de médecine de Toulouse), *Traité des hydropisies et des kystes* (1852, in-8); *Études cliniques sur la paraplégie indépendante de la myélite* (1854, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1853; *Traité des maladies à urines albumineuses et sucrées* (1863, in 8); de nombreux articles dans le *Moniteur des hôpitaux*, etc.

ABEKEN (Bernard-Rodolphe), écrivain allemand, né le 1er décembre 1780, à Osnabruck (Hanovre), étudia à Iéna, pendant trois ans, la

théologie et alla, en 1802, remplir une place de précepteur à Berlin. Il suivit les cours de Schleiermacher, Fichte et Schlegel, passa ensuite deux ans dans la famille de Schiller, qui lui avait confié l'éducation de ses enfants, puis accepta une chaire de professeur au collége de Rudolstadt. En 1815, il passa à celui d'Osnabruck, dont il devint plus tard directeur.

On lui doit : *Études sur la divine Comédie du Dante* (Beitraege zum Studium der Gœttlichen Comœdie, etc. Berlin, 1826) ; *Cicéron d'après ses lettres* (Cicero in seinen Briefen. Hanovre, 1835), traduit en anglais (Londres, 1854); *un Épisode de la vie de Gœthe*, etc. (ein Stück aus Gœthe's Leben, etc. Berlin, 1848); *Gœthe pendant les années* 1771-1775 (G. in den Jahren, etc. Hanovre, 1861). M. Abeken a publié un écrit posthume de son fils, Guillaume-Louis-Albert-Rodolphe, mort en 1848, à vingt-neuf ans : *l'Italie centrale avant la domination romaine*, etc. (Mittelitalien vor den Zeiten der rœmisch. Herrchaft, etc. Stuttgart, 1843), et les *Œuvres complètes* de son compatriote Justus Mœser (Berlin, 1842-1843, 10 vol.).

ABEL (Charles D'), ancien ministre bavarois, né le 17 septembre 1788, mort le 3 septembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ABEL DE PUJOL (Alexandre-Denis), peintre français, né à Valenciennes, le 30 janvier 1785, étudia quelque temps à l'école de dessin de cette ville et vint suivre à Paris les leçons de David, dont il a gardé la tradition. Remarqué à l'exposition de 1810, pour son *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, il remporta, l'année suivante, le premier grand prix de peinture sur ce sujet : *Lycurgue présentant l'héritier du royaume*, et travailla dès lors fréquemment pour la liste civile. Cet artiste, dont les premiers tableaux sont restés les plus estimés, a exposé : *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, à l'église Saint-Étienne du Mont (1817); *la Vierge au tombeau* (1819); *Achille de Harlay devant les ligueurs*, au musée de Versailles; *la Clémence de César*, au musée de Valenciennes; *Ruth et Noémi*, à Rennes; *Joseph expliquant les songes*, à Lille; *l'Amour cosmogonique*, etc. (1820-1843). Il a exécuté des peintures à fresque à la chapelle Saint-Roch de Saint-Sulpice, travaillé au plafond du grand escalier du Louvre, démoli en 1856, et concouru à la décoration de la galerie de Diane, à Fontainebleau. C'est de lui que sont les grandes grisailles de la Bourse. A l'Exposition universelle de 1855, il a envoyé, avec son *Saint Étienne* et sa *Vierge au tombeau*, une toile nouvelle, *la Ville de Valenciennes encourageant les arts*, vaste allégorie où il occupe lui-même une place, et une grisaille, *les Danaïdes*. En 1857, il a exécuté, dans le salon de la Bibliothèque du Louvre, *la Renaissance des Arts*, reproduction modifiée de son plafond de l'escalier du Louvre et, pour les plafonds de l'escalier de l'École des mines, trois grandes *Allégories*.

Honoré, dans sa longue carrière, de toutes les distinctions, M. Abel de Pujol a reçu une 2e médaille en 1810, deux 1res en 1814 et en 1855, et la décoration en 1822. Promu officier de la Légion d'honneur en août 1835, il a été élu, la même année, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du baron Gros. — Il est mort le 28 septembre 1861.

M. Abel de Pujol avait épousé Mlle Grandpierre Deverzy (voy. ci-dessous). Il a un fils, né à Paris, vers 1815, qui s'occupe également de peinture, et qui a figuré plusieurs fois au salon, depuis 1844.

ABEL DE PUJOL (Adrienne-Marie-Louise Grandpierre Deverzy, dame), femme peintre française, née à Tonnerre, en 1798, et élève de son mari, débuta au salon de 1836, par *l'Intérieur d'un atelier de peinture*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855. Citons encore : *Scène du roman de Gil Blas*, des *Portraits* (1842-1850), etc. Mariée en mars 1856, elle a figuré, sous son nouveau nom, au salon de 1857. Elle a obtenu une 3e médaille en 1836.

ABERCORN (James Hamilton, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1811, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1786 à la pairie héréditaire; son second titre est vicomte Hamilton. Il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, qui lui donna, en 1856, le titre de docteur en droit, succéda, en 1818, aux honneurs de son père qui, en 1790, avait été créé marquis d'Abercorn, et devint, en 1846, gentilhomme de la chambre du prince Albert, charge qui lui ouvrait l'accès du conseil privé et qu'il conserva jusqu'en 1859. Il appartient au parti conservateur. Lord lieutenant du comté de Donegall, en 1844, il reçut les insignes de l'ordre de la Jarretière et devint, en 1860, capitaine des volontaires écossais de Londres. De son mariage avec une fille du duc de Bedford (1832) il a eu dix enfants dont l'aîné, James, vicomte Hamilton, est né en 1838, à Brighton.

ABERCROMBY (George-Ralph Abercromby, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1838, à Leamington, descend du célèbre général de ce nom dont la veuve fut élevée, en 1801, à la pairie. Il a succédé, en 1852, aux honneurs de son père, pour prendre place à la Chambre des Lords en 1860, époque où il a été nommé député-lieutenant du Stirlingshire. Il a épousé, en 1858, la fille du vicomte Duncan.

ABERDEEN (George Hamilton Gordon, 4e comte D'), célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né, le 28 janvier 1784, à Édimbourg, descend d'une ancienne famille écossaise qui a pour souche les ducs de Gordon; ses titres inférieurs sont vicomte Formartine, baron Haddo, Methlic, Tarves et Kellie. Connu d'abord sous le nom de lord Haddo, il fit ses études à Harrow et au collége de Saint-Jean, de l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1804, le diplôme de maître ès arts. Cette même année, au retour d'une excursion en Grèce, il fonda la Société athénienne à laquelle on ne pouvait appartenir qu'à la condition d'avoir visité Athènes. En 1807, il fut nommé pair électif d'Écosse et soutint le ministère tory dirigé alors par le duc de Portland. Quatre ans après, il fut choisi pour rédiger l'adresse en réponse au discours du prince régent (1810), et son discours commença sa réputation d'homme d'État.

Au mois de juillet 1813, lord Haddo partit pour Vienne en qualité d'ambassadeur et muni par lord Castlereagh de tous les pouvoirs nécessaires pour détacher l'Autriche de l'alliance française; à travers beaucoup de difficultés créées par l'hésitation de l'empereur François, il atteignit le but de sa mission et contribua à préparer les conférences qui s'ouvrirent à Tœplitz. Les mobiles divers les plus propres à entraîner ou à convaincre furent employés par lui avec beaucoup d'activité, et on le voit se préoccuper à la fois des délimitations des frontières, de la quotité des subsides, des tarifs commerciaux, de la répartition des contingents militaires, etc. Le 3 octobre 1813, les négociations préliminaires furent arrêtées, et l'Autriche consentit à entrer dans la coalition déjà formée contre Napoléon par la Russie, la Prusse, la Suède et l'Angleterre.

Ce succès à peine obtenu, le jeune diplomate courut à Naples pour décider Murat à tourner ses armes contre la France, sous la promesse d'être maintenu sur le trône, puis rejoignit le camp des alliés en marche sur Paris. A l'avant-garde autrichienne, il entra dans la capitale, où il signa le traité de paix du 1er juin 1814 avec Louis XVIII. Le même jour, il quittait le nom de lord Haddo et était élevé à la pairie héréditaire, avec le titre anglais de vicomte Gordon d'Aberdeen.

Tory pur, lord Aberdeen combattit vivement, à la Chambre haute, la politique de Canning, refusant alors aux idées nouvelles la part qu'il leur a faite depuis; il s'opposa à l'émancipation des catholiques d'Irlande, à l'importation des grains étrangers, de même qu'à la reconnaissance des républiques de l'Amérique espagnole. Peu de temps après la mort de Canning, il devint, sous les auspices du duc de Wellington, chancelier du duché de Lancastre (janvier 1828), et au mois de juin, prit le portefeuille des affaires étrangères. Placé dans une position difficile, il dut se faire pardonner l'acceptation d'événements qu'il avait hautement blâmés, entre autres l'intervention armée en Portugal, la bataille de Navarin, qu'il avait appelée « un fatal accident, » et l'émancipation des catholiques. L'acte le plus important de son administration fut la reconnaissance du gouvernement de Juillet, sous la pression de l'opinion publique.

Au mois de novembre 1830, lord Aberdeen, cédant le pouvoir aux amis du comte Grey, rentra dans l'opposition et se fit remarquer par l'ardeur singulière avec laquelle il encouragea les prétendants absolutistes, don Miguel et don Carlos, et il leur vint à diverses reprises publiquement en aide. Cependant, lorsqu'il fut chargé, dans le premier ministère Peel, de diriger les colonies (1834-1835), il s'associa à des mesures vraiment libérales; ainsi ce fut seulement après un discours fort remarquable qu'il prononça à la Chambre des Lords, que put passer le bill en faveur des dissidents religieux. Lors des luttes qui amenèrent la séparation de l'Église d'Écosse, il déploya la même tolérance et essaya de la conciliation.

La chute du ministère whig de lord Melbourne en 1841, avait replacé au pouvoir sir R. Peel et rendu à lord Aberdeen la direction des affaires étrangères. A quelques semaines de là, le même revirement s'opérait en France, où M. Thiers avait pour successeur aux affaires M. Guizot, l'ami du comte d'Aberdeen. Le premier soin de celui-ci fut de renouer l'alliance française si gravement compromise par les événements de Syrie. L'entente cordiale, comme on l'appela, rapprocha, en apparence, les deux nations rivales; ce fut à elle qu'on dut la double visite de la reine d'Angleterre au château d'Eu et du roi des Français à Windsor. Grâce au parfait accord qui régnait entre les deux ministres des affaires étrangères, elle ne fut troublée ni par le droit de visite, si abusivement exercé sur nos bâtiments, ni par la chute d'Espartero qui était un échec pour l'influence anglaise, ni par la fameuse indemnité Pritchard. Au reste, la politique extérieure des tories était à la fois plus pacifique et plus brillante que celle de leurs prédécesseurs. Quant à lord Aberdeen, il montra cet esprit de clairvoyance et de modération qui sait faire à l'opinion et au progrès les concessions nécessaires. Il suivit volontiers sir R. Peel sur le terrain des réformes économiques et s'associa à la grande mesure de l'importation libre des grains étrangers. Mais une négociation dont l'honneur lui revient tout entier, c'est le traité qui réglait la question de l'Orégon. L'esprit public poussait le gouvernement américain à s'emparer de ce vaste territoire. Quelque inclination qu'il eût pour la paix, lord Aberdeen s'opposa fermement à cet acte d'usurpation, et sa déclaration d'en faire un *casus belli* détermina le président Polk à des négociations qui firent disparaître jusqu'au prétexte de ce fâcheux conflit (juin 1846).

Le 3 juillet 1846, il suivit dans sa retraite son chef et son ami, avec les opinions duquel il s'unit dorénavant dans une glorieuse solidarité. Aussi refusa-t-il la place que lord J. Russell lui offrit dans son ministère. En dehors du pouvoir il se montra fidèle aux principes qu'il venait de soutenir : en dissidence avec lord Palmerston dans l'affaire Pacifico (1850), il n'en rendit pas moins aux qualités de son adversaire un éclatant hommage, et dans la discussion du bill contre l'épiscopat catholique (1851) il opposa les droits de la tolérance à une législation exceptionnelle.

Après avoir refusé, lors de la crise de 1851, de se rapprocher des protectionnistes, lord Aberdeen fut appelé à prendre la succession du ministère mort-né de lord Derby (décembre 1852) et composa ce cabinet de whigs, de peelites et même de radicaux. Il présida, comme premier lord de la Trésorerie, cette coalition de chef de partis, où se trouvaient réunis les lords Lansdowne, Palmerston, J. Russell, M. Gladstone, sir W. Molesworth, etc. Les deux actes les plus saillants de son administration furent l'alliance offensive et défensive conclue avec la France (1853) et la déclaration de guerre à la Russie (1854); le premier réalisait le plus cher de ses vœux, le second fut l'objet des plus vives répugnances pour l'homme d'État qui avait proclamé le principe de non-intervention un dogme politique. Le soin qu'il mit, dans son discours, à ne pas s'associer au sentiment public contre la Russie, la bienveillance trop marquée de Nicolas à son égard, l'hésitation et la faiblesse de sa conduite le rendirent tout à fait impopulaire. A la suite de la prise en considération par le parlement de la proposition Rœbuck, qui rejetait sur la négligence ministérielle la mauvaise organisation de l'armée de Crimée, il se retira (février 1855) avec tout le cabinet, devant la plus imposante majorité qu'aucun ministre eût subie depuis le bill de la réforme parlementaire. Il eut pour successeur lord Palmerston. Depuis cette époque il se tint à l'écart, accepté toujours par les conservateurs comme leur chef le plus éminent.

Lord Aberdeen, qui a fait partie du conseil privé depuis 1814, a reçu, en 1855, les insignes de l'ordre de la Jarretière. Il s'est marié deux fois : la première, avec la fille aînée du marquis d'Abercorn (1803), de laquelle il n'a point eu de postérité; la seconde avec la veuve du vicomte Hamilton (1815). Il a eu de cette dernière, qui est morte en 1833, quatre enfants dont l'aîné, lord Haddo, a succédé à son nom et à ses titres. (Voir le suivant.) — Lord Aberdeen est mort le 14 décembre 1860.

ABERDEEN (George-John-James HAMILTON-GORDON, 5e comte D'), né à Stanmore-Priory, en 1816, fut élevé à l'université de Cambridge, et devint député du comté d'Aberdeen au parlement de 1854 à 1860. Libéral modéré, il se montra favorable à un système d'éducation nationale et à la réforme parlementaire. Marié, en 1840, avec miss Baillie, sœur du 10e comte de Haddington, il a pour héritier son fils George, lord Haddo, né en 1841, et nommé capitaine des volontaires du comté d'Aberdeen en 1861. — Il est mort en mars 1864. (Voy. GORDON.)

ABERGAVENNY (révérend William NEVILL, 4e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1792, des-

cend de l'ancienne famille de Nevill, élevée en 1450 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Nevill, il fut élevé au collége de la Madeleine, à Cambridge, entra ensuite dans les ordres en 1816, et administra les paroisses de Birling, dans le Kent, et de Frant, dans le Sussex. En 1845 il prit la place de son frère à la Chambre des Lords. De son mariage avec miss Leeke (1824), il a eu quatre enfants dont l'aîné, William, vicomte Nevill, est né en 1826 et a servi quelque temps dans les gardes.

ABICH (Guillaume-Hermann), naturaliste allemand, résidant en Russie, né à Berlin le 11 décembre 1806, étudia dans cette ville et y fut reçu docteur en 1831. Appelé, en 1842, à Dorpat, il devint membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, en 1853. Il a fait de nombreux voyages scientifiques en Italie, en Sicile, dans le Caucase, en Arménie, en Perse, etc.

Les principaux ouvrages de M. Abich sont : *Observations géologiques sur le Vésuve et l'Etna*, en 1833-1834 (Von geolog. Erscheinungen beobachtet am V. und Aetna, etc. Berlin, 1837); *Géologie de la Haute-Arménie* (Ueber die geolog. Natur. des Arm. Hochlandes. Dorpat, 1843); *Étude comparée des eaux de la mer Caspienne*, etc. (Vergleich. chem. Untersuchungen des Kasp. Meers, des Urmia and Vansees. Saint-Pétersb., 1856); *Recherches paléontologiques sur la Russie d'Asie* (Beitraege zur Palaeontologie des Asiat. Russl. Saint-Pétersb., 1858); *Étude géologique comparée des montagnes du Caucase, de l'Arménie et du nord de la Perse* (Vergleich. geol. Grundzüge der Rauk. Arm. Gebirge. Saint-Pétersbourg, 1858); *Sur la structure et la géologie du Daghestan* (Saint-Pétersbourg, 1862, en français), etc., sans compter de nombreux travaux insérés dans les *Bulletins* et les *Mémoires* de l'académie de Saint-Pétersbourg. *

ABINGDON (Montagu Bertie, 6e comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1572 à la pairie héréditaire, sous le nom de baron Norreys, qui est son second titre nobiliaire; il fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge, prit ses grades en 1829, puis reçut en 1834, de l'université d'Oxford le diplôme de docteur en droit. Il siégea à la Chambre des Communes, d'abord pour la ville et le comté d'Oxford (1832-1852); puis pour Abingdon (1852-1854). Ayant pris le nom et la place de son père à la Chambre des Lords, il se rallia aux principes de lord Derby. En 1855, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Berks. Marié à la fille de G. Harcourt (1835), il a eu huit enfants, dont l'aîné, Montagu-Arthur, baron Norreys, est né à Londres, en 1836.

ABINGER (Robert Campbell Scarlett, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, est fils de sir J. Scarlett, président de l'Échiquier, promu en 1835 à la pairie héréditaire. Élevé à Cambridge, il étudia le droit à l'école d'Inner-Temple et fut admis au barreau en 1818. Envoyé à la Chambre des Communes, de 1835 à 1837, par Norwich et par Horsham, en 1841, il fut un des partisans de la politique de sir R. Peel. En 1844, la mort de son père l'appela à la Chambre des Lords où il continua d'appartenir au parti conservateur. De son mariage avec la fille de G. Smith (1824), il a eu deux enfants dont l'aîné est William-Frédéric Scarlett. (Voir le suivant.) — Lord Abinger est mort le 24 juin 1861.

ABINGER (William-Frédéric Scarlett, 3e baron), fils du précédent, né en 1826 à Abinger-Hall (Surrey), entra au service, dans les gardes, en 1846, fit comme major la campagne de Crimée, et se distingua particulièrement aux batailles de l'Alma, d'Inkerman et de Balaklava, et au siége de Sébastopol, dans la sortie du 26 octobre. En 1861, il succéda aux titres de son père et devint député-lieutenant du comté d'Inverness. *

ABOUL-SOOUD (*le Père des prospérités*), poëte arabe, né d'une pauvre famille, dans un village de la basse Égypte, vers 1828, fut compris dans le petit nombre d'enfants qu'on choisissait, chaque année, dans les écoles primaires, pour leur faire suivre le cours de l'École des langues que Mohammed-Ali avait fondée au Caire. Il en fut un des élèves les plus distingués, et, lorsqu'il en sortit, le gouvernement égyptien lui offrit une place dans l'administration, qui lui laissait assez de loisir pour cultiver l'étude et la poésie.

Dans ses premiers vers, il commença par imiter les poëtes élégiaques de l'Arabie. Ses romances (*maouals*) et ses odes (*kacida*) contenaient le même fonds d'idées, mystiques et voluptueuses à la fois; quelques-unes devinrent très-populaires au Caire. L'avénement de Mohammed-Saïd lui inspira une *kacida* qui fut très-goûtée, et la chute de Sébastopol, un dithyrambe qui, révélant un ordre d'idées et de sentiments jusqu'ici peu connus en Orient, exprimait sous des images tout orientales des aspirations vers un idéal de civilisation supérieure et vers l'alliance fraternelle de tous les peuples. L'œuvre de prédilection d'Aboul-Sooud est, dit-on, un poëme encore inédit de dix mille vers, une myriade (*elfia*), dont Mohammed Ali est le héros, épopée dans le genre des *Moallakak*, sauf l'intervention du merveilleux.

ABOUT (Edmond-François-Valentin), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta, en 1848, le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, d'où il passa, en 1851, à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, il rédigea un mémoire intitulé : *l'Ile d'Égine* (Paris, 1854, in-8). Mais peu soucieux de s'enfermer dans des travaux de pure érudition, il amassait les matériaux de quelques livres qui n'ont rien de commun avec l'archéologie ou le professorat. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès : *la Grèce contemporaine* (1855, in-16), qui, publiée dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*, parvint rapidement aux honneurs de la réimpression en France et de la traduction à l'étranger. Cet ouvrage, où le peuple hellénique était traité avec une sévérité qui fut taxée d'ingratitude, offrait déjà, dans la forme, les qualités qui devaient distinguer toutes les œuvres de l'auteur : une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus et les meilleures qualités d'un style vraiment français.

M. About reçut alors des encouragements de toute sorte. La *Revue des Deux-Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855, in-16), roman plein de détails autobiographiques, qui avait été inspiré par un livre très-peu connu : *Vittoria Savorelli, storia del secolo* XIX (Paris, 1841, in-8). Quoiqu'il eût indiqué tout d'abord cette source, l'auteur se vit en butte à de bruyantes accusations de plagiat. L'orage n'était pas calmé qu'il risquait, sur la scène classique du Théâtre-Français, une comédie en trois actes, *Guillery*, intitulée d'abord *l'Effronté* (2 février 1856). Cette pièce, reçue et jouée sans aucun retard et avec une solennité

inusitée, eut une chute éclatante; elle fut retirée après deux représentations. Une revue de critique d'art, intitulée *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts* (1855, in-16) et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* (1856, in-16), obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Tolla* et de *Guillery*. Il accepta cependant une place au *Figaro*, pour engager contre ses détracteurs, par manière de représailles, une polémique pleine de spirituelles impertinences, sous les pseudonymes de *Valentin de Quévilly* et de *Vicomte de Quévilly*. Le feuilleton littéraire du *Moniteur*, auquel il avait déjà donné *les Mariages de Paris*, reçut de lui, dans les années suivantes, quatre romans : *le Roi des Montagnes* (1856, in-16); *Germaine* (1857, in-16); *les Échasses de maître Pierre* (1857); *Trente et Quarante* (1858), ainsi que *Nos Artistes au Salon*, nouvelle revue de peinture.

Publiées en volumes, toutes ces œuvres avaient fait au jeune auteur une grande place dans la littérature contemporaine, lorsqu'à la suite d'un voyage en Italie et d'un séjour à Rome, dont le *Moniteur* avait publié en partie la relation, il lança un pamphlet politique, qui eut le plus grand retentissement : *la Question romaine* (Bruxelles, grand in-8). Il rédigea ensuite, dans le même esprit anti-papal, une chronique hebdomadaire dans l'*Opinion nationale*, sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*. La même année, il fit jouer au Gymnase un petit acte, *Risette, ou les Millions de la mansarde* (8 août), et vit recevoir aux Français un grand drame, qui ne devait pas être joué à ce théâtre. Représenté à l'Odéon, sous le titre de *Gaëtana* (le 2 janvier 1862), ce drame excita le plus violent orage, et fut retiré, après quatre soirées des plus tumultueuses, devant la coalition de tous les ennemis politiques, religieux ou littéraires que s'était faits l'auteur. Pendant plusieurs semaines, il fut joué dans un grand nombre de villes de province, au milieu de manifestations qui eurent le caractère d'un événement public.

M. About, qui, à cette époque, fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, avait encore publié, en 1860, deux autres brochures politiques : *la Nouvelle carte d'Europe* et *la Prusse en 1860*, ainsi que *Rome contemporaine* (Paris, 1860, in-8). Depuis, il a donné, soit en feuilletons, soit en volumes : *Lettre à M. Keller* (1861, in-8, broch.); *Ces Coquins d'agents de change* (1861, in-8, broch.); *l'Homme à l'oreille cassée* (1861, in-18); *le Nez d'un notaire* (1862, in-18); *le Cas de M. Guérin* (1862, in-8) : trois romans de fantaisie physiologique; *Madelon* (1863, in-8 et 2 vol. in-18); *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1861, in-18), suivies des *Dernières Lettres d'un bon jeune homme*, etc. (1863, in-18); *le Progrès* (1864, in-8 et in-18); *la Vieille roche* (1865), en cours de publication dans le *Moniteur du soir*, etc.

Au théâtre, il a encore fait jouer, avec moins de retentissement : *le Capitaine Bitterlin*, en un acte (Gymnase, 1860); *Un Mariage de Paris*, en trois actes (Vaudeville, 186.) : ces deux pièces avec M. Em. de Najac, dont il fut aussi le collaborateur anonyme pour *Une Vente au profit des pauvres* (Odéon, 1862), petite comédie destinée à accompagner le drame de *Gaëtana*. M. About a fait imprimer, en outre, quelques pièces, sous le titre de *Théâtre impossible* (1861, in-18). Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1858. — Il a épousé, le 24 mai 1864, Mlle de Guillerville, à Roncherolles, près Rouen.

ABRAHAM-DUBOIS (Hippolyte-Abraham Dubois, plus connu sous le nom d'), magistrat français, ancien député, né à Avranches (Manche), le 11 mars 1794, prit part aux dernières guerres de l'Empire, et s'établit comme notaire dans sa ville natale, dont il fut maire après la révolution de Juillet. Élu en 1832 député d'Avranches, sous les auspices de l'opposition, il se rallia au ministère, et siégea parmi les conservateurs jusqu'en février 1848. Il fut élu, le septième sur quinze, représentant de la Manche à l'Assemblée constituante. Nommé, en 1833, à la Cour des comptes, conseiller référendaire de seconde classe, il fit, depuis 1854, partie de la première classe et a été retraité en 1863. On a de lui : *Lettres de Sicile* (1844). M. Abraham-Dubois a été nommé, le 30 avril 1831, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 3 octobre 1863.

ABRAHAMS (Nicolas-Christian), archéologue danois, né à Copenhague, le 6 septembre 1798, s'occupa d'abord de droit romain, puis de langues modernes. Dans l'année 1819 et de 1825 à 1828, il visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France, et fit un assez long séjour à Paris pour y étudier les monuments de la littérature française du moyen âge; de là son mémoire intitulé : *de Roberti Waci carmine quod inscribitur Brutus* (Copenhague, 1828, in-12). Reçu maître ès arts, il fut nommé lecteur (1829), puis professeur adjoint de langue et de littérature française (1832) et de littérature allemande (1839) à Copenhague.

M. Abrahams a été à plusieurs reprises membre ou président du conseil de la Société pour les progrès de la littérature et de l'Union artistique à Copenhague. Il est chevalier du Danebrog (1845) et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire (1853). Sa *Description des manuscrits français du moyen âge et de la Bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une notice historique sur cette bibliothèque* (Copenhague, 1844, in-4, avec 3 planches), lui a valu le titre de chevalier de la Légion d'honneur (1847). Il a aussi publié : *Grammaire française*, à l'usage des Danois (1845); *Balthasari Castilionei aulici liber tertius secundum veterem versionem gallicam* (Copenhague, 1848, in-4), etc.

ABRANTÈS (Adolphe-Alfred-Michel JUNOT, duc D'), est né en 1810. Second fils du maréchal Junot, créé duc d'Abrantès en 1808, il hérita du titre paternel en 1851, à la mort de son frère aîné, Napoléon d'Abrantès, connu également par des romans et des pièces de théâtre et par l'éclat de quelques excentricités. M. Adolphe d'Abrantès embrassa la carrière militaire, entra dans l'état-major, et suivit en Afrique, comme capitaine, le général Mac-Mahon. Élevé au grade de chef d'escadron, en 1852, et à celui de lieutenant-colonel, en 1858, il devint aide de camp du prince Jérôme. Il était officier de la Légion d'honneur et avait épousé, en 1845, la fille du baron Lepic, général de brigade. — Le duc d'Abrantès est mort d'une blessure reçue à la bataille de Solferino, le 23 juillet 1859.

Les deux sœurs aînées du duc d'Abrantès, Constance et Joséphine, sont connues en littérature sous le nom de leurs maris (voy. Constance AUBERT et Joséphine AMET).

ABREU. Voy. CARREIRA (comte) et LIMA.

ABZAC (Raymond DE VANDIÈRE DE VITRAC, vicomte D'), agriculteur français, né le 1er janvier 1808, à Loudonie (Dordogne), fut adopté, en 1828, par son grand-oncle, le vicomte d'Abzac, commandant du manége du roi à Versailles, et ancien directeur du haras du Pin. Au sortir du

collége de Périgueux, il fut attaché, jusqu'en 1830, à la maison du roi, comme élève, puis comme écuyer du manége. A la révolution de Juillet, il se retira dans sa propriété de Milon-la-Chapelle, près Chevreuse (Seine-et-Oise), où il s'est livré avec succès jusqu'à ce jour à l'agriculture et à l'élève du cheval, non moins utile à son département par les exemples qu'il donne que par les fonctions qu'il remplit. Membre du comice et de la Société d'agriculture de Versailles et président de cette société, en 1849, il a organisé et dirigé, pendant dix huit ans, le service gratuit des étalons. Défrichements, irrigations, perfectionnement du matériel, il a suivi ou hâté, en agriculture, tous les progrès. Il avait notamment devancé la méthode anglaise du drainage, par l'usage des pierrées dans ses prés. Le comte d'Abzac a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859.

ACCENTI (N....), patriote roumain de la Transylvanie, né vers 1822, était professeur à Bucharest lorsque éclata la révolution de juin 1848. Il eut une grande influence sur le mouvement des esprits durant cette courte période. Doué d'une parole éloquente, il réunissait chaque jour dans le champ de la Liberté, à Bucharest, plusieurs milliers d'auditeurs auxquels il commentait les articles de la constitution. Après la chute de la caïmacamie, il retourna en Transylvanie, où la guerre des magyars contre l'Autriche excita bientôt de violentes secousses. La population roumaine, opprimée par les magyars, s'étant levée en armes, à la voix de l'intrépide Ianko, Accenti se trouva à la tête d'un corps nombreux de partisans, avec lequel il guerroya pendant près de huit mois contre les magyars. Sa réputation de bravoure égala celle de Ianko. Trompé comme lui dans ses patriotiques espérances, il refusa les titres qui lui étaient offerts par l'Autriche, et se retira avec sa famille dans une terre qu'il prit à ferme et qu'il cultiva lui-même.

ACHARD (Jacques-Michel-François, baron), général français, sénateur, est né le 14 octobre 1778, à l'île de Sainte-Lucie (Antilles). Enrôlé volontaire dans le 2ᵉ bataillon de Sainte-Lucie, le 17 avril 1793, il obtint, le 22 mai 1797, le grade de lieutenant, après avoir passé par tous les grades inférieurs. Tombé au pouvoir des Anglais, il fut, après deux ans d'une dure captivité, incorporé dans le 13ᵉ léger qui devint le 19ᵉ de la même arme, fit les campagnes de Vendée et d'Italie, passa le mont Saint-Bernard et assista aux batailles de Marengo et du Mincio.

Lors de l'expédition de Saint-Domingue dont il fit partie, il fut nommé adjudant-major pour sa conduite dans une affaire contre le général noir Maupas, et obtint le grade de capitaine des grenadiers de la garde du général en chef, après une action d'éclat dans la plaine du Cul-de-Sac (11 août 1803), où il reçut vingt-trois coups de sabre, dont treize sur la tête. Après la capitulation de Rochambeau, il revint en France, fit, comme capitaine au 5ᵉ léger, la campagne de 1807, et assista à toutes les batailles de Prusse, de Pologne, etc. Promu au grade de chef de bataillon au 26ᵉ de ligne et décoré, en 1809, il fut nommé colonel du régiment de l'île de France, le 17 février 1811. Dans la campagne de Russie, il prit le commandement du 108ᵉ de ligne, et coopéra activement au passage du Niémen. A Mohilev, un boulet lui fractura le bras, et néanmoins, deux heures après, il se signalait en reprenant une batterie de réserve qui avait été enlevée par les Russes, et méritait d'être cité au treizième bulletin. Il prit part à la bataille de la Moskowa et au passage de la Bérésina, où il sauva son aigle malgré l'ordre de la détruire. A son retour, il réorganisa son régiment à Anvers et rejoignit le 13ᵉ corps, placé sous les ordres du maréchal Davoust.

Louis XVIII, à sa première rentrée, le nomma chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Créé général de brigade, pendant les Cent-Jours (5 mai 1815), il fut chargé du commandement de la Mayenne; mais, après Waterloo, il se vit retirer son grade et fut mis en non-activité. En 1818, sous le ministère de Gouvion Saint-Cyr, il rentra dans le service et fut successivement colonel de la légion du Lot et du 18ᵉ de ligne. Il fit la campagne de 1823 en Espagne, et fut, à cette occasion, promu maréchal de camp. Nommé inspecteur général d'infanterie le 23 juin 1824, il exerça ces fonctions jusqu'en 1830. Il fit alors partie de l'expédition d'Afrique et s'empara de Médéah. Élevé au grade de général de division, et nommé de nouveau inspecteur général d'infanterie, le 13 décembre de la même année, il fut chargé de couvrir le siége d'Anvers. En 1837, il fut mis à la tête de la 5ᵉ division militaire, et y resta jusqu'en 1846, époque où il fut placé dans le cadre de réserve.

Pair de France le 13 avril 1845, représentant de la Moselle de 1849 à 1851, le général Achard, qui fut souvent chargé de missions diplomatiques, a été nommé sénateur le 26 janvier 1852. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846, il a été aussi décoré de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort le 6 janvier 1865.

ACHARD (Louis-Amédée-Eugène), romancier français, né à Marseille, en avril 1814, fut d'abord destiné au commerce. Il alla à vingt ans, en Algérie, coopérer à la fondation d'une entreprise agricole, qu'il abandonna, en 1835, pour devenir chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait déjà débuté comme littérateur dans *le Sémaphore de Marseille*, lorsqu'il vint à Paris en 1838, et fut attaché à la rédaction du *Vert-Vert*, de *l'Entr'acte* et du *Charivari*, où il ne tarda pas à se faire un nom. Lors de la fondation du journal *l'Époque* (1845), il fut chargé du *Courrier de Paris*, et y publia les *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme de Grimm. En 1846, il fut choisi pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier, en qualité d'historiographe des fêtes de son mariage. L'année suivante, il faisait paraître dans *l'Esprit public* le joli roman de *Belle-Rose* (1847, 5 vol. in-8), le plus souvent réimprimé de ses ouvrages. Il fut alors décoré de la Légion d'honneur (11 octobre 1847).

Après la révolution de 1848, M. Achard se jeta dans la presse politique, et fonda (mai 1848) *le Pamphlet*, journal illustré qui parut jusqu'à l'insurrection de juin. Dans ces tristes journées, M. Achard vit son frère tomber à ses côtés, atteint de deux coups de feu, et fut lui-même fait prisonnier par les insurgés. Capitaine d'état-major de la garde nationale, il se démit de ce grade après la destitution du général Changarnier. En 1849, il entra au journal *l'Assemblée nationale*, et y donna, outre de nouvelles *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme d'*Alceste*, *la Chasse royale* (1849-1850, 7 vol. in-8; 1858, 2 vol. in-12). En 1850, blessé très-grièvement en duel par M. Fiorentino, à la suite d'un article du *Corsaire*, M. Achard se rendit aux eaux d'Aix et publia *une Saison à Aix-les-Bains*. Il est, en outre, auteur de plusieurs itinéraires de la *Bibliothèque des chemins de fer*, et de nouvelles insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Am. Achard a aussi écrit pour le théâtre : *le Socialiste en province*, *Par les fenêtres*, *Don-*

nant donnant, etc. (Gymnase); *Souvent femme varie* (Odéon); *les Souvenirs de voyage* (Français), etc., etc.

Parmi ses autres ouvrages, qui ont, pour la plupart, paru en feuilletons dans les journaux, avant d'être imprimés en volumes, il faut citer : *une Arabesque* 1840, in-8); *les Petits-fils de Lovelace* (1854, 3 vol. in-8); *les Châteaux en Espagne*, recueil de nouvelles (1854, in-18); *la Robe de Nessus* (1854, 3 vol. in-8); *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, le *Clos-Pommier* (1856-57, in-18); *l'Ombre de Ludovic* (1858, in-18); *les Vocations* (1859, in-18); *la Famille Guillemot* (1860, in-18); *les Séductions* (1860, in-12); *les Misères d'un millionnaire* (1861, 2 vol. in-18); *Noir et blanc* (1862, in-18); *le Roman du mari* (1862, in-18); *Histoire d'un homme* (1863, in-18); *la Traite des blondes* (1863, in-18); *le Duc de Carlepont* (1864, in-8), etc., plusieurs fois réimprimés.

ACHARD (Alexis-Jean), peintre français, né à Voreppe (Isère), en 1807, vint en 1835 à Paris, où il s'exerça à la peinture, et fit ensuite un voyage en Égypte; à son retour, il débuta par un *Paysage* au salon de 1839. Il a surtout exposé : *Vue prise aux environs du Caire*, *la Vallée du Graisivaudan*, les *Hameaux* et la *Vallée de l'Isère* (1844); *la Grande Chartreuse* (1845); *les Peupliers de Neuville*, sur les bords de l'Ain, *le Parc du Raincy*, *le Moulin de Cremieu* (1848), *un Sentier du Dauphiné*, *un Effet d'automne dans la vallée de l'Isère* acquis par le ministère d'État (1853), *une Matinée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Ferme abandonnée*, *Vue d'Anvers* (1857); *Chaumière sous des arbres*, *Environs de Lyon*, *Vue prise à Honfleur* (1859); *Bords de la mer aux environs d'Honfleur*, *une Chaumière* (1861), *Vallée de Chevreuse*, *Dessous de bois à Cernay-la-Ville*, *un Ravin* (1863); *Arbres au bord d'un étang* (1864).

M. Jean Achard a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, deux secondes en 1845 et 1848, et une 3ᵉ en 1855.

ACHARD (Pierre-Frédéric), acteur et chanteur comique français, né à Lyon, le 4 novembre 1808, mort le 14 août 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

ACHARD (Léon), chanteur français, fils du précédent, est né à Lyon, le 16 février 1831. Son père, qui fut plus tard si applaudi au Palais-Royal et au Gymnase, donnait alors des représentations dans cette ville. Après avoir appris de bonne heure la musique, il fit ses études classiques au collége Henri IV, où il fut le condisciple de M. V. Sardou, puis suivit les cours de droit. Reçu de licencié en janvier 1852, il entra dans une étude d'avoué et se fit admettre en même temps dans une classe de chant du Conservatoire. Il y remporta, en 1854, le premier prix d'opéra-comique et débuta, la même année (9 octobre), au Théâtre-Lyrique, dans le rôle de Tobias du *Billet de Marguerite*. Il y chanta ensuite les rôles de Julien dans *les Charmeurs*, de Manoël dans *le Muletier de Tolède*, de Simplice dans *les Compagnons de la Marjolaine*. Il venait d'y jouer *le Barbier de Séville*, lorsque la mort de son père, en 1856, l'éloigna du théâtre. Après s'être trouvé quelque temps dans les affaires, il accepta un engagement de six ans à Lyon, où il eut de grands succès. Il consentit à revenir à Paris lorsque M. Perrin reprit la direction de l'Opéra-Comique, où il débuta, le 4 octobre 1862, dans le rôle de Georges de la *la Dame Blanche*. Il y a tenu depuis, dans *Haydée*, *le Songe d'une nuit d'été*, etc., les rôles de ténor les plus propres à faire valoir ses qualités et ses études. — Il a épousé, en juillet 1864, Mlle Le Poitevin, fille du peintre de ce nom.

ACHENBACH (André), peintre allemand, né à Cassel, le 29 septembre 1815, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il étudia sous Schadow, et se livra spécialement au paysage. Ses principaux tableaux portent le nom général de *Vues* et sont empruntés aux natures si diverses des bords du Rhin, des Alpes, de la Norvége et de l'Italie. Il s'exerça aussi avec succès aux marines et se fit dans ce genre une grande réputation. La plupart des musées d'Allemagne offrent des tableaux de lui; la pinacothèque de Munich contient les principaux. Un grand nombre ont été acquis par divers souverains étrangers.

M. Achenbach qui avait déjà figuré plusieurs fois aux Expositions de Paris, reparut à l'Exposition universelle de 1855, avec cinq paysages : *Marée haute à Ostende*, *Vue de Corleone en Sicile*, *Mer orageuse sur la côte de Sicile*, *Kermesse en Hollande*, *Clair de lune*, *Paysage*; puis il a exposé : *Plage de Scherening en Hollande* (1861), appartenant au musée de Kœnigsberg (Prusse), *Paysage* dans les Pays-Bas (1863); le *Quai d'Ostende à la marée haute* (1864). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, deux secondes en 1844 et 1848, et une 1ʳᵉ en 1855. Il a de plus obtenu la grande médaille d'or aux Expositions de Prusse et de Belgique. Comme peintre d'architecture, M. Achenbach a de la renommée.

On vante enfin, dans ses caricatures, la malice, le mouvement et la fantaisie. Il a été élu membre des Académies royales de Berlin, d'Amsterdam, de Philadelphie, d'Anvers, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

ACHENBACH (Oswald), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 2 février 1827, imita d'abord son frère, copia, comme lui, la nature dans toute sa vérité, mais revint bientôt à la manière classique et au paysage animé. Il a surtout représenté les sites d'Italie. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *Soirée d'automne*, *Pèlerins se rendant à Rome*, qui lui ont valu une mention; au salon de 1859, *le Môle de Naples;* à celui de 1861, *Convoi funèbre de Palestrina*, qui obtint une médaille de 2ᵉ classe; à celui de 1863, *Ruines du palais de la reine Jeanne, à Naples*, *Bords de la mer à Naples*, *le Môle de Naples; Messe dans la campagne romaine; Monument de Cœcilia Metella à Rome* (1864). Il a été aussi décoré de la Légion d'honneur en 1863.

ACHTERFELD (Jean-Henri), théologien catholique allemand, né à Wessel (Prusse) le 17 juin 1788, reçut les ordres en 1813 et devint, l'année suivante, vicaire dans sa ville natale. En 1817, sur la proposition du prince Joseph de Hohenzollern, évêque d'Ermeland, il fut chargé de la chaire de théologie au séminaire de Braunsberg. Il y professa pendant six ans et publia, pendant cet intervalle, son *Manuel de la foi et de la morale chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Glaubens- und Sittenlehre, Braunsberg, 1819), abrégé sous le titre de *Catéchisme*. En 1823, chargé de la réorganisation du grand séminaire de Braunsberg, M. Achterfeld dirigea pendant un an la nouvelle institution, fut appelé, en 1826, par le comte Spiegel, archevêque de Cologne, à la chaire de théologie catholique de Bonn, et réunit à cette place, dès l'année suivante, celle d'inspecteur du *Convictorium theologicum*, qu'il garda pendant seize ans. Il rencontra à Bonn son ancien professeur Hermes et le professeur Clément de Droste-Hülshoff, avec lesquels ils se lia intimement. Après la mort du premier (1831), il publia la

Dogmatique chrétienne-catholique (Christ.-catholische dogmatik), ouvrage plutôt philosophique que catholique. Désapprouvé par ses supérieurs ecclésiastiques, M. Achterfeld fut suspendu de ses fonctions de professeur et renvoyé de l'université de Bonn. Depuis cette époque, il rédigea, avec M. Johann-Wilhelm-Joseph Braun (voy. ce nom), le *Journal de philosophie et de théologie catholique*, à la rédaction duquel il avait déjà pris part en 1832.

ACHTERMANN (Guillaume), sculpteur allemand, né près de Münster, le 15 août 1799, s'exerça longtemps seul à la sculpture et avait plus de trente ans quand il put suivre à Berlin l'atelier de Rauch. Il reçut les conseils et les encouragements de Schadow et fit plus tard le voyage de Rome. On cite de lui un certain nombre de bas-reliefs, de statues et de groupes religieux, dans le style du moyen âge, notamment une *Descente de croix*, qui se trouve dans la cathédrale de Münster, avec plusieurs de ses œuvres.

ACKNER (N....), savant hongrois, né le 25 janvier 1782, à Schasbourg, en Transylvanie, suivit les cours des universités de Witemberg et de Gœttingue et visita la France et l'Italie. A son retour, il obtint la chaire de philosophie et d'archéologie au gymnase d'Hermannstadt. Il explora la chaîne des Carpathes, fit dans plusieurs voyages d'importantes observations minéralogiques et publia le *Minéralogie de la Transylvanie* (Hermannstadt, 1847). Déjà il avait traité ce sujet dans les *Archives* de Schœller (1833-1841), où il donna aussi de nombreux articles archéologiques. C'est en effet à l'archéologie qu'appartenait son premier ouvrage : *Antiqua Musei Parisiorum* (Cibinii, 1809), M. Ackner était, en 1851, premier pasteur protestant à Hermannstadt.

ACOSTA (Joaquim), colonel de génie au service de la Nouvelle-Grenade, un des savants les plus distingués de l'Amérique du Sud, servit d'abord dans l'armée colombienne. En 1831, la république de Colombie étant dissoute et partagée en trois États, il resta dans la Nouvelle-Grenade. En 1834, il fit, avec le botaniste Cespedes, une exploration scientifique depuis la vallée del Socorro jusqu'à celle de la Magdalena. Sept ans après, il se rendit, avec un corps de troupes, d'Antioquia à Anserma, à travers des tribus indigènes dont il étudia les mœurs et l'histoire. Il fit, en 1845, le voyage d'Europe, visita l'Espagne et vint en France, où il a demeuré plusieurs années. Outre une excellente carte du territoire de la Nouvelle-Grenade, il fit paraître à Paris un ouvrage destiné à la jeunesse américaine : *Compendio historico del descubrimento y colonizacion de la Nueva Granada en el siglo decimo sexto* (1848). L'année suivante, il publia une nouvelle édition, corrigée et augmentée, d'un livre important, devenu presque introuvable : le *Semenario de la Nueva Granada. Miscellanea de ciencias, literatura, artes e industria, publicada por una sociedad de patriotas granadinos, bajo la direccion de Francisco José de Caldas* (Paris, 1849, grand in-8, avec portraits et carte). Le colonel Acosta résida depuis à Santa-Fé di Bogota, continuant dans sa patrie ses recherches géographiques et historiques. La Société de géographie a reçu de lui des documents très-précieux, publiés dans son *Bulletin*.

ADALBERT (Henri-Guillaume), prince de Prusse, cousin germain du roi régnant Frédéric-Guillaume IV, est né à Berlin, le 29 octobre 1811. Fils de Frédéric-*Guillaume*-Charles et d'Amélie-*Marie-Anne* de Hesse-Hombourg, il perdit sa mère le 14 avril 1846, et son père le 28 septembre 1851. Il entra fort jeune dans l'armée prussienne et fut attaché au corps de l'artillerie. Entraîné par le goût des voyages, il visita en 1826 la Hollande; en 1832, l'Angleterre et l'Écosse; en 1834, Saint-Pétersbourg et Moscou; en 1837, la Russie méridionale, la Turquie, la Grèce et les îles Ioniennes. Sur une frégate que le roi de Sardaigne mit à son service, en 1842, il partit de Gênes, visita Gibraltar, Tanger, Madère, Ténériffe, traversa l'Océan et explora les côtes du Brésil. A son retour de Rio-Janeiro, il fit paraître le récit de son voyage (*Aus meinem Reisetagebuche*, 1842-1843), ouvrage dont il n'existe dans le commerce qu'une traduction en anglais. En 1848, il fut chargé d'organiser la marine nationale allemande et reçut le titre d'amiral. Il publia alors un écrit de circonstance (*Denkschrift über die Bildung einer deutschen flotte*, Potsdam, 1848). La flotte allemande n'existant plus, le prince Adalbert n'eut à commander que la marine de la Prusse. En 1856, il fit un nouveau voyage dans la Méditerranée et sur la côte du Maroc; il eut à soutenir contre les pirates du Riff, un combat dans lequel il fut blessé, et à la suite duquel une guerre sembla imminente avec le Maroc. Conservant toujours le titre de commandant en chef de la marine prussienne, il avait avec le ministre de la marine les rapports déterminés par ce rang. C'est lui qui inspecta les premières chaloupes canonnières que la Prusse fit construire en 1861. Lorsque la guerre éclata entre les troupes austro-prussiennes et le Danemark, les dépêches lui donnèrent la qualité d'amiral. De plus il a les titres de chef du 1er régiment d'infanterie de Thuringe, n° 31; 1er commandant du 3e bataillon du 2e régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, et à la suite de la brigade d'artillerie de la garde, et chef de la 2e brigade d'artillerie russe à cheval.

En 1851, le prince Adalbert a épousé morganatiquement Mlle Thérèse Elssler (voy. ELSSLER), qui fut anoblie par Frédéric-Guillaume IV, sous le nom de Mme de Barnim. Il en a eu un fils, le baron Adalbert DE BARNIM, né en 1841, mort en 1860. Destiné à la carrière militaire, mais d'une santé trop faible pour la suivre, il entreprit, avec le docteur Hartmann, un voyage en Égypte et en Nubie, où il succomba à une fièvre de climat.

ADAM (Jean-Victor), peintre et lithographe français, né à Paris, le 29 février 1801, et fils de Jean Adam, graveur estimé, suivit, de 1814 à 1818, les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que les ateliers de Meynier et de Regnault et débuta au salon de 1819 par une *Herminie secourant Tancrède*. Chargé presque aussitôt de diverses commandes de la liste civile, il continua d'exposer, comme peintre, jusqu'en 1838, année où cessèrent ses grands travaux pour les galeries de Versailles. Il ne reparut plus qu'au salon de 1846, dans la section de lithographie, le seul genre qu'il cultiva depuis.

M. Victor Adam a principalement exécuté et exposé : *Henri IV après la bataille de Coutras; Trait de bonté du duc de Berry; le Postillon; la Vivandière; la Route de Poissy; les Falaises de Dieppe; le Retour de la chasse; la Foire aux chevaux à Caen; le Marché au poisson à Marseille; les Chartreux en prière; Trait de courage d'Urbain Fardeau*, et de nombreux sujets militaires. Le musée de Versailles possède de lui, entre autres sujets importants : *l'Entrée des Français à Mayence; le Combat de Varroux; la Prise de Menin; la Bataille de Castiglione; le Passage de la Cluse; la Bataille de Montebello* et *la Capitu-*

lation de Menningen, ces trois dernières toiles avec M. Alaux. — Il a donné, dès 1827, une partie des dessins du *Sacre de Charles X*, un *Album lithographique*, *les Promenades* et *les Environs de Paris;* une *Suite d'animaux domestiques;* puis des *Études d'animaux* (1833), des dessins pour édition de *Buffon* (1835), etc.

Cet artiste, qui a également fait des envois aux Expositions départementales, a remporté à Paris une médaille d'or en 1824, une 2e médaille en 1836, diverses médailles à Lille, Douai, etc.

Son fils, M. Alfred-Albert ADAM, né à Paris, en 1825, a cultivé aussi la lithographie, et outre sa collaboration aux travaux de son père, a signé seul plusieurs planches.

ADAM (Adolphe-Charles), célèbre compositeur français, né à Paris, le 24 juillet 1803, mort le 3 mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

ADAM (Albert), peintre allemand, né à Nordlingue, en 1786, étudia la peinture à Nuremberg, puis à Munich. En 1809, il prit part à la campagne contre l'Autriche et esquissa sur le champ de bataille ses premiers tableaux militaires. En 1810, le vice-roi d'Italie, Eugène, le prit à son service, et l'emmena dans l'expédition de Russie. M. Adam ne rentra en Allemagne qu'après la paix. Depuis, il a exécuté un certain nombre de tableaux ou d'esquisses de batailles, ainsi que des animaux. Nous citerons de lui un album intitulé : *Voyage pittoresque militaire* et une *Bataille de la Moskowa* (1835), pour le roi Louis de Bavière. Un grand nombre de ses dessins les plus remarquables se trouvent dans les collections du feu roi Maximilien et de M. de Rothschild. Il a fait paraître un second album : *Souvenirs de la campagne de l'armée autrichienne en Italie en* 1848-1849. — M. Al. Adam est mort à Munich, le 27 août 1862.

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur français, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1818, d'une famille israélite, fut élevé à Fontainebleau, où il passa quelques années dans le commerce, connut l'Italien Vercelli, et entra comme modeleur, vers 1838, dans la manufacture de M. Jacob-Petit. A cette époque il exécuta son *Béranger*, la plus vraie et la plus populaire des reproductions des traits de ce poëte, et vint ensuite à Paris comme pensionnaire du département, pour étudier la sculpture. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Suisse et en Angleterre.

M. Adam-Salomon, qui a exposé deux fois aux salons, sous le pseudonyme d'*Adama* (1844-1846), a donné entre autres œuvres : *Copernic*, *Amyot*, médaillons; *Hermann*, le violoniste, *miss Georgine*, *M. Hector de Laborde*, *l'amiral de Rigny*, *M. Louis Ratisbonne*, *Mme Delphine de Girardin*, *miss Émilia-Julia*, bustes en marbre (1847-1859), *Léon Faucher*, buste en marbre (1861), *Alexis de Tocqueville* et deux autres bustes en marbre (1863). En dehors des expositions annuelles, il a exécuté un admirable bas-relief de *Charlotte Corday*, qui a occasionné de nombreux procès en contrefaçon; les bustes de *Lamartine* et de *Rossini*, pour les États-Unis, le premier reproduit plusieurs fois; ceux du docteur *Amussat*, pour l'Académie de médecine, de *Léopold Robert*, pour les galeries du Louvre, de *Mme de Girardin*, celui de *Marie-Antoinette*, pour Mme de Rothschild; le monument funéraire du duc de Padoue, aux Invalides; *le Génie de la musique* et *l'Étude*, au nouveau Louvre, etc. Dans ces derniers temps, M. Adam-Salomon s'est occupé, avec succès, de photographie.

ADAM-SALOMON (Georgine-Cornélie COUTELLIER, dame), femme du précédent, depuis 1850, a exposé en 1853 plusieurs médaillons. Elle s'est tournée depuis vers les questions de morale et d'éducation, et elle a publié notamment : *de l'Éducation, d'après Pan-Hoei-Pan*, précédé d'une *préface* de M. de Lamartine (1856, in-32).

ADAMS (Charles-Francis), diplomate américain, né à Boston, en 1807, est le petit-fils de John Adams, le second président des États-Unis, et le fils de John Quincy Adams, le sixième président. Il suivit son père en Russie, en Angleterre, étudia le droit et prit à Boston, en 1828, le titre d'avocat (barrister). Peu après son mariage avec la fille de M. Brocks qui lui apporta une fortune énorme, il consacra une partie de ses biens à des travaux littéraires, notamment à la publication des papiers et correspondances laissés par son père et son grand-père. En 1831, il fut élu membre du sénat du Massachusetts. Beau-frère de M. Everett, il fut désigné, en 1848, par le parti abolitionniste, comme candidat à la vice-présidence de la république. Député en 1859, au Congrès de Washington par le Massachusetts, il fut accrédité à Londres comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, par le président Lincoln, le 16 mai 1861.

ADAMS (John-Couch), astronome anglais, né vers 1816, près Launceston (comté de Cornouailles), et fils d'un fermier, fut envoyé au collége Saint-Jean, à Cambridge, où son aptitude particulière pour l'étude des sciences abstraites le fit nommer bientôt répétiteur de mathématiques, place modeste qu'il occupa jusqu'en ces derniers temps. En 1841, il entreprit de rechercher la cause des irrégularités auxquelles donnait lieu la rotation d'Uranus, afin de savoir si on pouvait les attribuer à l'influence d'une planète inconnue située dans sa sphère. On sait que M. Le Verrier (voy. ce nom) ne commença que dans l'été de 1845, et sur l'invitation d'Arago, à s'occuper de la théorie d'Uranus et à se livrer à cette longue suite de calculs qui devaient avoir pour résultat de déterminer l'existence, l'orbite et la position de la planète *Neptune* jusque-là invisible à nos télescopes. M. Le Verrier, qui publia immédiatement le fruit de ses travaux et eut la confiance d'annoncer solennellement à l'Institut, le 1er juin 1846, l'apparition prochaine de la planète et la région du ciel qu'elle occuperait au premier jour de l'année suivante, eut naturellement tout l'honneur de cette belle découverte.

Le mérite de M. Adams n'en est pas moindre. Ses recherches sont antérieures, sans contredit, à celles de M. Le Verrier; le savant Humboldt s'est empressé de le reconnaître dans le *Cosmos.* Il est à regretter, pour l'honneur du jeune astronome, qu'elles soient restées inédites. Il fit part, en 1844, de ses premiers résultats, mais sans rien confier à l'impression, au professeur Challis et, avec quelques changements, à M. G. B. Airy, l'astronome royal, au mois d'octobre 1845. Ce dernier eut encore communication des résultats définitifs, corrigés de nouveau en septembre 1846, au moment où le savant Français venait de donner aux siens tout l'éclat de la publicité. Aussi la Société d'astronomie de Londres pensa faire acte de justice en partageant son prix annuel entre les deux compétiteurs.

ADDINGTON (Henry UNWIN), diplomate anglais, né en 1790, près Henley, et cousin du vicomte Sidmouth. En sortant du collége de Winchester, il fut admis au ministère des affaires étrangères et accompagna lord Amherst en Sicile

(1808). Durant le blocus continental, il fut chargé de diverses missions auprès des cours de Berlin et de Stockholm, devint secrétaire de légation en Suisse (1814-1818), à Copenhague (1821); puis chargé d'affaires à Washington (1822) il fut choisi, en 1826, pour régler le différend commercial qui s'était élevé entre l'Angleterre et les États-Unis. Il alla ensuite représenter son pays en qualité d'envoyé extraordinaire à Francfort (1828) et à Madrid (1829). Appelé, en 1842, au *foreign-office*, il a rempli pendant douze ans les fonctions de sous-secrétaire d'État. Lorsqu'il les résigna en mars 1854, il reçut le titre de conseiller privé.

ADELON (Nicolas-Philibert), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, est né à Dijon (Côte-d'Or), le 20 août 1782. Compatriote de Chaussier, il vint à Paris faire ses études médicales sous le patronage de cet illustre professeur, dont il devint l'élève favori. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la physiologie et prit pour sujet de thèse *les Fonctions de la peau* (1809). Nommé professeur de médecine légale en 1826, M. Adelon se renferma dans les limites de la médecine légale. Il soutint avec zèle, soit à l'Académie, soit au conseil de salubrité dont il était membre, les principes de la police médicale et combattit partout la fraude et le charlatanisme. Élu membre de l'Académie de médecine en 1821, il a été promu, le 27 avril 1845, officier et plus récemment commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort au mois de juillet 1862.

M. Adelon a publié : *Analyse du cours du docteur Gall, ou Anatomie physiologique du cerveau d'après son système* (1808, in-8); *Traité de la physiologie de l'homme* (1823-1824, 4 vol. in-8; 2e édit., 1829); de nombreux et importants articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc. Il a été l'un des fondateurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*.

ADELSWARD (Renauld-Oscar D'), ancien représentant du peuple français, né à Longwy (Moselle), le 18 décembre 1811, et fils d'un prisonnier de guerre suédois qui avait épousé une Française, fut élevé au collége Louis-le-Grand. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr et de l'École d'État-major, il fit plusieurs campagnes en Afrique, devint aide de camp du général Baraguey-d'Hilliers, fut blessé grièvement et reçut la décoration de la Légion d'honneur, le 17 août 1841. En 1844, il se retira du service avec le grade de capitaine, et alla s'établir à Nancy, où il fut nommé commandant de la garde nationale et administrateur du bureau de bienfaisance. Après la révolution de Février, il fut nommé le dixième sur onze, représentant de la Meurthe, par 42 123 voix, sur plus de 100 000 votants. Il vota ordinairement avec la fraction de la droite la plus modérée. A l'élection du 10 décembre, seul des onze représentants de la Meurthe, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, adopta la proposition Rateau, et fut seul réélu à l'Assemblée législative, le second sur neuf. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie politique. — On peut citer de lui, comme publications récentes : *la Liberté de conscience en Suède* (1861, in-8), et *Considération sur la Réformation et les lois de* 1860 *en Suède* (1862, in-8).

ADER (Jean-Joseph), littérateur français, né à Bayonne, le 16 octobre 1796, mort à Bassussary, le 12 avril 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ADHÉMAR (Alphonse-Joseph), mathématicien français, né à Paris, au mois de février 1797, fit ses études dans cette ville, où, pendant de longues années, il se livra à l'enseignement particulier des mathématiques. On a de lui des traités élémentaires, publiés, de 1834 à 1835, dans la *Bibliothèque populaire;* un recueil de *Questions diverses* (1841, in-8), dans lequel se trouve la première idée d'un chemin de fer de ceinture pour Paris; *les Révolutions de la mer* (1842, in-8), etc., et surtout sous le titre de *Cours de mathématiques à l'usage de l'ingénieur civil* (1832-1856, t. I à XIV, in-8), une suite de traités spéciaux qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la charpente, la coupe des pierres, la perspective, les ponts-biais, etc. Quelques-uns sont accompagnés d'*Atlas* considérables et ont eu, malgré leur prix élevé, plusieurs éditions.

ADLER (George-J.), grammairien américain, né en Allemagne, en 1821, vint aux États-Unis en 1833, fit ses études à l'université de New-York, y fut nommé, dès 1846, professeur de langue allemande et garda huit ans ces fonctions.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages élémentaires pour l'étude de l'allemand, écrits en anglais et fort estimés, entre autres : *an English Dictionary* (1848, in-8 de 1400 pages), une traduction en vers de l'*Iphigénie* de Gœthe, et plusieurs articles sur la littérature allemande et les classiques, dans le journal de New-York, *the Literary World*. Quelques-uns des manuels de M. Adler ont été traduits en français.

ADLER-MESNARD (N....), grammairien et professeur français, né à Berlin, le 9 mars 1807, a été chargé de l'enseignement de sa langue maternelle aux lycées Charlemagne et Napoléon et à l'École normale. Il a publié, à l'usage des classes, une foule de livres spéciaux ou élémentaires, entre autres : *Traité de la formation des mots* (1839, in-8); *Premières lectures allemandes* (1841, 6e éd., 1853); *Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand* (1844, in-32, 3e éd., 1853); *Histoire des temps héroïques de la Grèce*, en allemand (1846), *la Littérature allemande au dix-neuvième siècle*, prose et poésie (1851, 2 parties); *Cours complet de langue allemande* (1854-59), comprenant une *Grammaire*, un *Cours de versions*, de *thèmes*, etc., puis des *Exercices*, *Manuels*, *Guides*, etc.; des éditions pour les classes, etc. M. Adler-Mesnard a été décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1860.

ADOLPHE, duc de Nassau. Voy. NASSAU.

ADORNE DE TSCHARNER (Marie-Augustin), médecin militaire français, est né à Strasbourg, le 11 juin 1784. Entré le 19 juin 1798 à l'hôpital militaire d'instruction, il en sortit le 11 février 1804 et fut attaché à l'armée d'Italie. De 1806 à 1812, il fit plusieurs campagnes dans le royaume de Naples et en Sicile, et se distingua par son infatigable activité. En 1812, il fit la campagne de Russie et fut nommé chef d'escadron par le roi Murat sur le champ de bataille de la Moskowa. Fait prisonnier pendant la retraite, il fut chargé de diriger plusieurs ambulances, et reçut quelques décorations des autorités russes. De retour en France, il reprit ses fonctions de chirurgien-major dans l'armée française. En 1823, il fit partie de l'expédition d'Espagne. Admis à la retraite (1836) il exerça à Paris la médecine. Outre des mémoires scientifiques, il a publié une *Topographie de l'île d'Ischia* (Naples, 1809, in-8).

M. Adorne de Tscharner, membre de plusieurs Sociétés savantes et décoré de la Légion d'honneur, le 23 mai 1825, a été, comme héritier d'une

famille qui remonte à la seconde croisade, un des derniers chevaliers du Saint-Sépulcre.

ADRIAN (Jean-Valentin), littérateur allemand, né à Kingenberg-sur-le-Mein, le 17 septembre 1793, étudia à Miltenberg, Aschaffenbourg et Würzbourg, prit part, comme volontaire, aux campagnes de 1813 et 1814 contre la France et vécut ensuite alternativement dans la Suisse et dans sa ville natale. Il se fixa en 1823 à Giessen, où il devint professeur de langues et de littérature modernes, et, en 1830, conservateur de la bibliothèque de l'Université. — M. J. V. Adrian est mort en juillet 1864.

Il a publié : *Tableaux de la vie anglaise* (Bilder aus England, Francfort, 1827-28, 2 vol.); *Esquisses anglaises* (Skizzen aus England. Ibid., 1830-1833, 2 vol.); *Grammaire et Chrestomathie provençales* (Ibid., 1825); *les Prêtresses de la Grèce* (Die Priesterinnen der Griechen, Ibid., 1823); *Catalogus codicum Mss. bibl. acad. Gissensis* (Ibid., 1840); *Mélanges d'histoire et de littérature* (Mittheilungen zur Geschichte, etc., Ibid., 1846). Il a dirigé une traduction allemande des *OEuvres complètes* de Byron (Francfort, 1837, 12 vol.).

AFFRE SAINT-ROMME (Louis-Denis), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Romme-de-Tarn (Aveyron), le 2 décembre 1792, mort à Rodez, en janvier 1858.

AFINGER (Bernard), sculpteur allemand, né à Nuremberg, le 6 mai 1813, et fils d'un tisserand, apprit l'état de ferblantier, mais manifesta beaucoup de goût et d'ardeur pour les arts du dessin, et après divers voyages, y consacra tous les loisirs que lui laissaient ses travaux dans un établissement métallurgique de sa ville natale. Il put suivre les cours de l'École des arts, et dès 1820, il attira l'attention sur lui par une remarquable copie de l'ancienne *Madone en prière*, de Nuremberg. Il fut mis alors en relations avec Rauch et alla étudier l'antique à Berlin. D'abord voué à la statuaire religieuse, il exécuta pour des églises divers monuments, un *Christ* en relief, une *Vierge et son Fils*, et d'autres œuvres qui appartenaient aux traditions de l'art du moyen âge. Sa statue de *Mademoiselle Rachel*, en 1850, inaugura une série de travaux où il a particulièrement réussi. On cite de lui beaucoup de statues, de bustes, de portraits-médaillons, notamment de savants et d'auteurs célèbres, tels que ceux de *Humboldt*, *Rauch*, *Cornelius*, *Kaulbach*, *Ritschl*, *Dahlmann*, *Kugler*, etc., et de princes et princesses de divers États allemands. Une de ses œuvres capitales est le monument exécuté pour l'université de Greifswald, à l'occasion de son quatrième anniversaire séculaire, et offrant les figures de Bugenhagen, Mevius, Berudt et Arndt : la statue de ce dernier est une des plus populaires de M. Afinger, qui est encore revenu, à plusieurs reprises, aux œuvres de sculpture religieuse. Cet artiste, qui paraît d'une grande notoriété en Allemagne, n'a rien envoyé jusqu'ici aux expositions de notre pays.

AFZELIUS (Arvid-Auguste), littérateur suédois, né le 6 mai 1785, d'une famille qui compte un bon nombre d'écrivains et de savants, embrassa la carrière ecclésiastique, fut nommé pasteur à Eukœping, en 1821, et dans cette position, qu'il n'a plus quittée, s'occupa spécialement de la littérature nationale et de son histoire.

On lui doit trois ouvrages importants : *Svenska Folkvisor*, recueil des chansons populaires de la Suède, publié de concert avec Geijer (3 vol. in-8, les vieilles mélodies du pays, notées en regard du texte) ; une traduction des légendes mythologiques scandinaves *Saemundar*, *Edda* et *Herwara-Saga*; une histoire de la Suède, fondée sur les traditions populaires : *Svenska Folkets Sagohaefder* (1839-1857), ouvrage rempli de faits curieux et intéressants. M. Afzelius a aussi fait un drame *Den sista Folkungen*, plein d'une poésie rêveuse très-goûtée des peuples du Nord.

AGARDH (Charles-Adolphe), théologien, naturaliste et polygraphe suédois, né à Bastad, en Scanie, le 3 janvier 1785, fit d'excellentes études à l'université de Lund. Professeur de mathématiques en 1807, il quitta ces fonctions pour se consacrer à des recherches sur les algues et les plantes maritimes. Nommé en 1812 professeur de botanique et d'économie pratique à l'université de Lund, ses cours eurent le plus grand succès. Mais tout à coup, saisi d'une ferveur religieuse, il reprit ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1816. Il fut élu député de son diocèse aux diètes de 1817, 1823 et 1824. En 1834, il fut promu à l'évêché de Karlstad et prit une part encore plus active aux affaires politiques. Dans la session de 1839-1840, son libéralisme peu à peu développé se déclara tout à fait, et il réclama la suppression de la représentation par ordres. — Il est mort en octobre 1862.

Les meilleurs titres de M. Agardh sont ses travaux d'histoire naturelle et les nombreux ouvrages qui en ont été le fruit. Citons à part : *Dispositio algarum Scandinaviæ*, où il a suivi Linné; *Synopsis algarum Scandinaviæ*, en partie d'après Lamouroux; *Species algarum* (Lund, 1820-1828, inachevé); *Icones algarum* (Ibid., 1820-1823); ces divers travaux se rapportent spécialement aux plantes du Nord; il en a donné le complément ainsi que le résumé dans un grand ouvrage : *Systema algarum* (Lund, 1824), suivi, après de nombreux voyages scientifiques dans les diverses parties de l'Europe, des *Icones algarum Europæ* (Leipzick, 1828-1835).

Hors ce sujet spécial, on cite : *Essais sur les principes fondamentaux de la physiologie végétale* (Lund, 1828); *Essai sur le développement intérieur des plantes* (Ibid., 1829); *Traité de botanique* (Lœrobok i botanik; Malmoe, 1830-1831, 2 vol.), dans lequel on s'est étonné de rencontrer, sous un style vif et même brillant, des opinions assez légères.

On lui doit encore des ouvrages de théologie, de littérature orientale, d'économie, d'éducation publique, de mathématiques, et un *Éloge de Linné*. — M. Agardh, membre de l'Académie suédoise et de l'Académie des sciences de Stockholm, est mort à Karlstad, le 28 janvier 1858, laissant un ouvrage inachevé : *Essai de statistique économique de la Suède* (Försök till en stats ekonomick statistik ofver Sverige, Stockholm, 1852-58, 2 vol. in-8), commencé avec C. E. Ljungberg.

Son fils, M. Jacques-Georges AGARDH, s'est fait connaître par deux ouvrages importants : *Synopsis generis supini* (Lund, 1835), et *Recensio specierum generis pteridis* (Ibid., 1839).

AGASSIZ (Louis), célèbre naturaliste suisse, est né en 1807, à Orbe (canton de Vaud), où son père était ministre protestant. Il fit ses premières études au gymnase de Biel, acheva son éducation à l'Académie de Lausanne et alla étudier la médecine à Zurich, à Heidelberg et à Munich. Il se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1830. Passionné pour les sciences naturelles, particulièrement pour l'anatomie comparée, il se lia, à Munich, avec Martius et Spix, et quand celui-ci mourut, en 1836, M. Agassiz se chargea, à la

prière de Martius, de publier la description des 116 espèces de poissons que leur ami avait recueillies au Brésil et dont un grand nombre étaient encore inconnues. De là son premier ouvrage important, intitulé : *Pisces, etc., quos collegit et pingendos accedit Spix, descripsit Agassiz* (Munich, années 1839 et suiv., in-fol., 96 pl.) et dans lequel il expose les idées sur la classification des poissons, qu'il a toujours soutenues.

Après dix ans d'études nouvelles d'ichthyologie, il entreprit la publication de son *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec planches et légendes explicatives en français, allemand et anglais). Il se fit aider pour ce grand ouvrage, plein de faits nouveaux et intéressants, par M. Ch. Vogt (voy. ce nom), qui en fit le seul tome II (*Embryologie des Salmonés*, 1840).

M. Agassiz publiait en même temps ses *Recherches sur les poissons fossiles* (Neufchâtel, 1833-1842, 15 vol. gr. in-4, 400 pl. in-fol.), travail spécial et précieux dont il avait puisé les principaux matériaux dans les collections de Paris, pendant le séjour qu'il avait fait, de 1831 à 1832, dans cette ville. D'autres animaux antédiluviens furent ensuite l'objet de ses études et il publia successivement : *Description des échinodermes fossiles de la Suisse* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec pl.); *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles* (Ibid., 1838-42, avec 62 pl.); *Études critiques sur les mollusques fossiles* (1840, 4 parties, 115 pl.); *Mémoires sur les moules de mollusques* (1840); *Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge* (1844, in-fol., 41 pl.).

Citons à part un grand ouvrage de géologie : *Études sur les glaciers* (Neufchâtel, 1840, avec 32 pl. in-fol.), suivies des *Nouvelles études sur les glaciers* (1847, avec atlas). M. Agassiz y explique le transport des blocs erratiques dans des terrains qui n'ont aucune analogie avec leur constitution, par le déplacement d'énormes monceaux de glace, explication rattachée à l'hypothèse d'un refroidissement subit et total du globe qui aurait précédé immédiatement la période actuelle de la création. La vérification de cette théorie par l'exploration des Alpes lui coûta de longues années de recherches.

Ce savant eut pour collaborateurs dévoués, dans ces divers travaux, MM. Ch. Vogt et E. Desor, qui se lièrent avec lui, en 1838, à Neufchâtel, où il avait été nommé professeur d'histoire naturelle. En 1846, il a quitté la Suisse et l'Europe pour aller prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près Boston. Sa réputation scientifique n'a pas souffert de cet éloignement, comme le prouvent le grand prix que lui a décerné récemment l'Académie des sciences de Paris et l'offre d'une chaire à la Faculté des sciences qui lui a été faite par le ministre au mois d'août 1859. Il est revenu pour la première fois en Suisse où il a présidé une assemblée de naturalistes. Dans les grandes controverses qui ont eu lieu dans ces dernières années sur l'origine de l'espèce humaine, il s'est déclaré pour la pluralité des races.

Un dernier grand ouvrage s'est publié en Allemagne sous les noms de MM. Agassiz, A. Gould et Max. Perty; il a pour titres : *Zoologie générale* (Allgemeine Zoologie) et *Esquisses générales de zoologie, contenant la structure, le développement, la classification, etc., de tous les types d'animaux vivants et détruits* (Grundzüge der Zoologie, mit bes. Rücksicht auf den Bau, etc.; Stuttgart, 1854 et suiv.). On cite encore de ce savant une grande publication de *Bibliographie zoologique* (Londres, 1848-1850, 4 vol. in-8, en anglais). M. Agassiz a été élu correspondant de l'Institut et décoré de la Légion d'honneur.

AGNEL (Émile), avocat et littérateur français, né vers 1810, inscrit depuis 1831 au barreau de Paris, a publié : *Codes-Manuels spéciaux à l'usage des propriétaires et des locataires* (1839), 4e édition, 1846; *des propriétaires ruraux et des fermiers* (1848); *des artistes* (1850); etc.; une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* (1852-1854), des *Observations sur le langage des environs de Paris* (1855, in-18), etc.

AGNENI (Eugène), peintre italien, né à Sutri, près de Rome, en 1819, et l'un des élèves favoris de Fr. Coghetti, s'était exercé dans tous les genres de peinture, quand la révolution de 1848 le fit soldat. Chef de bataillon dans une légion romaine, il prit part aux agitations de cette époque, dut s'exiler et se retira à Gênes, puis à Paris, où il se fixa en 1853.

On a de lui : *Minerve conduisant les Vertus sur la terre*, et *Apollon couronnant les œuvres de Métastase*, deux fresques exécutées avant son exil; des marines commandées par le prince Alexandre Torlonia pour le théâtre Apollo, des tableaux pour diverses églises de Rome, de Sutri et de Savone, où son maître Coghetti l'associa à ses grands travaux de l'église de la Mission. Il exposa à Gênes, en 1851 : *une Scène de la vie intime; un Souterrain de l'inquisition; Abraham conduisant son fils Isaac vers le mont Moria; le Corps de Sapho retiré de la mer*, sujet divisé en deux tableaux. Il peignit, en 1853, chez le marquis F. Piama, une fresque intitulée : *l'Italie triomphante*, et plus de 40 tableaux d'histoire pour le palais Rocca. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute*, et six dessins représentant les *Phases de la vie humaine;* et au salon de 1857 : *Zampieri dit Domichino, les Ombres des grands hommes florentins, rêve d'un exilé*, etc.

AGOP (Jacques), logothète du patriarcat arménien, né à Constantinople, en 1807, embrassa la vie ecclésiastique. Ayant terminé son éducation en Turquie, il voulut la compléter en Europe et accompagna Réchid à Paris (1835), d'abord en qualité de précepteur de ses enfants, puis de second interprète de l'ambassade. En 1838, il le suivit à Londres, avec le titre de premier interprète, et, l'année suivante (1839), remplit, en son absence, les fonctions de chargé d'affaires. Il fut désigné pour porter le texte du traité du 15 juillet 1840 à Constantinople. Il fit aussi partie des ambassades de Chekib-Effendi, de Réchid et de Sarim-pacha, à Vienne et à Londres.

L'élévation de Réchid au grand vizirat fixa M. Agop à Constantinople dans le modeste emploi de secrétaire intime du pacha. Tout entier à l'avancement matériel et moral de ses compatriotes, il fit établir au patriarcat deux conseils, l'un civil, l'autre spirituel, destinés à contrôler les actes du patriarche et à imprimer une marche plus régulière aux affaires courantes. Il se montra, dans toutes les occasions, le défenseur énergique de la liberté de conscience et contribua beaucoup par ses conseils et son exemple à arrêter le cours des persécutions religieuses qui désolaient l'Église d'Arménie. Il parvint aussi à établir des écoles dans la plupart des provinces qui en manquaient et à répandre l'usage de la langue littéraire de l'Arménie. Pour acclimater chez ses compatriotes de nouvelles industries, il publia un traité complet sur la culture du mûrier, sur l'éducation des vers à soie et sur la fabrication de la soie, d'après les notions qu'il avait puisées en Europe. Cet ouvrage imprimé en arménien, à Constantinople, en 1846, sous le titre de *Traité des soies, d'après*

le système européen, fut traduit en turc et en grec et contribua beaucoup à doter les villes de Brousse, d'Ismid et d'Amassia de leurs manufactures. M. Agop composa de même une série de traités pratiques sur la culture du coton, du riz, de la pomme de terre, sur l'élève des porcs et des mérinos, etc.

AGOULT (Mme D'). Voy. STERN (Daniel).

AHLBORN (Lea LUNDGREN, dame), artiste suédoise, née à Stockholm, vers 1820, étudia la gravure sous la direction de son père, graveur à la monnaie de Stockholm. Elle n'a guère exécuté que des médailles, fort remarquables, il est vrai, et qui lui ont acquis dans son pays le rang le plus distingué. On a vu d'elle à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, les œuvres suivantes : *Birger Jarl, régent de Suède au XIIIe siècle*, *Charles XIV Jean, roi de Suède*, d'après les statues de *Fogelberg*, les médailles de *Triewald*, mécanicien suédois, de *J. Berzelius*, *Jenny Lind* et deux autres médailles de *Charles XIV*.

Son frère, M. Charles AHLBORN, né à Brunswick, vers 1815, et élève du sculpteur Steinhauser de Brême, a obtenu des médailles de bronze aux expositions suédoises de 1847 et 1851 et exposé à Paris, en 1855, un *Bouquet de fleurs* en marbre de Carrare.

AHMED-FETHI-pacha, général ottoman, mort à Constantinople, en février 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AHMED-RIFAAT-pacha, fils aîné d'Ibrahim-pacha, le conquérant de la Morée et de la Syrie, né au Caire, en l'an 1242 de l'hégire (1825), accompagna son père dans plusieurs de ses voyages, fit, à la suite de l'armée égyptienne, la dernière campagne de Syrie, où il assista à la bataille de Nézib (1838) et fut envoyé à Paris pour compléter son éducation. Devenu, sous la direction du colonel Rocquencourt, un des élèves distingués de l'École d'état-major, il avait été promu au grade de capitaine, lorsque la révolution de Février éclata. Rappelé en Égypte où son père venait de mourir, il se trouva à la tête d'immenses propriétés. Les réformes qu'il y entreprit mirent en évidence ses qualités d'administrateur. Lors de la rupture de la famille de Mohammed-Ali avec Abbas, les opposants, éprouvant le besoin de se rallier autour d'un chef commun, capable et énergique, crurent trouver ce chef dans le prince Ahmed, qui refusa leurs propositions; mais poussé à bout par de nombreuses atteintes à son indépendance, il partit, en 1851, pour Constantinople. Nommé pacha et général de division, il retourna en Égypte, et se plaça sous la protection de la France (1854).

A l'avénement de son oncle, Mohammed-Saïd, il fit partie du gouvernement provisoire qui géra les affaires égyptiennes jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Il devint ensuite membre du conseil d'État.

AHMED VEFIK-pacha, homme d'État et publiciste ottoman, est né à Constantinople, vers 1818. Son père, l'un des premiers Osmanlis qui se fût livré à une étude approfondie de notre langue, et ami personnel de Réchid, accompagna celui-ci en 1834 à Paris, en qualité de premier drogman, et emmena avec lui son fils qu'il plaça dans l'institution de M. Hortus. Ahmed-Vefik passa trois années dans cette maison, puis suivit les cours du lycée Saint-Louis. A son retour à Constantinople, il devint membre et plus tard chef du bureau de traduction de la Porte. Se livrant avec ardeur aux recherches historiques et statistiques, il amassa une quantité de documents qui lui servirent à la compilation de son *Salaamè, ou Annuaire de l'empire ottoman*, traduit par M. Bianchi, publication importante correspondant à l'année 1263 de l'hégire (1847) et qui s'est continuée, depuis lors, sans interruption, d'année en année.

A la fin de 1849, Ahmed-Vefik fut nommé commissaire de la Porte dans les principautés, en remplacement de Fuad. Les dix-huit mois qu'il passa dans ce poste révélèrent en lui un négociateur habile et intègre. Peu après son retour à Constantinople, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Perse (mai 1851) et contribua beaucoup par la fermeté de son attitude à éloigner le shah d'une alliance avec la Russie. Il revint en Turquie vers la fin de 1855 et fut nommé successivement membre du conseil d'État, avec le titre de fonctionnaire du premier rang, membre du haut conseil de la guerre, enfin membre du conseil du tanzimat. Ahmed-Vefik-effendi passait pour l'un des hommes les plus éclairés du parti de la réforme; il a présidé, en juillet 1856, la commission instituée pour juger selon des formes presque européennes le procès des accusés de Varna (juillet 1856). De mars à septembre 1857, il a possédé le portefeuille de la justice.

Le 26 février 1860, Ahmed-Vefik, qui ne portait encore que le titre d'effendi, fut accrédité à Paris comme envoyé extraordinaire. Au commencement de l'année suivante, il fut rappelé à Constantinople : il avait, dit-on, déplu au gouvernement français en se prononçant énergiquement contre notre occupation de la Syrie. Quelques semaines après, il était renvoyé en France pour représenter la Turquie à la Conférence de Paris relative aux affaires syriennes, puis il rentra à Constantinople. A cette époque il reçut le titre de pacha.

AHRENS (Henri), jurisconsulte allemand, né à Kniestedt, dans le Hanovre, en 1808, fit ses études à Wolfenbüttel et à Gœttingue et adopta les principes philosophiques de Krause. Dès 1830, il se compromit dans sa thèse académique, *De confederatione germanica*, par ses idées sur l'application du système représentatif à l'Allemagne. Il prit part aux mouvements politiques de l'année suivante, fut forcé de fuir et se réfugia à Paris. Après une étude sérieuse de notre langue, il fournit des articles à plusieurs publications françaises, notamment à la *Revue encyclopédique*; il ouvrit, en 1836, un cours gratuit de philosophie et fit imprimer ses leçons l'année suivante, sous le titre de *Cours de psychologie* (Paris, 1837-38, 2 vol.). Il donna presque en même temps son *Cours de droit naturel, ou Philosophie du droit* (Paris, 1838, 4e édition, Bruxelles, 1853), ouvrage traduit en plusieurs langues et devenu classique dans les écoles de droit de l'Amérique du Sud. Fatigué des promesses sans effet de l'Université de France, il accepta, en 1839, une chaire de philosophie à Bruxelles, et la garda, malgré les offres des villes de Leyde et d'Utrecht, jusqu'en 1848.

Sa ville natale l'envoya alors comme député au parlement de Francfort, où il fit partie du comité de constitution. Il se signala par son opposition au parti qui réclamait l'exclusion de l'Autriche et se retira avec les autres députés hanovriens. Appelé à Graetz, en 1850, M. Ahrens publia la même année le premier volume de la *Science politique fondée sur la philosophie et l'anthropologie* (Organische Staatslehre auf philos. anthrop. Grundlage, Vienne). Il a aussi entrepris, en 1855, la publication d'une *Encyclopé-*

die du droit et de la science politique, fondés sur la philosophie morale (Juristische Encyclopaedia, ed., etc. Ibid., gr. in-8).

AICARD (Jean), littérateur français, né vers 1815, en Provence, vint de bonne heure à Paris et collabora à plusieurs journaux et recueils périodiques; il fournit un grand nombre d'articles à *l'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante*, à l'*Athenæum*, ainsi qu'au *Million de faits*, à *Patria* (1845), à la *Biographie portative universelle*, à la *Bibliothèque de poche*, à l'*Encyclopédiana* et aux *Cent traités*. Il n'a publié à part qu'un *Cours d'histoire nationale* (1849, in-8), qu'il avait professé la même année à Toulon.

AIFFRE (Raymond-René), peintre français, né à Rodez, le 30 juin 1806, vint à Paris en 1825 et suivit l'atelier de Guillon-Lethierre, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts; il débuta par quelques *Portraits* au Salon de 1831, et aborda depuis la peinture de genre et les sujets religieux. Il a principalement exécuté et exposé : son *Portrait*, *le Diable emportant l'Amour*, *le Martyre de saint Procule*, *la Madeleine*, *Jésus et les petits enfants* (1841), la *Mélancolie*, *l'Enfance de Poussin*, *le Calvaire*, *Mgr Affre*, avec quatre médaillons épisodiques (1849); *les Espiègles* (1864); MM. *Dubois d'Amiens*, *de Pongerville*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841.

AILESBURY (George-William-Frédéric BRUDENELL-BRUCE, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1804, à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Élevé à Oxford, il fut appelé à la Chambre des Lords avec le titre de baron Bruce, en 1838, puis succéda aux autres titres de son père lorsque celui-ci mourut, en 1856. Aide de camp de la reine avec le rang de colonel (1857), il fut, en juin 1859, nommé maître de cavalerie dans la garde de la reine. En 1863, il devint lord-lieutenant du comté de Wilts. Marié, en 1827, à une fille du comte de Pembroke, et n'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné, lord Ernest BRUCE.

AILSA (Archibald KENNEDY, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1816, à Dunottar (comté de Kincardine), descend d'une famille d'Écosse élevée en 1806 à la pairie et en 1831 au marquisat. Il servit dans la cavalerie jusqu'en 1842, succéda à son grand-père à la Chambre des Lords (1846) et devint lord-lieutenant du comté d'Ayr (1861). De son mariage avec la fille de sir R. Jephson (1846), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Archibald, comte de CASSILLIS, est né en 1847, à Culzean-Castle (comté d'Ayr).

AIMARD (Gustave), romancier français, né vers 1818, fut embarqué, jeune encore, pour l'Amérique, en qualité de mousse, et vécut pendant près de dix ans parmi des peuplades et des tribus sauvages. Il parcourut ensuite l'Espagne, la Turquie, le Caucase, souvent mêlé aux guerres ou aux conspirations, et vint en 1848 à Paris, où il fut nommé officier dans la garde mobile. Après une nouvelle série de lointains voyages, M. G. Aimard a entrepris de raconter, sous forme de romans, ses pérégrinations et ses études et s'est acquis, dans ce genre, une prompte réputation.

Nous citerons parmi ceux qui ont paru jusqu'ici : *les Trappeurs de l'Arkansas* (1858, in-18), l'un des plus populaires des récits de ce genre; *le Grand chef des Aucas* (1858, in-18, 2 vol. in-18), *le Chercheur de pistes* (1858, in-18); *le Cœur loyal* (1861, in-18); *les Francs-Tireurs* (1861, in-18); *les Rôdeurs de frontières* (1861, in-18); *la Main-Ferme* (1862, in-18); *Valentin-Guillois* (1862, in-18); *les Aventuriers* (1863, in-18); *les Nuits mexicaines* (1863, in-18); *l'Araucan* (1864, in-18); *les Chasseurs d'abeilles* (1864, in-18); *les Fils de la Tortue*, etc. Plusieurs ont d'abord paru en feuilletons dans le *Moniteur*. M. G. Aimard a aussi donné, en 1847, sous un pseudonyme, un volume intitulé : *Un coin du rideau*.

AIMON (Pamphile-Léopold-François), compositeur français, est né le 4 octobre 1779, à l'Isle (Vaucluse). Il reçut les premières leçons de musique de son père, dirigea à dix-sept ans l'orchestre du théâtre de Marseille, et écrivit, quelque temps après, 24 quatuors pour instruments à vent. Établi à Paris en 1817, il fit représenter à l'Opéra : *les Jeux floraux* (1818), puis écrivit : *Velléda*, en cinq actes; *Abufar*, en trois actes; *Alcide et Omphale*, *les Chérusques* et *les Deux Figaros*, pièces reçues à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, mais qui n'ont point été jouées. En 1831, son opéra des *Sybarites de Florence* fut représenté aux Nouveautés. Il a publié un assez grand nombre de compositions musicales pour violon, violoncelle, piano, guitare, etc. M. Aimon s'est aussi fait connaître par les ouvrages suivants sur la musique : *Connaissances préliminaires de l'harmonie* (1813); *Sphère harmonique* (1827), tableau des accords; *Abécédaire musical* (1831, 7e édit., 1853), etc.

AINMULLER (Maximilien-Emmanuel), peintre allemand, né à Munich, en 1807, a été le restaurateur de la peinture sur verre dans son pays. Il se destina d'abord à l'architecture et reçut les leçons de Gaertner. Chargé par son maître de décorer la manufacture royale de porcelaine, il apprit ainsi de nouveaux procédés de couleur qu'il appliqua à la peinture sur verre. A dix-neuf ans, il fut nommé directeur de l'École de peinture sur verre nouvellement fondée et perfectionna ses procédés avec l'aide de Wehrstorfer. On lui doit la restauration des vitraux des cathédrales de Ratisbonne et de Cologne et de l'église Notre-Dame de Bon-Secours au faubourg d'Au, à Munich, et plusieurs autres travaux importants, tant pour la Bavière que pour le reste de l'Allemagne, et même pour l'Angleterre.

Cet artiste a fait, comme peintre d'architecture, entre autres tableaux : *Notre-Dame de Munich*, *l'Église de Saint-Marc à Venise*, *la Cathédrale d'Ulm*, *la Chambre des prélats à Strasbourg*, *l'Église de Saint-Étienne de Vienne*, œuvre de grande dimension qui parut à l'Exposition de Munich en 1848. D'un voyage qu'il fit en Angleterre en 1849, il rapporta, outre les esquisses d'une foule de monuments, *l'Intérieur de la chapelle de Windsor*, et *l'Abbaye de Westminster*.

AINSWORTH (William-Harrison), un des plus féconds romanciers de l'Angleterre, est né à Manchester, le 4 février 1805. Fils d'un avoué, il étudia quelque temps le droit, mais un goût décidé l'entraîna vers la carrière des lettres. Il débuta par des esquisses insérées dans l'*European Magazine*, l'*Edinburgh Magazine* et le *London Magazine*, fonda un petit journal, *the Manchester Iris*, et écrivit un volume de *Poésies* (Poems, 1824) sous le pseudonyme de *Cheviot Tichebourne*. Il vint alors à Londres et publia son premier roman de longue haleine, *sir John Chiverton* (1825). Peu de temps après, il épousa la fille d'Ebers, un des principaux libraires de la capitale. En 1829, il édita le *Keepsake*, annuaire destiné à un long succès.

M. W. Ainsworth se fit connaître davantage par une œuvre d'imagination, *Rookwood* (1834), écrite dans la manière encore fort goûtée d'Anne Radcliffe. L'histoire plus intéressante que morale de *Jack Sheppard* (1839, 3 vol.), voleur fameux par ses aventures, eut une vogue immense. Depuis, déployant une verve infatigable, il a traité avec un égal succès les genres les plus opposés, loué pour la fécondité de ses plans, la variété de ses caractères, l'éclat de son style, son habileté à peindre les localités et les mœurs, mais blâmé pour ses complaisances envers le goût dominant du public.

Nous citerons parmi ses nombreux romans, dont la plupart ont d'abord paru dans la presse périodique *Crichton* (1837), *Guy Fawkes* (1840), épisode de la conspiration des poudres; *Jacques II* (nouv. édit., 1854), dont la principale figure est bien étudiée; *la Fille de l'avare* (the Miser's daughter, 1843), *la Cathédrale de Saint-Paul* (the Old St-Paul's); *le Château de Windsor* (Windsor Castle, 1843); *Saint James ou la Cour de la reine* (1844; 2ᵉ édit., 1853); *la Tour de Londres* (the Tower of London, 1846), un des plus dramatiques; *les Sorcières du Lancashire* (the Lancashire witches, 1848); *la Chambre ardente* (the Star chamber), histoire des procès d'empoisonnement sous Louis XIV; *la Flèche de lard* (the Flitch of bacon, 1854), tableau des mœurs d'autrefois, etc. Un choix de ses premières nouvelles, illustrées par Cruikshank, a paru sous le titre : *Contes d'hiver* (December tales). Plusieurs de ses œuvres sont traduites dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

Fondateur, en 1842, d'un recueil mensuel auquel il attacha son nom, *the Ainsworth's Magazine*, il acheta, en 1845, à Colburn, la propriété du *New monthly Magazine*, et plus tard celle du *Bentley's Miscellany*. Ces trois revues contenaient souvent, toutes trois ensemble, de nouvelles productions de sa plume.

AINSWORTH (William-Francis), médecin et voyageur anglais, cousin du précédent, est né à Exeter, le 9 novembre 1807. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, et, après avoir été reçu docteur (1827), fit une excursion géologique à travers l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Édimbourg (1828), il prit la rédaction du *Journal of natural and geographical science* et fit des cours publics de géologie. Lors de l'invasion du choléra, il fut attaché aux hôpitaux de Londres, puis envoyé en Irlande, où il publia sur l'épidémie une dissertation. Il fit dans cette île des recherches géognostiques et donna plusieurs leçons à Limerick et à Dublin.

En 1835, M. Ainsworth fut adjoint comme médecin à l'expédition qui, sous les ordres du capitaine Chesney, cherchait par l'Euphrate une voie plus directe pour aller aux Indes. Après s'être arrêté quelque temps à Bombay, il revint seul, enl 837, par le Kourdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. Ces mêmes pays furent de sa part l'objet d'une seconde exploration qui dura plus de trois ans (1838-1841); voyageant de compagnie avec Rassam et Théodore Russell, il fut chargé par la Société royale de géographie de reconnaître le cours du Halys, et, par la Société de propagande chrétienne, de visiter les chrétiens du Kourdistan. Au printemps de 1840, il parvint à pénétrer dans le pays des Nestoriens. M. Ainsworth se retira ensuite dans le voisinage de Londres.

On a de lui les ouvrages suivants : *Recherches en Assyrie* (Researches in Assyria); *Voyages d'exploration dans l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Arménie* (Travels and researches in Asia Minor, etc.; Londres, 1842, 2 vol.); *Réclamations des chrétiens d'Orient* (the Claims of the christian aborigines in the East); *Voyages sur les traces de la retraite des Dix-Mille* (Travels in the track of the 10000 Greeks; 1844, 2 vol.); et plusieurs mémoires communiqués aux compagnies savantes. En 1854, il a édité, pour la *Classical library* de Bohn, l'*Anabase* et les *Dits mémorables* de Xénophon, qu'il a fait suivre d'un commentaire géographique (in-8).

AIRD (Thomas), poëte écossais, est né à Bowden (comté de Roxburh), le 28 août 1802. Il termina son éducation à l'université d'Édimbourg et succéda au célèbre bibliophile J. Ballantyne, dans la direction du *Veekly Journal*. En 1835, il prit la rédaction en chef du *Dumfries Herald*, organe destiné à défendre les principes de la politique conservatrice. On a de lui : *du Caractère religieux* (Religious characteristics, 1827), esquisses métaphysiques; *le Vieux garçon* (the old Bachelor, 1845), recueil de nouvelles, et un volume de vers (*Poetical Works*, 1848), dans lequel on remarque la légende du *Père du Diable*, où le fantastique est traité avec une grande puissance d'invention. En 1852, M. Aird a réuni et édité les *Poésies* du docteur Moir, qui était comme lui un des collaborateurs ordinaires du *Blackwood's Magazine* écossais.

AIREY (sir Richard), général anglais, né en 1805, à Newcastle, et fils d'un lieutenant général, fut élevé au Collége royal militaire. Entré, en 1821, comme enseigne au 34ᵉ régiment d'infanterie, il devint aide de camp du lord commissaire des îles Ioniennes (1827), puis du gouverneur général du Canada (1830). Lorsqu'il revint en Angleterre, il fut nommé lieutenant-colonel au 34ᵉ régiment et attaché à l'état-major des gardes à cheval (1838), et fit partie de l'expédition de Crimée en qualité de quartier-maître général. Ces fonctions difficiles, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle auprès des généraux en chef qui se sont succédé, lui valurent la croix de commandeur de l'ordre du Bain, le rang honoraire de lieutenant général, et, en 1860, le titre de colonel du 17ᵉ régiment d'infanterie. Lord Raglan et sir Codrington ont cité plusieurs fois son nom avec éloges dans leurs rapports officiels. En 1856, il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

AIRLIE (David Graham Drummond Ogilvy, 7ᵉ comte d'), pair représentant d'Écosse, né en 1826, descend d'une ancienne famille qui reçut, en 1491, le titre de baron Ogilvy. Il fit ses études à l'université d'Oxford, devint, en 1847, député-lieutenant du comté de Forfar, et fut élu, en 1850, pair représentatif d'Écosse; il est dévoué aux idées libérales. De son mariage avec une fille de lord Stanley d'Aderley (1851), il a eu un fils, né en 1856, à Florence.

AIRY (George-Biddell), astronome anglais, né le 27 juillet 1801, à Alnwick (Northumberland), entra, en 1819, à l'université de Cambridge, devint agrégé en 1824, et fut, en 1827, élu à la chaire scientifique fondée par Lucas, et que l'enseignement de Barrow et de Newton a illustrée; M. Babbage était au nombre des concurrents. L'année suivante, M. Airy ouvrit un cours public de philosophie expérimentale qu'il reprit, en 1836, avec de nouveaux développements. On remarqua sa théorie des ondulations de la lumière. La plupart de ses premiers mémoires ont été consignés dans les *Transactions* de la Société de philosophie de Cambridge, qui l'avait admis, dès

1823, parmi ses membres. Il participa aussi aux travaux de l'ancien Bureau des longitudes de Londres.

En 1828, le conseil de l'université de Cambridge lui confia la chaire d'astronomie, puis la direction de l'Observatoire qui venait d'être élevé. Ses observations continues, réunies en corps d'ouvrage (*Astronomical observations;* Cambridge, 1829-1838, 9 vol. in-4), ont servi de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis en Angleterre.

Dans l'automne de 1835, la charge d'astronome royal à l'Observatoire de Greenwich étant devenue vacante par la démission de John Pond, M. Airy en fut investi par le choix spécial de lord Auckland, qui présidait alors le conseil d'Amirauté. Il se signala par des travaux utiles et intéressants, tels que l'introduction d'instruments nouveaux ou perfectionnés, des méthodes de calcul plus rapides et plus claires, des recherches suivies sur le magnétisme, la météorologie, la photographie, etc. C'est ainsi qu'en 1854 il a indiqué le moyen de corriger les déviations de la boussole dans les bâtiments construits en fer, et qu'il a fait dans les mines d'Harton une série d'expériences très-curieuses avec le pendule pour arriver à connaître la pesanteur exacte de la terre, ainsi que la masse relative du soleil et des principaux corps célestes de notre sphère.

Outre les travaux cités, on a encore de ce savant des écrits destinés à vulgariser la science, notamment des traités *sur la Gravitation* (1837), pour la *Penny Cyclopedia ;* sur l'astronomie (1853), sur la trigonométrie (1855), pour la *Metropolitan Cyclopedia*, etc. M. Airy fait partie de la Société royale de Londres, de la Société astronomique, de l'Institut des ingénieurs civils; il est depuis plusieurs années correspondant de l'Institut de France. A diverses reprises, il a reçu de la Société astronomique diverses récompenses, entre autres des médailles d'or pour un travail sur les inégalités de Vénus (1833) et un abrégé des observations planétaires faites de 1750 à 1830 à Greenwich (1846). En 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus à la science.

AÏVAZOVSKI (Gabriel), érudit arménien, est né à Théodosie (Crimée), le 22 mai 1812, de l'ancienne famille des Aïvaz ou Haïvaz, établie depuis environ deux siècles en Gallicie (Pologne). Entré dès l'âge de quatorze ans au couvent de religieux mekhitaristes de Saint-Lazare, près Venise, il eut pour maître le célèbre historien et théologien Aucher, prit les ordres et exerça successivement, dans le monastère de Saint-Lazare, les fonctions de professeur de langues européennes et orientales, de philosophie et de théologie, celles de maître des profès et de secrétaire général de l'ordre. En 1848, il fut nommé préfet des études au collége arménien de Samuel Moorat, à Paris.

Des dissensions religieuses ayant porté le trouble dans la communauté mekhitariste, le P. Gabriel, qui soutenait le principe national contre l'ultramontanisme, se démit de ses fonctions, et entra, en qualité d'aumônier et d'instituteur, chez Artin-Bey, ancien ministre de Méhémet-Ali, demeurant alors à Paris (1854). Bientôt les querelles tournèrent au schisme. Le successeur du P. Gabriel et le directeur même du collége de Moorat se séparèrent de la communauté des mekhitaristes et se placèrent sous la juridiction du catholicos d'Edchmiazin et du patriarche de Constantinople. Alors, de concert avec ses anciens collègues, le P. Aïvazovski fonda le nouveau collége arménien de Grenelle, près Paris.

Membre de la Société asiatique, de l'Institut des langues orientales de Moscou, etc., le P. Gabriel Aïvazovski est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Russie* (Venise, 1836, in-12, en arménien), et d'une *Histoire de l'empire ottoman* (Ibid., 2 vol. in-12, aussi en arménien). Il a fondé au couvent arménien de Venise et dirigé pendant six années le *Pazmaveb* ou *Polyhistore*, revue arménienne littéraire et scientifique. Il a été l'un des principaux collaborateurs de son ancien maître, le P. Jean-Baptiste Aucher, dans la publication de son *Grand dictionnaire de la langue arménienne* (in-4, 2 vol.), et a annoté les deux premiers volumes de la *Collana degli Storici armeni*, en italien, comprenant Moïse de Khorène et Agathange. On lui doit également un *Atlas arménien*, en dix planches gravées à Paris sur cuivre, aux frais de M. Ohannès Dadian (voy. ce nom), et la publication d'une revue arménienne-française, la *Colombe du Massis* (Paris, 1855).

AÏVAZOVSKI (Jean), peintre russe, frère du précédent, professeur à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, est né à Théodosie (Caffa), en Crimée, au mois de juillet 1817. Admis à l'âge de seize ans, par ordre spécial du czar Nicolas, comme pensionnaire impérial à l'Académie, il ne tarda pas à être cité comme le premier peintre de marine de la Russie. Il fut nommé, en 1848, membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. M. Aïvazovski a composé un grand nombre de toiles placées dans tous les musées de Russie; ce sont, pour la plupart, des représentations de batailles navales tirées de l'histoire russe, ou des vues maritimes. M. Aïvazovski est décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et du Lion Néerlandais.

Il a exposé à Paris : *Vue de Venise*, *Effet de lune*, *les Moines arméniens à Venise* (1848); *l'Hiver dans la grande Russie*, *les Champs de blé*, *les Steppes*, *Tempête au pied du mont Athos*, *Soleil couchant*, *Café turc à Rhodes* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1857.

AKRELL (Charles-Frédéric), topographe suédois, né le 13 janvier 1779, fut nommé en 1796 premier officier ou conducteur au bureau d'arpentage, d'où il passa, en 1805, dans le corps des géomètres. Il devint, en 1831, chef du corps topographique de l'état-major, qui a commencé en 1840 la publication de la *Carte de Suède* (Kaart œfver Sverige). Il a donné lui-même : *Carte du canal de Trolhætta* (1800); *Carte de Stockholm et de ses environs* (1805), et la *Carte routière de Suède*, d'après les documents officiels (1853).

Il remplit, de 1807 à 1827, les fonctions d'officier instructeur de fortification à l'École militaire de Carlberg. Ses leçons (*Førelesningar i fortification*, 1811, 1 vol. in-8) ont été traduites en russe, à l'usage des écoles militaires de l'empire. Il prit part, avec le grade d'adjudant-major, aux batailles de Grossberen, de Denewitz et de Leipsick (18 octobre 1813), où il fut nommé chevalier de l'ordre de l'Épée. Lors de l'assaut donné à cette dernière place (19 octobre), il fut atteint d'une balle à la poitrine. Il obtint la médaille de la valeur militaire et le titre de lieutenant-colonel. M. Akrell est devenu depuis général; il a été anobli en 1819. Il est membre des Académies des sciences militaires (1805) et d'agriculture, et associé de la Société géographique de Londres.

Ses autres publications sont : *Essai sur les reconnaissances* (om Recognosceringar, 1813), *Relation de la bataille de Leipsick* (Berættelse om Slaget vid Leipzig; Stockholm, 1814, avec carte), des gravures à l'aqua-tinta, les planches des *Voyages* de Bergstedt, de Klinkowstroem, etc.

ALAMAN (Lucas), publiciste et homme politique mexicain, né vers la fin du dernier siècle, a été longtemps au Mexique l'un des chefs les plus actifs du parti monarchique ou écossais. En 1829, il fut le principal ministre de Bustamante, et ne dissimula point ses tendances absolutistes. Écarté des affaires, en 1833, par Santa-Anna (voy. ce nom), il revint au pouvoir avec Bustamante et soutint la politique anti-française qui amena, en 1838, l'expédition de l'amiral Baudin et la prise de Saint-Jean d'Ulloa. L'avénement du parti démocratique en 1840 le jeta dans l'opposition. En 1850, il combattit vainement la candidature du général Arista. La même année, il fit paraître l'*Histoire du Mexique jusqu'à nos jours*, ouvrage qui a excité vivement l'attention du public mexicain. M. Lucas Alaman devint alors rédacteur en chef du journal *el Universal*, organe du parti monarchique et religieux de Mexico.

ALARD (Jean-Delphin), violoniste français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 8 mars 1815, reçut de très-bonne heure des leçons de violon d'un vieux musicien distingué du théâtre de Bayonne, M. Armingaud, père du violoniste de ce nom, et à huit ans il fit lui-même sa partie dans l'orchestre. A onze ans, son père le conduisit à Paris pour le faire concourir à une place vacante dans la classe d'Habeneck, au Conservatoire; il fut admis, le 5 février 1827, et y resta jusqu'en 1830, année où il eut le premier prix. En 1838, il fut nommé membre de la Société des concerts; en 1840, violon solo de la chapelle des Tuileries; en 1843, professeur de violon, en remplacement de M. Baillot (voy. ce nom) au Conservatoire; en 1845, violon solo de la Société des concerts.

Ses œuvres gravées sont : *l'École du violon*, méthode complète, adoptée par le Conservatoire; cinq livres d'*Études*, des *Duos*, *Concertos*, *Symphonies* pour violon, *Quatuors*, *Duos* pour piano et violon, et une vingtaine de *Fantaisies*. On a surtout remarqué la *Symphonie pour deux violons*, jouée en 1855. A part ses *Fantaisies* et quelques morceaux de concert qui sont un sacrifice au goût brillant, les œuvres de M. Alard appartiennent au genre classique par leur sévérité. Son jeu est très-pur et très-expressif. Il s'est appliqué à faire apprécier la musique classique, et a établi avec M. Franchomme, en 1847, des séances de musique de chambre, où il ne fait guère entendre que les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven, et qui ont un grand succès. M. Alard a été décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

ALARY (Jules-Abraham-Eugène ALARI, dit), musicien français, d'origine italienne, né en 1814, à Mantoue, étudia, de 1827 à 1831, au Conservatoire de Milan, et fut, jusqu'en 1833, flûtiste au théâtre de la Scala. Il vint alors se fixer à Paris, où il se livra à l'enseignement du chant et du piano. Il a été nommé, en 1852, pianiste accompagnateur de la chapelle et de la chambre de l'Empereur. Connu par divers morceaux de musique publiés en Italie, il a écrit et fait représenter, depuis son séjour en France, les compositions dramatiques suivantes : *Rosmonda*, opéra seria en 2 actes (Florence, 1840); *la Redemption*, mystère en 5 parties (Paris, Italiens, 1850); *le Tre Nozze*, opéra bouffe en 3 actes (Ibid., 1851); *Sardanapale*, grand opéra en 5 actes (Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, 1852); *l'Orgue de Barbarie*, opérette en 1 acte (Bouffes-Parisiens, 1856); *la Beauté du Diable*, opéra comique en 1 acte (Opéra-Comique, 1861); *la Voix humaine*, opéra en 2 actes (Opéra, 30 décembre 1861), etc.

ALAUX (Jean), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, en 1786, entra de bonne heure dans l'atelier de Vincent et remporta le premier grand prix à l'École des beaux-arts, en 1815, sur ce sujet : *Briséis retrouvant chez Achille le corps de Patrocle*. Pendant son séjour à Rome, prolongé au delà de la durée officielle, il envoya au salon de 1824 une *Scène du combat des Centaures et des Lapithes*, ainsi qu'une *Pandore apportée du ciel par Mercure*, qui forme aujourd'hui un plafond du palais de Saint-Cloud. De retour en France, il donna, au Salon de 1827, une *Ascension*, un *saint Hilaire*, et une composition allégorique en collaboration avec Pierre Franque : *la Justice veillant sur le repos du monde*, au musée du Luxembourg.

La monarchie de Juillet fit la fortune de M. Alaux; il devint le peintre favori du roi. On voit de lui à Versailles : *les Batailles de Villaviciosa* et *de Denain*, la *Prise de Valenciennes*, le *Portrait en pied de Gassion*, les *Portraits équestres du maréchal de Rantzau* et *du duc de Brissac*, la *Lecture du Testament de Louis XIV*. On lui doit aussi plusieurs dessus de portes, et la décoration tout entière de la salle des états généraux. Enfin, cet artiste a contribué à restaurer les peintures de la galerie de Henri II, au château de Fontainebleau.

En 1847, il remplaça M. Schnetz comme directeur de l'École française à Rome, et Drolling à l'Institut, en 1851. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 juin 1841. — M. J. Alaux est mort le 3 mars 1864.

Son frère, J. P. ALAUX, qui est mort, il y a quelques années, à Paris, avait fondé, dans cette ville, le Néorama, où il exposa la *Basilique de Saint-Pierre* et *l'Abbaye de Westminster*.

ALAUZET (François-Isidore), économiste français, est né à Alexandrie (Piémont), le 10 avril 1807, de parents français. Entré comme employé au ministère de la justice en 1831, après avoir fait ses études de droit, il y devint chef de bureau et fut décoré de la Légion d'honneur.

M. Alauzet a écrit sur diverses questions d'économie politique, dont il a fait le but de ses études, plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Essai sur les peines et le système pénitentiaire* (1842, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Traité général des assurances* (1843-1844, 2 vol. in-8), plein de faits et de dissertations judicieuses; *Histoire de la possession et des actes possessoires en droit français*, précédée d'une introduction sur le droit de propriété (Imprimerie nationale, 1849, in-8), ouvrage aussi couronné par l'Institut; *De la qualité de Français et de la naturalisation* (1851, in-8); *Commentaire du Code de commerce et de la législation commerciale* (1851-57, 4 vol.). M. Alauzet a collaboré à divers recueils spéciaux de science administrative.

ALBACH (Joseph-Stanislas), savant hongrois, né à Presbourg, le 2 février 1795, fit ses études de théologie au séminaire de Pesth, entra à l'âge de vingt ans dans l'ordre de Saint-François d'Assise et fut attaché comme prédicateur à l'église des Franciscains de Pesth. Forcé par sa santé de renoncer à ses fonctions, il s'occupa de botanique. On a de lui une *Géographie de la Hongrie*, écrite en allemand (Pesth, 1834, in-8) et une *Géographie générale physico-mathématique et politique* (Ibid., 1834). Il a aussi enrichi les musées hongrois de précieuses collections. Enfin, M. Albach a donné quelques ouvrages religieux et ascétiques.

ALBEMARLE (George-Thomas KEPPEL, 6ᵉ comte

D'), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, descend d'un zélé partisan de Guillaume III, créé en 1696 comte et pair héréditaire. Entré dans l'armée en 1815, il assista à la bataille de Waterloo, devint lieutenant-colonel en 1841 et colonel en 1854; il a fait quelques campagnes dans l'Inde et a été nommé major-général en 1858. Après avoir rempli les fonctions d'officier d'ordonnance de la reine, il fut attaché, de 1846 à 1852, au cabinet de lord J. Russell, alors premier ministre. Il a siégé deux fois à la Chambre des Communes, d'abord pour le comté de Norfolk (1832-1835), puis pour le bourg de Lymington (1847-1850); il s'y est montré constamment dévoué aux principes de l'école libérale qui sont de tradition dans sa famille. En 1851, il a quitté le nom de Keppel qu'il avait porté jusque-là pour prendre les titres et la place de son frère à la Chambre des Lords. On a de lui quelques ouvrages : *Voyage dans le Balkan* (Journey across the Balkan), *Voyage des Indes en Angleterre* (Journey from India to England), *Souvenirs du marquis de Rockingham* (Memoirs, 3 vol.), etc.

De son mariage avec la fille de sir C. Trotter (1831) il a eu trois enfants, dont l'aîné, *William-Coutts* KEPPEL, appelé par courtoisie (dit le *Peerage*), vicomte BURY, né en 1832, à Londres, a servi dans l'Inde comme enseigne, puis lieutenant au 43ᵉ régiment d'infanterie, et s'est retiré en 1854 pour prendre l'emploi de secrétaire du gouvernement au Canada. En juin 1859, il a été nommé trésorier de la maison de la reine et créé membre du conseil privé. Il a représenté à la Chambre des Communes d'abord Norwich (1857-1859), puis Vick (1860). Il a épousé en 1855 la fille de sir Allan Mac Nab.

ALBERDINGK THYM (Joseph-Antoine), écrivain hollandais, né à Amsterdam, le 13 août 1820, s'est occupé de commerce avant de se tourner vers la littérature artistique et religieuse. Il fonda ou dirigea successivement le *Spectator* (1842-1849), l'*Annuaire catholique* (1855-1860), la *Dietsche Warande* (1855-1860). Il a en outre publié : *Drie Gedichten* (1844); *Viooltjens en grover gebloemte* (1845); *De klok van Delft* (1846); *Legenden en Fantaizien* (1847); *Palet en harp* (1849); *Het Voorgehorchte en andere gedichten* (1853); *Gertrude d'Orient*, *Madeleine*, *Mademoiselle Leclerc* (1853-1856), romans; *De la littérature néerlandaise à ses différentes époques*, *l'Art et l'archéologie en Hollande* (1851, en français); et un grand nombre d'articles dans divers recueils.

ALBERI (Eugène), littérateur italien, né à Padoue, en 1817, fit ses études à l'université de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui lui assignent un rang très-distingué dans son pays. Nous citerons : *Guerre d'Italia de principe Eugenio di Savoiia* (1839); *Vita di Caterina de Medici* (1838); *De lavori di G. Galilei* (1843). Ce dernier a été proscrit, dans ces derniers temps, par la congrégation de l'Index.

ALBERS (Jean-Frédéric-Hermann), médecin allemand, né à Dorsten, près Wesel (Prusse), le 14 novembre 1805, acheva ses études à l'université de Bonn, fut nommé docteur en 1827, et médecin expectant à la clinique de Walther. Il y ouvrit un cours particulier de pathologie et obtint, en 1831, une chaire à la Faculté. Il reçut, en outre, la direction de l'hôpital des aliénés de Bonn.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Pathologie et thérapeutique des maladies du larynx* (die Pathologie und Therapie der Kehlkopfskrankheinten; Lepzig, 1829); *les Entérelcoses* (die Darmgeschwüre, Ibid., 1831); *de la Connaissance et du traitement des dermatoses syphilitiques* (über die Erkenntniss und Cur der syphilitischen Hautkrankheiten; Bonn, 1832); *Atlas de l'Anatomie pathologique* (Ibid., 1832-1846; nouv. édition, 1854); *Traité de séméiotique* (Lehrbuch der S., etc.; Leipsick, 1834); *Celsi Medicina* (Cologne, 1835), avec Ritter; *Études de pathologie et d'anatomie pathologique* (Beobacht. auf dem Gebiete der P., etc.; Bonn, 1836-1840, 3 vol.); *Manuel de pathologie générale* (Handbuch der allgem. P.; Bonn, 1842-1844, 2 vol.); *Diagnostic des maladies de poitrine par des signes physiques* (Erkenntniss der Krankheiten der Brustorgane aus. etc.; Bonn, 1850); *Manuel de pharmacologie générale* (Handbuch der allgem. Arzneimittellehre; Ibid., 1853), etc.

ALBERT (Alexandre MARTIN, dit), ouvrier mécanicien français, membre du gouvernement provisoire en 1848, né à Bury (Oise), le 27 avril 1815, et fils d'un cultivateur, apprit l'état de mécanicien modeleur chez un de ses oncles, fit ensuite son tour de France et vint à Paris, où, à peine âgé de quinze ans, il se battit, dit-on, en Juillet 1830. On l'a souvent confondu avec un des principaux accusés de Lyon, qui fut condamné, en 1835, à la déportation, Pierre-Jean-Marie-Édouard ALBERT, né à Riom (Puy-de-Dôme), en 1801. En 1840, M. Albert fonda à Paris le journal populaire *l'Atelier*, qu'il rédigea avec d'autres ouvriers, sans cesser de travailler comme ouvrier lui-même. En 1841, le nom d'Alexandre Martin, dit *Albert*, fut mêlé au procès de Darmès, mais sans donner lieu à des poursuites.

Quand la révolution de Février éclata, M. Albert était employé chez M. Bapterosse, fabricant de boutons. Il prit les armes le 23, et, dès le soir du 24, recommandé par son double titre d'écrivain révolutionnaire et de travailleur, ainsi que par des relations d'amitié avec M. Louis Blanc, il prit place à côté de lui dans le gouvernement provisoire. Son nom, dans toutes les proclamations, était accompagné de la qualification d'ouvrier, titre alors en honneur, que son éducation et ses manières lui firent contester. Vice-président de la commission des délégués du Luxembourg, il se borna à seconder de sa voix et de son influence les propositions de M. Louis Blanc. Il eut aussi, à cette époque, la présidence de la commission des récompenses nationales, mais il s'en démit bientôt. M. Albert fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, par 133041 voix sur 215000 votants; mais il n'y siégea que quelques jours. Arrêté comme complice ou comme instigateur de l'attentat du 15 mai, il fut traduit devant la haute Cour de justice de Bourges. Déclinant la compétence de ce tribunal, il refusa même de répondre, et fut condamné à la déportation. Il fut d'abord renfermé à Doullens, puis à Belle-Isle, d'où il passa au pénitencier de Tours. Après l'amnistie, il est entré dans l'administration du gaz parisien.

ALBERT (Auguste-François THIRY, dit), artiste et auteur dramatique français, né à Reims, en juillet 1811, fils du lieutenant Thiry, entra, comme boursier, au lycée de cette ville; il en sortit bientôt à la suite de couplets voltairiens contre les pères jésuites. Il vint alors à Paris, fut mis dans le commerce, reçut les leçons de Cartigny et les conseils de Frédéric Soulié, et débuta malencontreusement à l'Odéon, dans *les Comédiens* de Casimir Delavigne, le 26 juillet 1830. Ses débuts furent repris dix mois après au théâtre Molière, où sa première création, dans *la Tireuse de cartes*, lui valut sa libération du service.

Il passa bientôt à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Ambigu, où il créa, pendant douze années, une suite de rôles les plus divers; notamment dans *Abeilard*, *Atar-Gull*, *l'Ouvrier* et *Madeleine*. Régisseur du théâtre du Cirque (1850), puis régisseur général de l'Odéon (1853), il devint directeur de la scène à l'Ambigu-Comique, au mois de mars 1858. — Il est mort le 29 septembre 1864.

M. Albert a beaucoup écrit pour le théâtre, en collaboration avec divers auteurs. Dès 1834, il a donné, avec MM. Brot et Labrousse : *Juliette*, drame en 3 actes et 6 tableaux; et depuis, avec M. Labrousse seul : *Prêtez-moi cinq francs* (1834), *Toniotto, ou le Retour de Sibérie* (1835), *le Corsaire noir* (1837), *le Chevalier du Temple* (1838), *Bonaparte*, pièce militaire en 20 tableaux, au Cirque impérial (février 1850), *la Prise de Caprée, ou les Français à Naples* (1852), *Pougatcheeff*, mélodrame, *le Consulat et l'Empire*, pièce en 22 tableaux (1853), au même théâtre, ainsi que *l'Armée d'Orient*, en 20 tableaux (octobre 1854), et *le Drapeau d'honneur* (1855), avec M. de Lustières, etc.

ALBERT (Thérèse VERNET, femme RODRIGUE, dite Mme), actrice française, née à Toulouse, en 1805, débuta par un rôle de vieille, à l'âge de quatre ans. Pendant six années, elle joua le vaudeville à Montpellier, Nîmes, Perpignan. A Toulouse, elle aborda l'opéra et réussit dans *la Caravane* et *la Joconde*. Venue à Paris, elle ne trouva à se produire qu'à la salle Chantereine, et retourna à Bordeaux. Engagée à l'Odéon, en 1825, elle chanta dans *Blaise et Babet*, *Robin des bois*, *Richard Cœur-de-Lion*. Ayant quitté l'opéra pour le vaudeville mêlé de chant, elle débuta au théâtre des Nouveautés dans le *Coureur de veuves*. Elle y resta près de quatre ans, et eut un grand succès dans *Caleb*, *Faust*, *la Fiancée du fleuve*, *la Poitrinaire*, etc. Engagée ensuite au Vaudeville, la fermeture de ce théâtre l'obligea plusieurs fois à retourner en province.

Dans ces derniers temps, elle a joué successivement sur plusieurs théâtres du boulevard, notamment à la Gaîté, où elle a rempli, entre autres rôles, celui de Carconte dans *Monte-Cristo*. Elle s'est remariée avec l'acteur Eugène Bignon, né à Paris, en 1817, mort le 6 décembre 1858, et auquel elle-même n'a survécu que peu de temps. — Elle est morte à Paris, le 25 mars 1860. Par une erreur que nous avons reproduite dans notre première édition, Mme Albert a été confondue avec une actrice homonyme qui acquit une certaine célébrité, en figurant, après la mort de Dujarrier, dans le procès Beauvallon.

ALBERT (François-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, prince), mari de la reine d'Angleterre, né, le 26 août 1819, au château de Rosenau, est le second fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg et Gotha, et de sa première femme, la princesse Dorothée-Louise de Saxe-Gotha. Après avoir reçu de ses maîtres particuliers une éducation fort soignée, il alla, en 1837, étudier le droit à l'université de Bonn, où il reçut des leçons des professeurs Walter, Lœbell, Bocking et Perthes. Un an après, il vint avec son père assister au couronnement de la reine d'Angleterre (1838), qui, cédant à la sympathie qu'elle éprouvait pour lui autant qu'aux conseils de son oncle Léopold, rassembla son Conseil privé, le 28 novembre 1839, au palais de Buckingham, et déclara publiquement son intention d'épouser le prince Albert.

Le mariage eut lieu à Londres le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de feld-maréchal, de conseiller privé, et eut droit à une liste civile de 30 000 liv. st. par an (750 000 fr.). Plus tard il devint colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la Toison d'or, chancelier de l'université de Cambridge, qui lui conféra les diplômes de docteur ès lettres, en droit et en philosophie ; président de la Société zoologique, etc.

Le prince Albert s'est fait connaître comme amateur passionné des beaux-arts. Habile dans le dessin, savant en musique, il s'est exercé plus d'une fois dans la poésie. Il s'est rendu très-populaire en Angleterre, où l'opinion publique lui imposait de rester dans un rôle secondaire, sans s'immiscer d'aucune façon dans les affaires de l'État; il remplit du moins ce rôle avec une parfaite dignité. C'est à son initiative qu'on dut la magnifique Exposition universelle de 1851 ; dans la pensée des fondateurs, elle était d'abord restreinte à l'industrie nationale. Protégeant les beaux-arts, surtout dans leur union avec l'industrie, il a beaucoup contribué à répandre en Angleterre le goût du dessin. Le prince Albert, qui a obtenu d'être nommé Prince-époux (*Prince-Consort* (1857), a eu huit enfants de la reine Victoria. (Voy. ce nom et GRANDE-BRETAGNE.) — Il est mort au château de Windsor, le 11 décembre 1861.

On cite, du prince Albert, un certain nombre de productions musicales : une *Invocation à l'harmonie*, chœur avec solos; des chants religieux, tels que *Te Deum*, *Jubilate*, *Sanctus*, etc.; un *Choral en fa*, un *Hymne de Noël*, des *Lieder* et *Romances*, avec accompagnement de piano, etc. — Après sa mort il a été publié sous son nom, par les soins de la reine Victoria, un recueil de *Méditations sur la mort et l'éternité*, qui a été traduit en français par M. Bernard-Derosne (1863, in-8), et qui n'est qu'une suite d'extraits des livres d'édification religieuse du pasteur allemand Zschokke.

ALBERT (Frédéric-Rodolphe), archiduc d'Autriche, est né le 3 août 1817. Fils de l'archiduc Charles, mort le 3 avril 1847, et de la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, morte le 29 décembre 1829, il est frère de Marie-Thérèse, reine douairière des Deux-Siciles. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua comme général de cavalerie. En 1849, il commanda une division en Italie et prit une part importante à la bataille de Novare. A la suite de cette campagne, il reçut le commandement du 3e corps d'armée. Il devint ensuite et resta, jusqu'en 1860, gouverneur général du royaume de Hongrie. En 1859, à la suite d'une mission infructueuse auprès de la cour de Prusse, il reçut le commandement d'un corps d'armée qui n'eut point à agir, puis remplaça un instant à la tête de l'administration militaire le comte Grünner. Il a également pris, en 1861, le commandement des troupes du royaume lombardo-vénitien pendant un congé accordé au feldzeugmestre, chevalier de Benedek. Propriétaire du 44e régiment d'infanterie autrichien, il est en même temps chef du 5e régiment de lanciers dans l'armée russe et du 2e régiment de grenadiers de Prusse orientale, n° 3. Il a épousé, le 1er mai 1844, l'archiduchesse *Hildegarde*-Louise-Charlotte-Thérèse-Frédérique, née le 10 juin 1825, fille de Louis, ex-roi de Bavière. De ce mariage, il a deux filles, nées en 1845 et 1849.

ALBONI (Marietta), célèbre cantatrice italienne, née en 1824, à Forli, dans la Romagne, reçut une éducation distinguée, et après avoir fait dans sa ville natale de fortes études de sol-

fége, alla prendre des leçons de chant à Bologne, auprès de Mme Bertolotti. Elle reçut à cette époque les conseils de Rossini. A seize ans, elle débuta sur le théâtre communal de Bologne, d'où elle passa à la Scala de Milan. Après de grands succès sur cette dernière scène, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable, le directeur du théâtre de Covent-Garden éleva de lui-même le lendemain de ses débuts, le chiffre convenu de ses appointements de 12 000 à 50 000 francs. Elle soutint glorieusement la concurrence de ce théâtre contre celui de la Reine, où se faisait alors applaudir Jenny Lind.

Au mois d'octobre de la même année, elle parut à l'Opéra de Paris dans trois concerts, fut engagée aux Italiens, débuta par le rôle d'Arsace, dans *Sémiramide*, et chanta successivement dans les principales pièces du répertoire. Appelée à l'Opéra, au mois de mai 1850, elle joua, après Mme Viardot, le rôle de Fidès dans *le Prophète*, puis créa le rôle de Zerline dans *la Corbeille d'oranges*, écrit pour elle par M. Auber. Dans l'intervalle, elle avait passé l'hiver à Madrid. Depuis cette époque, elle a paru soit à Londres, soit à Paris, et dans cette dernière ville, tantôt à l'Opéra, tantôt aux Italiens, où elle resta plus longtemps. Sur ces deux scènes, outre ses rôles dans les pièces déjà connues en France, elle en a créé ou repris plusieurs du répertoire de M. Verdi, notamment celui d'Ulrica, dans *Un ballo in maschera* (janvier 1861). Elle a aussi visité les principales villes de l'Amérique, où elle a été l'objet des plus bruyantes ovations.

Mlle Alboni a dû ses succès à la nature de sa voix et à son talent comme cantatrice. C'était le contr'alto le plus étendu, le plus souple et le plus pur que l'on connût; sa vocalisation était étonnante de richesse et de facilité. Les prodiges sous lesquels on sent d'ordinaire le travail et l'étude, elle les exécutait sans effort et comme en se jouant. Inférieure comme comédienne, un peu froide dans les situations dramatiques, contrariée dans les rôles gracieux par un épanouissement excessif de santé, sa voix suffit à racheter toutes ces imperfections et tous ces défauts. Mlle Alboni est devenue par mariage comtesse Pepoli, sans cesser de prendre devant le public le nom qu'elle a elle-même illustré.

ALBRECHT (Wilhelm-Édouard), jurisconsulte allemand, né en 1800, à Elbing (Prusse), fit ses études de droit aux universités de Kœnigsberg et de Gœttingue. En 1822, il obtint le grade de docteur, et, après un court séjour à Berlin, il revint à Kœnigsberg, devint professeur suppléant (1827), professeur titulaire (1829), et fut, en 1830, appelé à Gœttingue, pour y occuper la chaire d'Eichhorn. Les événements de 1837 brisèrent sa carrière. L'un des sept qui protestèrent contre la loi du 1er novembre par laquelle la constitution hanovrienne de 1833 était renversée, il fut suspendu de ses fonctions, quitta Gœttingue, se rendit à Leipsick et se remit résolûment à faire des cours particuliers de droit. En 1840, il fut nommé professeur titulaire à l'université de cette ville et conseiller honoraire de la cour. En 1848, il fut choisi avec M. Dahlmann pour discuter les bases de la constitution germanique; plus tard il fut envoyé à l'Assemblée nationale. Mais au mois d'août il se retira pour se consacrer tout entier à l'enseignement.

M. Albrecht professe le droit allemand privé et public, le droit ecclésiastique et l'histoire du droit allemand; son enseignement est très-suivi, mais il n'a guère publié que : *Commentatio juris Germanici antiqui, doctrinam de probationibus adumbrans* (Kœnigsberg, 1825 et 1827), et son important ouvrage *De la possession, comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (die Gewer als Grundlage des alten deutschen Sachenrechts, *Ibid.*, 1827).

ALBUFÉRA (Louis-Napoléon SUCHET, duc D'), député français, né à Paris, le 23 mai 1813, et fils du maréchal de l'Empire mort en 1826, entra à l'École polytechnique en 1831. Après quelques campagnes en Algérie, il revint à Paris, épousa une des filles du riche banquier prussien Schickler (1844) et donna sa démission de capitaine d'artillerie à la révolution de Février. Il a siégé de 1838 à 1848 au Luxembourg, comme pair de France à titre héréditaire (création du 5 mars 1819). M. d'Albuféra représenta au Corps législatif, pour la session 1852-1856, la circonscription d'Évreux; son concurrent était M. de Salvandy; il fut réélu en 1857, et en 1863, il a été maintenu à ce poste par 17 702 voix sur 26 929 suffrages exprimés. Il était alors maire de Vernon et conseiller général de l'Eure. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 4 décembre 1857, il a été promu officier le 2 juin 1864.

ALBUQUERQUE (Luis DE ALMEIDA D'), journaliste et professeur portugais, né à Serpa, dans la province d'Alemtejo, le 21 juin 1819, fut reçu docteur en droit à Coïmbre en 1843 et nommé, l'année suivante, professeur d'économie politique à l'École polytechnique. En 1846, il débuta comme journaliste dans l'*Illustraçao*, dirigée par M. T. de Vasconcellos. De 1851 à 1852, il fut secrétaire de la préfecture de Lisbonne; il était à Paris, en 1857, lorsqu'il fut de nouveau chargé de ces fonctions, dont il se démit en 1858, à propos de la question des sœurs de charité et des frères lazaristes. M. d'Albuquerque a fondé à Lisbonne, en 1853, le *Jornal do commercio*. On annonce de lui un volume d'économie politique.

ALBY (Ernest), littérateur français, né à Marseille, le 1er juillet 1809, d'une famille protestante qui fut forcée de fuir pendant les réactions du Midi en 1815, fit au collége Louis-le-Grand une partie de ses études. Il alla les terminer à l'École de Sorèze. Revenu à Paris, en 1828, pour faire son droit, il fut entraîné par M. Em. Barrault, son ancien professeur de rhétorique à Sorèze, dans la religion saint-simonienne et en devint un des fervents apôtres. Il la prêchait à Toulouse, pendant que son père, député du Tarn, siégeait au côté droit de la Chambre.

M. Alby se tourna ensuite vers la littérature, publia en 1837 *les Prisonniers d'Abd-el-Kader*, puis sous le nom de *A. de France*, enseigne de vaisseau, une série d'ouvrages à laquelle appartiennent *la Captivité du trompette Escoffier* (1848), *les Vêpres marocaines* (1853). L'un des créateurs du roman-feuilleton historique, il a fourni des œuvres de ce genre à la plupart des revues et des journaux. Parmi celles publiées en volume, nous citerons : *Catherine de Navarre* (1838), *les Brodeuses de la reine* (1843) *l'Olympe à Paris* (1845). Il a aussi écrit pour le théâtre.

M. Alby, chargé par M. Guizot du dépouillement des manuscrits, à la Bibliothèque impériale, a été décoré, en 1846, par M. de Salvandy. Depuis quinze ans, il a fait presque toujours partie du comité de la Société des gens de lettres.

ALCAN (Michel), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Donnelay (Meurthe), le 21 mai 1811, d'une famille israélite, et

fils d'un ancien soldat de la République, fut employé, dès son enfance, aux travaux des champs; il entra ensuite, comme apprenti, chez un relieur de Nancy, lut avidement et suivit le soir les cours publics. La *Société des amis du travail* lui décerna une médaille d'argent. En 1830, il vint à Paris et combattit sur les barricades. Appelé devant la commission des récompenses nationales : « Je ne vous demande qu'une chose, dit-il, c'est de l'instruction. » On lui donna une décoration. A force de travail, il se fit admettre à l'École centrale des arts et manufactures, et obtint, au bout de trois ans, le diplôme d'ingénieur civil. Pour compléter ses études, il entreprit de faire à pied son tour de France. Il se fixa quelque temps à Louviers, s'y fit connaître comme ingénieur habile, puis se rendit à Elbeuf, où il fonda pour les ouvriers un cours gratuit des sciences élémentaires. Il fit alors plusieurs découvertes utiles et perfectionna les procédés de tissage. Les résultats de ses travaux sont consignés dans son *Essai sur l'industrie des matières textiles*, comprenant le travail complet du coton, du lin, du chanvre, des laines, du cachemire, de la soie, du caoutchouc, etc. (Paris, 1847, in-8, avec un atlas de 35 planches, 2ᵉ tirage, 1859). La Société d'émulation de Rouen, la Société industrielle de Mulhouse et le jury central de l'Exposition récompensèrent ses services par des distinctions honorifiques. M. Alcan fut nommé, en 1845, professeur de filature et de tissage à l'École centrale des arts et manufactures.

Après la révolution de Février, il fut élu dans le département de l'Eure, comme candidat démocrate, représentant du peuple par 59 267 voix, le 6ᵉ des onze, fit partie du comité de travail, et vota ordinairement avec la gauche. Il fut l'auteur de plusieurs propositions adoptées par la Constituante en faveur des ouvriers. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendante à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Alcan reprit son cours de filature et de tissage, et ses recherches scientifiques. A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il fut décoré de la Légion d'honneur sur la proposition du jury international. M. M. Alcan a publié récemment un *Traité complet de la filature du coton. Origines, progrès, caractères*, etc. (1864, in-8, avec atlas, in-4). Il a collaboré au *Dictionnaire des arts et manufactures.*

ALCOCK (Joseph-François), magistrat français, ancien député et représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), le 21 avril 1790, entra dans la magistrature, le 9 octobre 1813, comme juge-auditeur à Roanne. Substitut le 10 janvier 1816, il fut nommé juge, le 12 mai 1820. Dans ses fonctions publiques, il montra un caractère très-indépendant et appartint à l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, Dupont (de l'Eure) le nomma président du tribunal de première instance de Roanne (8 septembre 1830). Envoyé, en 1831, à la Chambre des députés, il vota constamment avec la gauche et protesta, en janvier 1832, contre l'épithète de *sujets* insérée dans le projet d'adresse au roi. La même année, il donna sa démission. Il accepta de nouveau le mandat législatif en 1839, prit part à la coalition, et soutint les prétentions de ses électeurs dans une brochure intitulée : *Chemin de fer d'une grande ligne centrale par la vallée de la Loire* (Paris, 1842, in-8). En 1842 et 1846, l'administration fit deux fois échouer sa candidature. Il avait été nommé conseiller à la Cour royale de Lyon, le 23 février 1837. Il présida, en 1847, le banquet réformiste de cette ville.

Devenu procureur général près la Cour d'appel de Lyon (18 mars 1848), M. Alcock fut élu représentant du peuple à la Constituante, dans le département de la Loire, le premier sur onze, par 87 500 voix. Membre du comité de législation, il vota avec la droite modérée et approuva la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblé législative, il fut nommé, le 31 mai 1849, conseiller à la Cour de cassation. M. Alcock a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1836. — Il est mort le 17 novembre 1864.

ALCOCK (Thomas), homme politique anglais, est né en 1801. Peu de temps après avoir terminé ses études au collège de Harrow, il fut élu député d'un des bourgs du Lancashire (1826) et prit part avec les whigs à la lutte qui se termina par la retraite du ministère Wellington. En 1840, il se rallia au comité agitateur de Manchester pour obtenir la réforme des tarifs douaniers. Après dix-sept ans d'éloignement, il a été renvoyé au Parlement par le comté de Surrey (1847). Rangé parmi les libéraux avancés, M. Alcock s'est prononcé pour la révision totale de l'*income-tax*, l'extension des franchises douanières et la réduction la plus large des impôts de consommation.

ALCOCK (sir Rutherford), diplomate anglais, né à Londres en 1809, se destina d'abord à la carrière médicale. Chirurgien dans la brigade marine de Portugal (1833-1834), il servit comme inspecteur général des hôpitaux dans la légion espagnole aux ordres de sir de Lacy Evans (1835-1837), et fut ensuite chargé, comme commissaire, de régler les réclamations de cette légion, de 1839 à 1844. A cette époque, il fut nommé consul à Loo-chow-foo, passa à Shang-haï, en 1846, puis à Canton, en 1859, devint consul général au Japon, en décembre 1858, et réunit, l'année suivante, à ce titre, ceux d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Désigné par sa fermeté à la haine du parti hostile aux Européens, il fut l'objet de plusieurs attaques (1860 et 1861) dont il força les autorités à lui donner réparation, et eut notamment à soutenir, dans la nuit du 5 au 6 juin 1862, une attaque terrible qui ne put être définitivement repoussée que par l'intervention des troupes indigènes.

Chevalier de l'ordre de la Tour et l'Épée de Portugal, de Charles III d'Espagne et d'Isabelle la Catholique, M. Alcock a été promu commandeur de l'ordre du Bain en 1863. On a de lui : *The capital of the Tycoon, or Narrative of a Three years' Residence in Japan.* Il a épousé en premières noces la fille de sir Charles Bacon et s'est remarié, en 1862, à la veuve du révérend John Lowder, chapelain anglais à Shang-haï. *

ALDERSON (sir Edward Hall), magistrat anglais, né en 1787, mort en 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire.*

ALDOBRANDINI. Voy. Borghèse.

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né vers 1805, dans l'intérieur de l'Afrique, est fils d'un chef de tribu du Sénégal, qui, emmené par un missionnaire protestant à New-York, afin d'y être élevé dans la religion chrétienne, retourna plus tard dans son pays natal, et, après toutes sortes de vicissitudes, réussit à s'embarquer pour l'Amérique où il devint pasteur d'une paroisse de nègres.

Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Ira se laissa entraîner par sa passion pour le théâtre et débuta à New-York, sur une scène d'amateurs; il y obtint une véritable ovation, mais la série de ses représentations fut interrompue par la police, à cause des troubles auxquels elles donnèrent lieu, et il se vit forcé d'entrer, comme garçon de service, dans un des théâtres inférieurs de la ville. En 1833, il vint en Angleterre où son père l'envoyait, pour qu'il y poursuivît ses études théologiques; mais là encore il se livra à son goût pour la scène, et après bien des obstacles, débuta par le rôle d'*Othello*, puis joua *Macbeth* et *Shylock*. Accueilli avec enthousiasme, il signa un engagement avec le directeur de Covent-Garden. Depuis cette époque, il a parcouru les principales villes de la Grande-Bretagne et s'est montré, de 1852 à 1860, sur le continent, où il a donné des représentations fort suivies à Bruxelles, Cologne, Berlin, Pesth, Vienne, etc.

ALEM-ROUSSEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Aubiet (Gers), le 21 décembre 1793, servit pendant les dernières campagnes de l'Empire, puis vint à Paris étudier le droit. Recommandé aux principaux chefs du parti libéral, il fut affilié à la Charbonnerie. Il publia, dans les journaux de l'opposition, des lettres très-vives contre M. Delavau, préfet de police. Arrêté à la suite des troubles auxquels donna lieu le meurtre du jeune Lallemand, il présenta lui-même sa défense et fut acquitté. A peine remis en liberté, il conçut le dessein de sauver les sergents de la Rochelle détenus dans la prison de Bicêtre; un contre-ordre, venu des chefs de l'opposition, l'y fit renoncer. En 1823, il quitta Paris et voyagea dans les départements méridionaux pour y organiser la Charbonnerie. Reçu avocat, il s'établit à Auch, plaida avec succès, et publia une brochure intitulée : *Demande à M. le Bâtonnier* (Auch, 1829, in-8). En 1830, il empêcha la destruction des monuments religieux. Sous Louis-Philippe, il fut, dans le département du Gers, un des membres les plus influents de l'opposition radicale.

En 1848, M. Alem-Rousseau, nommé par acclamation maire de la ville, fut ensuite élu, le second sur huit, par 62 650 suffrages, représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Il siégea sur les bancs de la gauche non socialiste et soutint le gouvernement du général Cavaignac. Il combattit ensuite la politique napoléonienne et prit une part assez active aux discussions de l'Assemblée. Il ne fut pas réélu à la Législative.

ALEXANDER (sir James Edward), militaire et voyageur anglais, servit d'abord aux Indes dans la cavalerie, devint secrétaire particulier et aide de camp de sir Benjamin d'Urban, gouverneur de la colonie du Cap, et suivit ce général, avec le même titre, quand il reçut le commandement des forces anglaises dans l'Amérique du Nord. Il appartint ensuite à l'état-major de sir William Rowan, général en chef des troupes anglaises au Canada, et prit part aux guerres de Birmanie, de Perse, de Turquie, de Portugal et de Kaffir. Devenu colonel dans l'armée anglaise, il conduisit devant Sébastopol le 14ᵉ régiment d'infanterie; il fut aussi chargé d'un commandement dans la Nouvelle-Zélande, pendant la guerre contre les Maoris.

Sir Alexander a pris part à deux importants voyages de découvertes : l'un dans l'intérieur de l'Afrique, l'autre dans les forêts du Nouveau-Brunswick. On lui doit plusieurs volumes de voyages, des traductions du persan, *Passages in the Life of a Soldier*, etc. Créé chevalier en 1838, il est devenu commandeur du Lion et du Soleil, de Saint-Jean de Jérusalem, et décoré du Medjidie. Il a épousé, en 1837, la fille du lieutenant-colonel Michel, inspecteur général au cap de Bonne-Espérance.

ALEXANDRE (Charles), helléniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 février 1797, entra à l'École normale en 1814, fut d'abord professeur à Nancy, puis chargé de la chaire de rhétorique du collége Saint-Louis. Il devint ensuite proviseur du collége Bourbon et enfin inspecteur général des études. En cette qualité et comme membre du jury d'agrégation, il a, depuis de longues années, la plus grande influence sur tout l'enseignement secondaire. Il a été élu en 1857 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Boissonade. Admis à la retraite, il a été promu, le 12 août 1860, commandeur de la Légion d'honneur.

M. Alexandre a publié sur les langues grecque et latine des travaux estimés qui ont été adoptés pour l'enseignement universitaire; nous citerons entre autres : *Dictionnaire grec-français* (1830; nouv. édit. très-augmentée, 1847, gr. in-8), composé sur un nouveau plan où sont réunis et coordonnés les travaux de H. Estienne, Schneider, Passow, etc.; *Dictionnaire français-grec* (1824, in-8; nouvelle édition, 1853), avec le concours de Planche et Defauconpret; *Méthode pour faire des thèmes grecs* (1824, in-12; 8ᵉ édit., 1846), d'après la syntaxe de Burnouf, etc. Il a édité les *Oracula Sibyllina* (1841-1856, tom. I-III, in-8) et collaboré à la *Bibliothèque latine* de Lemaire.

ALEXANDRE (père et fils), industriels français, d'origine israélite, se sont fait connaître, dans ces derniers temps, par la fabrication en grand des orgues, à anches libres et notamment de l'*orgue à cent francs*. Dès 1829, M. Alexandre père fonda un petit établissement qui prit bientôt une extension considérable. Acquéreurs des procédés brevetés de M. Martin de Provins (voy. ce nom), MM. Alexandre sacrifièrent des sommes énormes pour les faire connaître. A l'Exposition universelle de 1855, où celui-ci reçut la décoration, leur maison obtint elle-même une médaille d'honneur. En 1858, ils fondèrent à Ivry (Seine), sur les plans de l'ingénieur M. F. Leblanc, une usine modèle, centre d'une colonie ouvrière. M. Alexandre fils a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

On a, sous le nom de M. Alexandre, une *Méthode pour l'accordéon* (Paris, nouv. édit., 1840, en anglais, 1839); une *Notice sur les orgues mélodium d'Alexandre et fils, inventeurs.* (Paris, 1844 et 1848, in-4), etc.

ALEXANDRE II-NICOLAIEVITCH, empereur de Russie, est né le 29 avril 1818. Son père Nicolas (voy. ce nom) n'était alors que simple grand-duc et se trouvait séparé du trône par son frère aîné le grand-duc Constantin; mais déjà, dit-on, un pacte de famille le désignait comme héritier présomptif de la couronne. Élevé d'abord par sa mère Alexandra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, Alexandre, encore enfant, eut pour premier gouverneur le général Mœrder, Allemand d'origine et protestant de religion. Son éducation fut achevée par le poëte Joukowski, de l'école romantique et du vieux parti russe. Mais son maître le plus zélé fut Nicolas lui-même, qui, de bonne heure, s'efforça de le façonner pour l'empire, à son image, lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur.

Le 4 mai 1834, à l'âge de seize ans, le tzaréwitsch fut déclaré majeur. Commandant des lanciers de la garde, ataman des Cosaques, premier

aide de camp de l'empereur, il ne put se plier sans peine à cette vie de manœuvres, de revues et de parades militaires que Nicolas imposait même aux princesses de la maison impériale. Sa santé parut compromise par une sorte de spleen. Il reçut l'ordre d'aller se distraire et se guérir en Allemagne, fit un voyage qui fut une longue fête, s'arrêta quelque temps à la cour de Hesse-Darmstadt, et ne la quitta qu'après avoir conclu son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II (1841).

Depuis le 11 janvier 1826, il avait le titre de chancelier de l'université de Finlande. Jusqu'à l'époque de sa majorité, il n'avait pu en remplir les fonctions; après son mariage, il s'appliqua à se faire aimer des Finnois pour les gagner à la Russie, et sut endormir leur esprit d'indépendance. Il fonda une chaire de langue et de littérature finnoises, accorda son patronage à l'Académie ou Société de littérature finnoise, et pourvut aux frais des explorations lointaines entreprises par des savants finnois tels que Cygnœus, Wallin et Castren. Il avait aussi, depuis la mort du grand-duc Michel Paulowitsch, la haute direction des Écoles militaires de l'empire. Dans ces fonctions, il mérita les éloges de Nicolas, qui le remercia du soin qu'il prenait d'élever la jeunesse « dans le véritable esprit russe. »

En 1850, il visita la Russie méridionale, Nicolaïeff, Sébastopol, Tiflis, Erivan, Derbent, et termina cette promenade de deux mois par une escarmouche contre les Circassiens du Caucase. Le prince Worontzoff, témoin de sa conduite, demanda et obtint pour lui l'ordre de Saint-Georges.

On prétend qu'il ne vit pas sans regrets et sans inquiétude les provocations adressées à l'Europe par Nicolas, et que, dans les conseils intimes de la famille impériale, il désapprouva la guerre d'Orient. A la mort de son père (2 mars 1855), il hérita d'une situation qu'il n'avait point faite, et continua la lutte avec fermeté en préparant le rétablissement de la paix. « Je jure, dit-il à son avénement, de rester fidèle à tous les sentiments de mon père et de persévérer dans la ligne des principes politiques qui lui ont servi de règle. » Il renouvela cette déclaration dans un manifeste adressé à tout l'empire, qui était à la fois une satisfaction donnée au parti de la guerre et une sorte d'hommage aux vieux sentiments moscovites; mais, tout en restant fidèle aux traditions de sa famille, Alexandre sembla, suivant les paroles de Napoléon III, animé d'un sincère désir de mettre fin aux causes qui avaient amené ce sanglant conflit. Quand, aux yeux des Russes, la prise de Kars eut compensé en partie la perte de Sébastopol, il accepta les conditions mises à la paix, envoya ses plénipotentiaires à Paris et déclara qu'il voulait consacrer aux affaires intérieures toute l'activité de son gouvernement.

A son avénement, il avait d'abord maintenu tous les ministres de Nicolas. Après la conclusion de la paix, il accepta la démission du comte de Nesselrode, que remplaça le prince Gortschakoff. (Voy. ces noms.) Il se montra décidé à réformer les mœurs administratives. Dans ses voyages, il avait jugé par ses yeux des périls qu'entraîne pour l'État la corruption des fonctionnaires, et il s'était promis de la combattre par des remèdes énergiques. Il fit plusieurs exemples. Dans ses projets d'amélioration, Alexandre donna une grande place à l'instruction publique. Par un décret du 23 octobre 1855, il fit disparaître les restrictions qui limitaient le nombre des élèves dans les universités russes. Nicolas avait décidé en 1849 que tous les professeurs du lycée Alexandre et de l'École de droit de Saint-Pétersbourg seraient choisis parmi les officiers supérieurs de l'armée. Alexandre a rendu, le 25 février 1856, une ordonnance toute contraire. « Je désire, dit-il, que désormais des militaires ne soient point nommés à des fonctions de ce genre dans les établissements civils. » Une nouvelle Faculté, dite des langues orientales, a été inaugurée, le 8 septembre 1855, à l'université de Saint-Pétersbourg, et un ukase publié à la fin de mai 1856, en réglant l'instruction publique d'après de nouveaux principes, l'a placée sous la surveillance directe et personnelle de l'empereur.

Sa réputation de douceur et de modération donna quelques espérances à la Pologne. Un ukase du 27 mai 1856 autorisa le retour des émigrés de 1830 et de 1831. Mais cette amnistie, très-limitée, ne s'appliquait qu'à ceux qui témoigneraient leur repentir, et elle ne leur restitua pas les biens confisqués. Sous des dehors plus conciliants, Alexandre n'était pas moins attaché que son père au principe de l'unité. « Avant tout, dit-il, point de rêveries; ceux qui voudraient continuer à nourrir des illusions, je saurai les maintenir dans le devoir. La Finlande et la Pologne me sont aussi chères que toutes les autres provinces de mon empire; mais, pour le bien des Polonais eux-mêmes, il faut qu'ils restent unis pour toujours à la grande famille des empereurs de Russie. J'aime mieux récompenser que punir; mais au besoin je saurai sévir et je sévirai. » C'est ainsi que, durant son voyage à Varsovie, il s'est exprimé devant la noblesse polonaise, aux applaudissements du vieux parti russe. D'autre part des victoires importantes dans le Caucase et la prise de Schamyl (voy. ce nom) préparèrent la pacification de cette partie si agitée de son empire.

Bientôt la Pologne devait créer à l'empereur Alexandre II ses plus grands embarras à l'intérieur et dans ses rapports avec l'Europe. Les concessions qu'il fit ne satisfirent pas le sentiment national. Dès la fin de mars 1861, il accorda à la Pologne la réorganisation de l'enseignement, la fondation d'établissements d'instruction supérieure et d'une école de droit, un conseil d'État, composé de hauts dignitaires ecclésiastiques et des principaux citoyens, des conseils électifs dans les départements et les districts, des municipalités électives dans les villes principales. Des troubles éclatèrent, qui furent sévèrement réprimés, et à la fin de 1862, l'insurrection de la Pologne fut presque générale. Un gouvernement révolutionnaire occulte, insaisissable, en dirigea tous les mouvements. La lutte se prolongea et excita dans toute l'Europe une émotion profonde, et dans plusieurs pays, en France, en Angleterre, en Italie, une longue suite de manifestations. Un congrès spécial fut proposé par les puissances occidentales, et, après des refus hautains du ministre Gortschakoff, accepté par le czar (6-18 novembre 1863), sans pouvoir aboutir à une réalisation. Un ukase signé de Kissingen, en juin 1864, permit aux Polonais réfugiés à l'étranger à cause des derniers événements de rentrer en Pologne, pourvu qu'ils n'aient pas commis de crime capital. Divers décrets du mois de septembre suivant réorganisèrent l'instruction publique en Pologne, autorisèrent l'usage de la langue nationale et modifièrent le code pénal, en adoucissant les peines et abolissant les châtiments corporels.

L'œuvre qui paraît devoir marquer surtout son règne, est celle de l'émancipation des serfs, à laquelle l'empereur se consacra d'abord tout entier. Le manifeste relatif à cette grande transformation sociale porte la date du 19 février (3 mars) 1861. Il fut décidé dans une longue et solennelle séance du Conseil de l'empire, conformément à la volonté expresse d'Alexandre, et malgré l'opposi-

tion des principaux de ses conseillers. D'après ses dispositions, les seigneurs conservaient le droit sur la terre; mais ils laissaient aux paysans, à titre d'usufruit perpétuel, la ferme qu'ils habitent avec une certaine contenance de terre, à charge de redevances déterminées : sous ce régime de transition, les paysans seront appelés *paysans obligés*. Ils auront le droit de racheter leurs fermes et d'acquérir des terres, avec l'autorisation des seigneurs, et deviendront propriétaires libres.

La politique extérieure d'Alexandre n'a manqué, en général, ni de fermeté ni de souplesse. « Depuis la paix, disait le prince Gortschakoff, la Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les débats relatifs aux points litigieux du traité de Paris, le gouvernement d'Alexandre a apporté une certaine modération. Il a montré plus de hauteur vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Autriche, et témoigné une assez grande condescendance pour la France. Lors des fêtes de son couronnement à Moscou (7 septembre 1856), il a manifesté clairement ses sympathies pour l'empereur Napoléon III, et, l'année suivante, l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857) a semblé le gage d'une plus intime alliance. La neutralité dans le conflit armé entre la France et l'Autriche, en 1859, contribua à isoler celle-ci du reste de l'Allemagne. Plus tard, l'empereur Alexandre devait même reconnaître le royaume d'Italie (10 juillet 1862). Néanmoins, à la fin de l'année 1859, l'entrevue de Breslau, avec le prince régent de Prusse (23 août) avait indiqué un nouveau rapprochement entre les cours de Pétersbourg et de Berlin. La part prise par l'Autriche, en 1863, au projet de Congrès d'accord avec la France et l'Angleterre, a augmenté l'éloignement entre cette puissance et la Russie sans les séparer sur la question de leurs intérêts communs. On attribuait généralement à l'empereur Alexandre une vive préoccupation des affaires européennes.

ALEXANDRE (Albert), célèbre joueur d'échecs allemand, s'est fait un nom dans *l'école française* par ses savantes combinaisons et par deux ouvrages devenus classiques : *Encyclopédie des échecs* (Paris, 1837) et *Collection des plus beaux problèmes d'échecs* (Allemagne et Paris, 1846). Alexandre, après avoir habité longtemps Paris et spécialement le café de la Régence, retourna en Allemagne, vers 1843. Il y fut battu par quelques-uns de ses compatriotes. Depuis, il a visité l'Égypte, et il est revenu se fixer à Paris, où, malgré son grand âge, il donnait encore dans ces dernières années de solennelles consultations.

ALEXANDRE-JEAN Ier. Voy. Couza.

ALEXANDRE-KARAGEORGEWITZ (prince), kniaze de Serbie, né en 1806, et fils du fameux Kara ou Czerni Georges (Georges le Noir), le fondateur de l'indépendance serbe, qui, de simple pâtre, s'était élevé au rang suprême. Après la mort de son père (voy. Miloch), Alexandre, alors âgé de dix ans, quitta la Bessarabie où il avait reçu un commencement d'instruction dans une école primaire, et passa avec sa mère en Valachie, où ils vécurent l'un et l'autre d'une modique pension. Plus tard, il reçut de Michel Obrénovitch (voy. ce nom) l'autorisation de rentrer en Serbie, et fut même attaché à la personne du prince en qualité d'aide de camp. Lors de la convocation de la grande Assemblée nationale qui se réunit le 14 septembre 1842, après la déchéance de Michel, le fils du *libérateur* fut salué kniaze par les acclamations de la diète. La Porte ratifia ce choix, mais la Russie protesta, et deux commissaires, l'un russe, l'autre ottoman, furent envoyés dans la principauté; Alexandre dut se démettre provisoirement du gouvernement qui fut confié à une *caïmacamie*. Le 15 juin 1843, il fut réélu à l'unanimité en présence des deux commissaires, puis il reçut de la Porte son firman d'investiture.

Le nouveau prince avait une situation pleine de difficultés et de périls qu'il conjura en partie. Placé entre les rancunes de la Russie et les convoitises de l'Autriche, il affecta de s'appuyer fidèlement sur la puissance suzeraine de la Porte et s'attacha à améliorer l'état de la Serbie. Des encouragements furent donnés à l'agriculture et au commerce; les importations et les exportations doublèrent en dix ans. Des chaussées construites sous l'administration éclairée de M. Garachanine (voy. ce nom) ouvrirent à la principauté des débouchés sur toutes les provinces voisines. L'instruction publique fut organisée sur une très-vaste échelle et le pays doté de deux nouveaux gymnases, d'une École militaire, d'une École de commerce, des arts et métiers, et d'une École d'agriculture, etc. (1843-1855).

Lors de la rupture entre la Porte et la Russie (1853), le prince Alexandre Karageorgewitz ne voulut pas se départir de son système de neutralité et résista au parti national qui poussait à une révolte contre la Porte. Celle-ci l'en récompensa par l'octroi spontané d'un firman par lequel elle confirmait les immunités et priviléges de la Serbie. Le traité du 30 mars 1856 a substitué à la garantie isolée de la Turquie la garantie collective des puissances signataires.

L'année 1857 a été signalée par la découverte d'un vaste complot formé contre le prince par les agents de Miloch et dans lequel entrèrent des sénateurs et de hauts fonctionnaires, notamment le président même du sénat, Stéfanovitz, et celui de la Cour de cassation, Sveko Raïovitz. Les deux principaux accusés furent condamnés à mort et six autres aux travaux forcés à perpétuité. La rigueur de la sentence fit éclater des sympathies pour les coupables, et la Porte, appuyée par les consuls de la France et de la Russie à Belgrade, fit surseoir à l'exécution. Un peu plus tard l'Assemblée nationale ayant demandé l'abdication du prince, il fut forcé de prendre la fuite, déclaré déchu (22 décembre) et remplacé par Miloch (voy. ce nom).

ALEXANDRESCO (Grégoire), poëte valaque, né vers 1812, à Tirgoviste, *la ville des poëtes*, fut disciple d'Héliade, avec lequel il se brouilla plus tard. Lié avec le colonel Campineano, chef de l'opposition libérale, sous Al. Ghika, il quitta le service militaire et prit une part active aux travaux de la Société philharmonique, instituée vers cette époque (1835). Ses satires et ses fables politiques lui acquirent en peu de temps une grande popularité, qu'il paya d'un internement de plusieurs années dans un monastère. C'est durant cet intervalle qu'il publia sa fameuse pièce *l'An 1840*, où les vœux et les espérances de la *Jeune Roumanie* étaient exprimés avec une rare vigueur de pensée et de style. Les œuvres poétiques d'Alexandresco ont été réunies en un volume, sous le titre de *Souvenirs et impressions*, *Lettres et Fables* (Bucharest, 1847).

ALEXANDRI ou Alecsandri (Basile), poëte roumain, né en 1821, d'une famille originaire de Venise, passa plusieurs années dans un pensionnat français à Jassy, et fut envoyé à Paris, à l'âge de quatorze ans, sous la surveillance d'un gouverneur. Reçu bachelier ès lettres, il fut destiné tour à tour à la médecine, au droit, aux sciences exactes, sans trouver sa vocation. Il revint, en

1839, dans son pays, après avoir accompli un premier voyage en Italie. Il s'associa à la Jeune Roumanie, qui travaillait à l'introduction des idées et des littératures de l'Occident, et débuta par une nouvelle, *la Bouquetière de Florence*, dans la revue fondée par Cogalniceano, *la Dacie littéraire*, dont il devint un des collaborateurs assidus.

Une longue excursion qu'il entreprit, après la mort de sa mère (1842), dans les montagnes de son pays, lui inspira diverses poésies : *la Baba-Kloania*, *la Strounga*, *la Doina*, *la Hora*, *le Kraia-Noii*, etc. En même temps, il commençait cette série de ballades et de chants populaires, qu'il ne publia que dix années après (1852). Chargé, en 1844, avec Cogalniceano et Negruzzi, de la direction des deux théâtres, français et moldave, de Jassy, il composa des pièces originales : *Georges de Sadagoura*, *Jassy en carnaval*, *la Pierre de la maison*, *la Noce villageoise*, *Mme Kiritza à Jassy*, *Mme Kiritza en province*, etc., qui excitèrent l'enthousiasme de toute la Roumanie. La même année, il fonda avec Cogalniceano et Jean Ghika une nouvelle revue scientifique et littéraire, *le Progrès*, qui, après neuf mois d'existence, fut aussi suspendue par ordre du prince. Il entreprit alors de visiter une partie de l'Orient. Aux îles des Princes, où il tomba malade, il fit la rencontre de Hommaire de Hell avec lequel il projeta un voyage en Perse, mais qui mourut avant le départ. Il visita seul Brousse, Athènes, les îles Ioniennes, Venise et revint dans sa patrie, ayant en portefeuille la plus grande partie de ses *Lacrimiore*. Compromis, en 1848, dans le mouvement de Jassy (avril), qui précéda la révolution de Bucharest, il se rendit à Paris, où, pendant cinq mois, il ne cessa de plaider, dans la presse, la cause de la Moldo-Valachie. En 1855, il fonda *la Roumanie littéraire* qui fut encore supprimée au bout de l'année. Dévoué au parti de l'union, il a composé, en 1856, un chant national appelé *la Hora de l'Union*. Il a fait partie, l'année suivante, des divans *ad hoc*. Deux ans auparavant, devenu, par la mort de son père, maître de sa fortune, il s'était hâté d'affranchir tous les esclaves de ses terres, et cet exemple fut suivi par neuf cent quatre-vingt-onze particuliers, avant l'affranchissement général décrété par le prince Grégoire Ghika.

Outre un grand nombre d'articles littéraires insérés dans les recueils périodiques, M. Alexandri a publié : *Répertoire dramatique* (Jassy, 1852, in-8, à 2 colonnes); *Ballades populaires de la Roumanie* (1852 et 1853, 1re et 2e parties), *le Collier littéraire* (1857), recueil d'articles et de morceaux de poésie; *les Doïnas*, poésies (Paris, 1853); ces dernières ont été traduites en français par M. Voïnesco (Paris, 1853 et 1855) : une partie des *Ballades* l'ont été par M. Alexandri lui-même, sous le titre de *Ballades et Chants populaires de la Roumanie* (Paris, 1855), avec une introduction par M. A. Ubicini.

ALFORD (le révérend Henry), poëte et érudit anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé dans le comté de Somerset, prit ses grades à Cambridge, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un vicariat dans le comté de Leicester (1835). Ses *Premières poésies* (Poems and poetical fragments, Cambridge, 1831) et *l'École du cœur* (the School of the heart, 1835, 2 vol.) poëme qui a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre et en Amérique, appartiennent, par l'étude des sentiments intérieurs, ainsi que par l'inspiration honnête et religieuse, à l'école de Goldsmith.

M. Alford ayant publié, en 1841, un ouvrage sur les *poëtes de la Grèce*, les universités de Cambridge et de Londres voulurent se l'attacher, la première comme professeur d'humanités, la seconde comme examinateur de philosophie. En 1844, il fit paraître l'*Ancien Testament*, texte grec, et le *Nouveau* en 1853. Les deux parties ont été réimprimées ensemble (Londres, 1855, grand in-8), avec notes et variantes.

On a encore du même auteur des pièces de vers disséminées dans les recueils périodiques, les albums et les annuaires; quelques volumes de *Sermons*, et des mémoires critiques sur des points d'histoire ancienne. M. Alford exerçait, depuis 1853, son ministère à Londres, dans une chapelle de Quebec-Street, et jouissait, comme orateur sacré, d'une grande faveur, lorsqu'en 1858, il fut nommé doyen de l'église cathédrale de Canterbury.

ALHOY (Philadelphe-Maurice), littérateur français, né à Paris, vers 1802, mort à Paris, le 27 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ALI-GHALIB-pacha, administrateur ottoman, gendre du sultan, troisième fils de Réchid-pacha, est né, en 1830, à Constantinople. Il suivit son père dans sa dernière ambassade en France (1844-1845) et fut placé dans une institution particulière où il reçut une instruction solide. Entré aux affaires, il parcourut rapidement l'échelle hiérarchique de tous les grades civils. Membre du grand conseil d'État et de justice, il fut fiancé, en 1852, à la fille aînée du sultan, Fatmé sultane, qu'il épousa le 10 août 1854. Ali-Ghalib reçut à cette occasion le grade de muchir et la charge de directeur général de la Monnaie (septembre 1864), qui lui donne rang de ministre. Un premier enfant issu de ce mariage est mort huit jours après sa naissance (avril 1856). En 1857, Ali-Ghalib a été quelques mois ministre des affaires étrangères, puis chargé du département des fondations pieuses.

ALIGNY (Claude-Félix-Théodore Caruelle, dit), paysagiste français, né à Chaumes (Nièvre), le 24 janvier 1798, vint à Paris en 1808, y fit ses études sous Regnault et M. Watelet et débuta en 1822 par un paysage historique, *Daphnis et Chloé*. Ce genre, à peu près abandonné aujourd'hui, a été soutenu depuis par M. Aligny à la plupart des expositions de peinture. On a remarqué parmi ses nombreux tableaux : *le Massacre des druides* (1831); *les Carrières de Fontainebleau* (1833); *Prométhée* (1837); *la Campagne de Rome* (1839); *les Bergers de Virgile*, *Vue de Capri* (1841); *Hercule et l'hydre de Lerne* (1842); *le Bon Samaritain* (1844); *Bacchus enfant* (1848); *la Solitude* (1850); *la Gorge aux loups* (1852); *Épisode de la révolte des Gaulois au IIIe siècle*, *l'Acropolis d'Athènes* (1855); *la Tarentelle* près de Naples, *le Soir*, *les Longs-Rochers*, *le Val d'Enfer* (1859); *les Baigneurs*, *le Tombeau de Cecilia-Metella*, appartenant à Mme la baronne James de Rothschild; *Souvenir des roches Scyroniennes*, au ministère d'État (1861); *le Printemps*, *Jardin et villa antiques*, *Ermitage sur les bords du Rhône* (1863), etc.

Citons encore un recueil d'eaux-fortes (1846) et la chapelle baptismale de Saint-Étienne du Mont (1851). M. Aligny a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1837 et la décoration le 2 juillet 1842. Il est devenu directeur de l'école des Beaux-Arts de Lyon (février 1861) et correspondant de l'Institut.

ALINARI (Tito et Michele), photographes italiens, nés à Florence, le premier en 1829, le se-

cond en 1832, se sont associés et fait connaître depuis quelques années sous le nom d'Alinari frères. Ils sont peut-être les premiers qui aient, en Italie, abordé les travaux héliographiques. Ils se sont principalement appliqués à la reproduction des vues et des monuments de la Toscane, avec le concours de MM. Bardi et Doviziellı. Ils ont envoyé d'heureux spécimens de la vaste collection qu'ils ont formée à l'Exposition universelle de Paris (1855), et y ont obtenu une médaille de 2e classe.

ALISON (sir Archibald), historien et jurisconsulte écossais, né à Kenley, le 29 décembre 1792, est fils d'un théologien mort en 1839 et qui a laissé sur le goût un traité estimé (*Essay on the taste*). Il fit ses études à l'université d'Édimbourg et devint, en 1814, avocat du barreau écossais. Il a fait de longs voyages sur le continent. En 1828, il fut nommé membre du conseil royal, et, en 1834, shériff du comté de Lanark, une des plus hautes charges judiciaires de l'Écosse.

Deux ouvrages l'avaient désigné à ces fonctions: l'un sur la théorie du droit criminel écossais (*the Principles of the criminal law of Scotland*, Édimb., 1832, in-8), l'autre sur la pratique et les usages de ce même droit (*the Practice of the criminal law*, 1833, in-8). Acceptés comme faisant autorité dans la jurisprudence de son pays, ils ont été souvent réimprimés.

Sir A. Alison préparait déjà un travail plus considérable, l'*Histoire de l'Europe moderne depuis la révolution française* (History of Europe from 1789 to the restauration of the Bourbons in 1815, Londres, 1833-1850, 20 vol. in-8, 9e édit., 1853). Témoin des grands événements dont Paris fut le théâtre en 1814, il voulut les raconter en remontant jusqu'à leur source. Le succès le plus flatteur accueillit cette publication tant louée pour l'exactitude des faits et la clarté du récit et traduite dans toutes les langues, même en arabe (Malte, 1845) et en hindoustani. On ne lui a reproché qu'un certain parti pris en politique attribué au torysme bien connu de l'auteur.

Reprenant l'histoire générale de l'Europe depuis la rentrée des Bourbons en France, sir A. Alison a entrepris de la conduire jusqu'à l'avénement au trône de Louis-Napoléon; le premier volume a paru en 1852 (*History of Europe from the fall of Napoleon to the accession of Louis-Napoleon in* 1852, Londres, in-8). La *Vie du duc de Marlborough* (the Life of the duke of Marlborough, 1847, 2 vol., 3e édit., 1854) est encore une œuvre historique importante, bien qu'elle soit moins connue à l'étranger.

Sir A. Alison a aussi traité les questions de politique et d'économie sociale. Ses nombreux articles dans le *Blackswood's Magazine*, dont un choix a été tiré à part sous le titre obligé d'*Essays* (Édimb., 3 vol.), le présentent comme un tory exclusif et passionné, prenant ombrage des innovations et s'élevant sans cesse contre la réforme parlementaire de 1832, d'où date pour l'Angleterre une ère de désorganisation et même de décadence. Ses services lui ont valu, en 1852, lors du ministère éphémère de lord Derby, le titre de baronnet. A ses efforts contre le libre échange se rattachent les livres suivants: *Des principes de la population et de leurs rapports avec le bien-être de l'humanité* (the Principles of population, etc., Edimb., 1840, 2 vol. in-8); *Libre échange et protection* (Free trade and protection, 1844, in-8), plaidoyer en faveur du système protecteur de l'agriculture; *l'Angleterre en* 1815 *et en* 1845 (England in 1815 and 1845; 1845, in-8), parallèle entre les deux époques au point de vue de la circulation monétaire.

ALISON (Archibald), fils du précédent, né à Édimbourg, en 1826, s'est distingué dans la guerre de Crimée, comme lieutenant-colonel du 72e régiment d'highlanders, a été nommé chevalier du Bain en 1861, a servi dans l'état-major de lord Clyde pendant la révolte des Indes et assisté à la prise de Lucknow; enfin il a été nommé sous-adjudant-général en 1862.

ALISON (William-Pultenay), frère puîné du précédent, a publié sur les résultats de l'assistance publique un livre important: *Observations sur le traitement des pauvres en Écosse et ses effets sur l'état sanitaire des grandes villes* (Observation on the management on the poor in Scotland, etc., Édimbourg, 1840, in-8). Il a donné encore: *Esquisses de physiologie* (Countlines of physiology, 1839); *Esquisses de pathologie et de médecine pratique* (Countlines of pathology and practice of medicine, 1848); *Remarques sur les lois de pauvres en Écosse* (Remarks on the poor laws of Scotland, 1850), etc.

ALIX (l'abbé Céleste), écrivain ecclésiastique français, né vers 1820, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, embrassa l'état ecclésiastique et devint, en 1854, chapelain de l'église de Sainte-Geneviève. On a de lui des *Sermons*, un *Cours de chant ecclésiastique* (1853, in-8), branche de la liturgie romaine dont il s'est occupé d'une façon spéciale, et des traductions d'ouvrages religieux: *le Miroir de l'église de Saint-Edmond*, archevêque de Cantorbéry (1854); *le Triomphe de la Croix* (1855), de J. Savonarole; *le Parfait légendaire*, de M. Emilio Gentilucci (1855-1856, in-4), etc.

ALIX (Accurse), littérateur français, père du précédent, mort en 1856, a publié quelques volumes de poésies sociales et religieuses: *Harmonies* (1838, in-8), *Poésies* (1842), etc. Il a collaboré à une traduction de la *Théologie séraphique de saint Bonaventure* (1853).

ALKAN (Charles-Valentin MORHANGE, dit), ou Alkan l'aîné, musicien français, né à Paris, le 30 novembre 1813, de parents israélites, entra, en 1819, au Conservatoire, et y remporta, de 1821 à 1826, les premiers prix de solfége, de piano et d'harmonie. Nommé, deux ans après, professeur honoraire au Conservatoire, titre dont il se démit en 1833, il obtint, en 1832, une mention au concours de l'Institut. Depuis, il s'est exclusivement livré à l'enseignement du piano, et s'est aussi fait un nom comme virtuose.

M. Ch. Valentin Alkan a publié les compositions suivantes: *les Omnibus*, variations dédiées aux *Dames Blanches* (1832), un grand *Concerto*, exécuté aux concerts du Conservatoire (1833); une *Marche funèbre*, une *Marche triomphale*, de nombreuses *Variations*, des *Études*, des *Sonates* et des *Préludes* pour le piano et l'orgue (1840-1848), et depuis cette époque la *Bourrée d'Auvergne* (1852), *Souvenir des concerts du Conservatoire*, et *Quatre impromptus originaux* (1854), etc. Citons encore, sans date, parmi les principales œuvres: *Études-caprices*, dédiées à M. Liszt; les *Mois*, douze morceaux en quatre suites; *Douze études dans les tons mineurs*, ouvrage en 276 pages, dédié à M. Fétis, qui l'appela « une véritable épopée pour le piano. »

Son frère, M. Napoléon-Alexandre ALKAN, né à Paris, le 2 février 1826, élève, au Conservatoire, d'Adam et de Zimmermann, lauréat de l'Institut, en 1850, a aussi publié un certain nombre de compositions pour le piano, notamment une *Étude fuguée sur le Prophète*.

ALLAN-KARDEC (Hippolyte-Léon-Denizard

Rivail, dit), écrivain spirite français, est né à Lyon, le 3 octobre 1803, d'une famille appartenant à la magistrature et au barreau. Quoique fils et petit-fils d'avocats, il ne suivit point cette carrière et se voua de bonne heure à l'étude des sciences et de la philosophie. Lorsqu'il fut question de la manifestation des esprits, il se livra à des observations persévérantes sur ces phénomènes et s'attacha principalement à en déduire des conséquences morales et religieuses. Il a écrit sur cette matière des ouvrages qui, plusieurs fois réimprimés, sont devenus, en quelque sorte, les guides classiques de la nouvelle doctrine. Les principaux sont : *le Livre des esprits*, partie philosophique (1857, in-18; 2ᵉ édit. entièrement refondue, 1860); *le Livre des médiums*, partie expérimentale (1 vol. in-18); *l'Imitation de l'Évangile selon le spiritualisme* (1864, 1 vol. in-18). Fondateur de la *Revue spirite*, journal d'études psychologiques, recueil mensuel commencé le 1ᵉʳ janvier 1858, il a en outre organisé à Paris, le 1ᵉʳ avril 1858, la première société spirite régulièrement constituée, sous la dénomination de *Société parisienne des études spirites*. *

ALLARD (Nelzir), général français, conseiller d'État, est né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 27 octobre 1798. Ancien élève de l'École polytechnique, où il entra dans les premiers rangs dès l'âge de seize ans, il faisait partie de ces deux promotions qui, pour avoir défendu Paris contre l'invasion étrangère, furent licenciées en 1816. Dix ans après, il était nommé capitaine (1825), et il concourut, en cette qualité, à l'expédition d'Alger, ainsi qu'aux premières reconnaissances qui eurent lieu dans l'Atlas (1830). Attaché, comme aide de camp, au général Valazé, dont il partagea les travaux relatifs aux fortifications de Paris, il publia divers écrits pour faire prévaloir le système de l'enceinte continue.

Élu, en 1847, député de l'arrondissement de Parthenay, M. Allard vint s'asseoir à la Chambre sur les bancs du centre gauche et fit une opposition modérée. On lui doit des rapports remarquables sur les questions qui intéressent l'armée et la marine, et il défendit avec beaucoup d'ardeur le projet de loi sur les fortifications. Il fut nommé successivement chef de bataillon (1840), lieutenant-colonel (1844) et colonel (1847). Promu général de brigade en 1852, général de division le 10 juin 1857, M. Allard fut nommé président de la section de la guerre au conseil d'État, où il était entré, en 1839, comme maître des requêtes. Il a été élu, à plusieurs reprises, par le canton de Parthenay, membre du conseil général des Deux-Sèvres. Le général Allard a été promu, le 12 mai 1855, commandeur de la Légion d'honneur.

ALLART de Méritens (Hortense), femme de lettres française, née à Paris, en septembre 1801, a épousé, en 1843, M. Louis de Méritens. Élevée par sa mère, qui a traduit quelques ouvrages de l'anglais, elle débuta par un roman remarqué : *la Conjuration d'Amboise* (1821), puis elle donna ses *Lettres sur Mme de Staël* (1824). Parmi ses romans postérieurs, nous mentionnerons : *Gertrude* (1817), *Sextus ou le Romain des Marennes* (1832), *l'Indienne* (1832), *Settimia* (1836). Elle a aussi publié des études historiques : *Lorenzo de Médicis*, *Cola de Rienzi*, *l'Italie*, etc.; une *Histoire de la république de Florence* (1837-1843, 2 vol.); *Essai sur l'histoire politique* (1856, 2 vol. in-18), *Novum organum ou Sainteté philosophique* (1857), in-12).

ALLÈGRE (Jean-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Guéret (Creuse), le 12 avril 1793, se prépara aux examens de l'École polytechnique, puis se tourna vers l'étude du droit. Inscrit, en 1820, au barreau de la Cour royale de Limoges, une maladie le força de se restreindre aux fonctions d'avocat consultant. Sous le règne de Louis-Philippe, sans prendre une part active à la politique militante, il professa des opinions démocratiques assez avancées. Aussi, après la révolution de Février, il devint procureur général de la République, puis fut nommé représentant à la Constituante, le 5ᵉ sur huit, par 31 000 voix. Il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, mais il s'abstint de voter sur la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres. Le parti avancé fit échouer sa candidature à la Législative. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie du comité de résistance et signa l'appel aux armes. En mars 1852, la commission mixte de la Haute-Vienne le condamna à l'internement. Il rentra plus tard à Limoges.

ALLIER (Antoine), sculpteur français et ancien député, est né à Embrun (Hautes-Alpes), le 6 décembre 1793. Son père, longtemps député de ce département, d'abord payeur général des armées impériales et un instant trésorier du roi de Rome, le destina à la carrière militaire, où il parvint, en peu de temps, au grade de capitaine dans les dragons de la garde impériale. Après les événements de 1815, il suivit ses inclinations d'artiste, compléta pendant quelques années ses premières études, et, après avoir débuté comme sculpteur à l'Exposition de 1822, parut à tous les salons suivants, jusqu'en 1835. M. Allier père étant mort trois ans après, les électeurs reportèrent leur mandat sur le fils qui prit place à toutes les sessions législatives, depuis 1839 jusqu'au 2 décembre 1851. Il y siégea constamment à l'extrême gauche, fut élu, en 1848, le 1ᵉʳ, et en 1849, le dernier des trois.

M. Allier, comme sculpteur, a successivement exposé : *Jeune marin expirant*; *Camille renversant les balances des Gaulois* (1822); une série de *bustes* et de *statues* en marbre (1824-1830); le buste de *Sully*, commandé par le ministère des travaux publics et placé plus tard à la bibliothèque de l'Arsenal, ceux du *comte d'Hauterive*, de MM. *Baude*, *Labbey de Pompières*, *l'Enfant au colimaçon* (1831); le *masque en plâtre de Napoléon*, exécuté de souvenir, les bustes d'*Arago* et de M. *Odilon-Barrot* (1833); *Ariane*, statuette en marbre (1834). Il a produit, en dehors des salons, un grand nombre de *bustes* ou *portraits*, en marbre, plâtre et bronze : la statue de *Philopœmen* et celle de l'*Éloquence*, placée à la Chambre des députés, etc. M. Allier a obtenu une 2ᵉ médaille en 1834.

ALLIEY (Frédéric), technologiste français, né vers 1790, a occupé, pendant plus de quarante ans, tous ses loisirs à la recherche de tout ce qui concerne les jeux d'échecs et de dames et est parvenu à former une collection curieuse et peut-être unique en son genre. On a de lui : une *Bibliographie complète, analytique et raisonnée de tous les ouvrages connus en toutes les langues sur le jeu de dames* (3ᵉ édit., 1852, in-8); un recueil de *Poëmes sur le jeu des échecs* (1851, in-8), traduits du latin, du polonais, de l'anglais et de l'allemand, et des articles spéciaux insérés dans *le Palamède*. Cet amateur possède encore en manuscrit une *Bibliothèque complète sur le jeu des échecs*, renfermant l'analyse détaillée de 412 traités qu'il a réunis à grand'peine.

ALLIOLI (Joseph-François), théologien catholique allemand, prévôt du chapitre d'Augsbourg, né le 10 août 1793, à Sulzbach (Bavière), entra, en 1815, au séminaire épiscopal de Ratisbonne, reçut les ordres en 1816, et obtint au concours, la même année, le titre de docteur en théologie. De 1818 à 1821, à l'université de Landshut, il y fut nommé, en 1823, professeur adjoint. L'année suivante, il fut appelé à Munich, où il obtint le titre de conseiller ecclésiastique et devint, en 1830, recteur de l'université. En 1835, il fut nommé chanoine à Ratisbonne, et, en 1838, prévôt du chapitre d'Augsbourg. M. Allioli est membre de l'Académie des sciences de Munich.

Ce savant doit surtout sa réputation à sa traduction allemande de la *Vulgate* (Nuremberg, 1830; 6e édit., 1839-1845, 6 vol.), accompagnée de notes et approuvée par le pape. Parmi ses autres travaux, on remarque : *Antiquités bibliques* (biblische Alterthümer, Landshut, 1825, 1 vol.); *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der biblichen Altershumskunde, ibid., 1841), *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu, ibid., 1840), ouvrage fondé sur le livre des Barradius et Lamy; puis divers écrits sur des sujets de théologie et quelques sermons remarqués.

ALLONVILLE (Armand-Octave-Marie D'), général français, né le 25 janvier 1809, servit longtemps en Algérie et devint colonel au 5e hussards en 1847. Général de brigade en 1851, il exerçait un commandement à Paris lors du 2 décembre. Employé en Crimée, il commanda la cavalerie, puis un corps d'armée et fut nommé général de division le 17 mars 1855. Le 28 décembre de la même année, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur.

ALLOU (Édouard), avocat français, né le 6 mars 1820, à Limoges, fils d'un ingénieur des mines, fit ses études à Paris, au collége Bourbon, et se fit inscrire, après avoir terminé son droit, au barreau de Paris, le 4 novembre 1841. Secrétaire de la conférence des avocats pendant sa première année de stage, il fut chargé, l'année suivante, du discours de rentrée (éloge de Férey). Après des débuts brillants à la cour d'assises, il s'effraya de l'entraînement et des séductions des affaires criminelles, s'enferma pendant deux ans dans une étude d'avoué, devint secrétaire de Me Liouville, puis se livra tout entier à la pratique des affaires civiles. En 1849, il fut nommé membre de la commission de réforme du Code d'instruction criminelle. Appelé au conseil de l'ordre en 1852, il devint aussi avocat de l'administration des Douanes et de celle des Hospices. Citons parmi les principales affaires où il a figuré le grand procès Mérentié, qui dura vingt-trois jours; l'affaire Poulman; l'assassin de Nangis; le duel de Saint-Cyr; le procès Didot contre Thoisnier-Desplaces sur la propriété de la *Biographie universelle*; l'affaire Dubouchage (nullité de mariage); l'affaire Proudhon (poursuite du livre *l'Église et la Révolution*); le procès Patterson, où il a défendu le prince Napoléon; le procès Mirès, où il a plaidé pour le célèbre financier à Paris, et à Douai, pour le comte Siméon; le procès du duc de Brunswick contre Mme de Civry; le complot des quatre Italiens, où il était chargé de la défense de Grecco, etc.

ALLOURY (Jean-Louis-Antoine), journaliste français, né à Anisy (Nièvre), le 24 septembre 1805, fit ses études à Paris, au collége de Sainte-Barbe, où il eut pour professeur M. Cuvillier-Fleury, puis suivit les cours de droit et travailla pour divers avocats en renom, notamment pour M. Dupin. Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, il fut attaché par M. Bertin à la rédaction du *Journal des Débats*, et chargé du compte rendu des discussions de la Chambre. Il servit avec beaucoup de zèle la cause de la monarchie de Juillet et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition libérale. Il reçut la croix de la Légion d'honneur le 20 mai 1845. L'année suivante il se présenta, dans le département de la Nièvre, comme candidat à la Chambre des députés, obtint les voix du parti conservateur, mais échoua contre la coalition des légitimistes et des radicaux. Après la révolution de Février, il continua de soutenir les principes du constitutionnalisme modéré. Après le 2 décembre, n'ayant plus de débats parlementaires à analyser, M. Alloury s'est renfermé longtemps dans les questions religieuses ou de politique générale, puis a été chargé de rédiger régulièrement, un mois sur deux, le bulletin quotidien du journal. Il a été nommé chevalier de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare en 1862.

ALMASY (Maurice, comte DE), homme politique autrichien, est né en Hongrie, en 1808. Membre distingué du parti conservateur, il devint, en 1848, vice-président de la Chambre royale hongroise, puis fut mis à la tête du tribunal destiné à sévir contre les contrebandiers. Grâce à sa conduite modérée durant la période révolutionnaire, le gouvernement impérial le chargea de diriger les travaux de la Chambre nouvelle (1849). En 1853, il devint chef de l'administration des finances pour les impôts directs en Hongrie.

ALMASY (Paul DE), né en 1818, à Pesth, parent du précédent, fit ses études à l'université de cette ville, et se rangea de bonne heure parmi les membres de l'opposition libérale. Il fit partie, à ce titre, de la diète de Presbourg (1844); à celle de Pesth (1846), où il représenta le district de Siœngyœs, il fut appelé à la vice-présidence. Après la démission de Pazmandy et de Palfy, il dirigea quelque temps les débats du parlement révolutionnaire de Debreczin. Après la capitulation de Gœrgey à Vilagos (15 août 1848), M. de Almasy se retira à Paris et y vécut dans la retraite.

ALMOEFF (Nils-Wilhelm), acteur suédois, né le 24 mars 1799, à Stockholm, où son père était valet de chambre du roi, se livra d'abord à l'étude de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonna, en 1818, pour entrer au théâtre royal de Stockholm. Il trouva ses principaux rôles dans *Virginie* de Léopold, *Wallenstein*, *Fiesque*, *Marie Stuart* de Schiller, *la Faute* de Müllner, *Othello*, *Hernani*, etc. Il réussit très-bien dans la tragédie, le drame et la comédie de caractère. Plusieurs pièces d'une médiocre valeur lui ont dû le succès dont elles ont joui. Il se rendit à Paris, en 1829, pour y étudier la scène française.

Ses compatriotes l'ont considéré comme le Talma de la Suède. M. Almœff avait, en effet, quelques-unes des qualités de ce grand artiste. Doué d'une forte constitution, d'une belle figure, d'un accent ferme et noble, il excellait, dit-on, dans les sentiments héroïques, les scènes sublimes, mais on lui reprochait de manquer de souplesse et de négliger les nuances.

ALMODOVAR (don Ildefonso-Dias DE RIBERA, comte DE), général et homme politique espagnol, né à Valence, vers la fin du dernier siècle, fut élève de l'École d'artillerie de Ségovie. A peine entré au service, il eut à subir les persécutions

du parti rétrograde et fut jeté dans les cachots de l'inquisition. Il dut sa délivrance à la révolution de 1820, dont il embrassa la cause avec ardeur. En 1823, le rétablissement de l'absolutisme le força de chercher son salut dans l'exil. Il se réfugia en France et ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de Ferdinand VII. Il se trouva porté aux premiers rangs du parti libéral, entra aux Cortès et obtint les honneurs de la présidence. En même temps, il se fit réintégrer dans l'armée avec le grade de maréchal de camp (1834). Sous le ministère Toreño, il remplit les fonctions de capitaine général à Valence. De là, il passa au ministère de la guerre, sous la présidence de Mendizabal. Entraîné dans la défaite du parti progressiste, en 1836, il revint au pouvoir avec son ami Espartero et reçut du régent le portefeuille des affaires étrangères. Il succomba avec Espartero, en 1843, sous les efforts combinés des modérés et des progressistes dissidents, et resta dès lors étranger aux révolutions de son pays.

ALMONTE (Juan-Nepomuceno), général mexicain, de race indienne, né vers 1812, est, suivant toutes les correspondances, le fils du curé Morelos, le fameux chef de partisans, fusillé en décembre 1815. Il passa sa première jeunesse aux États-Unis, parvint, à force d'énergie, à se créer des ressources et à s'instruire, puis revint dans son pays, où Santa-Anna le choisit pour aide de camp. Il fit en cette qualité la campagne du Texas contre le général américain Samuel Houston, et fut fait prisonnier, avec Santa-Anna, à la bataille de San-Jacinto (1836). Rendu à la liberté, il occupa quelque temps le poste de secrétaire d'État, puis fut nommé ministre plénipotentiaire à Washington. Lorsque l'Union prononça l'annexion du Texas, il protesta contre cet acte et demanda ses passe-ports. En 1845, il se mit sur les rangs pour la présidence, mais il eut beaucoup moins de voix que le général Herrera, son concurrent; après l'élection, il combattit le nouveau président, tant dans son journal *El Amigo del Pueblo* qu'en dirigeant les actes de l'opposition à Mexico. Paredes, à l'élévation duquel il avait contribué, le nomma ministre de la guerre, puis bientôt ambassadeur à Paris.

Il était parti pour se rendre en France, quand il apprit à la Havane le retour de Santa-Anna au pouvoir. Il revint aussitôt près de lui, prit part à la guerre contre les Américains, et assista avec Santa-Anna aux batailles de Buena-Vista (22 février), Cerro-Gordo (18 avril) et Chérubusco (20 août 1847). A l'avénement du président Arista, le général Almonte rentra dans l'opposition libérale, et se présenta de nouveau, mais sans succès, comme candidat à la présidence. Bientôt Santa-Anna rappelé le nomma de nouveau ministre plénipotentiaire aux États-Unis, et il fut maintenu dans ces fonctions par les divers gouvernements qui se succédèrent, Alvarez, Comonfort, Zuloaga, Miramon. Il représentait le Mexique à Paris, lorsque ce dernier président fut renversé par Juarez.

Lors de l'expédition hispano-anglo-française, le général Almonte retourna au Mexique dans les premiers mois de 1862. Le président Juarez protesta contre sa présence au camp français et demanda qu'on le lui livrât; les commissaires espagnols et anglais, le général Prim et sir Charles Wyke, voulaient accéder à cette demande, mais le commissaire français s'y refusa, et les conférences ouvertes à Orizaba furent rompues. Quelques jours après (19 avril), un pronunciamento dirigé par le général Taboada, avait lieu à Cordova, puis à Grizaba et à la Vera-Cruz, et proclamait la déchéance de Juarez et son remplacement par Almonte. Investi d'un pouvoir dictatorial dans les contrées occupées par les Français, le général Almonte fit des tentatives pour organiser son gouvernement, mais il dut agir à ses risques et périls, et les troupes françaises, qui l'avaient défendu quand il était menacé sous leur protection, s'abstinrent de toute intervention qui aurait eu un caractère politique. Le général Forey, en arrivant au Mexique, prononça dans sa première proclamation la déchéance du général Almonte, ainsi que la nullité de tous ses actes, et déclara les Mexicains libres de choisir leur gouvernement (26 septembre 1862). Après la victoire définitive de l'armée française, la consulte établie par le maréchal Forey confia le pouvoir à un triumvirat composé de Mgr La Bastida, archevêque de Mexico, et des généraux Salas et Almonte. Ce dernier prit particulièrement la direction des affaires étrangères et des finances. Nommé, par le nouvel empereur Maximilien, lieutenant de l'empire, le 10 avril 1864, le général Almonte fut créé, quelques semaines plus tard, lors de l'arrivée de l'empereur au Mexique, grand maréchal de l'empire.

ALMQUIST (Charles-Jonas-Louis), littérateur suédois, né en 1793, étudia d'abord la théologie et passa ses examens à Stockholm. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les mathématiques, l'histoire, la géographie, la grammaire, etc. Mais il est connu surtout comme romancier et comme poëte. Parmi ses romans on cite *Gabriele Mimanso*, *Amorina*, *Amélie Hillner*, *les Seigneurs d'Ekolsund* (Herrarne pa Ekolsund; Stockholm, 1847, 3 vol. in-8). Son œuvre principale est un recueil de poésies intitulé : Tœrnrosens Bok (*Roses d'églantier*). M. Almquist, élevé au milieu des paysages pittoresques des Alpes scandinaves, appartient, par les idées et les images, à l'école moderne ou romantique.

ALOÏS, prince de Liechtenstein. Voy. LIECHTENSTEIN.

ALPHAND (J.-Charles-Adolphe), ingénieur et administrateur français, né à Grenoble (Isère), le 26 octobre 1817, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit, en 1837, dans les Ponts et Chaussées. Envoyé à Bordeaux en 1839, il fut chargé, pendant quinze ans, des ponts, des chemins de fer et des landes, et fut nommé, le 22 octobre 1843, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées. Au mois de novembre 1854, il fut appelé à Paris, où il reçut le titre d'ingénieur en chef des embellissements de cette ville. Il eut successivement la direction des services des promenades et plantations, de l'éclairage, des concessions sur la voie publique et des voitures publiques. Le service des promenades et plantations, le plus important de tous, comprend les bois de Boulogne et de Vincennes, qui ont été transformés en parcs, les Champs-Élysées, dessinés en jardins, tous les squares créés dans les anciens et nouveaux quartiers, toutes les promenades, les pépinières et serres de la ville de Paris, les cimetières, les boulevards, les quais et fontaines monumentales, en un mot les divers travaux qui ont le plus contribué, sous l'administration de M. Haussmann (voy. ce nom), à transformer entièrement l'aspect de l'ancien Paris.

M. Ad. Alphand qui, pendant sa résidence à Bordeaux, avait fait partie du conseil municipal de cette ville, a été élu membre du Conseil de la Gironde, par le canton de Coutras, qui l'a réélu depuis. Décoré de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1582, il a été promu officier en décembre 1862.

ALQUIÉ (Jean-Dominique), chirurgien militaire français, né à Montrejeau (Haute-Garonne), le 18 mai 1792, fut reçu docteur à Strasbourg en 1816. Il était entré au service en 1814. Il a été successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou et directeur de l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a été nommé inspecteur du corps de santé en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833, il a été promu au grade de commandeur le 10 décembre 1849. Arrivé à l'âge de la retraite, il a été nommé médecin inspecteur des eaux de Vichy (1856). M. Alquié n'a écrit que quelques Mémoires depuis sa thèse inaugurale, intitulée : *Essai sur l'hépatite* (Strasbourg, 1816).

ALQUIÉ (Alexis), médecin français, né vers 1812, est professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Montpellier et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville; il a été reçu docteur en 1838. Il représente, par d'assez nombreux ouvrages, comme par son enseignement et sa pratique, l'ancienne école médicale de Montpellier.

Nous citerons de lui : *Cours élémentaire de pathologie chirurgicale, d'après la doctrine de l'école de Montpellier*, professé à la Faculté de médecine en 1845 (Montpellier, 1845, in-8); *Précis de la doctrine médicale de l'école de Montpellier* (Ibid., 1847, in-8); *Traité élémentaire de pathologie médicale* (Ibid., 1847, in-8); *Chirurgie conservatrice, ou Moyen de restreindre l'utilité des opérations* (Ibid., 1850, in-8); *Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier* (Ibid., 1852-1858, 2 vol. in-8), etc. M. Alquié avait entrepris, en 1853, les *Annales cliniques de Montpellier*, qui n'ont pas paru l'année suivante.

ALTAROCHE (Marie-Michel), littérateur, journaliste et représentant français, est né le 18 avril 1811, à Issoire (Puy-de-Dôme), où il fit ses études. Fils d'un avocat qui le destinait au barreau, il vint à Paris après la révolution de Juillet et ne tarda pas à abandonner les cours de l'École de droit pour se jeter dans la presse républicaine. Il collabora tour à tour au *Courrier des électeurs*, à *la Révolution de 1830*, au *Diable boiteux*, à *la Tribune*, au *Populaire*, à *la Caricature*, au *National*, et donna plus tard des feuilletons au *Courrier français* et au *Siècle*. En même temps, il publiait *la Chambre et les Écoles* (1831), satire en vers et des brochures imprimées aux frais de la Société des Droits de l'homme. En 1834, il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, et succéda bientôt à M. Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille satirique; il la conserva jusqu'au 24 février 1848. A cette époque se rattache la publication de quelques ouvrages politiques : *Chansons* (1835-1836, 2 vol., plusieurs tirages); *Contes démocratiques* (1837); *la Réforme et la Révolution* (1841), études sur Alexandre VI et Louis XV; *Aventures de Victor Augerol* (1838, 2 vol.), imitation de celles de Faublas. Il a collaboré au *Dictionnaire politique*, à *Paris révolutionnaire*, à l'*Almanach populaire*, et a écrit quelques pièces, *Lestocq* (1836, avec M. Laurencin, *le Corrégidor de Pampelune* (1843), avec M. Moléri, *la Coiffure de Cassandre*, opérette, etc.

Envoyé en 1848 dans le Puy-de-Dôme, en qualité de commissaire du gouvernement, M. Altaroche s'y fit remarquer par une extrême modération et, aux élections du 28 avril, il fut nommé le premier de la liste, à la presque unanimité des suffrages. A l'Assemblée constituante, il fit partie de la gauche modérée et ne fut pas réélu en 1849.

De la vie politique, M. Altaroche passa à une direction de théâtre et déploya beaucoup d'activité dans l'administration de l'Odéon, de 1850 à 1852. Il s'associa ensuite avec M. Louis Huat, pour l'exploitation d'une nouvelle scène de genre, les Folies-Nouvelles, et se consacra enfin à l'administration de l'établissement de Cabourg-Dives.

ALTENHEIM (Gabrielle SOUMET, dame BEUVAIN D') ou DALTENHEIM, femme de lettres française, est née à Paris, le 17 mars 1814. Fille unique de l'auteur de *la Divine Épopée*, elle manifesta de bonne heure beaucoup de penchant pour la poésie. Le recueil de pièces diverses qu'elle publia en 1838 (*Nouvelles filiales*, in-12) date de son enfance, et on se plaisait alors dans le monde à lui en faire réciter des fragments. A vingt ans, elle épousa M. Beuvain d'Altenheim. Le 24 avril 1841, elle fit représenter au Théâtre-Français le *Gladiateur*, tragédie en cinq actes, écrite par elle en collaboration avec Soumet et jouée le même soir que *le Chêne du roi*, comédie historique en un acte de ce dernier. Ces deux pièces eurent le même succès d'estime et furent imprimées sous le titre d'*Une soirée au Théâtre-Français*. La tragédie de *Jane Grey*, qu'elle fit encore en collaboration avec Soumet, obtint un meilleur sort à l'Odéon (29 mars 1844), grâce à des situations heureuses, à une sensibilité vraie et à un style harmonieux. Mme d'Altenheim a encore publié : *Berthe Bertha* (1843), poëme; *Récits de l'histoire d'Angleterre*, *les Anges d'Israël* (1856); *les Deux frères, ou Dieu pardonne*, *les Marguerites de France*, *la Croix et la lyre* (1858); *les Quatre siècles littéraires* (1859). Elle avait encore en portefeuille, outre plusieurs pièces de son père et d'elle-même, une traduction en vers des *Nuits* d'Young, une étude sur la Jacquerie, etc.

ALTIERI (Louis D'), cardinal italien, né à Rome le 17 juillet 1805, fut attaché, sous le pape Léon XII, à la maison pontificale, en qualité de prélat servant. Nommé directeur des études dans les États Pontificaux, puis nonce à Vienne, après son érection au cardinalat (1840), il a présidé la Comarca de Rome et a fait partie, de 1849 à 1850, de la Commission extraordinaire qui administra le gouvernement pendant le séjour du pape Pie IX à Gaëte. Il a été promu depuis dans l'ordre des évêques et nommé évêque d'Albano. Il a reçu les titres ou les fonctions d'archi-chancelier de l'Université romaine, de camerlingue de l'Église romaine, de président de la consulte d'État pour les finances, de préfet de la congrégation de l'Index, etc.

ALTMEYER (Jean-Jacques), littérateur belge, né le 20 janvier 1804, à Luxembourg, fit avec succès ses premières études à l'Athénée de sa ville natale. Après avoir remplacé à Ypres dans la chaire de rhétorique l'abbé Delebecque, devenu évêque de Gand, il passa les examens de docteur en philosophie (1831) et de docteur en droit (1832), fut appelé, en 1836, à l'université libre créée à Bruxelles par le parti libéral et y fut d'abord chargé du cours d'histoire, auquel il joignit ensuite celui d'antiquités grecques et romaines. Professeur d'histoire commerciale à l'École centrale de commerce et d'industrie, il cumula ce cours, à l'Athénée royal, avec celui d'économie politique.

Il a publié à Bruxelles : *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* (1837, in-8); *Précis de l'histoire ancienne* (1838, in-8); *Cours de philosophie de l'histoire* (1840, in-8); *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour* (Liége, 1841, in-8); *Histoire des relations commerciales et politiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le* XVIe *siècle* (1840,

in-8); *Résumé de l'histoire moderne* (1842, in-36); *Du droit d'asile en Brabant* (1849, in-12; 2e édit., 1851); *une Succursale du Tribunal de sang* (1854, in-12), etc. M. Altmeyer a fourni en outre un grand nombre d'articles aux diverses revues belges.

ALTON-SHÉE DE LIGNÈRES (Edmond, comte D'), ancien pair de France, né le 1er juin 1810, est le fils unique de Jacques-Wulfranc, baron d'Alton, et de Françoise Shée, fille du comte Henri Shée, conseiller d'État et sénateur de l'Empire. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie de son grand-père maternel, avec autorisation de réunir les deux noms de d'Alton et de Shée. Entré à la Chambre des Pairs en 1836, il vota d'abord avec les conservateurs. En 1839, il publia sa brochure : *de la Chambre des Pairs dans le gouvernement représentatif*, œuvre d'un homme attaché à la royauté constitutionnelle. Pendant plusieurs années il resta dans les rangs du parti dynastique et appuya la politique de M. Guizot. En 1847, par une conversion inattendue, il s'associa sans réserve à l'agitation réformiste et scandalisa ses collègues par l'audace de ses professions de foi révolutionnaires. Il déclara qu'il n'était « ni catholique ni chrétienté », appela M. de Metternich : « ce vieillard aussi cruel que corrompu » ; le duc de Modène : « un Néron en raccourci » ; la reine de Portugal : « une princesse parjure », et soutint que si l'homme sur la tête duquel était tombée la couronne d'Autriche n'était pas empereur, il ne pourrait pas même être citoyen. « Ce n'est pas, s'écriait-il un jour, en tendant le cou comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur leurs oppresseurs, que doivent mourir les martyrs de la liberté! »

Après de telles paroles sa place semblait marquée aux barricades. Il y parut en effet durant les journées de Février, et s'efforça d'y entraîner les députés de la gauche. Nommé colonel de la 2e légion de la banlieue, il se rangea du côté de M. Ledru-Rollin, attaqua, dans les clubs et les banquets, le gouvernement du général Cavaignac, se prononça hautement pour la république démocratique et sociale, et prit part à toutes les manifestations révolutionnaires. Après l'élection du 10 décembre, il fit une protestation très-vive contre la suppression des clubs, fut arrêté et mis au secret. Aux élections générales du mois de mai 1849, son nom fut porté en vain sur la liste des candidats présentés par le comité démocratique socialiste, et, aux réélections partielles qui suivirent, il ne fut pas même proposé. Peu à peu, M. d'Alton-Shée se retira de la vie politique.

ALTSCHUL (Élias), médecin allemand, né à Prague, le 8 avril 1812, fit ses études à Vienne, et devint, en 1848, professeur d'homœopathie théorique et pratique à l'École de médecine de Prague. Il est le premier qui ait introduit l'enseignement de l'homœopathie dans les facultés autrichiennes.

On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de médecine oculaire* (Vienne, 1836, 2 vol.); *Traité de pharmaco-dynamique physiologique, ou Pharmacologie clinique à l'usage des médecins homœopathes* (Lehrbuch der physiologischen pharmacodynamik. Prague, 1850-1852), *la Loi de polarité thérapeutique des doses médicales, ou le Principe fondamental de la pharmaco-dynamique physiologique* (das therapeutische Polaritætsgesetz; Prague, 1852).

ALVAREZ (Juan), général mexicain, est né vers 1780, d'une famille indienne, dans l'État de Guerrero. Ce vieil Indien, qu'on appela au Mexique la *Panthère du sud*, a passé sa vie loin de Mexico, et s'est créé dans les provinces méridionales une sorte de souveraineté féodale sur des populations presque sauvages. Chef rusé et entreprenant, peu familier avec les habitudes de la civilisation, toujours entouré de ses Indiens *pintos*, il n'a jamais porté qu'un uniforme de toile avec un chapeau de paille. Lorsque Santa-Anna prit le titre de président à vie et aspira ouvertement à l'empire, Alvarez donna le signal de l'insurrection (1854), et mit en avant le programme politique connu sous le nom de *plan d'Ayutla*. D'autres chefs suivirent son exemple, et Santa-Anna, menacé de toutes parts, fut obligé de prendre la fuite (août 1855). Les principaux chefs de la révolution, le 16 septembre, par un arrangement provisoire, reconnurent l'autorité supérieure d'Alvarez, qui prit Comonfort pour son premier lieutenant.

Une assemblée réunie, le 4 octobre 1855, à Cuernavaca, lui donna la présidence. Il nomma immédiatement un ministère ainsi composé : M. Comonfort, à la guerre; M. Melchior Ocampo, aux relations extérieures; M. Guillermo Prieto, aux finances; M. Juarez, à la justice. Campé dans une bourgade gardée par des bandes d'Indiens, il créa une garde nationale et convoqua une assemblée constituante pour le 14 février 1856. Alvarez hésitait à sortir de Cuernavaca; une prédiction lui annonçait qu'il périrait à Mexico. Pourtant il se décida à se mettre en route, et, le 15 novembre 1855, il fit son entrée dans la capitale. Il osa alors porter la main sur les priviléges excessifs de l'armée et du clergé; un décret du 24 novembre abolit le *fuero* militaire et le *fuero* ecclésiastique. Ce fut le seul acte important d'Alvarez. Le 7 décembre, il déclara qu'il voulait quitter Mexico. Il ramassa des armes et des munitions, demanda 200 000 piastres et céda sa place à M. Comonfort, président *substitué* (10 décembre). Retiré depuis lors à Acapulco, il s'y maintint dans une complète indépendance.

ALVENSLEBEN (Albert D'), homme d'État prussien, né à Halberstadt, le 23 mars 1794, termina ses études à Berlin, embrassa la carrière militaire et fit, en qualité de volontaire, la campagne de France en 1815. La paix le rendit à la vie civile, et dès lors il ne s'occupa plus que d'administration. Conseiller d'État en 1823, il fut, en 1834, un des deux représentants que la Prusse envoya à la conférence des ministres allemands réunie à Vienne. Chargé en 1836 du portefeuille des finances, il y réunit, l'année suivante, celui du Commerce et des Travaux publics, et signala son passage au pouvoir par ses efforts en faveur de l'union des douanes germaniques. Il quitta le ministère en 1842, et resta l'un des conseillers de la couronne jusqu'en 1850. A cette époque, il représenta la Prusse aux conférences de Dresde, où il s'opposa constamment aux prétentions de l'Autriche, bien qu'il ne se sentît que faiblement soutenu par la cour de Berlin. M. d'Alvensleben a depuis vécu dans la retraite.

ALVIN (Louis-Joseph), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 mars 1806, professeur au collége de Liége en 1826, secrétaire de l'administration de l'instruction publique de Belgique, de 1830 à 1850, est devenu, à cette dernière date, conservateur en chef de la bibliothèque de Bruxelles. Il est, depuis 1845, membre de l'Académie de Belgique. M. Alvin a pris place parmi les rares auteurs dramatiques de son pays et a fait imprimer : *Sardanapale*, tragédie en cinq actes (Bruxelles, 1834); *le Folliculaire anonyme*, comédie en trois actes, en vers (Ibid., 1835); *Souvenir de ma vie littéraire* (1843), etc. Il a donné, en outre, un

grand nombre de pièces de poésie dans les journaux et recueils littéraires de la Belgique, des articles de critique d'art et de littérature, et a été un des principaux fondateurs du *Recueil encyclopédique belge.*

AMADOR DE LOS RIOS (D. José), né en 1818, à Baena dans la province de Cordoue, et fils d'un sculpteur distingué, fut amené à Séville et y reçut des leçons d'Alberto Lista et des encouragements du duc de Rivas. Au sortir de l'école, il fonda avec D. Juan José Bueno un journal de littérature intitulé *le Cygne.* En 1839 il publia avec son ami un petit recueil de poésies et prit part aux tentatives faites pour ressusciter l'ancienne Académie de Séville. En 1841 il épousait la sœur du littérateur bien connu D. José Villalta, dont le père attaché au patrimoine royal habitait l'Alcazar. C'est là, en 1841-42, que M. Almador de los Rios publiait une version avec commentaires de l'ouvrage de Sismondi, intitulé : *Histoire des littératures du midi de l'Europe;* qu'il écrivait, en 1844, ses livres : *Séville pittoresque*, et en 1845, sa *Tolède pittoresque*, où se trouve la description des plus célèbres monuments artistiques de ces deux villes.

Venu à Madrid, il composait en 1848 ses *Études politiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne*, publiait une magnifique édition des *OEuvres du marquis de Santellane* en 1852, et donnait, de 1852 à 1855, une édition de *l'Histoire générale des Indes, îles et terre ferme de l'Océan*, du capitaine Gonzalo Fernandez de Oviedo (4 vol. in-4°). Pendant qu'il semait dans les revues et les journaux littéraires de Madrid une foule d'articles variés, il travaillait à élever à la littérature espagnole le monument qui lui manque, c'est-à-dire l'Histoire critique de sa littérature. Le premier volume a paru en 1861, le second en 1862 et le troisième en 1863. Sept sont écrits et conduisent le lecteur jusqu'au seizième siècle. Aux travaux littéraires que nous venons d'énumérer, il faut ajouter son *Histoire de la ville et de la cour de Madrid* qu'il publie avec D. J. de Rios y Delgada, son intéressant mémoire sur le Trésor de Guarruyar, qu'il a donné sous le titre de *l'Art latino-byzantin en Espagne*, et sa collaboration à la grandiose entreprise de la description des *Monumentos arquiteitonicos* que le gouvernement publie en espagnol et en français.

Doyen de la faculté de philosophie et de littérature à l'Université centrale de Madrid, administrateur de la faculté, membre de l'Académie royale d'histoire et de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, M. Amador de los Rios a été élu député aux Cortès en 1863. *

AMARI (Michel), homme politique et orientaliste italien, est né à Palerme, le 7 juillet 1806. Il avait à peine terminé ses études et était employé au ministère d'État (1822), quand son père fut condamné à mort à la suite d'une conspiration, et le laissa à la tête d'une famille assez nombreuse, qu'il dut faire vivre de son travail. Suspect lui-même, il reçut l'ordre, en 1837, de se transférer à Naples, où il resta quatre ans. Rentré à Palerme, il y publia son *Histoire des Vêpres siciliennes* (1842), souvent réimprimée depuis et, grâce aux améliorations successives, restée l'œuvre principale de l'auteur. Elle lui valut de telles persécutions qu'il fut contraint de s'exiler. Il vint à Paris et s'y livra à l'étude de l'arabe, du grec moderne, et prépara son *Histoire des musulmans de Sicile.*

Au commencement de 1848, il fut rappelé dans son pays comme professeur de droit public. Mais à son arrivée à Palerme, on lui confia la vice-présidence du comité de la guerre. Élu représentant de cette ville à la Chambre des députés, il ne tarda pas à être appelé au ministère des finances; puis, au mois d'août, il fut envoyé en mission auprès des gouvernements de France et d'Angleterre. Il publia à Paris une brochure, *la Sicile et les Bourbons* (1849), sur l'incompatibilité des droits de son pays et des prétentions du roi de Naples. Quand les hostilités recommencèrent, il retourna à Palerme (avril 1849); mais la cause sicilienne était déjà perdue; il dut reprendre le chemin de l'exil. M. Michel Amari, retiré de nouveau à Paris, se remit à ses travaux littéraires.

En 1860, il rentrait en Sicile et prenait une part active aux affaires de ce pays. Nommé sénateur par le roi Victor-Emmanuel, au commencement de 1861, il s'associait à la politique du comte de Cavour, et devenait président de la lieutenance de Sicile, avec le portefeuille des finances. Au mois de juillet de la même année, il était nommé gouverneur de Modène. En décembre 1862, il fut appelé au ministère de l'instruction publique par M. Farini, et garda ce portefeuille dans le cabinet Minghetti (mars 1863).

Outre une série de savants articles sur la langue et l'histoire arabes dans la *Revue archéologique*, le *Journal asiatique* et autres recueils, il a publié une traduction anglaise du *Solwan d'Ibn Djafer* (Londres, 1852, 2 vol. in 8), le tome Ier de son *Histoire des musulmans de Sicile* et son *Histoire des Vêpres siciliennes* (la Guerra del vespro siciliano; 2 vol. in 8), qui compte, en Italie, six éditions, a été traduite en anglais et en allemand et transportée en français par un indigne plagiat. La traduction anglaise est de lord Ellesmere, qui a mis en tête la biographie de l'auteur. On cite encore de M. Michel Amari une traduction en vers blancs du *Marmion* de Walter Scott, 1832. Il a été élu membre correspondant de l'Institut (Inscriptions et belles-lettres) en 1857.

AMARI (Émeric), publiciste italien, né à Palerme, en 1810, s'occupa de bonne heure de droit pénal, de philosophie et d'économie politique. En 1838, il fonda dans cette ville, avec l'économiste Ferrara, le *Journal de statistique* et publia une brochure intitulée : *de la Nature et des progrès de l'industrie.* Nommé, en 1841, professeur de droit pénal à l'université de Palerme et directeur de l'hospice des aliénés, il publia, la même année, un *Essai sur la théorie du progrès.* Ses leçons eurent un grand éclat, et sa popularité le fit appeler, en 1842, à la direction du nouveau pénitencier de Palerme.

Il prit part à l'agitation réformiste de 1847 et, le 11 janvier 1848, veille de l'insurrection, il fut un de ceux qu'on arrêta et qu'on enferma dans la chambre du château fort la plus exposée au feu des insurgés. Après la reddition de la forteresse, il fit partie du comité de salut public, qui convoqua le parlement silicien et traça le programme de la révolution. Envoyé à la Chambre par une double élection, il fut l'un de ses vice-présidents et compta parmi les principaux orateurs. Il fut envoyé en mission avec le baron Pisani auprès du roi Charles-Albert, puis auprès du duc de Gênes, élu roi de Sicile par les Chambres. Les hostilités étant reprises entre les Siciliens et les troupes du roi de Naples, il s'empressa de revenir à Palerme (23 mars 1849), d'où il dut repartir aussitôt pour l'exil. Il se retira dans les États Sardes. Au mois de janvier 1861, il fut chargé de l'intérieur dans la nouvelle lieutenance de Sicile et fut, à la même époque, élu député au Parlement italien. M. Émeric Amari, membre de l'Académie de philosophie italienne fondée par Mamiani, professait en philosophie les idées les plus larges, qu'il s'efforçait

de concilier, en religion, avec le néo-catholicisme.

AMAT (Paul-Léopold), chanteur et musicien français, né à Toulouse, en 1814, vint à Paris vers 1845 et s'y fit connaître par un certain nombre de romances, mélodies et chansonnettes, dont il composait souvent la musique et les paroles. De 1850 à 1853, il tenta, sans grand succès, d'établir à Alger une maison de librairie musicale. Vers la fin de 1856, il obtint le privilége du théâtre Beaumarchais, que l'insuffisance des capitaux l'empêcha d'exploiter. Il a fait avec succès, en province, des tournées musicales.

Outre ses nombreuses romances, dont quelques-unes ont eu de la vogue, telles que *la Fleur fanée*, *Tu m'oublieras*, *la Feuille et le serment*, M. Léopold Amat a écrit pour la scène des Bouffes-Parisiens : *Elodie, ou le Forfait nocturne*, quiproquo musical en un acte (1856).

AMAT (Luigi), prélat romain. Voy. CARDINAUX.

AMAURY-DUVAL (Eugène-Emmanuel-Amaury PINEU-DUVAL dit), peintre français, né à Montrouge, 1808, et fils d'Amaury-Duval, diplomate et archéologue, mort en 1839, et neveu du littérateur Alexandre Duval. Dès 1826, il fréquenta l'atelier de M. Ingres et fit, dans l'intervalle, un voyage en Morée. Il débuta avec succès au salon de 1833 par son *Portrait*, celui de M. *Marc-Hurt-Binet*, les *Enfants de Nourrit*, dessin et quelques autres portraits qui lui firent tout d'abord, dans ce genre de peinture, une grande réputation. Il a été chargé plus tard d'importants travaux pour les églises de Paris et de la banlieue. Il a entrepris, à la fin de 1855, un voyage de huit mois en Italie.

M. Amaury-Duval a exposé, depuis 1833, entre autres sujets historiques ou portraits : *Pâtre grec découvrant un bas-relief antique*, souvenir de Morée (1834); *un Ange*, étude datée de 1840; le portrait d'*Alexandre* et d'*Amaury-Duval*, de *Barre*, le graveur, de MM. *Dumont*, *Barthe*, *Geffroy*, dans le rôle de don Juan, etc.; puis de nombreuses *Études* de différents âges, types et costumes (1835-1852). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Tragédie*, représentée sous les traits de Mlle Rachel, deux autres *Portraits*, les quatre dessins ou cartons des peintures murales de l'église Saint-Germain en Laye, intitulées : *Redemptio*, *Verbum*, *Misericordia*, *Humanitas*; aux salons de 1857 et 1859, le *Sommeil de l'enfant Jésus*, *Tête de jeune fille*, *M. Alphonse Karr*; à celui de 1861, *Portrait de Mlle Emma Fleury, de la Comédie-Française*; à celui de 1863, *Naissance de Vénus*, et à celui de 1864, *Étude d'enfant*, *Portrait de femme*.

En dehors des salons, cet artiste a exécuté à fresque la décoration de cette même église de Saint-Germain en Laye (1848-1853) et précédemment (1840) la chapelle de la Vierge, à Saint-Germain l'Auxerrois; il a peint à l'huile la chapelle de Sainte-Philomène, à Saint-Merry (1839).

M. Amaury-Duval a obtenu une 2e médaille, pour l'histoire, en 1834, une 1re médaille, pour le portrait, en 1839, et la décoration en avril 1845.

AMBERT (Joachim-Marie-Jean-Jacques-Alexandre-Jules), écrivain militaire français, ancien représentant, né à Chillas, près Cahors (Lot), le 8 février 1804, est le fils d'un général de la République. Sorti de l'École militaire en 1824, il fit neuf campagnes, en Espagne, en Belgique et en Algérie. Mais c'est surtout comme écrivain qu'il s'est fait connaître du public. Pendant de fréquents congés, il parcourut l'Europe et l'Amérique, séjourna longtemps à la Guadeloupe ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, où il écrivait dans le journal *l'Abeille*. En France, il a donné de nombreux articles d'histoire et de fantaisie au *National*, au *Courrier français*, au *Siècle*, au *Messager*, au *Spectateur militaire*, etc. Il a en outre publié à part plusieurs écrits, entre autres : *Éloge du maréchal Moncey* (1842); *Esquisses historiques et pittoresques des différents corps de l'armée* (Saumur, 1835, in-fol., 2e édit., 1837, 2 vol. in-8); *la Colonne Napoléon et le camp de Boulogne* (1839, in-8); un essai historique sur *Duplessis-Mornay* (1847, in-8); *Soldat* (1854, in-8), etc.

M. Joachim Ambert, élu, en 1848, par ses compatriotes du Lot, le 5e sur huit, représentant à l'Assemblée constituante et réélu, en 1849, à l'Assemblée législative, résigna son mandat pour rentrer dans le service actif. Il ne tarda pas à être nommé colonel (16 avril 1850), puis général de brigade (12 août 1857). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1860.

AMBROSCH (Joseph-Jules-Athanase), archéologue allemand, né à Berlin, le 18 décembre 1804, mort le 29 mars 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AMÉLIE. Voy. MARIE-AMÉLIE.

AMÉLIE (Marie-Frédérique), reine de Grèce, née le 21 décembre 1818, est fille aînée du premier lit de feu le grand-duc d'Oldenbourg, Paul-Frédéric-Auguste, mort le 27 février 1853, et d'Adélaïde, princesse d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820, et par conséquent sœur consanguine du grand-duc régnant (voy. OLDENBOURG). Mariée, le 21 novembre 1836, au roi Othon Ier (voy. ce nom), dix-sept mois après que ce prince, parvenu à sa majorité, eut pris les rênes du gouvernement, elle reçut à son arrivée en Grèce un accueil enthousiaste, où la femme n'avait pas moins de part que la souveraine. Le temps et les fautes de la cour n'effacèrent pas de sitôt de l'esprit des Grecs cette première impression, et l'on put dire que, pendant longtemps, la reine Amélie fut plus populaire à Athènes que son mari. Il est vrai qu'elle avait beaucoup plus de décision dans le caractère et, dans plusieurs occasions difficiles, notamment pendant une de ses dernières régences (mars-décembre 1856), en face de l'occupation étrangère, elle a fait preuve d'une énergie qui n'était pas exempte de passion, mais qui tendait à rallier au trône des sympathies nationales. Néanmoins, chargée une fois encore de la régence, pendant un voyage du roi Othon de Bavière (septembre 1861), elle se vit l'objet d'un attentat : un étudiant nommé Donisios tira sur elle un coup de pistolet, pendant qu'elle se promenait à cheval. Elle témoigna dans cette circonstance de beaucoup d'énergie et de sang-froid. Le 24 octobre 1862, elle avait quitté Athènes avant le roi, lorsque éclata la conspiration qui, deux jours après, aboutissait à une proclamation de déchéance (voy. OTHON). Elle rentra avec lui en Allemagne. La reine Amélie avait fondé en Grèce plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hospice pour les jeunes aveugles.

AMÉLIE (Marie-Frédérique-Auguste), duchesse de Saxe, auteur dramatique, est née le 10 août 1794. Fille de feu le duc Maximilien et de Caroline-Marie-Thérèse, née princesse de Parme, elle est la sœur du roi régnant de Saxe. Après avoir reçu l'éducation la plus soignée, elle visita en compagnie de son père ou de son oncle Antoine, l'Italie, la France et l'Espagne. Elle ne

crut point déroger en s'appliquant à des travaux littéraires; mais, par modestie ou par scrupule, elle prit d'abord le pseudonyme d'*Amélie Heiter*, et, sous ce nom, fit représenter sur le théâtre de la cour, à Dresde, deux comédies en vers : *le Jour du couronnement* (1829) et *Mesrou* (1830), pièces du genre fantastique dont l'action se passe en Orient. Encouragée par les applaudissements de la cour de Saxe, elle adressa au théâtre de la cour, à Berlin, une comédie intitulée : *Mensonge et Vérité* (1833). Vinrent ensuite *l'Oncle*, *la Fiancée du château*, *l'Hôte*, *l'Anneau de mariage*, *le Cousin Henri*, *le Beau-père*, *la Demoiselle de village*, *l'Héritier du majorat*, etc., jouées sur les théâtres d'Allemagne avec succès.

Ces différentes pièces, où l'on voudrait plus de sel comique, se distinguent par l'élévation et la délicatesse des sentiments dans la peinture des vertus bourgeoises opposées aux vices raffinés des castes aristocratiques. Le libéralisme d'Amélie Heiter gagna beaucoup d'amis et d'admirateurs à la princesse Amélie de Saxe, qui finit par trahir le secret de son pseudonyme.

Son théâtre a été publié à Dresde, au profit d'une œuvre de charité, sous le titre d'*Essais originaux pour la scène allemande* (Originalbeiträge zur deutschen Schaubühne; 1837-1842, 6 vol.; nouv. édit., 1844, 1 vol.). En France, M. Pitre-Chevalier a publié et traduit une première série de *Comédies* (Paris, 1841, in-12), et Mme Ad. Regnault et M. Laurencin ont donné, en 1840, *une Femme charmante*, imitée de *la Fiancée du château*. Outre ses œuvres dramatiques, la duchesse de Saxe a composé, dit-on, à l'exemple de son cousin le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, divers morceaux de musique sacrée et des partitions d'opéra, comme pour prouver que le culte de la musique est commun à toutes les branches de cette maison.

AMERLING (Frédéric), peintre allemand, né à Vienne, en 1803, coloria d'abord des images pour payer sa pension à l'Académie des beaux-arts. Il y exécuta quelques bons tableaux à l'huile, dont il retira quelque argent, voyagea en Angleterre, s'y lia avec le célèbre portraitiste Lawrence, puis passa en France et travailla quelque temps sous M. H. Vernet. De retour à Vienne, il a exécuté des tableaux historiques qui furent remarqués, entre autres *Didon délaissée par Énée*, et *Moïse dans le désert*, qui obtint le prix de l'Académie des beaux-arts. En 1831, il fit le voyage d'Italie et alla étudier les grands maîtres à Venise, Florence et Rome. Dans ces derniers temps, il a peint une *Judith* qui a fait sensation en Allemagne. Mais M. Amerling doit surtout sa réputation à ses portraits. L'un des plus célèbres est celui de l'empereur *François Ier*, couronne en tête et sceptre en main.

AMET (Joséphine JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 5 janvier 1802, fut élevée par sa mère, qui lui inspira le goût de la littérature, héréditaire dans la famille. Après avoir été quelque temps sœur de charité et promue, par M. de Quélen, à la dignité de chanoinesse, elle a épousé, en 1841, M. James Amet, commissionnaire de roulage. Avant et depuis son mariage, elle a écrit, sous son propre nom de famille, plusieurs ouvrages d'imagination et de morale, que divers recueils bibliographiques ont attribués par erreur à sa sœur, Mme Constance Aubert (voy. ce nom). En voici les titres : *Histoires morales et édifiantes* (1837, 2 vol. in-12); *une Vie de jeune fille* (in-8, même année); *la duchesse de Valombray* (1838, 2 vol. in-8); *les Deux sœurs*, scènes de la vie d'intérieur (1840, 2 vol. in-8); *Étienne Saulnier*, roman historique (1850, 2 vol. in-8).

AMHERST (William-Pitt, comte), homme d'État anglais, né dans le comté de Kent, en janvier 1773, mort le 13 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AMICI (Jean-Baptiste), opticien et astronome italien, né à Modène, en 1784, montra de bonne heure un grand talent pour la mécanique et surtout pour la partie instrumentale de l'astronomie. Après avoir été pendant quelques années professeur de mathématiques à Modène, il y devint, en 1831, directeur général des études; plus tard, il obtint la place de directeur à l'observatoire de Florence, qu'il a occupée jusqu'à ces derniers temps. Il y a fait des observations très-remarquables sur les étoiles doubles; il a mesuré, par exemple, à l'aide d'un nouveau micromètre, les diamètres polaires et équatorial du soleil.

M. Amici a pris en effet un des premiers rangs parmi les meilleurs observateurs de l'époque. Il dut en grande partie sa réputation aux excellents instruments qu'il a perfectionnés ou inventés lui-même. Il construisit, au commencement de ce siècle, des télescopes de dimensions considérables, et porta plus tard la fabrication de ces instruments, ainsi que celle des lunettes astronomiques, à un haut degré de perfection. Dans ses télescopes, il se servit de miroirs elliptiques, pour diminuer l'aberration sphérique. On cite surtout son *microscope achromatique*, à l'aide duquel il a observé la circulation de la sève dans les plantes, les animaux infusoires et la fructification des plantes. Les résultats de ses travaux ont été publiés dans les annales de différentes académies. Le *microscope par réflexion*, inventé par M. Amici, moins célèbre que le précédent, est aussi d'une construction originale. On lui doit encore plusieurs *chambres claires*, très-commodes pour les dessinateurs, et un *appareil de polarisation*. Il avait entrepris la construction d'un miroir concave de 5e de diamètre, pour laquelle furent mis à sa disposition les ateliers de la fonderie de canons de Pavie. Les événements l'empêchèrent de l'exécuter. — M. Amici est mort en 1863.

AMIEL (Louis-Félix), peintre français, né à Castelnaudary, le 3 mars 1802, suivit, de 1823 à 1825, l'atelier du baron Gros, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta, au salon de 1833, par l'envoi du *Vieillard et ses enfants*. Il n'a plus exposé qu'irrégulièrement jusqu'en 1843. On cite parmi ses portraits celui de *Mlle Duchemin* (1834). M. Amiel avait obtenu dès son début, une 2e médaille.

AMILHAU (Pierre-Catherine), magistrat français, ancien député, né le 3 avril 1793, à Toulouse (Haute-Garonne), fit partie, sous la Restauration, de l'opposition avancée, et se rattacha l'un des premiers en 1830 au gouvernement de Juillet. D'abord procureur du roi, puis, peu après, président de la Cour de Pau, il siégea, de 1830 à 1846, à la Chambre des députés, où l'envoyèrent les électeurs de Saint Gaudens; il fut plusieurs fois rapporteur du budget et vota avec le parti conservateur. M. Amilhau était resté président de la Cour impériale de Pau. Il a été promu, le 22 novembre 1842, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Toulouse en 1860.

AMMON (Frédéric-Guillaume-Philippe D'), théologien protestant allemand, né à Erlangen, le 7 février 1791, fils d'un célèbre théologien, étudia la théologie à Gœttingue, Iéna, et à l'université

de sa ville natale, devint ministre à Buttenheim, plus tard à Merzbach, et, en 1820, archidiacre à Erlangen. Il résida depuis cette époque dans cette dernière ville et y occupa pendant une longue série d'années la chaire de théologie.

Parmi ses ouvrages très-populaires, on cite : *Lettres de Ropolphe Ida sur les dogmes qui distinguent l'Église protestante de l'Église catholique* (Dresde, 1827); *Galerie de personnages remarquables des* XVI*e*, XVII*e et* XVIII*e siècles qui ont embrassé le catholicisme* (Erlang., 1833), etc.

AMMON (Frédéric-Auguste D'), médecin allemand, frère du précédent, né le 10 septembre 1799, à Gœttingue, y obtint en 1822 le grade de docteur. L'année suivante, il alla s'établir à Dresde. En 1829, il fut nommé professeur à l'Académie de chirurgie et de médecine et directeur de la clinique ambulante. En 1837, il fut attaché en qualité de médecin particulier, à la personne du roi de Saxe, qui lui a conféré, en 1844, le titre de conseiller intime de médecine. Décoré d'ordres allemands et étrangers, notamment de la Légion d'honneur, il fut élu membre de plusieurs académies et sociétés savantes.

M. Frédéric-Auguste d'Ammon a rédigé, pendant cinq ans, un *Journal d'ophthalmologie* (Dresde et Heidelberg, 1830-1836, 5 vol.) et pendant trois ans une *Revue mensuelle de médecine, d'ophthalmologie et de chirurgie* (Leipsick, 1838-40, 3 vol.). Il a collaboré, en outre, à la rédaction du *Journal de chirurgie et d'ophthalmologie* de Walther et a publié plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels nous citerons : *du Sommeil maladif* (Ueber den krankhaften Schlaf, Gœttingue, 1830), dissertation couronnée par l'Académie de Gœttingue; *les Devoirs de la mère et l'éducation première* (die ersten Mutterpflichten und die erste Kindespflege; Leipsick, 5e édition 1857); *De genesi et usu maculæ luteæ* (Weimar, 1830); *De physiologia tenotomiæ* (Dresde, 1837), traduit en français; *Clinique des maladies et des anomalies de l'œil humain* (Klinische Darstellungen der Brankheiten und Bildungsfehler des mensch. Auges, Berlin, 1838-41, 3 vol.); *De iritide* (Berlin, 1843), mémoire couronné par la Faculté de médecine de Paris; *Traitement du strabisme par la myotomie* (die Behandlung des Schielens durch den Muskelschnitt; Berlin, 1840); *Tableau des maladies chirurgicales natives de l'homme* (die angeborenen chirurgischen Krankheitun des Menschen in Abbildungen; Berlin, 1839-1842); *Régime pendant l'usage des eaux minérales* (Brunnendiætetick, Leipsick, 4e édit., 1842); *la Chirurgie plastique* (Berlin, 1842), avec le docteur Baumgarten, ouvrage couronné par l'Académie de Gand, etc.

AMMON (Guillaume D'), frère des précédents, né le 24 septembre 1801, à Gœttingue, est devenu conseiller à la Cour de Dresde.

AMMON (Charles-Guillaume), vétérinaire allemand, né en 1777, mort le 19 novembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AMPÈRE (Jean-Jacques-Antoine), littérateur français, membre de l'Institut, est né à Lyon, le 12 août 1800. Fils du célèbre mathématicien, il fit ses études à Paris sous les yeux de son père, qui le laissa libre de suivre son goût pour les lettres. L'indépendance naturelle de son esprit très-libéral le poussa dans le parti des novateurs. Il s'associa aux premiers efforts du romantisme et s'éprit d'une vive passion pour les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Introduit par Ballanche dans la société choisie de Mme Récamier, il reçut les conseils et les encouragements des maîtres les plus illustres. Il fut un des collaborateurs du *Globe* et de la *Revue française*, fondée par M. Guizot pour combattre le gouvernement.

Au commencement de 1830, il ouvrit, à l'Athénée de Marseille, un cours de littérature, et publia sa première leçon de l'*Histoire de la poésie* (Marseille, 1831, in-8). Mais aussitôt après la révolution de Juillet, il revint à Paris, où il suppléa successivement à la Sorbonne M. Fauriel et M. Villemain. En 1833, à la mort d'Andrieux, il obtint la chaire d'histoire de la littérature française au Collége de France. Le résumé de ses leçons a formé l'*Histoire littéraire de la France avant le* XII*e siècle* (Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8) et l'introduction de l'*Histoire de la littérature française au moyen âge* (1841, in-8). En même temps, M. Ampère publiait, dans la *Revue des deux-Mondes* et dans *le National*, un grand nombre d'articles intéressants. En 1842, il remplaça de Gérando à l'Académie des Inscriptions, et en 1847, A. Guiraud à l'Académie française. Il perdit alors deux de ses maîtres les plus chers, Ballanche et Chateaubriand, auxquels il paya un juste tribut de regrets : *Ballanche* (1848, in-16); *Rapport fait à l'Académie française de ce qui s'est passé, le 18 et 19 juillet 1848, aux funérailles de M. de Chateaubriand* (1848, in-8).

Entraîné par une infatigable curiosité aux voyages les plus lointains, M. Ampère a visité les pays scandinaves, l'Allemage, l'Italie, l'Égypte, la Nubie, l'Amérique du Nord, etc. Il a parcouru toutes les contrées en archéologue et en touriste, en philosophe et en poëte, contrôlant partout les données de la science par le témoignage de ses yeux. La *Revue des Deux-Mondes* est pleine de récits charmants où il a su donner de l'esprit et de la grâce à l'érudition. La plupart ont été réunis sous le titre de *Littérature et voyages* (1833, in-8; 1850, in-18; 1863, in-18, 3e édit.).

Il faut encore citer : *la Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature* (1848, in-12, 3e édit., 1859, in-8); *l'Histoire romaine à Rome* (1856 et 1861, 2 vol. in-8), application toute nouvelle de l'archéologie à la littérature et à la politique; *César, scènes historiques* (1859); *Heures de poésies* (1863, 2e édition).

M. Ampère est mort le 27 mars 1864. Il avait été promu, le 6 mai 1846, officier de la Légion d'honneur. Il a été publié, après sa mort, deux nouveaux volumes de son ouvrage *l'Histoire romaine à Rome* (1864, tomes III-IV, in-8). Il a eu pour successeur à l'Académie française M. Prévost-Paradol (avril 1865).

AMSBERG (Auguste-Philippe-Christian-Théodore D'), administrateur allemand, né à Rostock, le 17 juillet 1789, destiné d'abord au commerce, puis employé dans la perception des impôts de Westphalie, fit les dernières campagnes contre Napoléon. De retour dans sa patrie, il devint d'abord secrétaire de la chambre du grand-duc de Brunswick, puis conseiller; et fut choisi, grâce à ses connaissances spéciales, pour négocier un traité de douanes avec le Hanovre, puis des traités de commerce entre les différents États de l'Allemagne centrale (1828).

Le principal titre de M. d'Amsberg est d'avoir poussé, dès 1826, à la création du réseau des chemins de fer allemands. C'est lui qui exécuta les plans des lignes de Nuremberg et en général de toutes les lignes secondaires qui relient le duché de Brunswick au royaume de Hanovre. Nommé conseiller d'ambassade en 1832, il devint, en 1833, directeur du collége des finances, puis conservateur des monuments de Brunswick; mais il renonça bientôt à la première de ces deux places pour se consacrer spécialement à la pros-

périté des chemins de fer du grand-duché, dont la commission l'a choisi pour son président. Il devint en outre, en 1850, directeur de la Société des chemins de fer et des postes de Brunswick.

AMUSSAT (Jean-Zuléma), médecin français, né à Saint-Maxent (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1796, mort le 21 novembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AMYOT (Ferdinand), éditeur français, né à Paris, le 20 décembre 1818, reprit en 1854, à la mort de son père, la maison fondée par celui-ci en 1814, et qu'il dirigeait avec lui depuis 1843. Ses publications se rapportent en général à la diplomatie, à la politique, aux mémoires et aux voyages. Parmi les principales, il faut citer les *Œuvres* de l'empereur Napoléon III, celles de M. Capefigue, l'*Histoire de l'expédition de Crimée* et de *la Guerre d'Italie*, du baron de Bazancourt, etc., et, dans ces derniers temps, une collection de romans dont plusieurs ont eu une grande vogue.

ANAIS (Mlle). Voy. AUBERT (Anaïs).

ANASTASI (Auguste), paysagiste et lithographe français, né à Paris, en 1819, étudia la peinture sous MM. Delaroche et Corot, et débuta au salon de 1843. Depuis 1849, il a traité avec succès la lithographie. Il a exposé, comme paysagiste : *Démocrite et les Abdéritains*, *Chemin de Normandie*, *Roches et Bruyères*, *Dessous de bois*, *la Mare aux corneilles*, prise dans la forêt de Fontainebleau (1848); *les Bords de la Touque*, *les Derniers rayons*, *la Saison des foins*, ces deux derniers commandés par le ministère de l'intérieur (1850 et 1852); des *Chaumières normandes*, *la Seine à Chatou*, *Matin d'été* et *Soir d'hiver*, à Bougival; de nombreux *Effets de soleil* et des *Études de feuillage*, traités quelquefois à l'aquarelle (1843-1853); *la Vallée du Vellace* (Seine-Inférieure), *Vue prise à Bougival*, *les Bords de la Sprée*, près de Berlin (1855); *les Bords de la Meuse*, et plusieurs *Sites* de Hollande (1857); *Un lac en Tyrol*, *Chemin en hiver*, *Groupe de chênes* (1859), *Village de Wilemsdord* (Hollande), *Après la pluie*, *Hiver*. *Village de Lynbann* (Hollande), *Coucher du soleil aux bords de la Meuse* (Hollande). *Retour du troupeau* (1861); *Terrasse de la villa Pamphili* (*Rome*), *Aqueducs de Claude* (1864).

Comme lithographe, M. Anastasi a particulièrement concouru à la publication du journal *l'Artiste* et à celle des *Artistes contemporains*, pour lesquels il a reproduit les paysages les plus estimés de l'école moderne. Il a obtenu, comme peintre, une 2e médaille en 1848 : comme lithographe, une 3e en 1850 et une mention en 1855.

ANCEL (Daniel-Édouard-Jules), négociant et homme politique français, député au Corps législatif, né au Havre, le 16 octobre 1812, devint successivement président de la Chambre de commerce du Havre, maire de cette ville et membre du Conseil général. Nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative, M. Ancel fut envoyé au Corps législatif en 1852 par la sixième circonscription de la Seine-Inférieure, comme candidat du gouvernement, et son mandat lui fut continué, au même titre, en 1857. En 1863, quoique abandonné par l'administration, il fut réélu au second tour de scrutin par 15,928 voix sur 24,198 suffrages exprimés. M. Ancel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ANCELET (Gabriel-Auguste), architecte français, né à Paris, le 21 novembre 1829, suivit, en 1845, l'atelier de MM. Lequeux et Baltard, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix d'architecture au concours de 1851, sur ce sujet : *un Hospice dans les Alpes*. Son séjour à la villa Médicis a été signalé par le remarquable envoi d'une *Restauration de la voie Appienne*, exposée un peu avant son retour à Paris (octobre 1856). M. Ancelet avait séjourné six mois en Grèce, au commencement de cette même année. Il a été nommé (1858) architecte du château de Pau.

ANCELON (E.... A....), médecin français, est né en Lorraine, au commencement du siècle. Reçu docteur en 1828, il alla exercer la médecine à Dieuze. On a de lui quelques travaux utiles, insérés pour la plupart dans la *Gazette des Hôpitaux*, entre autres : *Mémoire sur l'état de la végétation dans les terrains salifères* (1847, in-8), où il indique les moyens d'améliorer les cultures par le chlorure de sodium : *des Causes du goître et du crétinisme endémique* (1850), d'après les observations qu'il a faites dans la Meurthe; *l'Art de conserver la santé* (1852, in-18); *Influence de l'inoculation de la vaccine sur les populations* (1854); *Philosophie matémathique et médicale de la vaccine* (1858, in-8).

ANCELOT (Marguerite-Louise-Virginie CHARDON), femme de lettres française, est née à Dijon (Côte-d'Or), le 15 mars 1792. Elle vint à Paris en 1804 et épousa, vers 1818, M. Ancelot, mort en 1854, alors employé de la marine, et que la tragédie de *Louis IX* allait bientôt faire connaître. Elle s'occupa assez tard de littérature. D'après son propre aveu, ce ne fut qu'après 1830, lorsque son mari travailla pour les scènes secondaires, « qu'elle s'amusa à arranger avec lui quelques petites pièces, ne cherchant dans cette collaboration secrète que le plaisir d'exprimer ses idées. » La publicité l'effrayait. Il serait donc difficile de savoir dans quelle proportion elle contribua au succès des jolis vaudevilles : *Un divorce*, *Deux jours*, *Reine*, *Cardinal et page* (1832). Elle collabora aussi au recueil de nouvelles : *Emprunts aux salons de Paris* (1835, in-8), publié sous le nom de M. Ancelot.

Ses véritables débuts littéraires remontent au *Mariage raisonnable* (1835), comédie qu'elle a revendiquée comme étant d'elle. Le Théâtre-Français donna successivement de cette dame plusieurs comédies en prose que Mlle Mars joua avec le plus grand succès : *Marie, ou Trois Époques* (1836), le chef-d'œuvre de l'auteur traduit dans les principales langues ; *le Château de ma nièce* (1837); *Isabelle* (1838).

Ensuite elle donna au Gymnase, au Vaudeville et aux Variétés plusieurs pièces favorablement accueillies : *Juana* (1838); *Clémence* (1839) ; *les Honneurs et les Mœurs*, *Marguerite* (1840) ; *le Père Marcel* (1841) ; *l'Hôtel de Rambouillet* et *les deux Impératrices* (1842); *Hermance*, *une Femme à la mode*, *Loïsa* et *Mme Roland* (1843), etc. Après s'être quelque temps éloignée du théâtre, elle a fait représenter à la Gaîté *les Femmes de Paris* (1848), drame qui n'a pas réussi. Les pièces de Mme Ancelot réunissaient les mérites et les défauts que l'on rencontre d'ordinaire dans les ouvrages des auteurs de son sexe, c'est-à-dire beaucoup de finesse et de grâce, des détails bien observés, un style assez élégant, mais des situations défectueuses et une fable languissante. Son *Théâtre complet*, comprenant 20 pièces, a été publié en 1848 (4 vol. in-8).

Mme Ancelot a écrit aussi des romans dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés et

traduits à l'étranger : *Gabrielle* (1839, plusieurs éditions, in-8, in-18 et in-4); *Émerance* (1841); *Médérine* (1843), etc. Deux des mieux accueillis, *Renée de Varville* et *la Nièce du banquier*, sont de 1853. Plus récemment, elle a fait paraître : *une Famille parisienne* (1856, plusieurs édit.), inséré d'abord dans le *Journal pour tous; les Salons de Paris, foyers éteints* (1857, in-18), étude rétrospective sur la société moderne; *Une route sans issue* (1857, 2 vol. in-8); *Un nœud de ruban* (1858); *la Fille d'une joueuse* (1858, in-12, et 1859, in-18); *le Baron de Fresmoutiers* (1861, 2 vol. in-8); *Antonia Vernon ou les jeunes filles pauvres* (1863, in-18).

Mme Ancelot a aussi cultivé la peinture; on a remarqué d'elle un joli tableau de chevalet exposé au salon de 1828 sous ce titre : *Une lecture de M. Ancelot.*

ANCKARSWÆRD (Charles-Henri, comte D'), homme politique suédois, né à Svéaborg, en 1782, et fils aîné d'un général, entra au service en 1808, comme aide de camp du comte d'Armfelt dans la guerre de Norvége. En 1809, il prit part à la révolution qui détrôna Gustave IV. Promu au grade de colonel, il fut, en 1813, attaché à l'état-major de Bernadotte, prince royal de Suède. Ayant protesté contre l'appui donné par la Suède aux ennemis de la France, il dut quitter l'armée et se retirer dans ses terres.

En 1817, M. Anckarswærd entra à la Diète, où il devint le chef et l'orateur de l'opposition. Découragé par les défaillances du parti libéral, il donna sa démission, en déclarant que désormais toute résistance aux volontés du pouvoir était inutile (1829). On lui reprocha très-vivement cette sorte de désertion : il dut publier son apologie, sous le titre de : *Principes politiques* (1833), et fit paraître le plan d'une nouvelle organisation de la Diète, qu'il reproduisit, en 1839, dans le comité de constitution dont il était président. Le système qu'il proposait fut repoussé comme trop aristocratique; il l'abandonna lui-même pour se rallier au projet présenté par les démocrates et renouvela ses efforts pour restreindre l'exercice de la prérogative royale. Sa parole conserva toujours une grande autorité dans la Diète, et surtout dans l'ordre des paysans, jusqu'à ce que les fatigues et l'âge l'éloignèrent de la vie politique.

ANDELARRE (Jules de JAQUOT, marquis D') ancien magistrat et homme politique français, né à Dijon (Côte-d'or), le 25 octobre 1803, fut, sous la Restauration, substitut du procureur du roi dans sa ville natale et donna sa démission en 1830. Maire d'Andelarre (Haute-Saône) depuis 1831, membre du conseil général de la Haute-Saône depuis 1837 pour le canton de Vesoul, il s'occupa activement des intérêts de ce département. Élu, en 1852, comme candidat officiel, député au Corps législatif, pour la circonscription de Vesoul, il fut réélu en 1857, malgré l'opposition de l'administration, et son mandat lui fut maintenu, en 1863, par 17,640 voix, sur 26,773 votants. M. d'Andelarre a été décoré de la Légion d'honneur en 1842.

On a de lui quelques brochures : *Études sur la question du travail, dans ses rapports avec la législation* (1851); *du Vingtième des produits forestiers, lettre à M. le directeur général des forêts* (1853); *Forme et réforme du budget de l'État* (1859), etc.

ANDERS (Gottfried-Engelbert), littérateur français, est né en 1795, aux environs de Coblentz. Sous la Restauration, il vint à Paris et s'occupa de recherches philologiques sur l'histoire littéraire de la musique. Au mois de mars 1833, il entra à la Bibliothèque royale comme employé au département de la musique.

On a de lui d'intéressants travaux d'érudition musicale, notamment deux biographies : *Nicolo Paganini, sa vie, sa personne et quelques mots sur son secret* (1831), et *Détails biographiques sur Beethoven* (1839). En outre, il a inséré de nombreux articles dans la *Gazette musicale* de Leipsick, la *Cæcilia*, la *Revue musicale* de Paris, etc. Depuis longues années, il prépare, dit-on, deux ouvrages considérables : une *Littérature générale de la musique* et un *Dictionnaire de musique*, conçu d'après les plans de Walther et renfermant la technologie et la biographie.

ANDERSEN (Hans-Christian), célèbre poëte et romancier danois, est né le 2 avril 1805 à Odensee, dans l'île de Fionie. Ses ancêtres avaient été riches, mais leur fortune s'était trouvée dissipée peu à peu et son père avait été réduit à prendre l'humble état de cordonnier. Son travail suffisait au moins à faire vivre sa famille. Il mourut dans la force de l'âge, et Andersen resta à la charge de sa mère. Possédé tout enfant du démon de la poésie, il faisait des vers à douze ans et jouissait déjà d'une petite réputation dans sa ville natale. En revanche, il avait une aversion profonde pour tous les travaux manuels qui auraient pu lui donner du pain. Placé dans une fabrique, puis mis en apprentissage chez un tailleur, il ne réussit nulle part, si bien qu'après sa confirmation, sa mère, à l'instigation d'une diseuse de bonne aventure, se décida enfin à le laisser partir pour Copenhague.

M. Andersen rêvait alors d'entrer au théâtre royal; on l'éconduisit « parce qu'il était trop maigre. » Grâce à sa jolie voix, il trouva, parmi les musiciens, quelques protecteurs qui lui donnèrent des leçons et fondèrent quelque temps sur lui de grandes espérances; mais une maladie subite lui enleva sa voix et ses protecteurs. La poésie vint alors à son secours. Il publia plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles *l'Enfant mourant* eut un grand succès. Les poëtes en renom, Œhlenschlæger et Ingemann, le conseiller Collin, parlèrent au roi en sa faveur et obtinrent pour lui une bourse dans une des meilleures écoles de Copenhague. Andersen commença ses études à vingt-trois ans, en 1828.

Bientôt il fit paraître, sous forme de récit humoristique, une satire littéraire : *Voyage à pied à Amak*, qui eut trois éditions. En 1830, il donna son premier recueil de *Poésies*, qui excita un véritable enthousiasme. Un autre volume qu'il publia dès l'année suivante, *Fantaisies et esquisses*, révéla en lui un des plus grands poëtes du Nord. Dans un voyage en Allemagne, il connut Tieck et Chamisso, qui se chargèrent de révéler ses œuvres à leurs compatriotes. De retour dans sa patrie, il publia des *Esquisses de voyage* (Skyggebilleder af en Reise til Harzen), qui furent goûtées du roi. Le poëte obtint un subside pour visiter la France, la Suisse, l'Italie et une seconde fois l'Allemagne. Le spectacle de ces différentes contrées fournit à son imagination des tableaux nombreux et variés. Il prit surtout à l'Italie le sujet du meilleur de ses romans, *l'Improvisateur*, suite de scènes vraies et intéressantes qu'il a su revêtir des couleurs du Midi (1834). Cet ouvrage a été traduit en français par Mme C. Lebrun (1837, 2 vol. in-8). Six ans plus tard, fuyant des inimitiés personnelles et des jalousies littéraires qu'il eut le tort de prendre trop à cœur, il retourna en Italie et de là passa dans l'Orient, le pays de ses rêves. Il l'a décrit sous les couleurs les plus brillantes dans son *Bazar du*

poëte (1842). De nouvelles critiques l'aigrirent encore davantage contre ses compatriotes et dès lors il passa presque toute sa vie à voyager. Il vint à Paris en 1843 ; l'année suivante, il reparut en Allemagne, où il reçut de véritables ovations. Il passa l'hiver de 1845-1846 à Berlin et à Weimar et prépara en même temps à Leipsick une édition générale de ses œuvres. Au printemps, il alla, par Vienne et Trieste, à Rome et à Naples, où il commença sa briographie, *le Récit de ma vie*, terminée plus tard aux bains de Vernet, dans les Pyrénées. En 1847, il visita l'Angleterre et la Suède.

Dans les intervalles de ses courses, il avait publié de nouveaux ouvrages, deux romans pleins d'originalité jusque dans leurs titres : *O-T*, c'est-à-dire la maison de réclusion d'Odensée (1835) et *Rien qu'un violoniste* (Kun en Spillemand, 1837, 2ᵉ édit., 1853); un drame qui réussit, *le Muldtre;* un autre qui n'eut point de succès, *Raphaella* (1840). La même année, parut encore son *Album sans dessins*, suite de tableaux de fantaisie où il a pu déployer à l'aise les richesses de son imagination. Après une comédie sentimentale, *la Fleur du bonheur* (1842), il donna ses *Contes* (3 volumes, publiés d'abord séparément), où son talent se révèle dans toute sa force et son originalité. La plupart ont été traduits en allemand, en français et dans plusieurs autres langues. Un choix des plus jolis a paru, sous le titre de *Contes choisis*, dans la *Bibliothèque rose illustrée* (1855, in-16); d'autres ont été publiés sous les titres de *Nouveaux contes* (1861, in-18) et de *Fantaisies danoises* (1861, in-18).

On a encore de M. Andersen un drame symbolique, *Ahasvérus*, et un roman emprunté aux mœurs nationales, *les Deux baronnes*, qui ont paru dans l'édition générale de ses *Œuvres* (Leipsick, 1847-1848, 35 vol.).

On s'est plu à retrouver, dans M. Andersen, avec un esprit qui rappelle un peu Voltaire par l'ironie fine et déguisée, le sentiment et la rêverie des peuples du Nord, et une richesse d'imagination vraiment orientale; ce mélange de qualités diverses a contribué à faire de lui un des poëtes les plus originaux du XIXᵉ siècle.

ANDERSON (Robert), général américain au service de l'Union, est sorti de l'école militaire de West-Point en 1825. Il fit la guerre de Black-hawk, en qualité de lieutenant dans la compagnie commandée par le capitaine Lincoln, plus tard, président. Il se signala par sa brillante conduite dans la guerre du Mexique. Lorsque la Caroline du Sud se sépara de l'Union, le major Anderson commandait à Charleston la petite garnison fédérale, forte de soixante-seize hommes. Bien qu'aucune hostilité directe n'eût encore eu lieu, il ne se dissimula pas la gravité de la situation, et se prépara à la défense. Ne pouvant protéger avec si peu de soldats les forts Moultrie et Sumter, il évacua le premier et se réfugia dans le second, qui est vraiment la clef du port de Charleston. Le 11 avril 1861, le général Beauregard le somma de capituler : Anderson refusa et le lendemain matin, à quatre heures et demie, toutes les batteries de la ville tirèrent sur le fort : la guerre était déclarée. Après avoir riposté de son mieux pendant quarante heures à cette canonnade qui n'endommagea que les murs, le major se rendit à des conditions honorables, et le 14 avril, il s'embarqua avec sa petite troupe sur le vapeur le *Baltic*, qui le ramena à New-York. Sa conduite fut approuvée par le Congrès, et il reçut le commandement de la brigade du Kentucky. Le 18 septembre, la législature de cet État l'appela à prendre la direction du département de Cumberland, pour en chasser les sécessionistes, et le surlendemain cette mesure fut maintenue, malgré l'opposition du gouverneur Magoffin. Depuis cette époque, le général Anderson continua de défendre le drapeau fédéral. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages militaires d'une grande valeur.

ANDERSON (Arthur), capitaliste anglais, né en 1792, dans une des îles Shetland, employa de bonne heure son activité à améliorer les pêcheries, qui forment le plus grand rapport de cet archipel, ainsi que les communications postales avec l'Écosse. Il avait acquis dans le commerce une fortune considérable, lorsqu'il fut mis à la tête de la *Peninsularand oriental steam navigation Company*, une des plus riches Sociétés maritimes du monde. De 1847 à 1852, il a représenté les Orcades au Parlement et s'est associé aux votes du parti libéral. Durant l'agitation réformiste de Manchester, M. Anderson a soutenu activement les efforts de la ligue (voy. COBDEN) et a écrit plusieurs brochures ou articles de journaux contre le système des tarifs de protection.

ANDERSON (Henry), mathématicien et astronome américain, fut nommé professeur de sciences mathématiques et astronomiques à Columbia-collége (New-York) en 1825 et donna sa démission en 1843. Depuis cette époque, il a voyagé en Europe et a été attaché, comme géologue, à l'expédition chargée, sous le commandement du lieutenant Lynch, d'explorer la mer Morte et le Jourdain. Son remarquable travail a été publié aux frais du gouvernement des États-Unis, en avril et mai 1848, sous ce titre : *Reconnaissance géologique de la partie de la terre sainte qui embrasse la contrée du Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et de la mer Morte* (Geological reconnoissance of part of the holy Land, etc.; New-York, in-8). M. Anderson a aussi publié plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels il faut distinguer celui *sur le Mouvement des solides sur les surfaces*, publié, en 1830, dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine.

ANDERSON (William), théologien écossais, né en 1800, à Kilsyth (comté de Stirling), et fils d'un ministre de l'Église presbytérienne, fit de bonnes études à l'université de Glasgow, y exerça, dès 1822, les fonctions sacerdotales et fut attaché à l'église de John-Street, qu'il n'a plus quittée. Il s'est fait, en Écosse, en chaire et à la tribune des meetings, l'avocat des opinions libérales. Ses ouvrages religieux, dont on remarque le style vif, coloré, le savoir, et aussi l'intolérance contre tout ce qui n'est pas orthodoxe, c'est-à-dire presbytérien, sont des traités sur *la Messe*, *la Pénitence*, *le Génie de la papauté*, *la Régénération humaine*, etc. M. Anderson a écrit aussi des *Sermons* qui lui ont fait à Glasgow le renom d'un prédicateur populaire.

ANDIGNÉ DE LA CHASSE (Charles-François, marquis D'), ancien député français, né à Paris, le 6 janvier 1791, servit sous la Restauration. Membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des députés par les électeurs de Montfort et vota avec la droite contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 78 000 suffrages, le dixième sur la liste des quatorze élus du département d'Ille-et-Vilaine. Membre du comité d'administration, il vota ordinairement avec la droite, sanctionna néanmoins l'ensemble de la Constitution et se prononça, avec la gauche,

pour la suppression complète de l'impôt du sel. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il ne se sépara plus de la droite. Depuis 1851, adversaire de la politique de l'Élysée, il soutint la proposition des questeurs (voy. BAZE), et le 2 décembre, protesta contre la dissolution de l'Assemblée. Après le rétablissement de l'Empire, il vécut en dehors de la politique. M. d'Andigné de La Chasse a été décoré de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815.

ANDLAW (Henri-Bernard D'), homme politique allemand, né en 1802, d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, entra, en 1821, dans les troupes du grand-duché de Bade, prit son congé en 1825 et fut nommé conseiller à Fribourg. En 1833, il fut envoyé à la première Chambre badoise, où il n'a cessé dès lors de défendre les droits de la noblesse et du clergé. Ultramontain déclaré, partisan du système féodal et ami de l'Autriche, il s'est montré pendant vingt ans, soit dans des brochures, soit dans des discours très-élégants, l'adversaire infatigable de toutes les mesures libérales prises par le gouvernement de Bade. Dans l'ordre d'idées où il s'est placé, il s'est distingué surtout par la vigueur de l'argumentation. Parmi ses brochures, nous citerons la plus importante : *l'Insurrection et l'anarchie de Bade, comme suite naturelle de la constitution* (der Aufruhr und Umsturz in Baden; Fribourg, 1850).

ANDOUILLÉ (Edmond), administrateur français, né à Mézières, en 1804, fit son droit à Paris, puis entra dans les finances, passa successivement par les diverses classes de l'inspection générale et devint chef du personnel et directeur du mouvement général des fonds au ministère des finances. Au commencement de 1858, il a remplacé M. Gautier comme premier sous-gouverneur de la Banque de France. M. Andouillé, dont le nom fait autorité en matière de finance, a été fait chevalier de la Légion d'honneur en avril 1845, et promu, le 29 décembre 1855, au grade de commandeur.

ANDRÆ (Charles-Christophe-George), homme politique danois, né le 14 octobre 1812, à Hjertebjerg (île de Moen), se destina à la carrière militaire que suivait son père, devint, en 1828, second lieutenant au corps du génie et fut nommé lieutenant colonel en 1851. Il fit, aux frais de l'État, un voyage scientifique à l'étranger, séjourna une année en France et fut plus tard chargé d'enseigner la topographie et la géodésie (1842), l'analyse mathématique et la mécanique (1843), à l'École militaire. L'Académie des sciences de Copenhague l'admit au nombre de ses membres en 1853. Député par le roi à l'Assemblée constituante (1848-49), il prit une part active aux discussions et rédigea l'article 15 de la Constitution. Il fit de nouveau partie de l'Assemblée nationale en 1850-51, comme membre de la première Chambre (Folkething), et, en 1853, comme membre de la seconde Chambre (Landsthing). S'étant prononcé contre le ministère Oersted, il fut destitué de toutes ses fonctions le 15 avril 1854. Mais après la chute de ce ministère, M. Andræ reçut le portefeuille des finances (12 décembre 1854) et, le 18 octobre 1856, il succéda à M. Bang (voy. ce nom) comme président du conseil des ministres. Dans le cabinet reconstitué ensuite par M. Hall, le 13 mai 1857, il ne conserva que son portefeuille des finances qu'il a quitté depuis.

ANDRAL (Gabriel), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Paris, le 6 novembre 1797. Fils d'un médecin distingué, il suivit la même carrière, fut reçu docteur en 1821, se présenta, au premier concours d'agrégation, en 1823, et fut nommé. Quelque temps après, il devint le gendre de Royer-Collard, dont l'influence et la popularité étaient alors à leur plus haut point. Appelé, en 1828, à la chaire d'hygiène, il fut promu, en 1830, à celle de pathologie interne.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1824, il fut désigné, en 1839, par ses collègues pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, la première de l'école, dans laquelle il a montré toute l'étendue de ses connaissances médicales. Cependant, en s'occupant trop exclusivement de l'étude de l'anatomie pathologique de l'homme mort, le besoin systématique de faire concorder les résultats de l'autopsie avec les phénomènes morbides observés au lit du malade, le jeta dans des erreurs qu'il finit par reconnaître lui-même, et il se laissa aller, par découragement, jusqu'à douter de la médecine, au lieu de se borner à confesser le danger des systèmes, en médecine comme dans toutes sciences. M. Andral, élu membre de l'Académie des sciences en 1843, en remplacement de Double, a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1858.

C'est par l'anatomie pathologique qu'il avait commencé ses recherches, et il présenta d'abord à l'Académie plusieurs mémoires, celui entre autres *sur l'Anatomie pathologique du tube digestif*, qui fut fort apprécié. Il publia ensuite un *Précis élémentaire* de cette science (1829, 3 vol. in-8), qui eut un grand succès. La même année parut la refonte générale de sa *Clinique médicale* (1823-1826, 1829-1830, 5 vol. in-8, 1840, 4ᵉ édit.). Cet ouvrage, composé de traités distincts, publiés d'abord séparément, traite principalement des maladies de poitrine, de l'abdomen et de l'encéphale.

Il faut citer encore, parmi les ouvrages de M. Andral : *Traité de l'auscultation médiate et du cœur* (1836, 2 vol. in-8), ouvrage de Laennec considérablement augmenté par l'éditeur; *Cours de pathologie interne* (1836-1837, 3 vol. in-8, 2ᵉ édit., 1848), recueilli par M. Amédée Latour; un rapport à l'Académie *sur le Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837) et ses *Recherches sur les modifications de proportion de quelques principes du sang*, faites en commun avec MM. Gavarret et Delafond, et destinées à élucider la question des maladies des liquides; *Essai d'hématologie pathologique* (1843), in-8, etc.

Son fils, M. Ch.-Guil.-Paul ANDRAL, né le 13 juin 1828, attaché au ministère de l'instruction publique sous M. de Falloux, et avocat à la Cour de Paris depuis 1851, a plaidé avec distinction dans quelques affaires politiques.

ANDRÉ (Antoine-Joseph-Maurice, marquis D'), général français, sénateur, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 janvier 1789, était fils d'un député de la noblesse provençale aux états généraux. Emmené par ses parents en émigration, il fut élevé à l'École militaire de Vienne, et ne quitta qu'en 1809 le service de l'Autriche. Dans l'armée française, il fit les campagnes d'Espagne, de Russie et d'Allemagne, passa chef d'escadron (1814) dans la gendarmerie parisienne et se rallia un des premiers à Louis XVIII, qu'il accompagna à Gand. Lors de la guerre d'Espagne (1823), M. d'André fut nommé grand prévôt de l'armée d'expédition et jouit d'une certaine influence auprès du duc d'Angoulême; on croit qu'il ne fut

pas étranger à la rédaction du décret d'Andujar, qui tendait à faire prévaloir les principes constitutionnels. Il commandait la gendarmerie des chasses aux journées de Juillet 1830; il défendit contre le peuple les Tuileries et Rambouillet et, à la tête de ce corps d'élite, escorta Charles X jusqu'à Cherbourg. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le roi déchu le promut maréchal de camp le 11 août, grade qui lui fut confirmé.

Après plusieurs années de retraite dans les Ardennes, M. d'André obtint une inspection de gendarmerie (1837), puis le brevet de lieutenant général et le commandement de la 5e division militaire, dont le siége était à Strasbourg (1844). Admis d'office à la retraite après la révolution de Février, il rentra en activité (1851) et fut mis à la tête de la 3e division militaire (Lille) jusqu'à la fin de 1852, époque à laquelle il fut créé sénateur (2 décembre). Il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 22 avril 1847. — Il est mort le 8 janvier 1860.

ANDRÉ (Marius), ancien représentant du peuple français, né à Toulon (Var), le 23 décembre 1808, était simple ouvrier du port, lorsque la révolution de Février éclata. Envoyé par le parti démocratique à l'Assemblée constituante, le troisième des neuf, il fit partie du comité de la marine. Il suivit presque toujours la majorité et se rapprocha plus souvent de la droite que de l'extrême gauche. L'acte le plus important de sa vie politique, ce fut son apparition à la tribune, le 2 novembre 1848. Dans un discours, dont l'arrangement et la forme trahissaient le secours de quelque collègue plus expérimenté, il repoussa le droit au travail. « Ce n'est pas un patron qui vous parle, dit-il, c'est un ouvrier qui a passé sa vie à travailler, et qui vient vous assurer que le travail manque rarement à ceux qui le cherchent sérieusement. Quand cela arrive, c'est un devoir pour l'État d'intervenir, et son intérêt doit être garant qu'il n'y manquera point. Je voterai pour qu'on ne puisse pas exiger de la République le travail comme un droit. » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements. Après l'élection du 10 décembre, M. Marius André se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (Jean-François-Gustave), homme politique français, député au Corps législatif, né le 17 octobre 1805, exerça longtemps les fonctions de notaire à Aigre (Charente), devint membre du Conseil général pour ce canton, puis fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1852, la troisième circonscription de la Charente l'envoya au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et lui continua son mandat en 1857. En 1863, il fut réélu par 23 642 suffrages sur 23 970 votants. M. André a été promu officier de la Légion d'honneur.

ANDRÉ (l'abbé Michel), prêtre et écrivain français, né à Avallon (Yonne), le 29 avril 1803, fit ses études dans sa ville natale, et fut ordonné prêtre à Sens en mai 1829. Il fut nommé vicaire général de Quimper, mais il résida à Paris et se fit connaître par ses publications de droit ecclésiastique.

On a de lui: *Cours alphabétique et méthodique de droit canon, mis en rapport avec le droit civil ecclésiastique ancien et moderne* (1844-45, 2 vol. 3e édit. in-8, 1859); *Cours alphabétique théorique et pratique de la législation civile ecclésiastique contenant tout ce qui concerne les fabriques, etc.* (1847-1850, 3 vol.), et la continuation de l'*Histoire des conciles* en 6 volumes in-8.

ANDRÉ (l'abbé Jean-François), prêtre et littérateur français, né à Menerbes, vers 1810, et curé de Vaucluse, a écrit des ouvrages religieux et littéraires; parmi les premiers, nous citerons: *le Cœur du Christ et le cœur de l'homme* (1839); *Mes souvenirs d'une année, ou promenades dans Rome*, 2e édit. (1839); *Vie des saints de l'Église d'Avignon* (1836); *Affaire Rosette Tamisier* (1851); *Histoire de saint Roch* (1854), etc.

On lui doit ensuite divers travaux historiques, la plupart relatifs au Comtat-Venaissin : *Histoire de la révolution avignonnaise* (1844-1845, 2 vol. in-8); *Histoire du gouvernement des recteurs pontificaux dans le Comtat* (1847); *Histoire politique de la monarchie pontificale au XIVe siècle, ou la Papauté à Avignon* (1845, in-8); *Histoire de sainte Isabelle de France* (1855); *Précis de l'histoire de la maison de Rustichelli-Valori* (1855, in-8), etc. L'abbé André a été nommé correspondant du ministère pour les travaux historiques.

ANDRÉ (Jules), peintre français, né à Paris, en 1804, fut élève du paysagiste André Jolivard et de M. Watelet, dont il suivit les ateliers jusqu'en 1827. Il parcourut ensuite les sites pittoresques du midi de la France et débuta au salon de 1831. Il visita depuis la Belgique et les bords du Rhin et fut attaché, pendant ces dix dernières années (1845-1856), à la manufacture impériale de Sèvres. Les travaux qu'il y exécuta et qui figurèrent aux Expositions industrielles de 1849 et 1855, sous le nom de cet établissement, n'interrompirent pas ses envois aux salons de peinture. Il a exécuté et exposé surtout : une *Entrée de forêt*, *les Bords de l'Ource dans la Côte-d'Or* (1835), *les Rivages du Houyon, près de Liége*, *un Chemin des Landes*, *le Gué de Sénac*, *Vue du bas Meudon*, *l'Abreuvoir de l'Ile-Adam*, *le Bois de Sèvres*, *l'Étang de Vicray*, etc. (1837-1852); *le Pont de Tauron sur le Torrion*, acquis par l'État, *un Bois près de Saint-Hilaire le Château*, deux *Sites* de la Creuse, *Vue prise aux environs de Tarbes*, *les Bords de la Vienne* (1855); *une Mare*, *le Village de France*, *les Bords de la Charente*, *les Environs de Dax*, *Marais près de Bordeaux* (1857-1859): *Marais d'Ambarès* (Gironde), *Vue prise aux environs de Tartas* (Landes), *Forêt de Compiègne*, *la Dordogne près de Saint-André de Cubzac* (Gironde), *Vue prise près de Puyzeau* (Charente), *un Chemin près de Cambes* (Gironde) [1861]; *Entrée de bois à Carignan* (Gironde), *les Wiazelstein* (Vosges), *Vue prise dans la vallée de Streture* (Vosges) [1863], ce dernier tableau appartient au ministère d'État; *Fontaine des chênes* (Gironde), *Marais près de Saint-Yrieix* (Haute-Vienne) [1864]; plusieurs panneaux décoratifs exécutés dans le pavillon Mollien du nouveau Louvre, et dans l'hôtel d'Albe (1858), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1835 et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1853.

ANDRÉ (Louis-Jules), architecte français, né à Paris, en 1819, entra à seize ans dans l'atelier d'Huyot, fut ensuite élève de M. H. Lebas, remporta, en 1843, un second prix et, en 1847, le grand prix de Rome sur ce sujet de concours : *une Chambre des députés*. Pendant son passage en Grèce, à la fin de 1851, il fit une remarquable *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, vue l'année suivante à l'École des beaux-arts et plus tard envoyée par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France au commencement de 1852, il a été nommé sous-inspecteur et presque aussitôt inspecteur des travaux du Muséum, sous M. Rohault de Fleury, un an après, inspecteur à la Bibliothèque impériale.

sous M. Henri Labrouste, et dans ces derniers temps (1855) architecte diocésain, chargé du département de la Corse.

ANDRÉ (Émile), sylviculteur allemand, né à Schnepfental, le 1er mars 1790, d'une famille d'agronomes distingués, est fils de Christian-Charles André, auteur de diverses publications utiles. Il fit de grands progrès dans les sciences naturelles, ayant pour compagnon d'étude et pour émule son frère puîné Rodolphe, né en 1792. Le prince de Salm nomma l'aîné des deux frères conservateur de ses forêts (1807) et plus tard, il confia à Rodolphe l'administration d'un vaste domaine.

Durant les guerres de l'Autriche contre la France, Émile André servit avec distinction. A la paix, il fut nommé inspecteur général des biens considérables que la maison d'Auersperg possède en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Istrie. En 1825, il perdit son frère Rodolphe et; renonçant alors à l'emploi qu'il occupait, il se rendit à Prague, acheta une terre dans les environs de cette ville et se livra exclusivement à ses études favorites. Déjà, en 1823, il avait publié un *Essai d'organisation forestière selon les besoins de l'époque*. Pendant son séjour à Prague, il composa deux ouvrages du même genre : *Moyens les plus propres pour retirer des forêts le plus de profit possible* (1826, in-8); *Méthode de culture forestière la plus simple, garantissant le revenu le plus élevé et le plus durable* (1832, in-8). En même temps, il continuait les travaux entrepris par son frère pour l'amélioration des races ovines. En 1838, le prince d'Odescalchi le tira de sa retraite et lui confia l'administration d'une immense propriété.

ANDREA (Jérôme D'), cardinal italien, de l'ordre des prêtres, né à Naples, le 12 avril 1812, et fils d'un ministre du roi de Naples, fut élevé en France, à la Flèche. Sa fortune dans les ordres fut brillante et assez rapide : archevêque de Mytilène *in partibus*, abbé commendataire de Subinco, préfet de la congrégation de l'Index, il exerça avec la plus grande énergie les fonctions de commissaire extraordinaire à la suite de la révolution de 1849, et fut promu au cardinalat le 15 mars 1852. L'année suivante, dans la dispute à l'occasion des classiques païens, il prit parti pour M. Veuillot et le journal l'*Univers*. Jouissant d'une certaine réputation de libéralisme, malgré les souvenirs de 1849, il paraît avoir eu, pendant quelques années, une assez grande influence dans le sacré collége; mais, en 1861, ayant refusé de condamner le livre de Mgr Liverani, il dut renoncer à la vie publique. *

ANDRIES (l'abbé Joseph-Olivier), ecclésiastique belge, né à Ruddervoorde (Flandre occidentale), en 1796, était curé de Middelbourg quand éclata la révolution de 1830. Envoyé au congrès national par le district d'Eccloo, il vota pour l'exclusion de la maison de Nassau, pour la régence de M. Félix de Mérode, pour le duc de Leuchtenberg, enfin pour le roi Léopold. Comme les abbés de Haerne et de Foere, il se prononça contre le sénat et pour un corps législatif unique. En 1835, il fut élu représentant par le district de Gand, qui le nomma de nouveau en 1837. Le 4 avril 1839, il vota pour le traité qui enlevait à la Belgique une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il ne fut pas réélu au renouvellement de la Chambre et reprit, en 1841, ses fonctions ecclésiastiques comme chanoine de la cathédrale de Bruges. Il a publié quelques écrits, entre autres : *Recherches sur les voies d'écoulement des eaux des Flandres*.

ANDRIEU (Mathieu-Maurice), homme politique français, député au Corps législatif, né le 22 juin 1813, est devenu maire de Maringues, et membre du conseil général pour le canton de ce nom. En 1863, il a été élu au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription du Puy-de-Dôme, par 11 342 voix sur 19 595 votants. M. Andrieu a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

ANDRIEUX (Émile), médecin français, né à Paris, le 30 mars 1797, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en août 1820, avec une thèse sur *l'Air atmosphérique et ses influences sur l'économie animale*. Quelque temps après, il ouvrit des conférences sur un sujet nouveau alors, l'application de l'électricité et du galvanisme à la médecine. Il s'occupa, en même temps, de travaux ophthalmologiques et chercha à en faciliter l'étude par l'invention d'un œil artificiel appelé *ophthalmo-monstre*. Ces titres le firent nommer vers 1840, hors concours, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, dont il est devenu, plus tard, médecin honoraire.

M. Émile Andrieux a publié : *Mémoire sur l'application méthodique du galvanisme au traitement des maladies* (1824); *de l'Emploi du galvanisme dans le traitement de la gastrite chronique* (1835); *Mémoire sur l'ophthalmo-plantôme* (1840). Il a fourni plusieurs articles sur l'emploi de l'électricité dans la thérapeutique. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai 1832.

ANDRIVEAU-GOUJON (Gabriel-Gustave), libraire-géographe français, né à Paris, vers 1808, a pris en 1832 un rang distingué parmi les éditeurs parisiens, en faisant soigneusement réduire et graver une suite de cartes, dont la plupart manquaient jusque là dans le commerce. Parmi les œuvres de ce genre qui lui ont valu beaucoup d'éloges, on a remarqué son *Plan*, exactement géométral, *de Paris et des communes environnantes*, édité en 1837 et exposé en 1839. Il a figuré également à toutes les Expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et a obtenu plusieurs médailles d'argent ou le rappel des anciennes.

ANDUZE-FARIS [de l'Aude], ancien représentant du peuple français, né à Chalabre (Aude), le 14 août 1790, et fils d'un fabricant de draps, devint lui-même un riche manufacturier. En 1830, il fut nommé maire de Chalabre et membre du conseil général de l'Aude. Il professait des opinions très-avancées. En 1848, il fut élu dans son département, le dernier sur cinq, représentant à l'Assemblée nationale par 30 918 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de ses affaires commerciales. Il a été nommé maire de Chalabre, élu membre du conseil général de l'Aude et décoré de la Légion d'honneur.

ANETHAN (Jules-Joseph, baron D'), magistrat et homme politique belge, né en 1803, fut nommé procureur du roi en 1831, puis avocat général près la Cour d'appel de Bruxelles en 1836. Le 16 août 1843, il entra comme ministre de la justice dans le cabinet présidé par M. Nothomb et conserva son portefeuille dans les ministères Van de Weyer (30 juillet 1845) et de Theux (31 mars 1846), jusqu'à l'avénement du parti libéral (12 août 1847). Connu par son dévouement absolu à la politique cléricale, M. d'Anethan acheva de se rendre im-

populaire en présentant un projet de loi restrictif de la liberté de la presse (6 avril 1847). Après la victoire des libéraux et la dissolution du cabinet de Theux, il fut nommé représentant de Louvain en 1844, comme candidat du parti catholique.

ANGAR (Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Paris, en 1789. Sous la Restauration, il s'établit, comme maître de forges, dans le département de la Haute-Saône. En 1828, le préfet de Vesoul le raya arbitrairement de la liste des électeurs à cause de ses opinions libérales. Pendant le règne de Louis-Philippe, il prêta l'appui de son influence locale à l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut élu, le 7e sur neuf, représentant du peuple à la Constituante, comme le défenseur naturel des intérêts des cultivateurs et des ouvriers au milieu desquels il avait toujours vécu. M. Angar vota presque toujours avec la droite et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANGEL. Voy. EUSTACHE.

ANGELIS (Pietro DE), publiciste italien, est né à Naples, vers 1798. D'abord attaché comme secrétaire, au roi Murat, il vint à Paris en 1818 et passa, quelque temps après, en Amérique. Il se fixa à Buenos-Ayres, acheta une imprimerie, gagna la confiance de Rosas et devint, en même temps, rédacteur et imprimeur d'une feuille politique l'*Archiro americano*, toute dévouée au dictateur et publiée en espagnol, en français et en anglais. Quand Rosas tomba, le journal cessa de paraître et M. d'Angelis se tint à l'écart des affaires publiques.

Comme historien il a publié, avec le secours des bibliothèques et des archives publiques ou particulières de Buenos-Ayres, un travail très-important intitulé : *Collection des documents relatifs à l'histoire ancienne et moderne des provinces de Rio de la Plata, enrichie de notes et de dissertations.* (Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua de las provincias del Rio de la Plata; Buenos-Ayres, 1836 et suiv.; 7 vol. in-fol.)

ANGEVILLE (Adolphe, comte D'), agronome français, ancien député, né le 20 mai 1796, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

ANGLADE (Hippolyte-Clément), ancien député et représentant du peuple français, est né à Urs (Ariége), le 20 décembre 1800. Sous la Restauration il se fit recevoir avocat et partagea les sentiments libéraux que professait alors toute la jeunesse des écoles. Après la révolution de 1830, il continua de combattre la royauté. Membre de la Chambre des députés, en 1833 et en 1834, il siégea à l'extrême gauche à côté de Dupont (de l'Eure) et de F. Arago. Il fut un des premiers à réclamer la réduction de l'impôt du sel. Il se récusa lors du procès de *la Tribune*, plaidé par A. Marrast devant la Chambre des députés. Non réélu, il se retira aux Cerbanes près d'Ax, pour s'occuper de l'administration de ses biens. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Ariége, le premier sur sept par 42 971 voix. Il fit partie du comité de législation, et monta plusieurs fois à la tribune dans les discussions générales. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche. C'est lui qui présenta l'amendement qui fut adopté dans la séance du 20 décembre 1848, et en vertu duquel, à dater du 1er janvir 1849, l'impôt du sel fut réduit à dix francs par cent kilogrammes. Réélu à l'Assemblée législative, le premier des six, il continua de lutter contre la politique de l'Elysée et contre la réaction royaliste, vota contre la loi sur l'enseignement et protesta contre la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai. Le coup d'État du 2 décembre l'a écarté de la vie politique.

ANGLEMONT (Édouard-Hubert-Scipion D'), littérateur français, né à Pont-Audemer (Eure), le 28 décembre 1798, débuta, en 1825, par quelques odes légitimistes et un poëme en quatre chants intitulé : *Berthe et Robert.* La même année il fit encore imprimer une comédie en un acte, en vers, *le Cachemire*, avec MM. Lesguillon et Adler, et un opéra, *Tancrède*, pour l'inauguration à l'Odéon, de la musique de Rossini. Cet opéra, retardé par un concours de circonstances fâcheuses, fut joué le 7 septembre 1827.

En 1829, M. d'Anglemont publia un recueil en vers de *Légendes françaises.* En 1830, il avait adressé au peuple de Paris une pièce de vers intulée : *Dix-huit octobre.* En 1832, il écrivit, en collaboration avec M. Théodore Muret, le drame de *Paul Ier*, et, seul, un volume intitulé : *le Duc d'Enghien*, histoire-drame. On lui doit encore : *Nouvelles légendes françaises* (1833) : *Pèlerinages* (1835) ; *le Prédestiné* (1839) : *Euménides* (1840) ; *Amours de France* (1841) ; *l'Ouverture de la chasse aux environs de Paris*, dans les *Cent et un;* et, plus tard, quelques autres recueils de poésies politiques, morales ou religieuses.

ANGLESEY (Henri PAGET, 2e marquis D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797, appartient à l'ancienne famille des Paget élevée, en 1550, à la pairie héréditaire. Appelé à la Chambre haute, sous le titre de baron Paget, en 1832, il succéda, en 1854, au nom de son père, dont la vaillante conduite à Waterloo avait été récompensée du marquisat d'Anglesey. Il suivit également la carrière des armes, et, sans avoir fait de campagnes, obtint, en 1838, le grade de colonel de cavalerie. A la Chambre des Communes, où il a siégé de 1830 à 1832 pour Anglesey, comme à la Chambre des lords, où il a été appelé à cette dernière date, il s'est montré le fidèle et zélé partisan des idées progressives et libérales qu'il a défendues avec beaucoup de véhémence. Sous le ministère Melbourne, il a été lord chambellan de la reine (1839-1841), charge officielle qui lui a ouvert l'entrée du Conseil privé. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Anglesey, où il possède de grandes propriétés. Il s'est marié trois fois : d'abord en 1819, en Écosse, puis en 1820, en Angleterre, avec la fille du colonel Campbell, morte en 1828; en 1833 avec la fille de sir C. Bagot, morte en 1844; enfin, en 1860, avec miss Burnand, épouse divorcée de M. Bell. Il a pour héritier son fils, Henry William-George, comte d'Uxbridge, né en 1821, qui a servi quelque temps dans les gardes et représenté, de 1834 à 1857, à la Chambre des communes, le comté de Stafford; il est libéral et même réformiste. Voy. PAGET.

ANGLETERRE (famille royale d'). Voy. VICTORIA et GRANDE-BRETAGNE.

ANHALT (Maison d'), famille souveraine allemande qui fait remonter son origine au Xe siècle, et dont les États, enclavés dans le territoire prussien, renferment une population de 170 000 âmes. Elle se divise actuellement en deux branches, *Anhalt-Dessau-Cœthen* et *Anhalt-Bernbourg*, qui appartiennent toutes deux à l'Église évangélique.

ANHALT-DESSAU-CŒTHEN (*Léopold*-Frédéric, duc D'), chef de la première branche, né le 1er oc-

tobre 1794, succéda, comme duc d'Anhald-Dessau, à son grand-père Léopold-Frédéric-François, le 9 août 1817. Par l'extinction de la branche d'Anhalt-Cœthen, Anhalt-Dessau et Anhalt-Cœthen ont été réunis en un duché, par la patente du 22 mai 1853. En 1848, Léopold donna à ses États une constitution libérale, qu'il abolit le 4 novembre 1851. Depuis lors, il a régné avec une autorité absolue sur une population de 115 000 âmes. Il a épousé, le 18 avril 1818, la duchesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Amélie, fille de feu Frédéric-Louis-Charles, prince de Prusse, morte le 1er janvier 1850.

De ce mariage, il a eu trois enfants : Frédérique-Amélie-*Agnès*, née le 24 juin 1824, mariée le 28 avril 1853 au prince *Ernest*, duc de Saxe-Altenbourg; *Marie*-Anne, née le 14 septembre 1837, mariée le 29 novembre 1854 à *Frédéric-Charles*-Nicolas, prince de Prusse et héritier présomptif du duché d'Anhalt-Dessau-Cœthen; le prince *Léopold*-Frédéric-François-Nicolas, né le 29 avril 1831, major en retraite au service de Prusse, marié, le 22 avril 1852, à *Antoinette* de Saxe-Altenbourg, dont il a eu trois enfants.

La branche d'Anhalt-Dessau-Cœthen compte encore plusieurs autres membres, frères du duc régnant : *George*-Bernard, né le 21 février 1796; *Frédéric*-Auguste, né le 23 septembre 1799, mort en décembre 1864, et *Guillaume*-Woldemar, né le 29 mai 1807.

ANHALT-BERNBOURG (*Alexandre*-Charles, duc D'), chef de la branche cadette de la maison d'Anhalt, né le 2 mars 1805, a succédé au duc Alexis, son père, le 24 mars 1834. Le 30 octobre de la même année, il a épousé la princesse *Frédérique*-Caroline-Julienne, sœur du duc Charles de Holstein-Glucksbourg, née le 9 octobre 1811. Cette union est demeurée stérile, et la branche de Bernbourg menace de s'éteindre.

Avant 1848, le duché était administré par un conseil de conférence, autorité consultative composée de trois fonctionnaires publics. A ce conseil privé, le duc Alexandre-Charles substitua, par lettre patente du 24 juillet 1848, un ministère d'État qui réunit dans son sein la direction de toutes les branches d'administration, tant intérieure qu'extérieure; il est l'organe constitutionnel du souverain. Il a promulgué, le 8 mars 1850, une charte en vertu de laquelle les habitants nomment, par élection directe, un député sur 3000 habitants. Par ordonnance du 8 octobre 1855, il a nommé corégente la duchesse régnante Frédérique.

La sœur du duc Alexandre, Wilhelmine-*Louise* d'Anhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799, a épousé, le 21 novembre 1817, Frédéric, prince de Prusse. Voy. PRUSSE.

ANICET-BOURGEOIS (Auguste-Anicet BOURGEOIS, plus connu sous le nom d'), auteur dramatique français, né à Paris, le 25 décembre 1806, reçut une instruction première fort incomplète et entra, en 1821, dans une étude d'avoué, où le hasard lui donna pour camarades MM. L. Pillet, G. de Wailly et Alph. Royer (voy. ces noms). Il prit, en leur compagnie, le goût du théâtre, et, quoique le plus jeune, il parvint le premier à faire jouer une œuvre de lui, *Gustave, ou le Napolitain*, mélodrame donné à la Gaîté le 25 octobre 1825. Le succès l'engagea tout à fait dans la carrière littéraire.

Doué d'une grande facilité et d'une vive intelligence des conceptions dramatiques, M. Anicet-Bourgeois, depuis plus de trente ans, a écrit, seul ou en collaboration, près de deux cents ouvrages: il a traité à peu près tous les genres et, de préférence, le mélodrame, dans lequel il est longtemps resté sans rival et a, pour ainsi dire, fait école. Il a été l'un des premiers de ceux que l'on appelle, en jargon de théâtre, des *charpentiers*, c'est-à-dire des auteurs qui, dédaignant les artifices du style, bâtissent leurs pièces sur une intrigue plus saisissante que vraisemblable, mais habilement conduite et féconde en péripéties. Quelques-uns de ses meilleurs succès ont été dus pourtant à des combinaisons plus simples.

Parmi les œuvres de M. Anicet-Bourgeois, nous citerons celles qui ont eu le plus de retentissement. Au théâtre du Vaudeville, il a donné : avec M. Vanderbuch, *Mathieu Laensberg* (1829), 2 actes; avec Ancelot, *Père et parrain* (1834), en 2 actes; avec M. Lockroy, *Pourquoi?* (1833); *Passé minuit* (1839); *la Première ride* (1840); *le Chevalier d'Essonne* (1847), en 3 actes; avec M. Decourcelle, *la Joie de la maison* (1855), en 3 actes; *le Fils de M. Godard* (1858), en 3 actes, etc ; au Gymnase, avec M. Brisebarre, *la Vie en partie double* (1846), 1 acte: *le Premier coup de canif* (1848), 2 actes; avec M. Decourcelle, *les Petites lâchetés* (1857), 3 actes; au Palais-Royal : avec M. Dumanoir, *la Savonnette impériale*, 2 actes; *la Fiole de Cagliostro* (1835), 1 acte; avec M. Brisebarre, *Pascal et Chambord* (1839), 2 actes; avec M. Labiche, *l'Avare en gants jaunes* (1858), 3 actes; avec M. Decourcelle, *les Mariages d'aujourd'hui*, comédie en 4 actes (décembre 1861), etc.; aux Variétés : avec M. Lockroy, *les Trois épiciers* (1840), 3 actes; *le Maître d'école*; avec M. Lafont, *la Petite Fadette* (1850), 2 actes; avec M. Labiche, *l'École des Arthur*, 2 actes, etc.

Dans le drame, M. Anicet-Bourgeois a composé seul: *la Vénitienne* (1834), 5 actes, un de ses meilleurs ouvrages; *Djengis-Khan, ou la Conquête de la Chine* (1837), 3 actes; *la Pauvre fille* (1838); *Stella* (1843); *les Maréchaux de l'Empire* (1856). Il a écrit, en collaboration avec Victor Ducange, de véritables mélodrames qui ont eu la vogue : *Sept heures, ou Charlotte Corday* (1827), 3 actes; *le Couvent de Tonnington* (1830), 3 actes, et une imitation libre de Shakspeare : *Macbeth* · avec M. Francis [Cornu], des pièces militaires : *Napoléon* (1830), 3 actes; *le Grenadier de l'île d'Elbe* (1831); des pièces politiques : *les Chouans, ou Coblentz et Quiberon*; *Robespierre, ou le 9 thermidor*, drame en 3 actes (1831); *Héloïse et Abailard*, grand succès du temps; *Nabuchodonosor* (1836), drame biblique; — avec M. Lockroy, *Périnet Leclerc* (1832), 5 actes, tableau émouvant des factions qui déchiraient Paris sous Charles VI; *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl, ou le châtiment* (1835); *Marie Rémond* (1839); — avec G. de Pixérécourt, le fameux drame de la captivité et de l'évasion de *Latude* (1834), représenté à la Gaîté; — avec M. Maillan, *la Nonne sanglante* (1835), 5 actes, un des rôles les plus pathétiques de Mlle Georges; — avec M. Dennery, *le Portefeuille* (1837); *Gaspard Hauser* (1838), 4 actes; *Jeanne Hachette* (1839); *la Dame de Saint-Tropez* (1844); *les Sept péchés capitaux* (1848), 7 actes; *le Médecin des enfants* (1855); *l'Aveugle* (1856); *le Fou par amour* (1857); *la Fille du paysan*, en 5 actes (Gaîté, janvier 1862); — Avec M. Albert, *Madeleine* (1843); *Notre Dame des Anges* (1848); — avec M. Barrière, *la Vie d'une comédienne* (1854); — avec M. F. Dugué, *les Fugitifs*, épisode de la révolte des Indes (1858); *le Cheval fantôme* (1860); *la Fille des chiffonniers*, en 5 actes (Gaîté, 1861); *la Bouquetière des Innocents*, en 5 actes et 11 tableaux (Ambigu-Comique, janvier 1862); — avec M. P. Féval, *le Bossu*, en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1862); — avec M. J. Barbier, *la Sorcière, ou les États de Blois* (Ambigu, août 1863), etc.

Enfin il a obtenu, pendant plusieurs années,

ses plus beaux succès avec Michel Masson, qui était devenu son collaborateur habituel. Ils ont donné ensemble, depuis *Atar-Gull* (1832) : en 1848, *Marceau, ou les enfants de la République*, 5 actes; en 1849, *les Orphelins du pont Notre-Dame*, et *Piquillo Alliaga*, d'après le roman de M. Scribe; en 1850, *Marianne*, 7 actes, à l'Ambigu; en 1851, *le Muet*, et *Marthe et Marie*, 6 actes; en 1852, *la Dame de la halle*; en 1854, *le Pendu*.

M. Anicet-Bourgeois a également collaboré à des féeries, entre autres *les Pilules du Diable*, (1839), qui comptent plus de *huit cents* représentations; *les Quatre parties du monde* (1851), etc. On lui attribue encore la paternité littéraire de quelques pièces de théâtre signées du nom seul de M. Alex. Dumas, notamment des drames de *Térésa* et d'*Angèle*.

ANNA-MARIE. Voyez HAUTEFEUILLE (comtesse D').

ANNE (Théodore), littérateur français, né le 7 avril 1797, entra, en 1814, au service militaire et fit, jusqu'à la révolution de Juillet, partie des gardes du corps (compagnie de Noailles). A cette époque, il donna sa démission pour rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, dont il n'a cessé de défendre les intérêts, soit dans ses livres, soit dans la presse royaliste. Après avoir débuté par un *Éloge historique du duc de Berri* (1820), il aborda la scène et fit, sous la Restauration, un grand nombre de pièces de genre en collaboration de MM. Dartois, Désaugiers, Théaulon, etc. Plus tard il a donné seul : *le Guerillero* (1842), opéra-comique; *Marie Stuart* (1844), opéra en cinq actes, musique de Niedermayer; *l'Enfant du régiment* (1854), drame pour le théâtre de l'Ambigu; *la Chambre rouge* (1854), pour celui de la Gaîté. En 1856, il a donné à l'Ambigu, en collaboration avec M. de Saint-Georges, *l'Espion du grand monde*.

Citons, dans l'ordre politique : *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg* (1830); *Mémoires sur l'intérieur du palais de Charles X* (1831, 2 vol. in-8); *la Prisonnière de Blaye* (1832); *le Comte de Chambord à Wiesbaden* (1850); *Quelques pages du passé* (1851), etc. Citons ensuite quelques romans : *Edith Mac-Donald* (1832, 4 vol.), histoire jacobite; *la Baronne et le prince* (1832, 4 vol.); *l'Homme au masque d'acier* (1850); *la Folle de Savenay* (1856); *la Reine de Paris* (1857-58, 8 vol. in-8), etc. M. Th. Anne, qui était un des rédacteurs assidus du journal *la France*, a été chargé depuis de la critique théâtrale dans l'*Union*. Collaborateur de la *Revue et Gazette des Théâtres*, il y traite avec beaucoup d'autorité les questions les plus importantes relatives à l'art et aux intérêts du monde dramatique.

ANOT DE MAIZIÈRES (Cyprien), littérateur français, né le 27 avril 1794, à Saint-Germain-Mont (Ardennes), fit ses études à Reims, entra dans l'université et professa successivement la grammaire, les lettres et l'histoire. Volontaire royal, pendant les Cent-Jours, il prit part aux luttes de la presse contre les tendances illibérales de la Restauration. Il fit paraître, sous le pseudonyme d'Icilius, une série de *Lettres sur l'état actuel des choses* (Versailles, 1828-34, in-8), qui eurent du retentissement. Une collaboration assez active au *Siècle* mit plus tard M. Anot en relations avec les chefs de l'opposition dite dynastique. Après le 2 décembre 1851, il était inspecteur de l'Académie de Seine-et-Oise, lorsque ses articles dans le journal *l'Union* le firent révoquer de ses fonctions.

M. Anot de Maizières a publié: *Discours sur la nécessité du maintien de la charte constitutionnelle* (1819, in-8), couronné par l'Académie de Châlons; *Élégies rémoises*, suivies de *Fragments dramatiques* et d'un *Essai sur les nouvelles théories littéraires* (1825, in-8); *Code sacré, ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre*, etc., extrait des livres originaux (1836, in-folio), le plus considérable de ses travaux; *Traité du pathétique, ou Étude littéraire du cœur humain* (1842, 2 vol. in-12); *Cours gradué de narrations françaises* (1848, in-12), et autres ouvrages à l'usage des classes; *Cromwell*, protecteur de la République anglaise, tragédie en 5 actes et en vers (1861, in-8), etc.

ANOUL (Victor-Prosper-Ernest), général belge, né à Bruxelles, en 1794, entra au service de la France en 1810, comme officier de cavalerie. Il reçut trois blessures à Leipsick et fut décoré sur le champ de bataille par le maréchal Macdonald. En 1814, il se distingua dans la campagne de France. A la chute de l'Empire, il passa au service des Pays-Bas et, pendant les Cent-Jours, il porta les armes contre Napoléon; il assista à la bataille de Waterloo. Après la révolution de 1830, il embrassa la cause de la Belgique et obtint le commandement d'un régiment de cavalerie. En 1831, il fut nommé commandant militaire du Brabant. Général-major en 1841 et depuis lieutenant général, commandant de la division de grosse cavalerie, et aide de camp du roi, il a été décoré de divers ordres, et promu commandeur de la Légion d'honneur. — M. Anoul est mort le 6 septembre 1862.

ANSCHÜTZ (Henri), acteur allemand, chef d'une famille qui a compté jusqu'à six de ses membres à la fois engagés sur divers théâtres, né à Luckau, en 1787, fit ses études à Leipsick et y débuta comme comédien en 1807. Il joua successivement à Kœnigsberg (1811), à Breslau (1814), passa, en 1821, au théâtre de la cour, à Vienne, et en devint plus tard régisseur. Il s'est fait applaudir sur ces diverses scènes, surtout dans les rôles héroïques.

Une première femme de M. H. Anschütz, Joséphine KETTE, née en 1793, à Bamberg, débuta comme chanteuse au théâtre de cette ville. Après leur mariage, elle le suivit à Kœnigsberg et à Breslau. Ils divorcèrent en 1820 et, deux ans plus tard, elle épousa l'acteur Müller et parut depuis sur plusieurs scènes sous le nom de Mme Müller-Anschütz. M. H. Anschütz a épousé, de son côté, une seconde femme, Auguste BUDENOPP, né vers 1800, et engagée depuis 1822 sur le théâtre de la cour, à Vienne.

Son frère, Édouard ANSCHÜTZ, comme lui acteur de la cour, à Vienne, est mort le 11 avril 1855, et a laissé un certain nombre de *Nouvelles*.

ANSCHÜTZ (Alexandre), né du second mariage de M. Henri Anschütz, figura longtemps comme chanteur sur les théâtres de Magdebourg et de Detmold, et devint, plus tard, professeur de chant, à Francfort, où il épousa, en 1848, la cantatrice Élise Capitain. — Sa sœur Auguste ANSCHÜTZ, se voua aussi à la carrière théâtrale, débuta à Leipsick et joua ensuite à Dresde et à Vienne. Elle épousa, dans cette dernière ville, le peintre Roberwein.

ANSELME (Jean-Baptiste-Eugène BERT, dit), acteur français, né le 23 février 1820, mort le 18 juillet 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ANSON (George), général anglais, né en 1797

et oncle du comte de Lichfield (voy. ce nom), assista à la campagne de Waterloo. Aussitôt qu'il eut l'âge requis, il devint membre du Parlement pour Yarmouth (1818), qui lui renouvela son mandat jusqu'en 1835, et s'associa à toute la conduite du parti whig. Réélu, en 1837, par le comté de Stafford, il s'est retiré en 1853. Major-général depuis 1851, il fit quelques campagnes dans les Indes et y reçut le rang local de général d'armée. Il a été l'aide de camp du duc de Wellington lorsqu'il avait le commandement des forces de terre; en outre, de 1846 à 1852, il a été chargé par lord J. Russell des fonctions de directeur de l'artillerie et, comme tel, M. G. Anson fit partie du cabinet.

ANSPACH (Philippe-Léon), magistrat et jurisconsulte français, est né vers 1805, d'une famille israélite de Metz. Avocat à Paris en 1830, il prit une certaine part aux journées de Juillet et fut nommé procureur du roi à Meaux. Quelques années plus tard, il revint comme substitut à Paris, où il fut nommé plus tard, substitut du procureur général, puis conseiller à la Cour impériale, enfin, président de Chambre. C'était le seul israélite qui fit partie de la magistrature parisienne. Sa fille a épousé M. G. de Rothschild. M. Anspach a entrepris une publication intitulée : *de la Procédure devant les cours d'assises; doctrine et jurisprudence en cette matière* (1856). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

ANSTER (John), poëte et traducteur anglais, né en 1793, à Charleville (comté de Cork), prit ses degrés universitaires à Dublin et fut admis, en 1824, au barreau irlandais. Dès 1817, il publia un poëme sur la mort de la princesse Charlotte et collabora au *Blackwood's Magazine* en prose et en vers. En 1819, parurent ses *Poésies diverses*, avec des traductions de l'allemand (Poems and translations from german); Coleridge les loua beaucoup. Un second recueil fut imprimé sous le titre de *Kunilc* (1837).

La réputation littéraire de M. Anster repose sur la traduction du *Faust* de Gœthe (1835), citée comme le modèle du genre. Ces travaux ont valu à l'auteur une pension de 150 l. st. (3750 fr.) sur la liste civile, en 1841. Il a encore écrit une *Introduction à l'étude du droit civil* (Introductory lecture on the study of the civil law; 1837). M. Anster a été chargé, il y a quelques années, d'une chaire de droit civil à l'université de Dublin.

ANSTEY (Thomas-Chisholm), légiste et politique anglais, né à Londres, en 1816, fut admis au barreau en 1839, sous les auspices de la Société de Middle-Temple. Nommé professeur de droit et de jurisprudence à Bath, il s'était fait connaître par des écrits politiques, lorsqu'il entra au Parlement pour représenter, de 1847 à 1852, le bourg irlandais de Youghal. Libéral ardent, il s'est prononcé en faveur du rappel de l'Union, de l'abolition des taxes sur le revenu et de la réforme judiciaire.

On a de lui : *les Catholiques d'Angleterre et le Parlement* (British Catholics and the new Parliament, 1841); *des Lois qui règlent la situation des catholiques* (A guide to the laws affecting roman catholics); *Introduction à l'histoire de la législation anglaise* (A Guide to the history of the laws and constitution of England), résumé d'un de ses cours; des lettres politiques, et une foule d'articles de revues, etc.

ANTHOINE DE SAINT JOSEPH (François, baron), général français, est né à Marseille, en 1787. Il entra d'abord comme volontaire dans un régiment de dragons, d'où il passa à l'École militaire de Fontainebleau (1804). Il servit dans la cavalerie, se rendit en Pologne et fit, en qualité d'aide de camp du maréchal Soult, la campagne de Friedland, d'où il fut envoyé en mission à Saint-Pétersbourg. De retour en France, il suivit le maréchal en Espagne et en Portugal et fut fait prisonnier à Grenade. Échangé, en 1809, par les soins du maréchal Suchet, son beau-frère, il fit, sous les ordres de ce dernier, les campagnes de 1811 à 1813, monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone et contribua à la prise de Sagonte et de Valence. Colonel en 1814, M. Anthoine de Saint-Joseph fut successivement employé auprès du baron de Damas, à la section historique du dépôt de la guerre, et dans la garde royale.

Mis en disponibilité aussitôt après la révolution de 1830, il ne tarda point à être rappelé, et fut chargé de l'organisation militaire des douaniers et gardes forestiers. Ses services et son rang d'ancienneté le firent comprendre dans les promotions au grade de maréchal de camp (11 octobre 1832) et à celui de lieutenant général (14 avril 1844). Il est passé de la section de réserve dans le cadre de l'état-major général. Le 15 août 1851, le baron Anthoine de Saint-Joseph a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

ANTHON (Charles), humaniste américain, né en 1797, à New-York, entra, en 1811, au collége de Columbia, où il prit avec beaucoup d'honneur ses grades universitaires. Il fut admis au barreau en 1819 et chargé, l'année suivante, de l'enseignement des langues grecque et latine au précédent établissement; il y devint, en 1830, préfet des études et professeur titulaire en 1835. Humaniste distingué, il a édité un grand nombre d'ouvrages classiques, entre autres le *Dictionnaire de Lemprière* (Lempriere's classical Dictionary; 1822) et *Horatii carmina* (1830, in-4), avec un texte rectifié, les notes *variorum* et un commentaire perpétuel. En 1835, il commença, avec l'aide de MM. Harper, libraires de New-York, une collection d'auteurs grecs et latins. On a encore de lui des traités ou des compilations sur la géographie ancienne, la littérature, la mythologie et les antiquités de la Grèce et de Rome.

ANTIER (Benjamin), auteur dramatique français, est né à Paris, le 21 mars 1787. Il fit ses études à Paris, puis servit quelque temps aux armées. Au retour des Bourbons, il envoya d'abord des articles littéraires aux petits journaux du temps, et débuta au théâtre par *l'Habit de cour* (1818), vaudeville signé de son prénom de Benjamin qu'il conserva comme pseudonyme. Il a composé seul ou en société plus de quatre-vingts pièces, parmi lesquelles dominent les drames; ses collaborateurs habituels ont été MM. Alexis de Comberousse, Th. Nézel, Couailhac, Antier fils, etc.

On cite parmi les pièces qui sont de lui seul : *les Femmes ou le Mérite des femmes* (1824), comédie en deux actes, avec couplets, représentée à l'Odéon; *la Muette de la forêt*, mélodrame en un acte (1828); *Jeffrys ou le Grand Juge*, mélodrame en trois actes (1830); *l'Irlandais ou l'Esprit national* (1831), traduit de l'anglais; *les Beignets à la cour*, en deux actes, mêlés de chant (1835), une des meilleures pièces du Palais-Royal; *l'Agrafe*, drame en trois actes (1837); *les Chiens du mont Saint-Bernard* (1838), mélodrame en cinq actes à grand spectacle pour le Cirque, repris à la Gaîté en 1858; *le Mannequin du prince*, drame-vaudeville en trois actes (1845), etc.

La part de M. Antier dans la collaboration dramatique a été considérable et elle atteste une

grande expérience des ressources de la scène. Dans le vaudeville, nous citerons : *Monsieur du Guignon* (1821); *la Lanterne sourde* (1823), avec Désaugiers; *le Quartier du Temple*, *le Grenier du poëte* (1824); *le Point d'honneur* (1825): *le Capitaine de vaisseau* (1834); *la Reine d'un jour* (1836); *Pierre le Rouge* (1836); *les Héritiers du Comte* (1840), etc. Ajoutons *le Jeune médecin* (1829), comédie, avec M. Anicet-Bourgeois.

Comme dramaturge, il a attaché son nom à quelques-uns des grands souvenirs dramatiques du boulevard, tels que : *le Cocher de fiacre* (1825); *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu* (1826); *Mandrin* (1827); *Guillaume Tell* (1828), avec Guilbert de Pixérécourt; *Rochester* (1829); *Joachim Murat* (1831); *l'Incendiaire* (1831), écrit pour la Porte-Saint-Martin; *les Six degrés du crime* (1831); *les Tours de Notre-Dame* (1834); *le Marché de Saint-Pierre* (1839), pour la Gaîté; *les Filets de Saint-Cloud* (1842), etc. Mais les deux plus grands succès de cet auteur sont *l'Auberge des Adrets* (1824) et *Robert Macaire* (1836), qui en est la suite et dont le principal personnage est devenu un type populaire. Ces deux mélodrames, écrits pour la Porte-Saint-Martin et joués des centaines de fois, ont été tardivement interdits, sous le règne de Louis-Philippe, comme entachés d'immoralité. Ses dernières productions sont un drame en cinq actes tiré d'un ouvrage de M. Mocquard, intitulé *le Masque de poix* (Ambigu-Comique, 1855), et un vaudeville en deux actes, *Mon gigot et mon gendre*, avec M. Marschal (Folies-Dramatiques, 1861).

ANTIGNA (Jean-Pierre-Alexandre), peintre français, né en 1818, à Orléans, fit ses études au collége de cette ville et y eut pour maître de dessin M. Salmon, artiste de mérite qui l'envoya, en 1836, dans l'atelier de M. Norblin. Il n'y resta qu'un an et s'attacha à M. Delaroche. Sous son influence il débuta par des sujets religieux, exposés de 1841 à 1845. Un petit pamphlet qui faisait alors du bruit, *l'Art de devenir député, ministre, etc.*, lui inspira *la Pauvre famille*, une de ses fantaisies les plus originales, qui révéla la vraie nature de son talent.

Depuis, M. Antigna s'est renfermé dans cette peinture de genre qui confine parfois au style historique. Il a successivement exposé : *le Coin du feu*, *le Premier joujou*, *l'Orage* et *les Baigneuses*, achetées par le musée d'Orléans, où l'on crut devoir, par décence, suppléer à l'insuffisance du vêtement (1846); *les Enfants de Paris*, *les Enfants de la Savoie*, *les Enfants égarés*, *la Lecture* (1847); *le Matin*, *le Soir*, *l'Atelier*, *l'Éclair*, achetés par M. Ledru-Rollin pour le musée d'Avignon (1848); *Après le bain* (1849); *l'Incendie*, acquis pour le musée du Luxembourg, *l'Hiver*, *un Bas-Bleu*, *les Enfants dans les blés* (1850); *l'Inondation de la Loire* (1852); *la Gamelle*, *la Ronde d'enfants* (1853); *la Fête-Dieu*, *le Paralytique*, *la Jeune mendiante*, *une Fileuse d'Auvergne*, *le Denier de l'ouvrière*, *le Vieux pêcheur de truites*, *la Fille du bouquiniste* (1855); *les Inondations de* 1856 *d'Angers*, *Pauvre femme*, *Méfiance*, *Fileuse bretonne*, *un Rebouteur* (1857); *Scène de guerre civile*, *Baigneuses effrayées par une couleuvre*, *la Descente*, *le Sommeil de midi* (1859); *Filles d'Ève*, *le Lendemain de la Toussaint*, *Intérieur breton*, *Marie enfant à sa fenêtre*, sujet tiré du poëme de *Marie*, de Brizeux, et plusieurs scènes bretonnes (1861); *Mendiant* et *Bergère* (1863); le *Miroir des bois*, une *Fontaine à Anso* (Haut-Aragon) [1864]. Citons encore : quelques portraits, entre autres celui de *Mme Decazes*, non exposé (1854) et une *Tête* au pastel, au musée de Montargis.

M. Antigna, qui dans ses sujets pris à la vie prolétaire, réunit la composition et la vérité de sentiment, a obtenu, dans le genre historique, une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une 1re en 1851, et une 3e à l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861. — Mme Hélène-Marie ANTIGNA, née à Melun (Seine-et-Marne), élève de Delacroix et de M. Antigna, a exposé, en 1861, *Chercheuse de bois mort*, *Nature morte* (gibier); en 1863, *l'Histoire sainte;* en 1864, le *Retour du contrebandier*, etc.

ANTOINE (Étienne-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Metz, le 21 janvier 1793, d'une famille d'ouvriers, acquit par le travail une certaine aisance et s'établit comme brasseur à Kédange. Après la révolution de Février, les clubs démocratiques le choisirent pour candidat à l'Assemblée nationale. Élu, le dernier des onze, par 69 937 voix, il fit partie du comité du commerce et de l'industrie. Pendant les journées de juin 1848, il se joignit à une colonne de troupes qui allait attaquer la barricade du faubourg Poissonnière, remplaça le premier artilleur tué, fit feu jusqu'à l'épuisement des munitions; puis démonta la pièce pour qu'elle ne tombât pas aux mains des insurgés. Adversaire du socialisme, il vota cependant très-souvent avec l'extrême gauche. Il proposa un impôt somptuaire sur les vêtements, que la majorité ne considéra pas comme sérieux. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa constamment aux actes de la Montagne et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

ANTONELLI (Giacomo), homme d'État italien, cardinal, né à Sonnino, près de Terracine, le 2 avril 1806, descend d'une ancienne famille de la Romagne qui, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, compte parmi ses membres des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents fut condamné à mort et exécuté sous l'Empire, pendant l'occupation française. Son père était un simple bûcheron. Il fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué et devint, après avoir reçu les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI, qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844 et, l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances), à la place de Tosti. Pie IX le fit cardinal le 12 juin 1847.

A cette époque, M. Antonelli se recommandait par des opinions assez libérales, auxquelles il dut la faveur du nouveau pape. La souplesse de son caractère, son énergie déguisée sous les dehors les plus affables, lui donnèrent sur le pontife un ascendant qui devint bientôt une véritable domination. Il fit partie, comme ministre des finances, du premier conseil des ministres établi par Pie IX (14 juin 1847) et, de plus, fut nommé président de la consulte d'État, sorte de commission extraordinaire chargée d'examiner les besoins nouveaux de l'époque et de présenter ses rapports sur les réformes qu'elle jugerait nécessaires (novembre); elle fit plusieurs propositions très-patriotiques qui n'eurent pas de suite. Le cardinal Antonelli exerçait encore une grande influence à Rome comme membre de la commission de constitution qui

donna à l'Italie (14 mars 1848) ce fameux *statut*, presque arraché à Pie IX et dont les principaux articles furent sitôt après éludés ou violés. Dans le même mois, le cardinal était devenu, après la dissolution des cabinets Gizzi, Ferretti et Bofondi, président d'un ministère libéral composé de neuf membres, dont trois seulement étaient ecclésiastiques. Il fut un instant très-populaire, lorsque, malgré les indécisions du pape, il flatta le parti national en mettant en campagne une armée de 17 000 hommes destinée à combattre les Autrichiens dans les Légations et au besoin en Lombardie. Mais déjà il se trouvait, entre son rôle de cardinal et son titre de ministre populaire, dans une situation fausse, dont il se tira quelque temps avec habileté et qui se dénoua par sa retraite du ministère. Alarmé, depuis un mois, du caractère sérieux de la révolution, obligé d'exécuter les promesses d'une constitution repoussée de tout le haut clergé, il céda la place au ministère Mamiani.

En cessant d'être ministre du pape, le cardinal Antonelli resta son conseiller intime et le directeur souverain de sa politique. C'est par lui que Pie IX correspondait avec Charles-Albert, par lui et ses amis qu'il faisait élaborer des lois sur la presse; sur son choix qu'il nommait les conseillers d'État et les auditeurs; enfin, d'après ses indications qu'il se décida à remplacer M. Mamiani par un ministre habile, mais impopulaire, Pellegrino Rossi, dont la modération doctrinaire n'avait guère de chance de succès au milieu des factions extrêmes qui divisaient Rome et l'Italie.

Lors de l'assassinat de Rossi, le cardinal conseilla et dirigea la fuite du pape, qu'il alla bientôt rejoindre à Gaëte (novembre 1848). Là, il se montra favorable à l'idée d'une intervention autrichienne, repoussa les députés de la commission provisoire de Rome, qui voulaient voir le pape, et protesta, en son nom et au nom de son souverain, contre le nouveau gouvernement. Il fut alors nommé secrétaire d'État de la cour de Gaëte. Le 18 février 1849, il adressa collectivement aux représentants de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de Naples, la circulaire qui réclamait de la chrétienté tout entière le rétablissement de son souverain spirituel sur le trône de saint Pierre. Toutefois il continuait de protester de son respect pour le statut du 14 mars. Le 9 avril, quand déjà les troupes françaises avaient débarqué à Civita-Vecchia, il fut nommé président d'une commission spéciale chargée des réformes de l'Église.

Après la capitulation de Rome, il conseilla au pape d'user avec les Français d'une grande réserve et de ne point précipiter sa rentrée dans Rome. On attribua à son inspiration les premières mesures répressives qui frappèrent la ville, et les Romains se sentirent de nouveau sous la puissance du pape rouge, c'est-à-dire le cardinal pape. Le *motu proprio* de Pie IX passa encore pour son œuvre. Quand Pie IX eut consenti à rentrer dans Rome (12 avril 1850), il nomma son fidèle serviteur ministre secrétaire d'État des affaires étrangères. Le cardinal Antonelli, qui a constamment gardé depuis cette haute position, déploya toute l'ardeur de son nouveau zèle contre-révolutionnaire. Il ne permit de donner suite aux promesses du *motu proprio* que deux ans après, en 1852. Le 10 septembre 1850, il constitua par deux édits les départements ministériels, établit un conseil d'État; et, dans les deux mois suivants, réorganisa, sur les bases les moins libérales, l'administration des provinces et celle des communes; réorganisation qui, par la faute des hommes ou la force des choses, a eu pour résultats la ruine des finances, sans espoir d'emprunt, l'anéantissement du commerce, le dépérissement des études, le brigandage impuni, l'état de siége permanent, le mécontentement universel.

Diverses hostilités contre le tout-puissant premier ministre éclatèrent de temps en temps jusqu'au sein du sacré collége, effrayé des mesures extrêmes de son chef, et les avertissements des puissances étrangères ne firent pas défaut. En vain la France et l'Angleterre adressèrent au pape leurs remontrances; il refusa la démission de son ministre. Sur ces entrefaites (12 juin 1855), celui-ci fut frappé par un fou ou par un assassin. Depuis les conférences de Paris, où le comte de Cavour (voy. ce nom) fit entendre ses plaintes, le sort des États de l'Église préoccupa toute l'Europe, et c'est au cardinal que s'adressèrent directement ou indirectement toutes les récriminations. Pendant et depuis la dernière guerre d'Italie, le bruit de la retraite du cardinal Antonelli a été souvent répandu; mais le pape lui a donné de nouvelles marques de confiance; c'est lui notamment qu'il avait chargé de représenter le Saint-Siége au congrès qui devait avoir lieu au mois de janvier 1860, pour le règlement des affaires d'Italie. Dans les dernières années, plusieurs circulaires du cardinal Antonelli eurent du retentissement, notamment celles relatives au refroidissement survenu entre la cour de Rome et le cabinet des Tuileries et aux difficultés et conflits naissant de la présence des troupes françaises au milieu de la population romaine. C'est encore le cardinal Antonelli qui répondit aux interpellations de l'ambassadeur de Russie au sujet de l'allocution du pape en faveur de la Pologne (mai 1864). Nul autre ne s'entend mieux à atténuer au dehors les effets de la politique pontificale : son langage au sujet de l'Encyclique de 1864 fut empreint d'un esprit de modération qui contrastait avec le texte de ce fameux document.

APOIL (Charles-Alexis), peintre décorateur français, né à Mantes (Seine-et-Oise), vers 1816, vint suivre à Paris l'atelier de M. Eugène Dévéria, sous lequel il étudia la peinture décorative et le dessin sur vitraux. Marié, en 1842, avec la fille d'un des plus anciens peintres de la manufacture de Sèvres (voy. ci-dessous), il fut lui-même attaché à cet établissement, et son nom a paru aux expositions industrielles, sur les envois de la manufacture, notamment à l'Exposition universelle de 1855.

M. Apoil a exposé, en outre, aux salons de peinture de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mme Apoil* (1848) et de *Mme Adam-Salomon*, pastel (1853); des *Baigneuses* et diverses *Études* également au pastel (1843-1855); *Pêcheurs de Saint-Cloud*, *Effets du matin* (1859) : *Pêcheurs de Sèvres*, *Portrait de M. Crétineau-Joly*, porcelaine (1861), etc.

APOIL (Susanne-Estelle BÉRANGER, dame), femme du précédent, née à Sèvres, vers 1822, s'est livrée à la peinture de fleurs sous la direction de son père et a exposé dans ce genre à la plupart des salons, depuis 1846. Citons, outre les *Fleurs et Fruits* des dernières expositions, *la Sainte-Famille*, d'après Raphaël, grisaille en émail (1861); la *Poésie*, d'après Raphaël, émail grisaille; *Canon d'autel*, aquarelle vélin (1864). Elle a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846 et une 2ᵉ en 1848.

APPERT (Benjamin-Nicolas-Marie), philanthrope et écrivain français, né à Paris, en 1797, s'efforça de bonne heure de propager l'enseignement mutuel dans le Nord (1816), l'appliquant aux écoles régimentaires. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre, le nomma pro-

fesseur du cours normal institué pour les officiers et les sous-officiers (1818). Trois mois après, 163 écoles, fréquentées par 20 000 hommes, furent en pleine activité, en peu d'années 100 000 soldats apprirent à lire et à écrire par les soins du jeune instituteur.

Il venait de publier un *Manuel des écoles régimentaires* (1822), lorsqu'il fut accusé d'avoir aidé à l'évasion de deux détenus politiques. Enfermé à la Force, le séjour qu'il y fit lui inspira le projet de travailler désormais à améliorer l'état des prisons et à adoucir le sort des condamnés.

Depuis lors, M. Appert s'est voué sans relâche à cette entreprise généreuse et a successivement publié : *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers* (1822); un *Journal des prisons*, qui a paru tous les mois, de 1825 à 1830; *Bagnes, prisons et criminels* (1836, 4 vol. in-8) traduit en plusieurs langues; une suite de *Voyages*, ou comptes rendus de ses visites aux prisons, hôpitaux et écoles de la Belgique (1846), de la Russie (1847), de Hambourg (1850), de l'Autriche et de la Bavière (1851); enfin, des *Notices* lues à des sociétés de bienfaisance. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 8 mai 1835.

APPERT (Eugène), peintre français, né vers 1820, à Angers (Maine-et-Loire), et élève de M. Ingres, a peint l'histoire et le genre. Il a surtout envoyé aux salons : *Sarah et les braconniers* (1841); *Néron devant le cadavre d'Agrippine* (1842); *la Vision de Saint-Ovens* (1844), sujet acquis par l'État; une *Assomption de la Vierge* (1845); *le Christ descendu de la croix* (1846); *la Mort de saint Joseph* (1847); *une Armure* (1850), *le Délateur* (1852); *l'Adoration des Mages* (1853), qui appartient à l'État; *les Sœurs de charité en Crimée* (1855); *la Fileuse* (1857); *Sedaire, tailleur de Pierres*, *le Délit de chasse* (1861); *Venise* (1863); le *Pape Alexandre III*, *Pivoines* (1864); des *Portraits*, des *Pastels*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une mention en 1855; il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1859.

APPIANI (André), peintre italien, né à Milan, vers 1812, étudia sous M. François Hayez et remporta d'abord plusieurs médailles à l'Académie de Saint-Luc, à Rome (1834), puis le grand prix à l'École des beaux-arts de Milan (1838). Il a envoyé deux œuvres importantes à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Pétrarque à Avignon*, au comte Litta, et une *Jeune Italienne émigrée pressant sur son cœur les couleurs nationales*, appartenant à M. Negroni Prato.

ARAGO (Étienne), littérateur et homme politique français, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), le 9 février 1802, est le dernier frère survivant de l'illustre astronome François Arago, mort le 3 octobre 1853. Il fit ses études au collége de Perpignan, dirigé alors par un ecclésiastique, et à l'école de Sorèze, et vint ensuite à Paris, où il fut admis comme préparateur de chimie à l'École polytechnique. Mais il se livra bientôt tout entier à son goût pour les lettres et surtout pour le théâtre. Il s'était associé aux premiers travaux de Balzac, et avait composé avec lui : *l'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de dom Rago, ex-prieur de bénédictins, mise au jour par ses deux neveux* (Paris, 1822, 4 vol. in-12); dom Rago n'était autre qu'Étienne Arago. Cet ouvrage obtint peu de succès; les collaborateurs se séparèrent et M. Arago se fit vaudevilliste.

Il a fait représenter à Paris, sur tous les théâtres de genre, une centaine de pièces, faites presque toutes, selon l'usage, en société avec un ou deux collaborateurs. Parmi les noms auxquels le sien a été le plus souvent uni, nous citerons MM. Maurice Alhoy, Ancelot, Anicet-Bourgeois, Benjamin Antier, Bayard, Decomberousse, Derville (Desnoyers), Desvergers (Chapeau), Dumanoir, Dupeuty, F. Duvert, Jaime, Lepoitevin Saint-Alme, Lubize, Rougemont, Théaulon, Varin, Paul Vermond et Ferdinand de Villeneuve.

La plupart de ces pièces ont eu du succès et plusieurs sont restées au répertoire. Parmi les vaudevilles et comédies mêlées de couplets, nous mentionnerons : *Stanislas, ou la Suite de Michel et Christine* (1822); *Un jour d'embarras* (1824); *l'Anneau de Gygès* (1824); *l'Amour et la guerre* (1825); *le Compagnon d'infortune, ou les Prisonniers* (1825); *C'est demain le treize, ou le Sentiment et l'almanach* (1826); *Gérard et Marie* (1827); *les Quatre artistes, ou les lettres et les portraits* (1827); *la Fleuriste* (1827); *le Cousin Frédéric, ou la Correspondance* (1829); *le Prix de folie* (1834); *les Malheurs d'un joli garçon* (1834); *Théophile, ou Ma vocation* (1834); *les Pages de Bassompierre* (1835); *le Démon de la nuit* (1836); *Arriver à propos* (1836); *le Cabaret de Lustucru* (1838); *les Mémoires du diable* (1842); *Brelan de troupiers* (1843); *Une invasion de grisettes* (1844), etc. Citons encore dans un autre genre : *le Pauvre Arondel, ou les Trois talismans*, vaudeville-féerie en deux actes (1828); *27, 28 et 29 juillet, tableau épisodique des trois journées* (1830); *les Chemins de fer*, vaudeville-revue composé à la mécanique, avec les couplets faits à la vapeur (1833); *Paris dans la comète*, revue-vaudeville (1836). Dans le genre mélodramatique, il a composé : *le Pont de Kehl, ou les Faux témoins* (1824); *Lia, ou une Nuit d'absence* (1826); *l'Avocat* (1827); *la Fille du Portier* (1827), et *Mandrin* (1827). Les pièces qui se rapprochent le plus de la comédie proprement dite, sont *Départ, séjour et retour* (1827); *Madame Dubarry* (1831); *la Vie de Molière* (1832); *Casanova au fort Saint-André* (1836), et *les Maris vengés* (1839). Son œuvre principale, faite sans collaborateur, est une comédie en cinq actes et en vers, *les Aristocraties*, jouée en 1847 au Théâtre Français.

En 1829, M. Étienne Arago avait acquis de M. de Guerchy le privilége de la direction du Vaudeville. L'exploitation de cette scène ne l'enrichit pas; l'incendie du théâtre acheva sa ruine et le privilége fut donné à un autre en 1840. Mêlé, sous la Restauration, à la polémique de ce qu'on appelle la petite presse, il avait été rédacteur de *la Lorgnette* et de l'ancien *Figaro*. Après avoir quitté le Vaudeville, il donna au *Siècle* des nouvelles signées de divers pseudonymes, notamment de celui de *Jules Ferney*. En 1841, il fut un des fondateurs de *la Réforme*, et jusqu'en 1848 il concourut activement à la rédaction politique de ce journal révolutionnaire. Il y publia un roman historique, *les Bleus et les Blancs*, tableau pittoresque des guerres vendéennes qui n'a paru en volumes que beaucoup plus tard (1862, 2 vol. in-18). Il y fit aussi la critique théâtrale.

Dès l'âge de vingt ans, M. Ét. Arago s'était jeté dans toutes les luttes politiques. Entré de bonne heure dans la Charbonnerie, il ne cessa d'en défendre les principes. Le 27 juillet 1830, il ferma les portes du Vaudeville, distribua sur les barricades toutes les armes qui étaient en réserve dans le garde-meuble de son théâtre, paya de sa personne durant les trois jours et, le 29 juillet, fut à l'hôtel de ville un des aides de camp de Lafayette. Il fut au nombre des délégués envoyés auprès de Louis-Philippe par la jeunesse républicaine. Lieutenant d'artillerie dans la garde nationale, il fut compromis, avec MM. Guinard, Gode-

froy Cavaignac et la plupart de ses amis, dans les événements de 1832 et de 1834. Il put se soustraire aux poursuites de la police et se cacha quelque temps dans un coin de la Vendée, puis il revint concourir à l'évasion des détenus de Sainte-Pélagie que devait juger la Cour des Pairs. Dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne politique de M. Ledru-Rollin, et, pendant les journées de février, il parut en armes aux postes où les engagements furent le plus vifs.

Dans l'après-midi du 24, il s'était emparé de l'hôtel des postes, et installé à la place du directeur général. Il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de la présidence du général Cavaignac. C'est alors qu'il consentit à retarder de quelques heures le départ des courriers qui portèrent en province le compte rendu de la seance du 25 novembre 1848, et la réponse de l'Assemblée constituante aux accusations calomnieuses dirigées contre le général Cavaignac (voy. ce nom). C'est sous son administration que fut appliquée la réforme postale et organisé l'usage des timbres-postes à 20 centimes.

M. Arago avait été élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département des Pyrénées-Orientales: il y vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et s'gna la mise en accusation du président et des ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Au 13 juin 1849, il se plaça à la tête des gardes nationaux qui répondirent à l'appel de la Montagne. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la peine de la déportation. Il avait pu se réfugier en Belgique. Le 2 décembre 1851, à la nouvelle du coup d'État, il essaya de rentrer en France et s'avança jusqu'à Valenciennes. Bientôt après, il organisa à Bruxelles un comité de secours pour les émigrés. Le gouvernement français obtint son expulsion, à la suite de ses articles dans *la Nation*, sur les vainqueurs et les vaincus des guerres civiles. Après s'être arrêté en Angleterre, en Hollande, à Genève, sans trouver nulle part une entière hospitalité, il alla habiter Turin, où il reprit ses travaux littéraires jusqu'à sa rentrée en France, en 1859. En 1862 (15 août), sa démission de la Société des gens de lettres, à propos de prétendues libéralités de M. Mirès envers quelques écrivains, eut un certain éclat.

Parmi les œuvres qu'il a publiées depuis son départ de France, nous nous bornons à citer: *Spa, son origine, son histoire, ses eaux, ses environs et ses jeux*, poëme en sept chants (Bruxelles, 1851, in-16, deux éditions). Un journal de Nice et *la Libre recherche*, de Bruxelles, ont donné quelques-unes de ses poésies nouvelles dont une série a paru sous le titre d'*Une voix de l'exil*. Il a achevé, dit-on, des comédies de caractère et préparé le recueil de ses *Souvenirs*. En 1865, il a été chargé du feuilleton théâtral de l'*Avenir national*.

ARAGO (Jacques-Étienne-Victor), littérateur français, le troisième des frères Arago, né à Estagel, le 10 mars 1790, mort en janvier 1855, au Brésil. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARAGO (Emmanuel), neveu des précédents, avocat et homme politique français, est né à Paris, le 6 juin 1812. Fils aîné de François Arago, il suivit d'abord l'exemple de ses oncles Jacques et Étienne et débuta dans la carrière des lettres par des essais poétiques. A vingt ans, il publia un volume de *Vers* (1832, in-8). Les bibliographes le désignent comme collaborateur de MM. Marie Aycard, Ed. Monnais et Rochefort, et lui attribuent quelques vaudevilles signés de son prénom d'Emmanuel: *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné* (1830); *la Nuit de Noël ou les Superstitions* (1832); *Mademoiselle Aissé* (1832); *Un pont-neuf* (1833); *Un antécédent* (1834); *Un grand orateur* (1837). A vingt-cinq ans, il renonça au théâtre pour s'appliquer à l'étude du droit et à l'exercice de la profession d'avocat. Inscrit au barreau en 1837, il plaida avec succès les procès de contrefaçon, se mit au service du parti radical et fut, en 1839, un des défenseurs de Martin-Bernard et de Barbès.

En 1848, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux événements de février. Le 24, il pénétra dans la Chambre des Députés, protesta, sur les marches de la tribune, contre la régence et réclama la déchéance de la famille d'Orléans. Le 27, il partit pour Lyon avec le titre de commissaire général de la république. Il décréta un impôt de quatre-vingt-dix centimes, sans parvenir à discipliner les *Voraces* de la Croix-Rousse. Il ordonna de prendre sur un fonds de 500 000 francs, destiné au Comptoir national de Lyon, la somme nécessaire à la solde des ateliers nationaux. Cette mesure, qui sauva la ville d'un désastre imminent, exposa M. E. Arago à de violentes accusations, auxquelles donna tort, un an plus tard, un vote formel de la Constituante (15 février 1849).

Élu représentant du peuple dans les Pyrénées-Orientales, le second sur cinq, il ne parut que par intervalles à l'Assemblée. Le 25 mai, la commission exécutive l'envoya à Berlin, comme ministre plénipotentiaire. Il intervint en faveur des Polonais du grand-duché de Posen et fit remettre en liberté le général Mierolawski. A la nouvelle de l'élection du 10 décembre, il donna sa démission et revint à Paris. Il protesta vivement contre l'expédition de Rome et demanda la mise en liberté des transportés de juin. A l'Assemblée législative, il vota ordinairement avec la Montagne. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Emm. Arago renonça à la vie politique, mais il ne quitta point la France. Il rentra plus tard au barreau de Paris.

ARAGO (Alfred), second fils de François, frère puîné du précédent, a cultivé la peinture, qu'il a étudiée sous Paul Delaroche, et a fait, de 1841 à 1852, divers envois aux salons, notamment: *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*, *la Récréation de Louis XI*, qui lui a valu une 3e médaille en 1846; *l'Aveugle*, souvenir d'un voyage en Italie; *Abraham*, etc. En 1852, il a été attaché, comme inspecteur général des beaux-arts, au ministère d'État, et il a fait partie du comité d'organisation, ainsi que du jury de l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de de la Légion d'honneur en 1854.

ARAN (F.... A....), médecin français, né à Bordeaux, vers 1816, fit ses études à Paris, et fut reçu docteur en 1843, et agrégé en 1853. Il est devenu médecin de l'hôpital Saint-Antoine.

On a de lui: *Manuel pratique des maladies du cœur* (1842, in-12); sa thèse d'agrégation: *des Morts subites* (1853); *Leçons cliniques sur les maladies de l'utérus* (1858-1859, in-8), recueillies par M. Gauchet. Il a traduit de l'anglais: *Traité pratique des inflammations de l'utérus* (1850, in-8), de J. H. Bennet, et de l'allemand: *Traité de percussion et d'auscultation* (1854, in-18), du professeur J. Skoda, de Vienne.

ARANY (Janos), célèbre poëte hongrois, né en 1819, à Nagy Szalonta, dans le comitat de Bihar, et fils d'un pauvre protestant, suivit, pendant plusieurs années, les cours du collége

de Debreczin. A l'âge de dix-sept ans, il ne put résister à l'amour des aventures, s'attacha à une troupe de comédiens ambulants et mena pendant quelque temps leur existence vagabonde. Des malheurs domestiques le firent revenir à Szalonta, où il obtint la place de professeur de langue latine à l'école réformée. En 1840, il y fut nommé second notaire. La Société Kisfaludy de Pesth, ayant ouvert, en 1843, un concours pour la meilleure épopée comique populaire, M. Arany envoya son poëme, *la Constitution perdue* (Az elveszett Alkotmany), dans lequel il persiflait les intrigues des candidats à l'assemblée, et remporta le prix. Un second poëme, *Toldi* (1847), eut le même succès, et fut imprimé aux frais de la Société. Devenu en peu de temps l'auteur favori de la nation hongroise, il passa, après Petœfi, pour le premier poëte hongrois de notre époque.

Outre les deux ouvrages déjà cités et un grand nombre de poésies, disséminées dans les diverses revues littéraires de la Hongrie, on possède de M. Arany deux poëmes: *la Conquête de Murany* (Murany ostroma: Pesth, 1848) et *Catherine* (Katalin; Ibid., 1850). *Toldi* et *la Conquête de Murany* ont été traduits en allemand par Kertbeny (Leipsick, 1851, 2 vol.).

ARBANÈRE (Étienne-Gabriel), littérateur français, né le 6 juin 1784, mort le 8 mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henri D'), archiviste français, né à Nancy, le 5 décembre 1827; et fils d'un avocat distingué de cette ville, fit son droit et suivit, de 1848 à 1851, les cours de l'Ecole des chartes. Il est devenu archiviste du département de l'Aube, membre de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de ce département; il a obtenu, comme auteur du *Répertoire archéologique de l'Aube*, un premier prix (médaille de 1200 fr.) au concours des Sociétés savantes, en 1861.

Collaborateur de la *Revue archéologique* et de la *Collection des mémoires de la Société de l'Aube*, M. H. d'Arbois de Jubainville a publié séparément: *les Armoiries des comtes de Champagne* (1852); *Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français* (1852); *Quelques pagi de la première Belgique* (Nancy, 1852); *Pouillé du diocèse de Troyes* (1853); *Voyage paléographique dans le département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1855); *Essai sur les sceaux des comtes de Champagnes* (1856); *Études sur l'état des abbayes* (1858); *Histoire des ducs et des comtes de Champagne* (1859-1863, t. I, III et V, in-8), etc.

ARCHAMBAULT (Émile), homme politique français, ancien représentant, né à Prémery (Nièvre), le 11 juin 1793, d'une famille pauvre, s'occupa d'abord du commerce des bestiaux, acquit une certaine fortune, et s'établit marchand de bois. Nommé conseiller municipal, dès 1823, puis, en 1830, adjoint, et, plus tard, maire de Prémery, il fit, pendant tout le règne de Louis-Philippe, partie du conseil général de la Nièvre, et se signala par sa résistance à l'arbitraire administratif et par son opposition aux actes de la préfecture. Condamné pour un délit de presse, il allait subir sa peine quand survint la révolution de Février. Il fut nommé représentant à la Constituante, le troisième sur huit, par 34 114 suffrages. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du général Cavaignac; après l'élection du 10 décembre, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée. Il ne fut pas réélu à la Législative.

ARCHIAC (Étienne-Jules-Adolphe DESMIER DE SAINT-SIMON, vicomte D'), géologue français, membre de l'Institut, né à Reims, le 24 septembre 1802, sortit, à l'âge de dix-neuf ans, de l'École militaire de Saint-Cyr, comme officier de cavalerie, et quitta le service après 1830. Il consacra ses loisirs à des études historiques et littéraires. On a de lui un roman intitulé: *Zizim, ou les Chevaliers de Rhodes* (1828, 3 vol.). Mais ses travaux les plus importants sont du domaine de la géologie. Parmi les nombreux mémoires publiés par lui dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, et qui traitent tous de la constitution des terrains secondaires et tertiaires, on a remarqué ceux qui ont rapport à la formation crétacée des versants sud-ouest et nord-ouest du plateau central de la France. (Tomes XIV, XXI et XXII des *Comptes rendus*.)

M. d'Archiac publie, au nom de la Société géologique et sous les auspices du ministre de l'instruction publique, une grande *Histoire des progrès de la géologie de* 1834 *à* 1862 (1847-1862, t. II à VIII, en 9 vol. in 8). Les sept premiers volumes traitent de la physique générale du globe, des terrains diluviens et tertiaires, de la formation nummulitique, crétacée, etc. Il a été élu membre de l'Institut, en 1857. En 1861, il a été nommé professeur de paléontologie, au Muséum, en remplacement de M. Alcide d'Orbigny; il a entrepris la publication de ses leçons, sous ce titre: *Cours de paléontologie stratigraphique*; 1re année, 1re partie: *Précis de l'histoire de la paléontologie*, etc. (1863, in-8).

ARDANT (Paul-Joseph), général français, né le 22 décembre 1800, mort le 25 novembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARDOUIN (Beaubrun), historien haïtien, ministre de la République d'Haïti près le gouvernement français, a publié à Paris, entre autres écrits spéciaux sur sa patrie, une suite considérable d'*Études sur l'histoire d'Haïti* (1853-1861, t. I-X, in-8).

ARENALES (José), géographe américain, né à Buenos-Ayres, vers 1790, entra fort jeune au service, franchit rapidement tous les grades, et devint, vers 1825, lieutenant-colonel d'artillerie. Chargé, en 1833, du département topographique de Buenos-Ayres, il parcourut presque toute l'Amérique méridionale et publia de son voyage une relation d'un haut intérêt: *Notes historiques et descriptives sur le pays de Chaco et de Rio Bermejo, avec des observations relatives à un plan de navigation et de colonisation* (Noticias históricas y descriptivas sobre el gran país del Chaco y Rio Bermejo, etc.; Buenos-Ayres, 1833, in-8 avec figures et cartes).

ARENBERG (Louis-*Prosper*, duc D'), prince médiatisé ayant droit au titre d'altesse sérénissime, est né à Bruxelles, le 28 avril 1785. Il succéda, en septembre 1803, à son père le duc Louis-Engelbert, comme chef de la maison d'Arenberg, jadis souveraine, qui possède dans le royaume de Hanovre le duché d'Arenberg-Meppen (53 000 habitants), en Prusse, le comté de Recklinghausen (40 000 habitants), outre d'immenses domaines situés en France et en Belgique, mais dépouillés, depuis la révolution française, de tous titres et droits seigneuriaux. En 1806, il mit au service de Napoléon un régiment de chevau-légers belges, qui forma plus tard le 27e régiment de chasseurs à cheval. Il prit part aux campagnes de Prusse et d'Espagne, reçut une

grave blessure au combat d'Arrazo-Molinos, fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en 1814, à la chute de Napoléon. Peu de temps avant la mort de son père (7 mars 1820), il épousa, le 26 janvier 1819, la princesse Marie-Ludmille-Rose de Lobkowitz, née le 15 mars 1798. Il fut nommé successivement membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, avec voix virile (27 mars 1824), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847). Son hôtel à Bruxelles est une demeure presque royale, où l'on remarque une belle galerie de tableaux. — Le duc d'Arenberg est mort à Bruxelles, le 28 février 1861.

De son mariage avec la princesse Ludmille de Lobkowitz, il a eu cinq enfants, dont l'aîné est *Engelbert*-Auguste-Antoine, né le 11 mai 1824.

Son frère, le prince *Pierre* d'Alcantara-Charles, second fils du duc Louis-Engelbert, est né le 2 octobre 1790. Il a été officier d'ordonnance de Napoléon Ier. Pendant la Restauration, il se fit naturaliser Français, fut créé, en 1828, duc et pair de France par ordonnance de Charles X et siégea jusqu'en 1830. De son mariage avec Alix de Talleyrand-Périgord, il a eu trois enfants.

Son oncle, *Ernest*-Engelbert, né le 25 mai 1777, mort le 20 novembre 1857, a publié deux ouvrages sur l'*Art de la fortification* (Vienne et Paris, 1823). Marié deux fois, il n'a point eu de fils, et la branche cadette de la maison d'Arenberg s'est éteinte en sa personne.

ARENS (François-Joseph, baron D'), ancien professeur et administrateur allemand, né le 7 juin 1779, à Arnsberg, en Westphalie, mort à Darmstadt le 1er avril 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARESE (N....), homme politique italien, né en Lombardie, vers 1806, fut forcé, à la suite des événements révolutionnaires de 1848-1849, pour échapper aux poursuites du gouvernement autrichien, de se réfugier dans le Piémont, où il devint sénateur. Après la réunion de la Lombardie à la Sardaigne, la paix de Villafranca, qui suspendit tout à coup la guerre de l'indépendance italienne, ayant amené la retraite de M. de Cavour (voy. ce nom), il fut appelé à la présidence du cabinet, le 13 juillet 1859. Il l'occupa peu de temps. Il devait, dit-on, cette élévation moins à ses idées libérales qu'à ses anciennes relations d'intimité avec l'Empereur Napoléon III. Au mois de juillet 1861, il fut chargé de venir remettre à l'Empereur la notification de l'acte législatif en vertu duquel Victor-Emmanuel prenait le titre de roi d'Italie. Reçu en audience particulière, à Fontainebleau, il fut nommé grand'croix de la Légion d'honneur à l'occasion de cette mission.

ARÉTIN (Karl-Maria, vicomte D'), historien allemand, né à Munich, le 4 juillet 1796, est le fils aîné du vicomte Christophe d'Arétin, homme politique et écrivain distingué, qui mourut en 1832. Après avoir pris part aux campagnes de 1813 à 1815, il entra dans la carrière diplomatique et fut, plus tard, attaché au ministère de la guerre. Il se retira ensuite à la campagne pour s'y consacrer à l'étude. Nommé conseiller de légation au ministère de l'extérieur (1834), puis conservateur des archives du royaume de Bavière, il fit de sérieuses études sur les sources historiques qu'il avait sous la main. Attaché en 1847 comme secrétaire de légation à l'ambassade de Bavière en Prusse, M. Arétin a été nommé chambellan et conseiller intime du roi de Bavière, Maximilien II.

On a de lui une importante *Dissertation sur Wallenstein; Tableau des relations étrangères de la Bavière* (Darstellung der auswaertigen Verhaeltnisse Baiern; Passau 1839); *Histoire de l'électeur Maximilien Ier* (Geschichte des Churfürsten M. I.; Ibid., 1842); *Antiquités et monuments d'art de la maison régnante de Bavière* (Alterthümer und Kunstdenkmale der bayrischen Herrscher Hauses, 1854 et suiv.).

ARGELANDER (Frédéric-Guillaume-Auguste), célèbre astronome allemand, né le 21 mars 1799, à Memel, en Prusse, eut pour maître le savant Bessel qui, en 1820, le prit pour aide. En 1823, il fut appelé à Abo, en Finlande, pour diriger le nouvel observatoire. Il s'y occupa surtout des étoiles fixes, dont le déplacement dans l'espace est assez considérable pour qu'il puisse être déterminé avec exactitude. Un catalogue de 560 étoiles fut le résultat de ces observations; il lui fit obtenir de l'Académie de Saint-Pétersbourg le prix Demidoff.

En 1827, un incendie détruisit la ville d'Abo; et l'université de la Finlande fut établie dans la nouvelle capitale, Helsingfors. M. Argelander y vint lui-même, en 1832, pour diriger la construction d'un observatoire, qui fut achevé en 1834, et dont il resta directeur jusqu'en 1837, époque où le gouvernement prussien l'appela à Bonn, comme professeur d'astronomie. Quoiqu'il fût réduit pendant les premières années à un observatoire provisoire, il fit de grands travaux qui servirent de base à ses belles cartes célestes. Continuant le grand travail de Bessel, il détermina principalement les positions des étoiles qui se trouvent dans la zone de 45° à 80° de déclinaison. Il les fit connaître dans ses *Observations de l'Observatoire de Bonn* (Beobachtungen auf der Sternwarte zu Bonn, Bonn, 1846), ouvrage qui contient les positions de 22 000 étoiles. Quelques années auparavant, il avait publié sous le titre d'*Uranometria nova* (Berlin, 1843) un excellent atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, avec l'indication exacte de leurs grandeurs apparentes. Le nouvel observatoire de Bonn a été achevé en 1845, d'après les vues de M. Argelander. Il a été élu, en 1850, correspondant de l'Institut de France. Ce savant s'occupait, dès cette époque, de l'observation des variations périodiques ou non périodiques de l'éclat et de la grandeur apparente des étoiles, phénomène déjà constaté par Tycho-Brahé, mais que personne n'avait observé avec autant de persévérance et d'exactitude.

ARGENSON (Charles-Marc-René DE VOYER, marquis D'), littérateur français, né à Boulogne près Paris, le 20 avril 1796, petit-neveu du marquis d'Argenson, ministre sous Louis XV, est fils de l'homme d'État distingué du même nom, député sous la Restauration et sous Louis-Philippe, mort en 1842, et de Sophie de Rosen, mère, par un premier mariage, du duc de Broglie. Voué aux études littéraires et scientifiques, sa carrière politique s'est bornée à faire partie pendant six ans du conseil général de la Vienne, dont il se vit exclu, en 1840, par l'influence de la préfecture, à cause de ses relations avec l'opposition. En 1848, candidat du parti démocratique modéré, pour la Constituante, il obtint environ 12 000 suffrages dans ce département où il possède d'importantes propriétés. — Il est mort le 31 juillet 1862.

Membre actif de la Société archéologique de Touraine et de celle des antiquaires de l'Ouest, le marquis d'Argenson a fourni aux recueils de l'une et l'autre un certain nombre de travaux et colla-

boré aux archives du congrès scientifique tenu à Tours en 1847 (*Limites des langues d'oïl et d'oc*). On lui doit en outre, deux éditions des curieux *Mémoires du marquis d'Argenson* (1825, in-8, 1857-58, 5 vol. in-12, édit. elzév.); *Discours et opinions de mon père, M. Voyer-d'Argenson* (1845, 2 vol. in-8); *les Nationalités européennes* (1859, in-8, avec cartes).

ARGOUT (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte D'), ancien ministre français, gouverneur de la Banque de France, né le 28 août 1782, mort le 15 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARGOWTINSKI-DOLGOROUKI (Moïse-Zacharie, prince), chef d'une maison princière de Russie, issue de la dynastie arménienne des Bagratides, fut élevé à Tiflis, et entra, à dix-huit ans, dans la cavalerie de la garde impériale où ses talents militaires lui valurent un avancement rapide. Général en 1827, il prit une part brillante à la guerre contre la Perse, gouverna le Daghestan et soutint, depuis 1830, une lutte acharnée contre Schamyl. L'empereur Nicolas le récompensa en le nommant sous aide de camp et chevalier de tous ses ordres.

ARGYLL (George-Douglas CAMPBELL, 8e duc D'), pair d'Angleterre, né en 1823 à Ardencaple-Castle (Dumbartonshire), descend de l'illustre famille écossaise de Campbell élevée au rang de ducs d'Argyll en 1701, et à la pairie héréditaire en 1716. Il venait d'achever ses études lorsqu'il publia une *Lettre aux pairs* (1842), au sujet des principes religieux qui ont, en ces derniers temps, divisé l'Église d'Écosse. La même question est traitée par lui à un point de vue plus élevé dans l'ouvrage intitulé : *Examen du presbytérianisme* (1848); après avoir exposé à grands traits les progrès de cette communion en Écosse depuis la réforme, il se prononce vivement contre toute tentative de hiérarchie ecclésiastique. En 1847, il succéda à son père à la Chambre des lords, où il prit un rang considérable, grâce à la variété de ses connaissances. Nommé lord du sceau privé en 1853, il reçut du ministère Palmerston la charge de directeur général des postes (novembre 1855), dont il se démit en 1858; l'année suivante, il devint lord du sceau privé. Shérif héréditaire du comté d'Argyll, il en a été nommé lord-lieutenant en 1862. Appelé en 1853 aux fonctions de conseiller privé, en 1851 à celles de chancelier de l'université de Saint-André, et, en 1854, à celles de recteur de l'université de Glasgow, il fut reçu docteur ès-lettres à Cambridge en 1862. C'est un protecteur éclairé de la littérature et des arts; il a lui-même pris part aux travaux de la *British association* et fait plusieurs lectures remarquables dans les comtés du nord de l'Angleterre. On a de lui : *Essai sur l'histoire ecclésiastique d'Écosse depuis la Réforme*. De son mariage avec la fille aînée du duc de Sutherland (1844), il a eu neuf enfants dont l'aîné, George-Edward-Henry-Douglas Sutherland, marquis de LORNE, est né à Londres en 1845.

ARGYROPOULO (Périclès), légiste et homme d'État grec, né en 1809 à Constantinople, est fils de Jakovaki Argyropoulo, ancien grand interprète de la Porte sous le sultan Mahmoud, qui publia une traduction de l'*Esprit des lois* en grec moderne, et une *Vie de Catherine* en langue turque, très-estimée à Constantinople. Après avoir fait ses études de droit à Paris, il alla se fixer à Athènes, et fut nommé bientôt professeur de droit constitutionnel à l'université. En 1853, il prononça l'éloge du grand Alexandre Maurocordato, l'un des hommes les plus remarquables du XVIIe siècle en Orient (Athènes, 1817, in-fol.). Un autre ouvrage beaucoup plus considérable sur les institutions municipales (τὰ Δημοτικά, Athènes, 1843) avait déjà marqué sa place à la tête des jurisconsultes de son pays. Membre de presque toutes les législatures depuis 1843, il figura constamment dans les rangs de l'opposition constitutionnelle, dont son beau-frère Maurocordato était le chef. Chargé dans le courant de 1854 (26 mai) du portefeuille des affaires étrangères, il forma, avec ce dernier et le général Kalergis (voy. ce nom), le ministère dit *de l'occupation*, qui, après une année de tiraillements et de luttes, dut céder la place au ministère Boulgaris. Ce savant professeur acquit une égale considération par ses travaux et son caractère. — Argyropoulo, qui avait été appelé, en 1859, à représenter dans la Chambre l'université d'Athènes, est mort le 28 décembre 1860.

ARIF-HIKMET bey, haut fonctionnaire ottoman, né l'an 1200 de l'hégire (1786), accomplit de nombreux voyages dans sa jeunesse, mais sans sortir des pays musulmans, et visita la Mecque à sept reprises différentes. Agrégé à l'ordre des ulémas, il monta, de degré en degré, jusqu'au sommet de cette hiérarchie compliquée, et parvint, en 1846, à la dignité de cheiks-ul-islam. Chef, par son emploi, du corps redoutable des ulémas, armé du droit d'accorder ou de refuser le *fetva* qui seul peut valider les ordonnances du souverain, dont il est le représentant dans l'ordre spirituel, grand-maître de l'université, Arif-Hikmet ne contraria point les vues réformatrices du gouvernement; néanmoins les ménagements qu'il gardait avec le fanatisme et les idées rétrogrades de son ordre le firent remplacer, en 1854, par Arif-Efendi.

Le plus grand respect suivit Arif-Hikmet dans sa retraite. Absorbé par la méditation ou par l'étude, passant sa vie dans sa bibliothèque, entouré de quatre secrétaires occupés incessamment à lui transcrire des manuscrits, il est cité comme l'homme le plus érudit de la Turquie, et sa bibliothèque est une des plus complètes que l'on connaisse. Elle ne renferme pas moins de 12 000 manuscrits, la plupart très-précieux; mais ces richesses bibliographiques seront comme perdues après sa mort, Arif-Hikmet ayant légué sa bibliothèque à la ville de la Mecque.

ARISTARCHI (Nicolas), grand logothète du patriarcat grec à Constantinople, né dans cette ville, en 1800, débuta, à l'âge de dix-huit ans, par la charge de *muhurdar* (garde des sceaux) du prince Alexandre Soutzo de Valachie. Enveloppé dans la disgrâce de sa famille en 1821, il accompagna dans son exil à Boli, en Asie Mineure, son père Stavraki, le dernier phanariote qui occupa la charge importante de grand interprète de la Porte, et qui fut, quelques semaines après, massacré par l'ordre du favori Khalet-Efendi. L'orage s'étant apaisé, il revint à Constantinople, où la protection de Khosrew et d'Amed-Fethi-Pachas, qui avaient remplacé Khalet dans la faveur de Mahmoud, lui rouvrit le chemin des emplois et des dignités. Déjà grand logothète du patriarcat, il fut nommé, en 1854, *kapou-kiaïa* (fondé de pouvoirs) de Valachie, à l'avénement de l'hospodar Alexandre Ghika. M. Aristarchi a été mêlé de près ou de loin à toutes les grandes affaires intérieures et extérieures de la Turquie depuis trente ans; il a coopéré notamment au traité d'Unkiar-Skelessi (1832) et, plus tard, lors des débats suscités par la question des lieux saints (1851), il a fait partie de la commission mixte instituée pour

régler les prétentions respectives des deux Églises. Fonctionnaire de première classe, il a été décoré de divers ordres étrangers.

ARISTIAS (N....), poëte valaque, Grec d'origine, né vers 1798, entra de bonne heure dans l'hétairie (1816-19); il se joignit à Hypsilantis, lors de sa tentative sur les principautés, et fit partie de ce *bataillon sacré* qui montra tant de courage à Dragachan. Echappé comme par miracle au massacre de ses compagnons, il se fixa en Valachie, après le départ des Turcs, et de soldat se fit professeur de langues et de déclamation. En 1835, il fut un des membres les plus actifs de la *Société philharmonique* fondée par le colonel Campineano, et donna au théâtre la traduction de plusieurs chefs-d'œuvre français et italiens, notamment celle de *Saül* d'Alfieri. En 1848, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, fut nommé commandant en chef de la garde nationale, et, à la chute de la lieutenance princière, fit partie du groupe de prisonniers que les Turcs traînèrent à leur suite sur le Danube. Quoiqu'il eût signé, en février 1849, la protestation aux grandes puissances, il obtint peu après l'autorisation de rentrer en Roumanie.

L'œuvre capitale d'Aristias, comme poëte, est sa traduction en vers de l'*Iliade* (Bucharest, 1835-40), dans laquelle il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire tous les mots composés par un procédé analogue de formation.

ARJUZON (Félix-Jean-François-Thomas, comte D'), homme politique français, député au Corps législatif, né en 1810, fut d'abord gentilhomme de la chambre de Charles X, puis représenta le canton de Montfort au conseil général de l'Eure. La 3ᵉ circonscription de ce département l'envoya au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement; il conserva son mandat en 1857 et fut réélu en 1863. A ces dernières élections, il obtint 20 833 voix sur 26 128 votants. M. le comte d'Arjuzon, chambellan de l'Empereur, a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

ARLÈS-DUFOUR (Jean-Barthélemy), industriel français, né à Lyon vers 1805, était fils d'un conseiller municipal de cette ville. Commissionnaire en soieries, il s'allia à la famille des Dufour, notables négociants lyonnais, et unit dès lors leur nom au sien. Il a été membre du jury de l'exposition de 1849 et de ceux des expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il fut en outre attaché, dès 1853, à la commission impériale, en qualité de secrétaire général. Il s'est fixé alors à Paris, où il a ouvert une maison de commerce et de commission pour les soieries. M. Arlès-Dufour fait, depuis une quinzaine d'années partie de la chambre du commerce et du conseil municipal de Lyon, de la Société d'instruction primaire et du conseil général du département. Décoré de la Légion d'honneur en février 1837, il a été, en 1854, promu officier, et commandeur en 1860. Il a concouru, depuis 1855, à plusieurs publications relatives à l'exposition universelle.

ARLINCOURT (Charles-Victor PRÉVOT, vicomte D'), littérateur et romancier français, né au château de Mérantrais, près de Versailles, le 28 septembre 1789, mort le 23 janvier 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

Son frère aîné, le baron d'ARLINCOURT, né aussi à Mérantrais, en 1787, avait été admis avec lui au service de la cour de l'empereur et nommé, en 1807, écuyer de la reine de Naples. Il devint plus tard général de brigade, et prit sa retraite après la révolution de Juillet. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1812. — Le baron d'Arlincourt est mort le 17 février 1864.

ARMAN (Jean-Lucien), industriel français, député, né à Bordeaux, en 1811, y dirige d'importants chantiers pour la construction des navires. Il est sorti de ses ateliers des frégates pour l'empereur de Russie, et des canonnières et des batteries flottantes pour la France. Il a remis en activité le chantier d'Ajaccio et y a construit des bâtiments pour l'État. M. Arman s'est fait remarquer à l'Exposition universelle de 1855 par son nouveau système de vaisseaux en bois et en fer, qu'il a développé dans une note publiée à cette occasion (Bordeaux et Paris, in-4). Il a obtenu à la suite de cette exposition une médaille de première classe. Membre du conseil général de la Gironde pour le canton de Cadillac, il a été élu, en 1857, comme candidat officiel, député de la 5ᵉ circonscription de la Gironde. En 1863, il a été réélu, par 16 552 voix sur 30 460 votants: il avait pour concurrents entre autres le duc Decazes qui obtint une minorité de 12 838 voix. A la Chambre, il a été rapporteur de diverses commissions spéciales. M. Arman, décoré de la Légion d'honneur en octobre 1852, a été depuis promu officier.

ARMAND (Alfred), architecte français, né à Paris, le 3 octobre 1805, entra, au commencement de 1827, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère. Huit ans après, lors de l'installation des premiers chemins de fer, il fut attaché à celui de Versailles et Saint-Germain et dirigea, outre la gare et les bâtiments de la rue Saint-Lazare, les premiers travaux sérieux entrepris en France pour l'organisation des voies nouvelles. Appelé ensuite aux chemins de fer de l'Ouest ainsi qu'à celui du Nord, il a successivement exécuté sur ces deux lignes, à partir de 1839, les gares de Versailles et de Saint-Cloud (1840) et celles d'Arras, Lille, Amiens (1846-1847), Calais (1848), Saint-Quentin (1850) et Douai (1851). M. Alfred Armand a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, et promu officier en 1862.

ARMANDI (Pierre-Damien), général italien, né en 1778, à Fusignano, mort en 1865. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

ARMELLINI (Charles), jurisconsulte italien, ancien triumvir de la république romaine, né à Rome, en janvier 1777, fit ses études au Collége romain et y devint, à vingt et un ans, professeur de rhétorique et de littérature grecque. Il fonda l'*Académie lyncéenne*, consacrée aux sciences naturelles, fut membre de l'Académie archéologique, et fit applaudir, à l'Académie des Arcades, ses poésies. Il écrivait en même temps, en latin, l'oraison funèbre du roi d'Étrurie, et une dissertation sur les banques de circulation, dédiée au pape qui venait de le nommer avocat consistorial. Lorsque les États romains furent réunis à l'empire français, en 1809, M. Armellini fut nommé membre de la Cour d'appel de Rome. A la rentrée du pape dans ses États, il fut envoyé à Ancône, comme gouverneur des Marches. Il siégea ensuite à la cour d'appel de Macerata, d'où il fut enfin rappelé à Rome, pour s'occuper de la rédaction d'un nouveau code civil. Il réussit à faire maintenir, dans les États romains, sauf de légères modifications, le code de commerce français. Cependant, il était revenu au barreau et en exerçait les fonctions avec éclat. Le gouvernement de Suède le choisit pour consul auprès du gouvernement pontifical. Pie IX, aussitôt après son avé-

nement (juin 1846), le chargea de préparer la plupart des réformes opérées de 1846 à 1848, celle surtout de la représentation municipale de la ville de Rome. M. Armellini fut alors décoré de l'ordre du Mérite et nommé conservateur municipal; il devint bientôt même prosénateur ou chef de la magistrature municipale.

Approchant continuellement le pontife, il le soutenait dans les voies libérales où il était entré. Quand un statut constitutionnel eut été proclamé par Pie IX (mars 1848), M. Armellini fut élu député par plusieurs collèges électoraux, puis nommé vice-président de la chambre. Il prépara, entre autres lois, celle sur les substitutions, qui fut votée à la presque unanimité.

Après la fuite du pape à Gaëte, le gouvernement provisoire offrit à M. Armellini le portefeuille de l'intérieur. Il prépara, pendant deux mois, les travaux législatifs de l'Assemblée constituante, et fut chargé de prononcer le discours d'ouverture devant elle. La république fut proclamée, et un triumvirat institué, dont il fut à l'unanimité nommé membre. Collègue de Saffi et de Mazzini, il fut, tant qu'il resta au pouvoir, l'adversaire de toute mesure violente, comme l'ennemi de tout désordre. Il s'occupa surtout de la justice et de la législation. Mais le sanglant combat du 30 juin 1849 ayant démontré l'inutilité d'une plus longue résistance contre l'armée française; les triumvirs donnèrent leur démission, et l'Assemblée nationale romaine leur vota des remercîments et des médailles d'or. Forcé de s'expatrier, M. Armellini alla s'établir à Bruxelles, avec une partie de sa famille. — Il y est mort le 1[er] juin 1863.

ARMENGAUD (Jean-Germain-Désiré), littérateur français, né à Castres (Tarn), en 1797, fit ses classes à Lavaur et à Toulouse, et embrassa, malgré lui, la carrière du commerce que son goût pour les arts lui fit abandonner. Après avoir étudié longtemps nos musées et visité toutes les galeries de l'Europe, il entreprit une série de publications artistiques, d'une exécution remarquable: *Histoire des peintres de toutes les écoles depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* (1849, in-4, avec gravures), commencée sous sa direction et achevée sous celle de M. Ch. Blanc; *les Galeries publiques de l'Europe* [Rome] (1856, in-4, avec gravures), ouvrage tiré à 35 000 exemplaires; *les Chefs-d'œuvre de l'art chrétien* (1858, gr. in-8, avec grav.); *les Trésors de l'art* (1859, 47 gravures en taille-douce); *les Chefs-d'œuvre de Rubens à la cathédrale d'Anvers ou l'Oratoire de la famille* (même année, deux triptyques); *le Parthénon de l'histoire* (1863-1864, livr. 1-26), comprenant trois ouvrages distincts, avec de splendides gravures, etc. M. Armengaud, qui a obtenu du pape Pie IX des indulgences spéciales pour une de ses publications, a été fait chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

ARMENGAUD (Jules-Édouard), dessinateur industriel français, s'est consacré, depuis une vingtaine d'années, à la pratique ainsi qu'à l'enseignement du dessin appliqué à l'industrie. Il entreprit en 1835 une suite d'ouvrages destinés à faire connaître par des figures et un texte explicatif, toutes les machines et inventions nouvelles, et exécutés pour la plupart avec la collaboration de M. Jules Amouroux et de M. Ch. Armengaud, son frère. Il a été professeur de dessin linéaire au Conservatoire des arts et métiers. M. J. Armengaud a figuré, avec un nombre toujours croissant de dessins, aux Expositions de l'industrie, depuis 1834, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il a obtenu aux premières deux médailles de bronze (1839 et 1844 et une médaille d'argent (1849), et à la dernière, une médaille de 1[re] classe.

On a sous son nom: *Traité théorique et pratique des moteurs hydrauliques et à vapeur* (1843, in-8, 11 planches; nouv. édit., 1858-59, avec atlas); *Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents, employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère* (1840-1858, 11 vol. in-8, avec planches in-fol.), etc.

ARMENGAUD (Charles), frère puîné du précédent, a pris une part active aux publications industrielles collectives qui portent leur nom. Il a ouvert, sous le titre d'ingénieur-conseil, un cabinet de consultations pour les brevets. Il est professeur à l'École spéciale de commerce.

On a sous son nom: *Cours de dessin linéaire appliqué au dessin des machines* (1840, in-4); *l'Ouvrier mécanicien*, traité de mécanique pratique (1840, in-12, 4[e] édition, 1854); *Guide de l'inventeur dans les principaux États de l'Europe, ou Précis des lois et règlements en vigueur* (1840, in-8, 2[e] édition, 1844); *Guide manuel de l'inventeur et du fabricant, ou de la Propriété industrielle en France et à l'étranger* (3[e] édition, 1853, in-8); et avec M. Ém. Barrault, *l'Ingénieur de poche*, tablette usuelle du constructeur, règles et données pratiques (1855, in-12).

MM. Armengaud ont donné ensemble: *l'Industrie des chemins de fer*, dessins et descriptions des principales locomotives, etc. (1838-1839, in-4, avec planches in-fol.), et, sous le nom d'Armengaud frères et Amouroux: *Nouveau cours raisonné de dessin industriel appliqué*, etc. (1848-1850, in-8, 45 planches in-fol.); *Cours élémentaire de dessin industriel à l'usage des écoles primaires* (1850, in-4, 24 planches); *Études d'ombres et de lavis*: machines et architecture (1854, 12 pl. in-fol.). Ils dirigent une revue des inventions françaises et étrangères: *le Génie industriel* (1851-1856, in-4).

ARMITAGE (Edward), peintre anglais, né à Londres, le 20 mai 1817, vint à Paris en 1836, et travailla deux ans sous Delaroche. En 1842, il envoya au salon un sujet allégorique, et retourna peu après en Angleterre, où il se fit connaître lors du concours des fresques destinées aux salles du nouveau Parlement, en 1847; il y remporta un premier prix, avec un carton ayant pour sujet le *Débarquement de Jules César en Angleterre*. Depuis cette époque il s'est livré à la peinture de batailles, et a pris pour modèle M. H. Vernet. On cite surtout de lui, entre autres pages empruntées à l'histoire contemporaine: la *Bataille des Meeanee*, remportée par sir Charles Napier dans l'Inde, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; la *Bataille de Balaclava* et la *Bataille d'Inkerman*.

ARMSTRONG (William-George), inventeur anglais, né à Newcastle sur Tyne (Northumberland), en 1810, d'une famille bourgeoise, fut d'abord avocat dans sa ville natale. Un goût prononcé pour la mécanique lui fit abandonner le droit pour les études scientifiques et techniques. Il fonda un atelier de construction de machines, et s'occupa, d'abord, sans dessein arrêté, des instruments d'artillerie. Reprenant les essais du major piémontais Cavalli et du baron suédois Wahrendorf (1846), sur l'application des procédés de la fabrication du fusil à la fabrication du canon, il conçut un projet qu'il soumit, en 1854, au ministre de la guerre, le duc de Newcastle. En 1858, le gouvernement faisait subir au système Armstrong des épreuves qui parurent si favora-

bles que, dès lors, l'application à toute l'artillerie anglaise en fut décidée. Le 3 février 1859, l'inventeur recevait pour récompense, outre une pension nationale, le brevet de chevalier (*knight-bachelor*) et la décoration de l'ordre du Bain. Il fut en outre nommé, au ministère de la guerre, ingénieur du service de l'artillerie rayée. Outre le canon qui porte son nom et qui doit ses qualités de légèreté, de solidité, de portée et de justesse, à la matière même et aux procédés de fusion autant qu'à des dispositions particulières, sir W. Armstrong a inventé un siphon et diverses machines à pression hydraulique. En 1862, il a été reçu docteur de l'Université de Cambridge.

La noblesse anglaise comprend un autre personnage du même nom, le rév. Edmund-Frédérick 2ᵉ baronnet ARMSTRONG, né à Gallen Priory, en 1836, titulaire de la cure de Rathdowney (Irlande).

ARNAL (Étienne), acteur comique français, né à Meulan (Seine-et-Oise), le 1ᵉʳ février 1794, entra à quatorze ans aux pupilles de la garde, fit dans la jeune garde les campagnes de France et prit part à la défense de Paris en 1814. Au commencement de la Restauration, il se mit dans une fabrique de boutons; mais il en sortit bientôt, entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, et joua quelque temps chez Doyen. Dans l'origine, il se croyait un talent tragique, et s'essaya dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate;* il dit lui-même avec quel succès :

« L'effet produit par moi dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

Il comprit sa véritable vocation et se tourna vers la comédie. Engagé aux Variétés, en 1817, il remplit les rôles d'amoureux, dans lesquels il fut peu goûté. Mais son engagement au Vaudeville, en 1827, inaugura une longue période de succès. Avec Lepeintre jeune, il suffit à la vogue du théâtre. *Mlle Marguerite*, *M. Galochard*, *le Mari de la dame de chœurs*, *l'Humoriste*, *les Cabinets particuliers*, *les Gants jaunes*, *le Poltron*, *Passé minuit*, *l'Homme blasé*, etc., établirent à jamais sa réputation. Il quitta cependant le Vaudeville pour entrer au Gymnase, dont les traditions correctes gênèrent son talent. Il revint au Vaudeville, et n'en sortit que pour retourner aux Variétés. Il a quitté encore une fois ce théâtre, en 1856, pour passer au Palais-Royal. En 1864, il donna plusieurs représentations aux Variétés et après une retraite de quelques mois, il reparut aux Bouffes parisiens dans la pièce de *Passé Minuit*, arrangée en opérette. Pendant sa longue carrière, M. Arnal amusait par une sorte d'excentricité niaise très-originale, et on lui trouvait plus de naturel que de variété.

Il a cultivé la poésie : outre son *Épître à Bouffé* (1840, in-8), qui, avec des détails piquants sur lui-même, renferme de beaux sentiments exprimés en beaux vers, on citait de lui un certain nombre de pièces qu'il a réunies en volume, sous le titre de *Boutades en vers* (1861, in-18). *Les Gendarmes*, poëme épice en deux chants (1826, in-32; 3ᵉ édit. 1829, avec ce faux titre : *Chefs-d'œuvre d'Odry*), ne sont que des couplets à peine versifiés qui, ainsi que le conte érotique *la Planche à bouteilles*, ne valaient pas une mention bibliographique spéciale.

ARNAUD (Frédéric) [de l'Ariége], homme politique français, ancien représentant, né à Saint-Girons (Ariége), le 8 avril 1819, était depuis peu de temps avocat à Paris, lorsque éclata la révolution de Février. Connu à la fois par ses opinions républicaines et par son zèle pour les intérêts du clergé, il avait, disait-on, demandé à plusieurs reprises la restitution du Panthéon au culte. Aux élections pour la Constituante, il fut nommé par ses compatriotes, le quatrième sur sept, et vint représenter à l'Assemblée la démocratie catholique. Son discours sur l'expédition de Rome, dans lequel il déclarait que le soldat, dans une semblable rencontre, pouvait refuser d'obéir à la discipline pour obéir à sa conscience, causa une extrême sensation. M. Arnaud repoussa, avec la droite, les amendements Grévy et Deville, appuya l'ordre du jour contre la proposition Proudhon et la déclaration que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et repoussa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres. Ses autres votes appartinrent à la gauche. Il fut réélu à la Législative, le second sur six, et suivit la même ligne politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint à l'écart des affaires publiques. M. Arnaud [de l'Ariége] a publié, en 1849 : *Programme politique. A ses concitoyens de l'Ariége* (in-8).

Un autre représentant du même nom, M. Henri ARNAUD, du Var, a fait partie des deux assemblées républicaines. Né à Draguignan, en 1799, et fabricant de confiserie de cette ville, il fut envoyé à la Constituante, le cinquième sur neuf, et vota ordinairement avec la gauche. Réélu à la Législative, il faisait partie de la Montagne, lorsque survint le coup d'État du 2 décembre, qui l'écarta de la vie politique.

Un troisième personnage politique du même nom, M. Joseph ARNAUD, de l'Isère, ancien négociant de Grenoble, ancien juge au tribunal de commerce et maire de cette ville, a été appelé à la représenter, en 1852, comme député au Corps législatif, et a été réélu en 1857. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 4 janvier 1852.

ARNAULT (Émile-Lucien), littérateur et administrateur français, né à Versailles, le 1ᵉʳ octobre 1787, et fils du poëte tragique et académicien Antoine Arnault, mort en 1834, fut le filleul de Lucien Bonaparte, au patronage duquel il dut un rapide avancement dans la carrière administrative. Après avoir fait ses études à Sainte-Barbe et au prytanée militaire de Saint-Cyr, il suivit les cours de l'École de droit, fut nommé, dès 1808, auditeur au conseil d'État et, deux ans après, intendant de l'Istrie, dans les provinces illyriennes nouvellement conquises. Au retour des Bourbons, il fut sous-préfet de Châteauroux, préfet de l'Ardèche pendant les Cent-Jours, et partagea volontairement, en 1815, l'exil de son père. De retour à Paris à la fin de 1818, il se retira peu après en Auvergne et s'occupa de travaux littéraires jusqu'en 1830. Le gouvernement de Juillet lui confia successivement les préfectures de Saône-et-Loire et de la Meurthe. Depuis la révolution de 1848, il est rentré dans la vie privée. Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1846, il est devenu commandeur. — Il est mort le 24 avril 1863.

Comme littérateur, M. Lucien Arnault a donné au théâtre : *Pierre de Portugal*, tragédie (1823); *Régulus*, tragédie en trois actes, qui dut une vogue momentanée au jeu de Talma et aux allusions qu'on y chercha pour le grand exilé mort à Sainte-Hélène (1822; 8ᵉ édit., 1825); *le Dernier jour de Tibère*, tragédie (1828); *Catherine de Médicis aux états de Blois*, drame historique en cinq actes (1829); *Gustave-Adolphe ou la Bataille de Lutzen*, tragédie (1830); *la Conjuration des Pazzi*, tragédie reçue au Théâtre-Français dès 1828. Il a collaboré à *la Renommée*, à *la Minerve*, au *Miroir*, à la *Biographie des contemporains* de 1824, etc.

ARNAULT (François-Alphonse), acteur et dramaturge français, né le 14 juillet 1819, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), fut d'abord commis voyageur et parcourut de 1838 à 1842 les provinces de la Bretagne, de l'Auvergne et du midi; au milieu de 1843, il entra au Conservatoire, dans la classe de Beauvallet, et sortit deux ans après avec le second prix de tragédie. Pendant une courte apparition sur la scène de l'Odéon, il épousa Mlle Gabr. Naptal (voy. ci-dessous), avec laquelle il alla jouer quelques mois à Bruxelles. Il revint débuter à l'Ambigu en octobre 1846 et y compta une vingtaine de créations originales. Il a également créé quelques rôles à la Porte-Saint-Martin, et a appartenu à la Gaîté de 1852 à 1857. A la fin de cette dernière année, il a été engagé, ainsi que Mme Arnault, pour Saint-Pétersbourg. — Il est mort dans cette ville, dans les derniers jours de 1860.

Comme auteur dramatique, M. Alphonse Arnault a donné, en 1846, *Chatterton mourant*, un acte en vers, à l'Odéon; et depuis, toujours en collaboration avec M. Louis Judicis, *les Pâques véronaises*, drame en quatre actes (Odéon, 1848); *Sur la gouttière*, vaudeville en un acte; *Constantinople*, grande pièce en cinq actes (1853, Cirque-Impérial); et sur la scène de la Gaîté, en 1853, *les Cosaques*, drame en neuf tableaux, qui a dû à son titre d'actualité un des plus complets succès de ces dernières années, et *les Aventures de Mandrin* (23 mai 1856).

Son frère aîné, M. Lucien ARNAULT, né en 1816, s'est fait connaître comme fondateur et directeur de l'Hippodrome de Paris et des Arènes-Nationales (1850), dont les représentations alternaient entre elles; mais ce dernier établissement n'eut qu'une courte durée. Il a composé pour la vaste scène annexée à son spectacle équestre: *Silistrie*, épisode de la guerre d'Orient (1854), et *la Crimée* (1855), grandes pantomimes militaires avec intermèdes et tableaux successivement modifiés selon le cours des événements.

ARNAULT (Gabrielle-Geneviève PLANAT, dame), dite NAPTAL-ARNAULT, actrice française, femme du précédent, née à Paris, en 1823, est fille de J. B. Planat, peintre, acteur et écrivain, qui retoucha le *Don Sanche* de Corneille. Au théâtre, elle a pris, par anagramme, le nom de *Naptal*. Élève du Conservatoire, pensionnaire, à plusieurs reprises, de la Comédie-Française et de l'Odéon, jeune première à Rouen et à Bruxelles, elle épousa M. Fr.-Alph. Arnault, en mai 1846. Elle a depuis accompagné son mari ou interprété ses œuvres et figuré sur les diverses scènes du boulevard, dans des drames à grand spectacle, depuis *les Cosaques* (1853), jusqu'aux *Aventures de Mandrin* (voy. ci-dessus).

ARNDT (Ernest-Maurice), un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, né le 26 décembre 1769, à Schoritz (île de Rugen), en Prusse, et fils d'un fermier des domaines royaux, étudia la théologie aux universités de Greifswald et d'Iéna. Plus tard, il renonça à la carrière ecclésiastique et consacra plusieurs années à des études historiques et à des voyages qui eurent pour résultat deux ouvrages: *Voyages à travers l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie et la France* (Reisen, etc., Greifswald, 1797-98), et *Voyage à travers la Suède* (Ibid., 1804-1806).

En 1806, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Greifswald. Avant cette époque, il avait encore publié deux autres ouvrages, dont le premier, *Histoire de la servitude en Poméranie et à Rugen* (Geschichte der Leibeigenschaft, etc., Greifswald, 1803), lui avait valu des persécutions de la part de la noblesse prussienne, et dont le second, *Germanie et Europe* (Ibid., 1803), était plein d'agressions contre Napoléon, sa politique et la révolution française. Dans *l'Esprit du temps*, qu'il publia ensuite (Geist der Zeit. Altenbourg, 1806, t. I; Berlin, 1813-18, t. II-V), M. Arndt s'éleva, au nom de la dignité morale, contre les opinions matérialistes, qui déjà commençaient à avoir cours en Allemagne, et contre ce cosmopolitisme idéaliste qui, d'après lui, anéantit la nationalité allemande et est la cause de sa nullité politique. Mais au fond, cet ouvrage était encore une attaque perpétuelle contre Napoléon, un cri de révolte adressé aux Allemands.

Après la bataille d'Iéna, M. Arndt fut obligé de s'enfuir en Suède. Il revint cependant, sous divers déguisements, déployant une activité extraordinaire dans l'intérêt de la cause allemande, et se rendit, en 1812, en Russie où le baron de Stein l'attacha à sa personne. Quand la guerre de l'indépendance éclata, il en devint le principal poëte. C'est lui qui, avec Kœrner, Schenkendorf et Fouqué, représente le mieux l'enthousiasme allemand de 1812. Nous ne ferons que mentionner le *Chant funèbre de Schenkendorf*, les *Chants guerriers de Blücher et de Schill*, la pièce commençant par les vers: *Le Dieu qui fit naître le fer ne voulut pas d'esclaves*, enfin *la Patrie de l'Allemand*, le chant le plus populaire de toute l'Allemagne et qui, en 1848, y devint encore le cri de ralliement du parti démocratique. Ces poésies parurent d'abord sous le titre de *Chants de guerre* (Kriegs und Wehrlieder, 1813-1815): plus tard elles furent réunies au recueil intitulé: *Poésies* (Gedichte, nouvelle édit., Leipzig; 1840, 2e édit., 1843. Nouveau choix, 1850).

Après la guerre, M. Arndt s'établit dans les provinces rhénanes, épousa la sœur du philosophe Schleiermacher et fut nommé, en 1818, professeur d'histoire à l'université de Bonn. Mais, dès l'année suivante, il fut victime des persécutions que les souverains allemands, raffermis sur leurs trônes, exercèrent contre le parti libéral. Quoique acquitté d'une accusation fondée sur un prétexte futile, il fut suspendu de ses fonctions de professeur et ne fut réintégré qu'à l'avénement de Frédéric-Guillaume IV.

Durant ces vingt ans, il a écrit plusieurs ouvrages politiques et historiques importants: *le Rhin, fleuve, mais non frontière de l'Allemagne* (der Rhein, Deutchlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze, 1812); *le Catéchisme du soldat* (1812); *le Ban et l'arrière-ban* (über Landwehr und Landsturm, 1812); *Présent et avenir de l'Allemagne* (Ansichten und Aussichten der deutschen Geschichte, 1814); *Description et histoire des îles écossaises, et des Orcades* (Beschreibung und Geschichte der schottlaendischen Inseln und Orkaden. Leipzig, 1826); *Chrétien et Turc* (Christliches und Türkisches. Stuttg., 1828), *la Question des Pays Bas et des provinces rhénanes* (die Frage über die Niederlande und die Rheinlande, 1831); *la Belgique et ce qui lui appartient* (Belgien und was daran haengt. Leipzig, 1834); *Histoires suédoises sous Gustave III et Gust. IV Adolphe* (Schwedische Geschichten, etc., Ibid., 1839); *Souvenirs de ma vie* (Erinnerungen aus dem aeussern Leben, Ibid., 1840. 3e édit. 1842); *la Gymnastique* (das Turnwessen, 1842), *Essai d'histoire comparée* (Versuch in vergleichenden Vœlkergeschichten, Ibid., 1843, 2e éd. 1844); *Écrits adressés à mes chers Allemands* (Schriften an und für seine lieben Deutschen, Ibid., 1845, 3 vol. 1855, un 4e volume); *Voyages sur le Rhin et sur l'Aar* (Rhein und Ahrwanderungen, Bonn, 1849).

Après la révolution de 1848, M. Arndt, envoyé,

comme député des provinces rhénanes, à l'assemblée nationale de Francfort, y fut accueilli par une démonstration analogue aux démonstrations dont Béranger était l'objet en France. La chambre lui vota des hommages publics, et, lors de son entrée, il fut salué solennellement par toute l'assemblée. Contre l'attente du parti *grand germanique*, M. Arndt vota avec le parti qui soutenait les droits héréditaires des divers princes de l'Allemagne, et quitta l'assemblée avec le parti Gagern, le 21 mai 1849.

Depuis, M. Arndt a encore publié : *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Blætter der Erinnerung um und aus der Paulskirche, Leipzig, 1849), ayant rapport au séjour de l'auteur à Francfort; *Pro populo germanico* (Berlin, 1854); enfin un dernier recueil de *Poésies* intitulé : *Geistliche Lieder* (Berlin, 1855). Il a continué encore, longtemps après 1849, à publier des brochures politiques et divers écrits patriotiques. Un de ses derniers appels au peuple allemand finit par cette devise qui résume sa longue carrière : *De cœlo et patria nunquam desperandum.* — Le 91e anniversaire de M. Arndt venait d'être célébré par de grandes démonstrations dans toute l'Allemagne, lorsqu'il mourut, le 29 janvier 1860.

ARNDTS (Louis), jurisconsulte allemand, né à Arnsberg (Prusse), le 19 août 1805, d'une ancienne famille de magistrats, étudia le droit aux universités de Bonn, de Heidelberg et de Berlin, passa son examen de docteur en 1825, devint agrégé à la faculté de droit de Bonn en 1826, y fut nommé professeur extraordinaire en 1837, et professeur ordinaire en 1839. Mais, à cette dernière date, l'université de Munich lui ayant offert une chaire de droit, il l'accepta. Il résida depuis dans cette ville, où ses cours et ses ouvrages lui ont acquis une grande réputation.

M. Arndts a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel de Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten) et un *Traité sur diverses parties du droit civil et de la procédure civile* (Beitræge zu verschiedenen Lehren des Civilrechts und Civilprocesses, Bonn, 1837), etc. Il a collaboré à plusieurs revues de jurisprudence et au *Lexicon de droit* (Rechtslexicon) de Weiske. Pendant un voyage en Italie (1834-1835), il collationna le manuscrit farnésien du Festus, dont se servit Ottfried Müller.

De 1844 à 1847, M. Arndts fut membre de la commission législative de Bavière, et en 1848 député de la ville de Straubing à l'assemblée nationale de Francfort. Appartenant au parti constitutionnel, qui voulait, comme la gauche, fonder la grandeur de l'Allemagne sur son unité, il quitta l'assemblée en même temps que MM. Gagern, Dahlmann, Beseler, Waitz, Mathy, etc. (21 mai 1849), dont la retraite entraîna la fin de l'assemblée de Francfort.

ARNIM (Élisabeth, comtesse D'), femme de lettres allemande, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1785, morte à Berlin, le 22 janvier 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARNOLD (Mathew), poëte anglais, né en 1822, et fils du célèbre docteur Arnold, qui régénéra l'enseignement en Angleterre, fut nourri des meilleures études classiques et remporta, en 1843, le grand prix de poésies d'Oxford. Inspiré par Shelley, dont il représente les idées philosophiques, il publia, vers 1847, un poëme, *Empédocle sur l'Etna*, qui est une paraphrase brillante des doctrines du panthéisme. Peu de temps après, lord Lansdowne le nomma à un emploi d'inspecteur des écoles de l'*Éducation-Board*. Son second ouvrage, *Poems* (Londres, 1853), est précédé d'une préface où il soutient qu'en dehors des Grecs rien n'est grand. Imitateur scrupuleux des anciens, dans les légendes poétiques de *Sohrab et Rustuns*, de *Tristram et Iseult*, il raconte sobrement et à grands traits; il a de l'harmonie et surtout de l'éclat. En 1858, il a été nommé professeur de poésie à l'université d'Oxford.

ARNOLDI (Wilhelm), prélat catholique allemand, évêque de Trèves, est né le 4 janvier 1798, à Baden (district de Trèves), en Prusse. Il reçut les ordres le 17 mars 1825, et devint professeur de langues orientales et d'éloquence sacrée au grand séminaire de Trèves : mais sa santé, compromise par ses travaux, le força à quitter cette place. Il fut nommé curé de Laufeld et, en 1830, chanoine à Wisslich. Ses prédications et les traductions allemandes des *Homélies de saint Chrysostome* et du *livre du Sacerdoce*, lui valurent bientôt un nouvel avancement. Il devint chanoine à Trèves, se fit remarquer par ses prédications à la cathédrale et fut élevé, en 1839, au siége épiscopal, qui se trouvait vacant depuis quelques années. C'était le moment où les catholiques orthodoxes agitaient la question des mariages mixtes. M. Arnoldi était leur ardent champion, et le gouvernement prussien refusa de le reconnaître. Le prélat envoya à diverses reprises sa démission, que la cour de Rome accepta le 9 février 1842. Le chapitre de Trèves le proposa de nouveau, le 21 juin de la même année, et l'État ne mit plus d'obstacle à son installation (18 septembre 1842). M. Arnoldi continua de combattre pour l'indépendance absolue de l'Église et refusa de prêter le serment exigé par le gouvernement prussien. Il réforma le grand séminaire de Trèves, fonda un petit séminaire, et déploya en tout la plus grande activité pour le triomphe de ses maximes. Il excita à la fois un vif enthousiasme et de grandes rumeurs, en donnant le spectacle solennel, à Trèves, de la robe sans couture du Christ (1844). Cette exposition, qui provoqua le pèlerinage d'un million et demi de catholiques allemands, accueillie avec tant de faveur par les catholiques et avec tant de moqueries ou de colère par les protestants, fut l'occasion d'une des publications du curé Ronge (voy. ce nom).

ARNOTT (Archibald), médecin écossais, né en 1771, dans le comté de Dumfries, mort le 6 juillet 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARNOULD (Edmond-Nicolas), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 13 mars 1811, fit dans cette ville des études imparfaites, qu'il sut compléter plus tard par son travail personnel. Successivement maître d'études à Sarreguemines et à Nancy, régent à Dieuze (1831-1836), chargé de cours à Auch, à Tours, et à Angers, il fut reçu agrégé en 1841, docteur l'année suivante, et professa la rhétorique au collége d'Angers. Après avoir suppléé F. Génin dans sa chaire de littérature française, à la faculté de Strasbourg (1843-1845), il fut nommé professeur de littérature étrangère à Poitiers, lors de la création de cette chaire, et, en 1853, délégué à Paris dans la chaire d'Ozanam, dont il devint titulaire le 1er juillet 1856.— Il est mort le 1er février 1861.

On a de M. Arnould : ses thèses *Sur la comédie d'Aristophane* et *de Plotio Menandri* (1842, in-8); *Georges Dalton*, drame en vers, en cinq actes, joué à l'Odéon, en 1846, et imprimé à Poitiers; *De l'invention originale* (1849, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *Essai d'une théorie du style* (1851, in-8); *Influence de la litté-*

rature italienne sur la littérature française (1852, in-8), mémoire qui a partagé le prix avec M. Rathery; *Essais de théorie et d'histoire littéraire* (1858, in-8), etc. Il a en outre traduit, dans la collection Nisard, les quatre premiers livres de la *Thébaïde*. Après la mort de M. Arnould, on a publié de lui un volume de vers inédits : *Sonnets et Poëmes* (in-18, 1861), auquel l'Académie française a décerné, l'année suivante, une médaille de 200 fr.

Son fils, M. Arthur ARNOULD, né à Dieuze le 7 avril 1833, s'est fait connaître par sa collaboration à plusieurs recueils littéraires, notamment à la *Revue de l'Instruction publique*, à la *Revue européenne* et à la *Revue nationale*, et par la publication d'un certain nombre de volumes : *Contes humoristiques* (1857, in-18); *les Trois poëtes*, recueil de nouvelles (1860, in-18); *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (1864, 2 vol. in-18); *la Liberté des théâtres* (1865, broch. in-8), etc.

ARNOULD (François-Désiré), économiste belge, né à Namour, le 3 novembre 1788, commissaire de district sous la domination hollandaise, administrateur-inspecteur de l'université de Liége de 1837 à 1857, est auteur d'un mémoire *sur les Avantages et les inconvénients des banques de prêt sur gages* (1828) et d'un livre intitulé : *Situation administrative et financière des monts-de-piété en Belgique* (1845). — M. Arnould est mort en 1860.

ARNOULD-PLESSY (Jeanne PLESSY, dame), actrice française, née à Metz, le 7 septembre 1819, entra au Conservatoire le 12 décembre 1830 et en sortit l'année suivante, la classe dont elle faisait partie ayant été supprimée. Le 10 mars 1834, elle débuta à la Comédie-Française dans le rôle d'Emma de *la Fille d'Honneur*. Elle créa ensuite divers personnages dans *la Passion secrète*, *le Verre d'eau*, *une Chaîne*, *la Guerrero*, *le Mariage raisonnable*, *Julie* (1834-1845), et reprit la plupart des pièces de l'ancien ou du nouveau répertoire; dès la fin de 1834, elle avait été reçue sociétaire. En juillet 1845, Mlle Plessy quitta brusquement Paris et alla se marier à Londres avec l'auteur dramatique J. F. Arnoult, mort en 1854; après de longs pourparlers sans résultat, la Comédie-Française l'assigna en justice et, le 17 août 1846, elle fut condamnée à 100 000 francs de dommages-intérêts, à la confiscation de ses fonds sociaux, et déclarée déchue de ses droits de sociétaire. Jusqu'en 1855, elle eut au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg une position et une réputation des plus brillantes et ne reparut qu'une fois à Paris, en 1853, pour jouer Araminte, des *Fausses confidences*, dans la représentation de retraite de M. Samson. Deux ans après (17 septembre 1855), Mme Arnould-Plessy est rentrée à la Comédie-Française à titre de pensionnaire et avec un engagement de huit ans; les pièces qu'elle joua le plus habituellement furent, avec celles de Marivaux, *Tartufe* et *le Misanthrope*. Elle eut en outre de grands succès dans des rôles importants du répertoire moderne, notamment dans les dernières œuvres de M. Ém. Augier : la création de la baronne Pfeifer, dans *le Fils de Giboyer*, a été un de ses principaux triomphes. Le rôle de Mme Lecoutellier dans *Maître Guérin* (1864-1865), lui a valu un succès différent, mais non moins brillant.

ARNOUX (Jean-R....-Claude), ingénieur français, né au Cateau (Nord), le 16 décembre 1792, fut admis, en 1811, à l'École polytechnique, d'où il passa, l'année suivante, à l'artillerie de terre, en qualité de sous-lieutenant. Démissionnaire, le 16 juillet 1815, il entra dans le génie civil, fut quelque temps attaché à l'enseignement scientifique de l'École centrale, et devint administrateur des ateliers des messageries générales. C'est à lui qu'est due l'invention des *trains articulés* destinés à parcourir à grande vitesse des courbes de très-petit rayon. Grâce à ce système, qui lui valut, en 1839, le grand prix de mécanique de l'Institut, M. Arnoux a pu franchir, par des développements en lacets, le coteau sur le sommet duquel est assis la ville de Sceaux. Ces lacets ont des courbes de 50 et même de 30 mètres de rayon; à chacun des points extrêmes, la voie unique se recourbe sur elle-même, suivant une espèce de raquette raccordée avec une gare circulaire de 25 mètres. Le chemin de fer de Paris à Sceaux, concédé directement à l'inventeur, pour cinquante années, par ordonnance du 6 septembre 1844, a été inauguré le 7 juin 1846. M. Arnoux est l'inventeur du transbordement et du transport des diligences sur les chemins de fer. Administrateur du chemin de Strasbourg, de 1845 à 1852, il devint, en 1856, directeur de la compagnie générale des voitures parisiennes.

On a de lui des brochures relatives aux chemins de fer, entre autres : *Système de voitures pour chemins de fer de toute courbure* (1838, in-4).

ARONDEAU (Jean), statisticien français, né en 1802, à Marthon (Charente), entra au ministère de la justice où il devint chef de bureau. C'est lui qui, depuis 1826, publiait annuellement, d'après les documents officiels, ces remarquables *Comptes rendus de la justice criminelle, civile et commerciale en France* (Imprimerie impériale, in-4), précieux monument de statistique, où une foule de travaux ingénieusement combinés présentent l'état et la marche de la criminalité, en France, sous tous ses aspects. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

AROUX (Eugène), littérateur français, ancien magistrat et député, est né à Rouen, le 21 octobre 1793. Inscrit, en 1815, au barreau de sa ville natale, il se rangea dans l'opposition libérale et contribua au triomphe du libéralisme en 1830. Nommé procureur du roi, il fut destitué en 1832, pour avoir fait déclarer par le tribunal de Rouen que la présence officielle d'une autorité constituée à une cérémonie religieuse était illégale, comme tendant à établir une religion d'État. De 1831 à 1837, il représenta à la chambre des Députés le collége *extra muros* de Dieppe, et fit partie de plusieurs commissions, entre autres de celle qui prépara la loi de 1835, sur les chemins vicinaux.

M. Aroux a publié plusieurs traductions en vers : *les Amours des anges*, de Thomas Moore (1829); *le Paradis perdu*, de Milton (1842); *la Divine Comédie*, de Dante (1842). Il a traduit aussi, en collaboration avec M. Léopardi, l'*Histoire universelle*, de M. Cantù (1843-1850, 20 vol. in-8). On a de lui un ouvrage singulier, *Dante hérétique, socialiste et révolutionnaire* (1853, in-8), où, au moyen de citations et de rapprochements, il parvient à attribuer à Dante un caractère bien différent de celui qui lui est ordinairement prêté; l'auteur donne à son ouvrage ce second titre : *Révélations d'un catholique*.

ARRIGHI. Voy. PADOUE (duc DE).

ARRIVABENE (Jean), économiste italien, né à Mantoue, en 1801, élevé au collége de sa ville natale, fut jeté en prison, à Venise, en 1821, pour n'avoir pas dénoncé Silvio Pellico. Il y resta sept mois. Forcé de s'expatrier, il passa en France,

puis en Angleterre. Le 21 janvier 1824, il était condamné à mort par contumace. S'étant établi en Belgique en 1827, il n'obtint de l'Autriche son émigration légale qu'en 1838. En 1840, il fut naturalisé Belge.

Outre de nombreux articles insérés dans le *Journal des économistes* de Paris, il a publié : *Sur les Sociétés de bienfaisance* (Londres et Lugano, 1828, 1832, 2 vol.) ; *Des moyens les plus propres à améliorer le sort des ouvriers* (Lugano, 1832); *Situation économique de la Belgique* (Bruxelles, 1843). Il a traduit en italien les *Principes d'économie*, de Mill (Lugano, 1833), et en français les *Principes fondamentaux de l'économie politique*, de Senior (Paris, 1836).

ARSAKIS (Apostolos), savant médecin grec, né en Épire, en 1789, fut amené encore enfant à Bucharest (Valachie) par ses parents, qui fuyaient la tyrannie des Turcs; il fit ses études au collége fondé par les princes grecs. Il alla ensuite étudier la médecine en Allemagne, où il passa plusieurs années. Puis il revint à Bucharest, qu'il n'a plus quitté. Ses succès dans l'exercice de sa profession, la variété de ses connaissances, la sûreté de son jugement et l'honorabilité de son caractère lui méritèrent bientôt la considération générale. Choisi pour conseiller intime par le prince Grégoire Ghika, le docteur Arsakis acquit une grande influence. Il la garda au milieu des révolutions qui changèrent la face de son pays d'adoption. En février 1862, il fit partie du premier cabinet des Principautés-Unies. N'oubliant pas son pays natal, le docteur Arsakis a fait don à la ville d'Athènes d'une somme d'environ 250 000 francs, pour favoriser les progrès de l'éducation. Sa thèse inaugurale : *De piscium cerebro et medulla spinali*, suivie d'une lettre de l'anatomiste Meckal, a été publiée à Halle, en 1813, et a eu une nouvelle édition en Allemagne.

ARSÈNE PAKRADOUNI (père), de l'ordre des Mekhitharistes de Venise, poëte et littérateur arménien, né à Constantinople, vers 1788, de l'ancienne et illustre famille des Pakradouni (Pagratides), fit ses études au collége de Saint-Lazare de Venise, reçut les ordres et exerça, pendant près de vingt-cinq ans, les fonctions de professeur dans le même collége. En 1832, il revient à Constantinople pour y réunir les matériaux d'une grande épopée nationale, *Haïg*, dont quelques fragments, répandus dans le public arménien, ont causé une grande sensation. Il a publié néanmoins, durant cet intervalle, un grand nombre d'ouvrages : une *Grammaire française-arménienne*, un *Traité de versification*, un *Recueil de poésies fugitives;* ces ouvrages imprimés à Venise, au couvent de Saint-Lazare, ainsi que la traduction des *Géorgiques* de Virgile et de l'*Art poétique* d'Horace, en vers arméniens, (1842). Versé dans les langues et les littératures grecque, latine, italienne, française, turque, le père Arsène passe pour un des premiers arménistes de l'époque.

ARSENNE (Louis-Charles), peintre français, né à Paris, en 1790, mort le 3 août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ARTARIA (Mathias), peintre allemand, né à Manheim, vers 1815, étudia à l'Académie de Dusseldorf, et se tourna vers le genre historique. Il a emprunté ses sujets à la nature et à l'histoire du Tyrol, et retracé plusieurs épisodes de la vie d'André Hofer. Parmi ses tableaux on cite : *Engagement entre les Français et les Tyroliens; Tyroliens embusqués tirant sur l'ennemi; Paysans hollandais écoutant leur arrêt de mort*, et une série de tableaux inspirés par un voyage en Espagne. M. Artaria s'est depuis longtemps fixé dans sa ville natale.

ARTAUD (Nicolas-Louis-Marie), littérateur français, né à Paris, le 6 décembre 1794, fit ses études à Sainte-Barbe, fut ensuite élève de l'École normale et devint, à sa sortie, professeur de seconde à Louis-le-Grand. Quelques articles fournis au *Courrier*, à la *Revue encyclopédique* et autres recueils libéraux le firent mettre en disponibilité vers la fin de la Restauration. Il devint, sous le règne suivant, inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général des lettres, officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil de l'instruction publique. En 1840, il eut la mission d'organiser les études en Algérie. Beau-frère de M. Haussmann, préfet de la Seine, M. Artaud a succédé à M. Cayx, comme vice-recteur de l'Académie de Paris (novembre 1858). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1859. — M. Artaud est mort le 9 novembre 1861.

On a de lui : *Des Grecs et de leur situation actuelle*, au nom du comité grec (1825); *Essai littéraire sur le génie poétique au* XIXe *siècle* (1825); puis les traductions suivantes : *Chants populaires des frontières méridionales de l'Écosse*, de Walter Scott (1826, 4 vol.); *Tragédies de Sophocle* (1827, 3 vol., 4e édit., 1845); *Comédies d'Aristophane* (1830, 6 vol., 4e édit., 1855, 2 vol.); *Tragédies d'Euripide* (1832, 2 vol., 2e édit., 1851). On lui attribue les *Lettres au président de la république*, anonymes, publiées en 1850, sur la nouvelle loi de l'instruction publique. Ajoutons, comme ouvrage posthume : *Études sur la littérature depuis Homère jusqu'à l'école romantique*, recueillies et publiées par le fils de l'auteur (1863, in-8).

ARTHUR (T.... S....), romancier américain, né en 1809, près de Newburgh (Orange-County, New-York), et élevé à Baltimore, entra d'abord dans les affaires et alla, en 1833, dans l'Ouest, comme agent d'une compagnie de banque; mais la compagnie ayant fait faillite, il revint à Baltimore et se fit romancier. En 1841, il alla s'établir à Philadelphie.

M. Arthur a écrit de nombreuses séries d'ouvrages d'imagination qui renferment des peintures assez vives de la vie et des mœurs américaines. Sans compter tous les romans, esquisses, nouvelles, qu'il a donnés dans les publications à bas prix, il a produit plus de cinquante volumes, dont voici les principaux : *Sketches of life and character* (in-8); *Lumières et ombres de la vie réelle* (Lights and shadows of real life, in-8); *Tales for rich and poor* (6 vol. in-12); *Library for the Household* (12 vol. in-18); *Arthur's juvenile library* (12 vol. in-16); *Tales of married life* (3 vol. in-18); *Tired of house-keeping* (in-12), etc. On a encore de lui quelques précis historiques : *the History of Kentucky* (in-16, Philadelphie, 1852), *of Georgia*, *of Virginia*, *of New-Jersey*, et quelques écrits dirigés contre l'ivrognerie : *Dix nuits passées dans une taverne* (Ten nights in a barroom, in-12), etc.

ARUNDEL DE WARDOUR (John-Francis Arundel, 2e baron), pair d'Angleterre et comte du Saint-Empire, né en 1831, à Wardour-Castle (comté de Wilts), descend d'une famille catholique, célèbre par sa fidélité à Charles Ier, et élevée en 1605 à la pairie héréditaire. Nommé député-lieutenant du comté de Wilts, il a succédé aux titres de son père en 1862. Il a épousé, la même année, miss Ewington.

ARWIDSSON (Adolphe-Iwar), publiciste suédois, né à Padasjoky, en Finlande, en 1791, mort à Wiborg, le 21 juin 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ASCHBACH (Joseph), historien allemand, né à Hœchst (duché de Nassau), le 29 avril 1801, fit ses classes au lycée de Heidelberg et étudia la théologie et la philosophie à l'université de cette ville. Quelque temps après, il embrassa la carrière de l'enseignement, s'adonna aux travaux historiques, occupa à Francfort une chaire d'histoire (1823), et fut appelé à l'université de Bonn en 1842.

M. Aschbach s'est principalement occupé des annales de l'Espagne au temps des barbares et des Maures. De là : *Histoire des Visigoths* (Geschichte der West-Gothen, Francfort, 1827); *Histoire des Ommejades en Espagne* (Geschichte der Ommajaden in Spanien, Francfort, 1830, 2 vol.); *Histoire de l'Espagne et du Portugal sous la domination des Almoravides et des Almohades* (Geschichte Spanien's und Portugal's zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden, Francfort, 1833-1837, 2 vol. in-8).

Parmi ses autres écrits on remarque : *Histoire de l'Empereur Sigismond* (Geschichte des Kayser's Sigmund, Hambourg, 1838-1845, 4 vol.); *Histoire des Hérules et des Gépides, pour servir à l'histoire des émigrations germaniques* (Geschichte der Herulen und Gepiden, Ibid., 1835), ouvrage qui se trouve aussi dans le tome VI des *Archives historiques et littéraires* de Schlosser et Bercht; *Histoire des comtes de Wertheim* (Geschichte der Grafen von Wertheim, Ibid., 1843, 2 vol.), etc.

Ce laborieux écrivain a fourni en outre beaucoup de bons articles à l' *Encyclopédie ecclésiastique* (Kirchen-Lexicon, 1846 et années suivantes), aux *Annales littéraires* de Heidelberg et de Berlin, etc.

ASCHER (J.), pianiste fixé en France, né à Londres en 1829. Il commença ses études musicales à l'institution royale de cette ville et alla les compléter en Allemagne. Il vint à Paris en 1849 et y obtint, dans les salons et les concerts, de grands succès, grâce au genre brillant et léger de composition et d'exécution qu'il avait adopté. Très-goûté à la cour impériale, il reçut le titre de pianiste de l'impératrice. Parmi ses productions nombreuses publiées à Paris, on remarque toute une suite de fantaisies, de caprices, de rêves, de berceuses, de mazurkas et polkas, de chansons et romances sans paroles, notamment *la Goutte d'eau*, *la Danse espagnole*, *la Danse andalouse*, *la Fanfare militaire*, *la Feuille d'album*, *la Perle du Nord*, *la Sevillana*, sur un thème de M. Gevaërt, *les Contemplations*, *Chants de l'Ukraine*, *rapsodie polonaise*, etc.; puis des transcriptions et arrangements d'opéras, avec ou sans variations, tels que *Andante de salon sur le final de Lucie*, *la Favorite*, *morceau de concert*; deux *Fantaisies sur les Noces de Jeannette*; divers morceaux sur *Robert le Diable*, *le Pré aux Clercs*, *les Mousquetaires de la reine*, *Marta*, *le Pardon de Ploermel*, etc.; une *Paraphrase de la Dernière pensée de Weber*, et surtout *le Cantique de Noël d'Adam*, *transcrit pour le piano*.

ASHBURNHAM (Bertram ASHBURNHAM, 4e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1797, descend d'une famille élevée en 1689 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Saint-Asaph, il le quitta en prenant la place de son père à la Chambre des Lords (1830), où il vota avec le parti conservateur et protectionniste. De son mariage avec miss Baillie (1840), il a eu sept enfants, dont l'aîné, *Bertram*, vicomte SAINT-ASAPH, est né en 1840.

Son frère, le général ASHBURNHAM (Thomas), né vers 1808, entré, en 1823, au service militaire, fut envoyé aux Indes, prit une part brillante à la campagne du Sutledje et devint, en récompense de sa conduite, aide de camp de la reine (1846). Lieutenant-colonel du 29e régiment de ligne peu de temps après, il fut, en 1854, promu au grade de major-général. Chargé du commandement des forces anglaises en Chine, puis dans l'Inde, en 1857, il est rentré en Angleterre en 1858, et a été nommé colonel au 82e en 1859.

ASHBURTON (William BINGHAM BARING, 2e baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1799, est fils d'un célèbre diplomate à qui, en 1835, fut conférée la noblesse, en même temps que la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il entra, en 1826, à la Chambre des Communes et y représenta depuis, dans les rangs du parti tory, divers bourgs et comtés, jusqu'en 1848. La mort de son père le fit alors passer à la Chambre haute. Durant l'administration de sir R. Peel, il fut tour à tour secrétaire du bureau des Indes et payeur général de l'armée (1841-1846). Napoléon III lui a envoyé, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, pour les services qu'il a rendus à l'industrie internationale, dans les deux expositions universelles de Londres et de Paris. Il est entré en 1845 au conseil privé, a été nommé, en 1853, député-lieutenant du comté de Hants, et, en 1860, président de la Société de géographie. — Lord Ashburton est mort en mars 1864. De son mariage avec la fille du comte de Sandwich (1823), il n'a point eu d'enfants et il avait pour héritier de ses titres son frère Francis BARING (voy. ce nom).

ASOPIOS (Constantin), érudit et littérateur grec, né dans l'Épire, vers 1791, fut, au début de sa carrière littéraire, un des principaux collaborateurs du *Mercure littéraire* (ὁ λόγιος Ἑρμῆς), recueil périodique qui exerça une haute influence sur le réveil de la nationalité hellénique; il fut nommé professeur de littérature grecque à l'université de Corfou, nouvellement instituée par lord Guilford, et inséra un grand nombre d'articles dans l'*Anthologie ionienne*. Il passa ensuite à l'université d'Athènes.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Leçons grecques* (Γραμματικὰ μαθήματα, Venise, 1818, anonyme); *Abrégé de l'histoire grecque* (Corfou); *Introduction à la syntaxe grecque*, ouvrage volumineux dont l'abrégé sert de base à l'enseignement dans la plupart des écoles grecques de l'Orient; *Introduction à Pindare* (Athènes, 1841, inachevé); *Histoire des lettres grecques* (Athènes, 1851, t. I, in-8).

ASSAKI (Georges), poëte et littérateur moldave, né à Jassy, en 1788, fit ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, puis en Italie et fut reçu, en 1811, membre de l'Académie de Rome, sous le nom d'*Alviro*. De retour, l'année suivante, dans son pays, il fut attaché comme rédacteur au département des affaires étrangères. En 1822, il représenta le nouveau gouvernement moldave près la cour de Vienne. Rentré à Jassy en 1827, il fut appelé à concourir à la rédaction du règlement organique et se rendit, en qualité de membre du comité, à Saint-Pétersbourg, où l'empereur l'accueillit avec distinction, le décora

de l'ordre de Saint-Vladimir et le nomma archiviste de l'État. Vers la même époque, il reçut du sultan les insignes du Nichani iftikar. Depuis, M. Assaki n'a cessé de remplir des fonctions importantes; il a été nommé, en juillet 1856, directeur au ministère du culte et de l'instruction publique.

A la fois poëte, historien, littérateur et publiciste, M. Assaki a publié un grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque son *Théâtre*, composé en grande partie de pièces traduites de l'allemand et du français (1817); une *Histoire de Russie* (2 vol. in-8); un volume de *Poésies* en plusieurs langues (2e édit., Jassy, 1854). Il fonda en outre et dirigea plusieurs revues littéraires : *l'Abeille moldave*, *le Glaneur*, *l'Image du monde*, etc., et devint rédacteur propriétaire de la *Gazette de Moldavie*, journal officiel.

ASSELINEAU (Charles), littérateur français, né à Paris en 1821, a publié, dans ces dernières années; *Jehan de Schelandre* (1854), *André Boulle, ébéniste de Louis XIV* (1854); *Neufgermaine et Marc de Maillé* (1854); *les Albums et les autographes* (1855); *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française* (1855); *Notice sur Lazare Bruaudet peintre* (1855); *Notes d'histoire littéraire et artistique* (1856); *la Double vie, nouvelles* (1858); *le Paradis des gens de lettres selon ce qui a été vu et entendu l'an du Seigneur* MDCCLI (1862, in-18, avec grav.).

ASSOLLANT (Jean-Baptiste-Alfred), littérateur français, né à Aubusson Creuse), en 1827, se destina d'abord à l'enseignement et entra à l'École normale en 1847. Il en sortit en 1850 et, après quelques années de professorat, quitta à la fois l'université et la France et passa aux États-Unis. Peu satisfait du spectacle de la civilisation anglo-américaine, il revint assez promptement en France, écrivit dans la *Revue des Deux-Mondes*, après un article sur *Walker et les Américains du Nicaragua*, deux nouvelles très-remarquées pour la vivacité du style et de la couleur locale : *Acacia* et *les Buterfly*, réunies à une troisième nouvelle, *Une fantaisie américaine*, sous le titre de *Scènes de la vie des États-Unis* (1858, in-12) : ce premier livre fit à M. Assollant une assez grande réputation.

Il a donné depuis : *Deux amis en* 1792 (1859, in-18); *Brancas* (même année in-18); *la Mort de Roland, fantaisie épique* (1860, in-18); *Histoire fantastique du célèbre Pierrot* (même année in-18); *les Aventures de Karl Brunner, docteur en théologie* (1861, in-18); *Marcomir, histoire d'un étudiant* (1861, in-18), que l'auteur défendit vivement contre la commission du colportage; *Jean Rosier, Rose d'amour*, etc., nouvelles (1862, in-18).

M. Assollant a publié plusieurs de ces romans ou nouvelles dans *la Presse*, le *Journal pour tous* et divers autres journaux. Il a aussi rédigé des articles politiques dans plusieurs feuilles libérales; il a collaboré particulièrement à *la Presse*, dont il a signé quelque temps le bulletin politique et au *Courrier du dimanche*, où il fit des chroniques et des causeries : quelques-unes d'elles ont valu à ce dernier journal des sévérités, une suspension de deux mois à partir de la fin d'août 1864, et un avertissement à la date du 17 mars 1865. M. Assollant a réuni ses principaux articles sous ces titres : *D'heure en heure* (1862, in-18); *Vérité! Vérité!* (1863, in-18); *Pensées diverses, impressions intimes, opinions et paradoxes de Cadet Bordiche* (1864, in-18), etc. Il faut citer aussi de lui des brochures d'actualité : *A ceux qui pensent encore* (1861, in-8); *Canonniers, à vos pièces!* (1862, in-8), etc.

ASTON (Louise), femme célèbre en Allemagne par l'excentricité de sa vie et ses ouvrages, est née vers 1820, dans les environs de Halberstadt. Elle était fille d'un pasteur qui lui inspira, dès l'enfance, certaines idées d'émancipation. Mariée fort jeune avec un riche négociant anglais, elle voulut les mettre en pratique; mais ses tentatives n'aboutirent, après quelques années d'une existence très-malheureuse, qu'à une séparation de corps. Elle vint à Berlin vers 1846, et se mit à parcourir les rues, portant le costume d'homme et fumant le cigare. La police s'en émut, la fit arrêter; mais on ne put autrement accuser sa conduite. En 1848, elle se lia avec tout ce qu'il y avait d'esprits forts dans Berlin; puis quitta tout à coup cette ville et alla soigner, avec un grand dévouement, les malades et les blessés dans les hôpitaux du Sleswig-Holstein. En 1851, elle s'est mariée avec le docteur Meier, de Brême, et n'a guère plus fait parler d'elle.

Mme Louise Aston a publié sa profession de foi sous ce titre : *Mon émancipation, mon renvoi et ma justification* (Meine Emancipation, Verweisung, und Rechtfertigung, Bruxelles, 1846). On a aussi d'elle plusieurs romans tirés de sa vie : *Scènes de l'existence d'une femme* (Aus dem Leben einer Frau, Hambourg, 1847); *Lydio* (Magdebourg, 1848); *Révolution et contre-révolution* (Manheim, 1849); enfin des poëmes, entre autres : *Roses sauvages* (Wilde Rosen, Berlin, 1846).

ASTON (sir Arthur INGRAM), diplomate anglais, né à Londres, en 1798, appartient à un degré éloigné à la famille du comte de Bristol. Fils d'un colonel, il entra dans la diplomatie après avoir terminé ses études à Oxford. D'abord attaché d'ambassade à Vienne, en 1819, il fut envoyé à Rio de Janeiro (1826) en qualité de secrétaire de légation et passa de là à Paris (1833). De 1840 à 1843, il a rempli auprès de la cour d'Espagne les fonctions de ministre plénipotentiaire, et a reçu, à son retour, la grand'croix du Bain, en récompense de ses efforts pour maintenir en ce pays l'influence anglaise.

ATHOLE (Georges-Auguste-Frédéric-John MURRAY, 6e duc D'), pair d'Angleterre, né en 1814, est issu d'une illustre famille d'Écosse alliée aux races royales des Tudors, des Plantagenets, des Stuarts et des Bourbons, et élevée, en 1628, à la pairie héréditaire. Son second titre est celui de marquis de Tullibardine. Fils de lord Glenlyon, il servit, en qualité de lieutenant, aux dragons de la garde, se retira en 1840, succéda à son oncle en 1846 à la Chambre haute, et fut nommé gouverneur en second du comté de Perth. Cette même année, il a, pendant quelques mois, rempli la charge de chambellan à la cour; il appartient au parti conservateur. — Il est mort le 16 janvier 1864. De son mariage avec la fille de H. Drummond (1839), qui a été depuis 1854, dame d'honneur de la reine, lord Athole n'a eu qu'un fils, John-James-Hugues-Henri, marquis de TULLIBARDINE, né en 1840, nommé en 1859 lieutenant dans les fusiliers écossais de la garde et qui lui a succédé en 1864.

ATTHALIN (Louis-Marie-Jean-Baptiste, baron), général français, né à Colmar (Haut-Rhin), le 22 juin 1784, mort au mois de septembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AUBANEL (Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore), littérateur français, né à Avignon, le 26 mars 1829, et fils d'un imprimeur de cette ville, y est devenu lui-même imprimeur. Il est, avec

MM. Mistral et Roumanille (voy. ces noms), un des chefs du mouvement littéraire qui a pour objet la régénération de la langue et de la poésie provençales. Éditeur des principaux recueils qui ont signalé ce réveil, il a lui-même collaboré à celui des *Provençales*, avec M. Mistral (1852), à celui des *Noëls* (Li Nouvé, même année), avec MM. Saboly, Peyrol et Roumanille, et à l'*Almanach des Félibes* (1854 et années suiv.), sorti de ses presses. Mais le principal ouvrage de M. Aubanel, qu'on a surnommé « le Pétrarque français, » est *la Grenade entr'ouverte* (la Miougrano entraduberto) ; Avignon et Paris, 1860 (in-12), qui eut un succès populaire dans tout le midi.

AUBER (l'abbé Charles), prêtre français, chanoine titulaire de Poitiers et historiographe de ce diocèse, est auteur d'un certain nombre de livres de piété, d'histoires morales et d'un poëme en cinq chants sur *le Sacerdoce catholique en Chine* (1839). Nous citerons à part : une *Table raisonnée des matières contenues dans la première série du* Bulletin monumental (1846, in-8), et une *Histoire de la cathédrale de Poitiers* depuis le IIIe siècle (1850, 2 vol. in-8, pl.).

AUBER (Théophile - Charles - Emmanuel - Édouard), médecin français, né vers 1805, fit ses études à la faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1831. Mais il n'exerce pas sa profession et s'est consacré à la rédaction d'ouvrages qui la concernent, tels que : *Coup d'œil sur la médecine* (1835), envisagée sous le point de vue philosophique ; *Traité de philosophie médicale* (1839, in-8), exposition des vérités générales de la médecine ; *Hygiène des femmes nerveuses* (1841) ; *Traité de la science médicale* (1853, in-8), histoire et principes ; *Esprit du vitalisme et de l'organisme* (1855, in-8), examen critique des doctrines enseignées à Paris et à Montpellier, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

AUBER (Daniel-François-Esprit), compositeur français, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est né à Caen (Calvados), le 29 janvier 1782, pendant un voyage que ses parents, marchands d'estampes à Paris, faisaient dans cette ville. Très-jeune encore et quoique destiné au commerce, il apprit plusieurs instruments, entre autres le piano, sous le compositeur tyrolien Ladurner, et écrivit quelques romances. A vingt ans, il fut envoyé à Londres pour y étudier les affaires. Il revint, après la rupture de la paix d'Amiens, rapportant des *Quatuor*. Il écrivit alors les *Concertos pour basse*, publiés sous le nom et dans la manière du violoncelliste Lamare, célèbre virtuose, qui voulait prendre rang parmi les compositeurs. En même temps, il fit exécuter sous son nom, au Conservatoire, un concerto de violon qui eut beaucoup de succès.

M. Auber refit ensuite la musique d'un vieil opéra-comique intitulé *Julie*, et écrivit celle d'un libretto dont on ne sait plus même le titre. Ces essais ne furent joués que sur des théâtres de société, notamment chez le prince de Chimay, et ils furent très-applaudis. Sentant néanmoins qu'il lui fallait, pour suivre cette voie, des études plus fortes, il s'y livra sous la direction sévère de Chérubini. Il fut bientôt en état d'écrire divers morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on remarqua une messe à quatre voix, dont l'*Agnus Dei* devint plus tard la prière de la *Muette*.

Ce ne fut qu'en 1813 que M. Auber débuta devant le public, à Feydeau, avec un opéra en un acte, *le Séjour militaire*, paroles de Bouilly. Il éprouva un premier échec qui le détourna, pendant plusieurs années, d'écrire pour le théâtre. Mais la ruine et la mort de son père le contraignirent à demander plus sérieusement à la musique des moyens d'existence. Il donna des leçons de piano et voulut affronter une seconde fois le jugement du public. En 1819, il donna à l'Opéra-Comique *le Testament* et *les Billets doux*, en un acte, et ne reçut pas un meilleur accueil. On désespérait déjà de son avenir, quand il revint à la charge, au commencement de l'année suivante, et *la Bergère châtelaine*, en trois actes, paroles de Planard, ouvrit enfin la longue série de ses succès. *Emma, ou la Promesse imprudente*, en trois actes (1821) ; *Leicester*, en trois actes (1823), doublement remarquable par la première association des deux noms d'Auber et Scribe, désormais inséparables, et par les premières marques de l'influence rossinienne ; *la Neige*, en quatre actes (1823), qui a eu d'heureuses reprises ; *le Concert à la cour*, en un acte ; *Léocadie*, en trois actes (1824), *le Maçon*, en trois actes (1825), qui eut tant de popularité ; *le Timide*, en un acte, et *Fiorella*, en trois actes (1825), placèrent M. Auber au rang des compositeurs de l'Opéra-Comique les plus aimés du public.

M. Auber eut bientôt sur la scène du grand Opéra, dans un genre plus élevé, son plus beau triomphe. Le 29 février 1828, *la Muette de Portici*, en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Germ. Delavigne, prit au répertoire de notre premier théâtre une place qu'elle a gardée, à côté des plus belles œuvres de Rossini et de Meyerbeer. Une foule de morceaux, l'ouverture, des mélodies, des chœurs, firent aussitôt le tour de l'Europe ; un duo surtout, *Amour sacré de la patrie*, devint comme une seconde *Marseillaise*, et, deux ans plus tard, chanté par Nourrit, fut le signal, à Bruxelles, de la révolution du 25 août 1830. M. Auber avait déjà donné au grand Opéra, en 1823, en collaboration avec Hérold, un acte officiel, *Vendôme en Espagne*, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême à Paris. Il y a fait représenter, depuis *la Muette*, l'opéra-ballet, *le Dieu et la Bayadère*, en deux actes (1830), qui réunit Nourrit, Mme Damoreau et Mlle Taglioni ; *le Philtre*, en deux actes (1831), qui ne manque ni de mouvement ni d'esprit ; *le Serment*, en trois actes (1832) ; *Gustave III*, en cinq actes (1833), dont le libretto confié d'abord à Rossini présentait, comme *le Serment*, des situations dramatiques au-dessous desquelles resta le musicien ; *le Lac des fées*, en cinq actes (1839) ; *l'Enfant prodigue*, en cinq actes (1850) ; *Zerline ou la Corbeille d'oranges*, en trois actes (1851), etc.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, son vrai terrain, M. Auber, marchant de succès en succès, a donné, dans le même intervalle : *la Fiancée*, en trois actes (1829) ; *Fra Diavolo*, en trois actes (1830), une de ses œuvres les plus travaillées ; *la Marquise de Brinvilliers*, en trois actes (1831), en collaboration avec Batton, Chérubini, Paër, Blangini, Hérold, M. Carafa, etc. ; *Lestocq*, en quatre actes (1834) ; *le Cheval de bronze*, en trois actes (1835), remanié récemment pour le grand Opéra ; *Actéon*, en un acte ; *les Chaperons blancs*, en trois actes ; *l'Ambassadrice*, en trois actes (1836), le plus souvent repris peut-être des opéras-comiques ; *le Domino noir*, en trois actes (1837), un des derniers triomphes de Mme Damoreau ; *Zanetta*, en trois actes (1840) ; *les Diamants de la couronne*, en trois actes (1841) ; *le duc d'Olonne*, en trois actes (1842) ; *la Part du diable*, en trois actes (1843) ; *la Sirène*, en trois actes (1844) ; *la Barcarole*, en trois actes (1845) ; *Haydée*, en trois actes (1847) ; *Marco Spada*, en trois actes (1853) pour les débuts de Mlle Duprez ; *Jenny Bell*, en trois actes (1855) ; *Manon Lescaut*, en trois actes (1856), une des pièces de l'auteur

le moins favorablement accueillies du public et des critiques; *la Circassienne*, en trois actes (1861), et enfin *la Fiancée du roi de Garbe*, en trois actes (1864). — Parmi ses dernières compositions, hors du théâtre, on cite une *Marche* pour l'ouverture de l'exposition universelle de Londres en 1862, et plus récemment le nouvel empereur du Mexique lui a demandé la musique d'un air national mexicain.

M. Auber est peut-être le plus populaire des musiciens français. On lui a assigné, parmi les compositeurs d'opéras comiques, le même rang qu'à M. Scribe parmi les vaudevillistes. Seulement, il a prouvé, en faisant *la Muette*, qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre qu'il a de préférence cultivé. Il s'y est fait une manière à lui, et dans laquelle il a eu des imitateurs, mais peu ou point de rivaux. Sa musique est, d'ordinaire, légère et facile, presque toujours gracieuse, souvent originale. Il exprime les nuances avec beaucoup de finesse. Aussi fécond que Rossini, il a autant de mouvement et de clarté, mais moins de distinction, de profondeur et d'énergie. Sur la fin de sa longue carrière, il se répète parfois et sa facilité paraît banale; mais elle ne descend jamais à la trivialité. On lui reproche de négliger l'orchestration, qu'il sacrifie plus volontiers que la mélodie aux entraînements du *far presto*. Enfin, on dit qu'il n'aime pas la musique, et qu'affectant pour elle les mêmes dédains que Rossini, il triomphe par la raison seule des dégoûts que le travail de la composition lui inspire.

M. Auber est entré à l'Institut, dans la section des beaux-arts, en remplacement de Gossec, au mois d'avril 1829. Nommé par le roi Louis-Philippe, dès 1830, directeur des concerts de la cour, il a succédé, le 8 février 1842, comme directeur du Conservatoire de musique, au savant et laborieux Chérubini, celui peut-être de tous les maîtres modernes auxquels il ressemble le moins. Il est, en outre, directeur de la musique de la chapelle impériale. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le mois de mai 1825, officier en 1835, il a été promu commandeur le 29 avril 1847, et grand officier le 8 août 1861.

AUBERGÉ (Firmin-Louis), ancien représentant du peuple français, né le 16 décembre 1788, à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), fut admis à l'école de Fontainebleau, en sortit officier de cavalerie et fit les campagnes d'Allemagne et de Russie. Il fut plusieurs fois blessé et mérita la décoration, qu'il reçut à Moscou. Ayant une main mutilée, il quitta le service en 1813 et s'établit à Malassis, dans le département de Seine-et-Marne, où il s'occupa de travaux agricoles. Maire de sa commune, président de la Société d'agriculture de Melun, président du comice agricole de Seine-et-Marne, etc., il acquit une influence considérable, qu'il mit au service du parti libéral. En 1848, nommé représentant du peuple à la Constituante, le huitième sur neuf, par 19 754 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et vota avec la droite. Renvoyé à la législative, aux élections complémentaires du 8 juin, il fit partie de la majorité, qui se tourna contre la politique de l'Elysée. Le 2 décembre le rendit à ses travaux agricoles.

AUBERMESNIL (Stanislas-Jules Lemoyne d'), ancien représentant du peuple français, est né à Dieppe (Seine-Inférieure), le 6 juin 1792. Sous la Restauration, il entra dans la magistrature; révoqué en 1830, il vécut retiré à la campagne pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. Conseiller d'arrondissement de 1836 à 1848, membre du conseil général de la Seine-Inférieure après la révolution de Février, il fut envoyé par 80 000 suffrages à l'Assemblée législative (mars 1849), où il fit partie de la majorité monarchique, jusqu'au coup d'État du 2 décembre.

AUBERT (l'abbé Marius), ecclésiastique français, né dans le Midi vers 1800, mort en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AUBERT (Constance Junot d'Abrantès, dame), femme de lettres française, est née à Paris, le 12 mai 1803. Fille aînée de la duchesse d'Abrantès, elle se forma de bonne heure dans le salon tout littéraire que sa mère tint ouvert jusqu'à l'époque de sa mort (1838) et travailla avec elle à plusieurs romans et nouvelles. Mariée à M. Louis Aubert, ancien garde du corps et capitaine d'infanterie retraité, elle n'est connue en littérature que sous le nom de *Constance Aubert*. Les sujets sur lesquels s'exerce sa plume sont d'ailleurs fort modestes. Elle a fondé en 1843 les *Abeilles parisiennes*, devenues plus tard les *Abeilles illustrées*, tablettes mensuelles de l'industrie, du commerce et du confortable, auxquelles elle a ajouté à diverses reprises (1849 et suiv.) un petit album sous le titre d'*Étrennes*. Elle a longtemps rédigé le *Bulletin des modes* pour *le Temps* et donné de plus un certain nombre de courriers et de nouvelles au *Sélam*, à *l'Opale*, au *Salmigondis*. Le *Dévouement*, feuilleton de ce dernier recueil, a paru en volume en 1842. Elle a publié en 1859 un *Manuel d'économie élégante* (in-18).

AUBERT (Jean-Ernest), graveur et lithographe français, né à Paris, le 11 mai 1824, entra au commencement de 1841 à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Paul Delaroche et Achille Martinet; il y remporta le grand prix de gravure en 1844, et passa les cinq années d'usage en Italie. Après de sérieux travaux de gravure, il a abordé la lithographie en 1853.

On cite de M. Aubert, également dessinateur: *Triomphe de Galathée*, *Héliodore chassé du temple*, la *Vierge à l'œillet*, le *Portrait de Raphaël*, tous sujets de ce dernier peintre copiés à l'aquarelle dans les musées d'Italie, exposés en 1850 et 1852; *la princesse Mathilde*, gravée d'après le pastel de M. Eugène Giraud (1853); *Rêverie*, sujet de genre (1859); et parmi les lithographies: la *Saison des Papillons*, les *Orphelins*, d'après M. Hamon, à l'exposition universelle de 1855; la *Galathée* de M. Gleyre; le *Théâtre Guignol*, le *Dompteur d'amours*, la *Boutique à quatre sous*, d'après M. Hamon (1857); *Palestrina*, d'après M. Heilbuth; le *Calvaire*, d'après M. Jobbé-Duval (1859), etc. M. Aubert a aussi exposé pour la peinture: *Confidences* et deux *Portraits* (1861); les *Martyrs sous Dioclétien*, et *Portrait de Mme G. Delessert* (1863). Il a obtenu trois 3es médailles, en 1844 pour la gravure, en 1857 pour la lithographie, et en 1861 pour la peinture.

AUBERT (Mlle Anaïs-Pauline Aubert, dite Anaïs), comédienne française, née à Toury (Eure-et-Loir), en 1802, n'avait pas encore quinze ans lorsque le 10 novembre 1816, elle débuta au Théâtre-Français dans les rôles d'ingénues. Ayant eu à lutter contre des rivales influentes, elle ne tarda pas à se retirer, pour donner à Londres des représentations fort suivies, reparut quelque temps sur notre première scène et passa une saison au Gymnase. En 1821 elle entra à l'Odéon et y créa avec beaucoup de distinction plusieurs rôles du répertoire moderne, entre autres celui de Juliette dans le drame en vers de Frédéric Soulié (1828). Ce ne fut que dix ans après qu'elle fut admise au Théâtre-Français comme sociétaire

et, malgré son âge, elle y joua constamment les ingénues; elle s'y fit remarquer par un jeu naturel, vrai, élégant, dans les rôles de Chérubin du *Mariage de Figaro*, Richard des *Enfants d'Édouard*, Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Henriette des *Femmes savantes*, Agnès de *l'École des Femmes*, Peblo dans *Don Juan d'Autriche*, etc. Elle a pris sa retraite en 1851.

AUBERTHIER (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Neuville-sur-Saône, le 10 mars 1801, et fils d'un tailleur, vint à Lyon à quatorze ans, pour apprendre la fabrication des soieries. Il parvint à se créer une position indépendante. Chef d'atelier et tisseur à la Croix-Rousse, il entra au conseil municipal en 1846 et, bientôt après, il fut nommé premier adjoint au maire. Il conserva ces fonctions après la révolution de Février. Dévoué à la république, mais opposé aux doctrines socialistes, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, fut soutenu par les conservateurs et élu le troisième sur quatorze, par 84 644 voix. Membre du comité du travail, il fit partie de la fraction la plus modérée du parti républicain. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

AUBERT-ROCHE (Louis), médecin français, né vers 1800, à Vitry-le-François, fut reçu docteur à Paris en 1833. Il passa les premières années de sa carrière médicale en Orient, y étudia avec soin la peste et s'occupa des questions qui intéressent l'hygiène, le commerce et la politique internationale. De retour en France en 1839, il publia un ouvrage intitulé : *De la peste ou typhus d'Orient, documents et observations recueillis pendant les années* 1833 *à* 1839, *en Égypte, en Italie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (Paris, 1840, in-8). Dans cet ouvrage, M. Aubert déclare que la peste n'est nullement contagieuse et conclut à une réduction considérable des quarantaines, dont il a réclamé la réforme dans des mémoires adressés à l'Institut, à l'Académie, et des pétitions aux chambres et aux ministres. Il a encore présenté à l'Académie un *Projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, qui fut renvoyé par elle au ministre des affaires étrangères. Il a publié dans les *Annales d'hygiène* un remarquable *Essai sur l'acclimatation des Européens dans les pays chauds*. Il est devenu chef du service médical de la compagnie de l'isthme de Suez et a publié, à ce titre, divers *Rapports*, un notamment en 1862, sur l'excellence hygiénique de cette région.

AUBÉRY DU BOULLEY (Prudent-Louis), compositeur français, né le 9 décembre 1796, à Verneuil (Eure), eut son père pour premier maître, puis vint au Conservatoire de Paris, où il suivit, de 1808 à 1815, les cours de Méhul et de Chérubini. En 1824, il écrivit pour l'Opéra-Comique la partition des *Amants querelleurs*, qui fut reçue, mais non représentée. Forcé par la faiblesse de sa santé de se retirer à la campagne, il propagea parmi les paysans le goût de la musique, et plusieurs villages de l'Eure lui durent des corps de musique militaire ou d'harmonie.

M. Aubéry a composé des sonates, des marches et pas redoublés pour piano, six quatuor, sept duos, une grande sérénade orchestrée, une collection de pièces d'harmonie, beaucoup de romances, etc. Il a publié en outre une *Grammaire musicale* (1830, in-8) et une brochure sur l'utilité des associations musicales (1839).

AUBRY (Pierre-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Cambrai (Nord), le 8 mai 1789, et petit-fils d'Aubry du Bochet, constituant de 1789, s'occupa d'abord de travaux industriels et ouvrit des carrières de marbre dans l'arrondissement d'Avesnes. Il fut ensuite notaire pendant douze années. Président de la Société d'agriculture d'Avesnes, il présenta au conseil général du Nord et au gouvernement plusieurs propositions concernant la réduction de l'impôt sur le sel, l'amélioration des races d'animaux domestiques, l'extension des voies de communication, etc. Il fit un projet de chemin de fer de Valenciennes à Metz, afin de relier Dunkerque à Strasbourg. Nommé ingénieur en chef du cadastre, il dressa, en seize feuilles grand aigle, la carte topographique du département du Tarn-et-Garonne, gravée à Paris en 1840 et 1841. Déjà, en 1837 et 1838, il avait publié divers mémoires intéressants sur le cadastre.

Après la révolution de Février, M. Aubry fut nommé sous-commissaire du gouvernement provisoire dans l'arrondissement d'Avesnes. Élu représentant du peuple à l'Assemblée nationale le dernier sur vingt-huit, il fit partie de la majorité républicaine et soutint vivement le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il ne cessa point de voter avec la gauche, notamment à l'occasion des affaires de Rome; il signa même la mise en accusation du président et de ses ministres. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois, au sein de la minorité démocratique, la réaction royaliste et les projets de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre l'écarta de la politique. — Il est mort à Avesnes (Nord), le 25 mars 1861.

AUBRY (Charles-Marie-Barbe-Antoine), jurisconsulte français, né à Saverne (Bas-Rhin), le 20 mars 1803, et reçu docteur en droit à la faculté de Strasbourg, en 1824, devint professeur de Code Napoléon et doyen de la même faculté et juge suppléant au tribunal; décoré de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier le 13 août 1861.

Il a publié, avec M. Rau, son collègue à la faculté de Strasbourg, une édition annotée du *Cours de droit français*, de K. S. Zachariæ (1843-1846, 5 vol. in-8; 3e édition, 1856 et suiv.).

AUBRY (Maurice), ancien représentant du peuple français, banquier à Paris, est né à Mirecourt (Vosges), en 1820. Avocat au barreau de Mirecourt dès 1845, il se fit journaliste en 1848. Il organisa les comptoirs nationaux dans le département des Vosges, et fut appelé à diriger celui d'Épinal. Nommé à l'Assemblée législative, il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851, et fut arrêté à la porte de la mairie du dixième arrondissement pour être conduit à l'Abbaye. Il se retira alors de la politique et fonda à Paris, en 1852, une maison de banque considérable. Candidat de l'opposition, en 1863, il a obtenu dans la 2e circonscription des Vosges, près de 14 000 voix contre 16 000 données au candidat officiel. M. Aubry a publié : *Théorie et Pratique* (1851), *Discours* sur la loi de 1807 (prononcé à la Législative en 1851), *les Banques françaises* (1861).

AUBRY (les frères), industriels français, après avoir exercé en grand à Mirecourt, dans les Vosges, l'industrie de la dentelle, se sont fixés depuis 1850 à Paris. Déjà remarqués aux expositions particulières de l'industrie et récompensés d'une médaille d'or en 1849, ils ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855) et obtenu, à la suite de cette dernière, une médaille de première classe.

M. Félix Aubry père, fondateur et ancien représentant de la maison, a fait partie du tribunal de commerce, ainsi que des jurys des Expositions de Paris, en 1849 et 1855, et de celle de Londres, en 1851. Il a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1851. On a sous son nom : *Considérations générales présentées au jury central de l'Exposition de 1849, sur les diverses branches de l'industrie de la dentelle* (1849, in-8).

AUBRY-BAILLEUL (Tranquille), marin français, né le 8 janvier 1798, entra au service en 1812, devint aspirant en 1815, lieutenant de vaisseau en 1828, capitaine de corvette en 1838, capitaine de vaisseau en 1845. Contre-amiral depuis le 7 juin 1855, il a exercé de nombreux commandements, et a été, de 1852 à 1855, gouverneur de la Guadeloupe, puis membre titulaire du conseil d'amirauté. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 décembre 1850, il devint grand officier depuis le 3 décembre 1859.

AUBRY-LECOMTE (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste), dessinateur-lithographe français, né à Nice, le 31 octobre 1797, mort à Paris, le 2 mai 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AUBRYET (Xavier), littérateur français, né à Pierry, près Épernay (Marne), en 1823, est petit-fils d'un auteur dramatique qui portait le même prénom, et dont on a remarqué quelques comédies, notamment *la Matinée du comédien de Persépolis*. Élevé à Saint-Quentin (Aisne), il vint achever ses études à Paris au lycée Charlemagne. Occupé, dès 1849, de la fondation d'un petit journal littéraire, il collabora successivement à *l'Artiste*, au *Corsaire*, à *l'Événement*, à *l'Illustration*, et partagea plus tard la direction de *l'Artiste* avec M. Ed. Houssaye (1836-1858).

M. X. Aubryet a publié en volumes : *la Femme de vingt-cinq ans* (1853, in-18; 2e édition, 1858), recueil de nouvelles et proverbes : *Jugements nouveaux* (1860, in-18), études de critique littéraire et musicale sur divers compositeurs et écrivains, etc. Il a fourni, pendant quelque temps, une causerie hebdomadaire à *la Presse*. En 1864, il est devenu un des rédacteurs ordinaires du *Moniteur du soir*.

AUCKLAND (rév. Robert-John Eden, 3e baron), pair d'Angleterre, évêque de Bath et Wells, né en 1799, dans le comté de Kent, est issu d'une famille irlandaise élevée en 1793 à la pairie héréditaire. Il fit ses classes au collége d'Eton et sa théologie à l'université de Cambridge, reçut en 1822 l'ordination sacerdotale, et exerça son ministère à Eyam, à Hertingfordbury et à Battersea. En 1838, la reine le mit au nombre de ses chapelains ordinaires. Nommé évêque de Sodor et Man en 1847, il prit en 1849 la place de son frère à la Chambre des Lords et fut transféré en 1854 au siége épiscopal de Bath, dont le revenu annuel est estimé à 5000 liv. (125 000 fr.), et dont il porte depuis le nom.

De son mariage avec la fille de F. E. Hurt (1825), lord Auckland a eu huit enfants, dont l'aîné William-George Eden, né en 1829, a embrassé la carrière diplomatique et a été attaché d'ambassade à Stockholm (1847), à Washington (1852), à Bruxelles et à Stuttgart, et enfin chargé d'affaires à Carlsruhe en 1859.

AUDEBRAND (Philibert), journaliste français, né en 1816, à Issoudun, fit ses études au petit séminaire de Bourges. Il fut, de 1842 à 1848, attaché comme sténographe et rédacteur du compte rendu des Chambres, à divers journaux. Après la révolution de Février, il rédigea pour le *Corsaire la Physionomie de l'Assemblée nationale*.

On a de M. Audebrand trois recueils que M. R. de Rovigo a signés avec lui : *Feuilles volantes*, *Historiettes* et *Menus propos* (1851, 3 vol. in-18). Il a rédigé en outre, depuis 1845, un nombre presque incalculable de chroniques et causeries pour diverses feuilles, notamment, dans la *Gazette de Paris* (1857), les *Souvenirs de la tribune des journalistes*. Il a donné la même année, avec M. H. de Kock, *le Panier de pêches*, pièce tirée d'un de ses feuilletons. Citons encore : *Schinderhannes et les bandits du Rhin* (1862, in-18), et une édition illustrée du *Voyage et aventures autour du monde*, de Robert de Kergolien (1862, grand in-8, avec vignettes).

AUDIBERT (Louis-François-Hilarion), littérateur français, né le 27 avril 1797, à Marseille, où son père était avocat, fit ses études, puis vint à Paris et se fit inscrire au barreau. En 1822 il fut attaché au ministère des affaires étrangères, en qualité de secrétaire particulier de Chateaubriand, et il prit part à la rédaction du *Journal des Débats*. Il fut ensuite maître des requêtes au Conseil d'État en service ordinaire, de 1827 à 1830. Il avait été nommé préfet, en 1829, mais M. de Polignac, en arrivant au pouvoir, avait révoqué sa nomination. — M. Audibert est mort à Paris, le 12 octobre 1861.

Dans les concours ouverts par la Société des bonnes lettres, il remporta trois fois le prix sur les questions suivantes : 1° *Avantages de la légitimité*; 2° *Influence du christianisme sur les institutions sociales*; 3° *Éloge du duc d'Enghien*. Il a publié en outre : *Fragments d'histoire et nouvelles* (Paris, 1827, in-8); *Mélanges de littérature et d'histoire* (1828, in-8); *Entretien avec Talma* (in-8). M. Audibert était un des rédacteurs du journal légitimiste l'*Union*.

AUDIFFRET (Charles-Louis-Gaston, marquis D'), ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 10 octobre 1787, descend de l'ancienne famille italienne des Audiffredi, qui s'établit en Provence au XIIe siècle. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1805, dans l'administration des finances et fut nommé chef de bureau par M. Mollien (1812), qui, frappé de son aptitude pour les affaires, le fit nommer auditeur au Conseil d'État. En 1814, il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, devint chef de division et chevalier de la Légion d'honneur, refusa d'adhérer à l'acte additionnel des Cent-Jours, et n'en conserva pas moins sa place. Maître des requêtes, en 1817, et conseiller d'État, en 1828, il fut appelé le 29 octobre 1829 aux fonctions de président de la Cour des comptes et promu, l'année suivante, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Sous Louis-Philippe, il siégea au Luxembourg, en qualité de pair, de 1837 à 1848. Il a été compris par Louis-Napoléon dans la première promotion de sénateurs, en date du 26 janvier 1852. Par décret du 7 mai 1859, il a été nommé président du conseil d'administration de la Société générale de crédit commercial et industriel nouvellement fondée. Depuis le 7 octobre 1847, M. d'Audiffret est grand officier de la Légion d'honneur.

On doit à M. d'Audiffret une grande partie des améliorations introduites, depuis 1814, dans le système de la comptabilité publique. Il fut chargé par M. de Chabrol, en 1830, d'exposer, dans un rapport au roi, les conséquences de ces mesures d'ordre et d'économie : en 1838 il a présidé à la délibération et à la rédaction du règlement gé-

néral sur la comptabilité publique, ainsi qu'aux règlements relatifs à chaque ministère.

Parmi ses travaux, qui se résument surtout dans une foule de rapports, d'instructions, d'arrêtés et d'ordonnances, nous citerons : *Examen des revenus publics* (1839, in-8); *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8), excellent tableau de l'état des finances françaises ; le *Budget* (1841, in-8); *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8); *Aperçu du progrès du crédit public et de la fortune nationale de 1790 à 1860*, mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques et publié dans le *Moniteur* (1861, in-8), et plusieurs brochures sur les questions financières à l'ordre du jour. En 1844, on a réimprimé, dans la *Collection des économistes*, un choix des principales publications de M. d'Audiffret (4 vol. in-8). Il s'est publié de son *Système financier de la France* une 3e édition considérablement augmentée (1863-1864, t. IV, in-8).

AUDIGANNE (Armand), avocat et publiciste français, né à Ancenis (Loire-Inférieure), et non à Anvers, en 1814, fit à Paris son droit, s'occupa de questions politiques et débuta par des brochures électorales de 1838. Il abandonna ce genre de publications, pour chercher dans l'économie politique et l'industrie, des études en harmonie avec les fonctions auxquelles il fut bientôt appelé. Entré au ministère du commerce en 1840, il fut placé à la tête du service de l'industrie en 1848. En décembre 1853 il a été nommé, avec M. Chemin-Dupontès, secrétaire de la commission de l'Exposition universelle de 1855, pour la section de l'agriculture et de l'industrie, et attaché, dix-huit mois après, au *Moniteur*, pour les comptes rendus de cette même Exposition. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

M. Audiganne a successivement publié : *Monsieur Guizot*, brochure apologétique (1838, in-8); *Histoire électorale de la France depuis la convocation des états généraux de 1789* (1841, in-8); *De la prochaine session des Chambres et du ministère actuel* (même année); *l'Industrie française de l'Exposition de 1849* (1850, in-12); *les Ouvriers en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits du travailleur dans les diverses relations de sa vie laborieuse* (1840, in-8; 5e édit. 1858), ouvrage couronné par l'Académie française et la Société pour l'instruction élémentaire ; *les Populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du* XIXe *siècle* (1854, 2 vol. in-18), recueil de fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a prêté une active collaboration ; *l'Industrie contemporaine*, livre formé de la série de ses articles insérés au *Moniteur* sur l'Exposition de 1855 (1856, in-8); *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples* (1858, t. I). M. Audiganne a été rédacteur de la *Revue administrative*, t. II.

AUDIGIER (Charles-Louis-Alexandre-Henri, comte D'), journaliste français, né le 24 décembre 1828, à Paris, d'une très-ancienne famille historique du Languedoc, fut élève du collége Stanislas et du lycée Louis-le-Grand, et entra à l'École normale en 1849. En septembre 1857, renonçant à la carrière universitaire, il débuta dans la presse par quelques articles insérés dans la *Revue de l'Instruction publique*, le *Journal général de l'Instruction publique*, le *Journal de la propriété littéraire* et la *Revue française*. Bientôt exclusivement attaché à la rédaction de la *Patrie*, il y signa des articles de critique littéraire et la *Chronique*. En 1859 il a suivi l'expédition d'Italie, de Gênes à Valeggio, en qualité de correspondant de ce journal. M. d'Audigier a publié un volume intitulé : *la Vie de garçon, souvenirs anecdotiques d'un chroniqueur parisien* (1859, in-8).

AUDLEY (George-Edward THICKNESSE-TOUCHET, 20e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, descend d'une ancienne famille, élevée en 1313 à la pairie héréditaire. Il prit en 1837 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti libéral. Marié, en 1857, à la fille de sir Th. Liv. Mitchell, il est resté veuf sans enfants en 1860 et a pour héritier présomptif son neveu George, né en 1847.

AUDOT (Louis-Eustache), littérateur et éditeur français, né à Paris, le 26 février 1783, s'est établi comme libraire depuis plus de quarante ans. Il a publié près de 150 ouvrages, la plupart sur des sciences usuelles à la préparation desquels il n'est pas resté étranger. On lui doit de beaux ouvrages à figures, tels que *l'Italie, la Sicile et les îles Ioniennes* (7 vol. in-4), dont les dessins ont été exécutés sous ses yeux dans un long voyage à travers ces contrées : *le Musée de peinture et de sculpture*, reproduisant tous les chefs-d'œuvre du Louvre : *l'Œuvre de Jean Goujon*, etc. Il est auteur de *l'Art du menuisier en bâtiments* (1819), de *l'Art de faire des feux d'artifice* (4e édition, 1853), de *la Cuisinière de la ville et de la campagne* (1856, 35e édit.), signés des initiales L. E. A. Il a en outre donné beaucoup d'articles à la *Revue horticole* depuis 1837, ainsi qu'au *Bon Jardinier*.

AUDOUARD (Mathieu-François-Maxence), médecin militaire français, né à Castres, le 29 juillet 1776, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AUER (Aloïs), administrateur allemand, né à Wells (haute Autriche), le 11 mai 1793, entra dans une imprimerie de cette petite ville et passa par tous les degrés du métier. Il apprit dans ses loisirs les langues vivantes et, après avoir passé des examens à l'université de Vienne, devint professeur d'italien à Linz, en 1837. Il publia à cette époque deux *Grammaires théoriques et pratiques* pour les langues française et italienne (Linz, 1838-1839). Il parcourut ensuite l'Allemagne et l'Europe occidentale et y étudia les établissements typographiques et scientifiques. Il fut nommé en 1841 directeur de l'imprimerie impériale de Vienne, qui lui dut de rapides développements. Il l'enrichit surtout de caractères des langues étrangères. On cite, parmi les productions qui lui font le plus d'honneur, le *Pater noster en* 608 *langues* (Vienne, 1844), en types romains, et le *Pater noster en* 200 *langues* (1847) en types originaux, ainsi qu'un *Tableau général des types du globe* (1845). Les envois faits par l'imprimerie impériale de Vienne aux Expositions universelles de Londres, de Munich et de Paris (1851-54-55) y ont obtenu une *cuncil medal*, une grande médaille et une médaille d'honneur.

M. Auer, qui s'est aussi beaucoup occupé de photographie et de galvanoplastie, a exposé la découverte de ce qu'on peut appeler « à l'impression spontanée » sous ce titre : *Die Entdeckung des Naturselbstdruckes*, etc. (Vienne, 1864, texte allemand, anglais, italien et français, avec 19 tableaux). Nommé membre de l'Académie des sciences de Vienne en 1847, il est conseiller actif de cour depuis la même année, et décoré de divers ordres.

AUERBACH (Berthold), écrivain allemand, né le 28 février 1812, à Nordstetten, en Wurtem-

berg, de parents israélites, étudia, aux universités de Tubingue, Munich et Heidelberg, la théologie judaïque, la philosophie et l'histoire (1832-35), puis se consacra à la littérature. Il a habité Francfort, Mayence, les bords du Rhin et s'est fixé en 1845 dans l'Allemagne septentrionale.

M. Auerbach doit sa réputation aux *Histoires villageoises de la forêt Noire* (Schwarzwalder Dorfgeschichten, Manheim, 1843, 2 vol., 4ᵉ édit., 1848; nouvelle série, 1849), qui, remarquables par l'exactitude des peintures, eurent un très-grand succès en Allemagne et furent traduites en anglais, en hollandais, en suédois, quelques-unes en français. Le modèle du genre est *la Femme du professeur* (Die Frau Professorinn), qui parut, en 1848, dans l'*Urania* et plus tard dans la *Nouvelle série d'Histoires de village*. C'est cette petite histoire que Mme Birch-Pfeiffer (voy. ce nom) a transportée, contre la volonté de l'auteur, dans son drame *Village et ville* (Dorf und Stadt) : ce qui donna lieu à leur procès.

On cite encore de ces recueils : *le Maladroit*, *la Pipe de Guerre*, *Antoine mordu à la joue*, *Lucifer*, *les Prisonniers*, etc., simples contes inspirés par les mêmes tendances philosophiques et libérales, et où l'auteur montre comment la civilisation pénètre peu à peu jusqu'au fond des villages et change insensiblement les mœurs et l'esprit de leurs habitants.

On a de M. Auerbach beaucoup d'autres ouvrages : *le Judaïsme et la littérature moderne* (Das Judenthum und die neueste Literatur., Stuttg., 1836); *Spinoza* (Stuttg., 1837, 2 vol.), roman historique qui contient des tableaux très-intéressants de la vie religieuse et sociale des Juifs; *Poëte et commerçant* (Dichter und Kaufmann, Stuttg., 1839, 2 vol.). roman; *le Bourgeois instruit*, *livre pour la bourgeoisie intelligente* (Der gebildete Bürger, ein Buch für den denkenden Mittelstand, Karlsruhe, 1842); *Littérature et peuple*, *ou Théorie d'une littérature populaire à propos d'une caractéristique de J. P. Hebel* (Schrift und volk. Grundzüge der volksthüml. Literatur, etc); *Journal à Vienne*, *depuis Latour jusqu'à Windischgraetz* (Tagebuch aus Wien, etc., Breslau, 1849), traduit en anglais, présentant les événements politiques au point de vue des démocrates modérés; *Veillées allemandes* (Deutsche Abende, Manheim, 1850), recueil d'histoires et de nouvelles.

M. Auerbach a aussi écrit une tragédie : *André Hofer* (Leipzig, 1850). On lui doit une traduction allemande des *OEuvres complètes de Spinoza* (Stuttg., 1841, 5 vol.) accompagnée d'une biographie critique de ce philosophe. Il a rédigé, de 1845 à 1848, un almanach de vulgarisation politique intitulé : *le Compère* (Der Gevattersmann).

AUERSPERG (Charles-Guillaume-Philippe, prince D'), chef de la maison allemande de ce nom, reçue au collége des princes de l'Empire le 28 février 1654, est né le 1ᵉʳ mai 1814. Il a succédé, le 25 janvier 1827, à son père le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goltschée en Carniole, comte princier de Wels et grand maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark. Successivement conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire, il a été nommé, le 29 avril 1861, président de la Chambre haute du conseil de l'Empire d'Autriche. Membre de la Diète de Bohême à la même époque, il s'y distingua comme chef du parti libéral allemand aristocratique.

Le prince Charles Auersperg a épousé la comtesse Ernestine de Tolna (18 août 1851). Ses deux frères, *Alexandre*-Guillaume-Théodore, né le 15 avril 1818, et *Adolphe*-Guillaume-Daniel, né le 21 juillet 1821, sont officiers de cavalerie dans l'armée autrichienne. Son cousin germain, le prince *Vincent* Charles-Joseph, né le 16 juillet 1812, est conseiller intime, chambellan impérial royal, grand maréchal héréditaire du Tyrol et possesseur des seigneuries allodiales de Nassaberg, Zleb et Tubadl.

AUFAUVRE (Pierre-Amédée), journaliste français, né à Troyes, le 17 novembre 1818, a été depuis 1843 un des principaux rédacteurs du *Propagateur de l'Aube*, du *Progrès* et de *l'Industrie de Troyes*. Il a publié dans la même ville quelques travaux d'histoire et plusieurs volumes de nouvelles : *Almanachs historiques de Troyes* (1847-1854, 6 vol.), *les Anciens édifices de Troyes* (1853), *Jean le septembriseur* (1855), *les Monuments de Seine-et-Marne* (1858), *Troyes et ses environs* (1860), etc. Il faut citer depuis : *Hyères et sa vallée*, *guide historique*, *médical*, *etc.* (1861, in-18); *les Masques noirs*, *Par la lucarne*, etc. (1863, in-18); *les Enfants de la neige* (même année, in-18), etc. — M. Aufauvre est mort en avril 1864.

AUFFENBERG (Joseph, vicomte D'), auteur dramatique allemand, né le 25 août 1798, à Fribourg en Brisgau, mort le 26 décembre 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

AUGER (Charles), général français, né à la Charité (Nièvre), le 2 juillet 1809, mort le 30 juin 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

AUGER (Hippolyte-Nicolas-Just), littérateur français, né le 25 mai 1797, à Auxerre, élevé chez un ancien bénédictin et placé en 1812 dans une maison de commerce à Paris, entra deux ans plus tard au service de la Russie et resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes, au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il se consacra à la littérature, et publia ses premiers travaux sous le nom de *Saint-Hippolyte*. Ce furent des romans : *Marpha* (1818), traduction de Karamsin; *Boris* (1819); *Gabriel Venance* (1820); *Ivan VI* (1824, 3 vol.), épisode des annales moscovites; *Rienzi* (1825, 3 vol.). Plus tard il a écrit dans le même genre : *le Prince*, de Machiavel (1833); *Moralités* (1834); *la Femme du monde* (1837); *Tout pour de l'or* (1839), scènes de mœurs modernes; *Ardotia*, nouvelle russe; *Un roman sans titre* (1846), etc.

Au théâtre, qu'il a abordé sous le pseudonyme de *Gérau*, il a donné quelques pièces qui ont eu du succès, entre autres : *Une séduction* (1832), avec Ancelot; *la Folle*, *Pierre le Grand* (1836), avec Charles Desnoyers; *Pauvre mère!* (1837), avec Fr. Cornu. Il a écrit seul : *Marcel* (1838), *Précepteur à vingt ans* (1838); *Benoît ou les Deux cousins* (1842), etc. Il a fait représenter deux pièces au Théâtre-Français : *Plus de peur que de mal* (1833) et *Un dévouement* (1834). Sa *Physiologie du théâtre* (1839-1840, 5 vol. in-8) est un ouvrage considérable, rédigé avec soin, et comprenant l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, les rapports des auteurs et des comédiens, la législation.

On a encore de M. Auger un essai historique sur la *République de Saint-Marin* (1827, in-8); *le Gymnase* (1828, 4 vol.), recueil de morale composé avec M. Hipp. Carnot; *les Mœurs et la loi* (1832), drame en cinq actes et en prose, non représenté, et quelques nouveaux romans, *le Commissionnaire*, *Madame Brice* et *le Roi des petits-maîtres*, imprimé en 1852 dans la *Bibliothèque des romans inédits*. Il a collaboré à la *Mode*, lors de sa fondation, à l'*Européen*, etc.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile), poëte dramatique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820, est petit-fils de Pigault-Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Ciguë*. Après d'excellentes études universitaires, il fut destiné au barreau par sa famille; mais la passion des vers, qui l'avait tourmenté dès le collége, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *la Ciguë*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée par M. Émile Augier au comité de l'Odéon, qui la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poëte; sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre. La Comédie-Française l'admit depuis dans son répertoire. *La Ciguë*, qui parut longtemps, et qui est peut-être encore aujourd'hui la plus parfaite des œuvres de l'auteur, est, sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, une première leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit aussi un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers.

Recherché dès lors par le comité du Théâtre-Français, M. Augier y présenta l'année suivante une seconde comédie, *Un homme de bien*, en trois actes, en vers, empruntée aux mœurs contemporaines, mais dont la donnée fut jugée un peu paradoxale; elle n'eut qu'un demi-succès. L'auteur ne reparut que trois ans plus tard, avec une grande comédie en trois actes, *l'Aventurière*, donnée au Théâtre-Français en 1848, et qui réussit, mais que M. Émile Augier a profondément remaniée depuis (1860), pour en tirer, avec plus d'intérêt, une leçon plus forte. On y remarquait un penchant vers cette moralité facile qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation des mœurs bourgeoises qui devait gagner au poëte tant de sympathies.

En 1849 parut, sur le même théâtre, *Gabrielle*, comédie en cinq actes, en vers, qui fut, en ce genre, le triomphe de M. Émile Augier. Sacrifiant complétement l'amant au mari, il mettait la poésie dans la famille. Le dernier vers était comme la morale et le résumé de toute la pièce :

> O père de famille, ô poëte, je t'aime!

L'Académie lui décerna le prix Montyon, que cette pièce partagea avec *la Fille d'Eschyle*, de M. Joseph Autran. M. Augier avait, en quelque sorte, créé un genre, et *Gabrielle*, montée avec soin et souvent reprise, eut un succès durable.

Le Joueur de flûte, comédie en un acte, en vers, que M. Émile Augier fit encore représenter en 1850 au Théâtre-Français, parut une imitation de *la Ciguë* et fut beaucoup moins applaudi que le modèle. En 1852, le poëte, sollicité par Mlle Rachel d'écrire un drame où elle aurait le premier rôle, fit *Diane*, en cinq actes, qui, malgré les efforts de l'actrice, n'eut que peu de succès. Toute l'action reposait sur ce fameux édit des duels, dont Victor Hugo s'était déjà servi dans *Marion Delorme*. On conseilla à l'auteur de revenir à la comédie. Il y revint dès l'année suivante avec une grande pièce en cinq actes, en prose, *la Pierre de touche*, à laquelle avait collaboré M. Jules Sandeau, et qui devint pour l'auteur le point de départ d'un autre ordre de succès. En effet, la même année (1853), il donna au Gymnase *Philiberte*, comédie en trois actes, en vers, charmante pièce de genre, où la grâce des détails supplée au vide de l'intrigue.

Toutefois, depuis cette époque, M. Émile Augier parut abandonner ce genre ingénieux et spirituel pour la comédie plus émouvante d'intrigue et d'observation contemporaines. Il donna, en juillet 1855, au Vaudeville, *le Mariage d'Olympe*, qui lui fut reproché comme une concession au genre inauguré par *la Dame aux Camélias* et qui allait devenir le sien; puis, au Gymnase, en collaboration avec M. Jules Sandeau, *le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, qui passe généralement pour l'une des plus fortes de ses pièces. Il a su y entre-choquer, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les ridicules mesquins de la bourgeoisie enrichie. Il semble pourtant avoir voulu laisser encore l'avantage à cette dernière, si l'on en croit le premier titre qu'il avait d'abord donné à sa pièce : *la Revanche de Georges Dandin*. Depuis, il a fait représenter au même théâtre *Ceinture dorée*, comédie en trois actes, en prose (1855), dont il reconnaît la demi-paternité à M. Édouard Foussier.

L'année 1858 a été marquée pour M. Ém. Augier par deux œuvres bien différentes : une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, *la Jeunesse* (Odéon, 6 février), dont les situations, les sentiments et le langage ont paru avoir une grande analogie avec *l'Honneur et l'argent*, et une pièce en cinq actes, *les Lionnes pauvres* (Vaudeville, 22 mai), composée avec Éd. Foussier, et dont la conception hardie, mais non immorale, effraya la censure. Représentée, grâce à l'intervention du prince Napoléon, cette pièce eut un grand succès; reprise au même théâtre en 1863, elle a fourni encore une longue carrière. La *Préface* que les auteurs y ont jointe, est une remarquable revendication des droits de la poésie dramatique. Ils ont encore donné ensemble, au Gymnase, *Un beau mariage*, en cinq actes (1859).

M. Émile Augier devait porter sur la scène même de la Comédie-Française les témérités du genre de peinture et de satire sociales qu'il semblait avoir définitivement adopté. Le 10 janvier 1861, il y fit représenter *les Effrontés*, qui furent très-vivement discutés par la critique, mais qui obtinrent un succès bruyant et prolongé : c'était la satire des abus résultant de l'immixtion des gens d'affaires et de finances dans le journalisme contemporain. A la fin de l'année suivante, il donnait à cette œuvre hardie une suite, un pendant plus téméraire encore, *le Fils de Giboyer* (1er décembre 1862), satire très-violente contre l'immixtion de la religion dans la politique. Cette pièce eut, à Paris, pendant plus de six mois, la vogue la mieux soutenue; en province, elle déchaîna des orages de passions contraires. Une foule de brochures furent publiées pour l'attaquer ou la défendre. M. Émile Augier a encore donné au même théâtre *Maître Guérin*, comédie en cinq actes, en prose (28 décembre 1864), qui a renouvelé jusqu'en mai 1865 le succès de ses principales œuvres.

Il faut citer encore, pour être complet, deux pièces auxquelles il a pris part avec MM. Sandeau et Alfred de Musset, *la Chasse au roman* et *l'Habit vert*, ainsi qu'un opéra en trois actes, *Sapho*, dont M. Gounod a composé la musique (1851).

On doit encore à M. Émile Augier un recueil de *Poésies* (Paris, 1856, in-12), qui renferme quelques petites idylles, une satire intitulée *la Langue* et dirigée contre les avocats mêlés aux événements politiques de 1848, une comédie inédite en cinq actes, en vers, *les Méprises de l'amour*, qui fut écrite immédiatement après *la Ciguë*, et qui est plus goûtée à la lecture qu'elle n'aurait sans doute été applaudie à la représentation.

M. Émile Augier a été assez longtemps considéré, à côté de M. Ponsard, comme un des chefs de l'école dite du bon sens. Mais ses dernières co-

médies ressemblent moins à celles de M. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Le style de M. Augier, plus brillant qu'égal, mêlait volontiers, dans les premiers temps surtout, la simplicité antique à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoiement de la phraséologie moderne. Il y a eu, dans ses diverses œuvres, un esprit petillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, souvent de l'intérêt et de jour en jour plus de vigueur. M. Émile Augier, après des candidatures nombreuses, a été reçu membre de l'Académie française, le 28 janvier 1858, en remplacement de Salvandy. Décoré de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier le 19 juin 1858.

AUGOYAT (Antoine-Marie), officier et écrivain militaire français, né à Mâcon, le 28 décembre 1783, fut admis à dix-huit ans à l'École polytechnique, entra dans le corps du génie, en qualité de lieutenant et prit part aux principales campagnes de l'Empire. Sous la Restauration, il fut appelé à faire, à l'École d'application de Metz, un cours de fortifications. Après 1830, il fut promu au grade de colonel. Lors de son admission à la retraite, il fut nommé conservateur de la galerie des plans en reliefs à l'hôtel des Invalides. Il a été promu, le 14 avril 1844, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort en octobre 1864.

M. Augoyat a donné des éditions nouvelles, revues et annotées de l'*Essai général de fortification et défense des places* (1838, 4 vol. in-8) de M. de Bosmard; *Mémorial pour l'attaque des places* (1835, in-8), ouvrage posthume de Cormontaigne; *Précis des campagnes et des siéges d'Espagne et de Portugal* (1839, in-8), d'après les *Journaux de siéges* de M. Belmas; *Manuel de fortification permanente* (1850, in-8), par le colonel Téliakoffski; *Traité de l'artillerie navale* (1853, in-8), traduit de sir H. Douglas; plusieurs ouvrages de Vauban, entre autres ses *Mémoires inédits* (1841, in-8); *Aperçu historique sur les fortifications, les ingénieurs et sur le corps du génie en France* (1859-1862, 2 vol. in-8). Il a collaboré au *Spectateur militaire*.

AUGUSTEMBOURG. Voy. CHRISTIAN-AUGUSTE, FRÉDÉRIC (Émile-Auguste) et SLESVIG.

AULAGNIER (Antonin), professeur et éditeur de musique française, né à Manosque (Basses-Pyrénées), en 1800, fit ses études à Marseille, vint à Paris, entra au Conservatoire et eut M. Benoist pour principal maître. A sa sortie, M. Aulagnier se livra avec succès à l'enseignement, puis se tourna vers le commerce et se fit éditeur de musique, sans abandonner complétement la composition. Il fut à la fois l'auteur et l'éditeur d'environ quinze recueils de *Variations*, *Rondos* et *Mélanges* pour le piano sur des airs d'opéras et de ballets, de plusieurs recueils de *Contredanses* pour divers instruments, de *Romances*, de nombreux morceaux de musique religieuse, entre autres un *O Salutaris*, un *Domine salvum*, un *Magnificat*, etc. Il a publié une *Méthode élémentaire pour le piano*, qui a eu plusieurs éditions.

AUMALE (*Henri*-Eugène-Philippe-Louis d'ORLÉANS, duc D'), prince de la famille d'Orléans, né à Paris, le 16 janvier 1822, est le quatrième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il reçut au collége Henri IV une éducation publique, se distingua par ses succès universitaires et remporta deux prix en rhétorique. Héritier, par la mort du dernier des Condé, d'une fortune considérable, il entra à dix-sept ans dans les rangs de l'armée, débuta comme officier au camp de Fontainebleau, dirigea quelque temps l'école de tir de Vincennes, et fut en 1839 promu capitaine au 4ᵉ de ligne. En 1840, il accompagna, en qualité d'officier d'ordonnance, son frère le duc d'Orléans, à qui une amitié vive l'unissait particulièrement, fit vaillamment ses premières armes aux combats de l'Affroun, du col de Mouzaïa et du bois des Oliviers, obtint dans la même année les grades de chef de bataillon et de lieutenant-colonel, et servit de nouveau sous les ordres des généraux Bugeaud et Baraguey d'Hilliers. Atteint par les fièvres, il fut rappelé en juillet 1841, traversa la France au milieu des ovations et, au moment où il faisait à Paris son entrée triomphale à la tête du 17ᵉ léger, faillit être victime de l'attentat de Quénisset (13 septembre).

Après avoir complété à Courbevoie son instruction militaire, le duc d'Aumale qui venait d'être créé maréchal de camp (octobre 1842), s'embarqua pour l'Algérie, y commanda, jusqu'en 1843, la subdivision de Médéah, où il se signala par de brillants faits d'armes; le plus hardi fut celui qui le rendit maître de la smala d'Abd-el-Kader, campée dans les environs de Goudjilah, et qui fit tomber entre ses mains une multitude de troupeaux, un butin immense, quatre drapeaux, 3600 prisonniers, la correspondance et le trésor de l'émir (16 mai 1843). Cet acte d'audace lui valut le grade de lieutenant général (octobre), ainsi que le commandement supérieur de la province de Constantine. En 1844, il dirigea l'expédition de Biskara et se distingua dans les campagnes contre les Ziban et les Ouled-Sultan. Le 25 novembre de la même année, il épousa une fille du prince Léopold de Salerne, Marie-Caroline-Auguste de Bourbon, née le 26 avril 1822. Après avoir commandé en chef le camp de la Gironde (1845) et concouru à la pacification des Kabyles de l'Ouarenseniș (1846), il se rendit à Madrid, où il assista au mariage du duc de Montpensier.

Bientôt le roi à la suite d'un dissentiment qui s'était élevé entre lui et le maréchal Bugeaud, au sujet des camps agricoles, voulut remplacer ce dernier dans ses fonctions de gouverneur général de nos possessions d'Afrique (21 septembre 1847). Ce fut le duc d'Aumale qui lui succéda. Il exerça à Alger, au milieu des sympathies de l'armée, une sorte de vice-royauté, qui devint l'objet des attaques de l'opposition et fut défendue à la tribune par M. Guizot (janvier 1848.) La reddition d'Abd-el-Kader, auquel il se hâta un peu trop de garantir la mise en liberté, signala la fin de son administration. Lorsqu'il connut la nouvelle de la révolution de Février, il engagea la colonie à attendre paisiblement les ordres de la métropole, remit le pouvoir au général Cavaignac, adressa à l'armée des adieux pleins de dignité, et s'embarqua le 3 mars, avec le prince et la princesse de Joinville, sur *le Solon*, qui le conduisit à Gibraltar, d'où il gagna l'Angleterre. Au mois de mai suivant, il se joignit au prince de Joinville pour protester contre le décret de bannissement de l'ex-famille royale. A partir de cette époque il résida tour à tour à Claremont et à Twickenham.

Le duc d'Aumale a attiré l'attention par divers écrits.

En 1855 il a été inséré dans *la Revue des Deux-Mondes*, sous le nom du gérant, M. de Mars, deux remarquables articles qui ont été tirés à part, l'un sur *les Zouaves*, l'autre sur *les Chasseurs à pied* (ensemble, 1859, 4ᵉ édit. in-18), et qui étaient dus à la plume du prince, déjà connu par ses recherches sur la *Captivité du roi Jean* et sur le *Siége d'Alésia*. Au mois d'avril 1861, il fit im-

primer, en France, une brochure adressée au prince Napoléon, sous le titre *Lettre sur l'histoire de France*, critique fort vive du gouvernement impérial : cette brochure fut saisie et déférée aux tribunaux ; l'éditeur Dumineray et l'imprimeur Bean, de Saint-Germain, furent condamnés, le premier à un an de prison et 5000 fr. d'amende, le second à la même amende et à six mois de prison. M. Mocquard écrivit au *Times*, qui avait inséré cette *Lettre*, pour en démentir quelques assertions. L'année suivante, on commença d'imprimer à Paris une *Histoire des princes de Condé*, à laquelle on disait depuis longtemps que le duc d'Aumale travaillait. Les exemplaires en furent détruits avant l'achèvement du tirage : ce qui donna lieu, de la part du prince, à des réclamations judiciaires qui furent sans succès.

M. le duc d'Aumale a deux fils, *Louis-Philippe*-Marie-Léopold d'Orléans, prince de CONDÉ, né à Paris, le 15 novembre 1845, et *François*-Louis-Marie-Philippe d'Orléans, duc de GUISE, né le 5 janvier 1854.

AUNET (Mme Léonie D'). Voy. BIARD (Mme).

AUPICK (Jacques), général français, sénateur, né à Gravelines, le 28 février 1789, mort le 29 avril 1857.—Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AURE (comte D'), écuyer en chef de l'École française de cavalerie de Saumur, depuis 1850, s'est fait connaître par la publication de plusieurs ouvrages sur l'amélioration de l'industrie chevaline. Nous citerons, entre autres : *Aperçu sur la situation des chevaux en France* (1826), *Projet relatif aux chevaux* (1829), *Traité d'équitation* (1834, in-4, pl. ; 3e édit. augm., 1846), *De l'industrie chevaline* (1840), *Cours d'équitation* (1853, in-18, 5e édit., 1859), etc., livre adopté par le gouvernement français pour l'enseignement des corps de cavalerie. Le comte d'Aure a été promu, en 1854, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 7 avril 1863.

AUSONIO FRANCHI. Voy. FRANCHI.

AUSTEN (sir Francis-William), amiral anglais, est né en 1774, à Steventon (comté de Hants), où son père était ministre. Il embrassa la carrière navale, devint lieutenant en 1792 et servit avec distinction jusqu'à la fin de la guerre (1814). A bord du sloop *le Peterel*, il lutta contre trois bâtiments français; au combat naval de Saint-Domingue, il commandait la frégate *le Canopus*. Ses longs services lui firent accorder, en 1837, des lettres de noblesse. En 1845, il fut chargé de la station des mers de l'Amérique du nord. Amiral de l'escadre rouge en 1855, il fut promu vice-amiral du Royaume-Uni en 1862 et amiral de la flotte en 1863. Il a reçu les insignes de grand'-croix de l'ordre du Bain. De ses deux mariages, avec miss Gibson, morte en 1823, et avec miss Noyes Lloyd, morte en 1843, il n'a pas eu d'enfants.

AUSTIN (Sarah), femme de lettres anglaise, née à Norwich, au commencement du siècle, appartient à la famille Taylor. Mariée à l'avocat M. John Austin, elle s'est consacrée à la littérature et est surtout connue pour avoir introduit en Angleterre les plus beaux types du génie allemand. Elle a donné, depuis 1833 : *Characteristics of Goethe* (Traits caractéristiques du génie de Goethe, 3 vol. in-8); *Collection of fragments from German prose writers* (Recueil de fragments de prose allemande); *Considerations on national education* (Considérations sur l'éducation nationale); *Sketches of Germany from 1760 to 1814* (Peinture de l'Allemagne de 1760 à 1814); *Story without end* (Histoire sans fin), qui a eu plusieurs éditions; *Selections from the Old Testament* (Morceaux choisis de l'Ancien Testament); *Lettres on girl's schools* (Lettres sur les écoles de filles); une traduction de l'*Histoire des papes*, de Ranke, etc.

AUTENRIETH (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Tubingue, le 5 mai 1799, et fils du professeur de clinique Jean-Henri-Ferdinand Autenrieth, étudia la médecine à l'université de sa ville natale sous la direction de son père, et obtint en 1821 le grade de docteur. Il entreprit alors plusieurs voyages et publia le résultat de ses observations dans l'ouvrage intitulé : *Des maladies du peuple dans la Grande-Bretagne* (Ueber die Wolkskrankheiten in Grossbritanien, Tubingue, 1824). Nommé, en 1826, professeur adjoint à Tubingue, il fut appelé, après la mort de son père, en 1835, à lui succéder dans la chaire de clinique qu'il avait occupée pendant près de quarante ans.

On cite encore de M. Antenrieth fils : *Sur le venin des poissons* (Ueber das Gift der Fische, Tubingue, 1833); *les Eaux sulfureuses de Sebastiansweiler en Wurtemberg* (Das Schwefelbad zu Seb. in W. Ibid., 1834), etc.

AUTRAN (Joseph), poëte et littérateur français, né à Marseille, en juin 1813, fit d'excellentes études littéraires, et débuta en 1832, par une ode à M. de Lamartine, qui s'embarquait alors à Marseille; elle était intitulée *le Départ pour l'Orient* et respirait un vif enthousiasme. Il donna ensuite un recueil de poésies, *la Mer* (Paris, 1835), complété à près de vingt ans de distance, par *les Poëmes de la Mer* (Paris, 1852, 1859, in-18). On rencontre dans ces deux recueils des descriptions originales et vivement senties, auxquelles se mêle l'imitation de l'antiquité classique. M. Autran avait donné dans l'intervalle un autre recueil : *Ludibria ventis* (Paris, 1838), qui avait été son premier succès.

En 1841, il publia un volume de prose : *Italie et Semaine sainte à Rome* (Marseille, 1841) et, l'année suivante, un poëme héroïque : *Milianah* (Marseille, 1842). En mars 1848, il fit jouer à l'Odéon *la Fille d'Eschyle*, tragédie en cinq actes et en vers (Marseille et Paris, 1848, in-16), qui partagea, au jugement de l'Académie française, le grand prix Montyon avec la *Gabrielle* de M. Emile Augier.

On a encore de M. Autran plusieurs recueils de vers, entre autres : *Laboureurs et soldats* (1854), *la Vie rurale* (1856), qui se recommandent par la simplicité de la pensée, le travail consciencieux du style, un sentiment vrai et profond de la nature et une foi persévérante dans la poésie. Citons encore comme ouvrages plus récents : *Épîtres rustiques* (1861, in-18); *le Poëme des beaux jours* (1862, in-8); *Études grecques*, *le Cyclope d'après Euripide* (1863, in-18). La canditature de M. J. Autran à l'Académie française a réuni deux ou trois fois la presque majorité.

Un autre Marseillais du même nom, M. Paul AUTRAN, s'est fait une réputation comme littérateur, administrateur et économiste. Il a été longtemps président de l'Académie de cette ville, où il a prononcé un *Discours sur le retour de l'Astrolabe en France*, et quelques autres discours de circonstance. Il a publié un *Rapport* au conseil municipal, en 1856, sur le chemin de fer projeté de Lyon à Marseille.

AUTRICHE (maison impériale d'), dynastie de

Habsbourg-Lorraine. Empereur régnant (Voy. François-Joseph). Impératrice régnante : *Élisabeth* Amélie-Eugénie, fille de *Maximilien*-Joseph, duc de Bavière, née le 24 décembre 1837.

Enfants : l'archiduchesse *Giselle*-Louise-Marie, née le 12 juillet 1856; l'archiduc Rodolphe-François-Charles-Joseph, prince royal, né le 21 août 1858 : colonel et propriétaire du 19e régiment d'infanterie.

Père et mère de l'empereur régnant (Voy. François-Charles).

L'empereur François-Joseph a trois frères : l'archiduc *Ferdinand*-Maximilien-Joseph (voy. Ferdinand); *Charles-Louis*-Joseph-Marie, né le 30 juillet 1833, gouverneur du Tyrol et du Voralberg, général-major, propriétaire du 7e régiment de lanciers, chef du 4e régiment des hussards russes de Ludoff et du 8e régiment des lanciers prussiens, marié, 1° le 4 novembre 1856, à la princessse *Marguerite*-Caroline-Frédérique, etc., fille du roi de Saxe, née le 24 mai 1840 et morte le 15 septembre 1858; 2° par procuration à Rome, le 16 octobre, et en personne à Venise, le 21 octobre 1862, à l'archiduchesse Marie-*Annonciade*-Isabelle-Filomène-Sabazie, princesse des Deux-Siciles; et *Louis*-Joseph-Antoine-Victor, né le 15 mai 1842, colonel et propriétaire du 65e régiment d'infanterie.

Oncles et tantes de l'empereur régnant : l'empereur *Ferdinand* Charles-Léopold, etc., et l'impératrice Marie-*Anne* (voy. Ferdinand Ier); l'archiduchesse *Marie* Clémentine-Françoise-Josèphe, née le 1er mars 1798, mariée, le 28 juillet 1816, à *Léopold* Jean-Joseph, prince de Salerne, oncle du roi de Naples Ferdinand II, veuve le 10 mars 1851, mère de la princesse *Caroline*, duchesse d'Aumale.

La maison impériale comprend en outre :

L'impératrice *Caroline*-Auguste, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, née le 8 février 1792, quatrième épouse de l'empereur François Ier, grand-père de l'empereur actuel, mariée le 29 octobre 1816, veuve le 2 mars 1835.

Les enfants de l'archiduc *Charles*, qui sont : 1° l'archiduchesse Marie-*Thérèse*-Isabelle, née le 31 juillet 1816, mariée au roi des Deux-Siciles Ferdinand II, le 9 janvier 1837, veuve le 22 mai 1859; 2° l'archiduc *Albert*-Frédéric-Rodolphe, né le 3 août 1817, feld-maréchal, propriétaire du 44e régiment d'infanterie, chef du 5e régiment de lanciers russes de Lithuanie, et du 2e régiment de grenadiers de Prusse orientale, n° 3, marié le 1er mai 1844 à l'harchiduchesse Hildegonde-L.-Ch.-Th.-Fréd., née le 10 juin 1825 et fille du roi Louis de Bavière : de ce mariage sont nées les archiduchesses *Marie-Thérèse*-Anne, le 15 juillet 1845, et *Mathilde*-Marie-Aldegonde-Alexandrine, le 25 janvier 1849; 3° l'archiduc *Charles-Ferdinand*, né le 29 juillet 1818, général de cavalerie, commandant du 4e corps d'armée, et commandant-général en Moravie et en Silésie, propriétaire du 51e régiment d'infanterie, chef du 11e régiment russe de lanciers de Bjelgorod, marié le 18 avril 1854 à l'archiduchesse *Élisabeth*-Françoise-Marie, née le 17 janvier 1831, fille de feu l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, et veuve le 15 décembre 1849 de l'archiduc *Ferdinand*-Charles-Victor d'Este : de ce second mariage sont nés : les archiducs *Frédéric*-M.-Alb.-Guil.-Ch., le 4 juin 1856, *Charles*-Et.-Eug.-Victor-F.-M., le 5 septembre 1860, *Eugène*-F.-M.-P.-B.-J., le 21 mai 1863 et l'archiduchesse *Marie*-Ch.-D.-F.-R., le 21 juillet 1858; 4° l'archiduchesse *Marie-Caroline*-Louise-Christine, née le 10 septembre 1828 et mariée, le 21 février 1852, à *Rénier*-Ferdinand, archiduc d'Autriche; 5° l'archiduc *Guillaume*-François-Charles, né le 21 avril 1827, grand-maître de l'ordre Teutonique dans le royaume d'Autriche, lieutenant-feld-maréchal, gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence, propriétaire du 4e régiment d'infanterie et du 6e régiment d'artillerie de campagne.

Les enfants de l'archiduc *Joseph*-Antoine-Jean, qui sont : 1° l'archiduc *Étienne* François-Victor, né le 14 septembre 1817, lieutenant-feld-maréchal, et propriétaire du 58e régiment d'infanterie; 2° l'archiduchesse *Élisabeth*-Françoise-Marie, née le 17 janvier 1831, mariée le 4 octobre 1847 à l'archiduc *Ferdinand*-Charles-Victor d'Este, veuve le 15 décembre 1849, remariée le 18 avril 1854 à l'archiduc *Charles*-Ferdinand d'Autriche; 3° l'archiduc *Joseph*-Charles-Louis, né le 12 mars 1833, major général et propriétaire du 37e régiment d'infanterie; 4° l'archiduchesse *Marie*-Henriette-Anne, née le 23 août 1836, mariée le 10 août 1853 à *Léopold*-L.-Ph.-M.-V., duc de Brabant, prince royal des Belges.

Les enfants de l'archiduc *Rénier*-Joseph-J.-M.-T.-Gérôme, qui sont :

1° L'archiduc *Léopold*-L.-M.-T.-J.-Eust.-G., né le 6 juin 1823, lieutenant-feld-maréchal, inspecteur général de génie, propriétaire du 53e régiment d'infanterie, chef du 9e régiment russe de dragons de Kasan, et du 1er régiment de grenadiers de Prusse occidentale, n° 6; 2° l'archiduc *Ernest*-Charles-Félix-Marie-Rénier-Godefroi-Cyriaque, né le 8 août 1824, lieutenant-feld-maréchal et commandant du 3e corps d'armée, propriétaire du 48e régiment d'infanterie; 3° l'archiduc *Sigismond*-Léopold-Marie-Rénier-Ambroise-Valentin, né le 7 janvier 1826, lieutenant feld-maréchal, propriétaire du 45e régiment d'infanterie; 4° l'archiduc *Rénier*-Ferdinand-Marie-Jean-Évangéliste-François-Hygin, né le 11 janvier 1827, chargé de la présidence du conseil des ministres, lieutenant-feld-maréchal et propriétaire du 59e régiment d'infanterie; marié le 21 février 1852 à l'archiduchesse *Marie-Caroline*-Louise-Christine, née le 10 septembre 1825, fille de feu *Charles*-Louis, archiduc d'Autriche, etc.; 5° l'archiduc *Henri*-Antoine-Marie-Rénier-Charles-Grégoire, né le 9 mai 1828, lieutenant-feld-maréchal et propriétaire du 62e régiment d'infanterie.

L'archiduc *Louis*-Joseph-Antoine, né le 13 décembre 1784, feld zeugmestre, propriétaire du 8e régiment d'infanterie ainsi que du 2e régiment d'artillerie de campagne. Il est mort en décembre 1864.

AUVITY (Alphonse), général français, né à Liége (ancien département de l'Ourthe), le 16 mars 1799, admis le premier à l'École polytechnique en 1816, débuta en 1820 comme sous-lieutenant au 4e régiment à pied, dans une carrière qu'il devait parcourir avec éclat. En 1832, il fit l'expédition de Belgique comme officier d'ordonnance du maréchal Gérard. Attaché ensuite comme capitaine à l'état-major du maréchal Valée, il gagna au siége de Constantine la croix d'officier de la Légion d'honneur. Après de longs et rudes services en Afrique, il fut nommé colonel d'artillerie en 1849 et commanda l'artillerie des armées de Lyon et de Paris. Général de division depuis 1859, membre du comité d'artillerie, il venait d'être appelé à la direction des poudres et salpêtres, lorsqu'il mourut, en mai 1860.— Un des fils du général Auvity était mort à la suite de la bataille de l'Alma.

AUZOU (abbé Louis-Napoléon), prêtre schismatique français, né le 1er janvier 1806, à Versailles, fit ses études théologiques au petit séminaire de cette ville. Il venait d'être ordonné prêtre, lorsque éclata, après la révolution de Juillet, le schisme de l'abbé Châtel (voy. ce nom).

Il s'unit à lui et fit partie de ses coopérateurs; mais il ne tarda pas à s'éloigner, en l'accusant de trop sacrifier à la philosophie. En 1831, il fut élu curé de Clichy la Garenne, aux environs de Paris, et occupa dix-huit mois le presbytère sans opposition, puis fut forcé par la police de renoncer à ses fonctions (1833). En 1839 il adressa une rétractation complète à l'évêque de Versailles et à l'archevêque de Paris. Nommé peu après directeur d'un bureau de poste, dans le département de Saône-et-Loire, il se vit obligé de quitter le pays, et trouva un emploi dans une administration particulière.

L'abbé Auzou a publié : *Sur le mandement au sujet du choléra* (1832); *Sur les usurpations sacerdotales* (1832); *Profession de foi* (1833), où il érige en principes la collation du sacerdoce et de la confirmation par de simples prêtres, l'abolition du célibat ecclésiastique, la suppression des tarifs pour les cérémonies religieuses, etc.; des *Discours sur les plaisirs populaires* (1834), les oraisons funèbres de Napoléon Ier et du duc de Reichstadt, des lettres pour l'avent et le carême (1837), etc.

AUZOUX (Th....-Louis), médecin anatomiste français, né à Saint-Aubin d'Écroville (Eure), vers 1797, fut reçu docteur à Paris, en 1822. Préoccupé des moyens de faciliter et de vulgariser l'étude de l'anatomie, il imagina une pâte susceptible de prendre les empreintes les plus délicates et d'acquérir par la dessiccation une grande solidité, et il en composa des pièces anatomiques artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. Les modèles ainsi obtenus sont formés d'éléments séparés, représentant des organes distincts ou des parties distinctes d'un même organe, et pouvant à volonté se monter ou se démonter et représenter par leurs divers assemblages tous les rapports des organes entre eux ou des parties d'un organe entre elles. De là le nom d'*anatomie clastique* (de κλάω, rompre). L'inventeur a exposé lui-même les bases et les applications de son système dans ses *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie, ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie, etc., à l'aide de l'anatomie plastique* (Paris, 1839, 3e édit., 1858). M. Auzoux fit lui-même, à l'aide de ses préparations, des cours d'anatomie très-suivis.

Dès 1822, l'Académie royale de médecine et l'Institut accordèrent un de leurs prix annuels à M. Auzoux, qui établit à Saint-Aubin une vaste fabrique de modèles, citée au premier rang pour son organisation dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, etc., que M. Villermé fut chargé de tracer en 1849. Les produits de cette fabrique se sont répandus dans la plupart des écoles médicales du monde civilisé.

M. Auzoux reproduit l'anatomie de la manière la plus complète. Des détails trop délicats pour être vus facilement dans les proportions ordinaires ont été augmentés dans d'énormes proportions. C'est ainsi qu'il a présenté l'œil, l'oreille, le larynx, la face, la base du crâne, le cerveau, l'œuf humain dans tout son développement, depuis son apparition dans l'ovaire jusqu'à la formation de l'embryon. Embrassant ensuite toute l'anatomie des animaux, il a reproduit un sujet de chaque grande famille : type des grands mammifères, le cheval, magnifique modèle composé de 200 pièces, avec plusieurs modèles particuliers de mâchoires de cheval et de bœuf; type des volatiles, le dindon; type des serpents, le boa constrictor, plus une tête de vipère avec l'appareil venimeux, muscles, glandes et crochets; type des poissons, la perche de mer ou aigle (*sciana aquila*); type des insectes, le hanneton grossi; décomposable en 500 fragments, l'abeille grossie, sous ses six formes différentes, etc.; type des mollusques, un énorme colimaçon avec 600 fragments; type des annélides, la sangsue, etc.

M. Auzoux, dont M. Roux a dit, dans le compte rendu officiel de l'Exposition universelle de Londres, en 1851, que sa puissance d'invention va jusqu'au génie, a obtenu : à l'Exposition de 1834, une médaille d'or; à celles de 1839 et de 1844 un rappel de médaille d'or, et, en 1849, une nouvelle médaille d'or. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 27 avril 1833.

Outre l'ouvrage principal cité plus haut, on a de M. Auzoux : un *Mémoire sur la vipère*, des *Considérations générales sur l'anatomie; moyen de rendre son étude plus facile, plus générale et moins insalubre* et un *Mémoire sur le choléra-morbus, son siége, sa nature, son traitement*, etc.

AVELLANEDA (Gertrudis-Gomes DE), femme poëte espagnole, née en 1816, dans l'île de Cuba, où son père commandait une division de la flotte espagnole, vint en Europe, séjourna à Bordeaux, retourna à Cuba et vint habiter successivement Cadix, Constantine, Séville et Madrid, où elle se fixa en 1840. Elle s'était déjà fait connaître par des poésies publiées sous le pseudonyme de *Peregrina* et par des compositions dramatiques jouées à Cuba dans les réunions privées. A Madrid, elle multiplia ses publications et donna : des *Poésies lyriques* (Poesias lyricas, Madrid, 1841); des nouvelles : *Sab*, *Les deux femmes* (Dos Mugeres); *Espatolino; Baronezza de youx*; des tragédies qui eurent un grand succès : *Alfonso Muonio; Principe de Viana; Egilona; Guatimozin*, etc.

En 1846, elle épousa don Pedro Sabator, député aux Cortès, le perdit au bout de quelques mois, et se retira dans un couvent. Après quelques années de silence, elle donna au public deux poëmes : *la Croix* (la Cruz) et *le Dernier accent de ma harpe* (El ultimo accento di mi arpa), puis revint au théâtre avec plus d'ardeur et fit représenter en deux ans : *Saül*, tragédie; *Recaredo; la Vérité victorieuse des apparences* (la verdad vence aparencias); *les Erreurs du cœur* (Errores del corazon); *les Gloires de l'Espagne* (las Glorias de España, 1850-1851). Ses œuvres postérieures sont : *Le don du diable* (El donativo del diablo) et *la Fille des Fleurs* (la Hija de las flores); *l'Aventurière* (la Aventurera); *Hortensia; la Somnambule* (la Sonambula); *la Fille du roi René;* deux comédies : *Sympathie et antipathie* (Simpatia y antipatia) et *les Oracles de Thalie* (Oraculos de Talia, 1852-1856). Ces différentes pièces, dont plusieurs sont des imitations de pièces étrangères, ont été accueillies avec faveur et témoignent toutes d'une grande entente de la scène.

AVENEL (Denis-Louis-Martial), journaliste et littérateur français, né à Orbec (Calvados), le 28 mai 1789, fut auditeur au conseil d'État du royaume de Westphalie et secrétaire du roi. Devenu actionnaire du *Courrier français*, il fut jusqu'en 1842 un de ses principaux rédacteurs. Il a été aussi collaborateur du *Temps*, du *Moniteur universel*, etc. Il a donné un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et au *Journal des Savants*. L'un des conservateurs, depuis 1848, de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a été longtemps sous-bibliothécaire, il publie, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, un recueil de *Lettres, papiers d'État et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu*, qui, en 1863, formaient déjà cinq volumes

in-4. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

AVENEL (Paul), littérateur français, né à Chaumont (Oise), en 1823, suivit en 1837 les cours de l'École de commerce, puis se tournant vers la littérature, aborda également la poésie, le roman et le théâtre. Il a fondé et dirigé le *Daguerréotype théâtral*, un *Journal de la jeunesse*, collaboré au *Lycée français*, au *Mousquetaire*, etc.

On a de lui, au théâtre : *Monsieur Monaco, ou l'Huissier en bonne fortune; le Pavé d'or*, revue de fin d'année; *Un homme sur le gril*, *le Gendre de M. Caboche*, vaudevilles en un acte; *le Feu de Lux*, *le Veilleur de nuit*, opéras-comiques en un acte; *l'Antichambre en amour*, comédie en vers; *les Chasseurs de pigeons*, vaudeville en trois actes (Folies-Dramatiques, 1860); *la Paysanne des Abruzzes*, drame en trois actes, en collaboration avec M. H. de Charlieu (Beaumarchais, 1861); *les Jarretières d'un huissier*, vaudeville en un acte (Palais-Royal, 1861); *les Amoureux pris par les pieds*, en un acte (Folies-Dramatiques, 1863); *Soyez donc concierge* (1864, même théâtre), etc.

Il a aussi publié *les Antithèses morales*, poëme dramatique (1850-1854) : puis *le Coin du feu*, recueil de nouvelles (1839); *Tablettes d'un fou, ou le Voyage entre deux mondes* (1852); *la Société des malins* (1854), et quelques volumes de vers, entre autres : *Alcôve et boudoir*, scènes de la comédie humaine (1855, in-8), interdit par les tribunaux, la même année; *le Roi de Paris*, roman historique (1860, in-18); *le Duc des Moines*, roman historique (1864, in-18), etc.

AVEZAC-MACAYA (Marie-Armand-Pascal D'), géographe français, né à Bagnères de Bigorre, en 1799, se fit recevoir avocat à Paris et fut admis ensuite, comme employé, au ministère de la marine, où il est devenu chef de bureau. Après avoir fait paraître des *Essais historiques sur le Bigorre* (Bagnères, 1823, 2 vol. in-8), il se tourna vers la géographie et s'occupa des explorations faites en Afrique. Il écrivit sur ce sujet des notices et des articles de revues, et, en 1830, soutint l'authenticité du voyage de Caillé à Tombouctou. En 1837, il donna une *Esquisse générale de l'Afrique* (Paris, in-12), précédée d'*Études de géographie critique sur l'Afrique septentrionale* (Paris, 1836, in-8).

Secrétaire général de la Société de géographie en 1834, il a fait, outre le compte rendu des travaux de la Société (1834-1836), diverses publications savantes et a fourni au *Bulletin* de la Société, dont il est devenu l'un des membres directeurs, de nombreuses communications. Il a inséré des articles de géographie dans la *Revue des Deux-Mondes*, les *Annales des voyages*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Globe*, etc.

Citons encore de M. d'Avezac, l'un des fondateurs de la Société ethnologique de Paris, et membre des principales Sociétés de géographie et d'ethnologie du monde, une *Dissertation sur le géographe latin Ethicus* et sur les ouvrages cosmographiques qui portent ce nom, imprimée dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1841); *Notice sur le pays et le peuple de Yébous* (1845); *Notice des découvertes faites au moyen âge, dans l'océan Atlantique*, lue à l'Institut en 1845 et 1846; *les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge* (Paris, 1845, in-8). M. d'Avezac, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 30 mars 1839, est décoré de plusieurs ordres étrangers.

AVISSEAU (Jean-Charles), artiste en céramique français, né le 25 décembre 1796, manifesta de bonne heure son goût pour la sculpture et le dessin, mais fut forcé par la pauvreté de sa famille de se faire tailleur de pierres. A vingt ans, il entra dans une manufacture de faïence fine à Beaumont-les-Autels (Eure-et-Loir), où il fit des essais de peinture dite de reverberie. La vue d'un vase de Palissy lui inspira le désir de retrouver les secrets d'un art abandonné, et il se livra pendant quinze ans, souvent au milieu de toutes les privations de la misère, à de persévérantes recherches, avant de résoudre le problème de la fusion au grand feu des émaux de différentes couleurs. Pendant ce temps, pour se procurer des ressources, il modelait des statues de terre cuite pour les jardins et les églises. Ses œuvres de poterie les plus remarquables sont des groupes et scènes d'oiseaux et d'animaux divers, des vases, des coupes, des plats ornés de poissons et de reptiles, attestant son habileté comme statuaire et ses connaissances comme chimiste et naturaliste. Il a obtenu une mention spéciale à l'Exposition universelle de Londres de 1851, une médaille de 2e classe à celle de Paris, en 1855, des médailles d'honneur à diverses expositions centrales des départements. — M. Charles Avisseau est mort le 10 février 1861.

Son fils, Charles AVISSEAU, né en 1831, élève et collaborateur de son père, continua les essais que celui-ci avait commencés sur les faïences dites de Henri II, sans abandonner les grandes scènes rustiques. Il a obtenu lui-même une médaille d'or à l'exposition nationale de Nantes, en 1861 et une seconde médaille à l'Exposition universelle de Londres, en 1862.

AVOND (Auguste), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Paulhaguet (Haute-Loire), le 9 novembre 1819, d'une famille honorable éprouvée par des revers de fortune, fit au collége du Puy les plus brillantes études, et vint à Paris en 1838. Il suivit le cours de droit, tout en se créant des ressources par divers travaux pour des libraires, fut reçu avocat en 1841, et se fit connaître, à la fin de son stage, par un éloge remarquable de Philippe Dupin, prononcé à la conférence de l'ordre. Il prenait alors une part importante à la rédaction du *Commerce*. Après la révolution de Février, M. Avond, nommé commissaire du gouvernement provisoire dans trois départements, refusa ces fonctions, mais accepta de M. Crémieux, qui avait protégé ses débuts au Palais, celles de chef du cabinet au ministère de la justice. Nommé représentant du peuple, dans la Haute-Loire, le 6e sur huit, par 24 252 voix, il fut secrétaire du comité de la guerre, prit une part très-active aux travaux de l'Assemblée et fut membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions. Quoiqu'il eût voté avec la gauche pour l'amendemment Grévy (voy. ce nom), il soutint, avant et après l'élection du 10 décembre, la politique qui avait pour chef le général Cavaignac. Non réélu, en 1849, dans son département, où triompha toute la liste du parti socialiste, il rentra au barreau de Paris qu'il quitta pour se mettre à la tête de la Caisse des chemins de fer, en 1860. Après la catastrophe de cet établissement financier, il reprit encore une fois sa place au barreau.

Son frère, M. Cl. Eugène AVOND, substitut au tribunal de la Seine, depuis 1848, fut nommé juge au même tribunal en 1859. — Il est mort en mai 1861.

AVRIL (Sophie-Émile-Philippe), ingénieur français, né à Paris, le 12 novembre 1797, entra, en 1814, à l'École polytechnique. Sorti en 1817,

il fit, depuis cette époque, partie des ingénieurs du corps des ponts et chaussées. Après avoir passé successivement par toutes les classes d'ingénieur et d'inspecteur, il a été nommé, à la mort de F. de Cavenne (avril 1856), directeur de l'École des ponts et chaussées. Il devint en outre membre de la commission mixte des travaux publics, du conseil général des ponts et chaussées, du comité consultatif des chemins de fer et fut appelé au conseil municipal de la Seine. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, officier depuis le 1er mai 1843, il a été promu commandeur le 5 août 1857.

AYCARD (Marie), romancier français, né à Marseille, le 9 novembre 1794, mort le 6 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

AYGUESVIVES (Auguste, comte D'), homme politique français, député, est né en 1829. Écuyer de l'Empereur, membre du conseil général de la Haute-Garonne pour le canton de Montgiscard, candidat officiel aux élections de 1863, il a été envoyé au Corps législatif pour la première circonscription de ce département, par 17 905 voix sur 23 134 votants. M. le comte d'Ayguesvives a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

AYLESFORD * (Heneage FINCH, 6e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1824, à Packington (comté de Coventry), descend d'un magistrat élevé, en 1703, à la pairie héréditaire. Connu sous le nom de lord Guernsey, le second nom héréditaire de sa famille, il prit en 1859 la place de son père à la Chambre des Lords. Il avait représenté, de 1849 à 1857, le comté de Warwick à la Chambre des Communes. Il a été nommé sous-gouverneur de ce comté en 1852. Son fils aîné, lord GUERNSEY, est né en 1849.

AYLIES (Raymond-André-Séverin), magistrat français, ancien député et représentant, est né à Auch, le 11 février 1798. Avocat à la Cour royale de la Seine, il entreprit, en 1825, avec M. Clair, la publication des *Annales de l'éloquence judiciaire en France* (1826-1827, 2 vol. in-8). En 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma conseiller à la Cour royale de Paris. Il fit paraître, en 1837, un volume intitulé : *Du Système pénitentiaire et de ses conditions fondamentales* (Paris, in-8). En 1842, l'opposition le choisit pour candidat dans le collége électoral de Domfront (Orne). Élu député, il fut un des membres les plus actifs de la gauche constitutionnelle, prit plusieurs fois la parole dans les débats relatifs à la politique extérieure et, malgré son titre de conseiller, demanda que les fonctionnaires publics fussent exclus de la Chambre. En 1846, il fut remplacé par M. Lemercier, candidat ministériel. Après la révolution de Février, deux départements, l'Orne et le Gers, l'élurent en même temps représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il opta pour le Gers. Il vota presque toujours avec la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il est devenu, en 1852, conseiller à la Cour de cassation. Il a été élu membre du conseil général du Gers pour le canton de Mauvezin. M. Aylies a été décoré de la Légion d'honneur le 17 décembre 1849.

AYMARD (Antoine, baron), général français, né à Lézignan (Aude), le 13 octobre 1773, s'engagea, comme volontaire, en 1792, dans le 7e bataillon de l'Aude, où le choix de ses camarades l'appela bientôt au commandement d'une compagnie. Distingué par le général Flers, il fut attaché à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales, reçut un coup de feu au combat de Peyrestortes (1793), rentra dans le 17e léger, avec lequel il fit les campagnes d'Italie, et donna maintes preuves de bravoure, surtout à Rivoli et à Novi, qui lui méritèrent le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur (1804).

Après la bataille d'Eylau, Napoléon le nomma colonel du 32e de ligne (1807), et l'année suivante, baron de l'Empire, avec une dotation de 4000 fr. de rente. M. Aymard tint une conduite brillante en Espagne, de 1808 à 1812; il y fut blessé, à la bataille de Talavera, en chargeant, à la tête de son régiment, la 2e brigade des gardes anglaises, et jeta dans la plus complète déroute (4 novembre 1810) le corps espagnol du général Black.

Élevé au grade de général de brigade (12 avril 1813), il prit part à la retraite de Russie et, en 1814, à la campagne de Belgique, où avec 1200 soldats de la jeune garde, il chassa l'ennemi de tout le pays compris en deçà de l'Escaut et le battit au combat de Courtrai, le jour même de l'entrée des alliés à Paris. Louis XVIII lui confia la subdivision militaire de l'Hérault, et il fut un des premiers à se rallier à l'Empereur, qui, pendant les cent Jours, l'appela au commandement d'une brigade de la garde.

A la seconde Restauration, M. Aymard sollicita sa retraite et se tint à l'écart jusqu'en 1830, époque à laquelle il fut réintégré dans les cadres de l'armée et employé à l'intérieur. Promu au grade de lieutenant général (30 septembre 1832), il commanda la 7e division militaire lorsque éclata la redoutable insurrection du 9 avril 1834, à Lyon. Ce ne fut qu'après six journées meurtrières que force resta à la loi. Le gouvernement accorda au général Aymard la pairie et la dignité de grand officier, puis de grand'croix de la Légion d'honneur, mais le laissa en disponibilité jusqu'à la révolution de Février qui le mit à la retraite. — Le baron Aymard est mort à Paris, le 25 avril 1861. On compte, dans l'armée, quatre officiers qui portent le même nom, notamment le fils du général, Édouard-Alphonse-Antoine AYMARD, colonel au 62e d'infanterie de ligne, qui a gagné ses grades dans les campagnes d'Afrique, d'Italie et de Crimée, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 septembre 1859.

AYMÉ (Jules-Gabriel), magistrat et homme politique français, député, est né le 14 juin 1806, à Médouville (Vosges). Il fit ses études de droit, fut reçu avocat, devint substitut du procureur du roi sous la monarchie de Juillet, puis fut nommé juge d'instruction au tribunal de Neufchâteau. M. Aymé, qui avait été précédemment adjoint au maire de Lunéville, devint alors maire de Neufchâteau, puis membre du conseil général pour le canton de Bulgueville. En 1852, il fut élu au Corps législatif comme candidat du gouvernement, conserva son mandat au même titre en 1857 et fut réélu en 1863. A ces dernières élections, il obtint 16088 voix sur 29944 votants. M. Aymé a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1859.

AYTOUN (William-Edmondstoune), poëte et littérateur écossais, né en 1813, d'une famille noble du comté de Fife, fut élevé dans les séminaires d'Édimbourg et publia, à la fin de ses études, un volume de vers intitulé : *Pologne* (1831). Il étudia le droit et se fit admettre au barreau écossais, en 1840. En 1845, il fut appelé à la chaire de rhétorique et belles-lettres de l'université d'Édimbourg.

M. Aytoun, renommé comme *essayist*, a longtemps collaboré au *Blakwood's Magazine*, dans

la direction duquel il a succédé à son beau-père, le professeur Wilson. C'est dans ce recueil qu'il a fait paraître ces ballades pleines de couleur et de patriotisme, *le Cœur de Bruce*, *Édimbourg après la bataille de Flodden*, *la Marche funèbre de Dundee*, etc., réunies plus tard sous le titre général de *Chants des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers).

On doit également à M. Aytoun un grand nombre des pièces contenues dans le *Livre de ballades* (Book of ballads), édité en collaboration avec M. Théodore Martin, sous le pseudonyme commun de *Bon Gaultier;* une série de lectures faites à Londres, en 1853, *Sur la poésie et la littérature dramatique;* une tragédie héroï-comique, *Firmilian*, où il tourne en ridicule ce qu'il appelle l'*école spasmodique* des poëtes modernes, une traduction des *Poëmes* de Goethe, etc. Dévoué au parti conservateur, il a été nommé par lord Derby, en 1852, sheriff du comté d'Okney.

AZE (Louis-Valère-Adolphe), peintre français, né à Paris, le 4 mars 1823, entra à l'École des beaux-arts en 1840, fut élève de M. Robert Fleury et, après un voyage en Orient et en Italie (1842-44), débuta au Salon de 1845. Il a surtout exposé : *Un médecin* (1845); *Lesueur au couvent des Chartreux*, *Souvenir d'Égypte*, *le Marchand de Constantinople*, plusieurs *portraits de chiens* (1845-1850); *la Vente du butin*, *le Billet de logement*, *le Fripier*, *l'Arrestation discrète* (1853); *le Fat*, *Jean Goujon recevant l'ordre de Saint-Michel à Saint-Eustache des mains du duc d'Anjou* (1855); *Côme Ier de Médicis tuant son fils*, *Ribera faisant de l'or*, *Épisode de Gil-Blas* (1857-59); *Nature morte*, panneau décoratif (1861); *Philippe II, roi d'Espagne, et Don Juan d'Autriche* (1863). M. Aze a obtenu une 3e médaille, pour le genre historique, en 1851 ; et un rappel en 1863.

AZEGLIO (Maxime TAPARELLI, chevalier D'), ancien ministre de Sardaigne, né à Turin, en 1801, s'est fait connaître à la fois comme artiste, publiciste, romancier et homme d'État. Issu d'une ancienne famille piémontaise, il eut pour père un des officiers généraux de l'armée. A peine âgé de 14 ans, il mit à la porte son premier maître, un ecclésiastique qui le traitait avec d'extrêmes rigueurs, se vit excommunié pour ce fait, et ne put entrer dans le sein de l'Église et faire la paix avec sa famille, qu'en se soumettant à de longues expiations. Son père ayant été envoyé comme ambassadeur à Rome, en 1816, il l'accompagna, et se livra tout entier à la peinture et à la musique. La volonté paternelle lui imposa la carrière militaire. Il fut quelque temps officier dans la cavalerie piémontaise, mais il s'occupa plus de sciences et de littérature que de tactique, et à la suite d'une maladie prit son congé. Son séjour à Rome lui avait donné la plus vive impression des arts; il obtint enfin de son père la permission d'y aller vivre. Il y resta huit années, de 1821 à 1829, et prit place parmi les artistes en renom. Il se distingua surtout dans le paysage; le musée du Louvre et le musée royal de Turin possèdent un certain nombre de ses tableaux. Depuis, il n'a jamais cessé complétement de peindre, et sa villa de Cannero, près du lac Majeur, s'est embellie, dit-on, jusqu'en ces derniers temps de ses peintures.

De retour à Turin, en 1829, M. d'Azeglio perdit son père l'année suivante. Il se rendit alors à Milan, où la peinture était florissante. Il y connut Manzoni, dont il épousa la fille, et, sous son influence, s'occupa plus spécialement de littérature. On retrouve la sensibilité délicate de l'auteur des *Fiancés* dans le premier roman d'Azeglio, *Ettore Fieramosca* (1833). Ce livre, inspiré par un profond sentiment de patriotisme, produisit en Italie un enthousiasme général, renouvelé plus tard par la publication d'un second roman : *Niccolo dei Lapi* (1841).

M. d'Azeglio fut dès lors un des principaux représentants de la nationalité italienne. Abandonnant ses études favorites, il se mit à parcourir les provinces, les villes et les bourgades, excitant, avec ses amis Balbo et Gioberti, ce mouvement révolutionnaire qui commença à se faire sentir dans les dernières années de Grégoire XVI. Cependant il n'entra dans aucun complot. Quand éclatèrent les insurrections de Rimini et de la basse Romagne, il revint à Turin conseiller au roi des réformes indispensables, puis partit pour Florence et y publia son écrit célèbre : *Les derniers événements de la Romagne*, où, tout en blâmant l'insurrection, il s'efforçait de démontrer au pape et aux princes la nécessité d'une politique nationale.

L'avénement de Pie IX ayant ranimé l'espérance des Italiens, M. d'Azeglio se rendit à Rome, et on rapporte à son influence les mesures libérales qui inaugurèrent le nouveau pontificat. Il publia, à cette époque, une série d'articles sur l'incorporation de Lucques à la Toscane, sur la loi de la presse, les réformes du pape, l'émancipation des Juifs dans les États de l'Église, etc.

Après la révolution de 1848 et le passage du Tésin par Charles-Albert, il quitta Rome avec les troupes envoyées par le pape, pour soutenir le roi de Piémont. Lorsqu'elles furent rappelées, il devint colonel dans l'armée vénitienne et fit au combat de Vicence, une résistance désespérée. Blessé grièvement d'une balle à la cuisse, il était à peine rétabli qu'il entrait dans Florence et, s'opposant de tout son pouvoir aux exagérations et aux impatiences, présageait la ruine de la liberté italienne. La bataille de Novare lui donna raison.

Bientôt après, il fut élu député à l'Assemblée nationale de Sardaigne, et Victor-Emmanuel, successeur de Charles-Albert, le nomma président du conseil des ministres. Il entra au pouvoir, le 11 mai 1849. Tandis que tous les gouvernements italiens reprenaient à leurs peuples les concessions faites dans un moment de crise, il put conserver à la Sardaigne les réformes de 1848, et, triomphant de toutes les difficultés d'une triste situation, relever la prospérité industrielle du pays. Il n'y eut que des éloges pour son ministère. Cependant il s'éleva un différend entre le président du conseil et le ministre des finances, le comte Cavour. Sorti vainqueur une première fois de cette lutte de cabinet, M. d'Azeglio dut enfin céder la place (30 octobre 1852).

Lorsque la guerre de l'indépendance éclata de nouveau, en 1859, il fut envoyé comme plénipotentiaire de la Sardaigne dans les Romagnes. Il établit un gouvernement dans les provinces soulevées et sut y apaiser les colères et prévenir de sanglantes représailles. Il y eut alors entre lui et la cour de Rome un échange de notes amères. Ce fut lui qui fut chargé d'aller notifier à la cour de Londres la proclamation de Victor-Emmanuel comme roi d'Italie (mars 1861). Depuis, sénateur et directeur des galeries royales de Sardaigne, il a été nommé gouverneur de la province de Milan. Grand'croix des SS. Maurice et Lazare et de la Légion d'honneur, il est décoré de onze autres ordres étrangers, et il a le rang de major-général en retraite et d'aide de camp honoraire du roi.

Les brochures politiques du marquis d'Azeglio ont été réunies en un volume (Turin, 1851). Son roman, *Hector Fieramosca*, ou *le Défi de Bar-*

lette, a été traduit deux fois en français (1833, 2 vol. in-8, et 1839, 2 vol. in-8); la traduction de M. Blanchard est précédée d'une *Notice* sur M. d'Azeglio et Manzoni.

Azeglio (Victor-Emmanuel Taparelli, marquis d'), est le neveu du précédent. Ami et collègue du comte de Cavour, il a été accrédité le 13 novembre 1850 comme ambassadeur de Turin à Londres, avec le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire.

Azeglio (Robert Taparelli d'), peintre et homme politique italien, souvent confondu avec le chevalier Maxime d'Azeglio, est né le 2 octobre 1798. Correspondant de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, il est grand'croix des SS. Maurice et Lazare, sénateur sarde, etc.

AZÉMA DE MONTGRAVIER (Michel-Auguste-Martin-Agénor), officier français, né en 1805, fut, de 1825 à 1828, élève de l'École polytechnique. Sorti dans l'artillerie, il devint capitaine en 1837, et fut employé en Algérie. Chef d'escadron depuis 1850, il a été nommé en 1859, sous-directeur de l'artillerie de Montpellier. Décoré le 14 avril 1844, il a été promu officier de la Légion d'honneur. M. Azéma de Montgravier s'est livré à des travaux qui lui ont valu le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On cite de lui : *Mémoire sur l'occupation de la Mauritanie par les Romains*, couronné par l'Institut en 1848; *Excursion archéologique d'Oran à Tlemcen* et d'autres travaux dans divers recueils.

B

BABARCKY (Antoine), homme politique hongrois, né en 1813, à Ofen, étudia le droit, devint, en 1832, notaire, puis juge au tribunal de Csongrad, secrétaire du gouvernement en 1840 et conseiller intime en 1847. Élu député à cette époque, il fut l'un des partisans déclarés du gouvernement autrichien; mais entraîné par le mouvement de 1848, il se rendit à Vienne pour solliciter auprès de l'empereur la création d'un ministère indépendant pour la Hongrie. Il accepta de Windischgraetz le commissariat civil du district de Pesth et de Gazyge, qu'il exerça jusqu'à la retraite des troupes autrichiennes (avril 1849). Au rétablissement de la paix publique, il fut nommé commissaire civil supérieur.

Babarcky (Charles), cousin du précédent, servit dans l'armée autrichienne et devint lieutenant-colonel et aide de camp de l'empereur. On lui attribua la brochure intitulée : *Confessions d'un soldat* (Vienne, 1850), qui causa beaucoup de sensation à cause de la franchise avec laquelle l'auteur exprime la nécessité d'un gouvernement militaire et absolu. Parvenu au grade de colonel, il tomba en disgrâce et donna sa démission.

BABAUD-LARIBIÈRE (de la Charente), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Confolens (Charente), le 5 avril 1819, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers, et s'inscrivit, en 1840, au barreau de Limoges. Il débuta dans le journalisme, comme rédacteur de l'*Écho du peuple* de Poitiers, et du *Progressif* de la Haute-Vienne. Revenu à Confolens, il continua de s'associer aux luttes de la presse, et publia de nombreux articles dans l'*Écho de la Charente* et l'*Indépendant*. Il fut élu membre du conseil général de la Charente et prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, commissaire du département, il fut nommé par 35 919 suffrages, le cinquième sur neuf, représentant à l'Assemblée constituante. Membre du comité de l'intérieur, il prit une part active aux discussions et monta souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et vota pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

M. Babaud-Laribière fut un des collaborateurs de *la Liberté de penser*, et publia, en 1850, une *Histoire de l'Assemblée nationale constituante* (2 vol. in-18). Après le coup d'État du 2 décembre, il vécut retiré dans ses propriétés de la Charente, se consacrant à des travaux d'économie politique ou d'histoire.

BABBAGE (Charles), célèbre mathématicien anglais, né en 1790, fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, passa de brillants examens scientifiques et s'abandonna à son goût pour les mathématiques. La lenteur des opérations et des calculs qu'exige la construction des tables de logarithmes lui suggéra l'idée de les faire exécuter par une machine à calculer, ou plutôt de perfectionner, dans des proportions plus vastes, les essais de Pascal et de Neper. Avec le concours du gouvernement, il parcourut, dans cette vue, l'Angleterre et le continent.

A son retour (1821), M. Babbage écrivit son ingénieux *Traité de l'économie des machines et des manufactures* (Economy of manufactures), ouvrage traduit en français par M. Édouard Biot, et que l'économiste Blanqui appelait un hymne en l'honneur des machines. En 1828, l'auteur fut chargé, à l'université de Cambridge, de la chaire de mathématiques, jadis occupée par Newton, et qu'il garda pendant onze ans. Il avait alors publié, dans les recueils des Sociétés savantes de Londres, dont il était déjà membre, d'intéressants mémoires tels que : *les Jeux de hasard* (1821); *l'Application de l'analyse à la recherche des théorèmes sur les lieux géométriques* (1822); *la mesure des hauteurs par le baromètre* (1824); *le Magnétisme par rotation* (1825); *l'Application des machines à calculer* (1825), inséré dans le *Philosophical Magazine*; *les Rotations électriques et magnétiques* (1826), etc.

La machine de M. Babbage, commencée vers 1820, devait se composer de deux parties distinctes : l'une, pour calculer les nombres, l'autre, pour les imprimer. La construction de la première partie étant à peu près achevée, en 1833, permit à l'inventeur de recueillir ses excellentes *Tables logarithmiques*, qui vont de 1 à 108 000 et se recommandent par leur exactitude et la commodité de leur disposition. La deuxième partie n'était pas, à cette date, à moitié terminée, lorsqu'il reçut l'ordre d'interrompre ce magnifique travail dont la dépense s'élevait à 425 000 fr. et qui, pour arriver à son complet achèvement, eût au moins exigé le double de cette somme. M. Babbage s'occupa encore de projets relatifs à la construction des machines pour les opérations algébriques. On lui doit, outre les ouvrages déjà cités : *Comparaison des diverses institutions d'assurance sur la vie* (A comparative view of the various institutions for the assurance of lives, 1826 in-8). *De la décadence des sciences en Angleterre* (The decline of science, 1829), thèse développée, dans sa *Revue de l'Exposition universelle de* 1851 (the Great exhibition, 1851, in-8).

BABINET (Jacques), physicien français, membre de l'Institut, né à Lusignan le 5 mars 1794, fut élève de M. Binet, au lycée impérial Napoléon, entra à l'École polytechnique en 1812, et passa à l'École d'application de Metz d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie. Il quitta bientôt la carrière militaire pour l'enseignement et fut successivement professeur de mathématiques à Fontenoy-le-Comte, à Poitiers et au collége Saint-Louis. De 1825 à 1828 il fit, à l'Athénée, un cours de météorologie; en 1838, il suppléa Savary au Collége de France et entra, deux années plus tard, à l'Académie des sciences en remplacement de Dulong. Il devint ensuite astronome adjoint du Bureau des longitudes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai 1831.

M. Babinet est auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et des sciences physiques, insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, ou dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences. Nous citerons entre autres en astronomie : *Mémoire sur la détermination de la masse de la planète Mercure*, lu à l'Académie en 1825; en physique : *Recherches sur les couleurs des réseaux* (1829); *Mémoire sur la double réfraction circulaire* (1837); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux*, etc. (1837); *Mémoire sur la perte d'un demi-intervalle d'interférence dans la réflexion à la surface d'un milieu réfringent* (1839); *Rapport sur le microscope polarisant d'Amici* (1844), etc.; en météorologie : *Mémoire sur la déterminaison du magnétisme terrestre* (1829); *Mémoire sur le cercle parhélique, les couronnes, l'arc-en-ciel*, etc. (1837); *Théorie des courants de la mer* (Ibid., 1849); *Note relative à la modification de la formule barométrique de Laplace*, rendue calculable sans le secours des logarithmes (1850); *Note sur les rapports de la température avec le développement des plantes* (1851); *Sur la pluie et les inondations* (1855); en physique appliquée : *De la télégraphie électrique, ligne de jonction des cinq parties du monde* (1860).

M. Babinet a proposé d'heureuses modifications dans la construction de divers appareils de physique; on lui doit un perfectionnement important de la machine pneumatique auquel son nom est ordinairement attaché; un nouvel hygromètre d'absorption; un goniomètre, pouvant servir à la mesure et à la détermination des indices de réfraction des substances transparentes, etc.

En dehors de ses communications à l'Institut qui sont ses plus beaux titres, M. Babinet a aussi, à l'exemple d'Arago, travaillé à la propagation des vérités scientifiques, en publiant de fréquentes notices dans les journaux et les revues, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes* et le *Journal des Débats* sur de nombreux sujets d'astronomie, de physique et de météorologie. A ce genre de littérature peut se rapporter son *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1 vol. in-8 avec atlas) et surtout son recueil intitulé *Études et lectures sur les sciences d'observation et sur leurs applications pratiques*, dont plusieurs ont été écrites pour les séances publiques de l'Académie, et qui ont formé successivement sept volumes (1863, in-12, tome VI).

M. Babinet a encore fait éditer, par les soins de M. Bourdin, un certain nombre de cartes géographiques auxquelles il a donné le nom de *Cartes homalographiques*, et dans lesquelles, pour la première fois, par un système nouveau de projection, la proportion des surfaces entre les espaces sur le globe et sur la carte, est exactement conservée. Il en a formé un *Atlas*.

BABO (Lambert DE), agronome allemand, né en 1790, à Meinhem (grand-duché de Bade), fut élève de Thaer et s'établit dans ses propriétés à Weiheim, où il acquit bientôt une égale réputation de praticien et de savant. Il fut nommé, en 1831, président de la Société d'agriculture de Bade. En 1853, il a été appelé à l'université de Fribourg pour y occuper la chaire de chimie, devenue vacante par la mort de Fromherz.

M. de Babo, compté parmi les meilleurs agronomes et œnologues de l'Allemagne, a publié sous une forme facile et populaire : *Instructions pour la culture des prairies* (Anleitung zur Anlage und Behandlung der Wiesen. Heidelberg, 1836); *Instructions sur la meilleure manière de traiter le vin en cave* (Belehrung über die zweckmaessigste Behandlungsart der eingekellerten Weine. Manheim, 1837); *la Culture de la vigne*, etc. (der Weinbau, etc., Heidelberg, 1840-42, 4 cahiers); *la Vigne et ses variétés* (der Weinstock und seine Varietaeten, Francfort, 1843); *Chimie agricole du cultivateur* (Ackerbauchemie für den Landmann, Francfort, 1845; 2e édit., 1850); *Discussions populaires sur la culture de la Vigne* (der Weinbau in Geschichten und Gespraechen, ibid., 1846); *la Manière de faire et de traiter le vin* (die Erzeugung und Behandlung des Traubenweins, 1846); *les Principes de l'agriculture* (die Hauptgrundsaetze des Ackerbaues., ibid., 1851).

Il a encore donné avec M. Metzger : *le Raisin ordinaire et le raisin de table* (die Wein-und-Tafeltrauben. Manheim. 1836-1838), et *les Raisins des vignes et jardins allemands* (die Weintrauben der deutschen Weinberge und Gaerten. Stuttgard, 2e édit., 1853) et un grand nombre d'articles dans deux recueils dont il a eu longtemps la direction, *les Rapports agricoles* et la *Revue badoise d'agriculture*.

BABOU (Hippolyte), littérateur français, né à Peyriac (Aude), le 24 février 1824, débuta jeune encore dans *le Corsaire* et *le Charivari*, par des articles signés ou anonymes. Il écrivit ensuite dans *la Revue de Paris* sous le pseudonyme de *Camille Lorrain*, puis dans la *Revue nouvelle*, *le Courrier français*, *l'Illustration*, *la Patrie*, fournissant à ces diverses feuilles des comptes rendus, des nouvelles et des feuilletons. Dans ces dernières années, il a été un des rédacteurs les plus assidus de l'*Athenæum français* et de la *Revue française*, jusqu'à sa disparition (1859). M. Babou a publié séparément : *les Payens innocents* (1858, in-18) et édité la même année les *Lettres familières écrites d'Italie*, par le président de Brosses (2 vol.). Citons encore : *Lettres satiriques et critiques, avec un défi au lecteur* (1860, in-12).

BAC (Jean-Baptiste-Théodore), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 14 avril 1809, s'était acquis de bonne heure, comme avocat, une réputation brillante dans son pays, lorsque le procès de Mme Lafarge, dont il fut le défenseur passionné, le fit connaître de toute la France. Comme homme politique il entra dans les rangs de l'opposition démocratique et, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, exerça une influence considérable sur la population ouvrière de Limoges, contribuant très-activement à la propagande entreprise dans les départements du centre par M. Pierre Leroux, devenu imprimeur à Boussac. Après la proclamation de la République, il fut, à Limoges, le principal orateur populaire, mais à la suite des troubles qui éclatèrent dans cette ville, à l'époque des élections (23 avril 1848), il ne fut pas impliqué dans le procès intenté à ceux de ses amis qui avaient excité ou n'avaient jamais su empêcher les désordres.

A l'Assemblée constituante, où il fut envoyé par 38 776 voix, le troisième sur les huit représentants de la Haute-Vienne, M. Bac fit partie du comité des affaires étrangères. Il monta souvent à la tribune et fut l'un des orateurs de la Montagne. Il vota constamment avec l'extrême gauche en motivant souvent son vote par ses discours. Il combattit surtout l'institution de la présidence, n'accepta pas l'ensemble de la Constitution et repoussa l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, M. Bac combattit vivement la politique napoléonienne, protesta contre la proposition Rateau qui hâta la dissolution de la Constituante, et fut renvoyé à l'Assemblée législative par les départements de la Seine et de la Haute-Vienne. Il continua de s'associer, au moins par ses votes, à tous les actes de la Montagne et, après le 13 juin, il se vit appelé à remplir le vide que faisait l'exil des principaux chefs du parti révolutionnaire. Le 2 décembre 1851, il prit part aux essais de résistance tentés à Paris. Son nom parut sur la liste des représentants expulsés de France par mesure de sûreté générale, mais, grâce à l'amitié du prince de la Moscowa, il ne fut pas obligé de quitter Paris et reprit sa place au barreau. — M. Bac est mort en juin 1865.

BACH (Alexandre, baron DE), homme d'État autrichien, né à Loosdorf (basse Autriche), le 4 janvier 1813, entra d'abord dans l'administration; mais après la mort de son père qui était un avocat très-renommé, il se fit inscrire au barreau de Vienne. En 1848, comme député de l'ordre des avocats, il fit partie de la commission provisoire qui prit l'administration de la ville. Bientôt après, il fut admis dans le comité des États de la basse Autriche, qui le choisit pour délégué au comité central des États provinciaux de la monarchie autrichienne. Partisan déclaré de la centralisation politique, il se montra également opposé à l'absorption de l'Autriche dans l'Allemagne et à l'indépendance des nationalités diverses qui ont produit l'empire autrichien. Il fit partie du premier cabinet libéral, comme ministre de la justice, et de l'Assemblée constituante, comme député du faubourg de Wieden. Il s'occupa avec ardeur de réorganiser le système judiciaire. Il réclama pour la couronne le droit de *veto*, s'opposa à la suppression pure et simple des corvées féodales, dont il voulait faire payer le rachat aux paysans, et refusa de reconnaître les priviléges nationaux de la Hongrie. L'insurrection du 6 octobre 1848 l'obligea de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Salzbourg, et de là se rendit à Ollmütz, auprès de l'empereur qui lui donna le portefeuille de la justice dans le ministère Schwartzenberg-Stadion. Il prit une part importante à toutes les mesures qui retirèrent de l'abîme la vieille dynastie des Habsbourg, et firent tourner au profit du principe d'unité tous les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé l'empire d'Autriche d'une complète dissolution. La constitution du 4 mars 1849, si contraire aux droits particuliers des provinces, résume toute la politique de M. de Bach, et, pour ainsi dire, la pensée du règne. La mission de la mettre en vigueur lui est échue plus spécialement après la mort de Stadion, qu'il remplaça au ministère de l'intérieur (mai 1849). Les complications amenées par la guerre d'Orient ne le détournèrent pas de son but; il poursuivit et acheva l'œuvre de l'unification. Enfin, au bout de dix ans, la politique dont M. de Bach était la personnification, ayant amené pour l'Autriche une des plus redoutables crises, l'intrépide ministre fut sacrifié au mécontentement ou à l'inquiétude générale et envoyé à Rome comme plénipotentiaire (21 août 1859).

BACHARACH (Henri), grammairien et traducteur français, né vers 1810, en Allemagne, d'une famille israélite, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Professeur de langue allemande à l'École polytechnique et examinateur pour celle de Saint-Cyr, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Bacharach a publié surtout des ouvrages relatifs à l'enseignement de l'allemand : *Grammaire allemande* (1850, in 8; 4e édit., 1854); *Cours de thèmes allemands* (1850); *Leçons de langue allemande* (1855, in-8), etc. On a aussi de lui une traduction de la *Physiognomonie* de Lavater (1845, gr. in-8 pl.), ainsi qu'un *Cours complet de préparation littéraire* (1850, 4 vol. in-8), à l'usage des aspirants aux Écoles du gouvernement.

BACHE (Alexandre-Dallas), hydrographe américain, né à Philadelphie, arrière-petit-fils de Benjamin Franklin, fut successivement professeur de physique et de chimie à l'université de Pensylvanie, et principal de la haute École de Philadelphie. Désigné pour succéder à M. Hassler en qualité de surintendant de l'exploration des côtes, il alla s'établir à Wasinghton. Savant distingué et habile administrateur, M. Bache a été à même d'exercer une surveillance active sur les détails comme sur l'ensemble de cette grande exploration, la plus gigantesque peut-être qui ait jamais été exécutée par aucun peuple, et il l'a amenée, à force de patience et de soins, au point d'être aujourd'hui le plus beau monument de la science américaine. Le 1er janvier 1855, M. Bache a été élu président de la Société philosophique américaine, fondée à Philadelphie par son illustre bisaïeul.

Son cousin, M. Franklin BACHE, longtemps professeur de chimie au collége de Jefferson (Philadelphie), a publié, avec le docteur Wood, un *Manuel médical des États-Unis* (the Dispensatory of the United-States, Philadelphie, in-8). — Il est mort en avril 1864.

BACHELET (Jean-Louis-Théodore), littérateur français, né en 1820, à Pissy-Pôville (Seine-Inférieure), fit ses études aux lycées de Rouen et de Versailles, entra, en 1840, à l'École normale, et fut reçu agrégé d'histoire en 1846. Successivement professeur d'histoire aux colléges du Havre, de Chartres et de Saint-Quentin, aux lycées de Clermont-Ferrand et de Coutances, puis au lycée de Rouen et à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur de cette ville, il a publié : *la Guerre de Cent ans* (1852); *Mahomet et les Arabes*, *les Français en Italie au XVIe siècle*, *les Rois catholiques d'Espagne ou Ferdinand et Isabelle* (1853), etc.: plus divers discours : *Sur le rôle historique de la France* (1850), *Sur la méthode historique* (1854), *Sur la formation de la nationalité française* (1859), etc. M. Bachelet a dirigé, avec M. Ch. Dezobry, la publication d'un *Dictionnaire de biographie et d'histoire* (1857, 2 vol. gr. in-8) et d'un *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques* (1862-1863, 2 vol. gr. in-8). *

BACHELOT DE LA PYLAIE (Auguste-Jean-Marie), botaniste français, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 25 mai 1786, mort à Marseille en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BACHI (Claudia), femme de lettres française, née vers 1820, a publié dans la petite presse pari-

sienne de nombreuses pièces de vers qu'elle a réunies, en 1852, sous le titre : *les Phalènes*. Depuis, elle a écrit : *la Plume et l'épée* (1854, in-32), mélanges de poésie et de prose; *Coups d'éventail* (1856, in-18); recueil de maximes et d'observations critiques : *les Contes français* (1860, in-12), en vers, etc. — Mme Claudia Bachi est morte en 1864.

BACHMANN (Charles-Frédéric), philosophe allemand, né le 24 juin 1785, à Altenbourg, mort le 20 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BACHMANN (Dieudonné-Louis-Ernest), philologue allemand, né le 1er janvier 1792, à Leipsick, acheva ses études à l'université de sa ville natale. Professeur à Halle, et Wertheim (duché de Bade), de 1816 à 1824, il donna sa démission et alla explorer pendant trois ans les bibliothèques de Vienne, Rome, Naples et Paris. En 1832, il fut appelé à Rostock, comme directeur du collége et de l'École normale et professeur de littérature classique à l'université.

On doit à M. Bachmann : *Les papyrus égyptiens de la bibliothèque du Vatican* (Leipsick, 1828); *Anecdota græca e codicibus bibliothecæ regiæ Parisiensis* (Ibid., 1828, 2 vol.); *Scholia in Homeri Iliadem* (Ibid., 1835-1838); le texte grec du poëme *Alexandra* de Lycophron (Ibid. 1830), accompagné de notes critiques; deux brochures : *Scholia vetusta in Lycophronis Alexandram* (Rostock, 1848) et *Joannis Tzetzæ opusculum*, etc. (Ibid., 1851), aussi relatif à l'*Alexandra*, etc.

BACIOCCHI (Napoléone-Élisa), princesse de la famille Bonaparte, cousine germaine de Napoléon III, née en Italie, le 3 juin 1806, est fille de Félix Baciocchi, prince de Lucques, et de la princesse Élisa Bonaparte. Elle fut élevée à la cour de l'empereur et épousa, en 1825, le comte Camerata, un des plus riches propriétaires de la marche d'Ancône. Elle avait voué une vive affection au duc de Reichstadt, et on rapporte que, l'ayant décidé à fuir avec elle de Schœnbrünn, elle répondit à ceux qui les arrêtèrent aux environs du palais : « Voilà mon souverain; je suis sa cousine! » Depuis 1830, époque où elle s'est séparée de son mari, elle a vécu dans ses domaines en Illyrie, et son nom n'a été rappelé que par les divers procès de succession qu'elle a intentés à ses quatre oncles. Son fils, Napoléon CAMERATA, a eu une fin tragique en 1853.

Son neveu, le comte Félix BACIOCCHI, né vers 1810 et héritier de la grande fortune du prince de Lucques, devint, après 1852, premier chambellan de Napoléon III, et surintendant des spectacles de la cour. Un décret du 2 juillet 1863 l'a créé surintendant général des théâtres de l'Empire, à la suite d'un remaniement entier de l'administration des beaux-arts. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

BACK (sir George), navigateur anglais, né le 6 novembre 1796, à Stockport (comté de Chester), entra dans la marine royale comme *midshipman* (1808), prit part, en 1809, à la capture de plusieurs bâtiments français sur les côtes d'Espagne, et se trouvait à bord de *l'Aréthuse* lorsqu'il fut fait prisonnier et envoyé en France, où il resta cinq ans. Devenu libre à la rentrée des Bourbons, il servit tour à tour sur *l'Akhbar*, *le Bulwark* et le brick *le Trent*, commandé par sir John Franklin, qui l'encouragea dans son projet de se vouer aux voyages de découvertes.

Sa première expédition date de 1818. Il partit avec W. Beechey sur *la Dorothée*, confiée au capitaine David Buchan, qui avait mission de s'avancer en ligne directe vers le pôle à travers les mers du Spitzberg aussi loin que la route serait praticable. Les glaces s'opposèrent à ce qu'on allât plus loin que le 80e degré de latitude nord.

A peine M. Back était-il de retour qu'il fut désigné par sir J. Franklin pour coopérer à l'expédition de 1819 dans la baie d'Hudson. Dans cette entreprise hasardeuse, durant laquelle une exploration à pied, aller et retour, fut accomplie au cœur de l'hiver depuis le fort de l'Entreprise jusqu'au fort Chippewyan (plus de 1800 kilom.), il montra ce sang-froid et cette constance héroïques dont il donna plus tard tant de preuves.

Nommé lieutenant en 1821, il accompagna sir J. Franklin dans la mémorable campagne de ce navigateur avec les capitaines Beechey et Parry; elle dura trois années (1825-1827) et fut marquée par des souffrances inouïes. Quant à M. Back, il poussa ses recherches jusqu'au 70e degré de latitude nord. Laissé au fort Franklin à la garde des collections et du matériel scientifique, il s'avança, après la rupture des glaces, jusqu'à la York Factory et ne revint en Angleterre qu'en 1827.

Il resta en disponibilité quelques années, et sollicita, en 1833, l'honneur d'aller à la recherche du capitaine Ross, parti depuis 1829 et dont on n'avait pas de nouvelles. Ayant appris dans les grands lacs de l'Amérique du Nord l'heureux retour de ce navigateur, il résolut néanmoins de continuer son voyage en lui donnant une utilité scientifique. Après avoir passé au lac des Esclaves un hiver terrible, il découvrit, en 1834, les lacs Waldesley et d'Artillerie; ensuite il remonta le grand fleuve Thlewi-Schoch, auquel on a donné son nom, et, malgré une navigation périlleuse d'environ 600 kilom., il réussit à déboucher dans la mer Polaire, dont la communication avec les lacs arctiques fut ainsi constatée; enfin il releva avec soin les côtes de cette mer entre le détroit de Bathurst et la baie d'Hudson. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui dans sa *Relation d'un voyage aux terres arctiques pendant les années* 1833-1835 (Narrative of the arctic land expedition of the mouth of the great Fish river; Londres, 1836, gr. in-8, fig.). Une traduction française par M. Cazeaux (2 vol. in-8) en a paru la même année à Paris.

Sir G. Back, qui venait d'être promu au grade de capitaine (1835), fut chargé, l'année suivante, d'une seconde expédition qui avait pour but de fixer la géographie des côtes entre le détroit du Régent et le cap Turnagain. Il quitta les îles Orkney à bord de *la Terror*, bâtiment spécialement destiné aux voyages polaires et qui devait être funeste à sir J. Franklin; mais il ne put remplir qu'une partie des instructions qui lui avaient été données; longtemps enfermé au milieu des glaces, il ramena son équipage dans l'état le plus pitoyable. Il a donné le compte rendu de cette campagne : *Relation du voyage de* la Terreur *aux mers polaires en* 1836-1837 (Narrative of the expedition in H. M. ship *Terror* on the arctic shores; Londres, 1838, in-8).

Les Sociétés de géographie de Londres et de Paris ont décerné chacune à cet habile marin une médaille d'or, la même année (1835), et la reine lui a conféré le titre de chevalier (*Knight bachelor*) en 1839. Appelé, en outre, à des fonctions lucratives dans l'administration du trésor, il a été élevé, en 1857, au rang de contre-amiral.

BACOT (César-Joseph), officier français, ancien député et représentant, né à Paris, le 4 août 1787, est le frère puîné de l'ancien directeur des contributions indirectes, anobli sous Louis XVIII sous le nom de baron Bacot de Romand. Major

dans la garde impériale et signalé par sa fidélité à l'Empire, il fut, à la seconde Restauration, mis à la retraite. En 1831, il fut envoyé à la Chambre des députés par le collége de Tours, et il appartint jusqu'en 1848 à l'opposition de gauche. C'est lui qui, par son insistance, obtint du gouvernement la communication annuelle des documents relatifs à l'Algérie.

Élu par le département d'Indre-et-Loire, le troisième sur huit, représentant à l'Assemblée constituante, M. Bacot vota avec la gauche dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, et, dans toutes les autres questions, se rangea du côté de la droite. Absent par congé dès le mois d'octobre, il donna sa démission le 6 novembre, et resta dès lors en dehors des fonctions législatives. Membre du conseil général d'Indre-et-Loire, il a été promu, le 18 janvier 1814, officier de la Légion d'honneur.

BACOT (Paul, Frédéric et David), industriels français, dirigent, à Sedan, deux des plus importantes maisons, pour la fabrication et le commerce du drap, qui existent en France et à l'étranger. Ils ont succédé, sous la double raison sociale de Paul et David Bacot, et de Frédéric Bacot et fils, à la maison fondée par leur père au commencement de ce siècle. Leur nom et leurs produits ont figuré à toutes les expositions nationales de l'industrie, où ils ont constamment obtenu le rappel de la médaille d'or décernée à M. Paul Bacot en 1819. Ils ont reçu à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, une médaille de prix, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Paul Bacot a fondé en 1840 un comptoir à New-York. MM. Paul, Frédéric et David Bacot ont été tous les trois faits chevaliers de la Légion d'honneur, le premier en 1827, le second en 1844, le troisième, ancien président de la chambre consultative de Sedan, en décembre 1849.

BACQUÈS (Henri), publiciste français, né en 1825, à Monein-de-Béarn (Basses-Pyrénées), débuta de très-bonne heure comme journaliste dans de petites feuilles de la localité, puis écrivit dans *le Mémorial des Pyrénées*, dans *l'Akbar* d'Alger, dans *l'Illustration*, et, de 1857 à 1858, dans *le Courrier de Paris*. Il est entré au ministère des finances dans l'administration des douanes. Collaborateur du *Dictionnaire du commerce et de la navigation* et du *Dictionnaire général de la politique*, il a publié séparément : *Les douanes françaises* (1852, 2ᵉ édit., 1862, in-12) ; *Des arts industriels et des expositions* (1855, in-12); *l'Empire de la femme* (1859, in-12), etc. *

BADE (Maison grand-ducale de). Grand-duc régnant : *Frédéric*-Guillaume-Louis (voy. FRÉDÉRIC). Grande-duchesse : *Louise*-Marie-Élisabeth, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse. — Mère : la grande-duchesse *Sophie*-Wilhelmine, née le 21 mai 1801, fille de feu Gustave IV, roi de Suède, mariée, le 15 juillet 1819, au grand-duc Charles-*Léopold*-Frédéric, veuve le 24 avril 1852.

Frères et sœurs : Louis-*Guillaume*-Auguste, né le 18 décembre 1829, major général à la suite au service de Prusse, lieutenant général et inspecteur général du corps d'armée badois, propriétaire du régiment badois d'infanterie n° 4, marié le 11 février 1863 à Marie, fille du duc de Leuchtemberg, née le 16 octobre 1841 ; *Charles*-Frédéric-Gustave-Guillaume-Maximilien, né le 9 mars 1832, colonel dans l'armée autrichienne, en retraite, propriétaire du régiment de dragons badois n° 3; *Alexandrine*, mariée au duc régnant Ernest II (voy. SAXE-COBOURG-GOTHA); *Marie*-Amélie, née le 20 novembre 1834, mariée, en 1858, au prince Ernest de Linange; *Cécile*-Auguste, née le 20 septembre 1839, mariée, en 1857, au grand-duc Michel (voy. RUSSIE).

Le grand-duc a eu deux oncles : le margrave *Guillaume*-Louis-Auguste, né le 8 avril 1792 et mort le 11 octobre 1859, général d'infanterie au service de Bade, marié en 1830 à la duchesse *Élisabeth* de Wurtemberg, née en 1802, morte en janvier 1865, dont il a eu trois filles, et le margrave *Maximilien*-Frédéric-Jean-Ernest, né le 8 décembre 1796, général de cavalerie et propriétaire du 2ᵉ régiment de dragons.

Il faut encore citer la cousine du grand-duc, la grande-duchesse *Stéphanie*-Louise-Adrienne de Beauharnais, née le 28 août 1789, fille adoptive de l'empereur Napoléon Iᵉʳ, mariée le 8 avril 1806 au grand-duc *Charles*-Louis-Frédéric, cousin germain du grand-duc actuel; veuve le 8 décembre 1818, morte le 29 janvier 1860; elle a laissé deux filles : la princesse *Joséphine*-Frédérique-Louise, née en 1813 et mariée en 1834 à Charles, prince de Hohenzollern-Sigmaringen; et la princesse *Marie*-Amélie-Élisabeth-Caroline, née en 1818 et mariée, en 1843, au duc d'Hamilton, pair d'Angleterre et duc de Châtelleraut, veuve le 15 juillet 1863.

BADICHE (abbé Marie-Léandre), ecclésiastique français, né à Fougères en 1798, a été aumônier du lycée de Nantes, trésorier de Notre-Dame de Paris, vicaire de Sainte-Marguerite et en dernier lieu de Saint-Louis-en-l'Ile. Il a écrit, en collaboration avec M. Fresse-Montval, un *Cours d'études élémentaires* (1854-1856, 4 vol.) comprenant l'histoire ancienne et moderne, l'histoire de France, la géographie, la mythologie universelle, etc. On a de lui deux notices historiques sur *le Diocèse de Rennes* (1836) et sur *la Chapelle de Sainte-Anne, près Fougères* (1843), et des articles dans *l'Univers, l'Ami de la religion, l'Investigateur*.

BADON (Alphonse), ancien représentant du peuple français, né à Valence, le 4 décembre 1791, étudia la médecine et fut reçu docteur. Il acquit une certaine influence dans le département de la Haute-Loire et fut élu, en 1840, maire de la ville du Puy. Aux élections de 1846, les libéraux le choisirent pour candidat à la Chambre des députés; mais il échoua contre M. Richond des Brus. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur huit, par 36 000 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la majorité modérée. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot. Non réélu, il resta maire du Puy et membre du conseil général de la Haute-Loire.

BAECKER (Louis DE), archéologue français, né à Saint-Omer, le 16 avril 1814, revint, après avoir fait son droit à Paris, s'établir dans sa ville natale, où il exerça la profession d'avocat, puis fut nommé juge de paix à Bergues. Il est membre de la Société des antiquaires de Picardie, correspondant du ministère de l'intérieur et décoré de plusieurs ordres.

On a de lui : *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); *Rapport sur l'église de Saint-Éloi à Dunkerque* (1850, in-8); *De la religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); *Légende de sainte Godelive* (1854, 2ᵉ édit.); *Chants historiques de la Flandre* (Lille, 1855, in-8); *Analogie de la langue des Goths et des Franks avec le sanscrit* (Gand, 1858); *Rapport*

au ministre de l'instruction publique sur l'histoire et l'état des lettres en Belgique et dans les Pays-Bas. 1re partie, *Langue néerlandaise* (1863, in-8), etc.

BAEHR (Jean-Chrétien-Félix), philologue allemand, né à Darmstadt, le 13 juin 1798, et fils d'un prélat, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il devint successivement agrégé (1819), professeur adjoint (1821), puis titulaire (1826) de littérature classique. Il n'a pas quitté cette ville, où il a été nommé conservateur en chef de la bibliothèque (1833), inspecteur supérieur (éphore) du lycée (1839), et enfin directeur du séminaire philologique (1845). La bibliothèque lui doit des agrandissements considérables, et les établissements qu'il a dirigés de sages réformes. Le grand-duc de Bade lui a conféré le titre de conseiller aulique intime, et l'a décoré de l'ordre du Lion de Zahringen.

On doit à M. Baehr une très-savante édition d'*Hérodote* (Leipsick, 1832-1833, 4 vol. in-8, avec notes, cartes, gravures, etc.; 2e édit., 1856); *Histoire de la littérature romaine* (Geschichte der rœmischen Literatur; Carlsruhe, 1828; 3e édition, 1844-1845, 2 vol. in-8), suivie d'un *Abrégé* (Abriss der, etc. Heidelberg, 1833; traduit en français, Louvain, 1838); *les Poëtes et historiens chrétiens de Rome* (die christlichen Dichter und Geschichtsschreiber Roms; Carlsruhe, 1836); *la Théologie romano-chrétienne* (die christlichrœmische Theologie; Ibid, 1857): *Histoire de la littérature romaine durant l'époque carlovingienne* (Geschichte der rœm. Literat. im karoling. Zeitalter, Ibid., 1840), etc.

On cite encore plusieurs éditions grecques avec des commentaires et des notices critiques; une dissertation *De litterarum universitate Constantinopoli quinto sæculo condita* (Heidelberg, 1835); une étude historique sur la *Transportation de la bibliothèque de Heidelberg à Rome en* 1623 (Leipsick, 1845); enfin, un grand nombre d'articles de critique historique et archéologique insérés dans l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gruber ou dans les *Annales de Heidelberg*, qu'il a rédigées de 1834 à 1847, avec Schlosser et Munke, et dont il devint, en 1847, l'unique rédacteur.

BAER (Charles-Ernest DE), naturaliste russe, né le 17 février 1792, en Esthonie, étudia la médecine à l'université de Dorpat. En 1814, il alla compléter son éducation scientifique en Allemagne, et, après avoir travaillé pendant quelque temps sous la direction des savants professeurs Dœllinger et Nees von Esenbeck, il vint, en 1817, à Kœnigsberg, où Burdach l'attacha à la Faculté de médecine en qualité de prosecteur. Il y resta, sauf de rares interruptions, jusqu'en 1834, fut chargé d'y organiser le musée zoologique et y exerça, en outre, les fonctions de professeur de zoologie (1819) et de directeur du cabinet anatomique (1826). Appelé, en 1834, à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il en fut bientôt un des membres les plus éminents, et obtint diverses distinctions honorifiques. Ses travaux sur les pays polaires le firent désigner pour diriger des voyages d'exploration dans le nord de la Russie. Il a été élu, en décembre 1858, correspondant de notre Académie des sciences.

M. Baer, comme naturaliste, s'est surtout occupé de la génération et a écrit spécialement sur ce sujet : *Epistola de ovi mammalium et hominis genesi* (Leipsick, 1827, in-4); *Histoire du développement des animaux* (Ueber die Entwickelungsgeschichte der Thiere, Kœnigsberg, 1828-1837, tom. II); *Recherches sur l'histoire du développement des poissons* (Untersuchungen über die Entwickelungsgeschichte der Fische, Leipsick, 1835); *Recherches sur les monstres à doubles corps* (Ueber doppelleibige Missgeburten, Saint-Pétersbourg, 1845), etc.

Ce savant voyageur a encore inséré plusieurs travaux dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg* et dans ses *Bulletins scientifiques*, notamment son compte rendu d'un voyage d'exploration scientifique entrepris par ordre du czar, en 1837, dans le pays d'Archangel, le sud de la Laponie et la Nouvelle Zemble. Il a publié plus récemment : *Comptes rendus des travaux et voyages récents destinés à faire connaître l'empire de la Russie* (Berichte über wissenschaftliche Arbeiten und Reisen, etc., Péterbourg, 1855), et *Études sur l'empire russe et les pays avoisinants de l'Asie* (Beitrag zur Kentnis des russ. Reiches, etc., Ibid., 1856, 9e livraison), avec M. Helmersen.

BAFFOS (N....), médecin français, reçu docteur à Paris, en 1803, obtint, sous l'Empire, un rang distingué comme chirurgien, et fut compris, en 1823, dans la réorganisation de l'Académie de médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 mai 1832. Les quelques travaux qu'il a publiés ont été insérés dans les *Bulletins* de l'ancienne Société des professeurs de la Faculté.

BAGET (Jules), littérateur français, né vers 1815, à Chevreuse (Seine-et-Oise), a publié dans les journaux de l'opposition plusieurs satires contre le gouvernement de Juillet, réunies sous le titre : *la Cause du peuple* (1848, in-8). A la même époque, il faisait paraître *les Trois lyres* (1842), essais de poésie intime. On a représenté de lui au théâtre de l'Odéon deux drames en cinq actes et en vers : *Isabelle de Castille* (1847) et *Raymond Varney* (1849).

BAGOT (William BAGOT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811, descend d'une ancienne famille élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, siégea de 1835 à 1852, à la Chambre des Communes pour le comté de Denbigh et prit, en 1856, la place de son père à la Chambre des Lords où il vota avec le parti tory. La même année, il fut nommé sous-gouverneur du comté de Stafford. De son mariage avec une fille du baron Dover (1851) il a un fils, né en 1857.

BAGSHAW (John), financier anglais, né en 1784, et fils d'un banquier de Coventry, fit ses études au collége de Rugby et fut de bonne heure associé aux affaires de son père. Vers 1814, il alla fonder à Calcutta une maison de banque et d'exportation qui, en peu d'années, devint une des plus considérables de l'Inde. En Angleterre, où il revint après 1830, il se mêla au mouvement des chemins de fer et a été chargé de diriger quelques-uns des plus importants, notamment ceux du nord et de l'est. Il a fait partie de plusieurs législatures de la Chambre des Communes; de 1835 à 1837, il a représenté le bourg de Sudbury; depuis 1847, il siégea pour celui d'Harwich. Ses opinions sont libérales, et il s'est montré favorable à la réforme parlementaire.

BAILEY (James-Roosevelt), prélat catholique américain, né à New-York, en 1814, descend d'une ancienne famille coloniale. Il fut élevé au collége de la Trinité, à Hartford, prit, en 1835, ses grades universitaires et étudia pour le ministère de l'Église protestante épiscopale, sous la direction du révérend Jarvis. Pendant quelque temps, il fut pasteur d'une paroisse de Harlem. En

1842, il embrassa la foi catholique à Rome, entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et reçut la prêtrise à son retour aux États-Unis (1844). Il devint président du collége de Saint-Jean de Fordham, puis secrétaire de l'évêque Hugues. En 1853, il a été consacré évêque de Newark.

BAILEY (Philippe-James), poëte anglais, né à Nottingham, le 22 avril 1816, passa deux années à l'université de Glasgow, entra, en 1833, chez un avoué, devint membre de la Société de Lincoln's-Inn et fut admis à plaider en 1840. Mais, entraîné vers la poésie, il renonça au barreau en publiant le poëme de *Festus* (Londres, 1839). Cet ouvrage, auquel on fit en Angleterre et en Amérique un accueil enthousiaste, était en quelque sorte sa propre biographie, ou plutôt l'histoire d'une âme malade qui cherche le calme dans les régions les plus élevées de la pensée humaine. De retour dans son pays natal, M. Bailey y termina deux nouveaux poëmes spiritualistes : *le Monde des anges* (the Angel world, 1850) et *le Mystique* (the Mystic, 1854, in-8).

BAILLARGER (Jules-Gabriel-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Montbazon (Indre-et-Loire), en 1806, fit ses études médicales à Paris et fut admis au concours, comme interne, à la maison de Charenton. S'étant surtout consacré à l'étude des maladies mentales, il suivit les enseignements d'Esquirol et fut attaché, en 1840, à l'hospice de la Salpêtrière; il devint ensuite l'un des directeurs de la maison d'aliénés qu'Esquirol avait fondée à Ivry. L'Académie de médecine ayant mis au concours cette question : *Des hallucinations, des causes qui les produisent et des maladies qu'elles caractérisent*, M. Baillarger obtint le prix en 1842; son remarquable travail parut dans le t. XIII des *Mémoires* de cette Société.

De concert avec MM. Longet et Cerise, M. Baillarger fonda, en 1843, un recueil spécialement destiné à l'étude des maladies nerveuses et mentales sous le titre d'*Annales médico-psychologiques du système nerveux*, dans lequel il a inséré un grand nombre de mémoires de pathologie mentale, notamment sur la *Stupidité des aliénés*, sur la *Statistique de la folie héréditaire*, sur la *Fréquence de la folie chez les prisonniers*, sur l'*État intermédiaire entre la veille et le sommeil comme cause des hallucinations*, sur la *Pellagre ou paralysie pellagreuse*, sur le *Crétinisme* et la *Folie à double forme*.

Il s'est aussi livré à des recherches physiologiques; on a beaucoup remarqué dans le t. VIII des *Mémoires* de l'Académie de médecine, celui qu'il y inséré sous le titre de *Recherches sur la structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau*. Ces divers travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie, en 1847. Lors de la seconde invasion du choléra, en 1849, M. Baillarger, qui habitait la Salpêtrière où l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, fit preuve de beaucoup de dévouement et fut décoré de la Légion d'honneur la même année (18 juillet).

L'un des médecins aliénistes les plus distingués de France, ses cours sur les maladies mentales attirent une affluence considérable. A l'Académie de médecine et à la Société médico-psychologique, dont il a été l'un des fondateurs, il a soutenu avec talent ses opinions sur l'hallucination *psychique* ou *psycho-sensorielle*, qu'il a constamment présentée comme le simple résultat d'un état pathologique.

BAILLÈS (Jacques-Marie-Joseph), prélat français, est né à Toulouse, le 31 mars 1798. Ordonné prêtre en 1822, il remplit successivement les fonctions de secrétaire de l'évêché de Verdun, de supérieur du grand séminaire de Bayonne et de vicaire général à Toulouse. Il fut appelé à l'évêché de Luçon (Vendée) le 15 août 1845. Il a eu, en 1849, avec le ministre de l'instruction publique, et en 1851, avec l'archevêque de Bordeaux, des démêlés qui ont fait du bruit. Le premier de ces conflits eut pour sujet la nomination au collége de Luçon d'un professeur israélite, M. Cahen, que le ministre dut retirer devant les exigences de l'évêché; le second s'éleva à l'occasion d'un appel porté devant l'autorité archiépiscopale par un prêtre que M. Baillès avait interdit, et il donna lieu, de la part du prélat, à un mémoire intitulé : *des Sentences épiscopales dites* « de conscience informée » (1851, in-8). Amené, par la continuité de ses résistances au pouvoir, à donner sa démission (1856), il resta chanoine d'honneur de son ancien diocèse. Il s'est retiré à Rome.

BAILLIÈRE (Jean-Baptiste-Marie), libraire-éditeur français, né à Beauvais, le 20 novembre 1797, fonda à Paris, dès 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences naturelles et médicales, et obtint, en 1828, le privilége de libraire de l'Académie de médecine. Créant ou étendant ses relations à l'étranger, il fonda à Londres, en 1826, une maison de librairie scientifique française, dirigée par M. Hippolyte Baillière, son frère, et devenue la librairie du British museum et de plusieurs autres grands établissements. Puis il contribua à l'établissement de ses neveux à New-York, ainsi qu'à celui de son neveu, M. Bailly-Baillière, à Madrid.

Il entreprenait en même temps à Paris de vastes publications scientifiques, la plupart riches et soignées comme des ouvrages de luxe, telles que l'*Anatomie pathologique*, du docteur Cruveilhier (1830-1842, 2 vol. in fol., 233 pl. coloriées); l'*Anatomie pathologique* du professeur Lebert (2 vol. in-fol., 200 pl. grav. et col.); les *Œuvres d'Hippocrate*, grec et français (1839-1860, 9 vol. in-8), par les soins de M. Littré; l'*Iconographie ophthalmologique*, du docteur Sichel (1852-1859, 80 pl.); la collection des *Mémoires de l'Académie de médecine* (1828-1859, 24 vol. in-4, avec pl.); les *Bulletins* de la même société (1835-1859, 26 vol.), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont figuré avec honneur aux expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

M. J.-B. Baillière, longtemps vice-président du Cercle de la librairie et membre de plusieurs commissions pour la propriété littéraire et les divers intérêts de la librairie, est devenu, en 1852, membre du conseil d'escompte de la Banque de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 24 janvier de la même année. Son fils aîné, M. Jean-Baptiste-Émile BAILLIÈRE, né à Paris, en 1831, est devenu son associé en 1857.

BAILLOT (René-Paul), pianiste français, né le 23 octobre 1813, et fils du célèbre violoniste de ce nom, suivit les cours de son père au Conservatoire, et reçut en même temps des leçons de piano de MM. Desormery et Pleyel. Voué de bonne heure à la carrière de l'enseignement, il est devenu, le 18 mai 1848, professeur au Conservatoire où il a fondé la classe d'ensemble instrumental. Il a composé et publié de nombreux morceaux, *Études*, *Variations*, etc.

BAILLOUD (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), officier français, né en 1811, entra à l'École polytechnique en 1829, puis à l'École d'application en 1831. Comme officier d'artillerie, il fit long-

temps partie de l'armée d'Afrique et fut, pendant plusieurs années, inspecteur de la colonisation. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1846.

On lui doit un travail remarquable sur *le Desséchement des marais et la culture du riz en Algérie* (1853, in-4).

BAILLY [DE MERLIEUX] (Charles-François), littérateur français, est né à Merlieux (Aisne), le 3 mai 1800. Il étudia le droit à Paris, tout en embrassant la profession de libraire et se fit inscrire, en 1824, au barreau; mais il fut bientôt rayé par le conseil de l'ordre, sur ce motif que les deux professions sont incompatibles.

M. Bailly a publié divers ouvrages pratiques qui ont eu de fréquentes éditions : *Manuel de physique* (1824), *Manuel du jardinier* (1824, in-18), pour la collection Roret; des *Résumés* d'astronomie, de botanique, de physique et de météorologie, en collaboration avec M. Babinet; *Coup d'œil sur les progrès de la physique* (1827, in-8); *Notice sur l'agronome Philippar* (1850), etc. M. Bailly a fondé plusieurs recueils scientifiques, l'*Encyclopédie portative*, le *Mémorial encyclopédique*, et a pris une très-grande part à la rédaction de la *Maison rustique au XIXe siècle* (1835-1845, 5 vol. in-4).

BAILLY (Jean-Baptiste), naturaliste français, conservateur d'ornithologie au muséum d'histoire naturelle de Savoie, est auteur d'un ouvrage important : *Ornithologie de la Savoie, ou Histoire des oiseaux qui vivent en Savoie à l'état sauvage, soit constamment, soit passagèrement* (Paris, 1853-1854, 4 vol. in-8, avec un atlas).

BAILY (Édouard-Hodges), sculpteur anglais, né à Bristol, le 10 mars 1788, fut placé chez un négociant, et apprit en secret le dessin et le modelage. En 1804, il se produisit comme portraitiste et modeleur à la cire. Deux ans après, il se maria; mais la misère et le besoin de compléter ses études le forcèrent bientôt à se séparer de sa femme pour venir à Londres, où il devint l'élève favori de Flaxman.

M. Baily obtint rapidement plusieurs médailles d'or et d'argent aux Expositions publiques et une bourse de 50 guinées (1250 francs) à l'Académie royale pour le groupe d'*Hercule ramenant Alceste à son époux Admète* (1810). En sortant de l'atelier de Flaxman, qui le garda sept années auprès de lui, il produisit sa belle statue d'*Ève à la fontaine* (1813). Il prit ensuite l'emploi de principal dessinateur chez Rundell et Bridges, fameux joailliers de l'époque. Parmi ses compositions artistiques, très-remarquables pour la plupart, nous citerons : *Hercule précipitant Lycas à la mer*, *Apollon vidant son carquois*, *l'Amour maternel*, *le Triomphe de la Grande-Bretagne*, arc monumental qui décore la façade du palais de Buckingham, et auquel il travailla avec d'autres artistes; les bas-reliefs de la salle du Trône; la colossale statue de *Nelson*, placée sur la colonne de Trafalgar-square, etc.

Cet artiste a été aussi chargé de représenter des célébrités modernes : *lord Egremond*, l'ingénieur *Telford*, *sir A. Cooper*, le chirurgien, *Bourke*, *Dawson*, le docteur *Butler*, *lord Grey* et le *duc de Sussex*, ces deux derniers dans des proportions colossales, *sir R. Peel*, etc. Citons encore : *Ève écoutant*, *Jeune fille se préparant pour le bain*, *les Trois Grâces*, *la Nymphe endormie*, *Adam consolant Ève après la chute*, etc. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855 : *Ève à la fontaine* et *l'Étoile du matin*. M. Baily est entré, en 1822, à l'Académie royale des beaux-arts.

BAINES (Matthew TALBOT), homme politique anglais, né à Leeds, en 1799, et fils d'un ancien membre du parlement, acheva ses études au collége de la Trinité à Cambridge, où il remporta deux fois le prix d'éloquence. Admis au barreau par la Société d'Inner-Temple (1825), il fut attaché au ressort des comtés du nord. Il devint avocat de la reine en 1841 et remplit la charge de *recorder* à Hull pendant dix ans (1837-1847).

Élu membre de la Chambre des Communes, à Hull (1847), puis à Leeds (1852 et 1857), M. Baines, partisan des doctrines libérales, s'est montré favorable à l'extension des droits électoraux, aux courtes législatures et à la réforme de l'Église anglicane. Il a rempli dans le gouvernement des charges importantes; sauf une interruption de quelques mois, il a présidé de 1849 à 1855 le comité de la loi des pauvres (*Poor law board*). Il a été investi, en décembre 1855, des fonctions de chancelier de Lancaster, qui donnent droit à un siége dans le cabinet. Depuis 1849, membre du Conseil privé, M. Baines devint sous-gouverneur du district ouest d'York et du comté de Lancastre.

BAITER (Jean-George), philologue suisse, né en 1801 à Zurich, étudia la philologie à Munich, à Gœttingue et à Kœnigsberg (1827). De retour dans sa patrie, il occupa diverses places au collége de Zurich et fut nommé professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1849, il donna sa démission de ces fonctions; mais il resta protecteur du collége.

M. Baiter a publié, seul ou en collaboration avec d'autres philologues, diverses éditions grecques, notamment celle des *Orateurs attiques* (Zürich, 1839-1850, 2 vol.; 1838-43, 8 vol.); celle d'*Isocrate*, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot (Paris 1846) et celle des *OEuvres complètes de Platon* (Zürich, 1839-1842, 21 vol.), en commun avec Orelli, Winnkelmann, etc.

BAJARD (Hippolyte-Égalité), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Donat (Drôme), le 8 octobre 1793, fit à Paris ses études de médecine et fut reçu docteur en 1820. Affilié, dès 1821, à la Charbonnerie, après 1830 il fit partie de la Société des Droits de l'homme et présida une Société républicaine à Romans. En 1834, il fut nommé, dans cette ville, commandant de la garde nationale. En 1848, il fut élu, par 35 000 suffrages, le 3e sur huit, représentant de la Drôme. Membre du comité des affaires étrangères, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche. Il fut réélu à la Législative, le 4e sur sept, par 42 000 voix. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Montagne. — M. Bajard est mort le 25 janvier 1863.

BAJZA (Antoine), poëte et historien hongrois, né à Szucsi, le 21 janvier 1804, mort en mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BAKE (Jean), philologue hollandais, né à Leyde, le 1er septembre 1787, élève du célèbre philologue Wyttenbach, professeur extraordinaire en 1815 et, deux ans plus tard, professeur ordinaire de littérature grecque et latine à l'université de Leyde, est membre de l'Institut des Pays-Bas depuis 1821 et, depuis 1855, de l'Académie des sciences.

L'un des meilleurs latinistes de son pays, il a donné des éditions estimées de *Posidonius* (Posidonii reliquiæ; Leyde, 1810) et de l'astronome *Cléomèdes* (Ibid., 1820), avec de savants commentaires critiques. Il a aussi édité le *de Legibus* de Cicéron (Leyde, 1842, et le sujet favori de ses

études et collaboré activement à la *Bibliotheca critica nova* (Ibid., 1825-31, 5 vol.), recueil publié par les philologues les plus distingués des Pays-Bas.

On a encore de M. Bake plusieurs discours latins, insérés dans les *Annales* de l'Académie de Leyde, tels que : *de Principum tragicorum meritis præsertim Euripidis* (1815), *de Custodia veteris doctrinæ et elegantiæ, præcipuo grammatici officio* (1818) et un grand recueil intitulé : *Scholia hypomnemata* (Leyde, 1837-1852, 4 vol.), qui aura sans doute une continuation, et qui contient un grand nombre de dissertations, pour la plupart philologiques, sur l'antiquité grecque et romaine. M. Bake a aussi traité, dans beaucoup d'articles, la politique et l'économie politique néerlandaise.

BALARD (Antoine-Jérôme), et non BALLARD, savant chimiste français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 30 septembre 1802, d'abord pharmacien, puis successivement préparateur du cours de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier, professeur au collége royal, à l'École de pharmacie et enfin à la Faculté des sciences de la même ville, s'est signalé, en 1826, par une importante découverte, celle du brome, corps simple métalloïde qu'on n'était pas encore parvenu à isoler. Appelé à Paris pour y occuper la chaire de Chimie à la Faculté des sciences, en remplacement de Thénard, il fut encore nommé, en 1844, membre de l'Académie des sciences où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Darcet. Déjà maître de conférences à l'École normale, il a succédé, en 1851, à M. Pelouze dans le chaire de chimie au Collége de France.

La science et l'industrie doivent à M. Balard, outre tous ses travaux sur le brome et ses composés, de savantes recherches et d'heureuses applications. Il est parvenu à extraire directement de l'eau de la mer le sulfate de soude, avec lequel on prépare la soude factice et les sels de potasse et du commerce, découverte qui a permis de livrer en abondance et à bas prix des matières premières dont les usages dans les arts sont si nombreux et si importants.

M. Balard, savant modeste et excellent professeur, n'a point écrit de livres. Ses travaux sont consignés dans un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences. Il a exposé des produits chimiques à Londres, en 1851 et a fait partie du jury de l'Exposition universelle de Paris, ainsi que de celui de la seconde exposition universelle de Londres en 1862. Décoré le 2 juin 1837, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er décembre 1855 et commandeur le 24 janvier 1863.

BALAY (Jean-François-Marie, dit Francisque), agronome et homme politique français, député, est né à Saint-Étienne. Président de la Société impériale d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, il fut présenté comme candidat du gouvernement aux élections de 1863, et a été envoyé au Corps législatif, pour la 1re circonscription de ce département, par 10 218 voix sur 19 313 votants. M. Balay a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BALDASSERONI (Jean), homme politique italien, né à Livourne, en 1790, et d'abord simple employé des douanes à Pise, ne tarda pas à être nommé inspecteur de la comptabilité à Florence, puis devint administrateur des finances. Nommé, en 1845, conseiller d'État, et deux ans plus tard directeur général des finances, il traversa sans secousse les crises ministérielles de septembre 1847 et de juin 1848, et s'associa alors au changement de principes adopté ou subi par le gouvernement. La démonstration républicaine du 30 juillet 1848 le renversa pourtant avec le ministère Ridolfi dont il faisait partie. Quoique sénateur, il se tint un instant éloigné des affaires sous le ministère de Capponi et pendant la période révolutionnaire. Rappelé par le grand-duc, il reprit, comme ministre, la politique de conservation (24 mai 1849).

En 1850, il accompagna le grand-duc à Vienne, et sous l'influence des conseils qu'ils y reçurent, il concourut aux deux lois qui suspendirent indéfiniment la constitution et supprimèrent la liberté de la presse, et qu'on appela les lois de septembre de la Toscane. Comme ministre des finances, M. Baldasseroni fit face aux nécessités du moment, en négociant un emprunt de 30 millions à 5 pour 100, et en augmentant beaucoup les impôts directs ou indirects.

BALDUS (Édouard-Denis), artiste et photographe français, né à Paris, en 1820, cultiva d'abord la peinture, fit aux salons, de 1842 à 1850, quatre envois de portraits ou de sujets religieux et se tourna vers la photographie, au progrès de laquelle il a contribué en gélatinant, le premier, le papier des épreuves. Il s'est consacré surtout à la reproduction des vues, paysages et monuments et a entrepris, en 1854, sur la commande du ministère d'État, une vaste collection qui comprend aujourd'hui plus de 1 200 clichés. Il s'est aussi occupé de gravure héliographique. Ses œuvres les plus importantes, dans ces divers genres, sont : les *Vitraux de Sainte-Clotilde*, plusieurs *Vues du Louvre*, des *Planches d'architecture*, d'après Lepautre, et les *Scènes d'inondation* recueillies, sur les bords du Rhône, en juin 1856. La plupart ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur une médaille de 1re classe.

BALFE (Michel-William)), compositeur anglais, né à Dublin, le 15 mai 1808, élève de son père et du célèbre Horn, y obtint ses premiers succès comme violoniste et comme chanteur. A six ans, il exécuta avec beaucoup d'habileté un morceau de Viotti; à seize, il débuta au théâtre de Drury-Lane, à Londres, dans le *Freischütz*. Il n'y resta guère qu'une année et il venait d'être nommé chef d'orchestre lorsqu'il partit pour l'Italie en 1825. Devenu compositeur, il donna à la Scala de Milan un ballet, *Lapeyrouse*, qui n'eut qu'un demi-succès. En 1827, il vint à Paris et reprit, au Théâtre-Italien, l'emploi de chanteur qui pouvait seul alors le faire vivre. Sous le nom de Balfi, il se fit applaudir dans les rôles de basse, à côté de Mmes Malibran et Sontag.

Cependant il ne tarda pas à retourner en Italie et donna successivement à Palerme, à Milan, à Paris ou à Londres les opéras suivants : *les Rivaux* (1830), *Un avertissement* (1832), *Henri IV* (1834), *le Siége de la Rochelle* (1835), *Manon Lescaut*, pour la Malibran (1836), *Catherine Grey* (1837), *la Dame voilée*, *Falstaff* (1838), *Jeanne d'Arc* (1839), *Kiolanthe* (1840), *la Gypsy* (1844), *l'Étoile de Séville* (1846). Cette dernière pièce, représentée à Paris, n'eut aucun succès; mais, l'année suivante, *le Puits d'amour* réussit. Les autres opéras de M. Balfe eurent des vicissitudes diverses qui amenèrent chez l'auteur des alternatives de courage ou d'abattement. C'est en Allemagne qu'il fut le mieux goûté : *la Bohémienne* et les *Quatre fils Aymon* eurent au delà du Rhin un succès d'enthousiasme. Les autres pièces, sauf *le Muldère*, représentées à Berlin en 1848, y furent applaudies. *La Bohémienne* a été reprise au théâtre de Rouen, le 23 avril 1862, avec succès.

M. Balfe est un disciple de Paër et de Rossini, un imitateur d'Auber, un rival d'Adolphe Adam. Sa musique est écrite pour le chant et pour les chanteurs, elle se distingue par l'abondance plutôt que par l'originalité des motifs, beaucoup d'entrain et de verve, une orchestration bien entendue.

Depuis 1845, M. Balfe est directeur du Théâtre-Italien de Londres et du Concert philharmonique; il a fait exécuter quelques opéras, entre autres *l'Enchanteresse*, *Elfride*, *le Serf*, et plus récemment *Satanella*, opéra en 3 actes (Covent Garden, 1858).

BALFOURIER (Adolphe-Paul-Émile), peintre français, né à Montmorency, le 11 août 1816, fit d'abord son droit et s'inscrivit comme avocat au barreau de Paris, puis étudia le paysage sous Charles Rémond. Il entreprit deux voyages en Italie et deux autres en Espagne, où il séjourna même assez longtemps. De 1853 à 1857, cet artiste a exécuté et exposé sans interruption : des *Vues de Porezza*, *Castello*, *Cima*, sur le lac Lugano; la *Villa Mécène* et des *Ruines*, prises à Tivoli; *Vallons de la Cervara* (1846); *Mazeppa*, une *Étude de Majorque*, le *Lac de Némi*; de nombreuses *Études* et *Vues d'Elche*, *de Crévillente*, *de Valldemusa* en Espagne; des *Paysages* naturels ou composés (1847-1853); *Pâturage*, *Fontaine à Majorque*, *le Moulin d'Elche* (1855); *Lisière de forêt*; *Environs d'Oradour*, *Pont sur le Roubaud* (1857), plusieurs *Vues* de Yères et de Sainte-Eulalie, dans le Var (1859), *Vue de la ville d'Hyères* (Var) (1861); *Barque sur le Gapeau* (Var), *Beauvallon*, Hyères, *le Puits de Saint-Pierre*, Hyères (1863); *Vue de la ville de Crevillente* (Espagne), *Bois de pins au bord de la mer* (1864), etc. M. Balfourier a aussi cultivé la gravure, et donné un certain nombre d'eaux-fortes à *l'Artiste*. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844 et une 2ᵉ en 1846.

BALL (John), homme politique et écrivain anglais, né en 1818, à Dublin, et fils d'un magistrat, acheva ses études à l'université de Cambridge et fut, en 1843, admis au barreau de son pays. Il remplit quelques années les fonctions de commissaire de la loi des pauvres et en 1852, entra au Parlement pour le comté de Carlow (Irlande). Il se rallia au parti libéral. Au mois de février 1855, il a été nommé sous-secrétaire d'État au département des colonies. Il est auteur de divers traités sur les mathématiques et l'histoire naturelle, et d'un mémoire politique sur les améliorations dont l'Irlande a le plus urgent besoin.

BALLEYDIER (Alphonse), littérateur français, né vers 1820, à Lyon, mort à Lyon, en novembre 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BALLU (Théodore), architecte français, né à Paris, le 8 juin 1817, entra, en 1835, à l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Hippolyte Lebas et remporta, au bout de cinq années, le grand prix d'architecture : le sujet de concours était une *Chambre des Pairs* (1840). En 1846, au retour d'un voyage en Grèce, d'où il ne rapportait que quelques dessins de l'Erechthéon, il fut d'abord attaché, comme inspecteur, aux travaux de Sainte-Clotilde, que conduisait encore Gau. Depuis 1850, il a remplacé ce dernier et achevé la nouvelle église dont il n'a guère modifié le plan primitif qu'en substituant aux tours projetées des flèches sculptées et percées à jour. En 1852, il a été chargé de restaurer la tour gothique de Saint-Jacques la Boucherie. M. Ballu a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

BALLUE (Hippolyte-Omer), peintre français, né à Paris, en mai 1820, abandonna le commerce pour se consacrer à la peinture, exposa, en 1841, une *Vue de Paris prise du pont d'Austerlitz*, et entra l'année suivante dans l'atelier de M. Diaz. Il a exposé depuis : deux *Vues de Fontainebleau*; le *5ᵉ acte de* Ne touchez pas à la reine, un *Intérieur de harem*, etc. Cet artiste est souvent chargé de dessiner les costumes pour les grands théâtres de Paris et de l'étranger.

BALLY (Victor), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, à Beaurepaire (Isère), venait d'être reçu docteur, lorsqu'il prit part à l'expédition de Saint-Domingue en qualité de chef du service de santé. Sous l'Empire, il fut attaché à divers corps d'armée et fut choisi, en 1821, pour aller combattre la fièvre jaune à Barcelone. Ce fut à cette occasion qu'il rédigea, avec MM. François et Pariset, l'*Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne* (1823, in-8). Il avait déjà publié : *du Typhus d'Amérique* (1814, in-8). Il fut élu en 1821 membre de l'Académie de médecine et décoré le 5 décembre de la même année.

On a encore de M. Bally : *Coup d'œil sur l'histoire de la gymnastique* (1817); le *Formulaire magistral pharmaceutique* de Cadet de Gassicourt (1823; 6ᵉ édit. 1826), augmenté de plus de 300 formules : *Études sur la choladrée lymphatique ou choléra indien* (1833-1835, 3 part.); *Voyage d'Horace à travers les marais Pontins* (1850), considéré sous les points de vue médicaux; *Documents et mélanges* (1855, in-8), à l'occasion de la maladie asiatique introduite dans les États-Romains et les Alpes dauphinoises; puis de nombreux mémoires dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, le *Bulletin de l'Académie de médecine*.

BALOGH (Jean), homme politique hongrois, né dans le comitat de Barsch, en 1800, et nommé, depuis 1825, député à toutes les diètes de Hongrie, par les comitats de Barsch et de Komorn, prit place sur les bancs de l'opposition. Un duel avec le comte Zichy, député de la noblesse, dont il attaquait les privilèges, commença sa popularité qui s'accrut par ses résistances ouvertes au gouvernement autrichien. Poursuivi et même destitué par l'Autriche, il fut réélu à une immense majorité membre de la diète, et continua encore un certain temps cette vive opposition. Après des tentatives de rapprochement du gouvernement, il rentra dans l'opposition, et se rangea parmi les membres les plus ardents de l'extrême gauche, à la suite des événements de mars 1848. On l'accusa même d'avoir poussé le peuple à l'assassinat du comte Lamberg; mais on ne put fournir aucune preuve à l'appui d'une imputation contre laquelle il a toujours protesté. Pendant la révolution, il défendit, soit à l'armée, soit dans l'administration, la cause de la nationalité hongroise, et quand elle fut perdue, il passa avec M. Kossuth sur le territoire turc, où il vécut dans la retraite.

BALTACCHINI (Xavier), poëte italien, né à Barletta (Deux-Siciles), le 27 avril 1800, se fit journaliste pendant la période constitutionnelle de 1820 à 1821, parcourut ensuite l'Italie, et publia à Pise une traduction estimée de Colutus le Thébain. Rentré à Naples, il fit successivement paraître un recueil de poésies et le joli conte de *la Giojetta*, *Claudius Vannini* (1836), poëme en vers blancs, et *Hugo de Cortone* (1838), autre poëme, composé au retour d'un voyage en France, en Angleterre et en Suisse. Vers le même temps,

il traduisit la *Parisina* de Byron et l'*Alaptor* de Shelley.

En 1848, il fut un des principaux rédacteurs du *Musée des sciences et de la littérature* et du journal politique *le Temps*. Enfin il a publié plusieurs éloges funèbres et de nouvelles poésies.

Pendant la courte période du régime constitutionnel, il siégea comme député au parlement de Naples parmi les libéraux modérés, et présida la commission d'instruction publique.

BALTACCHINI (Michel), littérateur italien, frère du précédent, né à Naples, le 11 février 1803, avait vingt-six ans quand il publia ses *Novellette morali* (1829), qui eurent rapidement plusieurs éditions. Sa remarquable *Histoire de Masaniello* (Lugano, 1834), fut aussi réimprimée plusieurs fois. En 1838, après un voyage à Paris, il fit paraître un roman historique, *le Fils du proscrit*, réimprimé à Naples l'année suivante. C'est à Naples qu'il publia aussi des travaux philosophiques importants, une étude sur *la Vie et les écrits de Campanella* (1840-1843), un *Traité du scepticisme* (1851), et une *Exposition de la philosophie de Kant* (1854). Ainsi que le précédent, il a beaucoup écrit dans plusieurs recueils, entre autres, le *Musée des sciences*, et la *Revue sébétienne*. Uniquement occupé de travaux littéraires ou philosophiques, il a été nommé membre ou correspondant de plusieurs académies, tant napolitaines qu'étrangères.

BALTARD (Victor), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1805, est un des trois fils de Pierre-Louis Baltard, architecte et graveur mort en 1846 et connu en outre par une foule de publications relatives aux beaux-arts. Il fit ses études sous son père et remporta le premier grand prix d'architecture en 1833 sur ce programme : *une École militaire*. Il partit pour l'Italie, où il exécuta des travaux sérieux. Son principal envoi de Rome fut le *Théâtre de Pompéi*; il fut nommé à son retour architecte du gouvernement et de la ville de Paris. C'est à lui qu'on doit la restauration ou la décoration des églises Saint-Germain des Prés, Saint-Séverin et Saint-Eustache, ainsi que l'achèvement du nouvel hôtel du Timbre, commencé par P. Lelong. Depuis il a dirigé, d'abord avec Victor Callet, l'exécution des halles centrales. La plupart de ses travaux accusent autant de goût que de science, de l'érudition archéologique et une grande habileté de praticien.

M. Baltard a enrichi de nombreuses planches dessinées d'après nature un remarquable ouvrage imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, dont le texte est dû à M. A. Huillard-Bréholles. Il s'est chargé de continuer la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père. Il a lui-même rédigé le texte historique et dessiné toutes les planches d'une splendide monographie de la *Villa Médicis* (in-fol., 1847-48). Une de ses dernières œuvres est le dessin du *Berceau du prince impérial*, commandé par la ville de Paris. M. Victor Baltard a pris part plusieurs fois aux salons; il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Théâtre de Pompéi*, étude faite en 1837 et au salon de 1859, un *Projet de restauration de Saint-Eustache*. Il a obtenu, en 1855, une 3ᵉ médaille. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1854. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts (section d'architecture), le 7 février 1863.

Son frère aîné, M. Prosper BALTARD, né à Paris, le 1ᵉʳ novembre 1796, a suivi, de 1811 à 1817, le cours de l'École des beaux-arts, et s'est également livré à l'architecture. Attaché, en 1850, à divers travaux du ressort de la ville de Paris, il a été, vers le même temps, nommé inspecteur aux nouveaux bâtiments du Louvre. Sa fille avait épousé Charles Simart.

M. Jules BALTARD; frère des deux précédents, né à Paris, le 3 juin 1807, a étudié la peinture sous M. Hersent, suivi l'École des beaux-arts en 1828, et figuré, comme portraitiste, au salon de 1837.

BALTAZZI, famille de banquiers grecs, originaires de Smyrne, qui entretiennent des comptoirs dans les principales échelles, à Marseille, à Londres, etc. La maison-mère est à Constantinople. Les représentants actuels de cette maison sont MM. Spiridion et Aristide Baltazzy, fils d'Emmanuel, mort en 1855. Ils ont pris alors la suite des affaires et ont été mêlés à toutes les grandes opérations fiancières de la Turquie. Le plus jeune surtout, M. Aristide Baltazzi, né en 1838, est cité à Constantinople comme un économiste distingué.

M. Théodore BALTAZZI, leur oncle, frère cadet d'Emmanuel, a été l'un des premiers directeurs de la banque ottomane instituée pour maintenir le taux du change, et qui passa, en 1848, à son frère Emmanuel, associé à la maison Jacques Alléon de Constantinople. C'est lui qui proposa le premier au gouvernement turc pour la démonétisation et la refonte des anciennes monnaies, dont la valeur intrinsèque se trouvait bien inférieure au titre légal, ainsi que pour l'émission d'un papier monnaie (*caimé*) destiné à aider à la réalisation de cette opération.

BALTHAZAR (Casimir-Victor-Alexandre DE), peintre français, né à Hayange (Moselle), en 1809, vint à Paris vers 1827 et suivit, jusqu'en 1832, l'atelier de Paul Delaroche. Il débuta l'année suivante au salon, et traita l'histoire et le portrait. On a remarqué de lui : *la Tête de saint Jean offerte à Hérodiade; Tobie conduit par l'ange; Lara et Kaled; Goëtz de Berlichingen* (1837); *la Vision de Jeanne d'Arc, Jeanne d'Arc dans sa prison* (1838); *le Baptême de Clovis; le Dévouement du trompette Escoffier; Diane au repos; la Mère pieuse;* les portraits du *colonel Haudy*, de *l'évêque de Gap*, du *cardinal Donnet*, et beaucoup d'autres; des *Études*, etc. *La mort de Lara*, déjà exposée en 1840, *le Christ et la Samaritaine* et un *Portrait*, ont reparu à l'Exposition universelle en 1855. Il a exposé, en 1859 : *Au bord de la Fontaine*. Cet artiste a obtenu successivement une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1838, et une 1ʳᵉ en 1840.

BALTZER (Jean-Baptiste), théologien catholique allemand, né le 16 juillet 1803, à Andernach sur le Rhin, étudia, de 1823 à 1827, la théologie à l'université de Bonn, sous la direction du célèbre professeur Hermès. Ordonné prêtre et promu aux divers grades universitaires, il fut appelé à Breslau où il devint successivement professeur de théologie (1830-1831), membre du conseil du consistoire (1843), examinateur ecclésiastique (1844) et enfin chanoine à Breslau (1846).

Les principaux ouvrages de M. Baltzer se rapportent à des polémiques religieuses. Nous citerons : *le Caractère fondamental du système hermésien* (Hinweisungen auf den Grundcharakter des hermesischen Systems, Bonn, 1831); *Origine de l'opposition de doctrine entre le catholicisme et le protestantisme* (Ueber die Entstehung religiœser Gegensaetze unter Kathol. und Pr. Bonn, 1832), ouvrages inspirés par les principes d'Hermès; *Lettres théologiques* (Theologische Briefe,

Mayence et Breslau, trois séries, 1844-1853), dédiées à M. Gunther; *Bases d'un jugement équitable sur le catholicisme et le protestantisme* (Beitraege zur Vermittelung eines richtigen Urtheils über Kat. und Pr. Breslau, 1839-1840, 2 vol.); *la Béatitude de l'autre vie d'après la confession catholique et d'après la confession protestante* (Das christliche Seligkeits dogma nach, etc. Mayence, 2ᵉ édit., 1844), etc.

BALTZER (Guillaume-Édouard), pasteur de la commune libre de Nordhausen, né le 24 octobre 1814, à Hohenleine, village de Prusse, où son père était ministre protestant, étudia, de 1834 à 1838, la théologie aux universités de Halle et de Leipsick et fut nommé prédicateur protestant dans la ville de Delitzch. Ayant donné sa démission, il fonda, le 5 janvier 1847, à Nordhausen, une commune libre. En 1848, il fit partie du parlement de Francfort et de l'Assemblé nationale, et vota avec la gauche. En 1849, il fut compromis dans le grand procès intenté contre ceux des députés de la Prusse qui, le 15 novembre 1848, avaient tenté d'ôter au roi le droit de lever les impôts, et fut acquitté.

On cite de M. Baltzer: *Delitzch-Halle-Nordhausen; Ma route de l'église nationale à la commune libre protestante* (Delitzch-Halle-Nordhausen. Oder mein Wegaus, etc.; Leipsick, 1847); *Discours prononcés dans la commune libre de Nordhausen* (Vortraege gehalten in der freien Gemeinde Nordhausen, etc., 1850-1851, 2 vol.); *la Commune libre de Nordhausen* (die freie Gemeinde, Ibid., 1851); *Nouveaux prophètes, discours sur leur vie, leur caractère et leur importance* (Neue Propheten. Vortraege über deren, Ibid., 1853); *Histoire religieuse universelle, manuel dédié aux personnes qui réfléchissent* (Allgemeine Religionsgeschichte, etc. Ibid, 1854).

Deux de ses frères, MM. Frédéric et Théodore BALTZER, anciens pasteurs, se sont fait aussi remarquer par des opinions analogues. Le premier, forcé de s'exiler, vécut à Zurich.

BALUFFI (Gaëtan), cardinal italien, né à Ancône, le 29 mars 1788, alla en Amérique, comme nonce du pape Grégoire XVI, et emmena avec lui, en qualité de secrétaire, l'abbé Mastaï-Ferretti, depuis le pape Pie IX. Après l'avénement de ce dernier, il le remplaça comme évêque d'Imola, (21 septembre 1846) et fut, à la fin de la même année, élevé à la dignité de cardinal. Il a publié: *Histoire religieuse de l'Amérique* (Rome, 1848), ouvrage qui contient des documents inédits sur les annales des républiques méridionales que l'auteur a recueillis, surtout à Santa-Fé de Bogota; *la Divinité de l'Église manifestée par sa charité, ou tableau universel de la charité catholique*, traduit par l'abbé Postel (1858, 2 vol. in-12).

BALZAC (Laure DE). Voy. SURVILLE (Mme).

BALZE (Jean-Étienne-Paul), peintre français, né à Rome, le 25 août 1815, de parents d'origine française, vint suivre à Paris, en 1831, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres, avec lequel il retourna en Italie. Il dut ensuite à l'amitié de ce maître la commande de plusieurs copies des grandes toiles de Raphaël et exécuta, avec son frère Raymond, les plus importantes, telles que l'*École d'Athènes*, placée en 1850 dans l'escalier monumental de la nouvelle bibliothèque Saint-Geneviève, et les médaillons allégoriques des loges du Vatican, disposés dans les couloirs du Palais des beaux-arts (1856). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il fut chargé également avec son frère, de faire pour la même salle une copie de l'*Apothéose d'Homère* de M. Ingres. M. Paul Balze a en outre exposé: *Combat entre Fitz-James et Roderick Dhu*, tiré de *la Dame du lac* (1835); des *Odalisques* (1849); *la Lapidation de saint Étienne*, acquis par le ministère d'État (1861). Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1863. Il a exécuté (1858) *le Couronnement de la Vierge*, pour l'église Saint-Symphorien, à Versailles.

BALZE (Jean-Antoine-Raymond), peintre français, frère du précédent, né à Rome, le 4 mai 1818, suivit également à Paris l'atelier de M. Ingres et accompagna ensuite son maître en Italie. Outre sa collaboration active aux grandes copies confiées à son frère (Voy. ci-dessus), il a figuré par ses propres œuvres au salon depuis 1849. On cite de lui une *Sainte Cécile*, un *Christ calmant la tempête*, acquis par le ministère de l'intérieur; *Néère*, sujet inspiré de Chénier; *Horace à Tibur* (1849), réexposé en 1855; *Apothéose de saint Louis*, commandé par le ministère d'État; *Un trait de l'enfance d'Annibal Carrache*, plusieurs cartons de verrières, (1859), etc.

BANCE (Balthasar), éditeur français, né à Paris, le 24 août 1804, a dirigé, depuis 1855, la maison de librairie fondée par son père, et dont il a fait une librairie spéciale d'architecture et de mécanique. Ses principales publications, en général exécutées avec luxe, sont: l'*Encyclopédie d'architecture*, journal mensuel dirigé par M. Victor Calliat; le *parallèle des maisons de Paris*; le *Dictionnaire d'architecture au moyen âge*, de M. Viollet-Le-Duc; l'*Architecture civile et domestique*, etc. Elles ont figuré, avec plusieurs autres, sous le nom de M. Bance, aux expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855. — Il est mort en 1862.

BANCEL (de la Drôme), ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), en 1823, a publié, en 1848, un *Essai sur le crédit hypothécaire envisagé comme base fondamentale du crédit public et de l'organisation du travail* (Valence et Paris, in-32). Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le dernier sur sept, représentant du peuple dans la Drôme. Membre de la Montagne, il combattit à la fois la majorité royaliste et la politique de l'Élysée; il se signala particulièrement dans les débats relatifs à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français et se retira à Bruxelles, où il fit un cours libre à l'université. Rentré en France, il a été candidat aux élections générales de 1863.

BANCROFT (George), homme politique et historien américain, est né le 3 octobre 1800 à Worcester (État de Massachussets). Fils d'un savant docteur en théologie, il fut élevé à l'École alors célèbre d'Exeter, dans le New-Hampshire et plus tard à l'université d'Harvard, où il soutint, à l'âge de dix-sept ans, ses examens de sortie d'une manière très-brillante. Un subside assez considérable, obtenu par l'entremise d'Everett, lui permit d'aller compléter son éducation en Europe; il passa deux années à l'université de Gœttingue, qui, en 1820, lui conféra le diplôme de docteur en philosophie; s'étant ensuite fixé à Berlin, il s'y lia avec Hegel, Humboldt, Savigny, Schleiermacher, Varnhagen von Ense et autres hommes remarquables; puis il parcourut les différentes parties de l'Allemagne et de l'Italie et, après un court séjour à Paris et à Londres, il revint, en 1822, en Amérique.

Nommé aussitôt professeur de langue grecque

à l'université d'Harvard, M. Bancroft conçut dès lors le projet de réformer le système de l'éducation américaine, à l'aide des méthodes qu'il avait vu pratiquer sur le continent. Il fonda à Northampton un établissement pédagogique appelé *Round-Hill-School*, et s'entoura de professeurs allemands d'un haut mérite; mais les oppositions qu'il eut à combattre le rebutèrent, et il tourna vers les questions politiques toute l'activité de son intelligence. Il alla établir sa résidence à Springfield (1826), servit le parti démocratique par ses discours publics et ses articles polémiques dans les journaux, fut appelé, en 1838, à remplir à Boston le poste de receveur des douanes, qu'il garda jusqu'en 1841. Dans cette première période de sa vie, il se fit aussi connaître par des travaux purement littéraires, notamment des *Poésies* (Poems, 1823), une traduction des *Manuels d'histoire d'Heeren* (Heeren's Historical treatises; 1824-1825), et des cours publics de littérature allemande.

Ce qui compléta la réputation de M. Bancroft fut l'apparition de sa remarquable *Histoire des États-Unis depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours* (History of the United States, etc.; Boston, 1834-1835, 6 vol. in-8; 1850, 12e édit.). Cet ouvrage antérieur aux travaux de Prescott et le premier qui traite l'histoire américaine à la manière large et philosophique de l'école moderne, parut suffire pour ranger son auteur parmi les écrivains supérieurs de son pays.

Après avoir en 1844 brigué les fonctions électives de gouverneur de l'État du Massachussets, M. Bancroft fut, l'année suivante, nommé ministre de la marine par le président Polk et signala sa trop courte administration par la création d'un observatoire à Washington et d'une école de marine à Annapolis. Vers la fin de 1846, il échangea ce portefeuille contre l'ambassade d'Angleterre et mit à profit son séjour en ce pays pour compléter ses recherches sur la période relative à l'insurrection des colonies. Rappelé en 1849, il se fixa à New-York et reprit ses travaux favoris.

Le résultat de ses nouvelles investigations parut en 1850 dans son *Histoire de la révolution d'Amérique* (History of the revolution of Northern America; t. I, in-8). M. Bancroft est un des principaux collaborateurs de la *Northern American Review*, un des organes les plus accrédités de la presse littéraire aux États-Unis; les articles qu'il y a fournis ont été l'objet d'un recueil de *Mélanges* (Miscellanies, essays and reviews, New-York, 1855, in-8).

BANDEL (Ernest DE), sculpteur allemand, né à Ansbach (Bavière), en 1800, alla étudier à l'Académie de Munich. Dès 1820, il donna un *Mars endormi* qui révéla en lui un artiste d'un grand avenir. Il resta dans la capitale de la Bavière jusqu'en 1834; et, durant ces quatorze années, exécuta plusieurs œuvres d'un grand mérite, parmi lesquelles il faut citer les bustes de *Maximilien de Bavière*; des artistes *Quaglio* et *Pierre Hess*; le *Monument du chevalier de Skell* dans le jardin anglais de la ville, celui du peintre *Langer*, les statues de plusieurs divinités antiques, et surtout une statue de *la Charité*, à laquelle il travailla dix ans, est un des plus beaux morceaux de la sculpture classique moderne chez les Allemands.

En 1834, M. Bandel se rendit à Berlin, où il sculpta, pour un tombeau, un *Génie endormi*; plusieurs bas-reliefs remarquables, un *Christ* de grandeur naturelle, et le modèle en plâtre de la statue d'Hermann, prince des Chérusques, qui devait être élevée à Detmold. Le *Monument d'Hermann* est l'œuvre capitale de la vie artistique de M. Bandel. La lithographie qu'il en publia, en 1838, excita l'intérêt de toute l'Allemagne. Des souscriptions nationales couvrirent les frais de fonte et de métal. La statue seule, exécutée en cuivre, a quarante pieds. Les fondements de ce monument colossal furent posés en 1841.

On doit encore à M. Bandel un buste du sculpteur *Grabbe*, une statue en marbre de *Thusnelda*, la femme d'Hermann, *enchaînée et conduite prisonnière par les Romains*. D'un voyage qu'il fit en Italie, il rapporta les bustes du *prince de Lippe-Detmold* et de la *duchesse Pauline*, en marbre de Carrare. Toutes les œuvres de M. Bandel se distinguent par une grande habileté d'exécution et un haut style. Ses bustes ont de l'expression et du mouvement. Il est resté en dehors des diverses écoles qui divisent l'Allemagne.

BANFIELD (Charles-Thomas), économiste anglais, né à Londres, vers la fin du siècle dernier, séjourna quelque temps en Allemagne et fut chargé de l'éducation de l'ex-roi Louis II de Bavière. De retour en Angleterre, il fit, de 1844 à 1855, le cours d'économie politique à l'université de Cambridge. Le crédit et l'amitié de sir Robert Peel lui valurent, dès 1846, les fonctions de secrétaire du conseil privé de la reine. Il a été décoré de divers ordres.

Les leçons de M. Banfield, réunies sous le titre d'*Organisation de l'industrie* (the Organisation of the industry), ont été plusieurs fois réimprimées et traduites par M. Ém. Thomas (1851, in-8), dans la *Collection des économistes contemporains*. Il a en outre collaboré à l'*Annuaire de statistique* de M. de Weld (the Statistical Companion; Londres, 1800, in-12), contribué à la fondation d'une revue mensuelle pour l'émancipation des colonies anglaises, et fourni des articles au *Journal des Mines* (Mining Journal).

BANGOR (Edward WARD, 4e vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 1827, à Londres, descend d'une famille anglaise établie en Irlande au XVIe siècle. Il a hérité, en 1837, des titres de son père et a été élu, en 1855, membre de la Chambre des Lords; il appartient au parti libéral. Non marié, il a pour héritier son frère William CROSBIE, né en 1828, capitaine d'infanterie de 1853 à 1855.

BANKES (George), homme politique anglais, né en 1788, mort le 6 juillet 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BANKS (Nathaniel-Prentiss), général américain au service de l'Union, né le 30 janvier 1816, à Watham (Massachussets), où son père était contremaître dans une manufacture de coton, travailla d'abord sous sa direction, s'instruisit seul, puis se destina à la profession de mécanicien, et enfin opta pour la carrière littéraire. Il fit des lectures sociales et politiques dans divers meetings, et, en 1842, il était devenu rédacteur-propriétaire d'un journal assez répandu. Le président Polk le remarqua et lui donna un emploi dans la douane de Boston. En 1849, il entra, après six échecs consécutifs, à la Chambre des représentants de Massachussets, qui le choisit pour président en 1851. Deux ans plus tard, il présida aussi l'assemblée chargée de réviser la constitution de cet État. Vers cette époque, il vota dans le Congrès contre les démocrates pour le bill de Kansas-Nebraska. En décembre 1854, il fut nommé président du Congrès et s'acquitta de sa charge avec distinction. En 1856, il obtint un certain nombre de suffrages comme candidat à la présidence. En 1857, il devint gouverneur du Massachussets; puis, en 1860, succéda à Mac-Clellan comme di-

recteur de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois.

S'il n'appartenait pas à l'armée active, il avait du moins acquis une certaine expérience des affaires militaires comme administrateur, et en présidant à l'organisation des milices volontaires. Aussi, en 1861, fut-il un des premiers citoyens désignés pour le commandement, dans la pénurie d'officiers expérimentés qui était la grande difficulté du moment. On voulut lui donner les fonctions de quartier-maître général, mais il préféra le service actif, et il fut placé, comme major-général, à la tête du 5e corps de l'armée de Potomac, composé de sa division et de celle du général Shield. Avec ces troupes il battit le 23 mars, à Winchester, le général confédéré Jackson; puis, chargé de contenir Baltimore, où des sentiments séparatistes se faisaient jour, il mit la ville en état de siége, fit arrêter le chef de la police et y maintint l'autorité fédérale. Après la défaite de Bull's Run, à laquelle il n'avait point assisté, il fut appelé à remplacer le général Patterson, et en cette qualité occupa Harper's-Ferry le 24 juillet.

Au printemps de 1862, le général Banks reçut le commandement du département militaire de la Shenandoah, comprenant la partie de la Virginie et du Maryland située entre le département des montagnes et le Blue-Ridge. Dans cette campagne, il fit preuve d'une bravoure et d'une activité remarquables; mais, affaibli par le départ d'un corps de 15000 hommes qu'il avait été forcé d'envoyer au secours de Mac-Dowell, il éprouva de graves revers. Une partie de ses forces, sous les ordres du colonel Kenly, fut taillée en pièces à Front-Royal le 23 mai: lui-même, forcé de battre en retraite sur Winchester, en fut chassé le 24 par Ewell et Jackson, qui le rejetèrent au delà de Potomac. Ayant reçu des renforts, il put rentrer à Front-Royal le 28 mai et à Martinsbourg deux jours plus tard. Là, ses troupes, jointes à celles des généraux Frémont et Mac-Dowell, formèrent une seule armée dont Pope devint le général en chef. Le 9 août, Banks soutint, seul avec son corps d'armée, un combat meurtrier contre Jackson, à Cedar-Mountain, y fut blessé, et, quoique inférieur en nombre, parvint à conserver ses positions.

Au bout de quelques jours, lorsque les généraux Lee et Stonewall Jackson, par des marches rapides, eurent opéré cette habile concentration de forces qui les conduisit presque sous les murs de Washington, Banks prit encore une part active et distinguée aux nombreux et sanglants combats que les fédéraux livrèrent presque chaque jour tout en battant en retraite. C'est ainsi qu'il assista sur le Rappahannock aux combats des 20, 21, 22 et 23 août. Quatre jours plus tard, il payait aussi de sa personne les 28, 29, 30 et 31 août, dans la terrible lutte livrée entre Manassas et Warrenton contre Jackson qui, presque vaincu le 30, triomphait le lendemain d'une manière décisive et envahissait le Maryland. Dans l'armée d'élite que Mac-Clellan improvisa aussitôt pour rejeter les confédérés au delà du Potomac, Banks obtint le commandement d'une division, et prit part avec ces troupes nouvelles aux sanglantes affaires d'Hagerstown (14 et 15 septembre) et d'Antiétam (16 et 17 septembre), qui reportèrent la guerre dans la Virginie.

Quelques semaines plus tard, son caractère doux et modéré le fit choisir pour remplacer, à la Nouvelle-Orléans, le général Butler, démissionnaire. En prenant possession de son poste (16 décembre), il proclama son dévouement inflexible à l'Union, mais il suspendit toute vente de propriétés pour le compte du gouvernement fédéral, et signala son administration par plusieurs mesures de conciliation. L'hiver ne lui permit guère d'autre opération que l'occupation de Bâton-Rouge; mais au printemps, secondé par l'amiral Farragut, il tenta une attaque contre la Louisiane occidentale qui, après plusieurs combats heureux (avril), tomba tout entière au pouvoir des fédéraux; mais il fut repoussé devant Port-Hudson (27 mai). Quelques jours auparavant, il avait chassé sur le territoire confédéré tous ceux qui refusaient encore de prêter le serment d'allégeance à l'Union. Grâce à sa ténacité, il reçut enfin, le 8 juillet, la reddition de Port-Hudson. Au mois de novembre il fut chargé d'attaquer le Texas et s'empara d'abord de Brownsville et du fort Brown, sur le Rio-Grande (6 novembre). Peu de temps après, tout le littoral, à l'exception de Galveston, tombait au pouvoir des armées fédérales.

BANTRY (Richard White, 2e comte de), pair représentatif d'Irlande, né en 1800, à Cork, fit son éducation à l'université de Dublin. En 1851, il hérita des titres de son père, qui les avait reçus pour s'être opposé au débarquement des Français en 1797, fut élu membre de la Chambre des Lords en 1854 et vota avec le parti conservateur. Il est vice-gouverneur de Cork. L'héritier présomptif de son titre est son frère William Hare White-Hedges, né à Dublin en 1831.

BANVILLE (Théodore de), poëte français, né à Paris vers 1820, a rédigé, de 1850 à 1852, le feuilleton dramatique du journal *le Pouvoir*. On a de lui, outre diverses *préfaces* et *notices* biographiques, plusieurs volumes de vers : *les Cariatides* (1842, in-12); *les Stalactites* (1846, in-8); *les Odelettes* (1856, in-16); *Odes funambulesques* (1857, in-16 ; sous le pseudonyme de *Bracquemond*; puis *la Muse des chansons* prologue dédié à Mlle D. Fix (1851); *les Nations*, opéra-ballet en un acte (Opéra, 1851); *le Feuilleton d'Aristophane*, en deux actes, avec M. Phil. Boyer (1852); *le Cousin du Roi*, en un acte, avec le même (1857); *les Folies nouvelles*, prologue en vers pour l'ouverture de ce théâtre (1854, in-12); *le Beau Léandre* (1856), comédie en vers, en collaboration avec M. Siraudin; *Diane au bois*, comédie héroïque, en deux actes, en vers (Odéon, 1863); *les Fourberies de Nérine*, comédie en vers, en un acte (Vaudeville, 1864), jouée d'abord chez la princesse Mathilde, etc.

M. de Banville a aussi écrit un certain nombre de petits romans ou études : *les Pauvres saltimbanques* (1853, in-16); *la Vie d'une comédienne* (1855); *Esquisses parisiennes, Scènes de la vie* (1859, in-12); *la Mer de Nice, lettres à un ami* (1860, in-12), etc. M. de Banville a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

BAR (Adrien-Aimé-Fleury de), général français, sénateur, né à Thiais (Seine), le 13 décembre 1783, s'engagea comme volontaire dans le 15e de ligne, en 1805, et gagna ses grades inférieurs sur le champ de bataille. Il était officier lorsqu'il rejoignit l'armée de Portugal, d'où il passa à celle d'Allemagne; blessé grièvement à Bautzen, il tomba aux mains de l'ennemi et ne fut rendu à la liberté qu'en 1814. A Waterloo, il commandait un bataillon du 151e et reçut un coup de feu au bras gauche en combattant au premier rang. La Restauration lui conserva son grade; il prit part à la campagne d'Espagne en qualité de lieutenant-colonel au 20e léger (1823) et devint, en 1830, colonel du 44e de ligne.

M. de Bar n'obtint pas moins de faveur du gouvernement de Juillet. Le 11 novembre 1837, il fut nommé maréchal de camp, commanda en même

temps les départements de la Haute-Garonne et du Tarn, puis fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Envoyé par ce dernier à la rencontre d'Abd-el-Kader qui se dirigeait sur Cherchell (1842), il le battit trois jours de suite, lui tua beaucoup de monde et le força de se jeter dans les défilés de Gouraya où l'attendait le général Changarnier. Cette victoire qui dégageait la province d'Alger, et plusieurs succès non moins brillants, lui attirèrent l'estime du maréchal Bugeaud, qui contribua beaucoup à son élévation au grade de lieutenant général (14 avril 1844). Commandant de la division d'Alger et doyen des généraux d'Afrique, il fut, à diverses reprises, chargé de remplir les fonctions de gouverneur par intérim.

Mis à la retraite en février 1848, M. de Bar devint colonel de la 3ᵉ légion de la garde nationale parisienne et accepta le patronage de l'Union électorale pour entrer, le 8 juillet 1849, à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il a été nommé successivement membre de la Commission consultative et du Sénat (janvier 1852). Il a été promu, le 22 avril 1847, grand officier de la Légion d'honneur. — Le général de Bar est mort en 1861.

BARABAS (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810, en Moldavie, alla, à l'âge de dix-neuf ans, à Vienne, où des essais heureux lui valurent une bourse à l'Académie des beaux-arts et la protection de son compatriote, le paysagiste Marko. Après avoir terminé ses études, il parcourut la Valachie et la Moldavie, peignant quelques portraits, et put entreprendre le voyage de Rome. Il revint ensuite à Pesth, où il s'acquit par ses portraits une très-grande réputation. On cite, parmi les plus remarquables, ceux des palatins *Joseph* et *Étienne*, du baron *de Vesselenyi*, de l'évêque *Pyrker*, des généraux *Georgei* et *Klapka*. Il a en outre dessiné une galerie de toutes la notabilités hongroises pour une publication littéraire et bibliographique intitulée : *Divatlap*. Il a aussi exécuté des tableaux d'histoire. M. Barabas devint membre de l'Académie de Pesth, en 1837.

BARAGUEY D'HILLIERS (Achille, comte), maréchal de France, vice-président du Sénat, est né à Paris, le 6 septembre 1795. Fils du général Louis Baraguey d'Hilliers, qui mourut, disgracié par l'Empereur, en 1813, il fut soldat dès l'enfance. En 1807, il entra au Prytanée militaire, fut nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval en 1812 et eut le poignet gauche emporté par un boulet à la bataille de Leipzick. Capitaine en février 1814, il embrassa, dans les Cent Jours, le parti de la Restauration et donna sa démission le 10 mai 1815. Il rentra comme capitaine dans la garde royale en octobre 1815, y obtint, sans changer d'emploi, le rang de chef de bataillon le 26 février 1818, puis passa dans le 9ᵉ de ligne, fit la campagne d'Espagne et fut nommé lieutenant-colonel le 27 octobre 1825.

Il prit part à l'expédition d'Alger en 1830, à la suite de laquelle il fut nommé colonel (31 août). Attaché, en 1832, à l'école de Saint-Cyr, comme commandant en second, il y réprima un mouvement républicain, et acquit par son énergie la confiance du gouvernement. Promu maréchal de camp, le 29 septembre 1836, il prit le commandement en chef de l'école et le garda jusqu'à la fin de 1840. Mis, au commencement de l'année suivante, à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, il fit plusieurs expéditions contre les Arabes et eut sous ses ordres le duc d'Aumale, à la valeur duquel il rendit justice, dans son rapport sur la prise de Thaza. Il fut nommé lieutenant général le 6 août 1843 et commandant supérieur de Constantine. Mais, à la suite de revers, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

M. Baraguey d'Hilliers était inspecteur général d'infanterie depuis 1847, lorsque éclata la révolution de Février. Le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la division militaire de Besançon. Son opposition aux partisans de M. Ledru-Rollin lui valut les suffrages des électeurs modérés du Doubs, qui le choisirent pour représentant à l'Assemblée constituante. Il fut élu, le cinquième sur sept, par 31 933 suffrages. Il se mit, le 15 mai, à la disposition de la Commission exécutive; mais il n'accepta pas, aux journées de juin, le commandement que lui offrait le général Cavaignac. Il vota, en général, avec la droite : pour les deux chambres, pour le vote à la commune, contre l'impôt progressif, le crédit foncier, etc. Il se prononça toutefois, avec la gauche, contre la suspension des journaux, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et contre l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, il devint un des chefs de la majorité et s'associa à toutes les mesures répressives contre la presse et les clubs. Il fut un des fondateurs et le président du comité de la rue de Poitiers. Réélu, le deuxième, par le département du Doubs, il se rallia, dans l'Assemblée législative, à la politique de l'Élysée. Il fut envoyé à Rome pour remplacer le général d'Hautpoul et y travailla à la consolidation de l'autorité du pape. De retour en France, en 1850, il fut nommé, le 9 janvier 1851, commandant de l'armée de Paris, à la place du général Changarnier. Ce changement de personne provoqua, de la part de l'Assemblée, le vote de défiance qui renversa le ministère Baroche, malgré les protestations de respect du général Baraguey pour les droits du pouvoir législatif. Six mois après, il donna sa démission de ces fonctions temporaires, pour se conformer à la loi sur les incompatibilités parlementaires.

Au 2 décembre 1851, le général Baraguey d'Hilliers concourut à l'accomplissement du coup d'État et fut nommé membre de la Commission consultative. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances alliées, il fut chargé de commander le corps expéditionnaire de la Baltique et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès lui valut le grade de maréchal de France (28 août 1854) et son admission au Sénat, dont il fut un des quatre vice-présidents. Nommé, en avril 1859, commandant du premier corps de l'armée des Alpes, il se vit chargé des premières opérations militaires de l'expédition française en Italie. Après s'être signalé par le combat et la prise de Melagnano (8 juin), il eut une part importante à la bataille de Solferino, en prenant possession du village même de ce nom. Le maréchal Baraguey d'Hilliers a été promu, le 11 décembre 1850, grand'croix de la Légion d'honneur.

BARALT (Rafaël-Maria), écrivain américain, né à Maracaïbo (Vénézuela), au commencement du siècle, fit un assez long séjour en France et y publia un ouvrage très-instructif, son *Précis de l'histoire du Vénézuela depuis le* XVᵉ *siècle* (Resumen de la historia de Venezuela : Paris, 1841, 3 vol. in-8). Les deux derniers volumes, écrits en collaboration avec M. Ramon Diaz, sont consacrés aux événements de l'histoire moderne, qu'ils conduisent jusqu'en 1837. L'édition entière a été transportée en Amérique. M. Baralt s'est fixé depuis plusieurs années à Madrid.

BARANOFF (Nicolas DE), peintre allemand, sourd et muet de naissance, et originaire d'Esthonie, où il est né en 1810, étudia la peinture sous Guillaume Wach, à Berlin. Il s'est distingué comme lui dans le genre et dans l'histoire et l'on cite de cet artiste, avec une bienveillante sympathie, diverses toiles : un *Héraut d'armes*, un *Chasseur écoutant deux jeunes filles*, etc.

BARANTE (Amable-Guillaume-Prosper BRUGIÈRE, baron DE), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien pair de France, est né à Riom (Puy-de-Dôme), le 10 juin 1782. Élevé d'abord à l'École militaire d'Effiat, il acheva ses études dans une pension de Paris, et entra en 1798 à l'École polytechnique, où il passa trois années. En 1802, il débuta dans la carrière administrative avec le titre de surnuméraire au ministère de l'intérieur. Il inséra dès lors quelques articles dans la *Décade philosophique*, et publia les *Lettres de Mlle Aïssé et de Mmes de La Fayette, de Villars et de Tencin*, avec une *Notice* sur Mlle Aïssé (1805, in-12).

Nommé en 1806 auditeur au conseil d'État et chargé de plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et en Espagne, il obtint, en 1807, la sous-préfecture de Bressuire; en 1809, la préfecture de Vendée, et, quatre ans plus tard, celle de la Loire-Inférieure. En 1809, il publia un écrit anonyme : *De la littérature française pendant le* XVIIIe *siècle* (1847, 7e édition). En 1814, il rédigea les *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein* (Bordeaux, 1815, in-8), réimprimés dans la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*. Vers cette époque, M. de Barante épousa Mlle d'Houdetot, et Napoléon signa à son contrat.

A la chute de l'Empire, il montra beaucoup de zèle pour la cause des Bourbons. Alors parut sous son nom une brochure intitulée : *Des divers projets de constitution pour la France* (Paris, 1814, in-8); mais il se hâta d'en arrêter la publication. Maintenu par la Restauration dans la préfecture de la Loire-Inférieure, il ne servit point le gouvernement impérial pendant les Cent-Jours. Après Waterloo, Louis XVIII le nomma conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur, et deux départements, le Puy-de-Dôme et la Loire-Inférieure, l'envoyèrent à la Chambre des Députés. Il s'y rangea parmi les royalistes constitutionnels. La loi de 1816 ayant élevé l'âge d'éligibilité, il cessa de faire partie de la Chambre; il rentra au conseil d'État et fut appelé à la direction générale des contributions indirectes. Commissaire du roi à la Chambre des Députés de 1818, il soutint le projet de loi sur le recrutement de l'armée et fit adopter le monopole du tabac. Il fut nommé pair de France le 5 mars 1819. Après la chute de son ami, M. Decazes, M. de Barante perdit sa place de directeur général des contributions. Suivant l'exemple des doctrinaires, il s'engagea de plus en plus dans l'opposition et refusa le poste de ministre plénipotentiaire de Danemark. C'est alors qu'il publia un livre qui fut très-remarqué : *Des communes et de l'aristocratie* (Paris, 1re et 2e édit., 1821; 3e édit., 1829, in-8). Il prononça et publia plusieurs discours dans lesquels il combattait assez vivement la politique intérieure et extérieure de la Restauration (*Opinion sur le projet d'adresse en réponse au discours du roi à l'ouverture de la session* 1823, in-8; *Discours sur le projet de loi relatif à l'appel de la classe de* 1823; *Opinions sur le projet de loi relatif au sacrilége*, 1825, in-8).

C'était en même temps l'époque de la plus grande activité littéraire de M. de Barante. Il prit une part importante à la traduction des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, inséra plusieurs *Notices* dans la traduction de Shakspeare, revue par M. Guizot, et publia les *Œuvres dramatiques de Schiller*, précédées d'une *Notice biographique et littéraire* (Paris, 1821, 1re édit., 6 vol. in-8; dernière édit., 1844, gr. in-8). Il donna en outre un certain nombre d'articles à la *Biographie universelle* et mit une notice sur *Allan Cuningham*, en tête d'un roman traduit de l'anglais (*les Épreuves de Marguerite Lyndsay*, Paris, 1825, 4 vol. in-12). Le nom de M. de Barante commençait à être très-connu, et le libéralisme modéré du pair de France, servant la réputation de l'écrivain, contribua à l'enthousiasme qu'excita l'apparition de *l'Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (Paris, 1824-1826, 3 vol. in-8). Cet ouvrage, avec son épigraphe empruntée à Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, sembla faire école; il eut, de 1824 à 1827, quatre éditions; et l'auteur prit place, dans l'opinion de beaucoup, parmi les premiers historiens de notre temps. Ce fut à ce titre qu'il fut reçu membre de l'Académie française, le 2 novembre 1828, comme successeur de de Sèze.

Après la révolution de 1830, M. de Barante soutint le gouvernement de Louis-Philippe, et fut, jusqu'en 1848, un des partisans les plus zélés de sa politique. Il remplit les fonctions d'ambassadeur à Turin et à Saint-Pétersbourg. Dans la Chambre des pairs, il vota constamment avec les conservateurs, et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition. Au commencement de 1848, il flétrit, comme rapporteur de l'adresse, l'agitation réformiste, qui allait aboutir à une révolution. Les événements de Février l'éloignèrent pour toujours des emplois publics. Il avait été promu grand-croix de la Légion d'honneur, le 9 avril 1846.

Il n'avait point abandonné ses travaux littéraires. A cette époque appartiennent, outre plusieurs discours à l'Académie pour la réception de M. Ballanche (1842), de M. Patin (1843), etc., son *Introduction à la chronique du religieux de Saint-Denis* (Paris, 1839, in-4), pour la Société de l'histoire de France, dont il était président, son édition des *Lettres et instructions de Louis XVIII au comte de Saint-Priest*, précédées d'une notice sur cet ancien ministre de Louis XVI (Paris, 1845, in-8) et ses *Mélanges historiques et littéraires*, réimpression d'articles disséminés dans divers recueils (Paris, 1836, 3 vol. in-8).

Depuis la révolution de Février, M. de Barante a encore publié : *Questions constitutionnelles* (Paris, in-8); des *Notices* sur M. le comte Mollien (1850, in-8), sur le comte A. de Saint-Priest (1852, in-8); une *Notice* en tête des *Poésies et Nouvelles* de Mme d'Arbouville (1856, 3 vol. in-8); *Histoire de la Convention nationale* (Paris, 1851-1853, 6 vol. in-8); *Histoire du Directoire de la république française* (1855, 3 vol. in-8); *Études historiques et biographiques* (1857, 2 vol. in-8); *Études littéraires et historiques* (1858, 2 vol. in-8), enfin *le Parlement et la Fronde* (1850, in-8); *la Vie politique de M. Royer-Collard, ses Discours et ses Écrits* (1861, 2 vol. in-8; 1863, 2e édit., 2 vol. in-18).

BARATEAU (Émile), littérateur français, né à Bordeaux, en 1792, et d'abord secrétaire de M. de Martignac, alors avocat dans cette ville, vint à Paris pour faire son droit, et collabora à différents journaux de littérature. Un roman, *Georgine*, qu'il publia en 1820, contenait une romance que Romagnesi mit en musique et qui eut aussitôt une vogue de salons. Des compositeurs demandèrent au jeune auteur des paroles de romances.

Son droit fini, il retourna à Bordeaux auprès de son ancien patron. Il le suivit en Espagne, en 1823, devint chef de son cabinet, lors de son ministère, et, à sa chute, fut nommé inspecteur des hospices du royaume. Il perdit cette place en 1830, mais obtint une pension. Dès lors, M. Barateau ne s'occupa plus que de petits vers et de romances pour les éditeurs de musique. Il en a publié plus de trois mille, et il en a, dit-on, huit cents en portefeuille. Celle de *Jenny l'ouvrière* a fourni le sujet d'un drame qui a eu du succès.

On a encore de lui quelques romans, insérés dans les journaux; deux recueils de poésies : *Bagatelles* (1831) et *Bigarrures* (1833); *les Pigeons blancs*, fantaisie, et plusieurs autres opuscules du même genre.

BARATTA (Eumène), sculpteur italien, né à Carrare (duché de Modène), en 1825, d'une famille célèbre dans les arts, étudia à l'académie de Modène, obtint le grand prix de Rome, en 1842 et se distingua depuis aux expositions d'Italie. Son œuvre principale, *l'Innocence endormie*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Un autre artiste du même nom, M. François Baratta, né à Gênes, vers 1805, et membre de plusieurs académies, a cultivé la peinture d'histoire; son tableau le plus connu est un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, intitulé : *Jacques de Verragine*.

BARATYNSKI (Jewgenij - Abraham), poëte russe, né vers le commencement du siècle, passa sa jeunesse à l'École des pages de Pétersbourg, où il se fit noter comme aimant l'indépendance et le bruit. Dénoncé à l'empereur Nicolas, il dut quitter le service et se voua tout entier dès lors à la poésie. M. Baratynski a imité Pouschkine, son ami, dans un assez grand nombre de pièces qu'on place très-haut pour la profondeur du sentiment et la finesse de l'observation. On cite parmi ses meilleurs ouvrages, dont le cours a été promptement suspendu, un grand poëme, *Éda*, et un épisode où il peint avec talent les mœurs de la société russe, *la Bohémienne*.

BARBA (Gustave), éditeur français, né à Paris, vers 1805, a succédé, en 1836, à son père, libraire lui-même et auteur de quelques brochures relatives aux questions de librairie. Il a entrepris, dès son début, d'assez fructueuses publications, telles que la réimpression des romans de M. Paul de Kock, *les Chroniques de l'OEil-de-Bœuf*, et autres œuvres de littérature plus ou moins légère. En 1847, il conçut et réalisa l'idée des romans à vingt centimes, qui ont suscité tant de concurrence et répandu dans le peuple un si grand nombre d'œuvres.

BARBANÇOIS (Léon-Formose, marquis de), sénateur français, né au château de Villegongis (Indre), le 24 mars 1792, est fils d'un savant agronome mort en 1822. Grand propriétaire dans l'Indre, il réussit, avec l'appui du comité de la rue de Poitiers, à obtenir, en 1849, le mandat de ce département à l'Assemblée législative. Il vota d'abord avec la majorité réactionnaire, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Après avoir approuvé le coup d'État du 2 décembre, il fut appelé à siéger au nouveau Sénat, par le décret du 25 mars 1852, et fut promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en novembre 1863.

BARBANSON (Jean-Pierre), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, le 9 juillet 1797, avocat près la Cour d'appel de cette ville en 1818, fit partie, après la révolution de 1830, du comité provisoire au ministère de la justice. Député de sa ville natale au Congrès, il rédigea le *Rapport* sur la forme de gouvernement à adopter. Depuis 1838, il siége au conseil provincial de Brabant. L'un des premiers avocats de Bruxelles, il a été élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre.

BARBANTANE (Louis-Antoine de Robin, comte de), agronome et homme politique français, député, est né à Tarascon, le 3 août 1812. Maire de Saint-Jean-le-Riche, et membre du conseil général pour le canton nord de Mâcon, il fut, en 1852, envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la cinquième circonscription de Saône-et-Loire. Il conserva son mandat au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 15971 voix, sur 20569 votants. M. le comte de Barbantane a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BARBARA (Louis-Charles), romancier français, né à Orléans (Loiret), en 1822, a commencé ses études au collége de cette ville et les a terminées à Paris, au collége Louis-le-Grand. Ses premiers travaux ont paru dans la *Revue de Paris* en 1854. Il continua depuis d'écrire dans ce recueil et dans le *Journal pour tous*, qui a donné une de ses plus intéressantes nouvelles : *Thérèse Lemajeur*, publiée plus tard, avec *Madeleine Lorin*, sous ce titre général : *les Orages de la vie* (1859, in-18).

On a encore de lui : *l'Assassinat du Pont-Rouge* (1855, in-18), d'où il a tiré un drame à grand spectacle, avec MM. Deslys et Decourcelles (1858); *Histoires émouvantes* (1855, in-18); *Mes petites Maisons*, *Esquisse de la vie d'un virtuose*, et autres nouvelles (1860, in-18); *Ary Zang* (1862, in-18), etc.

BARBAROUX (Charles-Ozé), magistrat français, sénateur, né à Marseille, le 16 août 1792, est le fils du conventionnel girondin. Il fit ses premières études au lycée Louis-le-Grand et son cours de droit à l'école d'Aix. Reçu avocat en 1814, il se fit inscrire au barreau de Nîmes et dénonça à la Chambre des députés, en même temps que M. Madier de Montjau, les massacreurs royalistes du Midi. Cette courageuse pétition fut imprimée dans la *Bibliothèque historique* (1820) et eut un grand retentissement.

Pour échapper aux haines du parti qu'il avait attaqué, M. Barbaroux dut se fixer à Paris, où il concourut à diverses publications, entre autres à l'*Encyclopédie moderne*, et à la rédaction politique des journaux constitutionnels. Après avoir donné, en 1822, la seconde partie des *Mémoires* de son père, dont le manuscrit avait été heureusement sauvé pendant la Terreur, il fit paraître successivement un résumé de l'*Histoire des États-Unis* (1824); le *Voyage de la Fayette en Amérique*, et les *Mémoires d'un sergent*, qui eurent plusieurs éditions.

Nommé, en 1830, procureur général à Pondichéry, M. Barbaroux remplit, pendant dix-sept ans, la même charge à l'île Bourbon; puis, en 1848, à Alger. Les bons souvenirs qu'il avait laissés dans leur île engagèrent les électeurs de la Réunion à lui confier un de leurs mandats pour la Législative. En 1852, il fut nommé conseiller d'État, et en 1858, sénateur (8 février). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 26 octobre 1849.

BARBAT (Louis), éditeur et lithographe français, né à Châlons-sur-Marne, en 1820, dirige, de-

puis 1850, la maison de librairie et d'imprimerie fondée par M. Thomas Barbat, son père, le premier qui ait exécuté des impressions typo-lithographiques, en or et en couleur. Leurs principales publications sont un *Évangile des dimanches et fêtes*, envoyé à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une *Histoire de Châlons-sur-Marne et de ses monuments*, dont ils ont fait également le texte et les dessins. Cette publication a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1861. Leur maison, qui a figuré, depuis 1835, aux diverses expositions françaises ou étrangères, a successivement obtenu plusieurs médailles d'or et d'argent aux expositions de Paris et de la province : une mention à Londres, en 1851, une médaille de bronze à New-York, en 1853, et une médaille de première classe à Paris, en 1855.

BARBEDIENNE (Ferdinand), industriel français, né à Saint-Martin de Fresnoy (Calvados), en 1810, a ouvert, en 1838, une maison destinée à la reproduction, en bronze, des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ou moderne; il s'était associé M. Achille Collas (voy. ce nom), inventeur de la réduction mathématique. Ses ateliers occupent aujourd'hui plus de trois cents artistes ou ouvriers, et offrent au public plus de 1100 sujets tirés des principaux musées d'Europe. Il a aussi traité en grand les bronzes d'ornement et l'application des œuvres d'art à la décoration. Il a été chargé, de 1850 à 1854, de l'ameublement des salons de l'hôtel de ville de Paris. M. Barbedienne avait fondé, en 1834, une fabrique de papiers peints, qu'il a cédée en 1856. Il a obtenu une médaille de bronze en 1844, une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 (classe de l'Ameublement) et à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, deux grandes médailles (*Council medals*), l'une pour les bronzes d'art, l'autre pour l'ameublement.

BARBEREAU (Auguste-Mathurin-Balthazar), compositeur français, né à Paris, le 14 novembre 1799, fut admis, en 1810, au Conservatoire, y fit toutes ses études musicales et eut Reicha pour professeur de contre-point. En 1824, il obtint le premier grand prix de composition avec la cantate intitulée : *Agnès Sorel*, et devint, à son retour, chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés; il y fit exécuter plusieurs ouvertures et collabora à l'opéra des *Sybarites de Florence* (1831). En 1832, il fut chargé de la direction de la musique du Théâtre-Français, puis il devint chef d'orchestre du Théâtre-Italien (1836-1838). En 1854 et 1855, il a dirigé l'orchestre de la Société de Sainte-Cécile. M. A. Barbereau a en outre écrit un *Traité d'harmonie* (1843-1845), et entrepris de publier une série de mémoires intitulés : *Études sur l'origine du système musical* (Metz, 1852, gr. in-8).

BARBÈS (Armand), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 18 septembre 1809, fut amené fort jeune dans le midi de la France, d'où sa famille était originaire, et fit ses études à l'école de Sorèze (Tarn), maison où l'enseignement avait un caractère essentiellement religieux et monarchique. Son père, qui s'était enrichi par le commerce, étant mort, en lui laissant une fortune assez considérable, il fut envoyé à Paris par son tuteur, en 1830, pour y suivre les cours de droit. Dans ce milieu et à cette époque, ses instincts révolutionnaires ne tardèrent pas à se manifester. Son ardeur, ses allures énergiques, sa position de fortune, tout contribua bien vite à le placer aux premiers rangs des hommes d'action du parti républicain. Il entra dans diverses Sociétés secrètes, entre autres la Société des saisons et celle des Droits de l'homme, et fut compromis dans l'insurrection d'avril 1834. Arrêté préventivement, il fut emprisonné cinq mois à Sainte-Pélagie, au bout desquels une ordonnance de non-lieu le rendit à la liberté. Lors de l'attentat de Fieschi (18 août 1835), il fut enveloppé de nouveau dans les nombreuses arrestations qui eurent lieu, puis encore une fois relaxé sans jugement. Quelques mois plus tard, il était condamné à une année d'emprisonnement pour fabrication clandestine de poudre.

Sa peine expirée, M. Barbès forma une nouvelle conspiration avec M. Blanqui, Martin Bernard et quelques autres chefs de la Société des familles, et c'est à son nom que se rattache l'audacieuse tentative d'insurrection du 12 mai 1839 qui fut la dernière du règne de Louis-Philippe. A la tête d'un petit nombre d'hommes il attaqua le poste de la Conciergerie, d'où il devait ensuite marcher sur la préfecture de police. Le lieutenant Drouineau, qui commandait le poste, tomba frappé mortellement d'une balle et le poste fut enlevé. Mais des forces redoutables garnirent, en un instant, le quai des Orfèvres; les émeutiers se retirèrent alors dans les étroites rues de la Cité et s'y retranchèrent derrière des barricades. L'insurrection fut réprimée dans la nuit; Barbès, blessé à la tête, tomba au pouvoir des gardes municipaux. Traduit devant la Cour des Pairs et personnellement accusé du meurtre de Drouineau, il fut condamné à la peine de mort. Le roi Louis-Philippe, sur les instances du duc et de la duchesse d'Orléans, et contrairement à l'avis de ses ministres, commua la peine capitale en celle de la détention perpétuelle. M. Barbès, à qui l'on n'avait laissé jusqu'au dernier moment aucun espoir dans la clemence royale, avait déjà fait ses adieux à ses amis et s'était préparé à la mort. Il a écrit ses dernières pensées sous ce titre : *Deux jours de condamnation à mort* (Paris, 1848, in-8, 2e édition, 1848, avec une *Lettre* de M. Louis Blanc).

M. Barbès fut d'abord enfermé à Doullens; mais une nouvelle faveur du roi le fit transférer à la maison centrale de Nîmes, sous un climat plus doux et plus près de sa famille. La révolution de Février le rendit à la liberté avec tous ses anciens complices. Président du club de la Révolution et l'un des chefs du parti avancé qui soutenait l'influence de M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans le gouvernement provisoire, il eut peur toutefois des excès qui pouvaient compromettre la République et contre-balança l'influence de son ancien ami M. Blanqui (voy. ce nom) sur les masses. Les honneurs et le pouvoir venaient à lui. Dans la manifestation du 16 avril, il prêta son appui à l'autorité. Gouverneur du Luxembourg, colonel de la 12e légion de la garde nationale de Paris, il fut élu par le département de l'Aude, le premier de la liste, représentant à l'Assemblée constituante.

M. Barbès n'y siégea que quelques jours et s'y fit remarquer par ses violentes protestations contre la répression de l'émeute qui avait éclaté à Rouen, à l'occasion des élections. Il eut une grande part à l'attentat du 15 mai et fut un de ceux qui se rendirent à l'hôtel de ville avec MM. Blanqui, Raspail, Huber, pour essayer en vain d'y constituer un nouveau gouvernement révolutionnaire. Il fut arrêté dans la soirée et enfermé à Vincennes. Traduit devant la haute Cour nationale de Bourges, sous la prévention de complot tendant au renversement du gouvernement

républicain, M. Barbès fut déclaré coupable (2 avril 1849) et condamné à la peine de la déportation qui, dans l'absence d'établissements pour l'exécution de cette peine, se trouva commuée, de fait, en celle de la détention perpétuelle.

Il la subissait à Belle-Ile en mer, lorsqu'à la fin de 1854, dans une lettre particulière qui fut rendue publique, il exprima la satisfaction qu'il éprouvait, comme Français, à voir le drapeau national se déployer contre la Russie, et les vœux qu'il formait pour le succès de nos armes, dût ce succès tourner à la consolidation du pouvoir impérial. Pour récompenser ces sentiments, l'Empereur ordonna aussitôt la mise en liberté de M. Barbès, qui, protestant hautement contre cette grâce, ne sortit de prison que pour venir à Paris la refuser et se constituer de nouveau prisonnier. Laissé libre, il s'exila volontairement.

On cite de M. Barbès, outre l'écrit que nous avons rappelé, une brochure intitulée : *Quelques mots à ceux qui possèdent, en faveur des prolétaires sans travail* (Paris, 1848, in-8).

BARBET (Henri), ancien député et pair de France, né à Rouen, le 28 juin 1789, comptait sous la Restauration au nombre des patriotes de cette ville. Élu par ses concitoyens maire, membre du conseil général et député (1830), il s'associa à toutes les mesures de la majorité ministérielle. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Depuis cette époque, il vécut à Paris, éloigné des affaires publiques. En 1863, candidat du gouvernement dans la 5ᵉ circonscription de la Seine-Inférieure, il fut nommé député au Corps législatif par 19862 voix sur 23107 votants.

Son frère, M. Jacques-Juste BARBET, né à Rouen, le 13 décembre 1785, ancien consul de France à l'île Maurice et à Brême, a été autorisé, par décret de juillet 1859, à joindre à son nom celui de *de Jouy*, qu'il portait depuis longtemps. — Un fils de ce dernier, M. Joseph-Henri BARBET DE JOUY, né à Canteleu, près de Rouen, le 16 juillet 1812, conservateur adjoint des antiques et de la sculpture au musée du Louvre, a été nommé, le 14 mars 1863, conservateur du musée des Souverains.

BARBET (Auguste), économiste français, né vers 1800, entra d'abord dans l'industrie, et devint plus tard receveur général des finances. Admis, en 1830, dans la Société libre d'émulation de Rouen, il lut devant elle, le 1ᵉʳ mars 1831, un *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (Rouen, 1838, in-8). Partisan des idées démocratiques et ami de M. de Lamennais, il publia divers écrits inspirés par une sorte de socialisme gouvernemental : *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (Paris, 1840, in-8); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité, ou de la Nécessité du prêt par l'État* (1846, in-8); *du Peuple de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 vol. in-8), etc.

Après la révolution de 1848, M. A. Barbet prit part à la fondation du *Peuple constituant*, journal de Lamennais, et fit paraître un *Projet de constitution du crédit social; Du sang! Pourquoi du sang! le Coup de sabre, ou l'empire de Satan*, brochures, etc. En 1850, il adressa, sous le titre de *Questions financières* (in-8), une lettre à M. Fould, ministre des finances.

BARBETTI (Angelo), sculpteur italien, né à Sienne, en 1803, fut entraîné dès son enfance par une vocation irrésistible vers la sculpture; il exécutait avec son couteau de petites figurines de buis, qui depuis ont été payées fort cher par de riches amateurs. De là sa prédilection pour la sculpture sur bois. Il tâcha d'y introduire la pureté du style des plus belles statues de l'antiquité. Toutefois il réussit mieux dans l'ornementation et, pour ainsi dire, dans la ciselure sur bois. Les façades des cathédrales de Sienne et d'Orvieto, exécutées par lui, sont citées comme des chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse. En 1851, M. Barbetti, qui avait déjà obtenu trois médailles d'or au concours de Florence, envoya à l'Exposition universelle de Londres un coffret qui lui valut une médaille d'honneur.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules), journaliste et romancier français, né à Saint-Sauveur le Vicomte (Manche), en 1811, travailla d'abord dans divers journaux de province et habita longtemps la ville de Caen. A partir de 1851, il fut attaché au *Pays*, pour lequel il rédigea des articles littéraires, signalés par la vivacité des polémiques et la recherche du style. Il a été, avec MM. Escudier frères et Granier de Cassagnac, l'un des fondateurs et des rédacteurs du *Réveil* (1858).

On a de lui : *l'Amour impossible* (1841); *la Bague d'Annibal* (1843); *du Dandisme et de G. Brummel* (Caen et Paris, 1845; 2ᵉ édit. 1861, in-18), *les Prophètes du passé, J. de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais*, (Ibid., 1851; 2ᵉ édit., Paris, 1860); *Une vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-18, 1858, in-18), dont les dernières éditions ont un peu gazé les tableaux les plus risqués; *l'Ensorcelée, ricochets de conversation* (1854, 2 vol., 1858, in-12); *Dix-neuvième siècle, les Hommes et les OEuvres* (1861-1863, t. I-III, in-18); *les Misérables de M. V. Hugo* (1862-1863, in-18); *les Quarante médaillons de l'Académie française, Portraits critiques* (1863, in-18); *le Chevalier Destouches* (1864, in-18); *le Prêtre marié*, publié en feuilleton dans le *Pays* (1864), 2 vol.; etc.

BARBIAN ET BELGIOJOSO (Louis-Alidoso, prince DE), prince italien, est né le 8 mars 1801. Fils de feu Louis-François, comte de Lugo, et d'Amélie Canziani, il a succédé en 1858 à son frère le prince Émile. Il s'est marié, en 1842, à Antoinette Visconti, morte en 1847, fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio. (Voy. BELGIOJOSO). Il est mort en novembre 1862. Il avait un frère : Antoine, né le 15 juin 1804, et une fille, Julie-Amélie, née en 1844.

BARBIER (Henri-Auguste), poëte satirique français, né à Paris, le 28 avril 1805, fit d'abord son droit et prit même le grade de licencié. Mais entraîné vers la littérature, il écrivit, en collaboration avec Alphonse Royer, un roman historique : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8), dont le sujet était la peinture de la société française au moyen âge. La révolution de Juillet révéla son vrai talent. Il s'arma du fouet de la satire et écrivit ses *Iambes*. Il avait donné à la *Revue de Paris* (août 1830) une première pièce restée célèbre, *la Curée*, dans laquelle il poursuivait les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir. Il publia ensuite dans le même recueil : *le Lion, Quatre-vingt-treize, Varsovie, la Popularité*, etc. (1830-31, 10ᵉ édit. 1858, in-12). Mêlant la satire morale à la satire politique, il s'attaque à la corruption des mœurs aussi bien qu'à l'ambition et combat la manie du suicide, comme il proteste contre le règne de la force. Son vers, âpre et énergique jusqu'au cynisme, fut extrêmement goûté, et de vives tirades restèrent longtemps dans toutes les mémoires.

M. Barbier eut plus de souplesse dans *il Pianto* et dans *Lazare* (*Revue des Deux-Mondes*, 1832-1833), où il peint l'abaissement politique de l'Italie et la misère du peuple en Angleterre. Il donna encore en 1837 deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vin*, assez froidement reçues, et écrivit pour Berlioz, en société avec M. Léon de Wailly, l'opéra de *Benvenuto Cellini*. Le public, que l'éclat de ses débuts avait rendu exigeant, parut peu remarquer ses *Chants civils et religieux* (1841, in-8), et ses *Rimes héroïques* (1843, in-18), suite de sonnets avec notes historiques.

En 1848, M. Barbier traduisit en vers le *Jules César* de Shakspeare. On lui attribua, en 1851, un recueil anonyme de *Chansons et odelettes*, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Les *Iambes* et les poëmes *il Pianto* et *Lazare* ont été réunis en un seul volume (1837, in-8) et souvent réimprimés. Il a paru une édition des *Iambes* avec la traduction en allemand par L. G. Fœrster (Quedlinbourg, 1832). Il a paru, en 1864, un recueil nouveau de M. A. Barbier, les *Silves, poésies diverses* (in-18), contenant des pièces de toutes les époques de sa vie.

BARBIER (Paul-Jules), auteur dramatique français, né à Paris en 1822, embrassa de bonne heure la carrière des lettres et débuta par le drame intitulé : *le Poëte* (1847), en cinq actes et en vers, qui obtint au Théâtre-Français un succès honorable; la même année, il faisait lire sur la même scène *l'Ombre de Molière*. Ensuite il donna *Amour et bergerie* (Odéon, 1848), *André Chénier* (Porte-Saint-Martin, 1849), drame en trois époques, et *Bon gré mal gré* (1849), comédie en prose. Toutes ses productions postérieures furent signées en collaboration, le plus grand nombre avec M. Michel Carré, quelques-unes avec MM. Barrière et Decourcelles.

Nous citerons d'abord *les Amoureux sans le savoir* (1850), et *les Derniers adieux* (1851), comédies; puis, parmi les drames : *Graziella* (1849), au Gymnase; *un Drame de famille* (1849), *Jenny l'ouvrière* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *les Contes d'Hoffmann* (1851) et *les Marionnettes du docteur* (1852), à l'Odéon; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (Ambigu, 1852); *Cora ou l'esclavage* (même théâtre, 21 août 1861); parmi les vaudevilles, *le Feu de paille* (1849), *l'Amour mouillé* (1850), *Voyage autour d'une jolie femme* (1852).

Depuis quelques temps M. Barbier est devenu, avec son collaborateur M. Carré, le librettiste habituel de l'Opéra-Comique, et il a introduit le genre grec dans la pièce de *Galathée* (1852). Ses autres livrets sont : *les Noces de Jeannette* (1853), *le Roman de la Rose* (Théâtre-Lyrique), *les Sabots de la marquise* (1854), *Deucalion et Pyrrha* (1855), *Valentine d'Aubigny* (1856), *les Noces de Figaro* en 4 actes, traduit de l'italien (1858); *le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en 3 actes (1859); *la Statue*, opéra-comique en 3 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1861); *la Nuit aux Gondoles* (même théâtre, novembre 1861); *la Reine de Saba*, opéra en 4 actes (Opéra, 28 février, 1862); *la Fille d'Égypte*, opéra-comique en 2 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1862); *Peines d'amour perdues*, comédie lyrique en 4 actes (même théâtre, 1863), etc.

BARBIER (Louis-Stanislas-Hippolyte), ecclésiastique et littérateur français, né à Orléans, le 30 août 1808, d'une famille à laquelle appartint, au dernier siècle, Mlle Marie-Anne Barbier, connue par ses tragédies, fit de brillantes études au séminaire de sa ville natale et prit les ordres jusqu'au diaconat. En attendant l'âge exigé pour la prêtrise, il fut, pendant un an, professeur; mais, séduit par les idées nouvelles de Lamennais, il eut avec ses supérieurs, les Sulpiciens, de graves dissentiments de doctrine qui aboutirent à sa sortie du séminaire. Bien qu'il eût fait acte public de soumission à l'Encyclique de Grégoire XVI, il resta dans le monde, fit une éducation particulière et se fit recevoir avocat; mais poursuivi par ses anciens chefs et éloigné des carrières ordinaires par son engagement dans les ordres, il résolut de vivre de sa plume.

Ses premières publications furent : *Élévations poétiques* (1836), et *les Mystères du presbytère* (1838). Il collabora à plusieurs journaux : *l'Avenir*, *le National*, *la Revue de Paris*, *la Mode*, et donna, seul ou en collaboration, quelques écrits anonymes de circonstance. Il entreprit, en 1841, sous le titre de *Biographie du clergé contemporain* (1841 et suiv., 10 vol. in-18, avec portraits), une longue série de notices dont les allures vives et indépendantes et la sincérité caustique eurent un grand succès. Quelques prélats, surtout ses anciens chefs, y étaient traités avec une rigueur qui ne parut pas précisément selon la charité. M. Fayet, qui fut membre de l'Assemblée constituante, ayant succédé à M. Morlot dans l'évêché d'Orléans, voulut faire rentrer M. Barbier au bercail et, le dispensant de toute rétractation de ses témérités biographiques, lui conféra l'ordination sacerdotale en 1847. En 1848, ses relations avec la littérature et la presse d'opposition lui firent une certaine popularité. Plus tard, le spirituel biographe orléanais devint premier aumônier du lycée Louis-le-Grand. — M. Hipp. Barbier est mort le 2 avril 1864. — On a publié un volume d'*OEuvres posthumes*, *Entretiens sur la morale évangélique* (1864, in-18).

On cite encore de lui : *une Promenade à Orléans; les Jeunes filles; Vie de Henri Mondeux* (1841); *Histoire de la création* (1846); *Théologie complète à l'usage de la jeunesse* (8 vol.); *Tablettes biographiques des écoles* (4 vol.); *des Corps d'état et de leurs confréries*, etc.

BARBIER (Louis-Nicolas), bibliothécaire français, né à Paris, le 4 novembre 1799, est le fils aîné du savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Initié par son père aux recherches bibliographiques, il termina ou continua plusieurs des ouvrages restés inachevés à la mort de celui-ci (1825). Le gouvernement le chargea, en 1832, de former une bibliothèque spéciale pour le conseil d'État. Il fut ensuite nommé, en 1827, sous-bibliothécaire au Louvre et, dix ans après, à la mort de de Jouy, bibliothécaire. La bibliothèque du Louvre étant devenue publique en 1848, M. Louis Barbier reçut alors le titre ordinaire de conservateur-administrateur.

On lui doit entre autres opuscules ou brochures : *Notice sur Antoine-Alexandre Barbier* (1833, in-8), plusieurs fois réimprimée : *Notice sur le manuscrit appelé* Livres d'heures de Charlemagne (1837), publiée dans les *Voyages pittoresques et romantiques* du baron Taylor; *le Bibliothécaire de l'Empereur, ou Souvenirs littéraires de l'Empire* (1852). Il a en outre fourni un 4e volume au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, ou Supplément général* des trois autres volumes, avec des *Tables* et des *Renvois*. Il a été chargé de la révision bibliographique du *Dictionnaire historique* du général Beauvais, de quelques parties de *la France littéraire*, etc. Il a épousé la fille du bibliographe Beuchot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1837.

BARBIER (Olivier-Alexandre), frère du précédent, né à Paris, le 20 juin 1806, a été, comme

lui, attaché de bonne heure au service des bibliothèques et, depuis 1832, à la Bibliothèque royale, qu'il n'a plus quittée. Il y est devenu conservateur adjoint trésorier, puis, en juin 1864, conservateur sous-directeur adjoint au département des imprimés.

On a de lui : *Notice bibliographique sur Charles Fourier*, extraite du feuilleton du *Journal de la librairie* (1837) et reproduite dans *le Phalanstère* (1840) ; *Mode d'indication du placement des ouvrages, etc..., pour le salon de* 1837, avec M. Foisy (1837, in-8). Il a collaboré à plusieurs recueils bibliographiques, notamment au *Bulletin du bibliophile*.

BARBIER (Nicolas-Alexandre), peintre français, frère des précédents, né à Paris, vers 1800, étudia sous Xavier Leprince, avec lequel il exécuta plusieurs de ses premiers tableaux. Il a cultivé le genre et le paysage et exposé, depuis ses débuts au salon de 1824 : *l'Ancien château de la Muette, l'Église de Verneuil, les Environs de Meulan, la Sacristie de Village* (1825-1832); *Ménage rustique dans un vieux monument du* XI*e siècle* (1839); *Bords de la Seine, Site du Bourbonnais, Cabaret à l'entrée d'un village* (1842); de nombreux *Intérieurs* et *Vues* de monuments gothiques (1842-1850); *Assemblée de moines dominicains, Landes et Bruyères, Vue de Fontenay-aux-Roses* (1857); *Environs de Sceaux, Sablière près de Châtenay, Maison de garde* (1859), *Vue prise à Bougival, Vue prise aux environs de Meulan* (Seine-et-Oise), *Vue prise sur la voie des Sablons* (Sceaux, 1861). Il a obtenu une 3e médaille en 1839 et une 2e en 1842, avec la décoration.

BARBOT (Pierre), peintre français, né à Nantes, en 1798, suivit, de 1815 à 1822, les ateliers de MM. Watelet et J. Coignet, fit ensuite un voyage en Italie et en Sicile et débuta au salon de 1827. Les vues qu'il prit et recueillit plus tard dans plusieurs excursions en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, ont figuré aux salons jusqu'en 1840. Nous citerons : *Vues d'Agrigente* et de *Taormine*, en Sicile (1828); *Sites de Calabre, la Forêt de Woodstock, les Falaises de Dieppe, Vue de Saint-Florent-sur-Loire, Taillis de la forêt de Fontainebleau, Intérieur de l'hôpital d'Angers, Vues de Rochers et de ruines*. Il a obtenu une 2e médaille en 1828.

BARCHOU DE PENHOEN (Auguste-Théodore-Hilaire, baron), publiciste français, ancien représentant, né à Morlaix (Finistère), le 20 avril 1801, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 29 juillet 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

• **BARD** (Joseph), littérateur français, né vers 1800 à Beaune (Côte-d'Or), fit ses études à Lyon et débuta dans les lettres par un volume de *Considérations pour servir à l'histoire du développement moral et littéraire des nations* (1826, in-8). Il publia ensuite des poésies, entre autres un poëme en cinq chants sur *la Chute d'Alger* (1830), composé en quelques jours; *le Pèlerin au* XIV*e siècle*, autre poëme, et *les Mélancoliques* (1832, in-8). Les annales de la Bourgogne lui ont fourni les matériaux de nombreuses notices sur les églises et les antiquités, d'une histoire populaire de Châlon-sur-Saône (1847), Nuits (1848), Dijon (1849), Bourg (1854) et de plusieurs itinéraires. — M. J. Bard est mort le 21 octobre 1861.

Cet auteur, qui a signé *chevalier*, puis *commandeur Bard de la Côte-d'Or*, a encore écrit : *Manuel général d'archéologie sacrée* (1844, in-8), relatifs aux monuments ecclésiastiques de Lyon; des morceaux de prose, tels que *la Vénus d'Arles* (1834, 1 vol.); *Cent têtes dans un bonnet* (1836, in-8); *Paysages et impressions* (1837), et un grand nombre de récits de voyages : *Journal d'un pèlerin* (1845, 2 vol.), de Lyon à Rome; *une Semaine à Londres* (1851); *Londres, la Hollande et la Belgique*, (1851); *Turin, Gênes, Florence et Rome* (1854); *le Département du Rhône* (1858), etc. M. Bard a été nommé membre de plusieurs académies départementales et correspondant de la Société des antiquaires.

BARDELEBEN (Kurt DE), homme politique allemand, né dans la Prusse orientale, le 24 avril 1796, prit les armes en 1813 et ne quitta le service qu'après la chute de Napoléon. En 1819 il épousa à Kœnigsberg la fille du président d'Auerswald, dont toute la famille professait des opinions constitutionnelles. Élu, en 1834, député de la noblesse à la diète provinciale, il signa, en 1840, la pétition adressée au nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, pour réclamer des institutions représentatives. Dans la diète de 1847, il fut un des adversaires les plus énergiques de M. de Bodelschwing. En 1848, le cercle de Kœnigsberg l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il prit place au centre droit parmi les royalistes constitutionnels. Après le meurtre de son beau-frère le général d'Auerswald (18 septembre 1848), il quitta Francfort avec ses neveux orphelins. Membre de la première Assemblée nationale de Prusse, il s'associa aux efforts de la droite contre le parti révolutionnaire. Mais, à partir de 1849, quand la réaction menaça la Prusse du retour de l'absolutisme, il se plaça de nouveau au premier rang de l'opposition libérale et combattit la politique de M. de Manteuffel, avec une éloquence qui lui rendit son ancienne popularité.

BARDENFLETH (Charles-Émile), homme politique danois, né le 8 mai 1807, devint en 1832 gouverneur général de l'Islande, après avoir passé par les degrés inférieurs de la carrière administrative. Il était grand bailli d'Odensée, lorsque le nouveau roi Frédéric VII, qui était son ami d'enfance, lui confia le portefeuille de ministre de la justice (24 janvier 1848). MM. Oersted, Reventlow-Criminil et de Moltke lui disputèrent vivement la faveur du roi; mais appuyé par le « parti du Danemark jusqu'à l'Eider, » il resta à son poste et après que ses collègues eurent donné leur démission (mars 1848), il fut chargé de former un nouveau ministère. Il fit partie au même titre du ministère qui parvint aux affaires le 16 novembre 1848; mais, dans la combinaison du 13 juillet 1851, il fut nommé ministre du Slesvig, charge dont il se démit lorsque son parti eut perdu toute influence dans les conseils du roi (janvier 1852). Au mois de mars 1855, il fut nommé directeur des domaines.

BARDIN (Libre) [de la Moselle], ancien représentant du peuple français, né le 18 novembre 1794, entra à l'École polytechnique en 1813 et passa, en 1815, à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie, il donna sa démission en 1818; mais bientôt après il fut chargé de l'enseignement des mathématiques à l'École d'application et mérita, comme professeur, la décoration de la Légion d'honneur (24 septembre 1828). Il fut à Metz un des principaux fondateurs des cours gratuits de sciences appliquées à l'industrie. Il fut alors nommé par l'opposition membre du conseil municipal. En 1844, il publia *Metz et le chemin de fer de Paris à la frontière d'Allemagne*, réponse à une brochure distribuée à la Chambre des Députés (Paris, 1844, in-8). Le ministre de la guerre le révoqua de ses fonctions de

professeur à l'École de Metz et l'envoya à Strasbourg. Il quitta de nouveau le service de l'État et vint à Paris, où il fut chargé de diriger une école libre des arts et métiers.

En 1848, M. Bardin se présenta dans son département comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu le sixième sur onze par 77076 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique de l'Élysée, au dedans et au dehors, sans toutefois appuyer la demande de mise en accusation proposée par la Montagne contre le président et ses ministres. Non réélu à la Législative, il fut nommé chef des travaux graphiques à l'École polytechnique. M. Bardin a publié des modèles destinés à l'enseignement de la géométrie descriptive et de ses applications, sous ce titre : *la Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins* (1855, in-4).

BARDOU (Jean-Jacques-David), prélat français, est né le 6 décembre 1798, à Lautrec (Tarn). Il reçut la prêtrise en 1823, et prit part aux missions religieuses du Midi. Nommé curé de Saint-Amans-la-Bastide en 1832, puis chanoine honoraire d'Alby, il a été élevé, en 1842, à l'évêché de Cahors. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 31 janvier 1863.

BARDOU (Oscar-François), acteur français, né à Montpellier, vers 1804, fut d'abord clerc dans l'étude d'un de ses frères, avoué à Nîmes, et s'essaya dans cette ville sur des théâtres de société. D'abord tragédien, puis choriste, il joua la comédie avec succès à Nîmes, Montpellier, Toulouse, et vint à Paris vers la fin de 1829. Depuis ses débuts au Vaudeville dans *Pourquoi?* (juin 1835), puis dans *Rigoletti* et *Paris dans la comète*, où il s'était lui-même arrangé des rôles épisodiques, il a tour à tour appartenu à ce théâtre et à celui des Variétés. Il a partagé le succès d'Arnal dans *Passé minuit*. — M. Bardou est mort en 1863.

BARDSLEY (sir James-Lomax), médecin anglais, né en 1801, à Nottingham, étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, y reçut en 1823 le diplôme de docteur et vint exercer sa profession à Manchester, où il a acquis une brillante réputation. Il a été créé chevalier (*Knight-Bachelor*) en 1853, pour les services qu'il a rendus à la science.

On cite de lui une série d'intéressantes observations faites à la clinique des hôpitaux de Manchester (*Hospital facts and observations*, 1831) et un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux de médecine, principalement dans la *Cyclopædia of pratical medecine*.

BARESTE (Eugène), littérateur et journaliste français, né à Paris, le 5 août 1814, débuta par une *Biographie des hommes du peuple* (1834, 2e édit., 1852), opuscule qui eut quatre tirages successifs. Après avoir rédigé quelques mois, pour le ministère, le *Journal de l'Aube* (1836), il revint à Paris et traita les questions d'art dans plusieurs journaux, tels que *l'Artiste* (1837), le *Journal général de France* et la *Revue du XIXe siècle*. En 1840, il prétendit expliquer les *Prophéties de Nostradamus* et, s'engageant plus avant dans cette voie, il fonda l'*Almanach prophétique*, auquel il a fourni chaque année des calculs bizarres, des prédictions ou des nouvelles, entre autres, *la Marquise de Brinvilliers*, réimprimée plusieurs fois. En 1841 parut sous son nom une traduction d'Homère (l'*Iliade* et l'*Odyssée*), illustrée par C. Nanteuil.

M. Bareste a fondé, le soir même du 24 février 1848, sous le titre de *la République*, le premier journal de la révolution. Il sut, sans trop d'encombre, le maintenir dans les voies constitutionnelles jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le supprima avec les diverses feuilles républicaines. A cette époque, M. Bareste, qui subissait à la Conciergerie une récente condamnation à la prison pour délit de presse, ne fut pas expulsé de France. Rendu à la liberté, il a tourné son activité vers les affaires industrielles. — Il est mort le 3 juin 1861.

BARFORD (Paul-Frédéric), publiciste et historien danois, né en 1811, près de Grenae, dans le Jutland, se fit d'abord connaître par quelques essais de poésie et des ouvrages historiques inspirés par l'esprit démocratique : *Histoire du Danemark et de la Norvége sous le règne de Frédéric III*, *Biographie de la famille Rantzau*, *Dissertation sur l'état des Juifs*. A la mort de Frédéric VI, il fit une profession de foi qui le rangeait parmi les ultra-radicaux, et prit pour but de ses efforts la propagation de ce qu'on appelle dans le Nord l'idée scandinave, c'est-à-dire l'idée de la réunion de la Suède, de la Norvége et du Danemark en un seul peuple et en un seul État. C'est dans ce sens que M. Barford fonda, en 1839, une revue trimestrielle, *Brageog Idun*, destinée à recevoir et à populariser les écrits danois, suédois et norvégiens animés du même esprit politique.

BARGÈS (l'abbé Jean-Joseph-Léandre), orientaliste français, né à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 27 février 1810, fit ses classes à Marseille, où il étudia ensuite les langues arabe et hébraïque. Ordonné prêtre en 1834 et d'abord voué au ministère, il fut nommé, trois ans après, professeur suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. Il a été appelé à Paris en 1842, pour remplacer M. l'abbé Glaire à la Faculté de théologie, où il a professé depuis les langues orientales. A deux reprises différentes (1839 et 1846), il a visité l'Algérie pour en étudier l'histoire et les idiomes. Depuis 1850, il est chanoine honoraire de Notre-Dame, et a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de l'abbé Bargès un certain nombre de dissertations, de traductions et de mémoires dont plusieurs sont extraits du *Journal asiatique* ou de la *Revue de l'Orient : Rabbi Yapheth ben hel Bassorensis karita in librum Psalmorum commentarii arabici* (1846, in-4), édition et traduction latine; *Temple de Baal à Marseille, ou Grande inscription phénicienne*, etc. (1847, in-8 avec *facsimile*); *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique en général et en particulier sur l'Église épiscopale de Tlemcen* (1848, in-8); les traductions de l'*Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen* (1852, in-12), par Cidi-Abou-Abd'-Allah Mohammed ibn Abd'-el-Djelyl et Tenessy; du *Livre de Ruth* (1854, in-8), avec double version et des notes, etc.; *les Samaritains de Naplouse* (1855, in-8), épisode d'un pèlerinage aux lieux saints; *Inscription phénicienne. Nouvelle interprétation* (1858, in-4), etc.

BARING (sir Francis-Thornhill, 3e baronnet), homme politique anglais, né en 1796, est le neveu du fondateur de la célèbre maison de banque de ce nom. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il fut reçu avocat par la Société de Lincoln's-Inn (1823). Il a représenté, depuis 1826, la ville de Portsmouth à la Chambre des communes. Son expérience consommée l'a rendu plus d'une fois nécessaire; il a rempli les plus hautes fonctions administratives, soit comme lord de la Trésorerie

(1830-1834), soit comme chancelier de l'Échiquier (1839-1841), soit enfin comme premier lord de l'Amirauté (1849-1852). Libéral en politique, il a plus de réputation comme administrateur que comme orateur ou comme homme d'État.

BARING (Thomas), homme politique et banquier anglais, frère du précédent, est né vers 1795. Il a fait partie du Parlement depuis 1844 et voté avec les adversaires politiques de son frère. Il est surtout connu comme capitaliste et chef d'une maison qui n'est restée étrangère à aucune des opérations financières de notre époque.

BARING (Francis), homme politique anglais, cousin des précédents, né en 1800, est frère puîné du 2e baron Ashburton (voy. ce nom), et son héritier présomptif. Après avoir représenté Thetford, de 1832 à 1841, il est rentré à la Chambre des Communes en 1848 pour le même bourg, et s'est retiré en décembre 1857; il appartient au parti conservateur. En 1833, il a épousé une fille du duc de Bassano. — Il est mort en mars 1864.

BARJAVEL (C. F. Henri), médecin et érudit français, né à Carpentras (Vaucluse), vers 1805, reçu docteur à la Faculté de Montpellier en 1834, a publié un *Traité complet de la culture de l'olivier* (Marseille et Paris, 1831, in-8); un mémoire: *de la Circoncision et du Baptême, au point de vue de la santé publique* (Paris, 1844, in-8); et des considérations de police médicale sur la *Nécessité absolue d'ouvrir au plus tôt des maisons d'attente* (Carpentras, 1845, in-8). Son ouvrage le plus important est un *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1842, 2 vol. in-8), auquel il faut joindre les *Dictons et sobriquets patois des villes, bourgs et villages du département de Vaucluse* (Ibid., 1849-1853, in-8), traduits, éclaircis et annotés.

BARLOW (Pierre), célèbre mathématicien anglais, né en 1776, à Norwich, où son père fut longtemps employé dans une manufacture, se forma lui-même et dut à la persévérance de ses études la haute position à laquelle il est arrivé dans le monde scientifique sous le triple point de vue des mathématiques, de la physique et de la mécanique. Nommé répétiteur des sciences à l'Académie royale militaire de Woolwich en 1806, il ne tarda pas à devenir professeur en titre et fit sans interruption le cours dont il était chargé jusqu'en 1847, époque où il prit sa retraite, après plus de quarante années de service. Ses premiers ouvrages appartiennent aux mathématiques : *Recherches élémentaires sur la théorie des nombres* (*Elementary investigations of the theory of numbers*; Londres, 1811, in-8); *Nouvelles tables mathématiques* (*New mathematical tables*; 1814, in-8; 2e édit., 1840); *Nouveau dictionnaire philosophique et mathématique* (*A new mathematical and philosophical dictionnary*; 1814).

Mais ce fut surtout comme physicien que M. Barlow se fit connaître. Son *Essai sur l'attraction magnétique* (*an Essay on magnetic attractions*, 1820; 2e édit., 1824, in-8) est un traité complet de l'électro-magnétisme. Il reçut par les soins du Bureau des longitudes, pour une première application de ses théories à la boussole, la récompense accordée aux découvertes utiles à la navigation.

Ce fut en 1821, et par un article sur les déviations de la boussole, que ce savant inaugura dans les *Philosophical transactions* une collaboration qui a duré plus de quinze ans. Parmi ses mémoires subséquents, on cite à part ceux qui traitent de divers phénomènes magnétiques et des télescopes achromatiques (1827). Cette dernière étude l'amena à modifier utilement la construction des instruments d'optique, en remplaçant le *flint-glass* par le sulfure de carbone, qui possède une puissance de réfraction double de celle du verre. A l'aide du télescope qu'il fabriqua avec ce fluide, il put corriger les erreurs des catalogues d'étoiles dressés par MM. J. South et W. Herschell. Il publia sur ce sujet une brochure : *On the construction of a fluid lens refracting telescope* (1829 et 1833).

Déjà élu membre de la Société royale (1823), M. Barlow reçut d'elle, en 1825, la médaille d'or de Copley en récompense de ses beaux travaux sur le magnétisme. En 1829, il fit partie de la Société d'astronomie et devint, peu de temps après, correspondant étranger de l'Académie des sciences de France. Ses travaux sur les chemins de fer, par lesquels il a couronné sa carrière scientifique, lui ont acquis sur ces matières une autorité incontestable. Au premier rang il faut placer son important *Traité des matériaux de construction* (*Treatise on materials*; dern. édit., 1851), où sont consignés les résultats de ses nombreuses expériences sur toutes les essences de bois des chantiers de Woolwich et sur les barres de fer qui ont servi à la construction du pont tubulaire de Menai. On lui doit aussi des recherches sur *les Manufactures de la Grande-Bretagne* (*On the machinery and manufactures of Great Britain*; 1837, in-8); sur la force et la rapidité des locomotives (1848); sur la résistance de l'air, etc. A diverses reprises il a été appelé au sein des commissions de gouvernement chargées de s'occuper de chemins de fer, et il a écrit à cette occasion, notamment en 1836, en 1839 et en 1845, des *Rapports* d'une grande valeur. — M. P. Barlow est mort le 1er mars 1862.

BARNES (Albert), théologien américain, né le 1er décembre 1798, à Rome (État de New-York), étudia la théologie et devint en 1830 pasteur d'une église presbytérienne de Philadelphie. Il commença par écrire un court *Commentaire sur les Évangiles* et commenta successivement presque tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cet ouvrage, qui a obtenu une grande circulation, a été traduit en partie en français par le pasteur Napoléon Roussel : *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855, 2 vol. in-8, 1858, in-8). M. Barnes est en outre l'auteur de plusieurs volumes de sermons et de quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. Il jouit d'une grande réputation d'éloquence.

BARNETT (John), compositeur anglais, est né à Bedford, en 1802. Doué d'une voix très-étendue, il débuta à onze ans au théâtre de Drury-Lane, puis fut engagé à celui de Covent-Garden. Bientôt après il renonça au chant et se livra exclusivement à la musique instrumentale sous la direction de Ries. On a publié de sa composition : des *Messes solennelles*, deux *Ouvertures* à grand orchestre, des *Sonates*, plusieurs recueils de *Chansons* (Glees); *Airs et duos italiens*; un volume de *Mélodies russes*, etc.

BARNI (Jules-Romain), littérateur français, né à Lille (Nord), le 1er juin 1818, fit ses études au collége royal d'Amiens, entra à l'École normale en 1837, fut chargé pendant quelques mois de la classe de philosophie au collége royal de Reims et rappelé presque aussitôt à Paris, comme agrégé suppléant de la même classe, qu'il professa pendant dix ans dans les divers colléges. Il fut en outre, pendant un an (1841-1842), secrétaire de M. Cousin, et se fit recevoir docteur ès lettres. Il occupait, en 1851, la chaire de philosophie de

Rouen, lorsqu'il donna sa démission aussitôt après le coup d'État. Depuis il a été appelé à la chaire d'histoire de la philosophie de l'académie de Genève, par le conseil d'État de cette ville (juillet 1861).

M. Barni a entrepris d'introduire en France tout l'ensemble de la philosophie de Kant, par une suite de traductions qui contiennent, outre la version littérale, une analyse critique très-développée qui met chaque ouvrage allemand sous une forme française et en discute la valeur. Il a déjà donné : *Critique du jugement*, suivi des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (Paris, 1836, in-8); *Critique de la raison pratique*, précédée des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1848, in-8); *Métaphysique des mœurs*, contenant les *Éléments métaphysiques de la doctrine du droit* et ceux de la *Doctrine de la vertu*, avec divers petits écrits, tels que l'*Essai sur la paix perpétuelle*, le *Traité de pédagogie* (1853-1855, in-8). Il a en outre publié, sous le titre de *Philosophie de Kant*, l'examen de la *Critique du jugement* (1850, in-8) et celui des *Fondements de la métaphysique des mœurs* et de la *Critique de la raison pratique* (1851, in-8). Il se propose d'embrasser dans une exposition critique générale tout le vaste système de la métaphysique kantienne. M. Barni a collaboré à *la Liberté de penser* (1847-51), à *l'Avenir* (1855), à *la Revue de Paris* (1854-57), etc. Il a publié en Suisse, sous le titre : *les Martyrs de la libre pensée*, quelques-unes des leçons qu'il a faites dans cette ville (in-18, 1862).

BARNUM (Phinéas-Taylor), célèbre charlatan américain, né au village de Bethel, dans le Connecticut, en 1810, quitta de bonne heure la maison de son père, après avoir été berger et valet de ferme. Par aversion du travail, comme il l'avoue lui-même, il se jeta dans les spéculations les plus hasardeuses, cherchant, avant toute chose, à gagner de l'argent, sans s'inquiéter de la moralité des moyens. D'abord il fonda un journal, *le Héraut de la liberté* (1831), qui, en trois ans, lui attira plusieurs condamnations pour injures ou calomnies. En 1834, il montra publiquement à New-York une vieille négresse qu'il avait achetée mille dollars, d'un charlatan de Philadelphie et qu'il donna comme la nourrice de Washington, *âgée de 160 ans!* Puis il parcourut les divers États de l'Union, en compagnie d'écuyers et de saltimbanques, et tomba dans une extrême misère d'où les ressources de son imagination ne tardèrent pas à le tirer. Par suite de manœuvres assez peu louables, il se rendit acquéreur de l'*American Museum*, cabinet de curiosités de New-York et, reprenant de plus belle ce métier d'*exhibiteur* qui lui avait déjà réussi, il fit admirer tour à tour au crédule public un monstre antédiluvien fabriqué par ses soins, une prétendue sirène des îles Fidji, des géants, des panoramas, des animaux qu'il avait rendus difformes, etc.

En 1855, M. Barnum, qui réalisait à son musée cent mille dollars de recettes annuelles, fit la rencontre de Charles Stratton, devenu célèbre sous le nom de *Tom Thumb* ou *général Tom Pouce*. Cet enfant, âgé de cinq ans, passa pour en avoir quinze et, après avoir été dressé pendant plusieurs mois à jouer convenablement son rôle, il parcourut l'Amérique et l'Europe, qui célébrèrent à l'envi le merveilleux nain, et fut admis dans plusieurs cours, entre autres celles de Victoria et de Louis-Philippe.

Après cette immense mystification, vint l'affaire de Jenny Lind, qui a couronné magnifiquement la vie du plus grand charlatan de notre époque. En 1850, Barnum engagea la cantatrice suédoise pour une série d'environ 150 concerts; il la produisit aux États-Unis de ville en ville, excitant l'enthousiasme populaire à force de réclames, de puffs, d'articles, d'expédients de toute sorte, et réalisa, tous honoraires payés, près de trois millions de francs de bénéfices! Jenny Lind n'en remercia pas moins son directeur de la fortune qu'elle lui devait. Quant à ce dernier, il ne borna pas là ses étranges spéculations; un jour il se mit en tête d'acheter et de montrer en Amérique la maison où était né Shakspeare, mais les Anglais se fâchèrent et il fallut renoncer à ce beau projet.

Après être devenu millionnaire, M. Barnum quitta cette vie aventureuse et borna ses soins à l'administration de son *muséum*, dont les curiosités, adroitement renouvelées, tiennent en haleine la passion des Américains pour le merveilleux. Il a écrit lui-même sa *Vie* pour l'édification des innombrables gens qu'il a dupés (*the Life of P. T. Barnum*, New-York, 1855). Elle a été traduite en français la même année, à Paris, par M. de la Bédollière.

BAROCHE (Pierre-Jules), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre, président du conseil d'État, est né à Paris, le 18 novembre 1802. Issu d'une famille de commerçants, il resta orphelin à l'âge de treize ans. Au sortir du collége, il étudia le droit et se fit recevoir avocat, en 1823. Distingué dès ses débuts par ses confrères, il ne commença à se faire connaître du public qu'après dix années de plaidoirie. En 1839, il avait déjà pris au palais une position considérable, lorsqu'il fut mis en évidence par le procès intenté aux messageries pour délit de coalition. L'année précédente, il avait plaidé, pour les parties civiles, dans l'affaire des mines de Saint-Bérain. Il plaida trois fois devant la cour des Pairs : en 1841, pour Colombier, compromis dans l'affaire Quénisset; en 1846, pour Joseph Henry, auteur d'une tentative de régicide; en 1847, pour le général Despans-Cubières. M. Baroche fut élu bâtonnier de l'ordre en 1846.

Il sollicita, à cette époque, des électeurs de Mantes, le mandat législatif. Candidat du centre gauche, il accusait avec une grande énergie M. Guizot et son système de corruption. Il échoua aux élections générales de 1846; mais, l'année suivante, une élection partielle à Rochefort lui ouvrit l'entrée de la Chambre, où il se plaça, près de M. Odilon Barrot, dans les rangs de l'opposition dynastique. Pendant la campagne réformiste, il fut un des promoteurs du banquet du 12e arrondissement, et, le 22 février, un des signataires de l'acte d'accusation présenté contre MM. Guizot et Duchâtel.

Après le 24 février, M. Baroche devint naturellement un des candidats à l'Assemblée constituante. Ses professions de foi électorales nous le montrent attendant alors de la République le progrès politique et social que l'opposition avait demandé inutilement à la monarchie. Il fut élu, dans la Charente-Inférieure, le troisième sur douze, par 91 918 voix. Il vota en général avec la droite et se prononça pour le vote à la commune, contre le droit au travail, l'amendement Grévy, le crédit foncier, l'abolition de la peine de mort. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et s'associa au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée par ses votes et ses discours dans l'Assemblée, avant d'être appelé à la servir plus directement comme magistrat et comme ministre.

M. Baroche venait en effet d'entrer dans la ma-

gistrature, comme procureur général de la République, près la Cour d'appel de Paris, lorsque les accusés du 15 mai furent traduits devant la haute Cour de justice. Il soutint, devant la Constituante, contre tous les arguments de la gauche, la compétence de ce tribunal. Ce fut lui que le gouvernement chargea des fonctions du ministère public au procès de Bourges, et, quelques mois plus tard, au procès de Versailles.

Au renouvellement de l'Assemblée, il fut réélu, le quatrième, dans la Charente-Inférieure. Il prit place, comme vice-président, au bureau de la Législative. Tant que l'union subsista entre Louis-Napoléon et la majorité de l'Assemblée, il fut l'un des membres les plus actifs de la majorité. Après le message du 31 octobre, qui commença la rupture, il s'efforça de réconcilier le parti parlementaire avec l'Élysée. Les élections démocratiques du 10 mars 1850, en effrayant la majorité, ayant opéré un nouveau rapprochement de tous les partis qu'elles menaçaient, M. Baroche fut nommé ministre de l'intérieur, en remplacement de M. Ferdinand Barrot. Il obtint d'abord de l'Assemblée la suspension du droit de réunion, la faculté d'interdire les réunions électorales, le rétablissement de l'impôt du timbre sur les journaux, l'augmentation du chiffre du cautionnement, la loi sur la déportation des condamnés politiques à Noukahiva, etc. Puis, d'accord avec les chefs de la droite, il proposa la restriction du suffrage universel et prépara, présenta et appuya, contre l'opposition la plus vive, le projet qui devint la loi du 31 mai.

Par son active participation à cette loi, M. Baroche avait obtenu toute la confiance de la majorité. Mais ses préférences pour la politique particulière du président se manifestèrent, pendant la prorogation de l'Assemblée, à propos des voyages de Louis-Napoléon et des manifestations dont ils furent l'occasion dans le pays. Ce fut lui qui contre-signa le décret prononçant la destitution du général Changarnier (9 janvier 1851); mais quelques jours après il dut se retirer devant un vote de défiance. Le 10 avril 1851, il rentra au pouvoir, comme ministre des affaires étrangères, avec Léon Faucher, rapporteur de la loi du 31 mai, pour collègue. Pendant les débats relatifs à la révision de la Constitution, qui le mirent aux prises avec les orateurs de la Montagne, et principalement avec M. Victor Hugo, il se vit de nouveau en harmonie avec la majorité conservatrice. Mais le président étant résolu à demander le retrait de la loi du 31 mai, M. Baroche donna sa démission le 14 octobre 1851, pour n'avoir point à détruire de ses propres mains l'œuvre la plus importante de son premier ministère.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Baroche accepta la vice-présidence de la commission consultative. Après le dépouillement des procès-verbaux du scrutin qui s'ouvrit, dans toute la France, sur le plébiscite du 2 décembre, il fut chargé d'en faire connaître officiellement le résultat et le proclama le 31 décembre. Il fut placé à la tête du conseil d'État réorganisé, d'abord avec le titre de vice-président, puis avec celui de président. Au mois de janvier 1860, il a pris, par intérim, le portefeuille des affaires étrangères, entre la retraite de M. Walewski et l'installation de M. Thouvenel. M. Baroche, comme ministre sans portefeuille, a pris une part brillante aux discussions du Corps législatif et à celles du Sénat. Il entra, à ce titre, au conseil privé et fut désigné aussi comme devant faire partie du conseil de régence. Au mois de juin 1863, M. Baroche reprit un portefeuille en remplaçant, comme ministre de la justice, M. Delangle, démissionnaire : le ministère des cultes fut alors séparé de celui de l'instruction publique pour être réuni à la justice entre ses mains (23 juin). Un des actes les plus importants de cette période est le décret promulgué, sur le rapport de M. Baroche, le 5 janvier 1865, pour défendre aux évêques de publier dans les paroisses la première partie ou *Syllabus* de la fameuse Encyclique du 8 décembre précédent. Le 20 octobre 1864, il avait été élevé à la dignité de sénateur. M. Baroche a été élu membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il a été promu, le 3 février 1855, grand'croix de la Légion d'honneur.

Son fils aîné, M. Ernest Baroche, était devenu, avant 1860, maître des requêtes de 2e classe au conseil d'État, commissaire du gouvernement à la section du contentieux. Il avait été décoré de la Légion d'honneur. — Un fils plus jeune, M. Alphonse Baroche, a été nommé receveur particulier des finances.

BARON (Auguste-Alexis-Floréal), littérateur français, naturalisé belge, né à Paris, le 1er mai 1794, fit ses études au lycée Napoléon, fut élève, puis répétiteur de grec à l'École normale et passa, en 1822, en Belgique. Il dirigea quelque temps la *Gazette des Pays-Bas* et l'abandonna plus tard par suite d'un désaccord avec le ministre Van Gobbelschroy. Il devint préfet des études et professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Bruxelles, en 1830, professeur de littérature générale au Musée et de littérature française à l'université. Nommé en 1847 membre de l'Académie royale de Belgique, il succéda deux ans après à M. de Sainte-Beuve comme professeur de littérature française à l'université de Liége. — M. A. Baron est mort en mars 1861.

On a de lui : *Lettres sur la danse* (1825); *Introduction au Manuel d'histoire ancienne de Heeren* (Bruxelles, 1834, in-18); *Poésies militaires de l'antiquité, ou Callinus et Tirtée*, en vers français, avec notes, dissertations, etc. (Ibid., 1835, in-8, nouv. édit., Liége 1856, in-18); *Mosaïque belge* (1837); *Histoire de la littérature française jusqu'au XVIIe siècle* (Ibid., 1841, 2 vol. in-8, 2e édit., 1851, in-8); *De la rhétorique* (1849), ainsi que de nombreux articles dans divers recueils belges et français.

BARON (Henri-Charles-Antoine), peintre français, né à Besançon, en 1817, étudia sous M. Gigoux, débuta au salon de 1840 et fit, avec plusieurs artistes de la jeune école, un assez long voyage en Italie. Il a traité les sujets de genre, et exposé : *Un atelier de sculpteur*, *le Pays latin* (1840), *l'Enfance de Ribeira*, *la Sieste en Italie*, *Condottieri*, *les Oies de frère Philippe*, *Giorgione Barbarelli* (1841-1845); *Sarto peignant la Madone*, *Soir d'été* (1847); *le Printemps en Toscane*, *Enfant vendu* (1848); *les Noces de Gamache*, *les Patineurs*, *la Pêche*, *l'Atelier du peintre* (1849-1853); *le Bouquet*, *le Toucher*, *l'Ouïe*, *Vendanges en Romagne*, allégories et sujets de genre commandés pour le ministère de l'intérieur (1855); *Retour de la partie de paume*, *une Camériste*, *Arlequinade* (1857); *Entrée d'un cabinet vénitien*, *Arlequin et Pierrot*, aquarelle (1849); *Retour de chasse au château de Nointel* (Oise) (1861); *Tir à l'arc en Toscane*, *une Marchande de pantins* (1864). M. H. Baron a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une 3e en 1855, et la décoration en 1849.

BARON (Vincent-Alfred), artiste dramatique et sculpteur français, né à Trévoux, le 11 juin 1820, vint à Paris, en 1835, avec son père, peintre panoramique. Il suivit d'abord les cours de l'École de dessin, fréquenta deux ans après l'atelier de

M. Georges Jacquot et s'inscrivit à l'École des beaux-arts en 1837. Trois ans après, il entra au Conservatoire et débuta, en 1841, à l'Odéon, d'où il passa à l'Ambigu (1845), à la Gaîté (1847), et, après une interruption remplie par des travaux artistiques, au théâtre de la Porte-Saint-Martin que dirigeait depuis peu M. Marc-Fournier, son beau-frère (1852); il y devint un an plus tard chef du matériel.

Comme sculpteur, M. Alfred Baron a exposé au salon de 1848 ses portraits et médaillons les plus estimés, entre autres : *Edmond Audut*, *Deburan*, *M. A. d'Houdetot et ses enfants*, *MM. Dumont*, *Caron du Villards*, *L. Vézu*, *Mme Clarisse Robert*. On lui doit encore ceux de *Mlle Rachel*, de *MM. Traviès*, *Samson*, *Beauvallet*, etc.

Comme acteur, il a créé avec succès Couriol dans *le Courrier de Lyon*, Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, le double rôle d'Aramis et de Buckingham dans *la Jeunesse des mousquetaires*, sept personnages différents dans *Paris*, et plusieurs autres rôles.

BARON (Delphine), artiste dramatique française, sœur du précédent, née à Lyon en 1828, étudia le dessin dans l'atelier de son père, apprit, en même temps, la gravure sur bois, sous la direction de M. Porret et grava même pour *le Diable à Paris* et *la Grande ville*, quelques sujets signés de ses initiales. Entrée au Conservatoire en 1843, elle en sortit avec la pension d'encouragement du ministère, débuta à l'Odéon, en septembre 1844, épousa peu après M. Marc-Fournier, l'auteur dramatique, et fut engagée, en 1846, à la Porte-Saint-Martin. Elle y créa presque aussitôt le rôle d'Agnèle dans un drame de son mari, *les Libertins de Genève*, passa ensuite un an sur la scène de la Gaîté (1847) et reparut, en 1851, à la Porte-Saint-Martin, dont son mari venait d'obtenir le privilége. En 1856, elle passa à Bruxelles. Elle a créé depuis de nouveaux rôles et composé et dessiné les costumes de plusieurs pièces à grand spectacle. Revenue à Paris, cette artiste y ouvrit un magasin de costumes.

BARRAL (Hippolyte-Amédée-François, comte DE), sénateur français, né à Troyes, le 21 août 1787, mort à Paris le 13 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BARRAL (Octave-Philippe-Anne-Amédée, vicomte DE), homme politique français, sénateur, est né à Voiron (Isère), le 1er juillet 1791. Après avoir administré, comme préfet, le département de l'Isère, de 1849 à 1850, il a été appelé au Sénat, à la mort du comte de Barral, par le décret du 24 juin 1856. Il a été élu membre du conseil général de l'Isère, depuis 1853, pour le canton de Saint-Laurent-du-Pont. Officier de la Légion d'honneur, le 14 décembre 1850, il a été promu commandeur le 14 août 1862.

M. de Barral a publié, en 1852, une *Notice sur les murs d'enceinte de la ville de Bourges d'après les manuscrits du général vicomte de Barral* (Bourges, in-8).

BARRAL (Jean-Augustin), chimiste et physicien français, né à Metz, en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique et entra, deux ans après, dans l'administration des tabacs. Il a été momentanément répétiteur adjoint à l'École polytechnique et il professe actuellement la physique au collége de Sainte-Barbe.

On lui doit plusieurs mémoires de chimie et d'importants travaux météorologiques. Nous signalerons ici ses *Recherches sur la nicotine et sur le tabac* insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1842 et 1845); diverses *Notes sur la dorure galvanique et les procédés de M. de Ruolz*; un mémoire sur la *Composition chimique de l'eau de pluie aux différentes époques de l'année* (Ibid., 1852), etc.

En 1850, M. Barral entreprit, avec M. Bixio, un voyage aérostatique dont le but était, avant tout, d'observer les variations de la température et du degré d'humidité de l'atmosphère et de recueillir de l'air à différentes hauteurs. Dans une première tentative, faite le 29 juin, une rupture survint à leur ballon à une hauteur de 5900 mètres. Ils s'élevèrent une seconde fois le 27 juillet. Leur voyage se fit dans des conditions atmosphériques très désavantageuses et l'on ne sait s'ils dépassèrent l'altitude à laquelle était parvenu Gay-Lussac dans les premières années de ce siècle. Le thermomètre, à une hauteur de 7000 mètres environ, marquait 39 degrés au-dessous de zéro, le point de congélation du mercure. Le journal de ce voyage a été publié dans le tome XXXI des *Comptes rendus*, ainsi que le résumé des observations météorologiques qui s'y rapportent. Les deux savants publièrent ensemble un *Journal d'agriculture pratique*.

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être, après sa mort, l'éditeur de ses œuvres complètes. Il poursuit, depuis 1853, cette belle collection, qui formera 16 volumes grand in-8 (1860, tomes I-XIII). Décoré de la Légion d'honneur en 1856, il a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres.

BARRAU (Théodore Henri), littérateur français, né à Toulouse, le 18 octobre 1794, occupa dix ans la chaire de rhétorique au collége de Niort, passa, en 1830, à celui de Chaumont, en qualité de proviseur, fut admis, en 1845, à la retraite, et vint habiter Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 6 mai 1846. Il a été nommé, en 1858, chevalier de l'ordre de Saint-Maurice et Lazare. — Il est mort en mai 1865.

Plusieurs ouvrages de M. Barrau ont obtenu des prix de l'Institut : *De l'éducation morale de la jeunesse à l'aide des écoles normales primaires* (1840, in-8); *Direction morale pour les instituteurs* (1841, in-18; 6e édit., 1859); *Conseils aux ouvriers* (1850, in-12; 3e édit., 1864); *Du rôle de la famille dans l'éducation* (1853). On lui doit encore : *de l'Amour filial* (1836); *Devoirs des enfants envers leurs parents* (1837; 12e édit., 1863); *Simples notions d'agriculture* (1847, 7e édit., 1858); *Méthode de composition et de style* (1847, in-12, 7e édit., 1862); *Livre de morale pratique* 1848, 27e édit., 1863); *Législation de l'instruction publique* (1851, in-8); *Histoire de la Révolution française* (1857, in-12); *la Patrie*, livre de lecture pour les écoles (1859, in-12, 4e éd., 1863), etc. M. Barrau a longtemps dirigé le *Manuel général de l'instruction primaire*, publié par la maison Hachette (1865, année 33me).

BARRAULT (Émile), publiciste français, né à Paris, en 1802, se fit recevoir avocat et fut, vers 1830, un des apôtres fervents de la secte saint-simonienne. De 1833 à 1835, il travailla à propager la foi nouvelle en Orient, et parcourut les diverses parties de l'Afrique avec M. Félicien David (voy. ce nom), auquel il fournit les paroles de plusieurs mélodies. Mêlé aux événements d'Égypte, il s'éclaira en même temps sur les questions relatives à l'Algérie, qui devait le choisir en 1850 pour l'un de ses représentants à l'Assemblée législative. Il se fit remarquer dans cette Assemblée par une parole facile et animée dont il avait

fait l'essai dans les assemblées religieuses et les clubs. Il a entrepris, en 1855, un second voyage en Orient et a fait partie avec M. de Lesseps de la commission chargée d'étudier et d'exécuter le percement de l'isthme de Suez. Il a été décoré de la Légion d'honneur à cette époque.

On a de M. Émile Barrault des écrits relatifs aux doctrines saint-simoniennes : *Aux artistes. Du passé et de l'avenir des beaux-arts* (1830, sans nom d'auteur); *Encore un mot sur la religion saint-simonienne* (1831, in-8); *1833 ou l'Année de la mère* (Lyon, 1833); *Au nom de Dieu, père et mère de tous les hommes et de toutes les femmes* (1833); *Eugène*, roman (1838, 2 vol. in-8); des ouvrages et brochures politiques : *Occident et Orient* (1834, in-8); études politiques, morales, religieuses : *Guerre ou paix en Orient* (1836, in-8); *la Coalition et le ministère* (1839, in-8); *Épître à M. de Lamartine* (1842); une série de *Lettres* adressées, de 1848 à 1849, à MM. de Lamartine, Thiers, de Rothschild, au général Cavaignac, à M. L. N. Bonaparte et au pape Pie IX; *le Chemin de fer du Nord en Espagne* (1858). Il a écrit, avec M. de Caldevène, une *Histoire de la guerre de Méhémet-Ali en Syrie et en Asie Mineure* (1836, in-8), et *Deux années de la guerre d'Orient* (1840, 2 vol. in-8), qui en sont la suite. Il était, avant 1848, un des principaux rédacteurs du *Courrier français*. On lui attribue *le Nœud gordien*, drame en cinq actes joué aux Français en 1846, et la *Pathologie du mariage* (affaire Praslin, 1847), tous deux signés *Mme Casamajor*. Un de ses derniers livres est *le Christ* (1864, in-8).

Son frère, M. Alexis Barrault, ingénieur, né à Paris, en 1808, s'est d'abord fait connaître par sa collaboration à divers ouvrages de M. Flachat et a été attaché à la commission du percement de l'isthme de Suez. Il a publié une *Lettre à M. de Bruck, ministre des finances d'Autriche, sur le percement de l'isthme de Suez* (1856).

BARRE (Jean-Jacques), graveur français en médailles, né à Paris, le 3 août 1793, mort le 16 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BARRE (Jean-Auguste), artiste français, fils aîné du précédent, né à Paris, le 25 septembre 1811, étudia la sculpture sous Cortot, et s'est fait remarquer aux salons de 1831 à 1855, par des envois qui lui ont valu une 2e médaille en 1834, une 1re en 1840, et la décoration de la Légion d'honneur le 16 juillet 1852.

Son plus jeune frère, M. Désiré-Albert Barre, né à Paris le 6 mai 1818, après avoir suivi l'atelier de Paul Delaroche et visité l'Italie, s'est appliqué dès 1850 à l'étude de la gravure en médailles, et a aidé son père dans quelques-uns de ses derniers travaux. Il a fait, avec ou sans lui, un certain nombre de médailles estimées en dehors de leur vogue officielle, et lui a succédé en 1855, comme graveur général de l'hôtel des Monnaies.

BARRÉ (Louis), littérateur français, né à Lille en 1799, mort le 18 février 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BARRESWIL (Charles-Louis), chimiste français, né à Versailles, en 1817, commença ses études en chimie à l'âge de vingt ans, sous la direction de MM. Robiquet et Bussy, puis de M. J. Pelouze, qui ne tarda pas à lui fournir, en lui confiant la direction de son laboratoire-école, l'occasion de mettre en lumière ses aptitudes et sa sagacité comme chimiste. M. Ch. Barreswil est devenu successivement professeur à l'École municipale Turgot et à l'École supérieure du commerce de Paris, et commissaire expert du gouvernement au ministère de l'agriculture et du commerce, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Barreswil a publié, en collaboration avec M. Sobrero, un *Appendice à tous les traités d'analyse chimique* (1848, in-8), et, avec M. Davanne, une *Chimie photographique* (1854, in-8, 2e édit., 1858). Il a présenté à l'Académie des sciences de nombreux mémoires, parmi lesquels nous citerons ceux qu'il a rédigés, conjointement avec M. Cl. Bernard (voy. ce nom), sur la digestion et sur la production du sucre dans le foie. On lui doit aussi d'importants travaux sur les couleurs et sur la fabrication de l'acide sulfurique. Il est un des rédacteurs du *Journal de pharmacie*.

BARRIAS (Félix-Joseph), peintre français, né à Paris, le 13 septembre 1822, fut élève de M. Léon Cogniet, remporta en 1844 le premier grand prix de Rome sur ce sujet : *Cincinnatus recevant les députés du Sénat*, et débuta, au salon de 1847, par une *Jeune fille portant des fleurs* et une *Fileuse romaine* (1847). Il a exposé depuis : *les Exilés de Tibère*, *Dante Alighieri* (1853), *les Pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de l'an 1300*, *Michel-Ange à la chapelle Sixtine* (1857), *Débarquement de l'armée française à Oldport en Crimée* (1859), de nombreux *portraits*, les sujets photographiés du *Virgile* et de l'*Horace* publiés par M. F. Didot; *la Communion* (souvenir de Ravenne), *Conjuration chez les courtisanes* (Venise 1530), *Malvina* et quelques *portraits* (1861); *la Picardie*, tableau allégorique destiné à décorer le grand escalier du musée d'Amiens, appartenant au ministère d'État (1863); *Épître à Auguste : Horace, Auguste et Mécène*, *Danseuse du Triclinium* (1864). M. Barrias a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1855, une 1re en 1851. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'exposition de 1859.

BARRIER (F.... M....), médecin français, né vers 1815, à Saint-Étienne (Loire), suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1840. Sa thèse inaugurale est intitulée : *de la Tumeur hydatique du foie* (1840, in-8). D'abord chirurgien de l'hôpital de la Charité, puis professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine de Lyon, il s'est occupé particulièrement des maladies de l'enfance.

Il a publié : *Mémoire sur le diagnostic de la méningite chez les enfants, ses difficultés et son importance dans la pratique* (Lyon et Paris, 1842, in-8); *Considérations sur les caractères de la vie dans l'enfance* (Ibid., 1842, in-8); *Traité pratique des maladies de l'enfance, fondé sur de nombreuses observations cliniques* (Ibid., 1842, 2 vol. in-8, 2e édit., 1845); *Considérations sur l'établissement des crèches dans la ville de Lyon* (Lyon et Paris, 1847, in-18). Outre ces écrits spéciaux, M. Barrier a fait paraître une *Esquisse d'une analogie de l'homme et de l'humanité* (Lyon, 1846, in-8), et une *Lettre* à M. Émile de Girardin sur un nouveau mode d'élection (Ibid., 1851).

BARRIÈRE (Jean-François), littérateur français, né à Paris, le 12 mai 1786, fit de brillantes études à l'institution de Sainte-Barbe. A dix-huit ans, il entra, sur l'invitation de Frochot, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, s'éleva rapidement jusqu'à l'emploi de chef de division et fut mis à la retraite à la suite de la révolution de 1848. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 17 octobre 1832.

Après avoir collaboré de 1814 à 1870 à la *Ga-*

zette de France, au *Journal de Paris* et au *Constitutionnel* pour la partie littéraire, M. Barrière avait renoncé à la presse périodique, pour publier avec M. Saint-Albin Berville la *Collection de mémoires relatifs à la Révolution française* (1822, 47 vol. in-8), accompagnée de notices et d'éclaircissements historiques. Plus tard il en fit passer une grande partie dans sa *Bibliothèque des mémoires relatifs au* XVIIIe *siècle* (1846-1859, 22 vol. in-18). Dans l'intervalle il publia les *Mémoires de Mme Campan* (1823, 2 vol.), ainsi que les ouvrages qu'avait laissés cette femme célèbre; *Mémoires du comte Loménie de Brienne* (1828, 2 vol. in-8), précédés d'un *Essai sur les mœurs et les usages du* XVIIe *siècle; Tableaux de genre et d'histoire* (1828), *la Cour et la Ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI* (1829, in-8), etc. M. Barrière a fait, depuis 1833, partie de la rédaction littéraire du *Journal des Débats*.

BARRIÈRE (Théodore), auteur dramatique français, né à Paris, en 1823, appartient à la famille des graveurs-géographes, attachés depuis près de quarante ans au Dépôt de la guerre et de la marine, et fut occupé lui-même, pendant près de dix années (1834-43), de travaux graphiques. Consacrant toutefois ses loisirs à la littérature dramatique, il écrivit, à vingt ans, sa première pièce, *Rosière et nourrice*, jouée au théâtre Beaumarchais avec un succès qui la fit passer dans le répertoire du Palais-Royal. Il s'associa dès lors à divers dramaturges déjà connus, et signa avec eux, de 1842 à 1860, une cinquantaine de pièces qui composent aujourd'hui son répertoire. Son nom dut son principal retentissement aux *Filles de marbre* qu'il donna au Vaudeville en 1853, avec M. Lambert Thiboust; elles sont restées jusqu'ici un des succès les plus soutenus de ces dernières années, et comme la contrepartie brillante de *la Dame aux camélias*. Depuis cette œuvre, le nom de M. Barrière a sur le public un grand ascendant.

Il a donné seul : *De midi à quatorze heures* (1851); *les Bâtons dans les roues* (1854); *les Parisiens*, annoncés d'abord sous le titre de *Parisiens de la décadence* (1855), etc. Il faut lui rapporter ensuite pour sa part de collaboration : avec M. Poujol, *Jeanne de Naples*, drame (1842); avec M. Maurice de Saint-Aguet, *les trois Femmes* (1844); avec M. Duval, *le Seigneur des broussailles* (1845); avec M. Clairville, *les Chroniques bretonnes*, vaudeville (1848); avec Henri Murger, *la Vie de Bohême* (1848); avec Bayard, *Quand on attend sa belle* (1850); avec M. Marc-Fournier, *Manon Lescaut* (1851); avec M. Michel Carré, *un Duel chez Ninon, Laurence, la Plus belle Nuit de la vie* (1849-1851); avec M. Jaime fils, *l'Ane mort, la Boissière*, drames en cinq actes (1853); avec M. Lambert Thiboust, *une Femme dans une fontaine* (1853); avec M. A. de Beauplan, *le Lys dans la vallée* (1853), imitation du roman de Balzac froidement accueillie au Théâtre-Français; avec Jules Lorin, *le Piano de Berthe, Quand on veut tuer son chien....* (1852-1853); avec M. Henri de Kock, *la Vie en rose* (1854); avec M. Anicet Bourgeois, *la Vie d'une comédienne* (1854); enfin avec M. Adrien Decourcelles, son principal collaborateur, *les Douze travaux d'Hercule, un Vilain monsieur, les Portraits, la Petite cousine, un Monsieur qui suit les femmes, l'Enseignement mutuel, English exhibition, un Roi de la mode, Tambour battant, la Tête de Martin, une Vengeance, les Femmes de Gavarni, Monsieur mon fils* (1848-1855).

Plus récemment, M. Barrière a donné, en 1856, au Vaudeville, avec Antoine Fauchery, *Calino*, en un acte, et surtout avec M. Ernest Capendu, *les Faux bonshommes*, bouffonnerie satirique en quatre actes, pleine de verve, qui, après avoir joui d'un long et brillant succès, a été reprise par le Gymnase en 1860. Les auteurs lui ont donné pour pendant, au Vaudeville, mais avec moins de bonheur, *les Fausses bonnes femmes*, en cinq actes (décembre 1857) et ont aussi produit ensemble *l'Héritage de M. Plumet*, en quatre actes (Gymnase; mai 1858).

M. Barrière a fait jouer encore, avec divers collaborateurs : *l'Outrage*, drame en sept actes, avec M. Plouvier (Porte Saint-Martin, février 1859); avec Mme Regnault de Prébois, *une Pécheresse*, drame en cinq actes (Gaîté, 1860); *le Feu au couvent*, comédie en un acte (Théâtre-Français, 1860); *l'Ange de Minuit*, drame fantastique en six actes, avec M. Ed. Plouvier (Ambigu, mars 1861); *la Maison du Pont-Notre-Dame*, drame en cinq actes, avec M. H. de Kock (même théâtre, 1861); *les Ivresses ou la Chanson de l'amour*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1862); *Une corneille qui abat des noix*, comédie en trois actes, avec M. L. Thiboust (Palais-Royal, 1862); *le Bout de l'an de l'amour, causerie à deux* (Gymnase, 1863); *le Démon du jeu*, comédie en cinq actes, avec M. Crisafulli (même théâtre, 1863); *un Ménage en ville* (même théâtre, 1864); *Aux crochets d'un gendre* (Vaudeville, 1864), comédie en quatre actes, avec M. L. Thiboust, etc.

BARRILLON (François-Sophie-Alexandre), ancien député et représentant du peuple français, est né à Paris, le 5 avril 1801. Avocat à Paris et membre du conseil général de l'Oise, il fut nommé, en 1837, député de l'arrondissement de Compiègne, vota avec la gauche dynastique, perdit son siége en 1839 et le reprit aux élections de 1842. Il prit part à la campagne des banquets réformistes et, le 27 février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Beauvais. Bientôt M. Ledru-Rollin le destitua. Le département de l'Oise le dédommagea en le nommant, le 1er des dix, représentant du peuple. Membre du comité des finances, M. Barrillon s'occupa spécialement des questions administratives et agricoles. Il vota presque toujours avec la droite. Réélu à la Législative, le 4e sur huit, il fit partie de la majorité monarchique. Sa vie publique s'est terminée au coup d'État de 1851. Maire d'Élincourt-Sainte-Marguerite, il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1851.

BARROILHET (Paul), chanteur français, est né le 22 septembre 1805, à Bayonne, où son père était négociant. Ses dispositions pour le chant se manifestèrent dès l'enfance. Il ne vint à Paris qu'à dix-neuf ans et fut admis en 1828, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire, où il reçut deux ans les leçons de Benderali. Il partit pour l'Italie et y resta neuf ans. En compagnie de la Pasta, de Rubini, de Galli, et associé à leur popularité, il se fit applaudir successivement dans toutes les grandes villes. Il créa des rôles dans *Elena di Feltra* et *la Vestale* de Mercadante, et dans *l'Assedio di Calais, Robert Devereux* et *Colombo* de Donizetti.

A Naples, M. Barroilhet rencontra Nourrit et se lia avec lui d'une amitié toute fraternelle. Après sa mort, il voulut revenir en France et obtint facilement un engagement à l'Opéra (1839). Il travailla quelque temps à corriger son accent méridional, puis débuta dans *la Favorite*, au succès de laquelle il a tant contribué. A côté de M. Duprez, il enleva les applaudissements dans les *Martyrs, Don Juan, Guillaume Tell, le Lazzarone, la Reine de Chypre* et surtout dans *Charles VI*. En 1847, l'Opéra lui refusant une augmentation

de traitement, il se retira et ne parut plus que dans des soirées musicales et des concerts.

M. Barroilhet était un baryton plus rapproché du ténor que de la basse. Malgré les ornements étrangers qu'on lui reprochait d'y ajouter, il a fait valoir la musique des maîtres par l'étendue, la souplesse et l'action pénétrante de sa voix. Il a été professeur de chant au Conservatoire. Amateur capricieux de peinture, il a réuni et vendu à plusieurs reprises des collections assez belles de tableaux modernes.

BARROIS (Pierre, comte), général français, né à Ligny (Meuse), le 30 octobre 1774, et fils d'un boulanger, s'engagea, en 1793, dans les chasseurs de la Meuse, qui furent fondus plus tard dans le 9e léger, ce régiment qui reçut, après la journée de Marengo, le surnom d' « incomparable. » Colonel en 1803, il fut promu aux grades de général de brigade en 1807 et de général de division en 1811. Il se distingua à Austerlitz et à Friedland, passa en Espagne, où il prit une glorieuse part aux victoires de Somo-Sierra et de Talavera, puis rejoignit la grande armée à Wilna en Russie (1812). On lui confia une division de la jeune garde, avec laquelle il se trouva à Bautzen, Dresde, Leipsick, et qui eut jusqu'au Rhin de continuels combats à soutenir. Enfin il fit toute la campagne de France et commanda six régiments d'infanterie à Fleurus et à Waterloo. Après le retour de Louis XVIII, il refusa de reprendre du service.

Mis à la retraite en 1825, M. Barrois rentra en activité à la révolution de Juillet, assista au siége d'Anvers et fut nommé inspecteur général d'infanterie. La loi de 1839 sur les limites d'âge le plaça dans la seconde section (réserve) de l'état-major général. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a été promu grand'croix de la Légion d'honneur le 30 avril 1856.

BARROT (Camille-Hyacinthe-Odilon), homme d'État français, est né à Villefort (Lozère), le 19 juillet 1791. Son père, J. A. Barrot, était député à la Convention, faisait partie de la Plaine et vota contre la mort de Louis XVI; membre du Corps législatif en 1804, il fut le seul député qui protesta contre l'établissement de l'Empire, continua de siéger dans cette assemblée pendant toute la durée du règne de Napoléon, et dans les derniers jours il fut un des promoteurs de l'opposition royaliste et libérale. En 1814, il accueillit avec joie les Bourbons et la Charte, soutint dans la nouvelle Chambre des députés le gouvernement constitutionnel et rédigea, le 18 mars 1815, un manifeste énergique contre Napoléon qui, revenu de l'île d'Elbe, touchait déjà aux portes de Paris. La vie du père explique en partie celle du fils. M. Odilon Barrot, qui avait, à dix-neuf ans, terminé ses études de droit, fut, en 1814, nommé, par dispense d'âge, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. Il montra alors pour les Bourbons un dévouement qu'on lui a vivement reproché depuis. Il s'en est justifié en rappelant que Louis XVIII apportait la Charte et le gouvernement représentatif. Pendant les Cent jours, fidèle à son serment, il résigna son titre d'avocat à la Cour de cassation et ne le reprit qu'au retour des Bourbons. Il vota ouvertement contre le rétablissement de l'Empire et signa, dans la chambre des avocats, une pétition qui, près d'un mois avant le retour de Louis XVIII, demandait le roi et la Charte.

La seconde Restauration ne réalisa point ses vœux et ses espérances. En présence des prétentions des émigrés et des excès de la chambre introuvable, M. Odilon Barrot entra dans l'opposition et, par une évolution rapide, il se trouva bientôt au premier rang du parti libéral, près de Dupont (de l'Eure) et de la Fayette. Le barreau, transformé en arène politique, fut le théâtre de ses combats et de ses triomphes. En 1818, il partagea avec Benjamin Constant l'honneur d'arracher Wilfrid Regnault à l'échafaud. Il ne put sauver l'infortuné Caron, mais il défendit avec succès les protestants du Midi poursuivis pour avoir refusé de tapisser leurs maisons devant la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). Dans ce procès fut prononcé un mot célèbre, souvent reproché à M. Barrot. Comme il soutenait que la loi doit rester neutre entre tous les cultes : « La loi est donc athée, en France? s'écria de Lamennais. — Oui, elle l'est, et doit l'être, » répondit l'avocat des protestants devant toutes les chambres de la Cour de cassation, assemblées sous la présidence du garde des sceaux. « Elle doit l'être en ce sens qu'elle protége toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » L'arrêt de la Cour lui donna raison.

M. Odilon Barrot avait gagné la faveur sans réserve du parti national, son mariage avec la petite-fille de Labbey de Pompières resserra les liens qui l'attachaient à la cause de la liberté; il fut appelé à présider la société *Aide-toi! le ciel t'aidera!* Dans ce poste avancé, il tint d'une main assez ferme le drapeau de l'opposition; mais sa pensée n'allait pas encore au delà de la Charte et, dans le banquet des *Vendanges de Bourgogne*, il déclara que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté. « Mais, ajouta-t-il, si ces voies étaient fermées, alors il n'y aurait d'autre ressource que dans le courage des citoyens, et le courage ne manquerait pas. » La publication des ordonnances le décida, en 1830, à prendre une part active à la révolution de Juillet.

Secrétaire de la commission municipale qui remplit, durant quelques jours, les fonctions d'un gouvernement provisoire, il exerça, dit-on, une grande influence sur le général la Fayette et le retint sur la pente de la république. Il s'opposa, d'autre part, à toute espèce de transaction avec la monarchie de droit divin. Le 30 juillet, au moment où les députés entraient en pourparlers avec les délégués de Charles X, il se présenta au palais Bourbon et, parlant au nom de l'hôtel de ville : « Avant de prendre, dit-il, un parti décisif et au lieu de proclamer *a priori* un chef qui ferait des concessions plus ou moins larges, il faudrait commencer par stipuler en assemblée générale les conditions désirées par le peuple et déférer la couronne en même temps qu'on proclamerait les garanties stipulées. » Aux républicains de la réunion Lointier qui réclamaient l'appel au peuple, il prêchait l'union et la nécessité de ne pas se séparer des 221. Aux députés, il montrait le peuple en armes et les barricades prêtes à se relever, si la Chambre pactisait avec les vaincus. Comme Béranger, Laffitte, Benjamin Constant et presque toute la bourgeoisie libérale, M. Odilon Barrot voulait « un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. » Sa médiation eut pour résultat le programme de l'hôtel de ville qui donna la France à Louis-Philippe.

Quand Charles X partit pour l'exil, M. Odilon Barrot fut chargé d'accompagner la famille royale jusqu'à Cherbourg. Il s'acquitta de sa mission avec tout le respect dû au malheur. Au retour, il fut nommé préfet de la Seine. C'était à la fois une récompense personnelle que lui devait la monarchie de Juillet et une satisfaction donnée au parti de l'hôtel de ville. Mais bientôt les doctrinaires commencèrent à dominer dans les conseils de Louis-Philippe et M. Barrot fut en butte à des attaques qui épargnaient encore la Fayette et Dupont (de l'Eure). Son attitude pendant les pro-

cès de Polignac et de ses complices en fut l'occasion. Tout en recommandant le calme aux citoyens de Paris, il assurait dans ses proclamations officielles que justice serait faite et que les coupables n'échapperaient pas au châtiment (19 octobre 1830). M. Guizot demanda sa destitution, et Louis-Philippe l'aurait accordée sans l'énergique résistance de Dupont (de l'Eure). Peu de temps après, M. Barrot se présenta aux électeurs du département de l'Eure, sous les auspices de Dupont et de la Fayette, et avec une profession de foi qui justifiait cet illustre patronage. Il fut élu, et pour la première fois, à l'âge de quarante ans, il eut accès à cette tribune, où il devait, jusqu'aux derniers jours du régime parlementaire, soutenir des rôles divers avec tant d'éclat.

Son premier discours fut une réplique à M. Guizot, qui venait de déposer son portefeuille avec M. de Broglie et qui engageait une lutte ouverte avec le ministère Laffitte. Il s'agissait de déterminer le sens et la portée de la révolution de Juillet. M. Odilon Barrot déclara, comme M. Dupin, que la nouvelle dynastie, loin de continuer la Restauration, devait se recommander au pays par ses dissemblances avec la dynastie de Charles X. Dans les débats relatifs à l'organisation municipale, il précisa sa pensée, en refusant d'admettre la propriété comme unique mesure de la capacité électorale. Impossibilité de rétablir l'aristocratie, nécessité de prévenir les revendications légitimes de la démocratie et d'absorber pour ainsi dire la république dans une monarchie largement et sincèrement constitutionnelle : telle était la thèse de M. Barrot; il la défendit avec éloquence; mais sa voix, qui n'avait plus de crédit dans les conseils de la royauté, ne prévalut pas dans la chambre contre l'habileté des doctrinaires; et le parti de l'hôtel de ville dut céder la place au juste-milieu.

Tandis que M. Odilon Barrot exposait ainsi le programme de la gauche, il était encore préfet de la Seine: il ne put longtemps conserver ce poste, et sa chute précéda même celle du ministère Laffitte. Le 14 février 1831, les carlistes célébrèrent à Saint-Germain l'Auxerrois l'anniversaire de la mort du duc de Berri. Cette provocation amena de graves désordres, qui ne furent point empêchés par la police. Son inaction pendant le sac de l'archevêché avait l'air d'une connivence. A tort ou à raison, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, en imputa la responsabilité à M. Barrot, son surbordonné, ou, comme il disait, son inférieur; celui-ci donna sa démission (19 février). Quelques jours après, Laffitte se retira et Casimir Périer prit en main la direction des affaires (13 mars 1831).

M. Odilon Barrot, rentré dans l'opposition, combattit énergiquement ce qu'on appelait alors le système du 13 mars. Chef de la gauche dynastique, ami des radicaux les moins attachés au système monarchique, allié des républicains qui rejetaient franchement la royauté, il se prononça fortement contre l'hérédité de la pairie, demanda que les maires fussent nommés directement par les conseillers municipaux, protesta contre la dénomination de sujet, contribua très-activement à la révision du code pénal et fit accepter à trois reprises, par la Chambre des députés, la proposition de M. Schonen tendant au rétablissement du divorce repoussée par celle de Paris.

La mort de Casimir Périer (16 mai 1832) et l'avénement du ministère Montalivet fournirent à l'opposition l'occasion de constater sa force par une manifestation solennelle. Les diverses fractions de la gauche chargèrent M. Odilon Barrot et M. Cormenin (voy. ce nom) de rédiger un exposé de la situation politique et des griefs de l'opposition. Après de vives discussions entre les républicains et les dynastiques, le *Compte rendu* fut signé, le 28 mai, chez Laffitte, et bientôt il compta cent trente-cinq adhésions. Il souleva dans la presse une ardente polémique et valut à M. Barrot les plus vives attaques des journaux ministériels, qui feignaient de voir en lui un transfuge passé dans le camp des républicains. Il est vrai que le *Compte rendu* ne donnait point une adhésion formelle au système monarchique; il se contentait de dire : « La France de 1830 a pensé, comme la France de 1789, que la royauté héréditaire, entourée d'institutions populaires, n'a rien d'inconciliable avec les principes de liberté. » Et il ajoutait : « La révolution veut qu'on se donne à elle sans retour, sans arrière-pensée.... La Restauration et la révolution sont en présence; la vieille lutte, que nous avions crue terminée, recommence; que le gouvernement choisisse, la position équivoque qu'il a prise, n'est pas soutenable.... La révolution s'irrite et se défie. »

L'insurrection des 5 et 6 juin suivit de près la publication de ce manifeste; elle jeta la gauche dans de terribles perplexités. Convaincue que la victoire resterait au gouvernement, et redoutant les excès d'une réaction inévitable, l'opposition envoya aux Tuileries M. Odilon Barrot, Arago et Laffitte, pour présenter à Louis-Philippe non des conditions et des remontrances, mais des vœux, qui ne furent pas écoutés. La relation de leur entretien avec le roi, rendue publique, sous la signature des trois visiteurs, est une des pièces historiques les plus curieuses du temps. Le ministère proclama l'état de siége, et les conseils de guerre rendirent des arrêts de mort. L'ancien défenseur de Wilfrid Regnault eut de nouveaux accusés à défendre. Le 29 juin, il reparut devant la Cour de cassation et fit triompher ce principe de la Charte: « Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. » L'arrêt qu'il obtint avait l'importance d'un événement historique, et son plaidoyer a été cité comme un des chefs-d'œuvre de notre éloquence judiciaire.

Malgré cet appui donné aux vaincus de juin, M. Odilon Barrot, effrayé des périls qui menaçaient la dynastie de Juillet, s'arrêta dans la voie d'opposition à outrance où l'avaient poussé les radicaux. Répondant à M. Thiers qui accusait les tendances républicaines de la gauche, il fit une profession de foi monarchique et renouvela ses protestations en faveur de la royauté (novembre 1832). Il défendit néanmoins contre M. de Broglie les associations (mars 1834), demanda l'amnistie en faveur des insurgés de Lyon (décembre 1834) et combattit énergiquement les lois de septembre (1835). Mais quand M. Thiers, se séparant de M. Guizot, forma le ministère du 22 février 1836, le chef de la gauche dynastique soutint le chef du centre gauche contre les attaques des doctrinaires. Après la chute de M. Thiers (6 septembre 1836), il entra dans la coalition. Mais, dans le partage du pouvoir enlevé à M. Molé (voy. ce nom), toutes les promesses faites ne furent pas tenues. M. Odilon Barrot, à qui on avait fait espérer la présidence de la chambre, vit sa candidature, mal soutenue par ses alliés de la veille, échouer devant celle de M. H. Passy. Pendant la longue crise ministérielle qui suivit le renversement de M. Molé (avril 1839), éclata l'insurrection du 12 mai (voy. BARBÈS), la dernière levée de boucliers tentée par le parti républicain. A partir de cette journée, les radicaux, renonçant à la lutte armée, se maintinrent sur le terrain légal, s'attachèrent à la question de la réforme électorale et commencèrent l'agitation qui devait aboutir à la révolution de Février. Le 3 octobre 1839, se forma un comité réformiste,

sous la direction de Laffitte et Dupont (de l'Eure), et dont l'organe était *le National*. M. Odilon Barrot, se séparant de plus en plus de ses anciens amis de l'hôtel de ville, essaya de constituer un second parti réformiste et présida un comité distinct qui déclara que la réforme était urgente et nécessaire, mais qui se contentait d'étendre la capacité électorale à la seconde liste du jury, à tous les conseillers municipaux et aux officiers de la garde nationale. Ce programme ne portait guère le nombre des électeurs qu'à cinq cent mille, tandis que celui des radicaux l'eût élevé à quatre ou cinq millions. La question d'Orient vint faire diversion au mouvement réformiste sous le ministère du 1er mars. Confiant dans le libéralisme de M. Thiers, M. Barrot lui assura les votes de la gauche dynastique, mais il ne put consolider son pouvoir; l'avénement de M. Guizot (29 octobre 1840) le rejeta parmi les adversaires les plus acharnés de la politique conservatrice.

Placé en face d'une majorité compacte qui, sans se laisser entamer, repoussait toutes les attaques par sa seule force d'inertie et réduit à ne faire entendre que des protestations impuissantes contre ce qu'on appelait les lâchetés du pouvoir et la corruption du corps politique, il retrouva pour flétrir le système de l'abaissement continu toute l'énergie de son éloquence. Le duel de sept ans, sans trêve, sans relâche, qu'il soutint à la tribune contre M. Guizot, lui rendit son ancienne popularité et la faveur même de la fraction républicaine de la bourgeoisie, sans qu'il perdît l'amitié de M. Thiers ni les sympathies des libéraux les plus modérés. Il devint, sinon le chef, du moins le porte-étendard de l'opposition.

Les élections de 1846, qui firent entrer à la Chambre deux cents fonctionnaires publics, démontrèrent mieux que jamais l'urgence de la réforme électorale. M. Odilon Barrot entreprit alors la campagne des banquets réformistes, à laquelle s'associèrent toutes les nuances de l'opposition libérale et démocratique. Le 9 juillet 1847, au Château-Rouge, il donna le signal, et bientôt, dans toute la France, l'agitation se propagea. M. Barrot, dont la voix provoquait de tous côtés des manifestations éclatantes, fut « le héros des banquets, » comme le proclamèrent ses amis et ses ennemis. Il prononça plus de vingt discours et sut donner une variété infinie aux développements de sa pensée vague et incertaine; « ses accents, partis du cœur, disait alors un de ses partisans, et presque son seul aspect, ont fait aimer la probité et haïr la corruption. Il a accompli un infatigable apostolat. Il a enseigné partout et popularisé le gouvernement représentatif. Il en a fait apparaître l'idéal, il en a dévoilé l'ignoble parodie, fait toucher du doigt toutes les plaies. Il a semé à toutes mains les germes d'une régénération qui ne s'arrêtera plus. » Ces lignes étaient écrites au mois de janvier 1848, et l'auteur ajoutait : « M. Barrot ne se doute pas lui-même de la fécondité de sa mission. » Il ne se doutait pas, en effet, qu'il avait frayé le chemin à la république. Sans doute il avait rencontré, sur le terrain de la réforme, des alliés incommodes, et à leur tête M. Ledru-Rollin (voy. ce nom). Mais le nombre semblait restreint des républicains intraitables qui repoussaient le pacte conclu par le *National* avec la gauche dynastique. M. Barrot avait à ses côtés MM. Marie et Garnier-Pagès et pouvait ne voir dans les dissidents du radicalisme qu'une minorité opiniâtre et impuissante.

Toujours fidèle et dévoué à la monarchie constitutionnelle, lorsque, à l'ouverture des chambres la couronne accusa « les passions ennemies ou aveugles » de l'opposition, il se plaignit vivement d'être calomnié. Il se croyait maître du mouvement, et la révolution de Février fut pour lui non-seulement une surprise, mais une douloureuse déception. Après l'interdiction du banquet du douzième arrondissement, il s'abstint d'aller au rendez-vous qu'il avait assigné à la population de Paris, et se borna à présenter une simple demande de mise en accusation contre le ministère, qui ne trouvait plus de défenseurs. Le 23 février, la chute de M. Guizot dépassait ses espérances et il applaudissait à l'avénement de M. Thiers, quand quelques heures après il se vit appelé lui-même à la présidence du Conseil. C'était la victoire complète et définitive de l'opposition. Il ne douta point qu'elle ne fît cesser immédiatement la guerre civile. Comme le feu ne s'arrêtait pas, « c'est, dit-il, un malentendu » ou « une étrange aberration, » et, plein de confiance dans sa popularité, il se présenta devant les barricades, où les insultes l'accueillirent. Après M. Guizot, le roi lui-même succomba. M. Barrot mit en mouvement le télégraphe pour annoncer à la France l'abdication de Louis-Philippe, la régence de la duchesse d'Orléans et la fin des troubles. Mais, tandis qu'il s'installait au ministère de l'intérieur, le parti démocratique, au palais Bourbon, réclamait la nomination d'un gouvernement provisoire. M. Barrot accourut. « Eh quoi ! dit-il, on voudrait revenir sur les grandes questions décidées par la révolution de Juillet! » Sa voix fut couverte par celle de M. Ledru-Rollin et le gouvernement provisoire, nommé séance tenante, dans la Chambre envahie par la foule, proclama le soir même la république.

M. Odilon Barrot se soumit à la force des événements. Il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Aisne, fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur quatorze, par 107 000 voix, et se plaça à la Constituante dans les rangs de la droite. Membre du comité de la justice, il ne prit point d'abord une part active aux travaux de l'Assemblée et parut peu à la tribune avant la présidence du général Cavaignac. Il fit partie de la commission chargée d'élaborer la constitution, et ne put y faire prévaloir la théorie anglaise de la pondération des pouvoirs. Il prononça, sur la question des deux chambres, un discours très-applaudi (27 septembre 1848). Il présida la commission chargée de procéder à une enquête sur les événements de mai et de juin et dont M. Quentin-Bauchart fut le rapporteur.

Après l'élection du 10 décembre, M. Odilon Barrot entra dans le premier ministère nommé par Louis-Napoléon (20 décembre 1848). Il eut le portefeuille de la justice, avec la présidence du conseil, en l'absence du président de la République. Il ne conserva qu'un an le pouvoir, au milieu d'une opposition qui lui rappelait, tous les jours, cette prophétie de M. Guizot : « Si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi. » Il proposa ou soutint toutes les mesures qui hâtèrent la dissolution de la Constituante, écarta toutes les demandes d'amnistie, supprima les clubs, restreignit le droit de réunion et la liberté de la presse, et, par les explications qu'il porta devant l'Assemblée (16 avril 1849), assuma sur lui la responsabilité du siége de Rome. Tant que le ministère du 20 décembre se trouva en présence d'une majorité républicaine dans la Constituante, l'accord se maintint entre tous ses membres et le cabinet tout entier s'associa étroitement à la politique de Louis-Napoléon. Le 12 juin resserra cette alliance, et l'Assemblée législative accorda au gouvernement toutes les lois et mesures demandées dans l'intérêt de l'ordre et de l'autorité. Mais « à peine les dangers de la rue étaient-ils

passés, dit le message du 31 octobre, qu'on vit les anciens partis relever leur drapeau, réveiller leurs rivalités et alarmer le pays en semant l'inquiétude. » M. Odilon Barrot fut sacrifié un des premiers, au milieu de ces divisions. « J'ai laissé arriver aux affaires, ajoutait le président, les hommes d'opinions les plus diverses, mais sans obtenir les heureux résultats que j'attendais de ce rapprochement. Au lieu d'opérer une fusion de nuances, je n'ai obtenu qu'une neutralisation de forces. Pour raffermir la république, il faut des hommes qui comprennent la nécessité d'une direction unique et ferme, qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution, qui soient aussi préoccupés de ma propre responsabilité que de la leur et de l'action que de la parole. » Ainsi, après avoir tant sacrifié de sa popularité et de ses convictions les plus anciennes, M. Odilon Barrot se voyait repoussé comme un instrument inutile ou un obstacle.

La retraite du ministère (30 octobre 1849) annonçait une rupture prochaine entre l'Élysée et l'Assemblée législative. M. Odilon Barrot voulut essayer le rôle de médiateur et s'efforça de maintenir l'unité du parti de l'ordre. Il prêta son concours à la loi sur l'instruction publique, à la loi sur la presse, à la loi du 31 mai contre le suffrage universel (1850) et prit part, au nom d'une politique de conciliation impossible, aux discussions si envenimées sur la révision de la constitution. Tandis que, pour toute l'Assemblée, il s'agissait de savoir si cette révision tournerait au profit de la royauté parlementaire ou de la monarchie impériale, M. Odilon Barrot cherchait à placer la question en dehors des intérêts et des passions. « Moi, je demande la révision, dans l'intérêt de mon pays, pour faire sortir de nos nouvelles institutions tout ce qu'elles peuvent donner de sécurité et de grandeur. » (19 juillet 1851). Il ne voulut pas voir la portée des vœux exprimés par les conseils généraux pour une révision, même illégale, et il encourageait l'agitation comme autrefois le mouvement réformiste. Le 2 décembre dut être pour lui, comme le 24 février, une déception. A la nouvelle de la dissolution de l'Assemblée, il signa une des premières protestations et se rendit à la mairie du dixième arrondissement, où fut proclamée la déchéance du président; puis, sans vouloir prolonger une lutte impossible au nom d'une constitution dont il avait lui-même fait bon marché, il se retira de la vie politique.

M. Odilon Barrot a publié depuis quelques brochures, notamment : *De la Centralisation et de ses effets* (1861, in-12), où, ne croyant pas que la décentralisation puisse s'effectuer de haut en bas, il demande qu'on renforce la vie cantonale, en rétablissant les conseils de canton à la place des conseils d'arrondissement, et qu'on augmente les attributions des conseils généraux. En 1864, il a pris part aux conférences publiques libres faites à Paris, en faveur de la Pologne.

BARROT (Victorin-Ferdinand), frère du précédent, sénateur, ancien ministre, né à Paris, le 10 janvier 1806, se fit recevoir avocat vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet il fut quelque temps substitut du procureur du roi; mais il ne tarda point à quitter la magistrature et se fit inscrire au barreau de Paris. Nommé député de Loches (Indre-et-Loire), il siégea au centre gauche. Il était alors avocat du Trésor. Il s'occupa spécialement de la question algérienne et obtint une vaste concession de terrain en Afrique. Le 18 juin 1848, les électeurs de l'Algérie l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, en remplacement de M. Ledru-Rollin, qui avait opté pour le département de la Seine. Il vota presque constamment avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine.

Après l'élection du 10 décembre, M. Ferdinand Barrot entra à l'Élysée, où il prit les fonctions de secrétaire général de la présidence. D'anciennes relations le rattachaient au parti bonapartiste : en 1836, il avait défendu le colonel Vaudrey devant le jury de Strasbourg, et, après l'affaire de Boulogne, il avait été l'un des trois conseils du prince Louis-Napoléon devant la Cour des pairs. Son dévouement à la personne du président lui valut le portefeuille de l'intérieur, après la retraite du ministère que présidait son frère aîné (31 octobre 1849). Il ne le conserva que quelques mois et fut remplacé, le 14 mars 1850, par M. Baroche (voy. ce nom). Mais il obtint en échange la place de ministre plénipotentiaire à Turin. Aux élections générales du 23 mai 1849, il ne fut pas réélu; il n'entra à la Législative qu'au mois de juillet, sous le patronage de l'Union électorale. Il continua de voter avec les chefs de la droite, jusqu'au jour où l'Élysée rompit ouvertement avec le parti parlementaire. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la commission consultative, et, bientôt après, il entra au conseil d'État (section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce). M. Ferdinand Barrot fut promu commandeur de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1852, et appelé au Sénat le 4 mars 1853. Il a été nommé, par décret du 15 novembre 1864, membre du conseil municipal de Paris, pour le 6ᵉ arrondissement. — Son fils, M. Joseph BARROT, s'est présenté aux élections législatives de 1863, comme candidat officiel, dans la Lozère, en concurrence avec le comte de Chambrun (voy. ce nom), député sortant et qui fut réélu.

BARROT (Adolphe), frère des précédents, diplomate, sénateur, est entré, sous le règne de Louis-Philippe, dans la carrière diplomatique. Il a été successivement envoyé à Haïti, consul à Carthagène et consul général en Égypte. En 1849, il fut nommé ministre de la république à Lisbonne. Le 20 février 1851, il fut envoyé à Naples. Accrédité, le 16 octobre 1853, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Belgique, il est passé à Madrid, comme ambassadeur, le 18 décembre 1858. Il a été appelé au Sénat par décret du 5 octobre 1864. Promu commandeur de la Légion d'honneur, en 1844, et grand officier le 10 janvier 1854, M. Ad. Barrot a été fait grand'-croix le 14 août 1863.

BARRY (François-Bernard), peintre français, né à Marseille, vers 1815, vint étudier à Paris sous M. Th. Gudin et traita les marines et le paysage. Il a exposé, depuis ses débuts : *Effet de brouillard*, *Bateaux de pêche* (1840); *Sortie du port de Marseille*, *Pêche au thon par les Catalans* (1843); *Arrivée de la reine au Tréport* (1845); *Après la Tempête*, *Navires en calme* (1849); *le Nouveau Parlement de Londres*, *Entrée du port de Marseille*, *Naufrage* (1855); *Réception à Marseille du cardinal Latrizzi*, *Vue générale des ports de Marseille* (1857); *Rade de Cherbourg*, *Souvenir des environs de Bordeaux*, *Sauvetage d'un navire échoué* (1859); *Marseille*, *le Matin par un léger brouillard*, *Effet du soir*, quatre *Aquarelles* (1861); *Arrivée des eaux de la Méditerranée au lac Timsah* (cérémonie du 18 novembre 1862, onze heures du matin), appartient à la compagnie universelle du canal maritime de Suez; *Vue général du Seuil* (El Guisr), appartient à M. Hardon; *Vue prise à Birket-el-Sab* (Basse-Égypte), appartient à S. A. le prince Halim (1863); *Thèbes*, *ruines de Karnac*, *Chouna*, *extrémité de*

la première cataracte du Nil (1864). M. F. Barry, qui habite tour à tour Paris et Marseille, a obtenu une 3e médaille en 1840 et une 2e en 1843.

BARRY (Martin), physiologiste anglais, né en mars 1802, à Fratton (Hampsire), mort le 27 avril 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BARRY-CORNWALL. Voy. Procter.

BART (Charles-François-Célestin), administrateur français, né en 1800, à Boulogne (Haute-Garonne), étudia le droit à Paris, fut reçu avocat en 1827 et fonda, la même année, à Toulouse, *la France méridionale*, journal d'opposition monarchique, auquel il collabora activement. Après la révolution de 1830, il devint sous-préfet de Saint-Gaudens et administra, de 1837 à 1848, la préfecture des Hautes-Pyrénées. M. Bart fut promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1842.

BARTH (Jean-Baptiste-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1812, à Sarreguemines (Moselle), fut reçu interne des hôpitaux de Paris en 1832 et obtint, au concours de 1835, la médaille d'or. Il soutint, en 1837, sa thèse de docteur sur *les Rétrécissements et les oblitérations spontanés de l'aorte* et devint, la même année, chef de clinique de Chomel, à l'Hôtel-Dieu. Il concourut encore avec succès, en 1839, pour l'agrégation, et, en 1840, pour le bureau central, entra à l'Académie en 1854, et devint médecin de l'Hôtel-Dieu. Membre de la Société médicale d'observation et de la Société anatomique, il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

On a de lui plusieurs travaux importants, entre autres : *de Quelques cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire* inséré dans *les Archives générales de médecine* (juillet 1838); *de l'Ulcération des voies aériennes* (ibid., juin 1839); *Histoire médicale du choléra* (ibid., 1849). Son principal ouvrage, en collaboration avec M. Henri Roger, est le *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 4e édit. augmentée, 1854), qui réunit toutes les recherches antérieures sur l'auscultation.

BARTH (Henri), voyageur et géographe allemand, né à Hambourg, le 18 avril 1821, étudia d'abord au collége de cette ville, puis alla suivre des cours de philologie et d'archéologie à l'université de Berlin. Il s'y occupa aussi d'histoire et de géographie générale, de droit romain et de droit allemand. Entraîné par la passion des voyages, il employa ses premières vacances à une excursion en Italie et en Sicile, où il étudia, en vue d'un grand ouvrage historique qu'il n'a jamais exécuté, les ruines des monuments antiques. De retour à Berlin, il fut reçu agrégé, en 1844, avec une thèse très-savante *sur le commerce de l'ancienne Corinthe*.

Dès l'année suivante, il entreprit son premier grand voyage en Afrique (1845). Parti de Berlin, il se rendit d'abord à Londres, où il apprit la langue arabe. Paris, Marseille, Gibraltar, le virent tour à tour, historien et géographe infatigable, passer de longues journées dans leurs musées ou étudier leur géologie. De Gibraltar, il passa à Tanger et commença en Afrique cette campagne d'exploration qui a tant contribué aux progrès de la géographie moderne. Le gouvernement du Maroc lui défendit de pénétrer dans l'intérieur du pays; mais il se dédommagea dans la régence de Tripoli et la province de Marmarique, où il s'avança plus loin que la plupart des voyageurs européens qui l'avaient précédé. De retour à Tunis à la fin de 1845, il se rendit à Malte au commencement de l'année suivante pour y mettre en ordre les précieux documents qu'il avait recueillis. Ensuite il revint à Tunis et parcourut de nouveau cette régence ainsi que celle de Tripoli. Il pénétra dans les sables au sud de la grande Syrte, atteignit Bengazi, l'ancienne Bérénice, sur le golfe de la Sidre, riche en antiquités et de là poussa jusqu'à la vallée du Nil. Au moment d'entrer en Égypte, il fut attaqué par des brigands qui le dépouillèrent, lui volèrent ses papiers et le laissèrent à demi mort sur la place.

A peine guéri, il refit de mémoire son journal et ses esquisses et mit à profit son séjour en Égypte pour suivre le cours du Nil jusqu'à la seconde cataracte et de là, à travers le désert, jusqu'à la ville d'Assouan.

Au commencement de 1846, il passa en Asie par l'Arabie pétrée et la Palestine, visita d'abord les îles et les côtes, Chypre, la Cilicie, et ensuite l'intérieur, la Pamphilie, la Lycie et Rhodes, l'Ionie, la Lydie, l'Éolie, la Troade et la Bithynie. Étudiant surtout la géographie ancienne, il a lui-même dans ses écrits conservé à ces différents pays leurs noms anciens. En 1846, M. Barth employa six mois à parcourir la Grèce.

De retour à Berlin au printemps de 1848, il ouvrit, comme professeur particulier (*privat docent*), un cours sur la géographie du nord de l'Afrique et sur l'histoire des colonies grecques. Son inexpérience comme professeur nuisait au succès de ses leçons. Il était occupé à publier la relation de son grand voyage : *Exploration des côtes de la Méditerranée, dans les années* 1845, 1846 *et* 1848 (Wanderungen durch die Küstenlaender des Mittelmeeres, etc.; Berlin, 1849 et suiv.), lorsqu'il fut informé du voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique du nord entrepris sous les auspices du gouvernement anglais; il se joignit, avec son compatriote Overweg, au voyageur anglais, Richardson. Partis de Londres en décembre 1849, ces savants passèrent à Paris, s'embarquèrent à Marseille et abordèrent à Philippeville. Leur voyage d'exploration, commencé aussitôt, eut pour résultat de consacrer les premières découvertes de M. Barth et d'acquérir de nouveaux et précieux documents pour la géographie. Il dura plus de quatre ans. Vers la fin de l'année 1854, le bruit de la mort de M. Barth se répandit en Europe; mais au mois de septembre il reparut en Allemagne, où il jouit, si jeune encore, d'une grande réputation. Il a publié, en allemand et en anglais : *Travels and discoveries in north and central Africa*, 1849-1850 (Londres, 1857, 5 vol. in-8 avec cartes et pl.).

BARTHE (Félix), magistrat et homme politique français, membre de l'Institut, sénateur, est né à Narbonne, le 28 juillet 1795. Son éducation terminée dans sa ville natale, il suivit les cours de droit de la Faculté de Toulouse et se fit, en 1817, inscrire au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Lié avec les hommes les plus avancés de l'opposition, il s'affilia, en 1820, à la société secrète des *carbonari* et fit bientôt partie de la haute vente. Il mit beaucoup de dévouement au service de plusieurs accusés politiques de son parti et se signala comme avocat dans plusieurs affaires célèbres. La première qui attira l'attention sur lui, fut celle de Gravier et Bouton, accusés d'avoir voulu provoquer l'avortement de la duchesse de Berri en jetant des pétards sur son passage. Plus tard, il se distingua par ses généreux plaidoyers dans les procès du colonel Caron, de la conspiration militaire de Belfort et des quatre sergents de la Rochelle. En 1823, il fut suspendu pour un mois, à cause de

l'ardeur qu'il avait mise à défendre devant le tribunal M. Nicolas Kœchlin, poursuivi pour la relation qu'il avait écrite des événements qui, l'année précédente, avaient eu lieu en Alsace. La Restauration n'eut guère d'adversaire plus agressif que M. Barthe. Son rôle fut important durant les journées de juillet 1830; il s'associa à la protestation qui fut signée, le 26, par les journalistes, somma l'imprimeur du *Commerce* de l'insérer dans ses colonnes et partagea les travaux de la commission municipale, à laquelle il soumit, le 31, le premier acte public de rupture entre la France et la branche aînée des Bourbons. Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général près la Cour royale de Paris, il fut, quelques semaines après, élu député de la capitale et monta pour la première fois à la tribune pour combattre l'indemnité des émigrés.

Le 28 décembre 1830, M. Barthe remplaça M. Mérilhou au ministère de l'instruction publique et eut à réprimer des troubles qui avaient éclaté dans les écoles. Le 13 mars 1831, lors de la retraite de M. Laffitte, il entra, en qualité de garde des sceaux, dans le ministère présidé par Casimir Périer. Il signala son passage au pouvoir par une réforme partielle du code pénal et aussi par la rigueur qu'il déploya contre les crieurs publics, les accusés de juin et les journalistes. Remplacé par M. Persil (4 avril 1834), il obtint, en quittant le ministère, les fonctions de premier président de la Cour des comptes et un siége à la Chambre des Pairs, dont il fut secrétaire en 1837. Le 25 avril de la même année, il rentra au ministère de la justice, dans le cabinet Molé. Il présenta aux chambres plusieurs projets de lois sur les tribunaux de commerce et de première instance, etc. Le triomphe de la coalition (8 mars 1839) le ramena à son poste de premier président de la Cour des comptes. Révoqué en 1848, il fut réintégré dans ces fonctions le 15 août 1849. Un décret du 31 décembre 1852 le fit entrer au Sénat, où il a pris la parole dans plusieurs rencontres, notamment pour la défense du pouvoir temporel du Pape, dans la discussion de l'adresse de 1861. En avril 1855, il fut compris dans la sixième section de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Barthe avait été promu grand'croix de la Légion d'honneur, le 19 avril 1846. — Il est mort le 28 janvier 1863.

On a de lui une édition des *Discours et opinions de Mirabeau*, avec une *Notice historique* (1820, 2 vol. in-8); une brochure relative à l'embarquement de Napoléon sur *le Bellérophon* (1827, in-4) et deux écrits politiques qui datent de 1831 : *de l'Esprit de notre révolution*, *de celui de la Chambre et du premier ministère* (in-8) et *de l'Esprit des lois faites et des lois présentées* (1831).

BARTHE (Marcel), ancien représentant du peuple français, né à Pau, le 15 janvier 1813, et fils d'un maître ouvrier, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit. Il se fit recevoir avocat, mais ne s'occupa d'abord que de littérature, se mêla aux querelles des classiques et des romantiques et écrivit dans *l'Artiste* et dans le journal *le Temps*. Il alla ensuite se faire inscrire au barreau de Pau. Livré à l'étude des questions d'économie sociale, il adopta les théories phalanstériennes. Adversaire déclaré de la monarchie de Juillet, il fut nommé conseiller municipal par l'influence des radicaux. Repoussé aux élections générales pour la Constituante, il fut nommé aux élections complémentaires du 4 juin 1848. Secrétaire du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très-opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. En 1850, M. Barthe a publié une brochure : *Du crédit foncier* (in-4).

BARTHÉLEMY (Jean-Joseph-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 8 janvier 1801, venait d'achever ses études de droit à la Faculté de Strasbourg, lorsque l'armée française partit pour l'expédition d'Espagne. Il courut au secours des libéraux espagnols et combattit dans leurs rangs, avec Armand Carrel. Rentré à Strasbourg en 1825, il y exerça la profession d'avocat. En 1830, il entra dans la magistrature sous le ministère de Dupont (de l'Eure) et fut nommé procureur du roi à Béthune. Il fut envoyé, par disgrâce, dans le ressort de la Cour de Poitiers, où, en 1840, M. Vivien le nomma conseiller. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du département de la Vienne, le troisième sur huit, par 38 615 voix. Membre du comité de la justice, il vota presque toujours avec la majorité républicaine, en inclinant vers la droite. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et devint conseiller à la cour impériale de Lyon, en 1842. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 31 octobre 1849. — M. Barthélemy est mort le 16 janvier 1863.

BARTHÉLEMY (Antoine-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 18 avril 1802 et élève du collége Sainte-Barbe, exerça quelque temps la profession d'imprimeur. En 1829, il se retira à Bailleau-l'Évêque (Eure-et-Loir) et fit partie de l'opposition libérale. Nommé maire de sa commune en 1830 et conseiller général en 1836, il ne put obtenir le mandat législatif. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République, avec M. Marescal. Élu par 57 000 suffrages, le quatrième sur sept, représentant à la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et, après l'élection du 10 décembre, fit au ministère Odilon Barrot une opposition très-modérée. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il combattit, avec la gauche démocratique, la coalition des anciens partis, protesta, au nom du suffrage universel, contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie politique.

BARTHÉLEMY (Emmanuel), ancien représentant du peuple français, est né à Marseille, le 22 juillet 1804. Fils d'un notaire, qui l'éleva dans des idées très-religieuses et très-monarchiques, il rompit de bonne heure avec les traditions de sa famille et combattit le gouvernement de la Restauration. Il se fit, comme courtier de commerce, une position considérable, et mit son influence au service du parti radical. Après 1830, il se montra très-hostile au ministère Guizot. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Marseille, et la manière dont il s'acquitta de ses difficiles fonctions lui valut la presque unanimité des suffrages aux élections du 23 avril. Nommé représentant du peuple par 72 034 voix sur moins de 80 000 votants, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies et prit plusieurs fois la parole dans les discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BARTHÉLEMY (Sauvaire, marquis de). Voy. Sauvaire-Barthélemy.

BARTHÉLEMY (Auguste-Marseille), poëte français, né à Marseille, en 1796, fut envoyé, encore fort jeune, au collége de Juilly. Il avait à peine terminé ses études qu'il se fit connaître, dans le monde littéraire de sa ville natale, par quelques essais poétiques, notamment par une *Satire contre les capucins*. Venu à Paris, il publia, sans nom d'auteur, quelques vers qui passèrent inaperçus. Un article, dans *le Drapeau blanc*, contre la liberté de la presse, quelques poésies, exprimant, comme l'ode sur *le Sacre de Charles X* (1825, in-8), tout l'amour de la nation pour son roi légitime, lui valurent les bonnes grâces de la cour, contre laquelle il devait bientôt tourner l'effort de sa vigoureuse versification. Les *Adieux à Sidi-Mahmoud* (1825, in-8), en réponse à une épître adressée par M. Méry (voy. ce nom) au même personnage, furent l'occasion de cette alliance entre les deux poëtes marseillais, qui fut longtemps si complète et si féconde.

La première œuvre collective de MM. Barthélemy et Méry fut un recueil d'épîtres-satires sur le XIXe siècle, intitulé *les Sidiennes* (1825, in-8), avec cette épigraphe significative : « *Melius est ut scandalum oriatur*, etc. » Ils donnèrent ensuite séparément, M. Barthélemy, *les Grecs*, épître au Grand Turc (1826), M. Méry, son *Épître à M. de Villèle*. Après avoir ainsi montré comment chacun d'eux pouvait manier la satire politique, ils firent ensemble le modèle peut-être de la poésie d'opposition, *la Villéliade, ou la Prise du château de Rivoli*, poëme héroï-comique en quatre chants, plus tard en six (1826, in-8). Un article d'Étienne, dans *le Constitutionnel* d'alors, lança l'ouvrage qui fut payé un bon prix, 24 000 francs, dit-on, à ces deux jeunes auteurs inconnus, et dont le succès épuisa, en un an, quinze éditions. Il fut immédiatement traduit en plusieurs langues.

L'esprit vif et facile, la verve mordante qui animent cet heureux début, se retrouvent dans plus de vingt productions des mêmes auteurs, avant 1830. Nous rappellerons : *Les Jésuites*, épître à M. le président Séguier (1826); *Rome à Paris*, poëme en quatre chants contre le fanatisme; *Malagutti et Ratta, ou les deux ultramontains; Biographie des Quarante de l'Académie française*, pamphlet en prose (même année), *la Corbiéréide*, poëme héroï-comique en quatre chants, sorte de pendant de *la Villéliade* (1827, in-8, 4e éditions); *la Peyronnéide*, simple épître; *une Soirée chez M. de Peyronnet*, scène dramatique; *le Congrès des ministres*, scènes historiques, *la Censure; la Bacriade, ou la guerre d'Alger*, poëme héroï-comique en cinq chants; *Étrennes à M. de Villèle, ou nos adieux aux ministres* (même année, in-8, 2e édit.); *Napoléon en Égypte*, poëme en huit chants (1828, in-8; 10e et 11e édit., 1829, in-18), remarquable par la richesse de la poésie descriptive, et dont les auteurs firent hommage à tous les membres dispersés de la famille impériale. M. Barthélemy alla jusqu'à Vienne pour tenter inutilement d'en remettre lui-même un exemplaire au duc de Reichstadt; *le Fils de l'homme, ou souvenirs de Vienne* (1829, in-8), relation en 300 vers du Voyage précédent, que le gouvernement fit poursuivre, et que M. Barthélemy défendit en vain devant les juges en un plaidoyer en vers très-goûté de l'auditoire. Il fut condamné à trois mois de prison et à 1000 francs d'amende; *Procès du Fils de l'homme, avec la défense en vers*, etc.; *Waterloo, au général Bourmont* (même année); *Mil huit cent trente*, satire politique contre le ministre (1830, 4e édit.); *la Bourse et la prison*, à l'occasion des 1000 francs d'amende et des frais du procès, dont l'auteur condamné acceptait d'acquitter la moitié, en subissant six mois de détention au lieu de trois.

M. Barthélemy fut tiré de prison par la révolution de Juillet. Il chanta la victoire du peuple, avec M. Méry, dans un poëme dédié aux Parisiens, *l'Insurrection*, œuvre d'improvisation et, suivant M. de Sainte-Beuve, l'une des meilleures inspirations des auteurs. Un mois à peine après les événements (10 décembre), cinq éditions étaient enlevées. Ce poëme contenait des protestations d'indépendance comme celle-ci :

> Sous lui, sous sa féconde race,
> Vivons sans ployer les genoux,

que M. Barthélemy, en particulier, s'est vu plus tard amèrement reprocher. Mais il devait être, quelque temps encore, un des organes les plus ardents de l'opposition.

Quoiqu'il eût reçu de Louis-Philippe une pension de 1200 francs, M. Barthélemy poursuivit bientôt ses ministres des mêmes attaques que les ministres de la dynastie déchue. Le 1er mars 1831, commença à paraître la *Némésis*, et pendant un an, de semaine en semaine, éclatèrent coup sur coup 52 satires politiques, les plus véhémentes peut-être que la langue française puisse comporter et qui eurent bientôt une popularité aujourd'hui incroyable. Vérités ou injures, les traits lancés contre MM. d'Argout, Persil, Guizot, tous les hommes du pouvoir, restèrent pour longtemps attachés à leurs noms. La pension de l'auteur lui fut retirée. Il se sentit plus libre :

> Je respire affranchi de leur étau de fer;
> Le pain de servitude à ma bouche est amer.

Et fier « de tenir du peuple la volontaire obole, » il poursuit sa tâche hebdomadaire jusqu'au bout de l'année. M. Barthélemy eut encore, dans cette œuvre, la collaboration de M. Méry. Mais, comme il avait commencé seul cette publication et qu'il lui avait donné pour second titre, celui de *Journal en vers d'un seul homme*, cette collaboration demeura anonyme. Quelques éditions pourtant portent les noms réunis des deux auteurs. Car la *Némésis*, réimprimée sous divers formats, eut autant de succès comme livre que comme journal (1833, in-8; 1834, 2 vol. in-32, etc.).

Dans le même temps, l'infatigable M. Barthélemy publiait encore : *la Dupinade, ou la Révolution dupée*, poëme héroï-comique en trois chants; *Douze journées de la Révolution*, suite de poëmes sur les principales scènes de l'histoire révolutionnaire, de 1790 à 1799 (1832, in-8, avec gravures de Johannot et Raffet), réimprimés aussitôt, ainsi que la *Statue de Napoléon*, avec la traduction allemande (Stuttgart, 1832, in-8).

Faisant tout à coup volte-face, M. Barthélemy entreprit l'apologie d'un des actes les plus violemment reprochés au pouvoir par l'opposition, l'état de siége de 1832. Son écrit sur ce sujet, *Justification de l'état de siége* (1832, in-8), parut d'abord anonyme et fut poursuivi par toute la presse libérale. M. Barthélemy s'en déclara l'auteur et publia, en même temps : *Ma justification* (1832), qui, loin de calmer l'orage, souleva une nuée de réponses en vers, en prose, sous forme de satires, d'odes et de pamphlets. L'auteur de la *Némésis*, dont le silence suffisait au pouvoir, resta plusieurs années sans s'occuper de politique et consacra une partie des loisirs que les largesses ministérielles lui faisaient à une traduction en vers de l'*Énéide* (1835-1838, 4 vol. in-8). M. Barthélemy reçut la croix de la Légion d'honneur le 2 avril 1837. Il donna, en outre, dans le même intervalle : *l'École du peuple*, en vers (1833), *les Aygalades et Fontainieu*, avec M. Méry (1835); *Cinquième anniversaire* (même année); *Constantine*, chant de guerre (1837); *Paris*, revue satirique, à M. F. Delessert, préfet de police

(1838); *la Bouillotte*, poëme en cinq parties (1839); *la Colonne de Mazagran;* la traduction en vers des fragments du poëme latin *la Syphilis* de Fracastor, insérée dans le journal de médecine *l'Esculape*, et suivie, sous le même titre, d'un poëme en deux chants (*Syphilis*, 1840, in-8; 4e édit., 1851, in-8, en deux chants), sorte de réclame poétique, qui, annotée par le docteur Giraudeau de Saint Gervais, se vendit ou se donna dans les librairies spéciales de médecine.

Après avoir encore publié diverses pièces de vers plus ou moins inoffensives ou dévouées au ministère, M. Barthélemy reprit, en 1844, le fouet de la satire politique et publia une *Nouvelle Némésis* (1844-1845, in-8), qui comprend 24 pièces de circonstance, dirigées contre les actes ou les hommes du gouvernement. Quelques-unes, telles que *le Réveil*, *les Ultramontains*, *les Fortifications*, *M. Guizot*, *la Vapeur*, etc., offraient encore de beaux vers; mais la popularité manqua à cette renaissance du satirique dans le poëte courtisan : *la Nouvelle Némésis* épuisa à peine sa première édition. Il en fut de même du *Zodiaque*, satires nouvelles dédiées à MM. de Lamartine et Thiers (1846). A la même époque appartiennent l'*Art de fumer, ou la Pipe et le cigare*, poëme en trois chants, suivi de notes (1844, in-18 et in-8), traduit, l'année suivante, en portugais; *la Vapeur*, poëme (1845, in-8); *A Sa Sainteté Pie IX*, etc.

Dans ces dernières années, M. Barthélemy n'a guère laissé passer de grands événements sans les saluer d'un dithyrambe. Il suffit de rappeler les titres suivants : *Louis-Napoléon Bonaparte* (1848, in-fol., 1852, in-8); *le Deux décembre* (1852); *Vox populi, le Quinze août* (même année); *Au sultan Abd-ul-Medjid; Triomphe d'Osten-Shaken*, à l'occasion du bombardement d'Odessa (1854); *l'Exposition*, *la Reine Victoria* (1855); *les Deux Marseille* (1858), et autres pièces composées pour les journaux officiels ou semi-officiels, et qui n'ont pas ressuscité l'ancienne popularité de leur auteur.

On s'accorde généralement à parler avec beaucoup d'éloge du talent poétique de M. Barthélemy, et avec une grande sévérité de l'usage qu'il a cru pouvoir en faire. Peut-être même, pour accabler l'homme, a-t-on surfait le poëte. Toute passion à part, les brusques changements et les brusques retours de sa vie paraissaient dépasser ce qu'il y a de juste et de vrai dans ce vers qu'il invoque dès 1832 :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Comme poëte il a excellé dans la satire, et l'on s'est plu à voir réunies en lui « la véhémence de Juvénal, l'amertume de Gilbert et la causticité de Boileau. » Il y porte à coup sûr l'énergie de la pensée, la propriété de l'expression, la vivacité du tour, et un mouvement général entraînant. Dans tous les genres, on trouve chez lui, à côté des traces nombreuses de la précipitation, cet écueil de la facilité, l'éclat du langage, la richesse naturelle des rimes, une harmonie des sons et de la forme, qui suppléent à bien des choses dans les œuvres de circonstance.

BARTHÉLEMY (Mathieu-Barthélemy THOUIN, dit), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1804, a fait, en collaboration avec MM. Brunswich, Michel Masson, etc., une trentaine de pièces qui ont été jouées sur les scènes de genre; on cite dans le nombre : *les Cuisiniers diplomates* (1828), *le Conseil de révision* (1832), *l'Art de ne pas monter sa garde* (1833), *la Sonnette de Nuit* (1836), *les Pages du Czar* (1837), *Cantatrice et marquise* (1843), *un Voyage à Paris* (1845), *l'Hospitalité d'une grisette* (1847), *un Déluge d'inventions* (1849), *le Roi, la Dame et le Valet* (1853), etc. Il a écrit seul le vaudeville de *l'Audience du roi* (1832).

BARTHÉLEMY (Anatole-Jean-Baptiste Antoine DE), archéologue français, né à Reims (Marne), le 1er juillet 1821, est fils de Claude-Félix-Hyacinthe de Barthélemy, ancien préfet. Élève de l'École des chartes, il entra dans la carrière administrative, remplit les fonctions de secrétaire général de la préfecture dans le département des Côtes-du-Nord, puis fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Belfort (Haut-Rhin). M. A. de Barthélemy a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique.

Il a publié, en archéologie ou en numismatique *Rapport sur quelques monuments religieux et féodaux du département de la Loire* (Caen, 1842, in-8); *Essai sur l'histoire monétaire du prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 1846, in-8); *Monnaies des Aulerci* (1847, in-8, extrait de la *Revue numismatique*); *Nouveau manuel complet de numismatique ancienne* (1851, in-18); *Jean de Fabas* (Saint-Brieuc, 1854, in-8); *Diocèse de Saint-Brieuc, histoire et monuments* (Saint-Brieuc et Paris, 1855, gr. in-8 avec un atlas de 13 grandes planches); *Étude sur la révolution en Bretagne* (1858, in-8), avec M. Geslin de Bourgogne, etc.

BARTHÉLEMY (Édouard-Marie de), frère du précédent, archéologue français, est né à Angers (Maine-et-Loire), le 21 novembre 1830. Collaborateur du *Bulletin monumental* de M. de Caumont, il a publié un grand nombre de mémoires relatifs au département de la Marne: *Essai historique sur les comtes de Champagne* (Châlons, 1853, in-8); *Études biographiques sur les hommes célèbres nés dans le département de la Marne* (Châlons, 1853, in-12); *Claude d'Épense, David Blondel et Perrot d'Ablancourt* (1855, in-8); *Châlons pendant l'invasion anglaise* (1852, in-8); *Correspondance inédite des rois de France avec le conseil de ville de Châlons-sur-Marne* (1855, in-12); *la Réforme et la Ligue à Châlons* (1851, in-8); *Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould* (Caen et Paris, 1852, in-8); *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne* (Châlons et Paris, 1853, in-8); *Abbayes du département de la Marne* (Paris, 1853, in-12), etc., etc. Il a résumé toutes ses recherches dans son *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions, depuis son origine jusqu'en* 1789 (Châlons, 1855, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable de l'Académie des inscriptions; *la Noblesse en France avant et après* 1789 (1858, in-12). M. Ed de Barthélemy a été décoré, en 1864, de l'ordre de Pie IX.

BARTHÉLEMY (Charles), archéologue français, né à Paris, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivants: *Vie de saint Éloi* (1847), traduite de saint Ouen; *Rational des divers offices de Guillaume Durand* (1848), évêque de Mende au XIIIe siècle; *la Bretagne ancienne et moderne* (1854); *Histoire de Russie* (1855). En 1850, il a fondé, avec le concours de savants français et étrangers, *l'Érudition*, revue mensuelle qui a paru jusqu'en 1853 (3 vol. gr. in-8). Il a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (Jules), philosophe et érudit français, membre de l'Institut, an-

cien représentant du peuple, né à Paris, le 19 août 1805, fut attaché pendant la Restauration et jusqu'en 1838, au ministère des finances; mais il n'en fut pas moins, de 1826 à 1830, un des rédacteurs habituels du *Globe*, et le 28 juillet 1830, il signa la protestation des journalistes. Après la révolution, il fit partie de la Société: *Aide-toi, le ciel t'aidera!* rédigea plusieurs de ses notices biographiques, fonda *le Bon Sens*, avec Victor Rodde et M. Cauchois-Lemaire, et continua d'écrire dans les journaux d'opposition, *le Constitutionnel*, *le Courrier français* et *le National*. Vers la fin de 1833, il parut renoncer à la politique et s'appliqua tout entier à des travaux d'érudition. Il fut nommé, en 1834, répétiteur du cours de littérature française à l'École polytechnique. Il avait entrepris, dès 1832, de donner une traduction complète des œuvres d'Aristote, qui servit de pendant à la traduction de Platon publiée par M. Cousin. Ce travail lui valut la chaire de philosophie grecque et latine au Collége de France (6 janvier 1838) et le fit admettre à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Broussais (23 mars 1839). En 1840, il fut pendant quatre mois chef de cabinet auprès de M. Cousin, ministre de l'instruction publique. Tout en poursuivant ses études sur Aristote, il reprit l'étude du sanscrit, qu'il avait appris avec Eug. Burnouf dès 1823, pour remonter aux sources de la philosophie.

A la révolution de Février, M. Barthélemy-Saint-Hilaire, chef à titre gratuit du secrétariat du gouvernement provisoire, s'associa étroitement à la politique du parti modéré. Le département de Seine-et-Oise l'envoya, le onzième sur douze, à l'Assemblée constituante, où il fut un des chefs du tiers parti républicain; il vota assez souvent avec la droite et appuya l'ensemble de la Constitution, bien qu'il se fût déclaré partisan des deux chambres. Tout en approuvant les mesures de répression dirigées contre le socialisme, il refusa sa confiance au général Cavaignac, et ce fut lui qui se chargea de porter à la tribune les griefs de la Commission exécutive contre le vainqueur des insurgés de juin, qui avait provoqué la discussion; ces débats aboutirent à la déclaration solennelle que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie (25 novembre 1848).

Après l'élection du 10 décembre, M. Barthélemy soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et le maintien du cautionnement des journaux, et approuva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il se rapprocha peu à peu de la gauche. Dans les débats relatifs à la loi de l'enseignement, il parla le premier et il défendit vivement l'Université et les droits de l'État.

Le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta à la mairie du Xe arrondissement, et la chute du système parlementaire excitèrent chez lui des sentiments qu'il ne chercha point à dissimuler. Il refusa de prêter serment, et, bien que dispensé de cette formalité par la tolérance du pouvoir, il quitta sa chaire du Collége de France et la direction de cet établissement, où l'avait appelé l'élection. Il ne fut remplacé définitivement dans cette chaire qu'en 1862. Depuis 1852 il a repris ses travaux d'érudition, continué sa traduction d'Aristote, poursuivi ses recherches sur la philosophie de l'Inde, et pris une part active aux discussions de l'Académie des sciences morales et politiques. Attaché, jusqu'en octobre 1858, à la commission chargée d'étudier la question du percement de l'isthme de Suez, il a fait, avec M. Ferd. de Lesseps et les représentants des diverses nations, le voyage d'Égypte (1855) et publié dans *les Débats* le récit intéressant de cette exploration.

Comme écrivain, le titre principal de M. Barthélemy-Saint-Hilaire est sa traduction d'Aristote, qui a été le centre de ses travaux. Voici les principales publications qui s'y rapportent: *Politique d'Aristote* (Paris, 1837, 1re édition, Impr. royale, 2 vol. in-8; 2e édition, 1848, in-8); *de la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'Institut (1838, 2 vol. in-8); *la Logique d'Aristote* traduite en français pour la première fois (1839-1844, 4 vol. in-8); *Psychologie d'Aristote*, *Traité de l'âme* (1846, in-8); *Opuscules*, traduits aussi pour la première fois, 1847, in-8); *la Morale d'Aristote* (1857, 3 vol. in-8); *la Poétique* (1858, in-8); *la Physique*, traduite pour la première fois, ode (1862, 2 vol. in-8); *la Météorologie*, traduite pour la première fois, etc. (1863, in-8); *De l'école d'Alexandrie*, rapport à l'Institut, précédé d'un *Essai sur la méthode des alexandrins et le mysticisme* (1845, in-8); *Rapport sur le concours ouvert pour la comparaison de la philosophie morale et politique de Platon et d'Aristote avec les doctrines des plus grands philosophes modernes* (1854, in-4). Il faut citer en outre: *des Védas* (1854, in-8); *du Boudhisme* (1855, in-8); *le Boudha et sa religion*, etc. (1859, in-8; nouv. édit., 1862, in-12).

BARTHET (Armand), littérateur français, né à Besançon, le 15 avril 1820, vint faire son droit à Paris en 1838. Il écrivit en 1846 dans *l'Artiste* et *le Corsaire-Satan*, puis se fit heureusement connaître par une charmante comédie, *le Moineau de Lesbie* (1849), qui fut interprétée par Mlle Rachel au Théâtre Français. En 1853, il écrivit pour la même scène *le Chemin de Corinthe*, comédie grecque en trois actes et en vers, qui fut imprimée sans être jouée; une autre comédie en cinq actes, *le Veau d'Or*, reçue à correction, est restée en portefeuille. On a aussi de lui deux recueils, l'un de *Nouvelles* (1852), l'autre de poésies, intitulé: *la Fleur du panier* (1853), et un opéra-comique en un acte, *Chapelle et Bachaumont* (1858).

BARTHEZ (Antoine-Charles-Ernest DE), médecin français, né à Narbonne (Aude), vers le commencement du siècle, est le petit-neveu de l'illustre Barthez de Montpellier. Après avoir fait de brillantes études et remporté plusieurs prix, il fut reçu docteur à Paris en 1839. Sa thèse sur *les Avantages de la marche et les exercices du corps dans les cas de tumeurs blanches, caries, nécroses des membres inférieurs chez les scrofuleux*, fut fort bien accueillie. Il fut désigné, la même année, avec MM. Guéneau de Mussy et Landouzy, pour aller observer et combattre l'épidémie de suette miliaire, qui a régné, en mai et juin 1845, da s l'arrondissement de Coulommiers. Il est médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie et du Prince impérial. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1847.

M. Barthez a publié, outre sa thèse, plusieurs mémoires sur *les Affections de l'enfance*, sur *la Pneumonie*, sur *les Hémorrhagies de la grande cavité de l'arachnoïde*, sur *les Angines et les gangrènes du pharynx*, insérés dans la *Gazette médicale* ou dans les *Archives générales*. Ces mémoires ont servi de bases à l'ouvrage important qu'il a fait paraître, en 1843, en collaboration avec M. Rilliet: *Traité clinique et pratique des maladies des enfants* (1843, 3 vol. in-8; 1853-54, 3 vol.), couronné par l'Académie de médecine et par celle des sciences.

BARTHOLD (Frédéric-Guillaume), historien

allemand, né à Berlin, le 4 septembre 1799, mort le 12 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BARTHOLOMEW (Année Fayermann, mistress), femme de lettres et artiste anglaise, née vers 1806 à Soddon (comté de Norfolk), peignit avec talent la miniature, les fleurs, les fruits et les scènes champêtres. En 1827, elle épousa W. Turnbull, poète distingué, et, peu de temps après la mort de ce dernier, publia un volume de poésies, *les Chants d'Azrael* (the Songs of Azrael, 1841). Vers 1842, elle se maria, en secondes noces, avec V. Bartholomew, qui passe pour un des meilleurs peintres de fleurs de Londres. On a de cette dame des pièces de théâtre, dont l'une, *Ce n'est que ma tante* (It's only my aunt) a été jouée, en 1849, avec succès en Angleterre. — Mistress Bartholomew est morte en 1862.

BARTHOLONI (Anatole), homme politique français, député, est né le 22 août 1822. Ingénieur civil, il devint maire de Sciez, membre du conseil général de la Haute-Savoie pour le canton d'Abondance, et, candidat du gouvernement dans la deuxième circonscription de ce département, il entra au Corps législatif au mois d'avril 1861, élu par 10 998 voix sur 21 079 votants. Il a conservé son mandat au même titre en 1863 : à ces dernières élections, il a obtenu 16 932 voix sur 23 581 votants. Il a été également réélu membre du conseil général.

BARTHOLONY (J.-François), administrateur français, né à Genève, en 1796, est le fondateur de la compagnie du chemin de fer d'Orléans. Placé, par sa situation dans les affaires, à la tête d'un groupe de capitalistes puissants et possédant lui-même un grand crédit personnel, il a constamment réclamé la participation de l'État dans les entreprises de chemins de fer, et, dès 1835, il fut le promoteur de la garantie d'un minimum d'intérêt de l'argent versé par les particuliers, mesure si importante par ses conséquences de diverse nature. Président du conseil d'administration des chemins d'Orléans et de Lyon à Genève, M. Bartholony a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1843.

Il a développé à plusieurs reprises ses vues économiques, notamment dans les écrits suivants : *Quelques idées sur les encouragements à accorder aux Compagnies concessionnaires des grandes lignes de chemin de fer* (1835); *Du meilleur système à adopter pour l'exécution des travaux publics en France*, etc. (1837); *Appendice au précédent écrit*, etc. (1838) ; *Lettre à un député sur le nouveau système de travaux publics adopté par le gouvernement* (1841); *Deuxième lettre à un député, Observations sur l'exécution de la loi du 11 juin 1842*, etc. (1843); *Résultats économiques des chemins de fer ou Observations pratiques sur la distribution des richesses*, etc. (1844).

BARTLETT (John R....), ethnologiste américain, né le 23 octobre 1805, à Providence (Rhode-Island), fut élevé dans divers s écoles du Canada et de New-York, administra d'abord, dans cette dernière ville, une importante maison de librairie et prit part en même temps à des travaux historiques et ethnologiques. Secrétaire de la Société historique de New-York, il fonda, avec Albert Gallatin, dans sa librairie même, la Société ethnologique américaine, qui compta bientôt parmi ses membres MM. Stephens, Schoolcraft, Edward Robinson, Hawks, etc.

En 1846, M. Bartlett quitta les affaires et fut choisi, l'année suivante, par le président Taylor pour déterminer la ligne frontière entre les États-Unis et le Mexique, d'après les nouvelles conventions du traité de Guadalupe-Hidalgo. Il fit, dans ce but, jusqu'en janvier 1853, d'immenses voyages dans toute l'étendue du continent américain; ses diverses explorations, complétées par des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques, embrassent une étendue de plus de 2500 milles (1000 lieues de France). Il a publié, en 1854, la *Relation de voyages et d'aventures dans le Texas, le Nouveau Mexique, la Californie, les provinces de Sonora et de Chihuahua, lors de l'exploration de la frontière du Mexique*, de 1850 à 1853 (Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, etc. New-York, 1854, 2 gr. vol. in-8), ouvrage d'un haut intérêt, écrit avec soin et exactitude. Il avait donné dès 1847 *les Progrès de l'ethnologie* (the Progress of Ethnology, New-York, in-8). On a encore de lui un *Dictionnaire des américanismes* (Dictionary of americanisms).

BARYE (Antoine-Louis), statuaire français, né à Paris, le 24 septembre 1795, entra à treize ans et demi dans l'atelier de Fourier, graveur sur acier, spécialement chargé des matrices des équipements militaires, et quelquefois employé par l'orfèvre Biennais. En 1812, réclamé par la conscription, il servit un an dans la brigade topographique du génie, et modela quelques-uns des plans en relief conservés au dépôt de la guerre, passa ensuite dans le bataillon des sapeurs du même corps et reprit, après la capitulation de 1814, son état de ciseleur. Il étudiait, en même temps, le dessin et le modelé, genres dans lesquels il se fortifia rapidement, en suivant l'atelier de Bosio et plus tard celui du baron Gros. Admis alors aux grands concours de l'École des beaux-arts, où il travailla également la gravure en médailles et la statuaire, il n'obtint toutefois qu'une mention honorable pour la gravure, sur le sujet de *Milon de Crotone dévoré par un lion* (1819); et deux seconds prix de sculpture (1817 et 1820), sur les sujets d'*Alexandre dans la ville des Oxydraques* et de *Caïn maudit entendant la voix de l'Éternel*. Un nouvel échec au concours des coins pour les monnaies de Charles X (1825) le réduisit, pour quelques années, à travailler pour l'orfèvre Fauconnier, fournisseur de la duchesse de Berri; c'est dans cet intervalle qu'il essaya et aborda les divers genres de sculpture, approfondit la science de la fonte et des différents métaux, s'exerça à l'aquarelle et même à la grande peinture, fréquenta assidûment les écoles et les cours d'anatomie et acquit les connaissances de l'ouvrier, de l'artiste et de l'observateur.

M. Barye débuta par quelques bustes au salon de 1827, et exposa aux salons suivants jusqu'en 1836. Le jury de cette année ayant refusé plusieurs de ses œuvres, son absence aux expositions annuelles se prolongea jusqu'en 1850. Jusque-là, à peu près complétement dépourvu de commandes officielles, il avait pris le parti de s'adresser à l'industrie privée, et livré au commerce une foule de bronzes de toute dimension; ils forment une espèce de muséum dont il a classé depuis les divers groupes, et dont il s'est fait l'éditeur. De 1848 à 1851, il occupa, au musée du Louvre, où l'avait appelé M. Ledru-Rollin, le poste de conservateur de la galerie des plâtres et de directeur des moulages; il y eut, en même temps son atelier. Chargé en 1850 de cours de dessins d'histoire naturelle à Versailles, il professe, depuis 1854, le même cours au Muséum.

M. Barye a successivement exposé : comme

sculptures de genre et d'histoire, *un Jeune homme* et *une Jeune femme*, bustes (1827); *le Martyre de saint Sébastien* (1831); *Charles VI dans la forêt du Mans*, *un Cavalier du* XV*e siècle*, *le Buste du duc d'Orléans* (1833), *un Centaure* et *un Lapithe*, groupe en plâtre (1850); plusieurs *Cadres* de médailles et de médaillons modelés (1827 et 1833); comme *études* ou *esquisses* d'animaux, qui ont dès le début marqué sa place au premier rang de mérite et d'originalité : *le Tigre dévorant un crocodile*, *un Ours* (1831); *Lion étouffant un boa*, regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de cet artiste et placé dans le jardin des Tuileries, *Cerf terrassé par deux lévriers*, *Cheval renversé par un lion*, *Combat d'Ours*, *Gazelle morte*, *Éléphant d'Asie*, acquis par le duc de Nemours (1833); *Ours dans son auge*, acquis par le duc d'Orléans, *Jeune lion terrassant un cheval*, le groupe d'une *Panthère et d'une Gazelle*, acheté par le duc de Luynes, *Étude d'un cerf et d'un lynx* (1834); un *Tigre* en bronze (1835); *un Lion* en bronze, un *groupes d'animaux* en pierre (1836); *Jaguar dévorant un lièvre* (1850), modèle en plâtre acquis par l'État, et exposé de nouveau en bronze (1852).

En dehors des salons, M. Barye a exécuté : *les Trois grâces*, *Angélique et Roger*, types d'élégance; *Thésée combattant le minotaure*, un des morceaux les plus finis de la sculpture de genre; une *Sainte Clotilde*, pour l'église de la Madeleine; plusieurs statuettes équestres remarquables, *Charles VII*, *Gaston de Foix*, le *général Bonaparte*, le *Lion de la colonne de Juillet*, le *Lion assis* ou *Lion au repos* (1847), donné pour pendant au *Lion vainqueur* de 1838; *les Jeunes ours jouant ensemble*, *un Tigre dévorant une chèvre*, au musée de Lyon, et un nombre infini de types, de combats et de jeux d'animaux.

Comme œuvres d'une dimension plus large, nous rappellerons le surtout de table commandé par le duc d'Orléans, et composé, sur les dessins de Chenavard, de *neuf groupes* allégoriques ou animés, et, dans ces derniers temps, pour la décoration des pavillons du nouveau Louvre, quatre groupes en ronde bosse figurant *la Paix*, *la Guerre*, *la Force protégeant le travail*, et *l'Ordre comprimant les pervers*. Derrière chacune de ces allégories sont tracés divers animaux symboliques.

Cet artiste a figuré doublement à l'Exposition universelle de 1855. Le *Jaguar dévorant un lièvre* a seul reparu dans la division des beaux-arts; mais il exposait, au palais de l'Industrie, au choix judicieux de ses bronzes, que M. Devéria déclara dans son *Rapport* dignes, par leur supériorité, d'être mis hors de concours. Cette supériorité était due aux procédés de M. Barye, qui a renouvelé le système de la fonte d'un seul jet et à cire perdue, négligé depuis la Renaissance. On pourrait citer enfin de M. Barye, dans un autre genre, les *Portraits* de ses deux filles, mortes dans ces dernières années, ainsi qu'un certain nombre de sujets au dessin et à l'aquarelle, représentant les scènes de ses principaux groupes (1830-1834).

M. Barye a obtenu une 2e médaille en 1831, et à la suite de l'Exposition de 1855, la seule grande médaille d'honneur décernée, dans la XVIIe classe, aux bronzes d'art. En 1861, il fut nommé membre du jury d'admission des œuvres d'art à l'Exposition universelle de Londres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833, il a été promu officier en novembre 1855.

BARZYKOWSKI (Stanislas), patriote polonais, né le 19 novembre 1792, à Droycon (Mazovie), entra en 1808 dans l'administration, et était en 1815 secrétaire du conseil d'État. A la chute de l'Empire, il passa en Allemagne, où il suivit les cours de plusieurs universités. Rentré en Pologne, en 1818, il fut élu nonce (député) en 1824, et se distingua dans la diète comme orateur de l'opposition libérale. En 1829, il protesta contre les atteintes portées à la constitution de la Pologne par l'acte additionnel de Nicolas. Pendant la révolution de 1830, il se déclara contre les faiblesses fatales du dictateur Chlopicki, et fut un des cinq membres du gouvernement national présidé par Adam Czartoryski. Il assista en personne à plusieurs batailles. Après la défaite de la nationalité polonaise, il dut s'exiler et se réfugia en France.

BASCANS (Ferdinand), journaliste français, né à Toulouse, en 1801, d'une famille de négociants, fit ses études au lycée de sa ville natale. Destiné d'abord à l'École polytechnique et à la carrière des armes, il se tourna, à la suite des événements de 1814 et de revers de fortune particuliers, vers l'enseignement. De 1823 à 1827, il fut successivement professeur à Toulouse et au collège de Pont-le-Voy, que l'indépendance de son esprit le força de quitter. Il vint à Paris où il donna des leçons particulières, et prit une part active, trois ans après, à la révolution de Juillet. Bientôt hostile au nouveau gouvernement, il accepta la gérance du journal le plus agressif et le plus attaqué de l'époque, *la Tribune*, où il écrivit : « Je n'ai point d'explications à donner, point de rétractation à faire; si après cela un autre genre de satisfaction peut vous être agréable, n'oubliez pas que ce sera toujours où, quand et comme il vous plaira. » Il s'ensuivit pour lui plusieurs duels, heureux la plupart, soixante-cinq saisies et autant de procès, plus de soixante mille francs d'amende ou de frais de justice, trente-deux mois de prison, deux arrestations préventives, trois accusations capitales devant les conseils de guerre, etc. Pendant vingt-six mois, il eut seul la signature du journal; dans ses derniers procès, il avait pour coaccusé son ami Armand Marrast, et pour principal adversaire l'avocat général, M. Persil (voy. ce nom), auquel il a écrit une lettre fameuse dont la modération n'était pas le premier mérite.

Après sa sortie de prison, M. Ferdinand Bascans continua à faire quelques articles dans *la Tribune*. Quand le journal dut tomber, il se réfugia au *National* et à la *Revue républicaine*. Mais le nom de M. Bascans a cessé de figurer dans le journalisme environ depuis 1840. Marié à la directrice d'une des grandes institutions de demoiselles de Paris, il fit des cours de littérature et d'histoire dans cet établissement. Il a encore été, après la révolution de 1848, jusqu'à la retraite du général Cavaignac, premier adjoint au maire du 1er arrondissement de Paris.

En 1845, M. Bascans a traduit, avec M. Louis Viardot, un ouvrage important du comte de Toreno sur l'Espagne (5 vol. in-8), publié en même temps à Paris et à Madrid. — Il est mort à Neuilly le 31 décembre 1861.

BASCHET (Armand), littérateur français, n'était encore connu que par quelques essais de critique, lorsqu'il reçut la mission d'aller explorer les archives de Venise. C'est aux publications résultant de cette exploration qu'il doit sa notoriété. En voici les titres : *les Archives de la sérénissime république de Venise; Souvenirs d'une mission* (1858, in-8); *la Diplomatie vénitienne; les Princes de l'Europe au XVIe siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens* (1862, in-8, avec fac-simile); *le Roi chez la Reine ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Au-*

triche, d'après le journal de la santé du roi, les dépêches du nonce, etc. (1864, in-8).

On cite, en dehors de ces publications spéciales : *Honoré de Balzac*, avec notes historiques, par M. Champfleury (1851, in-8); *Physionomies littéraires de ce temps, H. de Balzac* (1851, in-8), reproduction de l'écrit précédent ; *les Origines de Werther* (1855, in-8). — M. Armand Baschet a été décoré de la Légion d'honneur, pour ses travaux dans les archives vénitiennes, le 1er mai 1863.

BASCLE DE LAGRÈZE (Gustave), magistrat et archéologue français, né à Pau, le 23 août 1811, d'une ancienne famille noble du Quercy, et fils d'un magistrat distingué, étudia le droit à Paris et s'y fit inscrire au barreau. Nommé substitut en 1847, puis procureur impérial à Pau, il devint en 1852, conseiller à la Cour impériale de cette même ville. M. Bascle de Lagrèze est membre du conseil général des Basses-Pyrénées, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de divers ordres étrangers.

On a de lui, entre autres travaux de jurisprudence : *le Droit criminel à l'usage des jurés* (1854, in-8) : puis des travaux d'archéologie relatifs au département qu'il habite : *Chronique du château et de la ville de Lourdes* (1845, in-8); *Antiquités du Béarn* (1846, in-8), d'après le manuscrit de Pierre Marca; les monographies de Saint-Savin, de l'Escale-Dieu et de Saint-Pé; *le Trésor de Pau* (1851, in-8, pl.), archives du château de Henri IV; *le Château de Pau* (1854, in-8), souvenirs historiques (3e édition, 1861); *Histoire monumentale des Pyrénées* (tom. I-II, in-8); *Histoire religieuse de la Bigorre* (1863, in-18), etc., ainsi que des articles dans la *Biographie universelle* de Michaud.

BASSANO (Napoléon-Joseph-Hugues MARET, duc de), diplomate français, sénateur, né à Paris, le 3 juillet 1803, est le fils aîné du secrétaire de Napoléon, qui fut ministre en 1811 et pair de France en 1831. Il entra dans la diplomatie après la révolution de Juillet, et remplit, pendant longtemps, le poste de secrétaire d'ambassade à Bruxelles. L'avénement de la République l'écarta quelques mois des affaires; mais il fut rappelé par le président qui lui confia, en 1849, la légation du grand-duché de Bade, et, en 1851, celle de Belgique. Le duc de Bassano a été nommé sénateur le 31 décembre 1852, et en même temps grand chambellan du Palais. Promu, le 7 août 1852, commandeur de la Légion d'honneur, il a été fait grand officier le 30 décembre 1855. Sa femme est dame d'honneur de l'impératrice.

Son frère puîné, le prince Eugène de BASSANO, a longtemps dirigé, près de Bone (Algérie), une exploitation de mines qui fut pour lui ruineuse. En 1848, il s'occupa activement, à Paris, de la question algérienne, et y publia, en collaboration avec M. E. de Solms, *Projet de colonisation de l'Algérie par l'association* (1848, in-8) et *Lettre aux citoyens membres de l'Assemblée nationale* sur le même sujet (in-4).

BASSANVILLE (Anaïs LEBRUN, comtesse DE), femme de lettres française, née en 1806, fut élevée sous la direction de Mme Campan. Elle ne se décida qu'assez tard à prendre la plume et collabora à plusieurs journaux de littérature et d'éducation. Elle a fondé le *Journal des jeunes filles* et dirigé le *Moniteur des dames et des demoiselles* et le *Dimanche des familles*.

On pourrait citer de cette dame un grand nombre de livres d'éducation et de romans qui ont été en se multipliant dans ces dernières années : *Aventures d'une épingle* (1845); *la Corbeille de fleurs* (1848); *les Mémoires d'une jeune fille* (1849); *le Soir et le Matin de la vie* (1850); *le Monde tel qu'il est* (1853); *les Primeurs de la vie* (1854); *Délassements de l'enfance* (1856); *Géographie en action ou les Plaisirs des vacances*, *les Épis d'une glaneuse* (1858); *les Deux familles* (1859); *les Salons d'autrefois, souvenirs intimes* (1861, 1re série; 1863, 2e série); *les Contes du bonhomme Jadis* (1861); *De l'éducation des femmes* (même année); *Un voyage à Naples* (même année); *l'Entrée dans le monde ou les Souvenirs de Germaine* (1862); *la Chambre rouge* (1863); *les Ouvrières illustres* (même année); *les Secrets d'une jeune fille* (même année), etc. Plusieurs de ces volumes ont des *préfaces* de MM. Alfr. Nettement, L. Enault, etc. Elle a aussi publié la traduction d'une œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza* (1851, in-12), etc.

BASSET (André-Alexandre), littérateur français, né à Nice (Alpes-Maritimes), en 1796, et fils d'un officier général de la République, fit ses classes au lycée de Marseille, entra au service à la fin de l'Empire comme lieutenant des gardes nationales mobiles du Var et devint, en 1816, lieutenant dans les gardes du corps. Après avoir écrit, de 1820 à 1835, pour le théâtre, en gardant l'anonyme, il fut attaché à la commission d'examen des ouvrages dramatiques. Dix ans après, il fut nommé directeur de l'Opéra-Comique, et garda ces fonctions jusqu'en 1848. En 1850, il entra à la rédaction de *la Patrie*, qu'il quitta, en 1856, pour devenir rédacteur en chef du *Pays*. M. Alex. Basset a été décoré le 5 mai 1839.

On cite de lui : *Richard en Palestine*, *Simon Terre-Neuve*, *Duchesse*, *Heur et Malheur*, *le Cousin Frédéric*, *Reine de France*, *les Envies de ma femme*, *Veuve et Garçon*, *un Amour de Molière* (1821-1835), comédies et vaudevilles.

BASSET (Adrien Charles-Alexandre), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 12 juillet 1822, a commencé à se faire connaître en 1845, sous le pseudonyme d'*Adrien Robert*, qu'il a généralement adopté. Il a reçu, en 1854, la décoration de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Nous citerons de M. Ch. Basset, qui a réussi au théâtre et dans le roman : *le Veuf du Malabar* (1846), vaudeville en un acte; *le Mauvais monde*, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, *le Lord de l'Amirauté*, *les Amours mortels*, *Léandre et Isabelle*, *les Diables roses*, *la Vierge aux pervenches* (1848-1853); *les Contes excentriques* (1854, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*) sous le nom de *Charles Newil*, et suivis, en 1858, d'un second volume (*Nouveaux contes excentriques*); *la Tribu d'Ephraïm*, *Guillaume le Taciturne*, etc., nouvelles; *Une jambe anonyme* (1859), vaudeville en un acte, avec M. de Forges, etc.

BAST (Louis-Amédée DE), romancier français, né à Paris, le 8 septembre 1795, officier sous l'Empire, fut mis en demi-solde par la Restauration, embrassa la carrière des lettres et débuta par une épître en vers : *Ma destinée* (1819). Outre un grand nombre d'articles et de nouvelles imprimés dans divers recueils périodiques, il a publié beaucoup de romans, entre autres : *le Mameluck de la Grenouillère* (1829, 4 vol. in-12); *Malfilâtre* (1834, 2 vol. in-8); *le Testament de Polichinelle* (1835); *le Cabaret de Ramponeau* (1842); *la Galère de M. de Vironne* (1848), *les Galeries du palais de justice* (1841, 2 vol. in-8), etc.

BASTARD D'ESTANG (Jean-François-Auguste, comte DE), officier français, frère de l'ancien pair de France de ce nom (1783-1844), né en 1792,

à Nogaro, fut admis en 1810 à l'École spéciale de cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieutenant au 2e de cuirassiers, et fit avec ce corps la campagne de Saxe. Blessé à Dresde et à Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi et resta prisonnier jusqu'à la paix de 1814. Après avoir été brigadier des mousquetaires gris, il fut attaché, en 1816, à l'état-major de la Seine, puis servit dans la garde royale jusqu'en 1830. Nommé chef d'escadron d'état-major, il devint aide de camp du maréchal Oudinot. Chevalier de Saint-Louis depuis 1815, le comte Bastard d'Estang a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 avril 1845.

Membre du comité historique des arts et monuments, il a publié divers travaux : *Librairie de Jean de France, premier duc de Berry* (in-fol.); *Costumes de la cour de Bourgogne sous le règne de Philippe le Bon* (petit in-fol.); *Peintures et ornements des manuscrits français* (in-fol.) et divers *Rapports* imprimés au *Bulletin* du comité (1838-1860).

BASTARD D'ESTANG (Henri-Bruno, vicomte DE), magistrat français, frère du précédent, né à Paris, le 14 novembre 1797, fut reçu avocat à vingt ans. Après avoir exercé en province, à Alençon (1820), au Puy (1822), à Nîmes (1825), les fonctions de substitut, de procureur général, il fut nommé, en 1833, conseiller à la Cour royale de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1858.

On a de lui : *Recherches sur l'ancien duché-pairie de Randan* (1830, in-8); une monographie du *Parlement de Toulouse* (1854, in-8) et *les Parlements de France, Essai historique sur leurs usages, leur organisation*, etc. (1858, 2 vol. in-8).

Son neveu, Denis-Léon DE BASTARD D'ESTANG, né à Paris, le 16 avril 1822, ancien élève de l'École des chartes, attaché au ministère des affaires étrangères, puis secrétaire d'ambassade, a publié des *Recherches sur l'insurrection communale de Véselay* (1851) et a été nommé, la même année, chevalier de la Légion d'honneur (24 octobre). On a encore de lui une *Vie de Jean de Ferrières, vidame de Chartres*, etc. (1858, in-8, avec portrait) et des *Notices* dans divers recueils, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

BASTIDE (Jules), publiciste et homme politique français, ministre des affaires étrangères en 1848, membre de l'Assemblée constituante, est né à Paris, le 22 novembre 1800. Fils d'un agent d'affaires, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit et entreprit ensuite un commerce de bois. Il prit une part active à la lutte du libéralisme contre la Restauration et fut un des premiers affiliés de la Charbonnerie française. Lors des journées de 1830, il paya de sa personne et fut, dit-on, le premier qui arbora le drapeau tricolore au faîte des Tuileries. Sous la dynastie d'Orléans, il fut, jusqu'en 1848, aux premiers rangs des hommes d'action comme des écrivains de l'opposition radicale. Lors de la reconstitution de la garde nationale, M. Bastide fut élu commandant en chef de la légion de l'artillerie, dans laquelle se groupaient les républicains. Arrêté à l'occasion du mouvement insurrectionnel de Grenoble, en 1832, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour sa participation à l'émeute qui éclata à Paris, le 5 juin de la même année, jour des funérailles de Lamarque, il parvint à s'échapper de prison, et se réfugia à Londres, où il demeura deux ans. En 1834, il revint à Paris purger sa contumace et fut acquitté. Les actionnaires du *National*, qui venait de perdre Armand Carrel, l'appelèrent, en 1836, avec M. Charles Thomas, plusieurs fois déjà son associé commercial, à la rédaction de cette feuille. En 1837, il appela à son tour Armand Marrast, qui devait y déployer tant de verve. M. Bastide, sincèrement attaché aux principes du christianisme, qu'il croyait pouvoir allier au radicalisme politique, n'était pas d'accord, sur ce point, avec ses plus actifs collaborateurs du *National*, qu'il quitta enfin, en 1846. Il collabora, l'année suivante, avec M. Buchez, à la rédaction de la *Revue nationale*, organe spécial du néo-catholicisme républicain.

A la révolution de 1848, M. Bastide se trouva porté au pouvoir avec les hommes du *National*. Il remplit d'abord, sous M. de Lamartine (voy. ce nom), les fonctions de secrétaire général au ministère des affaires étrangères, dont il reçut lui-même le portefeuille, après l'ouverture de l'Assemblée nationale et la formation de la Commission exécutive. Il fut aussi, pendant quelques semaines, chargé du ministère de la marine (29 juin). Envoyé à l'Assemblée constituante par les trois départements de la Seine, Seine-et-Marne, Saône-et-Loire, il y représenta celui de Seine-et-Marne, qui lui avait donné 21 103 suffrages. Fidèle au parti républicain non socialiste et modéré, M. Bastide resta ministre des affaires étrangères jusqu'au dernier jour du pouvoir du général Cavaignac (20 décembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre la direction des affaires de Rome, tout en repoussant la mise en accusation du président et de ses ministres. Le 26 mai il vota l'amnistie en faveur des transportés de juin; mais il s'abstint ou vota avec la droite dans la plupart des questions sociales.

La collaboration de M. Bastide aux journaux de son parti l'a fait estimer comme publiciste. Outre un écrit intitulé : *De l'éducation publique en France* (1847, in-32), il a concouru à la 2e édition de *l'Histoire parlementaire de la révolution française* de M. Buchez (1845-1847, 5 vol. in-12). Il a aussi donné le tome Ier d'une *Histoire de l'Assemblée législative* (1847, in-12), qui devait avoir 25 volumes et n'a pas été continuée; *la République française et l'Italie en 1848* (Bruxelles, octobre 1858); *Guerres de religion en France* (1859, 2 vol. in-16) pour la *Bibliothèque utile*. Il a été un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

BASTIDE (Jenny DUFOURQUET, dame), femme de lettres française, née à Rouen, le 8 juillet 1792, s'est fait connaître dans le monde littéraire, sous le double nom de Jenny Bastide et de *Camille Bodin*. Elle n'a signé de son nom de famille qu'un petit poëme, *Napoléontine*, et un volume de *Souvenirs*, publiés l'un et l'autre en 1821. Ses romans, au nombre d'une trentaine, lui ont fait pendant assez longtemps, entre nos femmes auteurs, une certaine vogue.

Nous citerons d'elle : *les Confessions de ma tante* (1825, 4 vol.); *la Belle-Mère* (1828); *Marius et Frédéric* (1830); *la Cour d'assises* (1832); *Contes vrais* (1835-1843, 2 vol.), recueil de nouvelles; *un Drame au palais des Tuileries* (1832), qui a paru sous le nom de Thalaris Dufourquet. Elle a ensuite publié, sous celui de Camille Bodin : *el Albanico* [l'Éventail] (1833); *un Remords* (1834); *Pascaline et Savinie* (1835); *Une sur mille, une Passion en Province, Scène de la vie anglaise* (1836); *Sténia, l'abbé Maurice* (1837); *Élise et Marie* (1838); *Melchior* (1839); *Anaïs* (1840); *Caliste et Jeanne* (1841); *Laurence* (1842); *Berthe et Louise* (1843); *les Mémoires d'un confesseur* (1845). Ses dernières productions sont *Alice de Lostange* (1847) et *Francine de Plainville* (1850, 2 vol.).

BASTIDE (Louis), poëte français, né vers 1805, à Marseille, vint après la révolution de Juillet à Paris et s'y mêla activement aux manifestations du parti républicain. Après avoir publié un volume de *Mélanges poétiques* (1832), il voulut prendre la place que la défection de M. Barthélemy (voy. ce nom) venait de laisser libre, et fit, pendant deux ans, paraître un recueil hebdomadaire de satires politiques sous le titre de *Tisiphone* (1834-1835, 4 vol. in-8). L'extrême vivacité de ses attaques lui attira diverses condamnations. En 1838, il renouvela cette tentative; mais sa *Pythonisse* fut arrêtée par le parquet à la onzième livraison. Depuis cette époque, il a écrit à de rares intervalles quelques pièces de vers et, en 1854, il a donné un nouveau volume : *les Larmes d'un prisonnier* (in-8). On a aussi sous son nom la *Vie politique et religieuse du prince de Talleyrand* (1838, in-8).

BATAILLARD (Paul-Théodore), littérateur français, né à Paris, le 23 mars 1816, fit son droit à Paris et suivit les cours de l'École des chartes, de 1838 à 1841. Il a écrit dans plusieurs journaux, surtout pendant l'année 1848 et s'est signalé par ses opinions démocratiques, qui furent, en 1855, le principal motif d'un procès étrange; veuf de la fille de Mme Mélanie Waldor, et remarié à une Anglaise, il se vit disputer devant les tribunaux par son ancienne belle-mère, l'enfant qu'il avait eu de son premier mariage. Une ordonnance de référé le lui enleva; un arrêt de la Cour impériale le lui rendit.

M. Bataillard a publié divers travaux : *Gustave Millot, Reliquiæ* (Troyes, 1838, in-8); *l'Œuvre philosophique et sociale de M. Edgar Quinet* (1846, in-8); *Nouvelles recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe* (1849, in-8), extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*; plusieurs brochures sur la Moldavie et la Valachie, extraites de la *Revue de Paris* et de la *Libre recherche* (1856-57), etc.

BATAILLE (Martial-Eugène), homme politique français, né à la Jamaïque, en 1814, fut admis, en 1834, à l'École polytechnique et ne fut à sa sortie classé dans aucun service. S'étant lié avec des agents du parti bonapartiste, il alla rejoindre à Londres le prince Louis-Napoléon et débarqua avec lui à Boulogne, en 1840; il fut traduit devant la Cour des Pairs, condamné et emprisonné à Doulens, et amnistié en 1844. Dès lors il s'occupa de machines à vapeur et publia sur ces matières un ouvrage spécial (1846), dont le second volume fut terminé par M. Julien, en 1850. Après plusieurs candidatures infructueuses, il obtint, en 1851, le mandat de la Haute-Vienne à l'Assemblée législative, fit partie de la Commission consultative du 2 décembre, entra, en 1852, au conseil d'État comme maître des requêtes, et devint conseiller en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 septembre 1849.

Son frère, M. Henri-Jules BATAILLE, né le 11 septembre 1816, et qui n'était que capitaine à la fin de 1848, a été nommé général de brigade le 12 août 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856.

BATBIE (Anselme-Polycarpe), jurisconsulte français, né à Seissan (Gers), le 31 mai 1828. Il fut nommé, au concours, auditeur au conseil d'État en août 1849, et reçu docteur par la Faculté de droit de Paris en août 1850. Il ne fut pas compris dans la réorganisation du conseil d'État, après les événements de décembre 1851. L'année suivante, il se présenta au concours ouvert pour la nomination de plusieurs professeurs suppléants dans les facultés de droit, et obtint l'une des places. Attaché d'abord aux facultés de Dijon (1er juin 1852) et de Toulouse (décembre 1852), il devint, en janvier 1857, professeur suppléant à la Faculté de Paris, où il a été chargé, à la fin de 1862, d'un cours de droit administratif. A Toulouse, il avait fait, de 1854 à 1856, un cours de droit public et administratif comparé. Élu, en 1853, membre de l'Académie de législation de cette ville, il publia dans le Recueil de cette académie, un mémoire sur le *Forum judicum* des Visigoths. En 1860, il fut chargé par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, de visiter les universités de Belgique, de Hollande et d'Allemagne pour y étudier l'organisation de l'enseignement du droit public et administratif. La même année, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna le prix Faucher pour un mémoire sur la vie et les œuvres de Turgot, ouvrage qui a été publié sous ce titre : *Turgot, philosophe, économiste et administrateur*. En 1861, il a commencé la publication d'un *Traité théorique et pratique du droit public et administratif*, qui doit avoir 6 volumes (1863, tome I-IV, in-8). En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques a encore décerné à M. Batbie deux récompenses : le grand prix Beaujour pour un mémoire sur les institutions de crédit populaire, qui a été publié sous le titre de *Le Crédit populaire*, et un des prix ordinaires de l'année pour un mémoire sur *le Prêt à intérêt*. On cite en outre de lui une brochure sur *l'Appel comme d'abus* (janvier 1852). M. Batbie est membre de la Société d'économie politique.

BATEMAN (William BATEMAN-BATEMAN-HANBURY, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1826, à Kelmarsh (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée en 1837 à la pairie héréditaire. Après avoir passé quelque temps à l'université de Cambridge, il prit, en 1845, la place de son père à la Chambre haute. En 1851, il fut nommé député-lieutenant, et en 1852, lord-lieutenant du comté d'Héreford et, de 18.8 à 1859, aide de camp de la reine. Marié, en 1854, à une fille du général Edw. Harison, il a eu un fils né en 1856.

BATEMAN (Kate-Joséphine), actrice américaine, née à Baltimore en 1842, appartient à la célèbre famille d'acteurs de ce nom, montra des dispositions précoces, et parut pour la première fois au théâtre vers l'âge de onze ans. Malgré les succès qu'elle obtint alors, elle consacra plusieurs années à de sérieuses études, et ne fit ses véritables débuts qu'en 1859. Après avoir été applaudie sur les principaux théâtres de l'Amérique, miss Bateman vint chercher en Europe la consécration de sa réputation. Engagée à Londres au théâtre Adelphi, elle y débuta (1863) par le rôle de Leah, dans la pièce de ce nom traduite du drame allemand *Deborah*, de Mosenthal, qu'elle joua plus de cent cinquante fois de suite avec le plus brillant succès. On cite parmi les principales créations de cette artiste : Évangéline, dans la pièce de ce nom tirée du poëme de Longfellow; Géraldine, dans une pièce écrite spécialement pour elle par Mrs Bateman, sa mère; Julia, dans *le Bossu* (The Hunchback), de Sheridan Knowles; Pauline, dans *Lady of Lyons*; Juliette et lady Macbeth dans le répertoire de Shakspeare, etc.

BATH (John-Alexandre THYNNE, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1831, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1682, à la pairie et, en 1789, au marquisat. Il hérita, en 1837, des titres de son père, siégea en 1852 à

la Chambre des Lords et fut, en 1853, nommé député-lieutenant du comté de Somerset, puis de celui de Wilts en 1860. Marié, en 1861, à une fille du 3ᵉ vicomte de Vesci, il a eu un fils, né en 1862.

BATH AND WELLS. Voy. Auckland.

BATHURST (Henry-George Bathurst, 4ᵉ comte), pair d'Angleterre, né en 1790, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1712, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1820, le diplôme de docteur en droit et entra, en 1812, à la Chambre des Communes, où, pendant vingt-deux ans, il représenta le bourg de Cirencester. A la mort de son père, en 1834, il passa à la Chambre haute et continua de s'y associer à la politique conservatrice. De 1812 à 1818, il a fait partie du comité des affaires des Indes. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son frère, William-Lennox Bathurst, né en 1791, à Londres, élevé à Oxford, admis au barreau, en 1821, et employé au Conseil privé de 1827 à 1860.

BATISSIER (Louis), médecin et archéologue français, né à Bourbon-l'Archambault, le 29 juin 1813, fut reçu docteur à Paris en 1842, avec une thèse sur *l'Origine.... et de l'action des eaux néothermales*. Il est, depuis plusieurs années, vice-consul de France à Suez.

On a de lui des travaux de recherches archéologiques : *le Mont Dore et ses environs* (1840); *Éléments d'archéologie nationale* (1843); *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivi d'un Traité de la peinture sur verre* (1845, gr. in-8, illustré. 2ᵉ édit., 1860), une réédition de l'*Histoire de Paris*, de Dulaure (1845); différents mémoires relatifs à l'ancien Bourbonnais, etc.

BATTA (Alexandre), violoncelliste hollandais, né à Maestricht, en 1816, et fils d'un musicien distingué, qui fut longtemps professeur au Conservatoire de Bruxelles, fut élève de Platel, qu'il remplaçait, dès l'âge de dix ans, dans des soirées. Bientôt connu dans toutes les grandes villes d'Europe, c'est à Paris qu'il a donné depuis vingt ans le plus grand nombre de ses concerts. Il a aussi fréquemment visité la cour de la Haye. Comme virtuose il se distingue par la grâce, le sentiment et la coquetterie même de son jeu. Il a écrit, pour son instrument, des *Fantaisies*, *Scènes*, *airs variés*, etc.

BATTAILLE (Charles-Amable), chanteur français, né à Nantes, le 30 septembre 1822, où son père exerçait la médecine, fut destiné à embrasser la même profession, malgré son penchant vers le théâtre et alla commencer à Caen ses études médicales. Reçu docteur, il s'établit, comme médecin, dans sa ville natale; mais bientôt l'insuccès de sa pratique lui fit prendre, malgré les nouvelles résistances de son père, le parti de venir tenter à Paris la fortune dramatique. Après s'être fait entendre avec assez de succès, comme soliste, à l'église de la Madeleine, il se présenta, au mois de novembre 1845, au Conservatoire, où il fut refusé, dit-on, à l'unanimité. Encouragé par Garcia, il se remit à l'étude et obtint de débuter à l'Opéra-Comique, en 1848. Ses débuts, qui devaient avoir lieu le 23 février, furent ajournés, par suite des événements, jusqu'à l'année suivante. Il parut enfin dans le rôle du chevrier du *Val d'Andorre*, et fut engagé à ce théâtre, où il a compté depuis tant de créations importantes dans *le Toréador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Carillonneur de Bruges*, *la Dame de pique*, *Marco Spada*, et *l'Étoile du nord*. Le rôle de Pierre le Grand, dans cette dernière pièce, a été son principal triomphe et a mis en relief toutes ses qualités. Sa voix est une basse chantante, d'un timbre agréable, particulièrement souple, énergique au besoin; sa vocalisation facile et la sûreté de sa méthode révèlent d'intelligentes études. Cet artiste, éloigné pendant quelque temps de l'Opéra-Comique, a été engagé en 1860 au Théâtre-Lyrique, puis rappelé l'année suivante, à son premier théâtre. Il est devenu, en 1851, professeur de chant au Conservatoire.

Il a été présenté à l'Académie des sciences par M. Ch. Battaille un mémoire intitulé : *Nouvelles recherches sur la phonation* (1861, in-8, avec 7 pl.), une suite a paru sous ce titre : *De l'enseignement du chant*. 2ᵉ partie : *De la physiologie appliquée à l'étude du mécanisme vocal* (1863, in-8).

BATTHAYNY-STRATTMANN (Philippe, prince de), chef d'une famille hongroise élevée au rang des princes de l'empire en 1764, est né le 13 novembre 1781. Il a succédé, en 1806, à son père, le prince Louis, comme héritier du majorat de Strattmann et de la dotation princière qui comprend plusieurs seigneuries en Autriche et en Hongrie. Il est palatin supérieur du comitat d'Elsenbourg, chambellan et conseiller intime au service de l'Autriche. Il n'est point marié, et son frère, le comte Jean-Baptiste, né le 7 avril 1784, chambellan au service d'Autriche, mort en avril 1865, n'a eu que des filles de son mariage avec la comtesse Marie Esterhazy de Galantha.

BATTON (Désiré-Alexandre), compositeur français, né à Paris, le 2 janvier 1797, mort à Versailles, le 15 octobre 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BATTU (Léon), auteur dramatique, né à Paris, en 1829, mort à Paris, le 22 novembre 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BAUCHART (Alexandre-Quentin), conseiller d'État français, ancien représentant, est né à Villiers-le-Sec (Aisne), le 7 février 1809. Avocat au barreau de Laon et riche propriétaire, il était, depuis longtemps, membre du conseil général de l'Aisne, lorsque, avec l'aide du *National*, dont il représentait les doctrines dans son département, il se porta candidat aux élections de l'Assemblée constituante (1848); il fut élu, le 11ᵉ sur quatorze, par 65000 voix. Son nom est attaché à ce fameux *Rapport sur les causes qui ont amené le* 15 *mai et l'insurrection de juin* (1848, 3 vol. in-4), qui a été l'objet de tant d'attaques passionnées et contraires, œuvre habilement conçue néanmoins et dont les matériaux disparates, groupés avec art, seront un jour profitables à l'historien. A la Constituante, M. Bauchart, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite. Il reparut à la Législative, élu le second des douze, dans les rangs du parti modéré, et plus tard dans la fraction de ce parti qui se rattacha à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1852, M. Bauchart fut appelé au conseil d'État. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Quentin-François-Victor-Adèle-Édouard-Ernest Bauchart, né en 1829, a fait ses études et son droit à Paris; il est auditeur de 1ʳᵉ classe au conseil d'État, a été nommé le 7 août 1852.

BAUCHER (F....), écuyer français, né vers 1805, s'est fait connaître à la fois, depuis plus de

vingt-cinq ans, comme professeur d'équitation, comme écuyer du Cirque et comme inventeur d'une méthode qu'il a développée dans plusieurs ouvrages. Nous citerons : *Dictionnaire d'équitation* (1833, in-8, 3ᵉ édit., 1859); *Dialogues sur l'équitation* (1834, in-8), avec M. Pellier; *Passe-temps équestres* (1840, in-8); *Réponse à des observations de M. d'Aure* (1842); *Méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes* (1842, in-8, 11ᵉ édit., 1859); tous ces ouvrages ont été réunis, en 1854 et 1859, en un volume intitulé : *OEuvres complètes* (gr. in-8).

BAUCHERY (Francis-Roland), littérateur français, né à Paris, le 18 septembre 1798, s'est fait connaître dans les lettres par quelques poésies romantiques, deux ou trois drames, entre autres celui de *Beaumarchais* (1846), avec Louis Cordiez, et des romans écrits avec une certaine verve : *Didier, ou le Borgne et le Bossu* (1836, 2 vol.); *un Héritage de famille* (1837, 2 vol.); *Mémoires d'un homme du peuple* (1838, 2 volumes), etc.

BAUDE (Jean-Jacques, baron), homme politique français, membre de l'Institut, né en 1792, à Valence (Drôme), fils d'un préfet de l'Empire, entra dès l'âge de vingt et un ans dans l'administration, devint sous-préfet de Confolens (1813), puis de Roanne (1814) et de Saint-Étienne (1815). Il avait reconnu Louis XVIII à la première Restauration; mais, au retour de Napoléon, il se mit à la tête des gardes nationales pour s'opposer à la marche du duc d'Angoulême sur Lyon. Après Waterloo, il donna sa démission et publia une brochure politique intitulée : *le Lundi gras et le mercredi des cendres* (1817), qui le fit condamner par la Cour royale de Grenoble. Il s'occupa ensuite d'économie et de travaux publics, et fit imprimer, entre autres mémoires, un écrit remarquable sur la *Navigation de la Loire au-dessus de Briare* (1826).

Vers la fin du règne de Charles X, M. Baude collabora activement au *Temps* et signa le 26 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Secrétaire de la commission municipale de l'hôtel de ville, il fut successivement, dans l'espace d'un mois, préfet de la Manche, directeur général des ponts et chaussées et sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Nommé préfet de police en remplacement de M. Treilhard (décembre 1830), il ne put prévenir la cérémonie carliste qui eut lieu, le 14 février suivant, à Saint-Germain l'Auxerrois, ni réprimer les troubles populaires qui se traduisirent par la dévastion de l'archevêché, de la maison des jésuites, etc. Destitué par M. d'Argout, il se renferma dans ses travaux de la Chambre des Députés, puis du Conseil d'État, dont il fit partie pendant tout le règne de Louis-Philippe. Il combattit la politique de Casimir Périer. Dévoué au ministère du 29 octobre, M. Baude est rentré dans la vie privée en 1848. Il a été promu officier de la Légion d'honneur depuis le 4 mai 1844. Le 27 décembre 1856, il a été élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Benoiston de Château-Neuf et, en avril 1859, est devenu titulaire de la section de politique et d'administration. — Il est mort le 7 février 1862.

On a encore de lui : *l'Algérie* (1841, 2 vol. in-8), ouvrage qu'il a publié à la suite d'un voyage dans cette colonie en qualité de membre de la Commission royale; *les Côtes de la Manche, Cherbourg* (1859, in-8), extrait de la *Revue des Deux-Mondes*, dont M. Baude était un des collaborateurs. Aux mémoires cités plus haut on peut ajouter les suivants : *Sur les côtes de France de l'Océan et de la Méditerranée; Sur l'empoissonnement des eaux douces; Sur l'isthme de Suez et son percement; Sur la marine de l'Autriche; Sur la puissance militaire de l'Autriche en Italie.*

BAUDE (Louis), ingénieur français, né le 17 octobre 1804, fut admis, en 1822, à l'École polytechnique, entra dans l'administration des ponts et chaussées et devint, en 1847, ingénieur en chef de première classe, puis, en 1857, inspecteur général. Il est attaché au service de plusieurs chemins de fer, celui de Rennes entre autres où il est chargé de la première section. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 mai 1849. — Son fils, M. Elphège Baude, né en juillet 1826, fait aussi partie du corps des ponts et chaussées.

BAUDELAIRE (Charles-Pierre), littérateur français, né à Paris, en avril 1821, débuta en 1845 par des critiques d'art et des comptes rendus de salon. Il entreprit la traduction des *OEuvres* d'Edgar Poë, dont il a publié les *Histoires extraordinaires*, les *Nouvelles histoires extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1856-58, 3 vol. in-18). Mais ce qui a donné le plus de retentissement à son nom, c'est un volume de poésies intitulé : *les Fleurs du mal* (1857, in-8), recueil dont six pièces ont été condamnées en août 1857, et dont l'auteur a annoncé une nouvelle édition, avec des poëmes inédits destinés à remplacer les passages supprimés : elle a paru en 1861 (in-18, avec portrait). Il a encore donné, en 1859 : *Théophile Gautier, notice littéraire* (in-12).

BAUDELOCQUE (Louis-Auguste), médecin français, né vers la fin du dernier siècle, est le neveu du célèbre professeur de ce nom, mort en 1810. Après avoir étudié à la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1823, se livra exclusivement à la pratique des accouchements et s'occupa surtout d'en simplifier le manuel opératoire. On lui doit l'invention d'un forceps brise-tête ou *céphalotribe*, pour lequel l'Académie des sciences lui a décerné un de ses prix, en 1833. On n'a de lui que des brochures et mémoires : *de la Compression de l'aorte ventrale* (1835) comme moyen d'arrêter les hémorrhagies utérines; *Élytrotomie, ou section du vagin* (1844), etc.

BAUDELOT (Joseph-Alphonse), magistrat français, ancien représentant, député, né à Hirson (Aisne), vers 1804, fit son droit à Paris et entra dans la magistrature en 1830. D'abord procureur du roi, puis président au tribunal de Vervins, il fut, en 1848, élu représentant à la Constituante, le troisième sur quatorze, par 115339 suffrages. Il vota, avec la gauche, dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, mais dans toutes les autres questions il suivit la politique de la droite. Écarté, à cause de ses fonctions judiciaires de l'Assemblée législative, il revint siéger à Vervins; mais, ayant pris sa retraite en 1856, il est rentré au Corps législatif pour la 3ᵉ circonscription de l'Aisne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 mai 1845.

BAUDEMENT (Émile), naturaliste français, né à Paris, en 1810, s'occupa spécialement de questions d'agriculture et de zoologie et obtint en 1858, à la suite d'un concours, une chaire à l'Institut agronomique de Versailles. Lorsque cet établissement fut supprimé, il fut chargé, au Conservatoire des arts et métiers, d'un cours de zoologie agricole qui fut spécialement créé pour

lui. M. Baudement a fourni des articles et des mémoires à la *Revue horticole* et à la *Collection de la Société d'agriculture*, entre autres : *Exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie* (1849) et *Rapport sur le concours d'animaux reproducteurs ouvert dans le Nord* (1852). Il a signé avec M. de Béhague plusieurs *notes* relatives à diverses expériences (1850-1854). Il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Émile Baudement est mort en janvier 1864.

BAUDEMENT (Théophile-Charles-Étienne), bibliothécaire français, né à Paris, le 26 juillet vers 1800, fit une sérieuse étude des langues classiques et fut, pendant quelques années, précepteur des enfants du comte Martin de Douai. Attaché ensuite à la bibliothèque Mazarine (1845-1853), il y resta jusqu'au moment où le ministre lui fit échanger ses fonctions avec celles de M. Jules Sandeau (1853), employé à la Bibliothèque impériale au département des imprimés. Il a publié divers travaux comme latiniste et a traduit et annoté différents auteurs dans la collection des *Classiques* de M. Nisard.

BAUDENS (Jean-Baptiste-Lucien), chirurgien français, né à Aire (Pas-de-Calais), le 3 avril 1804, mort le 3 décembre 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BAUDET DULARY (M....), médecin français, né vers 1790, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1814. Entraîné vers le système de Fourier, il se retira volontairement de la Chambre des Députés où l'avaient envoyé, en 1831, les électeurs de Seine-et-Oise, pour coopérer activement à la propagation de ses idées favorites. Outre divers articles insérés dans *la Phalange* et *le Phalanstère*, il publia : *Crise sociale* (1834, in-8), écrit remarqué pour sa vigueur. Plus tard, il s'occupa même d'une réalisation pratique du fouriérisme sur ses propriétés, laquelle n'eut d'autre caractère que celui d'une exploitation agricole. On a encore de lui : *Essai sur les harmonies physiologiques* (1838-1845, in-8); *Hygiène populaire* (1856); *Principes et résumé de physionomie* (1859, in 8, 20 pl.), etc.

BAUDET-LAFARGE (Jacques-Antoine) [du Puy-de-Dôme], ancien représentant du peuple français, est né à Maringues, le 28 janvier 1803. Fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, il se montra fidèle aux principes de la Révolution, qui étaient ceux de sa famille. Après les journées de Juillet, il fut nommé sous-préfet d'Ambert; mais il ne conserva pas longtemps ces fonctions, et renonça à la carrière administrative. Il prit au conseil général du Puy-de-Dôme la place laissée vacante par la mort de son père. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur seize, par 74 840 suffrages. Membre du comité de l'agriculture, il vota presque toujours avec le parti du *National*. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BAUDIN (Désiré-Pierre), ingénieur français, né le 22 janvier 1809, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique. Classé, à sa sortie, dans le service des mines, il fut attaché à la division du centre, dans laquelle il a obtenu, en 1850, le rang d'ingénieur en chef de première classe. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui, outre plusieurs notices lues à la Société savante de Clermont-Ferrand, une *Description historique et géologique du bassin houiller de Brassac* (1851, Imprimerie nationale, in-4 et atlas), publiée par les soins de l'administration.

BAUDISSIN (Wolf-Henri-Frédéric-Charles, comte DE), littérateur allemand, né le 30 janvier 1789, à Rantzau, fit ses premières études sous la direction de l'historien Kohlrausch, qu'il suivit aussi aux universités de Berlin, de Kiel, de Heidelberg et de Gœttingue. En 1810, il entra dans la carrière diplomatique dans laquelle son père, ancien ambassadeur danois à la cour de Berlin, s'était distingué. Nommé secrétaire de légation au service du Danemark, il séjourna successivement à Stockholm, à Vienne et à Paris; mais ses sympathies pour l'Allemagne le firent destituer et lui valurent même un emprisonnement de six mois à la forteresse de Friedrichsort. Après avoir voyagé pendant plusieurs années en Italie, en France et en Grèce, il se fixa en 1827, à Dresde, où il se lia intimement avec le poëte Tieck, alors occupé de la traduction des œuvres de Shakspeare. M. de Baudissin, qui avait déjà traduit l'*Henri VIII* (Hambourg, 1819), fournit, dans l'espace de deux ans et demi, douze pièces à cette publication.

On cite encore de lui : *Ben Johnson et son école, avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise* (Ben Johnson und seine Schule: Leipsick, 1836, 2 vol.), où l'on trouve la traduction de vieux drames anglais; *Iwein avec le lion*, de Hartmann von der Aue (Iwein mit dem Loewen; Berlin, 1845); *Wigalois*, de Wirnt de Gravenberg (Leipsick, 1848), et autres anciennes épopées germaniques traduites en allemand moderne.

BAUDISSIN (Othon-Frédéric-Magnus DE), officier danois, frère du précédent, né à Rantzau, le 5 juillet 1792, s'est distingué par ses talents militaires dans la guerre que les duchés du Schleswig et Holstein soutinrent, depuis 1848 jusqu'en 1851, contre le Danemark. Entré, dès le commencement des hostilités, dans l'armée des duchés, il se signala particulièrement au malheureux combat de Bau, où, commandant une brigade, il facilita la retraite du principal corps en soutenant, pendant deux heures, les attaques de troupes danoises trois fois supérieures. Grièvement blessé à la bataille de Kolding (1849), il resta néanmoins à cheval jusqu'à la défaite de l'ennemi. Lors de la retraite du général Willisen, on lui offrit le commandement en chef de l'armée. Il le refusa, en alléguant que, dans un moment où les duchés avaient un si grand besoin de secours extérieurs, un général étranger serait plus utile à leur cause. Lorsque l'armée des duchés eut été dissoute, M. de Baudissin quitta sa patrie où son nom resta populaire.

BAUDRILLART (Henri-Joseph-Léon), économiste et publiciste français, né à Paris, le 28 novembre 1821, est fils du savant légiste mort en 1832. Il fit ses études au collége Bourbon, où il remporta le prix d'honneur de philosophie, en 1841. Son *Discours sur Voltaire* (1844, in-8) lui valut une simple mention de l'Académie française; mais, au concours de 1846, il obtint le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Turgot*, et, en 1850, pour l'*Éloge de Mme de Staël*. En 1853, il publiait un ouvrage intitulé : *Jean Bodin et son temps, Tableau des théories politiques et économiques du* XVI[e] *siècle*, qui donnait lieu à un rapport de M. H. Passy à l'Académie des sciences morales et obtenait à l'Académie française le premier des prix Montyon. Depuis un an, l'auteur suppléait, au Collége de France, M. Michel Chevalier, dont il continue à occuper la chaire. En 1855, il a remplacé M. J. Garnier comme rédacteur en chef du *Journal des économistes*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

M. Baudrillart appartient à l'école d'économie politique libérale et spiritualiste. On cite de lui plusieurs ouvrages écrits avec un grand soin, notamment : *Manuel d'économie politique* (1857, in-12), qui valut à l'auteur, l'année suivante, un prix Montyon; *Études de philosophie morale et d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12); *Des rapports de la morale et de l'économie politique*, cours professé au Collége de France (1860, in-8), qui obtint, en 1861, de l'Académie française une médaille de 2 500 francs; *Publicistes modernes* (1862, in-8; 1863, in-18); puis des discours d'ouverture, sur *les Rapports du travail et du capital*, sur *le Rôle et les principes de l'économie politique*, sur *le Principe de propriété*, etc., reproduits dans le *Journal des économistes;* de nombreux articles de politique, de littérature et de philosophie, donnés au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Dictionnaire de l'économie politique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats* et à diverses publications collectives ou périodiques.

BAUDRIMONT (Alexandre-Édouard), chimiste français, est né en 1806, à Compiègne (Oise). Après avoir été attaché quelque temps à la pharmacie des hôpitaux de Paris, il étudia la médecine et fut reçu docteur en 1831. A cette époque, il s'établit à Valenciennes, où il rendit de grands services pendant le choléra et, de retour à Paris, devint successivement préparateur de chimie au Collége de France et professeur agrégé à la Faculté de médecine. Depuis plusieurs années, il occupe la chaire de chimie à la Faculté des sciences de Bordeaux.

On a de M. Baudrimont : *Table analytique et raisonnée du* Bulletin *et du* Journal de pharmacie (1831, in-8), qui comprend une période de vingt-deux années (1809-1830); *Introduction à l'étude de la chimie* (1834, in-8) par la théorie anatomique; *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845, 2 vol. in-8), etc. On a encore de lui : *du Sucre et de sa fabrication* (1841), *de l'Existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1851) et un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'industrie* (1833) ainsi que dans les *Annales de chimie et de physique*.

Son neveu, M. Marie-Victor-Ernest BAUDRIMONT, est pharmacien en chef de l'hôpital Sainte-Eugénie. Sa thèse inaugurale a paru sous le titre de *Théorie de la formation des eaux minérales* (1852, in-4).

BAUDRY (Paul-Jacques-Aimé), peintre français, né à Bourbon-Vendée, le 7 novembre 1828, fut élève de Drolling et de M. Sartoris, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1850, sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit, aux expositions de l'École, plusieurs envois remarquables, et réunit au salon de 1847 : *Saint Jean-Baptiste*, *Léda*, *Portrait de M. Beulé*, *Supplice d'une vestale*, *la Fortune et le jeune enfant* qui comptèrent au nombre des tableaux les mieux accueillis du public et de la critique. M. Baudry, de retour de Rome cette même année, exposa : *la Madeleine pénitente*, *la Toilette de Vénus*, *Guillemette*, trois *Portraits* (1859); *Charlotte Corday*, *Amphitrite*, plusieurs *portraits*, entre autres ceux de *M. Guizot*, appartenant à sir John Boileau, *M. Ch. Dupin*, *Mlle Madeleine Brohan* et du *fils de Mme la comtesse Swieytowska* (1861); *La perle et la vague* (fable persane) et deux *Portraits* (1863). Il a obtenu une 1re médaille en 1857, un rappel en 1861 et a été décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861.

BAUER (Bruno), célèbre philosophe allemand, né à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Altenbourg, le 6 septembre 1809, est fils d'un peintre sur porcelaine qui se fixa en Prusse en 1814. Après de fortes études dans les colléges et à l'université de Berlin, il fut reçu docteur en théologie, en 1834. Dès lors il sembla se proposer pour but unique la critique savante et approfondie des livres saints et de la religion. Nommé en 1839 professeur à Bonn, il reçut l'ordre, en 1842, de n'y plus faire aucun cours. Il revint alors à Berlin et se consacra tout entier à des travaux de critique et d'histoire qui lui ont fait la réputation d'un des hommes les plus savants et de l'un des premiers écrivains de l'Allemagne.

Comme M. Feuerbarch et toute la nouvelle école philosophique de son pays, M. Bruno Bauer sembla d'abord tenter une réconciliation entre les philosophes et les théologiens. Telle est la pensée qui domine dans ses premières œuvres : *Critique de la Vie de Jésus*, de Strauss, publiée dans les *Annales de critique scientifique de Berlin* (1835-1836); *Journal de théologie spéculative* (Zeitschrift für speculative Theologie, Berlin, 1836, 1838); *Exposé critique de la religion de l'Ancien Testament* (Kritische Darstellung der Religion des Alten Testaments, Berlin; 1838, 2 vol.). Il s'y montre l'apôtre convaincu, mais prudent, des théories d'Hégel.

Bientôt, allant plus loin, il demanda successivement dans chacun de ses livres, au nom de l'histoire et de la science, des concessions dont le résultat définitif était la ruine de la tradition et des livres saints. Parmi les ouvrages de cette seconde période, il faut citer : *le docteur Hengstenberg* (Berlin, 1839); *l'Église évangélique de Prusse et la science* (die evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft, Leipsick, 1840); *Critique des faits contenus dans l'évangile de saint Jean* (Kritik der evangelischen Geschichte des Joannes, Brême, 1840); *Critique de la concordance des évangiles* (Kritik der evangel. Synoptiker, Leipsick; 1848, 2 vol., 2e édit., 1841).

Les persécutions qu'eut dès lors à subir M. Bruno Bauer amenèrent sa rupture éclatante avec l'Église. De sa solitude de Berlin, il publia la brochure intitulée : *la Question de la liberté et ma propre affaire* (die Sache der Freiheit, und meine eigene Angelegenheit, Zurich, 1843). Le gouvernement suisse fit saisir, avant l'impression, son *Christianisme dévoilé* (das entdeckte Christenthum, Zurich, 1843), espèce de résumé de ses opinions qu'il avait fait précéder de deux livres satiriques : *Hégel l'athée et les trompettes du jugement dernier* (Posaune des jüngsten Gerichts, über Hegel den atheisten, Leipsick, 1841) et *la Théorie d'Hégel sur l'art et la religion* (Hegel's Lehre von der Kunst und Religion; Leipsick, 1842). En même temps il se séparait des libéraux, ses amis, sur la question de l'émancipation des Juifs, dans un écrit qui fit beaucoup de bruit : *la Question juive* (die Judenfrage, Brunswick, 1843).

A cette époque, M. Bauer, entrant dans une nouvelle période d'action, donna un but pratique à ses études de littérature et d'histoire. Les travaux qui eurent ce caractère sont : *Journal général de littérature* (Allgemeine Literaturzeitung, Charlottenbourg, 1843-1844), avec son frère Edgar Bauer et Jungnitz; *Faits de l'histoire des temps modernes depuis la Révolution française* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neuern Zeit, seit, etc. Ibid., 1843-1844, 12 livraisons); *Histoire de la politique, de la civilisation et des lumières du XVIIIe siècle* (Geschichte der Politik, Cultur, etc. Ibid., 1843-1845, 4 vol.); *Histoire de l'Allemagne pendant la Révolution française et*

le règne de Napoléon (Geschichte Deutschlands unter der franz. Revol., etc. Ibid., 1846, 2 vol.); *Histoire de la Révolution française jusqu'à l'établissement de la République* (Geschichte der franz. Revol., Leipsick, 1847, 3 vol.); *Histoire complète des agitations politiques de l'Allemagne de 1842 à 1845* (Vollstaendige Geschichte der Parteikämpfe in Deutschland waehrend, etc., Charlottenbourg, 1847, 3 vol.); *la Révolution nationale en Allemagne* (die Bürgerliche Revol. Berlin, 1849); *la Chute du Parlement de Francfort* (der Untergang des Frankf. Parlements, Berlin, 1849).

Dans ces derniers temps, M. Bruno Bauer sembla redoubler d'activité. Il a publié, en cinq ans, une nouvelle série d'ouvrages de philosophie ou d'histoire : *Critique des évangiles et histoire de leur origine* (Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs, Berlin, 1850-1851, 2 vol.), sorte de complément des travaux théologiques de toute sa vie; *Histoire des apôtres* (die Apostelgeschichte, ibid., 1850); *Critiques des épîtres de saint Paul* (Kritik der paulinischen Briefe, ibid., 1850, 2e édit., 1852), que l'auteur considère comme complétement apocryphes, et écrites seulement au IIe siècle; *De la dictature occidentale* (Charlottenbourg, 1855); *Situation actuelle de la Russie* (die jetzige Stellung Russlands, 1855); *l'Allemagne et la Russie* (Deutschland und das Russenthum, ibid., 1855); *la Russie et l'Angleterre*, ibid., 1855), un certain nombre de brochures assez considérables, etc.

BAUER (Edgard), publiciste allemand, frère du précédent, né à Charlottenbourg, en 1821, étudia la théologie et le droit, débuta par une défense de son frère Bruno, insérée dans les *Annales allemandes* (Deutsche jahrbücher) et suivie d'une brochure intitulée : *Bruno Bauer et ses adversaires* (Bruno Bauer und seine Gegner, Berlin, 1842), dont une édition remaniée fut saisie par la police. L'année suivante une seconde brochure valut à l'auteur un procès et une condamnation à quatre ans de prison; elle avait pour titre : *la Querelle de la critique avec l'Église et avec l'État* (der Streit der Kritik mit der Kirche und Staat; 1843). Pendant l'instruction de son procès, M. Edgard Bauer publia : *Procès de censure du 31 janvier* 1843 (die Censurinstruction, etc.), qui fut saisi à Berlin et reparut à Berne, la même année. L'année suivante furent publiées les pièces du procès sous ce titre : *Procès de presse* (Pressprocess, Bern, 1844).

Pendant sa détention à Magdebourg, M. Edgard Bauer déploya une grande activité; il collabora à quelques publications de son frère et donna lui-même : *Histoire du mouvement constitutionnel dans le sud de l'Allemagne de* 1831 *à* 1834 (die Geschichte der constitutionnellen Bewegung im, etc.; Charlottenbourg, 1845-1846, 3 vol.); *les Efforts des libéraux en Allemagne* (die liberalen Bestrebungen in Deutschland, Zurich, 1843, 2 vol.); *Histoire de Luther et de son temps* (Geschichte des Lutherthums), qui parut, en cinq volumes, dans la *Bibliothèque des érudits allemands*, publiée, par M. Edgard Bauer lui-même, sous le pseudonyme de *Martin de Geismar* (Leipsick, 1845-1847); *sur le Mariage dans la religion de Luther* (Ueber die Ehe im Sinne des Lutherthums; Leipsick, 1849). Rendu à la liberté par l'amnistie du 18 mars 1848, M. Edgar Bauer publia une revue politique intitulée : *les Partis* (die Parteien; Hambourg, 1849, 1-3).

BAUER (Aurel-Reinhard-Eduin), écrivain allemand, né, le 7 juillet 1816, à Walda (Saxe), étudia la théologie à l'université de Leipsick et se livra pendant plusieurs années à des travaux littéraires. Il rédigea la *Gazette des écoles de Saxe* (1840-1844) et publia plusieurs ouvrages : *Recueil de sermons* (Predigtsammlung, Leipsick, 1841 à 1844, 3 vol.); *Galerie des réformateurs de l'Église chrétienne* (Galerie der Reformatoren der christlichen Kirche, Meissen, 1841-1843); *Vie de Zschokke, le pasteur Cotta. Bibliothèque populaire* (Zchokke's Leben, der Landpfarrer Cotta, etc. Ibid., 1844-1845, 3 vol.), etc.

En 1845, s'étant lié avec Robert Blum et avec d'autres chefs du parti germanique catholique, il reçut de M. Jean Ronge l'ordination de prêtre catholique allemand. Il publia dès lors les ouvrages suivants : *le Christianisme primitif* (das Urchristenthum, Dresde, 1846), *Histoire de la fondation et du développement de l'Église germanique-catholique* (Geschichte der Gründung und Forthildung der deutsch-katholischen Kirche, Meissen, 1846). Adversaire ardent de l'Église orthodoxe protestante, il obtint le titre de ministre des communes germaniques-catholiques de Leipsick, de Dresde, de Brunswick et de tout le royaume de Saxe.

L'exercice de ces fonctions donna lieu, de sa part, à de nouveaux écrits : *vingt-trois sermons* (Drei und zwanzig Predigten, Meissen, 1846); *Livres de prières chrétiennes* (Allgemeines christliches Gebetbuch, Dresde, 1846); *Dix sermons sur la confession catholique allemade* (Zehn Predigten über, etc., ibid., 1847); *le Christianisme des apôtres* (das Christenthum der Apostel, ibid., 1847); *le Christianisme des Eglises* (das Christenthum der Kirchen, ibid., 1848); *la Démagogie en Saxe* (die Demagogie in Sachsen, Grimma, 1849). Ces publications, notamment la dernière, rencontrèrent des adversaires dans le parti même de l'auteur qui, en 1849, se démit de ses fonctions et revint au culte protestant. Peu après, il fut nommé professeur au collége de Zwickau. Depuis, il a fait paraître une *Symbolique du Cosmos* (Weimar, 1851).

BAUERLE (Adolphe), auteur comique allemand, né à Vienne, le 9 avril 1786, signala, dès l'enfance, sa vocation dramatique. A vingt ans, ses comédies firen la fortune du théâtre de Léopoldstadt et furent jouées ensuite sur les principales scènes de l'Autriche et de l'Allemagne. Les plus célèbres sont : *Léopold* (der Léopoldstag), *l'Hôtellerie moderne* (die moderne Wirthschaft), *la Fausse prima donna* (Falsche Primadonna), *l'Ami dans le besoin* (Freund in der noth), etc. Un ancien recueil, sous le titre de *Théâtre comique* (B.'s. Com. Theater, Pesth, 1820-26), contient à peine la moitié des pièces de cette époque. Ce recueil eut plusieurs suites. En 1808, M. Bauer fonda le *Journal théâtral de Vienne*, qui donna une vive impulsion à la littérature dramatique. Son théâtre se distingue par une grande verve comique qui ne s'est pas gardée de la trivialité. On lui reproche aussi de s'être renfermé dans la peinture de ridicules viennois et de types qui ont vieilli.

Après un très-long repos, M. Bauerle s'est remis à écrire en 1852. Ce fut alors dans le roman que se déploya son activité. Ses deux premières œuvres (*Therese Krones*, Vienne, 1854-55, et *Ferdinand Raimund*, 1855, 3 vol.), publiées sous le pseudonyme d'*Otto Horn*, furent très-vantées pour l'originalité et l'intérêt. On cite encore : *Notes secrètes d'un avocat viennois* (Aus den Geheimnissen eines wiener Advocaten, 1854); *Zehlheim* (1856, 5 vol.); *le Directeur Charles* (Dir. Karl., 1856, 5 vol.), etc.

BAUERNFELD (Edouard), poëte comique allemand, né en 1804, à Vienne (Autriche), étudia

le droit et obtint, en 1826, une place d'employé dans une administration du gouvernement autrichien. Profitant des loisirs qu'elle lui laissait, il publia quelques comédies qui furent favorablement accueillies du public. Elles furent suivies d'une foule d'œuvres dont l'esprit et la verve sont très-goûtés de la société viennoise.

On cite en première ligne parmi ses comédies : *les Confessions* (die Bekenntnisse), *Bourgeoisie et romantisme* (Bürgerlich und romantisch) et *Majeur* (Grossjaehrig). Il faut y joindre : *Industrie et cœur* (Industrie und Herz); *Un Journal* (Ein Tagebuch); *Baron Ringelstern; Un Guerrier allemand* (Ein deutscher Krieger), drame; *François de Sickingen*, drame, etc., etc.

Un choix de ses nombreux ouvrages a paru sous les titres : *Comédies* (Lustspiele, Vienne, 1833) et *Théâtre* (Mannheim, 1836-1837, 2 vol.). M. Bauernfeld a aussi traduit, en collaboration avec Schumacher, les *OEuvres poétiques complètes* de Shakspeare (Saemmtliche Gedichte, Vienne, 1827) et publié des *Pensées fugitives sur le théâtre allemand* (Flüchtige Gedanken über das deutsche Theater, (Vienne, 1849).

BAUFFREMONT (*Alphonse*-Charles-Jean, duc DE), sénateur français, prince du Saint-Empire, est né le 5 février 1792. Il fit la campagne de Russie comme aide de camp de Murat, assista à la bataille de la Moskowa et eut beaucoup à souffrir pendant les désastres de 1812 et de 1813. Le 15 octobre 1813, il fut promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Après l'abdication de Fontainebleau, il servit la Restauration, et, en octobre 1814, accompagna le comte d'Artois comme commandant de la garde d'honneur de Vesoul. Mais, bientôt après, il se rendit auprès de Murat, et, pendant les Cent-Jours, il apporta à Napoléon des dépêches confidentielles du roi de Naples. A son retour en Italie, il fut arrêté par la police autrichienne, gardé neuf jours à Turin et renvoyé à Paris. Grâce à son père, créé duc et pair de France par Louis XVIII, l'affaire en resta là. Il partit pour l'étranger et prit quelque temps du service en Russie. Depuis lors, il resta à l'écart. Après l'avénement de Napoléon III, il a été nommé sénateur (31 décembre 1852) et promu commandeur de la Légion d'honneur.

Il a épousé, le 15 juin 1822, la princesse *Catherine*-Isabelle, née le 2 février 1795, fille du prince Paterno-Moncada. De ce mariage il a eu deux fils : *Roger*-Alexandre-Jean, né le 29 juillet 1823, marié, le 22 octobre 1842, à Mlle Laure Leroux, et *Paul*-Antoine-Jean-Charles, né le 11 décembre 1827, chef d'escadron au 6ᵉ régiment de hussards français, marié le 18 avril 1861 à Valentine de Caraman-Chimay. — Le duc Alphonse de Bauffremont est mort le 10 mars 1860.

BAUFFREMONT-COURTENAY (ANNE-Antoine *Gontran*, prince DE), chef actuel de la ligne cadette de la maison de Bauffremont, né le 17 juillet 1822, a épousé, le 4 juillet 1842, *Noémie* d'Aubusson de Lafeuillade, dont il a deux fils : Pierre-Léopold-Laurent *Eugène*, né le 6 septembre 1843, Pierre-Laurent-Alphonse-Augustin, né le 18 février 1858, et une fille, Blanche-Marguerite, née le 3 avril 1850. Sa mère, Anne-*Laurence* de Montmorency, née le 7 avril 1802, épousa, en 1819, le prince *Théodore* de Bauffremont, chef d'escadron d'état-major, mort le 22 janvier 1853; elle est morte le 186 .

BAUGIER (Antoine) [des Deux-Sèvres], ancien représentant du peuple français, né à Niort (Deux-Sèvres), le 24 février 1799, se fit connaître, dans son département, sous le règne de Louis-Philippe, par sa collaboration à la *Chronique des Deux-Sèvres*, organe de l'opposition libérale. Les électeurs de Niort le nommèrent conseiller municipal. Après la révolution de Février, il devint maire de la ville, puis fut élu, le premier sur huit, représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Membre du comité des travaux publics, il vota avec l'extrême gauche dans toutes les questions politiques et sociales. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — M. Baugier est mort en septembre 1863.

BAUGNIET (Charles), peintre et dessinateur belge, né à Bruxelles, en 1814, s'est fait particulièrement connaître par une galerie de plus de trois mille portraits lithographiés et dessinés directement sur la pierre d'après nature. Toutes les célébrités contemporaines de la Belgique et de l'Europe y prirent place. En 1841, M. Baugniet fut nommé dessinateur du roi des Belges, et, en 1843, décoré de l'ordre de Léopold. A cette époque, il alla se fixer en Angleterre où pendant dix-huit ans il eut des succès comme portraitiste. Venu ensuite en France, il se livra à la peinture de genre. Parmi ses tableaux qui figurent surtout dans des collections anglaises, on a remarqué : *la Dame de charité, le Repentir, le Premier né, le Retour du marin, le Beau conteur*, et *la Fille aînée*; ce dernier, remarqué à l'exposition de 1863, a été popularisé par la photographie. Au Salon de 1864, il a exposé le *Retour de la fille aînée*.

BAUME (Edmond), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Draguignan (Var), le 15 octobre 1803, et fils d'un compositeur d'imprimerie, passa son enfance dans toutes les épreuves de la pauvreté. A dix ans, l'inscription maritime l'enleva à sa famille; il servit comme mousse sur les vaisseaux *l'Impérial* et *le Borée*; puis, jusqu'à vingt ans, il travailla comme ouvrier dans le port de Toulon. Employant ses veilles à l'étude, il parvint à compléter son instruction. Il se fit même recevoir avocat, et se fit remarquer par son empressement à prendre en main la cause de ceux dont il avait partagé les souffrances. Après la révolution de Juillet, il fonda un journal républicain, *le Patriote de Toulon et du Var*. La vivacité de ses attaques contre le gouvernement de Louis-Philippe lui attira un grand nombre de procès (1830-1834). En 1833, il fut l'organisateur et le président du banquet offert à Garnier-Pagès par les démocrates du Var. Il réussit à fonder dans son département plusieurs associations pour la liberté de la presse. Mais en 1835, les lois de septembre l'obligèrent d'abandonner la direction du *Patriote*. Il vint alors à Paris et s'y fit inscrire parmi les avocats de la Cour royale. En 1848, ses compatriotes l'élurent pour représentant, le huitième sur neuf, à l'Assemblée constituante. Membre du comité de la marine, il vota constamment avec l'extrême gauche, et notamment pour le droit au travail et l'amendement Grévy. Il ne fut pas réélu à la Législative. — M. Baume est mort à Paris, le 20 septembre 1863.

BAUMÈS (Pierre), médecin français, fit ses études à la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1823. Il est depuis plusieurs années attaché à l'hôpital de l'Antiquaille à Lyon, en qualité de chirurgien en chef. Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité des maladies venteuses* (2ᵉ édit., 1837, in-8), ayant pour objet les causes et les effets de la présence des gaz dans les voies gastriques; *Aperçu médical des hôpitaux de Londres* (1835, in-8), où sont traitées les maladies vénériennes et les maladies de la peau; *Précis théorique et pratique sur les maladies vénériennes*

1840, 2 part. in-8); *Nouvelle dermatologie* (1842, 2 vol. in-8), d'après une classification particulière à l'auteur; *Précis sur les diathèses* (1853, in-8).

BAUMGAERTNER (Charles-Henri), médecin allemand, né le 21 octobre 1798, à Pforzheim (grand-duché de Bade), fit ses études aux universités de Tubingue et de Heidelberg, obtint, en 1818, le grade de docteur et exerça, de 1820 à 1824, les fonctions de chirurgien-major. Appelé alors à l'université de Fribourg, il y occupa la chaire de clinique médicale et devint conseiller intime du grand-duché de Bade.

Parmi les travaux de M. Baumgaertner sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, on cite surtout son *Système dualistique de la médecine* (Stuttg., 1835-37), divisé en deux parties : *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières* (Handb. der speciel. Krankheits- und Heilungslehre, 1835, 2 vol. 4e édit., 1842), et *Éléments de physiologie, de pathologie et de thérapeutique générales* (Grundzüge zur Phys. und zur allgem. Krankheits- und, etc., 1837, 2e édit. 1842).

On a ensuite de lui : *Des fièvres et de la manière de les traiter* (Ueber die Natur und Behandlung der Fieber. Fribourg, 1827); *Observations sur les nerfs et sur le sang* (Beobachtungen über die Nerven und das Blut, ibid., 1830); *Instructions populaires sur le choléra* (Anleitung für Nichtaerzte zur Behandlung der Cholera, ibid., 1832); *De la Physionomie des malades* (Krankenphysiognomik, Stuttg., 1839, 2e édit 1841-42, avec atlas de 80 planches coloriées) : *Nouvelles recherches de physiologie et de médecine pratique* (Neue Untersuchungen in den Gebieten der Physiol., Fribourg, 1845); *Nouveau traitement de la pneumonie et d'autres maladies de poitrine*, etc. (Neue Behandlungsweise der Lungenentzündung und, etc., Stuttg., 1850).

BAUMGARTNER (André, baron DE), physicien allemand, ancien ministre de l'empire d'Autriche, né à Friedberg en Bohême, le 23 novembre 1793, fut élevé d'abord à l'école de Linz, vint en 1810 suivre les cours de l'université de Vienne et s'appliqua surtout à l'étude des sciences physiques et mathématiques. En 1817, il fut nommé professeur de physique à Ollmütz, où il composa son premier ouvrage, *l'Aréométrie* (Vienne, 1820). En 1823, il obtint une chaire de physique à l'université de Vienne. Il ouvrit dans cette ville des cours populaires sur la mécanique industrielle et publia un résumé de ses leçons sous ce titre : *la Mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie* (Mechanik in ihrer Anwendung auf Künste und Gewerbe, 1823, 2e édit.). Il fit paraître, à la même époque, un traité d'*Histoire naturelle* (die Naturlehre, Vienne, 1823; 8e édit., 1844-1845), devenu classique dans les écoles autrichiennes. Il a fondé, en 1826, un *Journal de physique et de mathématiques*, dont la collection, jusqu'en 1837, forme 14 volumes.

Forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement, M. Baumgartner dirigea successivement une fabrique de porcelaine, une manufacture de tabac et une ligne de télégraphie électrique. En 1841, il fit paraître le *Guide du chauffeur des machines à vapeur* (Anleitung zum Heizen der Dampfkessel). En 1848, le ministère Pillersdorf lui confia le portefeuille des travaux publics et des mines. A l'avénement du cabinet Dobbhof, il fut nommé chef de division des finances. Commissaire du gouvernement au congrès douanier tenu à Vienne en 1851, il succéda à M. de Bruck dans le ministère des travaux publics et du commerce, qu'il occupa jusqu'au mois de janvier 1855. En avril 1861, il fut nommé membre à vie de la Chambre haute de l'empire d'Autriche.

BAUMGARTNER (Gallus-Jacques), publiciste et homme politique suisse, né dans le canton de Saint-Gall, le 18 octobre 1797, étudia le droit à l'École de Fribourg. En 1816, il se rendit à Vienne; mais ses opinions démocratiques le firent exiler de l'Autriche. En 1825, il fut élu membre du grand conseil de son canton, devint un des chefs du parti radical et contribua fortement à l'adoption de la constitution de 1831. Comme membre du pouvoir exécutif, il se distingua surtout par son opposition au parti ultramontain. Tout d'un coup il se sépara des radicaux, dans la question des couvents d'Argovie. Il se retira du petit conseil, en 1841, et ne conserva que sa place à la diète. Bientôt il fonda la *Nouvelle Gazette suisse*, où il ne tarda pas à exprimer ouvertement ses sympathies pour les jésuites. On lui attribue un écrit anonyme : *la Suisse en* 1852, très-favorable aux prétentions du Sonderbund. Il a publié l'explication de sa conduite, sous ce titre : *Événements sur le champ de bataille de la politique* (Erlebnissen auf dem Felde der Politik; Schaffouse, 1844).

BAUMSTARK (Antoine), philologue allemand, né en avril 1800, à Sinzheim près Bade, fit d'excellentes études à l'université de Heidelberg, obtint, en 1826, une place au collége de Fribourg et fut, dix ans plus tard, professeur de philologie à l'université de cette ville. Il eut en outre la direction du séminaire philologique.

On lui doit divers travaux estimés de philologie classique, notamment les éditions de *César* (Fribourg, 1828, 3 vol.; 2e édit., 1832), de *Quinte-Curce* (ibid., 1829, 3 vol.), de la traduction grecque de la *Guerre des Gaules* attribuée à Maxime Planude (ibid., 1831, etc.); la traduction allemande des *OEuvres de César* (Stuttgart, 1837, 8 vol.); une *Anthologie grecque* (Blüten der griechischen Dichtkunst. Carlsruhe, 1840, 6 vol.); une *Anthologie romaine* (Blüten der rœmischen Dichtkunst, ibid., 1841, 4 vol.); des *Commentaires d'Horace* (Commentar zu den Gedichten des Horaz, 1841, 2 vol.) et des *Études sur l'antiquité pour servir de commentaires des poésies d'Horace* (Bilder des Alterthums zur Erlæuterung der Gedichte des Horaz (1841), etc., sans compter un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, particulièrement dans l'*Encyclopédie* de Pauly.

BAUMSTARK (Édouard), économiste allemand, frère du précédent, né à Sinzheim, en mars 1807, prit ses grades à l'université de Heidelberg, et ouvrit un cours particulier d'économie politique. Il y fit en même temps paraître ses premiers ouvrages : *Essais sur le crédit national* (Staatsdissenscha ftliche Versuche über Staatscredit. (Heidelberg, 1833); *Encyclopédie des sciences économiques et administratives* (Kameralistische Encyklopædie, ibidem, 1835). Depuis 1835, il rédigea aussi, avec M. Gervinus, les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et collabora activement à divers autres recueils. Appelé, en 1838, comme professeur, à l'université de Greifswald, il devint, en outre, l'année suivante, professeur et l'un des directeurs de l'Académie des sciences économiques d'Eldena, dont il fut nommé directeur en chef en 1843.

Après la révolution de 1848, M. Baumstark fut élu député à l'Assemblée nationale de la Prusse; il y vota en faveur de la monarchie constitutionnelle et devint chef de la droite et un des membres les plus influents de l'Assemblée. En 1849,

il fit partie de la première Chambre. Nommé vice-président il resta fidèle à ses anciennes opinions politiques et se trouva alors soutenu par le centre gauche dans la lutte contre le système de la monarchie absolue qui prenait alors le dessus. Réélu, en 1851, membre de la première Chambre, M. Baumstark se vit cette fois à la tête de la gauche même et combattit avec elle la politique du ministère Manteuffel.

On cite encore de lui : *les Académies d'économie politique et d'économie rurale* (Ueber Staats- und landwirthschaftliche Academien, Greifswald, 1839); *De la taxe sur les revenus* (Zur Einkommensteuer, ibid., 1849); *l'Histoire des classes ouvrières* (Zur Geschichte der arbeitenden Klassen, ibid., 1853), etc.; une traduction allemande des *Principes d'économie* de Ricardo (Grundgesetze der Volkswirthschafte, Leipsick, 1837), à laquelle se rattachent les *Explications économiques* (Volkswirthschaftlike Erlaeuterungen, 1838). Après 1848, il rédigea les *Annuaires de l'Académie des sciences économiques* d'*Eldena*.

BAUNE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Montbrison (Loire), le 5 septembre 1799, et élève de l'École industrielle de cette ville, se destina d'abord à la profession d'ingénieur civil. Mais il se jeta de bonne heure dans l'arène politique, s'affilia à la Charbonnerie, et se fit à la fois journaliste et conspirateur contre la restauration. Après la révolution de Juillet, il entra dans la Société des droits de l'homme et eut, à Lyon, une grande influence dans le parti républicain. Étranger à l'émeute de 1831, dans laquelle les ouvriers lyonnais ne prirent les armes que pour une question de salaires, il publia, bientôt après, un *Essai sur les moyens de faire cesser la détresse de la fabrique* (Lyon, 1832, in-8), resserra les liens qui l'unissaient aux chefs d'ateliers, se créa des intelligences dans l'armée, puis, en 1834, répondit à la loi contre les associations par une insurrection formidable, dont la devise était : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant.» Durant le procès d'avril, il fit partie du comité provincial et fut chargé de lire devant la Cour des Pairs la protestation des accusés contre les restrictions apportées aux droits de la défense. Condamné à la peine de la déportation, il s'échappa de Sainte-Pélagie et se réfugia à l'étranger. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Rédacteur de *la Réforme*, il attaqua l'alliance du *National* avec la gauche dynastique et, dans la campagne des banquets réformistes, soutint vivement la politique de M. Ledru-Rollin.

Après le 24 février 1848, M. Baune, qui avait pris place un des premiers sur les barricades et contribué à la proclamation immédiate de la République, fut chargé par le gouvernement provisoire de la mission difficile de rétablir l'ordre un moment troublé dans la vallée du Rhône et de contenir les ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon. A la Constituante, où il fut envoyé par le département de la Loire, le second sur une liste de onze représentants, il fit partie du comité des affaires étrangères et se signala parmi les membres les plus actifs de la Montagne. Il parut souvent à la tribune, surtout pour plaider la cause des nationalités étrangères. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée et signa les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il ne fut réélu que le dernier des neuf, il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche et de la Société de la solidarité républicaine; il prit part à la manifestation du 13 juin et fut quelque temps détenu à Sainte-Pélagie. Après le départ de M. Ledru-Rollin et la scission de Michel (de Bourges), la fraction la plus nombreuse de la Montagne le choisit pour président. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion, et alla se fixer à Bruxelles, d'où il a pris part aux discussions engagées entre les différentes écoles démocratiques. — Son frère, M. Aimé Baune, attaché aux mêmes idées politiques, a été aussi expulsé de France après le coup d'État de 1851.

BAUR (Ferdinand-Chrétien), célèbre théologien protestant allemand, né le 21 juin 1792, devint, en 1817, professeur au séminaire de Blanbeuren et fut appelé, en 1826, à l'Université de Tubingue, où il devint bientôt professeur titulaire de théologie évangélique. Ses cours et ses travaux lui ont valu la réputation d'un des premiers théologiens de l'Allemagne contemporaine et ont fondé une nouvelle école théologique, « École de Tubingue, » qui compta, entre autres maîtres, MM. Keller, Schwegler, Kœstlin et Hilgenfeld.

Les principaux ouvrages symboliques et dogmatiques de M. Baur sont : *Symbolique et mythologie ou la religion naturelle de l'antiquité* (Symbolik und Mythologie oder, etc. Stuttgart, 1824-1825, 3 vol.); *Différence entre le catholicisme et le protestantisme* (Der Gegensatz des Protestantismus und Katholicismus, Tubingue, 2ᵉ édit., 1836), où l'auteur attaquait la fameuse *Symbolique* du théologien catholique Jean-Adam Mœhler, qui répliqua par ses *Nouvelles recherches sur les différences dogmatiques entre le catholicisme et le protestantisme* (Neue Untersuchungen der Lehrgegensaetze zwischen, etc.); *Gnosis chrétienne, ou Philosophie de la religion chrétienne* (die christliche Gnosis oder, etc., Tubingue, 1835), un des travaux les plus importants sur le gnosticisme; *le Dogme chrétien de la réconciliation* (die christliche Lehre von der Versœhnung, ibid., 1838); *le Dogme chrétien de la Trinité et de l'incarnation de Dieu* (die christliche Lehre von der Dreieinigkeit und, etc., ibid., 1841-1843); *Traité d'histoire dogmatique chrétienne* (Lerhbuch der christlichen Dogmengeschichte, Stuttgart, 1847), qui peut servir d'introduction aux autres œuvres dogmatiques de l'auteur et contient la critique de quelques histoires dogmatiques connues.

Parmi les travaux critiques de M. Baur, on remarque surtout : *le Parti du Christ dans la Communion corinthienne, ou Opposition entre le christianisme de saint Paul et celui de saint Pierre*, etc. (die Christuspartei in der korintischen Gemeinde, etc., 1831), où l'auteur montre dans le christianisme primitif les germes de grandes divergences ultérieures de doctrines; *les Épîtres de saint Paul, dites Lettres pastorales* (Die sogenannten Pastoralbriefe des Apostel Paulus, Stuttgart, 1835), dont M. Baur conteste l'authenticité; *Saint Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, sa vie et ses œuvres, ses épîtres et sa doctrine; étude critique-historique du christianisme primitif* (Paulus der Apostel Jesu Christi, etc., ibid., 1845), résumé de tous les anciens travaux de l'auteur sur cet apôtre, avec de nouvelles recherches sur l'origine apocryphe des épîtres secondaires; *Recherches critiques sur les Évangiles canoniques, leurs rapports, leur origine et leurs caractères* (Kritische Untersuchungen über die kanonischen Evangelien, etc., Tubingue 1847), où M. Baur cherche surtout à rapporter l'Évangile de saint Jean à une époque postérieure à l'époque apostolique; *l'Évangile de saint Marc, son origine et son caractère* (Das Markus evangelium nach, ibid., 1851), complément de l'ouvrage précédent; *le Christianisme et l'Église chrétienne durant les*

trois premiers siècles (das Christenthum und die christliche Kirche in, etc., ibid., 1853), ouvrage d'ensemble, comprenant les résultats de toutes les recherches critiques relatives à l'origine du christianisme, etc., etc.

BAUTAIN (l'abbé Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien français, né à Paris, le 17 février 1796, se destina à l'enseignement et entra, en 1813, à l'École normale, où il eut pour maître M. Cousin et pour condisciple Jouffroy. Il en sortit en 1816 et fut envoyé comme professeur de philosophie au collége de Strasbourg. Il fut bientôt chargé, en outre, du même cours à la Faculté de cette ville. Il exerçait, dit-on, à cette époque, une telle influence sur la jeunesse, que ses élèves s'empressaient de se modeler sur ses allures et son costume. Les tendances religieuses de son esprit ne trouvant pas dans l'éclectisme, ni dans aucun autre système philosophique, une satisfaction assez complète, M. Bautain se jeta dans les bras de la religion et entra dans les ordres. Le professeur de philosophie devint prêtre en 1828, puis chanoine de la cathédrale et directeur du petit séminaire de Strasbourg.

Après les événements de 1830, il se démit de sa chaire du collége. Mais son enseignement à la Faculté et ses livres lui suscitèrent des démêlés avec l'évêque de son diocèse, M. de Trevern, sur la question de la nature et des limites de la raison et de la foi. L'abbé Bautain, qui appuyait son autorité scientifique sur le quintuple diplôme de docteur ès lettres, ès sciences, en droit, en médecine et en théologie, devint, en 1838, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg et garda ces fonctions ou plutôt ce titre jusqu'en 1849; car, dans les dernières années, remplacé à Strasbourg par des suppléants, notamment par MM. Ferrari et Janet, il consacrait son activité à la haute direction du collége de Juilly. A cette époque, l'abbé Bautain fut nommé par Mgr Sibour vicaire-général du diocèse de Paris, dont il est devenu ensuite promoteur.

De nombreuses prédications valurent, dans le même temps, à M. Bautain une certaine réputation comme orateur. A part les sermons isolés, prononcés dans diverses circonstances, il faut rappeler les conférences qu'il se chargea de faire à Notre-Dame, dans l'année 1848, sur la religion et la liberté, ces deux termes dont l'union, dans la politique du théologien, correspond à celle de la foi et de la raison dans sa philosophie. L'abbé Bautain, bien qu'ayant pris sa retraite de l'enseignement universitaire, a consenti, en 1853, sur la demande de l'archevêque de Paris, à professer le cours de théologie morale à la Faculté de théologie de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

Il faut citer de lui, en première ligne, ses ouvrages philosophiques : *Philosophie-psychologie expérimentale* (1839, 2 vol. in-8), *Philosophie morale* (1842, 2 vol. in-8); puis des ouvrages plus particulièrement relatifs à la religion, tels que : *la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes* (1827, in-8), discours couronné par l'Académie de la Marne; *Réponse d'un chrétien aux* Paroles d'un croyant (1834, in-8); *Philosophie du christianisme* (1835, 2 vol. in-8), correspondance religieuse, publiée par l'abbé de Bonnechose : *Lettre à Mgr Legappe de Trevern* (1838, in-8); *la Religion et la Liberté considérées dans leurs rapports* (1848, in-8), reproduction des conférences de Notre-Dame; *la Morale de l'Évangile comparée aux divers systèmes de morale* (1855, in-8), suite de leçons faites à la Sorbonne; *la Belle saison à la campagne. Conseils spirituels* (1858, in-12); *la Chrétienne de nos jours* (1859, in-18); *la Conscience ou la règle des actions humaines* (1860, in-8; 2e édit., 1861, in-18); *le Chrétien de nos jours*, *Lettres spirituelles* (1861, in-18); *Étude sur l'art de parler en public* (1863, in-18), etc. On a encore de l'abbé Bautain une traduction des *Paraboles* de F. A. Krummacher (1821, in-12; 3e édit., 1840); une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, gr. in-8.

BAUTIER (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen, le 30 mai 1801, fut associé, en 1821, à un établissement industriel de Louviers, perdit une partie de son patrimoine, vint à Paris étudier la médecine et contracta dans les amphithéâtres de dissection une affection grave qui le força de se rendre en Italie pour rétablir sa santé. De retour, en 1830, il se fit recevoir docteur. Occupé spécialement d'histoire naturelle, il publia un *Tableau analytique de la Flore parisienne* (1827, in-18; 7e édit., 1853). Il s'établit à Rouen en 1831 pour y exercer la médecine et passa de là à Dieppe, où il fut élu conseiller municipal. Après la révolution de Février, il fut nommé maire provisoire et représentant de la Seine-Inférieure, le quinzième sur dix-neuf, par 104 950 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti républicain, et ne fut pas réélu à la Législative.

BAVA (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron), général piémontais, est né à Verceil, au mois d'août 1790. Il fut élevé au prytanée militaire de Saint-Cyr, entra comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie et fit les dernières campagnes de la grande armée jusqu'à la capitulation de Paris (1814), époque à laquelle il regagna le Piémont avec le grade de capitaine. En 1840, le roi Charles-Albert, qui l'avait pris en affection, le nomma lieutenant général et baron, et lui confia, en 1847, le gouvernement de la province d'Alexandrie. Quand la guerre fut déclarée à l'Autriche (1848), le général Bava commanda un des corps d'armée destiné à couvrir la ligne d'opérations du roi, contribua beaucoup par d'habiles manœuvres à la victoire de Goïto et fut promu au grade de général d'armée. Nommé ministre de la guerre en 1849, il resta peu de temps aux affaires et revint exercer les fonctions d'inspecteur général d'infanterie dans lesquelles il a rendu de grands services, notamment lorsqu'il a fallu organiser le corps expéditionnaire de Crimée, en 1855.

BAVAY (Georges DE) homme politique belge, né vers 1802, avait été secrétaire général des travaux publics, lorsqu'il fut nommé, le 31 mars 1846, ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par M. de Theux. Étranger aux passions politiques, il s'appliqua tout entier aux questions de sa compétence, fit autoriser par les Chambres la concession du chemin de fer dit de Luxembourg, celle du chemin de fer de Manage à Waivre et commença le canal de Deynze à Schipdonck pour l'écoulement des eaux surabondantes de la Lys. Il succomba avec M. de Theux, après les élections libérales de 1847 et fut remplacé par M. Frère-Orban. Il obtint alors la place de directeur du trésor public à Hasselt. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Charles-Victor de BAVAY, né à Bruxelles, en 1801, procureur général près la Cour d'appel de Bruxelles depuis 1844, a publié des mémoires pleins de recherches curieuses et prononcé de nombreux discours de rentrée, relatifs à l'histoire nationale de la Belgique.

BAVIÈRE (maison de), divisée en deux bran-

ches : la branche ci-devant électorale, élevée à la dignité royale le 26 décembre 1805; la branche ducale, ci-devant palatine Deux-Ponts-Birkenfeld.

Bavière (branche royale). Roi régnant : *Maximilien II* (voy. ce nom). Reine : Frédérique-Françoise-Auguste-Marie-Hedwige, fille de feu Frédéric-*Guillaume*-Charles, oncle du roi actuel de Prusse, née le 15 octobre 1825, mariée le 5 octobre 1842. — Fils : *Louis*-Othon-Frédéric-Guillaume, prince royal, né le 25 août 1845, à Nymphenbourg, colonel et propriétaire du 2e régiment d'infanterie (prince royal); — *Othon*-Guillaume-Luitpold-Adalbert-Waldemar, né le 27 avril 1848, à Munich, sous-lieutenant au régiment de la garde.

Frères et sœurs du roi : 1° l'ex-roi de Grèce *Othon Ier* (voy. ce nom); 2° le prince *Luitpold*-Charles-Joseph-Guillaume-Louis, né le 12 mars 1821, feldzeugmestre, propriétaire du 1er régiment d'artillerie bavarois ainsi que du 7e régiment d'artillerie autrichien, marié le 15 avril 1844, à l'archiduchesse *Auguste*, fille du grand-duc de Toscane Léopold II, dont il a eu quatre enfants; 3° le prince *Adalbert*-Guillaume-George-Louis, né le 19 juillet 1828, major général et propriétaire du régiment bavarois de cuirassiers n° 2, marié le 25 août 1856, à l'infante *Amélie*-Philippine Pilar, fille de l'infant d'Espagne François-de-Paule, dont il a eu trois enfants; 4° la princesse *Mathilde*, mariée au grand-duc régnant de Hesse, Louis III, et morte le 25 mai 1862; 5° la princesse *Aldegonde*, mariée au duc François V, de Modène; 6° la princesse *Hildegarde*, mariée à l'archiduc d'Autriche Albert; 7° la princesse *Alexandrine*-Amélie, née le 26 août 1826.

Père du roi : le roi *Louis* (voy. Louis). — Oncles et tantes : 1° du premier mariage du roi Maximilien-Joseph avec Wilhelmine-Auguste, fille de George, prince de Hesse-Darmstadt : la princesse *Charlotte*-Auguste, impératrice douairière d'Autriche (voy. Autriche); et le prince *Charles*-Théodore Max.-Auguste, né le 7 juillet 1795, feld-maréchal au service de la Bavière, inspecteur général de l'armée, général dans l'armée prussienne, propriétaire du 3e régiment d'infanterie, ainsi que du 1er régiment de cuirassiers bavarois, du régiment de hussards autrichiens n° 3, du régiment d'infanterie russe Orembourg, et du 2e régiment de hussards prussiens de Silésie n° 6; 2° du second mariage de Maximilien-Joseph, avec *Caroline*, fille de *Charles*-Louis, prince héréditaire de Bade : *Élisabeth*-Louise, reine de Prusse (voy. Prusse), et sa sœur jumelle *Amélie*-Auguste, reine de Saxe (voy. Saxe); l'archiduchesse *Sophie*, mère de l'empereur régnant d'Autriche (voy. François-Charles et Sophie), et sa sœur jumelle, *Marie*-Léopoldine, reine douairière de Saxe (voy. Saxe); *Louise*-Wilhelmine, mariée à Maximilien-Joseph, duc en Bavière (voy. ci-après).

Bavière (branche ducale). Chef actuel : *Maximilien*-Joseph, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, fils du duc Pie, mort en 1837, général de cavalerie, marié le 9 septembre 1828 à la princesse *Louise*-Wilhelmine, née le 30 août 1808, dont il a eu trois fils et cinq filles : *Louis*-Guillaume, duc en Bavière, né le 21 juin 1831, colonel au 1er régiment des chevau-légers bavarois n° 1; *Charles*-Théodore, né le 9 août 1839, capitaine au 1er régiment de cuirassiers bavarois, et Maximilien-Emmanuel, né le 7 décembre 1849. Des cinq filles, quatre sont mariées : *Hélène*, née le 4 avril 1834, au prince Maximilien de Thurn et Taxis; *Élisabeth*, née le 24 décembre 1837, à François-Joseph Ier, empereur d'Autriche (voy. Autriche), *Marie*, née le 4 octobre 1841, à François II, ex-roi des Deux-Siciles (voy. ce nom); *Mathilde*, née le 30 septembre 1843, au comte de Trani, frère de l'ex-roi François II. La cinquième fille est la princesse Charlotte, née à Munich, le 22 février 1847.

BAVOUX (Joseph-Évariste), conseiller d'État français, né à Paris, le 5 octobre 1809, et fils d'un savant professeur à la Faculté de droit, fit de fortes études aux colléges Louis-le-Grand et Charlemagne, suivit les cours de droit et se fit inscrire au barreau de Paris en 1834. Il se présenta plusieurs fois, comme candidat de l'opposition, devant les électeurs de Provins, en concurrence avec M. d'Haussonville. Après la révolution de Février, le suffrage universel l'envoya aux deux Assemblées républicaines comme représentant de Seine-et-Marne. M. Bavoux, élu le dernier de la liste des représentants de ce département à la Constituante, se prononça à peu près constamment avec la droite. En 1852, il a été envoyé, comme candidat officiel, député au Corps législatif par le même département, où il possède de grandes propriétés. Il a été depuis nommé conseiller d'État et décoré de la Légion d'honneur.

M. Évariste Bavoux s'est fait connaître, comme écrivain, par un certain nombre d'ouvrages : *Philosophie politique, ou l'Ordre moral dans les sociétés humaines* (1840, 2 vol. in-8); *Alger, voyage politique et descriptif* (1841, in-8 : 2e édit., 1843, 2 vol. in-8); *Études diverses de législation, de politique et de morale* (1843, in-8); *du Communisme en Allemagne et du radicalisme en Suisse* (1851, in-8), etc.

BAWR (Alexandrine-Sophie Coury de Champgrand, dame de), femme de lettres française, est née à Paris, en 1773, de parents français. D'une ancienne famille, elle contracta deux mariages dont l'issue malheureuse la força d'avoir deux fois recours aux talents qu'une excellente éducation avait développés en elle. Son premier mari, le comte de Saint-Simon, le futur chef de la secte philosophique, se sépara d'elle en 1801, en protestant de toute sa tendresse pour sa femme, à laquelle il ne reprochait que de ne pouvoir « s'élancer avec lui au-dessus de toutes les lignes connues. » Il ajoutait « que le premier homme de ce monde ne devait avoir pour épouse que la première femme. » Le divorce fut prononcé au milieu des pleurs du comte de Saint-Simon, désespéré du sacrifice que sa vocation lui imposait.

Le second mari de Mme de Bawr, officier russe, périt, au bout de quelques années de l'union la plus heureuse, écrasé par une voiture chargée de pierres, dont la roue se détacha de l'essieu (1812). Deux fois veuve et au milieu des angoisses d'une existence mal assurée, Mme de Bawr a exercé son esprit dans des genres très-différents. Élève de Grétry, elle composa des romances qui furent à la mode sous le Consulat. Elle donna au théâtre, sous le pseudonyme de *François*, des comédies fort enjouées : *Argent et adresse ou le Petit mensonge* (1802); *le Rival obligeant* (1804); *l'Argent du voyage, ou l'Oncle inconnu* (1809); *le Double stratagème* (1813); *la Suite d'un bal masqué* (1813; 2e édit., 1855), qui s'est maintenue au répertoire du Théâtre-Français; *la Méprise* (1815), *Charlotte Brown* (1835); un mélodrame, *les Chevaliers du Lion* (1804).

On doit surtout à Mme de Bawr un certain nombre de romans moraux et d'ouvrages d'éducation, entre autres : *Cours de littérature ancienne* (1821, 2 vol.), extrait de la Harpe; *Histoire de Charlemagne* (1821); *Histoire de la musique* (1823); *Raoul, ou l'Énéide* (1832, in-8);

Histoires fausses et vraies (1834, in-8); *les Flary*, roman du XVe siècle (1838, 2 vol. in-8); *Robertine* (1842, in-8); *Sabine*, roman du XVIIe siècle (1844, 2 vol. in-8); *la famille Récour*, roman du XIXe siècle (1849, 2 vol. in-8); *Nouvelles* (1853, in-8); *Soirées des jeunes personnes* (1854); *Nouveaux contes pour les enfants* (1855), etc. On cite encore: *Mes Souvenirs* (2e édit., 1853, in-12). — Mme de Bawr est morte dans les premiers jours de janvier 1861.

BAXTER (William-Edward), littérateur et homme politique anglais, né en 1825, à Dundee (Écosse), élevé au séminaire de Dundee et à l'université d'Édimbourg, fit de longs voyages en Europe et en Amérique et entra dans la maison d'exportation de son père, qui l'associa bientôt à ses affaires. En 1855, il fut élu député au Parlement par le district écossais de Montrose et se prononça pour l'extension des suffrages, le vote au scrutin et un système d'éducation nationale en dehors des influences religieuses.

On a de M. Baxter quelques volumes d'impressions de voyages: *l'Orient central et méridional* (Impression of central and southern East); *le Tage et le Tibre* (the Tagus and the Tiber, 1848); *l'Amérique et les Américains* (America and the Americans, 1850), etc.

BAYARD (Antoine), vaudevilliste français, né à Paris, le 13 novembre 1807, est le frère puîné du célèbre et fécond auteur comique de ce nom, mort en 1853. Sous le pseudonyme de *Léon Picard*, il a collaboré à diverses pièces de son frère: *le Bonheur dans la retraite* (1838); *Mathias l'invalide* (1838), joué au théâtre des Variétés; *la Marchande à la toilette* (1840); *une Poule* (1848), etc.

BAYER (Jérôme-Jean-Paul), jurisconsulte allemand, né à Salzbourg (Autriche), le 21 septembre 1792, termina ses études de droit aux universités de Salzbourg et de Landshut et obtint, en 1815, le grade de docteur. Il travailla, pendant deux ans, chez un avoué de Munich et alla ensuite à Gœttingue pour s'y préparer à la carrière de l'enseignement. Agrégé, en 1818, à la Faculté de droit de Landshut, il obtint, dès l'année suivante, une place de professeur extraordinaire et le titre de professeur ordinaire, en 1822. En 1826, il est passé à Munich, où il a été, à plusieurs reprises, directeur de la Faculté.

Parmi ses ouvrages, plusieurs fois réimprimés, on cite: le traité intitulé *Ueber die Ænderung des Klagelibells* (Landshut, 1819); *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin* (Vortraege über den gemeinen ordentlichen Civilprocess nach, etc., Munich, 8e édit., 1854-1855); *Théorie de la procédure sommaire* (Theorie der summarisch. Processe, Ibid., 6e édit., 1846); *Théorie de la procédure de concours* (Theorie des Concursprocesses, Ibid., 4e édit., 1850), etc.

BAYLE (Antoine-Laurent-Jessé), médecin français, né au Vernet (Basses-Alpes), le 13 janvier 1799, mort à Paris en mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BAYLE-MOUILLARD (Jean-Baptiste), magistrat français, né à Billom (Puy-de-Dôme), le 4 janvier 1800, s'était fait connaître, dès 1835, par un mémoire sur *l'Emprisonnement pour dettes* (in-8), qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Avocat général à la cour impériale de Riom, il fut envoyé, en 1847, à la Guadeloupe comme procureur général; il y fit appliquer avec fermeté les lois qui protégeaient les noirs. Maintenu en 1848, il seconda les efforts du commissaire républicain, M. Gâtine; mais les démêlés qu'il eut ensuite avec le nouveau gouverneur, lorsque la réaction reprit le dessus, amenèrent son retour forcé en France dans des circonstances qui firent alors du bruit. Il fut bientôt justifié et, en 1851, après avoir été procureur général à Douai, puis secrétaire général de la justice, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 octobre 1844.

On a encore de ce magistrat distingué : un *Éloge du baron de Gérando* (1846, in 8); une édition complétée du *Traité des donations*, du baron Grenier (1844, in-8), et le *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont, de* 1833 *à* 1834 (1835, in-8).

M. Bayle-Mouillard a épousé Mlle Élisabeth Canard, née à Moulins, le 1er octobre 1796, plus connue en littérature sous le nom d'Élisabeth *Celnart*, et qui a publié, entre autres ouvrages : *Bethsali, ou la Dispersion de Juifs* (1825, in-18), recueil de prières en vers et en prose; *l'Inquisition* (1824, in-18), poëme historique en quatre chants: *Manuel des dames, ou l'Art de la toilette; Manuel des demoiselles* (1826); *de la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes anciens et modernes* (1828); *l'Art de fertiliser les terres* (1831); *du Progrès social et de la conviction religieuse* (1840); *les Soirées du Dimanche, ou le Curé de village* (1842): *Loisirs des vacances, Récréations de la jeunesse* (1851), etc.

BAYNING (révérend Henry William Powlett, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, descend de la famille des Townshend, élevée en 1797 à la pairie héréditaire. Sorti du collége de Saint-Jean, à Cambridge, il étudia ensuite la théologie et embrassa la carrière ecclésiastique. En 1821, il fut nommé recteur de Brome, paroisse de Suffolk, et doyen rural du diocèse de Norwich, en 1844. Démissionnaire en 1847, il devint, en 1851, titulaire du rectorat de Honingham. Ayant hérité en 1823, de la pairie de son frère aîné, il se montra peu à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. De son mariage avec miss Fellowes (1842), il a eu un fils *Charles* Powlett, né en 1844.

BAYRHOFFER (Charles-Théodore), philosophe et homme politique allemand, né en 1812 à Marbourg (Hesse-Électorale), suivit pendant quelque temps à Heidelberg les cours de droit, puis se livra entièrement à la philosophie (1832). En 1834, il prit ses grades à l'université de Marbourg; il y fut nommé professeur adjoint, en 1838, et professeur titulaire en 1845. Un discours académique, qu'il fit en 1846, et dans lequel il se montra partisan du nouveau catholicisme allemand, le fit suspendre de ses fonctions. Il se jeta alors dans le mouvement politique et fut, en 1848, un des membres radicaux des États de Hesse. Il présida la Chambre, du 26 août au 2 septembre. Après la défaite du parti démocratique, il se rendit à Paris, puis passa en Amérique.

M. Bayrhoffer a écrit d'assez nombreux traités de philosophie spéculative, dans lesquels il se montre le disciple de Hegel : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (Grundprobleme der Metaphysik, Marbourg, 1835); *Idée du Christianisme* (Ibid., 1836); *la Guérison organique de l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (Begriff der organischen Heilung des Menschen, etc. (Ibid., 1837), ouvrage dans lequel l'auteur s'efforce de rattacher la médecine à la philosophie; *Idée et histoire de la philosophie* (Idee und Geschichte der Philosophie, Leipsick,

1838); *De la philosophie naturelle* (Beitræge zur Naturphilosophie, Ibid., 1839-40).

On cite aussi de lui, sur les questions religieuses : *les Véritables rapports de l'État libre et chrétien avec la religion et l'Église chrétiennes* (Das wahre Verhæltniss des freien christlichen Staats zur, etc., Marbourg, 1838); *Du Catholicisme allemand* (Ueber den Deutschcatholicismus, Marbourg, 1845); *la Véritable essence de la Réformation actuelle en Allemagne* (das wahre Wesen der gegenwaertigen Reformation in Deutschland, Ibid., 1846); *le Bon sens pratique et les hommes éclairés de Marbourg* (der practische Verstand und die Marburger Lichtfreunde, Darmstadt, 1847), *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (Untersuchungen über Wesen, Geschichte und, etc., 1849), où sont résumées les opinions de l'auteur.

BAZAINE (François-Achille), général français, né le 13 février 1811, d'une famille connue dans nos annales militaires, se présenta au concours de l'École polytechnique, puis s'engagea en 1831 et passa en Afrique l'année suivante. Au bout de quatre ans, il était devenu lieutenant et avait gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille. En 1837, il fut detaché à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne et, après deux campagnes fatigantes contre les bandes carlistes, revint en Algérie avec le grade de capitaine (1839). Il prit part aux expéditions de Milianah, de la Kabylie et du Maroc, et eut, pendant quelques années, la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen.

Lieutenant-colonel en 1848 et mis, en 1850, à la tête du 1er régiment de la légion étrangère, il fut choisi, au début de la guerre d'Orient, pour commander la brigade d'infanterie qui fut formée de ce corps (1854). Les bulletins des généraux Canrobert et Pélissier ont plus d'une fois, durant le cours du siége de Sébastopol, rendu témoignage de sa bravoure et de son esprit d'organisation. Après la retraite des Russes, il fut nommé gouverneur de la place et promu, le 22 septembre 1855, général de division. Au mois d'octobre, il fut mis à la tête du corps expéditionnaire destiné à agir contre Kinburn, qui tomba au pouvoir des alliés après trois jours de résistance et leur livra 1420 prisonniers et 174 pièces de canon. En 1856, le général Bazaine fut chargé d'inspecter plusieurs divisions d'infanterie.

Mis à la tête de la première division d'infanterie de notre corps expéditionnaire au Mexique, en juillet 1862, il quitta Vera-Cruz au commencement de décembre de la même année et alla prendre le commandement de Jalapa. Au mois d'octobre de l'année suivante, il succéda au général Forey, comme général en chef de l'expédition, et le 12 juillet 1863, il entra à Mexico, avec l'avant-garde française. Il se mit ensuite vigoureusement à la poursuite de l'ex-président Juarez qu'il repoussa, en 1864, aux extrêmes frontières du pays. En février 1865, il s'emparait encore de la ville forte d'Oajaca. Le général Bazaine a été élevé à la dignité de maréchal de France par décret du 5 septembre 1864. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 août 1856, il a été nommé grand'croix le 2 juillet 1863.

BAZANCOURT (César, baron DE), littérateur français, né vers 1810, a été, sous le dernier règne, attaché à la bibliothèque de Compiègne. En 1855, il a été chargé par le gouvernement d'une mission en Crimée, dont il a rendu compte dans une série de lettres adressées au ministre de l'intérieur et intitulées : *Cinq mois au camp devant Sébastopol* (1855, in-18). Il en rapporta en outre les matériaux d'un très-intéressant ouvrage, *l'Expédition de Crimée, jusqu'à la prise de Sébastopol, chronique de la guerre d'Orient* (1857, 3e édit., 2 vol. in-8). En 1859, appelé par l'ordre de l'Empereur à l'armée d'Italie, il a publié depuis *la Campagne d'Italie de 1859, chronique de la guerre* (1859-1860, 2 vol. in-8). Il a encore fait paraître, dans des conditions analogues : *les Expéditions de Chine et de Cochinchine, d'après les documents officiels* (1861-1862, 1re et 2e parties, 2 vol. in-8).

Avant ces publications en quelque sorte officielles, le baron de Bazancourt était connu dans le monde des lettres par la publication de quelques romans ayant pour sujet la peinture des mœurs aristocratiques, tels que *l'Escadron volant de la reine* (1836, 2 vol.); *un Dernier souvenir* (1840); *A côté du bonheur* (1845); *le Comte de Rienny* (1845); *Georges le Montagnard* (1851, 4 vol.); *Noblesse oblige* (1851); *la Princesse Pallianci* (1852, 5 vol.); *les Secrets de l'épée* (1861, in-8), etc. On a également de lui un *Histoire de Sicile sous la domination des Normands* (1846, 2 vol.). M. de Bazancourt a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 25 janvier 1865.

BAZE (Jean-Didier), avocat et homme politique français, ancien représentant, né à Agen (Lot-et-Garonne), le 8 janvier 1800, et fils d'un percepteur, reçut une éducation soignée, étudia le droit et fut inscrit, en 1821, au barreau de sa ville natale. Son activité et une remarquable facilité d'élocution le placèrent bientôt au premier rang des avocats d'Agen, et sa réputation s'étendit dans toute la province. Il fut élu deux fois bâtonnier de son ordre. En 1830, il fut nommé adjoint au maire de la ville; mais, peu satisfait de la politique adoptée par la monarchie de Juillet, il ne tarda point à donner sa démission et reçut alors le commandement de la garde nationale, auquel il fut appelé par sept élections successives. Fidèle aux principes de 1830, il resta dans le parti de l'opposition dynastique jusqu'à la chute de Louis-Philippe. En 1848, il se multiplia dans les réunions électorales, décida le succès de la liste adoptée par les modérés et fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 42 645 suffrages. Membre du comité de la justice, il s'associa à la droite par la plupart de ses votes, mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau (voy. ce nom) et approuva l'expédition de Rome.

Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fut appelé aux fonctions de questeur. Il les remplit avec beaucoup de zèle et d'énergie et se montra le gardien vigilant des prérogatives parlementaires, tout en votant toutes les lois de répression demandées à la majorité. Mais, après le message du 31 octobre, sans se rapprocher du parti républicain, il refusa de tout sacrifier au principe d'autorité et devint l'adversaire déclaré de la politique napoléonienne. Partisan de la monarchie constitutionnelle et de la dynastie d'Orléans, il vota néanmoins contre la révision de la Constitution républicaine. Au mois d'octobre 1851, il fut l'un des auteurs de la fameuse proposition dite *des Questeurs*, qui avait pour objet de mettre hors de doute le droit de requérir directement les troupes attribué implicitement par la Constitution de 1848 au président de l'Assemblée nationale. Dans la nuit du 1er au 2 décembre 1851, il fut arrêté et conduit à Mazas et, un mois après, expulsé du territoire. Depuis 1852, il habita la ville de Liége où il exerça avec succès la profession

d'avocat. Après avoir refusé la grâce qu'avait obtenue pour lui, sans son aveu, son compatriote, le poëte Jasmin, M. Baze rentra en France à la suite de l'amnistie générale du 15 août 1859 et reprit place au barreau de Paris.

BAZIN (Antoine-Pierre-Louis), orientaliste français, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise), le 26 mars 1799, et fils d'un médecin, travailla d'abord chez un notaire, puis se tourna vers les langues orientales et suivit les cours d'Abel Rémusat et de M. Stan. Julien. Après avoir professé quatre ans le chinois à la Bibliothèque royale, il fut chargé, en 1843, du cours de chinois vulgaire à l'École des langues orientales vivantes, et devint secrétaire adjoint de la Société asiatique. — Il est mort en janvier 1863.

M. Bazin a principalement publié : *Théâtre chinois, ou Choix de pièces composées sous les empereurs mogols* (1838, in-8); *Lo Pi-pa-Ki, ou Histoire du luth, drame chinois de Kao-tong-Kia, représenté en* 1404 (1841, in-8), traduit sur le texte; *le Siècle des Youên, ou Tableau historique de la littérature chinoise* (1850, in-8); *Grammaire mandarine, ou Principes généraux de la langue chinoise parlée* (1856, in-8). Il a donné, dans *l'Univers pittoresque*, la seconde partie de la *Chine moderne* et fourni, depuis 1830, d'importants articles au *Journal asiatique*.

BAZIN (Antoine-Pierre-Ernest), médecin français, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise), le 20 février 1807, est frère du précédent. Reçu docteur en 1834, avec une thèse *sur les Lésions des poumons dans les fièvres essentielles*, il a été tour à tour médecin de l'hôpital de Lourcine (1841), de l'hôpital Saint-Antoine (1844) et, depuis 1847, de l'hôpital Saint-Louis, où il devint en outre professeur libre de dermatologie. Il a été fait, en 1853, chevalier de la Légion d'honneur.

On doit au docteur Bazin de nombreux mémoires et ouvrages sur les affections de la peau, entre autres : *De l'achné varioliforme* (1851); *Des teignes achromateuses, Recherches sur la nature et le traitement des teignes* (1853, in-8); *Considérations générales sur la mentagre et les teignes de la face* (1854); *Leçons théoriques et cliniques sur les affections cutanées parasitaires* (1857); *Leçons sur les syphilides* (1858), recueillies et rédigées par M. L. Fournier, etc. En 1848, il avait entrepris, sous le titre de *Répertoire des études médicales*, un exposé analytique et complet de toutes les matières de l'enseignement officiel; l'ouvrage n'eut que cinq livraisons.

BAZIN (François-Emmanuel-Joseph), compositeur français, né le 4 septembre 1819, à Marseille, où son père était chef de division à la préfecture, fit ses études musicales sous la direction de M. Barsotti, fondateur de l'école communale de musique de cette ville. En 1834, il entra au Conservatoire de Paris et après avoir remporté, en 1836, le premier prix d'harmonie et d'accompagnement pratique, il fut nommé professeur adjoint de cette classe l'année suivante. Plusieurs fois lauréat du Conservatoire et de l'Académie des beaux-arts, il obtint enfin, en 1840, le grand prix de Rome. La cantate qui le lui mérita, *Loyse de Montfort* (paroles d'Ém. Deschamps et Pacini), eut les honneurs extraordinaires de plusieurs représentations à l'Opéra.

En Italie, M. Bazin fit exécuter avec succès une *Messe solennelle* (1842 et 1843), un oratorio, *la Pentecôte*, et divers morceaux de musique sacrée et profane. De retour à Paris, il donna à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui ont réussi : *le Trompette de Monsieur le Prince* en un acte (1846), qui a eu plusieurs reprises : *le Malheur d'être jolie*, en un acte (1847); *la Saint Sylvestre*, en trois actes (1849); *Madelon*, en deux actes (1850); *Maître Pathelin* (1856); *les Désespérés* (1857). On a aussi de lui des mélodies, des chœurs, des morceaux pour le piano et quelques œuvres instrumentales, exécutées au Conservatoire.

M. Bazin devint en 1848, dans cet établissement, professeur titulaire de la classe dont il avait été chargé comme adjoint, lorsqu'il n'était encore qu'élève et, en 1850, professeur d'harmonie au gymnase musical. L'un des maîtres dont les élèves ont le plus de succès dans les concours, il a été décoré de la Légion d'honneur.

BAZIN (Pierre-Charles), peintre français, né à Paris, le 3 avril 1802, mort en janvier 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BAZLEY (Thomas), économiste anglais, né en 1797, au village de Gilon près Bolton, entra comme apprenti, dans la manufacture de coton de MM. Ainsworth et comp., qui avaient succédé à sir R. Peel. En 1818, il fonda une maison de commerce à Bolton et en transporta, en 1822, le siége à Manchester, où elle a pris de grands développements sous la raison sociale Gardiner et Bazley. Après s'être associé aux efforts de W. Huskisson pour l'abaissement des droits d'entrée, il ouvrit, en 1837, à Liverpool, avec MM. Cobden et J. Brooks, la fameuse campagne du libre échange, connue sous le nom d'*Anticornlaw League*.

M. Bazley prit une part active aux travaux du comité directeur de la Ligue, dont il était membre et porta souvent la parole dans les *meetings*. Après le vote du 25 juin 1846, qui consacrait la victoire du parti de Manchester, la Ligue annonça publiquement sa dissolution, et l'agitation, qui avait duré plus de dix ans, s'apaisa. Sir Robert Peel écrivit à M. Bazley, pour lui témoigner sa satisfaction de voir les districts manufacturiers rentrer dans l'ordre et lui exprimer le vœu que toutes les branches de l'industrie réunissent leurs efforts pour la prospérité générale. Depuis 1845, M. Bazley préside la chambre de commerce de Manchester. En 1850, il concourut à l'organisation de l'Exposition universelle.

BAZOT (Étienne-François), littérateur français, né le 13 mars 1782, à Château-Chinon (Nièvre), perdit, en 1816, l'emploi de sous-chef qu'il occupait dans les bureaux de M. Decazes et se livra à la littérature. Il a publié des recueils de vers, des volumes de contes et des nouvelles, un *Éloge de l'abbé de l'Épée* (1819), et un *Manuel du franc-maçon* (1812; 7e édit. augmentée, 1846). En 1817, il fonda les *Annales des bâtiments et de l'industrie* et, quelque temps après, dirigea la *Biographie nouvelle des Contemporains*, en 20 vol. in-8. Il fait partie de plusieurs Sociétés littéraires.

BÉARN (Louis-Hector DE SALART, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 12 avril 1802, appartient à une famille d'ancienne noblesse. Il entra, sous la Restauration, dans le service diplomatique et fut chargé de diverses missions à l'étranger jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, qui le créa, en 1846, grand officier de la Légion d'honneur. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 4 décembre 1854.

BEAU (Joseph-Honoré-Simon), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Collonges (Ain), le 8 mai 1806, commença à Lyon ses études médicales et fut reçu docteur à Paris en 1836, avec une thèse *Sur l'emploi des évacuants*

dans la fièvre typhoïde. Il a été successivement agrégé à la faculté, attaché au bureau central, à la Salpêtrière, à l'Hôtel-Dieu, à l'hôpital Saint-Antoine, à l'hôpital Cochin et à la Charité. M. Beau fait partie, depuis 1856, de la VI[e] section de l'Académie de médecine (Anatomie pathologique) et a été fait, la même année, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Recherches sur la cause des bruits anormaux des artères et application de ces recherches à l'étude de plusieurs maladies, et principalement de la chlorose* (1838); *Recherches sur quelques points de la séméiologie des affections du cœur* (1839); *Traité clinique et expérimental d'auscultation appliquée à l'étude des maladies du poumon et du cœur* (1856).

BEAUCHAMP (Louis-Évariste-Robert DE), homme politique français, député, est né en 1818. Maître de forges à Lhommaizé (Vienne) et maire de cette commune, il devint membre du Conseil général pour le canton de Lussac, et entra en 1854 au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour représenter la 1[re] circonscription de la Vienne. Il fut réélu en 1863 au même titre : à ces dernières élections, il avait obtenu 18 216 voix sur 24 061 votants. M. de Beauchamp a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. *

BEAUCHAMP (Henry-Lygon, 5[e] comte), pair d'Angleterre, né en 1829, descend d'une ancienne famille élevée en 1806 à la pairie héréditaire. Entré dans l'armée en 1843, il devint membre de la Chambre des communes pour le Worcestershire occidental (1853-1863), fut nommé député-lieutenant du Worcestershire en 1859, et succéda à son père à la Chambre des lords en 1863. Il a pour héritier présomptif son frère Frédéric, né en 1830, député-lieutenant du Worcestershire en 1854, membre de la Chambre des Communes depuis 1857, et lord de l'amirauté de mars à juin 1859. *

BEAUCHESNE (Alcide-Hyacinthe DU BOIS DE), littérateur français, né à Lorient, le 31 mars 1804, d'une ancienne famille de Bretagne, fit ses études à Noyon et à Douai. Nommé, en 1825, chef de cabinet au département des Beaux-Arts, il devint, deux ans après, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1830, et noua avec les auteurs et les artistes de l'époque d'intimes relations. Il s'était jeté lui-même avec ardeur dans la littérature romantique et avait fait élever, auprès du Madrid du bois de Boulogne, un manoir gothique dont toute la jeune école fit grand bruit. Plus tard, après un voyage d'études de deux ans en Allemagne, il fut nommé chef de section aux archives (1853), fonctions qui lui permirent d'étudier sur de nouveaux documents son principal sujet de recherches historiques, la vie de Louis XVII. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1[er] novembre 1828.

On a de M. A. H. de Beauchesne : *Souvenirs poétiques* (1830), in-16, 3[e] édit., 1834, in-8); *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort* (1852), 2 vol. in-8, 2[e] édit., 1853, 2 vol. in-18, 3[e] édit., 1861), ouvrage couronné par l'Académie française; *le Livre des jeunes mères*, poésies (1858, 2[e] édition, 1860), également couronné par la même Académie. Il a collaboré aux *Souvenirs du vieux Paris*, au *Livre des Saints*, recueil de vers, etc.

Son frère, M. Alfred DE BEAUCHESNE, depuis longues années secrétaire de l'administration du Conservatoire de musique, a été décoré de la Légion d'honneur pour ses services dans ces fonctions, le 8 août 1861.

BEAUDEMOULIN (Louis-Alexis), ingénieur français, né en 1790, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le service des ponts et chaussées. En 1850, il a pris sa retraite en qualité d'ingénieur en chef. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1[er] mai 1845.

On a de lui : *Recherches sur la fondation, par immersion, des ouvrages hydrauliques* (1829), in-4); *Considérations administratives sur les ponts et chaussées* (1833, in-8); *Hygiène publique, Assainissement, Londres et Paris* (1858, in-8), et un grand nombre de brochures et d'articles sur l'assainissement des grandes villes.

BEAUFFORT (Louis-Léopold-Amédée, comte DE), administrateur belge, né à Tournai, le 4 avril 1806; mort à Bruxelles, le 29 juillet 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BEAUFORT D'HAUTPOUL (Charles-Marie-Napoléon), général français, né en 1804 à Naples, où son père résidait comme chef de bataillon du génie, fut de 1820 à 1824 élève des Écoles de Saint-Cyr et d'état-major et fit la campagne de Morée dans laquelle sa conduite, lors de l'attaque du château, fut mise à l'ordre du jour. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger, comme aide de camp du général Valazé. De 1834 à 1837 il fut chargé par le maréchal Soult de missions en Égypte et en Syrie et devint alors aide de camp de Soliman-pacha, chef d'état-major d'Ibrahim-pacha. Attaché à l'ambassade de Perse, il visita toute l'Asie Mineure, puis remplit une nouvelle mission en Égypte. Aide de camp du duc d'Aumale, il servit en Algérie jusqu'en 1848, y gagna les grades de chef d'escadron et de lieutenant-colonel et eut part à la prise de la Smala. Rappelé à Paris par le général Cavaignac, il retourna en 1849 en Afrique où il fut pendant cinq ans chef d'état-major du général Pélissier dans la province d'Oran. Colonel en 1850, général de brigade le 1[er] janvier 1854, il dirigea plusieurs expéditions contre le Maroc et commanda les subdivisions de Mostaganem et de Tlemcen. Rentré en France en 1858, il commanda le département de l'Yonne et devint en 1859 chef d'état-major du 5[e] corps d'armée. En avril 1860, il fut chargé de la délimitation de notre nouvelle frontière savoisienne, par suite de l'annexion de cette province à la France.

Au mois d'août de la même année, le général Beaufort-d'Hautpoul fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé en Syrie pour protéger les chrétiens contre le fanatisme musulman et obtenir satisfaction des violences et des massacres déjà commis. Il déploya, dans les limites où il lui était permis d'agir, un esprit de tolérance et de modération propre à calmer un peu l'effervescence des dissensions religieuses. Après avoir présidé, en juin 1861, au départ des troupes pour la France, il n'y rentra lui-même qu'après avoir visité le Caire, Alexandrie et les travaux de l'isthme de Suez. Le général Beaufort-d'Hautpoul, officier de la Légion d'honneur, depuis 1841, a été promu commandeur le 16 juin 1856. — Sa famille est étrangère à celle du sénateur le marquis d'Hautpoul (Voy. ce nom), à qui l'on donne aussi quelquefois, par erreur, le nom de Beaufort. *

BEAUFORT (sir Francis), marin anglais, né vers 1775; mort le 3 décembre 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BEAUFORT (Henry-Charles FITZ-ROY-SOMER-

SET, 8e duc DE) pair d'Angleterre, né en 1824, à Paris, descend d'une illustre famille anoblie au XIIIe siècle et élevée au rang ducal en 1682. Connu d'abord sous le nom de lord Worcester, il fut élevé au collége d'Eton, entra au service militaire et, après avoir été l'aide de camp du duc de Wellington et du vicomte Hardinge, il se retira en 1861, avec le grade de lieutenant-colonel. En 1846, il fut envoyé au parlement par le comté de Gloucester dont il devint député-lieutenant en 1852 et siégea parmi les conservateurs jusqu'en 1853, où la mort de son père lui ouvrit les portes de la Chambre des Lords. De son mariage avec une fille du comte Howe (1845), il a eu quatre enfants dont l'aîné, *Henry-Adalbert-Wellington Fitz-Roy*, marquis de WORCESTER, est né en 1847.

BEAUFORT-SPONTIN (duc Alfred-Charles-Auguste-Constantin, comte DE BEAUFORT et marquis princier DE), né le 16 juin 1816, est le second fils du duc Frédéric-Auguste-Alexandre comte de Beaufort, marquis de Spontin, élevé en 1783 au titre de duc par l'empereur Joseph II. Après la mort de son frère, Frédéric-Louis-Ladislas (10 novembre 1834), il devint le chef de la maison de Beaufort-Spontin et prit possession du majorat situé en Bohême et contenant 8 milles carrés géographiques, avec 30 000 habitants. De son mariage avec Pauline de Forbin-Janson, morte en 1846, il a eu un fils, Frédéric-George-Marie-Antoine-Michel, né le 8 juin 1843. Il s'est marié en secondes noces, le 27 juillet 1852, avec la duchesse Thérèse, fille de Maximilien-Charles, prince de Tour et Taxis.

BEAULIEU (Jean-Louis DUGAS DE), archéologue français, né à Nancy, le 26 août 1788, étudia le droit à Paris, fut admis au barreau sous l'Empire et alla s'établir dans sa ville natale. Il fournit d'abord à des recueils scientifiques des travaux d'archéologie, entre autres : *Sur un Camp romain voisin de Nancy* (1826), inséré dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires : *sur les Cercueils de Drouville* (1831), dans les *Mélanges* de Bottin; *sur les Antiquités de Vichy* (1841), dans les *Tablettes de l'Auvergne*, etc. Son principal ouvrage est l'*Archéologie de la Lorraine* (Paris, 1840-1843, 2 vol. in-8), recueil de notices et de documents pour servir aux annales de cette province. On a encore de lui : *Recherches sur le comté de Daschbourg, aujourd'hui Dabo, en Alsace* (1836, in-8); *Antiquités de Vichy, Plombières et Niderbronn* (1851); *Observations sur la ville nommée Andesina* (1853), etc. M. de Beaulieu, membre de la Société des antiquaires de France et correspondant de celle de Londres, a été décoré de la Légion d'honneur, le 26 avril 1845. — Il est mort en août 1862.

BEAULIEU. Voy. MARTIN BEAULIEU.

BEAUME (Joseph), peintre français, né à Marseille, en 1790, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, entra dans l'atelier de Gros et se fit connaître avantageusement, en 1819, par le tableau d'*Eliezer et Nepthali*, aujourd'hui placé dans la galerie de Fontainebleau. Il exposa pour la première fois en 1822, et eut, plus tard, de nombreuses commandes pour Versailles.

On cite parmi ses tableaux : *l'Esclave de Velasquez*, *Henri III au lit de mort* (1822); *Alain Chartier*, *la Mère infirme*, appartenant à MM. de Sazerac et Duval (1825); *le Roi boit*, *Halte de chasse*, *Intérieur rustique*, acquis par M. Dusommerard (1828); *les Pêcheurs*, *le Maître d'école endormi*, *les Savoyards*, *le 28 Juillet à l'Hôtel de Ville*, fait avec M. Mozin (1831); *la Balançoire*, *la Main chaude*, *Scène d'orage*, *Étude à Trouville* (1833); *la Mort de la Grande Dauphine en 1690*, acquis pour le Luxembourg; *la Chasse au chien courant* (1835); des *Scènes de jeux enfantins* (1836); *la Mort de Charles V*, *la Mère convalescente* (1838); *l'Enfance de Sixte-Quint* (1839); *la Lecture de la Bible*, *le Pardon*, *l'Oiseau mort* (1840); *les Enfants surpris par la marée*, *Agar au Désert* (1844); *la Sortie de l'église*, *le Gué*, *Giotto enfant dessinant ses moutons* (1845); *Virginie au bain*, *la Prière*, *Chevrier*, *Bergers des Pyrénées* (1846); *le Bouton et la rose*, *Rêve de jeune fille*, *Vaches dans la prairie*, (1847); *l'Avare*, *la Leçon*, *l'Oisiveté*, *le Van-Eych* (1850); *Marguerite* (1852); *la prison de Galilée*, *la Dîme*, *la Chasse au lion* (1853); *Bataille de l'Alma*, *la Fuite en Égypte*, *Italiens à la fontaine* (1855); *Moïse exposé*, *Mort de Charles-Quint au couvent de Saint-Just* (1855); *la Saison des fleurs*, *Rêves d'automne*, *Une famille italienne*, *le Bonheur de l'Avare*, *la Lessive* (1859); *les Voleurs et l'Ane*, *les Braconniers*, *le Rendez-vous de Chasse*, *Chasse au Cerf*, *Chasse au sanglier* (1861); *Louis XVII au Temple*, *Marguerite au rouet* (Faust, de Gœthe); *Chasse au Cerf* (1863); *Épisode de la retraite de Russie*, *la Tentation de saint Antoine* (1864).

M. Beaume a fait aussi quelques portraits et des marines. Ses principaux sujets historiques, exécutés de 1836 à 1843, appartiennent au musée de Versailles et représentent les exploits les plus récents de la galerie des batailles : *le Passage du Rhin à Dusseldorf*, *Combat du Diernstein*, *la Journée d'Albreto*, *la Bataille de Lutzen*, *la Prise de Halle*, *le Combat d'Oporto*, *la Bataille de Bautzen*, celle de *Toulouse* et *le Combat du Sig*, sujets d'ailleurs presque tous exposés à divers intervalles et complétés par le *Napoléon s'embarquant à Porto-Ferrajo*, au début des Cents-Jours. Il a obtenu dès longtemps les distinctions décernées aux artistes : une 2e médaille en 1824, une 1re en 1827 et la décoration au 1er mai 1836.

Son fils, M. Louis-Alexandre BEAUME, né en 1827, avocat à Paris, a publié, avec M. Ét. Blanc, plusieurs ouvrages de droit et signé du pseudonyme de *Beaumont* quelques librettos écrits avec M. Nuitter (voy. ces noms).

BEAUMONT [DE LA SOMME] (Félix-Bellator, comte DE), sénateur français, ancien député, né à Paris, le 25 décembre 1793. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit, en 1812, pour faire comme sous-lieutenant d'infanterie la campagne de Russie et venait d'être nommé lieutenant lorsque, à la bataille de Dresde, il fut pris par les Russes, qui le retinrent prisonnier jusqu'en 1815. A peine de retour en France, il rejoignit son drapeau et assista à la bataille de Waterloo. En 1816, il fut incorporé dans la légion des Ardennes, qui devint le 1er léger, obtint, en 1823, les épaulettes de capitaine au 61e de ligne et fut bientôt mis en non-activité sans solde (1826), à cause de ses opinions bonapartistes.

Rendu à la vie privée, M. de Beaumont se retira dans une de ses terres près de Péronne et s'occupa d'agriculture. Déjà membre du conseil général de la Somme, il se porta comme candidat libéral à la députation (1839) et remplaça à la Chambre M. Dehaussy de Robécourt. Réélu en 1842 et en 1846, il siégea sur les bancs de l'opposition et combattit de son vote et de sa parole la politique du parti conservateur.

Après la révolution de Février, M. de Beaumont, qui s'était associé à l'agitation de la réforme parlementaire, se retrouva dans les rangs de l'opposition contre la République. A la Constituante et à

la Législative, où il représentait encore la Somme, il vota presque toujours avec la majorité et fut un des orateurs du comité de la rue des Poitiers. Ses souvenirs de l'Empire le rendirent favorable à la politique de l'Élysée, qu'il soutint de tout son pouvoir et, après le coup d'État de 1851, il figurait sur la liste de la Commission consultative. Il a été appelé au Sénat dès sa formation, le 26 janvier 1852. M. de Beaumont a la réputation d'un habile agronome et fait partie de plusieurs Sociétés d'Agriculture. Il n'a cessé de représenter le canton de Chaulnes au conseil général de la Somme. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1853.

BEAUMONT (Gustave-Auguste DE LA BONNINIÈRE DE), homme politique et écrivain français, membre de l'Institut, né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), le 16 février 1802, entra, en 1824, dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, à Versailles et à Paris. En 1831, il fut chargé avec M. A. de Tocqueville, son ancien collègue au tribunal de Versailles, d'aller étudier aux États-Unis le système pénitentiaire.

A son retour d'Amérique (1832), il fut désigné pour porter la parole, au nom du ministère public, dans le procès en diffamation que Mme de Feuchères intentait à la famille de Rohan. Ne voulant pas signaler la reprise de ses fonctions par une apologie qui répugnait à sa conscience, il allégua que, par suite de sa longue absence, il ne connaissait pas assez le drame de Saint-Leu pour juger les imputations auxquelles il pouvait donner lieu. Ses excuses ne furent pas admises et enfin sur son refus positif, il fut révoqué de ses fonctions.

Élu, en 1839, député de la Sarthe, M. de Beaumont a constamment représenté ce département jusqu'en 1852. Ses votes étaient en général ceux du centre gauche, où il siégeait à côté de MM. Barrot et de Tocqueville. Mais il prêta son concours au gouvernement dans toutes les questions relatives aux chemins de fer et à l'Algérie; il les avait étudiées sur les lieux mêmes, et les plus importantes furent résolues dans le sens de ses propositions. C'est sur son rapport que le chemin de fer de Paris à Orléans fut voté, et à sa demande, que le système d'un minimum d'intérêt garanti aux actionnaires, fut consacré en matière de travaux publics. La colonisation de l'Afrique et les intérêts maritimes d'Alger trouvèrent aussi en lui leur défenseur. Opposé à la politique générale du gouvernement, il s'élevait surtout contre la corruption électorale. C'est lui qui fit voter, en 1842, une enquête sur ce qu'on appelait alors « l'abus des influences. » Il craignait qu'un régime qui semblait vivre d'un tel abus, ne finît par en mourir.

Les événements de 1848 justifièrent ses prévisions. Appelé aux Tuileries, le 24 février, il y trouva la plupart de ses amis de l'opposition chargés trop tard de sauver la dynastie. Nommé représentant du peuple, dans le département de la Sarthe, le cinquième sur douze, il fut élu vice-président de l'Assemblée constituante et siégea, comme tel, dans le comité de constitution. Le général Cavaignac le nomma (1er août 1848) ambassadeur de France à Londres; il se démit de ses fonctions le jour même de l'élection du prince Louis-Napoléon et vint alors reprendre son siége à l'Assemblée. Il se rapprocha de nouveau du pouvoir, en voyant entrer au ministère MM. O. Barrot, Dufaure, Lanjuinais et de Tocqueville et il accepta l'ambassade de Vienne, mais il n'hésita pas à y renoncer aussitôt après le renvoi du ministère qui la lui avait confiée. Au 2 décembre 1851, il fut un des députés qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement. Arrêté, conduit à la caserne du quai d'Orsay, il fut ensuite incarcéré au fort du mont Valérien. Mis en liberté, il se retira dans sa terre patrimoniale, qu'il ne quitta que pour venir prendre part aux travaux de l'Institut. Il entra en 1841, à l'Académie des sciences morales et politiques, où il a remplacé, dans la section de morale, le comte de Pessac. En 1836 il a épousé une petite fille de la Fayette, sa cousine. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 juin 1837.

M. Gustave de Beaumont s'est d'abord fait connaître comme écrivain, en publiant, avec M. de Tocqueville, le *Traité du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application à la France* (1833; in-8, 3e édit., 1845, in-18), fruit commun de leur voyage. Il a donné ensuite : *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis* (1835, 2 vol. in-8), tableau aussi vrai, aussi saisissant, mais mieux composé que *l'Oncle Tom* de Mme Beecher-Stowe, et *l'Irlande sociale, politique et religieuse* (1839, 2 vol. in-8, 7e édit., 1863, in-12). Ces trois ouvrages, couronnés par l'Académie française, ont été inspirés par le même sentiment, et l'auteur, en peignant tour à tour la condition dégradante d'une classe, les préjugés iniques envers une race, ou les misères d'un peuple, a voulu manifester toujours, dans sa sympathie pour les victimes, son éloignement pour toute espèce d'arbitraire ou de tyrannie.

BEAUMONT (Élie DE). Voy. ÉLIE DE BEAUMONT.

BEAUMONT-VASSY (Édouard-Ferdinand DE LA BONNINIÈRE, vicomte DE), historien français, né au château de la Mothe-Souzay (Indre-et-Loire), en 1816, est cousin du précédent. Ses premiers essais littéraires furent des romans : *une Marquise d'autrefois* (1838, in-8), *Don Luis* (1839, in-8), *les Apparences*, etc., genre qu'il n'a pas abandonné, si l'on en juge par la publication d'*un Dernier rêve de jeunesse*, qui date de 1852. En histoire, il a écrit des ouvrages estimés, dont le premier surtout, *les Suédois depuis Charles XII jusqu'à Oscar Ier* (1841, 2 vol. in-8, 3e édit., 1847, 1 vol. in-18), se recommande par les recherches que rendit particulièrement faciles à l'auteur une mission spéciale en Suède, sous le ministère de M. Guizot. Nous citerons ensuite : *Swedenborg, ou Stockholm en* 1756 (1842, in-8), tableau de la société suédoise; *Histoire des États européens depuis le congrès de Vienne* (1843-1853, tome I à VI, in-8), publication inachevée qui comprend sous ce titre l'histoire particulière des Pays-Bas, de la Suède, du Danemark, de la Prusse, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Russie; *Histoire de mon temps* (1855-1858, 4 vol. in-8), où le règne de Louis-Philippe et la République sont passés en revue avec plus de vivacité que d'impartialité politique.

M. de Beaumont-Vassy, un des hommes les plus dévoués du parti conservateur monarchique, a vivement attaqué la révolution de Février dans différentes brochures, telles que *la Politique des honnêtes gens* (1851) et *la Préface du 2 décembre* (1853). En 1849, il siégea, comme membre du conseil d'Indre-et-Loire, à la Haute Cour de Bourges qui jugea les accusés de l'attentat du 15 mai. Préfet de Laon, de 1851 à 1853, il a été nommé, en 1852, maître des requêtes de première classe au conseil d'État, fonctions auxquelles il a renoncé trois ans plus tard. Il a été décoré le 12 février 1845, et fait officier de la Légion d'honneur en août 1858. Depuis quelques années, M. de Beaumont-Vassy s'était jeté dans des opérations financières par suite desquelles il fut

condamné, en avril 1859, à deux ans d'emprisonnement.

BEAUPLAN (Victor-Arthur ROUSSEAU DE), auteur dramatique français, né à Paris, en juin 1823, est fils du compositeur de ce nom, mort en 1853. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et, après quelques essais infructueux en poésie, il travailla, depuis 1848, pour les théâtres de genre, auxquels il a fourni, soit seul, soit en collaboration, une trentaine de pièces. Il est aujourd'hui commissaire impérial près de l'Odéon. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

Nous citerons parmi ses pièces : *le Lys dans la vallée* (Théâtre-Français, 1853), drame en cinq actes, tiré du roman de Balzac; *Le Règne des escargots*, revue de l'année 1847; *Hortense de Cerny* (Vaudeville, 1851); *la Poupée de Nuremberg* (Théâtre-Lyrique, 1852); *Élisa, ou un chapitre de l'Oncle Tom* (Gymnase, 1853); *Boccace, ou le Décameron* (1853); *To be or not to be* (1854); *Dans les vignes* (1855); *Thérèse ou ange et Diable* (Gymnase, 1858); *les Piéges dorés* (Français, 1858); *l'École des Ménages*, drame en cinq actes, en vers (mai 1858); *les Plantes parasites*, comédie en quatre actes (Vaudeville, mai 1862), etc. M. A. de Beauplan a collaboré à plusieurs des pièces politiques dirigées, en 1849 contre le régime républicain.

BEAUPRÉ (Jean-Nicolas), antiquaire français, né à Dieuze (Meurthe), vers 1792, étudia le droit à Strasbourg et, après la seconde Restauration entra dans la magistrature, devint conseiller à la Cour impériale de Nancy, puis correspondant de la Société des antiquités de France.

On a de lui des travaux sur les antiquités et la bibliographie de la Lorraine, entre autres : *Recherches sur l'industrie verrière* (1841, in-8), réimprimées en 1847 et complétées sous le titre des *Gentilshommes verriers en Lorraine aux* XV[e] XVI[e] *et* XVII[e] *siècles; Des livres de liturgie des diocèses de Toul et de Verdun* (1843); *Des commencements de l'imprimerie en Lorraine* (1845); *Essai sur la rédaction des principales coutumes* (1854); *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine* (1854, in-8), qui s'étendent de 1500 à 1700, etc.

BEAUREGARD (G.-T. DE), général américain sécessionniste, né en 1817, aux environs de la Nouvelle-Orléans, appartient à une des familles les plus aristocratiques de la Louisiane, et descend, par sa mère, des ducs italiens de Reggio. En 1833, il entra à l'école militaire de West-Point; il était lieutenant d'artillerie en 1835, et dans la guerre du Mexique, en 1847, il prit part, comme capitaine, aux batailles de Controvas et de Cherubusco. Il fut chargé ensuite de diriger la construction de la Douane et de la Monnaie de la Nouvelle-Orléans, ainsi que celle des défenses élevées à l'embouchure du Mississipi. Il fut nommé directeur de l'école de West-Point, mais son beau-frère, le sénateur John Stidell, le détermina à ne pas accepter ces fonctions.

Dès le commencement de la scission entre le Nord et le Sud, M. J. Davis désigna le général Beauregard pour commander à Charleston. Celui-ci attaqua le 12 avril le fort Sumter et le força à se rendre le lendemain. C'était le premier acte d'hostilité entre les deux partis. Aussitôt l'armée confédérée s'organisa, et Beauregard fut nommé général en chef. Il se chargea spécialement de diriger la division occidentale de l'armée, et se porta sur Norfolk que menaçait Butler. Pendant quelques jours, tout se passa en escarmouches; enfin le 21 juillet, les confédérés livrèrent la première bataille de Bulls'Run, victoire qui fut plutôt pour le Nord un grand échec moral qu'un désastre matériel, et qui exalta l'enthousiasme du Sud. Dans cette journée, le général Beauregard soutint sa haute réputation militaire, mais il ne sut pas profiter de son succès et du désordre qui régnait dans les troupes de l'Union. Soit qu'il n'ait pas osé, soit que ses troupes affaiblies par leur triomphe même n'aient pu aller plus loin, il laissa les fédéraux se réorganiser pendant le mois d'août et se fortifier en septembre sur la ligne du Potomac, de manière à arrêter la marche des vainqueurs. Le reste de la campagne ne fut signalé par aucun incident remarquable.

Au commencement de 1862, le général Beauregard prit le commandement de l'armée du Mississipi, sous la direction supérieure du général A. Sidney Johnson. Tous deux livrèrent, le 6 et le 7 avril, la bataille de Pittsburg-Landing, près de Corinth, dans l'Alabama, qui, favorable le premier jour pour leurs armes, se changea le lendemain en défaite. En voyant les fédéraux maîtres de la Nouvelle-Orléans, Beauregard adressa le 27 avril une proclamation aux planteurs du Sud, pour les engager à brûler immédiatement tout leur coton. Cependant l'offensive vivement reprise par les fédéraux depuis la panique de Bulls'Run et l'impuissance à laquelle Beauregard fut réduit par leurs manœuvres dans les formidables lignes de défense qu'il avait élevées près de Corinth, nuisirent à sa popularité; il fut rappelé à Richmond, et, le 15 juin, il laissa au général Bragg le commandement de l'Alabama. On revint bientôt sur cette décision, et au mois de septembre, on lui rendit un commandement, en lui confiant le département des Côtes, avec Charleston pour quartier général. Le général Beauregard inaugura son commandement en battant les fédéraux près de Savannah (22 octobre 1862), puis, s'occupant spécialement de la défense du territoire confédéré, il fit élever, à Charleston surtout, des fortifications redoutables. Bientôt après, il subit, dans cette ville, le bombardement infructueux du général Gillmore (août 1863); il repoussa également les attaques du général Kilkpatrick et du colonel Dahlgreen (27 février-1[er] mars 1864). Il alla ensuite défendre Richmond contre Butler et battit l'armée fédérale à Drury's-Bluff (16 mai). Dès que la défense des villes fortes lui permit de reprendre la campagne, il marcha contre Memphis avec des forces considérables. Mais bientôt, il fut arrêté par la marche victorieuse de Sherman en Georgie, marche qu'il n'osa pas entraver avec son armée formée en grande partie de milices. La prise de Richmond et la réduction de l'armée de Virginie rendirent toute lutte impossible, et au mois d'avril 1865, l'armée de Beauregard dut se rendre à Sherman, en même temps que celle de Johnstone, Hardee et Breckenridge, dernières ressources de la confédération.

BEAUREPAIRE-ROHAN (Henri DE), voyageur brésilien, d'origine française, né vers 1818, dans la province de Piauhy, où il a passé une partie de son enfance, entreprit, en 1845, d'explorer les vastes solitudes qui s'étendent au sud de Rio de Janeiro. Partant de Cuyaba, il pénétra, en 1846, dans le Paraguay avec un officier français, M. Leverger, qui, après avoir été naturalisé Brésilien, a reçu le gouvernement de la province de Matto-Grosso, et le grade de capitaine de frégate. A l'Assomption, il reçut un excellent accueil du président Lopez, et alla visiter M. Bonpland à Santa-Borgia. Les résultats de cette pénible exploration, très-curieux pour la météorologie et la géographie, ont été consignés dans la *Revue de l'institut historique du Brésil* et publiés ensuite

sous ce titre : *Descripção de huma viagem de Cuyaba ao Rio de Janeiro* (Rio, 1846, in-8).

A la suite d'un voyage au lac Guaïba, M. de Beaurepaire-Rohan a été placé dans le corps des ingénieurs, avec le titre de major (1850) et chargé plus tard par le gouvernement de recueillir des notions exactes sur les régions centrales de l'empire, à peu près abandonnées aux tribus indigènes. Dans ces dernières années il mettait la dernière main à une *Géographie complète du Matto-Grosso* et préparait une *Histoire générale* des provinces méridionales qu'il a déjà parcourues.

BEAUVALLET (Pierre-François), artiste dramatique français, né à Pithiviers (Loiret), le 13 octobre 1801, se voua d'abord à la peinture et fit, dans l'atelier de Paul Delaroche, d'excellentes études. Une promenade avec Casimir Delavigne, une déclamation en sa présence et les encouragements qu'il reçut de lui, déterminèrent la vocation de M. Beauvallet pour le théâtre. Il entra au Conservatoire et débuta, deux ans après, à l'Odéon, où il compta quelques bons rôles. En 1827, il passa à l'Ambigu et s'essaya avec assez de succès dans plusieurs des drames les plus sanglants du « boulevard du crime. » Engagé au Théâtre-Français en 1830, il eut beaucoup de peine à se défaire des habitudes romantiques qu'il avait contractées et dut faire de nouvelles études pour aborder la scène classique. M. Beauvallet, à partir de 1832, devint le tragédien ordinaire de la Comédie-Française. Il a joué presque tout le répertoire ancien, *Cinna*, *le Cid*, *Polyeucte*, *les Horaces*, *Phèdre*, *Bajazet*, *Tancrède*, tout Corneille, tout Racine et tout Voltaire. Ses meilleurs rôles classiques furent Rodrigue, Polyeucte, Tancrède, et Orosmane. Il a repris aussi *Louis XI*, après Ligier; il a créé la plupart des rôles, assez rares d'ailleurs, de la tragédie contemporaine et a même abordé la comédie. Les grandes qualités de M. Beauvallet sont l'entrain, la chaleur, la pureté de la diction; on lui a reproché des gestes de convention et surtout les éclats d'un organe trop puissant qu'il lui a été très-difficile de modérer.

M. Beauvallet, à la fois acteur et, depuis 1839, professeur au Conservatoire, est encore, comme son collègue M. Samson, un littérateur distingué. On a de lui *Caïn*, drame en deux actes, en collaboration avec Davesne (1830); avec le même, un dithyrambe intitulé *les Trois jours*, et deux tragédies exactement classiques, auxquelles sa bonne volonté et son talent d'acteur n'ont pu donner le succès, ce sont : *Robert Bruce*, en cinq actes, au Théâtre-Français (1847) et *le Dernier Abencerage*, en trois actes (1851). L'artiste poëte a lu plusieurs fois, aux anniversaires de Corneille et de Molière, des vers de sa composition.

Son fils, M. Léon BEAUVALLET, né à Paris, vers 1829, a abordé, depuis quelques années, le journalisme et le théâtre. Il a fait partie du grand voyage dramatique, entrepris en 1855 aux États-Unis, par Mlle Rachel (voy. ce nom) et a publié à son retour *Rachel et le nouveau monde*, d'abord inséré dans le *Figaro* (1856). Il a donné en outre : *Sur terre et sur mer*, comédie en un acte (1854) et collaboré à diverses pièces, telles que *les Femmes de Gavarni*, avec MM. Barrière et Decourcelle (1852), *le Roi de Rome*, drame en cinq actes, avec M. Ch. Desnoyer (1855), *Ninon et Ninette*, vaudeville (1858), *A Chaillot l'Exposition*, vaudeville en deux actes, avec M. Clairville (Théâtre Déjazet, 1862), etc.

BEAUVAU (Charles-Juste-François-Victurnien, prince DE CRAON ET DE), sénateur français, né à Haroué (Meurthe), le 7 mars 1793, et fils du pair de France de ce nom, entra fort jeune au service militaire et fit, en qualité d'officier de carabiniers, la désastreuse campagne de Russie; au combat de Weronowo, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. En 1813, il épousa la fille du duc de Choiseul-Praslin. Il s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'en 1852, époque à laquelle le décret du 26 janvier l'a appelé à siéger au Luxembourg. Il est prince du Saint-Empire, grand d'Espagne de première classe, officier de la Légion d'honneur. Il fait partie du conseil général de la Meurthe.

BEAUVAU (Marc-René-Antoine-Victurnien, prince DE), fils du précédent, né à Paris, le 29 mars 1816, est député de la Sarthe au Corps législatif depuis 1852. Excellent cavalier, grand chasseur, et membre fort connu du jockey-club, il dispute les prix dans toutes les courses de chevaux et son nom a été proclamé plus d'une fois parmi les vainqueurs sur le *turf* de Chantilly, de la Marche, de la Croix-de-Berny et du champ de Mars. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort en mars 1864.

BEAUVERGER (Edmond, baron DE), homme politique français, député, est né en 1825. Après s'être fait recevoir avocat, il devint maire de Chevry-Cossigny, et membre du conseil général pour le canton de Tournon. En 1852, il entra au Corps législatif comme député de la 1re circonscription de Seine-et-Marne, et il a conservé son siége aux élections suivantes comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 19459 voix sur 25419 votants. M. le baron de Beauverger a été promu officier de la Légion d'honneur.

On cite de lui outre des *Études politiques sur les constitutions de la France et sur le système politique de Napoléon*, un *Tableau historique des progrès de la philosophie politique, suivi d'Études sur Sieyès* (1858, in-8).

BEAUVOIR (Édouard ROGER DE BULLY, dit ROGER DE), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1809, est neveu du député de Bully qui le força d'adopter, en littérature, un autre nom que le sien. Jeune encore, il se jeta avec ardeur dans le romantisme et partagea l'enthousiasme à la mode pour le moyen âge. Ses romans, ses nouvelles et ses drames, même parmi ses ouvrages récents, rappellent, par le style ou par les idées, ses tendances premières. Il fit, en 1835, un voyage en Hollande, et il a transporté dans ses écrits plusieurs détails des mœurs originales de cette contrée. Vers 1840, il a épousé Mlle Léocadie Doze, artiste dramatique, dont il s'est séparé avec éclat en 1850, et il a donné lui-même le récit en vers du procès qui eut lieu à cette occasion.

M. Roger de Beauvoir a publié de nombreux romans, parmi lesquels nous citerons : *l'Écolier de Cluny, ou le Sophisme* (1832, in-8; 3e édit.; 1850); *l'Eccelenza, ou les soirs au Lido* (1833), *il Pulcinella et l'homme des madones* (1834); *le Café Procope* (1835); *l'Auberge des trois pins*, avec M. Alph. Royer, *Ruysch, histoire hollandaise* (1836); *Histoires cavalières* (1838, 2 vol.); *le Chevalier de Saint-Georges* (4 vol.); *Camille* (2 vol.); *le Peloton de fil et le Cabaret des morts*, même roman sous deux titres, (2 vol. 1840); *la Lescombat* (2 vol., 1841); *les Trois Rohan*, *Safia*, (2 vol., 1843); *l'Ile des cygnes* (2 vol., 1844); *le Garde d'honneur* (2 vol.); *le Moulin d'Heilly* (2 vol., 1845); *l'Hôtel Pimodan* (4 vol., 1846-47); *Bébé, ou le nain du roi de Pologne* (3 vol., 1853); *l'Opéra* (1854, in-32); plusieurs volumes de poé-

sies; *la Cape et l'épée* (1837); *Mon procès* (1850); *Colombes et couleuvres* (1853); *les Aventurières* (1856); *les OEufs de Pâques* (1857); *le Garde d'honneur* (1858); *l'Anneau de Fouquet* (1861); *les OEufs de Pâques* (1862); *les Trois Rohan* (1862), etc.

Il a écrit aussi pour le théâtre : avec M. Dupin, *le Cornet à piston*, vaudeville (1837), sous le pseudonyme d'*Eugène*; avec M. Mélesville, *le Chevalier de Saint Georges*, vaudeville en 3 actes (1840); avec M. Félicien Mallefile, *le Neveu du mercier*, comédie en 3 actes (1841); avec MM. Dartois et Besselièvre, *les Saisons vivantes*, revue de 1849, *Un dieu du jour*, vaudeville en 2 actes (1850); avec M. Lambert Thiboust, *les Enfers de Paris*, mélodrame en 5 actes (Variétés, 1853). Il a donné seul *la Raisin*, comédie en deux actes, en vers (Odéon, 1855); *Paris*, *Crinoline*, revue en trois tableaux (Ambigu, 1857).

M. Roger de Beauvoir a encore donné un volume de poésies, *les Meilleurs fruits de mon panier* (1862, in-18). Il a inséré une *Notice* sur M. Grisier dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *les Armes et le duel*. Il a collaboré à une foule de journaux, revues et publications périodiques, dans plusieurs desquels il fait aujourd'hui encore des courriers, des feuilletons et des comptes rendus dramatiques.

BEAUVOIR (Éléonor-Léocadie DOZE, dame ROGER DE), actrice et femme de lettres française, née à Hennebon (Morbihan), le 20 octobre 1822, morte le 30 octobre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BÉCHAMP (J.... A....), médecin français, né à Bassing, près de Dieuze (Meurthe), le 16 octobre 1816, fut conduit en Valachie par sa famille qu'il y perdit, et revint en France à dix-sept ans. Il s'établit pharmacien à Strasbourg. Après de longues années de pratique et d'études, il résolut de se faire une carrière dans les sciences. Reçu bachelier ès lettres et ès sciences, agrégé à l'École de pharmacie de Strasbourg, docteur ès sciences (1853), avec une thèse *sur la Pyroxyline*, enfin docteur en médecine (1856), avec une thèse *sur les Substances albuminoïdes et sur leur transformation en urée*, et aussitôt professeur de chimie médicale et de pharmacie à la Faculté de médecine de Montpellier où il ouvrit son cours en janvier 1857. Parmi ses travaux, dont la plupart sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, on remarque ceux sur la pyroxyline ou coton-poudre et les transformations des substances albuminoïdes.

BÉCHARD (Jean-Jacques-Marie-Ferdinand), publiciste français, ancien député et représentant du peuple, né à Saint-Gervaly (Gard), le 16 novembre 1799, d'une ancienne famille de robe, débuta en 1827 comme avocat dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il professa des opinions légitimistes et entra au conseil général du Gard, dont il fit partie pendant près de vingt ans. Partisan déclaré du royalisme libéral de la *Gazette de France* et très-opposé à l'exagération du principe d'unité, il publia, en 1837, un *Essai sur la centralisation administrative* (Marseille et Paris, 2 vol. in-8). Peu de temps après, le premier collége électoral de Nîmes l'envoya à la Chambre des députés, où il prit place sur les bancs de la droite. Réélu en 1842, il continua de voter avec les légitimistes tout en se rapprochant quelquefois du ministère Guizot. En 1845, il fit paraître une *Lettre* à ses électeurs *sur le projet de loi de l'enseignement*, et un écrit intitulé : *De la police des associations religieuses*. Non réélu en 1846, il resta à Paris, où il avait acheté une charge d'avocat à la Cour de cassation (1839). Pendant l'agitation réformiste, il ne s'associa point aux efforts de l'opposition et publia une réponse à M. Duvergier de Hauranne, promoteur des banquets. Un autre écrit de M. Béchard : *De la réforme administrative et électorale* (Paris, 1848, in-8), venait de paraître quand éclata la révolution de Février. Il fut nommé représentant du peuple, dans le Gard, par 55 418 voix, le troisième sur dix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau, vota toutes les mesures répressives et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième sur huit, à l'Assemblée législative, il fit partie de l'extrême droite, se montrant également hostile à la République et à la politique de l'Élysée, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre.

M. Béchard, qui n'a pas abandonné la lutte contre le système de centralisation, a encore publié : *la Commune, l'Église et l'État dans leurs rapports avec les classes laborieuses* (1849 1850, in-18); *l'Administration intérieure de la France*, avec un *Appendice sur les lois municipales des principaux États de l'Europe* (1851, 2 vol. in-12); *Lois municipales des républiques de la Suisse et des États-Unis* (1852, in-18); *Lois municipales de l'Italie dans l'antiquité, dans le moyen âge et dans les temps modernes* (1852, in-8); *De l'état du paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1852, in-18); *Droit municipal dans l'antiquité* (1860, in-8), etc.

BÉCHARD (Frédéric), littérateur français, fils du précédent, né à Nîmes (Gard), en novembre 1824, fit ses études au collége Henri IV, et partagea en 1843, avec M. de Laboulaye, un prix proposé par l'Académie du Gard sur le sujet : *de la Famille*. Inscrit en 1846 au tableau des avocats de Paris, il a été, de janvier 1849 à août 1850, sous-préfet à Lectoure et à Montargis.

Il a donné au théâtre : *les Tribulations d'un grand homme*, comédie en trois actes (Odéon, 1847); *les Déclassés*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1856) : *le Passé d'une femme*, drame en quatre actes (Odéon, 1859), avec M. Ch. Lafont. Il a publié : *les Existences déclassées* (1859, in-18); des articles dans *l'Artiste*, *la Mode nouvelle*, *la Patrie*, *la Revue de Paris*, *la Gazette de France*, etc.

BECHER (Seigfried), économiste allemand, né à Plan (Bohême), le 28 février 1806, acheva ses études à Vienne, où il fut reçu docteur en droit en 1831. Pendant la révolution de 1848, il fut nommé secrétaire général du ministère Dobblhoff et, l'année suivante, il fut chargé d'une mission en Allemagne et en Belgique.

On cite de lui : *Manuel pour l'étude de l'histoire* (Handbuch zum historischen Studium, 1833); *Géographie universelle* (Allgemeine Geographie, 1842); *Tableau statistique du commerce extérieur de l'Autriche, de 1829 à 1838* (Statist. Uebersicht des Handels der œstreich Monarchie mit dem Auslande, etc., Stuttgart et Tubingue, 1841); *Tableau statistique de la population de l'empire d'Autriche de 1834 à 1840* (Statist. Uebers. der Bœvelkerung der œstrich., etc., Stuttgart, 1841); *la Population de l'empire d'Autriche, de 1819 à 1843* (die Bœvelkerungsverhæltnisse der, etc. Vienne, 1846) : *Du commerce et des recettes douanières de l'Autriche en 1842* (Ergebnisse des Handels und Zolleinkommens der, etc., Leipsick, 1842); *le Système monétaire autrichien, de 1524*

d 1838 (das œstrichische Munzwesen von. Vienne, 1838); *Relations douanières et commerciales de l'Allemagne avec l'Autriche* (die deutschen Zoll-und Handelsverhaeltnisse zur Anbahnungder œstreichischen deutschen Zoll-und Handels-einigung, Leipsick, 1850): *Economie populaire* (die Wolkswirthschaft. Vienne, 1853), etc.

BECHSTEIN (Ludwig), écrivain allemand, né le 28 novembre 1801, dans une petite ville du duché de Saxe-Meiningen, travailla dans une pharmacie d'Arnstadt jusqu'à l'époque où, par la publication d'un recueil de poésies : *Guirlande de sonnets* (Sonettenkraezen-Arnstadt, 1828), il attira l'attention du duc régnant de Saxe-Meiningen; celui-ci le nomma, en 1831, son bibliothécaire particulier, puis second bibliothécaire de la bibliothèque publique et, en 1841, conseiller de la cour.

M. Bechstein a écrit un *Livre de contes allemands* (Deutsches Maerchenbuch, 7e édit. 1844) qui ont obtenu beaucoup de succès en Allemagne, puis une foule de romans, de nouvelles et d'ouvrages de littérature légère, parmi lesquels on remarque : *Arabesques* (Stuttg., 1832; 2e édit., 1841); *Histoires et contes fantastiques* (Erzaehlungen und Phantastücke, Stuttg., 1833, 4 vol.); *le Jour des princes* (der Fürstentag, Francf., 1834, 2 vol.), roman historique; *Contes de la Thuringe* (der Sagenschatz und die Sagenkreise des Thuringerlandes, Meiningen, 1835-38, 4 vol.); *Odyssée d'un musicien* (Fahrten eines Musikanten, Schleusing, 1836-37, 3 vol.): *le Pays natal et l'étranger* (Aus Heimat und Fremde, Leips., 1839, 2 vol.), suite d'histoires et de nouvelles; *Grumbach* (Hildburgh et Meining., 1839, 3 vol.), roman historique en trois parties, sous trois titres : *le Chevalier et son droit, le Prince et sa parole, la Princesse et sa foi*; *Musée d'histoire, de littérature, d'art et d'antiquités* (Iéna, 1842, 2 vol.); *Saphienlust* (Stuttg., 1848); *la Prédiction de la Libussa* (Stuttg., 2e édit., 1841, 2 vol.); *Philidor, histoire de la vie d'un curé de campagne* (Gotha, 1842); *Vouloir et devenir, ou les Burschenschaft de l'Allemagne et la vie de leurs membres* (Wollen und Werden. Deutschlands Burschenschaft, etc., Halle, 1850, 2 vol.), tableau aussi intéressant qu'exact de ces associations; *Une destinée obscure* (Ein dunkles Loos; Numberg, 1850, 3 vol.).

Comme poëte, M. Bechstein a donné : *les Fils d'Aymon* (Leipsick, 1830); *la Danse macabre* (Der Todtentanz, Ibid., 1831), *Poésies* (Gedichte, Francfort, 1836), etc. On lui doit la belle édition des *Poésies d'Otto von Botenlauben le ménestrel* (Leipsick, 1845), et, dans l'*Allemagne pittoresque et poétique* de M. G. Wigand, la partie relative à la Thuringe.

BECK (Karl, poëte allemand, fils d'un négociant israélite, né à Baja (Hongrie), en 1817, suivit quelque temps les cours de médecine à l'université de Vienne, entra dans les bureaux de son père, puis alla faire à Leipsick des études de philosophie. Il s'y lia avec des artistes et des littérateurs et se livra dès lors exclusivement à la poésie. Plus tard il se rendit à Berlin, d'où il passa à Vienne lors du grand mouvement révolutionnaire de la Hongrie.

Nous citerons parmi ses œuvres poétiques, où l'on remarque la peinture fidèle du caractère vif et passionné des Hongrois, ainsi que l'élégance et la pureté du langage : *les Nuits* (Naechte, Leipsick, 1838): *le Poëte ambulant* (der fahrende Poet, Ibid., 1838); *Chants de paix* (Stille Lieder. Ibid., 1839); *Janko le Hongrois, gardien des chevaux* (Ibid., 1842), roman en vers, son chef-d'œuvre poétique; *Recueil de poésies* (Gesammelte Gedichte, 1844), d'abord supprimé par la police de Berlin et qui eut, dans la même année, deux éditions; *Chants du pauvre homme* (Lieder vom armen Manne, 1846, trois éditions presque simultanées); *les Roses de tous les mois* (Monatsrosen, 1848); *les Chants armés* (Gepanzerte Lieder, Berlin, 1848); *Adresse à François-Joseph* (an Franz Joseph, Vienne, 1849); une tragédie, *Saül*, etc.

BECK (Johann-Ludwig-Wilhem), jurisconsulte allemand, fils de l'historien Christian-Daniel Beck, né à Leipsick, le 21 octobre 1786, fit ses études de droit dans cette ville et y obtint, en 1809, le grade de docteur. En 1812, il fut nommé professeur à l'université de Kœnigsberg et devint, l'année suivante, conseiller d'État à Weimar. Rappelé par sa ville natale en 1815, il fut nommé successivement professeur (1815), président échevin (1825), premier conseiller (1835), et enfin président (1837) à la Cour d'appel.

On cite de lui : *Corpus juris* (Leipsick, 1825-1836 et 1829-1833, 2 vol.): *Des référés et des décrets* (Anleitung zum Referiren und Decretiren, Leipsick, 1839); *la Loi d'expropriation de 1838* (das Executionsgezetz von 1838 mit Anmerkungen, Ibid., 1839): *Observations sur la justice pénale en Saxe* (Bemerkungen üb. den Criminalgerichtsstand in Sachsen, Ibid., 1842, etc.).

BECKER (Charles-Ferdinand), organiste et musicographe allemand, né à Leipsick, le 17 juin 1804, et fils d'un médecin distingué, étudia la musique dans sa ville natale, sous la direction de Schicht et de Schneider, devint, à quatorze ans, organiste de l'église Saint-Nicolas et se fit applaudir dans les concerts à côté des plus grands artistes. Menant de front l'histoire et la théorie de la musique avec la composition et le professorat, il publiait son *Conseiller des organistes* (1828) et donnait des *Trios* qui eurent du succès.

Ses ouvrages se succédèrent sans interruption : *Recueil des chœurs des* XVIe *et* XVIIe *siècles* (1831); *Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale* (Leipsick, 1836); *la Musique de chambre aux* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (1840); *Collections chorales des diverses églises chrétiennes* (1841); *Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits sur la musique* (1846): *Œuvres musicales des* XVIe *et* XVIIe *siècles* (1847); *les Musiciens du* XIXe *siècle* (1849), etc. M. Becker a inséré en outre dans le *Journal universel de musique* un grand nombre d'articles.

Nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Leipsick dès sa fondation (1843), il a formé des élèves très-distingués. Familier avec la construction de l'orgue, il a donné des plans qu'on a suivis pour un grand nombre d'églises de l'Allemagne.

BECKER (Jean-Philippe), publiciste et homme politique allemand, né à Frankenthal (Bavière), le 19 mars 1809, et fils d'un menuisier, avait appris lui-même l'état de brossier, lorsque les événements de 1830 le jetèrent dans la politique. Connu parmi ses camarades pour ses opinions libérales, il rédigea le *Messager de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer et, pendant huit années, fit la plus active propagande en faveur de la *Société des amis de la presse*. Plusieurs fois incarcéré, il fut enfin forcé, en 1838, de gagner la Suisse où il devint le collaborateur actif de la *Gazette du Jura* et publia, en 1840, une brochure révolutionnaire : *Un mot sur la question du moment*.

En même temps il organisait, parmi les émigrés allemands et les radicaux, des compagnies

franches destinées à agir dans l'occasion. En 1846, elles prirent une grande part à la révolution de Berne et M. Becker, nommé bourgeois de cette ville, servit M. Ochsenbein, en qualité d'aide de camp dans la guerre qui suivit les mesures énergiques prises contre les jésuites et le Sonderbund. A la révolution de 1848, il rentra en Allemagne et, à la tête de ses compagnies, remua le duché de Bade. Après une infructueuse tentative, il revint en Suisse et forma une ligue défensive à Huningue. Il envoya quelques-unes de ses compagnies au secours des révolutionnaires de Rome et de Sicile. Arrêtées à Marseille par le gouvernement français, elles revinrent sur leurs pas et allèrent soutenir l'insurrection qui venait d'éclater dans le palatinat et le grand-duché de Bade. M. Becker y eut pendant trois mois quelques avantages sur les troupes du gouvernement et, après la défaite définitive des démocrates, regagna la Suisse, à travers les défilés de la forêt Noire, et fonda à Genève un établissement industriel. Il a publié, avec M. Eisselen, une *Histoire de la révolution de mai* 1849, *dans l'Allemagne méridionale* (Genève, 1849).

BECKER (Jacques), peintre allemand, né à Dittelsheim, près de Worms, le 15 mars 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et emprunta le sujet de ses premières toiles à la vie chevaleresque : sa plus remarquable fut *le Chevalier et sa maîtresse*. S'inspirant ensuite de la vie moderne du peuple allemand, il produisit une série de tableaux de genre qui excitèrent une vive sensation : *Famille de paysans en prière; le Soir à la fontaine; le Retour de la guerre; la Mort du chasseur tyrolien; les Paysans surpris par l'orage; le Berger frappé de la foudre*, et autres toiles d'un grand effet dramatique. M. Jacques Becker a été appelé à la direction de l'Institut Stadel de Francfort. Il a encore composé un certain nombre d'idylles d'une grande fraîcheur, ou de petites comédies de mœurs d'une exécution brillante : *Jeune paysan portant le seau de sa fiancée*, *Jeunes filles regardant passer des recrues*, *Vieille femme avec son chat*, *Jeune fille donnant à manger à un agneau*, *Famille aux champs*, *Jeune ménage buvant devant sa maison*, *la Dégustation du vin*, *le Paysan et sa femme*, etc., ainsi qu'un grand nombre d'aquarelles qui se recommandent à la fois par la finesse du dessin et l'éclat du coloris.

BECKER (Julius), compositeur et écrivain critique allemand, né à Freiberg, le 5 février 1811, fut destiné à la profession de chanteur, et reçut une excellente éducation musicale. La perte de sa voix le ramena vers les études classiques et, tout en enseignant la musique, il s'occupa de littérature et de philosophie. Devenu collaborateur de la *Nouvelle revue musicale*, fondée à Leipsick par Schumann, il se fit promptement un nom comme critique et esthéticien.

On a de M. Becker un assez grand nombre de compositions pour le chant, entre autres une rapsodie en six actes, *la Bohémienne*, et un opéra, *la Prise de Belgrade*. Il excelle dans les *lieder*, ce genre favori de l'Allemagne; il y porte du mouvement, de la sensibilité et une simplicité facile qui les a rendus populaires.

Parmi ses œuvres de littérature et de théorie, on remarque un roman musical, *les Nouveaux romantiques* (Leipsick, 1840, 2 vol.); un roman humoristique, *Kleebein et compagnie* (Ibid., 1841); une traduction, avec commentaires, du *Voyage musical en Allemagne*, de M. Berlioz (Ibid., 1843); des *Leçons d'harmonie*, sous forme de lettres à une dame (1843), et un *Cours de chant pour les hommes* (1845). M. Becker, à partir de 1846, vécut dans la retraite.

BECKERATH (Hermann DE), homme politique allemand, né en 1801, à Créfeld (Prusse rhénane), d'une famille de réfugiés memnonites, originaires du village de Beckerath, fut longtemps commis dans une maison de banque, puis devint lui-même banquier et fut élu, en 1836, membre de la chambre de commerce de sa ville natale. En 1843, député de Créfeld à la diète de la province du Rhin, il rédigea l'adresse présentée au gouvernement contre le projet de code pénal. Dans la diète de 1845, il fit un rapport remarquable sur le projet de M. Camphausen, relatif à l'organisation d'une représentation nationale. Membre influent de la première diète générale de 1847, il s'y plaça à la tête du parti constitutionnel. En 1848, il fut envoyé par les électeurs de Créfeld à l'Assemblée constituante de Francfort, où il fut un des principaux orateurs du centre droit.

M. de Beckerath entra dans le ministère de l'empire comme ministre des finances; bientôt après, appelé à Berlin pour constituer un cabinet, il présenta au roi Frédéric-Guillaume IV un programme libéral qui ne fut pas accepté et revint à Francfort où il décida le parlement national à sanctionner l'armistice de Malmoë. Lorsque la diète prussienne eut été transférée de Berlin à Brandebourg (8 novembre 1848), il s'efforça en vain de faire intervenir le pouvoir central, comme médiateur entre la révolution et le coup d'État. Il n'en resta pas moins fidèle à la Prusse et protesta contre les prétentions de l'Autriche à la prépondérance. Après l'élection du 28 mars 1849, qui déféra au roi de Prusse la dignité impériale, il fut envoyé à Berlin et reçut, après des réponses équivoques, un refus définitif.

M. de Beckerath proposa, en attendant la suite des événements, de proroger l'Assemblée, pour éviter une dissolution violente. L'insurrection de Dresde, réprimée le 9 mai par l'intervention des troupes prussiennes, le décida à donner sa démission de député et de ministre. Il fut élu membre de la seconde Chambre de Prusse, après l'octroi d'une nouvelle constitution. Dans la session de 1849-1850, il ne fit au pouvoir qu'une opposition modérée, tant que ses actes permirent de croire que le roi n'avait pas complétement rompu avec le parti national constitutionnel. Mais, après les conférences de Dresde et la restauration de l'ancienne diète de Francfort, il devint un des adversaires les plus énergiques de M. de Manteuffel, resta le défenseur des libertés garanties à la Prusse par sa constitution particulière.

BECKMANN (Frédéric), acteur allemand, né à Breslau, en 1803, débuta comme choriste au théâtre de cette ville, puis fut engagé comme comique au théâtre de Kœnigstadt à Berlin, en 1824. Il y fit sa réputation par l'originalité et la verve autant que par la simplicité et le naturel de son jeu. Il était doué d'un embonpoint grotesque, dont il sut tirer parti. Il obtint surtout du succès dans *Eckensteher Nante* de Holtei. Après s'être efforcé en vain de réaliser le projet de fonder un théâtre populaire à Berlin, il quitta la ville et se retira à Vienne, où il remplit l'emploi de premier comique.

BÉCLARD (Jules), médecin français, né le 17 décembre 1818, à Paris, est fils du célèbre anatomiste mort en 1825. Après avoir suivi les cours de la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1842 et nommé, en 1845, agrégé pour la chaire d'anatomie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

On a de lui : *Le Système cartilagineux* (1864); une édition augmentée des *Eléments d'anatomie générale* de son père (1851); *Hygiène de la première enfance* (1852): *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855, in-8, édit. 1859), etc.

BECQUEREL (Antoine-César), physicien français, membre de l'Institut, né le 7 mars 1788, à Châtillon-sur-Loing (Loiret), sortit en 1808 de l'École polytechnique comme officier du génie. Il servit en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet et prit part aux siéges de Tortose, de Tarragone, de Sagonte, de Valence. A son retour, en 1813, il fut nommé inspecteur de l'École polytechnique : en 1814, il fit la campagne de France et quitta le service militaire, après avoir donné, en 1815, sa démission de chef de bataillon du génie.

M. Becquerel, élu membre de l'Académie des sciences, comme successeur de Lefevre-Gineau, en avril 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres, en 1837, devint professeur de physique au Muséum d'histoire naturelle. Il a contribué par ses mémoires et ses rapports au conseil général du Loiret à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à exécuter en Sologne. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er mai 1831.

On doit à M. Becquerel un grand nombre de travaux sur diverses branches de l'électricité. En 1835 et 1837, il décrivit sa *chaine simple à oxygène*, première ébauche des piles à courant constant, et fit connaître la *balance électro-magnétique*. Il a publié un certain nombre d'importants mémoires dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les *Annales de physique et de chimie* et autres recueils. Nous citerons : *Recherches sur le dégagement de chaleur dans le frottement* (1838); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839): *sur les Propriétés électro-chimiques des corps simples et leurs applications aux arts* (1841); *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux, à l'aide de courants électriques très-faibles* (1852), etc., etc.

Il a donné dans les mêmes recueils, des mémoires de physique appliquée à la physiologie : *Recherches sur la chaleur animale* (1835-1836-1838); *Expériences sur la torpille* (1836); *Expériences sur la température propre des animaux à sang-froid* (1841); *De l'action du sel dans la végétation et de son emploi en agriculture* (1849), etc.

M. Becquerel a aussi écrit plusieurs ouvrages assez volumineux et pleins de faits. Voici les titres : *Traité de l'électricité et du magnétisme* (Paris, 1834-1840, 7 vol. in-8), *Traité d'électro-chimie* (in-8); *Traité de physique appliquée à la chimie et aux sciences naturelles* (2 vol. in-8); *Éléments de physique terrestre et de météorologie*, avec M. Edm. Becquerel (1847, in-8); *Traité des engrais organiques* (in-12); *Des climats et de l'influence des sols boisés et déboisés* (in 8): *Traité de l'électricité et du magnétisme*, aussi avec M. Edm. Becquerel (1855, 2 vol. in-8).

BECQUEREL (Alexandre-Edmond), physicien français, fils du précédent, né à Paris, le 24 mars 1820, fut admis, en 1838, à l'École polytechnique, où cependant il n'entra pas. Il assista son père dans un grand nombre de recherches et fut aide-naturaliste au Muséum, puis professeur du Conservatoire des arts et métiers, où il obtint la chaire de physique en 1853. Il a été en outre professeur de physique à l'Institut agronomique de Versailles et répétiteur de physique à l'École centrale des arts et manufactures. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1851.

On doit à M. Edm. Becquerel, en dehors de sa collaboration active aux travaux de son père, des recherches intéressantes sur le spectre solaire et la constitution de la lumière électrique (*Comptes rendus* de l'Académie, 1839, 1840, 1841); de nombreuses déterminations de pouvoirs réfringents de corps liquides, effectuées en collaboration avec M. Cahours (1840); un *Mémoire sur les lois qui président à la décomposition électro-chimique des corps* (1849); des memoires sur les phénomènes magnétiques et diamagnétiques (1845-1855); une *Note sur le tracé des lignes isothermes en France;* des *Recherches sur les effets électriques produits au contact des corps solides et liquides en mouvement* (1852 et 1855), etc.

BECQUEREL (Louis-Alfred), médecin français, frère du précédent, né aussi à Paris, en 1814, se distingua dans tous le cours de ses études médicales, remporta la médaille d'or à la Faculté et dans les hôpitaux et fut reçu docteur, en 1840, avec une thèse *sur les Affections tuberculeuses et le carreau*, qui lui attira beaucoup d'éloges. Il avait fait déjà paraître, deux ans auparavant, des *Recherches cliniques sur la méningite des enfants* (1838, in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 25 avril 1845. — Il est mort en mars 1862.

Il a encore donné : *Recherches anatomico-pathologiques sur la chlorose du foie*, insérées d'abord, comme les précédentes, dans les *Archives générales de médecine* (1840); *Séméiotique des urines, ou traité des signes fournis par les urines dans les maladies* (1841, in-8); ouvrage pour lequel l'Institut lui décerna, en 1842, l'un des prix Montyon; *Traité du bégaiement et des moyens de le guérir* (Paris, 1844, broch. in-8); *De l'empirisme en médecine*, thèse pour le concours d'agrégation (1844): *Traité élémentaire d'hygiène privée et publique en 1854, etc.; Des applications de l'électricité à la thérapeutique médicale* (1857, in-8; 2e édit., 1860); *Traité clinique des maladies de l'utérus* (1849, 2 vol. in-8), etc.

BÉDARRIDE (J...), jurisconsulte français, est avocat à la Cour d'Aix, où il a été bâtonnier de son ordre. Il a publié : *Traité des faillites et des banqueroutes, ou Commentaire de la loi du 28 mai 1838* (1843, 2 vol. in-8): *Du vol et de la fraude* (1851, 3 vol. in-8); *Des sociétés commerciales* (1857, 2 vol. in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

BEDEAU (Marie-Alphonse), général français; né à Vertou, près de Nantes, le 10 août 1804, et fils d'un officier de marine, entra à la Flèche, en 1817 et, en 1820, à Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant d'état-major. Lieutenant le 1er octobre 1826 et détaché au 3e de ligne, il était capitaine depuis le 12 juillet 1831, lorsqu'il fit, de 1831 à 1832, la campagne de Belgique, comme aide de de camp des généraux Gérard et Schramm; il se distingua au siége d'Anvers. Envoyé en Algérie, en 1836, il y passa les dix années qui composent surtout sa vie militaire. Il se fit remarquer au siége de Constantine et fut nommé commandant de la place, puis lieutenant-colonel de la légion étrangère, le 11 novembre 1837; sa belle conduite contre les Kabyles lui valut, en décembre 1839, le grade de colonel au 17e léger, dans lequel il eut pour successeur le duc d'Aumale. Il reçut deux blessures dans l'expédition de Cherchell, soutint, au col de Mouzaïa, l'effort des réguliers d'Abd-el-Kader et se signala encore à Medeah et Milianah. Il fut récompensé, en mai 1841, par le grade de maréchal de camp. En 1842, le général

Bugeaud le chargea d'opérer sur les frontières du Maroc où Abd-el-Kader s'était réfugié et d'occuper la province de Tlemcen. Après un grand nombre de combats où les Français eurent continuellement l'avantage, les Arabes furent chassés et le général Bedeau put se donner tout entier à l'organisation de la province. En 1844, il prit part à la bataille d'Isly, à la suite de laquelle il fut nommé lieutenant général, puis commandant supérieur de la province de Constantine. Il fit deux campagnes heureuses, au printemps et à l'automne de 1845, et prit part, en 1847, à l'expédition dirigée contre les Kabyles de Bougie. Un instant gouverneur d'Alger, il fut remplacé par le duc d'Aumale, qui professait pour lui la plus haute estime, et revint en France.

Quand éclata la révolution de Février, le maréchal Bugeaud chargea le général Bedeau du commandement d'une des cinq colonnes destinées à comprimer l'insurrection. Son attitude vis-à-vis des insurgés et les faits qui se passèrent sous ses yeux, le 24 février, sur la place de la Concorde, attirèrent sur lui des accusations très-graves. Le maréchal Bugeaud publia même contre lui une lettre à laquelle le général Bedeau répondit par une brochure, alléguant les ordres formels qu'il avait reçus. Appelé par le gouvernement provisoire au ministère de la guerre, il ne l'occupa que quelques heures, l'échangea contre le commandement de la place de Paris, et se vit dans la nécessité de désarmer les troupes. Il exposa plus tard à la tribune de l'Assemblée nationale dans quelles circonstances avait eu lieu cette mesure (*Moniteur* du 24 mai 1850). Peu après, il fut nommé commandant de la 1re division de l'armée des Alpes.

Le département de la Loire-Inférieure envoya le général Bedeau, le troisième sur treize, à l'Assemblée constituante, dont il devint vice-président et où il vota avec le tiers parti républicain. Il prit une part active à la répression de l'insurrection de juin, et fut blessé au Petit-Pont, ce qui ne lui permit pas d'occuper le ministère des affaires étrangères que lui offrait le général Cavaignac. Élu à la Législative par le département de la Seine, il resta toujours vice-président, et essaya de se tenir dans un milieu de modération entre le parti démocratique et la majorité, à laquelle l'associèrent presque tous ses votes. Dans la nuit du 2 décembre 1851, il fut arrêté comme les généraux Cavaignac et Lamoricière, conduit à Mazas, puis à Ham, d'où il écrivit pour revendiquer sa part dans les mesures projetées par la questure pour la défense de l'Assemblée. Enfin il fut éloigné temporairement de France, où il refusa plus tard de rentrer. Il vécut retiré en Belgique jusqu'à l'amnistie. La ferveur de ses convictions catholiques donna lieu, en 1858, au bruit, qu'il a démenti, de son entrée dans les ordres. Il était, depuis le 8 août 1847, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Vertou, le 30 octobre 1863.

BEDFORD (William-Russell, 8e duc de), pair d'Angleterre, né à Londres en 1809, est issu d'une illustre famille élevée en 1539 à la pairie par Henri VIII et au rang de duc en 1694. Membre de la Chambre des Communes pour Tavistock, de 1832 à 1851, il succéda aux titres de son père en 1861. Jusqu'à présent son héritier présomptif est son cousin, Francis-Charles-Hastings Russell, né à Londres en 1819, fils aîné du major général lord George Wm. Russell, qui avait pour père le 6e duc de Bedford, et représentant du comté de Bedford à la Chambre des Communes depuis 1847.

BEECHER (Lyman), théologien américain, né le 12 septembre 1775 à New-Haven (Connecticut), est le fils d'un forgeron de la Nouvelle-Angleterre. Élevé d'abord dans le métier de son père, il entra assez tard à Yale-College (Connecticut), puis fut ordonné ministre presbytérien et chargé d'une église de cette confession à Long-Island en 1798. En 1810, il alla s'établir à Litchfield (Connecticut), où il resta jusqu'en 1826, prenant une part active à la création de diverses sociétés religieuses. Il fut ensuite, pendant six ans, pasteur à Boston, puis nommé, en 1832, à la présidence d'un séminaire presbytérien fondé aux environs de Cincinnati (Ohio).

Là, le zèle de M. Beecher et de toute sa famille pour l'abolition de l'esclavage, son ardeur pour recruter à cette cause des partisans et des défenseurs et l'influence vraiment populaire de ses écrits et de ses discours, lui attirèrent de violentes persécutions. Les propriétaires d'esclaves ameutèrent contre lui la populace de Cincinnati, et plusieurs fois sa maison courut le risque d'être incendiée. A la fin, le comité d'administration du séminaire lui défendit toute discussion abolitionniste. Après avoir lutté pendant dix-sept ans, secondé par son gendre, le docteur Stowe, M. Beecher retourna, en 1850, à Boston.

Ses principaux écrits consistent en discours et adresses écrits simplement et sans affectation, mais avec chaleur et une grande verve ironique. On les a réunis à Boston en quatre forts volumes

M. Beecher a eu neuf enfants, qui ont tous écrit sur des sujets littéraires, économiques ou religieux et se sont fait remarquer, à différents titres, dans les rangs des abolitionnistes. Les plus connus sont : Edward, Henri et Charles, et parmi les filles, Catherine et Harriet. — Il est mort en janvier 1863.

BEECHER (Edward), théologien américain, fils aîné du précédent, est devenu pasteur d'une église presbytérienne à Boston (Massachusets), où il suivit son père en 1850. On a de lui : *le Baptême, son importance et ses modes* (Baptism with reference to its import and modes : New-York, in-12); *les Conflits des âges, ou le Grand Débat sur les relations de Dieu et de l'homme* (Conflicts of ages; Boston, in-12, 1854, compacte), ouvrage hardi et assez bizarre, où il rapporte l'origine du mal à l'existence supposée des *progéniteurs de la race humaine*, qui auraient, selon lui, vécu avant Adam. Il est aussi auteur de nombreux articles sur la littérature biblique.

BEECHER (Henry-Ward), théologien américain, frère du précédent, est depuis longtemps pasteur presbytérien à Brooklyn, dans l'État de New-York. Il a été, pendant quelques années, missionnaire dans les États de l'ouest et en particulier chargé d'une église à Cincinnati. Il a surtout acquis une grande réputation par ses sermons et par ses *lectures*. Adversaire enthousiaste de l'esclavage, il est devenu l'un des chefs du mouvement abolitionniste dans les États du nord. Sa parole est entraînante et énergique, pleine de saillies originales et volontiers plaisantes. Il a publié un recueil de sermons : *Douze lectures aux jeunes gens* (Twelve lectures to young men; New-York, in-12). Il est devenu rédacteur en chef de *l'Indépendant*, journal hebdomadaire presbytérien de New-York, où il défend ses opinions religieuses et sociales et qui a une grande popularité.

BEECHER (Charles), frère des précédents, pasteur à Newark (New-Jersey), est auteur d'un ouvrage de théologie très-répandu aux États-Unis :

l'Incarnation ou table de la Vierge et de son Fils (the Incarnation, or pictures of the Virgin and her son : New-York, in-12), avec une introduction par sa sœur, mistress Stowe (voy. ce nom). En 1853, il accompagna cette dernière en Europe et il a écrit dans les *Sunny memories* toute la partie qui se rapporte au continent.

BEECHER (miss Esther-Catherine), femme auteur américaine, sœur des précédents, née en 1800, à East-Hampton (Long-Island), s'est consacrée toute sa vie au progrès et au développement de l'éducation des femmes. Dès 1822, elle a établi à Hartfort (Connecticut) un grand établissement destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. Sa fermeté et son bon sens lui ont fait obtenir, dans cette œuvre de dévouement philanthropique, les plus estimables résultats. Elle est aussi fort connue comme écrivain, et son nom, jusqu'au moment où fut publiée *la Case de l'oncle Tom*, était beaucoup plus répandu que celui de sa sœur, Mme Stowe. (Voy. ce nom.)

On a de miss Catherine Beecher, outre des contes et des nouvelles, plusieurs ouvrages d'économie domestique, de morale et de religion : *Économie domestique* (Domestic Economy; New-York, in-12); *Éducateur moral* (Moral Instructor, in-12); *Le vrai remède aux maux de la femme* (The true remedy for the wrongs of woman; Boston, in-12); *Devoirs des femmes américaines envers leur pays* (Duty of american women to their country; Boston, in-12); *La vérité plus étrange que la fiction* (Truth stranger than fiction; Boston, in-12), satire contre les mœurs des jeunes étudiants en théologie, etc., etc.

BEECHER-STOWE (Harriet). Voyez Stowe (mistress).

BEECHEY (Frédéric-William), navigateur anglais, né le 7 février 1796. Mort le 22 novembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BÉGAT (Pierre), ingénieur français, né le 1er avril 1800, à Louhans (Saône-et-Loire), entra à dix-huit ans à l'École polytechnique et fut admis, à sa sortie, dans le génie hydrographique. Il fut mis à la tête de ce corps, comme ingénieur en chef, le 16 février 1853. Il a été promu, le 12 août 1857, commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Description physique et politique de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France* (1833-34, 3 vol.), accompagnée de cartes dressées par l'auteur; *Traité de géodésie à l'usage des marins* (1839, in-8); *Méthodes et formules relatives au levé des plans hydrographiques;* un *Exposé des opérations géodésiques*, exécutées sur les côtes du nord et du midi de la France, en 1839 et 1844, sous la direction de MM. Beautemps-Beaupré et Monnier, etc.; M. Bégat a collaboré activement aux *Fastes de la Légion d'honneur* (1842-1847, 5 vol. gr. in-8, inachevé) avec MM. Lyévins et Verdot.

BÉGIN (Louis-Jacques), chirurgien français, né à Liége, le 2 novembre 1793, mort le 13 avril 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BÉGIN (Auguste-Émile), médecin et littérateur français, né à Metz, le 23 avril 1803, et fils d'un magistrat de cette ville, se destina d'abord à l'École polytechnique, puis se tourna vers la médecine et fut attaché, pendant la guerre d'Espagne, à l'hôpital de Barcelone. Reçu docteur à Strasbourg en 1828, avec une thèse sur *l'influence des travaux intellectuels sur le système physique et moral de l'homme*, il se fixa dans sa ville natale. Il y fonda, en 1830, le journal hebdomadaire *l'Indicateur de l'est*. Depuis 1850, il est venu s'établir à Paris, où il s'occupe de publications littéraires. Dans ces dernières années, il a été employé aux travaux de la commission chargée de rassembler et de publier la *Correspondance de Napoléon Ier*. Membre de nombreuses Académies et Sociétés de province, il a été attaché à la commission des monuments historiques de la Moselle.

On a de M. Émile Bégin un assez grand nombre de volumes ou brochures, qui se rapportent à la littérature proprement dite, entre autres : *Histoire des sciences, des lettres, des arts,... dans le pays Messin* (1832); *Biographie de la Moselle* (1832, 4 vol.); *le Buchan français* (1836); *Connaissance physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1840); *Histoire des rues de Metz* (1845, 3 vol.); *Voyages pittoresques en Espagne et en Portugal*, *en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); de nombreux *Essais* sur divers points d'histoire locale, des *Éloges*, une traduction de *la Moselle*, d'Ausone (1840), et plus récemment une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol. in-8).

BÉHAGUE (N.... de), éleveur français, est connu par les expériences et les travaux agricoles qu'il a exécutés dans ses propriétés du Loiret et dont il a consigné les résultats dans différents écrits. Il est, depuis de longues années, associé ordinaire de la Société d'Agriculture, membre du Conseil général d'Agriculture et vice-président de la Chambre consultative de Gien. Il a fait partie du Conseil général du Loiret et a été créé, le 12 janvier 1847, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. de Béhague, l'un de nos premiers agronomes : *Note sur quelques travaux agricoles exécutés sur la terre de Dampierre* (1841); *Bêtes ovines; troupeau mérinos, dishley-mérinos et disley-solognot* (1853); *Expériences sur l'emploi du sel dans l'alimentation du bétail* (1850), avec M. Ém. Baudement; *Notes sur l'engraissement précoce des bêtes à cornes* (1852), etc.

BÉHIC (Armand), homme politique français, né à Bayonne, en 1808, fut attaché très-jeune à l'administration des finances, prit part à l'expédition d'Alger, comme attaché à la Trésorerie de l'armée, puis devint inspecteur des finances et fit, en cette qualité, plusieurs voyages aux colonies, notamment aux Antilles. Il quitta les finances pour entrer au ministère de la marine, où il parvint aux fonctions de secrétaire général. En 1846, il entra à la Chambre comme député d'Avesnes, et fut chargé du rapport de la loi relative au chemin de fer de Paris à Lyon. Nommé représentant du peuple en 1849, il entra peu après au conseil d'État, et y resta jusqu'en 1851, époque où il prit la direction des fonderies de Vierzon. Deux ans après, il devint inspecteur général du service maritime des Messageries impériales, puis directeur de ces Messageries. Il prit alors une part active aux transports pour l'expédition de Crimée, donna une vive impulsion à l'organisation du service de l'Indo-Chine et à tous les détails de l'administration, et créa, près de Toulon, l'établissement de la Seyne, où la compagnie construit ses bâtiments. Successivement membre du conseil d'administration des bâtiments civils, pré-

sident de la commission pour l'organisation des banques coloniales, membre du conseil général des Bouches-du-Rhône pour le canton de la Ciotat, M. Béhic a été appelé à remplacer M. Rouher au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, le 23 juin 1863. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 3 octobre 1860.

BEHR (Jean-Henri-Auguste), homme politique allemand, né à Freiberg (Saxe), le 13 novembre 1793, étudia la théologie et le droit à l'université de Leipsick. En 1815, il entra dans l'administration du royaume de Saxe et parvint au poste de chef de la première division du ministère de l'intérieur. Après l'insurrection de Dresde (mai 1849), il fut appelé au ministère des finances et fit partie du cabinet qui rétablit, avec l'appui de la Prusse, la prérogative royale. Il se prononça d'abord pour l'union restreinte de la Prusse, du Hanovre et de la Saxe, mais bientôt il se rapprocha de l'Autriche. Il proposa de nouvelles taxes sur des matières déjà imposées et rencontra dans les Chambres saxonnes une très-vive opposition. Dans les débats relatifs à l'union douanière, il prit une position intermédiaire entre les prétentions de l'Autriche et de la Prusse.

BEHR (Jean-Nicolas-Joseph DE), magistrat belge, né à Liége, en 1786, fit partie du congrès national et siégea pendant dix années (1833-1843) à la Chambre des représentants, dont il a été deux fois président, en 1834 et en 1839. En 1833, il fut un des membres de la commission chargée de rédiger un projet de loi relatif à l'instruction publique donnée aux frais de l'État. En 1839, il vota pour le traité de paix avec la Hollande, et consentit, dans l'intérêt de la sécurité nationale, au démembrement du Luxembourg et du Limbourg. Ancien conseiller à la Cour d'appel de Liége, M. J.-N.-J. de Behr en devint plus tard premier président. — Il est mort en avril 1862.

Un diplomate belge du même nom, le baron François-Jean-Désiré BEHR, né à Maëstricht, en 1793, entré dans l'administration des finances sous l'administration hollandaise et nommé, en 1817, auditeur au conseil d'État, se fit attacher, après la révolution de 1830, comme premier secrétaire de légation à la commission députée à Londres par le congrès national; de là, il fut envoyé à Berlin par le régent Surlet de Chokier. Il retourna à Londres après l'avénement du roi Léopold, puis il partit pour l'Amérique, où il fut le premier résident belge à Washington. De 1839 à 1848, il a représenté la Belgique à Constantinople.

BEIN (Jean), dessinateur et graveur français, né à Goxveiler (Bas-Rhin), en 1789, mort le 23 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BEISLER (Hermann DE), homme politique allemand, né à Bensheim, en 1790, servit d'abord dans l'armée bavaroise et fit, en 1807, la campagne du Tyrol. Il entra ensuite dans l'administration et devint secrétaire général du ministère de la justice. En 1813, il reprit du service dans la guerre de l'indépendance; il combattit de nouveau en 1815; puis il rentra définitivement dans la vie civile. En 1831, il publia des *Observations sur l'administration communale* (Betrachtungen über Gemeindeverfassung; Augsbourg, 1831). Il était président de régence, lorsqu'en 1847, après la retraite du ministère d'Abel (voy. ce nom), il fut nommé ministre de la justice. L'année suivante, il se chargea du portefeuille de l'instruction publique et des cultes. Il fut élu en même temps membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fit partie de la droite. Il demanda pour le clergé une constitution particulière, d'où serait exclu l'élément laïque. Ses collègues s'opposèrent à ce projet et il dut sortir du ministère. Il y rentra en décembre 1848, et, jusqu'au 5 mars 1849, il garda le portefeuille de l'intérieur. Il devint ensuite conseiller d'État en service extraordinaire et président de la Cour suprême des comptes.

BEKE (Charles-Tilstone), voyageur anglais, né le 10 octobre 1800, abandonna le commerce pour l'étude du droit; puis ayant acquis sur l'histoire d'Orient des connaissances assez étendues, il publia sur les premières races humaines un ouvrage qui fut vivement critiqué en Allemagne: *Origines biblicæ, or researches in primeral history* (1834, Londres); ce livre a été réfuté par le docteur Paulus. Il entreprit alors de pénétrer par l'Abyssinie dans l'Afrique centrale et, après diverses démarches infructueuses, se décida à accompagner le major Harris (1843), chargé d'une mission en Abyssinie.

Durant ce voyage, M. Beke rendit des services signalés; à la tête d'une troupe d'indigènes, il explora les provinces méridionales et découvrit des territoires complétement ignorés. Le résultat de ses recherches a été publié dans les recueils spéciaux des Sociétés géographiques de Londres et de Paris. Quant à lui, il n'a pas écrit l'historique de son voyage, mais il a traité divers points particuliers de géographie et d'ethnographie. Il a publié, au sujet du Nil et de ses sources mystérieuses, trois mémoires dont le plus important est: *On the sources of the Nile* (Londres, 1849); *Mémoire justificatif* (en français) en faveur des pères Paëz et Lobo (Paris, 1848); *Notes critiques sur le voyage à Kaffa*, de M. A. d'Abbadie (Londres, 1850); *De la distribution géographique des idiomes abyssins* (Édimbourg, 1843), etc.

BEKKER (Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin, en 1785, acheva ses études à Halle, sous le célèbre Wolf, qui le regardait comme le plus distingué de ses élèves. En 1807, il obtint une chaire de littérature grecque à Berlin, mais il la quitta trois ans après pour venir à Paris compulser les manuscrits de la Bibliothèque impériale. De retour en Allemagne en 1812, il commença à publier ses *Anecdota græca* (Berlin, 1814-1821, 3 vol.) et sa grande édition de *Platon* (1814-1821, 10 vol.).

Nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin, il fut chargé par cette compagnie de faire un second voyage à Paris, pour examiner les papiers de Fourmont et préparer ainsi un *Corpus inscriptionum græcarum*. Il passa ensuite en Italie (1817), avec son collègue Gæschen, et visita successivement Rome, Florence, Venise, le mont Cassin, Cèsène, Milan et Turin, etc. Les deux savants déchiffrèrent, à Vérone, un manuscrit palimpseste des *Institutes* de Gaïus découvert par Niebuhr. Il explora également l'Angleterre, la Hollande et le nord de l'Allemagne; puis il reprit à l'université de Berlin la chaire qu'on lui avait conférée dès 1807.

Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'importants. Il a donné d'excellentes éditions: *Orateurs attiques* (Oxford, 1823, 7 vol.; Berlin, 5 vol.); *Thucydide* (Oxford, 1821, 3 vol.; 1824, 1 vol.; Berlin, 1832, *id.*); *Bibliothèque de Photius* (Berlin, 1824, 2 vol.); *Aristophane* (Londres, 1825, 3 vol.); *Scholies de l'Iliade* (Londres, 1826-27, 3 vol.); *Sextus Empiricus* (Berlin, 1842), ainsi

que plusieurs poëtes grecs. On lui doit aussi la révision du texte des principaux historiens grecs et latins, et il a travaillé au *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, publié à Bonn en 24 vol. Enfin, dans ces derniers temps, il s'est occupé de philosophie provençale et vénitienne, et a publié, dans les revues savantes de Berlin, des études sur les productions les plus remarquables faites dans ces deux idiomes par les écrivains du moyen âge.

BÉLANGER (Charles), naturaliste français, né à Paris, le 29 mai 1805, a quelque temps dirigé le jardin royal de Pondichéry. Devenu propriétaire d'une mine en France, il résida, depuis 1829, à Paris. En 1825, il a entrepris un long et pénible voyage aux Indes qui n'a pas duré moins de cinq années; il a visité le Caucase, l'Arménie, la Perse, toute l'Inde, le Pégou, les îles de l'équateur, le Cap, etc., et a rapporté des collections fort intéressantes de plantes et d'animaux. Il a raconté lui-même cette exploration sous le titre: *Voyage aux Indes orientales* (1831-1846, 8 vol. in-8 et atlas inachevé). M. Ch. Bélanger a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1832.

BÉLANGER (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), mathématicien français, né en 1790, à Valenciennes, et ancien élève de l'École polytechnique, fut admis dans le corps des ponts et chaussées. Il en sortit, après 1830, pour se livrer à l'enseignement. Il remplit longtemps les fonctions d'inspecteur des études à l'École centrale des arts et manufactures, passa à celle des ponts et chaussées comme professeur de mécanique, puis, avec le même titre, à l'École polytechnique. En 1823, ayant un problème d'hydrodynamie à résoudre, il découvrit un nouveau procédé de calcul qui fut approuvé des géomètres et qu'il compléta plus tard dans l'*Essai sur la solution numérique de quelques problèmes* (1828), relatifs au mouvement permanent des eaux courantes.

On a encore de M. Bélanger: *Géométrie analytique* (1842, in-8), résumé de ses propres leçons; *Cours de mécanique* (1847), comprenant la dynamique et la statique générale; *Théorie de la résistance et de la flexion plane des solides*, etc. (1858, in-8). M. Bélanger, qui a pris sa retraite avec le titre d'ingénieur en chef, a été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1844.

BELBEUF (marquis Antoine-Louis-Pierre-Joseph GODARD DE), sénateur français, né à Rouen, le 20 octobre 1791, est issu d'une ancienne famille de robe du parlement de Normandie. Peu de temps avant sa naissance, son père, député aux états généraux, avait émigré. Pour lui, à peine ses études de droit terminées, il entra dans la magistrature et obtint, sous nos divers régimes, un avancement soutenu. Conseiller auditeur à la cour de Paris en 1814, conseiller titulaire en 1821 et premier président de la cour de Lyon en 1829, il fut appelé à la Chambre des pairs, en 1837. Écarté de la politique par la révolution de Février, il a été rappelé au Sénat lors de son organisation, en 1852. Le marquis de Belbeuf a été nommé, le 1er mai 1843, officier de la Légion d'honneur.

Son fils, le comte DE BELBEUF, inscrit au barreau de Paris en 1847, auditeur de première classe au conseil d'État depuis 1852, est devenu maître des requêtes en 1858.

BELCHER (sir Edward), navigateur anglais, né en 1799, d'une famille qui a occupé de hauts emplois dans les colonies américaines, fut inscrit, dès l'âge de treize ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire de première classe, devint bientôt midshipman et assista, dans les campagnes de 1815 et de 1816, à la prise de Gaëte et au bombardement d'Alger. En 1819, il commanda, comme lieutenant, le sloop de guerre *le Mirmidon*, qui faisait partie de la station navale d'Afrique. De 1825 à 1828, il fut attaché à l'expédition arctique du capitaine Beechey (voy. ce nom).

Promu, à son retour, au rang de capitaine (1829), M. Belcher fut chargé de croiser, à bord de *l'Etna*, sur les côtes de Guinée et dans les eaux de Portugal, où venait d'éclater la guerre civile entre don Pedro et don Miguel. Au mois de novembre 1836, il reçut le commandement du *Sulphur*, avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et des Indes. Ce voyage, qui dura sept ans, a été publié sous le titre de: *Voyage du* Sulphur *autour du monde de* 1836 *à* 1842 (Narrative of the voyage round the world on *the Sulphur*, Londres, 1843, in-8); il eut pour résultat de nombreux renseignements sur la géographie du littoral et l'histoire naturelle de la Nouvelle-Guinée et des archipels de la Chine, ainsi qu'une étude complète des embouchures du Sacramento. En 1841, il rallia la flotte de guerre destinée à agir contre la Chine; après avoir opéré, dans la rivière de Canton, les sondages nécessaires et poussé dans l'intérieur une reconnaissance qui aida beaucoup au succès du général H. Gough, il fit une rude chasse aux jonques chinoises et en coula bas une trentaine. Il fut promu capitaine en second et créé chevalier (1843).

Sir E. Belcher reprit bientôt la mer à bord du *Samarang* et accomplit son expédition la plus importante; le compte rendu en a paru en 1848, sous ce titre: *Relation d'un voyage aux Indes orientales* (Narrative of a voyage to the east Indies during the years 1843-1848, in-8, fig.); la partie botanique, très-détaillée, est l'œuvre du chirurgien Adams. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, où il obtint du sultan la cession de l'île de Laboan, aida puissamment le fameux John Brooks à combattre les pirates malais et reçut même, dans un engagement, une blessure dangereuse. Il parcourut ensuite les ports chinois, les Manilles, les Célèbes, la Gorée, le Japon, les Philippines, etc. Son livre donne de curieux et importants détails sur les mœurs, les productions et les phénomènes naturels de ces pays.

En 1852, il fut chargé d'une expédition envoyée à la recherche de sir J. Franklin. Son voyage ne fut pas heureux; surpris dans les banquises, il fut obligé, pour sauver l'équipage, d'abandonner son bâtiment. Traduit, à son retour, devant un conseil de guerre (1854), il prouva clairement qu'il n'avait pas eu d'autre alternative et fut acquitté à l'unanimité.

En 1863, il a été nommé contre-amiral de l'escadre Blanche. — De son mariage avec miss Diana Jolliffe, il n'a pas eu d'enfants.

Outre les ouvrages cités, on a du capitaine Belcher un *Traité de la topographie navale* (Treatise on practical surveying, Londres, 1835, in-4); deux excellents ouvrages d'hydrographie, l'un pour la navigation du Douro (*Direction for the river Douro*, 1835, in-8) et l'autre pour celle de la Gambie (*Direction for the river Gambia*, 1835, in-8); *le Dernier voyage au pôle nord* (the Last of the arctic voyages, 1855, 2 vol. in-8, fig.), dont la partie scientifique a été confiée aux soins de sir J. Richardson, Rob. Owen, Th. Bell, etc. En 1856, il a publié un roman, *Horace Edward Brenton* (3 vol.), qui offre une vive peinture des scènes de la mer.

BELEZE (Guillaume-Louis-Gustave), littérateur français, né à Montpellier, le 21 août 1803, fit ses études avec éclat au collége royal de cette ville et obtint les six premiers prix de la classe de rhétorique. Admis à l'École normale, en 1821, il fut enveloppé, deux ans après, dans le licenciement qui frappa cet établissement et, se vouant à l'enseignement libre, donna des leçons, fit une éducation particulière et prit enfin la direction de l'institution Morin, qu'il conserva vingt ans (1831-1852).

On doit à M. Beleze un *Cours complet d'enseignement élémentaire*, qui ne forme pas moins de vingt volumes in-18 et qui comprend l'histoire ancienne et moderne, la géographie, des exercices de langue et de littérature, les sciences physiques et naturelles, etc.; la plupart des traités de ce cours ont eu de dix à vingt éditions. L'auteur en a fait des abrégés qui n'ont pas eu moins de succès. Il a donné aussi un certain nombre d'éditions classiques de textes grecs et latins, la plupart avec deux traductions, l'une en regard du texte, l'autre interlinéaire (*Discours sur la couronne; De Officiis; Actes des apôtres; les quatre Évangiles*, etc.); il a fourni la traduction de *Jugurtha* aux *Classiques latins* de M. Nisard et de nombreux articles de biographie littéraire au *Répertoire de littérature ancienne et moderne*. Citons encore les *Jeux des adolescents* (1855, in-12) et plus particulièrement son important *Dictionnaire universel de la vie pratique* (1859, gr. in-8 à 2 col.; 2ᵉ édition, avec *supplément*, 1862). Il a donné depuis un *Dictionnaire des noms de baptême* (1863, in-8).

BELGIOJOSO (Christine-TRIVULZIO, princesse DE), fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio, née le 28 juin 1808, épousa, en 1824, le prince Émile de Barbian et Belgiojoso (voy. BARBIAN). Passionnée pour la cause de l'Italie et de la liberté, elle ne put se résigner à vivre à Milan sous la domination autrichienne et vint s'établir à Paris, où sa fortune, son amour des lettres et des arts et ses opinions politiques attirèrent autour d'elle une société d'élite. Elle devint l'amie de plusieurs écrivains et hommes d'État célèbres, particulièrement de M. Mignet et d'Augustin Thierry, dont elle dépassait de beaucoup le libéralisme de jour en jour plus modéré. En 1846, elle donna, sous l'anonyme, un *Essai sur la formation du dogme catholique* (4 vol.). En 1848 elle se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire, courut à Milan qui venait de s'insurger et leva à ses frais un bataillon de volontaires. Les victoires de Radetsky la forcèrent de s'expatrier; ses biens furent mis sous séquestre.

Pendant cette période de lutte, elle envoya quelques articles à *la Liberté de penser*. En 1850, elle publia, dans *le National*, ses *Souvenirs d'exil*, et, pour se distraire des malheurs de la politique, elle se mit à rédiger des *Notions d'histoire à l'usage des enfants* (1851, in-18). Elle a fait depuis un voyage en Asie Mineure, dont le récit a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis en volumes, sous les titres de : *Asie Mineure et Syrie* (1858, in-8), *Scènes de la vie turque* (in-12). D'intéressantes nouvelles, publiées par la princesse dans le même recueil, ont révélé un véritable talent d'écrivain.

Rentrée en possession de ses biens, grâce à l'amnistie décrétée par l'empereur François-Joseph, elle cherche dans ses travaux littéraires un aliment nécessaire à son activité. Balzac a cru reconnaître, dans cette grande dame artiste et républicaine, cette duchesse de San-Severino dont Stendhal a fait l'héroïne de la *Chartreuse de Parme*. Quoi qu'il en soit, Mme de Belgiojoso est assurément une des figures les plus originales de la société contemporaine.

BELGIQUE (maison royale de), branche cadette de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. Prince régnant : Léopold Iᵉʳ (voy. ce nom), veuf, le 6 novembre 1817, de la princesse Charlotte-Auguste, fille de feu George IV, roi de la Grande-Bretagne, et, le 11 octobre 1850, de la reine *Louise*-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, fille de feu Louis-Philippe, roi des Français. — Enfants du deuxième mariage : le prince royal, *Léopold*, duc de Brabant (voy. BRABANT); le prince *Philippe*-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Baudouin-Léopold-George, comte de Flandre duc de Saxe, né le 24 mars 1837, général-major, commandant honoraire du régiment des guides et commandant la 1ʳᵉ brigade de la division de cavalerie de ligne; la princesse Marie-*Charlotte*-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Cléopoldine, née le 7 juin 1840, mariée, en 1857, à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. — Pour les alliances de la famille, voy. SAXE-COBOURG-GOTHA, ORLÉANS et AUTRICHE.

BELHAVEN et STENTON (Robert-Montgomery HAMILTON, 8ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1793, à Wishaw-house (comté de Lanark), descend d'une famille écossaise élevée en 1647 à la noblesse pour sa fidélité à Charles Iᵉʳ. Il a rempli pendant de longues années les fonctions de haut commissaire près de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse. Sous le ministère de lord Grey, il obtint le titre anglais de baron Hamilton (1831), en vertu duquel il siégea à la Chambre des Lords, dans le parti de l'opinion libérale. En 1863, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Lanark. Marié, en 1815, avec miss Campbell, il n'a pas eu d'enfants.

BELHOMME (Jacques-Étienne), médecin français, né à Paris en 1800, et reçu docteur à Paris, en 1824, fut, sous Esquirol, élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière. Il dirigea très-longtemps un établissement de santé, fondé il y a près d'un siècle, par son père, sous les auspices de Pinel, et devint membre de la Société de médecine, dont il a été plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

Parmi les nombreux mémoires de M. Belhomme, nous nous bornerons à citer : *Essai sur l'idiotie* (1824), thèse inaugurale; *Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal* (1829); *Considérations sur l'influence des événements politiques sur le développement de la folie* (1831); *Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement* (1834); *Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie* (1839); *Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux* (1840); *Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence* (1842); *Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale* (1845). Plusieurs de ces mémoires ont paru pour la première fois dans la *Gazette des hôpitaux* ou dans les *Bulletins* de la Société médico-pratique. M. Belhomme a publié aussi une *Notice* sur l'origine, le développement et les améliorations de son propre établissement (1840).

BELIN (Pierre-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), le 13 décembre 1810, se fit inscrire d'abord au barreau de Valence, et, vers 1845, s'établit à Lyon. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Drôme, le dernier des huit.

Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il prit quelquefois la parole dans les débats de l'Assemblée. Il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, puis, après le 10 décembre, vota toujours avec la gauche. Réélu à l'Assemblée législative, le 6ᵉ sur sept, il se rapprocha de la Montagne. Après le 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Belgique. Quelques mois après, il reçut la permission de rentrer en France; mais il protesta contre cette grâce par une lettre rendue publique.

BELL (Joachim HOUNAU, dit George), littérateur français, né vers 1825, et fils d'un médecin de Pau (Basses-Pyrénées), se jeta dans la politique en 1848, fut condamné à la déportation par la haute cour de Bourges à la suite du 15 mai, obtint de rentrer en France, se tourna vers la littérature, et en 1858 se fit libraire, puis devint rédacteur en chef du *Courrier d'Oran*.

M. G. Bell a publié : *Études contemporaines* [Mlle Person, Gérard de Nerval] (1854-1855); *Appendice historique, Voyage en Chine* du capitaine Montfort (1854); *Étude littéraire* sur M. Méry, en tête des *Œuvres* de ce dernier (1853); *Introduction* aux *Doïnas* de V. Alexandri (1855); *les Revanches de l'Amour* (1861, in-18); *Lucy la blonde* (1863, in-18); des articles et des feuilletons dans divers journaux, *le Mousquetaire*, *la Patrie*, une revue bibliographique hebdomadaire dans *la Presse*, etc.

BELL (John), homme politique américain, né en 1791, à Nashville, capitale de l'État de Tennessée, siégea, de 1827 à 1841, à la Chambre des représentants, et présida la session de 1834-1835. En 1841, le général Harison l'appela au ministère de la guerre; mais la mort subite du président lui fit presque aussitôt quitter ce poste. Après avoir vécu six ans dans la retraite, il fut élu sénateur en 1847 et réélu de 1853 à 1859. Démocrate au début de sa carrière, M. J. Bell passa pour toujours au parti whig, lors des efforts du président contre la Banque nationale. Professant, sur la grande question de l'esclavage, des opinions modérées, il appuya diverses pétitions en faveur de l'abolition et vota le compromis relatif aux nouveaux territoires.

En 1860, M. J. Bell fut choisi, comme candidat à la présidence des États-Unis, par la *Convention* des unionistes nationaux, qui lui adjoignit, comme candidat à la vice-présidence, M. Ed. Everett (voy. ce nom). Lorsqu'après l'élection de M. Lincoln, éclata la guerre civile entre les États du nord et ceux du sud, M. Bell prit hautement parti pour ceux-ci. Le président ayant requis du Tenessée des troupes contre les sécessionnistes, il répondit par la menace d'envoyer au contraire 50 000 hommes à leur secours. Puis il adressa à la législature de Tenessée un message belliqueux, recommandant la sécession, la mise immédiate sur le pied de guerre et l'union avec les États confédérés.

BELL (sir John), général anglais, né en 1782, à Bonytoun (comté de Fife), entra, en 1805, au service militaire, fit ses premières armes dans l'expédition de Sicile, passa en Espagne et y resta jusqu'à l'évacuation complète de ce pays. Après avoir pris part à la guerre d'Amérique (1815), il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance en 1822, et devint principal secrétaire de cette colonie en 1828, poste qu'il occupa jusqu'en 1841. Promu alors au grade de major général, il gouverna l'île de Guernesey de 1848 à 1854. Sir John Bell, qui a été l'un des aides de camp du roi Guillaume IV (1831), fut nommé en 1841 major général; en 1847, membre du conseil des officiers généraux; en 1853, colonel du 4ᵉ régiment d'infanterie; enfin, en 1860, général. En 1860, il a été créé chevalier grand'croix de l'ordre du Bain.

BELL (Robert), littérateur anglais, né à Cork (Irlande), le 10 janvier 1800, obtint un emploi dans l'administration et fit jouer sur le théâtre de Dublin deux comédies favorablement accueillies. Il vint ensuite à Londres, travailla activement au *Monthly Magazine* et à l'*Atlas*. En 1840, il fonda, avec Bulwer et Lardner, le *Monthly chronicle* et acquit une réputation comme journaliste. Il a publié dans l'Encyclopédie de Lardner une *Histoire de Russie* et les *Vies des poëtes anglais*; puis les derniers volumes de l'*Histoire de la marine anglaise* de Southey (1837) et de l'*Histoire d'Angleterre* de Mackintosh; *Vie de Georges Canning* (1846) et *Souvenirs de la guerre civile* (1849, 2 vol.). Il a encore écrit des pièces représentées à Londres, entre autres *le Mariage* (1842), *Mères et filles* (1840); un récit de voyage, *la France, la Belgique et la Hollande* (1849); un roman de mœurs, *l'Échelle d'or* (1850, 3 vol.), etc.

BELL (Charles BRONTE, mistress NICHOLS, plus connue sous le nom de *Currer*), femme de lettres anglaise, née en 1824, à Haworth (comté d'York), morte le 31 mars 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BELL (Thomas), naturaliste anglais, né le 11 octobre 1792, à Poole (comté de Dorset), où son père exerça la chirurgie pendant plus de cinquante ans, fit ses études sous sa direction, fut, dès 1814, admis au collége des chirurgiens, et entra l'année suivante dans la Société linnéenne. Professeur de chirurgie pratique à l'hôpital de Guy depuis 1817, il ouvrit en outre un cours d'anatomie comparée, le premier qui ait été fait à Londres. Il fonda en 1825, avec MM. Sowerby, Children et Vigors, l'important *Journal de zoologie* (5 vol.). En 1836, il devint professeur de zoologie au Collége du roi. Admis, en 1828, à la Société royale de Londres, il y a rempli, de 1848 à 1853, les fonctions de secrétaire.

On cite de M. Th. Bell : *Histoires des reptiles d'Angleterre* (a History of british reptiles, 1829, in-8); *Monographie des testudinacés* (Monography of the testudinata, 1833, in-fol.); *Histoire des quadrupèdes d'Angleterre* (History of british quadrupeds, 1836, in-8); *Histoire des crustacés* (History of the british crustacea, 1853, in-8), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles aux recueils des Sociétés linnéennes, de zoologie et de géologie, dont il est membre.

BELL (John), sculpteur anglais, né en 1812, à Norfolk, ne commença qu'assez tard à prendre part aux expositions de l'Académie de Londres, et se fit connaître, en 1832, par un groupe religieux. Vinrent ensuite : *Jeune fille à la fontaine*, *Psyché enlevé par les zéphirs*, *Psyché et un cygne*, *saint Jean-Baptiste*, etc. En 1837, parut *le Berger tirant sur un aigle*, qui fut très-remarqué et qu'on a revu aux expositions universelles de Londres et de Paris. L'*Art-Union* en fit faire des réductions en bronze. On cite aussi une *Dorothée* (1841), dont les statuettes en porcelaine ont popularisé le type en Angleterre, et *Clorinde blessée*. Dans ces derniers temps, M. Bell a exposé : *un Enfant* (1845), qui fut acheté par la reine Victoria; *lord Fackland* (1847), et *sir Robert Walpole* (1854) : l'un et l'autre destinés au nouveau parlement; *les Enfants dans la forêt*, groupe, *Andromède* (1851), bronze, dont le pendant est

Angélique. A l'Exposition universelle de Paris, il avait envoyé : *la Science armée*, allégorie destinée à l'arsenal de Woolwich, *Dorothée*, *Omphale se moquant d'Hercule*, etc. Nous devons encore citer de lui deux publications : *Dessins d'après la liturgie romaine*, *Manuel de dessin à l'usage des artisans*.

BELLAGUET (Louis-François), littérateur français, né le 9 mars 1807, à Sens (Yonne), ancien professeur au collége Rollin, fut nommé, sous le dernier règne, chef du bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique, et décoré, le 6 mai 1846, de la Légion d'honneur. On a de lui des ouvrages traduits de l'italien : *Mémoires du cardinal Pacca* (1833, 2 vol. in-8), augmentés de pièces authentiques déposées au Vatican; *Histoire du royaume de Naples par le général Colletta* (1835, 4 vol. in-8), en collaboration avec M. Lefebvre de Bécour. Il a traduit du latin, pour la collection de documents inédits sur l'histoire de France, la *Chronique du religieux de Saint-Denis* (1839-1852, 6 vol. in-4), dont M. de Barante a écrit l'introduction, et qui a obtenu de l'Académie des inscriptions une médaille en 1852. M. Bellaguet a également fourni des articles de critique à la *Revue de Paris* (1833), à la *Nouvelle Revue encyclopédique* (1847), etc.

BELLANGÉ (Joseph-Louis-Hippolyte), peintre d'histoire français, né à Paris, le 17 janvier 1800, se passionna, dès l'enfance, pour les scènes militaires et les batailles de l'époque, et étudia dans l'atelier de Gros. On a de lui : *le Retour de l'île d'Elbe*, *l'entrée des Français à Mons*, *le Lendemain de la bataille de Jemmapes*, *la Bataille de Fleurus*, *le passage du Mincio*, *le Combat de Landsberg*, *la Lutte militaire*, *le Combat d'Anderlecht*, *la Visite du curé*, *la Prise de la lunette Saint-Laurent*, *un Duel sous Richelieu*, *le Coup de l'étrier*, *le Porte-drapeau de la République*, *la Bataille de Wagram*, *un Épisode de la bataille de Friedland*, *la Prise du Téniah de Mouzaïa*, qui eut beaucoup de succès au Salon de 1841, les *Batailles de la Corogne* et *d'Ocana*, qui sont au musée de Versailles.

Dans ces dernières années, M. Bellangé a exposé : *la Bataille de l'Alma* (1855); *Prise des embuscades russes* (1857); *le Salut d'adieu*, *l'Inventaire d'une casemate russe*, *Épisode de la prise de Malakoff* (1859) et quelques portraits; les *Deux amis* (Sébastopol, 1855); *Combat dans les rues de Magenta*, *Carré d'infanterie républicaine repoussant une charge de dragons autrichiens* (campagnes du Rhin, 1795); la *Réprimande*, *le général Mellinet à Ponte-Nuovo di Magenta*, pastel (1861) : un *Jour de Revue sous l'Empire* (1810); *Épisode de la retraite de Russie*, *Épisode de la bataille de Magenta* (1863); *Épisode du retour de l'île d'Elbe*, *Paysans badois allant passer le dimanche à la ville* (1864), etc. M. Bellangé a obtenu deux secondes médailles en 1824 et 1855, la décoration au 1er mai 1834, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

BELLECOMBE (André-Ursule Casse de), littérateur français, est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 1er mars 1822, et fils d'un ancien officier de cavalerie qui consacrait ses loisirs à l'étude, acheva ses classes au collége de Cahors et se tourna de bonne heure vers la littérature. Il débuta par un volume de poésies romantiques, *Fantaisies* (Paris, 1843, in-8), et écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans le *Courrier de la Gironde*. Il a publié ensuite *l'Agenais illustré* (Agen, 1846, in-4 avec portraits), recueil de notices sur les hommes célèbres de cette province; *Mélanges littéraires* (Cahors, 1849, in-12); une analyse des questions politiques du jour, sous le titre : *la France républicaine* (1848-1849, in-8); *Élisa*, poëme (1853-54, in-8), etc.

L'ouvrage le plus important de l'auteur est une *Histoire universelle* (1849-1858, 8 vol. in-8), dont il a exposé le plan dans un rapport adressé, en 1850, au ministère de l'instruction publique. Cette vaste publication, dont la première partie, *Chronologie universelle*, éclairée par un système ingénieux de tableaux synchroniques, généalogiques et hiérarchiques de toutes les époques, ne doit pas former moins de 25 volumes, comprend séparément, dans deux autres parties, l'histoire politique, militaire et religieuse et l'histoire scientifiqne, littéraire et artistique. Ces trois parties sont menées de front par M. de Bellecombe.

BELLEGARDE (Laforge de), ancien représentant du peuple français, né à Embrun, le 15 avril 1806, et fils d'un riche propriétaire de l'arrondissement, s'occupa lui-même d'agriculture. Avant la révolution de Février, il professait des opinions démocratiques et l'opposition l'avait fait entrer au conseil général des Hautes-Alpes. En 1848, il fut élu le second des trois, représentant de ce département. Membre du comité des travaux publics, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint, à l'intérieur ainsi que dans les affaires de Rome, la politique de l'Élysée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. M. de Bellegarde devint alors maire d'Embrun, et conseiller général du département des Hautes-Alpes.

BELLEL (Jean-Joseph), peintre français, né à Paris, en 1814, suivit, de 1832 à 1835, l'atelier de M. Justin Ouvrié et débuta au Salon de 1836. Quatre ans après, il faisait un premier voyage en Italie, où il est retourné vers la fin de 1856. Ce paysagiste a principalement exécuté et exposé : *Vue du clos de Saint-Marc à Rouen* (1836); *le Christ et la Samaritaine; Environs de Clermont; les Gorges d'Atrans; Vue de Massa*, acquis par la duchesse d'Orléans (1846); onze dessins intitulés *Souvenirs d'Italie* (1848); *Macbeth et les sorcières*, dessin fantastique; *Daphnis et Chloé*, *O bona pastorum!* églogues champêtres; de nombreux *Souvenirs d'Auvergne*, des *Paysages composés* (1849-1853); *la Fuite en Égypte*, paysage, *la Solitude*, dessin, et neuf autres sujets au fusain (1855); *Une rue de Constantine*, *Souvenirs d'Auvergne* (1857); *Paysage et ruines*, *la Halte*, *Oasis du Sahara* (1859); *Souvenir de Taures* (Auvergne), *Souvenirs de l'oasis de Tolga* (Sahara algérien), *Paysage composé*, *Route d'El-Kantara à Bathna* (province de Constantine) appartenant à M. Ch. Evrard, trois dessins tirés de l'album de l'Empereur et deux dessins au fusain (sujets algériens, 1861); *Solitude*, *Route de Médéah à Boghar* (Algérie), *Souvenir de Provence*, dessin au fusain appartenant à M. Denière (1863); *Joseph emmené en captivité*, *Souvenir du Dauphiné*, et deux dessins au fusain : *Daphnis et Chloé*, *le Lac des corbeaux* (1864), etc. Il a obtenu une 1re médaille en 1848 et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 août 1860.

BELLERMANN (Chrétien-Frédéric), littérateur allemand, né à Erfurth, le 8 juillet 1793, fils d'un savant théologien protestant, étudia sous la direction de son père, fit les campagnes de 1813 et 1814, puis revint suivre les cours des universités de Berlin et de Gœttingue. De 1818 à 1825, il fut pasteur de l'Église évangélique allemande de Lisbonne. Il retourna en Prusse en 1826, après

une grande excursion en Espagne et en Portugal. En 1827, il remplit, à Naples, les fonctions de pasteur à l'ambassade prussienne et à la paroisse évangélique franco-allemande; en 1833, il devint pasteur de l'église Saint-Paul de Berlin.

On a de lui, outre un grand nombre de sermons, plusieurs ouvrages de théologie, de littérature et des relations de voyages, notamment : *Texte et Auteurs des livres de la sainte Écriture* (Inhalt und Verfasser der bücher der heiligen Schrift, Berlin, 1848); *Sur les Mouvements réactionnaires de l'Église évangélique unie* (Ueber die reactionaren Bestrebungen in der evang. unirten Kirche, Berlin, 1850); *les Catacombes de Naples* (die Katacomben zu Neapel, Hambourg, 1839); une édition des *Vieilles chansons portugaises* (die alten Liederbücher der Portugiesen, Berlin, 1840); *Souvenirs du sud de l'Europe* (Erinnerungen aus Südeuropa, Berlin, 1851).

BELLERMANN (Jean-Frédéric), écrivain allemand, frère du précédent, né à Erfuth, le 8 mars 1795, fit ses premières études à Berlin, prit part, avec son frère, aux campagnes de 1813 et 1815, puis revint compléter ses études aux universités de Berlin et d'Iéna. Après avoir passé au Cloître gris de Berlin par tous les degrés de la hiérarchie universitaire, il devint directeur de cet établissement en 1847. On a de lui une savante édition des *Hymnes de Denys et de Mesomède* (die Hymnen des Dionysius und Mesomedes, Berlin, 1840); *Anonymi scriptio de musica et Bacchii senioris introductio artis musicæ* (ibid., 1841), d'après les manuscrits; *les Gammes et les notes des Grecs* (die Tonleitern und Musiknoten der Griechen, ibid., 1847).

BELLET (Benjamin-Louis), littérateur français, né à Paris, le 7 novembre 1805, et neveu de l'ancien bénédictin Basset, débuta, jeune encore, par des *Notions générales et élémentaires sur le droit français*, qui furent couronnées par la Société pour l'enseignement élémentaire (1825). La même Société a couronné aussi le *Code manuel des ouvriers, contre-maîtres et apprentis* adopté par l'Université (1847, in-16).

Sous la Restauration, M. Bellet visita une première fois la Belgique, où ses écrits le firent condamner à une année de prison; relâché et banni au bout de huit mois, il revint en France. De 1830 à 1833, il habita une seconde fois la Belgique et prit une part active à la rédaction de l'*Émancipation*. M. Bellet s'était également attiré en France, avant 1830, les poursuites et les rigueurs de l'ancien régime. En 1829, il avait fondé *la Silhouette, journal des caricatures*, le premier recueil qui ait intercalé des vignettes sur bois dans le texte. En 1848, il fut un des premiers fondateurs du comité de l'union électorale de la Seine, qu'il dirigea jusqu'en 1851. Il a rédigé dans ces dernières années le bulletin quotidien de *la Patrie*.

Les écrits de M. Bellet embrassent la politique, l'histoire, le journalisme, le théâtre et l'économie politique et financière; nous citerons, entre autres : *la Coquette sans le savoir*, comédie (Lille, 1828); *la Morte*, mélodrame en deux actes (Bruxelles, 1832); *Reine de France* (1839), comédie en un acte, avec P. Colomb; *Biographie des condamnés politiques en France sous la Restauration* (4 vol.); *la Belgique pittoresque* (Bruxelles, 1828-1834); *Manuel des héritiers*, suivi du *Code de la famille* (1838, 3ᵉ édit., 1846); *Mémoire à la commission supérieure du chemin de fer* (1843); *Cri de ralliement* (septembre 1848); *le Guide de l'emprunteur, ou ce que c'est que le crédit foncier* (1853, 3ᵉ édit., 1854); *le Timbre et l'Exposition universelle* (1855); *Du nouveau mode de libération du service militaire par la création de la caisse de la dotation de l'armée* (1854), etc., ainsi que plusieurs petits traités élémentaires sur les assurances. Parmi ses nombreuses brochures politiques, une des principales est intitulée : *Connaissez-vous les véritables motifs du projet de loi sur la police de la presse?* (1827).

BELLEYME (Louis-Marie DE), magistrat français, né à Paris, le 16 janvier 1787, est fils d'un officier du génie, qui, chef de la division topographique aux archives nationales, exécuta, pour le comité de l'assemblée, la division de la France en départements et en traça la première carte. Reçu avocat à la Cour impériale de Paris, en 1807, il fut nommé, en 1814, substitut du procureur du roi à Corbeil, procureur du roi à Pontoise en 1816, et à Versailles en 1819. Le 1ᵉʳ août 1821, il devint juge d'instruction à Paris, vice-président au tribunal de première instance en 1824, et procureur du roi en 1826.

M. de Belleyme s'était concilié tous les suffrages, comme magistrat, par une modération bien remarquable à cette époque, lorsque la chute de M. de Villèle entraîna celle du préfet de police, M. Delavau. Il fut appelé à lui succéder. Les dix-huit mois de l'administration du nouveau préfet furent bien remplis. Il s'efforça de donner plus de moralité à l'institution de la police, en restreignant l'espionnage politique, imposa un uniforme aux agents, créa les sergents de ville et les commissaires de police de première classe, et attacha son nom à diverses mesures d'utilité publique, telles que la vérification des poids et mesures, une application de l'éclairage au gaz, l'assainissement des rues et des salles de spectacle, l'abolition de quelques impôts, tels que celui sur les livrets d'ouvriers, l'institution des nouvelles voitures, dites *omnibus*, la fondation des maisons de refuge, etc. A l'avénement du ministère Polignac, M. de Belleyme donna sa démission, malgré les instances de Charles X, qui le nomma président du tribunal de première instance de la Seine. Il remplit cette place à travers toutes nos révolutions, avec une rare habileté, jusqu'au 29 décembre 1856, époque à laquelle il passa comme conseiller à la Cour de cassation.

En 1829, les électeurs de la Dordogne l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il siégea au centre droit et montra d'abord pour le pouvoir une grande condescendance. Réélu à la première session de 1830, il refusa de voter l'adresse au roi pour le renvoi des ministres; mais quand parurent les ordonnances, il autorisa les journaux à paraître en dépit des prohibitions. M. de Belleyme se rallia au gouvernement de Juillet, conserva ses fonctions et devint chef de bataillon dans la septième légion de la garde nationale. Renvoyé à la Chambre des Députés, d'abord par le premier arrondissement de Paris, en 1831, et par les électeurs de Ribérac, en 1834, il fut nommé vice-président pendant la session de 1846. Promu au rang d'officier de la Légion d'honneur, en 1828, il a été fait commandeur le 31 mai 1837. Il a été décoré de l'Aigle rouge de Prusse en 1830, et est devenu président de plusieurs sociétés de commerce ou d'éducation. — M. de Belleyme est mort le 24 février 1862.

On a publié une *Histoire de l'administration de M. de Belleyme, ex-préfet de police* (1830, in-8). Deux recueils ont surtout contribué à donner de l'autorité à son nom, en jurisprudence : *Ordonnances du président du tribunal civil de la Seine, suivies d'observations pratiques* (1837, in-8), et *Ordonnances sur requêtes et sur référés, selon la jurisprudence de première instance du département de la Seine* (3ᵉ éd., 1856, 2 vol. in-8).

Un de ses fils, Louis-Charles de Belleyme, devenu juge au tribunal de première instance, a été député de 1845 à 1846. Fidèle à la profession de foi libérale qu'il avait faite, il vota pour la proposition relative aux députés fonctionnaires et ne fut pas réélu. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1860. — Son autre fils, M. Adolphe de Belleyme, fut envoyé en 1842 député au Corps législatif par une des circonscriptions de la Dordogne, s'y fit remarquer comme rapporteur de diverses lois. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — Il est mort le 12 juin 1864.

BELLIARD (Jean), homme politique français, député, est né à Lectoure, le (1er messidor, an VIII). Rédacteur du *National*, il fut nommé sous-commissaire de la République en 1848 par la commission exécutive, puis devint préfet du Cers, le 4 juin de la même année. Il ne conserva ces fonctions que jusqu'au 31 octobre, puis fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative. Candidat du gouvernement, il entra en 1852 au Corps législatif comme député de la 1re circonscription du Gers, et fut réélu ensuite au même titre. Aux élections de 1863, il obtint 16 066 voix sur 23 088 votants. M. Belliard a été nommé membre du Conseil général pour le canton de Lectoure. Il a été décoré de la Légion d'honneur. *

BELLIOL (Jean-Alexis), médecin français, né à Marseille, en 1799, fit à Paris ses études médicales, y fut reçu docteur en 1825, avec une thèse intitulée : *Essai sur les avantages de l'iode dans le traitement de la dartre furfuracée*, et se livra dès lors à la spécialité à laquelle se rapportent ses ouvrages de médecine : *Méthode sur un nouveau mode pour la guérison des dartres* (1826; 4e édit., 1828), traduit par l'auteur lui-même en espagnol ; *Sur les dangers du mercure* (1829); *Rapport sur le choléra-morbus* (1832); *Traitement des maladies secrètes....* (1835) et une foule de livres spéciaux. L'auteur a fait en outre quelques opuscules en vers : une épître adressée *au Roi des Français, en le priant d'accepter le nom de populaire* (1830); *Marseille vengée* (1842), réponse à Barthélemy, son compatriote, et *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849).

BELLOC (Jean-Hilaire), peintre français, né à Nantes, en 1787, vint à Paris étudier sous Regnault et s'appliqua au genre historique jusqu'en 1819. Chargé dès lors d'exécuter, soit pour la cour et les musées royaux, soit pour des particuliers, un grand nombre de portraits, la plupart en pied, il se fit la réputation d'un habile portraitiste. Peu après la révolution de 1830, il fut nommé directeur de l'École spéciale et gratuite de dessin, de sculpture et d'architecture. Il y a introduit un cours historique d'ornement, l'étude des plantes vivantes et celle de la ronde bosse, l'exercice sérieux du dessin à l'estompe, la prolongation des classes du soir jusqu'à neuf heures, et depuis peu jusqu'à dix, et diverses autres améliorations.

Les principaux portraits de M. H. Belloc sont : *la duchesse de Berri* (1824), *Boissy-d'Anglas* (1830), *Mme Blanqui* (1833), *le docteur Lazaros* (1836), *Émile Souvestre*, *Ottavi* (1838), *le baron Habert d'Avallon*, *MM. Michelet*, *André Koundouriotis*, et autres personnes de tous rangs, de tous âges et sous tous les costumes. Ses principales toiles de genre ou d'histoire sont : *la Mort de Gaul*, ami d'Ossian (1810); *Voyageur égaré dans des tombeaux égyptiens* (1812); *saint Jean précurseur* (1827); *Sainte-Famille* (1829); *la Mort de saint Louis* (1838), commandée par l'ancienne maison du roi sous la Restauration. On voit plusieurs de ces derniers tableaux dans des églises ou des musées de province, à Bourges, à Ajaccio et ailleurs; *le général Drillon* est à Versailles. M. Belloc fait partie de plusieurs Académies et Sociétés artistiques. Il a obtenu une première médaille d'or dès son début, en 1810, et la décoration le 29 avril 1846.

Les deux filles de cet artiste, Mlles Jeanne ou Jenny et Louise Belloc, nées à Paris, ont étudié la peinture sous leur père et leurs ouvrages ont figuré fréquemment aux salons depuis 1835. L'aînée, Mlle Jeanne, avait épousé, en 1844, Gabriel Bibron, mort en 1854, auteur d'une *Erpétologie générale* continuée par M. Duméril. La seconde s'est mariée deux ans plus tard à M. Redelsperger. Elles ont cessé depuis cette époque d'exposer sous leur propre nom.

BELLOC (Louise Swanton, dame), femme du précédent, née à la Rochelle, en 1796, s'est fait un nom dans la carrière des lettres. Fille d'un officier supérieur irlandais, elle reçut une excellente éducation. Quelques années avant son mariage (1823), elle avait débuté par une traduction des *Patriarches, ou la Terre de Chanaan*, de miss O'Keeffe (1818, 2 vol. in-12), et un *Petit manuel de morale élémentaire* (1819, in-18). Mme Belloc a beaucoup écrit ou traduit, soit seule, soit avec Mlle A. de Montgolfier, son amie. Elle a rendu populaires en France les œuvres si morales de miss Edgeworth : *Petits contes moraux* (1812, 2 vol. in-12); *les jeunes Industriels* (1826, 4 vol.); *Éducation familière* (1828-34, 12 vol. in-18), et ses traductions ont obtenu une médaille d'or à l'Institut en 1825. Elle a également traduit Thomas Moore, lord Byron, les *Mémoires de lord Byron* (1830-31, 5 vol. in-8); la relation du *Voyage des frères Lander en Afrique* (1832, 3 vol. in-8); *le Vicaire de Wakefield* (1839, in-18); *la Case de l'oncle Tom* (1851), etc.

Mme Belloc a fondé la *Bibliothèque de famille* (1821-22) et *la Ruche* (1836), deux recueils mensuels destinés aux enfants; elle a en outre fourni divers articles à des journaux, et notamment à la *Revue de Paris*, des *Lettres de Bretagne* (1831).

BELLOCQ (Alexandre), artiste photographe français, né vers 1815, ouvrit d'abord un atelier de daguerréotypie, et envoya quelques portraits à l'Exposition industrielle de 1849. Depuis cette époque, il a abordé en même temps la pratique et l'enseignement de la photographie. Ses derniers travaux en ce genre ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu une médaille de deuxième classe. Ses leçons ont été résumées par lui dans deux ouvrages spéciaux : *Traité théorique et pratique de la photographie sur collodion* (1854, in-8) et *les Quatre branches de la photographie* (1855, in-8; 2e édit., 1856), ou ses divers procédés, son histoire et ses transformations.

BELLOGUET (Dominique-François-Louis, baron Roget de), archéologue français, né en 1796, à Bergheim (Haut-Rhin), et fils du général Roget, servit lui-même comme officier de cavalerie, fit, dans les grenadiers à cheval de la garde, la campagne de France, et fut décoré de la Légion d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans. Il fit partie de l'expédition d'Espagne, en 1823. En 1830, il fut attaché, comme officier d'ordonnance, à la commission chargée d'accompagner Charles X jusqu'à la mer. Il a pris sa retraite en 1834 et s'est appliqué à des études historiques et archéologiques sur la province de Bourgogne, qui lui ont valu, en 1847, une médaille d'or de l'Institut, le rappel

de cette médaille en 1849 et une nouvelle médaille d'or en 1852.

M. Belloguet a publié : *Questions bourguignonnes* (Dijon, 1846, in-8), traitant de l'origine et des migrations des anciens Burgondes ; *Carte du premier royaume de Bourgogne*, avec un commentaire sur l'étendue et les frontières de cet État, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du concile d'Espagne en 547 (Dijon, 1848, in-8); *Origines dijonnaises dégagées des fables et des erreurs qui les ont enveloppées jusqu'à ce jour*, suivies d'une *Dissertation sur les actes et la mission de saint Benigme, l'apôtre de Dijon* (1851, in-8); *Ethnogénie gauloise*, *Mémoires critiques sur les Cimmériens, les Ligures et les anciens Celtes* (1858, tome I, in-8).

BELLOT (Pierre), poëte français, né en 1783, à Marseille, mort dans sa ville natale, en octobre 1855 *. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BELLOY (Auguste, marquis DE), poëte français, né à Paris, vers 1815, d'une noble et ancienne famille, débuta dans les lettres par une traduction poétique du *Livre de Ruth* (1843). Il fit ensuite représenter à l'Odéon *Karl Dujardin* (1844), *Pytias et Damon* (1847); puis au Théâtre-Français le petit drame mélancolique de la *Mal' aria* (1853), qui fut suspendu par ordre, et eut un grand succès de lecture. Un essai dramatique plus récent, *le Tasse à Sorrente* (1857), a été aussi favorablement accueilli.

Citons encore du même auteur le poëme d'*Orfa* (1853), inséré dans la *Revue de Paris; le Chevalier d'Aï, ses aventures et ses poésies* (1854, in-18), et le recueil des *Légendes fleuries* (1855, in-18). M. de Belloy fut chargé, vers la fin de 1857, de la critique dramatique au *Courrier de Paris*.

BELLUNE (Victor-François-Marie PERRIN, duc DE), né à Paris, le 8 mai 1828, est fils aîné du sénateur de ce nom, mort en 1853, et petit-fils du maréchal Victor, créé duc en 1807. Après la mort de son père il a été attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de secrétaire particulier du cabinet du ministre, et décoré de la Légion d'honneur, puis nommé secrétaire d'ambassade à Lisbonne. Il est l'aîné de huit enfants. Un de ses frères, le comte Eugène, né en 1836, est sorti, en 1855, de l'École de Saint-Cyr, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

BELLY (Léon-Auguste-Adolphe), peintre français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), fut élève de M. Troyon. Il a exposé depuis 1855 les tableaux suivants : à l'Exposition universelle de 1855, une *Haute futaie*, crépuscule de *Novembre*, un *Effet d'automne*, *les Pêcheurs d'Équilles* et deux *Portraits*, dont l'un de *M. Manin;* au Salon de 1857 : *le Village de Gisch* (Égypte), *le Désert de Nassoub* (Sinaï), une *Inondation en Égypte* et une *Tête d'étude;* à celui de 1859 : *le Nil, les Barques du Nil, la Plaine de Djisch* et une *Digue au bord du Nil;* à celui de 1861 : différents sujets empruntés encore à l'Égypte, tels que *les Bords du Nil, les Abords d'un village égyptien, l'Avenue de Choubrah*, un *Effet du soir dans le désert de Tyh, les Pèlerins allant à la Mecque*, enfin, deux portraits et un tableau intitulé *une Meute sous bois*, fait en collaboration avec M. Albert de Balleroy; à celui de 1863 : *les Siackées de la Basse-Égypte*, une *Rue du Caire* et *les Femmes fellahs au bord du Nil;* à celui de 1864 : *Fellahs halant une dahbiek, Fantasiah*. M. L. Belly a obtenu successivement une médaille de troisième classe, pour le paysage, en 1857; une médaille de deuxième classe, en 1859; une médaille de première classe, en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1862.

BELMAS (Jacques-Vital), officier et écrivain militaire français, né à Paris, le 10 août 1792, est neveu du cardinal de ce nom, qui fut archevêque de Cambrai. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, puis à l'École d'application, il fut, en 1813, nommé lieutenant du génie et employé en Italie, où il se distingua aux combats de Caldiero et de Mincio. Capitaine en 1817, il devint aide de camp du général Rogniat, et gagna le grade de chef de bataillon au siége d'Anvers (1832). En 1853, il fut mis en retraite en qualité de colonel. Il avait été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 26 décembre 1852.

On a de cet officier, outre divers mémoires spéciaux, qui ont obtenu des prix d'encouragement, le recueil des *Journaux des siéges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule de 1807 à 1814* (1836-1837, 4 vol. in-8 et atlas in-folio).

Son frère, M. Denis-Génie BELMAS, né à Paris, le 25 décembre 1793, reçu docteur en chirurgie en 1820, devint correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un *Traité de la cystotomie suspubienne* (1827, in-8), et de nombreux mémoires.

BELMONTET (Louis), poëte et homme politique français, né le 26 mars 1799, à Montauban, où son père, Italien de naissance et qui écrivait son nom *Belmonte*, s'était établi d'abord, en quittant le service du Piémont, fit ses études au lycée de Toulouse. Il y avait obtenu au concours une bourse, que son attachement enthousiaste pour la dynastie impériale lui fit enlever, après 1815. Il étudia ensuite le droit et travailla chez un avoué; mais il ne s'occupa bientôt plus que de politique et de poésie. Il envoya au concours des Jeux floraux une première pièce de vers napoléoniens, *les Mânes de Waterloo*, qui furent mal accueillis. Deux satires, qu'il publia ensuite, *la Mission* et *Mon Apologie* (1819), émurent l'autorité, et l'auteur fut invité à quitter immédiatement Toulouse.

M. Belmontet vint à Paris, s'y lia avec les libéraux, reprit son cours de droit qu'il avait interrompu de nouveau pour les concours académiques. A l'Académie française, son dithyrambe à la louange de Malesherbes, dont Népomucène Lemercier voulut payer les frais d'impression, échoua complétement; mais à Toulouse, l'académie des Jeux floraux lui décerna plusieurs fois le prix de poésie (*Pierre l'Ermite, les Petits orphelins, le Pèlerin*, etc.). En 1821, il improvisa une ode sur *les Funérailles de Napoléon*, qui eut trois éditions successives. Accueilli, malgré la divergence des opinions de la pléiade romantique, qui avait pour chefs MM. Hugo, Émile Deschamps et Sainte-Beuve, il collabora à *la Muse française* (1823). A cette époque, il fut forcé d'accepter la place de maître d'étude que Michel (de Bourges) laissait vacante dans la pension Saint-Victor, dirigée par M. Goubaux; six mois après, le comte d'Houdetot le fit entrer comme précepteur chez son beau-frère le comte Germain, pair de France. C'est alors qu'il donna ses trois principales œuvres : *les Tristes* (1824, in-18), recueil élégiaque, *le Souper d'Auguste* (1828), poëme, et *une Fête de Néron*, tragédie en collaboration avec son compatriote Alex. Soumet, et qui, jouée à l'Odéon, le 28 décembre 1829, eut plus de cent représentations consécutives.

Après la révolution de Juillet, le poëte avait

reçu, en Suisse, de la reine Hortense, l'accueil que méritaient ses ardentes convictions bonapartistes; il s'unit aux républicains contre Louis-Philippe, et fut un des rédacteurs de la *Tribune*. Il plaida en outre la cause de Napoléon II dans le *Tribun du peuple*, journal hebdomadaire qui s'affichait sur les murs et qui fut supprimé, dans les odes adressées aux Belges et au duc de Reichstadt, qui furent saisies, et dans la brochure qui avait pour titre : *Observations d'un patriote*. Il noua alors des relations personnelles avec le prince Louis et l'ex-roi Joseph, dont il publia la biographie (1833). Plus tard, il passa au *Capitole*, organe bonapartiste, et fut, en 1839, chargé de diriger l'impression des Mémoires de la reine Hortense. Parmi ses pièces de vers de cette époque, on remarque surtout celle intitulée : *l'Empereur n'est pas mort* (1841). Il accepta les fonctions de commissaire du gouvernement près les associations tontinières et les conserva jusqu'en ces derniers temps. Le 6 mai 1846, à la suite de la publication de son recueil de pensées en vers, *les Nombres d'or* (2e édit., 1855), il fut décoré de la Légion d'honneur.

La proclamation de la République rendit à M. Belmontet toute sa liberté d'action. Il ne réussit pas à se faire élire à l'Assemblée nationale, et travailla plus activement que jamais au retour du régime impérial. En 1852, il entra au Corps législatif comme député de Castel-Sarrasin, et il y prit souvent la parole. Sa verve poétique s'était aussi réveillée, et il a consacré près d'une vingtaine d'odes à célébrer le nouvel Empire : *la Saint-Napoléon*, *les Impérialistes*, *l'Honneur de l'Empire*, *Sébastopol*, *à l'Armée d'Orient*, *le Fils de Napoléon III*, *la Poésie de l'Empire*, et parmi ses dernières publications : *Strophes guerrières* (1857); *le Luxe des Femmes et la jeunesse de l'époque* (1858).

BELOUINO (Paul), littérateur français, né vers 1810, aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), vint à Paris étudier la médecine et fut reçu docteur en 1837. Après avoir exercé dans son département, il s'établit, en 1850, à Paris. Il est auteur de quelques ouvrages : *des Passions* (1844, 2 vol. in-8; 2e édit., 1855), considérées dans leurs rapports avec la religion, la philosophie et la médecine légale; *la Femme* (2e édit., 1855, in-8), traité historique et physiologique; *Histoire d'un coup d'État* (décembre 1851) (1852, in-8), précédée d'une introduction de M. de Césena, etc.

BELPER (Edward STRUTT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, est né en 1801, à Derby. Élevé à l'université de Cambridge (collège de la Trinité), il entra en 1830 à la Chambre des Communes, où il siégea sans interruption pour sa ville natale jusqu'en 1848; il représenta ensuite Arundel (1851) et Nottingham (1856). Partisan zélé des doctrines libérales, il soutint toutes les réformes politiques. Après avoir présidé la commission des chemins de fer, qui devait réparer les maux causés par la crise de 1845, il administra, en 1853, la chancellerie du duché de Lancastre, devint haut-shériff de Notts (1850), député-lieutenant de ce comté (1854), et vice-lieutenant (1860). En 1856, il fut élevé à la pairie héréditaire sous le titre de baron Belper. De son mariage avec la fille de l'évêque de Chichester (1837), il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Henri STRUTT, né en 1840, a pris ses grades, en 1863, au collège de la Trinité, à Cambridge.

BENAGLIA (Antoine), sculpteur italien, né à Rome, vers 1800, étudia à l'Académie des beaux-arts de cette ville et dans l'atelier de Thorwaldsen. Il exécuta en marbre plusieurs des modèles du maître, de concert avec quelques-uns de ses condisciples, depuis devenus célèbres. Les deux œuvres les plus remarquables de M. Benaglia, qui a peu produit, sont un *Pâris* et un *Ganymède*, d'après l'antique, morceaux considérés comme classiques en Italie.

BÉNARD (Charles), professeur français, né à Sainte-Foy (Seine-Inférieure), en 1808, fit ses études à Rouen, entra à l'École normale en 1828, fut reçu agrégé en 1831, et docteur en 1838. Successivement professeur à Rodez, Besançon, Nancy et Rouen, il vint en 1848 à Paris et a été attaché depuis aux lycées Bonaparte (1848) et Charlemagne (1856). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

On a de lui : *Cours d'esthétique, de W. F. Hegel, analysé et traduit* (1840-1851, 5 vol. in-8); *Précis d'un cours élémentaire de philosophie* (1845); *Schelling. Écrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système*, traduits de l'allemand (1847); *la Poétique par W. F. Hegel* (1853, 2 vol.); *De l'étude de la mythologie*, *Du mal et de la destinée humaine*, extraits du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dont M. Bénard a été un des collaborateurs. On a surtout remarqué la part que M. Bénard a prise, en 1863, à la réorganisation des études philosophiques dans les lycées et à la restauration des anciens programmes et de l'ancien nom de la philosophie. Le livre qu'il a publié dans ce but sous le titre : *De la philosophie dans l'éducation classique* (1862, in-8), a obtenu de l'Académie française une médaille de 2500 francs. Il a écrit dans le même sens : *l'Enseignement actuel de la philosophie dans les lycées et les colléges, ou les Antinomies dans la logique classique* (1863, in-8).

BENARY (François-Ferdinand), orientaliste et exégète allemand, né à Cassel, le 22 mars 1805, fit ses études de théologie et de philosophie aux universités de Bonn et de Halle. Reçu docteur, en 1827, il vint à Berlin, y continua ses études, devint, en 1829, agrégé à la Faculté de théologie, et obtint, en 1831, la place de professeur adjoint d'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Berlin, après avoir refusé la chaire de sanscrit à celle de Saint-Pétersbourg.

Les écrits de M. Benary consistent en un grand nombre de dissertations et d'articles critiques insérés dans différents recueils littéraires, particulièrement dans les *Annuaires de critique scientifique*. On lui doit en outre une édition du *Nalôdaya*, poëme sanscrit avec traduction et explication en langue latine (Berlin, 1830), et une dissertation *De Hebræorum leviratu* (Berlin, 1835), qui lui valut le titre honorifique de docteur en théologie de l'université de Halle.

Son frère, M. Albert-Agathon BENARY, philologue, né à Cassel, le 7 janvier 1807, étudia aux universités de Gœttingue, de Halle et de Berlin, et obtint, en 1831, après avoir été agrégé à la Faculté des lettres, une place de professeur au *Realgymnasium* de Berlin. En 1848, il fut, dans cette ville, un des chefs du parti populaire.

On cite de lui un *Traité des sons dans la langue latine* (Rœmische Lauthlehre, Berlin, 1837, tome I), et un grand nombre de brochures et de dissertations ayant surtout trait à des questions de grammaire comparée.

BENDEMANN (Édouard), célèbre peintre allemand de l'école de Dusseldorf, né à Berlin, le 3 décembre 1811, et fils d'un banquier, reçut une brillante éducation littéraire; il entra ensuite

dans l'atelier de M. Schadow. Dès l'âge de vingt et un ans, en 1831, il exposa au Salon de Berlin un grand tableau : *la Douleur des Juifs*, d'après le psaume 136, œuvre magistrale popularisée par la gravure de Ruscheweyh et par les lithographies de Weis et de Schreiner, et qui se trouve au musée de Cologne. L'année suivante, il exécuta un tableau de genre, gravé depuis par Felsing : *Deux jeunes filles à la fontaine* (1833), qui fut acheté par la Société des Arts de Westphalie. Vinrent ensuite : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, toile de grande dimension, qui valut à l'artiste une médaille de première classe au Salon de Paris, en 1837, et qui est aujourd'hui dans la galerie particulière du roi de Prusse. On en a une très-belle lithographie de Weiss; puis *la Moisson*, tableau de genre qui fut gravé par M. Eichens. Ce succès entraîna quelque temps M. Bendemann dans la peinture de genre. Il donna *le Berger et la bergère* (collection du comte de Raczynski), d'après une idylle d'Uhland; *la Fille du prince serbe*, d'après une ballade serbe traduite par Herder, et une série tout entière de petites toiles.

Il ne tarda pas toutefois à revenir à la grande peinture, surtout après avoir été nommé professeur à l'Académie des arts de Dresde et membre du conseil académique. Il fut chargé de la décoration entière du château royal et entreprit les grandes fresques auxquelles est surtout attachée sa réputation. Cet énorme travail, interrompu par une maladie d'yeux que M. Bendemann avait contractée en Italie, n'a été achevé que dans ces derniers temps. La salle du trône, la salle des bals et des concerts, la salle de l'alliance, sont toutes de la main du maître. Dans la salle du trône, on remarque quatre grands panneaux dont les sujets sont tirés de la vie de l'empereur Henri, fondateur de la ville, et quatre allégories du plus haut style. Puis viennent les portraits de tous les héros de l'histoire universelle et des législateurs des nations; la frise est formée d'une suite de compositions allégoriques, représentant toute l'étendue de la vie de l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, et gravées depuis par Hugo Bürkner. Le moyen âge allemand, avec son esprit et ses légendes, revit dans toutes ses peintures. La salle de bal, au contraire, est décorée avec tous les sujets les plus riants et les plus fraîchement rendus de la mythologie antique. La salle de l'alliance est ornée de peintures religieuses.

On cite encore de M. Bendemann une fresque symbolique, *la Poésie et les Arts*, qu'il exécuta dans sa propre maison à Berlin : le dessin du *monument de Sébastien Bach* élevé à Saudstein par Knauer, un portrait de l'empereur *Lothaire II* pour la ville de Francfort, plusieurs autres portraits de notabilités allemandes, et celui de sa femme, une fille de Schadow, qu'il épousa en 1838. Ce portrait était une des plus fortes de ses œuvres; il fait partie de sa propre collection à Berlin. En 1860, il devint directeur de l'Académie de Düsseldorf, en remplacement de M. Schadow.

Les qualités de M. Bendemann sont celles qui ont fait la gloire de l'école de Düsseldorf : le caractère et la poésie, la grandeur du style, la correction du dessin, l'habileté de la composition. Mais il se distingue par une grâce particulière, une harmonie et une intelligence profonde de la nature. Il est un des rares peintres de Düsseldorf qui aient pu réussir également dans les grandes toiles historiques et dans le genre.

BENEDEK (Louis DE), général autrichien, est né en 1804, à Œdenbourg (Hongrie). Fils d'un médecin, il étudia l'art militaire à l'Académie de Neustadt, entra, en qualité de cornette, dans l'armée autrichienne (1822), monta rapidement en grade et devint colonel en 1843. Deux ans plus tard, lors de l'insurrection de la Gallicie, il se distingua par son courage et ses talents militaires, fut chargé par l'archiduc Ferdinand d'Este de pacifier la partie occidentale de la province, et ses opérations permirent au général Collin de marcher en avant et de prendre Podgorze d'assaut. Il obtint à cette occasion les insignes de l'ordre de Léopold. Il était à la tête du régiment d'infanterie du comte de Gyulay, lorsqu'il reçut, en 1847, l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Dans la campagne de 1848, il montra beaucoup de sang-froid à la retraite de Milan, à Osone, et notamment à la bataille de Curtatone où il soutint, le dernier, les efforts de l'ennemi; porté à l'ordre du jour par le maréchal Radetzki, il fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à la reprise des hostilités, il contribua à la reddition de Mortara et combattit à la tête de son régiment, à Novare.

Nommé général-major et brigadier du premier corps de réserve à l'armée du Danube (3 avril 1849), M. de Benedek prit une part active aux événements militaires de la Hongrie. Ainsi, à Raab et à Oszöny, il commanda l'avant-garde, fut légèrement blessé à Uj-Szegedin et se trouva au combat de Szörnyeozs-Ivány, où il fut atteint d'un éclat de bombe. A la fin de cette guerre il passa en qualité de chef d'état-major au 2e corps d'armée en Italie. Pendant la guerre de 1859 contre le Piémont et la France, il couvrit la retraite de Milan au Mincio, et, à la bataille de Solferino, il commanda l'aile droite autrichienne qui eut un instant l'avantage sur l'aile gauche des alliés. Il remplaça ensuite le maréchal de Hess dans le commandement supérieur de l'armée. Après la paix, le feldzeugmestre de Benedek resta en Vénétie à la tête des troupes autrichiennes, et l'on a remarqué plusieurs fois les proclamations qu'il adressa à ses soldats, pour les maintenir dans la fidélité, malgré la diversité de leurs nationalités et les dissidences de leurs dispositions politiques.

BENEDETTI (Thomas), graveur italien, né à Rome en 1797, commença ses études artistiques à Vienne. Il y reçut les utiles conseils du docteur Barth et vint, quelques années plus tard, s'y fixer définitivement, après avoir visité les principales collections de Sicile et d'Italie. Il se consacra dès lors à la reproduction de plusieurs chefs-d'œuvre de l'école ancienne ou moderne et donna successivement : *Ange accompagnant à la flûte le chant des oiseaux*, d'après Fendi; *le Duc de Reichstadt*, d'après Daffinger; *François Ier d'Autriche* (1834); un *Fragment de la Cène*, de Léonard de Vinci; *la Mise au tombeau*, et *la Sainte Famille*, du Titien; ce dernier sujet a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

BENEDETTI (Vincent), diplomate français, né en Corse, vers l'an 1815, d'un père grec, qui avait été consul général d'Autriche au Caire, fut destiné à suivre la carrière paternelle. Après avoir été élève consul, puis consul au Caire, il obtint le consulat de Palerme en 1848 (3 mai); puis il devint premier secrétaire d'ambassade à Constantinople, le 5 mai 1855, il fut désigné pour remplacer M. Bourée dans les fonctions d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Téhéran. Il refusa cette position, et fut mis en disponibilité; mais, quelques mois après, il fut nommé directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, et comme secrétaire du congrès de Paris, il rédigea les protocoles du traité (1856). Il se lia en cette circonstance avec M. de Cavour, et il était considéré,

dans le monde officiel, comme un des personnages les plus dévoués à l'indépendance italienne. Ses sympathies bien connues amenèrent sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire de France à Turin en 1861, lorsque le gouvernement français reconnut, après la mort de Cavour, le royaume d'Italie. Lorsque M. Thouvenel quitta le ministère des affaires étrangères, M. Benedetti crut aussi devoir se retirer. Il a été nommé ambassadeur près le roi de Prusse, en remplacement de M. de Talleyrand-Périgord, le 5 novembre 1864.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1845, officier le 6 août 1853, commandeur le 2 avril 1856, M. Benedetti a été promu grand officier le 28 juin 1860. Il est aussi grand officier de l'ordre des Saint-Maurice et Saint-Lazare. *

BENEDICT (Julius), compositeur et pianiste allemand, né à Stuttgart, le 27 novembre 1804, et fils d'un riche banquier israélite, reçut les leçons d'Hummel à Weimar, et, à Dresde, celles de Charles-Marie de Weber, qu'il suivit à Berlin en 1821, puis à Vienne en 1823. Chef d'orchestre dans cette dernière ville et déjà applaudi dans les concerts, il fut emmené en Italie par Barbaja et attaché comme chef d'orchestre, au théâtre San-Carlo, où il donna, en 1827, son premier opéra-bouffa, *Ernesto e Giovinta*. Après avoir parcouru toute l'Italie, il repassa en Allemagne, se fit applaudir à Stuttgart, à Dresde, à Berlin (1860), et se rendit à Paris, où il ne fut pas moins bien accueilli. L'amitié et le talent le rapprochèrent de Bériot et de la Malibran, qui l'emmenèrent encore une fois en Italie. Il reprit à Naples son ancien emploi et donna deux opéras : *les Portugais à Goa* et *Un an et un jour* (1836).

M. Benedict passa ensuite à Londres et y devint directeur du nouvel Opéra-Bouffa, où il fit représenter, en 1838, *the Gypsy's warning*. Depuis, il a eu à Londres divers emplois, et s'est fait un nom comme professeur. On cite encore de lui *le Fiancé de Venise* et un grand opéra, *les Assassins*, joué en Allemagne avec succès (1848). Il a écrit des *Concertos*, des *Rondos*, des *Sonates* et des *Variations* sur des thèmes de Rossini et de Bellini. Dans l'automne de 1850, il suivit Jenny Lind en Amérique, comme accompagnateur, et partagea ses succès. M. Benedict est un compositeur allemand qui a su accommoder son talent au goût de l'Italie et de l'Angleterre; comme pianiste, il s'est fait remarquer par la facilité élégante et la constante clarté de son jeu, souvent relevé par l'inspiration.

BENEDIKTOF (Wladimir), poëte lyrique russe, né vers 1810, entra d'abord dans le corps des cadets à Pétersbourg, prit quelque temps du service et obtint ensuite une place dans les finances. Il n'a publié qu'un volume de *Poésies* (1832); mais jamais poëte russe n'a excité à un si haut degré l'admiration de ses compatriotes. Les pièces les plus citées de ce recueil sont : *Trois figures*, *la Mer* et *la Tombe*.

BENEDIX (Julien-Roderich), poëte comique allemand, né à Leipsick, en 1811, fit des études très-imparfaites dans plusieurs écoles de sa ville natale, débuta par de petites pièces morales, dans le goût de Berquin, qui furent représentées sur des scènes particulières. Reprenant ses études dans un collége, il s'appliqua spécialement à l'étude des langues modernes. Il entra ensuite au théâtre et joua deux ans la comédie dans la troupe de Bethmann. En même temps il étudiait la musique et il parut en 1833, comme ténor, sur plusieurs scènes des villes du Rhin et de la Westphalie, où il obtint quelques succès. Devenu régisseur du théâtre d'hiver de Wesel, il fonda dans cette ville un journal littéraire : *le Parleur*, auquel il donna des articles très-nombreux de critique et plusieurs romans.

Il écrivit alors des pièces plus importantes, parmi lesquelles on cite *Jeanne Jebus* (1835), *la Tête moussue* (das bemooste Haupt), qui fut représentée d'abord à Wesel et fit le tour de l'Allemagne, ainsi qu'une trentaine de drames ou comédies qui pour la plupart ont été traduits en flamand et en hollandais et représentés avec succès tant en Allemagne qu'en Hollande et en Belgique. Nous mentionnerons : *le Docteur Wespe*, *l'Ennemi des femmes* (der Weiberfeind), *le Procès* (der Process), *le Voyage des noces* (die hochzeitsreise), *les Jaloux* (die Eifersüchtigen) et *la Lettre d'amour* (der Liebesbrief), qui obtint une prime d'encouragement au théâtre impérial de Vienne. Ces différentes pièces ont paru en six volumes, sous le titre d'*OEuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipsick, 1846-1851, t. VI). En 1859, il a encore donné une comédie, *Junker Otto*, et un drame, *la Marâtre* (die Stiefmutter).

En 1842, M. Benedix passa de Wesel à Cologne, où il fit des cours sur la littérature allemande. En 1845 il se chargea de la direction générale du nouveau théâtre d'Elberfeld et fut, de 1847 à 1848, régisseur général du théâtre de la ville à Cologne. Il continua de se livrer, dans cette ville, à une grande activité littéraire.

En dehors du théâtre, voici ses principaux ouvrages : *Contes populaires allemands* (Deutsche Volkssagen; Wesel, 1839-1840, 6 vol.); un récit très-animé de la guerre de l'indépendance allemande, intitulé : 1813, 1814 *et* 1815 (Wesel, 1841, 6 livraisons); *Itinéraire de Rotterdam à Strasbourg* (Handbuch für die Reise von Rotterdam bis Strasbourg; Wesel, 1839); un *Almanach populaire du Bas-Rhin* (Niedderrheinischer Volkskalender), qui parut de 1836 à 1842; enfin un roman qui a eu un très-grand succès sous ce titre : *Scènes de la vie des comédiens* (Bilder aus dem Schauspielerleben; Leipsick, 1847, 2 vol.; 2e édition, 1851); une suite d'histoires intimes, *L'un sans l'autre* (Auseinander, 1850).

BENFEY (Théodore), orientaliste allemand, né le 28 janvier 1809, à Noerten près Gœttingue, suivit jusqu'en 1827 les cours du collége et de l'université de cette dernière ville, dirigé dans ses études par les savants philologues Ottfried Müller et Dissen. Après avoir passé ensuite une année à Munich, il parcourut plusieurs autres universités d'Allemagne et retourna, en 1834, à Gœttingue, où il remplit les fonctions de professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée. En 1861 (25 janvier), il a été élu correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On cite de M. Benfey : *les Noms des mois de quelques peuples anciens*, etc. (die Monatsnamen einiger alten Vœlker, etc.; Berlin, 1836); une traduction allemande des *Comédies de Térence* (Stuttgart, 1837); *Lexicon des racines grecques* (Berlin, 1839-1842, 2 vol.), ouvrage qui a remporté, à l'Institut, le prix Volney; *des Rapports entre la langue égyptienne et les racines sémitiques* (Leipsick, 1844), *les Inscriptions cunéiformes persanes* (die persischen Keilinschriften; ibid., 1847), avec une traduction allemande et un glossaire; une édition des *Hymnes de Sama-Veda* (ibid., 1848), aussi avec traduction et un glossaire; *Études sur le Zend* (Beitraege zur Erklaerung des Zend; Gœtt., 1853); *Manuel de la langue sanscrite* (Handbuch der Sanskrit-

sprache; ibid., 1852-1854, 2 vol.), composé d'une grammaire, d'une chrestomathie et d'un glossaire; l'auteur en a publié, en 1855, un *Abrégé* à l'usage des commençants (Kurze Sanskrit Grammatik, etc., 1855, in-4°), etc. Mentionnons aussi son grand article *Inde* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

BENNETT (William Sterndale), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816, à Sheffield, d'une famille de musiciens, fut placé, à huit ans, comme choriste, au collége du roi, devint élève de l'Académie royale de musique et se distingua de bonne heure comme compositeur et comme virtuose. Il avait déjà écrit des *Symphonies* et des *Concertos* remarquables, quand il se lia avec Mendelsohn, qui, en 1836, l'appela à Leipsick, où il eut de grands succès. En 1838, il revint à Londres et y fut élu membre de la Société royale de musique. Il fut nommé, en 1858, professeur de musique à Cambridge.

M. Bennett, l'un des rares représentants de la musique anglaise, a publié, comme écrits didactiques : *Classical practices for piano forte students* (Londres, 1841), une dissertation, *On harmony* (1849), etc. Parmi ses œuvres musicales, on cite : *les Naiades*, *la Nymphe des bois*, *Parisina*, *les Joyeuses commères de Windsor*, etc. Plus récemment, il a fait la musique de l'ode de M. Alfr. Tennyson pour l'ouverture de la seconde Exposition universelle de Londres (1862).

BENNIS (George-Geary), publiciste anglais, né à Limerick, en 1793, parcourut la Grande-Bretagne et les pays européens, passa à Paris les sept dernières années de la Restauration, et fut choisi par MM. Bossange et Renouard, en 1830, pour diriger la nouvelle librairie des étrangers. Six ans après, il devint agent général d'une compagnie anglaise d'assurances sur la vie, dont le siége était à Paris. Il devint en outre bibliothécaire de l'ambassade britannique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

On a de lui, dans des genres différents : *Principes de la foi unique professée par tous les chrétiens* (the Principles on the one faith professed by all christians; 1816, broch. in-12; 3e édit., 1826); *Journal de poche et Memento du voyageur* (Traveller's pocket Diary and student's Journal, in-12); *Traité des assurances sur la vie* (Treatise on life assurance, in-12), etc.

BENOIST (Louis-Victor, baron DE), homme politique français, député, est né le 29 octobre 1813. Spécialement occupé de travaux agricoles, il devint maire de Waly, membre du conseil général pour le canton de Triaucourt, et, avec le patronage du gouvernement, entra en 1858 au Corps législatif comme représentant de la 2e circonscription de la Meuse. Réélu au même titre, en 1863, il a obtenu 20 797 voix sur 20 861 votants. M. le baron de Benoist a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BENOIST (François), compositeur français, né à Nantes, le 10 septembre 1794, y reçut les premières leçons de musique et de piano; à seize ans, il vint à Paris et entra au Conservatoire en 1811. Ses maîtres furent Catel pour l'harmonie et L. Adam pour le piano. Grâce à cette savante direction heureusement secondée par ses dispositions naturelles, il remportait, cette année même, le premier prix d'harmonie, et trois ans après le premier prix de piano (1814). En 1815, l'Institut lui décerna le grand prix de composition pour sa cantate d'*OEnone*. Envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il passa trois ans à Naples et à Rome, et revint à Paris vers le commencement de 1819. Très-habile improvisateur sur l'orgue, il obtint au concours la place de premier organiste du roi, laissée vacante par la mort de Séjan. Bientôt après, il passa, comme professeur d'orgue et d'improvisation, au Conservatoire de musique, où il est encore aujourd'hui. En 1821, il donna à l'Opéra-Comique *Léonore et Félix*, qui resta longtemps au répertoire. En 1836, il composa le 1er acte de *Gypsy;* en 1846, les 1er et 3e actes du *Diable amoureux;* puis *l'Apparition*, en deux actes (1848); *les Amazones*, ballet en trois actes (1848); *Pâquerette*, ballet (1851); des *Messes*, etc. M. Benoist est chevalier de la Légion d'honneur depuis novembre 1851.

BENOIST D'AZY (Denis, vicomte), homme politique français, ancien député et ancien représentant, né à Paris, le 3 février 1796, entra, sous la Restauration, dans l'administration des finances, fut nommé inspecteur par M. de Villèle et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 26 octobre 1829. Après la révolution de Juillet, il resta fidèle au parti légitimiste, qui le fit élire député, en 1842, par l'arrondissement de Château-Chinon (Nièvre). Il vota constamment avec l'opposition de droite et se prononça pour la réforme parlementaire, sans s'associer à l'agitation des banquets. Réélu en 1846, il continua de combattre le ministère et la majorité.

M. Benoist d'Azy ne fit point partie de l'Assemblée constituante de 1848; mais en 1849, il fut élu le premier des huit représentants du Gard et siégea, comme vice-président, au bureau de l'Assemblée législative. Il fit partie de la coalition des anciens partis contre la République, approuva la loi du 31 mai et demanda la révision de la Constitution; mais il refusa de se rallier à la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, il protesta très-énergiquement contre le coup d'État. Ce fut lui qui présida la réunion des représentants à la mairie du Xe arrondissement et lut publiquement le décret de déchéance. Il ne fut pas compris dans les mesures de rigueur qui suivirent et vécut en dehors des affaires publiques.

BENOISTON DE CHATEAUNEUF (Louis-François), économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 mars 1776, mort le 16 mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

BENOÎT (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Martin-de-Bovel (Ain), le 15 septembre 1812, d'une famille de paysans, fut d'abord employé aux travaux des champs; mais il ne tarda pas à entrer dans l'industrie, comme ouvrier en soieries, et il devint chef d'atelier. Partisan des doctrines démocratiques et socialistes, membre de plusieurs sociétés secrètes, il fut un des rédacteurs du journal communiste *la Fraternité*. Après la révolution de Février, il se trouva porté à la tête du parti qui dominait dans les faubourgs de Lyon et fut élu représentant le huitième sur quatorze, par 63 981 voix. Il vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée et signa l'acte d'accusation présenté contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le cinquième sur onze, à la Législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et usa de son initiative parlementaire pour proposer quelques propositions qui furent repoussées

par la majorité, comme entachées de socialisme. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et se retira en Suisse.

BENOÎT (Philippe-Martin-Narcisse), ingénieur et topographe français, est né, le 13 août 1791, à Saint-Pons (Hérault). Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il servit quelques années et fut nommé professeur adjoint de topographie et de géodésie à l'École d'application d'état-major. Il devint, le 30 mai 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Benoît a publié divers ouvrages sur les arts industriels : *Théorie générale des pèse-liqueurs* (1821, in-8), appliquée à la construction et à l'emploi de toute sorte d'aréomètres; *Théorie du pachomètre* (1824), instrument proposé par l'auteur pour mesurer l'épaisseur des glaces; *Manuel du boulanger et du meunier* (1824; 4e édit., 1845, 2 vol.), en collaboration avec MM. Julia de Fontenelle et Mallepeyre, pour la *Collection* Roret; *Guide du meunier et du constructeur de moulins* (1830), traduit de l'anglais d'Olivier Evans. On a aussi de lui un *Cours complet de topographie et de géodésie* (1822-1825, 2 vol.), à l'usage des élèves de l'École d'état-major, plusieurs mémoires scientifiques, etc.

BENOÎT-CHAMPY (Adrien-Théodore), magistrat et homme politique français, né à Provins, le 24 mai 1805, comptait parmi les avocats distingués du barreau de Paris, lorsque éclata la révolution de février 1848. Le gouvernement provisoire l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire à Florence, où, favorisant la politique de M. Montanelli (voy. ce nom), il montra une vive sympathie pour la cause de l'indépendance italienne. De retour en France, il se rattacha de bonne heure au parti de l'ordre et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Élu représentant à l'Assemblée législative, dans le département de la Côte-d'Or, le quatrième sur huit, par 49782 voix, il appartint par ses votes à la majorité jusqu'au moment où éclatèrent les conflits entre l'Assemblée et l'Élysée, dont il embrassa la politique.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Benoît-Champy se renferma quelque temps dans l'exercice de sa profession d'avocat, devint membre du Conseil de l'Ordre, et fut élu député de l'Ain au Corps législatif, en remplacement de M. Delormet. En 1855, M. Paillet, désigné d'office pour défendre Pianori, auteur d'un attentat contre la vie de l'Empereur, n'ayant pu remplir cette mission, M. Benoît-Champy fut chargé, au dernier instant, de le suppléer. Appelé, en 1856, à la présidence du tribunal de la Seine, comme successeur de M. de Belleyme (voy. ce nom), qui, après avoir exercé pendant près de trente ans ces importantes fonctions, laissait tant de regrets, il sut se concilier par des qualités différentes la même estime. M. Benoît-Champy, nommé chevalier de la Légion d'honneur le 8 décembre 1849, officier au mois d'août 1856, a été promu commandeur le 13 août 1861.

BENOUVILLE (Jean-Achille), paysagiste français, né à Paris, le 15 juillet 1815, fut élève de M. Picot, et obtint, dans le concours de 1845, le premier grand prix de Rome pour le paysage, l'année même où son frère remportait celui d'histoire. Le sujet était *Ulysse et Nausicaa*. Depuis son retour d'Italie, cet artiste a principalement envoyé aux salons : *l'Étang de Fausse-Repose* (1834); *les bords de la Seine à Bougival* (1837); *la Forêt de Compiègne* (1839); *Effet du soir* (1844); deux *Paysages* (1848); *Langezza* (1850); *Latium*, *Bois de chênes verts*, ou vue de la villa Doria (1855); *Saint-Pierre de Rome*, vu de la villa Borghèse; le *Colisée*, vu des jardins Farnèse; l'*Anio*, près Tivoli (1863); *Tivoli*, *Lunghezza* (1864), etc. M. Ach. Benouville a obtenu une 3e médaille en 1844, une mention en 1855, et une médaille de première classe en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet de la même année.

BENOUVILLE (François-Léon), peintre français, frère du précédent, né à Paris, le 30 mars 1821, mort le 16 février 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BENTHEIM (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux branches de *Bentheim-Tecklenbourg-Rhéda* et de *Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt*.

BENTHEIM-TECKLENBOURG-RHÉDA (Maurice-*Casimir*-Georges-Louis-Frédéric-Charles, prince DE), chef de la première branche, est né le 4 mars 1795. Il a succédé, le 17 avril 1837, à son père, le prince Émile, comme possesseur de la seigneurie de Rhéda, du comté de Hohen-Limbourg et de la seigneurie de Gronau, dans le royaume de Prusse. Il a été nommé, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il n'a point eu d'enfants.

De ses deux frères, *François*, né le 11 octobre 1800, n'est pas marié, et *Adolphe*-Louis-Albert-Frédéric, né le 7 mai 1804, lieutenant-colonel à la suite de l'armée prussienne, a épousé, le 7 mars 1843, la princesse *Anne*, fille du prince régnant Henri LXVII de Reuss-Schleiz, dont il a eu deux fils et quatre filles. L'aîné, le prince *Adolphe*-Maurice-Casimir-Émile-Albert-Ernest-Henri-Guillaume-Gustave, né le 14 octobre 1845.

BENTHEIM-BENTHEIM ET BEINTHEIM-STEINFURT (*Alexis*-Frédéric, prince DE), chef de la branche de ce nom, est né le 20 janvier 1781. Il a succédé, en 1817, à son père, le prince *Louis*-Guillaume, comme possesseur du comté de Bentheim en Hanovre, du comté de Steinfurt en Prusse, de la seigneurie de Batenbourg en Hollande. Il a été nommé membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne (27 mars 1824), membre de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847).

De son mariage avec la princesse Wilhelmine de Solms-Braunfels (17 octobre 1811), il a eu trois fils, dont l'aîné est le prince héréditaire *Louis*-Guillaume, né le 1er août 1812, lieutenant-colonel à la suite dans les gardes du corps du roi de Hanovre; marié le 27 juin 1839 à la princesse Berthe de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, père lui-même de plusieurs enfants.

BENTON (Thomas-Hart), homme politique américain, né dans le comté d'Orange (Caroline du Nord), en 1783, étudia d'abord le droit et, après avoir passé une année dans les rangs de l'armée des États-Unis, s'établit, en 1811, comme avocat à Nashville (Tennessee), puis dans le Missouri. Membre du sénat de cet État, il fut envoyé, en 1820, au congrès, dont il n'a cessé de faire partie que pendant la session de 1851. Cette interruption avait eu pour cause sa tiédeur dans la question de l'esclavage, malgré sa réputation bien établie de démocrate. Dans ces derniers temps, il s'est associé à son gendre, le colonel Frémont (voy. ce nom), pour obtenir du congrès l'exécution du chemin de fer du Pacifique. Aux élections de 1856, il a refusé son concours à la candidature de ce dernier, pour donner son vote au candidat

de la démocratie, M. Buchanan. Lui-même a brigué alors les fonctions de gouverneur du Missouri.

Comme écrivain, M. Benton s'est fait connaître par un grand ouvrage auto-biographique intitulé : *Thirty year's view, or a History of the Working of the american government, from* 1820 *to* 1850 (New-York, 1853 et suiv., 2 vol. gr. in-8). On y trouve, outre certains morceaux inédits tirés des papiers du général Jackson, la plupart des discours de M. Benton, l'un des principaux orateurs de la démocratie américaine.

BÉRANGER (Jean-Pierre DE), célèbre poëte-chansonnier français, né à Paris, le 19 août 1780, mort dans cette ville le 16 juillet 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BÉRANGER (Charles), peintre français, né à Sèvres, le 21 novembre 1816, étudia sous la direction de M. Antoine Béranger, son père, peintre de porcelaine estimé, puis suivit les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de Paul Delaroche, dont l'amitié lui obtint plus tard la commande d'importantes copies dans les musées espagnols (1846-1848). Il a exécuté et exposé, depuis 1837, des *paysages*, des scènes de genre ou d'intérieur, et le plus souvent des tableaux de nature morte; plusieurs portraits, entre autres celui de *M. Mène*, le sculpteur, et, dans ces derniers temps, divers sujets de chasse. En 1850, il réduisit, pour la gravure que préparait M. Henriquel-Dupont, la fresque de Delaroche à l'École des beaux-arts. M. Charles Béranger a obtenu une 3[e] médaille en 1839 et une 2[e] en 1848.

Son frère aîné, M. J. B. Antoine-Émile BÉRANGER, né à Sèvres, le 30 août 1814, a partagé ses études et la plupart de ses travaux. Il a exposé plusieurs fois, notamment en 1863 : *Ordre*, *Désordre*, et en 1864 : *les Premières joies*. Il a obtenu, comme peintre de genre, une 3[e] médaille en 1846 et une seconde en 1848.

Mlle Suzanne-Estelle BÉRANGER, leur sœur, qui cultive également la peinture, a épousé M. APOLL. (Voy. ce nom.)

BÉRARD (Auguste-Simon-Louis), homme politique et administrateur français, né à Paris, le 3 juin 1783, mort à la Membrolle, près Tours, en janvier 1859. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BÉRARD (Jules), ancien représentant du peuple français, né le 22 octobre 1818, d'une famille d'artisans, fut élevé gratuitement dans les écoles publiques ; il s'appliqua, de bonne heure, à l'étude des sciences et se fit admettre, en 1842, à l'École polytechnique d'où il fut renvoyé pour un discours prononcé à l'enterrement de Jacques Laffitte. Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le grade de lieutenant d'artillerie et fut nommé commissaire de la République dans le département de Lot-et-Garonne. Il s'y lia avec M. Baze, qui était alors, à Agen, le chef du parti modéré et fut élu représentant du peuple par 39 258 voix, le dernier sur une liste de neuf élus. Membre du Comité des affaires étrangères, il se montra par ses discours et par ses votes dévoué aux idées de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et s'associa à toutes les mesures répressives. Réélu, le deuxième sur sept, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec les chefs de la majorité monarchique et fut un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers. Lorsque la rupture se déclara entre le président et les royalistes parlementaires, il se rallia à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé préfet de l'Isère. En 1856, appelé à une préfecture d'un ordre inférieur, il sortit des emplois publics. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur (20 décembre 1851).

BÉRARD (Pierre-Honoré), dit BÉRARD aîné, médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Lichtemberg (Bas-Rhin), le 27 octobre 1797, mort à Charenton-Saint-Maurice, le 12 décembre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BÉRAT (Frédéric), compositeur français, né à Rouen, en 1800, mort à Paris, en décembre 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

BÉRAUD (Antoine-Nicolas, dit ANTONY), littérateur français, né à Aurillac (Cantal), le 11 janvier 1792, entra en 1809 à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il passa sous-lieutenant au 92[e] de ligne, en garnison à Milan. Il fit, avec le corps d'armée du prince Eugène, les dernières campagnes de l'Empire, et, à dix-neuf ans, il était capitaine. Fait prisonnier à la bataille du Mincio (8 février 1814), il rentra bientôt en France, fut, pendant les Cent-Jours, nommé capitaine d'état-major au 3[e] régiment de la garde, suivit à Grenoble le général Harlet, chargé d'organiser les gardes nationales mobiles, puis prit part à la campagne de Waterloo et gagna, sur le champ de bataille de Ligny, la décoration et le grade de chef de bataillon.

Dépouillé de l'une et de l'autre sous Louis XVIII, par l'annulation des dernières promotions de Napoléon, licencié et mis en demi-solde, M. A. Béraud résolut de se consacrer à la littérature. Il s'était déjà essayé dans la poésie par un petit recueil intitulé : *Lettres à mon ami et à ma maîtresse* (février 1815, in-8); il avait en outre composé à Grenoble une cantate et une chanson, *la Dauphinoise*, qui avaient obtenu pendant les Cent-Jours un grand succès de circonstance et lui avaient valu, après la seconde Restauration, six mois de prison. Il se mit à écrire dans les feuilles libérales de l'époque : *l'Indépendant*, *la Pandore*, *l'Abeille*, *le Fanal*, *la Minerve*, *la Boussole politique*, qu'il avait concouru à fonder. Il écrivit aussi des poésies patriotiques : *la Liberté*, *Ode à David exilé*, *le Rappel* (1821, in-8), et des chansons dont plusieurs, *le Champ d'asile*, *Serrez-vous bien*, etc. (1818 et suiv.), eurent de la vogue dans le parti libéral et bonapartiste. Il aborda les genres les plus divers, le roman, le théâtre, l'histoire et même les beaux-arts : il a exposé au Salon, pendant plusieurs années, des paysages à la plume.

Après la révolution de 1830, à laquelle il participa activement, M. Béraud reçut la croix de juillet; la décoration de la Légion d'honneur lui fut restituée et, aux premières élections de la garde nationale de Paris, il fut nommé chef de bataillon dans la 7[e] légion. Sa conduite pendant le choléra de 1832 lui valut une des grandes médailles décernées par la ville. Directeur du théâtre Saint-Marcel en 1839, il prit, l'année suivante, la direction du théâtre de l'Ambigu, qu'il quitta, en 1849, pour exercer les fonctions de directeur de la prison de Belle-Isle en Mer. — Il est mort à Paris, le 6 février 1860.

Les principaux ouvrages de M. Antony Béraud sont : *Conversations et drames à l'usage des enfants* (1819, 4 vol. in-12; 1820, 5 vol. in-18); *Mé-*

moires pour servir à l'histoire de Napoléon et des Cent-Jours (1818, 2 vol. in-8); *Dictionnaire historique de Paris*, avec Dufey de l'Yonne (1825, 2 vol. in-8); *Introduction à toutes les histoires de France* (1832, in-12). Au théâtre, où il débuta en 1818 sous son seul prénom, il a donné environ quatre-vingts pièces, dont quelques-unes sont restées inédites. Parmi ses drames, comédies et vaudevilles, la plupart en collaboration, joués sur toutes les scènes de Paris, depuis Saint-Marcel jusqu'aux Français, nous nous bornerons à citer: *Cardillac* (1824), *Cagliostro* (1825), *le Monstre et le magicien* (1826), *Faust* (1828), *Tom Wild ou le Bourreau* (1828), *la Duchesse et le page* (1828), *Guido Reni*, en vers (1833), *le Gars* (1837), *Lélia* (1838), *la Lescombat* (1841).

BERBRUGGER (Louis-Adrien), littérateur et philologue français, né à Paris, le 11 mai 1801, suivit les cours de l'École des chartes et fut chargé, en 1834, par le gouvernement anglais, de recueillir de nombreuses pièces originales relatives à l'occupation de la France au XVe siècle. En même temps, il exposait publiquement, dans plusieurs villes de province, les théories sociales de Fourier : il a réuni ses discours sous le titre de *Conférences* (1834, in-8).

En 1835, il passa en Afrique avec le maréchal Clausel, dont il fut le secrétaire particulier, l'accompagna dans ses expéditions militaires ainsi que le maréchal Valée et rapporta de ses excursions un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger, fondée, en 1832, par M. Genty de Bussy. En outre, il rédigea, jusqu'en 1837, le *Moniteur algérien*, journal officiel de la colonie. Étudiant dès lors l'archéologie africaine, il fit exécuter des fouilles qui, en plusieurs endroits, amenèrent d'heureux résultats pour les arts et l'épigraphie et obtint deux médailles d'or de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, en 1839, le nomma correspondant. L'année précédente, il avait été décoré de la Légion d'honneur (27 avril).

M. Berbrugger a fait partie des diverses commissions scientifiques de l'Algérie et a été l'un des commissaires chargés de traiter avec Abd-el-Kader un échange de prisonniers. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons ceux qui ont trait à l'étude des langues : *Cours de langue espagnole* (1825), *Nouveau dictionnaire de poche espagnol et français* (1829; 12e édit., 1856), *Hamlet* (1845), traduit de Shakspeare; et ceux qui concernent l'Algérie : *Relation de l'expédition de Mascara* (1836); *Voyage au camp d'Abd-el-Kader* (1839), qui avait déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes*; *l'Algérie historique, pittoresque et monumentale* (1842-1845, 4 part. in-8, avec 144 pl. in-fol.), travail remarquable d'érudition; *Négociations avec Abd-el-Kader* (1843), relatives à l'échange des prisonniers; des mémoires insérés dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie* (1846-1847, tomes II et IX), *Projet d'exploration dans la seconde ligne des oasis algériennes* (1850), *la Grande Kabylie sous les Romains* (1850), la traduction d'un manuscrit espagnol du XVIe siècle, *Géronimo* (1854), etc.

BERCHÈRE (Narcisse), paysagiste français, né à Étampes (Seine-et-Oise), en 1822, étudia la peinture dans les ateliers de Renoux et de Charles Rémond et fit son premier envoi au Salon de 1844. En 1847, il parcourut l'Espagne et partit, trois ans après, pour l'Orient. Il a principalement exécuté et exposé : *Paysage*, tiré de *Gil Blas* (1844); *Environs d'Avignon*, *Vue prise à Marlotte*, *Couvent de Santa Margarida*, à Mayorque, *Vue d'Elche*, en Murcie, *le Puits de Jacob*, en Syrie, *Vue du Nil*, *Mosquée au Caire* (1845-1853); *Matarieh ou Environs du Caire* (1855); *Campement des Oualed-Saïd* (1857); *le Simoun*, *Tombeaux de la vallée des Califes* (1859); *Passage d'une caravane au gué de la mer Rouge* (à Suez), *Temple d'Hermonthis*, *Ruines du temple de Ramsès le Grand*, *Basse-Égypte*. *Environs de Damiette* (1861); *Dahobieh*, (*barque du Nil*), *Enfants gardant les moissons de Dourahs*, *Bassin du lac Timsah* (1863); *Crépuscule après le simoun* (1864), etc. Il a obtenu, pour le paysage, une 3e médaille en 1859, un rappel en 1861 et une médaille en 1864.

BEREDNIKOFF (Iakoff-Ivanovitch), archéologue russe, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, né en 1802, a fait, avec M. Stroïeff, un voyage archéologique dans la Russie orientale et recueilli un grand nombre de documents historiques, dont il a commencé la publication sous le titre de *Collection complète des chroniques russes*. Il est un des auteurs du grand *Dictionnaire slavon* édité par l'Académie des sciences (Saint-Pétersbourg, 1847, 4 vol. in-4). En 1840, il a fait paraître une ancienne statistique de l'empire : *la Russie sous le czar Alexis Michaïlovitch*, composée au XVIIe siècle par le diacre Grigory Katochikine.

BERENDS (Julius), homme politique allemand, né à Kyrytz (Brandebourg), le 30 avril 1817, et fils du bourgmestre de sa ville natale, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Berlin et se destina au professorat. Il demanda, en 1844, une place vacante à Lindow; mais ses opinions la lui firent refuser avec éclat. Alors il fonda une imprimerie à Berlin avec Krause et prit une part active au mouvement politique. L'un des plus ardents promoteurs de la Société des métiers, il établit à ses frais, pour l'instruction des travailleurs, une école, lorsque, sur une dénonciation venue de Paris, en 1846, le gouvernement fit arrêter, comme communistes, les membres de l'association et les retint en prison pendant plusieurs semaines. En juin 1847, le parti libéral dédommagea M. Berends de cette persécution en le nommant membre du Conseil municipal de la ville de Berlin, où il se maintint jusqu'en avril 1848.

La révolution l'appela à un poste plus élevé. Envoyé à l'Assemblée nationale prussienne par deux circonscriptions électorales, il prit place à l'extrême gauche parmi les membres les plus ardents du parti radical. Il devint, en outre, membre du comité de constitution formé sur la proposition du député Waldeck. C'est lui qui fit déclarer par l'Assemblée nationale que les combattants des 18 et 19 mars avaient bien mérité de la patrie, ce qui eut pour résultat de renverser le ministère Camphausen. Le suffrage universel le porta comme député à la seconde chambre prussienne, en février 1849. Mais bientôt cette chambre fut dissoute, la loi électorale revisée, l'état de siége établi. Il fut au nombre des membres du parti radical qui, à l'approche des nouvelles élections, furent arrêtés par ordre du gouvernement et condamnés par une cour martiale à trois mois de prison. Après la levée de l'état de siége, il entra dans l'association des ouvriers mécaniciens et fit partie de la Société dite du peuple, mais ces deux sociétés furent fermées par deux décrets successifs du mois de mars 1850. M. Berends a cessé depuis de prendre part aux affaires politiques.

BÉRENGER [DE LA DRÔME] (Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas), jurisconsulte et magistrat français, ancien député, et pair de France, membre de l'Institut, est né à Valence, le 31 mai 1785. Fils d'un magistrat qui représenta le Dau-

phiné aux états généraux de 1789, il fut nommé conseiller auditeur à la Cour impériale de Grenoble en 1808 et devint, trois années après, avocat général à cette même Cour. En mai 1815, il fut envoyé par l'arrondissement de Valence à la Chambre des représentants et y marqua par son zèle pour la liberté. A la séance du 23 juin, il demanda que le gouvernement provisoire fût déclaré responsable collectivement et ne craignit pas, à propos de l'abdication de Napoléon Ier, de réclamer en faveur des droits de son fils. Le 26, dans la discussion du projet de loi relatif à des mesures de sûreté générale, il demanda que tout acte de mise en surveillance ou en arrestation en énonçât les motifs et que les réclamations fussent adressées à une commission offrant des garanties suffisantes et dont il indiqua la composition. Le 30, il proposa, dans l'intérêt des droits de Napoléon II, une modification à l'adresse au peuple français rédigée par Manuel, et l'obtint (2 juillet). D'autre part, il combattait l'hérédité de la pairie, en se fondant sur la nécessité de proscrire toute distinction nobiliaire. Le jour de l'entrée de Louis XVIII à Paris (8 juillet), il signa la protestation Lanjuinais, et, aussitôt après la dissolution de la Chambre des représentants, se démit de ses fonctions d'avocat général.

M. Bérenger se livra alors tout entier à ses études de droit public et de jurisprudence. Il avait déjà publié une traduction des *Novelles* de Justinien (Metz, 1810-11, 2 vol. in-4 et 10 vol. in-12), et, en 1813, son discours de rentrée à la Cour de Grenoble, *De la religion dans ses rapports avec l'éloquence*, avait été remarqué. Mais sa réputation, comme publiciste, date de son livre intitulé, *De la justice criminelle en France, d'après les lois permanentes, les lois d'exception et les doctrines des tribunaux* (Paris, 1818). Il y exposait le vice des lois criminelles d'alors, rédigées en vue d'affermir le pouvoir, les abus introduits dans l'administration de la justice depuis 1815 et les moyens d'y remédier.

Le succès de ce livre ramena M. Bérenger dans la vie politique. Élu député de Valence à la presque unanimité (novembre 1827), il vota constamment avec l'opposition libérale. Après la chute de Charles X, il prit rang dans le parti conservateur, et, réélu plusieurs fois député de la Drôme, il devint l'un des membres les plus influents de la Chambre, dont il fut plusieurs fois élu vice-président. M. Bérenger, tout en appuyant le gouvernement de Juillet, ne se croyait pas cependant obligé de soutenir tous les actes du pouvoir, et vota plus d'une fois avec l'opposition. Il se rattachait par sa ligne politique au parti de Casimir Périer, dont il a été un des soutiens, et sur la tombe duquel il prononça un discours mémorable. Il fut membre de nombreuses commissions et rapporteur de plusieurs lois très-importantes. Dans la discussion de celles de septembre (1835), il proposa un amendement ayant pour objet de donner moins de prise à l'arbitraire.

Les travaux de M. Bérenger, comme criminaliste, lui avaient valu, en 1831, un siége à la Cour de cassation. En 1832, lors du rétablissement, à l'Institut, de la classe des sciences morales et politiques, il fit partie de la section de législation et prit une part active aux travaux de la nouvelle académie. Il y fit notamment, en 1836, un *Rapport sur le système pénitentiaire*, qui témoignait de ses nouvelles préoccupations. M. Bérenger s'était en effet dès lors consacré à la réforme des prisons et il était à la tête de la Société de patronage des jeunes libérés de la Seine. Appelé à la Chambre des Pairs, le 7 novembre 1839, il concourut alors à la discussion de divers projets de loi, entre autres celui destiné à introduire des modifications dans le Code criminel (1843) et celui relatif à l'organisation de l'instruction secondaire.

Après la révolution de Février, M. Bérenger, nommé, en 1849, l'un des trois présidents de la Cour de cassation, fut choisi pour présider la Haute-Cour nationale de justice qui jugea à Bourges l'attentat du 15 mai. Il dirigea les débats avec une remarquable impartialité, et, au mois d'octobre suivant, il présida la même Cour, jugeant à Versailles les accusés du 13 juin. Il a pris sa retraite en 1860, avec le titre de président honoraire. Il avait été promu, le 5 août 1857, grand officier de la Légion d'honneur.

M. Bérenger a encore publié une édition des *OEuvres* de son compatriote Barnave (1843, 4 vol. in-8), avec une remarquable *Notice historique;* puis un rapport à l'Académie des sciences morales et politiques : *De la répression pénale, de ses formes et de ses effets* (1855, 2 vol. in-8).

BÉRENGER (Octave-Camille), ancien représentant du peuple français, né à Monts (Vienne), le 11 février 1815, propriétaire à Loudun, professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, par 48 473 suffrages, le troisième sur les huit élus de la Vienne. Il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 18 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BÈRES (Émile), publiciste français, né à Castelnau d'Anzac (Gers), en 1801, étudia le droit à Paris, se fit recevoir avocat et s'occupa d'économie politique et de législation industrielle. Après un voyage en Écosse, avec M. de La Nourais, il fit, dans le midi de la France, des tentatives agricoles ruineuses, mais qui augmentèrent son expérience pratique et le firent nommer, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne.

M. E. Bères a publié : *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830); *Éléments d'une nouvelle législation des chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer*, etc. (1831), couronné par la Société agricole de Châlons; *Causes du malaise industriel* (1832), couronné par la Société de Mulhouse; *Mémoires sur les causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux* (1836), lu à l'Institut et inséré dans le *Recueil des savants étrangers; les Classes ouvrières; moyens d'améliorer leur sort* (1836, in-8), couronné par l'académie de Mâcon, par la Société de la morale chrétienne et par l'Académie française; *les Sociétés commerciales sur le rapport de l'économie politique* (1838); *Manuel de l'actionnaire* (1839, in-8); *l'Association des douanes allemandes* (1848, in-8), en collaboration avec M. de La Nourais; *Études économiques pratiques, ou Compte rendu de l'exposition de* 1849, réunion d'articles publiés dans *le Moniteur; Manuel de l'emprunteur et du prêteur aux caisses du crédit foncier* (1853, in-16), etc.

BERGER (Jean-Jacques), homme politique français, sénateur, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 21 juin 1790, mort à Paris, le 8 septembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils aîné, M. Léon Berger, successivement sous-préfet d'Issoire, de Château-Thierry et de

Saint-Quentin, a été nommé préfet de l'Indre après le 2 décembre. Il fait partie du conseil d'État en qualité de maître des requêtes de 1re classe, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur (7 août 1855).

Son second fils, M. Amédée BERGER, après avoir été quatre ans chef du cabinet de la préfecture de la Seine, a été nommé, en 1852, conseiller référendaire de 2e classe à la Cour des comptes. Il a donné dans le *Journal des Débats* des articles sur la ville de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BERGER (Julien-François-Adolphe), professeur français, né le 2 septembre 1810, entra à l'École normale dès 1827, et fut agrégé des classes supérieures en 1829. Après avoir enseigné pendant dix ans en province, notamment au collége de Cahors, il se fit recevoir docteur en 1840, pour prendre part au premier concours d'agrégation pour les Facultés. Reçu avec éclat, il fut rappelé à Paris, suppléa en 1841 M. Saint-Marc Girardin à la Sorbonne, et occupa, de 1842 à 1857, la chaire de rhétorique du collége Charlemagne. En 1844, il avait été nommé maître des conférences de littérature latine à l'École normale. Écarté de ces fonctions, lors du remaniement du système des études, en 1852, il fut rappelé, en 1857, avec MM. Sainte-Beuve et Nisard, lorsqu'on se préoccupa d'en relever le niveau. En 1854, M. Berger fut chargé de suppléer le doyen M. Le Clerc à la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 24 août 1845.

Ce savant professeur, dont l'enseignement a laissé partout de si fécondes traces, a publié, outre ses thèses (*Proclus. Exposition de sa doctrine*, et *De rhetoricâ secundum Platonem*..., 1840), des éditions annotées de cinq pièces de Sophocle (*OEdipe à Colone*, *OEdipe roi*, *Philoctète*, *Antigone*, *Electre*, 1842-1855) et des *Tusculanes* de Cicéron (1844).

BERGER (Jean-Népomucène), jurisconsulte allemand, né en 1816, à Prossnitz, en Moravie, étudia à Ollmütz et à Vienne et obtint, en 1840, le diplôme de docteur en droit. En 1848, il fit partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il siégea dans les rangs de la gauche et se fit remarquer comme orateur. En avril 1849, il retourna à Vienne, où il prit rang parmi les meilleurs avocats du barreau autrichien. On cite aussi de lui quelques écrits, surtout deux dissertations *sur la Loi de la presse* (über das Pressgesetz; Vienne, 1848) et *Législation autrichienne sur les lettres de change* (Oesterreichisches Wechselrecht; Vienne, 1850).

BERGER DE XIVREY (Jules), érudit français, membre de l'Institut, conservateur adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, est né à Versailles (Seine-et-Oise), le 16 juin 1801. Docteur en philosophie, membre de nombreuses sociétés savantes, françaises et étrangères, il entra en 1839 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Éméric David, et fut décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1844. — Il est mort en 1863.

M. Berger de Xivrey a publié quelques articles dans l'ancienne *Revue de Paris*, dans la *Revue française*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, le *Journal des Débats*, etc. Son premier ouvrage est une traduction en vers français du poëme attribué à Homère, *la Batrachomyomachie* (1823, in-18; 2e édit. revue et augmentée, 1837). Lors de l'expédition de Morée, il publia, avec l'aide du gouvernement, un *Traité de la prononciation grecque moderne, à l'usage des Français* (1828, gr. in-18). Sa belle édition des *Fables* de Phèdre (1830, gr. in-8) a servi de base à celle d'Orelli.

On a encore de lui : *Recherches sur les sources antiques de la littérature française* (1829, in-8); *Traductions tératologiques, ou Récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle* (1836, in-8), d'après plusieurs manuscrits inédits, *Essais d'appréciations historiques ou Examen de quelques points de philologie, de géographie, d'archéologie et d'histoire* (1837, 2 vol. in-8); *sur la Polémique relative au cœur de saint Louis* (1844, in-8); *Preuves de la découverte du cœur de saint Louis* (1846, in-8), avec MM. A. Deville et Ch. Lenormant. Il a publié dans la grande collection des Documents inédits le *Recueil des lettres missives de Henri IV*, qui contient indistinctement toutes les pièces portant la signature du roi (1843-1853, tome I-VI, in-4).

BERGERET (Jacques), marin et sénateur français, né à Bayonne, le 19 mai 1771, mort à Paris, en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BERGERON (Louis), journaliste français, né à Chauny (Aisne), le 1er octobre 1811, était répétiteur dans une pension de Paris, lorsqu'en juin 1832 il prit part au combat sanglant de la rue Saint-Merry. Le 19 novembre de la même année, il fut arrêté sous l'inculpation d'avoir tiré un coup de pistolet sur Louis-Philippe au moment où le roi traversait le pont Royal pour aller faire l'ouverture des Chambres. On ne produisit aux débats contre lui qu'un seul témoignage, celui d'une jeune provinciale, qui prétendit avoir, par un mouvement instinctif, fait dévier l'arme homicide. Défendu par M. Joly, M. Bergeron fut acquitté par le jury. Il entra alors au *National*, puis au *Siècle* (1836), où il a donné, ainsi qu'au *Journal du Peuple* et au *Charivari*, des articles signés *Émile Pagès*, pseudonyme qu'il avait pris pour échapper aux poursuites de la police. Vers 1840, M. de Girardin ayant écrit dans *la Presse* que *le Siècle* comptait des régicides au nombre de ses rédacteurs et refusant également de donner satisfaction à M. Bergeron et de se rétracter, celui-ci le souffleta publiquement dans une loge à l'Opéra et fut, sur la plainte de l'offensé, condamné à trois ans d'emprisonnement, maximum de la peine. Après février 1848, il fut envoyé dans l'Aisne en qualité de commissaire extraordinaire. Depuis cette époque, il abandonna le journalisme et la politique pour s'occuper d'assurances et d'affaires industrielles.

On a de lui : *Fables démocratiques* (1839, in-18), quelques vaudevilles en collaboration et un grand nombre de feuilletons.

BERGERY (Claude-Lucien), mathématicien français, né à Orléans, le 8 janvier 1787, sortit de l'École polytechnique, comme officier d'artillerie, fit toutes les campagnes de 1810 à 1815 et fut décoré de la main même de l'Empereur. Après le rétablissement de la paix, il quitta le service et fut nommé professeur à l'École d'artillerie de Metz. Il prit sa retraite avec le grade de capitaine en 1847. Il avait été nommé officier de la Légion d'honneur (6 mars 1847).

M. Bergery a toujours habité Metz. Dès l'année 1823, il ouvrit des cours pour les ouvriers et professa, pendant de longues années, à l'École normale primaire. Il refusa plusieurs places qui lui furent offertes, pour se dévouer à la noble tâche qu'il avait entreprise. Il a été nommé correspon-

dant de l'Académie des sciences morales et politiques. — Il est mort en avril 1863.

On lui doit un grand nombre de *Traités élémentaires* sur différentes branches des sciences théoriques et appliquées. Ces petits recueils, publiés à Metz, de 1834 à 1840, forment une sorte d'encyclopédie populaire souvent réimprimée.

BERGGREEN (André-Pierre), compositeur danois, né le 2 mars 1801, à Copenhague, composa, dès l'âge de quatorze ans, des morceaux de musique, qu'il publia quelques années plus tard : *Chants avec accompagnement de guitare* (1822-23, 9 part.). Mais selon le vœu de ses parents, il étudia le droit, qu'il abandonna bientôt pour revenir à la musique. En 1838, il obtint la place d'organiste à l'église de la Trinité de Copenhague, et, en 1843, celle de maître de chant à l'église métropolitaine. Outre des *Chants à l'usage des écoles* (Copenhague, 1834-1839, 7 part. in-4), dont quelques-uns ont été réédités, il a publié : *Romances* (1823); *Ballades et romances* (1824); *Thèmes variés pour la guitare* (1825); *Chants populaires et mélodies nationales et étrangères*, pour piano forte (1842-1847, 4 vol. in-4); *Douze chants suédois* (1846); *Chants nationaux* (1848). Il a, en outre, composé les *Mélodies* d'un nouveau psautier (1853, in-4) et les airs de quelques *Cantates* d'Œchlenschlaeger, de Blicher, d'Ingemann (1848-1849), de 27 *chants de Bellmann* (1850) et de 6 *chants suédois de J. L. Runeberg* (1852). Il a rédigé une feuille musicale, intitulée *Heimdal* (Copenhague, 1854).

BERGHAUS (Henri), célèbre géographe allemand, né à Clèves (Prusse), le 3 mai 1797, fit ses classes au collége *Paulinum* de Munster et obtint, en 1811, une place de conducteur des ponts et chaussées dans l'ancien département français de la Lippe. Lors de la suppression du royaume de Westphalie et des départements anséatiques, il entra, comme volontaire, dans l'administration militaire, et fit partie, en 1815, du corps d'armée du général Tauenzien. Il vint jusqu'en Bretagne et mit à profit son séjour en France, pour l'excellente carte (*Karte von Frankreich*), qu'il publia en 1824. Ses études de géodésie et les opérations importantes qu'il dirigea pour le gouvernement prussien, comme ingénieur géographe du ministère de la guerre, lui firent obtenir, dès 1821, une place à l'Académie d'architecture de Berlin, où, trois ans plus tard, il devint professeur ordinaire de mathématiques appliquées. En 1836, il se retira à Potsdam et y fonda une école géographique. Il a occupé dans cette ville de hautes fonctions municipales.

Suivant la voie que M. Ritter avait tracée, M. Berghaus a eu, après lui, sa part aux progrès que cette science a faits depuis le commencement de ce siècle. Doué d'une grande activité, il a publié une foule de travaux parmi lesquels il faut citer en première ligne son grand *Atlas physique* (physikalischer Atlas. Gotha, 1838-1848; 2ᵉ édit., 1849-1852. Édition anglaise, par M. Johnston, Edimbourg). Ce magnifique travail, composé de 90 feuilles, comprend, en huit parties distinctes, la météorologie et la climatographie, l'hydrologie et l'hydrographie, la géologie, le magnétisme terrestre, la géographie des plantes, la géographie des animaux, l'anthropologie, et enfin l'ethnographie. L'*Atlas physique des écoles* (der physikalische Schul-Atlas. Gotha, 1850, 28 feuilles) peut être regardé comme un abrégé de cet important ouvrage auquel l'*Annuaire géographique*, publié par M. Berghaus depuis 1849, sert de commentaire.

Parmi ses autres travaux, nous devons signaler : *Carte des Pays-Bas* (Karte der Niederlande, tracée de 1812 à 1816); *Carte d'Afrique* (Karte von Afrika. Stuttg., 1825); *Carte de la presqu'île ibérienne* (Karte von dem iberischen Halbinsellande. Stut., 1829); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien. Gotha, 1833-1843), en 18 feuilles accompagnées d'observations géographiques; *Collection de cartes hydrographiques-physiques de marins prussiens* (Sammlung hydrographisch-physikalischer Karten des preussischen Seefahrer. Berlin, 1840); *Atlas de la monarchie autrichienne d'après les dernières divisions politiques et judiciaires* (Atlas der oesterreichischen Monarchie, etc. Gotha, 2ᵉ édit., 1855); plusieurs cartes faisant partie de l'*Atlas* de Stieler, etc.

A côté de ces cartes et atlas, il faudrait citer de M. Berghaus de nombreux écrits sur différents sujets de géographie, destinés, pour la plupart, selon une tendance commune aujourd'hui parmi les savants de l'Allemagne, à vulgariser la science : *Guide critique dans le domaine de la science géographique* (Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkartenkunde. Berlin, 1828-1835, 7 vol.); *Connaissance générale des pays et des peuples* (Allgemeine Laender- und Vœlkerkunde, Stuttgart, 1837-1844, 6 vol.); *Principes de géographie* (Grundriss. der Geographie. Breslau, 1842-1843, 2 vol.), ouvrage dont un abrégé a été traduit en hollandais, par Buddingh (Harlem, 1846-1847, 2 vol.); *les Peuples du globe d'après leurs origines, leurs parentés et leurs particularités* (die Vœlker des Erdballs, etc. Bruxelles et Leipsick, 1845-1847, 2 vol. avec 180 gravures coloriées, 2ᵉ édit.; ibid., 1852); *Description physique générale de la terre* (Grundlinien des physikalischen Erdbeschreibung. Stuttgart, 1847, 2ᵉ édit., 1856), traitant d'une manière populaire de la géologie, de l'hydrographie, de la climatographie, de la géographie des plantes et des animaux et du magnétisme terrestre; *Principes de la connaissance des États* (Grundlinien der Staatenkunde. Stuttgart, 1850; 2ᵉ édit., 1856); *Principes de l'ethnographie* (Grundlinien der Ethnographie. Stuttg., 1850; 2ᵉ édit., 1856), dont la première partie traite de la distribution des peuples sur la terre selon les différences de race et de langue, et dont la seconde donne un aperçu général des mœurs et coutumes des diverses peuplades de notre globe; enfin, la traduction de l'ouvrage de Breton, intitulé : *les Monuments de tous les peuples de la terre* (Leipsick et Bruxelles, 1849, 2 vol.) et celle du travail de Catlin, sur *les Indiens de l'Amérique du Nord* (ibid., 1848).

M. Berghaus a collaboré en outre à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Éphémérides géographiques*, de Bertuch. Il a rédigé lui-même la revue géographique *Hertha* (Berlin, 1825-1829, 4 vol.); *les Annales de la connaissance de la terre, des peuples et des États* (Berlin, 1830-1841, 1 vol. in-24. Breslau, 1842-1843, vol. XXII-XXIII); *Almanach dédié aux amis des sciences géographiques* (Almanach den Freunden der Erdkunde gewidmet. Stuttgart, 1837-1839, vol. I-III. Gotha, 1840-1841, vol. IV et V), et, pendant un an, la *Revue géographique de Berlin* (Zeitschrift für Erdkunde, 1847). Il a entrepris enfin de publier une description très-détaillée, sous le rapport géographique, historique et statistique du Brandebourg (*Landbuch der Mark Brandenburg*, etc. Berlin, 1855-1856 et suivantes; 12 livraisons formant 3 vol. in-4), et un ouvrage intitulé : *Ce que l'on sait de la terre* (Was man von der Erde weiss. Berlin, 1855 et suiv.), résumé de l'état actuel des sciences géographiques.

BERGHES-SAINT-WINOCK (*Charles*-Alphonse-Désiré-Eugène, vicomte et prince DE), chef ac-

tuel de la maison princière de ce nom, qui fait remonter son origine aux rois bretons du IXe siècle, est né le 14 août 1791. Fils de François-Désiré-Marc-Ghislain, mort en 1802, et de Marie-Louise-Agnès de Saint-Blimond, morte en 1852, il fut appelé, le 5 novembre 1827, à la Chambre des Pairs et y siégea au rang des ducs, le roi Charles X l'ayant autorisé à instituer un majorat de duc, à raison de l'origine française de son titre de prince. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et se retira dans la vie privée.

De son mariage avec la princesse Gabrielle de Broglie, morte le 24 mai 1855, est né, le 11 août 1822, *Eugène*-Joseph-Marie, prince de Berghes, marié, le 21 mai 1844, à *Gabrielle*-Françoise-Camille Seillière, dont il a deux fils : Pierre, né le 7 juillet 1846, et Ghislain, né le 23 mai 1849.

Un frère du duc de Berghes, Eugène-Louis-Ghislain, né le 14 septembre 1793, chevalier de Malte, a été, sous la Restauration, capitaine aux chasseurs de la garde royale et gentilhomme de la chambre du roi Charles X.

BERGK (Théodore), linguiste allemand, né à Leipsick, le 22 mai 1812, fils de Jean-Adolphe Bergk, connu en Allemagne pour ses traductions d'auteurs modernes et ses livres de philosophie populaire, fit ses études dans sa ville natale. Reçu membre du séminaire philologique et de la Société grecque, en 1835, il fut appelé, la même année, à Halle, pour professer la langue latine au Collége des orphelins. En 1838, il passa à Neustrelitz. Successivement professeur à Berlin (1839) et à Cassel (1840), il occupa une chaire de philosophie à Marboug de 1842 au commencement de 1847. Connu pour ses opinions libérales, il avait dès lors, dans l'université, un parti qui l'envoya à la diète. Il y combattit de toutes ses forces le ministère Scheffer; mais, lors de la révolution de 1848, il se tint dans le parti libéral très-modéré. Nommé, en mars, membre du comité de confiance des dix-sept, il appuya tous les projets de loi qui avaient trait à l'unité allemande. Dans la diète hessoise, il vota contre la loi d'élection qui laissait, selon lui, une trop petite place à l'élément conservateur. Cette loi ayant passé, il donna sa démission et retourna à ses études de philologie et de critique et fut nommé professeur à Fribourg en 1852.

On cite surtout de M. Bergk, outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans toutes les revues ou journaux scientifiques de l'Allemagne : une édition d'*Anacréon* (Leipsick, 1834); *Commentationes de reliquiis comœdiæ atticæ antiquæ* (Leipsick, 1838); une collection des *Fragments d'Aristophane* (Bruchstücke des Aristophanes. Berlin, 1840); une édition très-savante des *Poetæ lyrici græci* (Ibid., 1843; 2e édition, 1853); un examen critique du traité d'Aristote *de Xenophane, Zenone et Gorgia* (Marbourg, 1843); un traité spécial sur l'*Ancienne prosodie grecque* (Ueber das aetleste Versmaass der Griechen. Fribourg, 1854), etc. M. Bergk a été en outre, depuis 1843, un des rédacteurs les plus actifs de la *Gazette pour la connaissance de l'antiquité*.

BERGMANN (F.... G....), philologue français, né vers 1810, fréquenta les universités d'Allemagne et fut nommé, après 1848, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1863.

On a de lui : *Poëmes islandais* (1838, in-8), traduits de l'Edda de Sœmund et annotés; *les Aventures de Thor dans l'enceinte extérieure* (1853); l'*Introduction* de son cours de littérature; *les Amazones dans l'histoire et dans la fable* (1853, in-8); *les Peuples primitifs de la race de Japhet* (1854, in-8), esquisse historique, etc.

BERGMANN (Ignace), peintre et lithographe allemand, né à Au (faubourg de Munich) en 1797, fit ses études à l'académie de cette ville. Il voyagea ensuite et passa plusieurs années en Italie. M. Bergmann a peint en miniature des portraits d'un coloris gracieux et copié, avec une exactitude scrupuleuse, un certain nombre de chefs-d'œuvre. Mais il doit surtout sa réputation à ses remarquables lithographies, parmi lesquelles nous citerons : *la Mort de Marie*, d'après Schoreel; *le Crucifiement*, d'après Mabuse; *le Dôme d'Anvers; le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

BERGOUNIOUX (Édouard), romancier français, né en 1805, à Séez (Orne), suivit les cours de droit de la Faculté de Paris, fut reçu avocat en 1829, et fit, après 1830, paraître quelques romans sous le voile de l'anonyme, entre autres : *Charette* (1832, in-8); *les Deux maîtresses* (1834, in-8), esquisse dramatique; *Jules* (1834, in-8); *Aloïse ou le Testament de Robert* (1835, 2 vol. in-8); etc. Ceux qui suivent portent son nom : *Madame de Varennes* (1835, in-8); *le Conseil de guerre* (1836, 2 vol. in-8); *l'Homme de trente ans* (1839, 2 vol.). A cette époque il fut attaché au conseil d'État comme auditeur. En 1848 il rentra dans la vie privée. On a encore de lui le projet d'un *Emprunt national de deux milliards en billets hypothécaires* (1848); *une Visite à la Trappe* (1849), etc.

BÉRINGER (Béatus), inventeur français, né à Haguenau (Bas-Rhin), le 29 janvier 1801, travailla, jusqu'en 1828, dans les ateliers d'arquebuserie et de mécanique. Le discrédit où était tombé le fusil à bascule, dès son invention, par suite des inconvénients graves de l'emploi de la poudre fulminante, l'engagea, dès cette époque, à étudier la nature de cette poudre, et, après d'ingénieuses expériences, il imagina la cartouche à culot métallique, qui, par une disposition particulière de la charge, prévient tout crachement. Dès lors l'usage des armes se chargeant par la culasse devint possible. M. Béringer, inventeur de plusieurs autres perfectionnements importants, a pris vingt-neuf brevets, qui embrassent les diverses parties de l'arquebuserie et résument les principales transformations modernes des armes à feu. Dans ces dernières années, il a cédé sa maison de fabrication à un de ses élèves.

M. Béringer, qui a figuré à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839, ainsi qu'aux Expositions universelles de Londres et de Paris en 1851 et 1855, a obtenu aux premières une médaille de bronze et deux d'argent, et en 1855 une médaille de 1re classe.

BÉRIOT (Charles-Auguste DE), célèbre violoniste belge, né à Louvain, le 20 février 1802, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction presque paternelle des professeurs Robrex et Tiby. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris, où les encouragements et les conseils de Viotti, alors directeur de l'Opéra, le déterminèrent à entrer au Conservatoire dans la classe de Baillot. Son originalité naissante ne s'accommoda point des leçons classiques qu'il y reçut, et, après s'être fait entendre dans quelques concerts, il ne tarda pas à partir pour l'Angleterre, où la ville de Londres lui fit un accueil qui étendit sa réputation. De retour dans son pays, il obtint du roi Guillaume une pension de deux mille florins avec le titre de premier violon de la musique particu-

lière, avantages dont le priva, quelques années plus tard, la révolution de 1830.

Devenu ami intime de Mme Malibran, qu'il épousa en 1836, lorsqu'elle fut parvenue à faire rompre son premier mariage, et qu'il eut le chagrin de perdre quelque temps après, M. de Bériot fit avec elle plusieurs voyages en Belgique, en Angleterre, en France et en Italie. Il donna au théâtre Saint-Charles, à Naples, un concert où il trouva, à côté d'elle, un succès d'enthousiasme. En 1842, il obtint la place de professeur au Conservatoire de Bruxelles, qu'il a cédée depuis à Léonard, un de ses élèves les plus distingués. C'est encore lui qui a formé MM. Vieuxtemps, Ghys, Prume et Kontsky. M. de Bériot, devenu presque aveugle, cessa de se faire entendre dans les concerts. Moins original peut-être que Paganini, il s'est distingué surtout par l'ampleur et l'expression de son jeu. Dans les sons harmoniques, il atteignait aussi une pureté remarquable. Mais on lui reprochait d'abuser parfois, aux dépens du goût, des ressources infinies de son archet.

Comme compositeur, il s'est fait un nom honorable par ses *Airs variés*, qui font partie aujourd'hui du répertoire de tous les violonistes. Il a aussi donné plusieurs *Concertos* d'un grand caractère, un *Rondo russe*, justement célèbre, des fantaisies sur *le Siége de Corinthe*, un trio sur des airs de *Robin des bois*, des variations sur des motifs de *Moïse* et quelques autres œuvres de moindre importance.

BERKELEY (George-Charles-Grantley Fitz-Hardinge), homme d'État et littérateur anglais, né en 1800, représentant actuel d'une famille ancienne et illustre d'hommes politiques, servit quelque temps dans l'armée. De 1832 à 1852, il a représenté le comté de Gloucester à la Chambre basse, où il appuyait la politique libérale. On a de lui un roman, *le Château de Berkeley* (Berkeley Castle, 836); les *Souvenirs d'un chasseur* (Reminiscences of a huntsman, 1853); *un Mois dans les forêts de France* (A Month in the forests of France); *le Sportman Anglais en Amérique* (the English Sportsman in America). M. Berkeley est en outre collaborateur de plusieurs feuilles périodiques où il traite particulièrement des matières rustiques.

BERLING (Jean-Charles-Ernest), homme d'État danois, né à Copenhague, le 30 août 1812, descend d'une famille qui a particulièrement contribué à la civilisation danoise, en fondant, au commencement du XVIIIe siècle, le premier journal du pays, *Berlingske Tidende*, et en s'occupant beaucoup des progrès de l'art typographique. M. Ernest Berling est devenu, à l'avénement de Frédéric VII, en 1848, secrétaire intime du roi et intendant général de la liste civile.

BERLIOZ (Louis-Hector), compositeur français, membre de l'Institut, est né à la Côte-Saint-André (Isère), le 11 décembre 1803. Son père, médecin distingué, lui fit commencer des études de médecine qu'il vint continuer à Paris. Mais, poursuivi dès l'enfance par le démon de la composition musicale, il quitta l'École de médecine pour le Conservatoire (1826). En vain son père irrité lui supprima sa pension, il se fit choriste aux Nouveautés, aux appointements de cinquante francs par mois. Il suivit au Conservatoire les cours de Reicha et de Lesueur. Sa première œuvre fut une *Messe* à quatre voix avec chœurs et orchestre, que suivirent son *Ouverture de Waverley* et sa *Symphonie fantastique*, arrangée pour le piano par M. Listz, sur *la Tempête* de Shakspeare et les *Scènes* de Faust.

Le but attribué à M. Berlioz dans ces œuvres était de donner à la musique toute la puissance expressive de la poésie et de tout peindre par des effets, sans se préoccuper de la mélodie. En 1828, il obtint à l'Institut le second prix de composition musicale, et, au moment de la révolution de 1830, sa cantate de *Sardanapale* lui valut le premier prix. Il fit exécuter aussi, en l'honneur des héros de Juillet, une *Symphonie funèbre et triomphale* qui fut très-admirée. Il partit alors pour l'Italie et écrivit à Rome *le Retour à la vie*, *la Ballade du pêcheur*, de Gœthe, *le Chœur des ombres*, d'Hamlet, une ouverture du *Roi Lear* et une ouverture de *Rob-Roy*, qui fut exécutée sans succès au Conservatoire. Il revint en 1832 à Paris, estimant peu la musique italienne. Une maladie de miss Smithson, qu'il allait épouser, l'empêcha d'user de ses prérogatives de lauréat pour visiter l'Allemagne.

Dès cette époque, il entra comme critique à *la Gazette musicale*, puis au *Journal des Débats*, et put défendre, dans la presse, ses innovations musicales. Sa *Symphonie d'Harold*, composée principalement pour alto, à la prière de Paganini, fut exécutée par Urhan avec un succès qui encouragea les hardiesses de l'auteur. Il écrivit un opéra, *Benvenuto Cellini*, dont MM. A. Barbier et Léon de Wailly firent le libretto (1838). Il avait encore exagéré sa manière; l'administration se mit contre lui, le public était prévenu, la chute fut éclatante. Mais M. Berlioz n'accepta pas le jugement général et soutint contre ses adversaires une vive polémique à la suite de laquelle il tomba malade. Paganini, qui était un de ses admirateurs, lui envoya 20 000 francs et le déclara l'égal de Beethoven.

En 1836, il composa son célèbre *Requiem* qui fut exécuté, l'année suivante, aux funérailles du général Damrémont. Puis sa symphonie de *Roméo et Juliette*, dédiée à Paganini, eut autant de succès que celle d'*Harold*. Il visita, en 1843, la Belgique et l'Allemagne, donna des concerts et écrivit son ouverture du *Carnaval romain*. L'année suivante, dans un grand festival à l'Exposition de l'industrie, il fit exécuter un *Hymne à la France* (dont M. Jules Barbier avait fourni les paroles), avec un orchestre de 1000 musiciens. En 1846, il a donné *la Damnation de Faust*, légende en quatre parties, exécutée à l'Opéra-Comique; en 1854, *l'Enfance du Christ*, trilogie sacrée; etc. Il a achevé récemment un grand opéra en cinq actes, *les Troyens*, musique et paroles.

M. Berlioz devint bibliothécaire du Conservatoire en 1839. Il a fait partie du jury des Expositions universelles de Londres et de Paris, pour la classe des instruments de musique. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 5 mai 1839 et est décoré de plusieurs ordres étrangers. Il a été élu membre de l'Institut, en remplacement d'Adolphe Adam, le 21 juin 1856.

Comme écrivain, M. Berlioz se distingue par une critique vive et passionnée. Il a publié, en 1844, un *Traité d'instrumentation et d'orchestration moderne*, où l'esthétique musicale tient autant de place que la partie technique de l'art de la composition. Il a écrit lui-même les paroles de plusieurs de ses compositions musicales. Ses œuvres plus particulièrement littéraires sont: *Voyage musical en Allemagne et en Italie*; *Études sur Beethoven, Glück et Weber* (1845, 2 vol. in-8); *Soirées de l'orchestre* (1853; 2e édit., 1854, in-18), volume de mélanges dans lequel on trouve la liste complète des œuvres de l'auteur; *les Grotesques de la musique* (1859, in-18).

BERNARD (Louis-Rose-Désiré), dit Bernard de Rennes, magistrat français, né à Brest, le 13 mai 1788, mort à Paris, le 10 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BERNARD (Joseph), homme politique français, frère du précédent, né à Brest, le 15 août 1792, fit à Rennes ses études de droit et s'y fit inscrire au barreau. En 1828 il fit paraître *le Bon sens d'un homme de rien* (2ᵉ édit., 1833), petit livre populaire de politique libérale, puis s'affilia à la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* et participa à ses publications. Après la révolution de 1830 il administra successivement les préfectures des Basses-Alpes et du Var, et fut révoqué, en juin 1831, pour avoir refusé de suivre les instructions de Casimir Périer. Les électeurs de Toulon l'envoyèrent à la Chambre des Députés et il y vota constamment avec l'opposition. En 1835 il quitta la vie politique et fut nommé, peu après, par de Salvandy, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il passa, en la même qualité, à la Bibliothèque impériale, en 1854. Il a publié récemment : *Béranger et ses chansons* (1858, in-8); *Cinq nouvelles* (1859, in-12).

BERNARD (Martin), dit MARTIN BERNARD, ancien représentant du peuple, est né à Montbrison (Loire), le 17 septembre 1808. Deuxième fils de l'imprimeur Laurent Bernard, il se fit apprenti typographe et vint, en 1821, compléter à Paris son éducation. Après l'avénement de Louis-Philippe, il entra dans le parti républicain et s'affilia à la Société des Droits de l'homme. En 1835, il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Il s'unit ensuite avec MM. Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles, et plus tard celle des Saisons. Il prit une part personnelle à l'insurrection du 12 mai 1839 et comparut devant la Cour des Pairs; mais il refusa de répondre : « Vous êtes mes ennemis, dit-il, vous n'êtes pas mes juges. » Il fut condamné à la déportation, passa plusieurs années au mont Saint-Michel, et fut transféré, en 1846, à la citadelle de Doullens. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'envoya, avec le titre de commissaire général, dans les quatre départements du Rhône, de la Loire, de la Haute-Loire et de l'Ardèche, où ses efforts et ceux de M. E. Baune empêchèrent l'explosion de la guerre civile.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, le troisième sur onze, M. Martin Bernard fit partie du comité de l'intérieur, et vota constamment avec la Montagne, dans les questions sociales ou politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une guerre opiniâtre à la politique de l'Élysée, présida la Solidarité républicaine, et signa toutes les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il s'associa au mouvement du 13 juin 1849; mais il échappa aux poursuites de la justice, et put se réfugier en Belgique, d'où il passa en Angleterre.

M. Martin Bernard a publié : *Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (Paris, 1851-1852, in-8, avec gravures; Bruxelles, 1854, in-12).

BERNARD (Auguste-Joseph), archéologue français, né à Montbrison, le 1ᵉʳ janvier 1811, frère puîné du précédent, fit au collége de sa ville natale des études incomplètes. Forcé d'embrasser la profession de son père, il vint à Paris en 1828 et fut employé dans la maison de MM. Didot. Il entra ensuite à l'Imprimerie royale, où il ne tarda pas à devenir correcteur. En même temps, il occupait tous les moments dont il pouvait disposer à rassembler des matériaux sur l'histoire, les hommes et les usages de quelques provinces du centre. C'était un des membres les plus actifs de la Société des antiquaires de France. A la fin de 1862, M. A. J. Bernard a été nommé inspecteur général de la librairie et de l'imprimerie.

Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Histoire du Forez* (Montbrison, 1835-1836, 2 vol. in-8); *Biographie forézienne*, qui lui sert de complément; *les d'Urfé* (1839, in-8); une édition des *Poésies* d'Honoré d'Urfé; *Cartulaire des abbayes de Savigny et d'Ainay* (1853, 2 vol. in-4), pour la Collection des documents inédits de l'histoire de France; *Description du pays des Ségusiaves* (1858, in-8); plusieurs notices archéologiques insérées dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, la *Revue du Lyonnais*, le *Bulletin du bibliophile*, etc. En 1853, M. Bernard a publié un ouvrage qui est le fruit de longues et laborieuses recherches : *de l'Origine et des débuts de l'imprimerie en Europe* (Impr. imp., 2 vol. in-8), avec de nombreux fac-simile et une *Table* très-détaillée.

BERNARD (Michel), frère aîné des précédents, né à Montbrison, en 1806, succéda à son père comme imprimeur de cette ville, où il exerça depuis les fonctions de bibliothécaire et de conservateur du musée. En 1833, il a fondé le *Journal de Montbrison*, qui subsiste encore. On a de lui : *Annuaire de la Loire* (1842-1856); *Statistique agricole de l'arrondissement de Montbrison* (1845), et plusieurs mémoires ou articles d'un intérêt local. — Il est mort en mars 1864.

Un quatrième frère, M. Henri BERNARD, né à Montbrison, le 13 novembre 1823, reçu avocat à Toulouse en 1853, est mort en 1854. Il avait été sous-préfet dans le Gard en 1848.

BERNARD (Laure de LAGRAVE, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 4 novembre 1799, épousa, en 1817, le général d'artillerie Louis Bernard, mort à la Guyane. Après la révolution de Juillet, elle fut réduite à faire des éducations particulières. Plus tard elle écrivit à l'usage de la jeunesse des ouvrages composés avec soin : *Contes et conseils* (1831); *les Deux frères* (1833); *Contes aux enfants* (1835; 4ᵉ édit., 1842); *les Voyages modernes* (1836); *Conseils aux jeunes détenus* (1839); *les Mythologies de tous les peuples* (1853), etc. Mme L. Bernard a collaboré au *Journal des femmes*, et publié des nouvelles et un roman, *Mlle de Valville* (1835, in-8).

BERNARD (Pierre), littérateur français, né vers 1810, étudia d'abord la médecine à Paris et y reçut le diplôme de docteur. Mais il ne tarda pas à renoncer à l'exercice de sa profession, entra dans le journalisme et fut chargé comme sténographe de rendre compte des débats législatifs dans *le Siècle*. Après avoir collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, il publia quelques écrits politiques traités avec une verve mordante : *Aperçus parlementaires* (1840-1841, 2 vol.); *Physiologie du député* (1841); *Mes cocottes* (1847), ou mémoires d'un jeune député flottant. On a encore de lui : *Physiologie du Jardin des plantes* (1841, in-8); *Histoire d'Autriche*, *Histoire de Prusse* (1846); *l'Avenir au coin du feu* (1839, in-8), causeries socialistes et humanitaires; *la Bourse et la vie* (1855), satire de mœurs industrielles, etc.

BERNARD (Thalès), littérateur français, né à Paris, en 1818, passa en Provence les premières années de sa jeunesse et fut admis par concours, en 1846, dans l'administration centrale du ministère de la guerre; il se démit de son emploi en 1849. Il a publié : *Dictionnaire mythologique universel* (1846), traduit de l'allemand d'E. Jacobi; *Études sur les variations du polythéisme*

grec (1853); *Couronne de saint Étienne, ou les Colliers rouges* (1853); *les Rêves du commandeur* (1855), romans; *Adorations* (1855), *Poésies pastorales* (1856), *Poésies nouvelles* (1857), *Poésies mystiques* (1858); *Voyage dans la vieille France* (1859), traduit du latin de l'allemand Jodocus Sincerus, etc.

BERNARD (Claude), physiologiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Julien près Villefranche (Rhône), le 12 juillet 1813, vint à Paris avec une tragédie, y fit ses études médicales, fut reçu, en 1839, interne des hôpitaux, et devint, deux années plus tard, préparateur de M. Magendie au Collége de France. En 1843, il soutint ses thèses pour le doctorat en médecine et en 1853, celles pour le doctorat ès sciences et fut appelé, en février 1854, à la chaire de physiologie générale qui venait d'être créée à la Faculté des sciences de Paris. La même année, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Roux, et, l'année suivante, nommé professeur de physiologie expérimentale au Collége de France, en remplacement de Magendie, qu'il suppléait depuis 1847.

Les premières recherches de M. Cl. Bernard ont eu pour objet le rôle que jouent dans la digestion les diverses sécrétions du canal alimentaire. Dans un mémoire inséré, en 1844, dans la *Gazette médicale*, il a fait connaître le mécanisme de la sécrétion du suc gastrique et les modifications que les substances alimentaires éprouvent de la part de ce liquide. D'autres travaux sur la salive, sur le suc intestinal et sur l'influence qu'exercent les différentes paires de nerfs sur les organes de la digestion, de la respiration et de la circulation, ont été publiés par lui dans les *Comptes rendus de la Société de Biologie.*

Mais sa réputation date de ses *Recherches sur les usages du pancréas*, insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1856, in-4, 9 pl.). Ce mémoire, où il démontrait que le pancréas est le véritable agent de la digestion des corps gras, lui valut le grand prix de physiologie expérimentale décerné en 1849.

La même année, il fit connaître ses premières découvertes sur la *Fonction glycogénique du foie.* Il établit, par de nombreuses expériences, que le sang qui pénètre dans le foie ne renferme point de sucre, tandis que celui qui sort de cet organe et qui se rend au cœur par les veines hépatiques, en est abondamment chargé. Il montra l'influence du système nerveux sur cette fonction et produisit des cas de véritable *diabète artificiel*. Après bien des contradictions et des luttes plus opiniâtres en France qu'à l'étranger, ses idées triomphèrent. Il obtint encore, en 1851 et en 1853, le grand prix de physiologie expérimentale, avant d'entrer lui-même à l'Académie. En 1852, M. Cl. Bernard avait présenté à l'Institut ses *Recherches expérimentales sur le grand sympathique et sur l'influence que la section de ce nerf exerce sur la chaleur animale* (1854, in-8). Ce sont les curieuses expériences consignées dans ce mémoire qui valurent à l'auteur, pour la troisième fois, le prix de physiologie expérimentale en 1853.

Membre de l'Institut depuis 1854, en remplacement de Roux, il a continué ses recherches et fait un grand nombre de communications nouvelles relatives à la fonction glycogénique du foie. Il a aussi publié son cours au Collége de France : *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine* (1855-1856, 2 vol. in-8, fig.); *Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses* (1857, in-8); *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux* (1858, 2 vol. in-8); *Leçons sur les propriétés physiologiques et les altérations pathologiques des différents liquides de l'organisme* (1859, 2 vol. in-8), *Leçons et expériences physiologiques sur la nutrition et le développement* (1860, 1 vol. in-8) : un important *Mémoire sur la chaleur animale* (1856), etc. M. Claude Bernard a été élu, en 1861, à la presque unanimité, membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et de physiologie). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 juillet 1862.

BERNARD-DUTREIL (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Laval (Mayenne), le 8 mai 1804, d'une très-riche famille, entra, en 1824, à l'École polytechnique, et passa, en 1826, à l'École d'application de Metz. Il fut nommé sous-lieutenant du génie, mais il donna sa démission en 1830. Après la révolution de Juillet, il sollicita et obtint une place de conseiller de préfecture. En 1846, il donna sa démission pour se présenter, comme candidat du centre gauche, aux élections de la Chambre des Députés. Il échoua; mais après la révolution de 1848, il fut sixième sur les neuf élus de la Mayenne. Membre du Comité de l'instruction publique, il soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite, admit la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERNARDI (Amédée-Elzéar-Félicien DE), homme politique français, né à Monieux (Vaucluse), le 12 avril 1788, est fils d'un membre de l'Institut. Il suivit la carrière des armes et sortit de l'école de Fontainebleau en qualité de sous-lieutenant d'infanterie (1806). Il combattit en Prusse, en Espagne et en Saxe, reçut deux coups de feu à Heilsberg et à Doullens, et venait d'être nommé capitaine dans la jeune garde (1813), lorsqu'il fut décoré pour sa vaillante conduite à Dresde. Admis dans les gardes du corps (1814), il resta fidèle au roi durant les Cent-Jours, et quitta le service en 1829 comme chef de bataillon.

Élu député de Carpentras (1834-1837), M. de Bernardi vota contre la politique conservatrice avec la minorité légitimiste; il revint siéger à la Chambre pour la législature 1842-1846. Après la révolution de Février, sa candidature repoussée aux élections de la Constituante, il réussit à celles de la Législative (1849), et fut élu, le quatrième sur cinq, par plus de 28 000 suffrages dans le département de Vaucluse. Depuis le coup d'État, il est rentré dans la vie privée.

On a de lui des *Observations sur l'emploi des troupes aux travaux d'utilité publique* (1840), où il combat cette mesure réclamée alors par plusieurs conseils généraux.

BERNATZ (Martin), peintre allemand, est né à Spire (Prusse rhénane), en 1802. Fils d'un maçon, il exerça dans son enfance le métier de ramoneur, se livra avec ardeur à l'étude du dessin pour lequel son goût s'était manifesté de bonne heure, et suivit les cours de l'Académie des arts à Vienne. En 1830, on le citait comme un habile peintre d'architecture et d'intérieurs. Un de ses meilleurs tableaux est *le Corridor voûté de l'ancienne église de Maulbronn.*

BERNECK (Charles-Gustave DE), écrivain allemand, connu sous le pseudonyme *Bernd von Guseck*, né le 28 octobre 1803, à Kirchhain dans la basse Lusace (Prusse), passa par l'École militaire de Berlin, et entra, en 1820, en qualité

d'officier dans la cavalerie prussienne, où il resta juqu'en 1839. Nommé alors professeur d'histoire à l'École militaire de Francfort-sur-l'Oder, il fut appelé ensuite à Berlin pour enseigner la tactique à l'École des cadets et l'histoire de la stratégie et de la statistique à l'école d'artillerie et du génie. Il obtint, en outre, le rang de chef d'escadron et fut nommé membre de la Commission supérieure d'examens militaires.

M. de Berneck s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de nouvelles et de quelques romans. Les premières ont été réunies en partie dans les recueils : *Nouvelles et contes* (Novellen und Erzaehlungen, Leipsick, 1837, 3 vol.); *Perles d'écume* (Schaumperlen, Bunzlau, 1838); *Pierres volcaniques* (Vulkansteine, Ibid., 1838); *De la source du temps* (Vom Borne der Zeiten, Berlin, 1844, 3 vol.), etc. On remarque parmi ses romans: *les Stedinger* (Leipsick, 1837); *l'Héritage de Landshut* (Das Erbe von Landshut, Kottbus, 1842, 2 vol.); *le Fils de la Marche* (der Sohn der Marck, Francfort, 1848), etc.

Il a écrit les paroles de deux opéras de Kreutzer, *l'Écossaise des montagnes* (die Hochlaenderinn) et *le Roi Conradin* (Kœnig Konradin), et publié des traductions allemandes de la *Divine comédie* du Dante (Stuttg., 1840) et de quelques ouvrages de *lord Byron* (Ibid., 1845).

Occupé dans ces dernières années des sciences militaires, il a publié en 1852, sous son nom véritable : *Traité élémentaire de la tactique de toutes les armes* (Elemente der Taktik für alle Waffen, Berlin, 2ᵉ édit., 1854-1855); *Précis de l'histoire de l'art militaire* (Grundriss der Geschichte des Kriegswesens, Berlin, 1854), etc.

BERNERS (Henry-William-Wilson, 6ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1797 à Kirby-Cane hall (comté de Norfolk), descend d'une ancienne famille élevée, en 1455, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Wilson, il vécut dans la retraite jusqu'en 1851, époque où la mort de son père le mit en possesssion de son siége à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion libérale. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Leicester. Marié avec miss Crump (1823), veuf en 1856 et remarié en 1857 à la fille de lord Delamere, il a pour héritière sa nièce Emma Harriet lady Tyrwhitt, née en 1835 et mariée en 1853.

BERNHARD (Karl Saint-Aubin), romancier danois, est né vers le commencement du siècle. Auteur de nouvelles et de romans historiques écrits dans une langue peu répandue, il a vu toutes ses œuvres, à peine parues, traduites en allemand par Karmegiesser, et, grâce à cette traduction, il a acquis en Europe une grande popularité.

Nous citerons parmi ses nouvelles, louées pour la grâce, la fantaisie et le sentiment, *une Promesse* (Et Lœvte), *une Famille à la campagne* (Familien pa Landet ol), *la Voiture pressée* (Et Ordsprog), *un Proverbe* (Ecù Sprüchwort), *la Déclaration* et *le Bal d'enfants* (Bœrneballet), traduites toutes quatre en allemand sous le titre de *Scènes de la vie danoise* (Lebensbilder aus Daenemark, Leipsick, 1840-1841, 6 volumes; 2ᵉ édit., 1849); puis : *Péchés mignons* (Skjœdesynderne, 1843); *le Favori de la fortune* (Lykkens Yndling, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850); *Deux amis* (To Venner, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850); et, parmi ses romans historiques, moins goûtés que ses nouvelles, *Christian VII et sa cour* (Ibid., 1847, 3 vol.); *Christiern et son temps* (Ibid., 1837, 4 vol.); *Chroniques du temps du roi Erick de Poméranie* (Ibid., 1850), empreintes d'une aversion politique contre les Allemands qui lui a valu les sévérités de la critique allemande. Ses *OEuvres complètes*, sauf une nouvelle importante : *Deux années à Copenhague*, ont été traduites en allemand (Leipsick, 1840-1847, 7 vol.; 2ᵉ édit., 1849-1850, 15 vol.).

BERNHARDY (Godefroy), philologue allemand, né le 20 mars 1800, à Landsberg dans la Nouvelle-Marche (Prusse), étudia à l'université de Berlin et y fut agrégé en 1823. Après y avoir exercé avec succès les fonctions de professeur adjoint, il fut appelé à Halle où il devint, en 1829, professeur titulaire de littérature classique, et, en 1844, bibliothécaire en chef de l'université.

M. Bernhardy avait publié, dès l'âge de vingt-deux ans, sous le titre *Eratosthenica* (Berlin, 1822), l'édition la plus complète des fragments des écrits d'Ératosthène. Il a donné depuis : *Syntaxe scientifique de la langue grecque* (Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache, Berlin, 1829); *Éléments de la littérature romaine* (Grundriss der rœmischen Literatur, Halle, 1830); *Éléments d'une encyclopédie philologique* (Grundlinien zur Encikopoedie der Philologie, Ibid., 1836-1845, 2ᵉ vol.; 3ᵉ édit., 1855).

On doit en outre à M. Bernhardy une édition de *Suidas* (Halle, 1834-1851, 3 vol.) accompagnée de notes critiques et littéraires, et une édition inachevée des *Geographi græci minores* (Leipsick, 1828, t. I), etc. Il a publié la *Bibliothèque des éditions critiques exégétiques des classiques latins*, et collaboré activement aux *Annuaires de critique scientifique de Berlin* et à *l'Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc.

BERNOULLI (Christophe), économiste et savant allemand, né à Bâle, le 15 mars 1782, descend des illustres savants de ce nom. Il fit ses premières études au collége français de Neufchâtel, et pendant la Révolution, travailla dans les bureaux de la municipalité de sa ville natale. En 1801, il alla suivre les cours de sciences naturelles de l'université de Gœttingue, et devint, l'année suivante, professeur titulaire à l'école primaire de Halle. A la suite d'un voyage en Prusse et en France, il ouvrit à Bâle un établissement particulier d'éducation, qu'il céda pour prendre la chaire d'histoire naturelle à l'université.

On a de M. Christophe Bernoulli de nombreux ouvrages de technologie théorique et rationnelle : *Sur le rayonnement de la mer* (Ueber das Leuchten der Meers, Gœttingue, 1802); *Anthropologie physique* (Physische Anthropologie, Halle, 1804, 2 vol.); *Guide du physicien* (Leitfaden für Physik); *Guide du minéralogiste* (Leitfaden für Mineralogie, Halle, 1811); *Influence pernicieuse des corps de métiers sur l'industrie* (Ueber den nachtheiligen Einfluss der Zunftverfassung auf die Industrie, Bâle, 1822); *Éléments de la théorie des machines à vapeur* (Anfangsgründe der Dampfmaschinenlehre, 1824); *Fabrication du coton* (Betrachtungen über die Baumwollenfabrication, 1825); *Manuel de technologie* (Handbuch der Technologie, 1833-1834, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1840); *Manuel de la théorie des machines à vapeur* (Handbuch der Dampfmaschinenlehre, Stuttgart, 1833; 2ᵉ édit., 1847); *Traité de physique, de mécanique et d'hydraulique industrielle* (Handbuch der industriellen Physik, Mechanik und Hydraulik, Ibid., 1834-1835, 2 vol.); *Histoire de la fabrication du coton en Angleterre* (Geschichte der brit. Baumwollenfabrikation, Ibid., 1836), remaniement de l'ouvrage anglais de Baine; *Traité de statistique* (Handbuch der Populationistik, Ulm, 1840); *Encyclopédie ma-*

nuelle de technologie (Technologische Handencyclopaedie, Stuttgart, 1850). Il est en outre l'éditeur de la *Feuille nationale suisse* et des *Archives suisses de statistique et d'économie sociale* (Bâle, 1828 et suiv., 5 vol.). — M. Christophe Bernoulli est mort en février 1863.

Son frère, Jean-Gustave Bernoulli, né à Bâle, en 1811, est auteur d'un livre très-répandu : *Vademecum du mécanicien* (Vademecum der Mechaniker, 7ᵉ édit., Stuttgart, 1851).

BERNSTEIN (Georges-Henri), orientaliste allemand, né à Kospoda, près d'Iéna, le 12 janvier 1787, et fils d'un pasteur protestant, fut élevé à la maison d'orphelins de Halle, puis suivit les cours de théologie et de langues orientales de l'université d'Iéna, où il fut reçu professeur particulier, en 1810. Il fit quelque temps, à Leipsick et à Gœttingue, des cours publics, puis fut appelé à Berlin comme professeur adjoint de langues orientales, en 1812. L'année suivante, il s'engagea dans les chasseurs volontaires et prit part aux campagnes de 1813 et 1814. A son retour, il fit des cours à l'université d'Iéna, puis obtint du gouvernement prussien un subside pour voyager en Europe. Il séjourna à Leyde, à Oxford et à Cambridge, où il rassembla des matériaux pour un dictionnaire syriaque à Londres, etc. Revenu à Berlin, en 1819, il obtint la chaire de professeur titulaire des langues orientales. En 1836, il retourna à Oxford, pour compléter ses études lexicologiques sur la géographie syriaque. En 1842, M. Bernstein passa en Italie, visita les bibliothèques de Venise, de Florence, de Rome et de Naples, et entra à Breslau l'année suivante. — Il est mort le 7 avril 1860.

Outre une foule d'articles dans les journaux et revues scientifiques de l'Allemagne, M. Bernstein a édité un poëme arabe de Szafieddin de Hilla (Leipsick, 1816); un autre écrit arabe : *De initiis et originibus religionum in oriente dispersarum* (Berlin, 1817); une partie de l'ouvrage sanscrit *Hitopadesa* (Breslau, 1823); la *Grammaire* et la *Chrestomathie arabes* de Michaelis (arabischer Grammatik und Chrestomathie, Gœttingue, 1817), suivies de *Suppléments* (Gœttingue, 1817); des dissertations : *Sur quelques traductions du Nouveau Testament* (Breslau, 1837); *Bar-Bahlul* (Ibid., 1842); *Barthelraeus* (Berlin, 1847); un lexique de la *Chrestomathia syriaca* de Kirsch (Leipsick, 1832-1836, 2 vol.), et plusieurs autres travaux encore importants. Il avait entrepris un *Dictionnaire complet de la langue syriaque*, qui devait avoir au moins quatre volumes.

BEROLDINGEN (Joseph-Ignace, comte de), général et homme politique allemand, né à Ellwangen, le 27 novembre 1780, d'une ancienne famille du Wurtemberg, fut destiné à la carrière diplomatique et suivit les cours de droit de l'université de Vienne. Entré au service de l'Autriche, il fit les campagnes contre la France, de 1797 à 1803. Mais alors le duc de Wurtemberg le rappela, en le menaçant, comme tous ses autres sujets, d'une confiscation de biens, s'ils prêtaient leurs services à d'autres puissances que le Wurtemberg. Ce petit État étant alors allié de Napoléon, M. de Beroldingen devint, de grade en grade, général français. L'Empereur lui confia plusieurs missions importantes, et rendit hommage à sa loyauté, lorsque, la veille même de la bataille de Leipsick, M. de Beroldingen fut chargé de lui annoncer la défection de son souverain.

Envoyé à Londres comme ambassadeur, en 1814, il obtint pour le Wurtemberg un traité de subsides très-avantageux. Quelques années après, il représenta ce royaume à la cour de Saint-Pétersbourg. En 1823, il devint ministre des affaires étrangères et de la maison du roi, se signala par d'heureux traités de commerce avec la Prusse et d'autres États de l'Allemagne, ainsi que par des lois empreintes d'un esprit assez libéral. Il fut vingt-cinq ans ministre et ne se retira que sous la pression des événements de 1848. Encore fut-il sur le point de rester aux affaires, et il entra même dans le cabinet du mois de mars en attendant qu'on lui eût définitivement nommé un successeur. Il vécut dès lors à Stuttgart dans une honorable retraite.

BERRI (Marie-*Caroline*-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de), princesse de la branche aînée des Bourbons, née à Naples, le 5 novembre 1798, est la fille unique de François Iᵉʳ, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. A l'âge de trois ans, elle perdit sa mère, et, bientôt après, son père épousa en secondes noces une infante d'Espagne, qui lui donna onze enfants, parmi lesquels il faut compter le roi Ferdinand II et la reine douairière Marie-Christine (voy. Deux-Siciles). D'un esprit vif mais inappliqué, elle apprit si peu de chose dans l'exil, où elle passa sa jeunesse, que plus tard elle dut reprendre toute son éducation. A peine les Bourbons étaient-ils restaurés sur le trône de Naples (1815), que Louis XVIII, qui caressait l'espoir d'une alliance de famille, chargea M. de Blacas de demander la main de la jeune princesse, pour son neveu le duc de Berri, quoique ce dernier se fût uni à Londres, pendant l'émigration, à une femme qui y vivait encore et de laquelle il avait deux filles. La négociation réussit, et une correspondance très-active s'établit entre les futurs époux, qui tous deux descendaient de Louis XIV, au sixième degré.

Le 14 mai 1816, la princesse Caroline quitta Naples, traversa la France au milieu des fêtes, et fit son entrée à Paris, le 17 juin; le mariage fut célébré, le lendemain, à Notre-Dame. On l'accueillit avec l'enthousiasme ordinaire. Plutôt gracieuse que belle, elle plut par sa franchise, la simplicité de ses manières et l'expression de sa physionomie douce et mélancolique. Elle était bienveillante, affable, et manifestait un goût décidé pour les arts. Très-aimée du roi, elle vécut heureuse avec son mari et dans une intimité pleine de simplicité. Elle était surtout dans les meilleurs rapports d'affection avec la famille d'Orléans, dont le chef obtint par elle qu'on lui rendît le titre d'Altesse Royale.

Lors de l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820), Madame, enceinte du duc de Bordeaux, montra une grande énergie. Elle assista son mari jusqu'à la fin de sa longue agonie, eut la générosité d'assurer le sort de ses premiers enfants et se condamna deux ans à un deuil rigoureux. A l'époque de sa délivrance (29 septembre), elle voulut que des témoins constatassent que l'enfant était bien le sien. Dans l'après-midi, elle le présenta elle-même au peuple sur le balcon des Tuileries. Le corps diplomatique vint la complimenter au nom des souverains, et le nouveau-né fut appelé l'*Enfant de l'Europe* et l'*Enfant du Miracle* (voy. Chambord). Alors que toutes les ambitions se pressaient autour de ce berceau, Madame ne chercha pas à prendre un rôle dans les affaires de l'État et ne se mêla pas davantage aux événements qui précipitèrent la chute des Bourbons. Aimant les plaisirs et le monde, elle fréquentait les théâtres, surtout celui du Gymnase, qui, par ordonnance de 1824, fut autorisé à prendre le nom de *Théâtre de Madame*, et donnait des fêtes brillantes au pavillon Marsan et au château de Rosny.

Elle fonda une manufacture d'ivoire à Dieppe, où elle prenait les bains de mer. Ses voyages dans l'intérieur de la France, au mont Dore, dans la Vendée, où elle passa en revue 40 000 paysans armés, dans les Pyrénées, etc., contribuèrent à étendre sa popularité.

Pendant la révolution de 1830, bien qu'elle ne se fût pas méprise sur la gravité des événements, la duchesse de Berri ne prit aucune initiative et se contenta d'accompagner le vieux roi à Rambouillet, à Cherbourg, puis à Lullworth. L'année suivante elle passa en Italie, contracta à Rome un mariage secret avec le comte de Lucchesi-Palli, et, après une courte visite à son frère, le roi de Naples, se rendit à Massa, où, au milieu des nombreux partisans qui venaient lui faire leur cour, elle conçut le projet de tenter un soulèvement au nom de son fils. Charles X lui envoya de pleins pouvoirs par M. de Blacas, et, en cas de succès, lui conféra le titre de régente. Au mois d'avril 1832, elle fréta *le Carlo Alberto* et débarqua, sous un déguisement, près de Marseille; le mouvement qui devait éclater dans cette ville ayant avorté, elle dut s'éloigner; mais, au lieu de reprendre la mer, elle se dirigea vers la Vendée, en compagnie de MM. de Mesnard, de Lorge et de Villeneuve. Après avoir traversé toute la France, elle s'arrêta quelque temps en Saintonge, au château de Dampierre, fixa la prise d'armes au 24 mai, se concerta avec MM. de Charette, d'Autichamp, de Bourmont, etc., et, déguisée d'ordinaire en paysan, sous le nom de *Petit Pierre*, elle parcourut diverses paroisses de la Vendée. Les hésitations d'un grand nombre de royalistes la forcèrent de remettre au 4 juin la tentative d'insurrection; ce contre-ordre fit tout manquer. Dans l'intervalle, plusieurs saisies domiciliaires avaient mis le gouvernement au courant des plans et ressources de Madame, qui, poursuivie sans relâche, dut chercher un asile à Nantes, dans la maison de Mlles Duguigny (9 juin). Au bout de six mois, employés par elle à la plus active correspondance, le secret de sa retraite fut révélé à M. Thiers par un Juif converti à la religion catholique, Simon Deutz, qui s'était mêlé aux complots du parti légitimiste. Arrêtée le 6 novembre, la duchesse fut conduite au château de Nantes, puis à la citadelle de Blaye, où elle fut soumise, de la part du général Bugeaud, à la plus rigoureuse surveillance.

La captivité de la duchesse, qui se prolongeait, devenait pour le ministère une source d'embarras et pour les partis une occasion de discordes et d'attaques sans cesse renaissantes, lorsque, vers le mois de janvier, des rumeurs étranges se répandirent : on parla d'un amour mystérieux, d'une imprudence sans excuse, de symptômes particuliers dans l'état de santé de la duchesse. Bientôt il ne fut plus possible à celle-ci de dissimuler une grossesse assez avancée à MM. Orfila et Auvity, envoyés auprès d'elle; aussi se résigna-t-elle à déclarer (22 février 1833) le mariage secret qu'elle avait contracté en Italie. Cet acte, rendu public, produisit une extrême sensation. Le 10 mai, elle mit au monde une fille, en présence de témoins désignés par le général Bugeaud, et, le 8 juin, lorsqu'elle fut tout à fait rétablie, elle quitta Blaye pour se rendre à Palerme par le bateau à vapeur *le Bordelais*. Depuis cette époque, elle perdit son ancienne influence. Mal accueillie en Autriche, repoussée de la cour de Charles X, elle se vit enlever la direction de l'éducation du jeune Henri, que l'on remit au général Latour-Maubourg, et elle se retira à Venise au milieu de sa nouvelle famille. Depuis, la duchesse a successivement résidé en Autriche et en Suisse. En avril 1865, il a été fait à Paris une vente aux enchères de sa galerie de tableaux.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Charles), littérateur et jurisconsulte français, né à Grenoble, le 1er décembre 1802, et fils du jurisconsulte Jacques, mort en 1845, fut reçu docteur en droit le 9 mars 1824, s'occupa pendant quelques années de littérature, et entra dans la magistrature, en 1830. Il a rempli successivement les fonctions du ministère public près les tribunaux de Tonnerre, Étampes, Dreux, Tours et Pontoise (1830-1852). Nommé, en 1852, substitut du procureur général de la Cour impériale, à Paris, il devint, en 1857, conseiller à cette même Cour. Il est membre de plusieurs académies et sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur.

M. Berriat-Saint-Prix, qui a collaboré à tous les journaux de droit, a publié : *Tablettes classiques*, recueil de morceaux choisis, etc. (1825, 2 vol. in-32); *Nouvelles leçons françaises de littérature et de morale* (1828, 2 vol. in-8); *Recherches sur la question ou torture* (1835, in-8); *Instruction sur la police judiciaire* (Tours, 1840, in-8); *Des officiers de police judiciaire* (1842, 3e édit. in-8); *Coup d'œil sur les progrès de la Législation en France depuis la révolution de Juillet* (Tours, 1843, in-8); *Législation de la chasse et de la louveterie commentée* (1846, in-8); *De l'exécution des jugements et arrêts et des peines, etc.* (1846, in-8); *le Jury en matière criminelle* (1849, in-18, 1858, in-12); *Traité de la procédure des tribunaux criminels* (1831-1854, 2 vol. in-8); *Étude sur les principaux criminalistes depuis le* XVIe *siècle* (1855, in-8), etc. Il a donné en outre ses soins à la réimpression de plusieurs auteurs et édité les *Œuvres choisies* de Parny, de M. J. Chénier (1826), de Napoléon Bonaparte (1827), de Lebrun (1827), etc.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Aimé-Julien-Félix), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Grenoble, le 26 septembre 1810, reçu avocat à Paris en 1831, et docteur en droit le 19 mars 1832, a publié de nombreux travaux de législation, parmi lesquels nous citerons : *Commentaire sur la Charte constitutionnelle* (1836); *Exposé des principes généraux du mariage et de la séparation de corps* (1839); *Guide pour l'étude des examens de droit* (1840, 3e édit., 1847); *Questions de droit romain et de droit français*, *De l'incapacité des femmes mariées mineures, etc.* (1841); *Notes élémentaires sur le droit civil* (1846-1848), 3 vol.); *Plan de constitution* (1848); *Théorie du droit constitutionnel français* (1851); une *Méthode de lecture* (1852); *Analyse du Code pénal*, *Guide pour les thèses* (1855). Il a collaboré à diverses revues ou recueils spéciaux.

BERRUYER (Alexandre-Auguste DE), littérateur français, né à Paris, le 4 février 1804, est fils d'un général des armées de la République. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie, en 1822, et fit partie des gardes du corps. Il donna sa démission en 1827, et quelque temps après vint habiter Cherbourg, où il fonda *le Momus normand* (1832), avec M. Léon Barbey d'Aurevilly, et le *Journal de Cherbourg et de la Manche* (1833), qu'il rédigea pendant deux années. De retour à Paris, il collabora à plusieurs feuilles légitimistes et composa, de 1838 à 1850, un certain nombre de pièces pour la scène dirigée par Comte. Il est aussi auteur de chansons et de vers de circonstance et a présidé deux ou trois fois la société du Caveau.

BERRYER (Pierre-Antoine), célèbre avocat

français, ancien député et représentant du peuple, membre de l'Institut, est né à Paris, le 4 janvier 1790. Sa famille, originaire de Lorraine, y était venue, dit-on, d'Allemagne, où elle portait le nom de Mittelberger, transformé et abrégé en celui de Berryer. Son père, avocat au barreau de Paris, avait lui-même un beau talent et un beau caractère. Il confia son fils aux oratoriens de Juilly, auxquels la révolution de Thermidor venait de permettre de rouvrir leur collége. M. Berryer fut un élève aussi turbulent que paresseux, tout en montrant une intelligence et une piété qui le réconciliaient avec ses maîtres. Son inclination le portait à se faire prêtre; mais le vœu de sa famille l'appelait au barreau : il y entra par docilité. L'amour du travail lui vint avec le succès, et il finit par étudier avec passion non-seulement la jurisprudence, mais les sciences exactes. En moins d'un an, il était à même de conduire une étude d'avoué, et déjà on lui promettait dans la procédure un magnifique avenir, quand sa passion pour Mlle Gautier, fille d'un administrateur des vivres, lui fit changer le plan de sa carrière. Il l'épousa à vingt et un ans; elle-même n'en avait que seize.

Il chercha alors à se faire une réputation qui pût assurer sa fortune, et il y réussit. Non content de gagner ses causes devant les juges, il s'essayait à captiver le public par les inspirations de son éloquence. L'éducation qu'il avait reçue, l'indépendance naturelle de son caractère, sa sympathie pour d'illustres infortunes auxquelles son père avait prêté souvent son appui, tout lui inspirait de l'éloignement pour le régime impérial; aussi vit-il avec joie la France, que Napoléon ne pouvait défendre plus longtemps contre les étrangers, échappant au partage dont on la menaçait, se remettre aux mains de ses anciens rois. Il contribua, dans la mesure de son influence, à cette restauration, proclama à Rennes, en présence des magistrats et des élèves de l'École de droit, la déchéance de l'Empereur et arbora la cocarde blanche. Il en résulta dans la ville un mouvement dont le préfet ordonna d'arrêter l'auteur. Mais M. Berryer, craignant une justice trop expéditive, gagna Nantes où il trouva un asile.

Persécuté pour la cause des Bourbons, M. Berryer ne leur en fut que plus dévoué. Il fit partie des volontaires royaux qui prirent les armes pendant les Cent-Jours pour ramener eux-mêmes l'ancienne dynastie et prévenir les hontes et les malheurs d'une seconde invasion. Mais, malgré tout son dévouement aux principes de la Restauration, il protesta, dès 1815, dans ses plaidoiries, contre les violences des ultra-royalistes. « C'est une honte pour les vainqueurs, disait-il, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. » Il fut l'un des défenseurs du maréchal Ney, et, sans nier sa faute, recommanda en vain sa gloire à la clémence de la royauté. Plus heureux dans la défense de Cambronne, il le fit acquitter, mais il se vit accusé lui-même, devant le conseil de son ordre, d'avoir professé des maximes séditieuses. Louis XVIII, touché de la fermeté qu'il avait montrée dans cette circonstance, l'en récompensa en lui accordant la grâce du général Debelle.

Dans le mémoire qu'il publia en faveur des généraux Canuel et Donnadieu, il signala avec énergie le danger des réactions. Même en défendant des royalistes contre des poursuites judiciaires, il professait les maximes d'une sage liberté et protestait aussi contre toute tentative de corruption et de vengeance. « Vous savez, disait-il, acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre. » Les plaidoyers pour Lamennais (1826), Chateaubriand (1833), Audry de Puyraveau, Voyer d'Argenson (1834), le prince Louis-Napoléon (1840), respirent la même honnêteté et le même libéralisme.

Ces deux sentiments dominent toute sa vie politique. Envoyé à la Chambre des Députés par le département de la Haute-Loire en 1830, il fut le brillant organe, mais non l'instrument passif de son parti. Il rendit des services, mais ne s'abdiqua jamais. La première fois qu'il prit la parole dans la discussion de l'adresse : « Voilà un grand talent, » dit M. Guizot; « Voilà une grande puissance, » ajouta Royer-Collard. Quelque temps après on lui offrit une place de sous-secrétaire d'État : « C'est trop ou trop peu, » répondit-il.

Après la chute de la branche aînée, il ne suivit pas ses amis dans leur retraite, mais il déclara qu'à côté des intérêts de la dynastie, il restait ceux de la France à défendre, et consentit à prêter à la Charte nouvelle un serment qu'on lui a reproché et qui gêna plus d'une fois ses mouvements. Il fut, dès lors, le redoutable antagoniste de tous les ministres qui travaillaient, comme Casimir Périer, à faire sortir l'ordre d'une révolution; il les accablait du souvenir de leur origine. « L'ordre! leur disait-il, est-ce à vous de l'invoquer? Vous en avez ruiné les bases en 1830; le principe que vous avez posé alors vous presse aujourd'hui : il vous faut en subir les conséquences. »

On pense bien qu'il combattit les projets de lois relatifs à l'exil des Bourbons, au rétablissement du divorce, au mariage des prêtres, ainsi que toutes les mesures qui tendaient à consolider la monarchie de Juillet. D'autre part, il fit tous ses efforts pour prévenir le soulèvement tenté dans la Vendée par la duchesse de Berri (1832), et voyant ses conseils repoussés, il voulut, pour dernière protestation, s'éloigner de la France. Arrêté à Angoulême et ramené à Nantes, il fut impliqué dans le procès des insurgés de l'Ouest, cité d'abord avec eux devant un conseil de guerre auquel les arracha la Cour de cassation, enfin jugé par la Cour d'assises de Blois et acquitté avec éclat.

Le talent de M. Berryer, comme orateur politique, se déploya dans de célèbres discussions. Il combattit vivement les lois de septembre 1835, la loi sur les associations, l'indemnité américaine, etc.; il traita avec habileté des questions de finances, celle, par exemple, du remboursement de la rente cinq pour cent (1836). Il se trouva un instant l'allié de MM. Thiers et Guizot dans la coalition contre le ministère Molé (1838-39). Les affaires d'Orient (1840) lui fournirent l'occasion d'un de ses plus beaux discours.

Dans son opposition extrême à la monarchie de Juillet, il semblait parfois autant l'avocat de la Révolution que celui de la Légitimité: accusé, en 1835, par MM. Bugeaud, Barthe et Guizot d'être cyniquement révolutionnaire : « Il y a quelque chose, répondit-il, de plus honteux que le cynisme révolutionnaire, c'est le cynisme des apostasies. » Un autre jour on venait d'attaquer sans réserve les hommes et les choses de la Révolution : « Je n'oublierai jamais, s'écria M. Berryer, que la Convention a sauvé mon pays. »

Toutefois pour donner des gages de sa fidélité à son parti, il fit, en 1836, un voyage à Gœritz, auprès du vieux roi Charles X, et, en allant porter, plus tard, ses hommages à Belgrave-Square, il encourut, lui aussi, les *flétrissures* de la Chambre, sans pouvoir les conjurer par sa parole.

En 1848, il fut nommé représentant par le département des Bouches-du-Rhône, le troisième sur dix, et réélu, en 1849, le second sur neuf. Dans nos Assemblées d'origine républicaine, il se renferma dans les questions de finances et d'administration.

Il appartenait au comité électoral de la rue de Poitiers et était un des chefs de cette majorité formée par la coalition des anciens partis monarchiques et qui devait aboutir à la restauration de l'Empire. Il s'efforça, aux derniers jours, de prévenir un tel résultat. Fidèle au régime parlementaire, il prit un rôle actif, dans la réunion du Xe arrondissement, où fut proclamée par l'Assemblée nationale la déchéance du président.

Depuis le coup d'État, M. Berryer n'avait touché à la politique que par sa participation aux tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon, lorsqu'en 1863 il accepta d'être porté comme candidat de l'opposition aux élections générales, dans les Bouches-du-Rhône. Il fut élu député du Corps législatif, dans la 4e circonscription, par 14 425 voix sur 22 513 votants. Le même département lui donna pour collègues MM. Thiers et Marie. L'ex-orateur de la légitimité prit récemment la parole dans la nouvelle Chambre.

Au milieu des agitations politiques, M. Berryer trouva encore le temps d'être le premier avocat du barreau de Paris. Ses plaidoyers dans des causes civiles ou criminelles sont dans tous les recueils. Ses discours pour Seguin contre Ouvrard, pour Castaing, Dehors, etc., sont restés des modèles.

Le désintéressement de M. Berryer, comme avocat, l'abandon de la clientèle pour la politique, le goût des arts, l'existence somptueuse que lui imposaient ses hautes relations, le réduisirent plusieurs fois à un état de gêne qui le força, en 1836, de mettre en vente sa terre d'Angerville-la-Rivière. Mais une souscription volontaire de ses amis politiques et de ses admirateurs lui rendit son domaine et sa fortune. Il a été nommé bâtonnier des avocats, en 1852. En 1854, élu membre de l'Académie française, en remplacement de Saint-Priest, il ne fit pas au chef de l'État la visite imposée par l'usage.

Le caractère politique de M. Berryer ressort de sa vie et de ses actes. Son éloquence se distingue par l'élévation de l'idée, la noblesse du langage, la soudaine impétuosité des mouvements; elle est servie par un admirable organe à la fois sonore et sympathique. Dans ces dernières années, M. Berryer a plaidé encore, et les affaires de Mmes Célestine Doudet, Caumont-Laforce (1855), de Jeufosse (1857), de M. de Montalembert (1858), de M. Patterson contre la succession de l'ex-roi Jérôme (1861), et plusieurs autres, ont prouvé que le vieux lion n'avait pas perdu sa puissance.

BERRYER (Hippolyte-Nicolas), général français, né à Paris, le 4 janvier 1795, frère du précédent, mort à Paris, au mois de mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BERSEZIO (Victor), romancier et auteur dramatique italien, né à Coni, en 1830, manifesta sa précocité, en écrivant dès l'âge de onze ans des librettos pour de petites scènes lyriques. En 1845, il alla suivre les cours de droit à Turin, se jeta dans le mouvement libéral qui signala la fin du règne de Charles-Albert, et fut admis par M. Valerio à écrire dans les *Letture di Famiglia*, et par M. Brofferio dans le *Messagiere Torinese*. Il fit avec les étudiants la campagne de Lombardie. Collaborateur du *Cimento* et de la *Revista contemporanea*, du *Fischietto*, de *l'Espero*, dans lequel il donna ses *Profils politiques*, il devient le rédacteur littéraire de la *Gazette Piémontaise*.

On a de M. Bersezio une série de romans, où reparaissent, comme dans ceux de Balzac, les mêmes personnages, et dont les *Nouvelles* (Novelliere), traduites en français par M. Amédée Roux sous le titre de *Nouvelles piémontaises* (1859, in-18), forment l'introduction; ce sont jusqu'à présent : *la Famiglia*, *l'Amor di patria*, *Palmina* (1855-1858), *l'Odio* (sous presse, 1859). On les cite pour le soin du style et de la peinture exacte de la vie et des mœurs piémontaises contemporaines. Au théâtre, il a donné *Micca d'Andormo*, drame, *Romulus*, tragédie, un des succès de l'acteur Salvini, *la Pasque Veronesi*.

BERSOT (Pierre-Ernest), littérateur français, né à Surgères (Charente-Inférieure), le 22 août 1816, d'un père suisse et d'une mère française, et naturalisé en 1848, fit ses classes au collège de Bordeaux, où il devint maître d'étude, de 1833 à 1836. Admis ensuite à l'École normale, il fut reçu agrégé de philosophie en 1839, et nommé aussitôt professeur de philosophie au collège de Rennes; mais il échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris, et devint secrétaire particulier de M. Cousin, pendant l'année de son ministère (1er mars-29 octobre 1840). Envoyé ensuite à Bordeaux, comme professeur de philosophie, il y eut, en 1841, avec le clergé, à l'occasion des prédications du P. Lacordaire, une vive querelle, qui amena la mise à la retraite du proviseur et du recteur de l'académie, qui réclamaient sa destitution. Forcé lui-même de demander un congé, il se fit recevoir docteur à Paris, en 1843, avec une thèse brillante sur *la Liberté et la Providence, d'après saint Augustin* (1843, in-8). Chargé, comme suppléant du cours de philosophie à la Faculté de Dijon, de 1843 à 1844, il demanda sa réintégration dans l'enseignement secondaire, et devint, en 1845, professeur au collège de Versailles. Démissionnaire, par refus de serment, en 1852, M. Bersot s'est renfermé dans l'enseignement particulier et les études philosophiques et littéraires. En 1859, il est entré au *Journal des Débats*, où il traite ordinairement des sujets de philosophie et de littérature et quelquefois les questions politiques.

On a de lui, outre sa thèse : *Du spiritualisme et de la nature* (1846, in-8), *Essai sur la Providence* (1853, in-18, 2e édit., 1855), le principal ouvrage philosophique de l'auteur, où sont en partie refondus sa thèse et le livre précédent; *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), pour la *Bibliothèque des chemins de fer*, et remanié et augmenté depuis (1864, 3e édit., in-18); *Études sur le XVIIIe siècle* (1855, 2 vol. in-18), suite d'esquisses, dont les principales ont paru dans *la Liberté de penser; Littérature et morale* (1861, in-18), recueils d'articles de critique; *Lettres sur l'enseignement secondaire* (1857), contenant les premières attaques contre l'organisation nouvelle des études classiques, etc. M. Bersot a encore publié, sous le titre de *Philosophie de Voltaire*, un recueil d'extraits de ce philosophe sur la liberté, Dieu et la morale (1848, in-18).

BERTALL (Charles-Albert D'ARNOUX, dit), dessinateur français, né à Paris, le 18 décembre 1820, est fils d'Urbain d'Arnoux, ancien commissaire des guerres. Sa famille le destinait à l'École polytechnique; il préféra s'adonner à la peinture, qu'il étudia quelques années, dans l'atelier de Drolling, et à laquelle il renonça pour cultiver exclusivement le dessin d'illustration et la caricature. Ses œuvres, disséminées partout, et dont les premières datent de 1843, ont paru sous le pseudonyme de *Bertall*, sorte d'anagramme d'*Albert* qui lui fut suggéré par Balzac, le protecteur bienveillant de ses débuts.

Parmi les œuvres de cet artiste, qui possède une touche vigoureuse et un cachet de mordante originalité, nous citerons : *les Omnibus*, revue comique, texte et dessins (1843, in-8); *le Diable à Paris*, avec Gavarni (in-8); *Petites misères de*

la vie conjugale de Balzac (in-8); *le Cahier des charges des chemins de fer*, pamphlet illustré (in-12); *les Guêpes à la Bourse* (in-32); *la Physiologie du goût* (in-8); *Paris en l'an* 3000 (in-8); *Types de la comédie humaine* de Balzac; *Bibliothèque des enfants*, collection Hetzel, depuis 1848; puis des caricatures nombreuses dans le *Journal pour rire*, *la Semaine*, *l'Illustration*, etc., etc. M. Bertall, qui a fourni 3600 dessins à la collection des *Romans populaires illustrés*, est devenu un des dessinateurs ordinaires d'une foule d'autres recueils, notamment de *la Bibliothèque des chemins de fer*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de *la Semaine des enfants* et du *Journal pour tous*.

BERTAULD (Charles-Alfred), jurisconsulte français, né à Verson (Calvados), le 9 juin 1812, reçu docteur à la Faculté de Caen, en novembre 1841, a été nommé au concours, en 1846, professeur suppléant, puis, en 1853, professeur titulaire de procédure civile et de législation criminelle à la même Faculté. Inscrit en outre au barreau de cette ville, il a été deux fois bâtonnier de son ordre. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1859.

M. Bertauld est auteur des ouvrages suivants : *Études sur le droit de punir* (1850); *de l'Hypothèque légale des femmes mariées sur les conquêtes de la communauté* (1852); *de la Subrogation à l'hypothèque légale des femmes mariées* (1853); *Cours de Code pénal et leçons de législation criminelle* (1853; 2e édit., 1858); *Questions et exceptions préjudicielles en matière criminelle* (1856); *Loi abolitive de la mort civile* (1857). Il a travaillé à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

BERTEN (Édouard-Félix), général belge, né à Ypres, le 6 juin 1806, entra au service militaire après la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, et devint officier d'ordonnance du général Magnan (voy. ce nom). Il a commandé, entre autres corps, le régiment des guides, auquel appartenait le comte de Flandre, second fils du roi. Nommé, en février 1857, général-major et commandant de la place de Bruxelles, il reçut le portefeuille de la guerre dans le cabinet Charles Rogier (9 novembre 1857).

BERTHELIN (Max), architecte et dessinateur français, né à Troyes, le 18 juin 1811, vint à Paris en 1830, et suivit quelques années l'atelier de M. Henri Labrouste en même temps que l'École des beaux-arts. En 1835, il parut au Salon avec plusieurs *Aquarelles* d'anciens monuments de sa ville natale. Attaché, en 1852, aux travaux extraordinaires de la ville de Paris, il surveilla, comme sous-inspecteur, les constructions de l'église Sainte-Clotilde; il fut nommé ensuite architecte au chemin de fer de l'Est. M. M. Berthelin, qui est entré en 1847 dans la Commission des monuments historiques, a exposé de nombreux *Dessins* exécutés pour elle, et de plus divers projets de restaurations ou d'achèvements, ainsi que des *Vues pittoresques de Saint-Vincent de Paule* (1846) et *de Saint-Eustache* (1852). Ces divers envois lui ont valu une 3e médaille en 1837, ainsi que la commande d'importants dessins dans des albums officiels. Il a publié, avec M. Viguet : *Projet d'un théâtre impérial pour l'Opéra, avec salle de concerts* (1855, in-fol.).

BERTHELOT (Pierre-Eugène-Marcellin), chimiste français, né à Paris, le 25 octobre 1827, et fils d'un médecin, obtint le prix d'honneur de philosophie au grand concours, puis se livra aux sciences et s'occupa spécialement de recherche sur les acides et les corps gras, ainsi que sur la fermentation. Il se fit recevoir docteur ès sciences en avril 1854. Depuis 1851, il était attaché au Collège de France, comme préparateur du cours de chimie, lorsqu'en décembre 1859 il fut nommé professeur de chimie organique à l'École de pharmacie. M. Berthelot a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1861, pour ses travaux remarquables sur la chimie organique. En février 1863, il a été élu membre de l'Académie de médecine (section de physique et chimie médicales).

On a de lui une thèse estimée : *Combinaisons de la glycérine avec les acides, et reproduction des corps gras neutres* (1854); des *Mémoires* insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, et surtout : *Chimie organique fondée sur la synthèse* (1860, 2 vol. gr. in-8). Ses travaux, de 1851 à 1857, ont fourni la matière d'une *Notice* à l'appui de sa candidature à l'Académie des sciences (1857, in-4), qui, en 1861, lui décerna un prix de 3500 francs, « pour ses recherches de chimie relatives à la reproduction par la voie synthétique d'un certain nombre d'espèces chimiques existantes dans les corps vivants. »

BERTHERAND (Alphonse-François), médecin militaire français, né à Bazeilles (Ardennes), le 9 février 1815, entra au service le 29 janvier 1834, et fut reçu docteur en 1837. Sa thèse avait pour sujet l'*Observation médicale en général et la valeur du pouls dans le diagnostic*. Nommé chirurgien-major en 1846, il devint médecin principal des hôpitaux de la division d'Alger, puis directeur de l'École préparatoire de cette ville et correspondant de l'Académie de médecine. Chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier en 1854.

Outre une *Notice biographique sur feu le docteur Moreau* (Strasbourg, 1852, in-8), il a publié un *Traité des maladies idiopathiques, et spécialement de celles du col* (Strasbourg, 1852, in-8), *Des plaies d'armes à feu de l'orbite* (Paris, 1851, in-8), *Des pansements des plaies sous le rapport de leur fréquence et de leur durée* (Strasbourg et Paris, 1851, in-8), et *Précis des maladies vénériennes, de leur doctrine et de leur traitement* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8); *Études sur les eaux minérales de l'Algérie* (1859); *Alger, son climat et sa valeur curative au point de vue de la phthisie* (1858); *Campagnes d'Italie* (1859); *Lettres médico-chirurgicales* (1860, in-18).

M. E. L. Bertherand, frère du précédent, ancien chirurgien militaire, attaché à l'armée d'Afrique, puis docteur en médecine à Lille, a publié un *Mémoire sur l'emploi thérapeutique des eaux ferrugineuses de Teniet-el-Hald* (Paris, 1851, in-8); une *Notice sur le chancre du Sahara* (Lille, 1854, in-8), et, sous le titre de *Médecine et hygiène des Arabes* (Lille, 1854, in-8), des études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans d'Algérie, et leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, etc.

BERTHET (Élie-Bertrand), romancier français, né le 9 juin 1815, à Limoges, où son père était commerçant, fit ses études au collége de cette ville et montra à la fois du goût pour les sciences naturelles et la littérature. En 1834, il vint à Paris, sous prétexte d'étudier le droit, tenter, malgré sa famille, la fortune littéraire. Il y apportait quelques nouvelles écrites sur les bancs du collége même; il en forma un volume, *la Veilleuse*, qu'il publia sous le pseudonyme d'*Élie Raymond*. Quelques années plus tard, il commença à se faire connaître par des feuilletons dans le journal *le Siècle*. De 1837 jusqu'à ce jour, M. Élie Ber-

thet a donné, soit dans ce journal, soit dans *l'Union*, *le Commerce*, *la Patrie*, *le Constitutionnel*, un grand nombre de romans publiés ensuite séparément. Il a aussi collaboré à divers recueils, la *Gazette des enfants*, *Paris élégant*, la *Revue du XIXe siècle*, le *Journal pour tous*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863. Les ouvrages de M. Élie Berthet forment environ cent volumes, dont les plus remarquables, réimprimés en divers formats, sont : *la Croix de l'affût* (2 vol. in-18, 1841); *le Braconnier* (2 vol. in-8, 1846); *le Nid de cigognes* (3 vol. in-8, 1848); *la Roche tremblante* (2 vol. in-8, 1851); *les Mystères de la famille* (3 vol. in-8, 1854); *les Catacombes de Paris* (8 vol. in-8, 1854); *la Bête du Gévaudan* (1858, 5 vol.), *la Falaise Sainte-Honorine* (1831, in-18); *l'Homme des bois* (1861, 5 vol. in-8); *le Gentilhomme Verrier* (1862, 6 vol. in-8); *l'Oiseau du Désert* (1863, 5 vol. in-8), etc. M. Élie Berthet a, en outre, fait représenter deux drames tirés de ses œuvres, *le Pacte de famine*, en collaboration avec M. Paul Foucher, et *les Garçons de recette*, avec M. Dennery.

BERTHIER. Voy. WAGRAM (duc DE).

BERTHIER (Jean-Ferdinand), professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, né vers 1805, est un des sourds-muets de naissance qui, par leur exemple et leurs leçons, ont le plus contribué à propager la méthode de l'abbé de L'Épée et de l'abbé Sicard. En toute occasion il a rendu hommage à la mémoire de ses bienfaiteurs, comme l'attestent ses Adieux *gesticulés*, le 11 mai 1823, au nom de ses compagnons d'infortune, sur la tombe de l'abbé Sicard (Paris, 1823, in-8); sa *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (Paris, 1839, in-8), et son intéressante biographie de l'abbé de L'Épée (*l'abbé de L'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses procès*, Paris, 1852, in-8, 1 vol. avec portrait, planches, etc.). Un de ses mémoires, *les Sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Épée* (Paris, 1840, in-8), a obtenu, le 26 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des sciences morales de Seine-et-Oise. En 1852, il a présenté aux Académies de médecine et des sciences morales et politiques une réfutation de l'opinion de feu le docteur Itard, relative aux facultés intellectuelles et morales des sourds-muets (Paris, 1852, in-8). Depuis, il a fait paraître des observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets (Paris, 1853, in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 août 1849.

BERTHIER (Pierre), minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Nemours (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1782, fut admis encore fort jeune à l'École polytechnique et en sortit en 1801 dans le corps des mines. Il s'est consacré tout entier aux sciences qui dépendent de sa profession, la minéralogie, la métallurgie, la chimie, la docimasie. Nommé d'abord ingénieur des mines à Nevers, il fut appelé en 1816 à Paris, en qualité de professeur de docimasie à l'École des mines de Paris dont il dirigea le laboratoire jusqu'en 1845, époque à laquelle il prit sa retraite tant comme professeur que comme inspecteur général au corps royal des mines. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, le 16 juillet 1827, en remplacement de Ramond. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. — M. Pierre Berthier est mort en août 1861.

Les travaux de M. Berthier sont consignés particulièrement dans le *Journal* et les *Annales des mines* et dans les *Annales de physique et de chimie*. Son principal ouvrage est intitulé : *Traité des essais par la voie sèche, ou des propriétés de la composition et de l'essai des substances métalliques et des combustibles* (1833, 2 vol. in-8).

BERTHOIS (Auguste, baron DE), général français, né à Calais, en 1787, est fils d'un colonel du génie. Admis en 1804 à l'École polytechnique, puis à l'École de Metz, il entra dans le corps du génie militaire. Lieutenant en 1809, il rejoignit le quartier général de l'Empereur à Vienne, fut chargé de reconnaître quelques positions sur la frontière sud de l'Autriche, et passa en 1810 en Espagne, où il prit part au siége de Sagonte et de Valence et assista à la bataille de Castella (1812). L'année suivante, il revint à la grande armée, concourut aux travaux de défense de Dresde et de Mayence et ne se trouva pas à moins de dix-neuf combats jusqu'à la paix de 1814. Nommé capitaine, en 1811, et chef de bataillon en 1813, après la journée de Leipsick, il fut employé dans les Cent-Jours, aux fortifications de Paris, et, au bout d'une année de mise en disponibilité, envoyé dans les places du Nord, où il dirigea notamment les travaux de la place de Péronne.

Choisi par le duc d'Orléans comme l'un de ses aides de camp (1827), M. de Berthois fut le seul des officiers de sa maison qui accompagna ce prince, le 30 juillet 1830, à l'hôtel de ville. Ce fut en qualité de colonel qu'il prit part au siége d'Anvers, à la suite duquel il devint commandeur de la Légion d'honneur. Promu en 1838 au grade de maréchal de camp et en 1844 à celui de lieutenant général, il fit longtemps partie du Comité supérieur des fortifications et exerça les fonctions d'inspecteur général du génie. De 1832 à 1848, il siégea dans les rangs du parti conservateur à la Chambre des Députés et y représenta tour à tour les arrondissements de Vitré et de Saint-Malo. Promu grand officier de la Légion d'honneur en 1845, il figure dans la seconde section de l'état-major général (réserve).

BERTHOLD (Arnold-Adolphe), naturaliste allemand, né à Soest, en Westphalie, le 26 février 1803, étudia la médecine à l'université de Gœttingue, où il obtint, à l'âge de vingt ans, le grade de docteur. Il entreprit ensuite divers voyages et visita plusieurs universités et les hôpitaux de Berlin et de Paris. En 1825, il se fixa à Gœttingue, et, après avoir pratiqué pendant plusieurs années la médecine et donné des leçons particulières de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie, en qualité d'agrégé à la Faculté des sciences, il devint, en 1835, professeur adjoint et professeur titulaire, dès l'année suivante. Il obtint, en outre, la direction de la belle collection zoologique de l'université, qu'il a encore considérablement enrichie. En 1845, il reçut le titre de conseiller royal de la cour du Hanovre. — M. Berthold est mort en février 1861.

On a de M. Berthold deux livres classiques : *Manuel de la physiologie de l'homme et des animaux* (Handbuch der Physiologie des Menschen und der Thiere, Gœttingue, 1829, 2 vol.) et *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Zoologie, Ibid., 1845). Membre, depuis 1837, de l'Académie des sciences de Gœttingue, il a collaboré activement à son recueil de *Dissertations* (Abhandlungen), et fourni un grand nombre d'articles aux revues scientifiques. Quelques-uns de ses travaux ont été réunis dans les *Recherches pour servir à l'étude de l'anatomie, de la zootomie et de la physiologie* (Beitraege zur Anatomie, etc., Gœtt., 1831); d'autres ont été imprimés à part. On a remarqué surtout : *Comment nous voyons les objets droits* (das

Aufrechterscheinen der Gesichtsobjecte, trotz, etc., 1830; 2e édit., 1834); *le Myopodiorthoticon* (1840); *Nouvelles recherches sur la température des animaux à sang froid* (Neue Versuche über die Temperatur der kaltblütigen Thiere, 1835); *Sur des amphibies d'espèces inconnues ou rares* (Ueber verschied. neue oder seltene Amphibienarten, 1842); *De la structure du veau marin* (Ueber den Bau des Wasserkalbes, 1842); *Du principe de la durée des grossesses* (Ueber das Gesetz der Schwangerschaftsdauer, 1844); *Des reptiles nouveaux ou rares* (Ueber verschied. neue und seltene Reptilien, 1846); *les Services rendus par Gœthe à l'anatomie comparée* (Goethes Verdienste um die vergleichende Anatomie, 1849); *Du séjour d'amphibies vivants dans l'estomac* (Ueber den Aufenthalt lebender Amphibien im Magen, 1850); *Des rapports arithmétiques de la formation des cheveux et des ongles* (1850), etc.

BERTHOLON (César), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, le 18 janvier 1808, et fils d'un négociant, fit lui-même le commerce des soieries, se retira avec une fortune considérable. Après la révolution de Juillet, il fut à Lyon un des organisateurs de la Société des Droits de l'homme. Cité comme témoin dans le procès d'avril, il dit : « Ma place n'est point ici; elle est au banc des accusés. » Propriétaire et rédacteur du journal républicain *le Censeur*, il présida, en 1840, un banquet patriotique de 6000 citoyens. En 1847, il prit part à l'agitation réformiste. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Vienne, et fut élu représentant de l'Isère par 106 186 voix, le cinquième sur quinze. A la Constituante, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il fut réélu le quatrième à l'Assemblée législative. Le 13 juin 1849, son nom parut sur la liste des représentants qui tentèrent un appel au peuple. Il resta dans les rangs du parti démocratique jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Il a habité depuis l'Angleterre et est rentré en France.

BERTHON (Mlle Sidonie), artiste miniaturiste française, née à Paris, en 1818, et fille de T. René Berthon, peintre d'histoire estimé, étudia d'abord avec lui la peinture, et reçut ensuite les leçons de Mme de Mirbel. Elle a figuré presque sans interruption aux salons depuis 1840. Ses portraits les plus connus sont ceux de *Partarrieu-Lafosse de Gournay*, de *Mme Decazes*, de *Mme de Mirbel*, fait de souvenir en 1853, et celui du *docteur Nacquart*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Elle a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

Son frère aîné, M. Auguste BERTHON, né à Paris, en 1809, s'est également livré à la peinture, et a plus spécialement traité l'histoire et les sujets religieux.

BERTHOT (Jean-Baptiste-Eugène), ingénieur français, né le 26 septembre 1800, fils d'un professeur distingué, inspecteur général de l'Université, entra, en 1819, à l'École polytechnique, d'où il passa en 1821 à l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il devint, en août 1852, ingénieur en chef de première classe à Besançon, spécialement chargé de l'inspection du canal du Rhône au Rhin. Dans ces dernières années, il s'est occupé des questions relatives à la pisciculture, et a fait paraître, avec M. Detzem, un mémoire intitulé : *Fécondation artificielle du poisson* (Mulhouse, 1852, in-4), accompagné de deux *Rapports*, l'un sur les faits constatés du 8 mai 1851 au 7 mars 1852 (Mulhouse, 1852, in-4), l'autre, en collaboration avec M. Bolot, sur les faits constatés depuis le 7 mars 1853 (Besançon, 1853, in-8).

BERTHOUD (Samuel-Henri), littérateur français, né le 19 janvier 1804, à Cambrai (Nord), et fils d'un imprimeur-libraire de cette ville, fit ses études au collége de Douai, rédigea le journal qu'éditait son père, puis fonda, en 1828, la *Gazette de Cambrai*, et y inséra des feuilletons qui furent remarqués et le firent admettre aux principaux recueils littéraires, *la Mode*, *la Revue des Deux-Mondes*, etc. En même temps il instituait à Cambrai des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de droit commercial, et se chargeait lui-même d'enseigner la littérature. Sa collection des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre*, commencée à cette époque, fut complétée par lui et portée à 3 volumes (1831-1834).

A la fin de 1832, il vint se fixer à Paris, et grâce à une collaboration active aux divers journaux, prit place parmi les romanciers les plus connus. De la direction du *Musée des familles* (1834), qu'il remit, en pleine voie de prospérité, à M. Pitre-Chevalier, il passa à celle du *Mercure* (1835), qui servit à fonder *la Presse*, et entra à ce dernier journal dont il fut un des rédacteurs les plus assidus jusqu'en 1848. Il écrit depuis plusieurs années des articles scientifiques, une chronique religieuse dans *la Patrie*, sous le pseudonyme de *Sam*. M. Berthoud a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er septembre 1844.

Nous citerons de M. Berthoud : *Contes misanthropiques* (1831, in-8); *la Sœur de lait du vicaire* (1832, in-8), dont le premier titre était *Bah!; le Cheveu du diable* (1833, 2 vol.); légende fantastique; *Mater dolorosa* (1834, 2 vol.); *l'Honnête homme* (1837, in-8), simple et attachante histoire; *Pierre-Paul Rubens* (1840, 2 vol., inséré d'abord au *Musée des familles*; *la Bague antique* (1842, 4 vol.), roman en deux séries; *Berthe Frémicourt* (1843, 2 vol.); *l'Enfant sans mère* (1843, 2 vol.); *le Fils du rabbin* (1844, 2 vol.); *Daniel* (1845, 2 vol.), un de ses récits de famille les plus intéressants; *la Palette d'or* (1845); *la Mare du diable* (1847); *El-Hioudi* (1848, 4 vol.), études de mœurs algériennes, ainsi que *le Zéphyr d'El-Arouch* (1850), qui a paru dans le journal *le Pays*, etc. M. Berthoud a aussi publié plusieurs de ses livres sous le pseudonyme de *Sam*, notamment *Fantaisies scientifiques de Sam* (1861, 4 vol. in-12, quatre séries). Il a spécialement écrit pour la jeunesse *la France historique, industrielle et pittoresque* (1835-1837, 3 vol.), et plusieurs volumes de la collection des *Petits livres de M. le curé* (1844-1850). M. H. Berthoud a inséré depuis de nombreuses causeries scientifiques dans *la Patrie*. Citons encore : *une Bonne qu'on renvoie*, vaudeville fort gai, joué, en 1841, au théâtre des Variétés.

BERTIN (Amédée) [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple, né à Rennes, le 24 octobre 1805, fit de fortes études médicales et fut reçu docteur en 1829. En 1830, il exerçait à Rennes sa profession et faisait un cours de chimie. Il fut nommé sous-préfet de Fougères, après la révolution de Juillet. Pendant dix-sept ans, il resta à la tête de cet arrondissement qu'il administra avec beaucoup de zèle et qui lui doit plusieurs institutions utiles : caisse d'épargne, salles d'asile, conférences agricoles, conseil agricole d'ar-

rondissement, etc. Il publia, en 1846, l'*Histoire statistique et économique de l'arrondissement de Fougères*, et en 1847, des *Observations sur l'enseignement primaire*. M. Am. Bertin a été nommé sous-préfet de Cambrai.

Après la proclamation de la République, il alla se présenter dans le département d'Ille-et-Vilaine, où il fut nommé représentant par 117 522 voix, malgré l'opposition du commissaire général. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la majorité, en se rapprochant quelquefois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTIN (Jean-Louis-Henri), jurisconsulte français, né en 1800, s'inscrivit, en 1820, au barreau de Paris, où il tint dès lors un rang distingué et est devenu membre du conseil de l'Ordre. Il était depuis quelques années déjà l'un des rédacteurs du *Droit*, lorsqu'il remplaça, en 1848, M. O. Pinard comme rédacteur en chef.

On a de lui : *de la Révision des procès criminels* (1851) ; *Historique et révision du procès Lesurques* (même date) : *Code des irrigations* (1852) ; *Chambre du Conseil en matière civile et disciplinaire; Jurisprudence du tribunal civil de la Seine* (1852-54, 2 vol.; 2e édit., 1856).

BERTIN (Édouard-François), peintre français, né à Paris en 1797, et fils du fondateur du *Journal des Débats*, fut élève de Girodet pour l'histoire et de Bidault pour le paysage. Il devint inspecteur des beaux-arts sous Louis-Philippe, et remplit, en cette qualité, plusieurs missions en Italie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Vue de la forêt de Fontainebleau*, au musée du Luxembourg; *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; *la Tentation du Christ* (1842), grand paysage historique, à Saint-Thomas-d'Aquin; *les Sources de l'Alphée* (1853), tableau acheté par l'État. Il a obtenu une médaille d'or en 1828 et la décoration au 1er mai 1833. Il a publié en outre une série de dessins rappelant les sites de la France, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte, sous le titre : *Souvenir de voyages*.

En 1854, après la mort de son frère cadet, Louis-Marie-Armand Bertin, qui avait, depuis la mort de leur père (1842), gouverné d'une manière si active la rédaction politique et littéraire du *Journal des Débats*, M. Ed. Bertin prit à son tour la direction de cet important organe de publicité, qui est ainsi resté, depuis sa fondation, sous le même nom et dans la même famille. En septembre 1863, il a été nommé commandeur de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare.

BERTIN (Mlle Louise-Angélique), musicienne française, née au hameau des Roches, près Bièvres (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805, est sœur du précédent. Élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se livra de bonne heure, à la peinture. Mais bientôt la poésie et la musique se partagèrent ses études. Elle reçut des leçons de composition de Fétis et de Reicha, et débuta par l'opéra de *Gui Mannering*, où l'on remarqua, malgré beaucoup d'inexpérience, le sentiment des situations dramatiques. En 1827, elle donna au théâtre Feydeau *le Loup-Garou*, opéra-comique en un acte, qui eut du succès. *Fausto*, en quatre actes, joué aux Italiens en 1831, témoigna d'une certaine originalité. Sa dernière œuvre, *la Esmeralda*, dont Victor Hugo, son ami, avait fourni les paroles, fut froidement accueillie à l'Opéra en 1836. La vie retirée de Mlle Bertin a empreint sa musique d'un caractère intime, qui convient peu à la scène.

Elle a publié, en 1842, un volume de poésies, intitulé *les Glanes*, qui a été couronné par l'Académie française.

BERTIN DE VAUX (Auguste-François-Thomas), général français, ancien pair, né à Paris, le 29 mai 1799, est le fils de Louis-François Bertin de Vaux, mort en 1842, et l'un des fondateurs du *Journal des Débats*. Il embrassa la carrière militaire, fut officier d'ordonnance du duc d'Orléans, puis aide de camp du comte de Paris. Il eut à cette époque, comme tous les membres de la famille, son rôle politique. Député de Saint-Germain en Laye, il siégea à la Chambre de 1837 à 1842, parmi les conservateurs. Le 13 avril 1845, il fut créé pair de France. Après la révolution de Février, colonel au 5e lanciers, il fut employé pendant les événements de juin 1849. Nommé général de brigade le 23 octobre 1852, et laissé quelque temps en disponibilité, il fut mis, en 1858, à la tête d'une brigade de cavalerie à Paris. M. Bertin de Vaux a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1849 et commandeur le 5 novembre 1859.

BERTINI (Henry-Jérôme), pianiste français, né à Londres, d'une famille française, émigrée pendant la Révolution, le 28 octobre 1798, fut tout enfant conduit en Hollande, où il fut formé par son père lui-même. Dès l'âge de douze ans, il donna des concerts dans les Pays-Bas et obtint partout des applaudissements. Après un voyage artistique en Écosse et en Angleterre, il vint en France, se fit entendre à Paris et parcourut les départements. Il n'acquit pas moins de réputation comme compositeur que comme virtuose. En 1833, il prit part à la publication d'un ouvrage périodique intitulé : *Encyclopédie pittoresque de la musique*. M. Bertini s'est retiré depuis longues années à Grenoble.

Le jeu de cet artiste, grave et large, appartient à l'école mixte de Hummel et allie à la sobriété l'élégance. Comme compositeur, il se distingue par un goût fin et délicat, et par un extrême respect des anciennes traditions. On a de lui : vingt livres d'*Études* comprenant au moins 500 morceaux; des *Trios*, des *Sérénades*, des *Sextuors*, des *Fantaisies*, des *Rondeaux*, des *Variations* sur des thèmes originaux, plusieurs *Symphonies*, deux *Messes*, et des morceaux de musique religieuse, les *Préludes et Fugues de Séb. Bach*, arrangés à quatre mains; un livre didactique intitulé : *le Rudiment du pianiste*, etc. Les ouvrages de M. H. Bertini, publiés pour la plupart à Paris, ont eu plusieurs éditions en Allemagne.

BERTON (Jean-Michel), littérateur français, né à Cahors, le 13 juillet 1794, fit ses études au lycée de cette ville et fut reçu avocat à Paris, à la fin de 1815. En 1824, il devint avocat de la Cour de cassation, et conserva sa charge jusqu'en 1835. Il se livra dès lors complétement aux travaux littéraires. Au mois de juillet 1825, il fonda avec son beau-frère, M. Saulnier, la *Revue britannique*, traduisit pour cette publication plus de dix volumes et la vendit, dix ans plus tard, à M. Amédée Pichot.

On a, en outre, de M. Berton un certain nombre d'ouvrages de droit, entre autres : *Observations critiques sur la procédure criminelle* (1810) ; *des Majorats et substitutions* (1831) ; puis des ouvrages politiques : *les Turcs dans la balance de l'Europe* (1822); *Intérêts rivaux de la France et de l'Angleterre en Orient* (1841) ; des poésies : *Eleuthérides* (1839, 2 vol. in-8); *Revue poétique française et étrangère* (1835, 2 vol. in-8), etc.

BERTON (Émile-Adolphe-Joseph), médecin français, né à Dinant, le 30 décembre 1801, le dernier fils du général Berton, fit d'abord des études militaires à l'École de Saint-Cyr. A la mort tragique de son père, il quitta la carrière des armes pour celle de la médecine et se fit recevoir docteur à Paris en avril 1828, avec une thèse intitulée: *Considérations sur la pneumonie partielle*. Deux ans après, il prenait part aux événements de 1830 et devenait, à la suite des journées de Juillet, chirurgien aide-major de la garde municipale de Paris. Il passa plus tard, avec le même titre, au corps de la gendarmerie de la Seine et fut attaché, en 1853, comme médecin en chef, à la maison du prince Jérôme. M. le docteur Berton, l'un des premiers décorés de Juillet, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 30 mai 1838. — C'est par erreur qu'on a annoncé sa mort au mois de décembre 1855.

On a de lui: *Recherches et considérations sur la dégénérescence tuberculeuse* (1830), couronné par la Société médicale d'émulation; *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1834), couronné par l'Académie médicale de Stockholm; *Traité des maladies des enfants, ou Recherches sur les principales affections du jeune âge* (1837, 2e édit., 1841); *Réflexions sur les névroses et la fièvre intermittente* (1838); *Formulaire thérapeutique, concernant les maladies de l'enfance*, avec M. Lehuby (1864), etc.

BERTON (Charles-Francisque MONTAN-), acteur français, né à Paris, le 16 septembre 1820, et petit-fils du célèbre compositeur François Berton, fut admis au Conservatoire, le 7 octobre 1836, y fut élève de M. Samson, remporta le premier prix de comédie et débuta au Théâtre-Français, en décembre 1837, dans *l'École des maris*. Il y obtint peu de succès et réussit mieux au Vaudeville, dont la direction l'utilisa dans *la Jolie fille du faubourg;* mais le théâtre ferma peu après, et M. Berton tenta une nouvelle et plus heureuse épreuve à la Comédie-Française dans *le Menteur*. A cette époque, il suivit la classe de chant de M. Duprez. Attiré par de brillantes propositions à Vienne, où il eut des succès comme chanteur, puis à Saint-Pétersbourg, il fut, dans cette dernière ville, de 1846 à 1853, le successeur de M. Bressant, qu'il vint alors remplacer au Gymnase. Applaudi depuis dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *Françoise*, et autres pièces importantes du répertoire moderne, il était regardé comme un des meilleurs interprètes du drame-vaudeville, genre favori de ce théâtre. Il retourna une seconde fois en Russie, où il joua les rôles les plus opposés depuis *Chatterton* jusqu'au *Chapeau de paille d'Italie*. Il en revint en 1860, fut engagé à la Gaîté et y joua *la Fille du Paysan*, *la Belle Gabrielle*, *le Château de Pontalec*. A la fin de 1863, il parut au Vaudeville, dans *les Diables noirs*, en attendant la représentation du *Marquis de Villemer* à l'Odéon, où il eut pendant trois mois un grand succès.

M. Berton a épousé, en 1842, la fille de son ancien professeur, Mlle Caroline SAMSON, qui s'est fait connaître par de gracieux romans et proverbes; nous rappellerons: *les Journées de Madeleine* (1843); *Aventures d'une poupée de Nuremberg* (1845); *les Frères de lait* (1846), lectures pour l'enfance; *les Philosophes de vingt ans* (1851); *la Diplomatie du ménage* (1852), proverbes en un acte; *le Bonheur impossible*, *Mort et vivant*, nouvelles (1856, in-18), etc. Leur fils, M. Pierre BERTON appartient depuis un certain nombre d'années déjà au Gymnase, où il a repris ou créé beaucoup de rôles, soit dans les pièces de Scribe, soit dans le répertoire plus nouveau.

BERTRAND (François-Gabriel), professeur et homme politique français, député, est né le 15 décembre 1797. Professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Caen, puis doyen de cette Faculté, M. Bertrand devint maire de Caen et membre du Conseil général pour le canton ouest de cette ville. Candidat du Gouvernement aux élections de 1863, il fut envoyé au Corps législatif commé député de la 1re circonscription du Calvados par 14 268 voix sur 23 098 votants. M. Bertrand a été promu officier de la Légion d'honneur. *

BERTRAND (Alexandre-Arthur-Henri), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1811, est l'un des fils du général comte Bertrand qui suivit Napoléon dans l'exil; il entra à l'École polytechnique en 1830. Au mois de juin 1832, après l'insurrection républicaine, il fut renvoyé de l'École, avec un grand nombre de ses camarades; mais il fut réintégré au mois de décembre, et dès le mois de janvier 1833 il reçut son brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1836, il partit pour l'Algérie et fit la première expédition de Constantine avec le maréchal Clausel, qui le fit nommer chevalier de la Légion d'honneur (13 janvier 1837). Il revint en France en 1839 et obtint, l'année suivante, le grade de capitaine.

Après la révolution de 1848, M. Bertrand se présenta aux suffrages des électeurs de l'Indre et fut nommé représentant, le second sur sept, par 39 417 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction non socialiste du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition modérée, rejeta la proposition Rateau et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de capitaine d'artillerie et fut nommé chef-d'escadron en 1852. Il fit la campagne d'Orient et assista au siége de Sébastopol, où il devint lieutenant-colonel. De retour en France, il fut quelque temps officier d'ordonnance du prince Jérôme Napoléon. En 1858, il fut promu colonel et nommé inspecteur des manufactures d'armes. Le colonel Bertrand a été promu officier de la Légion d'honneur.

BERTRAND (Jean), ancien représentant du peuple français, né à Vitry-le-François (Marne), le 11 janvier 1809, fit partie de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur neuf, par 77 207 voix. Membre du Comité des finances, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée, fut réélu à l'Assemblée législative, le premier sur huit, et fit partie de la réunion de la rue de Poitiers jusqu'au coup d'État du 2 décembre qui mit fin à sa carrière politique.

BERTRAND (Jean-Pierre-Louis-Toussaint), ancien représentant du peuple français, né à Saint-André de Sangonis (Hérault), le 27 octobre 1793, étudia la médecine, fut pendant quelques années interne à l'Hôtel-Dieu de Montpellier et se fit recevoir docteur en 1823. Plus tard, il obtint au concours le titre d'agrégé à la Faculté. Ses opinions libérales lui attirèrent quelques disgrâces pendant la Restauration. Pour avoir signé l'acte de la fédération pendant les Cent-Jours, il fut arrêté, le 30 novembre 1815, puis relâché, mais placé pour quelque temps sous la surveillance de la police. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit partie de l'opposition radicale. En 1848, il fut élu, dans le département de l'Hérault, par 27 000 voix,

représentant du peuple à la Constituante. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche, mais il se sépara de la Montagne sur les questions sociales et repoussa le droit au travail. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTRAND (l'abbé François-Marie), orientaliste français, né le 26 octobre 1807, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, reçut les ordres, administra assez longtemps la paroisse d'Herblay, puis devint chanoine de la cathédrale de Versailles.

On a de lui des traductions de l'hindoustani, telles que l'*Histoire du règne des Pandaras dans l'Hindoustan* (1844, in-8), éditée par la Société asiatique; *les séances de Haïdari* (1846, in-8), récits historiques sur la vie et la mort des principaux martyrs musulmans; une étude sur *le Dix-huitième chapitre du livre de Job* (1847) et une bonne *Chrestomathie hindoustani* (1847, in-8), publiée avec M. Théodore Pavie sous la direction de M. Garcin de Tassy. De 1848 à 1851, il a fourni à la bibliothèque religieuse de l'abbé Migne un *Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde* (4 vol. in-8).

BERTRAND (Léon), littérateur français, né vers 1808, débuta par une tragédie, *Laurent de Médicis* (1829) et un drame en vers, *Olivier Cromwell* (1841); puis il se consacra à la littérature cynégétique. Il a écrit : *Pétition à MM. les députés pour obtenir la répression du braconnage* (1843); *Vade-mecum des chasseurs* (1844); *Règlement du club des chasseurs* (1849); *Chasses à tir de la forêt de Saint-Germain* (1850); *Du faisan, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité* (1851). Il rédige le *Journal des chasseurs*, fondé en 1837.

BERTRAND (Michel), médecin français, né dans le Puy-de-Dôme, vers 1775, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Pierre BERTRAND, né à Rochefort (Puy-de-Dôme), a fait ses études à Paris, où il a passé, en 1828, sa thèse de doctorat. Directeur de l'École préparatoire de Clermont, il y a été chargé de la chaire de chimie et de pharmacie. On a de lui un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839) et des rapports sur les travaux de l'Académie des sciences et arts du Puy-de-Dôme (1845-1856).

BERTRAND (Joseph-Louis-François), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris en 1822, manifesta dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques, fit rapidement ses études au collège Saint-Louis, fut admis, à onze ans, à l'École polytechnique, à titre d'essai, et y entra le premier à l'âge de dix-sept ans. Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique et maître de conférences à l'École normale, répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collége de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon. Ses travaux lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans, les portes de l'Académie des sciences (1856), où il a remplacé Sturm. A la mort de Biot, il a été nommé professeur titulaire de la chaire de physique générale et mathématique au Collége de France (1862). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Joseph Bertand, outre deux ouvrages classiques : *Traité d'arithmétique* (1849, in-8; 2e édit., 1851) et *Traité d'algèbre* (1850, in-8), un certain nombre de mémoires, embrassant à la fois la physique, les mathématiques pures, la mécanique, et dont nous citerons les principaux : *sur les Conditions d'intégralité des fonctions différentielles; sur le Nombre des valeurs que prend une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme; sur la Théorie générale des surfaces; sur la Théorie des mouvements relatifs; sur la Similitude en mécanique; sur l'Intégration des équations générales de la mécanique; sur la Théorie des phénomènes capillaires; sur la Théorie de la propagation du son*, etc. Ces différents mémoires sont insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

BERTRAND SAINT-GERMAIN (M....) médecin français, né au Puy-en-Velay, le 25 octobre 1810, et fils d'un magistrat, descend par sa mère de la famille de Morgues de Saint-Germain. Reçu docteur à Paris en 1840, il a été plusieurs années attaché à un des bureaux de bienfaisance d'arrondissement, il a reçu deux médailles d'honneur, en 1849 et 1854. Il a publié : *Des manifestations de la vie et de l'intelligence à l'aide de l'organisation* (1847); *De la diversité originelle des races humaines et des conséquences qui en résultent dans l'ordre intellectuel et moral* (1847); *Visite au château de Montaigne* (1850); une traduction de la *Protogæa* de Leibnitz; une édition de *la Santé des gens de lettres*, de Tissot, et quelques articles spéciaux dans l'*Assemblée nationale*.

BERVANGER (Martin DE), ecclésiastique français, est né le 15 mai 1795, à Sarrelouis (Moselle), où son père était fabricant de draps. Après avoir fait ses classes au lycée de Metz, il étudia la théologie au séminaire de cette ville, reçut la prêtrise en 1818 par dispense d'âge et passa quelque temps à Sarrelouis en qualité de vicaire. Puis il concourut, avec l'abbé Lœvenbruck, à Paris, à la direction de l'œuvre de Saint-Joseph, qu'il remit dans une position florissante, s'occupa des classes d'adultes et des salles d'asile, qui commençaient alors à se répandre, et fut mêlé à la plupart des associations charitables de la Restauration.

Forcé de s'exiler à la suite de la révolution de Juillet, M. de Bervanger résida, pendant quelques années, en Belgique. Lorsqu'il put rentrer en France, il jeta les bases de l'institution de Saint-Nicolas (1837), qui, grâce à la générosité de M. Victor de Noailles, prit une grande extension; destinée à l'éducation des enfants pauvres, cette maison compte aujourd'hui plus de huit cents élèves qui joignent l'apprentissage d'un métier à des études élémentaires. M. de Bervanger, qui n'a cessé de la diriger, a reçu du pape Grégoire XVI, en récompense de son dévouement, le titre honorifique de prélat romain. — Il est mort en janvier 1865.

BERVILLE (Saint-Albin), magistrat et littérateur français, né le 22 octobre 1788, à Amiens, où son père était secrétaire de l'Assemblée provinciale de Picardie, étudia le droit à Paris, revint à Amiens, en 1812, faire son stage d'avocat et passa au barreau de Paris en 1816. Il s'y distingua bientôt par sa facilité d'élocution et par son dévouement à la cause du progrès et de la liberté. Il défendit Paul-Louis Courier en 1821 et, l'année suivante, Béranger. En 1823, il épousa la fille d'Andrieux. Il faisait alors, avec succès, des cours à l'Athénée sur la littérature appliquée à l'art oratoire. Après 1830, il fut nommé premier

avocat général à la Cour royale de Paris, où il est devenu président en 1843 et président honoraire en 1858. De 1838 à 1848, il représenta le département de Seine-et-Oise à la Chambre des Députés et, plus tard, à l'Assemblée constituante, où il fut envoyé, le septième sur douze; il s'y montra à la fois modéré et indépendant. M. Berville a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 octobre 1849.

Les *Annales du barreau* français de Warée et *le Barreau français* de Panckoucke contiennent les principaux plaidoyers de M. Berville, qui a publié une édition des *Œuvres* de Pothier, avec une *Notice* (1821 et suiv., 26 vol. in-8). En littérature, on cite de lui : *Éloge de Delille*, couronné par l'Académie d'Amiens en 1817; *Éloge de Rollin*, qui remporta, en 1818, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française; *Fragments oratoires et littéraires* (1845, in-8); *Mélodies amiénoises* (1853, in-8), recueil de vers imprimé pour ses amis; *Épître à MM. les fumeurs* (Amiens, 1856, in-8), sans compter la collaboration à plusieurs journaux politiques et à un grand nombre de publications littéraires, l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc. Il a édité, avec M. Barrière, la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française, avec notices et éclaircissements historiques* (1820-26, 56 vol. in-8).

BERWICK (William-Noël Noel-Hill, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une famille élevée en 1784 à la pairie héréditaire pour des services diplomatiques. Entré dans l'armée en 1817, il se distingua dans les campagnes de l'Inde, se retira du service militaire, en 1855, avec le grade de colonel et succéda à son frère à la Chambre des lords en 1861. En 1852, il a été nommé député-lieutenant du Shropshire. — Ne s'étant pas marié, il a pour héritier présomptif son frère le Rév. Thomas Henry, né en 1804 et nommé recteur de Berrington en 1846.

BESCHERELLE (Louis-Nicolas), grammairien français, né à Paris, le 10 juin 1802, fit ses études au collége Bourbon et entra, en 1825, aux archives du Conseil d'État. En 1828, il fut nommé bibliothécaire du Louvre. Porté par une vocation particulière vers les études grammaticales, son premier écrit fut *le Participe passé ramené à sa véritable origine* (1820). Vint ensuite sa *Revue grammaticale, ou Réfutation des principales erreurs des grammairiens* (1829), où l'auteur, comme il le fit aussi plus tard dans sa *Réfutation complète de la grammaire de MM. Noël et Chapsal* (1838, in-12), met en relief l'opposition perpétuelle des règles absolues et arbitraires de nos théoriciens modernes, avec l'usage général et l'autorité des grands écrivains.

Nous ne citerons pas tous les ouvrages élémentaires que M. Bescherelle a publiés pour améliorer dans les écoles l'enseignement de la grammaire. Ses œuvres principales sont : *Grammaire nationale* (1834-1838, 2 vol. gr. in-8; 5e édit., 1852, in-8); *Dictionnaire usuel de tous les verbes français* (1842-1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire national, ou grand Dictionnaire critique de la langue française* (1843-1846, 2 vol. gr. in-4); *Petit dictionnaire national* (1857, in-32). M. Bescherelle a publié, de 1856 à 1858, avec M. Devars, un *Grand dictionnaire de géographie universelle* (4 vol. in-4).

Son frère, né à Paris, le 12 juin 1804, est employé au Conseil d'État et a participé à la plupart de ses travaux. On a de lui seul une *Méthode pour apprendre les langues modernes* (1855, 4 vol.).

BESELER (Guillaume-Hartwig), homme politique danois, né le 3 mars 1806, au château de Marienhausen, dans le duché d'Oldenbourg, suivit les cours des universités de Kiel et de Heidelberg, de 1823 à 1827. Bientôt il se fit, comme avocat, la plus belle clientèle du Sleswig. En même temps, il prit part aux affaires politiques, comme partisan déclaré de l'union des duchés et de leur adjonction à l'Allemagne et persévéra dans cette ligne de conduite, malgré les menaces du Danemark. En 1844, la ville de Tondern le choisit pour son représentant aux États de Sleswig, où il soutint que les duchés n'avaient d'intérêt que du côté de l'Allemagne. Ardent promoteur de la révolte qui éclata au commencement de 1848, il fit partie du gouvernement provisoire et contribua de tout son pouvoir à organiser la résistance. Quelque temps après, il devint membre du gouvernement municipal, puis du conseil de régence institué par l'Allemagne. Le district de Rendsburg le choisit pour député à l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut nommé premier vice-président et plaida, en présence de tous les représentants de l'Allemagne, les droits des duchés et la légitimité de la révolte. Les insurgés ayant été définitivement vaincus, M. Beseler dut s'expatrier. Il accepta une retraite que lui avait offerte le duché de Brunswick.

BESKOW (Bernard, baron de), littérateur et poëte suédois, né à Stockholm, le 19 avril 1796, et fils d'un riche marchand, entra de bonne heure dans l'administration publique. En 1831, il eut la direction du théâtre royal et devint, en 1833, maréchal de la cour de Suède. L'Académie suédoise, l'Académie royale d'histoire, d'antiquités et de belles-lettres, celle des sciences, celle des beaux-arts, celle de musique et d'autres encore le comptent parmi leurs membres les plus distingués.

M. de Beskow, après avoir visité le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Italie, a publié des souvenirs de voyage qui ont eu plusieurs éditions et des *Études dramatiques* (Dramatiska Studier, 1836, in-8). Sa tragédie d'*Erik XIV* a été traduite en allemand, en danois et en anglais. Œhlenschlæger lui-même a traduit en danois et en allemand ses tragédies de *Torkel knutsson*, de *Birger* et de *Gustave-Adolphe*. M. de Beskow a fait encore représenter l'opéra de *Ryno*, dont la musique était du roi Oscar, alors prince royal. Plusieurs de ses poëmes, *Charles XII*, *Sverigs anor*, etc., sont populaires dans le Nord. On a comparé cet écrivain élégant et fécond à notre Casimir Delavigne. Il a publié en français : *de l'Influence de la littérature ancienne sur le caractère de la Révolution de* 1789, inséré dans le tome XIV des *Mémoires* de l'Académie des sciences d'Upsal (1850).

BESLAY (Charles), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, est né à Dinan, le 4 juillet 1795. Fils de Charles-Leleu-Bernard Beslay, député sous l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, mort en 1840, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. Il s'est longtemps occupé des travaux du canal de Nantes à Brest. En 1830, il se trouvait à Pontivy, lorsque les ouvriers de Glomel marchèrent sur cette ville. Son intervention pacifique empêcha une collision, et les électeurs de Pontivy l'envoyèrent, par reconnaissance, à la Chambre des Députés, où il siégea en même temps que son père. Il prit place à l'extrême gauche et manifesta des opinions très-radicales. Non réélu à Pontivy, il fit partie du conseil général du Morbihan. Il établit à Paris, dans le quartier Popin-

court, des ateliers de construction de machines, où il essaya le système d'association.

Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général dans le département du Morbihan. Il résigna bientôt ces fonctions et fut élu représentant du peuple par 95 000 suffrages, le premier des douze. Membre du comité du travail, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il fit peu d'opposition à la politique napoléonienne et s'abstint dans les questions d'amnistie et dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. M. Ch. Beslay ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit à Paris ses travaux industriels.

BESSBOROUGH (John-George-Brabazon PONSONBY, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1809, descend d'une ancienne famille de Cumberland élevée en 1834 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Duncannon, il fit ses études au collège de la Trinité à Cambridge, et fut quelque temps attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg, puis chargé de la rédaction des protocoles aux affaires étrangères (1833). Deux ans auparavant, il était entré à la Chambre des Communes (1831) et y siégea jusqu'au moment où la mort de son père, diplomate distingué, lui permit de prendre place à la Chambre haute (1847). Il avait été nommé, en 1838, lord-lieutenant de Carlow. Il appartient au parti libéral et a rempli à la cour la charge de grand veneur depuis mai 1848, sauf une interruption de dix mois en 1852. Il est devenu membre du Conseil privé. De son double mariage avec la fille du comte de Durham (1835) et la fille du duc de Richmond (1849), il n'a pas eu d'enfants et a pour héritier présomptif son frère, Frédéric-George-Brabazon PONSONBY, né à Londres, en 1815, député-lieutenant de Kings County.

BESSON (Louis-Édouard), administrateur et ancien pair de France, né à Dijon, le 9 juin 1784, fut élève de l'École polytechnique, puis entra comme auditeur au Conseil d'État, devint bientôt maître des requêtes et remplit, auprès de M. Frochot, les fonctions de secrétaire général de la Seine. Destitué en 1815, il succéda à son père dans l'administration des Messageries royales et fut, le 11 octobre 1832, élevé à la dignité de pair de France; il a souvent présidé le conseil municipal et le conseil général de la Seine. M. Besson a été promu, le 27 avril 1845, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 19 janvier 1865.

BESSON (Gustave-Auguste), industriel français, né à Paris, en 1820, de modestes artisans, s'occupa, jeune encore, de la fabrication des instruments de musique, étudia, chez divers facteurs, le système et les défauts des cuivres et débuta, à l'Exposition de 1844, par plusieurs instruments, qui furent récompensés. Depuis cette époque ses travaux ont porté sur toute la famille des instruments en cuivre et il a inventé les pistons qui portent son nom, ainsi que la perce pleine, qui permet de donner à tous les instruments le diapason voulu. M. Besson, qui a exposé plusieurs fois depuis 1844 et qui, dans l'intervalle, s'est réhabilité d'une faillite, a obtenu une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris, en 1855.

BEST (Jean), graveur et imprimeur français, né à Toul (Meurthe), en 1808, et orphelin de bonne heure, vint à Paris, à l'âge de vingt ans, et eut à surmonter bien des obstacles. Il commença par graver sur bois des lettres d'alphabet; bientôt après il travailla pour le *Guide dans Paris*, publié par Carpentier, puis entra par un mariage dans la famille de cet éditeur. En 1833, il prit part à la fondation du *Magasin pittoresque*. L'année suivante, il obtint à l'Exposition une médaille de bronze pour ses gravures sur bois et sur cuivre. Il perfectionna différents procédés de son art et parvint à des résultats qui obtinrent une médaille de bronze en 1839 et une d'or en 1844. Il a formé d'habiles artistes français et étrangers avec le concours desquels il fit paraître, dans le *Magasin pittoresque*, dans l'*Illustration*, dans le Supplément de l'*Illustrated London news*, des chefs-d'œuvre de gravure typographique et exécuta pour la Belgique, la Suisse, le Wurtemberg, la Prusse, l'Autriche, la Russie, etc., les illustrations d'ouvrages importants. En 1855, il a reçu du jury de l'Exposition universelle de l'industrie, comme graveur et comme imprimeur, une médaille de première classe. M. Best occupe 70 ou 80 graveurs pour le compte d'une Société dont il est le gérant.

BÉSUCHET [DE SAUNOIS] (Jean-Claude), médecin français, né à Boulogne, près Paris, le 13 octobre 1790, fit toutes les campagnes de l'Empire, de 1806 à 1810, en qualité de chirurgien militaire et prit sa retraite après la guerre d'Espagne. Reçu officier de santé à Paris en 1826, il s'est livré depuis à la médecine pratique et à la littérature médicale. Il est inspecteur général des prisons et officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Bésuchet: *Petite médecine domestique à l'usage des campagnes* (1818, in-8); *l'Anticharlatan, ou Traité de la syphilis* (1819, in-8); *le Choléra* (1837, in-8), etc. Mais l'ouvrage auquel il a dû sa réputation est son *Traité de la gastrite et des affections des organes de la digestion* (1837, in-8), qui eut plusieurs tirages sous ce titre: *la Gastrite, les affections nerveuses et chroniques des viscères*. On lui doit encore: *Précis historique de l'ordre de la Franc-Maçonnerie depuis son introduction en France jusqu'en 1829, suivi d'une biographie des membres de l'ordre les plus célèbres* (1829 in-8); *Projet de constitution en 23 articles* (anonyme, 1848), *Biographie de L. N. Bonaparte*; ainsi que plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. Didot.

BETHELL (sir Richard), homme politique anglais, né en 1800, est fils d'un docteur en médecine. Après avoir fait de bonnes études à Oxford, au collège de Wadham, auquel il a été agrégé pour les sciences, il suivit le cours de droit de l'École de Middle-Temple, qui l'admit en 1823 au barreau. Avocat de la reine en 1840, il fut nommé sollicitor général en décembre 1852, avec voix délibérative au conseil des ministres, et attorney général en 1858. Il est en outre vice-chancelier du comté palatin de Lancastre et avocat consultant de l'université d'Oxford. Depuis 1851, sir R. Bethell a fait partie de la Chambre des Communes, où il a siégé avec les libéraux. Ses services l'ont fait créer chevalier en 1853.

BETHMANN (Philippe-Henri-Maurice-Alexandre, baron), banquier allemand, chef de l'importante maison Bethmann frères, est né le 8 octobre 1811. Fils aîné de Simon-Maurice Bethmann et de Louise-Frédérique Boode; il est resté fidèle aux traditions de sa famille, qui a toujours fait un noble usage de son immense fortune. Il est consul général de Prusse à Francfort-sur-le-Mein. L'un

de ses frères, Charles-César-Louis BETHMANN, a été nommé baron et chambellan par le roi de Bavière. Le plus jeune, Alexandre, possède plusieurs seigneuries en Bohême.

BETHMANN-HOLLWEG (Maurice-Auguste DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 avril 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est fils de Jean-Jacques Hollweg et de Suzanne-Élisabeth Bethmann. Son père, après son mariage avec la sœur de Simon-Maurice Bethmann (voy. ci-dessus), prit le nom et les armes de la famille Bethmann, à laquelle il était associé. Le jeune Maurice, en sortant du gymnase de Francfort, fit, de 1811 à 1813, un voyage en Suisse et en Italie, puis il revint suivre les cours des universités de Gœttingue et de Berlin, où il eut pour maîtres Hugo et Savigny. Après un nouveau voyage en Italie, il fut reçu docteur en droit en 1818. Sur l'invitation de Savigny, il se voua à l'enseignement du droit civil et de la procédure. Au bout de quelques années, il se rendit à Bonn, où il fut successivement professeur et curateur de l'université. En 1845, il fut nommé conseiller d'État et, l'année suivante, il fit partie du synode général tenu à Berlin. Anobli en 1840, à l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, M. Bethmann-Hollweg, qui est un des plus riches propriétaires de la province rhénane, fut élu, en 1849, membre de la première Chambre prussienne et prit place dans le parti constitutionnel modéré. Appelé au ministère des cultes, il se signala par des mesures empreintes d'un grand esprit de tolérance, et prépara des lois pour régler tout le système de l'instruction publique. Au mois de mars 1862, M. Bethmann-Hollweg ne contre-signa pas l'ordonnance qui dissolvait la Chambre des Députés; il donna sa démission qui fut acceptée, mais le roi lui laissa le titre de ministre d'État.

On cite parmi ses principaux ouvrages : *Éléments de procédure civile* (Grundriss des Civilprocesses; 3ᵉ édit., Bonn, 1832); *Essais sur quelques parties de la théorie de la procédure civile* (Versuche über einzelne Theile der Theorie des Civilprocesses, 1834); *la Constitution judiciaire et la procédure dans l'Empire romain à l'époque de la décadence* (Gerichtsverfassung und Process des sinkenden rœm., Reichs, 1834); *Origine des libertés des communes lombardes* (Ursprung der lombardischen Staedtefreiheit, 1846).

BETHMONT (Eugène), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Paris, au mois de mai 1804, fut élevé par des ecclésiastiques au collége de Juilly et se destina d'abord à l'enseignement; mais une vocation irrésistible le poussait vers le barreau. Il se fit recevoir avocat en 1827 et débuta avec succès, vers la fin de la Restauration. Dévoué au parti de Dupont de l'Eure et de La Fayette, il prêta souvent l'appui de sa parole aux journaux poursuivis par les ministres de Louis-Philippe, et dans les procès politiques qui remplirent les premières années du règne, il fut le défenseur habituel des accusés républicains. Ses succès oratoires et la bienveillance naturelle de son caractère lui acquirent beaucoup d'estime et de sympathie au barreau de Paris, tandis que son attachement aux principes de la Révolution lui assurait les suffrages des radicaux. Le collége du 8ᵉ arrondissement l'envoya, en 1842, à la Chambre des Députés. Il combattit le ministère Guizot, repoussa l'indemnité Pritchard, protesta, au nom de la liberté, contre la flétrissure infligée aux pèlerins de Belgrave-Square et réclama instamment la réforme électorale et parlementaire. Il s'appliqua avec autant de zèle que de talent à l'étude et à la discussion des questions économiques et prononça des discours, écoutés favorablement même par le centre, sur les projets de lois relatifs aux caisses d'épargne, aux brevets d'invention, aux irrigations, aux chemins de fer, etc. Lors des élections générales de 1846, le gouvernement fit échouer à Paris sa candidature; mais bientôt il rentra à la Chambre, comme député de la Rochelle. Il continua de prendre une part importante à la lutte engagée contre la politique de MM. Guizot et Duchâtel, concourut à l'agitation réformiste et, le 22 février, soutint la demande de mise en accusation contre le ministère.

Trois jours après, le gouvernement provisoire lui confiait le portefeuille de l'agriculture et du commerce. Il fut remplacé dans ce poste par M. Flocon, refusa le ministère des cultes qu'on lui offrait en échange et fut quelque temps garde des sceaux après la démission de M. Crémieux. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu représentant du peuple par les trois départements de la Seine, de la Charente-inférieure et de l'Indre et opta pour ce dernier. Il siégea au bureau, comme vice-président; mais sa santé ne lui permit pas de prendre une part active aux travaux de l'Assemblée. Il vota avec le parti démocratique modéré. La Constitution terminée, il donna sa démission, le 3 novembre 1848. Peu de temps après il fut élu membre du Conseil d'État, où il présida la section d'administration et le comité des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Les progrès de la réaction n'ébranlèrent pas ses convictions démocratiques et, le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Depuis, sans approuver complétement le système d'abstention, il s'est tenu en dehors des assemblées politiques. De 1854 à 1856, il a été bâtonnier de l'ordre des avocats. Plusieurs procès récents, entre autres celui auquel donnèrent lieu les troubles du cours de M. Nisard et celui du capitaine Gœstchli devant la cour d'Orléans (1856), ont encore mis en relief son caractère et son talent; la dernière affaire surtout lui a fourni l'occasion de défendre avec éclat la cause de la liberté religieuse. — M. Bethmont est mort à Paris, en avril 1860.

Son fils, M. Paul BETHMONT, avocat à la Cour impériale de Paris, a été élu député au Corps législatif en janvier 1865, dans la Charente-Inférieure, comme candidat de l'opposition. Il avait obtenu 13 317 voix sur 21 805 votants. Il a été élu, à la même époque (mars 1865), membre du conseil général du même département pour le canton sud de Rochefort.

BÉTHUNE (George-W.), littérateur américain, né en mars 1806, à New-York, fut ordonné, en 1826, ministre presbytérien; mais il embrassa, l'année suivante, la communion hollandaise réformée. Après avoir exercé son ministère en plusieurs endroits, notamment à Philadelphie depuis 1834, il vint en 1849 s'établir à Brooklyn (New-York). Il est auteur d'un volume de poésies : *Chants d'amour et de foi* (Lays of love and faith, Philadelphie, 1848, in-8) et d'un volume de *Sermons*. Mais il s'est fait principalement connaître par des essais et des conférences sur différents sujets de morale, d'histoire et d'art, qui lui assignent un rang distingué parmi les *lecturers* des États-Unis (*Essays, orations and occasional discourses*, Philadelphie, 1850, in-12).

BÉTOLAUD (Victor-André-Raymond), professeur et grammairien français, né à Paris, le 27 juillet 1803, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, devint un des collaborateurs de l'humaniste N. E. Lemaire, se fit recevoir docteur ès lettres et agrégé des classes supérieures en 1826

et entra dans la carrière de l'enseignement public. Il s'était aussi fait recevoir licencié en droit. M. Bétolaud a été, pendant plus de vingt ans, professeur au lycée Charlemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849.

Outre sa thèse française *sur la Vraisemblance en poésie*, et sa thèse latine : *de Conjunctionibus idearum* (1826, in-4), il a publié plusieurs éditions d'auteurs latins et grecs, la traduction de quelques vies de Plutarque et surtout du roman de *l'Ane d'or* d'Apulée pour la collection Panckoucke (1835-1838, in-8), etc. Il est connu dans l'Université comme auteur d'un *Traité élémentaire de l'accentuation grecque* (1836; 5e édition, 1853, in-12). On le cite aussi pour sa facilité à faire des vers; quelques-unes de ses pièces de circonstance ont été imprimées.

BETTING DE LANCASTEL (Nicolas), littérateur français, est né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 5 mars 1798. Placé dans l'administration, il était, depuis 1820, secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, lorsqu'il fut, en 1823, nommé sous-préfet de Colmar. Durant l'exercice de ces fonctions, il fit paraître des *Considérations sur l'État des juifs en Alsace* (Strasbourg, 1824, in-8) et un *Annuaire du département du Bas-Rhin* pour l'année 1825. A cette date, il fut envoyé à l'île Bourbon en qualité de directeur général de l'intérieur et ne revint en France qu'en 1831. Pendant son séjour dans la colonie, il publia une *Statistique de l'île Bourbon* (Saint-Denis, 1827, in-8). Fixé à Nantes depuis 1834, il s'y est occupé d'armements maritimes et a fait pendant longtemps partie de la Chambre de commerce de cette ville.

On cite encore de M. Betting de Lancastel : *Questions coloniales* (Paris, 1836) et une série d'articles insérés dans *le National de l'Ouest* sur l'exportation française.

BEUDIN (Jacques-Félix), banquier français, homme de lettres, est né à Paris, le 12 avril 1796. Quoique chef d'une grande maison de banque parisienne, il a fait une notable excursion dans la littérature et contribué, sous le voile de l'anonyme, au triomphe du genre romantique. Avec M. Goubaux, il a donné au théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), drame qui compte les représentations par centaines et *Richard d'Arlington* (1832), où le caractère de l'ambitieux est poussé jusqu'au cynisme. Deux dramaturges en renom, Victor Ducange et Alex. Dumas, avaient retouché l'un la première, l'autre la seconde pièce. C'est sous le pseudonyme de *Dinaux*, formé des dernières syllabes de leurs deux noms, que paraissaient les œuvres collectives de MM. Beudin et Goubaux; ce dernier l'a seul conservé au théâtre.

Sans cesser de diriger sa maison de banque, M. Beudin se tourna vers la politique et réussit, en se plaçant sous le patronage ministériel, à succéder à M. Paturle, comme député de Paris (1837). Dans cette session, il se prononça contre la conversion des rentes et fit passer un crédit de 60000 fr. relatif à la bibliothèque de l'Arsenal. Remplacé, en 1842, par M. Bethmont, il rentra à la Chambre en 1846; il continuait d'y voter avec la majorité conservatrice, lorsque la révolution de Février le rendit exclusivement aux affaires de finance.

BEUGNOT (Arthur-Auguste, comte), archéologue et homme politique français, membre de l'Institut, né le 25 mars 1797, à Bar-sur-Aube (Aube), est le fils aîné d'un ministre de l'Empire qui mourut en 1835. Il fit ses études au lycée Bonaparte, fut admis, en 1819, au barreau et plaida quelque temps à la Cour royale de Paris; mais il renonça bien vite à l'exercice de cette profession pour se livrer exclusivement au culte des lettres. Son premier travail : sur *les Institutions de saint Louis* (1821), obtint de l'Institut un prix qu'il partagea avec M. Mignet, alors avocat à Aix. Ce succès se renouvela, du reste, plus d'une fois jusqu'au moment de sa réception à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il remplaça Thurot, en 1832.

Voici les titres des mémoires de M. Beugnot qui furent couronnés à Paris, à Strasbourg et à Gand : *les Juifs d'Occident* (1823, in-8), recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des juifs pendant la durée du moyen âge; *Conquêtes de Philippe Auguste* (1824); *des Moyens de civiliser les populations israélites de l'Alsace* (1824); *des Banques publiques de prêts sur gages et de leurs inconvénients* (1829); *Histoire de la destruction du paganisme en Occident* (1835, 2 vol. in-8), travail important qui s'étend de Constantin à Théodose et auquel on a reproché quelques assertions hasardées sur le pontificat des empereurs chrétiens.

A cette époque, M. Beugnot s'occupait beaucoup de deux ouvrages inédits : *Recherches sur les cérémonies symboliques usitées dans l'ancienne jurisprudence des Français* et *De l'Influence que les corporations d'arts et métiers ont exercée sur le gouvernement municipal de la France.*

Après avoir publié un rapport sur *les Registres du parlement de Paris* (1838) et une *Chronologie des États-Généraux* (1839), M. Beugnot fut chargé par M. Cousin, ministre de l'instruction publique, de surveiller l'impression des *Olim* (1840-1848, 3 vol. in-4), ou registre des arrêts rendus par la cour du roi depuis saint Louis jusqu'à Philippe le Long. En même temps, il donna une édition des *Assises de Jérusalem* (1848-1849, 2 vol. in-folio), recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le XIIIe siècle dans les royaumes alors chrétiens de Jérusalem et de Chypre et des *Coutumes du Beauvoisis* (1842, 2 vol. in-8), précédées d'une notice sur Philippe de Beaumanoir.

Nommé pair de France, le 25 décembre 1841, M. Beugnot s'unit à MM. de Montalembert et de Barthélemy pour demander la liberté de l'enseignement, en 1844, et plaida avec chaleur, en 1845, la cause des jésuites qu'on menaçait d'expulsion; il conseillait alors au ministère de laisser le champ libre au clergé, « ce qui, disait-il, était un moyen de réconciliation avec un parti séparé du gouvernement par une simple question dynastique. » La révolution de Février l'écarta quelque temps de la vie politique; mais il vint, en 1849, représenter à l'Assemblée législative la Haute-Marne, qui l'élut le troisième sur cinq. Son rôle y fut marqué par les deux importantes mesures législatives qui furent l'œuvre capitale de la majorité. Membre de la Commission des dix-sept représentants, les chefs du parti de l'ordre, il contribua à restreindre le suffrage universel et prépara la loi dite du 31 mai qui fut adoptée d'urgence. Dans la même année, il avait été rapporteur de la loi sur l'instruction publique (15 mars), qui, sous le prétexte de liberté, devait soumettre l'enseignement presque entier à la prépondérance du clergé. Plus tard, il appuya la révision de la Constitution et le rejet de la proposition des questeurs. Après le 2 décembre, son nom fut porté sur les listes de la Commission consultative, mais, depuis cette époque, il ne prit aucune part aux affaires. M. Beugnot a été nommé le 24 avril 1845, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en mars 1865.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *l'État théologien* (1845, in-18); *Avis aux honnêtes gens* (1850); *Vie de L. Becquey, ministre d'État sous la Restauration* (1852); *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés fondées en Syrie par les Francs au retour des croisades* (1854) et un certain nombre d'articles dans *le Correspondant*, *la Revue catholique*, *l'Ami de la religion*, etc.

BEULÉ (Charles-Ernest), archéologue français, membre de l'Institut, né à Saumur, le 29 juin 1826, fut élève de l'École normale, de 1845 à 1848. Agrégé pour les classes supérieures des lettres, il fut nommé professeur de rhétorique à Moulins, puis envoyé à l'École française d'Athènes. Il y reprit avec ardeur les fouilles déjà tentées pour rechercher les propylées de l'Acropole et fit des découvertes qui causèrent une vive sensation dans le monde savant et décidèrent du maintien de l'École, dont on contestait alors vivement l'utilité. De retour en France en 1853, M. Ern. Beulé prit le grade de docteur et fut nommé, dès l'année suivante, en remplacement de Raoul-Rochette, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale. Il fut décoré, à la même époque, de la Légion d'honneur. Dans ces derniers temps, il a fait exécuter des fouilles très-importantes sur l'emplacement de Carthage. En février 1860, M. Beulé a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Ch. Lenormant. Au mois d'avril 1862, il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts par dix-neuf voix contre quatorze données à M. Berlioz. C'est lui qui, après la réorganisation de l'École des beaux-arts, à la fin de 1863, protesta, au nom de l'Académie, contre le nouvel état de choses.

On a de lui ses deux thèses : *An vulgaris lingua apud veteres Græcos exstiterit? les Arts et la poésie à Sparte sous la législation de Lycurgue* (1853); *les Frontons du Parthénon* (1854, broch.); *l'Acropole d'Athènes* (1854, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1863, in-8); *Études sur le Péloponèse* (1855, in-8), ces deux derniers ouvrages publiés par ordre du ministère de l'instruction publique; *les Temples de Syracuse* (1856), inséré d'abord dans le *Bulletin des Sociétés savantes*; *les Monnaies d'Athènes* (1858, in-4); *Éloge d'Hippolyte Flandrin* (1864); *Histoire de la sculpture avant Phidias* (1864, in-8), tiré de la *Gazette des Beaux-Arts*, etc.; *Éloge de M. Horace Vernet* (1863, in-8); *Phidias, drame antique* (1863, in-12), publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*; enfin quelques autres extraits de divers recueils.

BEURET (Georges), général français, né à la Rivière (Haut-Rhin), le 15 juin 1803, fut élève de Saint-Cyr et fit les campagnes d'Espagne et de Morée. Capitaine adjudant-major en 1836, chef de bataillon en 1844, lieutenant-colonel en 1849, colonel en 1852, général de brigade en janvier 1855, il fut employé en Algérie, dans l'expédition de Rome et dans la guerre de Crimée, puis commanda une brigade à Paris. Il fit partie, en avril 1859, de l'armée d'Italie, et fut tué à l'affaire de Montebello (20 mai). Il était, depuis le 27 janvier 1855, grand officier de la Légion d'honneur.

Un autre général du même nom, le vicomte Eugène-Georges-Jacques BEURET, né en 1806, ancien élève de l'École polytechnique, a été nommé, depuis le 24 décembre 1858, général de division dans l'artillerie. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 mars 1857, il a été promu grand officier le 30 décembre 1863. *

BEURNONVILLE (Étienne-Martin, baron DE), général français, né à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), le 11 juillet 1879, et neveu du maréchal de ce nom, entra à l'École militaire de Fontainebleau, devint à seize ans sous-lieutenant au 27ᵉ léger et passa, après Friedland, en Espagne, où Macdonald l'appela près de lui en qualité d'aide de camp (1809). Il le suivit en Russie, assista au siége de Riga, fut nommé chef de bataillon et colonel dans la même année (1813) et reçut une balle dans la poitrine en défendant les approches du pont de Kehl contre le corps prussien de Bulow.

Au retour des Bourbons, M. de Beurnonville obtint les plus hautes faveurs : le titre de baron (1814), un régiment dans la garde royale, le grade de maréchal de camp (7 novembre 1817) et enfin la pairie (1821), dignité dans laquelle il succéda à son oncle qui venait de mourir. En 1822, il fut nommé aide de camp du duc d'Angoulême et fit avec lui la guerre d'Espagne, qui lui valut la croix de grand officier de la Légion d'honneur (23 mai 1825) et plusieurs décorations espagnoles. Après la révolution de Juillet, il se rangea d'abord dans l'opposition légitimiste; mais l'abolition de l'hérédité de la pairie le détermina à se retirer tout à fait des fonctions publiques (1832) et quelque temps après à demander sa mise à la retraite comme officier général.

BEUST (Frédéric-Constantin, vicomte DE), minéralogiste et géologue allemand, né à Dresde, le 13 avril 1806, étudia les sciences mathématiques et naturelles à l'académie de Freiberg et le droit aux universités de Leipsick et de Gœttingue. Il entra ensuite dans diverses administrations d'exploitation des mines, parcourut tous les grades et fut chargé, en 1842, de la direction de l'intendance supérieure des mines de Freiberg. Bientôt des ouvrages spéciaux attirèrent sur lui l'attention publique, et lui donnèrent un rang honorable parmi les économistes et les hommes politiques. En cette dernière qualité, il est devenu, en Saxe, le chef d'un certain parti, et a été envoyé, comme représentant de la diète de Francfort aux conférences de Londres ouvertes le 25 avril 1864.

On cite de lui : *Critique de la théorie de Werner sur les filons* (Kritiscke Beleuchtung der Werner'schen Gangtheorie, Freiberg, 1840); *Esquisse géognostique des principales masses de porphyre entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt et Nossen* (Freiberg, 1835) et un grand nombre de mémoires et d'opuscules, notamment : *l'Exploitation des mines en Saxe et ses rapports avec les finances du royaume* (Freiberg, 1855); *Sur une Loi de la distribution des minerais dans les filons de Freiberg* (1855); *l'Erzgebirge et les chemins de fer* (1855), etc.

BEUTH (Pierre-Christian-Guillaume), fonctionnaire allemand, né à Clèves, le 28 décembre 1781, et fils d'un médecin, étudia le droit et l'administration à Halle, puis entra dans les bureaux, comme référendaire, en 1801. Assesseur à Baireuth en 1806, il devint en 1809 conseiller à Potsdam, et commença à rendre les plus grands services à l'administration prussienne. Il aida surtout le ministre Hardenberg à réorganiser les finances et à développer le commerce et l'industrie de la Prusse. Membre d'une Commission spéciale établie dans ce but, il fut nommé, quelque temps après, conseiller intime pour les finances. En 1813, il fit partie, comme volontaire, des chasseurs de Lutzow. Membre d'une Commission chargée de modifier le système des impôts, il fut nommé conseiller d'État en 1821, en 1828 chef de division au ministère des finances, sec-

tion du commerce, de l'industrie et des travaux publics, fonctions qu'il garda jusqu'en 1845, en 1830, grand conseiller de gouvernement, en 1844, conseiller intime de première classe.

Libre échangiste et partisan déclaré de toutes les franchises, avant même qu'on eût fait un système de ces opinions, M. Beuth s'est vu protégé par le gouvernement dans cette voie de rénovation. Il faut lui rapporter la fondation d'une École de commerce à Berlin et d'écoles spéciales dans les provinces, la publication de plusieurs ouvrages pratiques sur le commerce, l'industrie et les procédés industriels de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique, procédés qu'il alla étudier lui-même dans divers voyages; la création de plusieurs usines nationales, le changement de l'Académie spéciale d'architecture en École générale des travaux publics, enfin la fondation d'une Société industrielle, dont il fut nommé président. M. Beuth est membre ou correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes de la Prusse et de l'étranger.

BEVERLEY (Georges Percy, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1778, à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Northumberland élevée en 1790 à la pairie héréditaire (2e titre, baron Lovaine). Il prit ses grades universitaires à Cambridge, fut lord de la Trésorerie de 1804 à 1806 et entra en 1830 à la Chambre haute où il vota habituellement avec le parti de l'aristocratie et de l'Église établie. Il est héritier présomptif des titres et dignités de son cousin le duc de Northumberland (voy. ce nom). De son mariage avec la fille de J. A. Stuart-Wortley (1801), il a eu quatre enfants, dont l'aîné, Algernon-George, baron Lovaine, né en 1810, à Londres, a servi dans les gardes et siégé, depuis 1852, à la Chambre des Communes. (Voy. Percy.)

BEWER (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 30 mai 1820, étudia à Dusseldorf, à Anvers et à Paris, exécuta, dans cette dernière ville, une *Fuite de Marie Stuart*, aujourd'hui à Cologne et y commença un *Romeo et Juliette* qui compte parmi ses meilleures productions. De retour en Allemagne, il attira sur lui l'attention par une grande toile représentant *le Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*. Un riche amateur américain l'ayant achetée, en commanda aussitôt le pendant à l'artiste, qui fit sa *Guerre de Wartbourg*, vaste tableau encyclopédique du moyen âge tout entier, avec de remarquables effets de couleur et de lumière. C'est une des toiles que la reproduction par la gravure a le plus popularisée. Depuis, M. Bewer s'est essayé dans la peinture religieuse et dans le portrait.

BEZANSON [de Seine-et-Oise], ancien représentant du peuple français, né à Rethel (Ardennes), le 25 mars 1804, étudia le droit, acheta, en 1834, une charge de notaire à Poissy (Seine-et-Oise). Quelques années après, il fut nommé suppléant du juge de paix du canton de Poissy. Depuis 1845, il présida le conseil d'arrondissement de Versailles. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans le département de Seine-et-Oise, le sixième sur douze, par 59 484 voix. Vice-président du comité de l'agriculture et du Crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite. Non réélu à la Législative, il revint à Poissy et y reprit ses fonctions de notaire. — Il est mort en avril 1860.

BÉZARD (Jean-Louis), peintre français, né à Toulouse, en 1800, suivit en 1822 les ateliers de Pierre Guérin et de M. Picot; il entra en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture en 1825 et le grand prix au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. A la suite de son séjour en Italie, il reparut aux expositions annuelles où il avait figuré dès 1824 et où il a donné, entre autres œuvres : *la Madeleine dans le désert*, *le Repos de la Madeleine*, *l'Intérieur de l'Église du bois d'Arcis*, *Scène de la révolution de* 1830, *au Louvre*, *le Martyre de saint Saturnin* (1836), *le Règne des méchants sur la terre* (1837), exposé de nouveau en 1855; *le Martyre de saint Eutrope*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Méphistophélès*, *ou la Joie de l'esprit du mal*, *l'Ange et l'enfant*, *le Dormeur napolitain*, *les Sept œuvres de la miséricorde*, *l'Assomption*, *Saint Roch priant pour les pestiférés*, *Saint Michel arrachant les âmes des mains du démon*, *l'Ange de saint Mathieu*, *Apothéose*, *Sept sacrements*, commandé par le ministère de l'intérieur, *Henri de Bourbon au tombeau de Fleurette;* plusieurs *Portraits* et diverses *Allégories;* enfin des dessins d'après ses propres tableaux; en 1863 : la *Nativité* et la *Résurrection*, dessins des compositions peintes dans la cathédrale d'Agen.

M. Bézard a encore exécuté, en grande partie, la décoration de l'église Sainte-Élisabeth (1849), les peintures murales de la chapelle Saint-Joseph à l'église Sainte-Clotilde et concouru à la restauration de Saint-Eustache. Il a donné des cartons de vitraux et fourni des aquarelles à plusieurs *Albums* officiels ou recueils d'actualités. Il a obtenu une 1re médaille en 1836, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859 et a été promu chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1860.

BEZERÉDY (Étienne), homme politique hongrois, né le 28 novembre 1796, à Szerdahely (comté d'Œdenbourg), mort à Tolna, le 6 mars 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BEZZUOLI (Giuseppe), peintre italien, né à Florence, en 1784, n'eut d'autres maîtres que les tableaux des peintres illustres de son pays. Il a traité l'histoire, la mythologie et la peinture religieuse. Ses toiles principales sont restées dans sa ville natale; ce sont deux plafonds du palais Borghèse représentant *la Toilette de Vénus* et *Vénus enlevant Ascagne; le baptême de Clovis*, à l'église de Saint-Remi : dans un des tabernacles de la même église, *la Via del Palaggio;* dans le palais des célèbres historiens Villani, une madone à fresque qui a remplacé *la Madonna* del Poggetti, fort dégradée; enfin *l'Entrée de Charles VIII à Florence* (au palais Pitti). Cette dernière toile, exposée, en 1829, dans une des salles de l'Académie des beaux-arts, excita un véritable enthousiasme. Depuis, M. Bezzuoli s'occupa surtout de peindre des portraits ou des sujets religieux. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Ève pécheresse*. Le portrait de cet artiste se trouve dans la collection iconographique de Florence.

BIANCHI (Thomas-Xavier de), orientaliste français, né à Paris, le 25 juin 1783, est le frère puîné du feld-maréchal autrichien de Bianchi, duc de Casalanza (voy. ci-après). Il termina ses études à l'École centrale du département de Seine-et-Marne et suivit, à Paris, les cours de langues orientales au Collége de France et à la Bibliothèque impériale, sous Silvestre de Sacy. En 1807, il fut nommé élève à l'école française des Jeunes de langue à Constantinople, alors dirigée par le savant Ducaurroy et acheva de s'y perfectionner dans la pratique de l'arabe, du persan et surtout du turc. Envoyé à Smyrne en 1811, il y remplit

successivement les fonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général et se signala par son dévouement durant l'horrible peste de 1812. En 1816, il fut nommé adjoint aux secrétaires interprètes du roi, à Paris, et chargé en cette qualité de la conduite de l'envoyé persan près la cour de Louis XVIII (1819).

M. Bianchi fut appelé à remplir, en 1829, auprès de Hussein-pacha, dernier dey d'Alger, une mission difficile et périlleuse dont il a publié la relation, et dont les divers incidents motivèrent, l'année suivante, l'expédition contre Alger. Il fut alors nommé secrétaire interprète en titre et exerça en outre les fonctions de professeur de turc à l'École des langues orientales jusqu'en 1842. Mis à la retraite, il se consacra tout entier aux travaux lexicographiques et bibliographiques qui lui ont acquis une notoriété européenne. M. Bianchi, qui a été promu officier de la Légion d'honneur, le 5 juillet 1842, a été nommé membre de l'Académie impériale de Constantinople et décoré du Nichan-Iftikhar et du Medjidié. — Il est mort en avril 1864.

Voici la liste de ses publications : *Notice sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine imprimé en Turquie* (Paris, 1821, in-8); *Notice sur un recueil de fetvas du cheikh Moustafa Kedouci* (1824, in-8); *Guide des Pèlerins de Constantinople à la Mecque* (1825, in-4): *Vocabulaire français-turc* (1828, in-8); *Esquisse de l'État d'Alger* (1830, in-8), traduit de l'anglais; *Notice historique sur Pierre Ruffin* (1825, in-8); *Dictionnaire français-turc* (1831 et 1846, 2 vol. in-8); *Dictionnaire turc-français* (1835 et 1850, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. J. Kieffer; *Guide de la conversation en français et en turc* (1839 et 1852, in-8); *Notice et catalogue de la bibliographie égyptienne* (1843, in-8): *le Premier annuaire de l'Empire ottoman* (1848, in-8); *Sekhathly humaioun, ou Charte impériale du 18 février 1856* (1856, in-8), etc.

BIANCHI (Barthélemy-Urbain), constructeur d'instruments de physique à Paris, né à Montpellier, le 25 décembre 1821, fit ses études classiques au collége de Toulouse, puis passa cinq ans, comme élève, dans les ateliers de Gambey. Il suivait, en même temps, les cours publics de sciences. Il commença à travailler pour son compte en 1840, construisit avec beaucoup de soin des appareils relatifs à toutes les branches de la physique. Il est surtout l'inventeur d'une *machine pneumatique rotative*, à double effet et à un seul corps de pompe oscillant, plus puissante, plus commode et moins coûteuse que les machines pneumatiques ordinaires; elle a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Bianchi a construit encore : un *Appareil pour la détermination de la densité des poudres de guerre* adopté en France, en Belgique et en Suède pour les poudreries de l'État, et qui a valu à son auteur le grade de chevalier de l'ordre suédois de Wasa; un *Appareil pour la liquéfaction du protoxyde d'azote*, établi d'après les indications de M. Dumas; un *Anémomètre* perfectionné, d'après le système du général Morin; un *Appareil destiné à l'étude des phénomènes de la polarisation rotatoire*, d'après un plan de M. Biot et décrit dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (tome XXV); enfin d'utiles perfectionnements apportés à la construction des balances de précision. Les travaux de M. Bianchi ont obtenu plusieurs médailles aux diverses expositions, et notamment, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe.

BIANCHI (Vincent-Frédéric, baron DE,) duc DE CASALANZA, général autrichien, né à Vienne, le 2 février 1768, mort le 21 août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

De son mariage avec Mlle Frédérique de Maindorf, le baron de Bianchi a laissé deux fils qui ont embrassé comme lui la carrière militaire. L'aîné, Ferdinand BIANCHI, né en 1810, à Pesth, devint sous-lieutenant dans un régiment de cuirassiers en 1824 et prit sa retraite, comme lieutenant-colonel, en 1849. Le second, Frédéric BIANCHI, né à Presbourg, en 1815, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant, en 1829, et se distingua dans la guerre contre l'Italie en 1848 et 1849. Général-major dans cette dernière année, il fut nommé feld-maréchal-lieutenant, et reçut le commandement d'un corps dans les principautés danubiennes.

BIANCHI-GIOVINI (Aurèle), publiciste italien, né à Côme (Lombardie), le 25 novembre 1799, de parents pauvres, fut envoyé, dès l'âge de neuf ans, à Milan, dans une maison de commerce. Il profita de ses loisirs pour se livrer à l'étude. Ses voyages accrurent ses connaissances, mais le rendirent suspect à la police autrichienne. En 1830, il quitta le commerce, vint dans la Suisse italienne et entra dans un grand établissement typographique à Capolago. Il y rédigea pendant plusieurs mois un journal politique, *l'Ancre*, puis concourut, comme directeur littéraire de la maison, à la publication d'ouvrages importants, entre autres de l'*Histoire du royaume de Naples*, par le général Colletta. En même temps, il traduisait et annotait l'*Histoire de Venise*, de Daru. En 1835, il passa à Lugano, où il dirigea deux ans *le Républicain de la Suisse italienne*, tout en faisant paraître à Zurich son important ouvrage sur *la Vie et les écrits de Sarpi*. En désaccord avec le parti radical dans le Tessin, il quitta la rédaction du journal pour ne plus s'occuper que de son *Histoire des papes*, dont il réunissait depuis plusieurs années les matériaux. Il fut en butte, dans sa retraite, à de violentes attaques, dont il poursuivit les auteurs devant les tribunaux. En 1839, après la défaite du parti libéral, il sortit du canton et retourna à Zurich pour continuer ses travaux. Il publia alors sur les affaires tessinoises différentes brochures très-remarquées.

En 1841, il demanda à rentrer en Lombardie et de 1842 à 1847 il vécut à Milan dans la retraite. Il publia alors de nombreux ouvrages, entre autres : *Histoire des Hébreux* (1 vol.), traduite en allemand, mais interdite dans plusieurs parties de l'Italie; *Essai historique et critique sur la papesse Jeanne*, qui eut un grand succès; *Études critiques sur l'histoire universelle de César Cantù* (3 vol.); *Dictionnaire historique, philologique et géographique de la Bible* (4 vol.); *Dictionnaire topographique et statistique de la Lombardie* (gr. in-8), qui a eu deux éditions, mais sur lequel la police autrichienne ne permit pas à l'auteur de mettre son nom, etc.

M. Bianchi-Giovini fut appelé à Turin, en 1848, pour diriger le journal *l'Opinione*, lorsque le colonel Jacques Durando, son fondateur, partit pour la guerre de l'indépendance. En 1851, l'Autriche se plaignit de ses attaques incessantes et obtint son éloignement de Turin; mais il y reprit bientôt la direction de son journal, qu'il quitta en 1852, pour publier son *Histoire des papes*, dont il a paru plus de dix volumes. Vers la fin de 1853, M. Bianchi-Giovini fonda un nouveau journal, *l'Unione*, qui vécut jusqu'en 1861 et où il poursuivit avec la même vigueur le cléricalisme à la fois et le mazzinisme.— Il est mort le 16 mai 1862. Le roi Victor-Emmanuel a accordé à sa famille une pension de 2000 francs.

Outre les ouvrages déjà cités, il a encore donné une *Histoire biblique* destinée à populariser son *Histoire des Hébreux*; une *Critique des Évangiles*, dont deux éditions ont été épuisées en quelques jours; un grand pamphlet, *l'Autriche en Italie* (1853), traduit aussitôt en français (1854, 2 vol. in-8); *Idées sur les causes de la décadence de l'empire romain en Occident* (1 vol.); une *Histoire des Lombards*, commencée en 1846, mais restée inachevée, etc.

BIARD (Auguste-François), peintre français, né à Lyon, en 1800, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis suivit, près d'un an, les cours de l'École lyonnaise, sous Réveil et Richard. Il se mit ensuite à voyager, visita, en 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie, parcourut successivement les principales contrées de l'Europe, affronta les glaces de la Laponie et du Spitzberg et vint, en 1835, se fixer à Paris, où il était déjà connu par un premier tableau, devenu promptement populaire, *les Enfants perdus dans une forêt* (1828).

M. Aug. Biard a exposé : *une Famille de mendiants*, *la Diseuse de bonne aventure*, *Concert de fellahs*, toiles acquises par sa ville natale; *Attaque de brigands*, acheté par la duchesse de Berri; *les Comédiens ambulants*, au Luxembourg; *le Vent du désert*, au musée de Nîmes; *le Baptême sous la ligne*, *le bon Gendarme*, *la Traite des nègres*, *la Garde nationale de campagne*, *le Branlebas de combat*, à l'empereur de Russie; *les Honneurs partagés*, *Duquesne délivrant les captifs d'Alger*; *le Désert*, au château de Saint-Cloud; *la Sortie d'un bal masqué*; *l'Embarcation attaquée par les ours blancs* (1831-1840); *la Chasse aux rennes*; *Du Couedic recevant les adieux de son équipage en 1780*, *la Pêche aux morses*, acheté par Louis-Philippe; *une Aurore boréale au Spitzberg*, *Jane Shore*, *Gulliver dans l'île des géants* (1841-1852) : ces cinq derniers tableaux et le *Duquesne* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec un *Portrait* et *le Salon du comte de Nieuwerkerke*; *le Bombardement de Bomarsund*, *le Mal de mer*, *un Bal à bord d'une corvette anglaise*, etc. (1856-1859); *Emménagement d'esclaves à bord d'un négrier*, la *Chasse aux esclaves fugitifs*, la *Prière dans les bois*, le *Naturaliste*, *Comment on voyage dans l'Amérique*, *Portrait de don Pedro II*, etc. (1861); *la Bourse à Paris*, un *Plaidoyer en province* (1863); *Épisode de la fête de l'Être-Suprême le 20 prairial 1794*, un *Portrait* (1864). Cet artiste a obtenu deux secondes médailles, en 1828 et 1848, une 1re en 1836, et la décoration en juin 1838. Ses tableaux, dont plusieurs ont été gravés par M. Jazet, sont très-recherchés, surtout en Angleterre. M. A. Biard a publié dans le *Tour du Monde*, en 1861, puis en volume, la relation d'un *Voyage au Brésil*, avec de nombreux dessins (1862, gr. in-8).

BIARD (Léonie d'AUNET, dame), femme de cet artiste, séparée judiciairement de lui depuis 1845, a embrassé la carrière littéraire. Sous le nom de Léonie d'AUNET, qui était son propre nom de famille, elle a donné à la Porte-Saint-Martin le drame de *Jane Osborn* (1855), publié des feuilletons dans *le Siècle*, *la Presse*, *le Courrier de Paris*, *le Journal pour tous*, etc.

Mme Léonie Daunet a encore donné plusieurs ouvrages à la *Bibliothèque des chemins de fer*; *le Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854, in-16; 2e édit., 1856), relation d'une des courses dans lesquelles elle accompagna son mari; *Un mariage en province* (1856, 2e édit., 1857); *Une vengeance* (2e édit., 1858); *Étiennette*, *Silvère*, *le Secret* (1859), etc.

BIBESCO (Georges-Demètre), ex-hospodar de Valachie, frère cadet de l'hospodar Barbo Stirbey, son successeur, est né en 1804, dans le banat de Craïova, d'une famille originaire de la Petite-Valachie. Leur père, le vornik Demètre Bibesco, obtint le rang de grand boyard. Les deux frères reçurent une brillante éducation, d'abord au lycée de Bucharest, ensuite à Paris, où Georges ne passa pas moins de sept ans à perfectionner ses études (1817-1824). Avant son élévation à l'hospodarat, il fut sous-secrétaire d'État au département de la justice sous l'administration du général Kisseleff, puis secrétaire en chef à celui des affaires extérieures; il donna sa démission peu après l'avénement d'Alexandre Ghika (voy. ce nom) et quitta la Valachie pour aller vivre, soit à Paris, soit à Vienne, où il contracta de hautes amitiés. En 1851, il parut à Bruxelles un opuscule qu'on lui attribua : *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie, par un habitant de la Valachie.* La même année, il retourna dans son pays, fut élu membre, puis secrétaire de l'Assemblée générale et devint un des chefs de l'opposition. L'année suivante il rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, l'adresse qui amena la déchéance de l'hospodar, et on lui attribua la publication de la brochure où cette adresse est reproduite et qui a pour titre : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghika* (Bruxelles, 1844). Alexandre Ghika fut destitué (14 octobre), et le 1er janvier suivant, le prince Bibesco, malgré un grand nombre de compétiteurs, fut porté à l'hospodarat par une forte majorité. Le 17 janvier 1843, l'élection fut confirmée par la Porte et, le 25, le nouvel hospodar fut installé solennellement. Il était le premier prince élu par le pays même et à vie.

Dès les premiers actes de son administration, l'opposition se reconstitua contre lui par la coalition des libéraux et des chefs du parti phanariote. Le prince obtint de la Porte un firman qui prononça la clôture immédiate d'une Assemblée systématiquement hostile. Les Assemblées suivantes prêtèrent leur concours à toutes les lois et mesures qui réalisèrent dans le pays d'incontestables progrès. Les corvées des paysans furent réduites; des routes ouvertes à travers les Carpathes; on construisit un quai à Ibraïla, des digues à Giurgevo, un pont sur l'Olto, entre les deux Valachies, des casernes, des postes sur pilotis aux frontières danubiennes, des prisons en pierre, des greniers de réserve, des fontaines, etc.; Bucharest fut assaini; les esclaves des monastères affranchis; un lycée fondé avec des professeurs français pour former des maîtres indigènes; des conventions commerciales avantageuses, conclues avec la Turquie et l'Autriche; les douanes supprimées entre la Valachie et la Moldavie, premier acte d'union entre les deux principautés.

De son côté toutefois, le parti phanariote publiait à Bruxelles, en 1847, sous ce titre : *le Prince Bibesco et son administration*, une brochure où l'on se faisait une arme contre le prince de tous les abus reprochés à son prédécesseur. En même temps, il s'était formé un parti radical dont les chefs, MM. Golesco, Balcesco, Jean et Demètre Bratiano, Rosetti, Jean Ghika, etc., se préparaient, au dedans et au dehors, pour un mouvement. La nouvelle de la révolution de Février en accéléra l'explosion. Après une manifestation organisée sans succès pour arracher à l'hospodar une constitution nouvelle, l'insurrection éclata dans la Petite-Valachie, où MM. Héliade, Stéfan Golesco, Tell, proclamèrent la constitution (9/21 juin); elle gagna promptement Bucharest, où l'arrestation de plusieurs de leurs collègues, MM. Rosetti, Voïnesco, l'archimandrite

Josaphat, avait produit, depuis quelques jours, une grande fermentation. Abandonné de la population et de l'armée, le prince Bibesco, qui s'était même vu en butte à une tentative de meurtre, adhéra aux vingt-deux articles de la constitution et nomma un ministère composé des chefs du mouvement. Mais, deux jours après, en présence de la situation qui lui était faite, il se démit de l'hospodarat et passa à Cronstadt en Transylvanie, puis à Vienne. Après s'être tenu à l'écart de la politique, le prince Bibesco a été élu membre du divan *ad hoc*, réuni en 1857 pour préparer la réorganisation politique de la Moldo-Valachie. Il s'y montra, comme son frère, le prince Stirbey (voy. ce nom), partisan déclaré de l'union des deux principautés sous la souveraineté d'un prince étranger. Élu député au parlement roumain, au mois de septembre 1862, il n'a pas accepté ce mandat.

De son premier mariage avec Mlle Brancovano, le prince Georges Bibesco a trois fils : Grégoire, prince BRANCOVANO, du chef maternel, Nicolas et Georges. Tous les trois ont été élevés et ont fait leurs études militaires en France. Le second, après avoir servi en Afrique, au titre d'officier étranger, devint aide de camp du général Randon, avec lequel il a fait l'expédition de la Kabylie. Décoré de la Légion d'honneur à la suite de cette campagne, il a été promu officier le 28 avril 1864. Il a épousé Mlle d'Elchingen, petite-fille du maréchal Ney. Le troisième a servi dans l'armée française au Mexique, comme capitaine au régiment étranger. Il a été promu, à la même date que son frère, officier de la Légion d'honneur.

BIBESCO (Jean), frère du précédent, et du prince Stirbey, a rempli, sous le gouvernement de ce dernier (1850-1853), les fonctions de ministre du culte et de l'instruction publique.

BIDA (Alexandre), dessinateur français, né à Toulouse, en 1813, vint à Paris étudier l'aquarelle et le dessin sous M. Eugène Delacroix. De 1844 à 1846, il visita Constantinople et l'Orient, qui lui ont fourni la plupart des dessins ou pastels exposés depuis son retour. Il s'est borné à ces deux genres et l'on cite surtout de lui : *Boutique turque*, *Café arabe*, *le Chanteur grec*, *le Marché d'esclaves*, *le Barbier arménien*, *la Bastonnade*, *le Retour de la Mecque*, acquis par l'État; *la Cérémonie du Dosséh, au Caire*, à M. le duc de Morny; *le Mur de Salomon*, *l'Appel du soir*, *Crimée*, *le Chant du Calvaire*, etc. (1847-1853); quatre dessins exposés au salon de 1861 : *le Grand Condé à Rocroy; le Champ de Booz à Bethléem*, acquis par l'État; *Intérieur de femmes arabes*, *Massacre des mamelucks*, et, dans ces derniers temps, divers portraits, entre autres ceux du *duc de Morny* et du *conseiller Darricau*. Il est devenu en janvier 1860 un des principaux dessinateurs du *Tour du Monde, journal de voyages*. M. Bida a obtenu une 2e médaille en 1848, et une médaille de première classe, ainsi que la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

BIDARD (Théophile) [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple français, né à Rennes, en 1806, étudia le droit et devint professeur de procédure à la Faculté de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, son indépendance lui attira quelques démêlés avec le ministère de l'instruction publique. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quatorze, par 77 599 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota, en général, avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 24 février 1849. Non réélu à la Législative, M. Bidard reprit à la Faculté de Rennes son cours de procédure civile et de législation criminelle. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

BIEDERMANN (Frédéric-Charles), philosophe et homme politique allemand, né à Leipsick, le 25 septembre 1812, prit ses grades universitaires dans cette ville, où il devint, en 1838, professeur adjoint de philosophie à l'université. En 1845, il dut renoncer à ces fonctions à cause de ses opinions politiques. Il a particulièrement fondé et rédigé le *Herold* (Leipsick, 1844-1847), revue hebdomadaire libérale et la *Revue mensuelle allemande de littérature et de vie publique* (1842), qu'il remplaça, en 1846, par la revue trimestrielle, *Notre présent et notre avenir*, laquelle, jusqu'en 1848, forme 10 volumes.

M. Biedermann prit une part assez importante aux mouvements politiques de 1848. Vice-président du conseil délibératif de Leipsick, il proposa et composa l'adresse de cette ville au roi de Saxe (2 mars 1848). Il fit ensuite partie du parlement de Francfort, où il devint secrétaire du Comité des cinquante et de l'Assemblée nationale allemande qui le nomma secrétaire et, peu de temps avant sa dissolution, vice-président. Au mois de mai 1849, il ne suivit pas l'Assemblée à Stuttgart. M. Biedermann reparut bientôt sur la scène politique et prit part aux séances du parlement de Gotha et de la seconde Chambre de Saxe (1849-1850). Il obtint plus tard l'autorisation de rouvrir son cours d'économie politique à l'université de Leipsick.

On lui doit, entre autres ouvrages de philosophie et de politique : *De Genetica philosophandi ratione et methodo, præsertim Fichtii, Schellingii, Hegelii*, etc. (Leips., 1835); *Fundamental philosophie* (Ibid., 1837); *la Science et l'université* (Wissenschaft und Universitaet, Ibid., 1838); *la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (die deutsche Philosophie von Kant bis auf unsere Tage, Ibid., 1842-1843, 2 vol.); *Leçons sur le socialisme et sur des questions sociales* (Vorlesungen über Socialismus und sociale Fragen, Ibid., 1847); *le Parlement allemand* (das deutsche Parlement, *Ibid.*, 1848); *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Erinnerungen aus der Pauls Kirche, Ibid., 1849), où sont caractérisés très-nettement les différents partis de l'Assemblée nationale de Francfort, etc. M. Biedermann a, en outre, collaboré à plusieurs recueils littéraires. En 1850, il prit la direction d'une publication encyclopédique intitulée : *Germania*.

BIEFVE (Édouard DE), peintre belge, né à Bruxelles, en 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Il s'est renfermé dans la peinture et a donné, entre autres tableaux d'histoire : *Masaniello*, *le Comte Ugolin*, *la Présentation de Rubens à Charles-Quint*. Citons encore quelques tableaux mythologiques, entre autres *Eucharis et Télémaque;* des sujets religieux, *la Flagellation du Christ;* des peintures de genre, *Raphaël et la Fornarina*, etc. Il a fait aussi un grand nombre de portraits estimés. Son œuvre principale est *le Compromis des nobles à Bruxelles le 16 février* 1566, qui parut et fut très-remarqué à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

M. E. de Biefve, qui se distingue par la vigueur et l'harmonie de sa couleur, a reçu l'ordre de

Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire : *les Chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand-maître l'électeur de Brandebourg*, l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

BIELOWSKI (Auguste), littérateur polonais, né vers 1806, en Gallicie, s'est fait connaître par une excellente traduction d'un poëme slave fort ancien : *l'Expédition d'Igor contre les Polonais* (Léopold, 1833, in-8) ; puis par un poëme original qui est estimé et dont un souverain de Pologne, *Henri le Pieux*, est le héros. On a encore de lui une traduction du *Faust* de Gœthe; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski et de nombreux articles d'histoire ou d'imagination dans la *Ziewonia*, l'*Album* et la *Gazette des modes*, recueils littéraires de la Galicie. M. Bielowski a été attaché à la bibliothèque Ossolinski, à Léopold.

BIENAIMÉ (Paul-Émile), musicien français, né à Paris, en 1802, eut pour maîtres MM. Fétis et Dourlen et remporta successivement les prix d'harmonie (1822), de contre-point (1825), et le second prix de composition musicale au concours de l'Institut (1826). Il se tourna aussitôt vers l'enseignement musical. Depuis 1824, il a professé au Conservatoire le cours d'harmonie et d'accompagnement pour les dames. On a de lui un grand nombre de morceaux de musique religieuse et quelques *Messes* à grand orchestre; mais ces compositions qui ont été gravées remontent, la plupart, aux dernières années de la Restauration, sous laquelle il était maître de chapelle à Notre-Dame.

BIENAYMÉ (Irénée-Jules), administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 août 1796, fut admis en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira au bout d'un an pour entrer dans le service des finances; il y parvint au rang d'inspecteur général et prit sa retraite dans ces dernières années. En 1852, il fut élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du duc de Raguse. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 28 avril 1844.

On a de lui : *de la Durée de la vie depuis le commencement du* XIX*e siècle* (1835), extrait des *Annales d'hygiène; Considérations à l'appui de la découverte de Laplace, sur la loi de probabilité dans la méthode des moindres quarrés* (1854); une *Notice* sur ses travaux, à l'appui de sa candidature à l'Institut en 1852, et des *Extraits des comptes rendus de l'Académie des sciences* et d'autres recueils.

BIENER (Frédéric-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Leipsick, le 5 février 1787, fils d'un célèbre jurisconsulte, étudia aux universités de Leipsick et de Gœttingue, fut appelé, dès 1810, à l'université de Berlin, nouvellement fondée et obtint plus tard une chaire à Dresde. Il a publié : *Histoire des Novelles de Justinien* (Geschichte der Novellen Justinian's, Berlin, 1824); *Mémoires sur l'Histoire de l'instruction judiciaire et du jury* (Beitraege zur der Geschichte des Inquisitionsprocesses und der geschworenen Gerichte, Leipsick, 1827); *Matériaux pour une révision du Code de Justinien* (Beitraege zur Revision der Justinianeischen Codex, Berlin, 1833), etc.

BIENNOURRY (Victor-François-Éloi), peintre français, né à Bar-sur-Aube, le 10 janvier 1813, suivit en 1828 l'atelier de Drolling, en même temps que l'École des beaux-arts; il y remporta le grand prix de peinture au concours de 1842, sur ce sujet : *Samuel sacrant David*, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. Depuis son retour en France, M. Biennourry n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres, notamment la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Il a envoyé aux salons, où il avait figuré une première fois, en 1842, avec un *Portrait de jeune fille: Portrait de Drolling*, dessin; *le Mauvais riche*, tableau acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* (1857); *le Baptême de Jésus-Christ* (1859); les *Arts*, plafond en peinture mate, acquis par le ministère d'État; *Projet de la décoration du salon vert, au palais des Tuileries*, et *Projet de la décoration du salon rose* (dessins) (1863); *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, appartenant au au ministère de la maison de l'Empereur, *Projet de la décoration du salon bleu, au palais des Tuileries*, deux dessins (1864). M. Biennourry a obtenu une médaille en 1864.

BIERCHER (Mathieu), architecte allemand, né à Cologne, en 1797, fit ses premières études artistiques dans sa ville natale et vint les compléter à Berlin, où il suivit les cours d'architecture (1820). Pour se perfectionner ensuite dans sa profession, il parcourut les principales villes d'Allemagne, de France et des Pays-Bas. Les principaux ouvrages qu'il a exécutés sont à Cologne : le *Théâtre*, qui date de 1829 et le *Palais de la Régence*, qui passe pour un des beaux monuments de la province rhénane.

BIERMANN (Charles-Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 26 juillet 1803, entra, à quatorze ans, dans une fabrique de porcelaines, y apprit les éléments du dessin, et passa dans l'atelier de Schinkel. Depuis 1825, il a parcouru l'Allemagne, l'Italie et la Suisse. Ses travaux, dont le nombre est considérable, ont la plupart été reproduits par la gravure ou la lithographie; on remarque des *Panoramas* d'un grand effet, plusieurs *Vues de Suisse* traitées avec puissance, un *Soir sur les hautes Alpes*, une *Vue de Florence* et la *Cathédrale de Milan*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, seize aquarelles représentant des *Vues de Dalmatie*. Cet artiste est membre et professeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin.

BIESTA (Hippolyte-Guillaume), administrateur français, premier directeur du Comptoir national d'escompte de Paris, a présidé, en 1848, à l'organisation de cet établissement, qui fut l'une des meilleures créations du gouvernement provisoire. Bien qu'il eût reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur (9 août 1833), M. Biesta était attaché depuis longtemps au parti radical, lorsque éclata la révolution de Février. Au milieu des événements qui se sont succédé depuis, ses services ont constamment protégé sa position. Outre ses comptes rendus, présentés au nom du conseil d'administration du Comptoir, il a publié un *Projet d'acte de société pour l'établissement d'une caisse d'escompte pour l'imprimerie* (1848, in-4) et des *Observations sur les projets de décrets relatifs aux concordats amiables* (1848, in-4).

BIET (Léon-Marie-Dieudonné), architecte français, né à Paris, le 26 mai 1785, mort à Paris, en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BIÉTRY (Laurent), fabricant de cachemires

français, né le 4 octobre 1799, au village de Bagnolet, près Paris, et fils d'un simple journalier, entra, en 1810, comme apprenti dans la fabrique de M. Richard Lenoir, et déploya assez d'intelligence pour pouvoir, dès 1823, prendre lui-même une petite filature et mériter, à l'exposition de la même année, une mention honorable pour la filature et la fabrication des cachemires.

Grâce à une suite de progrès continus, il obtint successivement une médaille d'argent en 1827, une médaille d'or en 1834, trois rappels de la médaille d'or aux trois expositions consécutives de 1839, 1844, 1849, et une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres, en 1851. Lors de celle de Paris, en 1855, à l'organisation de laquelle il coopéra, il fut, sur sa demande, mis hors de concours.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839, et promu officier du même ordre le 24 janvier 1852, M. Biétry a été, en 1854, nommé président du conseil des prud'hommes de la Seine (section des tissus). Il est également connu par ses constants appels à la publicité et par ses efforts pour moraliser le commerce, en y introduisant l'usage de la marque de fabrique.

BIÉVILLE (Charles-Henry-Etiennne-Edmond DESNOYERS DE), vaudevilliste français, né à Paris, le 30 mai 1814, fut admis, en 1832, à Saint-Cyr. Il débuta dans la littérature légère, sous le nom de *de Biéville*, qui était celui de sa mère et qu'il a depuis obtenu l'autorisation de porter. Il écrivit quelques pièces avec Théaulon et M. N. Fournier, puis se lia d'amitié avec Bayard, dont il devint un des plus assidus collaborateurs. Ses vaudevilles alimentent principalement le répertoire des scènes de genre; nous citerons parmi ceux qu'il a faits seuls: *l'Huissier amoureux* (1842); *les Dévorants* (1843); *la Contrebasse* (1845); *le Phare de Bréhat* (1847); *Préparation au baccalauréat*, *le Meunier, son fils et Jeanne* (1854); *la Bégueule* (1855).

Il a donné, en collaboration avec divers auteurs: *l'Homœopathie* (1836); *le Saute-ruisseau*, *la Vie de garçon* (1838); *Phœbus ou l'Écrivain public* (1839); *les Enfants de troupe* (1840); *le Flagrant délit* (1841); *le Héros du marquis de quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845); *les Nuits blanches* (1847); *Éric le fantôme* (1848), drame en 3 actes; *Gardée à vue* (1849); *les Deux aigles* (1850); *Si Dieu le veut* (1851); *les Enfants de la balle* (1852); *Un fils de famille* (1853); *Sur la terre et sur l'onde* (1854); *les Fanfarons de vice*, *le Dessous des cartes* (1855); *Ce que deviennent les roses* (1857); *Rêves d'amour* (Français, 1859), avec M. Scribe: *les Deux rats*, en deux actes (Palais-Royal, octobre 1861). Depuis 1856, M. de Biéville a été chargé de la rédaction des comptes rendus dramatiques au journal *le Siècle*.

BIGNAN (Anne), poëte français, né à Lyon, le 3 août 1795, fit ses études à Paris et remporta, en 1813 et 1814, plusieurs prix au concours général. Au sortir du collége, il publia *Trois chants de l'Iliade*, traduits en vers français (1819, in-18); c'était le début d'une œuvre lentement poursuivie, qui a attaché le nom du traducteur à celui d'Homère. La version complète de l'*Iliade* parut en 1830, celle de l'*Odyssée* en 1841; toutes deux ont eu plusieurs réimpressions (1853, 2 vol. in-18; édit. augmentée). Ce travail de longue haleine ne détourna point M. Bignan des concours académiques et son élégance et sa correction classique lui ont acquis la faveur de la Société des bonnes lettres, de l'Académie française et de celle des Jeux floraux.

Parmi ses pièces de vers, réunies en recueils: *Poésies* (1828, in-18); *Mélodies françaises* (1833, 2 vol. in-18); *Académiques* (1837, in-18); *Œuvres poétiques* (1846, 2 vol. in-8), quelques-unes ont été inspirées par des sentiments royalistes, telles que: *l'Avénement de Charles X*, *l'Entrée de Henri IV à Paris*; d'autres sont moins étrangères à l'esprit du siècle: *Grèce libre* (1821); *l'Abolition de la traite des noirs* (1823); *Épître à Pascal* (1842); *A Molière* (1843); *aux Fondateurs de la colonie de Mettray* (1843), etc.; *Épître à un jeune romantique* (1831); *Essai sur l'influence morale de la poésie* (1838, in-8). Toutes ces œuvres attestent la fidélité de l'auteur aux traditions classiques.

M. Bignan a écrit sur le XVIIe et le XVIIIe siècle deux romans historiques: *une Fantaisie de Louis XIV* (1833, 2 vol. in-8); *Louis XV et le cardinal de Fleury* (1834, in-8), et quelques autres ouvrages en prose: *l'Ermite des Alpes* (1827, in-18); *le Dernier des Carlovingiens* (1836, in-8); *l'Échafaud* (1832, in-8), qui est, sous la forme du roman, un plaidoyer chaleureux contre la peine de mort.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 28 octobre 1829, M. Bignan ne sollicita point les faveurs de la monarchie de Juillet, quoiqu'il fût le neveu de M. Fulchiron, député très-influent à la cour. Il évita de s'aventurer dans la mêlée des partis, et justifia ce système de neutralité dans une comédie, qui n'a pas été représentée: *la Manie de la politique* (1840, in-12). La révolution de Février et le coup d'État du 2 décembre ne l'ont pas fait sortir de sa réserve. Sous Louis-Philippe, il a célébré la gloire et les malheurs de Napoléon dans un poëme en six chants: *Napoléon en Russie* (1839 in-8). Mais, dans les dix années qui suivirent, il n'a publié que ses *Poëmes évangéliques* (1850, in-12). Ses *Variétés littéraires* (1856, in-12) et ses *Romans et nouvelles* (1858, in-12) sont de simples réimpressions. Il a donné un nouvel essai de traduction poétique, *les Beautés de la Pharsale* (1860, in-12). — M. Bignan est mort en novembre 1861.

BIGNON (François), homme politique et administrateur français, ancien député, né en 1789, était un notable commerçant de Nantes, lorsqu'il fut, en 1834, élu député de cette ville, comme candidat de l'opposition. Peu à peu il se rapprocha des rangs ministériels, vota, dans toutes les questions politiques, avec le parti conservateur et ne fit d'opposition aux divers cabinets que dans les questions de finances; il fut vice-président de la Chambre et plusieurs fois rapporteur du budget. En 1846, il fut nommé conseiller-maître à la Cour des comptes et depuis 1848 se renferma dans ces fonctions. Il a été promu le 29 avril 1846 commandeur de la Légion d'honneur.

BIGOT (Louis-Julien-Henri), ancien député français et représentant du peuple, né le 17 septembre 1805, propriétaire de forges considérables à Aron près de Mayenne, gendre de M. Caillard, entrepreneur des messageries de ce nom, faisait partie, sous Louis-Philippe, du conseil de son arrondissement. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il siégea au centre gauche. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République. Élu représentant du peuple par 77 796 suffrages sur 153 000 votants, il prit place au Comité des travaux publics, vota ordinairement avec la droite modérée et sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau

et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le septième, à l'Assemblée législative, il ne se prononça pour aucun des partis qui la divisaient, et le coup d'État du 2 décembre le rendit aux affaires industrielles.

BILEZIKDJI (Pascal-Arutin), architecte et dessinateur turc, né à Constantinople, le 10 juin 1814, était fils d'un négociant. Il se lia avec M. Jules Laurens, pendant le passage de celui-ci en Turquie, et vint quelques années après étudier l'architecture à Paris. Il suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Duban. De retour à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure, se livra au dessin architectural et travailla à divers projets, qui ont surtout le mérite de marquer les premiers pas de la Turquie dans les travaux artistiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs *Dessins de faïences et de décorations*, recueillis dans diverses mosquées et tombeaux, et *Projet d'un monument commémoratif du tanzimat et de l'alliance de l'Angleterre, de la France et de la Turquie*. Ces œuvres lui ont valu une mention.

BILLARD (Pierre-Joseph, baron), général français, né à Paris, le 28 décembre 1772, mort en 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BILLAULT (Auguste-Adolphe-Marie), avocat et homme politique français, ancien député et représentant, sénateur, ministre, né à Vannes, le 12 novembre 1805, fit son droit à Rennes, alla s'établir à Nantes comme avocat, et y acquit une prompte réputation. A vingt-cinq ans, il entrait au conseil municipal de la ville, puis devenait bâtonnier de son ordre, et, en 1834, membre du conseil général du département. Se mêlant à toutes les questions du jour, il écrivit alors quelques brochures, sur les voies de transport, sur l'organisation de la commune en France, sur l'éducation, etc. En 1837, trois colléges électoraux de la Loire-Inférieure, ceux de Nantes, de Paimbœuf et d'Ancenis, le portèrent en même temps à la Chambre des Députés. Il opta pour Ancenis, et entra résolûment dans la vie politique.

Les débuts de M. Billault à la tribune ne furent pas heureux. Il y apportait des habitudes de déclamation que son bon sens et son aptitude aux affaires ne tardèrent pas à corriger. A part un discours, très-applaudi d'ailleurs, sur la corruption électorale, il traitait de préférence les questions spéciales relatives au commerce et aux travaux publics. Il fut rapporteur de plusieurs projets de loi, et, en 1838, membre et secrétaire de la grande Commission chargée de l'étude des chemins de fer. Lors de l'avénement du ministère Thiers (1er mars 1840), il reçut, à défaut du portefeuille du commerce et de l'agriculture, qui lui était d'abord destiné, les fonctions nouvelles de sous-secrétaire d'État, qui furent supprimées à la chute du cabinet (29 octobre). Dans ce court passage aux affaires, il prépara un traité avec la Hollande, soutint, comme commissaire du roi, la discussion de la loi sur les sucres, défendit celle relative aux fortifications, etc. Sorti de ces fonctions, il se fit inscrire au barreau de Paris. A la Chambre, il prenait un rôle de plus en plus important comme orateur. Harcelant sans cesse le ministère du 29 octobre, il était, sauf la précision, selon M. de Cormenin, « comme un autre Phocion, la hache des discours de M. Guizot. » Il fut surtout un des plus vifs adversaires du droit de visite, comme plus tard de l'indemnité Pritchard, à propos de laquelle il fut chargé par l'amiral Lalande de porter à la tribune ses dernières pensées et ses suprêmes conseils. Aux élections de 1846, M. Billault fut porté candidat dans le troisième arrondissement de Paris et y fut nommé. Mais il opta encore pour Ancenis, où il avait été réélu. Aux approches de la révolution de 1848, malgré les récentes protestations qu'il avait fait entendre dans la Chambre contre « la corruption, qui, couvrant toute la France, menaçait d'engloutir à jamais les institutions représentatives, » il ne voulut point prendre de part à l'organisation des banquets réformistes.

Après la révolution de Février, M. Billault fut élu représentant à la Constituante, dans la Loire-Inférieure, le quatrième sur treize, par 88 858 voix. Il y prit place dans les rangs du parti démocratique modéré, et se prononça avec la gauche pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre le cautionnement des journaux et contre les deux Chambres; mais dans toutes les autres questions, jusqu'à l'élection présidentielle, il vota avec la droite. Absent de l'Assemblée le 2 décembre 1848, il ne prit point part au vote sur le droit au travail. A partir de l'élection du 10 décembre, il se rapprocha davantage de la gauche, surtout dans les questions extérieures. Son attitude dans les derniers débats de la Constituante empêcha sa réélection à la Législative dans son département. M. Billault, redevenu avocat à la Cour de Paris, resta fidèle à la cause démocratique et se montra particulièrement l'adversaire de la loi du 31 mai 1850. Il défendit, le 8 juin de cette même année, devant la Cour d'assises, le journal *l'Événement*, poursuivi pour la violence de ses attaques contre cette loi et ses auteurs, et il obtint un acquittement. Le nom de M. Billault fut plusieurs fois mêlé, l'année suivante, aux projets de combinaisons ministérielles extra-parlementaires auxquels donna lieu le retrait de la loi du 31 mai. Il n'entra toutefois dans aucune; mais, après le coup d'État du 2 décembre, nommé député de Saint-Girons (Ariége), il fut choisi pour le premier président du nouveau Corps législatif. Il contribua, pour sa part, dans ce poste élevé, au rétablissement de l'Empire. Le 23 juillet 1854, il succéda à M. de Persigny comme ministre de l'intérieur, et fut appelé au Sénat, le 4 décembre de la même année. Le 8 février 1858, il céda le ministère au général Espinasse (voy. ce nom). Il y fut rappelé, le 1er novembre 1859, en remplacement du duc de Padoue.

Lors de la création de l'institution des ministres sans portefeuilles, M. Billault fut appelé à ces difficiles fonctions et y trouva l'occasion de contribuer avec éclat dans le Sénat et dans le Corps législatif, à la renaissance de l'éloquence parlementaire. Il faut rappeler parmi les circonstances et les questions qui firent briller le plus son talent oratoire, la discussion du sénatus-consulte relatif à la reproduction des débats parlementaires par les journaux (janvier 1861), la double question de l'occupation romaine et du pouvoir temporel du pape (1861 et 1862), de la guerre du Mexique (1862 et 1863), les pétitions en faveur de la Pologne (1863), etc. Un décret du 23 juin 1863, l'appela à remplacer M. Walewski au ministère d'État, en modifiant les attributions de ce ministère. — M. Billault est mort dans son château de la Goulaine, auprès de Nantes, le 13 octobre 1863. De magnifiques funérailles lui furent faites à Paris aux frais de l'État.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1840, M. Billault avait été promu commandeur le 8 décembre 1852, grand officier le 30 décembre 1855 et grand'croix le 15 août 1857.

BILLE (Steen-Andersen), marin danois, né à

Copenhague, le 5 décembre 1797, et fils de l'amiral Bille, mort en 1833, fut enseigne de vaisseau dès 1816, entra au service de la France en 1819, prit part à la guerre d'Espagne, et fut employé dans les stations de l'océan Pacifique, des Antilles et du Levant. De retour dans sa patrie, il fut nommé chevalier du Danebrog, promu au grade de lieutenant et attaché à la maison de la princesse Caroline. Il n'en fit pas moins, en 1840, partie de l'expédition de *la Bellone* sur les côtes de l'Amérique méridionale. En 1845, M. Bille reçut le commandement de *la Galathée*, avec mission de faire un voyage de circumnavigation dans un but à la fois commercial et scientifique. Il consigna les résultats de cette intéressante expédition, qui dura vingt-six mois, dans un ouvrage intitulé : *Relation du voyage autour du monde de la corvette* la Galathée *en* 1845, 1846 *et* 1847 (Copenhague, 1849-1851, 3 vol. avec cartes et gravures, et traduit en allemand et remanié par de Rosen (1852, 2 vol.).

Quand l'insurrection du Holstein amena la guerre avec l'Allemagne et la Prusse (1848), M. Bille commanda, en qualité de capitaine de vaisseau, l'escadre qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser, puis celui des duchés, et garda cette dernière station jusqu'à la fin de 1850. Le 27 janvier 1852, le roi Frédéric VII chargea M. Bille du ministère de la marine, qu'il a dirigé pendant deux années, et l'éleva, à peu de temps de là, au grade de contre-amiral.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, cet officier a publié un *Manuel de terminologie maritime française* (1831); des pièces relatives à l'histoire du commerce danois dans la Méditerranée à la fin du XVIIIe siècle; un grand nombre d'articles dans les *Archives de la marine* de Copenhague; enfin une traduction de *l'École des Vieillards*, de Casimir Delavigne.

BILLNARK (Charles-Jean), lithographe suédois, né à Stockholm, le 28 janvier 1804, fit d'abord de la gravure industrielle, puis, grâce aux leçons de Fossel, se livra, en 1828, à la lithographie artistique. Il vint se perfectionner à Paris en 1833, et fit plusieurs voyages en Italie, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, sans interrompre la série de ses travaux et de ses publications. Il a donné, depuis 1829, entre autres collections de sujets noirs ou à plusieurs teintes : *Études de paysage* (100 planches); des *Vues d'Écosse* (24 planches); le *Parc royal de Stockholm* (27 planches); les *Bords du Rhin* (20 planches); le *Panorama de Stockholm* (in-8 format oblong); le *Voyage pittoresque de Stockholm à Naples* (100 vues in-4, 1848); et les *Aquarelles lithographiques*, planches in-folio des divers sites de la Suède, en voie de publication depuis 1852. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Vue de Rotterdam*, une *Vue de Rome* et quatre *Vues du château de Gripsholm*, tirées d'un grand ouvrage sur la Suède.

BIMBENET (Jean-Eugène), greffier en chef de la Cour impériale d'Orléans, né dans cette ville, le 2 avril 1801, conservateur de la bibliothèque municipale, membre fondateur de la Société archéologique de cette ville, s'est fait connaître par un certain nombre de publications intéressantes : *Relation fidèle de la fuite du roi Louis XVI et de sa famille à Varennes*, extraite des pièces judiciaires et administratives, produites devant la haute Cour nationale établie alors à Orléans, et déposées au greffe (1844, in-8); *Monographie de l'hôtel de la mairie d'Orléans* (1851, in-8, édit. refondue, 1855); *Histoire de l'université de lois d'Orléans* (1853, in-8), etc. Il a fourni à la *Revue orléanaise* des *Recherches sur les inondations de la Loire* (1847); aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie un *Mémoire sur les écoliers de la nation picarde, à l'université d'Orléans* (1850, in-8); à la *Revue critique de législation* des *Recherches sur l'état de la femme, l'institution du mariage et le régime nuptial* (1855-1856); *les Essais de Montaigne dans leurs rapports avec la législation moderne* (1864, in-8), etc.; sans compter d'utiles travaux manuscrits, tels que : *Recherches sur la fondation de la bibliothèque publique d'Orléans; Rangement méthodique et chronologique* des archives judiciaires de la province de l'Orléanais et *Jurisprudence de la Cour impériale d'Orléans*, table analytique de ses arrêts, depuis l'an VIII.

BINDER (Guillaume-Christian), écrivain allemand, né à Weinsberg, dans le Wurtemberg, le 16 avril 1810, fils d'un ministre protestant, s'occupa d'abord de théologie avec succès à l'université de Stuttgart, puis alla continuer ses études à Tubingue, où il étudia plus spécialement l'histoire, et fut appelé, en 1831, comme professeur de littérature allemande et d'histoire au gymnase de Biel, dans le canton de Berne. A vingt-trois ans, il fut attaché à la chancellerie de Vienne, et nommé professeur d'économie politique dans cette ville.

M. Binder a donné, à partir de 1831 : *l'Horace allemand* (der Deutsche Horatius, Louisbourg, 3e édition, 1841); *la ville de Biel et ses environs* (Geschichte der Stadt und Landschaft Biel, Biel, 1834); *le Prince de Metternich et son siècle* (Schaffouse, 1836; 3e édition, 1845); *la Chute de la nationalité polonaise* (der Untergang des poln. nationalstaats, Stuttgart, 1839); *Pierre le Grand et son siècle* (1841); *Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* (Geschichte des philosophischen und revolutionaren Jahrhunderts, Schaffouse, 1843; 2e édition, 1844-1845); *le Protestantisme dissous par lui-même* (der Protestantismus in seiner Selbstauflœsung, Ibid., 1843; 2e édition, 1846).

A la suite de ces deux derniers ouvrages, M. Binder qui, depuis 1841, avait quitté la chancellerie de Vienne, pour revenir tout entier à l'étude de la théologie, se convertit avec éclat au catholicisme, et expliqua sa conversion dans une brochure intitulée : *Ma justification et ma foi* (Meine Rechtfertigung und mein Glaube, Augsbourg, 1845). Depuis, il n'a cessé d'écrire dans l'*Encyclopédie de l'Allemagne catholique*.

BINEAU (Jean-Martial), ingénieur français, ancien député, ancien ministre, né à Gennes (Maine-et-Loire), le 19 mai 1805, mort le 8 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BINEAU (Amand), chimiste français, né vers 1810, ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, où il devint chef du laboratoire d'analyse, a été successivement employé aux travaux du baron Thénard et préparateur du cours de M. Dumas au Collége de France. Il recueillit et publia les leçons de son illustre professeur *sur la Philosophie chimique* (1837, in-8). Il a collaboré également à la sixième édition du *Traité de Chimie* de M. Thénard. En 1837, il fut reçu docteur ès sciences avec une thèse intitulée : *Recherches sur les densités des vapeurs*. Nommé professeur de chimie à la Faculté de Lyon, il a publié, dans les *Annales de chimie et de physique*, un certain nombre de mémoires, notamment sur les combinaisons ammoniacales et sur le rôle que joue l'ammoniaque dans les réactions chimiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BINET (Jacques-Philippe-Marie), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Rennes, le 2 février 1786, mort le 12 mai 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BING (Valentin), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 22 avril 1812, étudia à Driebergen, sous M. Jean-Adam Kruseman, et se consacra à la peinture d'histoire ainsi qu'aux tableaux d'intérieur. Il s'est fait connaître aux expositions hollandaises par plusieurs sujets estimés, entre autres un *Saint Marc*, *Isaac et Rébecca;* et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, par une *Femme de l'îlot de Schokland*, favorablement accueillie par la critique.

BINTERIM (Antoine-Joseph), théologien catholique allemand, né à Dusseldorf, le 19 septembre 1779, mort le 17 mai 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BION (Louis-Eugène), sculpteur français, né à Paris, le 12 octobre 1807, suivit, de 1821 à 1830, l'atelier de M. Desbœufs et l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1830, et débuta au Salon de 1834. Il s'est exclusivement livré à la sculpture religieuse, et plusieurs de ses œuvres sont tombées dans le domaine des éditeurs catholiques : un *Bénitier* (1834); *la Poésie chrétienne; l'Immaculée Conception*, statuette; *Saint Vincent de Paul;* une *Sainte Famille*, groupe; *Saint Jean l'Évangéliste;* plusieurs *Stations d'un chemin de la croix* (1835-1853); une *Chaire à prêcher*, exécutée pour l'église de Brou (1838), etc. Il a obtenu, dès son début, une 2[e] médaille au Salon de 1834. — M. Bion est mort le 26 janvier 1860.

BIOT (Jean-Baptiste), célèbre savant français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 21 avril 1774. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, prit ensuite du service dans l'artillerie, et fut reçu, en 1794, à l'École polytechnique. A sa sortie de cette École, M. Biot renonça aux services publics; il fut nommé peu après professeur à l'École centrale de Beauvais, et chargé, en 1800, de la chaire de physique du Collége de France. En 1803, âgé de vingt-huit ans seulement, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Delambre, devenu secrétaire perpétuel, et lorsqu'en 1804 le premier consul sollicita de l'Institut un vœu favorable à l'établissement de l'Empire, M. Biot refusa de voter, l'Académie, dans sa conviction, devant rester étrangère à toute démonstration politique. Il refusa pour le même motif, en 1815, son adhésion à l'acte additionnel. Il fut élu, à cette époque, associé étranger de la Société royale de Londres.

Entré à l'Observatoire de Paris en 1804, puis au Bureau des longitudes, M. Biot concourut avec Arago à continuer les recherches sur les pouvoirs réfringents des gaz, jadis commencées par Borda. Au mois d'août de la même année, il accompagna Gay-Lussac dans sa première ascension aérostatique, et s'éleva jusqu'à la hauteur de 4000 mètres. Il quitta Paris au commencement de 1806, et se rendit en Espagne avec Arago, pour y reprendre la triangulation de la méridienne, interrompue depuis la mort de Méchain. A la fin de l'année, il rentra momentanément en France, puis rejoignit Arago à Valence et l'accompagna à Formentera. Revenu définitivement en 1808, il fut nommé, en 1809, professeur d'astronomie physique à la Faculté des sciences. En 1817, il fit un voyage aux îles Orcades, afin d'y corriger des observations astronomiques relatives à la mesure de la méridienne.

On doit à M. Biot un mémoire de mathématiques *sur l'Intégration des équations aux différences partielles*, inséré dans le *Journal* de l'École polytechnique, et de nombreuses recherches d'optique et d'astronomie. Parmi ces dernières, il convient de citer : les recherches sur les pouvoirs réfringents des gaz, avec Arago; les études sur les anneaux colorés des plaques épaisses et sur la diffraction, avec M. Pouillet; les recherches sur les phénomènes de coloration produits par le passage de la lumière polarisée à travers les lames cristallines biréfringentes, avec Arago; sur les propriétés optiques rotatoires du quartz; sur les pouvoirs rotatoires de l'essence de térébenthine, des dissolutions sucrées, de l'acide tartrique, etc.; de nombreux mémoires relatifs à l'étude de la constitution moléculaire des corps au moyen de la lumière polarisée; sur la polarisation lamellaire; un grand nombre de rapports, présentés à l'Académie, sur l'invention de Daguerre et les perfectionnements qu'elle a reçus; des mémoires sur les réfractions astronomiques; une longue et savante discussion sur le même sujet, soutenue contre MM. Faye et Le Verrier en 1854 et 1855.

M. Biot est aussi auteur de travaux littéraires qui ont motivé son admission à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et plus récemment (1856) à l'Académie française. Les plus intéressants se rapportent à l'histoire de l'astronomie ancienne. Nous devons signaler toutefois un *Éloge de Montaigne* (Paris, 1812), qui obtint une mention de l'Académie française au concours où M. Villemain remporta le prix; une *Notice sur Gay-Lussac*, lue à la séance anniversaire de la Société de Londres, en 1851, etc. Les principaux écrits de cet ordre ont été réunis par lui-même sous le titre de *Mélanges scientifiques et littéraires* (1858, 3 vol. in-8). M. Biot a été promu, le 3 mai 1849, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort le 2 février 1862.

On trouvera les nombreux travaux scientifiques de M. Biot, dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, dans les *Mémoires d'Arcueil*, dans le *Journal des Savants*, dont il a rédigé pendant longues années la partie mathématique; enfin, dans les ouvrages et traités spéciaux dont il nous reste à donner la nomenclature : *Analyse du traité de la mécanique céleste de Laplace* (1801, in-8); *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré* (1802, in-8), ouvrage souvent réimprimé, sous le titre d'*Essai de Géométrie analytique appliquée aux courbes et surfaces de second ordre* (8[e] édit., (1834); *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la Révolution* (1803, in-8); *Relation d'un voyage fait dans l'Orne pour constater la réalité d'un météore tombé à l'Aigle* (1803); *Traité élémentaire d'astronomie physique* (1805, 3[e] édit., considérablement augmentée, 1850, 6 vol., in-8 avec atlas); *Recherches sur les réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon* (1808); *Tables barométriques portatives* (1811, in-8); *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leurs centres de gravité* (1814); *Traité de physique expérimentale et mathématique* (1816, 4 vol. in-8); *Précis élémentaire de physique expérimentale* (1817, 2 vol. in-8; 3[e] édit., 1824), qui avait d'abord paru en 1807; *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne* (1823, in-8); *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques et physiques* (1821, in-4), avec Arago; *Notions élémentaires de statistique* (1828, in 8); *Lettres sur l'approvisionnement de Paris* (1835); une traduction annotée de la *Physique mécanique* de E. G. Fischer (1830, 4[e] édit.), etc.

BIRCH-PFEIFFER (Charlotte), écrivain dramatique et actrice allemande, fille du conseiller des domaines Pfeiffer, née en 1800, à Stuttgart en Wurtemberg, débuta, à l'âge de treize ans, au théâtre de Munich, prit des leçons de Zuccarini, habile acteur, et devint, en quelques années, la favorite du public et surtout de la cour. De 1819 à 1823, elle entreprit des voyages artistiques en Allemagne et joua avec grand succès sur les théâtres de Berlin, Vienne, Hambourg, etc. A vingt-cinq ans, elle épousa le docteur Christian Birch de Copenhague, connu en Allemagne comme auteur de la *Biographie de Louis-Philippe Ier, roi des Français* (Stuttgart, 3 vol., 1841-1843; 2e édit., 1846-1847). Depuis, ses voyages s'étendirent jusqu'à Saint-Pétersbourg, Pesth et Amsterdam.

En 1837, Mme Birch-Pfeiffer prit la direction du théâtre de Zurich, en Suisse, dont elle s'efforça de faire une véritable académie de bons acteurs pour toute l'Allemagne. Le célèbre acteur Seydelmann se lia à cette occasion intimement avec elle et réunit ses efforts aux siens. Après la mort de Seydelmann (1843), elle se retira de la direction de ce théâtre et se réengagea au théâtre royal de Berlin. Elle ne parut plus que rarement sur la scène et joua de préférence les rôles de duègne dans ses propres pièces. Actrice consommée, elle passe pour un des meilleurs maîtres de son art.

Mais Mme Birch-Pfeiffer s'est fait connaître encore davantage par ses œuvres dramatiques, qui ont pris leur place dans tous les répertoires des théâtres de l'Allemagne. Dans ses pièces, qui ont eu et ont encore la faveur du public, elle montre une connaissance approfondie de la scène et des goûts du public et, dans certaines parties, un talent dramatique peu commun. On lui a toutefois reproché de se servir un peu trop de l'esprit des autres. Elle eut même à soutenir un procès contre M. Auerbach, dans les *Contes* duquel elle avait puisé le sujet de sa pièce : *Village et ville*.

Mme Birch-Pfeiffer, travaillant avec une facilité extraordinaire, peut entrer en lice avec les Kotzebue et les Scribe. Parmi ses nombreuses pièces, nous citerons celles qui ont eu le plus de succès : *Pfefferroesel* (Vienne, 1833); *Hinko*, *les Favoris* (die Günstlinge), que l'on regarde comme l'un de ses meilleurs ouvrages; *le Sonneur de Notre-Dame* (der Glœckner von Notre-Dame); *Rubens à Madrid* (Zurich, 1839); *la Marquise de Villette* (1845); *Village et ville* (Dorf und Stadt, 1848); *Château Greifenstein, ou le Soulier de velours* (Schloss Greifenstein oder der Sammtschuh. Vienne, 1833); *Johannes Guttenberg* (Berlin, 1836; 2e édit., 1840); *la Dispute de l'amour* (der Liebestreit, Munich, 1836); *la Mort de Zwingle* (Schwaebisch-Hall, 1846), tragédie historique; *Steffen Langer de Glogau* (1848); *une Famille* (1849); *Anne d'Autriche* (1850); *un Billet* (1851). Les quatre dernières pièces se trouvent dans les *Annales des drames allemands*. C'est d'elle qu'était le libretto de l'opéra de *Sainte-Claire*, que le prince de Saxe fit jouer à Paris, en 1855.

En 1847, Mme Birch-Pfeiffer avait commencé à publier ses *Œuvres dramatiques complètes*. Deux volumes seulement ont d'abord paru (Berlin, (1856). Elle a essayé aussi d'écrire des romans; mais ce n'est pas aux ouvrages de ce genre qu'elle doit sa réputation. On cite cependant : *le Rubis* (der Rubin, Leipsick, 1829); *Tableaux du présent et du passé* (Gemaelde aus Gegenwart und Vergangenheit, Ibid., 4 vol., 1824); *Contes* (Erzaehlungen, Ibid., 1830), et surtout *Burrton-Castle* (Munich, 2 vol., 1834), et *Contes romantiques* (Romanstche Erzaehluugen, Berlin, 1836).

BIRNBAUM (Jean-Michel-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 19 septembre 1792, étudia à Erlangen et à Landshut, et reçut le grade de docteur en droit à Wurtzbourg en 1815. Nommé professeur du comte de Westphalie, il s'occupa d'abord de poésie et écrivit un drame, *Alberada*, puis une trilogie, *Adalbert de Babenberg* (1816), et plusieurs autres pièces, représentées avec un certain succès sur plusieurs théâtres. Appelé, comme professeur de droit, à l'université de Louvain, il renonça au théâtre pour la jurisprudence et fonda avec plusieurs de ses collègues une revue intitulée : *Bibliothèque du jurisconsulte*, qui se fondit plus tard dans la *Thémis*, publiée à Paris.

Après la révolution de 1830, renvoyé, comme tous les professeurs étrangers, par un décret du gouvernement provisoire belge, il se retira à Bonn où il fit des cours. En 1835, il fut nommé professeur titulaire de droit à Utrecht et, en 1840, à Giessen.

M. Birnbaum, qui est l'éditeur des *Archives de droit criminel* (Archiv des criminalrechts), a, en outre, publié des ouvrages importants : *Exposé des droits du duc de Looz-Corswarem sur la principauté de Rheina-Wolbeck* (Deduction der Rechte des Herzogs, etc., Aix-la-Chapelle, 1830); *la Nature légale des dîmes* (Die rechtliche Natur der Zehnten, Bonn, 1831); *Commentatio de Hugonis Grotii in definiendo jure naturali vera mente* (Ibid., 1835).

BIS (Hippolyte-Louis-Florent), auteur dramatique français, né à Douai, le 29 août 1789, mort le 7 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BISCHOF (Charles-Gustave), géologue et chimiste allemand, né le 18 janvier 1792, à Nuremberg, en Bavière, étudia à l'université d'Erlangen les sciences mathématiques et l'astronomie, que les leçons du professeur Hildebrandt lui firent abandonner pour la chimie. Après avoir suppléé, pendant quelques années, son maître à Erlangen, il fut appelé en 1819 à l'université de Bonn, pour y professer la chimie et la technologie.

M. Bischof s'est occupé, en même temps, de géologie, et a cherché dans les actions moléculaires l'explication de certains phénomènes géologiques. On cite parmi ses travaux les plus importants : *Descriptions physico-statistiques du Fichtelgebirge* (1817); *les Sources minérales d'origine volcanique en France et en Allemagne et les sources minérales de Roisdorf; Traité de la chaleur intérieure du globe terrestre* (Leipsick, 1837), couronné par la Société scientifique de Hollande. Plusieurs mémoires insérés dans les journaux scientifiques en forment la suite : *Moyens de soustraire les mines de houille aux dangers des explosions* (Bruxelles, 1840), mémoire qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles; *Lettre populaire à une dame sur les sciences naturelles* (Pforzheim et Bonn, 1840 et 1849, 2 vol.); *Traité de géologie chimique et physique* (Bonn, 1847-1850), etc.

BISCHOFF (Théodore-Louis-Guillaume), anatomiste et physiologiste allemand, né à Hanovre, le 28 octobre 1807, est le fils du médecin Christophe-Henri-Ernest Bischoff, professeur à Bonn et connu par un certain nombre d'ouvrages, entre autres un *Traité de la médication chimique* (die Lehre von den chemischen Heilmitteln, Bonn, 1825-1831). Il étudia, sous la direction de son père, à Dusseldorf, à Bonn et à Heidelberg, obtint, en 1829, le grade de docteur en philosophie, en 1832, celui de docteur en médecine, et fut attaché, comme aide-médecin, à la Maternité de Berlin, où il fit la connaissance du physiologiste Müller et du naturaliste Ehrenberg, s'ap-

pliqua spécialement à l'anatomie physiologique. Reçu agrégé, il ouvrit à Heidelberg, en 1835, un cours particulier d'anatomie pathologique comparée, et y resta comme professeur adjoint jusqu'en 1843. Il alla occuper alors à Giessen une chaire de physiologie, et y joignit bientôt celle d'anatomie. Pendant dix ans, M. Bischoff a fondé dans cette ville un institut physiologique et un amphithéâtre d'anatomie. En 1854, après avoir refusé les offres de plusieurs universités, il consentit à remplacer à Munich l'anatomiste Foerg comme professeur titulaire d'anatomie humaine et de physiologie.

Ce savant s'est particulièrement occupé de la formation des mammifères, et ses recherches et ses écrits ont fait faire de grands progrès à cette partie de la physiologie qu'il a traitée dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Archives d'anatomie, de physiologie*, etc., *de J. Müller*, dans le *Dictionnaire de physiologie de Rodolphe Wagner* (Brunswick, 1843 et suiv.), et dans le septième volume de la nouvelle édition du grand *Traité d'anatomie de Sœmmering* (Leipsick, 1839-1844, 9 vol.), publiée sur un plan nouveau par les premiers physiologistes de l'Allemagne, ainsi que dans les ouvrages suivants : *Recherches sur les enveloppes de l'œuf du fœtus humain* (Beitraege zur Lehre von den Eihüllen des menschlichen Fœtus, Bonn, 1834); *Histoire du développement de l'œuf de lapin* (Entwickelungsgeschichte des Kanincheneis, Brunswick, 1843), travail couronné par l'Académie des sciences de Berlin; *Histoire du développement de l'œuf de chien* (Entwickel. des Hundeeis, Bonn, 1844); *Maturation et détachement périodique d'œufs chez les mammifères et les hommes*, etc. (Beweis von der Begattung der unabhaengigen periodischen Reifung und Loslosung der Eier der Saeugethiere und der Menschen, Giessen 1844); *Histoire de la formation du cochon d'Inde* (Entwickel. des Meerschwinchens, Ibid., 1852); *Histoire de la formation du chevreuil* (Entwickelungsgeschichte des Rehes. Ibid., 1854). On cite encore de M. Bischoff d'importantes dissertations sur la respiration (Heidelberg, 1837), sur l'urée (Giessen, 1853), etc.

En 1850, il fut appelé à Darmstadt, pour se prononcer, dans le fameux procès du comte Fréd.-Guill. de Gœrlitz, accusé d'avoir assassiné sa femme, sur la possibilité d'une combustion spontanée. D'accord avec M. Liebig, il soutint, contre M. Siebold, l'impossibilité d'une pareille combustion. Son rapport et sa dissertation *Sur la combustion spontanée* (Ueber die Selbstverbrennung) sont imprimés dans les *Annales de la médecine légale* de Henke (1850) et dans le *Nouveau Pitaval* (1851), tome XVII.

BISHOP (sir Henri Rowley), célèbre compositeur anglais, né en 1782, à Londres, mort le 30 avril 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BISI (Louis), peintre italien, né en 1814 à Milan, fit ses études artistiques à l'Académie de cette ville. Il a peint de nombreux tableaux d'intérieur et des vues d'églises. On remarque surtout de lui : l'*Intérieur du dôme de Milan* (1842), au musée de Vienne; l'*Intérieur* de la même cathédrale, au docteur Cavezalli ; les *Monuments des ducs de Savoie*, dans le chœur de l'église de Brou, au comte Litta, etc. Ces deux dernières toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec la *Chaire de la cathédrale de Milan*, appartenant au marquis Rocca.

Deux artistes italiens du même nom, Joseph et Michel Bisi, ont également figuré à l'Exposition universelle de 1855 : le premier, dès longtemps connu comme paysagiste, conseiller et professeur à l'Académie de Milan, n'y a envoyé qu'un *Paysage*. Le second, lauréat de la même Académie, a exposé l'*Immaculée Conception*, gravée d'après le Guide, et *les Baigneuses*, aquarelle.

BISMARK (Frédéric-Guillaume, comte de), général allemand, né à Windheim (Westphalie), le 28 juillet 1783, d'une ancienne famille d'origine slave, entra, en 1796, dans l'armée hanovrienne en qualité de porte-enseigne, et passa successivement au service du duc de Nassau, de l'Angleterre et du roi de Wurtemberg (1807), qui le nomma capitaine de cavalerie. Il fit avec les Français la campagne de Russie, eut trois chevaux tués sous lui à la Moskowa, et obtint, après Bautzen, le commandement du 1er des chevau-légers et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Fait prisonnier à Leipsick, il retourna en Wurtemberg et fut nommé chef d'état-major du prince Adam et aide de camp du roi.

En 1815, M. de Bismark fut chargé de la nouvelle organisation de la cavalerie. Promu, en 1819, général de brigade, il fut, l'année suivante, appelé à siéger dans la première Chambre des états. En 1828, il introduisit, sur l'invitation du roi Frédéric, son système de manœuvres dans l'armée de Danemark. Nommé lieutenant général peu de temps après, et commandant supérieur de la cavalerie wurtembergeoise, il prit sa retraite en 1848.

Outre une relation intéressante de son *Voyage en Russie* (1835), M. de Bismark a publié sur l'art militaire des ouvrages estimés et qui ont été traduits dans plusieurs langues : *Cours de tactique pour la cavalerie* (Carlsruhe, 1818, in-8°) ; *Éléments de manœuvres pour les régiments* (1819); *Instructions pour les tirailleurs et les cavaliers en campagne* (1820; 4e édit., 1835); *le Capitaine, d'après les modèles de l'antiquité* (1820); *Système de la cavalerie* (Berlin, 1822); la *Vie du général de Seidlitz; Bibliothèque complète du cavalier* (1825-1831); enfin un traité remarquable sur *les Forces militaires de la Russie moderne* (Carlsruhe, 1836, in-8°).

BISMARK-Schœnhausen (Othon, baron de), homme d'État prussien, né le 1er avril 1814, à Schœnhausen, près de l'Elbe, appartient à une noble et antique famille qui remonte, dit-on, aux anciens chefs d'une tribu slave. Il étudia à Gœttingue, à Berlin et à Greifswald, et entra dans la carrière militaire. D'abord volontaire dans l'infanterie légère, il devint lieutenant dans la landwehr. Membre de la diète de la province de Saxe en 1846, et de la diète générale en 1847, il se fit remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse paradoxale de ses discours. Il prétendait, dit-on, que toutes les grandes villes devaient être balayées de la surface de la terre, parce qu'elles sont des centres de la démocratie et du constitutionalisme. Les événements de 1848 ne ralentirent pas son activité ni ne modifièrent ses tendances.

Ses débuts dans la carrière diplomatique datent de 1851. Son rôle dans la seconde Chambre du parlement prussien avait attiré sur lui l'attention du roi Frédéric-Guillaume IV. La légation de Francfort, poste toujours recherché, offrait en ce moment des difficultés exceptionnelles : le roi la confia à M. de Bismark qui se montra digne de ce choix. Franchement constitutionnel et ennemi des alliances exclusives, M. de Bismark regardait l'Autriche comme l'antagoniste de la Prusse et comme un danger pour l'Allemagne. En 1852, il fut envoyé à Vienne, contribua à repousser l'Au-

triche du Zollverein, et se montra, soit dans cette ville, soit à Francfort, où il resta jusqu'en 1859, l'adversaire constant de M. de Rechberg. En 1858, parut une brochure célèbre : *la Prusse et la question italienne*, qui lui fut attribuée, non sans quelque vraisemblance, car elle n'était que le développement de la politique qu'il avait toujours soutenue. L'auteur anonyme, rappelant le vieil antagonisme de la Prusse et de l'Autriche, soutenait avec beaucoup de talent et d'énergie la thèse d'une triple alliance entre la France, la Prusse et la Russie, comme moyen de produire inévitablement l'unité allemande par la suprématie de la Prusse.

En mars 1859, M. de Bismark fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg; il y resta jusqu'en 1862, et se concilia l'estime et la confiance du czar, qui lui conféra l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Au mois de mai de cette année, il passa à l'ambassade de Paris. Cette nomination fut favorablement accueillie, car on attribuait à M. de Bismark un esprit loyal, sincère, conciliant, un jugement droit et sûr; mais il ne devait pas conserver longtemps ce nouveau poste. A la suite des conflits suscités dans le parlement prussien par le budget de l'armée, il fut appelé, le 22 septembre 1862, à la présidence du conseil des ministres avec les deux portefeuilles de la maison du roi et des affaires étrangères.

La situation était alors très-grave. Il ne put, malgré tous ses efforts, triompher de la résistance de la Chambre des députés qui s'opposait à la réorganisation militaire, comme tendant à affaiblir la landwehr au profit de l'armée, c'est-à-dire de la réaction. Dans cet esprit, les députés adoptèrent à une très-forte majorité, les propositions de la commission du budget, déclarées impraticables par le gouvernement. La Chambre des seigneurs au contraire adopta le budjet de M. de Bismark; mais les députés ayant protesté contre ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fut close par un message royal. Son administration continua d'être signalée par des luttes très-vives, des conflits de pouvoir et des rigueurs contre la presse. Au mois de janvier 1863, il protesta contre l'adresse que les députés présentèrent au roi, et dans laquelle ils accusaient le ministre d'avoir violé la Constitution. Les affaires de Pologne provoquèrent peu après d'autres difficultés : un traité secret avec la Russie ayant été conclu le 8 février, la Chambre blâma vivement la conduite du ministre à la majorité de 246 voix contre 46. Les journaux de l'opposition avaient été dès lors l'objet de nombreuses poursuites : à cette époque, le gouvernement prussien soumit la presse au régime des avertissements et des suppressions qui existait depuis dix ans en France. Les succès de la politique extérieure du ministère contre le Danemark ne modifièrent pas ses relations avec la Chambre, devenues, en juin 1865, plus orageuses que jamais. M. de Bismark, en quittant l'ambassade de Paris, a été nommé par l'Empereur grand'croix de la Légion d'honneur. *

BISSEN (Wilhem), sculpteur danois, né à Silding, près Sleswig, en 1798, fit ses études à l'Académie de Copenhague, et se rendit, en 1815, à Rome, où, pendant dix années, il travailla sous la direction de Thorwaldsen, son illustre compatriote. De retour en Danemark, il exécuta deux belles statues, *Céphale* et *Atalante;* quatre *Anges* pour la chapelle du château de Christianborg, et un grand nombre de *bustes*, entre autres celui du savant Œrsted. En 1841, il revint s'établir à Rome. Après y avoir dessiné les esquisses de dix-huit figures colossales que lui avait commandées son gouvernement, il composa un charmant ouvrage, *Vénus et l'Amour aiguisant ses traits*. En 1846, il décora pour la grande salle du château royal une immense frise qui représente la *Création du genre humain* d'après la mythologie grecque.

On cite encore de cet artiste : un *Apollon*, à Francfort, une *Minerve*, pour l'université de Copenhague, une *Victoire* qui surmonte le Musée des arts, la statue de *Tycho-Brahé* et celle du *Soldat danois*, bronze colossal, exécuté en mémoire de la brillante sortie des Danois en 1849, au siége de Fredericia. A l'Exposition universelle de 1855, M. Bissen produisit *Oreste* et *Philoctète*, qui lui ont valu une 3e médaille. Désigné par Thorwaldsen mourant pour donner la dernière main aux travaux qu'il laissait inachevés, il a été chargé de la direction du musée et nommé, en 1850, président de l'Académie des beaux-arts de Copenhague.

BISSETTE (Cyrille-Charles-Auguste), publiciste français, né au Fort-Royal (Martinique), le 9 juillet 1795, mort à Paris, le 22 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BISSING (Henriette KROHN, dame DE), femme de lettres allemande, née le 31 janvier 1798, à Worm (Mecklembourg-Schwerin), épousa, à l'âge de 16 ans, le lieutenant de Bissing et, en 1837, se retira avec son mari, devenu lieutenant-colonel, à Nienbourg, sur le Weser.

Madame de Bissing a publié depuis 1840 un assez grand nombre de romans et de nouvelles, avec quelques recueils de poésies. Nous citerons parmi les romans : *Werner* (Hanovre, 1840); *la Famille Steinfels* (Ibid., 1841, 2 vol.); *Victorine* (Ibid., 1842, 2 vol.); *Waldheim* (Ibid., 1844, 2 vol.); *Minona* (1844); *Ivan* (1845, 2 vol.); *Don Manoel Godoy* (1845, 3 vol.); *Lucretia Tornabuoni* (1846, 2 vol.); *Raimer Widdrick* (1847, 3 vol.), etc.

BISSON (Louis-Auguste et Auguste-Rosalie), ou BISSON *frères*, artistes photographes français, nés à Paris, le premier le 1er avril 1814, le second le 29 avril 1826, sont fils du peintre héraldique Louis-François Bisson, qui a exécuté l'*Armorial* de la Chambre des pairs et des grands ordres de la France. L'aîné, d'abord architecte, fut attaché en 1838 au service municipal de Paris. Occupé dès cette époque de l'étude de la chimie, il fut l'élève de MM. Dumas et Becquerel, et on lui doit, outre divers perfectionnements scientifiques des épreuves daguerriennes, la découverte du bronzage et du laitonnage de la fonte de fer et de zing, devenu depuis l'objet d'une si grande exploitation industrielle. Le second se consacra pendant quelque temps au dessin et à la peinture héraldique pour lesquels il fut l'élève de son père.

En 1840, les deux frères s'associèrent pour exploiter et perfectionner l'art nouveau de Daguerre, de qui l'aîné avait reçu ses premières leçons. Ils ont concouru depuis aux principaux progrès de cet art et à ceux de la photographie. Indépendamment des vues et portraits qu'ils ont livrés au commerce, ils ont exécuté des travaux importants au point de vue de l'art et de la science, et ont été chargés de diverses publications et opérations officielles. De 1859 à 1862, M. Bisson jeune a accompli dans les hautes régions des Alpes de remarquables ascensions; il a atteint trois fois la cime du Mont-Blanc et en a reproduit photographiquement les divers aspects. Le *Moniteur universel* a publié la relation de ces expéditions perilleuses. Les frères Bisson ont obtenu, entre autres récompenses, des médailles d'argent aux expositions nationales de 1844 et 1849, une première médaille à l'Exposition uni-

verselle de 1855 à Paris et la médaille d'honneur à celle de Londres en 1862.

Parmi leurs grandes publications on remarque: *la Galerie des représentants à l'Assemblée nationale constituante* (1848-1850), contenant 900 lithographies, d'après des portraits au daguerréotype; l'*OEuvre de Rembrandt*, avec *Texte* de M. Ch. Blanc (1852 et suiv., in-fol.); l'*OEuvre complet d'Albert Durer* (1853 et suiv., in-4°); *Reproductions photographiques des plus beaux types d'architecture et de sculpture*, sous la direction de MM. Duban, de Gisors, Lefuel, Labrouste, Lassus, etc. (1853-1862, in-folio, plus de 200 planches), puis diverses séries de planches zoologiques, pathologiques, géologiques et géodésiques, soit pour des savants, soit pour le gouvernement.

BIXIO (Jacques-Alexandre), médecin naturaliste et homme politique français, né à Chiavari, dans l'ancien département des Apennins, le 20 novembre 1808, fit ses classes au collége Sainte-Barbe, puis étudia la médecine et se fit recevoir docteur avec une thèse intitulée : *Propositions de médecine et de chirurgie*. En 1837, il fonda le *Journal d'agriculture pratique, de jardinage*, etc., qu'il a continué de publier avec M. Barral. En 1844, il reprit, avec M. Ysabeau, *la Maison rustique du* XIXe siècle, et publia l'*Almanach du jardinier* (1844, et suiv.); l'*Almanach du cultivateur et du vigneron; l'Annuaire de l'horticulteur* (même année et suiv.).

Lié avec les chefs de l'opposition libérale, M. Bixio était un des rédacteurs du *National* et jouissait d'une grande autorité dans le Xe arrondissement de Paris au moment où éclata la révolution de 1848. Satisfait de l'abdication du roi, il s'opposa, le 24 février, à la proclamation de la république, et retira une première fois de l'Imprimerie royale, avec l'autorisation de quatre des membres du gouvernement provisoire, la déclaration envoyée au *Moniteur* par le ministre de l'Intérieur. Il accepta néanmoins du nouveau pouvoir les fonctions de chef de cabinet et fut chargé d'une mission extraordinaire à Turin. Élu représentant du peuple, dans le Doubs, le sixième sur sept, par 23 863 voix, il résigna ses fonctions diplomatiques pour siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Il prit une part courageuse à la répression des luttes de juin; chargé d'une mission de l'Assemblée auprès du général Bedeau, il fut atteint, en pleine poitrine, d'une balle qui le traversa de part en part. A peine rétabli de cette terrible blessure, il reprit sa place parmi ses collègues, et fut élu sept fois vice-président de l'Assemblée.

M. Bixio fit partie, mais pendant huit jours seulement, du premier cabinet de Louis-Napoléon, comme ministre de l'agriculture et du commerce (20-29 décembre 1848). Réélu, dans le Doubs et à Paris, représentant à l'Assemblée législative, il y soutint la cause démocratique dans la même mesure. La franchise de son langage lui valut un duel avec M. Thiers (voy. ce nom). Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la réunion du Xe arrondissement. L'Assemblée ayant été dispersée tandis qu'il portait à l'imprimerie le décret de déchéance, il revint se constituer prisonnier avec ses collègues. Rendu à la liberté un mois après, M. Bixio se consacra à ses travaux scientifiques, à la direction de la librairie spéciale d'agriculture dont il est propriétaire, et à de grandes entreprises industrielles : il est administrateur de plusieurs compagnies de chemins de fer. Il passait pour avoir conservé auprès du nouveau pouvoir une influence personnelle qu'il a employée heureusement en faveur d'hommes atteints, après le 2 décembre, par diverses mesures de rigueur. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1849.

Outre leurs publications communes, MM. Bixio et Barral ont, en 1850, attaché ensemble leurs noms à deux des plus hardies tentatives d'ascension aérostatique entreprises dans un but d'exploration scientifique (voy. BARRAL).

BIXIO (Girolamo, dit *Nino*), officier italien, frère du précédent, né à Gênes, en 1821, servit dans la marine sarde, comme Garibaldi, et la quitta vers 1844, pour commander un bâtiment de commerce. En 1847, il fut, à Gênes, un des promoteurs du mouvement qui décida le roi Charles-Albert à donner une constitution. En 1848 et 1849, il se signala dans la guerre contre l'Autriche, concourut à la défense de Venise, et surtout à celle de Rome : ce fut lui qui repoussa, lors de notre première attaque contre la ville, les forces insuffisantes du général Oudinot.

Après avoir navigué comme capitaine sur un bâtiment génois dans les mers du Sud, et avoir couru les aventures les plus périlleuses, il redevint en 1859 le compagnon d'armes de Garibaldi, commanda un bataillon des chasseurs des Alpes, et fut nommé colonel. Il a surtout pris une part importante à l'expédition de Sicile, au printemps de 1860, comme premier lieutenant de ce général. Il commandait *le Piemonte*, l'un des deux bâtiments qui portèrent le premier corps de volontaires et le débarquèrent à Marsala. Par l'ordre du jour du 19 juillet suivant, le dictateur l'éleva, en même temps que ses compagnons Cozenz, Medici et Carini, du grade de général de brigade à celui de major général. M. Bixio avait combattu aux premiers rangs à Calatafimi, et commandé une des colonnes d'attaque devant Palerme où il fut blessé. Il se signala également à la prise de Reggio, à la bataille de Volturne, et fut alors nommé lieutenant général.

Au milieu des difficultés de l'établissement de la monarchie italienne, M. Nino Bixio exerça pendant quelque temps assez d'influence sur le général Garibaldi, pour calmer les sentiments d'hostilité que celui-ci témoignait contre le ministre de Cavour et le rallier à des projets d'une politique modératrice. Il fit beaucoup d'efforts dans ce but au sein du Parlement italien et au dehors, et l'opinion publique dans toute l'Europe suivit avec préoccupation ses démarches (1861). Il avait été élu député à Gênes, et sa candidature avait eu l'appui du ministère. A cette époque, considérant les observations du général Fanti sur les lieutenants de Garibaldi comme une insulte pour lui, il donna sa démission; mais les décrets royaux du 5 mai le confirmèrent dans son grade de lieutenant général du corps des volontaires italiens et l'investirent de diverses missions. L'année suivante il fut transféré, avec son grade, dans l'armée régulière et mis à la disposition du ministère de la guerre (avril 1862). En octobre 1863, il fut nommé commandant militaire d'Alexandrie. M. Nino Bixio a été promu commandeur de l'Ordre militaire de Savoie en septembre 1862.

BJOERSON (Bjoernstjerne), romancier et poëte norwégien, est né à Quikne (Oesterdal), le 8 décembre 1832. Fils d'un pasteur de campagne, il se fit d'abord connaître par quelques articles et des feuilletons dans les journaux de son pays. *La Feuille populaire illustrée* (illustr. Folkeblad) publia particulièrement de lui, à cette époque, *Aanum*, *Ole Stormsen*, *En munter Mand*, etc. Il passa les années 1856 et 1857 à Copenhague où l'étude de Baggesen, d'Œlenschlaeger et des

principaux écrivains danois exerça sur lui une grande influence. Il fournit alors à *la Patrie* (Faedrelandet) sa nouvelle de *Thrond*. Deux autres récits qui suivirent, *Arne* et *Synnœve Solbakken*, contribuèrent beaucoup à la popularité de l'auteur : la dernière surtout, qui rappelle le genre d'Auerbach, est citée comme la peinture fidèle et poétique de la vie et de la nature dans ces régions appelées les Alpes norwégiennes. M. B. Bjoerson a aussi écrit pour le théâtre, notamment des tragédies, entre autres une *Marie Stuart* ainsi que des traductions de pièces françaises.

BLAAS (Charles), peintre allemand, né à Nauders, petit village du Tyrol, le 28 avril 1815, se livra de lui-même à la peinture, qu'il apprit d'abord en faisant des copies. Après avoir donné des leçons de dessin, il alla faire des études régulières à l'Académie et dans les musées de Venise. Sa première toile historique lui valut, de l'empereur Ferdinand Ier, une pension de cinq années pour aller se perfectionner à Rome. En 1850, il fut nommé à Vienne professeur à l'Académie de peinture. Mais à la mort du peintre Liparini, son ancien maître, il fut choisi pour le remplacer à l'École des beaux-arts de Venise (1856).

Il a exécuté un grand nombre de portraits, de sujets d'histoire, de genre et de religion, notamment : *la Séparation de Jacob et de Laban*, au musée de Vienne; *la Vie de Jésus-Christ*, suite de fresques exécutées dans l'église moderne de Foth, en Hongrie, une partie des fresques de la nouvelle cathédrale de Vienne. Son *Charlemagne visitant une école de garçons* a obtenu une 3e médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Ch. Blaas représentait l'Autriche dans le jury international de la même exposition.

BLACAS D'AULPS (Louis-Charles-Pierre-Casimir, duc DE), chef actuel de la famille française de ce nom, né le 15 avril 1815, est le fils aîné du ministre favori de Louis XVIII, mort en 1839. Fidèle aux traditions de son père, il s'est tenu constamment à l'écart des affaires politiques sous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1830. Il a épousé, en 1845, sa cousine, Marie-Paule Des Cars, dont il a eu trois enfants. Un de ses trois frères, M. Pie DE BLACAS, né en 1816, est entré dans les ordres.

BLACHE (Jean-Gaston-Marie), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Senlis (Oise), le 15 janvier 1799, fut reçu docteur à Paris, en 1824. Dès 1822, il avait obtenu, pour une dissertation *sur la Coqueluche*, un prix proposé par la Société de médecine de Lyon. Devenu gendre de Guersant père, il dirigea toutes ses études vers les maladies des enfants. Nommé d'abord médecin à l'hôpital Cochin, il reçut ensuite un service à l'hôpital des Enfants. Il a publié plusieurs articles importants dans les *Archives générales de médecine*, le *Répertoire général des sciences médicales*, les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie de médecine, dont il est membre depuis 1855. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

BLACK (John), journaliste et littérateur écossais, né en 1783, près Dunse (comté de Berwick), mort à Birling (Kent), au mois de juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BLACKBURNE (Francis), magistrat anglais, né, en 1782, à Great Footston, dans le comté de Meath (Irlande), reçut une brillante éducation au collége de la Trinité à Dublin, et fu admis au barreau en 1805. Devenu avocat du roi (1822), il fut appelé à remplir dans son pays les plus hautes charges de la magistrature. Il fut nommé tour à tour, et sous les auspices du parti conservateur, procureur général à deux reprises (1831-34 et 1841-42), directeur des archives de la cour de justice (*master of rolls*) de 1842 à 1845, et président de la Cour du banc de la reine de 1845 à 1852. A cette dernière date, le ministère Derby lui remit la chancellerie d'Irlande. En 1831, M. Blackburne est entré au conseil privé de la couronne et en 1851 il est devenu vice-chancelier de l'Université de Dublin.

BLACKWELL (miss Élisabeth), femme médecin américaine, est née à Bristol, vers 1820. La mort de son père, émigré depuis longtemps à New-York, ayant plongé sa nombreuse famille dans la détresse, elle entreprit de l'en tirer. Aidée de ses deux sœurs aînées, elle ouvrit une école de filles, la dirigea pendant sept ans et ne se retira qu'après avoir assuré à tous les siens une honnête aisance (1843). Elle songea alors à mettre à exécution le projet, longuement médité par elle, d'étudier la médecine, poussée par l'ambition d'élargir le champ de l'activité féminine, injustement restreinte, selon elle, aux soins domestiques, et par la conviction que le ministère d'une femme offre, en beaucoup de circonstances, aux malades plus de sympathie et d'efficacité.

Miss Blackwell consacra deux années entières à acquérir la connaissance des langues grecque et latine, indispensable à l'exercice de cette profession. Mais, lorsqu'elle voulut suivre des cours publics, l'accès lui en fut partout interdit, et elle dut se borner à accepter les conseils bénévoles que lui offrirent deux professeurs de la Caroline du Nord. Quant à l'anatomie, elle l'étudia à Philadelphie sous la direction du docteur Allen, qui l'admit à ses leçons particulières. Dans la même ville, elle obtint l'autorisation de suivre la clinique de l'hôpital Blockley, et plus tard elle profita de l'enseignement médical du collége de Genève à New-York. Pour subvenir aux frais des examens et à ses propres dépenses, elle donnait des leçons d'anglais et de musique.

En 1849, miss Blackwell fut reçue, à New-York, docteur en médecine, et sa thèse inaugurale *sur les Maladies des gens de mer* fut imprimée par les soins de la Faculté. L'année suivante, elle visita l'Angleterre, où elle reçut de ses confrères l'accueil le plus distingué. A Paris, où elle vint ensuite, on ne lui permit d'assister aux cours publics qu'à la condition de prendre le costume masculin, ce qu'en sa double qualité d'Anglaise et de puritaine, elle repoussa avec indignation. Néanmoins elle put, à l'hôpital de la Maternité, étudier quelque temps les maladies des femmes et des enfants. L'exemple donné par cette dame a porté ses fruits en Amérique, et une académie de médecine, exclusivement consacrée à son sexe, a été ouverte en 1856, à New-York. Sa sœur Émilie a embrassé la même carrière et pris aussi le diplôme de docteur.

BLACKWOOD (John), libraire-éditeur anglais, né à Édimbourg, le 7 décembre 1818, fit d'excellentes études classiques, complétées par des voyages, par un assez long séjour en Italie et par la connaissance de plusieurs langues vivantes. En 1846, il prit la direction du *Blackwood's Magazine*, revue fondée en 1817, par son père, William Blackwood, qui la dirigea jusqu'en 1834, et remise aux mains de ses frères aînés, Alexandre et Robert, avant d'arriver dans les siennes. Elle conserva, sous sa direction, toute sa prééminence, et resta, en Angleterre, l'un des plus

brillants organes de la littérature générale, de la politique et de la philosophie. C'est lui qui a inauguré les romans et nouvelles en plusieurs suites, origine du roman-feuilleton.

Comme les articles de cette revue, selon l'usage des revues anglaises, même les plus importants, ne sont pas signés, on nous saura gré de trahir l'anonyme modeste des principaux auteurs. Le rédacteur en chef, écrivain de génie, caché sous le pseudonyme de *Christophe North*, fut longtemps le professeur Wilson, poëte, critique et philosophe, mort en 1855 (voy. ce nom). Ses plus anciens collaborateurs furent sir Archibald Alison, l'historien; Lockhart, gendre de sir W. Scott, éditeur du *Quarterly Review* en 1825; J. Galt, le peintre des mœurs écossaises; le docteur Croly, fécond polygraphe; le docteur Moir, poëte signant ses vers d'un Δ; de Quincey *l'humoriste;* Mmes Hemans et Southey, auteurs de poésies touchantes. Parmi les plus récents rédacteurs, nous citerons : M. Warren, sir Bulwer Lytton, le professeur Aytoun, le colonel Humley, mistress Oliphant, MM. Michel Scott, Hardman, l'auteur des *Scènes et esquisses de la Péninsule* (Peninsular scenes aud sketches); feu le professeur Johnston, auteur de *la Chimie de la vie ordinaire* (the Chemistry of common life); J. White, auteur de *Sir Frizzle Pumpkin* et des *Nuits à la pension des officiers* (Nights at mess).

Un grand nombre des articles du *Blachwood's Magazine* ont été réimprimés à part et ont pris une place honorable dans la littérature anglaise. Tels sont : *Noctes Ambrosianæ*, *Recréations de Christophe North; le Journal d'un ancien médecin* (the Diary of a late physician), et *Dix mille livres sterl. de rente* (Ten thousands a year), par Warren; *Le Loch de Tom Cringle* (Tom Cringle's Log), et *la Croisière du Moucheron* (Cruise of the Midge), par Michel Scott; *Les Caxton* (the Caxtons), et *Mon Roman* (My novel), par Bulwer; les *Essais* d'Alison; les *Contes* de Galt (Galt's tales); *les Lais des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers), par Aytoun; *Katie Stewart* et *Zaidee*, par mistress Oliphant, etc.

M. John Blackwood partage avec les premiers directeurs d'une publication qui est le principal titre de sa famille, l'honneur d'avoir provoqué plusieurs de ces œuvres durables ou, tout au moins, de les avoir accueillies et popularisées. Il s'est associé un quatrième frère, le major William BLACKWOOD, pour la direction de la grande imprimerie-librairie fondée par leur père à Édimbourg et à Londres.

BLAISE (Adolphe-Gustave), économiste français, est né à Épinal (Vosges), le 17 juin 1811. Collaborateur de plusieurs feuilles quotidiennes, et surtout du *Journal des Économistes*, il a recueilli et publié, avec M. Joseph Garnier, le *Cours d'économie industrielle* fait au Conservatoire des arts et métiers par M. Blanqui (1836-39, 4 vol. in-8). En 1848, ses liaisons politiques avec les rédacteurs du *National* le firent nommer secrétaire général du département de la Seine-Inférieure; il garda ce poste quelques mois et revint à Paris traiter les questions d'économie politique, soit dans des annuaires et des revues, soit dans des écrits détachés tels que *l'Assistance publique* (1849), et *Bordeaux, son commerce et son industrie* (1854, in-8). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus en sa qualité de secrétaire du jury international.

BLAIZE (Ange), publiciste français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 28 décembre 1811, est le neveu de son illustre compatriote Lamennais. Après avoir été admis au barreau de Rennes, il vint à Paris, où ses opinions démocratiques lui donnèrent un facile accès dans les journaux de l'opposition; il y traita spécialement les matières d'économie et d'assistance publique. Deux ouvrages qu'il publia à cette époque : *des Monts-de-piété et des banques de prêt* (1843, in-8), et *des Commissionnaires au mont-de-piété de Paris* (1844, in-8), ont acquis à cet écrivain une véritable autorité dans les questions relatives à cette institution, et lui valurent, en 1848, sa nomination de directeur du mont-de-piété de Paris. C'est à lui qu'on est redevable de la mesure administrative qui abaissa l'intérêt du prêt à 4 1/2 pour 100. Il a été remplacé en 1851 par M. Ledieu. Depuis la mort de son oncle, il a soutenu, au sujet de la publication de ses œuvres posthumes, un procès avec M. Forgues (voy. ce nom) et fait paraître un important *Essai biographique sur M. F. de La Mennais* (1858, in-8).

BLAKENEY (sir Edward), général anglais, né en 1778, à Newcastle-sur-Tyne (Northumberland) et fils d'un colonel, suivit la carrière militaire et entra, en 1794, au 8e de dragons, en qualité de cornette; deux ans plus tard, il était capitaine d'infanterie. Il fit ses premières armes aux colonies d'Amérique, passa ensuite au corps d'armée du duc d'York qui opérait en Hollande et, après avoir pris part à l'invasion de la Martinique (1809), fut envoyé en Espagne avec le grade de lieutenant-colonel. Il y déploya des talents militaires qui attirèrent sur lui l'attention de lord Wellington. Blessé à Badajoz et à Albuera, il combattit à Vittoria et à Orthez, et fut compris avec le bataillon de fusiliers royaux qu'il commandait dans l'expédition de la Nouvelle-Orléans (1814). Il devint colonel de ce corps d'élite en 1832. Sa dernière campagne est celle de Portugal (1826), qu'il fit sous les ordres de sir W. Clinton et qui avait pour but de protéger la régence constitutionnelle contre les absolutistes. En 1838, il fut mis à la tête des forces militaires de l'Irlande et garda jusqu'en 1855 ce commandement; par ses mesures énergiques, il comprima la formidable insurrection, préparée en 1848, par les partisans du rappel. En 1854, sir Edw. Blakeney a été promu au grade exceptionnel de général d'armée, et, en novembre 1856, nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides de Chelsea. Enfin, il a reçu le grade de maréchal à la majorité du prince de Galles (9 novembre 1862).

BLANC (Jean-Joseph-Louis), publiciste et homme politique français, est né à Madrid, vers la fin de l'Empire, d'une famille française du Rouergue, qui fut persécutée et vit périr son chef sous la Terreur. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Sa mère appartenait à la famille Pozzo di Borgo. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit ses études au collége de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830 et rejoignit son père à Paris. A peine âgé de dix-neuf ans, il se vit forcé par la position de sa famille de chercher dans le travail des moyens d'existence, et donna des leçons de mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une petite pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. En 1831, il entra, comme clerc, chez un avoué de la Cour royale. Dès cette époque, M. de Flaugergue, ancien président de la Chambre des députés, et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Chargé, en 1832, de l'éducation du fils de M. Hallette, mécanicien d'Arras, M. L. Blanc habita deux ans cette ville, publia dans le *Progrès*

du Pas-de-Calais divers articles de politique et de littérature, et composa trois ouvrages couronnés par l'académie d'Arras : le poëme de *Mirabeau;* un autre poëme sur *l'Hôtel des Invalides*, et l'*Éloge de Manuel*.

M. Louis Blanc revint à Paris après ces succès et se mêla bientôt à la rédaction des feuilles politiques avancées. Il donna quelques articles au *National*, entre autres une *Appréciation du* XVIIIe *siècle*, dans laquelle il se prononçait énergiquement pour Rousseau contre Voltaire, le représentant, à ses yeux, des classes bourgeoises. Il fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine*, que supprimèrent au bout de quelques mois les lois de septembre (1835). Il écrivit ensuite, sous la direction de Sarrans jeune, dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du journal *le Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il la quitta pour fonder une autre feuille radicale, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, où il traita toutes les questions sociales à l'ordre du jour. Le 15 août 1839, il y fit paraître un *Compte rendu des idées napoléoniennes* qui fit une vive sensation. Peu de jours après, il était victime d'un attentat dont les auteurs sont demeurés inconnus. Rentrant le soir dans son domicile de la rue Louis-le-Grand, il fut violemment attaqué, frappé de coups, et laissé pour mort. Il garda le lit plusieurs semaines des suites de ses blessures.

C'est dans la *Revue du progrès* que M. Louis Blanc donna, pour la première fois, sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail*, qui fut ensuite imprimée à part (Paris, 1840, in-32, 1841, in-12, etc.). Là, déroulant tous ses plans de réforme sociale, il attribue la misère des masses à l'individualisme, et à la concurrence qui en résulte, et réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés. » Une conséquence de ce système était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit. Dans l'atelier social, le mobile de l'intérêt individuel, ainsi que tout mobile égoïste, n'avait pas d'action : il était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Bientôt très-connu comme publiciste, M. Louis Blanc se fit encore une plus grande réputation comme historien. Le succès de son *Histoire de dix ans*, de 1830 à 1840, fut immense (Paris, 1841 et suiv., tom. I-V, in-8; quatre édit. simultanées). Il était dû à la fois au caractère de certains faits révélés, à l'ardeur passionnée qui transformait parfois l'histoire en pamphlet, et au soin, souvent même excessif, du style, qui tournait volontiers à la pompe académique. Ce livre était l'interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition contre la dynastie de Juillet. L'auteur voulut en préparer plus directement la chute par son *Histoire de la révolution française* (1847, tome I et II, in-8), dont le premier volume, formé de monographies historiques et littéraires, annonçait ouvertement l'avénement du socialisme, et faisait remonter les origines de la Révolution de 1789 par delà Luther.

La popularité de M. Louis Blanc auprès des ouvriers de Paris le fit porter parmi les membres du gouvernement provisoire, lors du nouveau triomphe de la Révolution, en 1848. Ses adeptes attendaient de lui l'atelier social et l'organisation du travail. Ce fut sur sa proposition que fut décrétée l'abolition de la peine de mort en matière politique. Il proposa avec moins de bonheur la création d'un ministère du *Progrès*, et offrit sa démission. Mais il la retira sur les instances de ses collègues du gouvernement, qui craignaient que sa retraite ne provoquât des troubles dans la rue. En revanche, il fit créer une commission permanente dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, dont il fut le président, et qui siégea sur les bancs des Pairs, au Luxembourg. L'ouverture des conférences du Luxembourg produisit dans tout le pays un effet prodigieux, et excita ici des espérances qui allaient jusqu'à l'attendrissement, là l'effroi et la stupeur. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter, et qu'on se disposait, avec toute la pompe officielle, à jeter par terre. Au milieu des discours ou plutôt des hymnes en l'honneur de l'organisation du travail, on appela en congrès mixte ouvriers et maîtres, pour donner plus d'autorité aux solutions qui seraient adoptées en faveur des travailleurs. Débordés bientôt par les événements, les hommes du Luxembourg, « les pairs du travail, » comme les appelait M. Louis Blanc, rejetèrent sur la contre-révolution l'impossibilité radicale où ils se sentaient de rien faire de praticable et de durable, au nom des doctrines idéales de leur jeune chef.

L'enthousiasme dont il fut d'abord l'objet, prit plus d'une fois un caractère menaçant contre les autres membres du gouvernement provisoire. La manifestation formidable du 17 mars, ou promenade des 200 000 hommes, était une sorte d'invitation à la dictature, qui lui était adressée par le prolétariat et le socialisme. M. Louis Blanc ne se sentit pas assez fort pour la prendre, et essayer par elle l'application de son système, il usa de son autorité toute révolutionnaire pour maintenir l'ordre, et l'eut bientôt perdue. La protestation du 16 avril contre le communisme était autant dirigée contre lui que contre M. Cabet (voy. ce nom). Avec les conférences du Luxembourg, on rapporte souvent à M. Louis Blanc la création des ateliers nationaux qui ont tant compromis la République. L'auteur de l'*Organisation du travail*, à raison même des principes de son atelier idéal, fut complétement étranger à cette mesure essentiellement pratique, prise par les membres les plus modérés du gouvernement comme un expédient nécessaire, au lendemain d'une révolution et dans ces temps de crise, mais dont l'extension et la prolongation étaient pleines de périls.

M. Louis Blanc fut nommé représentant du peuple à Paris, le vingt-neuvième sur trente-quatre, et fut élu aussi en Corse. Il siégea peu de temps à l'Assemblée constituante. Parmi les comptes rendus que firent les membres du gouvernement provisoire de leur administration, aux applaudissements si bruyants de l'assemblée, le sien rencontra le moins de faveur. Quelques jours plus tard, il était traité en accusé, en ennemi. Au milieu des troubles du 15 mai, il faillit être écrasé par l'émeute, puis massacré par quelques gardes nationaux, à la fureur desquels des représentants, entre autres M. de La Rochejaquelein et Fr. Arago, ne l'arrachèrent qu'avec peine. Impliqué ensuite dans les poursuites auxquelles le 15 mai donna lieu, et accusé, sans preuves, d'avoir accompagné M. Barbès à l'hôtel de ville, il fut protégé une première fois par le vote de l'Assemblée (3 juin), qui refusa l'autorisation de poursuivre, demandée par MM. Portalis et Landrin. Cette autorisation fut accordée enfin sur une nouvelle insistance du ministère public, dans la nuit du 25 au 26 août, par une majorité de 504 voix contre 252. M. Louis Blanc se déroba pendant le scrutin et reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon, mort depuis; il put ensuite gagner la frontière de la Belgique, d'où il passa en Angleterre.

M. Louis Blanc continua dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien. Outre un certain

nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique (*Appel aux honnêtes gens*, 1849, in-12; *Catéchisme des socialistes*, 1849, in-16 et in-18: *Pages d'histoire de la révolution de Février*, 1850; *Plus de Girondins; la République une et indivisible*, 1851, in-18, etc.), il a publié, pendant deux ans, un journal mensuel, *le Nouveau monde* (15 juillet 1849 — 15 juillet 1851), et a surtout poursuivi avec ardeur l'achèvement de son *Histoire de la Révolution française* (1852-1862, tom. III-XII, in-8), qui contient tour à tour des documents curieux et des plaidoyers chaleureux en faveur des principes, des hommes ou des actes qui représentent plus particulièrement l'époque révolutionnaire. En 1857, il a fourni, pendant six mois, une correspondance de Londres au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme de *Weller*. Il a été aussi depuis le correspondant anonyme du *Temps* et de plusieurs autres journaux français. Plus récemment, il a publié, en anglais et en français, la réfutation d'une *Année de révolution*, de lord Normanby, sous ce titre : *Révélations historiques* (Londres et Paris, 1859, in-8).

BLANC (Auguste-Alexandre-Philippe-Charles), littérateur français, né le 15 novembre 1813, à Castres (Tarn), est le frère aîné du précédent. Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus du Salon et des articles de critique artistique dans *le Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Il collabora ensuite au *Courrier Français*, à *l'Artiste*, au *Journal de Rouen* et devint, en 1841, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube;* l'année suivante, il publia à Paris l'*Almanach du mois*. Lors de la révolution de Février 1848, il remplaça M. Garraud à la direction des beaux-arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852.

On a de lui : *Histoire des peintres français au XIXe siècle* (1845, in-8), dont il n'a paru que le premier volume; *les Peintres des fêtes galantes* (1853), qui comprennent Watteau, Lancret, Pater et Boucher; l'*OEuvre de Rembrandt* (1853, in-fol., 1859-1864, t. I-III, in-8); une notice biographique sur *Grandville* (1855, in-32); *les Trésors de l'art à Manchester* (1857, in-18); *De Paris à Venise, Notes au crayon* (1857, in-18); *le Trésor de la curiosité* (2 vol. in-8). M. Ch. Blanc a été, avec MM. Delaborde, P. Mantz, Silvestre, Ph. Chasles, etc., le principal continuateur de l'importante *Histoire des Peintres de toutes les écoles* (1849-1863, 402 livr. in-4), commencée par M. J.-G.-D. Armengaud. Il est devenu rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, fondée en 1859.

BLANC (Jean-Alphonse-Gustave), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), le 7 janvier 1796, se destina à la médecine, et suivit les cours de la Faculté de Paris; mais ses études sur la physique le mirent en rapport avec M. Biot et Arago, qui le fit entrer à l'Observatoire. De retour à Grenoble, il s'y occupa d'industrie, et inventa une machine pour la fabrication des compas. Il fut, avec M. Durand-Savoyat, l'un des fondateurs et le premier gérant du journal démocratique *le Dauphinois*. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple dans l'Isère, par 92 549 voix, et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée dans les questions intérieures et extérieures, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a repris ses travaux industriels.

BLANC (Adolphe-Edmond), ancien député français, né à Paris, le 3 octobre 1799, fut avocat à la cour de cassation, de 1825 à 1830, puis devint secrétaire général du ministère de l'intérieur: peu de temps après il devint inspecteur général de la Liste civile, et vint, en 1837, siéger à la Chambre des députés dans les rangs de la majorité conservatrice; il fut réélu par l'arrondissement de Rochechouart jusqu'à la révolution de Février. On a de lui : *les Affaires de la Plata* (1849, in-8).

BLANC (Étienne), jurisconsulte français, né à Lyon, le 11 mars 1805, suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et fut admis, en 1827, au barreau de la Cour royale. On a de lui des ouvrages et brochures sur la propriété artistique et industrielle, entre autres : *Traité de la contrefaçon et de la poursuite en justice* (1837, in-8; 4e édit., 1855); *Code des inventions et des perfectionnements* (1844, in-8; 2e édit., 1845); *Code général de la propriété industrielle, artistique et littéraire* (1854, in-8), en collaboration avec M. Alexandre Beaume.

BLANC (Adolphe), violoniste et compositeur français, né à Manosque (Basses-Alpes), le 24 juin 1828, fut envoyé à Paris à l'âge de treize ans, entra au Conservatoire en 1841, dans une classe de violon, et y obtint au concours un prix de cet instrument, ainsi qu'un premier prix de solfége. Il y fit ensuite des études de composition sous la direction d'Halévy. Ce jeune artiste qui se distingue par le genre sérieux de ses compositions, a déjà publié un certain nombre d'œuvres, notamment des *Sonates*, des *Trios*, des *Quatuors*, des *Quintettes*, un *Septuor*, etc. On connaît encore de M. Blanc quelques morceaux de chant, entre autres : *les Danses chantées;* une opérette: *les Deux billets*, et un opéra comique qui a obtenu une médaille et une mention honorable de la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux; ainsi que plusieurs chœurs composés pour les Orphéons, honorés de diverses médailles d'or. L'Institut (Académie des beaux-arts), dans sa séance du 4 octobre 1862, lui a décerné à l'unanimité le prix Chartier, pour la musique.

BLANC (Louis-Godefroi), philologue allemand, né à Berlin, le 19 septembre 1781, d'une famille de réfugiés français, fit ses études de théologie dans cette ville et obtint, en 1806, une place à l'église réformée de Halle. Soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi de Westphalie, Jérôme, il fut arrêté, en 1811, et passa deux ans dans les prisons de Magdebourg et de Cassel. Délivré par le général russe Czernitschew (28 septembre 1813), il fut nommé aumônier dans l'armée prussienne, suivit, en 1814, le quartier général de Blücher à Bar-sur-Aube et fut présent aux batailles de Brienne et de Champaubert, puis, dans le corps d'York, aux batailles de Laon et de Paris. En 1815, il reprit à Halle sa place qu'il quitta presque aussitôt, pour suivre de nouveau l'armée des alliés. Aux fonctions de ministre de la cathédrale de Halle, il joignit comme suppléant (1822), puis comme titulaire (1833), celles de professeur de langues romanes à l'université.

M. Blanc s'est particulièrement occupé du Dante et de son ouvrage. Il a publié : *Les deux premiers chants de la Divine comédie, d'après tous les commentaires qui ont été faits à ce sujet* (Die beiden ersten Gesänge der gœttlichen Co-

mœdie mit Rücksicht auf alle frühern Erlaeuterungsversuche. Halle, 1832); *Dictionnaire de Dante* (Vocabulario dantesco. Leipsik, 1851); *Grammaire italienne* (Halle, 1844), etc.; un certain nombre d'importants articles dans la grande Encyclopédie d'Ersch et Gruber; puis, dans un autre ordre, des *Prédications* (Predigten, Halle, 1811) et un *Manuel des merveilles de la nature et de l'histoire* (Handbuch des Wissenswürdigsten aus der Natur, etc. Halle, 1846; 5e édit., 1849).

BLANC-SAINT-BONNET (Antoine-Joseph-Élisée-Adolphe), philosophe français, né, vers 1815, à Lyon, est fils d'un magistrat. Il fit ses études sous la direction de l'abbé Noirot et devint un des rares disciples de Ballanche. Il publia à l'âge de vingt-cinq ans un traité de métaphysique intitulé : *De l'Union spirituelle* (1841, 3 vol. in-8), où il prétendait démontrer, d'après les théories palingénésiaques, la constitution de la société et son but au delà des temps. Il a, depuis, collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*. En 1845, M. Blanc-Saint-Bonnet a été décoré de la Légion d'honneur.

BLANCHARD (Jean-Baptiste-Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Sedan (Ardennes), en 1805, suivit à Paris les cours de la Faculté de droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Maire de Sedan et candidat à la Constituante, il fut nommé, le second sur huit, par 46706 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Sedan. — Il est mort en novembre 1862.

BLANCHARD (Claude-François), administrateur français, né à Paris, le 29 octobre 1798, entra de bonne heure au ministère de la marine où il remplit, depuis 1848, les fonctions de directeur de la comptabilité générale. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1853.

On a de lui les écrits suivants : *Correspondance particulière de M. Boursaint, ancien conseiller d'État* (1834, in-8); *Écrits divers de P. L. Boursaint* (1837, in-8) : *Manuel financier à l'usage du département de la marine* (1847, in-8), sans nom d'auteur; *Répertoire général des lois, décrets, règlements, etc., sur la marine* (1849-1854, Impr. nationale, 2 vol. in-8), etc.

BLANCHARD (Pierre), littérateur français, ancien libraire, né le 29 décembre 1772, à Dampmartin (Seine-et-Marne), fit ses études au collége de Lisieux, servit quelque temps aux armées de la République et se fit connaître par la publication de plusieurs petits romans moraux, *Felix et Pauline* (1793; 6e édit., 1824), *Rose* (1797), etc., une traduction de *Longus* et quelques pièces de théâtre. En 1808, il ouvrit une librairie, la céda en 1832 et prit à Chaillot une institution à laquelle il donna le nom d'Élysée des enfants. Vers 1840, il la laissa à son fils et continua d'écrire pour la jeunesse.

Nous citerons parmi ceux de ses ouvrages qui ont eu le plus de succès : *Petite bibliothèque des enfants* (1795; 6e édit., 1840); *le Buffon de la jeunesse* (1801, 4 vol. 1858, nombreuses éditions, 1858, gr. in-8, 400 gr.); *la Mythologie* (1801; 13e édit., 1835); *le Voyageur* (1804, 6 vol.); *les Délassements de l'enfance* (1807, 2 vol.; nouv. édit., 1858); *Petit voyage autour du monde* (1812; 14e édit., 1842); *les Accidents de l'enfance* (21e édit., 1855); *le Trésor des enfants* (30e édit., 1853), etc. On a encore du même auteur : *Histoire des batailles, siéges et combats français de 1792 à 1815* (1818, 4 vol. in-8); *les Promenades de Fénelon* (1845, in-8); *Mélanges d'histoire et de littérature* (1854, in-8).

BLANCHARD (Émile), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 mars 1820, et fils du peintre, M. Ém.-Théoph. Blanchard, qui fut chirurgien militaire à la fin de l'Empire, dirigea ses études d'une manière spéciale sur les animaux articulés; il s'est, depuis quinze ans, consacré surtout à des recherches d'anatomie et de physiologie, et a été chargé plusieurs fois, depuis 1847, des cours de zoologie au Muséum et à l'École normale supérieure. Il a rempli en outre, de 1844 à 1857, des missions scientifiques en Italie et en Sicile. Ses mémoires ayant pour objet les animaux sans vertèbres ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans les *Annales des sciences naturelles*. Ses *Recherches sur l'organisation des vers* (in-4, avec atlas de 25 pl.) lui ont valu, en 1854, le prix décerné par l'Académie des sciences. Membre de la Société philomatique de Paris, de l'Académie de Philadelphie, de diverses Sociétés entomologiques, etc., il a été élu membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie et zoologie), en remplacement d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le 10 février 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

M. Émile Blanchard a publié, outre les travaux précédents : *Catalogue de la collection entomologique du Muséum* (1850-1851, 2 vol.); *la Zoologie agricole* (1854 et suiv., in-4 avec planches); *Organisation du règne animal* (1851-1864, livrais. 1 à 36, in-4); *Histoire naturelle des insectes orthoptères, névroptères*, etc. (1850, in-8).

BLANCHARD (Henri-Pierre-Léon-Pharamond), peintre français, né à la Guillotière (Rhône), le 27 février 1805, vint à Paris en 1819, entra à l'École des beaux-arts et suivit les ateliers de Chasselat et de Gros. Il a exécuté de nombreux voyages dans presque toutes les parties du monde, en Espagne (1833), en Afrique, au Mexique, où il fit partie de l'expédition française (1838), en Allemagne, dans le midi de la France et, en septembre 1856, en Russie, où il a assisté au sacre du tzar. Depuis 1849 il s'était fixé à Chatou.

Les absences fréquentes de M. Pharamond Blanchard ne l'ont pas empêché de figurer à la plupart des expositions annuelles depuis 1833. Ses principaux sujets appartiennent à peu près à tous les genres et à tous les climats. Nous citerons : *Courses de taureaux*, *la Chapelle ardente*, *les Contrebandiers* (1836), *le brigand José Maria*, *le Désarmement de la Vera-Cruz* (1840), à Versailles; *Fernand Cortez*, *la Rue d'El-Alari à Tanger*, *les Funérailles d'un Maure*, *Musicien arabe*, *Joueurs mexicains*, *l'Encaissement du Rhône*, près de Bellegarde, *San Isidro Labrador*, patron de Madrid, *Souvenirs des bords du Rhin* et *l'Intérieur de l'église de Chatou*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Vasco Nuñez de Balboa découvrant la mer du Sud*, tableau acquis par l'État, et *la Vallée de Josaphat*; il exposa au salon de 1861 : une *Pêche aux équilles*, et trois aquarelles : le *Khleb-sol*, *Fête donnée au prince Bariantinski dans le temple des adorateurs du feu à Bakou* (Caucase), *Retour de la pêche à Tréport*. Il a obtenu une 3e médaille pour le paysage en 1836, et la décoration le 5 mai 1840.

M. Ph. Blanchard a, en outre, donné d'innombrables dessins dans divers recueils et publications pittoresques, notamment dans l'*Illustration* de ces dernières années. En 1855, il a publié l'*Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople* (in-12, planches).

Un oncle du précédent, Henri BLANCHARD, né à Bordeaux, le 7 février 1787, mort à Paris, le 18 décembre 1858, s'était fait connaître à la fois comme littérateur et comme musicien. Il a composé plusieurs airs de vaudeville devenus populaires et fait jouer aux Français en 1830 une tragédie, *Camille Desmoulins*, avec Maillan. Il a fourni de nombreux articles, de 1838 à 1858, à la *Gazette musicale*.

BLANCHARD (Auguste-Thomas-Marie), graveur français, né à Paris, le 18 mai 1819, fut élève de son père, obtint un second prix de gravure au concours de l'Institut et se consacra surtout à la reproduction des œuvres capitales de l'école moderne. Il a notamment exposé, depuis 1843 : *Le Repos en Égypte*, d'après Bouchot; *Tête de Christ*, *l'Ange Gabriel*, d'après Paul Delaroche; *le Christ rémunérateur*, *Faust et Marguerite*, d'après Ary Scheffer; *Portrait de l'Empereur*, d'après M. Ed. Dubufe; *les Fumeurs*, d'après Meissonnier, qui ont figuré, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège (1857); *le jour du Derby à Epsom*, d'après M. Frith, *les Joueurs d'échecs*, d'après M. Meissonnier (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1847, une 1re en 1857, une mention en 1855; il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

BLANCHE (Antoine-Émile), médecin français, né à Paris, en 1820, et fils du célèbre aliéniste Esprit Blanche, mort en 1852, a pris, à cette dernière date, la direction de l'établissement de Passy. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856. M. Ém. Blanche est habituellement choisi par les tribunaux pour juger de l'état mental des accusés et des prévenus. Il n'a écrit que sa thèse inaugurale : *du Cathétérisme œsophagien chez les aliénés* (1848) et la *Description* d'un mandrin articulé de son invention, spécialement destiné à ses malades.

BLANCHE (Alfred), administrateur et jurisconsulte français, né à Rouen, vers 1806, fut, en 1848, directeur de l'École d'administration. Depuis l'Empire, il a été nommé secrétaire général du ministre d'État, puis conseiller d'État hors sections et, en 1858, secrétaire général du nouveau ministère de l'Algérie et des colonies. Il a été nommé conseiller d'État en 1860. M. A. Blanche, commandeur de l'ordre de Danebrog, a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1855.

On a de lui : *Répertoire d'administration départementale et communale, ou Table duodécimale de l'École des communes, etc.* (1846, in-8). Il a dirigé le *Dictionnaire général de l'administration* (1847 et suiv.), gr. in 8, et achevé, avec M. Boulatignier, les *Instituts du droit administratif*, du baron de Gérando (tome V, 1846).

BLANCHE (Antoine-Georges), magistrat, frère du précédent, né à Rouen le 29 septembre 1808, reçu docteur en droit à Paris, en novembre 1832, a été avocat général à Rouen, procureur général à Riom. Il est devenu avocat général à la Cour de Cassation en 1855, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

BLANCHET (Jules), mathématicien français, né vers la fin du siècle dernier, a été successivement professeur de physique au collége Henri IV, maître de conférences à l'École normale, inspecteur de l'Académie de Paris; puis inspecteur général de l'enseignement secondaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1841.

On lui doit plusieurs mémoires de physique mathématique, ayant rapport à la propagation des mouvements vibratoires de l'éther et à la détermination de la forme qu'affecte l'onde lumineuse dans des circonstances données. Ces mémoires, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, ont été, pour la plupart, l'objet de rapports présentés à l'Académie (*Comptes rendus* de l'Académie, 1838, 1842, etc.) et ont obtenu l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. M. Blanchet a publié encore divers mémoires de mathématiques pures, tels que : *Analyse géométrique des surfaces du second ordre, pour servir d'introduction à l'étude de la géométrie supérieure*.

BLANCHET (M.... P.... Alphonse), mathématicien français, né en 1813, fut admis à l'École polytechnique en 1832, et sortit dans l'artillerie en 1834. Il donna sa démission en 1835, pour se vouer à l'enseignement. Cinq ans après, il fut choisi pour directeur des études mathématiques (1840) de l'École préparatoire annexée au collége Sainte-Barbe. Auteur d'une édition augmentée et modifiée des *Éléments de géométrie* de Legendre (1845, 13 planches; 3e édit., 1854), il est surtout connu par l'impulsion qu'il a donnée à l'enseignement des mathématiques dans l'établissement libre dont la direction scientifique lui est confiée, et dont les succès extraordinaires lui ont valu, à la suite du concours de 1858, la décoration de la Légion d'honneur.

BLANCHET (Alexandre-Louis-Paul), médecin français, né à Saint-Lô (Manche), en 1819, fit ses études à Paris, où il fut reçu docteur en 1842, avec une thèse sur l'*Influence de l'âge dans les applications et les résultats de la lithotritie*. Après quelques publications sur l'emploi thérapeutique de l'huile essentielle de cubèbe (1841), sur les hypertrophies du cœur et les anévrismes de l'aorte et sur les dermopathies de la région sacrée (1842), il se consacra à l'étude anatomique et pathologique des organes des sens. Préoccupé de la surdi-mutité et des maladies de l'oreille, ainsi que de la cécité et des affections de la vue, il réclama auprès du gouvernement contre l'incurabilité prétendue et l'abandon des sourds-muets et des aveugles. Chargé, en 1846, par le ministère de l'intérieur, d'essayer sur eux un traitement, il appliqua la musique à leur guérison et obtint le titre de chirurgien en chef de l'institution royale des sourds-muets. Il exposa, en 1848, ses procédés à l'Académie de médecine, où, après cinq années d'expériences, une commission spéciale en fit un compte rendu favorable. De 1849 à 1852, M. Blanchet exécuta des voyages en Belgique et en Allemagne, aux frais du gouvernement, pour étudier les établissements de surdité et les procédés de guérison. En 1847, il avait fondé, en faveur des sourds-muets et des aveugles, la première société d'assistance, d'éducation et de patronage. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

On doit à M. Blanchet : *Traité philosophique et médical sur la surdi-mutité* (1850-1852, 2 vol.); puis divers mémoires : *Sur la théorie des ondes sonores; Sur les maladies de l'oreille externe* (1844); *la Musique employée chez le sourd-muet au développement de l'appareil vocal et de l'audition; Plan d'éducation à suivre, dans une institution de sourds-muets, pour le développement*

de l'ouïe et de la parole; De la possibilité de faire percevoir le son au sourd-muet incurable et au sourd-muet aveugle (1842-1849); *Sur les moyens d'universaliser l'éducation des sourds-muets et des aveugles; De l'éducation pratique des sourds-muets; De l'éducation pratique des aveugles* (1849-1859), etc.

BLANCHET (Paul-Auguste-Charles), industriel français, né à Paris, en 1819, entra, pour quelques mois, à l'École polytechnique en 1838, y fut admis une seconde fois en 1840 et fit deux ans partie du génie militaire. Sous-lieutenant démissionnaire à la fin de 1843, il remplaça son père dans la fabrique de pianos que celui-ci dirigeait depuis plus de trente ans avec M. Roller, la première qui ait construit, en France, dès 1826, les pianos droits. Il a succédé à M. Roller en 1852 et figuré seul à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu une médaille de première classe et la décoration. M. C. Blanchet a professé pendant ces dernières années un des cours gratuits de l'Association philanthropique.

BLANQUART DE BAILLEUL (Louis-Edmond-Marie), prélat français, est né à Calais (Pas-de-Calais), le 8 septembre 1795. Issu d'une ancienne famille de robe, il exerça d'abord la profession d'avocat (1818); mais une impérieuse vocation le poussa, dix ans plus tard, vers l'état ecclésiastique et il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Presque aussitôt après son admission dans les ordres, il devint vicaire général (1831), puis évêque de Versailles (27 mars 1833), à la mort du titulaire, M. Borderies. Le 3 mars 1844, il fut élevé à l'archevêché de Rouen, en remplacement du prince de Croï. Il n'a cessé, depuis 1830, de revendiquer la liberté d'enseignement; mais il a défendu, en 1852, la cause des auteurs classiques, en se prononçant, comme M. Dupanloup, contre l'abbé Gaume et les doctrines du *Ver rongeur*. M. Blanquart de Bailleul a été promu, le 20 avril 1843, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur. En 1858, il a résigné son siége archiépiscopal et est devenu chanoine du 1er ordre au chapitre de Saint-Denis.

BLANQUI (Louis-Auguste), homme politique français, né à Paris, en 1805, est le frère puîné de Jérôme-Adolphe Blanqui, l'économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort le 28 janvier 1854. Étudiant à Paris, après avoir rempli les fonctions de précepteur particulier, il suivit tour à tour les cours de droit et de médecine. Sa passion pour la politique le jeta de bonne heure dans toutes les affiliations secrètes, organisées pour transformer le gouvernement ou la société. Blessé, en 1827, dans l'affaire de la rue Saint-Denis, il prit sa revanche aux journées de 1830 et fut décoré de la croix de Juillet. Il prit part depuis à toutes les conspirations et à toutes les émeutes. Membre de la Société des amis du peuple, il fut d'abord impliqué dans le *Procès des dix-neuf*, et se défendit en accusant, avec une extrême véhémence de langage, le gouvernement de Juillet d'indifférence et de cruauté calculée envers le prolétariat. Il fut condamné à un an de prison et à 200 francs d'amende. Dans le procès d'avril, il ne figura pas devant la Chambre des Pairs parmi les accusés, mais parmi leurs défenseurs. L'année suivante, il fut traduit en police correctionnelle, sous prévention d'association illicite et de fabrication de poudre de guerre (affaire de la rue de Lourcine). Il subissait sa peine, lorsque l'amnistie de 1837 lui rendit la liberté.

M. Blanqui, après avoir fait partie de la Société des familles, travailla, avec MM. Raisant, Lamieussens et Martin-Bernard, à la transformer en une société plus agissante, celle des Saisons, qui, avec celle des Montagnards, tenta, le 12 mai 1839, sous sa conduite et sous celle de M. Barbès, la dernière prise d'armes contre le gouvernement de Louis-Philippe. L'émeute fut facilement écrasée, et M. Blanqui, après avoir échappé, pendant six mois, aux recherches de la police, fut pris, traduit devant la Chambre des Pairs et condamné à mort, sans vouloir se défendre (janvier 1840). La peine fut commuée, au dernier moment, en celle de la détention perpétuelle. Envoyé au mont Saint Michel, il y subit, avec les autres prisonniers politiques, des traitements qui servirent longtemps de texte à des accusations contre la monarchie de Juillet. Épuisé, presque mourant, il fut transporté à Tours et trouva, dans l'hospice de cette ville, avec son ami et disciple en révolution, M. Huber (voy. ce nom), toutes les douceurs compatibles avec la privation de la liberté.

La révolution triomphait à peine, le 24 février 1848, que M. Blanqui accourut à Paris pour surveiller et menacer le gouvernement provisoire. Il forma le club de la Société républicaine centrale, qui avait ses séances au Conservatoire et qui fut la cause des grandes agitations populaires de cette première période. M. Blanqui fut l'âme et le chef de ces trois journées, échelonnées de mois en mois, qui perdirent son parti et compromirent la République. La première, celle du 17 mars, avait à peine échoué, qu'il eut une grave épreuve à traverser. Au moment où son nom était une menace, même pour les hommes les plus avancés du gouvernement, il parut tout à coup, dans la *Revue rétrospective* de M. Taschereau, une pièce trouvée dans les papiers de l'ex-roi, qui contenait les révélations les plus détaillées sur les anciens complices de M. Blanqui et qui semblait ne pouvoir être attribuée qu'à M. Blanqui lui-même. Sommé de se justifier par tout son parti, notamment par M. Barbès, qui témoignait déjà contre lui un extrême éloignement, il redoubla ses attaques contre le gouvernement provisoire et détermina la seconde manifestation populaire, celle du 16 avril.

L'Assemblée nationale constituante n'était pas réunie depuis huit jours, que M. Blanqui se mêla très-activement à l'organisation de la troisième manifestation révolutionnaire, connue sous le nom d'attentat du 15 mai. Prêchée à son club, consommée par lui-même et ses amis, cette tentative à laquelle il fut entraîné, dit-on, malgré lui, par l'impatience de son parti, lui fut attribuée tout entière. A la tête des masses qui envahirent la salle des séances et porteur de la pétition en faveur de la nationalité polonaise, il parut à la tribune, demanda la reconstitution de l'ancienne Pologne et rappela la misère du peuple. M. Huber alla plus loin et proclama la dissolution de l'Assemblée. Mais la force resta à la légalité; M. Blanqui put fuir et se cacher pendant une douzaine de jours, puis fut saisi, jugé par la Haute Cour de Bourges, devant laquelle éclatèrent ses dissentiments avec M. Barbès et condamné à dix ans de prison, qu'il subit à Belle-Isle, puis à Corte en Corse. L'amnistie générale de 1859 lui rendit la liberté. Au mois de mars 1861, il fut arrêté, au retour de Londres, sous l'inculpation de société secrète, et condamné, pour ce chef, à quatre ans de prison, cinq cents francs d'amende et cinq ans de privation des droits civiques, par le tribunal de police correctionnelle de Paris (16 juin) : le jugement fut confirmé, le 17 juillet, par la cour impériale. Au mois de janvier 1862, M. Blanqui obtint d'être transporté de Sainte-Pélagie dans une maison de santé.

BLANTYRE (Charles-Walter STUART, 12e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1818, à Lennox-Love, près Haddington, descend d'une ancienne famille élevée en 1606 à la baronnie. Héritier, en 1830, des titres de son père, tué à Bruxelles pendant la révolution, il fut nommé député-lieutenant du comté de Renfrew en 1845, et élu membre de la Chambre des Lords en 1850 : il y vota d'ordinaire avec le parti libéral. De son mariage avec une fille du duc de Sutherland (1843), il a eu quatre filles et un fils, Walter STUART, né en 1851, à Erskine-House (comté de Renfrew).

BLARGNIES (Charles), magistrat et homme politique belge, né à Mons (Hainaut), en 1793, s'inscrivit avocat à Bruxelles, et fit partie du congrès national en 1830, ainsi que de la commission de Constitution. Il se prononça pour la monarchie représentative et pour le sénat électif, vota l'exclusion de la maison de Nassau, proposa d'offrir la couronne de Belgique à Louis-Philippe, appuya la candidature du duc de Nemours, combattit celle de Léopold et demanda que le trône fût donné à un chef indigène. Dans les débats relatifs à l'intégrité du territoire belge, il vota contre le traité des vingt-quatre articles. Envoyé à la Chambre des représentants en 1831 par le district de Mons, il y reparut en 1836. Mais, quelques mois après, M. Blargnies quitta l'assemblée pour occuper le siége de conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, auquel il fut appelé le 12 novembre 1836.

BLASIUS (Ernest), chirurgien allemand, né à Berlin, le 20 novembre 1802, étudia à l'Institut de médecine et de chirurgie de sa ville natale. Reçu docteur dès 1833, il fut, pendant quatre ans, chirurgien militaire, puis exerça quelque temps la médecine à Berlin. Il passa ensuite à Halle, où il devint successivement agrégé à la Faculté de médecine (1828), professeur adjoint (1830), puis titulaire (1834) de chirurgie et directeur de la Clinique chirurgicale. Le roi de Prusse l'a nommé conseiller intime de médecine.

M. Blasius est également connu en Allemagne comme professeur, comme praticien et comme écrivain. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Manuel d'acurgie* (Handbuch der Akiurgie, Halle, 1830-1832, 3 vol.; 2e édit., 1839-1842), traduit en plusieurs langues; *Atlas acurgique* (Akiurgische Abbildungen, Berlin, 1831-1833; 2e édit., 1841-1844, avec texte): *Leçons d'acurgie* (Lehrbuch der Akiurgie, Halle, 1835; 2e édit., 1846), sorte d'abrégé du précédent; *Dictionnaire général de chirurgie et d'ophthalmologie* (Handwœrterbuch der gesammten Chirurgie und Augenheilkunde, Berlin, 1836-1838, 4 vol.); *l'Incision diagonale, nouvelle méthode d'amputation* (der Schrægschmitt, Berlin, 1838); *Études de chirurgie pratique* (Beitraege zur praktischen Chirurgie, Berlin, 1848), etc., sans compter les brochures, opuscules, articles et mémoires dans divers recueils.

BLATIN (Henri), médecin français, né à Clermont-Ferrand, en 1808, étudia la médecine à Paris et fut reçu docteur en 1839, avec une thèse sur une question d'obstétrique. Il adopta de bonne heure la spécialité des accouchements. Il a inventé plusieurs appareils, tels que le marchepied explorateur, les instruments dits rigocéphale et scarificateur. Il a publié : *Essai sur le traitement médical et chirurgical des scrofules* (1840, in-8); *Des enveloppes du fœtus et des eaux de l'amnios* (1840); *Traité des maladies des femmes* (1842), en collaboration avec M. Nivet.

BLATT (François-Thaddée), musicien allemand, né à Prague, en 1793, étudia quelque temps la peinture, puis entra au Conservatoire de sa ville natale, où il est devenu, depuis 1820, professeur et directeur adjoint. Clarinettiste presque aussi renommé que Baermann, il a parcouru toute l'Europe. On a de lui des compositions considérées comme fort bonnes en leur genre : des *Caprices*, des *Variations*, des *Études* et une *Méthode complète* pour son instrument.

BLAVIER (Édouard), ingénieur français, né à Paris, le 28 mars 1802, est fils de M. Blavier, ingénieur en chef des mines et traducteur du grand ouvrage de Cancrin sur la *Jurisprudence générale des mines en Allemagne*. Admis à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans et deux ans plus tard à l'École des mines, il est devenu ingénieur en chef, à Paris, chargé des carrières de la Seine. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 26 avril 1844.

Il a publié une *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine* (1834, in-8) et un *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (1837, in-8).

BLAVOYER (Joseph-Arsène), ancien représentant du peuple français, né à Troyes (Aube), le 28 janvier 1815, termina ses études au collége de sa ville natale et vint à Paris faire son droit. Il se livra ensuite à l'agriculture. Après la révolution de Février 1848, il fut nommé représentant de l'Aube par 26 674 voix, le dernier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite, mais sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit d'abord aucune opposition au gouvernement du Président. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il soutint encore le Président contre les démocrates, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, mais, aux approches du coup d'État, il défendit le régime parlementaire contre la politique de l'Élysée. Depuis le 2 décembre 1851, il est resté en dehors de la vie politique.

BLAYNEY (Cadwallader-Davis BLAYNEY, 12e baron), pair représentatif d'Irlande, né en 1803, à Londres, descend d'un colonel qui fut créé baron en 1621 pour ses services militaires. Il fit partie de la Chambre des Communes, comme député de Monaghan, de 1830 à 1834, hérita du titre de son père à cette époque et fut élu, en 1841, membre à vie de la Chambre des Lords. Il y a soutenu les principes conservateurs.

BLAZE (François-Henri-Joseph BLAZE, plus connu sous le nom de CASTIL-), compositeur et littérateur français, né le 1er décembre 1784, à Cavaillon (Vaucluse), mort à Paris, le 11 décembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BLAZE (Ange Henri), dit DE BURY, littérateur français, né en mai 1813, à Avignon, est fils du précédent et a ajouté à son nom celui de sa mère, qui est d'origine anglaise. Il fit ses études au collége Bourbon, à Paris, et fut associé de bonne heure aux travaux de traduction de son père, avec lequel M. Ém. Deschamps arrangea le *Don Juan* pour la scène de l'Opéra. Vers 1836, il commença, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, une collaboration des plus actives à la *Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur, M. Buloz, avait épousé Mlle Christine Blaze, sa sœur aînée. La

plupart des articles qu'il y a insérés ont été réunis par lui et tirés à part.

On cite particulièrement de M. H. Blaze de Bury : le *Faust* de Gœthe (1840, in-18; 9e édit., 1853), traduction accompagnée d'une étude sur le mystique du poëme; *Rosemonde* (1841), légende illustrée; un recueil de *Poésies* (1842, in-18); les *Poésies* de Gœthe (1843); *Écrivains et poëtes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12); *la nuit de Walpurgis* (1850) : *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-18); *les Kœnigsmark* (1855); *les Musiciens contemporains* (1856, in-18), études sur Rossini, Mozart, Beethoven; *Intermèdes et poëmes* (1859, in-18), etc. Ajoutons une agréable comédie littéraire, en un acte et en vers, *le Décaméron*, joué à l'Odéon (septembre 1861).

Mme Henri BLAZE, née Marie-Pauline-Rose STEWART, d'une ancienne famille écossaise, a donné, dès l'âge de dix-huit ans, sous les pseudonymes d'*Arthur Dudley* et de *Maurice Flassan*, un certain nombre d'articles de critique et des nouvelles dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié sous son nom, en 1851, la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne*, accompli pendant les événements révolutionnaires de 1848.

BLEEK (Frédérik), théologien protestant allemand, né le 4 juillet 1793, à Arensbœck (duché de Holstein), mort le 27 février 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BLENKER (Louis), révolutionnaire allemand, né vers 1815, servit d'abord dans l'armée grecque, puis fit sans succès le commerce des vins à Worms. Après les événements de février 1848, il fut nommé colonel de la garde nationale de Worms et prit part à la révolution badoise au commencement de 1849. Sa femme combattait à ses côtés. Pendant près de deux années, à la tête d'un corps d'insurgés, il déploya plus de valeur que de talents militaires. Le 10 mai, il battit l'armée badoise, prit plusieurs officiers et enrôla dans sa troupe un assez grand nombre de soldats. Il occupa deux fois Worms, tenta un assaut inutile contre Landau, organisa, dans tout le pays, la résistance au nom du gouvernement provisoire badois, livra un combat sanglant aux Prussiens près de Bobenheim, rentra dans Bade et prit part à la terrible lutte qui s'engagea dans la ville. Pendant que le Polonais Twinski opérait vers Strasbourg, il prit le commandement général des troupes insurgées destinées à couvrir Carlsruhe et à soutenir Mieroslawski, dont le corps occupait la ligne du Necker. Après le combat de Durlach, il se plaça sous les ordres du principal chef révolutionnaire, le Badois Becker, qui l'envoya occuper les postes importants de Mühlbourg et Knielingen. Chassé de ses positions, après une lutte longue et acharnée, il négligea d'occuper Baden-Baden, qui pouvait couvrir la retraite désastreuse des insurgés. Après le départ de Mieroslawski, avec lequel il avait eu quelques démêlés, il se rallia au corps de Sigel, son successeur; mais il dut bientôt fuir le long du Danube avec le reste des troupes révolutionnaires. Il erra quelque temps de village en village, accompagné de sa femme, qui montra, dans toute cette retraite, un incroyable sang-froid, puis il se décida à se retirer en Suisse. Mais son caractère remuant l'en fit expulser par un décret spécial, en septembre 1849. M. Blenker émigra dans l'Amérique du Nord, où il se livra à des opérations commerciales. Son nom a figuré avec quelque éclat dans les relations des événements militaires de l'Amérique du Nord, depuis 1861.

BLÉRY (Eugène), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau, le 3 mars 1808, cultiva de bonne heure la gravure à l'eau-forte. De 1835 à 1840, il reproduisit à la plume et au crayon des *Vues* et des *Sites* du Dauphiné, de la Suisse ou de l'Auvergne : *le Pont de Dorieu*, à Lyon, et *le Vaux-de-Cernay*, dans la Seine-et-Oise. Depuis, il a fait une immense collection d'eaux-fortes, *Forêts* et *Paysages*, quelques-uns d'après Ruysdael, Hobbema, etc., les autres d'après les croquis tracés par lui-même; des *Environs de Fontainebleau*, etc.

A côté de ces sujets, dont plusieurs ont été acquis par la calcographie du Louvre, M. Bléry a exécuté et édité, depuis 1848, des *Plantes* et des *Groupes*, dont il est à la fois le graveur, l'éditeur et l'imprimeur; parmi ses eaux-fortes on a remarqué au salon de 1863 : *Grandes plantes au pied d'un châtaignier*, *le Chêne et le roseau*, *Tronc de hêtre*. Il a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841 et une 1re en 1842. Il a été décoré le 5 juillet 1846.

BLESSON (Louis-Jean-Urbain), écrivain militaire allemand, né à Berlin, le 27 mai 1790, entra en 1813, comme volontaire, dans le corps de génie de l'armée prussienne, prit part à la campagne de France, obtint le grade de capitaine et devint, après la paix, professeur à l'École militaire de Berlin. En 1829, il reçut son congé avec le grade de major.

On lui doit : *Étude pour servir à l'histoire de la guerre de* 1815 (Beitrag zur Geschichte des Festungskrieges von 1815, Berlin, 1818); *De la fortification de campagne pour toutes les armes* (Feldbefestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1825), ouvrage traduit en français (1848, in-8); *Aperçu sur la fortification* (Uebersicht der Befestigungskunst, Ibid., 1827 et 1834, 2 livraisons); *la Science du défilement graphique* (die Lehre vom graphischen Defilement, Ibid., 1828); *Histoire des grandes fortifications* (Geschichte der grossen Befestigungskunst, Ibid., 1830); *Traité des grandes fortifications à l'usage de toutes les armes* (Grosse Befestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1830-1835, 3 vol.); une traduction allemande de l'*Histoire de l'expédition en Russie* (Ibid., 1825), etc., sans compter sa longue collaboration à la *Gazette militaire* (Ibid., 1820-1857 et suiv.) et à la *Revue de l'art, de la science et de l'histoire de la guerre*, dont M. Blesson est devenu directeur en chef.

BLIGNIÈRES (Jean-Jacques Célestin-Pantaléon LE BARBIER DE), écrivain pédagogique français, né à Paris, le 29 novembre 1797, est un des élèves de l'abbé Gaultier qui ont le plus contribué à répandre son nom, ses livres et sa méthode. Il s'est surtout fait connaître en publiant, de concert avec MM. Ducros, Le Clerc et Demoyencourt, une foule de nouvelles éditions, refondues et augmentées, des ouvrages que leur maître commun avait laissés sur la géographie, l'histoire et la grammaire. En 1820, il fonda à Paris une institution libre qu'il a dirigée jusqu'en 1849. On a de M. de Blignières quelques ouvrages pour les classes : *Cours de langue latine* (1825); *Racines latines* (1839); *Éléments de grammaire française* (1849), etc.

Son fils, Auguste DE BLIGNIÈRES, mort en 1853, s'était fait connaître par son *Essai sur Amyot*, important travail couronné par l'Institut. On a de lui un recueil posthume intitulé : *Essais et mélanges littéraires* (1854, in-8), avec une notice, par M. Jourdain.

BLISMON (Ana-Gramme). Voy. BLOCQUEL.

BLITTERSDORF (Frédéric-Landolin-Charles, baron DE), homme politique allemand, né à Mahlberg, dans la partie badoise du Brisgau, le 10 février 1792, fit ses études au lycée de Carlsruhe et aux universités de Fribourg et de Heidelberg. Il s'y occupa de philosophie, d'histoire, de jurisprudence et de langues modernes. Avocat en 1812, il devint, en 1813, secrétaire d'ambassade à Stuttgart et fut employé, l'année suivante, dans les négociations du traité de Paris. Conseiller d'ambassade en 1816, il parut à la diète de Francfort, comme secrétaire de l'envoyé du grand-duc de Bade, qui l'attacha à son cabinet particulier l'année suivante. En 1818, il fut chargé d'affaires en Russie. En 1821, il devint député de Bade à l'Assemblée nationale de Francfort. Il épousa, dans cette ville, la fille du riche échevin Brentano.

Déjà M. Blittersdorf s'était voué tout entier au triomphe des idées réactionnaires. Après avoir mené heureusement quelques négociations avec les diverses puissances représentées à la diète, il appuya les propositions des députés autrichiens tendant à restreindre en Allemagne la liberté de la presse. Le grand-duc le nomma, après la retraite du baron de Türkheim, ministre d'État de sa maison et des affaires étrangères. Malgré l'opposition de la seconde chambre, il suivit la même politique et résista constamment aux mesures libérales du ministre de l'intérieur Winter, dont la mort (1838) anéantit toutes les espérances constitutionnelles. Ce fut entre la seconde chambre et le ministre une lutte perpétuelle, qui aboutit souvent à des barricades et au licenciement des Chambres.

Après avoir vu ses collègues renversés un à un (1843) et après avoir cessé quelque temps de paraître à la Chambre, M. de Blittersdorf dut céder à la tempête. Il donna sa démission de ministre et alla reprendre son poste de député badois à l'assemblée de Francfort. Il y défendit avec énergie et talent la politique réactionnaire à l'intérieur, tout en demandant que l'Allemagne prît au dehors une attitude conforme à la dignité nationale. Il s'acquit alors une certaine popularité, mais s'aliéna l'Autriche et, par contre-coup, le grand-duc. La révolution de 1848 l'éloigna définitivement du pouvoir; mais il ne cessa de déployer une grande activité dans le journalisme, en se ralliant de nouveau à la politique autrichienne.— Il est mort en avril 1861.

On a de cet homme d'État un ouvrage curieux sur les principaux événements de sa vie politique: *Quelque chose du portefeuille du baron de Blittersdorf* (Einiges aus der Mappe des Fr. von Blittersdorf; Francfort, 1849).

BLOCH (Maurice), philologue hongrois, né en 1815, à Ternova, d'une pauvre famille israélite, commença ses études à Pesth et vint les achever à Paris. En 1840, il entreprit la publication des *Livres de Moïse et de Josué*, traduits en langue magyare (Pesth, 1840-1843). En 1844, il fut nommé professeur au lycée de Szarvas et fit paraître en allemand une *Grammaire théorique et pratique de la langue magyare* (3ᵉ édition, Pesth, 1850), qui a pour complément l'*Anthologie magyare* (A' magyar nyelv' szepségei; Ibid., 1847), et le *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande* (Ibid., 1846, 2 vol.). En dehors de ses travaux philologiques, il avait fait paraître, sous le titre d'*A'szidokrol* (Ibid., 1840), un mémoire en faveur de l'émancipation des Juifs. En 1848, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. Depuis, il a publié un *Recueil de proverbes magyares* (Magyar példabeszédek; Ibid., 1850, 2 vol.). M. Maurice Bloch est connu en Hongrie sous le nom magyare de *Ballagi*.

BLOCHMANN (Charles-Justus), pédagogue allemand, né le 17 février 1786, mort à Genève, le 4 juin 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BLOCK (Maurice), économiste français, est né à Berlin, de parents israélites, le 18 février 1816. Attaché au bureau de statistique générale, au ministère de l'intérieur, il a publié de nombreux travaux de statistique et d'économie politique, notamment: *Des charges de l'agriculture dans les divers pays de l'Europe* (Paris, 1850, in-8), ouvrage dont M. R. de Villermé loua l'esprit et l'exécution; *l'Espagne en 1850, tableau de ses progrès les plus récents* (1851 in-12); *du Commerce des grains* (1854, in-8), traduit de l'allemand du docteur G. Roscher; *Statistique de la France, comparée avec les divers États de l'Europe* (1860, 2 vol. in-18); *Puissance comparée des divers États de l'Europe* (1862, in-8, avec atlas, in-fol.), traduit en plusieurs langues; la continuation de l'*Annuaire d'économie politique*, avec M. Guillaumin (1860-1864). M. Block dirigea, en 1855, le *Dictionnaire de l'administration française* (gr. in-8, 3ᵉ tirage, 1862), puis le *Dictionnaire général de la politique* (1862 et suiv., 2 vol. gr. in-8), *la Bibliothèque de l'administration française*, etc. Il a fourni au *Bulletin* de la Société nationale et centrale d'agriculture plusieurs mémoires publiés à part, ainsi qu'une *Table générale des matières* des *Mémoires* de cette société, de l'an VII à 1850 (1851, in-8). M. Maurice Block a obtenu, en 1861, de l'Académie des sciences le prix Montyon de statistique, réservé depuis 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur et de divers ordres étrangers.

BLOCK (François-Eugène DE), peintre belge, né à Grammont (Flandre), en 1812, étudia le genre dans l'atelier de M. de Braekeller, à Anvers, et l'histoire sous la direction de Van Huffel, alors directeur de l'Académie de Gand. Il a exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles: *Ce qu'une mère peut souffrir; Ferme flamande; Intérieur d'une ferme; le Vieux braconnier; Kermesse flamande; la Sortie de l'école*, envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. M. de Block a obtenu une 3ᵉ médaille au salon de 1841 et a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

BLOCQUEL (Simon), littérateur et ancien libraire français, né à Douai, le 8 janvier 1780, fut nommé imprimeur à Lille en 1807. Afin de créer un fonds spécial à sa librairie, il se mit, dès 1819, à arranger, refaire ou abréger une foule de petits livres de morale ou d'éducation élémentaire, ou même d'amusement, qu'il n'a cessé d'imprimer et d'éditer lui-même, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes d'Ana-Gramme *Blismon*, *Buqcellos*, *Monblis*, etc. Quelques-unes de ses publications ont eu, jusqu'en ces derniers temps, de fréquentes réimpressions. M. Simon Blocquel a aussi dirigé, de 1826 à 1828, une *Bibliothèque catholique*.

BLOMFIELD (Charles-James), philologue anglais, évêque de Londres et pair d'Angleterre, né à Bury-Saint-Edmunds (comté de Suffolk), en 1786, mort en août 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BLOMMAERT (Philippe), écrivain flamand, est né à Gand (Belgique), vers 1809. Jouissant d'une fortune considérable, il s'est dévoué, lors de la

renaissance de la littérature flamande, à la même œuvre que M. Henri Conscience, la restauration des légendes belges dans l'idiome national. Dès 1834, il a inséré, dans le journal hollandais *Letteræ femingen*, des pièces de vers, simples et graves jusqu'à la rudesse. Puis il tira de l'oubli les vieilles chroniques rimées et les poésies flamandes des XIIIe et XIVe siècles (Gand, 1838-1841, 2 vol. in-8) en les accompagnant de glossaires et de savantes annotations. Il publia vers la même époque une traduction flamande des *Niebelungen* en vers ïambiques. Mais son ouvrage le plus remarqué fut une *Histoire des Belges* (Bruxelles, 1849), dans laquelle il prétend que la destinée politique des Pays-Bas a été de tout temps identique à celle de l'Allemagne. M. Blommaert s'est montré plus hostile encore à l'influence française dans plusieurs journaux, notamment dans le *Messager des sciences* de Bruxelles.

BLONDEAU (Pierre-Auguste-Louis), compositeur français, né à Paris, le 15 août 1748, admis en l'an VIII au Conservatoire, étudia le violon dans la classe de Baillot et le contre-point sous la direction de Gossec. En 1808, il remporta le premier grand prix de composition avec une cantate intitulée *Marie Stuart*, passa, comme pensionnaire du gouvernement, plusieurs années à Rome et à Naples et, de retour à Paris, entra à l'orchestre de l'Opéra. Il a publié des sonates pour piano et divers morceaux pour violon, ainsi que les deux ouvrages suivants : *Nouvelle méthode de chant* (1839, in-8), traduite de l'italien de Perino; *Histoire de la musique moderne* (1847, 2 vol. in-8), depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

BLONDLOT (Nicolas), médecin français, né à Charmes (Vosges), vers 1810, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur en 1833. Professeur de chimie et et de pharmacie à l'École de médecine de Nancy, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

Outre sa thèse inaugurale : *Dissertation sur la fistule lacrymale*, M. Blondlot a publié beaucoup d'articles dans les mémoires des diverses sociétés lorraines et des brochures qui ont pour objet les fonctions du foie et la digestion, notamment : *Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes* (1846); *Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite* (1851); *sur l'Origine du sucre de lait* (1845); *Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique* (1851); *Recherches sur la digestion des matières grasses, suivies de considérations sur la nature des agents du travail digestif* (1855), etc. Son ouvrage le plus étendu est un *Traité analytique de la digestion, considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés* (Nancy, 1843, in-8).

BLOOMER (mistress Amelia), femme d'un avocat de Boston (États-Unis), au nom de laquelle s'est attachée en ces derniers temps une sorte de célébrité. En 1850, elle entreprit de réformer le costume de son sexe, en substituant à la robe traînante, qui rendait, disait-elle, la femme esclave, une casaque avec tunique et un pantalon fort large. Cette nouvelle mode se propagea rapidement et trouva de nombreuses imitatrices, qui s'empressèrent, suivant l'usage américain, d'en prôner les avantages dans les journaux et les réunions publiques. Mrs Bloomer passa même en Angleterre, où ses réformes n'eurent pas le moindre succès. Depuis 1853, on n'a plus entendu parler d'elle.

BLOOMFIELD (John-Arthur-Douglas, 2e baron), diplomate anglais, né en 1802, appartient à une bonne famille d'Irlande anoblie en 1825. Fils d'un lieutenant général, il fut, dès l'âge de seize ans, attaché à l'ambassade de Vienne, puis à celle de Lisbonne, comme secrétaire de légation, passa, en 1825, à Stuttgart et, en 1826, à Stockholm; il devint, en 1839, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg et obtint, à cause de ses utiles services, le titre d'envoyé extraordinaire à cette même cour (1844). En 1851, il fut accrédité en la même qualité à Berlin, où il resta dix ans, puis fut chargé en 1860 de l'ambassade de Vienne. Il a été nommé député-lieutenant de Tipperary.

BLOSSEVILLE (Bénigne-Ernest Poret, vicomte DE), littérateur français, né à Rouen, le 19 janvier 1799, est le frère du navigateur qui périt si malheureusement, en 1833, sur les côtes de l'Islande. Chargé d'une mission particulière en Espagne, lors de la guerre en 1823, il publia à son retour la traduction d'un ouvrage de Séb. Miraño (*Histoire de la révolution de* 1820 1824, 2 vol. in-8), puis les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8), qui furent désavoués par celui-ci, malgré sa participation avérée. En 1832, il se démit des attributions de conseiller de préfecture de Seine-et-Oise, qu'il tenait de Charles X, et prit une part très-active à la rédaction des journaux légitimistes : *le Courrier de l'Europe, le Rénovateur* et *la Quotidienne*, qu'il dirigea même de 1838 à 1841. L'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* (1831, in-8) obtint de l'Académie le seul prix Montyon décerné en 1832. M. de Blosseville a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* et à la *Revue archéologique*.

BLOT (Jean-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Étreux (Aisne), le 22 avril 1781, entra au service en 1802. Nommé officier après Austerlitz, il passa bientôt dans les chasseurs à cheval de la garde impériale et fit, avec le grade de capitaine, les campagnes de 1813 et de 1814. Pendant les Cent-Jours, il commanda la compagnie d'élite du 2e régiment de chasseurs. Après Waterloo, il quitta l'armée pour fonder une filature de laine dans le département des Deux-Sèvres. Pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe, il resta toujours aux premiers rangs de l'opposition radicale. Élu représentant du peuple à la Constituante, le second des huit, il fut membre du comité de la guerre et vota avec l'extrême gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BLOT-LEQUESNE (J.... B.... G....), publiciste français, né vers 1810, avocat à la Cour de Paris, depuis 1837, rédacteur de la *Gazette de France*, a soutenu en 1854, avec M. Émile de Girardin (voy. ce nom), une longue discussion sur la nature métaphysique du droit. Déjà, en 1839, il avait prononcé sur la justice absolue un discours à l'ouverture des conférences de l'ordre des avocats. Outre des *Fragments de philosophie sociale* (Paris, 1845, in-8), il a publié : *De l'autorité dans les sociétés modernes, ou Examen comparatif du principe révolutionnaire et du principe chrétien* (Paris, 1855, in-8).

BLOUDOFF (comte Dimitri), homme d'État russe, né en 1785, entra au service à la fin du règne de Paul Ier et fut attaché au ministère des affaires étrangères. Chargé d'affaires en Suède (1813) et en Angleterre (1818), il devint, en 1826, secrétaire d'État et ministre adjoint de l'instruc-

tion publique et des cultes étrangers. En 1832, il passa au ministère de l'intérieur, et sept ans après au ministère de la justice. En 1840, il fut nommé chef de la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur. Conseiller privé et membre du Conseil de l'empire, il a présidé le département des lois. Il entra depuis au ministère des affaires du royaume de Pologne, et y remplit les fonctions de président. En 1861, il fut chargé provisoirement de la présidence du conseil de l'Empire, dont il fut nommé définitivement président au mois de janvier de l'année suivante. En 1842, M. de Bloudoff a obtenu le titre de comte de l'empire. — Il est mort en avril 1864.

BLUHME (Friedrich), ou BLUME, jurisconsulte allemand, né à Hambourg, le 29 juin 1797, étudia le droit à Gœttingue, Berlin et Iéna, et obtint le grade de docteur en 1820, avec une thèse intitulée : *De geminatis et similibus quæ in digestis inveniuntur capitibus* (Iéna, 1820). Il inséra ensuite dans le *Journal de jurisprudence historique* un mémoire sous ce titre : *Ordre des fragments dans les titres des Pandectes* (die Ordnung der Fragm. in den Pandect.). M. Bluhme entreprit, en 1821, un voyage en Italie et y explora un grand nombre de bibliothèques. Les résultats de ses recherches se trouvent dans les notes qu'il fournit aux éditions de Gaïus, aux *Monumenta Germaniæ historica*, au *Corpus juris civilis* de Schrader, à l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny et aux *Archives de l'histoire allemande*, ainsi que dans deux de ses propres ouvrages, *Iter italicum* (Berlin et Halle, 4 vol., 1824-1836) et *Bibliotheca librorum manuscriptorum italica* (Gœttingue, 1834).

Ces divers travaux ont fait à M. Bluhme une grande réputation en Allemagne et lui ont valu, avec le titre de conseiller à la Cour d'appel des villes libres, à Lubeck (1833), différentes chaires de droit dans les universités de Halle, de Gœttingue et, en dernier lieu, de Bonn.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *le Droit ecclésiastique des juifs et des chrétiens, particulièrement en Allemagne* (das Kirchenrecht der Juden und Christen, etc., Halle, 1826, 2ᵉ édit., 1851); *Précis des Pandectes* (Grundriss des Pandectenrechts, Halle, 1829; 2ᵉ édit., 1843); *Encyclopédie et système des droits en vigueur en Allemagne* (Encyclopaedie und System der in Deutschland geltenden Rechte, Bonn, 1847-1850, tomes I et II). Il a aussi édité des ouvrages de jurisprudence et collaboré au *Musée de jurisprudence des provinces rhénanes*.

BLUHME (Chrétien-Albert), homme politique danois, né à Copenhague, le 27 décembre 1794, passa, en 1815, l'examen de fonctionnaire judiciaire, devint en 1822 juge à la Cour d'appel de Copenhague, de 1823 à 1825, membre du gouvernement des colonies danoises des Indes orientales et plus tard grand bailli d'Aalborg. Directeur général des douanes et du commerce depuis 1843, il fut placé à la tête du département du commerce, dans le ministère de huit mois, présidé par M. Ad. Guill. de Moltke (24 mars 1848). A la fin de l'année, il devint chef du secrétariat particulier du roi. Le portefeuille de ministre de l'intérieur lui fut confié en novembre 1851; le 12 janvier 1852, à l'avénement au pouvoir des chefs du parti de l'*Intégrité de la monarchie*, il reçut, en outre, la présidence du conseil.

Peu de temps après, les grandes puissances reconnurent, par le traité de Londres (8 mai 1852), pour héritier présomptif de la couronne, le prince Christian de Glucksbourg; mais la diète ayant refusé d'adhérer à cet ordre de succession, ainsi que de reculer les douanes jusqu'aux frontières méridionales du Holstein, le roi en prononça la dissolution (13 janvier 1853); l'hostilité de la Chambre suivante amena la retraite du ministère (20 avril 1853). M. Bluhme prit le lendemain le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet présidé par M. A. S. Oersted. Il se prononça pour la neutralité du Danemark dans la guerre d'Orient. Mis en accusation avec ses collègues, il fut élu membre du conseil d'État (février 1856), avant que son acquittement eût été prononcé. Directeur des douanes du Sund depuis 1850, il fut chargé de représenter le Danemark (février 1856) à la conférence relative à l'abolition du péage du détroit. Sa proposition d'accorder une indemnité équivalente au capital des revenus provenant du péage a été convertie en traité en 1857.

Les malheureux événements dont le Danemark fut le théâtre en 1863, par suite de la guerre avec les deux puissances allemandes, écartèrent M. Bluhme du pouvoir et l'y ramenèrent tour à tour. En juillet 1864, il fut nommé président d'un nouveau cabinet, et prit encore le portefeuille des affaires étrangères. M. Bluhme a été nommé grand'-croix de la Légion d'honneur.

BLUM (Isaac-Auguste), mathématicien français, né en 1812, fit ses études à Dijon, fut admis en 1831 à l'École polytechnique et sortit lieutenant dans l'artillerie de mer. Il donna sa démission en 1835 et se consacra à l'enseignement. Il a publié, dans la *Collection des tableaux polytechniques*, un *Résumé d'algèbre élémentaire* et un *Résumé d'arithmétique* (Paris, 1843, 2 tableaux in-plano) et un *Cours complet de mathématiques* (Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8, avec planches). En 1848, il se mêla au mouvement politique et fut vice-président de la commission du Luxembourg. Compromis et arrêté, il fut bientôt relâché et se chargea de la direction des études scientifiques à l'institut professionnel de M. Bongrand. En 1844, il avait essayé vainement de fonder un *Bulletin polytechnique*, revue des sciences exactes, de leurs applications et de leur enseignement. En 1855, il voulut donner aux mathématiques pures et appliquées un organe quotidien et fonda le journal la *Science*, qui passa en d'autres mains. M. Blum se tourna ensuite vers l'industrie.

BLUM (Charles), poëte et musicien allemand, né à Berlin, en 1788, fut d'abord comédien, puis étudia la musique et fit jouer avec succès un premier opéra à Berlin : *Claudine de Villa-Bella* (1810). Il reçut ensuite des conseils de Salieri, sous la direction duquel en quelque sorte il écrivit *le Chapeau de roses* (1818) et le ballet d'*Aline* (1819), représentés à Vienne. Nommé compositeur de la cour du roi de Prusse en 1820, il dirigea tour à tour le théâtre de l'Opéra de Berlin et celui de la Kœnigstadt. Depuis 1832, il a fait sa principale occupation de la traduction d'ouvrages dramatiques qu'il a arrangés pour la scène allemande. Nous citerons : *Zoraïde, ou la paix de Grenade*, *les Pages du duc de Vendôme*, *le Chanoine cordonnier*, *la Somnambule*, *Achille*, etc. On a encore de lui une grande quantité de chansons allemandes, la musique de plusieurs petits opéras ou vaudevilles, une *Méthode complète pour la guitare*, instrument dont il a joué avec habileté, et beaucoup d'articles insérés dans les journaux de musique.

BLUMROEDER (Auguste-Frédéric de), publiciste allemand, né à Gehren, dans la principauté de Sondershausen, le 2 août 1776, suivit d'abord

les cours de théologie de l'université d'Iéna et s'occupa ensuite des sciences mathématiques. En 1798, il entra dans l'artillerie prussienne. Officier en 1802, il fut fait prisonnier par les Français en 1806, relâché sur parole et, de retour dans sa patrie, admis comme professeur dans une institution particulière. Il reprit toutefois du service comme capitaine en 1809. En 1812, il conduisit contre les Russes un contingent allié de la France et rendit de grands services dans la retraite; mais il fut pris par les Russes à Dantzick, et relâché seulement après la bataille de Leipsick. Il fit contre les Français les campagnes de 1814 et 1815 et prit part à la bataille de Waterloo. A son retour dans sa patrie, il obtint des lettres de noblesse et l'emploi de précepteur du prince régnant de Schwazbourg-Sondershausen. En 1822, il fut nommé conseiller provincial. Il a pris sa retraite en 1850.

On a de M. Blumrœder des romans en vers : *Poésies* (Gedichte, Arnstadt, 1812); *Irène* (Sondershausen, 1816); *le Messager secret de la patrie* (Der verhülte Bote aus der Heimat. Ibid., 1822, 2 vol.) : *Méphistophélès en habit et en blouse* (Méphistopheles im Frack und in der Bluse; Leipzig, 1847), etc.; puis des écrits philosophiques et politiques, dont plusieurs ont été saisis en Prusse et en Bavière : *les Revenants de l'État et de l'Église* (die Spukgeister im Staat und in der Kirche; Ilmen, 1823); *l'Application de la morale à la politique* (die Anwendung der Moral auf die Politik; Ibid., 1827), imité du livre de Droz ; *Dieu, nation et liberté* (Gott, Nation und Freiheit; Leipzig, 1827); *le Suicide* (der Selbstmord; Weimar, 1837) ; *la Religion d'après son idée et son développement historique* (die Religion nach ihrer Idee und geschichtlichen Entwickelung; Sondershausen, 1839); *Passé, présent et avenir de l'Allemagne* (Deutschlands Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft; Ibid, 1847); *les Tirailleurs littéraires* (Literarische Plaenkler; Leipzig, 1847), etc.

BLUNT (rév. John-James), théologien anglais, né, en 1794, à Newcastle sur Tyne, mort à Cambridge le 17 juin 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BLÜNTSCHLI (Jean-Gaspard), jurisconsulte suisse, né à Zurich, en 1808, y suivit avec distinction les cours de droit, puis passa en Allemagne où, sous les auspices de Savigny et de Niebuhr, il s'attacha à l'école historique. Son *Traité sur la succession d'après le droit romain* (1831) lui fit obtenir à Berlin le prix de l'Académie des sciences, en même temps que le grade de docteur en droit de l'université. De retour en Suisse, il prit une part active, dans les journaux libéraux de Zurich, aux luttes politiques qui divisaient son pays.

Ayant atteint l'âge fixé par la constitution, il venait d'être nommé membre du grand conseil, lorsque éclata, en 1839, à Zurich, une révolution qui réagit sur toute la Suisse, au sujet de la nomination du docteur Strauss à la chaire de théologie dogmatique. M. Bluntschli contribua, par sa vive opposition, au mouvement populaire qui remplaça le radicalisme par le système conservateur; aussi devint-il conseiller d'État, membre du gouvernement et du directoire fédéral et fut-il envoyé comme député à toutes les diètes qui eurent lieu depuis cette époque.

Continuant alors même ses travaux littéraires, il publia son importante *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (1838, 2 vol.). Puis il s'associa aux recherches des frères Grimm sur les traditions des races germaniques, recueillit pour eux une grande partie des coutumes de la Suisse allemande, et publia les *Systèmes modernes des juristes allemands* (Zurich, 1841), où il s'efforce d'établir la fusion des écoles historique et philosophique. Ses derniers ouvrages sont consacrés à l'histoire nationale : *Les trois pays d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald et leur première alliance* (Zurich, 1847); *Histoire de la république de Zurich* (1849), résumé des chroniques locales. *Le Droit politique général* (Munich, 1850) a surtout contribué à la réputation de M. Bluntschli comme historien et jurisconsulte. Lors de la fondation de l'université de Zurich (1833), il devint professeur titulaire à l'École de droit. Il a été élu, en 1859, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

BOCAGE (Pierre-Martinien TOUSEZ, dit), acteur français, né à Rouen, en 1801, d'une famille pauvre, fut d'abord ouvrier tisserand, puis clerc de notaire, secrétaire du conseil de guerre de la première division militaire et connut tous les tourments de la misère. Venu à Paris et refusé par les maîtres du Conservatoire, il se fit garçon épicier pour vivre, puis devint clerc d'huissier. Mais la vocation dramatique l'emporta et il s'en alla jouer en province pendant quelque temps. A son retour à Paris il débuta aux Français (juin 1821), mais ne fut pas admis comme pensionnaire, retourna en province, puis revint pour entrer à l'Odéon, où il demeura de 1826 à 1829 et joua dans *l'Homme du monde*, *le Siége de Missolonghi*, *l'Homme habile*; puis il parut à la Gaîté dans *Newgate* (1829). A la Porte-Saint-Martin, *Schylock* et *Napoléon à Schœbrunn* établirent sa réputation (1830).

Son nom fut bientôt associé à toutes les œuvres du romantisme. A la Porte-Saint-Martin, *l'Incendiaire*, *Antony*, *Marion Delorme*, *la Tour de Nesle*, à l'Opéra-Comique, qui donnait alors dans le drame, *Teresa*, firent de lui un acteur populaire. Il retourna aux Français et parut dans *Clarisse Harlowe*, *Nicomède*, *le Misanthrope*. Revenu au boulevard, il en parcourut les principaux théâtres (1835-36) et joua dans *Angèle*, *la Vénitienne*, *Pinto*, *le Brigand et le Philosophe*, *Ango*, *les Sept infants de Lara*, *Don Juan de Marana*, *Riche et pauvre*. Dans l'intervalle, il reparut à la Comédie-Française. De 1838 à 1841, il créa, au Gymnase, divers rôles dans l'*Interdiction*, *Henri Hamelin*, *le Mexicain*. En 1843, il accepta un engagement à l'Odéon. Il y remplit le rôle de Christian dans *Clotilde* et joua dans la *Lucrèce* de M. Ponsard et dans l'*Antigone* de M. H. Lucas. M. Bocage fut nommé, en 1845, directeur de ce théâtre, sans cesser néanmoins de paraître comme acteur sur la scène. *Agnès de Méranie*, *Diogène*, *Échec et mat*, lui valurent de nouveaux succès.

Remplacé comme directeur, en 1848, il devint pensionnaire du Théâtre-Français, où il joua *la Vieillesse de Richelieu*; mais quelque temps après il reprit la direction de l'Odéon et fit des recettes considérables avec *François le Champi*, de George Sand, qui le fit engager ensuite à la Porte-Saint-Martin pour *Claudie*. En 1854, il parut au Vaudeville dans *le Marbrier* d'A. Dumas, et remplit plusieurs rôles dans le *Paris* de M. P. Meurice, (Porte-Saint-Martin, 1855). Il a créé, au Cirque Impérial, l'amiral Bing, dans le mélodrame de ce nom (1857). En 1859, il prit la direction du théâtre Saint-Marcel, où il joua lui-même d'anciens et de nouveaux rôles. — Il est mort le 30 août 1863. Il avait encore paru, cette même année, à l'Ambigu-Comique dans *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*.

On a de M. Bocage, à la date d'avril 1848 : *Le citoyen Bocage, artiste dramatique, au citoyen Lamartine*, circulaire électorale publiée avec la *Réponse de M. de Lamartine* (in-8).

BOCAGE (Paul), littérateur français, neveu du précédent, né à Paris, en 1824, fit ses études au collége Louis-le-Grand, où il eut pour condisciple M. Octave Feuillet (voy. ce nom), avec lequel il fit ses premiers ouvrages : *le Grand vieillard*, roman (1845); *Échec et mat*, comédie en cinq actes, jouée à l'Odéon en 1846; *Palma, ou la Nuit du vendredi saint*, drame en cinq actes, pour la Porte-Saint-Martin (1847); *la Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes, accueillie au Théâtre-Français (1849), pour sa distinction de ton et de style, et enfin *York*, comédie-vaudeville pour le Palais-Royal (1852).

M. Paul Bocage a fait encore, avec M. Théodore Cogniard, *Janot chez les sauvages*, vaudeville en un acte pour les Variétés (1856). Il passe pour avoir collaboré au *Chariot d'enfant*, drame en cinq actes, de MM. Méry et Gérard de Nerval, représenté à l'Odéon en 1850, au *Romulus* (1855), à *Une nuit blanche* (1850), au *Marbrier* (1854) et à *l'Invitation à la valse* (1857), de M. A. Dumas. Il a fait représenter plus récemment *la Question d'amour* (Gymnase, 1864), avec M. Aurélien Scholl.

Rédacteur du *Mousquetaire*, M. Paul Bocage y a publié un grand nombre de nouvelles et d'articles de fantaisie sous le titre de *Bric-à-Brac*. On lui attribue la paternité littéraire des *Mohicans de Paris*, scènes de la vie parisienne publiées dans le journal de M. A. Dumas et qui devaient former trente volumes. Il a publié dans *la Presse*, en 1861, puis en volumes, *les Puritains de Paris* (1862, 6 vol. in 8).

BOCANDÉ (Bertrand), naturaliste et voyageur français, né à Nantes, vers 1800, fit de fréquents voyages aux comptoirs français de l'Afrique et s'établit dans la Sénégambie méridionale : pendant un séjour d'au moins seize ans, il y recueillit, sur les races, sur la topographie et l'histoire naturelle, des renseignements précieux qui ont fait l'objet de plusieurs communications à la Société de géographie de Paris. On les retrouvera en grande partie dans ses *Notes sur la Guinée portugaise ou Sénégambie méridionale*, auxquelles il a joint une carte dressée d'après ses propres explorations, ainsi que dans divers *Mémoires* insérés dans le *Bulletin* de la Société de géographie (1849), dont il a été nommé membre.

M. Bocandé, qui a réuni de fort belles collections d'objets de toute sorte, antiques et modernes, a rapporté à Nantes plus de quarante-cinq mille insectes. Retournant en Afrique, il se fixa dans une bourgade appelée *Ziguichor*, sur les bords de la Cassa-Mansa, à une journée de Cacheo, établissement commercial exploité par les Portugais. Il se familiarisa avec la langue, les usages et même les préjugés des Mandingues et des Balantes, dans l'intention de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur.

BOCCOMINI (Pietro), artiste dramatique italien, né à Rome, le 16 janvier 1819, et fils de Jean Boccomini, acteur distingué de Turin, fit ses études dans cette ville et entra, après la mort de son père (1836), dans la troupe dramatique de Carlo-Re, puis dans celles d'Angelo-Rosa et des comédiens sardes. Après être resté douze années avec ces derniers, il fut engagé par Mme Adélaïde Ristori, qui l'amena à Paris à sa suite (1855). Il joua depuis constamment avec elle. Ses principales créations sont celles de Ciniro dans *Mirrha*, Ugo dans *Pia de Tolomei*, Mortimer dans *Maria Stuarda*, et Orfeo dans *Medea* mai (1856). — Il est mort à Amsterdam le 15 juillet 1860.

BOCHARD [de l'Ain], ancien représentant du peuple français, né à Marbon, le 20 janvier 1779, mort, en mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOCHER (Henri-Édouard), administrateur et homme politique français, représentant du peuple à l'Assemblée législative, né à Paris, le 16 février 1811, fit au collége Henri IV de brillantes études, entra de bonne heure au conseil d'État et fut nommé sous-préfet de l'arrondissement d'Étampes, dont son beau-père, le comte Alexandre de La Borde, était alors député. Au mois de février 1839, il fut appelé à la préfecture du Gers. Deux ans après, chargé d'apaiser les troubles excités à Toulouse par le recensement, il s'acquitta avec modération et habileté de cette délicate mission. En janvier 1842, il fut nommé préfet du Calvados, et conserva ce poste jusqu'à la révolution de 1848. Aux élections générales du 23 mai 1849, le département du Calvados l'envoya le quatrième sur dix à l'Assemblée législative. Il se plaça dans les rangs de la droite et prit une part importante aux débats parlementaires. Membre des commissions du budget, des chemins vicinaux, du comité de permanence, etc., il fut rapporteur de la loi sur l'impôt des boissons. Fidèle au système représentatif, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Nommé par le roi Louis-Philippe administrateur des biens de la maison d'Orléans, après la levée du séquestre, il s'opposa, par toutes les voies légales, à l'exécution des décrets du 22 janvier 1852, relatifs aux biens de l'ex-famille royale.

Son frère cadet, M. Charles-Philippe BOCHER, ancien élève de l'école de Saint-Cyr, s'est distingué dans les campagnes d'Afrique et de Crimée. Successivement attaché à l'état-major des généraux Lamoricière, Achard, Canrobert et Bosquet, il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* le récit du siége et de la prise de Zaatcha.

BOCHSA (Robert-Nicolas-Charles), né à Montmédi (Meuse), le 9 août 1789, mort en juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOCK (Karl-Ernst), anatomiste allemand, né à Leipsick, le 21 février 1809, reçut de son père les premières notions d'anatomie et acheva ses études à l'université de sa ville natale. En 1831, il entra au service du gouvernement insurrectionnel de la Pologne, comme médecin de l'hôpital de Varsovie et en même temps de l'armée. Après la prise de cette ville par les Russes, il retourna à Leipsick, où il fut nommé, en 1839, professeur suppléant de l'université et, en 1850, directeur de la clinique.

M. Boch, très-connu, soit comme réformateur de l'organisation des établissements de médecine en Saxe, soit comme propagateur des doctrines de l'école de Vienne, a surtout exposé ces dernières dans son *Traité de pathologie et de diagnostique* (Lehrbuch der Anatom. pathol. und Diagnostik, Leipzig, 1848; 3e édit., 1851). Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Manuel d'anatomie et de physiologie* (Handbuch der Anatomie des Menschen, mit, etc., Ibid., 1838, 2 vol.; 4e édit., 1849); *Petit manuel d'anatomie* (Anatomisches Taschenbuch. Ibid., 1839; 4e édit., 1851); *Atlas de l'anatomie de l'homme, avec un Manuel explicatif d'anatomie* (Handatlas der Anatomie

des Menschen, nebst einem tabell. Handbuche der Anat. Ibid., 1840-1841 ; 3e édit., 1850).

BODENSTEDT (Frédéric-Martin), écrivain allemand, né à Heine, en Hanovre, le 22 avril 1819, et destiné par son père au commerce, passa plusieurs années dans les bureaux d'un négociant. A force de travail, il parvint à acquérir de l'instruction et put prendre, à l'âge de vingt et un ans, une place de précepteur dans la maison du prince Galitzin à Moscou. En 1844, il fut chargé par le général de Neithart, gouverneur des provinces du Caucase, de diriger une institution pédagogique à Tiflis, et de faire des cours de langues latine et française au collége de cette ville. Il parcourut tous les pays du Caucase et revint en Allemagne à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes. Après divers autres voyages, pendant l'un desquels il travailla quelques mois à la rédaction du journal autrichien *le Lloyd*, il devint, en 1850, rédacteur de la *Gazette du Weser* (Weser Zeitung), et résida depuis cette époque à Brême. Cette même année, il fit partie du congrès de la paix de Francfort.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Bodenstedt : *l'Ukraine poétique* (Stuttg., 1845); *les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes* (die Vœlker des Caucasus, etc., Francfort, 1848, avec 7 planches, 4 vignettes), ouvrage contenant des notions sur la langue, la religion et les mœurs de ces peuplades, et l'histoire des guerres de 1823 à 1842; *Mille et un jours dans l'Orient* (Tausend und ein Tag im Orient, Berlin, 1850, 2 vol.), traduit en anglais par Waddington (Londres, 1851); *l'Introduction du christianisme dans l'Arménie* (die Einführung des Christianismus in Armenien, Berlin, 1850). M. Bodenstedt a publié, en outre : *Kaslow*, *Puschkin et Lermontow* (Leipz., 1843), choix de poésies de ces auteurs; une traduction libre en allemand des *Poésies du Persan Mirza-Schaffy* (Berlin, 1850); un drame, *Démétrius*, (1861). Il a aussi donné un grand nombre d'esquisses de voyages pleines d'intérêt, aux journaux allemands, l'*Ausland*, le *Morgenblatt*, l'*Allgemeine Zeitung*, etc.

BODICHON (Eugène), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), vers 1810, suivit les cours de la Faculté de Paris, et se fit recevoir docteur, en 1835, avec une thèse sur *le Diagnostic différentiel de quelques maladies*. Il se rendit à Alger, où il exerça la profession de médecin. Il s'est beaucoup occupé des questions relatives à la colonisation, s'est mêlé aux mouvements politiques qui ont suivi la révolution de Février et a été, en 1849, un des candidats démocrates de l'Algérie, aux élections de la Législative.

Il a publié un *Tableau synoptique* représentant les noms, les émigrations, les filiations, l'origine, les caractères physiques et moraux des races de l'Afrique septentrionale (Nantes, 1844, in-folio); *Considérations sur l'Algérie* (Paris, 1845, in-8); *Étude sur l'Algérie et l'Afrique* (Paris et Alger, 1847, in-8); *Sujet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (Paris, 1849, in-8, avec une carte); *Hygiène à suivre en Algérie*. *acclimatement des Européens* (Alger, 1851, in-12); *Hygiène morale* (Ibid., 1851, in-16).

BODIN (Jean-Baptiste-Adolphe-Victor), ancien représentant, député, est né le 23 octobre 1811, à Nantua (Ain). Riche propriétaire, il s'occupa d'agriculture et, sous le règne de Louis-Philippe, compta parmi les légitimistes. En 1848, candidat à l'Assemblée nationale, il fut nommé, après une lutte assez vive, le cinquième sur neuf. Le jour de l'élection (23 avril), sa présence à Trévoux, à la tête des électeurs de sa commune, donna lieu à un conflit qui, sans l'intervention de M. Anselme Petetin, commissaire général de l'Ain et du Jura allait lui devenir funeste. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, M. Bodin vota en général avec la droite. Non réélu à la Législative, il est entré au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour représenter, en 1852, la circonscription de Trévoux. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 22 789 voix sur 23 180 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BODMER (Karl), peintre français d'origine étrangère, né à Zurich, vers la fin de 1805, se livra jusqu'en 1830 à l'étude du paysage et entreprit alors plusieurs grands voyages. Il accompagna, en 1833, le prince Maximilien de Wied dans l'Amérique du Nord, vint ensuite à Paris et exposa au salon de 1836. Il habita depuis, alternativement, la Prusse rhénane et la France. Il a envoyé à nos salons annuels : *Costumes et personnages indiens*, aquarelles (1836); plusieurs *Intérieurs de forêts*, dont l'un a été acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *les Feuilles sèches* (1853); *Étang* (1855); *Après la pluie*, *Soleil de Mars*, *Intérieur de forêt* (1857); *Au Bas-Bréau*, *le Matin*, *le Soir*, lithographies d'après ses propres tableaux (1859); *Poules sous un abri*, *Terriers dans les Genêts*, *Au Bas-Bréau*, *forêt de Fontainebleau*, *Combat de Cerfs*, lithographie d'après son tableau (1861); une *Famille d'ours dans les monts Alleghany*, *Dindons sauvages sous bois*, *Vue sur le Missouri*, aquarelles (1863).

On cite de lui, en dehors des expositions : *la Vallée de la Moselle de Trèves à Coblentz, ou Vues pittoresques dessinées d'après nature* (Cologne, 1832, in-4), dessins qui ont été gravés à l'eau-forte par son frère, et l'*Atlas du Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord* (1839). Il a obtenu une 2e médaille en 1851, une 3e en 1855, et un rappel en 1863.

BODMER (Théophile), lithographe allemand, né vers 1808, à Munich, suivit les cours de l'Académie de cette ville; il se livra d'abord à la peinture, fit, de 1824 à 1829, des portraits et donna dans cet intervalle son gracieux sujet de *la Jeune fille accoudée à une fenêtre tapissée de pampres*. Il fit alors quelques essais de lithographie qui furent plus fructueux pour lui que ses toiles, et à la suite d'un voyage à Paris (1831), où il se mit en relation avec nos principaux artistes, il se consacra à la reproduction lithographique des anciens maîtres ou à celle des peintres modernes de l'école française. Nous citerons, au nombre des œuvres estimées de cet artiste : *la Vierge de saint Sixte*, de Raphaël; *Monna Lisa*, de Léonard de Vinci; *Psyché et l'Amour*, du baron Gérard; *le Premier bain*, de M. Court; *Deux Polonais*, de M. Léon Cogniet; *le Roi Othon*, *Mme Stolz*, etc.

BODMER (George), mécanicien et industriel suisse, né à Zurich, en décembre 1786, fut mis en apprentissage chez un mécanicien habile du canton de Thurgovie, où il se fit dès lors remarquer par des inventions et des perfectionnements. Ayant fondé un atelier pour son compte, dans le canton de Zurich, il y fabriqua le premier canon à grenades creuses, dont des commissions allemandes et françaises constatèrent l'efficacité. Il s'occupa de perfectionner en général toutes les armes à feu; mais, ne voulant pas faire profiter la France de ses découvertes, il se transporta, en 1809, dans le duché de Bade, où il obtint, en 1816,

le grade de capitaine d'artillerie et la direction des fabriques d'armes du grand-duc. Il monta aussi lui-même des ateliers et des filatures où il travailla le fer et le coton, dans des conditions économiques inconnues des fabricants badois.

Il revint dans sa patrie en 1822, établit des filatures dans le canton d'Argovie et tenta inutilement d'y faire naître un mouvement industriel. Il partit pour Manchester en 1824, et y forma des ateliers pour le perfectionnement des machines et des outils. Il y transforma toute l'industrie des filatures, par un nouveau système. Il a exécuté dans ce pays des travaux de mécanique très-importants, et imaginé quatre-vingts espèces de machines différentes. Il construisit, à Bolton, la première roue hydraulique de 68 pieds de diamètre, modifia la forme des dents dans les roues à vis, introduisit dans la construction des locomotives le système de la compensation des masses et perfectionna les machines à préparer le coton, les machines à tourner, à forer, à laminer, les machines à vapeur de la marine, etc. En 1847, M. Bodmer passa à Vienne, où il s'occupa de la construction des chemins de fer autrichiens. — Il est mort en juin 1864.

BOE (François-Didier), peintre norvégien, né à Bergen (Norvége), le 28 mai 1820, étudia le dessin à l'Académie de Copenhague et dans l'atelier de M. Groënland et vint, en 1849, se perfectionner à Paris, où il se fixa. Les tableaux de fleurs qu'il a exposés dans les galeries de Christiania ainsi qu'aux salons français, se font remarquer par la fraîcheur du coloris et la coquetterie de l'arrangement. Sa *Grappe de raisins* (1850) a été achetée, pour le musée du Louvre; les *Camélias sur une toilette* ont obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé en 1857 : *Orange entr'ouverte* et *Faisan et perdrix*; en 1863 : un *Aigle dévorant un jeune renard norwégien*, paysage polaire avec le soleil de minuit, et *Couple de gelinottes de Norwége dans leur plumage de printemps*.

BOECKH (Auguste), illustre philologue allemand, né le 24 novembre 1785, à Carlsruhe, fit ses classes au collége de cette ville et vint, en 1803, à l'université de Halle, où il fut l'élève de F. A. Wolf. En 1806, il alla à Berlin et fut admis au séminaire pédagogique de cette ville, qu'il quitta dès 1807, pour retourner dans le duché de Bade. Il se fixa à Heidelberg, où il fut nommé, la même année, professeur extraordinaire à l'université et professeur ordinaire deux ans plus tard (1809). En 1811, la réputation que lui avaient acquise déjà ses ouvrages de philologie, le fit appeler à Berlin, où il exerça depuis les fonctions de professeur ordinaire d'éloquence et de littérature ancienne à l'université, de directeur du séminaire philologique, de directeur de l'École normale et de secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences. M. Bœckh a été, en outre, à diverses reprises, recteur de l'université. Il est devenu conseiller intime du gouvernement de Prusse, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, membre correspondant de la plupart des grandes sociétés savantes de l'Europe, etc.

Les œuvres de M. Bœckh ont fait époque dans l'histoire de la philologie et de l'archéologie. C'est lui qui énonça ce principe que « la philologie doit être une méthode historique, ayant pour objet de reproduire toute la vie sociale et politique d'un certain peuple durant une époque déterminée. » Il divisa, en conséquence, la philologie en deux parties, dont la première comprend l'*herméneutique* et la *critique*, et la seconde partie la *vie pratique* et la *vie théorique* des anciens. La connaissance de la *vie pratique* exige, dans son système, 1° l'étude de la *vie publique :* histoire politique, monuments politiques, chronologie et géographie; 2° l'étude de la *vie privée :* agriculture, commerce, industrie, mariage, éducation, domesticité. D'un autre côté, la connaissance de la *vie théorique* doit être fondée : 1° sur la connaissance de la *manifestation intérieure de la pensée :* culte, arts plastiques, musique, orchestique; 2° sur la connaissance de la pensée même, c'est-à-dire de l'*état scientifique* des nations.

On ne manqua pas de protester contre des prétentions si hautes. On reprocha à ces innovations de porter atteinte aux études grammaticales. Dans la polémique assez longue qui eut lieu à ce sujet, un autre célèbre philologue, Jean-Godefroy-Jacques Hermann, attaqua spécialement la manière dont M. Bœckh traitait les inscriptions grecques (*Ueber Bœckhs Behandlung der griechischen Inscriften*, Leipsick, 1826). Cependant la nouvelle méthode historique gagna du terrain et bientôt la philologie, en Allemagne, suivit la voie que les travaux de M. Bœckh lui ont tracée.

On trouvera des renseignements plus détaillés sur le système de ce savant éminent dans les écrits suivants : *Biographie de Bœckh*, par Klausen, faisant partie de l'ouvrage : *Biographies d'humanistes célèbres*, par Hoffmann (Lebensbilder berühmter Humanisten, Leipsick, 1837); *la Philologie considérée comme système*, par H. F. Elze (die Philologie als System, Dessau, 1845); *des Divisions de la philologie*, par D. Hans Reichhardt (die Gliederung der Philologie, Tubingue, 1846) et dans le *Discours* que M. Bœckh a prononcé, en 1850, à Berlin, devant l'assemblée des philologues (Berlin, 1850).

M. Bœckh prêchait d'exemple. Doué d'une force d'esprit supérieure et d'une activité infatigable, il a formé, par ses cours publics à l'université de Berlin, un nombre considérable d'élèves, parmi lesquels le plus célèbre fut Otfried-Müller, mort à l'âge de 43 ans. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages qui témoignent de toute son érudition, et parmi lesquels nous signalerons à part les cinq travaux suivants ayant rapport à l'antiquité hellénique : *Économie politique des Athéniens* (die Staatshaushaltung der Athener, Berlin, 1817, 2 vol. in-8; 2° édit. considérablement augmentée, Berlin, 1851-1852, 3 vol.), ouvrage traduit en plusieurs langues, notamment en français par M. Laligan (Paris, 1828, 2 vol. in-8); l'édition de *Pindare* (Leipsick, 1811-1822, 4 vol.), contenant le texte avec les variantes et toutes les scolies, une traduction latine, un commentaire perpétuel, des notes et un traité de versification grecque; *Corpus inscriptionum græcarum auctoritate et impensis Academiæ regiæ Borussiæ* (Berlin, 1824-1850, vol. I-III, in-fol.), recueil auquel M. Bœckh avait travaillé durant 35 ans et qui devait être terminé par un de ses élèves, M. Franz, mort lui-même depuis : il doit contenir toutes les inscriptions grecques connues, tant celles qui ont déjà été publiées que les inédites, classées d'après l'ordre géographique; *Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité* (Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfuss und Masze des Altertums. Ibid., 1838); *Documents sur l'état de la marine attique* (Urkunden über das Seewesen des attischen Staates, Ibid., 1840).

Après ces grandes œuvres, nous devons citer encore : *Commentatio in Platonis qui vulgo fertur Minoëm* (Halle, 1806); *Græcæ tragœdiæ prin-*

cipum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis, nam ea quæ supersunt et gemina omnia sint (Heidelberg, 1808); *Des Mesures des vers de Pindare* (Ueber die Versmase des Pindaros, Berlin, 1809); l'édition des *Dialogi IV de Simon* de l'école de Socrate (Heidelberg, 1810); *De Platonis systemate cœlestium globorum et de vera indole astronomiæ philoloicæ* (Ibid., 1810); *De Platonica corporis mundani fabrica conflati*, etc. (Ibid., 1810); *Observationes criticæ in Pindaris primum Olympicum carmen* (ibid., 1811); *Développement de la philosophie du pythagoricien Philolaos, et les fragments de son œuvre* (die Entwickelung der Lehren des pythag. Philolaos nebst den Bruchstücken seines Werkes, Berlin, 1819); l'édition de l'*Antigone* de Sophocle (Ibid., 1843); *Recherches sur le système cosmique de Platon* (Untersuchungen über das kosmische Systeme des Platon, Berlin, 1852); *les Cycles lunaires des Hellènes* (Zur Geschichte der Mondcykel der Hellenen, Leipsick, 1855), etc.

On a de plus de M. Bœckh un grand nombre de discours, dissertations ou articles de critique, insérés dans la *Revue de science historique*, dans les *Programmes universitaires* de Berlin, dans les *Comptes rendus* et *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, dans les *Dissertations* de la Société philologique, etc., et souvent réimprimés à part comme les suivants : *de la Critique des poésies de Pindare* (Ueber die Kristische Behandlung der Pindarischen Gedichte, 1825); *Leibnitz et les académies de l'Allemagne* (Ueber Leibnitz und die deutschen Akademien, 1835); *d'Alembert et Frédéric le Grand; les rapports entre la science et l'État* (d'Alembert und Friedrich der Grosse; über das Verhaeltnitss der Wissenschaft zum Staat, 1838); *Oraison funèbre de Frédéric-Guillaume III* (1840); *les Rapports entre la science et la vie* (Ueber das Verhaeltniss der Wissenschaft zum Leben, 1845), etc.

BOECKH (Frédéric DE), homme d'État allemand, frère du précédent, né à Carlsruhe, le 13 août 1777, mort en 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BOECKING (Édouard), jurisconsulte allemand, né le 20 mai 1802, à Traebach sur la Moselle (Prusse), étudia dans diverses universités de l'Allemagne du nord et suivit à Berlin et à Gœttingue les cours de Schleiermacher, Hegel, Savigny et Hugo. Reçu docteur en 1822 et agrégé en 1826, il fut, en 1830, attaché à l'université de Bonn et devint professeur titulaire de droit en 1835.

M. Bœcking est connu par des éditions d'ouvrages classiques de droit avec notes et commentaires détaillés : *Institutiones Gaii et Justiniani* (Berlin, 1829), en collaboration avec Klenze; *Corpus legum seu brachylogus, etc.* (Berlin, 1829); *Fragmenta Ulpiani* (Bonn, 1831; 3e édit., 1845); *Institutiones Gaii* (Ibid., 1837; 3e édit., 1850), etc. On lui doit surtout un grand ouvrage, fruit de vingt-cinq ans de recherches : *Notitia dignitatum utriusque imperii* (Bonn, 1839-1850, 3 vol.). Il a entrepris aussi une réimpression des *Œuvres complètes* de A. Schlegel (Leipsick, t. I-XIII, 1845-1847), qui n'est pas achevée, et donné un certain nombre d'articles de droit et de critique à divers recueils périodiques.

BOEHM (Théobald), flûtiste allemand, né en Bavière, vers 1802, s'est acquis le renom du premier virtuose de l'Allemagne sur son instrument. Après avoir obtenu des succès éclatants, dans les villes principales de l'Allemagne, tant par le brillant que par la perfection et les tours de force de son exécution, il passa en Angleterre en 1834 et y fut universellement applaudi. Il devint ensuite membre de la chapelle et de la musique particulière du roi de Bavière.

On a de cet artiste des *Concertos* pour flûte, des *Variations*, entre autres sur l'air de *la Sentinelle*, sur un thème du *Freischütz*, des *Divertissements*, des *Polonaises*, des *Rondos*, des *Fantaisies*, etc. M. Bœhm a apporté d'importantes modifications dans la construction de la flûte et inventé un nouveau genre de piano qu'il essaya en vain de populariser dans son voyage à Londres, en 1834. On a traduit en français une brochure de lui, sous le titre : *de la Fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (Mayence, 1847; Paris, 1848, in-8).

BOEHM (Joseph), violoniste allemand, né à Pesth (Hongrie) en 1798, reçut de son père, virtuose distingué, ses premières leçons de chant et de violon. En 1806, il partit avec ses parents pour la Pologne, où il reçut les leçons de Rode, élève lui-même de Viotti. En 1815, M. Bœhm fut applaudi à Vienne par l'empereur; en 1818, il partit pour l'Italie et se fit particulièrement entendre à la Scala de Milan. De retour à Vienne en 1820, il obtint la place de professeur au Conservatoire, et, deux ans après, le brevet de violoniste de la chapelle de la cour. En 1825, il fit une grande excursion en Allemagne et obtint des succès éclatants dans les diverses capitales.

M. Joseph Bœhm, qui a formé au Conservatoire de Vienne plusieurs élèves, devenus d'habiles maîtres, a publié quelques œuvres pour son instrument, entre autres des *Polonaises*, des *Variations* sur des thèmes de Rossini, un *Concertino*, des *Quatuor*, etc.

BOEHM (Jean-Daniel), sculpteur hongrois, né à Wallendorf, en 1794, quitta le commerce pour prendre des leçons de Cervara et se rendit ensuite en Italie, où il reçut des encouragements de Thornwaldsen et de Canova (1822). Quelques-unes de ses œuvres sont remarquables par le mouvement et la pureté des lignes, tels que *le Faune*, exécuté en 1828 pour le prince de Metternich; une *Danseuse*, pour le comte de Lemberg; *l'amour domptant un lion*, etc. On cite en outre de lui des médaillons et des bas-reliefs estimés.

BOEHMER (Georges-Guillaume-Rodolphe), théologien protestant allemand, né le 5 mars 1800, à Bwig près Magdebourg, étudia au Joachimsthal de Berlin, puis à l'université de cette ville, où il mena de front la théologie, la philosophie et la philologie. En 1824, il prit ses grades à la Faculté de théologie et fut nommé professeur adjoint à Greifswald et ensuite à l'université de Halle (1828). Nommé, en 1830, professeur titulaire de théologie et docteur en théologie, il retourna à Greifswald, d'où il passa, deux ans plus tard, à Breslau.

M. Bœhmer, dont les ouvrages forment, pour ainsi dire, une encyclopédie théologique, a publié : *De Hypsistariis* (Berlin, 1824), avec des *Remarques* (Bemerkungen, Hambourg, 1826); *Isagoge in epistolam a Paulo ad Colossenses datam* (Berlin, 1829); *Hermogenes Africanus* (Stralsund, 1832); *Symbolæ biblicæ ad dogmaticam christianam* (Berlin, 1833); *Explication de l'épître de saint Paul aux Colosses* (Auslegung, etc., Ibid., 1835); *l'Antiquité chrétienne ecclésiastique* (die christlich-kirchliche Alterthumswissenschaft, Breslau, 1836-39, 2 vol.), dont la première partie a paru aussi sous le titre : *les Conditions sociales de l'Église chrétienne dans l'antiquité* (die socialen Verhaelsnisse der christl Kirche al-

ter Zeit); *la Dogmatique chrétienne et la science de la foi chrétienne* (die christl. Dogmatik und Glaubenwissenschaft, Breslau, 1840-43, 2 vol.); *Éthique théologique* (Ier vol., Ibid., 1848), ainsi qu'un grand nombre de dissertations et d'articles dans les revues périodiques protestantes, plusieurs opuscules de circonstance : *la Doctrine de la commune chrétienne catholique de Breslau* (die Glaubenslehre der christ-katholischen Gemeinde, etc., Breslau, 1845) : *la Robe de Trèves et le prêtre catholique J. Ronge* (Ibid., 1845); *les Tendances des amis protestants, particulièrement de ceux de Breslau* (Ibid., 1845), etc.

BOEHMER (Jean-Frédéric), historien allemand, né en 1795, à Francfort-sur-le-Mein, étudia le droit durant quatre ans, aux universités d'Heidelberg et de Gœttingue. Docteur en 1817, il fit un voyage en Italie et, après son retour à Francfort, devint successivement coadministrateur de l'Institut des arts de Staedel, bibliothécaire adjoint, puis secrétaire de la Société d'histoire ancienne de l'Allemagne et vicaire des archives. Pour mieux se consacrer à ses recherches sur le moyen âge, il ne garda de ses divers emplois que celui de premier bibliothécaire de la bibliothèque urbaine, qui lui fut confié en 1830. Il a exploré dans une suite de voyages annuels, le bibliothèques et archives de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et des Pays-Bas.

Nous citerons de M. Bœhmer les travaux suivants : *Documents relatifs à l'histoire des rois et empereurs romains depuis Conradin Ier jusqu'à Henri VII*, 911-1313 (die Urkunden der rœmischen Kœnige und Kaiser von Conrad I bis Heinrich VII, Francfort, 1831); *les Lois de l'empire de 900 à 1400* (die Reichsgesetze von 900 bis 1400, Francfort, 1832) ; *Documents relatifs à l'histoire des Carlovingiens* (die Urkunden sæmmtlicher Karolinger, Francfort, 1833); *Recueil diplomatique de la ville libre de Francfort* (Urkundenbuch der Reichsstadt Frankfurt, Ibid. 1836, Ier vol.) ; *Documents relatifs à l'histoire de Louis le Bavarois, du roi Frédéric le Beau et du roi Jean de Bohême* (die Urkunden Ludwig des Baiern, etc., Ibid. 1839), avec un choix de lettres, de bulles des papes et d'autres pièces diplomatiques importantes pour l'histoire germanique de 1314 à 1347 ; deux *Suppléments à l'ouvrage précédent* (Ergaenzungshefte zur den Regesten Ludwigs des Baiern und seiner Zeit, Francfort, 1841 et Leipsick, 1846) : *Chroniques de l'empire sous Henri Raspe, Guillaume, Richard, etc., de 1246 à 1313* (Regesten des Kaiserreichs unter Heinrick Raspe, Wilhelm, etc., Stuttgart, 1844) et *Supplément* (Erstes Ergaenzungsheft zu den Regesten des Kaiserreichs von 1246 bis 1313. Stuttgart 1849); *Chroniques de l'empire sous Philippe, Othon IV, etc. de 1198 à 1254* (Ibid., 1847-1849. 2 vol.); *Chroniques de la maison de Wittelsbach depuis l'acquisition du duché de Bavière, etc.* 1180-1340 (Wittelsbachische Regesten von, etc., Ibid., 1854); *Fontes rerum germanicarum* (Ibid., 1843-53, tom. I, III, gr. in-8), contenant les travaux de plusieurs historiens des XIIe et XIIIe siècles.

BOEHTLINGK (Otton), célèbre orientaliste russe, né le 30 mai 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une famille allemande de Lübeck, fit ses études dans sa ville natale, puis à Dorpat et se rendit, en 1835, en Allemagne, pour suivre les leçons des savants orientalistes de Berlin et de Bonn. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il retourna en Russie, où il obtint bientôt un siége à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et le titre de conseiller d'État.

M. Bœhtlingk s'est surtout appliqué à la partie grammaticale et lexicographique de la langue sanscrite. On cite son édition des *Huit livres des règles grammaticales* de Panini (Bonn, 1840, 2 vol.); sa nouvelle édition de la *Grammaire* de Vopadeva (Saint-Pétersbourg, 1846), faite d'après l'édition *Mugdhabodha* (Calcutta, 1826); l'édition du *Dictionnaire* de Hematschandra (Saint-Pétersbourg, 1847), accompagnée d'une traduction; l'édition du texte indien et la traduction allemande de *Sakuntala* (Bonn, 1842); une dissertation *sur l'Accent en langue sanscrite* (Ueber den Accent in Sanskrit, Bonn, 1843); une *Chrestomathie* sanscrite (Saint-Pétersbourg, 1845) et enfin, en collaboration avec Rodolphe Roth, l'éditeur du *Nirukta* de Yaska, un *Dictionnaire de la langue sanscrite* (Sanskritwœrterbuch, Saint-Pétersbourg, 1853 et suiv.). On a encore de M. Bœhtlingk un ouvrage considérable sur *la Langue des Yakutes* (Ueber die Sprache der Yakuten, Saint-Pétersbourg. 1849-51, 3 vol.), plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, etc.

BOERJESSON (Jean), poëte suédois, fils d'un paysan de la paroisse de Tanum, où il est né le 22 mars 1790, prit, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal, entra dans les ordres en 1816, et s'étant fait connaître par son talent oratoire, fut nommé prédicateur de la cour en 1821 et pasteur à Weckholm en 1828. Ses premiers essais poétiques appartiennent au genre lyrique; tel est le poëme de la *Création* (Skapelsen e Sanger, Stockholm, 1820). Plus tard, il a publié la tragédie d'*Erik XIV* (Erik den fjortonde, 2e édit., 1846, in-8), que suivirent *le Fils d'Erik XIV* (Erik den fjortondes son, 1847, in-8) et *le Soleil décline* (Solen sjunker, 1857, in-8), tragédie historique en 4 actes, qui a pour sujet les derniers jours de Gustave Ier. M. Bœrjesson appartient à l'école appelée phosphorite.

BOESWILLWALD (Émile), architecte français, né le 2 mars 1815, à Strasbourg, étudia dans cette ville, puis à Munich et à Paris, où il fut élève de l'École des beaux-arts et de M. H. Labrouste. Attaché, en 1843, à la Commission des monuments historiques, il fut ensuite nommé inspecteur à Notre-Dame de Paris (1845), architecte de la cathédrale de Luçon (1847), architecte diocésain (1849), et successivement envoyé dans les sections de Soissons, Luçon, Bayonne et Orléans (1852-1855). Il fut chargé de la restauration de divers monuments historiques dans les départements de la Meuse, de la Haute-Marne et de l'Alsace, de la reconstruction de l'École centrale rabbinique à Metz et, plus récemment de la restauration de l'église de Notre-Dame de Laon.

M. Bœswillwald a exposé au salon divers dessins, notamment : *la Chapelle d'Ebrach*, en Bavière (1839); *Monuments religieux de Picardie*, *l'Ancienne Abbaye de Saint-Germer*, dessin et aquarelle (1842); *projet de Restauration de la cathédrale de Laon* (1849); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, les *Églises de Guebwillier*, *Neuviller*, *Nierderhaslach* dans le Haut et le Bas-Rhin, celle de *Moutier-en-Der* (Haute-Marne), *le Palais des ducs de Lorraine*, à Nancy. M. Bœswillwald a obtenu, en 1845, la médaille des monuments historiques (ministère de l'intérieur), une 2e médaille en 1849, une 1re médaille en 1855, et la décoration en août 1853.

BOETTCHER (Adolphe), poëte et traducteur

allemand, fils du lexicographe de ce nom, né à Leipsick, le 21 mai 1815, suivit les cours de langues modernes de l'université de sa ville natale. Les traductions des grands écrivains anglais ont fait sa réputation. Il débuta dans ce genre par la publication des *OEuvres complètes de Byron* (Byrons saemmtliche Werke, Leipsick, 1840-1850, 12 vol.), puis traduisit quelques drames de Shakspeare : *Tout ce qu'il vous plaira*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1848-1853). Il a encore donné la traduction allemande des poésies de Goldsmith (Leipsick, 1843), de Milton (1846), de Pope (1842, 4 vol.) et d'Ossian (1847).

M. Bœttcher a aussi publié des poésies diverses parmi lesquelles on remarque : *Agnes Bernarner*, drame (Leipsick, 1845; 3ᵉ édit., 1850); *Chant de la Saint-Jean* (Joannislieder. 1847); *Sur le Wartbourg*, (Auf der Wartburg, 1847; *Un Conte de printemps* (Ein Frühlingsmaerchen; 1849; 3ᵉ édit. 1850); *Till Eulenspiegel*, poëme héroï-comique (1850); *le Pèlerinage des esprits des fleurs* (die Pilgerfahrt der Blumengeister, Leipsick, 1851); un recueil lyrique (Gedichte, 1846; 6ᵉ édit., 1850); un autre recueil, *les Ombres* (Schatten, 1856).

BOETTCHER (Christian), peintre allemand, né à Imgenbroich, près d'Aix-la-Chapelle, le 9 décembre 1818, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, débuta par des lithographies, puis aborda la peinture à l'huile. On cite parmi ses premiers tableaux : *Aveugle avec son guide*, *Enfants dans une corbeille*, *Retour des champs* et *la Délivrance du prisonnier politique*, œuvre du genre dit social, après laquelle, malgré les conseils de quelques peintres *politiques*, M. Bœttcher exécuta alors toute une série de petites scènes, où les enfants jouent le principal rôle. Nous citerons en ce genre : *une Mère et ses enfants jouant avec un coq*, *une Jeune femme auprès du berceau de son nourrisson*, *un Ménage causant sur le pas de la porte*, *une Demande en mariage à la campagne*, *Enfants se promenant dans une brouette à travers la forêt*, *Paysanne avec son enfant faisant l'aumône à un mendiant*. Puis vinrent des compositions plus importantes : *Jeunes villageois du Rhin*, *le Retour de la fête*, *Grands parents jouant avec leurs petits-enfants* et *un Soir dans la forêt Noire*, une de ses meilleures compositions, avec *le Soir de combat*, effet de lune auquel les divers épisodes d'un champ de bataille donnent un grand caractère.

BOETTICHER (Wilhelm-Karl), homme politique prussien, né en 1789, entra, jeune encore, dans la carrière administrative, devint conseiller au ministère des cultes à Berlin et y acquit, sous M. Eichhorn, une grande influence. En 1842, il fut nommé premier président de la province de Prusse. Il fut forcé, en 1848, de se démettre de ses fonctions. Élu, en 1849, membre de la première Chambre de Prusse, il prit place à l'extrême droite et, plus tard, fit partie de la Commission centrale de Francfort, qui, d'après le traité du 30 septembre 1849 entre la Prusse et l'Autriche, devait remplacer le *Vicaire de l'empire*. A la dissolution de cette commission, M. Bœtticher rentra dans la vie privée.

BOETTIGER (Charles-Guillaume), historien allemand, fils de l'archéologue Charles-Auguste Bœttiger, est né à Bautzen, le 15 août 1790. Il fit ses études littéraires à Weimar et à Gotha et suivit, de 1808 à 1811, les cours de théologie à l'université de Leipsick. En 1812 il obtint à Vienne une place de précepteur et y commença ses études historiques. Agrégé à l'université de Leipsick en 1817, il y devint professeur suppléant en 1819. Sa thèse, qui avait pour sujet *Henri le Lion*, fut complétée à cette époque par la biographie détaillée de ce prince. En même temps, il donnait une foule d'articles historiques et littéraires dans divers recueils périodiques. En 1821, M. Bœttiger fut appelé à Erlangen, en qualité de professeur d'histoire et de littérature et y devint, en 1822, second conservateur de la bibliothèque de l'université.

Parmi ses ouvrages, qui ont eu beaucoup d'éditions, nous citerons : *Histoire universelle* (Allgemeine Geschichte, 11ᵉ édition, Erlangen, 1849); *Histoire d'Allemagne* (Deutsche Geschichte, 3ᵉ édit., Ibid., 1838); *Histoire de Bavière* (Geschichte Baierns, nach seinen alten und neuen Bestandtheilen, 2ᵉ édit., Ibid., 1837); *Histoire du peuple et du territoire allemand* (Geschichte des deutschen Tolkes und deutschen Landes, 8 vol., 3ᵉ édit., Stuttgart, 1845); *Précis de l'histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Kurzgefasste Geschichte des Kurstaates und Kœnigreichs Jachsen, Meissen, 1836); *Histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Geschichte des Kœnigreichs und des Kurstaates Sachsen, 2 vol., Hambourg, 1830-31), pour la grande collection historique de Heeren et Ukert; *Esquisse biographique* sur son père (Leipsick, 1837), dont il a publié les œuvres posthumes sous le titre de : *Littérature et littérateurs contemporains* (Litterarische Zustaende und Zeitgenossen, Leipzig, 1838, 2 vol.); *l'Histoire universelle en biographies* (die Weltgeschichte in Biographien) (Berlin, 1839 et suiv., tom. I-IX).

BOETTIGER (Charles-Guillaume), poëte suédois, né à Westeræs, le 15 mai 1807, d'une famille allemande, reçu docteur en philosophie à l'université d'Upsal (1833), entreprit, en 1835, un voyage à travers l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Il tomba alors malade et le gouvernement suédois lui accorda des secours pour aller se rétablir en Italie (1838).

Les poésies les plus connues de M. Bœttiger, couronné deux fois par l'Académie suédoise, sont : *Souvenirs de jeunesse* (Ungdoms Minnen fran Sangers Stunder, Upsal, 1830), qui ont été très-souvent réimprimés; puis deux *Recueils de poésies*, dont le second (1837) contient des traductions de ballades du poëte Uhland; *Chants religieux* (Religiœse Sanger, 4ᵉ édit. 1841) *Oraison funèbre de Gustave III* (1837); *les Oiseaux* (Foglarne, 1852); *Almanach des muses* (1811) et une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Une édition de ses *OEuvres* (Samlade Skrifter) a été commencée en 1856. Des traductions ont fait passer ses meilleures poésies dans la langue allemande (Stockholm, 1844).

BOHAIN (Alexandre-Victor), journaliste français, né à Paris, vers 1805, est mort en 1856.— Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BOHRER (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Munich, en 1783, est le troisième fils de Gaspard Bohrer, dont les deux fils aînés, Pierre et François, violonistes distingués, moururent à Vienne en 1805. Le dernier des quatre frères, Maximilien (Voyez l'article suivant), a joui aussi d'une grande réputation de virtuose et de compositeur. Formé par son père, il étudia ensuite la composition sous le maître de chapelle François Dauzi, vint à Paris et reçut des leçons de violon de Kreutzer. De retour dans sa patrie, il fut nommé violon de l'orchestre de la cour et entreprit quelques voyages artistiques avec son père et ses frères, dans l'Autriche, la Bo-

hème, la Suisse, la France, la Saxe et la Prusse. Mais la grande tournée d'Antoine et de Maximilien ne commença qu'après la mort du père, en 1810. Ils visitèrent toutes les grandes villes de l'Allemagne, la Hollande, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Russie, la Finlande, la Suède, le Danemark, les villes hanséatiques, se rendirent à Londres et arrivèrent enfin à Paris, où leur succès fut éclatant dans les concerts spirituels de la semaine sainte.

En 1815, ils se firent entendre à Berlin, où le roi nomma Antoine maître de ses concerts, et Maximilien premier violoncelliste de la chambre. Toutefois, après de nouveaux triomphes en Italie, ils se brouillèrent en Prusse avec Spontini et quittèrent, l'année suivante, le service du roi. De retour à Munich, ils y épousèrent deux sœurs, pianistes distinguées, filles de Dülken, facteur d'instruments de la cour. En 1827, toute la famille Bohrer joua, dans les salons de Pape, les dernières compositions de Beethoven. La révolution de 1830 éloigna de Paris les frères Bohrer, qui se séparèrent pour la première fois. Antoine devint, en 1834, maître de chapelle de la cour de Hanovre.

Au milieu de ces succès, c'est comme compositeur que M. Ant. Bohrer a eu la plus belle part. Son jeu, bien qu'élégant, était loin d'avoir l'élévation et la puissance de celui de son frère, mais il composa pour celui-ci un grand nombre de morceaux, propres à faire valoir son talent. Ce sont, pour la plupart, des *Symphonies concertantes* pour violon et violoncelle, des *Concertos* pour violon et orchestres, des *Duos*, des *Airs*, des *Études*, des *Caprices*, etc.

BOHRER (Maximilien), frère du précédent, né à Munich, en 1785, fit sur le violon des progrès rapides, grâce aux leçons du professeur Antoine Schwartz, et fut admis à l'orchestre de la cour dès l'âge de quatorze ans. Admirateur enthousiaste du talent de Romberg, il essaya d'imiter le jeu de cet artiste, mais il parvint à une habileté encore plus grande d'exécution, avant de pouvoir acquérir la puissance de son modèle. Il accompagna son frère Antoine dans toutes ses courses. Il réussit surtout à Paris, avant la révolution de Juillet. En 1832 il obtint le titre de premier violoncelliste et maître des concerts de la cour de Stuttgart. Sa femme, l'une des filles de Dülken, fut nommée pianiste de la cour du Wurtemberg et devint maîtresse de piano des princesses.

M. Maximilien Bohrer a joui surtout d'une grande réputation comme virtuose; il a pourtant composé pour violoncelle et violon quelques morceaux. Mais la plupart des œuvres qui ont couru sous son nom, étaient, dit-on, de la main de son frère Antoine, qui lui est toujours resté de beaucoup supérieur pour la composition.

BOHTZ (Auguste-Guillaume), esthéticien allemand, né à Stettin, le 17 juillet 1799, étudia la théologie à l'université de Halle et s'occupa en même temps de philologie, de philosophie et d'histoire. De 1823 à 1828, il fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Dresde, où il se lia avec Tieck. Docteur en philosophie, puis professeur particulier à Gœttingue, il y obtint une chaire en 1837 et devint titulaire en 1842. Il fit des cours très-suivis sur la littérature nationale, sur la psychologie dans ses rapports avec la logique, sur la philosophie de la religion, sur la morale et sur l'esthétique.

M. Bohtz, dont le principe est que le beau dans l'art résulte des contrastes, l'a exposé particulièrement dans quatre ouvrages : *De Aristophanis Ranis* (Hambourg, 1828): *Leçons sur l'histoire de la nouvelle poésie allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der neuern deutschen Poesie, Gœttingue, 1832); *Idée du genre tragique* (die Idee des Tragischen; Ibid., 1836); *le Comique et la comédie* (das Komische und die Komœdie, Ibid., 1844).

BOICHOT (Jean-Baptiste), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative, né à Villiers-sur-Suize (Haute-Marne), le 20 août 1820, et fils de paysans, s'engagea, le 2 mars 1839 et fut incorporé dans le 7e léger, à Nancy. En 1849, il était sergent-major d'une compagnie d'élite et porté sur le tableau d'avancement pour le grade d'officier, lorsque le choix des sous-officiers de la garnison de Paris le désigna au Comité des démocrates-socialistes, comme un des deux candidats militaires de la Seine. Nommé représentant du peuple par plus de 100 000 voix, il parut en uniforme à la manifestation du 13 juin, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Il échappa aux poursuites de la justice, et parvint à gagner la Suisse. La Haute Cour de Versailles le condamna par coutumace à la déportation. En 1850, il publia deux adresses : *Aux démocrates socialistes du département de la Seine* (Paris, in-8) et *Aux électeurs de l'armée* (Paris, in-16). De Lausanne il se rendit en Angleterre, où il a fait paraître, depuis le coup d'État, plusieurs écrits en collaboration avec MM. Caussidière et Félix Pyat. Il a été l'un des organisateurs et des présidents d'une Société politique de Londres, dite *Commune révolutionnaire*. Au mois de juin 1854, il fit un voyage en France; découvert par la police de Paris, il fut, après une condamnation nouvelle, enfermé à la prison d'État de Belle-Isle. Il habita successivement la Suisse, l'Angleterre et la Belgique.

En 1864, on a annoncé à tort que M. Boichot était passé aux États-Unis et qu'il était devenu colonel dans les armées fédérales. Fixé en Belgique, il y avait publié avec succès, dit-on, des livres d'instruction élémentaire, puis il avait épousé une jeune Anglaise et fondé, dans un faubourg de Bruxelles, un pensionnat.

BOIELDIEU (Adrien), musicien français, né à Paris, le 3 novembre 1815, et fils du célèbre compositeur Adrien-François Boieldieu mort en 1834, a donné, depuis 1838, plusieurs opéras-comiques que des journaux étrangers ont bizarrement attribués à son père. Le gouvernement lui a fait, en souvenir de ce dernier, une pension de 1200 francs. Il a été décoré en 1853. On a de lui : *Marguerite* (1838); *l'Opéra à la cour*, en quatre actes (1840), avec M. Grisar; *l'Aïeule* (1841); *le Bouquet de l'infante* (1847), donnés à l'Opéra-Comique; *la Butte des Moulins* (1852), *la Fille universelle* (1853), au Théâtre-Lyrique; etc. Il a publié, à l'occasion des élections de 1849, une brochure politique sous ce titre : *Ce que tout le monde pense, ce que tout le monde veut* (in-8).

BOIGNE (Ernest, comte DE), homme politique français, député, est né le 7 décembre 1829. Membre du Conseil général pour le canton d'Yenne, il est entré, en 1860, au Corps législatif, sous le patronage du gouvernement, pour représenter la première circonscription de la Savoie. En 1863, réélu au même titre, il a obtenu 25 246 voix sur 25 404 votants. M. le comte de Boigne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BOIGNE (Charles DE), littérateur français, né

vers 1806, a écrit assez longtemps la revue parisienne du *Constitutionnel*. On a de lui quelques ouvrages de littérature légère : *Dans les Highlands* (1852), récit de voyage; *Lequel choisir?* (1852), roman; *Petits mémoires de l'Opéra* (1856), une étude sur l'élève et l'amélioration du cheval en France (1843, etc.).

BOILAY (Antoine-Fortuné), administrateur et publiciste, né à Paris en 1802, entra de bonne heure dans la carrière administrative. Il passa plusieurs années à Clermont-Ferrand, attaché aux travaux du cadastre dans le département du Puy-de-Dôme. Il fut successivement nommé vérificateur des géomètres de ce département et placé à la tête des bureaux de l'ingénieur en chef. Pendant son séjour à Clermont, il se lia avec la jeunesse libérale de la ville, toute passionnée alors pour la politique et pour les lettres. Enhardi par d'heureux essais dans le journal de la localité, il résolut de revenir à Paris. Il fut mis en rapport avec M. Thiers en 1838 et devint, dans *le Constitutionnel*, l'un des défenseurs accrédités de sa politique. Il quitta, en 1842, le journalisme, pour entrer dans l'administration, avec le titre d'inspecteur général des prisons. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1848. Révoqué après la révolution de Février, il rentra au *Constitutionnel*, dont il fut jusqu'au coup d'État un des principaux rédacteurs. Il fut aussi un des collaborateurs de la *Revue contemporaine*. M. Boilay fut nommé, en 1852, secrétaire général du conseil d'État. Il est devenu conseiller d'État en service ordinaire, le 5 novembre 1864. Décoré de la Légion d'honneur le 29 octobre 1840, il a été promu officier.

BOILEAU (Pierre-Prosper), mathématicien français, né en 1811, élève de l'École polytechnique en 1831, entra dans l'artillerie, et avait le grade de capitaine, lorsqu'il fut nommé professeur de mécanique à l'École d'application de Metz. Il a été promu chef d'escadron, le 24 décembre 1858. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 26 décembre 1852.

Il a publié : *Introduction à l'étude de la mécanique pratique*, à l'usage des écoles régimentaires et de l'enseignement industriel (Metz, 1838, in-8); *Instruction pratique sur les sciences, contenant l'étude et les valeurs de la résistance des matériaux à l'action de l'outil* (Metz, 1855, in-8, 3 planches); *Jaugeage des cours d'eau à faible ou à moyenne section* (Paris, 1850, in-4, avec 3 planches) : *Traité de la nature des eaux courantes, ou Expériences, observations et méthodes concernant les lois des vitesses, le jaugeage*, etc. (Paris, 1854, in-4 de 47 feuilles et demie, 7 planches), son principal ouvrage.

BOILEAU (Louis-Auguste), architecte français, né à Paris, le 24 mars 1842, entra, en 1826, dans un grand atelier de menuiserie, se fit, à vingt ans, entrepreneur, et après avoir pris quelques notions de sculpture, se livra spécialement à la confection des ornements gothiques. Il fonda en même temps une école spéciale de menuiserie, transportée à Mirecourt (Vosges), en 1843, et d'où sont sortis le buffet d'orgue du chœur de Saint-Germain l'Auxerrois et le jubé de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys. En 1840, M. Boileau fut chargé de reprendre et de décorer cette dernière église.

L'étude des constructions en fer le conduisit à ce qu'il appela « la nouvelle forme architecturale, » dans un *Projet d'église pour la Chaussée-d'Antin* (1853). En 1854, M. l'abbé Coquand le choisit pour terminer les travaux de l'église Saint-Eugène. Il modifia les fondations et le tracé primitif, et y produisit l'application de plusieurs idées nouvelles.

M. Boileau a encore publié : *Esquisse scénographique et historique de l'église de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys, de l'Art religieux et monumental; l'Église Saint-Eugène* (1856), etc. Il a exposé en 1861 quatre dessins représentant un *Projet d'église construite en métal et en maçonnerie*. M. Boileau a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855 et une 2e médaille en 1861.

BOILEUX (Jacques-Marie), magistrat et jurisconsulte français, né à Caen (Calvados), en 1803, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir docteur en droit. Il fit preuve, pendant les dernières années de la Restauration, et dans les journées de Juillet, d'un ardent libéralisme. En 1832, il fut nommé juge au tribunal civil de Vendôme, d'où il passa en 1848, à celui de Blois. Il est devenu, en 1860, président du tribunal de Saint-Jean-de-Maurienne.

On doit à M. Boileux un important travail destiné à adapter la science du droit civil au système des examens : *Commentaire sur le code civil* (1828-1844, 3 vol. in-8), réédité sous le titre de *Commentaires sur le code Napoléon* (6e édit., 1854-1859, 6 vol.). Il a fourni au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* tous les termes de droit, publié, avec M. R. Gandillot, un *Manuel de droit administratif* et refondu le *Traité des faillites et banqueroutes* de Boulay-Paty (1839).

BOINVILLIERS (Éloi-Ernest FOIRESTIER), administrateur français, sénateur, né à Beauvais (Oise), le 28 novembre 1799, est le fils du fécond auteur de livres universitaires, sous l'administration de Fontanes. Il suivit les cours de l'École de droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris en 1822. C'est à l'époque de sa jeunesse que se rattache la publication de quelques volumes de la nature des suivants : *Code moral* (1825); *Beautés de Tacite, Beautés des orateurs sacrés* (1826, 2 vol. in-12); *Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire* (1826, in-8).

Pendant qu'il travaillait à ce que son père nommait des *friperies littéraires*, M. Boinvilliers était un des membres actifs des sociétés d'opposition. Combattant de Juillet, il fut un des aides de camp de La Fayette. Sous le nouveau régime il devint tour à tour avocat de la ville de Paris (1830), juge suppléant au tribunal de première instance et vice-président du comité consultatif du département. Membre du conseil de l'ordre des avocats après 1830, il fut élu bâtonnier en 1848. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de la Chambre des Députés, il fut, sous le patronage de l'*Union électorale*, envoyé à la Législative, en juillet 1849, par les électeurs de la Seine. Il y vota constamment avec le parti modéré, et en dernier lieu avec celui de l'Élysée. Après les événements du 2 décembre 1851, il fut appelé au conseil d'État, dans la section des finances, et résigna les fonctions d'avocat de la ville qu'il avait remplies dans ces dernières années. L'un des membres les plus laborieux et les plus utiles du conseil d'État, M. Boinvilliers devint président de la section de l'intérieur, instruction publique et cultes, et, depuis le 3 juillet 1863, de celle des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il a été appelé au Sénat par décret du 5 octobre 1864. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1860.

L'aîné de ses deux fils, M. Ernest BOINVILLIERS, né à Paris en 1822, a été admis au barreau en

1845; il a été élu membre du conseil général d'Eure et Loire. Le plus jeune, M. Édouard Boinvilliers, né à Paris en 1826, est devenu, en 1857, maître des requêtes au conseil d'État (section des travaux publics). Tous les deux ont été décorés de la Légion d'honneur.

BOIS (François-Victor), ingénieur français, né à Paris, en 1813, fut élève de l'Ecole centrale. Reçu ingénieur civil, il s'occupa des grands travaux auxquels donna lieu la construction de nos premiers chemins de fer, et exécuta notamment le pont d'Oissel, sur la ligne de Rouen. C'est lui qui perfectionna en France l'industrie de la fonte malléable, dont il a établi et dirigé longtemps, à Paris, la première fabrique. Ingénieur de la manutention des vivres de la guerre, il a été pendant huit ans secrétaire de la Société des ingénieurs civils.

M. Victor Bois a publié : *la Télégraphie électrique* (in-16) et *les Chemins de fer français* (in-16), ces deux ouvrages dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*. Il a rédigé quelque temps la partie scientifique du journal *la Patrie* et a écrit dans l'*Estafette* une série d'articles très-importants *sur les brevets d'invention*.

BOIS DE MOUZILLY (Théodore), homme politique français, député, est né à Chateaulin, en 1813. Ancien négociant, il fut élu, en 1852, représentant de la 4ᵉ circonscription du Finistère au Corps législatif, et il conserva ce poste aux élections suivantes comme candidat du gouvernement. En 1863, il obtint 20 381 voix sur 23 461 votants. M. Bois de Mouzilly a été décoré de la Légion d'honneur.

BOIS-DUVAL (Jean-Alphonse), médecin et naturaliste français, né à Ticheville (Orne) le 17 juin 1801, fit des études à Vimoutiers, et, après avoir travaillé dans plusieurs officines, à Rouen et à Paris, remporta, en 1824, à l'École de pharmacie, un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale. Il reçut, en 1828, le diplôme de docteur en médecine. Sa participation au voyage scientifique de *l'Astrolabe* et les services qu'il a rendus, lors de la première invasion du choléra, lui ont valu la croix de la Légion d'honneur (30 avril 1835). Il joint à son titre de docteur en médecine les diplômes de docteur ès sciences et de docteur ès lettres.

Parmi ses nombreux ouvrages qui ont trait à la botanique et à l'entomologie, on distingue *Flore française* (1828, 3 vol. in-18), où les plantes sont classées par familles naturelles; *Essai sur une monographie des zygénides*, en latin (1828 et 1840, in-8); *Histoire des lépidoptères et des chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847, in-8, av. fig.), avec M. Leconte; *les Coléoptères d'Europe* (5 vol. in-8, 1829 et années suiv.), avec le comte Dejean; *les Chenilles d'Europe* (1832 et années suiv., 2 vol. in-8); *Icones historiques des lépidoptères nouveaux* (1832-1841, 2 vol. in-8); *Species général des papillons* (1836, tom. I, in-8); *Histoire des lépidoptères de la Californie* (1852, in-8), avec M. A. Guénée.

BOIS-LE-COMTE (Alexandre-Joseph, vicomte DE), général français, né à Paris, le 18 février 1794, entra au service en 1811, fit dans le 6ᵉ chasseurs à cheval les campagnes de 1813 à 1815 et se distingua à Waterloo. Sous la Restauration, il passa dans les chasseurs de la garde et fit avec distinction la campagne d'Espagne. Chargé d'une mission en Afrique, il rejoignit, en 1830, le maréchal de Bourmont. Colonel du 11ᵉ chasseurs en 1837, maréchal de camp en 1845, il commanda, à Arras, la brigade de cavalerie du Nord. En 1848, destitué d'abord par le gouvernement provisoire, il prit néanmoins, sur l'invitation du général Négrier, le commandement de la subdivision du Pas-de-Calais pour maintenir l'ordre et réprimer l'insubordination d'une partie des soldats. Une députation du département demanda et obtint la confirmation du général de Bois-le-Comte. Promu général de division le 10 mai 1852, il eut d'abord le commandement de la 7ᵉ division, à Besançon, et passa, en 1855, à celui de la 3ᵉ, à Lille. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 18 septembre 1847.

BOIS-LE-COMTE (Charles-Joseph-Edmond, comte DE), diplomate, frère du précédent, né à Paris, le 23 janvier 1796, entra dans la carrière diplomatique en 1814 et fut successivement secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires à Vienne, à Saint-Pétersbourg et Madrid, et envoyé en mission en Angleterre et en Italie. Premier directeur aux Affaires étrangères en 1829, il se retira à la révolution de Juillet. Il fut rappelé en 1833, reçut une mission spéciale en Turquie et en Espagne, devint ministre en Portugal, puis en Hollande, et fut créé pair de France le 19 avril 1845. Il était ambassadeur en Suisse depuis 1846, lorsqu'à la révolution de Février, il donna sa démission. Retiré des affaires publiques, il s'occupa d'écrire l'*Histoire des traditions politiques de la France*. Il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 29 septembre 1841. — Il est mort le 9 mars 1863.

BOISLECOMTE (André-Olivier-Ernest SAIN DE), publiciste et diplomate, né à Tours, le 20 juin 1799, entra dans les gardes du corps en 1816, passa à l'École d'état-major en 1819. Le 25 juillet 1830, après les ordonnances du ministère Polignac, il donna sa démission. Membre de la Société des Amis du peuple, et lié avec plusieurs des chefs du parti républicain, il prit part à la rédaction de *l'Européen*. Réintégré dans l'armée comme capitaine d'état-major, il fut, à partir de 1833, aide de camp du maréchal Harispe et remplit une mission en Afrique pendant la campagne de 1840. Il se retira du service en 1846, pour concourir à la deuxième édition de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, de MM. Buchez et Roux, et à la rédaction de la *Revue nationale*.

A la révolution de Février, M. Sain de Boislecomte fut choisi pour chef du cabinet des affaires étrangères par M. de Lamartine, puis envoyé, le 24 mai, comme ministre de la République, à Naples, où il obtint des indemnités pour les Français victimes des événements du 15 mai. Il passa, en août suivant, comme ministre plénipotentiaire, à Turin, où il fut remplacé, en septembre 1849, par le prince Murat. Nommé alors ministre aux États-Unis, il fut destitué en mars 1851 et rentra dans la vie privée.

BOISMILON (Jacques-Dominique TONGAR DE), professeur français, né à Fécamp (Seine-Inférieure), le 27 novembre 1795, obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1813, puis fut élève de l'École normale. Quelques années après sa sortie, le duc d'Orléans le choisit pour précepteur de son fils aîné, auquel M. Boismilon resta ensuite attaché, comme secrétaire de ses commandements. A la mort du duc d'Orléans, il fut maintenu avec le même titre, auprès du comte de Paris. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1845.

BOISSEL (Jean-Marie-Hercule), ancien député

français et représentant du peuple, né en 1795, servit comme pharmacien militaire, s'établit ensuite à Paris, et acquit une certaine popularité dans le 12e arrondissement, où il fut chargé des fonctions d'adjoint. Il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1834. A la mort de M. Cochin (1841), il entra à la Chambre des Députés, où il prit place au centre gauche. Il fut, en février 1848, le promoteur du fameux banquet du XIIe arrondissement. Après avoir échoué aux premières élections pour la Constituante, il fut nommé représentant le 4 juin 1848, par 77 245 suffrages, dus aux divers partis conservateurs. Membre du comité de l'intérieur, il appuya le gouvernement du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution. Il soutint ensuite, avec la minorité de la Constituante, la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, en mai 1849, il fut, à plusieurs reprises, choisi pour candidat par l'Union électorale. Après le coup d'État, il fut nommé par l'empereur membre de la Commission municipale et départementale de la Seine et de la ville de Paris.

BOISSELOT (Dominique-François-Xavier), compositeur et industriel français, né à Montpellier, le 2 décembre 1811, vint à Paris en 1830, entra au Conservatoire, et remporta, en 1836, le grand prix au concours de l'Institut. Dix ans après, il donna un opéra-comique en trois actes, *Ne touchez pas à la reine*, dont MM. Royer et Vaëz avaient emprunté le titre et le sujet au roman de MM. Masson (Opéra-Comique, 16 janvier 1847).

Malgré le succès de ce début musical, il alla prendre, à Marseille, une part de direction dans l'importante maison de pianos fondée par son père, dont il a dès lors été l'associé. Ces facteurs distingués, qui comptent plus de deux cents ouvriers dans leurs fabriques de Marseille et de Barcelone, ont obtenu des récompenses à toutes les expositions nationales de l'industrie: deux médailles d'or en 1844 et 1849, et la décoration à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où leurs produits figuraient à la fois parmi ceux de la France et ceux de l'Espagne. M. Boisselot a épousé la fille du compositeur Le Sueur.

BOISSIÉ (Pierre), ancien représentant du peuple français, est né dans le département de Lot-et-Garonne le 28 mai 1806. Riche propriétaire et maire de Laugnac, il faisait partie du conseil général et professait les doctrines libérales, lorsque, en 1848, il fut envoyé à la Constituante par 42 679 suffrages. Il prit place au comité de l'intérieur, et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il ne fit point d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il se rallia au tiers-parti, soutint le ministère Odilon Barrot, combattit, après le message du 31 octobre, la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, fut au nombre de ceux qui essayèrent de résister au coup d'État. Il a été membre du conseil général de Lot-et-Garonne.

BOISSIER (Édouard-Pierre), botaniste suisse, né à Genève en 1810, parcourut en 1837 le midi de l'Espagne, puis, à deux reprises (1842-1845), la Grèce et l'Orient, et fit, en 1849, une tournée générale à travers ces divers pays, complétant ses études et ses recherches sur les espèces nouvelles ou ignorées. Il en a consigné les principaux résultats dans les ouvrages suivants : *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne, pendant l'année* 1837 (1839-1845, 2 vol. in-4); *Elenchus plantarum novarum minusque cognitarum, etc.* (1838-1840, in-8) ; *Diagnoses plantarum orientalium novarum* (1842-1859, 3 vol. in-8), etc. M. Boissier a aussi publié avec M. Reuter un certain nombre de travaux insérés dans les *Annales des sciences naturelles*.

BOISSONADE (Jean-François), helléniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 12 août 1774, d'une ancienne famille originaire de la Gascogne, fit les plus brillantes études au collége d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis). Il eut pour maître et pour ami le savant Guéroult, traducteur de Pline. A quinze ans il vit commencer la Révolution, et, entraîné un instant dans le tourbillon, il dirigea son ambition vers les emplois du gouvernement. En 1792, il entra dans les bureaux du ministère des relations extérieures. Sa conduite suspecte dans la journée du 13 vendémiaire et ses relations avec les insurgés royalistes le firent destituer (1795). Cette disgrâce le rendit à la science et changea heureusement le cours de sa destinée.

Il devint rédacteur du *Magasin encyclopédique* de Millin, et présenta à l'Institut un mémoire sur cette question : *Rechercher les moyens de ranimer en France l'étude du grec et du latin* (1798). Il allait ouvrir à son domicile un cours public de grec, lorsque Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, le nomma, en 1801, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Marne. La rupture de Lucien avec son frère enleva à M. Boissonade la chance de devenir préfet de l'Empire. Enrôlé alors par M. Bertin de Vaux parmi les rédacteurs du *Journal des Débats* (1802-1803), il passa ensuite au *Mercure*, puis il revint aux *Débats*, transformé en *Journal de l'Empire* (1806-1813). En 1806, l'archi-trésorier Lebrun lui offrit une chaire à l'université de Gênes. Il refusa et, trois ans après, il fut nommé professeur de littérature grecque à la Faculté de Paris. Dès lors il appartint définitivement à l'Université de France. En 1813, il entra à l'Institut comme successeur de Larcher.

Après la chute de Napoléon, il fut compris, en 1816, dans la réorganisation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1828, il remplaça J. B. Gail comme professeur de littérature grecque au Collége de France. Là comme à la Sorbonne, il réunit autour de lui un auditoire d'élite qui aimait son érudition exempte de tout pédantisme. Son double enseignement a formé de nombreux élèves, et nul professeur n'a contribué plus que lui à répandre dans notre pays le goût et la connaissance du grec. Ses savantes leçons ont été l'honneur et l'orgueil de l'Université, qui pouvait le mettre en parallèle avec les hellénistes les plus renommés des plus célèbres universités étrangères. — M. Boissonade est mort, au mois de septembre 1857. Il était depuis le 5 mai 1840, officier de la Légion d'honneur.

Tous les érudits de l'Europe connaissent ses travaux philologiques, résumés surtout dans les excellentes éditions suivantes : *Philostrati heroica* (Paris, 1806, in-8); *Marini vita Procli* (Leipsick, 1814, in-8); *Tiberius rhetor de figuris, altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica* (Londres, 1815, in-8); *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos* (Paris, 1817, in-8) *Lettres inédites de Diogène le Cynique* (dans le tome X des *Notices et extraits de la Bibliothèque du roi* 1818); *Herodiani partitiones* (Londres, 1819, in-8); *Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta* (Paris, 1819, 2 vol. in-12); *Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta* (Leipsick, 1820, in-8); *Eunapii vitæ sophistarum et fragmenta* (Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8) ; *Aristenæti Epistolæ* (Paris, 1822, in-8); *Publii Ovidii Nasonis Metamorphoseon libri XV græce*

versi à Maxico Planude et nunc primum editi (Paris, 1822, in-8); *Poetarum græcorum Sylloge* (Paris, 1823-1826, 24 vol. in-32); *Novum Testamentum græc.* (Paris, 1824, 2 vol. in-32); *Traité alimentaire du médecin Hiérophile* (tome XI des *Notices et extraits*, 1827); *Lettres de Cratès le Cynique (ibid.)*; *De Syntipa et Cyri filio Andreopoli narratio, græce.* (Paris, 1828, in-12); *Anecdota græca è codicibus regiis* (Paris et Strasbourg, 1829-1833, 5 vol. in-8); *Poëme grec de Georgias Lapitha* (tome XII des *Notices et extraits*, 1831); *Theophylacti Simocattæ Questiones physicæ et Epistolæ*, gr. et lat. (Paris, 1835, in-8); *Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus de immortalitate animæ*, etc. (Paris, 1836, in-8); *Michael Psellus; de operatione Dæmonum* (Nuremberg, 1828, in-8); *Philostrati Epistolæ* (Paris et Leipsick, 1842, in-8); *Lettres inédites de Nicéphore Chumnus* (Paris, 1843, in-8); *Fables de Babrius* (1844-48, diverses éditions).

La plupart des ouvrages édités par M. Boissonade ont été publiés par lui pour la première fois, et ils lui ont rapporté moins de profit que de gloire. Parmi ses travaux sur des textes anciens déjà connus ou sur des textes modernes plus faciles à livrer à la publicité, nous mentionnerons seulement les éditions suivantes : *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric le Grand* (Paris, 1802, in-12); celles des *OEuvres complètes de Bertin*, avec notes et variantes (Paris, 1824, in-8); *OEuvres choisies de Parny* (Paris, 1827, grand in-8); *Aventures de Télémaque* (Paris, 1824, 2 vol. grand in-8), etc.

M. Boissonade a donné en outre un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle* des frères Michaud. Il a traduit du portugais *le Goupillon*, poëme héroï-comique (Paris, 1832, in-32). Enfin il a lu à l'Institut des mémoires intéressants qui ont paru dans divers recueils, et dont l'énumération remplirait plusieurs de nos colonnes. Après sa mort, M. Colincamp a publié un recueil de ses anciens articles du *Journal des Débats* sous ce titre : *Critique littéraire sous le premier Empire*, précédée d'une *Notice historique* par M. Naudet (1863), 2 vol. in-8).

BOISSY (Hilaire-Étienne-Octave ROUILLÉ, marquis DE), homme politique, sénateur, ancien pair de France, né à Paris le 4 mars 1798, appartient à l'ancienne maison de Rouillé, originaire de Bretagne. Riche propriétaire du Cher, il n'était guère connu que pour avoir fait partie d'une légation diplomatique et du conseil général de son département, lorsque, le 7 novembre 1839, une ordonnance royale l'appela à la Chambre des Pairs. Il s'y fit d'abord remarquer par un genre oratoire en opposition constante avec les habitudes parlementaires établies dans la haute Chambre. Il monta souvent à la tribune, appuyant tour à tour le ministère et ses ennemis, tantôt demandant la suppression du gouvernement militaire en Algérie (1840), tantôt conseillant de prendre vis-à-vis de l'étranger une attitude plus ferme, et se prononçant pour la restauration de don Carlos en Espagne. Devenu marquis et maître de sa fortune par la mort de son père (1840), il aborda la publicité de la presse, et créa *le Législateur*, journal qui n'eut qu'une existence éphémère. La plupart de ses discours n'étaient jamais qu'incidemment prononcés ; c'étaient en quelque sorte des conversations avec le président M. Pasquier, qui ne cessait de lui infliger les plus amères admonitions; dans la séance du 18 juillet 1843, il fut rappelé à l'ordre jusqu'à dix fois.

Dans les dernières années du gouvernement de Juillet, M. de Boissy se fit une sorte de popularité, en dénonçant à la tribune tous les scandales politiques du jour ; il fut un des trois pairs qui acceptèrent, en février 1848, une invitation pour le banquet du XII° arrondissement. Cependant sa candidature échoua aux élections républicaines d'avril suivant. En 1851, il a épousé la comtesse Guiccioli, autrefois célèbre comme amie de lord Byron. Depuis le 4 mars 1853 il fait partie du nouveau Sénat. Chevalier de la Légion d'honneur dès 1828, M. de Boissy a été nommé officier le 14 juin 1856.

BOISSY D'ANGLAS (Jean-Gabriel-Théophile, comte DE), intendant militaire français, ancien député, membre du Corps législatif, né à Nîmes (Gard) le 2 avril 1783, et fils du célèbre président de la Convention, entra au service sous le consulat, comme adjoint provisoire aux commissaires des guerres (24 février 1804). Il fit plusieurs campagnes de l'Empire et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1812. Pendant la Restauration, il remplit les fonctions de sous-intendant. Après la révolution de Juillet, il reçut le titre d'intendant (31 décembre 1830). Envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Tournon (Ardèche), il siégea parmi les conservateurs et fut plusieurs fois élu secrétaire de la Chambre. Sous la République, M. Boissy d'Anglas rentra dans la vie privée. Le coup d'État du 2 décembre le ramena sur la scène politique. Candidat du gouvernement aux élections de février 1852, il fut envoyé au Corps législatif par les électeurs de la circonscription de Tournon, et réélu en 1857, et en 1863, au même titre. A ces dernières élections, il obtint 19 197 voix sur 19 748 votants. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 31 décembre 1835. — Il est mort en mai 1864.

BOISTEL D'EXAUVILLEZ (Philippe-Irénée), littérateur français, né à Amiens, le 6 décembre 1786, perdit la plus grande partie de sa fortune à la chute de l'Empire, vint à Paris solliciter sans succès un emploi dans l'administration, et songea à tirer parti de sa plume. La littérature catholique lui est redevable d'un grand nombre de petits livres qui la plupart ont eu de fréquentes réimpressions, comme : *Préservatif contre l'incrédulité* (1826, 2 vol ; 5° édit., 1843); *le Docteur de village* (1826, in-8; 4° édit., 1836), où sont exposées les mésaventures d'un prétendu philosophe; *le Bon curé* (1827; 8° édit., 1841), qui a remporté le prix au concours pour la propagation des bons livres; *le Bon paysan* (1828; 7° édit., 1853), récit d'une conversion; *Jacques Delorme* (1833, 3 vol.); etc.

Les autres travaux de cet auteur sont, parmi ses ouvrages de religion : *de la Religion catholique* (1831, in-8), considérée comme indispensable au bonheur des peuples: *Méditations religieuses* (1831); *le Comte de Verneuil* (1839), inspiré par le regret de la mort de son fils unique; *une Conversion* (1840), in-8); *les Morts édifiantes* (1827) et *les Morts funestes des impies les plus célèbres* (1827); *les Soirées villageoises* (1829, 2 vol); *le Château de Malpertuis* (1829); *Nouvelles morales* (1830, 3 vol.); *Lettres de Rocheville sur l'esprit du siècle* (1832), etc. A l'usage de la jeunesse, il a publié entre autres ouvrages : les *OEuvres choisies de Walter Scott* (1840, 8 vol. in-18), traduction abrégée et expurgée; *les Anecdotes* (1841) ; *Mémorial de la Révolution française* (1828); *Histoire de France* (1834); *les Hommes célèbres de la France* (1851). M. Boistel avait organisé par actions une Société bibliographique qui a produit une petite *Bibliothèque de la jeunesse*; il a également fondé, avec l'abbé Glaire, le *Journal des personnes pieuses*.

BOITARD (Pierre), botaniste et technologiste français, né à Mâcon, le 27 avril 1789, mort en août 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOITEAU (Dieudonné-Alexandre-Paul), littérateur français, né à Paris, en 1830, fit ses études au lycée Charlemagne, et entra ensuite à l'École normale, d'où il sortit volontairement en 1852. Il s'est dès lors tourné vers la littérature, puis vers l'économie politique, à laquelle se rapportent ses plus importantes publications.

On a de lui, tant sous son nom que sous celui de *Boiteau d'Ambly*, qu'il prit surtout à ses débuts : *Aventures du baron de Trenck* (1853); *les Cartes à jouer et la cartomancie* (1854); *Légendes recueillies ou composées pour les enfants* (1856); *Lettres choisies de lady Montague* (1853); *Album de l'Exposition universelle* (1855, in-4), ouvrage incomplet; *Erreurs des critiques de Béranger* (1858, in-32), *Philosophie et politique de Béranger* (1858); *En avant!* (février 1859), brochure politique, immédiatement saisie; Lettre à M. Renan sur Béranger (1859); *l'Équité de M. Pelletan* (1860), brochure également relative à Béranger; *la Situation* (1861), anonyme, etc.; puis, comme ouvrages d'histoire, de statistique et d'économie politique : *État de la France avant* 1789 (1860, in-8); *les Traités de commerce*, texte historique et pratique des traités en vigueur (1863, in-8); *Fortune publique et finances de la France* (1865, 2 vol. in-8, sous presse), etc.

M. Boiteau a en outre édité les *Œuvres posthumes* de Béranger (1857, 4 vol. in 8) et réuni sa volumineuse et intéressante *Correspondance* (1859-60, tom. I-IV). Il a fait paraître depuis 1860 un *Almanach de Béranger* (in-32) avec des vers inédits du poëte national. Il a encore publié l'*Histoire amoureuse des Gaules*, avec un commentaire historique et les *Mémoires de madame d'Épinay*. Il a fourni un grand nombre d'articles ou de variétés historiques et littéraires à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, à *l'Athenæum*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Moniteur*, au *Journal* et à la *Revue de l'Instruction publique*, au *Journal pour tous*, à *la Propriété littéraire*, au *Courrier de la librairie*, dont il a été rédacteur en chef, et surtout, depuis 1862, au *Journal des Économistes*, où il traite spécialement les questions financières, etc.

BOITTELLE (Symphorien), homme politique français, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en 1833. Sous-lieutenant au 5e lanciers en 1835, il ne figure plus dans l'*Annuaire militaire* de 1841. En 1852, il fut nommé sous-préfet de Saint-Quentin et, peu après, décoré de la Légion d'honneur. Il devint ensuite préfet de l'Aisne et passa, en 1856, à la préfecture de l'Yonne, d'où il fut appelé à la préfecture de police de Paris après l'attentat du 14 janvier 1858. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1862.

BOJER (Wenceslas), naturaliste allemand, né à Prague, en 1797, fut envoyé, en 1821, dans la mer des Indes avec Hilsenberg pour recueillir des objets d'histoire naturelle. Après avoir exploré toutes les îles de l'Afrique, il vint s'établir à Maurice et y enseigna la botanique. Il est un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle et correspondant de plusieurs académies d'Europe. On lui doit le traité le plus complet qui existe sur la flore de l'île Maurice sous le titre : *Hortus Mauritianus* (Maurice, 1837, in-8).

BOKER (George-Henry), poëte dramatique américain, né à Philadelphie, en 1824, débuta, en 1847, par un volume de vers : *la Leçon de la vie* (the Lesson of life). Depuis, il a donné au théâtre plusieurs drames : *Calaynos*, épisode de la lutte des races espagnole et moresque, joué avec succès en Amérique, en 1848, et repris l'année suivante en Angleterre; *Anne Boleyn*; *les Fiançailles* (the Betrothal); *Léonor de Gusman*. Il a écrit aussi une comédie : *le Monde n'est que masques* (All the world a mask). Il a publié en volume : *Pièces de théâtre et poésies* (Plays and poems, Boston, 1856, 2 vol. in-12).

BOLINGBROKE (Henry SAINT-JOHN 5e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1820, descend du célèbre ministre de la reine Anne élevé, en 1712, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Saint-John, il le quitta en 1851 lorsqu'il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral et a été nommé député-lieutenant du comté de Wilts en 1860. Son héritier présomptif est, jusqu'à présent, son oncle *Ferdinand* SAINT-JOHN, né en 1804.

BOLINTINEANO (Démètre), poëte roumain, né à Bolintina, près Bucharest, en 1826, d'une famille de petits boyards, fit ses études au collége national de Saint Sava, et fut attaché ensuite à un ministère. Diverses poésies, répandues dans le public par les journaux, ayant attiré sur lui l'attention, M. Stefan Golesco et quelques autres boyards patriotes se réunirent pour lui fournir les moyens d'aller compléter ses études à Paris (1847). Les événements politiques de l'année suivante le rappelèrent à Bucharest, où il rédigea, pendant plusieurs mois, *le Peuple souverain*. Compris, après le rétablissement de l'ordre légal, dans le firman de proscription, il se réfugia en France avec MM. Golesco, Rosetti, etc., et passa plus tard en Turquie. En 1855, le prince Grégoire Ghika lui fit offrir une chaire de littérature roumaine à Jassi, mais la Porte refusa de le laisser rentrer en Moldavie.

En 1852, une souscription fut ouverte dans cette province pour imprimer le recueil de ses œuvres. Cette publication que le poëte surveilla, malgré son absence, par l'entremise de M. Georges Sion, son ami, parut sous le titre de *Chants et plaintes* (Cantice si plangeri). Promptement épuisée, elle a reparu, en 1855, sous le simple titre de *Poésies;* quelques fragments en ont été donnés, avec traduction anglaise, dans l'*Anthologie roumaine* (Rouman anthology), publiée à Hertford, en 1856. M. Bolintineano a inséré, en outre, un grand nombre d'articles dans la *Roumanie littéraire* d'Alecsandri, notamment un poëme philosophique intitulé : *Manoil*. Il a aussi fait publier à Paris, en 1854, par les soins de son ami Voïnesco, une brochure intitulée : *les Principautés roumaines* (in-8). Sous le prince Couza, il a été appelé aux affaires et est entré, comme ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Galesco (mai 1861).

BOLLIAC (César), poëte et publiciste roumain, né en 1813, à Bucharest, fit ses études au collége Saint-Sava, et à dix-sept ans entra, comme cadet, dans la milice qu'il quitta bientôt pour les lettres, sous l'influence de l'exemple et des succès du poëte Héliade. Il se fit particulièrement le poëte des paysans et des serfs appelés Tsiganes. Ses premiers vers furent insérés, dès 1833, dans les journaux valaques. Il a successivement donné à Bucharest : *Operile lui César Bolliac* (1835), odes, satires et légendes populaires dont quelques-unes ont été traduites en français dans *la Romanie* de M. Vaillant; *Matilda* (1836), le premier drame écrit et joué en langue roumaine;

Meditatii (Méditations, 1842), poésies sociales; *Poesii nuoi* (Poésies nouvelles; 1847). Le recueil des *Nationale*, chants patriotiques roumains, suivis d'un poëme historique sur *Domnutador* (Vladimiresco), l'un des héros de la révolution de 1821, parut à Paris en 1852.

M. César Bolliac prit part, en 1836, au mouvement national contre la Russie. Il fonda, en 1837, *le Curiosul* (le Curieux), petite revue littéraire qui fut suspendue, après quatre numéros. Il publia alors quelques satires politiques, qui le firent jeter plusieurs fois en prison (1838). Arrêté de nouveau en 1840, après la tentative d'insurrection contre le protectorat russe, il fut, après neuf mois de détention, exilé pour quelque temps à Poyana-Murului, monastère russe sur la frontière moldave. Mêlé à toutes les conspirations révolutionnaires, il se jeta tout entier dans le mouvement de 1848, et fut l'un des membres du comité national qui l'organisa. Après la chute de l'hospodar Bibesco (juin 1848), il devint tour à tour *vornik* (préfet-maire) de Bucharest, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire, président du club roumain, et l'un des rédacteurs du *Popolo soverano*. Il fit, en outre, partie de la Commission de l'instruction publique et de la Commission pour l'affranchissement des Tsiganes. Envoyé en septembre, au camp de Fuad-Effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons; mais il parvint à s'échapper et passa en Transylvanie, où il essaya de réconcilier les Roumains et les Hongrois, en fondant *l'Expatriasul* (l'Expatrié). Un an après il se rendit à Constantinople, et de là à Paris (1850), où il commença, en 1856, la publication d'une série de *Mémoires sur la Roumanie* in-8).

BOLTON (William-Henry ORDE-POWLETT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1818 à Londres, descend d'une famille élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. D'abord connu sous le nom de Powlet, il le quitta en 1850 lorsqu'il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords. Il a été nommé député-lieutenant du North Riding du Yorkshire en 1852. De son mariage avec une fille du colonel Crawfurd (1844), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, *William-Thomas* POWLETT, est né en 1845 à Bolton-Hall.

BOMMART (Amédée-Alexandre-Hippolyte), ingénieur français, ancien député, né le 11 mai 1807, entra à l'École polytechnique en 1825, d'où il passa, en 1827, à l'École des ponts et chaussées, et devint ingénieur en chef et inspecteur de l'École des ponts et chaussées. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut député du Nord pour l'arrondissement de Douai, et il siégea parmi les conservateurs. La révolution de Février mit fin à sa carrière politique. Inspecteur général de deuxième classe, puis directeur des études à l'École polytechnique, il fut promu, en 1850, officier de la Légion d'honneur.

BON-COMPAGNI DI MOMBELLO (Charles), homme politique italien, né en Piémont, le 25 juillet 1804 et dont le père fut procureur général à Florence, sous Napoléon Ier, entra dans la magistrature en 1826. Substitut de l'avocat des pauvres en Savoie en 1830, avocat fiscal (procureur du roi) à Pallanza en 1833, substitut de l'avocat général à Turin en 1834, il fut, en 1845, nommé sénateur (conseiller d'appel) dans la même ville. En 1838, il fit partie avec Cavour de la Commission qui dirigea le premier recensement des États sardes. Plus tard, il s'occupa de la création des asiles et des écoles d'enfants, et publia à cette occasion deux petits volumes. Quelques travaux de critique littéraire le firent entrer en 1841 à l'académie de Turin. Son principal ouvrage est l'*Introduzione alla scienza del Diritto*, publiée en 1848.

Secrétaire général de l'instruction publique sous le marquis Alfieri de Sostegno, M. Bon-Compagni fut placé à la tête de ce département dans le premier ministère constitutionnel du roi Charles-Albert, et fut le principal auteur de la loi organique de l'instruction publique du 4 octobre 1848. En décembre suivant, il donna sa démission qui entraîna celle du ministère. Il fit partie du ministère Alfieri, d'abord comme ministre des travaux publics, puis comme ministre de l'instruction publique pour la seconde fois. Ce fut lui qui suivit la négociation relative à une ligue italienne et qui échoua par le refus du pape de soutenir la guerre d'indépendance. Après Novare, il fut l'un des deux plénipotentiaires qui conclurent la paix avec l'Autriche et ce fut lui qui défendit le traité devant le parlement. Comme député, il soutint, dans les circonstances difficiles de 1849 à 1852, les ministères qui se succédèrent. Lorsque Cavour tomba et que M. d'Azeglio lui succéda, il devint ministre de grâce et de justice et proposa la loi sur le mariage civil qui échoua devant le sénat. Peu après, le ministère changea encore, mais M. Bon-Compagni resta ministre, au retour de Cavour, jusqu'en 1853. Il fut alors porté à la présidence de la chambre élective, présidence qu'il conserva jusqu'en 1857. Pendant cette période, il fut rapporteur des lois sur la réforme de l'instruction secondaire et sur la réforme de l'administration provinciale et communale.

En 1857, M. Bon-Compagni fut nommé ministre plénipotentiaire à Florence. Il occupait ce poste, lorsqu'en avril 1859 la révolution unitaire se fit en Toscane. Il refusa de faire partie du gouvernement provisoire toscan; mais Victor-Emmanuel ayant accepté la dictature militaire, M. Bon-Compagni reçut le titre de commissaire extraordinaire du roi pour la guerre de l'indépendance. Après Villafranca, il fut rappelé, mais, le 7 décembre, l'assemblée toscane ayant voté la régence du prince de Carignan, il revint comme lieutenant de celui-ci et prit le titre de gouverneur des provinces liguées de l'Italie centrale. De Florence, il passa à Bologne, lors du nouveau ministère Cavour, et y resta jusqu'à l'annexion définitive de l'Italie centrale.

Député de Villanuova au parlement italien, il appuya la cession de Nice et de la Savoie; en décembre 1861, il parla sur la question romaine: ce fut sur ses interpellations que le ministère Ratazzi tomba.

Entre autres opuscules politiques parus de 1860 à 1862, il faut citer de lui une brochure *sur la puissance temporelle du pape*, qui a eu du retentissement. M. Bon-Compagni a été promu grand-officier de Saint-Maurice le 14 janvier 1857. La faculté de philosophie ès lettres de l'Université de Turin lui a décerné, en 1862, le titre de docteur-agrégé.

BON DE LIGNIM (Henri-Antoine, baron), général français, né, le 14 février 1777, à Rochecorbon (Indre-et-Loire), mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BONALD (Louis-Jacques-Maurice DE), prélat français, cardinal et archevêque de Lyon, sénateur, né à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787, est le quatrième fils du vicomte de Bonald, l'auteur de *la Législation primitive*. Destiné, comme cadet de famille, à la carrière ecclésiastique, il fut placé par son père, après le 18 fructidor, dans

une pension de Lyon, et envoyé plus tard au séminaire de Saint-Sulpice, où il se fit remarquer par son ardeur au travail et sa piété fervente. Son admission dans les ordres date de 1811. Après avoir été clerc de la chapelle impériale, ainsi que M. de Quélen, il devint, à la rentrée des Bourbons, secrétaire de M. de Pressigny, archevêque de Besançon, chargé auprès du pape de hâter la conclusion du concordat. La mission de ce prélat étant demeurée sans effet, l'abbé de Bonald revint en France : il avait établi à Rome, dès son arrivée, un couvent de dames françaises qui continua de subsister.

Soutenu par le crédit dont sa famille jouissait auprès du roi, il fut bientôt le prédicateur à la mode du faubourg Saint-Germain. En 1817, à trente ans, il reçut de l'évêque de Chartres les titres de grand vicaire et d'archidiacre; en 1819, Monsieur (depuis Charles X) le choisit pour aumônier, et, le 27 avril 1823, on lui donna l'évêché du Puy, nouvellement restauré. « Trop jeune pour être tolérant, » suivant le mot de M. de Frayssinous, le nouveau prélat se montra fort sévère et lança beaucoup d'interdits dont le diocèse s'émut et qu'il fut obligé de retirer. En 1825, la Cour royale de Paris ayant, dans l'arrêt du fameux procès intenté au *Constitutionnel* et au *Courrier français*, signalé le clergé comme hostile aux libertés gallicanes, il adressa au roi une *Lettre* de protestation dans laquelle il se prononça hautement contre les libertés que Charles X venait de rendre à la presse. En 1828, au sujet des ordonnances relatives à l'instruction primaire, il publia un *Mandement* dont la cour se montra très-mécontente et pour lequel il fut sur le point d'être poursuivi.

Au retour d'un voyage à Rome, M. de Bonald fut nommé archevêque de Lyon et primat des Gaules (4 décembre 1839), en remplacement du cardinal Fesch qui venait de mourir. Il avait, la même année, refusé l'archevêché d'Auch et celui de Paris, qui, par un perpétuel contact avec le pouvoir de Juillet, aurait trop froissé ses opinions légitimistes. Créé cardinal le 1er mars 1841, il alla recevoir le chapeau des mains de Grégoire XVI dans l'été de 1843. Lorsque le clergé entra en lutte contre les doctrines de l'Université, non-seulement M. de Bonald fut un des premiers à les attaquer, mais il laissa publier sous ses yeux, à Lyon, le violent pamphlet qui parut sous le nom du chanoine Desgarets (1843). Puis, à propos d'un nouveau tirage du *Manuel du droit ecclésiastique* de M. Dupin, il lança contre cet ouvrage une condamnation longuement motivée, qui donna lieu à la plus vive polémique dans la presse. M. Dupin porta plainte devant le conseil d'État, qui, sur le rapport de M. Vivien, déclara qu'il y avait *abus*. Enfin, en 1847, le projet de loi de M. Villemain sur l'instruction secondaire trouva dans l'archevêque de Lyon un adversaire ardent et opiniâtre; sa *Lettre pastorale* à ce sujet fut vivement discutée à la tribune et faillit rallumer la guerre.

Après la révolution de Février, M. de Bonald prescrivit à son clergé de « donner aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la République, » et, se prêtant de bonne grâce au désir des nouveaux magistrats, il ordonna un service solennel pour « les citoyens tombés glorieusement à Paris en défendant les principes de la liberté religieuse et civile. » A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il entra au Sénat, à raison de son titre de cardinal. Il fut promu commandeur de la Légion d'honneur le 19 septembre 1852.

BONALD (Victor DE), frère du précédent, fut emmené de bonne heure en émigration et fit ses études au collége d'Heidelberg. Nommé, en 1814, recteur de l'Académie de Montpellier, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1825, et donna sa démission en apprenant la chute de la branche aînée en 1830. Il est auteur de deux ouvrages où l'on retrouve les idées de son père et qui, vers 1850, amenèrent une vive discussion entre lui et le père Ventura : *Moïse et les géologues modernes* (1835, in-18); *Des Vrais principes opposés aux erreurs du XIXe siècle* (1833, in-8).

BONAPARTE (Maison), famille française d'origine italienne, élevée à la dignité impériale le 18 mai 1804 et le 2 décembre 1852. Elle comprend la famille impériale de France (voy. FRANCE) et la branche aînée, résultant de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien, frères de Napoléon Ier. Celle-ci se compose de Charles, prince de Canino, de ses sœurs et de ses enfants (voy. CANINO), et de ses frères Louis-Lucien, Pierre et Antoine (voy. ci-dessous).

BONAPARTE (Louis-Lucien, prince), sénateur français, né à Mongrove (Worcestershire), le 4 janvier 1813, est le second fils de Lucien, frère de Napoléon Ier. Sa jeunesse a été moins agitée que celle de ses frères. Rentré en France après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par les électeurs de la Corse. Mais son élection, qui eut lieu le 28 novembre 1848, fut annulée le 9 janvier 1849. Quelques mois après, il fut un des candidats choisis par *l'Union électorale*, et, après la journée du 13 juin, sa candidature triompha dans le département de la Seine. A l'Assemblée législative, il ne se sépara de la droite que pour soutenir, en 1851, la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre ne le mit point d'abord en évidence, mais au rétablissement de l'Empire, il fut nommé sénateur (31 décembre 1852) et reçut les titres de prince et d'altesse. Il fut promu au grade de grand officier de la Légion d'honneur, le 3 janvier 1860. Savant et philologue distingué, il a publié une *Grammaire basque*, plusieurs ouvrages sur la chimie en français et en italien, enfin, en 1857, sa *Parabole du Semeur* de saint Mathieu, en soixante-douze langues et dialectes européens.

BONAPARTE (Pierre-Napoléon, prince), ancien représentant français, né à Rome le 12 septembre 1815, et frère du précédent, est le troisième fils de Lucien. En 1832, il alla rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph, ancien roi d'Espagne, et suivit en Colombie le général républicain Santander, qui le nomma chef d'escadron. Peu de temps après, il revint en Italie, où il vécut en mauvaise intelligence avec le gouvernement du pape, qui, en 1836, lui intima l'ordre de quitter les États de l'Église. Cerné par une troupe de sbires, il en blessa deux et tua leur chef de sa main; mais il reçut lui-même deux blessures dans la lutte et fut contraint de se rendre. Après une assez longue détention au fort Saint-Ange, il partit pour l'Amérique; puis il passa en Angleterre, et de là dans l'île de Corfou. Dans une excursion en Albanie, il eut une querelle avec les Pallikares et leur livra, presque seul, un combat meurtrier. Le gouvernement anglais l'engagea à s'éloigner des côtes de la Grèce et de l'Italie. Il reprit alors le chemin de Londres, après avoir vainement offert ses services à la France et au vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali. En 1848, à la nouvelle de la révolution, il accourut à Paris, invoqua le souvenir de son père qui avait toujours témoigné des opinions républicaines, et obtint le grade de chef de bataillon au titre étranger.

Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de la Corse, il y fit partie du Comité de la guerre. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche : contre les deux Chambres, pour le droit au travail, pour l'impôt progressif, pour le crédit foncier, pour la suppression complète de l'impôt du sel, pour l'amnistie des transportés et pour l'ensemble de la constitution républicaine. Mais il repoussa l'amendement Grévy (voy. ce nom). Dans plusieurs occasions il se porta garant des sentiments de son cousin Louis-Napoléon. Après l'élection du 10 décembre, il continua de siéger près de la Montagne, repoussa la proposition Rateau et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne se sépara des démocrates que dans les questions relatives à la personne même du président. Réélu dans les deux départements de la Corse et de l'Ardèche, il fut, à l'Assemblée législative, un des adversaires les plus ardents de la réaction. Il repoussa la loi Parieu-Falloux sur l'enseignement, et demanda la question préalable sur le projet de loi présenté par M. Baroche contre le suffrage universel. Son ardeur démocratique excita souvent les colères de la droite, sans dissiper les défiances de la gauche. Il niait les projets de coup d'État avec une vivacité assez peu parlementaire. Il porta non moins d'indiscipline dans sa conduite militaire. En 1849, il partit pour l'Algérie et assista aux premières opérations du siége de Zaatcha, puis, avant l'assaut, rentra en France sans permission. M. d'Hautpoul, ministre de la guerre, le destitua, et cette mesure, qui fut suivie d'un duel entre M. P. Bonaparte et un journaliste de l'extrême droite, obtint l'approbation expresse de l'Assemblée.

Le coup d'État du 2 décembre mit dans une position très-délicate ceux des membres de la famille Bonaparte qui s'étaient prononcés pour le maintien de la Constitution. M. Pierre Bonaparte rentra dans la vie privée. Lors du rétablissement de l'Empire, il reçut, comme ses frères, les titres de prince et d'altesse, mais sans faire non plus partie de la famille impériale. Ne fréquentant pas assidûment la cour des Tuileries, tantôt il se livra, en Corse, à sa passion pour la chasse, tantôt il vécut retiré à Auteuil dans une maison de campagne. Il consacra une partie de ses loisirs à des travaux littéraires et traduisit en vers français la tragédie de *Nabuchodonosor* de Nicolini (1861, in-4). Il a été nommé par le roi Victor-Emmanuel grand'croix des saints Maurice et Lazare, le 29 mai 1864, et promu, le 3 novembre de la même année, officier de la Légion d'honneur.

BONAPARTE (Antoine), frère des précédents, quatrième fils de Lucien, né le 31 octobre 1816, fut élevé en Italie par son père. En 1832, il se rendit en Amérique, passa de là dans les États de l'Église, et eut, comme son frère Pierre, de graves démêlés avec la force armée pontificale. Il dut s'éloigner de Rome, où il ne revint qu'après la révolution de 1848; mais il n'imita point la conduite de son frère aîné, le prince de Canino (voy. ce nom), et se tint à l'écart des démocrates italiens. Il vint en France, en 1849, pour servir la cause de l'Élysée, fut envoyé à l'Assemblée législative par les électeurs modérés de l'Yonne, et donna l'appui de ses votes à la coalition des anciens partis monarchiques. Après le coup d'État du 2 décembre, il ne sembla pas rechercher les honneurs et ne fut pas compris dans la liste des princes ayant rang à la cour.

BONAPARTE-PATTERSON. Voy. Jérôme.

BONARD (Louis-Adolphe), marin français, né à Cherbourg le 27 mars 1805, élève de l'école polytechnique, entra dans la marine en 1826, en qualité d'aspirant. Enseigne de vaisseau le 19 novembre 1830, lieutenant de vaisseau le 1er janvier 1835, capitaine de frégate le 6 septembre 1842, il obtint le grade de capitaine de vaisseau le 12 juillet 1847, et fut, en cette qualité, chargé de commander la station navale de l'Océanie de 1849 à 1852. En 1853, il reçut le gouvernement de la Guyane française, qu'il exerça jusqu'en 1855. Promu au grade de contre-amiral le 7 juin 1855, il rentra en France, et remplit les fonctions de major général à Brest de 1856 à 1858, puis il fut nommé chef des deux divisions navales des côtes occidentales de l'Amérique et de l'Océanie, et occupa ce poste jusqu'en 1860.

L'année suivante, M. Bonard reçut le commandement en chef des forces françaises en Cochinchine où il succéda, le 29 novembre 1861, au vice-amiral Charner, rappelé en France sur sa demande. Son premier soin fut de composer, avec les régiments et les bâtiments arrivés de Chine, un petit corps de troupes solides et acclimatées, avec lesquelles il put entrer en campagne dès le 5 décembre. Le 18 du même mois, il avait pris Go-cong, détruit le camp de Mihoa, dispersé l'armée annamite du nord, et pris la ville de Bien-Hoa, chef-lieu d'une province évacuée par l'ennemi, et qu'il s'occupa aussitôt de pacifier et d'organiser. Il ne put toutefois y réussir qu'après avoir remporté une nouvelle victoire à Long-Lap, le 19 janvier, pris, le 22, la ville de Phuc-To, et poursuivi les vaincus jusqu'à la province de Ben-Thuan.

Marchant ensuite contre l'armée annamite du sud, il lui fit subir le même désastre, puis couronna cette série de succès par la prise de l'importante citadelle de Vinh-Long (23 mars 1862). Cette campagne, dans laquelle il a enlevé à l'ennemi deux citadelles, trente forts et cent vingt pièces de canon, lui a valu le grade de vice-amiral (25 juin 1862). Le reste de l'année fut consacré à la répression de divers soulèvements, et le 25 février 1863, il s'empara de la forteresse de Go-cong, le centre de l'insurrection annamite. A cette époque il fut rappelé en France et remplacé en Cochinchine par le contre-amiral de la Grandière. Le 25 octobre de la même année, il fut nommé préfet maritime de Rochefort, en remplacement du contre-amiral Page. M. Bonard a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 9 décembre 1854 et grand officier le 13 janvier 1864. Il comptait, d'après le décret, 41 ans de services effectifs, dont 28 à la mer. Il a été nommé, le 13 février suivant, membre titulaire du conseil d'amirauté.

BONDY (comte François-Marie Taillepied de), homme politique français, ancien pair, né à Paris, le 23 avril 1802, est le fils du comte de Bondy mort en 1847, après avoir été préfet de la Seine et pair de France. Destiné à l'état militaire, il fut, de 1820 à 1822, élève de l'École polytechnique; il était, en 1826, sous-lieutenant dans l'artillerie de terre, lorsqu'il donna sa démission. En 1834, il fut nommé préfet de l'Yonne, et administra ce département jusqu'à la fin de 1841. Il fit en même temps partie du conseil d'État, d'abord comme auditeur, puis comme maître des requêtes. Le 25 décembre 1841, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février, qui le rendit à la vie privée. Il a été promu, le 5 juin 1838, officier de la Légion d'honneur.

M. le comte de Bondy a publié quelques brochures administratives (1849-1856).

BONET (Jean-Pierre-François, comte), général

français, sénateur, né à Alençon (Orne), le 8 août 1768, mort à Alençon à la fin de 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BONHEUR (Mlle Rosalie, dite *Rosa*), femme peintre française, née à Bordeaux, le 22 mars 1822, eut pour maître son père, Raymond Bonheur, artiste de mérite mort en 1853. Elle débuta au salon de 1841 par deux petites toiles: *Deux Lapins* et *Chèvres et moutons*. Elle a donné depuis aux expositions successives, dans l'espace de dix ans, des *Animaux dans un pâturage*, le *Cheval à vendre*, des *Chevaux sortant de l'abreuvoir*, des *Chevaux dans une prairie*, des *Vaches au pâturage*, *la Rencontre*, *un Ane*, *les Trois Mousquetaires*, *le Labourage*, un *Troupeau cheminant*, *le Repos*, une *Étude d'étalons*, une *Nature morte*, une *Étude de chien courant*, le *Meunier cheminant*, le *Labourage nivernais*, au Luxembourg. En 1851 et 1852, Mlle Rosa Bonheur, pressée de commandes, ne put rien envoyer au salon, mais sa grande toile du *Marché aux chevaux* fut le principal succès de l'exposition de 1853. A l'Exposition universelle de 1855, elle envoya un nouveau paysage de vastes dimensions, *la Fenaison en Auvergne*. On loue surtout la fermeté du dessin et le grand caractère de ses paysages. Ses tableaux, comme ceux de Paul Delaroche, sont particulièrement recherchés par les Anglais.

Depuis 1849, Mlle Rosa Bonheur dirige l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles. Elle a obtenu une 1[re] médaille en 1848 et une de première classe en 1855. Elle s'est exercée aussi à la sculpture, et a envoyé plusieurs fois au salon des groupes d'animaux qui n'ont rien ajouté à sa réputation. Elle a été décorée de la Légion d'honneur, le 10 juin 1865.

BONHEUR (Auguste), peintre français, frère cadet de la précédente, né à Bordeaux, le 4 novembre 1824, étudia sous son père, visita les Pyrénées, le Cantal et l'Auvergne, et débuta, au salon de 1845, par *les Enfants aux hannetons*. Les années suivantes il exposa : *le Bain*, *l'Heureuse mère*, *la Grappe*, *Matin d'automne*, *Dessous de Bois*, *les Ruines d'Apchon* (à M. de Morny), *les Côtes de Brageac*, au musée d'Amiens, et *les Gorges du Puy-Griou*, acquis par l'État; *le Vieux chêne*, *le Col de Cabre* (1855); *Souvenir de la basse Bretagne* (1857); *Troupeau de vaches*, *le Passage du gué*, *l'Abreuvoir* (1859); l'*Arrivée à la foire* (Auvergne), *Rencontre de deux troupeaux dans les Pyrénées*, la *Sortie du pâturage* (Auvergne, 1861); le *Combat*, la *Mer*, le *Ruisseau* (1863); le *Retour de la foire* (1864). On lui doit aussi quelques portraits, dont les plus remarqués ont été ceux de son père et de sa sœur (1847 et 1848). Il a obtenu une 3[e] médaille en 1852, une 2[e] en 1859, une 1[re] en 1861 et un rappel en 1863.

BONHEUR (Jules-Isidore), sculpteur français, frère des précédents, né à Bordeaux, le 15 mai 1827, étudia aussi la peinture sous son père, mais s'exerça en même temps à l'étude de la statuaire et des groupes d'animaux. Il débuta au salon de 1848, comme peintre, et comme sculpteur, avec le même sujet, *le Combat d'une lionne et d'un cavalier africain*. Depuis, il a abandonné la peinture. Comme sculpteur, il a donné depuis: *Groupe de taureaux*, *Cavalier chassant un taureau*, *Zèbre attaqué par une panthère*, études en plâtre; *Étalon arabe*, étude en cire; *Groupe de gazelles*, *Cheval*, études en bronzes; *Hercule et les chevaux de Diomède*, groupe en plâtre, exposé en 1855, ainsi que le *Zèbre et la Panthère* (1853), qui ont été coulés en bronze pour l'État; *Un Taureau et un Ours*, *Vache défendant son veau* (1857); *Jument et son poulain*, *Chien et brebis* (1859); une *Cheminée*, marbre (1861); *Jument anglaise montée par un jockey*, plâtre, *Étalon anglais*, bronze (1863); *Enfants et Chiens*, *un Jockey* (1864).

BONHEUR (Juliette), artiste peintre, sœur des précédents, née à Paris, le 19 juillet 1830, étudia, comme ses frères, sous la direction de son père; et débuta, en 1852, par une *Nature morte*. Mariée la même année, elle a figuré depuis aux salons de 1853 et de 1855, sous le nom de Mme Peyrol, avec une nouvelle *Nature morte* et un *Troupeau d'oies* qui a obtenu une mention à l'Exposition universelle. Elle seconde activement Mlle Rosa, sa sœur, dans la direction de l'École de dessin.

BONHOMÉ ou **BONHOMMÉ** (Ignace-François), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1809, suivit, de 1828 à 1832, l'École des beaux-arts, et les ateliers de MM. Horace Vernet, Guillon Lethière et Delaroche, et débuta au salon de 1833. On cite de lui : *Chien de Terre-Neuve*, plusieurs *Usines de la Meuse*, *l'Amour*, *Souvenir du pays*, *la Coulée du fer;* des *Portraits* à l'aquarelle, commandés ou acquis par M. Alex. Dumas; *les Forges d'Abbainville*, l'*Intérieur* des mêmes forges (1833-1853); la plupart des sujets précédents ont été exposés de nouveau en 1855; *Mines et usines du Creuzot*, *Mines de houille de Blanzy*, et autres aquarelles (1857); *Histoire de la métallurgie*, série de dessins des peintures exécutées à l'École des mines (1859); une suite de la même *Histoire* en plusieurs aquarelles, divers *Aspects* et *Vues* de l'exploitation métallurgique et les *Fondeurs Berrichons* (1861). Il a obtenu une 3[e] médaille en 1855.

BONIN (Édouard DE), général prussien, né à Stolpe (Poméranie), le 8 mars 1793 et fils d'un lieutenant général, entra au service à treize ans et fit, en 1806, la campagne de Saxe. Il fut blessé et fait prisonnier à la prise de Lubeck. Il passa trois années au gymnase de Prenzlaw, rentra dans l'armée avec le grade d'enseigne, et se distingua à la bataille de Lutzen et dans la campagne de France. Il ne fut promu au grade de général qu'en 1848. Le 26 mars, il reçut l'ordre de rassembler à Halverberg un corps de troupes destinées à protéger contre les Danois les duchés de Sleswig et de Holstein. Bientôt après, il se rendit à Rendsbourg et se mit à la disposition du gouvernement provisoire. Nommé major général par le roi de Prusse, il commanda, dans les duchés, toutes les troupes prussiennes et livra aux Danois un grand nombre de combats meurtriers. Après l'armistice de Malmoë, il passa sous les ordres du pouvoir central allemand et reçut le titre de général en chef des troupes de l'Empire dans le Sleswig-Holstein. Il présida à l'organisation de l'armée nationale des duchés, et en prit le commandement. Dans la campagne de 1849, il servit sous les ordres du général Prittwitz; vainqueur des Danois près de Kolding, il fut battu à son tour près de Fredericia, il rentra, en 1850, dans l'armée prussienne et fut employé à Berlin. Au mois d'octobre, il commanda le corps d'armée réuni à Wetzlar sur les frontières de la Hesse. Vers la fin de 1851, il fut désigné pour les fonctions de général en chef des troupes fédérales concentrées aux environs de Francfort. Il devint ministre de la guerre, le 15 janvier 1852, et conserva le portefeuille jusqu'en 1854. Appelé de nouveau au même ministère, dans le cabinet du 6 novembre 1858, il s'occupa activement de la mobilisation de l'ar-

mée prussienne, pendant l'expédition des Français en Italie; mais les résistances que rencontrèrent ses projets lui firent donner sa démission le 28 novembre 1859. Il reçut alors le commandement du 8e corps. C'est lui qui fut chargé, en janvier 1861, comme envoyé extraordinaire, de notifier à la reine d'Angleterre le décès du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, et, le mois suivant, au roi Victor-Emmanuel, l'avènement du roi Guillaume Ier. Le général Éd. de Bonin reçut au mois de septembre de la même année la propriété nominale du 13e régiment de Westphalie, comme récompense du mérite qu'il avait montré dans les grandes manœuvres faites sur le Rhin. — Il est mort subitement à Coblentz le 13 mars 1865.

BONIN (Frédéric-Charles DE), frère du précédent, né en 1798, a suivi la carrière administrative. En 1845, il fut nommé président de la province de Saxe. Il se rangea, en 1848, parmi les constitutionnels modérés et combattit à la fois les réactionnaires et les démocrates. Après la retraite du ministère Auerswald-Hansemann (sept. 1848), il fut chargé du portefeuille des finances, et son administration lui valut les sympathies de l'Assemblée nationale. Il ne resta pas longtemps au pouvoir et reprit ses fonctions de premier président de la province de Saxe. Il fut nommé membre de la première Chambre, où il soutint encore les idées libérales modérées. Appelé au poste de président de la province de Posen, il s'efforça de respecter les droits de la nationalité polonaise, refusa de mettre à exécution les ordres ministériels du 18 et du 27 mai 1851, sur le rétablissement des états de cercles et des états provinciaux, et fut alors mis en disponibilité. En 1861, il fut appelé à assister aux conférences du ministère prussien, relatives à l'attitude des provinces polonaises.

BONJEAN (Louis-Bernard), jurisconsulte français, ancien ministre, sénateur, né à Valence (Drôme), le 4 décembre 1804, d'une ancienne famille de Savoie éprouvée par des revers, eut à lutter lui-même contre la pauvreté. Après avoir donné à Paris des répétitions de droit, il se fit inscrire au barreau et passa ses examens pour le doctorat (1830). Cette même année, il fut décoré de Juillet pour avoir pris une part active au triomphe de la révolution. Il concourut plusieurs fois pour une chaire à la Faculté de droit, acheta une charge d'avocat aux Conseils du roi et à la Cour de cassation (1838).

Très-versé dans la connaissance du droit romain, M. Bonjean, qui avait déjà donné une traduction des *Institutes* de Justinien, publia un *Traité des actions* (1841-1844, 2 vol. in-8), exposition historique savamment ordonnée de l'organisation judiciaire de la procédure civile chez les Romains. Il commença *le Corps diplomatique*, dont quelques livraisons seulement ont paru en 1845. Il quitta le barreau de la Cour de cassation en 1850, et fut alors nommé avocat général à la même Cour.

La révolution de Février arracha M. Bonjean à ses études de jurisprudence. Il se présenta, comme candidat républicain, aux électeurs de la Drôme, qui l'envoyèrent, le premier de leurs représentants, siéger à la Constituante. Il se plaça bientôt dans les rangs de la droite, avec laquelle il vota constamment, et devint un des membres du Comité de la rue de Poitiers. Dès le 16 mai 1848, il dénonça à la tribune le préfet de police, M. Caussidière, et bientôt après, il appela le blâme de l'Assemblée sur les actes et la circulaire de M. Carnot, ministre de l'instruction publique.

M. Bonjean ne fut pas réélu dans le département de la Drôme, où dominait l'opinion républicaine; il échoua également aux élections partielles de Paris en mars 1850, avec une minorité toutefois de 125 000 voix. A cette époque, il s'était rapproché de l'Élysée, et, dans un remaniement ministériel, le président lui confia, pendant quelques jours, le portefeuille de l'agriculture et du commerce (9-24 janvier 1851). Lorsqu'en 1852 le conseil d'État fut réorganisé, il fut désigné l'un des premiers pour en faire partie. Quelque temps après, il remplaça M. Delangle dans les fonctions de président de la section de l'intérieur. Il fut élevé à la dignité de sénateur par décret du 16 février 1855. Il a été nommé plusieurs fois membre du conseil impérial de l'instruction publique. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 11 août de la même année, il a été promu grand officier le 14 août 1862.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bonjean une *Encyclopédie des lois*, publication inachevée; *Socialisme et sens commun* (1849, in-18), et un grand nombre de plaidoyers, mémoires et brochures sur des questions de droit, de politique et d'administration.

BONJOUR (Casimir), littérateur français, né à Clermont en Argonne (Meuse), le 15 mars 1795, mort à Paris, le 24 juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BONNAFONT (Jean-Pierre), chirurgien français, né à Plaisance (Gers), en 1805, entra comme simple soldat dans la garde royale en 1827, et fut admis, quelque temps après dans la chirurgie militaire. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et resta douze années en Afrique, pendant lesquelles il assista à vingt-deux combats. En 1834, il se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier, avec une thèse *sur les Plaies d'armes à feu observées en Afrique*. Il devint ensuite médecin principal de l'École d'état-major.

M. Bonnafont a publié un certain nombre de mémoires, la plupart insérés dans les *Bulletins* de l'Académie de médecine, dont il est correspondant depuis 1836 : *sur la Dégénérescence des reins* (1832); *Nouveau procédé opératoire pour la ligature de l'artère mammaire interne; sur le Choléra d'Alger* (1835); *sur l'Influence du climat d'Afrique sur la phthisie pulmonaire* (1836); *sur le Degré de salubrité du climat d'Alger* (1837); *Observations d'anaplastie* (1841); *Nouveau procédé contre l'imperforation congéniale du conduit auditif externe* (1843); *Réflexions sur l'Algérie* (1846 in-8); *sur les Polypes de l'oreille* (1851); *Discussion sur les déplacements de la matrice* (1854); *de la Surdimutité* (1853, in-8); *Traité théorique et pratique des maladies de l'oreille*, etc. (1860, in-8, fig.), etc.

BONNARD (Auguste-Henri DE), géologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 octobre 1781, est mort à Paris le 5 janvier 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BONNASSIEUX (Jean-Marie), sculpteur français, né à la Pannissière (Loire), le 19 septembre 1810, étudia d'abord la sculpture à Lyon, et se fit connaître au salon de 1834, par l'envoi d'*Hyacinthe blessé*, modèle en plâtre. Il vint alors à Paris, fréquenta les ateliers de MM. Foyatier, Ramey fils, Dumont, entra cette même année à l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de sculpture en 1836; le sujet du concours était : *Socrate buvant la ciguë*. De retour d'Italie en 1841, cet artiste a successivement envoyé aux salons : *l'Amour se coupant les ailes*, acquis par l'État (1842); *David* (1843); le buste de *M. Terme*, maire de Lyon (1846); *l'abbé*

Lacordaire (1847); *Jeanne Hachette*, pour le jardin du Luxembourg; *la Vierge mère*, destinée à l'église de Feurs (Loire) (1848); les bustes de *Ballanche* et d'*Ampère*, commandés par la ville de Lyon pour son musée (1849). Une *Tête d'étude*, datant de 1844, et un *Amour*, de 1842, envoyés, en 1851, au palais de cristal de Londres, ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Méditation*, grande statue en marbre; au salon de 1864, il exposa la statue de *Las Cazes*, destinée à la ville de Lavaur. M. Bonnassieux a été chargé de décorer la nouvelle église de Saint-Augustin, à Paris. Il a obtenu deux secondes médailles en 1832 et 1848, une 1re en 1844, une de 1re classe en 1855, et la décoration en janvier 1856.

BONNE (François-Julien DE), magistrat et député belge, né à Bruxelles, le 10 mai 1789, appartient à une famille française, originaire du Dauphiné, et qui, parmi ses illustrations, compte le connétable de Lesdiguières, et, dans une branche italienne, le savant cardinal Bona. Fils d'un officier autrichien en service dans les Pays-Bas, il étudia le droit à Bruxelles, et suivit pendant dix années le barreau de cette ville. Appelé, en 1822, aux fonctions de substitut, il ne les accepta que sur les instances du jurisconsulte Merlin, qui, banni par la Restauration, avait trouvé auprès de lui des adoucissements à l'exil. Il fut nommé juge en 1826. Dans l'affaire des poursuites à diriger contre MM. de Potter, Tielemans, Barthels, etc., il se prononça, avec son collègue Herry, en faveur des inculpés; ce qui n'empêcha pas le procureur du roi de publier que la décision avait été prise à l'unanimité. Il en résulta une vive polémique dans les journaux.

Après la révolution de 1830, M. de Bonne donna sa démission. Envoyé par Bruxelles à la Chambre des Représentants (1845 à 1848), il fut l'un des membres les plus fermes et les plus éclairés de l'opposition libérale. Sur son refus d'un nouveau mandat législatif, les électeurs l'appelèrent au conseil provincial.

On a de M. de Bonne : *De l'inamovibilité des curés succursalistes* (Bruxelles, 1846, in-8), en faveur du clergé inférieur, dont il a aussi défendu les intérêts pendant sa carrière parlementaire. Il a été l'un des collaborateurs des *Archives de droit et de législation*.

BONNEAU (Alexandre), littérateur français, né à Exoudun (Deux-Sèvres), le 24 avril 1820, acheva ses études à Paris, et fut attaché deux ans à l'administration civile en Algérie. Il a publié : *Odes et poëmes* (1842, in-12) et collaboré à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, à la *Revue orientale*, à la *Revue contemporaine* et surtout à *la Presse*, où il a donné, sur la crémation, une série d'articles. A la fin de 1859, il est passé au journal *l'Opinion nationale*.

BONNECHOSE (François-Paul-Émile BOISNORMAND DE), littérateur français, né à Leyerdorp (Hollande), le 18 août 1801, et fils d'un émigré, servit sous la Restauration, comme officier d'état-major; mais, en 1829, il donna sa démission et obtint du roi la place de bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. De 1850 à 1853, il a été conservateur de diverses bibliothèques de la liste civile, entre autres de celles des palais de Versailles et de Trianon.

M. de Bonnechose avait donné, dès 1826, une tragédie, *Rosemonde*, représentée au Théâtre-Français. En 1833, son poëme intitulé : *la Mort de Bailly*, eut le prix de l'Académie française. L'année suivante, parut son *Histoire de France* (2 vol. in-12), dont la 10e édition est de 1855. On a encore de lui : *Christophe Sauval, ou la Société en France sous la Restauration* (1836, 2 vol. in-8) : *Histoire sacrée* (1838) ; des *Abrégés* de l'histoire de France et de l'histoire sainte (1840) ; *les Réformateurs avant la réforme du XVe siècle, Gerson, Jean Hus et le concile de Constance* (1844, 2 vol. in-8) ; *Chances de salut et conditions d'existence de la Société actuelle* (1850, in-18) ; *Histoire d'Angleterre* (1858-1859, 4 vol. in-8), ouvrage traduit en anglais et publié à Londres en un format populaire. M. de Bonnechose a travaillé au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* et collaboré à la *Revue contemporaine*.

BONNECHOSE (Henri-Marie-Gaston BOISNORMAND DE), prélat français, frère du précédent, né à Paris, le 30 mai 1800, entra de bonne heure dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Rouen, procureur du roi à Neufchâtel, substitut près la cour royale de Bourges et avocat général à Riom. Il était avocat général à Besançon lorsqu'il donna sa démission, en 1830, et se tourna vers l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre à Strasbourg, quatre ans après, il fut nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, et transféré au siége d'Évreux le 1er novembre 1854. Le pape l'a nommé cardinal au consistoire du 21 décembre 1863. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 août 1863.

Mgr de Bonnechose s'était fait une réputation comme orateur. En 1840, il avait été appelé à prêcher à Paris et l'avait fait avec succès. En 1843, M. Giraud, archevêque de Cambrai, lui conféra le titre de chanoine à la suite du carême qu'il prêcha dans cette ville. La même année, il prêcha l'Avent à Rome et fut nommé supérieur de la communauté de Saint-Louis et des pieux établissements français. En 1835, il a publié, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8), la correspondance religieuse de l'abbé Bautain.

BONNEFOND (Jean-Claude), peintre français, né à Lyon, vers 1790, fut élève de l'Académie de cette ville, parcourut l'Italie de 1812 à 1815, et débuta au salon de 1817. Il a exposé jusqu'en 1834, et s'est consacré depuis tout entier à la direction de l'école de Lyon, dont il avait été nommé directeur en 1831. Il était depuis le même temps membre de l'Académie lyonnaise et, depuis 1854, correspondant de l'Institut pour la section des beaux-arts. On a de lui : *les Petits Savoyards* (1817); *le Maréchal ferrant*, acquis par B. Delessert (1822); *la Chambre à louer, Scène militaire* (1824) ; *Bergères dans la campagne de Rome* (1827); le *Portrait du célèbre mécanicien Jacquard*, commandé par la ville de Lyon (1834); *les Saintes huiles*, au musée de cette ville, etc. Il a obtenu une médaille en 1817, une grande médaille en 1827, et la décoration en janvier 1834. Il a publié : *de l'État actuel de la peinture en France, comparé à ce qu'était cet art au XVe et au XVIe siècle* (Lyon, 1835, in-8). — M. Bonnefond est mort en 1860.

BONNEGRACE (Adolphe-Charles), peintre français, né à Toulon, le 2 avril 1812, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École des beaux-arts, prit en même temps les leçons du baron Gros, et débuta par un *Portrait* au salon de 1834. Il a exposé, parmi des œuvres de divers genres : *la Femme du pêcheur priant Notre-Dame de La Garde, Saint Pierre aux liens* (1839); *le Christ au tombeau, la Nuit chassée par l'Aurore, la Vision de saint Jean* (1842); *le baptême de Jésus-*

Christ par saint Jean, *l'Extase de saint Louis de Gonzague*, *saint Laurent martyr* (1853), et de nombreux personnages, dont quelques-uns ont été commandés ou acquis par l'État (1835-1853); *Jésus enfant parmi les docteurs*, pour la ville de Toulon (1855); *Antiope*, *Daphnis et Chloé*, *Pifferari* (1857); *Saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes*, *l'Amour et Psyché*, cinq *Portraits* (1859); la *Pudeur vaincue par l'Amour*, commandé par l'Empereur; trois portraits : *M. Théophile Gautier*, *M. Havin* et *M. Tchoumakoff* (1861); trois autres portraits, notamment : *M. Carré*, *M. Michel* (1863); *la Manne dans le désert*, pour l'église de Saint-Louis en l'Ile (1864). M. Bonnegrace a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, et une 2ᵉ en 1842. Il a été nommé chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare en 1862.

BONNEHÉE (Marc), chanteur français, né à Moumours (Basses-Pyrénées), le 2 avril 1828. D'abord envoyé à l'École succursale de Toulouse, où il obtint des succès, il fut appelé au Conservatoire de Paris, pour y subir des examens et fut admis élève pensionnaire le 25 novembre 1850. Il remporta successivement le premier prix de grand opéra en 1852, le premier prix de chant en 1853 et le second prix d'opéra comique la même année. Il était élève du professeur de chant M. Révial. M. Bonnehée débuta heureusement, le 16 décembre 1853, à l'Opéra, dans le rôle d'Alphonse de *la Favorite*. Il a créé un grand nombre de rôles sur cette scène où il remplaça, dans l'emploi de baryton, le chanteur Baroilhet. *

BONNELIER (Hippolyte), littérateur français, né vers 1805, se trouva mêlé de bonne heure aux luttes politiques de la Restauration. Il ouvrit en 1826, à Paris, un cours public de débit oratoire et de lecture à haute voix, qu'il publia la même année. Aux journées de Juillet, il s'installa à l'hôtel de ville et fut un des secrétaires de la Commission municipale; quelque temps après, il obtint la sous-préfecture de Senlis. En 1845, emporté par la passion du théâtre, il débuta à l'Odéon sous le nom de *Max* et remplit quelques rôles tragiques. Il revint à ses travaux littéraires, qu'il quitta encore une fois pour la politique après la révolution de Février. En 1849, il a été momentanément sous-préfet de Sceaux.

M. Bonnelier est auteur d'un assez grand nombre de romans, parmi lesquels les principaux sont : *la Fille du libraire* (1828, in-8); *la Plaque de cheminée* (1832, 3 vol.); *Nostradamus* (1833, 2 vol.), *le Maréchal de Retz* (1834, 2 vol.); *un Homme sans cœur* (1835, 2 vol.); *l'Anneau de paille* (1836); *un Malheur domestique* (1837); *le Vicomte d'Aché* (1839); *Manette* (1841); *Manoir et chalet* et *le Pigeon noir* (1844); *Faucella* (1845, 2 vol.); *Sous la lampe* (1847, in-8); *Calomnie* (1858, in-4), etc. Sous le titre de *Mémorial de l'hôtel de ville* (1830, in-8), il a donné, comme témoin oculaire, un récit circonstancié des évènements de Juillet.

BONNEMÈRE (Joseph-Eugène), littérateur français, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 20 février 1813, petit-fils de Bonnemère de Chavigny, député de cette ville à l'Assemblée législative, fit jouer à Paris sur la petite scène du Panthéon, en 1841, *les Premiers fiacres*, vaudeville en deux actes, et *Micromégas*, féerie en cinq actes. En 1843, il alla à Angers où il publia pendant cinq ans dans *le Précurseur de l'Ouest*, des causeries hebdomadaires et des études historiques. Il fit en outre représenter diverses pièces sur le théâtre de cette ville, et revint à Paris en 1849.

M. Bonnemère a publié plusieurs mémoires couronnés par diverses académies : *Paysans au dix-neuvième siècle* (Nantes 1847), *Histoire de l'association agricole et solutions pratiques* (Ibid., 1849), *le Morcellement agricole et l'association* (Besançon), etc.; puis, en 1857, une importante *Histoire des paysans* (2 vol. in-8). Collaborateur de *la Démocratie pacifique*, de la *Revue de Paris*, de *la Libre recherche*, etc., il fournit depuis 1858 au *Messager russe* (Rowski Westnick) de Moscou, une série de *Lettres à la Russie sur la situation actuelle des paysans et de l'agriculture en France*.

BONNET (Guillaume), général français, né à Genève, en 1784, de religionnaires français réfugiés, prit du service, en 1804, dans les vélites de la garde impériale, et, après avoir conquis ses grades par des actions d'éclat et six blessures, il fut nommé chef de bataillon à Moscou. La Restauration le mit d'abord en disponibilité, puis le fit passer colonel à l'ancienneté. Envoyé en Vendée lors de l'insurrection de 1832, il s'y conduisit avec tant de modération que les habitants de Laval lui offrirent une épée d'honneur. Il fit ensuite deux campagnes en Afrique, obtint le brevet de maréchal de camp (12 août 1839), et fut placé, quelques années après, dans la réserve. Il fut promu commandeur de la Légion d'honneur en 1832. — Il est mort le 25 novembre 1861.

BONNET (Pierre-Ossian), mathématicien français, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, d'où il sortit comme élève ingénieur des ponts et chaussées; mais il renonça aux services publics afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude, et devint répétiteur de mathématiques à l'École polytechnique. A plusieurs reprises, il a été présenté comme candidat à l'Académie des sciences par la section de géométrie.

On doit à M. Bonnet des travaux intéressants sur diverses branches des mathématiques et insérés, à leur date, dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal* de l'École polytechnique, et les *Comptes rendus* de l'Académie; en analyse, diverses *Notes sur la convergence des séries* (1843-1849); *sur le développement des fonctions en séries* (1852); et quelques *Notes relatives aux intégrales définies* (1841 et 1849); en géométrie, des mémoires : *sur les surfaces isothermes et orthogonales* (1845, 1849); *sur la Théorie générale des surfaces* (1849); *sur les surfaces dont les lignes de courbure sont planes ou sphériques* (1853); *sur Quelques propriétés générales des surfaces et des lignes tracées sur les surfaces* (1844); *sur Quelques propriétés des lignes géodésiques* (1855); *sur la Théorie mathématique des cartes géographiques* (1852); enfin diverses notes *sur les Propriétés de la lemniscate* (1844); *sur les Ombilics des surfaces* (1845); en mécanique : *Mémoire sur la théorie des corps élastiques* (1845); *Mémoire sur quelques cas particuliers de l'équilibre de température dans les corps dont la conductibilité varie avec la position et la direction* (1848); enfin, plusieurs *Notes sur diverses questions et problèmes de mécanique* (1844).

BONNET (Amédée), dit BONNET DE LYON, médecin français, né le 19 mars 1809, à Ambérieux (Ain), mort le 1ᵉʳ décembre 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

BONNET (Bernard-Auguste-Fer.), médecin français, né le 21 octobre 1791 à Miramont (Lot-et-Garonne), fit ses études à la Faculté de Paris et y reçut, en 1816, le diplôme de docteur. Il

avait servi, pendant six ans, comme officier de santé dans les armées de l'Empire, avait été blessé et fait prisonnier en Portugal, et avait assisté aux batailles de Fleurus et de Waterloo, où sa conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, il alla s'établir à Bordeaux, où il occupa la chaire de pathologie à l'École préparatoire. Il a été un des rédacteurs du *Journal de médecine de la Gironde*.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies du foie* (1828, in-8); *De la Nature et du siége du choléra-morbus* (1832), qui a pour complément le mémoire où il traite *in extenso* le mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses (1837); *Traité des fièvres intermittentes* 1835, in-8; 2e édit. augmentée, 1852); *de la Monomanie du meurtre* (1852, in-8), etc. M. Bonnet s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire, sur lequel il a écrit, de 1844 à 1846, plusieurs mémoires, puis l'*Hygiène physique et morale des prisons* (1847, in-8), où il apprécie l'influence du système cellulaire.

BONNET (S....), agronome français, né à Besançon vers 1800, fit ses études médicales à Paris et y reçut en 1826 le diplôme de docteur. Il exerça sa profession dans sa ville natale, et se fit connaître par de nombreux travaux d'agriculture.

On a de lui : *Traité des engrais liquides* (Besançon, 1830); *Manuel pratique et populaire d'agriculture* (Ibid., 1837, 4e édit.); *Leçons sur la culture des racines fourragères* (1842); *Des prairies artificielles dans la Franche-Comté* (1842, in-8), etc. M. Bonnet a rédigé, jusqu'en 1845, le *Bulletin agricole du Doubs*.

BONNETTY (Augustin), publiciste français, né le 9 mai 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), fonda en 1830 un recueil mensuel qui n'a pas cessé de paraître : *Annales de philosophie chrétienne*. Il y a quelques années il souleva une polémique très-vive contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, au nom de cette opinion qu'il est impossible à la raison d'atteindre seule à la connaissance de la vérité. En 1836, il prit la direction de l'*Université catholique*, revue encyclopédique à laquelle ont collaboré MM. de Salinis, de Montalembert, Jager et Gerbet. On a de M. Bonnetty : *Beautés de l'histoire de l'Église* (1841), et une *Table de tous les auteurs édités par le cardinal Maï* (1850, in-8).

BONNIER (Édouard-Louis-Joseph), jurisconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 1808, fit ses études au collége Rollin, en rivalité de gloire scolaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de supplément au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan son collègue. Il a suppléé, à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1858.

M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8), traduit en italien en 1846 ; *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8); *Éléments de procédure civile* (1853, in-8) : ces deux ouvrages ont été réédités en 1858, avec les *Éléments de droit pénal* de M. Ortolan (3 vol. in-8); *Commentaire théorique et pratique du code civil* (1848, 2 vol. in-8), commencé avec MM. Ducaurroy et Roustaing. M. Bonnier a collaboré en outre, à la *Revue du droit français et étranger*, à la *Revue de législation* et au *Correspondant*, dans lequel il a donné des articles sur les *Rapports entre l'Église et l'État*.

BONNIN (François-Urbain-Saliste), ancien député français, ancien représentant du peuple, né à Neuillet (Vienne), le 18 mars 1795, fut longtemps notaire à Civray. Après la mort du général Demarcay, envoyé à la Chambre des députés par les électeurs libéraux de son arrondissement, il fit partie de l'extrême gauche, et préoccupé de la question du paupérisme, publia deux brochures : *Emploi de l'armée aux travaux d'utilité publique*, et *Extinction de la mendicité*. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le premier sur huit, par 49 909 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de Louis-Napoléon au dedans et au dehors, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort en mars 1862.

BONPLAND (Aimé), voyageur et botaniste français, né, le 22 août 1773, à la Rochelle, mort à Santa-Anna, le 11 mai 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BONVAL (Clarisse), actrice française, née à Paris, en 1825, passa du Conservatoire au Théâtre-Français en octobre 1843, et y fut admise comme pensionnaire à son second début, en juillet 1847. Elle avait, dans l'intervalle, paru sans succès au grand théâtre de Lyon, et avec plus de bonheur sur la scène de l'Odéon. En 1852, elle est devenue sociétaire de la Comédie-Française; elle y tient l'emploi des soubrettes, principalement dans les comédies de Marivaux.

BONVALOT (Antoine-François), poëte et littérateur français, né à Salins (Jura) en 1784, entra vers 1810 dans l'enseignement, fut appelé à Paris, et occupa au lycée Charlemagne une chaire d'humanités jusqu'en 1840, époque où il prit sa retraite. Doué d'une grande facilité, il a traité beaucoup de genres, mais de préférence la poésie. Nous citerons parmi ses ouvrages : les poëmes de *la Nature* (1836) et de *Jeanne d'Arc* (1837); *les Fous et les anges* (1844) ; *le Vieux barde* (1815), poésies diverses; et un petit volume assez curieux, intitulé *Théosophie* (1853), et dont le sujet est l'histoire poétique de la fondation des cultes primitifs.

BONVIN (François), peintre français, est né à Vaugirard (Seine), le 22 septembre 1817. Fils d'un ouvrier, il apprit le dessin dans une école gratuite et fut tour à tour compositeur d'imprimerie et employé; il consacrait à la peinture les moments de loisir que lui laissaient ses travaux manuels. Ses petits tableaux de genre décelèrent bientôt une observation savante de la réalité, et une reproduction assez heureuse des procédés de l'école flamande. Cet artiste a exposé, en 1849 : des *Buveurs*, une *Cuisinière*, entourés d'accessoires finement rendus; en 1850, *l'École des petites orphelines*, gracieuse peinture achetée pour le musée de Langres; en 1852, *la Charité*, au musée de Niort; en 1853, *l'École régimentaire;* en 1855, des *Religieuses tricotant*, *la Basse messe*, qui appartient à l'État; en 1857, *les Forgerons Souvenir du Tréport;* en 1859, *la Lettre de recommandation*, *Intérieur de cuisine*, *la Ravaudeuse*, *le Liseur*, *M. Oct. Feuillet;* en 1861, *Intérieur de cabaret*, acquis au ministère d'Etat; en 1863, *la Fontaine en cuivre*, *le Déjeuner de l'ap-*

prenti, tous les deux appartenant à M. Bressant, de la Comédie-Française, et *Religieuses revenant des offices*, acquis au ministère d'État, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, et une 2e en 1851.

BOPP (Franz), célèbre philologue allemand, né à Mayence le 14 septembre 1791, fit ses premières études à Aschaffenburg et s'y lia avec le professeur Windischmann. Ce savant philosophe, disciple de Schelling, se livrait presque exclusivement à cette époque à des études orientales dont le résultat fut son grand ouvrage : *la Base de la philosophie dans l'Orient* (die Grundlage der Philosophie im Orient, Bonn, 1827-34). Il inspira ses goûts à M. Bopp, qui, ayant fini ses études élémentaires, partit, en 1812, avec l'intention de faire des recherches sérieuses sur les langues indiennes. Soutenu par une modique pension que lui faisait le roi de Bavière, il put rester plusieurs années à Paris, où il fut encouragé dans ses travaux par Chezy, Silvestre de Sacy et Auguste-Guillaume Schlegel. Il compléta ses études à Londres et à Gœttingue, et, de retour en Prusse, fut nommé professeur de langue sanscrite à l'université de Berlin. En 1842, il a été créé chevalier de l'ordre du Mérite et, en 1857, l'Institut (Académie des inscriptions) l'élut associé étranger.

En tête des travaux de M. Bopp, on place son grand et bel ouvrage intitulé : *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande* (Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, etc., Berlin, 1833-1849, in-4 ; 2e édit. entièrement refondue, 1857), où l'auteur présente l'analyse complète des formes grammaticales des langues indo-germaniques, avec les lois générales qui peuvent en ressortir.

Parmi ses recherches particulières sur la grammaire du sanscrit nous citerons : *le Système de la conjugaison du sanscrit, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germanique; suivi de la traduction de quelques épisodes de poëmes indiens* (Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprache, etc., Francfort, 1816, 1 vol. in-4) ; *Système complet de la langue sanscrite* (Ausführliches Lehrgebäude der Sanskritsprache, Berlin, 1827, 1 vol. in-4); *Grammatica critica linguae sanscritae* (Berlin, 1829-1832, 1 vol. in-8); *Précis de la grammaire critique de la langue sanscrite* (Kritische Grammatik der Sanskritssprache in Kürzerer Fassung, Berlin, 1834, 2e édit. 1845); *Glossarium sanscritum, in quo omnes radices et vocabula usitatissima explicantur, et cum vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavicis, celticis comparantur* (editio nova, Berolini, 1840), ouvrage qui contient beaucoup de recherches étymologiques et dans lequel les *Vedas* ont été, pour la première fois, l'objet de travaux lexicologiques; *les Langues celtiques* (Ueber die celtischen Sprachen, Berlin, 1839) ; *Des rapports des langues malaiso-polynésiques avec les langues indo-germaniques* (Ueber die Verwandtschaft der malagisch-polynesischen Sprachen mit den indo-germanischen (Berlin, 1841); *Des membres caucasiens du système des langues indo-européennes* (Ueber die kaukasischen Glieder des indo-europ. Sprachsystems, Berlin, 1847).

On doit citer enfin parmi les traductions et éditions de poésies orientales données par M. Bopp et qui ont, pour ainsi dire, naturalisé la littérature sanscrite dans l'Allemagne savante et littéraire : *Srimahâbharate Nalôpakhyanam*, ou *Nalus, carmen sanscriticum Mahabharati episodium* (Londres, 1819, 2e édit., Berlin, 1832), traduit en vers métriques (Berlin, 1838) : ce poëme, grandiose jusqu'à l'emphase, a été traduit aussi en vers allemands par Kosegarten et par Rückert; *Indralokagamânam*, c'est-à-dire *le Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra* (Ardschuna's Reize zu Indra's Himmel, Berlin, 1824), publié pour la première fois dans la langue originale et accompagné d'une traduction en vers allemands et de notes ; *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati episodiis* (Berlin, 1829). M. Bopp a écrit aussi plusieurs articles pour les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, et publié, à propos de la grammaire de J. Grimm et d'un ouvrage de Graff, le livre intitulé *Vocalismus* (Berlin, 1836).

BOQUILLON (Nicolas), publiciste français, né à Rethel, le 1er avril 1795, débuta dans les journaux de la Meurthe; créa, vers 1817, à Nancy, *l'Abeille de la Moselle*, feuille constitutionnelle et libérale qui fut bientôt supprimée et valut six semaines de prison à son rédacteur. Étant venu à Paris, il fut chargé du compte rendu des expositions quinquennales dans plusieurs journaux, notamment dans le *Moniteur* (1849), puis obtint une place de bibliothécaire au Conservatoire des arts et métiers, où il a concouru à l'établissement de collections technologiques.

M. Boquillon a principalement publié : *C'est lui! ce n'est pas lui! Hé! mais qui donc?* brochure anonyme, à l'occasion des *Mémoires sur la Révolution*, et surtout de ceux du duc de Rovigo (1823); *un Jésuite par jour* (1825); *Dictionnaire biographique des personnages illustres, célèbres ou fameux de tous les siècles et de tous les pays* (1825, 3 vol. in-12) ; *Dictionnaire des inventions et des découvertes depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (1826, in-12). Il a traduit de l'anglais, entre autres ouvrages scientifiques : *Discours sur le but, les avantages et les plaisirs de la science* (1827); *Traité mécanique pratique* et *Traité de pneumatique, ou des propriétés de l'air et des gaz* (1828); et de l'italien : *la Véritable consolation des affligés* (Rethel, 1812), du cardinal Mattéi, alors exilé à Rethel. Il a travaillé à la *Revue scientifique et industrielle* et pris une part importante au livre de M. Tresca, intitulé : *Visite à l'Exposition universelle de 1855*.

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), philosophe français, né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne), le 18 février 1798, mort en août 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BORDEAUX (Jean-Hippolyte-Raymond), jurisconsulte et archéologue français, né à Lisieux, le 21 novembre 1821, fit son droit et prit le grade de docteur en 1846. Fixé depuis une dizaine d'années à Évreux et inscrit au barreau de cette ville, il a été bâtonnier de son ordre.

Il a publié divers ouvrages ou brochures, entre autres : *Notice sur le logis abbatial de l'évêque de Castres, à Caen; Études héraldiques sur les anciens monuments de Caen* (1845); *De la transmission du droit de propriété entre-vifs et à titre onéreux* (1846, in-4) ; *Lisieux, Bernay, Évreux, statistique routière* (1848); *De la législation des cours d'eau*, etc. (1849), couronné par la Faculté de droit de Caen; *Excursion faite dans la vallée d'Orbec* (1850; 2e édit., 1851); *Principes d'archéologie pratique* (1852); *le Département de l'Eure, description pittoresque* (1854, 2 vol. in-fol.) ; *Philosophie de la procédure civile* (1857), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *la Serrurerie du moyen âge* (1859), etc.

BORDIER (Henri-Léonard), archiviste français,

né à Paris, le 8 août 1817, suivit à la fois les cours de l'École de droit et de l'École des chartes, et prit les titres d'avocat et de paléographe. Attaché quelque temps aux Archives de l'Empire, il est devenu auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Bordier a publié les études suivantes : *Du recueil des chartes mérovingiennes formant la première partie de la collection des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, etc. (1850); *les Archives de la France, ou Histoire des archives de l'empire, des archives des ministères*, etc. (1853); *les Églises et monastères de Paris, pièces en prose et en vers des* IX*e*, XIII*e et* XIV*e siècles* (1856); *les Livres des Miracles de Grégoire de Tours* (1857). Il a rédigé en outre, avec M. Lud. Lalanne, un mémoire sur l'*Affaire Libri*, et le *Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France*, et avec M. Ed. Charton, une *Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1860, 2 vol. in-8; 2e édit., 1883).

BORDOGNI (Giulio-Marco), chanteur français, d'origine italienne, né le 24 janvier 1791, à Gazzaniga, près de Bergame, mort à Paris en juin 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOREAU (Alexandre), botaniste français, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 15 mars 1803, reçu pharmacien à Paris en 1828, a exercé la pharmacie à Nevers, et est devenu, en 1838, directeur du jardin botanique d'Angers. Il est aussi professeur de botanique appliquée à l'École supérieure des sciences et des lettres de cette ville.

On a surtout de lui : *Promenades botaniques aux bords de la Loire* (Nantes, 1824, in-12); *Voyage aux montagnes du Morvan, suivi d'observations sur les végétaux de cette contrée* (Nevers, 1832, in-18; *Programme de la Flore du centre de la France, suivi du catalogue de plantes observées dans le rayon de cette Flore* (Ibid., 1852, in-8); *Flore du centre de la France* (1841, 2 vol. in-8; 3e édit., 1857, 2 vol. in-8); des travaux dans les *Mémoires de la société linnéenne de Paris*, les *Archives de botanique*, le *Bulletin de la société industrielle d'Angers*, la *Revue botanique* et les *Mémoires de la société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*.

BOREAU (Victor), littérateur français, né à Angers, en 1804, débuta dans la carrière des lettres par un volume de *Poëmes* (1829), qui ne fut point remarqué. Il donna ensuite des romans dont le plus estimé fut *la Conjuration d'Amboise* (1834, 2 vol. in-8), chronique du XVIe siècle. Depuis 1838, il dirige une publication qui, sous le titre de *Cours complet d'instruction*, doit mettre à la portée des enfants l'étude des connaissances les plus nécessaires. Une trentaine de volumes ont paru, et plusieurs ont eu des éditions nouvelles.

BOREL (Pierre BOREL D'HAUTERIVE, plus connu sous le nom de *Petrus*), romancier français, né à Lyon, le 28 juin 1809, mort le 14 juillet 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOREL D'HAUTERIVE (André-François-Joseph), généalogiste français, frère du précédent, est né à Lyon le 6 juillet 1812. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en droit, il est devenu pensionnaire de l'École des chartes et a été attaché aux travaux historiques entrepris par le gouvernement. Il a été nommé ensuite secrétaire de l'École des chartes.

Ses études spéciales dans l'art des Chérin et des d'Hozier lui ont acquis de l'autorité. Il a publié dans cet ordre, un *Précis historique sur la maison royale de Saxe* (1843, in-4); un *Nobiliaire de France* (1854, 3 vol. in-4); un *Annuaire de la noblesse*, qui paraît régulièrement depuis 1842, et un *Armorial de Flandre* (1856, in-4).

Outre divers articles sur l'armorial et le blason fournis au *Dictionnaire de la conversation*, au *Cabinet de lecture*, etc., M. Borel d'Hauterive a encore fondé une *Revue historique de la noblesse de France* (1845-1847, 3 vol. in-8). On lui attribue aussi la rédaction des deux voyages pittoresques intitulés : *la Saône et ses bords* (1835, in-8) et *la Seine et ses bords* (1836, in-8), ainsi que celle des *Grands corps politiques de l'État* (1853, in-12), biographie des sénateurs, conseillers d'État et députés au Corps législatif.

BORGES DE CASTRO (José-Ferreira), diplomate portugais, né le 3 octobre 1825 à Porto, et neveu du vicomte de Castro, ancien ministre des affaires étrangères au Portugal et l'un des principaux orateurs de la Chambre des pairs, entra de très-bonne heure dans les bureaux des affaires étrangères et fut successivement attaché en Russie (1841), à Berlin (1844), à Rome (1847), puis secrétaire à Madrid (1851) et chargé d'affaires à Turin (1860). De 1846 à 1847, il fut nommé lieutenant, puis capitaine au régiment d'artillerie de la Charte. Décoré de divers ordres portugais et étrangers, il est associé de l'Académie des sciences de Lisbonne. Il a publié : *Collecçao dos Tradados, Convençoes*, etc., *entre Portugal os outras potencias desde* 1640 (Lisbonne, 1856-1858).

BORGHÈSE (don *Marc-Antoine*-Jean-Baptiste-Alexandre-Jules, prince DE), chef d'une maison italienne élevée à la dignité princière en 1605, est né à Paris, le 23 février 1814. Il a succédé, le 29 mai 1839, à son père le prince François, comme possesseur d'une partie de la campagne de Rome et des principautés de Sulmona et de Rossano dans l'Italie méridionale. Il a le titre de duc français et de grand d'Espagne de première classe. Il a épousé, le 11 mai 1835, Catherine Talbot, fille du comte de Shrewsbury, morte le 27 octobre 1840. De son second mariage (2 décembre 1843) avec Thérèse de La Rochefoucauld, fille du duc d'Estissac, née en 1823, il a plusieurs fils, dont l'aîné est le prince *Paul*-Marie-Augustin, né le 13 septembre 1845.

Son frère, don *Camille*-François-Jean-Baptiste-Melchior, prince ALDOBRANDINI (titre qui appartient à la maison Borghèse depuis 1769), est né le 16 novembre 1816. Il a été, du 10 mars au 3 mai 1848, ministre de la guerre au service des États de l'Église. De son mariage (9 août 1841) avec la princesse Marie d'Arenberg, morte le 3 août 1861, il a plusieurs enfants, dont l'aîné, Pierre, est né le 24 juin 1845. — Un autre frère, *Scipion*-Marie-Jean-Baptiste, duc de SALVIATI, né à Paris, le 23 juin 1823, s'est marié, le 10 mai 1847, à Arabella de Fitz-James, dont il a eu trois enfants.

BORGHESI (comte Bartolommeo), savant numismate et épigraphiste italien, est né à Savignano, près Rimini (Romagne), le 11 juillet 1781. Attiré dès sa jeunesse vers l'étude des sources de l'histoire, il s'appliquait à déchiffrer, dans les couvents, les vieilles chartes du moyen âge; mais sa vue ne tarda pas à s'affaiblir et il dut renoncer à ces pénibles travaux. Il s'occupa alors presque exclusivement du riche musée de médailles que son père avait fondé dans sa propre maison, l'étudia, s'efforça de l'enrichir encore, et visita les collections les plus riches de l'Italie, ainsi que les bibliothèques de Rome.

En 1820, il commença la publication de ses *Nouveaux fragments des fastes consulaires du Capitole* (Nuovi Frammenti dei Fasti consolari capitolini illustrati, Milan, 1818-1820, 2 vol.), œuvre immense, appuyée de monographies, d'inscriptions qui jettent la plus vive lumière sur beaucoup de points inconnus de l'histoire romaine. Troublé dans ses études par les agitations qui eurent lieu en Italie l'année suivante, M. Borghesi se retira au mont Titan, dans la petite république de Saint-Marin. C'est là qu'il fixa l'attention de tous les savants de l'Europe. Ils lui apportèrent de tous côtés des matériaux et des documents pour la continuation et l'achèvement de ses *Fastes consulaires*. Là encore, il vit se grouper autour de lui de nombreux élèves, qu'il envoya dans les diverses contrées pour y populariser la science. En 1842, il se rendit à Rome, comme plénipotentiaire de sa république adoptive, pour conclure des conventions commerciales.

M. Borghesi a donné une foule d'articles d'une critique savante aux *Mémoires de l'Académie des sciences* de Turin, au *Giornale arcadico* de Rome, aux *Annales de l'Institut archéologique*, à l'*Académie romaine d'archéologie*, au *Bulletin napolitain*, etc. Ces travaux épars doivent être recueillis sous le titre de *Décade numismatique* (in-8). Il a eu le dessein de réunir et de publier un *Corpus universale inscriptionum latinarum*. Plusieurs fois il écrivit, à ce sujet, aux divers gouvernements de l'Europe qui lui promirent leur concours. — Ce savant épigraphiste, membre correspondant de l'Institut de France, associé de l'Académie de Berlin, membre de la Légion d'honneur, de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse et de plusieurs autres ordres, est mort à Saint-Marin, le 16 avril 1860. Une commission, composée de MM. Léon Renier, de Rossi, N. Desvergers et Ern. Desjardins, a été chargée par le gouvernement français de publier les *OEuvres complètes*, soit déjà imprimées, soit inédites de M. Borghesi, et sous le titre d'*Épistolaire*, sa vaste correspondance archéologique. En 1864, il avait déjà paru les tomes I et II des *OEuvres numismatiques* et le tome I des *OEuvres épigraphiques* (imp. Impériale, in-4).

BORGHI-MAMO (Adélaïde BORGHI, dame), cantatrice italienne, née à Bologne, en 1829, fut amenée par les conseils de Mme Pasta à cultiver sa voix de contralto naturellement remarquable. Elle débuta, en 1846, à Urbin, dans le *Giuramento*, avec un succès qu'elle retrouva ensuite dans plusieurs villes d'Italie, et en 1849, à Malte, où elle épousa M. Mamo. A Naples, Pacini écrivit pour elle *Malvina di Scozia* et *Romilda;* Mercadante, *la Statira*, et Rossi, *l'Alchimista*. Applaudie à Vienne en 1853, elle vint à Paris l'année suivante et resta à la salle Ventadour jusqu'en 1856. Ses succès dans *la Cenerentola*, *le Barbier*, *Mathilde* et surtout dans *le Trovatore* de M. Verdi, qu'elle soutint à la scène pendant deux saisons, déterminèrent l'Opéra à l'engager pour trois ans. Elle a joué *la Favorite*, *le Prophète*, *la Reine de Chypre* et *le Trovatore* traduit et arrangé, sous le titre du *Trouvère*, pour la scène française.

BORNEMANN (Wilhelm), jurisconsulte allemand, président du tribunal supérieur de Berlin, né en Poméranie, en 1794, devint conseiller supérieur au ministère des finances, puis conseiller intime et supérieur au ministère de la justice. Membre du conseil d'État depuis 1842, il fut nommé secrétaire du conseil et se fit connaître comme un des hauts fonctionnaires favorables aux réformes urgentes. Aussi fut-il nommé ministre de la justice, dans le ministère de Camphausen. Après la retraite de ce cabinet, il se retrouva membre de la Chambre nationale, prit sa place au centre de la droite et fut nommé second vice-président. Lorsque le roi de Prusse voulut disperser l'Assemblée (9 novembre 1848), M. Bornemann se sépara de son parti, qui sanctionna cet acte par son obéissance; il assista aux séances de la majorité sans pourtant prendre part au fameux vote qui enlevait au roi le droit de lever des impôts et autorisait les provinces à les lui refuser. En 1849, il fut nommé second président du tribunal supérieur et élu membre de la première Chambre, où il vota avec le centre gauche. — M. Bornemann est mort en janvier 1864.

Son principal ouvrage est : *Exposition systématique du droit civil en Prusse* (systematische Darstellung des preussischen Civilrechts, Berlin, 1837-45, 2ᵉ édit., 6 vol. in-8). Il a écrit en outre : *Des affaires judiciaires en général et des contrats en particulier, d'après les lois prussiennes* (von Rechtsgeschaeften, etc., Berlin, 2ᵉ éd., 1833).

BORREGO (don Andreas), publiciste espagnol, né à Madrid au commencement du siècle, fut élevé en France où il étudia particulièrement l'économie politique. De retour en Espagne, il fut, vers 1840, quelque temps ministre des finances, et plus tard, chargé de négociations en Suisse et en Allemagne. Dans ces dernières années, il a soutenu l'un des premiers l'idée de la réunion du Portugal à l'Espagne.

On cite particulièrement de don A. Borrego : *De la dette publique et des finances de la monarchie espagnole* (Paris, 1834, in-8); *Principes de l'économie politique* (Principios de economica politica, Madrid, 1844, in-8) et *De l'état des partis en Espagne* (1854, in-8).

BORREL (Maurice-Valentin), graveur en médailles français, né à Montataire (Oise), le 18 août 1804, suivit, à sept ans, son père en Savoie, et subit pendant près de six années toutes les souffrances de la misère. Revenu en France, en 1816, il étudia chez M. J.-J. Barre, et débuta au Salon de 1833. Trois ans après, il fut nommé par Honoré V graveur de la Monnaie de Monaco. Il commença, vers 1840, une série de médailles estimées pour diverses collections, telles que celles des hommes célèbres et des hommes utiles, et toutes placées au musée des monnaies. Nous citerons les suivantes : *Papin*, *l'abbé de l'Épée*, *James de Montgommery*, commandé par l'École de Londres; *Bouvard*, *Coster* et *Guétard*, pour le roi de Sardaigne; *la Pose de la première pierre du timbre* (ministère des travaux publics); *le Conseil des prud'hommes*, pour la ville de Paris; *les membres de la famille d'Orléans*, *la chapelle Saint-Ferdinand;* les portraits *d'Andrieux*, *Théaulon*, *Mickiewicz;* de *MM. Victor Hugo*, *Lamartine*, *Michelet*, *Quinet*, *de Girardin*, *Provost; une tête de République*, au concours de 1848; *Mgr Affre; l'Amnistie*, pour le pape Pie IX, *M. Provost*, *M. A. Lourmand* (1859), *A. Bella*, *Napoléon II* (1864), etc. M. Borrel a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, un rappel en 1859, une médaille en 1864, et un certain nombre de récompenses et de décorations étrangères.

BORROW (Georges), écrivain anglais, né à Norfolk, en 1803, et fils d'un officier instructeur, ne reçut aucune éducation et traîna, à la suite du régiment, une enfance vagabonde. Plus tard, honteux de son ignorance, il vint de lui-même suivre les cours de l'université d'Édimbourg et embrassa l'état ecclésiastique. Mais un goût prononcé pour les aventures le décida à se mettre au service de

la Société biblique d'Angleterre, qui ne pouvait rencontrer un agent plus hardi ni plus infatigable. Le rév. Georges Borrow, la Bible à la main, parcourut, dans tous les sens, presque tous les pays catholiques de l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique, « passant sa vie, comme il le dit lui-même, à la recherche de l'inconnu. »

A Madrid, en 1840, il fut emprisonné pour le délit qu'il commettait partout, de distribuer la Bible en langue vulgaire; son arrestation fit grand bruit et faillit se tourner en *casus belli*. On le relâcha; mais la populace fanatisée s'ameuta contre lui, et, durant plusieurs semaines, il fut obligé, pour échapper à une mort certaine, de vivre dans les bois comme un sauvage. Il y retrouva cette race d'hommes d'une originalité si frappante, les bohémiens, parmi lesquels s'était écoulée une partie de son enfance, et dont il a su, dans des ouvrages bizarres, expliquer les mœurs, les traditions et l'histoire même, grâce à la connaissance exacte qu'il possède de leur langue.

Son premier livre, *les Zingaris* (the Zincary, or an account of the gypsies, 1841, 2 vol.), fut remarqué pour la vivacité dramatique du style et l'étrangeté des personnages peints d'après nature; mais il dut sa réputation littéraire à *la Bible en Espagne* (the Bible in Spain, 1843, 2 vol.), où, dans un désordre pittoresque, se déroule toute la série des aventures personnelles résumées plus haut. Après un long silence, M. Borrow a encore publié *Lavengro* (1850, 3 vol.), espèce d'autobiographie où l'auteur ramène encore en scène les bohémiens, qu'il semble avoir pris à tâche de réhabiliter dans l'opinion. Il lui a donné pour suite, en 1858, *Romamny Rye*.

BORSATO (Joseph), peintre italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études à l'Académie de sa ville natale et se livra à la peinture du paysage et des monuments. Il a reproduit, dans une suite de tableaux estimés pour la couleur et la science de la lumière, les sites les plus célèbres de Venise : *le Rialto, le Pont des Soupirs*, ainsi que la *cathédrale* et le *Palais des doges*. Il se rendit ensuite à Rome, où il prit quelques vues et dessina plusieurs paysages de la campagne romaine. On a de lui un ouvrage intitulé : *Œuvres ornementales publiées par les soins de l'Académie de Venise* (Opera ornementale pubblicato per cura dell' Academia di belle-arti de Venezia, 1831). Il est devenu, à trente ans, professeur et membre de cette académie.

BORSINI (Lorenzo), poëte satirique italien, né à Sienne, en 1800, d'une famille peu aisée, eut d'abord une existence aventureuse. Volontaire à l'âge de dix-sept ans au 1er régiment anglo-sicilien, il se dégoûta de la vie militaire et, son engagement expiré, reprit ses études à l'université de Sienne, fut reçu docteur en théologie en 1819, et nommé professeur d'exégèse biblique au séminaire. Un écrit de controverse qu'il publia, en 1821, sous le titre de *Réflexions sur la science sacrée* (Riflessioni sulla scienza sacra, Colle, 1821), le força de renoncer à l'enseignement. Il se rendit à Rome, étudia le droit avec ardeur et fut reçu avocat en 1823. Forcé de s'éloigner de cette ville, il se fit tour à tour comédien, musicien, journaliste, et eut quelques succès littéraires.

Du fond d'une prison où il avait été jeté pendant cette vie si tourmentée, M. Borsini avait publié un recueil de sonnets satiriques : *la Bibajoccheide* (Florence, 1831), que suivirent d'autres essais également remarqués. En 1835, il fonda à Naples, avec M. A. Fiorentino, deux journaux littéraires, *le Vésuve* et *le Globe*, dont le succès fut très-grand, mais que la police fit supprimer. Un *Poëme sur Mme Pasta*, un *Poëme sur Barbaja*, le fameux impresario napolitain, et un voyage humoristique (*Viaggio sentimentale*, Naples, 1837), complètent cette première période.

Après un court voyage à Paris, où il fonda, avec M. Fiorentino, le journal italien *il Bravo*, M. Borsini se rendit à Malte en 1841. Il y publia, outre un recueil de ses œuvres choisies : *Poche parole, prose e versi* (1841), et une seconde édition de son *Voyage sentimental* (1842); *le Prédicateur muet*, nouvelle; *Mes prisons en Sicile* (le mie Prigioni in Sicilia, 1841); *l'Espion*, comédie politique en prose (*la Spia, in 3 atti*, 1842), et enfin les deux poëmes qui devaient fonder sa réputation : *l'Ane* (l'Asino, 1844), sorte d'épopée allégorique, remarquable de verve et de souplesse, et le *Novissimo Galateo* (1851), vaste satire morale, dont l'idée et le sujet étaient empruntés d'un ouvrage d'éducation, le *Galateo* de Mgr Casa, écrite en tercets et composée de cent livres. M. Borsini quitta Malte en 1851, et fit un voyage en Orient; il s'arrêta en Égypte, où il composa une touchante *Élégie* sur sa fille, qui y mourut du choléra, en 1855.

BOSBOOM (Johannes), peintre hollandais, né à la Haye, le 18 février 1817, étudia dans l'atelier de B. J. Van Brée, et se fit connaître par des vues de villes et des intérieurs d'église. On cite surtout : *la Tombe d'Engelbert II, comte de Nassau, dans l'église de Bréda; la Grande église protestante à Amsterdam*, appartenant au roi de Bavière; *les Franciscains chantant un* Te Deum, actuellement dans la galerie de M. Völcker, à la Haye; *la Sainte Cène dans une église protestante*, à M. Fodor; *la Salle du consistoire à Nimègue*, etc. Ces trois derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et y ont obtenu une médaille de troisième classe. M. Bosboom est chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, de la Couronne de chêne, et de l'ordre de Léopold.

BOSC (Jean-Urbain), général français, né à Olonzac (Hérault), le 16 août 1804, mort à Montpellier en décembre 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOSCO (N....), célèbre prestidigitateur italien, né à Turin en 1793, manifesta de bonne heure son adresse merveilleuse. A dix-huit ans, il fit plusieurs des campagnes de l'Empire et reçut plus d'une blessure. Dans l'expédition de Russie, laissé parmi les blessés, il fut emmené en Sibérie, et y resta dix-huit mois. Mais un jour le gouverneur de Tobolsk, qui passait les prisonniers en revue, ayant été informé de son savoir-faire, voulut le mettre à l'épreuve. Bosco se procura comme il put quelques appareils et donna le soir même une représentation, qui eut un grand succès et lui rapporta assez d'argent pour venir en aide à tous ses compagnons de captivité. Il fut échangé en 1814 et ne tarda pas à quitter l'état militaire pour courir le monde, armé de sa baguette magique, choyé partout, et partout divertissant les rois et les peuples, et remplissant les journaux du récit de ses merveilles. Pendant plus de quarante ans, Bosco se promena de Paris à Constantinople, de Naples à Saint-Pétersbourg, passa même en Amérique où il donna ses dernières représentations; puis il est allé se retirer dans une villa aux environs de Dresde. — Il y est mort en mars 1863.

BOSIO (Astyanax), dit Bosio jeune, sculpteur français, né à Paris, vers 1798, est le fils du

peintre d'histoire Jean Bosio, et élève du célèbre sculpteur le baron Bosio, son oncle. On a vu de lui aux salons, où il a débuté en 1831 et figuré d'une manière peu suivie : *Buste de l'amiral Bougainville* (1831); *Jeune chasseresse pansant son chien blessé* (1835); *Soldat romain redressant son arme* (1838); *Flora la courtisane* (1840); des *Bustes*, *Bas-reliefs*, etc. (1835-1849). Il a obtenu une deuxième médaille en 1838.

BOSQUET (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, sénateur, né à Mont-de-Marsan (Landes), le 8 novembre 1810, fut admis à l'École polytechnique en 1829, passa, deux ans après, en qualité de sous-lieutenant élève d'artillerie, à l'École d'application de Metz, et en sortit en 1833 pour rejoindre le 10e d'artillerie. Lieutenant en second (1er janvier 1834), il s'embarqua le 8 juin suivant pour l'Algérie, où il était destiné à servir jusqu'en 1853. Capitaine en 1839, il se fit remarquer au combat de Sidi-Lakhdar (14 janvier 1841), où il fut blessé d'un coup de feu à la tête, et à celui de l'Oued-Melah (17 juillet 1841).

Lors de la formation des troupes indigènes en Afrique, beaucoup des officiers des armes spéciales demandèrent à y être admis. Le capitaine Bosquet, que ses brillants services désignaient d'une manière toute particulière, fut nommé, le 5 juin 1842, chef de bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran. A la tête de ce corps, il se distingua, le 14 mai 1843, dans une razzia exécutée contre la tribu des Flittas, et mérita d'être cité au rapport du gouverneur général. Lieutenant-colonel depuis 1845, il fut promu au grade de colonel du 53e de ligne (8 novembre 1847), et passa, en la même qualité, au 16e de la même arme. Il fut appelé, le 30 avril 1848, au commandement de la subdivision d'Orléansville et contribua puissamment le mois suivant à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans la contrée de l'Ouarensenis.

Nommé général de brigade le 17 août 1848 et investi du commandement de Mostaganem, M. Bosquet fit, avec la plus grande distinction, la campagne de la grande Kabylie, et fut blessé à l'épaule en combattant à la tête de la colonne expéditionnaire (11 mai 1851). Il ne tarda pas à être élevé au grade de général de division (10 août 1853), et rentra en France à la fin de cette année, après vingt campagnes glorieuses accomplies sans relâche dans notre colonie africaine.

Dès que la guerre éclata entre la France et la Russie, il fut mis à la tête de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient, commandement qu'il a exercé avec le plus grand éclat durant toute la campagne de Crimée. A la bataille de l'Alma (25 septembre 1854), il se couvrit de gloire, et « ses manœuvres, selon les expressions du maréchal Saint-Arnaud, décidèrent du succès de la journée. » Chargé ensuite des 1re et 2e divisions, dites corps d'observation et destinées à protéger les opérations du siége contre toute armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée, il contribua, par sa brillante initiative et ses habiles dispositions, à la déroute des Russes à la bataille d'Inkermann (5 novembre 1854). Le Parlement anglais lui vota des remercîments pour le secours efficace qu'il avait apporté aux troupes de lord Raglan, écrasées par le nombre, et le sultan lui adressa les insignes de l'ordre de Medjidié de première classe. Comme commandant du 2e corps de l'armée d'Orient (10 janvier 1855), le général Bosquet se distingua dans la nuit du 23 au 24 février, en enlevant aux Russes les travaux de contre-approche qu'ils avaient établis en face de nos ouvrages, du côté de la baie du petit Carénage. Le 7 juin, il prit une part active à l'enlèvement de vive force des redoutes du Mamelon Vert, et fut cité dans le rapport du général Pélissier comme ayant préparé et assuré le succès de cette opération. Dans l'assaut meurtrier de Sébastopol, il fut chargé, le 8 septembre au matin, de l'attaque de droite, à la tête du 2e corps, renforcé d'une division de la garde; il fut atteint d'un éclat d'obus au côté droit : cette blessure, qui mit un moment ses jours en danger, le força de revenir en France. Décoré de la médaille militaire le 1er novembre, il fut autorisé à accepter une épée d'honneur que les habitants de la ville de Pau, où réside sa famille, lui offrirent en témoignage de la reconnaissance publique.

Nommé sénateur le 9 février 1856, le général Bosquet a été élevé, le 18 mars suivant, en même temps que les généraux Randon et Canrobert, à la dignité de maréchal de France. La reine d'Angleterre l'a nommé, en 1855, grand'-croix de l'ordre du Bain, et l'empereur Napoléon III lui a donné, la même année, le même rang dans l'ordre de la Légion d'honneur. Désigné, au commencement de 1859, pour le commandement en chef de l'armée du Sud-Ouest, une grave maladie l'empêcha de prendre part à l'expédition d'Italie. — Le général Bosquet, le plus jeune des maréchaux de France, est mort le 3 février 1861. L'empereur décida qu'une statue lui serait érigée à Pau et accorda à sa mère une pension de 6000 francs.

BOSSANGE (Martin), libraire français, né à Bordeaux, en 1766, vint s'établir en 1787, à Paris, où il fonda, sous le nom de « Galerie Bossange », l'importante maison qu'il dirigea lui-même jusqu'en 1837. Dans le même intervalle, il forma des établissements et ouvrit de nombreux débouchés à la librairie française, au Canada, à Mexico, à Saint-Pétersbourg, à Madrid, à Leipsick et à Londres. On lui doit plusieurs brochures : *Courtes observations à MM. les députés* (1833), *Nouvelles observations* (1833), *A MM. les membres de la Chambre des députés* (1837), toutes trois relatives au prêt sur nantissement fait à la librairie par le gouvernement, en 1830.

BOSSANGE (Hector), fils du précédent, né à Paris, en 1795, a pris, en 1837, la direction de la maison de son père, à laquelle il a, par de nombreux voyages, donné une extension nouvelle. Partisan déclaré, dès 1836, du principe d'une rétribution perpétuelle en faveur des auteurs et de leurs ayants droit, il l'a exposé sous ce titre : *Opinion nouvelle sur la propriété littéraire* (in-8). Il a aussi publié : *Ma bibliothèque française* (1855).

BOSSANGE (Adolphe), frère du précédent, né à Paris, en 1797, s'occupa d'abord du commerce de librairie, qu'il abandonna pour la littérature. Il a notamment écrit : *Des crimes et des peines capitales* (1831), et signé, avec Fréd. Soulié : *Clotilde*, drame en cinq actes, *la Famille de Lusigny*, drame en trois actes (1832). — Il est mort en janvier 1862.

BOSSU (Antoine-François, dit *Antonin*), médecin français, né à Monceau-le-Comte (Nièvre), en 1809, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1834, avec une thèse *sur la Fièvre puerpérale*. Après avoir exercé quatre ans à Eutains, il revint à Paris, où il est devenu médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse et du bureau de bienfaisance du Xe arrondissement. Il est rédacteur en chef de l'*Abeille médicale*.

On a du docteur A. Bossu divers ouvrages : *Nouveau compendium médical à l'usage des médecins praticiens* (1841, in-12; 1855, in-18); *Anthropologie, ou Étude des organes, fonctions et*

maladies de l'homme et de la femme (1845, 2 vol. in-12, 5ᵉ édit., 2 vol. in-8, avec *Atlas*); *Anatomie descriptive du corps humain, à l'usage des gens du monde et des artistes* (1849, in-8); *Petit dictionnaire de médecine usuelle* (1849, in-18, 3ᵉ éd., 1855); *Nouvel agenda formulaire des médecins praticiens pour* 1851 (1850, in-24: 1856, in-12); *Traité des plantes médicinales indigènes, précédé d'un cours de botanique* (1853, in-8, 60 pl.); *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1858-1859, 3 vol. in-4, 1400 fig.).

BOST (Jean-Augustin), théologien protestant français, né vers 1805, fit ses études à Genève et y prêcha l'Évangile. Appelé dans l'Église réformée de France, il fut successivement pasteur à Bourges, à Reims et, en 1852, à Sedan.

On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire et de controverse : *Histoire générale de l'établissement du christianisme* (Valence, 1838, 4 vol. in-8), traduite de l'allemand de Blumhardt; *Histoire ancienne et moderne de l'église des frères de Bohême et de Moravie* (1844, 2 vol., 2ᵉ édit.); *Dictionnaire de la Bible* (1849, 2 vol. in-8), concordance raisonnée des Écritures contenant, en plus de 4000 articles, la biographie sacrée, l'histoire sainte, l'archéologie, etc.; *Petit abrégé de l'histoire des papes* (1853, in-12); *Mémoires pour servir à l'histoire du réveil religieux des Églises protestantes de Suisse et de France* (1854-1856, 2 vol. in-8), etc.

BOST (Alexandre-Armand), jurisconsulte et administrateur français, né à Cahors, le 14 juillet 1799, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat. En 1830, il entra au ministère de l'intérieur, où il devint sous-chef de bureau. Nommé sous-préfet à Nontron en 1838, et, l'année suivante, à Brioude, il revint, en 1842, reprendre son premier emploi au ministère de l'intérieur. Préfet du Lot, en mai 1848, il conserva ces fonctions jusqu'en 1849

Il a publié : *Législation et jurisprudence des tribunaux de simple police* (1830, in-8, 2ᵉ édit., 1842), avec M. Daussy; *Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* (1837-1838, 2 vol. in-8), réimprimé sous le titre d'*Encyclopédie municipale*, et qui doit contenir 24 codes formulaires (1856 et suiv., in-18); *Encyclopédie des justices de paix et des tribunaux de simple police* (1851, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit.; 1854). M. Bost a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du* XIXᵉ *siècle*, et a fourni de nombreux articles d'économie politique, de jurisprudence et d'administration au *Journal des communes*, au *Courrier des communes*, etc.

BOSTON (Georges-Ives Irby, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, est petit-fils d'un homme d'État, élevé en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Irby, il étudia à l'Université d'Oxford et prit, en 1856, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti tory. Marié d'abord avec miss Hopkins-Northey (1830) qu'il perdit en 1860, puis remarié en 1861 avec une fille du 3ᵉ lord de Saumarez, il a pour héritier son fils aîné *Florance-Georges-Henri* Irby, né en 1837 et qui a été nommé député-lieutenant d'Anglesey en 1858.

BOSWORTH (révérend Joseph), philologue anglais, né dans le comté de Derby à la fin de 1788, fit ses classes au collége de Repton et prit ses grades universitaires à Aberdeen. Plus tard, il reçut à Leyde le diplôme de docteur en philosophie, à Cambridge (1839) et à Oxford (1847) celui de docteur en théologie. Il s'occupa d'abord avec ardeur de l'étude des sciences et de la littérature; puis, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il se familiarisa avec l'hébreu, le chaldéen, le syriaque et l'arabe. Nommé, en 1815, vicaire de Bunny, près Nottingham, il obtint ensuite la cure de Horwood, où, de 1817 à 1829, il se fit connaître par la publication de livres pédagogiques tels que : *De la construction grammaticale de la langue latine* (On latin construing), une *Grammaire grecque* (Eton greek grammar), etc., ainsi que par plusieurs brochures.

En 1829, le docteur Bosworth se rendit en Hollande pour exercer les fonctions du culte anglican, d'abord à Amsterdam, puis à Rotterdam (1832); ce fut pendant son séjour en ce pays qu'il traduisit en hollandais le *Book of common prayer* et écrivit une dissertation sur l'*Origine des Hollandais* (Origin of the Dutch, in-8), accompagnée de recherches assez étendues sur leur langage. De retour en Angleterre (1840), il accepta un des bénéfices du comté de Lincoln; mais sa santé l'obligea, en 1842, à renoncer à l'exercice du sacerdoce. Le docteur Bosworth a fait, depuis 1829, partie de la Société royale de Londres; il est aussi devenu membre de la Société des antiquaires, de l'Institut royal de Hollande, de la Société des sciences de Norwége, de celle de Copenhague, des Académies de Leyde, Utrecht, Rotterdam, etc.

Ses principaux travaux roulent sur l'anglo-saxon et ses dialectes; il fut le premier, dans ses *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (Elements of anglo-saxon grammar, Londres, 1823, in-8), qui débarrassa cet idiome des prétendues affinités latines dont on l'avait surchargé. Cet ouvrage estimé le mit en rapport avec les savants qui s'occupaient des mêmes recherches, notamment avec Grimm, qui lui prêta un concours fort utile, et le professeur danois Rask, dont il traduisit, en 1830, la grammaire anglo-saxonne. Il employa ensuite près de quinze ans à préparer les matériaux de son grand *Dictionnaire anglo-saxon* (a Dictionary of the anglo-saxon language, 1838, grand in-8), qui renferme un traité complet des formes grammaticales et un lexique, aussi étendu que possible, de tous les mots traduits en anglais et en latin, avec leurs équivalents dans les langues teutoniques. Il y a aussi fait entrer deux mémoires précédemment publiés par lui sur l'*Origine du langage danois* (Origin of the danish language; 1834), et sur l'*Origine des nations et des langages germaniques et scandinaves* (Origin of the german and scandinavian languages and nations; 1836). Il a paru, en 1848, une édition abrégée de cet ouvrage si considérable, sous le titre : *A compendious anglo-saxon and english Dictionary*.

Depuis cette époque, M. Bosworth a donné la publication revue, traduite et annotée de la *Version anglo-saxonne de l'histoire du monde* du roi Alfred (King Alfred's anglo-saxon version of the history of the world; 1855, in-4), et préparé une édition des Évangiles en anglo-saxon et mésogothique mis en colonnes parallèles.

BOTTA (Paul-Émile), archéologue et voyageur français, né vers 1805, est fils de l'historien italien, membre de l'ancien Corps législatif français. Il entreprit de bonne heure un voyage autour du globe, s'arrêta surtout sur les côtes occidentales de l'Amérique, et fit ensuite, en qualité de médecin de Méhémet-Ali, l'expédition du Sennaar (1830-1833). De retour en France, où il rapportait d'importantes collections zoologiques, il fut nommé successivement consul à Alexandrie, agent consulaire à Mossoul, et consul général à Tripoli (1836-1857). C'est au milieu de ses fonc-

tions diplomatiques qu'il découvrit les importantes ruines de Ninive, et jeta les premiers fondements de l'archéologie assyrienne. Il dirigea, dès 1843, les fouilles qui furent continuées l'année suivante par une commission officielle, et depuis par M. Layard (voy. ce nom). M. Botta a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1845.

On a de cet archéologue habile et dévoué : *Relation d'un voyage dans l'Yémen* (1841); *Monument de Ninive, découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin* (Imprimerie impériale, 1849-1850, 5 vol. in-fol.), publié sous les auspices d'une commission composée de MM. Raoul-Rochette, Letronne, Lenormant, Mohl, Burnouf, de Lajard, Guigniault, Ingres et Lebas; *Inscriptions découvertes à Khorsabad* (1848, extrait du précédent, etc.

BOTTA (Anne-Charlotte Lynch, dame), femme poëte américaine, née à Bennington (Vermont), fut élevée à Albany et alla vivre à Providence (Rhodes-Island), où elle débuta dans la vie littéraire, puis à New-York, où elle a toujours résidé depuis. En 1855, elle a épousé M. Botta, professeur de philosophie au collége de Sardinia, membre du parlement national.

On a d'elle, outre des romans et des nouvelles, insérés dans les *Magazines* et les journaux littéraires, un gracieux volume de *Poésies* (New-York, in-8, 1849). Mlle Fréd. Bremer (voy. ce nom) conçut, pendant son voyage au nouveau monde, une vive amitié pour elle et a fait connaître son nom en Europe.

BOTTOMBY (Joseph), musicien anglais, est né à Halifax (comté d'York) en 1786. Dès l'âge de huit ans, il jouait des concertos de violon et touchait le piano. En 1798, on le fit étudier à Manchester sous la direction de Grimshaw, savant organiste, et de Watts. Plus tard, Yanewitz et Woelfl lui donnèrent des leçons, l'un pour le violon, et l'autre pour le piano. A vingt et un ans, il était déjà assez avancé dans son art pour être nommé organiste à Bradford (1807); il n'a quitté cette place que pour en occuper une semblable à Halifax. Il a publié un *Dictionnaire de Musique* (a Dictionary of Music, Londres, 1816); des suites de walses, des sonates, des rondos, des airs variés pour piano, des exercices, etc. En 1820, M. Bottomby s'est fixé à Sheffield, où il se livra à l'enseignement.

BOUBÉE (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Auch, en 1794, servit dans la cavalerie sous l'Empire, puis fit des études médicales et se fit recevoir pharmacien à Paris. L'invention du sirop anti-goutteux, qui porte son nom, lui rapporta des bénéfices considérables. Établi comme pharmacien-chimiste à Auch, il devint un des chefs de l'opposition, et contribua à la fondation du journal *le Pays*, qui propagea, dans le département, les opinions démocratiques. En 1848, il fut élu représentant du Gers par 28825 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit l'opposition la plus vive au gouvernement présidentiel et signa la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

On a de lui : *Mémoire sur le traitement de la goutte et des rhumatismes* (1834), souvent réimprimé ; des *Considérations générales sur la goutte* (1841), etc.

BOUBÉE (Nérée), appelé souvent Nérée-Boubée, géologue français, né à Toulouse, le 12 mai 1806, fit à Paris, de 1832 à 1836, des cours d'histoire naturelle, ayant pour accessoire des excursions botaniques poussées jusque dans les Pyrénées. Il a dirigé plusieurs journaux spéciaux : la *Revue agricole*, la *Revue élémentaire et progressive des sciences physiques et naturelles*, et l'*Écho du monde savant*. — M. Nérée Boubée est mort en 1863.

On a de M. Nérée Boubée sous les titres de *Bulletins*, *Relations*, *Traités* et *Cours* une foule d'ouvrages descriptifs ou élémentaires (1832-1845), puis : *Géologie populaire* (1833, in-18), dont il a paru plusieurs éditions augmentées; *la Géologie dans ses rapports avec l'agriculture et l'économie politique* (1840, in-18) ; *Bains et courses de Luchon* (1843, in-18); *les Chemins de fer et l'amendement des terres* (1844), note à MM. les députés; *la Géologie dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène publique* (1850, in-8), à l'occasion du choléra, *Cours de géologie agricole* (1856), etc.

BOUCAUMONT (Marie-Louis-Auguste), homme politique français, député, est né en 1803. Ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, maire de Nevers, membre du conseil général de l'Allier pour le canton de Montmarault, il fut, en 1863, nommé député de la 1re circonscription de la Nièvre au Corps législatif comme candidat du gouvernement par 17 868 voix sur 18 021 votants. M. Boucaumont a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 août 1861. *

BOUCHARDAT (Apollinaire), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), vers 1810, fut destiné de bonne heure à la pharmacie, et vint fort jeune à Paris faire ses études. Il s'occupa de médecine et d'hygiène, ainsi que des sciences accessoires que ces deux sciences supposent. Au commencement de l'année 1832, et à la fin de cette même année, il fut nommé agrégé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine où il était pharmacien en chef, à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855; il les résigna alors pour se consacrer à des travaux scientifiques. M. Bouchardat disputa à M. Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Membre du conseil de salubrité, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1845.

M. Bouchardat a publié de bonne heure d'importants mémoires, dont plusieurs, traitant de différentes maladies des plantes, ont été réunis sous le titre de : *Recherches sur la végétation* (1846, in-12), et l'ont fait nommer, en 1848, membre titulaire de la Société d'agriculture; les autres, contenant des recherches thérapeutiques et hygiéniques, se trouvent dans les *Annales d'hygiène publique*.

On a de ce savant médecin des ouvrages plus considérables : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux arts* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Cours des sciences physiques* (1841-44, 3 vol.), comprenant la physique, la chimie, l'histoire naturelle; *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8); l'*Annuaire de thérapeutique*, depuis 1841 ; *Nouveau formulaire magistral* (1840), souvent réimprimé; *Formulaire vétérinaire* (1849, in-18); *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8) : *Archives de physiologie* (1854, 2 livr.); *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel depuis 1847.

Il faut encore citer de M. Bouchardat une série de

travaux fort intéressants sur la vigne et les vins : *Études sur les produits des cépages de Bourgogne* (1846); *sur les Cépages du centre de la France; sur les Cépages du midi* (1850); *Dégénération et perfectionnement des cépages cultivés* (1849); *des Vignes de semis* (1852); un *Essai sur le lait et les maladies déterminées par une lactation exagérée*, et une étude sur l'*Influence des eaux potables sur la production du goître et du crétinisme* dans ses *Opuscules d'économie rurale;* une notice sur le *chloroforme* dans le *Supplément au Dictionnaire des dictionnaires de médecine;* un travail sur *le Diabète sucré ou glucosurie* (1852), et plusieurs importants *Mémoires* présentés à l'Académie de médecine.

BOUCHARDY (Joseph), auteur dramatique français, est né à Paris, en mars 1810. Fils et frère d'artistes peintres et graveurs, originaires de Lyon, et qui ont fréquemment figuré aux salons jusque dans ces dernières années, il débuta lui-même par des travaux de gravure, et produisit un certain nombre de planches à l'aqua-tinte destinées au commerce. Il se lia avec M. Eug. Deligny et débuta avec lui, au théâtre, en 1836, par *le Fils du bravo*, vaudeville, et *Hermann l'ivrogne*, drame en un acte.

Il écrivit ensuite seul une série de drames : *Gaspardo le Pêcheur* (1837), en quatre actes, resté au répertoire et souvent repris; *Longue-Épée le Normand* (1837), en cinq actes; *le Sonneur de Saint-Paul* (1838), en quatre actes; *Christophe le Suédois*, en cinq actes (1839); *Lazare le Pâtre*, en quatre actes (1840); *Pâris le bohémien*, en cinq actes (1842); *les Enfants trouvés*, en trois actes (1843); *les Orphelines d'Anvers*, en cinq actes (1844); *la Sœur du muletier*, en cinq actes (1845); *Bertram le matelot*, en cinq actes (1847); *la Croix de Saint-Jacques*, en six tableaux (1850); *Jean le Cocher*, en cinq actes (1852); *le Secret des cavaliers* (1857); *Micaël l'esclave*, en quatre actes (1859). Ces pièces ont été données, transportées ou reprises sur les scènes de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté et de l'Ambigu, selon les pérégrinations des grands acteurs du mélodrame.

M. Joseph Bouchardy a personnifié, surtout à son début, le drame à grand effet et à grand spectacle, le drame du « boulevard du crime. » On vante en lui l'habileté scénique, l'art de la charpente et la simplicité du dialogue. En dehors de ses trois scènes privilégiées, il a fait jouer aux Variétés, en avril 1849, un petit vaudeville en un acte, *un Vendredi*. M. J. Bouchardy, dont le nom a figuré à tort dans les nécrologes de l'année 1852, a fourni à la *Galerie artistique et dramatique* de 1853 les *Biographies* de MM. Francisque aîné, Saint-Ernest, Mélingue, pour lesquels il a, pendant vingt ans, écrit différents rôles.

BOUCHÉ DE CLUNY (Jean-Baptiste), littérateur français, né vers 1815 à Cluny (Saône-et-Loire), a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Druides* (1844, in-8), histoire de l'origine des sociétés et des sciences, réimprimée en 1848; *Voyage en Bourgogne* (1845, in-8); *Christ et pape* (1846); *un Cri de la vérité* (1855, in-18), etc. Après la révolution de Février il commença une satire hebdomadaire en vers, *le Scorpion politique*, et, en 1852, il écrivit *les Scapins de la République* (in-8), épopée satirique en 32 chants.

BOUCHENÉ-LEFER (Adèle-Gabriel-Denis), jurisconsulte français, né le 4 juillet 1796, fut attaché au conseil d'État en 1832, comme maître des requêtes. En 1849, il fut nommé conseiller d'État par le choix de l'Assemblée nationale, et siégea jusqu'au 2 décembre 1851. Il s'inscrivit alors au barreau de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1849.

M. Bouchené-Lefer a publié un *Discours sur le caractère politique de l'avocat* (Cambrai, 1822, in-8), et un traité important intitulé : *Droit public et administratif français, ou Analyse et résultat des dispositions législatives et réglementaires publiées ou non sur toutes les matières d'intérêt public et d'administration* (1830-1840, 4 vol. in-8). Il a travaillé à la *Revue étrangère de législation et d'économie politique*.

BOUCHER DE CRÈVECOEUR DE PERTHES (Jacques), littérateur français, est né à Rethel, le 10 septembre 1788, d'une ancienne famille noble dont l'illustration remonte aux croisades. Président de la Société d'émulation d'Abbeville, il a contribué, par son activité et sa fortune, à imprimer une assez forte impulsion au mouvement scientifique et littéraire dans sa province. Ses collections particulières d'archéologie, d'histoire et d'art composent un véritable musée dont il a fait don à l'État. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1831, et promu officier le 14 août 1863.

M. Boucher de Perthes a écrit des ouvrages de genres très-différents : des tragédies : *Frédégonde*, *Persée de Macédoine*, *Constantine* (1850); une comédie, *le Grand homme chez lui*, reçue en 1828 à l'Odéon; des mémoires sur les antiquités de sa province et surtout sur les preuves de l'existence de l'homme antédiluvien; un dictionnaire alphabétique des passions et des sensations, intitulé : *Hommes et choses* (1851, 4 vol. in-8); un roman par lettres, *Emma* (1852); *Voyage à Constantinople et en Grèce* (1856, 2 vol.); *Voyage en Danemark* (1858, in-12); *Voyage en Russie* (1859, in-18); *Voyage en Espagne et en Algérie* (1859, in-12); un volume de poésies, *les Maussades, complaintes* (1862, in-18), contenant des romances qui ont eu trente ans auparavant une grande popularité; des études morales, *les Masques, biographies sans nom* (1861-1864, tomes I-V, in-18); *Sous dix rois, souvenirs de 1791 à 1860* (1864, tomes I-VI, in-18), etc.

Nous devons citer à part trois de ses ouvrages qui ont attiré vivement l'attention du public savant : *Opinion de M. Christophe, vigneron, sur les prohibitions et la liberté du commerce* (1831-1834, 4 parties, in-8), où l'auteur a revendiqué un des premiers le libre-échange; *De la Création* (1839-1841, 5 vol. in-8), essai sur l'origine et la progression des êtres; et *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847, in-8, 80 pl.), mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Il faut aussi mentionner spécialement la découverte dans la carrière de Moulin-Quignon, près Abbeville, d'une mâchoire humaine regardée comme fossile (28 avril 1863), et qui a excité les discussions les plus vives à l'Institut et parmi les savants de toute l'Europe.

Son frère, Étienne BOUCHER DE CRÈVECŒUR, né à Rethel, le 21 février 1791, directeur des douanes à Saint-Brieuc, a publié un volume intitulé : *Souvenirs du pays basque* (1820, in-8). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 24 septembre 1842.

BOUCHERIE (Auguste), chimiste et inventeur français, né à Bordeaux, au mois de septembre 1801, fit ses études au collége de cette ville et dut entrer dans une maison de commerce, avant de suivre son goût pour les recherches scientifiques. Il passa ensuite à l'École de médecine de Bordeaux et vint deux ans plus tard à Paris, où, avec des ressources à peine suffisantes pour vi-

vre, il parvint, à force de privations, à se créer un petit laboratoire et à faire des cours particuliers. Docteur en mai 1832, il retourna à Bordeaux, où il se livra à la pratique de la médecine et fit avec succès des cours publics de chimie.

Le docteur Boucherie commença dès lors ses recherches sur la conservation des bois, que l'on avait déjà tenté d'obtenir, en Angleterre, à l'aide du sublimé corrosif. Après une multitude d'essais inspirés par des connaissances théoriques, il arriva, en pénétrant profondément le bois de sulfate de cuivre, à le métallifier en quelque sorte et à le rendre vraiment incorruptible. Il exposa ce résultat dans un mémoire à l'Institut, en mai 1840 (*Mémoire sur la conservation des bois*, inséré dans les *Annales de chimie et de physique*, t. LXXIV). Les rapports les plus favorables furent présentés sur cette découverte par les hommes les plus compétents de l'Académie des sciences, du ministère de la marine et reproduits dans toute la presse.

Au lieu de se livrer à l'exploitation de brevets qui contenaient plusieurs fortunes, le docteur Boucherie ne s'occupa que de perfectionner ses procédés, de les rendre aussi économiques que sûrs et d'une main d'œuvre facile. Ces résultats, qui lui coûtèrent douze années de nouvelles expériences, furent complets; et aujourd'hui les bois les plus putrescibles, préparés presque sans dépenses par les procédés Boucherie, résistent aussi bien ou mieux, dans les conditions hygrométriques les plus défavorables, que les bois les plus durs. Outre de nouveaux rapports officiels dont ces procédés ont été l'objet, ils ont surtout pour eux la pratique des compagnies de chemins de fer, qui comptent par millions les économies dont elles leur sont redevables. A l'Exposition universelle de 1855, on remarqua des traverses de bois extraites de voies ferrées, parfaitement intactes grâce à leur préparation, à côté des débris ou même de la poussière des traverses non préparées qui avaient servi dans les mêmes conditions. L'inventeur fut récompensé par une grande médaille d'honneur. Il avait déjà obtenu des médailles d'or à nos expositions nationales et à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Le docteur Boucherie, dont la biographie spéciale des *Médecins de Paris* attribue les travaux à un de ses confrères qui n'est pas même un homonyme, au docteur Bourgery, n'a rien écrit encore que son *Mémoire sur la conservation des bois*, réimprimé à part en 1857 (in-8°, 31 p.).

BOUCHET (Frédéric-Jules), architecte français, né à Paris, en 1799, élève de Percier et de Debret, obtint à l'École des beaux-arts le second grand prix d'architecture en 1822, le prix départemental en 1824, et partit pour l'Italie, où, après un premier séjour de trois ans, il retourna en 1832. C'est dans ce pays qu'il a pris le sujet de ses diverses publications qui ont figuré la plupart aux salons, notamment: *Vues et plans de la villa Pia* (1846); *Thermes de Pompei* (1850); *la villa de Pline* (1850 et 1863); *le Forum* et *la Basilique de Fano* (1853).

Ses aquarelles, très-estimées des amateurs, reproduisent presque toutes les mêmes souvenirs; ce sont: la *Villa Pia*, le *vieux Palais* de Florence, l'*Intérieur de Saint-Marc*, et la *nouvelle Galerie de Saint-Louis*, au Palais de justice de Paris. En dehors de ces *Études* et de divers *Essais* de renaissance italienne, M. J. Bouchet a surveillé, comme inspecteur, les travaux de la Bibliothèque royale (1829-1837); de la Cour de cassation (1833); et du *Tombeau de Napoléon* aux Invalides (1842-1853), dont il est devenu l'architecte à la mort de Visconti.

Ses écrits relatifs à l'architecture sont: la *Villa Pia* (1837, in-4); les *Compositions antiques*, (1850, in-4); *le Laurentin, ou Maison de Pline* (1852); *Exercices de dessin linéaire* pour les candidats à l'École centrale (1854), où il venait d'être nommé professeur des travaux graphiques. M. J. Bouchet, membre de la commission de l'École des beaux-arts, depuis 1850, a obtenu, aux expositions, une deuxième médaille en 1849, et une première en 1850. — Il est mort le 22 janvier 1860.

BOUCHETAL-LAROCHE (Pierre-Christophe-Régis), homme politique français, député, est né à Saint-Bonnet-le-Château, le 26 novembre 1798. Ancien conseiller de préfecture de la Loire, maire de Saint-Bonnet-le-Château, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il entra en 1852 au Corps législatif comme député de la 3° circonscription de la Loire, et conserva son siége, comme candidat du gouvernement, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 17 853 voix sur 25 435 votants. M. Bouchetal-Laroche a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BOUCHITTÉ (Louis-Firmin-Hervé), philosophe français, né à Paris, le 15 février 1795, fit d'abord ses études théologiques, puis entra à l'École normale. Depuis 1817, il a été professeur de diverses classes et, en dernier lieu, d'histoire au collége royal de Versailles. Inspecteur de l'Académie de Paris en 1845, mis à la retraite en 1849, il fut, l'année suivante, rappelé à l'activité, et nommé successivement recteur des Académies d'Eure-et-Loir et de Seine-et-Oise. Il rentra de nouveau dans la vie privée en 1854, lors de la suppression des académies départementales.

Il a publié: *de la Philosophie dans ses rapports avec les sciences morales, la littérature et les arts* (1837, broch. in-8); *Histoire des preuves de l'existence de Dieu, depuis les temps les plus reculés jusqu'au* Monologium d'*Anselme de Cantorbéry* (1814, in-8); *le Rationalisme chrétien à la fin du XI° siècle*, ou Monologium *et* Proslogium *de saint Anselme, traduits et précédés d'une Introduction* (1842, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1842, de l'Académie française un prix Montyon; *Confiance en Dieu* (1849, in-8); *Leçons d'histoire ancienne* (1855, in-8); *Notice sur la vie et les ouvrages de Philippe de Champagne* (1856, in-8); *le Poussin, sa vie et son œuvre* (1858 in-8, et in-12), couronné par l'Académie des beaux-arts, etc.

On cite encore de M. Bouchitté plusieurs travaux, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques* ou lus devant la même Académie, notamment une *Histoire des opinions philosophiques et religieuses sur l'existence, la nature et la destinée de l'âme humaine*, etc. Il a fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et à plusieurs recueils.

BOUCHUT (Eugène), médecin français, né en 1818, à Paris, y fit ses études médicales et y reçut, le 12 avril 1843, le diplôme de docteur. Après avoir exercé les fonctions de chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il fit partie du bureau central d'admission, et passa, en 1852, à l'hôpital Bon-Secours; depuis 1856, il est devenu médecin de celui de Sainte-Eugénie et des Enfants malades. En 1857, M. Bouchut a été chargé de la suppléance du cours de M. Duméril à la Faculté de médecine. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 3 décembre 1852.

On a de lui: *Traité des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle* (1845, in-12; 9° édit. 1855); *Traité des signes de la mort et des*

moyens de prévenir les enterrements prématurés (1849, in-12), couronné par l'Institut; *des Méthodes de classification en nosologie* (1853), thèse d'agrégation ; *Traité de pathologie générale* (1857); *Nouvelle méthode de traitement de l'angine couenneuse par l'amputation des amygdales* (1858), et plusieurs mémoires insérés dans les *Annales d'hygiène publique*, la *Gazette des hôpitaux*, *Histoire de la medecine et des doctrines médicales* (1864, in-8), etc.

BOUCICAULT (Dion), auteur dramatique et acteur anglais, né à Dublin, le 26 décembre 1822, donna sa première pièce au théâtre de Covent Garden au mois de mars 1841. En 1853, il fit un voyage aux États-Unis et y resta jusqu'en 1860. Cette même année, à son retour à Londres, il fit représenter, sur le théâtre Adelphi, *The Colleen Bawn*, pièce populaire dans laquelle il jouait lui-même, ainsi que sa femme. Cette œuvre a obtenu un étonnant succès de vogue non-seulement en Angleterre, mais en Écosse, en Irlande, et même en Amérique. Arrangée pour la scène française par M. d'Ennery, elle a été jouée à l'Ambigu sous le titre de: *le Lac de Glenaston* (17 octobre 1861). Elle a fait la fortune de son auteur, qui a pu, avec une partie des sommes provenant de ce grand succès, acheter, dans un des plus beaux faubourgs de Londres, une magnifique résidence. M. Boucicault est devenu directeur du théâtre Adelphi au mois d'octobre 1861.

Écrivain très-fécond, il n'a pas composé moins de cent quarante pièces, dont les plus connues sont : *l'Assurance à Londres*, son début en 1841 ; *Vieilles têtes et jeunes cœurs* (Old heads and young hearts); *l'Amour dans l'embarras* (Love in a maze); *Ruinés* (Used up) ; *le Taillis des saules* (The Willow Copse) ; *Janet Pride; Louis XI; les Frères corses; Faust et Marguerite; le Vampire; le Demi-quarteron* [homme de sang mêlé au huitième degré] (The Octoroon, 1861).

BOUDET (Paul), homme d'État français, sénateur, ancien député, ancien ministre, né à Laval (Mayenne), le 13 novembre 1800, d'une famille protestante, inscrit au barreau de Paris depuis 1821, fit partie, sous la Restauration, des Sociétés secrètes et devint, après 1830, un des plus zélés partisans de la dynastie nouvelle. De 1834 à 1848, il représenta sans interruption le collège de Laval à la Chambre des Députés; en 1839, M. Teste, alors garde des sceaux, l'appela auprès de lui comme secrétaire général et le nomma conseiller d'État, doubles fonctions qu'il a conservées sous le ministère de M. Thiers. A la chute de ce dernier, M. Boudet se trouva dans l'opposition et vota avec le centre gauche, contre l'indemnité Pritchard.

Il était rentré dans les rangs des conservateurs lorsque la révolution de Février éclata. M. Boudet, qui cessait d'être conseiller d'État, dut à son influence locale d'être nommé représentant de la Mayenne à la Constituante. Élu, le huitième sur neuf, par 39 966 suffrages, il vota presque constamment avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, appuya la politique de l'Élysée. Lorsque le conseil d'État fut recomposé par l'Assemblée, M. Boudet y rentra par l'élection, et y fut maintenu après le coup d'État du 2 décembre 1851, contre lequel il avait protesté, avec la minorité du conseil. Il devint ensuite président de la section du contentieux.

A la suite des élections générales du Corps législatif, en 1863, qui laissèrent passer à Paris et dans les grandes villes un certain nombre de candidats de l'opposition, M. Boudet fut appelé le 23 juin à remplacer M. de Persigny comme ministre de l'intérieur. Son administration n'amena pas dans le régime de la presse les adoucissements que l'on paraissait attendre. Remplacé, le 28 mars 1865, par le marquis de Lavalette, il fut nommé sénateur par un décret du même jour, et le 31 du même mois, secrétaire du Sénat, en remplacement de M. Lacrosse, décédé. M. Boudet a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1855, grand officier le 14 août 1862 et grand'croix le 6 novembre 1864. Il est membre du Conseil général de la Mayenne.

BOUDET (Félix-Henri), pharmacien français, petit-neveu de J.-P. Boudet, a dirigé lui-même une des principales pharmacies de Paris, et professé plusieurs années à la Faculté de médecine. Il a été nommé, en 1856, membre de l'Académie de médecine (section de pharmacie) et a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

On a de lui : *Notice historique sur Jean-Pierre Boudet* (1829); *De l'action de l'acide hyponitrique sur les huiles* (1832); *Essai critique et expérimental sur le sang* (1833); *Notice sur F.-P. Boullay* (1835); *Éloge de Louis-Antoine Planche* (1841); *Hydrotimétrie. Instruction sur l'emploi de l'hydromètre, etc.* (1855), etc.

BOUDIN (Jean-Christiern-Marc-François-Joseph), médecin français, né à Metz, le 27 avril 1806, fit ses études à Paris, et y reçut, en 1830, le diplôme de docteur. Médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule, il a été médecin en chef du 1er corps de l'armée d'Italie, en 1859. Il a été promu le 21 décembre 1849 officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Essai de géographie médicale* (1843, in-8) ; *Études de géologie médicale* (1845, in-8), sur la phthisie pulmonaire et la fièvre typhoïde dans leurs rapports avec les localités marécageuses; *Études de géographie médicale* (1846, in-8), notamment sur la question d'antagonisme pathologique; *sur le Recrutement des armées* (1849, in-8) ; *Histoire physique et médicale de la foudre* (1854, in-8); *Système des ambulances des armées française et anglaise* (1855, in-8), etc. M. Boudin, qui est un des collaborateurs assidus des *Annales d'hygiène*, a été chargé, avec MM. Marchal (de Calvi) et Jacob, de rédiger l'important *Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires* (1854, t. XIV, 2e série), publié par ordre du ministre de la guerre.

BOUDOUSQUIÉ (Pierre-Alain), homme politique français, né à Cahors (Lot), le 9 mai 1791, entra, en 1810, au 8e de ligne, en qualité de sous-lieutenant, fit la campagne de Russie, reçut plusieurs blessures à Valontina et à la Moscowa, et tomba aux mains de l'ennemi à l'affaire de Krasnoë. Il prit sa retraite en 1816, étudia le droit et fut admis au barreau de Paris en 1818. A la révolution de 1830, il reçut la croix de Juillet.

Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur du roi à Cahors, il donna sa démission, à la fin de 1832, et fut choisi par les électeurs indépendants de cette ville pour les représenter à la Chambre (1834). Jusqu'à la proclamation de la République, il s'associa à tous les actes de l'opposition : adversaire des lois de septembre et d'apanage, il a appuyé de son vote toutes les tentatives de réforme parlementaire. En 1837, il prit l'initiative de la loi du 16 juin en faveur des sous-officiers et soldats amputés, nommés membres de la Légion d'honneur depuis leur admission à la retraite. On doit à M. Boudousquié un *Traité d'assurance contre l'incendie*, publié en 1829.

BOUET-WILLAUMEZ (Louis-Édouard, comte),

marin français, né le 24 avril 1808, fut admis en 1823 à l'École navale. Enseigne en 1829 et lieutenant en 1835, il fut attaché à la station navale de la Plata, assista au bombardement de Mogador et fut chargé en 1838, par le contre-amiral Montagniès de La Roque, de relever les côtes de l'Afrique occidentale, travail qu'il publia sous le titre de *Description nautique des côtes comprises entre le Sénégal et l'équateur* (1849, in-8, 2e édit.), inséré, en 1845, dans les *Annales maritimes*. Quelque temps après sa nomination au grade de capitaine de vaisseau (17 septembre 1844), il devint gouverneur de nos possessions au Sénégal et rentra en France en 1847, deux ans plus tard, la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensait le zèle et l'activité qu'il avait déployés dans cette colonie. Nommé contre-amiral le 12 août 1854, il a pris part à l'expédition de Crimée sous les ordres de l'amiral Hamelin. Il est devenu depuis préfet maritime à Cherbourg, d'où il est passé à la préfecture maritime de Toulon le 4 mars 1861. Il a été promu vice-amiral le 9 juillet 1860 et grand officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856.

On a encore de M. Bouet-Villaumez : *Campagne aux côtes occidentales d'Afrique* (1850, in-8); *la Flotte française et les Colonies en* 1852; articles extraits de la *Revue des Deux-Mondes*; et *Batailles de terre et de mer* (1855, in-8), jusques et y compris la bataille de l'Alma.

BOUFFÉ (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, passa son enfance moitié à l'école, motié dans la rue. C'était alors le temps des théâtres de société : malgré les répugnances de son père, il s'essaya chez Doyen, vint ensuite débuter au Panorama-Dramatique avec 300 francs d'appointements, que son succès dans les rôles de traîtres fit porter à 1200, puis à 3000. Lorsque ce théâtre ferma, il fut engagé à la Gaîté et se fit goûter dans *le Pauvre Berger* et *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu*. Il entra, en 1827, aux Nouveautés, où étaient réunis Potier, Mlle Déjazet et Lafont. *Le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Caleb*, *le Coureur*, *Sir Jack* établirent sa réputation.

Engagé au Gymnase, en 1831, il y entra après une tournée à Londres, où il joua douze fois. Il tint sa place dans cette troupe brillante qui réunissait Mmes Déjazet, J. Vertpré, J. Colon, MM. Paul, Numa, Klein, etc. Cependant il n'obtint pendant trois années que des demi-succès mêlés à beaucoup d'échecs. Les auteurs lui donnaient des rôles qui convenaient mal à son talent. Il se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, et bientôt il eut plusieurs triomphes : *la Fille de l'Avare*, *le Bouffon du prince*, *le Gamin de Paris*, *les Vieux péchés*, *Pauvre Jacques*, *les Enfants de troupe*. Ces deux dernières pièces surtout l'ont rendu populaire et son nom y est resté attaché. Le Gymnase refusant de céder à ses prétentions, il alla jouer aux Variétés, et transporta la vogue à ce théâtre. En 1854, après un long repos, il se rappela au public, dans *Pauvre Jacques* et *le Gamin de Paris*, et eut à la Porte-Saint-Martin son succès habituel. En 1855, il joua aux Variétés dans *l'Abbé galant*. Plus récemment encore il a reparu aux Variétés dans une création nouvelle, *Jean le Toqué* (1857). Le talent de M. Bouffé se distinguait par une finesse de nuances qui n'aurait pas déparé la haute comédie, et par une grande habileté à exciter, selon l'occasion, le rire ou les larmes. C'était par excellence l'acteur du drame-vaudeville.

BOUGENEL (Jean-François), général français, né à Paris, le 16 mai 1786, servit dès l'âge de quatorze ans à bord des vaisseaux de l'État. Après avoir étudié à l'École militaire de Fontainebleau, il fut attaché en 1806 au prince de Neufchâtel, en qualité d'officier d'ordonnance, et fit toutes les campagnes de la grande armée jusqu'en 1813, époque à laquelle il devint prisonnier des Russes. Quoiqu'il eût pris part à la bataille de Waterloo, il passa dans les chasseurs de l'Isère avec son grade de chef d'escadron et devint lieutenant-colonel en 1827. Colonel du 6e de lanciers (1830), il fut nommé maréchal de camp (1838) et lieutenant général (28 décembre 1846). M. Bougenel, tout en restant membre du comité supérieur de cavalerie, a été admis en 1851 dans la réserve de l'état-major général et est devenu chevalier d'honneur de la princesse Mathilde. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1850.

BOUGRON (Louis-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 2 novembre 1798, fut élève de l'École des arts et métiers de Châlons, puis se livra, en 1821, à l'étude de la sculpture sous la direction de Ch. Dupaty. Il a envoyé aux diverses expositions artistiques : *Le Spartiate mourant* (1824); *Sainte Appoline* (1827), à l'église Saint-Laurent et *Achille s'armant pour venger Patrocle*, au musée de Rouen; *le roi Pépin combattant un lion* (1831), au musée de Saint Omer; *Kléber assassiné* (1834); *le Génie du Suicide* (1835), et des bustes en marbre pour les galeries de Versailles. En 1837, M. Bougron s'établit à Lille; il a exécuté dans le Nord d'assez nombreux travaux, notamment des sujets de sainteté, l'ornementation sculpturale du beffroi d'Arras, des bas-reliefs à Cambrai, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1834.

BOUGUEREAU (Adolphe-William), peintre français, né à la Rochelle, le 30 novembre 1825, suivit, de 1843 à 1850, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Picot, et partagea avec M. Baudry le grand prix de Rome au concours de 1850, dont le sujet était : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. De retour à Paris en 1855, il a exécuté diverses décorations d'hôtels aristocratiques. Il a exposé en 1855 : *le Triomphe du martyre, ou le Corps de sainte Cécile apporté dans les catacombes*, appartenant à l'État; *l'Amour fraternel*, un *Portrait* et une *Etude*; et depuis : *l'Empereur visitant les inondés de Tarascon*, commandé par le ministère d'État; *le Retour de Tobie*, *le Printemps*, *l'Été*, *l'Amour*, *l'Amitié*, *la Fortune*, *la Danse*, *Arion sur un cheval marin*, *Bacchante sur une panthère*, ces huit derniers sujets à la cire; *les Quatre heures du jour*, plafond (1859); *le Jour des morts*, *l'Amour blessé* (1859); *la Première discorde*, *Faune et bacchante*, *le Retour des champs*, *la Paix* (1861); *la Sainte famille*, *les Remords*, *la Bacchante* (1863); *Baigneuse*, *le Sommeil*, (1864); plusieurs *Portraits*. On cite encore de lui les peintures murales exécutées dans la chapelle Saint-Louis de l'église Sainte-Clotilde, représentant divers épisodes de la vie de saint Louis, etc. Il a été chargé de décorer la nouvelle église de Saint-Augustin, à Paris. — Son *Triomphe de Vénus* (1856) a été popularisé par la gravure et la lithographie. M. Bouguereau a obtenu une 2e médaille en 1855, une 1re en 1857 et la décoration en août 1859.

BOUGUERET (Édouard), ancien représentant du peuple français, est né à Ourgy-la-Ville, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1809. Riche industriel, directeur de la grande Société des maîtres de forges de Châtillon et propriétaire de la belle ferme des Quatre-Bornes, il était, sous

le règne de Louis-Philippe, un des chefs les plus populaires du parti radical dans le département de la Côte-d'Or. En 1848, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le cinquième sur dix, par 46 180 voix. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit par la plupart de ses votes la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Bougueret reprit la direction de ses forges à Voulaine. Il a été élu membre du conseil général de la Côte-d'Or.

BOUGY (Alfred-James-Louis-Joseph DE), littérateur français, né à Grenoble, le 1er novembre 1816, et fils d'un banquier, commença son droit, puis s'engagea. Deux ans après, il se retira à Lausanne, où il se fit protestant et vécut en donnant des leçons de français et de musique. Il vint à Paris en 1840. Entré, en 1842, comme surnuméraire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il y devint employé en 1844 et passa en 1849, comme bibliothécaire, à celle de la Sorbonne. En 1853 et 1856, il fut chargé par M. Fortoul de deux missions en Espagne, en Suisse et en Italie, dont il a publié les résultats. Il a été décoré de l'ordre équestre de la République de Saint-Marin.

On a de M. de Bougy un assez grand nombre d'écrits divers : *la Tour du Léman* (1846, in-4); *Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève* (1847, in-4) : *Turlupinades à l'encontre des pédagogues et des cuistres de l'école du bon sens* (même date); *la Luizina* (1852, in-18); *Evian et ses environs* (Genève, 1852) : *J. J. Rousseau* (1853, in-18; *Voyage aux républiques d'Andorre et de Saint-Marin* (1855-56, in-8); *la Suisse française et ses quatre lacs* (1859, in-12), etc. Il a en outre édité ou annoté les *Confessions de J. J Rousseau*, *Un million de rimes gauloises*, *Chansons et poésies de Désaugiers*, etc.

BOUHIER DE L'ÉCLUSE (Robert-Constant), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, né aux Sables-d'Olonne, le 8 octobre 1799, fit ses études au collége de Poitiers, suivit à Paris les écoles de droit, fut reçu avocat en 1822 et fut nommé substitut du procureur du roi à Mantes, d'où il passa au Parquet de Chartres. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et se fit inscrire au barreau de Paris. Il se fit remarquer, dans plusieurs procès politiques, par son zèle légitimiste. En 1831, il publia une brochure intitulée : *du Célibat sacerdotal dans l'Église catholique et du mariage des prêtres en France* (Paris in-8), suivie d'un *Traité sur l'adoption par les prêtres*. Ces deux écrits ont été réunis sous ce titre : *De l'état des prêtres en France, etc.* (1842, in-8).

En 1848, M. Bouhier de l'Écluse se porta candidat dans la Vendée. Élu représentant du peuple par 44 572 voix, le sixième sur neuf, il fit partie du comité des cultes. Il siégea à l'extrême droite, mais il se signala par l'indépendance de ses votes. Il s'opposa au bannissement de la famille d'Orléans et à la mise en accusation de M. Caussidière, protesta contre le maintien de l'état de siége et contre la suppression des journaux, vota contre les deux Chambres, pour l'amendement Grévy, pour le crédit foncier, pour la suppression de l'impôt du sel et pour l'abolition de la peine de mort, et repoussa l'ensemble de la Constitution, qu'il voulait soumettre à la sanction du peuple. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique du parti de l'ordre dans les questions intérieures et extérieures. Réélu, le cinquième sur huit, à l'Assemblée législative, il y fit partie de la droite monarchique, mais il se sépara encore de ses amis dans les débats relatifs à la limitation du suffrage universel et se prononça très-vivement contre les projets de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, au milieu de l'abstention de son parti, il sollicita de nouveau le mandat législatif et fut élu député de la Vendée pour la circonscription des Sables-d'Olonne. Mais il dut quitter la Chambre pour refus de serment et reprit, en 1853, sa place au barreau de Paris.

BOUHOT (Étienne), peintre français, est né en 1780 à Bard-lès-Epoisses (Côte-d'Or). Depuis de longues années il réside à Semur, d'où il a envoyé de temps à autre aux expositions artistiques des tableaux qui ont été remarqués. Cet artiste s'est exercé de préférence aux vues de villes, d'intérieurs et d'architecture et a principalement exposé : *la Place du Châtelet*, *le Jour de la Fête Dieu*, plusieurs *Vues* prises à Semur, *Intérieur du Musée des Thermes* (1846) *Intérieur de Saint-Germain l'Auxerrois* (1855) : *Vue de l'ancien donjon et de la partie méridionale de la ville de Sémur* (1859), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1810 et une 2e en 1817.

BOUILHET (Louis), littérateur français, né à Cany (Seine-Inférieure), en 1824, fit d'excellentes classes au collége de Rouen, puis étudia la médecine ; il l'abandonna bientôt et se mit à donner des leçons afin de se livrer plus librement à son goût pour la poésie. Il quitta Rouen en 1854 et vint habiter Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1859.

On a de ce jeune poëte, à part quelques pièces de vers insérées dans différents journaux, deux poëmes de longue haleine : *Melœnis, conte romain* (1856, in-12), élégante étude sur les mœurs au temps de Commode, publiée d'abord dans la *Revue de Paris*; *les Fossiles*, suite de scènes de la nature antédiluvienne; puis un recueil de pièces détachées : *Astragales, festons et poésies* (1859, in-12).

Vers la fin de 1856, M. Bouilhet a fait jouer à l'Odéon *Madame de Montarcy*, drame en cinq actes et en vers, qui, grâce à la beauté de la versification, a eu quelque succès et a surtout été regardé comme une brillante promesse. En novembre 1858, un second drame en vers, en cinq actes, *Hélène Peyron*, a été accueilli plus favorablement encore sur la même scène. Il y a encore donné *l'Oncle million*, comédie en cinq actes et en vers (1861). Le Théâtre-Français a joué aussi de lui : *Dolorès*, drame en quatre actes et en vers (1862). La Porte-Saint-Martin a joué, en février 1864, *Faustine*, en cinq actes, son premier drame en prose.

BOUILLAUD (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé et soutenu dans sa conduite et ses études par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua les soins les plus touchants, il y répondit par un extrême zèle et des succès. Reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors une admiration enthousiaste pour les doctrines et la méthode de Broussais.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec R. J. Bertin un *Traité des maladies du cœur* (in-8), qu'il remplaça depuis par un travail plus personnel, le *Traité clinique des maladies du cœur* (1835, 2 vol. in-8; 2e édit., 1841). Bientôt il se plaça au premier rang des médecins pour la précision qu'il portait dans le diagnostic. Mais l'esprit de système lui fit adopter la dangereuse méthode des saignées coup sur coup. Ses opinions médicales excitèrent de vives critiques.

M. Bouillaud devint professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, en 1831. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Il a été nommé membre du conseil supérieur de l'Université. Officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1847, il fut choisi en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement d'Orfila. Il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des difficultés et des débats assez bruyants, à la suite desquels il dut se retirer.

Les ouvrages de M. Bouillaud, qui sont très-nombreux, se recommandent à la fois par la science et le mérite du style. Nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8); *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8); *Traité clinique et statistique du choléra* (1832); *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8); *sur l'Introduction de l'air dans les veines* (1838); *Traité clinique du rhumatisme articulaire* (1840, in-8); *sur le Siége du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8); le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* 1853, in-8); *Du diagnostic et de la curabilité du cancer* (1854); *De l'influence des doctrines ou des systèmes pathologiques de la thérapeutique* (1859, etc).

BOUILLET (Marie-Nicolas), philosophe français, né à Paris, le 5 mai 1798, d'une famille d'habiles armuriers, originaire de Saint-Étienne, à laquelle on doit des armes de luxe qui décorent divers Musées de l'Europe et d'ingénieuses inventions en mécanique, fut élevé par sa mère, restée veuve dès 1800, puis placé à l'institution Sainte-Barbe, où il fit de solides études. Il entra, en 1816, à l'École normale où il eut pour maîtres Jouffroy et M. Cousin et fut, à sa sortie, envoyé comme professeur suppléant de philosophie au collége de Rouen. Atteint, en 1821, par les persécutions dirigées alors contre les élèves de l'École normale, il revint à Paris, subit avec honneur les épreuves nouvellement établies de l'agrégation et fut chargé de l'enseignement de la philosophie au collége particulier qui devint plus tard le collége Rollin. Rappelé, huit ans après, dans les établissements de l'État, il fut successivement suppléant de philosophie à Saint-Louis (1829) et titulaire de la même classe aux colléges Charlemagne (1830), et Henri IV (aujourd'hui lycée Napoléon), où son enseignement fut signalé par le succès de ses élèves au concours général.

M. Bouillet fut placé en 1840, comme proviseur, à la tête du collége Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte), dont il eut à diriger les agrandissements, et, lors de la réorganisation du conseil royal de l'instruction publique par M. Salvandy (1845), il fut appelé à en faire partie. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1839, il fut élevé au grade d'officier le 7 décembre 1846. A la suite de la révolution de Février il fut mis en disponibilité, au mois d'avril 1848. Nommé, dès 1850, conseiller honoraire de l'Université, rappelé à l'activité, en 1851, comme inspecteur de l'Académie de Paris, il avait rempli plusieurs fois, par délégation, les fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique, lorsqu'il fut appelé à ce poste le 17 novembre 1861. — Il est mort le 28 décembre 1864.

M. Bouillet a employé utilement, comme écrivain les loisirs que la vie universitaire lui a laissés. Il a publié, dès 1826, un *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane* (2 vol. in-8), exécuté sur le plan du *Classical dictionary* de Lemprière et contenant, pour chaque nom, l'indication des sources ; il en donna un *Abrégé* en 1827. Un travail de même nature, mais plus général, eut pour résultat le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* (1842, gr. in-8 à 2 col., 20ᵉ édit., 1864). Peu de livres ont eu, en France, autant de popularité. Spécialement recommandé par l'Université, accueilli des gens du monde, approuvé de l'archevêque de Paris, il fut pourtant déféré au saint-siége, et mis à *l'index;* mais au retour d'un voyage de Rome, l'auteur, par diverses rectifications, fit lever l'interdit et put ajouter à toutes les autres approbations celle du Saint-Père (1855). M. Bouillet donna ensuite pour pendant à cet ouvrage le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* (1854, même format; 7ᵉ édit., 1864), qui est, pour les choses, ce que l'autre est pour les noms et qui vient d'obtenir aussi l'approbation de l'Université (1860). Outre les collaborateurs spéciaux auxquels il a dû recourir, pour l'exécution de ce dernier ouvrage, il a été particulièrement secondé, dans le travail d'ensemble, par M. Alph. Legouez, professeur au lycée Bonaparte, son ancien élève et qui avait déjà collaboré au premier Dictionnaire.

En philosophie, M. Bouillet compte des travaux recommandables : des éditions annotées des *OEuvres philosophiques de Cicéron et de Sénèque*, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire; une édition des *OEuvres de Bacon* (1834-35), pour la *Bibliothèque philosophique des temps modernes*, avec introduction, sommaires, notes, etc.; enfin et surtout une traduction longuement élaborée des *Ennéades* de Plotin (1857 et suiv., 3 vol.), avec tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de ce philosophe : cet ouvrage a obtenu un prix extraordinaire de 3000 francs, de l'Académie française (août 1861).

M. Bouillet a, en outre, collaboré à divers recueils, tels que l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la conversation*, le *Supplément de la biographie universelle*, le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, le *Lycée*, la *Revue française*, la *Revue nouvelle*, etc.

BOUILLET (Jean-Baptiste), géologue français, banquier à Clermont-Ferrand, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1799, est auteur d'un grand nombre de mémoires et de publications diverses sur la géologie du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne. Mais il a surtout consacré ses loisirs à rassembler une collection de minéraux et de coquillages fossiles provenant des environs du plateau central; c'est une des plus riches qui existe en France. Nous citerons de lui : *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme* (1829, in-8) et *Description scientifique de la haute Auvergne* (1835, in-8 et atlas).

BOUILLIER (Francisque), philosophe français, né à Lyon, le 12 juillet 1813, commença ses études au collége Stanislas de Paris, les acheva à celui de Lyon, fut admis à l'École normale en 1834, et reçu le premier, en 1837, à l'agrégation de philosophie. D'abord professeur de philosophie à Orléans, il prit le grade de docteur en 1839; sa thèse principale avait pour objet : *la légitimité de la faculté de connaître*. Nommé professeur à la Faculté de Lyon, la même année, il remporta, en 1841, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques sur ce sujet : *Histoire du cartésianisme* et fut élu correspondant de l'Institut l'année suivante. De 1846 à 1848, M. Bouillier a fait partie du conseil municipal de Lyon. Doyen de la Faculté depuis la fin de 1848, il a été, en 1856, président de l'Académie impé-

riale de sa ville natale. Il vient d'être nommé inspecteur général (1865). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

On a de lui : ***Histoire et critique du cartésianisme*** (Paris, 1842, in-8), reproduction développée de son mémoire couronné; *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8); *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854, 2 forts vol. in-8); *De l'unité de l'âme pensante et du principe vital* (1858); *Du principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines spéciales et psychologiques*, etc. (1862, in-8). Il a traduit de l'allemand : *De la Religion dans les limites de la raison*, de Kant (1842, in-12), avec M. Lortet, et *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* de Fichte (1845, in-8); il a collaboré à *la Liberté de penser*, au *Dictionaire des sciences philosophiques*, et a publié à part des *Discours* d'ouverture ou de circonstance, notamment, en 1857, deux très-remarqués, l'un intitulé : *l'Académie de Lyon au* XVIIIe *siècle*, l'autre, *l'Institut et les académies de province*.

BOUISSON (F....), médecin français, né à Mauguis (Hérault), en 1813, fit ses études médicales à Montpellier, où il fut élève de Delpech. Premier agrégé au concours de chirurgie, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de physiologie à la Faculté de Strasbourg et rappelé, en 1840, à Montpellier, comme professeur de pathologie chirurgicale, puis de clinique chirurgicale, en remplacement de Lallemand. En 1851, il concourut avec éclat pour la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, qui fut obtenue par M. Nélaton. Il est, depuis 1845, chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire Saint-Éloi de Montpellier, où il a traité, à leur retour, les nombreux blessés de la guerre d'Orient. M. Bouisson, comme praticien, est un des médecins les plus répandus dans tout le Midi et l'un des plus honorables représentants de l'École chirurgicale de Montpellier. Il est correspondant de l'Académie de médecine de Paris et de plusieurs autres Sociétés médicales.

M. Bouisson a publié : *De la bile, de ses variations physiologiques, de ses altérations morbides* (Montpellier, 1843, in-8), traduit en allemand par le docteur Platner avec annotations (Vienne, 1845); *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique, etc.* (Paris, 1850, in-8, traduit en italien, Milan 1850), couronné par l'Académie des sciences (1854); *des Vices de conformation de l'anus et du rectum* (1851), thèse d'agrégation; un grand nombre de *Mémoires de chirurgie* et de *physiologie*, publiés en grande partie dans la *Gazette médicale de Paris* ou dans les *Annales de chirurgie*, des *Observations cliniques*, des *Rapports, Discours, Éloges académiques* (1848-1857), *Parallèle de Delpech et de Dupuytren* (1841), etc. De 1840 à 1848, M. Bouisson a été un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine* de Montpellier.

BOULANGER (Louis), peintre français, né de parents français à Verceil (Piémont), le 11 mars 1806, étudia la peinture sous Guillon-Lethière et Ach. Devéria et entra dans la carrière des arts sous l'influence et avec l'appui des chefs de l'école romantique, auxquels il dut une réputation précoce qu'il sut soutenir. Intimement lié surtout avec M. Victor Hugo, qui lui a dédié un certain nombre de poésies, il a brillamment illustré les œuvres du poëte, et lui a emprunté plusieurs de ses meilleures toiles. M. Boulanger a fait avec lui plusieurs voyages d'artiste. Il a été nommé directeur de l'École impériale des beaux-arts de Dijon en 1860.

Il a exposé irrégulièrement aux salons depuis 1828. Ses tableaux les plus favorablement cités sont : *Mazeppa*, *le Départ* (1828); *le Triomphe de Pétrarque* (1836); *saint Jérôme et les Romains fugitifs* (1855); *les Gentilshommes de la Sierra*, *Roméo achetant du poison*, *Lazarille et le mendiant* (1857); *le Message*, *Don Quichotte et les chevriers*, *Othello*, *Macbeth* (1859); *la Rêverie de Velléda*, *la Ronde du Sabbat*, quatre dessins à la plume (1861); *les Géorgiques de Virgile*, *le Marchand de lacets* (1863); de nombreux *Portraits*, la dernière scène de *Lucrèce Borgia*, aquarelle, acquise par le duc d'Orléans (1834). M. L. Boulanger, souvent confondu avec des homonymes, a obtenu une 2e médaille en 1827, une 1re en 1836, et la décoration le 5 mai 1840.

BOULANGER (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Paris le 29 novembre 1807, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1830, suivit les ateliers d'Huyot, de Leclère et de M. Châtillon et partagea le grand prix d'architecture, en 1836, avec M. J. Clerget; le sujet du programme était : *un Palais pour l'Exposition des arts et de l'industrie*. Pendant son séjour en Italie, il envoya en France une belle *Restauration de la maison du Faune, à Pompéi*, l'une des plus grandes et des mieux conservées et, deux ans après (1842), les *Thermes de Dioclétien*, présentés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1841, M. Florimond Boulanger repartit quelques années après pour la Grèce. Il paraît avoir abandonné les beaux-arts pour s'occuper de littérature et de publications politiques.

BOULANGER (Gustave-Rodolphe-Clarence), peintre français, né à Paris, le 25 avril 1824, fut élève de P. Delaroche et de M. Jollivet et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome en 1849, sur ce sujet : *Ulysse reconnu par Euryclée*. De retour d'Italie en 1856, il a figuré avec succès aux salons, où il a déjà envoyé : *Jules César arrivé au Rubicon*, *les Choassa*, *la Maison du poëte tragique à Pompéi*, *Maestro Palestrina* (1857); *les Rahia* [*pâtres arabes*], *Lucrèce*, *Lesbie* (1859), *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Répétition du Joueur de flûte et de la Femme de Diomède dans l'atrium de la maison du prince Napoléon*, appartenant à ce prince, un *Arabe* (1861); *Jules César à la tête de la dixième légion*, *Kbails*, *la Déroute* (1863), *la Cella Frigidaria*, *Cavaliers sahariens* (1864). M. Boulanger a obtenu, dès son début, une 2e médaille en 1857, qui a été rappelée en 1859 et en 1863.

BOULANGER (Henri-Alexandre Ernest), compositeur français, né à Paris, le 16 décembre 1815, est le fils de l'actrice morte en 1850 et qui fut une des célébrités de l'Opéra-Comique. Élève du Conservatoire, sous la direction de Lesueur et de M. Halévy, il remporta le grand prix de Rome en 1845. Depuis son retour d'Italie, il a donné au théâtre, à des intervalles très-inégaux : *le Diable à l'école* (1842), *les Deux bergères* (1843), *Une voix* (1845); opéras comiques en un acte; *la Cachette*, en trois actes (1847); *les Sabots de la marquise*, en un acte (1854); *l'Éventail*, en un acte (1860).

BOULATIGNIER (Sébastien-Joseph), ancien représentant du peuple français, conseiller d'État, né à Valognes (Manche), le 11 janvier 1805, fit ses études au collége de Caen et son droit à Paris. Macarel, nommé directeur général de l'ad-

ministration départementale et communale, le fit entrer, en 1837, comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Bientôt après maître des requêtes en service ordinaire au conseil d'État, il fut chargé des fonctions du ministère public. Collaborateur de Macarel pour l'ouvrage intitulé : *De la Fortune publique en France et de son administration* (Paris, 1838-1841, 3 vol in-8), il a publié en outre un *Traité sur les conflits* et des articles de droit insérés dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et le *Dictionnaire général d'administration*.

Après la révolution de Février, M. Boulatignier fut élu représentant du peuple, le huitième sur quinze, dans la Manche, par 79 302 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il fut élu conseiller d'État et donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Il suivit jusqu'au coup d'État les inspirations de M. Vivien et fut compté parmi les partisans de la république modérée. Le 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation du conseil contre le coup d'État. Il fut néanmoins appelé à faire partie du conseil d'État réorganisé. M. Boulatignier a été nommé en outre membre de la commission municipale par l'Empereur pour le département de la Seine et de la ville de Paris. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 12 août 1863.

BOULAY DE LA MEURTHE (Henri-George, comte), sénateur français, ex-vice-président de la République, né à Nancy, le 15 juillet 1797, mort à Paris le 24 novembre 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOULAY DE LA MEURTHE (François-Joseph, baron), sénateur français, né à Paris en 1800, est frère du précédent. Ancien secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, il était depuis 1837 conseiller d'État, lorsque les suffrages de la Constituante le maintinrent dans ces fonctions. En juillet 1855, il remplaça M. Bonjean comme président du comité de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. Le 9 juin 1857, un décret impérial l'a fait entrer au Sénat. Il a été nommé, le 19 avril 1865, membre de la commission des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. Membre du conseil du sceau des titres, il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 août 1859.

BOULAY-PATY (Évariste-Cyprien-Félix), poëte français, né à Donges (Ille-et-Vilaine) le 19 octobre 1804, est fils du jurisconsulte de ce nom. Après avoir fait ses études au collége de Rennes, il fut reçu avocat en 1824. Venu à Paris, il débuta par un volume intitulé : *les Grecs, dithyrambes* (1825, in-8). Le duc d'Orléans, l'attacha à son secrétariat, en 1829 et le nomma l'année suivante bibliothécaire du Palais-Royal, à la place de M. Alex. Dumas qui venait de donner sa démission. Un second volume de vers parut après les journées de Juillet, sous le titre d'*Odes nationales* (1830, in-8).

Depuis cette époque, le talent de M. Boulay-Paty s'est développé. Déjà couronné par les Académies de Toulouse et de Nantes, il a obtenu, en 1837, de l'Académie française, la médaille d'or pour son poëme sur *l'Arc de triomphe de l'Étoile* et ce succès eut tant d'éclat que le prix fut doublé, ce qui jamais n'avait eu lieu; il reçut encore de la même compagnie, en 1844, une mention honorable pour le poëme du *Monument de Molière* et, en 1851, un des prix Montyon pour le volume intitulé : *Sonnets* (*De la vie humaine*). On lui doit encore un volume de poésies amoureuses publié sous le pseudonyme d'*Élie Mariaker* (1834, in-8) et de nouvelles *Odes* (1844, in-8). — M. Boulay-Paty est mort en janvier 1864. Entre autres legs charitables, il a fondé dans son pays natal un hospice pour les vieillards.

BOULÉ (Louis-Auguste-Désiré), auteur dramatique français, né le 1er septembre 1799, s'est fait connaître, depuis 1830, par sa collaboration avec MM. Ch. Potier, Desnoyers, Rimbaut, Chabot de Bouin, Cormon, à un assez grand nombre de drames, dont quelques-uns ont eu du succès sur les scènes du boulevard. Tels sont : *Les 20 000 francs* (1832); *le Facteur, ou la Justice des hommes* (1835), représenté une centaine de fois à l'Ambigu-Comique; *la Tache de sang* (1835); *l'Honneur de ma mère* (1837); *Denise et Paula* (1840); *Paul et Virginie* (1841); *Jeanne* (1844); *les Ruines de Vaudemont* (1845); *les OEuvres du démon* (1854), etc.

BOULET (Jean-Baptiste-Étienne), jurisconsulte et pédagogue français, né à Metz, le 4 février 1804, fit son droit, s'inscrivit fort jeune au barreau de la Cour royale de Paris, et publia à vingt ans, le *Ferrière moderne, ou Nouveau dictionnaire des termes de droit et de pratique* (1824, 2 vol. in-8). Il traduisit peu après les *Institutes de Gaïus* (1826, in-8), qui venaient d'être découvertes. En 1835, il fonda la *Revue du Nord*, destinée à propager l'influence de la littérature allemande. Il acheta ensuite une des institutions libres qui suivaient le collége Bourbon. Dès lors, il ne s'occupa plus que de livres classiques et fit paraître plusieurs *Manuels pratiques* de langue grecque, de langue latine, de lecture, de rhétorique, un *Cours d'études préparatoires* (1840, 7 vol. in-12) et diverses brochures, dont une *Sur l'affranchissement des Colléges communaux* (1852).

BOULEY (Henri), médecin-vétérinaire français, ancien pharmacien, aujourd'hui professeur de clinique et de chirurgie à l'École d'Alfort et, depuis 1855, membre de l'Académie de médecine (section de médecine vétérinaire), est auteur des ouvrages et traités suivants : *Causes générales de la morve dans nos régiments de cavalerie* (1840); *Traité de l'organisation du pied du cheval, etc.* (1851); *De la péripneumonie épizootique du gros bétail* (1854); *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires* (1855-57), avec M. Reynal, etc. Il a publié un certain nombre de *Notices*, *Rapports*, *Mémoires*, *Exposés*, et rédigé, depuis 1844, le *Bulletin de la Société centrale de médecine vétérinaire*. M. Bouley a été fait chevalier de la Légion d'honneur (25 décembre 1844).

BOULGARINE (Thaddœus), écrivain russe, est né en Lithuanie, en 1789, mort à Dorpat, le 13 septembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BOULLAY (Pierre-François-Guillaume), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Caen (Calvados), en 1777, fonda sous l'Empire et dirigea, pendant longtemps, une des officines les plus connues et les plus accréditées de Paris. En 1818, il se fit recevoir docteur ès sciences et devint, en 1820, membre de l'Académie. Il a collaboré pendant plus de trente ans, d'une manière très-active, au *Bulletin de*

pharmacie, dont il fut l'un des fondateurs et au *Journal de pharmacie*. M. Boullay a été promu le 5 mai 1831, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui un grand nombre de mémoires relatifs à la découverte qu'il a faite de la *picrotoxine*, principe actif et vénéneux de la coque du Levant, aux *éthers phosphorique et arsénique*, aux *éthers en général* (1825), à l'*ulmine* et à l'*acide azulmique* (1830), au *volume des atomes* (1833), à la *méthode de déplacement* (1835), etc. Ses travaux les plus importants ont été insérés dans les *Bulletins* de l'Académie de médecine.

BOULLÉE (Aimé-Auguste), historien français, né à Bourg (Ain), le 4 novembre 1795, étudia d'abord le droit, entra dans la magistrature, en 1821, comme substitut au tribunal de sa ville natale et devint procureur du roi à Bergerac (1823) et à Mâcon (1826). Révoqué en août 1830, il se fixa à Lyon et se livra tout entier à des travaux historiques. M. Boullée réside à Paris depuis 1850.

Il a publié : *Histoire de la vie et des ouvrages du chancelier d'Aguesseau*, précédé d'un *Discours sur le ministère public* et suivi d'une *Notice historique sur Henri d'Aguesseau*, père du chancelier (nouv. édit., Lyon et Paris, 1849, in-12) ; *Histoire de France pendant la dernière année de la Restauration* (1839, 2 vol. in-8) ; *Histoire complète des États généraux et autres assemblées représentatives de la France depuis* 1802 *jusqu'en* 1826 (Paris, 1845, 2 vol. in-8), honorablement mentionnée par l'Institut; *Essai sur la vie et les ouvrages de M. J. E. Portalis* (1859, in-8), etc., et un grand nombre de brochures, discours de rentrées, rapports et articles dans le *Dictionnaire de la conversation*, la *Biographie générale*, la *Revue du Lyonnais*, etc.

BOU-MAZA (Si-Mohammed-ben-Abdallah, surnommé), c'est-à-dire *Père à la chèvre*, chef arabe, né vers 1820, au milieu des tribus situées entre Tlemcen et Mascara, s'affilia de bonne heure à la secte religieuse de Muley-Taïeb et mena pendant trois ans la vie austère des derviches. Profitant à la fois de l'éloignement d'Abd-el-Kader, réfugié dans le Maroc, et de l'ardeur belliqueuse des Kabyles, il se mit à prêcher l'extermination des chrétiens et usa de toutes les jongleries en usage pour fanatiser un peuple ignorant, se disant envoyé de Dieu, invulnérable, promettant le ciel ou des richesses à qui le suivrait, etc. Tout le Dahra se souleva à sa voix. Le 20 avril 1845, il remporta un facile avantage sur un camp de travailleurs près d'Orléansville; puis il assiégea en vain cette place et essuya, aux environs de Tenez, une sanglante défaite (31 mai.) Le mois suivant, après avoir été battu par nos alliés Sidi-Darribi et Hadj-Ahmed, il remonta la vallée de l'Oued-Riou et disparut quelque temps. Le 17 juillet, il manifesta sa présence par le massacre de l'agha Hadj-Ahmed; mais, harcelé par les colonnes mobiles parties de Mostaganem et de Tenez, qui faisaient à ses adhérents une guerre sans relâche, il finit par chercher asile chez les Cheurfas des Flittas. Différents agitateurs se montrèrent alors sur divers points de l'Algérie, prirent le nom du chérif et payèrent de la vie leurs tentatives d'insurrection.

A la fin de 1845, Bou-Maza, sans accepter la suprématie de l'émir, s'entendit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il préparait. En effet, tandis qu'Abd-el-Kader écrasait, à Sidi-Brahim, le malheureux lieutenant-colonel de Montagnac, il assaillit dans les défilés de Flittas la colonne du général de Bourjolly, la réduisit à la défensive derrière la basse Mina, et s'avança même un jour jusque dans les jardins de Mostaganem. D'assez rudes échecs lui firent expier la témérité de ses entreprises; abandonné de ses partisans, il réussit pourtant à reprendre la campagne avec un millier d'hommes du bas Dahra. Atteint, sur l'Oued-Ksa, par le colonel Saint-Arnaud (avril 1846), il fut, dans le combat, blessé d'une balle qui lui ôta pour longtemps l'usage d'un bras, parvint encore une fois à se soustraire aux poursuites et rejoignit Abd-el-Kader à Stittema. La mésintelligence éclata bientôt entre les deux prophètes rivaux. Sauvé à grand'peine des embûches de l'émir, Bou-Maza parcourut de nouveau toutes les tribus du petit désert, soutint chez les Ouled-Djellal un combat meurtrier contre le général Herbillon (10 janvier 1847) et, se voyant à bout de ressources, vint se rendre, le 13 avril, au colonel Saint-Arnaud.

Amené en France, Bou-Maza fut interné à Paris, où on lui donna un riche appartement aux Champs-Élysées, près de l'hôtel de la princesse Belgiojoso; il reçut du gouvernement une pension de 15 000 francs et ne tarda pas à devenir tout à fait à la mode. Il aurait été pourvu du commandement d'un corps indigène en Afrique, sans les actes de cruauté qui avaient marqué sa carrière militaire. Après s'être enfui de Paris, pendant la nuit du 23 février 1848 et avoir été arrêté à Brest, il fut enfermé au fort de Ham et remis en liberté le 22 juillet 1849, par le prince Louis-Napoléon, qui lui rendit même sa pension. En 1854, il a quitté définitivement la France et a commandé un corps de bachi-bouzouks dans la campagne d'Anatolie. Il a reçu, au mois d'août 1855, le grade de colonel dans l'armée ottomane.

BOUQUET (C.... Jean-Claude), mathématicien français, né le 7 décembre 1819, fut admis, en 1839, à l'École polytechnique et à l'École normale et entra de préférence à cette dernière. Il fut nommé, à sa sortie (1841), professeur de mathématiques au collége royal de Marseille. En 1845, il fut appelé, comme professeur de mathématiques pures, à la Faculté des sciences de Lyon, où il resta jusqu'en 1852. Il vint alors professer, à Paris, les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, puis au Lycée Louis-le-Grand.

M. Bouquet a donné, avec son collègue M. Briot, outre les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, un des meilleurs livres destinés à l'enseignement, la série de recherches *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*, qui ont reçu à l'Institut un favorable accueil. Il était déjà connu par sa thèse importante de docteur (*sur le Calcul des variations*, 1841, in-4) et par des mémoires sur des sujets de géométrie et d'algèbre, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences.

BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques), archéologue français, né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 22 décembre 1813, fit toutes ses études au séminaire de Tours, puis vint suivre les cours des grands établissements scientifiques de Paris. Après avoir été professeur au petit et au grand séminaire de Tours, il fut nommé, en 1843, chanoine titulaire de la cathédrale de cette ville. Il est membre de plusieurs Sociétés savantes, et a été décoré de la Légion d'honneur.

On doit à l'abbé Bourassé des ouvrages élémentaires d'histoire naturelle : *Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons* (Tours, Mame, 1840, in-12); *Esquisses entomologiques* (ibid., 1842, in-12); des éditions ou traductions d'ouvrages théologiques, *Décrets et actes du concile de Rennes, tenu en* 1849, Tours (1850, in-8);

V. Hildeberti, primo cenoman. episc. deinde Turon. archiepisc. opera omnia.... (Paris, Migne, 1854, in-4); *Dictionnaire de discipline ecclésiastique, d'après le traité de L. Thomassin* (ibid., 1856, 2 vol. in-4), nombreuses publications archéologiques, entre autres : *Archéologie chrétienne, ou Précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* (Tours, 1841, in-8, plusieurs éditions); *les Cathédrales de France* (ibid., 1843, grand in-8); *Verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours* (Paris et Tours, 1849, in-fol.), avec l'abbé Manceau; *la Touraine* (Tours, 1855, in-folio), avec le concours de plusieurs de ses collègues de la Société archéologique d'Indre-et-Loire; *Les plus belles églises du monde* (ibid., 1857, gr. in-8); *Résidences royales et impériales de France* (1863, in-8, avec gravures); enfin des livres d'éducation ou de vulgarisation édifiante : *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1861, in-8, illustré); *Histoire de la sainte Vierge mère de Dieu* (1862, in-8 illustré), etc.; sans compter un certain nombre d'articles d'histoire et d'archéologie dans divers recueils.

BOURBAKY (Charles-Denis-Sauter), général français d'origine grecque, né à Paris le 22 avril 1816, était, depuis 1836, sous-lieutenant aux zouaves, lorsqu'il passa, en 1838, comme lieutenant au 1er régiment de la légion étrangère. Capitaine aux zouaves en juin 1842, chef de bataillon des tirailleurs indigènes en août 1846, lieutenant-colonel en janvier 1850, d'abord au 7e de ligne, puis aux zouaves, colonel en décembre 1851, il est devenu général de brigade le 14 octobre 1854 et général de division le 12 août 1857. Il a été notamment employé dans la campagne de Crimée (1855), où il se distingua successivement à l'Alma, à Inkermann et à l'assaut de Sébastopol. Il fit aussi partie de l'expédition d'Italie (1859). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 22 septembre 1855 et grand officier le 18 septembre 1860. En septembre 1864, il reçut du roi de Prusse les insignes de la première classe de l'Aigle-Rouge.

BOURBEAU (Louis-Olivier), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né à Poitiers, le 2 mars 1811, fit ses études de droit sous la direction de Boncenne et débuta, jeune encore, au barreau de Poitiers, où sa parole nette et précise lui valut bientôt un nom honorable et une belle clientèle. Nommé maire de Poitiers en 1847, M. Bourbeau conserva ses fonctions au milieu de la crise de 1848 et sut se concilier les sympathies de ses administrés, qui l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le quatrième sur les huit représentants de la Vienne, par 50 000 voix, il fut rapporteur de plusieurs commissions. Son indépendance le rapprocha et l'éloigna tour à tour des différentes fractions de l'Assemblée; il vota en général avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Poitiers, où il a été deux fois bâtonnier de son ordre. Il était professeur à la faculté de droit de Poitiers depuis 1841.

M. Bourbeau, comme jurisconsulte, a continué et complété l'important ouvrage de Boncenne, *Théorie de la procédure civile* (Paris, 1837-1845), auquel il a ajouté deux volumes (1844-1847), t. V et VI).

BOURBON (maison DE), dernière branche survivante de la troisième dynastie française; divisée, à partir de Louis XIII, en deux lignes principales : celle de Bourbon ou branche aînée et celle d'Orléans ou branche cadette (voy. ORLÉANS).

La branche aînée a pour chef actuel le prince *Henri*-Charles-Ferdinand, etc., duc de Bordeaux et comte de Chambord (voy. CHAMBORD) et comprend seulement, avec lui, sa sœur la princesse Louise-Marie-Thérèse (voy. PARME) et sa mère, la princesse *Caroline*-Ferdinante-Louise, duchesse de Berri (voy. BERRI).

De cette ligne est issue la branche royale des Bourbons d'Espagne (voy. ESPAGNE), qui a formé, à son tour, la branche royale des Bourbons de Naples (voy. DEUX-SICILES) et la branche ducale de Parme (voy. PARME).

BOURBON-BUSSET (François-Louis-Joseph, comte DE), général français, ancien pair de France, né à Paris, le 4 février 1782, mort en décembre 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BOURBOUSSON (Théophile-Eugène), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, né à Gigondas (Vaucluse), le 6 juillet 1811, étudia la médecine, se fit recevoir docteur et fut attaché à l'établissement des eaux thermales de Vacqueyras, près d'Orange. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions très-libérales et fut porté par l'opposition au conseil général de Vaucluse. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 21 562 voix, le dernier des six. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota, en général, avec la droite. Il demanda, avec M. Bérard, que l'élection des représentants se fit au chef-lieu de la commune. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier sur cinq, à l'Assemblée législative, il continua de soutenir la politique des chefs de la droite, sans abandonner entièrement la cause du système parlementaire et, dans le conflit engagé entre l'Élysée et l'Assemblée nationale, il prit parti contre le président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté étranger à la vie publique. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 26 juillet 1852.

BOURCIER DE VILLIERS (Charles-Jean-Baptiste, comte DE), homme politique français, député, est né le 8 décembre 1798. Après plusieurs années de service, il se retira avec le grade de capitaine de cavalerie et s'occupa spécialement de travaux agricoles. Membre du Conseil général pour le canton d'Épinal, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme représentant de la 1re circonscription des Vosges, et conserva son siége, comme candidat du gouvernement, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 14 524 voix sur 28 993 votants. M. le comte de Bourcier de Villiers a été décoré de la Légion d'honneur.

BOURDILLIAT (Achille-Étienne), éditeur français, né à Paris, en 1818, a été administrateur de *l'Événement* et gérant du *Bien-être universel*, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. A cette époque il ouvrit, avec M. Jaccottet, coadministrateur de *l'Événement*, une maison de librairie, connue sous le nom de « Librairie nouvelle » et inaugura, trois ans plus tard, le format in-18 et in-16 à un franc le volume. Une édition de Balzac eut un grand succès dans ces conditions de périlleux bon marché. M. Bourdilliat joignit à sa librairie une imprimerie en 1856. Il fonda, en avril 1857, le recueil hebdomadaire *le Monde illustré*. Il fut forcé, en 1862, d'abandonner sa maison, qui devint une succursale de MM. Lévy. M. Bourdilliat avait été décoré de la Légion d'honneur, le 23 août 1848.

BOURDON (François), ancien représentant du peuple français, né à Seurre (Côte-d'Or), le 29 juillet 1797, commença ses études à Mâcon, puis les interrompit pour s'appliquer à l'industrie. Très-jeune encore, il proposa quelques modifications au système des premiers bateaux à vapeur qui naviguèrent sur la Saône. Plus tard il inventa un moulin à vapeur qui eut peu de succès. Il se rendit en Amérique, où il acquit une position importante comme ingénieur. De retour en France, il fut nommé contre-maître et chef d'atelier des fonderies du Creuzot. Le jury des récompenses nationales lui fit décerner la décoration de la Légion d'honneur après l'Exposition de 1844 (24 juillet). En 1848, il se présenta, comme candidat républicain, aux suffrages des électeurs de Saône-et-Loire et fut envoyé à la Constituante, le septième sur quatorze, par 127 088 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de Louis-Napoléon une opposition modérée. Non réélu à la Législative, il rentra dans l'industrie.

BOURDON (Jean-Baptiste-Isidore), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Merry (Orne), le 26 août 1796, étudia la médecine à Montpellier et à Paris et s'occupa principalement de physiologie. Interne des hôpitaux, il publia, en 1819, son premier mémoire, dans lequel il traite *de l'Influence de la pesanteur sur quelques phénomènes de la vie* (Paris, in-8; 2e édit. 1822). Ce travail fut remarqué, ainsi que ceux qu'il publia ensuite *sur la Respiration* (1820, in-8), et Cuvier en accepta la dédicace. M. Bourdon fut reçu docteur en 1823, avec une thèse intitulée : *Considérations physiologiques sur la vie et la mort*. Peu de temps après, en 1825, il fut nommé membre de l'Académie de médecine. Chargé de diverses missions et médecin des épidémies dans le département de la Seine, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Mémoire sur le vomissement* (Paris, 1819, in-8); *Physiologie médicale* (Paris, 1828, 2 vol. in-8); *Lettres à Camille sur la physiologie* (Paris, 1829, in-18), ouvrage destiné à populariser la science; *Physiologie comparée, ou Histoire des phénomènes de la vie dans tous les êtres qui en sont doués, depuis les plantes jusqu'aux êtres les plus complexes* (Paris, 1830, in-8, avec planches), l'œuvre la plus originale et la plus importante de l'auteur; *Physiognomonie de l'homme, ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leurs visages, selon les systèmes de Lavater, de Gall, etc.* (Paris, 1830, in-18 avec portraits); *Guide aux eaux minérales de France et d'Allemagne* (Paris, 1834, in-12); *Illustres médecins et naturalistes des temps modernes* (Paris, 1844 in-12); *Notions d'hygiène pratique* (Paris, 1844, in-8), pour le *Cours complet d'éducation des filles; Précis d'hydrologie médicale, ou les eaux minérales de la France* (1860, in-12). Citons parmi ses communications à l'Académie un important mémoire Sur *les divers modes de traitement du choléra* (1867), où l'auteur recommande surtout l'emploi de la strychnine.

M. Bourdon a aussi collaboré : au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dans lequel il fit insérer plusieurs articles importants; à la *Revue médicale*, où il a donné sa *Notice sur l'anévrisme de l'aorte;* et enfin à une foule de revues et de journaux tels que le *Journal des connaissances utiles* et le *Dictionnaire de la conversation*, auquel il a fourni surtout de piquants articles de biographie médicale contemporaine.

BOURGADE (l'abbé François), missionnaire et philologue français, né le 7 juillet 1806, à Ganjou, village du Gers, fit ses études théologiques au grand séminaire d'Auch; il fut ordonné prêtre en 1832 et sollicita vainement l'autorisation d'accompagner la seconde expédition contre Constantine. En 1838, il lui fut permis d'exercer son ministère en Algérie et il s'attacha aux hôpitaux de Danaouda et de Bouffarick. Il alla ensuite fonder à Tunis, un hôpital et un collége à Saint-Louis, des écoles pour les jeunes filles, etc. Il fut chargé du service de la chapelle fondée par Louis-Philippe à l'endroit où mourut saint Louis. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 mai 1845, officier du Nicham-Iftikhar, etc.

L'abbé Bourgade est venu à Paris publier divers ouvrages destinés à propager chez nous la connaissance de l'arabe et chez les Arabes celle de la religion chrétienne : *Soirées de Carthage* (1847, in-8), dialogues entre un prêtre catholique, un muphti et un cadi; *la Clef du Coran* (in-8), faisant suite au précédent et complété par le *Passage du Coran à l'Évangile* (1855), ainsi qu'un important ouvrage de philologie, *la Toison d'or de la langue phénicienne* (in-8, 2e édit., 1856), où l'on trouve un grand nombre d'inscriptions puniques. Il a aussi fait paraître une réfutation de la *Vie de Jésus* de M. Renan, sous ce titre : *Lettre à M. E. Renan* (1864, in-8).

BOURGEOIS (Anicet). Voy. ANICET-BOURGEOIS.

BOURGOING (Paul-Charles-Amablo, baron DE), diplomate français, sénateur, né à Hambourg (Allemagne), le 19 décembre 1791, est le fils aîné du célèbre diplomate de l'Empire qui a laissé plusieurs ouvrages historiques estimés. Entré au service militaire en 1811, il fit dans la jeune garde les campagnes de Russie et d'Allemagne et celle de France, comme aide de camp du général Mortier. Sous la Restauration, il embrassa la carrière diplomatique et fut attaché tour à tour aux ambassades de Berlin, de Munich et de Vienne. En 1828, il était à Saint-Pétersbourg, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie ; il accompagna l'état-major de l'armée d'invasion et prit part au siége de Silistrie.

Après la révolution de Juillet, il continua à représenter la France auprès du czar, mais seulement comme chargé d'affaires. Ministre plénipotentiaire en Saxe (1832), puis en Bavière (1835), il fut élevé à la pairie le 25 décembre 1841 et se montra tout dévoué à la famille d'Orléans. La République l'écarta momentanément des affaires; mais son nom, ainsi que le souvenir des services de son père, le désignèrent au président Louis-Napoléon, qui lui confia l'ambassade d'Espagne (1849-1851). M. de Bourgoing a été appelé au Sénat, par décret du 31 décembre 1852. Il a été promu le 20 février 1851, grand officier de la Légion d'honneur.—Il est mort le 16 août 1864.

Il est auteur du *Tableau des chemins de fer de l'Allemagne* (1842, in-8); des *Guerres d'idiomes et de nationalités* (1849, in-8), des *Souvenirs d'histoire contemporaine* (1864, in-8), etc.

Son cousin, M. Adolphe DE BOURGOING, préfet de Seine-et-Marne depuis le second Empire, s'est occupé d'industrie et d'agriculture, dans l'arrondissement de Cosne. Il a écrit un récit de voyage, intitulé : *l'Espagne, souvenirs de* 1823 *et de* 1833 (1834, in-8) et quelques mémoires sur des questions d'économie politique, qu'il a adressés, sous le dernier règne, à la Chambre des députés. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1855.

BOURJOLLY (de). Voy. LE PAYS DE BOURJOLLY.

BOURLON (Pierre-Henri-Dieudonné), administrateur et homme politique français, député, est né à Port-au-Prince, le 22 juin 1801. Membre du Conseil général pour le canton de Charroux et administrateur de la compagnie des chemins de fer d'Orléans, il entra en 1852, au Corps législatif comme député de la 3ᵉ circonscription de la Vienne, et aux élections suivantes, fut réélu comme candidat du Gouvernement. En 1863, il obtint 10 775 voix sur 17 841 votants. M. Bourlon a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

BOURNAT (Calixte), homme politique français, député, est né le 14 octobre 1814. Avocat, puis avoué à Marseille, il devint membre du Conseil général pour le canton de Peyrolles, puis fut envoyé, comme candidat du Gouvernement au Corps législatif, en 1863, pour la 2ᵉ circonscription des Bouches-du-Rhône, par 15 717 voix sur 23 591 votants. M. Bournat a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

BOURQUELOT (Louis-Félix), archiviste paléographe et littérateur français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 19 août 1815, devint élève pensionnaire de l'École des chartes et avocat à la Cour royale de Paris, après avoir étudié le droit dans cette ville. Attaché plus tard aux travaux relatifs à l'histoire du tiers état, auprès d'Augustin Thierry, il fut, en 1852, nommé membre de la commission des archives, créée au ministère de l'intérieur. Devenu, en 1854, professeur adjoint à l'École des chartes, il fait partie de la Société des antiquaires de France, dont il a été nommé président pour 1856. M. Bourquelot a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Histoire de Provins* (Provins, 1839-1840, 2 vol. in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Voyage en Sicile* (Paris, 1849, in-12); *Inscriptions antiques de Nice, de Cimiez et de quelques lieux environnants* (Paris, 1850, in-8), ouvrage qui a obtenu à l'Institut une mention très-honorable. M. Bourquelot a concouru à la rédaction de l'*Encyclopédie moderne*, de l'*Histoire des villes de France*, de *Patria* et surtout de la *Littérature française contemporaine*, grande publication bio-bibliographique, entreprise par M. Quérard pour faire suite à sa *France littéraire*, qui s'arrêtait à l'année 1828. Cet ouvrage, successivement rédigé par son fondateur, par MM. Maury, Louandre et Bourquelot, restera, sous le nom de ce dernier, un utile répertoire de bibliographie contemporaine.

M. Bourquelot a donné, en outre, des mémoires ou des articles dans divers recueils périodiques, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, d'où il a extrait son *Traité des opinions et de la législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge* (1843, in-8); dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, où ont paru ses *Recherches sur la lycanthropie* (1849, in-8); dans la collection des documents inédits, qui contiennent les *Mémoires de Claude Haton*, édités par lui (1857, 2 vol. in-4); dans le *Magasin pittoresque*, *l'Art en province*, *l'Athenæum*, etc. Au mois d'août 1861, ses *Études manuscrites sur les foires de Champagne et sur le commerce qui s'y faisait aux* 12ᵉ, 13ᵉ et 14ᵉ *siècles*, ont obtenu une première médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

BOURQUENEY (baron François-Adolphe), diplomate français, sénateur, né à Paris, le 7 janvier 1800, entra dans la diplomatie sous la Restauration et fut créé baron par Charles X. Il fut secrétaire de légation à Berne, sous le marquis de Moustier, qui, nommé plus tard sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, le fit destituer. Il fut attaché alors à la rédaction des *Débats*, devint maître des requêtes au conseil d'État et ne rentra dans la diplomatie qu'après la révolution de 1830. Il était secrétaire d'ambassade à Londres en 1840, sous M. Guizot, et signa, après le départ de celui-ci, comme chargé d'affaires, la convention des Détroits (1841), qui faisait rentrer la France dans le concert européen.

Nommé, un an après, ministre à Constantinople, puis ambassadeur, en 1844, il a été maintenu dans ce poste jusqu'en 1855. En 1844, il tint au milieu des troubles de l'Orient, une conduite toute pacifique, en harmonie avec la politique extérieure du cabinet de cette époque. A la suite des conférences de Vienne (1854), dans lesquelles il insista sur l'adoption des « quatre garanties », comme condition expresse de la paix, il fit partie du congrès de Paris, puis fut accrédité comme ambassadeur à Vienne, en juin 1856. M. le baron Bourqueney a été élevé à la dignité de sénateur, par décret du 31 mars 1856. Il a été promu le 6 mars 1845, grand officier de la Légion d'honneur.

BOURZAT (Pierre-Siméon) [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), le 18 février 1800, fit son droit, et s'inscrivit au barreau de sa ville natale, où bientôt on l'appela l'avocat des pauvres. Républicain austère, il vivait avec la simplicité d'un puritain. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante, le quatrième sur huit, par 22 226 voix. Membre du comité de législation, il se mêla activement aux discussions de l'Assemblée, surtout dans les questions de droit. Il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il fut un des plus ardents défenseurs des institutions républicaines, monta souvent à la tribune et se montra particulièrement hostile à l'influence du clergé. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la liste des représentants expulsés de France et se réfugia à Bruxelles.

BOUSQUET (Charles-Louis-Pierre), littérateur français, né à Paris, le 2 mai 1823, débuta dans la petite presse parisienne, puis alla rédiger, de 1847 à 1853, deux journaux à Boulogne-sur-Mer. Il donna au théâtre de cette ville : *Phébus Bournichon, ou le Neveu de mon oncle; 1425 Francs ou l'Étudiant en gage*, vaudevilles en un acte; *Gribouillard aéronaute*, revue en deux actes; *le Corsaire boulonais*, drame en cinq actes; *le Pêcheur boulonais*, vaudeville en deux actes. En janvier 1853, il a été attaché au *Pays*, *journal de l'Empire*, comme secrétaire de la rédaction. On a encore de lui : *la Garde impériale au camp de Châlons* (1857, in-8).

BOUSQUET (Jean-Baptiste-Édouard), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1794, fit ses études à la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en mai 1815. Il vint exercer sa profession à Paris et fut nommé, en 1820, chef des bureaux de l'Académie de médecine, membre titulaire en 1824 et, après 1830, secrétaire de son conseil d'administration. Depuis longues années, il dirige le service de la vaccine. M. Bousquet a été nommé, le 15 janvier 1832, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui entre autres publications : *Traité de la maladie scrofuleuse* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand de Hufeland; *Traité des mala-*

dies des yeux (1820, in-8), traduit de l'italien de Scarpa; *Traité de la vaccine et des éruptions varioleuses* (1833, in-8, nouv. édit. 1848), rédigé sur la demande du gouvernement et couronné par l'Académie des sciences; *Notice sur le cow-pox* (1836, in-4), etc. En outre, il a été un des fondateurs de la *Revue médicale* et c'est lui qui a rédigé, de 1836 à 1850, le *Bulletin* de l'Académie de médecine.

BOUSSI (François-Narcisse), ancien représentant du peuple français, né à Thouars (Deux-Sèvres), le 1er mars 1795, était, en 1830, avocat à Bressuire. Il refusa la place de procureur du roi à Bourbon-Vendée et vint à Paris où il prit part à la rédaction de *la Tribune*. Après les journées de juin 1832, il fut obligé de prendre la fuite et chercha un refuge à Tours. Arrêté avec M. Germain Sarrut, il resta un mois en prison, puis il recommença, dans *la Tribune*, la lutte contre la monarchie, jusqu'au moment où le journal succomba sous le poids des amendes. Arrêté de nouveau, par ordre de M. Gisquet, préfet de police, comme complice d'un régicide, il se justifia sans peine. Il s'établit alors comme avocat à Parthenay. En 1848, malgré l'opposition des légitimistes, il fut élu représentant du département des Deux-Sèvres, le troisième sur huit. Membre du comité de la justice, il monta plusieurs fois à la tribune, vota ordinairement avec la gauche et, par un amendement radical, demanda l'incompatibilité absolue du mandat législatif avec toute fonction publique salariée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

M. Boussi a publié des ouvrages de linguistique : *la Grammaire ramenée à ses principes naturels* (Paris, 1829, in-8); *Mécanisme du langage, ou Théorie des sons et articulations* (1834, in-8). Il a été rédacteur en chef du *Journal de la langue française*.

BOUSSINGAULT (Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné), savant chimiste et agronome français, membre de l'Institut, ancien représentant, né à Paris, le 2 février 1802, fut élevé à l'École des mineurs de Saint-Étienne. A sa sortie, il fut chargé par une compagnie anglaise d'aller dans l'Amérique du Sud retrouver d'anciennes mines comblées depuis longues années, de les rouvrir et d'en diriger l'exploitation. Tout alla bien d'abord et il se vit avec bonheur à même d'observer une foule de phénomènes, particuliers aux régions tropicales; les comptes rendus qu'il fit de ces premières observations le firent dès lors remarquer des savants, notamment de G. de Humboldt, qui alors explorait aussi le nouveau monde. Mais bientôt éclata l'insurrection générale des colonies espagnoles. Arraché à son entreprise industrielle, M. Boussingault fut attaché à l'état-major du général Bolivar. Il parcourut ainsi, en savant plus encore qu'en soldat, outre la Bolivie et la province de Vénézuela, les contrées situées entre Carthagène et l'embouchure de l'Orénoque.

Lorsqu'il revint en France, il fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, dont il devint doyen peu de temps après. En 1839, il fut appelé au sein de l'Académie des sciences et vint à Paris, où il obtint une chaire d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers.

En 1848, les électeurs du département du Bas-Rhin, où M. Boussingault était un des propriétaires de l'usine de Béchelbronn, l'envoyèrent, le douzième sur quinze, à la Constituante. Il y siégea parmi les républicains modérés. Il devint, par élection, membre du conseil d'État, dont il fit partie jusqu'au 2 décembre. A partir de cette époque, il a renoncé à la vie politique, pour laquelle il ne se sentait pas fait et il a repris ses travaux favoris, au grand profit de la science et de ses applications. Il a été promu, le 14 mars 1857, au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

La chimie, dans ses applications à l'agriculture et à l'élève des bestiaux, doit beaucoup aux travaux de M. Boussingault, notamment d'excellentes indications sur l'appréciation des engrais par le dosage de l'azote et sur les propriétés nutritives des aliments destinés aux herbivores. C'est lui aussi qui, conjointement avec M. Dumas, a déterminé les proportions des éléments de l'air. Il a donné dans les *Annales de physique et de chimie*, dont il est un des principaux collaborateurs, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc., un grand nombre de mémoires, dont plusieurs ont été réunis sous le titre de : *Mémoires de chimie agricole et de physiologie* (Paris, 1854, in-8). Il a en outre publié un excellent *Traité d'économie rurale* (Paris, 1844, 2 vol. in-8).

BOUSSON DE MAIRET (Emmanuel), littérateur français, né à Salins, le 4 août 1796, a publié divers ouvrages d'éducation et d'histoire dont les principaux sont : *Cours de belles-lettres* (1839, in-8), *Éloge historique et littéraire de l'abbé d'Olivet* (1839, in-8); *le Muséum littéraire* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1847); *Éloge historique du général Lecourbe* (1855, in-8). En outre il a édité les *Mémoires de la république sequanoise*, de Louis Gollut (1844-1846), ainsi que les *OEuvres* de Rollin.

BOUTARIC (Edgar), historien et archiviste français, né à Châteaudun, le 1er juillet 1830, fit ses classes au collége Bourbon. Élève de l'École d'administration créée par la république de 1848, il suivit après 1852, en qualité d'élève pensionnaire, les cours de celle des chartes. Letronne, alors directeur de cette École, le fit entrer aux Archives de l'empire. M. Boutaric a remporté en quelques années deux prix dans les concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'un pour une étude sur Philippe le Bel, l'autre pour un travail sur les institutions d'Alphonse, frère de saint Louis. Il a publié sous ce titre : *la France sous Philippe le Bel* (1862, 1 vol. in-8), son mémoire couronné par l'Académie des inscriptions. Un autre ouvrage, *les Institutions militaires de la France* (1863, 1 vol. in-8), a partagé le prix dans un concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Boutaric a édité, avec le concours de M. Delisle, un magnifique volume in-4, *les Actes du parlement de Paris*, qui complète heureusement le recueil des *Olim* de M. Beugnot.

BOUTHORS (Jean-Louis-Alexandre), littérateur et antiquaire français, né à Beauquesne (Somme), le 27 juin 1797, étudia le droit à Paris, devint avocat, puis avoué à la Cour royale d'Amiens et enfin greffier en chef de cette Cour. Il est membre de la Société des antiquaires de Picardie.

M. Bouthors se fit d'abord connaître par le *Voyage du roi au camp de Saint-Omer* (Amiens, 1828, in-4), poëme couronné par l'Académie d'Amiens. Depuis il a publié : *Esquisse féodale du comté d'Amiens au* XIIe *siècle, etc.* (ibid., 1843, in-4); *Coutumes locales du bailliage d'Amiens, rédigées en* 1507 (ibid., 1845-1853, 2 vol. in-4), ouvrage qui lui a valu, en 1854, une deuxième médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a inséré, en outre, divers travaux estimables dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, d'où il a

extrait et fait paraître séparément : *Cryptes de Picardie; Recherches sur l'origine des souterrains refuges qui existent en grand nombre dans les départements de la Somme, du Pas-de-Calais, de l'Oise et du Nord* (Amiens, 1838, in-8); *Notice historique sur la commune de Corbie* (ibid.; 1839, in-8); *Rapport descriptif et analytique sur le cartulaire de Valoires, manuscrit des archives du département de la Somme* (ibid., 1839, in-8); *les Proverbes, dictons et maximes du droit rural traditionnel* (ibid., 1859).

BOUTOEY (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Sauveterre (Basses-Pyrénées), le 11 juin 1800, se fit, comme avocat, une certaine réputation dans le Béarn et se montra le partisan déclaré des doctrines libérales. En 1848, le commissaire du gouvernement provisoire le nomma maire de Bayonne et les électeurs des Basses-Pyrénées l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le troisième sur onze, avec 64 232 suffrages. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très-hostile au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche pour résister à la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à la Législative, reprit sa place au barreau de Bayonne, et rentra en août 1860 dans le conseil municipal de cette ville. — Il est mort le 11 janvier 1861.

BOUTOWSKI (Alexandre), économiste russe, est né à Saint Pétersbourg, en 1814. Après avoir rempli divers postes dans l'administration, il reçut le titre de conseiller d'État et fut envoyé à Paris, comme agent officiel du ministère des finances. Il fait partie de la Société impériale d'agriculture de Moscou. Le meilleur et le plus substantiel des ouvrages qu'il ait publiés est un *Essai sur la richesse nationale et les principes de l'économie politique*, en langue russe (Saint-Pétersbourg, 1847, 3 vol. in-8); il y développe les théories de Smith et de Rossi, avec des vues nouvelles applicables spécialement à son pays.

BOUTRON-CHARLARD (Antoine-François), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, vers la fin du siècle dernier, a dirigé longtemps une des principales officines de cette ville. Ses travaux, insérés en grande partie dans les recueils scientifiques, le firent admettre, en 1824, à l'Académie. Il est membre du conseil de salubrité de Paris et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 28 avril 1841.

On a de lui : *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées* (1823, in-8), avec M. Bussy; *Manuel des eaux minérales naturelles* (1837, in-8, avec M. Patissier; *Analyse chimique des eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (1848, in-8), etc. Il est aussi l'un des rédacteurs de l'*Annuaire des eaux de France* pour 1851. M. Boutron a inventé, en 1854, un instrument appelé *hydrotimètre*, pour déterminer la composition des eaux de sources et de rivières.

BOUVERIE (Edward-Pleydell), homme politique anglais, né en 1818, fils du présent comte de Radnor (voy. ce nom), fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge et entra à la Chambre des Communes, en 1844, pour le district écossais de Kilmarnock; il se montra fidèle aux traditions de sa famille et soutint la politique des wighs. D'abord secrétaire de lord Palmerston (1840), il entra au barreau (1843), devint haut-shérif de Wilts en 1846, puis sous l'administration de lord J. Russell, il fut chargé du sous-secrétariat de l'intérieur (1850-1852), qui lui donnait accès au cabinet; lord Palmerston lui a confié, de février à août 1855, les fonctions réunies de vice-président du bureau de commerce, de payeur général de l'armée et de trésorier de la marine. Devenu au mois d'août 1855, député-lieutenant du comté de Berks, puis président du bureau des pauvres, avec un traitement de 50 000 fr., il est entré au Conseil privé et a été nommé, en 1857, membre du comité du conseil d'éducation.

BOUVET (François-Joseph-Francisque), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Vieux-d'Izenave (Ain), le 25 avril 1799, servit le parti libéral par ses écrits philosophiques et littéraires. Son premier ouvrage : *Loisirs de la solitude ou Poésies et nouvelles* (Paris, 1828, in-8), fut vendu au profit des Grecs. Il publia ensuite *République et Monarchie, ou Principes d'ordre social* (Paris, 1832, in-8); *du Principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs; conciliation des partis* (Paris, 1839, in-8); *du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France*, en réponse à M. Guizot (Nantua et Paris, 1840, in-8); *du Rôle de la France dans la question d'Orient; Congrès universel et perpétuel à Constantinople* (2 éditions, Nantua, 1840, broch. in-8); *Aux Députés et aux journaux de l'opposition; Appel à l'union* (Paris, 1844, broch. in-8); *les Ultramontains et les gallicans devant la nation, ou Nécessité pour la France de se séparer de Rome* (1845, in-12); *De la confession et du célibat des prêtres* (1845); *Lettre à ma femme ou les Révélations* (Lyon, 1846, in-8), écrit distribué à un petit nombre d'exemplaires.

M. Francisque Bouvet, rédacteur de la *Revue indépendante*, fonda *le Réveil de l'Ain*, où il développa ses idées sur la paix universelle. Après la révolution de Février, ses compatriotes de l'Ain l'envoyèrent, le troisième sur neuf, à la Constituante, où il fit partie du comité des affaires étrangères. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et condamna l'expédition de Rome, mais sans soutenir la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Réélu, le premier des huit, à la Législative, il s'unit à la Montagne et protesta notamment contre la loi du 31 mai. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne sortit de la retraite que pour intervenir, en apôtre de la paix, dans les débats soulevés par la question d'Orient. Il réclama de nouveau la formation d'un congrès européen, d'une sorte de conseil amphictyonique dont l'arbitrage terminerait à l'amiable les différends des puissances rivales. Il a accepté depuis le poste de consul à Mossoul. M. François Bouvet a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

Un de ses parents, M. Aristide BOUVET, médecin à Ambérieux, a été son collègue à l'Assemblée législative, pour le même département, qui l'avait élu le sixième sur huit; il s'est associé comme lui aux principaux votes de la Montagne.

BOUVET (Pierre-François-Henri-Étienne), marin français, né à l'Ile Bourbon, le 23 novembre 1775, entra au service en 1786 et fit ses premières campagnes sous le commandement de son père, capitaine de vaisseau. Aspirant le 19 juin 1792, enseigne de vaisseau le 1er juillet 1793, lieutenant de vaisseau le 24 avril 1802, capitaine de frégate le 1er février 1810, capitaine de vaisseau le 20 décembre de la même année, il mérita cet avancement rapide par un grand nombre d'actions d'éclat. Les Anglais n'eurent pas d'adversaire

plus entreprenant et plus audacieux. Avec sa frégate *l'Aréthuse*, il leur livra en deux années (1811-1813), six combats successifs. Des six frégates anglaises auxquelles il eut affaire, trois amenèrent pavillon, deux se détruisirent elles-mêmes; la dernière, *l'Amélia*, commandée par le capitaine Irby, eut 147 hommes tués ou blessés et ne dut son salut qu'à la fuite (7 février 1813). « Depuis longtemps, dit le *Times* en racontant ce combat obstiné de trois heures et demie, nous n'avions pas vu de la part des Français une telle persévérance et de tels efforts. » Le capitaine Bouvet fut nommé contre-amiral le 31 octobre 1822. Après trente années de service, il est entré dans la section de réserve du cadre de l'état-major général. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 26 avril 1831.

Il a publié, en 1840 : *Récit des campagnes du capitaine de vaisseau Pierre Bouvet*, où l'on trouve d'utiles renseignements sur la fin de la guerre de la révolution aux Indes orientales.

BOUVIER (Sauveur-Henri-Victor), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 22 janvier 1799, fit ses études médicales dans cette ville et fut élève de Béclard, qui l'associa à ses travaux. Docteur en 1823, il obtint, par la voie du concours, un service à la Salpêtrière et le titre d'agrégé à la Faculté. Forcé par sa santé de renoncer à cette carrière, il embrassa la spécialité de l'orthopédie, dans laquelle sa renommée scientifique devait lui donner la supériorité sur les praticiens ordinaires. Il acheta en 1825, à Chaillot, un établissement déjà connu, où l'on employait les lits mécaniques de Würtzbourg contre les déviations de l'épine dorsale. Il obtint, en 1837, pour ses procédés, un prix de 6000 francs à l'Académie des sciences. Il a contribué aux progrès de la méthode de tenotomie sous-cutanée. M. Bouvier est, depuis 1839, un des membres les plus actifs de l'Académie de médecine et membre de la Société de chirurgie. Il est médecin en chef de l'hôpital des enfants, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 avril 1838.

Le docteur Bouvier est auteur d'importants travaux scientifiques. Nous citerons : *Recherches sur quelques points d'anatomie et de physiologie, etc.* (1823), thèse inaugurale; *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, travail couronné par l'Institut; *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot*; divers autres mémoires lus à l'Académie, entre autres celui sur *la Surdi-mutité* (1852); *Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur* (1858, in-8, avec atlas).

BOUZIQUE (Étienne-Ursin), ancien représentant du peuple français, né à Châteauneuf-sur-Cher, le 7 janvier 1801, fit ses études au collége de Bourges et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Bourges, il consacra ses loisirs à l'étude et publia *Les VIIIe, X^e et XIVe satires* de Juvénal, traduites en vers français (Paris, 1825, in-8); il a donné depuis une traduction complète, avec le texte en regard (1843, in-8. 1854, in-8). Avant et après la révolution de 1830, il fit partie de l'opposition radicale et fut élu, en 1833, membre du conseil général, où il ne cessa de combattre l'administration. En 1848, il fut nommé par acclamation maire de la ville de Bourges et fut élu, le premier sur sept, représentant à la Constituante, à la presque unanimité des suffrages. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se trouva dans les rangs de l'opposition républicaine, jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Réélu, le deuxième sur six, à la Législative, il se rapprocha de la Montagne pour défendre la Constitution contre la majorité royaliste de l'Assemblée et contre la politique de l'Élysee. Après avoir protesté, le 2 décembre, contre le coup d'État, il se retira de l'arène politique. Il a fait paraître depuis un volume de vers intitulé : *Théâtres et souvenirs* (Paris, 1857, in-18). Rappelons encore : *Servius Tullius*, tragédie en 5 actes (1826).

BOVY (Jean-François-Antoine), graveur français d'origine étrangère, né à Genève, en 1803, vint étudier à Paris, où il fréquenta l'atelier de Pradier et débuta, comme graveur, au salon de 1831. Il a exposé un assez grand nombre de médailles et médaillons exécutés d'après des commandes officielles : *le Jubilé de la réformation* (1835); *la Loi des chemins de fer* (1845); *François Arago*, *l'Impératrice*, *Prix pour les beaux-arts*, *Agrandissement du Luxembourg*, *le duc de Plaisance*, *le baron Cuvier*, *Napoléon Ier*, *Gœthe*, *Listz*, *Schopin*, *Paganini*, *le général Dufour*, etc. (1855); *la Bataille de l'Alma* (1857); *Médaille de l'Exposition universelle de* 1855 (1859); *Médaille du mariage de S. A. I. le prince Napoléon*, face et revers; clichés en bronze, acquis au ministère d'État (1861); *Portrait de l'Impératrice*, médaillon plâtre; *Portrait de M. Soret*, *numismate*, médaille bronze (1863); *Portrait du Prince impérial*, médaille bronze (1864). M. A. Bovy a obtenu une 2e médaille en 1835, une 3e en 1855 et la décoration le 14 septembre 1843.

BOWEN (Francis), philosophe et écrivain américain, né à Charlestown (Massachusetts), vers 1814, fit ses études à l'université de Cambridge. De 1835 à 1839, il resta dans cette université, en qualité de répétiteur de philosophie et d'économie politique. Depuis 1843 jusqu'en 1853, il dirigea une des principales revues des États-Unis, le *North American Review*. Il attira ensuite l'attention par des articles sur la question hongroise, entièrement opposés à l'enthousiasme populaire d'alors, que la présence de M. Kossuth aux États-Unis avait porté jusqu'au comble. Il a été appelé à une chaire de philosophie morale et d'économie politique à Harward-College.

On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Essais critiques sur l'histoire et la condition présente de la philosophie spéculative* (Critical Essays on the history and present condition of speculative philosophy, Boston, in-12, 1842); *Discours sur l'application de la métaphysique et de la morale à la démonstration de la religion* (Lectures on the application of metaphysical and, etc., ibid., in-8, 1849) et plusieurs volumes de la *Biographie américaine* de Sparks.

BOWEN (sir George-Ferguson-Bowen), administrateur anglais, est né en 1821. Il fit ses études à Oxford, entra au barreau, puis fut nommé, en 1847, président de l'Université de Corfou, poste dont il se démit en 1851. Il devint en 1854 premier secrétaire du gouvernement des îles Ioniennes, puis fut nommé en 1859, capitaine-général, gouverneur et vice-amiral de Queensland en Australie avec un traitement de 4000 liv. sterling. En 1860, il fut promu chevalier grand'croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George. Il a écrit : *Ithaque en* 1850; *le Mont Athos*; *la Thessalie*, *l'Épire*, etc. Il a épousé, en 1856, la comtesse Diamantina, fille unique du comte Candiano Roma, président du sénat ionien.

BOWLES (sir George), général anglais, né en 1787, à Heale-House (comté de Wilts), obtint à

dix-sept ans un brevet d'enseigne aux Coldstream-guards, fit en Allemagne ses premières armes sous la conduite de lord Cathcart (1805), assista au siége de Copenhague, fut envoyé en Espagne, où il servit avec distinction de 1808 à 1814, prit part à la campagne de Waterloo et resta en France avec l'armée d'occupation, jusqu'en 1818, époque où il alla remplir au Canada les fonctions de secrétaire militaire du duc de Richmond. Il servit aux Indes, comme député-adjudant-général, de 1820 à 1825, puis au Canada, de 1837 à 1843. Durant l'insurrection de 1838, il commanda les troupes qui agirent sur la frontière des États-Unis et déploya beaucoup de vigueur contre les rebelles. Devenu major général, il rentra en Angleterre et fut, de 1845 à 1851, directeur de la maison de la reine. Lorsqu'il résigna cette charge, il fut nommé lieutenant gouverneur de la Tour de Londres et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. En 1854, il fut promu au grade de lieutenant général et mis à la tête du 1er régiment d'infanterie des Indes et en 1862, il fut nommé général.

BOWRING (sir John), homme politique et littérateur anglais, né à Exeter (comté de Devon), le 17 octobre 1792, est fils d'un honorable manufacturier, qui l'associa quelque temps à ses affaires. Issu d'une famille de vieux puritains et partageant la foi religieuse des unitaires, il se prononça de bonne heure, dans la presse et dans les assemblées politiques, contre les lois qui avaient frappé les dissidents d'incapacité politique. Il se fit connaître en exposant dans la *Revue de Westminster*, dont il fut l'éditeur de 1825 à 1830, les principes utilitaires de son maître, Jérémie Bentham; lié avec lui d'une étroite amitié, il fut chargé d'exécuter ses dernières volontés et de préparer une édition posthume de ses *OEuvres complètes*. En 1840, il a donné une traduction française de ses *Sophismes parlementaires* (Paris, in-8).

M. Bowring a enrichi la littérature anglaise de traductions de chants populaires anciens et modernes recueillis sur les lieux mêmes et dans presque toutes les contrées de l'Europe. Grâce à sa merveilleuse facilité à s'assimiler les langues étrangères, il rapporta de ses continuels voyages les documents précieux d'une anthologie poétique, dont il s'est fait de nombreuses et fréquentes réimpressions en Angleterre et en Allemagne. Il a successivement publié : *Choix de poésies russes* (Specimens of the russian poets, 1821-1823); *Anthologie javanaise* (Batavian anthology, 1824); *Choix de poésies polonaises* (Specimens of the polish poets, 1827); *Chants populaires de la Serbie* (Servian popular Songs, 1827); *Poésies de la Hongrie* (Poetry of the Magyars, 1830); *Anthologie des Tchèkes* (Cheskian anthology, 1832); *Romanceros d'Espagne* (Ancient poetry and romances of Spain, 1834), etc. Poete lui-même, il a écrit un volume de vers.

M. Bowring, attaché au parti whig, fut mis, dès 1832, en rapport avec le gouvernement de lord Grey et obtint dès lors, sous divers ministères, des missions en pays étrangers, relatives à des questions industrielles et commerciales. Parmi les rapports qu'il a rédigés et qui furent très-remarqués, nous citerons les suivants : *Relations commerciales entre la France et l'Angleterre* (On the commercial relations between France and England; 1834 et 1835, 2 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Villiers; *Commerce et fabriques de la Suisse* (On the commerce and manufactures of Switzerland, 1836, in-fol.), où il défend les avantages de la liberté commerciale; *l'Égypte, Candie et statistique industrielle de la Syrie* (On Egypt, Candia, on commercial statistics of Syria, 1840, 2 vol. in-fol.); *de l'Association douanière allemande* (On the prussian commercial union, 1840, in-fol.).

Élu membre de la Chambre des Communes pour Kilmarnock (1835), M. Bowring donna de nombreuses preuves d'indépendance, fut réélu en 1841 pour Bolton et se décida, en 1849, par suite du mauvais état de ses affaires, à accepter les fonctions lucratives de consul britannique à Canton. En 1854, il fut nommé commandant en chef, gouverneur et vice-amiral à Hong-Kong et dépendances, surintendant du commerce en Chine et chevalier. Il envoya à Siam une mission qui aboutit au traité de mars 1855. Lors des événements de novembre 1856, il prit vis-à-vis des autorités de Canton une attitude d'une extrême énergie et donna l'ordre à sir M. Seymour de bombarder la ville; approuvé par lord Palmerston, blâmé par le vote des communes, il fut rappelé en Angleterre à la fin de mars 1857. On a publié de lui la même année : *le Royaume de Siam et ses habitants* (Kingdom of Siam and its people, 1857, 2 vol. in-8). Il avait visité deux ans auparavant ce pays. En 1860, il a été nommé député-lieutenant de Devon.

BOWYER (George, 7e baronnet), jurisconsulte écossais, né en 1811, à Radley-Park (comté de Berks), fit ses études à l'université d'Oxford, reçut le diplôme de docteur ès-lettres et fut admis au barreau par l'École de Middle-Temple. Plusieurs ouvrages sur le droit national ou étranger lui ont acquis de la réputation; nous citerons une dissertation sur les *Institutions municipales des républiques italiennes* (On the statutes of the italian cities); des commentaires sur *le Droit constitutionnel de l'Angleterre* (On constitutional law of England) et sur *le Droit civil moderne* (On the modern civil law). On trouve aussi de nombreux articles de lui dans les recueils de législation et de jurisprudence. Député du bourg de Dundalk depuis 1852, il s'est déclaré en faveur de la politique libérale et a voté pour le bill de réforme en 1859. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Berks. Il a pour héritier son frère William, né en 1812, avocat.

BOYE (Gaspard-Jean), poëte danois, né à Kongsberg (Norwége), en 1791, vint de bonne heure en Danemark, où il fit d'excellentes études et obtint, en 1818, au séminaire d'Instrup, une chaire qu'il échangea, en 1826, pour une place de pasteur à Sölleröd. En dernier lieu, il fut nommé à Helsingford (1835). On a de M. Boye plusieurs drames historiques représentés, presque tous avec succès, sur les différentes scènes de la Norwége : *Élisa*, *Conradin*, *Juta*, *Floribella*, *Svend Grathe*, *le Roi Sigorer* (Kong Sigurd), *William Shakspeare;* des chants religieux qui témoignent d'une certaine verve lyrique, et une traduction de plusieurs psaumes.

BOYER (F. Partout, dit), vaudevilliste français, entra dans les bureaux de l'assistance publique et dirigea pendant plusieurs années l'hôpital Necker et l'hospice de la Vieillesse-Hommes. Après 1848, il est passé en la même qualité à l'hôpital Saint-Louis et depuis à l'hospice de la Vieillesse-Femmes. Il n'est connu au théâtre que sous son pseudonyme. Ses pièces, à l'exception d'une seule, *Un lièrre en sevrage* (1849), ont été faites en collaboration avec MM. Varin, Paul de Kock et Duvert et représentées le plus souvent au théâtre du Palais-Royal. Nous citerons à part : *l'Omelette fantastique* (1842), *la Rue de la Lune* (1843); *la Garde-malade* (1846), amusantes

bouffonneries qui sont du répertoire courant. Il a aussi travaillé aux vaudevilles suivants : *l'Habeas corpus* (1845); *le Fruit défendu* (1846); *Une femme à deux maris* (1847); *Habit, veste et culotte* (1849), en cinq actes; *J'ai mangé mon ami* (1850); *la Tante Vertuchoux* (1851); *le Poupard* (1853); *Un vieux loup de mer* (1854), etc. — M. Boyer est mort dans les premiers jours de février 1862.

BOYER (Louis), littérateur français, souvent confondu avec le précédent, est né à Paris, vers 1810, et a lui-même écrit plusieurs vaudevilles, la plupart en collaboration et signés du pseudonyme de *La Roque*. Il a écrit des notices dans *les Théâtres de Paris* et fondé, en mai 1848, avec MM. Villemessant et de Montépin; *le Lampion ou Éclaireur politique*. De 1851 à 1854, M. Louis Boyer a été attaché au ministère d'État comme inspecteur, puis comme censeur des théâtres. Il a administré ensuite le Vaudeville avec un bonheur que n'ont pas souvent connu les directeurs de ce théâtre (1854-56).

BOYER (Philoxène), littérateur français, né à Grenoble, en 1827, et fils de l'inspecteur d'académie L. A. Boyer, connu par des traductions de poëtes grecs, commença ses études au collége Stanislas, où son père était alors professeur. Menant tour à tour à Paris et à Grenoble une existence assez agitée, il débuta dans la littérature, en 1848, par un volume consacré à l'apologie exagérée du *Rhin* de M. Victor Hugo. Il a ouvert, en 1857, au cercle Malo, des conférences de littérature qui ont du succès. En 1862, l'Académie française lui a décerné, pour ses travaux littéraires, le prix Lambert.

M. Philoxène Boyer a principalement écrit, pour le théâtre, un certain nombre de pièces en vers : *Sapho*, drame en un acte (Odéon, novembre 1850); *le Feuilleton d'Aristophane*, comédie satirique, avec M. Théodore de Banville (Ibid., 1853) et, avec le même, *le Cousin du roi*, comédie en un acte (Ibid., 1857). On a encore de lui : *l'Engagement*, scènes en vers (1851); *les Chercheurs d'amour*, scènes de la vie romanesque, publiées dans *l'Artiste* (1855) et réunies sous le titre des *Délaissées* (1856) : des *Odes*, des *Cantates*, des *Hommages*, à l'occasion des principaux événements publics contemporains; des notices biographiques dans *les Théâtres de Paris*; etc.

BOYER (Philippe, baron), médecin français, né à Paris vers 1802, mort à Paris le 8 avril 1858. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

BOYER-DE-PEYRELEAU (Eugène-Édouard, baron), général français, né vers 1775, à Alais (Nord), entra au service, comme simple soldat, en 1793, et fit les campagnes d'Italie. Devenu aide de camp de l'amiral Villaret-Joyeuse, il le suivit à la Martinique, s'y défendit avec lui jusqu'à l'occupation anglaise (1809) et partagea sa disgrâce à son retour en France. En 1812, il rejoignit la grande armée en Russie, fit partie du corps de cavalerie du général Latour-Maubourg et concourut à protéger la retraite de nos troupes de Leipsick à Mayence. Il fut un des officiers qui déployèrent le plus de courage dans la campagne de France. Nommé commandant en second à la Guadeloupe (1814), il arbora le drapeau tricolore et fut, après les Cent-Jours, condamné à mort pour ce fait; sa peine fut commuée en vingt ans de détention. Mais au bout de trois ans il fut mis en liberté. Il reprit quelque temps du service sous le gouvernement de Juillet. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 juin 1813.

On a du général Boyer-de-Peyreleau : *les Antilles françaises* (1823, 3 vol. in-8), où il traite plus particulièrement l'histoire de la Guadeloupe.

BOYNEBURG VON LENSGFELD (Maurice-Henri, baron DE), général prussien, né en 1788, entra au service à l'âge de 16 ans et prit part à presque toutes les campagnes contre Napoléon. Il était colonel et commandait un régiment en 1814. Il passa au service de l'Autriche et devint général-major en 1832. Dix ans après, il reçut, avec le grade de feld-maréchal-lieutenant, le commandement d'une division de l'armée de Bade. En juillet 1848, il fut envoyé en Gallicie, où il prit part à la répression du mouvement de Lemberg. Au commencement de 1849, il fut nommé commandant militaire de la ville de Troppau, dans la Silésie autrichienne. Mais il ne tarda pas à prendre sa retraite et alla se fixer à Vienne.

BOZZELLI (François), littérateur et homme politique italien, né à Manfredonia (royaume de Naples), vers la fin du dernier siècle, acheva ses études classiques à Naples, où il fit son droit, tout en cultivant les sciences et la littérature. Avant vingt ans, il publia un recueil de vers lyriques; puis il entra dans l'administration. Il était conseiller d'État en 1820; compromis alors dans les événements dont Naples fut le théâtre, il dut chercher son salut dans l'exil, et ne put rentrer dans son pays que vers la fin de 1837. Il publia à Paris : *Essai sur les rapports primitifs entre la philosophie et la morale;* et à Bruxelles : *Esquisse politique sur l'action des forces sociales dans les différentes espèces de gouvernement*. Il donnait en outre des articles aux revues françaises et anglaises. Ses *Recherches sur l'imitation tragique chez les anciens et chez les modernes*, publiées d'abord à Lugano, en 3 volumes, eurent ensuite, à Naples, deux éditions. Membre de l'Académie des sciences de Naples, M. Bozzelli y a lu de nombreux mémoires.

La politique le détourna encore de l'étude. Arrêté deux fois, comme conspirateur, avec Charles Poerio et beaucoup d'autres libéraux, il fut rendu à la liberté par les événements de 1848 et devint, à deux reprises, ministre constitutionnel du roi. Après la journée du 15 mai 1848, il se retira tout à fait de la vie publique et prit une part active aux divers travaux de la Société bourbonnienne, dont il a été nommé président. — M. Bozzelli est mort en février 1864.

BRA (Théophile-François-Marcel), sculpteur français, né à Douai, le 24 juin 1797, vint étudier à l'École des beaux-arts, comme élève de Story et de Bridan et remporta, en 1818, un deuxième grand prix. L'année suivante, il débuta au salon, où il a dès lors envoyé des œuvres estimées. Rappelons : *Aristodème au tombeau de sa fille; Saint Pierre et saint Paul*, à l'église Saint-Louis en l'Ile; *Ulysse dans l'île de Calypso; Jean de Bologne*, *Pierre de Franqueville*, *Philippe de Comines*, *le sire de Joinville*, *le baron Dubois*, *les ducs d'Angoulême et de Berry*, *le maréchal Mortier*, *le général Négrier*, etc., la plupart aujourd'hui placés dans d'importants musées de province. M. Bra a été décoré le 11 janvier 1825. Il s'est retiré depuis longtemps dans sa ville natale, dont il a dirigé plusieurs années l'école de dessin et de peinture. — Il y est mort à la fin d'avril 1863.

BRABANT (*Léopold*-Louis-Philippe-Marie-Victor, duc DE), prince royal de Belgique, fils du roi Léopold 1er et de feu Louise d'Orléans, petit-fils du roi Louis-Philippe, est né à Bruxelles, le

9 avril 1835. Il a le grade de général major et le commandement honoraire du régiment des grenadiers. Il a épousé, le 10 août 1853, la duchesse Marie, archiduchesse d'Autriche, née le 23 août 1836, fille de feu l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. En 1855, il a fait, avec la duchesse de Brabant, un voyage de plusieurs mois dans divers États de l'Europe et sur les côtes de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Il vint ensuite visiter l'Exposition universelle de Paris et fit auprès de l'empereur des Français un séjour de près de trois semaines, qui donna lieu, dans la presse belge, à de nombreux commentaires.

Membre du Sénat belge depuis l'époque de sa majorité, le duc de Brabant a pris part à des discussions importantes, notamment, en 1855, à celle sur l'établissement d'un service de navigation entre Anvers et le Levant. Il aime surtout à soutenir les intérêts de sa ville natale et ceux du Brabant, dont il porte le nom. Il a eu deux enfants, une fille, *Louise*, née le 18 février 1858, et un fils, *Léopold-Ferdinand*, comte de Hainaut, né le 12 juin 1859.

BRABANT (Jean-Baptiste), homme politique belge, né à Namur, en 1802, fut élu au congrès national de 1830 et se prononça pour la monarchie constitutionnelle. Envoyé à la Chambre des représentants par le district de Namur, qui l'a constamment réélu depuis 1831 jusqu'en 1848, il fut un des membres les plus actifs du parti catholique, et en même temps un des défenseurs constants de la nationalité belge. Parmi les propositions émanées de son initiative, on remarque le projet de loi tendant à ériger l'université catholique de Louvain en personne civile (10 février 1841) et connu sous le nom de proposition Du Bus-Brabant (Voy. Bus). Ardent au travail et habile à découvrir les abus, il s'attacha surtout à diminuer le budget de la guerre, s'appuyant sur ce principe, « que le principal élément de la défense d'un État est dans le bien-être des populations, dans leur affection pour leur gouvernement. » La victoire du parti libéral en 1847 jeta M. Brabant dans l'opposition. Non réélu après la dissolution de la Chambre en 1848, il rentra dans la vie privée.

BRACKENRIDGE (Henry-M....), littérateur américain, né à Pittsburgh, le 11 mai 1786, et fils d'un magistrat, se familiarisa de bonne heure avec les langues française, allemande et espagnole. Avocat à vingt ans, il fut tour à tour juge en Louisiane (1809), secrétaire de l'ambassade chargée, en 1817, de reconnaître les républiques de l'Amérique du Sud et juge du district occidental de la Floride (1821-1832). Il s'établit ensuite dans une propriété voisine de sa ville natale. En 1840, il siégea au congrès; en 1844, il fit partie de la législature de Pensylvanie, puis il rentra dans la vie privée.

Mêlé, dès sa jeunesse, à la politique, M. Brackenridge a écrit diverses brochures qui ont eu du retentissement, entre autres celle qui est adressée au président Monroë (1816) et que l'abbé de Pradt a traduite en français. Parmi ses nombreux ouvrages littéraires, nous citerons : *la Louisiane* (Pittsburgh, 1812), étude de mœurs; *Histoire populaire de la guerre de 1814 avec l'Angleterre* (Baltimore, 1815), qui eut plusieurs éditions; *Voyage dans l'Amérique du Sud* (Voyage to south America, New-York, 1810, 2 vol.), duquel G. de Humboldt a parlé avec éloge; *Jefferson et Adams* (1820), études historiques ; *Souvenirs de l'Ouest* (Recollections of persons and places in the West, 1834, t. I). On annonce de lui une *Histoire de l'insurrection américaine* (History of the western insurrection).

BRACONNOT (Henri), chimiste français, né le 28 mai 1781, à Commercy (Meuse), mort le 23 janvier 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BRADFORD (Georges-Auguste-Frédéric-Henry Bridgeman, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1789, est fils d'un magistrat élevé, en 1794, à la pairie héréditaire. Sorti du collége de la Trinité, à Cambridge, il entra, en 1825, à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. En 1849 il a épousé en secondes noces, la veuve de sir Moncreif, sa belle-sœur. De son premier mariage (1818), il a eu cinq enfants, dont l'aîné est le vicomte Newport (voy. ce nom). — Il est mort en mars 1865.

BRADI (Agathe-Pauline Caylac de Ceylan, comtesse de), femme de lettres française, née à Paris, le 1er mai 1782, et fille d'un officier de cavalerie, fut mariée, à l'âge de dix-sept ans, au comte de Bradi. Elle faillit mourir de faim à Gênes, lors de la défense de cette ville par Masséna. Liée d'amitié avec Mme de Genlis, qui la nommait son élève, elle ne fut décidée à écrire que par des revers de fortune. On a d'elle : *Lettres d'une dame grecque écrites de l'île de Corse* (1815), qui lui suscitèrent des tracasseries de la part de la police; une suite de romans : *l'Héritière corse* (1823), histoire de Vanina d'Ornano; *Colonna* (1825); *Nouvelles* (1825, 3 vol.); *Une nouvelle par jour* (1827); *les Deux chaumières* (1852); *le Savoir-vivre en France* (1840, plusieurs éditions); *Galerie des femmes célèbres*, qui n'a pas été terminée, etc.; enfin une foule de nouvelles ou d'articles dans le *Dictionnaire de la Conversation*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *Revue de Paris*, le *Plutarque français*, *les Cent et un*, et les journaux destinés aux jeunes personnes. — Sa fille a écrit sous le pseudonyme de *Marie de l'Épinay*.

BRADY (Maziere), magistrat anglais, né en 1796, à Dublin, fit ses études à l'université de cette ville et fut admis au barreau en 1819. Sous les auspices du parti libéral, auquel il appartient, il a rempli en Irlande de hautes fonctions: attorney général en 1837, il a été nommé procureur général deux ans plus tard et président de l'Échiquier en 1840. A la chute du ministère Peel, en 1846, il occupa la chancellerie d'Irlande, charge qu'il a résignée, quelques mois seulement, durant la courte administration de lord Derby, en 1852. Il a reçu, en 1839, le titre de conseiller privé pour l'Irlande.

BRAEKELEER (Ferdinand de) peintre belge, né à Grammont (Flandre orientale), en 1772, étudia la peinture à Anvers, dans l'atelier de Philippe Van Brée et se livra à la peinture de genre. Il a formé à son tour un certain nombre de jeunes peintres de l'école flamande. On cite de lui : *une Vue intérieure de la ville d'Anvers*, au musée de Bruxelles; *le comte de Mi-Carême*, toile grotesque exposée à Paris, en 1840, *le Jour de Saint-Thomas*, acquis par le roi des Belges; *l'École de village*, au musée des académiciens d'Auxerre, etc. Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste est chevalier de l'ordre de Léopold.

Son neveu et son élève, M. Adrien Félix de Braekeleer, né à Anvers, en 1818, s'est fait un nom dans la peinture d'histoire et le portrait

BRAEMT (Joseph-Pierre), graveur de la monnaie à Bruxelles, né à Gand, en 1796, a exécuté plusieurs travaux très-estimés, parmi les-

quels on cite la médaille que l'Académie royale de Belgique décerne aux auteurs et aux artistes couronnés, celle de l'Institut royal des Pays-Bas, celle pour la Société de Harlem, à l'occasion de la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie, etc. Il est membre de la Société des beaux-arts de Bruxelles, des Académies de Bruxelles et d'Anvers et de l'Institut des Pays-Bas. — Il est mort en décembre 1864.

BRAGG (Braxton), général américain confédéré, est né, en 1815, dans le comté de Warren (Caroline du Nord). Élève de l'École militaire de West-Point, il entra, en 1837, comme sous-lieutenant au 3ᵉ régiment d'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre du Mexique, il fut successivement promu capitaine, major et enfin lieutenant-colonel pour sa défense du fort Brown (mai 1846) et sa belle conduite aux combats de Monterey (septembre 1846) et de Buena-Vista (février 1847). En 1856, il quitta le service et se retira dans sa plantation de Thibodeaux en Louisiane.

Dès le début de la guerre civile, il reçut, avec le grade de brigadier général, le commandement des troupes réunies à Pensacola, et en février 1862, il fut promu major général et placé, avec son corps, dans l'armée du Mississipi. Il se distingua à la bataille de Shiloh (6 et 7 avril), fut promu général, et, le mois suivant, succéda à Beauregard dans le commandement général de l'armée. Au mois d'août, il envahit le Kentucky, mais fut battu par Mac Cook à Perrysville (9 octobre) et contraint de rentrer à son camp de Chattanooga. L'année suivante, Rosencranz à son tour prit l'offensive, envahit le Tennessee, et Bragg perdit la sanglante bataille de Murfreesborough (30 décembre). Il vengea sa défaite à Rossville (septembre 1863), mais attaqué par Grant, qui avait remplacé Rosencranz, il fut battu dans la vallée de la Chickamanga (23-25 novembre 1863) et forcé de battre en retraite vers la Georgie. Remplacé par Johnston, il fut appelé au commandement de la Caroline du Nord, et ne joua plus un rôle actif jusqu'à la fin de la guerre. *

BRAHAM (Maurice), chanteur anglais, né à Londres, vers 1770, mort en 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

Ses fils, MM. Hamilton et Georges Braham, chanteurs comme leur père, ont fait leurs études musicales sur le continent, l'un à Leipsick, l'autre à Milan. Ce dernier retourna à Londres, en 1851, après s'être produit avec succès, comme ténor, sur différentes scènes d'Italie.

BRAINNE (Charles), littérateur français, né à Gisors (Eure), le 27 avril 1825, et petit-neveu d'Huet l'évêque d'Avranches, fut d'abord professeur d'histoire à Clermont-Ferrand, Avignon, Orléans, puis débuta dans la presse comme rédacteur du *Journal du Loiret*. Il a écrit depuis dans la *Presse*, l'*Audience*, l'*Opinion nationale*, le *Nord*, et a fondé la *Correspondance internationale*. — M. Brainne est mort le 24 avril 1864.

Il a publié : *Premières armes* (1847), poésies; *les Hommes illustres de l'Orléanais* (Orléans, 1851); *la Nouvelle-Calédonie* (1854, in-12); *Mémorial français pour* 1854 (1855, in-8), avec M. Ém. Vanderburch ; *les Hommes illustres de l'Oise* (Beauvais, 1858); *Baigneuses et buveurs d'eau* (1860) ; *Monaco et ses environs* (1863, in-18), etc.

BRAME (Jules-Louis-Joseph), homme politique français, député, est né à Lille le 9 janvier 1808. Avocat et agriculteur, il devint maître des requêtes, puis membre du conseil général pour le canton de Cysoing. En 1857, il fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par la 4ᵉ circonscription du Nord, et fut réélu au même titre, en 1863, par 23 955 voix sur 24 204 votants. On doit à M. Jules Brame un volume sur *l'Émigration des campagnes*.

BRANCAS (maison ducale de). Ce nom et ce titre, portés jusqu'en 1852 par le duc *Louis* de Brancas, ont été pris alors par son beau-frère, M. Marie-Ferdinand Hibon, à titre de substitution et en vertu de son contrat de mariage avec Marie-Ghislaine-Yolande, duchesse de Brancas et grande d'Espagne. Ces prétentions contestées judiciairement par le prince d'Arenberg et autres, et soutenues d'abord par un jugement du tribunal de première instance de Paris (19 février 1858), ont été mises à néant par un arrêt de la cour impériale de la Seine (11 juin 1859), qui a interdit à M. Hibon, avec le nom de Brancas, tous les titres qui l'acccompagnaient.

BRAND (Henri-Bouverie-William), homme politique anglais, né en 1814, est frère et héritier présomptif du présent baron Dacre (voy. ce nom). Il a d'abord été secrétaire de sir E. Grey et n'est entré à la Chambre des Communes qu'aux élections générales de 1852, pour le bourg de Lewes. Partisan des idées libérales et d'une extension modérée des droits électoraux, il a rempli, sous le ministère de lord Palmerston, les fonctions de lord de la Trésorerie (1855-1858). En 1838, il a épousé la fille du général Ellice.

BRANDIS (Chrétien-Auguste), philosophe allemand, conseiller privé du royaume de Prusse, professeur à Bonn, membre étranger de l'Institut de France, né à Hildesheim (Hanovre), le 15 février 1790, est fils du docteur Joachim-Dietrich Brandis, l'un des premiers médecins de l'Allemagne, qui fut emmené par le roi de Danemark à Copenhague (1809), où il mourut en 1846. Il fit ses études de philologie et de philosophie aux universités de Kiel et de Gœttingue, soutint à Copenhague, en 1812, sa thèse sur les philosophes d'Élée (*Commentationes eleaticæ*, Altona, 1813). Il y ouvrit des cours comme professeur privé et fut ensuite adjoint à la Faculté de philosophie. Il passa bientôt à Berlin, où ses études le firent remarquer par Niebuhr, qui voulut l'emmener à Rome comme secrétaire de la légation prussienne.

L'Académie royale des sciences de Berlin ayant entrepris une grande édition critique des *Œuvres d'Aristote* (Berlin, 1831-36, 4 vol.), M. Brandis fut chargé, avec Emmanuel Bekker, de visiter les bibliothèques les plus importantes de l'Europe, pour préparer ce travail. A son retour, en 1821, il fut nommé professeur à Bonn. C'est là qu'il a donné ses éditions si correctes de la *Métaphysique d'Aristote* (Berlin, 1823), des *Scolia in Aristotelem* (Ibid., 1836); et des *Scolia græca in Aristotelis metaphysicam* (Ibid., 1827), et a concouru pendant quatre ans, avec Niebuhr (1827-1830), à la publication du *Musée philologique, historique et philosophique du Rhin*. M. Brandis, qui n'a abordé la philosophie dogmatique que dans quelques articles de critique, a donné un excellent *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine* (Berlin, 1835-44, 2 vol.). Il a été élu, le 10 février 1855, associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques.

En 1837, il fut appelé en Grèce auprès du jeune roi Othon et attaché à son cabinet, comme conseiller, pendant plusieurs années. M. Brandis a publié, à la suite de ce voyage, ses *Communications* (Mittheilungen) *Sur la Grèce* (Leipsick, 1842, 3 vol.).

BRANDON (Robert), architecte anglais, né vers 1810, élève de l'Académie de Londres, a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs dessins : *l'Église de Porstwood*, des *Bains et lavoirs publics*, etc. Il a publié avec son frère, qui suit la même carrière que lui, de beaux ouvrages artistiques : *l'Architecture gothique* (an Analysis of gothic architecture, 2 vol. in-4, accompagnée de plus de 700 gravures); *les Voûtes en charpente du moyen âge* (the Open timber roofs of the middle ages, 1842, in-4); *les Églises paroissiales* (Parish churches, 1854, 2 vol. grand in-8 et 160 pl.), etc.

BRANDT (Henri DE), général et tacticien allemand, né en Westphalie, en 1789, étudia le droit à Kœnigsberg et, après la bataille d'Iéna, s'enrôla dans l'armée prussienne. En 1808, il fut incorporé avec le 2ᵉ régiment de la Vistule dans une division française et envoyé en Espagne, passa à la grande armée, devint capitaine aide-major à Smolensk, fit avec les Français les campagnes de 1813 et 1814 et rentra dans son pays avec un grade supérieur. En 1823, il débuta comme tacticien par un ouvrage *sur l'Espagne* (Ueber Spanien, in-8), où il appréciait l'état politique et militaire de ce pays au point de vue de la guerre d'intervention qui se préparait. Il écrivit ensuite : *sur la Manière de faire la guerre à notre époque* (Ansichten über die Kreigsführung, 1824); *Histoire de l'art de la guerre au moyen âge* (Geschichte des Kriegswesens des Mittelalters. Berlin, 1828, in-8); *Manuel élémentaire de la grande stratégie* (Handbuch für den ersten Unterricht in der hœhern Kriegskunst, 1829), ouvrage qui lui valut une chaire de professeur à l'École des cadets de Berlin.

En 1830, M. de Brandt fut admis dans le corps d'état-major, passa ensuite à l'École supérieure militaire et devint membre de la Commission d'examen. En 1831, il fut employé dans la division chargée de surveiller la frontière méridionale et conclut, le 4 octobre, avec le général Wronicki, la convention aux termes de laquelle l'armée polonaise put entrer sur le territoire prussien, où elle déposa immédiatement les armes. Il dirigea l'émigration des Polonais en France. De retour à Berlin, il reprit ses travaux et donna encore : *Tactique des trois armes* (Taktik der drei Waffen; 1833, 2ᵉ édit. 1842) et *la Petite guerre* (der kleine Krieg; 1837, in-8), livres qui, avec le *Manuel* déjà cité, font partie de la *Bibliothèque portative des officiers*. En 1840, M. de Brandt fut nommé chef d'état-major du deuxième corps, et colonel en 1842. En 1848, il eut le grade de général major et commanda dans l'armée active une brigade d'infanterie.

BRANICKI (Xavier), homme politique polonais, né vers 1815, est, par sa richesse et les services qu'elle lui permet de rendre à ses compatriotes, un des personnages les plus considérables de l'émigration. En 1849, il a fondé à Paris un journal démocratique, *la Tribune des peuples*, organe de la révolution européenne qui n'eut qu'une courte existence. Pendant la guerre d'Orient, il suivit le prince Napoléon à Constantinople, où il essaya vainement d'organiser un régiment polonais. Il représente une opinion intermédiaire entre les démocrates et le parti du prince Czartoryski (voy. ce nom).

BRANISS (Christlieb-Jules), philosophe allemand, né à Breslau, le 18 septembre 1792, fit ses études à Berlin et à Breslau et s'occupa spécialement de philologie et de philosophie. Il obtint le prix de l'Académie des sciences de Berlin pour une dissertation intitulée : *la Logique dans ses rapports avec la philosophie* (die Logik in ihrem Verhaeltniss zur Philosophie, Berlin, 1823), qui lui valut, en outre, le titre de docteur à l'université de Gœttingue. Il fut admis comme professeur à l'École supérieure de philosophie de Breslau, à la suite d'une thèse *de Notione philosophiæ christianiæ* (Breslau, 1825). Il ne fut nommé professeur titulaire qu'après avoir déjà donné d'importantes publications.

On cite de lui : *de la Doctrine Schleiermacher* (Ueber Schleiermacher's Glaubenslehre; Berlin, 1824); *Principes de la logique* (Grundriss der Logik, Breslau, 1830); *Système de métaphysique* (System der Metaphysik, Ibid., 1834); *Histoire de la philosophie depuis Kant* (Geschichte der Philosophie seit Kant, Ibid., 1842); *la Tâche scientifique du temps, pour servir d'introduction à l'enseignement académique* (die wissenschaftliche Aufgabe der Gegenwart als, etc., Ibid., 1841). En 1848, il a donné un écrit politique : *l'Assemblée nationale allemande et la Constitution prussienne* (die Deutsche Nationalversammlung und die preuss, etc. Breslau).

BRARD (Pierre-Lucien), ancien représentant du peuple français, né à Soubran (Charente-Inférieure), le 8 janvier 1804, suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1826. Dévoué à la cause libérale, sous la monarchie de Juillet, il combattit constamment, dans le collége électoral de Cognac, la candidature de M. Duchâtel. En 1847, il se signala au banquet réformiste de Saintes. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le dixième sur douze, par 64 922 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BRASCASSAT (Jacques-Raymond), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 30 août 1805, reçut les leçons de Richard et de M. Hersent, remporta en 1825, à l'École des beaux-arts, le second prix de paysage historique sur ce sujet : *la Chasse de Méléagre* et fit le voyage d'Italie aux frais de la duchesse de Berri. De retour en 1830, il fit irrégulièrement, jusqu'en 1845, de nouveaux envois aux salons, où il avait figuré dès 1827. Ses tableaux les plus connus, dont les premiers surtout ont joui d'une immense réputation, sont : *Mercure et Argus* (1827); *Vue de Cassano en Calabre; le temple de Vénus à Bayes*, acheté par la comtesse du Fourcroy; *Étude de chiens* (1831); *Sortie de forêt, Campagne de Rome*, acquis par M. Monsigny (1833); *Taureau se frappant contre un arbre*, *Repos d'animaux*, *Sorcière* (1834); *Lutte de taureaux* actuellement au musée de Nantes; *Étude de renard*, *le Pâturage* (1837); *Nature morte*, *Loup* (1838); *Parc de Brebis*, *Pâtre* (1840); *Paysages de la Lozère* (1842); *Vache attaquée par des loups, défendue par un taureau; le Golfe de Naples*, (1845). En 1855, après une interruption de dix années, cet artiste a reparu à l'Exposition universelle, avec une répétition libre de la *Lutte de taureaux*, la *Vache attaquée* de 1845, un *Repos d'animaux* et un *Portrait*. Il faisait partie du jury pour la 27ᵉ classe (peinture et gravure).

M. Brascassat, dont les œuvres offrent une certaine fougue de composition, de la vie, et une rare solidité de couleur dans les teintes les plus

légères, et qu'on a surnommé le « poëte des animaux, » a obtenu une 2e médaille en 1827, une 1re en 1831, et la décoration le 9 août 1837. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1846, en remplacement de Bidault.

BRATIANO (Demètre), publiciste roumain, né en 1818, à Bucharest, fit ses premières études au collége national de cette ville, puis son droit à Paris, où, de 1836 à 1848, il se mêla au mouvement politique et littéraire et publia plusieurs articles dans le *National* et la *Revue indépendante*, sous le pseudonyme de *Regnault*. Il combattit avec son frère (voy. ci-dessous), sur les barricades de février 1848 et retourna dans sa patrie deux mois après. Il fit partie du comité révolutionnaire et fut envoyé en Transylvanie et en Hongrie, afin de rallier le mouvement roumain au mouvement maggyar. Revenu à Bucharest, il fit partie de la commission qui se rendait à Constantinople, pour présenter la nouvelle constitution à la sanction du sultan. Après la chute de la lieutenance-princière (septembre 1848) et l'entrée des Russes dans les Principautés, il parvint à gagner la Transylvanie, d'où il se rendit en France et plus tard (1852) à Londres. Il y noua des relations suivies avec lord Palmerston, lord Dudley-Stuart, M. Layard et autres personnages influents, et parvint, dès les premiers mois de 1853, à faire porter la question roumaine à la tribune du Parlement. Depuis, il a publié dans les feuilles et les revues anglaises un nombre considérable d'articles sous forme de lettres ou de mémoires relatifs à l'histoire et aux droits des Principautés. En juillet 1857, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Valachie, avec les autres exilés de 1848. Nommé ensuite député au divan *ad hoc*, M. Demètre Bratiano a rédigé un mémorandum explicatif des résolutions adoptées et fut chargé, avec M. Golesco, de les soutenir auprès du congrès de Paris.

BRATIANO (Jean), frère du précédent, né en 1822, à Bucharest, entra à l'âge de seize ans dans l'armée et, trois ans après, vint compléter ses études à Paris (1841). Il suivit les cours de l'École polytechnique, puis ceux du collége de France, étudiant à la fois l'histoire, l'économie politique, l'art militaire, etc. Après la révolution de Février, il se rendit en toute hâte à Bucharest, où il fut un des membres les plus ardents du comité révolutionnaire et devint l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire. Il était un des chefs du parti qui rejetait à la fois le protectorat de la Russie et la suzeraineté de la Porte, et aspirait à faire de la Roumanie un État démocratique indépendant. Ministre de la police, sous la lieutenance-princière, il fut proscrit après la journée du 21 septembre et revint en France, où il publia plusieurs brochures et écrits périodiques, notamment, en 1855, un *Mémoire sur l'empire d'Autriche dans la question d'Orient*. Il était, à cette époque, détenu dans la maison de santé du docteur Blanche, à la suite d'un jugement du tribunal correctionnel de Paris qui l'avait condamné à trois mois de prison et 3000 fr. d'amende pour dépôt de presse clandestine (septembre 1853) après son acquittement en cour d'assises.

Remis en liberté au mois de juillet 1856, M. Jean Bratiano rentra, avec son frère, en Valachie et fut aussi député au divan *ad hoc*, où il s'est distingué comme orateur. Il venait de publier : *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie, depuis le traité de Paris* (1857, in-8).

BRAUN (Auguste-Émile), archéologue et esthéticien allemand, né à Gotha, le 19 août 1809, mort le 12 septembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BRAUN (Alexandre-Charles-Hermann), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 mai 1807, à Plauen (royaume de Saxe), fit ses classes au lycée de cette ville et son droit à l'université de Leipsick. De retour à Plauen, où il s'établit comme jurisconsulte, il eut bientôt une grande clientèle et commença en même temps à s'occuper des affaires politiques de son pays, sur lesquelles il écrivit divers articles dans le *Journal du Voigtland*. Membre de la seconde Chambre des États saxons, de 1839 à 1842, il soutint le principe du progrès modéré. En 1842, il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Hollande. Il a publié le *Compte rendu* (Rechenschaftsbericht, Leipsick, 1846) de ce voyage, ainsi qu'un écrit intitulé : *Principes de la procédure judiciaire publique et verbale, etc., d'après la législation française et hollandaise* (Hauptstück des offentl. mundl. Strafverfahrens, etc., Ibid., 1845).

En 1845, M. Braun fut envoyé à la cinquième diète constitutionnelle de la Saxe. Nommé par le roi président de la seconde Chambre, il reprit de nouveau sa place à la tête de l'opposition modérée. Lors de la révolution de 1848, sa popularité le fit charger de la formation d'un nouveau ministère, qui se composa de MM. George, Oberlaender, Von der Pfordten et Holtzendorff. Il prit, avec la présidence, le portefeuille de la justice. Il se maintint pendant un an, mais l'influence croissante de l'extrême gauche le força à se retirer avec tout le cabinet. Il resta encore quelque temps membre de la diète. Fatigué de ses travaux et des luttes révolutionnaires, il donna, en mars 1850, sa démission de député et se retira à Plauen, où il exerça les fonctions de prévôt de bailliage.

Outre les écrits déjà cités, M. Braun a inséré divers travaux de jurisprudence dans la *Gazette de jurisprudence et d'administration*, dans les *Annuaires du droit criminel saxon*, et dans d'autres recueils de même nature.

BRAUN (Jean-Guillaume-Joseph), théologien catholique allemand, né le 27 avril 1801, à Gronau près Duren, en Prusse, étudia dans sa ville natale, à Cologne et à Bonn. Il fut un des plus ardents disciples du théologien Hermes mort en 1831, qui occupait alors à l'université de cette dernière ville la chaire de théologie, et dont les doctrines religieuses et philosophiques prirent le nom d'Hermesianisme. Après avoir reçu les ordres à Vienne (1825) et fini ses études théologiques à Rome, il revint auprès de son ancien professeur et devint répétiteur au *Convictorium* de théologie catholique, agrégé à la Faculté de théologie, professeur adjoint en 1829 et professeur ordinaire en 1833. Dans cette position, M. Braun ne cessa de collaborer à la *Revue de philosophie et de théologie catholique*, qu'il avait fondée avec son maître Hermes et son collègue Droste-Hulshoff et qui était restée l'organe des doctrines hermesiennes.

En 1835, le comte de Spiegel, archevêque de Cologne et ami d'Hermes, étant mort, son successeur se déclara contre le maître et les disciples. Un bref papal du 26 septembre 1835 condamna les écrits d'Hermes. M. Braun et son ami, M. Elvenich (voy. ce nom), firent tous leurs efforts, à Rome même, pour prouver la pureté de leur cause. Ils durent revenir en Allemagne sans avoir rien gagné. Ils publièrent alors ensemble les *Meletemata theologica* (Bonn, 1838) et les *Acta romana* (Hanovre, 1838), consacrés à rendre compte de leur voyage.

L'histoire de l'Hermesianisme et avec elle la vie de M. Braun, entrèrent dans une nouvelle phase, lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse. En 1843, MM. Braun, Achterfeld et M. Elvenich de Breslau furent suspendus de leurs fonctions de professeurs. M. Braun, en 1848, devint membre de l'Assemblée nationale de Francfort. En 1850, il fut élu membre de la première Chambre de Prusse et de l'Assemblée d'Erfurt. Ses opinions politiques, exposées dans *l'Allemagne et l'Assemblée nationale* (Deutschland un die national-versammlung. Aix-la-Chapelle, 1849), étaient celles de cette partie de l'Assemblée de Francfort qui espérait pouvoir créer par la voie des réformes un grand empire germanique.

On a de M. Braun, président de la Société archéologique des provinces rhénanes, outre les ouvrages déjà cités : *Critique des travaux littéraires du docteur Anton Theiner* (Ueber die schriftstellerischen Leistungen des Dr. A. Th., Bonn, 1829); *Notice biographique sur Clément-Aug. de Droste-Hulshoff* (Cologne, 1833); *Des Devoirs du clergé touchant la doctrine et l'exemple* (von den Pflichten der Geistlichkeit in Hinsicht auf Lehre und Beispiel, Bonn, 1833); *les Doctrines de l'Hermesianisme touchant les rapports entre la raison et la révélation* (die Lehren des sogenannten Hermesianismus über das Verhaetniss der Vernunft zur Offenbarung, Ibid., 1835); *les Chambres et le pays* (die Kammern und das Land, Elberfeld, 1855); *les Capitoles* (Ibid., 1849); *Explication de l'antique sarcophage à Trèves* (Ibid., 1850), etc.

Il a encore publié : *OEuvres de Justinien le martyr* (Bonn, 1830); *Bibliotheca regularum fidei* (Ibid., 1844, t. I et II); une traduction allemande du *Livre sur la prière* de Cyprien (Ibid., 2e édit., 1844); une traduction latine du *Laocoon* (Ibid., 1843). Il a achevé la nouvelle édition de l'ouvrage *de Christianæ ecclesiæ politia* de Pellicia (Cologne, 1829-1838, 3 vol.), commencée sous la direction de Ritter.

BRAUX (Augustin), ancien représentant du peuple français, né le 8 juin 1796, à Rambervilliers (Vosges), exerça quelque temps la profession d'avocat, puis se livra à l'agriculture. En 1848, envoyé à la Constituante, le dernier sur onze représentants par 37 914 suffrages, il fut membre du comité de l'Algérie et des colonies et vota avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il repoussa la proposition Rateau, s'abstint de se prononcer sur l'expédition d'Italie et vota la mise en liberté des transportés de juin. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BRAVAIS (Auguste), géomètre français, membre de l'Institut, né le 23 août 1811, à Annonay (Ardèche), sortit, en 1831, de l'École polytechnique comme aspirant de marine, entreprit, quelques années après, un voyage dans les régions boréales et rapporta de cette expédition de nombreuses observations météorologiques et géologiques. Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau (1843), il quitta le service de la marine pour se vouer à l'enseignement, professa pendant quelques années à la Faculté des sciences de Lyon, et fut nommé, en 1846, à la chaire de physique de l'École polytechnique. Décoré de la Légion d'honneur le 25 janvier 1841, il a été promu officier le 3 octobre 1856.

M. Bravais publia d'abord avec son frère, M. Louis Bravais, un travail de géométrie botanique qui a pour titre : *Essai sur la disposition générale des feuilles rectisériées* (Clermont-Ferrand, 1839), puis, de 1840 à 1841, il présenta à l'Académie des sciences plusieurs mémoires contenant le résumé de ses observations dans les contrées arctiques, entre autres : *Mémoire sur les lignes d'ancien niveau de la mer dans le Finmarck*, dans lequel l'auteur fait connaître le mouvement de bascule de la presqu'île scandinave; *sur la Comparaison des baromètres des principaux observatoires du nord de l'Europe avec ceux de l'observatoire de Paris*, avec M. Martins; *sur les Phénomènes crépusculaires; Observations sur la température de l'ébullition de l'eau pendant une ascension sur le mont Blanc*, avec le même.

Il entreprit ensuite d'importantes études sur la cristallographie, qu'il résuma dans une série de notes et de mémoires : *sur les Polyèdres symétriques* (1849); *sur les Systèmes formés par des points distribués régulièrement sur un plan ou dans l'espace* (1850); *Études sur la cristallographie* (1851). Ces travaux ouvrirent à M. Bravais les portes de l'Académie des sciences, où il fut nommé, le 15 mai 1854, membre de la section de géographie et de navigation, en remplacement de l'amiral Roussin. — Il est mort le 31 mars 1863.

Il faut encore citer de lui : *Notice sur les parélies qui sont situées à la même hauteur que le soleil* (1845); *Notice sur l'arc-en-ciel blanc* (même année); *Mémoires sur les halos et les phénomènes optiques qui les accompagnent* (1847), sans compter quelques publications moins importantes, telles que : *Mémoire sur le mouvement propre du soleil dans l'espace* (1843); *sur l'Influence qu'exerce la rotation de la terre sur le mouvement du pendule conique* (1854); *Notice sur un nouveau polariscope*, suivie de *Recherches sur les doubles réfractions peu énergiques* (1851). On trouvera les plus importants de ces travaux, à leur date, les uns dans le *Recueil des savants étrangers* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les autres dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal de l'École polytechnique*.

BRAVARD (Toussaint), ancien représentant du peuple français, né à Arlanc (Puy-de-Dôme), le 31 octobre 1808, suivit à Paris les cours de médecine et se fit remarquer dans les écoles par la vivacité de ses sentiments républicains. Reçu docteur, il alla s'établir, comme médecin, à Jumeaux, et acquit parmi les paysans une grande popularité. En 1848, commissaire général dans la Haute-Loire, il fut envoyé à la Constituante, le premier des huit élus, par 48 088 voix, fit partie du comité de l'Algérie et des colonies et vota ordinairement avec la Montagne. Il repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. M. Toussaint Bravard ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit, à Jumeaux, l'exercice de la médecine.

BRAVARD-VEYRIÈRES (Pierre-Claude-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né le 3 février 1804, à Arlanc (Puy-de-Dôme), fils d'un médecin et parent du légiste Bergier, l'un des rapporteurs du Code civil, fit ses études au lycée Louis-le-Grand avec MM. Zangiacomi, Duchatel, de Sacy, puis étudia le droit et fut reçu licencié en 1824. Docteur dès l'année suivante, il obtint au concours, en 1830, le titre de professeur suppléant et, en 1832, avec dispense d'âge, celui de professeur titulaire. M. Bravard a constamment occupé depuis la chaire de droit commercial. Élu à l'Assemblée constituante, e onzième sur seize, et le quatrième sur seize à l'Assemblée législative, par le parti de l'ordre, dans le Puy-de-Dôme, il eut dans les deux

Assemblées moins d'influence par ses votes politiques que par ses connaissances spéciales et fut nommé rapporteur dans plusieurs questions de législation. Il fit abroger la disposition par laquelle MM. J. Favre et Dupont de Bussac avaient fait accorder aux faillis de 1848 des concordats amiables et ramena au Code de commerce; il fit rejeter l'extension de privilége en faveur des ouvriers demandée par MM. Astouin et Rouher et maintenir le principe de la contrainte par corps pour les lettres de change souscrites par les non-commerçants. Il réclama l'abrogation de la loi fiscale qui rend nulles les lettres de change pour défaut ou insuffisance du timbre (décembre 1851), et l'introduction au Code de commerce des concordats par voie d'abandon. Ses votes, dans toutes les questions sociales et dans presque toutes les questions politiques, furent ceux de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après le 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, vota la proposition Rateau qui congédiait la Constituante, et rentra à la Législative dans les rangs de la majorité. Décoré de la Légion d'honneur, le 25 avril 1847, il a été promu officier le 12 août 1860. — M. Bravard-Veyrières est mort en mars 1861.

Le principal ouvrage de M. Bravard fut jusqu'en ces derniers temps son *Manuel de droit commercial*, qui a eu six éditions (Paris, 1847, 1855, in-8). Au moment de sa mort, il publiait un grand *Traité de droit commercial*, devant reproduire en 6 volumes son cours annoté et complété par M. Demengeat (1861-1862, t. I-II, in-8). On cite encore de lui : *Leçons sur l'amortissement* (1833); *Examen du titre des faillites, du Code de commerce*, qui a servi à l'élaboration de la loi nouvelle (1838); *de l'Étude et de l'enseignement du droit romain; du Latin dans les concours*, écrit qui amena, après des années de discussions, la suppression d'un usage suranné. M. Bravard a rédigé de 1827 à 1830, pour des recueils de droit, les audiences de la chambre civile de la Cour de cassation.

BRAVAY (François), homme politique français, député, est né en 1817, à Pont-Saint-Esprit. En 1842, à la suite de revers de fortune éprouvés par sa famille, il vint habiter Paris, et pendant quatre ans fut employé dans le commerce des vins. En 1846, il partit pour chercher fortune en Égypte, établit à Alexandrie une maison de commission qui ne tarda pas à prendre la plus grande extension. Déjà remarqué en 1848 en défendant le consulat de France contre une émeute, il fut à plusieurs reprises chargé de représenter les intérêts de la colonie française, et obtint la protection de Saïd-Pacha qui l'avait connu avant d'arriver au pouvoir. Plusieurs fois millionnaire, M. Bravay revint en France, devint conseiller général pour le canton de Pont-Saint-Esprit, et en 1863 fut élu député au Corps législatif pour la 2ᵉ circonscription du Gard, comme candidat de l'opposition, par 14 665 voix sur 21 956 votants. Son élection fut annulée deux fois de suite par la Chambre; enfin, réélu une troisième fois, comme candidat du gouvernement, il a été définitivement admis dans la session de 1865.

BRAVO (don Nicolas), général mexicain, né vers 1790, prit part, dès 1811, aux complots et tentatives d'insurrection qui avaient pour but l'affranchissement de la métropole, se rangea sous les drapeaux du curé Morelos et combattit avec lui à Acapulco. Son père, qui servait la même cause, étant tombé aux mains du vice-roi, il offrit en vain trois cents prisonniers pour le racheter de la mort et n'exerça aucune représaille sur les Espagnols, qu'il renvoya sans condition. Après l'amnistie, il déposa les armes; mais, en 1821, il fut un des premiers à les reprendre et, au milieu des troubles qui n'ont cessé d'agiter son pays, soutint constamment la cause de l'indépendance. Il protesta avec vingt-trois membres du congrès contre le titre d'empereur décerné à Iturbide, fut jeté en prison (1822) et, quand il recouvra sa liberté (1823), fit partie du directoire exécutif en même temps que Vittoria et Negrette. Après le vote de la constitution (1824), il fut appelé aux fonctions de vice-président par le suffrage populaire; il était alors regardé comme le chef des modérés ou *Escoceses*, opposés aux démocrates ou *Yorkinos*. Ces derniers ayant réussi à faire voter l'expulsion en masse de tous les Espagnols, il s'opposa, les armes à la main, à l'exécution de ce décret, fut complétement battu dans la plaine d'Apan par Guerrero (1827) et condamné à six ans de bannissement sur les côtes du Guatemala. Rappelé en 1829, il concourut à repousser les Espagnols qui avaient envahi le Mexique, fut accueilli avec enthousiasme à la Vera-Cruz et devint une seconde fois président lorsque Bustamente eut triomphé de Guerrero (1830). Le Mexique jouit alors de quelque repos après tant de révolutions. A la fin de 1833, le général Bravo, pour ramener encore le pouvoir à la modération, appela ses partisans aux armes et fut battu par Vittoria l'année suivante. Il se retira dans une petite ville des États-Unis, où il resta dans le repos et l'obscurité.

BRAVO-MURILLO (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal de la Sierra (province de Badajoz), en juin 1803, étudia d'abord la théologie à Séville et à Salamanque; mais, quittant l'Église pour le barreau, il s'établit, en 1825, à Séville, où quelques procès politiques mirent son talent en évidence. Après la mort de Ferdinand VII, il obtint la place de fiscal à Cacères et s'y montra dévoué à la monarchie constitutionnelle. En 1835, à l'avénement des progressistes, il donna sa démission et alla fonder à Madrid le *Bulletin de jurisprudence*. L'année suivante, il fut nommé secrétaire du département de la justice dans le ministère Isturitz. La révolution de la Granja (14 août 1836) le jeta dans l'opposition. Il fut, dans le journal *el Porvenir*, un des adversaires les plus actifs du parti radical. Envoyé aux Cortès par la province de Séville, il y traita surtout les questions de droit. Pendant la domination des progressistes, il resta quelque temps en dehors de l'Assemblée, mais, en 1839, il fut réélu par la province d'Avila, et depuis lors il prit place parmi les orateurs politiques du parti conservateur. Après la fuite de Marie-Christine (octobre 1840), il fut compromis dans une conspiration formée contre la régence d'Espartero, se réfugia dans les provinces basques et de là passa en France, où il vécut jusqu'à la chute du dictateur (juillet 1843). Pendant la première administration de Narvaez (1844-1846), il resta en dehors des emplois publics et ne s'occupa que de plaidoirie. Lorsque l'exil du duc de Valence fit passer le pouvoir aux mains de MM. Mon et Pidal, M. Bravo-Murillo garda une sorte de neutralité entre les diverses fractions du parti modéré. Après l'affaire des mariages espagnols, il accepta le portefeuille de la justice dans le ministère transitoire du duc de Sotomayor (1847), bientôt remplacé par le ministère Pacheco. Quelques mois après, il rentra au pouvoir avec Narvaez, qui lui confia successivement l'administration du commerce et des travaux publics et celle des finances. Vers la fin de 1850, la

division éclata de nouveau dans le parti modéré; Narvaez donna sa démission et M. Bravo-Murillo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut reviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où M. Bravo-Murillo semblait le plus puissant, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Lersundi (1852). Ses mesures contre-révolutionnaires, imitées par ses successeurs, eurent pour résultat l'insurrection de 1854 et la victoire d'Espartero et d'O'Donnell, qui l'obligea de quitter l'Espagne. Il n'y est rentré qu'après le rétablissement de la prérogative royale (1856). Il a été appelé depuis à de hautes fonctions diplomatiques, malgré ses rivalités de longue date contre Narvaez, dont il peut redevenir, tôt ou tard, le successeur.

BRAY (Othon-Camille-Hugues DE), diplomate allemand, né à Berlin, le 17 mai 1807, et fils d'un Français admis au service de la Bavière, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique et fut chargé de plusieurs missions à Vienne, à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1846, il fut nommé ministre des affaires étrangères; mais bientôt il déposa son portefeuille pour protester contre la faveur scandaleuse de Lola-Montès. Cet acte le rendit assez populaire, et la révolution de 1848 le ramena au pouvoir. Il se montra très-hostile à la démocratie, soutint d'abord la politique de la Prusse et se tourna du côté de l'Autriche. Vivement attaqué par les Chambres, il donna sa démission, le 5 mars 1849, et alla reprendre son poste à Saint-Pétersbourg.

BRAY (Anna-Éliza KEMPE, mistress), femme de lettres anglaise, est née dans le comté de Surrey, vers la fin du dernier siècle. Douée d'une vive intelligence et d'une aptitude remarquable pour tous les arts d'imagination, elle avait la pensée de se faire comédienne, lorsqu'elle préféra cultiver la peinture. Elle reçut les conseils de Stothard, dont elle épousa, en 1818, le fils, Charles, artiste distingué, qu'elle seconda dans ses travaux. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, et plus tard les Flandres. Le premier voyage donna lieu à la publication d'un volume de *Lettres* adressées à sa mère (Letters written a tour in Normandy and Britain), qui parut en 1820 avec des dessins originaux des deux époux. Cette même année, Charles Stothard périt misérablement dans le Devonshire, laissant inachevé le grand ouvrage des *Monuments de la Grande-Bretagne* (Monumental effigies of Great Britain), auquel il travaillait depuis plusieurs années. Sa veuve entreprit de le terminer avec l'aide de son frère, au milieu des malheurs répétés qui l'assaillirent et malgré une cécité momentanée qui l'obligea au repos. En 1823, elle consacra au souvenir de son mari une biographie anecdotique (*Memoirs of Ch. Stothard*), qui lui valut les félicitations de Soutley et de W. Scott. Deux ans après, elle épousait, en secondes noces, le révérend Edw. Atkyns Bray, curé de Tavistock à Londres et auteur de divers ouvrages de théologie.

C'est depuis cette époque, au milieu d'une retraite profonde, que mistress Bray, presque aveugle et d'une santé languissante, a écrit la plus grande partie de ses romans, dont les suivants appartiennent au genre historique : *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), d'après la légende de Froissard; *les Chaperons blancs* (The white hoods, 1828), sur les guerres civiles de la Flandre; *le Protestant* (the Protestant, 1829), scènes du règne de Marie Tudor; *le Talba* (the Talba, 1834), épisode relatif au séjour des Maures en Portugal; *Courtenay de Walreddon* (1838, 3 vol.), tableau du règne orageux de Charles Ier, etc.

Parmi ses œuvres de fantaisie, nous citerons : *Fitz de Fitzford* (1831); *Warleigh, ou le Chêne fatal* (1836) : *Trelawny de Trelawne* (1837) ; *les Épreuves du cœur* (Trials of heart); *Henry de Pomeroy* (1845); *les Épreuves de famille* (Trials of domestic life; 1848, 3 vol.), etc. Il a paru, dans la collection des *Novels and Romances* de Longman, un choix des romans de mistress Bray (1845-1846, 10 vol.). Ajoutons à cette longue liste un *Voyage en Suisse* (Tour throughout the mountains and lakes of Switzerland); *Vie du peintre Thomas Stothard* (1851, in-8), son beau-père et son premier maître, etc.

BRAYBROOKE (Charles-Cornwallis NEVILLE, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1823, à Londres, appartient à une branche des lords Howard de Walden élevée, en 1788, à la pairie héréditaire. Élevé à Cambridge, il fut nommé, en 1845, député-lieutenant du comté d'Essex, et vice-lieutenant en 1861. La même année, il succéda à son frère. Il a épousé une fille du vicomte Hawarden (1849), et a jusqu'à présent pour héritier son frère le Rév. Latimer, né en 1827, ancien vice-chancelier de Cambridge, nommé, en 1851, recteur de Heydon (Essex.)

BREADALBANE (John CAMPBELL, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né le 26 octobre 1796, à Dundee, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1806, à la pairie et, en 1831, au marquisat. Il siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1834, sous le nom de comte d'Ormelie et prit, à cette dernière date, la place de son père à la Chambre haute, où il continua de voter avec le parti libéral. Depuis 1848 il exerça, sauf une interruption de quelques mois en 1852, les fonctions de grand chambellan de la maison de la reine. Il est entré à ce titre, au conseil privé. Il est devenu colonel et lord-lieutenant au comté d'Argyll. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier de ses titres écossais son cousin, John-Alex.-Gavin CAMPBELL, né en 1824. — Il est mort à Lausanne en novembre 1862.

BRECKENRIDGE (John-C.), homme politique américain, du parti sécessioniste, né le 21 janvier 1821, près de Lexington dans le Kentucky, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette ville, mais en 1847, lorsque la guerre du Mexique éclata, il entra dans l'armée et prit part à l'expédition, comme major d'un régiment de volontaires kentuckiens. Il eut l'occasion dans cette campagne de rentrer momentanément dans son rôle de défenseur, en plaidant la cause du colonel Pillow, accusé avec les généraux Worth et Scott. A la paix, il entra à la chambre des représentants du Kentucky, et en 1851, fut envoyé au Congrès. Dans cette assemblée, lors de la discussion du bill du Kansas-Nebraska, M. Breckenridge eut avec M Cutting, député de l'État de New-York, une dispute si violente qu'elle faillit amener une rencontre.

Sous la présidence de M. Pierce, l'ambassade d'Espagne fut offerte à M. Breckenridge, qui la refusa. Il se montra plus disposé, quand M. Buchanan arriva au pouvoir, à accepter des fonctions dans le gouvernement, et, en 1856, il devint vice-président de la république par l'influence du nouveau président, qu'avait gagné son caractère aimable et insinuant. Un peu effacé dans ce poste secondaire, il n'eut point l'occasion de jouer un grand rôle politique, et il ne fallut rien moins,

pour attirer l'attention sur lui, que les débats qui surgirent en 1860 pour le choix des candidats à la présidence. Ceux des démocrates étaient MM. Douglas et Breckenridge : dans l'assemblée qui eut lieu le 18 juin 1860, à Baltimore, on ne put s'entendre, et pendant que le Nord persistait à porter M. Douglas, les électeurs du Sud réunirent leurs suffrages sur M. Breckenridge. Cette division assura l'élection, déjà probable, de M. Lincoln.

Lorsque la rupture éclata, toutes les anciennes sympathies de M. Breckenridge l'entraînaient vers la cause du Sud. Aussi, dès le 18 mars, proclamait-il publiquement que le discours d'inauguration du nouveau président lui semblait une déclaration de guerre et que la composition du cabinet indiquait également des tendances hostiles au Sud. Il resta cependant à Washington tant que le Kentucky ne se fut pas déclaré. Le 4 décembre, le Sénat prononçait son expulsion. Dans la campagne de 1862, M. Breckenridge fut chargé d'un commandement militaire important. Le 7 avril, il était un des trois généraux séparatistes battus à Pittsburg-Landing (Alabama), dans une bataille de deux jours qui avait d'abord été une victoire. Il opéra pendant tout l'été dans la Louisiane, où il éprouva, le 5 août, un sanglant échec, en voulant s'emparer de Bâton-Rouge. Lorsque les succès de Lee et de Jackson eurent, à la fin du même mois, rejeté Pope et Mac-Clellan de l'autre côté du Potomac, Breckenridge, dont l'armée comptait cinquante mille hommes, reprit l'offensive et menaça la Nouvelle-Orléans, où Butler prépara les troupes fédérales à une énergique défense. Sans être chargé d'un commandement supérieur, il prit une part active aux diverses péripéties de la guerre dans cette contrée, et se distingua notamment à la bataille de Murfreesborow. Appelé depuis le mois de février 1865 au Ministère de la guerre, il tomba bientôt avec la cause des États confédérés et déposa les armes au commencement du mois de mai suivant avec les généraux Johnston, Beauregard, etc. *

BRÉGUET (Louis), horloger et physicien français, né à Paris, le 22 décembre 1808, est petit-fils d'Abraham Bréguet, l'académicien. A la mort de son grand-père, en 1823, il fut envoyé en Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie; son père le rappela en 1826 et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de M. Bréguet père, M. Louis Bréguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes où il fut nommé au rang de titulaire le 26 mars 1862. F. Arago l'encouragea vivement dans ses recherches sur le télégraphe électrique.

Ce constructeur, dont les travaux d'horlogerie ont fréquemment mérité le rappel des quatre médailles d'or obtenues par sa famille, est regardé comme le premier qui se soit chez nous sérieusement occupé de la télégraphie électrique. Le *Traité* dans lequel il l'a résumée, en 1845, est le premier qui ait paru. Il a imaginé un télégraphe à signaux, adopté quelque temps par l'administration en France, qui employait les signes mêmes de la télégraphie aérienne. Chevalier de la Légion d'honneur le 3 mars 1845, M. Bréguet est membre du Bureau des longitudes, de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liége et de l'université de Kazan (Russie).

BREHM (Christian-Louis), naturaliste allemand, né à Schœerau près de Gotha, le 24 janvier 1787, étudia la théologie à Iéna, obtint un emploi de pasteur, en 1813, et se livra à son goût pour l'histoire naturelle, particulièrement pour l'ornithologie. Il a formé, avec quelques autres naturalistes, la plus complète collection d'oiseaux de toute l'Allemagne.

On lui doit un certain nombre d'ouvrages qui témoignent de patientes recherches et dans lesquels il a proposé un système original de classification. Les principaux sont : *Essais sur les oiseaux* (Beitraege zur Vœgelkunde, Neustadt, 1821-1822, 3 volumes); *Traité d'histoire naturelle de tous les oiseaux de l'Europe* (Lehrbuch der Naturgeschichte aller Europ. Vœgel; Iéna, 1823-1824, 2 vol.)

On cite encore de lui : *l'Oiseau* (Ornis, Iéna, 1824-1827, 3 vol.); *Manuel d'histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne* (Handbuch der Naturgeschichte aller Vœgel Deutschlands, Ilmen, 1831); *Monographie des perroquets* (Monographie der papageien, Iéna, 1842, 3 vol.); *l'Oisellerie* (Der Vogelfang, Leipsick, 1836); *Manuel de l'amateur d'oiseaux familiers, etc.* (Handbuch für Liebhaber der Stuben-haus-und anderer der Zaehmung werther Vœgel, Ilmen, 1832); *l'Art de préparer, d'empailler, de poser et de conserver les oiseaux* (die Kunst Vœgel als Bælge zu bereitein, etc., Weimar, 1842); ainsi que de nombreuses dissertations dans l'*Isis* d'Oken.

BREHMER (Henri), homme politique allemand, né à Lubeck, en 1800, étudia le droit à Iéna et à Gœttingue et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. En 1836, il entra au Sénat de Lubeck et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques en Danemark et à Francfort, où il défendit avec talent les intérêts des villes hanséatiques. Après avoir représenté Lubeck, en 1848, près du vicaire de l'empire et en 1850 aux conférences de Dresde, il a été accrédité, en 1851, comme ministre des trois villes libres, près la diète de Francfort. De retour à Lubeck, il fit partie du Sénat modifié par la constitution du 9 décembre 1851 et fut appelé, peu après, à diriger le tribunal de police.

BREITHAUPT (Jean-Auguste-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 18 mai 1791, à Probotzella près Saalfeld (Saxe-Meiningen), termina ses études à l'université d'Iéna et à l'Académie de Freiberg. Nommé dans cette dernière ville, inspecteur des pierres précieuses et professeur adjoint, il publia, outre des travaux scientifiques, tels que : *sur la Pureté des cristaux* (Ueber die Echtheit der Kristalle, Freiberg, 1816), une excellente étude topographique, *la Ville de Freiberg* (Die Bergstadt Freiberg, Ibid., 1825) et fut nommé professeur ordinaire d'oryctognosie, en 1827.

On cite parmi ses plus importants ouvrages de minéralogie : *Caractéristique complète du système minéral* (Vollstaendige Charakteristik des Mineralsystems, Freiberg, 1820, 3ᵉ édit., Dresde, 1832); *Manuel complet de minéralogie* (Vollstaendiges Handbuch des Mineralogie, Ibid., 1830-1847, 3 vol.); *Aperçu du système minéral* (Uebersicht des Mineralsystems, Ibid., 1830); *la Paragénèse des minéraux* (die Paragenensis der Mineralien, Freiberg, 1849); *les Caractères des genres et espèces du système minéral* (die Charaktere der Klassen und Ordnungen des Mineralsystems, Ibid., 2ᵉ édit., 1854), etc. M. Breithaupt a continué en outre le *Manuel de minéralogie* de Hoffmann et collaboré au *Journal de chimie pratique* d'Erdmann, aux *Annales* de Schweigger-Seidel, aux *Annales* de Poggendorf, etc.

Un fils de ce savant, M. Herman Breithaupt, ancien conseiller municipal de Swickau, a pris part aux mouvements révolutionnaires de 1848 et

1849, à la suite desquels il fut condamné à une longue détention.

BREITING (Hermann), chanteur allemand, né à Augsbourg, le 24 août 1804, débuta au théâtre de Manheim. Sa belle voix de ténor lui valut, dès l'âge de vingt ans, un engagement à Berlin. Il passa ensuite à Vienne, puis à Darmstadt et partit en dernier lieu pour Saint-Pétersbourg, où il resta jusqu'en 1842. De retour en Allemagne, il prit un nouvel engagement au théâtre de Darmstadt, où il est resté jusqu'en ces derniers temps. Son énergie dramatique, autant que la pureté et l'étendue de son organe ont fait de lui un des premiers chanteurs de l'Allemagne. Il réussissait surtout dans les rôles de Masaniello de *la Muette*, et de Fernand Cortez, dans la pièce de ce nom.

BREMER (Mlle Frederika), célèbre romancière suédoise, née en 1802, à Abo (Finlande), fut conduite en Scanie (Suède), avant que sa province natale tombât au pouvoir des Russes (1808). Elle vécut plus tard en Norvége dans la maison de son amie, la comtesse Sommerhjelm et exerça, pendant plusieurs années, les fonctions d'institutrice dans un pensionnat. Elle réside tantôt à Stockholm, tantôt à Asta, dans une propriété de sa famille, à trois milles de la capitale. Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn (voy. ce nom), dans son *Voyage en Suède*, décrit avec détail la contrée peu pittoresque qu'habite Mlle Bremer, sa chambre qui a toute la simplicité d'une cellule et les principaux traits de sa personne, « ses yeux pleins d'expression, son front clair et large, sa figure petite, mais pleine de charme. » Elle parle très bien l'anglais, le français et l'allemand.

Dès l'âge de huit ans, Mlle Fr. Bremer composait des vers en français et en suédois. Mais ce ne fut que vingt ans plus tard qu'elle se décida à livrer à l'impression le tome premier des *Tableaux de la vie quotidienne* (Teckningar ur Hvardagslifvet, Stockholm, 1828; 2e édit., 1835-1843, 7 vol.). Ils furent suivis d'une nouvelle collection du même genre (Nya Teckningar, Stockholm, 1844-1848, 4 vol.). Les nouvelles et les romans qui composent ces recueils et qui ont trouvé beaucoup de lecteurs, se font remarquer par une multitude de détails qui arrêtent parfois la marche de l'action et par la description la plus minutieuse des scènes les plus simples de la vie ordinaire. L'Académie suédoise décerna à l'auteur, en 1831, une médaille d'or. Le succès des œuvres de Mlle Bremer dans les pays étrangers a beaucoup contribué à attirer l'attention sur la littérature suédoise.

Toutes ses nouvelles ont été traduites en allemand sous les titres suivants : *Skizzen aus dem Alltagsleben* (Leipzig, 1841-49, 19 vol.), *Ausgewaehlte Schriften von Fr. Bremer* (Bielefeld, 1845, 3 vol. in-8), par É. A. Wolheim et M. Runkel, et dans le recueil dit *Ausgewaehlte Bibliotek der Classiker des Auslandes*. Elles ont été aussi traduites en anglais par Mme Mary Howitt et d'autres écrivains; quelques-unes l'ont été en hollandais, en italien. Les plus remarquables ont d'abord été traduites en français par Mlle R. du Puget. Ce sont : *la Famille H.* (Paris, 1846, in-8; 2e édit., 1854, in-16); *les Filles du président* (1847, in-8; 1854, in-16); *les Voisins* (1845, in-8; 1853, in-16); *le Foyer domestique* (1853; 2e édit., 1855, in-16); *un Journal* (1853, in-16); *le Voyage de la Saint-Jean* (1853, in-16); *Guerre et paix, scènes norwégiennes* (trad. par Cohen, 1847, in-8, et par Villeneuve, 1849, in-12); *Hertha* (traduit également par M. Geffroy, 1855). Il faut encore citer : *Nina* (1835, 2 vol.); *En Dalécarlie* (I. Dalarne, Stockholm, 1845, in-12); *la Vie fraternelle* (Syskonlif, Stockholm, 1848); *le Réveil-matin* (Morgonvaeckare, Stockholm, 1848), où elle expose sa profession de foi religieuse.

Mlle Bremer avait déjà donné d'intéressantes relations de voyage : *la Vie au nord* (Lif i Norden, Stockholm, 1849); *le Voyage au milieu de l'été* (Midsommarresan, 1849), lorsqu'en 1849, elle s'embarqua, absolument seule, pour l'Amérique. Les lettres qu'elle écrivit à sa sœur durant son séjour aux États-Unis et à l'île de Cuba (octobre 1849 à septembre 1851) ont été publiées sous le titre de *Hemman i nya Verlden* (Stockholm, 1853-54, 3 vol. in-8) et traduites en français par Mlle R. du Puget, sous celui de *la Vie de famille dans le nouveau monde* (Paris, 1854-55, 3 vol. in-16). Accueillie avec les démonstrations les plus flatteuses, l'auteur a cédé au plaisir de décrire avec détail des hôtes bienveillants; mais les tableaux qu'elle trace de l'aspect du pays, des institutions et des mœurs, ont paru exacts et fortement touchés. Rentrée dans sa patrie, Mlle Fr. Bremer s'occupa de la réalisation de projets philanthropiques.

BRÉMOND (Jean-François), peintre français, né à Paris, en 1807, fut élève de MM. Ingres et Couder, se fit d'abord remarquer dans le portrait et traita depuis le genre et les sujets religieux. Nous citerons de lui : *Caravane* (1834); *le Christ, sainte Catherine d'Alexandrie* (1842); *Suzanne au bain* (1847); *le Christ descendu de la croix* (1852); *l'Amour vainqueur* (1853); un *Bohémien; la Fuite en Égypte* (1859); *Jeune fille*; un *Portrait* (1861); *le Christ consolateur*, *le Christ et les enfants*, pour l'église Saint-Lambert de Vaugirard (1863); *Esclavage et liberté*, *le Papillon*, appartenant à la société des Amis des arts de Douai (1864). Chargé, en 1850, de décorer l'église de la Villette, il y a exécuté plusieurs tableaux, ainsi qu'une vaste frise composée de sept sujets, exposée en 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1833 et un rappel en 1863.

Une fille de cet artiste, Mlle Amélie-Cornélie Brémond, née à Paris en 1831, morte en 1856, avait étudié sous sa direction le portrait et le pastel et exposé dans ces deux genres depuis 1849.

BRÉNIER (baron Anatole), diplomate français, sénateur, né vers 1806, et fils du baron Brénier, directeur des fonds et de la comptabilité aux affaires étrangères, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique et fut successivement secrétaire de légation à Lisbonne, second secrétaire à Londres pendant l'ambassade Talleyrand (1831), consul, puis consul général à Varsovie, où il resta plusieurs années. Il occupait, depuis 1845, le même poste à Livourne; lorsqu'en 1848 il succéda à son père dans la direction des fonds et de la comptabilité au ministère. Il la conserva pendant la durée de la République et les premières années de l'Empire, sauf deux courtes interruptions. En 1851, il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères dans le ministère intérimaire du 24 janvier au 10 avril. C'est pendant son administration qu'eurent lieu les protestations de la France contre la prétention de l'Autriche à entrer avec tous ses États dans la Confédération germanique. Lors du retour de M. Baroche aux affaires, M. Brénier reprit, avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire, ses fonctions de directeur, qu'il échangea encore, après le coup d'État, sous le ministère de M. de Turgot, contre celles de secrétaire général du même département. Nommé, en 1855, ministre plénipotentiaire à Naples; il en fut rappelé en même temps que son collègue d'Angleterre, lorsque les cabinets de Londres et de Paris demandèrent sans succès au

roi de Naples Ferdinand II (voy. ce nom) des réformes politiques. Il retourna à son poste après l'avénement du nouveau roi François II, en juin 1859. Il le quitta un an après, lors de l'invasion de Garibaldi. M. Brénier fut nommé sénateur le 24 mars 1861. Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 16 janvier 1851, il devint grand officier le 1er août 1855. Il a épousé Mlle Hutchinson, nièce de l'un des libérateurs du comte de Lavalette.

BRÉSIL (maison impériale de), dynastie de Bragance. Empereur régnant : don PEDRO II (voy. ce nom). Impératrice régnante : *Thérèse*-Christine-Marie, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, née le 14 mars 1822, mariée le 30 mai 1843. Enfants : la princesse *Isabelle*-Christine-Léopoldine-Auguste, etc., née le 29 juillet 1846; la princesse *Léopoldine*-Thérèse-Françoise, etc., née le 13 juillet 1847.

Impératrice mère : *Amélie*-Auguste-Eugénie-Napoléone, duchesse de Bragance, née le 31 juillet 1812, fille de feu le prince Eugène, duc de Leuchtenberg, mariée, le 2 août 1829, à don Pedro Ier, empereur du Brésil, veuve le 24 septembre 1834. Sœurs de l'empereur, nées du premier mariage de don Pedro Ier avec Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche : dona *Januaria*, mariée au prince *Louis*, comte d'Aquila; dona *Françoise*, mariée au prince de Joinville (voy. ce nom). Oncle et tantes : le prince don *Miguel*, fils de don Pedro Ier (voy. MIGUEL); dona *Maria-Thérèse* (voy. PORTUGAL et CARLOS); dona *Isabelle-Marie* et dona *Anne de Jésus* (voy. PORTUGAL). Neveux : le roi de Portugal don Pedro V et ses frères (voy. PORTUGAL).

BRESSANT (Jean-Baptiste-Prosper), acteur français, né à Châlon-sur-Saône, le 24 octobre 1815, fut quelque temps clerc d'avoué à Paris et débuta, en 1835, au théâtre de Montmartre. Les conseils de Casimir Bonjour et les leçons de Michelot lui facilitèrent un engagement aux Variétés, dont il épousa une actrice, Mlle Dupont. Après quelques démêlés judiciaires avec la direction, il disparut tout à coup, vers la fin de 1839. De brillantes conditions l'attendaient à Saint-Pétersbourg, d'où, après sept ans de vogue, il partit, en 1846, aussi brusquement qu'il était sorti de Paris. Ces allures lui coûtèrent 20 000 fr. de dommages envers l'administration des Variétés et 16 000 envers le général Guédéonoff. De 1846 à 1854, il tint, dans les rôles de jeunes premiers, un rang distingué sur la scène du Gymnase. A l'expiration de son engagement, il préféra aux 25 000 francs qu'il touchait pour dix mois à ce théâtre et aux 70 000 que lui offrait, pour le même temps, la Russie, le titre de sociétaire de la Comédie-Française, qui lui fut conféré d'office, le 31 janvier 1854.

Les créations de M. Bressant, en qui l'on vante beaucoup la distinction, peut-être un peu conventionnelle, du débit et des manières, ont été nombreuses au Gymnase, où il a compté plus de quarante rôles marquants, depuis le Lovelace de *Clarisse Harlowe* jusqu'au Paul Aubry de *Diane de Lys*. Dans le répertoire si varié des Français, il a pris, entre autres rôles, ceux de Bolingbroke dans *le Verre d'eau*, d'Ancenis dans *mon Étoile*, de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Dans les pièces classiques, il a abordé ceux de Clitandre dans *les Femmes savantes*, d'Alceste dans *le Misanthrope*, etc.

BRESSON (Jacques), économiste français, né à Paris, le 11 mars 1798, a publié plusieurs écrits sur diverses matières d'économie politique et surtout de finances, entre autres, une *Histoire financière de la France* (1829 et 1840, 2 vol. in-8; 2e édit., 1857), où les faits sont exposés d'une manière concise et rapide et un *Traité pratique* sur les opérations de bourse. Il dirige, depuis 1855, un journal industriel, *la Gazette des chemins de fer*.

BRET (Charles-Wangel), sénateur français, né à Lyon, le 24 février 1791, fit son droit à Paris et se fit inscrire au barreau en 1825. Il était attaché, depuis peu de temps au parquet d'Aix, lorsqu'il fut nommé, au mois d'août 1830, avocat général à la même Cour. L'année suivante, il quitta la magistrature pour entrer dans l'administration et devint successivement préfet de la Loire (1832) et du Haut-Rhin (1833); il resta à la tête de ce dernier département jusqu'à la chute de la dynastie de Juillet. En 1851, il reprit des fonctions actives et administra la Loire (1851), la Haute-Garonne (1852) et le Rhône; remplacé à Lyon par M. Vaïsse, il reçut, en récompense de ses services, la dignité de sénateur par décret du 4 mars 1853. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 janvier 1853. — M. Bret est mort à Pretieux, le 15 septembre 1860.

BRETEUIL (Achille-Charles-Stanislas-Émile LE TONNELIER, comte DE), sénateur français, ancien pair, né à Paris le 29 mars 1781, d'une ancienne famille qui a rempli dans l'État des charges importantes, passa par l'École polytechnique (1800-1802), fut attaché au ministère des affaires étrangères et travailla quelque temps dans le cabinet de Talleyrand. En 1809, il entra au conseil d'État. L'année suivante, Napoléon le chargea d'administrer la Styrie et la basse Carniole; il s'y fit remarquer par son activité et fut envoyé ensuite, comme préfet, dans le département de la Nièvre et, en 1813, dans celui des Bouches-de-l'Elbe. Après la reddition de Hambourg (1814), il revint en France et se rallia à Louis XVIII, qui lui confia différentes préfectures, notamment celle de la Gironde, avant de l'élever à la dignité de pair (23 décembre 1823). Après avoir soutenu la dynastie de Juillet, M. de Breteuil fut écarté quelque temps des affaires par la République. Il a été appelé à siéger au nouveau Sénat par le décret du 25 janvier 1852. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 avril 1847. — Le comte de Breteuil est mort en juin 1864.

BRETON (Alexandre-Hippolyte), général français, né à Melun (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805; mort le 8 septembre 1855. — Voyez les deux Ires éditions du *Dictionnaire*.

BRETON (François-Pierre-Hippolyte-Ernest), archéologue et dessinateur français, né à Paris, le 21 octobre 1812, étudia le dessin dans les ateliers de Regnier, de Watelet et de Champin, parcourut l'Italie à diverses reprises et exposa au salon quelques paysages qui furent remarqués. En 1838, il fit paraître un important ouvrage sur l'archéologie gauloise, en collaboration avec M. Achille de Jouffroy, intitulé : *Introduction à l'histoire de France, ou Description physique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie*, in-folio avec planches. Après avoir activement travaillé aux *Monuments anciens et modernes*, que publiait M. Jules Gailhabaud, il donna lui-même les *Monuments de tous les peuples* (1843, 2 vol. gr. in-8 avec 300 gravures sur bois dessinées par l'auteur), résumé de l'histoire générale de l'architecture, traduit en allemand, en italien, en espagnol et en russe. Il a publié depuis *Pompéia* (1855, in-4, 2e édition,

même année, in-8), où son habile crayon seconde heureusement ses études archéologiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

M. Breton a encore collaboré, comme écrivain, à *l'Artiste*, au *Magasin pittoresque*, aux *Recueils* des sociétés savantes dont il est membre, puis, comme dessinateur, au *Musée des familles*, à l'*Histoire de Paris* et aux *Environs de Paris*, de Dulaure; au *Manuel d'archéologie nationale*, etc.

BRETON (Jules-Adolphe), peintre de paysage français, né à Courrières (Pas-de-Calais), fut élève de Drolling et de M. F. Devigne. Il a exposé depuis 1855 les tableaux suivants : à l'Exposition universelle de 1855 : *les Glaneuses (Courrières)*; *le Lendemain de la Saint-Sébastien* et *Petites paysannes consultant les épis;* au salon de 1857 : *la Bénédiction des blés (Artois)* : à celui de 1859 : *le Rappel des glaneuses (Artois)* ; *Plantation d'un calvaire; le Lundi* et une *Couturière;* à celui de 1861 : *le Soir*, *les Sarcleuses*, appartenant au comte T. Duchâtel; *le Colza*, *l'Incendie ;* à celui de 1863 : *Consécration de l'église d'Oinies* (Pas-de-Calais), appartenant à M. L. de Clerq, et une *Faneuse;* à celui de 1864 : *les Vendanges à Château Lagrange*, *une Gardeuse de dindons*. M. J. A. Breton a obtenu successivement une médaille de 3e classe, pour le paysage, en 1855; une médaille de 2e classe en 1857, et, en 1859, une médaille de 1re classe rappelée en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 3 juillet de cette dernière année.

BRETON (Émile-Adélard), élève du précédent, né également à Courrières (Pas-de-Calais), a exposé en 1861 trois paysages : *Effet du matin*, *Soleil couchant* et *Automne;* en 1863 : *le Crépuscule en automne* et un *Coup de vent;* en 1864 : un *Ouragan, soleil couchant*.

BRETON DE LOS HERREROS. Voy. LOS HERREROS.

BRETONNEAU (Pierre), médecin français, né le 3 avril 1778, à Tours, où il a passé à peu près toute sa vie, et l'un des praticiens de France les plus célèbres hors de la capitale, étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1815, et retourna se fixer à Tours. Il y devint médecin en chef de l'hôpital, et il a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont devenus à Paris des médecins distingués. Le docteur Bretonneau, plus qu'octogénaire, s'est marié à la fin de 1856, et il consacrait encore à l'exercice de son art sa verte vieillesse. Il était correspondant de l'Académie des sciences et commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort en février 1862.

Il est surtout connu par d'admirables travaux sur le croup, et c'est à lui qu'on rapporte la découverte de l'opération de la trachéotomie, dernière ressource dans les cas extrêmes de cette maladie. Il n'a écrit que des notes et des mémoires : *de l'Utilité de la compression dans les inflammations idiopathiques de la peau* (Paris, 1815, in-4), thèse inaugurale; *des Inflammations spéciales du tissu muqueux* [diphtérite, croup, angine maligne, etc.] (1826, in-8), extrait des *Archives générales de médecine*, où M. Bretonneau a donné plusieurs autres travaux; *Médication curative de la fièvre intermittente* (1845, in-8); *Traitement de la coqueluche* (1855, in-8), extrait du *Bulletin général de thérapeutique*, etc.

BRETZENHEIM DE REGECZ (Alphonse, prince DE), magnat de Hongrie, chambellan impérial-royal, ancien colonel au service de l'Autriche, né le 28 décembre 1805, a succédé, le 1er août 1855, à son frère le prince Ferdinand, comme chef de la maison de Bretzenheim, admise par les princes de l'empire en 1790, et qui a reçu le surnom de Regecz en 1803.

BREUIL (Guillaume-Joseph-Auguste), littérateur français né à Amiens, le 2 mars 1811, fut avocat, puis juge de paix dans sa ville natale. Membre de l'Académie de la Somme et de la Société des antiquaires de Picardie, qu'il a présidée en 1858, il a publié : *Lettres inédites de Mlle Philipon [Mme Roland] adressées aux demoiselles Canet* (1840, 2 vol.); *du Culte de saint Jean-Baptiste et des usages profanes qui s'y rattachent* (1846); *Napoléon Bonaparte jugé par les poëtes étrangers* (1851); *l'Éclair*, comédie en un acte, en vers (1852), imitée de Müllner; *la Confrérie de Notre-Dame du Puy* (1854); des *Vers* en l'honneur de Ducange, Galand, Gresset, Pierre l'Ermite, etc., pour l'inauguration de leurs bustes ou statues (1849-1855), et des pièces ou mémoires insérés dans le *Recueil des antiquaires de Picardie*.

BREWSTER (sir David), célèbre physicien anglais, particulièrement connu par ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, est né à Jedburg, en Écosse, le 11 décembre 1781. Destiné au ministère ecclésiastique, il étudia la théologie à l'université d'Édimbourg et s'y fit recevoir licencié de l'Église presbytérienne. La vivacité de ses goûts pour l'étude des phénomènes de la nature le tourna vers une autre carrière, et il refusa un bénéfice ecclésiastique que lui offrait le duc de Roxburg.

Son aptitude pour l'observation parut tout d'abord étonnante. Au moment où, formé par les leçons de Robison, Playfair et Dugald-Stewart, il obtenait le grade de maître ès arts (1800), il avait déjà, en soumettant à une vérification sérieuse les bases de la théorie de Newton sur la lumière, découvert un fait nouveau et important, en optique, celui de l'influence de l'état des surfaces des corps sur le changement de direction des rayons lumineux qu'on appelle *inflexion* et qu'on attribuait jusque-là à la nature même des corps. Dès cette époque, l'université d'Aberdeen lui envoya spontanément le diplôme de docteur ès lois, et la Société royale d'Édimbourg, qui le choisit plus tard pour son secrétaire, l'élisait, en 1807, au nombre de ses membres. En même temps il était chargé des fonctions d'éditeur de l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, à laquelle, de 1808 à 1830, il donna les plus grands soins et où il a consigné plusieurs de ses importantes découvertes. En 1815, il essaya, à la prière des principaux magistrats d'Édimbourg et du docteur Playfair, de suppléer ce dernier dans son cours de physique; mais il y renonça pour se consacrer tout entier à ses travaux scientifiques. Il avait épousé, en 1810, l'une des filles de J. Macpherson, le traducteur ou plutôt l'auteur des *Poésies d'Ossian*, et devenu veuf en 1850, il s'est remarié, en 1857, avec miss Purnell.

Il est impossible de rappeler ici tous les faits nouveaux dont M. Brewster a enrichi les branches les plus délicates de la physique et les lois expérimentales ou mathématiques auxquelles il a ramené ces faits. Ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, surtout, forment un vaste ensemble et, pour ainsi dire, une science nouvelle. A peine le savant français Malus avait-il, de 1808 à 1812, découvert cette singulière propriété de la lumière, que M. Brewster, dès 1813, rendit compte, dans une suite d'ouvrages et de mémoires, des expériences, des calculs et des théories que les phénomènes de la

polarisation lui avaient suggérés. Il la suivit dans toutes ses phases et dans toutes les circonstances qui la modifient, dans ses rapports avec la nature et la forme des corps qui réfléchissent ou réfractent les rayons, dans les relations géométriques, mathématiques et trigonométriques des angles et des plans, selon lesquels elle s'accomplit; il constata les propriétés polarisantes d'une foule de corps nouveaux; formula des lois générales; compléta, rectifia les découvertes faites, dans le même ordre d'études, par Fresnel, Arago et M. Biot, en profita pour aller lui-même plus avant, et servit par les siennes à toutes les recherches qui ont pu se faire depuis ou se feront encore, pendant longtemps, dans le même domaine.

En dehors de cette partie si spéciale de l'optique, on doit encore à M. Brewster, sur la lumière, des recherches qui ont donné lieu à des applications ingénieuses ou utiles. En 1810, il s'occupa de la construction des *lentilles composées* ou *polyzonales*, si importantes pour l'éclairage des phares, et dont l'invention, qui lui fut contestée par Fresnel, se rattache aux idées de Buffon sur les *lentilles à échelons*, heureusement modifiées plus tard par Condorcet. M. Brewster est l'inventeur incontesté du *kaléidoscope*, dont la science n'a pas tiré tout le parti qu'il en espérait, mais qui eut dans le monde un immense succès de vogue. Il se vendit, en quelques mois, des centaines de mille de ces petits appareils, qui n'enrichirent pas leur inventeur, moins soucieux de ses intérêts que des progrès de la science, mais qui lui donnèrent, du moins, plus de popularité que ses plus savantes découvertes. En 1851, M. Brewster a exposé au Palais de cristal un autre appareil, le stéréoscope par réfraction, construit, pour la première fois, sur ses indications, par l'ingénieur français, M. Duboscq.

On doit encore à ce savant physicien des recherches sur la température moyenne de la terre et la détermination des lignes isothermes, ainsi que des études sur les minéraux, qui ont abouti à la découverte de deux nouveaux fluides et de leurs propriétés.

Les travaux et les découvertes de M. Brewster sont exposés dans divers ouvrages séparés et dans les grands recueils scientifiques de l'Angleterre et de l'Écosse. En tête des premiers se place, dans l'ordre chronologique comme pour l'importance, son *Traité sur les nouveaux instruments scientifiques applicables à divers usages dans les arts et les sciences, avec des expériences sur la lumière et les couleurs* (A Treatise on new philosophical instruments for various purposes, etc., Édimbourg, 1813, in-8). Puis viennent : son *Traité sur le kaléidoscope* (A Treatise on the kaleidoscope, Édimbourg, 1819, in-8); son recueil de *Notes sur le système de philosophie mécanique de Robison* (Notes to Robison's system of mechanical philosophy (1822, 4 vol. in-8); un *Traité d'optique* (A Treatise on optics, 1831, in-8), etc.

Parmi les communications faites par M. Brewster aux Sociétés royales d'Édimbourg ou de Londres et consignées dans leurs *Transactions*, nous citerons les suivantes qui se rapportent à ses principales découvertes : *Sur deux nouveaux fluides dans les minéraux* (*Transactions* d'Édimbourg, t. X); *Sur les lentilles composées* (Ibid., t. XI); *Mémoire sur la polarisation de la lumière par réflexion* (*Transact. philosoph.* de Londres, 1815); *de la Dépolarisation de la lumière* (Ibid., 1813); *sur l'Action des lames cristallisées et non cristallisées* (Ibid., 1814); *de la Production de la structure polarisante du verre par la chaleur*, etc. (Ibid., même année, avril et mai); *Précis d'une longue série d'expériences sur la structure dépolarisante des substances animales et végétales* (Ibid., 15 décembre); *de la Communication des phénomènes de polarisation et de double réfraction aux gelées molles et durcies, par la simple pression* (Ibid., 1815, 19 janvier), où se trouve formulée cette loi, que « l'indice de réfraction est la tangente de l'angle de polarisation; » *sur les Propriétés de la chaleur que présente sa propagation dans les lames de verre* (Ibid., 1816); *de la Production de la structure polarisante dans toutes les substances solides, par la compression* (Ibid., 1816, 29 février); *des Effets de la pression sur tous les cristaux à double réfraction* (Ibid., 17 novembre); *sur les Lois de polarisation et de double réfraction dans les corps régulièrement cristallisés* (Ibid., 1818), où est constatée cette grande loi, contraire aux théories admises jusque-là, que les cristaux, en général, ont deux axes de double réfraction; *sur l'Action des surfaces cristallisées sur la lumière* (Ibid., 1819, 25 février), mémoire qui jette un jour tout nouveau sur les lois de la cristallisation; *Description d'une lampe monochromatique, et remarque sur l'absorption des rayons prismatiques par des milieux colorés* (*Transact.* d'Édimb., t. IX); *sur la Réflexion et la décomposition de la lumière, aux surfaces de séparation de différents milieux* (*Transact. phil.*, 1829); *Sur une nouvelle série de couleurs périodiques*, etc. (Ibid., même année); *Détermination de la quantité de la lumière polarisée* (Ibid., 1830); *de la Polarisation elliptique de la lumière* (Ibid., 2e partie), etc.

En dehors de ces recueils, M. Brewster a créé, en 1819, avec le minéralogiste Jameson, l'*Edinburgh philosophical journal*, dont la collection, jusqu'en 1824, forme 10 volumes. A cette époque, il l'a remplacé par l'*Edinburgh journal of science*, dont il a paru 16 volumes. Il est, en outre, un des principaux fondateurs de l'Association britannique, formée dans le but de favoriser les progrès de la science par des congrès, dont le premier s'est tenu à York, en 1831. Il a donné lui-même aux *Comptes rendus* de cette Association, notamment en 1855, un certain nombre de mémoires intéressants. On lui doit aussi une traduction, avec *Notes* et *Introduction*, de la *Géométrie* de Legendre (*Notes and introductory chapter to Legendre's Elements of geometry*).

Dans ce que nous appelons la littérature scientifique, on a de M. Brewster, indépendamment d'articles destinés à populariser, par une exposition élégante, les notions scientifiques, les ouvrages dont voici les titres : *Lettres et vie d'Euler* (1823, 2 vol. in-12); *Lettres sur la magie naturelle* (Letters on natural magic, 1824, in-12), dédiées à Walter Scott; *Vie de Newton* (the Life of sir Isaac Newton, Londres, 1831, in-12); *les Martyrs de la science, ou Vie de Galilée, de Tycho-Brahé et de Képler* (the Martyrs of science, etc., Londres, 1841, in-12; 1846, in-8), où l'auteur montre moins de sévérité pour l'inquisition qui poursuit la vérité, que pour Galilée qui la renie en face du martyre; *Plus d'un monde, ou Croyance du philosophe et espoir du chrétien* (More worlds than one, or The creed of, etc., Londres, 1854, in-8), où l'auteur, en opposition avec les nouveaux adversaires de la pluralité des mondes, défend cette doctrine au double point de vue de la science et de la foi; *Mémoires sur la vie, les écrits et les découvertes d'Isaac Newton* (Mémoirs of the life, writings and, etc., Londres, 1855, 2 vol. in-8), publiés d'après des documents nouveaux et rectifiant diverses erreurs accréditées sur le caractère et la vie du grand astronome.

Les récompenses et les dignités scientifiques n'ont pas manqué à M. Brewster. En 1816, l'Institut de France lui décerna la moitié du prix de physique, pour ses découvertes en optique; de 1815 à 1830, il reçut de la Société royale de Londres les médailles d'or et d'argent de Copley et de Rumford, et la médaille royale pour ses découvertes sur la polarisation, etc. Il a été élu membre correspondant de l'Institut, en 1825, et membre associé en 1849, en remplacement de Berzelius. Il est membre de toutes les principales académies scientifiques de l'Europe. Décoré, en 1821, de l'ordre guelfique de Hanovre, il a été créé baronnet en 1832. Sir D. Brewster a été promu officier de la Légion d'honneur en 1855.

BREYMAND (Abraham-Auguste), ancien représentant du peuple français, né au Puy (Haute-Loire), le 15 avril 1806, se destina d'abord au service militaire et se prépara aux examens de Saint-Cyr. Plein d'ardeur pour la cause libérale, il combattit en 1830 et reçut la décoration de Juillet. Nommé sous-lieutenant dans l'armée, il partit pour l'Afrique. Quatre ans après, il donna sa démission et revint au Puy, où il fut en relations suivies avec les chefs du parti républicain. En février 1848, il prit possession de l'administration départementale et présida la commission provisoire. Élu représentant du peuple, le quatrième, sur huit, par 25 218 voix, il vota presque toujours avec l'extrême-gauche, tout en s'éloignant du parti socialiste. Réélu à la Législative, le premier des six, il fit partie de la Montagne, et, le 13 juin 1849, s'associa aux manifestations du parti démocratique. L'Assemblée donna l'autorisation de le poursuivre; mais il réussit à se disculper. Le coup d'État du 2 décembre l'a éloigné de la carrière politique.

BRIALMONT (Laurent-Mathieu), général belge, ancien ministre, né à Seraing, près de Liége, en 1789, prit part, comme soldat et comme officier, à toutes les grandes guerres de l'Empire depuis Austerlitz. Il fit notamment les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, et fut décoré de la Légion d'honneur à la Moskowa. Après Waterloo, il fit partie de l'armée de la Loire. Rentré au service du roi des Pays-Bas, il tomba bientôt en disgrâce. En 1830, il contribua au mouvement révolutionnaire du Limbourg. Il devint aide de camp du roi Léopold, et eut successivement le commandement d'Anvers (1837) et de Mons (1840). En 1850, il fut ministre de la guerre dans le cabinet Rogier; mais son ardeur toute militaire et son dédain pour ce qu'il appelait les gens de loi, rendirent ses relations avec ses collègues si difficiles, qu'au bout de huit mois il donna sa démission avec éclat à la tribune même de la Chambre. Le lieutenant général Brialmont est décoré de plusieurs ordres.

BRIALMONT (Alexis), écrivain militaire belge, fils du général de ce nom, né à Venlo, dans le Limbourg, le 25 mai 1821, sortit de l'École militaire de Bruxelles, en 1843, avec le grade de sous-lieutenant. Attaché, comme officier de génie, à la direction des fortifications, il fut chargé des travaux de la ville forte de Diest. De 1847 à 1850, il fut secrétaire particulier du ministre de la guerre, le général Chazal. En 1846, il avait été mis en disponibilité pour sa résistance aux instructions catholiques du ministère de Theux. En 1855, il passa du corps du génie dans l'état-major, où il eut, en 1857, le grade de capitaine.

M. Al. Brialmont s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages de tactique et d'histoire militaire, dont les plus importants ont été traduits à l'étranger. Nous citerons : *Éloge de la guerre, ou Réfutation des doctrines des Amis de la paix* (1849), sorte de pamphlet écrit à l'occasion du congrès, et dédié à l'armée; *De la guerre, de l'armée et de la garde civique* (même année); *Considérations politiques et militaires sur la Belgique* (Bruxelles, 1851-52, 3 vol.); *Précis d'art militaire* (1844), dans la *Bibliothèque populaire* de la Société pour l'émancipation intellectuelle : *Histoire du duc de Wellington* (1856-57, 3 vol.); *Étude sur la défense des États et sur la fortification* (Bruxelles, 1863, 3 vol. gr. in-8, avec atlas in-fol.). Cet écrivain, qui a fourni aux *Annales des travaux publics*, un article remarqué sur la construction des magasins à poudre (1849), a fondé, en 1850, le *Journal de l'armée belge*.

BRIAS (Louis-Antoine, comte DE), général belge, né à Luxembourg, en 1781, mort à Bruxelles le 4 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BRICHETEAU (Isidore), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Christophe (Aude), le 3 février 1789, fit ses premières études au lycée de Poitiers, puis suivit les cours de M. Denesle, botaniste distingué, et prit un goût très-vif pour la botanique. Il se tourna vers la médecine, et, après deux ans d'études préparatoires, vint à Paris, en 1809, fut reçu interne, en 1812, et placé successivement à la Salpêtrière, à l'hôpital des Enfants et à l'Hôtel-Dieu. En 1814, il fut reçu docteur, avec une thèse remarquable *sur l'Hydropisie aiguë du ventricule du cerveau chez les enfants* (hydrocéphale aiguë), maladie grave, et alors peu connue en France.

Écarté des fonctions publiques sous la Restauration, M. Bricheteau ne fut attaché aux hôpitaux qu'en 1830, sous l'administration de M. Odilon Barrot. Le service dont il fut chargé à l'hôpital Necker a donné lieu à une de ses meilleures publications : *Clinique médicale* (1834, in-8). Décoré de la Légion d'honneur le 4 janvier 1836, à la suite d'une démarche de l'Académie de médecine, qui crut devoir demander elle-même la croix de la Légion d'honneur pour un de ses membres les plus laborieux et les plus modestes, il appartenait à ce corps savant depuis 1823.

M. Bricheteau fut l'élève favori de Pinel, qui, déjà âgé, l'associa à ses travaux. Dès 1816, il donna un certain nombre d'articles fort importants dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*. Il collabora ensuite au *Journal supplémentaire des sciences médicales*, et y publia ses travaux les plus originaux : *sur la Formation des kystes apoplectiques; sur l'Action réciproque du cœur et du cerveau; sur les Rapports de l'hypertrophie du cœur avec les congestions cérébrales et l'apoplexie; sur les Rapports du foie avec le cerveau en état de santé et de maladie; sur la Coïncidence des altérations organiques viscérales avec les hémorragies; sur l'Hépatisation pulmonaire*, etc. Les *Archives générales de médecine* et la *Bibliothèque médicale* contiennent aussi de lui plusieurs mémoires intéressants *sur les Résultats de la compression dans le traitement de l'ascite, sur les Fièvres pernicieuses, sur l'Emploi du tartre stibié dans la pulmonie, sur l'Apoplexie pulmonaire*, et de nombreux articles bibliographiques.

On a encore de lui : *Traité analytique sur le croup* (1826); *sur l'Hydrocéphale aiguë des enfants* (1828), développement de sa thèse inaugurale; *Traité sur les maladies chroniques qui ont leur siége dans les organes respiratoires* (1852); puis

divers autres mémoires : *sur l'Influence du ventricule droit du cœur sur les hémophtisies; sur le Pneumothorax et l'ossification des valvules du cœur; sur l'influence des calculs biliaires nouvellement formés*, et quelques articles d'hygiène.

BRIDOUX (François-Eugène-Augustin), graveur français, né à Abbeville, le 26 juillet 1813, suivit à Paris l'atelier de M. Forster. En 1834, il remporta le grand prix de gravure à l'École des beaux-arts et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. De retour en 1841, il exposa *la Vierge au candélabre*, d'après Raphaël. Les principales gravures au burin qu'il a exécutées depuis cette époque, sont : *la Sainte famille*, *la Conception*, de Murillo; *la Féronière*, de Vinci; *le Portrait de Louis-Philippe*, d'après M. Winterhalter; *Laure*, d'après Simon Memmi; *Agar et Ismaël*, d'après M. Eastlake; une *Vierge* de lady Alford, *la Vierge* dite *Aldobrandine*, d'après Raphaël. Il a obtenu une 2e médaille en 1841 et un rappel en 1859.

BRIERRE DE BOISMONT (Alexandre-Jacques-François), médecin français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 18 octobre 1797, fut reçu docteur en août 1825, et commença sa réputation en publiant, en 1825, des *Éléments de botanique*, en collaboration avec M. André Pottier, et un *Traité de la pellagre et de la folie pellagreuse en Italie* (2e édit., 1830). Il était médecin de l'hôpital temporaire des Bonshommes à Paris, quand il fut envoyé en Pologne, avec Legallois, en 1831, à l'époque de la fameuse insurrection de ce pays, par le comité polonais, muni des instructions de l'Académie des sciences, rédigées par MM. Serres, Larrey et Magendie. Il fut attaché à l'hôpital des gardes d'Alexandre, à Varsovie, et nommé officier de l'ordre du Mérite militaire de Pologne. Il fut fait, à la même époque, chevalier de la Légion d'honneur (15 janvier 1832).

M. Brierre de Boismont a successivement publié : *Relation historique et médicale du choléra-morbus de Pologne*, honorée d'une médaille d'or par l'Institut, en 1832; *l'Anthropotomie, ou Traité élémentaire d'anatomie* (1832); *sur les Établissements d'aliénés en Italie* (même année); *Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris par Dupuytren*, publiées avec la collaboration du docteur Marx (1833, 2e édition, 1839); *Mémoire pour l'établissement d'un hospice d'aliénés*, couronné par l'Académie des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, en 1834; *Influence de la civilisation sur le développement de la folie* (1839; 2e édit., 1854); *de la Menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1842; *du Délire aigu*, mémoire auquel il a été aussi décerné par l'Institut une médaille d'or, en 1845; *des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du somnambulisme et du magnétisme* (1845; 2e édit., 1852); *de l'Ennui* (tædium vitæ); *de l'Interdiction des aliénés et de l'état de la jurisprudence en matière de testaments dans l'imputation de démence* (1852); *sur le Suicide et la folie-suicide* (1854), etc.; sans compter plusieurs articles sur l'aliénation mentale et son traitement, dans les *Annales médico-psychologiques* et dans les *Annales d'hygiène*.

BRIEY (Camille, comte DE), diplomate et homme politique belge, né en 1799, d'une ancienne famille de Lorraine, fut envoyé au Sénat, en 1839, par le district de Neufchâteau (Luxembourg), qui depuis l'a constamment réélu. Il prit place à l'extrême droite et fit une vive opposition au cabinet Lebeau-Rogier. En 1841, il fut un des premiers signataires de l'Adresse présentée au roi par le Sénat et, par cet acte peu conforme à la Constitution, précipita la chute du ministère libéral, dont il recueillit un moment l'héritage. Il entra dans le ministère Nothomb (13 avril 1841), d'abord avec le portefeuille des finances, puis avec celui des affaires étrangères, qu'il conserva du 5 août 1841 au 16 avril 1843. Il signa la convention commerciale du 16 juillet 1842, plus avantageuse à la France qu'à la Belgique, celle du 25 octobre 1842 avec l'Espagne, qui accorda beaucoup moins qu'elle n'obtenait, et celle du 5 novembre 1842 avec la Hollande, qui régla les points litigieux du traité de 1839.

Mécontent de la prorogation de la Société générale, à laquelle il s'était vainement opposé, M. le comte de Briey donna sa démission, qui fut tenue secrète pendant quelques jours, et sa retraite suscita d'assez graves embarras à M. Nothomb. Membre influent du parti catholique, M. de Briey fut aussitôt appelé au poste de ministre plénipotentiaire de Belgique près de la diète de Francfort. Il a été maintenu par le ministère libéral pendant les crises qui ont suivi en Allemagne la révolution de 1848. Il avait en même temps le même titre auprès des cours de Wurtemberg, de Hesse-Cassel, de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Nassau, et de la ville libre de Francfort. Il a été remplacé, au mois de juin 1853, par M. Du Jardin. Décoré de l'ordre de Léopold, du Lion néerlandais, de l'ordre d'Espagne de Charles III, etc., M. le comte de Briey a été promu grand'croix de la Légion d'honneur.

Un de ses neveux, M. Camille DE BRIEY, né en 1824, d'une branche française de la même maison, élevé à Paris au collège Stanislas sous la direction de l'abbé Gratry, et attaché, comme toute sa famille, au parti catholique, a été gouverneur des princes de la famille royale de Belgique et décoré de divers ordres. Il s'est fait prêtre et est allé résider à Rome.

BRIFAUT (Charles), poëte français, membre de l'Institut, né à Dijon, le 15 février 1781, mort à Paris, le 5 juin 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRIGHAM, ou BRIGHAM-YOUNG, gouverneur et second prophète des mormons, né à Wittenham, dans l'État de Vermont (Amérique du Nord), le 1er juin 1801, d'une famille de cultivateurs, fut cultivateur lui-même jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Affilié alors à la secte religieuse fondée par Joseph Smith, sous le nom de *Saints des derniers jours* (Latter days saints), il en partagea les tribulations pendant son séjour à Nauvoo et, comme il le dit lui-même, « marcha quatre ans dans le désert les souliers pleins de sang. » Lorsque Smith fut mis à mort par les habitants de l'Illinois (27 juin 1844), il présidait le conseil des douze apôtres; grâce à une intelligence et à une instruction supérieures à celles de ses associés, il se fit élire prophète, excommunia S. Rigdon, son compétiteur, et au lieu de chercher à venger la mort de Smith, le reconnut pour roi et pour Christ, et remit à Dieu la punition des coupables, espérant, par cet acte de modération, apaiser les haines qu'avait soulevées autour d'elle la nouvelle Église.

Mais les hostilités se renouvelèrent avec tant de violence, et les habitants de l'Illinois se montrèrent tellement résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins, » que Brigham dut prendre le parti d'abandonner l'établissement déjà prospère de Nauvoo. En février 1846, il donna le signal de

l'émigration, qui, à cause de la difficulté des chemins et du grand nombre des mormons (ils étaient près de quinze mille), ne fut pas terminée avant deux ans. Marchant vers l'ouest, la première colonne se dirigea à travers l'Iowa, et le Missouri, où les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés; elle fournit à l'armée du Mexique le contingent d'un bataillon de guerre, passa l'hiver sous les tentes ou sur les wagons de transport, décimée par les maladies, pillée par les Indiens, franchit, au printemps de 1847, les montagnes Rocheuses et s'arrêta enfin dans la vallée du grand lac Salé (21 juillet), entre la Californie et l'Orégon. A dix milles au sud de ce lac, Brigham fonda la cité de Deseret ou la Nouvelle-Sion, qui, en 1850, comptait déjà 8000 habitants, et où il fit construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée et un temple.

Au bout de trois ans, la colonie des mormons avait fait des progrès si rapides, qu'elle fut érigée en territoire sous le nom d'Utah (9 septembre 1850). Brigham en fut le gouverneur en titre et fut salarié par le gouvernement fédéral. Mais il était stipulé, dans l'acte du congrès, que toute loi contraire aux lois de l'Union serait annulée, ce qui semblait une menace contre la polygamie et la communauté. Brigham parvint d'abord à faire respecter sa position en Amérique; plein d'énergie, de persévérance, il affectait une foi vive dans la sainteté de sa mission, et déployait beaucoup d'habileté vis-à-vis des gentils ou étrangers qui visitaient son peuple. Quoiqu'il ne fût pas investi légalement du pouvoir absolu, son autorité n'eut point de bornes; lui seul avait le don de s'entretenir avec les anges. Il a le droit de dépasser, pour son usage, le nombre de sept épouses accordé à chaque mormon, et l'on dit qu'en 1857, il s'en est adjugé plus de soixante-dix. Par ses soins, la propagande fut poursuivie avec beaucoup d'activité; un fonds commun favorisa l'émigration des saints qui se convertissaient dans l'Océanie, en Afrique, en Europe, et quatre-vingt-dix missionnaires travaillaient à la provoquer. A Paris même, il a paru plusieurs publications en faveur de la doctrine, rédigées par l'apôtre J. Taylor et autres adhérents, telles que le *Livre des mormons* (1852, in-18), *Évangile des mormons*, *l'Étoile du désert* (1851-1852, 12 numéros). C'est dans ce dernier recueil que nous trouvons un résumé des croyances du prophète. Les principales sont : la foi en Jésus-Christ, le repentir, le baptême par immersion, l'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit, la Cène, le rassemblement des saints à la Nouvelle-Jérusalem, la résurrection des morts qui arrivera après le règne millénaire du Christ, et le jugement éternel. Quant à la polygamie, si ouvertement acceptée par lui et ses adeptes, il s'écrie avec audace : « Je défie qu'on me prouve par la Bible que je n'ai pas le droit de prendre mille femmes, si cela me convient! » En 1856, le président Pierce a refusé de recevoir le territoire de l'Utah au nombre des États de l'Union, bien que sa population atteignît le chiffre de 30 000 habitants, et, à la fin de 1857, la guerre éclata entre l'Utah et le gouvernement fédéral, qui ne fit pas triompher sans peine les principes sociaux sur lesquels repose l'Union américaine. Le 3 mars 1862, Brigham-Young fut élu président de l'Utah, au moment où les journaux annonçaient que son autorité était très-gravement compromise par l'apparition d'un nouveau prophète et la division qui en résultait parmi les mormons. Plus récemment le gouverneur fédéral Harding faisait arrêter le chef du mormonisme pour crime de polygamie, et ne le laissait en liberté que sous caution, moyennant 2000 dollars (mars 1863).

BRIGHT (John), homme politique anglais, est né en 1811, dans le comté de Lancaster. Associé de la grande filature de Rochdale, qui a pour raison sociale *John Bright et frères*, il comprit de bonne heure de quelle importance était, pour les districts manufacturiers, le rappel des lois prohibitives de l'introduction des blés étrangers, et fut un des premiers, en 1835, à organiser la ligue de Manchester connue sous le nom d'*Anti-corn law league*. Bientôt il fit partie du bureau et prit, avec M. Cobden, la part la plus active à l'agitation d'où sortit, en 1846, le triomphe du libre échange. En 1843, grâce au concours de ses amis, il obtint, mais à grands frais, le mandat des électeurs de Durham, et demanda, la même année, la liberté commerciale; depuis 1847, il représente Manchester à la Chambre des Communes. Partisan déclaré de la paix, au double titre de quaker et d'industriel, il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre contre la Russie, et contribua, dans une assemblée de ses coreligionnaires, à l'envoi d'une députation au tzar Nicolas pour l'ammener à cesser les hostilités (1854). Au Parlement, il s'acquit, par l'élégance de sa parole et l'autorité de son caractère, une position des plus honorables; ardent réformiste, il s'attacha surtout à soutenir toutes les améliorations demandées en faveur du peuple.

Après la dissolution des Communes, en mars 1857, M. Bright perdit, sans aucune raison apparente, la confiance des électeurs de Manchester; mais il put, quelques mois plus tard, reprendre son siége par suite d'une réélection partielle. En 1860, le traité de commerce avec la France fut pour M. Bright un triomphe et une occasion de développer sans ménagement le programme d'une politique qui met au-dessus de toutes les victoires diplomatiques ou militaires, des annexions ou des conquêtes, les progrès de l'industrie et l'extension des relations commerciales. Les grands armements qui se firent à cette époque en Angleterre, pour répondre à ceux qui se faisaient, disait-on, en France, trouvèrent en lui un adversaire ardent : il combattit dans de nombreux meetings l'exagération des préparatifs militaires, les dépenses qui en résultaient, les sentiments haineux contre la France dont ils témoignaient. Il se déclara spécialement contre la formation de corps de volontaires, objet de la faveur populaire. A la fin de 1861, on annonça qu'il allait partir pour l'Amérique, afin de se porter comme médiateur entre les deux fractions de la république des États-Unis. Il s'opposa du moins de tout son pouvoir à toute intervention européenne propre à compliquer les dissensions et à étendre la guerre. La chambre de commerce de New-York exprima par un vote, en mars 1862, sa reconnaissance pour le dévouement de M. Bright aux principes de paix et de justice internationales. Dans ces derniers temps, il a entrepris avec ardeur une campagne en faveur de la réforme électorale (janvier 1865).

BRILLIER (de l'Isère), ancien représentant du peuple français, né en 1807, à Heyrieux (Isère), et fils d'un cultivateur, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il exerçait depuis douze ans sa profession à Vienne, lorsqu'il fut élu, comme candidat démocrate, représentant à l'Assemblée constituante, le dernier de la liste, par 99 197 voix. Membre du comité de législation, il vota avec le parti républicain modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la demande d'amnistie en faveur des transportés et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il vota constamment avec la

gauche. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Vienne.

BRINDEAU (Paul-Louis-Édouard), acteur français, né à Paris, le 20 décembre 1814, fit quelques études au collége Bourbon, débuta au théâtre de Belleville puis parut au Vaudeville, dans le rôle de l'abbé de Gondy d'*un Duel sous Richelieu*. Il passa aux Variétés et joua les amoureux dans plusieurs pièces en vogue: *Mathias l'invalide*, *le chevalier de Saint-George*, *le Chevalier du guet*, etc. En 1841, il fut admis à débuter au Théâtre-Français, dans le rôle de Bolingbroke du *Verre d'eau*, et, la même année, engagé, puis nommé sociétaire. Il prit au théâtre les rôles de Menjaud, puis ceux de Fleury et de Firmin, dans *le Menteur*, *le Barbier de Séville*, *Turcaret*, *Don Juan d'Autriche*, etc. Il compta aussi plusieurs créations importantes dans *une Chaîne*, *le Mari à la campagne*, *Sullivan*, *la Comédie à Ferney*. Les comédies de M. Alfred de Musset surtout trouvèrent dans Brindeau un excellent interprète. Lorsque M. Bressant passa, en 1854, du Gymnase au Théâtre-Français, M. Brindeau, rejeté tout à coup au second plan, après de vaines tentatives pour garder au moins les rôles qui lui appartenaient jusque-là, crut devoir se retirer. Il parut, à diverses reprises, au Vaudeville, à l'Odéon, etc., et alla donner des représentations dans les principales villes des départements et de l'Allemagne.

Une fille de cet artiste, Mme HARVILLE-BRINDEAU, née en 1836, a obtenu, en 1854, le second prix de déclamation au Conservatoire, et appartenu quelque temps au personnel de l'Odéon. Elle était en 1859 au théâtre de Rouen.

BRION (Gustave), peintre français, né à Rothau (Vosges), en 1824, étudia de 1841 à 1844 sous la direction de Gabriel Guérin, peintre à Strasbourg. Il vint à Paris, en 1850, pour faire une copie du *Dante* d'Eugène Delacroix et exposa au salon de 1852 le *Chemin de halage*. En 1853, les *Schlitteurs de la Forêt-Noire* et la *Récolte de pommes de terre pendant l'inondation* lui valurent une médaille de 2e classe. Il donna à l'Exposition universelle de 1855 le *Radeau sur le Rhin*, l'*Enterrement dans les Vosges*, la *Fête-Dieu* et la *Source miraculeuse;* en 1857, le *Saltimbanque au moyen âge;* en 1859, une *Porte d'église*, *l'Enterrement sur le Rhin* et le *Jeu de quilles;* en 1861, la *Noce en Alsace*, le *Repas de noce*, le *Benedicite* et la *Batterie de machines de guerre*, tableau acquis par l'empereur; en 1863, *Jésus et Pierre sur les eaux* et les *Pèlerins de Sainte-Odile;* en 1864, la *Fin du déluge*, la *Quête au loup*. M. G. Brion qui avait eu deux rappels de médaille de 2e classe, l'un en 1859, l'autre en 1861, obtint à ce salon de 1863 une médaille de 1re classe et fut décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet de la même année.

BRIOT (Charles-Auguste-Albert), mathématicien français, né le 19 juillet 1817, à Saint-Hippolyte (Doubs), commença très-tard ses études classiques, et les termina avec beaucoup de succès au collége Saint-Louis. Admis le premier à l'École normale, en 1838, il en sortit en 1841, alla professer pendant quatre ans les mathématiques spéciales au collége royal d'Orléans, et passa, en 1845, à la faculté de Lyon. En 1848, il vint à Paris et fut professeur aux lycées Bonaparte et Saint-Louis, et répétiteur à l'École polytechnique. Il devint, en 1855, maître de conférences de mécanique et d'astronomie à l'École normale. Il supplée M. Leverrier à la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Briot a écrit pour les classes une collection de traités, savoir: *Leçons nouvelles d'arithmétique* (1 vol. in-8); *Éléments de géométrie* (2 vol. in-8), comprenant la théorie et les applications, et publiés en collaboration avec M. Vacquant, professeur au lycée Bonaparte; *Leçons d'algèbre* (in-8, composé de deux parties); *Cours de cosmographie, ou Éléments d'astronomie* (in-8, avec figures dans le texte); *Leçons nouvelles de trigonométrie* (1 vol. in-8, 2e édit., 1850); *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, par MM. Briot et Bouquet (2e édit., 1851, 1 vol. in-8): dans ce dernier ouvrage, les auteurs ont introduit les considérations de la géométrie nouvelle, étrangères jusque-là à l'enseignement élémentaire de la géométrie analytique.

Outre ces livres, destinés à l'enseignement, M. Briot s'est fait connaître par divers travaux académiques. Après avoir publié, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, plusieurs mémoires d'un intérêt secondaire sur diverses questions d'analyse, de mécanique et de physique mathématiques, il a uni ses efforts à ceux de M. Bouquet, son collègue et son ami d'enfance, pour présenter à l'Institut une série de mémoires très-importants *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*. Ces mémoires, objet de rapports très-favorables de la part de M. Cauchy, ont été jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. Des extraits en ont été imprimés dans les *Comptes rendus* de l'Académie (1854-56), et ils ont paru complétement dans le *Journal de l'École polytechnique* (XXVIe cahier; 1856).

BRIQUET (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, vers 1798, a été reçu docteur à Paris, en 1824, avec une thèse *sur la Phlébectasie ou dilatation variqueuse des veines*. Agrégé libre de la Faculté, médecin de l'hôpital Cochin, puis de la Charité, il a été élu, en 1860, membre de l'Académie. Il a reçu la décoration le 25 avril 1847.

Il a écrit: *De l'éclairage artificiel, considéré sous le point de vue de l'hygiène publique et privée* (1837), thèse d'agrégation; *Recherches sur l'étiologie des tubercules* (1842); *Traité pratique et analytique du choléra-morbus* (1850); *Traité thérapeutique du quinquina et de ses préparations* (1853), couronné par l'Académie des sciences; *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie* (1859), etc.

BRISEBARRE (Édouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique français, né à Paris, le 12 février 1818, fit ses études au collége Charlemagne, fut clerc d'avoué à dix-huit ans, puis employé dans une recette de contributions. Ayant perdu sa place, il alla jouer la comédie dans une troupe des environs de Paris. Médiocre acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Il débuta par un vaudeville, *la Fiole de Cagliostro*, joué au Palais-Royal, le 31 décembre 1835, où Mlle Déjazet tenait le principal rôle, et qui eut un succès complet.

Il entrait en même temps dans l'administration de la Banque de France, où son père était chef de bureau; mais au bout d'un an, il se démit de son emploi et revint au théâtre. Il a surtout réussi dans ce genre de vaudevilles excentriques, où l'esprit touche à la bouffonnerie et consiste le plus souvent dans l'équivoque des situations et du langage. Il a aussi abordé le drame. De 1847 à 1854, il fit partie de la commission de la Société des auteurs dramatiques.

Le nombre des pièces que M. Brisebarre a fait représenter, la plupart en collaboration avec

MM. Anicet-Bourgeois, Dumanoir, Lubize, Eug. Nyon, Nus, Marc-Michel, etc., s'élève à plus de cent. Elles ont été publiées dans les divers recueils dramatiques. Parmi celles qui jouirent de la plus grande vogue, nous citerons : *Pascal et Chambord* (1839); *Mme Camus et sa demoiselle* (1841); *la Vie en partie double* (1845); *le Tigre du Bengale* (1849); *Drin-Drin* (1851), et plus récemment : *Rose Bernard*, drame en cinq actes (Ambigu, 1857); *les Ménages de Paris*, en sept actes (Gaîté, 1859); *les Portiers, scènes de la vie parisienne* (Variétés, 1860); *le Garçon de ferme*, drame en 8 parties (Th. de Belleville, 1861); *la Maison Saladier, scènes de la vie réelle* (Déjazet, 1861); *M. de la Raclée, scènes de la vie bourgeoise* (Variétés, 1862); *Léonard*, drame en cinq actes (Th. du Boulevard du Temple, 1863), les *Médecins*, pièce en cinq actes (Variétés, 1863), etc. — M. Brisebarre a aussi publié en volume, avec M. Eug. Nus, son plus assidu collaborateur dans ces derniers temps, deux premières séries de *Drames de la vie* (1860, 2 vol. in-18).

BRISSET (Joseph-Alexandre), littérateur français, né en 1793, mort le 6 juin 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BRISSET (Pierre-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 18 août 1810, et fils d'un habile mécanicien, suivit à dix-huit ans l'atelier de M. Couder, puis celui de M. Picot, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de peinture historique au concours de 1840, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Son séjour en Italie fut signalé par l'envoi d'un *saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, exposé en 1846 au palais des beaux-arts, et admis l'année suivante au salon. Après avoir exposé quelques portraits en 1837, M. Brisset n'a reparu qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec un sujet religieux, acquis par le ministère d'État. Il a encore exécuté un *Saint Sébastien*, et activement secondé M. Picot, son maître, dans la fresque de l'église Saint-Vincent de Paul. Cet artiste a obtenu une 2[e] médaille en 1847, et une médaille de deuxième classe en 1855.

BRISTED (Charles-Astor), écrivain américain, né à New-York, en 1820, petit-fils, par sa mère, du fameux marchand de New-York Jacob Astor, alla achever ses études en Angleterre, et suivit pendant cinq ans les cours de l'université de Cambridge. Il retourna en Amérique en 1847, et écrivit de nombreux articles de critique littéraire et d'érudition dans les recueils périodiques. En 1852, il fit paraître, à Londres, dans le *Fraser's Magazine*, une série de scènes animées et légèrement satiriques, où il décrit spirituellement les mœurs aristocratiques de sa ville natale. Ces esquisses furent réunies en un volume, qui eut beaucoup de succès, sous ce titre : *the Upper ten thousand sketches of american society* (Londres, in-8; New-York, in-12). A la même époque, il publia un autre ouvrage d'un genre plus sévère : *Five years in an english University* (New-York, 2 vol. in-12; 2[e] édit., 1 vol. in-12), plein de détails intéressants sur la vie universitaire en Angleterre.

M. Bristed s'est fixé à Paris, d'où il a envoyé au *Fraser's Magazine* des articles sur la politique, la littérature et les mœurs américaines, et sur les mœurs et les idées françaises. Il est aussi le correspondant français de divers journaux de New-York, entre autres du *Spirit of the times*.

BRISTOL (Frédéric-William Hervey, 2[e] marquis de), pair d'Angleterre, né en 1800, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1703 à la pairie héréditaire. Élevé à Cambridge, il devint député-lieutenant du Suffolkshire occidental et représenta Bury-Saint-Edmunds à la Chambre des communes depuis 1830 jusqu'en 1859, époque où il remplaça son père à la Chambre des lords. Sous l'administration de sir Robert Peel, dont il partageait les opinions, il remplit l'office de trésorier de la maison de la reine (1831-1846), charge qui lui a donné accès au conseil privé. De son mariage (1830) avec une fille du duc de Rutland, morte en 1848, il a eu un fils, Frédéric-William, comte Jermyn, né en 1834, élevé à Eton et à Cambridge député-lieutenant de Suffolk en 1860, et membre du parlement pour le Suffolk occidental depuis le mois de mai 1859.

BRITTON (John), archéologue anglais, né le 7 juillet 1771, mort à Londres le 1[er] janvier 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BRIVES (Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Montpellier (Hérault), le 9 août 1800, fut élevé, ainsi que toute sa famille, dans les idées républicaines, qu'il a toujours ouvertement professées. Sous le règne de Louis-Philippe, il exerçait dans l'Hérault une influence politique qu'il mit au service du parti radical, et, dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne de conduite adoptée par M. Ledru-Rollin. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République. Candidat du parti le plus avancé, il fut envoyé à la Constituante par 27 338 suffrages. Il siégea et vota avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la constitution ainsi que l'ordre du jour de Dupont (de l'Eure) déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il fut réélu le huitième à l'Assemblée législative. Son nom parut, le 13 juin 1849, au bas de la proclamation adressée au peuple par la Montagne. Il fut arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie; mais il n'encourut pas de condamnation. Il fut un des fondateurs et des rédacteurs principaux du journal *le Vote universel*, protestation quotidienne contre la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, M. J. Brives passa à Bruxelles.

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poëte français, né à Lorient, le 12 septembre 1806, mort à Montpellier, en mai 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

BROCKHAUS (Henri), imprimeur-libraire-éditeur allemand, né à Amsterdam, le 4 février 1804, est le propriétaire actuel de la librairie *Friedrich-Arnold Brockhaus* de Leipsick, fondée par son père, en 1817, et l'une des plus importantes de l'Allemagne. Sous sa direction et celle de son frère aîné, Frédéric, né en 1800, aujourd'hui retiré des affaires, la maison paternelle, prit une nouvelle extension. Elle réunit successivement à la librairie dans le même local, une imprimerie, avec tous les perfectionnements récents que la typographie doit à la mécanique, une stéréotypie, des ateliers de reliure, un atelier de construction de machines, etc.

Parmi les publications qui ont paru et qui paraissent encore, en grande partie, dans cet établissement, il faut signaler : la *Gazette alle-*

mande universelle (Deutsche allgemeine Zeitung); fondée en 1837, grand journal qui rivalise avec la *Gazette universelle d'Augsbourg*; l'excellent *Dictionnaire de conversation* (Conversationslexicon, 10e édit. 1853-1856, 16 vol.), sorte d'encyclopédie universelle aussi complète que bien proportionnée, à laquelle se rattachent quatre autres recueils, dont deux dictionnaires, *Conversationslexicon der neusten Zeit und Literatur* (1832-1834, 4 vol.) et *Conversationslexicon der Gegenwart* (1838-1841, 4 vol.), et deux revues *le Présent* (die Gegenwart, 1848-1857) et *Unsere Zeit* (1857 et suiv.), qui sert plus spécialement de supplément au *Conversationslexicon*; *l'Encyclopédie universelle des sciences et des arts d'Ersch et Gruber* (Allgemeine Encyclopedie der Wissenschaften und Künsten), commencée en 1818, vaste répertoire, auquel les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne ont collaboré, et qui doit se composer de plus de 100 volumes; l'almanach littéraire *Urania* (depuis 1810); l'annuaire critique de littérature *Hermes* (depuis 1819); la *Revue littéraire périodique de conversation* (Literarisches Conversationsblatt, depuis 1820) qui parait actuellement sous le titre de *Feuilles de conversation littéraire* (Blaetter für literarische Unterhaltung, depuis 1826); le *Dictionnaire bibliographique universel d'Ebert* (Eberts allgemeines bibliographisches Lexicon, depuis 1823); la *Bibliographie universelle de P. Trœmel* (Allgemeine Bibliographie); le recueil périodique *Pfennig Magazin* (depuis 1833), etc., etc.

BROCKHAUS (Hermann), orientaliste allemand, frère du précédent, né à Amsterdam, le 28 janvier 1806, étudia particulièrement la littérature indienne aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Bonn et séjourna ensuite successivement à Copenhague, Paris, Londres et Oxford, pour y compléter ses travaux. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna (1839) et, deux ans plus tard, appelé à Leipsick, où il devint, en 1841, professeur adjoint et, en 1848, professeur titulaire de langue et de littérature indienne.

On doit à M. Hermann Brockhaus, entre autres éditions : le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres du recueil de légendes de Somadeva intitulé : *Kathâ sarit sâgara* (Leipsick, 1839; traduction allemande seule, 1843, 2 vol.); le texte et les scolies indiennes du drame de Krishna Mira intitulé : *Prabodha candrodaya* (Ibid., 1845); le texte persan des *Sept maîtres savants* de Nachschebi (Ibid., 1845); celui du *Vendidad Sade* (Ibid., 1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay, avec un *Dictionnaire* et un *Glossaire* de la langue zend : le texte persan des *Chansons de Hafis* (Ibid., 1854), accompagné du commentaire de Sudi. On cite aussi de lui une dissertation *sur l'Impression des œuvres sanscrites en caractères latins* (Ueber den Druck sanskritisch. Werke mit lateinischen Buchstaben, 1841), qui a contribué à faire adopter cette pratique par les orientalistes.

BROD (Henri), musicien français, né à Paris, le 13 juin 1799, admis, en 1811, au Conservatoire, devint élève de Vogt pour le hautbois, et remporta un premier prix. Pendant longtemps il a fait partie de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts. Artiste distingué, il s'est occupé de perfectionner son instrument et d'en étendre le registre par une division plus rationnelle du tube et par une disposition nouvelle de quelques clefs. On a de M. Brod une *Méthode complète* et un assez grand nombre de morceaux pour le hautbois.

BRODERIP (William-John), naturaliste anglais, né vers 1794, à Bristol, mort le 27 février 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRODHEAD (John-Romeyn), historien américain, né le 2 janvier 1814, à New-York, étudia le droit et fut admis à la profession de légiste, en 1835. Quatre ans plus tard, il fut attaché à la légation des États-Unis, à la Haye, et là il conçut le projet d'écrire une histoire de l'État de New-York, pour laquelle il trouvait, en Hollande, des renseignements fort considérables. Puis la législature de cet État ayant décidé qu'un agent serait chargé de recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de New-York, qui pourraient se trouver en Europe, il fut choisi pour cette mission. Parti en 1841, il revint en Amérique au bout de trois ans, après avoir tiré des bibliothèques et des archives de France, d'Angleterre et de Hollande, plus de 5000 pièces, inédites pour la plupart, et formant une collection de 80 volumes manuscrits. Un acte de la législature de l'État de New-York, du 30 mars 1849, en a ordonné la publication, qui forme 12 volumes in-4. En 1846, M. Bancroft, envoyé en Angleterre, comme ministre des États-Unis (1846), obtint du président Polk, que M. Brodhead fût nommé secrétaire de la légation. Il y resta jusqu'en 1849 et, à son retour, s'occupa de mettre à exécution l'œuvre qu'il avait si longtemps méditée. Le premier volume de son *Histoire de l'État de New-York*, qui comprend la période hollandaise, de 1609 à 1649, parut à New-York, en 1853. Cette même année, M. Brodhead fut nommé par le président Pierce officier naval du port et district de New-York. On cite encore de lui un *Essai sur l'histoire commerciale de New-York*, lu en forme d'Adresse, le 8 juin 1854, devant l'Association de la bibliothèque commerciale de New-York, et publié aux frais de cette société.

BRODIE (sir Benjamin Collins), célèbre chirurgien anglais, né à Winsterslow, dans le comté de Wilts, en 1783, étudia l'anatomie à l'école spéciale de Greatwindmill-street, et la clinique à l'hôpital de Saint-George, à Londres. Ayant débuté par l'enseignement public de l'anatomie et de la chirurgie, il fut élu, en 1808, chirurgien assistant, puis chirurgien à l'hôpital de Saint-George, en remplacement de son ancien maître, sir Everard-Home, et enfin membre du collége des chirurgiens. En 1809, il rendait compte, dans les *Transactions philosophiques*, d'un phénomène tout à fait anormal, la circulation du sang dans un fœtus humain qui n'avait pas de cœur. En 1810, la Société royale de Londres le nommait associé, et lui décernait, l'année suivante, une médaille pour ses *Recherches de l'influence de la chaleur animale* (Researches respecting on the influence of animale heat) et pour ses *Expériences et Observations sur les divers modes d'action des poisons végétaux* (Experiments an observations on the different, etc.). Insérés dans les *Transactions philosophiques*, ces deux articles annotés, ainsi que plusieurs autres sur le dernier sujet, ont été publiés séparément en 1851. On a encore de lui : *Expériences et observations sur l'influence des nerfs de la huitième paire sur les sécrétions de l'estomac. Observations pathologiques et chirurgicales sur les maladies des articulations* (Pathological and surgical observations on the, etc. London, 1845, in-8; 1850, 5e édit.), traduit en français par M. Léon Marchand; *Leçons sur les maladies des organes urinaires* (Lectures on the diseases of the urinary organs, London, 1832,

in-8 ; 1846, 4e édit.), traduit en français par M. J. Patron; *Recherches physiologiques* (Physiological researches, London, 1851); *Investigations physiologiques* (Physiological inquiries, London, 1854; 1856, 3e édit.).

M. Brodie a été chirurgien de George IV et de Guillaume IV, et il a rempli les mêmes fonctions auprès de la reine Victoria, qui, en 1834, l'a créé baronnet. Membre correspondant de l'Institut de France et membre étranger de plusieurs sociétés savantes et académies, il a reçu, en 1850, de l'université d'Oxford, le grade honorifique de docteur en droit civil. Ses études toxicologiques expliquent l'importance que son opinion parut avoir dans les affaires de médecine légale. Il fut surtout célèbre comme praticien et se fit, dit-on, par sa clientèle, un revenu de 250 000 fr. — M. Brodie est mort en octobre 1862.

Son fils, Benjamin COLLINS-BRODIE, né à Londres en 1817, élevé à Harrow et à Oxford, fut nommé, en 1855, professeur de chimie à l'université d'Oxford, et président de la Société chimique en 1859 et 1860. En 1862, il succéda à son père comme 2e baronnet Brodie. Marié en 1838 à miss Tompson, il a pour héritier son fils, Benjamin-Vincent Sellon Brodie, né à Oxford en 1862.

BROFFERIO (Ange), avocat piémontais, homme politique et littérateur, né à Castelnuovo, dans la province d'Asti, le 6 décembre 1802, se fit remarquer dès l'enfance par sa passion pour le théâtre et pour la littérature dramatique. Envoyé à Turin pour faire son droit, il composait des comédies, des drames, des tragédies, dont plusieurs furent jouées et réussirent. Reçu docteur en droit, il se livra plus librement aux études littéraires sous la direction du jésuite Manera, et fit représenter avec succès une tragédie en cinq actes, *Eudoxie*. M. Brofferio visita ensuite toute l'Italie et la France et écrivit, tout en voyageant, de nouvelles pièces, entre autres le *Retour du proscrit* et *Salvator Rosa*, qui ont été applaudies à Naples. Enfin, revenu en Piémont, il voulut prendre place au barreau, entra chez un homme de loi pour apprendre la procédure et plaida avec succès des causes criminelles.

Incarcéré, en 1830, comme conspirateur, il sortit de prison, au bout de quelques mois, à l'avénement de Charles-Albert. Il avait employé ses loisirs forcés à composer des chansons en patois piémontais. Il fonda ensuite un journal politique, *le Messager turinois*, pour la défense de la liberté et de l'indépendance italiennes. Sans accepter les offres brillantes de Charles-Albert, il seconda de tout son talent ses projets de réforme et d'affranchissement. Sur son invitation, il composa une tragédie nationale, *Vitigès, roi des Goths*, toute pleine d'allusions, et dont l'ambassadeur d'Autriche empêcha la représentation. Mais la pièce fut alors imprimée à Paris. Il dirigeait en outre une foule de publications hostiles à l'Autriche.

Quand le mouvement réformiste de toute l'Italie reçut, à l'avénement de Pie IX, une nouvelle impulsion, M. Brofferio redoubla d'activité pour réclamer, dans son journal, une garde nationale, la liberté de la presse, la suppression des jésuites, enfin et surtout une constitution. Le roi en donna une le 8 février 1848, et le rédacteur en chef du *Messager turinois*, devenu député, fut bientôt l'un des principaux orateurs de la Chambre. Ses discours sur la fusion des provinces lombardo-vénitiennes avec le Piémont et sur la médiation anglo-française eurent du retentissement hors de l'Italie. Ses interpellations au ministère Gioberti (12 février 1849) causèrent l'agitation la plus vive, et dans la séance mémorable du 24 mars, après la défaite de Novare, il prit la parole jusqu'à huit fois pour faire adopter par la Chambre les moyens qui lui paraissaient propres à réparer ce désastre.

M. Brofferio resta, dès lors, le chef de l'opposition démocratique piémontaise, et il intervint, à ce titre, dans toutes les questions comme dans celles de la suppression des couvents et de la participation du Piémont à la guerre d'Orient. *Le Messager* ayant dû cesser de paraître, il l'a remplacé successivement par *la Voix dans le désert*, *la Voix de la liberté*, *la Voix du progrès commercial*, etc. Au milieu des événements récents il prit ardemment parti pour Garibaldi contre la politique du comte de Cavour, dont il se montra le constant adversaire. Cette ardeur lui valut plusieurs échecs dans les élections. Non réélu en 1853 à Cavaglio, où il était élu depuis 1848, il le fut à Gênes jusqu'en 1860. Ayant alors échoué dans cette ville, il entra au parlement comme député d'un petit collége méridional.

Aux œuvres dramatiques que nous avons mentionnées, il faut ajouter comme ayant fait du bruit ou eu du succès, *Salmorre*, sa première pièce (1823), *Miss Cugino*, *Il Vampiro*, *Tutto per il Meglio*, *Il Corsaro*, *Il Castello di Kenilworth*, *Angelica Kauffmann*, *il Tartufo politico* (1851), satire dirigée contre Cavour, arrêtée d'abord par la censure et jouée trois ans plus tard, etc. Les *Canzone piemontero* de M. Brofferio étaient arrivées, en 1858, à la 5e édition. Il a rédigé de 1849 à 1852 une *Histoire du Piémont depuis* 1814 *jusqu'à nos jours*, qui comprend cinq volumes. Il a encore donné, avec le concours d'une société de collaborateurs, une suite de mémoires autobiographiques sous ce titre : *I mei tempi* (1858-1861, 20 vol.).

Au milieu de ces travaux, M. Brofferio ne cessa pas d'exercer comme avocat criminel, et de plaider dans les affaires ordinaires ou dans les procès politiques. Parmi ces derniers, on cite ceux intentés au *Messager* par la légation de Rome, et à *la Voix de la liberté* par la légation d'Espagne. Le procès du *Messager* avait pour motif les accusations de trahison adressées par ce journal au pape Pie IX et considérées comme calomnie contre un souverain étranger. M. Brofferio, pour défendre les thèses incriminées, les soutint en son nom et en les aggravant. Plus récemment, en 1860, il a pris la défense d'un journal clérical, *Il contemporaneo* de Florence. On cite aussi sa défense du général Ramorino, traduit, après la campagne de Novare, devant le conseil de guerre de Turin.

BROGLIE (maison de), famille française d'origine italienne, comme l'atteste encore la prononciation de son nom (*Broille*). Venue en France à la suite de Mazarin, elle fut admise, en 1759, parmi les princes du saint-empire; elle est actuellement divisée en deux branches qui descendent l'une et l'autre de François-Victor, duc de Broglie, maréchal de France : la première a pour chef le fils de Charles-Louis-Victor, *Achille-Charles*-Léonce-Victor (voy. ci-dessous), qui, de son mariage avec Albertine de Staël, morte en 1838, a une fille, *Louise* de Broglie, mariée en 1836 au comte d'Haussonville (voy. ce nom), et deux fils : *Albert* de Broglie (voy. ci-dessous), et *Paul* de Broglie, né le 18 juin 1834, lieutenant dans la marine française. La branche cadette comprend : Gabriel-*Octave* de Broglie, fils d'Auguste-Joseph, prince de Broglie-Revel, né le 11 novembre 1786, marié, le 18 juin 1818, à Armandine, fille du marquis de Moges, et ses deux fils : *Auguste*-Victor, né le 6 avril 1822, et *Raymond*-Charles-Amédée, né le 15 mai 1826.

BROGLIE (Achille-Charles-Léonce-Victor, duc DE), homme d'État français, membre de l'Institut, est né le 28 novembre 1785. Son grand-père, maréchal dans la guerre de sept ans, le vainqueur de Berghen, émigra et mourut à Munster, en 1804, au moment où Lebrun l'invitait, au nom de Bonaparte, à rentrer dans sa patrie. Son père, député de la noblesse de Colmar aux États généraux, et qui s'était rallié à la cause constitutionnelle, refusa d'émigrer, et fut guillotiné le 10 juillet 1794. Il laissait quatre enfants, un seul fils et trois filles. Sa veuve, petite-fille du maréchal de Rosen, jetée dans la prison de Vesoul, s'en échappa et se retira en Suisse. Elle rentra en France, à la chute de Robespierre, et se remaria à M. d'Argenson, qui fit donner au jeune de Broglie une éducation toute virile, en l'envoyant dans les écoles centrales de l'époque. Il y fit, sous la direction d'un professeur distingué de Strasbourg, de fortes études de grec, d'histoire et de droit.

Sous l'Empire, M. de Broglie entra dans les fonctions administratives et diplomatiques. Attaché comme auditeur à la section de l'intérieur au conseil d'État, il se fit remarquer de l'Empereur par son intelligence et son travail, et fut chargé de différentes missions, en Illyrie, en Espagne, à Varsovie, dans la légation de l'abbé de Pradt, en 1812, et, l'année suivante, au congrès de Prague, auprès de M. de Narbonne. Toutefois M. de Broglie n'aimait ni Napoléon ni son régime. Imbu des principes de la constitution anglaise, il ne trouvait pas, dit-on, que le vainqueur de l'Europe justifiât dans les séances du conseil d'État cette réputation de légiste et d'orateur qu'on lui faisait généralement.

Il accueillit donc avec empressement, en 1814, la Restauration et la Charte. Au mois de juin, Louis XVIII le nomma pair de France. Mais son âge ne lui permettait pas de prendre part aux délibérations. Il eut ce droit, avec ses trente ans, l'année suivante, quelques jours seulement avant le jugement du maréchal Ney. Il en réclama vivement l'exercice, l'obtint, non sans peine, parla à plusieurs reprises en faveur de l'illustre accusé, et fut de la minorité qui voulait, par un vote indépendant, épargner au nouveau pouvoir un de ses plus mauvais souvenirs. M. de Broglie venait d'épouser la fille unique de Mme de Staël, qui écrivait alors son ouvrage, si libre et si fort, des *Considérations sur la Révolution française*. Mme de Broglie, protestante fervente, vécut jusqu'à la fin (1838) dans la plus parfaite harmonie avec son mari, sincère catholique, et témoigna par ses écrits, comme par sa conduite, de l'élévation de son esprit.

Placé dans l'opposition par ses premiers actes, M. de Broglie dut combattre, au nom des mêmes principes, les divers ministères de la Restauration, ceux de MM. Decazes et de Martignac exceptés. En 1816, à propos de la loi d'amnistie et de ses exceptions, il demanda l'amnistie complète. Après la dissolution de la *Chambre aux catégories*, il soutint, contre les royalistes, un projet d'organisation plus libérale des collèges électoraux. Mais ses grandes luttes parlementaires eurent lieu à l'occasion des lois sur la presse (1817). Il réclama avec éloquence le libre exercice du droit de discussion, « en dépit de l'abus qu'en pourraient faire quelques écervelés dans des pamphlets. » Il repoussa, à la même époque, avec autant de vivacité, les restrictions proposées par Barthélemy à la loi électorale, la saisie préalable des écrits; la loi de censure; la loi sur la détention préventive, celle sur les substitutions, la loi de *justice et d'amour;* la contrainte par corps en matière civile. Sur toutes ces questions et tant d'autres (traite des nègres, lois de douane, indemnité américaine, discussion du budget, etc.), il faisait paraître, avec son attachement inaltérable à la liberté, la solidité de son savoir comme économiste et comme jurisconsulte, la sincérité de ses convictions et la vigueur de sa logique qui, jointes à une certaine âpreté d'ironie, faisaient la force de son talent oratoire.

Membre de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et de celle des *Amis de la presse*, M. de Broglie, vers la fin de la Restauration, étendit le cercle de son activité libérale et ajouta à sa renommée de publiciste par la fondation de la *Revue française* (1828), à laquelle il fournit un certain nombre d'articles anonymes qui furent très-goûtés. Celui sur la peine de mort est resté comme une des meilleures analyses de la question si complexe du droit de punir.

La révolution de Juillet donna au libéralisme de M. de Broglie une satisfaction trop complète, et redoutant l'effet des tendances démocratiques qu'elle avait encouragées, il fut, pendant tout le règne de Louis-Philippe, un des chefs du parti appelé doctrinaire, qui, sans renier en théorie aucun des principes d'un gouvernement libéral, se dévoua à en ajourner l'application. Dès le 31 juillet, il avait été appelé au ministère de l'intérieur par la commission municipale; mais il n'accepta pas, et ce fut seulement le 9 août qu'il entra, avec le portefeuille de l'instruction publique, dans la première combinaison ministérielle formée par le nouveau roi. Dans ce cabinet, M. Guizot occupait le ministère de l'intérieur. Tous deux furent bientôt forcés de faire place à un ministère qui répondît mieux à l'excitation générale du pays, au ministère Laffite (2 novembre). Ils passèrent alors dans l'opposition. Mais ils se rallièrent au ministère de Casimir Périer. M. de Broglie allant même plus loin, défendit, avec M. Thiers (voy. ce nom), l'hérédité de la pairie, abandonnée par le cabinet. En 1832, il forma avec MM. Guizot, Thiers et le maréchal Gérard, le ministère du 11 octobre, l'un des plus longs de la monarchie de Juillet. M. de Broglie eut le portefeuille des affaires étrangères. Un de ses principaux actes, à cette époque, fut un arrangement conclu avec l'Angleterre pour la répression de la traite des nègres, et qui, s'il consacrait le droit de visite, servait du moins efficacement une cause à laquelle le ministre s'était dévoué depuis quinze ans, l'abolition de l'esclavage. Sorti du ministère une première fois, le 4 avril 1834, à la suite du rejet de la loi sur l'indemnité américaine, il fut rappelé par le roi, peu de temps après, avec le même portefeuille et le titre de président du conseil, pour mettre un terme aux rivalités de M. Guizot et de M. Thiers. C'est sous sa présidence que furent présentées, soutenues et votées les célèbres lois sur la presse, dites lois de septembre (1835), si contraires aux principes qu'il avait soutenus sur cette matière sous la Restauration. Ne se bornant pas à édicter une pénalité plus sévère contre les délits de presse, le projet de loi les distrayait, dans certains cas, de la justice ordinaire pour les soumettre, malgré l'article 28 de la Charte, à une juridiction exceptionnelle, la Chambre des Pairs. Ces lois ont valu dans le moment à M. de Broglie de violentes accusations; mais par suite de l'empressement que mit M. Thiers à en défendre la disposition la plus grave, c'est au nom de ce dernier plutôt qu'au sien que cette législation est restée attachée.

M. de Broglie se retira définitivement au mois de février de l'année suivante, à l'occasion du vote de la Chambre contre l'ajournement du projet de conversion des rentes, et entraîna enfin la dissolution du cabinet. Depuis il n'est pas revenu

au pouvoir, refusant, malgré les sollicitations qui lui ont été plusieurs fois adressées, d'entrer dans des combinaisons ministérielles qui n'avaient pas son entier assentiment. Il s'est associé aux efforts de la coalition contre le ministère Molé, mais sans se soucier de recueillir son héritage. Après avoir désapprouvé, dans la question d'Orient, la politique de M. Thiers, dont il n'avait pas voulu être le collègue au 1ᵉʳ mars, il s'est borné, tout en blâmant l'inaction de M. Guizot, à soutenir, comme pair de France, le ministère du 20 octobre, le dernier de la monarchie constitutionnelle.

Après la révolution de Février, M. de Broglie prit naturellement l'attitude d'un homme qui ne pouvait voir sans douleur s'évanouir en un instant la royauté qu'il avait contribué à fonder. Il resta dans une silencieuse retraite jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, il rentra dans la politique active, se fit élire représentant à l'Assemblée législative, par le département de l'Eure, et reprit la place que son nom et son passé lui marquaient parmi les chefs de ce parti de l'ordre, formé par la coalition de tous les anciens partis. C'est lui qui, en 1851, proposa à l'Assemblée la loi pour la révision de la Constitution, destinée dans sa pensée et celle de ses amis, à rouvrir la porte à une monarchie de son choix. Mais, au milieu de toutes les luttes et de tous les tiraillements d'une majorité hétérogène, le coup d'État du 2 décembre fit arriver un ordre de choses dont M. de Broglie et ses amis ne pensaient pas préparer le triomphe, en poussant au renversement des institutions républicaines. Il est rentré, depuis lors, dans la retraite. Au commencement de 1855, il fut nommé membre de l'Académie française, en remplacement du comte Saint-Aulaire. La politique n'était pas étrangère à cette élection. M. de Broglie, qui était entré autrefois (1833), comme membre libre, à l'Académie des sciences morales et politiques, où était sa vraie place, n'avait d'autres titres littéraires que ses discours parlementaires et d'excellents articles de revue. Sa réception, qui prit les propositions d'un événement, lui a fourni la seule occasion qu'il pût avoir de protester publiquement de la fidélité de ses sympathies pour des hommes tombés et un régime qui n'est plus. En 1861, la saisie faite chez lui d'une brochure lithographiée, intitulée *Mes Vues sur le gouvernement de France*, ne fut pas suivie de poursuites judiciaires, et le duc de Broglie qui avait intenté un procès à M. Boittelle, préfet de police, pour saisie pratiquée illégalement, finit par se désister (24 juillet). Il a été publié récemment un recueil important des *Écrits et discours* du duc de Broglie (1863, 3 vol. in-8).

Décoré de divers ordres étrangers, M. de Broglie a été promu, le 30 avril 1836, grand'croix de la Légion d'honneur.

BROGLIE (Albert, prince DE), fils aîné du précédent, né le 13 juin 1821, s'est fait, au sortir des bancs de l'Université, une réputation précoce comme publiciste. Après avoir débuté dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il écrivit, en 1848, sur la politique étrangère de la République, un sévère article anonyme que l'on a attribué à son père, il est devenu un des principaux rédacteurs du *Correspondant*. Tour à tour adversaire des doctrines exclusives de *l'Univers religieux* et de celles de la philosophie rationaliste, du pouvoir absolu comme de la démocratie, il défend à la fois les intérêts catholiques et les principes du libéralisme constitutionnel modéré. Le 20 février 1862, il a été élu membre de l'Académie française, à la majorité de 22 voix sur 29, en remplacement du P. Lacordaire. Sa réception a eu lieu le 26 février 1863.

M. Alb. de Broglie a réuni ses premiers essais en un volume intitulé : *Études morales et littéraires* (1853, in-18). Son œuvre principale a pour titre : *l'Église et l'Empire romain au IVᵉ siècle* (1856, 2 vol. in-8) ; c'est l'histoire du règne de Constantin, écrite au point de vue catholique ; elle doit être suivie de deux autres parties : *Julien l'Apostat* et *Théodose le Grand*. En 1846, il a donné une traduction du *Système religieux* de Leibnitz (in-12). Il a publié une brochure qui fit beaucoup de bruit : *Une réforme administrative en Algérie* (1860, in-12).

M. Albert de Broglie a épousé, le 19 juin 1845, Mlle Pauline-Éléonore de Galard de Béarn. Il en a eu cinq fils, dont l'aîné, Victor, est né le 30 octobre 1846.

BROHAN (Augustine-Suzanne), actrice française, née le 29 janvier 1807, d'une famille d'artisans, entra dès l'âge de onze ans, au Conservatoire, y eut pour maître Saint-Prix et Lafont, et obtint, en 1821, le premier prix de comédie. Elle alla débuter en province et parut avec succès à Orléans, à Tours et à Angers. Elle entra ensuite, en mai 1824, au second Théâtre-Français, et montra, dans le rôle de Dorine du *Tartufe*, beaucoup d'intelligence et de verve. Lorsque la musique envahit ce théâtre, elle partit pour Rouen, où la comédie était alors très-goûtée. Elle rentra à l'Odéon le 1ᵉʳ avril 1827, y resta quinze mois et passa au Vaudeville, où elle eut de grands succès pendant sept ans, surtout dans *Frontin mari garçon* et *Marie Mignot*. Elle fut appelée, en 1835, à la Comédie française, y fit d'heureux débuts dans son rôle favori de Dorine et dans celui de Madelon des *Précieuses*. Mais bientôt les tracasseries que lui suscitèrent des rivalités parmi les sociétaires de notre première scène, la déterminèrent à retourner au Vaudeville, où elle retrouva, dans *Pierre le Rouge*, *un Monsieur et une dame*, etc., toute la faveur du public. De l'esprit, de la verve, un naturel qui n'excluait pas la finesse, une grande habileté à ménager ses ressources, furent les principales qualités que déploya Mlle Augustine Brohan dans sa courte carrière dramatique. Elle avait à peine trente-cinq ans, lorsqu'elle renonça aux agitations du théâtre et à ses triomphes.

BROHAN (Joséphine-Félicité-Augustine), actrice française, fille de la précédente, née à Paris, dans l'ancien hôtel de Rambouillet, le 2 décembre 1824, fut nommée, à dix ans, pensionnaire du Conservatoire et entra dans la classe de M. Samson ; elle s'y fit d'abord remarquer par une extrême dévotion, dont son premier professeur, l'abbé Paravey, lui avait inculqué les principes. Elle n'en remporta pas moins le second prix de la comédie à l'âge de treize ans et le premier prix l'année suivante. A la suite de ces succès, elle se réfugia, dit-on, dans un couvent de la rue du Bac, d'où on eut grand'peine à la tirer, pour la faire débuter au Théâtre-Français dans *Tartufe* et dans *les Rivaux d'eux-mêmes*. Elle avait quatorze ans et demi. Sa grâce, sa vivacité, tempérées par une certaine pudeur juvénile, lui conquirent tous les suffrages. Elle fut engagée le soir même, aux appointements de 3000 francs.

Bientôt, Molière n'eut point de plus spirituelle ni de plus franche interprète ; car elle ne tarda pas à se défaire de cet embarras naïf qui n'est point dans les mœurs des soubrettes de l'ancienne comédie. Les rôles de Dorine du *Tartufe*, de Toinette du *Malade imaginaire*, de Cléanthis dans *Amphitryon*, furent trois de ses plus beaux

triomphes. Elle joua avec succès tout l'ancien répertoire, et particulièrement le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro.*

Elle a créé ou repris des rôles importants dans plusieurs pièces modernes : *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme, l'Homme de bien, le Dernier marquis, la Marinette, la Tutrice, Pascariel et Scaramouche, les Amoureux sans le savoir, les Burgraves, le Testament de César, la Tour de Babel, le Carrosse, la Vieillesse de Richelieu, le Château de cartes, le Roi s'amuse, la Famille Poisson, les Lundis de Madame, le Songe d'une nuit d'hiver, le Pour et le contre, le Béarnais, don Guzman, la Marquise de Senneterre, le Caprice, Mademoiselle de Belle-Isle, les Demoiselles de Saint-Cyr*, etc. Justice est rendue à l'originalité de cette artiste dans la devise fièrement parodiée, qu'elle a prise ou qu'on lui a prêtée. « Coquette ne veux, Soubrette ne daigne, Brohan suis. »

En 1850, Mlle Augustine Brohan obtint un congé de six mois qu'elle consacra à une tournée en province et à l'étranger; elle reçut de véritables ovations dans plusieurs villes, particulièrement à Bordeaux et à Turin.

Mlle Brohan compte aussi des succès comme auteur dramatique. Elle a écrit, pour les théâtres de société, un proverbe : *Compter sans son hôte; les Métamorphoses de l'amour*, petit drame; *Quitte ou double; Il faut toujours en venir là; Qui femme a, guerre a*, etc. Plusieurs de ces pièces ont été jouées devant le public, au Théâtre-Français. Mais elle a refusé de livrer à la publicité des œuvres diverses, entre autres des *Mémoires*, très-vantés de ses amis. En 1857, elle se laissa aller à rédiger, sous le nom de *Suzanne*, quelques *Courriers de Paris* dans *le Figaro.* Ses attaques contre M. Victor Hugo, son ancien ami, et de plus exilé, lui attirèrent de la part de la presse et des gens de lettres des représailles sévères qui la déterminèrent à renoncer au journalisme. Elle reçut, peu de temps après, la succession de la chaire de Mlle Rachel, au Conservatoire.

Nous ne pouvons passer sous silence, au sujet de Mlle Augustine Brohan, cet esprit d'à-propos, cette science de repartie qui, dans le monde du théâtre, a contribué à sa réputation autant que son talent dramatique, et plus que son talent littéraire. Elle apporte, dit-on, dans ce genre d'escrime une vivacité dont la bienveillance n'est pas le défaut, et une rondeur d'expression ou de pensée qui rappelle ce style audacieux des soubrettes de Molière, auquel ont dû renoncer les auteurs dramatiques de nos jours.

BROHAN (Émilie-Madeleine), sœur de la précédente, née à Paris, le 21 octobre 1833, fut aussi destinée de bonne heure à la carrière dramatique. Au sortir du Conservatoire où elle remporta, en 1850, le prix de comédie, elle débuta, le 15 septembre, au Théâtre-Français, sous les auspices de la gloire de sa mère et de sa sœur, dans le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, et reçut moins d'éloges pour son talent dramatique que pour la grâce et l'éclat de sa beauté. Bientôt admise sociétaire, elle a abordé depuis l'ancien répertoire, notamment le rôle de Célimène; mais c'est dans les pièces modernes, telles que *Mademoiselle de la Seiglière, Par droit de conquête*, les *Caprices de Marianne, les Deux veuves*, qu'elle a le mieux répondu aux espérances fondées sur son nom. En 1854, Mlle Madeleine Brohan épousa M. Mario Uchard. (Voyez ce nom.)

BRONGNIART (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 janvier 1801, est le fils d'Alexandre Brongniart, l'un des plus illustres naturalistes de notre siècle, mort en 1847. Il se livra, lui aussi, à l'étude des sciences naturelles, et surtout à celle de la botanique, dans laquelle il s'appliqua encore de préférence à une branche spéciale, l'histoire des cryptogames. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons;* et, en 1828, il présentait à l'Institut les premiers fragments de son *Histoire des végétaux fossiles, ou Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe* (tomes I-II, in-4), dont la faible santé de l'auteur a arrêté la publication, travail non moins important pour la paléontologie végétale que les travaux de Cuvier pour la paléontologie des animaux.

M. A. T. Brongniart a remplacé, en 1834, Desfontaines à l'Académie des sciences. Il est docteur en médecine agrégé à cette Faculté, et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle depuis 1833, et, depuis 1852, inspecteur général de l'Université pour les sciences. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

L'un des fondateurs et principaux collaborateurs des *Annales des sciences naturelles*, il y a inséré, ainsi que dans plusieurs autres recueils scientifiques, un assez grand nombre de mémoires sur divers sujets de botanique et de physiologie. On a aussi imprimé de lui : la partie botanique du *Voyage de la Coquille* (1831, in-4, pl.), et *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843; 2ᵉ édit., 1850).

BRONN (Henri-Georges), naturaliste allemand, né le 3 mars 1800, à Giegelheim, près Heidelberg, étudia dans cette dernière ville l'art forestier et l'histoire naturelle, dont il donna depuis 1822 des leçons particulières à l'Université. Il aborda le premier, dans l'enseignement, la science des pétrifications. Nommé, en 1828, professeur suppléant de sciences naturelles et de technologie, il devint, en 1835, professeur titulaire et directeur des collections de géologie de l'Université. Pour augmenter les matériaux de ses études sur les fossiles, M. Bronn parcourut presque tous les pays de l'Europe, particulièrement l'Italie.

Ses principaux ouvrages sont : *Système des Conchytes antédiluviennes* (System der urweltlichen Conchylien, Heidelberg, 1827); *Système des Zoophytes antédiluviens* (System der urweltl. Pflanzenthiere, Ibid., 1828); *Gaea Heidelbergensis, ou Description minéralogique des environs de Heidelberg* (Ibid., 1830), fruit de dix années d'explorations aux environs de cette ville; *Formations tertiaires de l'Italie et leurs restes organiques* (Italiens's tertiaer Gebilde und deren organ. Einschlüsse, Heidelb., 1834); *Lethæa geognostica, ou Description des pétrifications qui servent à caractériser les formations rocheuses* (Stuttgart, 1884, 2 vol.; 3ᵉ édition, revue et augmentée avec la collaboration de Rœmer, 1850), résumé de ses explorations dans toute l'Europe; *Histoire de la nature* (Stuttgart, 1841-1849, 4 vol.); *Zoologie générale* (Ibid., 1850), etc. Membre de plusieurs académies, M. Bronn a rédigé, depuis 1830, avec M. Léonhard, les *Annales de minéralogie, géologie, géognosie et de la science des pétrifications.*

BRONTE (Charlotte), voy. Bell (Currer).

BROOKE (sir James), navigateur anglais, né, le 29 avril 1803, à Bandel au Bengale, où son père occupait un des emplois civils de la Compagnie des Indes, acheta un brevet d'officier dans un régiment employé à la guerre des Birmans,

reçut peu de temps après, à Rungpour, une blessure dangereuse, et, à la suite de divers incidents, renonça à la carrière militaire. A la mort de son père, maître d'une fortune considérable, M. Brooke, qui avait déjà fait un voyage aux archipels de la Malaisie (1830), acheta un yacht armé en guerre, *le Royaliste*, de 140 tonneaux, appartenant à la *Royal yacht squadron* et jouissant à ce titre des priviléges d'un bâtiment de la marine militaire, composa avec soin son équipage, l'exerça pendant trois ans sur toutes les mers de l'Europe; puis, le 27 octobre 1839, il mit à la voile pour l'Orient, sous le prétexte de faire la chasse aux pirates malais. Ayant pris terre à Sarawack, province située au nord-est de Bornéo, il gagna l'affection de Muda-Hassim, oncle maternel du sultan de l'île, Omar-Ali, l'aida à comprimer la rébellion des Dyaks, et se fit accorder le gouvernement de Sarawack avec le titre de rajah indépendant, titre qui lui fut confirmé, non sans peine, par le sultan le 21 septembre 1841.

Maître d'un vaste territoire, à peine défriché et peuplé d'une race belliqueuse, M. Brooke voulut détruire des habitudes séculaires de meurtre et de piraterie, et n'y parvint qu'à l'aide des bâtiments de la marine anglaise, et en versant des flots de sang. L'opinion publique s'émut en Angleterre et flétrit du nom de prix du sang (*head money*) l'argent destiné à payer l'extermination des pirates, dont les têtes mises à prix n'avaient pas coûté moins de 500 000 francs. Mais le sultan de Bornéo ayant fait massacrer Mouda-Hassim et les principaux partisans des Anglais, M. Brooke, avec le concours de l'amiral Cochrane, entreprit une expédition contre la capitale de l'île, défit l'armée du sultan, qui consentit à céder à l'Angleterre la petite île de Labuan (1846), appelée par sa position à devenir un entrepôt de premier ordre entre la Chine, les Indes et l'archipel.

De retour dans sa patrie (1847), le rajah de Sarawack fut accueilli avec les plus grands honneurs et devint l'objet d'une extrême popularité. Il reçut la décoration du Bain, le titre de gouverneur de Labuan avec un traitement de 2000 livres sterl. (50 000 fr.), et un vaisseau de guerre fut mis à ses ordres. Plus tard, M. Hume et des membres de l'opposition reprirent, à la tribune, les accusations auxquelles avait donné lieu le massacre des prétendus pirates; M. Brooke revint en Angleterre (1851), et demanda une enquête, qui eut pour résultat de faire déclarer insuffisantes les charges portées contre lui. Sir J. Brooke a dès lors travaillé à civiliser son territoire en même temps qu'à l'agrandir avec toute la patience et l'énergie du génie colonisateur anglais. En 1861, l'État de sa santé l'a forcé de s'éloigner du territoire de Sarawack, qu'il laissa dans une situation tranquille et florissante aux mains du capitaine Brooke. Les capitaines Mundy et Keppel ont publié, en 1847, une partie du *Journal* de sir Brooke, et sa *Correspondance particulière depuis* 1838 *jusqu'en* 1852 (the Private letters of sir J. Brooke; Londres, 1853, 3 vol. in-8) a été éditée par J. C. Templer.

BROOKS (Charles), littérateur américain, né à Salem (Massachusetts), le 20 juin 1813, étudia la théologie, et, après avoir été ministre dans diverses paroisses, se fixa, en 1837, à Newport (Rhodes-Island). Il s'est fait connaître dans les lettres par deux volumes de *Poésies*, et principalement par des traductions en prose et en vers de différentes œuvres modernes de l'Allemagne. Il en a réuni un certain nombre en 1853, sous le titre de *German Lyrics* (Boston, in-12). On a aussi de lui un *Voyage aux Indes* et plusieurs traductions.

BROOKS (Shirley), auteur dramatique anglais, né en 1816, étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour le théâtre. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à Londres avec succès : *Notre nouvelle gouvernante*, comédie amusante; *Honneurs et richesse*, comédie de mœurs; *la Créole*, drame, etc.

M. Brooks a fourni aux divers *Magazines* de Londres un grand nombre d'articles et de nouvelles; collaborateur du *Morning Chronicle*, il a exploré, en 1854, aux frais de ce journal, la Russie méridionale, la Turquie et l'Égypte. Ses lettres ont été réunies en un volume sous ce titre : *les Russes du Midi* (Londres, 1855).

BROSBOELL (Charles), romancier danois, né dans le Jutland, le 7 avril 1820, étudia quelque temps la peinture à l'Académie des beaux-arts de Copenhague; mais, orphelin et sans fortune, il entra dans le journalisme, et, pour gagner sa vie, écrivit des romans et des pièces de théâtre. Le talent d'observation et la facilité distinguent la plupart de ses œuvres, qui ont été traduites en anglais, en allemand et en hollandais.

On cite de lui, dans le genre dramatique : *les deux Étudiants* (de to Studenter; Copenhague, 1838); *le Fils du contrebandier* (Smuglerens Søen, 1839); *les Fils d'Éiagh* (Eiags Sœnner, 1845); *Ayella* (1847); *Jane Tuyon* (1849), pièces représentées à Copenhague, etc.; dans le roman : *le Parentage* (Slægtskabet, 1839); *les Conflits de la vie* (Livets conflicter, 1844); *Contes et légendes du Jutland* (1847-1848); *Récits de châteaux de campagne* (Herregaards fortœllinger, 1853).

BROSSARD (Amédée-Hippolyte, marquis DE), général français, né, le 8 mars 1784, à Folléný (Seine-Inférieure), fit ses premières armes dans les rangs de l'armée des princes. De retour en France en 1806, il s'engagea dans un régimen de cavalerie, fit toutes les campagnes de l'Empire, et devint, sous la Restauration, lieutenant-colonel au corps d'état-major. Attaché à l'armée expéditionnaire d'Alger (1830), il fut, en 1833, élevé au grade de maréchal de camp, commanda le département de la Drôme et passa, en 1837, en Afrique. C'est lui qui fit construire le camp de la Chiffa, occuper Misserghin, bloquer Blidah et repousser dans leurs montagnes les Beni-Salah. En 1839, traduit devant le conseil de guerre de Perpignan, sous l'accusation de concussion et d'excitation à la haine du gouvernement, il fut acquitté, mais aussitôt mis à la retraite. Il a été promu, en 1822, officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Mélanges sur l'Afrique* (1838, in-8), et des brochures plus récentes.

BROSSET (Marie-Félicité), orientaliste français, né à Paris, le 5 février 1802, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fut pendant trois ans professeur d'humanités au Petit-Montrouge et à un autre collége de jésuites. Abandonnant les études théologiques, il vint se fixer à Paris, et, au milieu des conditions d'existence les plus modestes, se mit à étudier les langues sémitiques, le chinois, le mandchou et le thibétain, et, à partir de 1824, l'arménien et le géorgien. Pour apprendre cette dernière langue, il dut en composer, pour son propre usage, au moyen de la traduction géorgienne de la Bible, une grammaire et un dictionnaire. Il allait être chargé d'une mission scientifique en Géorgie, lorsque survint la révolution de 1830. N'attendant de ses études spéciales aucunes ressources, il se fit compositeur, puis correcteur dans une imprimerie. Enfin, il se décida à quitter la France et sollicita une chaire d'adjoint pour les littératures arménienne et géor-

gienne à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Il est devenu depuis académicien ordinaire, conseiller d'État, inspecteur des écoles primaires de Saint-Pétersbourg (1841), bibliothécaire à la grande bibliothèque publique (1842), et conservateur de la collection des monnaies orientales du palais de l'Ermitage (1851). Il est membre associé correspondant de la Société asiatique de Paris et décoré de l'ordre de Sainte-Anne.

M. Brosset a publié, à Paris, sous le nom de Brosset *jeune : Chronique géorgienne*, texte et traduction (1830, in-8; nouv. trad. corrigée dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, série IV, t. V); les tomes XIII-XXI de la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire de Lebeau* commencée par Saint-Martin, avec notes tirées d'auteurs orientaux. *Mémoires inédits sur la langue et l'histoire géorgiennes* (1834, in-8), et l'*Art libéral, ou Grammaire géorgienne* (1834, in-8). Il a fourni un assez grand nombre d'articles au *Journal asiatique*, et édité quelques ouvrages à l'usage du clergé.

En Russie, M. Brosset a trouvé, dans la belle collection de manuscrits, de monnaies et d'antiquités géorgiennes que possède l'Académie, les moyens de pénétrer plus avant que ne l'avait fait aucun Européen, dans la connaissance de la Géorgie. Il a publié à Saint-Pétersbourg : *Description géographique de la Géorgie, par le tzarewitch Wakhoucht*, texte et trad. avec cartes (1842, in-4); *Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin*, en russe et en français (1840, in-8); *Histoire de la Géorgie*, texte et traduction (1re partie, 1849-1850, in-4; 2e partie, 1854-1857); *Additions et éclaircissements relatifs à l'Histoire de Géorgie* (1851, in-4), et un grand nombre d'articles dans le *Bulletin scientifique*, et plus tard le *Bulletin historico-philologique de l'Académie impériale*. Il a publié aussi *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en* 1847-48 (1849-1851, in-8, avec un atlas in-4).

BROT (Charles-Alphonse), romancier français, né à Paris, le 12 avril 1809, fut clerc chez un avoué (1827) et commis chez un banquier (1829), avant de s'occuper de littérature. En 1830, il débuta par des *Chants d'amour* (in-8), insérés en partie dans *le Voleur*, puis donna une vingtaine de romans : *Priez pour elle!* (1833, 2 vol. in-8); *Ainsi soit-il!* (1833); *Jane Grey* (1835, 2 vol.; 3e édit., 1838); *Carl Sand* (1836, 2 vol.); *la Comtesse aux trois galants* (1839, 2 vol.); *la Nuit terrible* (1840); *les Secrets de famille* (1841, 2 vol.); *la Sirène de Paris* (1845, 2 vol.); *le Réveille-matin* (1847, 2 vol.); *la Terre promise* (1849, 2 vol.); *Deux coups de tonnerre* (1853, 2 vol.), etc. Il a aussi écrit quelques drames en collaboration : *Juliette* (1834); *la Lescombat* (1841); *la Tour de Londres* (1855); *Jane Grey* (1856); *la Marnière des saules*, drame en cinq actes (Gaîté, 1858), avec M. Ch. Lemaître; des articles de journaux, des nouvelles et des pièces de vers.

BROTONNE (Frédéric-Pascal DE), littérateur français, cousin de l'ancien député Debrotonne (voy. ce nom), né à Maureville-sur-Risle, le 29 mai 1797, est depuis 1819 attaché à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, dont il est devenu conservateur-administrateur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1845.—Il est mort le 12 mars 1865.

Il a publié : *Histoire de la filiation et de la migration des peuples* (1837, 2 vol. in-8); *Histoire de Don Quijote de la Manche*, traduction (1837, 2 vol. in-8; 3e édit., 1844, 2 vol. in-12); *Civilisation primitive, ou Essai de restitution de la période anté-historique, etc.* (1845, in-8); quelques *Résumés d'histoire universelle*, avec M. Ad. Laugier, pour l'*Encyclopédie portative*, etc.

BROUCKÈRE (Charles-Marie-Joseph-Ghislain DE), économiste et homme politique belge, est né à Bruges, en 1796. Fils d'un magistrat, qui fut nommé, en 1815, gouverneur de Limbourg, il entra, la même année dans l'armée des Pays-Bas, comme officier d'artillerie. Il donna sa démission en 1820, et fut élu, en 1825, par la province de Limbourg, membre de la seconde Chambre, où il se signala parmi les libéraux les plus hostiles au gouvernement hollandais. A la révolution de 1830, il crut d'abord qu'une séparation administrative entre la Belgique et la Hollande suffirait pour concilier tous les intérêts; il entra même en pourparler avec le prince d'Orange; mais ayant reconnu l'impossibilité d'une telle transaction, il se dévoua tout entier à la cause de l'indépendance nationale. Commandant militaire de la province de Liége et membre du congrès, il fit partie de la commission de constitution et se prononça pour la monarchie représentative. Après avoir présidé, sous le gouvernement provisoire, le comité des finances, il fut nommé ministre du même département par le régent Surlet de Chokier (26 février 1831). Il vota en faveur du duc de Nemours, accompagna la députation chargée d'aller offrir la couronne à ce prince, et se montra contraire à l'élection de Léopold. Il n'en fit pas moins partie du premier ministère du roi, d'abord avec le portefeuille de l'intérieur (3 août 1831), puis comme ministre de la guerre (16 août 1831).

Après les revers de l'armée belge, il se rendit au camp avec le roi Léopold. Mais, au courage du soldat, il ne parut pas, dans ces temps difficiles, unir l'habileté de l'administrateur. La Chambre lui demanda un compte sévère du marché Hambrouck, conclu à un prix onéreux, sans adjudication publique. Il se défendit avec talent (22 février 1832); mais à la suite de ces débats fâcheux, il déposa son portefeuille (15 mars 1832). Il faut du moins constater que « l'habileté de l'administrateur fut seule mise en question, et que la probité du citoyen sortit du combat sauve de tout reproche, à l'abri même de tout soupçon. » M. Ch. de Brouckère fut surtout en butte aux attaques du parti catholique; il y répondit par de vives représailles, en accusant dans la Chambre ses projets d'ambition (25 mai 1832).

Bientôt après, il cessa de faire partie de la Chambre des Représentants où les électeurs de Bruxelles l'avaient envoyé en 1831. Il fut nommé directeur de la Monnaie, et s'appliqua avec succès à l'étude de l'économie politique. Il fut un des fondateurs et des premiers professeurs de l'université libre de Bruxelles et de l'École du commerce de la même ville. Partisan de la liberté des échanges, il combattit très-vivement les théories protectionnistes, adoptées par la majorité du parti catholique. En 1835, il conçut le projet d'une banque nationale en Belgique et devint directeur de cet établissement. Mais la crise de 1838 le força de donner sa démission. De 1841 à 1846, il fut directeur de l'usine de la Vieille-Montagne.

En 1847, il prit une part active à l'agitation libérale, et contribua de tous ses efforts à la chute du ministère de Theux. Élu l'année suivante bourgmestre de la ville de Bruxelles et membre de la Chambre des Représentants, il reprit, pendant l'administration de MM. Rogier et Frère-Orban, son ancienne importance politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il témoigna

pour un certain nombre de réfugiés français des sympathies qui ajoutèrent aux complications de l'hospitalité belge. En mars 1855, le retour des catholiques au pouvoir le fit rentrer dans l'opposition. Son nom fut un de ceux qui caractérisèrent le mieux le triomphe du parti libéral, aux élections générales de 1857. — Il est mort le 18 avril 1860.

M. de Brouckère a écrit beaucoup d'articles et de brochures sur des questions financières et sociales : il suffit de mentionner à part ses *Principes généraux d'économie politique* (Bruxelles, 1851, in-8). M. Charles de Brouckère était grand officier de la Légion d'honneur.

BROUCKÈRE (Henri-Marie-Joseph-Ghislain DE), homme politique belge, frère du précédent, né à Bruges, en 1801, entra dans la magistrature pendant la domination hollandaise, comme substitut du procureur du roi à Maëstricht. Il remplissait les fonctions de procureur du roi à Ruremonde, quand éclata la révolution de septembre 1830. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, il fut élu en même temps membre du Congrès national. Il se prononça pour la monarchie constitutionnelle et pour l'institution du Sénat, vota l'expulsion de la maison de Nassau, et fut au nombre des commissaires envoyés auprès de Léopold pour lui offrir la couronne de Belgique. Le 29 août 1831, il fut élu représentant de Ruremonde, et le 1er novembre repoussa le traité *des 24 articles* (voy. MUELENAERE). En 1832, il développa une proposition tendant à la suppression de la peine de mort. Élu représentant de Bruxelles en 1833, et constamment réélu depuis, il approuva le traité de 1839, relatif au Luxembourg et au Limbourg. L'année suivante, il fut nommé gouverneur civil à Anvers, par le ministère libéral Lebeau-Rogier. Il conserva ces fonctions pendant trois ans sous le ministère mixte de M. Nothomb; mais, en 1844, il fut pensionné pour infirmités. Il reprit sa place dans les rangs de l'opposition, et entra dans une combinaison ministérielle dont MM. Rogier et Deffose devaient faire partie. Cette combinaison échoua, et, le 30 juillet 1845, le ministère Van de Weyer (voy. ce nom) succéda au ministère de M. Nothomb. Il dirigea des attaques très-vives contre un des membres du nouveau cabinet, M. d'Anethan, ministre de la justice.

Après la victoire du parti libéral, en 1847, M. Henri de Brouckère fut nommé ministre d'État. En 1849, il remplit diverses missions diplomatiques en Italie. Après la chute du cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut chargé d'organiser (31 octobre 1852) un ministère, dit de conciliation, dont il eut la présidence. L'abolition de la contrefaçon, le traité de commerce avec la France, la conversion des rentes, la *convention d'Anvers*, tentative de rapprochement entre l'autorité civile et le clergé catholique dans la question de l'éducation publique, tels furent les principaux actes de la nouvelle administration. M. H. de Brouckère s'appliqua à éteindre les querelles intérieures, à pacifier les partis, et à ménager les susceptibilités des grandes puissances, sans trahir l'honneur de la Belgique. Cette politique ne pouvait satisfaire que la fraction la plus modérée du parti libéral. Aussi, bien que l'opposition ne fût, dans la Chambre des Représentants, ni très-nombreuse ni très-vive, le ministère, à la suite de quelques échecs partiels, ne se jugea point assez soutenu et assez fort pour traverser la crise où la guerre d'Orient pouvait d'un jour à l'autre entraîner la Belgique. Au mois de mars 1855, tous les ministres déposèrent leurs portefeuilles; M. H. de Brouckère, invité par le roi à reconstituer un cabinet, déclina cet honneur et céda la place à M. de Decker. Revenu sur les bancs de la gauche, il a combattu, avec autant de persévérance que de mesure, les concessions faites par ses successeurs aux exigences de la réaction cléricale. Il a été ramené à la Chambre des Représentants, avec une nouvelle influence, par le triomphe du parti libéral, aux élections de décembre 1857.

BROUGHAM (Henry BROUGHAM, 1er baron) [on prononce *Broum*], célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né à Édimbourg le 17 septembre 1778, est le fils aîné d'un propriétaire de Westmoreland qui faisait remonter l'origine de sa famille au delà de la conquête. Parmi ses cinq frères, deux seulement, James et William, vinrent siéger au Parlement et prirent part aux affaires publiques durant la plus brillante période de sa carrière. Petit-neveu de l'historien Robertson, dont les conseils durent influer sur son éducation, il fit ses classes à l'École supérieure d'Édimbourg, et passa, à l'âge de quinze ans, à l'université de cette ville. Il ne tarda pas à être remarqué par sa vive intelligence et son aptitude extraordinaire; il montra même une vocation toute particulière pour les mathématiques et les sciences naturelles. A dix-huit ans, étant encore sur les bancs, il écrivit un *Essai sur la flexion et la réflexion de la lumière*, qui, d'après l'avis de sir Ch. Blagden, fut jugé digne d'être inséré dans les *Transactions* de la Société royale de Londres (1796). Ce début l'encouragea, et il fit suivre cette première étude de deux travaux non moins remarquables : l'un sur le même objet, l'autre sur des problèmes de géométrie transcendante: tous deux reçurent un accueil également favorable au même recueil (1797-1798). En même temps qu'il entretenait une correspondance en latin avec plusieurs savants étrangers, il lisait assidûment Démosthène, Cicéron, Milton et Dante, commençait l'étude de la jurisprudence et se préparait à la vie publique, en s'exerçant à la parole dans la *Speculative society*, où la jeunesse universitaire préludait aux luttes du barreau et de la tribune.

Vers la fin de ses études, il fit, avec un de ses amis, lord Stuard de Rothsay, un voyage sur le continent et visita la Hollande et la Prusse, la seule partie accessible alors aux touristes anglais. A son retour il fut inscrit au tableau des avocats d'Édimbourg (1800). Durant la courte trêve qui suivit la paix d'Amiens, il vint à Paris et fut présenté à Carnot, comme un savant de grande espérance : il venait en effet de publier un nouveau travail *sur les Propriétés de l'hyperbole conique et le rapport de la ligne harmonique aux courbes de différents ordres* qui lui avait ouvert d'emblée les portes de la Société royale de Londres.

C'était pourtant vers la politique que le jeune Brougham se sentait le plus vivement attiré; et la *Revue d'Édimbourg*, que Jeffrey fonda vers cette époque (1802), trouva en lui un collaborateur dévoué et infatigable. Tous ses collègues, Allen, Sydney Smith, Thomas Brown, Horner, Thompson, étaient, comme lui, jeunes, pleins d'ardeur et de talent; il se plaça bientôt en première ligne et contribua au succès de ce recueil plus que personne. L'un de ses rédacteurs assidus jusqu'en 1828, il l'enrichit d'une grande quantité d'articles qui, réunis, ne formeraient pas moins d'une quinzaine de volumes compactes. Dans une lettre adressée à l'éditeur Constable, il alla jusqu'à lui offrir de se charger à lui seul de toute la rédaction pour un millier de livres par an ; et l'on cite, dans le tome XVII, tel numéro qu'il a écrit presque en entier, y compris une dissertation sur la lithotomie. Comme critique, il justifiait les énergiques reproches que Byron incompris lançait aux *reviewers* écossais; juge hautain et dédai-

gneux, il disséquait les ouvrages et distribuait aux auteurs moins de conseils que de sarcasmes.

Au milieu de ces travaux, il put encore publier deux volumes d'économie politique, sous le titre de *Recherches sur la politique coloniale des puissances européennes* (An inquiry into the colonial policy of the european powers, Édimbourg, 1803, in-8). C'est là qu'après avoir exposé rapidement les divers systèmes de colonisation des anciens, et arrivant à la question de l'esclavage des nègres, loin de s'en montrer partisan, comme on le lui a reproché plus tard, pour le mettre en opposition avec lui-même, il demande l'abolition de l'infâme traite, et exprime l'espoir qu'un jour « les fils de ces Africains transportés aux îles d'Amérique obtiendront la légitime possession du sol fécondé par les sueurs et les souffrances de leurs pères. »

En 1807, M. Brougham s'établit d'une manière définitive à Londres, où un long procès relatif à la revendication du titre ducal et des domaines de Roxburgh l'avait fait avantageusement connaître. Admis par la Société des avocats de Lincoln's-Inn, il s'attacha à la Cour du banc du roi, et ne tarda pas à se faire remarquer par sa rude et nerveuse éloquence, son ironie amère, ses apostrophes aussi soudaines qu'écrasantes. Il passait, dit-on, pour aimer à plaider les causes douteuses ou désespérées. En 1810, il fut chargé par plusieurs négociants anglais de porter la parole à la barre de la Chambre des Communes, pour demander le rappel des ordonnances de conseil (*Orders in council*) qui interdirent aux bâtiments neutres, sous peine de capture, de pénétrer dans les ports de France; il s'en acquitta avec une dialectique si puissante que cette plaidoirie lui valut d'un seul coup la popularité et un siége au Parlement. Ce fut le duc de Cleveland qui, la même année, lui en facilita l'accès, en le faisant élire député du bourg pourri de Camelford. Après un début insignifiant, il prit possession de ce nouveau terrain, en lançant de véritables philippiques contre les ordonnances du conseil, que l'on fut obligé de rapporter deux ans plus tard; puis il se mêla à tous les débats importants, parla avec un égal succès contre la peine du fouet dans l'armée, pour l'émancipation catholique, et s'unit à Wilberforce et à Clarkson pour réclamer énergiquement la suppression de la traite des nègres.

Lors de la dissolution du Parlement (1812), M. Brougham se présenta devant les électeurs de Liverpool; mais son concurrent, Canning, l'ayant emporté sur lui, il resta éloigné pendant quatre ans de la tribune; et il lui fallut, pour y remonter, avoir encore une fois recours au duc de Cleveland, qui le fit nommer en 1816, et jusqu'en 1830, par Winchelsea, autre bourg pourri. Cette période de quinze ans fut la plus favorable à sa réputation d'orateur et d'homme d'État. Ennemi acharné des idées rétrogrades de lord Liverpool, adversaire, violent jusqu'à l'injure, de Canning, qui avait sur lui l'avantage du sang-froid et de l'élégance, il déploya une activité qui lui donna une grande place dans l'histoire parlementaire. La détresse de l'agriculture, la réduction de l'armée, l'appui prêté par lord Castlereagh à la sainte-alliance, la réforme parlementaire, l'intervention française en Espagne, l'émancipation des catholiques d'Irlande, l'abolition de l'esclavage, le monopole des blés, l'amélioration de la justice, tels furent les principaux thèmes de sa fougueuse éloquence. Au milieu de ses attaques passionnées contre Canning, il s'oublia un jour jusqu'à l'accuser de *bassesse*. Une autre fois il traitait R. Peel de *honteux parasite*. Usant du même langage envers tous les membres du cabinet français, il accabla Chateaubriand d'invectives. Plus tard il lui rendit visite, et l'illustre écrivain lui dit avec finesse : « Milord, je suis bien aise que vous ne m'en vouliez pas de vos anciens discours. » Peu de temps auparavant, le scandaleux procès d'adultère intenté par Georges IV à la reine Caroline, sa femme (1820), était venu mettre le sceau à la popularité de son talent. Choisi par cette princesse pour son *attorney général*, il réussit à enflammer les passions du peuple par ses magnifiques plaidoyers; la péroraison du second, qui produisit une impression si vive, fut écrite par lui jusqu'à quatorze fois.

En même temps qu'il poursuivait sans relâche les tories à la tribune, qu'il suffisait à peine aux clients qui assiégeaient son cabinet d'avocat, et qu'il continuait, à 500 francs la feuille, sa collaboration à la *Revue d'Édimbourg*, M. Brougham se vouait à l'examen et à la solution de la question, alors si négligée, de l'éducation populaire. Membre, dès 1816, d'un comité spécial d'enquête, institué sur sa motion par la Chambre des Communes, il prouva que 120 000 enfants à Londres étaient totalement privés d'instruction, et ne cessa d'appeler, tous les ans, l'attention du pouvoir sur cette lacune. Il contribua à fonder les écoles d'adultes destinées aux ouvriers et connues sous le nom de *Mechanic's institutes* (1823), l'université libre de Londres, où toutes les communions étaient admises, la Société pour la diffusion des connaissances utiles (1827), dont il fut le premier président, et qui reçut de lui un grand nombre de communications, d'articles et le discours sur *le but, les avantages et les plaisirs de la science* (On the objects, pleasures and avantages of science, 1827), traduit en français. Ses *Observations pratiques sur l'éducation du peuple* (Practical observations on the education of the people, 1825), répandues à plus de 50 000 exemplaires, concoururent puissamment à faire triompher la cause dont il s'était fait le champion avec un si louable désintéressement. La même année, l'université de Glascow l'élut au poste honorifique de chancelier recteur, en concurrence avec M. Scott.

M. Brougham siégeait, en 1830, pour le bourg pourri de Knaresborough, lorsque la mort de Georges IV força le ministère d'en appeler au pays. Il brigua alors la représentation du Yorkshire, un des plus importants comtés de l'Angleterre, et fut nommé avec un tel enthousiasme, qu'il put se regarder comme un véritable tribun du peuple, et que son rang politique à la Chambre obligeait maintenant les partis à compter avec lui. Pendant cette élection, il lui arriva en un jour d'assister à huit meetings dans des lieux différents, d'y porter la parole, de faire en voiture un trajet de 120 milles et de reparaître, le lendemain, aux assises d'York. Dès son arrivée aux Communes, il posa la question de la réforme parlementaire. Le duc de Wellington ayant déclaré que cette mesure lui semblait aussi inutile que pernicieuse, il annonça aussitôt, d'accord avec le parti whig, sa motion sur la réforme pour le 16 novembre. Ce jour-là même les tories, après avoir occupé vingt-cinq ans le pouvoir, cédèrent enfin la place à leurs adversaires.

Un nouveau cabinet se forma par les soins de lord Grey, et celui qui avait si puissamment contribué à cette victoire inespérée, y accepta, après une longue résistance, la dignité de chancelier d'Angleterre avec le titre de baron Brougham et Vaux et la pairie héréditaire. Ces faveurs parurent causer un profond désappointement, et il fallut au nouveau ministre bien des efforts pour rappeler à lui la sympathie publique. La lutte qu'il entreprit, pour vaincre la résistance opiniâtre des lords qui voyaient en sa personne la révolution incarnée, mit de nouveau en relief toute

son impétueuse originalité; de tous ses effets oratoires, le plus célèbre est celui qui consista à raconter, au milieu d'images bizarres ou grandioses et d'apostrophes menaçantes, la parabole de la sibylle. Après plus d'un an d'inutiles tentatives, le roi, sur la proposition de Brougham et de Grey, menaça la Chambre aristocratique d'une nouvelle création de pairs pour déplacer la majorité; celle-ci, se déclarant privée de sa liberté, cessa la lutte, et la loi fut votée (juin 1832).

Ce succès obtenu, l'ardeur de lord Brougham pour les réformes fut loin de se calmer, si l'on en juge par son nouveau programme : l'esclavage aboli dans les colonies, le commerce de l'Inde rendu libre et le monopole des compagnies inutile, la réforme de la législation criminelle et des attributions municipales, la loi des pauvres transformée, l'Irlande améliorée, etc. Une partie de ces travaux considérables fut l'œuvre du premier ministère whig; nous y ajouterons même l'appui prêté au dehors à toutes les tentatives constitutionnelles, et de grandes réductions dans l'impôt et le budget, entre autres celle de 175000 fr., faite par lord Brougham sur son propre traitement de chancelier. Dans son département, il développa autant qu'il put l'esprit de progrès, et tint en partie les promesses du célèbre discours prononcé en 1828 contre les vices de la législation anglaise. Il introduisit de grands changements dans le régime des faillites et la contrainte par corps, régularisa l'administration intérieure de la chancellerie et essaya vainement d'établir un système régulier de justice. Ce fut l'apogée de sa gloire.

Lorsque, au mois de novembre 1834, les whigs divisés durent céder à sir R. Peel la direction des affaires, lord Brougham résigna ses fonctions et ne joua plus de rôle politique dans aucune des combinaisons qui se sont produites. La cause de cet éloignement a le droit de surprendre, surtout quand elle atteint un homme dont toute la carrière a été consacrée au triomphe de son parti. Depuis cette époque, il a vécu dans ce qu'on pourrait appeler un énergique isolement. Cependant il est peu de questions importantes qu'il ne traite à son point de vue, sans se préoccuper s'il soutient les tories ou s'il attaque les whigs; cette indépendance d'opinions l'a fait accuser de versatilité. Après avoir présenté un bill sur l'éducation nationale (1835), il reprocha violemment au cabinet Melbourne la conduite agressive suivie au Canada (1838), publia ses trois discours, qui eurent pour effet le rappel du gouverneur lord Durham, et combattit la politique de lord Palmerston dans la question d'Orient (1840). Durant l'administration de sir R. Peel, il fut l'un des premiers à se déclarer contre l'impôt des céréales, et, de 1843 à 1847, revint à plusieurs reprises, soit à la tribune, soit par des brochures, à son projet de réformer la législation criminelle et d'établir un système de tribunaux locaux.

En 1848, pris d'une belle passion pour la révolution de Février, il demanda au gouvernement provisoire à être naturalisé citoyen français, en raison de la propriété qu'il possède à Cannes, mais sans rien perdre de sa qualité de citoyen anglais. Le ministre de la justice, M. Crémieux, lui fit spirituellement sentir l'impossibilité de le satisfaire. Bientôt il écrivait au marquis de Landsdowne une lettre où il s'exprime dans les termes les plus amers au sujet de cette même révolution. Depuis plusieurs années, il a repris avec une nouvelle ardeur sa campagne en faveur de la réforme judiciaire, déployant son énergie, sa persévérance et sa science de jurisconsulte contre les préjugés et la routine, pour introduire l'unité et la clarté dans les lois.

En 1859, il a été nommé chancelier de l'université d'Édimbourg.

De son mariage avec mistress Spalding (1819), lord Brougham n'a eu qu'une fille, morte depuis longtemps. Par lettres patentes spéciales en date de 1860, il a pour héritier présomptif William Brougham, né en 1795, élevé à Cambridge, avocat en 1823, longtemps maître des requêtes à la chancellerie, député de Southwark aux Communes de 1832 à 1835.

En résumé, lord Brougham, comme politique, savant ou écrivain, doit être placé au premier rang des personnages éminents de l'Angleterre. « Ses connaissances sont étendues, dit de lui le critique Allan Cunningham, et son génie est d'un ordre élevé. Il n'est peut-être pas d'homme vivant qui sache autant que lui, et son activité est égale à ses talents. Ce que les autres acquièrent par l'étude, il le saisit d'inspiration. Il a pénétré à travers la surface de chaque chose, il paraît familier avec l'esprit et l'essence comme avec la forme extérieure de l'objet sur lequel il discourt. Son esprit est prompt et infatigable; son ironie est perçante; la promptitude de sa conception et l'immensité de ses connaissances le rendent impatient et colère.... » Depuis 1833, lord Brougham fait partie de l'Académie des sciences morales et politiques, à titre de membre associé. Il passe les étés à son château de Cannes, en Provence, sur la porte duquel il a fait graver ce distique :

> Inveni portum : spes et fortuna, valete;
> Sat me lusistis; ludite nunc alios.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Précis historique du partage de la Pologne* (1831, in-8), traduit en français; une édition de la *Théologie naturelle* de Paley, suivie de *Discours* (Dissertations on subjects of science connected with naturel theology, 1835); ses principaux *Discours au barreau et au Parlement* (Speeches, 1838, 4 vol. in-8), avec notes historiques et introductions; *Esquisses historiques des hommes d'État du temps de Georges III* (Historical sketches of states men who flourished in the time of George III; 1839-1843, in-8; trad. fr. 1847); auxquelles il faut joindre *les Écrivains et les savants du même règne* (Lives of men of arts and science; 1845), galerie de portraits qui a paru dans la *Revue d'Édimbourg*, et dont les personnages sont peints avec beaucoup de finesse; *Essai sur la constitution anglaise* (1845); *Voltaire et Rousseau* (1845), écrit en français par l'auteur; *Philosophie politique* (Political philosophy); un roman aussitôt détruit qu'imprimé, etc. Dans ces derniers temps il a repris ses travaux scientifiques et a publié : *Recherches expérimentales et analytiques sur la lumière* (Experiments and observations upon the properties of light; 1850), suivies de deux nouveaux mémoires en 1852 et 1853 : elles ont été communiquées à l'Institut, où Arago les ramenait à la théorie des interférences; une *Appréciation analytique des principes de Newton* (Analytical view of sir J. Newton's Principia; 1855, in-8), écrite en société avec M. E. J. Routh; *The British constitution, its history, sructure and Working* (1860), etc. Il a entrepris lui-même une édition de ses *Œuvres complètes* (Brougham's works; 1855-1857, t. I à IX, in-8).

BROUGHTON (John, baron). Voy. Hobhouse.

BROWN (Henri-Kirke), sculpteur américain, né à Leyde (États-Unis), en 1814, et fils d'un fermier, fut élevé comme un paysan, et travailla aux champs jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il vint à Boston et apprit à peindre le portrait. Une tête de femme, qu'il avait modelée par hasard, déter-

mina des connaisseurs à lui faire faire de sérieuses études. En se formant à la pratique de son art, il improvisait des statuettes dont le produit l'aidait à vivre. Après bien des épreuves, il put visiter l'Italie, et ne revint en Amérique qu'après plusieurs années de séjour à Rome. Vers 1840, il s'établit à Brooklyn dans le Massachusets.

C'est à M. Brown que l'on doit la première statue qui ait été coulée en bronze sur le continent américain. Parmi ses principales productions en marbre, nous citerons : *l'Espérance*, figure pleine de charme; des bas-reliefs savamment composés, *les Hyades*, *les Pléiades*, *les quatre Saisons;* les bustes de *Bryant* et de *Spencer;* la reproduction en bronze de *l'Ange du jugement*, d'après Clinton.

BROWN (John), colon américain, né dans l'État de Connecticut, vers 1815, émigra, de 1852 à 1854, dans le Kansas, et s'y fit remarquer par ses opinions abolitionnistes. Il s'attira par cette conduite la haine des partisans de l'esclavage, et à plusieurs reprises ses terres furent dévastées, tandis que lui-même et les siens avaient à subir fréquemment des outrages et des violences. Après avoir lutté quelques années, il dut céder à cette persécution, et il revint habiter la ferme qu'il explorait auparavant dans l'État de New-York. Entraîné de plus en plus par ses convictions philanthropiques, il essaya, avec plus de générosité que de prudence, d'attaquer par la force ouverte l'institution de l'esclavage. Le 16 octobre 1859, à la tête d'une vingtaine d'hommes, au nombre desquels étaient ses deux fils, il s'empara de l'arsenal d'Harper's-Ferry, en Virginie, et appela les esclaves aux armes. Mais sa voix trouva peu d'écho chez ces hommes pris au dépourvu ou trop indolents pour s'insurger, et le 18 octobre, John Brown fut attaqué par une troupe nombreuse. Il se défendit avec un courage opiniâtre et vit tomber à ses côtés ses deux fils et la plupart de ses compagnons; enfin lui-même fut blessé et pris. Traduit devant les tribunaux comme coupable de trahison, de meurtre et de tentative de soulèvement parmi les esclaves, il fut condamné à être pendu. Cet arrêt, qui excita la plus grande fermentation dans les esprits, fut exécuté le 2 décembre 1859. John Brown mourut avec une fermeté stoïque. Les événements qui se sont produits depuis ont donné au nom de ce malheureux abolitionniste une grande popularité. En Europe, on l'a connu surtout par la publication d'un dessin de M. Victor Hugo, qui le représente suspendu au gibet; en Amérique, son nom figure naturellement dans les chants de guerre composés par les gens exaltés du Nord, qui le regardent comme un martyr.

BROWN (sir George), général anglais, né à Linkwood au mois d'août 1790, fut élève du Collége royal militaire, entra au service comme enseigne en 1806, et assista, l'année suivante, au bombardement de Copenhague. En 1808, il passa en Espagne, où il se distingua par de beaux faits d'armes. Blessé à Talavera, il combattit à Vimiera, Busaco, Fuentes, Saint-Sébastien, Salamanque, Vittoria et Toulouse. Capitaine en 1811, il venait d'être nommé lieutenant-colonel (1814) lorsqu'il fut adjoint au général Ross dans l'expédition contre les États-Unis; il reçut deux coups de feu au combat de Bladensburg et contribua à la prise de Washington.

Quarante années de paix firent lentement parvenir sir G. Brown aux grades supérieurs : après avoir longtemps commandé un régiment d'infanterie légère, il fut nommé colonel de plein exercice (6 mai 1831), major général (23 novembre 1841) et lieutenant général en 1851. La confiance de lord Wellington l'investit des fonctions d'adjudant général de l'armée anglaise; mais il les résigna à la fin de 1853. Envoyé en Orient (1854) à la tête d'une division légère, il déploya une activité remarquable à Gallipoli et lors du débarquement des alliés en Crimée, fit des prodiges à la bataille de l'Alma (20 septembre) : « Sa conduite, dit lord Raglan dans son rapport, mérite les plus grands éloges. » Il ne montra pas moins de valeur à Inkermann (5 novembre), où il fut frappé d'une balle qui lui traversa le bras. Condamné au repos, il alla passer quelque temps à Malte et revint, dans le courant de l'année 1855, prendre le commandement de sa division au siége de Sébastopol. A l'issue de la guerre, ses services furent récompensés par les insignes de la grand'-croix du Bain, de la grand'croix de la Légion d'honneur et de l'ordre de Medjidié (1re classe), ainsi que par le grade exceptionnel de général d'armée (1856). Au mois de mars 1860, il fut appelé au commandement supérieur des troupes en Irlande, et en 1863, il a reçu le double titre de *colonel en chef* de la *Rifle-brigade* et de colonel du 32e régiment d'infanterie.

BROWN (miss Frances), femme de lettres irlandaise, née le 16 juin 1818, au village de Stranolar (comté de Donegal), où son père était maître de poste, devint aveugle, peu de mois après sa naissance, et reçut néanmoins les bienfaits de l'éducation. Dès l'enfance, elle s'exerça à la versification, et trois petites pièces de vers insérées dans un journal irlandais furent remarquées; en 1841, elle en envoya une série à l'*Athenæum*, dirigé alors par M. Hervey qui se plut à faciliter ses débuts dans la carrière littéraire.

Depuis cette époque, miss Brown a écrit deux volumes de vers, dont l'un, *l'Étoile d'Atteghei* (the Star of Atteghei; 1844), lui valut de la part de sir Robert Peel une petite pension de 20 liv. (500 fr.) par an. En 1852, un gracieux poëme imprimé dans l'*Athenæum* fit sur lord Lansdowne une impression si favorable qu'il s'empressa d'envoyer à l'auteur un bon de 100 liv. (2500 fr.), afin d'adoucir sa position précaire. Elle a fait aussi paraître plusieurs nouvelles en prose dans le *Fraser's Magazine*, le *Chamber's Journal*, le *Leisure hour*, etc. Après un séjour de quelques années à Édimbourg, miss Brown est venue se fixer à Londres.

BROWN (Robert), célèbre botaniste anglais, né en 1781, mort à Londres, le 10 juin 1858. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire.*

BROWNE (James-Ross), voyageur et écrivain américain, né vers 1817, fit, dès l'âge de dix-huit ans, une excursion à pied tout le long du cours du Mississipi, puis s'engagea sur un baleinier, mais il débarqua à l'île de Zanzibar où il séjourna assez longtemps. A son retour à Washington, il fut employé quatre ans dans l'administration publique, puis au service du trésor en Californie et en Orégon. Il y fut choisi comme secrétaire de la convention chargée de rédiger la constitution de l'État de Californie, récemment annexé à l'Union. Revenu à Washington, il en repartit quelque temps après pour un grand voyage en Orient.

M. Ross Browne a publié : *Tableau d'une croisière à la pêche de la baleine; avec les détails d'un séjour à l'île de Zanzibar, et une histoire de la pêche de la baleine* (Etchings of a Whaling cruise; New-York, 1846, in-8 illustré): une série d'articles dans le *Harper's Magazine* sur une descente, en 1853, dans l'île de Juan Fernandez; *Yusef, ou le Voyage d'un frangi, croisade en Orient* (Yusef or

the Journey of the frangi; New-York, 1854, in-8, illustré) appartenant au genre humoristique.

BROWNING (Robert), poëte anglais, né à Camberwell près de Londres, en 1812, débuta par un conte en vers, *Pauline*, qui fut suivi de *Paracelse* (1836, in-8), drame fantastique, et, deux ans plus tard, de *Strafford*, drame historique qui tomba complétement, malgré le concours du tragédien Macready. En 1840, *Sordello*, tragédie fantastique, n'obtint pas un meilleur accueil. Il a publié depuis une série de poëmes sous ce titre : *Bells and pomegranates* (1848); un poëme à la fois religieux et philosophique intitulé: *Nuit de Noël et jour de Pâques* (Christmaseve and Easterday), etc. Une édition générale des premiers poëmes de Browning a paru en 1849 (2 vol. in-8).

BROWNING (Élisabeth BARRETT, mistress), femme poëte anglaise, plus connue sous son propre nom de famille, est née vers 1809. Elle passa toute sa jeunesse à Londres ou à Florence, dans une retraite que lui commandait la faiblesse de sa santé et qu'attristèrent de cruels malheurs domestiques. La poésie était sa seule consolation. Elle débuta, en 1833, par une traduction en vers du *Prométhée* d'Eschyle dont on loue l'élégance et l'exactitude. La même année, elle donna un volume de *Poésies diverses* qui eut aussi beaucoup de succès. En 1838 parut *The Seraphin*, poëme qui participe de l'ancienne tragédie grecque et du mystère chrétien, puis en 1840, son *Drame de l'exil*, dont les héros sont Adam et Ève, et qui ne parut pas un plagiat de Milton. C'est en 1846 que miss Barrett épousa le poëte Browning. Il l'emmena en Italie où elle rétablit sa santé et écrivit un nouveau livre : *Casa Guidi windows* (1851), éloquente peinture de l'état politique du pays. Elle a publié en 1856 *Aurora Leigh*, et en 1860 *Poems before Congress*. Mrs Browning est collaboratrice de l'*Athenæum* et du *Chaucer modernized*. On lui doit beaucoup d'articles en prose sur les poëtes grecs chrétiens. — Elle est morte en 1861.

BROWNSON (Oreste), théologien et publiciste américain, né à Windsor (État de Vermont), en 1802, entreprit à travers les États-Unis une série de prédications religieuses qui durèrent plusieurs années. Il a plusieurs fois changé de religion; mais, quoique tour à tour presbytérien, déiste, méthodiste ou unitaire et enfin catholique, sa parole enthousiaste n'en a pas moins gardé beaucoup d'autorité sur les masses. En 1831, il inséra, dans le *Christian Examiner*, plusieurs articles sur les doctrines philosophiques de MM. Guizot et Cousin dont il se proclamait le disciple. En 1837, il a fondé à Boston une *Revue religieuse et politique* (Brownson's Quarterly Review), qui prit un rang distingué dans la presse américaine. On a de M. Brownson un petit traité sur *les Rapports du christianisme avec la société* (1836); un roman bizarre, *Charles Elwood* (1840), où il fait l'historique de ses variations religieuses, et une foule d'écrits très-hardis sur des sujets métaphysiques et politiques imprimés, pour la plupart, dans la *Revue* qui porte son nom.

BRUAT (Armand-Joseph), marin français, né à Colmar, le 26 mai 1796, mort le 19 novembre 1855. — La veuve de l'amiral Bruat a été nommée, en 1856, gouvernante de la maison des enfants de France. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRUCE (Ernest-Auguste-Charles BRUDENELL-BRUCE, lord), homme politique anglais, né en 1811, à Londres, fit ses études à l'université de Cambridge, et, aussitôt qu'il fut majeur (1832), vint à la Chambre des Communes représenter le bourg de Marlborough, où il fut constamment réélu par la suite; il appartient au parti conservateur modéré. Sous le ministère Peel, il a rempli, dans la maison de la reine, la charge de vice-chambellan (1841-46), qui l'a fait entrer au Conseil privé; elle lui a été rendue au mois de décembre 1852 jusqu'en février 1853. En 1852, il a été nommé député-lieutenant du comté de Wilts. — De son mariage avec une fille de lord Decies, il n'a pas eu d'enfants.

BRUCK (Charles-Louis, baron DE), homme politique allemand, né à Elberfeld, le 18 octobre 1798, d'une famille bourgeoise, entra d'abord dans une maison de commerce de Bonn, et s'établit ensuite à Trieste, où il épousa la fille d'un riche négociant. Appelé à diriger le Lloyd autrichien, il montra dans ce poste de grandes qualités d'administrateur. En 1848, il fut envoyé par les habitants de Trieste à l'Assemblée nationale de Francfort. Quand éclata la révolution de Vienne, il resta fidèle à la cause de la monarchie et fut chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics dans le ministère Stadion-Schwartzenberg. Il prit part aux mesures qui rétablirent l'autorité de l'empereur en Autriche et dans les provinces annexées, s'efforça de rétablir l'équilibre dans les finances, imprima une certaine activité aux entreprises industrielles, et mit en avant un projet d'union commerciale entre l'empire d'Autriche et l'Allemagne. Par suite de quelques dissentiments avec ses collègues, il donna sa démission en mai 1851, mais, le 10 mars 1855, il est rentré au pouvoir comme ministre des finances. — Au milieu des complications financières qu'entraîna pour l'Autriche la guerre contre la France et le Piémont, en 1859, il s'est commis sous l'administration du baron de Bruck des malversations qui donnèrent lieu à des poursuites. Menacé d'y être impliqué lui-même, le ministre se vit demander sa démission par l'empereur et se donna la mort la nuit suivante (23 avril 1860).

BRUCKER (Raymond), littérateur français, né à Compiègne vers 1805, a donné une partie de ses ouvrages sous le double prénom de *Michel Raymond*, qui cachait la collaboration de Michel Masson, son ami. Il a écrit aussi dans un grand nombre de recueils périodiques sous les pseudonymes les plus divers : *Champercier*, *Davernay*, *Étienne de la Berge*, *Ch. Dupuy*, *Olibrius*, etc.

On a surtout de lui des romans, entre autres : *le Maçon* (1828); *les Intimes* (1831); *les Sept péchés capitaux* (1833); *un Secret* (1835); *Mensonge* (1837); *Maria* (1840); *le Scandale* (1841); *Au milieu des douleurs* (1842), etc. Il a rédigé, en 1848, *le Canon d'alarme*, et inséré quelques feuilletons au *Constitutionnel* en 1854.

BRUCKNER (Fr.-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg le 8 février 1814, entra à l'École polytechnique en 1834. En 1848, il était capitaine d'artillerie lorsque ses compatriotes du Bas-Rhin l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le dernier, sur quinze, par 46 193 voix, sur environ 120 000 votants, il fit partie du comité de la guerre et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il déclara toutefois que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et les ministres à l'occasion

du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'associa aux actes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. De concert avec son ami le colonel Charras, il présenta plusieurs propositions tendant à améliorer la condition des sous-officiers et des soldats, et repoussées par l'Assemblée comme trop démocratiques. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion, et se réfugia en Belgique. Rayé des contrôles de l'armée en 1853, il a quelque temps habité Liége, où il donnait des leçons de mathématiques.

BRÜGGEMANN (Jean-Henri-Théodore), homme d'État prussien, né à Soert, en Westphalie, en 1795, suivit les cours de philologie et de théologie à l'université de Munster. En 1815, il fut nommé professeur au lycée de Dusseldorf, puis devint directeur de cet établissement, qui prospéra entre ses mains. En 1832, il passa à Coblentz en qualité de conseiller d'instruction publique. Grâce à son expérience et à son zèle, le niveau des études s'éleva dans les colléges du Rhin. En butte aux hostilités du parti religieux intolérant, il demanda son rappel, et alla à Berlin, où on lui confia depuis diverses missions. Il accompagna le chevalier de Bunsen (voy. ce nom) comme attaché d'ambassade et contribua au succès des importantes conférences entreprises avec le pape Grégoire XVI (1837-1838). A son retour, il fut nommé conseiller intime au ministère de l'instruction publique et des cultes. En 1849, il fut nommé membre de la seconde Chambre prussienne et s'y montra partisan déclaré du gouvernement, qu'il soutint par son influence, ses discours et ses votes. Il a été vice-président pour la session de 1840-1851.

BRÜGGEMANN (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Hopsten, dans la partie prussienne de la province de Munster, le 29 août 1810, termina ses études à l'université de Bonn. Mêlé, de bonne heure, aux mouvements politiques de l'époque, il s'affilia, en 1830, à une société d'étudiants qui avait son siége à Heidelberg, fut arrêté, en 1832, à la suite de troubles, condamné à la prison et à la surveillance et interné successivement dans différentes villes. A la fin, convaincu de conspiration contre le gouvernement et contre le roi, il fut condamné à être roué avec deux de ses camarades (1837). Son procès fit une grande sensation en Allemagne, et le roi Frédéric-Guillaume IV commua la peine en une détention perpétuelle.

L'amnistie de 1840 rendit de nouveau la liberté à M. Brüggemann, qui, changeant de conduite, voulut se faire recevoir professeur. Rebuté par les difficultés qu'il rencontra, il se mit à écrire des livres où le talent de style fit valoir des idées larges et nouvelles. Il donna d'abord un *Commentaire critique du traité national d'économie politique* du docteur List. Partisan déclaré du libre échange, il écrivit contre les douanes un certain nombre d'articles de journaux et son livre intitulé : *le Zollverein allemand et le système protectionniste* (der Deutsche Zollverein und das Schützsystem, Berlin). En 1845, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne;* il en garda dix ans la direction, et publia en se retirant, en 1855, *Ma direction à la Gazette de Cologne*, et *Crises de la politique prussienne de* 1846 à 1855 (Meine Leitung der Kœlnischen Zeitung und die Krisen der preuss Politik von 1846-1855, Leipsick, 1855).

BRÜLOW (Alexandre), architecte russe, frère du peintre Charles-Paulowitch Brülow, mort en 1852, né à Saint-Pétersbourg, au commencement de ce siècle, fit avec lui ses premières études à l'Académie impériale des beaux-arts, et l'accompagna, en 1823, dans son voyage en Italie. On cite, au nombre des travaux qu'il a exécutés, l'église évangélique de Saint-Pierre, le théâtre de Michailoff, l'Observatoire de l'Académie des sciences, et la restauration complète du Palais d'hiver entreprise avec Strassoff.

BRUN-LAVAINNE (Élie-Benjamin-Joseph), littérateur français, né à Lille, le 22 juillet 1791, et fils d'un professeur de musique, se livra lui-même à l'enseignement de cet art. Après avoir publié une série d'études locales sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*, il fut nommé, en 1826, archiviste de Lille, et, dans cette position, rassembla les matériaux d'un ouvrage important intitulé : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836, in fol.). En 1833, il fonda un recueil mensuel, *la Revue du Nord*, dont il garda la direction pendant quatre ans, et qui amena, peu de temps après, la création de *l'Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts*. Cet auteur, qui est correspondant du ministère de l'instruction publique, a encore publié : *les Sept siéges de Lille* (1839, in-8), plusieurs petits livres destinés à l'éducation et signés *H. Rérault; Mes souvenirs* (1858, in-8), et beaucoup d'articles dans *la Revue du Nord*, *la Boussole*, *la Gazette de Flandre*, etc.

BRUN-ROLLET (Antoine), voyageur savoisien, né en 1810, à Saint-Jean de Maurienne, mort à Khartoum, le 25 septembre 1858. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRUNE (Aimée PAGÈS, dame), femme peintre française, née à Paris, le 24 août 1803, fut élève de Meynier, et débuta de bonne heure par un gracieux tableau, *Psyché enlevée par Zéphire*, et un *portrait* de femme (1822). Parmi ses productions, nous citerons : *Daphnis et Chloé* (1824); *la Pauvre fille* (1827), d'après une élégie de Soumet; *le Sommeil* et *le Réveil* (1831); *une Jeune femme apprenant la mort de son mari* (1834); *Moïse sauvé des eaux* (1841), au musée de Bordeaux; *la Fille de Jephté* (1846), etc. Elle a obtenu une 2e médaille en 1831. — Son mari, Christian Brune, peintre de talent, qu'elle avait épousé en 1832, est mort en 1846, à l'âge de soixante ans.

BRUNEL (Isambard-Kingdom), ingénieur anglais, né en 1806, à Portsmouth, mort le 15 septembre 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRUNET (Jean-Baptiste), officier français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 3 novembre 1814, et fils d'un officier de la République et de l'Empire, se destina à la carrière militaire, fut reçu à l'École polytechnique en 1832 et nommé, à vingt-six ans, capitaine d'artillerie. Employé quelque temps à la poudrerie de Vonges, puis au comité d'artillerie, il passa de là en Afrique, où il fit plusieurs campagnes comme officier d'ordonnance de divers généraux, qui lui conférent d'importantes missions. Il a publié un ouvrage considérable : *Histoire générale de l'artillerie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4), suivi du *Système pénitentiaire de l'armée* et d'une étude sur la *Question algérienne* (1847).

En 1848, M. Brunet fut nommé représentant du peuple, le septième sur huit, dans la Haute-

Vienne. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit au président de la République une opposition modérée, désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie, mais repoussa la demande de mise en accusation présentée à ce propos contre le pouvoir exécutif. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et, deux ans plus tard, son refus d'adhérer au coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière militaire.

BRUNET (Jean-André-Louis), général français, né à Valence (Drôme), en 1803, mort le 18 juin 1855. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRUNET (Jacques-Charles), bibliographe français, est né, à Paris, le 2 novembre 1780. Fils d'un libraire, il se livra de bonne heure à l'étude de la bibliographie, pour laquelle il se sentait un goût très-vif, et qui devait faire l'occupation principale de toute sa vie. Il fit d'abord imprimer, en 1802, un supplément au *Dictionnaire bibliographique* de l'abbé Duclos et Cailleau (1802, t. IV, in-8). Ce travail ayant été favorablement accueilli, il poursuivit avec ardeur ses recherches et publia le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (1810, 3 vol. in-8; 4e édit. complétement refondue, 1842-1844, 5 vol. in-8). Cet ouvrage, le plus étendu que l'on ait sur cette matière, a été appelé, par le bibliophile Jacob, le chef-d'œuvre de la bibliographie moderne. Avant de faire paraître la quatrième édition, il avait donné comme *Supplément* à la troisième les *Nouvelles recherches bibliographiques* (1834, 2 vol. in-8). M. Brunet, malgré son âge déjà avancé, a préparé une refonte générale de son *Manuel* pour une cinquième édition, parvenue, en 1864, au 6e volume. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1846.

On lui doit encore : *Notice sur les différentes éditions des Heures gothiques* (1834, broch. in-8); *Notice sur deux anciens romans intitulés :* les Chroniques de Gargantua (1834, broch. in-8); *Poésies françaises de J. E. Alione* [*d'Asti*] (1836, in-8); *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais, et sur les différences de texte qui se font remarquer particulièrement dans le premier livre du Pantagruel et dans le Gargantua* (1852, in-8), dissertation mentionnée honorablement par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

BRUNET (Pierre-Gustave), littérateur français, né à Bordeaux, le 18 novembre 1807, est membre de l'Académie des belles-lettres de cette ville, où il a été nommé adjoint au maire. Ses publications bibliographiques l'ont fait confondre quelquefois avec son homonyme, M. J. C. Brunet (voy. ci-dessus).

Il s'est occupé particulièrement de recherches sur les divers patois de la France, ainsi que sur la vieille langue française, et a mis en lumière, dans un grand nombre de brochures, des fragments et des extraits d'auteurs anciens devenus fort rares, en les accompagnant de notices intéressantes. Nous citerons entre autres : *Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois*, 1839, in-16); *les Amours de Colas*, comédie en vers poitevins (1843, in-8); *les Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (1847, in-8); *la Piedmontoize*, en vers bressans (1855, in-12); *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8), et autres publications d'un petit nombre de pages et tirées à très-peu d'exemplaires.

M. G. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages : *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine (1843, 2 vol. in-12); *les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12); *les Évangiles apocryphes* (1849, in-12; 1863, 2e édit); *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent* (1855, 2 vol. in-18); *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1856, 2 vol. in-18); *le Nouveau siècle de Louis XIV* (1857, in-18), choix de chansons inédites de 1634 à 1712. Il a publié plus récemment un *Dictionnaire de bibliographie catholique* (1859); *Curiosités théologiques* (1861, in-18), *Essais sur les bibliothèques imaginaires* (même année), etc.

On a encore de lui divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles, sur le libre-échange, etc. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de : *Principes de législation commerciale et financière* (Bordeaux, 1843, in-8), un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a enfin collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, au *Bulletin du bibliophile*, à la *Revue archéologique*, au *Journal des économistes*, au *Libre-échange*, etc.

BRUNET-DENON (Vivant-Jean, baron), général français, député, né à Givry (Saône-et-Loire), le 9 mai 1778, suivit son oncle, le savant Denon, en Égypte, et remplit auprès de Bonaparte les fonctions de secrétaire. De retour en France, il entra dans le 9e de dragons, gagna sa première épaulette à Marengo, et devint aide de camp de Murat. Durant les campagnes de l'Empire, qu'il fit presque toutes, il fut blessé à Austerlitz, nommé colonel à Tilsitt en 1807, et baron en 1808; à Essling, il perdit le bras droit, et Napoléon lui donna la direction des études à l'École spéciale de cavalerie qui devait s'organiser à Saint-Germain en Laye. Promu au grade de maréchal de camp par Louis XVIII (1814), il fut mis à la retraite le 1er août 1815, pour avoir accepté un commandement dans les Cent-Jours. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Châlon-sur-Saône envoyèrent M. Brunet-Denon à la Chambre des Députés (1843-1846); il y vota avec les conservateurs. En 1852 et en 1857, il a été envoyé par le même collége, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 19 juin 1845, et fait partie du conseil général de Saône-et-Loire.

BRUNET DE PRESLE (Charles-Marie-Wladimir), helléniste et érudit français, membre de l'Institut, né à Paris le 10 novembre 1809, se livra de bonne heure, avec l'indépendance que donne la fortune, à l'étude des langues anciennes. Ses relations suivies avec plusieurs hellènes lui permirent d'approfondir le grec moderne, et il publia, en 1828, une version dans cette langue des *Maximes* de La Rochefoucauld. En 1842, il obtint à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix pour les *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile* (Impr. roy., 1845, in-8), et, en 1846, une mention honorable pour *l'Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes* (1850, 1re partie, in-8).

A la mort de Letronne (1848), M. W. Brunet fut chargé de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit. L'étude de ces papyrus et la nouvelle de la découverte de M. Mariette lui suggérèrent l'idée d'une *Monographie du Sérapéon de Memphis*, d'après les auteurs anciens, imprimée dans le tome II, 1re série des *Mémoires des savants*

étrangers, de l'Académie des inscriptions. En 1852, M. Brunet fut élu membre titulaire de cette compagnie en remplacement du géographe Walckenaer. Il a été nommé professeur titulaire de grec moderne à l'École des langues orientales, en remplacement de M. Hase (21 septembre 1864).

BRUNIUS (Charles-George), archéologue suédois, né le 23 mars 1792, à Tanum (diocèse de Gothenbourg), où son père était pasteur, prit, en 1814, le grade de docteur en philosophie, et soutint en latin sa thèse qui était une traduction en vers de *l'Argonautique* d'Apollonius de Rhodes. Plus tard, il s'exprima en grec dans un discours public. D'abord répétiteur à l'université de Lund (1815), il succéda à Tegner (1824), comme professeur ordinaire de grec. Il est commandeur de l'ordre de l'Étoile polaire (1853), membre de la Société des antiquaires du Nord à Copenhague, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

On a de lui une *Vie de Tyrtée*, en grec (Lund, 1816); un grand nombre de poésies en latin et en suédois; un long poëme latin, *De diis Arctois, libri VI* (Stockholm, 1822), et des travaux archéologiques très-remarquables : *Antiquités septentrionales*, avec J. G. Liljegren (Nordiska Fornlemningar; Stockholm, 1819, avec 100 pl.); *Description historique et architecturale de la cathédrale de Lund* (Historick och arkhiteckt. Beskrifning, Lund, 1836, avec pl., 2ᵉ édit. 1854, gr. in-8); *Voyage archéologique et architectural à travers le Halland, le Bohusland, le Dalsland, le Werland et le Westergœthland en* 1838 (Antiquarisk och arkit. Resa genom Halland, etc., Lund, 1839, in-8); *Description de la Tour d'Helsingborg* (Historisk och arkit. Beskr. öfver Helsingborgs Kærna, 1845, in-4); *Histoire de l'art en Scanie au moyen âge* (Skanes konsthistoria för medeltiden, 1850, in-8); *Observations artistiques faites pendant un voyage de Lund à Falhun, etc., en* 1849 (Konstanteckningar under en Resa till Fahlun, etc., 1851, in-8), etc.

BRUNNOW (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe, né à Dresde (Saxe), le 31 août 1796, d'une famille noble de Courlande, fit ses études à Leipsick et fut admis en 1818, par ordre de l'empereur Alexandre, au ministère des affaires étrangères de Russie; il assista ensuite aux congrès de Troppau et de Laybach. Secrétaire d'ambassade à Londres, de 1820 à 1823, il revint, après le congrès de Vérone, occuper un poste de confiance sous les ordres du comte de Nesselrode. En 1827, il fut attaché à la personne du général Woronzow, gouverneur d'Odessa, et fit avec lui deux campagnes contre les Turcs. Il assista aux négociations d'Andrinople (1829), puis accompagna le comte Orloff en qualité de conseiller d'ambassade à Constantinople, à la Haye et à Londres. Après 1830, il fut nommé conseiller d'État et premier rédacteur à la chancellerie; M. de Nesselrode se loua de son concours dans plusieurs missions et conférences diplomatiques.

En 1839, M. de Brunnow fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour du Wurtemberg, et régla à Darmstadt les dispositions relatives au futur mariage du grand-duc Alexandre. Il fut ensuite envoyé en mission spéciale à Londres, à l'effet de profiter du refroidissement survenu entre la France et l'Angleterre au sujet de la question d'Orient. Ses premières tentatives n'eurent, à ce qu'il semble, aucun résultat satisfaisant, et il reprit son poste en Allemagne. Pourtant, quelques semaines après, il revint à Londres avec le titre d'ambassadeur (mars 1840), y renoua avec beaucoup de prudence et d'habileté les négociations et conclut le fameux traité du 15 juillet 1840, par lequel l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engageaient, à l'exclusion de la France, à terminer les affaires d'Orient. Ce traité, qui faillit allumer une guerre générale, et fit pour quelque temps concourir l'Angleterre aux desseins de la politique russe, suffit pour placer M. de Brunnow au rang des premiers diplomates contemporains.

Dès lors, M. de Brunnow eut ordre de ne rien négliger pour faire croire aux tendances pacifiques de la Russie : en 1849, il contribua au traité de commerce qui rapprocha les deux pays, et, en 1850, quand lord Palmerston éleva des réclamations contre la Grèce et les États d'Italie, il parvint à apaiser le différend et à rétablir les bonnes relations. Rappelé en 1854, au moment où la guerre éclata, il fut accrédité auprès de la Confédération germanique (1855), comme ministre plénipotentiaire, avec mission de faire tous ses efforts pour retenir les États secondaires dans la neutralité. En 1856, M. de Brunnow a été, avec le comte Orloff, choisi par l'empereur Alexandre II pour assister aux conférences diplomatiques du congrès de Paris. Le 10 février 1857, il fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour de Prusse, d'où il est passé à celle de Londres, le 22 mars 1858. Il siégea, comme représentant de la Russie, dans la conférence de Londres relative aux affaires de Danemarck au mois d'avril 1864. Le baron de Brunnow, grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur, a reçu du czar, en septembre 1862, l'ordre de Saint-André.

BRUNO (Adrien-François, baron), général français, né à Pondichéry, le 10 juin 1771, s'enrôla à dix-neuf ans dans la légion de cavalerie de la Nièvre, fit les premières campagnes de la République sur le Rhin, et soutint la retraite de l'armée après la défaite de Vérone (1796). Chef d'escadron au 12ᵉ de hussards (1801), il devint aide de camp de Louis Bonaparte, qu'il accompagna en Hollande, et bientôt lieutenant général et grand écuyer de la couronne. Replacé dans les cadres de l'armée française comme simple général de brigade et avec le titre de baron (11 novembre 1810), il se distingua à la tête d'une division de cuirassiers à la Moskowa, repoussa à Reichenbach les Russes et les Prussiens, et fut fait prisonnier à la suite de la bataille de Dresde. Il était à peine de retour en France qu'il prit une part active à la dernière campagne de l'Empire; sa présence à Waterloo ne l'empêcha point d'être employé à l'intérieur sous les ministères Gouvion Saint-Cyr et Latour-Maubourg. Mis en disponibilité par le maréchal Soult, il fut rappelé, en 1832, pour commander les Vosges, et fut placé dans le cadre de réserve l'année suivante. Il a été promu en 1814 commandeur de la Légion d'honneur.

Son fils, le général Édouard-Hubert-Joseph BRUNO, né le 16 janvier 1802, a été promu général de brigade le 6 mai 1859. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 25 septembre 1854. Il a été appelé au commandement de l'École de Saumur.

BRUNSWICK (Léon LÉVY, dit LHÉRIE, plus connu sous le nom de), auteur dramatique français, né le 20 avril 1805, mort au Havre, le 29 juillet 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BRUNSWICK (famille de), maison souveraine qui fait remonter son origine aux Guelfes, issus de la maison d'Este. Elle comprend deux lignes : celle de Brunswick-Wolfenbuttel (voy. ci-des-

sous), et celle de Brunswick-Lunebourg, qui se subdivise elle-même en deux branches : la branche royale de Hanovre (voy. ce nom), et la branche royale d'Angleterre (voy. GRANDE-BRETAGNE).

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (maison ducale de), branche aînée de la famille de Brunswick, alliée de la maison royale de Hanovre et de la maison royale d'Angleterre. Elle ne comprend plus aujourd'hui que deux membres : le duc régnant *Guillaume* et son frère aîné le duc *Charles* (voy. ces noms).

BRUYS (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 29 octobre 1817, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il entra de bonne heure dans le parti républicain, fut affilié à des sociétés secrètes, et subit, en 1836 et en 1838, deux condamnations politiques. En 1847, il soutint, dans la campagne des banquets réformistes, les principes de M. Ledru-Rollin. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu par 67 178 voix, le dernier des quatorze représentants de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec l'extrême gauche et repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des adversaires les plus ardents de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Expulsé du territoire français, il vécut à Louvain, avec un frère, banni comme lui.

BRYANT (William-Cullen), poëte américain, né le 3 novembre 1794, à Cummington (État du Massachusets), fut élevé d'abord par son père, médecin distingué, et manifesta dès l'enfance une grande aptitude pour la poésie. A quatorze ans il fit imprimer un recueil de morceaux détachés (1809, in-12), parmi lesquels la satire de *l'Embargo* eut une seconde édition. Puis il passa quelque temps au collége Williams, étudia ensuite le droit, et pratiqua le barreau pendant dix années à Plainfield et à Great-Barrington. En 1816, il donna, dans la *North American Review*, un poëme en vers blancs, *Thanatopsis*, dont on a loué l'élégance et l'harmonie, et qui fut suivi, en 1821, de celui de *Phi, Beta, Kappa* et de l'allégorie des *Siècles* (the Ages and other poems), célébrant l'alliance de la civilisation et de la liberté.

M. Bryant, en 1825, vint à New-York fonder un *Magazine* réuni l'année suivante à l'*United States Review and literary Gazette*. Il y inséra ses meilleures pièces de vers : *la Mort des fleurs*, *le Guerrier déterré*, *le Chef africain*, *Plaintes de la jeune Indienne*. En 1826, il entra à l'*Evening Post*, feuille très-influente de New-York, à laquelle il n'a cessé de travailler depuis, et qu'il a dirigée seul, de 1836 à 1850. En même temps il collaborait à d'autres recueils périodiques, écrivait avec Sands l'annuaire littéraire *le Talisman* (the Talisman, 1827-1829, 3 vol.), et faisait de fréquents voyages sur l'ancien continent ; il visita l'Angleterre (1834), la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la terre sainte (1853), les Indes, etc. Ses relations, adressées à l'*Evening Post*, forment un volume, sous le titre de : *Lettres d'un voyageur* (Letters of a traveller). On cite parmi ses pièces les plus populaires : *les Prairies*, *l'Hymne de la cité*, *le Champ de bataille*, *le Vent du soir*, etc.

Depuis le premier recueil des *Œuvres poétiques* de M. Bryant (1832), il a paru diverses éditions, soit en Amérique, soit en Angleterre, où ce poëte, qui se rattache, par ses principales qualités, à l'ancienne école classique anglaise, est très-goûté. Parmi les plus récentes, on remarque celle de 1855 (Bryant's poetical works, New-York, in-8).

BRZEZANSKI (Augustin), officier polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1789, prit du service dans l'armée française en 1806, assista au siége de Dantzick et à la bataille de Friedland, fit, en 1812, la campagne de Russie, fut blessé, en 1813, à la bataille de Leipsick, et se distingua surtout pendant la campagne de France. Après la chute de Napoléon, il rentra dans son pays. En 1830, il accourut à Varsovie avec un escadron de *lanciers de Posen*, que l'on appela l'escadron des héros, et il prit part à tous les combats de l'indépendance. Il rentra en Prusse, après la défaite de la cause nationale ; mais, malgré son âge, il s'associa encore, en 1848, au mouvement insurrectionnel de Posen.

BUBE (Adolphe), poëte allemand, né à Gotha, le 23 septembre 1802, passa du collége de sa ville natale à l'université d'Iéna, où il se lia avec Stieglitz, Heeringen, Moser, Einsiedel, Gœthe, etc., qui se trouvaient alors dans cette ville (1821). Il fut successivement précepteur dans la famille du vicomte de Lindemann, lecteur auprès de la duchesse douairière de Cobourg, précepteur des enfants du comte Mensdorff, secrétaire des archives de Gotha (1834), secrétaire du consistoire, et, en 1842, directeur du cabinet des arts, qui a été l'objet d'une de ses publications : *le Musée ducal de Gotha* (das herzogliche Kunstcabinet zu Gotha, 1846).

Parmi ses ouvrages de poésie, on cite en première ligne ses *Contes allemands* (Deutsche Sagen und Sagenhafte Anklaenge, Iéna, 4ᵉ édit., 1842) ; puis : *Fleurs de la vie* (Lebenblüten, Cobourg, 1826) ; *Obolen* (Ibid., 1827) ; *Poésies* (Gedichte, Ibid., 2ᵉ édit., 1836) ; *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, Iéna, 1840), dont quelques pièces ont pour sujet Napoléon, *Contes de la Thuringe* (Thuringische Volkssagen, Gotha, 1837 et 1848) ; *Tableaux de la nature* (Naturbilder, Ibid., 1848) ; *Trésor des Contes de la Thuringe* (Thuringen Sagenschatz, Ibid., 1851) ; *Ballades et romances* (Ibid., 1850). M. Bube a publié aussi divers ouvrages en prose, entre autres : *Souvenirs de Gotha* (Gothas Erinnerungen, Gotha, 1842). Il a collaboré à plusieurs recueils littéraires, notamment à *l'Aurore*, de J. G. Seidl.

BUCCLEUCH ET QUEENSBERRY (Walter-Francis MONTAGU DOUGLAS SCOTT, 5ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, ancien ministre, né, en 1806, près d'Édimbourg, appartient à une des premières familles d'Écosse, élevée, en 1662, à la pairie héréditaire sous le titre de comte de Doncaster, et qui place le duc de Montmouth parmi ses aïeux. Connu d'abord sous le titre de comte de Dalkeith, il a fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, et tient de cette université les diplômes de docteur ès lettres et de docteur en droit. Il succéda aux titres de son père en 1819. En 1829, il épousa la plus jeune fille du marquis de Bath, grande maîtresse de la garde-robe, qui plus tard s'est convertie à la religion catholique. A sa majorité, il prit son siége à la Chambre des Lords (1827), où il donna dès lors son concours au parti conservateur. Sir Robert Peel le nomma lord du sceau privé (1842), et lorsque, en 1846, la question des céréales donna lieu à un remaniement partiel du cabinet, le duc de Buccleuch, favorable aux réformes proposées, accepta la présidence du conseil (janvier à juillet). En 1856, il a été nommé colonel de la milice d'Édimbourg,

ville dont il était déjà lord-lieutenant, et, en 1857, aide de camp de la reine. En 1855, il devint chevalier de la Jarretière. Nommé, en 1845, gouverneur du dépôt des Chartes, il reçut aussi les titres de haut administrateur de Westminster et de capitaine général des gardes du corps de la reine en Écosse. Argonome distingué, il a remporté deux prix au concours agricole universel de Paris (1856) pour les beaux échantillons d'espèce bovine (race d'Angus) qu'il avait envoyés. — Son fils aîné William-Henri-Walter, comte de DALKEITH, né en 1831, à Londres, siége à la Chambre des Communes depuis 1853 pour le comté d'Édimbourg; il vote avec le parti conservateur. Député-lieutenant du comté de Selkirk en 1853, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Dumfries en 1858.

BUCHANAN (James), homme politique américain, président des États-Unis pour les années 1857-1861, est né le 23 avril 1795, à Stony-Batter, dans le comté de Franklin (Pensylvanie). Son père, Irlandais de naissance, avait quitté l'Europe en 1783 et s'était établi à Stony-Batter, où il avait établi une ferme et épousé, en 1788, Élisabeth Speer. James Buchanan fut élevé à Mercersbourg, et vint, à l'âge de 14 ans, au collége Dickinson de Carlisle. Il y termina ses classes, prit ses grades et entra, en 1809, dans la maison de James Hopkins, de Lancastre, jurisconsulte distingué, sous la direction duquel il se livra, durant trois ans, à l'étude sérieuse du droit. Le 17 novembre 1812, il prit le titre d'homme de loi. Il eut bientôt une assez grande réputation parmi ses concitoyens qui l'envoyèrent, en octobre 1814, à l'Assemblée législative de la Pensylvanie. Six ans plus tard, M. Buchanan devint membre du congrès de Washington, où, réélu à quatre reprises, il siégea jusqu'au 4 mars 1831.

Il entra alors dans la carrière diplomatique. Le président général Jackson le chargea de la conclusion d'un important traité commercial entre l'Union et la Russie, et M. Buchanan, ayant montré beaucoup d'habileté dans la conduite de cette affaire, resta en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis, jusqu'en 1833, à la cour de Saint-Pétersbourg. Il revint alors dans sa patrie, pour prendre part aux séances du congrès, où il votait avec le parti démocratique. Sénateur jusqu'en 1845, il exerça, durant la présidence de Polk (1845-1849), les fonctions de secrétaire d'État, et publia en cette qualité un grand nombre d'écrits officiels ayant rapport aux questions du jour : l'annexion du Texas et de la Californie, la guerre contre le Mexique, etc.

Durant le gouvernement du général Taylor (1849-1852), M. Buchanan se retira de la scène politique; mais en 1852, Baltimore le proposa pour la présidence. En 1853, le général Pierce le nomma ambassadeur des États-Unis auprès de la cour de Londres. Il y représenta son pays jusqu'en 1856, et fut rappelé alors en Amérique où le parti démocratique le choisit immédiatement pour son candidat. Son nom représentait, dans la lutte électorale, qui fut des plus vives, l'alliance, si difficile à comprendre en Europe, du progrès démocratique avec le maintien complet de l'esclavage. Grâce aux inquiétudes inspirées par l'attitude menaçante des États à esclaves du sud, il parvint à détacher quelques suffrages des États libres du nord, et obtint 163 voix contre 125 données au colonel Frémont (voy. ce nom). Il fut mis à la tête du gouvernement au mois de février 1857.

Agé de plus de soixante ans, mais d'une santé encore robuste, ayant la réputation d'un caractère résolu et d'un esprit supérieur, M. Buchanan apportait dans la direction du gouvernement de son pays, la prudence, et toute l'expérience que donne la longue habitude des affaires politiques. Reconnu comme un des plus savants jurisconsultes des États-Unis, il possédait en outre des connaissances approfondies sur la géographie, la statistique et l'histoire de l'Amérique du nord. Son attitude à la tribune, ferme et digne, commandait le respect et inspirait la confiance qu'on accorde à un honnête homme. A l'occasion de son élection M. Houton a publié une biographie : *Life of James Buchanan* (New-York, 1856), qui exposait, d'une manière détaillée, la position politique que le futur président des États-Unis avait occupée depuis 1814.

Pendant les quatre années de son administration, M. Buchanan s'est montré, à l'extérieur, par ses actes et dans ses *Messages*, particulièrement animé de cette passion d'agrandissement qui était un des traits saillants du parti démocratique aux États-Unis. De là une suite de tentatives contre le Paraguay, le Mexique, etc.; les négociations relatives à l'île de Cuba; les projets d'occupation militaire dans l'isthme de Panama; le traité de commerce avec la Chine, dont la ratification a été acceptée séparément par l'ambassadeur américain, M. Ward (fin de 1859), après l'échec du Peï-ho subi par les ambassades française et anglaise. A l'intérieur, la situation des finances lui a créé des difficultés, dans le pays et dans le congrès, et la question de l'esclavage, dans laquelle il s'est déclaré pour cette institution, a divisé le parti des démocrates, au point de faire écarter par les comités préparatoires la candidature de M. Buchanan, lors de la nouvelle élection pour la présidence, en 1860. M. Buchanan ne fut pas réélu.

Entre l'époque de l'élection de M. Lincoln et celle où il devait remettre le pouvoir aux mains de son successeur, la situation du président fut des plus critiques, et le prestige de sa vieille réputation politique y périt. Il vit naître le parti de la sécession, assista, irrésolu et impuissant, aux premiers actes de soulèvement du Sud. Il n'osa ni approuver ni blâmer la conduite du major Anderson dans la Caroline. La guerre contre l'Union fédérale se prêcha, se prépara sous ses yeux et éclata avant qu'il eût quitté la présidence. Les fédéraux se trouvèrent désarmés devant les préparatifs considérables des sécessionnistes et furent expulsés de toutes les positions militaires du Sud. M. Buchanan essaya jusqu'au dernier moment des tentatives de conciliation repoussées d'avance par les ennemis de l'Union, et le général Scott dut se brouiller avec lui pour mettre malgré ses ordres Washington en état de défense (janvier 1861). Après sa sortie du pouvoir, il déclara se rattacher entièrement à la politique de M. Lincoln, et, reconnaissant que ce n'était plus le temps de discuter, mais d'agir, il engagea tous ses partisans à ne reculer devant aucun sacrifice pour continuer énergiquement la guerre.

BUCHEZ (Philippe-Joseph-Benjamin), médecin et publiciste français, président de l'Assemblée constituante en 1848, né, le 31 mars 1796, à Matagne-la-Petite, village du pays wallon, alors compris dans le département des Ardennes. Il fit ses études à Paris, et y obtint dans l'administration de l'octroi un modeste emploi, qui ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour l'étude des sciences naturelles, et de suivre les cours de la Faculté de médecine. Il se distingua par son dévouement aux idées révolutionnaires répandues dans la jeunesse des écoles à cette époque, devint bientôt un des chefs de la lutte organisée contre le gouvernement de la Restauration. Le 1er mai

1821, il fonda, avec ses amis Bazard et Flottard, la Charbonnerie française, d'où sortirent tant de complots avortés, dont quelques-uns amenèrent de rigoureuses expiations. Compromis dans l'affaire de Béfort, qui coûta la vie au général Berton, au colonel Caron et aux quatre sergents de la Rochelle, il fut jugé aux assises de Colmar, mais les charges ne parurent pas suffisantes et le partage des voix du jury le sauva.

M. Buchez reprit alors ses études de médecine, se fit recevoir docteur en 1825, et mena de front, avec les sciences naturelles, la philosophie et l'histoire. Il publia, à cette époque, un *Précis élémentaire d'hygiène* (in-12), avec M. Trélat; fut le principal rédacteur du *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, et en 1826, s'associa à la publication saint-simonienne, *le Producteur*, qu'il abandonna, avec plusieurs autres collaborateurs, lorsque les tendances de cette feuille lui parurent enfin incompatibles avec ses idées personnelles sur la rénovation de la société et de la science par l'application du catholicisme.

La révolution de Juillet ramena M. Buchez à la politique d'action. Il fut, avec MM. Flocon, James Fazy, etc., un des fondateurs de la Société des Amis du peuple. En 1831, se séparant complétement de l'école saint-simonienne, il fonda *l'Européen*, revue philosophique qu'il a en grande partie rédigée (1831-32, 2 vol. in-4; 2ᵉ série, 1835-38, 2 vol. in-4), et dont il a fait l'organe du système néo-catholique qu'on a appelé le *Buchésisme*. L'idée fondamentale était celle du progrès, manifesté dans la nature et dans l'humanité; la géologie, l'embryogénie et l'anatomie comparée en fournissent des preuves hors du monde moral; mais dans l'homme, il est nécessaire de soustraire le progrès au hasard, en lui donnant un but marqué d'avance par la révélation. Telles sont les théories de l'*Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès* (Paris, 1839, 3 vol. in-8), et de l'*Introduction de la science et de l'histoire* (1833, in-8; 2ᵉ édit. 1842, 2 vol. in-8). M. Buchez, dévoué aux principes de 1789 autant qu'au catholicisme, attacha encore son nom à la grande publication, entreprise avec M. Roux-Lavergne, de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées nationales, depuis* 1789 *jusqu'en* 1815 (1833-38, 40 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1845-47 5 vol. in-12, inachevée).

Après la révolution de Février 1848, M. Buchez fut élu représentant du peuple par le département de la Seine, et devint, par l'influence du parti du *National*, président de l'Assemblée constituante. Il n'occupa ce poste difficile que jusqu'à l'attentat du 15 mai. Depuis, son rôle politique se borna à voter, dans l'Assemblée constituante, avec les membres les plus modérés : pour le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution; pour l'autorisation de poursuivre MM. Louis Blanc et Caussidière; contre la réduction de l'impôt du sel; contre le crédit foncier; contre l'abolition de la peine de mort, etc., etc. Il ne fut point réélu à la Législative.

M. Buchez, revenu à ses premières études, a publié quelques nouveaux articles dans le *Journal des sciences médicales*, et pris part aux travaux de la Société médico-psychologique. Il faut ajouter aux ouvrages que nous avons cités : *Discours de clôture*, à l'Institut historique (1836); *Théorie générale des fonctions du système nerveux, ou Démonstration de la loi de génération des phénomènes nerveux* (1843, broch. in-8); *Histoire de la formation de la nationalité française* (1859, 2 vol. in-16), dans la *Bibliothèque utile*, etc.

BUCHWALD (Joseph-Henri DE), littérateur danois, né à Vienne, le 2 octobre 1787, fut destiné à la carrière des armes, entra à l'École militaire de Copenhague; puis s'embarqua comme mousse pour Batavia. De retour en Europe, il servit la France comme aspirant de marine. Passé dans l'armée de terre, il fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, et devint lieutenant. Sous la Restauration, il eut un commandement dans la légion de Hohenlohe, servit encore sept ans, et reçut la croix d'honneur.

En 1822, il regagna sa patrie, où il publia, tant en français qu'en danois, un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs écrits sous les drapeaux. Nous citerons : *Souvenirs d'un émigré du Nord* (Copenhague, 1822); *l'Age poétique d'un Scandinave* (Paris, 1823); *Dernières pensées d'un jeune invalide* (Copenhague, 1824): *Souvenirs* (Erindringer, Copenhague, 1827-1829, 2 vol.); *Constant et Elvire* (Copenhague, 1827); *Caprices d'un officier français* (Kiel, 1830). Il a donné trois recueils de poésie : *les Regrets d'Alfred* (Copenhague, 1824); *Pensées et essais poétiques* (Tankelege og Digterforsœg, 1831), et *Fleurs de Kiel* (même année). Il a traduit du danois en français : *Kiærlighed uden Strœmper* (l'Amour sans bas), tragédie comique de M. Wessel (Kiel, 1838); et du français en danois : *Zaïre*, *Mérope* et *Alzire* de Voltaire, et *Hernani* de Victor Hugo.

BUCKINGHAM (Joseph), journaliste et homme politique américain, né le 21 décembre 1779, fut placé chez un fermier, où il put à peine acquérir par lui-même et sans maîtres l'instruction la plus élémentaire. Il travailla ensuite dans plusieurs imprimeries, et, en 1806, il commença la publication d'un journal mensuel, *the Polyanthus*, qui, suspendu l'année suivante, reparut en 1812. Il contribua encore à la fondation de quelques autres journaux, notamment d'une revue franc-maçonnique. En 1828, il se consacra exclusivement au journal quotidien *the Boston Courier*, qu'il avait créé en mars 1825, et à la tête duquel il resta jusqu'en 1848. M. Buckingham fut, à divers intervalles, membre de la législature, et du Sénat du Massachusetts.

Il a aussi publié deux ouvrages pleins d'intérêt et d'agrément : *Specimens of news-paper Literature* (Boston, 2 vol. in-12), et *Personal memoirs and Recollections of editorial Life* (Ibid., 2 vol. in-12).

BUCKINGHAM (Richard-Plantagenet TEMPLE NUGENT BRYDGES CHANDOS GRENVILLE, 2ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, le 11 février 1797, descend de la famille de Grenville élevée, en 1718, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Temple, qu'il porta jusqu'en 1822, puis sous celui de marquis de Chandos, il prit, en 1839, celui de duc de Buckingham. Après avoir fait ses études à Oxford, il épousa, en 1819, une fille du marquis de Breadalbane, laquelle a obtenu, en 1850, l'autorisation de divorcer pour incompatibilité d'humeur. Nommé membre du Parlement par le comté de Buckingham où sa famille est toute-puissante (1826), il s'attacha au parti des tories et défendit la loi des céréales en même temps que les intérêts des grands propriétaires. En 1832 pourtant, il proposa d'étendre le droit électoral aux fermiers qui payaient une redevance de 50 livres, ce qui lui fit donner le surnom d'*Ami du fermier* (Farmer's friend).

Lors du premier ministère de sir Robert Peel en 1834, il lui refusa son concours à propos de l'impôt sur la drèche (*malt-tax*). A la mort de son père, qui avait été créé duc en 1822, il entra à la Chambre haute (1839), et fit, en qualité de lord du sceau privé, partie d'un nouveau cabinet Peel

(1841-1842), dont il se sépara complétement sur la question de l'affranchissement des céréales. Depuis ce moment, il renonça à la politique active et se retira dans la vie privée. Il a publié d'intéressants *Mémoires sur la cour et les ministres de Georges III* (Memoirs of the court and cabinets of George III; 3 vol.). Membre du Conseil privé, il reçut, en 1842, les insignes de la Jarretière. — Il est mort en juillet 1861.

BUCKINGHAM ET CHANDOS (Richard-Plantagenet-Campbell TEMPLE-NUGENT-BRYDGES-CHANDOS-GRENVILLE, 2e duc DE), fils du précédent, fut élevé au collége de Christ Church à Oxford. En 1846, député-lieutenant pour le comté de Northampton, il entra à la Chambre des communes pour le bourg de Buckingham, où sa famille est très-influente, et qui le réélut jusqu'en 1857, sans opposition. Il appartient au parti de la protection et de la Haute-Église. Devenu lord de la trésorerie sous l'administration Derby en 1852, il a rempli quelque temps, sous celle d'Aberdeen, les fonctions de garde de sceaux du prince de Galles, et a été nommé directeur spécial des mines d'étain. En 1853, il devint président du bureau des directeurs des chemins de fer de Londres et du North-Western.

BUCKINGHAM (James-Silk), littérateur anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1784, mort le 30 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BUCKINGHAMSHIRE (révérend Auguste-Edward HOBART, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1793 à Ripon, descend d'une ancienne famille élevée, en 1728, à la pairie héréditaire. Destiné, en sa qualité de cadet, à la carrière ecclésiastique, il fit sa théologie à Oxford, reçut les ordres vers 1818 et fut pourvu d'un bénéfice. Son frère étant mort sans enfants mâles (1849), il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords, où il vota habituellement avec le parti conservateur modéré. Marié deux fois, en 1816 et en 1826, il a eu treize enfants, dont l'aîné, *Vere-Henry*, lord HOBART, né en 1818 à Welbourn (comté de Lincoln), a étudié à Oxford et a été attaché, en 1854, au cabinet de sir G. Grey, puis, en 1855, au ministère de l'intérieur.

BUCKLAND (révérend William), célèbre géologue anglais, né en 1784, à Axminster, village du Devonshire, mort à Clapham, le 14 août 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BUCKSTONE (John-Baldwin), auteur dramatique et acteur anglais, né aux environs de Londres, en 1802, se destina d'abord à la marine, puis entra dans une étude d'avoué, et enfin, à dix-neuf ans, se décida à suivre la carrière du théâtre. Ce fut le hasard qui lui révéla sa vocation : un acteur manquant à une troupe de comédiens ambulants qui se trouvaient à Vokingham, le clerc d'avoué le remplaça avec succès. Peu après, il s'engagea avec un des amis qui exploitait les théâtres de Faversham, Folkestone et Hastings; reçut les encouragements du célèbre Edmond Kean. Resté en province jusqu'en 1824, il débuta à Londres au théâtre de Surrey, avec un succès qui lui valut bientôt de nouveaux engagements. En 1828, il entra au théâtre Adelphi et se lia, par l'entremise du directeur, D. Terry, avec sir Walter Scott. Malgré les travaux de sa profession, il trouvait encore le temps d'écrire des pièces pour le théâtre de Haymarket, où il fut bientôt engagé comme acteur principal. Il n'a quitté cette scène, depuis 1837, que pour faire un voyage aux États-Unis, et pour paraître au Lyceum et à Drury-Lane, où le liaient deux engagements de courte durée. Il devint ensuite directeur du théâtre de Haymarket, ce qui ne l'empêche ni d'écrire, ni de jouer dans ses pièces; il a même accepté, en outre, la charge d'administrateur et et trésorier de la caisse générale des théâtres, et il est un des trésoriers honoraires de la Caisse pour fonder une École dramatique.

M. Buckstone a écrit plus de cent cinquante pièces, drames, farces ou comédies. Nous nous bornons à indiquer les plus populaires : *Luke le laboureur; le Navire à la côte* (The Wreck ashore); *Victorine; le Roi des Alpes*, imité de l'allemand; *le Débauché et son élève* (The Rake and his pupil); *la Reine de mai* (The May queen); *Henriette la délaissée; Isabelle ou la Vie d'une femme; le Songe à la mer* (The dream at Sea); *Un Mari à vue* (A husband at Sight); *John Jones; l'Oncle Jean; Arrière-Pensées* (Second Thoughts); *Vie mariée; Vie célibataire; Leçon pour les Dames; Nicolas Ham; Bonheur des champs; Côtés faibles* (Weak Points); *le Lion irlandais; Année bissextile ou le Privilége des Dames* (Leap-Year or the Ladies privilege); *Un Sacrifice alarmant; Propre à rien; les Verts Buissons* (The Green Bushes); *les Fleurs de la Forêt* (Flowers of the Forest); etc.

BUDBERG (André, baron DE), diplomate russe, est né en 1820, d'une famille allemande fixée en Courlande et en Livonie. Son père était général et gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg; son grand-père fut ministre du commerce, de l'intérieur et des affaires étrangères sous Alexandre Ier. M. de Budberg entra fort jeune dans la diplomatie, et devint, en 1846, secrétaire de légation à Francfort, sous M. Pierre d'Oubril, dont plus tard il épousa la fille. En 1849, chargé d'affaires dans cette même ville, il fut nommé, le 29 décembre 1851, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, et par extension (1852) à Hanovre et aux Mecklembourgs. Il passa, au même titre, à Vienne, le 15 septembre 1856, puis revint à Berlin (19 mars 1858). Enfin il fut nommé à l'ambassade de Paris, le 17 novembre 1862, en remplacement du comte de Kisseleff. M. de Budberg a le titre de conseiller privé actif en Russie.

BUDDEUS (Aurelio), publiciste allemand, né à Altenbourg en 1817, descend de la famille du savant français Guillaume Budée. Fils du conseiller d'État Charles Buddeus, il étudia d'abord la médecine à Leipsick et fut reçu docteur en 1842. A la suite de voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et dans les États du Nord, il résida dans le sud de l'Allemagne, et collabora à la *Gazette générale*, puis se fixa à Francfort, où il devint, en 1849, un des rédacteurs les plus actifs de la *Chronique européenne*.

On a de M. Buddeus plusieurs ouvrages sur la situation politique, économique ou statistique de quelques États : *Pétersbourg malade* (Petersburg im kranken Leben, Stuttgard, 1846); *A moitié Russe* (Halbrussisches, Leipsick, 1847); *la Russie* (Russland, 1851, 2 vol.); *la Suisse* (das Schweizerland, 2 vol., 1853), etc.

BUFALINI (Maurizio), médecin italien, né à Cesena le 2 juin 1787, commença l'étude de la médecine à Rimini et la continua à Bologne où il fut reçu docteur en 1809, puis à Pavie et à Milan. En 1813, il publia son premier écrit, à Forli : *Saggio nella dottrina della vita*, en opposition aux doctrines des vitalistes. A la fin de la même

année, il fut appelé à Cologne pour remplir une chaire de clinique comme suppléant; il l'occupa pendant deux ans. Il se retira ensuite à Cesena où la faiblesse de sa santé le retint longtemps. Nommé professeur de clinique à Urbin, en 1830, médecin en chef à Osimo, en 1832, il fut enfin appelé à diriger la clinique de Florence, en 1835, et il occupa ce poste jusqu'en 1860, époque à laquelle il a pris sa retraite, en conservant le droit de faire des leçons à sa volonté. Nommé membre du sénat toscan, en 1848, il est devenu sénateur du royaume d'Italie, en 1860, mais son état de santé ne lui permit pas de siéger pendant plusieurs années.

Les écrits médicaux de M. Bufalini sont nombreux et consistent en *mémoires*, *leçons*, *discours*, publiés par divers recueils, depuis 1813 jusqu'à 1863. Il y repousse l'idée d'un principe de vie indépendant de l'organisme et y fonde toute la science sur l'observation. Ces travaux qui lui ont valu de fréquentes attaques, lui ont néanmoins acquis une grande autorité dans les écoles italiennes. Son principal ouvrage a pour titre : *Fondamenti di patologia analitica* (2 vol., imprimés pour la première fois à Pavie, en 1819, et pour la troisième fois à Pesaro, en 1828-30). On a aussi de lui des *biographies*, des *éloges*, des *discours moraux* et autres morceaux académiques. *

BUFFET (Louis-Joseph), ancien représentant du peuple français, ancien ministre, né à Mirecourt (Vosges), le 26 octobre 1818, exerçait comme avocat avant la révolution de Février. Nommé représentant du peuple par 73761 voix, le deuxième des onze élus du département des Vosges, il vota ordinairement avec l'ancienne gauche dynastique, devenue la droite de la Constituante, et se montra l'ardent adversaire du socialisme. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement de Louis-Napoléon, qui lui confia le portefeuille du commerce et de l'agriculture après la démission de M. Bixio (voy. ce nom). Comme ministre et comme représentant, il conforma toute sa conduite aux vœux du parti de l'ordre, mais il refusa de suivre complétement la politique de l'Élysée, et quitta le ministère avec M. Odilon Barrot (31 décembre 1849). Réélu, le premier, par son département, il eut une assez grande influence dans l'Assemblée législative. En 1850, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer avec M. Baroche le projet de réforme électorale, et fut le plus jeune des dix-sept qui servirent de parrains à la loi du 31 mai. Après la crise qui suivit la destitution du général Changarnier, il rentra au pouvoir avec M. Léon Faucher (10 avril 1851), et, dans ce cabinet parlementaire, il représenta les idées de la majorité. Il donna sa démission avec ses collègues, lorsque le président se fut prononcé pour le retrait de la loi du 31 mai (14 octobre 1851). Quelques jours après, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur (28 octobre). Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint en dehors des emplois publics pendant plusieurs années, et accepta les fonctions de membre du conseil général pour le canton de Thillot. En 1863, il se présenta comme candidat de l'opposition aux électeurs de la 1re circonscription des Vosges. Après un premier scrutin sans résultat, M. Buffet fut élu, le 17 janvier 1864, par 18321 voix sur 31376 votants.

BUGNET (Jean-Joseph), jurisconsulte français, né à Leviers (Doubs), en 1793, d'une humble famille de paysans, étudia le droit à Dijon, et y fut reçu docteur en décembre 1821. Professeur suppléant à la Faculté de Paris, en 1823, titulaire en 1826, il a acquis, dans l'enseignement du Code civil, par la sévérité d'analyse avec laquelle il expose et commente le texte, une grande réputation. En 1848, il se présenta sans succès aux suffrages des électeurs du Doubs; il vient d'être nommé (1858) membre du conseil général de ce département. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 janvier 1844.

On doit à M. Bugnet une savante édition des *Œuvres de Pothier, annotées et mises en corrélation avec le Code civil et la législation actuelle* (1845-1848, 10 vol. in-8). Il a signé, en 1841, une brochure intitulée : *Aux habitants de la commune de Bolandoz*, relative à des affaires de localité, et plusieurs *Consultations* et *Mémoires*.

BÜLAU (Frédéric), écrivain allemand, né à Freyberg en Saxe, le 8 octobre 1805, mort à Leipsick, le 8 décembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BULGARIS (Demetrius), homme politique grec, est né vers 1801, à Hydra, île dont son père et son grand-père ont été gouverneurs. Il entra dans l'administration, en 1833, devint sénateur et siégea longtemps, mais sans beaucoup d'éclat, dans les assemblées. Dans la guerre d'Orient, lorsque les forces anglo-françaises occupèrent le Pirée M. Bulgaris reçut la présidence du conseil, et sa conduite habile hâta le rappel des flottes alliées; mais, ayant à lutter contre l'entêtement opiniâtre du roi Othon, il dut se retirer en 1859, et rentra dans la vie privée. La révolution de 1862 le rappela aux affaires : président du gouvernement provisoire athénien, il devint, avec MM. Canaris et Rouphos, un des membres du triumvirat. Des dissentiments particuliers ayant éloigné M. Canaris au bout de quelques semaines, ses deux collègues formèrent un ministère approuvé par l'Assemblée nationale; mais le lendemain, un mouvement populaire força ministres et triumvirs à se retirer. Peu de temps après l'avénement du roi George, M. Bulgaris, qui n'avait pas cessé d'être mêlé activement et avec des fortunes diverses, aux agitations politiques, devint président du conseil et ministre de l'intérieur (novembre 1863). Esprit modéré, actif et laborieux, M. Bulgaris a été considéré comme l'un des principaux chefs de l'opposition constitutionnelle et conservatrice à Athènes. *

BÜLOW (Frédéric-Kubech-Henri DE), général danois, né à Neustrup (duché de Schleswig, le 4 février 1791, fit toutes les études qui préparent à la carrière militaire, et prit part, lors du siége de Copenhague, en 1807, à deux sorties sanglantes contre les Anglais. Il avança lentement pendant la paix. L'insurrection des duchés, en 1848, le mit en évidence : à la tête d'un régiment d'infanterie, il se distingua aux batailles de Flensborg et de Schleswig, puis fut obligé de se retirer dans l'île d'Als, avec le reste de l'armée danoise. Nommé maréchal de camp, il commanda le centre dans l'attaque des troupes hanovriennes du général Halkett, qui plièrent de toutes parts. M. de Bülow commandait l'importante forteresse de Frédéricia lorsqu'en 1849 elle fut investie par les insurgés. Après deux mois de siége, il dirigea lui-même, le 5 juillet, une sortie générale, qui fut couronnée de succès. La lutte dura dix heures; tous les retranchements furent pris, et l'ennemi, en pleine déroute, abandonna presque tous ses canons et 2000 prisonniers. La veille de cette victoire, M. de Bülow avait été élevé au grade de lieutenant général. En 1851, il a été appelé à commander le duché de Schleswig. Au

mois d'avril 1855, il a été nommé ministre plénipotentiaire du Danemark à Londres.

BULL (Ole-Bornemann), violoniste norvégien, né, à Bergen, le 5 février 1810, fut destiné à la théologie par son père, qui combattit par tous les moyens son penchant pour la musique. Envoyé à dix-huit ans à l'université de Christiana, il eut occasion d'y prendre part à un concert de bienfaisance, et excita le plus vif enthousiasme. Le désir de faire des études meilleures l'amena à Cassel, où Spohr, qui avait une grande réputation de violoniste l'entendit, et le trouva froid et bizarre. Dégoûté de la musique, M. Bull se rendit à Gœttingue pour étudier la jurisprudence. Repris bientôt par sa passion première, il partit, en 1831, pour Paris. Il y passa ses jours les plus malheureux. Sans abri, sans ressources, sans violon (on le lui avait volé), il erra trois jours et trois nuits, poursuivi par l'idée du suicide, et alla même, dit-on, jusqu'à attenter à ses jours. Échappé à la mort, il fut rencontré par une vieille dame, la veuve du comte Faye, qui l'accueillit chez elle, le soigna, ranima son courage et le maria plus tard à sa petite-fille. Par l'entremise du facteur Lecoux, il obtint de jouer dans un concert, gagna 1500 francs, et alla visiter la Suisse et l'Italie. Il y rappela Paganini, et, à Naples, il fut embrassé par la Malibran, sur le théâtre Saint-Charles. Il revint à Paris avant d'aller se faire applaudir dans toute l'Europe. Dans ses divers voyages, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Russie, il associa son ami Kellermann à ses succès. Après un long repos, il partit pour l'Amérique. Revenu en 1850, il y est retourné en 1852.

La manière de M. Bull est celle de Paganini, qu'il a pris pour modèle, et dont il a trop souvent imité les bizarreries : il étonne plus qu'il ne touche. Artiste nomade par excellence, il n'a point formé d'élèves, ni rien écrit pour entretenir sa popularité.

BULLER (sir Georges), général anglais, né en 1804, entra au service militaire dès l'âge de seize ans. Devenu lieutenant-colonel de carabiniers, en 1841, il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance, et prit une part active aux diverses campagnes faites contre les peuplades guerrières de la Cafrerie; il fut blessé grièvement au combat de Boom-Piats (1848), et fut attaché, en 1852, à l'état-major de l'armée d'occupation. Rappelé en Angleterre, il fit partie du corps expéditionnaire de Crimée, commanda une brigade de la division légère au passage de l'Alma et eut à Inkermann deux chevaux tués sous lui. Il resta jusqu'au mois de mai devant Sébastopol, et fut, à son retour (1855), nommé major général et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Il reçut en même temps la croix de commandeur de la Légion d'honneur. En 1862, il a été promu lieutenant général. De son mariage (1855), avec une fille du général sir John Macdonald, il n'a pas eu d'enfants.

BULOZ (François), littérateur français, d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, vint terminer ses études à Paris, où il fut d'abord prote d'imprimerie, et débuta dans la littérature par des traductions de l'anglais. En 1831, il fonda la *Revue des Deux-Mondes*, l'œuvre capitale de sa vie, et dont le succès a répondu à ses efforts. Il y a tour à tour appelé ou produit les écrivains les plus brillants de l'école contemporaine. Ce vaste recueil, dont les deux livraisons mensuelles sont arrivées à composer un fort volume, a pris, en littérature et quelquefois en politique, un ascendant considérable sur l'opinion. M. Buloz a annexé à sa *Revue*, depuis 1850, l'*Annuaire des Deux-Mondes*, l'un des résumés les plus complets de l'histoire universelle.

En 1838, M. Buloz avait succédé à M. Taylor en qualité de commissaire royal près la Comédie-Française. Il a été révoqué de ses fonctions après la révolution de 1848. On ne peut citer sous son nom, en dehors d'une collaboration active à beaucoup d'articles de son recueil, que quelques *Lettres* et *Mémoires*, relatifs à divers procès. M. Buloz a été nommé commandeur de l'ordre du Christ de Portugal.

BULWER (sir Henry Lytton Earle), diplomate anglais, né en 1804, manifesta de bonne heure une grande aptitude pour les affaires. D'abord attaché de légation de Berlin (1827), il passa successivement à Vienne et à la Haye, d'où il alla en 1830, avec une mission spéciale, étudier à Bruxelles les causes de la révolution de Septembre. La même année, il fut élu député de Wilton à la Chambre des Communes où il représenta aussi les bourgs de Coventry (1831-1832) et de Marylebone (1834-1837). Il prit peu de part aux débats politiques, résidant la plupart du temps à Paris et s'occupant de travaux littéraires. Il écrivit alors : *la Société, la littérature et la politique en France* (1834, 2 vol.), une *Vie de lord Byron*, en tête d'une édition parisienne de ses œuvres (1835), *la Monarchie bourgeoise en France* (the Monarchy of the middle classes in France; 1836).

M. Bulwer alla ensuite, comme secrétaire d'ambassade, à Bruxelles (1835), puis à Constantinople (1837), où il négocia, en 1838, un traité de commerce avec la Turquie. Il revint, en 1839, à Paris, exercer les mêmes fonctions. Nommé ministre plénipotentiaire en Espagne (1843), il fut choisi comme arbitre entre cette puissance et le Maroc et termina, en 1844, leurs différends par un traité de paix. En 1846, il s'opposa sans succès à la conclusion des mariages espagnols, qui faillirent ruiner l'entente cordiale. Au milieu des troubles qui éclatèrent en mars 1848, il protesta avec fermeté contre le général Narvaez, qui avait suspendu les garanties constitutionnelles, se vit accusé de complicité dans les complots des progressistes et reçut, le 12 juin, ses passes-ports avec ordre de s'éloigner sur-le-champ de Madrid. Le Parlement approuva sa conduite : il fut élevé au rang de chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, et le gouvernement refusa, pendant deux ans, de lui donner un successeur. Il se maria, à cette époque, avec la plus jeune fille de lord Cowley.

En 1849, sir H. Bulwer représenta son pays aux États-Unis, où il jouit d'une grande popularité, et passa en Toscane en 1852. Rappelé au mois de janvier 1855, il fut chargé de diverses missions particulières à Constantinople et dans les principautés du Danube et enfin, en 1858, promu à l'ambassade de Constantinople. En 1845, il est entré au Conseil privé et en 1849, il a été nommé député-lieutenant du Hertshire.

Outre les ouvrages déjà cités on a encore de sir H. Bulwer : *un Automne en Grèce* (an Autumn in Greece, 1826, in-8); *les Lords, le gouvernement et le pays* (the Lords, the government and the country; 1836, in-8).

BULWER-LYTTON (Sir Édouard-Georges-Earle), 1er baronnet Lytton, célèbre romancier anglais, né en 1805, à Heydon-Hall (comté de Norfolk), est le troisième fils du général Bulwer et le frère du diplomate précédent. A la mort de son père, se trouvant en bas âge, il fut élevé sous la direction de sa mère, miss Lytton Knebworth,

femme d'un esprit supérieur et d'une intelligence des mieux cultivées. On raconte que dès l'âge de six à sept ans il s'exerçait à rimer et qu'il faisait sa lecture favorite des vieilles ballades anglaises recueillies par l'évêque Percy. Après avoir fréquenté des institutions particulières, il fut envoyé à Cambridge pour y achever son éducation : ce fut à l'université qu'il composa le poëme sur *la Sculpture*, qui lui valut le prix du chancelier. Pendant les vacances il entreprenait de longues excursions à pied soit en Angleterre, soit en Écosse, et, un peu plus tard, il parcourut à cheval une grande partie de la France. Doué d'une imagination vive et brillante, il mit au jour ses premiers essais sous la forme poétique. Ainsi parurent : *Herbes sauvages et fleurs des champs* (Weeds and wild flowers, 1826, in-8), recueil de vers; *O'Neil ou le Rebelle* (O'Neil or the rebel, 1827, in-8), et *Falkland* (1827, in 8), poëmes qui rappelaient beaucoup la manière de lord Byron

N'ayant pas réussi à sortir de l'obscurité comme poëte, M. Bulwer essaya de vaincre l'indifférence du public en écrivant coup sur coup *Pelham* (1828, 3 vol. in-8), et *le Désavoué* (the Disowned, 1829, 3 vol.), romans pleins de fougue et de passion, dans lesquels il mettait en scène, avec une verve satirique, les vices et les préjugés de la haute société. Ces deux ouvrages excitèrent une grande clameur, et valurent au jeune écrivain un concert d'injures, qui, au lieu de le troubler, lui firent comprendre qu'il avait trouvé le véritable chemin de la célébrité. Persistant donc dans la critique de l'aristocratie, il publia successivement : *Devereux* (1829, 3 vol); *Paul Clifford* (1830, 3 vol.), aventures d'un héros de grandes routes, puis *Eugène Aram* (1832, 3 vol.), drame de cour d'assises avec une exécution pour dénoûment. Sa réputation était dès lors si bien établie qu'il fut invité à cette époque à prendre la direction du *New Monthly Magazine*, recueil accrédité. Il y inséra une suite d'études humoristiques, réunies, en 1835, sous le titre de *l'Étudiant* (the Student, 3 vol. in-8). Son livre de *l'Angleterre et les Anglais* (England and the English, 1833, 3 vol.) acheva de le placer au premier rang des essayistes.

La prodigieuse activité qu'il déployait dans ses travaux littéraires, n'entravait nullement M. Bulwer dans sa carrière d'homme politique. En effet, grâce à sa fortune patrimoniale bien plus qu'à ses talents d'écrivain, il obtint, en 1831, un siége à la Chambre des communes, pour le bourg de Saint-Ives, prit une part brillante à la réforme parlementaire, et se rangea dans cette fraction extrême du parti whig qui demandait le scrutin secret, le libre-échange et la plus large extension possible des droits électoraux; plus d'une fois il monta à la tribune pour y porter les plaintes de la presse et de la littérature. En 1835, une brochure intitulée *la Crise* (the Crisis), où il battait en brèche le cabinet tory de sir Robert Peel, s'enleva à plus de vingt éditions, et exerça une influence marquée sur les élections parlementaires; lord Melbourne, en reprenant, la même année, la direction des affaires, récompensa l'auteur, en lui donnant le titre de baronnet sous le nom de Lytton (1838). En 1841, par une de ces conversions inexpliquées, dont un autre célèbre romancier, M. Disraëli, avait donné l'exemple, il se rallia aux tories, perdit le mandat de Lincoln, qu'il représentait depuis dix ans, et ne put rentrer au parlement, après plusieurs échecs, qu'en 1852, pour le comté de Hertford encore dut-il cette élection à une nouvelle brochure : *Lettres à John Bull, esq.* (Letters to John Bull; 1851, in-8), où il se fait ouvertement le champion du système protecteur. Réélu en 1857, il est resté à la Chambre, malgré cette défection, un des orateurs les plus considérés du parti conservateur. Sous la nouvelle administration de lord Derby, il fit partie du ministère tory, comme secrétaire d'État pour les colonies (mai 1858-juin 1859).

Reprenons la liste des productions littéraires de sir Ed. Lytton qui continue à être désigné, comme auteur, sous le nom de Bulwer. Nous signalerons au nombre des mieux accueillis : *les Derniers jours de Pompéi* (1834, 3 vol. in-8, peinture ardente de la société romaine; *les Pèlerins du Rhin* (the Pilgrims of the Rhine; 1834, 3 vol.); *Rienzi, le dernier des tribuns* (1835, 3 vol.), qui passe pour son chef-d'œuvre; *Ernest Maltravers* (1837), dont *Alice* (1838) est la continuation; *le Dernier des barons* (the Last of the Barons; 1843, 3 vol.), excellente étude historique : *Harold le Saxon* (1848, 3 vol.); *les Caxtons* (the Caxtons, 1850, 3 vol.), touchante histoire domestique; *mon Histoire* (my Novel; 1851, 3 vol.), etc.

M. Bulwer, qui a traité tous les genres de roman avec une supériorité évidente, s'est également exercé dans la littérature dramatique, et l'on cite de lui plusieurs pièces qui sont restées au répertoire, telles que *la Duchesse de la Vallière* (1837); *la Dame de Lyon* (the Lady of Lyons; 1839) ; *Richelieu* (1839), où il a pourtant sacrifié les ressources de son imagination à l'effet dramatique. Comme poëte, il a encore publié : *les Jumeaux siamois* (the Siamese twins; 1831, in-8), poëme comique; *Eva ou le funeste mariage* (1842, in-8): *le Nouveau Timon* (the New Timon; 1846, in-8), et *le Roi Arthur* (King Arthur; 1848, in-8), qui, l'un et l'autre, parurent sans nom d'auteur. Ses œuvres poétiques et dramatiques ont été réimprimées en 1852, et l'on fait paraître depuis 1855 une édition à bon marché de ses romans, qui, presque tous, ont été traduits en français et en allemand. La plupart figurent aujourd'hui dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

Sir Ed. Earle Lytton a pour héritier de son titre son fils, Ed. Robert, né en 1831, attaché d'ambassade à Washington en 1849 et à Florence depuis 1852.

BUNGE (Frédéric-Georges), jurisconsulte russe, né à Kiew, le 1er mars 1802, fit ses études à l'université de Dorpat, et devint, en 1823, professeur de droit. Établi à Reval et bourgmestre de cette ville, il s'est occupé surtout de l'ancienne législation de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande.

Il a publié notamment sur cette matière : *Du Miroir de Saxe considéré comme source du droit de l'ordre équestre en Livonie* (Ueber den Sachsenspiegel, als Quelle der mitlern und umgearbeiteten livlaendischen Ritterrechts, Riga, 1827); *Documents pour servir à la connaissance des sources du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Beitraege zur Kunde der Liv.-Esth.- und Kurlaendischen Rechts Geschichte, Riga, 1832): *le Droit romain dans les provinces allemandes de la Russie sur les côtes de la Baltique* (das Rœmische Recht in den deutschen Ostseeprovinzen Russlands, Dorpat, 1833), *Introduction à l'histoire du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Einleitung in die Liv.-Esth. und Kurlaendische Rechts-Geschichte, Reval, 1849); *Archives historiques de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande* (Archiv. für die Geschichte Liv.-Esth und Kurlands, 1842 et suiv.), et *Traité des origines de la Livonie, etc.* (Liv.-Esth.- und Kurlaendisches Urkundenbuch nebst Regesten, Reval, 1852-1853).

BUNGE (Alexandre), botaniste russe, frère du précédent, né à Kiew le 24 septembre 1803, fit ses études à l'université de Dorpat, et fut reçu

docteur médecin en 1825. L'année suivante, il explora le Sibérie, où il rencontra M. A. de Humboldt. En 1830, l'Académie de Saint-Pétersbourg le fit attacher, comme naturaliste, à la mission de Péking. En 1832, il visita de nouveau les régions Altaïques. Au retour, il fut nommé professeur de botanique à Casan et, en 1836, il succéda à son ancien professeur Ledebours, comme professeur et directeur du jardin botanique à Dorpat.

Parmi ses principaux écrits, on cite : ***Enumeratio plantarum quas in China boreali collegit*** (Saint Petersbourg, 1831); ***Plantarum mongholico-Chinensium decas I*** (Casan, 1835); ***Catalogue des plantes recueillies en 1832 dans la partie orientale de l'Altaï*** (Verzeichniss der im Jahr 1832 im œstlischen Altaïgebirge gesammelten Pflanzen, Saint-Pétersbourg, 1836); ***Tentamen generis Tamaricum species accuratius definiendi*** Dorpat, 1852); ***Flore des steppes de l'Asie centrale*** Beitrag zur Kenntniss der Flora Russlands u. der Steppen central Asiens, Saint-Pétersbourg et Leipsick, 1851), extrait du tome VII des ***Mémoires des savants étrangers*** de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

BUNSEN (Christian-Charles-Josias, chevalier DE), savant et homme d'État allemand, né à Korbach, dans la principauté de Waldeck, le 25 août 1791, commença ses études à Marbourg en 1808, et les continua de 1809 à 1813 à l'université de Gœttingue, sous la direction du savant philologue Heyne. En 1811, il obtint une chaire au gymnase de Gœttingue. Deux ans après, il publia une dissertation qui fut très-remarquée : ***de Jure Atheniensium hæreditario.***

Après avoir donné sa démission en 1813, il entreprit plusieurs voyages pour compléter ses études sur l'antiquité et sur le moyen âge allemand. Il se rendit d'abord en Hollande, puis à Copenhague où Magnussen lui enseigna la langue islandaise. Vers la fin de 1815, commencèrent à Berlin ses relations d'amitié avec le célèbre Niebuhr. En 1816, il visita Paris, suivit les leçons des orientalistes français, et, sous la direction de Silvestre de Sacy, étudia l'arabe, le persan et le sanscrit. Après s'être préparé à faire le voyage de l'Inde, il se rendit à Rome où il retrouva Niebuhr, ministre de Russie près le saint-siége. Son ami devint son protecteur, obtint pour lui (1818) la place de secrétaire d'ambassade et lui ouvrit la carrière politique et le chemin de la fortune.

Pendant le séjour que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III fit à Rome, en 1822, M. Bunsen s'attira, par son zèle et son érudition de théologien, la bienveillance de ce prince, très-préoccupé des questions religieuses; il ne fut pas étranger aux innovations que la volonté royale introduisit alors dans le protestantisme prussien. Frédéric-Guillaume l'attacha définitivement à son service en lui donnant la place de chargé d'affaires à Rome, après le départ de Niebuhr (1824). Trois ans plus tard, il le nomma ministre résident.

Depuis son arrivée en Italie, M. Bunsen, éclairé par les conseils de Niebuhr, n'avait pas interrompu le cours de ses laborieuses recherches. Il étudia en même temps la philosophie platonicienne, les constitutions de l'antiquité, la liturgie, l'histoire ecclésiastique, l'archéologie, etc. Les leçons de Champollion le jeune, qui vint à Rome en 1826, tournèrent son attention du côté de l'Égypte. Il poussa Lepsius vers les études hiéroglyphiques et suscita, par ses encouragements, cet illustre rival de Champollion. Dans son ardeur pour la science, il s'unit avec Gerhard pour la fondation de l'institut archéologique (1829). Il partagea tous les travaux de cette Société jusqu'en 1838, et fit construire pour elle, près de son habitation au Capitole, une belle salle de séances (1835). Il fonda en outre un hôpital protestant à Rome, et chercha toutes les occasions de propager autour de lui les idées de la réforme.

M. Bunsen prit une grande part aux négociations relatives à cette question délicate des mariages mixtes. Il retourna même à Berlin, en 1827, pour recevoir, de la bouche du roi, des instructions précises. En 1831, il rédigea un memorandum, et obtint du pape Léon XII un bref qui devait mettre fin aux débats. Mais l'intolérance des partis ne s'accommoda point d'un arrangement accepté par la cour de Rome. Des troubles éclatèrent dans la Prusse rhénane (1834), et l'archevêque de Cologne lutta ouvertement contre l'autorité royale. Le prélat fut arrêté au mois de novembre 1837. Alors M. Bunsen demanda son rappel et partit pour l'Angleterre (1838). Nommé, en 1839, ministre à Berne, près de la Confédération helvétique, il fut rappelé à Berlin deux ans après. Ayant proposé la fondation d'un évêché protestant à Jérusalem, il fut chargé de négocier cette affaire avec le gouvernement anglais. Le succès de ses démarches lui valut le poste d'ambassadeur prussien en Angleterre, en 1841.

Pendant le règne de Frédéric-Guillaume IV, M. Bunsen revint plusieurs fois à Berlin, sur l'invitation de son souverain qui voulait s'éclairer de ses lumières et de ses conseils. En 1844, il insista, dit-on, mais sans succès, auprès du roi, sur la nécessité de donner à la Prusse une constitution libérale, et d'établir une Assemblée délibérative divisée en deux Chambres. Comme diplomate, il montra dès l'origine une grande ardeur à soutenir le parti allemand des duchés de Schleswig-Holstein contre le gouvernement de Danemark. En 1848, il publia un mémoire sur cette question : ***Memoir on the constitutional rights of the dutchies of Schleswig and Holstein, presented to viscount Palmerston*** 8 *th april* 1848. L'année suivante, il représenta la Prusse dans les négociations engagées entre les grandes puissances sur l'affaire des duchés; ses efforts en faveur du parti allemand ne purent empêcher la conclusion d'un arrangement favorable au Danemark; et il protesta, en 1850, contre le protocole de Londres.

M. Bunsen, qui n'avait pas abandonné ses travaux d'érudition et de polémique religieuse, a publié à Hambourg, par les soins de l'agence de Rauhes Haus, en 1843, une sorte d'épître évangélique : ***Élisabeth Fry aux femmes et aux jeunes filles chrétiennes*** (Elis. Fry, an die Christl. Frauen, etc.); en 1845, ***la Constitution de l'Église de l'avenir*** (die Verfassung der Kirche der Zukunft); en 1847, ***Ignace d'Antioche et son époque*** (Ignatius v. Ant. und seine Zeit), avec les ***Trois lettres authentiques*** et les ***Quatre lettres apocryphes d'Ignace d'Antioche*** (die drei echten und die vier unechten Briefe des Ign.); en 1851, ***Hippolyte et son époque, ou Vie et doctrine de l'Église romaine sous Commode et Sévère*** (Hippolytus und seine Zeit, etc., Londres et Leipsick). Dès son premier séjour en Italie, il avait fourni de nombreux matériaux à la ***Description de Rome,*** publiée par le baron Cotta; en 1843, il résuma ses recherches archéologiques dans ses ***Basiliques de Rome chrétienne*** (die Basiliken des Christl. Roms). Son bel ouvrage : ***Du rôle de l'Égypte dans l'histoire du monde*** (Ægyptens Stelle inder Weltgeschichte, Hambourg, 1845) n'est pas encore achevé, et déjà il a paru à Londres (1848) une traduction anglaise du premier volume; la plupart des écrits de l'auteur ont été, du reste,

traduits en anglais. En 1856, ses *Signes du temps*, *Lettres sur la liberté de conscience*, qui eurent deux éditions en trois mois, se firent remarquer par une défense éclairée de la tolérance religieuse. A cette époque, M. de Bunsen fut forcé par sa santé de se retirer à Nice. Il a été élu, le 23 décembre 1859, membre correspondant de l'Institut.

BUNSEN (Robert-Guillaume EBERARD), chimiste allemand, né le 13 mars 1811, à Gœttingue, où son père était professeur de littérature occidentale, étudia à l'université de cette ville les sciences physiques et naturelles, et compléta son instruction à Paris, à Berlin et à Vienne. Ayant pris ses grades, pour l'enseignement de la chimie, à Gœttingue, en 1833, il succéda, trois ans plus tard, à Wœhler, comme professeur de cette science à l'Institut polytechnique de Cassel. Appelé, en qualité d'adjoint, à l'université de Marbourg, en 1838, il y devint professeur titulaire, en 1841, puis directeur de l'Institut de chimie. En 1851, il passa à l'université de Breslau. Il a été élu, en 1853, correspondant de l'Institut.

M. Bunsen s'est fait un nom, dans la chimie, par des recherches importantes et d'heureuses découvertes, consignées dans les recueils et journaux de son pays, notamment dans les *Annales de chimie* de M. Liebig. Il a construit une nouvelle pile de charbon d'un usage très-répandu et qui porte son nom. Nous citerons de lui : *Descriptio hygrometrorum* (Gœtting., 1830) ; *l'Hydrate de fer, contre-poison de l'arsenic blanc et de l'acide arsénieux* (Eisenoxydhydrat, das Gegengift, etc.; Ibid., 2ᵉ édit., 1837); *Méthodes gazométriques*, trad. en français, sous les yeux de l'auteur, par M. Schneider (Paris, 1858, in-8).

BUOL-SCHAUENSTEIN (Charles-Ferdinand, comte DE), diplomate et homme d'État allemand, conseiller privé et chambellan de l'empereur d'Autriche, né le 17 mai 1797, appartient à la branche cadette d'une des plus anciennes familles nobles du pays des Grisons qui a donné successivement plusieurs diplomates célèbres à l'Allemagne. Son père, le comte Jean-Rodolphe, présida pendant de longues années la diète germanique, à Francfort, en qualité de plénipotentiaire de l'Autriche. Sous sa direction, le jeune Charles se prépara de bonne heure à la carrière de la diplomatie, et après avoir été attaché à la légation de Florence (1816), puis à diverses légations d'Allemagne, il fut envoyé, comme secrétaire d'ambassade, à Paris, (1822), et deux ans après à Londres (1824), où il se rencontra avec le baron Bourqueney et le prince Gortschakoff alors, comme lui, secrétaire d'ambassade.

En 1828, il fut nommé titulaire de la légation impériale de Carlsruhe, et, en 1831, envoyé extraordinaire près la cour de Darmstadt. Mis à la tête de la légation de Stuttgart, en 1838, il y mérita par ses services la dignité, si rare alors, de conseiller intime, qui lui conférait le titre d'Excellence. Son mariage avec la princesse Caroline Isembourg-Borstein, avait encore relevé son importance en augmentant sa fortune.

La révolution de 1848 trouva le comte Buol plénipotentiaire à Turin. Quand il vit le roi Charles-Albert se préparer à soutenir l'insurrection milanaise, malgré ses protestations d'amitié vis-à-vis de l'Autriche, il crut digne des deux cours de prendre une attitude plus franche, et demanda de lui-même ses passe-ports. Le prince de Schwarzenberg, le sauveur de la monarchie autrichienne, en arrivant au pouvoir (octobre 1848), reconnut cet acte d'énergie, en lui confiant la légation de Saint-Pétersbourg. Plus tard, quand le prince devint président des conférences de Dresde destinées à terminer les graves différends de l'Autriche et de la Prusse au sujet du duché de Holstein et de la Hesse électorale, sur les bases de l'arrangement d'Ollmütz (novembre 1850), il appela le comte Buol auprès de lui comme second plénipotentiaire impérial.

Les nouvelles preuves de fermeté et d'habileté que le comte donna dans ces conférences le firent nommer à l'ambassade de Londres, en 1851 ; mais bientôt la mort subite du prince Schwarzenberg (11 avril 1852), laissa vacant un poste plus élevé, le ministère des affaires étrangères, avec la présidence du conseil des ministres. M. de Buol devint le successeur du prince, et maintint la politique impériale dans les mêmes voies. Acceptant, lui aussi, pour les relations extérieures la substitution du principe nouveau des intérêts des nations à l'ancien principe de l'alliance des dynasties, il continua de se rapprocher de la France, au lieu de s'associer aux sentiments et aux projets de la cour de Saint-Pétersbourg. Malgré le mécontement du czar Nicolas, malgré l'opposition de l'aristocratie militaire de l'Autriche, toute dévouée à la Russie, malgré les difficultés incessantes suscitées par la Prusse, il encouragea l'empereur François Joseph, dans ses sympathies pour l'alliance française, et il signa enfin le traité du 2 décembre 1854, qui engageait l'Autriche dans les intérêts des puissances occidentales. Il a su garder assez longtemps à son pays, dans la question orientale, la situation d'arbitre. C'est à son intervention qu'on dut l'ouverture du Congrès de Paris, où il est venu prendre place avec le baron de Hubner, comme plénipotentiaire impérial. Il fut un des signataires du traité du 30 mars 1856. Au mois de mai 1859, pendant les embarras diplomatiques qui compliquèrent la guerre d'Italie, il a été remplacé au ministère par M. de Rechberg (voy. ce nom).

Au milieu des graves préoccupations de la politique. M. de Buol signala son ministère par sa sollicitude pour les intérêts matériels de son pays, dans ses rapports avec l'étranger. Il a préparé et signé un certain nombre de traités de commerce, de douanes et de navigation, ainsi qu'une foule de conventions postales avec les différents États d'Italie, la Confédération germanique et le Zollverein, la Suisse, l'Espagne, la France, la Belgique, la Russie.

BUONCOMPAGNI (Balthazar), savant italien, né à Rome, le 10 mai 1821, descend de la famille des princes de Piombino (voy. ce nom), qui compte, parmi ses membres, plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. L'abbé Dominique Santucci lui donna des leçons dans la maison paternelle et le poussa également vers les sciences et vers les lettres. Dès 1840, il inséra dans le *Journal des sciences, des lettres et des arts* une *Biographie de l'abbé Joseph Calandrelli*, et celle de l'abbé Andrea Conti. Vinrent ensuite ses *Notes à la traduction des épigrammes grecques* de l'abbé Dominique Santucci (Rome, 1841, in-8); *Recherches sur les intégrales définies*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Crelle, à Berlin; *Alcuni cenni intorno alla Maddalena Buoncompagni, principessa di Piombino; intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII, dans le *Giornale Arcadico* (Rome, 1846.)

En 1847, M. Buoncompagni fut nommé membre de l'Académie pontificale *de Nuovi Lincei*, dont il devint bientôt bibliothécaire et trésorier. Il se signala dès lors par des travaux encore plus importants, et publia, en 1851, une série d'études remarquables sur *la Vie et les œuvres de Guido Bonatti*, astrologue et astronome

du XIIIe siècle (Rome in-8); *la Vie et les œuvres de Gérard de Crémone, traducteur du XIIe siècle et de Ghérard de Sabbionetta, astronome du XIIIe siècle* (Rome in-4, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican); *la Vie et les œuvres de Léonard Pisano*, dans les *Actes de l'Académie pontificale de' Nuovi Lincei;* sur les *Traductions faites par Platon de Tibur, traducteur du XIIe siècle* (in-4), avec des fac-simile en manuscrit). M. Buoncompagni jouit d'une grande réputation de science : il a dépensé en ces travaux d'érudition beaucoup de temps et une grande partie de sa fortune.

BUQUET (Henri-Alfred-Léopold, baron), homme politique français, député, est né à Paris, le 15 juillet 1809. Maire de Nancy et membre du conseil général pour le canton de cette ville, il entra au Corps législatif en 1852, pour la 2e circonscription de la Meurthe. Réélu, comme candidat du gouvernement, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 19606 voix sur 29 080 votants. M. le baron Buquet a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 mai 1862.

BURBURE-WEZEMBEEK (Léon-Philippe-Marie, chevalier DE), compositeur et littérateur belge, né à Termonde en 1812, fut, après de brillantes études, reçu docteur en droit à l'université de Gand (1832). Paléographe distingué, il fut chargé, en 1842, de classer les archives du chapitre et de l'église Notre-Dame de Termonde, et, en 1846, celles de la cathédrale d'Anvers. En 1830, un essai musical de lui ayant été applaudi à Gand, il écrivit un grand nombre de compositions diverses, puis devint directeur de plusieurs Sociétés chorales. Il a donné des articles littéraires au *Messager des sciences historiques*, à *la Belgique musicale*, etc., et pris la direction en 1852, de la publication archéologique des *Inscriptions de la province d'Anvers* (in-4).

BURDACH (Ernest), physiologiste allemand, fils du célèbre savant de ce nom, né à Leipsick, en 1801, est prosecteur et professeur d'anatomie à l'université de Kœnigsberg, où il a fait ses premières études. Il a publié des *Recherches sur l'anatomie microscopiques des nerfs* (Beitrag zur mikroskopischen anatomie der Neruen, Kœnigsberg, 1837), et une seconde édition complétement revue et corrigée de l'ouvrage de son père *sur l'Homme*, sous le titre d'*Anthropologie sur les gens du monde* (Stuttgart, 1847).

BURDIN (Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris vers 1778, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

BUREAU (Allyre), littérateur français, né en 1810, entra, en 1829, à l'École polytechnique, fut classé dans l'artillerie de terre et donna sa démission de sous-lieutenant pour s'occuper de travaux littéraires. Partisan des réformes sociales de Charles Fourier, il collabora activement à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, qui lui succéda. En juillet 1849, il se présenta aux électeurs du Cher en remplacement de M. Vauthier (voy. ce nom), mais ne fut pas élu.

On a de lui plusieurs compositions musicales, des brochures politiques et des traductions de l'anglais, entre autres *les Chasseurs de chevelures*, *le Corps des Riflemen* (1854), et *le Buffalo blanc* (1856), de Mayn-Reid.

BUREAUX DE PUSY (Maurice-Poivre), ancien député français et représentant du peuple, né à Paris le 22 juin 1799, est le fils de J. X. Bureaux de Pusy, membre de la Constituante de 1789, ami de La Fayette et son compagnon de captivité à Ollmütz. Entré à l'École polytechnique, en 1817, il en sortit un des premiers, en 1819, et fut nommé capitaine de génie en octobre 1827. Après la révolution de Juillet, il obtint la préfecture des Hautes-Pyrénées. En 1832, il devint préfet du département de Vaucluse, et épousa la fille de Georges La Fayette. Son libéralisme le fit destituer en 1833. Il se démit alors de son grade de capitaine et se présenta comme candidat de la gauche aux suffrages du collége électoral de Tarbes. Il fut nommé, mais la Chambre annula son élection (1834). Bientôt après il fut élu à Gannat (Allier). Écarté de la législature de 1838, il fut réélu en 1842 et en 1846. Il prit une part assez active aux luttes de l'opposition contre la politique du ministère Guizot et intervint surtout dans les débats relatifs aux questions militaires et aux travaux publics.

Après le 24 février, le gouvernement provisoire confia à M. Bureaux de Pusy l'administration du département de l'Allier, conjointement avec son ami, M. Tourret. Il se prononça pour la république modérée, et protesta contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Le ministre de l'intérieur ayant adjoint aux deux commissaires un démocrate plus avancé, M. Mathé, M. Bureaux de Pusy donna sa démission. Élu représentant du peuple par 66888 voix, il fit partie du comité des travaux publics, et fut nommé questeur de l'Assemblée constituante. Sous la présidence du général Cavaignac, il soutint énergiquement le pouvoir, et, dans ses votes sur les questions sociales, se rangea du côté de la droite. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à la Législative; mais l'Assemblée le nomma conseiller d'État au premier tour de scrutin. Membre de la section de législation, il continua de soutenir la Constitution de 1848, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le rejeta dans la vie privée. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1831. — M. Bureaux est mort le 12 mars 1864.

BUREN (Martin van), homme d'État américain, ancien président de la république des États-Unis, né le 5 décembre 1792, à Kinderhook, dans le comté de Colombie (État de New-York), descend d'une ancienne, mais assez obscure famille de colons hollandais. Son éducation à peine ébauchée dans l'école de sa ville natale, il se tourna, dès l'âge de quatorze ans, vers le barreau et la politique. A dix-huit ans, il se fit remarquer comme délégué de son comté à un congrès démocratique de l'État de New-York. Après s'être créé quelques ressources par son activité et son économie, il alla, en 1809, s'établir à Hudson, le chef-lieu de son comté, et tout en s'occupant d'affaires et de jurisprudence, il se jeta, comme démocrate, dans la politique active. Envoyé comme sénateur à l'Assemblée législative de New-York en 1812, il fut nommé, en 1815, administrateur de cet État. Partisan d'une troisième et illégale candidature du président Jefferson, qui eut l'honnêteté de s'y soustraire, il se montra l'adversaire de la banque des États-Unis, dont il s'agissait de renouveler l'institution, et l'un des promoteurs les plus ardents de la guerre contre l'Angleterre. A la tête de l'opposition contre Clinton, élu gouverneur de New-York en 1818, il fut destitué de ses fonctions, mais le triomphe du parti démocratique dans les deux Chambres les lui rendit, et il entra enfin, comme sénateur, au congrès des États-Unis (fé-

vrier 1821). Sa place y était marquée parmi les démocrates. Il y continua son opposition contre la banque d'État et se déclara contre l'élévation du tarif des douanes. D'un autre côté, il combattait l'extension indéfinie du droit électoral, et demandait la cession des terrains de l'Union aux États intéressés.

M. van Buren fut, en 1838, un des plus actifs partisans de la candidature du général Jakson et fut lui-même élu l'année suivante gouverneur de l'État de New-York; mais au mois de mars, le nouveau président, à la suite d'une première crise ministérielle, l'appela auprès de lui comme secrétaire d'État. Deux ans plus tard (1831), il le nomma ambassadeur à Londres; le Sénat refusa de ratifier ce choix, et van Buren dut être rappelé. Cette sorte de persécution augmenta sa popularité, et il fut nommé, en 1832, vice-président de la république, dont Jackson recevait, pour la seconde fois, la présidence.

A l'expiration des pouvoirs de son ami (1837), van Buren était naturellement désigné comme son successeur, au choix du parti démocratique. On lui opposa trois concurrents, Clay, Webster et Harrisson, sur lesquels il l'emporta d'une majorité absolue de 24 voix. Malheureusement il se trouvait aux prises avec des difficultés financières auxquelles il ne fut pas libre de porter remède selon ses propres vues. La suppression de la Banque nationale, dont l'influence toujours croissante portait ombrage au parti démocratique, avait jeté toute l'Union, sous la présidence de Jackson, dans d'effroyables désastres et ruiné le crédit public. A peine nommé, van Buren convoqua le congrès en session extraordinaire et proposa une séparation complète entre les finances de l'État et les banques, ainsi que l'établissement d'un comptoir du trésor à Washington, avec des sous-comptoirs dans les provinces. Cette double proposition éprouva un échec complet, et ce refus de concours de la part du congrès pesa depuis sur toute son administration. Il s'attacha à pacifier les démêlés suscités avec l'Angleterre par l'incendie du steamer américain *le Buffalo*, ainsi que ceux qui étaient nés de la question des frontières du Canada et du droit de visite. Mais la continuation de la guerre contre les Séminoles et les déficits causés par la crise commerciale le forcèrent, au commencement de 1841, de recourir à de nombreux emprunts. Aussi, malgré tout le talent et la capacité dont il avait pu faire preuve, il ne fut pas réélu à la fin de la quatrième année de sa présidence, et laissa la place au candidat du parti whig, le général W. Harrisson (1841), aussitôt remplacé par M. Tyler.

M. van Buren s'est efforcé de prendre sa revanche aux élections suivantes, sans y réussir. En 1844, le parti démocratique le soutint mal contre l'opposition des États à esclaves, et préféra à sa candidature celle de Polk, qui fut élu. En 1848, il réunit comme candidat toutes les voix de cette fraction des démocrates du nord qui, alliée aux whigs, formait le parti du *sol libre* (free soilers). Mais, entre ce parti et les abolitionnistes, on vit passer le nom glorieux et inoffensif du général Taylor. En 1856, la candidature de M. van Buren fut encore posée une fois, mais il la retira devant celle de M. Buchanan, adoptée par la majorité du parti démocratique. — Il est mort le 25 juillet 1362, à Linden-Wold (États de New-York).

Buren (John van), le second des trois fils du précédent, a pris un rang distingué dans le parti démocratique, à côté de son père. Il fit, jeune encore, en 1838, un voyage en Angleterre, où l'aristocratie lui fit le meilleur accueil. Il est un des premiers démocrates de l'État de New-York qui aient embrassé le parti des *free-soilers*, et c'est lui qui paraît avoir entraîné son père dans cette nouvelle doctrine politique. Il a été longtemps un orateur très-goûté de toute l'Union; mais depuis qu'il combattit l'esclavage, ses discours, qui ont eu un grand retentissement, ont excité, dans les États du sud, beaucoup de colère. Il s'est montré, pendant la guerre entre les fédéraux et les sécessionnistes, un des partisans de l'action énergique contre le Sud, et il a proposé à New-York, à la fin de 1862, la candidature du général Mac-Clellan pour les futures élections présidentielles.

BURGOS (don Francisco-Xavier de), homme d'État et écrivain espagnol, né, le 22 octobre 1778, à Motel (Andalousie), appartient à une ancienne et noble famille. Après avoir étudié la théologie, il abandonna l'état ecclésiastique pour se consacrer au barreau et accepta en 1810, du gouvernement français, la sous-préfecture d'Almeria, ainsi qu'une place dans la junte des subsistances. Ces actes politiques, régardés alors par les libéraux comme des crimes de lèse-nationalité, il les expia au retour de Ferdinand VII par l'exil et la confiscation d'une partie de ses biens (1814). Il se réfugia en France et y travailla à sa traduction très-estimée des *Œuvres complètes d'Horace* (Madrid, 1820-1823, 4 vol.). Depuis 1817, époque de son rappel, il s'occupa de la publication d'anciens ouvrages nationaux sous le titre de *Continuacion de almacen de frutos literarios*, d'une *Biographie universelle*, et fonda, en 1819, un recueil périodique, *Miscelanea de comercio*, auquel il ajouta une partie politique qu'il écrivit sans collaboration. On lui confia ensuite la rédaction en chef du journal *l'Imparcial*, où il continua de tenir tête aux libéraux comme aux absolutistes.

Chargé par son gouvernement de négocier un emprunt, don X. de Burgos le conclut avec le banquier Guebhard, de Paris et trouva dans cette affaire la source d'une grande fortune qui fut l'objet de vives attaques. De retour en 1827, il fut nommé intendant du conseil des douanes, puis appelé au Conseil supérieur des finances; la même année, il devint membre de l'Académie espagnole. Il fit alors jouer et imprimer sa comédie des *Trois rivaux*, écrite en 1817, et qui fut suivie, à peu d'intervalle, des pièces du *Bailli de Mascara* et de *l'Optimiste et le Pessimiste*. Puis il se retira à Grenade et se livra pendant quelques années à l'agriculture.

A la mort de Ferdinand VII (29 septembre 1833), don X. de Burgos entra dans le premier cabinet formé par la régente, y tint le portefeuille de l'intérieur, et y déploya des qualités réelles comme administrateur. Il passa ensuite aux finances, garda son poste lorsque, en janvier 1834, M. Martinez de La Rosa vint aux affaires, et, malgré son opposition aux dispositions principal du *Statut royal*, attacha son nom à la promulgation de cette mesure politique (15 avril); mais il ne tarda pas à donner sa démission. Devenu membre de la première Chambre dite des *Proceres*, il s'y vit bientôt en butte à la malveillance de ses ennemis, qui lui reprochèrent d'avoir, en 1824, détourné à son profit les deniers de l'État, et firent prononcer contre lui son exclusion temporaire; toutefois, la commission d'enquête qui examina sa conduite reconnut la fausseté des accusations. Retiré à Paris, il y réunit les matériaux de son *Histoire du gouvernement d'Isabelle II*, dont il n'a paru encore que des fragments; il composa aussi plusieurs comédies, des poëmes, une *Ode à la raison*, etc. A partir de 1839, il vécut à l'écart dans ses propriétés de Grenade.

BURGOYNE (sir John-Fox, 1er baron), général anglais, né en 1782, entra au service militaire en 1798 comme sous-lieutenant du génie. Nommé, peu de temps après, capitaine, il servit dans la Méditerranée et le Levant de 1800 à 1807, prit part au blocus de Malte et aux opérations qui eurent pour résultat la capitulation de La Valette, ainsi qu'à la prise d'Alexandrie. Ensuite il alla rejoindre en Suède le corps d'armée de sir John Moore, et passa de là en Portugal. En 1809, il fut incorporé dans l'armée qui, sous les ordres de lord Wellington, combattit pied à pied les Français dans la Péninsule jusqu'en 1814; il assista à presque tous les siéges et dirigea entre autres ceux de Burgos et de Saint-Sébastien. Son intrépidité dans le 3e corps, un des plus éprouvés de l'armée anglaise, deux blessures, et la capacité dont il fit preuve, lui valurent, en une année, les grades de major et de lieutenant-colonel (1812).

A la paix de 1814, sir J. Burgoyne fut attaché à l'expédition de la Nouvelle-Orléans en qualité de commandant supérieur du génie, et prépara l'attaque de la ville et la prise du fort Bowyer. En 1826, il remplit les mêmes fonctions en Portugal. Colonel en 1830, il fut, cette même année, mis à la tête de la commission des travaux publics de l'Irlande. Devenu major général (28 juin 1838), il fut, par l'influence de lord Wellington, nommé inspecteur général des fortifications (1845). C'est à l'occasion de ses fonctions, à peu près nominales, qu'il reçut du noble duc une lettre qui fut rendue publique et dont l'opinion s'émut beaucoup; dans cette lettre des plus chagrines, il ne s'agissait de rien moins que de la décadence militaire de la Grande-Bretagne, de son armée insignifiante, de ses côtes sans défense, de ses ports ouverts à l'ennemi.

Dans la dernière guerre, sir J. Burgoyne a été envoyé en Orient (1854) pour aviser aux moyens de mettre Constantinople ainsi que le Bosphore et les Dardanelles à l'abri d'une invasion russe. Mais d'autres plans furent ensuite adoptés. Il assista aux batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkermann, et commença les premiers ouvages de circonvallation du siége de Sébastopol. En 1855, il fut remplacé dans la direction du génie par sir Harry Jones, resta néanmoins encore trois mois au camp et reçut des remercîments de lord Raglan dans l'ordre du jour qui annonçait son départ. Sir J. Burgoyne a été promu au grade de lieutenant général le 11 novembre 1851 et au rang de baronnet en 1856; il est grand-croix de l'ordre du Bain et est devenu grand officier de la Légion d'honneur.

Son fils, Hugues Talbot, né à Dublin, en 1833, entré dans la marine en 1847, commanda le *Wrangler* à la prise de Kilbourn en 1855. Il a été décoré par la reine pour sa bravoure en 1857, et a reçu aussi la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

BÜRKEL (Henri), peintre allemand, né à Pirmasentz (Bavière rhénane), le 9 septembre 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis travailla dans un greffe de justice de paix, consacrant ses loisirs à l'étude de la peinture. La maison de son père, qui tenait une auberge, lui offrit de nombreux types et sujets. En 1822, il entra dans l'atelier de Guill. Kœbell et suivit les cours de l'académie de Munich; en 1831, il partit pour l'Italie et y passa deux années. Cet artiste a peint le genre, les batailles, le paysage et les animaux; mais c'est surtout dans la reproduction des tableaux populaires qu'il excelle. Tels sont le *Convoi de bandits dans la campagne romaine*, la *Scène de village*, plusieurs *Scènes d'auberge*, les *Fêtes des Alpes*, etc. Parmi ses paysages, où l'on remarque à la fois de l'animation et de l'exactitude, nous citerons une *Vue de Benedicter-Wand* et une série de *Vues du Tyrol*.

BURMEISTER (Hermann), naturaliste allemand, né en 1807, à Stralsund, en Prusse, où son père était employé supérieur des douanes, fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit pendant quatre ans les cours de médecine aux universités de Greifswald et de Halle. Dans cette dernière ville il se lia avec le professeur Nitzsch qui fortifia son goût pour la zoologie et particulièrement pour l'entomologie. Docteur en 1829, il débuta par la publication d'un *Traité d'histoire naturelle* (Lehrbuch der Naturgeschichte, Halle 1830), se rendit ensuite à Hambourg, où il termina la classification de la grande collection d'insectes de M. Sommer, et passa à Berlin où il se fit recevoir agrégé et professa au collége jusqu'en 1837. En 1842, il remplaça Nitzsch à l'université de Halle dans la chaire de zoologie.

M. Burmeister a écrit pour l'enseignement, outre le livre déjà cité : *Esquisse d'histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte, Berlin, 1832, 7e édit. 1851); *Manuel d'histoire naturelle* (Handbuch der Naturgeschichte, Ibid., 1837) et un *Atlas de zoologie*, Ibid. 1835-1833, 7 cahiers). Parmi ses autres écrits de zoologie, il faudrait citer un grand nombre de *Mémoires* contenus dans les journaux scientifiques de l'Allemagne et plusieurs monographies qui ont été publiées à part, telles que : *Histoire naturelle de l'espèce Calandra* (zur Naturgeschichte der Gattung Calandra, Ibid., 1837); *l'Organisation des trilobites* (Ibid., 1843); *Nouvelles recherches sur l'espèce tarsius* (Beitraege zur neuern Kenntniss der Gattung Tarsius, Ibid., 1847); *Athlophorus Klugii* (Halle, 1847); *les Labyrinthodontes* (Berlin, 1849-1850, 3 vol.). On cite à part, dans un ordre spécial d'études : *Manuel d'entomologie* (Handbuch der Entomologie, Berlin, 1832-1844, 4 vol.), et *Genera insectorum* (Berlin, 1833-1846, cahiers I-IX).

M. Burmeister, préoccupé de répandre la géologie parmi les gens du monde, a fait des cours très-suivis, dont il a publié le résumé dans deux ouvrages accueillis avec faveur : *Histoire de la création* (Geschichte der Schœpfung, Leipsick, 1843, 4e édit., 1851) *Tableaux géologiques pour l'histoire de la terre et de ses habitants* (Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner, Ibid., 1851).

Lors des événements de 1848, M. Burmeister, connu par son libéralisme, fut envoyé d'abord par la ville de Halle comme député à l'Assemblée nationale, et plus tard par la ville de Liegnitz à la première Chambre prussienne. Il prit place dans le parti Dyhrn, du côté gauche et y resta jusqu'à la fin de la session. Sa santé l'obligea alors à demander un congé dont il profita pour faire un voyage de deux ans au Brésil. A la suite de ce voyage il publia : *les Animaux du Brésil* (Uebersicht der Thiere Brasiliens, Berlin, 2 vol. 1854-1856). A son retour en Europe, il reprit ses fonctions à l'université de Halle.

BURNAP (George-W.), théologien américain, né à Merrimack (New-Hampshire), en 1802, étudia la théologie et prit, en 1827, la charge d'une église de Baltimore. L'un des plus fermes défenseurs de la communion des Unitairiens, il a fait paraître, depuis 1835, un nombre considérable d'ouvrages théologiques, dont on loue l'érudition et la force de logique. En voici les principaux : *Discours sur les points de controverse entre les Unitairiens et les autres sectes chrétiennes* (Lectures on the doctrines of controversy (Baltimore,

1835, in-12); *Discours aux jeunes gens sur la culture de l'esprit, la formation du caractère et la conduite de la vie* (Lectures to young men; on the cultivation of the mins, 1440, in-12. Ibid.); *Discours sur les attributions et les devoirs des femmes* (Lectures on the sphere and duties of women; Ibid., 1840, in-12); *Exposition des principaux textes de la Bible qui ont rapport à la doctrine de la Trinité* (Expository lectures on the principal texts of the Bible which relate to the doctrine of Trinity, Boston, 1845, in-12); *Examen des objections populaires à l'unitairianisme et réponse à ces objections* (Popular objections to unitarian christianity considered and answered, Ibid., 1848, in-12); *le Christianisme, son essence et ses preuves* (Christianity its essence and evidence, Ibid., 1855, in-12) ouvrage qui est le résultat de vingt ans d'études et qui est considéré comme l'exposé le plus précis de la théologie biblique particulière aux doctrines unitairiennes d'Andrews Norton.

BURNET (John), peintre et graveur écossais, né le 20 mars 1784, à Fisher-Row près d'Édimbourg, fut pendant sept ans l'élève de Robert Scott, célèbre graveur du temps, et étudia le dessin sous la direction du peintre J. Graham à l'Académie libre des beaux-arts. Vers 1805 il se rendit à Londres, où son camarade Wilkie venait d'exposer le fameux tableau des *Politiques de village*, et obtint de lui l'autorisation de reproduire *la Harpe juive* et *le Ménétrier aveugle*. Les gravures de ces deux sujets, exécutées dans la manière de Cornelius Vetscher, obtinrent un grand succès. M. Burnet a, depuis, popularisé le talent de son ami par les charmantes gravures de *la Lecture du bill*, *la Lettre d'introduction*, *la Mort de Tippoo-Saëb*, *les Invalides de Chelsea lisant le bulletin de Waterloo*, *l'École de village*, etc. La plupart de ces œuvres ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Après 1815, cet artiste vint à Paris étudier les chefs-d'œuvre des écoles anciennes réunis au Louvre. Dès lors, abandonnant les sujets de genre, il traita avec non moins de bonheur la gravure historique. C'est ainsi qu'il publia le recueil des *Cartons de Raphaël* (the Cartoons of Raffaelle, in-4), qui sont au palais d'Hamptoncourt, et qu'il reproduisit pour la grande collection de *la Galerie nationale* les meilleures toiles de Rembrandt. Il a également collaboré à la *British Gallery* de Forster. Comme peintre, il a exposé un assez grand nombre de petits tableaux : *les Invalides de Grenwich*, *les Petits oiseaux*, *le Jeu de dames*, *la Souris*, etc. Il a pris soin d'en graver les planches lui-même.

M. Burnet est encore auteur de plusieurs livres relatifs à la peinture et aux artistes et publiés de 1815 à 1830, tels que : *Idées pratiques sur la peinture* (Pratical hints on painting); *Traité de la peinture* (a Treatise on painting, 1837, in-4, fig), traduit en français par M. Van Geel; *de la Peinture de portraits* (Pratical hints on portrait-painting); *des Paysages à l'huile* (Landscape painting in oil colours); *Essais pratiques sur les beaux-arts* (Pratical essays on the fine arts); *Vies de Rembrandt et de Turner* (Lives of Rembrandt and Turner), etc.

BURNOUF (Émile-Louis), littérateur français, né à Valognes (Manche), le 25 août 1821, élève du lycée Saint-Louis, reçu à l'École normale en 1841, docteur ès-lettres en 1850, ancien élève de l'école d'Athènes, a été nommé professeur de littérature ancienne à la faculté de Nancy.

Il a publié : *Des principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon*, *De Neptuno ejusque cultu, præsertim in Peloponneso* (1850), thèses; une traduction d'*Extraits du Novum organum* de Bacon (1854); *Essai sur le Véda ou Introduction à la connaissance de l'Inde* (1863, in-8), et avec M. Leupol, *Méthode pour étudier la langue sanscrite* sur le plan des *Méthodes* de J. L. Burnouf (1859), ainsi qu'un *Dictionnaire classique sanscrit-français* (1863-1864, in-8, livraisons 1-4).

BURNSIDE (Ambrose-Everett), général américain fédéral, né à Liberty (Indiana), le 23 mai 1824, entra à dix-huit ans à l'école de West-Point, servit successivement comme lieutenant dans le 2e et le 3e régiment d'artillerie, prit part à la guerre du Mexique, et fut, à la conclusion de la paix, envoyé au fort Adams, dans la rade de Newport. En 1849, il servit avec distinction sur les frontières du nouveau Mexique, comme 1er lieutenant dans la batterie du capitaine Braxton Bragg, depuis général confédéré; puis il fut nommé quartier-maître dans la Commission chargée de fixer les limites entre les États-Unis et le Mexique. En 1852, il quitta le service pour se livrer à la fabrication de fusils de son invention qui se chargeaient par la culasse. Il s'établit à Bristol, mais son entreprise ayant échoué, il se rendit à Chicago, où il entra comme caissier dans le bureau de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois. Il y connut le général Mac-Clellan, qui était alors surintendant général de la société, et qui en devint bientôt vice-président. Après être resté deux ans caissier, il était trésorier de la société et s'était fixé à New-York, lorsque la guerre civile éclata.

Le gouverneur Sprague ayant offert, par le télégraphe, à M. Burnside le commandement du 1er régiment de Rhode-Island, fort de 1000 hommes, qui venait d'être levé, il accepta immédiatement, alla à Providence le jour même pour se faire reconnaître de ses soldats, et les conduisit à Washington, où ce régiment fut un des premiers prêts à entrer en campagne. Quelque temps après, il livrait le combat de Stone-Bridge, et à la suite de cette affaire, le gouvernement fédéral le nomma brigadier général de volontaires, le 6 août 1861. Lorsque le général Mac-Clellan eut reçu le commandement supérieur de toutes les forces fédérales, il n'oublia point son ancien collègue de Chicago, dont il connaissait l'aptitude militaire, et il l'appela à diriger, en plein hiver, l'expédition envoyée dans la baie de Pamliko, et composée des trois brigades Reno, Parke et Forster. Le 7 février 1862, Burnside attaqua l'île Roanoke, et il la prit le lendemain. Le 18 février, il adressa aux Caroliniens du Nord une proclamation pour les inviter à rentrer dans l'Union. Le 25 avril, il s'empara du fort Macon. Le 16 mars, il avait reçu le grade de major-général.

Au mois d'août, il opérait pour rallier Pope et Mac-Clellan qui, comme lui, avaient Richmond pour objectif, lorsque les défaites de ces généraux et leur retraite signalée par tant de sanglants combats vinrent arrêter sa marche. Il ne s'agissait plus d'attaquer Richmont, mais de défendre Washington, car le Potomac étant franchi, et les forces de Lee et de Stonewall Jackson envahissaient le Maryland. Burnside fut appelé alors à remplacer le général Pope à la tête de l'armée de Virginie, qui n'avait plus confiance en un chef si souvent malheureux : aussitôt, de concert avec Mac-Clellan, il organisa avec l'élite des régiments vaincus, une nouvelle armée, et deux semaines à peine s'étaient écoulées quand les deux généraux fédéraux arrêtaient l'ennemi à Hagerstown, dans une bataille de deux jours, où la victoire leur resta (14 et 15 septembre 1862). Les confédé-

rés ayant voulu résister encore les jours suivants, furent enfin rejetés au delà du Potomac, après les batailles de Sharpsburg et d'Antiétam (16 et 17 septembre). A Sharpsburg, Burnside, chargé du commandement de l'aile gauche, livra, depuis le matin jusqu'au soir, un combat acharné : il ne put avancer, mais il maintint toutes ses positions pendant que l'ennemi était battu par Mac-Clellan et Hooker. Il occupait avec son corps d'armée l'importante position d'Harpers-Ferry, lorsqu'il fut appelé à remplacer Mac-Clellan à la tête de l'armée du Potomac (7 novembre). Avec ces forces divisées en trois corps sous les ordres des généraux Franklin, Sumner et Hooker, il passa le Rappahannock et livra une sanglante bataille sous les murs de Fredericksburg. Forcé de battre en retraite, il ne laissa du moins en arrière ni canons, ni blessés, et détruisit les ponts (15 décembre). Quelques semaines après il donna sa démission, céda le commandement au général Hooker et se retira à Rhode-Island. Mais il ne tarda pas à rentrer dans le service actif, et, après la bataille de Chickamanga, solidement retranché dans Knoxville (novembre 1863), il parvint, par une résistance opiniâtre, à arrêter Longstreet et à paralyser les résultats de la victoire des confédérés. *

BURRITT (Élihu), philanthrope américain, surnommé l'*Apôtre de la paix*, est né en 1811, à Berlin, petite ville du Massachusets. A la mort de son père, il fut mis en apprentissage chez un forgeron, et exerça cette profession durant la plus grande partie de sa vie. Consacrant tous les moments de loisir que lui laissait son rude labeur à d'opiniâtres études, il se familiarisa avec les auteurs classiques de la littérature anglaise, et étudia les mathématiques et la linguistique avec un attrait particulier. Afin de pouvoir lire la Bible dans le texte original, il apprit l'hébreu et les autres langues sémitiques : le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le samaritain, etc. Il aborda aussi le grec et le latin, et passa à l'étude des idiomes qui s'y rattachent. Le slave lui donna la clef des divers dialectes en usage en Russie. Il voulut aussi se rendre compte, comme le cardinal Maï, des principaux patois d'une partie de l'Europe. En dernier lieu, il tourna son attention vers la littérature indienne et chinoise.

La réputation du savant forgeron (*the learned blacksmith*) s'étendit promptement dans toute l'Union, et les journaux ne cessaient de le proposer pour modèle à la classe ouvrière. Il se mit à voyager, prêchant de ville en ville la concorde et la fraternité. Dès l'âge de vingt ans, il avait formé ce qu'il appelait un *cercle de famille*, au milieu duquel il exposait ses idées, en prenant constamment, à l'exemple de Channing, la Bible pour texte et pour base.

En 1846, M. Burritt se rendit en Angleterre, étudia les institutions de ce pays avec beaucoup de soin et y publia un petit livre : *Étincelles de l'enclume* (Sparks from the anvil, Londres, 1848), qui fut très-favorablement accueilli. Dans les divers congrès tenus par la Société des Amis de la paix, à Bruxelles, à Londres, à Paris, à Francfort, il développa à la tribune la doctrine de l'incompatibilité de la guerre avec l'essence du christianisme, et de la réalisation par la paix de la fraternité universelle. Une de ses dernières publications, *Feuilles d'olivier* (Olives leaver, 1853), a été traduite en plusieurs langues et imprimée à des millions d'exemplaires.

BURRITT (Alexandre M.), jurisconsulte américain, né à New-York, vers 1807, entra en 1828 au barreau de New-York, dont il a été, depuis cette époque, un des membres les plus remarquables. Il s'est distingué, non-seulement comme avocat, mais encore comme légiste, et a publié plusieurs ouvrages importants dont le plus célèbre est son *Dictionnaire et Glossaire des Lois* (1850). Cette publication, qui a reçu l'approbation formelle des cours de justice des États-Unis, fait autorité dans les questions de législation. *

BURTON (John-Hill), jurisconsulte et littérateur écossais, né vers 1808, étudia le droit à Édimbourg et fut admis, en 1831, au barreau de cette ville. Il a été nommé, en 1854, secrétaire de l'administration des prisons d'Écosse.

Il a écrit de nombreux ouvrages favorablement accueillis. Quelques-uns ont trait à la jurisprudence de son pays, tels que : *Manuel du droit écossais*, *Traité de la faillite*, etc. Mais ceux qui lui ont donné le plus de notoriété littéraire sont : *Vie et correspondance de David Hume* (Édimbourg, 1846, 2 vol. in-8); *Vies de lord Lovat et de Duncan Forbes* (Londres, 1847, in-8), et une *Histoire d'Écosse* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), qui s'étend depuis la révolution de 1688 jusqu'à la défaite de la dernière rébellion jacobite. Il est aussi l'auteur d'un petit traité d'*Économie sociale et politique* (Édimbourg, 1849), et d'un *Compte rendu des affaires criminelles d'Écosse* (Londres, 1852, 2 vol. in-8).

BURTON (Richard-Francis), voyageur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1820, étudia en Angleterre et en France, entra au service de la Compagnie des Indes, et obtint un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Attaché à la présidence de Bombay, il visita d'abord les Nilgherries ou montagnes Bleues, puis fut employé dans le Sindh où il fit une résidence de cinq années. Curieux, intrépide, doué d'une facilité remarquable pour apprendre les langues et se plier aux mœurs de chaque pays, il profita de son séjour dans cette province pour en étudier la géographie et les populations, et consigna ses observations dans trois ouvrages : *le Sindh ou la Vallée maudite* (Sindh or the unhappy Valley, 1850, 2 vol. in-8); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (Falconry in the valley of the Indus, 1850, in-8), et *le Sindh et les races de la vallée de l'Indus* (Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus, 1851, in-8), livre aussi intéressant que complet, avec lequel il fit paraître une description des Nilgherries, *Goa et les montagnes Bleues* (Goa and the blue Mountains, in-8).

En contact journalier avec une foule de populations asiatiques, il en apprit les langues : l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultan dont il a donné une *Grammaire* (a Grammar of the multani language), et s'attacha surtout à connaître l'arabe, qu'il ne tarda pas à parler comme un naturel. Il forma alors le projet de visiter Médine et la Mecque où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. Il se rendit à la fin de 1851 en Angleterre, pour prendre, avant de tenter ce voyage périlleux, les instructions de la Société de géographie de Londres, et s'embarqua à Southampton en avril 1853. Arrivé à Suez, il pénétra dans le Hedjaz par Yemboe, sous le déguisement d'un pèlerin afghan. Il réussit à visiter les deux villes saintes et il opéra son retour par Djeddа. La relation de ce *Pèlerinage à Médine et à la Mecque* (Personal narrative of a pilgrimage to el Medineh and Meccah, Londres, 1855, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1857), a obtenu en Angleterre le plus grand succès.

Revenu au Caire, M. Burton reçut la mission de visiter le pays des Somaulis sur la côte de l'Afrique orientale, et partit avec les lieutenants

Stroyan, Speke et Hern; mais il ne put dépasser Harar, qu'aucun Européen n'avait encore visité jusque-là. Dans cette expédition, il fut grièvement blessé et M. Stroyan tué. Le livre dans lequel il en est rendu compte, intitulé : *Première excursion dans l'Afrique orientale* (First footsteps in east Africa or an exploration of Harar, Londres, 1856, in-8), contient une grammaire de la langue d'Harar. L'intrépide voyageur se rembarqua à Barbera, le 6 avril 1854; il avait formé le projet d'aller à la découverte des sources du Nil, et il partit, à la fin de 1856, avec le lieutenant Speke, pour la côte de Mozambique, chargé par la Société de vérifier l'existence d'une mer intérieure annoncée par les Arabes et les missionnaires de la côte de Zanzibar. Il découvrit en effet le vaste lac Tanganyika, et il a donné la relation de cette découverte dans son *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit en français par Mme H. Loreau (1862, gr. in-8, avec cartes). En même temps le capitaine Speke avait pénétré jusqu'au lac Nyanza et l'avait signalé comme la source du Nil.

A peine de retour en Europe M. Burton, élevé au grade de capitaine, s'embarqua pour les États-Unis qu'il traversa d'un océan à l'autre; il publia les résultats de cette excursion sous le titre de : *Voyage à la cité des Saints*. Le pays des Mormons et leur société naissante paraissent, en effet, avoir été l'objet principal de ses études, et il prit parti pour ces nouveaux sectaires, avec une vivacité excentrique qui donne à son livre un caractère paradoxal. *Le Tour du monde* en a publié des extraits (1862). Depuis, le major Burton, vice-président de la Société anthropologique de Londres, a été nommé consul d'Angleterre dans la baie de Biaffra, et a pris, à ce titre, pour résidence habituelle l'île de Fernando-Po, d'où il a encore entrepris de nouvelles explorations, comme l'indiquent les deux volumes publiés en 1863, sous ce titre : *Abéokuta and the Camarouns Mountains, an exploration* (in-8) et, en 1864 : *A Mission to Gelele King of Dahome* (Londres, 2 vol. in-8). A la fin de 1864, il est passé, en qualité de consul, au Brésil.

BURY (BLAZE DE), voy. BLAZE (Henri).

BURY (Charlotte-Suzanne-Maria CAMPBELL, lady), femme de lettres anglaise, née en 1775, est fille du 5e duc d'Argyll. Mariée deux fois, d'abord au colonel John Campbell (1796), puis au révérend Ed. J.-Bury (1818), elle se mit à écrire vers 1834, après son second veuvage. Ses nombreux romans, presque tous traduits en français par la comtesse Molé, sont destinés à reproduire les mœurs de la haute société à laquelle elle appartenait; nous citerons : *un Mariage du grand Monde* (a Marriage in high life, 1836); *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress or the days of Fox, 1837)); *la Femme divorcée* (the Divorced, 1837); *Amour* (Love, 1838); *Souvenirs de famille ou les deux Sœurs* (Family records, 1841), etc.

BURY (vicomte), voy. ALBEMARLE.

BUS (François-Louis-Joseph DU), homme politique belge, est né à Tournai (Hainaut) en 1791. Après la révolution de 1830, il fut élu au congrès national, et fit partie de la Commission de constitution. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau et se rallia à la candidature de Léopold. Envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Tournai, il fut appelé, pendant plusieurs sessions, à la vice-présidence de l'Assemblée, fut rapporteur d'un grand nombre de projets de loi, et prit place parmi les chefs les plus éminents du parti catholique. Il protesta contre les traités de 1831 et de 1839, et contre toutes les atteintes portées par la diplomatie européenne à l'intégrité du territoire belge. Il combattit l'institution de l'ordre royal de Léopold, et proposa un amendement tendant à exclure de l'ordre civil « les membres des Chambres, des conseils provinciaux et de l'ordre judiciaire, aussi longtemps qu'ils seront en fonctions. »

Adversaire déclaré de l'enseignement de l'État, M. du Bus formula en projet de loi, dans la séance du 10 février 1841, et de concert avec M. Brabant (voy. ce nom), la demande des évêques belges, ayant pour but d'obtenir la personnification civile de l'université catholique de Louvain, qui aurait eu ainsi « le droit d'acquérir et d'aliéner des biens. » Le projet du Bus-Brabant, vivement soutenu par les partisans du clergé, entre autres par M. J. Malou (voy. ce nom), rencontra dans le pays une opposition très-énergique. Les évêques se décidèrent à demander, par une lettre collective, que leur pétition fût regardée comme non avenue, et M. du Bus déclara qu'il retirait sa proposition. Dans la discussion relative à l'organisation de l'enseignement primaire (août 1842), il plaida chaleureusement la cause du clergé et contesta ses droits à l'autorité civile. Au renouvellement partiel de 1843, il ne fut pas réélu à Tournai; mais il rentra à la Chambre le 23 avril 1844, comme représentant de Turnhout. Depuis lors, il a pris une part beaucoup moins active aux débats législatifs. La victoire du parti libéral (8 juin 1847) l'éloigna définitivement de l'Assemblée. Réélu à Turnhout, il renonça bientôt à son mandat. Il est devenu président du tribunal de première instance de Tournai le 4 obtobre 1832. En 1845, il a été nommé par M. Nothomb commandeur de l'ordre de Léopold.

BUS (Albéric DU), frère du précédent, né à Tournai, le 10 mai 1810, a été commissaire de district à Mons, puis à Turnhout. Attaché comme lui au parti catholique, il a été envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout. La loi sur les incompatibilités lui enleva, en 1848, le mandat législatif, mais il reprit son siége en juin 1854 comme représentant de Bruxelles.

BUS DE GHISIGNIES (Bernard-Amé-Léonard, vicomte DU), administrateur belge, né à Tournai en 1808, fut envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Soignies (Hainaut), depuis 1835 jusqu'à 1847. Membre du parti catholique, il approuva le traité de 1839, relatif à l'abandon d'une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, et n'eut qu'un rôle politique très-secondaire. Mais, comme questeur, il s'occupa de l'organisation de la bibliothèque des représentants. Il est connu surtout comme directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. Ces fonctions, qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et quelques travaux sur des questions zoologiques, l'ont fait nommer membre de la Société entomologique de France et de l'Académie royale de Belgique.

BUSCH (Auguste-Louis), astronome allemand, né à Dantzick, le 7 septembre 1804, mort à Kœnigsberg, le 30 septembre 1855. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

BUSH (Georges), écrivain mystique et orientaliste américain, né le 12 juin 1796, à Norwich (Vermont), fit ses études au séminaire de Princeton (New-Jersey), et fut, pendant quelques années, missionnaire de l'Église presbytérienne

dans l'Indiana. En 1831, il fut nommé professeur de littérature hébraïque à l'université de New-York et occupa en même temps un poste éminent dans la société biblique américaine. En 1832, il débuta dans la carrière des lettres par une *Vie de Mahomet* (Life of Mahommed, in-18), et laissa entrevoir en même temps ses tendances mystiques dans un *Traité sur le millenium* (Treatise on the millenium, 1832, in-12, New-York). A partir de 1840, il publia une suite de commentaires sur la Bible (*Notes on Genesis*, *Exodus*, *Leviticus*, etc., New-York, 7 vol. in-12).

En 1844, un écrit intitulé : *Anastasis, ou la Doctrine de la résurrection des corps considérée au point de vue rationnel et sacré* (Anastasis, or the Doctrine of the resurrection, in-12), souleva contre lui, dans la chaire et dans la critique, une vive opposition. Le révérend Bush y répliqua par deux nouveaux ouvrages : *la Résurrection du Christ en réponse à la question suivante* : Christ est-il ressuscité avec un corps spirituel et céleste ou terrestre et matériel ? (The resurrection of Christ, in answer to the question, etc., New-York, in-12; et *l'Ame, étude psychologique d'après les Écritures* (the Soul, an inquiry into scriptural psychology, Ibid., in-12). A la suite de cette double publication, il se rallia ouvertement à l'École swedenborgienne, prêchant les doctrines de *l'Église nouvelle*, traduisant les écrits de Swedenborg, et prenant la direction d'un journal intitulé : *The new Church Repository*. En 1847, il a publié un dernier ouvrage sur les rapports du swedenborgianisme et du magnétisme animal.

M. Bush s'est fait, en outre, une réputation d'orientaliste et d'hébraïsant par d'autres écrits : *Illustrations des saintes Écritures* (Scripture illustrations, 1833, in-8), curieuse compilation des ouvrages d'un grand nombre de voyageurs, archéologues et commentateurs orientaux, ayant pour but de mettre en lumière les mœurs, usages, arts, costumes, etc., de l'ancien peuple juif; *Grammaire et chrestomathie hébraïques* (Hebrew grammar with chrestomathy, 1835, etc.

BUSONI (Philippe), littérateur français, né le 15 mai 1806, d'une famille originaire d'Italie, fut, en 1830, un des signataires de la protestation des journalistes. Il fut ensuite chargé par M. Villemain de parcourir l'Italie pour recueillir sur la maison de Médicis les documents qui peuvent intéresser l'histoire de France. De 1845 à 1860, il a rédigé la chronique parisienne dans *l'Illustration*. Il a fondé lui-même ensuite un recueil hebdomadaire illustré, *le Temps*.

On a de M. Busoni : *Racine* (Français, 1828), comédie en un acte et en vers, avec M. Brizeux; *d'Egmont, ou Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire* (1831), étude historique; *Anselme* (1835, 2 vol.), roman; *les Alpes pittoresques* (1837, 2 vol. in-4); une édition des *Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* (1841); *les Étrusques* (1843), poésies; *les Mémoires de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans* (1832); un grand nombre de nouvelles et d'articles insérés dans la presse périodique.

BUSQUET (Alfred), littérateur français, né en 1820, commença ses études à Rouen et vint les terminer à Paris. Il fit ses débuts littéraires au *Corsaire*, puis commença dans *la Semaine*, sous le pseudonyme de *l'Intimé*, une série de chroniques judiciaires qui furent remarquées. De 1840 à 1850, il fut rédacteur en chef de *la Silhouette*, et devint en même temps l'un des collaborateurs assidus du *Pays*, de *l'Artiste*, de *la Liberté*, de la *Revue française*, du *Pamphlet*. En 1854, M. Alfred Busquet a publié un volume de vers, *le Poëme des heures* (in-18), qui n'est que la première partie d'une œuvre plus considérable.

BUSS (François-Joseph), publiciste allemand, né à Zelle en 1803, étudia successivement la philosophie, la médecine et le droit à Offenbourg et à Fribourg. En 1833, il fut nommé professeur de droit public; il professait alors des opinions très-libérales; mais bientôt il devint un des adversaires les plus ardents du rationalisme et de la démocratie. En 1837, il entra à la seconde Chambre du grand-duché de Bade; mais bientôt après il donna sa démission. Il fut réélu en 1846, et cette fois encore il s'attira des attaques si vives qu'il renonça de nouveau au mandat législatif. Il fit cependant partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'orateur le plus fougueux du parti ultra-catholique. Lorsque la révolution éclata dans le pays de Bade, il donna tout son appui à la réaction, mais sans approuver l'occupation prussienne.

Outre ses ouvrages de droit, *la Science politique et son histoire* (Geschichte und System der Staatswissenschaft 1839, 3 vol. in-8); *de la Méthode du droit canonique* (die Methodologie des Kirchenrechts, Fribourg, 1842, in-8), M. Buss a publié divers écrits de circonstances : *Union des droits et des intérêts du catholicisme* (die Gemeinsamkeit der Rechte und der Interessen des Katholicismus, Schaffhouse, 1847-1850); *l'Unité allemande et la Prusse* (die Deutsche Einheit und die Preussenliebe, Stuttgard, 1849); *Haut et bas radicalisme* (der hohe und der niedere Radicalismus, Schaffhouse, 1850); *Réformation du clergé catholique en Allemagne* (Reformen im Dienst der katholischen Geistlichkheit Deutschlands, Ibid., 1852); *Histoire et origine de l'Église chez les Allemands* (Urkundliche Geschichte des national und territorial kirchenthums, Schaffhouse, 1851); *la Société de Jésus, son but, son histoire, son avenir* (die Gesellschaft Jesu, ihr Zweck Mayence, 1853-1854), etc., etc.

BUSSIÈRE (Alfred Renouard, baron de), homme politique français, député, est né le 14 juin 1804. Banquier à Strasbourg, puis président du tribunal de commerce de cette ville, il devint directeur de la Monnaie de Paris, membre du Consistoire supérieur de la confession d'Augsbourg, et conseiller général pour le canton de Geispolsheim. Député sous la monarchie de Juillet, il vint, en 1852, représenter au Corps législatif la 1re circonscription du Bas-Rhin. Réélu les années suivantes, comme candidat du gouvernement, il a obtenu, en 1863, 21 541 voix sur 28 274 votants. En janvier 1863, il a été nommé administrateur de la Société générale du Crédit mobilier. Le baron de Bussière a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. *

BUSSON (Julien-Henri), avocat français, député, né à Joigny (Yonne), le 24 juillet 1823, se fit recevoir avocat en 1845, docteur en droit en août 1848. Il est devenu avocat de la Liste civile, et, en 1854, député au Corps législatif pour la 2e circonscription de l'Ariége, qui l'a réélu depuis comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 28 520 voix sur 28 583 votants. Il est aussi membre du conseil général de ce département pour le canton de Castillon. Il s'est distingué, dans la carrière législative, comme rapporteur d'un certain nombre de lois. En 1861, il fut nommé par la Commission du budget rapporteur à la presque unanimité. M. Busson est gendre de M. Billault, dont il a joint le nom au sien. Il a été

promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. On a remarqué de lui, pendant son stage au barreau, un *Discours sur Pothier*, prononcé le 15 septembre 1849, à la séance d'ouverture de l'ordre des avocats (1850, in-8).

BUSSY (Antoine-Alexandre-Brutus), pharmacien et médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Marseille, en 1794, fut reçu docteur à Paris en 1832. Il est aujourd'hui agrégé libre de la Faculté, et directeur de l'École de pharmacie. Appelé à l'Académie de médecine dès 1824, il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, en 1850, en remplacement de Francœur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 juin 1856.

Outre plusieurs découvertes importantes, telles que le moyen de liquéfier l'acide sulfureux, le chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes, on doit à M. Bussy un certain nombre d'écrits, la plupart en collaboration avec d'autres savants: avec M. Lecanu, *Essais cliniques sur l'huile de ricin* (Paris, 1840); *Recherches cliniques sur la saponaire d'Égypte* (Paris, 1833); *de quelques Produits nouveaux obtenus par l'action des alcalis* (Paris, 1834); avec MM. Orfila et Olivier: *Réponse aux écrits de M. Raspail sur l'affaire de Tulle* (Paris, 1840), et surtout, avec M. Boutron-Charlard, un *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, et d'en constater le degré de pureté* (1 vol. in-8, 1829). M. Bussy est un des collaborateurs ordinaires du *Journal de pharmacie*. Il a revu la traduction des *Manipulations chimiques de Faraday*.

BUSTAMANTE (don Carlos-Maria DE), archéologue mexicain, est né à Mexico vers la fin du dernier siècle. Versé de bonne heure dans la connaissance des antiquités de son pays, il s'est fait connaître par la publication d'ouvrages relatifs à la conquête ou à l'histoire des races primitives. Il débuta par un *Mémoire topographique sur le pays d'Oaxaca* (Memoria estadistica de Oaxaca y descripcion del valle del mismo nombre; Mexico, 1821), extrait du grand ouvrage de J. Murguia y Galardi, et qui fut suivi d'une dissertation *sur la République de Tlaxcala*. Il édita ensuite, en y ajoutant des notes critiques fort estimées: *Tezcoco sous ses derniers rois* (Tezcoco en los ultimos tiempos de sus antiguos reyes; Mexico, 1826, pet. in-4), relation historique tirée des manuscrits inédits de Boturini; la traduction mexicaine de l'*Histoire des conquêtes de Fernand Cortès* (Historia de las conquistas de Hernando Cortez; Ibid., 1826, 2 vol. in-4). A l'aide des savantes dissertations de don Antonio de Gama sur le calendrier des Indiens, leur manière de diviser le temps, etc., il en publia deux (*Descripcion historica y cronologica de las dos piedras*..., Ibid., 1832, in-4), qu'il fit suivre d'un commentaire historique.

Les deux publications les plus importantes de M. de Bustamante se rattachent aux annales de l'Amérique espagnole; l'une est intitulée: *Trois siècles de la domination espagnole au Mexique* (los Tres siglos de Mexico durante el gobierno español; Ibid., 1836-1842, t. I à III, in-4), et a pour auteur Andres Cavo; l'autre est l'*Histoire complète des choses qui se sont passées à la Nouvelle-Espagne* (Historia universal de las cosas de Nueva España, en XII libros, Ibid., 1839, 3 vol. in-4) du moine Bernardino de Sahagun: cette édition d'un livre précieux a été faite d'après les manuscrits de la bibliothèque de lord Kinsborrough.

BUTLER (Benjamin-Franklin), général américain fédéral, né le 5 novembre 1818, à Deerfield, dans le New-Hampshire, quitta son pays natal pour aller exercer dans le Massachussets la profession de jurisconsulte, dans laquelle il obtint bientôt une réputation méritée, et contribua, dit-on, à l'élection du président Lincoln. Au début de la guerre civile, il ne possédait d'autres connaissances militaires que celles qu'il avait pu acquérir dans les campements et exercices périodiques de la milice de Massachussets. Il se distingua pourtant tout d'abord par un acte aussi hardi qu'heureux qui commença sa fortune. Washington menacée avait perdu toutes ses communications avec le Nord. Le 7e régiment de New-York et le 8e de Massachussets, après avoir dépassé Philadelphie, se trouvaient arrêtés comme tous les autres renforts destinés à la capitale fédérale. L'initiative de M. Butler sauva tout: il se mit à la tête des deux régiments, se saisit de tous les navires qui étaient dans le port, passa de l'autre côté de la Chesapeake, occupa Annapolis et ouvrit ainsi une route à toutes les troupes qui le suivaient. Sa conduite hardie et résolue lui valut le grade de major-général et le commandement du département de la Virginie. Par suite du plan d'attaque adopté d'abord par le général Scott, il prit position au sud-est du fort Monroë, en face de Norfolk, pour s'emparer de New-Point, qui commande l'embouchure de la rivière James, route maritime de Richemond. Il y fut bientôt rejoint par une multitude d'esclaves fugitifs, qui n'auraient pas tardé à devenir un embarras, si l'on n'avait eu l'idée de les employer aux travaux de défense. Au mois de juin, les troupes fédérales essayèrent d'emporter les batteries ennemies établies à Great-Bethel, dans la presqu'île qui s'étend en arrière du fort Monroë, mais l'attaque ne réussit pas. Quelques semaines plus tard, le général Butler fut remplacé par le général Wool et chargé d'exécuter une expédition dont il avait conçu le plan.

Le 26 août, il quittait le fort Montroë avec une flottille composée de quatre frégates, deux canonnières et quelques autres bâtiments, qui portaient 4000 hommes et 100 canons: le but de l'expédition était inconnu. On ne tarda pas à avoir le mot de l'énigme: le gouvernement fédéral voulait prendre sa revanche de Bull's-run, et tirer parti de sa puissante marine; le succès répondit à ses espérances. Le 27 août, le général Butler débarquait au cap Hatteras, et s'emparait de la passe; le lendemain il forçait les deux forts qui la défendaient à se rendre sans condition, et les détruisait: 1000 fusils, 750 prisonniers, et 25 pièces de canon étaient le fruit de sa victoire: de plus le blocus devenait plus rigoureux et, sur les côtes de la Caroline du Nord, cette expédition effrayait les sécessionnistes et rassurait le parti de l'Union. Elle avait trop bien réussi pour n'en pas provoquer une seconde, et au mois d'octobre, le général Butler fit encore partie, mais cette fois à un rang secondaire, de l'armée de 35 000 hommes qui, sous les ordres de Sherman, devait, en ouvrant les ports de Beaufort, Charleston, Savannah, rendre possible l'exportation du coton. Le 7 décembre, Butler attaqua et prit inopinément Port-Royal, et il fit preuve dans cette circonstance, comme toujours, de hardiesse et de décision.

Dans la campagne de 1862, le général Butler passa à la Nouvelle-Orléans. Cette ville, avec tous ses forts, s'était rendue au commodore Ferragut le 26 avril. Butler y arriva le 27, y fit entrer ses troupes le 1er mai, et publia le même jour une proclamation qui mettait la ville et ses dépendances en état de siége, maintenait la légion européenne, ordonnait la réouverture des magasins et des lieux publics, prohibait tout signe

de ralliement illégal, et rétablissait les lois de l'Union. Il paraît toutefois que son autorité ne s'exerça pas sans conteste: ainsi les insultes prodiguées, à ce qu'on prétend, aux fédéraux par les dames de la Nouvelle-Orléans provoquèrent le 15 mai une fameuse proclamation dans laquelle l'irascible général déclarait qu'à l'avenir les personnes qui se rendraient coupables de ces insultes seraient considérées comme prostituées et traitées en conséquence. Il dut aussi, au mois d'août, frapper la ville d'une contribution forcée de 300 000 dollars, destinée aux pauvres. Enfin, quelques mois plus tard, il fut remplacé par le général Banks (16 décembre). Sa proclamation d'adieu à ses troupes, simple, digne et d'une parfaite convenance, parut être la seule réponse qu'il voulût opposer aux imputations plus ou moins fondées dont il était l'objet. En rentrant à Washington, il reçut du reste le meilleur accueil. Le Congrès lui vota des remerciements, et le président l'appela au commandement du département du Sud, comprenant la Caroline du Sud et la Géorgie. Il fut plus tard rappelé en Virginie et reçut le commandement du corps d'armée chargé d'appuyer les opérations du général Grant. L'insuccès de son expédition contre Wilmington le fit destituer dans les premiers jours de janvier 1865.

BUTLER (William-Allan), poëte americain, né à Albany, en 1825, et fils d'un jurisconsulte qui a rempli quelques charges politiques, termina ses études à l'université de New-York, se fit admettre au barreau, voyagea sur le continent et en rapporta des traductions d'Uhland qui furent imprimées dans la *Democratic review*. On a encore de lui : *les Villes artistiques et les premiers artistes* (the Cities of art and the early artists), série de biographies et d'esquisses; *les Lieux écartés de l'Europe* (Out of the way places in Europe), tableaux de voyage; *le Club du colonel* (the Colonel's club), mélanges humoristiques en prose et en vers; *le Parnasse de Barnum* (Barnum's Parnassus; 1850), publié à propos du tournoi poétique auquel ce dernier avait convié les écrivains en l'honneur de Jenny Lynd; *Rien à mettre, ou Crinoline et misère*, poëme, traduit par A. Le Roy (1859, in-18).

BUVIGNIER (Eusèbe-Isidore), ancien représentant du peuple français, né à Verdun (Meuse), le 3 avril 1812, étudia le droit à Paris et à Dijon, s'affilia aux Sociétés républicaines des Amis du peuple et des Droits de l'homme, et fut impliqué, en 1834, dans un procès politique. Acquitté par le jury de la Côte-d'Or, il n'en fut pas moins exclu pour quatre ans de toutes les Facultés de droit. A l'expiration de ce terme, il reprit ses études à Toulouse, où il fut reçu licencié. Il fit ensuite son stage à Paris, et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. A la révolution de Février, il s'installa à la sous-préfecture de Verdun, et ses pouvoirs furent confirmés par le gouvernement provisoire. Envoyé à l'Assemblée constituante, le dernier des huit représentants de la Meuse par 29 681 voix, il fit partie de la Montagne et vota avec elle dans les questions politiques et dans les questions sociales. Il attacha son nom à une proposition tendant à faire abolir la peine de mort, qu'il présenta avec M. Coquerel (voy. ce nom). Il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il s'efforçait de ressusciter le journal *la Réforme*, quand s'accomplit le coup d'État du 2 décembre 1851. Expulsé du territoire avec son jeune frère, M. Eus.-Is. Buvignier se réfugia en Belgique. — Il est mort le 12 novembre 1860.

Son frère aîné, Nicolas-Amand BUVIGNIER, ingénieur des mines à Verdun, a publié un ouvrage estimé sous le titre de : *Statistique géologique, minéralogique, minéralurgique et paléontologique du département de la Meuse* (Paris, 1852, 1 vol. in-8 avec atlas de 33 planches in-f°.)

BYRON (Georges ANSON BYRON, 7e baron), pair d'Angleterre, né en 1789 à Bath, descend d'une ancienne famille élevée, en 1643, à la pairie héréditaire. Entré en 1800 dans la marine royale, il prit part aux guerres de l'Empire, et fut, en 1849, promu au grade de contre-amiral du pavillon bleu. Pendant plusieurs années, il a été chambellan de la reine. En 1824, il a pris à la Chambre des Lords la place de son cousin, le poëte lord Byron, qui venait de mourir en Grèce. Il est attaché aux principes libéraux. De son mariage avec miss Pole (1816), il a eu six enfants dont l'aîné, Georges-Anson BYRON, né en 1818, à Cheltenham, a donné, en 1843, sa démission de capitaine d'infanterie.

C

CABALLERO (Firmin-Agosto), journaliste et homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo dans la province de Cuenza, étudia le droit et reçut, à Madrid, le diplôme d'avocat. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution qui venait d'arracher à Ferdinand VII une constitution libérale (1820); mais, en 1823, après que les armées françaises eurent rétabli le despotisme, il se retira en Estramadure où il vécut pendant 10 années. Après la mort de Ferdinand VII (1833), il revint à Madrid, où Marie-Christine, pour soutenir les droits de sa fille Isabelle contre les prétentions de don Darlos, faisait appel aux partisans de la liberté. Il fonda le *Bolatin del comercio*, dans lequel il combattit également la cour constitutionnelle et les absolutistes. Cette feuille, poursuivie et supprimée en 1834, reparut bientôt sous le titre d'*el Eco del comercio*.

Ces persécutions donnèrent à Caballero une grande popularité, et les électeurs de Madrid et de Cuença le choisirent pour député aux Cortès. Il fut dans l'Assemblée comme dans la presse un des adversaires les plus redoutables du ministère modéré que présidait M. Martinez de la Rosa. En 1835, le ministère Toreno, essayant de contenir le journalisme, poursuivit le directeur de *l'Écho du commerce*, qui n'en continua pas moins ses attaques contre le pouvoir et ses protestations en faveur de la liberté. Lorsque Mendizabal fut mis à la tête du gouvernement et entreprit des réformes nécessaires, M. Caballero, qui était son ami, lui prêta un concours énergique. Il se distingua surtout dans la discussion sur la suppression des couvents et réclama la vente des biens ecclésiastiques restitués à la nation. Mais il se sépara de lui dans plusieurs circonstances, pour rester fidèle à son programme politique contenu tout entier dans la constitution de 1812; dans les

débats sur la constitution de 1837, il donna l'exemple de l'abstention. Il fit partie de la députation nationale de Madrid, en 1838.

M. Caballero a publié, entre autres écrits : *Fisionomia natural y politica de los deputados a Cortes*, en 1834, 1835, 1836 (Madrid, 1836); *El Gobierno y los Cortes del Estatuto, materiales para su historia* (Ibid., 1837); *Manual geografico-administrativo de la monarquia española* (Ibid., 1844), etc. Il est membre correspondant de l'Académie royale d'histoire.

CABALLERO (Manuel-Antoine), a été appelé, après la révolution libérale de juillet 1854, au poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. Il ne garda ces fonctions qu'une année. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

CABALLERO (Cecilia BOHL DE ARRON, dite FERNAN), romancière espagnole, s'est fait connaître, depuis une dizaine d'années, par une série de romans et de scènes de mœurs dont le véritable auteur, caché dans le pseudonyme de *Fernan Caballero*, était resté longtemps un mystère. Fille de M. Bohl de Faber, négociant de Hambourg, retiré à Cadix et consul de sa ville natale, elle se maria d'abord au marquis d'Arco-Hermoso, puis à don Antonio de Arron, consul d'Espagne en Australie. Dans ces derniers temps, la reine lui a donné un appartement à l'Alcazar de Séville, et l'a chargée d'écrire un livre d'éducation pour la jeune infante.

Nous citerons, parmi les romans les plus connus de cet auteur, qui ont tous pour sujets le langage, les traditions et les mœurs de la société ou du peuple de l'Andalousie, et dont plusieurs ont été traduits en France : *la Gaviota*, *la Famille Alvareda* (la Famiglia Alvareda), *Un été à Bornos* (Un verano en Bornos), *Elia*, *Pauvre Dolorès* (Pobre Dolorès), *Lucas Garcia*, *Clemencia*, *Larmes* (Lagrimas), et d'autres récits sous les titres collectifs de *Récits* et *Tableaux de mœurs* (Relaciones, Cuadros de costumbres).

CABANEL (Alexandre), peintre français, né à Montpellier, le 28 septembre 1823, suivit l'atelier de M. Picot et se fit remarquer au salon de 1844 par une *Agonie du Christ au jardin des Oliviers*; l'année suivante, il remporta le second grand prix de peinture, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*, et obtint, par suite d'une vacance, la pension et les avantages attachés au premier grand prix. Revenu de Rome, il exposa, de 1850 à 1853, entre autres œuvres, un *saint Jean*, *la Mort de Moïse* et une *Velleda*. Chargé d'exécuter, à l'hôtel de ville de Paris, douze médaillons représentant *les Douze mois*, il accepta pour ce travail le concours désintéressé de M. Benouville. Il a encore exposé : *le Martyr chrétien*, *la Glorification de saint Louis*, *Soir d'automne* (1855); *Othello racontant ses batailles*, *Michel-Ange*, *Aglaé* (1857); *la Veuve du maître de chapelle* (1859); *Marie-Madeleine*; *Nymphe enlevée par un faune*, l'une des œuvres les plus louées du salon de cette année; *Poète Florentin*; trois *Portraits* dont un du ministre de l'agriculture et des travaux publics (1861); *Naissance de Vénus*; une *Florentine*, Portrait de Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre (1863), un *Portrait de l'Empereur* et le *Portrait de la vicomtesse de Ganey* (1865). M. Cabanel a obtenu une 2e médaille en 1852, une 1re en 1855, ainsi que la décoration au mois de novembre de la même année, et la médaille d'honneur au salon de 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 août 1864. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement d'Horace Vernet, le 26 septembre 1863, et professeur à l'École des Beaux-Arts, lors de la réorganisation, à la fin de la même année.

CABAT (Nicolas-Louis), paysagiste français, né à Paris, le 24 décembre 1812, étudia la peinture sous M. Camille Flers et parcourut de bonne heure les sites les plus pittoresques de la France, explorant de préférence les bords de l'Indre, ceux de la Meurthe et le Calvados. Il débuta au salon de 1833 par des paysages qui furent alors accusés de « réalisme », et persévéra jusqu'en 1837 dans le genre qu'il avait adopté et qui fit école. Jusqu'en 1848, il ne figura plus que deux fois aux expositions annuelles (1840 et 1841), et fit deux voyages en Italie. Il a exposé sans interruption depuis 1848. M. Louis Cabat a obtenu une 2e médaille en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été promu officier en novembre 1855.

On a surtout de cet artiste : *Vue des bords de la Bouzame*, *le Moulin de Dampierre*, *le Cabaret de Montsouris*, *Intérieur d'une métairie*, *le Hameau de Sarasin*, *Hôtellerie dans l'Indre*, *l'Oiseleur à l'affût*, *la Fête de la Vierge de l'eau*, *les Plaines d'Arques*, *le Bois de Fontenay-aux-Roses*, *la Gorge aux loups*, *l'Hiver*, *le Samaritain*, paysage historique; *le Jeune Tobie présenté par l'ange à Raguel*; *le lac Némi*, *Genzano*, près de Rome, tous deux acquis par le duc d'Orléans: *les Bords de la rivière d'Arques*, *les Disciples d'Emmaüs*; *la Chasse au sanglier*; *Chèvres dans un bois*; des *Vues de la Nésa*, du *lac Dolsena*, prises en Italie, etc., et autres sujets reproduits fréquemment dans *l'Artiste* et autres recueils. Il a encore exposé : *le Ravin de Villeray*, site pittoresque, et trois effets différents de lumière, *le Matin*, *le Crépuscule*, *le Soir au lever de la lune* (1855); *l'Ile de Croissy*, *les Bords de la Seine à Croissy* (1857); *l'Étang des bois* (1859). *Souvenirs du lac de Némi*, à la maison de l'Empereur, *une Source dans les Bois* (1864), etc.

CABEL (Marie-Josèphe DREULLETTE, dame), est née à Liége, le 31 janvier 1827. M. Louis Samson Dreullette, son père, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, était employé comme agent comptable dans les principaux théâtres de Belgique. Encore tout enfant, elle montra de grandes dispositions pour la musique, et Mme Viardot prédit son talent et sa fortune. Lorsque son père mourut, elle savait assez de solfége pour en donner des leçons; son travail soutint sa mère. Un jeune professeur de chant, M. Louis-Joseph Cabu, dit *Cabel*, qu'elle épousa, continua son éducation. En 1847, elle vint à Paris, chanta au Château des Fleurs, y fut remarquée, fut élève du Conservatoire, de 1848 à 1849, et obtint un engagement à l'Opéra-Comique, où elle joua *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires de la Reine*. Bientôt M. Hanssens, directeur du théâtre de Bruxelles, vint la reprendre à nos théâtres. Elle excita l'enthousiasme des Belges dans *la Sirène*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Toréador*, *le Caïd*, *la Dame de pique* et *le Prophète*. On a raconté qu'elle apprit le rôle de Berthe, dans cette dernière pièce, en 11 heures.

Son engagement terminé, Mme Cabel revint en France. Elle alla jouer *Galathée* à Lyon, donna des concerts au Havre, à Strasbourg, et enfin fut engagée à Paris au Théâtre-Lyrique. Là, elle joua avec le plus grand succès des pièces faites pour elle : *le Bijou perdu*, *la Promise*, etc., et commença la gloire et la fortune de ce théâtre. Le 23 février 1852, elle débuta à l'Opéra-Comique dans *Manon Lescaut*, écrit pour elle par M. Auber, reprit le rôle de Catherine créé par Mlle Du-

prez dans *l'Étoile du Nord* et créa elle-même celui de Dinorah dans *le Pardon de Ploermel* (4 avril 1859). Rentrée au Théâtre-Lyrique, elle y a eu un grand succès en 1863, dans *Peines d'amour*, musique de Mozart.

CABET (Étienne), publiciste français, né à Dijon le 2 janvier 1788, mort à Saint-Louis (Missouri), le 9 novembre 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

CABRERA (Ramon, comte DE MORELLA), général espagnol, né à Tortose, en Catalogne, le 31 août 1810, fut élevé au séminaire de Cervera et destiné à l'état ecclésiastique; mais des excès de jeunesse lui firent refuser les ordres majeurs. La mort de Ferdinand VII (1833), en donnant le signal de la guerre civile, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses aptitudes et à ses goûts : il se mit à la tête d'une petite troupe de guérillas, prit parti pour don Carlos contre la reine Isabelle, et, pendant plusieurs années, porta le pillage dans les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie. En 1836, sa mère et ses trois sœurs, tombées au pouvoir des *Christinos*, furent mises à mort par ordre de Mina ; il fit à son tour fusiller en masse plusieurs centaines de prisonniers, et poursuivit la guerre avec une ardeur impitoyable. Rejeté en Aragon par des forces supérieures, il tomba dans une embuscade, reçut à la cuisse une grave blessure et n'échappa qu'avec peine aux recherches des Christinos. Les partisans d'Isabelle le traquaient dans les bois comme une bête fauve. Cependant il trouva un refuge, près des cantonnements ennemis, chez le curé du village d'Almagon.

On avait répandu la nouvelle de sa mort, lorsqu'il reparut tout à coup avec une armée, envahit la province de Valence, battit les troupes de la reine à Buñol, puis à Burjasot, et resta quelque temps maître du pays. Vaincu à son tour à Torre-Blanca par les chasseurs d'Oporto et grièvement blessé, il se tint de nouveau caché. Pendant son absence, les Christinos occupèrent l'importante position de Villa-Réal. Leurs succès ranimèrent son audace. Il reprit le commandement de ses bandes, s'empara de Morella et soutint la marche du prétendant jusqu'aux portes de Madrid. C'est alors que Don Carlos le nomma comte de Morella, lieutenant général et gouverneur général des provinces d'Aragon, de Valence et de Murcie (1838).

Les absolutistes se croyaient déjà maîtres de l'Espagne, et Cabrera se préparait à porter au trône d'Isabelle le coup décisif, lorsque la trahison de Maroto changea la face des choses, réduisit les carlistes à la défensive et le prétendant à la fuite. Cabrera continua néanmoins la guerre pour son propre compte, et s'établit dans une position presque inexpugnable au milieu des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Enfin, le 6 juillet 1840, il fut mis en déroute complète par le général Espartero. Sa fuite parut terminer la guerre civile.

Le gouvernement français refusa d'abord de le recevoir comme un réfugié politique et le fit enfermer au château de Ham. Mais bientôt il lui rendit la liberté et l'autorisa même à faire un voyage aux îles d'Hyères (1841). Durant son exil, le comte de Morella se sépara ouvertement de la fraction de son parti qui formait la cour de don Carlos, et se vit enlever, au mois de mai 1842, les pouvoirs et le titre de général des armées royales. En 1845, après s'être prononcé très-vivement contre l'abdication du prétendant, il ne tarda point à se rapprocher du comte de Montemolin, et, croyant trouver, dans l'affaire des mariages espagnols, l'occasion favorable de recommencer la lutte avec l'appui de l'Angleterre, il se rendit à Londres, pour préparer une invasion dans la Péninsule, dont il dut ajourner l'exécution jusqu'en 1848. Comme si la révolution de Février eût favorisé ses desseins, il débarqua en Espagne au mois de juin, et reparut en armes dans les montagnes de la Catalogne. Cette tentative aventureuse échoua misérablement à Pasteral, le 17 janvier 1849, et Cabrera repassa les Pyrénées.

Après quelques mois de séjour en France, il retourna en Angleterre et épousa à Londres miss Richards qui lui apporta en dot une fortune considérable : lui-même possédait une somme de plusieurs millions, amassée durant la guerre civile. En 1850, il se rendit en Italie, chercha en vain à mettre à profit la mésintelligence survenue entre la cour d'Espagne et celle des Deux-Siciles, et l'année suivante, fut expulsé du royaume de Naples. Lorsqu'après la révolution libérale de juillet 1854, les carlistes se soulevèrent sur plusieurs points contre le gouvernement d'Espartero et d'O'Donnell, Cabrera ne prit point part à cette lutte désespérée. Le comte de Morella ne se souvenait plus du guerillero Cabrera.

CACHEUX (l'abbé N....), théologien français, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous signalerons : *Essai sur la philosophie du christianisme* (1839-1841, 2 vol. in-8), considérée dans ses rapports avec la philosophie moderne; *Philosophie de l'histoire des conciles tenus en France* (1844, in-8), où l'auteur apprécie leur influence sur les lois, les mœurs et la civilisation; *Discussion théologique et philosophique avec le protestantisme* (1855, in 8), sur tous les points qui le séparent de la religion catholique. L'abbé Cacheux a été, en 1840, l'un des éditeurs du *Répertoire des prédicateurs modernes*.

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis-Félix), pharmacien français, né à Paris, le 11 octobre 1789, fit ses classes à Sainte-Barbe, et commença ses études de chimie et de médecine. Il seconda son père, pharmacien distingué, mort en 1821, et lui succéda à cette époque, après avoir été reçu docteur (1817). Affilié au parti libéral, membre, depuis 1827, de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, il eut jusqu'en 1837, un certain rôle administratif et politique, et fut, de 1830 à 1833, premier adjoint, puis maire du IV[e] arrondissement. Il reçut dans cet intervalle, la décoration de Juillet (1831), et celle de la Légion d'honneur (1[er] mai 1833), la médaille du choléra (1832), et le titre de membre d'une foule de Sociétés et d'Académies. — M. Cadet-Gassicourt est mort en décembre 1861.

On a de lui, outre sa thèse *sur le jalap*, une *Dissertation sur les euphorbiacés* (1834); des *Notices* sur l'emploi médical de la moutarde, sur les eaux de Wiesbaden, etc.; un *petit Dictionnaire des cas d'urgence*; des articles dans le *Journal des Sciences médicales*, à la *Biographie universelle*; quelques chansons patriotiques (1830-1850), etc. Il a fourni sur lui-même les matériaux d'une des plus longues notices de la *Biographie des hommes du jour*.

Son frère, M. Louis-Hercule CADET-GASSICOURT, né à Paris, le 14 février 1794, entré dans la magistrature en 1830, est devenu juge au tribunal de la Seine en 1841. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en janvier 1836.

CADOGAN (Georges, 3[e] comte), pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, descend d'un général distingué élevé, en 1718, à la pairie héréditaire. Entré dans la marine en 1795, il a pris part aux guerres de l'Empire, commanda *le Pal-*

las à l'expédition de Walcheron et dirigea les forces navales chargées de détruire Zara en 1813. Il reçut en 1857 le rang d'amiral de l'escadre bleue et en 1863 passa, avec le même grade, dans l'escadre rouge. Depuis 1832, il siége à la Chambre des Lords, où il a remplacé son pere et où il vote avec les conservateurs. De son mariage avec miss Blake (1810), il a plusieurs enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte CHELSEA, né en 1812, a fait ses études à Oxford. Attaché d'ambassade, de 1834 à 1835, et secrétaire d'ambassade à Paris de mars 1858 à juillet 1859, il a siégé à deux reprises à la Chambre des Communes (1841-1847 et 1852-1857).

CADORE (Louis-Alix NOMPÈRE DE CHAMPAGNY duc DE), ancien pair de France, né le 12 janvier 1796, est le fils aîné de feu Jean-Baptiste de Champagny, ministre de Napoléon, créé duc de Cadore en 1809. Après la mort de son père (1834), il hérita du titre ducal et entra à la Chambre des Pairs le 11 septembre 1835. Après la révolution de 1848, il resta en dehors des affaires politiques et fit seulement partie du conseil général de la Loire. Au mois de mai 1861, il fut chargé de remplacer temporairement à Rome le duc de Gramont et se montra plus favorable au royaume d'Italie que les autres représentants officiels de la France.

Marié en 1824 à *Caroline*-Élisabeth, fille du général Lagrange, comte de l'Empire, le duc de Cadore a, de cette union, deux filles et un fils : Camille Nompère de Champigny, marquis de Cadore, né en 1825, officier dans la marine de l'État. Le duc de Cadore a trois frères, les comtes Franz, Napoléon et Paul de Champagny (voy. ce nom).

CADOUDAL (Louis-Georges DE), littérateur français, né à Auzon (Haute-Loire), le 10 février 1823, est fils du général Joseph Cadoudal, mort en 1852 et neveu du célèbre Georges de Cadoudal. Collaborateur de plusieurs journaux religieux et légitimistes, il a publié les volumes suivants : *Faits et récits contemporains*, *recueil anecdotique* (1860, in-18) ; *les Signes du temps*, *Critiques littéraires et morales* (1861, in-18) ; *Souvenirs de quinze années*, 1845-1861, *esquisses morales historiques et littéraires* (1862, in-18) ; *Madame Acarie*, *étude sur la société religieuse aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Tours, 1863, in-18) ; *les Serviteurs des hommes* (1864, in-18) ; quelques volumes d'*Histoire*, *Anecdotes*, *Honnêtes facéties*, etc.

CAETANI (Michel-Ange), chef actuel de la maison italienne de ce nom, élevée à la dignité princière en 1507, est né le 20 mars 1804. Il a succédé, le 21 octobre 1850, à son père le prince *Henri*, comme possesseur du duché de Sermoneta et du marquisat de Cisterna dans les États de l'Église, baron romain, grand d'Espagne de première classe, etc. Veuf de la comtesse *Caliste* Rzewuska, morte en 1842, il a épousé, en 1854, miss *Marguerite* Knight. Il a eu de son premier mariage deux enfants : *Honoré*, né le 28 janvier 1842, et *Hersilie*, née le 12 octobre 1840. — Son frère *Philippe*, né le 26 mai 1805, qui ne s'est point marié, est mort en juin 1864. Une de ses sœurs, *Émilie*, née le 8 juillet 1811, a épousé, le 4 mars 1831, le marquis *Cajétan* Longhi.

CAFFARELLI (Eugène-Auguste, comte DE), homme politique français, député, né à Milan, le 31 décembre 1806, est fils du général de ce nom qui se distingua dans l'expédition d'Égypte. En juillet 1832, il fut nommé auditeur au conseil d'État et devint maître des requêtes au mois d'août 1837. Après l'élection du 10 décembre 1848, il fut nommé préfet d'Ille-et-Vilaine (24 janvier 1849) et donna sa démission de ces fonctions le 9 mars 1851. Membre du conseil général de l'Aisne pour le canton de Lacapelle, il entra en 1852, au Corps législatif pour la 2e circonscription d'Ille-et-Vilaine, et fut réélu aux élections postérieures comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 22750 voix sur 22846 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en décembre 1849.

CAFFE (Paul-Louis-Balthazar), médecin français, né à Chambéry (Savoie), en 1803, fut reçu docteur à Paris en 1833, et devint, à l'Hôtel-Dieu, chef de clinique du professeur Sanson qui s'occupait spécialement d'ophthalmologie. Ses conférences sur la même matière furent très-remarquées. En 1838, il fut chargé par le gouvernement d'aller étudier sur les lieux l'ophthalmie qui sévissait depuis quelques années dans les armées belges, hollandaises et prussiennes. A son retour, il adressa au ministre de l'agriculture un *Rapport sur l'ophthalmie régnante en Belgique* (1840). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 16 décembre 1844.

On a, en outre, de M. Caffe : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (1832); *Paris vu dans ses causes* (1835, extrait du *Nouveau tableau de Paris*); *l'Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, dans la *Revue administrative*; *Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12) : et divers articles insérés dans plusieurs recueils.

CAFFI (Hippolyte), peintre italien, né à Bellune en 1814, d'une famille de riches négociants dont la ruine le jeta dans une vie de lutte et de privations, vécut quatre ans à Venise, et y obtint des succès académiques qui lui valurent d'être exempté du service militaire. Le prix d'un *Chemin de la Croix* lui permit d'aller à Rome où il donna des leçons et écrivit un *Traité de la perspective* qui eut du succès. Ayant abandonné la peinture historique, il s'occupa spécialement de vues monumentales, et il a excellé dans ce genre par un usage souvent original des effets de lumière et de perspective. Une fresque exécutée en douze heures au Café des beaux-arts le mit à la mode, surtout parmi les étrangers. Sa grande scène du *Carnaval*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, fut reproduite plus de quarante fois pour les amateurs. Il a voyagé dans toute l'Italie, laissant partout des fresques sur son passage. En 1843, il a visité la Grèce et l'Orient, d'où il a rapporté des *Études*. Mêlé à la révolution de 1848, il faillit être fusillé par les Autrichiens et après la capitulation de Venise, il se réfugia en Piémont, où ses tableaux sont très-goûtés.

CAGNIARD DE LA TOUR (Charles, baron), physicien français, né à Paris, le 31 mars 1777, mort le 5 juillet 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CAHEN (Samuel), hébraïsant français, né à Metz le 4 août 1796, de parents israélites, étudia exclusivement dans sa jeunesse la Bible, le Talmud et ses commentaires. Envoyé à quatorze ans au collége rabbinique de Mayence, il cultiva en secret les langues et la littérature modernes sévèrement exclues de l'enseignement par la ferveur synagogale des rabbins, et se familiarisa avec nos classiques et avec les philosophes allemands, sans toutefois négliger les études hébraïques. Il fut ensuite précepteur dans deux familles, et vint à Paris en 1822. Après les débuts pénibles de l'en-

seignement, il fut appelé à diriger l'école israélite, mérita par son zèle plusieurs médailles, se fit recevoir bachelier ès lettres, et publia quelques ouvrages d'éducation traduits de l'allemand. En 1831 parut le premier volume de son œuvre capitale, *la Traduction de la Bible*, avec l'hébreu en regard, dont les notes soulevèrent de vives contestations. Malgré son peu de fortune et sa nombreuse famille, M. Cahen se démit de ses fonctions en 1836, pour se consacrer entièrement à cet ouvrage, dont la publication s'est terminée en 1853 (18 vol. in 8), et à la révision duquel il ne cesse de travailler (1845 56, tom. I-V). Il a fondé en 1840 un journal mensuel, *les Archives israélites de la France*, où il a eu son fils aîné pour collaborateur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1849. — Il est mort le 8 janvier 1862.

On a encore de lui : *Cours de lecture hébraïque* (1924, in-8, 2e édit., 1832. 3e édit., 1842); *l'Ange protecteur de la jeunesse*, *Joseph le manteau noir*, et *Bonne famille, ou Morale mise en action*, traduits de Salzmann (1825, in-12); *Annuaire israélite pour l'année du monde* 5592 (1831, in-18); *Manuel d'histoire universelle* (1836, in 18); *sur les Lettres tsarphatiques* (1837, in-8); *Exercices élémentaires sur la langue hébraïque* (Metz, 1842, in-12); etc.

Un de ses fils, M. Isidore CAHEN, né à Paris, le 16 septembre 1826, ancien élève de l'École normale, nommé en 1850 professeur de philosophie au collège de Napoléon-Vendée, se vit forcé, sur les réclamations de l'évêque de Luçon, d'abandonner sa chaire et quitta l'enseignement public. Attaché d'abord à la rédaction des *Débats*, il fit depuis 1856 des comptes rendus littéraires dans *la Presse*. Il a donné, depuis plus de dix ans, une foule d'articles dans les *Archives israélites*. Il a en outre publié : *Deux libertés pour une* (1848); *Esquisse sur la philosophie du poëme de Job* (1851), et traduit *l'Immortalité de l'âme chez les Juifs*, du docteur Brecher.

CAHOURS (Auguste-André-Thomas), chimiste français, né en 1813, fut admis en 1833 à l'École polytechnique et classé dans le corps d'état-major. En 1836, il donna sa démission de sous-lieutenant et entra dans l'instruction publique. Il devint tour à tour professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, répétiteur de chimie et examinateur de sortie à l'École polytechnique, essayeur à la Monnaie de Paris, membre de la Société philomatique. Il s'est distingué par ses recherches en chimie organique et a été, en 1846, décoré de la Légion d'honneur.

On doit à M. Cahours la connaissance d'un grand nombre de propriétés de l'huile de pommes de terre ou alcool amilique et de plusieurs dérivés de cette substance (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences; 1836-1838-1840); la détermination des indices de réfraction d'une foule de liquides (Ibid., 1840); des mémoires sur les huiles essentielles de cumin, d'anis, de badiane, de fenouil, de son, etc. (Ibid., 1841-1844); sur l'essence de *gaultheria procumbens* (Ibid., 1843 et 1848); sur la densité de vapeur de l'acide acétique à différentes températures (Ibid., 1844); sur de nouveaux composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle (Ibid., 1846); sur une série de bases phosphorées, parallèles aux bases ammoniacales, avec M. Hofmann (Ibid., 1856), etc. Il a publié des *Leçons de chimie générale élémentaire* (1855-1856, 2 vol. in-12), résumé méthodique et complet de l'état actuel de nos connaissances chimiques.

CAIL (Jean-François), industriel français, devenu chef de l'ancienne maison Derosne et Cail, est né à Douai, vers 1804. Familiarisé dès sa jeunesse avec la construction des machines, il devint, en 1825, l'associé de Charles Derosne, qui possédait, à Paris, l'usine déjà importante du quai de Billy. Celui-ci, habile théoricien et chimiste intelligent, étudiait alors, avec l'ingénieur Degrand, les appareils évaporatoires à double effet d'Howard, ainsi que les systèmes de distillation de Sellier Blumenthal, et cherchait à les adapter chez nous à la préparation des sucres exotiques ou indigènes. Après leur association, ils établirent, à Chaillot, une usine nouvelle pour la construction des machines motrices, et secondèrent ainsi l'essor de la vapeur et l'extension des chemins de fer. La maison Derosne et Cail fournit pendant quinze ans, au roi de Hollande, toutes les machines employées pour l'épuration du sucre dans les colonies de ce pays; c'est elle aussi qui a fabriqué, depuis 1845, pour les Hôtels des monnaies de France et de l'étranger, les presses monétaires de Thonnelier. Elle s'est accrue de diverses succursales établies à Valenciennes, Douai, Bruxelles, Amsterdam, et placées sous la surveillance de M. Cail. Elle est restée définitivement dans les mains de ce dernier, à la mort de Charles Derosne, en 1846.

MM. Cail et Derosne ont publié en 1844 : *de la Fabrication du sucre aux colonies et des nouveaux appareils propres à améliorer cette fabrication* (2 parties in-4). Leurs noms, devenus inséparables, ont honorablement figuré, depuis 1827, à toutes les Expositions, où ils ont obtenu sans interruption deux médailles d'or et trois rappels. M. Cail a figuré sous son seul nom aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855); il a obtenu à la suite de cette dernière, où ses produits étaient répartis dans trois classes, une grande médaille d'honneur pour la sixième, celle des locomotives. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1844.

CAILLEUX (Alexandre-Achille-Alphonse DE CAILLOUX, dit DE), artiste français, membre de l'Institut, né à Rouen, le 31 décembre 1788, cultiva de bonne heure la peinture. Il n'exposa qu'une fois au salon de 1822. Vers le même temps, il prit part, comme littérateur et comme dessinateur, à la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, commencé par le baron Taylor, à laquelle il fournit la partie comprise sous le nom d'*Ancienne Normandie*. Attaché, sous la Restauration, au ministère de la maison du roi, en qualité de secrétaire général des Musées, M. de Cailleux devint ensuite directeur adjoint et, en 1841, à la mort du comte de Forbin, directeur général des Beaux-Arts. Il occupa ce poste jusqu'en février 1848, il se tint, depuis, en dehors de toutes fonctions. Il a succédé, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il a été promu officier de la Légion d'honneur au mois de mai 1825.

CAILLIAUD (Frédéric), voyageur français, né à Nantes, le 17 mars 1787, apprit seul, dans son enfance, les éléments de la minéralogie, puis vint à Paris et se livra tout entier à l'étude des sciences naturelles. Le besoin de connaître développa en lui la passion des voyages; le commerce des pierres fines fut l'objet ou le prétexte du premier qu'il entreprit. De 1813 à 1815, il visita successivement la Hollande, l'Italie, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, achetant ou vendant des pierres fines, et faisant des collections de matériaux.

En 1815, il partit de Constantinople pour l'Égypte, où Méhémet-Ali le chargea d'explorer les déserts à l'est et à l'ouest du Nil. Dans les environs de la mer Rouge, M. Cailliaud découvrit les

ruines d'un ancien temple égyptien et retrouva les fameuses mines d'émeraude du mont Labarah. Il y descendit à une grande profondeur et en rapporta une foule d'outils qui devaient y être enfouis depuis le temps des Ptolémées. Logé dans les débris d'une ville grecque, qui avait été habitée par les mineurs d'autrefois, il continua l'exploitation et rapporta au vice-roi jusqu'à cinq kilogrammes d'émeraudes. Il parcourut ensuite toute la Haute-Égypte avec M. Drovetti, pénétra en Nubie, et explora les monuments qu'on trouve entre les deux dernières cataractes du Nil.

En revenant sur ses pas, il découvrit une des anciennes routes du commerce de l'Inde, de Contos à Berénice, ville ruinée, sous le 24e degré de latitude. Il traversa plus de soixante lieues de désert, pour arriver à la grande oasis et à la ville de Thèbes, où il séjourna neuf mois. En février 1819, il revint en France avec une collection d'antiquités, de minéraux, de plans, d'inscriptions et de monuments inconnus aux voyageurs. Sur le rapport très-favorable d'une Commission, le ministre de l'intérieur acheta le portefeuille et le journal de M. Cailliaud et confia tous les matériaux à M. Jomard, pour en faire la publication. L'ouvrage parut, en 1821, sous ce titre : *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde, fait pendant les années* 1815 à 1818 (texte et planches, 2 vol. gr. in-fol.).

M. Cailliaud retourna en Égypte avec une mission du gouvernement, en compagnie de M. Letorzec. Après dix-huit jours de fatigues et de privations, il parvint à la ville de Syouah, située à l'occident de l'Égypte, et visita le temple de Jupiter Ammon dont il leva le plan et détermina la latitude. L'oasis de Falafré lui offrit aussi des ruines précieuses et des documents nouveaux pour l'histoire de l'antiquité égyptienne. Il envoya d'Égypte ses matériaux à M. Jomard, qui publia, trois ans après, le *Voyage à l'oasis de Syouah de* 1819 *à* 1820 (1823, in-fol. avec planches).

Il était resté dans le pays pour suivre l'expédition qu'Ismaïl-Bey, l'un des fils de Méhémet-Ali, préparait contre la Haute-Nubie. Il dépassa, de plus de 125 lieues les mines de Méroë, et pénétra jusqu'au dixième degré de latitude au milieu d'un pays presque inaccessible. Après le meurtre d'Ismaïl-Bey, il revint à Paris et publia lui-même, cette fois, la relation de son entreprise sous ce titre : *Voyage à Méroë, au fleuve Blanc, au delà de Fazoyl, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah, et dans cinq autres oasis*, de 1819 à 1822 (1823-1826, 4 vol. in-8 avec un atlas de cartes et planches in-folio). Jamais tant de documents précieux d'astronomie, de géographie, d'archéologie et d'histoire naturelle n'avaient été recueillis en si peu de temps. Une momie rapportée par M. Cailliaud servit tout d'abord aux découvertes hiéroglyphiques de Champollion le Jeune

M. Cailliaud n'accepta, avec la croix de la Légion d'honneur (1824), que les fonctions de conservateur du musée de Nantes, sa ville natale. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la Société de Géographie. Dans sa modeste retraite, il a publié un seul ouvrage, dont le titre seul et la compétence de l'auteur sur un tel sujet indiquent suffisamment l'intérêt et la valeur : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie et de l'Éthiopie, suivies de détails sur les mœurs et costumes des peuples modernes des mêmes contrées* (Paris, 1831-1837, in-4 avec figures), et un *Mémoire sur les mollusques perforants* (Harlem, 1856); M. Raffeneau-Delille a décrit, dans ses *Centuries* (1826, in-8), la collection de plantes rapportées d'Afrique par cet intrépide voyageur.

CAILLOUETE (Louis-Denis), sculpteur français, né à Paris, en 1791, prit dans l'atelier de Cartelier les premières notions de son art. Ses œuvres sont peu nombreuses; nous citerons entre autres un buste de *Ruysdaël* (1822) : *Psyché abandonnée* (1824); l'*Architecture* (1827), bas-relief en marbre qui décore le grand escalier du vieux Louvre; une *sainte Élisabeth* (1840) : un buste de *Cortot* pour les galeries de Versailles; *Marie de Médicis* (1847), statue en marbre, au jardin du Luxembourg, etc. M. Caillouete a obtenu une 2e médaille en 1822.

CAIN (Auguste), sculpteur français, né à Paris, en novembre 1822, travailla d'abord chez le menuisier Guillonnet, puis suivit l'atelier de Rude. Il débuta au Salon de 1846 et se fit une spécialité des types et groupes d'animaux. Il est lui-même l'éditeur de ses bronzes de fantaisie. Il a épousé, en 1852, la fille du sculpteur Mène, son associé. Nous citerons parmi ses envois aux salons annuels : *le Loir et les fauvettes* (1846); *les Grenouilles voulant un roi* (1850); *l'Aigle défendant sa proie*, commandé par le ministre de l'intérieur (1852); *Aigle chassant un vautour* (1857); *Faucon chassant aux lapins*, *Faisan surpris par une fouine* (1859); *Faucon chassant des lapins*, bas-relief, bronze, appartient au ministère d'État, ainsi que le *Renard chassant des canards*, bas-relief, plâtre; *Combat de coqs*, groupe, plâtre; *Coq cochinchinois*, étude, plâtre (1861); *Vautour*, plâtre; *Buse chassant aux perdreaux*, bas-relief, plâtre (1863); *Lionne du Sahara*, plâtre, *Combat de coqs*, bronze, (1864); des *Vautours*, des *Faucons*, des *Natures mortes;* etc. Plusieurs des mêmes sujets ont reparu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Cain a obtenu une 3e médaille en 1850, une médaille de bronze à Londres, en 1851, un rappel en 1863, et une médaille en 1864.

CALAMATTA (Louis), graveur français d'origine italienne, né à Civita-Vecchia (États romains), en 1802, y fut d'abord l'élève de MM. Marchetti et Giangiacomo, et vint jeune encore à Paris. Il suivit les traditions de l'école de M. Ingres, et débuta au salon de 1827, par *Bajazet et le berger*, d'après Dedreux-Dorcy. Il a donné depuis : le portrait de *Paganini* (1831); le masque de *Napoléon*, moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antommarchi, une de ses meilleures œuvres et l'une des mieux accueillies (1834) : *le Vœu de Louis XIII*, et le portrait du *duc d'Orléans* d'après M. Ingres; *Françoise de Rimini* et le portrait de *Lamennais* d'après M. Ary Scheffer, le portrait de *M. Guizot* d'après Paul Delaroche, celui de *Fourier* d'après M. Gigoux, du *roi d'Espagne* d'après M. Madrazzo. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855, avec la plupart des œuvres précédentes, *la Vision d'Ézéchiel* et *la Paix*, de Raphaël, la *Joconde*, de Léonard de Vinci; le portrait du *comte Molé* d'après M. Ingres, et un cadre contenant dix-neuf *portraits;* au salon de 1857; *la Cenci*, d'après Guido Reni, *Paysans dans l'admiration*, d'après M. Madou; *Souvenir de la patrie*, d'après M. A. Stevens; au salon de 1859 : *Portrait de Rubens*, d'après lui-même, ainsi que la *Madone de Foligno*, et un *Portrait inconnu d'un cubiculario*, dessins d'après Raphaël, et au salon de 1863 : la *Vierge à la Chaise*, d'après Raphaël. M. Calamatta a encore gravé, d'après ses propres dessins, deux portraits célèbres : ceux de *M. Ingres* et de *George Sand*, ce dernier exécuté

deux fois, dans une attitude et un costume différents.

Les qualités dominantes de cet artiste sont la correction et la finesse. Il rappelle, par la sobriété des effets, l'école austère à laquelle il s'est attaché. Il a obtenu deux 1res médailles, en 1837 et en 1855; chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1837, il a été promu officier en 1855.

Sa femme, Mme Joséphine Calamatta, cultive elle-même la peinture avec succès. On a d'elle : une *Vierge* (1842); *Eudore et Cymodocée* (1844); *sainte Cécile* (1846); *Ève* (1848): *sainte Véronique* (1851). Elle a obtenu une 2e médaille en 1845.

CALAME (Alexandre), peintre suisse, né à Vevay, le 28 mai 1810, vint encore enfant à Genève, où il reçut les leçons de M. Diday, qu'il a remplacé depuis comme chef d'école. Il a fait de fréquentes excursions à travers les montagnes et les sites pittoresques de la Suisse, un voyage en France (1842). et un séjour assez long en Italie (1845). On cite surtout de lui : *le Mont-Blanc*, *la Jungfrau*, *le Lac de Brientz*, *la Chaîne neigeuse du Monte-Rosa* et du *Mont-Cerven*, *la Chute de la Haudech*, *l'Oberland bernois* (1838-1844), *Midi d'été*, *Soir d'automne*, *Nuit d'hiver*, *les Ruines de Pestum*, une *Vue du Tyrol*, *les Quatre saisons*, *les Quatre heures du jour* (1845-1849). On a encore vu de lui à Paris, au salon de 1842 : un *Site des environs du lac des Waldstetten*, admis à l'Exposition universelle de 1855, sous ce titre : *le Lac des quatre cantons*.

M. Calame est souvent cité avec éloges pour ses lithographies et ses eaux-fortes, dont les plus connues sont 18 *vues de Lauterbrunnen et Meiringen*; 24 feuilles de *Paysages des Alpes*, etc. Membre des Académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, honoré des 2e et 1re médailles aux salons de 1839 et 1840, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1842. — Il est mort en mars 1864.

CALDERON (don Séraphin-Étienne), poëte espagnol, né à Malaga au commencement du siècle, étudia le droit à l'université de Grenade, y devint, en 1822, professeur de poésie et de rhétorique, et attira l'attention sur lui par la publication de quelques poëmes. Ayant donné sa démission peu de temps après, il se fit recevoir avocat et vint exercer cette profession dans sa ville natale. En 1830, il s'établit à Madrid où il écrivit sous le voile de l'anonyme les *Poésies d'un solitaire* (Poesias del solitario, 1833, in-8), qui furent suivies, en 1840, d'un second volume. En même temps il donnait aux *Cartas españolas*, le seul journal littéraire de cette époque, des articles sur les mœurs de l'Andalousie.

En 1834, M. Calderon fut nommé auditeur général de l'armée du Nord, fonction judiciaire dont les loisirs lui permirent de finir la traduction des *Principes d'administration* de Bonnin, dont le gouvernement l'avait chargé. Il venait d'être promu gouverneur civil à Logroño (1836), lorsqu'une chute de cheval le força de revenir à Madrid; là, il rassembla les manuscrits de l'ancienne littérature espagnole et jeta les bases d'un grand travail critique sur les *Cancioneros* et les *Romanceros*. A la fin de 1837, il fut envoyé à Séville en qualité de chef politique, fonctions qu'il résigna l'année suivante, à la suite d'une émeute où ses jours avaient été menacés.

Rentré dans la vie privée, cet écrivain publia l'ingénieux roman de *Chrétiens et maures* (Cristianos y moriscos; 1838), écrit dans la manière de Cervantès et qui fait partie de la *Collection des romans originaux de l'Espagne*; un essai sur *la littérature arabe* (Literatura de los Moriscos), et les *Scènes andalouses* (Escenas andalusas; 1847, in-8), où l'on retrouve toute la verve de ses débuts. Un choix de ses œuvres en vers et en prose a été fait pour le recueil de M. Eug. de Ochoa : *Apuntes por una biblioteca de escritores españoles contemporaneos* (Paris, 1840).

CALDÉRON-COLLANTÈS (Saturnino), homme politique espagnol, né à Reinosa (prov. de Santander), vers la fin du dernier siècle, et fils d'un magistrat qui devint plus tard chef politique de Logroño et de Palencia, était encore sur les bancs de l'Université de Valladolid, lorsqu'il fut député aux Cortès de 1820. Il prit, à l'exemple de son père, part aux événements militaires et politiques qui suivirent, et eut à souffrir du triomphe de la réaction. Après la mort de Ferdinand VII, il fut renvoyé plusieurs fois aux Cortès par la province d'Orense, et se signala par son activité et par ses discours en faveur des principes constitutionnels. Nommé ministre de l'intérieur, il eut à diriger, après la dissolution des Cortès, les opérations électorales au milieu de l'opposition impérieuse du général Espartero (voy. ce nom), et fit obtenir au gouvernement une majorité considérable. Il se retira avec Narvaez, pour ne pas souscrire aux exigences d'Espartero dans l'affaire Linage. Depuis, M. Caldéron-Collantès n'a cessé d'appartenir aux grands corps politiques de son pays, au Sénat, au Conseil royal, au tribunal du contentieux, etc., et a occupé dans plusieurs cabinets, sous la présidence de Narvaez ou d'O'Donnell, divers portefeuilles.

Appelé, en dernier lieu, dans le ministère du 1er juillet 1858, au département des affaires étrangères, il a su, pendant la guerre avec le Maroc, apaiser les ombrages de l'Angleterre et augmenter l'importance des relations diplomatiques de l'Espagne avec les autres puissances. Il évita de compromettre la politique du cabinet espagnol dans les affaires romaines, malgré les interpellations parlementaires auxquelles il eut à répondre sur ce sujet (février 1861). Son habileté échoua au milieu des difficultés de l'expédition du Mexique, entreprise de concert avec la France. Il s'efforça de défendre la conduite du général Prim et dut quitter le ministère à la suite de la discussion à laquelle cette conduite donna lieu, dans les chambres espagnoles, au mois de janvier 1863.

CALÈS (Godefroi), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Denis (Seine), le 21 mars 1799, neveu d'un conventionnel mort en exil et fils d'un administrateur républicain du département de la Haute-Garonne, suivit à Montpellier les cours de médecine. Reçu docteur, il s'occupa d'une maladie peu connue, la pellagre, sur laquelle il publia un mémoire cité avec éloges Établi à Villefranche (Haute-Garonne), il acquit dans cette ville une assez grande influence politique, et fut nommé, après la révolution de 1830, commandant de la garde nationale; mais il donna bientôt sa démission. Membre du conseil municipal, il proclama la république de 1848, et prit en mains l'administration de la ville. Il fut envoyé à la Constituante par 51 003 suffrages, le sixième sur les douze représentants de la Haute-Garonne. Il prit place au comité des cultes et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit l'exercice de sa profession.

CALFA (Ambroise) Yousouf-bey, littérateur ar-

ménien, né à Constantinople, le 2 mars 1830, petit-fils du général de mameluks Yousouf-bey, tué à Austerlitz, fut élevé au collége des mekhitaristes de Venise, où il étudia un grand nombre de langues. En 1848, il fut envoyé comme professeur au collége Moorat de Paris, où il devint, en 1854, préfet des études, en remplacement d'Aivazowski (voy. ce nom). Bientôt, à la suite d'une scission avec le supérieur des mekhitaristes, il devint l'un des fondateurs du collége national arménien de Grenelle, dont il eut pendant trois ans la direction. Forcé par sa santé d'abandonner ces fonctions, il s'est consacré à une série d'importants travaux littéraires qui ont pour but d'initier l'Arménie à la civilisation européenne. M. Calfa, qui a repris depuis peu le nom paternel d'Yousouf-bey, a été nommé membre de l'Institut historique et de la Société asiatique de Paris.

Nous citerons parmi ses nombreuses publications : *Histoire universelle* (Venise, 1851, 5 vol.); *Traité* et *Abrégé d'arithmétique* (Venise et Théodosie, 1853, 1859); plusieurs *Guides de la conversation* en arménien et diverses langues (Paris, 1855-1859); *Calligraphie arménienne* (Paris, 1854, 3ᵉ édit., 1859), ouvrage où le type des caractères arméniens est modifié d'après les écritures européennes, et qui a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855; *Histoire sainte* (Théodosie, 1860, gr. in-8, 150 grav.); *Dictionnaire arménien-français* (Paris, 1860); *Dictionnaire français-arménien* (sous presse).

M. Calfa a traduit en outre en arménien divers ouvrages français : l'*Éducation des filles* (Venise, 1850; Paris, 1857, avec le texte en regard); *Paul et Virginie* (Paris, 1856, 2ᵉ édit., l'une illustrée, l'autre avec le texte); *Télémaque* (Paris, 1859, in-12, avec le texte; 1860, gr. in-8, illustré). Il a aussi collaboré à la revue arméno-française, *la Colombe du Massis*, qu'il a dirigée de 1857 à 1859.

CALFA (Corène) YOUSOUF-bey, poëte arménien, frère du précédent, né à Constantinople, en 1835, fut aussi élevé chez les mekhitaristes de Venise, et devint, très-jeune encore, professeur des novices et rédacteur en chef du journal *Polyhistore*, fondé par Aivazowski (voy. ce nom). Il vint à Paris avec son frère, s'associa à ses études et partagea ses fonctions dans le collége des mekhitaristes. Connu surtout par ses poésies originales, il en a publié un grand nombre dans divers recueils arméniens, notamment dans *la Colombe du Massis*. Il a aussi composé plusieurs airs nationaux devenus populaires. Ses compatriotes lui doivent une traduction des *Harmonies poétiques* de M. de Lamartine (Paris, 1859). On cite encore de lui : *Grammaire arménienne* (Théodosie, 1860); *Histoire d'Arménie* (Ibid., 1860); *Dictionnaire arménien-français* (1861, in-18). M. C. Calfa a été nommé, comme son frère, membre de la Société asiatique de Paris.

CALLA (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802, dirige, depuis une trentaine d'années, l'usine créée par son père pour les grands ouvrages de fonte et les machines industrielles ou agricoles. Il s'est dans ces derniers temps spécialement occupé de la fonte artistique et du bronze monumental, et a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candélabres de la cour du Louvre (1854). Cette maison a obtenu, outre une médaille d'or de la Société d'encouragement (1820), et une citation favorable en 1827, trois médailles d'or à toutes les expositions depuis 1834, et deux médailles de première classe à l'Exposition universelle de 1855. M. Fr. Calla a été décoré en avril 1843. Il est devenu secrétaire de la Société d'encouragement : il a été chargé officiellement d'écrire, entre autres rapports, celui de l'Exposition de Bruxelles de 1844 (classe de la fonte), inséré dans les *Annales du commerce extérieur*.

CALLERY (J.... M....), sinologue français, ancien interprète de la mission de Chine en 1844, secrétaire interprète de l'Empereur pour les langues de Chine, chevalier de la Légion d'honneur depuis le 8 juillet 1846, a publié particulièrement sur la Chine, sa langue et son histoire : *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise* (1842, in-8), et *Insurrection en Chine, depuis son origine jusqu'à la prise de Nankin* (1853), avec M. Yvan, ouvrage traduit la même année en portugais. On cite en outre *la Galerie royale de peinture de Turin* (1854), etc. Il a collaboré à la *Nouvelle revue encyclopédique* et à divers recueils. — Il est mort en juin 1862.

CALLET (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Étienne (Loire) le 27 octobre 1812, vint de bonne heure à Paris, fut rédacteur de la *Gazette de France* jusqu'en 1840 et inséra des articles de philosophie et de morale dans l'*Encyclopédie du XIXᵉ siècle*. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Loire, le huitième sur onze, par 41 607 voix sur près de 100 000 votants. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti modéré et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se réfugia en Belgique.

En 1851, M. Callet avait déjà fait paraître, sous le titre d'*Études morales* (Paris, in-16), un choix de ses anciens articles. Il reprit, à Bruxelles, ses travaux littéraires. En 1853, il fut autorisé à revenir à Paris, mais il fut, bientôt après, traduit en justice et condamné à l'emprisonnement par suite de la distribution en France de brochures qu'il avait publiées en Belgique sur le gouvernement impérial.

CALLEY DE SAINT-PAUL (Adrien-Charles), homme politique français, député, est né le 27 décembre 1808. Ancien banquier à Paris, et membre du Conseil général pour le canton de Magnac-Laval, il devint, en 1857, député de la 2ᵉ circonscription du département de la Haute-Vienne et fut réélu au même titre, en 1863, par 25 411 voix sur 28 822 votants. M. Calley de Saint-Paul a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CALLIAT (Victor), architecte français, né à Paris, le 1ᵉʳ septembre 1801, suivit avec succès les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Vaudoyer et Châtillon (1819-1824), et fut, dès l'année suivante, attaché aux travaux publics. Plus tard il dirigea, comme premier inspecteur, les travaux de l'hôtel de ville de Paris (1845), puis devint inspecteur de la ville. Il a été nommé, en 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Calliat, dessinateur et graveur habile, a publié ou dirigé : *Hôtel de ville de Paris, mesuré, dessiné et gravé* (1846, 27 pl. in-fol.), dont un *Supplément* comprend la nouvelle disposition des grands salons des fêtes; *Parallèle des maisons de Paris*, construites depuis 1830 jusqu'à nos jours (1850, 125 pl. in-fol.); *Église Saint-Eustache* (1850, 11 pl. in-fol.). Il a fondé, en 1850, l'*Ency-*

clopédie d'architecture, publication mensuelle dont il a dirigé depuis la partie artistique. Au salon de 1861, il a exposé une *Galerie*, dessin d'architecture perspective.

CALLIMACHI (prince), diplomate ottoman, d'une famille phanariote qui fournit plusieurs hospodars aux principautés, est fils du prince Charles Callimachi, qui, après avoir gouverné à deux reprises la Moldavie, fut enveloppé dans les massacres qui suivirent, en 1821, la première explosion de l'hétairie à Constantinople et dans les provinces. Réfugié en Russie avec sa mère et quelques autres membres de sa famille, le jeune Callimachi compléta son éducation à l'université de Kiew, puis entreprit une série de voyages dans les principales contrées de l'Europe. Vers 1829, il rentra en Turquie, fut réintégré, par le sultan Mahmoud, dans les biens et titres de sa famille, et suivit Réchid-pacha à Paris, en qualité d'attaché, puis de conseiller d'ambassade. En 1848, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Londres, et passa, l'année suivante, avec le même titre, à Paris, où il fut chargé de la négociation du premier emprunt ottoman. Rappelé, au mois de janvier 1853, il refusa les fonctions de gouverneur général (prince) de l'île de Samos, et se retira à Versailles. En 1855, Réchid-pacha lui fit donner l'ambassade de Vienne (17 décembre). Retenu à Constantinople par les conférences qui s'ouvrirent à cette époque pour la réorganisation des principautés danubiennes, et auxquelles il prit une part active, il partit pour Vienne après la conclusion de la paix. Le prince Callimachi, qui passe pour un des plus habiles diplomates de la Turquie, a reçu, en 1856, les insignes de grand officier de la Légion d'honneur. Au mois de juin 1861, il fut élu au rang de *Bala*, le premier, dans la hiérarchie turque, après celui de *muchir*; c'était la première fois que cette distinction était conférée à un des sujets chrétiens du sultan.

CALLISEN (Adolphe-Charles-Peter), médecin danois, né, le 8 avril 1786, à Gluckstadt en Holstein, neveu du pharmacien Henri Callisen, étudia la médecine à Kiel et à Copenhague, fut nommé, en 1808, aide-major chirurgien et entreprit l'année suivante un voyage d'étude en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France et en Hollande. En 1816, il alla occuper le poste de professeur suppléant à l'académie de chirurgie de Copenhague. Nommé professeur en 1829, il obtint, un an après, le titre de conservateur de la bibliothèque; en 1836, celui de chevalier; et enfin, en 1839, celui de conseiller d'État. Sa santé le força de renoncer au professorat. Retiré à Altona, il se consacra tout entier à des travaux de littérature médicale.

M. Callisen a exécuté le plus grand monument bibliographique qui ait encore été élevé à la médecine et à toutes les sciences accessoires, sous le titre de *Dictionnaire littéraire des médecins, chirurgiens, accoucheurs, pharmaciens et naturalistes vivants de tous les peuples* (Medicinisches Schriftstellerlexicon der jetzt lebenden Aerzte, Wundaerzte, etc.; Copenhague, 1829-1835, 33 vol.), vaste recueil, rédigé avec beaucoup de soin, et qui répond à son titre et fournit les plus précieux renseignements sur tous les sujets qu'il embrasse.

CALMEIL (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers (Vienne) en 1798, fut d'abord élève d'Esquirol, à la Salpêtrière, et passa ensuite à la maison royale de Charenton dont Royer-Collard était alors médecin en chef. Il fut reçu docteur en 1824; sa thèse *sur les Rapports de causes et d'effet qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, attira l'attention sur la fréquence, jusqu'alors peu remarquée, des désordres graves que produisent les accès épileptiques et même les vertiges, dans les facultés intellectuelles et physiques. Une chose frappait dès lors l'auteur, c'est la difficulté de rattacher les dérangements fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux. Après l'examen des cadavres des aliénés de Charenton et de nombreuses expériences, il crut saisir une corrélation presque constante entre la manifestation de certains troubles fonctionnels et celle de certains désordres appréciables au doigt et à l'œil, à la superficie de l'encéphale. Il publia à ce sujet, en 1826, un travail intitulé : *de la Paralysie considérée chez les aliénés* (in-8), qui lui valut les éloges de Broussais.

M. Calmeil, successivement nommé inspecteur pour le service médical, puis médecin adjoint à la maison de Charenton, est devenu médecin en chef de cette maison et officier de la Légion d'honneur.

Ses principaux ouvrages sont : *de la Folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, 2 vol. in-8), depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle, et *Traité des maladies inflammatoires du cerveau, ou Histoire anatomo-pathologique des congestions encéphaliques, du délire aigu, de la paralysie générale ou périencéphalite*, etc. (1859, 2 vol. in-8). Il a publié, en outre, dans le *Journal du progrès*, toute une série d'importants mémoires sur la *physiologie, l'anatomie et le ramollissement de la moelle épinière;* dans les *Archives générales de médecine*, plusieurs articles relatifs à l'*innervation;* dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, plusieurs *observations de vers développés dans le cerveau*, et enfin dans la 2e édition du *Dictionnaire ou Répertoire général des sciences médicales*, tous les articles sur l'*anatomie*, la *physiologie et la pathologie du système nerveux* qui, à eux seuls, formeraient un précieux volume.

CALMELS (Anatole-Célestin), sculpteur français, né à Paris, le 26 mars 1825, suivit les ateliers de Karl Elshoëct, Bosio et Pradier, et jusqu'en 1840, les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le second grand prix de Rome en 1839. Il a, depuis, exécuté ou exposé : *la Guerre*, statue placée autrefois sur le pont de la Concorde (1840); *Guttemberg*, pour l'Imprimerie impériale; *Denis Papin*, pour la façade de l'hôtel de ville; *la Naissance de la Vierge, la Présentation au temple*, bas-reliefs pour l'église de Saint-Maurice, à Lille (1850-52); *Psyché, Mme Fournier, M. Sanchez de Agreda* (1857); *Calypso*, statue commandée par la maison de l'empereur; *saint Clément*, pour la tour Saint-Jacques; le groupe de *l'Industrie;* la statue de *Masséna*, pour le nouveau Louvre; les bustes de *Ballanche*, pour l'Institut, de *Géricault*, pour le Louvre; *Oudot, Napoléon III, MM. Montaubry, Moulin, Dupotet;* les statuettes du *prince Arthur*, du *marquis de Lawœstine*, de Mmes *Rose Chéri, Laroye, Doche*, etc.; une foule enfin de groupes, statuettes et sujets divers, notamment un *Chemin de la croix*, reproduits et édités chez nos principaux bronziers et envoyés, sous leur nom, à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855. M. Calmels a obtenu une 3e médaille en 1852 et le rappel en 1857.

CALMON (Jean), homme d'État français, né en 1774, à Carlucet (Lot), mort à Paris, le 13 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CALONNE (Pierre-Fabius DE), littérateur français, né à Paris, le 4 février 1794, a été longtemps professeur au collége Henri IV. Son principal ouvrage est un *Traité de la narration, suivi des règles générales de l'analyse et du développement oratoire* (1825, in-12; 5e édit., 1855). Il a traduit *Cornelius Nepos* dans la collection Panckoucke, et publié une bonne édition de Tacite. En 1828, il fit paraître deux brochures relatives à la question de l'enseignement : *de l'Université et du clergé* et *les Jésuites et l'Université*. Mais il n'était point né pour la polémique. Héritier du vieil esprit français et très-ennemi du pédantisme, il a été un des joyeux membres du Caveau, pour lequel il a composé plusieurs chansons. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 15 mars 1839.

CALONNE (Ernest DE), poëte et auteur dramatique français, fils du précédent, né à Paris le 11 janvier 1822, fit ses études au collége Henri IV et obtint des succès au concours général. En 1842, il fit paraître un poëme, *l'Amour et Psyché*. Peu de temps après, il présentait au directeur de l'Odéon une pièce en un acte et en prose, intitulée : *le Docteur amoureux*, et qui fut jouée sous le nom de Molière. La critique ne découvrit point tout d'abord cette innocente supercherie que, du reste, l'auteur n'a jamais avouée publiquement, et qui donna lieu à une polémique assez vive dans les journaux.

M. Ernest de Calonne entra ensuite dans l'Université et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. En 1850, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Il fit jouer sur le théâtre de cette ville une comédie en vers, *Berthe et Suzanne* (13 décembre 1853). *L'Europe artiste*, dont il était alors rédacteur, a publié, en 1856, son *Docteur amoureux*, avec un prologue et une préface.

CALONNE (vicomte Alphonse BERNARD DE), publiciste français, né à Béthune, en 1818, vint terminer ses études à Paris et y fit son droit de 1840 à 1842. Il débuta dans les lettres par des articles d'archéologie et de critique d'art. Après la révolution de 1848, dévoué à l'opinion légitimiste, il collabora à des brochures de circonstance : *les Trois journées de Février* (in-8), *le Gouvernement provisoire, histoire anecdotique et politique de ses membres* (juin, 1848), etc., et fut un des rédacteurs du *Lampion*, journal suspendu par le général Cavaignac (21 août 1848). M. de Calonne essaya, de concert avec MM. de Montépin et de Villemessant, de le remplacer par *la Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi le jour de son apparition. Il entra ensuite à *l'Opinion publique*, dirigée par M. A. Nettement, et s'y occupa surtout des questions d'art. Ce furent ses accusations contre M. Fiorentino qui amenèrent un duel entre celui-ci et M. Am. Achard, et il se vit condamné lui-même à une amende par le tribunal correctionnel.

Le 4 août 1850, M. Alphonse de Calonne fit paraître le premier numéro d'une feuille hebdomadaire : *le Henri IV, journal de la réconciliation*, destinée à servir la politique fusionniste, mais qui ne put vivre. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma d'abord dans des travaux artistiques littéraires, prit part à la rédaction de la *Revue contemporaine*, fondée par le marquis de Belval (15 avril 1852), et où la littérature s'inspirait des idées de l'ancienne droite parlementaire. En 1855, devenu propriétaire de ce recueil, il en changea le caractère politique, et en fit, sous le patronage du gouvernement et avec le concours d'un grand nombre d'écrivains fonctionnaires, l'organe important d'une sorte de littérature d'État. En janvier 1859, ce patronage officiel passa tout à coup à un recueil nouveau, la *Revue européenne* qui n'eut qu'une courte durée. Au mois de novembre 1861, la disparition de ce dernier recueil rendit à la *Revue contemporaine* sa position et son importance.

M. de Calonne a publié à part : *Bérangère* (1852), nouvelle; *Voyage au pays de Bohême, Mendiants et flibustiers littéraires* (1852); *la Minerve de Phidias, restaurée, etc.* (1855): *Pauvre Mathieu* (1855, 2 vol. in-12); *les Frais de la guerre* (1856, 2 vol. in-12); *le Portrait de la Marquise* (1857, in-12); *De la défense des côtes en Angleterre* (1859, in-8), etc.

CALTHORPE (Frédéric GOUGH, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1790 à Londres, est le troisième fils d'un membre du Parlement, élevé, en 1796, à la pairie héréditaire. Après avoir siégé à la Chambre des Communes pour Bramber de 1826 à 1830, il fut nommé, en 1848, député-lieutenant et haut-shériff du comté de Stafford et prit le titre de son frère en lui succédant à la Chambre des Lords (1851). De son mariage avec une fille du duc de Beaufort (1823), il a eu neuf enfants dont l'aîné, *Frédéric-Henri-William* GOUGH-CALTHORPE, né en 1826 à Londres, est devenu député-lieutenant du comté de Warvick en 1852, et de celui de Stafford en 1859, et est entré cette même année au Parlement comme représentant de la partie est du comté de Worcester. Un autre fils, né en 1831, a pris du service dans l'armée, où il a le grade de major, et s'est distingué dans la campagne de Crimée en qualité d'aide de camp de lord Raglan.

CALVERT (Georges-Henry), écrivain américain né à Baltimore en 1803, de la famille du célèbre fondateur de la colonie du Maryland, Georges, Calvert, lord Baltimore, fit ses études au collége de Harvard, puis à l'université de Gœttingue, en Allemagne. A son retour, il se mit à la tête d'un journal important de Baltimore, *the Baltimore american*, et en garda plusieurs années la direction. Établi, depuis 1843, à Newport (Rhode Island), il fit un nouveau voyage en Europe en 1845.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les revues américaines : *la Phrénologie expliquée* (Illustrations of phrenology, 3 vol., 1832); *la Vie d'Herbert Barklay* (a Volume from the life of Herbert Barclay; Baltimore, 1832); une traduction du *Don Carlos* de Schiller (1836); une tragédie originale, *le Comte Julien* (Count Julian, 1840); *Arnold et André* (1840), fragment dramatique; un poëme, *Cabiro*, publié la même année, et une traduction d'une partie de la *Correspondance de Gœthe et de Schiller*. En 1848, à son retour d'Europe, il donna la première série de ses *Scènes et pensées en Europe* (Scenes and thoughts in Europe), New-York, 2 vol. in-8, sorte de revue originale et hardie des principales questions du jour, écrite avec une certaine recherche aristocratique. La seconde série, qui parut en 1852, est consacrée à l'exposition de différents systèmes de physiologie et de philosophie sociale, de l'hydropathie, de la phrénologie et du fouriérisme, etc.

CALVET-ROGNIAT (Pierre-Paul), homme politique français député, est né le 19 août 1813, avocat, maire de Chamagnieu (Isère), et membre du conseil général de l'Aveyron pour le canton de Salles-Cuvan, et depuis pour celui de Laissac. Il entra au Corps législatif, en 1852, comme représentant de la 2e circonscription de l'Aveyron.

Réélu aux élections suivantes, comme candidat du gouvernement, il obtint, en 1863, 15 052 voix sur 27,193 votants. M. Calvet-Rogniat a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CALVIMONT (Jean-Baptiste-Albert, vicomte DE) littérateur et administrateur français, né à Périgueux, le 12 mai 1804, mort en février 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CAMBACÉRÈS (Marie-Jean-Pierre-Hubert, duc DE), sénateur français, né à Montpellier, le 20 septembre 1798, est l'aîné des deux neveux de l'archi-chancelier du premier Empire. Pour complaire à son oncle, il étudia le droit, et se fit inscrire, en 1823, au tableau des avocats de Paris. Élevé à la pairie le 11 novembre 1835, il soutint les derniers ministères du règne de Louis-Philippe. La révolution de Février le fit rentrer quelque temps dans la retraite. Les traditions de sa famille le rattachaient naturellement au régime établi par le coup d'État de décembre 1851, et il fut, un mois après, appelé à reprendre son siége au Luxembourg, en qualité de sénateur. M. de Cambacérès, devenu grand maître des cérémonies de la maison de l'Empereur, a été chargé, en cette qualité, de plusieurs missions de cour. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1855.

CAMBACÉRÈS (Étienne, comte DE), frère du précédent, ancien député; né à Montpellier en 1804 et gendre du maréchal Davoust, fut du petit nombre des bonapartistes qui refusèrent de se rallier à la dynastie de Juillet. En 1842, envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs indépendants de Saint-Quentin, il y remplaça M. Benoît Fould, député ministériel, et siégea à l'extrême gauche. Il ne se mit pas sur les rangs aux élections de la Constituante; mais, à celles de la Législative, il fut élu représentant de l'Aisne à une forte majorité. Il appuya énergiquement la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État de décembre 1851, reçut des mêmes électeurs un nouveau mandat pour le Corps législatif (1852-1857). M. de Cambacérès n'y est pas rentré en 1857; il a été remplacé par le jeune Louis de Cambacérès, ancien auditeur au conseil d'État et qui lui-même ne fut pas réélu en 1863. Ce dernier avait épousé la princesse Bathilde Bonaparte, morte le 9 juin 1861, la plus jeune des filles du prince de Canino. Le comte Ét. de Cambacérès a été promu officier de la Légion d'honneur.

CAMBON (Charles-Antoine), peintre décorateur français, né à Paris, au commencement de 1802, s'occupa d'abord de peinture à l'aquarelle et de dessins à la sépia et fréquenta ensuite l'atelier de M. Charles Cicéri, qu'il aida fréquemment dans ses travaux les plus importants. Dès 1828, il se livra pour son compte à la décoration théâtrale et exécuta ses premiers décors pour les scènes de Paris ou de la province, notamment le Cirque olympique, le grand théâtre de Lyon, celui de Brest, et plusieurs autres. Associé plus tard à M. Philastre, il a fait avec lui les décorations des nombreux opéras, drames et ballets joués dans ces dix-huit ou vingt dernières années; nous citerons parmi les plus récentes : *la Sylphide*, *Zerline*, *Jorita*, *le Corsaire*, *les Noces Vénitiennes*, œuvres qu'il a été souvent appelé à reproduire à l'étranger.

CAMBRIDGE (Georges-William-Frédéric-Charles, 2e duc DE), général et pair d'Angleterre, né, le 26 mars 1819, à Hanovre (Allemagne), est le fils aîné du duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et le cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans (1837), il a successivement commandé un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais. En 1852, il a reçu les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major général, et en 1854, à celui de lieutenant général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de *highlanders;* au passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang-froid qui lui valut les éloges des chefs de l'armée, et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et eut un cheval tué sous lui. L'état de sa santé l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et, en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre (13 juillet 1856), lequel équivaut à un ministère et lui donna voix délibérative au conseil. En 1857, il a reçu de la cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie. En 1861, il a été nommé colonel de l'artillerie royale et du génie, en 1862, colonel des grenadiers gardes, puis gouverneur de l'Académie de Wolwich, et enfin feld-maréchal, à la majorité du prince de Galles.

Le duc de Cambridge a des opinions libérales; il jouit, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12 000 liv. (270 000 fr.) qui lui a été accordée, par décision du Parlement, après la mort de son père (août 1850). Il est docteur en droit de l'université d'Oxford, président de l'Hôpital du Christ, chevalier de la Jarretière, grand'croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et préside, depuis 1851, l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges. Il n'est pas encore marié et a deux sœurs cadettes. (Voy. GRANDE-BRETAGNE [famille royale de]).

CAMDEN (Georges-Charles PRATT, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1799 à Londres, est le fils aîné d'un éminent magistrat élevé, en 1765, à la pairie, et en 1812, au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Brecknock, il entra en 1826, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti tory et y représenta Bath et Dunwich jusqu'en 1834. L'année suivante, il fut créé pair comme baron Camden et prit le titre de marquis à la mort de son père (1840). Sous le ministère de lord Wellington, il fit partie du conseil de l'Amirauté (1828). Il reçut, en 1846, les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de l'évêque de Rochester (1835) il a eu onze enfants dont l'aîné, John-Charles, comte de BRECKNOCK, né en 1840 à Londres, a été nommé, en 1860, député-lieutenant du comté de Kent.

CAMERON (Simon), homme d'État américain, originaire de la Pensylvanie, est né en 1792. Privé de son père dès l'âge le plus tendre, il se trouva forcé de pourvoir à ses besoins lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. En 1816, il entra à Harrisburg dans une imprimerie, vint ensuite à Washington où il fut employé comme compositeur dans un journal, puis, grâce à ses constants efforts pour améliorer sa position, obtint en 1832 le poste d'inspecteur à West-Point. Pendant les années suivantes, il s'occupa activement d'affaires de banque et de chemins de fer. En 1845, la Pensylvanie l'envoya au Sénat, où il se montra républicain conservateur. A l'avénement du président Lincoln (mars 1861), il entra dans le nouveau cabinet, comme ministre de la guerre, et n'hésita pas à proposer des mesures énergiques. Il

fut un de ceux qui voulaient, dès l'ouverture des hostilités, affranchir les noirs et les armer. Les autres ministres n'ayant point voulu partager ses propositions d'abolition immédiate, il fut forcé de se retirer et remplacé par M. Staunton, à la fin de l'année 1861. Le 17 janvier suivant, le Sénat le nomma ambassadeur des États-Unis à la cour de Russie, mais avant son départ, il fut arrêté à Philadelphie, sur la plainte de M. Pierce Butler, qui l'accusait d'arrestation illégale. Peu après, le Congrès émettait un vote de censure contre sa conduite à propos de sa conclusion des marchés de l'armée. Depuis quelque temps déjà, on avait fait circuler des bruits fâcheux sur son compte. Mais, considérant ces tracasseries comme dictées par l'esprit de parti, le président Lincoln prit la défense de M. Cameron, et dans un message (26 mai 1862), où il assumait la responsabilité de tous ses actes, le déclara déchargé de tout blâme, erreur ou illégalité. A la fin de la même année, M. Cameron, retournant de Russie en Amérique, passa par l'Angleterre où il se plaignit de la tolérance qu'y trouvaient les armateurs des corsaires confédérés. *

CAMINADE (Alexandre-François), peintre français, né à Paris, le 14 décembre 1783, reçut les leçons de David et de Mérimée et suivit l'École des beaux-arts. De 1812 à 1824, des *Portraits*, *la Fuite en Égypte*, *le Mariage de la Vierge*, commencèrent sa réputation. A la suite d'un voyage à Rome il exposa successivement : *l'Adoration des mages*, à l'église Saint-Étienne du Mont (1831); une *Visitation* (1843); une *Annonciation* (1834), et un petit tableau de genre hsitorique, *la duchesse d'Orléans visitant à l'Hôtel-Dieu les blessés de Juillet* 1830 (à la mairie de Bordeaux); *sainte Thérèse recevant l'extrême-onction* à l'église Notre-Dame de Lorette (1837); et l'année suivante, *le Lévite d'Éphraïm*, qu'on regarde comme sa meilleure œuvre. Il a fait pour le musée de Versailles : *l'Entrée des Français à Anvers, le* 17 *juillet* 1794; et pour l'ancien conseil d'État, quatre dessus de porte représentant les génies de *Numa*, de *Moïse*, de *Justinien* et de *Charlemagne*. Après un long repos, M. Caminade a envoyé une *Jeune fille* à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1859 : *Colomba présentant à son frère la chemise sanglante de son père et les balles qui l'ont frappé*. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1812, une 1ʳᵉ en 1831, et la décoration en avril 1833. — Il est mort en mai 1862.

Son frère, M. Amédée-Jacques-Marie CAMINADE, né en 1785, général de brigade depuis 1840, compris dans la réserve depuis 1847, a dirigé l'École d'application d'état-major et a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. — Un fils du peintre, Aug.-Prosper, capitaine de zouaves, décoré de la Légion d'honneur en 1852, est mort en Crimée.

CAMOU (Jacques), général français, sénateur, né le 1ᵉʳ mai 1792, entra au service en 1808. Capitaine d'infanterie en 1823, chef de bataillon en 1837, lieutenant-colonel en 1841, colonel en 1844, il devint général de brigade en avril 1848 et général de division le 6 février 1852. Longtemps employé en Algérie et signalé au siége de Zaatcha, il a commandé une division, puis un corps d'armée en Crimée. Il fit ensuite partie de la première section de l'état-major général, puis fut appelé à prendre part à la guerre d'Italie. Le général Camou a été promu le 17 octobre 1857, grand'croix de la Légion d'honneur. Il a été nommé sénateur par décret du 30 décembre 1863.

CAMOYS (Thomas STONOR, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1797 à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1383, à la pairie héréditaire. Élu, en 1832, député d'Oxford à la Chambre des Communes, il résigna son mandat l'année suivante, fit de vains efforts pour y rentrer et fut mis, en 1839, en possession d'un siége à la chambre haute, laissé vacant depuis le XVᵉ siècle et auquel lui donnait des droits sa descendance maternelle. Depuis 1846, il a exercé dans la maison de la reine, sauf en 1852, les fonctions de chambellan; il appartient au parti libéral. De son mariage avec miss Towneley (1821) il a eu douze enfants dont l'aîné, *Thomas-Edward* STONOR, né en 1824 à Stonor (comté d'Oxford), est devenu député-lieutenant du comté d'Oxon.

CAMPAIGNAC (Antoine-Bernard), ingénieur français, né le 9 novembre 1792, à Montgeara (Haute-Garonne), fut admis, en 1811, à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service du génie maritime. Retraité, en 1841, avec le grade d'ingénieur en chef, il fut nommé, en 1843, directeur de l'École des arts et métiers d'Aix. Il a été promu, en 1856, officier de la Légion d'honneur. On a de lui d'importants travaux sur le génie maritime et la navigation à vapeur : *Atlas du génie maritime* (Toulon, in-fol.), rédigé en collaboration avec des officiers de ce corps; *De l'état actuel de la navigation par la vapeur* (1842, in-4), suivi de notes, projets d'amélioration et tableaux; et des notices dans le *Journal des mines*.

CAMPAIGNO (Jean-Marie-Anne, comte DE), homme politique français, député, est né le 24 juillet 1805. Maire de Toulouse et membre du conseil général pour le canton sud de cette ville, il a été élu député pour la 2ᵉ circonscription de la Haute-Garonne, en 1861, comme candidat du gouvernement, par 17 536 voix sur 27 190 votants. M. le comte de Campaigno a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. *

CAMPBELL (John CAMPBELL, 1ᵉʳ baron), homme politique et pair d'Angleterre, né, en 1778, à Springfield, est fils d'un ecclésiastique du comté de Fife. Destiné au sacerdoce, il fit dans ce but ses études à l'université de Saint-André; puis, étant venu chercher fortune à Londres vers 1798, il fut d'abord chargé de la critique du théâtre dans le *Morning-Herald*, par son compatriote John Perry, propriétaire de ce journal, puis il entra à l'École de droit de Lincoln's Inn (1800), et fut admis au barreau en 1806. Ses talents de jurisconsulte lui avaient déjà acquis une grande réputation, lorsqu'il fut nommé conseiller de la couronne, en 1827; ce titre lui avait été refusé jusqu'alors, à cause de ses relations connues avec le parti whig.

M. Campbell ne put aborder qu'assez tard la vie politique. Il avait plus de cinquante ans quand il réussit, après de vaines tentatives, à forcer l'entrée de la Chambre des Communes, où l'envoya d'abord le bourg de Stafford (1830). Il prit, dans les orageuses sessions de 1830 et 1831, une position importante et soutint avec vivacité la nécessité d'une réforme parlementaire. Lord Grey, qui avait apprécié l'importance d'un semblable auxiliaire, l'appela à faire partie de son cabinet, d'abord comme avocat général (1832), puis comme procureur général (1834). Ces dernières fonctions, un moment résignées sous sir R. Peel, il les accepta de nouveau du comte Melbourne, lors de son retour aux affaires.

Au Parlement, il n'en tint pas moins une place distinguée, et sa parole claire et ferme y était écoutée avec beaucoup de faveur. Après avoir

représenté le bourg de Dudley de 1832 à 1834, il obtint à cette époque le mandat très-recherché de la cité d'Édimbourg. En juin 1841, il fut élevé à la pairie avec le titre de baron Campbell et chargé de la chancellerie d'Irlande; sa femme, fille de lord Abinger, avait déjà, par décret royal, le rang de pairesse du Royaume-Uni, attaché à son titre de baronne Stratheden. Le cabinet tory, qui prit quelques mois plus tard la direction des affaires, enleva au nouveau lord sa charge ministérielle. Ce fut alors qu'il employa ses loisirs à écrire deux ouvrages biographiques qui lui ont coûté de longues recherches, l'un sur *les Chanceliers d'Angleterre* (Lives of the lords Chancellors and Keepers of the great seal, 1845-1847, 8 vol. in-8), et l'autre sur *les Présidents des cours suprêmes* (Lives of the Chief justices of England; 1849).

Le triomphe du parti whig en 1846 fit nommer lord Campbell chancelier du duché de Lancastre, et, en sa qualité de membre du ministère Russell, il prit une part très-active aux débats de la Chambre des Lords. En 1850, lors de la retraite du baron Denman, il fut installé dans la charge du president de la Cour du Banc de la reine, qui est, après la Chancellerie, le plus haut degré de la magistrature anglaise. En 1841, il était entré au conseil prive et, en 1859, il a été lord-chancelier. C'est à lui qu'on doit l'abolition de l'arrestation pour dettes. — Il est mort le 22 juin 1861, et a laissé une des fortunes les plus considérables de l'Angleterre.

CAMPBELL (sir Colin), baron CLYDE, général anglais, né en 1791, près de Glasgow, entra, en 1808, au service, avec le brevet d'enseigne, fit ses premières armes à l'expédition de Walcheren et prit part, de 1809 à 1814, à toutes les guerres de la Péninsule: il fut blessé à Saint-Sébastien et au passage de la Bidassoa. Il était capitaine lorsqu'il fit la campagne des États-Unis (1814), devint major en 1825 et, lors de l'expédition de Chine (1842), fut placé comme colonel à la tête du 98ᵉ régiment d'infanterie, qui se distingua à la prise de Chin-Kiang-Fou et de Chusan.

Durant la guerre du Pendjâb, sir C. Campbell agit, sous les ordres du général Gough, en qualité de major général. Après avoir battu les Sikhs près de Ramnuggour (22 novembre 1848), ainsi qu'au passage du Chenâb, il dut se retirer devant des forces supérieures, rallia le gros de l'armée et commanda une division entière aux sanglantes batailles de Chillianwâllah et de Goudjerât. Il reçut, pour sa belle conduite, les remercîments publics du Parlement et la croix de commandeur du Bain (1849). Sir Ch. Napier l'employa, en 1852, à réduire les montagnards rebelles du Peshâwer.

Il fut rappelé en 1854 pour prendre part à la guerre d'Orient et placé, comme major général, sous les ordres du duc de Cambridge. Il se conduisit vaillamment à l'Alma, où il aborda, avec les *highlanders*, l'ennemi à la baïonnette, et à Balaclava, qu'il préserva de l'attaque soudaine des Russes. En 1857, il a été nommé général en chef des troupes anglaises de l'Inde, et ses succès contre les rebelles lui ont valu, l'année suivante, le titre de baron Clyde, et un siége à la Chambre des Lords. Il a été créé chevalier en 1855, et a reçu, en 1856, la croix de grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Chatam le 14 août 1863.

CAMPBELL (sir John), général anglais, né le 14 avril 1807, mort à Chatam, le 18 juin 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

CAMPBELL (John), écrivain et journaliste anglais, né dans le comté de Forfar, vers la fin du siècle dernier, passa d'abord quelque temps dans les affaires, puis, à l'âge de vingt ans, reprit ses études, qu'il termina à l'Université de Glasgow. Il entra ensuite au collége de théologie de la communion indépendante, et fut ordonné ministre en 1829. Il remplit ces fonctions pendant une vingtaine d'années, mais il fut forcé, par la faiblesse de sa santé, de se vouer uniquement à la littérature. Il s'occupa donc de publications religieuses. En 1844, il fonda *The Christian Witness*, et deux ans plus tard, *The Christian's Penny Magazine*. En 1849, il créa le *British Banner*, grand journal hebdomadaire rédigé d'après les *principes du christianisme* et qui resta neuf ans sous sa direction. Il fonda encore un autre journal du même genre le *British Standard*, et une feuille populaire à bon marché, le *British Enseign*. Toutes ces publications ont obtenu un grand succès.

En 1839, le docteur Campbell attaqua vivement dans les journaux le monopole de l'impression de la Bible attribué aux imprimeurs de la Reine : cette polémique, qui eut pour résultat une très-forte diminution dans les prix des Écritures saintes, a été ensuite publiée en volume.

Le docteur Campbell a écrit en outre de nombreux ouvrages, surtout avant d'entrer dans le journalisme; on cite : *Maritime Discovery and Christian Missions; Jethro; The Martyr of Erromanga, or Philosophy of Missions; Life of David Nasmyth, Founder of City Missions; Review of the life, character, Eloquence and Works of John Angel James; Popery and Puseyism; Letters to his Royal Higness the Prince Consort* (1861).

Dans tous ses ouvrages, M. Campbell s'est montré constamment l'adversaire du catholicisme, du rationalisme, de la théologie allemande et du néologisme; il a reçu en 1841 le diplôme de docteur de l'Université de Saint-André.

CAMPERDOWN (Adam DUNCAN-HALDANE, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né à Édimbourg, en 1812, est petit-fils du célèbre amiral Duncan créé pair et vicomte en 1797, en récompense de la victoire navale qu'il remporta sur les Hollandais devant Camperdown. Élevé à Cambridge, il siégea à la Chambre des Communes pour Southampton (1837-1841); pour Bath, (1841-1852); pour le comté de Forfar (1854 1859); député-lieutenant de ce comté et de celui de Perth, il remplit les fonctions de lord de la trésorerie de 1855 à 1858 et succéda aux titres de son père en 1859. Marié en 1839 à miss Philips, il a pour héritier son fils Robert-Adam-Philips Haldane, vicomte Duncan, né à Londres en 1841, élevé à Oxford, et devenu, en 1863, député-lieutenant du comté de Forfar.

CAMPHAUSEN (Ludolf), homme politique allemand, né à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, le 4 janvier 1803, s'est d'abord fait connaître par son activité et son intelligence commerciales. Chef d'une maison de banque fondée à Cologne en 1825, il contribua au développement de la navigation à vapeur sur le Rhin et du réseau des chemins de fer en Allemagne. Il se déclara de bonne heure contre le système protectionniste. De 1839 à 1848, il présida la chambre de commerce de Cologne. En 1842, il débuta dans la carrière politique, comme membre de la diète provinciale du Rhin, et s'y plaça à la tête de l'opposition constitutionnelle qui réclamait la liberté de la presse et l'établissement d'une représentation nationale. En février 1847, il fit partie de la première diète générale des états, convoqués à Berlin par le roi de Prusse. Dès les premières séances, il acquit une grande popularité, et devint l'espoir de la

bourgeoisie libérale. Après les événements de Berlin (18 mars 1848), il fut nommé président du conseil des ministres, mais il fut bientôt débordé par le parti révolutionnaire qui exigeait la convocation immédiate d'une constituante, et il donna sa démission (20 juin 1848). Il refusa la présidence de l'Assemblée nationale de Prusse, et le portefeuille des affaires étrangères que lui offrait le vicaire de l'empire, mais il accepta le titre de ministre d'État, et fut accrédité auprès du pouvoir central allemand, en qualité de ministre plénipotentiaire. Fidèle à son système de conciliation et de juste-milieu, il se prononça contre le rétablissement de l'empire, ne voulut point sacrifier l'indépendance de la Prusse à l'unité de l'Allemagne, et s'efforça de ménager tous les intérêts légitimes, en proposant une confédération d'États dont la Prusse aurait eu la direction. Il approuva le traité dit des trois rois (26 mai 1849), et dans le parlement fédéral, convoqué à Erfurt au nom de l'union restreinte (20 mars 1850), il remplit les fonctions de rapporteur du Comité de constitution. Après les conférences d'Ollmütz et de Varsovie, qui dissipèrent les dernières illusions du parti modéré, M. Camphausen rentra dans l'opposition. Il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque qui porte le nom de sa famille, et parut renoncer, dès lors, à toute ambition politique.

Son frère, Otto CAMPHAUSEN, né à Hünshoven le 21 octobre 1812 a rempli, de 1834 à 1844, des fonctions administratives, tout en s'occupant d'affaires commerciales. En 1847, il a rédigé un projet d'impôt sur le revenu. Membre de l'Assemblée prussienne (1849-1850), il a voté constamment avec les libéraux modérés.

CAMPHAUSEN (Guillaume), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 8 février 1810, et fils d'un négociant, manifesta dès l'enfance de grandes dispositions pour le dessin, et fut élève à l'Académie de Dusseldorf. Il peignit toujours de préférence les chevaux et les batailles, s'engagea même quelques années dans un régiment de hussards pour étudier de plus près ses sujets favoris, et fit de grandes tournées en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Allemagne.

Parmi les tableaux de M. Camphausen, nous citerons : *Puritains observant l'ennemi*, appartenant au consul Wagner, à Berlin, et dont le roi de Hanovre a une copie; *Transport de prisonniers appartenant au parti de Cromwell*, *Cavaliers et têtes rondes*, *Charles II à la retraite de Worcester*, au roi Louis de Bavière; *Pillage d'un château anglais par les soldats de Cromwell; Charles Ier à la bataille de Naseby; Tilly à Breitenfeld; le Prince Eugène à Belgrade; Godefroy de Bouillon à Ascalon*, etc.; sans compter une foule de dessins pour des publications illustrées, entre autres pour *l'Almanach mensuel de Dusseldorf*.

CAMPINEANO (Jean), homme d'État valaque, né vers 1798, d'une famille de grands boyards connue par son patriotisme, entra dans la milice lors de sa formation en 1829, et parvint, en peu d'années, à un grade supérieur. En 1835, un an après l'avénement d'Alexandre Ghika, désespérant de rallier à ses vues de réforme le prince jadis son ami, il fonda la Société dite *philharmonique*, qui, restreinte en apparence à la littérature, exerça de l'influence sur l'avenir politique de la Roumanie. Devenu le chef de l'opposition libérale, il combattit, au sein de l'Assemblée générale de 1837, l'insertion au règlement organique des deux articles supplémentaires qui passaient pour annuler au profit de la Russie l'autonomie de la principauté. Après la dissolution de l'Assemblée et la fermeture du théâtre national, qu'il avait fondé avec le concours de MM. Héliade et Aristias, il se rendit, en 1840, en France et en Angleterre pour y plaider, au nom du parti national, la cause de la Moldo-Valachie devant les cabinets de l'Occident. Pendant son absence, le ministre de Russie à Constantinople obtint contre lui un firman d'exil. Lorsqu'il voulut rentrer dans son pays, il fut arrêté à la frontière et enfermé pour plusieurs années dans un monastère. La révolution de 1848, qu'il semblait avoir préparée par l'effort de toute sa vie, ne lui causa qu'appréhensions et défiance. Ministre du contrôle pendant la caïmacamie de Constantin Cantacuzène, puis, à divers intervalles, sous l'administration du prince Stirbey, il se tint à égale distance de la réaction et des partis avancés.

CANDLISH (révérend R.), théologien et réformateur écossais, a été l'un des chefs du parti religieux de la *non intrusion* durant les troubles qui amenèrent, en 1843, la scission de l'Église presbyterienne en deux camps, et l'établissement régulier de la secte des indépendants (*free church*). Il écrit avec une grande facilité et ses articles de controverse ont été fort remarqués. On a de lui une *Exposition de la Genèse*, commentaire critique du premier livre de la Bible.

CANEL (Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure), le 30 novembre 1803, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et fit partie de l'opposition jusqu'à la chute de la monarchie. Nommé sous-commissaire de la République à Pont-Audemer, il fut élu, en avril 1848, représentant de l'Eure par 64 418 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, mais sans appuyer la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à propos des affaires de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative.

Très-versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Normandie, M. Canel a écrit sur cette province : *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833-1834, 2 vol. in-8) et atlas); *Revue historique des cinq departements de la Normandie* (1835-1837, 3 vol. in 8), publications trimestrielles : *Mémoire et recherches sur les États de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839, in-8); *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le XIVe siècle* (in-8), et un grand nombre d'articles tirés à part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, la *Revue de Rouen* et les *Mémoires* de la Société des antiquaires normands à laquelle il appartient. On annonce encore de lui : *Histoire de Pont-Audemer* (2 vol. in-8) et *Blason populaire de la Normandie* (2 vol. in-8), comprenant les proverbes, sobriquets ou dictons relatifs à cette province.

CANINA (Luigi), architecte et archéologue italien, né à Casal en 1793, mort à Florence, le 17 octobre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent BONAPARTE, prince DE), homme politique italien et savant naturaliste, né Paris, à le 24 mai 1803, mort le 29 juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Le prince de Canino qui avait porté jusqu'à la mort de son père (1840), le titre de prince de Musignano, avait épousé à Bruxelles, en 1822, la fille de Joseph Bonaparte, Zénaïde, femme d'un esprit cultivé qui a traduit plusieurs pièces de

Schiller et qui est morte le 8 août 1854. Huit enfants sont nés de ce mariage. L'aîné, *Joseph*-Lucien-Charles-Napoléon, né à Philadelphie, le 13 février 1824, et qui était, en politique, l'adversaire de son père, faillit être victime d'un assassinat à Rome, le 10 février 1850. C'est lui qui est devenu le chef de cette branche de la famille Bonaparte. Le second, *Lucien*-Louis-Joseph Napoléon, né à Rome, le 15 novembre 1828, entra dans les ordres en 1853 et devint camérier secret du pape.

CANNING (Charles-John CANNING, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né le 12 décembre 1812, à Gloucester-lodge, près Brompton, et second fils du célèbre homme d'État de ce nom, mort en 1827, fut élevé au collége d'Eton, acheva d'une manière brillante son éducation à l'université d'Oxford. En 1835, il épousa la fille aînée de lord Stuart de Rothsay, dame d'honneur de la reine. L'année suivante, il siégea à la Chambre des Communes pour le comté de Warwick; mais, sa mère étant morte en 1837, il hérita de la pairie qu'un décret de Georges IV avait conférée à elle et à ses descendants mâles.

A la Chambre haute, il se distingua par une intelligence des affaires assez étendue. En politique, il se rangea, après quelque hésitation, parmi les partisans de sir R. Peel, dont l'opposition constante aux principes de Georges Canning était notoire. Ce fut sous le patronage de cet homme d'État qu'il entra dans la carrière des emplois publics. Sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, en septembre 1841, il fit partie du cabinet, à partir de mars 1846, avec le titre de grand maître des domaines et des forêts.

Lord Canning suivit son chef dans la retraite (juillet 1846) et n'accepta d'emploi que sous le ministère de la coalition formé en janvier 1853 par lord Aberdeen. Au reste, la direction générale des postes qu'il occupait lui fut maintenue par lord Palmerston jusqu'en juillet 1855. A cette époque, il fut désigné pour remplacer lord Dalhousie dans le gouvernement des Indes, où il fit preuve, durant la terrible insurrection de 1857, d'une modération, qui fut taxée de faiblesse. Il resta cependant à ce poste jusqu'en 1861 et en avril 1859, le Parlement lui vota, à l'unanimité, des remercîments pour sa conduite. Il fut ensuite nommé grand'croix de l'ordre du Bain et comte. — Lord Canning est mort le 17 juin 1862. Il avait contracté dans l'Inde la maladie dont il est mort deux mois après son retour, et à laquelle avait déjà succombé sa femme, en novembre 1861, à Calcutta. Il ne laissait pas d'enfants.

CANNON (N....), général anglais, né vers la fin du siècle dernier, entra de bonne heure au service militaire de la Compagnie des Indes, et prit part à plusieurs campagnes. Il était lieutenant-colonel, lorsqu'en 1835 il rejoignit la légion anglaise qui servait en Espagne sous les ordres du général Evans, y reçut le commandement de deux régiments d'infanterie et fut blessé lors de l'attaque des lignes de Saint-Sébastien. En 1837, il repassa dans l'Inde, devint colonel et fut forcé, par le mauvais état de sa santé, de donner sa démission (1847). Au moment où la guerre éclata entre la Russie et la Turquie (1853), il se rendit avec quelques amis à Constantinople, et prit du service dans l'armée ottomane où le sultan lui donna le rang de major général, sous le nom de *Behram-pacha*. A la tête de 6000 hommes, il fut chargé par Omer-pacha de harceler les Russes qui venaient de mettre le siége devant Silistrie. Ayant appris l'état désespéré de la garnison, il se jeta de lui-même dans la forteresse, et plus tard dans la place. En 1854, il se distingua au passage du Danube près Giurgewo, ainsi qu'à la bataille qui s'ensuivit, et commanda, en 1855, la division turque placée en réserve à Eupatoria. Au mois d'avril 1856, il est revenu en Angleterre.

CANONGE (Jules), poëte français, né à Nîmes, le 20 mars 1812, fit ses études au collége de cette ville, débuta, en 1835, par un volume de vers intitulé *Préludes* (in-18), et collabora à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue du midi* et à *l'Art en province*. Depuis cette époque, résidant tour à tour à Paris et dans sa ville natale, il a publié des poésies et des nouvelles dont on s'accorde à louer la facilité et la grâce. Il est membre de plusieurs académies et sociétés littéraires.

Nous citerons de lui : *le Tasse à Sorrente*, *Terentia*, *le Songe des Iles d'or* (1839, in-8), poëmes, dont le premier est l'œuvre principale de l'auteur; *les Premiers solitaires* (1841), légendes; *la Reine des fées* (1844); *Poëmes et impressions poétiques* (1846); *Izane* (1849), nouvelle arlésienne; *Arles en France* (1850), nouvelles; *Varia* (1855, 2e édit., 1857), poésies; *Ginèvre*, tradition florentine, suivie de légendes et poëmes (1856); *Olim* (1859), contes et traditions; quelques *Notices* extraites de recueils périodiques, etc.

CANROBERT (François CERTAIN-), maréchal de France, sénateur, né dans le Gers, le 27 juin 1809, appartient à une honorable famille de la Bretagne. Son père fut officier dans l'armée de Condé. Admis en 1825 à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1828 en qualité de sous-lieutenant au 47e de ligne, devint lieutenant en juin 1832, et s'embarqua en 1835 pour l'Algérie, où tout d'abord il prit part à l'expédition de Mascara; puis il assista successivement à la prise de Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkak. Capitaine en avril 1837, il se trouva au siége de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée par ces mots : « Il y a de l'avenir dans cet officier. » Décoré de la Légion d'honneur, il rentra en France en 1839, et fut chargé d'organiser avec les débris des bandes carlistes un bataillon pour la légion étrangère.

De retour en Afrique (1841), il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de Mouzaïa; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64e de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, réduisit au néant la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara; l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel (8 novembre 1847); en cette qualité, il dirigea l'expédition contre Ahmed Sghir, s'avança jusqu'au défilé de Djerma où l'ennemi s'était retranché, le battit et rentra à Bathna en emmenant deux cheiks prisonniers. Après avoir commandé le 2e régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3e de zouaves qu'il conduisit avec le même bonheur contre les Kabyles et les tribus du Jurjura. Quittant ensuite Aumale (novembre 1849), il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville; cet action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

Rappelé en France l'année suivante, M. Certain-Canrobert s'attacha à la fortune du prince

Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade (13 janvier 1850), le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris, où il s'employa énergiquement à réprimer la tentative d'insurrection qui suivit le coup d'État. Quelques semaines plus tard, il fut chargé avec des pouvoirs très-étendus de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Le 14 janvier 1853, il devint général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert, qui avait adopté ce dernier nom, quitta le camp d'Helfaut, et prit le commandement de la 1[re] division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes, et malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (24 septembre). Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud, qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur en date du 12 mars précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre: mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siége, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), où il fut blessé, les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna le 16 mai 1855, le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1[er] corps. A deux mois de là, il quitta la Crimée, et l'année suivante, il reçut en même temps que MM. Bosquet et Randon le bâton de maréchal de France (18 mars 1856).

Au commencement de 1859, le maréchal Canrobert reçut le commandement du 3[e] corps de l'armée des Alpes, et fit partie de l'expédition d'Italie. A la bataille de Magenta, il courut personnellement de grands dangers; le sort de celle de Solferino, où il était chargé de protéger notre aile droite contre l'attaque éventuelle d'une colonne autrichienne, dépendit un instant du mouvement qu'il eut à faire pour porter au général Niel le secours dont celui-ci avait besoin. Sénateur de droit, en qualité de maréchal, il a voté, le 6 mars 1861, contre l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle des papes. Au mois de juin 1862, il eut le commandement du camp de Châlons. Le 14 octobre de la même année, il fut nommé au commandement du 4[e] corps d'armée à Lyon, en remplacement du maréchal de Castellane. Le maréchal Canrobert a été promu grand'croix de la Légion d'honneur le 20 mai 1855. Il a été élu membre du conseil général du département du Lot.

CANS (Léon), éditeur belge, ancien député, né vers 1800, est l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui s'est fait une si grande réputation par la contrefaçon des livres français. Plusieurs fois élu député de Bruxelles depuis 1845, il appartint toujours au parti libéral. En 1853 il s'éleva vivement contre le traité relatif à la propriété littéraire conclu entre la France et la Belgique. Il déclarait que supprimer la contrefaçon, c'était compromettre l'existence de la librairie belge. Il quitta peu après la Chambre des Représentants, et reçut vers le même temps la croix de l'ordre de Léopold.

CANSON (frères), industriels français, fils de Barthélemy Carou de Canson, fabricant de papier, pair de France sous la monarchie de Juillet, mort en 1859, dirigent aujourd'hui, à Vidalon-lès-Annonay, l'établissement que celui-ci avait reçu, en 1810, des mains d'Étienne Montgolfier, son beau-père. Après avoir donné successivement, aux systèmes anciens et nouveaux de fabrication, l'extension la plus complète, ils ont adopté, depuis une dizaine d'années, la spécialité des feuilles photographiques. Souvent cités comme d'habiles chimistes, les frères Canson ont obtenu trois médailles d'or aux expositions, de 1834 à 1849. M. Étienne Canson, l'aîné, a inventé un appareil destiné à rendre les chaudières inexplosibles, et qui lui a valu la croix de la Légion d'honneur en 1843.

CANTACUZÈNE (Constantin), homme politique roumain, est né, vers le commencement du siècle, d'une famille de grands boyards, dont les ancêtres gouvernèrent à plusieurs reprises les deux principautés avant l'avénement des beys du Phanar, et qui prétend même se rattacher, par une filiation non interrompue, à la maison impériale de Constantinople, malgré les contestations d'une famille homonyme. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut porté rapidement aux premiers emplois. Secrétaire d'État dans les dernières années du règne d'Alexandre Ghika, son administration donna lieu à des plaintes nombreuses, et il fut destitué lors de l'enquête qui amena la déchéance de l'hospodar lui-même (1842). Pendant tout le règne du prince Bibesco et les trois mois de l'administration provisoire amenée par les événements de juin à Bucharest, il ne prit aucune part directe aux affaires. Retiré dans le camp d'Omer-pacha à la première nouvelle de l'approche des Turcs, il entra avec ce général et Fuad-effendi à Bucharest, le soir de la journée du 13-25 septembre qui mit fin à la lieutenance princière de MM. Golesco, Héliade, et Tell (voy. ces noms). Installé par le plénipotentiaire ottoman, en qualité de caïmacan, il gouverna la Valachie jusqu'au mois de juin 1849, époque à laquelle il fut remplacé par le prince Stirbey. Une brochure, publiée en 1855, à Paris et à Bruxelles (*la Valachie depuis 1830 jusqu'à ce jour*), par M. Ganesco, représente son administration, pendant cette période, comme la plus libérale et la plus honnête dont la principauté eût joui depuis de longues années. Le pays eut toutefois à souffrir alors, outre le poids des anciens abus, toutes les charges d'une double occupation. Il accueillit du moins avec humanité les Roumains de la Transylvanie, jetés en Valachie par l'invasion russe en Hongrie, et leur fit distribuer toute sorte de secours. Il en usa avec plus d'empressement encore à l'égard des soldats autrichiens que les hasards de la lutte forcèrent à plusieurs reprises à passer les Carpathes. L'empereur François-Joseph lui envoya alors les insignes de commandeur de l'ordre de Léopold, et plus tard, lors du voyage qu'il fit à Hermanstadt en 1852, il lui conféra lui-même le grand cordon de l'ordre de Sainte-Thérèse.

Au mois d'août 1854, après que les Russes eurent évacué les provinces, où ils furent remplacés par les Autrichiens, M. Constantin Cantacuzène

fut investi par le commissaire ottoman, Dervich-pacha, des fonctions de président du conseil d'administration, et, comme tel, chargé du gouvernement civil de la Valachie jusqu'au retour de l'hospodar Stirbey (septembre, même année). Il rentra alors dans la vie privée. Son nom fut un de ceux mis en avant, en 1856, lors de l'élection au nouveau trône du royaume moldo-valaque.

M. Constantin Cantacuzène a un fils aîné, Jean, né en 1820, qui a rempli successivement les fonctions de directeur au ministère de la justice, sous l'administration de Stirbey, puis de chef de ce même département, pendant l'intérim de son père, à la fin de 1854. Il a aussi un neveu, fils de son frère Grégoire, qui a épousé, en 1855, à Vienne, une fille de l'ex-hospodar Bibesco.

Le nom de Cantacuzène est aussi porté, en Moldavie, par un grand nombre de familles dont la plupart se prétendent également issues des anciens princes roumains de ce nom.

CANTAGREL (Félix), littérateur français, ancien représentant, né, dans le Midi, en 1809, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature et coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment *l'Artiste*. Attaché ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, il publia, aux frais de l'école sociétaire, *le Fou du Palais-Royal* (1841, in-8), satire dialoguée où il cherche à préparer la transition du monde actuel à l'unité *harmonienne* de Fourier. Il a écrit aussi une étude sur les colonies agricoles de Mettray et d'Ostwald (1842, in-8).

Aux élections de mai 1849, M. Cantagrel fut envoyé à l'Assemblée législative, comme représentant du Loir-et-Cher. Mais, accusé d'avoir pris part au mouvement du 13 juin avec les chefs de la Montagne, il prévint la condamnation de la haute Cour de Versailles, en se réfugiant en Belgique. Il devint ensuite rédacteur en chef d'un journal en Suisse. Rentré en France, il fut employé dans l'administration du gaz Parisien.

CANTERBURY (Charles-John Manners-Sutton, 2ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs de Rutland élevée, en 1835, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à Cambridge et vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1845 où la mort de son père, ancien président de la Chambre des Communes, le fit entrer à la Chambre haute. Suivant les traditions de sa famille, il y a défendu les principes conservateurs. En 1853, il a fait partie de la Commission d'enquête de la marine. Il n'est pas marié et a pour héritier de ses titres son frère puîné, John-Henri-Thomas Manners-Sutton, né à Londres en 1814, élevé à Cambridge, marié en 1838 à miss Tompson, sous-secrétaire d'État à l'intérieur de 1841 à 1846, lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick de 1854 à 1861, et député de Cambridge au Parlement de 1841 à 1847.

CANTÙ (César), historien italien, né à Brivio, dans le Milanais, le 5 septembre 1805, fut élevé à Sondrio, dans la Valteline, et devint à dix-huit ans professeur de littérature au collége de cette ville. De là, il se rendit à Côme, puis à Milan où il a passé une partie de sa vie. Il embrassa la cause libérale, et ses *Réflexions sur l'histoire de la Lombardie au* XVIIᵉ *siècle* (Ragionamenti sulla storia Lombarda del secolo XVIIᵉ; Milan, 2ᵉ éd., 1842-44) le firent condamner par la justice autrichienne, sous prétexte de conspiration, à une année d'emprisonnement. Pendant sa captivité, il composa un roman historique : *Margherita Pusterla* (Florence, 1835). Des chants religieux où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour de l'Église catholique, un poëme patriotique, *Algiso o la Legua Lombarda*; des *Lectures à l'usage de la jeunesse* (Letture giovanelli), propagées en Italie par plus de trente éditions et imitées en France par Mme Amable Tastu; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Biblioteca italiana*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc.; tous ces travaux, qui popularisèrent le nom de M. Cantù, le rattachent à l'école romantique fondée par Manzoni et par Silvio Pellico.

Son titre principal est l'*Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8; 2ᵉ édit. française, 1854-1859), traduite en anglais, en allemand et en français, monument considérable, malgré ce qu'il laisse désirer aux penseurs et aux érudits, et dont l'esprit de parti a encore favorisé le succès. L'auteur, qui n'aime pas Voltaire, a cru servir l'Italie en dépréciant le XVIIIᵉ siècle et la France. Le même esprit inspire son *Histoire de la littérature italienne* (1851), son *Histoire des cent dernières années*, traduite en 1852 par M. Amédée Renée, et son *Histoire des Italiens*, traduite sous ses yeux par M. Arm. Lacombe (1859, tom. I-III). M. Cantù est de l'école qui met dans la papauté l'espoir de l'Italie et ramène, par l'absorption de l'État dans l'Église et de la politique dans la religion, la révolution vers le moyen âge.

Un savant italien du même nom, M. Jean-Laurent Cantù, professeur émérite de chimie à Turin, docteur en médecine, membre de l'Académie des sciences de Turin, a été créé membre du sénat piémontais en 1860.

CANUTI (Philippe), publiciste et homme politique italien, né le 1ᵉʳ avril 1802, à Bologne (États romains), étudia la jurisprudence à l'université de cette ville, fut reçu docteur en droit civil et canonique en 1822, et nommé avocat en 1824. Il se fit d'abord connaître par une biographie du père Mattei, maître de Rossini (*Vita di Stanislao Mattei*, Bologna, 1829). Il prit une part active à la révolution de 1831. Par ses relations avec Ciro Menotti de Modène et les libéraux les plus influents des Légations, de la Lombardie et de la Toscane, il contribua à la propagation du mouvement insurrectionnel de toute l'Italie centrale. Il eut alors des rapports directs avec les princes Napoléon et Louis Bonaparte. Nommé préfet d'Ascoli par le gouvernement révolutionnaire de l'Italie centrale, M. Canuti exerçait ces fonctions au moment de la capitulation d'Ancône. Forcé de s'expatrier (avril 1831), il passa successivement à Corfou, à Malte, à Marseille, enfin à Paris, où il est resté jusqu'en 1848. Il y fut le collaborateur de plusieurs journaux, entre autres du *Commerce*, ainsi que des revues politiques et littéraires de l'émigration italienne. Il y publia, en 1845, *la Question italienne* (in-8).

Après la révolution de Février, M. Canuti fut nommé par le parti constitutionnel vice-président de l'*Association nationale italienne* qui venait de se constituer à Paris, sous la présidence de Mazzini, pour aider au triomphe de la cause italienne sans acception d'aucune forme de gouvernement. Il partit aussitôt pour Turin avec M. Bixio, nommé ministre de la république française en Piémont. De là, il se rendit à Milan, puis à Crémone où il eut une entrevue avec Charles-Albert à son quartier général. M. Canuti était favorable à la fusion du royaume lombardo-vénitien avec le Piémont. En juin 1848, il fut nommé par le gouvernement constitutionnel de Pie IX commissaire général extraordinaire de l'armée pontificale qui avait passé le Pô pour prendre part à la guerre de l'indépendance dans les provinces vénitiennes.

L'armée romaine étant rentrée dans les Légations, M. Canuti revint à Rome et fut envoyé par le ministère Mamiani (5 décembre 1848) en mission diplomatique à Paris et à Londres. À son retour de cette dernière ville, il reçut du gouvernement provisoire de Rome l'ordre de s'arrêter à Paris en qualité de chargé d'affaires. Ces fonctions lui furent retirées aussitôt après la proclamation de la république romaine, et il rentra dès lors dans la vie privée. On cite encore de M. Canuti : *Réflexions sur les affaires d'Italie* (Paris, 1848).

CAP (Paul-Antoine GRATACAP, dit), naturaliste français, né à Mâcon, le 2 avril 1788, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, se fit recevoir pharmacien, et succéda à L. A. Planche, fondateur d'une des meilleures officines de Paris. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre associé de l'Académie de médecine.

Parmi ses travaux scientifiques, on remarque : *de la Classification méthodique des médicaments* (1823), couronné en 1821, par la Société de médecine de Paris; *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837, in-8); *Recherches sur les lactates* (1838), avec M. Henry; *Traité de pharmacie*, *Traité de botanique* (1847, in-8), avec MM. Montagne et Martins; *Histoire de la pharmacie* (Anvers, 1851, in-8); *le Muséum d'histoire naturelle* (1853, gr. in-8); *Éloges* de Benj. Delessert, Math. Bonafous, N. Lémery, Cas. Delavigne (1838-1854), couronnés par diverses Académies, etc. Ce savant a encore donné une traduction des *Aphorismes de physiologie végétale*, de J. Lindley (1838, in-8); plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités;* une édition des *OEuvres de Bernard Palissy* (1844), de celles de *Senecé* (1856, 2 vol.), avec M. Ém. Chasles; *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences* (1857), et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques.

CAPEFIGUE (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, vint à Paris en 1821, suivit longtemps les cours de l'École des chartes, et commença son droit. Mais il se lança bientôt dans le journalisme et devint rédacteur de la *Quotidienne*. Sous le ministère Martignac, il fut choisi pour diriger le *Messager des chambres*. Après la révolution de Juillet, il fournit des articles qui attestaient une facilité d'improvisation toute méridionale, au *Temps*, au *Moniteur du Commerce*, au *Courrier-Français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc. Il continuait à produire des publications historiques qui lui avaient déjà valu, sous la Restauration, quelques succès. La *Société catholique des bons livres* avait couronné sa *Vie de saint Vincent de Paule* (1827, in-8), et quelques-uns de ses mémoires avaient été accueillis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ses principales productions, dans ce genre, sont : *Histoire philosophique des Juifs depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours* (1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions : *Charlemagne* (1814, 2 vol. in 8); *Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe Auguste* (1839, 4 vol. in-8); *Histoire de Philippe Auguste* (1829, 4 vol. in 8), couronnée par l'Institut, « le seul de ses ouvrages, dit un bibliographe, où il y ait une apparence d'études sérieuses; » *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI* (1831-1833, 4 vol. in-8); *François Ier et la Renaissance* (1844, 4 vol. in 8); *Histoire de la réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV* (1834-1835, 8 vol. in 8); *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV* (1835-1836, 8 vol. in-8); *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1837-1838, 6 vol. in 8); *Jacques II à Saint-Germain* (1832, 2 vol. in-8); *Philippe d'Orléans, régent de France* (1838, 2 vol. in-8); *Louis XV et la société du XVIIIe siècle* (1842, 4 vol. in-8); *Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1844, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant la Révolution française* (1843, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon* (1839-1841, 10 vol. in-8); *les Cent-Jours* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. in-8); *les Diplomates européens* (2e édit., 1845, 4 vol. in-8), *l'Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe* (1845-1846, 10 vol. in-8); *le Congrès de Vienne* (1847, in-8); *les Quatre premiers siècles de l'Église chrétienne* (1850, 3 vol. in 8); *l'Église au moyen âge* (1852, 2 vol. in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. in-8); *Histoire des grandes opérations financières* (1855-1858, 4 vol. in-8); *Avant 1789*, *Royauté*, *Droit*, *Liberté* (1857, in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1858, 3 vol. in-8), etc.

Quelques-uns de ces nombreux ouvrages, d'abord signés : *un Homme d'État*, appartiennent à une époque où M. Capefigue, grâce à la complaisance du ministère Guizot, vivait tout entier dans le commerce des documents diplomatiques, et puisait à discrétion dans les plus précieuses archives de l'État. La reproduction dans ses livres d'une foule de pièces dont plusieurs ont paru d'une authenticité douteuse, a donné lieu à beaucoup de contestations. On reproche, d'ailleurs, à l'auteur, dont les théories tendent à la glorification de l'absolutisme politique et de l'intolérance, des défauts de composition et de style qui indiquent l'extrême précipitation du travail.

La révolution de 1848 ferma à M. Capefigue les archives des affaires étrangères, et la *Revue rétrospective* mit au jour sa large participation aux fonds secrets. Il combattit un des premiers la République dans l'*Assemblée nationale*, et, pendant deux ans, dicta les plans de la contre-révolution dans des lettres datées de Londres, de Vienne, de Berlin, et signées symboliquement d'une croix ou d'un fer à cheval, jusqu'au moment où la loi Tinguy imposa aux journalistes l'obligation de la signature. Dans ces dernières années, il semble avoir entrepris de mettre en relief les figures féminines plus brillantes que recommandables du XVIIIe siècle : *Mme de Pompadour* (1858, in-12); *Mme la comtesse du Barry* (1858, 2 vol. in-12); *Mlle de La Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV* (1859), etc.

CAPENDU (Ernest), littérateur français, s'est fait connaître, dans ces dernières années, par la publication de nombreux romans et surtout comme collaborateur habituel de M. Th. Barrière, avec lequel il a signé : *les Faux bonshommes*, *les Fausses bonnes femmes*, *l'Héritage de M. Plumet*, et autres pièces. Il a donné seul la comédie en cinq actes, *les Frélons* (Odéon, 1861). Voy. BARRIÈRE.

CAPITAINE (Ulysse), bibliographe belge, né à Liége, en 1828, publia très-jeune, et souvent sans nom d'auteur, des ouvrages remarquables par l'érudition : *Recherches sur les journaux et écrits périodiques liégeois* (Liége, 1850, in-18), au point de vue historique et bibliographique, *Nécrologe liégeois pour* 1851-1856 (6 vol. in-18), renfermant plus de 120 articles biographiques; *Bibliographie liégeoise au XVIe siècle* (1852, in-8),

et diverses monographies. Il a collaboré au *Messager des sciences historiques*, au *Travail*, au *Bulletin du bibliophile belge*, etc. Depuis quelques années, il prépare les matériaux d'une *Nouvelle biographie liégeoise*, qu'il se propose de conduire jusqu'en 1850. Il a encore fondé, en 1856, avec MM. de Thier, le journal quotidien *la Meuse*.

Son père, M. Félix CAPITAINE, né en 1804, à Opleew (Limbourg), est auteur de divers rapports sur des questions commerciales ou sociales imprimés de 1844 à 1852, et a travaillé activement au *Journal de Liége* de 1831 à 1850. Il est docteur en droit, conseiller provincial et président de la chambre de commerce de Liége.

CAPO DE FEUILLIDE (Jean-Gabriel CAPPOT, ou), publiciste français, né aux Antilles, en 1800, vint en France pendant la Restauration, étudia le droit, reçut en 1821 le diplôme d'avocat et plaida au barreau de Toulouse. Attaché d'abord aux opinions légitimistes, il fit paraître quelques poésies inspirées par le souvenir des guerres vendéennes, par l'insurrection des Grecs ou par les événements religieux de l'époque : *Chants héroïques* (Toulouse, 1825, in-8); *Vendéennes et chants hellènes* (1826, in-18). Le jeune poëte occupait alors un emploi dans la maison de Charles X. A l'avénement du ministère Polignac, il se tourna du côté des libéraux, et, sous le titre d'*Épîtres à Paul-Louis Courier* (1829-1830, in-8), lança contre les Ultras deux violentes satires.

Après les journées de Juillet auxquelles il avait pris part, il fut nommé sous-préfet à Mirande; mais destitué le 11 mars 1831, il revint à Paris et rentra dans la vie littéraire comme rédacteur du *Figaro*, de *la Tribune* et du *Bon Sens*, organes de l'opposition républicaine. Il publia, en 1832, un pamphlet : *Aux doctrinaires;* une troisième épître à Paul-Louis Courier : *Deux ans de règne;* sous le pseudonyme de G. Desjardins, *Table des droits de l'Homme et du Citoyen;* et en 1836, sous l'empire des mêmes sentiments, *le Midi en* 1815 (2 vol. in-8). Il protesta alors contre le mercantilisme des journaux à bon marché, et un de ses articles pleins de personnalités blessantes à l'adresse de M. Émile de Girardin, inséré dans *le Bon Sens* et reproduit par *le National*, fut le principal épisode des querelles qui amenèrent la rencontre de Carrel avec le fondateur de *la Presse*. Peu de temps après, M. Capo de Feuillide devint un des collaborateurs de M. de Girardin, puis il obtint de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, une mission littéraire qui eut pour résultat la publication de son ouvrage intitulé : *l'Irlande* (1839, 2 vol. in-8).

De retour en France, il fut quelque temps rédacteur en chef de *la Revue du* XIXe *siècle*, puis soutint, dans *le Journal de Paris*, le ministère Molé. Après le triomphe de la Coalition, il reçut de M. Thiers la mission d'aller étudier aux Antilles la question de l'esclavage, et rejoignit à la Guadeloupe M. Granier de Cassagnac, qu'il tira des mains d'une troupe de noirs ameutés. Après la chute de M. Thiers, il rédigea, avec MM. Granier de Cassagnac et A. Peyrat, le journal *le Globe*, créé pour soutenir le ministère Guizot et les prétentions anti-abolitionnistes des colons. En 1842, à l'occasion de l'emprisonnement de Louis-Napoléon, il publia *le Château de Ham, son histoire, ses seigneurs et ses prisonniers* (in-8), et, deux ans plus tard, l'*Histoire du peuple de Paris* (1844, in-8, avec vignettes). En 1847, dans le procès qui suivit la mort de Dujarrier, il présenta devant la Cour d'assises de la Seine la défense de M. Rosemond de Beauvallon, qui fut condamné. On y remarqua beaucoup ce mot, qui semblait un aveu spirituel : « Nous autres, gascons du Tropique. » Le ministère confia encore à M. Capo de Feuillide *le Conservateur*, avec la tâche de combattre les promoteurs de l'agitation réformiste.

Après la révolution de Février, il se tint assez longtemps à l'écart de la lutte des partis et ne déclara son retour aux opinions républicaines qu'au moment où elles n'étaient plus un titre à la faveur du pouvoir. Vers la fin de 1850, il prit à Bayonne la direction d'un journal démocratique non socialiste, et, le 3 décembre 1851, il protesta très-vivement contre le coup d'état. Il fut transporté en Algérie, refusa sa grâce, qui lui fut offerte à plusieurs reprises, et ne rentra en France que sur les instances de ses amis, et particulièrement de M. Émile de Girardin. Depuis 1854, il a publié dans *la Presse* de nombreux articles sur la question algérienne et entrepris, en 1857, une série de lettres intitulées : *Aux Doctrinaires*. Il avait aussi livré au *Siècle*, en 1861, une série d'articles sur l'*Origine de la papauté*, dont la non-insertion donna lieu à un procès. — M. Capo de Feuillide est mort en décembre 1863.

CAPOCCI DE BELMONTE (Ernest), astronome italien, né à Picinisco (royaume de Naples), le 28 mars 1798, fut de bonne heure attaché, comme élève, à l'Observatoire de Capodimonte, dont son oncle, le chevalier Zuccari, était directeur, puis comme astronome, sous les directeurs qui lui succédèrent. Ses travaux, qui remontent à sa première jeunesse, et difficiles à rappeler ici, lui ont valu les éloges des plus illustres savants de l'Europe, particulièrement de M. de Humboldt, et le titre de membre ordinaire ou de correspondant des principales Académies, dont les *Mémoires* ont enregistré souvent ses observations. Il s'est particulièrement occupé de l'orbite des nouvelles comètes, des taches du soleil, de la périodicité des bolides, du système géologique, des variations du niveau de la mer, de la scintillation des étoiles, etc. En 1839, sur l'invitation de l'Académie de Berlin, il fit pour le grand atlas céleste, entrepris en 1825, par Encke (voy. ce nom), la description de la dix-huitième heure du ciel, l'une des plus difficiles, à cause de la partie de la voie lactée qu'elle embrasse. Ce travail, qu'il acheva en trois ans, lui valut les remercîments solennels de l'Académie, qui le lui avait confié.

Il était devenu directeur de l'Observatoire de Capodimonte, quand il fut envoyé par ses compatriotes au parlement de 1848-1849. L'attitude qu'il y prit parmi les hommes d'opinions libérales, le fit destituer de ses fonctions. Il vécut, pendant les années qui suivirent, dans la retraite, partageant ses loisirs entre la littérature et la science. Après la création du royaume d'Italie, il fut replacé à la tête de l'Observatoire de Naples et nommé sénateur. Il a été élu membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants italiens ou étrangers. M. Capocci avait publié à Paris, en 1838, un roman historique : *le Premier vice-roi de Naples*.

CAPPONI (Gino-Alexandre-Joseph-Gaspard, marquis), littérateur et homme d'État italien, est né à Florence, le 14 septembre 1792, d'une famille ancienne et illustre. Confié aux meilleurs maîtres, entre autres au célèbre antiquaire l'abbé Zannoni, il apprit de bonne heure un grand nombre de langues. Il voyagea ensuite en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il se vit très-recherché de Ferdinand III, puis de son fils Léopold II. Lorsque ce dernier pencha vers la réaction, le marquis Capponi s'éloigna de son

palais et lui renvoya même son brevet et ses insignes de chambellan. Léopold II le rappela auprès de lui, lorsque le mouvement réformiste eut gagné la Toscane, et, en 1847, le marquis, devenu, depuis 1839, presque aveugle, n'en fut pas moins nommé conseiller d'État; après la proclamation de la Constitution, en 1848, il devint sénateur, puis ministre d'État sans portefeuille, et enfin président du conseil. Le triomphe du parti démocratique lui fit bientôt céder la place au ministère présidé par M. Montanelli. Éloigné des affaires publiques jusqu'au 12 avril 1849, il consentit à faire partie de la Commission gouvernementale qui régit la Toscane jusqu'au retour du grand-duc. Il essaya en vain de déterminer ce dernier à maintenir la Constitution, et rentra dans la vie privée.

Il en sortit encore une fois au commencement de 1859. S'étant fait conduire auprès du grand-duc, il l'avertit de l'état des choses, voulut lui faire comprendre la révolution imminente, et réclama instamment des concessions que le grand-duc refusa. Le 29 avril il était obligé de quitter Florence. Élu député à l'assemblée de Toscane, le marquis Capponi fut ensuite nommé sénateur du royaume d'Italie. Il a été promu grand'-croix de Saint-Maurice, le 15 avril 1860.

Les écrits du marquis Capponi sont nombreux. Il a donné une foule d'articles à l'*Anthologie italienne* de Florence, supprimée en 1832, et lu beaucoup de mémoires très-remarqués à l'Académie de la Crusca, à celle des Géorgophiles et à l'Académie *colombarienne* dont il était président. Outre sa collaboration à diverses publications, il a dicté, depuis qu'il est aveugle, un ouvrage pédagogique important, sous le titre de *Fragments sur l'éducation* (Lugano, 1846). Il a été un des principaux rédacteurs des *Archives historiques* publiées à Florence par Vieusseux.

CAQUÉ (Augustin-Armand), graveur français en médailles, né à Saintes, en 1793, au moment où son père, contrôleur général des fermes, était forcé d'émigrer, entra dans un atelier d'horlogerie. Placé, au commencement de l'Empire, dans les bureaux du port de Rochefort, il suivit, aux frais de l'État, l'École de sculpture de cette ville, fit des dessins et des plans, et fut présenté par le préfet maritime à l'École d'application de Metz, pour obtenir le brevet d'ingénieur. Les événements de 1815 le privèrent en un instant de ses protections; il vint à Paris étudier, puis pratiquer la gravure en médailles. Bientôt nommé graveur du cabinet de la Dauphine, il s'occupa de la *Galerie des rois de France*, où il maintint obstinément l'effigie de *Napoléon II*, et fut ensuite attaché à la Commission des monnaies (1831). De 1851 à 1853, il grava toutes les médailles de circonstance, et reçut alors la nomination de graveur en médailles du cabinet de l'empereur. On lui doit principalement : les effigies impériales de cette époque, les monnaies commémoratives de la *Présidence*, du *Vœu de l'Empire*, de la *Société du dix décembre*, et un grand nombre de sujets exposés de 1835 à 1852; la plupart appartiennent à la série des *Rois de France* et à la *Collection des grands hommes*, ou se rapportent aux circonstances qui ont précédé et suivi le rétablissement de l'Empire.

CARAFA DE COLOBRANO (Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul), compositeur français, d'origine italienne, membre de l'Institut, né à Naples, le 17 novembre 1787, manifesta de bonne heure de remarquables dispositions pour la musique et eut pour maîtres Francesco Piaggi et Fenaroli. Il abandonna néanmoins la carrière d'artiste pour celle de soldat. Enrôlé dans les troupes de son pays, il y obtenait un avancement rapide lorsqu'il fut fait prisonnier des Français en 1806, à Campo-Tenese, en Calabre. Il eut le talent de plaire au roi Murat, qui l'attacha à sa personne en qualité d'écuyer. Il fit, avec le grade de lieutenant dans les hussards de la garde, l'expédition de Sicile, qui lui valut celui de capitaine. En 1812, il suivit Murat en Russie comme officier d'ordonnance, fut décoré de la Légion d'honneur et nommé chef d'escadron. Les événements de 1814 brisèrent son avenir militaire et il revint à la culture de la musique, qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

M. Carafa avait déjà produit dans sa jeunesse quelques essais qui attestaient de la grâce naturelle et une grande facilité. Il avait même écrit un opéra de salon, *il Fantasma*, dont le succès l'engagea à se tourner vers le théâtre. En 1814, il fit jouer devant le public *il Vascello l'occidente*, qui fut accueilli avec faveur au théâtre del Fondo, à Naples, et fut suivi de plusieurs opéras, entre autres, *la Gelosia corretta*, *Gabriella di Vergi*, *i Due Figaro*, etc., écrits avec une élégance et une facilité tout italiennes. Après une assez longue série de succès à Naples, à Venise, à Milan, à Vienne, M. Carafa vint à Paris en 1821. Le théâtre Feydeau, sur lequel il voulut modestement débuter, lui confia le libretto en trois actes de *Jeanne d'Arc*. Cette œuvre n'eut qu'un demi-succès, qui était loin de faire présager la vogue que devait avoir, dès l'année suivante, son second opéra-comique français *le Solitaire* (1822). L'engouement du public pour le roman de M. d'Arlincourt, ne fut pas étranger à la fortune de l'œuvre musicale, qui se recommandait d'ailleurs par toutes les qualités ordinaires du maître.

M. Carafa redoubla dès lors de fécondité. Ses opéras se succédèrent sans relâche, sur toutes les scènes de Paris et sur plusieurs grandes scènes de l'étranger. Il donna chez nous, de 1823 à 1828, des opéras-comiques : *le Valet de chambre*, *l'Auberge supposée*, *Sangarido*, *la Violette*, avec M. Leborne, et de grands opéras; *la Belle aux bois dormant*, *il Sonnambulo*, *il Paria*. En 1828, parut son œuvre principale, *Masaniello*, opéra en trois actes, également remarquable par ses mélodies populaires et l'élégance de son instrumentation. La même année, l'auteur donnait *Jenny*, en trois actes, et les années suivantes *le Nozze di Lammermoor* (1829); *le Livre de l'ermite*; *l'Auberge d'Auray*, avec Hérold (1830); *l'Orgie*, ballet (1831); *la Prison d'Édimbourg*, en trois actes; *Une Journée de la Fronde, ou la Maison du rempart*, à l'Opéra-Comique (1833); *la Grande-Duchesse*, en quatre actes, au même théâtre (1834).

Aux œuvres que nous avons déjà citées, il faut ajouter encore quelques partitions jouées à l'étranger : *Ifigenia in Tauride*, *Adela de Lusignano*, *Berenice in Siria*, *Elisabetta*, *il Sacrifizio*, sur divers théâtres d'Italie, avant 1820; *la Capricciosa*, à Rome, *Eufemia di Messina* et *Abufar*, à Vienne, pendant les premières années du séjour de l'auteur à Paris; puis des *Cantates* et des morceaux de circonstance, entre autres le *Prologue* d'ouverture de l'Opéra-National, intitulé : *les Premiers pas*.

L'auteur du *Solitaire* et de *Masaniello* a joui longtemps d'une faveur aujourd'hui bien évanouie, et que la reprise récente de la première de ces deux pièces au Théâtre-Lyrique (1856) n'a pu ranimer. La facilité élégante qui caractérise toutes ses œuvres n'exclut ni la vivacité ni la verve, mais se relève rarement par la vigueur. On lui a reproché une imitation trop constante des procédés et des allures de Rossini. M. Carafa a occupé, dans sa patrie d'adoption, le plus haut rang que

son art puisse donner : il est entré, en 1837, à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Le Sueur. Il a aussi obtenu une chaire au Conservatoire et a été directeur du Gymnase musical militaire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur au mois de mai 1847.

CARAGUEL (Clément), journaliste français, né à Mazamet (Tarn), en 1819, vint à Paris en 1840, avec l'intention de suivre la carrière des lettres, et publia, la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer* (1840, in-8). Bientôt il se tourna plus spécialement vers le journalisme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de *l'Entr'acte*, de *la Revue de Paris*, de *la Politique nouvelle*, etc. Il publia dans *la Silhouette* quelques articles intitulés : *les Boutiques de Journaux*, et dans *le Crédit : le Baron de Paturot à la recherche de la meilleure des monarchies*.

Mais la réputation de M. Caraguel date surtout de son entrée au *Charivari*, en février 1848. Il n'a pas cessé depuis de publier dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins de vivacité et de finesse qui dissimulaient souvent, sous une verve caustique, une haute et courageuse portée. En 1852, il a donné à l'Odéon une très-joyeuse comédie en un acte, *le Bougeoir*, qui fut alors très-goûtée et qui a été reprise au Théâtre-Français avec succès en 1856. En 1865, il est entré au *Journal des Débats*.

On a encore de lui : *les Soirées de Taverny* (1854, in-18), recueil de nouvelles; *Messieurs les cosaques* (1854, 2 vol. in-18 illustrés), avec MM. Taxile Delord et Louis Huart; *Souvenirs et aventures d'un volontaire garibaldien* (1861, in-18), publié la même année dans *le Siècle*, etc.

CARAMAN (Riquet de), famille française qui descend de P. P. Riquet, bourgeois de Béziers et fondateur du canal du Languedoc en 1666, et qui a été élevée par Charles X à la dignité ducale; elle se divise en deux branches, les ducs de Caraman et les princes de Chimay (voy. ce nom).

Caraman (Victor-Antoine-Charles Riquet, duc de), chef actuel de la branche aînée, né en 1810, est fils d'un général de brigade tué à Constantine en 1837. Il a épousé en 1838 Louise, fille du duc de Crillon, de laquelle il a trois enfants. Il a reçu la décoration de la Légion d'honneur en 1846 à titre d'homme de lettres.

On a de lui, en effet : *de la Philosophie au* XVIII*e siècle et de son caractère actuel* (1840, in-8); *Études de critique, d'histoire et de philosophie* (1840, in-8), extraites de divers recueils littéraires; *Histoire des révolutions de la philosophie en France pendant le moyen âge jusqu'au* XVI*e siècle* (1845-1848, 3 vol. in-8); et *Études critiques de science et d'histoire* (1851, in-18).

De ses deux oncles, l'un, *Georges*-Joseph-Victor Riquet, comte de Caraman, né en 1788, officier de la Légion d'honneur depuis 1825, a été ministre plénipotentiaire en Wurtemberg et en Saxe sous la Restauration : il a donné quelques articles à *la Revue contemporaine*; l'autre, *Adolphe*-Frédéric-Joseph-Marie-Victor Riquet, comte de Caraman, né à Berlin, en 1800, a servi dans le corps d'état-major, et a donné sa démission de capitaine après la révolution de Juillet.

CARATHÉODORY (Étienne), médecin et philologue grec, né à Andrinople en 1789, prit ses degrés en Italie et en Allemagne, puis visita les principales contrées de l'Europe, dont il se rendit les langues familières. Fixé vers 1825, à Constantinople, il y acquit une grande réputation. Lorsque le sultan Mahmoud fonda l'École de médecine, de Galata-Seraï (1828), il appela M. Carathéodory à l'une des principales chaires, et le nomma quelques temps après médecin du palais impérial.

Outre un grand nombre de mémoires et de travaux relatifs à son art, on doit à M. Carathéodory une traduction de *Salluste* en grec moderne (Constantinople, 1845); une dissertation savante *sur l'Inscription du temple de Delphes* et divers opuscules de linguistique et de littérature. Il est décoré de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidié, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople (1851), de la Société impériale de botanique de Vienne, etc.

CARAYON-LATOUR (Edmond, baron de), ancien député français, ancien représentant du peuple, membre du corps législatif, est né à Paris, le 15 juillet 1811. Fils d'un receveur général, il travailla longtemps dans les bureaux de son père, puis il se consacra à l'exploitation de ses propriétés. En 1846, il fut envoyé à la Chambre des députés par le collége électoral de Castres et prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 48 043 voix, le troisième sur une liste de neuf élus, il vota constamment avec la droite; toutefois il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative; mais, après le coup d'État, il a été envoyé au Corps législatif par la circonscription de Castres et il a été réélu en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

CARBONNEAU (Achille), ancien représentant du peuple français, né à Lectoure, en 1803, fit de bonnes études de droit, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale, et y acquit une position considérable. Républicain déclaré, il fit, sous le règne de Louis-Philippe une opposition très-vive au gouvernement et fut élu par le parti radical membre du conseil général du Gers. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lectoure. Il fut ensuite élu représentant du peuple par 28 636 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite dans les questions sociales, et avec la gauche dans les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rapprocha de la Montagne. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il reprit sa place au barreau de Lectoure.

CARDIGAN (James-Thomas Brudenell, 7e comte de), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée, en 1627, à la pairie héréditaire et qui a servi de tige aux marquis d'Ailesbury. Connu d'abord sous le nom de baron de Brudenell, le deuxième titre nobiliaire de sa famille, il fit ses études à Oxford et devint membre du Parlement, aussitôt qu'il fut majeur; il y représenta successivement les bourgs de Marlborough (1818-1830), de Fowey (1830-1831) et un district du Northamptonshire (1831-1837). A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de se faire remarquer par l'extrême vivacité de ses opinions conservatrices.

Il n'entra au service militaire qu'à l'âge de vingt-sept ans; son avancement fut très-rapide, et, en 1830, il était lieutenant-colonel de hussards. La mort de son père l'ayant mis en posses-

sion d'une immense fortune, il en fit largement usage pour améliorer son régiment. A cette époque, il occupa plusieurs fois le public de ses démêlés avec les officiers. A la suite d'un duel avec un capitaine qu'il blessa, il fut traduit devant la Chambre des Lords constituée en Cour de justice (février 1841); la Chambre rendit en sa faveur un verdict d'acquittement.

Lord Cardigan resta jusqu'en 1854 à la tête du 11e de hussards, qui, selon une lettre du duc de Wellington, était un des plus beaux régiments de l'armée. Nommé au mois de juin major général, il fut employé à l'armée d'Orient dans la cavalerie légère. Ce fut lui qui, à la journée de Balaclava (25 octobre), reconquit les canons abandonnés par les Turcs et fit, avec 600 hommes, à travers un feu roulant de mousqueterie, cette admirable charge qui culbuta plus de 5000 cavaliers russes. Bientôt il revint en Angleterre où il était appelé aux fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Il a reçu, en 1855, les insignes de commandeur du Bain, et, en 1856, ceux de commandeur de la Légion d'honneur. En 1859, il a été nommé colonel du 5e régiment de dragons; en 1860, colonel du 11e hussards, et en 1861, général d'armée. N'ayant eu d'enfants ni de son premier mariage avec la fille de l'amiral Tollemache (1826), ni de son second avec miss Horsey (1858), il avait pour héritier de ses titres son cousin, le marquis d'Ailesbury. — Lord Cardigan est mort le 15 septembre 1864.

CARDINAUX* (collége des). Il comprenait, au 1er janvier 1864, six cardinaux de l'ordre des évêques, quarante-sept de l'ordre des prêtres, et dix de l'ordre des diacres.

I. Ordre des évêques.

Amat di S. Filippo e Sorso (Louis), né à Cagliari (Sardaigne), le 21 juin 1796; ancien légat de Bologne, promu au cardinalat le 19 mai 1837; évêque de Palestrine, le 15 mars 1852; vice-chancelier de l'Église romaine.

Altieri (Louis d'). Voy. ce nom.

Andrea (Jérôme d'), né à Naples, le 12 avril 1812, nommé cardinal, le 15 mars 1852; archevêque de Mytilène *in partibus*, abbé de Subiaco, préfet de la congrégation de l'index, évêque de Sabine.

Cagiano de Azevedo (Antoine-Marie), né dans le diocèse d'Aquino (Naples), le 14 décembre 1797; promu à l'évêché de Sinigaglia et à la dignité de cardinal le 22 janvier 1844; évêque de Frascati, le 23 juin 1854; préfet de la congrégation du concile, grand pénitentiaire.

Mattei (Marius), né à Pergola, le 6 septembre 1792; nommé le 2 juillet 1832; évêque de Frascati le 17 juin 1844; de Porto le 23 juin 1854, et enfin d'Ostie et Velletri (17 décembre 1860); doyen du sacré collége et archiprêtre de la basilique du Vatican, préfet de la congrégation formée pour la conservation de l'église de Saint-Pierre, pro-dataire de Sa Sainteté.

Patrizi (Constantin). Voy. ce nom.

II. Ordre des prêtres.

Alameda y Brea (Cyrille de), né à Torraien da Valasso, le 14 juillet 1781, archevêque de Tolède, cardinal le 15 mars 1858.

Angelis (Philippe de), né à Ascoli, le 16 avril 1792; archevêque de Fermo, le 27 janvier 1842; préconisé le 8 juillet 1839.

Antonucci (Antonio-Maria-Benedetto), né à Subiaco, le 17 septembre 1798; archevêque et évêque d'Ancône et Umana; cardinal le 15 mars 1858.

Asquini (Fabio-Marie), né à Fagagna, dans le diocèse d'Udine, le 14 août 1802; préconisé le 21 avril 1845; préfet de la congrégation des indulgences et des reliques.

Baluffi (Gaëtan), né à Ancône, le 29 mars 1788; évêque d'Imola, le 21 septembre 1846; nommé cardinal le 21 décembre 1846.

Barnabo (Alexandre), né à Foligno, le 2 mars 1801, nommé cardinal le 16 juin 1856; préfet de la congrégation de la propagande.

Bedini (Gaëtan), né à Sinigaglia, le 15 mai 1806, archevêque de Viterbe et de Toscanella, cardinal le 27 septembre 1861.

Billiet (Alexis), né à Chapelle (Savoie), le 28 février 1793, archevêque de Chambéry (1840), cardinal le 27 septembre 1861.

Bizzarri (Joseph-André), né à Paliano, diocèse de Palestrina, le 11 mai 1802, cardinal le 16 mars 1863.

Bonald (L. Maurice de). Voy. ce nom.

Bonnechose (Henri-Marie-Gaston de). Voy. ce nom.

Carafa di Traetto (Dominique), né à Naples, le 12 juillet 1805, nommé archevêque de Bénévent le 22 juillet 1844, préconisé cardinal le même jour.

Clarelli-Paracciani (Nicolas), né à Rieti, le 12 avril 1799, évêque de Montefiascone et de Corneto, le 22 janvier 1844, nommé cardinal le même jour, secrétaire des brefs et grand-chancelier des ordres pontificaux.

Corsi (Côme de), né à Florence le 10 juin 1798, cardinal le 24 juin 1842, archevêque de Pise le 19 décembre 1853.

Cuesta (Michel-Garcia), né à Macotera (Espagne), le 6 octobre 1803, archevêque de Compostelle, cardinal le 27 septembre 1861.

Donnet (F. Ferdinand). Voy. ce nom.

Fuente (Ferdinand de la), né à Cadix, le 28 août 1808, archevêque de Burgos, cardinal le 27 septembre 1861, choisi par la reine d'Espagne, en novembre 1864, pour diriger l'éducation morale et religieuse du prince des Asturies.

Geissel (Jean de), né à Gimeldingen, près de Spire, le 4 février 1796, archevêque de Cologne le 14 octobre 1845, cardinal le 30 septembre 1850.

Gousset (Thomas). Voy. ce nom.

Guidi (Philippe-Marie), de l'ordre des dominicains, né à Bologne le 18 juillet 1815, cardinal le 16 mars 1853.

Haulik (Georges), né à Turnau en Styrie, le 28 avril 1787, archevêque d'Agram depuis 1853, cardinal le 16 juin 1856.

Lastra y Cuesta (Louis de la), né à Cubas, diocèse de Santander, le 1er décembre 1803, archevêque de Séville, cardinal le 16 mars 1863.

Luca (Antoine de), né à Bronte, diocèse de Catane, le 28 octobre 1805, cardinal le 16 mars 1863.

Lucciardi (Dominique), né à Sarzana, le 8 décembre 1796; évêque de Sinigaglia, le 5 septembre 1851; cardinal le 15 mars 1852.

Mathieu (J. M. A. Césaire). Voy. ce nom.

Milesi-Pironi-Ferretti (Giuseppe), né à Ancône, le 9 mars 1817, légat de Bologne, cardinal le 15 mars 1858.

Morichini (Charles-Louis), né à Rome, le 21 novembre 1805, nommé le 5 mars 1852, évêque de Jesi le 23 juin 1854.

Orfei (Henri), né à Orvieto, le 23 octobre 1800, évêque de Cesena, puis archevêque de Ravenne, cardinal le 15 mars 1858.

Panebianco (Antoine-Marie), de l'ordre des frères Mineurs, né à Terranova (Sicile), le 14 août 1808, préfet de la congrégation des indulgences et des reliques, cardinal le 27 septembre 1861.

Pecci (Joachim), né à Carpineto (diocèse d'Anagni), le 2 mars 1810, évêque de Pérouse le 19 janvier 1846, nommé cardinal le 19 décembre 1853.

Pietro (Camille di), né à Rome le 19 janvier 1806, préconisé le 16 juin 1856, président de la cour de cassation.

Pitra (Jean-Baptiste). Voy. ce nom.

Quaglia (Ange), né à Corneto, le 28 août 1802, préfet de la congrégation des évêques et du clergé régulier, cardinal le 27 septembre 1861.

Rauscher (Joseph-Othmar, chevalier de), né à Vienne, le 6 octobre 1797, archevêque de Vienne le 27 juin 1852, cardinal le 17 décembre 1855.

Reisach (Charles-Auguste, comte de), né à Roth, dans le diocèse d'Eichstaedt (Bavière), le 6 juillet 1800, cardinal le 17 décembre 1855, nommé préfet de la congrégation des études le 1er octobre 1861.

Riario-Sforza (Sixte). — Voy. ce nom.

Rodrigues (Emmanuel-Benedix), né à Villanuova di Gaja (diocèse de Porto), le 25 décembre 1800, patriarche de Lisbonne, cardinal le 25 juin 1858.

Sacconi (Charles), né à Montalto, le 8 mai 1808, préfet de l'administration financière de la propagande et des rentes des prébendes vacantes, cardinal le 27 septembre 1861.

Schwarzenberg (Frédéric-Jean-Joseph-Célestin, prince de), né à Vienne le 6 avril 1809, cardinal le 24 janvier 1842, archevêque de Salzbourg le 1er février 1836, archevêque de Prague le 20 mai 1850.

Silvestri (Pierre de), né à Rovigo, le 13 février 1803, cardinal le 15 mars 1858.

Sterkx (Engelbert), né à Ophem dans le diocèse de Malines (Belgique), le 2 novembre 1792; archevêque de Malines, le 24 février 1832; cardinal le 13 septembre 1838.

Szcitowski (Jean), né à Bela (Hongrie), le 1er novembre 1785; archevêque de Gran, primat de Hongrie le 28 septembre 1849; préconisé le 16 novembre 1854.

Tosti (Antoine), né à Rome le 4 octobre 1766; bibliothécaire de l'Église; préconisé le 18 février 1839.

Trevisanato (Joseph-Louis), né à Venise, le 15 février 1801, patriarche de Venise; cardinal le 16 mars 1863.

Vannicelli-Casoni (Louis), né à Amelia, le 16 avril 1801; préconisé le 24 janvier 1842; ancien préfet de la congrégation du cens; archevêque de Ferrare, le 20 mai 1850.

Villecourt (Clément). Voy. ce nom.

Wiseman (Nicolas). Voy. ce nom.

III. Ordre des diacres :

Antonelli (Jacques). Voy. ce nom.

Bofondi (Joseph), né à Forli, le 24 octobre 1795; préconisé le 12 juin 1847; président de l'ordre des diacres, président du cens ou impôt immobilier, chef du ministère de Pie IX jusqu'au mois de février 1848.

Caterini (Prosper), né à Onano (diocèse d'Acquapendente), le 15 octobre 1795; préfet de la congrégation du concile; nommé le 7 mars 1853.

Ciacchi (Louis), né à Pesaro, le 16 août 1788; premier diacre, nommé le 12 février 1838.

Grassellini (Gaspard), né à Palerme le 19 janvier 1796; nommé le 6 juin 1856.

Mertel (Teodolfo), né près de Civita-Vecchia, le 9 février 1806; président du conseil d'État; nommé le 15 mars 1858.

Pentini (François), né à Rome, le 11 décembre 1797; cardinal le 16 mars 1863.

Roberti (Robert), né à San-Giusto, le 23 décembre 1788; nommé, le 30 septembre 1850; président de Rome et de la Comarque; préfet des requêtes.

Savelli (Dominique), né à Speloncato (Corse), le 15 septembre 1792, cardinal le 7 mars 1853.

Ugolini (Joseph), né à Macerata, dans la marche d'Ancône, le 6 janvier 1783; premier doyen; nommé le 2 février 1838.

CARDWELL (Edward), homme politique anglais, né en 1813 à Liverpool, et fils d'un négociant de cette ville, étudia à Oxford, et fut reçu avocat en 1838, par la société d'Inner-Temple. Élu en 1842 député du bourg de Clitheroe, il vit son mandat renouvelé par Liverpool (1847) et par Oxford (1853). Par ses opinions il appartient à cette fraction libérale du parti conservateur qui a soutenu les réformes économiques de sir R. Peel. Ce ministre l'avait attaché à son administration par l'office de secrétaire de la trésorerie (1845-1846). Sous lord J. Russell, il a été chargé de présider le bureau du commerce (1852), fonctions qui lui donnaient place au cabinet et qu'il a résignées lors de l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855). Il est entré en 1852 au Conseil privé. En avril 1864, il a été nommé secrétaire d'État des colonies en remplacement du duc de Newcastle.

CAREL (Philibert-Flore), général français, né à Troyes, le 7 mai 1789, entra au service en 1807, comme fourrier dans le 27e léger, fut nommé sous-lieutenant pendant la campagne d'Autriche et capitaine au début de la campagne de Russie. Il fut grièvement blessé en Volhynie, et, peu après, attaché au général Grenier en qualité d'aide de camp. Sa courageuse résistance dans les montagnes d'Illyrie, en 1813, lui valut le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur. Après avoir été incorporé dans la légion des Deux-Sèvres, puis dans celle du Bas-Rhin, il fut mis en disponibilité (1820), à cause de ses opinions bonapartistes. Après la révolution de Juillet, rappelé au service et envoyé en Afrique, il se signala par le combat acharné qu'il livra à Ibrahim-bey sous les murs de Bone (1832), brillant fait d'armes qui fut récompensé par le grade de colonel. Promu à celui de maréchal de camp le 22 avril 1846, M. Carel a été admis dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

CARETTE (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français, né le 23 mai 1808, entra à l'École polytechnique en 1828, et prit une part active, avec la plupart de ses camarades, à la révolution de Juillet. Incorporé dans le génie militaire, il fit les campagnes d'Algérie. Il entreprit de nombreuses recherches historiques sur l'Afrique ancienne, et l'Institut accorda des mentions très-honorables à ses mémoires sur la ville de Bougie, sur la station romaine de Plumbaria, sur les ruines d'Hippone, sur l'origine de la division territoriale établie en Afrique par les Romains, etc. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 novembre 1837, et désigné bientôt après pour faire partie de la Commission scientifique qui explora l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842, et dont les travaux furent publiés en 1848. Après la révolution de 1848, M. Carette se mêla activement aux débats engagés sur la question algérienne, et se présenta vainement, comme candidat républicain, aux élections de la Constituante. Nommé chef de bataillon du génie, le 21 décembre 1852, il a été promu lieutenant-colonel le 24 décembre 1858.

Il est l'auteur des *Études sur la Kabylie pro-*

prement dite (1848-1849, 2 vol. gr. in-8), et des *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (1853, gr. in-8). On lui doit encore la *Description et division de l'Algérie*, en collaboration avec M. Warnier (1847, in-8); la *Notice explicative* qui accompagne l'*Atlas de l'Algérie* de L. Bouffard, dressé en partie d'après ses travaux; et dans la collection de *l'Univers pittoresque : Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Rozet et Marcel. Il a fourni de nombreux articles au journal *l'Algérie*.

CARETTE (Antoine-Auguste), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1803, obtint, au concours de 1825, le prix d'honneur de philosophie, puis fit son droit, et fut reçu docteur en mars 1829. Avocat à la Cour de cassation, de 1836 à 1857, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1854. M. A. A. Carette a été, depuis 1831, l'un des directeurs du *Recueil général des lois et arrêts*, fondé par Sirey, et, depuis 1845, des *Lois annotées, ou Lois, décrets, ordonnances, avis du Conseil d'État.*

CAREW (Robert Shapland Carew, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Dublin, appartient à une bonne famille irlandaise élevée, en 1838, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et entra en 1840 à la Chambre des communes au nom de la cité de Waterford, qu'il représenta jusqu'en 1847. Au mois de juin 1856, il a hérité du titre et du siége de son père à la Chambre des lords, où il vote avec le parti libéral.

CAREW (John), sculpteur anglais, né au commencement de ce siècle, travailla d'abord dans l'atelier de Richard Westmacott jusqu'en 1823; à cette époque, le comte Egremont l'attacha en quelque sorte à sa personne, et l'occupa exclusivement à décorer ses domaines. Il vécut successivement avec lui à Londres, à Brighton, à Petworth, et après la mort de son protecteur, eut un procès avec ses héritiers. Le premier travail important de cet artiste fut une *Aréthuse;* puis il composa la statue de *Kean*, le célèbre tragédien, dans le rôle de Hamlet contemplant le crâne de Yorick.

A l'Exposition de 1845, M. Carew produisit son *Fauconnier*, qui fut très-admiré. Parmi ses bas-reliefs on distingue celui du *Bon Samaritain* et ceux qu'il fit pour le tombeau de Nelson. Quelques-unes de ses compositions, au nombre desquelles il y a des *bustes* estimés, ont été reproduites dans les *Illustrations of modern sculpture* (Londres, 1834 et ann. suiv.).

CAREY (Henry C....), célèbre économiste américain, né à Philadelphie en 1793, d'une famille d'origine irlandaise, est le fils du savant libraire-éditeur de Philadelphie, Mathew Carey, auquel il succéda en 1821. Il se retira du commerce en 1838 pour se livrer tout entier à ses études économiques. Il avait débuté en 1835 par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences dans la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées du globe* (Essay on the rate of wages; Philadelphie, in-8), suivi de ses *Principes d'économie politique* (Principles of political economy, ibid., 1837-1840), 3 vol. in-8), ouvrage qui fut vivement discuté, tant à cause des faits que des idées nouvelles qu'il contenait. Son second livre important intitulé : *le Passé, le Présent et l'Avenir* (The past, the present and the future; Philadelphie, 1848, in-8), était une vaste synthèse de philosophie progressive, établissant sur les données de la science économique la marche régulière et ascensionnelle de l'humanité.

On a encore de M. Carey : *le Système du crédit en France, en Angleterre et aux États-Unis* (The credit system in France, England and the United states, Philadelphie, 1838, in-8); *Réponse aux questions suivantes : Qu'est-ce que la circulation? Quelles sont les causes de son instabilité? Et quel en est le remède?* (Answer to the questions : What constitutes concurrency? etc., ibid., 1840, in-8); *le Commerce des esclaves au dedans et à l'étranger* (The slave trade domestic and foreign, ibid., in-12); *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux* (The Harmony of interests, ibid., 1851, in-8), où, tout en se montrant partisan très-décidé de la liberté industrielle, il repousse la liberté du commerce extérieur; *la Perspective agricole, manufacturière, commerciale et financière à l'ouverture de l'année* 1851 (The prospect agricultural, manufacturing, etc., ibid., 1851, in-8), etc. M. Carey a aussi publié plusieurs brochures sur la propriété littéraire et un grand nombre d'articles dans les revues américaines.

CAREY (miss Alice), femme de lettres américaine, née en 1822, à Mount-Healthy, près de Cincinnati (Ohio), commença par publier, sous le pseudonyme de *Patty Lee*, quelques esquisses dans un journal de Washington, *The National Era.* En 1850, elle fit paraître, avec sa sœur Phæbé, un volume de *Poésies* (Poems Philadelphie, in-12). En 1851, parut un roman composé de scènes descriptives destinées à peindre les divers incidents de la vie dans l'Ouest : *Clovernook, ou Souvenirs de notre intérieur dans l'Ouest* (Clovernook; New-York, 1851, in-12). Le succès qu'obtint ce roman détermina l'auteur à en publier une suite en 1853 : *Clovernook, ou Souvenirs de notre voisinage dans l'Ouest* (Clovernook or Recollections of our neighbourhood, etc., New-York, in-12).

On cite encore de miss Al. Carey : *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, New-York, 1853, in-12); *Lyra and other poems* (New-York, in-12, 1852), recueil de poésies; deux romans : *Married, not mated* (Mariée, non unie), et *Hollywood*, ainsi qu'un nouveau volume de vers : *Poems* (New-York, in-12, 1855), etc. Elle a tiré elle-même de ses premiers ouvrages quelques histoires pour les enfants : *les Enfants de Clovernook* (Clovernook children, 1 vol., 1855).

Miss Phœbé Carey, sa sœur, a souvent écrit dans les *Magazines* et dans les journaux périodiques. Outre le volume publié de concert avec miss Alice, en 1850, elle a fait paraître sous son propre nom : *Poems and parodies* (Philadelphie, in-12, 1854), mélange de poésies sérieuses et de poésies bouffonnes.

CARIGNAN. Voy. Savoie.

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte français, membre de l'Institut, né à Avallon (Yonne), le 6 décembre 1783, vint à Paris étudier l'architecture dans les ateliers de Vaudoyer et de Percier. En 1813, il remporta le grand prix de Rome. Le sujet de concours était : *Un hôtel de ville pour une capitale.* Il prolongea de deux ans la durée officielle de son séjour en Italie et rapporta sur le temple de Sérapis, à Pouzzoles, quatorze dessins destinés aux archives de l'Institut, en même temps que *le Plan et la coupe d'une partie du forum et de la voie sacrée*, publié en 1821 chez Gœury, et exposé l'année suivante.

En 1823, M. Caristie fut chargé par le ministère

de l'intérieur de constater l'état de l'arc de Marius à Orange; il en prépara une restauration qui fut exécutée, d'après ses dessins, par Renaux, architecte d'Avignon, et terminée en 1829. Il fit ensuite en 1824 : le *Monument des victimes de Quiberon*, dont le modèle en plâtre parut au salon de 1827. Il donna quelques années plus tard les *Dessins de l'arc d'Orange restauré*, dont il écrivit également la *Notice* (1839, in-4); il compléta enfin les quarante dessins du *Temple de Sérapis ou Thermes de Pouzzoles*, et entra à l'Institut, en 1840, en remplacement d'Huyot. Les dessins de *l'arc d Orange* et du *Temple de Sérapis*, appartenant aux archives de l'Institut et à la *Collection* des monuments historiques, ont été envoyés à l'Exposition universelle de 1855, où ils ont obtenu une médaille de première classe.

M. Caristie, inspecteur général des bâtiments civils et vice-président de la commission des monuments historiques, a été promu, en janvier 1852, officier de la Légion d'honneur.—Il est mort le 5 novembre 1862.

CARLA (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1804, s'établit comme notaire dans sa ville natale dont il était maire dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, candidat des conservateurs à la Constituante, il fut élu par 39 000 voix. Il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à la Législative. En 1850, il protesta dans le conseil général du Lot dont il faisait partie contre toute révision illégale de la Constitution.

CARLEN (Émilie SCHMIDT, dame), célèbre romancière suédoise, née à Stockholm en 1810, fut d'abord mariée au musicien Flyggare. Après la dissolution de cette union malheureuse, elle épousa M. J. G. Carlen, homme de loi établi à Stockholm, qui s'est fait un nom par ses *Poésies* (Stycken pa Vers, Stockholm, 1838), et ses *Romances* (Romanser ur svenska Folklifvet, Ibid., 1846, in-8), et a publié aussi un *Manuel de jurisprudence suédoise* (Handbok i svenska Lagfarenheten, 1854-55, 2 vol. in-4), ainsi qu'une édition annotée des œuvres de Bellmann.

Mlle Schmidt, mue, dit-on, par le désir de venir en aide à la pauvreté de sa famille, commença de bonne heure à publier ses écrits. Sans abandonner le soin de diriger sa maison, elle a trouvé le temps de composer plus de trente nouvelles ou romans, qui sont fort inégaux en mérite. Parmi les plus remarquables, on cite : *le Fidéicommis* (Fideikommisset, Stockholm, 1844, 3 vol. in-12), traduit en français en 1857; *la Rose de Tistelœn* (Rosen pa Tistelœn, 1842, 2 vol. in-16); *l'Ermite de l'écueil de Jean* (Enslingen pa Johannes-Skæret, 846, 3 vol.); *un An de mariage* (Et ar; 1846, 2 vol.), traduit en français en 1855; *une Femme capricieuse* (En nyckfull Qvinna, 1849, 2 vol. in-8), traduit par Mlle du Puget en 1856.

Il faut mentionner encore les suivants : *Waldemar Klein* (Stockholm, 1838); *le Représentant* (1839); *Gustave Lindorm* (1839, 3 vol. in-16); *les Frères de lait* (Fosterbrœderna, 1840, 3 vol. in-16); *la Dédicace de l'église à Hammarby* (Kyrke-invigningen i Hammarby, 1840-41, 3 parties); *le Garçon de poste* (Skjutsgossen, 1841, 2 vol. in-16); *PaulVærning* (1844, in-8); *une Nuit sur le lac Bullar* (En natt vid Bullar-sjœn; 1847, 3 vol. in-16); *la Tour de la jeune fille* (Jungfructornet, 1848, 2 vol. in-16); *l'Héroïne de roman* (Romanhjeltinnan, 1849, in-8); *un Heureux parti* (Ett lyckligt Parti, 1851, in-8); *un Nom* (Ett ryckte, 1851, 3 vol., in-8); *le Tuteur* (Fœrmyndaren, 1851, 2 vol.); *Dans six semaines* (Inon sex veckor, 1853).

La plupart de ces ouvrages ont été traduits en anglais par un anonyme, et en allemand par divers écrivains, soit à part, soit dans divers recueils. Mme Carlen est, avec Mlle Bremer (voy. ce nom), la romancière la plus populaire de la Suède. Elle n'excelle pas dans l'art de développer une passion ou de peindre un caractère. Ses écrits ont des longueurs que rachètent, pour bien des lecteurs, la finesse des observations et l'intérêt de l'action. L'habitude qu'elle a de prendre ses personnages dans les classes inférieures donne à ses créations un certain air de trivialité; mais son style a une assez grande vigueur.

CARLETON (William), romancier irlandais, né en 1798, à Clogher (comté de Tyrone), et fils d'un paysan, s'instruisit lui-même par une lecture assidue, et entra à dix-sept ans comme sous-maître dans une maison d'éducation de Glasslough, dirigée par un prêtre catholique, son parent. Ce ne fut qu'au bout de quinze ans que le hasard lui révéla son aptitude pour les lettres : à la suite d'un pèlerinage au *Purgatoire de Saint-Patrick*, à Lough Deri, il essaya de fixer par écrit les impressions qu'il en avait rapportées. Quelques mois après, ayant à peine de quoi vivre, il arrivait à Dublin avec la ferme résolution d'intéresser le public aux misères de ses compatriotes. Un éditeur lui commanda un recueil de nouvelles empruntées à la vie du peuple; elles parurent en deux premières séries, sans nom d'auteur, sous le titre de *Tracts and stories of the irish peasantry* (Dublin, 1830, 2 vol., 1832, 2 vol.), et furent accueillies avec la plus grande faveur.

Ces contes paraissent être restés la meilleure production de M. Carleton, qui, désormais connu et à l'abri du besoin, s'empressa d'exploiter une si heureuse veine. Il donna : *Fardorougha* (1839), histoire d'un pauvre diable; *le Faon de la vallée du printemps* (the Fawn of spring vale, 1840), roman; un troisième recueil de nouvelles (1841, 3 vol.), parmi lesquelles on remarque *les Mésaventures de Barney Branagon*; le roman politique de *Valentine Macclutchy* (1845, 3 vol.), où la double cause du rappel et du clergé catholique est vivement soutenue; *le Prophète noir* (the Black prophet, 1847), tableau déchirant des maux causés par la famine de 1846; *Rody le vagabond* (Rody the rover, 1848); *le Collecteur de dîmes* (Tithe proctor, 1849); *le Trompette* (the Clarionet, 1854); *Willy Reilly* (1855, 3 vol.), etc.

Dans tous ces romans, M. Carleton s'est montré l'interprète fidèle, passionné et souvent éloquent des souffrances du peuple irlandais. Mêlé aux événements politiques qui amenèrent, en 1848, la révolte armée de sir O'Brien et de Mitchell, il est passé en Amérique, en désespérant de secouer l'indifférence de ses compatriotes pour ce qu'il appelle le joug de l'Angleterre. Malgré son animosité ardente contre le gouvernement, il a été inscrit sur la liste civile pour une pension de 200 livres (5000 francs), à titre de services rendus à la littérature nationale.

CARLIER (Pierre-Charles-Joseph), homme politique français, ancien préfet de police, né à Sens (Yonne), en 1799, mort à Sens, le 28 mars 1858.—Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

CARLISLE (George-William-Frederick HOWARD, 7e comte DE), homme politique anglais, né le

18 avril 1802, à Londres, appartient à une branche de la maison ducale de Norfolk élevée, en 1661, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Morpeth, il fit de brillantes études à Oxford, et fut attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Élu membre du Parlement en 1826, il y représenta successivement Morpeth (1826-1830) et un district du Yorkshire à deux reprises (1830-1841 et 1846-1848). Libéral ardent, il fut nommé secrétaire d'État d'Irlande, et garda ce poste pendant toute la durée du ministère Melbourne (1835-1841). Quand les whigs revinrent au pouvoir, en 1846, avec lord J. Russell (1846), il reçut le titre de commissaire des bois et forêts, et succéda à lord Campbell comme chancelier du duché de Lancastre (1850). Enfin, en mars 1855, lord Palmerston l'investit des fonctions de lord-lieutenant d'Irlande qu'il conserva jusqu'en février 1858 et auxquelles il fut rappelé l'année suivante. En 1853, il a été nommé recteur de l'Université d'Aberdeen.

Le comte de Carlisle s'est fait, dans les lettres, une certaine réputation. Au retour d'une excursion en Amérique (1850), il a fait sur ce pays une *lecture* au *Mechanic's Institute* de Leeds, et une autre sur la vie et les écrits de Pope. C'était une nouveauté d'entendre professer un lord. Il a publié récemment le récit d'un voyage en Orient sous ce titre : *Diary in Turkish and Greek waters*. Le comte de Carlisle est mort en décembre 1864. Il n'était point marié et avait pour héritier présomptif son frère, le révérend William-George HOWARD, né en 1808, recteur de Londesborough depuis 1832.

CARLOS (Charles-Marie-Isidore DE BOURBON, connu sous le nom de DON), infant d'Espagne, né le 29 mars 1788, mort à Trieste, le 10 mars 1855. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

CARLOWITZ (Aloyse-Christine, baronne DE), femme de lettres française, née le 15 février 1797, à Fiume (Illyrie), fut amenée de bonne heure à Paris, reçut une excellente éducation, épousa un Français, M. Dutertre, et après quelques années d'une vie agitée, embrassa la carrière des lettres Elle commença par composer des romans : *l'Absolution* (1833, 3 vol.); *Caroline, ou le Confesseur* (1833, in-8); *le Pair de France* (1835, 3 vol.); *la Femme du progrès* (1832, 2 vol.); *Schubry, chef de brigands* (1839, 2 vol.), etc. Ses traductions ont beaucoup plus servi à la faire connaître; celles de *la Messiade* de Klopstock (1840, in-18) et de *la Guerre de trente ans* de Schiller (1842, in-18) lui valurent en 1841 et 1842 deux prix de 2000 francs à l'Académie française. Elle a encore traduit de Goethe : *les Affinités électives* (1844), *Wilhelm Meister* (1843) et les *Mémoires* (1855, 2 vol.); de Herder : *l'Histoire de la poésie des Hébreux* (1845, in-8), etc. Un de ses derniers ouvrages est une relation de voyage, insérée d'abord dans *la Semaine : le Danube, les Hongrois et les Slaves* (1850). — La baronne de Carlowitz est morte à Gaillardon (Lot), le 30 avril 1863.

CARLYLE (Thomas), un des plus célèbres écrivains de l'Angleterre, né en 1795, à Ecclefecham, petit village du comté de Dumfries (Écosse), d'une famille de cultivateurs aisés, fut destiné d'abord à l'Église et envoyé à l'université d'Édimbourg. Il y étudia la théologie, la jurisprudence et les langues modernes, entre autres l'allemand. D'un caractère sérieux et taciturne, il fuyait le bruit et la foule, pour se livrer à la rêverie, et préférait aux jeux de ses camarades la lecture des poëtes ou une excursion solitaire dans les montagnes.

Après avoir enseigné pendant deux ans les mathématiques dans un collége du comté de Fife, il déclara à ses parents qu'au lieu d'entrer dans les ordres, il voulait embrasser la carrière littéraire. « La presse et la littérature, disait-il, voilà la seule et militante Église des temps modernes. L'écrivain n'est-il pas un prédicateur, prêchant des idées, non pas ici ou là, aujourd'hui ou demain, mais partout, à tous les hommes et dans tous les temps? » Vers 1822 il se maria, et se retira, à quinze milles de Dumfries, dans un petit domaine de famille, « verte oasis égarée au milieu des déserts de granit et des plaines incultes. » Ce fut de là qu'il envoya ses premiers articles à *l'Encyclopédie* de Brewster sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt (1823). Il fournit aussi des études littéraires à la *Nouvelle Revue d'Édimbourg*. Cette même année, il termina sa traduction de la *Géométrie* de Legendre, à laquelle il ajouta un *Traité des proportions*.

En 1825, M. Carlyle publia à Édimbourg une traduction du roman de *Wilhelm Meister* (William Meister's apprenticeship, 2 vol.), qui fut pour lui l'occasion d'une correspondance avec Goethe, « une des deux âmes de l'Allemagne; » l'autre âme, selon lui, était Schiller, dont il se fit une gloire de raconter la vie (*Life of Schiller*, 1825). Il en parut des fragments dans le *London Magazine* que dirigeaient alors MM. Lamb, Hazlitt, Hood et A. Cunningham. Ces deux ouvrages furent suivis d'un recueil de *Nouvelles allemandes* (German romances; Édimbourg, 1827, 4 vol.), extraites de Goethe, Tieck, Richter, Fouqué, Musæus, Hoffmann, etc.

La publication du *Sartor resartus*, entreprise dans les colonnes du *Fraser's Magazine* après 1830, attira tout à fait sur M. Carlyle l'attention publique. Il disait l'avoir traduit d'un vieux livre allemand intitulé : *les Vêtements, leur origine et leur enfance*, par le docteur Diogène Teufelsdreck (crotte du diable), et édité dans la ville *On ne sait où*. A travers les obscurités et l'emphase du style qui semblait un brillant pastiche de Jean-Paul, on trouva de la profondeur, un esprit pénétrant, des observations ingénieuses et une connaissance pleine d'amertume des passions humaines. C'était une critique impitoyable de la société anglaise, faite, dans un langage hérissé de germanismes, par un philosophe dédaigneux qui se proclame lui-même en avance de plusieurs siècles sur le sien; elle obtint un véritable succès d'étonnement : on donna à l'auteur le surnom de *Censeur du siècle* (Great censor of age).

Dans l'*Histoire de la Révolution française* (the French revolution, 1837), M. Carlyle continua son rôle d'écrivain frondeur et dogmatique. A ses yeux, la Révolution « est la victoire de l'anarchie déchaînée contre une autorité corrompue et rusée, une frénésie qui, phase après phase de délire, se consume et dirige les éléments d'ordre qu'elle contenait vers un pouvoir sage et bien réglé. » Plus hardi dans l'expression, qu'original par l'idée, il veut frapper par la sombre horreur ou le grotesque entassement de ses tableaux. On retrouva la même exagération de style dans sa brochure politique sur le *Chartisme* (Chartism, 1839).

En 1840 parut le fameux ouvrage intitulé : *Des héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (on Heroe, hero-worship and the heroic in history; 1852; 4[e] édit.), dans lequel M. Carlyle résume son système politique : au héros seul appartient le droit de gouverner les sociétés, et le devoir des sociétés est de découvrir cet être providentiel et de lui obéir aveuglément. Cromwell et Napoléon sont présentés comme les types de l'*héroïsme*. La doctrine de

l'individualisme érigé en principe de morale et en règle unique du salut de l'humanité, a encore été développée et exagérée par l'auteur dans ses *Pamphlets du dernier jour* (Latter day pamphlets, 1850); il y appelle l'année 1848, « une année qui marquera comme une des années les plus bizarres, les plus désastreuses, les plus épouvantables et les plus humiliantes qu'ait vues le monde européen! »

On a encore de M. Carlyle : *Essais* (Essays; 1841, 5 vol.), recueil des articles de toute sorte qu'il a fournis à la presse périodique; *le Passé et le présent* (the Past and the present Time; 1843), où il décrie les prétendus progrès de la civilisation et vante un passé imaginaire; *Vie de John Sterling* (Life of J. Sterling, 1851), qui fut un de ses plus enthousiastes admirateurs. Citons à part un travail historique intitulé : *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (O. Cromwell's Letters and Speeches, 1846, 2 vol.), où il présente le Protecteur moins comme un homme politique que comme un fanatique inspiré. Il a donné, en 1858, les deux premiers volumes d'une *Histoire de Frédéric II de Prusse* (the History of Frederick the great).

CARMOLY (Éliacin), hébraïsant français, né en 1805, à Soultz (Haut-Rhin), fit d'abord paraître en hébreu une *Biographie des Israélites anciens et modernes* (Metz, 1829, in-8). Il était alors secrétaire du marquis Fortia d'Urban. Quelque temps après, il alla s'établir en Belgique et fut, en 1834, élu grand rabbin à Bruxelles, fonctions dont il se démit, en 1839, pour se livrer plus librement à ses études. Il est membre de la Société asiatique.

Parmi les nombreux écrits de M. Carmoly, qui a pris à tâche de restaurer la littérature hébraïque, nous citerons : *Wessely et ses écrits* (Nancy, 1829), notice sur un poëte du XIIe siècle; *Vie de Saadin Gaon* (1830) : *le Tour du monde* de Pethachia de Ratisbonne (Impr. roy., 1831, in-8), traduction française avec texte et notes; *des Khosars au Xe siècle* (Bruxelles, 1833), peuplade espagnole; *les Mille et un contes* (ibid., 1837, in-8), récits chaldéens; *Relation d'Eldad le Danite, voyageur du IXe siècle* (Paris, 1838, in-8); *Histoire des médecins juifs anciens et modernes* (Bruxelles, 1844, in-8); une collection fort curieuse des *Itinéraires de la terre sainte du XIIIe au XVIIe siècle* (ibid., 1847, grand in-8), traduits avec notes, cartes et éclaircissements, d'après Samuel bar Simon, Rabbi Jacob, Charizi, Farchi, Baruch, Eliezer, etc.; *Histoire littéraire des écrivains juifs du XIIe au XVIe siècle* (Francfort, 1850, in-8), en hébreu; *la Famille Almosnino* (Paris, 1850, in-8), etc.

M. Carmoly a fourni, en outre, une grande quantité de notices, dissertations et mémoires aux recueils littéraires de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. La *Revue orientale*, qui a paru à Bruxelles de 1841 à 1843, fut due presque en entier à sa plume. En 1855, il a fondé à Paris une revue mensuelle, *la France israélite*.

CARMOUCHE (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon, le 9 avril 1797, d'une famille de robe ruinée par la Révolution, fut successivement peintre, orfèvre, employé de bureau. Sa famille s'opposant à ce qu'il se fit acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Après avoir fait représenter à Lyon un petit vaudeville, il vint à Paris et donna, en 1816, à la Porte-Saint-Martin, plusieurs bluettes assez bien accueillies du public. Admis au Caveau moderne, il se lia avec Brazier, dont il devint le collaborateur. Il a été, en 1827, directeur de la scène à la Porte-Saint-Martin, et, après 1830, directeur du théâtre de Versailles, puis de celui de Strasbourg. Il a aussi dirigé le Théâtre-Français de Londres, installé par ses soins dans la salle de Saint-James-street.

M. Carmouche, qui a abordé, après le vaudeville, tous les genres de littérature dramatique, a aussi donné, dans les journaux et dans divers recueils, beaucoup de petits vers, de poésies fugitives et de chansons. Les auteurs avec lesquels il a habituellement travaillé sont, après Brazier, MM. Dumersan, Mélesville et de Courcy. Le chiffre de ses ouvrages s'élève à près de 250; la plupart ont été imprimés dans les divers magasins dramatiques. Il faut citer, parmi les plus applaudis : *le Vampire* (1820); *les deux Forçats*, *la Carte à payer* (1822); *les Frères féroces*, *les Cancans*, *la Neige*, *la Lune de miel*, *Tony* (1822-1827); *la Demoiselle de boutique* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *Trilby* (1829); *le Petit homme rouge* (1832); *Pauline* (1833); *la Femme de l'avoué* (1833); *les Duels* (1834); *la Chaste Susanne* (1840), opéra-comique; *les Envies de Mme Godard* (1848); *la Belle Bourbonnaise* (1839); *la Permission de dix heures* (1851); *les Rêves de Mathéus* (1852); *la Bague de Thérèse*, vaudeville en trois actes (Folies-Dramat. 1861); *l'Impôt sur les Célibataires*, en un acte (Théâtre-Déjazet 1862); *trois Hommes à jupon* (même théâtre, 1863); *la Cornette jaune* (même théâtre, 1864), etc.

CARNARVON (Henry HOWARD MOLYNEUX HERBERT, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, appartient à une branche cadette des comtes de Pembroke élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Porchester, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, et prit, en 1849, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Député-lieutenant du comté de Hauts, il a été sous-secrétaire d'État pour les colonies de 1857 à 1859, et a été nommé, cette même année, haut commissaire de l'université d'Oxford. Il y vote avec le parti conservateur modéré. On lui doit un volume : *Les Druses du Liban*. Il a pour héritier son frère Alan Percy Hartz Molyneux, né à Buckland en 1836.

CARNÉ (Louis MARCEIN, comte DE), publiciste français, ancien député, né à Quimper, le 17 février 1804, d'une famille noble de Bretagne, entra, en 1825, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, d'où il passa dans la carrière diplomatique, comme attaché et secrétaire d'ambassade. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions et fut élu, en 1833, membre du conseil général du Finistère, pour le canton de Plougastel Saint-Germain. Le 30 juin 1837, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, il combattit la coalition et suivit la ligne politique de M. de Lamartine (voy. ce nom), qui défendait alors M. Molé. Il appartenait à ce *parti social* dont l'illustre poëte était un des chefs.

Lorsqu'en 1840, l'autorité passa aux mains de M. Guizot, M. de Carné se rapprocha de l'opposition, repoussa l'indemnité Pritchard, et blâma l'ensemble de la politique extérieure adoptée par le cabinet du 29 octobre. Il proposa même, en 1845, un amendement qui mit en péril l'existence du ministère. Il réclama la liberté de l'enseignement telle que l'entendait le parti catholique, proposa d'abolir le certificat d'études et défendit contre M. Thiers les associations religieuses non autorisées. On le comptait parmi les députés indépendants, lorsqu'au commencement de 1847, il ac-

cepta, au ministère des affaires étrangères, la place de chef de la direction commerciale. Depuis la révolution de Février, il n'a plus paru dans les assemblées politiques. Sous la République et l'Empire, il n'a gardé que les fonctions de conseiller général du Finistère. Le 23 avril 1863, il a été élu membre de l'Académie française, en remplacement de Biot. Cette élection où il avait pour concurrent M. Em. Littré, eut un grand retentissement. Il y fut reçu en séance publique par M. Viennet, le 4 février 1864.

Comme publiciste, M. de Carné a fourni de nombreux articles à la *Revue européenne*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, au *Correspondant*, à la *Revue des Deux-Mondes*, et, jusqu'à la fin de 1861, à *l'Ami de la Religion*. Parmi ses livres qui le rattachent à l'école religieuse de M. de Montalembert et à l'école politique de M. Guizot, nous citerons : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol. in-8); *des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de* 1830 (1838, 2 vol. in-8); *du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841, in-8); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France, de* 1789 *à* 1848 (1855, 2 vol. in-8); *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848-1856, 2 vol. in-8); *un Drame sous la Terreur* (1856).

Un littérateur homonyme, M. Jules DE CARNÉ, a écrit dans plusieurs journaux et publié des nouvelles et romans : *Pécheurs et Pécheresses* (1862, in-18), sous le pseudonyme anagrammatique de *G. de Cénar*, et *Un Homme chauve* (1863, in-18), sous son propre nom.

CARNOT (Lazare-Hippolyte), homme politique français, ancien ministre, fils de l'illustre conventionnel de ce nom, est né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il accompagna son père dans son exil en Belgique, en Prusse, en Pologne, et étudia à loisir la littérature et les mœurs de ces pays, surtout de l'Allemagne. Il séjourna sept ans à Magdebourg. Rentré en France après la mort de son père, en 1823, il suivit la carrière du barreau, puis, dominé par l'esprit de réformation philosophique et sociale, il devint un des plus zélés partisans de la doctrine de Saint-Simon, jusqu'au jour où le père Enfantin voulut en tirer les dogmes d'une religion toute charnelle. D'accord avec Bazard, MM. Pierre Leroux, J. Reynaud, Ed. Charton, etc., M. Carnot protesta hautement contre « l'organisation de l'adultère, » et après avoir rédigé et soutenu de sa fortune les divers journaux de l'école, *le Producteur*, *le Globe*, *l'Organisateur*, il développa dans la *Revue encyclopédique* des doctrines sociales plus saines. Son activité fut quelque temps suspendue par la douleur que lui causa la mort d'un frère; mais, à la suite de nouveaux voyages en Angleterre, en Hollande et en Suisse, il reprit ses travaux. Président du Comité central des électeurs de Paris, il fut élu successivement député en 1839, 1842 et 1846, et prit place sur les bancs de l'opposition radicale. Il fut un des rédacteurs de la *Revue indépendante*. Pendant la campagne des banquets réformistes, il publia une brochure intitulée : *les Radicaux et la Charte*, qui avait pour but de provoquer un rapprochement entre les républicains et la gauche constitutionnelle, et qui souleva une vive polémique entre le *National* et la *Réforme*.

Après la révolution de Février, M. Carnot fut nommé aussitôt ministre de l'instruction publique. Tout en respectant les positions des principaux chefs de son administration, il appela auprès de lui ses anciens amis, MM. J. Reynaud et Ed. Charton. Les actes de son ministère répondirent à ses principes. Il ménagea les personnes, s'occupa d'améliorer le sort des instituteurs, fit décréter la gratuité de l'École normale, introduisit l'enseignement agricole dans les écoles primaires, institua des lectures publiques pour le peuple et fonda l'École d'administration qu'on se hâta, après lui, de supprimer. Une de ses circulaires aux instituteurs, ayant pour objet le rôle qu'ils devaient prendre dans les élections, émut vivement l'opinion et fut exploitée par les partis hostiles à la République. M. Carnot eut le temps encore d'élaborer un projet de loi sur l'instruction primaire, d'après le double principe de la gratuité et de l'obligation. Il garda son portefeuille jusqu'au 5 juillet. Sa chute eut pour prétexte les brochures de M. Renouvier, dont la position au ministère semblait indiquer une approbation officielle du socialisme qui les inspirait. M. Carnot se retira devant un vote de blâme de l'Assemblée et fut remplacé par M. Vaulabelle. Il faisait lui-même partie de la Constituante, comme représentant du département de la Seine, où il avait été élu le cinquième sur trente-quatre, par près de 200 000 suffrages. Il y prit place dans les rangs de la gauche républicaine, avec laquelle il soutint l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il s'associa toutefois au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

M. Carnot échoua aux élections générales de la Législative; mais le 10 mai 1850, le parti démocrate et socialiste le fit passer avec MM. Vidal et de Flotte. Il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851 parmi les membres de l'opposition républicaine, qui essayaient de lutter à la fois contre la majorité royaliste et contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État, trois candidats républicains furent élus députés au Corps législatif : M. Carnot et le général Cavaignac à Paris, M. Hénon à Lyon. Le refus de serment les rejeta tous trois dans la vie privée. En 1857, M. Carnot fut élu une seconde fois député d'une des circonscriptions de Paris, et, persistant dans son refus, ne put siéger au Corps législatif. Ayant accepté la candidature dans la 1re circonscription de Paris, aux élections générales de 1863, il obtint 13551 voix sur 19865 votants et entra au Corps législatif. Il y a pris plusieurs fois la parole.

En dehors de son active collaboration aux revues déjà citées et à plusieurs autres recueils, M. Carnot compte d'assez nombreuses publications : *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welde (1824, in-12); *Chants helléniens* de Wilhelm Müller (1828, in-18), ces deux publications sans nom d'auteur; *Exposé de la doctrine saint-simonienne* (1830, in-8, plusieurs éditions), traduit en anglais; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois*, etc. (1837, 2 vol. in-8); *Quelques réflexions sur la domesticité* (1838, in-8); *Des devoirs civiques des militaires* (1838, in-8); *Sur les prisons et le système pénitentiaire* (1840, in-8); *Mémoires de Bertrand Barrère*, d'après des manuscrits autographes (1842-1843, 4 vol. in-8), avec David d'Angers; *De l'esclavage colonial* (1845, in-8); un certain nombre de *Notices*, notamment sur Adolphe Müllner (1830, in-8), l'abbé Grégoire (1837, 312 pages), Barrère (1842, 202 pages), Joseph Lakanal (1845); des discours, rapports, lettres et autres brochures de circonstance, etc. M. Carnot a terminé depuis longtemps un ouvrage historique sur *l'Allemagne pendant la guerre de la délivrance*, dont la *Revue indépendante* et la *Liberté de penser* ont publié de longs fragments en 1843. On a annoncé pendant plusieurs années qu'il se préparait à éditer les *Mémoires* de son père, dont il a commencé la publication sous ce titre : *Mémoires sur Carnot par son fils* (1861-1864, tomes I-II, in-8 : chaque volume en deux parties séparées).

CARO (Elme-Marie), littérateur français, né le 4 mars 1826, à Poitiers, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie, termina ses études au collége Stanislas; il obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux prix de philosophie en 1845, et il entra aussitôt à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1848, il professa successivement aux lycées d'Angers, de Rouen et de Rennes. Il occupa ensuite avec succès la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, et, en 1858, fut rappelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. En 1856, M. Fortoul l'envoya officiellement à Anvers pour exposer devant la Société littéraire de cette ville les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France. A la suite de cette mission, M. Caro a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1861, il a été nommé inspecteur de l'Académie de Paris, et a rempli par délégation la fonction d'inspecteur général. En juillet 1864, il a été nommé professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Outre des mémoires favorablement accueillis par l'Institut, il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer : Saint Dominique et les Dominicains*, et, sous le pseudonyme de Saint-Hermel, *la Vie de Pie IX*. Son livre *du Mysticisme au XVIIIe siècle* (1852-1854, in-8), qui fut d'abord sa thèse de docteur, est un essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. M. Caro a fourni à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine* et à d'autres recueils un grand nombre d'articles dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent* (1855, in-18), volume couronné par l'Académie française. Un recueil plus important est intitulé : *l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques* (1864, in-8 et in-18).

CAROLATH-BEUTHEN (*Henri*-Charles-Guillaume, prince DE) comte de Schoenaich, dernier chef de la maison allemande de ce nom, élevée à la dignité princière en 1741, est né le 29 novembre 1783. Il a succédé en février 1817 à son père, comme possesseur de la principauté de Carolath, avec la ville de Beuthen, du majorat de Gersdorf, etc., en Silésie et dans la Basse-Lusace. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux luttes de la Prusse contre Napoléon et parvint au grade de général. Il devint en 1827 membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de Silésie, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a fait partie du conseil d'État prussien et occupé à la cour la charge de grand veneur. — Il est mort en juillet 1864. Il avait épousé, en juillet 1817, *Adélaïde* de Pappenheim, morte le 29 avril 1849, et, le 12 novembre 1851, sa nièce, *Alma*, baronne de Fircks, née en 1822. De son premier mariage, il n'a qu'une fille, *Lucie*, mariée, en 1843, au comte de Haugwitz, chambellan du roi de Prusse.

Son frère, le prince *Frédéric*-Guillaume-Charles, né le 29 octobre 1790, seigneur de Saabor et possesseur du majorat de Mellendorf, est mort le 21 novembre 1859. De son mariage avec Caroline, fille de feu Henri XLIV, prince de Reuss, morte en 1828, il a eu une fille, *Auguste*, née le 10 juin 1826, et trois fils : 1° *Ferdinand*-Henri-Erdmann, né le 26 juillet 1818, lequel, de son mariage (20 juillet 1843) avec *Jeanne* de Reuss Schleiz-Koestritz (ligne cadette), a cinq filles et trois fils; 2° *Charles*-Henri-Erdmann-Frédéric-Georges-Alexandre, né le 28 juin 1820, et marié, en 1849, à *Émilie* d'Oppen-Schilden dont il a eu un fils; 3° *Auguste*-Henri-Bernard, né le 20 août 1822, conseiller supérieur des mines au service de Prusse, et marié, en 1857, à la princesse *Emma* de Salm-Horstmar dont il a eu deux fils et une fille.

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français, né à Lille, en 1797, étudia le dessin sous Clément Bervic, et débuta au salon de 1822. Il reçut dès lors diverses commandes du gouvernement et de la Société des Amis des Arts. Ses gravures sont généralement en taille-douce et quelques-unes à l'eau-forte. Celles qui ont fait sa réputation sont principalement : *Cyparisse*, d'après Vinchon; *Mme de Sévigné*, d'après A. Dévéria; *la Nativité*, d'après Decaisne; *la Résurrection de la fille de Jaïre*, d'après T. Johannot; *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, *Faust apercevant Marguerite*, tous deux d'après M. Ary Scheffer (1846); *la Leçon de harpe*, de Cosway (1824-1855). Les trois derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. M. Caron a obtenu, sans compter plusieurs médailles aux expositions de Lille, une 2e médaille au salon de 1824, une 1re en 1846, et une mention en 1855.

CARPENTER (Margaret GEDDES mistress), femme peintre anglaise, née à Salisbury, en 1793, dut à la protection du comte de Radnor, qui lui ouvrit sa belle galerie de tableaux, les moyens de se produire de bonne heure aux expositions de la Société des arts; elle y obtint, en 1813, la grande médaille d'or pour une *Tête d'enfant*. En 1814, elle alla se perfectionner à Londres, où, un an après, elle épousa M. Carpenter, un des conservateurs du *British Museum*. Pendant plus de trente ans, elle contribua aux exhibitions de l'Académie royale. Ses portraits et ses figures d'étude, genre où elle excelle, sont très-goutés. A l'Exposition universelle de 1855, elle a envoyé un beau *Portrait d'une dame âgée*.

CARRÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Laval, le 5 novembre 1794, se livra, au sortir du collége, à l'industrie, puis à l'agriculture et particulièrement à l'élève des chevaux. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il fit partie de l'opposition libérale. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans les Côtes-du-Nord, le troisième sur seize, par 79 529 voix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et, sans se prononcer sur la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

CARRÉ (Narcisse-Épaminondas), magistrat français, né à Paris, le 1er mars 1794, étudia le droit dans cette ville, et se fit inscrire en 1815 au barreau de la Cour royale. Sous la Restauration, il s'occupa de jurisprudence civile, donna ses soins à une édition des *OEuvres de J. Domat* (1821-1822, 9 vol. in-8), revue, corrigée et augmentée d'une table de concordance avec les articles de nos codes. Nommé à la fin de 1831 président du tribunal de première instance de la Rochelle, il passa en 1834 à Tours en la même qualité, et, en 1848, fut nommé conseiller à la Cour impériale de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur. On a encore de lui : un *Code des femmes* (1828, in-18), analyse de toutes les dispositions législatives qui règlent les droits et les devoirs de la femme; *la Taxe en matière civile* (1839, in-8).

CARRÉ (Michel), auteur dramatique français, né en 1819, fit ses études au collège Charlemagne et débuta, en 1841, par un volume de poésies romantiques, *les Folles rimes* (in-12). Il se tourna ensuite vers le théâtre, où il arriva difficilement à se produire; travaillant seul d'abord, il donna à l'Odéon *la Jeunesse de Luther* (1843), drame en un acte et en vers; *l'Eunuque* (1845), imitation libre de Térence; puis au Théâtre-Français, *Scaramouche et Pascariel* (1847), comédie en un acte. En 1850, il fit jouer au Gymnase la fantaisie de *Faust et Marguerite*.

Dès l'année précédente avait commencé la collaboration de M. Michel Carré avec M. Jules Barbier (voy. ce nom). Ils ont écrit en commun des drames, des vaudevilles et des opéras-comiques, dont quelques-uns ont eu du succès : *un Drame de famille* (1849), à l'Ambigu; *Henriette Deschamps* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (Ambigu, 1852); *l'Amour mouillé* (1850), au Vaudeville; *Galathée* (1852); *les Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); *les Saisons* (1855); *Psyché* (1856), à l'Opéra-Comique; *les Noces de Figaro* (1858); *le Pardon de Ploermel* (1859); *la Statue*, pour le Théâtre-Lyrique (1861); *la Reine de Saba*, pour l'Opéra (1862); *Peines d'amour*, pour le Théâtre Lyrique (1863); *Mireille*, en cinq actes, tiré du poëme provençal de M. Fr. Mistral, pour le même théâtre (1864), etc.

On a encore de M. Carré : *Van Dyck à Londres* (1848), comédie en trois actes et en prose, avec M. Narrey, représentée à l'Odéon; *Jobin et Nanette* (Variétés, 1849), avec L. Battu; *Lalla-Rouck* (Opéra-Comique, 1862), avec M. Hipp. Lucas; *le Furet des salons* (Palais-Royal, 1862), avec M. Ed. Martin, *Henriette Deschamps*, drame en trois actes (Porte-Saint-Martin, 1863), avec M. A. Dumesnil, etc.

CARREIRA (Louis-Antoine D'ABREU E LIMA, comte DE), homme d'État portugais, pair du royaume et membre du Sénat, né à Viana, le 17 octobre 1785, d'une des puls anciennes familles, entra au service en 1805, et passa l'année suivante dans les colonies. Il débuta dans la carrière diplomatique en assistant au congrès de Vienne, et fut ensuite secrétaire de légation et chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg. De 1824 à 1830, il résida, comme ministre plénipotentiaire, à La Haye, où, après avoir été un instant destitué par don Miguel (1828), il avait été réintégré par la reine dona Maria. A la fin de 1830, il fut envoyé à Londres, où il soutint avec un grand dévouement les intérêts constitutionnels de son pays. Après avoir été plus tard ministre plénipotentiaire à Paris, il devint gouverneur de don Pedro V.

CARRELET (Gilbert-Alexandre), général français, sénateur, est né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il prit part, comme officier de cavalerie, à la guerre d'Espagne (1809-1811), où il reçut deux blessures, et aux campagnes de France et de Waterloo. Il était simple capitaine depuis 1822, lorsque, à la suite des événements de 1830, il fut nommé chef d'escadron et bientôt chargé d'organiser, en Afrique, le service de la gendarmerie. Colonel de la même arme en 1838, il reçut en 1842 le brevet de maréchal de camp avec le commandement du Gard. Il est devenu général de division en 1848. En 1851, il concourut à la répression des tentatives d'insurrection qui suivirent, à Paris, le coup d'État du 2 décembre. Créé sénateur après le rétablissement de l'Empire, le général Carrelet a été nommé membre du Comité supérieur de cavalerie et promu grand-croix de la Légion d'honneur le 30 décembre 1855.

CARRERA (Rafael), président de la république de Guatemala, né dans la ville de ce nom, en 1814, est le fils d'un Indien et d'une négresse. Il passa son enfance dans la condition la plus humble, et se fit connaître pour la première fois dans une insurrection qui éclata en 1837 contre le gouvernement fédéral. Carrera devint bientôt le chef de la révolte et, après une lutte de deux ans, aidé d'ailleurs par les gouvernements de Nicaragua et de Honduras, il se trouva assez fort pour s'emparer du pouvoir (1839); l'année suivante, la défaite du général Morasan assura son triomphe. Élu président, il donna en 1847 au Guatemala le titre de république indépendante, et a toujours, depuis cette époque, exercé l'autorité, soit comme président, soit comme général en chef.

Le général Carrera, homme actif et énergique, ne savait pas lire, dit-on, lors de son élection à la présidence; mais il s'est efforcé d'acquérir une partie de l'instruction qui lui manquait. Il a été lié dans sa vie avec des hommes de tous les partis. Sa politique passait pour conservatrice; il paraissait laisser le gouvernement à ses ministres et subir très-volontiers l'influence du gouvernement anglais qui a su se l'attacher en le comblant de prévenances. En 1861, le président Carrera est intervenu avec succès pour terminer un conflit qui s'était élevé dans le Honduras, entre l'autorité ecclésiastique et le président Guardiola qui venait de reconnaître la liberté des cultes. A la fin de 1862, son refus d'entrer dans une alliance fédérative entre les cinq républiques américaines de l'Isthme, fit avorter ce projet.

L'année suivante fut marquée par une politique toute d'action. Le président Carrera déclara la guerre au San Salvador, malgré l'opposition de quelques-uns de ses conseillers et de la majorité du peuple, et, dès les premiers jours de janvier 1863, il mit en campagne une armée pour envahir le territoire Salvadorien. Il fut battu par le président Barrios, les 23 et 24 février, mais à la suite d'événements plus heureux, il s'empara de la capitale de Salvador le 25 octobre, et, Barrios ayant pris la fuite, il installa M. Tueñas comme président provisoire. — Le président Carrera est mort en avril 1865.

CARRETTO (François-Xavier, marquis DEL), ancien ministre de la police à Naples, né à Salerne (Deux-Siciles), d'une famille obscure originaire du Piémont, fut élevé à l'École polytechnique de Naples, d'où il passa dans l'armée en 1806. Attaché aux Bourbons, il les servit en Italie et en Espagne, et arriva promptement aux premiers grades. Il prit une part active, comme chef d'état-major du général Guillaume Pepe, à la révolution libérale de 1820, mais quand l'intervention autrichienne eut triomphé de la cause nationale, il prétendit ne l'avoir servie que pour la compromettre et la pousser aux excès. Cette interprétation de sa conduite fut favorable à sa fortune. Quelques années après, nommé par le roi François I[er] inspecteur général de la gendarmerie, il inaugura ses fonctions de manière à inspirer une longue épouvante. Ayant, avec 6000 hommes, comprimé un soulèvement dans la province de Salerne, il brûla le village de Bosco, qui était le centre de la révolte, et fit mettre à mort un octogénaire et dix-neuf autres personnes qui ne s'étaient livrés que sur une promesse d'amnistie (1828). Il grandit dans la faveur de la cour et fut fait général.

En 1831, quelque temps après l'avénement de

Ferdinand II, le marquis del Carretto fut, au milieu de circonstances difficiles, nommé ministre de la police. Son ministère empiéta sur tous les autres; le gouvernement devint un espionnage, les commissions spéciales remplacèrent les tribunaux. Toute tentative de révolte fut comprimée d'une façon sanglante. Lors du soulèvement qui éclata en Sicile, en 1837, au milieu des ravages du choléra, Carretto fut envoyé dans l'île avec de pleins pouvoirs et laissa à Syracuse, à Catane et ailleurs de terribles souvenirs. Plus de cent personnes périrent; il présidait lui-même aux exécutions, employant souvent la bastonnade et la torture pour faire parler les accusés, et mettant à prix les têtes des fugitifs. Sans avoir de sympathie pour son ministre, Ferdinand II lui était très-attaché, parce qu'à lui seul il tenait lieu des troupes étrangères nécessaires aux autres gouvernements italiens. Le marquis del Carretto, de son côté, s'efforçait de ne point se brouiller avec le confesseur du roi, Mgr Cocle, et le ménageait tout en le haïssant. Il lui fit même donner la direction des prisons, qui se trouvaient alors dans l'état horrible que M. Gladstone révéla un peu plus tard à l'Europe. Il avait un ennemi personnel et déclaré dans Parisio, ministre de la justice, contre lequel il fit publier une brochure anonyme qui jette du jour sur l'administration de cette époque. Elle parut à Livourne en 1836, sous le titre de *Seize années*.

A l'avénement de Pie IX (1846), le marquis del Carretto se montra l'ardent adversaire des idées libérales dont le pape se faisait le représentant. Mais, à la fin de l'année suivante, en présence de la révolution de Calabre, il changea d'attitude et de langage; il rejeta sur ses collègues et sur le roi lui-même le peu de progrès de la réforme dans le royaume, tout en refusant de donner sa démission. Mais tout à coup éclata l'insurrection de Palerme; Ferdinand II, surpris et troublé, fit arrêter son ministre par le général Filangieri, dans la nuit du 26 janvier. Le marquis fut jeté sur un bateau à vapeur, sans avoir le temps de faire ses adieux à sa famille; repoussé de Livourne, de Gênes et de tous les ports italiens, il alla débarquer à Marseille. Après avoir vécu quelque temps dans les environs de Montpellier, il fut rappelé à Naples par le triomphe de la contre-révolution. Le roi le combla de faveurs, mais sans lui rendre le ministère. — Il est mort en 1862.

CARREY (Émile), littérateur français, né à Paris en septembre 1820, fit ses études au collége Saint-Louis, se fit recevoir avocat et plaida quelque temps au barreau de Paris. De 1840 à 1848, il exerça les fonctions de sous-bibliothécaire de la Chambre des pairs, dont son père était bibliothécaire. En 1847, il fut chargé de négocier, aux États-Unis, un échange annuel de documents parlementaires entre le sénat de Washington et la Chambre des pairs, et reçut, en 1852, la mission d'explorer l'Amérique du Sud au point de vue des intérêts politiques et commerciaux; il y employa trois ans, puis suivit, en 1857, l'expédition de Kabylie. Rentré en France, il devint maire de Vieille-Église, petit village du Pas-de-Calais.

Il a publié : *Recueil complet des actes du gouvernement provisoire* (1848, in-12); *l'Amazone*, roman en trois parties intitulées : *Huit jours sous l'équateur*, *les Métis de la Savane*, *les Révoltés du Para* (1856-57, 3 vol. in-12); *Récits de Kabylie* (1858, in-12), puis quelques articles insérés au *Moniteur*.

CARRIER (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1800, étudia la peinture sous Gros et Prud'hon, le portrait sous le chevalier Saint, et débuta aux salons de 1824 et 1827 par plusieurs cadres de portraits et de miniatures. Vers 1840, il aborda le grand portrait et le paysage, dont il ne fit toutefois qu'une étude accessoire. Ses miniatures les plus connues, représentant souvent des figures en pied, sont celles du *baron Lagarde*, de *l'évêque de Poitiers*, et de plusieurs dames anglaises; ses grands tableaux : *un Site de Lorraine*, un *Souvenir de la Gorge aux Loups* et divers *paysages*. Il n'a figuré que comme miniaturiste à l'Exposition universelle de 1855 et a obtenu, pour ce dernier genre, une 2e médaille en 1833 et une 1re en 1837. Au Salon de 1863, il a exposé : un *Chemin creux aux Choisets*, près Jouarre (Seine-et-Marne), une *Étude d'après nature à Auteuil* et un *Site de Bretagne*.

CARRIÈRE (l'abbé Joseph), théologien français, né dans l'Aveyron, le 19 février 1795, fut élève du séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1820, il fut chargé d'enseigner la théologie dans cet établissement dont il devint le directeur. Il y a quelques années, il y remplaça, comme supérieur, M. de Courson, puis fut nommé vicaire général de Paris. — Il est mort le 23 avril 1864.

Les ouvrages que l'abbé Carrière a publiés, et qui jouissent d'une grande estime dans le clergé, portent le titre général de *Prælectiones theologicæ majores in seminario Sancti Sulpitii*, et comprennent les divisions suivantes : *de Matrimonio* (2 vol. in-8), où se trouve une discussion complète de toutes les questions intéressant la société civile et religieuse; *de Justicia et jure* (1839-1840, 3 vol. in-8), c'est-à-dire tout ce qui a rapport au for intérieur; *de Contractibus* (1844-1847, 3 vol. in-8), complément du précédent, où l'étude des lois civiles tient une place importante. L'abbé Carrière a également donné un abrégé de ce cours, sous le titre de *Prælectionum compendium* (1841-1842), destiné aux étudiants en théologie.

CARRIÈRE (Maurice), littérateur allemand, né à Griedel dans le grand-duché de Hesse, le 5 mars 1817, étudia la philosophie à Giessen, à Gœttingue et à Berlin, et l'enseigna successivement à Giessen et à Munich. On cite parmi ses écrits : *la Cathédrale de Cologne et l'Église libre* (der Kœlner Dom als freie deutsche Kirche, Stuttgart, 1843); *Abailard et Héloïse* (Giessen, 1844); *la Religion considérée dans son esprit*, *son développement*, etc. (die Religion in ihrem Begriff, etc., 1841); *la Contemplation philosophique du monde au temps de la Réformation* (die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit, Stuttgart, 1847); *la Dernière nuit des Girondins*, poëme (die letzte Nacht der Girondisten, Giessen, 1849); *Paroles de religion adressées au peuple allemand par un philosophe allemand*, anonyme (Religiœse Reden und etractungen für das deutsche volk, etc., Leipsick, 1850); *le Portrait de Cromwell* (das Charackerbild Cromwells, 1851), dans le *Manuel historique; Essence et forme de la poésie* (das Wesen und die Form der Poesie, Leipsick, 1854).

CARRINGTON (Robert-John CARRINGTON, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Smith, qu'il échangea en 1839 contre celui de Carrington, il prit ses grades universitaires à Cambridge (collége du Christ), et entra de bonne heure à la Chambre des Communes où il représenta différents bourgs pendant vingt ans (1818-1838). A cette dernière date, il hérita

du siége de son père à la Chambre des Lords, où il a continué de soutenir la politique du parti libéral. Il a été nommé lord-lieutenant du comté de Buckingham et colonel de la milice. Les encouragements qu'il a souvent donnés aux sciences l'ont fait élire membre de la Société royale de Londres. Marié deux fois, il a eu de la fille de lord Willoughby quatre enfants dont l'aîné, *Charles-Robert* CARRINGTON, est né en 1843, à Londres.

CARRION-NISAS (André-Henri-François-Victor DE), publiciste français, ancien représentant du peuple, est né à Lésignan-la-Cèbe (Hérault), le 24 janvier 1794. Fils d'un membre du tribunal, mort en 1841, il professa de bonne heure les opinions libérales, et publia, pendant la Restauration, un grand nombre de brochures : *la Jeunesse française* (1820) ; *des Idées républicaines* (1821) ; *la France au XIXe siècle* (1821), etc., et le livre plus sérieux des *Principes d'économie politique* (1824, in-12). Il composa aussi quelques drames : *Valérien ou le Jeune aveugle*, imité de Kotzebuë (1823) ; *le Forgeron* ((1824), et fut l'un des auteurs des *Victoires et conquêtes*.

En 1830, M. Carrion-Nisas reçut la décoration de Juillet ; mais il compta bientôt parmi les adversaires de la politique adoptée par le nouveau pouvoir et se présenta plusieurs fois sans succès aux électeurs de l'Hérault comme candidat du parti radical. En 1848 seulement, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur dix, par 30 897 suffrages. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CARRO (Jean DE), médecin allemand, né le 8 août 1770, à Genève. Mort le 12 mars 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CARTERON (E. A. Édouard), littérateur français, né en 1816, fut, de 1835 à 1837, élève de l'École polytechnique, entra dans la marine militaire, et se démit en 1838, après avoir obtenu le grade d'aspirant de deuxième classe. En 1848, il remplaça M. Mignet comme directeur des archives au ministère des affaires étrangères, puis fut consul à Stettin et enfin se consacra aux travaux scientifiques et littéraires. Il entreprit en 1856, avec MM. Noël des Vergers et Léon Renier, le *Complément de l'Encyclopédie moderne*.

CARUEL DE SAINT-MARTIN (Paul, baron DE), homme politique français, député, est né le 9 décembre 1809. Maire de Chesnay, et membre du Conseil général pour le canton ouest de Versailles, il entra au Corps législatif, en 1852, comme député de la 1re circonscription de Seine-et-Oise. Candidat du gouvernement, il fut réélu aux élections suivantes, et obtint, en 1863, 16 314 voix sur 28 206 votants. M. le baron de Caruel de Saint-Martin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CARUS (Carl-Gustav), médecin, physiologiste et peintre allemand, né le 3 janvier 1789, à Leipsick, étudia d'abord la chimie pour diriger l'établissement de son père qui était teinturier, puis se tourna vers l'étude de la médecine. Il donna des leçons particulières à l'université de Leipsick, où il enseigna le premier la science de l'anatomie comparée, nouvellement créée par Cuvier. Après avoir dirigé, pendant la guerre de 1813, l'hôpital français de Pfaffendorf, près Leipsick, il fut appelé, en 1814, à Dresde, comme directeur de la clinique d'accouchement et professeur à l'Académie médico-chirurgicale qui venait d'y être fondée. Nommé médecin de la cour et conseiller d'État, il accompagna, en 1827, le prince de Saxe dans un voyage en Italie et en Suisse. De retour à Dresde, il s'adonna à la peinture, qu'il cultiva depuis avec succès. Plusieurs de ses tableaux à l'huile ne sont pas, dit-on, sans mérite. Sa maison fut le rendez-vous des savants et des artistes les plus distingués de Dresde. Il fut élu, en 1859, correspondant de l'Institut (Académie des sciences).

Parmi les ouvrages scientifiques de M. Carus, on remarque : *Essai sur le système des nerfs et particulièrement sur l'organisation du cerveau* (Versuch einer Darstellung des Nervensystems und insbesondere des Gehirns, Leipsick, 1814) ; *Traité de gynékologie* (ibid., 1820 ; 2 vol., 3e édition, 1855) ; *Tableaux illustrés d'anatomie comparée* (Erläuternde Tafeln zur vergleischenden Anatomie, 7 cahiers, ibid., 1826-1855, 9 livr. in-fol., 74 planches), avec Otto et d'Alton, ouvrage traduit en latin par Thienemann (ibid., 1828-1849) ; *de la Circulation du sang chez les insectes* (Ueber den Kreislauf des Blutes der Insecten, ibid., 1827), couronné par l'Académie des sciences de Paris ; *Principes d'anatomie comparée et de physiologie* (Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie, Dresde, 1828, 3 vol.) ; *Système de physiologie* (System der Phys., Leipsick et Dresde, 1838-1840, 3 vol. ; 2e édition, Leipsick, 1847-1849, 2 vol.) ; *Principes d'une nouvelle crânioscopie* (Grundzüge der Cr., Stuttgart, 1841) ; *Atlas de crânioscopie* (Leipsick ; 1843-1844, 2 cahiers, in-4, 20 pl.).

D'autres écrits de M. Carus appartiennent à la philosophie et à la littérature ; nous citerons : *Leçons sur la physiologie* (Leipsick, 1831), publiées plus tard sous le titre : *Psyché, histoire du développement de l'âme* (Psyche, zur Entwickelungsgeschichte der Seele, Pforzheim, 1846, 2e édition, Stuttgart, 1851) ; *Physis, histoire de la vie corporelle* (Physis, zur Geschichte des leiblichen Lebens) ; ces deux derniers ouvrages offrent ensemble le tableau complet de la vie humaine ; *Lettres sur la peinture des paysages* (Leipsick, 1831 ; 2e édit., 1855) ; *Paris et les bords du Rhin*, journal d'un voyage exécuté en 1835 (ibid., 1836) ; *l'Angleterre et l'Écosse* (Berlin, 1846, 2 vol.), excellent livre qui fut le fruit du voyage que M. Carus fit, en 1844, à la suite du roi de Saxe ; *Commentaire des œuvres de Gœthe* (Leipsick, 1843) ; *Des diverses formes de la main chez différentes personnes* (Stuttgart, 1846) ; un mémoire sur *l'Inégalité des qualités spirituelles des différentes races humaines* (Leipsick, 1849), publié à propos de la fête séculaire de la naissance de Gœthe, et suivi de celui intitulé : *Gœthe et son importance dans le présent et dans l'avenir* (Gœthe und seine Bedeutung für diese und die künftige Zeit, Dresden, 1849).

CARVALHO. Voy. FREIRE et HERCULANO DE CARVALHO.

CARVALHO-MIOLAN (Marie-Caroline, dite Félix MIOLAN, dame), cantatrice française, née à Marseille, le 31 décembre 1827, suivit, de 1843 à 1847, la classe de M. Duprez au Conservatoire, y remporta le premier prix de chant et débuta, en 1849, à l'Opéra-Comique. Elle y reprit ou créa avec succès, jusqu'à la fin de 1854, divers rôles, dans *Giralda*, *le Pré aux Clercs*, *la Cour de Célimène*, et surtout dans *les Noces de Jeannette*. En 1853, Mlle Miolan épousa M. Léon Carvaille, dit

Carvalho, né en 1825, aux colonies, et qui figurait, depuis 1849, dans le personnel chantant de l'Opéra-Comique. Celui-ci, en 1856, au moment où sa femme était engagée comme première chanteuse au Théâtre-Lyrique, se trouvait être le principal créancier de l'administration de ce théâtre, dont il obtint le privilége. Il en a été de nouveau nommé directeur, en octobre 1862, en remplacement de M. Réty.

Mme Carvalho a joué avec succès sur ce théâtre les principaux rôles dans *la Fanchonnette*, *les Noces de Figaro*, *la Reine Topaze*, et autres pièces qui eurent de la vogue. En 1860, elle a été engagée pour la saison au théâtre italien de Londres. Mme Carvalho, dont la voix est très-souple et d'un diapason élevé, brille surtout par sa facilité à exécuter les fioritures et les vocalisations les plus capricieuses.

CARY (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 25 avril 1793. Mort en 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CARYSFORT (Granville-Leveson PROBY, 3e comte DE), amiral et pair d'Angleterre, né en 1781, est frère puîné du général de ce nom, auquel il succéda, dans la dignité de comte et dans la pairie, le 11 juin 1855. Il entra, en 1798, dans la marine royale, assista aux batailles navales d'Aboukir et de Trafalgar, et siégea à la Chambre des Communes de 1812 à 1820. Il est devenu vice-amiral en 1851. A la Chambre haute, il a voté d'ordinaire avec le parti conservateur. Il a été nommé amiral en 1857 et est devenu député-lieutenant du comté de Wicklow. Il a eu plusieurs enfants de son mariage avec une nièce du comte de Wicklow. Il a pour héritier son fils Granville Leveson, lord Proby, né en 1825, conseiller privé, et membre du Parlement pour Wicklow depuis 1858.

CASABIANCA (François-Xavier, comte DE), sénateur français, ancien représentant et ministre, né à Nice (États sardes), le 27 juin 1796, appartient à une très-ancienne famille noble de la Corse, qui contribua beaucoup à la réunion de l'île à la France. Il fit ses études au lycée Napoléon, y remporta, en 1812, le prix de philosophie, et suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris. Reçu avocat en 1820, il se fit inscrire au barreau de Bastia, et ne tarda pas à y acquérir une réputation méritée. Il était le neveu et devint le gendre du vicomte Joseph de Casabianca, général de division, qui avait eu autrefois un commandement à l'armée d'Italie et était devenu, en 1804, gouverneur de Mantoue.

Les opinions libérales de M. de Casabianca et son dévouement à la famille de Napoléon, le tinrent éloigné des fonctions publiques jusqu'à la révolution de Février. Nommé représentant de la Corse à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six, par 16000 suffrages, il vota en général avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique du président. A la Législative, où il fut réélu, le troisième, par le même département, il adhéra au comité de la rue de Poitiers et n'abandonna la majorité parlementaire que lorsque les conflits éclatèrent entre elle et l'Élysée. A la fin de 1851, le président lui confia successivement le ministère de l'agriculture et du commerce (26 octobre) et celui des finances (23 novembre).

Après les événements du 2 décembre, M. de Casabianca fut chargé d'organiser le ministère d'État qui venait d'être créé par le décret du 22 janvier 1852. Il quitta ces fonctions importantes pour entrer au Sénat, le 28 juillet suivant. Un décret du 5 mars 1864 l'a nommé procureur général impérial près la cour des comptes. Officier de la Légion d'honneur, le 4 août 1852, il a été promu le 30 juillet 1858, grand officier de cet ordre.

CASANELLI D'ISTRIA (Archange-Xavier-Toussaint-Raphaël), prélat français, né à Vico (Corse), le 24 octobre 1794, entra, malgré l'opposition de ses parents, dans la carrière ecclésiastique, fit ses premières études sous la direction de plusieurs prêtres corses, reçut l'ordination à vingt-trois ans et professa d'abord les humanités. En 1821, il alla compléter son cours de théologie à Rome et y obtint le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon. Secrétaire intime du cardinal d'Isoard, il le suivit à Auch et exerça auprès de lui les fonctions de grand vicaire jusqu'à sa nomination à l'évêché d'Ajaccio, qui eut lieu le 28 juin 1833. Sa longue administration a été signalée par des réformes et la fondation d'établissements utiles.

M. Casanelli a été, depuis quelques années, pourvu d'un coadjuteur, M. Jean SARREBAY-ROUSE, évêque *in partibus* et ancien vicaire général du diocèse.

CASATI (Gabrio, comte DE), homme d'État italien, né à Milan d'une famille noble, le 2 août 1798, alla faire ses études à Pavie, et fut reçu docteur en droit et en mathématiques. Sans prendre une part directe aux mouvements révolutionnaires de 1821, il s'efforça de soustraire aux vengeances du gouvernement autrichien quelques-uns de ses compatriotes. Il se rendit même à Vienne, en 1824, pour obtenir la commutation de peine de son beau-frère, le comte Confalonieri, condamné à mort. Il passa les années suivantes dans une retraite profonde; mais ses concitoyens lui conférèrent, en 1837, et lui maintinrent jusqu'en 1848 les fonctions de podestat, les seules qui fussent restées nationales. Il fit sentir au gouvernement la nécessité de plusieurs réformes administratives, et retourna à Vienne, en 1844, pour plaider la cause de son pays. En 1846, l'évêque allemand étant mort, il obtint de l'empereur d'Autriche la nomination de l'évêque italien Romilli.

Au commencement de 1848, il fit tous ses efforts auprès de Radetzky pour faire mettre un terme aux violences des soldats. Patriote modéré, il voulut encore, après la révolution française, tenir la Lombardie en repos; mais il ne put arrêter l'élan général. Le 18 mars, il venait d'obtenir du gouverneur O'Donnell l'éloignement des sbires et l'établissement d'une garde nationale, lorsque commença cette lutte de cinq jours qui se termina par la retraite des Autrichiens. Nommé, dès le 20 mars, membre du gouvernement provisoire, il écarta toute idée de république, se prononça pour la réunion de la Lombardie et du Piémont et soutint la cause de Charles-Albert. Bientôt celui-ci le choisit pour ministre des finances et président du conseil.

Après la soumission de Milan et de la Lombardie par les Autrichiens (6 août), il pressa les membres du gouvernement provisoire d'obéir à la *loi de fusion* et de se constituer à Turin en *consulta* lombarde, et il fut reconnu pour président de ce nouveau comité. Après la bataille de Novarre, il s'est fait naturaliser Piémontais et a été nommé sénateur. Le parti radical accusa M. Casati d'avoir contribué à perdre la cause de l'Italie par ses faiblesses et sa confiance excessives en Charles-Albert; mais beaucoup de patriotes italiens, et des plus illustres, acceptèrent après lui l'idée de l'unité italienne, sous la suprématie du roi du Piémont.

En 1855, son fils fut envoyé à Florence, comme secrétaire de légation; mais le grand-duc de Toscane, à la sollicitation de l'Autriche, refusa de le recevoir en cette qualité. Il en résulta un conflit diplomatique qui se termina par le rappel de M. Casati.

CASELLI (l'abbé Jean), savant italien, inventeur du télégraphe autographe, né à Sienne, le 25 mai 1815, fit ses études littéraires et scientifiques à Florence, où il eut pour maître particulier de physique Léopold Nobili qui mourut en 1837. Le premier écrit de M. Caselli fut une notice sur la vie et les travaux de ce célèbre physicien (*Elogio di Leopoldo Nobili*, Florence, 1837). Il fut nommé dès lors membre ordinaire de l'Athénée italien, où il lut plusieurs mémoires, notamment un *Discours critique sur l'histoire des républiques italiennes au moyen âge de S. de Sismondi*. Ayant accepté un bénéfice ecclésiastique, il était entré dans les ordres en 1836 et reçut le diaconat. Appelé à Parme, en 1841, pour faire l'éducation des enfants du comte de Sanvitale, il fut exilé du duché en 1849, lors de la restauration du duc, pour avoir voté l'annexion à la monarchie constitutionnelle de Charles-Albert.

L'abbé Caselli rentra à Florence; il se consacra entièrement à l'étude des sciences et particulièrement à celle du magnétisme et de l'électricité. Il faisait ses expériences et ses recherches à l'aide d'appareils et de machines qu'il construisait lui-même, avec le concours de son frère, Ludovic Caselli, statuaire et mécanicien distingué. En 1854, il fonda un journal illustré pour la vulgarisation des sciences physiques, *la Récréation* (*la Recreazione, giornale di scienze fisiche e di arti*), édité par la librairie de Le Monnier. C'est au milieu de ces travaux théoriques et pratiques qu'il fut amené, en 1856, à la découverte des principes et des procédés du nouveau système de télégraphe électrique qu'il appela *Pantélégraphe*, c'est-à-dire télégraphe universel.

L'appareil imaginé par M. Caselli se compose essentiellement de deux pendules mis en communication l'un avec l'autre au moyen du fil électrique et dont les mouvements se correspondent avec un synchronisme parfait. Le pendule du départ est muni d'un stylet qui, parcourant un papier métallique, détermine, chaque fois qu'il touche un point des caractères tracés, le passage du courant électrique; le pendule d'arrivée, par suite des mouvements correspondants, décrit avec son stylet, point par point, sur un papier chimique, les mêmes caractères. Les premiers appareils de l'abbé Caselli avaient été construits dans son propre atelier; il en confia ensuite l'exécution à l'éminent constructeur français, M. Froment.

L'administration des télégraphes français a donné les premiers encouragements à l'invention de l'abbé Caselli et mis à sa disposition plusieurs de ses fils électriques. Une loi votée par le Corps législatif, le 27 mai 1863, autorisa les changements nécessaires à la mise en pratique du nouveau télégraphe, et un décret du 14 février 1865 ouvrit en France le premier service de télégraphie autographique, entre Paris et Lyon et Paris et le Havre. Le gouvernement de Russie a signé aussi, le 18 avril 1865, avec l'abbé Caselli un traité pour l'introduction de son télégraphe sur les lignes de l'empire, avec faculté d'en étendre l'application à celles qui relient déjà la Russie à la Chine et à la Perse. On trouvera une description des appareils de l'abbé Caselli dans le *Traité du magnétisme et de l'électricité* (t. III) de M. Auguste de la Rive. Ils ont été décrits et représentés dans la plupart des journaux français, lors de la promulgation du décret impérial.

Depuis plusieurs années l'abbé Caselli s'occupe également de l'invention d'un moteur électrique, dont la construction s'exécutait en juin 1865 aux frais de l'empereur. L'abbé Caselli a été nommé, en 1863, officier de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

CASPARI (Charles-Paul), savant allemand, né à Dessau, le 14 février 1814, et élève aux universités de Leipsick, de Berlin et de Kœnigsberg, prit ses grades en théologie dans cette dernière ville et devint, en 1847, lecteur et membre de la Faculté de Christiania. Il y fit des cours de théologie et d'exégèse qui eurent un grand succès, et ses ouvrages le firent regarder comme un des théologiens les mieux pensants et les plus érudits de l'Allemagne du nord.

On cite parmi ses écrits théologiques : *Manuel d'exégèse pour les prophètes de l'ancienne alliance*, en collaboration avec le savant Delitzsch (Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes); *Études de théologie biblique et de critique apologétique* (Biblisch theologische und apologetisch-kritische Studien, Leipsick, 1842); *Introduction au livre d'Isaïe et à une histoire de son temps* (Beitraege zur Einleitung in das Buch Iesaias, etc., Ibid., 1848); *sur la Guerre syriaque* (Ueber den Syrisch-ephaimitischen Krieg unter Jotham und Ahas, Christiania, 1849); *Michée et sa prophétie* (Ueber Michaund, etc., Ibid., 1851); une traduction des *Psaumes* en langue norvégienne (Ibid., 1851), etc.

M. Caspari a aussi publié quelques travaux sur la langue arabe : une édition de l'*Enchiridion studiosi* de Borhan-ed-dins (Leipsick, 1838); *Grammatica arabica* (Ibid., 1848), etc.

CASPER (Johann-Ludwig), médecin allemand, né le 11 mars 1796, étudia successivement à Berlin, à Gœttingue et à Halle, et prit à l'université de cette dernière ville, en 1819, le grade de docteur. Il fit alors un voyage à travers la France et l'Angleterre et se fixa, en 1820, à Berlin. Il fut nommé, en 1825, professeur suppléant, conseiller de médecine et membre du comité de médecine pour la province de Brandenbourg; en 1834, conseiller intime de médecine, membre du comité supérieur médico-scientifique, membre de la commission scientifique de médecine au ministère, et, en 1839, professeur à l'université de Berlin. En 1841, M. Casper devint en outre médecin des tribunaux et directeur de l'École pratique de médecine. — Il est mort en février 1864.

Parmi les ouvrages de ce savant, on cite sa thèse : *de Phlegmasia alba dolente* (Halle, 1819), première monographie de cette maladie; *Caractéristique de la médecine française et ses rapports avec la médecine anglaise* (Characteristik der franzœsischen Medizin, etc., Leipsick, 1822); *sur les Lésions de l'épine dorsale* (Ueber die Verletzungen des Rückenmarks in Hinsicht auf ihr Lethalitaetsverhaellniss, Berlin, 1823); *Essais de statistique médicale et de médecine officielle* (Beitraege zur medicinischen Statistik und Staatsarzneikunde, 5 vol., Ibid., 1825-1837); *Bases de statistique médicale et de médecine officielle* (Denkwurdigkeiten zur medizinischen Statistik und Staatsarzneikunde, Ibid., 1846); *Dissections judiciaires* (Gerichtliche Leichenœffnungen, Berlin, 1851); *Durée probable de la vie chez les médecins; De l'influence du mariage sur la durée de la vie humaine*, dans les *Annales d'hygiène publique*, t. XI-XIV.

M. Casper était devenu, en outre, l'un des praticiens renommés de l'Allemagne. A l'époque du choléra de 1831, directeur d'un grand hôpital de cholériques, il a fait sur cette maladie des obser-

vations précieuses dont les résultats sont consignés dans la *Gazette du choléra* (Berliner Cholerazeitung, Berlin, 1831), qu'il rédigeait. Depuis 1833, il a publié le *Journal hebdomadaire de médecine* (Wochenschrift für die gesammte Heilkunde), qui a remplacé le *Répertoire critique de médecine* (Berlin, 1823-1833, 23 vol.).

CASS (Louis), homme d'État américain, né vers 1780, à Exeter, petite ville du New-Hampshire, fut admis au barreau en 1802, et fit, dès 1806, partie de la législature de l'Ohio, où sa famille s'était retirée, et contribua à l'arrestation d'Aaron Burr, qui complotait l'établissement d'une république séparatiste formée à l'exclusion des provinces du Nord. Lorsque la guerre éclata contre les Anglais, il rejoignit, avec un régiment de volontaires de l'Ohio dont il était colonel, le corps d'armée du général Hall (1812), et envahit le territoire canadien en appelant le peuple aux armes; mais, abandonné par son chef, il se vit entouré par des forces supérieures et fut compris, sans y avoir souscrit, dans la honteuse capitulation de Malden. Un échange de prisonniers lui ayant permis de rentrer dans son pays, il reçut, en récompense de sa courageuse conduite, le grade de major général et la surveillance des frontières du Nord. A la bataille de Themse, il servait dans l'état-major du général Harrison.

Nommé, au rétablissement de la paix (1814), gouverneur du Michigan qu'il avait su préserver de toute incursion ennemie, M. Cass organisa habilement cette vaste contrée, conclut de nombreux traités avec les tribus indiennes et accrut le territoire américain de plus de 3 millions d'acres. Ses opinions démocratiques, autant que sa réputation d'administrateur intègre et habile, lui firent donner par le président Jackson le portefeuille de la guerre (1831); quatre ans plus tard, il fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Cette mission fut marquée par deux actes: sa polémique dans le *Galignani's Messenger* au sujet de la délimitation des frontières septentrionales de l'Union, et sa protestation publique contre l'adhésion de M. Guizot au droit de visite. Le traité conclu en 1842 entre l'Angleterre et les États-Unis lui ayant paru en contradiction avec les principes qu'il avait émis, il donna sa démission d'envoyé et retourna en Amérique.

Au Sénat, où il fut envoyé par le Michigan, M. Cass défendit contre les whigs l'administration du président Polk, combattit les mesures de conciliation proposées par Henri Clay et vota en faveur de l'extradition des esclaves fugitifs, bien qu'il se fût montré jusque-là abolitionniste décidé. En 1852, candidat à la présidence des États-Unis, il fut sacrifié à M. Pierce par les hommes de son propre parti. Secrétaire d'État, sous M. Buchanan, il a donné sa démission en décembre 1860, en voyant le président favoriser les projets de scission du Sud.

CASSE (Jean-Baptiste-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), en 1791, entra à l'École polytechnique en 1808 et passa de là, en 1810, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration, il fut nommé capitaine au 1ᵉʳ régiment du génie et décoré de la croix de la Légion d'honneur le 16 juillet 1823. Il donna sa démission en 1825, et s'établit à Lavalanet, dans le département de l'Ariége, où il s'occupa spécialement d'agriculture. Il professa constamment les opinions libérales. En 1848, il fut élu représentant de l'Ariége, le cinquième sur sept, par 22289 voix. Membre du comité de la guerre, il vota d'abord avec la gauche modérée et soutint le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit point d'opposition à la politique de l'Élysée, et vota avec la droite ou s'abstint de voter dans les questions les plus importantes. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CASTELBAJAC (Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis DE), général français, sénateur, est né à Ricaud (Hautes-Pyrénées), le 12 juin 1787. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il entra comme sous-lieutenant au 8ᵉ de hussards (1807), et fit à la grande armée les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France; il fut blessé à Wagram, à Ostrowno, à la Moskowa et à Brienne. Chef d'escadron en 1814, il s'empressa d'adhérer au retour des Bourbons. Sous la Restauration, il fut nommé colonel des chasseurs des Pyrénées (1815), puis des dragons de la garde, et maréchal de camp (1826).

Après la révolution de Juillet, il a exercé, à diverses reprises, les fonctions d'inspecteur de cavalerie; il a commandé le département de la Moselle et a fait une campagne en Algérie aussitôt après avoir été élevé au grade de lieutenant général (1840). Admis à la retraite en 1848, M. de Castelbajac a été chargé, l'année suivante, de représenter la France en Russie comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire; il a été rappelé en décembre 1854, lors de la déclaration de guerre entre ces deux puissances. Le 12 juin 1856, il entra au Sénat. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1847 et est devenu membre du Conseil général du Gers.

CASTELBAJAC (Marie-Barthélemy, vicomte DE), homme politique français, cousin du précédent, né dans les Hautes-Pyrénées, le 8 juillet 1776, émigra au début de la Révolution et s'employa activement dans les rangs de l'armée de Condé. Rentré en France avec les Bourbons, il fut élu député et fit partie de la Chambre *introuvable* où il vota pour les exceptions de la loi d'amnistie, réclama énergiquement en faveur du clergé qu'on ne saurait, disait-il, trop enrichir, et soutint partout ses principes de royalisme absolu. Il fut rédacteur en chef du *Conservateur*. Élu plus tard député dans la Haute-Garonne, il fut nommé par M. de Villèle, son collègue, directeur général des haras et manufactures (1823), poste qu'il échangea, en 1824, contre la direction plus importante des douanes. Il dut à l'amitié du même ministre et à ses services son élévation à la Chambre des Pairs (5 novembre 1827). Il donna sa démission à la révolution de Juillet et vécut depuis lors éloigné des affaires publiques.

CASTELL (Frédéric-Louis-Henri, comte DE), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière depuis 1818, né le 2 novembre 1791, a succédé en 1810 à son père, comme chef de la branche aînée de la maison de Castell, qui possède en Bavière les seigneuries de Bourg-Haslach de Ruden-Hausen et de Remlingen, et en Prusse, les terres de Wolkenberg et de Stradow. De son mariage avec la comtesse Émilie, fille du prince de Hohenlohe-Langenbourg, est né, le 23 mai 1826, Frédéric-Charles-Guillaume-Ernest, lieutenant en premier au service de Bavière. Un second fils, Gustave, né le 17 janvier 1829, est officier d'ordonnance du roi Maximilien de Bavière.

CASTELLANE (Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface, comte DE), maréchal de France, sénateur,

est né à Paris le 21 mars 1788, d'une ancienne famille provençale. Son père, député aux États généraux de 1789, y apporta des opinions libérales qui ne l'empêchèrent pas d'être, plus tard, nommé pair de France par la Restauration; sa mère était une Rohan-Chabot de Jarnac. Le caractère turbulent du jeune Castellane le destinait à la carrière militaire. Il entra, comme simple soldat, au 5e d'infanterie légère en 1804, et passa par toute la série des grades inférieurs. En 1806, il était sous-lieutenant au 24e de dragons, lorsqu'il partit pour l'Italie. Il fit la campagne d'Espagne en 1808, fut nommé lieutenant, et justifia son avancement par sa belle conduite à Rio-Seco et à Burgos. En 1809, il passa en Allemagne, et fut décoré à Wagram de la main de l'Empereur. Capitaine en 1810, il fit la campagne de Russie en qualité d'aide de camp du comte de Lobau, fut nommé chef d'escadron à Moscou même, et se signala dans la retraite, où il eut la main droite gelée. Il fut nommé colonel-major du 1er régiment des gardes d'honneur en 1813.

Après la chute de l'Empire, il se rallia à la Restauration, et fut nommé, en 1822, colonel des hussards de la garde royale. L'année suivante, il prit part à la guerre d'Espagne. On dit que son esprit de justice et de modération le rendit cher aux Espagnols, et qu'il fut rappelé, en 1827, pour n'avoir pas voulu s'associer aux persécutions politiques dirigées par le roi Ferdinand. Il fit de l'opposition vers la fin de la Restauration.

Le gouvernement de Juillet l'envoya, en 1831, dans la Haute-Saône, avec une brigade de cavalerie. Il prit part au siége d'Anvers (1832), et, la même année, fut nommé lieutenant général, puis commandant de l'armée des Pyrénées. Il devint pair de France en 1837, et parut un instant en Afrique. C'est lui qui, par son énergie, comprima le soulèvement de Rouen en 1848. Il commanda, depuis, la division de Tours. Appelé, avant le 2 décembre 1851, au commandement de Lyon, il sut en contenir la population dans ces jours de crise. L'Empereur le récompensa en le faisant, dans la même année, sénateur (26 janvier), puis maréchal (2 décembre 1852). En 1859, il fut nommé commandant de l'armée de Lyon, lors des premières dispositions prises pour la guerre d'Italie. Il a été promu grand'croix de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort le 16 septembre 1862.

Son fils, le comte Louis-Charles-Pierre DE CASTELLANE, capitaine aux carabiniers, a fait plusieurs campagnes et publié : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* (1852, in-12; 2e édit., 1854, in-18), et *Nouvelles et récits* (1856, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 24 janvier 1846.

CASTELLANE (Louis-Joseph-Alphonse-Jules, comte DE), issu d'une autre branche que les précédents, s'est fait connaître par la protection bienveillante qu'il a accordée aux lettres. Sous le règne de Louis-Philippe, il ouvrit pendant plusieurs années à l'art dramatique son magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré. Les représentations, qui comprenaient tous les genres, depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie, avaient lieu indistinctement le matin et le soir; les accessoires, décors et costumes y avaient une exactitude et une richesse qu'on ne trouvait dans aucun autre théâtre de société. Parmi les artistes, dirigés par M. Mennechet, ancien lecteur de Charles X, on remarquait Michelot, de la Comédie-Française, et Mme Sophie Gay. Vers 1845, M. de Castellane entreprit vainement de faire revivre l'ancien Athénée et présida quelques-unes de ses séances. Depuis, son hôtel s'était ouvert un des premiers à ces représentations d'opérettes de salon, qui eurent une si grande vogue. — Il est mort en 1861.

CASTELLI (Ignace-Vincent-Frédéric), auteur dramatique allemand, né à Vienne, le 6 mars 1781, a servi pendant quarante ans en Autriche, dans l'administration des vivres, ce qui ne l'a pas empêché de faire représenter plus de cent pièces de théâtre, imitées, pour la plupart, de M. Scribe. On vante sa bonhomie et sa jovialité; on reconnaît en lui le type du bourgeois de Vienne. Outre ses ouvrages dramatiques, il a publié des poëmes en dialecte bas-autrichien, devenus très-populaires. Il a réuni ses œuvres principales dans une édition de luxe, (*Saemmtliche Werke*, Vienne, 1844, 15 vol.; 2e édit., 1848).

Après 1840, M. Castelli prit sa retraite et vécut dans le repos, jouissant de sa fortune, et occupé à former la plus belle collection de tabatières qui soit au monde. Il se mêla un moment aux agitations politiques de 1848, et publia quelques brochures qui eurent un succès de circonstance, telles que le *Paysan revenant de la diète*, etc. — Il est mort à Vienne, le 5 février 1862.

CASTELLO BRANCO (Camille), romancier portugais, né dans une province du nord, vers 1825, a donné depuis douze ans des ouvrages nombreux : *Agostinho de Ceuta* (1 vol.), *Anathema* (1 vol.), *Cartota Angela* (2 vol.), *Duas epochas da vida* (1 vol.), *Duas horas de leitura* (1 vol.), *Espinhos es flores* (1 vol.), *a Filha do arcediago* (1 vol.), *Folhas cassidas apanhadas na lama* (1 vol.), *Hosanna!* (1 vol.), *Justiça* (1 vol.), *La guinas abençoadas* (1 vol.), *Livro negro* (1 vol.), *Mysterios de Lisboa* (2 vol.), *Marquez de Torre-Novas* (1 vol.), *Nela do Arcediago* (1 vol.), *Onde esta a felicidade?* (1 vol.), *Purgatorio e Paraizo* (1 vol.), *O que Fazem mulheres* (1 vol.), *Scenas da Foz* (1 vol.), *Scenas contemporaneas* (1 vol.), *Um livro* (1 vol.), *Um homen de brios* (1 vol.), *Ningança* (1 vol.), *O Ultimo acto*, drame, etc. Il a traduit de Chateaubriand *le Génie du Christianisme* (2 vol.), etc.

CASTIAU (Adelson), avocat et homme politique belge, né à Péruwelz (Hainaut), en 1801, avait acquis, au barreau, une brillante réputation lorsque les électeurs de Tournai l'envoyèrent à la Chambre des Représentants en 1843. Il fut pendant cinq ans l'orateur de l'opposition libérale et l'adversaire infatigable de MM. Nothomb et de Theux (voy. ces noms). Il soutint quelque temps le ministère libéral de 1847; mais, quand éclata en France la révolution de Février, il se fit en Belgique l'organe des idées qui venaient de triompher à Paris, « appelées, disait-il, à faire le tour du monde. » Dans la séance du 4 avril, après une profession de foi franchement républicaine, il annonça qu'il se retirait de la vie parlementaire, et donna sa démission. Il a persisté à se tenir depuis en dehors des assemblées politiques.

CASTIGLIONE (duchesse DE). Voy. COLONNA DE CASTIGLIONE.

CASTILHO (Antoine-Félicien DE), poëte portugais, est né à Lisbonne, le 26 janvier 1800. Devenu aveugle à la suite d'une variole, il fut élevé par son frère et ne commença à écrire qu'après avoir acquis une connaissance approfondie de l'antiquité, des sciences et de l'histoire moderne. Ses premiers vers, harmonieux et de la plus belle langue portugaise, *Lettres d'Écho à Narcisse* (Coïmbre, 1836), obtinrent un grand succès. La même faveur accueillit *le Printemps* (Lisbonne, 1837, 2e édition); *A noite do Castello* (1836); les

Méditations poétiques (1844, in-8), et surtout l'étude historique, ou plutôt le poëme national sur *le Camoëns* (1849, in-8). Parmi ses écrits en prose, nous citerons un *Traité de versification portugaise* (1851); *les Tableaux historiques du Portugal* (1838, in-fol.), édition de luxe qui n'a pas été achevée; de nombreux articles dans la *Revue universelle de Lisbonne*, et des traductions estimées, telles que celles des *Métamorphoses d'Ovide* (1841) et des *Paroles d'un croyant* de Lamennais. M. Castilho, après un séjour de quelques années aux Açores, s'est retiré à Lisbonne, pour y diriger l'enseignement primaire connu sous le nom de *Methodo repentino*. Il terminait en 1859 une traduction des *Fastes* d'Ovide annotée par tous les littérateurs portugais.

CASTILLA (don Ramon), général et homme d'État péruvien, né le 31 août 1797, à Javapaca, sur les frontières de la Bolivie, entra en 1816 dans l'armée espagnole, et était capitaine lorsque éclata la guerre de l'indépendance : il prit aussitôt parti pour ses compatriotes et assista, sous les ordres du général San Martin, à la victoire décisive d'Ayacucho remportée, le 9 décembre 1822, sur le vice-roi Laserna. En peu de temps, il devint successivement major et colonel. Ce n'est guère que vers 1830 qu'il a commencé à figurer sur la scène politique, et on l'a vu généralement, au milieu des bouleversements de son pays, se rattacher au pouvoir qui avait un caractère régulier.

Pendant la guerre civile de 1834, il resta fidèle au président Orbegoso, qui l'avait nommé général de brigade, jusqu'au moment où celui-ci livra le Pérou à Santa-Cruz, président de la Bolivie. Il se réunit alors aux patriotes insurgés par Salaberry, et, après avoir combattu aux journées malheureuses d'Yanacocha et de Socoboya (1835), il se réfugia au Chili. Trois ans plus tard, ce pays dont les vues ambitieuses de Santa-Cruz menaçaient l'existence, leva une armée contre lui et le défit complétement à Jungay (20 janvier 1839). A la suite de cette bataille où il avait commandé la cavalerie, don R. Castilla fut appelé au ministère des finances. Mais, la guerre s'étant rallumée avec la Bolivie, il concourut à la courte campagne qui, après la prise de La Paz, se termina par la déroute d'Yngari (1841). Forcé de prendre une seconde fois le chemin de l'exil, il revint en 1844 de l'émigration pour combattre au nom de la Constitution supprimée par Vivanco; aidé par les généraux Nioto et Yguain, il marcha de succès en succès, battit le dictateur et se trouva, en 1845, le candidat naturel et préféré à la présidence du Pérou.

En général, don R. Castilla a justifié à beaucoup d'égards le choix dont il avait été l'objet, il a donné l'ordre et la paix au Pérou pendant une période de six années, portant son attention sur divers points importants : le règlement des finances, l'augmentation de la marine et la construction de bateaux à vapeur, le développement de quelques branches d'industrie ou de commerce national. En outre il a considérablement réduit l'effectif de l'armée, en a modifié l'organisation et a remplacé le recrutement discrétionnaire par un système de conscription en harmonie avec les mœurs. Le 20 mars 1851, il rendit compte au Congrès de la situation du pays, et remit ses fonctions à son successeur, don Jose-Rufino Echenique. C'est la première fois que l'autorité suprême au Pérou changeait ainsi de mains sans secousse et sans révolution.

L'administration du nouveau président menaçant le pays d'une contre-révolution, don Castilla quitta sa retraite (1854) et crut de son devoir d'en appeler aux armes et de marcher contre lui à la tête d'un parti nombreux que l'influence de son nom avait rallié. Échenique, abandonné de la plupart de ses soldats, fut contraint de regagner Lima et de s'y mettre sous la sauvegarde du ministre britannique. Le même jour (5 janvier 1855) son adversaire entra dans cette capitale au milieu de l'enthousiasme universel.

Ramené à la présidence par les élections d'octobre 1858, le général Castilla se signala par l'activité et la prospérité de son administration. Il favorisa l'agriculture, le commerce et la navigation. Une terrible tentative d'assassinat fut organisée contre lui, à la fin de 1860, par 150 hommes d'un régiment; elle échoua, mais elle fut l'occasion de mesures rigoureuses contre Echenique, Rivas et autres personnages impliqués dans l'accusation, mais acquittés. Pendant l'année 1861, il tenta sans succès d'annexer la Bolivie au Pérou, après y avoir excité une insurrection. Lorsque l'expédition française au Mexique eut lieu, le général Castilla lança un violent manifeste contre nous et offrit à Juarez des secours d'armes et d'argent (septembre 1862). Des insultes assez graves furent faites à des Français résidant au Pérou et attribuées à l'instigation du gouvernement. Plus récemment encore, il s'est trouvé mêlé à des troubles nouveaux, et l'on annonçait de Lima, en mai 1855, que l'arrestation du général Castilla venait d'avoir lieu par suite de la découverte d'une conspiration militaire dont il était le chef.

CASTILLE (Charles-Hippolyte), romancier et publiciste français, né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820, est fils d'un colonel d'artillerie qui avait été officier d'ordonnance de l'Empereur et qui fut mis en disponibilité sous la Restauration. Il fit ses études aux colléges de Douai et de Cambrai, et vint ensuite à Paris où il fut quelque temps surnuméraire au ministère des travaux publics. Se tournant vers la carrière des lettres, il débuta dans le *Musée des Familles*, puis dirigea la partie littéraire de *l'Esprit public*, fondé en 1846 par M. de Lesseps. Il produisit alors, au jour le jour, avec une fécondité inépuisable, des romans, des nouvelles, des feuilletons qui appartiennent pour la plupart au genre sombre, et qui ont paru presque tous dans la collection des *Romans populaires illustrés*. Nous citerons *les Oiseaux de proie* (1846-1846); *l'Ascalante* (1852), qui en est la suite; *le Markgrave des Claires* (1854); *les Compagnons de la mort* (1854); *la Chasse aux chimères* (1851). *Les Ambitieux*, qui parurent d'abord dans le journal *la Semaine*, furent seuls publiés en volumes (1852-1853, 4 vol. in-8). En 1855, il a réuni un certain nombre de récits de la vie réelle sous le titre : *Histoires du ménage* (in-16).

Jugeant lui-même avec assez de dédain ses œuvres purement littéraires, M. Hippolyte Castille s'est efforcé de conquérir par des travaux d'un autre ordre une position politique. En 1847, il fonda, avec M. de Molinari, *le Travail intellectuel*, et, dès le 25 février 1848, il fit paraître avec F. Bastiat un journal quotidien intitulé *la République française*. Il se présenta sans succès aux électeurs du Pas-de-Calais, comme candidat à l'Assemblée constituante. Rédacteur de *la Révolution démocratique et sociale*, et de *la Tribune des peuples*, il fit quelque temps partie des divers *conclaves* socialistes de Paris.

Depuis 1852, M. Hippolyte Castille a de nouveau attiré sur lui l'attention par ses écrits. Après avoir publié, dans la *Revue de Paris*, un travail *sur la Propriété intellectuelle*, une nouvelle intitulée : *Aspiration au pouvoir*, et une série d'études sur *les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (1853, in-8; 1854, in-18),

il écrivit un livre plus considérable, *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8); très-hostile à l'esprit libéral et au système parlementaire, cette histoire, où l'absolutisme et la Révolution sont présentés comme des alliés naturels, a été suivie d'une galerie de biographies politiques inspirées du même esprit, sous le titre de *Portraits politiques au XIXe siècle* (1re série, 1856-1859, 50 petits vol. in-32; 2e série, 1859, 1860, 20 vol. même format). Citons encore : *Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon* (1858, in-8) et *Histoire de Soixante ans* (1789-1850) (1859-1863, t. I-IV). M. H. Castille a eu, dans ces derniers temps, la rédaction en chef du journal *le Globe*.

CASTILLON DU PORTAIL (Louis-Auguste), chimiste belge, d'origine française, né en 1794, entra en 1813 à l'École polytechnique et donna sa démission de lieutenant d'artillerie en 1820. Il s'occupa de chimie, et passa plus tard au service de la Belgique; il y devint un des directeurs de la poudrerie royale de Watteren et administrateur de plusieurs Sociétés industrielles. On lui dut, en 1842, une application du noir animal à la carbonisation du bois, qui a beaucoup contribué au progrès de la fabrication dans la poudrerie royale. Cet établissement a obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Castillon du Portail avait publié en France : *Recherches sur les conditions et le meilleur mode d'exécution des chemins de fer* (1838, in-8).

CASTLEMAINE (Richard HANDCOCK, 3e baron), pair représentatif d'Irlande, est né en 1791, à Dublin. Connu d'abord sous le nom de Handcock, il siégea quelque temps à la Chambre des Communes, où il s'opposa au vote du bill de la réforme parlementaire; en 1840, il hérita du titre de son père, et fut, l'année suivante, élu pair à vie. Il appartient au parti conservateur et protectionniste. Marié en 1821 à la fille de Michel Harris, il a un fils, Richard, né en 1826, à Athlone, et capitaine, pendant quelques années, au 41e régiment d'infanterie.

CASY (Joseph-Grégoire), marin français, vice-amiral, sénateur, est né à Auribeau (Var), le 8 octobre 1787. Dès l'âge de neuf ans, il s'engagea comme mousse à bord d'un bâtiment de l'État; mais, réclamé bientôt par sa famille, il dut reprendre ses études. En 1803, il s'embarqua sur une corvette de guerre, fut nommé aspirant l'année suivante, et fit plusieurs campagnes avec *la Pomone* et *l'Annibal*. Enseigne en 1808, il prit part aux opérations de l'amiral Cosmao devant Barcelone et Tarragone qu'il fallait ravitailler, et se distingua par son courage durant l'expédition maritime de 1813 dans la Méditerranée.

Conservé dans le service actif sous la Restauration, M. Casy reçut, en 1816, le grade de lieutenant de vaisseau, commanda les corvettes de charge *le Rhinocéros* et *la Ciudad*, fut attaché, en 1819, à l'escadre anglo-française qui surveillait les côtes d'Afrique, et, en 1821, à la division chargée d'établir avec les États d'Amérique des relations de commerce et d'amitié. Pendant la guerre d'Espagne, il croisa, à bord de la frégate *la Junon*, le long des côtes de Catalogne (1823); puis il fit, en qualité de chef d'état-major du contre-amiral Rosamel, une campagne de trois ans et demi sur *la Marie-Thérèse*, qui lui valut sa nomination de capitaine de frégate (1827).

En 1828, il assista à la bataille de Navarin, à la prise de Coron, de Modon et du fort de Morée; en 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et de celle de Portugal, et fut remarqué par son habileté et son sang-froid. Nommé capitaine de vaisseau (9 janvier 1831), il exécuta des expéditions dans le Levant ou sur les côtes de l'Algérie, des stations navales dans l'Océan ou aux Antilles. M. Casy obtint, en 1839, le grade de contre-amiral, fut employé à Toulon comme major général jusqu'en 1841, époque à laquelle il reprit la mer à la tête d'une escadre d'opérations, et devint préfet maritime de Rochefort en 1844. Le 17 décembre 1845, il fut promu vice-amiral et nommé membre du conseil d'amirauté.

Après la révolution de Février, M. Casy, qui n'avait jamais paru sur la scène politique, fut élu représentant du Var (1848). Quelques jours après (11 mai), la Commission exécutive lui confia le portefeuille de la marine dont il se démit après l'insurrection de juin, pour aller commander l'arrondissement maritime de Toulon, où il présida aux préparatifs de l'expédition de Rome. Sénateur dès la création (26 janvier 1852), il devint vice-président du conseil d'amirauté et fut promu grand-officier de la Légion d'honneur le 22 avril 1847. — Il est mort le 19 février 1862.

CATAFAGO (Joseph), orientaliste français, d'origine corse, né à Alep (Syrie) en 1821, se livra de bonne heure à l'étude de l'arabe et fut nommé en 1840 secrétaire interprète de Soliman-pacha, major général de l'armée égyptienne en Syrie. Il devint ensuite chancelier interprète du consulat général de Prusse, à Beyrouth. Huit ans après, il passa au service de la Russie, comme secrétaire interprète du consulat de cette puissance dans la même ville. En 1855, il se rendit à Londres où il publia un premier *Dictionnaire arabe-anglais et anglais-arabe* (2 vol. in-8). Depuis, M. Catafago a entrepris d'autres publications de même nature, mais plus étendues, notamment : *Dictionnaire anglais-arabe* (2 vol. in-4); *Dictionnaire français-arabe* (Paris, in-4), en cours de publication. Il prépare, dit-on, d'autres dictionnaires, combinant l'arabe avec diverses autres langues, telles que le latin, l'allemand, le russe, etc. *

CATALAN (Eugène-Charles), mathématicien français, né à Bruges, le 30 mai 1814, sortit de l'École polytechnique en 1835, et renonça aux services publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa les mathématiques au collége de Châlons-sur-Marne, aux lycées Saint-Louis et Charlemagne et au collége Sainte-Barbe, et fut répétiteur à l'École polytechnique. Il avait pris ses grades universitaires et avait été reçu premier agrégé des sciences en 1846. En 1848, il prit une part assez active au mouvement révolutionnaire; depuis le coup d'État du 2 décembre, démissionnaire pour refus de serment, il professa dans plusieurs institutions libres les mathématiques supérieures. Il est membre de la Société philomatique (1840) et de plusieurs sociétés savantes.

M. Catalan, très-connu par son habileté à initier les élèves aux sciences mathématiques, a publié à diverses époques, dans les journaux spéciaux, un certain nombre de notes, en général peu étendues, sur des questions difficiles de géométrie, d'analyse et de mécanique : les plus importantes se rapportent à la réduction et à la transformation des intégrales multiples (*Journal* de M. Liouville, 1839, 1840, 1843; *Journal de l'École polytechnique*, t. XXI). On lui doit aussi quelques ouvrages classiques estimés : *Éléments de géométrie* (1843, in-8); *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1852, 2 vol. in-8 et atlas); un recueil de *Théorèmes et problèmes de géométrie élémentaire, avec leurs solutions* (1852, in-8);

Manuel des candidats à l'École polytechnique (1857, 1858, 2 vol. in-12), ainsi que plusieurs parties d'un *Manuel des aspirants au baccalauréat ès sciences*, etc.

CATARDJI (Barbo), homme d'État valaque, né vers 1812, d'une famille phanariote, dirigea d'abord pendant quelque temps le journal *le Conservateur progressiste*, écrivit une brochure sur *l'État social des principautés danubiennes*, et se montra, dans sa conduite politique, un des principaux chefs de la droite dans l'assemblée des principautés unies, il accepta une première fois (mai 1861) le ministère de l'intérieur et la présidence du conseil en Valachie, prit pour base de son programme la légalité, et abrogea l'ordonnance qui suspendait la liberté de la presse; mais ce ministère ne dura que quelques jours. L'année suivante (février 1862), M. Catardji revint au ministère de l'intérieur et à la présidence du conseil, et il se fit remarquer dans ces hautes fonctions par un patriotisme égal à son talent. Le 20 juin 1862, il sortait de l'assemblée où il venait de remporter un triomphe oratoire en flétrissant l'attentat commis quatorze ans auparavant, à pareil jour, sur le chef de l'État, lorsqu'il tomba lui-même frappé de deux coups de pistolet par un inconnu qu'on ne put arrêter. — M. Catardji a laissé une fille unique mariée à M. Béclard, diplomate français. *

CATENACCI (Hercule), peintre italien, né à Ferrare, en 1816, fit ses classes au collége de cette ville, puis étudia la peinture et alla se perfectionner à Bologne et à Rome. A la suite du soulèvement de 1831, il se réfugia à Corfou, d'où il visita la Grèce et l'Orient, professa quelque temps l'architecture et la topographie dans un des colléges de Constantinople, et vint enfin se fixer à Paris. Paysagiste et dessinateur habile, il a illustré, avec MM. Français et Girardet, le livre *la Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et, depuis, les *Trésors de l'Art* et les *Galeries publiques de l'Europe* (1858-59), édités par M. J.-F.-D. Armengaud.

CATHCART (Alan-Frederick CATHCART, 3ᵉ comte), pair d'Angleterre, né à Hythe (comté de Kent) en 1828, est issu d'une ancienne famille écossaise élevée à la pairie en 1807. Après avoir servi dans le 23ᵉ régiment d'infanterie, il se retira en 1850, et devint, en 1853, député-lieutenant du comté d'York (Nord). Il a succédé aux titres de son père en 1859. Marié en 1850, à une fille de sir Crompton, lord Cathcart a pour héritier son fils Alan, lord Greenock, né à Woodend, en 1856. *

CATTANEO (Charles), homme politique italien, né à Milan, vers 1815, se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie et se rattacha à l'école de Romagnosi. Il avait déjà publié plusieurs livres de philosophie et écrivait dans un journal scientifique de Milan, lorsque éclata en Italie la révolution de 1848. Il s'en fit un des chefs dans sa ville natale et y fonda un journal pour réclamer de l'Autriche des réformes. Pendant l'insurrection, il fut nommé, avec Cernuschi et quelques autres, membre du conseil de guerre organisé pour la résistance. C'est lui qui refusa tout armistice avec Radetzki, et poussa les Milanais à compléter leur victoire. Républicain fédéraliste, il repoussa d'abord l'intervention du roi Charles-Albert, acceptée ensuite au milieu même des plus grandes difficultés. Quand il donna sa démission avec tout le conseil de guerre, il fit créer par le peuple un comité de défense, et vint en France demander l'appui du gouvernement du général Cavaignac contre les nouveaux efforts de l'Autriche pour ressaisir la Lombardie. Il y publia une protestation sous le titre: *Insurrection de Milan en 1848* (Paris, 1848). Après la victoire définitive des Autrichiens, il se retira dans le Piémont, où il continua de résider.

CATTERMOLE (Georges), célèbre peintre anglais, né en 1800 à Dickleburgh, village du comté de Norfolk, suivit les cours de l'Académie de Londres, et travailla d'abord pour le compte des libraires et des éditeurs d'estampes. A cette époque se rattache l'illustration, aussi brillante qu'ingénieuse, des romans de W. Scott, des drames de Shakspeare et d'une foule d'albums et d'annuaires. Un dessin fin et correct, l'harmonie de ses compositions, et le soin extrême qu'il apportait à les terminer, le firent remarquer de bonne heure comme un des premiers représentants de *l'Association des aquarellistes*. Il fournit au magnifique ouvrage de J. Britton sur *les Cathédrales d'Angleterre*, une série de planches, puis exposa de petites toiles peintes à la gouache, et représentant des scènes de la vie domestique ou familière. Ce ne fut que plus tard qu'il aborda l'histoire, et son meilleur tableau en ce genre est *Luther à la diète de Spire*, où l'on trouve réunis les portraits authentiques de la plupart des personnages marquants de cette époque; ce tableau a été gravé en 1845 par Walker.

A l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Cattermole a envoyé onze aquarelles de grande dimension, parmi lesquelles nous citerons: *Sir Biorn aux yeux étincelants*, *les Brigands et Benvenuto Cellini*, *Lecture de la Bible*, *le Prêche*. Il a obtenu du jury une médaille de première classe.

CAUCHOIS-LEMAIRE (Louis-Auguste-François), publiciste français, né à Paris, le 28 août 1789, abandonna la carrière de l'instruction pour ouvrir, en 1814, un cabinet de lecture. Propriétaire du *Journal des arts et de la littérature*, qui prit pour titre: *le Nain jaune*, il fit une rude opposition au nouveau pouvoir, et substitua tour à tour à ce recueil, supprimé dès 1815, *les Fantaisies* et le *Journal des arts et de la politique*, qui éprouvèrent le même sort. Forcé de se réfugier à Bruxelles pour échapper à un mandat d'arrêt, il créa *le Nain jaune réfugié* et *le Vrai Libéral*, feuilles politiques dont la rédaction trop vive l'exposa à de nouvelles poursuites. Il se rendit alors à la Haye, où il fit paraître avec M. Guyot un *Appel aux États Généraux* (1817) dont les conclusions furent rejetées après un débat animé. De retour en France sous le ministère Decazes (1819), il devint l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque historique* et du *Constitutionnel*. Il acquit dans les luttes du journalisme de cette époque une brillante réputation, grâce à son style mordant, à un esprit frondeur et hardi. Des nombreux procès que lui intenta le parquet, il suffit de rappeler celui auquel donna lieu, en 1829, la publication de sa *Lettre au duc d'Orléans*, où il conviait fort clairement ce prince à jouer le rôle de Guillaume d'Orange. Condamné à une forte amende et à quinze mois de prison, il n'en protesta pas moins contre les ordonnances de Juillet et prit une part active à l'insurrection armée.

Sous le nouveau régime, M. Cauchois-Lemaire continua de faire partie de l'opposition et refusa les places qu'on lui offrait, de même qu'une pension de 6000 francs sur la cassette de Louis-Philippe. En quittant *le Constitutionnel* (1832), il passa à la rédaction en chef du *Bon Sens*, qui lui valut, outre un duel avec M. Raspail, de nouvelles poursuites. Il contribua plus tard à la fon-

dation du *Siècle*. En 1840, il accepta l'emploi de chef de section aux Archives, et en 1847, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 9 août 1861.

On a encore de cet écrivain les ouvrages suivants: *Lettres sur les Cent-Jours* (1819); *les Quatre Évangiles* (1824); *Lettres politiques, religieuses et historiques* (1828-1832, 2 vol. in-8), recueil de brochures et d'articles publiés sous la Restauration; *Histoire de la révolution de* 1830, précédée d'un *Résumé historique de la restauration* (1840, t. I, in-8), publication inachevée et reprise, après sa mort, par M. P. Boiteau. — Sa femme a écrit aussi plusieurs nouvelles insérées dans les recueils littéraires.

CAUCHY (Augustin-Louis, baron), mathématicien français, né le 21 août 1789 à Paris, mort à Sceaux le 23 mai 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CAUCHY (Alexandre-Laurent), frère du précédent, né à Paris, le 12 mars 1792, y étudia le droit et fut admis au barreau sous l'Empire. Après avoir occupé divers emplois dans la magistrature, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation en 1849. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut quelque temps adjoint à son père en qualité de secrétaire de la Chambre des Pairs. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

CAUCHY (Eugène), frère puîné des précédents, partagea, après 1830, les travaux de son père au Luxembourg, et lui succéda dans la charge de secrétaire archiviste qu'il remplit sans interruption jusqu'au 24 février. Le 28 avril 1841, il fut promu officier de la Légion d'honneur. On a de lui: *les Précédents de la Cour des Pairs* (1840), sorte de manuel de jurisprudence, à l'usage des membres de la Chambre haute; *Du duel, considéré dans ses origines et dans l'état actuel des mœurs* (1846, 2 vol. in 8); *De la propriété communale* (1848, in-8); des *Études sur Domat* (1852), extraite de la *Revue de la législation*, etc. En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna un premier prix (1500 fr.) pour un *Mémoire sur les origines, les variations et les progrès du droit maritime international*.

CAULAINCOURT (Olivier-Joseph, marquis DE), officier français, député, né à Paris, en 1818, est le second fils du général de ce nom qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr (1837), il a fait, comme officier de chasseurs, plusieurs campagnes en Algérie, notamment celle de 1843, où un coup de feu lui a enlevé l'œil gauche. Il a représenté le Calvados à l'Assemblée législative (1849-1851), et s'y est rangé tout d'abord du côté de l'Élysée; après le coup d'État, il devint membre de la Commission consultative. En 1852, nommé député au Corps législatif, pour la quatrième circonscription du Calvados, il fut réélu aux élections suivantes comme candidat du gouvernement, et obtint, en 1863, 18 2?7 voix sur 25 646 votants. Depuis plusieurs années, M. de Caulaincourt a été nommé colonel de la garde nationale parisienne (légion de cavalerie), membre du conseil général du Calvados pour le canton de Vassy et commandeur de la Légion d'honneur le 13 juillet 1861. — Son frère, sénateur, porte le titre de duc de Vicence. (Voy. ce nom.)

CAUMONT (Aldrick-Isidore-Ferdinand), avocat et jurisconsulte français, est né à Saint-Vincent-Cramesnil (Seine-Inférieure), le 15 mai 1825. D'une famille très-pauvre, il parvint au milieu des plus grandes privations à faire ses premières études, et put venir suivre à Paris les cours de l'École de droit. Reçu avocat, il alla se faire inscrire au barreau du Havre, où il s'occupa spécialement d'affaires de droit maritime, et fut chargé d'une chaire de droit commercial maritime à l'hôtel de ville.

M. A. Caumont a surtout appelé l'attention sur lui par ses ouvrages de jurisprudence nautique dont le principal est le *Dictionnaire universel de droit commercial maritime ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautique*, etc. (1855-1858; gr. in-8, à 2 col.). Il a publié en outre: *Institution du crédit sur marchandises ou le Commerce du monde d'après les travaux législatifs et les règlements d'administration publique sur les Warrants*, etc. (1859, in-8); *De l'extinction des procès ou l'amiable composition*, etc. (1860, in-8); *Revue critique de jurisprudence maritime* (1861, broch. in-8); *Plan de Dieu ou Physiologie du travail* (1862, broch. in-8), sorte de dithyrambe philosophique et mystique en l'honneur du travail; *Étude sur la vie et les travaux de Grotius ou le Droit naturel et le Droit international* (1862, in-8), couronnée par l'Académie de Toulouse.

CAUMONT (Arcisse DE), antiquaire et géologue français, est né, le 28 août 1802, à Bayeux (Calvados). Ayant pu jouir de bonne heure d'une fortune qui le rendait indépendant, il étudia les sciences naturelles, l'archéologie, et devint le fondateur de la Société linnéenne de Normandie, de la Société pour la conservation des objets d'art, et des congrès scientifiques de province dont la première session eut lieu en 1833, dans la ville de Caen.

On a de M. de Caumont plusieurs ouvrages importants parmi lesquels nous citerons: *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen en 1830*; *Histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au* XVIIe *siècle* (1831-1840, 6 vol. in 8), travail estimable, qui fit nommer l'auteur correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (Caen, 1837, in-8, 30 pl.); *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (Ibid., 1850, in-8), extrait en grande partie du livre précédent; *Statistique monumentale du Calvados* (Ibid., 1847-1858, vol. I-III, in-8).

Ce laborieux écrivain a publié, en outre, quantité de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, dans les *Annuaires de Normandie*, dans le *Bulletin monumental* et dans le *Journal de l'Institut des provinces*. On lui doit plusieurs circulaires en forme d'instruction aux délégués des Sociétés savantes des départements auprès des congrès scientifiques, et aux collaborateurs du *Bulletin monumental*, dont il dirige la publication et surveille l'impression. Président ordinaire de l'Institut des provinces, de la Société pour la conservation des monuments, et quelquefois des congrès eux-mêmes, M. de Caumont prépare, alimente, vivifie ces réunions scientifiques. Nul homme n'a contribué autant que lui à propager en France le goût des antiquités et de l'art chrétien. Par les congrès, il a établi entre les hommes studieux des provinces des rapports utiles, et leur a créé une tribune annuelle; les congrès donnent en outre à la ville où ils siégent une animation particulière, et font mettre en relief ses institutions, ses curiosités, toute son histoire.

CAUMONT LA FORCE (Auguste-Luc-Nompar, comte DE), sénateur français, né le 16 octobre 1803, descend du garde du corps Bertrand de Caumont, substitué, par une adoption confirmée en 1787, à l'ancienne maison ducale qui ve-

nait de s'éteindre. Il entra au service en 1822, comme sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers; il passa, en 1827, aux lanciers de la garde, fut attaché, après la révolution de Juillet, à l'état-major du maréchal Gérard et assista au siége d'Anvers. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1833, il demanda, bientôt après, sa mise en disponibilité, et brigua sans succès le mandat législati dans le département de la Gironde. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut promu, le 26 janvier 1852, à la dignité de sénateur, et, le 30 décembre 1855, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il a eu deux enfants de son mariage avec *Antonine*, fille d'Antoine-Philippe Ghislain de Vischer, comte de Celles. Mme de Caumont La Force, séparée de son mari à la suite de plusieurs procès, a été assassinée, en 1856, par son domestique.

CAUSSIDIÈRE (Marc), homme politique français, ancien préfet de police de Paris, représentant du peuple, en 1848, né à Genève, le 18 mai 1808, d'une famille d'artisans, est fils d'un ancien soldat de la République. En 1834, il était dessinateur dans les fabriques de soieries de Lyon et de Saint-Étienne. Il se révéla comme révolutionnaire lors des sanglantes affaires de Lyon et de Saint-Étienne (avril 1834), dans lesquelles il prit une part active comme chef et comme combattant. Traduit devant la Cour des Pairs, il fut condamné à la détention et envoyé au Mont Saint-Michel. Il réussit presque à s'en évader; mais un de ses amis, compagnon de sa fuite, s'étant cassé la jambe, en franchissant une dernière muraille, M. Caussidière voulut rester avec lui. Sa captivité dura jusqu'à l'amnistie accordée par le ministère Molé, en 1837. Toujours animé de la même ardeur républicaine, il devint un des plus actifs propagateurs de la *Réforme*, l'organe le plus avancé du parti révolutionnaire.

En février 1848, M. Caussidière, qui s'était constamment tenu sur les barricades jusqu'au moment de la victoire de son parti, s'installa de sa propre autorité à la préfecture de police, dont la direction lui fut bientôt officiellement attribuée par le gouvernement provisoire. Il eut dans ce poste l'habileté et l'énergie que réclamaient les circonstances, et se fit gloire de faire « de l'ordre avec du désordre. » Ferme contre ses anciens amis politiques eux-mêmes, il réprima leurs tentatives nouvelles. Il résista ouvertement à la démonstration du 17 mars, cette promenade menaçante de plus de 200 000 hommes, et fut encore, au 16 avril, parmi les défenseurs de l'ordre. La bourgeoisie vit en lui, un moment, son sauveur, et le département de la Seine l'envoya à la Constituante, avec une forte majorité, le douzième, sur trente-quatre représentants.

L'inaction de M. Caussidière, dans la journée du 15 mai, le fit accuser devant l'Assemblée. Il se défendit à la tribune, fit distribuer à ses collègues un mémoire justificatif, et donna sa démission. Son mandat lui fut rendu avec éclat par les électeurs. Mais, après les journées de juin, une double demande d'autorisation de poursuites fut portée contre lui, et dans la nuit du 25 au 26 août, l'Assemblée, par un double vote, accorda sa mise en accusation pour l'attentat du 15 mai, et la refusa pour l'attentat des journées de Juin. M. Caussidière, qui prononça en vain, dans cette circonstance, un très-habile discours, prit la fuite et se réfugia à Londres, d'où il fit paraître ses *Mémoires* (Paris, 1848, 2 vol. in-8), qui contiennent le récit et l'explication de toute sa conduite.

Sorti de la vie politique, M. Caussidière fit, à Londres, le courtage des vins. Il reçut, assure-t-on, de la reconnaissance de M. de Rothschild, dont il avait protégé l'hôtel, en 1848, les sommes d'argent qui lui étaient nécessaires pour rentrer dans le commerce. — Il est mort le 27 janvier 1861, à Paris, où il était rentré depuis quelques jours seulement.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Amand-Pierre), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 janvier 1795, est fils d'un savant professeur au Collége de France. Envoyé, en 1814, comme élève interprète à Constantinople, il visita, en 1817, la Turquie d'Asie, passa une année parmi les Maronites du mont Liban, et remplit, à Alep, l'emploi de drogman. A son retour en France, il fut nommé, en décembre 1821, professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales vivantes; puis, en 1833, professeur de langue et de littérature arabe au Collége de France. En 1824, il fut attaché, en qualité d'interprète, au dépôt de la guerre.

Il a publié : *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes* (1769-1774), tiré de l'historien turc Vassif-Effendi (1822, in-8); *Précis historique de la destruction du corps des janissaires par le sultan Mahmoud en 1826*, traduit du turc (1833, in-8); *Grammaire arabe vulgaire* (1824 et 1833, in-4); une nouvelle édition, revue et augmentée du *Dictionnaire français-arabe* d'Ellious Bocthor (1848, in-8), et un ouvrage considérable, rédigé d'après les nombreux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris : *Essais sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane* (1847, 3 vol. in-8). Ces travaux lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur (29 avril 1839), et son admission dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du vicomte Le Prévost d'Iray (1849).

Son frère, né à Paris, le 31 décembre 1797, a été, sous le gouvernement de Juillet, procureur général, puis conseiller d'État, élu par l'Assemblée législative, et premier président de la cour de Montpellier après le 2 décembre 1851. Il a été nommé, en 1855, conseiller à la Cour de cassation, et promu officier de la Légion d'honneur (1847).

CAUVAIN (Henri-Alexis), journaliste français, avocat, né vers 1815, mort le 13 octobre 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), général français, chef du pouvoir exécutif, en 1848, né à Paris le 15 octobre 1802, mort le 28 octobre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Un cousin de l'ancien chef du pouvoir exécutif, M. Antoine-Louis-Stanislas CAVAIGNAC, a été nommé général de brigade le 26 septembre 1844. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 10 mai 1852.

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), industriel français, né en 1811, à Toulouse, où son père était facteur de pianos, vint à Paris en 1834, et y obtint, à la suite du concours ouvert à cette époque, la commande de l'orgue de l'église de Saint-Denis. Fixé dès lors à Paris, où son père transporta aussitôt son établissement, il dut à cette première œuvre une réputation qu'une suite de travaux importants a soutenue jusqu'ici. Nous nous bornerons à citer : les orgues de la Madeleine, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Paul de Nîmes, de Notre-Dame de Saint-Omer, de la cathédrale de Carcassonne et de Saint-Nicolas de Gand, en Belgique. Ces instruments renferment

les plus heureuses applications de la science à l'art musical, notamment celle du *levier pneumatique*, inventé par ce facteur en 1842.

M. Cavaillé-Coll, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, depuis 1844, y a constamment obtenu des médailles d'or, ainsi que toutes les récompenses supérieures des expositions départementales et de diverses Sociétés. Il a reçu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, et a été nommé, en novembre 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

CAVÉ (Élisabeth-Marie BLAVOT, veuve), artiste française, née à Paris, vers 1810, étudia l'aquarelle sous Camille Roqueplan, et exposa plusieurs œuvres dans ce genre aux Salons de 1835 et 1836. Elle avait épousé, depuis quelques années déjà, le peintre Clément Boulanger, sous la direction duquel elle aborda la peinture de genre. Veuve, en 1842, elle se maria quelques années après à François Cavé, qui fut inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1848, et mourut en 1852.

On cite de Mme Cavé, dont la liste civile a souvent acquis les tableaux : *Enfant pleurant sa chèvre*, *Jean-Jacques et les petits Savoyards*, *la Pauvre femme*, *Bernardin de Saint-Pierre au village*, aquarelles; *l'Enfance de Véronèse*, *Plan du combat d'Ivry*, *les Premiers ennuis*, *Convalescence de Louis XIII*, *les Rois*, *le Mardi gras*, *le Triomphe de Bacchus*, etc. (1835-1849), *la Vierge aux douleurs*, acquis par le musée de Rouen; un *Tournoi d'enfants*, aquarelle; un *Triptyque*, appartenant à l'État, sujets admis à l'Exposition universelle de 1855. Mme Cavé a obtenu, pour l'aquarelle, une 3e médaille en 1836 et une 2e en 1839. Elle s'est fait connaître, en dehors des salons, par une *Méthode de dessin sans maître* (1853, 1re partie).

CAVÉ (François), mécanicien français, né dans un village de Picardie, le 12 novembre 1794, fut d'abord ouvrier, soldat, puis modeliste chez Cellier, l'un de nos premiers constructeurs; il surveilla ensuite, comme menuisier mécanicien, la manufacture de M. Hindenlang, dont il refit ou remplaça tout l'outillage des tissus et des cachemires. En 1823, il exécuta, pour le même industriel, une série d'appareils mus par la vapeur, et cet essai le décida à ouvrir pour son compte un atelier de machines. L'extension que prit bientôt son usine le mit souvent à la tête de 8 à 900 ouvriers, occupés à embouter la tôle pour doubler la coque des bateaux, à fléchir les courbes en fer, qui remplacent dans la marine de l'État les courbes en bois, à construire la plupart des vapeurs destinés au commerce sur la Seine, la Somme, le Rhin et les lacs de la Suisse, à établir les machines des plus grands navires à hélice, à exécuter enfin tous les appareils de navigation et l'outillage des ateliers industriels.

Cet habile inventeur n'a pris part qu'à un petit nombre d'expositions de l'industrie française de 1827 à 1844. Il a successivement obtenu une médaille de bronze en 1827, une médaille d'or et la décoration en 1834, et deux nouvelles médailles d'or en 1844. Ses ateliers ont été achetés par la maison Derosne et Cail.

CAVELIER (Pierre-Jules), sculpteur français, est né à Paris, le 30 août 1814. Son père faisait des dessins pour les bronzes, l'orfévrerie et l'ameublement. Il avait un frère aîné, Louis, qui suivit la profession paternelle, et mourut à trente ans. Pour lui, il eut pour maîtres David d'Angers et Paul Delaroche, et obtint en 1842 le grand prix de sculpture. Le sujet du concours était *Diomède enlevant le Palladium*. La même année, il débutait au Salon avec un *Jeune coureur grec vainqueur aux jeux olympiques*. Pendant les cinq années de son séjour officiel à Rome, il envoya au Salon de 1849 sa célèbre statue de *Pénélope endormie*, achetée 10 000 francs depuis par M. le duc de Luynes, pour son château de Dampierre. Il obtint la médaille d'honneur, et conserva pendant trois années la pension de 4000 francs qui y était attachée. Au Salon de 1853, il envoya une statue de *la Vérité*, qui fut placée au Luxembourg; puis à l'Exposition universelle de 1855, *Cornélie*, une *Bacchante*, un *Buste* et deux nouveaux *Bustes* au Salon de 1857.

On doit encore à M. Cavelier les deux statues surmontant l'horloge de l'hôtel de ville de Paris, *la Seine* et *le Rhin*, et la restauration des figures qui entourent le cadran; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon, du côté du jardin; une statue de *saint Mathieu* pour le portail principal de Notre-Dame de Paris, et une statue de *Mgr Affre* pour la cour de la nouvelle sacristie; un groupe de cariatides au pavillon central du nouveau Louvre, côté du midi; sur la place du Carrousel, un couronnement de pavillon d'angle représentant *la Poésie* et *l'Histoire*; une statue d'*Abeilard*, au nouveau Louvre, la statue de *Blaise Pascal* pour le rez-de-chaussée de la tour Saint-Jacques la Boucherie (1856); les bustes d'*Ary Scheffer*, de *M. Henriquel-Dupont* (1859); le groupe de *Cornélie et ses enfants*, *Portrait d'Horace Vernet*, buste marbre, et *Napoléon Ier législateur*, statue marbre appartenant au prince Napoléon (1861); *Portrait de M. Isaac Pereire*, buste marbre (1863), etc. Il a été chargé d'une partie de la décoration de la nouvelle église de Saint-Augustin, à Paris (1864).

M. Cavelier, dont les œuvres se distinguent par la science et la pureté de l'exécution, par l'élégance des formes et la grâce des attitudes, a aussi exécuté des modèles pour la bijouterie et l'orfévrerie fine, entre autres celui d'une poignée d'épée offerte au général Cavaignac et ciselée par Froment Meurice (1849). Il a obtenu, outre la médaille d'honneur de 1849, une 3e médaille en 1842, une médaille de 3e classe en 1855, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861. Il a fait partie du jury d'admission à la seconde Exposition universelle de Londres.

CAVENNE (François-Alexandre), ingénieur français, sénateur, né au village de Mont-d'Origny-Sainte-Benoîte (Aisne), le 3 mai 1773, mort à Paris le 11 avril 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. François-Alexandre CAVENNE, né à Paris, en 1799, ancien élève de l'École polytechnique, est devenu directeur de l'administration des contributions indirectes dans le département du Nord.

CAVENTOU (Joseph-Bienaimé), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 30 juin 1795, fit à Paris ses études spéciales comme élève de Thénard, reçut de la Faculté son diplôme en 1820, et dirigea longtemps une des officines les plus accréditées de la capitale. Associé à Pelletier, un de ses confrères, dans des recherches sur les alcalis végétaux, il attacha son nom à la découverte si importante du sulfate de quinine (1820). Mais au lieu de garder pour eux-mêmes un secret qui pouvait leur rapporter tant de bénéfice, les deux chimistes s'empressèrent de le porter sans restriction à la connaissance du public. Un grand prix Montyon, de 10 000 fr., leur fut décerné en 1837.

Cette découverte avait antérieurement valu à M. Caventou un siége à l'Académie de médecine (1821), dont il fut un des membres les plus assidus et à laquelle il a fait des communications fréquentes. Pendant plusieurs années, il a professé la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Le 27 avril 1845, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, nous rappellerons : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816, in-8), d'après la classification de Thénard; *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (1819, in-8); *Manuel du pharmacien et du droguiste* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand d'Ebermayer; beaucoup de mémoires et d'analyses chimiques imprimés à part ou dans les *Bulletins* de l'Académie, le *Journal de pharmacie*, les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société médicale d'émulation*, etc.

CAVOUR (Camille Benso, comte de), homme d'État italien, ancien président du conseil des ministres en Sardaigne, né à Turin, le 10 août 1810, est fils de l'ancien préfet de cette ville et descend d'une famille de Chieri, élevée au marquisat lors de la réunion de cette ville au Piémont. Il embrassa la carrière militaire, entra dans l'arme du génie et prit part aux travaux de diverses fortifications au pied du mont Cenis. Ses opinions libérales nuisant à son avancement, il donna sa démission et passa plusieurs hivers à Paris. Lorsque se manifestèrent en 1847 les mouvements réformistes, M. de Cavour fonda, avec le comte Balbo, la feuille constitutionnelle *il Risorgimento*, dont le 1er numéro parut le 17 septembre, et où il traita surtout les questions économiques. En 1848, il n'eut qu'un rôle très-secondaire pendant la lutte du Piémont contre l'Autriche. Il se sentait alors dépassé par les démocrates et les partisans les plus enthousiastes de l'indépendance italienne. Après le désastre de Novare et la chute du parti démocratique, il entra, en 1849, à la Chambre des députés, et bientôt après il succéda à Santa-Rosa comme ministre du commerce et de l'agriculture; au commencement de 1851, il fut chargé, en outre, du portefeuille des finances. Il s'efforça de réparer les pertes causées par une guerre malheureuse et de rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes. Mais les difficultés de la situation ne l'empêchèrent point d'engager son pays dans les voies aventureuses du libre échange, et de suivre l'exemple du gouvernement anglais avec une ardeur qui souleva contre lui dans les Chambres une opposition assez vive. Ses expériences économiques, qui n'ont pas toutes réussi, lui étaient à la fois reprochées par la droite, ennemie des nouveautés, et par la gauche, qui l'accusait de donner le change à la révolution. Sa fortune et son origine aristocratique inspiraient la plus grande défiance au parti libéral contre lui.

En 1852, M. de Cavour rompit avec ses collègues da Foresta et d'Azeglio, pour se rapprocher du parti avancé et quitta un moment le ministère. Il y rentra comme président du conseil. Depuis lors il est resté constamment à la tête des affaires, soutenu par une majorité compacte, qui lui a donné une grande force contre tous les partis extrêmes.

Dès 1853, il faisait accepter aux membres les plus modérés du cabinet, M. Ratazzi pour collègue, comme ministre de la justice, et il fondait cette alliance d'éléments opposés, l'ancienne droite et le centre gauche, qui fut alors appelée le *connubio*. De cette alliance sortit cette politique large et conciliante qui a préparé et réalisé en si peu de temps de si grands événements.

Dans les questions intérieures, M. de Cavour a toujours professé un profond respect pour les principes proclamés par la France en 1789, pour la liberté de la presse, des cultes, de l'industrie et du commerce, pour tous les droits individuels garantis par la Constitution de 1848; mais il a opposé les droits de l'État aux priviléges du clergé, proposé et fait exécuter en partie la vente des biens de mainmorte et enlevé aux corporations religieuses le monopole de l'enseignement; cette politique, approuvée par le roi Victor-Emmanuel et par la nation, a attiré sur le Piémont les foudres du Vatican; et M. de Cavour, sans se laisser effrayer par les menaces de la cour de Rome, s'est vu forcé d'ajourner les projets de loi relatifs au mariage civil et à l'émancipation définitive de la société laïque. Les poursuites judiciaires exercées contre divers prélats, notamment contre Mgr Fransoni, ne permirent pas au clergé de fomenter davantage l'agitation politique.

La question capitale pour le Piémont restait celle de l'indépendance et de l'unification de l'Italie. M. de Cavour a franchement arboré le drapeau national aux trois couleurs sur lequel il a mis, comme Charles-Albert, la croix de Savoie. C'est pour assurer à l'Italie l'appui de l'Angleterre et de la France qu'il a décidé le roi et les Chambres à s'unir contre la Russie aux puissances occidentales. La guerre d'Orient terminée, il essaya de faire tourner au profit de l'Italie la malveillance de la Russie contre l'Autriche. Dans le congrès de Paris, il a exposé les maux des provinces soumises à l'occupation autrichienne et au gouvernement pontifical; si la diplomatie européenne s'est declarée incompétente pour recevoir ses réclamations, du moins il a porté jusque dans les conseils des souverains les plaintes et les vœux de l'Italie, et l'Italie tout entière lui a témoigné sa reconnaissance par des manifestations solennelles. La plus éclatante fut la souscription ouverte dans toutes les villes italiennes pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie. L'Autriche protesta contre cette menace de guerre et les relations diplomatiques furent suspendues entre la cour de Vienne et celle de Turin. Mais M. de Cavour, comptant sur les sympathies de l'occident, et appuyé sur le sentiment national, dont les élections libérales de 1857 ont été un nouveau témoignage, se prépara, sans crainte et sans impatience, à toutes les chances de l'avenir.

De la fin de 1858 à 1860, les événements se pressent et sont en grande partie l'œuvre de M. de Cavour. Sa visite à Plombières, dans l'automne de 1858, décide les arrangements entre le roi de Piémont et l'empereur des Français. Le discours du trône, au commencement de l'année suivante (10 janvier), est un appel solennel à toute l'Italie. Le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde est un signe public de l'alliance avec la France. Le Piémont et l'Autriche se plaignent de leurs armements réciproques, tandis que la question italienne est déférée à un congrès des grandes puissances. Une fois la guerre engagée au nord contre l'Autriche, avec le concours tout-puissant de la France, M. de Cavour tourne tous ses efforts vers l'Italie centrale, et réussit à faire triompher, dans les duchés et la Romagne, soulevés contre leurs gouvernements, l'idée de la fusion avec le Piémont. La paix conclue d'une manière si soudaine après la bataille de Solferino, tout en donnant à Victor-Emmanuel la Lombardie, arrêta la marche triomphante de la politique de M. de Cavour, qui se retira du ministère; mais il ne cessa d'avoir une action décisive sur le mouvement national qui, malgré les clauses de Villafranca, enleva la Toscane, Parme, Modène, la Romagne à leurs souverains. Rentré

au ministère le 21 janvier 1860, il consacra la réunion de ces provinces à la monarchie sarde, et la fit accepter, en fait, par la France, en cédant à celle-ci Nice et la Savoie (juin).

En même temps les succès de Garibaldi en Sicile et à Naples semblèrent préparer l'application des principes du comte de Cavour à toute l'Italie. En septembre, il prend l'intérim du département de la guerre et de la marine, tandis que le ministre titulaire, le général Fanti, entrant dans les États romains, est chargé d'accomplir l'acte le plus hardi de l'unification italienne. Un peu plus tard, à propos des dissentiments qui éclatèrent entre lui et le dictateur de l'Italie méridionale, il soumit solennellement sa politique au jugement du parlement qui lui accorda un vote de confiance à la presque unanimité (13 octobre 1860).

A la fin de l'année, grâce à l'habileté de M. de Cavour et à l'heureuse audace de Garibaldi, la péninsule était réunie, à l'exception de Rome, de Venise et de Gaëte, sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Satisfait des résultats si rapidement obtenus, M. de Cavour crut devoir arrêter momentanément l'élan national afin de rassurer l'Europe, et il s'occupa plutôt d'organisation intérieure que d'agrandissement. Il appliqua d'abord le statut piémontais à Naples et à Palerme, prononça la dissolution de l'ancien parlement qui ne représentait plus que d'une façon incomplète l'Italie nouvelle, et convoqua les électeurs. En même temps il compléta le Sénat en y adjoignant soixante nouveaux membres. Pour assurer le maintien de l'ordre dans les provinces méridionales, il nomma le prince de Carignan lieutenant du roi à Naples, avec M. Nigra pour secrétaire, et il confia le gouvernement de Palerme à M. Michel Amari.

A l'ouverture du parlement qui proclama Victor-Emmanuel roi d'Italie, M. de Cavour et ses collègues donnèrent leur démission (19 mars 1861), afin que le roi pût choisir parmi les députés nouveaux des ministres appartenant à toutes les parties de l'Italie. Mais il fut chargé lui-même de réorganiser le cabinet, à la tête duquel il resta comme président du conseil des ministres, avec le portefeuille de la marine et celui des affaires étrangères. Dès les premières séances du parlement, il eut à lutter, non-seulement contre les hommes les plus énergiques du parti d'action qui voulaient précipiter le mouvement, mais encore contre Garibaldi lui-même, qui demandait d'une façon presque impérieuse l'armement général de la nation et l'achèvement immédiat de l'affranchissement de l'Italie. Avec une admirable fermeté, M. de Cavour tint tête à l'orage, il fit prévaloir ses idées de modération et de prudence, mais il fallut l'intervention du roi lui-même pour amener entre le premier ministre et le général Garibaldi une explication franche que les réconcilia.

Il ne restait plus qu'à organiser les provinces annexées : M. de Cavour se mit à l'œuvre avec ardeur. Il n'avait envoyé le prince de Carignan à Naples qu'en vue des élections; quand elles furent terminées, il le remplaça par M. de San-Martino et envoya le général della Rovere en Sicile, il chargea M. Bastoggi d'unifier la dette italienne, et de préparer le projet d'établissement d'un grand livre de la dette publique. En même temps, il continua d'augmenter et de régulariser l'armée, reconnut les grades des principaux officiers de Garibaldi, et fit préparer un projet de chemin de fer pour relier Turin à Naples et à Rome. Le 2 juin, l'Italie entière célébra pour la première fois la fête nationale du nouveau royaume : dans quelques endroits le clergé refusa de s'y associer, mais M. de Cavour, avec sa modération ordinaire, ferma les yeux sur ces velléités d'opposition. Ce jour-là même il tomba malade, et ne put assister à cette fête dont il était si digne d'être le héros : le 6 au matin il succombait à une fièvre pernicieuse.

Sans entreprendre de juger ici une carrière politique dont les événements ultérieurs permettront d'apprécier les résultats, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que M. de Cavour aura été l'une des plus grandes figures de l'Italie moderne. Un des traits les plus saillants de sa politique est d'avoir osé, tout en repoussant toujours les moyens révolutionnaires, se livrer au courant de l'opinion publique. C'est par là qu'il est parvenu à exercer une influence presque sans exemple sur un pays qu'il laissait pourtant absolument libre de le contredire. Quoique sensible aux attaques et prompt à y répondre par des sarcasmes, il n'a jamais poursuivi les journaux qui lui étaient le plus hostiles. Sa politique, qui l'a fait quelquefois accuser de duplicité, a eu toujours le même but et suivi une direction constante. Homme d'État, M. de Cavour a toujours soutenu au pouvoir les idées et les principes qu'il avait professés comme publiciste. Il n'était pas orateur, dans le sens français du mot; il parlait la langue des affaires à la manière anglaise, avec une précision admirable et en allant droit au but par les explications les plus claires et les plus courtes. Chose curieuse, il aimait presque mieux s'exprimer en français qu'en italien.

Parmi les publications qui ont eu lieu sur cet homme d'État après sa mort, nous citerons : *OEuvre parlementaire du comte de Cavour*, traduite et annotée par J. Artom et Albert Blanc (Paris, 1862, 1 vol. in-8); *Lettres inédites du comte de Cavour au commandeur Urbain Ratazzi*, traduites en français et précédées d'une Étude, etc., par M. Charles de la Varenne (Paris, 1862, 1 vol. in-18 jésus); *Vie de Cavour*, par M. Devey (1861), et *le Comte de Cavour, récits et souvenirs*, par M. W. de la Rive (1863, in-8).

CAVOUR (Gustave, marquis DE), frère aîné du précédent, était depuis longtemps représenté comme un homme très-pieux et dévoué aux idées conservatrices. Il a souvent voté contre le comte de Cavour tout en vivant avec lui dans une grande intimité. Après la mort de celui-ci, il a démenti hautement le bruit d'une prétendue rétractation qui aurait été arrachée à son frère dans ses derniers moments. — Son fils a été attaché à la legation italienne de Paris, puis appelé à Naples en 1861 près de la lieutenance générale. Il a été nommé la même année président de la commission chargée de soutenir les intérêts des Italiens à la seconde exposition universelle de Londres. — Le marquis de Cavour est mort en février 1864.

CAWDOR (John-Frédéric Vaughan CAMPBELL, 2e comte), pair d'Angleterre, né en 1817 à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs d'Argyll, élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Élevé à Oxford, il devint, en 1841, secrétaire du duc de Buccleugh, qui était lord du sceau privé, remplit l'année suivante des fonctions analogues auprès de lord Aberdeen, secrétaire des affaires étrangères, devint député-lieutenant du comté du Nairn en 1852 et de celui de Carmarthen en 1861. Il représenta le comté de Pembroke au parlement de 1841 à 1860, époque où il succéda aux titres de son père. Marié en 1842 à la seconde fille du lieutenant-général Compton Cavendish, il a pour héritier son fils Frédéric-Archibald Vaughan, vicomte Emlyn, né en 1847.

CAYLA (Jean-Mamert), journaliste français, né au Vigan (Lot), en 1812, termina ses études

au collége royal de Cahors et embrassa la carrière littéraire. De 1837 à 1843, il rédigea *l'Émancipation* de Toulouse. Il fonda ensuite *la Mosaïque du Midi*, qui obtint rapidement un grand succès. Dans le même temps, pendant son séjour à Toulouse, il publia l'*Histoire de Toulouse* (in-8 avec gravures); *Toulouse monumentale et pittoresque* (in-4 avec gravures), etc., et réédita les *Poésies patoises* de Goudoulin, avec une *Étude sur les dialectes méridionaux* (2 vol. gr. in-8). A Paris, il a travaillé successivement à *l'Esprit public* (1846), à *la Réforme* (1847-1849), à *la République* (1849-1851), et depuis le 2 décembre, au *Siècle*, à *l'Écho du commerce* et à *l'Estafette*, au *Messager*, etc.

M. Cayla a publié, en outre, un volume de *Célébrités européennes* (par livraisons grand in-8 à 2 colonnes); une *Histoire des Invalides* (in-8); une *Histoire de la ville de Constantinople* (in-8); une *Histoire des vaisseaux* (in-8); une *Histoire des arts et métiers et des corporations ouvrières de la ville de Paris*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1853, in-8); l'*Histoire de la caricature*, etc.; puis une longue suite de brochures d'actualité sur les questions politiques et religieuses : *Pape et Empereur* (1860); *la France sans le pape* (1860); *les Prêtres à marier*, *Plus de couvents*, *Si j'étais pape*, etc. (même année); *la Conspiration cléricale*, etc. (1861); *Ces bons messieurs de Saint-Vincent de Paul* (1863), *les Congrès de Malines*, etc. (1864), etc.

CAYLEY (Arthur), mathématicien anglais, né le 16 août 1821, à Richmond (comté de Surrey), et élevé à l'université de Cambridge, étudia le droit, fut admis, en 1849, au barreau, puis se livra avec ardeur à son goût pour les sciences. Ses recherches sur la partie transcendante des mathématiques sont consignées dans les divers recueils publiés à Cambridge, à Édimbourg et à Dublin, dans le *Journal* de M. Liouville et celui de Crelle. On remarque entre autres ses *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (Analytical researches, 1852), et la *Théorie de la transformation géométrique* (On the theory of linear transformations). Il a été élu membre de la Société royale de Londres, en 1852. C'est un des éditeurs du *Mathematical journal*.

CAYLUS (Jean-Baptiste-Ernest), journaliste français, né en 1813, entra à l'École polytechnique en 1831. Compromis dans les affaires d'avril 1834, il partit pour l'Amérique avec M. Latrade, fonda à New-York une maison de commerce, mais resta en relation avec les chefs du parti radical français, et fut un des correspondants du *National*. Après la révolution de Février, il devint administrateur du *National*, fit partie de la *Société des amis de la Constitution*, et contribua au rapprochement qui se fit, en 1850, entre les démocrates purs et les socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, il gagna la Belgique et repassa aux États-Unis.

CAYX (Charles), historien français, ancien député, né à Cahors (Lot), le 5 juillet 1795, mort le 5 septembre 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CAZALÈS (l'abbé Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), le 31 août 1804, fils de Jacques de Cazalès, membre de la première Constituante, étudia le droit et devint juge auditeur au tribunal de Provins. Il abandonna ces fonctions en 1829 pour se consacrer à la discussion des questions religieuses. Il adopta les principes des catholiques qui essayaient de concilier l'Église romaine avec la Révolution française, et jusqu'en 1834 il fut rédacteur du *Correspondant* et de la *Revue européenne*. En 1835, il obtint une chaire à l'université catholique de Louvain (Belgique). Deux ans après, il embrassa la carrière ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1843. Après un voyage à Rome, il fut nommé en 1845 directeur du séminaire de Nîmes. A l'avénement de la République, il était vicaire général et supérieur du grand séminaire de Montauban. Il se présenta aux suffrages des électeurs de Tarn-et-Garonne et fut nommé représentant du peuple par 22 674 voix, le cinquième sur six. Il s'abstint de voter dans un grand nombre de questions délicates, telles que le bannissement de la famille d'Orléans, la mise en accusation de MM. L. Blanc et Caussidière, l'amnistie générale, l'abolition de la peine de mort, les deux Chambres, etc. Il adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite. Réélu, le deuxième, à la Législative, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, puis donna sa démission.

Outre un certain nombre d'articles insérés dans *l'Université catholique*, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, etc., M. de Cazalès a publié quelques ouvrages de piété; une *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-8); etc.

CAZEAUX (Paulin), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1808, reçut le diplôme de docteur en 1835. Ancien chef de clinique d'accouchements à la Faculté, il devint agrégé au concours de 1844, avec un excellent mémoire sur *les Kystes de l'ovaire*, et y fut chargé d'un cours d'obstétrique. Il fut élu, en 1851, membre de l'Académie de médecine.

On a de lui un *Traité théorique et pratique de l'art des accouchements* (1840, in-8, 6e édit., 1858), etc.

CAZELLES (Mathieu-Brutus), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, né à Montagnac (Hérault), le 7 octobre 1793, est fils d'un patriote républicain que ses amis appelaient le Dupont de l'Eure du Midi, fit ses études aux colléges de Castres et de Montpellier et fut nommé, pendant les Cent-Jours, secrétaire d'état-major du général de brigade Guillet. Après la bataille de Waterloo, il revint à Montpellier, où sa famille était en butte aux persécutions des royalistes. Son père, après avoir vu ses propriétés incendiées et ravagées, ayant pris le parti de quitter le pays, il refusa de le suivre, resta au milieu de ses ennemis et faillit périr victime de sa témérité. Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat nocturne, il fut provoqué en duel par un officier, le tua et fut traduit devant les tribunaux, mais acquitté. Sa famille plaidait alors contre la commune de Montagnac, pour obtenir réparation des dégâts commis par les royalistes sur ses propriétés. Ce procès dura plusieurs années. L'indemnité fut refusée par deux ou trois arrêts de Cour royale; mais la Cour de cassation renvoya l'affaire devant la Cour royale de Pau, qui condamna la commune de Montagnac à 120 000 francs de dommages et intérêts. En 1830, la commune devait encore 40 000 francs, dont M. Cazelles fit l'abandon. Il reprit bientôt contre Louis-Philippe l'opposition qu'il avait faite à la branche aînée. En 1848, il était à Paris, et il prit une part active à la révolution de Février. Il fut élu représentant du peuple, comme candi-

dat des démocrates de l'Hérault, mais par 35 088 voix seulement et le neuvième sur dix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Non réélu à l'Assemblée législative, il accepta les fonctions d'inspecteur général de la police, à Lille, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut l'un des candidats du gouvernement pour le Corps législatif, dans le département de l'Hérault, dont il a continué à représenter la 3ᵉ circonscription. En 1863, il a obtenu 28 495 voix sur 28 830 votants. Il a été nommé membre du Conseil général pour le canton de Gignac. M. Cazelles a été promu, le 13 août 1852, officier de la Légion d'honneur.

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin français, né à Bordeaux, exerce dans cette ville depuis 1817. Il est correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un certain nombre d'écrits dont voici les principaux : *Du coryza chronique et de l'ozène non vénérien* (1835); *Fragments d'un traité complet des maladies des voies urinaires chez l'homme* (1836); *du Traitement des vaginites chroniques*, *Études expérimentales et pratiques sur le nitrate* (1841); *Choix d'observations sur le coryza chronique, la punaisie*, etc. (1848); des *Opérations*, *Observations*, *Relations* de divers cas ou modes de traitement (1832-1854), etc.

CAZENAVE (P... L... Alphée), médecin français, né vers 1795, reçut à Paris le diplôme de docteur, le 28 août 1821. Ancien interne de l'hôpital de Saint-Louis, il fut nommé, en 1839, agrégé et fut chargé à la Faculté d'un cours de matière médicale. Il s'occupe spécialement des maladies de la peau, dans le traitement desquelles il s'est fait une certaine réputation. M. Cazenave a été, en 1843, décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié les ouvrages suivants : *Abrégé pratique des maladies de la peau* (1828, in-8; 4ᵉ édit., 1848), en société avec M. Schedel; *Traité des syphilides ou maladies vénériennes de la peau* (1843, in-8 et atlas); *Leçons pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-folio), professées à l'École de médecine de 1841 à 1844; *Appendice thérapeutique du codex* (1844, in-8); *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850, in-8), etc. Rédacteur des *Annales des maladies de la peau et de la syphilis*, il a aussi collaboré à la seconde édition du *Dictionnaire de médecine*.

CÉCILLE (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), marin français, ancien représentant, sénateur, né à Rouen, le 16 octobre 1787, fut nommé aspirant le 15 mai 1804, enseigne de vaisseau le 14 juin 1810, et prit part aux diverses campagnes maritimes de l'Empire. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (31 juillet 1816), et capitaine de frégate (30 octobre 1829). Sous le règne de Louis-Philippe, il obtint successivement le grade de capitaine de vaisseau (17 juin 1838), le commandement de plusieurs expéditions maritimes, la croix de commandeur de la Légion d'honneur (5 février 1843), le brevet de contre-amiral (2 juin 1844), une mission dans l'Inde dont il s'acquitta avec honneur, enfin le grade de vice-amiral (23 décembre 1847).

Après la révolution de Février, ses compatriotes de Rouen et de la Seine-Inférieure le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, où il fut élu, le septième sur dix-neuf, par 130 870 suffrages. Membre du comité de la marine, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rangea de bonne heure parmi les partisans de la politique de l'Élysée, et le président de la république, qui le nomma grand officier de la Légion d'honneur (3 mai 1849), l'appela au conseil d'amirauté (6 novembre 1852). Il est entré au Sénat le 31 décembre 1853.

CÉLESTE (Céleste Elliot, plus connue sous le nom de madame), artiste dramatique anglaise, est née à Paris, le 16 août 1814, de parents français, et entra dès l'enfance dans les classes de danse de l'Académie royale de musique. A l'âge de quinze ans, elle accepta un engagement pour l'Amérique où elle fut bien reçue, s'y maria avec M. Elliot, mort quelque temps après, parut ensuite à Liverpool, dans Fenella de *Mosaniello* (1830), et après avoir parcouru les grandes villes du Royaume-Uni, dansa avec un grand succès, à Londres, les ballets de *la Fille de Cachemire* et *la Révolte au sérail* (1833). En 1834 elle retourna aux États-Unis; ses représentations ne furent qu'un long triomphe, et sa présence causa, partout où elle se montra, un incroyable enthousiasme; on lui portait les armes, la foule s'attelait à sa voiture, on alla jusqu'à la nommer par acclamation citoyenne de l'Union, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres qui la félicitèrent d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. Au bout de trois ans elle revint millionnaire à Londres (1837), et se mit à jouer le drame et la comédie à Drury-Lane, puis à Haymarket. Depuis 1844, elle dirigea la scène secondaire d'Adelphi, et fit, de temps à autre, une tournée dans les comtés où elle conservait encore tout son prestige.

CENAC (Jean-Pierre-Blaise), ancien représentant du peuple français, né à Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 4 février 1799, était, en 1848, médecin à Argelès et l'un des chefs de l'opposition radicale dans un département où dominait le parti conservateur. Nommé sous-commissaire de la République par le gouvernement provisoire, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par 20 066 voix, le cinquième sur six représentants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, mais il entra au conseil général des Hautes-Pyrénées, et en 1850, il protesta contre toute révision de la Constitution en dehors des voies légales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est renfermé, à Argelès, dans l'exercice de la profession de médecin.

CENAC-MONCAUT (J....), littérateur français, né en 1814, dans le département du Gers, a publié un grand nombre de « romans historiques méridionaux », comme il les appelle, et qui se réunissent sous le titre général d'*Aquitaine et Languedoc*. Tels sont : *Medella*, *le Berger d'Alaric* (Toulouse, 1843, in-8); *le Duc Bernard*, *Lampagie* (Ibid., 1844, in-8); *Adélaïde de Montfort, ou la Guerre des Albigeois* (Paris, 1849, 2 vol. in-16); *l'Échelle de Satan* (Paris, 1851, 2 vol. in-8); *Raymond de Saint-Gilles, ou les Croisades* (1852, 3 vol. in-8); *Elvire* (1853), etc.

A la veille de la révolution de Février, M. J. Cenac-Moncaut, partisan de certaines réformes libérales, publia des *Éléments d'économie sociale* (1847), et fit l'éloge de Pie IX dans un livre intitulé : *l'Église romaine et la liberté* (Lyon et Paris, janvier 1848, in-8). Mais, après la proclamation de la République, il écrivit contre les démocrates un essai de pamphlet allégorique : *Fortun-Peda, ou les Aventures d'un grand agitateur* (Auch, in-12). Il publia aussi, sous le titre d'*Avant et pendant*, *le Commissaire malgré lui* et *l'École des représentants*, des comédies politi-

ques en vers, « imitées de Molière » (Auch, 1849, in-12). L'expédition de Crimée lui a inspiré *l'Europe et l'Orient*, poëme en six chants (Paris, 1857, in-8). Son ouvrage le plus important est l'*Histoire des Pyrénées et des rapports internationaux de la France avec l'Espagne*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (Paris, 1853-1854, 5 vol. in-8). Chargé, en 1853 et 1857, de deux missions scientifiques, la première fois dans les Pyrénées, la seconde dans les Pays-Bas, il a publié les résultats de la première dans les *Voyages archéologiques dans les Pyrénées* (1857, 6 vol.). Ses travaux sur les Pyrénées ont obtenu, en 1861, une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ses dernières publications sont : *le Congrès des brochures* (1860, in-4); *la France et l'Europe latine* (1860, in-8); *Marguerite, histoire du temps de saint Louis* (1860, in-18); *Contes populaires de la Gascogne* (1861, in-18); *l'Espagne inconnue* (1861, in-18); *les Révolutions imminentes et l'attitude de la France* (1861, in-8); *Histoire de l'Amour dans l'antiquité* (1862, in-18); *l'Amour dans les temps modernes* (1863, in-18); *Dictionnaire gascon-français* (1863, in-8); *les Richesses des Pyrénées françaises et espagnoles* (1864, in-8), etc. — Maire de Saint-Élix, M. Cenac-Moncaut a été élu par le canton de Mirande membre du conseil général du Gers.

CENDRIER (François-Alexis), architecte français, né à Paris, le 12 février 1803, suivit l'atelier de Vaudoyer et les cours de l'École des beaux-arts, et remporta, en 1827, le second prix d'architecture. Il voyagea en Italie et en Espagne, et travailla même à quelques publications étrangères. De retour en France, il exécuta, au cimetière de l'Est, le monument de Félix de Beaujour (1838). Nommé, deux ans après, architecte en chef du chemin de fer de Lyon, il a fait ou dirigé, depuis cette époque, tous les travaux de cette ligne importante, et notamment les gares de Paris et de Lyon.

Au commencement de 1854, M. Cendrier a conduit quelques mois les travaux du palais de l'Industrie, bientôt repris et terminés par M. Viel qui les avait commencés. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en mai 1851.

CENTOFANTI (Sylvestre), professeur et écrivain toscan, né à Calci, près de Pise, vers la fin du dernier siècle, se fit connaître, dès 1814, par son poëme de *la Souveraineté parfaite*, en l'honneur du grand-duc Ferdinand III. Depuis il a promis et annoncé une *Traduction de Pindare*, un *Commentaire d'Alfieri*, un *Nouveau théâtre tragique*, un *Nouveau système philosophique*, etc.; mais il n'a publié qu'une tragédie, *OEdipe* (1830), quelques *Stances sur Dante*, des *Préfaces* pour la grande collection des classiques de Lemonnier, à Florence (*Vie d'Alfieri*, *Étude sur Plutarque*, etc.), et des articles de journaux, réunis sous ce titre : *Essai sur les connaissances humaines*.

C'est surtout comme professeur que M. Centofanti s'est fait un nom. Ses cours d'histoire et de philosophie à l'université de Pise, depuis 1842, ont eu le plus grand retentissement. Aussi, quand le régime constitutionnel fut inauguré en Toscane (1848), fut-il nommé sénateur. Très-lié avec le marquis Gino Capponi, le chef du parti libéral modéré, il combattit les opinions représentées par MM. Montanelli et Guerrazzi, et, en avril 1849, fit partie du triumvirat établi à Pise par le parti contre-révolutionnaire. Il reçut de la reconnaissance du grand-duc, une médaille et le titre d'inspecteur général des bibliothèques de l'État; mais il ne lui fut pas permis de reprendre ses cours. Il a donné encore quelques articles dans les *Nouvelles archives historiques* de Vieusseux.

CERCEUIL (Louis-François), industriel français, né à Paris, en 1801, et fils de simples artisans, fut d'abord contre-maître dans un atelier de teinture, puis élève (18 1) à la manufacture des Gobelins, dont il sortit au bout de deux ans avec le diplôme d'élève interne et un prix de 2000 francs. Dès 1823, il créait une fabrique de tous les accessoires nécessaires ou utiles à l'industrie des papiers peints, et fondait une modeste usine qui s'est rapidement agrandie. Les produits de cet industriel ont figuré aux Expositions de 1823, 1844, 1849, ainsi qu'aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855), et lui ont mérité diverses médailles, notamment une de deuxième classe en 1855. M. Cerceuil a été nommé, en 1848, membre du conseil d'escompte du Comptoir national.

CERFBERR DE MEDELSHEIM (Maximilien-Charles-Alphonse), publiciste français, né à Épinal (Vosges), le 20 juillet 1817, voyagea fort jeune en Algérie et en Orient, fut attaché, en 1839, à l'administration des prisons, près le ministère de l'intérieur, et s'occupa activement de la réforme ou de l'amélioration du régime des prisons. En 1848, il fut quelques jours commissaire de la République dans le département de Seine-et-Marne; il est resté depuis étranger à la politique et à l'administration.

On a de lui : *Voyage de la duchesse d'Orléans d'Allemagne en France* (1837); *Ce que sont les Juifs en France* (1843); *la Vérité sur les prisons* (1844), ainsi qu'un grand nombre d'articles dans le *Journal des prisons*, le *Journal du Haut et Bas-Rhin*, la *Revue d'Alsace*, le *Courrier de l'Isère*, etc. Il a également publié une traduction des *Contes du chanoine Schmidt* (1845, 2 vol. in-8), destinée à l'éducation du comte de Paris; *les Juifs, leur histoire et leurs mœurs* (1846); *De la colonisation de l'Algérie par les pauvres, les orphelins et les condamnés libérés* (1847); *Paraboles* (1854, in-18); *Libre échange* (1855); *État actuel de la métallurgie en Europe* (1858).

CERISE (Laurent-Alexandre-Philibert CERISI, dit), médecin français, né à Aoste, dans le Piémont, en 1809, fut reçu docteur en médecine à Turin, en 1828. Ne trouvant pas dans son pays assez de liberté pour les spéculations philosophiques qu'il aimait à mêler à ses études pratiques, il vint en France, où il fut autorisé à exercer la médecine, en 1834. Ami et disciple de M. Buchez, il travailla quelque temps à la rédaction de *l'Européen*, et fut un des fondateurs des *Annales médico-psycologiques* et de *l'Union médicale*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845, et, en 1849, chevalier de l'ordre du Mérite civil de Savoie.

Il a publié : *Exposé et examen critique du système phrénologique*, etc. (Paris, 1836, in-8); *le Médecin des salles d'asile, ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique* (Paris, 1836, in-8), *des Fonctions et des maladies nerveuses dans leurs rapports avec l'éducation*, etc. (Paris, 1842, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine; puis des éditions plusieurs fois réimprimées, du *Système physique et moral de la femme*, par Roussel (1845, in-12); des *Rapports du physique et du moral* de Cabanis (1843, in-12); des *Recherches sur la vie et sur la mort* de Bichat (1844, in-12, 3e édit., 1855).

CERRITO (Francesca, dite Fanny), danseuse

française d'origine italienne, née à Naples, le 11 mars 1821, est fille d'un ancien soldat de l'Empire. Toute enfant, elle brillait par une grâce et une vivacité naturelle, qui fit concevoir à ses maîtres les plus grandes espérances. Elle débuta en 1835 comme premier sujet, au théâtre Saint-Charles, dans le ballet intitulé : *l'Horoscope*, et excita le plus vif enthousiasme. Elle avait alors douze ans. Bientôt elle dansa sur les principales scènes de l'Italie, à Rome, à Florence, à Turin, enfin à la Scala de Milan, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand. Vienne la retint ensuite pendant deux années, et Londres l'applaudit à chaque saison, de 1840 à 1845. Dans cette dernière ville, elle dansa un pas de quatre avec Fanny Elssler, Marie Taglioni et Carlotta Grisi, et sut se faire goûter à côté d'elles. Elle y épousa, vers le même temps, M. A. Saint-Léon, musicien et danseur distingué. Ils se séparèrent à Paris, en 1850. Elle était alors attachée à l'Opéra, où elle a pris, en 1852, un nouvel engagement. Sans exercer le prestige de quelques talents hors ligne, Mme Cerrito a un charme qui l'a fait surnommer, lors de ses débuts en Italie, « la quatrième grâce. » Elle a écrit et signé, entre autres ballets, celui de *Gemma*.

CESARE (Giuseppe, chevalier DE), historien italien, né à Naples, vers 1783, mort le 15 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CESBRON-LAVAU (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Chollet (Maine-et-Loire), le 30 septembre 1791, est fils d'un député de l'opposition libérale qui se retira de la Chambre après l'expulsion de Manuel. Élevé dans les principes de 1789, il applaudit à la révolution de Juillet. En 1831 et 1832, il marcha contre les Chouans à la tête d'une compagnie de garde nationale, et se signala dans plusieurs rencontres à la suite desquelles il reçut la décoration de la Légion d'honneur (17 juillet 1832). Nommé trois fois membre du conseil général de Maine-et-Loire, il professait les opinions de la gauche dynastique. Agriculteur et industriel, il fit défricher une vaste étendue de terrains incultes, s'occupa avec succès de l'élève des bestiaux, et eut des succès au concours de Poissy. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut nommé président du tribunal de commerce et du conseil des Prud'hommes de Chollet, dont la juridiction s'étend sur 120 communes.

En 1848, M. Cesbron-Lavau se présenta aux suffrages des électeurs de Maine-et-Loire, et fut élu représentant du peuple à la Constituante, le douzième sur treize, par 59 384 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, le premier de la liste, par 86 633 suffrages, il fit partie du Comité de la rue de Poitiers. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée.

CESENA (Amédée GAYET DE), journaliste français, né à Sestri de Levante (États sardes), en 1810, de parents français, tient le nom de Cesena du chef maternel. Il débuta par une hymne classique sur *la Conquête d'Alger* (Dijon, 1830), travailla quelque temps auprès du baron Taylor, publia une tragédie, *Agnès de Méranie* (1842), et alla diriger, en 1853, le *Journal de Maine-et-Loire*, feuille ministérielle. Au mois de mars 1848, il collabora au *Représentant du peuple* de M. Proudhon. De 1850 à 1852, il défendit dans *la Patrie*, les opinions du directeur, M. Delamarre. Il fut ensuite, avec MM. Granier de Cassagnac et Cauvain, un des rédacteurs principaux du *Constitutionnel*, journal des idées napoléoniennes. En mai 1857, il quitta *le Constitutionnel* pour travailler exclusivement à *la Semaine financière*, d'où il sortit pour fonder *la Semaine politique* qui est devenue *le Courrier du Dimanche*.

M. Am. de Cesena a publié séparément : *les Césars et les Napoléons* (1856); *l'Angleterre et la Russie* (1858, in-12); *l'Italie confédérée* (1859-1860, t. I-IV, in-8).

CESENA (Sébastien GAYET DE), dit *Sébastien Rhéal*, littérateur français, né à Beaujeu (Rhône), en 1815, écrivit d'abord dans la presse départementale, vint à Paris et fit recevoir au théâtre de la Gaîté un drame, *la Vendetta* (1835), que l'incendie du théâtre empêcha de représenter. Il entreprit ensuite la traduction des *OEuvres complètes du Dante* (1843-1853, t. I à V, in-8), travail considérable, accompagné d'une introduction et de remarques détaillées, et encouragé par les souscriptions du gouvernement, qui comprend : *la Vie nouvelle*, *la Divine comédie*, *les Poésies*, *le Banquet*, *la Monarchie*, *la Langue vulgaire;* ces œuvres philosophiques, traduites pour la première fois, ont obtenu, en 1859, une médaille de l'Académie française.

On a encore de M. S. Rhéal : *les Chants du Psalmiste* (1840, 2 vol. in-8); *les Divines féeries de l'Orient et du Nord* (1842, in-8, avec dessins de Mme F. Rhéal), traditions mythologiques de tous les peuples; un *Mémoire aux Chambres*, sur l'emploi des fonds d'encouragement (1847), par suite duquel lui fut retirée l'indemnité récemment accordée à ses travaux; diverses autres poésies, entre autres *la Vision de Faustus à l'Exposition universelle* (1855); une tragédie grecque, traduite d'Euripide, *Hippolyte Stéphanophore*, dont les répétitions ont été arrêtées en 1853; les *Stations poétiques* (1858, in-12). — M. S. de Cesena est mort en avril 1863.

CEY (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE, dit Arsène DE), littérateur français, est né le 2 mars 1806, à Thiers (Puy-de-Dôme). Employé depuis longtemps dans l'administration, il est devenu sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. Après avoir collaboré, sans se nommer, au roman de *Joasine* de V. Ducange, il écrivit quelques ouvrages consacrés à la peinture des mœurs familières : *la Fille du Curé* (1832, 4 vol.); *Jean le bon apôtre* (1833, 4 vol.); *la Jolie fille de Paris* (1834); *Sagesse, ou la Vie d'étudiant* (1835); *le Premier pas* (1836), etc. Il se tourna ensuite vers le théâtre, et, depuis 1838, il a fourni en collaboration plusieurs pièces aux scènes de genre, telles que : *la Fiancée du prince* (1848); *le Mari d'une Camargo* (1850); *l'Ami du roi de Prusse* (1852); *Quand on n'a pas le sou* (1854).

CEYRAS (Henry-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Corrèze), le 16 avril 1793, et fils d'un magistrat républicain, étudia le droit et entra dans la magistrature, vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge au tribunal de Tulle; il conserva dans ce poste une complète indépendance, fut le correspondant de *la Tribune* et du *National* et l'ami de M. Pierre Leroux. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire de la République dans la Corrèze, et les électeurs de ce département l'envoyèrent, le premier, à l'Assemblée constituante, avec 29 713 voix. Membre du comité de l'Algé-

rie et des colonies, il traita plusieurs fois à la tribune la question du paupérisme, et fit une proposition en faveur des indigents de la campagne. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante au gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le cinquième à l'Assemblée législative, il continua de voter avec le parti démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

CHABAILLE (François-Arien-Polycarpe), bibliographe français, né à Abbeville (Somme), en 1796, fut d'abord ouvrier compositeur, puis correcteur d'imprimerie, et embrassa assez tard la carrière des lettres, vers laquelle il était conduit par le goût des recherches et l'étude de l'ancien langage. En 1837, il fut attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique et devint membre de la Société des Antiquaires de France, de celle des Antiquaires de Picardie, etc. — M. Chabaille est mort le 14 octobre 1863. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 14 août précédent.

On a de lui des éditions d'ouvrages anciens: *le Temple d'honneur*, pièce inédite de Froissart; *le Roman du Renard* (1835, in-8), avec supplément, variantes et corrections; *le Mystère de saint Crespin et de saint Crespinien* (1836, in-8), publié pour la première fois en collaboration avec M. Dessalles; un *Glossaire* fort détaillé, joint au *Livre de justice* (1850, in-4), édité par M. Rapetti dans la collection des Documents de l'histoire de France; un *Mémoire* sur les grands romans de chevalerie en vers (1856), qui a obtenu de l'Académie française une médaille de 1500 fr.; *Gaufrey*, chanson de geste (1859, pet. in-8), avec M. Guessard, etc. M. Chabaille a donné plusieurs articles d'archéologie ou de bibliographie au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, au *Journal des Savants*, au *Bibliophile*, à la *Revue française*, etc.

CHABAL-DUSSURGEY (Pierre-Adrien), peintre français, né à Charlieu (Loire), vers 1815, étudia à l'École de Lyon, et vint en 1840 à Paris, où il débuta peu après au salon. Il a traité surtout à la gouache les fleurs et les fruits. Il a été attaché, en 1850, à la manufacture impériale des Gobelins.

On a vu de lui aux salons: *Fleurs* (1842-1845); *Couronne de fleurs entourant le portrait du duc d'Orléans*, *Bouquet de Camélias* (1846); *le Printemps* (1849); *Études de fleurs* (1843-1852); *la Sainte Vierge entourée de fleurs*, *un Coin de vigne à l'automne*, à l'Exposition universelle de 1855; une *Couronne de fleurs*, un *Vase de fleurs* (1861); le *Printemps*, fleurs (1863). Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une 2e en 1847, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

CHABANNES-LA-PALICE (Jean-Jacques-Gilbert-Frédéric-Hugues, marquis DE), général français, est né le 31 décembre 1791, au château de la Palice (Allier). En 1806, il s'engagea, comme simple soldat, dans le régiment des chevau-légers belges que commandait le prince d'Aremberg, et, de grade en grade, il arriva à celui de chef d'escadron. Il fit les campagnes de 1807 en Prusse, de 1808 en Danemark, de 1809 en Autriche, de 1810 et de 1811 en Espagne, et de 1812 en Russie. A Wagram, il fut blessé et gagna la croix. Fait prisonnier à Wilna, dans la retraite de Moscou, il rentra en France en 1814, et fut nommé officier dans les gardes du corps. En 1815, après le licenciement de l'armée, il fut fait colonel du 1er régiment de chasseurs, dont la formation lui était confiée, puis attaché, en qualité d'écuyer cavalcadour, à la maison du roi. Colonel des lanciers de la garde royale au moment de la révolution de 1830, il fut nommé général de brigade le 11 août 1830, et mis dans la section de réserve en 1857. Il a été promu, le 13 août 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

CHABANNES-LA-PALICE (Alfred-Jean-Éginnard, comte DE), général français, frère du précédent, est né à Barnes, près Londres, le 13 janvier 1799. Enrôlé, en 1814, dans la compagnie des gardes du corps que commandait le duc de Luxembourg, il suivit avec elle le roi Louis XVIII dans sa retraite à Gand (1815). A son retour en France, il entra, comme simple volontaire, dans le régiment de chasseurs de son frère. En 1824, il passa dans la garde royale avec le grade de capitaine, qui lui donnait dans l'armée le rang de chef d'escadron. Après 1830, il fit comme simple soldat volontaire, dans le 12e de ligne, la première campagne de Belgique, à la fin de laquelle il fut attaché, avec son grade de chef d'escadron, à l'état-major général de l'armée du Nord. Bientôt Louis-Philippe le choisit pour officier d'ordonnance et il assista en cette qualité au siége d'Anvers. Il y mérita d'être nommé colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique. Il se signala dans les deux expéditions de Constantine; il devint, en 1837, colonel du 10e régiment de dragons, et, peu après, aide de camp du roi, qui, en 1840, le nomma général de brigade.

A la révolution de 1848, le comte de Chabannes s'éloigna volontairement du service, et, après s'être distingué pendant les journées de juin, il alla rejoindre l'ex-roi Louis-Philippe dans l'exil, et résida auprès de la reine Amélie. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 août 1847.

CHABANNE-CURTON-LA-PALICE (Octave-Pierre-Antoine-Henri, vicomte DE), marin français, frère des précédents, est né à Paris, le 6 mai 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1823 dans la marine, et fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers des Indes, et conquit successivement les grades d'enseigne, de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité qu'en 1851 il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le nouvel établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le bruit de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne;* c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral en décembre 1854. Il fut nommé, le 13 juin 1855, commandant des forces maritimes de la France en Algérie, puis mis à la tête de la division navale du Brésil et de la Plata. Le 4 mars 1861, il fut nommé membre titulaire du conseil d'amirauté, et nommé vice-amiral le 24 décembre de la même année. Il a été nommé préfet maritime à Toulon le 19 avril 1864. On a beaucoup parlé, en juin 1865, des mines sous-marines qu'il venait d'inventer. M. de Chabannes a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 juin

1856, et récemment grand officier. Il a été aussi décoré du Nicham-Iftikar.

CHABAUD (Louis-Félix), graveur français, né à Venelles (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1824, fut élève de Pradier, et suivit l'Ecole des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1848. Il a exposé depuis son retour d'Italie : *Cérès embrassant Triptolème enfant pour lui rendre la santé*, *l'Agriculture* (1853); *Napoléon III*, cinq médaillons ou médailles avec les sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; une statue, *la Chasse* (1857); douze camées (1859); *la Chasse*, statue de marbre appartenant au ministère d'Etat (1861); *l'Agriculture*, statue de plâtre; *l'Abolition de l'esclavage* (bas-relief), et une *Médaille* commémorative de la fondation de l'église Saint Bernard par Napoléon II, avers et revers (1863). Il a obtenu pour la sculpture une 3e médaille en 1853 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859.

CHABAUD-LATOUR (François-Ernest-Henri, baron DE), général français, ancien député, né à Nîmes, le 25 janvier 1804, et fils d'un député qui a représenté le Gard pendant plus de trente ans à la Chambre. Admis, en 1820, à l'Ecole polytechnique, il en sortit, le premier de la promotion, et choisit le génie militaire, où il devint capitaine en 1827. Au retour d'une excursion en Russie, il prit part à l'expédition d'Alger, y gagna la croix d'honneur, travailla ensuite aux fortifications de Paris et, de 1832 à 1843, fut attaché comme officier d'ordonnance au duc d'Orléans, avec lequel il fit les campagnes d'Anvers et de Mascara. Envoyé en 1837 à la Chambre des Députés par l'arrondissement du Vigan, il fut réélu jusqu'en 1848 et soutint constamment le ministère dans les rangs de la majorité conservatrice. Chef de bataillon en 1837 et colonel en 1845, il fut promu, le 30 avril 1853, général de brigade et remplit les fonctions de commandant supérieur du génie en Algérie. Le 12 août 1857, il a été nommé général de division. En juillet 1864, il a été nommé membre du conseil impérial de l'instruction publique. Le général de Chabaud-Latour a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 juillet 1854 et grand officier le 12 août 1851.

CHABOT DE BOUIN (Jules), littérateur français, né vers 1805, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHABOUILLET (Jean-Marie-Anatole), antiquaire français, né à Paris, le 18 juillet 1814, fut admis, jeune encore, en qualité d'employé au cabinet des médailles, où son oncle, Marion Dumersan, occupait le poste de conservateur. Il a pris une part active à la rédaction du *Trésor de numismatique et de glyptique*, dirigé par M. Charles Lenormant. Depuis il a fourni à la *Revue numismatique* et à la *Revue archéologique* un certain nombre de mémoires dont plusieurs ont été publiés à part, notamment *Catalogue d'émaux et de camées* (1858). En 1849, il fut nommé conservateur adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. M. Chabouillet a été décoré de la Légion d'honneur, en août 1848, pour sa conduite dans les journées de juin.

CHABRILLAN (Louis-Olivier-Théodose DE MORETON, comte DE), député français, né à Paris, le 6 mai 1811, est le fils aîné d'un gentilhomme dauphinois de la chambre de Charles X. Il entra en mai 1830 au service du roi de Bavière avec le grade de sous-lieutenant, revint en France trois ans après, et se rallia au gouvernement de Juillet, qui le nomma auditeur au conseil d'Etat et attaché au ministère des affaires étrangères (1837). Retiré des affaires publiques depuis plusieurs années, il est devenu, en 1852, candidat du gouvernement au nouveau Corps législatif pour la circonscription de Louhans, qui l'a réélu en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

CHABRILLAN (Lionel, comte DE), frère puîné du précédent, né à Paris, vers 1820, mort à Melbourne (Australie), le 29 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHABRILLAN (Céleste VÉNARD, comtesse DE), femme de lettres et artiste dramatique française, femme du précédent, a été connue à Paris, pendant sa jeunesse, sous le surnom de Mogador. Elle épousa, en 1853, le comte Lionel de Chabrillan, qui devint ensuite consul de France à Melbourne. Dès 1854, Mme de Chabrillan publia ses Mémoires sous ce titre : *Adieux au monde, mémoires de Céleste Mogador* (5 vol. in-8); ils furent supprimés dès leur apparition. Réédités en 1858, ils furent saisis de nouveau. Elle publia ensuite : *les Voleurs d'or* (1857); *la Sapho* (1858); *Miss Pewell* (1859); *Est-il fou* (1860); *Un miracle à Vichy* (1861), etc. En 1862, elle donna un vaudeville en un acte, *En Australie*, au petit théâtre d'été des Champs-Elysées, où elle s'était engagée comme actrice, et dont elle prit la direction l'année suivante.

CHACATON (Jean-Nicolas-Henri, dit DE), peintre français, né à Chézy (Allier), le 30 juillet 1813, suivit en 1831 les cours de l'Ecole des beaux-arts, comme élève de M. Hersent, puis de M. Ingres, et étudia surtout le paysage sous Marilhat. Il débuta au salon de 1835, et compléta ses études en visitant successivement l'Italie, la Sicile et l'Orient. On cite de lui, outre un certain nombre de *Vues de Sicile* et de *Sites* recueillis dans ses voyages : *le Prisonnier de Chillon* (1835); *les Trois âges* (1838); *le Christ au jardin des Olives*, actuellement à Chartres (1844); plusieurs *Portraits*, entre autres celui de l'auteur; *les Arabes à la citerne*, *Souvenirs de Smyrne*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *Souvenirs des bords du Tibre*, *les Latomies* et *le Couvent des Capucins à Syracuse* (1857), etc. — M. Chacaton a obtenu, comme paysagiste, une 3e médaille en 1838, et deux secondes, en 1844 et 1848.

CHACORNAC (Jean), astronome français, né à Lyon, le 21 juin 1823, a été, de 1853 à 1854, élève de l'observatoire de Marseille, et est devenu, en 1854, astronome à celui de Paris. Il s'est signalé, dans ces dernières années, par la découverte de nombreuses planètes, et a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1858. Il a collaboré aux *Annales de l'observatoire*, dont il a publié l'*Atlas* (1858, 1re livraison in-fol.; 1863, 6e livraison).

CHADENET (Félix-Jean-Baptiste), administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Verdun (Meuse), le 7 avril 1798, étudia le droit et s'établit comme avocat dans sa ville natale en 1821. Sous la Restauration, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller général du département. La gauche soutint sans succès sa candidature à la députation sous le règne de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 37 260 voix. Membre du comité de l'administration départementale et

communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Elysée. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il vota d'abord avec les chefs de la droite et approuva la loi du 31 mai. Mais, quand la guerre éclata entre le président et la majorité royaliste, il se prononça pour le premier. Après le 2 décembre, il entra dans l'administration : maître des requêtes en service extraordinaire, il fut successivement préfet de Tarn-et-Garonne (4 mars 1853), de Loir-et-Cher (30 mars 1853), de la Meuse (21 juin 1854), de la Charente (26 novembre 1856), de l'Yonne (10 avril 1861). Admis à la retraite le 26 avril 1862 et nommé préfet honoraire, M. Chadenet fut élu, en 1863, député de la 3e circonscription de la Meuse au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par 11 290 voix sur 22 513 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

CHADEUIL (Gustave), littérateur français, né à Limoges (Haute-Vienne), fit des études de droit en province pour se préparer au notariat, et écrivit dès lors dans l'*Indicateur* et le *Mémorial* de Bordeaux. Fixé à Paris, il publia des romans et des nouvelles dans une foule de journaux et recueils, notamment dans *le Commerce*, *la Presse*, *l'Echo* et *la Revue des Feuilletons*, *le Journal des Chasseurs*, *le Dimanche*, *la Sylphide*, etc. En 1854, il entra au *Siècle* comme critique de musique et fit depuis un feuilleton d'art hebdomadaire. M. G. Chadeuil a été élu, en 1862, membre du comité de la Société des gens de lettres.

Il a publié en volumes, outre un *Livre de poésies : la Campagne d'Italie* (1859, 2 vol. in-8) : *les Mystères du palais*, *Mémoires d'un petit Bossu* (1860, in-18) ; *le Curé Du Pecq* (1861, in-18) ; *le Panthéon des hommes utiles* (1862, gr. in-8, avec portraits), en collaboration avec M. Hippolyte Lucas ; *Jean Lebon, étude* (1863, in-18), etc.

CHADWICK (Edwin), administrateur anglais, né en 1802, suivit la carrière du barreau, où il fut admis en 1830. Sa collaboration à la *Revue de Westminster*, et notamment un travail remarquable qui parut en 1828, sur la question alors très-débattue des assurances sur la vie, lui attira les encouragements de l'économiste J. Bentham, qui, à sa mort, lui fit don d'une partie de sa bibliothèque. Membre de la nouvelle commission d'enquête de l'administration de la loi des pauvres (1834) et chargé du rapport général, il fit adopter l'établissement d'écoles industrielles, comme moyen préventif de la misère.

M. Chadwick a également fait partie de diverses commissions administratives et attaché son nom à la nouvelle organisation de l'assistance publique. En 1835, au sujet du travail des enfants dans les manufactures, il contribua beaucoup à faire adopter le système des inspections locales, qui, depuis, a été étendu à toutes les branches d'industrie occupant des ouvriers mineurs. En 1838 il obtint du bureau des pauvres (*Poor law board*) l'autorisation d'entreprendre une enquête spéciale sur les causes physiques de la fièvre à Londres ; il étendit ensuite cette enquête à toute l'Angleterre et fit un rapport sur les mesures à prendre pour l'assainissement des grandes villes. Depuis 1848, il a pris une part considérable aux travaux du comité général de santé.

M. Chadwick a été décoré de l'ordre du Bain et pensionné par le gouvernement pour ses longs services. En 1854, chargé de présenter un rapport sur différentes branches d'administration civile et les améliorations dont elle est susceptible, il a proposé, entre autres réformes urgentes, des examens d'admission, des concours publics et un avancement réglé sur le mérite. Il vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de l'archevêque de Dublin, le docteur Whately (février 1864).

CHAGOT (Jules), homme politique français, député, est né en 1800. Directeur des houillères de Blanzy et membre du Conseil général pour le canton de Mont-Saint-Vincent, il est entré, en 1863, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de Saône-et-Loire, où il a obtenu 17 907 voix sur 26 144 votants. M. Chagot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHAILLOU DES BARRES (baron), administrateur et publiciste français, né près de Nevers, en 1784, mort à la fin de 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHAILLU Paul-B. (DU), voyageur français d'origine, mais naturalisé à New-York sous le nom de Chaylion, né vers les premières années de ce siècle, est le fils d'un agent consulaire, qui s'occupait en même temps de commerce, vers l'embouchure de la rivière Gabon. Il fut élevé dans un des établissements que les Jésuites avaient formé dans ce pays. Le jeune du Chaillu se familiarisa de bonne heure avec les tribus voisines, réunit des informations, fit provision de vivres, de médicaments, d'armes et de présents, puis vers la fin de 1855 entreprit, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, un des plus curieux voyages qu'on ait jamais faits. Il a parcouru pendant quatre années l'intérieur du continent africain, sous l'équateur, et y a découvert, dans une région couverte d'épaisses forêts, une chaîne de montagnes élevées, courant de l'E. à l'O., et dont un pic atteint, d'après ses calculs, la hauteur de 12 000 pieds. Suivant lui, c'est dans ces montagnes que prennent leur source les quatre grands fleuves de l'Afrique : le Nil, le Niger, le Zambèze et le Zaïre ou Congo. Il a tué et rapporté plusieurs de ces singes gigantesques qu'on appelle *gorilles*, et une grande variété d'oiseaux d'espèces inconnues. Cette collection a été achetée par le Musée britannique. M. du Chaillu a aussi rencontré les Fans, tribu inconnue de cannibales qui pourtant ne sont pas absolument dépourvus de civilisation. En 1861, il a publié ses *Explorations et Aventures*, et une carte du pays découvert par lui. Il en a été fait une édition française, en 1862 (gr. in-8, avec carte et gravures).

CHAILLY (Nicolas-Charles), ou CHAILLY-HONORÉ, médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1805, à Paris, a ajouté à son nom celui du docteur Honoré, son beau-père. Il fit ses études à Paris, y reçut son diplôme le 27 juin 1838, et fut d'abord chef de clinique d'accouchements à la Faculté. Après une thèse estimée *sur l'Avortement et les moyens de l'arrêter*, il publia : *Traité pratique de l'art des accouchements* (1842, in-8, 4e édit., 1860), ouvrage adopté par le ministère de l'instruction publique, pour l'enseignement spécial ; *de l'Éducation physique des enfants* (1844, in-8), et plusieurs mémoires insérés dans *l'Union médicale*, le *Journal des connaissances médicales*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc.

CHAIS (Auguste), magistrat français, ancien

représentant du peuple, né à Riez (Basses-Alpes), vers la fin du dernier siècle, suivit à Aix les cours de la Faculté de droit et fut le condisciple de M. Thiers et de M. Mignet. Après avoir passé ses examens de licence, il devint, en 1818, substitut du procureur du roi à Digne, en 1824, procureur du roi à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1827, avocat général à la Cour de Grenoble, d'où il passa, en 1829, à la Cour de Lyon. Après la révolution de Juillet, il conserva ses fonctions. En 1838, il obtint alors la place de procureur général près le tribunal supérieur d'Alger, et, deux ans après, fut mis à la tête du parquet de Bastia. Nommé président de chambre à la Cour royale de Montpellier, il donna sa démission en 1842. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur quatre, par 16 400 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et dans les affaires d'Italie, la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. M. Chais, depuis longtemps membre du conseil général des Basses-Alpes, qu'il a souvent présidé, a été nommé président honoraire de la Cour impériale de Lyon. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 août 1843.

CHAIX D'EST-ANGE (Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles), avocat et homme politique français, sénateur, né à Reims, le 11 avril 1800, était fils d'un magistrat de cette ville. Il venait à peine de débuter au palais, lorsqu'il resta orphelin, à l'âge de dix-neuf ans, avec une jeune sœur, et 600 francs pour toute fortune. Il se fit d'abord connaître dans quelques affaires politiques : celle des événements de juin 1820; celle de la conspiration du 19 août, devant la Cour des Pairs; celle des sergents de la Rochelle. En 1828, il défendit avec plus de talent que de succès M. Cauchois-Lemaire, poursuivi pour une lettre adressée au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe Ier.

La révolution de 1830, qui prit au barreau tant d'hommes politiques, aplanit la route aux jeunes avocats, entre autres à M. Chaix d'Est-Ange. Parmi les nombreuses et célèbres affaires qu'il plaida depuis cette époque, il faut citer le procès du parricide Benoît, où, plaidant pour la partie civile, il eut l'honneur d'arracher presque l'aveu du coupable; l'affaire La Roncière; l'affaire du jeune Donon-Cadot, qu'il sauva d'une accusation de parricide, et plus récemment l'affaire Pescatore (1856-57), à laquelle la question de la validité, quant aux effets civils, du mariage religieux, donna un si grand retentissement. M. Chaix d'Est-Ange a souvent plaidé des questions de propriété littéraire. Il soutint les droits de l'administration à propos de la suppression du drame de Victor Hugo, *le Roi s'amuse* (1832). Avocat de la ville de Paris, il a eu l'occasion, dans les derniers temps, de plaider dans une foule d'affaires d'expropriation. M. Chaix d'Est-Ange a été bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris, de 1842 à 1844. A la fin de 1857, il est entré dans la magistrature comme procureur général près la Cour impériale de Paris. Il a été nommé, peu après, conseiller d'État, et, le 2 novembre 1862, sénateur. Le 18 octobre 1863, il a été nommé vice-président du conseil d'État et chargé, le 5 octobre 1864, de présider la section des travaux publics et des beaux-arts. Il a pris part, comme commissaire du gouvernement, à d'importantes discussions du Corps législatif. M. Chaix d'Est-Ange a été nommé, en outre, par décret du 15 novembre 1864, membre du Conseil municipal de Paris, pour le 9e arrondissement. Promu, le 11 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur, il est devenu grand officier le 13 août 1861.

M. Chaix d'Est-Ange n'a pas joué, sous les précédents régimes, un rôle politique très-important, quoiqu'il ait été élu trois fois député par sa ville natale, en 1831, en 1837 et en 1844. Il siégeait parmi les conservateurs indépendants. En 1839, il se déclara contre la politique du ministère du 15 avril. Il parla contre la loi de disjonction et prit part aux discussions sur le projet de loi relatif à la navigation intérieure, sur la propriété littéraire, etc. En 1850, il défendit, à la barre de l'Assemblée législative, le gérant du journal *le Pouvoir*, qui fut condamné à 5000 fr. d'amende. Les plaidoyers les plus importants de M. Chaix d'Est-Ange, ont été recueillis par *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, et quelques-uns ont été réimprimés, avec une notice biographique, dans les *Annales du barreau français*.

CHALANDON (Georges-Claude-Louis-Pie), prélat français, né à Lyon, le 15 février 1804, fut d'abord vicaire général de Metz, puis nommé en 1850 coadjuteur, avec future succession de Mgr l'archevêque de Belley, sous le titre d'évêque de Thaumacum *in partibus*. Évêque de Belley, par décret du 25 juillet 1852, il est devenu, le 4 février 1857, archevêque d'Aix. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 23 août 1862.

On a de M. Chalandon : *Éloge funèbre de Mme C. F. V. de Rouyn, comtesse de Salse-d'Apremont* (1850, in-8), prononcé en 1830; *Vie de Mme de Méjanès, fondatrice et première supérieure de l'ordre des sœurs de Sainte-Chrétienne* (1846, in-12).

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1818, fit ses classes au collége de Henri IV, passa dix-huit mois dans une maison de commerce, étudia ensuite le droit, fut reçu avocat en août 1838, et se tourna vers la littérature. En 1844, il fut nommé bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

On a de lui, outre ses nombreux articles dans *la France littéraire* éditée par son frère, et des nouvelles fournies à plusieurs revues : *Les plus jolis tableaux de Téniers*, *Gérard Dow*, etc., (1839, in-4); *Album du Salon de* 1840 (1840, in-4); *Histoire-Musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (1841, 2 vol. 3e édit. 1857); *Saint Vincent de Paul* (1841, 3e édit., modifiée 1856); *les Français sous la Révolution* (1843), avec W. Ténint; un *Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol.); *Mme du Maine, ou les Légitimes et les légitimés* (1851 et 1853); *Histoire populaire de la France, de la Révolution de Napoléon, de Paris* (1851, 4 parties); *Histoire anecdotique de la Fronde*, insérée dans la *Revue française* (1859), etc. Il a signé quelques-uns de ses écrits du nom de *Jules Robert*.

CHALLAMEL (Pierre-Joseph), artiste français, frère du précédent, né à Paris, le 20 juillet 1813, a été élève de MM. Ingres et Rémond, et a cultivé tour à tour la peinture et la lithographie. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor, il a publié des *Revues* des salons, des *OEuvres* des peintres primitifs, ainsi que *l'OEuvre d'Eustache Lesueur*, ouvrages dans lesquels il a donné de nombreux dessins originaux.

CHALON (Alfred-Édouard), peintre anglais, né vers la fin du XVIIIe siècle, étudia son art à Londres, se familiarisa avec les types et les costumes du siècle de Louis XIV, et excella dans les portraits à l'aquarelle. Ses meilleurs portraits sont

ceux de *Lady Georgina* et de *Louise Roussell*. On doit à cet artiste des suites de dessins qui se trouvent dans divers recueils, tels que les *Œuvres* de Walter Scott, les *Types de femmes* (1833) et la *Galerie des Grâces* de Finden (1832-1834). Il a peint aussi quelques personnages du théâtre de Molière. — M. A.-Éd. Chalon est mort en 1860.

CHALON (John-James), peintre anglais, frère du précédent, a cultivé le genre; son meilleur tableau est *l'Arrivée du paquebot de Boulogne*.

CHALYBAEUS (Henri-Maurice), philosophe allemand, né le 3 juillet 1796, à Pfaffroda en Saxe, fit ses premières études sous la direction de son père, ministre protestant, puis suivit les cours du collége de Meissen et de l'université de Leipsick. Reçu docteur en philosophie en 1820, il occupa divers emplois à Vienne, au collége de Meissen, et aux grandes écoles de Dresde. En 1839, il fut appelé comme professeur ordinaire de philosophie à l'université de Kiel. Renvoyé en 1852 par le gouvernement danois avec quelques autres professeurs allemands, il passa quelque temps en Allemagne, mais il reprit bientôt à Kiel l'exercice de ses anciennes fonctions. Le premier écrit de M. Chalybaeus fut une *Histoire du développement de la philosophie spéculative depuis Kant jusqu'à Hegel* (Historische Entwickelung der spéculativen Philosophie von Kant bis Hegel. Dresde, 1836; 4ᵉ édit., 1848), qui, conçue selon un plan systématique, a eu beaucoup de succès en Allemagne et a été traduite en anglais par Edersheim (Édimbourg, 1853).

On cite ensuite, comme son œuvre philosophique principale : *Système d'éthique spéculative, ou Philosophie de la famille, de l'État et de la morale religieuse* (System der speculativen Ethik oder Philosophie der Familie, des Staates und der religiœsen Sitte. Leipsick, 1850, 2 vol.; nouv. édition, 1853), et, parmi ses autres ouvrages : *Études phénoménologiques* (Phœnomenologische Blaetter. Kiel, 1841); *la Sophistique moderne* (die moderne Sophistik, Ibid., 1843); *Essai d'un système de la théorie des sciences* (Entwurf eines Systems der Wissenschaftslehre, Kiel, 1846); *Philosophie et christianisme, étude pour servir à la fondation d'une philosophie religieuse* (Philosophie und Christenthum, ein Beitrag zur Begründung der Religionsphilosophie. Kiel, 1853), etc.

CHALYBAEUS (Charles-Théodore), frère du précédent, né le 16 septembre 1803, à Pfaffroda, directeur du musée des antiques, à Dresde, directeur du musée de Mengs, et inspecteur de la chambre du trésor (Grünes Gewoelbe), s'est fait connaître dans cette ville par des cours publics sur l'art et sur l'histoire des arts. Il a écrit aussi un *Guide du musée de Mengs*.

CHAM (Amédée DE NOÉ, dit), caricaturiste français, né à Paris le 26 janvier 1819, est fils de l'ancien pair de France, le comte de Noé, qui vient de mourir. Destiné à l'École polytechnique, il préféra suivre son goût pour la peinture. Il fréquenta quelques mois l'atelier de Paul Delaroche, puis celui de Charlet, et développa sous l'influence de ce dernier maître son talent pour la charge et le dessin grotesque. Il débuta dès 1842, par des caricatures signées de ce pseudonyme à demi transparent, qui était lui-même un trait d'esprit. Il fournit dès lors aux *Albums*, *Physiologies*, *Almanachs*, notamment à *l'Almanach prophétique*, au *Musée-Philipon*, enfin et surtout au *Charivari*, une suite non interrompue de dessins, croquis, scènes et revues comiques, dont la plupart ont été réunis ensuite en albums (1843-1857, in-4).

Tels sont : *Souvenirs de garnison*, *Impressions de Voyage de M. Boniface*, *Mélanges comiques*, *Nouvelles charges*, *la Grammaire illustrée*, *Croquis en noir*, *Croquis de Printemps*, *Croquis d'automne*, *en Carnaval*, *l'Exposition de Londres*, *Punch à Paris*, *Revue comique de l'exposition de l'industrie* (1842); *Revue comique du Salon* (1851-1853); *Soulouque et sa cour*, *P. J. Proudhon en voyage*, *les Représentants en vacances*, *Histoire comique de l'Assemblée nationale*, *les Cosaques*, et tant d'autres séries dont quelques-unes sont restées anonymes, et qui forment dans ces quinze dernières années la satire la plus mordante et la plus gaie à la fois de tous les faits, gestes et types contemporains.

CHAMBARD (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), vers 1812, suivit, tout en se destinant à la sculpture, l'atelier de M. Ingres. Il remporta le grand prix de Rome au concours de 1837, sur ce sujet de bas-relief : *Marius à Carthage*. De retour d'Italie en 1842, il a exposé : *Bacchus* (1842); *Buste de Christ*, *Oreste poursuivi par les Furies*, *Buste de Ch. Nodier*, *Aspasie* (1843-1847); *Oreste*, *Rouget de Lisle*, esquisse, *Pascal Blaize*, buste (1849); *la Parure*, figurine, *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, une *Suppliante*, *Stratonice*, *Salmaüs* (1850-52); *l'Amour enchaîné* (1857); *Bacchante*, *l'Inspiration* (1859) : la *Modestie*, statue de marbre destinée à la décoration de la cour du Louvre, ou groupe : *Aristide banni et ses deux filles* (1861); *Enfant portant une coquille*, une *Chute*, terre cuite (1863); *l'Amour offrant son cœur à une jeune fille* (1864). M. Chambard a obtenu une 2ᵉ médaille en 1842.

CHAMBERS (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, sont nés à Peebles, petite ville située sur les bords de la Tweed, l'un en 1800, l'autre en 1802. Abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, ils reçurent une éducation élémentaire et ouvrirent à Édimbourg, dans le même quartier, deux magasins de librairie. L'aîné qui était un peu typographe, ajouta au sien un petit atelier d'imprimerie; le cadet, chez qui l'amour de l'étude avait développé des talents naturels, se mit à écrire. Son premier ouvrage, *les Traditions d'Édimbourg* (Traditions of Edinburgh, 1824, nouv. édit, 1852), eut beaucoup de vogue, et les deux recueils qui suivirent : *Ballades populaires de l'Écosse* (Popular rhytmes of Scotland, 1826), et *Tableau pittoresque de l'Écosse* (Picture of Scotland, 1827), consolidèrent sa réputation naissante.

Ensuite il publia la *Vie de Jacques Iᵉʳ* (Life of James I, 2 vol.); une collection plus complète des *Chants et chansons populaires de l'Écosse* (Scotish ballads and songs, 3 vol.); *les anciens bords de la mer* (Ancient sea margins, in-8), et surtout une remarquable *Histoire des insurrections papistes en Écosse* (History of the rebellions in Scotland, 1828-1829, 5 vol. in-12), qui a eu plusieurs éditions.

Obligés d'abord de lutter contre la mauvaise fortune, les deux frères réunirent en 1832, le commerce de librairie que chacun d'eux avait fait jusque-là séparément, et en peu de temps, grâce à leur activité et à d'heureuses entreprises, ils prirent rang parmi les principaux éditeurs d'Édimbourg et de Londres, où ils ne tardèrent pas à établir une succursale. Quelque temps auparavant, William, qui de son côté avait écrit un bon *Guide en Écosse*, fonda une revue mensuelle à très-bas prix, qui, après avoir longtemps porté le titre d'*Edinburgh Journal*, est connue, depuis 1854, sous celui de *Chamber's Journal*. Cette publication devint rapidement populaire et ob-

tint en quelques semaines une circulation de 50 000 exemplaires, laquelle dépassa depuis, malgré la concurrence, le chiffre de 100 000 et s'éleva, dit-on, en 1864, à celui de 200 000.

Encouragés par ce prodigieux succès, MM. William et Robert Chambers unirent leurs efforts pour composer ou éditer de nombreuses collections à bon marché embrassant tout le cercle des connaissances humaines et sans cesse tenues au niveau du progrès. Les plus remarquables sont : *la Science populaire* (Information for the people, Édimbourg, 1834-1835, 2 vol. grand in-8), imitée en France sous le titre des *Cent Traités*, et le *Cours d'éducation* (The educational course, 1856, 100 vol. et atlas). Viennent ensuite : le *Cours de littérature anglaise* (Cyclopœdia of english literature, 1843-1844, 2 vol.), avec notices biographiques; les *Classiques anglais* (The people's edition of standard english works), édition populaire; le recueil des *Petits traités utiles et amusants* (Repository and miscellanies of tracts), qui comprend 24 volumes; le *Pocket miscellany* (12 vol.); la *Bibliothèque de la jeunesse* (Library for young people, 20 vol.); la *Feuille du peuple* (Papers for the people, 1852-1856, t. I à XII), etc.

Comme éditeurs, MM. Chambers sont, en Angleterre, les premiers libraires qui soient résolûment entrés dans la voie du bon marché; leurs publications, en dépit des frais énormes de main-d'œuvre et de composition, ont toujours été mises par eux à la portée du plus grand nombre. Dans leurs vastes ateliers d'Édimbourg, ils n'ont pas moins de 200 ouvriers et 10 presses à vapeur tirant près de 800 000 feuilles par mois.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de M. Robert Chambers : *Biographie écossaise* (Lifes of illustrious Scotsmen, Glasgow, 1833-1835, 4 vol.), avec notices critiques et bibliographiques; *Histoire naturelle de la création* (Vestiges on the natural history of creation) qui a paru sans nom d'auteur, et, sous le titre d'*Essais* (Essays, 4 vol.), un recueil d'articles fournis à la presse périodique. M. William Chambers, de son côté, a publié dans son journal deux séries d'études suggérées par un récent voyage aux États-Unis : *l'Amérique telle qu'elle est* (Things as they are in America, 1854); *Mélanges sur l'Amérique* (American Jottings, 1855). En 1856, les deux frères ont donné leurs soins à une *Relation complète de la guerre d'Orient* (History of the russian war, grand in 8) et à une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England, 1855-1856, 2 vol. in-8).

CHAMBOLLE (François-Adolphe), journaliste français, ancien député et représentant, né à la Châtaignereraie (Vendée), le 13 novembre 1802, et fils d'un ancien militaire, entra, comme boursier, au collége de Bourbon-Vendée, puis vint finir ses études au collége Charlemagne, où il eut pour condisciple le général Cavaignac. Sous les auspices de Manuel, député de son département, il fut admis au *Courrier français*, dirigé par Châtelain. En 1830, il devint, au *National*, le collaborateur de Carrel, Thiers et Mignet. Mais, voyant ses opinions dépassées, il retourna au *Courrier français*. Il prit, en 1837, la direction du *Siècle*, qui lui dut un nouveau développement de publicité et d'influence, et il la garda jusqu'en 1848. Le gérant, L. Perrée, l'un des maires de Paris, ayant demandé aux rédacteurs du *Siècle* une adhésion à la République trop complète pour les convictions de M. Chambolle, celui-ci se retira et fonda lui-même le journal *l'Ordre*, qui disparut au 2 décembre 1851.

M. Chambolle a fait successivement partie de nos Assemblées législatives depuis 1838. Il fut député de la Vendée jusqu'à la révolution de Février. Malgré ses liaisons avec M. Odilon Barrot, il refusa d'adhérer aux banquets réformistes. Il voulait que, donnant leur démission en masse, les députés de l'opposition posassent la question de la réforme devant les colléges électoraux. Envoyé à la Constituante par le département de la Mayenne, dans l'élection partielle du 7 septembre, et à la Législative par celui de la Seine, grâce aussi à une autre élection partielle, il vota avec le parti de la contre-révolution. Mais au milieu des conflits entre le président et la majorité parlementaire, il se tourna contre l'Elysée. Lors du coup d'État, il fut un des représentants qui se réunirent au 10ᵉ arrondissement et fut conduit à la caserne du quai d'Orsay et de là à la prison de Mazas. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France avec MM. Thiers, de Rémusat, etc. Mais un autre décret, le 9 août, lui permit d'y rentrer. Écarté de la politique, il devint, en 1855, secrétaire de la compagnie du chemin de fer de ceinture.

CHAMBORD (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné, d'ARTOIS, duc DE BORDEAUX, comte DE), chef actuel de la branche aînée des Bourbons, né le 29 septembre 1820, à Paris, est fils du duc de Berri, assassiné le 13 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri (voy. ce nom). Baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la terre sainte par M. de Chateaubriand, l'*Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, fut chanté par M. de Lamartine dans une de ses plus belles méditations. Une souscription nationale lui donna, en 1821, le château de Chambord. Il eut successivement pour gouverneurs les ducs de Montmorency, de Rivière et de Damas, qui l'élevèrent, ce dernier surtout, dans les principes de l'ancienne monarchie. Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut suivre les destinées de sa famille et prendre la route de l'exil.

Après avoir séjourné tour à tour à Holy-Rood, à Prague (1832), à Goritz (1836), le comte de Chambord entreprit un grand voyage afin de compléter son éducation, et visita, accompagné du général Latour-Foissac et du duc de Lévis, les établissements militaires de l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne, la Lombardie, les États de Rome et de Naples, où il fut traité en souverain. Il était à peine de retour que, pendant une promenade à cheval aux environs de Kirchberg, il eut, à la suite d'une chute malheureuse, la cuisse gauche fracturée dans sa partie supérieure (28 juillet 1841). Lorsqu'il fut complétement guéri, il reprit le cours de ses excursions (septembre 1843), visita la Saxe, la Prusse, la Grande-Bretagne, et descendit, le 27 novembre suivant, à Londres, dans un hôtel de la place de Belgrave (*Belgrave square*). Ce fut là qu'il fit, en quelque sorte, ses débuts politiques, en se posant en prétendant avoué à la couronne de France; il y reçut, avec l'étiquette des cours, plusieurs notabilités du parti légitimiste, entre autres MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, Berryer, de Valmy, de Larcy, de Pastoret, etc. L'adresse parlementaire de 1844 *flétrit cette coupable manifestation*; les députés qui s'y étaient associés, se représentèrent devant leurs électeurs, qui les renvoyèrent à la Chambre.

Trois ans plus tard le comte de Chambord épousait, à Graetz, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du duc de Modène, qui lui apportait

en dot plusieurs millions (16 novembre 1846). Devenu, par la mort de son grand-père et par celle de son oncle, chef de la famille des Bourbons, il alla se fixer au château de Frohsdorff, près de Vienne.

Il était avec sa mère à Venise lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Février. Ne croyant pas qu'il y eût à tirer parti pour sa cause d'une révolution si soudaine, il se contenta du rôle de spectateur, protestant, dans ses lettres, « de son amour pour la France, » et attendant le jour où, « lasse d'expériences, elle tournerait vers lui ses regards et prononcerait son nom comme un gage de sécurité et de salut. » Ses partisans l'entretenaient en effet dans l'espoir d'une restauration prochaine, et afin d'en hâter l'accomplissement, unissaient leurs efforts à ceux des orléanistes et même des bonapartistes. Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la présidence de Louis-Napoléon n'était qu'une *planche* pour arriver à la royauté. Quant au comte de Chambord, réglant sa conduite sur la politique temporisatrice de ses conseillers, il se montrait de temps en temps près de la frontière et accueillait, avec une bienveillance toute royale, l'élite de ses serviteurs à Ems, à Cologne ou à Wiesbaden. Ce fut dans cette dernière ville que l'on tenta pour la première fois la fusion des deux branches de la maison de Bourbon qui eut longtemps contre elle, soit les prétentions du chef héréditaire de la famille, soit les répugnances de quelques membres de la branche cadette.

Le rétablissement du régime impérial, en 1852, a forcé le comte de Chambord à rentrer dans l'expectative. Ses actes politiques se bornent à quelques lettres adressées, dans des circonstances solennelles, à des chefs de son parti et mises en circulation par la presse. C'est ainsi qu'il s'est prononcé hautement, en juillet 1861, par une lettre à M. Nettement, pour la défense du pouvoir temporel du pape, se déclarant prêt à « payer de son sang le triomphe d'une cause qui est celle de la France, de l'Église et de Dieu même. » C'est ainsi encore qu'au mois de juin 1862, il engageait tous ses partisans à s'abstenir dans les élections générales prochaines, à moins que ce ne fût pour élire des partisans du pape. Quelques-uns des voyages du comte de Chambord ont eu aussi une portée politique. En 1863, après avoir visité la Turquie, la Syrie, la Palestine, la basse et la haute Égypte, il alla s'établir à Lucerne, où son séjour donna lieu à diverses manifestations. Il témoigna à l'ex-roi de Naples François II, qu'il était allé visiter à Rome, les plus grandes sympathies. Bien que marié depuis dix-huit ans, le comte de Chambord n'a pas eu d'enfants.

CHAMBRUN (Aldebert-Dominique-Joseph, comte DE), homme politique français, député, est né à Paris le 21 novembre 1821. Sous-préfet de Toulon en 1850, de Saint-Étienne en mars 1851, il fut appelé à la préfecture du Jura le 26 novembre de la même année et donna sa démission en octobre 1854. Membre du conseil général pour le canton de Villefort, il entra au Corps législatif en 1857, comme candidat du gouvernement pour l'unique circonscription de la Lozère. En 1863, il fut réélu, mais comme candidat de l'opposition, par 17871 voix sur 29517 votants. M. le comte de Chambrun a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHAMIER (Frédéric), romancier anglais, né à Londres, en 1796, entra fort jeune dans la marine, prit part aux dernières campagnes contre les Français et se distingua particulièrement dans les guerres d'Amérique. En 1833, après avoir obtenu le grade de capitaine, il se retira à Waltham-Hill, où il remplit quelque temps les fonctions de juge de paix. Il a écrit des romans maritimes, dont voici les principaux : *Ben Brace* (Londres, 1835, 3 vol.); *l'Aréthuse* (1836, 3 vol.); *Jack Adams* (1838); *Tom Bowling* (1839); *la Vie d'un marin* (1840, 3 vol.), un des meilleurs ouvrages de l'auteur; *Trevor Hasting* (1841); *Amour et principes* (1842), etc. M. Chamier a fait paraître en 1849 une *Histoire critique de la révolution de Février en France.*

CHAMPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur français, né à Paris, le 1er mars 1796, ancien employé de l'administration des poudres sous l'Empire, a donné des éditions d'auteurs classiques et dirigé la publication du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique universel* (1821-1823, 30 vol. in-8), puis formé la collection des *Causes célèbres anciennes et nouvelles* (1823, 8 vol. in-8), réimprimée en 1832. Depuis 1825, jusqu'en ces dernières années, il a écrit près d'une centaine de petits livres destinés à l'amusement ou à l'instruction de l'enfance et, édités par MM. Eymery, Barbou, Lehuby, Mame, etc. Il a pris divers pseudonymes, notamment celui de *J. B. de Chantal.* Il a fait, en 1852 et 1853, l'excellente *Table systématique* de l'ancien *Journal de la librairie.*

CHAMPAGNY (François-Joseph-Marie-Thérèse NOMPÈRE, comte Franz DE), publiciste français, né à Vienne (Autriche), le 10 septembre 1804, est le second des quatre fils de J. B. de Champagny ministre sous l'Empire, créé, en 1809, duc de Cadore (voy. ce nom), et mort en 1834. Partageant les idées politiques et religieuses de MM. Beugnot et de Montalembert, il collabora activement à *l'Ami de la religion* et au *Correspondant*, où il défendit avec talent la cause de la liberté de l'enseignement au point de vue du clergé. Quelques-uns de ses articles ont été reproduits à part, tels que : *un Mot d'un catholique* (1844); *du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847); *de la Propriété* (1849); *du Germanisme et du christianisme* (1850); *les premiers Siècles de la charité* (1854); *De la critique contemporaine* (1864), etc. Son plus important ouvrage, qui lui a coûté plusieurs années de recherches, l'*Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-8; 2e édit., 1853), fut inséré, par longs fragments, dans la *Revue des Deux-Mondes.*

On a encore de M. de Champagny : *l'Homme à l'école de Bossuet* (1847, 2 vol. in-12), extraits de ses œuvres; et une traduction des *Lettres et discours de Donoso Cortès* (1850, in-8). Il a été, avec les notabilités de son parti, un des rédacteurs fondateurs de la *Revue contemporaine.*

CHAMPAGNY (Napoléon-Marie NOMPÈRE, comte DE), député français, frère puîné du président, et troisième fils du duc de Cadore, est né à Paris le 29 octobre 1806 et eut Napoléon Ier pour parrain. Il étudia le droit et se fit recevoir docteur. En 1844, il entreprit la publication d'un *Traité de la police municipale, ou de l'Autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1847, 2 vol. in-8). Maire de Loyat (Morbihan) et possesseur de vastes propriétés en Bretagne, il sollicita plusieurs fois inutilement le mandat législatif, sous le règne de Louis-Philippe et sous la République. Au mois de mai 1850, lors des débats relatifs à la loi présentée par M. Baroche, il fit paraître : *Quelques mots sur le système électoral, ou des Garanties à demander au suffrage universel* (Vannes et Paris, in-8). Après le coup d'État du 2 dé-

cembre, il fut nommé, comme candidat de l'administration, député de la 3e circonscription du Morbihan. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 25416 voix sur 25573 votants. Il a été aussi nommé membre du conseil général du Morbihan pour le canton de la Trinité, maire de Loyat et chevalier de la Légion d'honneur.

Un autre frère, M. Jérôme-Paul Nompère de Champagny, quatrième fils du duc de Cadore, avocat, chambellan honoraire de l'Empereur, membre du conseil général pour le canton de Plouagat, et membre de la commission chargée de recueillir la correspondance de Napoléon Ier, a été envoyé comme candidat du gouvernement au Corps législatif par la 2e circonscription du département des Côtes-du-Nord, le 4 septembre 1853. Réélu aux élections suivantes, au même titre, il a obtenu, en 1863, 22 933 voix sur 23 061 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHAMPANHET (Jean-André-Hippolyte), magistrat français, ancien député, né à Vals (Ardèche), en 1787, vint achever ses études à Paris, fut reçu avocat en 1809, et nommé, en 1811, conseiller auditeur, puis, en 1813, substitut du procureur général à la Cour de Lyon. Destitué en 1815, il devint, en 1819, substitut du procureur du roi au tribunal de la Seine, substitut du procureur général en 1828, et peu après conseiller général à la Cour de Paris. Sous le régime de Juillet, il fut cinq fois élu député de Privas, de 1833 à 1848. La révolution de Février le rendit à la vie privée, et l'admit à faire valoir ses droits à la retraite. Il a été décoré en 1828.

CHAMPANHET (Jean-Marie-Auguste), parent du précédent, ancien représentant, né à Aubenas (Ardèche), en 1795, et fils d'un négociant, professa sous la Restauration des opinions modérées et s'inscrivit au barreau de sa ville natale. En 1828, il fut nommé maire d'Aubenas par le ministère Martignac; il donna sa démission pour protester contre les ordonnances de Juillet; mais il fut immédiatement réélu, conserva ses fonctions pendant tout le règne de Louis-Philippe, et fut appelé deux fois au conseil général de l'Ardèche, et décoré de la Légion d'honneur en 1843. En 1848, il fut élu représentant du peuple à une grande majorité. Il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Il fut notamment chargé du rapport de la loi des comptes de 1848. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité anti-républicaine et se prononça pour la révision de la Constitution, sans se rallier à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Champanhet resta conseiller général de l'Ardèche.

CHAMPFLEURY (Jules Fleury, dit), littérateur français, né à Laon, le 10 septembre 1821, fit au collège de cette ville des études incomplètes, puis fut employé dans les bureaux de son père, qui était secrétaire de la municipalité. Il entra ensuite dans une maison de librairie de Paris. Il se lia alors avec une société de jeunes gens dont quelques-uns acquirent de la réputation, tels que MM. Pierre Dupont, Murger, de Banville, Courbet, Bonvin, etc., qui travaillaient péniblement à s'ouvrir une voie dans le journalisme ou dans les arts; plus tard, il raconta lui-même les joies et les misères de ce temps d'épreuves dans *les Confessions de Sylvius*, que n'ont pas fait oublier *les Scènes de la vie de Bohême* de M. Murger, et plus tard dans *les Aventures de Mariette*. Introduit par ses amis à la rédaction du *Corsaire* et de *l'Artiste*, il y inséra une foule d'esquisses, de nouvelles et de fantaisies dont la plupart ont été reproduites dans la série intitulée : *Contes d'hiver*, *Contes de printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, et publiée de 1848 à 1854. Il ne songeait pas encore à se faire chef d'école. On ne pourrait citer dans ses premiers essais, comme une tentative bien marquée de réalisme, que l'histoire désolante de *Chien-Caillou* (1847); Victor Hugo la proclama un chef-d'œuvre et traita de poëte l'auteur, si hostile à la poésie.

Quelques écrivains, Nodier, MM. J. Janin, Th. Gautier, etc., avaient mis à la mode l'humble scène des Funambules; M. Champfleury se passionna, lui aussi, pour Pierrot et Colombine, et ses pantomimes, interprétées par M. Paul Legrand, attirèrent la foule. Nous citerons : *Pierrot valet de la mort* (1846), qui fut son début; *la Reine des carottes* (1848); *les Trois filles à Cassandre* (1849), et *Trois Pierrots* (1851). Plus tard il devait être nommé directeur du théâtre des Funambules (avril 1863).

En 1848, M. Champfleury figura parmi les fondateurs de *l'Événement*, auquel il fournit peu d'articles; en 1849 il donna à *la Voix du peuple* de M. Proudhon *les Oies de Noël*, roman rustique. Puis, prenant une place plus importante dans la littérature, il produisit rapidement une vingtaine de volumes dont il annonçait la réimpression sous le titre un peu prématuré d'*OEuvres complètes* en 1857. On y distingue *les Excentriques* (1852), suite de portraits d'après nature; *les Aventures de Mariette* (1853); *les Contes vieux et nouveaux* (1854), et surtout *les Bourgeois de Molinchart* (1854), tableau satirique de mœurs provinciales, qui contribua le plus à la réputation de l'auteur, comme chef de l'école réaliste. Plusieurs de ces ouvrages et des suivants ont été réimprimés dans ses *OEuvres illustrées*.

M. Champfleury a encore publié : les *Souffrances du professeur Deltheil* et les *Sensations de Josquin*, insérées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*; *M. de Bois d'Hyver*, feuilleton de *la Presse* en 1856; *la Gazette de M. Champfleury* (Liv. 1-2, 1857); *les Amis de la nature* (1859, in-12), roman réaliste, avec une *Étude caractéristique des œuvres de M. de Champfleury* (1847-1858), par M. Edm. Duranty; *Souvenirs des funambules* (1859, in-18); *la Succession Le Camus* (1860, in-18); *De la Littérature populaire en France*; *Recherches sur la légende du bonhomme Misère* (1861, in-18); *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861, in-18); *les Peintres de la réalité sous Louis XIII* (1862, in-8); *les Demoiselles Tourangeau*, *Journal d'un étudiant* (1864, in-18); *Histoire de la caricature antique* (1865, in-18), etc.

Le frère de M. Champfleury, M. Édouard Fleury, est imprimeur à Laon et directeur du *Journal de l'Aisne*. Il a publié : *Dupin de l'Aisne*, *Saint-Just*, *Camille Desmoulin*, *Babœuf et le socialisme*, *le Département de l'Aisne en 1814*.

CHAMPIN (Jean-Jacques), peintre et lithographe français, né à Sceaux (Seine), le 8 septembre 1796, fut élève de Storelli et de M. A. Regnier. Nous citerons de cet artiste, qui a exposé à presque tous les salons depuis 1819 : *les Côtes de la Provence vues des hauteurs de Nice* (1831); *Sites près du golfe de Gênes*, *Souvenirs du Lignon*, aquarelles (1859); un grand nombre de lithographies, telles que les *Vues d'Antibes* et *d'Avignon*, divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, les *Vues de Paris au quinzième siècle*, etc.

Parmi les publications illustrées auxquelles il a contribué, il faut signaler : *Paris historique*, avec texte de Charles Nodier; *la Grande Chartreuse*; les *Habitations des personnages les plus célèbres de la France depuis 1790 jusqu'à nos jours*, en collaboration avec M. Regnier; *le Voyage dans l'Amérique du sud*, de M. de Castelnau : et une suite d'*Albums* destinés à l'étude progressive du paysage. Il a obtenu une 2e médaille en 1824 et une 1re en 1831. — M. Champin est mort le 10 mars 1860.

CHAMPION (Maurice), homme de lettres français, né à Paris, le 29 mars 1824, devint, avant même d'avoir fini ses classes, secrétaire de M. Capefigue, et coopéra pendant près de dix ans aux nombreuses productions historiques de ce fécond écrivain. En 1847, il entra dans l'administration du chemin de fer d'Orléans, où il est devenu sous-chef du secrétariat général. Il ne cessa de s'occuper avec prédilection de recherches savantes et de travaux littéraires, dans lesquels il avait débuté, en 1845, par un mémoire pour le concours de l'Académie des inscriptions, sur ce sujet : *Examen critique des historiens de Constantin le Grand, comparés aux divers monuments de son règne*; il obtint une mention à ce concours, où le prix ne fut pas décerné.

Le principal travail de M. Champion a pour titre : *les Inondations en France depuis le VIe siècle jusqu'à nos jours. Recherches et documents contenant les relations contemporaines, les actes administratifs, les pièces officielles de toutes les époques, avec détails historiques*, etc. (1858-64, in-8, t. I-VI), ouvrage considérable dont les premiers volumes ont obtenu une mention très-honorable de l'Institut en 1858 et un rappel en 1862; on annonce un volume supplémentaire pour les *Tables*. Il a publié en outre : *Mémoire autographe de M. de Barentin, sur les derniers conseils du roi Louis XIV*, etc. (1844, in-8); *Frédéric Soulié, sa vie et ses ouvrages* (1847, broch. in-16); *la Fin du monde et les comètes* (1859, in-16); etc. Il a en outre collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud, à la première édition du *Dictionnaire des Contemporains*, à la *Biographie générale* de Didot, au *Bulletin de la Société des gens de lettres*, dont M. Champion est membre depuis 1846.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jean-Jacques), archéologue français, frère aîné du célèbre Champollion le jeune, est né à Figeac (Lot), en 1778. Professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Grenoble et conservateur de la bibliothèque de cette ville, il publia d'abord quelques écrits relatifs aux antiquités du Dauphiné : *Inscriptiones cularonenses restitutæ* (Gratianopoli, 1804, in-plano); *Antiquités de Grenoble, ou Histoire ancienne de cette ville d'après ses monuments* (Grenoble, 1807, in-4); *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble* (1814, br. in-8); *Notice sur diverses contrées du département de l'Isère* (Grenoble, 1811, in-8); *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de France, et en particulier sur ceux du département de l'Isère* (Paris, 1809, in-8), etc. Excité par l'exemple de son frère, il tourna vers l'Égypte ses études archéologiques; mais en se bornant à l'étude des documents grecs, et sans disputer à Champollion le jeune la gloire de déchiffrer les hiéroglyphes. L'Institut a couronné ses *Annales des Lagides, ou Chronologie des rois grecs d'Égypte* (1819, 2 vol. in-8), ouvrage suivi d'un *Supplément*, pour répondre à des critiques nombreuses (1821, in-8).

Nommé conservateur du cabinet des chartes et diplômes de l'histoire de France à la Bibliothèque du roi, M. Champollion-Figeac prit part à la réorganisation de l'École des Chartes, où il professa pendant vingt ans. Il mit en lumière un certain nombre de manuscrits : *Charte de commune en langue romane pour la ville de Gréalou en Quercy*, etc. (1830, in-8); *Ystoire de li Normant et chronique de Robert Guiscart*, par Aimé, moine du Mont-Cassin (1835, in-8); les *Tournois du roi René* (1827-1828, in-folio); *Documents inédits tirés des collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives ou des bibliothèques des départements* (1842-1843, 4 vol. in-4), etc. En même temps, il fournissait un grand nombre d'articles au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Moniteur*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, et publiait un traité élémentaire d'archéologie (in-32), commençait une édition des *OEuvres de Fréret*, collaborait à la *Paléographie universelle* (1839-1841, 4 vol. in-fol.), et, mettant à profit les manuscrits laissés par son frère, ajoutait à ses anciens travaux sur les Lagides *l'Égypte ancienne et moderne* (1840, in-8, dans la collection de *l'Univers pittoresque*), *l'Écriture démotique égyptienne* (1843, in-4), et sous le titre de *Fourier et Napoléon* (1844), des mémoires et documents inédits relatifs à l'expédition d'Égypte.

En 1848, M. Champollion-Figeac fut destitué de ses fonctions de conservateur à la Bibliothèque nationale. L'année suivante, il entra au service personnel de Louis-Napoléon comme bibliothécaire du palais de Fontainebleau. Il a mis son nom à une *Monographie du palais de Fontainebleau*, texte descriptif d'une publication illustrée, achevée en 1864 (76 livraison, in-folio). Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1828.

Un de ses fils, M. Aimé CHAMPOLLION, ancien employé de la Bibliothèque impériale, puis chef du secrétariat des archives départementales au ministère de l'intérieur, a publié, dans la collection Michaud, les mémoires de *P. de l'Étoile*, de *Brienne*, de *François de Guise*, d'*Omer Talon*, de *Pierre Lenet*, etc. On lui doit encore une édition des *Mémoires du cardinal de Retz*, d'après le manuscrit autographe (1837, in-8); les *Poésies du duc d'Orléans*, d'après le manuscrit de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et de Londres (1842-43, in-8 et in-12); *Louis et Charles d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et l'esprit de leur siècle* (1844, 2 vol. in-8), et les *Poésies du roi François Ier, de Louise de Savoie et de Marguerite reine de Navarre*, suivies de la *Correspondance intime du roi avec Diane de Poitiers*, etc. (1847, in-4).

CHANAY (Philibert), ancien représentant du peuple français, né à Belleville (Rhône), le 27 décembre 1800, et fils d'un officier de la République, étudia le droit, s'établit à Lyon comme avocat, et fut un des défenseurs habituels des Sociétés ouvrières et de la presse républicaine. En 1834, il fut compromis dans l'insurrection d'avril. En 1848 à la première nouvelle de la révolution de Février, il fit partie de la Commission exécutive qui siégea à l'hôtel de ville de Lyon. Quelques jours après il devint maire de la Croix-Rousse, puis procureur de la République. Élu représentant du peuple par 54 504 voix, il donna, le 1er mai, sa démission de magistrat, jugeant que le mandat législatif était incompatible avec le titre de fonctionnaire public. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses

ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il défendit la constitution républicaine, protesta contre la loi du 31 mai et repoussa toutes les propositions tendant à la révision. Le coup d'État du 2 décembre, l'éloigna de la vie politique.

CHANDOS (Richard-Plantagenet CAMPBELL, marquis DE). Voy. BUCKINGHAM.

CHANGARNIER (Nicolas-Anne-Théodule), général français, né à Autun (Saône-et-Loire), le 26 avril 1793, sortit de Saint-Cyr, en 1815, avec le grade de sous-lieutenant, et entra, comme simple garde dans l'une des compagnies privilégiées des gardes du corps de Louis XVIII. Il passa, comme lieutenant, en janvier 1815, au 60e de ligne, formé de la légion départementale de l'Yonne, fit avec distinction, en 1823, la campagne d'Espagne et devint capitaine le 9 octobre 1825. En 1830, il faisait partie du premier régiment de la garde royale. Réintégré dans les cadres, il fut envoyé en Afrique, où il justifia, par une série d'actions de vigueur et d'éclat, un avancement rapide. Il prit part à l'expédition de Mascara, dans le 2e léger. Chef de bataillon (31 décembre 1835), il se signala par son intrépidité et son sang-froid dans la campagne du maréchal Clausel contre Achmet-Bey, et pendant la retraite de Constantine sur Bone, mit en fuite de nombreuses hordes qui harcelaient l'armée (24 novembre 1836). Il fut alors nommé lieutenant-colonel le 25 janvier 1837.

La part que M. Changarnier prit ensuite à l'expédition des Portes-de-Fer lui valut le grade de colonel du 2e léger, et ses succès contre les Hadjoutes et les Kabyles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la suite de l'expédition de Médéah et des affaires du col de Mouzaïa et du Chéliff (1840), il fut fait maréchal de camp (21 juin). Trois années de nouveaux et brillants services, une blessure reçue près de Médéah, une vigoureuse charge de cavalerie contre des Kabyles supérieurs en nombre, enfin la réduction des tribus des environs de Tenez, qui soutenaient Abd-el-Kader, le firent élever au rang de général de division (3 août 1843). En 1847, il reçut le commandement de la division d'Alger des mains du duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie.

Lorsque M. Cavaignac eut été nommé par le gouvernement provisoire, à la fois général de division et gouverneur de la colonie, M. Changarnier revint en France, et, dans une lettre où il parle lui-même de son habitude de vaincre, sollicita « le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France. » M. de Lamartine le nomma ambassadeur à Berlin. Mais il préféra rester à Paris, et lors de la manifestation du 16 avril, si menaçante pour le gouvernement provisoire, il se mit spontanément à la tête des forces qui se trouvaient à la disposition du gouvernement et sut rétablir l'ordre. Au mois de mai, il alla remplacer en Algérie le général Cavaignac, qui venait siéger à la Constituante. Mais aux élections partielles du 4 juin, il fut lui-même élu représentant du peuple dans le département de la Seine. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, confia à M. Changarnier le commandement supérieur de la garde nationale de Paris, qu'il garda après l'élection présidentielle, et auquel même il joignit à deux reprises (9 janvier et 14 juin 1849) celui des troupes de Paris, portées alors au chiffre de 100 000 hommes.

Il tint dès lors une grande place dans les événements et les complications politiques de ce temps. Sa réputation et son attitude énergique prévinrent, le 29 janvier, la guerre civile dans les rues de Paris, et la rapidité et la sûreté de ses mesures l'étouffèrent, le 13 juin, sous les murs du Conservatoire (voy. LEDRU-ROLLIN). Adversaire déclaré des institutions républicaines, il passait pour être prêt à les détruire par la violence au profit des ambitions monarchiques les plus opposées, et tout le monde s'accordait à lui prêter le rôle de Monk. Après avoir soutenu, pendant deux années, contre les inquiétudes ou les hostilités de l'Assemblée, le pouvoir du président, M. Changarnier se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon le 9 janvier 1851, et fut dépouillé de son double commandement. L'Assemblée voulut, pour sa propre sécurité, lui confier en échange celui des troupes destinées à la protéger; mais la proposition des questeurs, destinée à donner à son président le droit de requérir la force armée, échoua, et M. Changarnier, qui avait déclaré dans la Chambre que « pour inaugurer l'ère des Césars on ne trouverait ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, » ne put rien pour prévenir ni pour empêcher le coup d'État. Arrêté, le matin du 2 décembre, il fut conduit à Mazas, où il resta quelques jours, puis éloigné de France par le décret du 9 janvier 1852. Depuis il réside en Belgique, à Malines, refusant de profiter de l'autorisation qui lui a été accordée de rentrer dans son pays. Il a envoyé aux journaux français, le 21 mars 1855, une lettre opposant le plus violent démenti au chapitre des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de M. Véron, où celui-ci raconte que, au mois de janvier 1849, devant lui et d'autres témoins, M. Changarnier s'offrait à procéder à l'arrestation de ses collègues Cavaignac, Charras, Lamoricière et autres généraux républicains. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 avril 1859.

CHANNING (William-Henry), écrivain américain, neveu de l'illustre William Ellery Channing, est né, vers 1810, dans le Massachussets. Sorti du collége de Harvard en 1829, il prit ses degrés de docteur à l'École de théologie de Cambridge en 1833. On lui doit, sous le titre de *Mémoires*, plusieurs publications biographiques importantes : *Memoirs of the Reverend James Perkins, of Cincinnati*, et surtout ceux sur son oncle, *Memoirs of William Ellery Channing, with Extracts from his correspondence and manuscripts* (Boston, 1848, 3 vol. in-12) : dans cet ouvrage, il fait ressortir les différents traits de cette grande physionomie américaine, et s'efforce de limiter, au profit de la personnalité humaine, le principe des intérêts supérieurs de la société et du droit des gouvernements. Il a aussi collaboré aux *Mémoires* publiés sur la célèbre Marguerite Fuller. Il a traduit, en 1840, le *Cours de morale* de Jouffroy, et publié pendant deux ans, comme directeur d'une congrégation religieuse libre, un journal hebdomadaire, *the Present*, dévoué à la réorganisation sociale.

M. Channing ayant quitté l'Amérique, devint ministre d'une église unitairienne à Liverpool. Il possède un grand talent d'improvisation et jouit d'une certaine réputation comme orateur.

Un de ses cousins, William-Ellery CHANNING, aussi neveu de Channing le philosophe, a écrit plusieurs volumes de poésies et un ouvrage de considérations sur l'art, intitulé : *Conversations in Rome between an artist, a catholic and a critic* (1847, Boston, in-12).

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor DE), magistrat français, ancien ministre, né à Montbrison (Loire), en 1787, mort le 10 août 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

CHANTÉRAC (Bonaventure DE LA CROPTE, comte DE) conseiller d'État français, né vers 1800 dans le département de la Dordogne, étudia le droit à Toulouse et s'établit comme avocat à Marseille, où il s'assura l'appui du parti légitimiste et catholique. Après la révolution de Février, il montra beaucoup de zèle contre le socialisme. Il fut nommé maire de Marseille l'année suivante. Jusqu'au 2 décembre, il ne se sépara point de M. Berryer et de ses amis; mais, à la suite du coup d'État, il se rallia au nouvel ordre de choses et fut élu membre du Corps législatif, comme candidat du gouvernement, tout en conservant ses fonctions municipales. Le 15 juin 1854, il passa au conseil d'État, dans la section de l'intérieur, et de l'instruction publique et des cultes. Il a été nommé membre du conseil général des Bouches-du-Rhône. M. de Chantérac a été promu, le 4 janvier 1852, officier de la Légion d'honneur.

CHANTOME (l'abbé Paul), prêtre français, né près de Langres, en 1810, avait, en 1848, une réputation distinguée de prédicateur et d'écrivain religieux. A cette époque, il se jeta avec ardeur dans le mouvement des idées démocratiques, organisa une société d'études, prit le nom de *frère Paul Chantome*, présida des Clubs et fonda des journaux. Nous rappellerons, parmi ses divers écrits : *Exposition dogmatique et scientifique de la doctrine chrétienne* (1844) : *De la liberte; Premier traité, première partie. Traité complet de la liberté d'éducation considérée dans ses rapports avec le droit naturel et social* (1844); *Projet raisonné d'une constitution française*, ou *Études constitutionnelles* (1848); *le Drapeau du peuple*, *le Démocrate*, *le Rouge*, journaux quotidiens qui vécurent peu (1849); une traduction de l'*Imitation* (1857), etc.

CHAO PHA MONGKOUT, principal roi de Siam, né vers 1805, n'avait que vingt ans lors de la mort de son père Phen Din Klang (1825). Quoique la couronne lui revînt de droit en sa qualité de fils aîné de la reine, il fut écarté du trône par un de ses frères qui était plus âgé, mais qui avait pour mère une femme d'un rang inférieur. Il eut l'habileté d'éviter toute action qui aurait pu porter ombrage à l'usurpateur, et, refusant d'accepter aucune dignité, il se fit *talapoin* (religieux bouddhiste). Il consacra à de sérieuses études ce temps de retraite forcée. Outre le pali, langue sacrée des bouddhistes de l'Indo-Chine, outre sa langue maternelle et le sanscrit, il parle très-bien l'anglais, le français et le latin, qui lui furent enseignés par des missionnaires catholiques et protestants. Les sciences de l'Europe ne lui sont pas moins familières; il s'est principalement occupé d'astronomie, de géographie, de physique et de chimie, et il est membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Lorsque Phra Chao Prosat Thong fut sur le point de mourir, il ne put obtenir ni des grands, ni même de ses ministres qu'ils reconnussent pour roi l'un de ses fils, et lorsqu'il eut expiré, le 3 avril 1851, Chao Pha Mongkout monta sur le trône, de l'assentiment général, et s'y maintint malgré l'opposition de ses neveux. Il quitta l'habit monastique et prit le titre royal de *Prabat Somdet Pra Paramenthon Maha Mongkout* (roi suprême sacré auguste qui porte la grande couronne). Plusieurs réformes furent immédiatement entreprises par ses ordres; il fit exercer ses troupes à l'européenne, établit une imprimerie royale et accorda la liberté du culte à toutes les nations qui composent son empire. Huit missionnaires catholiques, qui avaient été exilés sous le règne précédent, obtinrent l'autorisation de retourner à Bangkok. Lorsque Mgr Pallegoix se rendit en Europe (1852), le roi lui remit pour la cour pontificale une lettre où il renouvelait la promesse de ne pas persécuter les chrétiens.

Chao Pha Mongkout manifesta en même temps le désir de négocier un traité de commerce avec le gouvernement anglais, et demanda que sir James Brooke lui fût envoyé avec de pleins pouvoirs à cet effet. Ce fût sir John Bowring, gouverneur de Hong-kong, qui fut chargé de cette mission. Il conclut un traité fort avantageux pour la Grande-Bretagne (18 avril 1855), dont les négociants jouissent des mêmes privilèges que les négociants siamois et chinois. En 1856, M. de Montigny et M. Townsend Harris ont été chargés l'un par le gouvernement français, l'autre par le gouvernement des États-Unis, de négocier des traités analogues.

Le souverain siamois a également donné ses soins à l'amélioration de l'état intérieur du royaume. Il a favorisé les arts, fait bâtir des forteresses, tracer des routes, creuser des canaux, construire des navires et même des bateaux à vapeur.

Le second roi de Siam, *Prabat Somdet Pra Boroma Ramesouen Mahiswaret* (roi suprême sage auguste grand Rama parfait), né vers 1820, est le frère du roi principal et passe aussi pour un prince très-éclairé.

CHAPIN (E.... H....), prédicateur américain, né le 29 décembre 1814, à Union-Village (Washington-County, New-York), commença par étudier le droit, puis entra dans le ministère évangélique, et fut chargé d'une église à Richemond (Virginie), en 1838, puis à Charlestown (Massachussets) et à Boston. En 1848, il fut mis à la tête d'une des sectes universalistes de New-York.

M. Chapin, dont les prédications et les *lectures* ont un grand succès, compte des publications nombreuses qui se rapportent à la piété et à la dévotion : *Discourses on the Beatitudes* (Bostork in-12), *Characters in the Gospels* (New-York, in-12), *Crown of Thorns*, etc., ou qui sont des peintures morales de la société : *Moraltespects of City Life* (New-York, in-12, 1853); *Humanity in the City-True Manliness* (New-York, in-12, 1854).

CHAPUS (Eugène), littérateur français, né à Paris, vers 1800, débuta par un *Essai critique sur le théâtre français, publié d'après les notes anglaises* (Paris, 1827, br. in-8), puis écrivit quelques romans : *le Caprice* (Paris, 1831, 2 vol. in-12), avec M. Victor Ch.; *Titime, histoire de l'autre monde* (Ibid., 1833, in-8) : *la Carte jaune, roman de Paris* (1836, 2 vol. in-8), avec M. Léon Vidal, *Aux bains de Dieppe* (1838, 2 vol. in-12); *Cinq nouvelles* à la suite des *Jours de bonheur* de M. Léon Guérin (1840, in-12); *Deux heures de canapé* (1842, in-8); *le Roman des duchesses* (1844, 2 vol. in-8).

D'autres écrits d'un caractère spécial ont fait la réputation de M. Eugène Chapus. Il a rédigé quelque temps un recueil hebdomadaire intitulé : *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des chasses.* Il se fit ensuite l'historien du *turf* et du *sport*, comme l'atteste la liste suivante de ses œuvres : *les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*, études des mœurs royales au XIXe siècle (Paris, 1837, in-8); *les Chasses princières en France* de 1589 à 1841 (Paris, 1853; in-16); *Théorie de l'élégance* (Paris, 1844, in-32); *le Turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (Paris, 1853, in-16); *le Sport à Paris*, ouvrage

contenant le turf, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, les salles d'armes, la boxe, le bâton et les échecs, le whist, etc. (Paris, 1854, in-16). Plusieurs de ces volumes ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. La même collection doit à M. Chapus toute une série de *Guides*, entre autres : le *Guide de Paris au Havre*, celui de *Paris à Dieppe; Dieppe et ses environs*. Il a fondé le journal hebdomadaire *le Sport* (1854).

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph), architecte et lithographe français, né à Paris, en 1790, débuta par quelques travaux d'architecture et de restauration dans le style gothique. Il fit, entre autres œuvres estimées, un *Projet d'autel* pour Sainte-Cécile d'Alby, et se consacra presque exclusivement, dès 1822, à des compositions et des dessins lithographiques. On a de lui, dans ce dernier genre, un certain nombre de publications importantes : les planches de la *Navigation par la vapeur*, commandées par le ministère de la marine pour l'ouvrage de Marestier; celles du *Voyage de Lyon*, des *OEuvres de Palladio; les Monuments de France, les Antiquités d'Athènes, les Monuments de Péra* (1820-1850), etc. On cite surtout *les Cathédrales françaises*, en 36 livraisons, dont plusieurs ont figuré aux salons, et obtenu deux médailles d'or, en 1823 et 1833.

CHAPUYS-MONTLAVILLE (Benoist-Marie-Louis-Alceste, baron DE), publiciste français, ancien député et représentant, sénateur, est né à Tournus (Saône-et-Loire), le 19 septembre 1800. Il fit ses études à Lyon, montra de bonne heure le goût de l'histoire et publia, dès 1826, des *Lettres sur la Suisse et le pays des Grisons* (Paris et Lyon, in-8), et bientôt après une *Histoire du Dauphiné* (Ibid., 1827-1828, 2 vol. in-8). Élu député, en 1834, par le département de Saône-et-Loire, il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs de l'opposition. En même temps il fit paraître chez Pagnerre, sous le titre de *Réforme électorale : le Principe et l'application* (1841, in-32), un écrit dans lequel il réclamait l'établissement du suffrage universel. Pendant les journées de Février 1848, il engagea les députés à prêter au gouvernement leur appui, et se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans.

Appelé à la préfecture de l'Isère en décembre 1849, M. Chapuys combattit énergiquement le socialisme, et se signala lors de l'inondation de 1851. Nommé préfet de la Haute-Garonne, il fit rétablir les croix enlevées en 1831, et prescrivit par un arrêté l'observation des fêtes et dimanches. Un décret du 4 mars 1853 lui a conféré la dignité de sénateur. Il a été élu membre du conseil général de Saône-et-Loire par le canton de Lugny. Promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1852, il est commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, des ordres royaux des saints Maurice et Lazare de Sardaigne et de Charles III d'Espagne.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Étude sur Timon* (Paris, 1838, in-32) ; une édition du pamphlet de Siéyès sur le *tiers état*, précédé d'une *Étude sur l'auteur* (Paris, 1839, in-32); *Mazagran, Journées des* 3, 4, 5 *et* 6 *février* 1840, *récit* (Paris, 1840, in-32) : *Lamartine, vie publique et privée* (Paris, 1843, in-8). Il a été en outre l'un des auteurs du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre, et il a donné des articles à divers journaux politiques, *le Bon sens, le Journal du peuple, le Censeur de Lyon, le Patriote de Saône-et-Loire*, etc.

CHAPUYS-MONTLAVILLE (DE), Antoine-Gustave fils du précédent, est né à Lyon, le 13 décembre 1824. Sous-préfet de Nantua, le 1er décembre 1851, de Trévoux le 9 mai 1852, de Brignoles le 7 juin 1854, il donna sa démission le 23 novembre 1855, et, en 1863, fut envoyé au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de Saône-et-Loire par 18 906 voix sur 22 896 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHARAMAULE (Hippolyte-Mellon-Victor), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, né à Mèze (Hérault), le 23 avril 1794, étudia le droit et devint un des avocats les plus connus du Midi. Envoyé, en 1834, à la Chambre des députés par le collége *extra muros* de Montpellier, il fit partie de l'extrême gauche. En 1834 et en 1839, il fut réélu par le collége de Lodève. Il ne se représenta point aux élections de 1842, mais ne cessa de protester contre le système soutenu par le ministère Guizot, et prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 5 décembre 1847, il présida celui de Montpellier. A la révolution de Février, il fut président de la Commission exécutive formée à Montpellier et proclama la République. Il remplit quelque temps les fonctions de commissaire du gouvernement provisoire; mais il excita les plaintes du parti démocratique, et fut remplacé par M. Brives, le 21 mars. Un mois après, 50 000 suffrages l'envoyèrent à la Constituante, le troisième des dix élus de l'Hérault. Membre du comité de législation, il monta souvent à la tribune et attacha son nom à plusieurs amendements qui tendaient à assurer la liberté de la presse. Il vota, en général, avec la gauche et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, à part la question du cautionnement des journaux dont il réclama la suppression, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il vota avec le parti de l'ordre, tout en réclamant le maintien de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, M. Charamaule renonça à la vie politique.

CHARASSIN [de l'Ain] (Pierre-Joseph-Clément-Constant), ancien représentant du peuple français, avocat, né à Bourg-en-Bresse (Ain), le 12 septembre 1802, et fils d'un homme de loi, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions avancées et correspondait avec les chefs de l'opposition. Il défendit devant le jury *le Réveil de l'Ain*, journal démocratique. Après la révolution de Février, il fut élu maire de la ville de Bourg, et représentant du peuple par 56 983 voix, sans avoir fait de profession de foi. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon, et désapprouva l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Bourg Son nom n'a été rappelé dans ces dernières années que par suite d'une singulière confusion faite au Ministère de l'intérieur entre lui et M. Chassin (Voy. ci-dessous). — M. Charassin (de l'Ain) est mort le 16 décembre 1864.

CHARASSIN [de Saône-et-Loire] (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Bourg (Ain), en 1804, fit ses études de droit et s'établit à Lyon comme avocat. Il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Depuis lors, il renonça au barreau et se

livra à des études de linguistique. En 1842, il publia avec M. F. François, un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (Paris, in-8); ouvrage dans lequel on trouve tous les mots distribués par famille, d'après la similitude de consonnance et de signification, et chaque famille rangée dans l'ordre abecédaire de la racine dont elle dépend. En 1845, il ouvrit à l'Athénée des cours sur la philosophie des langues. En même temps, il s'occupait des questions débattues par les diverses écoles socialistes: ami et disciple de Buonarotti, il prit place dans les rangs de la démocratie la plus avancée.

Après la révolution de Février, M. Fr. Charassin présida un club dans le quartier Saint-Marceau et rédigea *le Défenseur du peuple*. En 1849, son nom, porté à Paris par le conclave socialiste, accepté par les Amis de la Constitution, obtint plus de 100 000 suffrages; mais il ne fut porté à l'Assemblée législative que par les élections complémentaires de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec la Montagne, et usa de son initiative parlementaire pour présenter des propositions que la majorité repoussa comme funestes. Arrêté au 2 décembre et compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique, d'où il passa en Angleterre.

CHARDIGNY (Pierre-Joseph), sculpteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), en 1794, fut élève de Bosio et de Cartellier, et fit un long séjour en Espagne, où il exécuta, entre autres morceaux de sculpture, la statue en bronze de *Ferdinand VII*, pour les villes de Barcelone et de Grenade (1831 et 1835). Parmi les productions qu'il a exposées en France, on remarque un *saint Augustin* (1850), figure colossale en plâtre, et les bustes de *Gambey* (1848), pour le musée de Versailles, et de *la sainte Vierge*, à l'Exposition universelle de 1855.

CHARENCEY (Charles-Léonce Gouhier de), ancien représentant du peuple français, né à Charencey (Orne), le 29 décembre 1804, est fils d'un député royaliste de la Restauration. Il étudia le droit et entra dans la magistrature en 1828. Après la révolution de Juillet, il reconnut le gouvernement de Louis-Philippe et suivit la ligne politique de M. de Montalembert: il essaya en vain de se faire élire député. En 1848, il fut destitué de ses fonctions de substitut du procureur du roi près le tribunal de la Seine; mais il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, à l'intérieur et dans les affaires d'Italie. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, et demanda la révision de la Constitution. Mais, attaché au régime parlementaire, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Depuis 1852, écarté des assemblées politiques, il resta membre du conseil général du département de l'Orne, où il siégeait déjà sous le règne de Louis-Philippe. M. Léonce de Charencey a publié en 1831: *des Causes principales de la révolution de* 1830 *et des devoirs que commande la situation*, etc. (Paris, br. in-8).

CHARLEMAGNE (Edmond), homme politique français, conseiller d'État, né à Châteauroux (Indre), le 4 septembre 1795, est petit-fils d'un membre de la première Constituante qui fut, sous Louis XVIII, un des rares députés de l'opposition. Avocat en 1824, il débuta dans la magistrature dans les dernières années de la Restauration et devint rapidement procureur du roi. Il exerçait ces fonctions à Châteauroux lorsque la révolution de Juillet le jeta dans les rangs de l'opposition dite libérale. Il représenta, pendant douze ans, sa ville natale à la Chambre des députés (1831-1842), votant d'abord avec le parti légitimiste et en dernier lieu avec l'extrême gauche. En 1832, il avait donné sa démission de magistrat, pour avoir, comme député, plus d'indépendance.

En 1842, M. Charlemagne, remplacé, aux élections générales, par Muret de Bort, rentra dans la vie privée. La République le rappela aux affaires en 1848; nommé commissaire du gouvernement provisoire pour l'arrondissement d'Issoudun, il fit partie, comme représentant de l'Indre, de la Constituante, où il siégea parmi les républicains modérés, et de la Législative, où il appartint à la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut un des neuf membres de l'Assemblée dissoute qui furent appelés au conseil d'État (25 janvier 1852) et fut attaché à la section des finances. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1837.

CHARLEMAGNE (Raoul), homme politique français, député, est né le 20 décembre 1821. Maire de Châteauroux et membre du conseil d'arrondissement, il est entré au Corps législatif en 1859 comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription de l'Indre. Il a été réélu en 1863, au même titre, par 23 413 voix sur 23 996 votants. M. Charlemagne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

CHARLES (Frédéric-Auguste-Guillaume), ex-duc de Brunswick, né le 30 octobre 1804, est le fils aîné du duc Frédéric-Guillaume qui périt, en 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Après la bataille d'Iéna, il fut emmené en Suède avec son jeune frère par sa mère qui mourut en 1808. Confié à des étrangers, errant de pays en pays jusqu'à la chute de l'Empire, il eut une éducation très-imparfaite. A la mort de son père, il reçut le titre de duc, sous la tutelle du roi Georges IV, alors prince-régent de la Grande-Bretagne. Son caractère, ses habitudes portèrent son tuteur à reculer autant que possible la déclaration de sa majorité. Lorsqu'il eut pris les rênes du pouvoir (23 octobre 1823), il s'occupa moins des affaires publiques que de ses plaisirs et voyagea en Italie et en Angleterre. A son retour, il découragea ses plus fidèles serviteurs par sa négligence et soumit tout le pays à un arbitraire qui parut bientôt insupportable. La Diète germanique ayant pris en considération les plaintes et les griefs du pays en 1829, le duc se retira en France, d'où il passa en Belgique, lors de la révolution de Juillet. Chassé de Bruxelles par celle de Septembre, il rentra furtivement dans ses États où éclatèrent bientôt des troubles qui ne purent être apaisés que par sa déposition. La Diète le déclara incapable de régner et, par suite des arrangements réglés par les agnats, fit passer le pouvoir entre les mains de son frère Guillaume (voy. ce nom). Depuis cette époque, le duc Charles de Brunswick, qui réclama inutilement le concours de l'Angleterre pour remonter sur le trône qu'il a perdu, a vécu à l'étranger et résidé principalement à Paris et à Londres.

CHARLES II (*Charles*-Louis de Bourbon, duc), prince du duché de Parme, Plaisance et États annexés (1847-1849), infant d'Espagne, né le 23 décembre 1799, succéda, le 13 mars 1824, dans la principauté de Lucques, à sa mère, l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV,

veuve de Louis, roi d'Étrurie depuis le 27 mai 1803. Le 5 octobre 1847, il céda cette principauté à la Toscane, et après le décès de la duchesse Marie-Louise, le 17 décembre de la même année, il lui succéda dans le gouvernement de Parme, Plaisance, etc. Il n'en jouit pas longtemps. Le 20 mars 1848, il établit une régence, qui, le 9 avril suivant, fut remplacée par un gouvernement provisoire. Le 19, il quitta le pays, et une année après, par le manifeste de Weisstrop (royaume de Saxe), abdiqua en faveur de son fils, feu le duc Charles III (14 mars 1849). Il a épousé, le 15 août 1820, la princesse Marie-*Thérèse*, fille du feu roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, née le 19 septembre 1803.

CHARLES XV, roi de Suède et Norvége. Voy. ces mots.

CHARLES-EDMOND (Charles-Edmond Coïeski, dit), littérateur français, né en Pologne, a été, dans ces dernières années, secrétaire particulier du prince Napoléon, qu'il a accompagné dans son voyage à travers les contrées du Nord. Il a rédigé la *Relation* de ce voyage et donné en outre au théâtre : *La Florentine*, drame en cinq actes (Odéon, 1856), *les Mers polaires*, drame en cinq actes, avec prologue (Cirque, 1858); *l'Africain*, pièce en quatre actes (Français, 1860).

CHARMA (Antoine), philosophe français, né le 15 janvier 1801, à la Charité-sur-Loire (Nièvre), mérita par ses succès au collége de cette ville d'être envoyé à Paris, où il en eut de plus brillants encore au collége Bourbon (aujoud'hui Bonaparte) et au concours général. Il entra alors à l'École normale, qui fut licenciée en 1822, avant l'époque de sa sortie. La moitié des élèves fut placée dans les colléges, mais les autres, réputés trop indépendants, n'eurent pas de place; M. Charma, qui était de ces derniers, se tourna vers l'enseignement libre et les éducations particulières. Après 1830, reçu agrégé de philosophie, il dut à l'amitié de M. Cousin d'être nommé, sans être encore docteur (il prit ce grade l'année suivante), à la chaire de philosophie de la Faculté de Caen. Il n'a cessé de l'occuper jusqu'à ce jour, avec un éclat soutenu. Accusé, comme un grand nombre de philosophes universitaires, sous Louis-Philippe, d'impiété, d'immoralité, de matérialisme, il fut dénoncé par M. de Montalembert en pleine Chambre des pairs; *l'Univers religieux* et *l'Union catholique* l'inscrivirent sur leur liste de proscription au troisième rang, au-dessous de M. Cousin et de Jouffroy. En 1844, une série d'articles de philosophie politique, insérés par M. Charma dans *le National du Calvados*, redoubla les plaintes et le Conseil supérieur de l'instruction publique le maintint à grand'peine dans sa chaire, autour de laquelle le temps a fait la paix. M. Charma, qui s'est occupé avec succès d'études archéologiques, est devenu secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, membre des Sociétés d'archéologie de Londres et d'Herculanum et autres compagnies savantes. Il est décoré de la Légion d'honneur.

Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Essai sur les bases et les développements de la moralité humaine* (1834, in-8); *Leçons de philosophie sociale et de logique* (1838-1840, 2 vol. in-8); *Essai sur la philosophie orientale* (1842, in-8); *le Père André* (Caen, 1845, tome I, in-8), en collaboration avec G. Mancel; *Réponses aux questions de philosophie* (18 5, in-8), faisant partie d'un *Manuel du baccalauréat*, traduites en portugais et adoptées dans une province du Brésil pour l'enseignement; *du Sommeil* (1851, in-8), et des notices biographiques sur *Fontenelle*, *Lanfranc*, *saint Anselme;* un assez grand nombre de mémoires et de brochures archéologiques sur la ville de Caen et toute la Normandie, etc.

CHARNER (Léonard-Victor-Joseph), marin français, ancien représentant, est né à Saint-Brieuc, le 13 février 1797. Admis à l'école de marine de Toulon en février 1812, il devint aspirant en 1815, enseigne en 1820, lieutenant en 1828, après avoir, pendant ces treize années, servi presque continuellement à la mer. Il fit, en 1830, l'expédition d'Alger, et publia, à son retour, un mémoire important sur la durée des évolutions navales. En 1832, à la prise d'Ancône, il fut décoré de la Légion d'honneur. Capitaine de corvette en 1837, il accompagna comme second de *la Belle-Poule*, le prince de Joinville à Sainte-Hélène. En 1841, il devint capitaine de vaisseau: il venait d'obtenir la croix d'officier pour sa belle conduite lors de l'incendie de l'atelier d'artifices du port de Toulon. De 1843 à 1848, M. Charner, chargé de divers commandements à la mer, eut notamment la mission de conduire en Chine M. de Lagrenée, envoyé de France. En 1849, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur treize, par le département des Côtes-du-Nord. Il fit partie de la commission d'enquête pour la marine, et prit une part importante à la discussion des questions spéciales. Il a été élu membre du conseil général du même département par le canton de la Roche-Derrien.

Après le 2 décembre, M. Charner devint chef d'état-major du ministre de la marine, contre-amiral, le 3 février 1852, puis commandant en second de l'escadre de l'Océan au mois d'août 1853. Pendant la guerre de Crimée, il exerça, dans la mer Noire un commandement des plus importants, et soutint, le 17 octobre 1854, contre les batteries de mer de Sébastopol, un combat où *le Napoléon*, qu'il montait, brava cinq heures les feux du fort Constantin, tira 3000 coups de canon et reçut 100 boulets dans sa coque. Promu vice-amiral le 7 juin 1855, il entra, au mois de novembre suivant, au conseil des travaux de la marine, qu'il présida pendant deux ans et où il eut une influence considérable. Il a été élevé à la dignité d'amiral par décret du 15 novembre 1864, en remplacement de l'amiral Romain-Desfossés. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 5 août 1857. *

CHARON (Viala), général français, sénateur, est né à Paris, le 29 juillet 1794. Ancien élève de l'École polytechnique, il entra dans le génie militaire en 1813, fit les dernières campagnes de l'Empire et resta sept ans en Espagne, où il se distingua au siége de Pampelune et de Saint-Sébastien. Capitaine depuis 1821, il prit part à l'expédition de Belgique (1832), qui se termina par la prise d'Anvers. En 1835, il passa en Algérie, et, durant quinze années de continuelles guerres il y conquit vaillamment les grades supérieurs; il défendit Bougie et Blidah sans cesse attaqués par les tribus arabes, participa aux expéditions de Cherchell, de Milianah (1840), de Mascara (1841), du Chéliff (1843), des Flissas (1843), et son nom fut mis plusieurs fois à l'ordre du jour.

Colonel en 1842, maréchal de camp en 1845, M. Charon fut nommé général de division et gouverneur général de l'Algérie en 1848. Rappelé de ce dernier poste à la fin de 1849, il fut mis à la tête du comité des fortifications et créé sénateur le 31 décembre 1852. Il avait contribué à la répression des tentatives d'insurrection qui suivirent à Paris le coup d'État de l'année précédente. M. Charon a été chargé de présider le comité

consultatif de l'Algérie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1850.

CHARPENTIER (Jean-Pierre), littérateur français, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, entra dans l'Université, et fit successivement la classe de rhétorique aux colléges Louis-le-Grand et Saint-Louis. Il obtint au concours le titre d'agrégé de la Faculté de Paris. Quittant alors l'enseignement secondaire, il suppléa M. J. V. Leclerc à la Sorbonne dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'Académie de Paris. M. Charpentier a rempli ces fonctions pendant dix ans et il en a conservé le titre, après avoir pris sa retraite en 1853. Il resta aussi juge dans les examens et les concours de la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1835.

M. Charpentier s'est fait connaître par divers travaux d'histoire littéraire où l'on trouve une érudition de bon goût et une critique consciencieuse. Son premier ouvrage est un mémoire couronné sur cette question *A laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable?* (1828, in-8). Il a publié depuis : *Études morales et historiques sur la littérature romaine* (1829, in-8); *Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge* (1833, in-8); *Tableau historique de la littérature française aux* XV*e et* XVI*e siècles* (1835, in-8) : avec Théodose Burette, des *Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne* (1836-1838), et particulièrement l'*Abrégé de l'histoire de la littérature grecque* (1837, in-12); *Histoire de la renaissance des lettres en Europe au* XV*e siècle* (1843, 2 vol. in-8); *Tertullien et Apulée* (1839, in-8), et des *Études sur les Pères de l'Église* (1853, 2 vol. in-8; tome I. Église latine; T. II. Égl. grecque).

On lui doit encore une traduction des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile, des *Héroïdes* d'Ovide, avec une *Notice littéraire* sur ce poëte, des *Lois* et de l'*Invention* de Cicéron (ce dernier ouvrage en collaboration avec M. E. Greslou), d'une partie des *Lettres* de Sénèque et de quelques *Épîtres* d'Horace, etc., dans la *Bibliothèque latine-française*. Enfin, il a dirigé la publication des *Classiques latins* (textes) édités par M. Panckoucke, sous le titre de : *Nova scriptorum latinorum Bibliotheca* (1833-1838, in-8).

CHARPENTIER (Gervais), éditeur français, né vers 1805, n'avait encore qu'une librairie peu importante en 1838, lorsqu'il eut l'idée d'introduire chez nous un nouveau format in-18, qu'il appela in-18 anglais et qui fut aussitôt naturalisé sous le nom de *format Charpentier*. Les *Œuvres d'André Chénier* inaugurèrent, avec un succès complet, cette collection élégante, commode, et, pour l'époque, d'un prix réduit, qui compta, en quelques années, près de quatre cents volumes.

M. Gervais Charpentier a publié, sous son propre nom, un certain nombre de *Notes* et *Mémoires* relatifs soit à des procès soutenus par lui contre des littérateurs ou contre des confrères (affaire Barba et Dumas, 1834; affaires Benjamin Laroche, 1845, Théoph. Lavallée, 1846, etc.), soit à des entreprises de librairie et de publicité.

CHARRAS (Jean-Baptiste-Adolphe), officier français, ancien représentant du peuple, né le 7 janvier 1810, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), est fils du général de ce nom. Élève de l'École polytechnique, de 1828 à 1830, il en sortit dans l'artillerie. Il s'était signalé, pendant les journées de Juillet, à l'attaque de la caserne de Babylone. Il écrivit ensuite dans *le National*, sur les questions militaires, des articles intéressants. Mais cette collaboration nuisant à son avancement, il résolut de se créer des titres par ses services et demanda à passer en Afrique. Il entra alors (1841) dans l'infanterie et se distingua à la fois comme militaire et comme administrateur. Capitaine depuis le 24 août 1838, il obtint le grade de chef de bataillon, le 3 décembre 1844. Après la révolution de Février, il fut aussitôt nommé lieutenant-colonel et appelé, comme sous-secrétaire d'État, au ministère de la guerre, dont il remplit même l'intérim, en attendant l'acceptation du général Cavaignac (15 mai).

Élu représentant à la Constituante, dans le Puy-de-Dôme, le troisième sur quinze, par 82 786 voix, le colonel Charras, qu'on appela dès lors ainsi, quoiqu'il eut refusé d'être promu à ce grade, vota d'abord avec le parti démocratique modéré, et soutint le gouvernement de Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée, mais sans appuyer la demande de mise en accusation portée contre le président et ses ministres. Réélu, le neuvième, à la Législative, il y suivit la même ligne de conduite et acquit une assez grande influence dans les dernières luttes de l'Assemblée. Dans la nuit du 2 décembre 1851, il fut arrêté et incarcéré, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Le colonel Charras se retira en Belgique, où il prit part à plusieurs publications, et fit paraître, en 1858, un livre historique et stratégique sur les événements de 1815 et spécialement sur Waterloo (2 vol. in-12). Il en a paru une édition en France, sous ce titre complet : *Histoire de la campagne de 1815. Waterloo, 4e édition revue et augmentée de notes en réponse aux assertions de M. Thiers dans son récit de cette campagne* (1864, in-8, avec *Atlas*) Il passa ensuite en Suisse et se fixa à Bâle. — Il y est mort à la fin de janvier 1865 M. Charras a été décoré de la Légion d'honneur le 6 août 1843.

CHARRIÉ (Étienne-Martial), avocat français, né à Montignac de Lauzun (Lot-et-Garonne), le 31 mai 1785, étudia le droit, en suivant, à la fin de la Révolution, les cours de l'Académie de législation, dirigée par Lanjuinais et Portalis, et les conférences particulières de Bellart. Il devint l'ami de ce dernier, dont il adopta le genre et la méthode. Après plusieurs essais au barreau, il trouva l'occasion du plus brillant début dans la défense du testament de Joseph Chénier, en faveur de Mme de Lesparda, à laquelle les collatéraux du poëte disputaient les manuscrits qu'il lui avait légués (1811). Son plaidoyer a été cité comme un modèle du genre.

M. E. Charrié plaida ensuite diverses causes civiles et criminelles auxquelles l'importance des intérêts en jeu ou la gravité de l'accusation donnèrent, à cette époque, un grand retentissement. Chargé, en 1829, de rédiger un *Projet d'ordonnance*, pour l'organisation du Théâtre-Français, il défendit, peu après, ce même théâtre contre la liste civile. Il avait habilement touché dans ce projet la question de propriété littéraire. Quelques années auparavant (1827), il avait prononcé pour la loterie de France contre les loteries étrangères, un plaidoyer dans lequel il traçait l'histoire et les curieuses origines de ce jeu toléré. M. Charrié a publié un volume intitulé : *Méditations sur le barreau* (1835, in-8). — Il est mort à Sardriac, le 20 octobre 1860.

CHARRIÈRE (Ernest), littérateur français, né à Grenoble, en 1805, débuta fort jeune par un poëme lyrique, *Sainte-Hélène* (1826, in-8).

Il fit un séjour de plusieurs années en Russie, où son beau-frère, M. Ferry de Pigny, était conseiller d'État. Il étudia les mœurs et la littérature slaves, et publia dans *le Mercure de France* quelques articles relatifs aux nationalités du Nord. De retour à Paris, il présenta au Théâtre-Français une pièce qui ne fut point représentée, et qui fut imprimée sous le titre de : *la Chute de l'Empire*, drame épopée, précédé de *Considérations sur l'avenir de l'Europe* (1836). Quelque temps après, il fit paraître *la Politique de l'histoire* (1841-1842, 2 vol. in-8), ouvrage intéressant qui contient de curieux détails sur les peuples slaves. Il revit la traduction de l'important ouvrage de Lewschine : *Description des hordes et steppes en Kirghiz* (1840). Dans la collection des *Documents inédits*, il a édité la *Chronique de Bertrand du Guesclin*, et les *Négociations de la France dans le Levant, ou Correspondance, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France* (1846-1853, tomes I à III, in-4). Ce travail lui a valu le grand prix Gobert.

On doit encore à M. Charrière la traduction des *Mémoires d'un seigneur russe* (Zapiski okhotnika, 1854), de M. Yvan Tourgueneff, dans la *Bibliothèque des chemins de fer;* et *la Stratégie de la paix, auxiliaire de la guerre* (1854, in-12), à l'occasion de l'expédition d'Orient.

CHARRIÈRE (Joseph-François-Bernard), industriel français d'origine suisse, né à Cerniat (canton de Fribourg), le 20 mars 1803, vint à Paris à treize ans et fit quatre années d'apprentissage dans la coutellerie. Il fonda ensuite, pour la fabrication des instruments de chirurgie, un établissement que ses études et ses connaissances spéciales ont fait rapidement prospérer. Un voyage d'observation qu'il fit en Angleterre, en 1837, lui permit d'adopter plusieurs des procédés de ce pays. Depuis cette époque, il fut chargé, en France, de confectionner tous les modèles d'instruments de chirurgie pour l'armée de terre et de mer, et nommé fournisseur des hôpitaux civils et militaires, ainsi que de plusieurs universités étrangères.

M. Charrière a donné la plus grande extension à une industrie jusque-là très-restreinte, abaissé sensiblement le prix des appareils et employé le premier le maillechort dans leur fabrication. Il a formé enfin chez lui un musée, qui comprend toutes les pièces de son exécution ou de son invention. Ces dernières, très-nombreuses, peuvent se diviser en trois classes : les instruments construits sur la demande et les plans des chirurgiens; ceux exécutés sur une indication générale; ceux dont l'idée même appartient au constructeur. Il a figuré avec honneur aux diverses expositions depuis 1834, et obtenu chaque fois les plus hautes récompenses des jurys français ou des jurys étrangers. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1844, il a été promu au rang d'officier à la suite de l'Exposition universelle de Londres (novembre 1851). — Son fils, M. J. J. Charrière a été décoré lui-même, à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

CHARRIN (Pierre-Joseph), littérateur français, est né à Lyon, le 2 février 1784. Employé pendant plusieurs années au ministère de la guerre, il fut atteint par une réforme en 1819, et se livra à des entreprises commerciales. Sous la Restauration, il collabora à divers journaux politiques et littéraires. Outre un assez grand nombre de mélodrames et de vaudevilles joués depuis 1805 à Paris, on a de lui des poésies : *le Cimetière de village* (1808); *Tobie* (1810), poëme; *le Passe-temps* (1817); *Album poétique* (1824); *Chansons, fables et poésies* (1846, 6e édition), etc. En 1850, il a réuni ses *Œuvres poétiques* en deux volumes, et a encore donné depuis quelques chansons. — M. Charrin est mort en 1863.

Parmi ses publications en prose, on a remarqué : *le Mémorial dramatique* (13 vol.), recueil dirigé par lui de 1807 à 1819; *les Soirées de famille* (1817, 3 vol.) *le Conteur* (1822, 2 vol.); *l'Hermite rôdeur* (1823, 2 vol.); *Confessions d'un homme de cour* (1830, 5 vol.); *Anecdotes sur le* XVIIIe *siècle*, etc.

CHARRON (Mengin-Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Ludre (Meurthe), le 30 mars 1798. Après avoir achevé ses études, il s'établit comme notaire à Nancy et en remplit pendant longtemps les fonctions. Retiré des affaires, il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu, le septième sur onze, par 70 614 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHARTON (Édouard-Thomas), littérateur français, ancien représentant du peuple, né à Sens, le 11 mai 1807, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat à vingt ans, et fut, dès 1829, rédacteur en chef du *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* et du *Journal de la morale chrétienne*. Voué dès lors à ce genre de littérature utile et pratique, il fonda, en 1833, le *Magasin pittoresque*, resté jusqu'à présent sous sa direction, et le premier journal populaire qui ait vulgarisé la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. Antérieurement, de 1829 à 1831, M. Charton avait embrassé les doctrines du saint-simonisme, mais il se sépara des saint-simoniens dès que M. Enfantin eut fait prévaloir parmi eux ses doctrines.

Après la révolution de 1848, il fut appelé par M. H. Carnot, son ancien coréligionnaire et son ami, au poste de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Il fut ensuite élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Yonne, le sixième sur sept, par 35 608 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré. Il appuya toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il fut l'auteur d'une proposition tendant à restreindre le droit d'électeur aux classes dotées de l'instruction première. Élu au mois d'avril de l'année suivante conseiller d'État, il fut un des membres actifs de la section de législation. Au 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation contre le coup d'État. Écarté de la vie publique, il est revenu dès lors à ses travaux littéraires. En 1856, M. Charton, qui avait autrefois concouru à la fondation de *l'Illustration* (1843), a fondé, avec M. Paulin, un nouveau recueil hebdomadaire illustré, *l'Ami de la maison*, qui n'a duré qu'une année. Il dirigea, dès sa fondation, la publication du plus important recueil de voyages illustrés, *le Tour du monde* (1860).

On a de lui : *Lettres sur Paris* (1830), avec G. Doin; *Guide pour le choix d'un état, ou Dictionnaire des professions* (1842); *Doutes d'un pauvre citoyen* (1847, broch.); *les Voyageurs anciens et modernes* (1855-57, 4 vol.), couronné, la même année, par l'Académie française; *Histoire de France depuis le temps les plus reculés, etc., d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1863, 2e édit., 2 vol.

in-4), avec M. H. Bordier, etc.; puis des articles fournis à la *Revue encyclopédique*, au *Bon Sens*, au *Monde*, au *Temps*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, et surtout au *Magasin pittoresque*, où sa part fut très-grande dans une rédaction anonyme.

CHARTROUSE (Jules, baron LAUGIER DE) homme politique français, député, est né à Paris en 1803. Maire d'Arles et membre du conseil général pour le canton Est de cette ville, il entra, en 1855, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription des Bouches-du-Rhône. Réélu depuis au même titre, il a obtenu, en 1863, 15917 voix sur 20811 votants. M. le baron de Chartrouse a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHASE (Samuel-P.), homme d'État américain, né en 1808, à Washington, dans l'Ohio, se livra à l'étude du droit, et entra vers 1825 au barreau de Cincinnati. Sa réputation d'avocat le porta au Sénat, et il fut deux fois nommé gouverneur de l'Ohio. A son avénement au pouvoir, le président Lincoln l'appela au ministère des finances, et le Sénat de Washington confirma cette nomination quelques jours après. M. Chase appartenait au parti qui voulait affranchir et armer les noirs. Au milieu des crises financières que la guerre entre le Nord et le Sud devait amener et prolonger, le ministre des finances du gouvernement fédéral eut à lutter contre d'immenses difficultés; il contracta divers emprunts et imagina toute sorte de ressources pour subvenir à la mise sur pied en trois années de près de deux millions d'hommes. Ses talents, son caractère passaient pour être universellement estimés. En mars 1864, M. Chase fut désigné comme candidat à la présidence, par un comité, dit national exécutif; mais il renonça à cette candidature comme incompatible avec sa situation de ministre du président rééligible, Lincoln. Quelques mois après, par suite de différends avec ce dernier, au sujet de nominations dans l'administration des finances, il donna sa démission de secrétaire du trésor (juillet 1864). Au mois de décembre suivant, il a été nommé juge suprême.

CHASLES (Michel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Épernon (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793, fut reçu en 1812 élève de l'École polytechnique, il en sortit, l'un des premiers, en 1814, renonça aux services publics et alla vivre près de dix ans à Chartres. Il fut élu membre correspondant de l'Académie en 1839, et nommé professeur de géodésie et de machines à l'École polytechnique en 1841, en remplacement de Savary. En 1846, on créa pour lui à la Faculté des sciences de Paris une chaire de géométrie supérieure; enfin, en 1851, il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Libri qui venait d'en être exclu. Il se démit, à la même époque, des fonctions qu'il remplissait à l'École polytechnique. Décoré de la Légion d'honneur, le 13 février 1839, il a été promu officier le 12 août 1860.

M. Chasles, qui possède une très-grande érudition mathématique et qui connaît à fond les travaux des anciens, des Arabes et des Indiens, a publié à diverses époques des notices fort intéressantes sur l'histoire des sciences exactes; tel est son *Aperçu sur l'Origine et le développement des méthodes en géométrie* (in-4, 600 pages), couronné par l'Académie royale de Belgique, et traduit en allemand. Il a fait preuve aussi d'un esprit original et fécond, par la découverte de méthodes nouvelles qui lui servent à résoudre, sans le secours de l'algèbre, les questions les plus difficiles de la géométrie: on le regarde comme le créateur de cette branche moderne des mathématiques dite *géométrie nouvelle*.

Les nombreux et importants travaux de M. Chasles se trouvent disséminés dans une foule de recueils spéciaux français et étrangers, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet, les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles*, le *Journal* de Crelle, la *Connaissance des temps*, etc. Nous nous bornerons à citer ses plus importants mémoires. En première ligne se placent ceux *sur l'Attraction des ellipsoïdes*, publiés dans le *Journal* de l'École polytechnique et dans les *Comptes rendus* de l'Académie, en 1835, 1837 et 1838, et que M. Poinsot fit connaître à l'Académie par le plus élogieux rapport. Il faut y rattacher celui inséré, en 1840, dans le *Journal* de l'École polytechnique, sur l'attraction d'un ellipsoïde hétérogène sur un point extérieur.

De 1836 à 1840, M. Chasles a publié dans ce dernier recueil un grand nombre de mémoires sur divers sujets de géométrie, tels que les sections coniques, les surfaces du second ordre, les contacts des courbes et des surfaces, etc., etc. Il a donné, en 1840, des travaux fort importants au point de vue de la méthode, sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre; en 1854 et 1855, des mémoires sur la construction de la courbe du troisième ordre, déterminée par neuf points, et sur la construction des racines des équations du troisième et du quatrième degré, etc. M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*, qui se caractérise essentiellement par l'uniformité de la méthode, c'est-à-dire des procédés géométriques de démonstration et la portée de ses applications.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philarète), littérateur français, né le 8 octobre 1798, à Mainvilliers, près de Chartres, est fils d'un ancien professeur de rhétorique, qui embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, siégea dans les assemblées républicaines, fut commissaire du gouvernement près l'armée et obtint le brevet de colonel. Malgré la piété de sa mère qui était protestante, il fut élevé d'après les principes de J. J. Rousseau. A quinze ans, il entra, comme apprenti, chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien jacobin qui avait conservé toutes ses convictions. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti, sous prétexte de complot contre la sûreté de l'État. M. Chasles, qui était encore un enfant, resta en prison deux mois, et dut sa délivrance à Chateaubriand. Il partit pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea dans l'imprimerie de Valpy, la réimpression des classiques grecs et latins. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis il rentra à Paris, et devint le secrétaire ou plutôt le collaborateur de M. de Jouy.

M. Philarète Chasles se distingua d'abord dans les concours académiques, et partagea en 1827, avec M. Saint-Marc Girardin, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française pour le meilleur essai sur l'histoire du XVIᵉ siècle : *Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVIᵉ siècle jusqu'en* 1610 (1828, in-8). Bientôt après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, qu'il n'a point quitté depuis. Il fournit aussi des traductions à la *Revue britannique*. Mentionnons encore sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Livre des Cent et Un* et au

Plutarque français. Dans la *Bibliothèque latine-française*, il a traduit des fragments d'Horace et trois livres de *la Pharsale*. Il a rédigé un grand nombre de préfaces et de notices, et traduit le roman de *Titan* de J. P. Richter (1834-1835, 4 vol. in-8).

Les principaux articles de M. Phil. Chasles, réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*, forment une série de volumes (1847-1864), dont voici les titres: *Études sur l'antiquité*, 1 vol.; *Études sur le moyen âge*, 1 vol.; *Études sur le* XVI*e siècle en France*, 1 vol.; *Études sur l'Espagne*, 1 vol.; *Études sur la révolution d'Angleterre* (O. Cromwell), 1 vol.; *Études sur le* XVIII*e siècle en Angleterre*, 2 vol.; *Études sur les hommes et les mœurs au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur W. Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin*, 1 vol.; *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, 1 vol.; *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*, 1 vol., etc.

Reçu docteur ès lettres en juillet 1840, M. Philarète Chasles a rempli diverses fonctions officielles. Il a été nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine en 1837 et professeur des langues et littératures étrangères de l'Europe moderne au Collége de France en 1841. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 30 août 1838.

Son fils, M. Émile Chasles, successivement professeur à Sainte-Menehould, Mâcon et Douai, puis à la Faculté de Dijon, a publié, en 1856, une édition des *OEuvres de Senecé*, et une *Étude sur la comédie au* XVI*e siècle*. Il a appartenu, depuis 1857, à la rédaction de la *Revue contemporaine*, d'où il est passé, en 1859, à celle de la *Revue européenne*, puis à celle du *Constitutionnel*, et a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861, pour services distingués dans la presse.

Chasles (Henri-Lubin-Adolphe), parent des précédents, né à Chartres, le 5 octobre 1795, a été, sous le gouvernement de Juillet, maire et député de sa ville natale. Devenu notaire à Paris, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 26 avril 1844.

CHASOT (Paul de), homme politique français, député, est né le 25 décembre 1802. Ancien officier de la garde royale, maire d'Éperrais et membre du Conseil général pour le canton de Pervenchères, il entra, le 30 mai 1858, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Orne. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 23 524 voix sur 25 854 votants. M. de Chasot a de plus été nommé président du Comice agricole de Mortagne et de la Société des courses, secrétaire de la chambre consultative d'agriculture et chevalier de la Légion d'honneur.

CHASSAIGNAC (E....), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1805, fit ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1835. Il professa quelque temps des cours particuliers d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire et concourut avec succès pour l'agrégation, pour le prosectorat et pour le bureau central. Chirurgien de l'hôpital Lariboisière, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1852.

On a de lui : *Fracture du col du fémur* (1835), thèse; la traduction de *la Nécrologie* de J. Swan (1838, in-4) et des *OEuvres chirurgicales* de sir A. Cooper (1835); plusieurs mémoires sur la *Distribution des nerfs dans le système musculaire*; sur les *Ruptures de l'utérus*, couronné par la Société médicale d'émulation, sur le *Tissu fibreux en général*, sur la *Texture et le développement des organes de la circulation sanguine* et sur *la Circulation veineuse* (1836); sur l'*Appréciation des appareils orthopédiques*; *Opérations applicables aux fractures compliquées*; *Nouveau moyen de traitement de fistules confluentes de la face* et *sur les Tumeurs enkystées de l'abdomen* (1851); *Traité de l'écrasement linéaire* (1856, in-8, avec figures); *Leçons de clinique chirurgicale* (3 vol. in-8), comprenant l'hypertrophie des amygdales, la trachéotomie, le traitement des tumeurs hémorroïdales; *Traité de la suppuration et du drainage chirurgical* (1859, 2 vol. in-8), etc. M. Chassaignac a collaboré au *Traité d'anatomie* de M. Cruvelhier. Ses *Leçons sur la trachéotomie*, résultant de sa clinique à l'hôpital Lariboisière, ont été publiées en 1855 (in-8, fig.).

CHASSAIGNE-GOYON (N....), homme politique français, né en 1810, fut d'abord avocat à Thiers, puis maire de cette ville et fit longtemps partie du conseil général du Puy-de-Dôme. En 1849, il fut élu, le huitième sur treize, représentant de ce département à la Législative. Après le coup d'État, il entra au conseil d'État comme maître des requêtes de 1re classe. Nommé depuis préfet de la Marne, il a été appelé au conseil d'État, en service ordinaire, par décret du 25 juin 1864. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 août 1858.

CHASSAN (N....), jurisconsulte français, a été, sous le régime de Juillet, avocat général à Colmar (1834-1839), puis à Rouen où il fut premier avocat général. Après la révolution de Février, il s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville, où il est encore. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1839.

Il a publié : *Traité des délits et contraventions de la parole, de l'écriture et de la presse* (1837-1839, 3 vol. in-8; 3e édit., 1846-1850), *Essai sur la symbolique du droit*, avec une *Introduction* sur la poésie du droit primitif (1847), et quelques *Plaidoyers* ou *Discours*.

CHASSANG (Alexis), professeur et littérateur français, né à Bourg-la-Reine (Seine), le 2 avril 1827, remporta au concours général de 1845 le prix d'honneur de rhétorique et fut admis, l'année suivante, à l'École normale. Reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1849, il professa d'abord la rhétorique à Lille, et à partir de 1851 à Bourges. En 1857, il fut chargé du cours complémentaire de langue et de littérature française à l'École normale, et, en 1860, de la conférence de langue et littérature grecques de première année dont il devint titulaire en 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1864.

M. Chassang, reçu docteur ès lettres en 1852, a publié : *De corrupta post Ciceronem per declamatores eloquentia* (1852, in-8), sa thèse latine; *Des essais dramatiques imités de l'antiquité aux* XIV*e et* XV*e siècles* (1852, in-8), sa thèse française; *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine* (1861, in-8 et in-12), qui a obtenu le prix au concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; une traduction de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate (1862, in-8 et in-12); plusieurs ouvrages pour les classes, notamment un *Dictionnaire grec-français*, abrégé, etc. Il a collaboré à la *Biographie générale*, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine*, etc.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Prudent, comte puis marquis de), général français, ancien représentant, né à Paris en 1802, second fils du

général de ce nom mort en 1833, fut destiné à la carrière militaire. Il était colonel au 19e léger lorsque éclata la révolution de Février. Nommé général de brigade en 1848, il vint, l'année suivante, représenter la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire : il fut un des dix-sept membres chargés spécialement par le président de préparer la loi sur les modifications à rapporter au suffrage universel (31 mai 1850). Le marquis de Chasseloup-Laubat a été nommé, le 10 août 1853, général de division, mais laissé en disponibilité. Il a été promu, le 15 août 1851, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier le 7 août 1859. — Il est mort le 17 décembre 1863.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, comte DE), homme politique français, frère du précédent, est né à Alexandrie (Piémont), le 29 mars 1805. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le Grand, il entra, en 1828, au conseil d'État comme auditeur de deuxième classe. Nommé maître des requêtes en service ordinaire en 1830, il fut adjoint à M. Baude, envoyé comme commissaire du roi en Algérie, partit pour Tunis en 1836, et assista au siége de Constantine. Élu en 1837 député de l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure), il fut, l'année suivante, nommé conseiller d'État. Envoyé à l'Assemblée législative (1849) par les électeurs de la Charente-Inférieure, il soutint la politique de l'Élysée. En 1851, il occupa le ministère de la marine, du 10 avril au 26 octobre. Après le coup d'État il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et il fut réélu en 1857.

Membre du conseil de colonisation près du nouveau ministère de l'Algérie et des colonies, créé en 1858, le comte de Chasseloup-Laubat fut appelé, par décret du 24 mars suivant, à succéder comme ministre au prince Napoléon. Il visita personnellement, un mois après, notre colonie algérienne, à la prospérité de laquelle son administration aura beaucoup contribué. Il fit étudier plusieurs questions, notamment celle des ports de refuge à ouvrir sur le littoral de l'Océan et de la Méditerranée. Il montra la nécessité d'une augmentation du personnel de l'état-major de la marine française (août 1861), et fit décréter l'établissement des pupilles de la marine pour les orphelins des marins morts au service (15 novembre 1862). Il présida à la transformation générale de la flotte et des armements maritimes. Un décret du 25 mai 1862 le nomma sénateur. Le comte de Chasseloup-Laubat a été promu, le 17 septembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur, et grand'croix le 17 septembre 1860. Il a publié plusieurs articles spéciaux et importants dans la *Revue des Deux-Mondes*.

CHASSÉRIAU (Frédéric-Victor-Charles), conseiller d'État français, est né en 1803. Après avoir fait partie du barreau de Paris, il devint, en 1881, un des historiographes de la marine, et écrivit, en cette qualité, *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises*, réuni au *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, Impr. roy., 2 vol. in-8)) et une *Vie de l'amiral Duperré* (1848, in-8). Nommé, au mois de décembre 1848, chef du cabinet du ministre de la marine, il conserva ces fonctions jusqu'au coup d'État de 1851, et fut compris dans la réorganisation du conseil d'État (janvier 1852), comme maître des requêtes de première classe. Durant la guerre d'Orient il siégea au conseil des prises et prit rang de conseiller d'État ordinaire le 3 juillet 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 octobre 1849. M. Chassériau a donné des articles à *Patria*, aux *Cent traités*, à la *Biographie universelle*, au *Moniteur* et au *Dictionnaire d'administration*.

CHASSÉRIAU (Théodore), peintre français, frère du précédent, né en 1819, à Samana (Amérique espagnole), mort à la fin de 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHASSIN (Charles-Louis), littérateur français, né à Nantes, le 11 février 1831, acheva ses études au lycée Bourbon, et protesta, en mars 1851, par une lettre à *l'Événement*, contre la fermeture du cours de M. Michelet. Depuis cette époque, il collabora à plusieurs feuilles d'opposition libérale ou de tendances républicaines. Au mois de juin 1861, le refus qui lui fut fait de fonder un journal quotidien, *la Nation*, fit beaucoup de bruit. M. Billault motivant ce refus sur ce que M. Chassin avait travaillé en 1848, au *Père Duchesne*, au *Christ républicain*, au *Journal de la canaille*, etc., M. Chassin soutint qu'à cette époque il était encore au lycée de Nantes, où M Billault le couronnait à la distribution des prix, et réclama la preuve des faits articulés contre lui. On reconnut qu'on avait confondu son nom avec celui de M. Charassin (de l'Ain). La même année, il eut une autre affaire notable. Rentrant de Suisse en France avec quelques exemplaires d'une brochure anonyme (*M. Jérôme Napoléon*), il fut poursuivi pour infraction à la loi sur le colportage et acquitté par un jugement du tribunal correctionnel, confirmé par la Cour impériale de Colmar (1er octobre 1861).

M. Chassin a publié : *la Légende du petit manteau bleu* (1852); *les Ames sœurs, rêverie panthéiste* (1854); *la Hongrie, son génie et sa mission, suivi de Jean Hunyad, récit du* XVe *siècle* (1855; 2e édit., 1859); *Edgar Quinet, sa vie et ses œuvres; Manin et l'Italie* (1859): brochures; *Histoire politique de la révolution de Hongrie* (1847-1849, 1859-1860, 2 vol. in-8), avec M. D. Iranyi; une traduction du poëte révolutionnaire hongrois, *Alexandre Petœfi* (1860, in-18); *Ladislas Teleki* (1861, in-8); *le Génie de la Révolution française* (1863, t. I, in-18), et diverses brochures. Il a collaboré à *l'Illustration*, à *l'Athenæum*, à *la Revue de Paris*, à *la Revue française*, au *Courrier de Paris*, au *Courrier du dimanche*, etc.

CHASSIRON (Alexandre-Charles-Gustave, baron DE), sénateur français, ancien député, né à la Rochelle, le 27 avril 1791, est le fils d'un ancien trésorier de France, conseiller-maître à la Cour des comptes, qui fut créé baron sous l'Empire. Auditeur au conseil d'État en 1810, il fut attaché comme tel à plusieurs administrations, et enfin au 3e régiment des gardes d'honneur, où il reçut, le 3 avril 1814, la décoration de la Légion d'honneur. Au retour des Bourbons, il fut nommé préfet de chef-lieu à la Rochelle, d'où il passa à Rochefort. Il donna sa démission en 1817 et rentra dans la vie privée. En 1831, élu député par le collége *extra muros* de la Rochelle, il appartint pendant dix-sept ans au parti conservateur. La République l'éloigna de la carrière politique. Il fut appelé à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Membre du conseil général de la Charente-Inférieure depuis plus de trente ans, par le canton de Courçon, M de Chassiron a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 juin 1839.

CHASSIRON (Charles DE), fils du précédent et gendre du prince Lucien Murat, né le 5 décembre 1818, remplissait depuis quelques années les fonctions d'attaché d'ambassade lorsqu'il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État,

lors de sa reconstitution en 1852. Il fut en 1858 chargé d'une mission spéciale en Chine. Membre comme son père du Conseil général de la Charente-Inférieure, il a été décoré de la Légion d'honneur le 31 décembre 1850.

CHATEL (l'abbé Ferdinand-Toussaint-François), prêtre réformateur français, né à Gannat (Allier), le 9 janvier 1795, mort le 13 février 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

CHATELAIN (Anatole-Julien), géographe français, né à Paris, le 4 juillet 1817, fut de bonne heure secrétaire de M. le comte Walewski, et fut employé, en 1846, au ministère de l'agriculture et du commerce. Attaché comme secrétaire à la commission de l'exposition des produits rapportés de Chine par M. de Lagrenée, il fut chargé par M. Dumas, en 1850, d'une mission commerciale dans les deux Amériques. M. Walewski, en arrivant aux affaires, le prit pour secrétaire de son cabinet, et le nomma chef adjoint du bureau de la statistique. M. Chatelain a été décoré de la Légion d'honneur le 23 août 1848.

On a de lui un ouvrage sur la Californie, intitulé : *les Portes d'or* (1853, in-8) ; un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855), qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle; des *Rapports* insérés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, etc. Il a dressé pour le ministère une carte des voies de communication anglo-américaines sur toutes les mers du globe, et fait graver, sous les auspices de l'Empereur, un *Atlas des voies de communication dans le monde entier.*

CHATILLON (André-Marie), architecte français, né à Paris le 7 décembre 1782, entra, à la fin de 1800, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier, y remporta le deuxième prix départemental, deux seconds prix d'architecture et le grand prix de Rome en 1809 sur ce sujet : *un Palais impérial.* A son retour d'Italie, il fut attaché comme inspecteur aux travaux de la ville de Paris, ainsi qu'au bureau de la grande voirie, et fit partie de la commission des alignements. En 1823, il donna les plans et dirigea l'exécution de l'église de Bercy, et huit ans plus tard, de 1830 à 1833, construisit le marché des Patriarches. M. Châtillon a été nommé architecte honoraire du Palais de la Légion d'honneur. Il a été, avec M. Garnaud, un des fondateurs de la Société des architectes.

CHATIN (Adolphe), médecin français, né à Tullins (Isère), et élu membre de l'Académie de médecine en 1853, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, le 2 mai 1844, le diplôme de docteur avec une thèse *sur quelques principes de toxicologie.* Pharmacien à l'hôpital Beaujon et à l'Hôtel-Dieu, il a été chargé de professer la botanique à l'École supérieure de pharmacie.

Parmi les travaux de M. Ad. Chatin, on remarque ceux qui ont pour objet *la physiologie végétale* (1848), faites au moyen de l'acide arsénieux; *la Symétrie générale des organes des végétaux* (1848) ; *l'Existence de l'iode dans les plantes d'eau douce, dans l'eau, dans l'air*, etc. (1851) ; le *Vallisneria spiralis* (1855); *Anatomie comparée des végétaux* (1860, livraisons 1-10, 100 planches), etc.

CHATRIAN. Voy. Erckmann-Chatrian.

CHATROUSSE (Émile), statuaire français, neveu de l'évêque de Valence, est né à Paris en 1830. Malgré un goût précoce pour la sculpture, il ne s'y livra sérieusement que vers 1851, après avoir hésité plusieurs années entre les diverses branches de l'art, et entra en 1851 à l'atelier de Rude dont il fut le dernier élève. Il figura au Salon dès 1853, obtint une mention à l'Exposition de 1855, des prix de l'Institut, en 1857 et 1860, une 1re médaille au Salon de 1863, et une médaille à celui de 1864.

Ses œuvres principales sont : *la Poudre retourne à la poudre, et l'esprit à l'esprit*, bas-relief bronze, à Turin (1852). *La reine Hortense faisant l'éducation du prince Louis-Napoléon*, groupe marbre, commandé par l'Empereur pour le musée de Versailles (1853); *l'Automne*, groupe en pierre, au nouveau Louvre; *Résignation : Heureux ceux qui pleurent!* marbre, à l'église Saint-Eustache à Paris (1855-1857); *Héloïse et Abélard : la Cité et le Paraclet*, groupes en marbre (1857); *l'Art chrétien*, marbre, au Louvre (1859); *saint Gilles*, statue, église Saint-Leu à Paris (1861); *le général Beuret*, marbre, musée de Versailles (1862); *la Comédie*, statue pierre, au Châtelet; *la Petite vendangeuse*, marbre; *la Renaissance faisant connaître l'antiquité*, marbre, au Louvre (1861-63); *saint Simon*, apôtre, statue pierre; *Jacob-Rodrigues Pereire*, instituteur des sourds-muets, bas-relief (1864), etc. M. Chatrousse a signé des articles d'art dans *la Patrie*, *le Pays*, *l'Artiste*. Ce dernier journal a publié de lui, en 1862, une étude sur les statuaires français qui avaient exposé à Londres. *

CHAUCHARD (Jean-Baptiste-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Langres, le 8 mars 1808. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Paris, puis fut admis, comme employé, au ministère de l'instruction publique. Il fit paraître quelques brochures relatives aux intérêts de son département, une entre autres contre le canal projeté de Vitry à Gray, et rédigea, avec M. Muntz, un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839, gr. in-8, grav. et cartes).

Depuis quelques années, M. Chauchard faisait partie du conseil général de la Haute-Marne pour le canton de la Ferté-sur-Amance, lorsqu'en 1848 ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le second sur une liste de sept élus. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, mais sans se dévouer complètement à la politique de l'Élysée; il vota le rappel de la loi du 31 mai, et, le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Candidat du gouvernement au Corps législatif, en 1852, en 1857 et en 1863, il fut élu et réélu par la 2e circonscription de la Haute-Marne, et obtint, aux dernières élections, 25411 voix sur 26437 votants. M. Chauchard a été décoré de la Légion d'honneur.

CHAUCHEPRAT (François-Charles), marin français, né à Cusset (Allier), le 31 mars 1792, fit ses études au lycée de Moulins. En 1807, il s'embarqua comme novice à bord du brick *l'Etna*, fit partie, en 1814, du corps des aspirants de marine organisé par Decrès pour la défense de Paris, et fut destitué pour ce fait au retour des Bourbons. Rentré au service en 1817 et devenu enseigne l'année suivante, il navigua dans la Méditerranée et les deux Océans; et servit de chef d'état-major à M. de Rosamel durant la guerre d'intervention en Espagne. Il obtint, en 1832, le grade de lieutenant de vaisseau, et fut admis, sur sa

demande, à la retraite en 1836; quelque temps après, il fut nommé secrétaire général du ministère de la marine, et fit aussi partie du conseil d'État, comme maître des requêtes, jusqu'en 1848.

On a de lui : *le Routier des Antilles, des côtes de terre ferme et de celles du golfe du Mexique* (1824, in-8; 1842, 4ᵉ édit. revue et augmentée (2 vol. in-8), traduit de l'espagnol et augmenté de documents anglais.

CHAUDESAIGUES (Charles-Barthélemy), chanteur français, né à Paris le 14 avril 1799, mort à Paris à la fin de décembre 1857. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

CHAUDRUC DE CRAZANNES (Jean-Marie-César-Alexandre, baron), littérateur français, né au château de Crazannes, près de Saintes, le 31 juillet 1782, fut élève de l'École militaire de Sorrèze, et devint, à sa sortie, secrétaire de M. Balguerie, alors préfet du Gers, puis secrétaire général de la préfecture d'Orléans. En juillet 1814, il entra, comme maître des requêtes, au conseil d'État, dont il devint, en 1830, maître des requêtes honoraire. Il a été successivement, sous le dernier règne, inspecteur-conservateur du musée d'antiquités à la Rochelle, sous-préfet à Figeac, à Lodève et à Castel-Sarrasin. Après la révolution de Février il resta dans cette dernière ville, et se renferma dès lors dans ses travaux d'antiquaire. Membre de plusieurs académies départementales, il a été nommé, depuis plus de vingt ans, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, associé du comité des monuments historiques, etc. Décoré depuis décembre 1814, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 18 mai 1855. — Il est mort en 1862.

On a du baron Chaudruc de Crazannes: *Voyage de Sorrèze à Auch*, prose et vers (1802); *le Bonheur, épître à Eugénie* (1810); *les Médailles, ou le règne de Napoléon le Grand* (1811); *sur la Liberté de la presse et les moyens légaux d'en réprimer les abus* (1814); *Encore un mot sur l'Université* (1814); *Antiquités de la ville de Saintes et du département de la Charente-Inférieure* (1820); *Calendrier ou annuaire administratif et historique de Tarn-et-Garonne* (1838); *Lettre à M. de Caumont*, sur divers points d'archéologie (1852), et un nombre presque incalculable de *Notices, Dissertations, Discours, Recherches, Épîtres*, publiés à part après avoir été insérés dans divers recueils archéologiques (1809-1856).

CHAUFFARD (Marie-Denis-Étienne-Hyacinthe), médecin français, est né à Avignon, le 26 décembre 1796. D'abord interne à l'hôpital de Nîmes, il fut reçu docteur à Montpellier en 1818 et s'établit dans sa ville natale, où il fut chargé d'un cours annuel d'anatomie. En 1832, il vint observer le choléra à Paris et y donna, pendant quelque temps, des leçons publiques de médecine pratique. Chevalier de la Légion d'honneur en 1815 et officier en 1852, il fut, en 1835, nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il devint ensuite médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon.

On a de lui : *Éloge de Bichat* (1822); *Traité sur les fièvres prétendues essentielles* (1825, in-8), refondu en 1831 dans le *Traité des inflammations internes* (2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique, d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol. in-8); *Œuvres de médecine pratique* (1848, 3 vol. in-8), etc. Ces divers travaux lui ont valu, en 1832, le prix Montyon aux deux concours ouverts à la Faculté de Paris, et, en 1833, la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques.

Son fils, M. Paul-Émile CHAUFFARD, reçu docteur en 1846, agrégé de la Faculté de Paris, en 1857, a succédé à son père comme médecin en chef des hôpitaux d'Avignon, et publié : *Essai sur les doctrines médicales* (1846, in-8), thèse inaugurale, et une traduction annotée des *Institutes de médecine pratique* (1855, 2 vol. in-8), d'après l'Italien Borsieri.

CHAUFFOUR (Ignace) [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Colmar, le 13 janvier 1808. Fils d'un avocat légitimiste, il devint lui-même un des membres les plus distingués du barreau de Colmar, en même temps qu'un des chefs les plus actifs du parti radical dans le Haut-Rhin. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 35000 suffrages. Il y vota ordinairement avec la gauche, adopta l'ensemble de la constitution républicaine, puis le 24 novembre 1848, il donna sa démission et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

CHAUFFOUR (Victor) [du Bas-Rhin], frère du précédent, ancien représentant du peuple français, né aussi à Colmar, le 13 mars 1819, était, en 1848, un des professeurs les plus jeunes et les plus distingués de la Faculté de droit de Strasbourg. Après la révolution, il embrassa avec beaucoup d'ardeur la cause de la République, et organisa le comité dont l'action décida le succès des candidatures démocratiques. Nommé représentant du peuple par plus de 70000 suffrages, il fit partie du Comité de législation et monta assez souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition d'Italie. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il continua de s'associer aux principaux actes de la Montagne, et présenta plusieurs propositions démocratiques. Le 2 décembre l'a rejeté à la fois hors de la vie politique et de l'enseignement public.

M. Chauffour a épousé la fille d'un riche fabricant, M. Kestner, et s'est associé à son industrie. Il a néanmoins publié de remarquables *Études sur les réformateurs du* XVIᵉ *siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle* (Paris, 1853, 2 vol. in-18).

CHAUMIER (Siméon). Voy. SIMÉON-CHAUMIER.

CHAUVEAU (Adolphe), jurisconsulte français, né le 29 mai 1802, étudia le droit à Poitiers, et se fit inscrire, en 1813, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Il s'était acquis une réputation honorable au barreau, lorsque, en 1830, il acheta une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation; après l'avoir occupée avec distinction pendant six ans, il se voua à l'enseignement et devint, en 1838, professeur de droit administratif à la Faculté de droit de Toulouse, chaire de création récente. Il a été décoré en 1852.

M. Chauveau compte au rang de nos meilleurs criminalistes, et parmi ses travaux nombreux se place en première ligne sa *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 8 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1852, 6 vol.), publiée avec M. Faustin Hélie. Nous citerons ensuite : *Code forestier expliqué* (1827, in-8); *Manuel de la contrainte par corps* (1829, in-18); *Code de la saisie immobilière* (1829, in-8); *Commentaire du tarif en matière civile*

(1831, 2 vol. in-8); *Code pénal progressif* (1832, in-8); *Principes de compétence et de juridiction administratives* (Toulouse, 1841-1845, 3 vol. in-8); *Formulaire général et complet* (1852-1853, 2 vol. in-8), traité pratique de procedure civile et commerciale revu par M. Glandaz, etc. Rédacteur en chef, depuis 1824, du *Journal des avoués*, recueil dont il a publié une table générale sous le titre de *Dictionnaire de procédure* (1837, in-8), il a fondé, au mois de janvier 1853, un *Journal de droit administratif*, qui a paru quelque temps à Toulouse. M. Ad. Chauveau a encore donné une troisième édition des *Lois de la procédure civile* de L. J. Carré (1840-1841, 7 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1846).

CHAUVIGNÉ (Gustave BUCHER DE), homme politique français, député, est né le 12 avril 1802. Entré dans la magistrature, il devint procureur du roi sous la Restauration, puis, plus tard, maire de Grez-Neuville et membre du conseil général pour le canton de Le-Lion d'Angers. Sous la République, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1852, il entra au Corps législatif pour la 2ᵉ circonscription de Maine-et-Loire et fut réélu, aux élections suivantes, comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 18 297 voix sur 24 516. M. Bucher de Chauvigné a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHAUVIN (Victor), homme de lettres français, né à Argentan (Orne), le 22 août 1829, fit ses études au collége de cette ville, puis entra dans l'enseignement, et fut successivement maître d'études ou professeur aux colléges de Lisieux et d'Autun, aux lycées d'Alençon, de Saint-Brieuc, de Moulins, de Nantes et au lycée Louis-le-Grand. En 1857, il quitta l'instruction pour la carrière littéraire et entra comme rédacteur à la *Revue de l'Instruction publique*, dont il est devenu rédacteur en chef en avril 1863.

On a de lui : *les Romanciers grecs et latins* (in-18 jésus, 1861); *la Brochure d'un paysan du Danube* (in-8, 1861); *les Vrais Robinsons*, en collaboration avec M. F. Denis (1 vol. in-8, 1862); *Traité de Rhétorique* (in-12, 1865); plusieurs romans et nouvelles, notamment *la Dette de Sang*, *l'Héritage de la Calomnie* et *les Lunettes d'un Cyclope*, publiées dans la *Ruche Parisienne*; divers travaux philologiques et archéologiques dans des publications spéciales, et de nombreux articles dans *le Moniteur universel*, *la Presse*, *la Revue contemporaine*, *le Tour du Monde*, *l'École normale* et autres recueils périodiques.

CHAVASSIEU [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né en 1813, était connu à Montbrison comme un républicain de la veille, lorsque, après la révolution de Février, il fut nommé maire de cette ville et représentant du peuple par 85 412 voix, le second sur la liste des onze élus de la Loire. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et repoussa la loi du 31 mai. Après le 2 décembre 1851, il resta étranger aux affaires publiques.

CHAVÉE (Honoré-Joseph), linguiste belge, né à Namur, le 3 juin 1815, fut élevé au petit séminaire de Floreffe, apprit l'anglais, l'allemand, puis l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Ordonné prêtre en 1838, il fut vicaire quelques mois, et ensuite envoyé par son évêque à l'université de Louvain, où il lut par hasard le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichoff. Il acquit bientôt une connaissance assez étendue du sanscrit, et après être venu à Louvain avec le dessein de prouver un jour l'unité des races humaines par l'identité primitive de toutes les langues, il se vit entraîné à une conclusion entièrement opposée. Placé dans un presbytère de campagne en 1840, il y écrivit un *Essai d'étymologie philosophique, ou Recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1841, in-8), ouvrage où il s'efforce encore de concilier la foi avec la science. M. Chavée vint en 1844 à Paris, et fut successivement professeur au collége Stanislas et à l'Athénée. Il acheva dans cette ville sa *Lexicologie indo européenne, ou Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. (Paris, 1849, in-8). Ici l'auteur se déclare ouvertement pour la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Mais dès lors, le sentiment de son opposition aux enseignements de la Genèse l'avait déterminé à s'abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques.

M. Chavée a fait paraître encore : *Moïse et les langues, ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8); *Français et Wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-18). Il a inséré dans la *Revue du XIXᵉ siècle*, en 1854, deux articles sur l'*Enseignement des langues au XIXᵉ siècle*.

CHAVOIX (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Excideuil (Dordogne), le 26 août 1805, fut reçu docteur médecin en 1827, et s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, élu conseiller municipal, puis appelé aux fonctions de maire, il fut un des chefs du parti radical dans la Dordogne. Nommé membre du conseil d'arrondissement de Périgueux en 1836, il se présenta comme candidat au conseil général en concurrence avec le général Bugeaud, qu'il parvint à supplanter, malgré tous les efforts de l'administration (1839). Il lui disputa également à quatre reprises le titre de député d'Excideuil. Destitué des fonctions de maire, en 1846, il fut réintégré par la révolution de Février, et en outre nommé commissaire général pour le département de la Dordogne. Il y fut élu représentant à la Constituante, le dernier sur treize, par 34 343 suffrages. Secrétaire du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après le 10 décembre 1848, il fit une opposition très-vive à la politique napoléonienne. Réélu à l'Assemblée législative par 62 184 suffrages, il vota presque toujours avec la Montagne. Il eut alors avec M. Dupont, son collègue, un duel où son adversaire perdit la vie. Traduit devant la justice sous l'inculpation de meurtre volontaire, il fut acquitté, mais il dut payer à la famille de la victime des dommages-intérêts considérables. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Espagne. En 1852, les journaux annoncèrent qu'il était gracié. Par une lettre rendue publique, il protesta contre cet acte de clémence, sollicité, dit-on, sans son aveu, par sa famille.

CHAZAL (Charles-Camille), peintre français, né à Paris, en 1826, est fils du peintre distingué de ce nom, mort en 1854. Il reçut les leçons de Drolling et de M. Picot, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta un second prix en 1848.

Il a principalement exposé aux Salons, depuis 1849 : *le Christ*, *Glycère la bouquetière* (1849-1852); *le Printemps* (1853); *la Prière*, *Étude de bouc*, *Étude de lama*, ces deux derniers à l'aquarelle, à l'Exposition universelle de 1855; *Jésus chez Simon*, *la Lecture*, un *Peintre de vases* (1861): *Institution de l'Eucharistie*, *sainte Agnès*, *Germain Pilon faisant le modèle des trois Grâces* (1863); des *Portraits* (1849-1861). M. Chazal a obtenu une 3e médaille en 1850.

CHAZAL (Pierre-Emmanuel-Félix, baron), général belge, ancien ministre, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1808, est fils d'un conventionnel qui mourut exilé en Belgique pendant la Restauration. Élevé à Bruxelles, il prit part, en 1830, à la guerre contre les Hollandais et parvint rapidement aux plus hauts grades militaires. En 1844, les Chambres lui accordèrent la grande naturalisation pour services éminents rendus à l'État. Après la chute du parti catholique, il entra, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Frère-Rogier (12 août 1847). Des discussions relatives au budget de l'armée le décidèrent à déposer son portefeuille. En 1856, il a été envoyé en mission à Saint-Pétersbourg pour féliciter l'empereur Alexandre II à l'occasion de son avénement. Premier aide de camp du roi, il commandait la quatrième division territoriale (Bruxelles) lorsqu'il fut de nouveau appelé au ministère, le 6 avril 1859. Son administration fut cette fois particulièrement signalée par la transformation rapide des armements de l'artillerie.

CHAZALLON (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe français, ancien représentant du peuple, né à Desaignes (Ardèche), le 17 janvier 1802, fut admis à l'École polytechnique en 1822, classé en 1824 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et attaché au grand travail hydrographique que dirigeait Beautemps-Beaupré et qui eut pour résultat la publication du *Pilote français*. Après de longues recherches, il reconnut que les marées de nos divers ports, au lieu d'être proportionnelles à celles de Brest, ainsi qu'on le supposait, sont une fonction quelconque de ces dernières. En 1838, il parvint à rédiger une série de tables indiquant pour chaque port et pour chaque heure de la journée la hauteur des pleines et basses mers. Ce travail, approuvé par les amiraux Hamelin et Rosamel et par Fr. Arago, fut l'origine d'une publication officielle, l'*Annuaire des marées*, qui paraît depuis 1839.

La science et la marine doivent encore à M. Chazallon la découverte des marées quart diurne, semi-tiers diurne, semi-quart diurne, etc. (*Comptes rendus* de l'Académie, t. XIV, p. 368), un Mémoire sur les divers moyens de se procurer une base en mer (*Annales maritimes et coloniales*, 1837, IIe partie, p. 323); des méthodes nouvelles pour déterminer les diverses ondes de la marée (*Annales hydrographiques*, IIe partie, t. VII, p. 103); un instrument pour abréger certaines opérations graphiques, et l'invention du *Marégraphe* qui trace lui-même toutes les phases de la marée. Ces divers travaux lui ont valu le grade d'ingénieur hydrographe de première classe et la décoration de la Légion d'honneur.

En 1848, M. R. Chazallon se présenta comme candidat à la Constituante devant les électeurs de l'Ardèche. Nommé représentant du peuple le quatrième sur neuf, par 28 669 suffrages, il vota avec la gauche non socialiste, appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom), et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon, mais il s'abstint dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative.

CHAZELLES (Léon DE), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée législative, membre du Corps législatif, né en 1805, était magistrat sous le règne de Louis-Philippe. Attaché au parti catholique et légitimiste, et partisan de la liberté d'enseignement, il se présenta plusieurs fois comme candidat à la députation, mais il n'obtint le mandat législatif qu'en 1849. Élu le douzième des treize représentants du Puy-de-Dôme, il fit partie de la majorité, approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et fut arrêté à la mairie du 10e arrondissement. Son nom figura pourtant, le 4 décembre, sur une liste supplémentaire de la Commission consultative. Il reçut, en outre, la décoration de la Légion d'honneur, fut présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Clermont, et devint membre du Corps législatif, où il fut réélu en 1857. Il a échoué aux élections générales de 1863. M. de Chazelles a été maire de la ville de Clermont et élu membre du conseil général du Puy-de-Dôme pour le canton sud de cette ville.

CHEEVER (Georges), littérateur américain, né le 17 avril 1807, à Hallowell (Maine), fut élevé au séminaire d'Andover, et ordonné pasteur d'une église de Salem en 1832. La même année, il vint en Europe, où il resta deux ans et demi. En 1835, un pamphlet vigoureux sur la tempérance, *la Distillerie du diacre Giles* (Deacon Giles's distillery), attira l'attention sur lui; mais les trop vives personnalités qu'il contenait le firent poursuivre et condamner à la prison. Depuis 1839, à l'exception d'une nouvelle excursion en Europe (1844), il a exercé son ministère à New-York.

On a de lui, à part des articles nombreux dans les journaux religieux et littéraires : *Excursion d'un pèlerin dans les Alpes* (Wanderings of a Pilgrim in the Alpes, in-12, New-York); une réimpression du *Journal des pères pèlerins* (Pilgrim fathers), avec des commentaires historiques; plusieurs ouvrages de dévotion : *la Main de Dieu en Amérique* (God's hand in America, 1841); *Discours sur le Voyage du chrétien*, de Bunyan (the Lectures on Pilgrim's progress, in-12), qui eut beaucoup de succès; *la Montée difficile et autres allégories* (the Hill difficulty and other allegories, 1849, in-12); *les Détours du fleuve de l'eau de la vie* (the Windings of the River of the water of life, 1850); enfin plusieurs brochures d'économie sociale.

CHEEVER (révérend Henry), frère du précédent, a longtemps voyagé sur mer, et a publié plusieurs récits maritimes qui ont joui d'une certaine vogue : *les Archipels du Pacifique* (the Island world of the Pacific, New-York, in-12); *la Vie dans les îles Sandwich* (Life in the Sandwich islands); *la Baleine et ses chasseurs* (the Whale and his Captors), etc. Le rév. Henry Cheever a écrit aussi, comme son frère, plusieurs volumes d'allégories religieuses.

CHÉGARAY (Michel-Charles), magistrat français, ancien député, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 18 avril 1802, mort le 20 janvier 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur français, né à Paris, le 1er février 1789, entra au Conservatoire en 1803, fut élève de Gossec, et remporta le grand prix de l'Institut en 1811. En 1815, suivant l'exemple qu'Herold

venait de donner, il alla faire représenter à Naples *la Casa da vendere*. De retour à Paris, il se livra à l'enseignement, et fit ensuite jouer au Grand-Opéra *Macbeth* (juin 1827), qui réussit davantage en Allemagne. Peu après, M. Chelard alla se fixer à Munich, où il a donné : *Minuit*, pièce en 3 actes (1831); *l'Étudiant*, en un acte (1832); *le Combat d'Hermann*, grand opéra (1835). En 1839, il passa à Weimar, où il devint maître de chapelle du grand-duc. Il a été nommé, en 1845, correspondant de l'Académie des beaux-arts. On a encore exécuté de lui, à Paris, un chant lyrique intitulé: *les Aigles* (1854). — M. Chelard est mort en 1861.

CHELIUS (Maximilien-Joseph), médecin-chirurgien allemand, né en 1794, à Mannheim (grand-duché de Bade), fit ses études dans cette ville et à l'université de Heidelberg, et obtint, dès l'âge de 18 ans, le grade de docteur en médecine. Après avoir pratiqué son art dans différentes villes, occupé une place de médecin à l'hôpital d'Ingolstadt (Bavière), et accompagné l'armée badoise en France, il suivit les hôpitaux et universités de Vienne, de Gœttingue, de Berlin et de Paris, jusqu'à ce qu'en 1817, il fut appelé à Heidelberg comme professeur adjoint de médecine. Deux ans plus tard, il devint professeur titulaire, et, en 1826, le gouvernement badois lui conféra le titre de conseiller intime de la cour. M. Chelius a fondé à Heidelberg une clinique chirurgico-ophthalmiatrique.

Son principal ouvrage est un *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie, Heidelberg, 2 vol.; 7e édit., 1851), fort répandu en Allemagne, et traduit en plusieurs langues, notamment en français sous le titre de : *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol. in-8).

On a en outre de ce savant une *Étude sur la guérison des fistules vésiculaires par la cautérisation* (Ueber die Heilung der Blasen-Schneider Fisteln durch Cauterisation, Heidelberg, 1845), le premier volume d'un *Manuel d'ophthalmologie* (Stuttgart, 1844), presque aussitôt traduit en français, et un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales de médecine*, recueil scientifique rédigé depuis 1835 par MM. Chelius, Puchelt et Neagele.

CHELIUS (François), fils du précédent, a fait, sous la direction de son père, de bonnes études de chirurgie, et s'est fait connaître par la publication de quelques écrits, tels que : *de l'Amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (über die Amputation am Fussgelenk, Heidelberg, 1846), et *du Staphylome de la cornée* (über das Staphylom der Hornhaut, ibid., 1847). Il a fait des cours particuliers de chirurgie à Heidelberg.

CHELMSFORD (Frédéric THESIGER, 1er baron), homme politique anglais, né à Londres, en juillet 1794, et destiné à la marine, assista, dès l'âge de treize ans, en qualité de *midshipman* d'une frégate de guerre, au bombardement de Copenhague (1807). A la paix générale, il quitta le service, étudia le droit, se fit admettre au barreau de Londres en 1818, eut peu à peu une nombreuse clientèle, et acquit, dans les affaires d'élection, une certaine notoriété. En 1834, il devint avocat des conseils de la couronne. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il réussit, en 1840, à y représenter le bourg de Woodstock et se signala, pour son début, par son opposition à la guerre avec la Chine.

Nommé avocat général (*solicitor general*), en 1844, sir F. Thesinger, de 1845 à 1846, fit partie de l'administration de sir R. Peel, dont il défend encore les principes politiques dans les rangs des conservateurs. En 1852, lord Derby, appelé au pouvoir, l'éleva au rang d'*attorney general* (procureur général), fonctions qu'il occupa toute cette année. De 1844 à 1852, il a siégé au Parlement pour Abingdon, et, à cette dernière date, il représenta le bourg de Stamford, qui le réélut en 1857. Il est rentré, comme lord chancelier, dans le nouveau ministère de lord Derby (février 1858-juin 1859). Il fut élevé, sous le nom de lord Chelmsford, au rang de baron et entra au conseil privé.

CHENAVARD (Paul), peintre français, né à Lyon, le 9 décembre 1808, vint prendre à Paris les leçons de MM. Hersent et Ingres, et partit ensuite pour l'Italie, où il se livra pendant plusieurs années à l'étude approfondie des grands maîtres. A son retour, il se fit connaître par deux importantes toiles : *le Jugement de Louis XVI* et *Mirabeau répondant au marquis de Dreux-Brézé*. Les hommes de la révolution de Février, avec lesquels il était lié, le chargèrent d'exécuter cinquante grandes compositions surmontées d'une frise, et de quatre mosaïques circulaires pour la décoration monumentale du Panthéon. Il choisit pour sujet l'histoire de la civilisation depuis la Genèse jusqu'à la révolution française. *Le Déluge*, *la Mort de Zoroastre*, *la Guerre de Troie*, *la Mort de Socrate*, *le Passage du Rubicon*, *la Poésie italienne*, *le Siècle de Louis XIV*, et plusieurs autres cartons de onze pieds sur quinze, étaient déjà terminés lorsque le Panthéon fut rendu au culte catholique. M. Chenavard, ne pouvant exécuter son œuvre, en continua l'ébauche et les cartons, et exposa en 1853 : *Auguste fermant les portes du temple de Janus*, *Attila arrêté devant Rome*, et les *Commencements de la réforme;* puis à l'Exposition universelle de 1855 : *la Mort de Caton et de Brutus*, *la Naissance de Jésus-Christ*, *la Convention nationale*, et seize autres cartons dont la plupart se distinguent par la grandeur du style et la clarté de la composition. Il a obtenu une médaille de 1re classe en 1833 et a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1853.

* CHENAVARD (M.-Antoine), architecte français, frère du précédent, est, depuis environ vingt ans, professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Correspondant de l'Institut, il est surtout connu par l'excursion qu'il entreprit, en 1843, avec plusieurs de ses confrères, dans diverses contrées du Levant, et dont il a donné lui-même, en 1846 et 1849, deux *Relations* illustrées (in-8 et in-12). On a encore de lui : *Sur le goût dans les arts* (1831, broch.); *Tombeaux* (1851, in-fol.); *Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F. M. Artaud*, etc. (1851, id.); des *Notices*, etc.

CHÉNIER (Louis-Joseph-Gabriel DE), écrivain militaire français, né à Paris, le 14 septembre 1800, est neveu des deux poëtes de ce nom. Après s'être fait inscrire au barreau de la Cour royale de Paris, il entra au ministère de la guerre, où il devint chef de bureau. Il a reçu, le 24 avril 1842, la croix de la Légion d'honneur.

Il a publié sur la législation criminelle de l'armée : *Manuel des conseils de guerre* (1831, in-8); *Guide des tribunaux militaires* (1838, 2 vol. in-8), augmenté d'un troisième volume en 1853; *Manuel des parquets militaires* (1848, in-8); *de l'État de siége et de ses effets* (1849), etc. On a encore de lui : *la Vérité sur la famille de Chénier* (1838); *Éloge historique du maréchal Moncey* (1848, in-8), couronné l'année précédente par l'Académie de Besançon, et des articles dans le *Journal des sciences militaires* et le *Dictionnaire d'administration* de M. Block.

CHENNEVIÈRES (Charles-Philippe, marquis DE), administrateur français, né à Falaise (Calvados), le 23 juillet 1820, débuta dans les lettres par quelques volumes anonymes de contes et d'historiettes. Il parcourut ensuite le midi de la France, visitant surtout les musées. Attaché dès 1846 à l'administration des musées royaux, il fut nommé, en janvier 1852, inspecteur des Musées de province, chargé des expositions annuelles des artistes vivants. Il organisa, en cette qualité, les salons du Palais-Royal et des Menus-Plaisirs, et l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. Il faisait partie du jury international et reçut alors la décoration. Depuis, il a reçu le titre d'inspecteur général des expositions d'art.

On a principalement de M. de Chennevières, qui porte, depuis son mariage, le nom de Chennevières-Pointel : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (1847-1851, tomes I à III, in-8); *Observations sur le musée de Caen et son nouveau catalogue* (1851); *Lettres sur l'art français* (1851), à propos du Salon; *Notice sur la galerie d'Apollon* (1851); *Essai sur l'organisation des arts en province* (1852, in-16), etc. Il a fondé, le 15 janvier 1851, avec M. de Montaiglon, les *Archives de l'art français*, recueil périodique de documents artistiques et de pièces inédites, continué depuis 1856 par ce dernier, et collaboré à la publication des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1854, 2 vol.), et du *Journal de Dangeau* (1854-1857, t. I à XII, in-8).

CHENU (Jean-Charles), naturaliste français, né à Metz, le 30 août 1808, vint en 1825 à Paris, où il fit ses études de médecine. Parti à vingt et un ans comme chirurgien militaire, il se trouva dans le Midi au moment de la première épidémie de choléra. En garnison à Carcassonne avec le régiment de cavalerie dans lequel il était passé depuis 1834, il eut l'occasion de donner ses soins au préfet de l'Aude, Gabriel Delessert, et dut à cette rencontre les relations qu'il eut plus tard avec toute la famille de ce dernier. Placé, quelques années après, à la tête de la riche collection botanique et conchyliologique de M. Benjamin Delessert, il fut également attaché par celui-ci, comme sous-inspecteur, aux sources ferrugineuses de Passy. Il devint, vers le même temps (1845), aide major de la gendarmerie de la Seine. Il a suivi l'expédition française en Crimée. M. Chenu a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1845.

Il a publié : *Rapport sur le choléra-morbus* (Perpignan, 1835, in-8); *Illustrations conchyliologiques, ou Descriptions et figures de toutes les coquilles connues, vivantes et fossiles, avec les genres nouveaux et les espèces récemment découvertes* (1842-1847, in-fol.), inachevé; *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy* (1841, in-12), annoté par M. Isidore Bourdon; *Essai sur les eaux minérales, avec le précis des sources minéro-thermales connues* (1840, t. I, vol. in-8); *Leçons élémentaires d'histoire naturelle* (1846, gr. in-8); *Encyclopédie d'histoire naturelle* (1850-1858, 22 vol. in-4), publication populaire, avec divers collaborateurs; *Chasse au chien d'arrêt* (1851, in-18); *Manuel conchyliologique et de paléontologie* (1860, 2 vol. in-8), etc. : ouvrages plusieurs fois remaniés. M. Ch. Chenu a de plus rédigé les *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*, sur les notes de M. Ad. Delessert, en 1841.

CHERBONNEAU (Jacques-Auguste), orientaliste français, né le 28 août 1813, à la Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fit ses études à Paris, au collége Charlemagne. Son goût pour l'étude des langues vivantes, surtout de l'anglais et de l'arabe, le conduisit à Londres et en Algérie. De 1838 à 1846, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval. Nommé membre de la Société asiatique en 1843, il débuta dans le *Journal asiatique* par des articles sur Antar, une étude sur Hariri et trois mémoires sur les khalifes abbassides (1846). Appelé par le ministre de la guerre à la chaire d'arabe de Constantine (1846), il se proposa à la fois d'enseigner l'arabe aux Français et le français aux Arabes, et de rechercher en Afrique les manuscrits relatifs à l'histoire du pays. Il parvint à se procurer les ouvrages d'Ibn Konfoud, d'Ibn Chemma, de R'abrini, d'Ibn Hammad et d'El-Abdéri, qui n'existent pas dans les bibliothèques de l'Europe. Il en a donné de longs extraits dans le *Journal asiatique* et la *Revue d'Orient*. L'ouvrage d'Ahmed Baba, intitulé : *Tekmilet ed-dibadj*, qui renferme la biographie des savants du nord de l'Afrique, lui a fourni les matériaux de son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1855).

De concert avec le général Creully, M. Cherbonneau a fondé, en 1852, la Société archéologique de la province de Constantine. Il a publié dans le premier volume de cette Société (1853) une longue *Notice sur Constantine et ses antiquités* et un *Itinéraire de Tombouctou aux monts de la Lune*. Il fit en outre plusieurs découvertes, qui intéressent l'histoire locale. En 1856, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Il est devenu directeur du collége arabe à Alger.

Outre les nombreux mémoires et articles qu'il a insérés dans divers recueils, on doit à ce savant professeur : *Fables de Lokman* (1846), texte et traduction; *Anecdotes musulmanes* (1847), texte arabe, suivi d'un dictionnaire analytique; *Exercices sur la lecture des manuscrits arabes* (1850); *Éléments de la phraséologie française* (1851, 2 vol. in-12), avec une traduction arabe à l'usage des musulmans; *Traité méthodique de la conjugaison arabe* (1854); *Leçons de lecture arabe*; *Histoire de Chems eddin*, extraite des *Mille et une Nuits* (1853), texte arabe avec deux traductions françaises; les *Fourberies de Delilah* (1856), texte arabe avec notes.

CHERBULIEZ (Antoine-Élisée), économiste suisse, né à Genève, en 1797, fit ses études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale, et entra ensuite dans la magistrature. En 1833, il fut nommé professeur de droit en remplacement de M. Rossi, et, quatre ans après, il obtint à Genève la chaire d'économie politique et de droit public. De 1831 à 1846, il fit partie de la législature cantonale, et fut successivement membre du conseil représentatif, de l'Assemblée constituante et du grand conseil jusqu'à la révolution de 1848. Entraîné dans la chute du parti républicain conservateur, il resta le constant adversaire de M. James Fazy (voy. ce nom), et ne cessa point de combattre au nom de la liberté, contre les révolutionnaires et les socialistes, sans approuver les excès de la réaction militaire et monarchique.

Parmi ses écrits politiques, nous citerons deux ouvrages importants : *Théorie des garanties constitutionnelles* (1838, 2 vol. in-8), et *de la Démocratie en Suisse* (Ibid., 1843, 2 vol. in-8).

Il est connu surtout comme économiste de l'école libérale. Rédacteur de *l'Utilitaire*, journal des sciences sociales de 1828 à 1830, et collaborateur de la *Bibliothèque universelle* de Genève depuis 1836, du *Journal des économistes* depuis

1848, il a publié, sous le titre de *Richesse ou Pauvreté*, un *Exposé des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales* (Genève, 1840, in-8; 2e édition, Paris, 1841, in-18); *le Socialisme, c'est la barbarie* (Paris, 1848, brochure in-8); *Simples notions de l'ordre social à l'usage de tout le monde* (Ibid., 1848, in-18); *le Potage à la tortue, ou Entretiens populaires sur les questions sociales* (Ibid., 1849, in-18); *Étude sur les causes de la misère, tant morale que physique, et sur les moyens d'y porter remède* (Ibid., 1853, in-18): enfin il est un des auteurs du *Dictionnaire d'économie politique*.

Son frère, M. Joël CHERBULIEZ, né à Genève en 1806, dirige dans cette ville une librairie protestante qui a une succursale à Paris. Il a traduit plusieurs ouvrages de l'allemand, entre autres les *Contes* de Zschokke et le *Tableau d'histoire moderne* de Fr. Schlegel. Depuis 1830, il publie la *Revue critique des livres nouveaux*, l'un des recueils les plus autorisés. Il a été, de 1848 à 1852, l'un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* et a rédigé l'article *Suisse* dans l'*Annuaire* de la *Revue des Deux-Mondes*.

CHERBULIEZ (Victor), littérateur, neveu des précédents, né vers 1832, est le fils de M. André Cherbuliez, savant professeur d'hébreu de Genève. Il était occupé dans cette ville, comme professeur particulier, lorsqu'il se fit tout à coup connaître par des œuvres littéraires très-distinguées. Après une fantaisie d'archéologie artistique, *A propos d'un cheval, causeries athéniennes* (1860, in-8; 2e édit., 1864, sous le titre d'*un Cheval de Phidias*, il donna une série de romans, qui parurent conçus et exécutés sous l'inspiration de la première manière de George Sand. Les trois suivants ont été publiés avec beaucoup de succès dans la *Revue des Deux-Mondes*, avant de paraître en volumes : *le Comte Kostia* (1863, in-18), *le Prince Vitale* (1864, in-18); *Paule Méré*, roman par lettres (1864, in-18).

CHÉRI (Rose-Marie CIZOS, dite Rose), actrice française, née à Étampes, vers la fin de 1824, et fille d'un acteur et chef de troupe, qui prenait au théâtre le surnom de *Chéri*, fut de bonne heure actrice, musicienne et danseuse. Elle parut à Bourges, en 1830, dans la Lisette du *Roman d'une heure*, joua ensuite, à Moulins, Nevers, Clermont, etc., le répertoire de Léontine Fay, et dansa fréquemment le boléro de la *Muette*. En mai 1842, elle fit, sous son prénom de Marie, un premier début au Gymnase, mais sans succès, et se présenta inutilement aux autres scènes parisiennes. Elle revint prendre, au Gymnase, aux appointements annuels de 800 francs, l'emploi de doublure dans les rôles de Mlle Nathalie. La première occasion qui se présenta pour elle de remplacer cette actrice (5 juillet 1842) fit porter son engagement au chiffre de 4000 francs, et commença la série non interrompue de ses succès. Elle adopta dès lors le nom de Rose Chéri qu'elle n'a plus quitté, même après son mariage avec M. Lemoine-Montigny (2 mai 1845), alors directeur du Gymnase.

Les créations les plus estimées de Mme Rose Chéri sont : Estelle, Clarisse Harlowe, Thérèse, Manon Lescaut, Graziella, Philiberte, Diane de Lys, dans les pièces qui portent ces noms; Suzanne d'Ange dans *le Demi-monde*, Camilla dans le *Démon du foyer*, Sarah Melvil dans *Flaminio*, Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*, Albertine dans le *Père prodigue*, la Marquise dans *la Famille de Puymené* et divers autres rôles du répertoire de MM. Dumas fils et Émile Augier (1843-1861). Son jeu avait du naturel, de la finesse, une certaine grâce qui n'était pas exempte de manière, et, au besoin, de l'énergie. — Mme Chéri est morte du croup, en septembre 1861, en soignant ses enfants atteints de cette maladie. Les circonstances mêmes de cette mort ont excité, dans la presse et dans le monde, une sympathie générale.

CHÉRI-LESUEUR (Anna CIZOS, dite), sœur de la précédente, est née comme elle à Étampes, au commencement de 1826, a eu les mêmes débuts et la même existence. Engagée, peu de temps après elle, au théâtre du Gymnase, elle y a tenu depuis, comme chef d'emploi, les rôles de soubrettes de vaudeville. Elle a épousé, en 1852, M. Lesueur, artiste au même théâtre, et dont elle a joint le nom au sien.

Leur frère, Victor Cizos, dit aussi CHÉRI, né à Auxerre le 14 mars 1860, a obtenu le second prix de l'Institut au concours de composition musicale de 1855.

CHÉRON (Amédée-Paul), bibliographe français, né à Paris, le 11 mars 1819, entra, en 1845, à la Bibliothèque impériale, comme employé au département des imprimés. Il a donné des soins à la réimpression de quelques opuscules rares, et il a rédigé, de 1852 à 1853, pour le libraire Jannet, le *Catalogue général de la librairie française au XIXe siècle* (gr. in-8, 9 livr.), nomenclature, malheureusement inachevée, de tous les ouvrages publiés en France du 1er janvier 1800 au 31 décembre 1855, par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

CHERRIER (Claude-Joseph DE), officier et historien français, membre de l'Institut, est né à Neufchâtel (Vosges), le 6 mars 1785. Dans sa première jeunesse, il s'occupa des sciences naturelles et fut même remarqué par Cuvier qui l'aida de ses conseils et de ses encouragements. Mais Napoléon lui envoya, lors de la campagne d'Austerlitz, un brevet d'officier. Nommé plus tard chef d'escadron au 4e corps de la grande armée, et attaché, comme aide de camp, au général comte Bertrand, M. de Cherrier fit les campagnes de Calabre et d'Italie, puis celles de Saxe, d'Allemagne et celle de Waterloo.

Sous la Restauration, il fut employé dans l'administration, sans cesser d'appartenir à l'armée. Il donna sa démission après les journées de juillet 1830, et ayant refusé le serment à la nouvelle royauté, il perdit son grade militaire en même temps que sa place. Depuis, il se renferma dans des travaux historiques, qui le firent appeler, en 1854, à remplacer le marquis Séguier de Saint-Brisson à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815.

On a de M. Cherrier : *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, etc., etc. (1841-1845, t. I à III, in-8), contenant quelques pièces justificatives intéressantes, entre autres une dissertation *sur les Effets civils attachés à l'excommunication*.

CHÉRUEL (Pierre-Adolphe), historien français, né à Rouen (Seine-Inférieure) le 17 janvier 1809, fut reçu à l'École normale en 1828, et agrégé des classes supérieures des lettres en 1830. Nommé professeur d'histoire au collége royal de Rouen, il devint bientôt membre des Académies de Rouen et de Caen, et de la Société des antiquaires de Normandie. Outre un certain nombre de dissertations et de notices remarquables insérées dans les mémoires de ces compagnies savantes, il publia l'*Histoire de Rouen sous la domination anglaise*

(Rouen, 1840, in-8), et l'*Histoire de la commune de Rouen* (Ibid., 1844, 2 vol. in-8). En 1849, il fut choisi pour succéder à M. H. Wallon, comme maître de conférences à l'École normale. Nommé inspecteur général de l'instruction publique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

M. Chéruel, connu comme professeur par une érudition variée, une profonde connaissance des sources, une parole claire et facile, s'est fait, comme écrivain, une réputation plus étendue par la publication de plusieurs ouvrages considérables. Outre sa thèse intitulée : *De l'administration de Louis XIV* (1661-1672), *d'après les mémoires inédits d'Olivier d'Ormesson* (Rouen, 1849, in-8), il a fait paraître l'*Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avénement de Philippe Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV* (1855, 2 vol. in-8); *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France* (1855, 2 forts vol. in-12, à 2 col., petit texte); *Marie Stuart et Catherine de Médicis* (1856, in-8); *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet,... d'après ses lettres et des pièces inédites, etc.* (1862, 2 vol. in-8), etc. Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, il a publié dans la collection des Documents inédits le *Journal d'Olivier-Lefèvre d'Ormesson* (1860-1862, 2 vol. in-4), et a surveillé la double édition des *Mémoires du duc de Saint-Simon* (1856-1858, 20 vol. in-8 et in-12), publiés, pour la première fois, d'après le manuscrit original de l'auteur.

CHESEBRO (miss Caroline), romancière américaine, est née à Canandaigua (État de New-York), où elle a toujours résidé avec sa famille. Ses premiers articles littéraires parurent dans les *Magazines* en 1848. En 1851, elle publia une collection de contes et de nouvelles, d'un caractère sévère et parfois sombre : *Dream-Lands, a Panorama of Romance* (New-York, in-12), plus récemment : *Isa, pèlerinage* (Isa, a pilgrimage; in-12); *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, a romance of to-day; in-12); *les Enfants de la lumière* (The Children of light; in-12); deux petites nouvelles : *Philly et Kit, ou Vie et vêtement* (Philly and Kit; in-12), et *Victoria, ou le Monde vaincu* (Victoria, or the World overcome; 1855, in-12), etc.

CHESNEL DE LA CHARBOUCLAIS (marquis Louis-Pierre-François-Adolphe DE), littérateur français, ancien officier supérieur d'infanterie, né à Paris, le 24 septembre 1791, ancien officier supérieur d'infanterie, nommé chevalier de la Légion d'honneur le 18 mai 1820, a publié, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes d'*Alfred de Nore*, *Ad. des Hercendières*, *Malvius*, *Alphénor*, *Darbécé*, etc.; les ouvrages suivants : *Poésies diverses* (1818, in-8); *Notice sur la ville de Pau* (1818); *Histoire de la rose chez les peuples anciens et modernes* (1820); *Voyages dans les Cévennes* (1828); *le Luth des bruyères* (1829); *Notice sur les superstitions des habitants de la Montagne-Noire*, *l'Esprit et le cœur* (1838); *Vie de Buffon*, *les Animaux raisonnent* (1843); *le Livre des jeunes personnes* (1845); *Coutumes, mœurs et superstitions des provinces de France* (1846); *l'Égypte ancienne et moderne* (1847); les *Dictionnaires de géologie*, des *Merveilles de la nature et de l'art* de *Géographie moderne*, de la *Sagesse populaire*, des *Superstitions, erreurs et préjugés*, de *Technologie* (1849-1858), ces six derniers faisant partie de l'*Encyclopédie théologique*. Il a en outre fait quelques traductions, entre autres celle du livre du docteur Dickson *Sur les erreurs des médecins* (1842), dirigé plusieurs recueils savants et collaboré à différents journaux et revues. — M. de Chesnel est mort en octobre 1862.

CHESNEY (Francis RAWDON), général anglais, né en 1789, à Ballyrea (Irlande), entra à l'Académie militaire de Woolwich, obtint, à l'âge de seize ans, un brevet de lieutenant dans le corps d'artillerie, et consacra les loisirs que lui laissa la vie de garnison dans les îles de la Manche, à compléter d'une manière approfondie son éducation militaire. Capitaine en 1815, il servit quelque temps à Gibraltar, et, ayant pris un congé illimité, se mit à parcourir l'Europe et à visiter les champs de bataille illustrés par les guerres de Frédéric et de Napoléon. En 1829, il se rendit à Constantinople pour soutenir les Turcs alors en lutte avec la Russie, suivant un plan de défense que la paix rendit inutile. Le capitaine Chesney se remit à voyager; ce fut en visitant l'Orient qu'il conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge, offrant d'incalculables avantages au commerce anglais. Il parcourut d'abord la mer Rouge et établit la possibilité pour la navigation à vapeur d'aller en vingt et un jours de Suez à Bombay; puis traversant les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, y fit construire un radeau, et, avec l'aide de quelques Arabes, descendit le fleuve sur une étendue d'environ 800 milles jusqu'au golfe Persique (janvier 1831).

Ce voyage accompli au milieu des plus grands obstacles, il revint par la Perse et l'Asie Mineure, releva avec soin tous les points de repère de la nouvelle route, et plaça ses plans et mémoires sous les yeux du ministère. Deux ans plus tard, grâce à l'intervention toute particulière du roi Guillaume IV, un crédit de 20 000 liv. sterl. (500 000 fr.) fut ouvert au capitaine Chesney pour faire une expérience définitive (1834). On mit en outre à sa disposition deux bateaux à vapeur, *le Georges Canning* et *le Tigre*, un détachement de soldats d'élite pris dans l'artillerie, des ouvriers, des ingénieurs, etc. L'expédition devait durer dix-huit mois et reconnaître les deux routes de l'Inde, par l'Euphrate et par la mer Rouge. Muni des instructions du duc de Wellington et de lord Ellenborough, M. Chesney, qui venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel, mit à la voile en février 1835, et, après des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-pacha, commença seulement en mars 1836 la descente de l'Euphrate. L'expérience réussit complétement et il conduisit, par cette nouvelle voie, la première malle de l'Inde en Angleterre (1837). Ses efforts furent récompensés par une pension nationale et le grade de colonel d'artillerie (1851). Depuis, il a été chargé par lord Palmerston d'étudier le tracé d'un chemin de fer qui relierait l'ancien port de Séleucie à l'Euphrate (septembre 1856). L'année précédente, il avait été nommé major général.

M. Chesney a écrit, dans les plus grands détails, l'historique de son expédition sous le titre : *Exploration de l'Euphrate et du Tigre* (Survey of the Euphrates and Tigris; Londres, 1850, 2 vol. in-8), dont il avait déjà fourni l'abrégé au *Journal de la Société de géographie*. Il est également auteur d'un ouvrage sur *le Passé et le présent des armes à feu* (Observations on the Past and present state of the fire arms, 1852).

CHESTERFIELD (Georges-Auguste-Frédéric STANHOPE, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1805, à Bretby-Hall (comté de Derby), des-

cend d'une ancienne famille élevée en 1616 à la pairie, et qui compte parmi ses membres le célèbre écrivain de ce nom. Il fit ses études à l'université d'Oxford, hérita en 1815 du siége de son père à la Chambre des Lords et exerça, pendant quelques années, la charge de grand veneur dans la maison de Guillaume IV. C'est à ce titre qu'il est rentré au Conseil privé en 1834. Ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec une fille de lord Forester (1830) il a eu deux enfants, dont l'aîné, Georges-Philippe-Cecil-Arthur, baron STANHOPE, né en 1831, a servi, de 1849 à 1855, dans les gardes à cheval et a été élu membre du Parlement pour South-Notts en 1860.

CHEVALIER (Michel), célèbre économiste français, sénateur, membre de l'Institut, ancien député, est né à Limoges, le 13 janvier 1806. Fils aîné d'un petit commerçant, il fut admis à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique (1824), d'où il passa à l'École des mines; quelques jours avant la révolution de Juillet, il fut attaché, comme ingénieur, au département du Nord. Séduit par les théories de la secte saint-simonienne, il adressa à *l'Organisateur* quelques articles qui furent très remarqués, notamment celui du 11 septembre 1830, intitulé *la Marseillaise de la Paix*, et il reçut aussitôt la direction du *Globe*, dont l'école venait de faire l'acquisition. Pendant deux ans, il y déploya les aptitudes les plus diverses : connaissances positives, ardeur infatigable au travail, style passionné, enthousiaste. Il partagea le schisme de M. Enfantin (voy. ce nom), qu'il suivit à Ménilmontant, et prit une part à la rédaction du *Livre Nouveau*, l'Évangile futur de la doctrine. Lorsque l'autorité dut mettre un terme aux excentricités de la nouvelle Église, il comparut devant la Cour d'assises de la Seine avec le *Père suprême*, dont il était un des *cardinaux*, et fut nominativement condamné, comme gérant du *Globe*, à un an de prison (juillet 1832).

Après l'expiration de sa peine, dont le gouvernement avait abrégé la durée de moitié, M. Chevalier obtint de M. Thiers une mission particulière aux États-Unis; chargé d'y étudier le système des communications par eau et par voie de fer, il adressa au *Journal des Débats*, des diverses villes qu'il parcourut, une série de lettres qui attirèrent vivement l'attention, et qui étaient un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays était livré. Plus tard il les augmenta et les publia à part sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1838). Il dut à ce brillant ouvrage, que M. de Humboldt considérait « comme un traité de la civilisation des peuples de l'Occident, » une seconde mission en Angleterre, où venait d'éclater une crise commerciale des plus graves (1837). Après avoir fait à Londres une chute qui mit quelque temps sa vie en danger, il fit paraître le livre intitulé : *Des intérêts matériels en France, travaux publics, routes, canaux, chemins de fer* (1838, in-8; 4e édit., 1839), vrai programme des grandes améliorations industrielles.

Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur (1836), maître des requêtes, puis conseiller d'État en service extraordinaire (1838), membre du Conseil supérieur du commerce, professeur d'économie politique au Collége de France, en remplacement de M. Rossi (1840), ingénieur en chef des mines (1841), M. Chevalier, qui soutenait, dans le *Journal des Débats*, la politique conservatrice, fut présenté dans plusieurs départements, comme candidat pour la députation; mais il ne fit à la Chambre, comme député, qu'une courte apparition (1845-1846). L'un des partisans les plus ardents du libre-échange, il essaya vainement, en 1847, d'accord avec F. Bastiat, d'organiser en France une ligue réformiste sur les bases de celle qui venait de triompher en Angleterre.

Dès le lendemain de la révolution de Février, M. Chevalier combattit les doctrines socialistes et publia, dès le 15 mars, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article intitulé *Question des travailleurs* et dirigé contre les théories de M. Louis Blanc. Prenant la défense de l'économie politique, si vivement attaquée par les différentes écoles dominantes, il publia encore ses *Lettres sur l'organisation du travail* et *la Question des travailleurs* (1848), où il opposait aux systèmes radicaux de transformation sociale la saine interprétation des théories économiques. Le 7 avril, sa chaire au Collége de France lui fut ôtée par le gouvernement provisoire. Elle lui fut rendue, avant la fin de l'année, par suite d'un vote de l'Assemblée constituante.

Après le coup d'État du 2 décembre, auquel il applaudit dans l'allocution qu'il fit à Lunel au prince président, au nom du conseil général de l'Hérault (1er octobre 1852), M. Michel Chevalier fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. Mais l'influence du parti prohibitionniste qui l'avait fait rayer de la liste des jurés français, pour la distribution des récompenses à l'Exposition universelle de Londres, l'empêcha de rentrer au conseil supérieur du commerce. Il fut membre de la commission chargée d'organiser l'Exposition universelle de 1855. Il ne cessa de faire tous ses efforts pour préparer le triomphe de la liberté du commerce, protesta contre les attaques de M. Troplong, président du Sénat, contre le libre-échange (déc. 1852), et fut un des promoteurs du nouveau traité de commerce en 1860. Le 14 mars de cette même année, il fut appelé au Sénat où il a pris la parole dans plusieurs discussions importantes. En 1862, il fut élu président de la section française du jury international des récompenses de la seconde exposition universelle de Londres. M. M. Chevalier a remplacé, en 1851, M. Villermé à l'Académie des sciences morales et politiques dans la section d'économie politique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 4 janvier 1861.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (1840), 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol.), exposé méthodique des recherches les plus détaillées sur les routes, canaux et chemins de fer américains, leurs conditions d'établissement et priviléges d'exploitation, etc.; *Cours d'économie politique* (1842-1850, 3 vol. in-8), dont les objets principaux sont les machines, les voies de transport et la monnaie; *Essais de politique industrielle* (1843, in-8), souvenirs d'un voyage en France, en Belgique et en Allemagne; *l'Isthme de Panama* (1844, in-8); *la Liberté aux États-Unis* (1849, in-8); *Examen du système protecteur* (1851, in-8); *la Question de l'or* (1853, in-18), et un très-grand nombre d'études de longue haleine, insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Dictionnaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, et dont la plupart ont été l'objet d'une réimpression à part, notamment celles sur la question monétaire (*De la baisse probable de l'or*, etc., 1859, in-8); *l'Expédition du Mexique* (1862), broch. in-8); *le Mexique ancien et moderne* (1863, in-18, 2 édit.).

CHEVALIER (Guillaume-Auguste), frère du précédent, homme politique français, est né à Limoges, le 26 octobre 1809. Ancien secrétaire général de la présidence, membre du conseil général pour le canton de Najac, il a été nommé

député, aux élections de 1853, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription du département de l'Aveyron. Réélu depuis au même titre, il a obtenu, en 1863, 22 602 voix sur 28 607 votants. M. Auguste Chevalier a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1860. *

CHEVALIER (Charles-Louis), ingénieur opticien français, né à Paris, le 18 avril 1804, mort à Paris, le 21 novembre 1859. — Voy. la deuxième édition (*Supplément* du *Dictionnaire*).

CHEVALIER (Louis-Marie-Arthur), fils du précédent et petit-fils de Vincent Chevalier, né à Paris le 15 mars 1830, est le représentant actuel de la famille et de la maison commerciale de ce nom. Associé dès 1848 aux travaux de son père, il a lui-même proposé ou perfectionné divers instruments, ophthalmoscope, visiomètre universel, pupillomètre, axomètre, verres gradués pour cataractes, etc. Il a publié : *Hygiène de la vue* (1861, in-18, avec gravures; 3e édit., 1864); *Étude sur la vie et les travaux de Charles Chevalier* (1862, in-8); *Méthode des portraits grandeur naturelle et des agrandissements photographiques* (1862); *l'Étudiant micrographe* (1864, in-18); *Traité pratique du microscope et des préparations* (in-18, 400 figures), etc. Il annonce un *Traité complet de photographie*. *

CHEVALLET (baron Joseph-Balthazar-Auguste-Albin D'ABEL DE), philologue français, né à Orpierre (Hautes-Alpes), le 26 janvier 1812, mort le 18 juillet 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHEVALLIER (Jean-Baptiste-Alphonse), pharmacien et chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Langres, le 19 juillet 1793, se fit d'abord connaître par un *Traité des réactifs chimiques* (1824, in-8; 3e édit., 1829-1830, 2 vol.) qu'il publia en collaboration avec M. Payen et qui eut un grand succès. M. Chevallier, après avoir pris ses grades en pharmacie, ouvrit à Paris une officine sur laquelle un événement, fameux dans les annales judiciaires, attira l'attention publique. Un empoisonnement avait été commis à l'aide d'acétate de morphine acheté dans sa maison : M. Chevallier, qui avait déjà étudié les propriétés toxiques de ce sel, eut le courage de se prendre lui-même pour sujet de nouvelles expériences, dont les résultats furent consignés dans la *Revue médicale*. Il devint successivement professeur adjoint à l'École de pharmacie, membre des Académies de médecine de Paris (1824) et de Bruxelles, du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et des conseils de salubrité de Paris et de Bruxelles; membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1833.

En 1823, MM. Chevallier et Payen publièrent deux autres mémoires, le premier sur *le houblon*, le second sur *la pomme de terre;* ce dernier leur fit décerner une médaille d'or par la Société d'agriculture de la Seine.

M. Chevallier, spécialement occupé de l'hygiène publique, a fait insérer de nombreux articles dans les journaux de pharmacie et de médecine, dans les *Annales de l'industrie*, dans les *Annales d'hygiène*, etc. On a aussi de lui : *Dictionnaire des drogues simples et composées* (1826-1829, 5 vol. in-8), en collaboration avec MM. Ach. Richard et Guillemain; *Manuel du pharmacien* (1824-1825, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Idt; *l'Art de préparer les chlorures désinfectants* (1829); *un Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie* (1837); enfin un excellent *Dictionnaire des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales* (1850-1852, 2 vol. in-8, 1854; 2e édit. considérablement augmentée, 1855). Il dirige le *Journal de chimie médicale*, revue mensuelle fondée en 1825.

CHEVALLON [des Deux Sèvres], représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à la Motte-Saint-Héraye, en 1798, était, en 1814, élève du lycée Napoléon à l'époque de l'invasion étrangère; il prit part à la défense de Paris. Après avoir fait son droit à Poitiers, il devint le secrétaire de Manuel, entra dans la Charbonnerie, fut chargé de diverses missions secrètes en Allemagne, en Espagne, en Italie, et fit partie du comité de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Après la révolution de Juillet, il fut un des délégués du parti républicain qui eurent, au Palais-Royal, une entrevue avec Louis-Philippe. Il refusa la préfecture de la Vienne, et continua de professer ouvertement des opinions radicales. Il établit et dirigea une fabrique de chaux hydraulique dans les environs de Niort. En 1848, il prit une part active aux travaux du *Comité central* du bazar Bonne-Nouvelle, formé par *le National* et par *la Réforme*, et fut nommé représentant du peuple dans les Deux-Sèvres, le cinquième sur sept. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. M. Chevallon ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHEVANDIER DE VALDRÔME (Jean-Pierre-Napoléon-Eugène), homme politique français, député, est né le 17 août 1810. Ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, il devint directeur de la manufacture de glaces de Cirey, et membre du Conseil général pour le canton de Lorquin. Le 24 juillet 1859, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription de la Meurthe, et fut réélu au même titre, en 1863, par 27 686 voix sur 28 093 votants. Auteur de diverses publications sur la chimie, l'histoire naturelle, la sylviculture, M. Chevandier de Valdrôme a été nommé membre correspondant de l'Institut, et membre de la Société impériale et centrale d'agriculture. Il a été décoré de la Légion d'honneur. *

CHEVASSUS (Désiré), ancien représentant du peuple français, né à Poligny (Jura), le 15 juillet 1810, et fils d'un notaire de cette ville, occupa quelque temps la charge de son père, mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut nommé successivement maire de sa ville natale et conseiller général du département. Comme administrateur du bureau de bienfaisance, il montra beaucoup de zèle pendant la disette de 1847. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le troisième sur huit, par 41 443 voix, il vota ordinairement avec la fraction de la droite la moins hostile à la république, adopta la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée. Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. M. Chevassus resta maire de Poligny et membre du conseil général du Jura.

CHEVÉ (C. F.), journaliste français, né vers

1810, s'est fait une place à part dans la presse républicaine en essayant de concilier le catholicisme avec les théories socialistes les plus avancées. Son premier écrit est un *Programme démocratique, ou Résumé d'une organisation complète de la démocratie radicale* (1839, in-8). Il publia ensuite *le Règne du Christ, ou Catholicisme et démocratie* (1842, in-18). Après la révolution de 1848, il adopta les idées de M. Proudhon sur la propriété, le loyer de l'argent, l'égal échange, etc., et les soutint avec beaucoup d'énergie dans *la Voix du peuple*. En 1850, il publia un petit *Catéchisme socialiste;* mais, pour rester fidèle à ses croyances catholiques, il dut se séparer de M. Proudhon et de son école qui combattaient ouvertement le christianisme. Quelque temps après cette rupture, il fit paraître de *Simples notes sur la base historique et le principe constitutif du catholicisme* (1851, in-18).

CHEVÉ (Émile-Joseph-Maurice), professeur de musique français, né à Douarnenez (Finistère), vers 1800, ancien chirurgien de la marine, s'est fait recevoir docteur à Paris en 1836. Il exerça peu et fut quelque temps préparateur aux examens du baccalauréat et de l'École de médecine. Il s'est voué depuis plus de quinze ans à la mission de populariser l'enseignement de la musique à l'aide d'une méthode qui en simplifie et en généralise la notation, et qui a pour principe, comme celle de Jean-Jacques Rousseau, la substitution des chiffres, abstraction faite du ton, aux notes sur portées. Les avantages, plus ou moins limités, de cette méthode qui, pour exprimer l'association formée pour la répandre, a pris le nom complexe de *Méthode Galin-Pâris-Chevé*, ont donné lieu à de vives polémiques et à un assez grand nombre d'écrits. M. Ém. Chevé a été décoré de la Légion d'honneur, pour ses anciens services au Sénégal, le 1er mars 1831. — Il est mort le 26 août 1864.

Nous citerons de lui : *Relation des épidémies de fièvre jaune qui ont régné à Gorée et à Saint-Louis pendant l'hiver de* 1830 (1836), thèse; *Appel au bon sens de toutes les nations qui désirent voir se généraliser chez elles l'enseignement musical* (1845); *Question musicale* (1847) : *Proposition d'un tournoi musical* (1850); la *Routine et le bon sens, ou les Conservatoires et la méthode Galin-Pâris-Chevé* (1850); *Coup de Grâce à la routine musicale, etc.* (1851).

Mme Émile Chevé, née Nanine Paris, a signé avec son mari une *Méthode élémentaire de musique vocale* (5e édit., 1851). Cette dame a publié en outre : *Nouvelle théorie des accords* (1844); *Musique vocale* (1853); *Tableau du doigté des gammes pour le piano*. — Leur fils, M. Armand Chevé, professe la même méthode d'enseignement musical.

CHEVREAU (Henri), administrateur français, né le 28 avril 1823, à Belleville (Seine), est fils du député au Corps législatif mort en 1854. Après avoir été élevé chez son père, qui était alors maître de pension à Saint-Mandé, il s'occupa de travaux littéraires et donna, en collaboration avec M. Laurent Pichat (voy. ce nom), un volume de poésies : *les Voyageuses* (1844, in-8). En 1848, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante : il lui manquait quelques jours pour avoir l'âge d'éligibilité. Il s'occupa ensuite activement de la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, dès le 10 janvier suivant, n'ayant pas vingt-six ans, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Au 2 décembre 1851, il soutint avec énergie la politique du coup d'État, et son dévouement à la cause napoléonienne le fit appeler au secrétariat général du ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, comme directeur général du personnel. Il se mêla alors, d'une manière active et directe, aux événements qui ont amené l'Empire. En quittant la préfecture de l'Ardèche, il fut élu membre du conseil général de ce département.

Nommé conseiller d'État hors sections, M. H. Chevreau fut chargé, en 1853, de soutenir le projet de budget devant le Corps législatif; mais, à la suite de quelques difficultés de détail et de divergences d'opinion avec le ministre, M. de Persigny, il dut quitter le ministère, et fut nommé préfet de première classe à Nantes (1853). Le 12 septembre 1864, il fut appelé à la préfecture du Rhône, en remplacement de M. Vaïsse, et élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865. M. H. Chevreau a été désigné à diverses reprises, par les journaux, comme devant être appelé plus ou moins prochainement au ministère de l'intérieur. Promu, le 18 août 1855, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, dont il avait été fait chevalier en 1850 et officier en 1852, il a été fait grand officier le 13 août 1861.

Son frère, M. Léon Chevreau, né le 23 octobre 1827, à Saint-Mandé, s'est trouvé de bonne heure associé à sa fortune politique. Chef de son cabinet dans l'Ardèche en 1849, sous-préfet à Forcalquier, puis au Havre, il fut appelé, en 1853, à la préfecture de l'Ardèche, à l'âge auquel son frère avait été nommé au même poste. Il passa ensuite à la préfecture de la Sarthe. M. Léon Chevreau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 août 1852 et officier le 16 août 1862.

CHEVREUL (Michel-Eugène), chimiste français, membre de l'Institut, né à Angers, le 31 août 1786, et fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'École centrale d'Angers, où il eut pour condisciple et pour émule l'anatomiste Béclard. Il avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris et entra comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques de Vauquelin, qui le chargea de la direction de son laboratoire. Préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle (1810), il fut, en 1813, nommé professeur au lycée Charlemagne, officier de l'Université, et directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture de tapis des Gobelins (1824), où il put se livrer à son goût pour les recherches analytiques, et appliquer ses vues ingénieuses sur ce qu'on peut appeler la philosophie pratique des phénomènes naturels. En 1826, il obtint dans la section de chimie de l'Académie des sciences, la place que la mort de Proust venait de laisser vacante, et, en 1830, il succédait à son ancien maître, Vauquelin, dans la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il est devenu, depuis, membre de la Société royale de Londres, président de la Société d'agriculture, et, à plusieurs reprises, il a été chargé de l'administration du Muséum dont il a été nommé directeur le 6 janvier 1864.

Dès 1823, M. Chevreul avait publié ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, travail qui a ouvert à la chimie organique et à plusieurs des industries qui en dépendent une voie féconde. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale a décerné à l'auteur, en 1852, le prix de 12 000 francs, de la fondation du marquis d'Argenteuil. « Le prix, disait M. Dumas à son confrère, consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes; c'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. » M. Chevreul a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1844. Il a été membre des jurys internatio-

naux des Expositions universelles de Londres et de Paris.

Les travaux les plus remarquables de M. Chevreul ont eu pour objet, outre l'étude des corps gras d'origine animale, celle des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance et de la graduation de leurs nuances; il a fait sur ce sujet, tant aux Gobelins qu'au Muséum, de nombreuses leçons qui ont fait l'objet des publications suivantes : *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831, in-8); *De la Loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets coloriés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1839, in-8, avec un atlas in-4); *Des couleurs et de leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques* (1864, in-4, avec planches).

Nous n'essayerons point d'énumérer tous les mémoires intéressants que ce savant a présentés à l'Institut, non plus que les articles insérés dans les recueils scientifiques; nous signalerons seulement ses articles sur l'histoire de la chimie (*Journal des savants*); ses *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824, in-8); *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1848); *De la Baguette divinatoire du pendule et des tables tournantes* (1854, in-8); *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855, in-12); enfin tous les articles de chimie du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a joint quelques *Considérations scientifiques* aux *Recherches photographiques* (1855) de M. Niepce de Saint-Victor.

CHEZY (Guillaume DE), écrivain polygraphe allemand, fils de l'orientaliste de ce nom, né à Heidelberg, le 21 mars 1806, fit ses études dans différentes villes de l'Allemagne et les acheva à Vienne en 1829. Depuis il ne cessa de parcourir l'Allemagne, écrivant dans les journaux, publiant des romans, faisant représenter des drames. Il a donné des articles de genre très-piquants au *Magasin populaire du Rhin* (Rheinische Volkshalle), et depuis 1848 à la *Gazette de l'empire autrichien*, ainsi que des romans ou des nouvelles pleines d'intérêt au *Miroir périodique* (Zeitspiegel) de Spindler (1831-1832), au *Morgenblatt* (1837), aux *Feuilles volantes* (Fliegende Blaetter), à la *Gazette de Cologne*, etc.

Parmi ses meilleurs romans, on remarque : *Wanda Wielopolska* (Stuttgart, 1831); *l'Écolier en voyage* (der fahrende Schuler, Zurich, 1835, 3 vol.); *les Oiseaux de Martin* (die Martinsvœgel, Carlsruhe, 1837); *le Pieux juif* (der fromme Jude, Stuttgart, 1845, 4 vol.), et d'autres ouvrages de fantaisie ou d'érudition : *le Grand livre des maléfices* (das grosse Malefizbuch, Landshut, 1847, 3 vol.); *le Héraut d'honneur* (der Ehrenherold, Stuttgart, 1848), etc. On cite aussi : *Coup d'œil sur les parties les plus intéressantes du blason* (Uebersicht des Wissenswerthesten aus der Wappenkunst); *la Chevalerie en image et en parole* (das Ritterthum in Bild und Wort, Stuttgart, 1848), et deux drames de jeunesse qui eurent de la vogue : *Camoens* et *Pétrarque* (Baireuth, 1832).

CHICHESTER (Henry-Thomas PELHAM, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1804, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Pelham, il obtint en 1820 un brevet de sous-lieutenant dans l'armée et prit, en 1826, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords; il y vota avec le parti conservateur modéré. En 1844, il obtint le grade de major. En 1850, il a été appelé à présider le comité d'enquête des propriétés domaniales de l'Église établie, et en 1860 il est devenu lord-lieutenant du comté de Sussex. De son mariage avec une fille du comte de Cardigan (1828), il a eu six enfants, dont l'aîné, Walter-John, baron PELHAM, est né en 1838, à Stanmer (comté de Sussex), et a été nommé député-lieutenant de ce comté en 1858.

CHIGI (don Flavio), prélat italien, né à Rome, le 3 mai 1810, appartient à une famille qui a donné à l'Église plusieurs cardinaux, et notamment ce Flavio Chigi envoyé à Paris en 1664 pour offrir la réparation de l'insulte faite par la garde corse au duc de Créqui, ambassadeur de France. Il n'entra dans les ordres qu'assez tard, fut désigné par le Saint-Père pour assister au couronnement de l'empereur Alexandre II, et reçut à cette occasion le titre d'archevêque de Mira. Peu après, il remplaça Mgr de Lucca comme nonce apostolique en Bavière, et en cette qualité assista à Munich à l'assemblée générale des diverses associations catholiques allemandes, auxquelles il fut chargé de transmettre les félicitations du Saint-Siége pour cette réunion. Vers le mois de septembre 1861, il fut désigné pour venir remplacer à Paris Mgr Sacconi, et il fut reçu en audience solennelle par l'Empereur le 23 janvier 1862. Mgr Chigi passe pour un prélat plein de tact et de prudence, aux manières nobles et agréables, et les différents postes qui lui ont été confiés jusqu'à présent justifient cette réputation.

CHILD (Lydia-Maria FRANCIS, mistress), femme de lettres américaine, est née dans le Massachusets, vers 1802. Une circonstance fortuite décida de sa vocation littéraire, en l'engageant à transporter dans le domaine des fictions l'établissement des premiers colons en Amérique. Elle composa en six semaines *Hobomok* (1824), où elle mit en scène les émigrants du XVIᵉ siècle. Ce roman, accueilli avec beaucoup de faveur, fut suivi d'un second, *les Rebelles* (1825), rappelant l'insurrection générale des colonies.

Mariée l'année suivante, elle traita dès lors des sujets propres à instruire ou à moraliser. De 1828 à 1832, elle publia : *la Bonne ménagère* (the Frugal housewife), à l'usage des classes pauvres; deux manuels d'éducation : *le Livre des jeunes mères* (the Mother's Book), traduits en français en 1839, et *le Livre des jeunes filles* (the Girl's Book); un recueil de morceaux détachés en vers et en prose, intitulé : *la Guirlande* (the Coronal); enfin quelques portraits pour la *Ladies' Library* (Mmes Guyon, Roland, de Staël, etc.); les *Biographies des honnêtes femmes* et l'*Histoire et condition des femmes à toutes les époques* (2 vol.).

En 1833, mistress Child se prit d'enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et lança un chaleureux *Appel en faveur de cette classe d'Américains appelés Africains* (an Appeal, in-12). Le moment était mal choisi, et cette tentative généreuse déchaîna contre elle l'opinion publique. On remarqua peu son roman grec de *Philothea*, qui parut quelque temps après (1835). En 1841, elle vint à New-York et prit, avec son mari, la direction d'un journal abolitioniste, le *National anti-slavery Standard*, dans lequel elle fit paraître une série de *Lettres*, plus tard imprimées sous le titre de : *Letters from New-York* (2 vol.). Nous citerons encore : *Agir et rêver* (Fact and Fiction, 1846), recueil de nouvelles, et *les Fleurs du printemps* (Spring Flowers, 1850). En 1855, on annonçait d'elle une exposition critique des diverses formes religieuses, *the Progress of religious Ideas* (3 vol.), depuis les plus anciens cultes de l'Inde jusqu'à l'établissement du catholicisme.

CHILLY (Charles-Marie DE), acteur français, est né à Stenay (Meuse), le 2 décembre 1807. Il quitta le modique emploi qu'il avait à Paris dans une maison de commerce, pour s'enrôler dans une troupe de province dirigée par M. Bocage. En 1831, il débuta à l'Odéon dans *les Secrets de cour*, remplit quelques seconds rôles de comédie, et aborda le drame à la Porte-Saint-Martin dans *Pinto* et *Marie Tudor*. Il fut quelque temps attaché au théâtre français d'Amsterdam. Depuis 1839, M. Chilly a fait le plus souvent partie du personnel de l'Ambigu-Comique, et s'est acquis de la réputation au boulevard, en jouant le mélodrame. *L'Abbaye de Castro*, *les Bohémiens*, *les Mousquetaires*, *le Juif-Errant*, *Marthe et Marie*, *le Juif de Venise*, lui ont fourni ses principaux succès. Après avoir été quelque temps au Havre, il est entré, en 1856, à la Gaîté, d'où il est passé comme directeur à l'Ambigu.

CHIMAY (*Joseph*-Philippe-François DE RIQUET, prince DE CARAMAN, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, diplomate belge, né le 20 août 1808, compte parmi ses ancêtres Pierre-Paul Riquet, créateur du canal du Languedoc. Après la révolution de 1830, il entra dans la diplomatie comme ministre plénipotentiaire de Belgique. Il a rempli ces hautes fonctions à la Haye, à Francfort, à Rome, à Florence et à Paris; en dernier lieu, il a négocié le traité qui a supprimé, pour l'honneur de son pays, la contrefaçon. De 1841 à 1842, il a été gouverneur de la province du Luxembourg. Depuis 1843, il représenta le district de Thuin dans la seconde Chambre, où il vota avec la droite catholique. Il fut un des appuis du journal *l'Émancipation*. — Le prince de Chimay est mort en janvier 1865.

Marié, le 25 août 1830, à Émilie, veuve du comte de Brigode et fille du célèbre banquier Pellaprat, née le 11 novembre 1808, il a eu trois enfants: Marie-*Joseph* Guy-Henri-Philippe, prince héréditaire, né le 9 octobre 1836, et marié le 16 juin 1857 à *Marie* de Montesquiou-Fezensac, dont il a eu trois filles; *Eugène*, comte de Caraman, né le 8 janvier 1843, et Marie-Henriette-*Valentine*, née le 15 février 1839, et mariée le 18 avril 1861 au prince Paul de Bauffremont. — Son frère, Michel-Gabriel-*Alphonse*-Ferdinand de Riquet, comte de Caraman, prince de Chimay, né le 5 juin 1810, a épousé, le 27 décembre 1834, sa cousine Rosalie-Marie-Joséphine de Riquet, née le 31 juillet 1814, dont il a trois enfants. Lors de la création du titre de prince de Chimay (24 septembre 1824), il a obtenu, pour lui seul, l'autorisation de l'ajouter à son nom patronymique.

CHINE (Empereur de) : Voy. TOUNG-TCHI. Voy. aussi HIEN-FOUNG. Chef de la grande insurrection : Voy. TIEN-TÉ.

CHISEUIL (Hyacinthe Maublanc DE), homme politique français, député, est né le 19 décembre 1796. Ancien officier de la garde royale, maire de Paray-le-Monial et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il a été nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3ᵉ circonscription de la Saône-et-Loire, où il a obtenu 16 322 voix sur 20 796 votants. M. de Chiseuil a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHISHOLM (Caroline JONES, mistress), dame philanthrope anglaise, née vers 1810, à Wootton (Northampton), reçut de sa mère une excellente éducation qui développa les généreux instincts de charité et de dévouement dont elle donna des preuves dès son enfance. A peine mariée au capitaine Alexandre Chisholm, qui l'emmena aux Indes (1830), elle s'occupa d'améliorer le sort des filles de soldat, intéressa en leur faveur le gouverneur et les fonctionnaires de Madras, et fonda pour elles une école, qui survécut à son départ.

A Sydney, où elle suivit son mari, elle montra le même zèle, surtout envers les pauvres familles d'émigrants, et rien ne lui coûta, ni sacrifices ni démarches de toute sorte, pour leur rendre un foyer et une patrie. Les jeunes femmes surtout devinrent ses protégées; elle obtint à grand'peine du gouvernement un local où elle établit un atelier de travail, et elle choisit l'asile même pour demeure. De temps à autre, elle faisait, dans l'intérieur, de longs et pénibles voyages, soit pour former des comités d'assistance, soit pour les placer dans les fermes ou fabriques. Dans un moment où il y avait excès de population, elle se mit à la tête des émigrants, les dirigea au delà des montagnes et surveilla leur établissement, faisant à la fois fonctions de guide, de conseiller et de commissaire général.

En outre, mistress Chisholm ouvrit à Sidney un bureau pour les gens sans travail; plus de 10 000 personnes, qui se sont adressées à elle, ont été, par son ingénieux dévouement, mises à l'abri du besoin. En 1845, son mari, qui avait repris du service dans l'Inde, la rejoignit, la seconda de tous ses moyens, et, l'année suivante, ils s'embarquèrent ensemble pour l'Angleterre. Mistress Chisholm reçut, avant son départ, comme témoignage de la reconnaissance publique, une somme de 150 livres (3750 francs), recueillie par souscription, et qu'elle réserva pour l'accomplissement de ses charitables projets.

A Londres, *l'amie des émigrants*, ainsi qu'on l'appelait, continua sa bonne œuvre au milieu de nouveaux obstacles. Elle obtint que plusieurs navires seraient affectés au transport des femmes et des enfants des *convicts* d'Australie, lorsque ceux-ci auraient mérité par leur conduite de rentrer dans la vie de famille. Des comités particuliers furent organisés afin d'éclairer l'opinion; une importante Société fut créée sous le titre de *Family colonisation loan Society* pour provoquer le système d'émigration par familles, comme le seul qui satisfasse à la fois l'économie et la morale. De nombreux bâtiments sont ainsi partis, pourvus par mistress Chisholm de tout le bien-être nécessaire à des êtres humains. Tout le temps qu'elle resta en Angleterre, elle ne cessa d'être pour les émigrants l'agent le plus actif : elle s'occupait de rechercher et de soutenir leurs parents, de leur fournir tous les renseignements désirables, de recevoir leurs envois d'argent, etc. Sa correspondance était incessante : en Irlande seulement, elle entretenait un échange de lettres avec plus de 5000 individus de la plus basse condition.

De retour à Sydney en 1854, mistress Chisholm fut reçue par la population avec des démonstrations enthousiastes; on ouvrit même une nouvelle souscription en sa faveur afin de la mettre à même d'exercer sa philanthropie sur une plus large échelle, car elle a des revenus à peine suffisants pour vivre. On a d'elle un livre précieux pour les émigrants australiens : *Voluntary information of the people of New South Wales.*

CHLAPOWSKI (Désiré), général polonais, né en 1788 dans le grand-duché de Posen, entra, en 1807, dans les troupes polonaises organisées par Napoléon, et devint officier d'ordonnance de l'Empereur, puis chef d'escadron de la garde. Il fit plusieurs campagnes en Espagne et en Allemagne; mais, en 1813, il quitta le service et se

retira dans ses terres. Après la révolution du 29 novembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il marcha vers la Lithuanie, qui l'accueillit comme un libérateur, et opéra sa jonction avec Gielgud; mais, après plusieurs échecs, il recula devant l'armée russe et se réfugia sur le territoire prussien. Pour justifier cette retraite précipitée, il a publié: *Lettres sur les événements militaires en Pologne et en Lithuanie* (Paris, 1839). Depuis 1831, le général Chlapowski, rallié au gouvernement prussien, est resté étranger à toutes les tentatives infructueuses d'affranchissement du parti national, et s'est appliqué à de grands travaux agricoles.

CHMEL (Joseph), historien allemand, né à Ollmütz, le 18 mars 1798, mort le 28 novembre 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

CHOATE (Rufus), avocat américain, né le 1er octobre 1799, à Ipswich (Massachusets), étudia le droit et s'établit successivement, comme avocat, à Danvers, à Salesse, et enfin, en 1834, à Boston. Avant cette époque, il avait déjà été sénateur dans l'État de Massachusets, et avait siégé au Congrès. En 1842, il remplaça Daniel Webster au sénat des États-Unis; mais il donna sa démission en 1845, abrégeant volontairement sa carrière publique pour se renfermer exclusivement dans la pratique du barreau. Quoiqu'il n'ait publié aucun ouvrage, il s'est acquis une véritable réputation littéraire par son éloquence. Parmi ses discours au Congrès, on remarque ceux qu'il a prononcés à propos de la question de l'Orégon et de l'annexation du Texas. On cite encore une adresse qu'il prononça à New-York, en 1843, le jour anniversaire du débarquement des *pères pèlerins* (father pilgrims), fondateurs de la colonie de la Nouvelle-Angleterre, et surtout l'*Éloge* de son illustre ami, Daniel Webster (juillet 1853).

CHODZKO (Jacques-Léonard Borеyko), historien et littérateur polonais, né le 6 novembre 1800, à Oborek (district d'Ozmiana), descend d'une famille ancienne et noble de Lithuanie. Il étudia à l'université de Wilna, où il s'adonna de préférence à l'histoire, sous Lelewel. Secrétaire de Michel Oginski, en 1819, il parcourut avec ce prince la plus grande partie de l'Europe, et vint se fixer à Paris en 1826. A la révolution de juillet 1830, il prit part à la lutte et fut choisi pour aide de camp par le général La Fayette, avec le grade de capitaine d'état-major. Rentré quelque temps après dans la vie privée, il fut successivement employé à la bibliothèque de la Sorbonne, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, d'où il est repassé à la Sorbonne. Il a été chargé du cours de langue et littérature slave au Collége de France. M. Chodzko, membre de l'Académie de Nancy et de plusieurs Sociétés savantes, a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui: *Histoire des légions polonaises en Italie* (Paris, 1829, 2 vol. in-8); *les Polonais en Italie* (1829, in-fol.); *Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise* (Id.); *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* (1830, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en plusieurs langues; *Coup d'œil, etc., sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne* (1831, in-8); *Histoire politique de la Lithuanie, etc.* (1831, in-8); *Tableau des révolutions de la Pologne*, avec M. de Mancy; plusieurs cartes et atlas concernant la Pologne; et *Notices sur Kosciuzko* (Fontainebleau, 1837, in-18) et sur *Lelewel* (1834, in-8); *la Pologne historique, littéraire, monumentale, etc.* (1834-1847, 3 vol. gr. in-8, avec gravures et cartes); *Histoire de Pologne* (1855, in-4; 1864, 14e édit. in-8); *Histoire de Turquie* (1855, in-4); *Contes des paysans et des pâtres slaves* (1864, in-18), etc. M. Chodzko a collaboré en outre à un grand nombre de recueils, *le Globe*, *le Courrier-Français*, *le Constitutionnel*, etc.

Deux membres de la même famille, MM. Ignace et Alexandre Chodzko, nés, le premier en 1795, le second en 1804, ont publié plusieurs ouvrages historiques et philologiques. On cite principalement du premier: *Tableaux de la Lithuanie* (Wilna, 1840-1854, par livraisons).

Le second, aujourd'hui retiré en France, a donné: *Specimens of the popular poetry of Persia* (Londres, 1842); *le Théâtre perse* (Paris, 1845, in-8); *le Guilan, Excursions aux pyles Kaspiennes* (1851); *le Khoraçan et son héros populaire* (1852); *le Décilti* (1852); *Grammaire persane* (Paris, 1852, in-8), et autres travaux sur les langues orientales.

CHOLAT (François-Joseph-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à la Tour-du-Pin (Isère), le 4 novembre 1806, entra à l'École polytechnique en 1826, et en 1828 à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie en 1832, il était, en 1848, capitaine au 4e d'artillerie et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 22 avril 1847. En garnison à Lyon lorsque la République fut proclamée, il entra en relations directes avec les autorités provisoires, et M. Emmanuel Arago, commissaire général dans le département du Rhône, le nomma chef de l'état-major de la garde nationale de Lyon. Dans ce poste difficile, il sut maintenir l'ordre en présence des exigences des passions populaires, et s'acquit l'estime des républicains de toutes nuances. Ses compatriotes de l'Isère l'adoptèrent pour candidat à la Constituante, où il fut envoyé le neuvième sur treize par 86 610 voix. Membre du Comité de la marine, il vota presque constamment avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-ardente à la politique de l'Élysée, signa les demandes de mise en accusation présentées par Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il combattit à la fois la coalition des anciens partis et la politique de l'Élysée. Il fut un des premiers représentants qui, après le coup d'État du 2 décembre, reçurent l'ordre de quitter la France, et se vit rayer des cadres de l'armée. — Il est mort le 13 février 1861.

CHOLLET (Jean-Baptiste-Marie), chanteur français, né à Paris, le 20 mai 1798, et fils d'un choriste de l'Opéra, commença, en 1806, au Conservatoire, des études de solfége et de violon, qui furent interrompues pendant quelques années, puis reprises avec beaucoup d'ardeur. Il obtint un prix de solfége en 1814, mais l'année suivante, le Conservatoire ayant été fermé par les événements politiques, il entra parmi les choristes de l'Opéra. Sa voix était alors celle d'un baryton. Il chanta aux Italiens, puis au théâtre Feydeau, de 1816 à 1818, et s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de province pour jouer les rôles de Martin. Il fut applaudi dans plusieurs villes au Havre entre autres, sous le nom de Dôme-Chollet.

A la suite de brillants succès à Bruxelles, il obtint, en 1826, un engagement avantageux à l'Opéra-Comique, et fut admis comme sociétaire

en 1827. Il chanta dès lors les rôles de ténor; Hérold écrivit pour lui *Marie*, et plus tard *Zampa*, où il a laissé des souvenirs ineffaçables. Il obtint aussi un grand succès dans *la Fiancée* et *Fra Diavolo* de M. Auber. *Le Postillon de Lonjumeau* d'Adam fut pour lui un triomphe.

Devenu libre par la dissolution de la société de l'Opéra-Comique et la ruine de l'administration qui lui succéda, M. Chollet alla jouer dans les grandes villes de province. En 1832, il débuta au grand théâtre de Bruxelles, où il resta deux années. Après un engagement d'une année au théâtre de la Haye, il rentra à l'Opéra-Comique (1835), et fut encore accueilli avec quelque faveur dans *l'Éclair*, *le Chalet*, *le Brasseur de Preston*. En 1840, il quitta le théâtre. Plus de quinze ans plus tard, il essaya de reparaître dans *le Postillon de Lonjumeau*, au Théâtre-Lyrique (1854), mais cette tentative ne fut pas assez heureuse pour le retenir encore à la scène.

La voix de M. Chollet, qui tient le milieu entre celle du baryton et celle du ténor, avait à la fois de la puissance et de la douceur. Il a dû une grande partie de ses succès à son adresse vocale, à la connaissance parfaite des effets qui plaisent au public, à sa science du point d'orgue. Les compositeurs dont il rendit les œuvres populaires lui reprochèrent d'y mêler des traits qui en altéraient le caractère. Violoniste habile et compositeur distingué, il a publié, à Paris et à Bruxelles, des romances et des nocturnes, dont plusieurs ont eu du succès.

CHOLMONDELEY (Georges-Horace CHOLMONDELEY, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1792 à Paris, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1689, à la pairie, et, en 1815, au marquisat. Il porta le nom de comte de Rocksavage jusqu'en 1821, où il siégea à la Chambre des Lords sous celui de baron Newburgh; depuis la mort de son père (1827), il est connu comme marquis de Cholmondeley. Ses opinions sont conservatrices. En 1830, il a été nommé membre du conseil privé. Marié deux fois, en 1812 et en 1830, il n'a pas eu d'enfants, et son héritier présomptif est son frère, Henry-William-Hugues, né en 1800 à Londres, député du Hampshire au Parlement de 1852 à 1857, et nommé député-lieutenant de ce comté en 1846.

CHOMEL (Auguste-François), médecin français, né le 13 avril 1788, mort à Paris le 10 avril 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CHONSKI (Henri DE), économiste polonais, né à Kremenetz (Volhynie) en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude des institutions de crédit. Après les désastres de 1831 et la soumission de la Pologne, il vint à Paris, se fit naturaliser Français, et fut admis, comme rédacteur, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il est le principal auteur de l'ouvrage intitulé : *des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe* (Imp. nationale, 1851, gr. in-8); il a publié, en outre : *Études sur les colonies hollandaises* (1850, in-8), et la traduction des *Mémoires de lord Holland* (1851, in-12).

CHOPART (Louis-Narcisse), marin français, né le 6 mai 1806, entra au service en 1825. Nommé successivement : élève le 1er novembre 1827, enseigne le 10 février 1830, lieutenant le 6 janvier 1834, capitaine de frégate, le 1er novembre 1843, capitaine de vaisseau, le 18 décembre 1848, contre-amiral, le 9 août 1858, il a été promu vice-amiral, le 27 janvier 1864. Le 18 octobre 1853, il fut nommé commandant de *l'Uranie*, frégate école des canonniers-marins, le 24 février 1855, commandant du vaisseau *le Suffren*, le 19 janvier 1858, chef d'état-major de l'escadre d'évolution, enfin le 1er octobre 1861, préfet maritime à Lorient.

Dans l'intervalle de ces divers commandements, l'amiral Chopart siégea plusieurs fois au conseil des travaux et au conseil d'amirauté; le 15 juin 1849, il entra dans ce dernier conseil comme membre adjoint; le 29 janvier 1850, il fut nommé membre titulaire du conseil des travaux, comme capitaine de vaisseau; il y fut rappelé le 29 juin 1853. Il fut nommé membre du conseil des prises le 23 janvier 1856. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1855. *

CHOPIN (J.... M....), littérateur français, né en Allemagne de parents français, vers 1795, fut de bonne heure secrétaire du prince Kourakin et publia sur l'histoire et la littérature des nations slaves et scandinaves, de nombreux travaux : *de l'État de la Russie, ou Observations sur ses mœurs, son influence politique et sa littérature, suivies de poésies traduites du russe* (Paris, 1822, in-8); *la Russie et la Sibérie*, *la Crimée*, *la Servie*, *la Croatie*, *la Bosnie*, *le Danemark*, etc., dans la collection de *l'Univers pittoresque*; *les Révolutions des peuples du Nord* (1840, 4 vol. in-8), etc. Pendant la Restauration et après 1830, il fit des poésies libérales de circonstance : *Ode sur l'indépendance d'Haïti* (1825); *Ode sur la victoire de Navarin* (1827); *Première républicaine* (1833); *A M. l'abbé de Lamennais* (1834), etc. Il fournit aussi des articles à la *Revue indépendante*.

Plus récemment, M. Chopin a composé une pièce de vers intitulée : *l'Empire* (1852), et publié une *Histoire de Napoléon Ier, du Roi de Rome (duc de Reichstadt) et de la famille Bonaparte* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Leynadier, E. Marco de Saint-Hilaire et A. de Césena; *les Provinces danubiennes* (1856), avec M. Ubicini, etc. Il a traduit une partie de l'*Histoire universelle* de C. Cantù, et deux romans de Dickens : *David Copperfield* (1852, 4 vol.), et *la Nièce du pêcheur* (1853, 3 vol.).

M. J. M. Chopin est le frère d'un peintre distingué, qui a donné à leur nom de famille une forme germanique (voy. SCHOPIN).

CHOQUE (Emmanuel-Louis-Joseph), ancien député français et représentant du peuple, membre du Corps législatif, né à Douai (Nord) le 15 septembre 1806, s'est fait recevoir docteur en droit à Paris, en juillet 1839. Après avoir exercé les fonctions de notaire, il entra, en 1845, dans la carrière politique, comme député de sa ville natale. Il prit place au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. En 1846, il ne fut pas réélu, mais il continua de se mêler à la politique, et prit une part active à la campagne des banquets réformistes, à côté des chefs de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 191 875 voix, le troisième sur la liste des vingt-huit élus du Nord. Membre du Comité des finances, il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du président, et soutint de son vote sa politique intérieure et extérieure. Réélu, le dix-huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et donna son appui à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement au Corps législatif, il fut élu dans la circonscription de Douai, qui l'a réélu en 1857. Il a été

nommé, en 1839, membre du Conseil général de son département.

CHOTEK (François-Xavier), compositeur allemand, né le 22 octobre 1800, à Liebisch (Moravie), où son père était maître d'école, fit ses classes au gymnase de Freiberg, et suivit les cours de jurisprudence et de philosophie à l'université de Vienne. En 1824, il quitta la carrière du droit pour se livrer complétement à l'étude de la musique; il eut pour maîtres d'harmonie et de contre-point l'organiste de la cour, Henneberg et Simon Sechter. L'œuvre musicale de cet artiste comprend plus de cent compositions d'un genre léger et gracieux, telles que *contredanses*, *romances*, *rondeaux* et autres morceaux faciles. Le plus connu de ses ouvrages est une *Anthologie musicale*, suite de fantaisies et de variations sur des motifs d'opéras en vogue. M. Chotek s'est fait à Vienne, comme professeur, une brillante position.

CHOULANT (Louis), médecin allemand, né le 12 novembre 1791, à Dresde, étudia dans cette ville jusqu'à vingt-deux ans, puis suivit les cours du Collége medico-chirurgical de Neustadt. Il termina ses études à la Faculté de médecine de Leipsick, obtint, en 1817, le diplôme de docteur, et bientôt après partit pour Altenbourg, où, tout en pratiquant la médecine, il collabora aux ouvrages publiés par le médecin et libraire Jean-Fréd. Pierer, au *Dictionnaire anatomico-physiologique* (1816-1829, 8 vol.) et aux *Annales de médecine* (1798-1832). En 1821, il fut rappelé dans sa ville natale comme médecin de l'hôpital de Friedrichsstadt. Dès l'année suivante, il ouvrit un cours de médecine, et, en 1823, il fut nommé professeur de thérapeutique à l'académie médico-chirurgicale de Dresde. En 1828, il devint professeur et directeur de la clinique thérapeutique; en 1835, assesseur du comité médical; en 1842, directeur de l'académie chirurgico-médicale, et en 1844, conseiller référendaire de la section médicale au ministère de l'intérieur du royaume de Saxe. Il a été décoré de plusieurs ordres, conseiller de la cour de Saxe, conseiller intime de médecine, etc.

M. Choulant a écrit plusieurs ouvrages de médecine très-estimés, entre autres : *Instructions pour écrire les ordonnances* (Anleitung zur aerztlichen Receptirkunst, Leipsick, 1825; 2e éd., 1841); *Introduction à l'étude de la médecine* (Anleitung zum Studium der Medicin, Ibid., 1829); *Traité de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Lehrbuch der speciellen Pathologie und Therap., Ibid., 1831; 4e éd., publiée par Richten, 1847; 5e éd., 1853); *Instructions pour l'exercice de la médecine* (Anleitung zur aerztlichen Praxis, Ibid., 1836); *la Cranioscopie à l'usage du monde* (Vorlesungen über die Kranioscopie für gebildete Nichtaerzte, Dresde, 1844).

Les autres travaux de ce savant ont trait à la bibliographie, à la littérature et à l'histoire de la médecine. Tels sont : *Tableaux pour servir à l'étude de l'histoire de la médecine* (Tafeln zur Geschichte der Medicin, Leipsick, 1822); *Manuel bibliographique de médecine ancienne* (Handbuch der Bücher-Kunde für aeltere Medicin, Ibid., 1828; 2e éd., 1841), *Annuaires historico-littéraires de médecine allemande* (Historisch-literarische Iahrbücher für die deutsche Medicin, Ibid., 1838-40, 3 tomes); *Bibliotheca medico-historica* (Ibid., 1841); *Consultations et mémoires de médecine légale* (Gutachten und Aufsaetze im Gebiete der Staatsarzneikunde, Ibid., 1847); *Histoire et bibliographie des dessins d'anatomie* (Geschichte und Bibliographie der anatomischen Abbildungen; Ibid., 1852); *Choix de rapports de médecine, légale* etc. (Auswahl von Gutachten medicinal-polizeilichen Inhalts. Dresde, 1853).

On doit en outre à M. Choulant des éditions nouvelles des *Questiones medicinæ forensis* de Platner (Leipsick, 1824), des *Carmina medica* d'Ægidius Corboliensis (Ibid., 1826), de la *Syphilis* de Fracastor (Ibid., 1830), de la *Theoria medica vera* de Stahl (Ibid., 1832-1833, 3 vol.), du *de Viribus herbarum* de Macer (Ibid., 1832), du poëme latin *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione* de Claude Quillet (Ibid., 1836, etc).

CHOUMARA (Pierre-Marie-Théodore), écrivain militaire français, né en 1787, entra à l'École polytechnique en 1806 et passa, en 1808, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Empire, devint rapidement capitaine, et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 9 novembre 1814. Il s'est retiré du service avec le grade de chef de bataillon.

Parmi les nombreux écrits de M. Choumara, les plus importants sont les *Mémoires sur la fortification* (1827, in-8; 2e édit., 1847, avec un atlas de 70 pl.), et les *Considérations militaires sur les* Mémoires du maréchal Suchet *et sur la bataille de Toulouse* (1838, in-8), dont la deuxième édition est augmentée *de la Correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington sur cette bataille* (1840, 2 vol. in-8). Nous rappellerons encore : *Lettres au ministre de la guerre sur les fortifications de Paris* (1841, in-8); *Résumé historique des échecs éprouvés par les armées britanniques de* 1792 à 1814 (1844); *Théodore, ou cinquante-neuf ans de la vie d'un homme de tête et de cœur* (1846), révélations sur les manœuvres de la police secrète; *l'Astronomie simplifiée* (1847), etc.

CHRISTIAN IX, roi de Danemark. Voy. DANEMARK.

CHRISTIAN-AUGUSTE (Christian-Frédéric-Charles-Auguste, dit prince), duc de SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG, fils aîné du duc Frédéric-Christian et petit-fils (par sa mère, la princesse Louise-Augusta), de Christian VII, roi de Danemark, grand-oncle du roi actuel, est né à Copenhague, le 19 juillet 1798, et a succédé, comme duc, à son père en 1814. Il étudia, de 1817 à 1819, aux universités d'Heidelberg et de Genève, fit ensuite quelques voyages et revint se fixer dans ses terres. Il écrivit sur l'amélioration des haras, dont il s'est beaucoup occupé, plusieurs mémoires insérés en allemand et en danois dans des recueils spéciaux.

A l'avénement de Christian VIII au trône de Danemark (1840), les princes aptes à lui succéder, d'abord son fils, depuis Frédéric VII, et son frère le prince Ferdinand Frédéric, semblaient devoir rester sans postérité. D'après *la loi royale* de Frédéric III (1660), qui appelle à la succession la ligne féminine après l'extinction de la ligne masculine, la couronne devait échoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, au fils aîné de la princesse Louise-Charlotte, sœur de Christian VIII, mariée à l'électeur Guillaume de Hesse-Cassel. Cet ordre de succession était pleinement accepté en Danemark. Mais les Allemands du Holstein et du Schleswig, désireux de se soustraire à la domination danoise, pour se constituer en État indépendant, prétendirent que le Holstein, protégé par ses statuts particuliers, ne tombait pas sous l'application de *la loi royale*, mais qu'il était régi par la loi salique. En

conséquence, en cas de mort du prince héréditaire Ferdinand-Frédéric, le duc d'Augustenbourg était appelé à gouverner le Holstein, comme chef de la branche masculine la plus rapprochée de la famille royale. En outre, le Schleswig, en vertu de son union indissoluble avec le Holstein, devait suivre ce duché en quelques mains qu'il passât.

Les Danois du *parti de l'Intégrité* (Heelstatsparti) et ceux du *parti du Danemark jusqu'à l'Eider* (Eiderdanske) combattaient, dans une mesure différente, ces prétentions. Le duc d'Augustenbourg se plaça naturellement à la tête de ceux qui voulaient lui créer un État indépendant, faisant partie de la Confédération germanique. Il se servit de la voix virile qui lui avait été attribuée, lors de l'établissement des états provinciaux (1834), pour préparer le triomphe de son parti, et fit, en 1846, aux états de Flensborg, la motion de demander au roi une Constitution commune pour le Schleswig-Holstein. En 1848, il fut élu député à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative du Schleswig-Holstein. Tout en continuant à se montrer l'ennemi du Danemark, il s'opposa avec persistance au développement des institutions populaires.

Lorsque les duchés, abandonnés du roi de Prusse (traité du 2 juillet 1850), furent livrés à leur propre défense, il se prononça pour la cessation des hostilités. Mais cette soumission tardive ne lui fut d'aucun profit : son château d'Augustenbourg, dans l'île d'Alsen, fut occupé par les Danois, et ses biens furent mis sous séquestre. Il fut du nombre des trente-trois personnes exceptées de l'amnistie du 10 mai 1851. S'étant retiré en Silésie, il y acheta, en 1853, la terre de Primkenau. Il a cédé, moyennant une somme d'argent, ses biens et ses droits sur le Holstein à la famille royale. Les articles anonymes, qu'il a publiés dans des journaux sur la question du Schleswig-Holstein, ont été réunis, par Alfred Fich, sous le titre de *Herturgen af Augustenborgs Litteraire virksomberg iden Slesvig-Holstenske sag* (Odense, 1850). M. Wegèner a publié un écrit fort connu : *le Duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein* (Copenhague, 1849, in-8).

Pendant les années 1863 et 1864, les prétentions du prince d'Augustenbourg ont tenu une grande place dans les négociations diplomatiques et les discussions de la Diète avec la Prusse et l'Autriche relativement aux duchés. Pendant la guerre conduite par ces deux puissances contre le Danemark, la candidature du prince subit diverses vicissitudes. Mais après que les duchés eurent été détachés par la force du royaume danois, une certaine agitation se produisit de nouveau en sa faveur dans les petits États de l'Allemagne.

Général de cavalerie à la suite de l'armée prussienne, le prince d'Augustenbourg a épousé, le 18 septembre 1820, Louise-Sophie de Daneskiold-Samsöe, née le 22 septembre 1796 et dont il a eu cinq enfants. L'aîné des fils *Frédéric*-Chrétien-Auguste, prince héréditaire, né le 6 juillet 1829, et major à la suite du 1[er] régiment d'infanterie de la garde prussienne, a épousé, le 11 septembre 1856, Adélaïde de Hohenlohe-Hangenbourg, née le 20 juillet 1835, dont il a eu trois enfants.

CHRISTISON (Robert), médecin écossais, né en 1798, et fils d'un professeur d'humanités, fut reçu docteur en médecine à Édimbourg, en 1819, après avoir étudié successivement dans cette dernière ville, à Londres, dans les principales écoles du continent, et particulièrement dans celle de Paris. A vingt-quatre ans, il succédait au savant docteur Alison, comme professeur de médecine légale à Édimbourg. Attaché à l'hospice royal, il y remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin ordinaire. Enfin, à la mort du docteur A. Duncan, il fut appelé, en 1832, à la chaire de matière médicale et de clinique. Depuis cette époque, sa réputation n'a cessé de grandir, comme professeur, comme médecin consultant et comme écrivain. Deux fois président du Collége royal des médecins d'Édimbourg, il est devenu un des vice-présidents de la Société royale de la même ville, et médecin ordinaire de la reine pour l'Écosse.

On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés : *Traité sur les poisons* (Treatise on Poisons, 1829 ; 4[e] édit., 1844) ; *Dégénérescence de la granuleuse des reins* (Granular Degeneration of the Kidneys, 1838) : *Dispensaire ou commentaire sur les pharmacopées* (Dispensary or commentary on the Pharmocopœas, 1842 ; 2[e] édit., 1848).

M. Christison a été, en outre, le principal rédacteur de la *Pharmacopée d'Édimbourg* (1839) et a donné, dans les feuilles médicales, plusieurs articles, parmi lesquels on cite ceux *sur les acides oxaliques* considérés comme poison (On oxalic acids) et sur la simplification des moyens propres à découvrir les plus petites quantités d'arsenic.

CHRISTMAS (Henry), professeur et savant anglais, né à Londres en 1811, entra dans les ordres en 1837, exerça son ministère pendant quelques années, puis devint bibliothécaire et secrétaire au collége de Sion (1841-1848). Il a été secrétaire de la Société de numismatique, de 1844 à 1847, et en 1854 il a été nommé professeur d'histoire anglaise et d'archéologie à la Société royale de littérature. De plus il est membre de la Société impériale des antiquaires de la marine et de l'Académie royale d'histoire de Madrid.

M. Christmas est un des plus ardents adversaires de la peine de mort : une brochure, qu'il a écrite dans ce sens, a obtenu le plus grand succès. Il a publié en outre : *Mythologie universelle* (Universal mythology) ; *Côtes et îles de la Méditerranée* (Shores and Islands of the Mediterranean) ; *Hommes d'État chrétiens* (Christian Politics) ; *Prédication et Prédicateurs* (Preachers and preaching). On a de lui plusieurs traductions : celles des *Méditations poétiques*, de Lamartine ; du *Monde fantôme*, de Calmet ; de *la République des fous*, de Wieland, et d'une partie des *Lusiades*, de Camoens. Enfin il a édité plusieurs publications périodiques : *Church of England quaterly Review* (1840-1843 et 1854-1858) ; *The Churchman* (1840-1843) ; *The Britisch Churchman* (1845-1848) ; *The Literary Gazette* (1859-1860). *

CHRISTOFLE (Charles), industriel français, né à Paris en 1805, et fils d'un manufacturier ruiné par l'invasion de 1814, fit ses études au collége Sainte-Barbe dont il devint un des administrateurs les plus dévoués. Après avoir fait son apprentissage, comme ouvrier, dans une fabrique de joaillerie, il y fut bientôt intéressé et mis à la tête de la maison, l'une des plus importantes de cette époque. On le considère comme ayant créé le commerce de la joaillerie dite d'exportation, par la confiance qu'il sut inspirer. En 1841, M. Ch. Christofle se rendit acquéreur des procédés Elkington, dont l'exploitation lui fut d'abord extrêmement onéreuse, jusqu'à ce qu'il constitua une société qui lui permit d'en faire sortir une très-grande industrie. Il obtint, dès 1844, une médaille d'or à l'exposition nationale et fut décoré de la Légion d'honneur. La nouvelle orfévrerie se développa au milieu d'une concurrence de contrefaçons qui entraîna de nombreux procès. M. Christofle s'est vu décerner à la suite de l'Exposition universelle de 1855 la grande médaille d'hon-

neur; à la suite de celle de Londres, il fut promu officier de la Légion d'honneur le 24 janvier 1863. — Il est mort le 16 décembre de la même année.

CHRISTOPHLE (Bertrand Marie-Luc), homme politique français, député, est né à Issoire, le 13 octobre 1827. Nommé conseiller de préfecture de la Somme, le 15 février 1852, puis du Puy-de-Dôme, le 24 mars 1854, il devint sous-préfet d'Ambert le 9 août 1855, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault le 21 juillet 1857, puis de celle des Alpes-Maritimes le 4 février 1861, et donna sa démission au mois de mars suivant. Membre du Conseil général pour le canton de Cunlhat, il entra, en 1861, au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu au même titre, en 1863, par 20 225 voix sur 20 290 votants. M. Christophle a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHRZANOWSKI (Adalbert), général polonais, né vers 1789 dans le palatinat de Cracovie, fut élevé à l'École militaire de Varsovie, et fit, comme officier d'artillerie, plusieurs campagnes au service de la France. Il assista aux batailles de Krasnoï, de Leipsick, de Paris et de Waterloo. Rentré dans sa patrie, il fut nommé lieutenant dans la nouvelle armée polonaise, fut attaché pendant huit ans à l'état major du général russe d'Auvray, passa en 1828 sous les ordres de Diebitsch, fit la campagne de 1829 contre les Turcs, et se distingua au siége de Varna. Il fut envoyé à Varsovie pour annoncer au grand-duc Constantin la conclusion de la paix d'Andrinople.

Quand éclata la révolution de 1830, il suivit le mouvement national, commanda quelque temps la forteresse de Modlin et fut appelé, bientôt après, aux fonctions de chef de l'état-major général par le généralissime Skrzynecki. Il défendit les passages du Wieprz contre les Russes, battit à Kotz le général Thieman, arrêta les progrès de Rudiger en Podlachie, gagna la bataille de Minsk (15 juillet 1831), et opéra sa retraite, de Zamosc à Varsovie, avec une grande habileté stratégique. Il obtint, en récompense de ses services, le grade de général de division. Ne croyant pas au succès de la révolution, il laissa paraître son découragement et se prononça contre toutes les mesures révolutionnaires qui prolongeaient inutilement un effort désespéré. Il eut même, avec le général russe Thieman, une entrevue secrète qui le rendit tout à fait suspect aux patriotes.

Lorsque le pouvoir passa aux mains de Kruckowieski, M. Chrzanowski fut nommé gouverneur de Varsovie, et, comme tel, il encourut la responsabilité des actes qui paralysèrent la défense de cette ville. Il s'opposa de toutes ses forces à l'armement de la garde nationale et fit arrêter les citoyens qui voulaient prendre part au combat. Après l'entrée des Russes, il continua d'habiter la ville sans être inquiété, et n'en sortit qu'au bout de quelques mois, avec un passe-port délivré par la police russe, qui lui reconnaissait le titre de colonel. Il se rendit à Paris, où il fut mal accueilli par les émigrés, puis à Bruxelles, où le général Dwernicki déclara au gouvernement que les Polonais refusaient de voir dans le général Chrzanowski un compagnon d'exil.

Depuis longtemps il vivait oublié, lorsqu'au printemps de 1849, il reçut du roi Charles-Albert la mission de réorganiser l'armée piémontaise. Ce fut sans espoir et avec répugnance qu'il dirigea cette malheureuse campagne. Après la bataille de Novare (23 mars 1849), il ne fut point accusé de trahison, comme son lieutenant Ramorino, qui paya de sa vie l'inexécution de quelques ordres secondaires; il remit au ministère un mémoire justificatif de toutes ses opérations et ne quitta Turin qu'au mois de mai 1850. — Le général Chrzanowski est mort en 1861.

CHURCH (sir Richard), général grec, né en 1785, est fils d'un propriétaire irlandais. Entré en 1800 dans la carrière des armes, il servit dans l'infanterie britannique, prit part aux expéditions du Ferrol et de Malte, passa ensuite au service du roi de Naples, et fut blessé à la défense de Capri. En 1811, il leva un corps d'Arnautes et de Klephtes, fut nommé lieutenant-colonel en 1812, reçut les insignes du Bain en 1815, et fut, en 1822, créé chevalier. Comme l'amiral Cochrane, son compatriote, il vint mettre son épée au service des Hellènes, qui, depuis six ans, faisaient d'héroïques efforts pour conquérir leur indépendance (1827).

Nommé par l'Assemblée nationale généralissime des forces de terre, il opéra immédiatement contre Athènes et réussit d'abord à s'emparer du couvent de Saint-Spiridion; mais la division, favorisée par la jalousie des chefs de bandes, s'étant mise dans son petit corps d'armée, il se vit bientôt réduit à faire la guerre de partisans. Après s'être solidement retranché dans l'isthme de Corinthe, il profita de la victoire de Navarin pour envahir l'Acarnanie avec 5000 hommes, et occupa toute la province jusqu'au golfe d'Arta, à l'exception de quelques forts voisins de la mer. En 1828, il obligea Reschid-pacha à la retraite; l'année suivante, il se rendit maître du golfe d'Ambracie et bloqua Prevesa, qui, après une résistance opiniâtre, se rendit le 17 mai.

La paix ayant été conclue, le général Church, sacrifié à la rivalité de Capo-d'Istrias, envoya sa démission à l'Assemblée nationale, et, comme la Grèce était devenue pour lui une terre d'adoption, il se retira à Argos, où il vécut dans l'obscurité. En 1830, il reçut l'ordre de quitter le territoire, mais il n'en tint pas compte et sut se dérober aux poursuites, grâce à l'influence qu'il avait conservée sur ses anciens compagnons d'armes. Après l'assassinat du président (1831), il se rallia aux adversaires de la politique russe, fut placé une seconde fois à la tête de l'armée et resta en état d'opposition avec le gouvernement jusqu'au moment où l'intervention française rétablit l'ordre. Lors de la création du royaume grec, il devint conseiller d'État, puis membre du Sénat, où, malgré son grand âge, le général n'a cessé de siéger.

On a de lui un *Mémoire sur les limites à assigner au nouvel État grec* (Observations of an eligible line of frontier for Greece; Londres, 1840), publié par son beau frère V. Norton.

CHURCHILL (Francis-Georges Spencer, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Blenheim (comté d'Oxford); descend d'une branche cadette des ducs de Marlborough, élevée en 1815 à la pairie héréditaire. A vingt et un ans, il entra dans la diplomatie, fut nommé attaché à Vienne en 1823 et passa, en 1838, en la même qualité à Lisbonne; il était alors connu sous le nom de lord Spencer. Lorsque son père mourut (1845), il quitta ces fonctions pour venir siéger à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. Député lieutenant d'Oxford, il a été nommé, en 1857, commandant de la milice nationale du comté. En 1849, il a épousé la fille du marquis de Conyngham, devenue dame d'honneur de la reine en 1854. Il a pour héritier son frère George-Auguste, né à Blenheim, en 1804, ancien lieutenant-colonel des coldstream-guards, et député lieutenant du comté d'Oxford en 1853.

CIALDINI (Enrico), général italien, né le 8 août 1811, à Lombardina, maison de campagne de son père, située près de Castelvetro (province de Modène), est fils d'un ingénieur en chef des eaux et routes de l'État de Modène, qui fut forcé d'émigrer en 1821. Après avoir fait ses études philosophiques à l'Université de Parme, il suivait les cours de médecine dans cette même ville, lorsque éclata le mouvement révolutionnaire de février 1831. Il s'enrôla dans le régiment d'infanterie légère organisé à Reggio, et il servit comme caporal jusqu'à sa dissolution à Sinigaglia. Condamné à l'exil, il fut embarqué à Ancône et débarqué à Marseille, d'où il se rendit à Paris. Toute sa famille étant frappée par les rigueurs du pouvoir, il se trouva réduit à la pension de 1 fr. 50 c. payée par le gouvernement français.

Le jeune Cialdini résolut néanmoins de continuer à Paris ses études médicales; logé à l'hôtel d'Harcourt, rue de la Harpe, il suivit les cliniques de Dupuytren, de Lisfranc et de M. Rostan. En même temps il entreprenait la traduction en italien de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, et celle des œuvres chirurgicales de M. Velpeau. Il supportait les misères d'une existence aussi laborieuse, avec une indomptable énergie, lorsqu'une attaque de choléra à la fin de 1832 faillit l'emporter.

A peine rétabli il s'engagea dans la légion d'Oporto au service de don Pedro, et fit heureusement la campagne de Portugal, dans laquelle il reçut les grades de caporal-fourrier, sergent, et sous-lieutenant. Il était sergent, lorsqu'une croix de chevalier de la Tour et de l'épée ayant été accordée à sa compagnie, elle lui fut décernée par le vote unanime de ses camarades

Après la campagne, le jeune Cialdini passa en Espagne avec sa légion contre don Carlos, se signala parmi les plus braves, obtint de l'avancement, et devint aide de camp du général Durando. Son frère unique servait avec lui dans la même légion : à la défaite de Morella il lui sauva la vie au péril de la sienne. Quand l'absolutisme eut succombé avec don Carlos, la légion d'Oporto fut dissoute; M. Cialdini avait alors le grade de lieutenant-colonel, qui lui fut reconnu par le gouvernement de la reine Isabelle. Admis dans la gendarmerie, on lui donna pour résidence la ville de Valence, où il se maria avec une jeune fille de famille distinguée.

Le mouvement italien de 1848 rappela M. Cialdini dans son pays. Admis comme lieutenant colonel dans le corps du général Ferrari, il servit en Vénétie et fut bientôt nommé colonel. A la bataille de Vicence, il fut blessé grièvement et tomba entre les mains des Autrichiens. Guéri et rendu à la liberté, il rentra dans l'armée piémontaise et fut chargé de l'organisation d'un régiment qu'on appela régiment des duchés, parce qu'il était composé de 3000 volontaires des duchés italiens. Il fit la campagne de 1849 contre Radetzki, à la tête de ce régiment. Peu de jours avant la bataille de Novare, se trouvant à l'avant-garde, il soutint contre des forces supérieures, un combat de plusieurs heures, qui, par l'inertie de Ramorino et l'abandon d'une partie de ses troupes, dut se terminer par une retraite.

M. Cialdini avait acquis dans ces événements une brillante réputation personnelle, lorsque le Piémont résolut de prendre part à la guerre de Crimée; il fut, comme colonel, désigné pour commander la 3ᵉ brigade du corps d'armée piémontais. A son retour, il fut confirmé major-général et nommé aide de camp du roi. Ce dernier honneur fut très-remarqué, parce que jusqu'alors les aides de camp du roi avaient appartenu exclusivement à la noblesse. Il fut, à la même époque, chargé de l'inspection générale des Bersagliers.

Placé à la tête d'une division dès le début de la guerre de 1859, M. Cialdini combattit à Palestro, et fit avec distinction toute la campagne. Il avait été nommé lieutenant général et fut chargé, avec le commandement du 4ᵉ corps d'armée, d'occuper la Romagne. Depuis cette époque, les actes du général Cialdini tiennent une place importante dans l'histoire contemporaine, et à son nom se rattachent : l'entrée des Piémontais dans les Marches, en septembre 1860, la prise de Pesaro, la bataille de Castelfidardo, le siége et la reddition de Gaëte, la capitulation de Messine, etc. Quand il entra à Ancône, comme vainqueur, en 1860, il y avait dix-neuf ans qu'il en était sorti comme exilé.

Le général Cialdini, dès cette époque, grand croix des SS. Maurice et Lazare, grand officier de la Légion d'honneur, décoré de seize ordres différents, a été promu, à la fin de 1860, par le roi Victor-Emmanuel à la dignité de général d'armée (maréchal), en même temps que les généraux Garibaldi et Fanti.

Au mois d'avril 1861, le général Cialdini, nommé député par le collége de Reggio, en Émilie, vint occuper son siége au parlement italien. Il y était à peine depuis quelques jours quand, blessé par quelques paroles imprudentes de Garibaldi, il écrivit à ce dernier une lettre qui annonçait une rupture; mais les deux généraux furent réconciliés par le marquis Pallavicino, leur ami commun. Le 9 juillet, le général Cialdini arriva à Naples comme lieutenant général du roi dans les provinces méridionales : il y resta jusqu'au 1ᵉʳ novembre, époque où il fut, sur sa demande, remplacé par le général La Marmora. L'année suivante, lorsque Garibaldi tenta de provoquer en Sicile un mouvement pour l'achèvement immédiat de l'indépendance italienne, le général Cialdini fut envoyé en Sicile et investi du commandement militaire et politique, avec tous les pouvoirs relatifs à l'état de siége (21 août). Quelques jours après, sa mission était terminée, par la victoire du colonel Pallavicini à Aspromonte, et il revenait à Turin, combattant d'abord le projet d'amnistie auquel pourtant il finit par se rendre. Il recevait peu après un des grands commandements militaires de l'Italie, avec Bologne pour résidence. Au mois de mars 1864, il a été nommé sénateur.

CIBOT (François-Barthélemy-Michel-Édouard), peintre français, né à Paris, le 11 février 1799, concourut, de 1822 à 1826, à l'École des beaux-arts, et suivit tour à tour l'atelier de Pierre Guérin et celui de M. Picot. Il exposa, pour la première fois, au salon de 1827, aborda le portrait, et plus tard l'histoire et la peinture de genre, à la suite d'un voyage fait en Suisse (1834).

Les œuvres principales exposées par M. Cibot, sont : *une Mère blessée allaitant son enfant* (1827); *Jésus tenté par Satan*, un *Trait de la vie de Frédégonde*, *les Beignets*, *ou Louis XV et Mlle d'Humières*, *les Amours des Anges*, *une Chaîne de forçats* (1836); *la Visite indiscrète*, *Diane posant pour Jean Goujon devant Henri II*, *les Petits conscrits*, *Galilée à Notre-Dame*, *Raphaël et le Pérugin*, *la Jeune mariée*, *Regina Cœli* (1846); une *Nativité*, *Caritas*, et toute une suite de *Portraits*, dont quelques-uns en pied (1829-1853). Six anciens sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Vallée de Fontenay-aux-Roses*, les *Châtaigniers d'Aulnay*, un *Fourré de bois* et un *Portrait*. On lui doit encore : *Judith se rendant au camp d'Holopherne*, *les Paresseuses*, tableau exposé à Cambrai et acheté par

cette ville (1827); *l'Origine du Sacré-Cœur*, à l'église Saint-Leu; *les Funérailles de Godefroy de Bouillon*, *la Victoire de Raymond Dupuy*, et *la Défense de Beauvais*, pour les galeries de Versailles, *un Parc à Orsay*, *le Printemps*, *l'Été*, *les Environs de Sceaux* (1857); *l'Ange peut sommeiller*, *l'Ange veille et prie*, *Environs de Sceaux*, *Premiers jours de mai* (1859); *Paysage à Aulnay*, *Environs de Sceaux*, *les Chartreux* (Sceaux), un *Intérieur de forêt* (1861); *Vallée de la Bièvre*, *Falaises du Tréport*, *Bords de la Sarthe* (1863). On lui doit de plus les peintures murales exécutées dans l'église Saint-Leu, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1836, une 1re en 1843, une mention en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

CIBRARIO (Jean-Antoine-Louis, chevalier), historien et homme politique italien, né à Turin, le 23 février 1802, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon en 1824, se livra aux recherches historiques et publia bientôt trois ouvrages qui établirent sa réputation : *Notice sur l'histoire des princes de Savoie* (Notizie sulla istoria dei principi di Savoia, Turin, 1825); *Notice sur Paolo Simone de Belli* (1826); *delle Storie di Chieri libri IV* (1827, 2 vol.). Il fit paraître ensuite : *de l'Économie politique au moyen âge* (della Economia politica del medio evo, Turin, 1839; 3e édit., 1842, 3 vol., traduite en 1843 en français); *Histoire de la monarchie de Savoie* (1840); *l'Artillerie de 1300 à 1700* (Turin, 1844); *Histoire de Turin* (2 vol., 1847), et plusieurs autres écrits relatifs à l'histoire de la Savoie. Il s'est fait connaître comme littérateur par son *Livre de nouvelles* (Libro di novelle, Turin, 1834); et ses *Nouvelles* (Novelle, Milan, 1836, 2 vol.). Il a donné une édition des *Rimes* de Pétrarque (Turin, 1825), et des *Lettres des princes et des hommes illustres* (Ibid., 1828). Enfin, il a publié un grand nombre d'articles dans des recueils périodiques, entre autres dans les *Actes de l'Académie des sciences* de Turin.

M. Cibrario a été longtemps l'ami dévoué et le conseiller assez libéral du roi Charles-Albert, qui lui confia diverses missions diplomatiques en Suisse, en France et en Autriche (1832-1833), et qui l'envoya, en 1848, à Venise en qualité de commissaire royal. Après la bataille de Novare et l'abdication de Charles-Albert, il rejoignit ce malheureux prince, et s'efforça vainement de le ramener à Turin. Il a raconté ce voyage dans un ouvrage intéressant : *Souvenirs d'une mission en Portugal auprès de Charles-Albert* (Ricordi d'una missione, etc., Turin, 1850). M. Cibrario a fait partie du ministère du 31 mai 1855, présidé par M. de Cavour; il y était chargé du portefeuille des affaires étrangères qu'il céda au président du conseil, lorsque les relations extérieures du Piémont prirent une si grande importance. Il a été nommé sénateur d'Italie. Grand'croix des saints Maurice et Lazare, il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur français, né à Saint-Cloud, le 17 août 1782, dirigea, presque enfant, l'orchestre du modeste théâtre Séraphin, et entra à dix-sept ans au Conservatoire. Écarté de la carrière dramatique par un accident qui le rendit boiteux, il étudia le dessin sous l'architecte Bellangé, et la peinture de décors dans les ateliers de l'Opéra, dont il fut bientôt nommé décorateur en chef. Il fut en outre attaché sous la Restauration au département des Menus-Plaisirs comme décorateur des fêtes données par la maison du roi. Au milieu des travaux que lui imposaient ces doubles fonctions, cet artiste a fait de fréquents voyages et formé un grand nombre d'élèves.

M. Cicéri a principalement exécuté, comme décorateur : la restauration du grand théâtre de Cassel, commandée par le roi Jérôme en 1810, et les fêtes du sacre de Charles X en 1826. Il avait dès lors commencé la série de ses décorations vraiment innombrables pour tous les opéras, ballets ou drames qui ont eu le plus de vogue depuis plus de quarante ans, sur les différents théâtres, soit de Paris, soit même de l'étranger. Nous citerons seulement parmi plus de quatre cents tableaux ou décors, ceux de *la Vestale*, d'*Armide*, de *la Muette*, d'*Aladin*, de *Clary*, des *Petites Danaïdes*.

Peintre d'aquarelles distingué, il a exposé : *le Pont Sanita*, et *la Piazetta della Capella Vecchia*, à Naples; *Interlachen*, *les Buttes Saint-Nicolas*, *le Val de Brunnen*, et d'autres *Vues* de la Suisse, de Baden et de Saint-Chiron; *l'Attaque de Vienne*, grande aquarelle, au musée de Versailles (1827-1840). Il a été décoré en mai 1825.

Des six enfants que M. Cicéri a eus de son mariage avec Mlle Isabey, une des filles du célèbre miniaturiste, deux, Ernest et Eugène, se sont fait un nom comme peintres et lithographes, et ont envoyé aux salons, à la suite de nombreux voyages, des aquarelles estimées.

CICOGNA (Emmanuel-Antoine), littérateur italien, né à Venise, le 17 janvier 1789, fit ses études au collége des nobles, à Udine, et exerça, d'abord dans cette ville, puis à Venise, les fonctions de procureur impérial. On a de lui divers ouvrages de littérature et d'histoire : *Contes inédits* (Novelle inedite, Venise, 1822, 2 vol.); une partie des *Épîtres de Sénèque* en italien (le XXIII prime epistole, 1824); un *Traité d'orthographe*, qui a eu dix éditions; *Vie des deux poëtes Tiepoli* (Vite di N. e di J. Tiepoli, 1828, in-8); *Bianca Capello*; plusieurs mémoires et dissertations archéologiques, etc. Son ouvrage le plus important est le recueil des *Inscriptions de Venise* (Iscrizioni veneziani, 10 vol. in-4), dont la publication a été entreprise sous les auspices du gouvernement impérial d'Autriche.

CIEZKOWSKI (Auguste, comte), économiste polonais, né à Sucha (Pologne), le 12 septembre 1814, a été, en 1848, député du grand-duché de Posen à l'Assemblée nationale de Prusse; depuis 1849 il a siégé dans la seconde Chambre. Philosophe rationaliste, il a publié un *Traité sur la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme*, et une *Philosophie de l'histoire*; mais il est connu surtout comme économiste libéral. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, et diverses études sur les salles d'asile, sur les caisses d'épargne, sur les finances de l'Angleterre, sur *l'income-tax*, etc., il a publié un ouvrage qui a attiré l'attention des économistes, intitulé : *du Crédit et de la circulation* (Paris, 1839, in-8). La deuxième édition (1847) est augmentée du rapport présenté par l'auteur au congrès central d'agriculture sur la question du crédit foncier.

CIRCOURT (comte Anne-Marie-Joseph-Albert DE), littérateur français, né à Bouxières-aux-Chênes (Meurthe), le 25 juin 1809, entra à l'École de marine en 1824, et fit partie de l'expédition d'Alger. Officier démissionnaire en 1830, il se tourna vers la littérature et fournit des nouvelles et des récits de voyages à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Voleur*, à la *Revue* et à la *Chronique de Paris*, au recueil *France et Eu-*

rope, que dirigeait M. Berryer, etc. (1835-1840). En 1848 il se mêla au journalisme et rédigea jusqu'en 1851 la politique étrangère dans *l'Opinion publique*. Ses autres titres littéraires sont : une *Histoire des Mores Mudejares et des Morisques ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens* (1845-1848, 3 vol. in-8); *la Bataille de Hastings* (1858, in-8), etc.

CITTADELLA (Jean, comte), littérateur italien, né à Padoue en 1806, étudia les belles-lettres, la philosophie et le droit, puis se voua exclusivement à la littérature. Il débuta par des essais poétiques, entre lesquels il faut citer le *Café Pedrocchi* (Padoue, 1832), écrit dans le genre cavalier et humoristique. Il donna ensuite une traduction en vers du poëme latin de son professeur Rodari : *Descriptio prati vallis et quarumdam imaginum ex civibus Patavinis* (Padoue, 1835). Enfin il publia le livre auquel il doit une réputation locale : *Histoire de la domination de Carrare* (Storia della dominazione Carrarese, Padoue, 1842, 2 vol.), tableau intéressant et complet du rôle que sa patrie joua aux différentes époques de l'histoire italienne.

CIVIALE (Jean), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Thiézac (Cantal), en juillet 1792, étudia la médecine à Paris. Vers 1817, il était élève externe à l'Hôtel-Dieu, dans la section des maladies des voies urinaires du service de Dupuytren, lorsque quelques mots prononcés par Marjolin dans son cours lui firent entrevoir la possibilité d'attaquer la pierre dans la vessie par le canal de l'urètre. Deux méthodes se présentèrent à la fois à son esprit : la faire fondre ou la briser. Il adopta d'abord la première. Ses essais infructueux firent néanmoins assez de bruit pour que le but de ses recherches pût être connu de la plupart des médecins qui s'occupaient des maladies des voies urinaires. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que d'autres, profitant du premier échec de M. Civiale, se fussent immédiatement emparés de la deuxième méthode, celle de briser la pierre, et aient cherché à la rendre pratique. Aussi l'Institut, sans méconnaître les perfectionnements que d'habiles praticiens ont apportés à l'opération elle-même, l'a-t-il toujours désignée sous le nom d'*Opération Civiale*. C'est ce qu'attestent les deux prix décernés à M. Civiale, l'un de 6000 francs en 1826, et l'autre de 10000 francs l'année suivante. Il est donc depuis longtemps, hors de contestation que ce médecin est bien le premier qui ait eu l'idée d'affranchir l'homme de l'opération de la taille, et qui ait fait usage du brise-pierre sur le vivant. Élu membre de l'Académie de médecine en 1833 et membre libre de l'Académie des sciences en 1847, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 décembre 1850.

M. Civiale n'a rien écrit qui soit étranger à la lithotritie. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelles considérations sur les rétentions d'urine, suivies d'un traité sur les calculs urinaires et la possibilité d'en opérer la destruction sans l'opération de la taille* (1823, forte brochure in-8); *de la Lithotritie, ou du broiement de la pierre dans la vessie* (1826; 2e édit., 1848, in-8, avec planches), série de lettres publiées à diverses dates; *Parallèle des diverses méthodes de traitement employées pour guérir les calculeux* (1837, in-8); *Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires* (1836-1841, 3 vol. in-8; 3e édit. très-augmentée, 1858-1860); *Traité de l'affection calculeuse, ou Recherches sur la formation, les caractères physiques et chimiques, les causes, les signes et les effets pathologiques de la pierre et de la gravelle* (1838, in-8); *Traitement médical et préservatif de la pierre et de la gravelle*, avec un *Mémoire sur le calcul de cystine* (1839, in-8), où il combat l'efficacité des eaux alcalines; *de l'Urétrotomie, ou de quelques procédés peu usités de traiter les rétrécissements de l'urètre* (1849), etc.

CLAIRVILLE (Louis-François Nicolaie, dit), auteur dramatique français, est né à Lyon, le 28 janvier 1811, de parents comédiens; son père, en quittant sa famille pour se faire acteur, avait changé de nom et pris celui de Clairville, sous lequel son fils s'est fait connaître. Celui-ci passa sa jeunesse dans les coulisses de Mme Saqui, puis au théâtre du Luxembourg, où il débuta à dix ans. Il remplit à la fois, sous l'administration de son père qui dirigeait cette petite scène, tous les emplois, depuis celui de contrôleur et de souffleur jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. Il voulut, en outre, être auteur. En 1829, il fit représenter sa première pièce et devint le principal pourvoyeur du théâtre paternel. Quand il passa à l'Ambigu en 1836, il avait déjà donné un assez grand nombre de pièces qui n'ont pas été imprimées, à l'exception de *Quatorze ans, ou la Vie de Napoléon*, en quatre actes (1830, in-8).

En abordant comme acteur une scène plus élevée, il voulut s'y produire dans une de ses propres œuvres, et 1836 *dans la Lune* inaugura cette série de revues comiques dans lesquelles il a tant de fois réussi. La fécondité de M. Clairville, qui cessa de jouer, fut dès lors extraordinaire. On compte plus de deux cent cinquante ouvrages signés de lui et qui, malgré la rapidité de la composition, se font remarquer par la facilité, la verve, une gaieté bouffonne, des couplets ingénieux, des allusions transparentes, des équivoques hardies : toutes choses qui suffisent du reste à expliquer, sur les scènes où il règne, la continuité de ses succès. M. Clairville a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

Collaborateur ordinaire de la plupart des auteurs dramatiques estimés, MM. Théaulon, Dartois, Dumanoir, Dennery, Varin, Mélesville, Siraudin, L. Thiboust, etc., il a eu lui-même divers collaborateurs, dont l'un des plus actifs, M. Miot, a constamment gardé l'anonyme. Nous citerons parmi les pièces qui ont contribué à sa réputation : *Margot* (1837); *les Hures-graves*, parodie des *Burgraves* (1843); *les Petites misères de la vie humaine* (1843); *Satan, ou le Diable à Paris* (1844); *les Sept châteaux du diable* (1844), féerie; *les Pommes de terre malades* (1845), revue; *Gentil Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1846); *Roger Bontemps* (1848); *la Poule aux œufs d'or* (1848); *l'Exposition des produits de la République* (1849); *la Propriété c'est le vol* (1848); *Paris sans impôts* (1850); *les Représentants en vacances* (1849); *les Tentations d'Antoinette* (1850); *le Bourgeois de Paris* (1850); *les Coulisses de la vie* (1852); *les Trois gamins* (1854); *la Chasse aux biches*, *les Quatre âges du Louvre* (1858); *Pongo, Paris hors Paris* (1859); *Un troupier qui suit les bonnes*, en trois actes (Variétés, 1860); *les Danses nationales de la France*, en trois actes et cinq tableaux (même théâtre, 1861); *le Cotillon*, à-propos en un acte (Vaudeville, 1862), qui reçut un accueil orageux. *Une semaine à Londres*, en trois actes et onze tableaux (Variétés, 1862); *les Pantins éternels*, en trois actes et six tableaux (Déjazet, 1863), etc. Toutes les pièces de M. Clairville ont été imprimées dans les collections dramatiques. Il a aussi publié un volume sous le titre de *Chansons et poésies* (1853, in-12).

CLANCARTY (William-Thomas Le Poer

TRENCH, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1803, à Castletown (comté de Kildare), appartient à une famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dunlo, il fit ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, devint colonel de la milice de Galway, et prit, en 1837, à la Chambre haute, la place de son père qui avait reçu les titres de baron Trench et vicomte de Clancarty. Il vota avec le parti tory. Agronome distingué, il a remporté divers prix dans les concours agricoles, et notamment à celui de Paris en 1856, pour les beaux bœufs race Durham qu'il y avait envoyés. De son mariage avec la fille du comte de Carrick (1832), il a eu six enfants, dont l'aîné, Richard-Somerset, vicomte DUNLO, est né en 1834 à Dublin.

CLANRICARDE (Ulick-John DE BURGH, 1er marquis DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1802 à Belmont (Hants), appartient à une ancienne famille irlandaise. Son mariage avec la fille de George Canning (1825) lui valut d'abord le titre de marquis, puis un siége à la Chambre des Lords (1826) sous le nom de baron Somerhill; en outre, il fut chargé du sous-secrétariat des affaires étrangères (1826-1827). A la fin de 1838, il fut nommé par lord Melbourne ambassadeur à la cour de Russie, avec mission de déjouer les projets de cette puissance sur l'Orient; de retour en 1841, il n'a plus figuré que dans le cabinet de lord J. Russell en qualité de directeur général des postes (1846-1852). Son nom fut mêlé, en 1855, à un procès qui attira sur lui, de la part de plusieurs journaux anti-irlandais, de violentes attaques et le força de s'éloigner pour un temps de la vie politique. En décembre 1857, il devint lord de sceau privé, mais il ne conserva ce poste que deux mois. En 1830, il est entré au Conseil privé. De ses six enfants, l'aîné, Ulick-Canning, baron DUNKELLIN, né en 1827 à Londres, a été nommé, en 1854, lieutenant-colonel des *coldstream guards*, et a fait la campagne de Crimée. Secrétaire militaire de lord Canning dans l'Inde en 1857, il fit, comme volontaire dans l'état-major, l'expédition de Perse en 1856-1857. En 1856, il est devenu membre de la Chambre des Communes pour le bourg de Galway. Il a quitté le service militaire en 1860.

CLANWILLIAM (Richard-Charles-Francis MEADE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1795, descend d'une famille irlandaise élevée en 1828 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1834, le diplôme honoraire de docteur en droit, et, dès qu'il fut majeur, prit à la Chambre des Lords le siége de son père, vacant depuis 1805. En 1822, il fit pendant six mois partie du cabinet Castlereagh en qualité de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. M. Canning le nomma, en 1823, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, poste qu'il résigna à la fin de 1827. Il appartient au parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte de Pembroke (1830), il a eu cinq enfants dont l'aîné, Richard-James, baron GILFORD, né en 1832, sert dans la marine royale, et a été gravement blessé à l'assaut de Canton en 1857.

CLAPEYRON (Benoît-Paul-Émile), ingénieur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 26 février 1799, fut élève de l'École polytechnique et passa, en 1818, dans le service des mines. Sous la Restauration, il fut employé en Russie, avec le grade de colonel, dans le génie des voies de communication; il fut, à son retour, décoré de la Légion d'honneur (1831). Il devint ensuite ingénieur en chef de première classe, professeur à l'École des ponts et chaussées, et officier de la Légion d'honneur le 5 août 1857.

M. Clapeyron qui a construit les chemins de fer de Versailles et de Saint-Germain, est surtout connu par d'importantes inventions mécaniques, telles que celle de la détente des machines à vapeur à double effet. On a aussi de lui : *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics en France* (1832, in-8), en collaboration avec MM. Lamé et Flachat; *Plan d'école générale et spéciale* (1833, in-8) pour l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'administration, ainsi que divers mémoires présentés à l'Académie des sciences, qui l'a élu, le 22 mars 1858, membre de la section de mécanique, en remplacement de Cauchy. — Il est mort le 28 janvier 1864.

CLAPISSON (Antoine-Louis), compositeur français, membre de l'Institut, né à Naples, le 15 septembre 1808, de parents français, originaires de Lyon. Amené dans cette ville dès l'âge de cinq ans, puis à Paris en 1819, il étudia de bonne heure la musique, et obtint le premier prix de violon au Conservatoire. Mais ses goûts le poussaient vers la composition, et il entra dans la classe du savant Reicha, qui lui apprit à fond la science de l'harmonie et du contre-point. Aussi les débuts du jeune élève furent-ils brillants et sa réputation rapide. Longtemps, il n'écrivit que des romances et des morceaux de fantaisie. En 1838 seulement, il aborda le théâtre; son premier opéra-comique, *la Figurante*, fut un succès. Depuis ce temps, il a écrit successivement : *la Symphonie*, en un acte (1839); *la Perruche*, un acte (1840); *le Pendu*, un acte (1841); *Frère et mari*, un acte (1841); *le Code noir*, trois actes (1842); *les Bergers trumeaux*, un acte (1844); *Gibby la cornemuse*, trois actes (1846), et deux grands opéras : *Jeanne la Folle*, cinq actes (1848); *la Statue équestre*, un acte (1850). Il a donné durant ces dernières années des opéras-comiques fort goûtés : *les Mystères d'Udolphe*, en trois actes (1852); *la Promise*, en trois actes (1854); *Dans les vignes*, en un acte (1855); *le Sylphe*, en deux actes, *la Fanchonnette*, en trois actes (1856); *Margot*, en trois actes (1857); *les Trois Nicolas*, en trois actes (1858); *Madame Grégoire*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1861).

M. Clapisson est aussi auteur d'un nombre considérable d'albums, de mélodies, de morceaux, etc., répandus dans tous les salons. Il a remplacé, en 1854, à l'Académie des beaux-arts, M. F. Halévy, nommé secrétaire perpétuel. Il a été décoré le 29 avril 1847.

CLARE (Richard-Hobart FITZ-GIBBON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1793, à Dublin, est fils d'un chancelier d'Irlande élevé en 1799 à la pairie héréditaire. Dès l'âge de quinze ans, il entra au service militaire, fut envoyé dans la Péninsule et assista aux batailles d'Oporto et de Talaveyra. Peu de temps après la paix, il obtint le mandat électoral du comté de Limerick (1818), qui lui fut renouvelé jusqu'en 1841, et appuya les actes du parti whig, en refusant toutefois de s'associer à ceux de ses compatriotes qui demandaient le rappel de l'Union. En 1851, il quitta le nom de Fitz-Gibbon, qu'il avait porté jusque-là, et prit à la Chambre des Lords les titres et la place de son frère. Il est devenu lord-lieutenant et colonel des milices du comté de Limerick. De son mariage avec miss Woodcock (1825), il n'a eu que deux filles. — Il est mort en janvier 1864.

CLARE (John), poëte anglais, surnommé *le paysan du Northamptonshire*, né dans ce comté,

au bourg d'Helpstone, le 13 juillet 1793, et fils d'un simple journalier des environs, fut obligé d'aider dans ses pénibles travaux son père, que la misère et la maladie mirent, vers la fin de sa vie, à la charge de la paroisse. Les secours de la bienfaisance publique, joints au produit du travail forcé qu'il s'imposa pendant trois ans, lui permirent d'acquitter le prix d'écolage. La lecture du poëme des *Saisons* de Thomson éveilla chez lui le goût poétique et, pendant les nuits d'hiver, il mit en vers les histoires de fées et de revenants racontées dans la campagne. Ces essais intéressèrent à son sort un employé de l'*excise*, John Turnhill, qui lui donna quelques leçons.

Pendant treize ans, John Clare composa des vers, sans interrompre ses travaux champêtres, célébrant Dieu, la nature et la famille. Un sonnet sur le coucher du soleil, communiqué à un libraire de Hamford, devint l'origine de sa réputation. Ayant réuni quelques-unes de ses meilleures pièces, « afin, dit-il lui-même, de payer son cordonnier, » il les publia sous le titre de *Scènes et tableaux de la vie des champs* (Poems descriptive of rural life and scenery, 1820). Le succès en fut très-grand, et un mois après, l'auteur se trouvait maître d'une petite fortune; lord Milton lui envoya une somme d'argent, et le marquis d'Exeter une rente annuelle de 15 guinées (environ 400 fr.).

John Clare se maria aussitôt, prit avec lui sa mère et son père infirme, et se consacra tout entier à la poésie. En 1821, parut un second volume : *le Poëte villageois* (the Village minstrel and other poems, 1 vol.), qui reçut un accueil encore favorable, mais sans soutenir son premier prestige. Un dernier volume : *la Muse des champs* (the rural Muse, 1836), quoique supérieur aux précédents par le style plus achevé et l'élévation des pensées, le tira à peine de l'obscurité où il était retombé. John Clare, menacé par la misère, tenta la voie des spéculations industrielles; il y perdit le peu qui lui restait et tomba dans un désespoir qui le conduisit à la folie. — Il est mort en juin 1864.

CLARENDON (George-William-Frédéric VILLIERS, baron HYDE, 4e comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né à Londres, le 26 janvier 1800, descend de la famille des Villiers, comtes de Jersey, qui furent créés, en 1776, comtes de Clarendon. Sous le nom de Villiers, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra dans la diplomatie, et fut, de 1820 à 1823, attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg. En 1831, il fut chargé de négocier un traité de commerce avec la France. Mais ce fut à Madrid, où il fut, en 1833, envoyé comme ministre plénipotentiaire, qu'il attira sur lui l'attention publique par sa conduite ferme et digne au milieu des luttes sanglantes excitées par la succession de Ferdinand VII. Malgré ses sympathies en qualité de whig, pour le gouvernement constitutionnel de Christine, il contribua à modérer les rigueurs de la guerre civile, en préparant une convention qui réglait le sort des prisonniers. Plus tard, il plaida la cause des noirs et décida l'Espagne à s'associer à la répression de la traite.

De retour en Angleterre (1839), lord Clarendon, qui l'année précédente avait pris le nom et la place de son oncle à la Chambre haute, défendit avec beaucoup de chaleur, contre le marquis de Londonderry, les nouvelles institutions qu'il avait appuyées à Madrid. Il accepta en 1840, de lord Melbourne, le sceau privé, et, par intérim, la chancellerie du duché de Lancastre. Vers la fin de 1841, il se retira avec ses amis, et ne combattit de l'administration de sir R. Peel que les mesures politiques. Le retour des whigs à la direction des affaires lui valut d'abord la présidence du bureau de commerce (juillet 1846), fonctions qu'au bout d'un an il échangea contre celles, plus importantes, de lord-lieutenant d'Irlande (juillet 1847), vacantes par la mort de lord Bessborough. Sa bienfaisante administration a fait époque dans ce malheureux pays, tourmenté par la guerre civile et la famine. Il fit surtout preuve de prudence lors de la prise d'armes de Smith O'Brien et de ses adhérents; c'est par ses soins que les pauvres furent soulagés, de nombreux ateliers de travail établis et les fabriques encouragées.

L'arrivée de lord Derby au pouvoir amena la retraite de lord Clarendon (février 1852); mais le triomphe des tories fut de courte durée, et il revint, l'année suivante, prendre, dans le ministère de la coalition, le secrétariat des affaires étrangères, où il a déployé une telle aptitude, que lord J. Russell et lord Palmerston se sont empressés de l'y maintenir. C'est lui qui a dirigé les difficiles négociations qui ont eu pour résultat l'alliance de la France, de la Turquie et de la Sardaigne avec l'Angleterre. Au commencement de la guerre, on lui reprochait un peu de mollesse dans ses rapports avec la Russie, mais l'attitude qu'il prit au congrès de Paris, ainsi qu'à propos de l'occupation de l'île des Serpents et de la délimitation des principautés (1856), marqua au contraire chez lui autant de fermeté que de persistance à soutenir l'honneur de son pays. Au commencement de 1858, il suivit lord Palmerston dans sa retraite. En 1861, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire au couronnement du roi de Prusse. Il est rentré dans le cabinet Palmerston, en avril 1864, comme chancelier du duché de Lancastre. Lord Clarendon a été nommé membre du Conseil privé et, en 1849, chevalier de la Jarretière. De son mariage avec la fille du comte de Verulam (1839), il a eu quatre enfants dont l'aîné, Edward-Hyde, baron HYDE, est né en 1846, à Dublin.

CLARK (sir James), médecin anglais, né en 1788, à Finlater, étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, où il fut reçu docteur, visita ensuite la France, l'Italie et la Suisse, et publia, en 1820, la relation de cette excursion scientifique, sous le titre : *Medical notes on climate, diseases, hospitals and medical schools in France, Italy and Switzerland*. A son retour, il s'établit à Édimbourg, où il acquit, par ses connaissances, une vaste clientèle. Lorsqu'il vint à Londres, il fut attaché à l'hôpital Saint-Georges et devint médecin particulier du roi et de la reine des Belges, de la duchesse de Kent et de la princesse Victoria. Cette dernière, qui l'estimait beaucoup, le retint auprès d'elle à son avénement au trône et l'éleva à la dignité de baronnet (1837). Depuis cette époque, il n'a cessé de faire partie du cortége royal dans les différents voyages de la cour en Angleterre et sur le continent.

Sir J. Clark s'est fait une grande réputation dans le traitement des affections de poitrine. On a de lui, outre l'ouvrage cité : *de l'Influence climatérique sur les maladies chroniques* (the influence of climate on the prevention and cure of chronic diseases, 1829; 2e édition, 1830), où il étudie plus spécialement les organes de la digestion; *de la Phthisie pulmonaire* (On pulmonary Consumption, 1835), traduit en français par H. Lebeau (1836, in-8), etc.

CLARKE (Mary NOVELLO, mistress COWDEN-), femme de lettres anglaise, née en juin 1809, est la fille aînée d'un musicien distingué; sa sœur,

miss Clara Novello (voy. ce nom), s'est acquis de la célébrité comme cantatrice. En 1828, elle épousa M. Charles Cowden-Clarke, qui entretenait avec Lamb, Keats, Hazlitt, Leigh Hunt, des relations littéraires suivies, et commença, dès 1829, son analyse des œuvres de Shakspeare. Ce travail de patience lui coûta seize années de recherches et parut en 1845, sous le titre de : *Concordance de Shakspeare* (Complete concordance to Shakspeare; nouv. édit., 1855); il obtint un grand succès, grâce au sentiment anglais, qui fait voir dans le poëte national un génie universel, et dans ses écrits le germe de toute chose. Dans cet index alphabétique, où chaque phrase est soigneusement relevée et mise pour ainsi dire sous son étiquette, l'auteur a la prétention de s'adresser au théologien, à l'astronome, au naturaliste et au philosophe, et de rendre des services aux sciences et aux arts aussi bien qu'à l'étude du cœur humain.

On doit encore à mistress Clarke quelques romans : *les Aventures du marin Kit Bam* (1848); *le Cousin* (1854); une étude sur *les Héroïnes de Shakspeare* (1850), et beaucoup d'articles insérés dans les Magazines, et en général relatifs aux œuvres dramatiques du poëte national.

CLARY (François-Jean, comte), sénateur français, né à Marseille, le 14 août 1814, est issu d'une famille de négociants qui a donné des reines à l'Espagne et à la Suède, par le double mariage de Julie Clary avec Joseph Bonaparte, et d'Eugénie Clary avec le général Bernadotte. Il n'était guère connu que par sa grande fortune, lorsqu'après la nomination du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, ses liens de parenté avec la famille Bonaparte le mirent en évidence. Lieutenant-colonel de la 1re légion de la garde nationale parisienne en 1849, il a été appelé à faire partie du Sénat à l'époque de sa fondation (janvier 1852). Il a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1846, et promu depuis au grade d'officier.

CLARY (Justinien-Nicolas, vicomte), député français, né à Paris le 8 juin 1816, est le frère du précédent. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché à la légion étrangère et fit partie de l'expédition des Portes de Fer, en Algérie. Il fut quelque temps aide de camp du maréchal Bugeaud avec le grade de capitaine; puis il revint à Paris, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats (1840). Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le commandement d'un bataillon dans la garde mobile. En 1849, il fut élu représentant du Loir-et-Cher, en remplacement de M. G. Sarrut, dont l'élection avait été annulée, et, à l'époque du coup d'État, fut nommé membre de la Commission consultative. En 1852, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la première circonscription du Loir-et-Cher. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu en 1863, 21 420 voix sur 27 081 votants. M. Clary a cultivé la peinture de genre avec quelque talent : il a exposé, au salon de 1841, un *Relais volant*, et, à celui de 1842, une *Vue d'Exeter* et un groupe de *petits Chiens anglais*. Il est devenu membre du Conseil général de Loir-et-Cher pour le canton de Saint-Aignan, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 21 juillet 1848.

CLARY ET ALDRINGEN (Edmond-Maurice, prince DE), chef d'une maison princière et non souveraine d'Allemagne, né le 3 février 1813, a succédé à son père le prince Charles-Joseph, le 31 mai 1831, comme possesseur des seigneuries de Téplitz, de Graupen et de Binsdorf, en Bohême, dont la population est d'environ 2000 habitants. Chambellan impérial-royal de la cour d'Autriche, il a été nommé, en avril 1861, conseiller héréditaire de l'empire.

Le prince de Clary et Aldringen a épousé, le 5 décembre 1841, la princesse Élisabeth-Alexandrine-Marie-Thérèse, comtesse de Ficquelmont, née le 10 novembre 1825, dont il a une fille, la comtesse Edmée, et trois fils, les comtes Marie-Charles-Richard, né le 3 avril 1844; *Siegfried-François*-Jean-Charles, né le 14 octobre 1848; et *Manfred* Alexandre-Robert-Jean-Adalbert, né le 30 mai 1852. Le prince Edmond a quatre sœurs, dont trois sont entrées par mariage dans différentes familles princières.

CLAUDON (Théodore-François-Charles), littérateur français, né à Bayonne-sur-Aube, le 24 avril 1802, prit part, jeune encore, à la rédaction d'un grand nombre de journaux et de revues, et se distingua surtout par sa collaboration à l'ancien *Charivari*. Il est en outre auteur de plusieurs romans et publications politiques : *Thérèse, ou la Prédiction* (1832); *le Cabinet noir* (sans date); *le baron d'Holbach* (1835, 2 vol.). Il a signé, avec M. Paquis, *le Procès des ministres anglais accusés de haute trahison et traduits devant le Parlement, précédé de considérations sur l'accusation et la mise en jugement des derniers ministres de Charles X* (1830), et traduit, avec le même, *les Exclusifs*, roman fashionable (1830, 5 vol.); *Oui et Non*, roman du jour (1830, 4 vol.). *

CLAUSEL DE MONTALS (Claude-Hippolyte), prélat français, né le 5 avril 1769, au château de Coussergues (Aveyron), mort à Chartres, le 4 janvier 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

CLAUSEN (Henri-Nicolas), théologien et homme politique danois, né à Maribo, dans l'île de Laland, le 22 avril 1793, est fils de Henri-George Clausen, célèbre prédicateur, mort en 1840. Il commença, sous la direction de son père, de fortes études qu'il alla continuer à l'université de Copenhague. Dès 1817, il publia une dissertation pleine de recherches curieuses et d'opinions hardies : *Apologetæ Ecclesiæ christianæ antetheodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri* De 1818 à 1820, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. A Berlin, il rencontra Schleiermacher qui développa encore ses tendances rationalistes. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et publia, en 1825, un livre qui excita, dans les États du Nord et même en Allemagne, la plus vive polémique : *l'État ecclésiastique, la doctrine et le rite du catholicisme et du protestantisme* (Catholicismens og Protestantismens Kirkeforfatning, Lære og Ritus).

Au milieu des vives attaques dont M. Clausen fut l'objet, il publia trois ouvrages simultanés : *Aurelius Augustinus Hipponensis, sacræ scripturæ interpres* (Copenhague, 1829); *Quatuor Evangeliorum tabulæ synopticæ* (Ibid., 1829); *Bulla reformationis Pauli Papæ III, ad historiam concilii Tridentini pertinens, concepta non vulgata* (Ibid., 1829). Malgré la persistance de ses adversaires, il vit croître sa popularité et l'estime du roi. En 1834, il fut nommé doyen de la Faculté de théologie, et, trois ans plus tard, quand il eut publié ses *Discours populaires sur la réformation* (Foredrog over Reformationen, 1836), il devint recteur de l'université. Il produisit encore : *Précis historique sur les travaux de l'université de Copenhague en* 1837 *et* 1838 (Historisk

Fremstilling af Kiœbenhavns Universitets Virksomhed); *Herméneutique du Nouveau Testament* (Det nye Testaments Hermeneutik, Copenhague, 1840); *Développement des dogmes fondamentaux du christianisme* (Udvikling af de christelige hovedlærdomme, 1843); *la Confession d'Augsbourg expliquée historiquement et dogmatiquement* (den Augsburskeg Confession historisk og dogmatisk beligst, Copenhague, 1851), etc. Il publiait, en outre, depuis 1831, le *Journal de littérature théologique étrangère* où il entretenait, par une polémique courante, la ferveur de ses adeptes.

M. Clausen qui se montrait, en politique, partisan déclaré de la nationalité danoise, de la liberté civile, de la liberté de la presse, défenseur de toutes les idées libérales ou patriotiques, fut élu, en 1840, membre de l'assemblée des États consultatifs. De 1842 à 1846, il présida les États provinciaux de Roeskilde, et sut, malgré son opposition à la politique de Christian VII et de Christian VIII, se maintenir dans leur amitié. En 1848, son influence le mit à la tête du mouvement libéral; il collabora à une brochure politique qui fit grand bruit : *le Changement de trône*, et devint le président des réunions dites du Casino; mais ses dissentiments avec plusieurs de ses amis l'empêchèrent de faire partie du ministère dont il avait amené l'avénement. Rejeté dans l'opposition, il se mêla aux débats ardents que suscita l'octroi de la Constitution danoise. A la chute du ministère du Casino (novembre 1848), il fut appelé au conseil d'État, puis aux fonctions de ministre du culte qu'il conserva sans portefeuille, jusqu'en juillet 1851. Il eut une grande part à la Constitution danoise, votée le 5 juin 1849. Depuis, M. Clausen se tint à l'écart des affaires publiques.

CLAVAUD (André-Paul), marin français, né le 25 janvier 1803, entra au service en 1818. Nommé successivement élève le 1[er] juin 1820, enseigne le 22 mai 1825, lieutenant le 2 octobre 1830, capitaine de frégate le 21 août 1839, capitaine de vaisseau le 17 octobre 1844, contre-amiral le 2 décembre 1854, il a été promu vice-amiral le 4 mars 1861. En 1838, il assista, comme commandant du brick aviso *le Dupetit-Thouars*, à la prise des forts de San Jan d'Ulloa. Le 2 janvier 1852, il fut nommé au commandement de la division navale de Terre-Neuve; le 25 février 1854 au commandement du vaisseau *le Suffren*, le 13 juin 1855 au poste de major général de la marine à Toulon; le 15 août 1857 au commandement de la division navale du Levant; le 4 mars 1861 au poste de préfet maritime à Cherbourg. Dans l'intervalle de ces commandements, il siégea au conseil d'amirauté, où il fut appelé le 16 janvier 1850, comme membre-adjoint, le 8 janvier 1853 comme membre titulaire, et le 25 mars 1860, une troisième fois comme membre titulaire. L'amiral Clavaud a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1854.

CLAY (Cassius), homme politique américain, né en 1810, est neveu du célèbre homme d'État de ce nom qui fut le chef le plus accrédité du parti abolitioniste et est mort le 29 juin 1852. Fils d'un général, il fut élevé dans le Kentucky, sous la tutelle de son oncle, déploya de bonne heure de rares facultés oratoires et fut élu par ses concitoyens membre de l'assemblée législative de l'État, puis membre du Congrès. Au lieu d'adopter les idées nouvelles d'Henry Clay, il se rapprocha des démocrates et écrivit plusieurs ouvrages d'économie et de philosophie où il ne craignit pas de déduire de ses principes les conséquences les plus radicales. A l'époque de la guerre du Mexique (1847), il commanda l'avant-garde qui, après une héroïque résistance, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut détenue prisonnière dans la forteresse de Perote. Défenseur intrépide des droits de l'humanité, il rallia par son éloquence le parti de l'émancipation des esclaves; dans les troubles de 1849, il fut grièvement atteint d'un coup de couteau, mais il conserva assez de force pour tuer son meurtrier. Guéri de sa blessure au bout d'une année seulement, il recommença la lutte avec plus d'énergie encore, se porta, en 1851, candidat aux fonctions de gouverneur du Kentucky. Il ne fut pas nommé, mais il réussit au moins à y faire consacrer la liberté de la presse et de la parole sur la question de l'esclavage, et fut le plus éminent des orateurs qui se firent entendre dans la convention nationale des *Free-soilers*, tenue au mois de septembre de la même année. En 1861, il se déclara énergiquement pour le maintien de l'union, demanda l'abolition immédiate de l'esclavage et diverses autres mesures contre les sécessionistes. L'année suivante, il quitta Saint-Pétersbourg, où il fut remplacé par M. Simon Cameron, pour aller prendre un commandement dans l'armée, mais il revint reprendre son ambassade, le 11 mars 1863.

CLAYE (Jules), imprimeur français, né au commencement du siècle, entra, en 1818, comme ouvrier, dans la maison Didot; une quinzaine d'années plus tard, il prit la maison fondée en 1827 par M. Henri Fournier. Il a le premier essayé avec succès, au moyen de la presse mécanique, l'impression des gravures sur bois, qui, pendant longtemps, avait présenté tant de difficultés, même pour la presse manuelle. M. Claye a figuré à l'Exposition de l'industrie nationale, en 1849, et aux Expositions universelles de 1851 et 1855; il a obtenu successivement une médaille d'argent, une médaille de prix et une médaille d'honneur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1857. Les produits les plus importants de cette imprimerie sont : les *Galeries publiques de l'Europe*, l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, les *Contes de Perrault*, illustrés par M. G. Doré, les *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

CLAYS (Paul-Jean), peintre belge, né à Bruges en 1819, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de M. Gudin, se consacra comme lui au genre des marines et alla se fixer à Bruxelles. On cite surtout de lui : *la Catarina, chébec portugais désemparé en vue d'une escadre française; l'Entrée de la reine Victoria à Ostende; Côtes de Flandre; Plage des environs de Tréport* (1844-1854) : les deux derniers ont été exposés à Paris, en 1855; *Vue de la digue d'Ostende; Baie de la Somme; Plage du bourg d'Ault* (1857); *l'Escaut à Anvers, effet du matin* (1859), etc. Cet artiste a obtenu, en 1851, une médaille d'or à Bruxelles.

CLAYTON (John-Middleton), homme politique américain, né le 24 juillet 1796, dans le Delaware, mort le 9 novembre 1856, à Douvres (Delaware). — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

CLÉMENT (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), le 6 octobre 1798, fit partie sous la Restauration, de l'opposition libérale et fut nommé en 1830, par M. Dupont (de l'Eure), procureur du roi près le tribunal de Saint-Marcellin (Isère). Il conserva ces fonctions jusqu'en 1842. Destitué à cause de ses opinions démocratiques, il se retira dans ses propriétés et

s'occupa d'agriculture et d'industrie. Élu conseiller municipal de la ville de Grenoble, vers la fin du règne de Louis-Philippe, il y proclama la République le 26 février 1848, et fit partie de la commission départementale de l'Isère. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 84 417 suffrages, le dixième sur treize représentants. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre le gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il prit place dans les mêmes rangs, et son nom parut, le 13 juin, au bas de l'appel adressé au peuple par la Montagne. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la vie politique. — M. Clément est mort en septembre 1862.

CLÉMENT (Ambroise), économiste français, né à Paris, le 21 mars 1805, était secrétaire de la mairie de Saint-Étienne, quand il se fit connaître par de nombreux articles dans le *Journal des Économistes* et dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*, dont il eut même quelque temps la direction (1852-1854). Partisan du *Laissez faire, laissez passer*, il a vivement attaqué les doctrines socialistes dans un écrit de circonstance intitulé : *des Nouvelles idées de réforme industrielle et en particulier du projet d'organisation du travail de M. L. Blanc* (1848). Un travail plus ancien du même auteur, *Recherches sur les causes de l'indigence* (1846, in-8), a été l'objet, à l'Académie des sciences morales, d'un rapport très-favorable de M. H. Passy.

CLÉMENT (Jean-Pierre), historien et économiste français, membre de l'Institut, né à Draguignan (Var), le 2 juin 1809, a mis son érudition au service de l'école du libre échange. Il s'est surtout appliqué à l'histoire de notre administration financière. Ses premières études parurent dans *le Correspondant*. Ses articles sur Fouquet, sur Colbert, etc., rédigés d'après des documents inédits et peu connus, ont été réunis en volume, sous le titre d'*Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, précédée d'une *Notice historique sur Nicolas Fouquet* (1846, in-8), ouvrage couronné, la même année, par l'Académie française. En 1848, il publia sous ce titre : *le Gouvernement de Louis XIV* (1848, in-8), de nouvelles études historiques, accompagnées de pièces justificatives, de lettres et de documents inédits, sur la cour, l'administration, les finances et le commerce, de 1683 à 1689. Ce livre, qui est la continuation du précédent, contient des renseignements très-curieux sur la révocation de l'édit de Nantes, et fait connaître avec quelle perfidie et quelle cruauté furent traités les sujets protestants. L'Académie des inscriptions et belles-lettres accorda à l'auteur, en 1848, le second prix Gobert. Après de nouveaux prix obtenus à l'Institut, M. Clément fut appelé lui-même au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, par le décret de 1855 qui institua la section nouvelle d'administration. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 3 mai 1849, puis membre du conseil général du Var.

M. Pierre Clément a encore donné : *Jacques Cœur et Charles VII, ou la France au* XV*e siècle* (1853, 2 vol. in-8), étude historique, précédée d'une notice sur la valeur relative des anciennes monnaies; *Histoire du système protecteur en France depuis le ministère de Colbert jusqu'à la Révolution de* 1848 (1854, in-8); *Portraits historiques* (1854, in-8 et in-18), recueil d'articles insérés dans le *Moniteur*, dont il était devenu un des rédacteurs ordinaires; *Trois drames historiques* (1857, in-8); *Études financières et d'économie sociale* (1859, in-8); une édition des *Réflexions sur la miséricorde* et des *Lettres de la duchesse de la Vallière* (1860, 2 vol., in-18); *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, publiés par ordre de l'Empereur (1863, 2 vol. in-8), etc.

CLÉMENT (Félix), musicien français, né à Paris, en 1822, est devenu organiste au collége Stanislas et à la Sorbonne, et membre de la Commission des arts et édifices religieux établie près le ministère de l'instruction publique, dans laquelle il a été spécialement chargé de l'inspection des grandes orgues des cathédrales. En 1849, il adressa à M. de Falloux, alors ministre, un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (in-4), puis publia, dans les *Annales archéologiques*, une collection de chants tirés de manuscrits du moyen âge. Il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Eucologe en musique*, pour le rite parisien (1843); *Chants de la Sainte-Chapelle*, tirés des manuscrits du treizième siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue (1849, in-4); *Paroissien romain avec les plains-chants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18); *Méthode complète de plain-chant, d'après les règles du chant Grégorien* (1854, in-12); *Tableaux de plain-chant* (1854, in-folio); pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané; *Recueil de chœurs et de morceaux de chant* (1858, in-4), etc. On lui doit encore : *Carmina e poetis christianis excerpta, cum notis gallicis* (1854; 2e édit., 1859, in-12); *les Poëtes chrétiens du* IV*e au* XV*e siècle* (1857), etc.

CLÉMENT (Knut-Jungbohn), linguiste et historien danois; né le 4 décembre 1803, dans l'île d'Amram (Frise septentrionale), acheva ses études aux universités de Kiel et de Heidelberg. Docteur en philosophie, en 1855, il entreprit aux frais du gouvernement danois un voyage de trois ans à travers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. De retour en Danemark, il fut agrégé à l'université de Kiel, et ouvrit en cette qualité des cours publics qui furent suivis avec empressement.

On a de M. Clément, écrivain savant et spirituel, mais dont l'originalité a pu être taxée de bizarrerie : *De l'origine des Teutons* (Ueber den Ursprung der Theudisken, Altona, 1836); *Introduction à l'histoire du Danemark* (Erklaerende Einleitung zur Geschichte Danemarks, Hambourg, 1839); *le Monde germanique septentrional* (die nordgermanische Welt, Copenhague, 1840); *la Loi salique* (die Lex salica, Mannheim, 1843); *Voyages en Irlande* (Reisen in Irland, Kiel, 1845); *Histoire de la vie et des souffrances des Frisons* (die Lebens-und Leidensgeschichte der Friesen, Ibid., 1845); *la Tempête de Shakspeare expliquée historiquement* (Shakspeare Sturm historisch beleuchtet, Leipsick, 1846); *Voyages à travers la Frise, la Hollande et l'Allemagne dans l'été de* 1845 (Reisen durch Friesland, Holland und Deutschland im Sommer, 1845, Kiel, 1847), etc.

On cite encore de M. Clément, comme un écrit très-original : *le Français et sa langue* (der Franzose und seine Sprache, Francfort, 1848), où l'auteur prétend, entre autres choses, que c'est grâce aux trois mots *foi, loi, roi*, que la France est amenée à renoncer à la liberté; une dissertation sur *les meilleurs Moyens d'améliorer l'état des duchés de Schleswig et Holstein* (die geei-

gnetesten Mittel zur Besserung der Schl. und Hols., Altona, 1848), et son livre sur l'*État réel de la langue et de la nationalité du Sud-Jutland* (das wahre Verhaeltniss der süderjütischen Nationalitaet und Sprache, Hambourg, 1849) : ces deux derniers écrits sont consacrés à défendre la cause des duchés.

CLERGÉ DE FRANCE. Comptait, au 1er janvier 1865, 17 archevêchés et 73 évêchés. Voici les noms ou les notices des titulaires, classés dans l'ordre alphabétique des diocèses :

Archevêchés.

AIX, ARLES et EMBRUN : G.-C.-L.-P. CHALANDON. Voy. ce nom.

ALBI : Jean-Paul-François-Félix-Marie LYONNET, (Voyez ce nom).

AUCH : François-Augustin DELAMARRE, né à Valognes, le 9 septembre 1800, nommé archevêque d'Auch le 20 février 1861, précédemment vicaire général de Coutances, puis évêque de Luçon le 5 mars 1856, chevalier de la Légion d'honneur.

AVIGNON : Louis-Anne DUBREUIL, né à Toulouse le 18 janvier 1808, évêque de Vannes le 8 septembre 1861, archevêque d'Avignon le 20 octobre 1863, chevalier de la Légion d'honneur.

BESANÇON : J.-M.-A.-C. MATHIEU, Voy. ce nom.

BORDEAUX : F.-F.-A. DONNET, voy. ce nom.

BOURGES : Charles-Amabie DE LA TOUR-D'AUVERGNE-LAURAGUAIS, né à Moulins, le 6 décembre 1826, ordonné prêtre à vingt-deux ans et demi, avec dispense d'âge, promu archevêque de Bourges le 10 décembre 1861; précédemment vicaire général de Mgr Parisis, auditeur de Rote, pour la France, à Rome, archevêque de Colosse *in partibus;* enfin, coadjuteur de Bourges, avec future succession, chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

CAMBRAI : René-François REGNIER, né à Saint-Quentin (Maine-et-Loire), le 17 juillet 1794, nommé le 16 mai 1850 officier de la Légion d'honneur; précédemment évêque d'Angoulême, comte romain, prélat assistant au trône pontifical, etc.

CHAMBÉRY : Alexis BILLIET, né aux Chapelles en Tarentaise, le 28 février 1783, nommé archevêque de Chambéry le 4 mars 1840, cardinal le 27 septembre 1861, sénateur, commandeur de la Légion d'honneur; précédemment évêque de Maurienne, sénateur du royaume de Sardaigne et chevalier-grand'croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

LYON et VIENNE : L.-J.-M. DE BONALD. Voy. ce nom.

PARIS : DARBOY. Voy. ce nom.

REIMS : J.-M.-J. GOUSSET. Voy. ce nom.

RENNES : Godefroy BROSSAYS-SAINT-MARC, né à Rennes, le 5 février 1803, nommé le 25 février 1841, créé premier archevêque de ce diocèse le 15 mai 1859; précédemment vicaire général, officier de la Légion d'honneur.

ROUEN : H.-M.-G. DE BONNECHOSE. Voy. ce nom.

SENS et AUXERRE : Mellon JOLLY, né à Sézanne (Marne), le 20 mai 1795, nommé le 19 novembre 1843; précédemment curé de Meaux et évêque de Séez, chevalier de la Légion d'honneur.

TOULOUSE et NARBONNE : Julien-Florian-Félix DESPREZ, né à Ostricourt (Nord), le 14 avril 1807, nommé en 1859; précédemment évêque de Saint-Denys et de Limoges, chevalier de la Légion d'honneur.

TOURS : Joseph-Hippolyte GUIBERT, né à Aix, le 13 décembre 1802, nommé le 4 février 1857; précédemment vicaire général d'Ajaccio et évêque de Viviers, officier de la Légion d'honneur.

Évêchés.

AGEN : Jean LEVEZOU DE VESINS, né à Milhau, le 25 août 1793, nommé le 26 janvier 1841; précédemment vicaire général de Bordeaux, chevalier de la Légion d'honneur le 6 octobre 1852.

AIRE : Louis-Marie-Olivier ÉPIVENT; né le 30 juin 1805 à Pordic, nommé le 30 juillet 1859; précédemment curé de la cathédrale de Saint-Brieuc assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

AJACCIO : X.-T.-R. CASANELLI D'ISTRIA. Voy. ce nom. — *Coadjuteur :* Jean SARREBAYROUSE, né le 27 avril 1796 à Merville, nommé le 9 avril 1851, précédemment évêque d'Hétalonie (Syrie).

ALGER : L.-A.-A. PAVY. Voy. ce nom.

AMIENS : Jacques-Antoine-Claude-Maria BOUDINET, né le 30 août 1806 à Saint-Rogatien (Charente-Inférieure), nommé le 7 avril 1856; précédemment vicaire général de la Rochelle assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

ANGERS : Guillaume-Laurent-Louis ANGEBAULT, né à Rennes, le 17 juin 1790, nommé le 23 février 1842; précédemment chanoine de Nantes, comte romain, prélat assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

ANGOULÊME : Antoine-Charles COUSSEAU, né à Saint-Jouin de Châtillon (Deux-Sèvres), le 7 août 1805, nommé le 17 juin 1850; précédemment supérieur du séminaire de Poitiers, chevalier de la Légion d'honneur.

ANNECY : Claude-Marie MAGNIN, né à la Muraz (Haute-Savoie), le 14 novembre 1802, nommé évêque d'Annecy le 11 novembre 1860, chevalier de la Légion d'honneur; précédemment supérieur du séminaire diocésain d'Annecy, professeur de droit économique et d'éloquence sacrée, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

ARRAS : P.-L. PARISIS. Voy. ce nom.

AUTUN : Frédéric-Gabriel-Marie-François DE MARGUERYE, né à Sainte-Marguerite-des-Loges (Calvados), le 8 mars 1802, nommé le 15 octobre 1851; précédemment évêque de Saint-Flour, officier de la Légion d'honneur.

BASSE-TERRE (la) [*Guadeloupe*] : N... BOUTONNET, né en 1802, à Sainte-Affrique (Aveyron), nommé évêque de la Basse-Terre le 10 mars 1862; précédemment professeur de philosophie au séminaire diocésain de Rodez, supérieur de l'école secondaire ecclésiastique de cette ville, curé de Rignac en 1835, et curé-archiprêtre de Sainte-Affrique, en 1861, chevalier de la Légion d'honneur.

BAUVAIS : Joseph-Armand GIGNOUX, né à Bordeaux, le 22 juillet 1799, nommé le 15 décembre 1841; précédemment chanoine et supérieur du séminaire diocésain, chevalier de la Légion d'honneur.

BAYEUX : C.-N.-P. DIDIOT. Voy. ce nom.

BAYONNE : François LACROIX, né à Entraygues, le 16 novembre 1793, nommé le 10 août 1837; précédemment supérieur du séminaire de Rodez, comte romain, assistant au trône pontifical, officier de la Légion d'honneur.

BELLEY : P.-H. GÉRAUD DE LANGALERIE. Voy. ce nom.

BLOIS : Louis-Théophile PALLU DU PARC, né à Poitiers, le 3 septembre 1804, nommé le 15 décembre 1850; précédemment supérieur du séminaire de la Rochelle, assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

CAHORS : Jean-François-Clet PESCHOUD, né à Saint-Claude, le 29 janvier 1805, nommé le

16 mai 1863; précédemment vicaire général de Saint-Claude, chevalier de la Légion d'honneur.

CARCASSONNE : François-Alexandre ROULLET DE LA BOUILLERIE, né à Paris, le 1er mars 1810, nommé le 6 février 1855; précédemment vicaire général honoraire de Paris, assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

CHÂLONS : Guillaume-René MEIGNAN, né à Renazé, le 1er avril 1817 ; nommé le 17 septembre 1864 ; précédemment aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, professeur d'écriture sainte à la Sorbonne, puis vicaire général de Paris.

CHARTRES : Louis-Eugène REGNAULT, né à Charleville, le 21 février 1800, nommé coadjuteur le 14 août 1851, intronisé le 17 janvier 1853 ; précédemment curé de Charleville, chevalier de la Légion d'honneur.

CLERMONT : Louis-Charles FÉRON, né à Saint-Grégoire-de-Vièvre (Eure), le 30 novembre 1793, nommé le 13 novembre 1833; précédemment chanoine et archiprêtre d'Évreux, officier de la Légion d'honneur.

COUTANCES : Jean-Pierre BRAVARD, né à Usson (Loire), le 20 février 1811, nommé le 12 août 1862; précédemment vicaire de la cathédrale de Sens, aumônier du collége de cette ville, missionnaire diocésain, curé à Saint-Étienne, vicaire général à Sens, chevalier de la Légion d'honneur.

DIGNE : Marie-Julien MEIRIEU, né à Saint-Gilles (Gard), le 23 novembre 1800, nommé le 28 septembre 1848 · précédemment vicaire général du diocèse, chevalier de la Légion d'honneur.

DIJON : François-Victor RIVET, né à Saint-Germain-en-Laye, le 1er juin 1796, nommé le 10 mai 1838; précédemment curé de Notre-Dame de Versailles, officier de la Légion d'honneur.

ÉVREUX : Jean-Sébastien-Adolphe DEVOUCOUX, né à Lyon, le 18 mars 1804, nommé le 20 février 1858; précédemment chanoine et vicaire général d'Autun, chevalier de la Légion d'honneur.

FRÉJUS et TOULON : Antoine-Joseph-Henri JORDANY, né à Puimoisson (Hautes-Alpes), le 13 septembre 1798, nommé le 6 novembre 1855; précédemment chanoine de Digne, chevalier de la Légion d'honneur.

GAP : Victor-Félix BERNADOU, né à Castres (Tarn), le 25 juin 1816, nommé le 14 janvier 1862; précédemment curé-archiprêtre de la cathédrale d'Alger et vicaire général du même diocèse, chevalier de la Légion d'honneur.

GRENOBLE : Jacques-Marie-Achille GINOULHIAC, né à Montpellier, le 3 décembre 1806, nommé le 9 décembre 1852 ; précédemment vicaire général d'Aix, chevalier de la Légion d'honneur.

LANGRES : Jean-Jacques-Antoine GUERRIN, né à Vesoul, le 31 décembre 1793, nommé le 15 octobre 1851 ; précédemment vicaire général de Besançon.

LAVAL : Casimir-Alexis-Joseph WICART, né à Meteren, le 4 mars 1799, nommé le 30 août 1855; précédemment vicaire général de Cambrai et évêque de Fréjus et Toulon, officier de la Légion d'honneur.

LIMOGES : Félix-Pierre FRUCHAUD, né à Trémentines, le 30 juillet 1811, nommé le 30 juillet 1859; précédemment vicaire généraltd'Angoulême, chevalier de la Légion d'honneur.

LUÇON : Charles-Théodore COLLET, né à Gérardmer (Vosges), le 30 avril 1806, nommé le 5 juin 1861; précédemment vicaire général de Dijon, chevalier de la Légion d'honneur.

MANS (le) : Charles-Jean FILLION, né à Saint-Denis d'Anjou, le 1er mai 1817, évêque de Saint-Claude le 5 mai 1858, transféré au Mans le 14 janvier 1862, chevalier de la Légion d'honneur.

MARSEILLE : P.-F.-M. CRUICE. Voy. ce nom.

MEAUX : Auguste ALLOU, né à Provins, le 21 janvier 1797, nommé le 28 avril 1839; précédemment vicaire général de diocèse, prélat assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

MENDE : Jean-Antoine-Marie FOULQUIER, né à Gradels, le 6 février 1798, nommé le 11 janvier 1849; précédemment vicaire général de Rodez, chevalier de la Légion d'honneur.

METZ : Paul-Georges-Marie DUPONT DES LOGES, né à Rennes, le 11 novembre 1804, nommé le 13 septembre 1842 ; précédemment vicaire général d'Orléans.

MONTAUBAN : Jean-Marie DONEY, né à Épeugney, le 25 novembre 1794, nommé le 11 novembre 1843; précédemment chanoine de Besançon.

MONTPELLIER : François-Marie-Joseph LE COURTIER, né à Paris, le 15 décembre 1799, nommé le 5 juin 1861; précédemment chanoine théologal et archiprêtre de l'église métropolitaine de Notre-Dame; officier de la Légion d'honneur.

MOULINS : P.-S.-L.-M. DE DREUX-BREZÉ. Voy. ce nom.

NANCY : Charles-Martial ALLEMAND-LAVIGERIE, comte romain, prélat de la maison du pape, né à Bayonne, le 31 octobre 1825, nommé le 5 mars 1863; précédemment auditeur de Rote, pour la France, à Rome, chevalier de la Légion d'honneur.

NANTES : Antoine-Mathias-Alexandre JAQUEMET, né à Grenoble, le 6 septembre 1803, nommé le 21 novembre 1848; précédemment vicaire général de Paris, chevalier de la Légion d'honneur.

NEVERS : Théodore-Augustin FORCADE, né à Versailles, le 2 mars 1816, nommé évêque de Nevers le 11 décembre 1860; précédemment évêque de Samos *in partibus*, puis de la Basse-Terre, chevalier de la Légion d'honneur.

NICE : Jean-Pierre SOLA, né à Carmagnole (Piémont), le 16 juillet 1791, nommé le 21 décembre 1857; précédemment curé-vicaire forain de Vigonne (Turin), commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, officier de la Légion d'honneur.

NIMES : Claude-Henri-Augustin PLANTIER, né à Ceyzerieux, le 2 mars 1813, assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur, nommé le 30 août 1855; précédemment vicaire général de Lyon.

ORLÉANS : F.-A.-P. DUPANLOUP. Voy. Ce nom.

PAMIERS : Jean-Auguste BELAVAL, né à Toulouse, le 9 avril 1802, nommé le 28 juillet 1858; précédemment vicaire général de Toulouse, chevalier de la Légion d'honneur.

PÉRIGUEUX · Nicolas-Joseph DABERT, né à Henrichemont (Cher), le 17 septembre 1811, nommé le 16 mai 1863; précédemment vicaire général de Viviers.

PERPIGNAN : RAMADIÉ (N....), nommé le 17 septembre 1864, précédemment curé de Saint-Jacques de Beziers.

POITIERS : Louis-François-Désiré-Édouard PIE, né à Pont-Gouin, le 26 septembre 1815; nommé le 23 mai 1849; précédemment vicaire général de Chartres.

PUY (le) : Pierre-Marc LE BRETON, né à Pleven (Côtes-du-Nord), le 25 avril 1805, nommé le 16 mai 1863; précédemment chanoine titulaire et vicaire général de Saint-Brieuc.

QUIMPER : René-Nicolas SERGENT, né à Corbigny, le 12 mai 1802, nommé le 6 février 1855 : précédemment vicaire général de Nevers, assistant au trône pontifical, officier de la Légion d'honneur.

ROCHELLE (la) : Jean-François-Anne-Thomas

LANDRIOT, né à Couches-les-Mines, le 9 janvier 1816, nommé le 7 avril 1856; précédemment vicaire général d'Autun, chevalier de la Légion d'honneur.

RODEZ : Louis-Auguste DELALLE, né à Revin, le 9 octobre 1800, nommé le 30 août 1855; précédemment vicaire général de Nancy, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-BRIEUC : Augustin DAVID, né à Lyon, le 28 mars 1812, nommé le 14 janvier 1862; précédemment vicaire général de Valence, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-CLAUDE : Louis-Anne NOGRET, né à Josselin (Morbihan), le 6 octobre 1798, nommé le 14 janvier 1862; précédemment curé de Loches, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-DENIS [*Réunion*] : Amand-René MAUPOINT, né à Tuffeaux (Maine-et-Loire), le 6 décembre 1810, nommé le 14 février 1857; précédemment vicaire général de Rennes, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-DIÉ : Louis-Marie-Joseph-Eusèbe CAVEROT, né à Joinville, le 26 mai 1806, nommé le 16 mars 1849; précédemment vicaire général de Besançon, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-FLOUR : Pierre-Antoine-Marie LAMOUREUX DE POMPIGNAC, né à Saint-Flour, le 2 juillet 1802, nommé le 14 juin 1857; précédemment chanoine du diocèse, chevalier de la Légion d'honneur.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE : François-Marie VIBERT, né à Yenne, le 15 août 1800, docteur en théologie, en droit canonique et en droit civil, préconisé le 1er mars 1841; précédemment vicaire général de Chambéry, grand'croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, officier de la Légion d'honneur.

SAINT-PIERRE et FORT de FRANCE [*Martinique*] : N.... MOUNICQ, nommé le 25 août 1860; précédemment supérieur du petit séminaire.

SÉEZ : Charles-Frédéric ROUSSELET, né à Saint-Amand (Cher), le 20 novembre 1795, nommé le 26 novembre 1843; précédemment vicaire général d'Autun, officier de la Légion d'honneur.

SOISSONS : Jean-Pierre DOURS, né le 4 février 1809, à Alzonac (Aude), nommé le 16 octobre 1863; précédemment inspecteur de l'académie de Paris.

STRASBOURG : A. RÆSS. Voy. ce nom.

TARBES : Bertrand-Sevère MASCAROU-LAURENCE, né à Oroix (Hautes-Pyrénées), le 7 septembre 1790, nommé le 31 décembre 1844, précédemment vicaire général, chevalier de la Légion d'honneur.

TARENTAISE : Jean-François-Marcellin TURINAZ, né au Chatelard, le 6 avril 1786, préconisé le 12 février 1838; précédemment chanoine titulaire et vicaire général de Chambéry, officier de la Légion d'honneur.

TROYES : Emmanuel-Jules RAVINET, né à Paris, le 4 avril 1801, nommé le 11 décembre 1860; précédemment vicaire général de Paris, chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

TULLE : Jean-Baptiste-Pierre-Léonard BERTEAUD, né à Limoges, le 30 novembre 1798, nommé le 15 juin 1842; précédemment chanoine de Limoges, assistant au trône pontifical, chevalier de la Légion d'honneur.

VALENCE : N.... GUEULETTE, né à Moulins en 1808, nommé le 9 décembre 1864; précédemment curé de Notre-Dame de Moulins, chevalier de la Légion d'honneur en 1861.

VANNES : N.... GAZAILHAN, né à Bordeaux en 1811, nommé le 24 octobre 1863, précédemment vicaire général de Bordeaux.

VERDUN : Louis ROSSAT, né à Lyon, le 8 décembre 1789, nommé le 11 avril 1844; précédemment évêque de Gap, chevalier de la Légion d'honneur.

VERSAILLES : Jean-Pierre MABILE, né à Rurey (Doubs), le 20 septembre 1800, nommé le 23 janvier 1858; précédemment évêque de Saint-Claude, chevalier de la Légion d'honneur.

VIVIERS : Louis DECLUSY, né à Andelat, le 26 juillet 1794, nommé le 14 février 1857; précédemment curé à Aurillac, chevalier d'honneur.

CLERGET (Jacques-Jean), architecte français, né à Dijon, le 30 novembre 1808, étudia l'architecture sous la direction de Baltard père, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, et y partagea le grand prix de Rome, en 1836, avec M. Florimond Boulanger, sur un *Projet de palais d'exposition des objets d'art et d'industrie*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya la *Maison d'Auguste*, exposée au Palais des beaux-arts en 1839, et en 1855 à l'Exposition universelle. De retour à Paris, en 1843, après une excursion en Orient, il exécuta peu après la mairie de Vincennes, et fut nommé, en 1848, architecte du palais de Saint-Cloud.

M. Jacques Clerget a exposé au Salon depuis 1833 : *les Portes romaines* d'Autun; *le Temple d'Auguste et de Livie*, à Vienne; des *Portes* et des *Murs* de l'antique cité de Langres; le *Temple de Diane Leucophryné*, à Magnésie, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, une médaille de 3e classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1855.

Cet artiste a publié des *Mélanges d'ornements divers, recueil destiné à la décoration et aux fabriques dans tous les genres*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*.

CLERK (sir George), homme politique anglais, est né, en 1787, à Édimbourg. Après avoir fait ses études à l'université de cette ville, il fut admis au barreau écossais, exerça quelque temps sa profession avec succès et vint à Londres tenter la carrière administrative. De 1819 à 1830, sauf un court intervalle en 1827, il fit partie du conseil de l'Amirauté. S'attachant ensuite à la fortune de sir R. Peel, il devint, sous son premier ministère, un des secrétaires de la trésorerie (1834-1835), fonctions qu'il reprit, sous le second (1841) jusqu'en février 1845, où il les quitta pour celles de directeur des monnaies et de vice-président du bureau de commerce.

En 1846, lors de la retraite du chef des conservateurs, sir G. Clerk ne garda que son siége à la Chambre des Communes, où, tour à tour, il avait représenté le comté d'Édimbourg (1835-1837), et le bourg de Stamford (1838). Élu par Douvres en 1847, il ne fut pas réélu en 1852. De 1856 à 1858, il a été sous-secrétaire du bureau du contrôle. L'université d'Oxford lui a conféré, en 1810, le diplôme de docteur ès lettres. Il est entré au Conseil privé en 1845. Marié en 1810 à miss Ewan Law, nièce du 1er lord Ellenborough, il a pour héritier son fils James, né à Londres, en 1812.

CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc DE), général français, ancien ministre et pair de France, né à Paris en 1780, est fils du prince de Clermont-Tonnerre, et neveu du cardinal-archevêque de Toulouse. Élève de l'École polytechnique (1799), il en sortit, en 1801, comme sous-lieutenant d'artillerie, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, et passa en qualité d'aide de camp (1808) au service du roi Joseph, dont il resta le favori jusqu'à la rentrée des Bourbons. A cette époque, il fut admis dans les mousquetaires gris, et son dévoue-

ment à la cause royaliste lui valut, en peu de temps, le titre de pair de France et les grades de colonel des grenadiers à cheval dans la garde royale et de maréchal de camp (1815).

Appelé, en décembre 1821, à faire partie du ministère Villèle, M. de Clermont-Tonnerre reçut le portefeuille de la marine qu'il échangea, en 1823, contre celui de la guerre. Il déploya dans l'exercice de ces importantes fonctions, autant d'intelligence que d'activité pour le développement de la marine et la réorganisation de l'armée. Il prit part à toutes les mesures de réaction présentées par M. de Villèle; mais il s'opposa, en 1827, à la dissolution complète de la garde nationale parisienne dont les cris contre les ministres, à la revue du champ de Mars, avaient, disait-on, offensé la majesté royale. Il n'en fit pas moins réprimer avec une extrême rigueur les troubles de la rue Saint-Denis, qui suivirent le rejet de la loi du droit d'aînesse. A l'avénement du ministère plus modéré de M. de Martignac (mai 1827), M. de Clermont-Tonnerre se retira de la scène politique. Mais, fidèle à ses convictions monarchiques, il refusa, après la révolution de 1830, son concours à la nouvelle dynastie et donna sa démission de pair de France. Depuis cette époque, il vécut dans ses terres où il cultivait la littérature et les arts — Il est mort en janvier 1865.

CLÉSINGER (Jean-Baptiste-Auguste), sculpteur français, né à Besançon, vers 1820, apprit chez son père, qui était sculpteur, les éléments de la statuaire, et partit ensuite pour l'Italie. De retour en France, il débuta au salon de 1843 avec un *Buste* qui passa inaperçu. L'année suivante, son *Buste de M. Scribe* commença sa réputation. Il donna, en 1840, ceux du *duc de Nemours* et de *M. Ch. Weiss*, de Besançon; en 1846, deux statues, un *Faune* et *la Mélancolie;* puis, en 1847, cinq ouvrages : la *Jeune Néréide, les Enfants du marquis de las Marismas*, le *Buste de M. de Beaufort*, et la *Femme piquée par un serpent*, qui obtinrent du public le plus favorable accueil.

Il a exécuté depuis : *Louise de Savoie*, pour le jardin du Luxembourg; *Bacchante* (1847); un buste colossal de *la Liberté*, offert au gouvernement provisoire (1848); une *Fraternité*, placée au milieu du champ de Mars le jour de la fête de la Concorde (14 mai 1848); *Mlle Rachel* dans *Phèdre* et dans *le Moineau de Lesbie; la Pieta* (1852); une statue de *la Tragédie*, destinée au Théâtre-Français (1852); quelques nouveaux bustes (1853), une statue équestre de *François Ier*, exposée, en plâtre, pendant près d'un an, dans la cour du Louvre (1856), et dont il n'a été coulé que quelques réductions en bronze, livrées au commerce; *Zingara*, *Sapho terminant son dernier chant*, *Jeunesse de Sapho*, *Charlotte Corday*, buste, *Taureau romain* (salon de 1859). A ce même salon il avait envoyé de Rome quelques essais de peinture : *Ève dans le paradis terrestre est tentée pendant son sommeil*, *Isola Farnèse*, *Castel Fusana;* on a eu de lui, au salon de 1861 : *Cornélie et ses deux enfants*, groupe de marbre et *Diane au repos;* à celui de 1863, un *Faune assis* et une *Bacchante*; *César*, statue; *Combat de taureaux romains*, groupe marbre et deux tableaux ayant pour sujet les *Bords du Tibre* ont été exposés au salon de 1864.

Les œuvres de M. Clésinger ont été souvent et très-vivement discutées. On leur reproche des défauts d'exécution que ne rachètent pas, aux yeux de tous, la vivacité de l'expression et du mouvement. Il a épousé une fille de Mme Sand dont il a été, au bout de quelques années, séparé judiciairement. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1847, une 1re en 1848, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1864.

CLESSE (Antoine), poëte belge, né en 1816, et armurier à Mons, a acquis de la popularité par ses vers, écrits en français avec assez de correction et d'élégance et une certaine inspiration poétique. Nous citerons de lui : un poëme, *Godefroid de Bouillon* (1839): un volume de *Poésies diverses* (1841), et deux volumes de *Chansons* (1845-1848). Son libéralisme modéré et conciliant a servi sa renommée et lui a valu des encouragements officiels à l'époque où le gouvernement redoutait les entreprises du parti républicain. Quoiqu'on ait affecté de récompenser en lui le poëte ouvrier, il semble appartenir plutôt à la classe bourgeoise.

CLEVELAND (Henry VANE, 2e duc DE), général et pair d'Angleterre, né en 1788, à Londres, appartient à l'ancienne famille de Vane, élevée en 1699 à la pairie héréditaire. Sous le nom de comte de Darlington, qui est son deuxième titre nobiliaire, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra au service militaire, fit quelques campagnes dans la Péninsule et devint en 1851 major général. Élu député à la Chambre des Communes en 1812, il fut réélu pendant trente ans de suite par différents bourgs, et prit, en 1842, à la Chambre haute la place de son père auquel Guillaume IV avait conféré le duché de Cleveland. Il a toujours compté parmi les plus fermes défenseurs des priviléges de l'aristocratie et de l'Église. Il reçut, en 1842, les insignes de la Jarretière et a été nommé général en 1863. — Il est mort en janvier 1864. N'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné lord William-John-Frédéric POWLETT, né à Londres, en 1792, député-lieutenant de Durham, et membre du Parlement de 1846 à 1857.

CLIFDEN (Henry AGAR-ELLIS, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1825, descend d'une famille irlandaise élevée en 1794 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit, à la Chambre des Lords, la place de son père, mort en 1833, et exerça, pendant quelques années, la charge de chambellan auprès du prince Albert qu'il quitta en 1852. Marié, en 1861, à miss Seymour, il a pour héritier son fils Agar-Ellis, né en 1863.

CLIFFORD DE CHUDLEIGH (Charles-Hugues CLIFFORD, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1819, descend d'un ministre d'État élevé en 1672 à la pairie héréditaire. Il prit, en 1858, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Chef d'une famille catholique, il est comte du Saint-Empire romain et député-lieutenant du comté de Devon. De son mariage avec la fille de lord Petre, 1845, il a un fils, Louis-Henri-Hugues CLIFFORD, né en 1851, à Albano (États romains).

CLINCHAMP (François-Étienne-Victor DE), peintre et écrivain français, est né à Toulon en 1787, d'une ancienne famille originaire de Normandie. Sa santé le força de renoncer à la carrière de la marine à laquelle on le destinait, et il vint à Paris étudier la peinture dans les ateliers de Barbier l'aîné et de Girodet. Il a donné à sa ville natale plusieurs tableaux religieux et historiques, tels que *la Guérison du paralytique*, *les Fils de Zébédée*, *la Mort de Phocion*, *le Baptême de saint Mandrier*, etc. Son dernier ouvrage exposé est *le Christ en croix*, qui figura au salon de 1841. On lui doit plusieurs instruments ingénieux destinés à dessiner la perspec-

tive et à mesurer le périmètre d'un lieu sans avoir recours aux calculs mathématiques. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 octobre 1826.

Outre un *Recueil de fables* (1829), deux drames et quelques autres pièces de théâtre, M. de Clinchamp a écrit des traités estimés sur les différentes branches qui se rattachent à la peinture : *Éléments de perspective linéaire et aérienne* (1820, in-8) ; *Nouveau traité de la perspective des ombres et de la théorie des reflets* (1826, in-4) ; *Cours complet de perspective* (1840, 2 vol. in-4), et plus récemment *l'Idiome de la peinture, ou le Panlexique de l'atelier*.

CLINTON (Charles-Rodolphe TREFUSIS, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1791, appartient à une illustre famille élevée en 1299 à la pairie héréditaire. Il prit ses grades universitaires à Oxford, et quitta le nom de Trefusis lorsqu'en 1832 il succéda à son frère à la Chambre des Lords ; il y vota avec le parti conservateur et devint un des députés-lieutenants du comté de Devon. De son mariage avec une fille du marquis de Lothian (1831), il a eu onze enfants dont l'aîné, Charles-Henry-Rolle TREFUSIS, né en 1834, a été élevé à Oxford, est devenu député-lieutenant du comté de Devon en 1860 et a épousé miss Forbes en 1858.

CLODT-JURGENSBOURG (Pierre, baron DE), sculpteur russe, né le 29 mai 1805, descend d'une ancienne famille d'Esthonie. Son père, major général et chef du corps d'armée de Sibérie, le destina au métier des armes, en dehors duquel il n'est guère d'illustration pour les nobles russes. M. de Clodt-Jurgensbourg ne l'embrassa toutefois qu'à contre-cœur, et, après la mort de son père, donna sa démission d'officier d'artillerie. Il s'abandonna dès lors à son goût pour la sculpture et entra à l'École des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. Il excella bientôt à modeler les chevaux, et se fit de ce genre une spécialité. C'est de lui que sont les chevaux du quadrige qui surmonte l'arc de triomphe de la rue de Moscou, ainsi qu'un certain nombre de groupes en grandeur colossale, sur les places publiques de Saint-Pétersbourg. La Prusse possède aussi quelques-unes de ses œuvres. En 1835, M. de Clodt-Jurgensbourg a été nommé membre de l'Académie des arts de Berlin, et en 1848, professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

CLONCURRY (Edmond LAWLESS, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1816, à Lyons-Castle (comté de Kildare), descend d'une famille irlandaise élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Lawless, il vécut loin des affaires publiques jusqu'en 1853, où il prit les titre et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est devenu député-lieutenant du comté de Dublin. De son mariage avec la fille de M. Kirwan (1839), il a sept enfants dont l'aîné, Valentin LAWLESS, est né en 1840 en Irlande.

CLOQUET (Germain-Jules), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Paris, le 18 décembre 1790, est frère du célèbre anatomiste Hippolyte Cloquet, mort en 1843. Appliqué aux mêmes études, il fut reçu docteur à Paris en 1817, remplit l'emploi de modeleur des cabinets de l'École, puis de prosecteur. C'est lui qui introduisit, dans les cours d'anatomie, le dessin au tableau comme mode de démonstration. Après avoir disputé, avec plus de talent que de succès, en 1819, à M. Breschet, la place de chef des travaux anatomiques, il eut un triomphe complet au concours d'agrégation de 1824. M. Cloquet concourut ensuite, en 1831, pour la chaire de pathologie chirurgicale et fut nommé à l'unanimité.

Ce savant professeur avait déjà publié, outre ses deux thèses, contenant également des *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen* (1817 et 1819), les écrits suivants : *de l'Influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique* (1820) ; *sur les Fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure* (1820) ; *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes* (1824, in-4, fig.), mémoire couronné par l'Académie des sciences qui avait mis le sujet au concours en 1818 ; *Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpents* (1821) ; *An in curanda oculi suffusione lentis cristallinæ extractio hujus depressione præstantior*, pour sa thèse au concours de l'agrégation en 1824 ; *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain* (1821-1831, 52 livrais., formant 3 vol. grand in-fol., avec 240 planches) ; *Pathologie chirurgicale, plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science* (1831, in-4), thèse de concours ; *de la Cautérisation appliquée à la guérison des ruptures du périnée* (1855), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux travaux à divers recueils spéciaux, notamment au *Dictionnaire de médecine*.

M. J. Cloquet, opérateur habile, a aussi inventé plusieurs instruments utiles : ciseaux pour diverses opérations ; appareil pour l'emploi de la sonde à double courant ; siphon aspirateur gradué ; pinces à fourches pour la ligature des vaisseaux, etc. Les cabinets de la Faculté lui doivent des pièces anatomiques en cire parfaitement modelées. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847, officier en 1856, commandeur le 12 août 1860, membre de l'Académie de médecine depuis 1851, il est entré à l'Académie des sciences en 1855, en remplacement de Lallemand.

CLOT (Antoine), dit CLOT-BEY, médecin français, né près de Marseille en avril 1795, y commença ses études médicales, se fit recevoir docteur à Montpellier vers 1820, et revint à Marseille exercer la chirurgie. Un agent de Méhémet-Ali l'emmena, quelques années après, en Égypte, où il s'occupa aussitôt, avec l'aide du vice-roi, d'organiser l'enseignement complet de la médecine. Il fit construire, à quatre lieues du Caire, l'hôpital d'Abou-Zabel, fonda au même lieu une École de médecine, et rattacha à ces deux établissements des bureaux de vaccination, des cliniques d'accouchement, etc. ; il obtint partout pour les chrétiens les mêmes avantages que pour les musulmans. Ces importantes créations s'accomplirent au sein d'une population malveillante, et M. Clot fut lui-même frappé un jour d'un coup de poignard. Néanmoins elles produisirent promptement d'heureux résultats : l'armée de Méhémet-Ali compta de nombreux et intelligents chirurgiens sortis de cette École naissante. Le vice-roi reconnut tous ces services en conférant successivement à M. Clot le titre de bey (1831), qui n'avait encore été accordé à aucun chrétien, et plus tard le rang de général (1836). Il le chargea, en 1832, d'une mission auprès du roi Louis-Philippe.

A la mort de Méhémet-Ali (1849), M. Clot-Bey revint se fixer à Marseille, rapportant avec lui une précieuse collection égyptienne, qu'il a cédée à l'État en 1852. Décoré de la Légion d'honneur en 1832, il a été promu commandeur du même ordre le 3 septembre 1851.

On a de lui, entre autres ouvrages et mémoires :

Compte rendu des travaux de l'École de médecine d'Abou-Zabel, et *Exposé de la conduite et des travaux de l'auteur lui-même en Égypte* (Marseille, 1830-32, in-8); *Aperçu général sur l'Égypte* (1840, 2 vol. in-8); *de la Peste observée en Égypte* (1840, in-8); *Compte rendu de l'état de l'enseignement médical et du service de santé en Égypte* (1849, grand in-8); *Coup d'œil sur la peste et les quarantaines* (1851, in-8).

CLYDE (lord). Voy. CAMPBELL.

COBB (Howell), homme politique américain, né le 7 septembre 1815, à Cherry-Hill (État de Géorgie), fils d'un colonel, prit à dix-neuf ans ses grades universitaires au collége Franklin, étudia le droit et fut admis en 1836 au barreau; il montra assez de maturité et d'aptitude aux affaires pour être élu, l'année suivante, *solicitor general* (procureur) pour un des districts de la Géorgie. Démocrate ardent, il obtint en 1838 un premier mandat de ses concitoyens au Congrès de l'Union; il y fut encore envoyé pour les sessions de 1844, 1846 et 1848. Sa position politique y fut considérable malgré sa jeunesse : en qualité de chef (*leader*) de son parti, il eut mission de porter la parole dans les circonstances importantes. On cite, parmi ses discours, ceux qu'il prononça sur la doctrine du libre échange (3 mai 1844), l'annexion du Texas (22 janvier 1845), la question de l'Orégon (8 janvier 1846), et la conduite de la guerre au Mexique (2 février 1848). Lors de son élection à la présidence, M. Buchanan lui confia, dans son cabinet, le portefeuille des finances (mars 1857). Lors de la scission entre les États du nord et ceux du sud, M. H. Cobb fut élu président de l'assemblée des États séparés qui s'ouvrit à Montgomery (4 février 1861).

COBDEN (Richard), homme politique et économiste anglais, est né en 1804, à Dunford, près de Midhurst (comté de Sussex). Sa vie entière a été consacrée à défendre trois principes : la liberté commerciale ou libre échange, la liberté politique et la paix. Il a poursuivi cette triple tâche avec une ardeur infatigable, et, sur quelques points, a fini par triompher. Dès sa jeunesse, il fut le témoin et la victime de l'accumulation des propriétés dans quelques mains. Son père fut dépouillé du petit héritage qu'il cultivait lui-même, et M. Cobden fut, dit-on, forcé de garder les troupeaux. Il apprit, dans la pauvreté, à détester l'injustice, et, plus tard, la fortune ne changea point ses vues. Dans son humble condition, il ne savait rien autre chose que lire, écrire et compter. Cependant un de ses oncles, fabricant de cotonnades à Londres, fut frappé de la vivacité de son esprit, l'emmena avec lui et l'initia aux affaires. M. Cobden se croyait à l'abri de la misère, mais la maison de son oncle tomba, et il se trouva de nouveau sans ressources. Alors, poussé par une volonté ardente, il résolut de faire son chemin tout seul. Il se rendit à Manchester, où l'on ne fabriquait encore que des cotonnades grossières, gagna la confiance des grands industriels, et y établit une manufacture de toiles fines de coton, qui firent bientôt concurrence à celles de Londres, travaillées à plus haut prix et vendues plus cher. En 1835, M. Cobden était riche et pouvait aborder la politique.

Il commença par publier deux brochures en 1836 : *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, et *la Russie*. Dans ces écrits, M. Cobden émettait les principes de toute sa vie : il raillait les prétentions de la diplomatie, faisant bon marché de l'équilibre politique de l'Europe, et ne demandait que la paix pour permettre à l'Angleterre d'étendre par le commerce son influence sur le monde entier. M. Cobden fonda ensuite à Manchester, sous le nom d'Athenæum, une école gratuite pour les jeunes ouvriers. Cette ville lui dut un second bienfait : il fit remplacer le *lord of the manor*, qui réglait arbitrairement les taxes locales, par la corporation municipale dans laquelle il siégea lui-même comme *alderman*. Quelque temps après, il fut nommé président de la chambre de commerce de cette ville; mais il quitta l'Angleterre et passa deux années à voyager. Comme il connaissait déjà la France, la Belgique, la Suisse et les États-Unis, il parcourut alors l'Égypte, la Turquie, la Grèce, et enfin l'Allemagne.

De retour à Manchester, il provoqua, dans la Chambre de commerce, les débats les plus vifs sur la législation des céréales, réclama le libre échange, et convertit tous ses collègues à son opinion. L'Angleterre entière s'émut, et des millions de signatures appuyèrent au Parlement les vœux de M. Cobden, mais sans les faire accueillir. C'est alors que l'énergie déployée par les champions du libre échange fit donner à l'association le nom de *league* (ligue). Cette ligue célèbre qui, pendant huit années (1838-1846), remua l'Angleterre, n'épargna ni l'argent ni la peine pour faire triompher ses idées. Des millions furent dépensés, des meetings organisés, des journaux fondés : il se formait, en dehors des torys et des whigs, un parti puissant.

Envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Stockport en 1841, M. Cobden put y développer à son aise son système et battre en brèche le parti protectioniste, qui lui opposait moins des principes que des intérêts. En 1843, à propos d'une discussion sur la détresse des districts manufacturiers, il attaque sir Robert Peel, s'en prend à lui de la misère du peuple dans le nord, et l'en fait responsable. Le ministre répond avec vivacité, rappelle l'assassinat de son secrétaire Drummond, et accuse son adversaire de provoquer au meurtre contre lui. M. Cobden essaye vainement de se justifier; il ne peut couvrir de sa voix les cris de la majorité, et se voit forcé de sortir du Parlement. Alors des meetings s'organisent dans toute l'Angleterre pour rendre hommage à l'énergique défenseur du libre échange; l'opinion de la Chambre revient à lui; enfin, sir Robert Peel provoque lui-même en 1846 la suppression des droits d'entrée sur les céréales et rapporte à M. Cobden toute la gloire de cette mesure. Celui-ci accepte une indemnité de 70 000 liv. (1 750 000 fr.), que lui offrent ses concitoyens en reconnaissance de ses sacrifices; mais il refuse une place dans le cabinet whig et recommence ses voyages. Il est cordialement accueilli par la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, et presque porté en triomphe par les Russes. Pendant son absence, les électeurs du Yorkshire le renvoient au Parlement avec 36 000 voix (1847). M. Cobden y poursuit la réalisation de ses idées, joint ses efforts à ceux du cabinet Russel pour faire supprimer l'acte de navigation, et s'occupe spécialement des réformes à introduire dans l'administration et dans la politique. La *Financial-reform Association* succède à l'*Anticorn-law league*.

Aux congrès de la paix de Paris (1849) et de Francfort (1850), il émut l'opinion publique et fit prendre un instant au sérieux des idées qui devaient recevoir bientôt un cruel démenti. Il sut même faire agréer à lord Palmerston ses vues sur la création d'un tribunal d'arbitrage international. Mais il se sépara de lui dans les affaires de Grèce, en 1850. Partisan zélé de la cause hongroise, il s'opposa de tout son pouvoir à l'em-

prunt russe de 1849, et tendit la main à Kossuth lorsqu'il vint en Angleterre.

Pendant la guerre de Crimée, M. Cobden, quoique partisan de l'alliance française, fit encore en faveur de la paix, contre le sentiment national, des tentatives qui furent funestes à sa popularité. Au 4 mars 1857, il signala encore ses tendances pacifiques, par sa motion contre le ministère Palmerston, à propos de la conduite des affaires de Chine. Cette motion, qui rallia toutes les nuances de l'opposition dans une majorité inespérée, amena la dissolution de la Chambre. Aux élections générales qui suivirent, un mois après, M. Cobden et ses deux amis, MM. J. Bright et Milner-Gibson, perdirent leur siége au Parlement. Ils n'y rentrèrent que par des élections partielles. Au commencement de 1860, les protestations de la presse et des Chambres anglaises contre le projet de l'annexion de la Savoie et de Nice à la France fut pour M. Cobden l'occasion d'une déclaration nouvelle et plus hardie de ses principes. « Périsse la Savoie, dit-il, plutôt que nous compromettions par un conflit avec la France les avantages d'un traité de commerce avec elle. »

La guerre civile de l'Amérique du Nord fut pour M. Cobden, comme pour M. Bright, l'occasion de nouveaux efforts pour amener, dans l'intérêt de la paix, la réforme du droit maritime international. Les démêlés que l'Angleterre eut alors avec les États-Unis lui inspirèrent des écrits tendant à la pacification des esprits, et à l'acceptation d'un arbitrage. Ses lettres, très-lues en Angleterre, furent analysées ou traduites dans les journaux des divers pays de l'Europe. A cette époque, M. Cobden reçut solennellement le diplôme de bourgeois de la cité de Londres (6 juin 1861). Une seconde souscription avait eu lieu en sa faveur en 1858, et avait produit 40 000 livres (un million de francs) qui ont été englouties, comme les 70 000 de la première dans la débâcle des valeurs américaines.

Les plus importants discours de M. Cobden, l'un des orateurs les plus originaux de son pays, ont été réunis en un volume (*Speeches;* 1850, in-8). Bastiat et M. Joseph Garnier ont publié sur cet homme d'État, l'un : *Cobden et la Ligue* (1845, in-8) ; l'autre : *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (Paris, 1846, in-16). — M. Richard Cobden est mort le 2 avril 1865.

COBLENCE (Samuel-Victor), industriel français, né à Nancy (Meurthe), le 29 avril 1814, entra, en 1820, à l'école mutuelle israélite qui fut alors fondée dans cette ville par la famille Goudchaux, et où il eut pour camarades M. Franck, de l'Institut, M. Alkan, du Conservatoire des arts et métiers, etc. A l'âge de treize ans, apprenti dans une imprimerie de Nancy, il prit du goût pour l'étude de la chimie, en suivant les cours populaires du palais des anciens ducs de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, et en travaillant comme compositeur d'imprimerie, il parvint, par ses connaissances chimiques, à découvrir l'application pratique de la galvanoplastie à la typographie. Ses procédés de clichage par la pile électrique, quoique divulgués et exploités dès lors par plusieurs, ont été reconnus, par le jury de l'Exposition universelle de 1855, comme ne laissant lieu à aucune contestation de priorité, et ont valu à l'inventeur la décoration de la Légion d'honneur. La description des procédés de M. Coblence et des ateliers où il les exploite lui-même, a été donnée dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Babinet, et dans plusieurs journaux français et étrangers. *

COCCIA (Charles), compositeur italien, né à Naples, au mois d'avril 1789, et fils d'un violoniste qui le destina d'abord à l'architecture, put enfin suivre son goût pour la musique. Après avoir reçu quelques leçons de maîtres obscurs, écrit quelques essais, et chanté dans les églises de Naples, il entra au Conservatoire de cette ville dans la classe de Paisiello. A sa sortie, il eut du succès à Naples comme professeur, et devint accompagnateur de la musique particulière du roi Joseph Bonaparte.

De 1808 à 1840, M. Coccia a produit environ soixante opéras où l'on remarquait l'extrême facilité des mélodies, et dont voici les principaux : à Rome, *Il matrimonio per cambiale* et *Rinaldo d'Asti;* à Venise, *la Verità nella bugia, la Matilde, I Solitari, Il sogno verificato*, *Arrighetto, Etelinde*, *l'Orfano delle Selve*, et surtout *Clotilde*, sa meilleure œuvre et la mieux accueillie en Italie, mais représentée sans succès à Paris en 1821; à Naples, *Rosmunda* et *Caterina di Guisa;* à Ferrare, *Voglia di dote e non di moglie, Semele;* à Milan, *la Selvagia*, *Il crescendo*, *Euristea, Evelina*, *I Begli usi di città*, *Edoardo Stuart* et *Enrico di Montfort;* à Florence, *Il poeta fortunato*, et *Fayel;* à Turin, *Carlotta e Werther, Claudina* et *Donna Caritea;* à Lisbonne, *Atar, Il Puritano; Mandane regina di Persia*, *Elena et Constantino, la Festa della Rosa*, etc. (1820-23).

En 1823, M. Coccia se rendit à Londres, où il avait été nommé directeur de la musique du théâtre du roi. Il y fit représenter un grand opéra, *Maria Stuart*, qui eut du succès. Son dernier ouvrage est de 1846. Après de nouveaux voyages en Europe, il se retira à Palerme.

COCHELET (Adrien-Louis), sénateur français, né à Charleville (Ardennes), le 29 avril 1788, mort en 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

COCHERIS (Hippolyte-François-Jules-Marie), paléographe et littérateur français, né à Paris, le 1er décembre 1829, suivit les cours de l'École des chartes, et fut envoyé à Rome, en 1849, pour examiner les manuscrits du fonds de la reine Christine de Suède. Attaché aux Archives de l'empire, puis à la bibliothèque Mazarine, il a rempli diverses missions bibliographiques, et est devenu bibliothécaire-trésorier de la bibliothèque Mazarine et secrétaire de la Commission du catalogue général des manuscrits des bibliothèques de l'Empire au ministère de l'instruction publique. Il a pris part, en cette qualité, à la publication du catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements. Il a été élu membre de la Société des antiquaires de France.

Il a publié : *Notices et extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie* (Paris, 1854 et suiv., tomes I-III, in-8), ouvrage couronné par la Société des antiquaires de Picardie, et qui doit former 5 vol.; *Ma bibliothèque française* (Paris, 1855, in-12, anonyme); *Table méthodique et analytique du Journal des savants, précédée de l'Histoire de ce journal* (1860, in-4), etc.; son *Nouveau dictionnaire géographique de la France, ou Glossaire étymologique, etc.*, *précédé d'un Traité de philologie géographique* (1856, in-4), est resté à l'état de projet. M. Cocheris a fourni des articles au *Bulletin* de la Société des antiquaires de Picardie, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à l'*Athenæum français*, à la *Bibliothèque universelle de Genève*, etc. Il a aussi traduit et annoté le *Philobolion*, de Richard de Bury, pour le *Trésor des pièces rares et inédites* (1856, petit in-8), et fourni à la même collection *le Blason des couleurs* (1859); *la Vieille*

ou les Dernières amours d'Ovide, poëme français du XIVe siècle (1861).

COCHET (l'abbé Jean-Benoît-Désiré), archéologue français, né à Sanvic, près le Havre, le 7 mars 1812, fit ses études au collége du Havre et au séminaire de Rouen, et reçut les ordres en 1836. Vicaire au Havre et à Dieppe, puis aumônier du lycée de Rouen, il se livra, au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, à l'étude de l'archéologie. En 1842, il découvrit à Étretat, dans l'enclos du presbytère, les restes d'une villa romaine. Encouragé par ce premier succès, il entreprit dans les environs de Dieppe des fouilles actives qui mirent au jour un certain nombre d'antiquités remarquables. Il publia dans divers recueils, notamment dans *la Vigie de Dieppe*, les résultats de ses recherches, et, sans se borner à des articles de revues, il fit paraître des ouvrages importants : *Églises de l'arrondissement du Havre* (Ingouville, 1844-1846, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe, 1846-1850, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (Dieppe, 1862, 2 vol. in-8), etc.

Nous citerons encore : *Étretat, son passé, son présent, son avenir* (Dieppe, 1852, in-8) ; *le Guide des baigneurs à Dieppe; la Galerie dieppoise*, sur les hommes célèbres de Dieppe; enfin *la Normandie souterraine, ou Notices sur des cimetières romains et franks explorés en Normandie* (Dieppe, 1854, gr. in-8, avec planches lithographiées), ouvrage couronné par l'Institut dans la même année; *Sépultures gauloises romaines, franques et normandes* (Dieppe, 1857, gr. in-8). M. l'abbé Cochet a été nommé membre du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, des Sociétés des antiquaires de France, de Normandie, de Picardie, de Morinie et de Londres, de l'Académie d'archéologie de Belgique, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc.

COCHIN (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 12 décembre 1823, d'une famille qui compte depuis longtemps des membres distingués dans le clergé, l'administration, le barreau et les arts. Son père et son grand-père ont été tous deux maires et députés du 12e arrondissement de Paris. Préparé par son éducation, et appelé par toutes ces traditions de famille aux fonctions administratives, M. Augustin Cochin a fait partie de bonne heure d'une foule de Sociétés philanthropiques ou de commissions importantes. Adjoint au maire du 10e arrondissement en 1850, il est devenu maire en 1853, et depuis membre de la commission municipale de la Seine. Aux élections générales de 1863, il s'est présenté comme candidat des partisans du pouvoir temporel du pape, dans la 6e circonscription de la Seine, en concurrence avec M. Foucher-Lepelletier, candidat officiel, et M. Guéroult, candidat de l'opposition démocratique; il réunit au premier tour de scrutin une minorité de 6668 voix. A la fin de 1864, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de M. Augustin Cochin plusieurs écrits en général relatifs aux questions de charité sociale, à l'étude desquelles il s'est voué, et un certain nombre d'articles critiques sur des ouvrages d'économie politique. La plupart ont été insérés dans les *Annales de la charité* et dans *le Correspondant*, dont il est devenu, depuis 1845, un des rédacteurs les plus influents. Nous citerons : *Notice sur Mettray* (1846; 3e édition, 1851) : *Notice sur la vie de M. Cochin*, son père, écrite pour la 4e édition du *Manuel des salles d'asile*; *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements de Pestalozzi*, qui obtint, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences morales et politiques; l'*Abolition de l'esclavage* (1861, 2 vol. in-8), qui eut l'année suivante un prix de 3000 fr. à l'Académie française; puis plusieurs brochures sur des questions politiques, morales ou religieuses, offrant un intérêt d'actualité : *Rome*, *les Martyrs du Japon*, etc. (1862, in-8); *Quelques mots sur la Vie de Jésus, de M. Ern. Renan* (1863, in-12), etc.

COCHRANE (lord Thomas), voy. DUNDONALD.

COCHRANE (sir Thomas-John), marin anglais, né en 1789, à Édimbourg, appartient à une branche cadette de la famille écossaise des comtes de Dundonald (voy. ce nom). Fils de l'amiral sir Alexandre Cochrane, qui mourut en 1832 à Paris, il entra fort jeune dans la marine royale, prit part aux expéditions contre Belle-Isle, le Ferrol et Cadix, et avait atteint le grade de capitaine lorsqu'il fit sous les ordres de son père, la campagne d'Amérique en 1814. De 1825 à 1834, il fut gouverneur de l'île de Terre-Neuve. Après avoir vainement brigué l'élection de Westminster, il représenta le bourg d'Ipswich à la Chambre des Communes (1837), et appuya de son vote la politique de sir R. Peel. Contre-amiral en 1841, il ne fut pas réélu, et commanda pendant cinq ans la station navale des Indes-Orientales (1842-1846), entreprit avec succès une croisière contre les pirates malais, et s'empara, en 1846, de la capitale du sultan de Bornéo. Promu vice-amiral en 1851, il a obtenu, en 1825, le brevet à vie de chevalier (*knight bachelor*) et a reçu, en 1863, le grade de vice-amiral du Royaume-Uni.

COCHRANE (Alexandre-Dundas-Ross-Wishart-Baillie), homme politique anglais, né en 1814, est fils du précédent. Envoyé par le bourg de Bridport à la Chambre des Communes (1841), il s'est declaré en maintes circonstances zélé partisan des principes conservateurs, excepté dans la question du libre échange, où il a voté pour sir R. Peel. Dans la session de 1851, il s'est élevé avec la plus grande violence contre le système politique de lord Palmerston, et a justifié les gouvernements de Naples et d'Autriche des accusations portées contre eux par l'opposition. Aux élections générales de 1852, il a dû faire place à un candidat libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *Voyage en Morée* (the Morea, in-8); *la Jeune Italie* (Young Italy, 1850, in-8), où il se montre le défenseur de l'absolutisme, et des romans : *Lucil Belmont*, *Ernest Vane*, etc., qui sont de pâles imitations de sir Edw. Bulwer.

COCHUT (André), économiste français, né à Paris, en 1812, traita, en 1836, dans la *Revue des Deux-Mondes*, les questions d'économie politique, et particulièrement celles qui se rapportent à la colonisation algérienne. Ses travaux obtinrent l'approbation d'un juge compétent, le maréchal Bugeaud, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui le chargea de rédiger un *Rapport général sur l'Algérie*. Ce travail, qui formait un volume in-4, sortait des presses de l'imprimerie royale, lorsque la révolution de Février en arrêta la publication. M. Cochut fut attaché, en 1848, à la rédaction du *National*, où il discuta avec autant de modération que de talent les doctrines socialistes. Un certain nombre de ses articles ont été réunis sous ce titre : *les Associations ouvrières, histoire et théorie des tentatives de réorganisation industrielle opérées depuis la révolution de* 1848 (1851, in-8).

Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851,

M. André Cochut s'est tenu en dehors de la scène politique. Il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une étude intéressante sur l'histoire et le système de Law (*Law*, 1853, in-18). Il est devenu le correspondant de plusieurs organes de la presse hispano-américaine. En 1864, il a été secrétaire-général d'une nouvelle grande société de crédit.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edmond, 10e baronnet), magistrat anglais, né à Londres, en 1802, est issu d'une ancienne famille écossaise. Fils d'un diplomate, il fut élevé au collège de la Trinité à Cambridge, suivit dès 1825 les cours de droit de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1829 et attaché au ressort judiciaire des comtés de l'ouest; en 1841, il a reçu le titre d'avocat de la reine. Jurisconsulte distingué, ses opinions libérales l'ont porté, suivant la fortune de son parti, à de hautes fonctions de la magistrature. Sous le premier ministère de lord J. Russell, il a été nommé avoué général (1850) et chevalier en même temps, puis procureur général (1851). Cette dernière charge, qu'il avait résignée à l'avénement des conservateurs au pouvoir, lui fut rendue en décembre 1852. En 1856, il devint président de la cour des plaids communs, et, en 1859, président du Banc de la Reine. Sir A. Cockburn a représenté la ville de Southampton, de 1847 à 1857, à la Chambre des Communes. Il a pour héritier son oncle sir Francis, colonel du 95e régiment d'infanterie, ancien gouverneur à Honduras, et aux îles Bahama, nommé général en 1860.

COCKERELL (Charles-Robert), architecte anglais, né à Londres, le 27 avril 1788, a passé plusieurs années de sa jeunesse au milieu des monuments et des ruines de l'architecture classique en Orient, en Sicile, en Grèce, à Rome; en 1811 et 1812, il a concouru aux fouilles du temple de Jupiter à Égine et de celui d'Apollon à Phygalée, dont les restes ont été transportés à Munich et au *British Museum* de Londres. Ensuite il a entrepris la restauration du Capitole, du Forum et du Parthénon. En Angleterre, on met au nombre des principaux ouvrages qu'il a exécutés : la salle de réunion et la chapelle au collége d'Harrow (1819); l'Institut philosophique de Bristol, le collége de Lampeter (1822) dans le genre gothique, la bibliothèque publique de Cambridge, les hôtels des compagnies d'assurances du Soleil et de Westminster à Londres, etc.

M. Cockerell a été un des associés les plus actifs de l'Institut archéologique. Outre beaucoup de mémoires insérés dans les *Annales* de cette Société, il a publié : *Iconographie des Églises du pays de Galles; Vie et travaux de l'architecte William de Wikeham; Description artistique de la cathédrale de Lincoln*, etc.

Élu membre de l'Académie royale des beaux-arts depuis 1836, il a succédé à Wilkins comme professeur d'architecture (1840). Plusieurs compagnies savantes du continent le comptent parmi leurs membres, et l'Institut de France l'a élu, en 1841, associé étranger. M. Cockerell a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 deux dessins, dont l'un, celui du *Monument élevé à la mémoire de Wren*, lui a valu une médaille d'or de première classe. — Il est mort en septembre 1863.

CODAZZI (Augustin), ingénieur-géographe italien, né à Lugo, près de Ferrare, en 1792, s'engagea à seize ans dans un régiment italien au service de la France : fit la campagne de Saxe en 1813, et assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsick. En 1814, il se battit en Italie, et il se trouvait assiégé dans la forteresse de Mantoue lors de la chute de Napoléon. Après le licenciement de l'armée en 1815, il quitta le service et résolut de se livrer au commerce. Mais, en passant en Turquie, il fit naufrage à la hauteur des îles Ioniennes, et parvint à grand'peine à Constantinople. Il parcourut ensuite la Grèce, la Valachie, la Moldavie, l'Allemagne, la Russie, la Pologne et les États du Nord. Il était en Hollande, lorsque le bruit des événements accomplis par Bolivar le détermina à s'embarquer pour l'Amérique du Sud. Arrivé à Baltimore, il s'attacha comme ingénieur à la flottille de l'amiral de Vénézuéla, Villaret, qui fit voile, en 1817, vers l'île Marguerite. Jeté sur les rives de la Floride, il servit d'abord un chef mexicain, puis le gouvernement de la Colombie.

Revenu en Europe, il fit un séjour de quelques mois dans sa patrie, puis retourna, en 1826, en Amérique et se fixa à Santa-Fé de Bogota. Accrédité auprès de Santander, vice-président de la république, par des lettres de divers gouvernements, il fut admis dans l'armée avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et envoyé à Maracaïbo pour dresser la carte de la barre du lac. Il revint avec des plans précis et détaillés et un mémoire sur les moyens de défense du pays. Il dressa ensuite, sous les auspices du général Carreno, la carte chorographique de tout le département de Zulia, travail très-important qui lui prit deux années (1828-1829).

Lorsque l'État de Vénézuéla se fut séparé du reste de la Colombie, il fut chargé par le général Paez de faire le plan de chacun des départements dont se composait la nouvelle république. Interrompu plusieurs fois par la nécessité de prendre part à diverses expéditions militaires, ce cadastre fut terminé en 1838, et M. Codazzi obtint en récompense le grade de colonel.

De 1838 à 1839, il parcourut les déserts de la Guyane, et suivit jusqu'à la source le cours des fleuves si nombreux dont elle est arrosée. A son retour, le congrès de Vénézuéla lui vota une allocation pour publier les résultats de ses découvertes. M. Codazzi vint alors à Paris, et y publia son ouvrage en espagnol sous ce titre : *Resumen de la geografia de Venezuela, por Augustin Codazzi* (1841, in-8, 20 planches). Il en expédia toute l'édition en Amérique, y retourna bientôt lui-même et s'y maria. En 1848, il passa au service de la Nouvelle-Grenade, qui l'employa aussitôt à de nouvelles explorations chorographiques. Quelques temps après, il se rendit dans l'isthme de Panama, pour y étudier un projet de canalisation.

CODRINGTON (sir William-John), général anglais, né en 1800, est le fils aîné du célèbre amiral de ce nom, qui gagna, en 1829, la bataille de Navarin. En sortant de l'université de Cambridge, il fut admis en qualité d'enseigne aux *Coldstream guards* (1821), corps dans lequel il a successivement acquis les grades de capitaine et de lieutenant-colonel (1836). Colonel en 1846, il fut nommé major général le 20 juin 1854, et, n'ayant reçu aucun emploi dans l'armée expéditionnaire contre la Russie, il se rendit en Orient, afin de suivre la guerre en amateur. Bientôt une vacance se produisit par le départ forcé de lord de Ros, et il fut appelé à prendre le commandement de la 1re brigade de la division légère (1854).

Depuis ce moment, sir W. Codrington assista pendant deux ans à toutes les péripéties de la guerre en Crimée. Au passage de l'Alma (24 septembre), il ouvrit le feu contre les Russes; à Inkermann (5 novembre), il soutint, avec les

gardes, tout l'effort de la journée. Aussi sa conduite, dont les rapports officiels ont parlé plusieurs fois avec éloges, lui valut-elle, après la retraite de sir G. Brown, le commandement de la division légère. Durant tout le siége de Sébastopol, à la prise du mamelon Vert comme à l'assaut définitif, il se rencontra toujours à l'endroit le plus périlleux. C'est lui qui fut chargé de préparer l'attaque malheureuse du Redan.

Lorsque le général Simpson dut résigner le commandement en chef de l'armée d'opérations (12 novembre 1855), sir W. Codrington fut choisi par le ministère pour le remplacer. Il ne revint en Angleterre qu'au mois de juillet 1856, après avoir assisté au rembarquement des soldats et du matériel. Chevalier commandeur du Bain, il a reçu de Napoléon III les insignes correspondants dans l'ordre de la Légion d'honneur, le 16 juin 1856. Lieutenant général dans la même année, il a reçu, en février 1857, le mandat de Greenwick à la Chambre des Communes. En 1859, il a été nommé gouverneur et commandant en chef à Gibraltar, et est devenu, en 1861, colonel du 23e régiment d'infanterie.

COEHORN (Louis-Eugène, baron DE), homme politique français, député, est né le 18 floréal an IX. Agriculteur, maire de Saint-Pierre, et membre du Conseil général pour le canton de Barr, il entra au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription du Bas-Rhin, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il a obtenu 23 293 voix sur 24 247 votants. M. le baron de Cœhorn a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

COËNE (Jean-Henri DE), peintre belge, né à Veder-Brakel (Flandre Orientale), en 1798, étudia la peinture à Bruxelles, sous la direction de Louis David, alors exilé, et plus tard sous celle de Joseph Paëlinck. Il a fait depuis plusieurs voyages en France, et notamment à Paris, où il a résidé, depuis quelques années, presque autant qu'à Bruxelles. On a surtout de cet artiste : *une Tournée pastorale, le Vendredi, ou le jour d'abstinence*, sujet exposé à Paris en 1837, et que la lithographie a rendu assez populaire en France; *Misère et probité*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1837.

COËTLOGON (Louis-Charles-Emmanuel, comte DE), administrateur français, né à Paris, le 10 août 1814, appartient à une ancienne famille de Bretagne. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il prit rang dans l'armée, en 1834, avec le grade de sous-lieutenant et donna sa démission en 1840; se trouvant en Algérie en 1847, il prit part en amateur à l'expédition de la Kabylie. A cette époque, il avait publié dans les journaux un assez grand nombre de romans, nouvelles et contes en vers, ainsi qu'un *Voyage en Algérie* (1848). Nommé sous-préfet de Bressuire en 1849, il a administré, depuis 1853, les préfectures de l'Ain, de la Haute-Vienne et du Loiret (15 mars 1861). Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Son frère, le marquis Alfred de COËTLOGON, ancien page de Charles X, nommé sous-lieutenant de cavalerie quelque temps avant les journées de Juillet 1830, donna sa démission et vécut dans la retraite sous Louis-Philippe. En 1848, il entra au *Corsaire* et contribua, avec M. de Rovigo, à en faire un journal légitimiste. Il a donné quelques publications archéologiques.

COEUR (Pierre-Louis), prélat et prédicateur français, né à Tarare (Rhône), le 14 mars 1805, est issu d'une ancienne famille de négociants que la tradition du pays fait descendre du célèbre argentier de Charles VII. Élevé d'abord par ses parents, il fit ses classes à la Chartreuse de Lyon que dirigeait alors M. Bochard, et professa avec distinction la philosophie, de 1820 à 1824, dans un séminaire de cette ville. Ce fut à cette époque qu'il essaya de réfuter, dans un petit ouvrage, la doctrine du sens commun qui venait de se produire; son livre fit dire à M. Fayet que, « pour réfuter Lamennais, il faudrait être Lamennais lui-même. » En 1827, il vint à Paris et se montra durant trois années l'auditeur assidu des cours professés à la Sorbonne par MM. Guizot, Cousin et Villemain.

Ordonné prêtre en 1829, l'abbé Cœur refusa les diverses fonctions qu'on s'empressa de lui offrir : un goût irrésistible le portait vers la chaire. Il y monta pour la première fois dans la paroisse de Saint-Georges, une des plus pauvres de Lyon (1830), et obtint un grand succès. Dès lors commença pour lui une longue série de travaux apostoliques. Il prêcha le carême à Clermont-Ferrand, à Lyon, à Nantes, à Troyes, etc., et dans la plupart des églises de Paris.

L'abbé Cœur fut successivement nommé chanoine ou grand vicaire honoraire des diocèses de Nantes, d'Arras, de Lyon, de Gap, de Paris, etc. Louis-Philippe lui donna la croix d'honneur à la suite du carême qu'il prêcha à Saint-Roch en 1840. Il a été, pendant quelques années, chargé du cours d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris. Enfin il fut appelé par le général Cavaignac à l'évêché de Troyes (16 octobre 1848). M. Cœur, très-ouvertement gallican, s'est opposé à la réforme pédagogique de l'abbé Gaume (voy. ce nom). — Il est mort le 16 octobre 1860.

COFFINIÈRES (Antoine-Siméon-Gabriel), avocat et publiciste français, né à Castelnaudary, le 5 janvier 1786, était fils d'un médecin de cette ville, connu comme auteur de *la Médecine de la nature*. Reçu avocat à Paris en 1806, puis docteur en droit, il plaida dans plusieurs grandes affaires, le procès du 19 août, celui des sergents de la Rochelle et celui de la souscription nationale. Il écrivait et publiait en même temps divers ouvrages importants de droit ou d'économie politique, de nombreuses brochures de circonstance, et des essais de poésie. De 1840 à 1846, il fut avocat à la Cour de cassation. Dans ces dernières années, il a été membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 octobre 1849. *

On a de M. Coffinières, entre autres ouvrages de droit et de jurisprudence : *Analyse des Novelles de l'empereur Justinien*, conférées avec l'ancien droit français et le Code Napoléon (1805, in-12); le *Code Napoléon*, expliqué par les décisions suprêmes de la Cour de cassation et du conseil d'État (1807, in-4); *Jurisprudence des cours souveraines sur la procédure* (1812, 5 vol. in-8) : *Traité des actes dans l'état civil* (1826, in-8); *Traité de la liberté individuelle* (1828, 2 vol. in-8), à l'usage de toutes les classes de citoyens; le premier volume complémentaire (1791-1804) du *Journal des audiences de la Cour de Cassation* (1816); *Éléments de notre organisation gouvernementale, administrative et judiciaire* (1850, in-12), etc.; entre autres ouvrages d'économie politique : *de la Bourse et des spéculations sur les effets publics* (1824, in-8), l'une des premières protestations contre l'agiotage, et des *Études sur le budget financier et spécialement sur l'impôt foncier* (1849, in-8).

Nous citerons encore : *Observations sur le*

rétablissement du divorce (1821); *Examen du projet de loi sur la presse périodique* (1828); *Examen du nouveau projet de loi sur la contrainte par corps* (1829); *Rapport sur le système cellulaire* (1844); plusieurs morceaux poétiques, un *Conte* (1849), *la Gloire, l'Amour et le Bonheur*, épître (1852); sans compter une longue série d'articles insérés dans les journaux de jurisprudence et dans divers recueils. *La France littéraire* lui attribue : *Buonaparte peint par lui-même* dans sa carrière militaire et politique, et des *Observations* sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, signés seulement de ses initiales (1814 et 1817, brochures in-8).

COGALNICEANO (Michel), historien et publiciste roumain, né vers 1806, débuta dans la carrière de l'enseignement, et occupa à Jassy la première chaire d'histoire nationale créée lors de l'organisation des écoles sous le règne de Jean Stourdza (1822-1828). En 1834, il quitta la Moldavie et parcourut toute l'Allemagne et une partie de la France, en quête de matériaux pour son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. Rédacteur de *la Dacie littéraire*, de *l'Archive roumaine* et de *la Feuille villageoise*, il fonda, en 1841, de concert avec John Ghika et Basile Alexandri, *le Progrès*, organe influent de l'opinion libérale, qui poussa le gouvernement de Michel Stourdza à l'émancipation des Bohémiens ou *Tsigani* (1843).

M. Cogalniceano a collaboré également à *la Harpe*, à *l'Abeille*, à *la Bukovine*, à *la Roumanie littéraire*, fondée en 1855 par B. Alessandri. L'année suivante, il fonda *l'Étoile du Danube*, où il s'est montré un des plus ardents promoteurs de l'union des deux principautés, et qui, interdite à Jassy, reparut, rédigée en français, à Bruxelles.

Au mois de septembre 1857, M. Cogalniceano a été élu député au divan *ad hoc*, pour la Moldavie. Sous l'hospodarat du prince Couza, son influence n'a fait que croître, et au milieu de l'année 1860, il a été nommé chef du nouveau cabinet moldave, pris par le prince dans les rangs de la gauche. Il se fit remarquer comme orateur éloquent autant que comme politique habile dans les conditions orageuses où s'engagea le gouvernement.

Outre son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie* (Berlin, 1837, in-8, en français), on lui doit une *Collection des anciennes chroniques*, d'après des copies manuscrites recueillies dans les monastères, de remarquables travaux sur les Tsiganis, leur origine, leur langue, etc. M. Cogalniceano a contribué à naturaliser l'industrie en Moldavie, en établissant à Niamtzo une fabrique de draps, la seule que possède la principauté. Il a obtenu le rang de colonel dans la hiérarchie nobiliaire de Moldavie.

COGHEN (Jacques-André, comte), homme politique belge, né en 1791, mort à Bruxelles, le 16 mai 1858. — Voyez les deux premieres éditions du *Dictionnaire*.

COGHETTI (François), célèbre peintre italien, né à Bergame (Lombardie), le 4 octobre 1804, obtint de bonne heure la protection et reçut les leçons de Diotti, professeur à l'académie Carrara de Bergame. Il alla ensuite à Rome, et, sous la direction de M. Camuccini, consacra deux années à l'étude sérieuse de Raphaël. Ses premières œuvres furent bien accueillies. Deux tableaux à l'huile surtout, la *Présentation* et l'*Assomption*, qu'il peignit pour sa ville natale, engagèrent Mgr Morlacchi à lui confier la décoration de la chapelle de son palais et de la grande coupole de la cathédrale.

De retour à Rome, M. Coghetti peignit à fresque, dans la villa Torlonia, un salon elliptique où il représenta les *Exploits d'Alexandre*. Le prince Torlonia lui fit exécuter ensuite, pour sa villa de Castel-Gandolfe, *les Quatre éléments*, *le Triomphe de Bacchus* et *la Bataille des Amazones*; et pour son palais de Piazza Venezia, toute la fable d'*Amour et Psyché*, divers sujets tirés des poëmes d'Homère, et la magnifique composition : *le Parnasse des hommes illustres de tous les temps*; enfin, pour le théâtre Tordinone, *Apollon suivi par les Heures* et *la Fable de Prométhée*. Mais l'œuvre capitale de M. Coghetti dans la fresque est la décoration de la basilique de Savone; ses cartons ont été considérés comme des chefs-d'œuvre de style et de finesse.

Cependant l'artiste ne négligeait pas la peinture à l'huile, et, parmi ses tableaux, il faut citer son *Ascension*, dans la cathédrale de Porto-Maurizio, en Ligurie, et la *Condamnation de saint Étienne*, qui lui valut le titre de chevalier de Saint-Grégoire le Grand.

M. Coghetti, doué d'une rare puissance de création, est un des chefs d'école dont l'Italie s'honore le plus. Il a formé de nombreux élèves, à la tête desquels est M. Agneni (voy. ce nom).

COGNIARD (Hippolyte et Théodore), ou COGNIARD frères, vaudevillistes français, et tous deux administrateurs de théâtre, sont nés, le premier le 20 novembre 1807, le second le 30 avril 1806, et ont débuté, en 1831, par des pièces patriotiques. Déjà connus par de nombreux succès, ils obtinrent, en 1840, à la retraite du célèbre Harel, le privilége de la Porte-Saint-Martin, firent restaurer la salle, et inaugurèrent, au mois de novembre, une heureuse administration de sept années. M. Hippolyte Cogniard résigna, en juillet 1845, sa part dans cette direction pour prendre celle du Vaudeville, qu'il ne garda qu'une année. A la fin de 1854, il est devenu directeur des Variétés. Dès lors, M. Th. Cogniard signa seul les pièces représentées sur les théâtres dont son frère avait la direction.

Les vaudevilles de MM. Cogniard, qui ont plusieurs fois associé à leur fraternelle collaboration divers noms influents, se comptent annuellement par dixaines, depuis les premiers jours de 1831. Nous rappellerons, parmi les plus populaires : *la Cocarde tricolore* (3 actes); *le Modèle* (1 acte); *le Chouan* (1 acte); *la Courte-paille* (3 actes); *la Révolte des modistes* (3 actes); *Dupont, mon ami* (3 actes); *les Deux borgnes* (1 acte); *les Chauffeurs* (3 actes); *l'Agnès de Belleville*, avec M. Paul de Kock (3 actes); *le Vin, les femmes et le tabac*, avec le même (1 acte); *Pauvre Jacques*, *Titi le Talocheur*, *le Rapin* (1 acte); *Mes Bottes neuves* (2 actes); *Bobèche et Galimafré* (3 actes, 1837); *la Fille de l'air* (3 actes); *Bruno le fileur* (2 actes); *Portier, je veux de tes cheveux* (1 acte); *les Enfants du délire*, *les Trois dimanches* (3 actes); *les Coulisses* (2 actes); *le Naufrage de la Méduse*, opéra en 4 actes (1839); *l'Ouragan* (3 actes); 1841 *et* 1941 (2 actes); *les Mille et une Nuits* (5 actes); *la Biche au bois*, *la Belle aux cheveux d'or*, féeries; *l'Ile de Tohubohu* (3 actes); *les Marrons d'Inde* (3 actes); *la Cornemuse du diable* (2 actes); *la Dame aux gobéas*, parodie (3 actes); *la Chatte blanche* (3 actes); *Masséna* (5 actes); *la Poudre de perlinpinpin*, féerie; *la Foire de Lorient*, en 1 acte (1854); *une Nichée d'arlequins* (1 acte); *le Royaume du calembour*, revue de 1855; *Jean le toqué*; *le Monde camelotte* (3 actes, 1856); *les Bibelots du diable* (1859); *la Grande marée*, mystification en 2 actes, mêlée de chant (1860); *Sans queue ni tête*, revue à l'envers, etc., l'un des types les plus complets du

genre (1860); *le Pied de mouton*, grande féerie-revue-ballet, en 21 tableaux, imitée de Martainville et d'un succès inépuisable (1860); *Oh! la! la! que c'est bête, tout ça!* revue (1861); *les Mille et un songes*, revue-féerie (1862); *Et allez donc, turlurette*, revue de 1862 (1863); *les voyages de la vérité*, pièce fantastique; *la Liberté des théâtres*, salmigondis (1864), etc., etc.

MM. Hippolyte et Théodore Cogniard ont été tous deux décorés dans ces dernières années; le premier, comme capitaine de la garde nationale, aux promotions d'août 1848, le second, comme auteur dramatique, en août 1852.

COGNIET (Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 août 1794, fut élève de Guérin, obtint le second grand prix de Rome en 1815, et le premier en 1817, sur ce sujet: *Hélène délivrée par Castor et Pollux*. Ses premiers tableaux, *Metabus, roi des Volsques*, et *une jeune Chasseresse*, furent peu remarqués, mais son *Marius sur les ruines de Carthage*, au Luxembourg, et son *Massacre des innocents*, exposé en 1824, commencèrent sa réputation. De 1827 à 1836 il envoya aux salons de peinture : un *Numa*, au Luxembourg, un *Saint Étienne portant des secours à une pauvre famille*, à l'église Saint-Nicolas des Champs, *l'Enlèvement de Rébecca*, *la Garde nationale partant pour l'armée en* 1792. Ce dernier tableau est placé au musée de Versailles, avec la *Bataille de Rivoli* et les *Épisodes de la campagne d'Égypte* auxquels l'artiste travailla avec MM. Philippoteaux, Karl Girardet, Vignon et Guyon. Sa célèbre toile du *Tintoret peignant sa fille morte*, au musée de Bordeaux (1845), rendit surtout son nom populaire. Elle a reparu, avec *le Massacre des innocents*, *le saint Étienne* et deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Cogniet a peint en outre sur un des plafonds du Louvre, *Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*, et décoré une des chapelles de la Madeleine. Parmi ses portraits, les plus célèbres sont ceux du *maréchal Maison*, de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, de *Guérin*, de *M. de Crillon*. On a diversement apprécié le talent de M. Cogniet, mais on lui reconnaît entre autres qualités la correction du dessin et la sobriété de la couleur. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand et à l'École polytechnique, il est devenu membre de l'Académie des beaux-arts en 1849, en remplacement de Garnier. Il a donné sa démission de membre du conseil supérieur de l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, au mois de décembre 1863. M. L. Cogniet a obtenu une 2e médaille en 1824, une de première classe en 1855, la décoration en avril 1823, et le grade d'officier en juillet 1846.

COHEN (Joseph), journaliste français, né à Marseille, le 1er novembre 1817, et fils d'un négociant israélite, fit ses études au collége d'Aix, se fit inscrire avocat au barreau de cette ville en novembre 1836, et fonda ensuite le *Mémorial d'Aix*, qu'il dirigea jusqu'en 1843. Chargé, en 1842, avec M. Altaras, d'étudier en Algérie l'état des populations israélites et les moyens de les civiliser, il fut, depuis cette époque jusqu'en 1848, défenseur officiel près le tribunal d'Alger, président du consistoire de cette ville après le décret organique de 1845, et capitaine de la milice algérienne. De retour en France, il organisa à Paris la Société algérienne, dont il fut secrétaire, devint un des actifs collaborateurs de *la Semaine*, puis, en 1853, rédacteur en chef du *Pays*. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 1er janvier 1854.

On a de lui, à part ses articles de journaux : *Analyse raisonnée de la législation des eaux* (1841, 2 vol.), avec MM. Tardif et Dubreuil; un *Rapport* sur sa mission en Algérie (1845); *les Déicides, Examen de la vie de Jésus* (1864, in-8), et de nombreux travaux dans *les Archives israélites de France*.

COHEN (Jules-Émile-David), compositeur français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), d'une famille de riches négociants, fut amené de bonne heure à Paris et entra, comme élève au Conservatoire, où il se fit remarquer par ses succès précoces. Il y remporta successivement les premiers prix de piano, en 1850, d'orgue, en 1852, et de contre-point et de fugue, en 1854. Il était élève d'Halévy pour la composition, de M. Benoît, pour l'orgue, et de M. Marmontel, pour le piano. Il a été nommé inspecteur honoraire de la musique de la chapelle de l'Empereur et professeur au Conservatoire.

M. Jules Cohen a écrit, entre autres compositions : les *Chœurs d'Athalie*, exécutés au Théâtre-Français; les *Chœurs*, *Introduction* et morceaux divers, pour la reprise de *Psyché*, au même théâtre (1862), *Maître Claude*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 18 mars 1861). *

COIGNARD (Louis), peintre français, né à Mayenne, vers 1812, vint étudier à Paris sous M. Picot, et débuta au salon de 1838. Il a cultivé les divers genres, et plus particulièrement, depuis quelques années, celui du paysage. Nous citerons de lui : *Marie dans le désert* (1838); *Petit pêcheur au bord de la mer*, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *le Sommeil*, *le Soir*, *Vaches dans la forêt* (1842-1845); *Vaches sur la lisière d'un bois* (1846); *Combat de taureaux* (1847); *l'Abreuvoir*, *effet du matin* (1848); *la Gardeuse de vaches*, *le Bal*, *les Soins de la fermière*, *le Repos du matin*, *le Chêne de Henri IV*, acquis par l'État (1849-1853); *Pâturage en Hollande*, *Vallée du Maine* (1855); *Pendant l'orage*, *Paysage avec animaux* (1857), *Herbage et abreuvoir dans la vallée d'Auge*, *Lutte de taureaux*, *la Mare aux vaches* (1859); un *Troupeau dans un pâturage de la vallée d'Auge* (1861); un *Paysage en Normandie* (1863), etc. M. Coignard a obtenu une 3e médaille en 1846 et une 1re en 1848.

COIGNET (Jules-Louis-Philippe), peintre français, né à Paris, en 1798, fut élève de V. Bertin, et s'est fait un certain renom en cultivant le paysage classique. Depuis 1824, il a exposé un assez grand nombre de *Vues* de France, d'Italie et de Suisse. On a de cet artiste un magnifique album de 60 planches : *Vues pittoresques de l'Italie*, dessinées d'après nature (1826, grand in-folio), et un *Cours complet de paysages*. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1848, et la décoration au 1er mai 1836. — M. Coignet est mort le 1er avril 1860.

COIGNY (Augustin-Louis-Joseph-Casimir-Gustave DE FRANQUETOT, duc DE), général français, ancien pair de France, né à Paris, le 4 septembre 1788, fut laissé en France aux soins de son aïeule qui n'avait pas émigré, et fit ses études dans un lycée de Paris. Engagé à dix-sept ans au 9e de dragons, il n'était que sous-lieutenant (1807) lorsqu'il rejoignit à Constantinople le général Sébastiani et prit part dans les rangs de l'armée ottomane à la campagne de 1808 contre les Russes. Ensuite il passa en Espagne avec le grade de capitaine, y servit trois ans d'une façon distinguée, fut appelé en Russie et perdit le bras droit à Smolensk. A la première Restauration, il fut nommé colonel de cavalerie (16 juillet 1814) et attaché au

duc de Berri, puis au duc de Bordeaux. A la cour comme à la Chambre des Pairs, où il avait succédé, le 1er juin 1821, à son grand-père, il conserva son indépendance, il parla souvent en faveur de l'ancienne armée. Il fit même d'inutiles efforts auprès de Charles X pour obtenir la révocation des ordonnances de Juillet.

Depuis 1830, M. de Coigny n'a accepté d'autres fonctions que celles de chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Il a été promu, en 1840, au grade de maréchal de camp, mais il refusa toute espèce de traitement. Après 1848, il vécut dans une retraite absolue et fit partie de la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 23 mai 1845. — Le duc de Coigny est mort en juin 1865.

COIN-DELISLE (Jean-Baptiste-César), jurisconsulte français, né le 8 mai 1789, à Paris, n'étudia le droit qu'après avoir traversé de rudes vicissitudes dans lesquelles il déploya une rare énergie de caractère. Reçu avocat à la Cour royale de Paris, à l'âge de 34 ans (1823), il se fit principalement un nom parmi les jurisconsultes. Il a publié, en société avec M. Frédérich : *Commentaire sur le Code forestier, suivi de l'ordonnance d'exécution, avec une concordance des articles du Code et de l'ordonnance, et une conférence des lois abrogées ou subsistantes, nécessaire à l'interprétation du nouveau Code* (Paris, 1827-1828, 2 vol. in-8), et *Loi sur la pêche fluviale, expliquée par la discussion législative et par ses rapports avec le Code forestier* (Ibid., 1829, in-8). Le *Commentaire analytique du Code civil, d'après la doctrine des auteurs et la jurisprudence des arrêts*, etc. (1835-1852, 4 vol. in-4, 2e tirage, 1855), est dû à M. Coin-Delisle seul, bien qu'annoncé avec la collaboration de plusieurs jurisconsultes. M. Coin-Delisle a donné encore une monographie de l'article 845 du Code civil, sous le titre de : *Limite du droit de rétention par l'enfant donataire renonçant*, etc. (1852, in-8); des *Observations sur l'hypothèque légale d'indemnité, acquise en temps suspect* (1855, in-8), etc. Il a fourni des articles à *l'Encyclopédie des juges de paix*, de M. V. Augier, et à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

COLANI (Timothée), théologien protestant français, né en 1824, à Lemé (Aisne), où son père, originaire de l'Engadine (Grisons), était pasteur, passa une partie de sa jeunesse dans la Suisse française et en Allemagne, et termina ses études à Strasbourg. Fixé dans cette ville, il obtint, en 1847, le prix Schmutz (3000 fr.) dans un concours ouvert par la Faculté de théologie sur la *Vie de Jésus*, du docteur Strauss. En 1850, il fonda la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, dont il a paru quinze volumes et qui continue depuis 1858, sous le titre de *Nouvelle revue de théologie* (Strasbourg, Treuttel et Würtz). Outre de fort nombreux travaux de critique sacrée, d'histoire et de philosophie insérés dans ce journal, il a publié, en 1857, un volume de *Sermons* (plusieurs éditions), traduit en anglais, en allemand et en hollandais; l'un des représentants les plus actifs de la nouvelle école libérale, et écarté jusqu'à présent de toute fonction officielle, il a prêché fréquemment devant un nombreux auditoire et vécu en donnant des leçons. Citons encore : *Examen de la vie de Jésus de M. Renan* (1864, in-8).

COLBERT-CHABANNAIS (Napoléon-Joseph, marquis DE), homme politique français, député, est né le 10 octobre 1805. Ancien officier, maire de Saint-Julien-de-Mailloc, et membre du Conseil général de Seine-et-Oise pour le canton d'Houdan, il fut nommé député au Corps législatif, le 7 janvier 1860, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription du Calvados, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 18 893 voix sur 24 568 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

COLBRUN (Eugène-Auguste), artiste dramatique français, né à Paris, en 1833, figura à l'âge de dix ans à la Gaîté, entra peu après au Gymnase enfantin, passa ensuite en Angleterre, reparut, à Paris, à la salle Comte (1844), d'où M. Alexandre Dumas le tira pour lui donner le rôle de Friquet dans la *Reine Margot*, qui lui fit la réputation d'un comique original. A la chute du Théâtre-Historique, engagé pour quelques mois à celui de la Gaîté, il y parut, auprès de M. Frédérick-Lemaître, dans *Kean* et *Paillasse*, et entra à la Porte-Saint-Martin, en janvier 1852; il y a repris ou créé avec succès divers rôles : Colibri dans la *Faridondaine*, Criquet dans les *Carrières de Montmartre*, Planchet dans *les Mousquetaires*, etc. Les incidents de la vie de cet artiste ont été l'objet d'une amusante biographie dans *le Mousquetaire*, en 1854. Après avoir été attaché aux Variétés de 1857 à 1858, il est retourné, en 1859, à la Porte-Saint-Martin, d'où il est passé au théâtre du Châtelet.

COLCHESTER (Charles ABBOT, 2e baron), amiral et pair d'Angleterre, né en 1798 à Londres, est fils d'un président de la Chambre des Communes, élevé en 1817 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Abbot, il fit des études spéciales au collége royal de la marine, prit la mer en 1811 et assista à quelques engagements avec les bâtiments français. En 1854, il fut promu au grade de contre-amiral et placé dans la réserve où il a reçu le grade de vice-amiral en 1860. Membre de la Chambre des Lords depuis 1829, il se montra en toute occasion le fidèle partisan des doctrines conservatrices. Sous l'administration de lord Derby (1852), il fut chargé des triples fonctions de vice-président du bureau du commerce, de payeur général et de trésorier de la marine qui lui donnèrent accès au Conseil privé. De février 1858 à juin 1859, il a été directeur général des postes. De son mariage avec une fille de lord Ellenborough (1836), il n'a eu qu'un fils, Reginald-Charles-Edward ABBOT, né en 1842.

COLE (Henry), littérateur anglais, né vers 1810, s'était beaucoup occupé des arts domestiques, du confort appliqué à la vie pratique, de l'industrie usuelle, lorsqu'il fut désigné pour faire partie du comité d'organisation du Palais de cristal, en 1851. Son concours qui fut jugé très-utile, fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain, une forte gratification et le poste de directeur des arts pratiques (*practical art*). Il a fondé l'*Historic register*, revue politique, et le *Journal du dessin*. Sous le pseudonyme de *Félix Summerly*, il a écrit un grand nombre de nouvelles, brochures, articles de journaux, etc.

COLEBROOKE (sir William-Macbean-Georges), général anglais, né en 1787, est fils d'un officier d'artillerie. Lieutenant de cette arme en 1807, il prit part en 1810 à l'expédition contre Java, y fut blessé d'un coup de feu, et nommé, en 1812, député quartier-maître général de cette île, qui peu de temps après fut rendue à la Hollande. Il servit, en 1817, dans la guerre des Mahrates, et en 1818, dans celle des Afghans. De 1823 à 1831, il fut attaché au comité d'enquête des affaires in-

térieures de l'Inde. Promu au grade de colonel, il passa comme sous-gouverneur à l'archipel de Bahama (1834), puis aux Antilles sous le vent (1837), et au nouveau Brunswick (1841). En 1843, il est devenu gouverneur général de la Guyane anglaise d'où il est passé, en la même qualité, aux îles Barbades. Il a quitté ce commandement en 1856. Créé chevalier en 1837, il fut, en 1854, nommé major général. Marié en 1820 à une fille du colonel Colebrooke, il n'a pas eu d'enfants.

COLENSO (John William), évêque anglican, professa d'abord l'arithmétique comme clerc, dans une école obscure, puis se présenta comme candidat à l'épiscopat des missions. Il fut nommé évêque de Natal, siége suffragant du Cap. Il s'occupa beaucoup, dans son diocèse, d'études locales, de philologie et de linguistique; il fit un dictionnaire Zoulou, puis aidé d'un chef de cette peuplade, il essaya de traduire la Bible en Zoulou. Les objections de ses collaborateurs ayant éveillé chez lui tout un ordre de pensées nouvelles, il vint en Angleterre pour défendre ses nouvelles idées, et il publia, dès son arrivée; *Le Pentateuque* et le livre de Josué examinés par la critique. Le scandale fut grand et la lutte s'engagea vivement entre les théologiens orthodoxes et l'évêque de Natal qui continua de soutenir sa thèse dans de nombreuses publications.

COLERIDGE (sir John Taylor), jurisconsulte anglais, né en 1790, à Tiverton (comté de Devon), fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1852, le diplôme honoraire de docteur en droit, resta quelque temps attaché à l'enseignement du collége d'Exeter, étudia ensuite la jurisprudence et fut admis au barreau de Londres, en 1819, par la Société de Middle-Temple. En 1825, il donna une édition estimée des célèbres *Commentaires de Blackstone* (Blackstone's Commentaries), et publia, peu de temps après, le recueil des Arrêts les plus importants en matière civile rendus par la Chancellerie. En 1835, il a été nommé juge de la Cour du banc du roi et élevé à cette occasion à la dignité de chevalier à vie. En 1858, il a pris sa retraite avec le grade de conseiller privé. Marié en 1818 à miss Buchanan, il n'a pas eu d'enfants.

COLERIDGE (le rév. Derwent), littérateur et théologien anglais, né à Keswick, le 14 septembre 1800, est fils du célèbre poëte Samuel Taylor Coleridge, mort en 1834. Confié d'abord aux soins de son frère aîné, il termina son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et fit ses débuts littéraires dans le *Quarterly Magazine* de Knight, sous le pseudonyme de *Davenant Cecil*. Après s'être livré, à Plymouth et à Helston, à l'enseignement privé, il devint principal du collége de Saint-Marc, à Chelsea. Il reçut les ordres en 1826 et fut attaché au clergé de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Depuis quelques années, il a entrepris la publication assez volumineuse des œuvres inédites ou peu connues et de la correspondance de son père. Il a également recueilli l'héritage poétique de son frère Hartley (*Poetical remains*, in-8), a fait précéder cette collection d'une touchante biographie et a préparé une édition des poésies de Macworth Praed. Comme théologien, M. Coleridge a écrit une dissertation sur *le Rôle biblique de l'Église anglaise* (The scriptural character of the english church, 1839).

COLET (Louise Révoil, dame), femme de lettres française, née à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 septembre 1810, vint à Paris en 1835, après son mariage avec Hippolyte Colet, musicographe et compositeur, né à Uzès, en novembre 1809, mort à Paris en 1851; elle se tourna dès lors vers la littérature, et remporta quatre fois, à partir de 1839, le prix de poésie de l'Institut, sur les sujets suivants : *le Musée de Versailles* (1839), *le Monument de Molière* (1843), *la Colonie de Mettray* (1852), *l'Acropole d'Athènes* (1855). Les quatre pièces, publiées à part, ont été réunies sous ce titre : *Quatre poëmes couronnés par l'Académie française* (1855, in-32).

Mme Colet a publié, en outre, de nombreuses poésies : *Fleurs du midi* (1836, in-8); *A ma mère! 8 juin* 1839 (in-8); *Penserosa* (1839, in-8); *les Funérailles de Napoléon* (1840, in-8); *Poésies* (1842, gr. in-4. Tiré à 25 exemplaires, par un éditeur anonyme); *l'Empereur de Russie près de sa fille mourante. Précédé de l'Émigration polonaise* (1845, in-8); *le Marabout de Sidi-Brahim* (1845, in-8); *Réveil de la Pologne* (1846, in-8); *les Chants des vaincus* (1846, in-8); *le Peuple. Première journée de la République. Chant patriotique* (1848, in-12); *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852, in-18); *le Poëme de la femme*, comprenant : *la Paysanne* (1853); *la Servante* (1854), *la Religieuse* (1856); — des romans, études, récits de voyage, d'aventures et d'impressions personnelles, etc. : *la Jeunesse de Mirabeau* (1841, in-8, 1854, in-4); *les Cœurs brisés* (1843, 2 vol. in-8): *Deux mois d'émotion* (1843, in-8); *Folles et saintes* (1844, 2 vol. in-8, 1854, in-4); *Historiettes morales* (1844, in-8); *Deux femmes célèbres* (1846, 2 vol. in-8), réédité en 1854, sous le titre de *Mme Duchatelet*; *Thomas Campanella* (in-4); *Mme Hoffmann Tauska* (1854, in-4); *Hélène* (1854, in-4); *Enfances célèbres* (1854 et 1856, in-16, 1859, in-18); *une Histoire de soldat* (1856, in-16); *Promenade en Hollande* (1859, in-12); *Deux mois dans les Pyrénées* (1859, in-12); *Lui, roman contemporain* (1859, in-12); *Naples sous Garibaldi, souvenirs de la guerre d'indépendance* (1861, in-18); *l'Italie des Italiens* (1862-1864, 4 vol. in-18), etc.; — des essais dramatiques : *la Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte, en vers (Renaissance, 1839); *Jules César et la Tempête*, de Shakspeare, traduits avec M. Jay (1840, in-8); *Charlotte Corday et Mme Roland*, tableaux dramatiques, en vers (1842, gr. in-4 et in-8). Enfin, elle a édité ou traduit : *OEuvres morales de Mme de Lambert* (1843); *Nouvelles morales de Fr. Soave, OEuvres choisies de Campanella* (1844); *45 lettres de Béranger et détails sur sa vie* (1857, in-16), etc., etc.

COLIN (Jean-Jacques), chimiste français, né le 16 décembre 1784, à Riom (Puy-de-Dôme), ancien professeur de chimie à la Faculté des sciences de Dijon et à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, s'est fait connaître par un assez grand nombre de travaux remarquables en chimie. On lui doit particulièrement les premières études sur l'*iodure d'amidon* (*Annales de chimie et de physique*, 1814); la détermination exacte de la composition de l'*huile des Hollandais*, en collaboration avec M. Robiquet (Ibid., 1816), et une suite de notes et mémoires: *sur la Fabrication des savons* (Ibid., 1816, 1820 et 1825); *sur l'Acide pyroligneux* et ses applications (Ibid., 1819); *sur les Phénomènes de la fermentation* (Ibid., 1825 et 1838), dont l'auteur a le premier déterminé les conditions et donné une explication scientifique; *sur la Garance*, double mémoire composé avec M. Robiquet, lu en 1826 et 1827, et inséré dans le *Recueil des savants étrangers*; enfin, divers travaux sur la *végétation*, la *respiration des plantes* et la *germination*, publiés dans les *Annales* de 1834 à 1840.

COLIN (Alexandre-Marie), peintre français, né Paris, en 1798, fut élève de Girodet-Trioson. Depuis 1822, époque de ses débuts, il a exposé un grand nombre de tableaux qui accusent de la facilité et du savoir-faire. Ses derniers ouvrages sont : *Scène d'Otaïti*, *Une rue de Calcutta* (1841); *les Pêcheuses de Flandre* (1842); *Christophe Colomb* (1846); *Masaniello* (1848); *le Christ en croix* (1850), acquis par l'État; *Michel-Ange veillant au lit de son serviteur* (1855); *Une scène dans la campagne de Rome*, *Première arrivée de Colomb en Espagne* (1857); *Nymphes au bain*, *Paysan breton* (1859); *Réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle à Barcelone*, *Laurent de Médicis et le jeune Michel-Ange*, un *Lecteur populaire sur le môle de Naples*, une *Rencontre au désert*, un *Intérieur mauresque* (1861); *Mater dolorosa*, la *Mort de Gessler*, *Vue du faubourg de l'Isel à Saint-Omer* (1863); *Pêcheurs de la côte de Flandre*, *Pêcheurs au pied d'une falaise* (1864), etc. M. Colin a dirigé pendant plusieurs années l'école de dessin de Nîmes. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1831, et une 1re en 1840.

Un frère de cet artiste, M. Paul-Hubert COLIN, né à Paris, en 1801, et élève de Bosio, s'est fait connaître aux salons sous la Restauration. Il s'est depuis consacré à la sculpture d'ornementation et a cessé d'exposer ses œuvres.

COLLALTO (*Édouard*, prince DE), chef actuel d'une maison vénitienne élevée au patriciat de Venise, en 1306, au titre de comte en Autriche, en 1781, à la dignité princière, le 22 novembre 1822, est né le 17 octobre 1810, et a succédé, le 23 novembre 1854, à son père, le prince *Antoine*-Octavien, comme possesseur de 8 bourgs et 54 villages en Moravie, et des fiefs de Collalto, San-Salvatore, Santa-Lucia, etc., dans la délégation de Trévise en Italie. Il a épousé, le 4 novembre 1834, la comtesse *Caroline* Apponyi, née le 18 juillet 1814, dont il a deux enfants : Emmanuel-Joseph-Antoine, né le 24 décembre 1854, et *Julie*-Caroline-Thérèse, née le 5 mars 1838.

Son frère, le comte *Alphonse*, né le 19 juillet 1814, a épousé, le 10 mai 1840, la comtesse *Ida* de Colloredo-Mansfeld, morte le 5 juin 1857, dont il a deux enfants : *Octavien*-Antoine-Salvatore, né le 5 mai 1842, et *Marguerite*-Julienne, née le 29 mai 1841. Sa sœur, la comtesse *Cécile* née le 30 avril 1812, s'est mariée, le 1er juillet 1830, au comte *Frédéric*-Auguste Piatti.

COLLARDEAU DU HEAULME (Charles-Félix), mécanicien français, né en 1796, suivit, de 1815 à 1817, les cours de l'École polytechnique, puis se livra spécialement à l'étude et à la fabrication des instruments de précision. Il prit en outre part à diverses expériences de Gay-Lussac, et acquit de sérieuses connaissances chimiques. La maison qu'il a fondée et dirigée depuis plus de trente-cinq ans, a honorablement figuré aux expositions générales et particulières de l'industrie, et obtenu, depuis 1834, trois médailles d'argent ou de deuxième classe; le *Catalogue* de chacune d'elles contient la liste des balances, aéromètres, équiangles, appareils gradués, etc., inventés ou modifiés par M. Collardeau.

COLLAS (Achille), inventeur français, né à Paris, le 24 février 1795, mort à Paris, en mars 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), administrateur français, né en 1816, dans le département de l'Ain, fit successivement des études de droit et de médecine, et entra ensuite dans l'administration. Lorsque éclata la révolution de Février, il était déjà commissaire du roi près le chemin de fer de Saint-Étienne. Au mois d'octobre 1848, il fonda à Lyon un journal intitulé le *Président*, qui soutint vivement la candidature de Louis-Napoléon, et, après l'élection du 10 décembre, il fut nommé conseiller de la préfecture du Rhône. Le 7 décembre 1849, il fut appelé au poste de sous-préfet de Béziers. Il était encore à la tête de cet arrondissement au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, et y courut des dangers. Après avoir été depuis sous-préfet de Saint-Étienne et préfet de l'Aube, il revint à Paris, au mois d'octobre 1853, comme secrétaire général de la préfecture de police et au mois de mai 1854, il fut élevé aux fonctions de directeur de la sûreté générale de l'empire au ministère de l'intérieur. En 1857, il a été mis, comme préfet, à la tête du département du Nord qu'il a quitté, au bout de quelques semaines. Il devint ensuite receveur général du Jura et donna sa démission de ces fonctions au mois de mars 1861. M. Collet-Meygret, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 22 janvier 1852, a été promu commandeur le 17 juin 1856.

COLLIER (John Payne), littérateur et critique anglais, né à Londres, le 11 janvier 1789, est fils d'un commerçant que le hasard jeta dans le journalisme et qui fut quelque temps éditeur du *Monthly Register* et de la *Literary Review*. Il étudia le droit (1809) à l'école d'Inner Temple, et, à peine admis au barreau, fut chargé au *Morning Chronicle* des comptes rendus parlementaires. Peu de temps après, il rédigea l'*Evening Chronicle*, journal reproducteur patronné par les tories. Son mariage l'ayant mis en possession d'une certaine fortune (1816), il consacra tous ses loisirs à l'étude des anciens poëtes nationaux et à la critique littéraire. On a remarqué les articles qu'il fournit à cette époque à la *Revue d'Édimbourg* et à la *Revue littéraire*, notamment ses études critiques sur les œuvres d'Ellis, de Lamb, d'Hazlitt, etc.

Poëte distingué lui-même, M. Collier a écrit: *le Décameron poétique* (the poetical Decameron; Édimbourg, 1820, 2 vol.), dialogues ingénieux dont le XVIe siècle a fourni les interlocuteurs; et *le Pèlerinage du poëte* (The poet's Pilgrimage; Ibid., 1822). Il donna ensuite une édition de l'ancien répertoire anglais connu sous le titre de *Dodsley's old plays* (Londres, 1825-1827, 3 vol.), à laquelle il ajouta six drames inédits; un volume supplémentaire en contint encore cinq qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches.

En 1851, il publia son importante *Histoire du théâtre anglais* (History of english dramatic poetry, 3 vol.), qu'il a conduite depuis les origines jusqu'à Shakspeare, ouvrage consciencieux et savant, mais qui est plutôt une suite de dissertations historiques qu'une histoire proprement dite.

M. Collier n'a pas moins de réputation comme philologue. Les plus grands seigneurs, entre autres le duc de Devonshire et le comte d'Ellesmere, lui facilitèrent l'accès de leurs bibliothèques. Ce fut pour ce dernier qu'il rédigea le *Catalogue critique* (1837), très-apprécié des amateurs de livres. Plusieurs Sociétés littéraires l'appelèrent dans leur sein; celles de Camden et de Shakspeare le choisirent, à diverses reprises, pour trésorier, et celle des antiquaires, aux travaux de laquelle il a activement participé, le nomma vice-président, en 1850. Quelques académies du continent l'ont choisi pour membre associé ou pour correspondant.

M. Collier ayant été naturellement amené à étudier Shakspeare, la bibliothèque du comte

d'Ellesmere lui fournit des matériaux précieux concernant la vie du poëte; il s'en est utilement servi dans les trois dissertations suivantes: *Particularités inédites de la vie de Shakspeare* (New facts regarding the life of Shakspeare, 1835); *Nouveaux détails* (New particulars, 1836) et *Derniers détails* (Further particulars, 1839). Enfin, au bout de vingt ans de laborieuses et patientes recherches, il fit paraître son édition de Shakspeare (1842-1844, 8 vol.), qui passe pour une des plus complètes. Cependant elle a été l'objet de vives attaques, surtout de la part d'un autre savant commentateur du poëte, le rév. A. Dyce, qui a publié, en 1852, un volume sur les prétendues corrections et interpolations de M. Collier.

En 1847, adjoint à la Commission royale chargée de réorganiser le Musée britannique, il dut, en qualité de secrétaire, faire sur les améliorations nécessaires un rapport détaillé. On adopta quelques-unes de ses idées; mais on écarta, sous prétexte d'inopportunité, la proposition qu'il fit de dresser le catalogue raisonné des richesses de cet établissement. Il lui fut accordé sur la liste civile une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.)

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Collier: des documents biographiques sur *les Principaux interprètes du théâtre de Shakspeare* (Memoirs of the principal actors in the plays of Shakspeare, 1846); des extraits de biographie ancienne sous le titre: *Extracts from the registers of the stationers' company of books* (1848), s'étendant de 1557 à 1570; une édition annotée des *Ballades de Roxburgh* (a book of Roxburgh Ballads, 1847); diverses dissertations sur la poésie dramatique et tout ce qui se rattache à Shakspeare, insérées dans les mémoires des Sociétés de Camden, de Shakspeare, des Antiquaires, etc.

COLLIER (sir Robert PORRET), jurisconsulte anglais, né en 1817, près de Plymouth, et fils d'un constructeur de navires, fit ses classes à Cambridge, étudia le droit à l'École d'Inner Temple, fut admis, en 1843, au barreau et exerça sa profession dans le ressort judiciaire des comtés de l'Ouest. Ses compatriotes l'ont envoyé, en juillet 1852, à la Chambre des Communes où il s'est rangé du côté des libéraux avancés, demandant avec eux l'extension des droits électoraux, les courtes législatures, l'indépendance religieuse, etc. Il est devenu, en 1854, avocat de la reine avec lettres de préséance; en 1859, juge-avocat de la flotte et du conseil de l'amirauté; en 1863, avocat général, et en même temps créé chevalier. On a de lui deux ouvrages estimés: *Législation des chemins de fer* (Law of railways, 1850), et *Législation des mines et carrières* (Law of mines).

COLLIGNON (Charles-Étienne), ingénieur français, né à Metz, le 16 mai 1802, entra en 1821 à l'École polytechnique, passa dans le corps des ponts et chaussées et parcourut, jusqu'en 1837, tous les divers grades d'ingénieur. Il s'occupait, en 1845, des études du chemin de fer de l'Est, lorsque les électeurs du collége de Sarrebourg le choisirent en remplacement de M. Marchal, député démissionnaire. Il siégea sur les bancs ministériels, et, réélu en 1846, soutint jusqu'en 1848 la politique de M. Guizot. Rentré dans ses fonctions d'ingénieur en chef de première classe, puis nommé inspecteur général en 1854, il a été, en février 1857, l'un des ingénieurs français choisis par le cabinet de Saint-Pétersbourg pour l'étude et la direction du nouveau réseau des chemins de fer russes. M. Ch. Collignon est auteur d'une brochure intitulée: *du Concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846, in-8). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

COLLIN (Jonas), administrateur et économiste danois, né à Copenhague le 6 janvier 1776, passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1795, entra comme procureur au secrétariat du collége des finances (1801), devint en 1816 délégué, et en 1841 premier délégué des finances. Sa retraite lui fut accordée en 1848. Il occupa des fonctions analogues à la Chambre des rentes de 1801 à 1841. Membre de toutes les Sociétés ou Commissions qui, depuis un demi-siècle, ont été instituées en Danemark, dans un but de bienfaisance ou d'utilité publique, et président de la Société d'économie rurale depuis 1809, il introduisit l'usage de distribuer aux agriculteurs, en guise de prix, des instruments perfectionnés. C'est lui qui donna l'idée de planter une forêt à Amager (1816), de publier une description statistique du Danemark, dont le premier volume a paru en 1826, d'organiser la première exposition nationale danoise (1834). Il fut membre de la direction du théâtre royal, de 1821 à 1829 et de 1842 à 1849. C'est lui qui détermina son ami Thorwaldsen à faire présent de ses œuvres à la ville de Copenhague, et qui fut chargé d'en former un musée (1834).

M. Collin a pris part à la publication du *Statistik Tabelværk* (Copenhague, 1835-1848, I-XVI part., in-fol.). Il a publié, en outre, un *Recueil pour l'histoire et la statistique, paticulièrement du Danemark* (For Historie og Statistik, især Fædrelandets, 1822-1825, 2 vol.), rédigé les *Mémoires de la Société d'économie rurale* (Landhuusholdnings-Selskabs Skrifter, nouv. série, t. I-IV, 1806-1817), et fourni des mémoires à un grand nombre de recueils. Il a été nommé grand-croix du Danebrog (1840), membre honoraire de la Société d'économie rurale de Moscou (1844), de l'Académie des beaux-arts (1841), etc.

COLLIN DE PLANCY (Jacques-Albin-Simon COLLIN, dit), littérateur français, né à Plancy, près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1793, n'est pas, comme on l'a dit, neveu de Danton le conventionnel. Il vint à Paris en 1812, et travailla, dès lors, pour divers libraires. Au commencement de la Restauration, il mit de côté le nom dangereux de son oncle, et ouvrit une imprimerie-librairie pour laquelle il fit ou remania lui-même bien des livres. Les journées de Juillet compromirent sa position commerciale. Réfugié en Belgique, il y vécut quelques années de publications qui flattaient la nationalité belge (*Fastes militaires de la Belgique; Histoire des premières années du règne de Léopold*). Il revint en France en 1837. Vers cette époque, il travailla à fonder à Plancy une espèce de Société phalanstérienne, qui, par une transformation complète, est devenue depuis la Société de Saint-Victor.

Les écrits de M. Collin de Plancy répondent aux vicissitudes de sa vie. De 1812 à 1835, les titres en indiquent l'esprit tout voltairien et antireligieux: tels sont: le *Dictionnaire infernal* et le *Dictionnaire féodal*, *Mémoires d'un vilain au* XIVe *siècle*, *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape*, *Biographie pittoresque des jésuites*, *le Diable peint par lui-même*, *le Droit du seigneur*, et autres ouvrages mis à l'index. Mais depuis 1837, époque où l'auteur fit amende honorable aux pieds du pape, il s'est montré animé de la plus fervente orthodoxie. De là une seconde série de publications répandues spécialement par la Société pour la propagation des bons livres: *Légendes de la Sainte Vierge*, *Légendes des Origines*, *Légendes du Juif-Errant* (in-8); *la Chro-*

nique de Godefroy de Bouillon, *le Champion de la sorcière*, *la Cour du roi Dagobert*, *les Douze convives du chanoine de Tours*, *Légendes des sept péchés capitaux*, *Légendes des commandements de Dieu*, *Légendes des esprits et des démons qui circulent autour de nous* (in-12); *le Roman du renard* (in-16); *le Chansonnier du chrétien* (in-32), contenant des injures rimées contre les philosophes; des éditions transformées du *Dictionnaire infernal*, etc., etc. (1840-1857).

Toutes ces œuvres sont publiées dans tous les formats possibles, et quelques-unes fractionnées sous divers titres. L'auteur les signe d'une foule de pseudonymes parmi lesquels nous indiquerons seulement ceux de *Paul Béranger*, *Croquelardon*, *Hormisdas-Peath*, *Baron Nilense*, *Saint-Albin*, *J. des Sept Chênes*, *Johannes Videlbius*, *le Neveu de mon oncle*, etc.

M. Collin de Plancy avait épousé, vers 1815, une de ses cousines, morte depuis, Mlle Clotilde Marie Paban, connue en littérature sous le nom de *Marie d'Heures*. — Une sœur de cette dernière, Mlle Gabrielle Paban, a publié aussi plusieurs ouvrages qu'on a attribués à son cousin.

COLLINEAU (Jean-Charles), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, né à Chinault (Indre), en 1781, fit ses premières études à Angers, où il fut le condisciple de Béclard et de Chevreul. Il y obtint de grands succès, fut envoyé, en 1804, à Paris, et fut reçu docteur en 1808. Nommé médecin de la prison de Saint-Lazare, il hérita, en 1816, de la vaste clientèle du célèbre Jean Roy et acquit une grande réputation comme praticien. L'Académie de médecine l'appela dans son sein, dès 1823, alors qu'il n'avait encore presque rien écrit. La Société de médecine de Paris avait, la même année, couronné son importante dissertation sur cette question : *Peut-on mettre en doute l'existence des fièvres essentielles?* M. Collineau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1833. — Il est mort en 1860.

Il a publié depuis : *sur l'Absorption par les vaisseaux sanguins et lymphatiques* (1833, brochure in-8), mémoire très-apprécié des médecins; *Analyse de l'entendement humain, d'après l'ordre dans lequel se manifestent, se développent et s'opèrent les mouvements sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux* (1843, in 8), ouvrage d'une portée philosophique, où l'on trouve d'ingénieux tableaux synoptiques des facultés intellectuelles et des instincts; *sur l'Éducation des idiots en général et principalement sur les idiots de Bicêtre*, etc., sans compter divers mémoires lus à l'Académie, entre autres celui *sur la Valeur de la méthode numérique appliquée à l'appréciation des doctrines médicales*.

COLLINS (William-Wilkie), romancier anglais, né à Londres en 1824, passa sa première jeunesse en Italie, avec son père, paysagiste distingué. En 1848, il publia sur la vie et les travaux de ce dernier une biographie intéressante pour l'histoire de l'art anglais (*Memoirs of the life of W. Collins*, Londres, 2 vol. in-8). Sous l'empire des souvenirs de l'Italie, il débuta, dans le roman, par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé : *Antonina* (Londres, 1850, 3 vol.). M. Collins aborda ensuite la peinture de la vie contemporaine et publia : *Basil* (1853), histoire très-simple et très-émouvante; *Hide and Seek* (le Cache-Cache, 1854, 3 vol.), roman de mœurs; *The Dead secret* (1858), etc. On cite encore un petit drame en deux actes (*the Lighthouse*), que M. Ch. Dickens a fait jouer chez lui en 1855. Des traductions françaises par M. E. D. Forgues ont fait connaître chez nous un certain nombre des œuvres de M. Wilkie-Collins : *La femme en blanc* (1861, 2 vol. in-18, l'un des types les plus complètes de la manière de l'auteur; *Sans nom* (1863, 2 vol. in-18); *une Poignée de romans* (1864, 2 vol. in-12).

COLLOREDO-MANSFELD (*Joseph*-François-Jérôme), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 26 février 1813, est fils du comte *Ferdinand*, mort le 10 décembre 1848, et de Marie-Marguerite, née de Ziegler, morte le 23 avril 1840. Il a les titres de chambellan, conseiller intime, conseiller d'empire héréditaire et maréchal des pays du duché d'Autriche au-dessous de l'Enns, enfin de major en retraite au service d'Autriche. Il a succédé, le 28 mai 1852, d'après le droit de primogéniture, à son cousin le prince *François*-Gundaccar, comme possesseur des seigneuries de Sierendorf et Staatz dans la basse Autriche, et du fidéicommis d'Opoczno, du comté de Grunberg, des seigneuries de Duppau, Nussel, etc., en Bohême. Il s'est marié, le 27 mai 1841, à la princesse *Marie*-Thérèse de Lebzeltern, née le 27 avril 1818, dont il a eu deux fils : *Jérôme*-Ferdinand-Rodolphe, comte de Mansfeld, né le 20 juillet 1842, et *François de Paule*-Ferdinand-Gundaccar, né le 1er août 1847; et deux filles : *Caroline*-Wilhelmine, née le 24 février 1849, et *Ida*-Madeleine Sophie, née le 23 août 1845.

COLMEIRO (D. Manuel), économiste espagnol, né à Santiago de Galice, le 1er janvier 1818, termina ses études classiques à l'université de sa ville natale, suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Mais il se tourna bientôt tout entier vers l'étude de l'économie politique, et enseigna, pendant deux ans, cette science à Santiago. Reçu docteur en droit, il se présenta aux concours pour une des chaires d'économie politique et de droit administratif, fondées dans les universités espagnoles. En 1847, il obtint celle de l'université de Madrid.

M. Colmeiro a publié un ouvrage estimé sur le droit administratif de son pays (*de Recho administrativo espanol*); une traduction des *Principes d'économie politique* de Droz; un mémoire, couronné en 1840 par la Société économique de Santiago, *sur le Moyen le plus efficace de remédier au mal inhérent à l'extrême subdivision de la propriété foncière dans la Galice* (Memoria sobre el modo mas acertado de remediar, etc.); un *Traité élémentaire d'économie politique éclectique* (Tratado elemental de economia politica eclectica, Madrid, 1845), ouvrage où sont mises en regard et appréciées les opinions des principaux économistes sur toutes les questions importantes, etc.

COLMET-DAAGE (Gabriel-Frédéric), jurisconsulte français, professeur de procédure civile à l'École de droit de Paris, est né dans cette ville le 7 janvier 1813. Destiné à la carrière du barreau que suivait son père, il fit avec succès ses classes au collège Henri IV (lycée Napoléon), puis ses études de droit, sous la direction de M. Bugnet, et fut reçu licencié en 1834. Après avoir été clerc d'avoué pendant deux ans, il revint à la science, sur les conseils de M. Bugnet, et, reçu docteur, il fut nommé, en 1841, professeur suppléant à Paris. Pendant dix-huit mois, il remplaça M. Rossi, alors ambassadeur à Rome (1845-1847), dans la chaire de droit constitutionnel, qui est aujourd'hui fermée. En 1847, le concours l'a porté, comme professeur titulaire, à la chaire de procédure civile.

M. Colmet-Daage a associé son nom à celui du regrettable professeur Boitard, en publiant un volume complémentaire de ses *Leçons de procédure civile et criminelle* (Paris, 1851, in-8). Depuis, il a publié ces mêmes *Leçons*, divisées méthodiquement, entièrement refondues et complétées (Paris, 1854, 6e édit., 2 vol. in-8). Il y explique toute la procédure civile et quelques lois qui s'y rattachent, avec une élégante ampleur et une parfaite lucidité de style.

COLONNA (famille), maison princière italienne, qui fut, au moyen âge, la plus puissante de toutes les familles de la noblesse romaine et si longtemps la rivale de la papauté. Elle comprend aujourd'hui les trois branches de PALIANO, de STIGLIANO et de SCIARRA, celle-ci subdivisée en deux rameaux : BARBERINI-COLONNA et COLONNA DI SCIARRA.

COLONNA-DORIA-PALIANO (don *Jean*-André), chef actuel de la branche de ce nom, né le 27 janvier 1820, a succédé, le 3 février 1847, à son père don *Aspreno*-Colonna-Doria, comme prince Colonna, duc de Paliano et Tursi, grand d'Espagne de première classe, prince assistant au saint-siége, etc. Il a épousé, le 20 février 1843, donna *Isabelle* Alvarez de Toledo, née le 7 juillet 1823, fille du marquis de Villafranca, dont il a trois fils : *Marc-Antoine*, né le 8 avril 1844, *Fabrice*, né le 28 mars 1848 et *Prosper*, né le 18 juillet 1858, et quatre filles : *Victoire*, née le 10 avril 1846, *Bianca*, née le 19 mars 1850, *Livie*, née le 1er novembre 1855, et *Laure*, née le 2 août 1862.

La branche de Paliano comprend encore : *Édouard*, frère du prince régnant, né le 13 juillet 1833; une sœur, donna *Thérèse*, née le 22 février 1823, mariée le 16 juillet 1840 au prince *Alexandre* Torlonia; donna *Adèle*, veuve de Charles, duc de Castiglione, mort le 18 décembre 1856 (Voyez l'article ci-dessous); la princesse douairière, *Marie*-Jeanne-Cattaneo, née en 1789, fille du prince de San-Nicandro, mariée le 20 mars 1819 à don Aspreno Colonna Doria; et la fille du grand-oncle paternel, *Marguerite*, veuve du prince *Jules* César Rospigliosi.

COLONNA-STIGLIANO (don *Marc-Antoine*), chef actuel de la branche napolitaine de ce nom, né le 5 juillet 1808, a succédé, le 12 octobre 1834, à son père le prince *Ferdinand*, comme prince de Stigliano, prince d'Aliano et de Galatro, marquis de Castelnuovo, etc. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec *Cécile* Mastrilli, fille de Martius, duc de Gallo, morte le 29 octobre 1854. Il a deux frères : *Joachim*, né le 25 juillet 1809, marié le 2 juin 1842 à *Amélie* Acquaviva d'Aragona, née le 12 août 1811, fille de Jérôme, duc d'Atri; et *André*, né le 26 février 1820.

Les oncles et tantes du prince régnant de Stigliano sont : 1° *Charles*, né le 4 novembre 1787, major-général au service de Naples, marié, le 14 janvier 1831, à *Émilie* Ciardulli, née le 24 janvier 1808, dont il a deux enfants : *Ferdinand*, né le 27 février 1837, et *Victoire*, née le 9 janvier 1841, le prince Charles est mort le 23 décembre 1860; 2° *Philippe*, né le 15 mai 1799, général de brigade en retraite, marié le 8 janvier 1834 à *Marie-Louise* Hueber, née le 24 février 1811, dont il a deux filles et trois fils : *André*, né le 1er septembre 1834; *Gustave*, né le 18 janvier 1837, et *Louis-Marie*, né le 17 décembre 1844; 3° *Joseph*, né le 7 juin 1807, maire de Naples, en 1862 et nommé alors par l'empereur Napoléon III, commandeur de la Légion d'honneur; 4° *Marie-Julie* Colonna, née le 29 octobre 1783, mariée le 4 novembre 1804 à *Jérôme* Acquaviva d'Aragona, duc d'Atri et comte de Conversano, veuve le 29 octobre 1848; 5° *Ippolita* Colonna, née le 8 septembre 1792, mariée en juin 1806 à *François*, prince de Francavilla, veuve le 15 novembre 1820; 6° *Marie-Clélie* Colonna, née le 10 septembre 1797, mariée en 1825 à *François*-Marie, comte de Terranova.

L'aîné des oncles, *Marc-Antoine*, né le 16 août 1786, mort le 16 février 1853, a laissé six filles et trois fils; ces derniers sont : *Landolphe*, né le 26 juillet 1829, capitaine d'état-major dans l'armée italienne; *Charles*, né le 2 juin 1831, capitaine dans le corps de génie de la même armée, et *Henri*, né le 13 juillet 1838.

A la branche de Stigliano appartiennent encore les enfants du grand-oncle paternel, le général *Augustin* Colonna, mort en 1830 : *Marc-Antoine* Colonna, né le 1er avril 1813, marié le 26 janvier 1837 à *Eleusine* Cicconi, née le 17 décembre 1816, dont il a une fille, *Victoire*, née le 23 septembre 1840, mariée en 1861, à Laurent-Joseph, baron Sobrero, lieutenant-colonel d'artillerie dans l'armée italienne; *Julie* Colonna, née le 13 juillet 1807, mariée, en 1837, au chevalier Joseph Garofalo; et *Marie*, née le 14 mai 1818, mariée, le 7 novembre 1851, à Pierre Sarmiento, lieutenant colonel dans l'armée italienne.

BARBERINI-COLONNA (*Henri*, prince), chef actuel du premier rameau de la branche romaine de Sciarra, né le 26 mars 1823, a succédé, le 8 novembre 1853, à son père *François*-Marie, dans le majorat de la famille, comme prince de Palestrina, grand d'Espagne de 1re classe, etc. Il s'est marié, le 2 octobre 1853, à la princesse Thérèse, née le 1er février 1835, fille du prince Dominique Orsini, dont il n'a pas d'enfants. Son frère, Charles *Félix*, né le 14 avril 1817, duc de Castel Vecchio, est capitaine-commandant de la garde noble du pape et bailli de l'ordre de Saint-Jean. Il s'est marié, le 29 avril 1839, à Julienne, fille de don Horace Falconieri, morte en 1849, dont il a deux filles : *Anne*, née le 10 décembre 1840, mariée en 1858, au duc de Casigliano, et *Louise*, née le 30 mars 1844.

COLONNA DI SCIARRA (*Maffeo*-Barberini), chef actuel du second rameau de la branche de Sciarra, né le 10 septembre 1850, est le fils posthume de *Maffeo*, mort le 23 décembre 1849, et de *Caroline* d'Andrea de Naples, marquise de Pescopagano, née le 15 octobre 1820, mariée le 17 septembre 1848. Il est prince de Carbagnano, Roviano et Nerola, duc de Basanello, Montelibretti et Anticoli-Corrado, etc., baron et seigneur de Saint-Étienne, grand d'Espagne de première classe. Il a un oncle : *Prosper*, prince de Roviano, né le 16 mars 1780.

COLONNA DE CASTIGLIONE (Adèle D'AFFRY, duchesse DE), princesse italienne, connue comme sculpteur sous le pseudonyme de *Marcello*, est née le 6 juillet 1837. D'une grande famille suisse, elle épousa, le 5 avril 1856, le duc Charles Colonna de Castiglione-Aldovrandi, frère de la branche cadette de Colonna-Paliano (Voyez ci-dessus). Veuve au bout de quelques mois, la duchesse Colonna de Castiglione s'occupa de beaux-arts et s'exerça à la sculpture. Elle a figuré au salon de Paris, en 1863 avec un buste, très-remarqué, de *Bianca-Capello*, grande duchesse de Toscane, et deux autres portraits bustes, et en 1865, *la Gorgone*, buste. On a annoncé qu'elle modelait une statue colossale de *Guillaume Tell* pour la ville d'Altorf.

COLONNA D'ISTRIA (Ignace-Alexandre, comte), magistrat français, né à Ajaccio le 30 juillet 1782, mort à Bastia, le 2 mars 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

COLT (Samuel), colonel américain, né à Hartford, dans le Connecticut, le 19 juillet 1814, est célèbre comme inventeur du pistolet revolver. Il conçut, dit-on, l'idée de cette arme en 1829, à bord d'un navire qui le transportait à Calcutta. En 1835, il prit un brevet et fonda une manufacture de revolvers à Paterson (New-Jersey), mais cette première entreprise échoua. Le colonel Colt inventa alors une machine explosive sous-marine pour faire sauter les navires, puis il établit une ligne de télégraphie électrique de New-York à Sandy-Hook et à Montauk, pour transmettre les nouvelles importantes de l'étranger ou de l'arrivée des navires. L'insuccès de ces travaux le décida à reprendre son brevet pour les pistolets et les fusils revolvers, et il établit à Hartford une manufacture qui, cette fois, le conduisit à une prompte et magnifique fortune.—Le colonel Colt est mort le 16 juillet 1862, laissant une fortune évaluée à plus de trois millions de dollars : il avait reçu du sultan Abdul Medjid la décoration de l'ordre de Medjidièh de 5e classe.

COLTON (Calvin), économiste et théologien américain, né à Long-Meado (Massachussets) vers 1796, mort le 18 mars 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

COLVILLE DE CULROSS (Charles-John COLVILLE, 11e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1818 à Édimbourg, est fils d'un général. Entré de bonne heure dans la cavalerie, il devint capitaine et donna sa démission, lorsqu'il fut élu en 1851 membre de la Chambre des Lords. En 1852 il fit partie de l'administration de lord Derby dont il partageait les opinions politiques, et occupa dans la maison de la reine la charge de grand écuyer, qu'il reprit de 1858 à 1859. De son mariage avec la fille de lord Carrington (1853) il a un fils, Charles Robert, né à Londres, en 1854.

COMAIRAS (Philippe), peintre français, né à Saint-Germain en Laye, le 24 octobre 1803, et fils de Mme Jaquotot, suivit un an à peine, en 1833, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Ingres; il y remporta, dès son début, le second prix de peinture sur ce sujet : *Moïse et le serpent d'airain*. Il exposa l'année suivante, et envoya depuis au salon des *Ecce homo*, des *Christ en croix* et des *Portraits*. En 1848, il cessa d'y paraître et vécut retiré à Fontainebleau. Cet artiste, connu par ses voyages, ses amitiés littéraires, sa participation bruyante à la guerre dite des *Ingristes*, a obtenu une 2e médaille en 1838. Il a hérité des collections de sa mère, qui lui ont été inutilement disputées par des procès ou des offres brillantes.

COMANDRÉ (Jean-Joseph-Marie-Édouard), ancien représentant du peuple français, né à Florac (Lozère), le 5 décembre 1791, est fils d'un magistrat qui en 1793, résista avec courage aux exigences des lois révolutionnaires. Il fit ses études au lycée de Toulouse, fut reçu avocat à Paris en 1814, et prit place, l'année suivante, au barreau de sa ville natale. Pendant toute la Restauration, il professait des opinions libérales qui lui attirèrent, sous la Terreur blanche, de dangereuses poursuites. Il fut même traduit devant une cour prévôtale et mis en prison. Il fit partie, dès l'origine, de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Il resta un des chefs du parti libéral, dans son arrondissement, sous la monarchie de 1830. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 9196 voix, le troisième des quatre élus de la Lozère. Membre du Comité des affaires étrangères, il prit une part active aux travaux de la Constituante, fit partie d'un grand nombre de commissions et soutint par ses votes la politique du général Cavaignac. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Comandré reprit sa place au barreau de Florac, dont il a été élu constamment bâtonnier, depuis trente années.

Son frère, M. Émile COMANDRÉ, né à Florac, en 1801, a été nommé par le gouvernement de Cavaignac, après les journées de juin, préfet du Doubs. Transféré à la préfecture de la Lozère, en février 1849, il en fut retiré lors des élections pour la Législative et fut appelé à la recette particulière de Morlaix, d'où il passa à celle d'Apt.

COMBALOT (l'abbé Théodore), prédicateur français, né à Châtenay (Isère), le 21 août 1798, fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, à vingt-trois ans, après avoir déjà professé la philosophie. Il fut un des plus zélés partisans de Lamennais dont il désavoua plus tard les doctrines, et représenta longtemps, dans la chaire, les traditions du journal *l'Avenir*. Ce fut lui qui prêcha, devant Charles X, le carême de 1830. Pendant les dix premières années du règne de Louis-Philippe, il fut, dans les églises de Paris, le principal émule de l'abbé Lacordaire. Le pape Grégoire XVI devant lequel il prêcha, à Rome, lui donna le titre de vicaire apostolique. Plus récemment encore, en mars 1861, ses prédications à Lyon causèrent une assez vive émotion par leur caractère politique. M. Combalot a été nommé vicaire général de Rouen, d'Arras et de Montpellier.

On a de lui : *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8); *la Connaissance de Jésus-Christ, ou le Dogme de l'incarnation envisagée comme la raison dernière et suprême de tout ce qui est* (1841, 1re et 2e édit., in-8; 4e édit., 1852); *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la société par le monopole universitaire* (1844, in-8 de 63 pages), écrit violent qui eut un grand retentissement, et valut à l'auteur des poursuites judiciaires et une condamnation à un mois de prison; *Conférences sur les grandeurs de la Sainte Vierge* (1845, in-8, nouv. édit., 1854), prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, pendant le mois de Marie, etc. Il a été aussi publié, à Nantes, des *Analyses développées des discours et conférences de M. l'abbé Combalot* (1841).

Un frère du prédicateur, propriétaire de l'ancienne brasserie dite du Luxembourg, a signé de son nom une brochure intitulée : *Quelques mots sur la brasserie en France et sur ses rapports avec l'agriculture* (1839, in-8).

COMBAREL DE LEYVAL (Louis), ancien député français et ancien représentant du peuple, né dans le Puy-de-Dôme, le 11 février 1808, entra, à vingt-cinq ans, au conseil général de ce département. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Riom. Jusqu'en 1848, il fit partie du centre gauche. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme, le dixième sur seize, par 55 552 voix. Il vota ordinairement avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la majorité monarchique, monta souvent à la tribune, vota la loi sur l'enseignement, la loi du 31 mai, etc., et appuya la révision de la Constitution. Mais, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vécut à Paris en

dehors des affaires publiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 août 1845.

COMBE (George), phrénologue écossais, né à Édimbourg, le 21 octobre 1788, mort à Surrey, en août 1858. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

COMBERMERE (Stapleton STAPLETON-COTTON, 1er vicomte), général et pair d'Angleterre, né en 1773, à Llewenny-Hall (comté de Denbigh), est fils d'un baronnet aux titres duquel il succéda en 1809. Entré fort jeune au service militaire, il fut envoyé dans l'Inde, où il prit part à la guerre contre Tippoo-Saïb, et passa de là en Espagne, en qualité de major général de cavalerie; à la bataille de Salamanque, il eut en second le commandement de l'armée. Ses brillants services lui valurent, à la conclusion de la paix, la dignité de pair avec le titre de baron (1814). Après avoir été gouverneur des Barbades, il revint aux Indes et fut chargé de toute la conduite de la guerre contre les Birmans, qui se termina, en 1826, par la cession à la Compagnie du royaume d'Assam et de vastes territoires en deçà du Gange. De retour en Angleterre, il fut élevé au rang de vicomte. Enfin, en 1852, il fut nommé constable de la Tour de Londres, et en 1855, il reçut le grade de feld-maréchal. Il est entré, en 1834, au Conseil privé. — Il est mort en février 1865.

De son second mariage (1814), il a deux enfants, dont l'aîné, Wellington-Henry COMBERMERE, né en 1818, aux Barbades, est entré dans l'armée, où il est devenu colonel en 1862, et a représenté à la Chambre des Communes le bourg de Carrickfergus de 1847 à 1857. Il appartient, comme son père, au parti conservateur. En 1852, il a été nommé député-lieutenant du Cheshire.

COMBEROUSSE (DE), voyez DECOMBEROUSSE.

COMBES (Charles-Pierre-Matthieu), ingénieur français, membre de l'Institut, né le 26 décembre 1801, entra en 1818 à l'École polytechnique, dont il sortit en 1820, comme ingénieur des mines. Il devint ensuite inspecteur général et professeur d'exploitation à l'École des mines. Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il en publia le *Bulletin*, avec M. Péligot. Élu membre de l'Académie des sciences, le 29 mars 1847, en remplacement de Gambey, il s'est fait remarquer par la communication d'un grand nombre de rapports sur divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1847.

On doit à M. Combes beaucoup de mémoires se rapportant à l'art des mines et insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, dans les *Comptes rendus* de l'Académie et dans les *Annales des mines*, entre autres : *sur le Dégagement du grisou dans les mines de charbon de terre* (1836); *sur la Théorie du ventilateur* (1838) ; *sur une Méthode générale d'évaluer le travail dû au frottement entre les pièces des machines ; application aux engrenages* (1837); *Discussion de quelques observations relatives au mode d'action de la vapeur dans les machines, principalement dans les machines d'épuisement usitées dans le comté de Cornouailles* (1843); *sur la Manière d'employer le pyroxyle dans l'exploitation des mines* (1848).

Il a encore écrit : *Traité de l'exploitation des mines* (3 vol. in-8 avec atlas de 68 planches in-fol.); *Mémoire sur les levés des plans souterrains* (in-8 avec planches) ; *Traité de l'aérage des mines* (2 vol. in-8 avec planches); *Recherches théoriques et expérimentales sur les roues à réaction ou à tuyau* (1843, in-4 avec planches); *Moyens de brûler ou de prévenir la fumée des foyers où l'on brûle la houille* (1847); *Mémoire sur le mouvement de l'air dans les tuyaux de conduite, avec application à l'aérage des mines* (in-8 avec planches), etc.

COMBES (Edmond), voyageur français, né à Castelnaudary (Aude), le 8 juin 1812, était vice-consul dans un petit port de l'Asie Mineure, à Scala Nova, lorsque, poussé par la passion des voyages, il entreprit d'explorer les côtes de la mer Rouge ainsi qu'une partie de l'Arabie. Accompagné de M. Tamisier, il pénétra dans l'Afrique intérieure, visita les pays des Gallas, de Choa et d'Ifat, séjourna deux ans sous le tropique et s'avança de l'Abyssinie jusqu'aux montagnes de la Lune, que nul voyageur n'avait encore reconnues d'une manière précise. En 1841, il parcourut la Nubie et l'Égypte. Il devint ensuite vice-consul à Rabat (Maroc). On a de lui une intéressante relation de ses voyages, rédigée en collaboration avec M. Tamisier : *Voyage en Abyssinie* (1837-1838, 4 vol. in-8). M. Combes a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838.

COMET (Charles-Jean-Baptiste), médecin français, né à Paris, le 23 mars 1796, y fit ses études médicales, fut reçu docteur à Strasbourg en 1825, et, à la suite de demêlés avec l'administration supérieure, alla passer quelques années en Belgique. De retour en France en 1830, époque où son diplôme lui fut seulement décerné, il pratiqua la médecine et publia un certain nombre de brochures relatives à des cures opérées par lui. Il a dirigé ou fondé plusieurs recueils de médecine et de littérature : *l'Hygie* (Paris et Bruxelles, 1823-1827), qui fut l'occasion, pour lui, de beaucoup de tracasseries, et *l'Abeille médicale*. Au 1er janvier 1857, il prit la direction de *l'Ane savant*, journal illustré, mais l'abandonna presque aussitôt. Le docteur Comet a été décoré, comme capitaine de la garde nationale, le 14 novembre 1835.

COMMERSON (Joseph-Jacques), littérateur français, né le 20 mars 1802, fondateur du journal hebdomadaire *le Tam-Tam*, devenu plus tard *le Tintamarre*, en a extrait ces publications drôlatiques qui ont obtenu un succès de vogue et dont les bibliographes ont attribué une part à son collaborateur, M. Lovy : *Pensées d'un emballeur* (1851); *Mayonnaise d'éphémérides* (1851); *Petites affiches* et *Dictionnaire* du Tintamarre, *Rêveries d'un étameur* (1853) ; *Binettes contemporaines* (1854); *Petite Encyclopédie bouffonne*, réunissant plusieurs des écrits précédents (1860, in-32) ; *l'Humanité, ses droits et ses devoirs, ses joies et ses douleurs*, etc. (1861, in-18).

On a du même auteur, avec ou sans collaboration, quelques vaudevilles dans le genre bouffon : *Où sont les pincettes? la Pêche aux corsets*, *les Fredaines de Troussard*, *La Vengeance de Pistache*, etc. — M. Commerson, quelquefois confondu avec un parent homonyme, poëte et auteur dramatique, a souvent pris le pseudonyme de *Citrouillard*.

COMMISSAIRE (Sébastien), un des sous officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative en 1849, est né à Dôle (Jura), le 10 septembre 1822. Il fut quelque temps ouvrier en soieries à Lyon. Appelé au service, il était, en 1849, sous-officier dans les chasseurs à pied, quand le parti démocratique qui voulait avoir des représentants dans l'armée, le fit passer de sa caserne à l'Assemblée nationale. Il fut élu en même temps dans

le département du Bas-Rhin, où il tenait garnison, et dans celui du Rhône, où il avait commencé à se faire connaître. A cause de son âge, il fit partie du bureau provisoire de l'Assemblée. Le 13 juin 1849, il parut en uniforme à la tête des représentants de la Montagne, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Moins heureux que ses camarades Ratier et Boichot, il fut arrêté au moment où il haranguait les soldats. M. Commissaire comparut devant la haute Cour de Versailles, fut condamné à la déportation et détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

COMONFORT (Ignacio), président de la république du Mexique, né à Puebla, en 1812, a commencé par exercer la profession d'avocat. Il entra ensuite dans l'administration et remplit les fonctions de préfet. Membre de la Chambre des Députés, puis sénateur, il a été aussi directeur des douanes. En 1855, après le soulèvement d'Alvarez (voy. ce nom), il se mit de son côté à la tête d'un pronunciamento contre le pouvoir de Santa-Anna (voy. ce nom). Colonel de milice, il réunit ses partisans à Acalpuco, prit le titre de général, adopta le *plan d'Ayutla*, et opéra sa jonction avec Alvarez, dont il devint le premier lieutenant, à la suite des conférences tenues, le 16 septembre 1855, à Dolorès-Hidalgo, entre les divers chefs de la révolution. Dans la junte de Cuernacava (octobre 1855), son nom fut porté sur la liste des candidats à la présidence de la république; mais il céda à l'ascendant d'Alvarez, et dut se contenter du portefeuille de la guerre. Il représenta d'abord, dans le ministère, la fraction modérée du parti démocratique, tout en signant le décret du 24 novembre, qui abolit le *fuero* militaire et le *fuero* ecclésiastique. Bientôt après (10 décembre) Alvarez lui transmit ses pouvoirs, sous le titre de président *substitué*. Par cette nomination irrégulière, M. Comonfort se trouva le chef nominal, sinon le maître de l'État.

Dès le 13 décembre, il forma un ministère composé de MM. Luis de La Rosa, ministre des relations extérieures; J. M. Yanez, ministre de la guerre; Lafragua, ministre de l'intérieur; Ezéquiel Montès, ministre de la justice; Manuel Payno, ministre des finances. Soutenu et poussé en avant par le parti démocratique des *puros*, il eut pour adversaire le clergé, l'armée, les employés destitués, la grande masse des conservateurs. Des révoltes, prenant pour prétexte l'abolition des priviléges ecclésiastiques et militaires, éclatèrent dans les États de Guanajuato, de Puebla, d'Oajaca, de Guadalajarra. La junte de Zacapoaxtla (19 décembre 1855) déclara que le président n'était point l'expression du vœu national et que la révolution était détournée de son but. M. Comonfort, abandonné, trahi par les troupes régulières, arma le peuple de Mexico, et, tandis que le congrès constituant se rassemblait dans la capitale, il marcha en personne, avec 12000 gardes nationaux, sur la ville de Puebla, devenue le foyer de la résistance. Il n'avait sous ses ordres qu'un général, l'Italien Ghilardi, ancien lieutenant de Garibaldi. Le 11 mars 1856, il donna l'assaut, il échoua; mais, le 22, la ville se rendit volontairement, et la garnison, gagnée à la cause démocratique, se mit à la disposition du gouvernement. On laissa échapper M. Haro y Tamariz et les autres chefs du parti contre-révolutionnaire. Le 31 mars 1856, un décret du président, se fondant sur l'appui donné par le clergé à la guerre civile, ordonna la main-mise sur les biens ecclésiastiques des États de Puebla, de la Vera-Cruz et du territoire de Tlaxcala; un autre décret nomma des curateurs pour l'administration de ces biens.

Après la capitulation de Puebla, M. Comonfort, d'accord avec le congrès de Mexico, ne s'arrêta point dans la voie des réformes démocratiques. Un décret du 28 juin 1856 interdit au clergé la possession des propriétés foncières. La Cour de Rome protesta contre les atteintes portées aux priviléges de l'Église. Mais une partie du clergé mexicain embrassa la cause de la révolution, et le pape se plaignit, dans un monitoire, que des prêtres et des moines favorisaient eux-mêmes la vente des propriétés ecclésiastiques. Les rancunes des hauts dignitaires menacèrent encore la tranquillité de la république mexicaine et mirent en péril l'autorité de M. Comonfort. D'autre part, le général Vidaurri (voy. ce nom) refusa de se soumettre au président *substitué*, et l'Espagne, profitant de ces divisions, employa l'intimidation pour imposer au Mexique le payement d'anciennes créances. De là, pour le Mexique, des complications et des révolutions nouvelles.

Son administration était, dit-on, habile et réparatrice; mais sa bienveillance pour des anciens ennemis politiques le perdit. Le général Zuloaga en qui il avait la plus grande confiance, se révolta et marcha sur Mexico, qui se rendit. Comonfort s'exila aux États-Unis, et vint visiter la France. Mais, voyant la guerre imminente entre le Mexique et l'Espagne, il retourna dans son pays, et dans les derniers jours de 1861, il offrit ses services au nouveau président Juarez, qui les accepta. Au mois de juillet suivant, il était nommé général en chef à la place de Zaragoza. — Il a été tué dans une embuscade de contre-guérillas, au mois de décembre 1863.

COMTE (Isidore-Auguste-Marie-François-Xavier), mathématicien et philosophe français, né à Montpellier, le 19 janvier 1798, mort à Paris le 5 septembre 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

COMTE (Achille-Joseph), naturaliste français, né à Grenoble, le 29 septembre 1802, se voua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et de la médecine, et devint, en 1823, interne des hôpitaux de Paris. Quelques années plus tard, il entra dans l'Université, en qualité de professeur d'histoire naturelle au collége Charlemagne. Il remplit, avant 1848, les fonctions de chef de bureau au ministère de l'instruction publique. Pendant quelques années, il a présidé la Société des gens de lettres. Il est devenu directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres de Nantes, et y professa l'histoire naturelle. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

M. Comte est auteur de quelques mémoires sur la zoologie : *Mémoire sur la circulation du sang dans le fœtus* (1826). *Recherches anatomiques et physiologiques relatives à la prédominance du bras droit sur le bras gauche*, etc., publié à l'usage de la jeunesse et des gens du monde, et où il a représenté les divers organes de l'économie animale par des figures découpées et superposées : *le Règne animal de Cuvier* (1832 à 1841), disposé en 91 tableaux méthodiques; *Physiologie à l'usage des gens du monde* (1834, in-4; 4e édit. 1841); *Cahiers d'histoire naturelle* (1836 à 1845), avec M. Milne-Edwards; *OEuvres complètes de Buffon*, avec les suites (1849, 6 vol. in-8, avec planches); *Lectures choisies sur les sciences* (1853, in-8); *Structure et physiologie animales* (1853, in-18); *Musée d'histoire naturelle* (1864, in-4, avec 50 planches), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire universel des sciences et des lettres*, etc., de M. Bouillet.

Sa femme, Aglaé DE BOUCONVILLE, veuve en

premières noces de J. L. Laya, l'auteur de *l'Ami des lois*, a écrit quelques ouvrages d'éducation, un *Éloge de Mme de Sévigné*, couronné, en 1840, par l'Académie française; plusieurs comédies ou drames : *un Veuvage* (1842); *Lucile* (1844); *Mme de Lucenne* (1845); *Mon ami Babolein*, etc.

COMTE (Louis-Christian-Emmanuel-Appollinaire), prestidigitateur français, né à Genève, le 11 juin 1788, mort le 25 novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

COMTE (Pierre-Charles), peintre français, né à Lyon, vers 1815, étudia la peinture chez M. Robert Fleury, se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au salon de 1846. Il a principalement exécuté et exposé depuis cette époque : *le Dernier coup de dé, le Couronnement d'Inès de Castro, Visite de Charles IX à Coligny, Jeanne d'Albret chez René* (1848-1853); *Henri III et le duc de Guise*, acquis pour le Luxembourg, *Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espaignac, Joueur de basse* (1855); *Jeanne Gray, Henri III visitant sa ménagerie* (1857); *Alain Chartier et Marguerite d'Écosse, le cardinal de Richelieu* (1859), *Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII*, et un *Portrait* (1861); *Charles-Quint et la duchesse d'Étampes, Récréation de Louis XI, Scigni Joan*, épisode extrait de Rabelais (1863); *Éléonore d'Este fait jurer à son fils Henry de Guise de venger son père* (1864), etc. M. Comte a obtenu une 3e médaille en 1852, deux secondes, en 1853 et 1855, et la décoration en août 1857.

CONCHA (don Manuel DE LA), marquis del Duero, général et homme politique espagnol, né à Madrid en 1794, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon, partit en 1816 pour les colonies de l'Amérique du Sud, révoltées contre la domination espagnole, et se distingua avec Espartero dans cette guerre difficile. De retour en Espagne, en 1824, il devint brigadier, puis maréchal de camp dans la guerre contre don Carlos, et fut nommé député aux Cortès par la ville de Cadix. Attaché au parti modéré, et dévoué aux intérêts de Marie-Christine et de l'infante Isabelle, il servit d'abord Espartero; puis, après la défaite de ce dernier, devint l'un des plus fermes soutiens du gouvernement de Narvaez.

En juin 1843, le général de La Concha fut nommé commandant de Valence et de Murcie, força les rebelles de Saragosse à capituler, et occupa Barcelone au nom de la reine. En février 1844, un nouveau mouvement progressiste ayant éclaté à Carthagène, il le comprima encore, et reçut en récompense de ses services le titre de capitaine général de la Catalogne. Après les libéraux, ce furent les carlistes qui agitèrent cette province ouverte à toutes les insurrections. Il les battit et déclara don Carlos, ainsi que le prince des Asturies, traîtres au pays et mis hors la loi.

En 1847, lors des différends du gouvernement espagnol avec le Portugal, le général de La Concha, envoyé à la frontière portugaise avec 6000 hommes de troupes d'élite, occupa la ville d'Oporto. La même année, il accompagna la reine Marie-Christine à Paris, puis il reprit sa place aux Cortès parmi les membres les plus réservés du parti constitutionnel et conservateur. En 1849, il reçut le commandement en second du corps d'armée espagnol envoyé en Italie pour concourir au rétablissement du pape et occupa Terracine. Il revint bientôt en Espagne, et remplit de nouveau les fonctions de capitaine général de la Catalogne.

A la fin de 1853, mécontent des tendances du nouveau gouvernement d'Isabelle II, il rédigea avec O'Donnell, Gonzalès Bravo, le duc de Soto-Mayor, etc., une adresse fameuse qui, exposant l'état alarmant des esprits, réclamait une prompte convocation des Cortès. Cet acte, qui fut le signal de la révolution de 1854, fut jugé inconstitutionnel, et le fit exiler aux îles Canaries par un acte du cabinet, daté du 15 janvier de cette année. Il préféra se retirer en France, d'où les mouvements révolutionnaires de son pays le rappelèrent presque aussitôt. Arrivé à Saragosse, il reçut de la junte le commandement de l'insurrection, qui se termina, comme on sait, par l'exil de Marie-Christine, la chute de Narvaez et la réintégration d'Espartero. Le général de La Concha fut rétabli dans toutes ses dignités, et nommé, en outre, directeur général de l'artillerie, et enfin maréchal. Ces titres lui furent conservés par O'Donnell, à la suite du coup d'État qui renversa Espartero en 1856; ils lui furent retirés après le retour de Narvaez, qui força le maréchal de La Concha à vivre éloigné des affaires.

CONCHA (don José DE LA), marquis DE LA HABANA, général espagnol, frère puîné du précédent, né à Cordova de Tucuman (Buénos-Ayres), en 1800, servit aussi en Amérique, et se distingua surtout dans la longue guerre contre les chefs carlistes des provinces du nord de l'Espagne. Lieutenant général après la convention de Bergara en 1839, il fut, de 1843 à 1846, capitaine général des provinces basques, et comprima énergiquement le soulèvement de Santiago. Nommé, à cette occasion, au commandement en chef de la cavalerie espagnole, il devint, en 1849, capitaine général de l'île de Cuba, d'où il fut subitement rappelé en 1852, à la suite de la tentative de l'aventurier Lopez, et remplacé par le général Canedo. L'année suivante, il se jeta avec son frère dans l'opposition. Exilé à Majorque, en janvier 1854 et rayé des cadres de l'armée, il se réfugia en France, où un ordre du gouvernement l'interna dans la ville de Bordeaux. La révolution de juillet 1854 lui rendit son poste de capitaine général de Cuba, que le retour du général Narvaez aux affaires lui enleva de nouveau en 1856.

Revenu bientôt aux affaires, il a pris, dans le Sénat, comme orateur, une part remarquable aux discussions importantes. Au mois de juillet 1862, il a été nommé ambassadeur en France, à la place de M. Mon. Mais au mois de décembre de la même année, il donna sa démission, quitta Paris à la hâte pour aller combattre, dans le Sénat espagnol, la conduite suivie au Mexique par le général Prim, en approuvant celle de la France. Sa démission fut agréée par la reine quelques jours après (2 janvier 1863). Deux mois plus tard, il accepta, dans le ministère Miraflores, le portefeuille de la guerre (mars 1863); il s'était, dit-on, refusé plusieurs fois à faire partie d'un cabinet. Il fut ensuite chargé, par intérim, du ministère d'outre-mer, nouvellement créé. En décembre 1864, il fut nommé président du Sénat espagnol. Décoré d'un grand nombre d'ordres, le marquis de la Habana est grand officier de la Légion d'honneur.

CONCONI (Maur), peintre italien, né à Milan vers 1815, suivit les cours de l'Académie de cette ville, comme élève de Sanguinetti : il y remporta plusieurs médailles, puis le grand prix-Venise et le grand prix-Bologne, en 1841. Il a surtout cultivé, depuis cette époque, la peinture d'histoire. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec deux tableaux fréquemment cités : *la Jeunesse de Christophe Colomb*, acquis par

M. Marozzi de Pavie, et *les Baigneuses surprises*, appartenant au marquis d'Adda.

CONEGLIANO (Charles-Adrien-Gustave Duchesne de Gillevoisin, marquis de), homme politique français, député, est né le 12 novembre 1825. Chambellan de l'Empereur et membre du conseil général pour le canton de Marchaux, il entra, en 1857, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription du Doubs. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 20 555 voix, sur 31 989 votants. M. le marquis de Conegliano a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CONGLETON (John-Vesey Parnell, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, est fils de sir H. Parnell, qui occupa des charges importantes dans l'État, et fut élevé en 1841 à la pairie héréditaire sous le nom de baron Congleton. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra en 1842 à la Chambre haute et s'y montra fidèle aux principes libéraux. Il s'est marié deux fois; en dernier lieu (1833), avec une Américaine, et n'a pas d'enfants; l'héritier de sa pairie est son frère, Henry-William Parnell, né en 1809 à Londres.

CONGNET (l'abbé Louis-Henri), grammairien français, né à Soissons, le 6 décembre 1795, est devenu chanoine de la cathédrale de Soissons, et membre de la Société asiatique et de l'Institut historique. Auteur d'une méthode nouvelle pour apprendre la langue grecque, à laquelle il a donné le nom d'*enseignement positif*, il a publié un certain nombre de livres adoptés dans plusieurs établissements religieux, et fréquemment réimprimés. Nous citerons : *Grammaire grecque comparée avec le latin* (1845, 3e édit.); *Lexique grec-français* (1846); *Prosodie grecque* (1848), d'après Passow; et des *Cours de thèmes*, des *Corrigés*, des *Exercices*, des traductions, etc.

CONNEAU (Henri), médecin français, né à Milan de parents français, le 3 juin 1803, suivit par vocation la carrière médicale, et après avoir été secrétaire du roi Louis de Hollande, entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense; il s'attacha ensuite à la fortune de Louis-Napoléon, dont il partagea les bons et les mauvais jours, fut arrêté et condamné avec lui dans l'affaire de Boulogne, sollicita, comme unique faveur de partager sa cellule, et favorisa son évasion du fort de Ham. Lors du rétablissement de l'Empire, M. Conneau, qui était resté le médecin particulier du prince, a été compris dans le service médical comme premier médecin de l'Empereur. Il a été porté, en 1852, au Corps législatif par la 3e circonscription de la Somme, comme candidat du gouvernement, et réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. Il a obtenu à ces dernières élections, 20 355 voix, sur 25 079 votants. Décoré en février 1849, il a été promu le 16 mars 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. M. Conneau a été nommé en outre membre du conseil général de la Corse pour le canton de Bastia et membre de l'Académie impériale de médecine.

CONNY (Jean-Adrien de), prêtre français, né à Moulins (Allier), le 24 mai 1817, est un des trois fils du vicomte Félix de Conny, ancien député et auteur d'une *Histoire de la Révolution française*, qui mourut en 1850. Il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice et alla les compléter à Rome. Ce fut dans cette ville, où il a longtemps résidé, qu'il reçut, en 1840, la prêtrise et le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le pape Pie IX, qui l'honorait d'une estime particulière, le nomma protonotaire apostolique; M. Sibour lui conféra le titre honorifique de chanoine de Notre-Dame et le fit promoteur de l'officialité diocésaine. Cet ecclésiastique s'est fixé à Moulins.

On doit à M. de Conny un *Petit cérémonial romain* (Moulins, 1854, in-12), rédigé d'après les sources authentiques; et *Des usages et des abus en matière de cérémonies* (Ibid., 1855, in-8).

CONRADI (Jean-Guillaume-Henri), médecin allemand, né le 22 septembre 1780, à Marbourg, étudia la médecine à l'université de sa ville natale, obtint en 1802 le diplôme de docteur, y devint professeur adjoint en 1805 et presque aussitôt titulaire, puis directeur de la clinique ambulante (1809), et plus tard de la clinique médicale de l'hôpital. En 1814, il fut appelé à l'université d'Heidelberg; il y occupa neuf ans une chaire, dirigea en outre l'établissement d'un nouvel hôpital, et reçut les titres de conseiller et de conseiller intime de la cour (1820). En 1823, il passa à Gœttingue, où il réunit les fonctions de professeur, de directeur de clinique et de médecin du nouvel hôpital Ernest-Auguste. Membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, il a été nommé, le 13 janvier 1852, conseiller supérieur de médecine.

M. Conradi, très-renommé comme praticien, comme professeur et comme écrivain, a formé un grand nombre d'élèves. Plusieurs de ses ouvrages, fréquemment réimprimés, ont été traduits en danois et en hollandais. Nous citerons : *Introduction à l'étude de la médecine* (Einleitung in das Studium der Medicin, Marbourg, 3e édit., 1828); *Manuel de la thérapeutique générale* (Handbuch der allgemeinen Therapie, Cassel, 1833; 6e édit., 1841); *Manuel de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Handbuch der speciellen Pathologie und Thérapie, Marbourg, 4e édit., 1831-1843, 2 vol.).

Il a fourni aux *Annales littéraires de Heidelberg*, aux *Annonces savantes de Gœttingue* et aux *Dissertations* de l'Académie des sciences de Gœttingue beaucoup de travaux qui ont été imprimés à part, tels que : *Observations sur les varioloïdes*, etc. (Bemerkungen über die Varioliden, etc., Gœttingue, 1841); *Des fièvres décrites par Hippocrate* (über die von Hippokrates geschilderten Fieber, Ibid., 1844); *Observations sur les fièvres gastriques* (Bemerkungen über die gastrischen Fieber, Ibid., 1854), etc., etc.

CONSCIENCE (Henri), romancier flamand, est né à Anvers, (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine, et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spéculait sur l'achat et la construction des navires. Livré à lui-même, et avide de s'instruire, l'enfant lut beaucoup et sans choix. L'isolement où il vivait imprima de bonne heure à son âme une gravité mélancolique dont on retrouve l'empreinte dans ses ouvrages. En 1829, son goût pour les livres l'entraîna à se faire instituteur. Après la révolution belge de 1830, il s'engagea volontairement et passa six années au service. Il devint bientôt le poëte de l'armée, et ses chansons françaises, pleines d'entrain et d'à-propos, coururent de bouche en bouche. Libéré après avoir obtenu le grade de sergent-major (1836), il fut amené, par les tracasseries de sa belle-mère, à rompre avec sa famille et à gagner péniblement sa vie, pauvre et isolé, mais indépendant. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives

d'Anvers, greffier d'une académie artistique, M. Conscience reçut, à la fin de 1845, le titre de professeur agrégé à l'université de Gand et se vit chargé d'enseigner aux enfants du roi Léopold la langue et la littérature flamandes. Il devint ensuite commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où M. Conscience quittait le service militaire, un parti assez nombreux et dont l'élément catholique faisait la force, tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande, en haine de l'esprit français et des idées philosophiques du XVIII[e] siècle. Livré alors aux angoisses de la misère, il fut heureux de se dévouer à cette cause, qui résumait, à ses yeux, toutes les vieilles gloires de son pays. Le premier livre qu'il publia, *l'Année des miracles* (In het wonder jaer, Gand, 1837), est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres; on l'accueillit avec beaucoup de faveur. Mais son père, mécontent de le voir débuter dans les lettres, l'abandonna complètement. Un ami, le peintre Wappers, lui fit obtenir du roi Léopold un subside qui le sauva du désespoir et lui permit de composer un second volume, *Phantasia* (Anvers, 1837), recueil élégant de légendes et de poésies flamandes.

Mais sa réputation de romancier national date du *Lion de Flandre* (Leuw van Vlandern; Anvers, 1838, 3 vol.), dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, M. Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne : *Heures du soir* (1839), scènes familières: *l'Enfant du bourreau*, *la Nouvelle Niobé*, *Rikketikke-tak*, *le Conscrit*, *le Gentilhomme pauvre*, etc. En 1845, il donna une *Histoire de Belgique*, racontée d'après les vieilles chroniques.

On cite encore de lui : *Hugo de Craenhoven*, *Quintin Metzys*, *Quelques pages du Livre de la nature* (1846), *Jacques d'Artevelde* (1849), *Rosa l'aveugle* (1851), etc. Depuis que M. Conscience avait entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il refusait de donner à ses idées une autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française, qu'il manie cependant fort bien. Traduits depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien même, ses romans flamands ne l'ont été que tardivement en français par M. Léon Wocquier; voici les principaux : *Scènes de la vie flamande* (1854-1855, 4 vol. in-18, 2[e] édit., in-18); *le Fléau du village*, *le Bonheur d'être riche* (1858, in-12); *les Heures du soir* (in-18); *l'Orpheline*, *la Fille de l'épicier* (in-18); *Aurélien* (1859), 2 vol. in-18); *Batavia* (in-18); *le Démon de l'argent* (in-18); *le Démon du jour*, *la Guerre des Paysans*, *le Mal du siècle*, *la Tombe de fer* (in-18), etc. M. Henri Conscience a publié ses *Mémoires* dans la *Revue contemporaine* (1858).

CONSEIL (Amédée-Benoit), homme politique français, député, est né à Brest, en 1802. Ancien capitaine au long cours, ancien adjoint au maire de Brest, et membre du conseil général pour le canton d'Ouessant, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour le 2[e] circonscription du Finistère, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1861, il obtint 14 685 voix sur 26 371 votants. M. Conseil a été décoré de la Légion d'honneur.

CONSIDÉRANT (Victor Prosper), économiste français, chef de l'école dite *sociétaire*, né à Salins (Jura), le 12 octobre 1808, entra en 1826 à l'École polytechnique. Placé dans le génie, il ne tarda pas à devenir capitaine. Mais, séduit par les idées phalanstériennes, il donna sa démission en 1831 et se mit à propager à Metz le fouriérisme. La nouvelle doctrine grandit sur les débris du saint-simonisme, et eut bientôt ses journaux, entre autres *le Nouveau Monde ou la Réforme industrielle*, dont M. Considérant fut, à côté de Fourier, le principal soutien. A la mort du maître (1837), il prit la direction de *la Phalange*, revue philosophique et sociale destinée à rallier tous les disciples. Il y continua, mais avec plus de mesure, la guerre de l'*unité harmonienne* contre la *civilisation*. Il prêcha surtout l'établissement du *phalanstère*, immense édifice où chacun se livrant, pour le bien-être de tous, à des travaux *attrayants et passionnels*, devait réaliser le bonheur universel par l'association, dans une organisation libre du capital, du travail et du talent. Des souscriptions particulières et les largesses de l'Anglais Young permirent de tenter des essais de phalanstère en France, à Cîteaux, à Condé-sur-Vègre, etc., et à l'étranger, en Belgique et au Brésil.

Malgré toutes les contributions volontaires, *la Phalange* eut peine à vivre, et, après diverses vicissitudes, fut remplacée, en 1845, par un journal politique quotidien, *la Démocratie pacifique*, qui, stimulant, dans sa *Petite correspondance*, la libéralité des abonnés, se créa d'abondantes ressources. Elles servirent à fonder une librairie spéciale, des cours publics et autres établissements de propagande phalanstérienne. Cependant M. Considérant faisait abjurer à ses amis les plus fortes excentricités de la doctrine primitive, comme les transformations merveilleuses de la nature ou des animaux et les nouveaux organes que devait revêtir, après 15 000 ans, l'humanité perfectionnée.

La révolution de Février donna aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. M. Considérant fut nommé à l'Assemblée constituante par le département du Loiret et à l'Assemblée législative par celui de la Seine. Il vota avec la Montagne, mais prit rarement la parole. Il porta pourtant à la tribune des propositions qui n'excitèrent que l'hilarité de l'Assemblée. Il demandait tantôt cinq séances de nuit pour faire connaître son remède au malaise social, tantôt 1500 hectares de la forêt de Saint-Germain pour établir un phalanstère. Après s'être un instant rapproché du général Cavaignac, son ancien camarade, il se tourna contre lui et combattit, dans son journal, sa candidature à la présidence. Adversaire déclaré de la politique du nouveau président de la République, il suivit, avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), le mouvement démocratique du 13 juin 1849. Il put se retirer en Belgique, d'où il s'embarqua pour le Texas, pour tenter de nouveau l'application de son système. De retour à Bruxelles, l'année suivante, il se vit accusé de complot contre la sûreté de l'État, mais l'instruction lui fit rendre la liberté. Il repartit bientôt pour le Texas, où, grâce aux fonds d'une société en commandite, il établit une commune sociétaire de colonisation, la *Réunion*.

On a de M. Considérant : *Destinée sociale* (1834-44, 3 vol. in-8); *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* (1835); *Débâcle de la politique en France* (1836); *Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier, ou Bases de la politique positive* (1841); *Chemins de fer*, rapport au conseil municipal de Paris, dont l'auteur était membre (1844); *Principes du socialisme* (1847); *Théorie du droit de propriété et du droit au travail* (1848); *le Socialisme devant le monde, ou le vivant devant les morts* (1849); *la Dernière guerre et la paix définitive de l'Europe* (Bruxelles, 1850).

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude), architecte français, né à Paris, le 5 janvier 1801, suivit dix ans l'École des beaux-arts comme élève de Debret, et remporta le grand prix d'architecture, en 1829, sur ce sujet : un *Lazaret pour une ville méridionale de France*. Après son retour d'Italie, en 1836, il ouvrit un atelier d'élèves et exécuta plusieurs tombeaux de famille, dont la plupart sont placés au cimetière Montmartre. Il dirigea aussi l'exécution de celui de Dumont-Durville, au cimetière de l'Est. Il a été nommé, en 1850, architecte du Panthéon, et chargé des travaux d'appropriation de cet édifice au culte. Il a construit dans le genre grec, dont il est un fidèle partisan, la petite façade de l'École de dessin, dont il est architecte, ainsi qu'un grand hôtel situé rue Vendôme. En 1845, il a été nommé professeur de perspective à l'École des beaux-arts. Il a envoyé aux salons : l'*Église de Germigny des Près*, *la Cheminée de Quineville* (1848), le projet d'un *Hôtel des invalides civils* sur la demande du ministère des travaux publics. Il a été décoré en janvier 1852.

CONSTANTIN (Nicolaewitch), grand-duc de Russie, né le 21 septembre 1827, est le second fils de Nicolas et le frère d'Alexandre II. Il est grand amiral, chargé de la direction supérieure du ministère de la marine, du 29ᵉ équipage de la flotte, du corps des cadets de la marine et de la division des pionniers à cheval de la garde, lieutenant-général du royaume de Pologne, aide de camp général et commandant de la 4ᵉ brigade d'infanterie de la garde, chef du régiment des hussards de feu le grand-duc Michel, membre du conseil des écoles militaires et du Comité de la Sibérie, propriétaire du 18ᵉ régiment d'infanterie autrichienne, et chef du 2ᵉ régiment des hussards prussiens du Rhin, nº 9. Pendant la guerre d'Orient, il a commandé la flotte russe de la Baltique et présidé aux préparatifs de défense exécutés devant Cronstadt contre les escadres française et anglaise. Il se prononça, dit-on, dans les conseils de l'empire, contre les concessions faites par la Russie aux puissances occidentales. On le représente en effet comme l'héritier le plus fidèle de la politique de Nicolas; il était le chef du vieux parti russe, tandis que son frère Alexandre paraissait incliner vers le parti allemand. Il a fait un voyage en France au mois de mai 1857, et a visité ensuite avec soin une partie de l'Europe.

Mis par son frère à la tête de la marine, le grand-duc Constantin poussa avec une très-grande vigueur les travaux de création ou de transformation de la flotte russe, et apporta dans les règlements les modifications réclamées par les besoins du commerce et des services publics. Il établit, en 1861, dans les ports russes un système de juridiction analogue à celui qu'il avait observé en France. Il était en même temps chargé de l'exécution du décret d'émancipation des serfs, à la promulgation duquel il passait pour avoir beaucoup contribué. On le représentait en outre comme partisan de toutes les réformes à accomplir dans l'administration et dans l'État.

Au mois de juin 1862, le grand-duc fut nommé lieutenant général du czar en Pologne, avec des pouvoirs étendus et nommé commandant du premier corps d'armée. Reçu d'abord à Varsovie avec enthousiasme (2 juillet), il fut quelques jours après, l'objet d'un attentat; il n'en annonça pas moins, dans ses proclamations et ses discours, l'intention conciliatrice que les événements trompèrent. En 1863, les mesures relatives au recrutement mirent le comble à l'exaspération du pays et excitèrent une résistance qui se changea en une insurrection plus d'une fois victorieuse, écrasée, en 1864, au prix de beaucoup de rigueur et de sacrifices. Le grand-duc a été nommé, aux premiers jours de janvier 1865, président du conseil de l'empire.

Le grand-duc Constantin a épousé le 11 septembre 1848, la grande-duchesse Alexandra-*Josefowna*, ci-devant *Alexandra*-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, et née le 20 juillet 1820. De ce mariage, il a quatre fils : *Nicolas*, né le 14 février 1850, chef du régiment d'infanterie du Schirwan, *Constantin*, né le 22 août 1858, chef du régiment des grenadiers de Tiflis: *Dimitri*, né le 13 juin 1860, propriétaire du régiment de grenadiers *Mingrélie; Wiatcheslaw*, né le 13 juillet 1862, chef du régiment d'infanterie de Volga, et deux filles, *Olga*, née le 3 septembre 1851, et *Véra*, née le 16 février 1854.

CONSTANTIOS (Constantin), ex-patriarche de Constantinople, né en 1770, à Constantinople, fit ses premières études dans la grande école nationale, que les Grecs possédaient alors dans cette capitale. Il reçut les ordres à Jassi (Moldavie), se rendit de là à Kiew, en 1790, et y suivit, pendant sept années, le cours de théologie et de littérature à l'université. En 1798, il visita l'Égypte et le mont Sinaï, dont l'antique archevêché lui fut confié en 1805. Porté plus tard par les suffrages unanimes de la nation au siége patriarcal de Constantinople (1836), il illustra son pontificat par les réformes qu'il tenta d'introduire au sein de l'Église et dans la nation, et qui n'eussent laissé rien à faire après lui, si une accusation, dont la fausseté fut trop tard reconnue, en le rendant suspect au gouvernement, ne l'eût contraint à donner sa démission, et à laisser son œuvre imparfaite (1834). Depuis lors il vécut retiré à Khalki (îles des Princes), estimé pour son savoir, sa tolérance et ses vertus chrétiennes. On a de lui une *Description de la ville d'Alexandrie* (Moscou, 1801), une excellente *Description de Constantinople* (1834), et un *Essai historique et descriptif sur l'Égypte*.

CONTI (Charles-Etienne), conseiller d'État français, ancien représentant du peuple, né à Ajaccio (Corse), le 31 octobre 1812, étudia le droit et cultiva en même temps la poésie. Connu dans son pays comme poëte et comme personnage politique, il devint membre du conseil général de la Corse, et fit l'opposition la plus vive à l'administration. Après la révolution de Février, il fut nommé procureur général de la République à Bastia. Élu représentant du peuple, le second sur cinq, par 18 760 voix, et immédiatement après Louis-Napoléon, il vota, en général, avec le parti démocratique modéré, tant que le général Cavaignac fut au pouvoir. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Le 21 octobre 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé conseiller d'État en service ordinaire, tout en restant membre du conseil général de la Corse. A la mort de M. Mocquard, M. Conti est devenu secrétaire particulier de l'empereur.

CONVERS (César), ancien député et représentant du peuple français, né à Besançon (Doubs), le 15 décembre 1796, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Paris. Il s'établit ensuite à Besançon, où il acquit de la réputation et de l'influence. Sous le règne de Louis-Philippe, il siégea dans la dernière législature à la Chambre

des députés et fit partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il adhéra à la république. Colonel de la garde nationale de Besançon, il se plaça à la tête du parti démocratique modéré dans le conflit élevé entre les autorités municipales et le commissaire du gouvernement provisoire, qui céda devant la résistance de toute la ville. Élu représentant du peuple par 45000 voix, il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se sépara rarement de la gauche et ne fut point réélu à la Législative. — M. Convers est mort en janvier 1864.

CONYNGHAM (Francis-Nathaniel CONYNGHAM, 2e marquis), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797, à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Sous le titre de lord Mount-Charles, il fut de bonne heure appelé aux emplois publics. Nommé sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères dans l'administration de Canning (1823-1826), il fut maintenu, malgré ses opinions libérales, dans celle de lord Wellington, en qualité de lord de la trésorerie (1827-1830). A la Chambre des communes, où il a représenté Donegal de 1825 à 1832, il prit une part active aux discussions d'où sortit le bill de réforme parlementaire. A cette dernière date, il hérita des honneurs de la pairie. Lors de son premier ministère, lord Melbourne lui confia la direction générale des postes (1834), et, plus tard, la charge de grand chambellan de la couronne (1835-1839). En 1849, il a été nommé aux fonctions honorifiques de vice-amiral de l'Ulster. Il est entré, en 1835, au conseil privé, et a été nommé major général en 1858. De son mariage avec la fille du marquis d'Anglesey (1824), il a eu cinq fils, dont l'aîné, Georges-Henri, comte de MOUNT-CHARLES, né en 1825, à Londres, est devenu, en 1861, lieutenant-colonel dans les gardes.

COOKE (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virginie), le 3 novembre 1830, publia d'abord plusieurs esquisses et nouvelles dans les journaux littéraires. Puis il fit paraître, à partir de 1854, la plupart sous le voile de l'anonyme, une série de romans où il décrit les mœurs de la Virginie avant la révolution américaine, en s'attachant surtout à faire contraster le luxe des anciens planteurs avec la vie aventureuse du colon des bois : *Bas de cuir et soie, ou le Chasseur John Myers et son époque* (Leather stocking and silk; New-York, 1854, in-12); *la Jeunesse de Jefferson* (The youth of Jefferson, Ibid., 1855, in-12); *les Comédiens de Virginie, ou le Vieux temps dans le vieux domaine* (the Virginia comedians, Ibid., 1855, in-12); *Ellie, ou la Comédie humaine* (Ellie, in-12); *le Dernier des forestiers* (the Last of the foresters, Ibid., in-12), etc.

COOKE (Thomas), compositeur irlandais, né à Dublin, vers 1785, reçut des leçons de son père pour le violon, et de Giordani pour la composition musicale. Malgré sa grande jeunesse, il prit la direction du théâtre de Dublin, et joignit à cet emploi celui de chef d'orchestre. En 1808, il débuta avec succès, comme ténor, dans l'opéra du *Siége de Belgrade*, puis vint à Londres, où le théâtre du roi s'empressa de l'engager. Il chanta ensuite plusieurs années à Drury-Lane, et ne quitta la scène, vers 1827, que pour diriger l'orchestre de ce théâtre.

On a de cet artiste deux opéras, *Frédéric le Grand* et *le Procureur du roi* (the King's proxy), l'ouverture de *Fille et femme* (Maid and wife), des duos et des sonates pour piano, beaucoup de chansons anglaises, et un ouvrage élémentaire intitulé : *Scale for young performers on the piano*. M. Cooke, familièrement désigné sous le nom de *Tom Cooke*, a épousé miss Howells, cantatrice distinguée de Covent-Garden.

COOMANS (Jean-Baptiste), publiciste belge, né à Bruxelles, en 1813, et l'un des chefs du parti ultramontain, a rédigé successivement le *Journal des Flandres*, le *Courrier d'Anvers* et le *Journal de Bruxelles*, l'organe le plus important de l'opinion catholique. Envoyé, depuis 1848, à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout, il a été l'adversaire acharné du ministère libéral, et, après la chute de MM. Frère et Rogier, l'auxiliaire de leurs successeurs. Il a beaucoup écrit et beaucoup parlé en faveur des corporations religieuses dans les questions d'enseignement et d'assistance. Il a aussi défendu le système protecteur contre le libre-échange.

Outre ses travaux parlementaires (*Rapport sur le défrichement de la Campine; Études sur les questions d'intérêts matériels à l'ordre du jour*, etc.), on cite de lui quelques romans historiques : *Vonck, les Communes belges, Baudouin Bras de Fer, le Moine Robert, la Clef d'or, Richilde* (1839), épisode de l'histoire des Flandres, etc., et une *Histoire de la Belgique* (1836, in-8), en français et en flamand.

COOMANS (Pierre-Olivier-Joseph), frère du précédent, peintre belge, né à Bruxelles, en 1816, a passé plusieurs années en Algérie et visité le Sahara pour étudier la nature africaine. Il a exposé un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre : *le Déluge, la Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne, Paysage de la province de Constantine. Émigration de tribus arabes, Danseuses algériennes, la Bataille d'Ascalon, la Prise de Jérusalem, Orgie des Philistins, Massacre des Tencières et des Usupètes:* ces deux derniers tableaux au salon de Paris en 1857, etc.

COOPER (Susan-Fenimore), fille du célèbre romancier Fenimore Cooper, a publié des ouvrages estimés : *Heures à la campagne* (Rural Hours, 1850, in-8 illustré et in-12), où elle décrit les sites de Cooperstown (État de New-York) et les détails de sa vie dans cette demeure; *la Rime et la Raison de la vie de campagne* (the Rhyme and Reason of country life, New-York, in-8, 1854), choix des meilleurs auteurs qui ont écrit en vers ou en prose sur la vie à la campagne, avec des commentaires critiques, etc.

COOPER (Thomas-Sidney), peintre anglais, né à Canterbury, le 26 septembre 1803, fut d'abord forcé, par la pauvreté de ses parents, d'apprendre un état. Possédé d'un goût vif pour la peinture, il dessina longtemps sans autre guide que la nature, et le prix de ses croquis l'aidait à vivre. En 1820, il fut engagé au théâtre de Canterbury pour peindre les décors. Il put alors faire quelques visites à la galerie nationale et à l'Académie de Londres, et compléter ses études.

En 1827, il partit pour le continent et, après avoir visité les Flandres, s'établit à Bruxelles, où il trouva des patrons et des amis. La révolution de septembre l'obligea de retourner à Londres (1830). Jusqu'alors, il n'avait guère peint que des portraits. En 1833, il se révéla par un magnifique paysage, qui fut acheté par M. Vernon. Sa réputation date surtout de ses admirables groupes de *Bestiaux* allant au pâturage ou en revenant (1842), conduits à l'abreuvoir ou couchés au soleil. En 1845, M. Cooper devint membre associé de l'Académie des beaux-arts de

Londres. Plus tard, il a fréquemment travaillé avec M. Lee, le paysagiste.

Cet artiste a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux toiles où l'on retrouva le fin sentiment des maîtres hollandais: *Groupe de vaches dans le parc d'Osborne*, qui appartient à la reine, et *Matinée dans les prairies de Windsor.* On a aussi de lui un *Album d'animaux* (Drawingbook of Animals and rustic groups; 1853, en 8 parties).

COPE (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds, vers 1815, et fils d'un professeur de dessin, étudia à l'Académie royale de Londres, et exposa à seize ans une *Sainte Famille*, qui faisait pressentir de belles dispositions pour le genre sérieux. La Commission royale des beaux-arts le couronna plusieurs fois. Ses principales productions sont: *Agar et Ismaël* (1836); *Paolo et Francesca* (1837): *une Hôtellerie dans la campagne de Rome* (1838); *la Mère flamande* (1839), l'un et l'autre dus à un voyage que l'auteur venait de faire sur le continent et qui eut sur ses travaux postérieurs une heureuse influence. Viennent ensuite: *l'Enfance* (1841); quelques sujets tirés de Goldsmith (1842); *la Première épreuve du jury* (1843), qui obtint un prix de 300 liv. (7500 fr.); *les Derniers jours du cardinal Wolsey* (1846), au prince Albert; plusieurs plafonds pour les salles du nouveau Parlement, entre autres, *la Rencontre de Jacob et de Rachel* et *la Soumission du prince Henri;* des scènes de Shakspeare, etc.

Dans le genre familier, nous citerons: *la Jeune mère* (1846); *l'Enfant qui prie* et *la Jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); *le Rêve de Milton* (1850); *Florence Cope avant dîner* (1852); *les Petits amis* (1854), etc., sujets pris sur nature et remplis de détails agréables. M. Cope a envoyé plusieurs des tableaux indiqués ici à l'exposition universelle de Paris, en 1855. Il a été nommé, en 1848, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

COQ (Paul), économiste francais, né à Bordeaux, en 1810, vint à Paris après la révolution de Février et s'y fit connaître dans les journaux démocratiques par des articles relatifs aux questions sociales. En 1850, il prit la direction de *la Semaine*, qui cessa de paraître après le coup d'État du 2 décembre. Il a été un des collaborateurs du *Journal des économistes* et du *Dictionnaire du commerce.*

On a de lui: *Exposé de la législation sur les faillites et les banqueroutes* (Bordeaux, 1838); *le Sol et la haute banque, ou les Intérêts de la classe moyenne* (1850), publié en 2 parties; *la Monnaie de banque, ou l'Espèce et le portefeuille* (1857).

COQUELIN (Benoît-Constant), acteur français, est né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 23 janvier 1841. Fils d'un boulanger, il était destiné à suivre la profession de son père, lorsqu'il fut entraîné vers le théâtre par sa vocation. Il fut admis au Conservatoire le 29 décembre 1859, dans la classe de déclamation dramatique de M. Régnier, dont il fut le plus brillant élève. Moins d'un an après, ayant obtenu le second prix de comédie, il débutait, le 7 décembre 1860, au Théâtre-Français, dans le rôle de Gros-René du *Dépit amoureux*. Il joua depuis, avec un succès soutenu, dans *les Fourberies de Scapin*, *le Mariage de Figaro* et autres pièces du répertoire classique. Il reprit le rôle de Lubin, dans *la Mère confidente*, et créa ceux d'Anatole dans *Une loge d'Opéra* (1862), de John dans *Trop curieux*, de Gagneux dans *Jean Baudry*, de Michaud dans *la Maison de Penarvan* (1863), etc.

Le 1er janvier 1864, M. Coquelin, n'ayant pas encore vingt-trois ans, a été nommé sociétaire de la Comédie-Française. *

COQUEREAU (Félix, abbé), prédicateur français, est né à Laval (Mayenne), le 27 novembre 1808. Il venait d'être reçu avocat à Paris, lorsqu'une vocation subite se manifesta chez lui pour l'état ecclésiastique; il entra aussitôt dans un séminaire du diocèse de Vannes, et, après avoir complété ses études théologiques sous la direction de M. Jean de Lamennais, frère de l'illustre philosophe, il fut ordonné prêtre en 1833. Il exerça quelque temps le ministère sacerdotal dans département de la Sarthe; puis il vint à Paris, où il prêcha de nombreux carêmes.

Grâce à la protection de M. Olivier, curé de Saint-Roch, et à l'originalité de ses sermons aux marins de Brest, il fut nommé aumônier de *la Belle-Poule* (1840), frégate qui allait à Sainte-Hélène chercher les restes de Napoléon. L'année suivante, il publia le récit de ce voyage, sous le titre de *Souvenirs de Sainte-Hélène* (1841, in-8). Après un de ses sermons prêchés à Saint-Roch, le prince de Joinville, qui l'honorait d'une estime particulière, lui annonça lui-même, dans une lettre rendue publique, sa nomination à un canonicat de Saint-Denis (1843).

Lors de la réorganisation du service religieux à bord des vaisseaux de l'État (1850), l'abbé Coquereau devint aumônier en chef de la flotte. Il fit en cette qualité une des campagnes maritimes d'Orient; il s'était déja trouvé, en 1844, au bombardement de Mogador. Décoré en 1841, il a été promu officier en 1844, commandeur en 1857, et grand officier le 13 avril 1864.

COQUEREL (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 27 août 1795. Élevé d'abord par sa tante, Mme Héléna Williams, qui s'est fait un nom dans la littérature anglaise, il acheva ses études à la Faculté protestante de Montauban, et fut nommé, en 1816, ministre du saint évangile. On lui offrit la place de pasteur de la chapelle épiscopale à Jersey; mais il la refusa pour ne point signer le symbole de l'Église anglicane. Pendant douze ans, il vécut en Hollande et prêcha dans les assemblées calvinistes d'Amsterdam, de Leyde et d'Utrecht. Rentré en France, d'après le conseil de l'illustre Cuvier, qui professait la religion réformée, il exerça le ministère évangélique à Paris depuis 1830, et entra en 1833 au consistoire, dont il fit depuis partie. Il acquit rapidement une brillante réputation d'orateur et une autorité due non moins à son caractère qu'à son talent. Ses doctrines libérales, qui se sont de plus en plus rapprochées de la pure philosophie spiritualiste, le mirent de bonne heure en opposition avec les calvinistes exclusifs, qui lui reprochent d'exagérer le mérite des œuvres volontaires et d'abandonner le principe de la prédestination. Mais les attaques les plus vives de l'école méthodiste n'ont pas empêché sa popularité de croître, et, sous sa direction, une partie de ses coreligionnaires s'engagea dans une voie qui semblait mener à une sorte de rationalisme chrétien.

M. Coquerel a fondé successivement trois recueils périodiques, destinés à propager ses idées progressives: *le Protestant* (août 1831 — décembre 1833); *le Libre examen* (janvier 1834, juillet 1836), et *le Lien* (janvier 1841). Outre un grand nombre de *Sermons divers*, dont la collection, de 1819 à 1852, forme huit volumes, ses principaux ou-

vrages sont : *Biographie sacrée* (1837), in-8); *Histoire sainte et analyse de la Bible* (1838 et 1842, in-12); *Réponse* à la *Vie de Jésus* de M. Strauss (1841, in-8); *Orthodoxie moderne* (1842, in-12); *le Christianisme expérimental* (1847, in-12); *Christologie ou Essai sur la personne et l'œuvre de J. C.* (1858, 2 vol. in-12), ouvrages traduits la plupart en anglais, en allemand et en hollandais, *Méditations sur des textes choisis, de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1859, in-12), etc.; plusieurs *Lettres*, etc.

Après la révolution de Février, M. Coquerel se mêla au mouvement politique, parut dans les clubs de Paris et se présenta, comme républicain modéré, aux électeurs du département de la Seine; il fut nommé représentant du peuple par 109 934 voix, et prit place au Comité du travail. Membre de la Commission de constitution, il soutint de ses discours et de ses votes le gouvernement du général Cavaignac, combattit les socialistes et les montagnards et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne refusa point son appui au premier ministère de Louis-Napoléon, sanctionna par ses votes l'expédition de Rome et le rétablissement de la souveraineté temporelle du pape, non sans expliquer ce vote à la tribune. Réélu le vingt et unième, à l'Assemblée législative, il continua de siéger au centre, et s'efforça de suivre une ligne de modération entre les partis extrêmes, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui termina sa carrière politique. L'acte le plus important de sa vie parlementaire fut de proposer, conjointement avec un de ses collègues, M. J. Buvignier, l'abolition complète et définitive de la peine de mort. M. Coquerel a été décoré de la Légion d'honneur, le 26 janvier 1835.

COQUEREL (Athanase), fils du précédent, a aussi embrassé la carrière ecclésiastique. Rédacteur en chef du *Lien*, puis de la *Nouvelle revue de théologie*, il a acquis, par ses doctrines et ses écrits une notoriété personnelle parmi les protestants et s'est montré le champion, comme son père, des idées de liberté religieuse et de tolérance philosophique. En 1864, l'appréciation modérée qu'il avait faite de la *Vie de Jésus* de M. Renan, lui valut bien des tracas. Au mois de mai, il se vit suspendu de ses fonctions de ministre par le consistoire de Paris. Au même moment, le consistoire d'Anduze (Gard) lui votait une adresse de sympathie et de regrets. On a annoncé que l'Union libérale protestante lui faisait un traitement, pour qu'il pût continuer ses conférences, qui avaient un grand succès. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

M. Ath. Coquerel fils a publié : *Jean Calas et sa famille*, étude historique d'après des documents originaux, etc. (1858, in-12); *Sermons et Homélies* (1re et 2e séries, 1858); *la Saint-Barthélémy* (1860, brochure in-8); *Précis de l'église réformée de Paris*, d'après les documents en grande partie inédits (1862, in-8); *le Catholicisme et le protestantisme, considérés dans leur origine et leur développement* (1864, in-8); un certain nombre de *Sermons*, sous des titres particuliers (1860-1864), etc.

CORBAUX (miss Fanny), femme peintre anglaise, née en 1812, est fille d'un membre de la Société royale de Londres, qui a écrit divers traités sur les finances et les mathématiques. En 1826, des pertes considérables ayant réduit son père à la pauvreté, miss Fanny, qui entrait dans sa quinzième année, résolut de mettre à profit ce qu'elle savait de dessin. Étrangère à la peinture, elle apprit seule, en copiant et recopiant une estampe coloriée, la pratique de l'art qu'elle voulait exercer, et elle obtint, à l'exposition de la Société des arts de 1827, deux médailles d'argent pour une miniature et des copies d'aquarelles, et, à celle de 1830, la médaille d'or. Elle fut admise, comme membre honoraire, dans la Société des peintres anglais, à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, la *National Gallery* ayant été ouverte aux artistes, elle alla avec empressement y recommencer ses premières études d'après les œuvres des maîtres.

Dès 1830, miss Corbaux, déjà favorablement connue du public, avait abordé le portrait, mais plutôt par nécessité que par goût, et elle ne cessa pas d'envoyer tous les ans quelque composition originale aux exhibitions des peintres d'aquarelle ou de l'Académie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, elle a donné deux aquarelles d'une touche fine et brillante : *Lia* et *Rachel*.

Cette femme artiste s'est aussi appliquée à l'étude savante de la Bible et des points historiques qui s'y rattachent, et par l'investigation et la critique des textes et des passages douteux, elle a acquis une connaissance approfondie des livres sacrés. Des Sociétés savantes et des revues ont eu communication des mémoires qu'elle a rédigés sur des questions ardues d'archéologie hébraïque et égyptienne, par exemple *la Géographie physique de l'Exode* insérée dans l'*Athenæum*, et *les Rephaïm*, lettres remarquables sur l'existence politique d'une tribu juive et qui ont paru dans le *Journal de la littérature sacrée*.

CORBERON (Carles-Émile-Alphonse baron DE), homme politique français, député, est né le 6 avril 1806. Occupé spécialement de travaux agricoles, il devint maire de Troissereux, président de la Société d'agriculture de Beauvais, membre du Conseil général pour le canton de Nivilliers et, en 1853, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de l'Oise. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 21 461 voix sur 35 456 votants. M. le baron de Corberon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CORBIÈRE (Jean-Antoine-René-Édouard), romancier français, né à Brest, en 1793, et ancien officier de la marine impériale, donna sa démission sous Louis XVIII et débuta dans la carrière littéraire par une comédie en vers jouée à Brest, *les Jeux floraux* (1818), et par quelques poésies empreintes de l'esprit libéral : *la Marotte des ultras* et *Philippiques françaises* (1820). Abordant ensuite le roman maritime, il publia, de 1827 à 1845, une vingtaine de volumes destinés à peindre les scènes et les mœurs qui lui étaient familières : *Contes de bord* (in-8), *le Négrier* (4 vol. in-12), *les Aspirants de marine*, *le Banian*, *les Trois Pirates*, *Pelaio*, etc. M. Éd. Corbière a donné un grand nombre d'articles à *la France maritime*. Vers 1848, il a rédigé le *Journal du Havre*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

CORBIN (Joseph-Louis), général français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 février 1792, mort en novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CORBLET (l'abbé Jules), archéologue français, né vers 1815, a été longtemps attaché au clergé d'Abbeville puis ensuite à celui d'Amiens. Il a fourni de nombreuses notices historiques, comme membre de la Société des Antiquaires de Picardie, au recueil publié par cette société. Ses principaux ouvrages sont : *Parallèle des traditions mytho-*

logiques avec les récits bibliques (1846, in-8); *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8); *Glossaire du patois picard* (1851, in-8); *Manuel d'archéologie nationale* (1852, in-8), etc. En 1857, l'abbé Corblet a fondé à Paris la *Revue de l'art chrétien*, dont il a pris la rédaction en chef.

CORBON (Anthyme), ancien représentant du peuple français, vice-président de l'Assemblée constituante de 1848, est né à Arbigny-sous-Varennes (Haute-Marne), le 23 décembre 1808. Né dans le peuple et destiné à être ouvrier, il était, à dix ans, rattacheur de fils. Plus tard, il se fit sculpteur sur bois, et devint très-habile. Au milieu de ses travaux il aborda l'étude des questions sociales et religieuses; et lorsqu'après l'insurrection de mai 1839 le parti républicain déposa les armes, il fut un des fondateurs de *l'Atelier*, journal créé et rédigé par des ouvriers. Sous sa direction, *l'Atelier* s'efforça de concilier la modération du langage avec l'ardeur de la propagande révolutionnaire et socialiste; également hostile aux fils de Voltaire et aux fils des croisés, il se croyait en même temps catholique et démocrate, s'inspirait des doctrines de M. Buchez (voy. ce nom) et flottait, dans les questions politiques, entre *le National* et *la Réforme*. En octobre 1844, il fut traduit devant la Cour d'assises, sous l'inculpation de provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres et, sur la plaidoirie de Me Bethmont, il fut acquitté. En 1848, M. Corbon et ses amis prirent une part active à la révolution de Février, payèrent de leurs personnes, affichèrent des appels aux armes et engagèrent les combattants à ne pas quitter les barricades avant d'avoir obtenu la proclamation de la République.

Quand le gouvernement provisoire fut installé à l'hôtel de ville, *l'Atelier* mit immédiatement son influence au service du parti modérateur, et se prononça contre les socialistes et les révolutionnaires qui combattaient la politique dite du *National*. M. Corbon devint un des candidats de la bourgeoisie, et fut élu à Paris représentant du peuple par 135 043 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec les amis du général Cavaignac, et la majorité, qui aimait à l'opposer à l'école du Luxembourg, le choisit pour un des vice-présidents de l'Assemblée. Il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et s'associa aux manifestations démocratiques des Amis de la constitution. Le coup d'État du 2 décembre l'éloigna de la vie publique. En 1859, il a publié pour la *Bibliothèque utile*, un petit traité : *De l'enseignement professionnel* (in-16).

CORBOULD (Edward-Henry), peintre anglais, né vers 1817, débuta par des illustrations, concourut, en 1843, à Westminster-Hall et remporta, pour une grande composition d'histoire, un prix de 100 liv. st. Il s'essaya ensuite à peindre la fresque, mais se distingua surtout comme aquarelliste. Ses œuvres qui sont, en ce genre, d'une dimension peu ordinaire, se font remarquer par la richesse des tons, la science des procédés et le mouvement dramatique. Nous citerons : *la Peste de Londres en 1344*, *la Belle Rosemonde*, *William d'Eynesham racontant ses hauts faits*, *la Destruction des idoles à Bâle* (1854), etc.

A l'exposition universelle de Paris, en 1855, M. Corbould a obtenu une mention; il avait envoyé trois grandes aquarelles : *la Femme adultère*, qui appartient au prince Albert, une scène tirée de l'opéra du *Prophète*, à la reine Victoria, et *le comte de Surrey contemplant la belle Géraldine à l'aide du miroir magique*.

CORCELLES (Claude-François-Philibert Tircuir de), ancien député français et représentant du peuple, né à Marcilly d'Azergue (Rhône), le 27 juin 1802, est le fils d'un ancien député de l'extrême gauche qui fit une opposition très-vive à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Envoyé lui-même à la Chambre des Députés, en 1837, par l'arrondissement de Séez (Orne), il vota ordinairement avec le groupe des libéraux indépendants dont M. de Tocqueville était le chef. Il s'occupa surtout des matières économiques et de la question algérienne. Catholique fervent, son libéralisme le rapprochait de l'école de M. de Montalembert. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le second sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota en général avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Approuvant complétement la direction donnée à l'expédition de Rome, il prit une part personnelle aux événements d'Italie. Envoyé en mission auprès du pape, il désavoua le traité conclu par M. de Lesseps (voy. ce nom) avec les triumvirs romains, et présida, après la prise de Rome, au rétablissement de l'ancien régime. Il fut réélu, le premier, à l'Assemblée législative, et continua de siéger dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire; mais il ne voulut point se rallier à la politique particulière de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre 1851, il resta en dehors des affaires publiques.

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), géologue et minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Abbeville le 31 mars 1777, fit des études brillantes, et fut admis, en 1793, à l'École des travaux publics d'où l'on tira les premiers élèves de l'École polytechnique. Il passa comme ingénieur ordinaire, en 1795, dans le corps des mines. Membre de la Commission scientifique de l'expédition d'Égypte, il exécuta dans la Basse-Égypte plusieurs travaux topographiques, notamment un relevé des ruines de Sâni, l'ancienne *Tanis*, dont il a fourni la description au grand ouvrage sur l'Égypte publié par la Commission. A son retour en Europe, en 1801, ayant fait naufrage sur la côte de Calabre, il étudia la minéralogie et la géologie de cette province. Rentré enfin dans sa patrie, il reprit son service d'ingénieur et fut élevé, en 1809, au grade d'ingénieur en chef.

Livré tout entier à ses études, il continua, avec les conseils de Haüy, des recherches minéralogiques et géologiques commencées sous la direction bienveillante de Dolomieu. Il entreprit, en 1804, un voyage en Espagne et alla étudier aux Canaries l'action des volcans. C'est alors qu'il conçut l'hypothèse du feu central dont il a poursuivi depuis la démonstration dans différents mémoires. Il fut appelé dans l'Académie des sciences en remplacement de Haüy, en 1822.

M. L. Cordier, devenu inspecteur divisionnaire des mines dès 1810, ne fut qu'en 1832 inspecteur général. Les honneurs ne lui manquèrent pas sous la nouvelle dynastie. Nommé successivement, après 1830, maître des requêtes et conseiller d'État en service extraordinaire, vice-président du conseil général des mines (1834), il fut élevé, en novembre 1839, à la dignité de pair de France. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 5 février 1837. — Il est mort le 30 mars 1861.

M. L. Cordier, le plus ancien ingénieur des mines, ne cessa pas de remplir ses fonctions de professeur de géologie au Jardin des plantes, où il avait été appelé en 1819 et devint le représentant de la vieille école géologique. Il n'a publié aucun ouvrage, et tous ses travaux se trouvent consignés dans des mémoires spéciaux; les plus importants sont contenus dans le *Journal des Mines* et dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*.

CORDIER (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai, le 19 octobre 1827, suivit de 1845 à 1847 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Fauginet, puis de Rude, et débuta au salon de 1848. Porté par goût vers l'étude des races humaines, il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage en Afrique et en rapporta de nouveaux types. Nous citerons parmi ses œuvres importantes : les bustes de *Saïd-Abdalla*, du lieutenant *E. Cordier*, son frère, de *monseigneur Giraud*; une *Tête de Vierge*, *Époux chinois*, *Vénus africaine*, *Types nègres et mongols* (1848-1853); ces derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; *le maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mlle Matham*, douze *bustes d'Algériens* (1857); un groupe en plâtre : *Amphitrite*, la *Bella Gallinara*, statue marbre; la *Capresse*, buste marbre et bronze et un *Palikare grec* (1861); *Amphitrite*, statue marbre; buste de *l'Impératrice*, une *Juive d'Alger*, buste en bronze émaillé, onyx et porphyre, *femme muldtresse*, *le maréchal Randon* (1864), etc. M. Cordier a exécuté, pour la ville de Verdun, la *statue du maréchal Gérard*, inaugurée à la fin 1856. Il a obtenu une médaille de 3ᵉ médaille en 1851, une de 2ᵉ classe en 1853 et a été décoré le 15 août 1860.

CORDOVA (don Fernando-Fernandez DE), général et homme politique espagnol, né à Madrid, en 1792, et frère des deux généraux de ce nom, morts dans ces dernières années, fit ses études à l'École militaire de Madrid, entra au service en 1810 et gagna successivement tous ses grades dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Après avoir traversé tous les gouvernements qui se succédèrent en Espagne, il se compromit gravement en 1841, avec Diego Léon et le général de La Concha, dans le soulèvement qu'excita O'Donnell contre Espartero. Il se rattacha ensuite au parti des progressistes modérés, dit de Salamanque. En septembre 1847, il fut deux mois ministre de la guerre et devint général directeur de l'infanterie. En 1849, il passa en Italie, avec le corps de troupes espagnoles chargé d'aider à rétablir le pape. Le 8 mars 1850, il fut nommé capitaine général de la nouvelle Castille. L'année suivante il devint capitaine général de Cuba, et en 1853, directeur général de la cavalerie. Aussitôt qu'éclata à Madrid la révolution de 1854, la reine le chargea de former un nouveau cabinet. Il déclina cette mission; mais il n'hésita pas à faire tirer les troupes sur les insurgés au nom de la reine. Après la victoire de ceux-ci, il jugea à propos de quitter Madrid dans la nuit du 27 au 28 juillet, et de se retirer en France. Don F. de Cordova regagna l'Espagne à la suite des événements de 1856, et reprit son rang parmi les généraux. En septembre 1864, il a été appelé au ministère de la guerre dans le cabinet Narvaëz.

CORÉ (François), mécanicien français, né à Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1813, fit ses études au collége de Briey, vint en 1831 à Paris et y fonda plus tard une institution qu'il abandonna pour se livrer tout entier à la mécanique. Il s'occupa surtout du rapport de cette science avec les arts industriels. On lui doit des machines à mouler et comprimer les combustibles artificiels, des machines à mouler divers produits céramiques, un nouveau système pour le travail des métaux, particulièrement du fer battu. M. Coré a été, en 1851, un des délégués choisis par le conseil municipal et la chambre de commerce de Paris pour aller étudier l'Exposition universelle de Londres. Il a rendu compte de cette mission dans son *Histoire de la mécanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1854, in-8). Il a commandé, pendant quelques mois de l'année 1848, la garde républicaine qu'il avait contribué à organiser.

CORK ET ORRERY (Richard-Edmond-Saint-Lawrance BOYLE, 9ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1829, à Dublin, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1711 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungarvan, il fit ses études à l'université d'Oxford, devint député-lieutenant de Somerset en 1850, et siégea au Parlement de 1854 à 1856. A cette dernière date il hérita des titres de son grand-père et entra à la Chambre des Lords où il continua de défendre les doctrines du parti libéral. Marié en 1853 à une fille du marquis de Clanricarde, il a pour héritier son fils Charles Spencer Canning, vicomte Dungarvan, né à Londres en 1861.

CORMENIN (Louis-Marie DE LA HAYE, vicomte DE), publiciste et jurisconsulte français, membre de l'Institut, ancien député et représentant du peuple, est né à Paris, le 6 janvier 1788. Son grand-père et son père furent lieutenants généraux de l'Amirauté. Il eut pour parrain le duc de Penthièvre, et pour marraine la princesse de Lamballe. Après avoir fait ses classes dans le pensionnat de M. Lepitre, à Paris, il suivit les cours de l'École de droit et fut reçu avocat en 1808. Continuant en même temps ses études littéraires et lié avec L. Laya et M. Villemain, il se livrait à la poésie et voyait ses vers accueillis dans le *Mercure de France* et l'*Almanach des muses*. Mais en 1810, l'Empereur l'appela au conseil d'État, comme auditeur, et lui accorda la séance impériale. Après la Restauration, il devint maître des requêtes; aux Cent-Jours, il résigna ses fonctions, qui lui furent rendues à la rentrée du roi.

M. de Cormenin s'était déjà livré activement, dès cette époque, à l'étude des questions du droit administratif, et plusieurs publications le firent remarquer. Dans l'une d'elles qui parut anonyme: *Du conseil d'État envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle* (Paris, 1818), l'auteur, plus jaloux des droits des administrés que de l'autocratie de l'administration, demandait que des garanties fussent données aux particuliers dans la distribution de la justice administrative par la création d'une cour spéciale avec des membres inamovibles, la défense orale et la publicité des audiences. Un autre écrit du même temps : *De la responsabilité des agents du gouvernement*, etc., réclamait des garanties contre le conseil d'État lui-même. En 1822 parut, sous le titre de *Questions de droit administratif*, le plus important de ses ouvrages, dont la 5ᵉ édition, profondément remaniée, porte celui de *Droit administratif* (1840, 2 vol. in-8). Ce livre, fruit de plusieurs années de labeur, traite surtout d'une manière approfondie toutes les matières contentieuses.

Élu député d'Orléans en 1828, il prit place au centre gauche, et commença aussitôt une vive opposition contre le gouvernement de la Restauration. Il paraissait peu à la tribune, mais il se

faisait le défenseur de toutes les libertés menacées, soit dans les bureaux de la Chambre, soit dans diverses brochures politiques d'actualité. Il fut, dès lors, vivement attaqué par les journaux ministériels qui l'appelaient ironiquement « l'homme du contentieux. » Il fut surtout un des plus ardents adversaires de l'hérédité et de la dotation de la pairie (avril 1829).

Associé, en 1830, aux 221, M. de Cormenin protesta, après les journées de Juillet, contre l'élévation au trône de la dynastie d'Orléans, qu'il considérait comme un empiétement de pouvoirs de la part des députés sur la souveraineté du peuple, et fut un de ceux qui donnèrent à la charte le nom de *charte bâclée*. Il refusa les plus hautes fonctions dans la magistrature et se démit de ses fonctions au conseil d'État et de son mandat de député. Le nouveau régime constitué, il se présenta sans succès devant les électeurs du Loiret, en octobre 1830. Renvoyé à la Chambre par le département de l'Ain, il y siégea à l'extrême gauche, et ne montra pas moins d'archarnement contre la quasi-légitimité que contre la Restauration. Maniant alors avec une extrême habileté l'arme meurtrière du pamphlet, il commença, en 1831, à propos de la discussion du budget, ses fameuses *Lettres sur la liste civile*, réunies plus tard en volume, ayant pour second titre : *Trois Philippiques*. Elles eurent, en dix ans, jusqu'à vingt-cinq éditions.

En 1832, M. de Cormenin fut élu, le même jour, député dans les quatre arrondissements de Belley, Pont-de-Vaux, Montargis et Joigny; il opta pour Belley. Réélu, en 1834, dans la Sarthe et dans l'Yonne, il opta pour l'arrondissement de Joigny qu'il représenta jusqu'à l'avant-dernière session de l'ancienne Chambre. Pendant toute cette période, il publia, sous le pseudonyme redouté de *Timon*, une foule de pamphlets sur toutes celles des questions à l'ordre du jour qui étaient de nature à passionner l'opinion publique et une série d'articles de journaux et de revues, immédiatement reproduits par toutes les feuilles de l'opposition.

Parmi les nouveaux pamphlets politiques de M. de Cormenin, il faut d'abord rappeler, comme les plus populaires, ses *Très-humbles remontrances de Timon au sujet d'une compensation d'un nouveau genre que la liste civile prétend établir entre quatre millions qu'elle doit au Trésor et quatre millions que le Trésor ne lui doit pas* (1838), à propos des répétitions élevées par la liste civile contre le Trésor; *Lettre au duc de Nemours*, au sujet du projet d'apanage, et les *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation* (1840), à propos de la demande de dotation en faveur du même prince, lors de son mariage. Le succès de ces deux écrits contribua à forcer le gouvernement à retirer le double projet de loi qui les avait provoqués. Deux autres pamphlets, d'un autre ordre, portèrent une vive atteinte à la popularité de Timon auprès du parti républicain; ce sont : *Oui et non, au sujet des ultramontains et des gallicans* (1845, 20 tirages), et *Feu! Feu!* (même année), en réponse aux critiques que le premier avait soulevées. Aux élections générales qui suivirent (1846), l'auteur, traité d'*ami des jésuites*, vit échouer sa candidature.

Le suffrage universel, dont M. de Cormenin était, avant la révolution de 1848, un des rares champions, lui fut favorable. Il fut élu représentant du peuple dans quatre départements : la Seine, les Bouches-du-Rhône, l'Yonne et la Mayenne. Nommé l'un des vice-présidents de l'Assemblée, il fut aussi élu, le premier, membre de la Commission de constitution et en eut la présidence. Il prit la plus grande part à la rédaction du pacte républicain et contribua, pendant assez longtemps, à lui imprimer le caractère le plus démocratique qu'il put comporter. Mais des collisions d'idées, qui éclatèrent dans le sein de cette Commission, lui firent donner sa démission de président avant que l'œuvre fût achevée. Il persista, mais sans succès, à réclamer la ratification de la Constitution par le peuple. Nommé membre du conseil d'État provisoire, il fut maintenu dans le conseil d'État reconstitué par l'élection parlementaire (11 avril 1849), et devint président du comité du contentieux. Il était passé, comme conseiller, dans la section de finances, lorsque le coup d'État du 2 décembre amena encore une fois la réorganisation de ce corps. M. de Cormenin, qui, de son point de vue de publiciste radical, avait pris part à la défense de Louis-Napoléon après la tentative de Strasbourg, accepta une place dans le nouveau conseil, où il fait partie de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. En 1855, une ordonnance du gouvernement impérial l'a fait entrer à l'Institut, comme membre de la section d'administration ajoutée à l'Académie des sciences morales. Il avait été promu au rang d'officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1821.

M. de Cormenin a publié, outre ses livres de droit et ses pamphlets : *Études sur les orateurs parlementaires* (1838, 2 vol. in-32; 15e édit., 1847), ouvrage qui contient les préceptes de l'éloquence parlementaire et représente, comme à l'appui, dans les principaux traits de leur vie publique et de leur talent, les orateurs de la Restauration, Manuel, Foy, Royer-Collard, M. Berryer, etc., et ceux de la monarchie de Juillet, MM. Guizot, Thiers, Dupin, de Lamartine, Odilon Barrot, etc.; *Entretiens de village* (1846, in-32 et in-18, six éditions dans la même année), dont une partie avait paru dix ans auparavant sous le titre de : *Dialogues de maître Pierre*, et qui valurent à l'auteur, en 1846, un des prix Montyon. Sa dernière publication, après un long silence, est : *le Droit de tonnage en Algérie* (1860, in-18).

On doit aussi à M. de Cormenin diverses créations de bienfaisance : veillées-ouvroirs pour les femmes âgées; œuvres de couture pour les jeunes filles des campagnes; ouvroirs industriels; œuvres des dernières prières; distribution de secours aux vieillards par les enfants de la première communion; inscription dans les communes rurales des hommes célèbres de chaque arrondissement, etc.

CORMENIN (Louis, baron DE), fils du précédent, né à Paris, en 1826, débuta dans le journalisme, en 1850, comme suppléant de M. Théophile Gautier au feuilleton de la *Presse*. Il entra ensuite à l'*Événement*, journal démocratique, qui était, dans l'opposition, l'organe personnel de M. Victor Hugo. Mais après le coup d'État du 2 décembre, il se rallia, comme son père, au gouvernement. On lui confia la direction du *Moniteur officiel*, en remplacement de M. Grün. Il a depuis été remplacé lui-même dans ces fonctions par M. Turgan. Il a été l'un des premiers rédacteurs de la nouvelle *Revue de Paris*, avant qu'elle prît un caractère politique.

CORMON (Pierre-Étienne PIESTRE, dit Eugène), auteur dramatique français, né le 5 mai 1811, à Lyon, appartient, par sa mère, à la famille des Cormon, libraires, dont il a pris le nom. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, notamment pour les scènes de drame et de vaudeville; mais, sauf trois pièces, il a toujours eu des collaborateurs, notamment MM. Dennery, Grangé, Laurencin et Michel Carré. De 1832 à 1863, il compte plus de

cent ouvrages dramatiques, drames, comédies, vaudevilles, livrets d'opéras, dont quelques-uns ont obtenu une longue série de représentations.

Nous citerons : *les Faussaires anglais* (1833); *les Gueux de mer* (1835); *le Vagabond* (1836); *le Pensionnat de Montereau* (1836); *Rafaël, ou les Mauvais conseils* (1838); *Paul et Virginie* (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus grands succès de l'Ambigu; *le Canal Saint-Martin* (1845); *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représentée au Théâtre-Français; *un Mari qui se dérange* (1846); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846); *Gastibelza* (1847), pour l'ouverture de l'Opéra-National; *les Paysans* (1847); *le Moulin des tilleuls* (1849); *la Ferme de Primerose* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852); *les Femmes du monde* (1852); *la Foire aux plaisirs* (1855); *le Billet de faveur* (1856); *Don Pèdre*, opéra-comique (1857); *les Crochets du père Martin*, drame en trois actes (Gaîté, 1858); *les Ducs de Normandie*, drame historique en cinq actes et onze tableaux (Cirque, 1859); *le Château Trompette*, opéra-comique (1860); *les Mitaines de l'ami Poulet*, comédie en deux actes (Vaudeville, 1861); *les Pêcheurs de Catane*, drame lyrique (1861); *Jocrisse*, opéra-comique (1862); *les Pêcheurs de perles*, opéra-comique (1863); *le Docteur Magnus*, opéra en un acte (1864); *Lara*, opéra-comique en trois actes (1864), etc. Cet auteur a pour collaborateurs ordinaires MM. Dennery, Grangé, Laurencin, etc.

CORNE (Hyacinthe-Marie-Augustin), littérateur et magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 28 août 1802. Élevé par les jésuites à la maison de Saint-Acheul, il fut nommé, vers la fin de la Restauration, conseiller auditeur près la cour royale de Douai. Après la révolution de Juillet, il devint président du tribunal de cette ville. En 1837, il entra à la Chambre comme député de Cambrai, et siégea sur les bancs de la gauche jusqu'en 1846. Supplanté par un candidat ministériel aux élections qui précédèrent la chute de la monarchie, il prit une part très-active à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général à Douai, et, le 17 juin, la Commission exécutive lui confia les fonctions de procureur général près la Cour d'appel de Paris, en remplacement de M. Portalis. C'est en cette qualité qu'il eut à demander la mise en accusation de MM. Louis Blanc et Caussidière.

Nommé représentant du peuple par 190 935 suffrages, le second sur la liste des 28 élus du département du Nord, M. H. Corne vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fut remplacé dans le poste de procureur général par M. Baroche. Il fit au gouvernement de Louis Napoléon une opposition très-modérée, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut réélu que le dix-neuvième à l'Assemblée législative, sa candidature ayant eu pour adversaires tous les partis extrêmes. Il resta dans les rangs du parti démocratique non socialiste, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta. Écarté de la politique, M. H. Corne est revenu aux travaux littéraires.

On lui doit un *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, 1826, in-8); *du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); *de l'Éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'État* (Paris, 1844, in-8); *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus*, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849 (1851, in-8); *le cardinal de Richelieu* (1853, in-18); *le cardinal Mazarin* (1853, in-18); *Lettres à Adrien* (1856, in-8), etc.

CORNEILLE (Pierre-Alexis), littérateur français, né à Carpentras, le 23 janvier 1792, est un des derniers descendants du grand poëte de ce nom. Élevé au collége de Marseille, pour lequel une bourse lui avait été accordée par le premier Consul, il entra dans l'enseignement et professa d'abord les mathématiques à Lorgues; admis en 1813 à l'École normale, il obtint une chaire d'histoire à Poitiers, puis à Rouen, où il a exercé les fonctions d'inspecteur d'académie. Décoré en 1846, il a été nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif, pour la 3e circonscription de la Seine-Inférieure; il a été réélu en 1857 et en 1863 au même titre. A ces dernières élections, il a obtenu 19 839 voix, sur 26 777 votants. On a de lui quelques livres classiques et un rapport adressé, en 1829, à la Société libre d'émulation, *sur le Jour de la naissance de P. Corneille et la maison où il est né.*

CORNÉLIUS (Pierre DE), célèbre peintre allemand, est né à Dusseldorf, le 16 septembre 1787. Fils d'un peintre, son goût pour la peinture fut secondé par l'éducation. Encore tout enfant, il se faisait un petit revenu en illustrant des calendriers et autres publications de ce genre. Il ne négligeait pas cependant les études sérieuses, l'antique et Raphaël, et il s'habituait à reproduire de mémoire les ouvrages des maîtres. A seize ans il perdit son père et fut sur le point de renoncer à la peinture, pour prendre un état qui pût soutenir sa famille. Mais sa mère aima mieux s'imposer tous les sacrifices, que de compromettre l'avenir de son enfant.

M. de Cornélius avait dix-neuf ans lorsqu'il fut chargé de peindre la coupole de l'église de Neuss. Ce travail commença sa réputation. Il résolut alors de visiter Rome et de s'inspirer aux sources mêmes de l'art; mais épris tout à coup du génie de Goethe, il entreprit avec passion cette illustration du *Faust*, dont il fit hommage au poëte et qui est restée un de ses plus beaux ouvrages. A Rome, il se lia avec MM. Overbeck, Schadow et d'autres artistes qui éprouvaient le même enthousiasme que lui pour les chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Il exécuta une seconde composition vaste et nationale, *le Cycle des Nibelungen*, qui eut en Allemagne un succès populaire. Il aborda ensuite la peinture à fresque, inconnue ou négligée dans son pays, et qu'il devait y restaurer plus tard. Aidé de ses amis, il peignit, au palais de M. Bartholdy, ministre de Prusse à Rome, *l'Histoire de Joseph*. Il devait aussi exécuter une grande fresque de *la Divine comédie*, pour un prince italien, mais les dessins seulement étaient faits lorsqu'il fut appelé à Munich par le prince royal de Bavière, plus tard le roi Louis. Ces dessins et ceux qu'il fit ensuite pour *la Jérusalem délivrée*, sont un digne commentaire de Dante et du Tasse.

Ayant quitté Rome en 1819, M. de Cornélius alla s'établir à Munich, où le prince le chargea de décorer la Glyptothèque. Il y remplit deux grandes salles, la *Salle des héros* et la *Salle des dieux*, de fresques empruntées à la mythologie antique et traitées dans le goût païen. Il retourna ensuite à Dusseldorf, où il avait été nommé directeur de l'académie; mais il y resta peu de temps, et revint à Munich peindre les loges de la Pinacothèque. Il y a exécuté une *Histoire de la peinture*, où les peintres français, quoique sa-

crifiés, reconnaissent une grande profondeur de conception. En même temps, il décorait l'église Saint-Louis de quatre grandes fresques, *Dieu le père*, *la Naissance du Christ*, *le Crucifiement* et *le Jugement dernier*. Cette dernière composition, qui a 62 pieds de haut sur 38 de large, se distingue par des qualités originales, même après *le Jugement dernier* de Michel-Ange. La réputation de M de Cornélius se répandit en Europe. Il fit un nouveau voyage à Rome en 1833, et en 1839 il vint à Paris, où les artistes français lui firent le meilleur accueil. Le gouvernement anglais le consulta pour la décoration du nouveau palais du Parlement, et témoigna même l'intention de l'appeler en Angleterre.

Une grande fierté de caractère amena M. de Cornélius à se brouiller avec le roi Louis. Il accepta la place de directeur de l'académie de Berlin, où l'appelait Frédéric-Guillaume, qui le chargea de décorer Campo-Santo. Il dessina aussitôt ses cartons, dont quatre ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et ont frappé, sinon séduit le public. C'est lui aussi qui a fait les dessins du bouclier que le roi de Prusse a offert à son filleul, le prince de Galles, et dirigé l'exécution des fresques du musée de Berlin.

M. de Cornélius est un peintre vraiment allemand : penseur autant qu'artiste, il introduit une idée dans toutes ses compositions. Il passe pour pousser ce mérite jusqu'à l'exagération, et pour sacrifier l'exécution, et surtout le coloris, à la pensée. Ses œuvres, pour vouloir trop exprimer, ont quelquefois besoin d'un commentaire. Le peintre s'efface devant le philosophe et le poëte, et son génie profond et créateur ne rencontre pas toujours le naturel. Ce qu'il excelle à rendre, ce sont les types rêvés par la poésie, Faust et Marguerite, Siegfrid et Brunehilde, Armide et Ugolin. C'est un poëte épique. Il a formé d'illustres élèves, entre autres M. Kaulbach. Ses œuvres ont été reproduites par le burin des maîtres allemands, Amsler, Schœfer, Eberlé. C'est peut-être le peintre le plus populaire de l'Allemagne; toutes les récompenses lui ont été prodiguées dans son pays, et l'Institut de France l'a élu en 1838 parmi ses membres étrangers.

CORNILLE (Timothée-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais), le 15 septembre 1788, fit ses études à Paris au lycée Charlemagne, puis suivit les cours de droit et revint en 1812 s'établir comme avocat à Arras. Sous la Restauration, il mit son talent au service des libéraux, et défendit un grand nombre d'accusés politiques devant les cours prévôtales et les conseils de guerre, comme devant les tribunaux et les cours d'assises. L'académie d'Arras lui conféra le titre de secrétaire perpétuel. Bâtonnier du barreau d'Arras, il protesta énergiquement, en 1830, contre les ordonnances de Juillet. Après la révolution il fut nommé président du tribunal civil, conserva toute son indépendance et représenta l'opposition au conseil municipal d'Arras et au conseil général du Pas-de-Calais. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur dix-sept, par 78 763 voix. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CORNU (Sébastien-Melchior), peintre français, né à Lyon, en 1804, étudia d'abord sous MM. Richard et Bonnefond, vint ensuite à Paris prendre les leçons de M. Ingres, et reçut dans ses ateliers le style des divers genres auxquels il s'appliqua tour à tour. Il fit, de 1832 à 1836, un voyage en Italie et en Turquie et se fixa depuis à Paris. Cet artiste a principalement exécuté depuis 1833 : *le Repos du moissonneur*, *le Pifferaro malade*, *Louis IX faisant ses adieux à sa mère* (1838); *Jésus au milieu des docteurs* (1848); *les Deux entrevues de Faust et de Marguerite*; les portraits de *Jacques Arago*, du *baron Prony*, le sien, et ceux de divers personnages en costumes orientaux (1831-1853); *Invention d'une statue de la Vierge* (1857); *le Christ sur la croix*, pour la salle des assises de Poitiers, *la Reddition d'Ascalon à Baudouin III*, le *Combat d'Oued-Halleg*, pour les galeries de Versailles; un sujet de *Bacchanales*, actuellement au musée de Grenoble; *la Vision d'un Turc*, à Valenciennes; *Sainte Anne instruisant la Vierge*, pour la chapelle des Duguesclin, à Saint-Laurent au Puy, plusieurs sujets compris dans la restauration de Saint-Séverin, et des peintures sur faïence émaillée, destinées aux tympans extérieurs de l'église impériale de Saint-Leu-Taverny. Ces derniers travaux, représentant *Jésus-Christ*, *saint Leu et saint Egidius*, et *la Vierge*, *ou mère des affligés*, ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. S. Cornu a été aussi chargé de la continuation des travaux de l'église de Saint-Germain des Prés, interrompus par la mort de Flandrin. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1841, et une 1ʳᵉ en 1845. En 1862, il a été nommé administrateur du musée Campana ou Napoléon III, qui n'a eu que quelques mois d'existence. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier en 1862.

CORNU (Hortense Lacroix, dame), femme de lettres française, née à Paris, en 1812, et filleule de la reine Hortense, a épousé, en 1834, M. Sébastien Cornu. Elle est la sœur de l'architecte Eugène Lacroix. Familière avec la littérature allemande, elle a, sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, publié : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841); *Gœthe et Bettina*, correspondance inédite (1843, 2 vol. in-8); elle a fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue du Nord*, à la *Revue indépendante*, à la *Nouvelle Encyclopédie moderne*, etc.

CORNUDET (Étienne-Émile, comte), ancien pair de France et ancien député, né à Felletin (Creuse), le 10 février 1795, est le fils aîné d'un sénateur créé comte par Napoléon, puis devenu pair et mort en 1834. Il entra au conseil d'État en 1813, passa quelques années sous les drapeaux et fut nommé, en 1819, sous-préfet à Issoudun, puis à Figeac. Peu de temps après, il donna sa démission pour se livrer à l'administration de ses biens. Élu député en 1831 par l'arrondissement d'Aubusson, il vota pendant quatre législatures successives avec le parti conservateur. Promu à la pairie (4 juillet 1846), il suivit au Luxembourg la même ligne politique. La révolution de Février l'a rejeté dans la vie privée. M. Cornudet est officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1843. — Son fils, M. Alfred Cornudet a été élu membre du conseil général de la Creuse.

CORNUDET (Léon-Alexandre-Marie), administrateur français, de la même famille que le précédent, est né à Champagny (Loire), le 29 octobre 1808. Secrétaire du parquet de la Cour des Pairs (avril 1834), puis de celui de la Cour royale de Paris, (août 1835), il devint chef du cabinet de Martin du Nord, au ministère de l'agriculture et

des travaux publics (octobre 1836). Entré au conseil d'État, le 5 décembre de la même année, comme auditeur de 2ᵉ classe, il passa auditeur de 1ʳᵉ, le 5 juin 1837, maître des requêtes en service extraordinaire le 3 janvier 1839 et en service ordinaire le 10 mars suivant. Nommé commissaire du roi près la section du contentieux, il conserva ses fonctions de maître des requêtes en 1848 et fut placé à la tête du ministère public près la même section, ayant pour substituts MM. de Vuitry et Dumartray. Lors de la réorganisation de 1852, il fut nommé conseiller d'État et maintenu dans la section du contentieux. A la suite de l'affaire des biens de la famille d'Orléans, dont il avait été le rapporteur, M. L. Cornudet cessa de faire partie du conseil, du 31 juillet 1852 au 5 mars 1853; quand il y rentra, il fut attaché à la section des travaux publics et de l'agriculture. Décoré de la Légion d'honneur le 8 mars 1839, il a été promu officier le 20 février 1858.

CORNUT (Romain), publiciste français, né vers 1815, tour à tour professeur, avocat et journaliste, a publié d'abord, à l'usage des classes élémentaires, une *Grammaire grecque et latine comparée* (Paris, in-8); *le Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843, in-18), etc. En 1845, il acquit, comme avocat, une certaine réputation, en plaidant avec succès, devant les assises de Privas, pour deux prêtres accusés de détournement de mineure protestante; on consacra le souvenir de ce triomphe par une médaille qui représente le défenseur terrassant le démon de l'impiété. M. Cornut appartenait alors à la rédaction de *l'Univers religieux*. Lorsque l'Académie française mit au concours l'éloge de Voltaire, il présenta un discours qui était une véhémente philippique contre le philosophe de Ferney. Depuis la révolution de Février, il a professé des opinions religieuses et politiques toutes différentes, soit dans ses écrits, soit dans ses leçons publiques au cercle littéraire de Bruxelles. Longtemps chargé de la critique littéraire au journal *la Vérité*, qui est devenu *le Courrier de Paris*, il a collaboré à *l'Avenir* (de 1854) et à *la Revue de Paris*. M. Proudhon lui a dédié, en 1853, sa *Théorie du Progrès*. Il a donné une édition annotée des *Confessions de Mme de La Vallière repentante* (1855, in-12).

CORONINI-CRONBERG (Jean-Baptiste-Alexandre, comte DE), général autrichien, né à Gœrtz, le 16 novembre 1794, entra comme cadet, en 1813, dans le corps des pionniers, obtint le grade de lieutenant pendant la campagne de 1814, prit alors du service dans les volontaires italiens du colonel Schneider, et, après leur licenciement, fut réincorporé dans un régiment de ligne. Indépendant de caractère, il quitta un instant le service de l'Autriche, en 1824, pour celui du duc de Modène; mais l'attente d'une guerre générale lui fit offrir de nouveau son épée à l'empereur, qui lui donna le commandement du 17ᵉ d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Rome et séjourna plusieurs années dans l'Italie autrichienne. En 1836, il fut nommé chancelier du grand-duc François-Charles et précepteur de l'aîné de ses fils, aujourd'hui l'empereur François-Joseph. Devenu major en 1837, le comte Coronini franchit un à un tous les grades, jusqu'à celui de feld-maréchal qu'il obtint en 1849, à la suite d'une campagne toute d'observation dans le sud du Tyrol. Après avoir passé la fin de 1849 en Croatie et en Esclavonie, il fut nommé, en 1850, gouverneur civil et militaire du bannat de Servie. En 1854, il fut nommé commandant en chef du corps d'armée autrichien chargé d'occuper les principautés danubiennes. Après la mort de Jellachich, il est devenu ban de Croatie (28 juillet 1859). Au mois d'avril 1865, il a été relevé, sur sa demande, des fonctions de général commandant en chef en Hongrie et mis à la retraite.

COROT (Jean-Baptiste-Camille), peintre français, né à Paris, en juillet 1796, fut placé, au sortir du lycée de Rouen, chez un marchand de draps, et y resta jusqu'en 1822, époque où, entraîné par une vocation décidée, il entra, contre le gré de ses parents, dans l'atelier du peintre Michallon. A la mort de ce maître, il passa chez Victor Bertin, puis il alla étudier seul en Italie pendant plusieurs années. Il exposa au salon de 1827 ses premiers tableaux : *Vue prise à Narni*, *la Campagne de Rome*. Ses ouvrages, dont le sentiment poétique était vivement apprécié des artistes, obtinrent peu à peu la faveur du public. On peut indiquer, parmi les plus remarquables, deux *Vues d'Italie*, qui ont fait partie de la galerie du duc d'Orléans; une autre *Vue d'Italie* (1834), au musée de Douai; *Souvenir des environs de Florence* (1839), au musée de Metz; *la Danse des Nymphes*, au musée du Luxembourg; *le Christ au jardin des Oliviers* (1849), au musée de Langres; *Soleil couchant dans le Tyrol* (1850), au musée de Marseille; *Souvenir de Marcoussy*, acheté par l'empereur; *Effet de matin*, *Une soirée* (1855); *l'Incendie de Sodome*, *Nymphe jouant avec un Amour*, *le Concert*, *Soleil couchant* (1857); *Dante et Virgile*, *Macbeth*, *Idylle*, *Tyrol italien*, *Études à Ville-d'Avray* (1859); *Soleil levant*, *Orphée*, *le Lac*, *Souvenir d'Italie*, *le Repos* (1861); *Étude à Mery* près La Ferté-sous-Jouarre (1863); *Souvenir de Morte-Fontaine*, *Coup de vent* (1864). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, deux 1ʳᵉˢ, en 1848 et 1855, et la décoration en 1846.

CORPORANDI (Xavier), sculpteur français, né le 30 octobre 1812, à Gilette (Piémont), qui faisait alors partie du département du Var, entra comme Français à l'École des beaux-arts, et suivit l'atelier de Bosio. Il s'est fait connaître jusqu'ici par deux œuvres distinguées : *la Mélancolie*, statue en plâtre qui eut beaucoup de succès au salon de 1846, et une *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre admis, avec l'œuvre précédente, à l'Exposition universelle de 1855. Il a travaillé, de 1854 à 1856, à divers groupes et bas-reliefs du nouveau Louvre. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846.

CORRÉARD (Frédéric), général français, est né à Poyols (Drôme), le 9 septembre 1789. Il entra à dix-neuf ans dans les dragons de la garde impériale, fit la campagne d'Autriche et combattit avec distinction à Essling et à Wagram. En Espagne, où il passa en 1811, il gagna le grade de lieutenant et la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille (1813), pour avoir un des premiers enfoncé un carré ennemi. Il devint capitaine en juin 1815 et fut licencié après Waterloo. Remis en activité l'année suivante, il fut fait chef d'escadron en 1821. Lieutenant-colonel en 1830, il fut envoyé en Algérie en 1832, prit une part glorieuse aux deux expéditions de Constantine, et devint colonel au 3ᵉ chasseurs d'Afrique en 1835; de retour en France, il fut mis à la tête du 4ᵉ de chasseurs, puis reçut le commandement de la gendarmerie de Lyon. Nommé maréchal de camp le 22 avril 1847, M. Corréard a rempli divers commandements militaires à l'intérieur jusqu'en 1852, époque où il a été placé dans la réserve de l'état-major général. Il a été promu, en 1844, commandeur de la Légion d'honneur.

Un autre général du même nom, M. François-Daniel-Auguste CORRÉARD, capitaine de zouaves en 1840, chef de bataillon en 1845, lieutenant-colonel en 1850, colonel du 88e de ligne en 1852, a été fait général de brigade le 13 mars 1858, employé en Italie et créé commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1857.

CORRÉARD (Alexandre, littérateur français, né à Serre (Hautes-Alpes), en octobre 1788, mort le 5 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CORRÉARD (J....), écrivain militaire français, frère du précédent, est depuis longtemps libraire à Paris. Il a publié sur l'art militaire un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous rappellerons les plus estimés : *Histoire des fusées de guerre* (1840, 2 vol. in-8 et atlas); *Recueil sur les reconnaissances militaires* (1845, in-8 ; *Géographie militaire de l'Italie* (1848, in-8); *Recueil des bouches à feu les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour* (1849-1853, in-4 et atlas de 120 pl.), commencé par le général Marion ; *Guide maritime et stratégique dans la mer Noire et en Crimée* (1854, in-8), etc. M. Corréard édite, sur les documents fournis par les officiers des armées françaises et étrangères, le *Journal des sciences militaires*.

CORSINI (don Tommaso), prince de Sisimeno grand d'Espagne de 1re classe, prince romain, homme politique italien, né à Rome en 1767, mort le 6 janvier 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CORSINI (don Andrea, prince), ex-duc de Casigliano, homme politique italien, né à Rome, le 16 juillet 1804, est l'aîné des quatre fils du précédent. Libéral comme son père et toute sa famille, il fut ministre des affaires étrangères en Toscane pendant l'année 1849 et grand chambellan du grand-duc. Il a épousé *Louise* Scotto, née en 1808.

CORSINI (don Neri), marquis de Lajatico, homme politique italien, né le 13 août 1805, autre fils du prince Tommaso, est mort le 1er décembre 1859. Il avait épousé *Éléonore* Rinucci, née en 1813, dont il a eu quatre fils et deux filles. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CORTA (Charles-Eustache), homme politique français, député, est né à Bayonne, le 4 novembre 1805. Après avoir été avocat à Dax, il devint sous-préfet de cet arrondissement le 12 septembre 1842 et conserva ces fonctions jusqu'à la révolution de 1848. Membre du conseil général pour le canton de Pouillon, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la deuxième circonscription des Landes. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 27 714 voix sur 27 894 votants. Au mois de février 1864, il a été envoyé au Mexique, chargé d'une mission, pendant laquelle il devait avoir sous son autorité tous les fonctionnaires et agents français, dépendant du ministère des finances. M. Corta a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862, et commandant à son retour du Mexique, le 5 novembre 1864. A son départ pour la France, il avait été nommé grand'croix de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe. *

CORTAMBERT (Pierre-François-Eugène), géographe français, est né à Toulouse, le 12 octobre 1805. Il a professé la géographie dans divers colléges, surtout au lycée Charlemagne. Parmi ses ouvrages, écrits la plupart à l'usage de la jeunesse, et tenus, par des réimpressions fréquentes, au courant des découvertes modernes et des changements politiques, nous citerons : *Géographie universelle* (1826, in-8); *Éléments de géographie* (1828); *Éléments de géographie ancienne* (1834, in-12); *Physiographie* (1836), description générale de la nature; *Leçons de géographie* (1839, in-8 avec atlas) : *Petit cours de géographie* (1840, in-12) : *Traité élémentaire de géographie physique et politique* (1852), etc. On lui doit encore une traduction de la *Géographie sacrée* de Worcester (1830); un *Petit dictionnaire des découvertes et inventions anciennes et récentes* (1836); des livres d'éducation dont plusieurs imprimés à Limoges, la partie géographique d'un *Manuel du baccalauréat ès lettres*, etc. Membre de la Société de géographie, M. Cortambert a publié, en 1854, une *Notice* sur des travaux de cette Société pendant les deux années précédentes. Il publie une édition refondue de la *Géographie universelle* de Malte-Brun (1860, t. I à VI, gr. in-8).

Sa femme, Mme Louise CORTAMBERT, est auteur d'un charmant petit livre sur *le Langage des fleurs* (1844, 6e édition), qui a paru sous le pseudonyme de *Charlotte de Latour*.

Son fils, M. Richard CORTAMBERT, a publié aussi un certain nombre de livres de fantaisie et de voyages : *Aventures d'un artiste dans le Liban* (1864, in-18) : *Impression d'un Japonais en France* (1864, in-18), etc.

CORVISART (R....-F....-E....-Lucien), médecin français, né à Thomelalong (Meuse), et neveu du célèbre baron de ce nom, mort en 1821, a été reçu docteur en 1852 avec une thèse sur *la Contraction des extrémités ou tétanie*. Il a été compris, dès 1853, dans le service de santé impérial, comme médecin par quartier, et fait depuis officier de la Légion d'honneur. Il a publié : *Dyspepsie et consomption*, *Études sur les aliments et les nutriments* (1854), dans lesquels il développe les ressources de la pepsine acidifiée; *Sur une fonction peu connue du pancréas, la digestion des aliments azotés* (1858); *Collection de mémoires sur une fonction peu connue du pancréas* (1864, in-8), etc.

CORVO DE CAMOENS (Joao de Andrade), littérateur et savant portugais, né Torres-Novas, le 30 janvier 1824, élève des Écoles polytechnique et du génie, lieutenant du génie en 1843, suivit les cours de médecine de Lisbonne et fut nommé, dès 1844, professeur de botanique à la Polytechnique, et en 1853, d'économie rurale à l'Institut agricole. En 1855, il fut membre du jury international de l'Exposition universelle de Paris, et a été chargé de diverses missions scientifiques. Il est, depuis 1855, membre de l'Académie de Lisbonne et commandeur du Christ.

M. Corvo de Camoens est auteur des écrits les plus divers : nous citerons de lui, au théâtre : *D. Maria Telles*, drame (1845), *Un conto ao serdo*, comédie (1852), *O Astrologo*, drame (1855), etc.; parmi ses romans : *Um anno na Corte*, roman historique (3 éditions); enfin parmi ses travaux scientifiques : *Memoria sobre doença das vinhas na Madeira*, dans les *Mémoires* de l'Académie; *Relatorio sobre a Exposicão universal de Paris.* (*Agricultura*); *Estudo economico e hygienico sobre a cultura do arroz* : ces deux derniers imprimés aux frais du gouvernement. *

COSSÉ-BRISSAC (Désiré-Emmanuel-Délie-Louis-Michel-Timoleon, comte DE), homme politique français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1793, entra en 1811 à l'École de cavalerie de Saint-Germain, d'où il sortit l'année sui-

vante, avec le grade de sous-lieutenant aux dragons de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 jusqu'à la bataille de Brienne, où il reçut trois blessures et fut fait prisonnier. La Restauration, qu'il accueillit avec empressement, le nomma tour à tour capitaine (1814), aide de camp et gentilhomme du duc de Berri, qu'il avait accompagné à Gand, lieutenant-colonel (1822) et chevalier d'honneur de la duchesse de Berri (1827). Après la révolution de Juillet, il suivit la famille royale dans l'exil, et s'attacha surtout à la princesse à laquelle il rendit d'importants services. M. de Cossé-Brissac rentra vers 1834 en France et vécut dans un éloignement absolu des affaires. Il a épousé, en 1817, Mlle Henriette de Montmorency-Tancarville, et a eu d'elle six enfants. Il est, depuis 1821, officier de la Légion d'honneur.

COSSERAT (Cosme-Eugène), homme politique français, député, est né le 25 octobre 1800. Manufacturier et ancien président du tribunal de commerce d'Amiens, il devint membre de la chambre de commerce et conseiller général pour le canton nord-est de cette ville, et, en 1861, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Somme. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 24 921 voix sur 29 330 votants. M. Cosserat a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

COSSON (Ernest-Saint-Charles), botaniste français, né à Paris, le 22 juillet 1819, étudia sous de Jussieu, Richard et Brongniart, suivit en même temps les cours de médecine et se fit recevoir docteur en 1847, avec une thèse *sur l'Extirpation de la partie inférieure du rectum* (in-4). Adjoint, en 1851, à la commission scientifique de l'Algérie, il a exploré à plusieurs reprises, de 1852 à 1858, les parties les plus inconnues de nos possessions d'Afrique. Il a été, depuis 1854, tour à tour secrétaire ou vice-président de la Société botanique de France; la Société d'acclimatation l'a choisi pour son archiviste, en 1857.

On a de lui : *Notes sur quelques plantes critiques, rares ou nouvelles, et additions à la Flore des environs de Paris* (1849); *Rapport sur un voyage botanique en Algérie, d'Oran au Chott-el-Chergui* (1853); *Rapport sur un voyage.... de Philippeville à Biskra et dans les monts Aurès* (1856), *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie, dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger* (1857). Il a donné, avec M. Ern. Germain de Saint-Pierre : *Supplément au catalogue raisonné des plantes vasculaires des environs de Paris*. *Synopsis analytique de la Flore des environs de Paris*, *Flore descriptive et analytique des environs de Paris* (1840-1845; 2e édit., 1859, in-12). et avec M. L. Krakli : *Sertulum tunetanum*. *Notes sur quelques plantes du sud de la régence de Tunis* (1847).

COSTA-CABRAL (Antonio-Bernardo DA), comte DE THOMAR, homme politique portugais, est né le 9 mai 1803, à Fornos de Algodres, dans la province de Beira. Il fit ses études à l'université de Coïmbre, fut nommé d'abord par don Pedro procureur à la haute cour d'Oporto, puis devint juge à Lisbonne. Élu pour la première fois à la Chambre des Députés en 1835, il s'attacha au parti populaire le plus exalté, fut nommé préfet de Lisbonne, se rapprocha du parti modéré, et arriva au ministère le 26 novembre 1839. A l'insu de ses collègues du cabinet, il prépara à Porto un mouvement insurrectionnel qui eut pour résultat la restauration de la charte réformée de don Pedro. Alors commença ce que l'on a appelé sa première dictature. Soutenu à la fois par la cour, par les deux Chambres, et par son frère, gouverneur de Lisbonne, il voulut affermir encore sa domination par trois décrets qui abolissaient les dernières libertés du Portugal. Le premier supprimait l'inamovibilité des juges; le second soumettait les officiers à l'arbitraire du ministre, le troisième établissait dans l'enseignement la censure et anéantissait les immunités du professorat. Alors il y eut contre lui une coalition générale des partis. Vainqueur de plusieurs insurrections, il dut céder à un effort suprême (1846), et se retirer en Espagne. Le triomphe des chartistes par l'armée espagnole de Concha et par la flotte anglaise, et les élections de 1848 le ramenèrent au pouvoir, où il remplaça le duc de Saldanha. Il tomba une dernière fois, en 1851, devant une insurrection dirigée par le duc de Saldanha, et par son propre frère, M. Sylva Cabral. Les actes de son ministère furent annulés, et le Portugal entra dans une nouvelle période, plus libre et moins orageuse. Sous les diverses administrations qui se sont succédé depuis sa chute, M. Costa Cabral, toujours membre de la Chambre des Députés, a dirigé une fraction de l'opposition. Malgré toutes les haines soulevées contre son gouvernement, l'ancien dictateur est regardé comme la plus haute personnalité politique du Portugal. Le ministère Terceira-Fontes le nomma ambassadeur au Brésil.

Une importante étude sur Costa-Cabral, publiée à Lisbonne, sous le titre d'*Apontamentos historicos*, a été traduite par extraits, sous celui de *Costa-Cabral, notes historiques* (Paris. 1846, in-8), par M. Évariste Bavoux.

COSTE (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, membre de l'Institut, né le 10 mai 1807, à Castries (Hérault), vint à Paris et se voua à l'étude des sciences naturelles, notamment de l'embryogénie, cultivée alors avec succès en Allemagne. Les travaux qu'il publia dès 1834 attirèrent sur lui l'attention des savants et de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères et la formation des embryons* (1834, in-4 avec pl.), faites en société avec M. Delpech. Peu de temps après, il fut appelé à développer ses idées sur cette science au Muséum d'histoire naturelle, et plus tard on créa pour lui, au Collège de France, la chaire spéciale qu'il occupe. Le 10 février 1851, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de de Blainville. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Son premier *Cours d'embryogénie comparée* fut publié en 1837 (t. I, in-8, pl. in-4), par les soins de MM. Gervais et Meunier. Depuis cette époque, il fit paraître sur le même sujet : *Ovologie du kanguroo* (1838), mémoire en réponse aux lettres du naturaliste anglais, Robert Brown; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés* (1847, t. I-II, in-4, Atlas in-fol.).

Dans ces dernières années, M. Coste s'est beaucoup occupé de l'art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle. La pisciculture, comme on dit, découverte en Allemagne au siècle dernier, n'a été mise en pratique que de nos jours par deux cultivateurs des Vosges, MM. Gehin et Remy, qui formèrent à leurs frais en 1842 un établissement pour la multiplication des truites. Sur les rapports de MM. Coste et Milne-Edwards, le gouvernement fit les avances nécessaires pour l'application en grand de cette industrie, et une piscine modèle fut créée, en 1851, à Huningue, laquelle, en deux ans, fournit 600 000 saumons ou truites pour l'ensemencement du Rhône. M. Coste se livra, de son côté, à des multiplications de races nouvelles, qu'il

éleva dans des bassins au Collége de France et, en 1855, il fut chargé d'empoissonner le lac et la rivière du bois de Boulogne. Ses travaux sur ce sujet se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852 et suiv.). Il faut citer, dans le même ordre d'idées, ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18; 2ᵉ édit., 1856); son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4 et cartes), récit d'une mission officielle qui contient des renseignements intéressants sur les industries similaires du lac Fusaro, de Marennes, de Comacchio et de l'anse d'Aiguillon; un *Rapport* à l'Empereur sur l'organisation des pêches maritimes au point de vue de l'accroissement de la force navale de la France (*Moniteur* du 8 avril 1861), etc. M. Coste a été nommé, le 26 avril 1862, inspecteur général de la pêche fluviale et, un mois après, de la pêche côtière maritime.

COSTE (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille, en 1787, fut élève de Pinchaud et de l'École des beaux-arts de Paris, et partit pour l'Égypte, en 1818, avec l'emploi d'architecte de Méhémet-Ali, qu'il occupa jusqu'en 1827. Il fit exécuter en ce pays d'importants travaux, notamment la reconstruction de la forteresse d'Aboukir, le grand canal d'El-Mamoudieh, d'Alexandrie au Nil, des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, enfin un grand nombre de petits canaux servant à l'irrigation des cultures récemment introduites. A Marseille, il a donné les plans de deux grandes églises, dont l'une avait été mise au concours. En 1840 et 1841, il fut attaché avec M. Eug. Flandin (voy. ce nom), à l'ambassade de France en Perse. Il a été décoré de la Légion d'honneur à son retour (1842) et promu officier en 1862.

On a de M. Coste un magnifique ouvrage intitulé: *Architecture arabe ou monuments du Kaire, dessinés et mesurés pendant les années* 1820, 1821 *et* 1822 (Paris, 1827, in-fol.), accompagné de 66 planches, et d'un précis sur l'histoire des khalifes d'Égypte; une grande *Carte de la Basse-Égypte*, en 4 feuilles, dont il a fait plus tard une réduction et qui a été dressée d'après les nombreuses opérations de nivellement et de relèvements; une série de *Dessins* coloriés sur les monuments arabes, qui a été exposée aux salons de 1832 et 1835. Il a collaboré, avec M. Flandin, à la relation du *Voyage en Perse* (1843-1853, 2 vol. in-8, et 6 vol. gr. in-fol. avec planches).

COSTELLO (Mme Louisa STUART), femme de lettres anglaise, est née en Irlande, en 1815. Ses nombreux écrits comprennent deux romans historiques: *les Prisonniers de la reine* (the Queen's Prisoners, 1841); *Jacques Cœur* (1847), etc., et des récits de voyages: *Pèlerinage en Auvergne* (Pilgrinage to Auvergne, 1842); *le Béarn et les Pyrénées* (Bearn and the Pyrenees, 1844); *De Londres à Venise, aller et retour* (Tour to and from Venice, 1846). On a encore de cette dame une sorte de biographie sous le titre de: *Souvenirs des plus illustres dames anglaises* (Memoirs of eminent english women. Londres, 1844).

Son frère, Dudley COSTELLO, a aussi publié des impressions de voyage; il collabore à plusieurs revues littéraires de Londres.

COSTER (Jacques), médecin français, né à Montagny (Mont-Blanc), en 1798, remporta, en 1811, le prix de l'académie de Grenoble pour une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, fit ensuite ses études à Annecy, son droit à Genève et sa médecine à Turin. En 1814, il devint, par le concours, élève du collége des provinces de cette dernière ville, où il fut un des promoteurs de l'insurrection de 1821. Réfugié à Genève, puis à Paris (1822), il y a depuis exercé la médecine. Comme praticien, il a appliqué le premier, par l'action de la pile voltaïque, l'iode aux tumeurs des corps tyrhoïdes, et tenté le traitement du choléra par le gaz oxygène.

On lui doit plusieurs ouvrages: *Manuel de médecine pratique* (1828, in-8); *Dictionnaire de santé* (1828, in-8); *Manuel des opérations chirurgicales* (1823, in-18, trois édit.), traduit en plusieurs langues; *de la Nouvelle doctrine italienne et de ses rapports avec la doctrine physiologique* (1824 et ann. suiv.), plusieurs *Mémoires*, une traduction du *Prince*, de Machiavel (1824), avec son ami Pellegrini.

COTELLE (Toussaint-Ange), jurisconsulte français, né à Bléneau (Yonne), le 12 juin 1795, est fils d'un conseiller à la cour impériale d'Orléans qui devint, en 1810, professeur à la Faculté de droit de Paris. D'abord élève de l'École normale, M. Cotelle fit ensuite son droit, devint docteur en 1819, puis, en 1823, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, et ne quitta sa charge qu'en 1847. Il est, depuis 1831, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées. Il a obtenu, en 1856, un accessit au concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été décoré en avril 1845.

Ses principaux ouvrages sont: *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1838-1840, 3 vol. in-8); *des Alignements et permissions de voirie urbaine, et des référés législatifs à introduire en cette matière* (1837, in-8); *Traité des procès-verbaux de contravention en matière administrative* (1848, in-8). M. Cotelle a collaboré aux *Annales des ponts et chaussées*, à *la Thémis*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, au *Moniteur universel;* il est l'un des auteurs du *Dictionnaire de l'administration française* (1855-1856, gr. in-8). Enfin il a édité: *Éléments du droit naturel* et les *Principes du droit de la nature et des gens* de Burlamaqui (1820 et 1821, in-8); *le Droit des gens*, de Vattel (1820, in-8).

COTTA (Bernhard), célèbre géologue allemand, est né, le 24 octobre 1808, à Kleinen-Zillach dans les forêts de la Thuringe. Son père, directeur de l'académie forestière de Tharand, près Dresde, lui enseigna lui-même les sciences naturelles, particulièrement la minéralogie et la géologie. Il continua ses études à l'École des mines de Freiberg, et se rendit en 1832 à Heidelberg, où il fut reçu docteur en philosophie. Dès cette époque, il commença des recherches de géognosie, particulièrement en Saxe, et entreprit avec Naumann la carte géologique de ce royaume. Ce beau travail qui les occupa dix ans (1832-1842) parut en 12 sections, accompagnées de plusieurs volumes de commentaires et d'explications. M. Cotta seul le compléta plus tard par une *Carte géognosique de la Thuringe* (4 sections 1843-1848). Nommé, en 1841, secrétaire de l'académie de Tharand, il remplaça, l'année suivante, son collaborateur comme professeur à l'École des mines de Freiberg.

On possède de ce savant de nombreux écrits parmi lesquels il faut citer: *Monographie des dendrolithes*, *Excursions géognosiques* (Geognostische Wanderungen, Dresde et Leipsick, 1836-1838, 4 vol.); *Introduction à l'étude de la géognosie et de la géologie* (Anleitung zum Studium der Geognosie und Geologie, ibid., 1839, 3ᵉ édition, 1849); *Lettres sur le* Cosmos *d'Alexandre de Humboldt, commentaire de cet ouvrage pour les gens*

du monde instruits (Briefe über Alex. v. Humboldt Kosmos, ein Commentar, etc., Leipsick, 1848-51 : trois parties en collaboration avec Schaller); la première partie, qui est de M. Cotta seul, a eu en 1856 une troisième édition : elle contient 41 lettres sur les étoiles fixes, le système solaire, le magnétisme terrestre, les aurores boréales, la géologie, les dernières découvertes astronomiques, etc.: *Lettres géologiques écrites des Alpes* (geologische Briefe aus den Alpen, Leipsick, 1850), publiées à la suite de deux voyages dans les Alpes et en Italie (1843 et 1844); *de la Constitution intérieure des montagnes* (Ueber den innern Bau der Gebirge, Freiberg, 1851), contenant la théorie de l'auteur sur l'histoire de la création; *Lettres sur la géologie* (geologische Briefe), ouvrage populaire: *Des dépôts des minéraux* (Lehre von den Erzlagerstaetten, Freiberg, 1855, avec planches).

M. Cotta rédigea en outre, de 1842 à 1847, les *Annales forestières et agricoles de l'académie de Tharand* (Forst-und Landwirthschafstliches Jahrbuch der Academie zu Tharand, Dresde et Leipsick, 4 vol.); il a publié depuis 1849 ses *Études sur les filons* (Gangstudien, Freiberg, 1847, et suiv.). Il a écrit aussi dans les revues périodiques de l'Allemagne, particulièrement dans les *Annales de minéralogie* de M. Leonhard, un grand nombre d'articles et de mémoires destinés surtout à populariser les résultats de ses recherches scientifiques.

Il a encore traduit l'*Histoire et la Science de la phrénologie* de Chenevix (Leipsick et Dresde, 1838), qui fut suivie d'un travail original : *Idees sur la phrénologie* (Gedanken über Phrenologie, Ibid., 1845).

COTTA (George, vicomte DE), propriétaire actuel et directeur d'une des premières librairies de l'Allemagne, qui appartient à la famille Cotta depuis 1642. Fondée à Tubingue, sous la raison sociale J. G. Cotta, elle a dû sa réputation surtout au vicomte Jean-Frédéric de Cotta, né le 27 avril 1764, mort en 1832, qui fut lié intimement avec tous les grands écrivains et poëtes de son siècle, le grand siècle litteraire de l'Allemagne, et publia en grande partie les œuvres de Goethe, Schiller, Herder, Fichte, Jean-Paul, Tieck, Voss, Hebel, Huber, Matthisson, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Jeannes de Müller, Spittler, Pfeffel, etc.

Le vicomte George de Cotta, sous la direction duquel la maison a encore pris une extension nouvelle, a été chambellan du roi de Bavière, écuyer du roi de Wurtemberg, etc.—Il est mort à la fin de janvier 1863.

Outre les classiques allemands dont nous avons parlé plus haut, et tant d'autres dont les œuvres ont eu, pour la plupart, plusieurs éditions, la librairie J. G. Cotta a publié et publie en grande partie encore aujourd'hui les revues, journaux, annuaires littéraires et recueils suivants : *la Gazette universelle d'Augsbourg* (Allgemeine Augsburger Zeitung), fondée par J. F. Cotta en 1798, *die Horen*, fondé par le même et par Schiller (1795); *Annales politiques* (1795); *Annuaires d'architecture* (1795); *Annuaire littéraire des dames* (1798); *le Journal du matin* (Morgenblatt, 1807): *Journal polytechnique de Dingler; Annuaires de Wurtemberg de Memminger; Hertha, l'Étranger* (Ausland), *l'Intérieur* (Inland); *Revue allemande trimestrielle* (Deutsche Vierteljahrsschrift (1838-1849); *Revue hebdomadaire d'agriculture et d'industrie* (depuis 1834), etc., etc.

COTTENHAM (Charles-Edwards PEPYS, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1824, à Londres, est fils d'un chancelier élevé en 1836 à la pairie héréditaire. Il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, fut nommé clerc de la couronne à la chancellerie (1848), et hérita, en 1851, des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords et se rangea dans le parti libéral. Non marié, il est mort en 1863 et a eu pour héritier son frère, William-John PEPYS, né à Londres en 1825. Ce dernier, non marié aussi, a pour héritier son frère Henri-Leslie, né en 1830.

COUAILHAC (Jean-Joseph-Louis), littérateur français, né à Lille, le 28 novembre 1810, fit de bonnes études au collége Henri IV, occupa une chaire de grammaire à Lyon, où il publia un recueil de nouvelles, *les Sept contes en l'air* (1832, in-8), quitta l'enseignement en 1833 et vint à Paris tenter la fortune littéraire dans tous les genres. Au théâtre, il a donné plus de 60 pièces : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. Parmi ses romans, nous citerons: *Avant l'orgie* (1836, 2 vol.); *Pitié pour elle!* (1837, 2 vol.); *une Fleur au soleil* (1838, 2 vol.); *les Mères d'actrices* (1843, 3 vol.), peinture très-vive des mœurs théâtrales; *le Comte de Mauléon*, etc. M. Couailhac a pris une part active à diverses publications collectives : *les Français peints par eux-mêmes*, *les Étrangers à Paris*, *le Jardin des plantes*, etc. On a encore de lui un petit livre de caractères, *le la Bruyère charivarique* (1842), et quelques bonnes *physiologies* (*l'Homme marié* et *le Jour de l'an*), etc.

L'un des vétérans de la presse parisienne, à laquelle il a longtemps fourni des faits divers, des feuilletons, des articles de circonstance, des articles politiques, des comptes rendus, etc., de 1843 à 1848, il a presque toujours travaillé dans les journaux de l'opposition : *le Temps*, *le Messager*, *le Courrier Français*, *le Corsaire*, *le Charivari*, *la Caricature*, *le Droit*. Entré, à *la Patrie* en 1837, il suivit jusqu'au coup d'État la ligne politique de cette feuille, et fut chargé, après 1852, de la rédaction de *la Normandie*, à Rouen, et du *Nord*, à Lille, fondés l'un et l'autre pour soutenir le gouvernement. Il écrivit ensuite pour les théâtres de vaudeville. Il a signé dans *la Presse* jusqu'en 1856 une intéressante correspondance sur les affaires d'Espagne, dont les matériaux lui étaient envoyés de Madrid par son frère, M. Victor Couailhac. De 1855 à 1861, il fut correspondant de l'*Indépendance belge*, de l'*Écho du Pacifique*, et puis devint secrétaire rédacteur au Sénat.

COUDER (Louis-Charles-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, vers 1790, fit ses premières études à Marseille, pays natal de sa mère, et les acheva à Paris. Admis à l'École centrale, il la quitta pour entrer dans l'atelier de Regnault, puis dans celui de David. Ses premiers tableaux furent : *Amour, tu perdis Troie*, et la *Mort du Peintre Massaccio*. A l'exposition de 1817, son *Lévite d'Éphraïm* partagea le grand prix avec le *Saint Étienne* de M. Abel de Pujol et prit place au Luxembourg. Il exécuta ensuite les peintures de la salle d'Apollon au Louvre : *la Lutte d'Hercule et d'Antée*, *Achille près d'être englouti par le Xante et le Simois*, *Vénus recevant de Vulcain les armes qu'il a forgées pour Énée*, *le Soldat de Marathon*, *Adam et Ève*, *Léonidas faisant ses adieux à sa famille* (à Versailles), *Tannegui du Châtel sauvant le jeune dauphin*, *la Mort de Virgile*, etc. Plusieurs des tableaux qu'il exposa de 1820 à 1827 furent assez froidement accueillis, et l'artiste prit le parti de s'exiler en Allemagne, à Munich, où

il travailla à des fresques qui donnèrent plus de souplesse à son pinceau.

Il revint en France après la révolution de 1830. L'*Adoration des Mages* (1831), les portraits du *général Rampon*, du *maréchal de Saxe*, du *maréchal Luckner* (1833-1835) et surtout la *bataille de Laufeld* (1836), eurent de la popularité. Il donna, de 1838 à 1844, la *Prise de York-Town*, *la Prise de Lérida en* 1807, *l'Assemblée des états généraux* et *la Fédération*. Après la révolution de Février, au salon de 1848, parut le *Serment du jeu de Paume*. Enfin M. Couder a exécuté des fresques à Saint-Germain l'Auxerrois et un des tableaux de la Madeleine. Il n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855. Il est membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1839, comme successeur de Langlois, et officier de la Légion d'honneur depuis 1841.

COUDER (Jean-Baptiste-Amédée), dessinateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1797, étudia la peinture, et figura d'abord comme peintre aux Salons, où il obtint une médaille en 1836. Il s'est depuis exclusivement consacré au genre d'ornementation désigné sous le nom de dessin industriel. Il a obtenu, pour ces derniers travaux, diverses distinctions aux expositions de l'industrie, et notamment la croix de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de Londres (22 novembre 1851). — M. Amédée Couder est mort au commencement de 1865.

COUDER (Alexandre-Jean-Remy), peintre français, né à Paris, en 1808, étudia d'abord la gravure en médailles et la sculpture, puis entra dans l'atelier du baron Gros et débuta au salon de 1837, par un *Épisode de la Saint-Barthélemy*. Il a exposé depuis, entre autres sujets de genre ou de nature morte : *Eudes, comte de Paris, délivrant cette ville assiégée par les Normands; Un premier chagrin; Bourguignon dans son atelier; Les deux favoris* (Ministère d'État); *Un cabinet de curiosités; Un cep de vigne; Intérieur de cuisine; Fleurs et fruits* (1838-1853); *Jeune femme dessinant des fleurs* (1855); *l'Atelier d'un peintre de batailles, la Poste restante, la Correspondance épistolaire, Retour de chasse, Retour du marché, Légumes et Poissons, Fleurs et fruits, Intérieur de cuisine* (1861); *une Après-dînée au* XVIII*e siècle, la Perruche, Intérieur de cuisine* (1863), etc. Il a reçu une 3e médaille en 1836 et la décoration le 12 août 1853. *

COUDER (François-Alexandre), musicien français, frère du précédent, né à Paris, en 1804, ancien élève du Conservatoire, a été successivement chef d'orchestre du théâtre de Bordeaux et du Gymnase. Il a composé, entre autres morceaux remarqués : *Le Piano de Berthe, le Fils de famille, Faust et Marguerite, Risette, Rosalinde la Rieuse; des valses, quadrilles*, etc. *

COUDERC (Joseph-Antoine-Charles), artiste dramatique français, né à Toulouse, le 10 mars 1810, d'une famille de négociants, céda à son goût naturel pour le théâtre et entra, en 1839, au Conservatoire. Formé particulièrement par les leçons de Nourrit, il débuta, en 1834, à l'Opéra-Comique dans *le Chaperon rouge*, de Boieldieu, par le rôle du comte Rodolphe, qu'aucun artiste, depuis la retraite de Martin, n'avait plus joué. Il obtint, ainsi que dans le rôle principal de *Fra Diavolo*, un grand succès grâce à son intelligence comme acteur et aux qualités agréables de sa voix. Il eut ensuite un rôle important dans *le Fils du Prince*, créa Daniel dans *le Chalet* et contribua puissamment au succès inépuisable de ce chef-d'œuvre de M. Adam. Il joua avec autant de bonheur dans *l'Éclair, l'Ambassadrice, le Domino noir, les Diamants de la couronne*, etc.

En 1842, M. Couderc alla chanter en Belgique et à Londres. Il rentra, en 1850, à l'Opéra-Comique par le rôle grave et sérieux de Shakspeare dans *le Songe d'une nuit d'été*. Parmi ses autres créations remarquables, on peut citer *les Noces de Jeannette, le Nabab* (1854) et *l'Avocat Patelin* (1856), qui ont fait valoir la souplesse, la variété et le naturel de son talent.

COUËDIC DE KERGOALER (Louis, comte DU), homme politique français, député, est né à Quimperlé, le 12 décembre 1810. Spécialement occupé de travaux agricoles, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative et devint membre du conseil général pour le canton de Quimperlé. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Finistère et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 23 839 voix sur 25 108 votants. M. le comte du Couëdic de Kergoaler a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. *

COULAUX (Charles), homme politique français, député, est né en 1810. Ancien élève de l'école polytechnique, il obtint le grade de capitaine d'artillerie, puis devint manufacturier, maire de Strasbourg et membre du Conseil général pour le canton de Rosheim. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription du Bas-Rhin, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. A celles de 1863, il obtint 21 394 voix sur 30 407 votants. M. Coulaux a été promu officier de la Légion d'honneur. *

COUPART (Antoine-Marie), auteur dramatique français, né à Paris, le 13 juin 1780, entra, à seize ans, dans l'administration des transports militaires, puis, en 1799, au ministère de la police générale, dans le bureau des journaux et du théâtre. Il en était chef depuis cinq ans lorsqu'il fut mis à la retraite en 1829. Il devint régisseur général au théâtre du Palais-Royal. — M. Coupart est mort le 19 octobre 1864.

Nous rappellerons de cet écrivain, dont les débuts appartiennent à l'autre siècle : *Honneur et richesse* (1799); *la Bossomanie, l'Amant comédien, le Prêteur sur gages, les Deux bastringues* (1799-1800), ces quatre vaudevilles avec Servières; *l'Homme gris, ou qui a bu boira* (1802), avec Moreau; *Lise bonne*, parodie (1804); *le Passe-partout* (1819), avec Brazier; *Levez la toile!* (1820); *l'Aubergiste malgré lui* (1823), avec Brazier; *le Fils de l'invalide* (1826), avec Varez; une trentaine de vaudevilles de circonstance (1812-1826); des pièces de vers fournies au *Chansonnier français*, à l'*Almanach poétique*, au *Momus moderne*, etc.; les plus heureuses ont paru sous le titre de : *Chansons d'un employé mis à la retraite* (1829). M. Coupart a publié et rédigé, de 1825 à 1830, un *Almanach des spectacles*.

COURAND (Jean), général français, né à Ajaccio (Corse), le 11 avril 1795, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

COURBET (Gustave), peintre français, né à Ornans (Doubs), le 10 juin 1819, commença ses études au séminaire de sa ville natale, où il eut pour maître l'abbé Gousset, aujourd'hui cardinal; il les termina au collége royal de Besançon. Il passa ensuite une année chez un professeur de mathématiques, M. Delly, qui favorisa, à l'insu

de sa famille, sa vocation pour la peinture. Son père, parent de M. Oudot, professeur à la Faculté de droit de Paris, le destinait au barreau. Envoyé à Paris, en 1839, pour y étudier le droit, M. Courbet se livra ardemment à la peinture. En 1844, il eut un premier tableau admis au salon. Il prit alors quelques leçons de Steuben et de M. Hesse, mais il étudia surtout seul, s'attachant de préférence aux Flamands, aux Florentins et aux Vénitiens. Il était alors égaré dans le romantisme, lisait Goethe et résumait le *Faust* dans une allégorie où il se montre épuisé par une longue poursuite de l'idéal insaisissable (*Nuit classique du Walpurgis*).

La révolution de Février lui rendit l'ardeur et l'espérance. Il envoya à l'exposition de 1848 dix tableaux ou dessins qui eurent un succès inattendu. Plus sûr de lui-même, il entreprit d'accomplir dans la peinture une révolution analogue à celle qui a subordonné en littérature le culte de l'idéal au sentiment du réel. Associant sa cause à celle que M. Champfleury (voy. ce nom), défendait déjà, sous le nom de réalisme, il se laissa aller à des exagérations systématiques, qui soulevèrent les plus vives polémiques. Aux critiques qui avaient accueilli *l'Après-dînée à Ornans* (1849) et *l'Enterrement d'Ornans* (1850), il répondit par *les Baigneuses* (1853). Au moment de l'Exposition universelle de 1855, mécontent de la place que le jury officiel donna à ses toiles, il fit séparément son exposition particulière. A Munich, lors de la dernière exposition, le jury lui avait réservé par honneur une salle entière.

Parmi les nombreux tableaux de M. Courbet, nous citerons encore divers *portraits*, où il s'est peint lui-même en des attitudes diverses; les portraits de MM. *Urbain Cuenot* (1848), *H. Berlioz* (1850), *Gueymard* (1857), *Jean Journet* (1850), etc.; *le Violoncelliste* (1848); *une Dame espagnole* (1855); *le Matin*, *le Milieu du jour*, *le Soir*, paysages exposés en 1848; *la Vallée de la Loue* (1849); *les Communaux de Chassagne*, soleil couchant (1849); *les Bords de la Loue* (1850); *Vue et ruines du château de Scey en Varais* (1850); *Paysage des bords de la Loue* (1852); *la Roche de dix heures* (1855); *le Ruisseau du Puits-Noir*, *le Château d'Ornans* (1855); *les Paysans de Flagey revenant de la foire* (1850); *les Casseurs de pierres* (1850); une de ses meilleures œuvres; *les Demoiselles de village* (1852); *les Lutteurs* (1853); *la Fileuse* (1853); *les Cribleuses de blé* (1855); *les Demoiselles des bords de la Seine*, types de laideur systématique, *Chasse au chevreuil*, *Biche forcée à la neige*, deux œuvres d'un effet remarquable (1857) *Combat de cerfs*, *le Cerf à l'eau*, *le Piqueur*, *le Renard dans la neige*, *la Roche Oragnon*, vallon de Mézières : toiles qui furent très-remarquées (1861); un *Portrait* et une *Chasse au renard* qui ont été vivement critiqués ainsi qu'une statue en plâtre, intitulée : *Petit pêcheur en Franche-Comté* (1863) : à ce dernier salon et au suivant, il s'était vu refuser deux toiles, dont l'une, le *Retour d'une conférence*, fut l'objet d'une exhibition particulière. Il a reparu, en 1865, avec deux sujets : *Proudhon* et *la Vallée du Puits-Noir* (Doubs). M. Courbet a obtenu une 2e médaille en 1849 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1861.

COURCELLE-SENEUIL (Jean-Gustave), économiste français, né à Seneuil (Dordogne), le 22 décembre 1813, a d'abord été commerçant; puis, quittant la pratique des affaires pour la théorie, il a publié sur les questions d'économie politique et de finances de nombreux articles dans la *Revue républicaine*, *le Bon Sens*, *le Droit*, *le National*, *la Réforme*, *la Semaine*, *la République*, et autres journaux de la même opinion. Il a été un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. En 1848, il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines et fut chargé d'une mission en Angleterre. M. Courcelle-Seneuil fut appelé, comme professeur d'économie politique, à Santiago (Chili).

Parmi ses ouvrages nous citerons les suivants : *Lettres à Édouard sur les révolutions* (1833), in-8); *le Crédit*, *la Banque*, etc. (1840, in-8), études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1852, in-8; 4e édit., 1864); *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles*, *commerciales et agricoles* (1854); *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12), traduit, l'année suivante, en espagnol; *Études sur la science sociale* (1862, in-8); *Leçons élémentaires d'économie politique* (1864, in-18), ainsi que divers articles dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

COURCY (DE). Voy. DECOURCY.

COURDOUAN (Vincent-Joseph-François), peintre français, né à Toulon (Var), en 1816, reçut à Paris les leçons de Paulin Guérin, et fit ses débuts au salon de 1835. Il retourna vers la même époque dans sa ville natale, se mit à explorer les côtes et les sites maritimes de nos contrées méridionales, et continua sans interruption de nombreux envois aux expositions annuelles. En 1848, après un premier voyage en Algérie, il a été nommé professeur de dessin à l'École navale de Toulon.

M. Courdouan a exécuté et exposé, entre autres toiles : *le Château de la Napoule*, une *Vue de Bayols*, *les Gorges d'Ollioules*, *les Côtes de Provence*, *l'Arrivée du bey de Tunis à Toulon*, *le Port d'Alger*, *le Combat du* Romulus, *les Navires affalés par un gros temps*, *le Soir sous les pins*, *la Vallée d'Ardennet;* puis comme aquarelles, outre plusieurs des sujets précédents, *la Rade de Toulon*, *le Port de Marseille*, *le Lendemain d'une tempête*, une *Vue de Nice*, *les Bords du Var*, des *Effets* du couchant, de calme et d'orage; enfin quelques pastels, également composés d'après des sujets maritimes, et notamment *le Naufrage de la Marne à Istora*, en Afrique (1853). Il a encore exposé : *l'Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée* (1855); *Rade de Toulon*, *Vue de Bordighiera*, *Coteaux de Balagnier* (1857); *Georges d'Ollioules*, *Pirates recevant la chasse* (1859); *un Vaisseau français chargé de troupes arrivant à Gênes*, *la Rade d'Hyères* (1861); *Vallée de Broussan*, *Environs de Nersi* (1864), etc. — Il a obtenu deux 3es médailles, en 1838 et 1844, une 2e en 1847, et la décoration en novembre 1852.

COURNOT (Antoine-Augustin), mathématicien français, né à Gray (Haute-Saône), le 28 août 1801, entra à l'École normale en 1821. En 1834, il fut nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon, et, l'année suivante (5 octobre), appelé aux fonctions de recteur de l'Académie de Grenoble. Il occupa ce poste important pendant trois ans; le 18 septembre 1838, il fut nommé inspecteur général des études. Le 22 août 1854, lors de la nouvelle organisation des rectorats, il fut placé à la tête de l'Académie de Dijon, en conservant le titre d'inspecteur général honoraire. Il a été admis à la retraite par décret du 12 février 1862. M. Cournot, membre des Académies et Sociétés savantes de Grenoble,

de Besançon et de Dijon, docteur ès sciences, a été promu officier de la Légion d'honneur en 1845, et commandeur le 13 août 1861.

On doit à M. Cournot divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées, publiés dans des recueils périodiques français et dans le *Journal de Crelle;* mais ses travaux les plus importants ont été l'objet de publications séparées. L'auteur s'y montre à la fois philosophe profond et mathématicien savant, et s'attache surtout à mettre en lumière les principales questions qui se rapportent aux méthodes à suivre dans l'étude des sciences.

Citons, en outre, une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion Saint-Cyr (4 vol. in-8, 1831); la traduction du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell (1834; 2e édit., 1836), et des *Éléments de mécanique* de Kater et Lardner (1834; 2e édit., 1842); *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838, in-8); *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (1841, 2 vol. in-8; 2e édit., 1856); une édition des *Lettres d'Euler*, publiées et annotées par M. Cournot (1842, 2 vol. in-8); *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843, in-8); *de l'Origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847, in-8); *Essais sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol. in-8); *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861, 2 vol. in-8); *Principes de la théorie des richesses* (1863, in-8); *Des institutions d'instruction publique* (1864, in-8).

COURSON (Aurélien DE), historien français, est né, le 25 décembre 1811, à Port-Louis (île de France), où son père, le comte de Courson, était attaché, comme capitaine d'infanterie, à la personne du général Decaen. Il vint en France, en 1821, fit ses études au collége Saint-Louis, et, forcé par un accident de renoncer à la carrière militaire, alla faire son droit à Rennes. Il y fut chargé par M. Guizot de recherches historiques, puis fut nommé archiviste du Finistère. Après avoir été employé, puis bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il devint conservateur de celle du Louvre.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8); *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine, et de la Bretagne insulaire depuis les temps les plus reculés jusqu'au ve siècle* (Paris et Saint-Brieuc, 1843, in-8); *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les îles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4), ouvrage qui eut, la même année, un des prix Gobert; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8), avec M. Vallery-Radot : les *Chefs-d'œuvre des classiques français du XVIIe siècle* (1855, in-12), avec le même collaborateur. Chargé de publier, pour la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, en Bretagne, il le fit paraître avec un volume de *Prolégomènes* (1863, in-4), auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres décerna le grand prix Gobert de 9000 francs en 1863.

COURT (Joseph-Désiré), peintre français, né à Rouen, le 11 septembre 1798, fut élève de Gros et remporta, en 1821, le grand prix de peinture: le sujet du concours était *Samson livré aux Philistins.* Il envoya de Rome une *Scène du Déluge*, un *Faune au bain attirant à lui une jeune fille*, et, en 1827, *la Mort de César*, qui prit place au Luxembourg, et fit sa réputation.

On a encore de lui : *Saint Pierre au pouvoir des Romains s'embarquant pour Jérusalem* (1835); *le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume*, à Versailles (1836); *le Roi distribuant des drapeaux à la garde nationale le 29 août 1830*, à Versailles; *la Fuite du gouverneur de Constantine* (1839); *le Retour de saint Louis* (1841); *le duc d'Orléans posant la première pierre du grand canal d'Agen* (1844); les portraits de *Mme Adélaïde* et *du prince de Joinville*, du *roi* et de *la reine de Danemark*, du *duc Decazes*, de *Mgr Sibour*, des peintures à l'hôtel de ville (1845-1852): *la Mort de César*, et trois portraits parmi lesquels celui du *pape Pie IX* (1855); *le maréchal Pélissier*, *le général de Chasseloup-Laubat*, *MM. Émile Hébert*, *Thérenin* (1857); deux *portraits*, une grande toile officielle (1859); *Portrait du maréchal Soult*, appartenant au ministère d'État, et dix autres *portraits* (1861); deux *portraits* (1863); deux œuvres posthumes : *Martyre de sainte Agnès dans le Forum romain*, *Rachat de prisonniers russes par les Français* (campagne de Dalmatie) (1865). M. Court a obtenu une 1re médaille en 1831, une 2e en 1855, et la décoration au mois de juin 1838. — Il est mort le 23 janvier 1865.

COURTAIS (Amable-Gaspard-Henri, vicomte DE), ancien député français et représentant du peuple, né à Montluçon, le 16 octobre 1790, servit dans l'armée sous l'Empire et sous la Restauration et se retira avec le grade de chef d'escadron de cavalerie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, qu'il avait reçue le 5 septembre 1813. En 1842 et en 1846, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Montluçon. Il siégea constamment à l'extrême gauche, et signa, le 22 février 1848, la demande de mise en accusation contre le ministère Guizot. Il fut appelé par le gouvernement provisoire au commandement en chef de la garde nationale de Paris. Les électeurs du département de l'Allier le nommèrent représentant du peuple par 71 368 voix, le premier sur une liste de huit élus. Mais il ne put remplir son mandat législatif; l'indécision qu'il montra, le 15 mai, en présence de l'émeute, s'efforçant uniquement d'empêcher une collision, le fit accuser de connivence avec les envahisseurs de l'Assemblée. Insulté par des gardes nationaux, destitué par la Commission exécutive et livré aux poursuites de la justice, il subit un an de détention préventive; le verdict de la Haute-Cour de Bourges lui rendit la liberté. Il reprit sa place à la Constituante, s'associa aux derniers votes de la gauche, puis cessa de paraître sur la scène politique.

COURTAUD-DIVERNERESSE (Jean-Jacques), philologue français, né à Felletin (Creuse), vers 1795, agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres, a fait longtemps partie de l'Université, comme professeur de diverses classes. En 1848, il devint censeur des études au collége Bourbon; mais, par suite de démêlés avec l'ancien proviseur de ce collége, M. Bouillet, il fut mis à la retraite le 17 août 1849.

On a de lui : un *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois langues française, grecque et latine* (1822, in-12); diverses traductions d'auteurs latins : *Juvénal*, *Perse*, *Sulpicia*, *Lucain*, dans la collection Panckoucke ; une *Grammaire grecque, ou Méthode nouvelle et complète pour étudier la langue grecque, avec syntaxe analytique* (1828, in-8; 1853, 8e édition): un *Examen critique de la* Grammaire grecque *de M. Burnouf* (in-8); une brochure intitulée : *Douze*

ans j'attendis justice de l'Université, douze ans j'attendis en vain!... (1847); *Procès universitaires sous le ministère de M. de Falloux, Appel à l'opinion publique* (1849); enfin et surtout un important *Dictionnaire français-grec* (1re partie, 1847; 2e partie, 1857).

COURTET (Jules), administrateur et écrivain français, né à l'Isle (Vaucluse), en 1812, a été quelque temps, depuis l'Empire, sous-préfet à Nyons (Drôme). Il s'est consacré à des travaux archéologiques sur le midi de la France, et a déjà publié: *Vaucluse historique, pittoresque et monumental* (Carpentras et Avignon, 1854); *Notice historique et archéologique sur Avignon* (Paris, 1855); *Dictionnaire des communes de Vaucluse* (Avignon, 1858). M. J. Courtet est correspondant du ministère de l'instruction publique.

COURTET (Alexandre-Victor), littérateur français, né le 21 juillet 1813, à l'Isle (Vaucluse), abandonna le commerce pour venir à Paris s'occuper de travaux littéraires. Il collabora au *Globe* (1830-1831) et partagea les doctrines saint-simoniennes; puis il donna des articles à la presse politique et aux encyclopédies, notamment au *Dictionnaire de la conversation*. On a de lui: *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8), où il étudie les races humaines sous le rapport de l'histoire, de la philosophie et de la société; *du Crédit en France* (1840, in-8); *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8); *le Canal des Alpines* (1855, in-4), canal dont il est devenu directeur, etc.

COURTET (Xavier-Marie-Benoît-Auguste, dit *Augustin*), sculpteur français, né à Lyon, le 29 juillet 1821, vint suivre à Paris les ateliers de Pradier, de Ramey fils et M. Dumont, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un *Buste* au salon de 1847. Il a exposé depuis: un buste de *Jeune fille* (1848); *Bacchanale*, *Centauresse et faune*, groupe, *MM. de Kontski*, *de Kerminguy*, *Baroche*, *C. Jourdan*, *J. Ricord*, une statue de *Léda*, *Carle Wanloo* (1849-1850); *M. Baroche*, statuette, *le comte de Castellane*, pour le musée de Lyon, *Adrienne Lecouvreur*, pour le Théâtre-Français (1852-1853); *le comte de Casabianca*, et deux autres *Bustes* (1855); *Danseurs d'Herculanum* (1857); *Nymphe* (1859); trois *Bustes* (1861); *la Naissance de Vénus*, statuette marbre, et deux bustes: *M. Sherwood* et *Mme la comtesse Ratazzi* (1863), etc. Il a exécuté au nouveau Louvre: *Gabriel* et *Nicolas Coustou*. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

COURTOWN (James-George-Henry Stopford, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1823, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Capitaine dans les gardes, il se retira en 1846, et devint, deux ans après, haut shériff de Wexford. En 1858, il succéda aux titres de son père. Marié en 1846 à lady Sondes, il a pour héritier présomptif son fils James Walter Milles, vicomte Stopford, né à Londres, en 1853.

COUSIN (Victor), philosophe et écrivain français, membre de l'Académie française, né le 28 novembre 1792, à Paris, où son père était horloger, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, et remporta une foule de prix au concours général, notamment le prix d'honneur de rhétorique (1810). Quoique possédé de la passion des arts, surtout de celle de la musique, il passa du collége à l'École normale, où l'enseignement de Laromiguière, Royer-Collard et Maine de Biran décida de sa vocation philosophique. Il y devint répétiteur de grec dès 1812, puis maître de conférences de philosophie en 1814. Il professa à la même époque la classe de troisième au lycée Napoléon. Pendant les Cent-Jours, il s'enrôla dans les volontaires royaux. Appelé, à la fin de 1815 (7 décembre), à suppléer M. Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne, il s'inspira, en philosophie, de cet esprit de réaction contre le XVIIIe siècle qui était alors à l'ordre du jour en politique et en littérature et il consacra toute l'année 1817 à développer l'enseignement de la philosophie écossaise, que M. Royer-Collard avait introduit chez nous.

Un premier voyage en Allemagne (1817) convertit M. Cousin à une métaphysique plus hardie; il devint le disciple et l'interprète fervent de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Il exposa la doctrine du premier, dans ses cours, de 1819 à 1821. Le progrès de la réaction en politique lui suscita une première persécution. Suspendu d'abord de ses fonctions à la Sorbonne, le licenciement de l'École normale, en 1822, l'éloigna tout à fait de l'enseignement public. Il devint précepteur d'un fils du maréchal Lannes. C'est alors qu'il entreprit, ou poursuivit plus activement ses éditions de *Proclus* (Paris, 1820-27, 6 vol. in-8, avec commentaires) et de *Descartes* (Paris, 1826, 11 vol. in-8, avec planches), et sa fameuse traduction des *Œuvres complètes de Platon* (1825-1840, 13 vol. in-8), dont les *Arguments*, accueillis avec tant de faveur, sont restés inachevés.

De 1824 à 1855, M. Cousin fit un second voyage en Allemagne. Arrêté par la police à Dresde, comme suspect de carbonarisme, il fut conduit à Berlin et y subit une captivité de six mois qui servit à sa popularité, et lui permit d'autre part de se pénétrer plus intimement encore de la doctrine et de la méthode de Hegel. A son retour en France, il se jeta dans l'opposition, qui prenait de jour en jour plus de force, et quand le ministère Martignac remplaça le ministère Villèle (1827), il fut réintégré dans sa chaire. Il partagea alors avec MM. Guizot et Villemain cet immense succès, sans exemple dans les annales de la Sorbonne, et dû en partie au talent de l'illustre triumvirat universitaire, en partie au bonheur des circonstances. Professeur libéral, devant une foule plus libérale encore, chaque phrase, chaque mot, qui pouvait contenir une allusion, même involontaire, aux luttes du jour et aux triomphes du lendemain, était saisi avidement et couvert de bravos enthousiastes. M. Cousin traçait alors, à grands traits et dans un splendide langage, sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, le tableau des destinées universelles de l'humanité, du point de vue de la philosophie de l'histoire. Il embrassait tout: les idées et les faits, les sciences et les arts, les philosophies et les religions, la civilisation et la politique, le passé, le présent et l'avenir de l'homme. Il mêlait à tout cela des protestations solennelles de royalisme, exaltait la charte octroyée comme le dernier mot de la liberté et du progrès, et ne voyait dans Waterloo qu'une victoire de la civilisation.

Il était donc naturel que M. Cousin, en 1830, ne prît aucune part à la lutte des trois jours, malgré tous les reproches adressés à son inaction par ses anciens amis du *Globe*. Il rendit toutefois hommage aux combattants dans la personne d'un de ses élèves, le jeune Farcy, de l'École normale, tué sur la place du Carrousel, et à la mémoire duquel il dédia un de ses dialogues de Platon. Le nouveau régime lui fit une brillante fortune; il fut nommé conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, offi-

cier de la Légion d'honneur, professeur titulaire à la Sorbonne, membre de l'Académie française en remplacement du baron Fourier (1830), et de l'Académie des sciences morales et politiques, lors de sa création (1832), directeur de l'École normale, pair de France. Ces divers titres, les avantages qui y étaient attachés, l'influence que donne le talent, l'éclat de son passé, tout désignait M. Cousin aux colères de l'opposition. Chef tout-puissant de la philosophie officielle, il se voyait en butte à des attaques contradictoires et également violentes de la part des hommes avancés et de tout le clergé.

Au 1[er] mars 1840, M. Cousin entra, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet libéral de M. Thiers. Pendant les huit mois qu'il fut au pouvoir, il opéra un certain nombre de réformes dans l'administration et dans les programmes d'études; il en publia, à sa sortie, un compte rendu apologétique dans la *Revue des Deux-Mondes* (février 1841). L'année suivante, la mort de Jouffroy lui rendit sa position de membre du conseil royal, qu'il avait abandonnée pour occuper le ministère. Mais il ne put rentrer à l'École normale, et, à la suite d'une réforme du budget, se démit de son titre de conseiller d'État. Sous le ministère du 29 octobre, M. Cousin eut encore un beau rôle, comme défenseur de la philosophie et de l'université, dans la Chambre des Pairs. Il a publié les discours qu'il prononça à cette occasion, sous ce titre : *Défense de l'Université et de la philosophie*, etc. (1844, in-8, trois édit.; 1845, in-8).

La révolution de 1848 trouva d'abord dans M. Cousin un auxiliaire plutôt qu'un ennemi. Lorsque le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, demanda à l'Académie des sciences morales et politiques son concours pour raffermir la société et moraliser le peuple, M. Cousin ouvrit la série de publications entreprises dans ce but par l'Institut, en donnant, avec une préface républicaine, une édition populaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il écrivit ensuite, sous le titre de *Justice et charité*, une réfutation des doctrines socialistes sur le droit à l'assistance. Depuis l'année 1849, où il fut un instant question de sa candidature à l'Assemblée législative, M. Cousin a disparu de la vie publique. Maintenu au conseil supérieur de l'instruction sous le ministère de M. de Falloux, mais sans influence personnelle au milieu de tous ses anciens ennemis, il semblait sanctionner par sa présence les conditions nouvelles imposées à l'enseignement philosophique et à l'Université. D'autre part, il ramenait à lui, par ses démonstrations respectueuses, toute l'opinion ecclésiastique, refondait, en l'épurant, un de ses anciens cours, sous le titre : *du Vrai, du Beau et du Bien* (1853, in-8 et in-12), et s'entendait proclamer, dans une solennité de l'église de Sainte-Geneviève, par un des adversaires les plus ardents du panthéisme universitaire, « le plus grand philosophe des temps modernes. » Comme professeur, M. Cousin s'était tu depuis longtemps. Depuis plus de vingt ans, sa chaire était occupée par des suppléants, lorsqu'une ordonnance ministérielle vint le placer, avec MM. Villemain et Guizot, au rang de professeur honoraire (1852).

Il est plus facile de faire l'histoire des doctrines philosophiques développées tour à tour par M. Cousin, et toujours dans un admirable langage, que de préciser celles qui lui sont propres. Disciple de Royer-Collard, des philosophes écossais et de Maine de Biran, il s'est attaché d'abord à la méthode psychologique, et a incliné à réduire toute la philosophie à la science modeste de l'esprit humain. Une fois dans le courant de la métaphysique allemande, il en a exposé les doctrines panthéistes avec une telle effusion que, lors même qu'il n'aurait pas écrit, à propos du système de Schelling, ces mots qu'il a supprimés depuis : « Ce système est le vrai, » il était bien difficile de ne pas le compter parmi les adeptes fervents du panthéisme et de toutes les inspirations hégéliennes. Aujourd'hui, M. Cousin paraît ramener toute la philosophie à la morale, et appuyer celle-ci sur la religion. De tout temps, d'ailleurs, il a donné moins d'importance à la philosophie elle-même qu'à son histoire, et à part les travaux d'érudition philosophique qu'il a lui-même entrepris, il a suscité autour de lui, dans l'Université et au dehors, un mouvement considérable d'études historiques et de recherches savantes. Il avait toutefois la prétention de leur donner pour but et pour centre une sorte de système dogmatique, l'éclectisme. « Publier des systèmes, et des systèmes tirer la philosophie, tel est, en deux mots, disait Jouffroy, le plan de M. Cousin. » Il a quelquefois présenté l'éclectisme comme une sorte d'opération mécanique donnant la vérité par le choc ou l'amalgame des systèmes contraires, dont aucun n'est faux, mais dont chacun est incomplet, ou encore, dont chacun est vrai par ce qu'il affirme, faux par ce qu'il nie. D'autres fois, sentant qu'il faut au-dessus de l'éclectisme un principe de discernement, il déclarait que l'éclectisme n'est pas une méthode, mais un drapeau, une manifestation de l'esprit moderne de liberté et de tolérance dans la philosophie. En résumé, sans avoir de méthode propre, et à part les écarts d'imagination qu'il a désavoués, M. Cousin s'est attaché, comme autrefois Cicéron, à toutes les doctrines qui ont pour elles le sens commun, le sentiment moral et religieux, la vraisemblance, et il les a développées avec une abondance et une puissance de style qui font de lui un des premiers écrivains philosophiques de notre temps et peut-être de notre langue.

Les livres de M. Cousin sont nombreux et attestent cette préoccupation constante de l'histoire et cette prédilection croissante pour les sujets d'art et de littérature, qui ont fini par l'absorber tout à fait. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *Cours de philosophie professé à la Faculté des lettres pendant l'année* 1818, *sur les fondements des idées absolues du vrai, du beau et du bien* (1836, in-8), publié par M. Ad. Garnier et transformé par M. Cousin lui-même en 1853; *Cours de l'histoire de la philosophie* (1827, par livraisons; 2[e] édition, 1840, 3 vol. in-8); *Cours d'histoire de la philosophie moderne, pendant les années* 1816 *et* 1817 (1841, in-8) et *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIII[e] *siècle, de* 1816 *à* 1820 (1840-41, 5 vol. in-8), publiés par MM. Vacherot et Danton; *Ouvrages inédits d'Abélard*, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France (Impr. roy., 1836, in-4), faisant partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*; *de l'Instruction publique en Hollande* (Paris, 1837, in-8; Bruxelles, 1838, 2 vol. in-18) et *de l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse* (1840, 2 vol. in-8), résultat de missions officielles dans ces pays; *de la Métaphysique d'Aristote* (1835, in-8; 2[e] édition, 1838), rapport sur un concours de l'Académie des sciences morales, suivi d'un *Essai de traduction des deux premiers livres de la Métaphysique*; *Manuel de l'histoire de la philosophie*, de Tenemann, traduit de l'allemand (2[e] édition, 1839, 2 vol. in-8, avec la collaboration active de M. Viguier); *Fragments philoso-*

phiques (1826, in-8; 3e édition, 1838, 2 vol. in-8), suivis d'une demi-douzaine au moins de volumes de même nature : *Nouveaux fragments, Fragments de philosophie ancienne, Fragments de philosophie scolastique, Fragments de philosophie cartésienne, Fragments de philosophie moderne, Fragments littéraires*, etc.; *Leçons de philosophie sur Kant* (1842, in-8); *des Pensées de Pascal* (1842, in-8; 2e édition, 1844, in-8), restitution très-intéressante du texte primitif de Pascal, si profondément altéré dans toutes les éditions; *Jacqueline Pascal* (1842, in-18, 5e édit. 1862); toute une suite d'*Études sur les femmes et la société du* XVIIe *siècle*, comprenant jusqu'à ce jour : *Madame de Longueville* (1853, in-8; 3e édition, 1855); *Madame de Sablé* (1854, in-8); *Madame de Chevreuse et Madame de Hautfort* (1856, 2 vol. in-8); *la Société française au* XVIIe *siècle, d'après* le Grand Cyrus *de Mlle de Scudéry* (1858, 2 vol. in-8); *la Jeunesse de madame de Longueville* (1864, 4e édit., in-12); *la Jeunesse de Mazarin* (1865, in-8), etc.; puis *Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'au* XVIIIe *siècle* (1863, in-8), simple remaniement de son *Cours de l'histoire de la philosophie*, etc. M. Cousin a, en outre, collaboré à un certain nombre de recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, les *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques, et surtout le *Journal des Savants*, où la plupart de ses livres, notamment ses *Fragments*, ont paru une première fois sous forme d'articles détachés. On lui a aussi attribué un *Livre d'instruction morale et religieuse* (1833, in-12), sorte de catéchisme gallican qui ne porte pas son nom. M. Cousin a réuni la plupart de ses œuvres dans une première édition générale (Paris, 1846-47, 22 vol. in-18).

COUSIN-MONTAUBAN (Charles-Guillaume-Marie-Appollinaire-Antoine), comte DE PALIKAO, général français, sénateur, est né le 24 juin 1796. Employé de bonne heure en Algérie, il s'y distingua comme officier de cavalerie. Chef d'escadron aux spahis le 4 septembre 1836, lieutenant-colonel le 7 mai 1843, colonel au 2e chasseurs le 2 août 1845, il devint général de brigade le 21 septembre 1851, et commanda la division de Tlemcen; général de division depuis le 28 décembre 1855, il commanda celle de Constantine. Rappelé en France, il fut mis à la tête de la 21e division militaire, dont le siége est à Limoges.

L'année 1860 marqua dans la vie du général Cousin-Montauban par un des événements les plus extraordinaires de l'histoire moderne. Investi du commandement en chef de l'expédition française en Chine, il eut l'honneur d'accomplir cette invasion presque fabuleuse qui conduisit les armes et les drapeaux de la France et de l'Angleterre jusqu'à la capitale de ce vaste et lointain empire. La prise des forts de Takou, à l'embouchure du Péï-ho (20 août), la grande victoire de Pa-li-kao sur le général Sang-ko-linsin (21 septembre), la destruction du Palais d'été, l'entrée dans Péking (12 octobre), forcèrent les Chinois d'accepter le traité imposé par les alliés, et assurèrent le respect, au moins momentané, des intérêts européens dans l'extrême Orient. Le général repartit dès la fin de la même année; il revint par le Japon dont il visita plusieurs villes et rentra en France au mois de juillet 1861.

En récompense de ces prodigieux succès, l'empereur l'avait déjà élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur le 26 décembre 1860, et l'avait nommé sénateur le 4 mars 1861. Le 22 janvier 1862, il lui conféra le titre de comte de Palikao et soumit au Corps législatif un projet de dotation qui y excita une opposition assez vive. Le général en demanda le retrait; l'empereur s'y opposa, et le projet non accueilli par la Chambre reçut une modification. Le 22 juin 1865, il a été nommé, en remplacement du maréchal Canrobert, appelé à Paris, au commandement du 4e corps d'armée, dont le quartier général est à Lyon et de la 8e division militaire. Le général Cousin-Montauban avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 septembre 1848 et grand officier le 28 décembre 1859. En 1860, lorsqu'il fut nommé grand-croix, il comptait 42 ans de services effectifs, 28 campagnes, une blessure et 10 citations à l'ordre du jour.

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri DE), littérateur français, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, suivit à la fois les cours de la Faculté de droit et les leçons de Reicha au Conservatoire de musique. Il fut nommé juge de paix à Bergues, exerça à Cambrai plusieurs fonctions administratives, fut juge à Dunkerque, et profita de ses loisirs pour écrire des *Ouvertures* ou rédiger des brochures et mémoires d'archéologie musicale. M. de Coussemaker, qui réside à Lille, est membre de la Société d'archéologie et de l'Académie royale de Belgique, correspondant du ministère de l'intérieur pour les travaux historiques, président du comité de la langue flamande. Il fait partie du conseil général du Nord, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui : *Mémoire sur Hucbald et ses traités de musique* (1841, in-4); *Notice sur les collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai* (1843, in-8) : une *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Chants populaires des Flamands de France, avec les mélodies originales* (Gand, 1856, in-8).

COUTANCEAU [de la Charente-Inférieure], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Julien de Lescap, près de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), le 13 février 1787, se livra à l'agriculture et obtint plusieurs médailles pour des améliorations et inventions diverses. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur douze, par 49 454 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la Constitution. Puis, jugeant sa mission terminée, il donna sa démission, le 4 novembre 1848, et retourna à ses travaux agricoles.

COUTURE (Thomas), peintre d'histoire et de genre français, né à Senlis, le 21 décembre 1815, reçut d'abord les leçons de Gros, puis celles de Paul Delaroche. Il obtint, en 1837, un second prix au concours de l'Institut et débuta au salon de 1840, par le *Jeune Vénitien après une orgie.* L'année suivante, il exposa un *Enfant prodigue, une Veuve, le Retour des champs*; en 1843, un *Trouvère* et deux *portraits*; en 1844, une *Joconde* et *l'Amour de l'or* (musée de Toulouse), qui révélèrent chez l'artiste une manière originale et lui firent une réputation de coloriste. Récompensé par une 3e médaille, il entreprit une œuvre considérable et envoya au salon de 1847 *les Romains de la décadence*, vaste toile inspirée par deux vers de Juvénal :

> Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
> Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Ce tableau fut le grand succès de l'exposition, et valut à M. Couture une 1re médaille et la croix de la Légion d'honneur.

Après ce coup d'éclat, M. Couture laissa pas-

ser quatre expositions sans se rappeler au souvenir du public, et n'envoya au salon de 1852 que deux portraits et une tête de fantaisie, *la Bohémienne*. A l'Exposition universelle de 1855, il donna un tableau remarquable de dessin et de coloris, *le Fauconnier*, et fit en même temps reparaître ses *Romains de la décadence*. Il a entrepris, depuis, un grand tableau, *Enrôlements volontaires*, et exécuté deux commandes : *le Retour des troupes de Crimée*, et *le Baptême du prince impérial*. On lui doit la décoration de la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache.

COUVREUX-DAGUIN (Auguste-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Langres, le 14 février 1811, mort dans cette ville, en avril 1858. — Voy. les 1res éditions du *Dictionnaire*.

COUZA (Alexandre-Jean), prince actuel de la Moldavie et de la Valachie, sous le nom d'ALEXANDRE-JEAN Ier, né à Galatz (Moldavie), en 1820, appartient à ce qu'on appelle la petite noblesse dans les Principautés. La considération dont jouissait son père le fit désigner pour faire partie de la députation envoyée à Constantinople en 1822, et dans laquelle figurait Jean Stourdza qui fut alors nommé hospodar. De 1834 à 1839, le jeune Couza vint étudier à Paris. A son retour dans son pays, il servit dans la milice moldave et arriva très-jeune au grade de colonel. D'abord vice-président du tribunal de Galatz, il devint, sous Grég. Ghika, vers 1850, *percalabe* ou préfet de cette ville, et se fit remarquer par son administration conciliante. Il se montra très-opposé à l'invasion autrichienne, et donna sa démission pour protester contre le gouvernement du caïmacam Vogoridis (voy. ce nom). Il combattit surtout énergiquement l'abus des influences exercées par l'Autriche dans les élections, et contribua à les faire annuler. Lors des élections qui eurent lieu en Moldavie, en vertu de la convention de Paris du 19 août 1858, il fut nommé député de Galatz, et entra dans le cabinet des caïmacams provisoires, en qualité de ministre de la guerre.

Partisan déclaré de l'union des Principautés, dont le congrès de Paris n'avait pas osé reconnaître le principe, il fut bientôt appelé à la réaliser en fait. Le 17 janvier 1859, il fut élu à Jassy prince de la Moldavie, à l'unanimité, et un peu plus tard, à Bucharest, avec la même unanimité, prince de la Valachie. Les premiers actes de son administration et les premiers choix qu'il fit de fonctionnaires, prouvèrent à la fois ses anciens liens avec le parti national et son désir de calmer les ombrages de la diplomatie européenne, dont son élection avait trompé ou dépassé les prévisions. Bientôt sa double élection fut reconnue comme valable *exceptionnellement* dans les conférences de Paris; puis elle obtint, mais non sans peine, la ratification de la Porte.

Pendant les années suivantes, le gouvernement du prince Couza n'a guère été qu'une suite de crises ministérielles et de changements de personnes appartenant aux divers partis, mais surtout à l'ancienne gauche dans les divans des deux pays. C'est ainsi qu'en septembre 1860, il avait formé un double cabinet présidé par M. Golesco, pour la Valachie, et par M. Cogalniceano, pour la Moldavie. A la fin de l'année le prince Couza obtint de la Porte un firman qui autorisait la réunion des deux ministères en un seul et des deux Chambres de chaque principauté en une seule Assemblée législative du peuple roumain. Cette union plus intime ne fit pas cesser les crises ministérielles, comme on l'espérait, et ne diminua point les conflits incessants du gouvernement avec la majorité des députés. L'ouverture de la première assemblée roumaine se fit le 5 février 1862. Le ministère avait alors pour président M. Barbo Catardji qui, quelques mois plus tard, tombait en plein jour victime d'un attentat dont on ne put saisir l'auteur. Le cabinet fut renouvelé avec M. Cretzulesco pour président. L'Assemblée fut suspendue et la Roumanie parut entrer dans une période d'anarchie complète. La loi électorale et le budget furent l'occasion de dissentiments sans cesse renaissants au milieu desquels le prince Alexandre-Jean accomplit pourtant un acte considérable, la restitution au domaine national des propriétés monastiques, formant un cinquième du sol roumain. En 1863, le prince Couza prit lui-même le commandement actif de son armée et donna les fonctions de major général au ministre de la guerre le général Jean-Emmanuel Floresco. A la fin de cette même année, il annonça à l'assemblée moldo-valaque tout un programme de transformation civile, politique et sociale qui devait rencontrer la résistance du pouvoir législatif et semblait l'avant-coureur d'un coup d'État.

L'année 1864 fut, en effet, signalée par des événements très-difficiles à apprécier ou même à comprendre pour l'opinion publique de l'Europe. Au mois de mai, le prince proclama une nouvelle loi électorale et des modifications du statut constitutionnel, qu'il soumit à l'acceptation du pays, en faisant appel au suffrage universel. Il s'agissait de nommer un Sénat pondérateur, de réformer la loi électorale et d'accorder, au moyen de la loi rurale repoussée par l'assemblée, une certaine quantité de terres aux paysans qui en étaient les fermiers. Le plébiscite, voté par *oui* et par *non*, du 22 au 24 mai, réunit 611094 voix sur 682621 votants. Une protestation des puissances signataires du traité de Paris fut rédigée sur la proposition d'Ali-Pacha, mais les relations du prince Couza n'en demeurèrent pas moins bonnes avec la Porte, à en juger par l'accueil empressé que le sultan lui fit, le mois suivant, à Constantinople. A l'intérieur des fêtes et des ovations célébrèrent l'inauguration du nouveau programme du prince.

Les difficultés du gouvernement et les complications de la situation ne firent que croître. Un décret du 2 mai avait accordé au gouvernement le droit de supprimer les journaux sans avertissement administratif, ni poursuites judiciaires. On parla de complots qui amenèrent des arrestations. La sécurité fut menacée sur les routes et dans les campagnes. Certaines modifications furent apportées à divers articles du plébiscite, d'accord avec la Porte et les puissances signataires de la convention de 1858. Un conseil d'État et une cour des comptes furent créés, et avec leur aide, le prince promulgua, sous forme de décret, les lois nouvelles, notamment la loi rurale (2/14 juillet) qui supprimait la corvée et donnait aux paysans la propriété des terrains qu'ils occupaient, sauf une équitable indemnité à payer aux seigneurs. Soit par un effet d'une révolution prématurée, soit par suite d'intempéries extraordinaires, l'année qui suivit fut marquée par une grande misère et des désordres. A la fin de 1864, le gouvernement roumain fit un emprunt de 37 millions de francs, à 7 pour 100, à la banque ottomane. Le prince Couza n'ayant point d'enfants, a solennellement adopté en mai 1865, le fils d'une princesse Obrenovitch. A son départ de Constantinople, en juin 1864, il avait reçu des mains du sultan la décoration impériale de l'Osmanich.

COWLEY (Henry-Richard-Charles WELLESLEY, 1er comte), diplomate anglais, né à Londres en 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, qui représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe. Il commença en

1824 sa carrière diplomatique comme attaché à Vienne, puis à la Haye; en 1832, il était secrétaire de légation à Stuttgart. A la fin de 1838, il vint à Constantinople, et fut à plusieurs reprises chargé de gérer l'ambassade en l'absence de sir Stratford Canning. Il succéda en 1847 aux titres de son père. En 1848, lord Cowley qui avait pris ce nom à la mort de son père l'année précédente, avec le titre de 2ᵉ baron, eut à diriger en Suisse, comme ministre plénipotentiaire, des négociations délicates qui intéressaient la tranquillité des États voisins, et dut se rendre en mission spéciale à Francfort où siégeait l'Assemblée constituante. Accrédité, en 1851, près la Confédération germanique, il concourut, par ses conseils et son influence, au rétablissement du *statu quo* en Allemagne.

A l'avénement de Napoléon III au trône, personne ne parut au ministère de lord Derby plus propre que lord Cowley à préparer les bases d'une alliance durable entre la France et l'Angleterre; il fut appelé dans ce but à remplacer lord Normanby comme ambassadeur à Paris (6 décembre 1852). Il a représenté son pays, avec lord Clarendon, au congrès qui s'est tenu dans cette capitale le 25 février 1856. Lord Cowley est attaché au parti libéral. En 1857, il a été créé comte. — Marié, en 1833, à une fille de lord H. Fitz-Gerald, il a eu un fils, William Henry, vicomte DANGAN, né en 1834, qui est devenu en 1859, secrétaire du gouverneur de Bombay, en 1860, lieutenant-colonel des *Coldstream guards*, et qui s'est retiré du service en 1863.

COWPER (Francis-Thomas de Grey Cowper, 7ᵉ comte), pair d'Angleterre, né en 1834, appartient à une famille élevée, en 1706, à la pairie héréditaire, et qui compte parmi ses membres Thomas Cowper, poëte distingué du dernier siècle. Élevé à Oxford, il devint, en 1855, député-lieutenant du comté de Kent, et en 1861, lord-lieutenant de celui de Bedfort. Il avait succédé aux titres de son père en 1856. Il a pour héritier son frère Henri-Frédéric, né en 1836, nommé député-lieutenant du comté de Kent en 1858.

COWPER (William-Francis), politique anglais, frère du précédent, né, en 1811, à Brocket-Hall (comté de Herts), fit ses études à Oxford, entra au service militaire avec le grade d'enseigne et devint major d'infanterie en 1852. Envoyé, en 1835, à la Chambre des Communes par le bourg de Hertford qui, depuis un siècle, a toujours élu un membre de sa famille, il s'est montré fidèle aux doctrines des wighs. Il fut d'abord aide de camp du lord-lieutenant d'Irlande, puis son oncle, le vicomte Melbourne, auprès duquel il a fait l'apprentissage de la vie politique en qualité de secrétaire particulier, le nomma commissaire de l'hôpital de Greenwich et lord de la Trésorerie durant son second ministère (1837). Sous lord J. Russell, il a fait partie du conseil de l'Amirauté (1846-1852), et y est rentré à la chute du ministère Derby. Après avoir rempli quelques mois les fonctions de sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, lord Palmerston, dont il avait épousé la fille en premières noces, l'a mis à la tête du bureau de santé (août 1855), qu'il dirigea de nouveau depuis septembre 1857 jusqu'en mars 1858. Vice-président du Conseil de Commerce (1859), il devint, l'année suivante, premier commissaire des travaux publics. Il est membre du Conseil privé. Il s'est marié en secondes noces avec la fille de l'amiral Tollemache (1848).

Un troisième frère des précédents, Charles Spencer COWPER, né en 1816, entra, en 1834, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et exerça, de 1839 à 1843, l'emploi de secrétaire de légation à Stockholm. Il a épousé, en 1852, la veuve du comte d'Orsay.

CRAIK (George-Lillie), littérateur anglais, né en 1799, dans le comté de Fife (Écosse), et fils d'un maître d'école, fit ses études théologiques à l'université de Saint-André dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais, emporté par ses goûts littéraires, il négligea de prendre ses degrés, et ouvrit un cours sur la poésie et les poëtes de l'Écosse. En 1824, il vint à Londres, où, pendant de longues années, il a mis sa plume au service de la société pour la diffusion des connaissances utiles. En 1849, il a obtenu la chaire d'histoire et de littérature anglaise au collége de la Reine, à Belfast.

Le premier ouvrage de M. Craik, *l'Instruction acquise au milieu des obstacles* (Pursuit of knowledge under difficulties), a paru sans nom d'auteur dans la *Bibliothèque de l'instruction amusante*. C'est sous sa direction qu'a été publiée la belle *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England). Il a encore écrit : *Esquisses d'une histoire de la littérature*, depuis la conquête des Normands jusqu'au règne d'Élisabeth (6 vol.); *Histoire du commerce anglais* (3 vol.); *Études sur la vie et les ouvrages de Spencer* (Spencer and his poetry, 3 vol.); *de la Langue anglaise* (1 vol.); *le Roman de la pairie* (Romance of Peerage, 4 vol.), etc.

CRAMAYEL (René-Éleuthère FONTAINE, marquis DE), général français, sénateur, est né à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), le 24 juillet 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il devint sous-lieutenant de dragons et fit les guerres de 1806 à 1809 aux armées de Naples et d'Italie. Il suivit le maréchal Macdonald comme aide de camp en Espagne et en Allemagne, et gagna, dans la retraite de la Russie, les grades de capitaine et de chef d'escadron (1813). La Restauration l'admit dans le corps royal d'état-major, mais sans lui donner d'avancement. Nommé colonel en 1831, il remplit, à l'armée du Nord, les fonctions de chef d'état-major de la 3ᵉ division (1832), et passa, dans la même qualité, à Metz. Maréchal de camp en 1839, M. de Cramayel fut successivement appelé à commander les départements de l'Isère, de la Charente et d'Ille-et-Vilaine. Général de division le 12 juin 1848, il fut mis à la tête de l'École d'application d'état-major, chargé de l'inspection des écoles militaires, et attaché aux travaux de la carte de France. Il était en disponibilité depuis 1850, lorsqu'il a été nommé, en 1852, président du comité supérieur d'état-major, et créé grand-officier de la Légion d'honneur. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Il fait partie de la 2ᵉ section (réserve) de l'état-major général de l'armée.

CRANWORTH (Robert MONSEY ROLFE, 1ᵉʳ baron), chancelier et pair d'Angleterre, est né, en 1790, à Cranworth (comté de Norfolk). Fils d'un ecclésiastique, il fit ses études aux colléges de Bury Saint-Edmond et de Winchester, et passa ensuite à l'université de Cambridge, qui l'élut, en 1812, au nombre de ses agrégés. Ayant étudié le droit à l'École de Lincoln's Inn, il fut admis au barreau en 1816 et y acquit une clientèle considérable. Il obtint, en 1832, le titre honorifique d'avocat du roi. Soutenu par les partisans des doctrines libérales, il entra, en 1832, à la Chambre des Communes pour le bourg de Penryn, qui le réélut jusqu'en 1839. Il fut avocat général,

sous les deux cabinets Melbourne, en 1834, et en 1835, et la faveur du premier ministre lui valut d'abord le titre de chevalier (1835), puis un siége à la Cour suprême (1839).

Après la retraite de lord Cottenham, il fut l'un des commissaires chargés de tenir les sceaux, succéda, en 1850, à sir L. Shadwell comme vice-chancelier, et fut, quelques mois plus tard, élevé à la pairie avec la dignité de baron. Nommé président de l'une des cours de la chancellerie (1851), lord Cranworth fut appelé, par le comte d'Aberdeen, au poste éminent de grand chancelier d'Angleterre, qu'il occupa de décembre 1852 à février 1858. Il est entré au Conseil privé en 1835. Marié, depuis 1845, à miss Carr, il n'a point eu d'enfants.

CRASSIER (Guillaume-Louis-Dominique-Joseph, baron DE), administrateur belge, né à Maëstricht, le 20 juin 1804, fit ses études avec succès dans sa ville natale, et suivit à Liége les cours de la Faculté de droit. Reçu docteur en 1825, il se fit inscrire au barreau de Maëstricht. Après la révolution de 1830, il quitta cette ville, restée au pouvoir de la Hollande, et offrit ses services à la Belgique. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de procureur du roi à Malines, puis à Bruxelles. Le 22 mars 1842, il fut nommé secrétaire général du ministère de la justice, d'où il est passé, en 1859, comme conseiller, à la Cour de cassation.

CRAVEN (William CRAVEN, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1809, à Londres, descend d'un général distingué qui, en 1665, obtint pour ses services une pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, en 1825, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. En 1854 il a été nommé lord-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage, avec une fille de lord Verulam (1835), il a eu neuf enfants, dont l'aîné, William-Auguste-Frédéric, vicomte UFFINGTON, est né en 1838, près de Saint-Albans, a servi quelque temps dans les grenadiers-gardes, et s'est retiré en 1863, avec le grade de capitaine.

CRAWFORD (James LINDSAY, 24e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1783, à Balcarres (comté de Fife), descend de l'ancienne famille écossaise des Lindsay, qui fait remonter au quatorzième siècle son titre de comte. Après avoir été élevé à l'université de Cambridge, il obtint, en 1826, une pairie anglaise et entra à la Chambre des Lords, où son nom a été mêlé à tous les actes du parti conservateur. De son mariage, avec la fille de lord Muncaster (1811), il a eu quatre enfants, dont l'aîné est lord LINDSAY (voy. ce nom).

CREASY (sir Edward-Shepherd), historien anglais, est né en 1812, à Bexley (comté de Kent). Fils du propriétaire de la *Brigthon Gazette*, il fut élevé à Eton, et termina avec succès ses études à l'université de Cambridge. En 1837, il fut admis au barreau par la Société de Lincoln's Inn. En 1850, il entra dans l'enseignement et obtint la chaire d'histoire ancienne et moderne à l'université de Londres. Devenu plus tard juge-assistant aux sessions du Middlesex, il fut, en 1860, nommé premier juge à Ceylan, et, à cette occasion, créé chevalier. Parmi ses ouvrages, ses *Quinze batailles décisives du monde* (Fifteen decisive Battles of the World; Londres, 1851, in-8), ont eu de fréquentes éditions. On a encore de M. Creasy : *Origine et progrès de la Constitution anglaise* (Rise and Progress of the British Constitution; 1834, in-8; 2e édit. 1854), et une *Histoire des Ottomans* (History of the Ottoman Turks), des *Poëmes*, les *Mémoires des Etoniens célèbres*, etc.

CREDNER (Charles-Auguste), théologien protestant allemand, né à Waltershausen, près de Gotha, le 10 janvier 1797, fit de longues études théologiques au gymnase de Gotha, aux universités d'Iéna, de Breslau, de Halle et de Gœttingue. Reçu docteur à Iéna, en 1828, il y obtint deux ans après une chaire de théologie, et fut appelé, en 1832, à Giessen, où il fit des cours à la fois très-savants et très-orthodoxes sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et publia de nombreux travaux théologiques.

Nous citerons de lui : *le Prophète Joël* (Halle, 1831); *Introduction aux études bibliques* (Beitraege zur Einleitung in die biblischen Schriften, Ibid., 1832-1838, 2 vol.); *le Nouveau Testament, son but, son origine et son texte* (das Neue Testament, nach seinem Zweck, etc., Ibid., 1841-1843, 3 vol.); *Essai sur l'histoire du droit canon* (zur Geschichte des Kanons, Ibid., 1843); *De l'Église protestante allemande et du progrès fondé sur l'Écriture sainte* (Berechtigung der protest. Kirche Deutschlands zum Fortschritt auf dem Grunde, etc., Francfort, 1845), qui donna lieu à des réclamations très-vives de la part de M. de Linde, ministre de Hesse-Darmstadt; *Éclaircissements sur les questions religieuses du temps* (Erœrterungen kirchlicher Zeitfragen, Francfort, 1846); *Histoire du Nouveau Testament* (Geschichte des Neuen Testament, Francfort, 1852), destinée à compléter une *Introduction au Nouveau Testament* (Einleitung in das Neue Testament, Halle, tome I, 1836).

CRELINGER (Augusta DÜRING), dame célèbre, actrice allemande, née à Berlin, en 1795, débuta, en 1812, par le rôle de Marguerite, dans *le Vieux garçon* (der Hagestolz), d'Iffland. Sous l'administration du comte Brühl, et après avoir épousé, en 1817, l'acteur Stich, elle acquit une grande réputation. Veuve en 1824, elle se maria en secondes noces avec Otto Crelinger. Mme Crelinger, qui est restée fidèle au théâtre de la cour de Berlin, excellait dans le genre tragique. Ses principaux rôles ont été ceux d'Iphigénie, de Léonore, de la comtesse Terzky, d'Orsina et de lady Macbeth. Elle se distingua par le profond sentiment avec lequel elle entrait dans l'esprit de chacun de ses personnages, et par son enthousiasme pour l'art.

Ses deux filles du premier lit, Mlles Bertha et Clara STICH, ont débuté au théâtre en 1834. Mlle Bertha s'est retirée du théâtre pour faire un brillant mariage; Mlle Clara, veuve, depuis 1849, de l'acteur Hoppe, jouit à un haut degré de la faveur du public de Berlin.

CRELLE (Auguste-Léopold), mathématicien et ingénieur allemand, né le 17 mars 1780, à Eichenwerder, près Wriezen, en Prusse, entra dans l'administration des ponts et chaussées, parcourut rapidement les grades inférieurs et faisait partie, vers 1815, du conseil supérieur des bâtiments civils de Berlin, ainsi que de la direction des travaux publics. Il a présidé à l'ouverture de la plupart des voies de grande communication en Prusse, de 1816 à 1826, et a été chargé des études du chemin de fer entre Berlin et Potsdam, un des premiers exécutés en Allemagne. Toutefois, M. Crelle ne négligea pas un seul instant les mathématiques, l'objet de ses prédilections. En 1824, une place qui l'attacha au ministère de l'instruction publique, lui permit de s'y adonner

entièrement. Deux ans plus tard, parut, sous sa direction, le *Journal des mathématiques pures et appliquées* (Journal fur reine und angewandte Mathematik), qui s'est fait une place si honorable dans la science: on y trouve, au milieu des communications intéressantes que ne cessent de lui adresser les savants étrangers, une série de mémoires de M. Crelle, notamment sur l'algèbre et la géometrie. Quelques-uns ont été réimprimés, entre autres l'*Exposé encyclopédique de la théorie des nombres* (Encyclop. Darstellung der Theorie der Zahlen, Berlin, 1845), etc. Il a également fondé le *Journal d'architecture* (Journal für Baukunst, Berlin, 1828-1851; 30 vol.), où il a lui-même inséré divers articles remarquables, particulièrement sur les questions de chemins de fer. M. Crelle fut obligé, par sa santé, en 1849, de quitter le service de l'État. Il est devenu en 1828, membre de l'Académie des sciences de Berlin.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Essai sur le calcul avec des quantités variables* (Versuch über die Rechnung mit veraenderlichen Grœssen, Gœttingue, 1811); *Dissertations et notices mathématiques* (Sammlung mathematischer Aufsaetze und Bemerkungen, Berlin, 1820-1822; 2 vol.); *Tables arithmétiques* (Rechnentafeln, Ibid., 1822); *Essai d'une théorie générale des facultés analytiques* (Versuch einer allgemeinen Theorie der analytischen Facultaeten, Ibid., 1832); *Traité d'arithmétique et d'algèbre* (Lehrbuch der Arith. und Algebra, Ibid., 1825); *Manuel de l'art d'arpenter et de niveler* (Handbuch des Feldmessens und Nivellirens, Ibid., 1826); *Manuel élémentaire de géométrie* (Lehrbuch der Elemente der Geometrie, Ibid., 1826-1827. 2 vol.); *Tables pour faciliter les calculs* (Erleichterungstafeln für jeden der zu rechnen hat, Ibid., 1836), etc.

CRÉMIEUX (Isaac-Adolphe), célèbre avocat français, député, ancien membre du gouvernement provisoire et ministre, est né à Nîmes, de parents israélites, le 30 avril 1796. Après avoir achevé ses classes à Paris, au collège Louis-le-Grand, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, fut reçu avocat en 1817, et prit place au barreau de sa ville natale. Il montra beaucoup de talent et de courage dans plusieurs procès politiques, et osa, l'un des premiers, dénoncer en plein tribunal, le fameux Trestaillon, chef des assassins du Midi, et trouva dans cette occasion un des plus beaux triomphes oratoires. Son libéralisme bien connu ne l'empêcha point, après 1830, de défendre devant la Cour des Pairs, un des ministres de Charles X, M. Guernon-Ranville. Mais, après un exorde long et pénible, il tomba évanoui. On sait que son client fut condamné.

M. Crémieux se fixa définitivement à Paris, en achetant la charge d'avocat à la Cour de cassation de M. Odilon Barrot. Il plaida pour le *National*, pour la *Tribune*, pour les accusés d'avril, ainsi que pour la *Gazette de France*, le *Constitutionnel*, etc. Pendant les débats de la question d'Orient, en 1840, il prit avec beaucoup de zèle la défense de ses coreligionnaires, fit le voyage de Turquie et d'Égypte, et obtint l'acquittement de juifs de Damas, accusés de cruautés odieuses envers un prêtre catholique. En 1842, M. Crémieux entra à la Chambre comme député de l'arrondissement de Chinon, qui le réélut en 1846. Sans rompre entièrement avec la monarchie de Juillet, il fit une guerre très-vive au ministère Guizot, et se distingua parmi les promoteurs de l'agitation réformiste. Durant les journées de Février, aussitôt après l'abdication de Louis-Philippe, il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans. Il se rendit à la Chambre pour appuyer cette résolution; mais la salle était déjà envahie : entraîné par le mouvement, il fit partie du gouvernement provisoire qu'il avait lui-même réclamé, et s'associa, non sans hésitation, à la proclamation de la République.

Dans le partage du pouvoir, M. Crémieux prit possession du ministère de la justice, où il fut maintenu par la Commission exécutive. Il s'exposa, dans l'exercice de ses fonctions délicates, aux reproches contradictoires des démocrates extrêmes, qui blâmèrent l'excès de sa modération, et des royalistes, qui lui firent un crime de quelques destitutions. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire, pour lequel il opta, l'envoyèrent en même temps à l'Assemblée constituante, devant laquelle il rendit compte de ses actes, comme membre du gouvernement provisoire et comme ministre. Mais un mois plus tard, lors de la première demande d'autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à propos de l'attentat du 15 mai, le vote de M. Crémieux en faveur de son collègue, parut à MM. Portalis et Landrin, organes du ministère public, le désaveu des ordres auxquels ils avaient obéi en formant cette demande; ils donnèrent leur démission, qui entraîna celle du ministre (7 juin). Un de ses principaux actes, avait été de proposer le rétablissement du divorce : cette proposition, accueillie avec tant de faveur après la révolution de 1830, fut, en 1848, mal reçue par presque tous les partis.

Comme représentant, M. Crémieux, dans les questions de principes, ne se sépara point de la gauche démocratique, mais il témoigna peu de sympathie pour le gouvernement du général Cavaignac, et, seul des huit représentants d'Indre-et-Loire, favorisa la candidature de Louis-Napoléon. Pourtant, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la Montagne et fut un des orateurs les plus ardents de l'opposition, surtout dans les débats relatifs à la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit de toutes ses forces la coalition des anciens partis, et ne fit point de concession à la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut arrêté et conduit à Mazas; depuis, il s'est tenu en dehors des affaires publiques et s'est renfermé dans les occupations du barreau, où son talent et la dignité de son attitude lui ont acquis l'estime générale.

Habile jurisconsulte, et connu comme un des auteurs du *Code des codes* (1835, in-4), M. Crémieux, dit *le Livre des orateurs*, « a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. » On a beaucoup plaisanté sur la laideur presque proverbiale de son visage; mais, sous un masque dont il est le premier à rire, on a toujours trouvé en lui l'âme d'un citoyen et l'esprit élevé d'un artiste.

CRÉMIEUX (Hector), auteur dramatique français, a signé, depuis 1852, un certain nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles nous citerons : *Fiesque*, tragédie en cinq actes et huit tableaux, d'après Schiller (1852), avec M. Émile Crémieux; *Qui perd gagne*, comédie en un acte (Odéon, 1856), avec M. Em. Lamé; *le Financier et le Savetier*, *Orphée aux enfers*, opérettes jouées aux Bouffes-Parisiens, avec le succès de vogue le plus prolongé (1856-1858); *Germaine* (1858), *le Savetier de la rue Quincampoix* (1859), drames en cinq actes, joués à la Gaîté, avec M. d'Ennery; *la Voie sacrée ou les Étapes de la gloire*, drame militaire en cinq actes et huit tableaux (Porte-Saint-Martin, 1859), avec MM. Woestyn et Bourget; *Orphée aux enfers*,

opéra-bouffon (Bouffes, 1860); *la Chanson de Fortunio*, avec M. L. Halévy (Ibid., 1861); *le Pont des Soupirs* (même année); *le Roman comique* (Ibid., 1862), etc.

CREMORNE (Richard DAWSON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Ballyfin (comté de la Reine), appartient à une famille irlandaise. Il siége à la Chambre des Lords depuis 1847, époque où il a obtenu une pairie anglaise sous le titre de baron Dartrey. C'est un des membres les plus éclairés du parti libéral. Nommé chambellan de la reine (1857-1858), il a été rappelé à ces fonctions en 1859. Marié en 1841 avec miss Stanley, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Vesey DAWSON, né en 1842 à Londres, a été nommé, en 1859, lieutenant dans les *Coldstream guards*.

CRÉPU (Alexandre-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), le 28 mars 1796, et fils d'un avocat, se livra lui-même à l'étude du droit, mais il abandonna bientôt le barreau pour le journalisme. Sous la Restauration, il rédigea le *Journal libre de l'Isère*. Après la révolution de Juillet, il devint rédacteur en chef du *Dauphinois*, puis du *Patriote des Alpes*, et fut nommé, en 1834, conseiller municipal de Grenoble. Il s'appliquait alors à l'étude des questions économiques. En 1847, il prit une part active à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, il fit partie de la commission départementale de l'Isère, et fut nommé représentant du peuple par 105200 suffrages, le sixième sur une liste de quinze élus. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique napoléonienne. Élu membre du conseil d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Mais bientôt après il reparut à l'Assemblée législative, où il continua de voter avec le parti démocratique. Le coup d'État du 2 décembre 1851 mit fin à sa carrière politique. — M. Crépu est mort en décembre 1862.

CRESPEL-DELLISSE (Louis-François-Xavier-Joseph), industriel et agronome français, né à Lille, le 22 mars 1789, fonda dans cette ville, avec MM. Dellisse et Passy, la première fabrique importante de sucre indigène (1810). Des prisonniers espagnols y importèrent les moyens de faire la concurrence aux colonies. De 400 kilogrammes obtenus la première année, le produit s'éleva, dès la seconde, à 10000, et cette maison fut presque la seule qui se maintint au milieu des désastres de 1812. Plus tard, M. Crespel-Dellisse étendit encore cette industrie nationale, l'introduisit à Arras, puis dans quatre départements voisins du Nord, l'Aisne, l'Oise, le Pas-de-Calais et la Somme, et fonda successivement dix-neuf établissements agricoles, tous dépendant de la raffinerie centrale d'Arras, et complétés par un atelier général de construction pour les besoins de cet immense matériel. Les usines de M. Crespel-Dellisse entrent annuellement pour près de 4 millions dans la production de la France. Ses travaux ont été en 1824 l'objet d'un rapport du comte Chaptal, et la Société d'encouragement lui a décerné sa grande médaille d'or.

CRESWICK (Thomas), peintre anglais, né à Scheffield en 1811, fut élève de l'Académie de Londres, et commença dès 1828, à prendre part aux expositions annuelles de cette Société, qui le nomma associé en 1842, et membre titulaire en 1851. Ses productions les plus connues sont des *Vues d'Écosse*, *du Derbyshire* et *du pays de Galles*, et *le Passage du gué* (1855). Cet artiste, qui est fort goûté en Angleterre, n'a rien obtenu à l'Exposition universelle de Paris, où il avait envoyé trois tableaux.

CRÉTINEAU-JOLY (Jacques), littérateur français, né à Fontenay (Vendée), le 23 septembre 1803, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice, fut chargé à dix-neuf ans d'une classe de philosophie et voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Il débuta, dans la littérature, par des essais poétiques : *Chants romains* (1826, in-18); *les Trappistes* (Angoulême, 1823, in-8); *Inspirations poétiques* (Ibid., 1829, in-12). Après la révolution de Juillet, il fonda un journal légitimiste, *le Vendéen;* de 1834 à 1838, il rédigea l'*Hermine*, de Nantes, puis la *Gazette du Dauphiné;* enfin, il devint directeur de l'*Europe monarchique*.

Outre une nouvelle intitulée : *Un fils de pair de France* (1839, in-8), M. Crétineau-Joly a publié plusieurs ouvrages historiques relatifs aux luttes soutenues par les Vendéens contre la Révolution : 1793-1815-1832; *Épisodes des guerres de la Vendée* (1834, in-8); *Histoire des généraux et chefs vendéens* (1838, in-8); *Histoire de la Vendée militaire* (1840-1841, 4 vol. in-8; 2e édition, augmentée de plus de 1000 pages de nouveau texte, 1843, 4 vol. in-12). On lui doit encore une *Histoire des traités de* 1815 *et de leur exécution publiée sur des documents officiels et inédits* (1842, in-8); une *Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'orléanisme* (1861-1863, t. I et II, in-8), toute remplie d'accusations contre le parti orléaniste.

Partisan de l'autorité absolue en religion comme en politique, M. Crétineau-Joly a encore fait paraître une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques* (1844-1846, 6 vol. in-8, ornés de portraits et d'autographes des principaux personnages de la Société; autre édition, 6 vol. in-18); *le Pape Clément XIV* (Paris et Lyon, 1853, in-8); *Scènes d'Italie et de Vendée* (1853, in-18); *l'Église romaine en face de la Révolution* (1859, 2 vol. in-8); *le Cardinal Consalvi*, mémoires avec introduction et notes (1864, 2 vol. in-8), etc.

CRETON (Nicolas-Joseph), ancien député français et représentant du peuple, né à Amiens le 7 mars 1798, fit son droit à Paris, et s'établit comme avocat dans sa ville natale. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple sur 137995 suffrages, le second des quatorze élus du département. Secrétaire du comité de la justice, il se montra très-hostile à la République et demanda des comptes sévères au gouvernement provisoire, qui dut justifier sa gestion financière devant une commission nommée par l'Assemblée. Il vota avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint contre les démocrates le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la coalition formée par les anciens partis, et s'associa à toutes les mesures de compression; mais, fidèle au parti orléaniste, il protesta contre la politique particulière de l'Élysée. Il présenta vainement une proposition tendant à rappeler en France les anciennes familles royales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, resté en dehors de la scène politique, M. Creton a repris sa place au barreau d'Amiens.

CREUZER (Georges-Frédéric), célèbre philolo-

gue allemand, né à Marbourg (Hesse électorale), le 10 mars 1771, mort à Heidelberg, le 15 février 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CREUZET (André), homme politique français, député, est né à Lyon, le 6 décembre 1799. Il servit d'abord dans les gardes du corps; plus tard, nommé sous-préfet d'Ambert le 30 juillet 1847, il fut révoqué en 1848. Maire de Saint-Flour et membre du Conseil général pour le canton nord de cette ville, il entra, en décembre 1854, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Cantal et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 12498 voix sur 20486 votants. M. Creuzet a été décoré de la Légion d'honneur. *

CREWE (Hungerford CREWE, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1812, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1806, à la pairie héréditaire. Entré, en 1835, à la Chambre des Lords, il s'y est associé à la politique du parti libéral.

CRILLON (Marie-Girard-Louis-Félix-Rodrigues BERTON DES BALBES, duc DE), général français, né à Paris, le 15 décembre 1782, est issu de l'antique famille provençale illustrée par le compagnon d'armes d'Henri IV. Il fit ses premières armes comme aide de camp du général Dessoles et prit part à quelques campagnes. Lorsque Louis XVIII reconstitua sa maison militaire (1814), il entra dans les mousquetaires gris et fut nommé, à la suppression de ce corps, colonel de la légion des Basses-Alpes, devenue, en 1820, le 2e régiment d'infanterie légère. Durant la guerre d'Espagne, il fut placé à l'avant-garde de l'armée, entra le premier dans Madrid, et se distingua en Andalousie par l'occupation de San Lucar et d'Algesiras. Il y apprit sa nomination au grade de maréchal de camp (11 août 1823).

Dès 1820, M. de Crillon avait succédé à son père, officier général de l'ancien régime, dans le titre de duc et la dignité de pair de France. Au Luxembourg, il se fit remarquer, dans mainte discussion, par son esprit de modération et par son respect pour la Charte constitutionnelle. Apres 1830, il se rallia à la monarchie nouvelle, et rentra dans la vie privée lors de l'avénement de la République. Comme général de brigade, il fait partie de la réserve. En 1806, il a épousé Mlle de Mortemart, dont il n'a eu que des filles. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

CRILLON (Louis-Marie-Félix-Prosper BERTON DES BALBES, marquis DE), frère du précédent, né le 30 juillet 1784, a fait les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France. En juillet 1829, il a succédé dans la pairie à son beau-père, le marquis d'Herbouville. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

CROFTON (Edward CROFTON, 1er baron), pair représentatif d'Irlande, est né en 1806, à Londres. Il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1848, et s'associa à la politique du parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby (1852), il occupa, dans la maison de la reine, la charge de chambellan et il fut rappelé à ce poste de 1858 à 1859. Marié en 1833, à une fille du marquis d'Anglesey, il a pour heritier son fils Edward-Henri-Churchill, né à Londres en 1834.

CROIX D'HEUCHIN (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis DE), sénateur français, est né à Paris le 27 août 1803. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit la campagne d'Espagne en qualité de sous-lieutenant, et obtint la croix de la Légion d'honneur (1823). Il était capitaine de hussards lorsqu'il quitta le service (1832), pour exploiter ses grands domaines en Normandie. Il a créé, dans le département de l'Eure, quelques établissements industriels, et passe pour posséder des connaissances fort étendues sur les races chevalines et l'amélioration dont elles sont susceptibles. Depuis 1827, il a fait partie d'un grand nombre de commissions hippiques. Il a été appelé au nouveau Sénat dès la création (janvier 1852). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

CROKER (John-Wilson), littérateur et homme politique irlandais, né à Galway en 1780, mort à Hampton, le 10 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CRONHOLM (Abraham), historien suédois, né le 22 octobre 1809, à Landskrona (Scanie), où son père était bourgmestre, fit ses études à l'université de Lund (1825-1829), où il devint professeur ordinaire d'histoire septentrionale (1832). Il est membre de plusieurs sociétés savantes de Suède ou de l'étranger. On lui doit plusieurs importantes publications historiques : *les Waringues* (Wæringarne; Lund, 1832, in-8); *Souvenirs de l'ancien Nord* (Forn-nordiska-Minnen; 1833-1835, 2 vol. in-8); *la Ligue catholique et les Huguenots* (Catolska Ligan og Huguenoterna; 1839, in-8); *de Snorronis Sturlonidis historia* (1843, in-8); *de Suecix nobilium ordine ante unionem Calmariensem instituto* (1847-1848, 5 parties, in-8); *Histoire politique de la Scanie, d'après des sources imprimées ou manuscrites* (Skanes politiska historia efter tryckta och otryckta Kællor; 1846-1851, 2 vol. in-8); *la Guerre de Trente ans* (Trettioarigakriget; Norkœping, 1847-1849, avec 1 carte et 9 plans), en collaboration avec G. H. Mellin; *Histoire de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe* (Sveriges Historia under Gustav II Adolphs Regerings; 1857, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré activement au *Dictionnaire biographique des hommes connus de la Suède* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn; 1835-1857, 23 vol. in-8).

CROSNIER (François-Louis), administrateur français, député au Corps législatif, né à Versailles, le 12 mai 1792, est le fils des anciens concierges de l'Opéra, où sa mère a gardé ce poste plus de trente-cinq ans. Il s'occupa d'abord de littérature, écrivit des vaudevilles, puis se jeta dans les affaires. Sa fortune lui permit de prendre, en 1830, la direction de la Porte-Saint-Martin, théâtre alors déchu, qu'il remit florissant aux mains d'Harel, en 1832. En mai 1834, il obtint le privilége de l'Opéra-Comique, dont la situation était également compromise, lui rendit en quelques années une prospérité qui ne s'est plus arrêtée depuis, et se retira en avril 1845. Enfin, en novembre 1854, M. Crosnier fut appelé, comme administrateur général, à remplacer M. Roqueplan dans la direction de l'Académie de musique; il y ramena le système de la régie par l'État, fit jouer *les Vêpres siciliennes* et *la Fonti*, montés par son prédécesseur, reçut et monta, pour sa part, *Pantagruel*, *le Corsaire*, *la Rose de Florence*, etc., et eut à lutter contre les prétentions dès lors croissantes des premiers sujets. Il a cédé ses fonctions, en juin 1856, à M. Alph. Royer (voy. ce nom), et a reçu, en prenant sa retraite, le grade de commandeur de la Légion d'honneur (28 juin).

M. Crosnier, qui est depuis longtemps un des riches propriétaires des environs de Vendôme, est entré au Corps législatif, comme candidat du

gouvernement, en 1852, pour le département de Loir-et-Cher et il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 21 239 voix sur 28 277 votants. Il a été nommé maire de Lisle, et membre du conseil général pour le canton de Morée.

CROSSLAND (mistress). Voy. Toulmin (miss.)

CROUSEILHES (Marie-Jean-Pierre-Pie Dombidau, baron de), magistrat français, ancien pair et ministre, sénateur, né à Oléron (Basses-Pyrénées), le 11 juillet 1792, neveu de l'évêque de Quimper, venait de terminer son droit et d'être reçu avocat lorsqu'il fut nommé, pour son début, avocat général à la Cour royale de Pau (1816). En 1820, il entrait au conseil d'État en qualité de maître des requêtes; en 1823, il était chargé de la direction des colonies, et, en 1824, M. de Peyronnet le choisit pour secrétaire général du ministère de la justice. Quatre ans après, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation, et dans ce poste, ses connaissances et ses services étaient appréciés même des adversaires de ses doctrines politiques.

Le 4 mai 1845, M. de Crouseilhes fut appelé à siéger au Luxembourg ; il s'y occupa surtout des questions qui se rattachaient à la jurisprudence. En 1849, élu, dans les Basses-Pyrénées, représentant à l'Assemblée législative, il donna sa démission de Conseiller à la Cour de cassation et prit place dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire. Ministre de l'instruction publique du 10 avril au 26 novembre 1851, il tempéra, par la bienveillance de son caractère, les rigueurs dont le corps enseignant était alors l'objet. Après le coup d'État, il fut élevé à la dignité de sénateur par le décret constitutif du 26 janvier 1852. M. de Crouseilhes était membre du conseil général des Basses-Pyrénées. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 28 octobre 1851. — Il est mort le 18 février 1861.

CROUY-CHANEL DE HONGRIE (François-Claude-Auguste, prince de), publiciste français, né à Duisbourg (Prusse), le 31 décembre 1793, durant l'émigration, est l'un des représentants actuels de la famille princière de ce nom, qui descend de l'ancienne maison souveraine de Hongrie, par Dandré II, dit le Jérosolimitain (1204-1235). Rentré en France sous le Consulat, il fit ses études à Grenoble. Après 1814, il fit partie de la maison militaire de Louis XVIII. Il donna sa démission en 1817, exécuta divers voyages et embrassa, en 1821, la cause de l'indépendance hellénique. En 1823, il s'associa, en Espagne, à de grandes affaires financières et industrielles, dans lesquelles il fit, avec Aguado, une fortune qu'il perdit ensuite. Après avoir été mêlé, en 1830 et dans les années suivantes, à des affaires politiques qui eurent du retentissement, il entra dans l'intimité du prince Louis-Napoléon, fonda *le Capitole*, fut un des chefs du parti napoléonien, et se vit impliqué dans les poursuites auxquelles les tentatives de ce parti donnèrent lieu. Il était à Rome en 1848, et contribua à faire reconnaître la nouvelle république par le pape. M. de Crouy-Chanel de Hongrie, dont les filles ont été reconnues princesses et citoyennes romaines par Pie IX, a été nommé, en 1848, commandeur de l'ordre de Grégoire le Grand. Il a été fait chevalier de Saint-Louis en 1816. Il a publié récemment une brochure intitulée : *De la noblesse et des titres nobiliaires dans les sociétés chrétiennes.*

CROWE (Catherine Stevens, mistress), femme de lettres anglaise, née vers 1803, à Borough Green (comté de Kent), épousa, en 1822, un lieutenant-colonel de l'armée anglaise. Son début dans la carrière littéraire fut une tragédie classique, *Aristodème* (1838), qui passa à peu près inaperçue. Elle écrivit ensuite plusieurs romans : *les Droits du seigneur* (Manorial Rights) et *les Aventures de Suzanne Hopley* (Suzan Hopley's adventures), dont le théâtre rendit le sujet populaire; *Lilly Dawson* (1847), où elle démontrait l'influence des passions sur le développement de l'intelligence; *les Aventures d'une Beauté* (The Adventures of a Beauty, 1850) et *Linny Lockwood* (1854, in-8).

La traduction qu'elle donna, en 1848, de *la Voyante de Prévorst* (the Seeress of Prevorst) du docteur Justinus Kerner, amena mistress Crowe à étudier les phénomènes du magnétisme animal, et, s'engageant même fort avant dans cette voie périlleuse, elle publia successivement : *le Côté sombre de la Nature* (the Night Side of Nature, 1848), recueil de récits, d'accidents et d'observations, et une série de contes fantastiques, *Lumière et Ténèbres, ou Mystères de la vie* (Light and Darkness, 1852).

CROY ou **CROUY-CHANEL** (comte André-Rodolphe-Claude François-Siméon, dit *Raoul* de), littérateur français, né à Amiens, en 1797, appartient à la même famille que le précédent et porte les armes de l'ancienne maison royale de Hongrie. Il a constamment fait partie, depuis vingt-cinq ans, du conseil général d'Indre-et-Loire. Marié à une sœur de M. Voyer d'Argenson (voy. ce nom), il a quatre enfants, dont trois fils.

Il a publié : *Études statistiques, historiques et scientifiques sur le département d'Indre-et-Loire* (Tours, 1838, in-18); *Louis XI et le Plessis-lès-Tours* (Ibid., 1845, in-8), avec M. H. Louyrette; *Avenir forestier de la France* (1853, in-12); *Épisodes de voyages* (1855, in-18), etc. Il a collaboré à *l'Artiste*, au *Conservateur*, au *Nain jaune*, etc. Le comte Raoul de Croy a aussi cultivé la peinture. Élève de Valenciennes et de Vafflard, pour le paysage, il a exposé diverses toiles à quelques salons des beaux-arts, notamment à ceux de 1822 et 1824.

CROŸ-DULMEN (duc *Alfred*-François-Frédéric-Philippe), né le 22 décembre 1789, a succédé, le 19 octobre 1822, à son père le duc *Auguste*-Philippe, comme possesseur de la seigneurie de Dulmen dans la Westphalie prussienne, laquelle compte plus de 16 000 habitants, et de vastes propriétés en Belgique et en France, notamment de la terre de Croy en Picardie, érigée en duché le 4 juillet 1598. Il fut nommé, en 1824, membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. — Le duc de Croÿ-Dulmen est mort le 14 juillet 1861.

De son mariage avec *Éléonore*-Wilhelmine-Louise, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, née le 6 décembre 1794, il a eu huit enfants dont les aînés sont : *Léopoldine*-Auguste-Jeanne-Françoise, née le 9 août 1821, mariée le 13 juillet 1841 à son cousin germain le prince *Emmanuel* (voy. ci-dessous), et chef actuel de la maison, duc *Rodolphe* Maximilien-Louis-Constantin, né le 13 mars 1823, marié le 15 septembre 1853 à la princesse *Nathalie*, née le 31 mai 1835, fille d'Eugène, prince de Ligne, dont il a eu trois filles et un fils, *Charles*, prince héréditaire, né le 29 janvier 1859.

La maison de Croÿ-Dulmen comprend en outre la sœur du duc actuel : *Stéphanie*-Victorine, née le 5 juin 1805, veuve le 5 août 1846, de Benja-

min, prince de Rohan-Guéménée; et ses deux frères : le prince *Ferdinand*-Victorin-Philippe, et le prince *Philippe*. Le premier, né le 31 octobre 1791, est général major au service des Pays-Bas; il a épousé, le 3 septembre 1810, la princesse *Constance*-Anne-Louise, fille de feu Emmanuel prince de Croÿ Solre, née le 9 août 1789, dont il a une fille, *Augustine*-Adélaïde-Emmanuelle-Constance, née le 7 août 1815, mariée le 13 juin 1836 au prince Alfred de Salm-Salm, et trois fils : *Emmanuel*, né le 13 décembre 1811, marié à sa cousine germaine *Léopoldine*, dont il a eu trois fils et une fille; *Maximilien*, né le 21 janvier 1821, qui, depuis 1839, porte le nom de Croÿ-Havré, comme héritier testamentaire de feu le duc Joseph de Croy-Havré; et *Juste*, né le 19 février 1824, marié le 18 septembre 1854 à *Marie*-Joséphine-Madeleine, née comtesse d'Ursel, dont il a eu deux filles et un fils. Le prince *Philippe*, né le 26 novembre 1801, est lieutenant général major au service de Prusse; il a épousé le 28 juillet 1824 la princesse *Jeanne*-Wilhelmine-Auguste, née le 5 août 1796, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, dont il a sept enfants.

CRUICE (Patrice-François-Marie), prélat et humaniste français, né à Clonfert (Irlande), le 27 juillet 1815, est fils d'un officier français qui s'y était retiré au commencement de la Révolution, en 1791. Il avait à peine quelques mois quand il fut ramené en France. Élevé à l'institution de l'abbé Bisloup, reçu docteur ès lettres en 1844, il fut, pendant plusieurs années, directeur de l'École normale ecclésiastique de Paris. Chanoine honoraire de cette ville, il fut nommé évêque de Marseille par décret du 18 juin 1861, préconisé le 22 juillet et sacré le 25 août de la même année. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Cruice est auteur d'environ quarante volumes relatifs à l'enseignement élémentaire ou supérieur, et comprenant des choix de morceaux de littérature française et étrangère, des traductions et des éditions annotées des classiques, etc. Citons en outre : *Essai critique sur l'Hexaméron de saint Basile*, *De Flavii Josephi in auctoribus contra Apionem afferendis fide et auctoritate* (1844), thèses pour le doctorat; *Notice sur l'École des hautes études*, *Annuaires* de cette école, *Vie de Mgr Affre* (1849-1854), etc.

CRUIKSHANK (Georges), fameux caricaturiste anglais, est né à Londres, vers 1794. Fils d'un dessinateur de quelque mérite, qui l'initia dès l'enfance aux principes de son art, il fut d'abord marin et acteur, et ne songea à tirer parti de son crayon que pour venir en aide à sa famille. A vingt ans, il s'associa avec un journaliste pour publier *le Météore*, recueil illustré qui n'eut qu'une existence éphémère. Ce fut vers 1815 qu'il se fit connaître dans un genre très-goûté des Anglais. Ses premières séries de caricatures morales et politiques eurent une vogue que les suivantes soutinrent. Telles furent : *la Maison du marin*, *l'Homme de la lune*, *le Cordonnier politique*, *l'Échelle du mariage*, *la Vie de Londres* et *la Vie de Paris*, accompagnées d'anecdotes et d'esquisses de mœurs; *Légendes allemandes*, *Contes d'Italie*, *Types irlandais*, *les Anglais peints par eux-mêmes* (1837), et une foule de publications pittoresques, alors fort à la mode.

Parmi les dessins qu'il prodigua ensuite dans les livres d'étrennes, les almanachs, les journaux, les albums de toute sorte, nous nous bornerons à rappeler les séries qui ont obtenu le plus d'approbation : *l'Humoriste*, complété par *les Pointes d'esprit; Tom Pouce*, le conte de *John Gilpin*, *Robinson Crusoé*, *la Phrénologie en action*, *le Dimanche à Londres*, *Mon portefeuille;* les illustrations des premiers romans de M. Dickens; *les Vieux marins*, *le Palais du gin*, *la Bouteille*, où l'ivrognerie est flétrie avec une grande vigueur, etc. La collection du *Punch* et celle du *Comic Almanack*, dont il fut le constant collaborateur, fournissent aussi de nombreuses preuves de son talent pour la caricature.

En ces derniers temps, M. Cruikshank s'est exercé dans la peinture, et on a remarqué de lui, aux expositions de l'Académie royale, quelques toiles de genre, notamment *le Trouble-fête*, *une Situation imprévue*, *le Costume à la mode*, *Cendrillon*, *un Coup de sonnette* (1855); etc.

CRUSENSTOLPE (Magnus-Jacob), publiciste et romancier suédois, né à Jonkoeping, le 11 mars 1795, fit son droit et devint, en 1825, assesseur ordinaire à la cour de Stockholm. Bientôt il se fit connaître par un ouvrage politique, où il regrettait hautement les belles époques de la liberté suédoise (*Politiska asigter*, Stockholm, 1828). La même année, il publia, en collaboration avec Hjesta, *l'Aftonbladet* (le journal du soir), feuille d'opposition avancée, qui fut l'organe de tout le parti constitutionnel et que Tégner appela « la Bible du peuple. » Il abandonna toutefois Hjesta dans la voie démocratique où celui-ci s'engageait, et n'en dut pas moins donner sa démission d'assesseur en 1834.

Dès lors, il se consacra tout entier à la littérature et publia un livre célèbre où la fable et l'histoire sont heureusement mélangées et qui a eu un grand nombre d'éditions : *Skildringer ur det inre af dagens historia* (Stockholm, 1834, 2 vol.). Quelque temps après, il acheta une des bibliothèques du pays les plus riches en manuscrits historiques et en tira des matériaux pour son *Portefeuille* (Ibid., 1837-1845, 5 vol.) et pour un autre ouvrage : *Historisk tafla af Gustave IV Adolph's forsta lefnadsar* (Ibid., 1837). De 1838 à 1851, il publia une sorte d'almanach politique, biographique et anecdotique, sous le titre de : *Staellningar och færhallanden* (Stockholm), qui eut le plus grand succès. Mais ses épigrammes contre le gouvernement lui valurent un procès et une condamnation à trois ans d'emprisonnement. Son nom était si populaire, qu'il fallut comprimer par la force plusieurs soulèvements des ouvriers en sa faveur.

Depuis, il a montré une grande activité littéraire en publiant : *Morianen* (Stockholm, 1840-1846, 6 vol.), récits demi-historiques empruntés à toutes les époques de l'histoire de Suède; des nouvelles, entre autres *Bigtfadern* (1842), et des romans, dont l'intrigue est intéressante et le style surtout d'une grande pureté : ce sont : *Carl Johan och Sœnskarne* (Stockholm, 1845-1846, 3 vol.); *Trænne ækteskaper* (Ibid., 1847); *Huset Tessin under frihetsiden* (Ibid., 1847-1849, 4 vol.). La plupart de ces romans, fort en vogue dans tout le Nord, ont été traduits en allemand; mais ils sont inconnus en France. — M. Crusenstolpe est mort en janvier 1865.

CRUVEILHIER (Jean), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Limoges, le 9 février 1791, fit ses études médicales à Paris, où il eut pour maître Dupuytren, et fut reçu docteur, en 1816, avec une thèse remarquable intitulée : *Essai sur l'anatomie pathologique*. Forcé, par des raisons de famille, de retourner à Limoges, il y exerça la médecine. Mais il revint bientôt à Paris et fut reçu le premier au concours de l'agrégation. Quelque temps après, il fut appelé à Montpellier, pour occuper une chaire

dans la Faculté de cette ville. Il publia, en 1822, le premier volume d'un *Traité de médecine opératoire éclairée par l'anatomie et la physiologie*. En 1825, à la mort de Béclard, M. Frayssinous, grand maître de l'Université, demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses, et choisit M. Cruveilhier. Celui-ci se remit avec ardeur à l'étude de l'anatomie. Il reconstitua, en 1826, l'ancienne Société anatomique. Son cours, préparé par d'infatigables études, devint l'un des plus suivis. Ce *Cours* parut imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8).

Cependant, d'autres fonctions avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Successivement médecin de la Maternité, de la Salpêtrière, de la Charité, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : *Anatomie pathologique du corps humain, ou description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol., grand in-fol., avec 233 planches). Cette œuvre capitale désignait l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entrait à l'Académie de médecine.

M. Cruveilhier a encore publié, sans compter d'importants *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine : *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837); *Vie de Dupuytren; Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle* (1845, in-folio); *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849); *Traité d'anatomie descriptive* (1851), etc.

CRUVELLI (Sophie Cruwell, dite), cantatrice d'origine allemande, né à Bielefield (Prusse), le 29 août 1824, débuta sur plusieurs scènes de l'Allemagne, et passa ensuite en Italie, où elle modifia son nom. Elle chanta surtout à Venise et à Milan, d'où sa réputation la fit appeler, en 1852, au Théâtre-Italien de Londres; les succès qu'elle y obtint dans *Norma, la Fille du régiment, la Somnambule, Fidelio, Nabuco*, etc., amenèrent son engagement au grand Opéra de Paris. Elle y parut, en 1854, dans Valentine des *Huguenots*, puis dans *les Vêpres siciliennes*, et s'y fit remarquer par la puissance de sa voix et son jeu passionné. A la fin de 1856 Mlle Cruvelli a épousé le baron Vigier, et elle semble avoir terminé sa carrière théâtrale. — Sa sœur cadette, Mlle Marie Cruwell, dite également Cruvelli, et engagée, par l'influence de sa sœur, au grand Opéra, a quitté en même temps cette scène; mais elle a reparu sur divers théâtres.

CSASZAR (François), publiciste et poëte hongrois, né à Zalaugersseg, près Pesth, en 1807, fut nommé, en 1830, professeur de langue hongroise à l'Université de Fiume. En 1836, il quitta l'enseignement pour l'administration et fut assesseur de Pesth de 1840 à 1848. Il eut un avancement rapide au commencement de la révolution de 1848, puis fut destitué par le gouvernement révolutionnaire qui se défiait de la modération de ses idées. Après le rétablissement de l'ordre, il fonda, en mars 1850, le *Journal de Pesth* (Pesti naplo), d'une opinion avancée.

Comme jurisconsulte, il a publié des travaux très-importants : *Droit d'échange hongrois* (Magyar valtojog; Pesth, 1840-46); *Dictionnaire de droit d'échange* (Valtojogi müszotar, Ibid., 1841); *Loi de banqueroute hongroise* (A magyar esodtorvénykezès, Ibid., 1847). Comme poëte, il a fait de nombreux emprunts à l'Italie, et a traduit, en langue hongroise, Alfieri, Silvio Pellico et Dante. Ses poésies se distinguent par la grâce de l'expression et la vivacité du sentiment; ses *Chants des matelots* ont une véritable originalité. On lui doit encore une traduction de Beccaria, ainsi que *le port de Fiume* (Pesth, 1842-43, 2 vol.); des *Voyages italiens* (Ibid., 1843); un *Dictionnaire de mythologie* (Ibid., 1844), etc.

CSORICH DE MONTE CRETO (Antoine, baron de), général autrichien, né à Machichno, en Croatie, en 1795, est le neveu et le fils adoptif du général Csorich, qui se distingua dans les guerres contre Napoléon et fut créé baron de Monte-Creto en souvenir du combat de ce nom. Entré au service en 1809, il fut promu général-major en 1842, et feld-maréchal-lieutenant en 1848. Il fut un des lieutenants de Windischgraëtz au siége de Vienne, fit ensuite la campagne de Hongrie, investit Komorn et fut repoussé par Klapka jusqu'à Presbourg. Au mois de juillet 1850, il fut chargé du portefeuille de la guerre, qu'il déposa, en février 1853, pour prendre le commandement d'un corps d'armée.

CUCHEVAL-CLARIGNY (Athanase), journaliste français, né à Calais (Pas-de-Calais), le 1er février 1821, a fait de brillantes études et obtenu le prix de discours français au concours qui eut lieu, en 1838, entre tous les colléges des départements. Il vint à Paris, acheva ses classes au collége Henri IV, où il eut pour condisciple et, dit-on, pour ami, le duc d'Aumale; puis il entra à l'École normale et y fit partie de la section d'histoire. Reçu agrégé, il ne sentit point de vocation pour l'enseignement public, suivit les cours de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste, accepta la place de bibliothécaire à l'École normale, puis devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vers 1845, il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, et, jusqu'en 1848, il combattit le ministère Guizot. L'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, il y inséra, sous le seul nom de Clarigny, entre autres articles, une très-piquante étude sur *le P. Loriquet, sa vie et ses écrits* (1847).

Après la révolution de Février, M. Cucheval fut porté sans succès candidat à la Constituante; bientôt il se montra très-hostile à la République, et se rattacha, sous les inspirations de M. Véron, à la politique de l'Élysée. Dévoué au gouvernement du 2 décembre il eut la direction du *Constitutionnel*, qui recevait fréquemment les confidences du pouvoir, mais, à la suite de quelques malentendus qui donnèrent à croire qu'il interprêtait mal la pensée officielle, il donna sa démission et fut remplacé par M. A. Renée. Depuis lors, il a publié de nombreux articles dans le *Moniteur*, dans *la Patrie*, et dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il traita surtout les questions relatives à l'Angleterre et à l'Amérique du Nord. Il a publié à part : *Considérations sur les banques d'émission* (1864, in-8). Depuis le rétablissement de l'Empire, M. Cucheval a été nommé chevalier et promu officier de la Légion d'honneur.

CUGIA (Effinio), général italien, né vers 1820 d'une des plus nobles familles de Sardaigne, a conquis tous ses grades très-rapidement. Il était major, lors de la guerre de 1859, et le comte de Cavour avait pour lui une estime toute particulière. A la mort de ce ministre, M. Cugia, tout récemment promu major-général, entra dans le cabinet Ricasoli comme sous-secrétaire de la guerre, sous la responsabilité et la direction du

président du conseil. Plusieurs fois, il prit en cette qualité la parole à la Chambre, et porta, dans la discussion des questions militaires, autant d'autorité que d'habileté. Au mois d'août 1861, il donna sa démission, et fut mis à la disposition du ministre de la guerre. En juillet 1862, lorsque Garibaldi se rendit en Sicile, le général Cugia fut nommé préfet de Palerme en remplacement du marquis Pallavicino; un décret du 17 août vint encore augmenter son pouvoir en lui confiant toute la direction politique dans l'île, mais, en présence des progrès de l'expédition garibaldienne, le général Cugia fut regardé à Turin comme trop modéré, et rappelé au bout de quelques jours. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur. *

CULLEN (Paul), prélat catholique irlandais, archevêque d'Armagh, né vers 1805, en Irlande, quitta de bonne heure son pays natal, acheva ses études théologiques dans les séminaires d'Italie, et, après avoir reçu la prêtrise, vint se fixer à Rome, où il entra dans les bureaux de la chancellerie du Vatican: il y dirigea, pendant plus de quinze ans, les affaires religieuses d'Irlande. A la mort du docteur Crolly, archevêque d'Armagh (1849), la nomination de son successeur ayant donné lieu, parmi les évêques suffragants, à un dissentiment d'opinions, le pape Pie IX y mit fin en consacrant *motu proprio* l'abbé Cullen archevêque et primat de l'Église catholique irlandaise (24 février 1850). Le nouveau prélat, se mêlant aussitôt aux affaires politiques, s'éleva, dans ses *Lettres pastorales*, contre le système d'éducation mixte imposé par le gouvernement dans les universités et les colléges d'institution récente, mit, au-dessus des lois humaines, l'infaillible tribunal du chef de la chrétienté, et recommanda l'obéissance passive et absolue au saint-père.

L'archevêque d'Armagh est, en outre, auteur d'un ouvrage curieux, où, corrigeant les lois de l'astronomie d'après les idées théologiques du moyen âge, il s'efforce de démontrer l'immobilité de la terre et la révolution du ciel tout entier autour de cet infime centre de l'univers.

CULLERIER (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1805, appartient à la famille des célèbres spécialistes de ce nom. Fils de Cullerier neveu, mort en 1845, il commença, sous sa direction, ses études médicales, fut reçu docteur en 1832, et arrriva peu après, par concours au bureau central. Il a été successivement attaché, comme médecin, à l'imprimerie royale, au bureau du 11ᵉ arrondissement, et à l'hôpital du Midi, et membre du conseil de surveillance de l'assistance publique. Décoré de la Légion d'honneur en août 1848, le docteur Cullerier a été promu officier le 14 août 1861. On n'a de lui que sa thèse inaugurale, *sur les Affections syphilitiques* (1832), qui fut d'abord fort remarquée, et des mémoires spéciaux dans les *Mémoires* de la Société de chirurgie, dont il est membre.

CUMMING (révérend John), pasteur et théologien écossais, est né, dans le comté d'Aberdeen, le 10 novembre 1810. Lorsqu'il eut terminé ses études et pris ses degrés en théologie (1833), il vint à Londres, où ses conférences religieuses lui ont fait depuis longues années la réputation du plus habile prédicateur de cette ville. C'est un adversaire infatigable de la hiérarchie ecclésiastique du catholicisme et surtout de son chef suprême, le pape. Il appartient à l'Église d'Écosse; mais il a combattu les principes et les actes des ministres qui, sous le nom de *dissidents presbytériens* (Presbyterian dissenters), ont donné naissance au schisme de 1843.

Ses ouvrages sont nombreux; nous signalerons les plus répandus : *Essai sur l'Apocalypse* (Apocalyptia sketches); *la Vie moderne* (Daily life; 3ᵉ édit., 1855); *les Voix de la nuit* (Voices of the night); *les Voix du jour* (Voices of the day); des *Lectures bibliques* (Sabbath readings on the New Testament; 1853; on the Old Testament; 1854); *Dieu dans l'histoire* (God in history; 9ᵉ édit., 1856), etc.

CUNIN-GRIDAINE (Laurent CUNIN, dit), industriel français, ancien ministre, né à Sedan, en 1778, mort dans cette ville en avril 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Charles CUNIN-GRIDAINE, a été représentant des Ardennes à la Législative. Il est membre du conseil général de ce département et chevalier de la Légion d'honneur.

CUNNINGHAM (William), théologien écossais, né à Hamilton, en Écosse, le 2 octobre 1805, reçu, en 1830, licencié en théologie à l'université d'Édimbourg, fut pasteur à Greenock jusqu'en 1833, puis appelé à prêcher l'évangile à Édimbourg où le parti évangélique, en minorité depuis cent ans dans le Synode général, revendiquait pour les paroisses le droit de contrôler la nomination de leurs ministres, droit usurpé par les patrons ou propriétaires terriens. Cette réclamation, formulée par le mot *Non-Intrusion*, fut soutenue énergiquement par M. Cunningham. Bientôt cette question passionnait tout l'Écosse. Après une lutte ardente qui dura neuf ans, et pendant laquelle le docteur Cunningham fut toujours sur la brèche, les tribunaux civils, considérant les prétentions du parti évangélique contre les patrons comme une atteinte aux droits de l'État, déclarèrent la collation des charges pastorales bonne et valable sans le consentement des paroissiens, et mirent l'Église écossaise en demeure de rester soumise à la juridiction civile, ou bien de renoncer aux revenus temporels que lui garantissait l'État.

Dans cette alternative, les défenseurs des droits des paroisses n'hésitèrent pas à se séparer de l'Église officielle (high church). Sur 1200 pasteurs, 470 dirigés par les docteurs Chalmers, Welsh, Cunningham, etc., abandonnèrent leurs presbytères et leurs traitements, dont la somme totale s'élevait à 100 000 liv. st. (2 500 000 fr.). Quant à M. Cunningham, il était un des onze dont les bénéfices réunis montaient à 6000 liv. st. (150 000 fr.). La majorité des membres de l'Église de l'État, entre autres sir D. Brewster et le géologue H. Miller, suivit ses ministres dissidents. De cette grande scission sortit, en 1843, l'*Église indépendante* (free church). L'organisation en fut rapidement complétée. Tout cependant était à fonder : églises, presbytères, écoles, colléges; de larges souscriptions et des offrandes particulières pourvurent aux plus pressants besoins. Bientôt le revenu de l'Église indépendante, produit de contributions volontaires, fut d'environ 300 000 liv. st. (7 500 000 fr.), somme énorme pour l'Écosse, et qui forme le triple du budget auquel elle a renoncé.

Le docteur Cunningham, qui avait puissamment coopéré à l'accomplissement de cette réforme, fut chargé d'abord de la chaire de théologie, puis concurremment de celle d'histoire ecclésiastique dans le nouveau collége fondé, en 1843, à Édimbourg. A la mort du docteur Chalmers (1847), il fut élu à l'unanimité principal de cet établissement. Très-estimé pour son caractère, même de ses adversaires, il passe pour un des plus savants théologiens et des plus habiles controversistes de son pays.

Il a écrit de nombreux ouvrages de polémique religieuse, la plupart dirigés contre le papisme et contre les dissidents, connus aussi sous le nom de *volontaires*.

CUNNINGHAM (Peter), littérateur anglais, né à Londres, le 7 avril 1816, est le fils aîné d'un poëte écossais que W. Scott se plaisait à nommer l'*honnête Allan*. La protection de sir Rob. Peel le fit entrer, en 1834, à l'*Audit-office*, où vingt ans après il devint premier commis. Il est surtout connu par son intéressant et utile *Tableau de Londres* (the Handbook of London, 1849, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1850). Il a écrit encore un *Guide à l'abbaye de Westminster* (1842); la *Vie d'Inigo Jones* (Inigo Jone's life, 1848); *Londres moderne* (Modern London, 1851); *Histoire d'Hélène Gwynn* (the Story of Nell Gwynn, 1852), et une foule d'articles et de nouvelles dans les journaux littéraires, tels que le *Fraser's Magazine*, l'*Athenæum*, le *Household Words*, etc.

Comme bibliographe, M. P. Cunningham a surveillé la publication des *OEuvres de Drummond* (1833), augmentées de sa vie; du *Recueil des poésies d'Angleterre et d'Écosse* (1835, 2 vol.), ainsi que la réimpression des *OEuvres de Goldsmith* et des *Vies des poëtes*, de Johnston (1854), et des *OEuvres de Pope* (1855), pour la belle collection des *Classiques anglais* de Murray.

Son frère aîné, le capitaine Joseph CUNNINGHAM, s'est distingué au service de la Compagnie des Indes et a écrit une *Histoire des Sikhs*.

CURÉ (Gustave), homme politique français, député, est né le 11 messidor an VIII. Maire de Bordeaux en 1848, membre du conseil général pour le canton de Blanquefort, il entra, en 1857, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription de la Gironde. En 1863, il fut réélu au même titre, après deux tours de scrutin, et ayant pour concurrent M. Lavertujon. Il obtint 13 384 voix sur 26 882 votants, ce qui ne lui donnait qu'une majorité d'environ 40 voix. M. Curé a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CURIAL (Napoléon-Joseph, comte), sénateur français, né à Paris, le 9 janvier 1809, est fils du général de ce nom et filleul de l'Empereur; il n'en fut pas moins admis par faveur spéciale aux pages de Louis XVIII. Après 1830, il crut devoir faire à ses opinions monarchiques le sacrifice de son avenir dans la carrière militaire. Pair de France à titre héréditaire, il vint siéger à la Chambre en 1835, et se rallia au gouvernement de Juillet. Il remplit les fonctions de maire d'Alençon de 1843 à 1848. Ce fut sur ses instances que le duc de Nemours donna à l'un de ses enfants le titre de duc d'Alençon. Envoyé par les électeurs de l'Orne à l'Assemblée constituante, le huitième sur onze, M. Curial fit partie du comité de la guerre et vota presque toujours avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il montra beaucoup de zèle pour la cause de Louis Napoléon, dont il soutint aussi la politique intérieure et extérieure, à la Législative, soit dans les rangs de la majorité parlementaire, soit dans ceux du parti de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, il fut compris dans la première promotion des sénateurs. M. Curial a été décoré au mois de mai 1847. Il faisait partie du conseil général de l'Orne. — Il est mort en 1861.

CURMER (Henri-Léon), libraire français, né à Paris, le 17 décembre 1801, fut destiné d'abord au notariat, puis se tourna vers la librairie, et commença, dès 1833, une série de publications illustrées, dans lesquelles il a mis en œuvre toutes les ressources du dessin, de la gravure et de la chromolithographie. Il suffit de rappeler *Paul et Virginie*, *les Saints Évangiles*, *le Jardin des Plantes*, *les Français*, puis *les Anglais peints par eux-mêmes*, *les Trois règnes de la nature*, *l'Imitation*, *le Livre d'heures de la reine Anne de Bretagne* (1838-1859).

En dehors de ses travaux d'éditeur, M. L. Curmer a collaboré à la rédaction de plusieurs journaux, tels que *l'Européen*, *la Presse*, *le Constitutionnel*, et publié, entre autres brochures : *Note à MM. les membres du jury sur la profession d'éditeur, etc.* (1839); *de l'Établissement des bibliothèques communales en France* (1849); *Aux citoyens ouvriers fondeurs, etc.* (1848); *de la Propriété intellectuelle* (1858).

CURNIER (Marie-Pierre-Laurent-Jean-Charles), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Valence, le 2 juillet 1817, était adjoint au maire de sa ville natale, lorsque après la révolution de Février, il fut mis à la tête de la municipalité, puis chargé de l'administration du département de la Drôme. L'opposition des partis hostiles à la République le força à résigner ses pouvoirs de commissaire; mais il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 33 508 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec l'extrême gauche et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il continua de siéger dans les rangs du parti démocratique, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le fit rentrer dans la vie privée. — Il est mort en janvier 1863.

CURNIER (Léonce), administrateur et industriel français, ancien député, a été longtemps, fabricant de châles et de soieries à Nîmes. Parent de M. Sibour, archevêque de Paris, il soutint, en 1848, la candidature du général Cavaignac; mais il ne tarda point à se rallier au gouvernement de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Nîmes, et élu député. Comme fabricant il a obtenu plusieurs médailles du jury de l'industrie et la décoration de la Légion d'honneur le 26 juillet 1839. Sa famille a cédé ses affaires à une nouvelle maison. M. Curnier, nommé en 1856, receveur général des finances dans le département du Gard, resta membre du conseil général de ce département. Il a publié : *le cardinal de Retz et son temps, Étude historique et littéraire* (1863, 2 vol. in-8).

CURRER-BELL. Voy. BELL.

CURTIS (George-Ticknor), jurisconsulte américain, né à Watertown (Massachussets) en 1812, entra en 1836 au barreau de Boston, qu'il n'a plus quitté. Il a fait aussi partie de la Chambre basse du Massachussets, mais n'a point pris une part active aux affaires publiques. Plus connu comme légiste, il a publié des travaux remarquables parmi lesquels nous citerons : *Droits et devoirs des négociants maritimes*, Rights and duties of merchant Seamen (1844); *Loi du droit de propriété littéraire*, Law of Copyright (1849); *Commentaires sur la jurisprudence, la pratique et la juridiction particulière des Cours des États-Unis* (1854), ouvrage fort estimé par les juges américains; enfin une *Histoire de l'origine, de la formation et de l'adoption de la Constitution des*

États-Unis (1855-1858) : à laquelle il doit surtout sa réputation.

Son frère aîné, Benjamin-Robbins Curtis, né à Watertown, le 4 novembre 1809, a fait partie, comme lui, du barreau de Boston et de la Chambre basse du Massachussets. En 1851, le président Fillmore l'appela comme juge associé à la Cour suprême des États-Unis, mais en 1857 M. Curtis se retira volontairement pour venir reprendre à Boston ses occupations antérieures. *

CURTIS (Georges-William), écrivain américain, né à Providence (Rhode-Island), en 1824, acheva ses études à New-York et se rendit, à dix-huit ans, à West Roxburg (Massachusets) pour se joindre à l'association phalanstérienne de Brook Farm, fondée par M. W. E. Channing et Hawthorne (voy. ce nom). Après avoir passé dix-huit mois dans cette sorte de thébaïde philosophique, il se retira dans le New-Hampshire, vivant chez un fermier et cultivant la terre. En 1846, il partit pour l'Europe, qu'il parcourut en tous sens, fréquenta l'université de Berlin, puis visita l'Orient, et retourna aux États-Unis en 1850.

Il y fit paraître alors : *Voyage d'un Howadji sur le Nil* (Nile notes of a Howadji, New-York, in-12, 1850) ; *Howadji* est le nom qu'on donne en Égypte aux étrangers touristes ; *l'Howadji en Syrie* (the Howadji in Syria, Ibid., in-12) ; *le Mangeur de Lotus* (Lotus Eating, Ibid., in-12). Ce dernier volume contient une réimpression de lettres qu'il avait publiées, dans la *New-York Tribune*, en 1851. En 1852, il écrivit dans le *Putnam's Montly*, le *Journal de Putiphar* (Putiphar Papers), publié ensuite en volume (New-York, 1853, in-12) : c'est une série de scènes satiriques contre les prétentions aristocratiques des commerçants enrichis. Il a donné au même journal et au *Harper's Magazine* un grand nombre de variétés littéraires. On annonce de lui une *Vie de Méhémet Ali*.

En 1853, M. Curtis acquit à New-York, comme *lecturer*, une certaine popularité ; il s'est surtout fait remarquer dans l'hiver de 1856, par ses conférences publiques sur les romanciers anglais contemporains. *

CURTIUS (Ernest), philologue et archéologue allemand, né à Lübeck, le 2 septembre 1814, étudia au collége de sa ville natale, aux universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin et se rendit, en 1837, avec le professeur Brandis à Athènes pour commencer en Grèce même ses recherches sur les monuments de l'antiquité hellénique. Otfried Müller le prit alors pour compagnon pendant son voyage d'exploration en Péloponèse. Lorsque ce célèbre érudit mourut à Athènes (1er août 1840), M. Curtius retourna en Allemagne par l'Italie. Après avoir obtenu en 1841, le grade de docteur à l'université de Halle, il professa pendant quelques années dans les colléges de Berlin. Devenu en 1843, agrégé puis professeur extraordinaire à l'université de cette ville, il fut choisi pour précepteur du prince Frédéric-Guillaume, fils du prince de Prusse. Il a gardé cette place jusqu'en 1850. Il résida depuis cette époque à Berlin, où son enseignement et ses travaux littéraires lui ont valu un siége à l'Académie des sciences. Il a remplacé Hermann dans sa chaire de Gœttingue, en 1856.

M. Curtius s'est exclusivement occupé de l'antiquité grecque. Le principal de ses ouvrages sur ce sujet, intitulé *Peloponesus* (Gotha 1851-1852, 2 vol.), embrasse, avec la description de la Grèce, ses mythes, son histoire et ses monuments. On remarque parmi ses autres productions : *De portubus Athenarum* (Halle, 1842) ; *Anecdota Delphica* (Berlin, 1843) ; *Inscriptiones Atticæ duodecim* (Ibid., 1843) ; *l'Acropole d'Athènes* (Ibid., 1844) ; *Naxos* (Ibid., 1846) ; *Considérations pour servir à l'histoire des voies grecques* (Zur Geschichte des Wegbaus bei den Griechen, Ibid., 1855) ; *les Ioniens avant l'émigration ionienne* (die Ionier vor der Ionischen Wanderung, Ibid., 1855). M. E. Curtius a donné en outre plusieurs mémoires et dissertations aux revues archéologiques de l'Allemagne.

CURTIUS (Georges), philologue allemand, frère du précédent, est né à Lübeck, le 16 avril 1820. Attiré aussi par les études philologiques, il fut reçu docteur en 1842, devint professeur à l'institution de Blochmann à Dresde et fut agrégé, en 1845, à l'université de Berlin. Quatre ans après, il fut appelée à Prague pour y occuper la chaire de philologie classique. En 1851 il est devenu, dans cette ville, professeur ordinaire et directeur du séminaire philologique.

On a de M. Georges Curtius : *De nominum græcorum formatione* (Berlin, 1842) : *Rapport de la grammaire comparée avec la philologie classique* (die Sprachvergleichung in ihrem Verhæltniss zur klassischen Philologie, Dresde, 1845 ; 2e édit., 1848) ; *Rapport de la grammaire comparée avec la grammaire grecque et latine* (Sprachvergleichende Beitræge zur griechischen und lateinischen Grammatik, Berlin, 1846) : *De nomine Homeri* (Kiel, 1855) ; une *Grammaire grecque* à l'usage des colléges (Prague, 2e édit., 1855), qui a été traduite en italien, plusieurs discours et dissertations académiques, etc.

CURZON (Paul-Afred de), peintre français, né à Moulinet, près Poitiers, le 7 septembre 1820, entra dans l'atelier de Drolling vers 1840, dans celui de M. Cabat en 1842, et débuta au salon de 1843 par un *Petit paysage*. Après un voyage d'une année en Italie, il obtint à l'École des beaux-arts le second prix de paysage historique (1849), et dut à M. Chenavard d'être envoyé deux ans en Italie. Il revint par la Grèce, parcourut la Morée avec MM. Charles Garnier et Edmond About, et rejoignit à Syra MM. Vivier et Théophile Gautier, prêts à regagner la France. M. de Curzon a exécuté surtout des paysages, entre autres : *les Houblons* (1845) ; *Vue des bords du Clain*, un *Site d'Auvergne*, *les Rives de la Loire* (1846) ; *les Ondines*, *les Parques de Béranger* (1848) ; *Au bord de l'eau* (1849) ; trois envois de Rome, *Démocrite en méditation*, *les Ruines de Pæstum*, une *Vue de Terracine* (1852-1855) ; une double vue de *l'Acropole d'Athènes*, et *les Bords du Céphise* (1855) ; *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, *Aveugles grecs*, *Vue d'Ostie*, *Femmes de Picinisco*, *Albanaise* (1857) : *Psyché*, *le Tasse à Sorrente*, *Près des murs de Foligno*, *Près de Civita-Castellana* (1859) ; *Eccofiori*, souvenir des bouquetières de Naples, *Au fond des bois*, une *Lessive*, *Halte de pèlerins à Subiaco*, *Famille de pêcheurs dans l'île de Capri*, *l'Illisus et ruines du temple de Jupiter près Athènes* (1861) ; *Ave Maria*, *Petite fille de Galinaro*, *le Vésuve* (1863) ; *la Vendange à Procida*, *Ruines d'un pont romain sous les murs de Nami* (1864), etc. Cet artiste a produit en outre quelques essais de lithographie, des aquarelles et plusieurs pastels ou dessins estimés : *la Sérénade*, des *Baigneuses*, *le Tonnelier de Nuremberg*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1857, trois rappels, en 1859, 1861 et 1863.

CUSHING (Caleb), homme politique américain, né en janvier 1800, à Salisbury (Massachusets), fit ses études au collége d'Harvard, où il professa

les sciences pendant deux ans; puis il alla s'établir comme avocat à New-Buryport. En 1825, il fut nommé par cette ville membre de la Chambre législative du Massachusets, et l'année suivante, sénateur. En 1829, il vint en Europe, et, à son retour, il publia : ***Souvenirs d'Espagne*** (Reminiscences of Spain, in-8), et ***Revue historique et politique de la révolution en France*** (Historical and political Review of the revolution in France, 1830, in-8). A cette époque, il écrivait de nombreux articles sur des questions d'histoire et de droit dans la ***North american Review.*** Envoyé en 1835, au Congrès des États-Unis, il siégea, jusqu'en 1843, dans le Sénat de sa province. C'est à ce moment qu'il soutint la conduite politique du président Tyler, et qu'il abandonna les whigs pour passer au parti démocratique, dont il est devenu un des membres les plus distingués. Le président voulut faire de lui un de ses ministres, mais le Sénat refusa de ratifier la nomination. On lui confia alors une mission en Chine, et, en 1844, il conclut un traité qui établit pour la première fois des relations diplomatiques entre les États-Unis et le céleste empire.

En 1847, au plus fort de la guerre du Mexique, M. Cushing demanda que la Chambre élective du Massachusets votât 20 000 dollars pour équiper un régiment de volontaires, et, comme sa proposition fut rejetée, il avança lui-même la somme, et fut choisi comme colonel du régiment qu'il avait formé. Peu de temps après, il commanda plusieurs corps de volontaires, avec le titre de général de brigade, sous les ordres des généraux Taylor et Scott. Nommé pour la cinquième fois, en 1850, membre de la législature au Massachusets, et, en 1852, juge à la Cour suprême, il obtint du président Pierce le portefeuille de la justice (*attorney-general*), et il se fit remarquer, dans les événements ultérieurs, par ses accusations acerbes contre l'Angleterre, à propos des enrôlements faits pour l'armée anglaise aux États-Unis, et qui furent la principale cause du renvoi du ministre plénipotentiaire anglais, M. Crampton. A l'avénement de M. Buchanan (4 mars 1857), il rentra dans la vie privée.

CUSHMAN (miss Charlotte), artiste dramatique américaine, est née à Boston vers 1820. Après avoir chanté dans un concert avec miss Paton, elle fut vivement encouragée par cette célèbre cantatrice à étudier pour la scène, et, malgré les efforts de sa famille, débuta avec un grand succès à New-York, dans le rôle de la comtesse des *Nozze di Figaro*. A la Nouvelle-Orléans, où elle se rendit ensuite, elle perdit complétement la voix, à la suite d'une grave maladie causée par le changement de climat. Forcée de renoncer à l'opéra, elle se tourna vers la tragédie et le drame, et, après des études préparatoires, elle parut de nouveau en public dans le rôle de lady Macbeth. De retour à New-Nork, elle passa trois ans dans un théâtre de second ordre.

En 1845, miss Ch. Cushman vint en Angleterre, fut engagée au ***Princess' Theatre*** de Londres, et parcourut les principales villes de la province, jouant avec beaucoup de supériorité les rôles de Roméo, de Julia du ***Bossu***, de Rosalinde, etc. En 1854, elle a créé, d'une manière fort originale, celui de Meg Merrilies.

CUSHMAN (Suzanne), sœur cadette de la précédente, s'est montrée pendant plusieurs années à côté d'elle sur les scènes d'Amérique et d'Angleterre. Elle s'est retirée du théâtre pour épouser le docteur Muspratt, de Liverpool.

CUST (sir Edward), général anglais, est né, en 1794, à Londres. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans l'armée et fit ses premières armes en Espagne, où il servit, de 1811 à 1814, sous les ordres de lord Wellington. En 1818, il vint siéger à la Chambre des Communes et y représenta différents bourgs jusqu'en 1832; à cette époque, il fut créé chevalier à vie (*knight bachelor*) sur la demande du prince Léopold de Saxe-Cobourg, dont il avait été plusieurs années l'écuyer. Depuis 1847, il remplit à la cour de la reine Victoria les fonctions de maître des cérémonies. Sa femme a écrit quelques ouvrages utiles.

CUSTINE (Astolphe, marquis DE), voyageur et littérateur français, né à Paris en 1793, mort en septembre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CUVIER (Charles-Frédéric), conseiller d'État français, né à Montbéliard (Doubs), en 1798, est le neveu du célèbre naturaliste. Ayant terminé ses études de droit, il entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et maître des requêtes en service extraordinaire. Destitué par le gouvernement provisoire en 1848, il a été compris par les suffrages de l'Assemblée nationale au nombre des membres élus du nouveau conseil d'État. Il a été rappelé aux mêmes fonctions après le coup d'État du 2 décembre, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. M. Cuvier, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier en août 1858, et commandeur le 14 août 1862.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), littérateur français, né en 1802, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et obtint au concours général le prix d'honneur de rhétorique en 1819. Il fut, pendant deux ans, secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont il partagea l'exil à Rome et à Florence. De retour en France, il entra, comme directeur des études, au collége Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe lui confia l'éducation du jeune duc d'Aumale, à la personne duquel il resta attaché comme secrétaire des commandements. Dès 1834, il entra au ***Journal des Débats***, où il a jusqu'à la fin soutenu la cause de la monarchie de Juillet. Promu officier de la Légion d'honneur par M. de Salvandy le 29 avril 1845, il se présenta, en 1846, aux suffrages des électeurs de Guéret, où l'administration ne put faire triompher sa candidature.

La révolution de Février et les événements qui l'ont suivie n'ont rien changé aux sentiments ni au langage de M. Cuvillier-Fleury, qui est resté jusqu'en 1860, comme publiciste et comme critique, l'un des principaux rédacteurs du ***Journal des Débats.*** Un certain nombre de ses articles ont été recueillis dans ces derniers temps, sous divers titres : ***Portraits politiques et révolutionnaires*** (1851, in-18; 1852, 2 vol.); ***Études historiques et littéraires*** (1854, 2 vol. in-18); ***Nouvelles Études*** (1855, in-18); ***Voyages et voyageurs*** (1854, in-18; 2e édit., 1856); ***Dernières études historiques et littéraires*** (1859, 2 vol. in-18); ***Historiens, poëtes et romanciers*** (1863, 2 vol. in-18), etc.

CYBULSKI (Adalbert), érudit polonais, né à Conin, dans le duché de Posen, le 10 avril 1812, d'une famille noble, mais presque complétement ruinée, resta orphelin de bonne heure et fut élevé à l'école gratuite de Marie-Madeleine à Posen. A dix-sept ans, il alla à Berlin pour y étudier la philologie; mais, à la nouvelle de la révolution de Pologne, il courut à Varsovie et s'engagea dans le quatrième régiment d'infanterie, se signala par son courage aux batailles de Groschow,

de Wawre, de Dembe, d'Iganie et d'Ostrolenka, et reçut dix-sept blessures. Après la défaite des Polonais, il fut mis en prison et y resta pendant trois ans. Mis en liberté sur une réclamation de la Prusse, il revint à Berlin en 1834; mais ayant eu l'imprudence de repasser en Pologne et d'y renouer des relations avec d'anciens amis, il fut de nouveau arrêté et subit six mois d'une dure captivité à Schweidnitz.

De retour à Berlin, il tourna toute son activité vers les études de philologie et de littérature. En 1836, il publia un travail historique intitulé : *de Bello civili Sullano*, et fut reçu docteur en philosophie en 1838. Il se rendit ensuite en Autriche, pour y étudier les dialectes slaves. Les relations de voyages qu'il publia à Vienne dans le journal polonais *Tygodnik literacki*, eurent un grand succès et soulevèrent une polémique des plus vives. Revenu encore une fois à Berlin, il se fit recevoir professeur de langue et de littérature slaves (1841), et donna de nombreux articles à des journaux polonais ou allemands. En juin 1848, il parut au congrès slave de Prague, puis fut élu député à la seconde Chambre prussienne, en 1849. Il cessa, en 1850, de prendre part aux affaires politiques, et, quittant la capitale, il obtint à Breslau, une chaire de langue et de littérature slaves.

CZARTORYSKI (Adam-George), prince polonais, né à Varsovie le 14 janvier 1770, commença ses études dans la maison de son père Adam-Casimir, et les acheva à l'université d'Édimbourg, puis à Londres. En 1792, il combattit contre les Russes dans les rangs de l'armée nationale. Après le partage de la Pologne, il fut envoyé en otage, avec son frère Constantin, à la cour de Catherine II. Il gagna l'amitié du grand-duc Alexandre, et le czar Paul Ier lui confia, en 1797, l'ambassade de Turin. Il revint de Piémont en 1802, après l'avénement d'Alexandre qui, malgré la jalousie du parti russe, lui donna le portefeuille des affaires étrangères. C'est lui qui signa, le 11 avril 1805, au nom de la Russie, un traité avec l'Angleterre. Il donna sa démission pour suivre l'empereur sur les champs de bataille, depuis la journée d'Austerlitz jusqu'au traité de Tilsitt. Il ne partageait point les espérances des Polonais qui attendaient de Napoléon la délivrance de leur patrie, et, lorsque la guerre éclata de nouveau, en 1812, entre la Russie et la France, il resta constamment attaché à la personne d'Alexandre, qu'il suivit, en 1814, à Paris et à Vienne.

En 1815, nommé sénateur palatin du royaume de Pologne, il manifesta dans la diète ses sympathies pour la monarchie constitutionnelle, mais il dut renoncer bientôt aux illusions qu'avait fait naître dans son esprit trop confiant son amitié pour le czar. Comme curateur de l'université de Wilna, il eut souvent à défendre les étudiants polonais contre les violences de la police russe, et, quand il se reconnut impuissant à les protéger, il donna sa démission. Depuis 1821, il vécut retiré dans son château de Pulawy jusqu'à l'époque de la révolution. En 1830, il fit d'abord partie du conseil d'administration, puis il fut nommé président du gouvernement provisoire. La diète le chargea de la direction suprême des affaires (30 janvier 1831); mais il résigna ses fonctions à la suite des événements du 15 août. Il servit alors comme simple soldat, et ne posa les armes qu'après la retraite de Ramorino sur le territoire autrichien. Il perdit alors les biens immenses qu'il possédait en Pologne. Réfugié à Paris, où il habitait l'hôtel Lambert, il vécut entouré de l'aristocratie de l'émigration, qui le considérait, en quelque sorte, comme le roi constitutionnel de la Pologne.

Après la tentative d'insurrection qui, en 1846, menaça le gouvernement autrichien en Gallicie, la cour de Vienne mit le séquestre sur ses biens dans cette province. Au mois de mars 1848, dans une lettre adressée aux représentants de l'Allemagne, il revendiqua les droits de son pays; en même temps, il abolit la corvée dans sa terre de Sienawa qui venait de lui être rendue par l'Autriche, et donna des terres en toute propriété aux paysans. Pendant la guerre d'Orient, le prince Adam Czartoryski a tenté plusieurs fois d'unir la cause de la Pologne à celle de la Turquie et des puissances occidentales, mais ses efforts ont échoué comme ceux du parti démocratique, malgré les marques d'estime et de considération accordées à sa personne par divers gouvernements. — Il est mort le 15 juillet 1861. Il avait conservé jusqu'au dernier jour son dévouement pour la nationalité polonaise, et son influence dans toutes les questions relatives à la situation de son pays.

Marié, le 25 septembre 1817, à la princesse *Anne* de la maison de Sapieha, née en 1799, il a eu une fille, *Isabelle*, née le 19 décembre 1832, et mariée en 1857 au comte Jean Dzyalewski, et deux fils : *Witold*, né le 6 juin 1824, marié le 20 octobre 1851, à *Marie*, comtesse Grocholska, et *Ladislas*, né le 3 juillet 1828, marié le 1er mars 1855 à *Marie*-Amparo, comtesse de Vista-Alegre, née le 17 novembre 1834, fille de la reine Christine d'Espagne et de Muñoz, duc de Rianzarès. — La princesse Anne Czartoryska est morte le 24 décembre 1864.

CZARTORYSKI (Constantin-Adam-Alexandre), frère du précédent, né le 28 octobre 1773, fut, comme le prince Adam, envoyé en ôtage à Saint-Pétersbourg; il ne suivit point l'exemple de son frère, et ne servit jamais le gouvernement russe. Placé près de la personne du grand-duc Constantin, qui n'était point fait pour lui inspirer une vive affection, il le quitta en 1800 et retourna en Pologne. En 1809, il obtint le commandement du 16e régiment d'infanterie du duché de Varsovie, avec lequel il fit, en 1812, la campagne de Moscou, tandis que le prince Adam était auprès d'Alexandre. Après le désastre de l'armée française en Russie, il se retira en Autriche, et resta étranger aux agitations politiques. — Il est mort le 23 avril 1860.

De deux mariages, il a eu les quatre fils suivants : *Adam*-Constantin, né le 24 juin 1804; *Alexandre*-Romuald, né le 7 février 1811; *Constantin*-Marie-Adam, né le 9 avril 1822, et *Georges*-Constantin, né le 24 avril 1828.

CZAYKOWSKI (Michel), plus connu sous le nom de SADYK-PACHA, *miri-miran* (commandant en chef) des Cosaques de l'empire ottoman, est né en 1808 au château de Hatezyniec (en Podolie), domaine héréditaire de sa famille. Après avoir terminé ses études à Kryemienec, il entra dans l'armée sous les ordres de son beau-frère Charles Rozynski, dans le régiment qui prit une part si glorieuse à la campagne de 1831 contre les Russes. Émigré en France l'année suivante, Czaykowski publia une série de contes et romans historiques qui eurent une grande vogue, et dont plusieurs furent traduits en français et en anglais. En 1840, il se rendit en Turquie comme agent du prince Czartoryski, visita les Cosaques Zaporogues émigrés depuis près d'un siècle dans l'Asie Mineure, et se fixa ensuite à Constantinople, où il s'efforça de déjouer, dans plusieurs circonstances, les menées secrètes de la Russie et de contre-balancer son influence dans les provinces

slaves de la Turquie d'Europe. Prévoyant le cas d'un conflit armé entre les deux empires, il fit une étude approfondie de l'état et des ressources de la Turquie, et soumit au gouvernement des mémoires manuscrits tendant à faire donner à la Turquie une forte organisation militaire, et rattacher les populations chrétiennes à l'empire en donnant satisfaction à leurs vœux légitimes.

La cour de Russie réclama à plusieurs reprises son renvoi de Constantinople sans pouvoir l'obtenir; enfin, en 1850, à la suite de l'échec qu'elle avait subi dans la question des réfugiés hongrois-polonais, elle renouvela sa demande avec une insistance telle que M. Czaykowski se crut contraint, pour échapper à son ennemie, de se faire musulman sous le nom de *Sadyk*. Lorsque la Turquie se vit forcée par les exigences de la Russie de lui déclarer la guerre, entraînant avec elle sur le champ de bataille les puissances occidentales, Sadyk, élevé au grade de pacha, fut alors chargé d'organiser le corps des Cosaques ottomans, qui s'accrut bientôt d'un grand nombre de déserteurs de l'armée russe. Il rendit des services signalés pendant le siége de Silistrie, en manœuvrant avec sa cavalerie, de manière à ravitailler la place. Dans la Dobrutcha, il défendit pendant plus d'une heure, avec un seul escadron, le passage du pont de Touttcha contre trois bataillons ennemis. Après l'expulsion des Russes des principautés, il fut nommé gouverneur militaire de Bucharest, et ne quitta cette capitale que pour prendre le commandement de l'armée turque en Bessarabie.

Czaykowski n'est pas moins connu comme poëte et comme romancier que comme soldat. Ses *Contes cosaques*, publiés en 1857, à Paris, et dont le style est brillant et hardi, ont introduit dans le roman polonais un nouvel élément de poésie et d'intérêt, les traditions et légendes des hommes de la steppe. Ils ont été traduits en français (1857, in-18) par M. Wladislas Mickiewicz. L'auteur a aussi donné une série de romans historiques: *Nernyhora, Kirdjali, Étienne Czarnecki, l'Hetman de l'Ukraine*, etc., publiés de 1837 à 1840, et dont il parut plusieurs traductions en français, en anglais et en allemand.

CZERNY (Charles), pianiste et compositeur allemand, né à Vienne, le 21 février 1791, mort le 15 juillet 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

CZERSKI (Jean), sectaire allemand, né vers 1815, d'une famille pauvre, à Werlubien (Prusse occidentale), fut ordonné prêtre à Posen en 1842 et nommé vicaire dans un petit village polonais. Envoyé deux ans après à Schneidemühl en Silésie, il secoua le joug de la discipline ecclésiastique, contracta un mariage, et s'associa aux prédications de M. Ronge (voy. ce nom). Mais il ne s'entendit pas avec les autres chefs de ce mouvement, sur le symbole définitif à adopter pour *l'Église catholique allemande*. Il faut mentionner, parmi ses écrits: *Offenes Bekenntnitz der Christlich-Apostol. Gemeinde zu Schneidemühl* (Stuttgart, 1844, 2e édition; Dantzick, 1845), et *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle* (Rechtfertigung meines Abfalls von der rœmischen Hofkirche, Bromberg, 1845).

CZETZ (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie), en 1822, fils d'un officier de hussards, obtint, en 1842, le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie. En 1846, il entra dans l'état-major. Au commencement de 1848, le comité d'état-major autrichien lui donna un poste élevé au ministère de la guerre, et c'est lui qui dicta presque tous les rapports et les instructions de la guerre de Servie. Quelque temps après, il accompagna le ministre de la guerre, Messaros, au camp de Verbasz. Rapporteur militaire du comité de défense nationale, il fut bientôt nommé capitaine par Kossuth, puis chef d'état-major en Transylvanie. Il eut le commandement d'un corps de troupes dans cette province après le rappel de Baldacci. Bem lui confia la réorganisation de l'armée. Il se battit avec acharnement dans plusieurs rencontres importantes, entre autres à Hermanstadt. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel, il devint, en mai 1849, commandant général de la Transylvanie. Une blessure au pied l'empêcha de prendre part en personne à la campagne contre les Russes. Après la catastrophe de Vilagos, il revint en Hongrie, où il resta tout un hiver caché dans la maison d'un ami dévoué. Au printemps de 1850, il gagna Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

M. Czetz a publié une *Grammaire de la langue militaire hongroise, à l'usage des officiers allemands* (Anleitung zur Erlernung der ungar, militarsprache, fur deutsche Offiziere), et des *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie dans les années* 1848 *et* 1849 (Hambourg, 1850).

CZOERNIG (Karl, baron), administrateur et statisticien allemand, né à Czernhausen, en Bohême, d'une famille roturière, le 5 mai 1804, fit ses premières études à Gitschin et à Prague, et son droit à Prague et à Vienne. Il était encore étudiant lorsqu'il publia son importante *Description de Reichenbach et de Gableuz* (Beschreibung von Reichenbach und Gableuz, Vienne, 1829). Il entra aussitôt dans l'administration, à Trieste, d'où il passa à Milan, comme secrétaire du gouvernement lombard. Il y composa de sérieux travaux d'histoire et de statistique: une *Étude sur la liberté du commerce à Venise* (Ueber den Freihandel von Venedig, Vienne, 1831); l'*Histoire de la constitution municipale de la Lombardie* (Geschichte der lombard. Gemeindeverfassung, Heidelberg, 1844), et ses *Esquisses italiennes* (Italienische Skizzen, Milan, 1835).

Nommé, en 1840, directeur du bureau de statistique de Vienne, et secrétaire de l'empereur, M. Czœrnig fit publier sous sa direction des *Tables de statistique de la monarchie autrichienne* (Tafeln zur Statistik der œstr. Monarchie), qui ont continué de paraître, depuis 1840. En 1843, il devint conseiller de la Commission impériale, et en 1845 directeur de la Société de la navigation du Danube. Il voulut visiter lui-même les bords du fleuve, et établir de bons rapports entre l'Autriche et les riverains. L'année suivante, il fut nommé conseiller impérial, à la suite d'un voyage en Turquie, en Grèce et en Asie Mineure, entrepris pour créer, par des traités avec le sultan et le roi des Grecs, des débouchés plus nombreux à l'industrie autrichienne, et des relations plus suivies avec l'Orient.

M. Czœrnig fut, en 1848, un des représentants de l'Autriche à l'Assemblée nationale de Francfort: où il affecta de rester à peu près étranger aux questions purement politiques. A son retour, il entra, comme chef de la section de statistique, au ministère du commerce, et s'occupa spécialement du commerce maritime et des progrès de la marine autrichienne. En 1849, il fonda un journal politique et commercial, *Austria*. Nommé en 1850 conseiller ministériel, il fut chargé d'une mission à Hambourg, et de là se rendit à Trieste pour y organiser un tribunal central de marine, dont il reçut la vice-présidence. En 1852, il fut président de la commission centrale

pour la conservation des monuments historiques, et devint chef de section du comité des monuments publics, directeur général des comptes, puis des chemins de fer de l'État. La même année, il publia sa grande carte ethnographique de la monarchie autrichienne, accompagnée de plusieurs volumes de texte, qui contiennent les résultats de ses recherches et de ses travaux de dix années. En récompense de son activité, il fut nommé en 1853, baron de Czernhausen. En 1855, il vint représenter l'Autriche au congrès international de statistique à Paris, et fut alors décoré de la Légion d'honneur.

CZUCZOR (Georges), poëte et littérateur hongrois, né à Andod, dans le comitat de Neutra, le 17 décembre 1800, entra, en 1824, dans l'ordre des bénédictins. De 1825 à 1835, il fut employé comme professeur dans les gymnases de Raab et de Komorn, et fit paraître dès cette époque ses premières poésies héroïques : *la Bataille d'Augsbourg* (1824), *l'Assemblée d'Arad* (1828) et *Botond* (1831). Signalé à l'attention publique autant par la forme brillante de ses vers que par les idées nationales qui en faisaient le fond, il fut choisi, en 1835, pour second secrétaire des archives de l'Académie hongroise, et se fixa à Pesth, où parut, l'année suivante, une édition de ses *OEuvres poétiques*. Mais bientôt le clergé reprocha à un moine ses chants d'amour et son libéralisme. On l'empêcha de faire paraître un nouvel ouvrage du même genre; sa place lui fut retirée, et il dut rentrer dans son couvent. Il reprit ses cours dans les maisons religieuses. En 1842, il obtint pleine liberté pour de nouvelles publications. Il fit alors paraître en prose : *Jean Huniade* (2e édit., Pesth, 1843), une traduction de *Cornelius Nepos* (2e édit., 1843) et la *Vie de Washington* (Pesth, 1845). Dès l'année précédente, l'Académie lui avait confié le soin de remanier le grand dictionnaire national hongrois qui, grâce à son zèle, fut mené en quatre ans (1844-1848), jusqu'à la lettre J : il a été achevé depuis.

Partisan déclaré de M. Kossuth, M. Czuczor jouit, pendant la révolution de 1848, d'une grande popularité. Un poëme qu'il publia en décembre, dans le journal du dictateur, et qui avait pour titre : *le Réveil* (Riado), attira sur lui les rigueurs de Windischgraetz, qui le fit arrêter en janvier 1849 et condamner à six ans de prison. A la prière du comte Teleky, président de l'Académie, on adoucit sa captivité et on lui permit de continuer le dictionnaire. Délivré par les Hongrois vainqueurs, après la prise d'Ofen, il se remit volontairement entre les mains de l'Autriche, et fut transféré à Pesth, puis à Kufstein. L'amistie accordée aux Hongrois en 1850, lui rendit la liberté.

D

D', DE, DE LA, DES, DU. Chercher à la lettre qui suit ces particules, les noms qui ne se trouveraient pas ici.

DAA (Ludvig-Kristensen), homme politique et publiciste norvégien, né le 19 août 1809, dans la paroisse de Saltdalen (Nordland), où son père était pasteur, fit ses premières études à l'école latine de Bergen, et, en 1834, passa l'examen philologique à l'université de Christiana. Après y avoir enseigné l'histoire comme professeur particulier, il se rendit, en 1838, à Paris et à Londres, pour y étudier l'économie et la politique. A son retour (1839), il prit rang parmi les rédacteurs du *Morgenbladet*, journal démocratique très-influent dans les États scandinaves. Devenu l'un des chefs de son parti, il fonda, le 17 mai 1848, le *Christiania-Posten*. Ses opinions nuisirent à son avancement, et, quoique placé plusieurs fois par le ministère norvégien, en tête des listes où le roi devait choisir les fonctionnaires publics, il était toujours laissé à l'écart. Mais le *Storthing*, dont il a fait partie pendant plusieurs sessions, lui a confié (1839) la charge de *statsrevisor*, qui consiste à vérifier les comptes publics et à veiller à l'exécution rigoureuse de la Constitution. Il a été élu, en 1845, président de l'*Odelsthing*. Il est devenu depuis maître supérieur à l'école latine de Christiania.

M. Daa a publié les *Actes* des xe et xie storthings ordinaires (1842-1844; 1845-1847, 16 vol. in-8); un certain nombre de mémoires politiques ou d'écrits relatifs à l'enseignement, entre autre un *Dictionnaire suédois-norvégien* (Svensk norsk Haandordborg; Christiana, 1841, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'ethnologie* (Udsigt over Ethnologien; 1855); et une revue, *l'Investigateur*, qui parut de 1840 à 1843 (Granskeren, Ibid., 2 vol. in-4).

DABEAUX (François), ancien représentant du peuple français, né à Aurignac (Haute-Garonne), le 18 mai 1796, s'établit comme avocat à Saint-Gaudens, en 1823, et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit constamment partie du conseil général de la Haute-Garonne, où il professa des opinions très-libérales, et se présenta sans succès comme candidat à la députation, en 1842 et 1846. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 53 469 suffrages, le cinquième sur douze. Il vota, en général, avec le parti démocratique modéré et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et soutint, au dedans et au dehors, la politique de Louis-Napoléon. Réélu à l'assemblée législative, il s'associa à tous les efforts de la majorité monarchique contre les institutions républicaines. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Attaché, en 1852, au conseil d'État, comme maître des requêtes, il a été nommé, en 1858, préfet de l'Aude. Mis à la retraite en mai 1860, et nommé préfet honoraire. Élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de l'Aude, le 2 avril 1861, il a été réélu au même titre, en 1863, par 29 608 voix sur 29 797 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — M. Dabeaux est mort en juin 1864.

DA COSTA (Isaac), poëte et théologien hollandais, né à Amsterdam, le 14 janvier 1798, de parents israélites, fit de brillantes études au gymnase d'Amsterdam, suivit les cours de l'*Athénée illustre*, et enfin eut pour maître, à Leyde, le poëte Bilderdijk. A dix-huit ans, il publia la traduction en vers des *Perses* d'Eschyle, puis celle du *Prométhée enchaîné*, et donna, en 1820, sa tragédie d'*Alphonse Ier de Portugal*. Sous l'influence de Bilderdijk, il abjura le judaïsme, reçut le baptême avec sa femme, dans l'Église réformée de Leyde, et se consacra dès lors à la défense des doctrines fondamentales du christianisme. Il de-

vint un des chefs de l'orthodoxie religieuse et politique en Hollande, à partir de la publication de ses *Considérations sur l'esprit du siècle* (1823). En 1830, il ouvrit des cours sur l'histoire des Pays-Bas et sur divers sujets religieux et littéraires. Il a été nommé, en 1840, membre de l'Institut royal des arts et des sciences d'Amsterdam. — M. Da Costa est mort dans cette ville le 28 avril 1860.

Parmi ses travaux en prose, on distingue : *Réfutation de la vie de Jésus du docteur Strauss* (Amst., 1840, in-8); *Histoire des destinées du peuple d'Israël dans ses rapports avec les autres nations* (*Israel en de Volken*, etc., Haarlem, 1840, in-8), traduite en allemand et en anglais; une *Biographie apologétique de saint Paul* (*Paulus. Eene Schriftbeschouwing.*, Leyde, 1846, 2 vol. in-8), etc.

Comme poëte, M. Da Costa, en qui on loue la grandeur des conceptions, l'éclat tout biblique du style et des images, a surtout publié : *Poëzy* (Leyde, 1821, 2 vol. in-8); *Chants de fête* (*Feestliederen*, Amst., 1828); *Noëls* (Kerst-en Nieuwjaarsintreëzangen, Amst., 1829); *Chants écrits à diverses époques* (Zangen uit verscheidenen leeftijd, Haarl., 1847, in-12) : *Poésies politiques* (Politicke Poezy, Haarl., 1854, in-12) : *Hesperiden* (Haarl., 1855, in-12); *Bataille de Nieuport* (De Stag bij Nieuwpoort, Haarl., 1857, in-4), etc. Il a donné, outre une magnifique édition du poëme inachevé de Bilderdijk : *la Destruction du premier monde* (Leeuwarde, 1847, in-8), une édition complète des *Poésies* de son maître (Haarlem, 16 vol. in-8).

DACRE (Thomas Trevor, 21e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, est issu d'une illustre famille élevée en 1307 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université de Cambridge, brigua en vain plusieurs fois la députation, et réussit à obtenir le mandat du comté de Herts pour la législature de 1847-1852. L'année suivante, il quitta le nom de Trevor, qu'il avait porté jusque-là et prit la place de son père à la chambre des lords; il y siége dans les rangs du parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Cavendish (1837), il a pour héritier son frère H. W. Brand (voy. ce nom.)

DADIAN, famille arménienne de Constantinople, originaire d'Eguin (Petite-Arménie) et descendant d'un nommé Dadou Zada qui vivait vers la fin du XIVe siècle et dont une branche règne encore en Mingrélie. Depuis la nomination d'un de ses membres, Mahdesji Dad, au poste de directeur général des poudrières de l'empire (1795), sous le sultan Sélim, les mêmes fonctions, qui ont une grande importance, se sont perpétuées dans cette famille.

Dadian-Bey (Ohannès), directeur de la poudrière impériale d'Azadlè, sur la mer de Marmara, second fils de Mahdesji Dad, est né en 1798. Chargé par le sultan Mahmoud de réorganiser les poudrières d'après le système européen, il fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, et à son retour à Constantinople il introduisit de notables améliorations dans toutes les branches du service. On lui doit, en outre, la création d'un grand nombre d'établissements industriels pour le compte de l'État, tels que la fonderie de canons de Zeïtoun-Bournou, la tannerie impériale de Beïcos pour la fourniture des cuirs et toiles cirées nécessaires aux équipements militaires, la fabrique de draps de Nicomédie pour l'habillement de l'armée, la fonderie de San-Stefano, etc. (1833-1847). Décoré de la grande plaque de Nichan-Iftikhar par le sultan Mahmoud, et appelé par son successeur à siéger dans le conseil du tanzimat, M. Ohannès Dadian a été promu, avec le titre de bey, fonctionnaire de première classe (11 décembre 1856). — Il a eu quatre fils qui sont tous employés dans les services publics : Arakel, né en 1820; Nersès-Kossen, né en 1825; Aroutun-Karékine, né en 1830; Kircor-Mihian, né en 1832. Les deux premiers sont sous-directeurs de la poudrerie d'Azadlè.

Dadian-Bey (Boghos), neveu du précédent et fils de Simon Dadian, directeur de la poudrière San-Stefano après la mort de son père (1832), est né à Constantinople en 1800. Membre du conseil national arménien, il est l'auteur d'un mémoire important, imprimé à Paris (1855), dans lequel il proteste contre la qualification de schismatiques et même d'hérétiques attribuée aux Arméniens, en soutenant la conformité des dogmes des deux Églises. Honoré de l'amitié particulière du sultan, il a été le principal défenseur des intérêts chrétiens dans l'empire. — Il est mort à Paris le 1er décembre 1863.

Fonctionnaire du deuxième rang (première classe), comme son oncle, M. Boghos Dadian a laissé six fils, qui ont tous fait leur éducation à Paris, et ont été appelés à différentes fonctions dans l'administration ottomane; ce sont MM. Arakel, né en 1824, Simon, né en 1829, Ohannès, né en 1830, Mardirosse, né en 1832, Agopigue, né en 1834, et Mekerdich, né en 1840. Ce dernier est auteur du premier écrit arménien qui ait été publié sur le droit des gens (Constantinople, 1864). Baghos Dadian bey a eu aussi trois filles, dont l'une, née en 1847, s'est fait une réputation par des poésies.

DAGNAN (Isidore), peintre français, né à Marseille, en 1794, a cultivé particulièrement le paysage, et emprunté la plupart de ses sujets à l'Italie, à la Suisse ou au midi de la France. Parmi ses principales productions, on cite : des *Jeunes filles romaines écoutant un berger* (1819); *Vue du lac de Genève* (1822), au grand Trianon; *Vue de Lausanne* (1822), au palais de Fontainebleau; *Vue prise en Dauphiné* (1827), au même palais; *Vue de Paris prise du quai de la Cité* (1831), une de ses toiles les mieux accueillies; une *Marine à Marseille* (1833), au musée du Luxembourg; *Vue de Dinan* (1836); *la Vallée de Lauterbrunn dans l'Oberland* (1841); *le Pont de Nice* (1843), et une *Vue d'Avignon* (1845), commandée par le ministre de l'intérieur; *le Lac de Genève*, *les Bords de l'Aar*, *le Vieux chêne Pharamond* (1857); *Forêt traversée par une rivière*, *le Ravin à Montreux*, *le Chemin de Battigny* (1859); *Bois de hêtres au bord d'une rivière*, *Route de Paris à Fontainebleau* (1864), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en février 1836.

DAGUILHON-PUJOL (Pierre-Jean-Marie-Gustave), homme politique français, député, est né le 11 janvier 1792. Président de chambre honoraire à la Cour impériale de Toulouse, et membre du conseil général pour le canton de St-Paul, il a été élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription du Tarn, en 1863, par 17 216 voix sur 22 087 votants. M. Daguilhon-Pujol a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DAHIREL (François-Hyacinthe-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Ploermel (Morbihan), le 15 octobre 1804, petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de la Restauration, venait d'entrer dans la magistrature en 1830. Il donna sa démission et se fit inscrire au tableau des avocats de Lorient, où

il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller municipal. Après la révolution de Février, candidat du parti légitimiste et des anciens conservateurs à la Constituante, il fut nommé représentant du peuple, le onzième sur douze, par 54 000 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile à la république, mais il combattit par ses votes la politique de l'Élysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'abstint ensuite de prendre part aux affaires publiques.

DAHL (Wladimir-Iwanowitsch), littérateur russe, connu sous le pseudonyme de *Kosak Luganski*, est né à Saint-Pétersbourg vers le commencement de ce siècle. Élevé à l'école de marine, il servit dans la mer Noire pendant plusieurs années, prit part à la campagne de Pologne et à une expédition contre Khiva, et se fit remarquer de ses chefs autant par son intelligence que par sa bravoure. Rentré dans ses foyers vers 1835, il se consacra tout entier à des travaux littéraires, dont ses observations et ses voyages lui fournissent en partie le sujet.

On a de lui des romans et des nouvelles dont on loue le style et l'intérêt : *l'Ivresse* (Chmœl); *le Rêve et la veillée* (Son u Jaw); *Ce qui n'a jamais existé et ce qui a été* (Wakeh sidorof tschaikin njebulwalo s bülom); *Récit de misère, de bonheur et de vérité* (Skaska o Mishdæ, o Stschastü o Prawda); *le Domestique* (Dwarnik); *le Valet d'officier* (Denschtschik), etc. Les héros de ces différents récits sont pris dans les classes populaires, que l'auteur excelle à peindre.

M. Dahl a particulièrement rendu service à la littérature et à la langue de son pays en rapportant de ses voyages plus de quatre mille légendes, dix mille proverbes et un grand nombre de locutions populaires; en donnant plusieurs dictionnaires des dialectes provinciaux, et en fournissant les moyens de parer à l'inconvénient qui résulte des différences existant chez les Russes entre la langue écrite et la langue parlée. Il a écrit : *Quelques mots sur la langue russe* (Poltora slowa o russkim jasikom).

DAHL (Jean-Christian-Claude), peintre paysagiste norvégien, né à Bergen, le 24 février 1788, mort à Dresde, le 14 octobre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Siegwald-Jean DAHL, né à Dresde, le 16 août 1827, s'est consacré à la peinture de genre et d'animaux. Il a exposé au salon de 1861 : *un Faisan blessé*.

DAHLBOM (André-Gustave), entomologiste suédois, né à Forssa, le 3 mars 1806, mort le 3 mai 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DAHLGREN (Charles-Jean), poëte suédois, né à Quillinge, près de Norrkœping, en Ostrogothie, le 28 juin 1791, fit ses études à l'université d'Upsal, et devint, en 1824, ministre d'une paroisse à Stockholm. Déjà il s'était fait connaître comme poëte et comme écrivain, en publiant des essais patriotiques, dès 1813, dans le *Poetisch Kalender* d'Atterbom. Il obtint, en 1818, le prix de poésie de la Société des sciences et belles-lettres de Gothenbourg, et plus tard le prix Lumblad à l'Académie de Stockholm. Ses tendances libérales l'ont fait nommer député aux diètes de 1829, 1832 et 1840, où il siégea presque toujours parmi les membres de l'opposition.

Il faut citer, parmi ses recueils les plus importants, de 1813 à 1837 : *Poésies et nouvelles; Ungdoms Krifter* (Stockholm, 2 vol.); *Samlade Skrifter* (Ibid.); *Odolgumman* et les *Angbatssonger*. Une édition complète de ses œuvres a paru sous ce titre : *Samlade arbeten* (Stockholm, 1847-1849, 6 vol.). M. Dahlgren, dont l'originalité consiste dans l'alliance d'une fraîcheur tout idyllique avec une verve facétieuse et burlesque, est doué d'une fécondité qui, dans les derniers temps surtout, a nui, dit-on, à son talent.

DAHLMANN (Frédéric-Christophe), historien, publiciste et homme politique allemand, né à Wismar, le 17 mai 1785, étudia d'abord les sciences archéologiques à Copenhague et à Halle, et fut reçu docteur avec une thèse très-remarquable sur l'origine et les développements de la comédie ancienne chez les Grecs : *Primordia et successus veteris comœdiæ Atheniensium*. Nommé professeur à Kiel en 1813, il y fit des cours publics en latin sur le théâtre d'Aristophane. Il fut appelé en 1815 aux fonctions de secrétaire de la députation permanente de la noblesse et des prélats de Sleswig-Holstein. Il a fait paraître comme travaux historiques : *Vita Ansgarii*, insérée dans les *Monumenta Germaniæ historica; Recherches sur l'histoire d'Allemagne* (Altona, 1822-1823, 2 vol.), et une édition de la *Chronique des Dithmarses* (Kiel, 1827, 2 vol.).

Mais l'opposition qu'il fit au gouvernement danois comme représentant du Sleswig-Holstein, lui fit refuser par le ministère une chaire à laquelle il avait droit. Il accepta alors celle d'économie politique à Gœttingue, où il publia, en 1830, un travail d'une grande importance intitulé : *Documents originaux pour l'histoire d'Allemagne*.

Les événements de 1831 lui rouvrirent la carrière politique en Allemagne. Libéral modéré, il offrit, en 1833, ses services au gouvernement hanovrien pour la rédaction de la charte qui lui fut alors arrachée. Il y contribua en effet, et exposa ses opinions dans un ouvrage intitulé : *la Politique ramenée sur le terrain des faits* (Gœttingue, 1835; 3e édit., 1847). Lorsque le roi de Hanovre, Ernest-Auguste, supprima, en 1837, la constitution, M. Dahlmann protesta énergiquement, et fut forcé de quitter le Hanovre avec six de ses collègues. Il se retira à Leipsick. C'est alors qu'il publia son importante *Histoire du Danemark* (Hambourg, 1840-1843, 3 vol.). Nommé en 1842 professeur d'histoire et d'économie politique à Bonn, il publia, la même année (1845), deux ouvrages nouveaux : *Histoire de la révolution d'Angleterre* et *Histoire de la révolution française*, puis quelques publications moins importantes, soit historiques, soit polémiques.

La révolution de 1848 lui rendit un rôle politique. Avant même d'être élu membre de l'assemblée nationale de Francfort, il fut nommé l'un des *hommes de confiance* de la Prusse dans le comité des dix-sept qui fut chargé d'élaborer un projet de constitution. Le projet lui appartint presque tout entier. Membre du parlement de Francfort, il exposa, comme rapporteur de la commission des dix-sept, un plan de gouvernement provisoire qui fut adopté par la majorité. Désireux de donner l'empire héréditaire au roi de Prusse, mais partisan avant tout de la liberté et de l'unité allemande, il se prononça contre l'armistice de Malmoë, conclu par la Prusse sans l'autorisation du parlement. Ayant fait prévaloir son sentiment, il fut chargé par le chef du pouvoir exécutif, l'archiduc Jean, de former un nouveau ministère; mais il succomba à cette tâche et, au milieu des agitations et des divisions de l'assemblée, assista à la défaite de la révolution allemande. Lorsque

la Prusse eut refusé de ratifier la constitution (28 mars), il suivit les députés qui se séparèrent de l'assemblée de Francfort pour se réunir à Gotha. Là encore, il fit tous ses efforts et usa de tous les ménagements pour intéresser la Prusse à la cause de l'unité allemande; mais il reconnut bientôt chez les grandes puissances de l'Allemagne des tendances réactionnaires auxquelles il s'opposa vainement, tant à la chambre prussienne qu'au parlement d'Erfurt. M. Dahlmann alla reprendre, en 1850, la chaire d'histoire et d'économie politique que l'université de Bonn lui avait toujours conservée.

DAILLIÈRE (Julien), poëte français, né à Briançon (Maine-et-Loire), le 21 décembre 1812, nommé bibliothécaire à la Sorbonne, en juin 1860, est auteur des ouvrages suivants : *André Chénier*, drame en trois actes, en vers (Odéon, 1843); *Napoléon et Joséphine*, drame en cinq actes, en vers (reçu à la Comédie française en 1846, joué à l'Ambigu en 1848); *l'Aigle* (lu au Gymnase en septembre 1855); *les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone*, *la Guerre d'Orient*, poëmes couronnés par l'Académie française (1856 et 1858). Ces œuvres ont été réunies, en 1859, sous le titre de *Drames et poëmes* (in-12). M. J. Daillière a été décoré de la Légion d'honneur.

DAIN (Charles), ancien représentant du peuple français, né à la Guadeloupe, le 29 août 1812, fit ses études en France, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, et se fit recevoir avocat. Initié par M. P. Considérant aux doctrines phalanstériennes, il prit part, en 1833, aux discussions du *Congrès européen* ouvert par l'Institut historique, et combattit, au nom de l'école fouriériste, le néocatholicisme de MM. Buchez et Roux-Lavergne. Il publia dans la *Démocratie pacifique* des articles relatifs à la question de l'esclavage, et soutint la théorie de l'émancipation graduelle. Après la révolution de Février, il fut élu représentant de la Guadeloupe par 10 996 voix, prit place à la Constituante, dans le comité de l'Algérie et des colonies (20 octobre 1848), et vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au nouveau gouvernement, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et du siége de Rome. Aux élections complémentaires qui suivirent la journée du 13 juin, M. Ch. Dain, recommandé par la Montagne, fut nommé représentant du peuple dans le département de Saône-et-Loire, et continua de s'associer à tous les actes de l'opposition la plus radicale. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé à la Guadeloupe, comme conseiller à la cour.

DALBAN (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur français, né à Grenoble, le 14 décembre 1784, embrassa de bonne heure la carrière des lettres, vint se fixer à Paris et écrivit d'abord des romans et des poésies, telles que *les Fugitives* (1807); *Jules ou Mon Testament* (1810), etc. Il travailla ensuite pour le théâtre, et deux de ses comédies furent représentées à Grenoble : *les Préventions* (1817), et *les Amants par procuration* (1818). Depuis 1829 il n'a pas publié moins d'une vingtaine de tragédies grecques et romaines : *Hécube* (1829); *Thésée, ou les Lois de Minos* (1834); *Olinde et Sophronie* (1837); *Perolla* (1841); *Télégone* (1848); *Hercule au mont OEta* (1852); *Alcméon* (1854); *Alceste* et *Zobaïde* (1855); *Cyrus* (1856); *Tigrane* (1858); *Ariarate* (1859), etc.

DALBIS DE SALZE (Guillaume-François-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Salze (Aveyron), le 20 novembre 1792, fut admis dans la magistrature sous le règne de Charles X, donna sa démission après la révolution de juillet, et fit une opposition persévérante au gouvernement de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le septième sur dix, dans le département, fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, et vota avec la droite. En 1849, il revint à l'Assemblée législative, et suivit toujours pour guides les chefs de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

DALE (révérend Thomas), poëte et théologien anglais, né à Londres, le 27 août 1797, et orphelin en bas âge, obtint, par des amis de sa famille, une bourse à Christ's Hospital. En 1817, il entra à l'université de Cambridge, et, pendant le cours de ses études, publia des essais littéraires, tels que *Widow of Nain*, *le Proscrit du Taurus* et *Irad et Adah*, nouvelle qui épuisa rapidement six éditions.

Entré dans les ordres en 1823, et d'abord vicaire à Saint-Michel, puis à Saint-Bride (1835), par le choix spécial de sir Robert Peel, il dut à la protection de cet homme d'État un canonicat à Saint-Paul (1843) et la cure importante de Saint-Pancrace (1846). Ses devoirs ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'ouvrir une pension de jeunes gens à Beckenkam, ancienne résidence de lady Byron. Il accepta ensuite une chaire de littérature anglaise à l'université de Londres (1828-1830), puis à King's College (1836-1839). Jusqu'en 1849, il a fait un cours très-suivi de morale religieuse à l'église Sainte-Marguerite.

M. Dale a écrit trois volumes de vers (Londres, 1819, 1820 et 1822), réimprimés plusieurs fois et réunis en recueil (*Poems*, 1836, 1 vol.). On a encore de lui : une *Traduction anglaise des tragédies de Sophocle* (A translation from Sophocles, 1824); une édition du poëte Cowper (2 vol.), avec notes critiques et biographiques; des *Sermons* et des *Discours religieux* (1830-1836); enfin, beaucoup d'ouvrages ascétiques ou moraux, comme *le Compagnon du dimanche* (the Sabbath companion, 1844); *le Bon Pasteur* (the Good Shepherd, 1845); *la Liturgie domestique* (the domestic Liturgy, 1846); *les Psaumes dorés* (the Golden Psalm, 1847), etc.

DALHOUSIE (James-Andrew-Broun RAMSAY, 10e comte, puis 1er marquis DE), homme d'État anglais, pair d'Écosse, ancien gouverneur général des Indes, est né à Londres, le 12 avril 1812. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, à la mort de son père (1838), le titre de comte de Dalhousie et sa place à la Chambre haute. En 1843, il entra dans le ministère de sir R. Peel avec les fonctions de vice-président de la direction du commerce, et fut chargé, en 1845, de l'administration supérieure des affaires d'Écosse. Puis il fut élevé au poste de gouverneur général des Indes orientales, dans lequel il remplaça, en 1847, le vicomte Hardinge.

Durant son administration, qui a duré huit années (1847-1856), lord Dalhousie, continuant la politique de ses prédécesseurs, a su ménager adroitement les intérêts de la métropole. Il présida à l'incorporation du royaume des Sikhs (29 mars 1849) après la bataille de Goudjerate, et du vaste royaume d'Oude (février 1856), renommé dans l'Inde pour la fertilité de son sol et ses richesses minérales. En 1852, la guerre fut déclarée contre les Birmans, à cause de diverses pertes éprouvées par des négociants anglais dans le pays d'Ava. On s'empara rapidement des villes

de Martaban, Ragoun, Bassin, Pégou, etc.; on lia des relations d'amitié avec les Taliens et les Karins, qui forment les quatre cinquièmes de la population de l'empire birman. Enfin, le 20 décembre 1852, lord Dalhousie déclara qu'il allait procéder à la confiscation du Pégou; mais une révolution intérieure ayant donné un nouveau souverain au royaume d'Ava, cette menace n'eut pas d'effet, et la paix fut rétablie en 1854. De plus l'insurrection des fanatiques tribus de l'Himalaya fut réprimée, le Caboul sollicita l'amitié du gouvernement anglais, le khan tartare du Khokhan demanda des officiers pour discipliner ses troupes à l'européenne, et un chemin de fer fut commencé entre Calcutta et Bombay.

Élevé au rang de marquis (1849), lord Dalhousie reçut les félicitations publiques du parlement et de la Compagnie des Indes pour le zèle et la capacité qu'il avait déployés. Il résigna ses fonctions de gouverneur général entre les mains de lord Canning (mars 1856). Veuf en 1853 et n'ayant point d'enfants mâles, il avait pour héritier son cousin, le baron Panmure. — Lord Dalhousie est mort le 19 décembre 1860.

DALHOUSIE (Fox Maule, 11e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, est né le 22 avril 1801, à Brechin-Castle (comté de Forfar). Jusqu'en 1852, il a été connu sous le nom de lord Fox Maule et jusqu'en 1860 sous celui de baron Panmure. Élevé à la grande institution de Charterhouse, il obtint un brevet d'enseigne au 79e de highlanders (1819), régiment qu'il suivit au Canada, où son oncle était gouverneur, et donna sa démission, après douze ans de service (1831), en apprenant que son père venait d'être appelé à la Chambre des Lords et créé baron Panmure. La même année, il épousa la fille de lord Abercomby. Élu membre du Parlement à Perth (1835), où il l'avait emporté sur sir R. Peel, il débuta dans la carrière politique sous le ministère Melbourne, qui lui avait remit le sous-secrétariat de l'intérieur (avril 1835), puis la vice présidence du bureau de commerce (juin 1841).

Le retour du parti conservatoire aux affaires en septembre 1841, lui fit reprendre, comme député de Perth, son siége à la Chambre des Communes, où il avait représenté de 1838 à 1841 le bourg d'Elgin. En 1842, il fut nommé recteur de l'université de Glasgow. Dévoué aux principes de l'école libérale, il n'appuya des mesures de sir R. Peel que la réforme des tarifs douaniers. Réglant sa conduite sur celle de lord John Russell, il rentra avec lui au pouvoir et fut chargé du secrétariat de la guerre (juillet 1846); il le garda six ans et s'y fit remarquer par son expérience militaire et sa bonne administration. Il passa ensuite au bureau de contrôle où la Compagnie des Indes avait besoin d'un homme influent pour faire renouveler son privilége, et quelques semaines après il était obligé de faire place au parti conservateur (février 1852). La même année, il quittait le nom de Maule pour prendre, en succédant à son père à la Chambre haute, le titre de lord Panmure, et l'année suivante, il était nommé gardien du sceau privé d'Écosse.

Lorsque le cabinet de la coalition attira à lui les hommes modérés, lord Dalhousie refusa d'en faire partie; il ne voulait accepter que d'un ministère franchement wigh la difficile mission de réorganiser l'administration de la guerre (février 1855-février 1858). On sait que ce ministère, de création toute récente, n'était auparavant qu'une simple direction; rien n'y était préparé pour conduire d'une manière efficace une expédition lointaine. Lord Dalhousie eut beaucoup à faire et fut loué de la fermeté et du dévouement avec lesquels il se mit à l'œuvre. En 1841, il fut nommé membre du Conseil privé; lord-lieutenant du comté de Forfar en 1849, il a reçu les insignes de l'ordre écossais du Chardon (1853) et ceux de grand-croix du Bain (1855). Sa femme étant morte sans lui donner d'enfants, il a pour héritier présomptif son cousin, William Maule-Ramsay, brigadier dans l'armée des Indes.

DALLAS (Georges-Mafflin), homme d'État américain, né à Philadelphie, en 1792, fut reçu avocat, entra, vers 1817, dans la carrière diplomatique et occupa divers postes dans les chancelleries européennes. Il revenait de Saint-Pétersbourg, où il avait rempli pendant quelques années les fonctions de secrétaire d'ambassade, lorsqu'il fut nommé attorney de district en Pensylvanie. La législature de cet état l'envoya au congrès en 1831 en qualité de sénateur. En 1837, le président Van Buren lui confia l'ambassade de Russie et le rappela, en 1839, sur sa demande. De 1845 à 1852, M. Dallas fut choisi pour vice-président des États-Unis; en résignant le pouvoir, il reprit au barreau de Philadelphie sa profession d'avocat. Il fut nommé, en 1856, ambassadeur à Londres, en remplacement de M. Buchanan. Il s'efforça de rétablir l'entente cordiale, un instant compromise, entre les deux pays, et, dans un discours au banquet du lord-maire, on applaudit cette remarquable protestation contre les apologistes de la guerre: « La meilleure guerre est toujours un mal, quels que soient les avantages moraux ou matériels qu'elle puisse procurer. » (Avril 1856.) Le 16 mai 1861, M. Dallas fut remplacé à Londres par M. Ch. Francis Adams. Lorsque la scission éclata entre les États du Nord et ceux du Sud, il se déclara hautement pour le maintien de l'intégrité de l'Union. — Il est mort en janvier 1865.

DALLOZ (Victor-Alexis-Désiré), avocat français, né à Septmoncel (Jura), le 12 août 1795, débuta en 1816, avec éclat, au barreau de Paris, passa en 1823 à la Cour de cassation, et y plaida, jusqu'en 1838, un certain nombre de causes célèbres. Il fut, de 1836 à 1838, président de son ordre. Le libéralisme dont il avait fait preuve sous la Restauration le fit élire, en 1837, membre de la Chambre des députés. Il y représenta l'arrondissement de Saint-Claude (Jura) dans les rangs du parti conservateur, et se signala par la rédaction de divers projets des lois. La révolution de 1848 le fit rentrer dans la vie privée.

Le nom de M. Désiré Dalloz est attaché à un certain nombre de grands travaux de jurisprudence, notamment au grand ouvrage intitulé: *Jurisprudence, ou Répertoire méthodique et alphabétique de jurisprudence générale* (1824-1830; 2e édit., 1845-1858, 44 vol. in-4; 3e édit., 1859 et suiv.): avec le concours dévoué de son frere Armand Dalloz, il a refondu dans cette sorte d'encyclopédie le *Journal des audiences* et le *Recueil de jurisprudence générale du royaume*, dont il était devenu possesseur en 1819, et lui a donné pour suite un *Recueil périodique* comprenant les arrêts et les lois, et qui compte depuis 1845 un volume par année. On doit encore à cet écrivain plusieurs *Plaidoyers*, *Mémoires* et *Rapports* imprimés en diverses circonstances (1824-1839); un *Traité de la péremption d'instance en matière civile*, avec M. Reynaud (1837, in-8), et des articles fournis aux feuilles et recueils spéciaux, entre autres *la Thémis, ou la Bibliothèque du jurisconsulte*, etc.

M. Désiré Dalloz est décoré de plusieurs ordres des pays étrangers, où son grand ouvrage a été souvent traduit. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1826, il a été promu officier le

5 février 1846. Il a épousé Mlle Peyre, petite-fille de l'architecte de Louis XVI.

Son fils aîné, M. Édouard Dalloz, avocat et homme politique, est devenu député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Jura. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 29 753 voix sur 30 356 votants. Il a été, pendant sept ans, secrétaire de la Chambre. Président du Comice agricole de Lons-le-Saulnier, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il a été décoré de la Légion d'honneur et promu officier le 23 août 1862. Il est aussi décoré de divers ordres étrangers.

On doit à M. Éd. Dalloz, à part sa collaboration au grand ouvrage paternel, un *Commentaire du décret du 21 janvier 1852 et de la loi du 13 juin 1851 sur la garde nationale* (1852); un *Traité sur la propriété des mines*, des articles dans le *Répertoire méthodique de jurisprudence*.

Un second fils de M. Désiré Dalloz, M. Paul Dalloz, avocat, né à Paris, le 18 novembre 1829 est devenu, après le 2 décembre 1851, avec M. Turgan, l'un des deux directeurs du *Moniteur*, auquel il fournit divers articles. C'est lui qui présida, en mai 1864, à la création du *Moniteur universel du soir*, seul journal politique à 5 centimes, dont le tirage atteignit promptement le chiffre de 100 000. M. P. Dalloz a été décoré de la Légion d'honneur.

Le frère de M. D. Dalloz et son principal collaborateur, M. Pierre-Armand Dalloz, avocat, dit aussi Dalloz jeune, a publié sous son seul nom un *Dictionnaire général et raisonné de jurisprudence* (1836, in-4). — Il est mort en juin 1857. Une de ses filles a épousé le fils de M. Mame, imprimeur à Tours.

DALMAS (Albert de) homme politique français, député, est né en 1823. Après avoir exercé la profession de journaliste, il devint sous-chef du cabinet de l'Empereur, puis membre du Conseil général du Morbihan pour le canton de Baud. En 1859, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription d'Ille-et-Vilaine, et fut réélu au même titre en 1863 par 19003 voix sur 34 651 votants. M. de Dalmas a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 mars 1859.

DALMATIE (Napoléon-Hector Soult, duc de), ancien ambassadeur français, né en 1802, mort à Paris en décembre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DALTON (Alexandre, comte), général français, né à Brives (Corrèze), le 20 avril 1776, entra au service militaire en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, en 1791. Aide de camp du général Hédouville, il le quitta pour suivre Hoche dans la malheureuse expédition d'Irlande, puis à l'armée de Sambre-et-Meuse. Murat, qui l'avait placé sous ses ordres au passage du Pô et à Marengo, fit le plus grand éloge de sa conduite. Nommé chef de bataillon en 1800, il alla rejoindre son régiment à Saint-Domingue, où le général Leclerc l'attacha à sa personne. Colonel du 59e de ligne après Austerlitz, M. Dalton prit part à toutes les opérations de la grande armée en Allemagne, fut promu général de brigade en 1809, et blessé grièvement à Smolensk. Napoléon, qui avait eu plus d'une occasion en Russie d'apprécier sa bravoure, le créa baron et lui confia le commandement de la citadelle d'Erfurt; il y resta bloqué six mois par les alliés, et n'en sortit qu'à la condition de ramener la garnison en France (1814).

M. Dalton se rallia aux Bourbons, et, en peu de temps il obtint le titre de comte, une inspection d'infanterie, et, en 1821, le brevet de lieutenant général. Il a commandé à Alger après la conquête (1831). Membre des comités supérieurs d'infanterie et de cavalerie en 1834, il fut placé en 1841 dans la réserve. Il a été promu en avril 1833 grand officier de la Légion d'honneur.

DALY (César), architecte et publiciste français, né à Verdun, en 1809, étudia l'architecture sons M. Félix Duban. Il s'associa ardemment, vers 1830, au mouvement et aux idées de *la Phalange*. Chargé, de 1840 à 1845, de divers travaux d'architecture, il dirigea principalement la restauration de la cathédrale de Sainte-Cécile à Albi. En 1855, il est allé au Texas visiter la colonie communiste de Cabet.

M. Daly a exposé aux salons de 1841 et 1846 un *Projet de décoration intérieure de la chapelle* et les *Dessins de la restauration de la cathédrale d'Alby*, exécutés pour les monuments historiques, et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, où ils ont obtenu une médaille de troisième classe. Il a fondé, en 1840, la *Revue de l'architecture et des travaux publics*, journal mensuel édité avec luxe, dans lequel il a donné le plan complet d'un *Phalanstère*. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, M. Daly est architecte diocésain du Tarn. — Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

DAMAS (Anne-Hyacinthe-Maxence, baron de), général et ancien ministre français, né à Paris, le 30 septembre 1785, appartient à une vieille famille originaire de la Bourgogne. Emmené en émigration par ses parents, il fut élevé à l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg, obtint en 1803 un brevet de lieutenant dans la garde impériale russe, assista à la bataille d'Austerlitz, et avait le rang de chef de bataillon au même corps, lorsqu'il prit part à la campagne de 1812. Blessé à la Moskowa, il fut nommé colonel du régiment des grenadiers d'Astrakhan, gagna, quelques mois plus tard, le grade de général-major, et se distingua à Leipsick, ainsi qu'à Brienne et sous les murs de Paris. L'empereur Alexandre lui donna, en récompense de ses services, une épée d'honneur enrichie de diamants.

Confirmé, en 1814, dans le grade de maréchal de camp français, M. de Damas ne tarda pas à être élevé à celui de lieutenant général (1815), et accompagna le duc d'Angoulême dans le midi durant les Cent-Jours; ce fut lui qui régla les articles de la capitulation de la petite armée royaliste. De 1816 à 1822, il commanda la 8e division militaire (Marseille), prit part à la campagne d'intervention en Espagne, et fut appelé, le 19 octobre 1823, à remplacer, au département de la guerre, le duc de Bellune. Comme il répugnait à certaines mesures réclamées par le parti de la cour, telles que la mise à la réforme d'un grand nombre d'officiers généraux, il passa, le 4 août 1824, au ministère des affaires étrangères, d'où M. de Chateaubriand venait d'être si brusquement expulsé. Il y resta jusqu'au 4 janvier 1828, mais dans une position si secondaire, qu'on ne peut lui imputer la responsabilité des actes d'un cabinet dont le chef réel était M. de Villèle.

A la mort du duc de Rivière, M. de Damas, qui était fort avant dans les bonnes grâces du roi, devint gouverneur du jeune duc de Bordeaux (mai 1828) et le suivit, après les événements de 1830, dans son exil. Déclaré démissionnaire de son grade de lieutenant général, il fut mis à la retraite. Lorsque l'éducation du comte de Chambord fut jugée complète, il revint en France et

vécut dans un éloignement absolu des affaires publiques. M. de Damas avait été promu, le 2 octobre 1823, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en 1862.

DAMAS-HINARD (Jean-Joseph-Stanislas-Albert), littérateur français, né à Madrid (Espagne), le 11 décembre 1805, fut élevé en France, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Il débuta dans la littérature par des *Chants sur lord Byron* (1824, in-8), suivis d'une adresse au roi. Il rédigea ensuite, sur les notes du baron Lamothe-Langon, les quatre premiers volumes des *Mémoires de la comtesse Du Barry* (1829). On lui doit encore : *Napoléon; ses opinions et jugements sur les hommes et les choses* (1838, 2 vol. in-8), recueillis par ordre alphabétique.

M. Damas-Hinard s'est fait connaître surtout par ses nombreux travaux sur le théâtre espagnol, publiés dans *le Correspondant*, et par sa traduction de *Caldéron* (1841-1844, 3 vol. in-12), de *Lopez de Vega* (1842, 2 vol. in-12), du *Romancero espagnol* (2 vol. in-12), de *don Quichotte de la Manche* (1847, in-12), du *Poëme du Cid* (1858, imp. impériale, in-4). En 1847, il remplaça au collége de France M. E. Quinet, suspendu par M. de Salvandy, et ouvrit son cours par une leçon sur l'esprit du théâtre espagnol; mais ayant à lutter contre une opposition très-bruyante, il fut forcé de se retirer. Nommé bibliothécaire au palais du Louvre le 30 décembre 1848, il est devenu, le 7 février 1853, secrétaire des commandements de l'impératrice. Il a donné, sous le titre de *Dictionnaire Napoléon* (1854, in 8), une édition abrégée de son premier recueil, et a annoté l'ouvrage du marquis de La Gervaisais : *Un prophète inconnu* (1850, in-12). Citons encore : *Buffon écrivain* (1864, broch. in-8.

DAMBRY (Pierre-Charles-André), homme politique français, député, est né le 20 décembre 1796. Agriculteur et ancien notaire, il devint maire de l'Isle-Adam et membre du Conseil général pour le canton de ce nom. Le 23 octobre 1859, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription de Seine-et-Oise, et en 1863, il fut réélu au même titre par 16 657 voix sur 30 221 votants. M, Dambry a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DAMINOIS (Angélique-Adèle HUVEY, dame), femme de lettres française, est née à Clermont (Oise), le 21 décembre 1795. De 1819 à 1838, elle a écrit une douzaine de romans qui ont eu leur moment de faveur et qui peignent, dans un style assez élégant, des sentiments et des mœurs de convention : *Alfred et Zaïda*, *Mareska et Oscar*, *Alaïs, ou la Vierge de Ténédos*, *une Ame d'enfer*, etc., et a donné (1823) *la Chasse au renard*, vaudeville, avec Vilain de Saint-Hilaire. Membre de l'Athénée des arts, cette dame y a fait, non sans éclat, de nombreuses lectures, presque toujours consacrées à l'honneur de son sexe ou à la revendication de ses droits.

DAMIRON (Jean-Philibert), philosophe français, membre de l'Institut, né à Belleville (Rhône), le 10 mai 1794, commença ses études à Villefranche et les termina au lycée Charlemagne. Entré à l'École normale en 1813, il y trouva des maîtres éminents, Burnouf, Villemain, Cousin. Il eut dès lors pour le talent et les doctrines de ce dernier un véritable culte. Successivement régent de seconde à Falaise, de rhétorique à Périgueux, et enfin professeur de philosophie à Angers, il vint à Paris, où il professa la philosophie dans les colléges Bourbon, Charlemagne et Louis-le-Grand. A cette époque, il se hasarda dans la politique et fut, en 1827, un des fondateurs de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* comme membre des comités. En 1824, il avait concouru à la fondation du *Globe*, avec MM. Dubois et Jouffroy; il y donna une série d'articles, qui, réunis en 1828, formèrent l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXᵉ siècle* (3ᵉ édition, 1834, 2 vol. in-8).

Après 1830, M. Damiron devint maître de conférences à l'École normale et professeur adjoint, puis titulaire à la Sorbonne. La réorganisation de l'enseignement philosophique dans les colléges lui fournit l'occasion de substituer aux anciens traités de philosophie écrits en latin les premiers ouvrages élémentaires en français, formant un *Cours de philosophie* (3 vol. in-8, 2ᵉ édit. générale, 1842). Décoré de la Légion d'honneur en 1833, il entra à l'Académie des sciences morales en 1836, comme successeur de Destutt de Tracy. En 1842, il fut chargé de la publication des *Nouveaux mélanges philosophiques* de Jouffroy. Les suppressions et les changements qu'il fit ou permit de faire à cette œuvre posthume, pour ne pas fournir des armes contre l'enseignement universitaire ou contre ses chefs, excitèrent dans toute la presse une violente polémique, au milieu de laquelle M. Pierre Leroux publia son livre *de la Mutilation des manuscrits de M. Jouffroy* (1843, in-8).

M. Damiron a contribué à la publication des petits traités demandés à l'Académie par le général Cavaignac, en 1848, par deux écrits sur la Providence : *De la Providence* (1849, in-18), et *Appendice au Traité de la Providence* (1850, in-18). Dans ces dernières années, il a composé une suite de *Mémoires*, sur les philosophes du dix-huitième siècle : *d'Holbach* (1851, in-8). *Diderot* (1852, in-8), *Helvétius* (1853, in-8), *d'Alembert* (1854, in-8), *Saint-Lambert* (1855), etc., longues et consciencieuses monographies, dans lesquelles l'auteur, avec une grande patience d'analyse, met en lumière toutes les parties des systèmes de ces philosophes. En 1857, il les a réunis sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au dix-huitième siècle* (2 vol. in-8; 2ᵉ edit., 1858) : il a paru un 3ᵉ volume de cet ouvrage après la mort de l'auteur, avec une *Introduction* de M. Ch Gouraud (1864).

On a encore de lui plusieurs discours d'ouverture à la Faculté réunis, avec divers articles, sous le titre de *Souvenirs de vingt ans d'enseignement à la Faculté des lettres de Paris* (1859, in-8), un *Rapport sur les principaux systèmes modernes de théodicée* (1854), etc. — M. Damiron est mort le 11 janvier 1862. A deux heures, il avait fait, ce jour-là même, à l'Académie des sciences morales et politiques, une lecture fort applaudie sur Condillac. En rentrant chez lui, il mourut subitement dans son cabinet. Son dernier ouvrage : *Conseils adressés à des enfants d'ouvriers et à leurs familles dans les distributions de prix d'une école de village*, a été composé à la campagne, où il passait une partie de l'année au milieu des paysans et des ouvriers d'une manufacture.

DAMOREAU (Mme Laure-Cinthie MONTALANT, dite CINTI), célèbre cantatrice française, née à Paris, le 6 février 1801, manifesta des dispositions musicales précoces, entra dès 1808 au Conservatoire dans une classe de solfége, et fut bientôt admise dans les classes de piano et d'harmonie. Elle se montra si habile pianiste, que ses professeurs, pour cultiver ce talent, refusaient de

la faire entrer dans une classe de chant. Elle résolut alors de se passer de maître, et la fermeture du Conservatoire, en 1814, lui en fournit l'occasion. Conseillée par de bons professeurs, assidue à écouter les chanteurs en vogue, elle fit des progrès rapides, fut remarquée dans les salons de Paris et donna quelques concerts. En 1819, le Théâtre-Italien l'engagea pour les seconds rôles. Elle débuta dans *la Cosa rara* et joua le page dans les *Nozze di Figaro*. Elle aborda les grands rôles deux ans plus tard, et y obtint plus d'estime que d'admiration. Elle continua ses études sans relâche, et, en 1822, elle fit applaudir au Théâtre-Italien de Londres sa méthode toute française et sa voix plus habile encore que puissante. Après l'arrivée de Rossini à Paris, son nom s'associa à presque tous les chefs-d'œuvre du maître. Elle joua quelque temps tout ensemble aux Italiens et à l'Opéra, mais ce dernier théâtre se l'attacha en 1826. L'année suivante, elle se brouilla avec l'administration, partit pour Bruxelles, où elle excita le plus vif enthousiasme, et contracta avec l'acteur Damoreau un mariage qui ne fut point heureux. De retour à Paris, elle se réconcilia avec l'Opéra, et reçut de M. Meyerbeer un rôle dans *Robert le Diable*. En 1829, dans une représentation extraordinaire à l'Opéra, elle chanta, avec Mmes Sontag et Malibran, le premier acte du *Mariage secret*. C'est surtout à l'Opéra-Comique, où elle fut engagée en 1835, qu'elle a laissé le souvenir le plus durable.

Les principales pièces qui ont fait la réputation de Mme Damoreau, sont, à l'Opéra : *Fernand Cortès*, *le Siége de Corinthe*, *Moïse*, *la Muette*, *le Comte Ory*, *Robert le Diable*, *le Serment*, etc.; à l'Opéra-Comique : *Actéon*, *l'Ambassadrice*, *le Domino Noir* et *Zanetta*, sa dernière création. On a surtout admiré en elle la souplesse de la voix, la douceur, la légèreté, la sûreté et la justesse. Sa méthode, pleine de goût et de mesure, a fait école et est restée classique au théâtre, même après sa retraite. De 1844 à 1856, elle a été professeur de chant au Conservatoire. On a de cette artiste, un *Album de romances* et une *Méthode de chant*. — Elle est morte le 25 février 1863. — Sa fille, Marie DAMOREAU, aujourd'hui Mme Wekerlin, est auteur de quelques articles. Elle a aussi embrassé la carrière musicale et s'est fait entendre, depuis 1856, dans plusieurs concerts.

DAMPIERRE (Auguste-Philippe-Henri DU VAL, comte DE), général français, né le 3 juin 1786, à Hans (Marne), mort au mois de décembre 1856. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

DAMPIERRE (Élie DE), ancien représentant du peuple français, né au château de Jaumont (Landes), en septembre 1813, et fils d'un légitimiste, qui fut nommé pair de France par Charles X, professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions très-libérales. Après avoir étudié le droit et fait de nombreux voyages à l'étranger, il sollicita sans succès le mandat législatif, comme candidat de l'opposition, en 1836 et en 1842. Après la révolution de février, il fut nommé représentant du peuple par 19000 suffrages environ, le dernier sur la liste des sept élus du département des Landes. Il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

DANA (Richard-Henry), poëte américain, né à Cambridge, le 15 novembre 1787, est fils d'un magistrat du Massachusets, qui a été ambassadeur en Russie. Après avoir terminé ses études au collége d'Harvard, il se fit recevoir avocat; puis débuta dans la littérature par un discours prononcé, le 4 juillet, à l'occasion des fêtes anniversaires de l'indépendance américaine. De 1817 à 1820, il collabora à la *North American Review*, dirigée alors par J. E. Channing, et, en 1821, il fonda l'*Idle Man* (le Désœuvré), où il fit insérer *Tom Thornton*, un de ses meilleurs contes; M. Bryant y donna quelques vers, et Allston y commença le roman de *Monaldi*.

Le talent poétique de M. Dana se révéla assez tard au public. A trente-huit ans, il envoya à la *New-York Review* sa première page : *Dying raven* (le Corbeau mourant, 1825). Le poëme du *Boucanier* (1827), qui peignait avec des couleurs ardentes les étranges mœurs de la vie libre des chasseurs, fut accueilli très-favorablement. En 1833, parut un volume qui contenait quelques pièces nouvelles et tous les articles fournis par l'auteur aux divers organes de la presse. Depuis cette époque, à part de rares morceaux littéraires et des lectures faites en 1839, à Boston et à New-York, sur la poésie anglaise, M. Dana n'a rien ajouté d'important à la liste de ses productions, qui ont été réunies et publiées à New-York (*Poems*, 1850, 1 vol.).

DANA (Richard-Henry), fils aîné du précédent, a étudié le droit et s'est fait au barreau de Boston une position honorable. Sous le titre de *Deux années à bord* (Two years before the mast), il a écrit des scènes de la vie maritime peintes avec une grande fidélité. Par ordre de l'amirauté anglaise, 10000 exemplaires de cet ouvrage ont été distribués aux équipages de la marine.

DANBY (Francis), peintre anglais, né le 16 novembre 1793, près Wexford (Irlande), fut élève de la Société des beaux-arts de Dublin, à laquelle, dès 1812, il envoya son premier tableau, et vint, en 1820, s'établir à Bristol. Ce fut de là que, pendant quelques années, il concourut aux expositions de l'Académie royale de Londres dans le genre qu'il avait choisi, le paysage historique, dont il est presque le seul représentant. Ses plus remarquables productions de cette époque, sont : *l'Amour désappointé* (1821); *des Chevaliers écoutant les ballades d'un ménestrel* (1823); *un Rayon de soleil après l'orage* (1824), et *Israël quittant la terre d'Égypte* (1825). Cette dernière composition fit nommer l'auteur associé de l'Académie royale.

Ensuite M. Danby exposa : *le Christ marchant sur les eaux* (1826); *Cléopâtre allant sur le Cydnus à la rencontre d'Antoine* (1827), que la gravure a répandu à profusion; *l'Ile des fées* (1828); *une Scène du Marchand de Venise*, qui se trouve au musée Soane; et deux larges compositions, *le Passage de la mer Rouge* et *le Déluge*, conçues dans la manière théâtrale de Martin. Au comble de sa réputation, il éparpilla son talent dans les entreprises artistiques du jour et fournit un grand nombre de dessins aux albums, au *Literary souvenir*, au *Cabinet des arts*, etc. A la suite de malheurs domestiques, il alla chercher des distractions et de nouveaux sujets d'étude hors de l'Angleterre.

Pendant plus de dix ans il ne rappela son nom au public que par la scène de *l'Age d'or* (1831), imitation de Claude Lorrain. En 1841, il reparut aux expositions de l'Académie royale avec plusieurs toiles : *une Matinée à Rhodes*, *le Triomphe du sculpteur*, *le Château enchanté*. Dans les années suivantes, il envoya d'Exmouth, où il a

fixé sa résidence : *le Débat de la lyre et du chalumeau*, éclairé par un magnifique effet de soleil, et une *Sainte Famille* (1842); *les Derniers feux du soleil* (1843); *la Fête de l'artiste* (1844), qui n'est autre chose que la contemplation d'un coucher du soleil; *l'Hymne au soleil levant* (1845); *la Cabane du pêcheur* (1846), acheté pour la galerie Vernon; et de belles marines auxquelles les côtes de la Norvége servent de cadre.

M. Danby se plaît aux jeux les plus variés de la lumière et sait en tirer des effets pleins d'énergie ou de sentiment. Ses productions sont devenues plus rares en ces dernières années : *Marius au milieu des ruines de Carthage* (1848); *une Partie de plaisir sur le lac de Wallenstadt*, *le Calme* (1855). A l'Exposition universelle de Paris, il a envoyé : *Calypso pleurant le départ d'Ulysse*, paysage assez froidement rendu, et *le Canon du soir*, une de ses plus poétiques marines. Malgré son mérite incontestable, qui le place au premier rang des peintres de son pays, le jury ne lui a accordé qu'une mention honorable. Deux de ses fils ont embrassé la carrière de la peinture et ont exposé quelques tableaux.

DANCLA (Jean-Charles, aîné), violoniste et compositeur français, né à Bagnères (Hautes-Pyrénées), le 19 décembre 1817, fut élève du célèbre Baillez pour le violon, et fut admis, le 22 avril 1828, au Conservatoire, où il remporta le 1er prix de violon en 1833. Élève de Berton, pour la composition, il obtint, en 1838, le 2e second grand prix de Rome de l'Institut. Le sujet de la cantate était *la Vendetta*, paroles du marquis Pastoret. Le 19 mai 1844, il quitta ce Conservatoire, pour y rentrer le 1er mars 1857, en qualité de professeur de violon. Il y a déjà formé un grand nombre de bons élèves.

DANEMARK (maison royale de), dynastie de Schleswig-Holstein-Sonderbourg Glucksbourg (voy. ce nom). Roi régnant : *Christian IX*, né le 8 avril 1818, prince de Danemark en vertu de la loi d'hérédité danoise du 31 juillet 1853, et déclaré héritier du trône par le protocole de Londres, le 8 mai 1852. Lieutenant général, inspecteur général et commandant en chef de la cavalerie danoise, membre du Conseil privé, il reçut, le 21 décembre 1858, pour lui et pour ses descendants, le titre d'Altesse Royale, et succéda au roi Frédéric VII, le 15 novembre 1863. — Épouse du roi : *Louise*-Wilhelmine-Frédérique-Caroline-Auguste-Julie, née le 7 septembre 1817, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, mariée le 26 mai 1842. — Enfants du roi : *Christian*-Fréderic-Guillaume-Charles, prince héréditaire, né le 3 juin 1843, major à la suite de l'armée danoise, *Alexandra*-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, née le 1er décembre 1844, mariée le 10 mars 1863 à Albert-Édouard, prince de Galles (voy. Grande-Bretagne); Christian-*Guillaume*-Ferdinand-Adolphe-Georges, roi de Grèce (voy. Grèce); *Marie*-Sophie-Frédérique-Dagmar, née le 26 novembre 1847; *Thyra*-Amélie-Caroline-Charlotte-Anne, née le 29 septembre 1853; *Waldemar*, né le 27 octobre 1858.

Frères et sœurs du roi : *Charles*, né le 30 septembre 1813, marié le 19 mai 1838 à *Wilhelmine*-Marie, née le 18 janvier 1808, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark. — Louise-*Marie*-Frédérique, née le 23 octobre 1810, mariée : 1° le 19 mai 1837 à Frédéric-Ernest-Ferdinand de Lasperg, colonel et chambellan au service d'Anhalt-Bernbourg, veuve le 9 mai 1843; 2° le 3 octobre 1846, à Pierre-*Alfred*, comte de Hohenthal, chambellan du roi de Saxe, veuve le 16 novembre 1860. — *Frédérique*-Caroline-Julienne, née le 9 octobre 1811, duchesse douairière d'Anhalt-Bernbourg. — *Frédéric*, né le 23 octobre 1814, marié le 16 octobre 1841 à *Adélaïde* Christine-Julienne-Charlotte de Schaumbourg-Lippe, née le 9 mars 1821, et dont il a eu deux fils et trois filles. — *Guillaume*, né le 10 avril 1816, commandant, en 1863, de la division de cavalerie de Gallicie, et propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 80, major général à la suite de l'armée danoise. — *Louise*, née le 18 novembre 1820, abbesse du couvent d'Itzehoe. — *Jules*, né le 14 octobre 1824, major, en 1863, au régiment prussien des hussards de Westphalie. — *Jean*, né le 5 décembre 1825, major, en 1863, à la suite dans l'armée prussienne.

Mère du roi : *Louise*-Caroline, née le 28 septembre 1789, fille de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, veuve du duc Frédéric-*Guillaume*-Paul-Léopold, le 17 février 1831.

Épouse morganatique du feu roi : Louise-Christine, comtesse de Danner (voy. DANNER).

La famille royale de Danemark comprend encore : La reine douairière *Caroline*-Amélie, née le 28 juin 1796, fille de feu Frédéric-Christian, duc de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg, mariée le 22 mai 1815 au roi Christian VIII, veuve le 20 janvier 1848. — Louise-*Charlotte*, née le 30 octobre 1789, mariée le 10 novembre 1810 à Guillaume de Hesse-Cassel. — *Caroline*, née le 27 octobre 1793, fille du roi de Danemark Frédéric VI, mariée le 1er août 1829 au prince héréditaire Frédéric-*Ferdinand*, oncle du feu roi, mort sans enfants le 29 juin 1863.

Pour les lignes collatérales, voyez SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG; SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG; HOLSTEIN-GOTTORP; OLDENBOURG et RUSSIE.

DANGER (Ferdinand-Philippe), chimiste français, né au Mans, le 17 novembre 1802, se fit remarquer, dès son début dans la carrière scientifique, par son habileté à imaginer des appareils et des instruments, ainsi qu'à les construire et à les manier. Il eut l'idée d'ouvrir un laboratoire où les étudiants vinssent s'exercer aux manipulations. Son entreprise eut un plein succès, et il forma plusieurs élèves distingués, entre autres M. Walferdin (voy. ce nom), et M. Houdin, avec lequel il a exécuté depuis des expériences sur l'arsenic qui ont si vivement occupé l'attention publique; ces expériences renversaient les théories émises par un célèbre toxicologiste, en démontrant que le corps des animaux, pas plus que celui de l'homme, ne contient d'arsenic normal. M. Danger est auteur de quelques mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans d'autres recueils scientifiques.

DANIEL (Jacques-Louis), prélat français, né à Contrières (Manche), le 13 janvier 1794, fut quelques années proviseur au collége de Caen : puis, de 1840 à 1852, recteur de l'académie de cette ville. Le 9 décembre de cette dernière année, il fut appelé, par décret impérial, à l'évêché de Coutances, et sacré le 12 juin suivant. Il a été membre du conseil supérieur et inspecteur général de l'instruction publique. Il a été promu, le 23 avril 1843, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort au mois de juin 1862.

On doit à M. Daniel plusieurs ouvrages élémentaires : *Abrégé chronologique de l'histoire universelle* (1831), *Nouvel abrégé chronologique* (1833), *Choix de lectures, ou Premières leçons de littérature et de morale* (1837), qui ont eu de fréquentes réimpressions; *Embellissements de la ville de Caen* (1842); *Notice historique sur le collége de*

Coutances (1848), quelques *Discours*, des *Mandements*, etc.

DANIEL (Henry-Joseph, Du Commun du Loc, dit), sculpteur français, né à Nantes, en avril 1804, a étudié sous Bosio et Cortot, et a principalement exposé, depuis une vingtaine d'années : plusieurs *Bustes* (1839); *le comte Siméon* (1842), acquis pour la Chambre des Pairs; *Cléopâtre*, modèle en plâtre (1844); le même sujet en marbre (1847), en bronze (1855); *Raimbaud III, comte d'Orange*, statue colossale pour la place de cette ville (1846); *le contre-amiral Leray*, *le comte Mollien* (1853), commandés, ainsi que d'autres bustes du même artiste, pour les galeries de Versailles. Citons encore : *la Musique*, au nouveau Louvre (1856), et une fontaine monumentale, ornée de sept statues, pour sa ville natale. Il a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1842, et une 1re en 1846.

DANIÉLO (l'abbé Jean-Paul), ancien représentant du peuple français, né à Port-Louis (Morbihan), le 4 décembre 1808, mort le 10 mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DANIÉLO (Julien), littérateur français, confondu souvent avec le précédent, est né dans le département du Morbihan, en 1800. Il publia d'abord des articles ou brochures politiques, entre autres : *la Révolution*, *l'Europe et la guerre, ou de Louis-Philippe et de Charles X* (1830). Collaborateur de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, il fut quelque temps le secrétaire de Chateaubriand et l'aida dans ses recherches sur la chute de l'empire romain; son nom est cité avec éloges dans la préface des *Études historiques*. Il a fait paraître, dans la *Bibliothèque choisie* : les *Lettres des femmes célèbres de France*, avec une *Introduction* et des *Notices* (1830, in-8); l'*Histoire de la province de Champagne* (1833, 2 vol. in-8); la *Vie de Madame Isabelle* (1840, in-12), sœur de saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp; *Histoire et tableau de l'univers* (1837-1841, 4 vol. in-8), etc. Il a traduit, de Digby, *les Mœurs chrétiennes au moyen âge* (1841, 2 vol. in-8). Citons encore : *Du panthéisme, du mosaïsme et du christianisme* (1848, in-18), envisagés dans leurs rapports avec les sociétés humaines et les gouvernements; le récit intitulé : *Visites pastorales de Mgr Sibour, archevêque de Paris* (1852, in-12); *les Conversations de M. de Châteaubriand* (1864, in-8). Il avait fondé, en 1833, un recueil littéraire mensuel, *le Chroniqueur de la jeunesse*, formant 6 vol. in-8, et, au commencement de juin 1848, *la Concorde*, feuille politique modérée publiée à Vannes.

DANILO Ier (Pétrovitch-Niégosch), prince régnant de Monténégro, né le 25 mai 1826, d'une famille dans laquelle se transmet par succession collatérale la dignité de prince-évêque (*vladika*), a été élevé à Vienne, et a succédé, le 31 octobre 1851, à son oncle Pierre-Pétrovitch Niégosch, malgré les difficultés soulevées par un de ses autres oncles, Tomaso Pétrovitch, et grâce à l'appui de la cour de Russie. Proclamé le 13 janvier de l'année suivante, il alla recevoir à Saint-Pétersbourg l'investiture, et en revint, au bout de six mois, avec des idées de réformes, dont les plus importantes avaient été soumises à l'approbation du czar. Il commença par séparer les deux pouvoirs religieux et civil, confondus jusque-là dans les mains du vladika, transmit ses fonctions ecclésiastiques à l'un de ses parents avec le titre d'archimandrite, et prit, en qualité de premier prince séculier de Monténégro, le titre de Danilo Ier. Il s'occupa ensuite de tracer une route de Cattaro à Cettinie, sa capitale, agrandit cette dernière, et promulgua un nouveau code pénal, destiné à faire disparaître en partie les abus des atroces *vendettes* monténégrines. La guerre qui survint entre la Turquie et le Monténégro, à la fin de 1852, interrompit le cours de ces réformes. Pendant près de six mois les Monténégrins, retranchés derrière leurs montagnes, tinrent en échec l'armée ottomane commandée par Omer-Pacha. L'intervention de l'Autriche et la mission du comte de Leinengen-Wettersbourg à Constantinople mirent fin aux hostilités, mais ne rendirent pas la tranquillité au Monténégro, en proie à l'ambition des primats et à celle des puissances médiatrices. Une conspiration du primat Pétrovitch-Niégosch, oncle du prince, fut découverte et sévèrement réprimée (juin 1854); divers troubles furent attribués à des agents russes ou autrichiens, et la guerre continua sur les frontières.

En 1855, le prince Danilo épousa, avec une dot de 100000 florins, Mlle Darinka Kuikitch, fille d'un banquier triestain, dont la sœur aînée est mariée au comte Roma, à Corfou. En même temps, grâce à l'intervention officieuse de M. Heckart, consul de France à Scutari, les hostilités cessèrent avec les Turcs. Le prince Danilo essaya en vain de se faire connaître comme prince indépendant, par le traité de Paris, qui ne stipula rien en faveur du Monténégro. Animé d'une vive rancune contre la Russie, il rechercha l'appui de l'Autriche et de la France. En septembre 1856, il adressa aux principaux cabinets de l'Europe un *Memorandum* par lequel il demandait expressément la reconnaissance de l'indépendance du Monténégro, un agrandissement de territoire du côté de l'Herzégovine et de l'Albanie, enfin la cession du port d'Antivari, sur l'Adriatique. Au commencement de 1857, il se rendit avec sa femme à Vienne et à Paris, pour y plaider sa cause en personne, mais il se refusait lui-même à admettre comme point de départ de toute délibération, la reconnaissance de la suzeraineté de la Porte. Les affaires intérieures du Monténégro dont il avait conféré l'administration à son frère Mirko, vice-président du Sénat, précipitèrent son retour. Le président, Georges Pétrovitch, leur oncle, travaillait à renverser Danilo avec le concours du cabinet de Saint-Pétersbourg qui avait déjà retiré la dotation annuelle de 40 000 florins, que la Russie avait coutume de payer aux vladikas. La conspiration fut découverte, et se termina par la retraite de G. Pétrovitch sur le territoire autrichien. De nouvelles entreprises échouèrent, grâce à la vigilance de Mirko. De retour dans ses États, le prince songea à s'affranchir lui-même de la suzeraineté turque par les armes et fit en grand les préparatifs d'une guerre générale dans laquelle les montagnes devaient être pour lui de redoutables auxiliaires.

Au milieu de ces projets, le prince Danilo est mort le 12 août 1860. Pendant les derniers mois de son règne, les relations avec la Turquie ont été assez difficiles. Une commission européenne s'était réunie pour déterminer les frontières, et faire ainsi disparaître la principale cause des conflits (mai 1860). Mais dès le mois de juillet, de nouvelles collisions éclataient, et Danilo s'efforçait de modérer l'ardeur des Monténégrins, lorsqu'il fut assassiné à Cattaro d'un coup de pistolet par un meurtrier que poussait un sentiment de vengeance personnelle. Le Monténégro doit à ce prince le premier code de ses lois, qui fut promulgué le 23 avril 1855. Il a eu pour successeur Nicolas-Pétrowich Niégosch (voy. Nicolas Ier).

DANJOU (Louis-Félix), littérateur et musicien

français, né à Paris, en 1812, fut, de 1835 à 1848, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal et en même temps organiste de Notre-Dame et de Saint-Eustache. En 1818, il se rendit à Montpellier, où il fonda le *Messager du Midi*, un des journaux de province les plus répandus.

On a de lui, entre autres travaux littéraires : *Archives curieuses de l'histoire de France, ou Collection de pièces rares, etc.* (1834-1840, 27 vol. in-8), avec M. Cimber; *de l'État et de l'avenir du chant ecclésiastique en France* (1844); *du Paganisme dans l'éducation. Quatre lettres* (1851-52); de nombreux articles dans le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, la *Revue de la musique religieuse*, qu'il avait fondée lui-même en 1844, etc. Comme compositeur, M. Danjou a publié diverses œuvres de musique sacrée, une *Messe brève* (1848), etc.

DANNER (Louise-Christine RASMUSSEN, comtesse DE), épouse morganatique du roi actuel de Danemark, est née le 21 avril 1814, à Copenhague. Appartenant à une famille pauvre, elle fut obligée de mettre à profit l'éducation qu'elle avait reçue en acceptant les fonctions d'institutrice en Norvége; puis elle vint à Paris, où, pendant deux ans, elle fut attachée à un théâtre. De retour à Copenhague, elle entra dans un magasin de modes et ce fut là que commença pour elle une liaison qui semblait devoir être passagère, mais qui, après avoir été interrompue par une absence assez prolongée, se renoua plus solide et lui donna, ou à peu près, une couronne. En effet, dès que le prince royal monta sur le trône (1848), Mlle Louise passa favorite en titre; elle eut une petite cour, un palais, tout l'appareil de la grandeur et le titre de baronne, puis de comtesse de Danner. A peu de temps de là, elle parvint à faire célébrer solennellement son mariage à l'église de Friedericksbourg (7 août 1850); en 1852 et en 1854, elle accompagna le roi dans ses excursions et partagea avec lui les ovations populaires. On la dit remplie de générosité, d'un caractère ferme et élevé, et tout aussi jalouse de son rang que pourrait l'être une véritable reine. Voy. FRÉDÉRIC VII.

DANTAN (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798, et fils d'un sculpteur en bois, suivit l'atelier de Bosio, et concourut à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de sculpture en 1826, et le grand prix de Rome en 1828; le sujet du concours était *la Mort d'Hercule*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi d'une copie de l'*Amour* de Praxitèle. M. Antoine Dantan, qui avait figuré au salon dès 1819, a principalement exécuté et exposé : *l'Asie* (1824), figure allégorique; *Jeune baigneur jouant avec son chien* (1835); *l'Ivresse de Silène* (1836); *Jeune fille napolitaine jouant du tambourin* (1838); divers bustes et statues, entre autres le *maréchal Villars*, *Louis de Bourbon*, *Louis de France*, *Joséphine de France*, pour le musée de Versailles; *Juvénal des Ursins*, pour l'hôtel de ville de Paris; *le baron Mounier*, buste, au palais du Luxembourg, etc. (1837-1850); le *Baigneur* de 1835, *une Vendangeuse italienne*, le *Silène* de 1836, les bustes de *Mlle Rachel*, de *Mme Delaroche*, et de *M. Boguet* (1855); *Picard* (1859); de *Mme Dupeyrat* (1861), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1835, une 3e médaille en 1855, et la décoration au mois de juin 1843.

DANTAN (Jean-Pierre), dit DANTAN jeune, sculpteur français, frère du précédent, né à Paris, le 28 décembre 1800, étudia sous Bosio et visita ensuite l'Italie, où il exécuta le buste de *Pie VIII*. A son retour en France, il s'abandonna à cette verve satirique qui lui assigne une place à part parmi les sculpteurs français. Habile à saisir et à exprimer le côté grotesque des célébrités contemporaines, il a travesti dans ses figurines une foule de personnages qui demeurent néanmoins d'une ressemblance frappante : *Berton*, *Ponchard*, *Ligier*, *Vernet*, *Paganini*, *Rubini*, *Vestris*, *Bouffé*, *Frédérick-Lemaître*, *Arnal*, et tant d'autres qui se sont reconnus sans s'irriter de leurs propres charges. Mme Malibran posa elle-même devant lui. Il rapporta d'un voyage en Angleterre les figurines de *lord Wellington*, de *lord Brougham*, de *Samuel Rothschild*, du *comte d'Orsay*, celle de *Talleyrand*, qui compte parmi ses meilleures, etc.

M. Dantan jeune a aussi des œuvres plus sérieuses : la statue de *Boïeldieu*, pour le cours de Rouen; les bustes de *Jean Bart*, *Julia Grisi*, *Cherubini*, *Spontini*; ceux de *MM. Thalberg* et *Bentinck*, exposés au salon de 1844 avec la statue de l'actrice anglaise *Adelaïde Kemble*; celui de *Mme Rose Chéri*, exposé en 1848, et qui reparut, comme le précédent, avec quelques autres ouvrages, à l'Exposition universelle de 1855; *le maréchal Canrobert*, *C. Pleyel*, *Rossini*, *Velpeau* (1858); *Philibert Delorme*, pour la cour du Louvre; *Marquis Dedmar*, *E. du Sommerard*, *Mme Édouard Benazet*, *Le Carpentier*, *Aubert*, *D. Marchesseaux* (1861); *Hubert Delisle*, *Marquis Douglas-Hamilton*, *lady Marie Hamilton* (1863); *Nélaton*, *Aubert* (1864). Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1831, et la décoration en juin 1841.

DANTIER (Henri-Alphonse), littérateur français, est né à Noyon, en 1810. Après avoir achevé au lycée Louis-le Grand ses études commencées dans sa ville natale, il suivit d'abord les cours de droit, puis renonça à la carrière du barreau pour se livrer à celle de l'instruction publique. Il dirigea pendant quelque temps l'enseignement des études historiques à l'École nationale polonaise, donna des articles au *Moniteur* et au *Journal de l'instruction publique*, et publia, en 1844, un *Coup d'œil sur l'art chrétien*, suivi de la description monumentale et historique de l'église Notre-Dame de Noyon. Cette monographie attira l'attention de M. de Salvandy alors ministre, qui chargea l'auteur d'une mission ayant pour objet d'étudier en Italie les monuments primitifs de l'épigraphie chrétienne. A son retour, il publia, dans la *Revue contemporaine*, une série d'articles sur les monastères qu'il venait de visiter. Le Comité des travaux historiques institué près le ministère de l'instruction publique a chargé M. Dantier de recueillir la correspondance inédite des Bénédictins de Saint-Maur, et dans ce but, il a déjà reçu en Suisse, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre plusieurs missions dont il a consigné les résultats dans deux Mémoires spéciaux. On a encore de lui : une *Histoire du moyen âge* (1852) *Études sur les bénédictins* (1864, 2 vol.), et des études historiques importantes insérées dans divers recueils.

DANTON (Joseph-Arsène), professeur français, né à Plancy (Aube), le 1er janvier 1814, et parent éloigné du révolutionnaire de ce nom, fit ses études au collége Charlemagne, où il obtint de brillants succès; il entra, en 1833, à l'École normale, fut reçu agrégé de philosophie et enseigna cette science, de 1835 à 1837, au collége de Versailles. En 1840, il fut attaché, en qualité de chef du secrétariat, au ministère de l'instruction publique, alors occupé par M. Villemain. M. Danton n'a publié en propre aucun ouvrage; on a seulement de lui quelques bons articles insérés dans le

Dictionnaire des sciences philosophiques. Mais il s'est fait l'éditeur d'un volume du *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIII*e siècle*, professé par M. Cousin, en 1819 et en 1820, à la Sorbonne (1839, in-8), et des *Œuvres philosophiques de Fénelon* (1843, in-12), précédées d'un *Essai* de M. Villemain et accompagnées de notes. Depuis plusieurs années, M. Danton, devenu inspecteur général des études secondaires, a été nommé le 2 juillet 1864 membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en février 1835 et promu officier le 14 août 1863.

DANTZELL (Joseph), graveur en médailles français, né à Lyon, le 17 décembre 1805, et fils d'un graveur sur pierres fines, étudia la sculpture à l'école de Lyon. En 1826, à l'occasion de l'exposition publique au profit des Grecs, il tenta avec succès un premier essai de gravure en médailles et s'attacha dès lors à ce genre. Venu à Paris en 1839, il reproduisit en relief la *Bataille de Marengo*, d'après Carle Vernet, petit ouvrage alors fort vanté (1840). Il a exécuté depuis deux *Têtes d'étude* (1841); divers portraits et médailles, commandés, en général, par la commission des monnaies, *Blaise Pascal*, *la Princesse Marie de Bade*, *le Comte de Montalembert*, la *Médaille* de la Société des amis des arts de Lyon; la *Médaille commémorative de la Refonte des monnaies*, pour le ministère des finances, et exposée en 1855; l'*Expédition française à Rome*, *les Halles centrales*, *Achille Leclère*, etc.

DANYAU (Antoine-Constant), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1803, est fils d'un accoucheur renommé sous la Restauration. Il fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en août 1829. Chef de clinique à la Faculté, de 1830 à 1834, et agrégé au concours de chirurgie en 1832, il fut attaché au bureau central d'admission dans les hôpitaux, puis en qualité de chirurgien et de professeur adjoint à l'hospice de la Maternité, où il est devenu, en 1858, chirurgien en chef. M. Danyau a épousé la fille du chirurgien Roux. Il a été décoré de la Légion d'honneur, en avril 1856.

Il a publié, outre sa thèse d'agrégation (*Des abcès à la marge de l'anus*, 1832), qui se fit remarquer par de curieuses observations sur la métrite gangréneuse : une traduction des *Principaux vices de conformation du bassin* (1840, in-8), de Charles Naëgele, professeur à Heidelberg, et divers mémoires d'obstétrique dans les *Archives générales de la médecine*, dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine, etc.

DAOUD, pacha, gouverneur du Liban, né à Constantinople, en mars 1816, appartient à la communauté des Arméniens unis ou Arméniens catholiques. Il passa ses premières années dans une maison française de Galata, puis entra dans les bureaux du gouvernement ottoman, et fit partie d'une ambassade envoyée en Prusse par le sultan. Dans ce voyage, il publia un ouvrage sur la diète germanique. Devenu consul général de Turquie à Vienne, il représenta la Porte dans la commission des États riverains du Danube, puis fut rappelé à Constantinople et remplit diverses fonctions à l'intérieur. En 1857, il fut chargé de la censure; l'année suivante, il coopéra, sous la direction de Fuad-pacha, à la conclusion d'un emprunt; enfin il devint directeur des télégraphes et apporta de notables améliorations dans ce service.

En 1861, la commission européenne qui régla les affaires de Syrie, désigna Daoud, comme caïmacan du Liban pour trois ans, malgré la résistance de la France qui préférait un gouverneur indigène. Daoud fut, à cette occasion, nommé *mudir* et élevé au rang de pacha à trois queues (juin 1861). Il fut installé le 12 juillet à Déir-el-Khamar et divisa son gouvernement en six districts. Mais on ne tarda pas à se plaindre de ses actes, et on l'accusa de subir exclusivement l'influence anglaise. Il paraît avoir mécontenté le pays par des surtaxes, des projets d'impôts nouveaux, l'obligation d'en référer à la Porte pour construire de nouvelles églises, enfin par son projet de traverser le Kaïsrouan par une route stratégique, regardée par les indigènes comme un moyen d'invasion. L'administration de Daoud dans le Liban a été présentée dans les journaux européens sous les aspects les plus divers, suivant les opinions politiques. Le 19 septembre 1864, le sultan l'a confirmé dans ses fonctions pour cinq années. Daoud-pacha est membre de l'Académie des sciences de Berlin où il avait, dit-on, étant étudiant, obtenu de hautes récompenses universitaires.

DARBLAY (F... N... A...), dit DARBLAY aîné, homme politique et agronome français, né en 1784, s'occupa activement, dès l'époque de l'Empire, du commerce des grains. Il fut un des premiers membres de la Société d'agriculture. En 1841, il fut envoyé par l'arrondissement de Corbeil à la Chambre des Députés, où il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs des conservateurs. Aux élections de 1849, il fut nommé, le huitième sur dix, représentant de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative, à la dissolution de laquelle il rentra dans la vie privée. M. Darblay aîné a été promu le 10 décembre 1849, officier de la Légion d'honneur. Il a publié sous son nom un *Rapport* fait à la Société d'agriculture sur les grains et les silos (1826, in-8).

DARBLAY (Aimé-Stanislas), frère du précédent, né à Auvers (Seine-et-Oise), le 29 novembre 1794, servit comme volontaire pendant les Cent-Jours, et en 1816, succéda à son père, maître de poste d'Étréchy. Révoqué presque aussitôt comme bonapartiste, il se tourna tout entier vers le commerce des grains, dans lequel il acquit une position et une influence si considérables, et apporta dans la fabrication des farines françaises d'importantes améliorations. Le système Darblay valut à son auteur une grande médaille à l'exposition de Londres, en 1851. Ancien chef de bataillon dans la garde nationale, et membre du conseil d'arrondissement de Corbeil, M. A. Darblay, a été nommé, en 1852, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de Seine-et-Oise. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 21 307 voix sur 30 206 votants. Il est devenu maire de Saint-Germain-lez-Corbeil, censeur à la Banque de France et au Crédit foncier, membre de la Chambre de commerce de Paris et président du comice agricole de Seine-et-Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu officier de cet ordre le 30 juillet 1858.

DARBOY (Georges), prélat et écrivain ecclésiastique français, sénateur, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), le 16 janvier 1813, fit des études brillantes au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836 et nommé vicaire de Saint-Dizier, près de Vassy. Trois ans après, il fut chargé, au grand séminaire de Langres, de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique (1841). M. Parisis ayant, en 1844, confié son sé-

minaire à un ordre religieux, M. Darboy quitta le diocèse et vint à Paris, où Mgr Affre le fit nommer aumônier du collége Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. Mgr Sibour, à son tour, le chargea de la direction du *Moniteur catholique*, puis le nomma premier aumônier du collége Henri IV, et vicaire général honoraire, avec mission d'inspecter l'enseignement religieux des lycées du diocèse. En novembre 1854, M. Darboy accompagna l'archevêque à Rome, où le pape lui conféra le titre de protonotaire apostolique. Il fut nommé, l'année suivante, vicaire général titulaire de Paris, puis, en 1859, évêque de Nancy. Un décret du 10 janvier 1863 le désigna pour le siége archiépiscopal de Paris, en remplacement de M. Morlot : il fut préconisé le 16 mars et installé le 22 avril de la même année. Il a été nommé grand aumônier de l'empereur le 8 janvier 1864, et appelé au Sénat, par décret du 5 octobre suivant. Décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1860, il a été promu officier le 14 août 1863.

M. Darboy a publié : une traduction, avec *Introduction* et *Notes*, des *OEuvres de saint Denys l'Aréopagite* (1845, in-8); en 1848 et 1849 *les Femmes de la Bible* (avec gravures, 5e édition, 1859, 2 vol. in-8); *les Saintes femmes* (1850, in-8, avec gravures); une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, in-8, avec 12 gravures d'Owerbeck, 4e édit., 1859). Il a en outre écrit, contre l'abbé Combalot, des brochures en faveur de la hiérarchie ecclésiastique; collaboré aux *Vies des saints*, au *Correspondant*, etc., quelquefois sous l'anonyme ou avec les initiales G. D. et publié, en 1859, la *Vie de saint Thomas Becket* (2 vol. in-8, et 1860, 2e édit., 2 vol. in-12). M. Darboy, prédicateur distingué a prêché l'Avent de 1851 à Saint-François-Xavier, le carême de 1859 à la chapelle des Tuileries, etc.

DAREMBERG (Charles-Victor), médecin et érudit français, né à Dijon, le 14 avril 1817, s'est fait connaître par des travaux importants sur la médecine grecque, et notamment par la traduction des *OEuvres choisies d'Hippocrate* (1843, in-12; 2e édit., 1855, in-8) et des *OEuvres complètes d'Oribase* (1853-1860, 6 vol. in-8, imprimerie impériale). Cette dernière publication, avec texte en grande partie inédit, notes, table et planches, a été faite en collaboration avec le docteur Bussemaker. M. Daremberg a traduit du grec : *OEuvres médicales et philosophiques de Galien* (1854 et suiv., in-8), avec une introduction et des études littéraires et scientifiques; *Traité sur la gymnastique de Philostrate* (1859, in-8); *OEuvres médicales de Rufus d'Éphèse* (1860, in-8). Il a concouru à l'édition napolitaine de la *Collectio Salernitana* (Naples, 1852-54, 4 vol. in-9). On lui doit aussi la traduction d'ouvrages allemands, notamment de l'*Histoire et critique des doctrines des maladies de la peau*, de Rosenbaum (1846, in-8), et de l'*Histoire de la syphilis de l'antiquité*, du même auteur (1846, in-8).

Il a donné, en outre, divers articles dans le *Journal de l'instruction publique*, la *Gazette médicale* et surtout dans le *Journal des Débats*, dont il est un des rédacteurs ordinaires. Chargé à plusieurs reprises, depuis 1845, par le ministre de l'instruction publique, de rechercher dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, les manuscrits intéressant l'histoire médicale, il a rédigé sur ces missions plusieurs rapports imprimés, en partie, dans les *Archives des missions scientifiques*.

M. Daremberg, nommé, en 1844, bibliothécaire de l'Académie royle de médecine, est passé en 1850 à la bibliothèque Mazarine. Il a été nommé, en décembre 1862, membre correspondant de l'académie royale de médecine de Belgique. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1862.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Antoine-Élisabeth-Cléophas) économiste français, né à Paris, le 25 octobre 1820, a successivement enseigné l'histoire dans les colléges de Versailles, de Rennes et Stanislas à Paris, et a occupé, en 1847, une chaire à la Faculté des lettres de Grenoble. On a de lui : *Éloge de Turgot* (1846, in-8), *Histoire de l'administration en France depuis Philippe-Auguste* (1848, 2 vol. in-8); et *Histoire des classes agricoles en France depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853, in-8, 2e édit., 1858). Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques, dont il a été élu depuis correspondant (1859). M. Dareste professe, depuis 1849, l'histoire nationale à la Faculté des lettres de Lyon.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Rodolphe-Madeleine-Cléophas), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Paris, le 26 octobre 1824, fut élève de l'École des chartes en même temps qu'il fit son droit, et fut reçu docteur en avril 1847. Il est devenu, en 1851, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation.

Il a publié : *Essai sur François Hotman* (1850); *Projet de loi sur la division du pouvoir législatif en deux chambres* (1850); *De la propriété en Algérie. Commentaire de la loi du 17 juin 1851* (1852); *Code des pensions civiles* (1854); *Études sur les origines du contentieux administratif en France* (1855). Il a dirigé, en 1858, la 7e édition des *Tableaux des contraventions*, de Girard et Fromage (in-12).

Un frère des deux précédents, M. Camille Dareste, né à Paris, vers 1822, a été reçu docteur à Paris, en 1847, avec une thèse sur quelques *Propositions d'anatomie, de physiologie et de pathologie*. Il a quelque temps professé l'histoire naturelle au lycée de Versailles.

DARGAN (William) capitaliste irlandais, né vers 1801, dans le comté de Carlow, où son père exploitait un petit domaine, passa quelques années dans les bureaux d'un inspecteur des travaux publics. Après avoir été employé à diverses entreprises de chemins de fer sous la direction de l'ingénieur Telford, il opéra pour son propre compte et parvint à acquérir une immense fortune. Il y a peu de grands travaux en Irlande dont il n'ait été chargé ou auxquels il n'ait donné l'appui de ses capitaux. Une de ses entreprises lui fit particulièrement honneur : après l'expérience si heureuse de l'Exposition universelle de Londres, il résolut, pour développer les ressources industrielles et commerciales de son pays, d'ouvrir une seconde exposition à Dublin, et mit à la disposition du comité national qui se forma, une somme de 20 000 liv. (500,000 fr.), destinée à toutes les dépenses qu'elle devait entraîner. Ces avances ne suffirent pas, et, le 3 mai 1853, jour de l'ouverture, elles atteignaient presque le chiffre énorme de 2 millions et demi de francs. L'exposition d'Irlande, si elle n'eut pas tout le succès qu'elle méritait, donna du moins une forte impulsion à l'industrie si longtemps languissante de ce pays. Lorsqu'elle fut close, on offrit à son fondateur le titre de chevalier, qu'il refusa. M. Dargan possède de vastes ateliers et usines pour les machines à vapeur de toute sorte et des domaines sur lesquels il s'occupe d'améliorer l'agriculture par les méthodes renommées de l'Angleterre.

DARGAUD (Jean-Marie), littérateur français,

né le 22 février 1800, à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), fit ses études à Paris aux lycées Charlemagne et Bonaparte, puis son droit. Forcé par sa santé, en 1828, de renoncer au barreau, il s'occupa de travaux littéraires et se fit connaître par de nombreuses publications, dont les principales, sont relatives aux questions religieuses. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On cite de lui : *la Solitude* (1833, in-8), tableau politique; *Georges ou une âme dans le siècle* (1840, 2 vol. in-8); *Histoire de Marie Stuart* (1850, 2 vol. in-8; 2e édit., 1858, in-12); *la Famille* (1853); *Voyage aux Alpes* (1853); *Histoire de la Liberté religieuse en France et de ses fondateurs* (1859, 4 vol. in-12); *Voyage en Danemark* (1861, in-18); *Histoire de Jane Grey* (1862, in-8), etc. M. Dargaud a aussi traduit les *Psaumes de David et Job* (1838), *le Cantique des cantiques* (1839). Il a collaboré, avant 1848, au *Bien public* de Macon, et depuis au *Pays*.

DARIMON (Alfred), journaliste français, député au Corps législatif, est né à Lille, le 17 décembre 1819. Au sortir de ses études, il se livra à la carrière des lettres et y débuta, en 1840, par des travaux archéologiques sur la Flandre publiés dans la *Revue du Nord*. En 1848, il fut l'un des principaux rédacteurs du *Peuple*, fondé par M. Proudhon, et, cette feuille ayant cessé de paraître, il prit successivement la rédaction en chef de la *Voix du peuple* et du *Peuple de* 1850. M. Darimon a écrit, depuis 1854, dans *la Presse*, des articles d'économie financière. Il a publié, sous le titre de *Réforme banquière* (1857, in-8), le résumé de ses idées en matière de banques et d'échange, qui étaient, en grande partie, celles de M. Ém. de Girardin.

Candidat de l'opposition démocratique à Paris, aux élections générales de 1857, M. Darimon a été élu à une assez forte majorité et est entré au Corps législatif comme représentant de la 7e circonscription. Il faisait partie de ce premier petit groupe de députés de l'opposition qu'on appelait *les Cinq*. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 18 195 voix sur 28 168 votants. Au mois de mai 1864, il s'est séparé avec un certain éclat de ses collègues de l'opposition, à propos de la loi sur les coalitions, dont M. Émile Olivier était rapporteur. Depuis cette époque, il se trouva, ainsi que ce dernier, dans une sorte de position intermédiaire entre l'opposition démocratique et les candidats du Gouvernement.

DARIOT [de Saône-et-Loire], ancien représentant du peuple français, né à Buxy (Saône-et-Loire) en 1803, et fils d'un notaire dévoué à l'ancienne République, appartint lui-même, pendant la Restauration, au parti patriotique et libéral. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge de paix de Buxy et élu membre du conseil général, dont il partagea plusieurs fois la présidence avec M. de Lamartine. En 1848, il fut nommé représentant aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du comité de l'intérieur, il se rangea parmi les républicains modérés. Après l'élection du 10 décembre, il soutint en quelques points la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de juge de paix.

DARISTE (Jean-Baptiste-Auguste), homme politique français, sénateur, ancien conseiller d'État, né à la Martinique, le 19 juin 1807, et fils d'un médecin distingué, reçut une bonne éducation dans cette colonie, et y étudia les sciences agricoles et économiques. En 1831, il vint en France et se fixa dans le département des Basses-Pyrénées, où il devint tour à tour maire, délégué au congrès vinicole et membre du conseil général, pour le canton de Lescar. Gendre du général Lamarque, il représentait les idées libérales de l'opposition et fut porté sans succès comme candidat à la Chambre des Députés.

Après la révolution de Février, M. Darise fut élu représentant des Basses-Pyrénées par 45 335 voix. Membre du comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Renvoyé à la Législative par 39 440 voix, il fit partie de la majorité monarchique, dont il se sépara, en 1851, pour soutenir la politique particulière de l'Élysée.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Dariste fit partie de la Commission consultative, et fut ensuite appelé au conseil d'État (25 janvier 1852), dans la section de la guerre et de la marine. Le 4 mars 1853, il fut élevé à la dignité de sénateur. Chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, il a été promu officier de cet ordre en décembre 1855.

DARLING (sir Ralph), général anglais, né en 1775, mort en avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DARMAGNAC (Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint, vicomte), général français, né à Toulouse, le 1er novembre 1766, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DARNAUD (Firmin), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, est né à Roquefixade (Ariége), le 12 mars 1796. Fils d'un officier de police de la première République, il suivit à Toulouse les cours de la Faculté de droit et s'y fit recevoir avocat. Libéral sous la Restauration, il fut nommé, après 1830, procureur du roi, puis conseiller à la Cour royale de Toulouse (2 février 1835). Plus tard, il fit partie de l'opposition constitutionnelle et, en 1842, il fut élu, comme candidat de la gauche, député de Pamiers, (Ariége). Il fut du petit nombre des fonctionnaires publics qui ne soutinrent pas sans réserve la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant dans l'Ariége, le second sur sept, par 33 201 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la droite, puis il se rangea, après le 10 décembre, parmi les partisans de la politique présidentielle, et vit échouer sa candidature à la Législative. En 1850, il appuya, dans le conseil général, la proposition tendant à réviser la Constitution en dehors des formes légales. Décoré de la croix de la Légion d'honneur le 11 août de la même année, M. Darnaud est devenu, depuis, président de chambre à la Cour impériale de Toulouse.

DARNLEY (John Stuart Bligh, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1827, à Londres appartient à une famille irlandaise élevée en 1608 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit, à l'époque de sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords (1848), où il s'est rangé parmi les conservateurs. C'est un des députés-lieutenants du comté de Kent. De son mariage avec une fille du comte de Chichester (1850), il a eu trois enfants, dont l'aîné, Edward-Henry-Stewart, baron Clifton, est né en 1851 à Cobham-Hall.

DARRICAU (Daniel-Charles-Auguste, baron),

administrateur français, né à Saint-Denis (Seine), le 24 septembre 1808, est fils d'un général de l'Empire mort en 1819. Entré au service en 1825, il fut capitaine au 48e de ligne (1836) et passa, l'année suivante, dans le corps de l'intendance; il y a obtenu successivement les grades de sous-intendant de deuxième classe (11 juillet 1844), d'intendant (31 décembre 1850) et d'inspecteur général (1856). Appelé au mois de mars 1848 à siéger au comité de défense nationale, il remplaça, le 6 mai suivant, le général Parchappe comme directeur de l'administration à la guerre, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour. Lors de la réorganisation du conseil d'État (26 janvier 1852), il a été nommé conseiller titulaire. Il est devenu directeur de la comptabilité générale au ministère de la guerre (19 août 1862). M. Darricau, commandeur de la Légion d'honneur en 1852, a été promu grand officier le 23 décembre 1855.

DARRICAU (Rodolphe-Augustin, baron), frère du précédent, né le 17 mars 1807, a suivi la carrière de la marine militaire. Élève de l'École navale en 1827, capitaine de vaisseau depuis le 11 juin 1853, il s'est distingué en Crimée, et a été nommé, en 1858, gouverneur de l'île de la Réunion. Il a été nommé contre-amiral le 17 janvier 1864. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

DARTMOUTH (William-Walter LEGGE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1823, à Sandwell-Park, près Birmingham, descend d'un amiral distingué, élevé en 1682 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Lewisham, qui est le second titre de sa famille, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1849 à 1853, pour le comté de Stafford dont il fut nommé député lieutenant en 1852. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux actes du parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte d'Aylesford (1846), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, William-Henneage, vicomte LEWISHAM, est né en 1853 à Londres.

DARTHENAY (V....), journaliste français, né à Carentan (Manche), vers 1805, a été, depuis plus de vingt-cinq ans, rédacteur d'une foule de journaux et revues, auxquels il a fourni surtout des articles de critique théâtrale; nous rappellerons *le Siècle*, *le Moniteur Parisien*, *le Constitutionnel*, où il publia, en 1840, la série intitulée *Supplément littéraire*, la *Revue universelle*, *l'Entr'acte*, dont il a été rédacteur en chef, *le Messager*, le *Figaro*, etc. Il a publié séparément: *Ligier*, *Biographie dramatique* (1852); *les Acteurs et actrices de Paris* (1853). — Il est mort le 27 décembre 1862.

DARTOIS (François-Victor-Armand), auteur dramatique français, né à Beauvains, près Noyon (Oise), le 3 octobre 1788, d'une ancienne famille de la Picardie, fut destiné au barreau et commença par travailler chez un avoué; mais le succès qu'obtint sa petite pièce des *Fiancés*, en 1808, le détermina à s'occuper de littérature dramatique. En 1814, il entra dans les gardes du corps (compagnie écossaise) et suivit le roi en Belgique. Il quitta le service militaire et fut décoré de la Légion d'honneur en 1817. En 1830, il devint, pour quelques années, un des administrateurs du théâtre des Variétés.

M. Armand Dartois a donné sur différentes scènes, seul ou en société, un très-grand nombre de vaudevilles, dont plusieurs sont restés au répertoire. Il a eu pour collaborateurs MM. Théaulon, Dupin, Dumersan, Francis, Saintine, Achille Dartois, etc. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages: *les Femmes soldats* (1809); *la Partie carrée* (1811); *les Maris ont tort* (1813); *la Route de Paris* (1814); *le Roi et la Ligue*, *Charles de France*, *le Sceptre et la charrue*, joués de 1815 à 1817 à l'Opéra-Comique; *M. Champagne* (1818); *Angeline* (1823); *le Perruquier et le coiffeur* (1824); *Paris et Londres* (1827); *le Portefeuille* (1828); *le Curé de Champaubert* (1835); *Nanon, Ninon et Maintenon* (1839); *deux systèmes* (1840); *le Héros du marquis de Quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845); *un Domestique pour tout faire* (1846); *les Saisons vivantes* (1850); *une Nuit orageuse* (1852); *Reculer pour mieux sauter* (1854), etc.

DARU (Napoléon, comte), homme politique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 juin 1807, est le fils du célèbre historien qui fut un des hommes d'État les plus éclairés de l'Empire. Il fut, à sa naissance, tenu sur les fonts baptismaux par Napoléon et l'impératrice Joséphine. Élevé au lycée Louis-le-Grand, il fut admis à l'École polytechnique en 1825; il entra par choix dans l'arme de l'artillerie et servit quelque temps en Algérie. Le comte Daru donna, en 1847, sa démission de capitaine.

En 1832, il était entré à la Chambre des Pairs par droit d'hérédité. Il fut un des soutiens de la monarchie de Juillet. Prenant part à tous les travaux de la Chambre, il concourut spécialement à préparer dans les bureaux et à discuter à la tribune les projets de loi relatifs aux travaux publics. Il publia même, sous le titre: *Des chemins de fer* (1843, in-8), un traité raisonné de l'application et des conséquences de la loi du 11 juin 1842. Il a aussi rédigé de nombreux et importants rapports sur diverses questions d'économie politique.

Après la révolution de Février, M. Daru adhéra au nouveau gouvernement et les électeurs du département de la Manche, où il possède de grandes propriétés, le nommèrent deux fois leur représentant à une majorité considérable. A la Constituante, il prit encore une part active aux discussions du comité des travaux publics, et vota avec le parti républicain modéré. A la Législative, l'influence qu'il avait acquise dans les fameuses réunions de la rue de Poitiers, le fit nommer, pour 1850 et 1851, vice-président de l'Assemblée. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il voulut rester jusqu'à la fin de la session dans la légalité, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre dans la réunion des représentants qui eut lieu à la mairie du 10e arrondissement. Après avoir subi quelques jours de détention à Vincennes, M. Daru rentra dans la vie privée. Il a été élu, en avril 1860, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et a été promu officier de la Légion d'honneur.

DASH (N.... CISTERNE DE COURTIRAS, vicomtesse DE SAINT-MARS, connue sous le nom de comtesse), femme de lettres française, née à Paris, vers 1805, d'une ancienne famille noble, reçut une éducation soignée, fut mariée assez jeune et ne se décida à demander des ressources au travail littéraire qu'après avoir éprouvé de grands revers de fortune. Depuis ses débuts, qui annonçaient un talent facile et gracieux, sa fécondité est allée toujours en augmentant. *Le Journal de la librairie* enregistre sous son nom jusqu'à cinq et six romans par année.

Dans le nombre de ces romans, dont les sujets sont d'ordinaire empruntés aux mœurs du grand monde ou aux traditions, nous citerons un peu au hasard: *le Jeu de la reine* (1839, 2 vol. in-8);

Mme de La Sablière (1840, in-8); *les Bals masqués* (1842, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles; *le Comte de Sombreuil* (1843, 2 vol. in-8); *un Procès criminel* (1844, 2 vol. in-8); *Arabelle* (1845, 2 vol. in-8), *la Princesse de Conti* (1846, 2 vol. in-8); *Mikaël le Moldave* (1848); *les Degrés de l'échelle* (1849, 2 vol. in-8); *les Amours de Bussy-Rabutin* (1850, 2 vol. in-8); *la Bien-Aimée du Sacré-Cœur* (1851, 3 vol. in-8); *les Parents riches* et *Quatorze de dames* (1852); *l'Abbé de Bourbon*, *la Princesse palatine*, *la dernière Favorite*, *Mlle Robespierre*, *la Pomme d'Ève* (1853 et suiv.); *la Belle aux yeux d'or* (1860, 3 vol.); *la Duchesse d'Éponnes*, *les Lions de Paris* (même année), *les Galanteries de la Cour de Louis XV* (1861, 5 vol. in-18); *la Sorcière du roi* (même année, 5 vol.); *le Nain du diable* (1862, 4 vol. in-8); *Une femme libre* (même année, in-18); *Un crime mystérieux* (1863, 3 vol. in-8); *la Marquise sanglante* (in-18); *les Dernières amours de Mme Dubarry*, précédé d'une *Notice* de M. Paul de Saint-Victor (1864, in-8), etc. Il a paru, en 1864, sous le titre général de *Romans*, une série de trente-quatre volumes (in-18).

DASSANCE (l'abbé), ecclésiastique français, né à Bayonne, vers 1805, mort dans cette dernière ville en 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DAUBAN (Charles-Aimé), littérateur français, né à Paris, le 19 janvier 1820, se consacra d'abord à l'enseignement et professa l'histoire dans différents collèges ou lycées. Attaché en 1854 au département des médailles, à la Bibliothèque impériale, il a été nommé, en septembre 1858, conservateur sous-directeur adjoint du département des estampes.

Il a publié: *la République et les d'Orléans* (1851); *Notice sur la vie du président H. Colombel* (1852); *Michel Colomb*, *Médailles de Louis XII* (1856); *Nicolas Bricot et la cour des monnaies* (1857); *Nouveau cours d'histoire* (1858, 3 vol. in-12), etc.

DAUBIGNY (Charles-François), peintre et graveur français, né à Paris, le 15 février 1817, fut élève de MM. Paul Delaroche et Daubigny père, passa trois années en Italie, et concourut, dès 1838, à toutes les expositions. Parmi ses paysages, nous citerons en première ligne: *les Bords de la rivière d'Oullins*, *la Seine à Charenton*, *les Iles de Bezons* et *la Seine à Bezons*, acquis par le ministère de l'intérieur; puis une *Vue de la vallée d'Oisans* (1840); *Choisy-le-Roi* (1843); *le Carrefour du nid de l'aigle* (1844), deux *Vues de Picardie* (1847); *les Bords du Cousin*, *les Environs de Château-Chinon* (1848); un *Soleil couché* (1851); *la Moisson*, au palais des Tuileries; une *Vue des bords de la Seine* (1852), au musée de Nantes; *l'Étang de Gylien* (1853), acheté par l'Empereur pour le palais de Saint-Cloud; *la Mare au bord de la mer*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Printemps*, *Vallée d'Optero* (1857); *les bords de l'Oise*, *Lever de Lune* (1859); *Parc à moutons*, *l'Ile de Vaux*, un *Village près de Bonnières*, *Lever de lune*, *les Bords de l'Oise*, et une gravure: le *Coup de Soleil*, d'après le tableau de Ruysdaël (1861); *la Vendange*, *Matin*, *Bords de l'Oise à Anvers* (1863); *Villerville-sur-Mer*, *les Bords de la Cure* (1864); on a de lui, au palais du Louvre, dans le salon d'introduction du ministère d'État, deux panneaux paysage: *Cerfs et hérons*; dans l'escalier du ministère d'État: le *Pavillon de Flore*, le *Palais et jardin des Tuileries*.

M. Daubigny a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1853, une 3e en 1855, deux rappels de 1re médaille, l'un en 1847, l'autre en 1859 et la décoration cette même année. Il a aussi dessiné et gravé une foule de compositons originales pour des ouvrages illustrés et des journaux tels que le *Jardin des plantes*, *l'Illustration* et *l'Artiste*, ainsi qu'un cadre de treize belles eaux-fortes acquis par le musée du Luxembourg.

DAUBIGNY (Pierre), oncle du précédent, né à Paris, le 30 octobre 1793, étudia la peinture sous Aubry, et exposa pour la première fois au salon de 1822. Parmi ses miniatures, qui lui ont valu, en 1833, une 3e médaille, on remarque les portraits de *Mme de Marescalchi*, d'*Alfred de Vigny* et du *général Gourgaud*. — Sa femme, Mlle Amélie Dautel, née à Paris, en 1795, a également cultivé la peinture et obtenu, dans le même genre, une 3e médaille en 1834.

DAUBRÉE (Gabriel-Auguste), géologue français, né à Metz, le 25 juin 1814, fut élève de l'École polytechnique et sortit, en 1834, dans le corps des mines. Il était désigné comme devant faire partie de la commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie, lorsqu'au commencement de 1839, il fut appelé à la chaire de minéralogie et de géologie nouvellement créée à l'Académie de Strasbourg et chargé en même temps, des fonctions d'ingénieur des mines dans cette résidence. Depuis 1852, M. Daubrée devint doyen de la Faculté des sciences et fut nommé ingénieur en chef depuis 1855. Au mois de juin 1861, il fut appelé à Paris comme professeur de géologie au muséum d'histoire naturelle en remplacement de M. Cordier. Il fut en outre nommé, l'année suivante, professeur de minéralogie à l'École des mines. Il a été élu, le 20 mai 1861, membre de l'Académie des sciences, à la presque unanimité. Officier de la Légion d'honneur le 1er août 1858, il a reçu, en outre, de nombreux titres honorifiques et diverses décorations étrangères.

M. Daubrée a visité plusieurs régions de l'Europe et a publié les résultats de ses recherches dans les *Annales des mines* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Dans un de ses mémoires *sur les Amas des minerais d'étain*, il a émis une théorie regardée comme neuve sur la formation de cette classe de gîtes métallifères (1841). A la suite de son voyage dans le nord de l'Europe, en 1843, il fit paraître un *Mémoire* sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norvége, et, en 1846, il donna ses *Recherches* sur la distribution de l'or dans le lit et la vallée du Rhin. Un mémoire sur la formation contemporaine des minerais de fer dans les lacs et dans les marais, lui valut une médaille d'or de la Société des sciences de Harlem. On a encore de lui une *Carte géologique du Bas-Rhin*, accompagnée d'une *Description géologique* de ce département (Imprimerie nationale, 1852).

DAUDE [du Cantal], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Flour (Cantal), en 1809, petit-fils d'un membre de la première Constituante et fils d'un juge au tribunal de Saint-Flour, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, il appartenait à l'opposition avancée. Élu, en 1835, à l'âge de 26 ans, membre du conseil général, il protesta contre les lois de septembre. En 1848, envoyé à l'Assemblée constituante, le quatrième sur sept, il fit partie du comité de législation et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 dé-

cembre il appuya le gouvernement du président. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Saint-Flour.

DAUMAS (Melchior-Joseph-Eugène), général et écrivain français, sénateur, né le 4 septembre 1803, entra dans l'armée comme engagé volontaire en 1822. Nommé sous-lieutenant en 1827, il fut envoyé à l'École de Saumur. En 1835, il partit pour l'Algérie, et, sous les ordres du maréchal Clauzel, fit les campagnes de Mascara et de Tlemcen. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'arabe et se distingua bientôt par une connaissance spéciale des mœurs algériennes. De 1837 à 1839, il résida, en qualité de consul à Mascara, auprès de l'émir Abd-el-Kader. Le général Lamoricière lui confia ensuite la direction des affaires arabes dans la province qu'il commandait. Bientôt après le maréchal Bugeaud mit entre ses mains les affaires indigènes de toute l'Algérie. On lui dut, en grande partie, l'institution des bureaux arabes. Après la prise d'Abd-el-Kader (22 décembre 1847), il fut envoyé au fort Lamalgue auprès de l'émir. En 1849, il dirigea, comme général, une expédition contre des tribus révoltées. Il a été nommé, en avril 1850, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre. Général de division depuis le 14 janvier 1853, et conseiller d'État en service ordinaire hors sections, il a été élevé, le 12 août 1857, à la dignité de sénateur. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi les écrits de M. Daumas, dont les principaux ont été traduits en espagnol et en allemand, et ont eu en France plusieurs éditions, nous citerons : *Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de la législation qui la régit* (Alger, 1845, in-8); *le Sahara algérien* (Paris, 1845); *le Grand désert, ou Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des nègres* (2e édit., 1849), en collaboration avec M. A. de Chancel; *la Grande Kabylie* (1847, in-8), avec M. Fabar, mort en 1849 au siége de Rome; *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (1857, 3e édit., (in-18); *les Chevaux du Sahara*, et *Principes généraux du cavalier arabe* (1858, 5e édition); *la Kabylie* (1857, in-32), etc.

DAUMER (Georges-Frédéric), philosophe et poëte allemand, né à Nuremberg (Bavière), le 5 mars 1800, fit ses études littéraires au lycée de sa ville natale, et alla ensuite étudier la théologie à l'université d'Erlangen, où il se fit remarquer par sa ferveur religieuse. Mais bientôt, renonçant à la carrière ecclésiastique, il se livra entièrement à la philosophie. Il resta encore à Erlangen pour suivre les cours de Schelling, puis après de nouvelles études à Leipsick et à Munich, où il reçut le grade de licencié (1822), il devint professeur au collége de Nuremberg. Au bout de quelques années, sa santé le força d'abandonner l'enseignement, et il consacra dès lors tous ses loisirs à des travaux littéraires qui eurent pour sujet, outre la poésie, la philosophie appliquée à la religion et à l'histoire.

Les principaux ouvrages de poésie de M. Daumer sont : *Bettina* (Nuremberg, 1837), recueil de pièces faites d'après la célèbre correspondance de Mme Élisabeth d'Arnim avec Gœthe (voy. D'ARNIM); *la Gloire de la vierge Marie* (die Glorie der heiligen Jungfrau Maria, Ibid., 1841; ces deux ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme d'*Eusebius Emmeron*; *Mahomet* (Hambourg 1848), et enfin *Hafiz* (ibid., 1848; Nuremberg, 1851, 2 vol. in-8), recueil de traductions et de paraphrases du poëte persan, regardé comme l'œuvre principale de M. Daumer.

Parmi ses ouvrages philosophiques ou de prose, qui ont tous produit une vive sensation en Allemagne, nous citerons: *Histoire primordiale de l'esprit humain* (Urgeschichte des Menschengeistes, Berlin, 1827); *Système de philosophie spéculative* (Andeutungen eines Systems speculativer Philosophie, Nuremberg, 1831); *Nouvelles sur Gaspar Hauser* (Ibid., 1832); *Philosophie, Religion et Antiquité* (Philosophie, Religion und Alterthum, Ibid., 1835); *l'Anthropologisme et le Criticisme des temps présents* (der Anthropologismus und Kriticismus der Gegenwart, Ibid., 1844); *la Voix de la vérité dans les luttes religieuses et confessionnelles du temps présent* (die Stimme der Wahrheit in den, etc., Ibid., 1845); *la Religion de l'ère nouvelle du monde* (Die Religion des neuen Weltalters, livre I-III, Hambourg, 1850); enfin deux livres contre lesquels la critique s'est élevée avec une grande violence: *la Religion du feu et de Moloch des anciens Hébreux comme culte orthodoxe et légitime de cette nation* (der Feuer-und Molochdienst der alten Hebraeer, als, etc., Brunswick, 1842), et *les Mystères de l'antiquité chrétienne* (Die Geheimnisse des christlichen Alterthums, 2 vol. Hambourg 1847) : deux ouvrages ouvertement dirigés contre la doctrine des livres juifs, contre les dogmes principaux du christianisme, ainsi que contre les principes fondamentaux du spiritualisme, qui sont, jusque dans ses poésies, l'objet de l'hostilité la plus vive.

M. Daumer a encore publié plusieurs écrits de polémique théologique sous le pseudonyme de docteur *Amadeus Ottokar*. Il a fourni un grand nombre d'articles et de poésies aux revues périodiques et annuaires littéraires de l'Allemagne.

DAUMIER (Henri), dessinateur français, né à Marseille, en 1810, s'est fait une célébrité dans la caricature. Les modes, les cancans, la politique, les défauts du visage comme les travers de l'esprit ou du caractère, ont tour à tour excité sa verve moqueuse et inépuisable. Il en est peu, parmi les illustrations contemporaines, qui aient échappé à son crayon mordant, et le pire c'est que toutes ses charges sont d'une ressemblance frappante. Il débuta au *Charivari* par la série des *Robert Macaire* dont M. Philipon composait les légendes, et y donna ensuite successivement *les Actualités, les Divorceuses, les Femmes socialistes, les Philanthropes du jour, les Grecs, les Gens de justice, les Bons bourgeois, les Pastorales, Locataires et propriétaires, les Papas, les Beaux jours de la vie*, etc. La révolution de 1848 lui inspira deux de ses albums les plus remarquables: *Idylles parlementaires* et *les Représentants représentés*.

DAUPHIN (François-Gustave), peintre français, né vers 1807, à Belfort (Haut-Rhin), mort à Paris, le 24 mai 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DAURIAC (Philippe-Eugène-Jean-Marie), ou D'AURIAC, journaliste français, né à Toulouse, le 17 octobre 1815, est, devenu en 1837, employé à la Bibliothèque impériale. Il a publié: *Louis-Philippe prince et roi* (1843); *D'Artagnan le mousquetaire* (1847, 2e édit., 1854), mémoires primitifs du héros de M. Alexandre Dumas; *Recherches sur l'ancienne cathédrale d'Alby* (1854); *Description sensible et naïve de la fameuse cathédrale, etc.* (1857); *Histoire de la cathédrale et des évêques d'Alby* (1858); *Essai historique sur la boucherie de Paris* (1861, in-18); *Histoire anecdotique de l'industrie française* (même année, in-18); *Nouveau guide du voyageur en Belgique et en Hol-*

lande (1864, in-18), etc.; puis de nombreux articles dans *le Capitole*, *la Renommée*, et *le Siècle*, où il rédige spécialement les éphémérides.

DAUSSOIGNE-MÉHUL (Joseph), compositeur français, né à Givet (Ardennes), le 24 juin 1790, fut élève de Louis Adam pour le piano, et de Catel et Méhul, son oncle, pour l'harmonie; l'Institut lui accorda successivement un deuxième et un premier grand prix de composition musicale (1809). Malgré le succès qui avait marqué ses études, il resta de longues années avant d'obtenir la faveur d'être joué sur des théâtres royaux. A l'Opéra il présenta vainement *Robert Guiscard*, puis un drame lyrique de M. Viennet, *le Faux inquisiteur;* il n'eut pas même une audition. A Feydeau, après une aussi malheureuse tentative, il réussit à faire représenter, sur la scène de l'Opéra, *Aspasie* (juillet 1820); mais la musique ne put sauver la médiocrité du poëme. Cependant il fut chargé, à titre d'élève favori de Méhul, de retoucher la *Stratonice* de ce maître et, en 1822, de terminer sa *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès. En 1824, il donna à l'Opéra *les Deux Salem*, pièce en un acte qui obtint un petit nombre de représentations. Il accepta, en 1827, les fonctions de directeur du Conservatoire de Liége. M. Daussoigne a été nommé correspondant de l'Institut (1834) en remplacement de M. Meyerbeer, promu au titre d'associé étranger. Il a été autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de Méhul.

DAUSSY (Pierre), savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 octobre 1792, s'est occupé de travaux d'hydrographie, a été admis, vers 1806 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et en a parcouru successivement tous les grades, jusqu'à celui d'ingénieur en chef directeur et de conservateur du dépôt des cartes et plans du ministère de la marine. Il remplaçait dans ces fonctions Beautemps-Beaupré, dont il recueillit aussi plus tard la succession à l'Institut comme membre de l'Académie des sciences (section de géographie et de navigation). M. Daussy a été membre du Bureau des longitudes et président honoraire de la Société de géographie. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852. — Il est mort en septembre 1860.

On lui doit, outre divers fragments fournis à la *Connaissance des Temps*, un *Rapport sur la détermination de la longueur de l'arc du méridien entre les parallèles de Dunkerque et de Formentera* (in-8), avec MM. Mathieu et Largeteau; des *Tables des positions géographiques des principaux lieux du globe* (1847, in-4), et un grand nombre de cartes nautiques fort estimées.

DAUTHEVILLE (François), général français, ancien représentant du peuple, né à Chaleunon (Ardèche), le 8 mai 1792, entra à l'École polytechnique en 1811, puis à l'École d'application de Metz. En 1813, il prit part, comme officier du génie aux dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il resta étranger à la politique. En 1848, il était colonel au 3ᵉ régiment du génie. S'étant présenté aux suffrages de ses compatriotes de l'Ardèche, comme candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le troisième de la liste de ce département. Membre du comité de la guerre, il vota constamment avec la droite et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Le gouvernement de Louis-Napoléon le nomma général de brigade (13 février 1852), et commandeur de la Légion d'honneur (26 août 1850). Il a été placé dans le cadre de réserve. Membre du conseil général pour le canton de Saint-Pierreville, et président du conseil central des Églises réformées, depuis le 29 avril 1858, il a été nommé, en 1854, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription de l'Ardèche. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 21 557 voix sur 21 698 votants.

DAUZAT-DEMBARRÈRE (Pierre-Benoît), agronome français, né le 18 avril 1809, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), est petit neveu du général Dembarrère. Après avoir été admis au barreau de Paris en 1833, il obtint, la même année, les fonctions de substitut près le tribunal civil de Lourdes, et remplaça son père au conseil général du département, où, depuis 1835, il a été constamment réélu. En février 1848, il quitta la magistrature pour se livrer à la grande exploitation agricole. Lors de la création des fermes-écoles, son domaine de Visens, sur lequel il avait installé à ses frais un quartier de remonte de plus de 350 chevaux, fut acquis par le gouvernement, et il en devint le directeur. M. Dauzat est devenu membre du comité d'agriculture et de la Société d'encouragement pour l'espèce chevaline. En 1852 et en 1857 il a été élu député au Corps législatif par la circonscription de Tarbes. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1850.

DAUZATS (Adrien), peintre français, né à Bordeaux, en 1808, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de Julien-Michel Gué, son compatriote, se livra, dès 1828, à l'aquarelle et à la lithographie, et fut un des artistes attachés par le baron Taylor à la grande publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Il entreprit alors, dans le midi de la France, cette série d'excursions artistiques qui l'ont conduit plus tard en Espagne et en Portugal (1831), en Égypte et en Orient (1832), en Algérie (1839) et, dans ces dernières années, en Allemagne. En 1856, il accompagna le prince Napoléon dans les contrées du Nord.

M. Dauzats a principalement exposé aux salons depuis 1833, comme sujets de genre et d'intérieur : *Sainte-Cécile d'Albi*, *la Chaise-Dieu*, *les Gitanos*, *une Mosquée sur les bords du Nil* (1835); *l'Église de Belem*, à Lisbonne; *la Giralda de Séville*, *le Passage des Portes de Fer*, acquis par le duc d'Orléans; *l'Arc de Djimilah*, à Constantine; *Sainte-Catherine*, couvent du Sinaï; *la Cathédrale de Tolède* (1848); *l'Intérieur de Sainte-Catherine* (1850); *le Passage des Bibans*, *la Chapelle de l'Escurial; une Fontaine près de la mosquée du sultan Hassan*, *l'intérieur d'église à Lisbonne* (1864); comme aquarelles ou sépias : *une Fontaine au Caire*, *la Mosquée de Cordoue*, des *Types turcs* (1833-1853); et à l'Exposition universelle de 1855, outre la *Cathédrale de Tolède* de 1848, *l'Église Saint-Géréon*, *à Cologne; les Environs de Damas*, *les Environs de Blidah*, *la Grande place de Manzanarès* (Espagne, 1861), *Vue prise au Caire*, *Vue prise à Chateldon* Auvergne, (1863). Le musée de Versailles possède de lui, dans la galerie des gouaches, la *Bataille d'Almanza*, *les Ruines de Djimilah*, et cinq aquarelles sur le *Passage des Portes de Fer*.

Les lithographies les plus estimées de cet artiste, également exposées de 1834 à 1836, font partie des divers *Voyages* du baron Taylor. Il a exécuté, en outre, la plus grande partie des cinquante-deux vignettes et gravures de la *Relation de l'expédition française au Mexique* de MM. Blanchard et Massin (1840, in-8); écrit avec M. Alexandre Dumas : *Quinze jours au Sinaï* (1834-1842, 2 vol. in-8), impressions de voyage, et concouru

à la publication de *l'Algérie pittoresque et monumentale.*

M. Daurats a obtenu, comme peintre de genre une 2ᵉ médaille en 1831, deux 1ʳᵉˢ en 1835 et 1848, une médaille de 1ʳᵉ classe en 1855, et la décoration en mai 1837. Il a été membre du jury d'admission pour les œuvres d'art à la seconde exposition universelle de Londres, en 1861.

DAVELUY (Amédée), directeur de l'École française d'Athènes, né en 1799, fit à Amiens de brillantes études et se destina à l'enseignement. Ancien élève de l'École normale, il était, en 1830, professeur au collége royal de Dijon, lorsque le rôle patriotique qu'il prit dans cette ville à la suite des journées de Juillet, lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Il fut rappelé à Paris, et professa la rhétorique au collége Henri IV; c'est alors qu'il collabora au savant et utile *Dictionnaire latin-français* de M. L. Quicherat (voy. ce nom). En 1846, lors de la création de l'École française d'Athènes, M. de Salvandy lui en confia l'organisation. M. Daveluy est resté à la tête de cette institution, que son habileté comme administrateur et l'estime inspirée par son caractère, ont contribué à maintenir, aussi bien que les heureuses découvertes de plusieurs élèves. M. Daveluy s'est lui-même livré à des recherches savantes, et a fait à la *Revue archéologique* d'intéressantes *Communications.* Un décret du 17 novembre 1862 lui a conféré le titre d'inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur. Il a été promu au rang de commandeur de la Légion d'honneur en août 1858.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur français, né à Paris, le 12 janvier 1789, entra dans les bureaux du ministère de l'intérieur en 1812, et y devint en 1814 chef de la division de l'administration communale et hospitalière. Il en sortit en 1848; mais il devint, l'année suivante, directeur de l'administration générale de l'assistance publique. Il a pris sa retraite à la fin de 1859. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui: *Recueil méthodique et raisonné des lois et règlements sur la voirie, les alignements et la police des constructions* (1824, in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1836, 2 vol. in-8); *Régime administratif et financier des communes* (1840, in-8; nouvelle édit., 1858); *Législation et principes de la voirie urbaine* (1849, in-8); *Traité pratique de voirie urbaine* (1858, in-8). M. Davenne a en outre pris part à la rédaction de plusieurs ouvrages tels que le *Dictionnaire général d'administration*, *l'Encyclopédie du droit*, etc.

DAVID (Irénée), ancien représentant du peuple français, est né à Auch, en 1791. Riche propriétaire et avocat distingué, il fut nommé maire de la ville d'Auch sous la Restauration. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il combattit vivement, dans un journal d'opposition, *le Pays*, le ministère Guizot et se présenta plusieurs fois sans succès comme candidat à la Chambre des Députés. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 35 400 voix. Membre du comité des finances il parut quelquefois à la tribune, vota ordinairement avec la majorité républicaine et soutint la politique du général Cavaignac. Il ne fut point réélu à la Législative.

DAVID [D'ANGERS] (Pierre-Jean), célèbre statuaire français, ancien représentant du peuple, est né à Angers, le 12 mars 1789, mort le 5 janvier 1856. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire.*

DAVID (Ferdinand Benjamin), homme politique français, député, est né le 30 mars 1796. Docteur en médecine, M. David siégea à deux reprises à la Chambre des Députés sous le gouvernement de Juillet, de 1834 à 1837 et de 1842 à 1848. Il devint aussi maire de Niort et membre du conseil général pour le 2ᵉ canton de cette ville. Représentant du peuple à l'Assemblée législative, il fut nommé en 1852, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription des Deux-Sèvres, il fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 24 047 voix sur 24 849 votants. M. David a été décoré de la Légion d'honneur. *

DAVID (Jérôme, baron), homme politique français, député, est né à Rome, le 30 juin 1822. D'abord capitaine au 21ᵉ de ligne, il devint officier d'ordonnance du prince Jérôme, puis du prince Napoléon. Maire de Langon, et membre du Conseil général, pour le canton de Saint-Symphorien, il fut élu en 1859, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription de la Gironde, et fut réélu au même titre en 1863, par 24 542 voix sur 24 722 votants. Le baron David a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 janvier 1860. *

DAVID (Maxime), peintre miniaturiste français, né à Châlons-sur-Marne, le 24 août 1798, fit ses études au lycée de Reims, travailla longtemps dans une étude de notaire, commença son droit après la révolution de Juillet et fut reçu avocat en 1833. Il avait épousé, l'année précédente, Mlle Carnot, par laquelle il s'alliait à la famille du conventionnel et à celle de Monge. Il fréquentait dès lors l'atelier de Mme de Mirbel et exécutait dans le genre miniature quelques portraits d'amis qu'il commença d'exposer en 1835. L'année suivante, il fut nommé juge-suppléant au tribunal de Compiègne. Pris pour un peintre de profession par les ducs d'Orléans et de Nemours, qui avaient remarqué ses œuvres au salon, il fut appelé par eux aux Tuileries, reçut diverses commandes et se consacra dès lors tout entier à la carrière artistique.

Nous citerons parmi les principaux portraits de cet artiste: *le vice-amiral Rosamel*, *le duc de Nemours*, *la reine Amélie*, *le roi Louis-Philippe*, *le prince Napoleon*, une *Trilogie d'Abd-el-Kader*, placée au musée du Luxembourg; *Reschid-pacha*, *Léon Faucher*, les généraux *Drolenvaux* et *Hurault de Sorbée*, dont le dernier était son grand-père; *MM. Lacave-Laplagne*, *Larocat*, *Bourassais*, *Quinette* (1835-1855); *le général Bosquet* (1856). La plus connue de ses compositions, en dehors du portrait, est celle de *la Jeune mère* (1842), qui a reparu, au milieu de vingt-neuf miniatures du même peintre, à l'Exposition universelle de 1855. Au salon de 1861, il exposa neuf miniatures, trois au salon de 1863 et deux à celui de 1864.

M. Maxime David a obtenu une 3ᵉ médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1ʳᵉ en 1841, et la décoration en mai 1851. Il a été décoré de l'ordre de Léopold à la suite de l'exposition universelle de Bruxelles en 1851.

DAVID (Félicien-César), célèbre compositeur français, né à Cadenet (Vaucluse), le 3 avril 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale et attira bientôt l'attention sur lui, comme enfant de chœur de l'église Saint-Sauveur à Aix. Ayant obtenu une place au collége des jésuites, il s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison; or-

phelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué. Mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830; une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Chérubini, il entra au Conservatoire, où il eut pour maître Lesueur, MM. Fétis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme tout entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses du moment, il devint saint-simonien. C'est lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la civilisation de l'Asie des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta longtemps en vain pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissait pas présager la popularité que ce genre de composition devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compatriote, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les Italiens, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, et cette imitation parfaite des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Un nom, devenu du jour au lendemain si célèbre, est difficile à porter. Les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hirondelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M. F. David revint à Paris et donna *Moïse sur le Sinaï* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche l'année suivante avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il fait entendre, dans de grandes solennités publiques, des fragments de ces diverses symphonies.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David a produit : *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès; *Herculanum*, grand opéra en 4 actes (1859); *Lalla Roukh*, opéra-comique en deux actes (Opéra-Comique, 12 mai 1862), etc. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

DAVID (Ferdinand), violoniste et compositeur allemand, né à Hambourg, le 19 janvier 1810, fut remarqué, à l'âge de treize ans, par Spohr, qui l'admit au nombre de ses élèves. Deux ans après, il entreprenait son premier voyage artistique en compagnie de sa sœur Louise, qui devint plus tard, sous le nom de Louise Dulcken, pianiste de la cour de Londres et mourut en 1850. Après avoir obtenu des succès à Dresde, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, il se fixa en 1826 à Berlin et fut nommé premier violon au théâtre de Kœnigstadt, où il resta trois ans, et s'acquit la réputation d'un chef d'orchestre consommé. Appelé à Leipsick en 1836 pour remplir, sous la direction de Mendelsshon, les fonctions de maître de concerts, il se lia intimement avec cet artiste, et Leipsick dut à leurs efforts communs un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Dès la fondation du Conservatoire de cette ville, M. David y occupa une chaire et un grand nombre de jeunes violonistes remarquables de l'époque sont sortis de son école. Il a profité des loisirs de l'enseignement pour visiter diverses capitales, où il rivalisa, dans les concerts, avec les premiers virtuoses.

M. David a écrit des *Concertos pour violon*, particulièrement appréciés dans toute l'Europe; une série de *Morceaux de salon pour violon et piano* (Bunte Reihe, 1851), que M. Liszt a transposés pour piano seul; des *Romances*, des *Mélodies* et deux *Symphonies* (1841-1848).

DAVID (Christian-Georges-Nathan), publiciste danois, né à Copenhague, le 16 janvier 1793, et fils d'un riche négociant israélite, étudia à l'université de Copenhague l'histoire et la philosophie, embrassa le christianisme et se livra à son goût pour les voyages. De retour dans son pays, il publia plusieurs brochures d'économie politique qui eurent un grand succès. Nommé professeur à l'université de Copenhague, M. David travailla de tout son pouvoir à hâter l'octroi d'une Constitution, et lorsqu'en 1834, on eut obtenu l'établissement des États provinciaux, il fonda un journal, le *Fædrelandet*, pour défendre ces libertés naissantes. Il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié du gouvernement qui lui enleva sa chaire, et se consacra tout entier au journalisme. Il fut nommé membre du conseil d'administration de la Banque et en 1840, élu représentant de la bourgeoisie de Copenhague aux États provinciaux de Koeskilde. Il devint, l'année suivante, membre du conseil municipal de la capitale; bientôt même il fut chargé d'aller examiner, aux frais du trésor public, l'état des prisons en France, en Suisse et en Allemagne.

Au milieu des événements de 1848, M. David fut nommé membre de la Diète constituante et protesta par écrit avec quelques-uns de ses collègues contre la Constitution, et en particulier contre le système de représentation nationale qu'elle donna au pays. Réélu cinq années de suite, de 1849 à 1853, il conserva dans la Diète une grande influence et fut un des chefs du parti libéral. Il contribua de son vote et de ses discours à plusieurs lois qui achevèrent paisiblement la révolution danoise, à celle qui étendait à tous les citoyens l'obligation du service militaire, et à toutes celles qui rachetaient les corvées et travaux obligatoires pesant sur les propriétés des paysans ou journaliers, créaient des droits pour les habitants des villes et des campagnes, et établissaient définitivement la liberté de la presse. Il combattit toutefois le parti extrême qui, en soutenant les exigences des paysans, se faisait accuser de provoquer une jacquerie danoise.

En 1856, M. David représenta le Danemark en France au Congrès international de statistique, à la suite duquel il fut promu officier de la Légion d'honneur.

DAVID-DESCHAMPS (Louis-Charles), homme politique français, député, est né à Paris, le 16 octobre 1802. Ancien avocat à la Cour impériale de Paris, puis membre du Conseil général pour le canton d'Écouché, il fut nommé, le 15 septembre 1860, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Orne. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 22 256 voix sur 22 815 votants. M. David-Deschamps a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DAVIEL (Alfred), jurisconsulte français, sénateur, né à Évreux, le 3 mars 1800, mort à Paris, le 11 juin 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DAVIS (Charles-Henry), officier de marine et hydrographe américain, né à Boston (Massachussets), le 16 janvier 1807, entra au service en 1823. En 1844, il fut adjoint au professeur Bache pour explorer les côtes de l'Union, et il signala plusieurs écueils dangereux dans la route ordinairement suivie entre New-York et Boston. Cinq ans après il fut appelé à diriger la publication *American Ephemeris and nautical almanac*, qu'il ne quitta qu'en 1856 pour aller prendre, en qualité de commodore, la direction de la station du Pacifique. Il a fait partie de plusieurs commissions chargées d'étudier les ports de Boston, New-York, Charleston, etc. Le commodore Davis a donné, en 1856, une traduction de *la Théorie du mouvement des corps célestes*, de Gauss, et a présenté des observations intéressantes à plusieurs sociétés savantes sur les lois des marées. *

DAVIS (Jefferson), président des États confédérés d'Amérique, né le 3 juin 1808 dans le Kentucky, suivit, tout jeune encore, son père qui émigrait à Woodville, dans le Mississipi. Après avoir fait ses études au collége kentuckien de Transylvanie, il entra à l'école militaire de West-Point en 1824, et en sortit sous-lieutenant en 1828. Il servit dans l'infanterie et dans l'état-major sur les frontières du N. O., se distingua dans la guerre de l'Épervier Noir, et devint, en 1833, premier lieutenant de dragons. L'année suivante, il fut employé avec ce grade dans diverses expéditions contre les Pawnies, les Comanches et quelques autres tribus indiennes. Après sept ans de service, il donna sa démission le 30 juin 1835, revint aux plantations que son père lui avait laissées dans le Mississipi, et, pendant quelques années, y vécut très-retiré, s'occupant exclusivement de la culture du coton.

En 1843, il commença à s'occuper de politique, entra dans les rangs des démocrates, et prit une part active à l'élection de MM. Polk et Dallas. Au mois de novembre 1845, il fut élu représentant du Mississipi au Congrès, et se mêla d'une manière remarquable à la discussion des questions les plus importantes. La guerre du Mexique étant survenue, le 1er régiment de volontaires du Mississipi le choisit pour colonel (juillet 1846). M. Davis quitta immédiatement son siége au Congrès, rejoignit son régiment à la Nouvelle-Orléans, et rallia, sur le Rio-Grande, l'armée commandée par son beau-père, le général Zacharie Taylor. Il se distingua à l'assaut et à la prise de Monterey (septembre (1846), et surtout à la bataille de Buena Vista (23 février 1847). En rentrant à la Nouvelle-Orléans, il trouva sa nomination de brigadier-général des volontaires que lui envoyait le président Polk, mais il la refusa, sous prétexte que la constitution attribuait exclusivement aux États la nomination des officiers de la milice, et que le pouvoir exécutif fédéral ne pouvait faire ces nominations sans empiéter sur leurs droits. Il fut nommé sénateur par intérim au mois d'août 1847, puis d'une manière définitive au mois de janvier suivant; il fut réélu en 1850, et devint président du Comité des affaires militaires. Pendant tout ce temps, il se montra zélé défenseur de l'esclavage et des droits particuliers des États.

Au mois de septembre 1851, les démocrates le choisirent pour candidat à la présidence du Mississipi, et il se démit de son siége au sénat pour accepter cette candidature, mais il ne réussit pas à se faire nommer. L'année suivante, lors de la lutte pour l'élection présidentielle, il parcourut le Mississipi, le Tenessee et la Louisiane, pour y soutenir la candidature de M. Franklin Pierce. Celui-ci, ayant triomphé, fit entrer M. Davis dans son cabinet comme secrétaire de la guerre en 1853. Dans ces fonctions qu'il conserva jusqu'en 1857, M. Davis remania les règlements militaires et fit de nombreuses réformes pour améliorer l'armée fédérale. Réélu au sénat, il y resta jusqu'à l'élection de M. Lincoln en 1860. A cette époque, le Mississipi le rappela lorsqu'il prononça sa séparation, et le Congrès des États confédérés, réunis à Montgommery, le choisit pour président. Installé, en cette qualité, le 18 février 1861, il promit de défendre au besoin par les armes la séparation effectuée.

Il appela d'abord au commandement de Charleston le général de Beauregard, et donna le signal des hostilités en attaquant le fort Sumter (12 avril). En même temps, pour compenser le désavantage que donnait au Sud l'absence de toute marine, il délivra des lettres de marque. Le 29 avril, il présenta au Congrès de Montgommery un message où il annonçait sa ferme volonté de lutter avec énergie, et constatait déjà les premiers succès des séparatistes auxquels la Virginie venait de se rallier en enlevant à l'Union les points si importants de Norfolk et d'Harpers-Ferry. Joignant l'action aux paroles, il quitta Montgommery avec tous les membres de son gouvernement et se rendit à Richmond, pour organiser l'armée et en prendre le commandement. Secondé activement par Beauregard, et surtout par l'ardeur des populations, il ne tarda pas à pouvoir offrir aux forces fédérales une résistance sérieuse, et, après quelques combats d'avant-postes, il livra, le 21 juillet, à Mac Dowell, la première bataille de Bull's-Run. Beauregard, qui commandait seul d'abord, avait commencé la victoire : vers midi, M. Davis arriva sur le champ de bataille, prit la direction des manœuvres et acheva la déroute des troupes de l'Union.

Quelques jours plus tard, une maladie grave et qui mit sa vie en danger, vint interrompre ses opérations. Lorsqu'il fut rétabli, au mois de septembre, il modifia d'abord son cabinet où entrèrent MM. Hunter, secrétaire d'État, et Bragg, secrétaire de la guerre, puis, le 18 novembre, résumant dans un message au Congrès les événements de l'année, il se félicita des succès qui avaient assuré, disait-il, le triomphe définitif de la juste et sainte cause qu'il défendait. En même temps, il envoyait MM. Mason et Slidell en Europe, pour soutenir la cause du Sud auprès des gouvernements de France et d'Angleterre.

Cependant les hommes surtout commençant à manquer, M. Davis, le 30 mars 1862, demanda au Congrès l'incorporation dans l'armée active de tous les hommes de 18 à 35 ans, et celle des hommes plus âgés dans l'armée de réserve. Les fédéraux avaient recommencé la lutte et devenaient pressants à leur tour : le 30 avril, M. Davis présida le conseil de guerre dans lequel on décida l'évacuation des lignes d'Yorktown. Sachant les dangers que courait la Nouvelle-Orléans, il autorisa le général Lovell à détruire tout le coton et le tabac qui pourraient être exposés à devenir la proie de l'ennemi, et, par une proclamation du 3 mai, il ordonna, en considération des revers récents, que le 16 mai serait, dans tous les États confédérés, observé comme un jour de pénitences et de supplications au Tout-Puissant. Comme les progrès des fédéraux jetaient partout l'inquiétude, il déclara au Congrès qu'il n'avait jamais eu l'intention d'évacuer la Virginie, et qu'on pourrait y soutenir la guerre

encore pendant vingt ans, même si Richmond succombait. Quelques jours plus tard, la bataille de Fair-Oaks venait rassurer un peu les séparatistes, et le président félicitait l'armée de ce succès. Enfin une habile concentration des forces confédérées sauvait Richmond, réduisait les fédéraux à la défensive, et les mettait même en danger à leur tour. Dans ces circonstances, M. Davis adressa, le 18 avril, un nouveau message où, signalant la série de succès qui venaient de récompenser ses efforts, il demandait de nouvelles mesures pour l'amélioration de la marine et de l'armée, sollicitait l'extension de la conscription aux hommes de 35 à 45 ans, recommandait une nouvelle émission des bons du Trésor, et, s'élevant contre les moyens de guerre employés par les fédéraux, menaçait d'user de représaille.

Les succès assez marqués que remportèrent les armes confédérées dans les derniers mois de 1862, permirent au président de se féliciter de la marche des affaires dans son message annuel (12 janvier 1863). Quelques jours auparavant, il avait déclaré par une proclamation que les esclaves armés, ainsi que leurs officiers fédéraux, seraient punis de mort. Malgré les résultats dont il venait de constater l'importance, M. Davis dut néanmoins faire appel aux provinces soulevées pour encourager à la résistance (10 avril). Bientôt, ces exhortations devinrent insuffisantes et, il dut soumettre à la conscription tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans (juillet 1863). Au mois d'octobre, mécontent de l'attitude des consuls Anglais, il les expulsa du territoire confédéré.

Pendant la dernière année de cette terrible lutte, M. Jefferson Davis ne cessa d'exciter les populations et les armées du Sud, à une résistance désespérée, par des proclamations et des manifestes aussi habiles qu'énergiques et qui firent plus d'une fois illusion à l'opinion européenne. Mais les sécessionnistes furent enfin écrasés, et la prise de Richmond (5 avril 1865) mit fin à la présidence des États confédérés. M. Jefferson Davis put s'échapper d'abord et passer à Yorktown, dans la Caroline du Sud, accompagné du général Brekenrige et de quelque cavalerie. Mais les autorités fédérales déclarèrent qu'il avait été le promoteur de l'assassinat de Lincoln et promirent 100000 dollars pour sa capture. Il fut enfin pris, vers le 15 mai, avec sa famille et son état-major, près de Macon. Il fut conduit à Washington et gardé étroitement au fort Manroë, en attendant sa mise en jugement.

M. Davis nous était représenté comme un homme de taille moyenne, d'un extérieur grave et ferme; on s'accordait à lui reconnaître des qualités oratoires remarquables : la voix sonore, le débit chaleureux, le geste sobre. Ses compositions se distinguent par un certain mérite littéraire, et on a remarqué l'habileté avec laquelle son premier message faisait l'apologie de la sécession. On le regardait aussi comme un militaire d'une haute capacité.

DAVIS (sir John-Francis), orientaliste anglais, né en 1795, à Londres, et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes, fut dès sa jeunesse attaché à l'administration civile des colonies et se trouvait en Chine, lors des événements de 1840, en qualité d'inspecteur général du commerce; familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ce pays, il rendit de grands services dans l'exercice momentané des fonctions de plénipotentiaire. Nommé, après la guerre, gouverneur de l'établissement qui venait d'être fondé à Hong-Kong, il reçut, en récompense de sa bonne administration, le titre de baronnet (1845). On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur la Chine, entre autres : *de la Poésie chinoise* (on the Poetry of the Chinese, Londres, 1829, in-4), extrait du tome II des *Mémoires de la Société asiatique*, et réimprimé avec des additions à Macao en 1834; *la Chine* (China, 1836, 2 vol. in 8), traduit en français par A. Pichard, et qui contient des notions fort exactes sur la géographie, les productions, le commerce, les castes, les mœurs, la religion, etc.

Sir J. Davis a également fait de nombreuses traductions du chinois : *San-yu-low, ou les Trois chambres consacrées* (The three dedicated Rooms, Canton, 1815, in-8), roman intime; *Laou-sengh-urh, ou un Vieux héritier* (an Heir in his old age, Londres, 1817, in-12), drame dont nous avons une traduction; *un Roman chinois* (a Chinese novel, 1822, in-8), accompagné de proverbes et de maximes morales tirés des livres classiques, et d'un essai sur la littérature; *Hien-wun-shoo, ou Code moral* (Chinese moral maxims, Macao, 1823, in-8); *l'Heureuse union* (the Fortunate union, 1829, 2 vol. in-8 fig.), roman de mœurs; *les Douleurs de Han* (the Sorrows of Han, 1829, in-4), une des cent pièces du théâtre de Yuen d'où Voltaire a tiré son *Orphelin de la Chine*, etc. Ce savant, un des sinologues les plus instruits de l'Europe, fait partie de la Société asiatique, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires sur l'extrême Orient.

DAVY (J...-N...) [de l'Eure], ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 24 février 1814, étudia le droit, et acheta une charge d'avoué à Évreux. Après avoir rempli ces fonctions pendant sept ans, il se retira des affaires, et se jetant dans la politique, fit une opposition très-active au gouvernement de Louis-Philippe et prit part à l'agitation réformiste. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République dans le département de l'Eure, où il fut élu repsésentant du peuple, le quatrième sur onze, par 52 407 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré et soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit avec la gauche la politique extérieure et intérieure de l'Élysée et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DAVYS (révérend Georges), pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1780, à Loughborough (comté de Leicester), fit ses études à l'université de Cambridge, qui, en 1831, lui conféra le diplôme de docteur en théologie, et y fit quelque temps partie du corps enseignant. Après avoir embrassé les ordres, il administra des paroisses de province et devint doyen de Chester. C'est lui qui fut chargé de l'éducation religieuse de la reine Victoria. En 1839, il a été élevé au siége épiscopal de Peterborough dont le revenu annuel est de 4500 liv. (112 500 fr.). A la Chambre des Lords, il vota avec le parti libéral. Il a épousé, en 1814, une fille du révérend Mapletoft, morte en 1858. — Il est mort en avril 1864.

DAWISON (Bogumil), célèbre acteur allemand d'origine polonaise, né à Varsovie, le 15 mai 1818, d'une famille pauvre, quitta le collége de bonne heure et travailla comme copiste dans les bureaux de la *Gazette* de sa ville natale. Mais cédant à son goût pour le théâtre, il fit des études sous la direction de Kudlicz, débuta, en 1837, au théâtre polonais de Varsovie et obtint un engagement à celui de Vilna, où il dut jouer toutes sortes de rôles. En 1840, il passa à Lemberg et y trouva, dans le directeur du théâtre polonais

de cette ville et dans le comte Skarbeck, des protecteurs qui lui fournirent les moyens de compléter ses études en visitant les principales villes de l'Allemagne et de la France.

Au retour de ce voyage, M. Dawison débuta cette fois au théâtre allemand de Lemberg et obtint un succès complet. En 1846, il se rendit à Hambourg et reçut des offres avantageuses de la part des principaux directeurs de l'Allemagne. Appelé en 1849, au théâtre impérial de la cour d'Autriche (Hofburgtheater), le premier de l'Allemagne, il y resta jusqu'en 1853, époque où la santé de sa femme le forçant de s'éloigner du climat de Vienne, il donna volontairement sa démission. Il fut alors engagé au théâtre royal de Dresde.

Le répertoire de M. Dawison, qui se distingue par son habileté à rendre, jusque dans les moindres détails, les caractères des personnages, est extrêmement varié. Ses principaux rôles sont : Hamlet et Richard III; puis, Macbeth, Othello, Shylock, Philippe II, le duc d'Albe, Posert, dans *le Joueur*, Caligula, Wallenstein, Méphistophélès, François Moor, dans *les Brigands*, etc.

DAXEMBERGER. V. Fernau (Charles).

DAY (Jeremiah), mathématicien américain, né à New-Preston (Connecticut) en 1773, fit ses études au collége d'Yale, y fut nommé, en 1801, professeur de mathématiques et de physique, et, en 1817, président. Il s'est retiré en 1847. On a de lui plusieurs traités de mathématiques, adoptés dans la plupart des colléges de l'Union et qui ont eu de nombreuses éditions, puis deux ouvrages estimés de philosophie spiritualiste : *Recherches sur le pouvoir autonomique de la volonté* (An Inquiry respecting the self determining power of the will, 1838, in-12), et un *Examen* du livre de Jonathan Edwards *sur le Fatalisme*.

DAYTON (William-Lewis), ministre américain représentant le président Lincoln en France, né le 17 février 1807 à Baskinridge, dans l'État de New-Jersey, débuta au barreau en 1830. En 1837, il entra au sénat de New-Jersey et devint président du comité de la justice; l'année suivante, il fut nommé juge associé à la cour suprême du même État. En 1841, il fut élu pour une session entière (6 ans) au sénat des États-Unis. Il y porta des opinions républicaines, se montrant attaché particulièrement au parti des free-soilers, et soutenant, dans sa plus grande extension, le droit du Congrès de régir légalement l'esclavage dans tous les territoires de l'Union. Il a été l'ami et le conseiller influent du président Taylor. Il soutint l'admission de la Californie dans l'Union comme État libre, et l'abolition du commerce d'esclaves en Colombie. A l'expiration de son mandat, il ne fut pas réélu, et il retourna plaider à Trenton. En 1856, le parti républicain qui portait M. Fremont à la présidence, avait choisi M. Dayton comme candidat à la vice-présidence. Cette combinaison ayant échoué, M. Dayton revint à Trenton; mais l'année suivante, il fut nommé attorney-général de l'État de New-Jersey. En arrivant au pouvoir, M. Lincoln a nommé M. Dayton ministre des États-Unis à la cour de France, où il a été accrédité le 19 mai 1861. — Il est mort à Paris le 4 décembre 1864.

DÉADDÉ (Édouard), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit, depuis plus de vingt ans, une centaine de pièces pour les scènes de genre. Presque toutes ont été faites en collaboration; elles sont signées du pseudonyme de *Saint-Yves*. Nous rappellerons entre autres : *Odette* (1832); *Léonie* (1833); *la Jeunesse de Louis XIV* (1836); *Rose et Colas* (1838); *Béatrix* (1839), drame en 4 actes; *Cocorico* (1840); *Au Vert Galant* (1842); *les Femmes et le secret* (1843); *le Fils du Diable*, drame (1847), avec M. Paul Féval; *le Protégé de Molière* (1848), comédie en vers jouée à l'Odéon; *le Marin de la garde* (1849), opéra-comique; *Belphégor* (1851); *Marie Simon* (1852), drame; *l'Héritage de ma tante*, *Flâneuse* (1855); *le Fils du diable* (1860). M. Déaddé est un des collaborateurs principaux de la *Revue et Gazette musicale*, où il a longtemps signé *D. A. D.* Il a été quelque temps directeur du théâtre de la Porte-Saint-Antoine.

DEAK (François), homme d'État hongrois, né en 1803, à Kehida, dans le comitat de Zala, orphelin presque aussitôt après sa naissance, fut élevé par son frère Antonyi, qui avait vingt ans de plus que lui, étudia le droit à Raab, puis revint dans son pays exercer la profession d'avocat. Il débuta comme orateur dans les séances du comitat de Zala, fut nommé en 1832 député à la Diète de Presbourg par la première circonscription électorale de Pesth, et ne tarda pas à se placer par son éloquence à la tête de l'opposition. Aussi ennemi des mesures violentes que ferme dans ses opérations libérale, il ne cessa de combattre par les voies légales les dispositions restrictives appliquées à la constitution hongroise. En 1837, il persista dans cette voie, malgré l'arrestation de Kossuth et de quelques autres chefs populaires, il redoubla d'activité dans la direction de l'opposition parlementaire, et réussit à terminer ces orageux débats par une réconciliation entre le roi et le peuple (1840). Depuis cette époque, il ne parut plus à la Diète, mais il ne continua pas moins à guider l'opposition; et, malgré sa répugnance pour les mesures violentes, il organisa une société de défense nationale, en vue d'une lutte possible avec l'Autriche.

Après la révolution de mars 1848, il devint ministre de la justice dans le cabinet du comte Bathyani, conçut le projet d'opérer une réforme générale dans l'administration de la justice en Hongrie, et fit tous ses efforts pour conjurer la guerre et ménager une transaction avec l'Autriche. A l'arrivée de Kossuth au pouvoir (17 septembre 1848), il déposa son portefeuille et se borna à siéger à la Diète. Dans les derniers mois de 1849, à l'approche du prince Windischgratz, il proposa de demander la paix, et fut un des députés envoyés dans ce but auprès du général autrichien. On sait que cette démarche échoua, et que M. Deak fut même pendant quelque temps prisonnier à Pesth; il se retira ensuite dans ses terres et renonça aux affaires. Lorsque la révolution hongroise eut été comprimée, il refusa l'invitation que lui adressait M. de Schmerling, ministre de la justice à Vienne, de prendre part à des conférences législatives, parce qu'il désapprouvait la politique suivie par l'Autriche à l'égard de la Hongrie. Il ne rentra dans la vie publique qu'en 1860, lorsqu'une constitution fut rendue à son pays.

En apprenant l'arrestation du comte Ladislas Téléki, il partit pour Vienne avec M. Eotvos, et obtint la mise en liberté de son compatriote, ainsi que la promesse d'un ministère hongrois indépendant. Dans la grande assemblée du comitat de Pesth, le 2 février 1861, il fit accepter à l'unanimité le projet d'adresse à l'empereur qu'il avait rédigé. Nommé à la Diète hongroise par la ville de Pesth, il y devint le chef du parti modéré, en même temps que le parti avancé se groupait autour du comte Téléki. La mort de ce dernier (8 mai) détruisit la seule influence qui pût con-

trebalancer la sienne, et la Diète le désigna pour rédiger l'Adresse à l'empereur. M. Deak réclamait dans cette pièce la constitution de 1848, un ministère hongrois résidant à Pesth, le retour sans condition des exilés et la restitution de leurs biens, enfin une union purement nominale avec l'Autriche. Refusée d'abord par l'empereur, cette Adresse fut rédigée de nouveau avec quelques modifications de détail; l'empereur y répondit par un rescrit qui ne dissimulait qu'avec peine ses répugnances pour un tel ordre de choses, et à son tour M. Deak, au nom de la Diète, protesta publiquement le 9 août contre le rescrit impérial. Le 23, l'empereur prononça la dissolution de la Diète hongroise, qui ne se sépara pas, sans avoir protesté de nouveau, sous la direction de M. Deak, contre l'illégalité de la mesure qui la dispersait. Jurisconsulte éminent, brillant causeur, caractère intègre, M. Deak est considéré comme un des hommes les plus distingués de la Hongrie, et il a reçu, dit-on, de ses concitoyens le surnom de *juste*. *

DEBAIN (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 21 juillet 1808, est fils d'un soldat de la République qui mourut en 1815. Se trouvant sans ressources, il entra dans les chantiers du port, où il resta jusqu'en 1825, gagnant successivement de 6 à 22 sous par jour. Las enfin de l'insuffisance de son salaire, il alla chercher de l'ouvrage à l'île d'Oléron, puis à Marennes. Un professeur lui donna gratuitement des leçons et le fit recevoir instituteur du deuxième degré en 1831. Il tint une école à Meschers, entra ensuite comme maître d'études dans un pensionnat, et passa avec succès, en 1837, les examens du baccalauréat ès lettres et du baccalauréat ès sciences mathématiques. Venu sans argent à Paris pour étudier la médecine, il obtint la place de sous-directeur à l'importante institution Mayer, qui lui fut cédée en 1840. En 1848 il se présenta, comme ancien ouvrier, aux suffrages de ses compatriotes de Rochefort, et fut nommé représentant du peuple par 60 440 voix. Il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement pour le parti démocratique non socialiste qui soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il a cédé son institution et s'est tenu, depuis le 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

DEBAIN (Alexandre-François), industriel français, né à Paris, en 1809, entra à seize ans dans l'industrie des instruments de musique, travailla chez M. Sax et chez M. Mercier, et s'établit lui-même facteur de pianos en 1834. Peu après, il commença à se signaler par diverses inventions qui toutes attestaient une grande habileté mécanique. On vit successivement, soit dans ses ateliers, soit aux expositions industrielles, un *Oranger* mécanique de quatorze pieds, dont le feuillage était chargé d'oiseaux voltigeant et chantant, et qui a été acquis par M. Henry Clifford; le *Piano-écran*, le *Sténographone*, notant les improvisations de l'exécutant; l'*Harmonium*, qui porte particulièrement son nom, et dont un brevet, pris en août 1840, lui assura la propriété; le *Concertina*, nouvel orgue expressif; l'*Antiphonel*, mécanisme applicable à tous les instruments à clavier; le *Piano mécanique*, l'*Harmonicorde*, etc. (1835-1854). C'est lui qui, en 1850, exécuta pour l'Assemblée nationale l'urne de votation imaginée par M. Lanet de Limancet. M. Debain a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions nationales ou étrangères.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, né à Malines le 16 octobre 1779, fut élève de l'ancienne Académie des beaux-arts et de Chaudet; il se fixa d'abord à Nantes et y exécuta plusieurs sujets religieux ou allégoriques, le *Fronton* de l'hôtel de ville et une série de *soixante bustes* pour la bibliothèque. Il revint à Paris après la seconde Restauration, et exposa, au salon de 1817, la statue du *Chancelier de L'Hospital*, destinée à la ville d'Aigueperse; puis deux colossales figures, composées d'après les traditions classiques : *Argus endormi* et *Mercure tuant Argus* (1824).

On distingua aux salons suivants : *Léonidas* (1827); un groupe bien conçu des *Trois Parques* (1828); *Louis XIV* (1829), statue équestre pour la ville de Montpellier; *Périclès* (1833), au jardin des Tuileries; *Charles Martel* (1836), au musée de Versailles; *Colbert* (1841), au palais du Luxembourg; *la Jeune fille au coquillage* (1855), *Passé, Présent, Avenir, le Choix difficile* (1859); *le Choix difficile*, marbre (1861); *Faustulus*, groupe en bronze (1863), etc. Citons encore un *Saint-Sébastien*, à l'église Saint-Merri, un *Saint Mathieu* à la cathédrale d'Arras, et des bustes d'hommes célèbres pour les galeries de Versailles et divers monuments publics. M. Debay père a obtenu une 2e médaille en 1817, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en 1825.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, fils aîné du précédent, né à Nantes, le 31 août 1802, fut l'élève de son père. A vingt-sept ans, il obtint le premier grand prix de Rome, sur ce sujet : *la Mort d'Hyacinthe* (1829). Ses ouvrages principaux sont : un *Thésée* (1827); *Jésus au milieu des docteurs* (1834), bas-relief que l'on voit à Saint-Sulpice; une *Jeune esclave* (1836), figure en marbre remplie de finesse; *Saint Jean-Baptiste enfant* (1842); *Cambronne* (1846), sur une place de Nantes; *Anne de Bretagne* (1847), au jardin du Luxembourg; un monument considérable élevé à Bar-le-Duc au maréchal Oudinot en 1852; *le général Lepic* (1854), à Montpellier; *la Pudeur cédant à l'Amour*, groupe en marbre, à l'Exposition universelle de 1855; quatre *Bustes*, au salon de 1857; six statues d'*Apôtres*, pour l'église Saint-Eustache (1859); deux bustes (1861); *la Vierge au pressentiment*, statue marbre destinée à l'église Saint-Louis au Marais (salon 1863, œuvre posthume). M. J. B. Debay a reçu, une 1re médaille en 1836, la décoration en mai 1851, et une médaille de deuxième classe en 1855. — Il est mort le 7 janvier 1862.

DEBAY (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur français, frère du précédent, né à Nantes, le 2 avril 1804, exécuta, dès 1816, pour sa ville natale, un buste colossal de *Louis XVIII*, et fit l'envoi d'un *buste* de son frère au salon de 1817. Il concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1822, et le grand prix en 1824, sur ce sujet : *Égisthe reconnaissant le corps de Clytemnestre*. Quelques copies officielles retardèrent son départ pour Rome; ses travaux et ses études se bornèrent alors à la peinture, et son séjour en Italie fut signalé par l'envoi de plusieurs tableaux remarquables. Il revint en France en 1830 et reparut aux salons, où son nom a toujours figuré depuis dans la section de peinture ou dans celle de sculpture, et quelquefois, la même année, dans les deux. Il a principalement exécuté et exposé comme peintre : *Lucrèce au forum de Collatie* (1831); *les Enrôlements volontaires en 1792*; *l'Entrevue du Camp du drap d'or*, pour le musée de Versailles, (1839); *la Bataille de Dreux*, pour le musée de cette ville (1846); *la Lune de miel* (1850); *le Vieil-*

lard et ses enfants, *les Deux amies* (1842 et 1855). Comme sculpteur, il a donné le buste de *Mlle Desbrosses*, les mausolées de *Mgr Affre* et de la *Comtesse de Damas; Perrault*, pour le nouveau Louvre (1818-1854) ; le groupe original et gracieux du *Berceau primitif, ou Ève et ses deux enfants* (1842 et 1855). Il a encore exécuté, en 1843, pour la coupole de l'église Saint-Pierre de Chaillot, *les Vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*; en 1861, le *Fronton* de la fontaine Saint-Michel, *la Peinture, l'architecture et la sculpture*, têtes colossales faisant partie de la façade du palais des Beaux-Arts; en 1863, un *Monument commémoratif* de la mort de Mgr Affre, placé dans l'église Notre-Dame.

M. Auguste Debay a obtenu une 3e médaille pour la sculpture, en 1819, une 1re médaille pour la peinture, en 1831, une médaille de première classe pour la sculpture en 1855, et a obtenu la décoration le 13 août 1861.—Il est mort en mars 1865.

Un frère des deux précédents, qui s'occupe d'études médicales et pharmaceutiques, et auteur de divers écrits sur l'hygiène, la physiologie et le magnétisme, avait épousé, en 1828, Mlle Emma Pérignon, qui mourut en 1832, et qui s'était déjà fait, sous le nom de Mme Emma Debay, une réputation dans la peinture de genre.

DEBELAY (Jean-Marie-Mathias), prélat français, né à Viriat (Ain), le 24 février 1800, fit ses études au collége de Bourg, et sentant de bonne heure en lui la vocation ecclésiastique, il entra au séminaire de Lyon, où il passa ses examens de théologie d'une manière brillante. Ensuite il professa deux ans la rhétorique au séminaire de Meximieux. Appelé à la cure de Nantua (1828), il concourut à la restauration de l'église byzantine de cette ville, fonda un hospice ainsi que plusieurs écoles gratuites, qu'il entretint longtemps à ses frais, constitua les ouvriers en association charitable, etc. Devenu évêque de Troyes (1843), il fut élevé à l'archevêché d'Avignon en remplacement de M. Naudo (15 octobre 1848). Dans ces deux diocèses, il s'est distingué par une fermeté qui n'exclut pas la tolérance, et par son talent pour la prédication. Il a été un des plus fervents promoteurs de la liberté de l'enseignement. Il avait été officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1855. — M. Debelay est mort le 27 septembre 1863.

DEBELLEYME. Voy. Belleyme (de).

DEBON (Hippolyte), peintre français, né à Paris, en 1816, est élève de Gros et de M. Abel de Pujol. Il a régulièrement envoyé au salon, depuis plus de vingt ans, divers tableaux d'histoire, parmi lesquels nous citerons : *Rubens en Espagne, le Retour de Ravenswood, Jésus remettant le soin de la religion catholique aux Pères de l'Église* (1842); *Bataille d'Hastings* (1845); *Henri VIII et François Ier* (1846), placé à Versailles ; *Défaite d'Attila dans les plaines de Châlons* (1848) ; *Fête de l'agriculture du temps des Gaulois*, acquis par l'État (1850) ; *Bataille près de Grenade* (1852); *Entrée de Guillaume le Conquérant à Londres* (1855), au musée du Luxembourg ; *Christophe Colomb; Rabelais* (1857); *Sainte Geneviève, patronne de Paris* (1859); *Henri VIII recevant du parlement le titre de chef suprême de la religion anglicane en* 1534 (1861); *le siége de la Rochelle, l'Hôtel de Rambouillet*, destiné à l'hôtel de ville de Dreux (1863), etc. M. Debon a obtenu une 3e médaille en 1842, et deux secondes, en 1846 et 1848.

DEBREYNE (Pierre-Jean-Corneille), médecin français, trappiste, né à Quœdypre, près Dunkerque, le 7 novembre 1786, fit ses études médicales à Paris et y fut reçu docteur en 1814. Après quelques années de pratique et d'enseignement à la Faculté, il fut attaché comme médecin au couvent de la Trappe, près Mortagne, dans le département de l'Orne, et prit lui-même, vers 1840, l'habit de l'ordre. Les nombreux ouvrages qu'il y a composés, surtout depuis cette époque, tiennent à la fois de la science, de la théologie et du mysticisme. Nous nous bornerons à indiquer, parmi ses ouvrages de médecine pure : *Considérations philosophiques, morales et religieuses sur le matérialisme moderne* (1829); *Thérapeutique appliquée aux traitements spéciaux des maladies chroniques* (1840, 4e édition, 1850, in-8); *Précis sur la physiologie humaine*; des *Vertus thérapeutiques de la belladone* (1851), couronné en Belgique.

Quelques-uns de ses écrits ont un caractère plus spécial : *Pensées d'un croyant catholique; du Suicide et du duel; Précis de physiologie catholique et philosophique; le Prêtre et le médecin devant la société; Étude de la mort; Essai sur la théologie morale; le Dimanche, ou Nécessité physiologique, hygiénique, politique, sociale, morale et religieuse du repos heptamérique; Colonie agricole fondée à la Grande Trappe, Agriculture monastique* (1845-1853); *Mœchialogie, ou Traité des péchés contre les* VIe *et* IXe *commandements, avec un abrégé pratique d'Embryologie sacrée* (1846, in-8; 2e édit., 1856, in-4), « livre exclusivement destiné au clergé, » et dont l'auteur rappelle tous ses titres de médecin, professeur, prêtre et religieux de la Trappe.

DEBROTONNE (de l'Aisne), ancien député français et représentant du peuple, né à Marles en 1797, mort en septembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Arsène Debrotonne, avoué à Paris, fait partie, depuis 1847, du conseil général de l'Aisne.

DE BROTONNE (Pascal). Voy. Brotonne (de).

DEBURAU (Charles), et non Debureau, mime français, né à Paris, le 12 février 1829, et fils de Gaspard Deburau, le célèbre pierrot des Funambules, mort en 1847, fut tour à tour horloger, peintre sur porcelaine et sculpteur. En 1846, il entra au Conservatoire et s'essaya inutilement, vu son manque d'organe, aux rôles comiques. La mort de Gaspard Deburau, qu'il avait dû plusieurs fois remplacer, lui fit recueillir à dix-huit ans la casaque et les traditions paternelles. Il débuta en novembre 1847 aux Funambules, dans *les Trois planètes*, pièce écrite pour lui, créa peu après divers rôles et reprit successivement le répertoire varié de son père; en huit ans, il parut dans près de quatre-vingts créations ou reprises, quelquefois avec M. Paul Legrand, et personnifia avant tout le pierrot populaire. En juin 1855, il soutint, contre la direction des Funambules, un procès que termina un dédit de 10 000 francs payé par lui. Il a reparu pendant quelques mois, en 1856, sur la scène des Délassements-Comiques dont il s'est également retiré. Il s'est marié, en 1857, à Orléans, et a joué sur quelques scènes de province, puis a ouvert à Paris, en juin 1858, le spectacle Deburau, qui n'a duré que quelques mois.

DECAISNE (Joseph), botaniste et horticulteur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 18 mars 1807, frère d'Henri Decaisne, peintre de talent mort en 1852, s'exerça au dessin du

paysage et s'occupa avec lui, en 1823 et 1824, de la lithochromie. Son goût pour la botanique lui ayant procuré quelques connaissances au Jardin des plantes, il parvint à s'y faire attacher à la culture. Il fut promptement remarqué des professeurs, et nommé, après quelques années (1832), aide-naturaliste et adjoint à la chaire de M. de Mirbel, qui avait la direction de la culture.

M. Decaisne se livra alors tout entier à la physiologie végétale et à la botanique descriptive. En 1834, il devint un des directeurs des *Annales des sciences naturelles*, pour la partie botanique, et publia divers mémoires. En 1835, il donna, sous le titre d'*Herbarii Timorensis descriptio* (in-4), une excellente flore de l'île de Timor, dont il avait classé l'herbier au Muséum. Il publia ensuite des travaux spéciaux : *Sur la Famille des lardizabalées* (1839, in-4); *Description des plantes recueillies par Ém. Botta dans l'Arabie Heureuse en 1843* (*Archives du Muséum d'histoire naturelle*); *Essais sur une classification des algues et des polypiers calcifères, suivis d'un mémoire sur les corallines* (1843, gr. in-8).

Appliquant en outre ses connaissances scientifiques à des questions d'industrie agricole, il donna : *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre, et sur l'organisation anatomique de cette racine* (1839, in-8), avec M. Eugène Péligot; *Histoire de la maladie des pommes de terre* (1845, in-8); *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance* (1847).

Il a pris une part active à la rédaction de divers recueils : *la Maison rustique*, le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, la *Revue horticole*, et dirigé depuis quelques années, l'annuaire spécial du *Bon jardinier*. Il a dessiné une partie des planches qui composent l'*Atlas élémentaire de botanique* de M. Lemaout, avec lequel il a publié une *Flore élémentaire des jardins et des champs* (1855, 2 vol. in-12).

Les travaux de M. Decaisne lui valurent d'être élu membre de l'Académie des sciences dans la section d'économie rurale (19 avril 1847). En 1848, le gouvernement provisoire l'appela à la chaire d'économie générale et de statistique agricole, fondée en projet au Collége de France. Simple aide-naturaliste, en 1851, la démission de M. de Mirbel le mit en possession de la place de professeur de culture au Jardin des plantes. M. Decaisne y opéra de nombreuses améliorations, dessina lui-même un jardin d'ancien style, affecta une terre spéciale à la culture des plantes aquatiques, et introduisit des espèces nouvelles. Il publie depuis 1858 : *le Jardin fruitier du Muséum* (in-4; 1853, livraisons, 59-65). L'un des membres les plus influents de la Société centrale d'agriculture de Paris, il a fait partie de la commission de l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 19 février 1845 et promu officier le 13 août 1862.

DECAISNE (Pierre), médecin belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1809, y étudia la médecine, se fit recevoir docteur à l'université de Louvain et entra au commencement de 1830, dans le corps des chirurgiens militaires. Il fut attaché, au mois d'octobre, à l'expédition des volontaires français conduits par le général Niellon. Nommé aide-major à la bataille de Berchem, il fut tour à tour médecin de régiment (1839), médecin de garnison (1848), et s'occupa en même temps de travaux de médecine qui le firent successivement appeler à l'Académie royale de Bruxelles ainsi qu'à une des chaires de la Faculté de médecine de Gand. Il a reçu, en 1834 et en 1835, la croix de Léopold et la croix de fer.

M. P. Decaisne a présenté à l'Académie de médecine de Belgique un certain nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémorotulienne* (1835); *Choix d'observations chirurgicales* (1838); *Lettre à un confrère parisien sur l'ophthalmie régnant en Belgique; de la Phlébite et de ses suites* (1841); *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations* (1843); *sur les Causes de l'ictère* (1845); *sur les Données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique* (1847); *des Plaies des articulations et des tendons* (1851); enfin *sur les Moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*, mémoire couronné par l'Académie belge en 1854.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel), célèbre peintre français, est né à Paris en 1803. Élève de M. Abel de Pujol, il se hâta d'oublier les principes de l'académie pour s'abandonner à sa nature. Il fit, vers la fin de la Restauration, un voyage en Orient, et rapporta d'un pays, peu exploité encore, des sujets et des couleurs qui frappèrent par leur nouveauté. Malgré leur originalité, ou plutôt à cause de leur originalité même, ses toiles furent souvent refusées par le jury, et celles qui furent admises au salon laissèrent longtemps l'opinion publique indécise.

Un grand nombre des paysages de M. Decamps ou de ses tableaux de genre sont empruntés à la nature ou aux mœurs orientales, comme le *Paysage en Anatolie*, *les Anes d'Orient*, *Souvenir de la Turquie d'Asie*, *le Café turc*, *le Boucher turc*, *le Grand bazar turc*, *une Halte de cavaliers arabes*, *les Enfants turcs avec des tortues*, *la Sortie de l'école turque*, aquarelle, *la Ronde de Smyrne*, etc. M. Decamps aimait à peindre toute sorte d'animaux, des chiens, des chevaux, des ânes, des tortues, des poules, et à en composer des scènes variées : *Chevaux de halage*, *Ane et chiens savants*, *un Chenil*, *Chiens*, *poules et canards*, etc. Mais sa spécialité, dans la peinture des animaux, ce sont les singes. Il a fait : *le Singe au miroir*, *les Singes boulangers*, *les Singes charcutiers*, deux dessins, *le Singe peintre*, et surtout *les Singes experts*, piquante satire du jury de l'Académie de peinture trop sévère pour ses œuvres.

Dans la peinture historique, on a de lui *Moïse sauvé des eaux*, *Joseph vendu par ses frères*, neuf *Scènes de la vie de Samson*, dessins au fusain rehaussés de blanc, *le Siége de Clermont* et surtout *la Défaite des Cimbres*, qui a fait partie de la collection du duc d'Orléans.

Les divers tableaux de M. Decamps, plus recherchés des particuliers que de l'État, atteignent depuis longtemps, dans les ventes, des prix très-élevés. Il a pu en réunir, à l'Exposition universelle de 1855, une soixantaine qui appartiennent à MM. de Morny, de Rothschild, Duchâtel, d'Harcourt, Louis Véron, H. Seymour, etc. Il est assez remarquable que nos collections publiques ne possédaient rien de lui. On regrettait son absence au Luxembourg.

L'originalité incontestable de ce peintre éminemment humoriste consiste dans l'énergie du coloris, la hardiesse des effets de lumière, l'expression caractéristique des objets et des personnages, obtenus quelquefois au mépris de la correction et de la perspective. Sa manière d'empâter sa toile, de prodiguer la lumière, d'accuser les contrastes, de forcer l'expression, a fait école et donné lieu à des imitations exagérées. M. Decamps a gravé lui-même, dans *l'Artiste*, quelques-uns de ses sujets, au vernis mou, genre de gravure qui convient particulièrement à la nature de son coloris. Ses *Singes* ont été souvent lithographiés.

Il a obtenu en 1831, une 2ᵉ médaille (genre), et une 1ʳᵉ en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur en 1839, il a été promu officier en 1851. A l'Exposition universelle, où il disputait à MM. Ingres, Delacroix et Vernet l'attention du public, M. Decamps a reçu une grande médaille d'honneur. — Il est mort à Fontainebleau, d'une chute de cheval, le 22 août 1860. Un mois après, sa toile *le Passage du Gué*, a été acquise par l'État et placée au musée du Louvre. On a inauguré son buste à Fontainebleau, le 31 août 1862, sur une place qui a reçu son nom.

DECANDOLLE (Alphonse-Louis-Pierre-Pyramus), botaniste suisse, né à Paris, le 27 octobre 1806, et fils du célèbre Augustin Decandolle, mort en 1841, suivit à Genève les cours des lettres et des sciences, puis étudia le droit et fut reçu docteur en 1829. Il se tourna ensuite vers la botanique, fut le suppléant, puis le successeur de son père, professa dix-huit ans à l'Académie de Genève, et fut en même temps directeur du jardin botanique. Il a été élu, en avril 1851, correspondant de l'Institut de France, et fait chevalier de la Légion d'honneur en 1852.

On a de lui : *Monographie des campanulées* (1830); *Introduction à l'étude de la botanique* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Sur le musée botanique de M. B. Delessert* (1845); *Note sur une pomme de terre du Mexique* (1852); *Géographie botanique raisonnée* (1855, 2 tomes in-8). Il a réédité la *Théorie élémentaire de la botanique*, de son père, et continué l'ouvrage commencé par celui-ci en 1824; *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis*, etc. (1858, t. XIV; 1864, t. XV-XVI).

DECAZES (Élie, duc), homme d'État français, né le 28 septembre 1780, à Saint-Martin-de-Laye, près Libourne (Gironde), où son père était lieutenant au présidial, descend d'une famille gasconne anoblie par Henri IV, en 1595. Il commença ses études à l'École militaire de Vendôme, en 1790, et revint les terminer à Libourne où, après avoir fait son droit, il s'établit comme avocat. Sous le consulat, il vint à Paris chercher une plus haute fortune. Il était employé au ministère de la justice, quand il épousa en premières noces, en 1805, la fille du comte Muraire, premier président de la Cour de cassation. Ce mariage lui ouvrait la carrière de la magistrature. Nommé presque aussitôt juge au tribunal de la Seine, il devint conseiller à la Cour impériale en 1806. Mais, la même année, il fut appelé en Hollande par la confiance du roi Louis, ce souverain honnête homme qui aima mieux abdiquer un trône que de sacrifier les intérêts de son peuple aux vues politiques de son frère (1810). M. Decazes, son conseiller intime, le soutint, dit-on, dans cette résolution et excita par là contre lui même le mécontentement de l'empereur. Après avoir accompagné l'ex-roi en Bohême et en Autriche, il fut attaché, en 1811, au service de l'impératrice mère, madame Létitia, comme conseil et secrétaire de ses commandements.

Dès la première Restauration, M. Decazes se rallia aux Bourbons et à la Charte constitutionnelle. Il leur resta fidèle pendant les Cent-Jours, et se mettant à la tête d'une compagnie de garde nationale mobile, il offrit ses services au roi qui reprit bientôt le chemin de l'exil. M. Decazes s'opposa alors à l'adresse que la Cour royale dont il était membre, rédigeait en l'honneur de Napoléon, à peine revenu de l'île d'Elbe; quelques-uns de ses collègues soutenant que la rapidité de son retour de Cannes à Paris légitimait son rétablissement, il répondait ce mot devenu célèbre. « Je ne savais pas que la légitimité fût le prix de la course. » Il le paya de la perte de son titre de conseiller et fut, en outre, exilé de Paris.

M. Decazes alla attendre à Libourne la seconde Restauration. Après le désastre de Waterloo, il courut à Paris, où la Commission provisoire venait de se dissoudre. Il prit de sa propre autorité, au nom du roi, le poste de préfet de police, et, dans l'absence des troupes, il maintint la tranquillité de la ville avec la garde nationale, et 500 gendarmes, au milieu de la transformation générale des pouvoirs publics et de l'administration. Si on a reproché à M. Decazes ses efforts, dans ses tristes jours, pour imposer à la population parisienne une attitude respectueuse envers les alliés, il faut lui savoir gré de ceux non moins énergiques qu'il dut faire pour forcer nos vainqueurs à quelque respect envers nos personnes et nos monuments. Dès cette époque, Louis XVIII conçut pour son jeune serviteur une estime et une confiance sans bornes.

Le nom de M. Decazes est inséparable de tous les actes des cinq premières années de la Restauration et a été voué, comme cela était inévitable, à bien des haines. Tandis que le libéralisme l'accuse, sans en mesurer le degré, de sa participation à des mesures de réaction et de violence, les ultra-royalistes lui ont reproché, avec autrement d'amertume, les obstacles qu'il apportait à l'assouvissement de leurs ressentiments et de leurs colères. On a fait retomber, en grande partie sur lui, la responsabilité des exécutions juridiques qui firent de si illustres victimes; celle de l'impunité des assassins du Midi qu'il qualifia toutefois, à la tribune, « de profanateurs du royalisme, et de bourreaux enrôlés; » celle de la loi sur les cris séditieux, des lois qui suspendirent la liberté individuelle et la liberté de la presse; celle du bannissement des régicides, de l'établissement des cours prévôtales et de la répression si sanglante des troubles de Grenoble et de Lyon. Il passait néanmoins auprès des fauteurs de toutes ces vengeances pour seconder Louis XVIII dans ses désirs secrets, de leur arracher le plus possible de victimes. C'est cette situation que le roi exprimait spirituellement à son ministre, après l'évasion de la Valette en disant : « Vous verrez qu'ils diront que c'est nous. »

M. Decazes fut en effet un des adversaires les plus constants de la *chambre introuvable*, et, tout en la subissant, comme Louis XVIII, il aidait celui-ci à s'en débarrasser. De préfet de police devenu ministre de la police générale depuis le 24 septembre 1815, il se vit, avec son collègue, le comte de Barbé-Marbois, dénoncé au roi par une commission de la chambre, comme ayant perdu la confiance du pays. Mais, soutenu par l'affection de Louis XVIII, le ministre l'emporta et obtint enfin la fameuse ordonnance du 5 septembre 1816, à laquelle on assimilait plus tard, pour les justifier, les ordonnances de 1830. Celle de 1816, non-seulement dissolvait la Chambre, mais, modifiant le système électoral, sans cesser de professer un entier respect pour tous les articles de la Charte, elle retranchait de la Chambre les membres âgés de moins de quarante ans et ramenait les députés au nombre constitutionnel de 256, parmi lesquels l'aristocratie fougueuse de l'émigration n'avait plus la majorité. M. Decazes, qui n'avait lui-même que trente-six ans, se trouva l'une des premières victimes de cette réforme; mais le roi l'en dédommagea en l'élevant à la pairie, avec le titre de comte.

Le roi et le ministre, pour s'affranchir plus sûrement des exigences imprudentes de l'aristocratie, lui enlevèrent son ascendant dans les élections par la nouvelle loi électorale de 1817, qui devint le sujet principal des luttes parlementaires,

dans les années suivantes. Cette loi qui établissait l'élection directe, l'unité de collége, et n'exigeait pour l'exercice du droit électoral que trente ans d'âge et 300 francs de contributions, élargissait assez le cercle des électeurs pour faire naître une opposition libérale, moins dangereuse pour le trône que l'opposition aristocratique. De 1817 à 1819, M. Decazes a la principale part dans les mesures suivantes : abolition successive des lois d'exception portées en 1815; libération du territoire et des charges de l'occupation étrangère, deux ans avant le terme; lois de 1819 sur la presse, admettant la juridiction du jury, abolition de la traite des noirs; loi de recrutement; rappel successif de nombreux bannis.

Après une dislocation partielle du cabinet, causée par les élections de la Fayette, de Manuel et de Benjamin Constant, M. Decazes passa au ministère de l'intérieur abandonné par le duc de Richelieu (1818). Il s'y signala par une heureuse activité. C'est lui qui rétablit alors l'exposition quinquennale de l'industrie nationale : elle eut lieu en 1819, au Louvre, avec un grand éclat. L'agriculture, qu'il aimait dès cette époque, l'industrie à laquelle il consacra une si grande partie de sa vie, furent efficacement protégées. Un conseil général d'agriculture fut établi, et les conseils généraux du commerce et des manufactures réorganisés. Les prisons commencèrent à sortir de leur effroyable désordre, sous le haut patronage et la surveillance des hommes les plus distingués du royaume. Les grands établissements de science et d'utilité publique reçurent des subventions qui leur rendirent la vie.

Cependant la loi électorale restait toujours une source de difficultés. La Chambre des Députés la maintenait et soutenait, dans M. Decazes, son naturel défenseur. La Chambre des Pairs luttait toujours et avait déclaré la loi funeste. Elle manifesta plus rudement encore son opposition par le refus net de sanctionner un projet de loi pour la perception provisoire de trois douzièmes de l'impôt. Pour vaincre cette résistance, l'ordonnance du 5 mars 1819 introduisit d'un seul coup dans la Chambre soixante pairs nouveaux. C'était la première *fournée* à laquelle le pouvoir exécutif eût recours. Mais, quelques mois plus tard, le même ministre acceptait de modifier lui-même la loi qu'il avait maintenue jusque-là par ces coups d'autorité. Une élection plus significative du parti libéral, dans l'Isère, celle de l'abbé Grégoire, fut violemment exploitée par l'aristocratie, contre la loi électorale de 1817. Les ministres partisans de cette loi, Dessoles, président du cabinet, Gouvion Saint-Cyr, Louis, se retirèrent en même temps; M. Decazes, l'auteur de la loi, resta, forma et présida un nouveau ministère bientôt atteint par un plus grave événement, l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820).

Les ultra-royalistes n'hésitèrent pas à faire remonter jusqu'à M. Decazes la solidarité de cet attentat. Une accusation de complicité fut portée contre lui devant la Chambre par l'un des plus ardents, Clausel de Coussergues, qui s'attira une véhémente apostrophe de la part de M. de Saint-Aulaire, devenu depuis peu beau-père du ministre. M. de Saint-Aulaire exigea que l'épithète de *calomniateur* fût consignée au procès-verbal. « Il faut, dit-il, que vous obteniez la tête de M. Decazes, ou que la vôtre reste chargée d'infamie! » Si la complicité directe de M. Decazes était insoutenable, toute la presse aristocratique crut pouvoir soutenir la complicité morale et indirecte de son système avec le crime de Louvel. La famille royale s'émut tout entière; le comte d'Artois menaça de s'éloigner, si le roi n'abandonnait son ministre favori. Louis XVIII consentit enfin à une séparation que M. Decazes lui-même sollicitait, et Chateaubriand osa flétrir son départ de ce mot cruel qui a trouvé depuis tant de plagiaires : « Le pied lui glissa dans le sang. » Le vieux roi voulut, du moins, témoigner avec éclat ses sentiments pour la personne de M. Decazes, et sa reconnaissance pour ses services: il l'éleva au rang de duc et le nomma ambassadeur à Londres.

M. Decazes garda ce poste jusqu'à la chute du duc de Richelieu (décembre 1821), son ancien collègue et son successeur comme président du conseil. L'avénement du ministère de Villèle lui fit perdre son ambassade et le ramena sur les bancs de la Chambre des Pairs. Il prit part aux discussions les plus importantes, et combattit avec le parti libéral, sans tomber dans une opposition systématique, les lois contre la presse, sur les substitutions, sur le droit d'aînesse, et sur le sacrilége. Il contribua aussi à l'amélioration de la loi du jury et à la réforme du Code pénal militaire.

En 1830, M. Decazes, absent de Paris au moment de la révolution, déplora publiquement la catastrophe qui frappait la famille royale; mais en présence des faits accomplis il se rattacha à la nouvelle dynastie. Il la servit avec un grand zèle, tout en restant étranger aux combinaisons ministérielles qui suivirent. En 1834, il fut nommé grand référendaire de la Chambre des Pairs. Le palais du Luxembourg lui dut sa nouvelle salle des séances, sa bibliothèque, son agrandissement du côté du jardin, et, dans la nouvelle pépinière, le rétablissement et l'extension de cette école des vignes, où sont réunies toutes les espèces et variétés de l'univers. La révolution de Février l'a éloigné sans retour de la vie publique.

Le caractère politique de M. Decazes a été et devait être l'objet des attaques les plus contradictoires de la part des deux partis entre lesquels il s'est chargé de maintenir le système de balance adopté par Louis XVIII. La dignité de l'homme et des principes reste difficilement saine et sauve dans ces transactions continuelles entre deux opinions également absolues, et dans ces alternatives, avec des adversaires invariables, de rigueurs et de concessions. Mais, pour pratiquer pendant cinq ans cette politique d'équilibre, il faut une intelligence des hommes et des nécessités du moment, une souplesse d'esprit, une certaine fécondité de ressources et d'expédients, une docilité et en même temps une fermeté de caractère qui n'ont pas manqué à M. Decazes, et qui expliquent, avec l'aménité de ses manières et le charme de sa conversation, tout l'ascendant qu'il avait su prendre sur Louis XVIII.

Le duc Decazes, sorti du ministère simple chevalier de la Légion d'honneur, avait été nommé trois mois après, pendant son ambassade, officier de cet ordre, et, un peu plus tard, chevalier de celui du Saint-Esprit, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a été élevé au rang de grand-croix par Louis-Philippe, le 21 octobre 1841. En épousant, en 1818, Mlle de Saint-Aulaire, petite fille par sa mère du dernier prince régnant de Nassau-Sarrebruck, il avait obtenu du roi de Danemark, Frédéric VI, le titre de duc de Glucksberg. En 1846, le souverain du même pays, Christian VIII, auprès duquel il avait été envoyé en mission, le décora de l'ordre de l'Éléphant et de la croix particulière du Danebrog.

Protecteur éclairé de l'agriculture, des arts et de l'industrie, pendant sa vie publique, M. Decazes leur a consacré aussi les loisirs de sa vie privée. Il a été le fondateur d'un des principaux établissements métallurgiques de France, et ses forges de Decazeville, ouvertes depuis trente ans dans l'Aveyron, ont créé, dans un pays inhabité, une riche commune de 4000 âmes, qui porte

également son nom. Il a été membre de la Société impériale et centrale d'agriculture, président d'honneur de la Société impériale d'horticulture. — Il est mort le 24 octobre 1860.

M. Decazes a laissé trois enfants. Son fils aîné, Louis-Charles-Élie-Amanieu, marquis DECAZES, duc de Glücksberg, né le 9 mai 1819, a été ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal. La révolution de 1848 l'a fait rentrer, comme son père, dans la vie privée. Il est devenu commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, et chambellan honoraire du roi de Danemark.

DECHAMPS (Adolphe), homme d'État belge, né à Melle (Flandre orientale), le 17 juin 1807, fit à Séneffe, avec son frère Victor, sous la direction de son père, de fortes études qu'il compléta au musée de Bruxelles, en suivant les leçons de MM. Van de Weyer, Lesbroussart et Quételet. La révolution de septembre vint le surprendre au milieu de ses travaux littéraires et philosophiques. Élevé dans les principes de l'Union catholique et libérale, il soutint dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres* la cause de la nationalité belge. Ses opinions et ses amitiés le rattachaient alors au parti de M. de Lamennais et de *l'Avenir*, qu'il ne tarda pas à abandonner. Élu représentant en 1834, par le district d'Ath, il acquit dans la Chambre une influence considérable et prit surtout part à la discussion des projets de loi sur l'organisation communale et sur l'instruction publique supérieure. Il s'occupa aussi des intérêts industriels et commerciaux de la Belgique. En 1841, il fut nommé gouverneur du Luxembourg belge, puis s'acquitta avec succès d'une mission commerciale auprès du gouvernement français. Entré dans le cabinet mixte dirigé par M. Nothomb (1843), comme ministre des travaux publics, il déploya beaucoup de zèle pour l'achèvement du réseau des chemins de fer belges et présida à l'inauguration de celui de Liége à Verviers, de celui de Braine-le-Comte à Namur, et de la grande ligne qui relie le Rhin à l'Escaut. Dans les questions politiques, il appuyait le système de conciliation et d'équilibre entre le parti catholique et le parti libéral.

Lorsque après les élections de 1845, M. Nothomb fut remplacé par M. Van de Weyer, M. Dechamps ne se sépara point des libéraux modérés, et accepta le portefeuille des affaires étrangères. Il le conserva dans le cabinet exclusivement catholique de M. de Theux. Sous son ministère fut signée la convention commerciale du 13 décembre 1845 entre la France et la Belgique; par ce traité, la Belgique maintenait la diminution, déjà consentie en 1842, sur les vins et sur les soieries de France; elle obtenait en échange un tarif exceptionnel pour les fils et les tissus de lin. Le traité du 29 juillet 1846 rétablit les relations commerciales entre la Belgique et la Hollande, en assimilant les pavillons et les cargaisons provenant directement de l'un et de l'autre pays. Déjà, le 1er septembre 1844, un traité de commerce, de navigation et de transit avait été conclu avec l'union douanière allemande. Le 30 mars 1846 fut ratifiée une convention du même genre entre la Belgique et les États-Unis d'Amérique. Ainsi, de tous côtés s'abaissaient les barrières protectionnistes; M. Dechamps, malgré de vives réclamations, tirait la Belgique de l'isolement où des préjugés funestes l'avaient maintenue.

La chute de M. de Theux entraîna celle de M. Dechamps, qui, depuis 1847, est resté éloigné du pouvoir. Jusqu'en 1851, il a soutenu la lutte contre le parti libéral dans la Chambre des Représentants comme député de Charleroi, et dans la presse, comme rédacteur de la *Revue de Bruxelles*. Il est resté un des principaux défenseurs des intérêts de l'épiscopat et de ce qu'on a appelé en France la *liberté comme en Belgique*. Il a publié à Bruxelles, en 1859; *le Second Empire, dialogues politiques* (in-12), en 1860, *l'Empire et l'Angleterre* (in-8), etc.

DECHAMPS (A.... Victor), prédicateur belge, frère du précédent, né à Melle, en 1811, rédigea en 1830, avec son frère, dans *l'Émancipation* et dans le *Journal des Flandres* des articles signés des initiales A. V. D. Disciple de Lamennais, il se sépara bientôt de son maître, entra en 1831 au séminaire de Tournai et y commença ses études de théologie qu'il compléta à l'université catholique de Louvain. Il se fit admettre au couvent de Saint-Trond, dans la congrégation des Rédemptoristes. Après avoir enseigné, pendant deux ans, la théologie à Wittem, près d'Aix-la-Chapelle, il se voua tout entier à la prédication. A Liége, à Bruxelles, à Louvain, à Tournai, il obtint de véritables triomphes oratoires. Les fatigues de la prédication épuisèrent ses forces. Il partit pour l'Italie en 1847, visita Rome et Naples, eut plusieurs entretiens avec le pape Pie IX, et revint par Vienne et par Munich. Il prit ensuite la direction d'une maison de son ordre établie à Tournai. Il a publié : *le Christ et les antechrists dans les Écritures, l'histoire et la conscience* (Tournai, 1858, in-8); *la Question religieuse résolue par les faits* (1860, *Ibid.*, 2 vol. in-18); *Lettres théologiques sur la démonstration de la foi* (1861, *Ibid.*, in-18). *Pie IX et les erreurs contemporaines* (1864, in-18), ainsi que de nombreux écrits sur des questions d'actualité religieuse.

DECHASTELUS (Claude-Marie-Jean-Antoine), homme politique français, député, est né le 28 mars 1798. Ancien juge de paix et membre de Conseil général de la Loire, pour le canton de Saint-Symphorien de Lay, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Loire, par 25 166 voix sur 29 111 votants. M. Dechastelus a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

DECKER (Pierre-Pacques-François DE), publiciste et homme politique belge, né à Zèle (Flandre orientale), le 25 janvier 1812, fut élève des jésuites à Saint-Acheul, puis au collége de Fribourg, fit son cours de droit à la Faculté de Paris, et revint en Belgique, où il se fit connaître comme journaliste par des articles d'un style élégant et facile. En 1835, il publia un recueil de poésies sous le titre de *Religion et Amour*. Deux ans après, il fonda, avec M. Dechamps, la *Revue de Bruxelles*, organe du parti catholique. En 1839, les électeurs de Termonde l'envoyèrent à la Chambre des Représentants. Il se plaça dans les rangs des catholiques, mais il conserva son indépendance, et plus d'une fois il se sépara des ultramontains exclusifs, qui l'accusèrent de faiblesse et d'irrésolution. Après la retraite du ministère *mixte*, en 1845, il s'opposa énergiquement à la formation d'un cabinet homogène; mais sa voix ne fut point écoutée, et les ultra-catholiques restèrent seuls maîtres du pouvoir, jusqu'à l'avénement de MM. Rogier et Frère-Orban.

Pendant cette période de sa vie politique, il fit paraître plusieurs écrits remarquables : *du Pétitionnement en faveur de la langue flamande*

(1840); *Quinze ans, de 1830 à 1845* (1845); *de l'Influence du clergé en Belgique* (1843); *Études historiques et critiques sur les monts-de-piété; de l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux* (1848).

M. de Decker combattit le ministère libéral de 1847. A l'approche des élections partielles de 1852, il soutint M. de Gerlache, dans sa guerre à outrance contre MM. Rogier et Frère-Orban. Sa brochure intitulée : *l'Esprit de parti et l'esprit national*, fut fatale aux libéraux exclusifs. Les élections amenèrent le gouvernement à modifier sa politique. M. de Decker, sur le conseil même des libéraux modérés, fut appelé à former un cabinet mixte (30 mars 1855), qui prit pour devise « la transaction entre les opinions modérées, en dehors des luttes des partis et de leur influence.» Au dehors, il maintenait scrupuleusement la neutralité de la Belgique; au dedans, il s'est soutenu jusqu'au 9 novembre 1857, par des demi-mesures et d'habiles ménagements.

DECOMBEROUSSE (François-Isaac-Hyacinthe), auteur dramatique français, né à Vienne (Isère), le 3 juillet 1786, mort à Paris, le 21 mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

DECOMBEROUSSE (Alexis-Barbe-Benoît), vaudevilliste français, frère du précédent, né à Vienne (Isère), le 13 janvier 1793, étudia le droit à Paris, fut reçu en 1818 avocat à la Cour royale, puis se tourna aussi vers la littérature dramatique. Parmi les quatre-vingts ouvrages qu'il a écrits seul ou en société pour les divers théâtres de Paris, nous citerons d'abord dans le vaudeville, genre qu'il a exploité avec le plus de succès : *Mme d'Egmont* (1832); *l'Ami Grandet* (1834); et *Vouloir, c'est pouvoir* (1837), avec Ancelot; *Salvoisy, ou l'Amoureux de la Reine* (1834), avec MM. Scribe et Rougemont; *la Polka en province* (1844), avec M. Cordier; et enfin, avec Bayard, *Frétillon* (1834), chanson de Béranger mise en cinq actes pleins de malice, et qui obtint au Palais-Royal une véritable vogue. Il a aussi donné une comédie, *l'Espion du mari* (1832), avec M. Fulgence, et quelques drames, *le Fou* (1829), avec MM. Drouineau et Béraud; *l'Incendiaire* (1831) et *le Marché de Saint-Pierre* (1839), avec M. Antier. Les dernières pièces de M. Decomberousse jeune sont encore des vaudevilles : *Un amant qui ne veut pas être heureux* (1850), avec M. Lubize; et *Trois coups de pied* (1851), au théâtre des Variétés, avec M. Lockroy. — Il est mort en décembre 1862. On vient de publier *le Théâtre d'Alexis de Comberousse* (3 vol. grand in-8, à 2 colonnes).

DECOURCELLE (Adrien), auteur dramatique français, né à Paris en 1824, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta très-jeune par des comédies et des vaudevilles. Livré d'abord exclusivement à ce dernier genre, il a aussi abordé le drame, depuis son mariage avec une nièce de M. Dennery, le dramaturge. Il a signé une cinquantaine de pièces, dont les suivantes sont de lui seul : *une Soirée à la Bastille*, en un acte, en vers (Français, avril 1845); *don Gusman, ou la Journée d'un séducteur*, en cinq actes, en vers (1846) *la Marinette, ou le Théâtre de la Farce*, en un acte, en vers (Ibid., 1er janvier 1848); *les Mémoires de Grammont*, en un acte (Gymnase, 2 janvier); *le Roi de cœur*, en un acte (Vaudeville, novembre); *Diviser pour régner*, en un acte (Gymnase, janvier 1850); *le Président de la bazoche*, en un acte (Vaudeville, juin); *les Dragons de la Reine*, en un acte (Palais-Royal, octobre 1851).

Il a donné, en collaboration, avec M. Deslandes, *Un et un font un* (1848); avec M. Th. Barrière : *les Portraits, les Douze travaux d'Hercule, un vilain Monsieur* (1848); *la Petite Cousine* (1849); *un Monsieur qui suit les Femmes* (1850); *un Roi de la mode, l'Enseignement mutuel, English exhibition, Tambour battant* (1851); *une Vengeance, les Femmes de Gavarni, la Tête de Martin* (1852); *Monsieur mon fils!* (1855); avec M. Labiche : *Oscar XXVIII, Agénor le Dangereux, les Petits moyens* (1848-1850); avec M. Léon Guillard : *le Bal du prisonnier* (1849); avec M. Lefranc : *Pierrot*, pièce de carnaval (Odéon, 1851); avec M. Lambert Thiboust : *la Perdrix rouge* (1852); *Je dîne chez ma mère* (Gymnase, 1855); *un Tyran domestique* (1856); avec M. H. de Lacretelle : *Fais ce que dois*, en trois actes, en vers (Français, septembre 1856); avec M. Dennery : *l'Échelle des Femmes* (1850); *un Ménage à trois* (1853); avec M. Anicet Bourgeois : *J'enlève ma femme* (1857), etc. Rappelons parmi les drames : *Jenny l'ouvrière* (Porte-Saint-Martin, 1850); avec M. J. Barbier : *les Orphelines de Valneige*, tiré de la *Geneviève* de M. de Lamartine, en trois actes (Vaudeville, 1853); avec M. Jaime : *le Château des Tilleuls* (Ambigu, 1854); avec MM. Deslandes et Roland : *la Bête du bon Dieu*, en six tableaux (Porte-Saint-Martin, même année); avec M. Marc Fournier : *la Joie de la maison*, pièce en trois actes (Vaudeville, mars 1855); avec M. Anicet Bourgeois : *le Fils de M. Godard*, en trois actes (Ibid., décembre 1855); *les Mariages d'aujourd'hui*, comédie en quatre actes, avec M. A. Bourgeois (Gymnase, 1861), etc.

DE COURCY (Frédéric), vaudevilliste français, né en 1795, a signé depuis 1823, soit seul, soit en collaboration, plus de cent vaudevilles, qui sont restés au répertoire. Nous citerons : *le Duel par procuration* (1822), avec Rousseau; *l'Amour et l'Appétit*, en un acte (1823), avec Saint-Elme; *les Emprunts à la mode, ou le Négociant sans patente*, en un acte (1824); *le Roman par lettres, ou le Chapitre* XVIII, en un acte (1826); *l'Écrivain public*, en un acte (1827); *Simple histoire*, en un acte (1838), et diverses pièces en collaboration avec MM. Scribe, Saint-Georges, Jaime, etc. (1826-1839). On a encore de lui : *Mazagran, bulletin d'Afrique*, cantate (1840); *les Gueux de Bruges, ou le Roi d'un jour*, chronique de 1573 (1842, in-8); avec Ferd. Langle; *un Éternel et terrible souvenir, ou les inondations de Lyon*, en vers (1856), et un assez grand nombre de chansonnettes, dont quelques-unes ont eu de la popularité. — M. Fr. de Courcy est mort en 1862.

Son fils, M. Charles DE COURCY, né vers 1824, se fit lui-même connaître comme auteur de quelques pièces jouées sur des scènes secondaires, et comme collaborateur de divers journaux, notamment de l'*Illustration*. Il a donné, en 1860, à l'Odéon, un drame en cinq actes, *Daniel Lambert*, qui a eu du succès; en 1862, *Diane de Valneuil*, comédie en cinq actes (même théâtre, 8 mars), etc.

DECOUVRANT (André-Marie-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Morlaix (Finistère), le 31 juillet 1804, fit son droit à Rennes, fut reçu avocat en 1825, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Sous la monarchie de Juillet il professa des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut nommé par acclamation maire de Morlaix, puis fut élu, le premier de la liste, représentant du Finistère à l'Assemblée constituante, par 110 000 voix environ, sur 116 000 votants. Membre du comité de la justice, il vota avec la fraction mo-

dérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et ne fut pas réélu en 1849 à l'Assemblée législative.

DEDECKER. Voy. DECKER (DE).

DEDREUX (Alfred), peintre de genre, né à Paris, en 1812, suivit l'atelier de M. Léon Cogniet, et se livra spécialement à l'étude du cheval, et débuta, en 1831, par un *Intérieur d'écurie* et un *Jeune poulain sautant un fossé*. A part un séjour de quatre ans en Angleterre (1848-1852), il a constamment figuré aux salons, où il a le plus souvent exposé des *Courses*, des *Galops*, des *Chasses*, des *Ecuries* et des *Meutes*. Comme fantaisies, il faut citer de lui : *la Châtelaine*, *Riche et pauvre*, *le Déjeuner trop chaud*, *Chien et Chat*, *la Vie intime*, *le Retour*, *la Mort;* comme scènes historiques, le *Martyre de saint Hippolyte*, la *Bataille de Baugé*, la *Chasse au vol sous Charles VII;* et parmi ses principaux portraits équestres, *le duc d'Orléans* (1844), au musée de Bordeaux ; *le comte Klein*, *Napoléon III* (1853). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1834, deux secondes en 1844 et 1848, et la décoration en août 1857. — M. Dedreux est mort en mars 1860.

DEFACQZ (Eugène), jurisconsulte et homme politique belge, né à Ath, en 1797, était avocat quand éclata la révolution de 1830. Il fit partie du Congrès national, et y appuya avec énergie toutes les mesures qui avaient pour objet de maintenir l'intégrité du territoire belge. Il se prononça contre l'institution du Sénat et contre l'élection du roi Léopold. Ce fut sur sa proposition que fut fixé le chiffre du cens électoral. Il est devenu conseiller à la Cour de cassation, et grand-maître de la franc-maçonnerie belge. En 1847, il présida le grand Congrès libéral ; puis, après la séparation des libéraux et des radicaux, la Société de *l'Alliance*, opposée à *l'Association*.

En dehors de la politique, M. Defacqz a publié quelques ouvrages de droit, notamment : *Ancien droit belgique, précis des lois et coutumes observées en Belgique avant le Code civil* (Bruxelles, 1846, in-8).

DEFAUCONPRET (Charles-Auguste), littérateur français, né le 19 décembre 1797, à Saint-Denis (Seine), est fils du traducteur de Walter Scott et de Cooper, mort en 1843. Il fit ses études au lycée Napoléon, devint, en 1819, préfet des études à l'institution Sainte-Barbe (aujourd'hui collége Rollin), et fut, à la mort d'un de ses fondateurs, l'abbé Nicolle, désigné pour lui succéder en qualité de directeur. Il a administré cet établissement, qui jouit d'une grande prospérité, jusqu'en 1864. Il a eu pour successeur, M. Paret, auteur de divers livres classiques, attaché depuis environ trente ans à ce collége, comme professeur et comme préfet des études, et qui est mort au mois d'août de la même année.

M. Defauconpret a collaboré avec son père à un grand nombre de traductions. Il a publié en son nom celle des *Voyages de Christophe Colomb*, par Washington Irving, et celle de plusieurs voyages anglais. Walter Scott lui a témoigné une bienveillance particulière. Il a été, avec M. Alexandre, un des auteurs du premier dictionnaire français-grec (1824). Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837.

DEFFÈS (Pierre-Louis), compositeur français, né à Toulouse, le 24 juillet 1819, fut d'abord placé dans le commerce et ne vint à Paris qu'en 1840. Admis au Conservatoire, et successivement élève de Berton et de M. Halévy, il remporta le grand prix de l'Institut en 1847. Après un séjour de trois ans en Italie et en Allemagne, il a débuté au théâtre en 1855, et a donné depuis cette époque : *l'Anneau d'argent*, *la Clé des champs*, pièces en un acte (Opéra-Comique, 1855 et 1857); *Broskovano*, opéra-comique en deux actes (Théâtre-Lyrique, 1858); *le Café du Roi*, opéra-comique en un acte (Théâtre-Lyrique, 1861), etc. On lui doit encore une *Messe* solennelle, composée à Rome en 1850, et exécutée avec succès à Paris en 1858.

DEFORGES (Philippe-Auguste PITTAUD-), vaudevilliste français, né à Paris, le 5 avril 1805, fit ses études au collége Bourbon, et entra dans l'administration des douanes; mais ses liaisons avec Eugène Sue et M. de Leuven, lui inspirèrent le goût des lettres et du théâtre. En 1825, il fonda à Bordeaux *le Kaléidoscope*, puis il écrivit dans les petits journaux de Paris, et fit représenter près d'une centaine de pièces, des vaudevilles pour la plupart. En 1830, il entra au ministère de la guerre en qualité de chef du secrétariat, et échangea cette position en 1839 contre celle de chef du bureau des archives.

Depuis sa pièce de début au théâtre, *Henri IV en famille* (1828), M. Deforges a donné en collaboration avec Théaulon : *la Perle de Marienbourg* (1828); *la Danseuse de Venise* (1834); *la Périchole* (1835) ; *Carmagnole* (1837) ; et *le Ramoneur*; avec M. de Leuven : *Scaramouche* (1831) ; *Vert-Vert* et *Sophie Arnould* (1832), deux excellents rôles de Mlle Déjazet : *les Baigneuses* et *l'Alcôve* (1833) ; *la Tempête* (1834); *Farinelli* et *Esther à Saint-Cyr* (1835) ; *le Premier pas de son Altesse*, *le Mari honoraire* et *le Père Lathuille* (1836) ; *Manon Giroux* (1839), et le divertissement-monologue de *Sous clef* (1844); avec M. Duport : *le Comte de Charolais* (1836); *Schubry* (1837), et *le Forgeron de Saint-Patrick* (1840); avec M. Vermond : *Lekain à Draguignan* (1839), et *une Nuit au sérail* (1841), avec MM. Langlé et Vanderburch : *les Fables de la Fontaine* (1842), en cinq actes.

M. Deforges a encore fait représenter la jolie pièce de *Frascati* (1838), avec Dinaux; *Une aventure de Scaramouche* (1841), opéra bouffon, avec MM. de Livry et de Leuven; *le Tyran de café* (1841), avec Ancelot et M. Dupont: et *la Chute des feuilles* (1849), avec Roche. Depuis quelques années, sa collaboration dramatique a cessé d'être aussi active qu'autrefois: cependant, il a encore travaillé avec M. de Villeneuve, au drame historique de *Jean Bart* (1848), auquel Eugène Sue n'est pas étranger; avec M. Gabriel, à *la Butte des Moulins* (1852), et avec M. de Leuven, au *Bijou perdu* (1855), opéras-comiques. M. Deforges prépare, dit-on, les matériaux d'un ouvrage sur le théâtre moderne.

DEFRÉMERY (Charles), orientaliste français, né à Cambrai (Nord), le 8 décembre 1822, se livra, de 1840 à 1842, à l'étude approfondie des langues orientales sous la direction des professeurs du Collége de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval pour l'arabe, et MM. Quatremère et Jaubert pour le persan. Il fut admis dans la Société asiatique, à la suite de la publication de *l'Histoire des sultans du Kharezm*, par Mirkhond (1842, gr. in-8), texte persan accompagné de notes historiques et grammaticales. Il a publié dans le même cercle d'études : *Histoire des sultans Ghourides* (1844, in-8), traduite du persan de Mirkhond; *Histoire des Samanides* (1845, in-8), traduite du même auteur; *Histoire*

des Seldjoukides et des Ismaéliens, ou Assassins de l'Iran (1849, in-8), traduite du persan, et sur lesquels il a, en 1854, fait de *Nouvelles recherches; Histoire des Khans mongols du Turkistan et de la Transoxiane* (1852, in-8), traduit du persan de Khoudémir.

La géographie ancienne doit aussi à M. Defrémery des travaux intéressants : la traduction annotée des *Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse, l'Asie centrale et l'Asie Mineure* (1848-1851, 2 vol. in-8; réimprimés avec l'original arabe, 1853-1856, 3 vol. in-8); *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits* (1849, in-8), relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale; Collaborateur assidu du *Journal asiatique de Paris*, depuis 1842, plusieurs de ses articles ont été recueillis sous le titre de : *Mémoires d'histoire orientale*, etc. (1854, in-8, 1re partie). Son dernier ouvrage est : *Gulistan, ou le Parterre des roses* (1858, in-12), traduit de Sadi.

DE FREYNE DE COOLAVIN (Charles FRENCH, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1792, est le 3e fils de feu sir Arthur French, et sur le refus de son père et de son grand-père, il a hérité, par une réversibilité spéciale, en 1863, des titres de 2e baron de Freyne. Il était auparavant capitaine au 81e régiment d'infanterie. Non marié, il a pour héritier son frère, Fitz-Stephen, né en 1801, élevé au collége de la Trinité à Dublin, et encien représentant du comté de Roscommon au Parlement. *

DEGER (Ernest), peintre allemand, né à Bockenheim (Hesse-Électorale), le 15 avril 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous la direction particulière de M. Schadow, et débuta par des copies très-remarquables des *Vierges* de Raphaël. Ses relations avec MM. Steinla et Overbeck déterminèrent sa prédilection pour la peinture religieuse. A partir de 1837, il exécuta *le Sauveur et sa mère, la Vierge en prière auprès de son enfant, l'Enfant Jésus, la Salutation angélique, la Vierge avec son Fils*, qui se trouve à l'église des Jésuites de Dusseldorf; *le Sauveur mort recueilli sur le sein de sa mère et entouré par l'ange, le Sauveur portant sa croix*, une *Ascension*, et de nombreux tableaux reproduits presque tous par la gravure ou la lithographie.

Lorsque le comte de Furstemberg-Stammheim eut fait vœu de bâtir l'église de Saint-Apollinaire, à Remagen sur le Rhin, M. Deger fut un des peintres qu'il appela à la décorer de fresques, pour lesquelles ils allèrent tout exprès chercher en Italie des modèles. Il eut même la direction de cette œuvre colossale, achevée en 1851, et qui demeure comme le grand monument de l'école de Dusseldorf. Parmi les fresques dont l'exécution lui appartient, on en cite un grand nombre représentant l'enfance du Christ, sa mission et les dix dernières années de son existence, notamment : *le Christ, Saint Jean-Baptiste et les Prophètes, le Jardin des Oliviers, la Flagellation, Jésus couronné d'épines, Jésus portant sa croix, l'Ascension, la sainte Vierge et saint Joseph*, etc., œuvres magistrales, empreintes d'un grand sentiment religieux. M. Ernest Deger appartient à l'école dite nazaréenne, qui a surtout traité les sujets du Nouveau Testament, en préférant aux intentions philosophiques trop obscures la beauté des formes et l'expression de la physionomie. Il a aussi été chargé, par le roi de Prusse, de décorer à fresque la chapelle du château de Stolzenfels sur le Rhin. Il a envoyé à nos derniers Salons (1857 et 1859) : *l'Enfant Jésus*, avec cette légende : *Date et dabitur vobis*, et *la Madone du mont Saint-Apollinaire*, étude. Nommé par le roi de Bavière professeur à l'École des beaux-arts de Munich, M. Deger est membre des Académies de Munich et de Berlin.

DEGOUSÉE (Joseph-Marie-Anne), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Rennes (Ile-et-Vilaine), le 8 juillet 1795, partit comme soldat en 1809, et fit les dernières campagnes de l'Empire. Licencié le 5 septembre 1815, il fut compromis dans l'affaire des *Patriotes* de 1816, qui coûta la vie à plusieurs de ses amis; en 1820, il entra dans la Charbonnerie, et fut arrêté de nouveau. Pendant les journées de Juillet il fut un des aides de camp de La Fayette. Il combattit ensuite la politique de Louis-Philippe, au nom des principes républicains. En rentrant dans la vie civile, sous la Restauration, il avait appliqué son activité à l'industrie, particulièrement au forage des puits artésiens et à la fabrication des équipages de sonde qu'il perfectionna par des procédés nouveaux. Ses travaux lui valurent des prix et des médailles d'or de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (1830), de la Société royale et centrale d'agriculture (1831 et 1835), de l'Académie des sciences (1835), ainsi que du jury de l'exposition.

Toujours mêlé à la politique, M. Degousée prit part à la fondation du Comité central démocratique, redoubla d'activité pendant la campagne des banquets réformistes, fut au nombre des combattants de Février, et contribua à la proclamation de la République. Sa candidature, soutenue par le *National*, échoua dans le département de la Seine; mais il fut élu dans la Sarthe, par 66 145 suffrages. Membre du comité des travaux publics, et promu par la majorité aux fonctions de questeur, il s'associa d'abord à tous les efforts de la droite contre le socialisme et se rattacha même au Comité de la rue de Poitiers. Il soutint toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et combattit, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée, mais sans appuyer les demandes de mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Ingénieur civil estimé, M. Degousée est auteur d'un bon ouvrage spécial, le *Guide du sondeur, ou Traité théorique et pratique des sondages* (1847, in-8, avec atlas).— Il est mort le 25 novembre 1862.

DEGOUVE-DENUNCQUES (Édouard-Albert-François-Joseph), administrateur français, né à Douai, le 16 août 1810, est fils du magistrat de ce nom, député libéral sous la Restauration, nommé conseiller à la Cour royale de Paris, en septembre 1830, et mort en 1833. Il entra dans la vie politique après la révolution de Juillet, et servit dans la presse le parti libéral. Sous la République, il fut nommé, le 2 juin 1848, par arrêté de la Commission exécutive, préfet du Pas-de-Calais. Au mois de janvier 1849, sous la présidence de Louis-Napoléon, il fut transféré à la préfecture des Deux-Sèvres, où il fut remplacé le 23 novembre suivant. Écarté des affaires publiques, M. Degouve-Denuncques s'occupa de travaux d'exploitation de houille.

DE GREY (Thomas-Philippe DE GREY, baron GRANTHAM, 1er comte), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 décembre 1781, mort en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DE GREY (George-Frédéric-Samuel-Robinson,

baron GRANTHAM, 2e comte), homme politique et pair d'Angleterre, fils du précédent, né à Londres, en 1827, appartient à une famille normande, qui compte parmi ses membres une des femmes de Henri VIII. Député-lieutenant du comté de Lincoln (1849), puis de celui d'York, il fut nommé sous-secrétaire d'État à la guerre en 1859, passa en 1861 au conseil des Indes, puis revint la même année à la guerre et y reçut, en 1863, le titre de secrétaire d'État. De 1852 à 1859, il occupa différents siéges au Parlement: à cette dernière date, il entra à la Chambre haute, d'abord comme successeur des titres de Ripon et de Goderich qu'il tenait de son père, puis de ceux de De Grey et de Grantham que lui légua son oncle. Marié, en 1851, à la fille aînée du capitaine Wyner, qui a été nommée, en 1863, dame d'honneur de la princesse de Galles, il a pour héritier son fils Frédéric Olivier, vicomte GODERICH, né à Londres en 1852.

DEGUERRY (l'abbé Gaspard), ou DU GUERRY, prêtre français, né à Lyon, en 1797, d'une famille originaire de Suisse, et fils d'un marchand de bois, entra d'abord à la maîtrise, puis au petit séminaire de sa ville natale, et, en 1812, au collége de Villefranche. Il reprit en 1814 ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre, avec dispense, en mars 1820, il professa quatre ans la philosophie, l'éloquence et la théologie, et se livra ensuite à la prédication. En 1824, il prêchait à Lyon, en 1825 et 1826 à Paris, et, l'année suivante, Charles X le nomma aumônier du 6e régiment de la garde royale, qu'il suivit jusqu'en 1830 à Orléans, Rouen et Paris. En 1828, il prononça, à Orléans, l'éloge de Jeanne d'Arc, qu'il a été appelé, vingt-huit ans plus tard, à faire de nouveau (1856). Après avoir repris exclusivement, de 1830 à 1839, le cours de ses prédications, M. Deguerry fit, en 1840, un voyage à Rome. A son retour, il devint chanoine de Notre-Dame, archiprêtre en 1844, et passa à la cure de Saint-Eustache (1845), puis à celle de la Madeleine (1849). Au mois de juin 1861, il fut nommé à l'évêché de Marseille, mais il pria l'Empereur de le dispenser d'accepter cette nomination, et fut remplacé par M. Cruice. Décoré en mai 1846, il a été fait officier de la Légion d'honneur en 1853.

On a de lui: *Éloge de Jeanne d'Arc* (1828); *la Trappe mieux connue* (1844); *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1846); *Vies des saints* (1845); *Notice sur le comte de Clocheville* (1853), et à trente ans de distance, un second *Éloge de Jeanne d'Arc* (1856).

DEHAUSSY DE ROBÉCOURT (Jean-Baptiste Furcy), magistrat français, ancien député, né à Péronne (Somme), le 10 juin 1784, est fils d'un membre des premières assemblées républicaines. Admis en 1804 au barreau de Paris, il entra en 1810 dans la magistrature comme conseiller-auditeur à la Cour impériale; conseiller en titre en 1817, il exerça les fonctions de président de Chambre de 1826 à 1833 et passa, à cette dernière date, à la Cour de cassation. Dans la législature de 1837 à 1841, il représenta l'arrondissement de Péronne à la Chambre des députés où il vota avec la majorité conservatrice. M. Dehaussy de Robécourt a revu et annoté la *Médecine légale* de M. Devergie (1835-1836; 2e édit., 1840, 3 vol. in-8). Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

DEHÈQUE (Félix-Désiré), helléniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 9 octobre 1794, entra à l'École normale en 1813, mais quitta de bonne heure l'enseignement pour l'administration; il était secrétaire de la mairie du 10e arrondissement de Paris, lorsqu'il fut élu, le 18 novembre 1859, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Le Prévost. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845.

On a de lui: *la Charte constitutionnelle traduite en grec moderne* (1821); *Dictionnaire grec moderne français* (1825); *la Cassandre de Lycophron* (1853), texte et traduction; *Poésies de Christopoulos* (Strasbourg, 1831), texte et traduction; *Poésies cypriques d'Andreadis* (1837). Il a collaboré à la *Gazette de l'instruction publique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et à l'*Encyclopédie moderne*.

DEHN (Siegfrid-Wilhelm), écrivain et musicien allemand, né à Altona, le 25 février 1799, mort le 12 avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DEIN (Louis), homme politique français, député, est né en 1819. Ancien juge de paix et membre du Conseil général du Finistère pour le canton de Plouescat, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la troisième circonscription du même département par 16 180 voix sur 26 130 votants.

DEINHARDSTEIN (Jean-Louis), écrivain dramatique allemand, né à Vienne le 21 juin 1794, obtint, en 1827, la chaire d'esthétique et de littérature classique à l'université de Vienne. Mais, en 1832, la publication de plusieurs ouvrages dramatiques, le fit nommer vice-directeur du théâtre de la cour, et conseiller ordinaire du gouvernement. A peine âgé de vingt ans, M. Deinhardstein avait déjà livré à l'impression un premier recueil de *Poésies dramatiques* (Dramatische Dichtungen, Vienne, 1816) qui passa inaperçu. Son second recueil, intitulé *Théâtre* (Vienne, 1827 et 1833, 2 vol.), contient un certain nombre de pièces qui furent bien accueillies, entre autres: *la Dame voilée* (Die Verschleierte Dame), *Floretta*, *l'Image de Danaé* (das Bild der Danae), *Hans Sachs*, etc. On cite encore *les Ennuis de mariage* (Ehestands Qualen, Vienne, 1820); *les Fiançailles de l'archiduc Maximilien* (Erzherzog Maximilian's Brautzug, Vienne 1832); *Viola* (Vienne, 1841), comédie d'après la pièce: *As you like it* de Shakspeare, et enfin la comédie *Garrick à Bristol* (Vienne, 1834).

Le succès de cette dernière pièce engagea M. Deinhardstein à composer toute une série d'œuvres dramatiques ayant pour fond commun la vie romanesque des acteurs et des artistes, et qui ont été réunies sous le titre de: *Drames d'artistes* (Künstlerdramen, Leipsick, 1845, 2 vol.). On a publié ses *OEuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipsick, 1848-1851, 5 vol.).

M. Deinhardstein, en dehors du théâtre, a écrit: *Esquisses de voyage* (Skizzen einer Reise, Vienne, 1831); un recueil de *Poésies lyriques* (Gedichte, Berlin, 1844), et des *Contes et Nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen, Pesth, 1846). De 1830 à 1851, il a dirigé les *Annuaires de littérature* (Jahrbücher der Literatur).

DÉJAZET (Pauline-Virginie), célèbre actrice française, née à Paris, le 30 août 1798, débuta à cinq ans au théâtre des Capucines, dans *Fanchon toute seule*. Elle avait déjà passé par plusieurs scènes quand elle vint jouer les jeunes premières au théâtre des Jeunes Élèves, supprimé

par le décret de 1807. Elle revint aux rôles d'enfants et joua, au Vaudeville, la fée Nabotte dans *la Belle au bois dormant*, de Bouilly. Ce fut, à cette époque, son plus grand succès. Elle quitta le Vaudeville en 1817, et alla jouer en province, où elle eut, dit-on, à se plaindre de l'injustice de plusieurs directeurs, et d'où elle revint à Paris à diverses reprises. Pendant cette période de jeunesse nomade, elle se fit applaudir aux Variétés dans les *Petits braconniers*, à Lyon et à Bordeaux dans la *Leçon de botanique*, de Dupaty, et surtout dans *Angélique ou la Champenoise*.

Engagée au Gymnase en 1821, elle joua dans *Caroline*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, *le Plus beau jour de la vie*, *la Petite lampe merveilleuse* et *la Loge du portier*. Mais se voyant sacrifiée à Léontine Fay et Jenny Vertpré, elle passa, en 1828, au théâtre des Nouveautés, où elle se rencontra avec Potier et M. Bouffé : elle joua dans le *Mariage impossible*, dans *Henri IV en famille*, et particulièrement dans *Bonaparte à Brienne*, où elle représenta avec le plus grand bonheur le héros adolescent.

C'est en 1831 que Mlle Déjazet vint au Palais-Royal prendre place à côté de Samson, Lepeintre aîné, Boustan, etc. *Le Philtre*, *l'Enfance de Louis XII*, *Vert-Vert*, *Judith et Holopherne*, *Frétillon*, *les premières armes de Richelieu*, *Indiana et Charlemagne*, etc., etc., firent à l'actrice et au théâtre une immense popularité. Elle quitta le Palais-Royal en 1844, et prit pour cinq ans un engagement plus lucratif aux Variétés, où la suivit la faveur du public. Elle y joua dans *Gentil Bernard*, *le Moulin à paroles*, *le Marquis de Lauzun*, et reprit *les Premières armes de Richelieu*.

Son engagement terminé, elle alla donner des représentations en province, puis s'engagea au Vaudeville, où elle joua *le Vicomte de Letorières*, créé par elle au Palais-Royal, et *la Douairière de Brionne*. Après de nouvelles courses en province et un voyage à Londres, elle rentra aux Variétés dans *les Trois Gamins*, joua à la Gaîté *le Sergent Frédéric* (1855), et reparut accidentellement sur quelques scènes parisiennes. En septembre 1859, elle a obtenu le privilége du théâtre des Folies-Nouvelles qui prit alors son nom. Elle y joua *M. Garat* avec grand succès (1860), et plus récemment *Gentil Bernard* (1863), sans compter un grand nombre de créations nouvelles ou de ses anciens rôles.

Mlle Déjazet a surtout réussi dans les rôles masculins, où elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements, et les allures fringantes de son éternelle jeunesse. Sa manière toute particulière de chanter les couplets, plus agréable que savante, a beaucoup contribué à la vogue dont elle a constamment joui.

Son fils, M. Eugène Déjazet, s'est fait connaître par plusieurs compositions musicales, et a donné toute une série d'opérettes sur le théâtre de sa mère, notamment *Un mariage en l'air* (mars 1861); *Double-deux* (mai 1861); *la Rosière de quarante ans* (avril 1862); *l'Argent et l'amour* (février 1863). — Une fille de la célèbre actrice, Mlle Herminie Déjazet, a débuté comme chanteuse sur quelques théâtres de l'étranger, et s'est aussi essayée à la composition musicale.

DELAAGE (Marie Henri), littérateur français, né à Paris, en 1825, et petit-fils par sa mère du célèbre Chaptal, ministre de l'Empire, fit ses études dans l'institution semi-ecclésiastique de l'abbé Poiloup à Vaugirard. Après un surnumérariat de quelques mois au ministère de la marine, il se jeta dans la carrière des lettres et se mit à écrire une foule de livres ou de brochures dont plusieurs semblent décorés à dessein d'un titre emphatique ou bizarre : *le Sang du Christ* (1849); *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850); *Doctrines des Sociétés secrètes* (1852), etc. Il faut citer à part toute une série d'ouvrages : *le Monde occulte* (1851); *le Monde prophétique* (1853); *l'Éternité dévoilée* (1854); *les Ressuscités au ciel et dans l'enfer* (1855); *le Monde occulte* (1859 etc., dans lesquels l'auteur cherche la démonstration visible des vérités surnaturelles du christianisme dans les expériences magnétiques et autres manifestations merveilleuses.

DELABARRE (E...-Fr...), médecin français, né à Lisieux en 1784, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1806, le diplôme de docteur. Élève de son père, ancien dentiste de la ville de Rouen, il a longtemps eu la réputation méritée d'un praticien des plus instruits et des plus consciencieux. Sous la Restauration, il a fait à l'administration générale un cours de prothèse dentaire et a été attaché aux hôpitaux des Enfants et des Orphelins. M. Delabarre est chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié un certain nombre d'ouvrages spéciaux : *Dissertation sur l'histoire des dents* (1806, in-4); *Odontologie* (1815, in-8); *Traité de la seconde dentition* (1819, in-8), complété en 1826; *Traité de la partie mécanique de l'art du chirurgien-dentiste* (1820, 2 vol. in-8); des mémoires disséminés dans les recueils scientifiques.

Delabarre (Adolphe), fils du précédent, né à Paris, en 1819, a succédé à son père à l'hospice des Orphelins; officier de santé en 1839, il a complété ses études à l'université allemande de Giessen qui lui a conféré, en 1847, le grade de docteur. On a de lui : *Expériences sur les vapeurs d'éther* (1847); *des Accidents de dentition chez les enfants* (1851); *Histoire de la gutta-percha* (1852) et de son application aux dentures artificielles; *de la Mortalité des enfants en bas âge* (1855), etc.

DELABARRE-DUPARCQ (Nicolas-Édouard), écrivain militaire français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1er avril 1819, entra en 1836 à l'École polytechnique et en 1838 à l'École d'application de Metz. Il en sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, où il s'occupa de diverses expériences sur l'art des mines. L'année suivante, il reçut la mission de travailler aux contre-mines de Verdun. Nommé capitaine en janvier 1844, il fut employé aux constructions hydrauliques de Dunkerque. En 1849, il est devenu, par le concours, professeur d'histoire militaire à l'École de Saint-Cyr.

M. Delabarre est auteur de nombreux écrits dont voici les principaux : *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1851, in-8); *Commentaires sur le Traité de la guerre* de Clausewitz (1853, in-8); *Portraits militaires, esquisses historiques et stratégiques* (1853-1855, 2 vol. in-8); *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8). Il a traduit de l'allemand : *Principes de la grande guerre, suivis d'exemples tactiques raisonnés de leur application*, par le prince Charles d'Autriche (1851, in-fol.), *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, par le major prussien F. de Ciriacy (1854, in-8); *Histoire de la fortification permanente*, par A. de Zastrow (3e édit., 1856, 2 vol. in-8 et atlas in-fol.); de l'espagnol; *Théorie analytique de la fortification permanente* par don Jose Herrera (1847, in-8 et atlas in-4) : *Capitaines anciens et modernes* par le général San Miguel (1848, in-8); *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, opuscule suivi de l'*Histoire du régiment de Jaen*, par le général comte de Clonard (1851, in-8); *Éléments d'art et d'histoire militaires* (1858); *Histoire militaire de la Prusse*

avant 1756 (même année). *Histoire de l'art de la guerre avant l'usage de la poudre* (1860, in-8; 1861, 2e partie); *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* (1861, in-8); *Hannibal en Italie* (1863, in-8); *l'Art militaire pendant les guerres de religion* (1864, in-8), etc. M. Delabarre a donné en outre des articles au *Journal des sciences militaires*, au *Spectateur militaire*, au *Journal des armes spéciales*, au *Moniteur de l'armée*, à la *Revue bibliographique militaire*, etc.

DE LA BÈCHE (sir Henri-Thomas), géologue anglais, né à Londres, en 1796, mort dans cette ville, le 13 avril 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELABORDE (Henri). V. LABORDE (DE).

DELACOUR (Edmond) ou DE LA COUR, diplomate français, né à Paris vers 1805, entra, au sortir de ses études, dans l'administration, remplit, de 1833 à 1836, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Vienne, et, de 1839 à 1847, les mêmes fonctions à Stockholm. Le 10 août 1848, il fut nommé chargé d'affaires de France à Vienne, puis envoyé extraordinaire et plénipotentiaire. En janvier 1851, il rédigea une protestation qui fit du bruit contre l'entrée de l'Autriche tout entière dans la Confédération germanique. En mars 1853, il remplaça M. de La Valette comme ambassadeur à Constantinople; mais, lors du passage du Pruth par les armées de la Russie, il fut remplacé par le général Baraguey-d'Hilliers. Le 10 avril 1854, on lui confia le poste d'ambassadeur français à Naples dans des circonstances notoirement difficiles. Il est aujourd'hui conseiller d'État, et commandeur de la Légion d'honneur depuis septembre 1849.

DELACOUR (Alfred-Charlemagne LARTIGUE, dit), médecin et vaudevilliste français, né vers 1815, a été reçu docteur à Paris en 1841, et a quitté depuis quelques années, l'exercice de la médecine. Il a écrit sous le nom de *Delacour*, un assez grand nombre de pièces pour les scènes de genre; ses collaborateurs habituels sont MM. Siraudin, Moreau, Thiboust, Labiche, L. Morand, Marc Michel, etc. La plupart de ses ouvrages ont été représentés aux Variétés, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, quelques-uns au Gymnase. Nous citerons : *l'Hospitalité d'une grisette* (1847); *le Chevalier de Beauvoisin* (1848); *Deux sans-culottes* (1849); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami*, *une Rivière dans le dos* (1852); *On dira des bêtises*, *une Charge de cavalerie*; *Souvenirs de jeunesse* (1853); *les Mystères de l'été*, *Paris qui dort* (1854); *les Rues de Paris*, *un Bal d'Auvergnats* (1855); *les Vaches landaises* (1857); *En avant les Chinois!* (1858); *la Femme qui doit suivre son mari* (Vaudeville, 1860); *J'ai compromis ma femme* (Gymnase, 1861); *l'Amour en sabot* (1861); *les Voisins de Molinchart*, en 3 actes (1861); *les Petits oiseaux*, en 3 actes (Vaudeville, 1862); *le Premier pas* (Gymnase, 1862); *la Chanson de Marguerite*, en 2 actes (1863); *Célimare le bien-aimé*, en 3 actes (1863), l'une des meilleures œuvres récentes du Palais-Royal; *Monsieur boude, scènes de la vie conjugale* (1864), etc.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène), célèbre peintre français, chef de l'école dite romantique, est né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 26 avril 1798. Son père, Charles Delacroix, ancien conventionnel, fut deux ans ministre des relations extérieures sous le Directoire, et mourut préfet de Bordeaux. Après avoir échappé trois fois à la mort d'une manière miraculeuse, M. Eugène Delacroix fut mis au collège Louis-le-Grand, où malgré son goût décidé pour la peinture, il fit de bonnes études. A dix-huit ans, il entra dans l'atelier du peintre classique Pierre Guérin, qui avait déjà eu pour élèves Géricault et Ary Scheffer. Il se faisait alors une révolution dans la littérature et dans la politique; les arts suivirent le mouvement et quelques élèves de Guérin, abandonnant la tradition académique de leur maître, se déclarèrent partisans du romantisme. Le *Naufrage de la Méduse* de Géricault fut le manifeste de la nouvelle école. En 1822, M. Delacroix exposa au salon son premier tableau, *Dante et Virgile*, qui fit une grande sensation. Cette manière neuve de concevoir la peinture, de chercher l'effet et de sacrifier le dessin à la couleur, excita l'enthousiasme des uns et les dédains ou la critique des autres, mais tout le monde fut étonné. M. Thiers, qui rédigeait alors l'article *Salon* dans *le Constitutionnel*, fut parmi les admirateurs : « Je ne sais, dit-il, quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau; j'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement. »

A la mort de Géricault, M. Delacroix devint le chef des novateurs. Le *Massacre de Scio*, qui parut en 1824, fut une véritable déclaration de guerre aux théories classiques. Ceux qui les représentaient poussaient les hauts cris et résolurent de fermer autant que possible les expositions publiques à l'auteur. Mais parmi la foule de ses tableaux il fallut bien en recevoir quelques-uns. En 1826, il exposa, au profit des Grecs, la *Mort du doge Marino Faliero*; une allégorie, *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, et plusieurs petits tableaux. Dans la seule année 1827, il donna le *Christ au jardin des Oliviers*, acquis pour l'église Saint-Paul; le *Justinien* (au conseil d'État); l'*Apparition de Méphistophélès à Faust*; le *Pâtre de la campagne de Rome*; un *Jeune Turc caressant son cheval*; *Milton aveugle dictant le Paradis perdu*; enfin, une toile plus discutée que les autres, la *Mort de Sardanapale*. En 1828 parut le *Cardinal de Richelieu*, et l'année suivante le *Combat du giaour et du pacha*, acheté par le musée de Nantes.

La révolution de Juillet donna une nouvelle impulsion aux idées libérales, et fournit même à M. Delacroix des sujets nouveaux. Il exposa, en 1831, *la Liberté guidant le peuple sur les barricades*, tableau célèbre où son énergie put se déployer à l'aise, et que le gouvernement voulut acheter; *la Mort de l'évêque de Liége*; *Deux tigres*, et l'esquisse d'un tableau représentant *Boissy d'Anglas*, destiné à la Chambre des Députés, mais à laquelle fut préférée l'esquisse présentée par Vinchon.

C'est à cette époque que M. Delacroix fit son voyage à Maroc, d'où il rapporta de nouveaux effets de lumière, ainsi que des dessins et des costumes qui figurèrent au salon de 1832. En 1833, il exposa le *Charles-Quint touchant de l'orgue au monastère de Saint-Just*, et quelques *Portraits*; en 1834, la *Bataille de Nancy*, le *Couvent des Dominicains de Madrid*, et les *Femmes d'Alger*, aujourd'hui au Luxembourg; en 1835, le *Prisonnier de Chillon*, les *Natchez* et un *Calvaire*; en 1836, un *Saint-Sébastien*; en 1837, la *Bataille de Taillebourg*, au musée de Versailles; en 1838, sa *Médée*, au musée de Lille; en 1839, les *Convulsionnaires de Tanger*, la *Cléopâtre*, *Hamlet et Horatio contemplant le crâne d'Yorick*; en 1840, la *Justice de Trajan*; en 1841, la *Prise de Constantinople par les croisés*, au musée de Versailles; un *Naufrage*, sujet emprunté à Byron, où le peintre a égalé le poëte; une *Noce à Maroc*; en

1845, la *Mort de Marc Aurèle*, au musée de Toulouse; une *Sybille*, et une *Tête de Madeleine;* en 1846, les *Adieux de Roméo et Juliette;* en 1848, une *Pieta*, en 1849, des *Fleurs et fruits;* en 1859, enfin, *la Montée au Calvaire*, *le Christ au tombeau*, *Saint-Sébastien*, *Ovide en exil chez les Scythes*, *Herminie et les bergers*, *Hamlet*, *Rebecca*, *les Bords du Sébou.*

En dehors des expositions, M. Delacroix compte encore beaucoup d'œuvres remarquables. Outre plusieurs toiles, telles que *l'Éducation de la Vierge*, refusées par le jury, il a exécuté une *Descente de croix* dans l'Église Saint-Denis du Saint-Sacrement, les peintures de la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice. Il a décoré une salle de la Chambre des Députés, une salle de la Chambre des Pairs, peint le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, la salle du Trône et la Bibliothèque, le portrait de *Talma* pour le foyer du Théâtre-Français. Il a lithographié les principales scènes du *Faust* de Gœthe et de l'*Hamlet* de Shakspeare, etc. M. Delacroix a eu le bonheur de réunir pour l'Exposition universelle de 1855 les plus célèbres de ses tableaux, auxquels il a ajouté une *Chasse aux lions*, plus éclatante encore de coloris que ses autres œuvres, le tableau du salon de la Paix, à l'Hôtel-de-ville, et *le Doge Foscari assistant à la condamnation de son fils.*

On a pu remarquer que M. Delacroix a traité tous les genres et toutes les époques. La mythologie et le christianisme, l'histoire et la nature, lui ont fourni des sujets; il a fait des portraits et des allégories, des fruits et des animaux, des marines et des fleurs. Il a une prédilection pour les scènes orientales; mais il passe volontiers du ciel d'Afrique au ciel d'Allemagne ou d'Angleterre. Il se plaît dans cette universalité. Tout le monde sait qu'il est le chef de l'école coloriste, opposée à l'école idéaliste de M. Ingres, et l'incorrection de son dessin est célèbre. Cependant l'énergie, la chaleur, la puissance dramatique de ses tableaux, jointes à d'éclatants effets de lumière, lui ont gagné bien des partisans, et à l'Exposition universelle la réunion de ses œuvres, qui représentait toute sa vie, fut mieux acceptée du public que chacun de ses tableaux dans les différentes expositions. Personne aujourd'hui n'oserait, comme on le fit si longtemps, lui refuser le titre de peintre. On aime, au contraire, à lui reconnaître une certaine parenté avec Rubens, bien qu'on reproche à sa couleur d'être plus puissante qu'harmonieuse. On l'a considéré comme le Victor Hugo de la peinture, et l'Institut ne s'est décidé qu'en janvier 1857 à lui ouvrir ses portes; il y remplaça Paul Delaroche. Après avoir déjà obtenu une 2ᵉ médaille en 1824, et une 1ʳᵉ en 1848, il reçut une grande médaille d'honneur en 1855. Décoré en mars 1831, officier depuis 1846, il a été promu commandeur à la suite de la même exposition.

M. Eugène Delacroix, qui passe pour posséder une culture intellectuelle supérieure, a donné à la *Revue des Deux-Mondes*, en 1837, plusieurs articles sur Michel-Ange, Raphaël, etc., écrits dans un style élégant et mesuré qui fait un contraste avec la hardiesse et la fougue de sa peinture. Il a publié aussi quelques articles dans le *Plutarque français.* George Sand lui a consacré plusieurs pages de l'*Histoire de ma vie :* elle y raconte les relations de l'artiste avec le monde littéraire dont elle était le centre, et le place au-dessus de tous les peintres contemporains. M. Delacroix a peint cette femme célèbre, en costume d'homme, et la gravure de ce portrait a joui d'une grande vogue. — Cet artiste célèbre est mort le 13 août 1863. La vente des tableaux, esquisses et ébauches de son atelier s'est faite, quelques mois après, à des prix extrêmement élevés.

DELACROIX (Auguste), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer, vers 1812, s'est particulièrement consacré aux sujets de genre et aux marines. Il a surtout reproduit les côtes de la France et les principaux sites de l'Algérie, et a exposé depuis ses débuts : *Plage et port de Boulogne* (1835); *Marée basse au Portel*, *le Port Saint-Valery*, *le Lendemain du naufrage*, *la Maison du pêcheur* (1836-1838); *le Départ des pêcheurs*, *les Laveuses*, *la Prière* (1839); *Jeunes filles de Boulogne*, quinze *Marines* à l'aquarelle (1840); *l'Attente*, *le Contrebandier anglais* (1841); *l'Embarquement*, *Marée basse*, *Jeune femme au lavoir* (1842-1845); *la Causerie à la fontaine* (1846); *la Fille d'Auberge*, *le Retour des champs*, *Flibustiers*, *un Naufrage*, *Promenade au Parc*, *une Rue de Tétouan*, *le Forgeron de Bab-el-Sock*, *Marée d'équinoxe*, *Vue de Tanger*, *la Sierra-Morena* (1847-1853); *le Départ pour la pêche*, *le Retour*, *la Tempête*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Puits de la Casbah à Tanger*, *la Halte*, appartient à Mme la baronne G. de Rothschild, *l'Embarquement*, une *Pêcheuse de crevettes*, *le Retour de la pêche*, aquarelles, *les Moissonneurs italiens*, gouache (1861); *la Bénédiction de la mer au Portel, près Boulogne*, deux aquarelles : *la Visite au monastère*, *la Promenade*, (1863), *Jeune femme Bulgare*, *Halte d'une caravane* (1864), etc., etc.; enfin un grand nombre d'aquarelles très-recherchées des éditeurs. M. Auguste Delacroix a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, une 2ᵉ en 1841, et une 1ʳᵉ en 1846.

DELACROIX D'AZOLETTE (Nicolas-Augustin), prélat français, né à Propières (Rhône), le 15 juillet 1779, fit ses études au collége de Lyon et vint suivre à Paris, pendant quelque temps, les cours de la Faculté de médecine. D'après les conseils de l'abbé Émery, il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre par le cardinal Fesch, qui l'attacha à sa personne. Tour à tour curé de Fareins (Ain), directeur des séminaires de l'Argentière et de Saint-Irénée, supérieur d'un couvent de chartreux, il fut, en 1832, choisi comme grand-vicaire par l'évêque de Belley. Après avoir administré le diocèse de Gap (1837), où il avait entrepris un grand nombre d'œuvres utiles, il remplaça le cardinal d'Isoard à l'archevêché d'Auch (4 décembre 1839), qu'il résigna en 1856. Il est aujourd'hui chanoine du premier ordre à Saint-Denis et a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1843.

DELACUISINE (N....), magistrat français, né vers 1800, entra sous la Restauration dans la magistrature où il ne tarda pas à se faire une certaine réputation par l'étendue de ses connaissances. Nommé, en 1837, conseiller à la Cour royale de Dijon, il en est devenu, en ces dernières années, l'un des trois présidents. On a de lui des livres estimés : *de l'Administration de la justice criminelle en France* (1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire* (1843, in-8); *de l'Esprit public dans l'institution du jury* (1845), et des *Esquisses municipales de Dijon* (1849), dissertation qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions. M. Delacuisine a été décoré de la Légion d'honneur en 1838.

DELAFOND (O....), médecin vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1808, est un des écrivains dont les traités ont le plus d'autorité dans cette branche spéciale de la science. Professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, dont il est devenu directeur en 1860 il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845. — Il est mort à la fin de 1861.

On cite de lui *de la Morve chez les solipèdes, ou histoire complète et détaillée de cette maladie* (1837); *Traité sur la police sanitaire des animaux domestiques*, etc. (1838); *Traité de thérapeutique générale vétérinaire* (1838-1844, 2 vol.), avec M. Andral; *Traité des maladies de poitrine du gros bétail* (1843); *Recherches sur l'élève et l'engraissement des veaux dans le Gâtinais* (1844); *Traité sur la maladie du sang des bêtes bovines* (1848), etc.; et des *Mémoires* fournis aux collections et recueils spéciaux.

DELAFOSSE (Gabriel), minéralogiste français, membre de l'Institut, né vers 1795, entra à l'École normale en 1813 et devint professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et à l'École normale. Il est auteur de travaux importants sur diverses questions de cristallographie, tels que : *Recherches sur la cristallisation considérée sous les rapports physiques et mathématiques* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1840); *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (Ibid., 1848 et 1851); *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (Ibid., 1851). C'est lui qui a le premier éveillé l'attention des cristallographes sur les relations qui existent entre le sens du pouvoir rotatoire des substances minérales et le sens de l'orientation des facettes hémiédriques qui les modifient. Décoré de la Légion d'honneur en 1839, il a été promu officier le 13 août 1861. Il a été élu, en 1857, membre de l'Académie des sciences.

M. Delafosse a publié plusieurs ouvrages élémentaires très-estimés sur les diverses branches de l'histoire naturelle, entre autres : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (in-12, avec planches, 8e édit., 1857); *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (3 vol. in-18, avec planches); *Leçons d'histoire naturelle*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles*, *Nouveau cours de minéralogie* (1858, t. Ier, in-8).

DELAIRE (Jacques-Auguste), compositeur français, né à Moulins (Allier), le 10 mars 1795, fit ses études dans sa ville natale, vint suivre à Paris les cours de droit, et prit des leçons d'harmonie chez Choron et Reicha. Reçu avocat, il poursuivit ses études musicales; en 1826, il fut attaché à l'administration des finances. Ses productions connues sont : un *Stabat* à orchestre, exécuté, en 1827, dans l'église de Saint-Eustache; *la Grèce*, scène lyrique (1826); une *Symphonie en mi bémol* (1828); une *Messe solennelle*, des quatuors, des morceaux d'ensemble et une foule de romances. M. Delaire a publié, en outre, de 1831 à 1842, quelques brochures sur les beaux-arts et la propriété littéraire, ainsi que des articles dans la *Revue musicale* de M. Fétis. Il a été élu président de la Société libre des beaux-arts. — M. J.-A. Delaire est mort en septembre 1864.

DELAISTRE (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800, est élève de M. Forster. Il s'est fait remarquer par un style large et correct. Outre un grand nombre de vignettes qu'il a gravées pour les publications illustrées, entre autres les *OEuvres* de Voltaire et celles de J. J. Rousseau, il a donné aux diverses expositions : *Portrait de Picard* (1824); *Métabus voue ses filles à Diane* (1827), d'après M. L. Cogniet; une *Chasseresse* (1833); *Raphaël et la Fornarina* (1848), d'après A. Devéria; *le Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1833.

DELAISTRE (Jean-Marie), acteur français, né à Paris en 1806, fit une partie de ses études au collége Bourbon, entra dans le commerce, puis passa au Conservatoire, et accompagna Talma dans sa dernière tournée dramatique, en 1825; il joua l'année suivante aux Français, et parcourut de nouveau, pendant près de deux ans, la province avec Mlle Georges, comme premier tragique. En 1829, il entra à l'Odéon, qui ferma deux ans après. Il revint alors au commerce. Rentré au théâtre, il fit, à la Porte-Saint-Martin, une certaine sensation comme traître de mélodrame. Il fut attaché ensuite tour à tour à l'Ambigu et à la Gaîté. Il a créé Kérouan, dans *la Closerie des Genêts*, Cromwell dans *les Mousquetaires*, ainsi que des rôles principaux dans *David Rizzio*, *Christophe Colomb*, *Philippe II*; etc.

Sa fille, Mlle Marie Delaistre, née à Paris, au commencement de 1834, a remporté au Conservatoire, en 1853, le double prix de tragédie et de comédie, et a paru depuis sur les scènes du boulevard, souvent dans les mêmes pièces que son père.

DELALAIN (Auguste-Henri-Jules), imprimeur et libraire français, né à Paris, le 31 janvier 1810, prit, en 1845, la direction de la maison fondée par Nicolas Delalain, son aïeul, et continua la spécialité des livres classiques imprimés et édités sous ce nom depuis près d'un siècle. Notable commerçant de la ville de Paris et président du cercle de la librairie, il a été décoré en 1853, et est devenu, en 1857, un des adjoints du XIe (IVe) arrondissement.

M. Jules Delalain a publié divers écrits, sous son nom et sous celui de *Nau*, qui était celui de sa mère : *la Loi sur l'enseignement, expliquée et commentée par les motifs, les actes législatifs et la jurisprudence* (1853, in-8); *la Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852, in-8, 2e édit., 1259); et le *Bulletin* de la Société de la propriété littéraire, qu'il a fondée et dont il est président. Il publie, depuis 1849, l'*Annuaire de l'instruction publique*.

DELALLE (Louis-Auguste), prélat français, né à Revin (Ardennes), le 9 octobre 1800, fut vicaire général du diocèse de Nancy, puis appelé, par décret du 30 août 1855, au siége épiscopal de Rodez, et sacré à Nancy, le 18 novembre suivant. Il a été fait plus récemment chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Lettres à M. Letronne sur la cosmogonie des Pères de l'Église et de la Genèse* (in-8); *Psychologie ou Traité de l'immortalité de l'âme* (in-8); *Théologie naturelle ou Traité de l'existence de Dieu* (in-8); *Cours de philosophie* (3 vol. in-8); *Manuel de philosophie ou Éléments de philosophie chrétienne* (in-8); *Cours de controverse catholique* (4 vol. in-8); une édition des *OEuvres* du bienheureux Liguori, etc.

DELAMARRE (Guillaume), banquier français, ancien député, né en 1799, fut garde du corps sous la Restauration, et se maria vers cette époque à Mlle Martin, fille d'un banquier dont il devint l'associé. La banque prit alors la raison sociale de Martin Didier-Delamarre, ce qui a souvent fait donner à ce dernier les prénoms de *Martin-Didier*. En 1844, M. Delamarre acheta *la Patrie*, qu'il transforma de feuille de l'opposition en journal conservateur, puis, en 1847, *le Commerce* et *l'Esprit public*, qu'il fondit ensemble. *La Patrie* dut à ses relations avec les membres du gouvernement républicain de 1848, un grand succès de vente, et devint une sorte de *Moniteur* du soir. Son propriétaire y a développé ses idées personnelles, notamment celle d'une exposition perma-

nente pour les artistes vivants (1847 et 1854); et celle des docks modèles de la vie à bon marché qu'il a essayé de réaliser en 1856. Il a déclaré, en 1861 (22 octobre) que son journal, considéré jusque-là comme semi-officiel, cesserait d'avoir ce caractère, et serait à l'égard du gouvernement impérial, un organe à la fois dévoué et indépendant.

M. Delamarre, qui s'était vainement porté candidat aux élections de 1849, a été élu, en 1852, député de la Somme, comme candidat du gouvernement. Non soutenu par l'administration, en 1857, il ne fut pas réélu. Décoré en mai 1821, il a été créé officier de la Légion d'honneur en août 1852. Il a été décoré de l'ordre de Notre Dame de Guadalupe, lors de la fondation de l'empire du Mexique (avril 1864). M. Delamarre a reproduit sous forme de brochures plusieurs de ses articles de *la Patrie*. Nous citerons : *la Vie à bon marché* (1854 et 1856, in-8); *les Eaux de Paris* (1861, in-18).

DELAMARRE (Édouard-François-Désiré), administrateur français, député, est né le 16 décembre 1797, à Guerbaville (Seine-Inférieure). Notaire sous la Restauration, il fut en 1830 nommé sous-préfet à Clamecy et déploya un grand zèle lors de l'invasion du choléra. En 1833, il passa à la préfecture du Cantal, et en 1840 à celle des Landes; il administrait la Creuse depuis 1842, lorsque la révolution de Février éclata. Éloigné des affaires sous la République, il devint, après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement et fut envoyé au Corps législatif, en 1852, par les électeurs de Guéret qui l'ont réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 17 086 voix sur 20 895 votants. Membre du conseil général pour le canton de Jarnages, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 mai 1839.

DELAMARRE (C....), jurisconsulte français, né vers 1780, a été inspecteur de l'Académie de Rennes, et, de 1820 à 1852, conseiller à la Cour de cette ville. Il est officier de la Légion d'honneur depuis mai 1849.

Il a publié : *Observations sur l'article* 43-52 *du projet de loi concernant des modifications à l'organisation judiciaire et à la compétence des tribunaux* (Rennes, 1835, in-8), et, avec M. Lepoitvin : *Traité du contrat de commission* (Rennes et Paris, 1840-1856, 6 vol. in-8).

DELAMARRE (Louis-Emmanuel), magistrat et jurisconsulte, né à Quimper, le 11 novembre 1774, fut substitut du procureur général à Rennes, le 14 avril 1811, premier avocat général, le 3 janvier 1816, conseiller à la Cour, le 8 décembre 1818 et conseiller honoraire le 16 juin 1852. Il a préparé un traité du droit fictionnaire, dont il a paru un spécimen, en 1864, sous ce titre : *De l'effet de l'autorité de la chose jugée.*

DE LAMARRE. Voy. LAMARRE (comte DE).

DELAMERE (Hugues CHOLMONDELEY, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1812 à Vale-Royal (comté de Chester), descend d'un ancêtre commun avec les marquis de Cholmondeley. Connu d'abord sous ce dernier nom, il servit d'abord dans le 1er régiment des *Life guards*, puis siégea pendant deux sessions à la Chambre des Communes (1840-1841) pour le comté de Denbigh. En 1855, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, dans les rangs du parti conservateur. Il a épousé en 1848 une fille du comte de Kinnoul, et a pour héritier présomptif son frère, Thomas-Grenville CHOLMONDELEY, né en 1818, et capitaine d'infanterie et député-lieutenant de Cheshire.

DELANGLE (Claude-Alphonse), magistrat et sénateur français, membre de l'Institut, né à Varzy (Nièvre), le 6 avril 1797, voulut suivre d'abord la carrière de l'enseignement ; puis, sous le patronage de Dupin jeune, il étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Paris qui le compta bientôt parmi ses membres les plus distingués. Élu membre du conseil de l'ordre en 1831, il succéda à Phil. Dupin, comme bâtonnier, pendant les années 1837-1838. Nommé en 1840 avocat général à la Cour de cassation sous le ministère du 1er mars, il devint en 1847 procureur général de la Cour royale de Paris. Il dirigea, en cette qualité, le procès Teste et Cubières, et commença l'instruction de l'affaire Praslin. Aux élections de 1846, il fut élu député de Cosnes (Nièvre), malgré tous les efforts de l'opposition. A la Chambre, il prit place au centre et servit avec zèle la politique conservatrice.

Après la révolution de Février, M. Delangle fut destitué par le gouvernement provisoire, et reprit sa place au barreau de Paris. Il embrassa la cause de Louis-Napoléon, se fit confier, en 1850, la présidence du bureau de l'assistance judiciaire de la Cour de cassation, et lors du coup d'État du 2 décembre, fit partie de la Commission consultative. Bientôt après il fut nommé président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes au conseil d'État. Il fut aussi l'un des commissaires choisis pour représenter le gouvernement dans la délibération du Sénat relative au rétablissement de l'Empire. Au commencement de 1852, il était rentré dans la magistrature, d'abord comme procureur général de la Cour de cassation en remplacement de M. Dupin, démissionnaire. A la fin de la même année (30 décembre), il fut nommé premier président de la Cour impériale de Paris et compris, le lendemain, dans une promotion de sénateurs. Il devint en outre président de la commission municipale et départementale de la Seine, et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Le 5 juin 1858, il fut appelé, en remplacement du général Espinasse (voy. ce nom), au ministère de l'intérieur, qui cessait en même temps d'être le ministère de sûreté générale. Par décret du 5 mai 1859, il est passé au ministère de la justice, avec le titre de garde des sceaux. Il a donné sa démission, qui fut acceptée, le 23 juin 1863. Le 18 octobre suivant, il fut nommé premier vice-président du sénat, en remplacement de M. Rouland. Le 5 mars 1859, il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Delangle a écrit des articles de jurisprudence dans la *Gazette des tribunaux* et un *Traité sur les sociétés commerciales* (1843, 2 vol. in-8). Il a été nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

DELANNEAU DE MAREY (Régulus-Adolphe), administrateur français, né à Paris, le 17 juillet 1796, est le fils du fondateur de l'institution Sainte-Barbe. Il fit ses études sous la direction de son père et prit part en 1812 à la campagne de Russie en qualité de secrétaire particulier du général Mathieu-Dumas. Nommé, par l'influence de ce dernier, adjoint au commissaire des guerres (1813), il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Dresde et rentra en France, après dix mois de captivité en Bohême, pour remplir les fonctions de commissaire dans la division du général Foy (1815). Il fut ensuite envoyé à Dijon auprès de l'ordonnateur Marot et destitué peu de

temps après. Alors il se voua à la carrière de l'instruction publique, devint sous-directeur de Sainte-Barbe et succéda à son père (1819) dans la propriété de cet établissement, qu'il a longtemps dirigé. Depuis, il a été placé, jusqu'en 1858, à la tête de l'Institution nationale des sourds-muets. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELANNOY (Léopold-Émile-Edmond), acteur français, né à Arras, le 7 février 1817, et fils d'un lieutenant-colonel de l'Empire, ne put suivre sa vocation théâtrale qu'à la mort de ses parents, et fit ses premiers débuts à Elbeuf et à la Rochelle. En 1840, il entra au théâtre de Montmartre, se rendit à Lille en 1843, parcourut peu après la Belgique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Nouveautés de Bruxelles.

En octobre 1848, il parut au Vaudeville avec un plein succès dans *la Propriété c'est le vol*, et aborda souvent depuis les pièces politiques, telles que *les Représentants en vacances*, *la Foire aux idées*, etc. Il a joué souvent, en Belgique, les grands rôles aussi bien que les farces, *Toby le sorcier*, *Latude*, *le Chiffonnier*, *Bilboquet*, et s'y est fait connaître comme auteur de vaudevilles et de chansonnettes. En mai 1858, il est entré au théâtre du Palais-Royal.

DELAPALME (Émile), magistrat français, est né à Paris, le 14 novembre 1793. Avocat sous la Restauration, il entra dès 1815 dans la magistrature, fut attaché au parquet de la Cour royale de Paris où il devint avocat général, et soutint, en 1831, l'acte d'accusation contre la Société des amis du peuple; il porta également la parole contre les accusés des 5 et 6 juin et contre la secte des saint-simoniens. En 1841, il fut nommé avocat général à la Cour de cassation, et, en 1847, conseiller à la même cour. Sous le titre de *Bibliothèque de l'instituteur et des écoles primaires*, il a publié une série de petits livres parmi lesquels le *Premier livre de l'enfance* a été souvent réimprimé, et embrassant les diverses branches de l'enseignement; la première édition de cette publication qu'il a revue et augmentée, avait paru de 1829 à 1831. Il a donné, cependant, le *Premier livre du citoyen* (1864, in-18). Il a publié aussi un *Dictionnaire de l'agriculture*. M. Delapalme s'occupe depuis plusieurs années, comme fondateur et comme président, de la Société de l'asile-école Fénelon qui fait élever à Vaujours plus de quatre cents pauvres enfants. Il a été nommé membre du conseil impérial de l'instruction publique. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELAPALME (Adolphe), frère du précédent, né à Paris, le 1er juillet 1796, acheta d'abord une étude de notaire à Versailles et s'établit, en 1837, dans la capitale. Beau-frère de M. Baroche, il fut choisi, en 1852, par le gouvernement, pour représenter au Corps législatif une des circonscriptions de Seine-et-Oise; il a été réélu en 1857. Il a cédé son étude à son fils. Un neveu des deux précédents est aussi devenu notaire à Paris en 1849.

***DELAPOINTE** (Jean-Baptiste-Gabriel-Marie-Emmanuel, baron), général français, né à l'île Saint-Louis (Antilles), le 28 juin 1772, mort à Paris en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELAPORTE (Jacques-Guillaume), médecin français, né à Lisieux (Calvados), le 19 août 1794, entra d'abord dans la médecine militaire, fut attaché à divers hôpitaux, entre autres au Val-de-Grâce, et reçut, en 1817, le diplôme de docteur. Retiré à Vimoutiers (Orne), dont il devint maire, il fut nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il a fait insérer dans le *Bulletin* de cette société deux mémoires, l'un sur des *Hernies étranglées guéries par apposition de ventouses* (1836); l'autre sur une *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate* (1836): puis un grand nombre d'articles ou d'observations dans les recueils de médecine.

DELAPORTE (Jean-Louis), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Troyes (Aube), en 1796, fit de brillantes études à l'école de pharmacie de Paris, dont il fut lauréat, puis retourna exercer dans sa ville natale la profession de pharmacien jusqu'en 1843. Membre du Conseil municipal, depuis l'année précédente, il fut aussi élu membre du Conseil général de l'Aube, et fit en outre partie des divers conseils et comités de l'instruction publique, de bienfaisance ou de salubrité. Après la révolution de février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 33504 suffrages. Il monta quelques fois à la tribune, pour y exercer le droit d'initiative parlementaire, mais il fut surtout l'un des membres les plus actifs des commissions nommées par les bureaux, et rapporteur de plusieurs. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Delaporte n'a cessé de se consacrer aux intérêts locaux de son département. Secrétaire pendant de longues années de la Société d'agriculture, sciences, etc. de l'Aube, il a inséré de nombreux travaux dans ses *Mémoires*.

DELAPORTE (Marie), actrice française née à Paris le 27 septembre 1838, est entrée, comme élève au Conservatoire, dans la classe de déclamation dramatique de M. Samson, le 24 juin 1852. Elle obtint le second prix de comédie, au concours de 1854. Engagée au Gymnase-Dramatique, elle y débuta en 1855, et ne cessa, depuis cette époque, de faire partie de ce théâtre où elle a créé avec succès un grand nombre de rôles. Nous citerons parmi les plus récents, ceux de Cécile dans *Montjoye* (1863), et de Jane dans *l'Ami des Femmes* (1864).

DELAPORTE (Michel), vaudevilliste français, né à Paris, en 1802, fut d'abord peintre et lithographe, exécuta, vers la fin de la Restauration, un *Portrait du duc de Reichstadt*, pour lequel il fut poursuivi et acquitté. L'affaiblissement de sa vue interrompit sa carrière d'artiste, et il se tourna vers la littérature dramatique. Il a signé, seul ou en collaboration, un grand nombre de pièces parmi lesquelles nous citerons: *le Parisien* (1838); *Un premier ténor* (1841); *Cabrion, ou les infortunes de Pipelet* (1845); *la Nouvelle Héloïse* (1846); *le Raisin malade*, *la Femme de ménage* (1850); *les Quenouilles de verre* (1858); *les Papillons et la chandelle*, *le Bois de Boulogne* (1855); *Toinette et son carabinier* (1856); *Rose la fruitière* (1857); *Méphistophélès* (1858); *Il n'y a plus de grisettes* (1859); *le Masque de velours* (1860); *Ma sœur Mirette*, en deux actes (Vaudeville, 1861); *Ah! que l'amour est agréable!* en cinq actes (Palais-Royal, 1862), etc.

DELARBRE (Jean-Baptiste-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 11 novembre 1801, se consacra de bonne heure à l'industrie, et s'établit comme maître de forges dans la Haute-Marne. Sous le règne de Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu repré-

sentant du peuple, le cinquième sur sept, par 30 429 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DE LA RIVE. Voy. Larive.

DELAROCHE (Hippolyte, dit *Paul*), célèbre peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 juillet 1797, mort le 4 novembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELARROQUE (Jean-Baptiste), médecin français, né en 1787, mort en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELARUE (Joseph-Amédée), architecte français, né à Lille, en 1790, vint à Paris dès 1808, et fréquenta successivement les ateliers d'Huyot, d'Alavoine et de Guénepin. Attaché d'abord à différents travaux exécutés à Mézières, il devint architecte de cette ville. Il a rédigé, depuis 1835, la plupart des constructions civiles et municipales du département des Ardennes, entre autres, à Mézières : *l'hôtel de ville*, *le palais de justice*, *la maison d'arrêt*; les mêmes édifices à Rocroi; *l'école des frères*, à Sédan; de nombreuses *églises*, *chapelles* et *mairies* dans diverses communes. Il a restauré le palais de justice de Rethel, la Cour d'assises de Mézières, et d'autres édifices.

DELARUE-BEAUMARCHAIS (Édouard-Charles), général français, né le 9 octobre 1799, est le petit-fils du célèbre écrivain dont il a joint le nom au sien. Colonel au 2e lanciers en 1847, il est devenu général de brigade en octobre 1852, et a été appelé à commander la subdivision militaire d'Évreux (1859). Il a été promu, en 1852, officier de la Légion d'honneur, et, en 1858, commandeur du même ordre.

DELASIAUVE (Louis-Jean-François), médecin français, né à Garennes (Eure), en 1804, a été reçu docteur à Paris en 1830. Après avoir exercé huit ans la médecine en province, il s'établit à Paris, collabora à la *Revue médicale* et à *l'Expérience*, aux *Annales médico-psychologiques*, fit un cours à l'école pratique, et fut nommé au concours médecin des aliénés à Bicêtre. Il a écrit un certain nombre de mémoires sur l'aliénation mentale, l'extase, la folie (1840-1843); un *Examen de diverses critiques de la phrénologie* (1844); un *Essai de classification des maladies mentales*, *de l'Organisation médicale en France, sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et de l'enseignement* (1843); *Traité de l'épilepsie* (in-8); *Des pseudomanies* (1859).

Un autre écrivain du même nom, M. Eugène Delasiauve, d'abord avocat à Paris, attaché ensuite comme médecin à la personne du prince d'Augustenbourg, a publié, en 1849 : *Études sur le Schleswig-Holstein avant et après le 24 mars 1848* (Paris, in-8) : il soutint avec ardeur la cause des duchés allemands contre le parti danois.

DELATRE (Paul), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Ramburelles (Somme), en 1793, d'une famille d'agriculteurs et de commerçants, s'occupait lui-même de l'exploitation de ses domaines et d'une petite manufacture, et faisait partie du conseil d'arrondissement d'Abbeville, lorsqu'en 1848, les électeurs du département de la Somme l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le huitième sur quatorze, avec 113 094 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de sa fabrique de cotonnettes à Ramburelles. M. P. Delatre a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de 1849. — Il est mort en 1861.

DELATRE (Louis-Michel-James Lacour), littérateur français, né à Paris, le 9 mai 1815, fut élevé en Italie, et revint en France en 1831. Depuis 1834, il a parcouru ou habité toutes les parties de l'Europe et s'est rendu familières les langues et les littératures les plus diverses. Il a publié les ouvrages suivants : *Jacques Ortis, par M. Alex. Dumas, et suivi d'une traduction inédite des œuvres d'Ugo Frascolo* (1842; *Chants de l'exil* (1843); *les Cinq conjugaisons de la langue française* (1851); *la Langue française dans ses rapports avec le sanscrit et avec les autres langues indo-européennes* (1852-54); *les Verbes irréguliers de la langue persane*, *Yéluguine*, *Mœurs russes*, *Hariri, sa vie et ses écrits*; *l'Acropole d'Athènes*, en vers; *Marathon*; *Promenade à cheval* (1853). Il a fait paraître à l'étranger : *Chants d'un voyageur* (Lausanne, 1840); *Au bord de la Baltique* (Riga, 1842); *Canti e pianti* (Florence, 1859), etc. M. Delatre a écrit les paroles de nombreuses romances, et collaboré à un grand nombre de revues françaises et étrangères.

DELAUNAY (Charles-Eugène), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Lusigny (Aube), le 9 avril 1816, fut reçu en 1834 à l'École polytechnique, dont il sortit deux années après, avec le premier rang. Ingénieur des mines de première classe, professeur de mécanique à l'École polytechnique ainsi qu'à la Faculté des sciences, il a été élu membre l'Institut en 1855, en remplacement de Mauvais. M. Delaunay a été nommé membre titulaire du bureau des longitudes, le 26 mars 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages classiques très-estimés : *Cours élémentaire de mécanique* (1854, 3e édit., in-12 avec gravures dans le texte); *Cours élémentaire d'astronomie* (2e édit., 1855); *Traité de mécanique rationnelle* (in-8, 1856), etc.; puis divers mémoires scientifiques : *sur le Calcul des variations* (*Journal* de l'École polytechnique, 1843); *sur la Théorie des marées* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1843); *sur une Nouvelle théorie analytique du mouvement de la lune* (*Comptes rendus*, 1846), etc.

DELAUNAY (Louis-Arsène), acteur français, né à Paris, le 21 mars 1826, suivit, de 1843 à 1845, les cours du Conservatoire, et fit ses débuts sur la scène de l'Odéon en octobre 1846. Il y tint, jusqu'en 1848, l'emploi des jeunes premiers, et passa alors au Théâtre-Français; il débuta sur cette dernière scène par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, et joua assez fréquemment la pièce de *Pythias et Damon*, dont il avait créé le rôle principal à l'Odéon, et admise en même temps que lui dans le répertoire des Français. Il est devenu sociétaire en 1850. Il y a compté un grand nombre de rôles : Flaminio dans *le Chandelier*, Télémaque dans *Ulysse*, Albert dans *Péril en la demeure*, etc. M. Delaunay a été très-remarqué dans des créations nouvelles, notamment dans les pièces de M. Émile

Augier. *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, dans *Jean Baudry*, de M. Vacquerie, dans *On ne badine pas avec l'amour*, d'A. de Musset, etc.

DELAVAL (Pierre-Louis), peintre français, né à Paris, le 27 avril 1790, fut élève de Girodet, et débuta au salon de 1810 par deux tableaux d'histoire qui le firent comprendre dans le petit nombre des artistes qu'un décret impérial exempta de la conscription. Il exposa successivement : *Sainte Clotilde exhortant Clovis à embrasser la religion chrétienne* (1817), à l'église Saint-Louis de Versailles; *Minerve protégeant les arts* (1819), au grand Trianon; *Psyché abandonnée par l'Amour* (1821), au musée de Grenoble; *la Vierge* (1827), à Vannes; *Sainte Céline*, à la cathédrale de Meaux; *Saint Louis portant l'oriflamme* (1841), au musée de Versailles, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1817.

DELAVAU (Guy), homme politique français, né, en 1788, dans le Maine-et-Loire, étudia le droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Favorisé par la congrégation, il devint en 1815 juge-auditeur et, en 1816, conseiller à la Cour royale; puis, par ordonnance du 20 novembre 1821, il fut appelé à la préfecture de police en remplacement du comte Anglès. Pendant son administration, qui excita tant de récriminations de la part du parti libéral, il s'occupa plus d'affaires politiques que de la sécurité et de la salubrité de la capitale; cependant, il montra du zèle en certains points de détail, et certaines améliorations du service municipal furent dues à son initiative. Il céda la place à M. Debelleyme, et alla siéger au conseil d'État. Après 1830, il vécut dans une retraite absolue. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 19 mai 1825.

DELAVAU (François-Charles), ancien député français et représentant du peuple, né à la Châtre (Indre), le 7 mai 1799, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Il professa, dans les dernières années de la Restauration, des opinions libérales et fut nommé, par l'opposition, membre du conseil municipal de la Châtre. Après la révolution de 1830, il soutint le gouvernement nouveau, tout en continuant de réclamer l'application complète des principes de 1789. En 1833, il entra au conseil général du département de l'Indre, et, en 1846, à la Chambre des députés, où il vota avec l'opposition. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Indre. M. Delavau y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 33 331 suffrages. Il vota assez souvent avec la gauche jusqu'à l'élection du 10 decembre. Il soutint ensuite la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut réélu à la Législative. Membre de la commission consultative en 1851, maire de la Châtre et membre du conseil général pour le canton de cette ville, il fut nommé député au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Indre. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 22 511 voix sur 25 459 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1851.

DELAVIGNE (Germain), auteur dramatique français, né le 1er février 1790, à Giverny (Eure), est le frère aîné de Casimir Delavigne, mort en 1843. Il vint faire ses études au collége de Sainte-Barbe, où son frère vint le rejoindre et où il eut pour condisciple M. Scribe, dont il est resté l'ami et le fidèle collaborateur. Sous le règne de Louis-Philippe, il occupa l'emploi de garde du mobilier de la couronne. Pendant que son frère adressait ses premiers vers au roi de Rome, il donnait au théâtre du Vaudeville ses premiers essais en société avec M. Scribe : *les Dervis* (1811); *l'Auberge des Pyrénées* (1812); *Thibault, comte de Champagne* (1813). Encouragé plus tard par les succès de son ami, il s'associa de nouveau à ses travaux.

M. Germain Delavigne n'a écrit jusqu'en 1830 aucun ouvrage, soit seul, soit avec d'autres auteurs que M. Scribe, mais il a pris part aux pièces les plus applaudies de ce dernier: nous citerons comme vaudevilles : *la Somnambule* (1819); *le Mariage enfantin* (1821); *le Vieux garçon* (1822); *l'Héritière* (1824); *le Diplomate* (1827); comme opéras-comiques : *la Neige* (1823); *le Maçon* (1823); *la Vieille* (1826); comme opéras : *la Muette de Portici* (1828), etc. Depuis cette époque, il a écrit avec son frère l'opéra de *Charles VI* (1843), et avec M. Scribe quelques livrets : *les Mystères d'Udolphe* (1852); *la Nonne sanglante* (1854), etc. M. G. Delavigne a encore donné en 1832, avec Liadières, *Henriette et Raymond*, comédie en un acte, jouée au Théâtre-Français.

DE LA WARR (Georges-John SACKVILLE WEST, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1209 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université d'Oxford, qui lui conféra en 1834 le diplôme de docteur en droit, et prit à sa majorité la place de son père à la Chambre des Lords (1812). Sous l'administration de sir R. Peel, il remplit, dans la maison de la reine, la charge de chambellan (1841-1846), qui lui donna accès au Conseil privé, et qui lui fut confiée de nouveau de février 1858 à juin 1859. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Sussex. De son mariage avec une fille du duc de Dorset (1813), il a eu sept enfants, dont l'aîné est lord WEST (voy. ce nom).

DELBETZ (Pierre-Joseph-Théophile) [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Eymet (Dordogne), le 19 mars 1818, et fils d'un pasteur de l'Église réformée, était, en 1848, établi comme médecin dans sa ville natale. Nommé sous-commissaire de la République à Bergerac, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée constituante, le neuvième sur treize. Il fit partie du comité de l'intérieur et vota avec la Montagne, avant et après l'élection du 10 décembre. Réélu, le troisième à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit dans son pays l'exercice de la médecine.

DELBREL (Michel-André), ancien représentant du peuple français, né à Moissac (Tarn-et-Garonne), le 19 novembre 1803, est fils de Pierre Delbrel, membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents. Il suivit, à Montpellier, les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1825. Après avoir appartenu constamment au parti libéral, il fut élu, en 1848, comme candidat démocrate, dans le Tarn-et-Garonne, le dernier sur six, par 19 888 voix sur 60 000 votants. Membre du comité des cultes, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, fit une vive opposition à la politique napoléonienne et, à propos de l'expédition de Rome, appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres. Réélu, le quatrième, à la Législative, il continua de combattre la majorité

monarchique et la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le ramena à l'exercice de sa profession.

DELBRÜCK (Jean-Joseph-Jules), économiste français, né à Bordeaux (Gironde), le 11 avril 1813, d'une famille originaire de Prusse, fut nommé, avant l'époque même de sa majorité, consul de Prusse dans sa ville natale et y exerça ces fonctions jusqu'en 1840. Attiré vers les études littéraires, scientifiques et économiques, il vint s'y livrer à Paris, et contribua très-activement avec M. Marbeau (voy. ce nom) à la fondation des crèches. Il publia à cette occasion un volume intitulé : *Visite à la crèche modèle* (1846, in-18). Depuis cette époque, il a fourni à divers journaux, à *la Presse*, à *l'Économiste français*, etc., une série d'articles sur les questions d'économie politique et d'éducation, spécialement sur les colonies agricoles pour l'enfance dont il n'a cessé de poursuivre l'établissement. En 1862, M. J. Delbrück a été l'un des membres actifs de la commission mixte chargée d'élaborer le plan d'un enseignement international.

Fondateur et directeur de l'*Éducation nouvelle, Journal des mères et des enfants*, il en a tiré, sous le titre de : *Récréations instructives*, un des meilleurs recueils d'éducation et d'instruction pour l'enfance (1860-1863, 4 vol. in-4°, avec tableaux gravés et coloriés). *

DELCAMBRE (Victoire-Joseph, baron DE CHAMPVERT, vicomte), général français, né à Douai (Nord), le 10 mars 1770, mort en octobre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELCARETTO. Voy. CARRETTO.

DELEAU (Nicolas), médecin français, né à Vézelise (Meurthe), le 21 avril 1797, d'une famille de médecins militaires, a été lui-même, de 1814 à 1816, chirurgien de l'hôpital militaire de Bruxelles, puis de celui de Caen. Reçu docteur à Paris en juin 1818, il exerça la médecine dans le département de la Meuse, revint à Paris en 1825, et s'appliqua particulièrement au traitement des maladies de l'ouïe. Il obtint, en 1826 et en 1832, le prix de 6000 francs au concours Montyon, et une mention honorable à celui de 1836. Il devint médecin de l'hospice des Orphelins et plus tard s'occupa de questions agricoles. M. Deleau a été décoré de la Légion d'honneur en février 1837. — Il est mort le 30 novembre 1862.

On lui doit principalement : *Aperçu sur l'abus du vomissement provoqué dans les maladies* (1820); *de la Perforation de la membrane du tympan* (1822); *Description d'un instrument pour rétablir l'ouïe* (1823); *de l'Emploi de l'air atmosphérique* (1828); *Exposé d'une nouvelle dactylologie pour les sourds-muets* (1830); *du Danger des opinions exclusives dans le traitement du choléra-morbus* (1832); *Recherches pratiques sur les maladies de l'oreille* (1834); *Traité pratique sur les maladies de l'oreille moyenne* (1838); *Mémoire sur la culture des prairies élevées* (1849); *Nouvelle méthode de desséchement des marais* (1854); enfin une suite de *Mémoires, Lettres* et *Rapports* insérés dans les recueils scientifiques.

DELEBECQUE (Germain-Joseph), homme politique français, né en 1795, à Gondcourt (Nord), embrassa à l'âge de dix-huit ans la carrière de l'enseignement. Ayant perdu, en 1818, sa place de régent au collége de Saint-Omer, il vint à Paris étudier le droit, fut attaché deux ans comme répétiteur à l'institution de l'abbé Liautard, se fit recevoir agrégé en 1821, et entra, par la protection de Cuvier, dans les bureaux de l'instruction publique. Il y obtint un avancement rapide; déjà chef de bureau sous le ministère Frayssinous, il devint chef de la division du personnel et maître des requêtes après 1830 et occupa cette importante position jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. En 1834, il fut nommé député de l'arrondissement de Béthune et, pendant quatorze ans, vota constamment avec la majorité conservatrice. Administrateur du chemin de fer du Nord et vice-président du conseil d'administration, M. Delebecque a été nommé député au Corps législatif, le 21 octobre 1860, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Pas-de-Calais. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 25 550 voix sur 25 649 votants. Il est devenu membre du conseil général pour le canton de Béthune et a été promu, le 2 juin 1837, officier de la Légion d'honneur.

DELÉCLUZE (Étienne-Jean), littérateur et critique français, né à Paris, en 1781, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de David et réussit en quelques années à se faire une certaine réputation; un tableau d'histoire exposé au salon de 1808, *Andromaque*, lui mérita la grande médaille. Malgré ce succès, il voulut se livrer exclusivement à la littérature (1816), et fut chargé à cette époque de la critique des œuvres d'art dans *le Lycée français*, rédigé par Charles Loyson. De là il passa au *Moniteur*, puis au *Journal des Débats*, où il a écrit avec beaucoup d'autorité le compte rendu des expositions de peinture et de sculpture. Il a été décoré en avril 1838. — Il est mort en 1863.

M. Delécluze a traité presque tous les genres en littérature. Nous citerons d'abord de lui des nouvelles : *Mlle de Liron* (1832); *la Première communion* (1836); *le Lys d'eau d'Ying-Li* (1839), histoire chinoise; *le Mécanicien roi;* toutes réunies dans une édition générale intitulée : *Romans, contes et nouvelles* (1843, in-18); une histoire de *Dona Olympia* (1842, 2 vol. in-8); *Roland ou la Chevalerie* (1845, 2 vol. in-8), où l'auteur accuse la chevalerie d'avoir introduit dans nos mœurs une galanterie effrontée et l'usage du duel. On doit ensuite à ses études sur l'Italie une traduction de *la Vie nouvelle* de Dante (1843), qui était encore peu connue en France; *Florence et ses vicissitudes* (1837, 2 vol. in-8), tableau historique des six derniers siècles; *le Vatican*, (1833), suite de lettres écrites sous la Restauration; *Grégoire VII, saint François d'Assises et saint Thomas d'Aquin* (1844, 2 vol. in-8).

Quant aux livres qui traitent spécialement de l'art et des artistes, il faut mentionner à part une monographie très-remarquable sur *Louis David, son école et son temps* (1854, in-8). Depuis longtemps M. Delécluze préparait, dit-on, un grand ouvrage qui devait présenter le tableau général de la renaissance des lettres et des arts dans le moyen âge, et dont il a donné dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes* de nombreux fragments. Il a publié, en 1862, ses *Souvenirs de soixante années* (in-18). Il a collaboré à l'*Histoire des villes d'Europe*, au *Dictionnaire de la Conversation*, aux *Cent et un*, au *Plutarque français*, etc.

DELEHAYE (Josse), homme politique belge, né à Gand, en 1800, a fait partie du Congrès national, où il se prononça pour l'indépendance de la Belgique et pour la monarchie constitutionnelle. Élu représentant de sa ville natale en 1831, il approuva le traité des 24 articles. En 1832, il sortit de la Chambre pour occuper jusqu'en 1839

les fonctions de procureur du roi au tribunal de Gand. En 1839, il reçut de nouveau le mandat législatif, soutint, pendant près de dix ans, de ses discours et de ses votes, la politique libérale, et prit part à la formation du congrès de 1847 qui renversa le ministère catholique. Plus tard il se détacha de M. Frère-Orban, fut nommé vice-président de l'Assemblée (14 novembre 1849) et se rapprocha peu à peu de la droite. Il donna son appui aux cabinets de Brouckère et de Decker, et à l'avénement de ce dernier, fut élu président, malgré les efforts de la gauche, en remplacement de M. Delafosse (avril 1855). Cependant, lors de la crise amenée par l'impatience du parti ultra-catholique, il s'est interposé en médiateur entre ses anciens et ses nouveaux amis. Depuis longtemps membre du conseil provincial de la Flandre orientale, il a été, jusqu'en 1858, bourgmestre de la ville de Gand. Président de la commission des produits de l'industrie de Bruxelles en 1848, il a fait partie du jury belge de l'Exposition universelle de Paris (1855).

DELEPIERRE (Octave), littérateur belge, né à Bruges en 1804, étudia le droit à l'université de Gand, exerça à Bruxelles la profession d'avocat, et, après la révolution de septembre, embrassa la carrière diplomatique. Il fut nommé le 19 août 1849, secrétaire de légation et consul général de la Belgique à Londres. Il a écrit de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire et à l'archéologie nationale ou à la littérature ancienne, tels que : *Précis des annales de Bruges* (1835, in-8), depuis les temps historiques jusqu'au XVIIe siècle ; *de l'Origine des Flamands*, avec une esquisse de la littérature flamande ; *la Belgique illustrée* (1841, gr. in-8) ; *Galerie des artistes brugeois* depuis van Eyck ; *Histoire de Charles le Bon* (s. d., in-8), traduite d'après Gualbert, et précédée d'un résumé de l'histoire de Flandre ; *les Traditions et légendes de Flandre* (Lille, 1834, in-8), traduites en anglais par l'éditeur sous le titre *Old Flanders ; le Roman du Renard* (Bruxelles, 1838, in-8), d'après un manuscrit flamand du XIIe siècle, etc.

On doit aussi à M. Delepierre des réimpressions de textes rares et des pièces macaroniques fort recherchées des bibliophiles : *Aventures de Tiel-Ulenspiegel, ses bons mots, finesses*, etc. (Bruges, 1835 ; 2e édit., 1840, avec 60 dessins de Lauters) ; *Vision de Tyndalus* (Mons), récit mystique du XIIIe siècle ; *Description biographique et analyse d'un livre unique qui se trouve au Musée britannique*, par Thridace Nafé Theobrome, gentilhomme breton (Londres, 1849, gr. in-8) ; *Macaronea, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe* (Paris, 1852, in-8), etc. Sous le titre de *Bibliothèque biblicophilo-facétieuse*, le même écrivain a publié, de concert avec M. Gust. Brunet, une collection de joyeusetés tirée à très-petit nombre et qu'ils ont signée : *par les frères Gébéodé*, des quatre initiales de leurs noms.

DELESSERT (Abraham-Gabriel-Marguerite), homme politique français, ancien préfet de police, né à Paris, le 17 mars 1786, mort à Passy, le 29 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELESSERT (François-Marie), membre de l'Institut, président de la caisse d'épargne de Paris, né à Lyon, en 1780, et frère du précédent, entra à seize ans dans la maison de banque fondée par son père et en prit ensuite la direction avec son frère Benjamin. Appelé, en 1811, à faire partie de la chambre de commerce de Paris, il en fut six fois élu président. Député de la Seine en 1831 et en 1834, il représenta ensuite, jusqu'en 1848, le département du Pas-de-Calais. Il prit une part active à toutes les discussions qui touchaient aux caisses d'épargne, aux douanes, à la durée du travail des enfants dans les fabriques et aux salles d'asile. M. François Delessert, qui conserve et continue les précieuses collections botaniques et conchyliologiques fondées par Benjamin, a été élu en 1852 membre libre de l'Académie des sciences comme successeur du baron Maurice. Président de la caisse d'épargne de Paris en 1848, après la mort de Benjamin, il a fait depuis les *Rapports* annuels sur cet établissement et ses opérations. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1828.

DELESSERT (Benjamin), ancien représentant du peuple français, fils du précédent, est né à Paris, le 15 novembre 1817. Comme tous les membres de sa famille, il s'est beaucoup occupé de tout ce qui touche aux sciences et aux arts et a encouragé les premiers essais de la photographie. Choisi, en 1849, par les électeurs du département de la Seine comme représentant à l'Assemblée législative, il prit part à toutes les discussions qui avaient trait aux finances.

Outre plusieurs articles relatifs à des questions financières, insérés dans la *Revue nouvelle* et la *Revue des Deux-Mondes*, M. B. Delessert a fait paraître une *Notice sur la vie de Marc-Antoine Raimondi, graveur bolonais* (Paris, 1853, gr. in-4 ; 2e édit., Paris, 1854, gr. in-4).

DELESSERT (Alexandre-Henri-Édouard), littérateur français, fils de l'ancien préfet de police, né à Paris, le 15 décembre 1828, a publié, sous le titre de *Voyage aux villes maudites* (1853), in-18, 4e édit., 1855), la relation d'un voyage qu'il fit, en 1850, avec M. de Saulcy (voy. ce nom). En 1851, il fut un des fondateurs de l'*Athenæum français*, revue hebdomadaire, critique et archéologique, dont il resta jusqu'en 1856 un des collaborateurs assidus. Il a encore publié : *une Nuit dans la cité de Londres* (1854, in-32 ; 2e édit., 1856) ; *Six semaines dans l'île de Sardaigne* (1855, in-12) ; *le Chemin de Rome, s'il vous plaît ?* Nouvelle (1860, in-18) ; *Toujours tout droit* (1862, in-18), etc.

M. Édouard Delessert a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1862 ; il est membre de divers ordres étrangers.

DELESTRE (J....-B....), artiste français, ancien élève de Gros, a particulièrement cultivé le dessin, l'aquarelle et les travaux d'iconographie anatomique. Élu membre du conseil municipal de la Seine, sous le règne de Louis-Philippe, il y représentait l'opposition radicale, et il prit une part active aux événements de février 1848.

Ses principales publications sont : *Études progressives des têtes du cénacle peint à Milan, par Léonard de Vinci* (1827, in-fol.) ; *Iconographie pathologique* (1829, 2 livraisons) ; *Tableau synoptique d'un cours de philosophie de la peinture* (1829, in-plano) ; *Études des passions appliquées aux beaux-arts* (1833, in-8, 3e édit., 1853) ; *Gros et ses ouvrages* (1845, in-8), etc.

DELESTRE-POIRSON (Charles-Gaspard Poirson, dit), vaudevilliste français, ancien directeur de théâtre, né à Paris, le 22 août 1790, mort le 19 novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DELEUIL (Louis-Joseph), opticien français, né vers 1805, s'est distingué par la construction de certains appareils de précision : machines pneu-

matiques, baromètres, cathétomètres, balances. On cite surtout la grande balance qu'il a construite pour le Conservatoire des arts et métiers, et qui est sensible à l'addition d'un milligramme dans un des plateaux, même lorsque ces plateaux contiennent des poids de dix kilogrammes chacun. Depuis quelques années, il s'est associé son fils, ingénieur, avec lequel il a présenté à l'Académie des sciences un modèle de paratonnerre à pointe de cuivre rouge. M. Deleuil a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851.

DELFOSSE (Noël-Joseph-Auguste), homme politique belge, né à Liége, le 9 mars 1801, mort dans cette ville le 22 février 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

DELHASSE (Félix-Joseph), littérateur belge, né à Spa, le 5 janvier 1809, a collaboré, depuis 1835, au *Libéral* et au *Radical*, au *Débat social*, à *la Nation*, journaux politiques de Bruxelles. La plupart de ses écrits sont anonymes ou pseudonymes: nous rappellerons: *Annuaire dramatique* (Bruxelles, 9 vol. in-12), publié de 1839 à 1847, *les Bords de l'Amblève* (Liége, 1853, in-8), promenades pittoresques rédigées avec M. Thoré; *Écrivains, hommes politiques de la Belgique* (1857, in-12) et des brochures politiques. M. Delhasse a concouru à la rédaction des *Supercheries littéraires* de M. Quérard, ainsi qu'à l'ouvrage posthume de son frère, *la Grotte de Remouchamps, près de Spa* (1852).

DELIGNE-LAUTERS (Mme). Voy. GUEYMARD.

DELIGNY (Édouard-Jean-Étienne), général français, né vers 1812, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant au 13e léger (1835), devint lieutenant en 1840, capitaine en 1844, chef de bataillon au 12e de ligne en 1848, lieutenant-colonel en mai 1852, colonel au 60e de ligne en décembre de la même année, et général de brigade en juillet 1855: il avait été jusque-là employé en Afrique, où il rendit d'importants services dans les expéditions ainsi que dans les bureaux arabes; il prit part à l'expédition du Maroc et, le 11 décembre 1859, il fut fait général de division et chargé du commandement de la division d'Oran. Lors des soulèvements qui suivirent, il remporta, le 13 mai 1864, un avantage important sur trois mille cinq cents arabes de la tribu des Flyttas. Le général Deligny a été promu en juillet 1854, commandeur et en juin 1865, grand officier de la Légion d'honneur.

DELISLE (Léopold-Victor), paléographe et historien français, membre de l'Institut, né à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826, fut admis, en 1847, à l'École des chartes, dont il fut un des élèves les plus distingués. Il a donné, dans la *Bibliothèque* de cette École, plusieurs mémoires importants, notamment des *Recherches sur les revenus publics en Normandie au* XIIe *siècle*, et sur les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts*: ces deux mémoires obtinrent de l'Institut la 2e médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. La Société des sciences, lettres et arts du département de l'Eure ayant mis au concours, en 1846, cette question: *Rechercher la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*, M. Delisle obtint le prix. Son travail, imprimé en 1851, reçut, en outre, de l'Académie des inscriptions, en 1851 et en 1852, le prix Gobert de 9000 francs. En 1852, l'auteur fut nommé employé au département des manuscrits à la Bibliothèque impériale; il a été élu, en 1855, membre de la Société des antiquaires de France, et, en 1857, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Delisle a publié aussi plusieurs mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de Normandie dont il est membre.

DELISLE (VERDÉ-). Voy. VERDÉ-DELISLE.

DE L'ISLE ET DUDLEY (Philippe SYDNEY FOULIS, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1828, à Londres, est fils d'un baronnet élevé en 1835 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Sydney, il servit quelque temps aux gardes à cheval et prit, en 1851, la place de son père à la Chambre des Lords. En 1852, il devint député-lieutenant du cercle nord du Yorkshire. De son mariage avec la fille de sir W. Foulis (1850), lord de l'Isle et Dudley a eu trois enfants, dont l'aîné, Philippe Sydney FOULIS, est né en 1853 à Londres.

DELITZSCH (François), philologue et théologien protestant allemand, né le 23 février 1813, à Leipzick, y étudia à la fois la théologie et les langues orientales, fut reçu professeur et se fit connaître par quelques publications sur la littérature hébraïque: une *Histoire de la poésie judaïque* (Geschichte der jüdischen Poesie, Leipzick, 1836); une traduction en hébreu de la tragi-comédie pastorale, *il Pastor fido*, de Guarini (Migdal Oz., Ibid., 1837); *Jesurum. Isagoge in grammaticam et lexicographicam hebraïcæ* (Ibid., 1838), et *Documents pour servir à l'étude de la scolastique des juifs et des mahométans au moyen âge* (Beitraege zur mittelalterlichen Scholastik unter Juden und Moslemen, Ibid., 1841). Après avoir été quatre ans professeur ordinaire à Rostock, il occupa, en 1850, une chaire de théologie à l'université d'Erlangen.

Nous citerons encore de M. Delitzsch: des commentaires sur *Habacuc* (Leipzick, 1843), sur le *Cantique des cantiques* (Hohelied, Ibid., 1851), sur la *Genèse* (1852, 2e édit., 1853); *Recherches sur l'origine des évangiles canoniques*, etc. (Untersuchungen über Entstehung der kanonischen Evangelien, Ibid., 1853); *Trésor de sentences rimées et poésies spirituelles* (Schatzkaestlein geistlicher Sinngedichte und Reimsprüche, Dresde, 1842); *de la Maison de Dieu, ou de l'Église* (Vom Hause Gottes oder der Kirche, Ibid., 1848); *Système de psychologie biblique*, etc. (Leipzick, 1855). Il a collaboré à deux ouvrages de M. Ch. P. Caspari (voy. ce nom).

DELMAS (Gaëtan), publiciste français, a été secrétaire de l'un des derniers ministres de Louis-Philippe. Après avoir collaboré aux *Français peints par eux-mêmes* et à la *Revue du* XIXe *siècle*, dont il était un des rédacteurs habituels, il a donné, pendant l'année 1848, sous divers pseudonymes, plusieurs publications qui intéressent vivement l'histoire contemporaine: *les Journaux rouges* (1848, in-18), histoire critique de la presse démocratique depuis le 24 février, *les Affiches rouges* (1851), reproduction exacte de toutes les affiches ultra-républicaines placardées sur les murs de Paris; *les Bulletins de la République* (1848), collection complète; *le Citoyen Proudhon*, exposé de ses doctrines, etc.

DELOCHE (Jules-Édouard-Maximin), littérateur et administrateur français, né à Tulle (Corrèze), le 27 octobre 1817, acheva son droit en 1836 et fut attaché trois ans au barreau de Bordeaux. Appelé par M. Dufaure au ministère des travaux publics, en 1839, il y devint sous-chef de bureau en décembre 1843. En 1846, il fut attaché à la direction des travaux publics d'Algérie,

comme chef de bureau de première classe à Alger, puis il passa à la direction des affaires civiles de la province de Constantine et devint, en 1848, secrétaire général de la préfecture de cette province. Revenu en France en 1850, il rentra, en 1853, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, où après avoir passé par des services spéciaux, il est devenu, en 1864, chef de bureau dans la division du personnel. M. Deloche, auteur de savants travaux historiques et archéologiques, membre de la Société impériale des antiquaires de France, de la commission centrale de la Société de géographie de Paris, etc., a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1857, comme ayant été deux fois lauréat de l'Institut.

Il a successivement publié : *Étienne Baluze, sa Vie et ses OEuvres* (1858, Limoges, broch. in 8) ; *Cartulaires de l'abbaye de Beaulieu* (1859, impr. imp., in-4), ouvrage faisant partie des *Documents inédits de l'Histoire de France* et qui a obtenu le second prix Gobert en 1860 et 1861; *De la forêt royale de Ligurium, mentionnée dans le capitulaire de Kiersi* (1859, broch. in-8, avec carte); *Du principe des nationalités* (1860, in-8); *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* (1863, in-8, avec pl.); *Études sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge* (1864, 1re et 2e parties, imprim. imp. in-4), imprimées d'abord dans la collection des Mémoires des savants étrangers (Académie des inscriptions et belles-lettres), et auxquelles a été décerné, en 1857, le premier prix au concours des antiquités nationales.

DELOFFRE (Théodore), marin français, né à Lorient, le 28 septembre 1787, entra au service en 1797, devint aspirant en 1808, enseigne en 1812, lieutenant de vaisseau en 1821, et capitaine en septembre 1835. Après divers commandements, il fut nommé contre-amiral le 14 août 1845, et peu après, préfet du 1er arrondissement maritime, à Cherbourg. Admis dans le cadre de réserve en 1852, il a été attaché, en juillet 1854, au Bureau des longitudes, dont il a été nommé vice-président pour l'année 1861. Il est devenu membre titulaire, le 26 mars 1862, et a été nommé, quelques jours plus tard, vice-président du bureau d'administration. M. Deloffre a été fait le 7 septembre 1850, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 4 février 1865.

DELORD (Taxile), journaliste et littérateur français, né à Avignon, le 25 novembre 1815, fut élevé dans la religion protestante. Il fit ses études à Marseille de 1830 à 1834, et écrivit dans *le Sémaphore* avec toute la jeunesse lettrée de la ville. En 1837, il vint à Paris, entra à la rédaction du *Vert-Vert*, et fut chargé du feuilleton littéraire du *Messager*. En 1842, il devint rédacteur en chef du *Charivari*, qu'il quitta pendant quelque temps, et où il rentra, en 1848. C'est à sa collaboration à ce journal qu'il doit surtout sa renommée. Il en est sorti en 1858. Après avoir fait partie longtemps de la rédaction littéraire du *Siècle*, il appartient depuis quelques années à la rédaction politique de ce journal.

On peut citer de M. T. Delord : *Physiologie de la Parisienne* (1851), et une pièce de théâtre : *la Fin de la comédie*, jouée à l'Odéon en 1854. Il a inséré dans *les Français peints par eux-mêmes* les types du *Provençal*, du *Chicard*, du *Millionnaire*, de *la Femme sans nom*, etc.; collaboré à la *Revue critique*, à l'*Histoire des villes de France*, au texte des *Fleurs animées* de Grandville, et donné des articles à un grand nombre de journaux, *le Prisme*, *le Courrier*, *le Peuple*, etc. Il a fait au *Siècle* des comptes rendus de littérature, dont il a réuni les principaux sous le titre de *les Troisièmes pages du journal le Siècle* (1861), in-8. Il a aussi publié dans le *Magasin de librairie*, une revue de quinzaine, reproduite en partie sous le titre de *Matinées littéraires* (1860, in-18).

DELORME (Pierre-Claude-François), peintre français, né à Paris, en 1783, mort en novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

DELOUCHE (Pierre) [de la Manche], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Senier de Revron (Manche), le 22 mars 1799, fit ses études aux collèges d'Avranches et de Rennes. Avocat à Caen, puis à Avranches, et très-hostile à la Restauration, il resta après la révolution de Juillet dans les rangs de l'opposition libérale. En 1848, il fut chargé de présider la commission administrative d'Avranches, et nommé représentant du peuple, le onzième sur quinze, par 55577 voix. Il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELPECH (Auguste), médecin français, né à Paris, vers 1820, fit ses études spéciales à Paris et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux, puis de la Maternité. En mars 1864, il a été élu membre de l'Académie de médecine.

On a de lui : *des Spasmes musculaires idiopathiques et de la paralysie nerveuse essentielle* (1846, in-4); *de la Fièvre* (1847, in-4); *de la Nomenclature des maladies* (1843, in-4); *De la ladrerie du port, au point de vue de l'hygiène*, etc. (1864, in-18), etc.— Son père, M. Blaise-Marguerite Delpech, né en 1787, reçu docteur en 1816, est devenu inspecteur d'un établissement d'eaux minérales.

DELPIT (Martial), littérateur français, né à Cahuzac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1813, fils d'un médecin inspecteur des eaux de Bagnères, fut élève de l'École des Chartes, d'où il sortit en 1835. Il a aidé Augustin Thierry dans ses recherches sur le tiers-état. Il a rédigé avec son cousin (voy. ci-dessous), une *Notice sur le manuscrit intitulé : Recognitiones seodorum* (1841), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et insérée dans le tome XIV des Notices des Manuscrits de cette académie. Il obtint, la même année, une 1re médaille d'or de la même académie pour son *Mémoire sur les sources manuscrites de l'histoire municipale de la ville d'Amiens.* M. M. Delpit, qui réside auprès de Bergerac, a fourni en outre quelques articles à la Bibliothèque de l'École des Chartes.

Son cousin, M. Jules Delpit, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, membre de l'Académie de Bordeaux, à laquelle il a fourni de nombreux *Mémoires*, a publié, à la suite d'une mission scientifique, le tome Ier de la *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre* (1847, in-4). On cite en outre de lui : *Réponse d'un campagnard à un Parisien, ou Réfutation du livre de M. Veuillot sur le droit du Seigneur* (1857, in-4 et in-8). *

DELSARTE (François-Alexandre-Nicolas-Chéri), musicien français, né à Solesmes, le 19 décem-

bre 1811, s'est fait un nom à la fois comme chanteur et comme professeur de chant. Élève du Conservatoire, de 1826 à 1830, il joua quelque temps à l'Opéra-Comique, et se consacra ensuite à l'enseignement. Il a compté parmi ses élèves un certain nombre de célébrités dramatiques et la plupart des amateurs aristocratiques qui se produisent aujourd'hui dans les salons. Comme chanteur, il choisit de préférence la musique ancienne, et excelle à interpréter les récitatifs par la déclamation musicale. Il a écrit quelques romances, et réuni, sous le titre d'*Archives de chant*, des cahiers de musique historique du VIe au XVIIe siècle.

DELTHEIL (Jean), homme politique français, né le 2 septembre 1795. Maître de forges, il siégea à la Chambre des députés de 1836 à 1842 et plus tard devint représentant du peuple à l'Assemblée législative. Membre du Conseil général pour le canton de Souillac, il fut nommé député au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Lot. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu en 1863, 31214 voix sur 31700 votants. M. Deltheil a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1860.

DELTON (Étienne-Albert), architecte français, né à Paris, le 3 mai 1806, étudia l'architecture sous M. Delannoy, et suivit, en 1824, les cours de l'École des beaux-arts. Ses études terminées, il exécuta divers travaux particuliers jusqu'en 1850, époque à laquelle il fut chargé de la restauration de l'hôtel de ville d'Orléans, qui lui fit le plus grand honneur. Attaché, vers le même temps, à la commission des monuments historiques, il a relevé pour elle des morceaux d'architecture gothique, dont les *Dessins* ont figuré au salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855, et lui ont valu à la première de ces expositions une 3e médaille, et à la seconde une mention. — M. Delton est mort en 1862.

DELTUF (Paul), littérateur français, né à Paris, en 1825, a publié, dans ces dernières années, quelques ouvrages de fantaisie qui ont joui d'une certaine vogue. Nous citerons : *Idylles antiques* (1851, in-8); *Contes romanesques* (1852, in-8); *Récits dramatiques* (1853, in-18); *les Pigeons de la bourse* (1857, in-18), puis une suite de nouvelles et romans, tels que : *les Petits malheurs d'une jeune femme* (1860, in-18); *Mademoiselle Fruchet*, *Adrienne* (même année); *Jacqueline Voisin* (1861, in-18); *la Femme incomplète* (1863, in-18); *les Femmes sensibles* (in-18); *la comtesse de Silva* (1864, in-18); *Fides* (in-18), etc. Il a fourni, à différents journaux et revues, des feuilletons, entre autres *la Confession d'Antoinette* et *la Famille Percier*.

DELVAU (Alfred), littérateur français, né à Paris, en 1825, a été, en 1848, secrétaire de M. Ledru-Rollin, alors ministre de l'intérieur. Il a débuté dans la littérature, en 1850, par *le Roué innocent*, comédie en un acte, en vers (Odéon), et a donné depuis : *Histoire de la Révolution de Février* (1850); *les Murailles révolutionnaires* (1851, 2 vol.); *Au bord de la Bièvre* (1854); *les Barrières de Paris* (1857); *les Chimères; les Martyrs de l'Italie sous la domination autrichienne; Histoire de la campagne d'Italie; Joseph Garibaldi, etc.* (1859); *les Cythères parisiennes, histoire anecdotique des bals*, etc. (1864, in-18); *les Aventures d'un ver luisant* et *l'Histoire d'un garçon de bonne foi*, traduit de S. Kinkel (1853), etc. Il a rédigé en chef, pendant un an, *le Rabelais* (1857), commencé en 1859, la *Bibliothèque bleue* (1859-1860, 3 vol. grand in-8, illustré), et collaboré au *Siècle*, à la *Gazette de Paris*, au *Figaro*, etc.

DELVIGNE (Henri-Gustave), inventeur français, né vers 1798, entra jeune au service, qu'il quitta avec le grade de lieutenant. Frappé, dans le cours de sa carrière militaire, du peu de justesse que comportent la plupart des armes en usage, il étudia particulièrement la carabine, alors abandonnée comme arme de guerre; il donna en 1837 la nouvelle carabine qui prit aussitôt son nom. L'invention consistait principalement dans le *forcement de la balle*, au moyen d'une *chambre* qui fut ensuite supprimée par le général Thouvenin. Plusieurs corps d'élite, notamment les chasseurs de Vincennes ou tirailleurs d'Afrique, furent munis de l'arme nouvelle. M. Delvigne a produit depuis des balles-obus, des balles cylindro-coniques, des canons doubles rotatifs de fer forgé à rubans, des carabines rayées, des obusiers portatifs, des mousquetons de cavalerie, etc., et plus récemment, dans un autre genre d'invention, un porte-amarre de sauvetage. Ces divers engins, qui ont figuré aux expositions industrielles, depuis celle de 1834, ont valu à leur auteur une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or, en 1844 et 1849, et la décoration en décembre 1830.

DELZERS (Joseph-François-Casimir), jurisconsulte français, né à Saint-Dalmazi (Aveyron), le 27 août 1787, fit son droit à Toulouse, et fut reçu avocat à Paris en 1809, et au concours de 1823, suppléant à la Faculté de droit. Il fut aussi, jusqu'en 1827, avocat à la Cour de cassation, et se renferma depuis dans l'enseignement, qu'il n'a quitté qu'en 1857. Il a été plusieurs fois chargé du cours de procédure civile. En 1846, M. Delzers fut élu député de l'arrondissement d'Espalion, mais il ne siégea pas, car son élection fut annulée. En 1859, il a été nommé juge de paix dans l'Aveyron.

Il a publié : *Du droit de punir* (1836, brochure); *Cours de procédure civile et criminelle, précédé d'une introduction générale à l'étude du droit* (1842-1851, 2 vol. in-8).

DELZONS (Jean-François-Amédée), ancien représentant du peuple français, est né à Aurillac (Cantal), le 26 janvier 1808. Avocat au barreau de sa ville natale, il appartenait sous le règne de Louis-Philippe à l'opposition constitutionnelle, et avait été élu par l'influence de la gauche conseiller général du département du Cantal. En 1848, il fut pendant quelques temps maire provisoire d'Aurillac. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le premier de la liste, par 25000 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

DEMANGEAT (Joseph-Charles), jurisconsulte français, né à Nantes, le 2 septembre 1820, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat en 1841 et docteur en 1843. Nommé au concours, en 1851, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, il y a occupé depuis, comme suppléant, une des chaires de droit romain et a été nommé professeur de la seconde de ces chaires, le 17 novembre 1862.

M. Demangeat a publié : *Histoire de la condition civile des étrangers en France, dans l'ancien*

et dans le nouveau droit (1844, in-8), couronné, en 1842, par la Faculté de droit; *des Obligations solidaires en droit romain* (1858, in-8); *Cours élémentaire de droit romain* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il a réédité, annoté et complété le *Traité de droit commercial*, de P. Bravard-Veyrières (1861, tome I, in-8). Il a constamment collaboré à la *Revue pratique de droit français* dont il est un des directeurs.

DEMANTE (Antoine-Marie), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 26 septembre 1789, mort à Paris, le 29 décembre 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

DEMANTE (Auguste-Gabriel), jurisconsulte français, fils du précédent, est né à Paris, le 3 mars 1821. Professeur suppléant à la Faculté de droit de Toulouse depuis 1850, il a été nommé, en 1856, professeur titulaire de droit romain. Il est membre de l'Académie de législation de cette ville. On a de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit* (1850, in-18); *de la Loi et de la jurisprudence en matière de donations déguisées* (1855, in-8), travail qui a d'abord paru dans le recueil de l'Académie de législation de Toulouse; *Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement, etc.* (1857; 2[e] édition, 1862, 2 vol. in-8). M. Demante est collaborateur de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

DEMARÇAY (Horace), ancien député français et représentant du peuple, né à Paris en 1812, est le fils aîné du général de ce nom. Élevé dans la religion protestante, il fit ses études dans une université d'Allemagne. Élu deux fois député dans les Deux-Sèvres, il fit partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, nommé représentant dans le même département, le sixième sur huit, il vota avec le parti modéré. Après la discussion de la Constitution, M. Demarçay cessa de paraître à l'Assemblée, et, le 16 janvier 1849, donna sa démission.

DE MAULEY (Charles-Frederick-Ashley-Cooper PONSONBY, 2[e] baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1815, est le fils de William-Francis Spencer Ponsonby, mort en 1855, longtemps député du bourg de Poole et du comté de Dorset, et élevé à la pairie en 1838, avec le titre de baron de Mauley. Il remplaça son père, comme député du bourg de Poole, de 1837 à 1847; représenta Dungarvan en 1851 et 1852, et hérita de la pairie en 1855. Ses opinions son libérales. Il a épousé, en 1838, une fille du 4[e] comte de Bessborough, sa cousine et a pour héritier son fils William Ashley Webb, né à Londres en 1843.

DEMBINSKI (Henri), général polonais, né dans le palatinat de Cracovie, le 16 janvier 1791, suivit de bonne heure l'exemple de son père, Ignace Dembinski, député à la diète de Pologne, qui, pendant la révolution, avait montré beaucoup d'ardeur pour la cause de l'indépendance nationale. Il passa deux années à Vienne dans l'école des ingénieurs; mais il refusa le brevet d'officier autrichien, et s'engagea, en 1809, comme simple soldat, dans l'armée nationale du grand-duché de Varsovie. Il fit avec les Français la campagne de 1812, fut nommé capitaine par Napoléon sur le champ de bataille de Smolensk, se distingua à Leipsick, et suivit à Paris le général Wielohorwski. Après la chute de l'Empire, il retourna en Pologne, et se retira dans ses terres. Élu député en 1825, il s'associa pendant cinq ans aux efforts de l'opposition nationale.

La révolution du 29 novembre 1830 le rappela sous les armes. Il servit d'abord dans un régiment qui se forma dans le palatinat de Cracovie. Quand il eut amené à Varsovie ses troupes improvisées, il reçut du généralissime Skrzynecki le commandement d'une brigade de cavalerie, qui prit une part importante à la bataille de Kuflew contre le feld-maréchal Diebitsch. Il leur livra bientôt après un combat meurtrier sur les bords du Narew. Puis il fut attaché au corps du général Gielgud, et fit toute la campagne de Lithuanie. Lorsqu'il vit son chef décidé à passer sur le territoire prussien, il refusa de le suivre, et entreprit de ramener toute sa division à Varsovie en traversant toutes les lignes des Russes. Son arrivée excita dans la capitale des transports d'enthousiasme, et la diète déclara que Dembinski et ses compagnons avaient bien mérité de la patrie. Il fut aussitôt appelé à remplacer Skrzynecki dans le commandement de l'armée nationale; mais, en essayant de prendre la dictature, il perdit sa popularité et tomba du pouvoir au bout de quelques jours.

Après la reddition de Varsovie, le général Dembinski se réfugia en Prusse avec les débris du corps de Rybinski. De là il se rendit en France, où il publia ses *Mémoires sur la campagne de Lithuanie* (Strasbourg, 1832, in-8). A la même époque parut à Leipsick un ouvrage écrit en allemand sous sa dictée : *Ma campagne de Lithuanie et ma retraite de Kurszany à Varsovie*. En 1833, il partit pour l'Égypte et resta quelque temps au service de Méhémet-Ali. De retour en France en 1835, il se montra toujours fidèle à la cause de l'indépendance, mais il se tint en dehors des entreprises tentées par les démocrates polonais. En 1837, il fit paraître un écrit en langue polonaise, intitulé : *Rzut oka na ostatnie wypadki rewolucyi polskiey* (Paris, in-8).

A la suite de la révolution de Février, il quitta la France, et assista aux congrès slaves tenus à Breslau et à Prague. De là il se rendit en Hongrie, et mit son épée au service du gouvernement magyare, menacé par l'armée de Windischgraëtz. Le 5 février 1848, il reçut de Kossuth le commandement en chef de toutes les troupes insurrectionnelles. Il dressa un nouveau plan de campagne, mais il ne put obtenir l'obéissance de Gœrgey, dont l'arrivée tardive causa la perte de la bataille de Kapolna (26-28 février 1849). Forcé d'opérer sa retraite derrière la Theiss, Dembinski déposa ses pouvoirs aux mains de Vetter, qui les transmit à Gœrgey. Il resta deux mois à Debreczin, aida de ses conseils le gouvernement révolutionnaire qui venait de rompre définitivement avec l'Autriche. Il insistait sur la nécessité d'unir la cause de la Hongrie à celle de la Pologne, et proposait une expédition en Galicie. Son plan ayant été rejeté, il refusa le commandement de l'armée hongroise du nord. Mais, à l'approche des Russes, il accepta les fonctions de quartier-maître général sous les ordres de Messaros, appelé au commandement en chef en remplacement de Gœrgey (2 juillet 1849). Il dirigea la retraite de l'armée vers Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Vaincu à Szœreg (5 août), il avait repris l'avantage et s'approchait de Temesvar, lorsqu'il dut céder le commandement à Bem, qui, malgré ses conseils, livra sous les murs de cette ville aux Austro-Russes un désastreux combat. Cette défaite lui a été attribuée à tort par divers historiens et journalistes. La démission de Kossuth et la capitulation signée par Gœrgey à Vilagos (13 août) empêchèrent M. Dembinski de continuer cette lutte désespérée. Il suivit sur le territoire turc tous les principaux chefs de la révolution, parvint à Widdin, puis à Schumla, et se fit ré-

clamer par l'ambassade de France comme nationalisé français. Depuis 1850, il vécut à Paris, et s'occupa, dit-on, de rédiger ses mémoires sur cette guerre de Hongrie dont il a été un des chefs les plus honorables. — Le général Dembinski est mort le 13 juin 1864.

DEMESMAY (Camille), sculpteur français, né à Besançon, le 23 août 1815, et fils d'un conseiller à la Cour de cette ville, était le cousin du représentant Aug. Demesmay, mort en 1853. Il fit d'abord son droit à Paris et y fut reçu licencié en 1839. Il suivit alors son goût pour la sculpture, et débuta quelques années après au salon. Il a principalement exécuté, dans ces six dernières années : *Saint Gervais*, statue pour la cathédrale du Mans; *Mlle de Montpensier*, pour le jardin du Luxembourg; *Catinat*, pour l'hôtel de ville de Paris; *Mater Christi*, pour l'église Sainte-Geneviève; *la Justice*, pour le nouveau Louvre; les bustes du *maréchal Moncey*, pour le musée de Besançon, d'*Hérold*, pour le théâtre de l'Opéra-Comique; du *comte Morand*, du *duc de Rovigo*, pour le musée de Versailles, *la Vierge et l'enfant Jésus*, etc. (1847 1859); *Naïs* (1863), un fronton très-remarquable pour la nouvelle galerie du Louvre. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

DEMETZ (Frédéric-Auguste), philanthrope français, ancien magistrat, né le 12 mai 1796, étudia le droit à Paris, et s'inscrivit au barreau de cette ville. Nommé, le jour même où il avait vingt-cinq ans, juge suppléant au tribunal, il devint successivement juge d'instruction, vice-président de chambre de police correctionnelle, et enfin, en 1832, conseiller à la Cour. En 1836, il fut envoyé avec l'architecte A. Blouet, aux États-Unis, pour faire, après MM. de Tocqueville et de Beaumont (voyez ces noms), de nouvelles études sur le système pénitentiaire. En 1840, M. Demetz prit sa retraite, avec le titre de conseiller honoraire, pour se conserver tout entier à l'œuvre philanthropique à laquelle il a attaché son nom.

Le 22 janvier, avec le concours d'un ancien condisciple, M. de Bretignières de Courteilles, auteur d'un livre sur les prisons, mort en 1854, il fonda, près de Tours (Indre-et-Loire), la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Le but de cette institution, soutenue par la Société paternelle, était de régénérer, par une éducation spéciale, les jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement, et jusqu'alors confondus dans les prisons avec tous les condamnés. Dès l'année précédente, M. Demetz avait établi, au même lieu, une école de contre-maîtres pour se préparer un personnel capable et dévoué. Il construisit d'abord une maison pour dix enfants de la maison centrale de Fontevrault; le nombre en fut porté au bout de l'année à 300, et il y a longtemps qu'il dépasse celui de 700. Par des démarches incessantes, le fondateur s'assura le concours de l'administration, et celui des conseils généraux et des jurys de toutes les Cours d'assises. La colonie de Mettray, qui présente une organisation pédagogique admirable, reçoit des visiteurs de toute l'Europe; elle est surtout populaire en Angleterre, où lord Brougham disait en plein Parlement que « Mettray suffisait à l'orgueil de la France. » M. Demetz compléta l'œuvre de la colonie par le patronage, et aujourd'hui, près de 2500 enfants sortis de ses mains, sont suivis dans la vie avec une sollicitude paternelle. Un assez grand nombre de colonies agricoles ont été fondées sur le même modèle, dans toute la France et à l'étranger. M. Demetz a en outre rattaché à Mettray un établissement spécial de correction paternelle à l'usage des familles aisées. Il est membre du conseil général de l'Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 8 juin 1837, il a été promu officier, sur la proposition du ministère de l'agriculture, à la suite du concours agricole régional d'Indre-et-Loire, en 1864. Il a été en outre élu membre correspondant de l'académie des sciences morales et politiques.

M. Demetz a publié : *Projet d'établissement d'une maison de refuge pour les prévenus acquittés à leur sortie de prison* (1836), la première œuvre d'assistance et de réparation qu'il ait songé à réaliser; *Lettre sur le système pénitencier adressée au conseil général de la Seine* (1838, in-8), résumé concis des considérations en faveur du système cellulaire; *Rapports à M. le comte de Montalivet sur les pénitenciers des États-Unis* (Impr. royale, 1839, in-folio, 45 planches); une série de *Rapports* annuels à la Société paternelle sur l'état et le développement de Mettray; etc.

DEMÉZANGE (Régis-Auguste-Casimir), ancien représentant du peuple français, né à Mortain (Manche), le 21 juillet 1800, fut reçu avocat en 1825, et s'établit dans sa ville natale, où il devint un membre influent du Comité électoral formé par l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de Mortain, dont il devint président quelques semaines plus tard. Il rentra néanmoins dans l'opposition et fut élu, comme candidat du parti radical, en 1842, membre du conseil général de la Manche. Mais sa candidature pour la députation échoua devant celle du député ministériel. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur quinze, par près de 50 000 voix. Il vota avec le parti démocratique modéré, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il reprit à Mortain la présidence du tribunal.

DEMIANS (Auguste), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Nîmes (Gard), le 1er juin 1814, entra, en 1838, dans la magistrature et fut nommé successivement substitut au Vigan, à Alais et à Nîmes. Son avancement fut entravé par ses relations avec *le National*, dont il était le correspondant dans le pays même de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Nîmes. Chef du parti catholique républicain dans le département du Gard, il remplit le rôle de conciliateur dans les dissensions religieuses qui firent mettre Nîmes en état de siége. Le gouvernement provisoire le chargea également de pacifier le département de l'Hérault, où les élections avaient amené des querelles entre les protestants et les catholiques. Il fut élu représentant dans le Gard, le cinquième sur dix, par 52 740 suffrages. Ce fut lui qui proposa de soumettre la Constitution à la sanction du peuple. Il vota plusieurs fois avec le parti démocratique modéré, mais s'abstint dans la plupart des questions importantes. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla s'inscrire au barreau de Nîmes.

DEMIDOFF DE SAN-DANATO (Anatole, comte), né à Florence, vers 1810, est le fils du comte Nicolas Demidoff, célèbre par ses campagnes, son goût pour les arts et sa prodigieuse fortune. Quant à lui, il doit la célébrité dont il jouit à son tour, même parmi le peuple, à ses prodigalités de grand seigneur, à une publication riche et luxueuse, enfin à son mariage, en 1841, avec la princesse Mathilde de Montfort, fille de Jérôme Bonaparte et de feu la princesse Catherine de Würtemberg.

A défaut de dot, la princesse Mathilde lui apportait une alliance à la mode de Bretagne avec le gendre de l'empereur de Russie et l'éclat d'un grand nom. Mais, ayant pris avec elle l'engagement de faire élever dans la religion catholique les enfants qui naîtraient de leur union, le comte se vit privé par l'empereur Nicolas, chef de la religion grecque, de son titre de chambellan, et dut même venir donner des explications à Saint-Pétersbourg. Elles satisfirent l'empereur. Des différences de caractère amenèrent, en 1845, la rupture par consentement mutuel d'un mariage resté stérile. L'empereur de Russie exigea que le comte Demidoff fit à sa femme une rente annuelle de 200 000 roubles.

Le principal titre littéraire du comte Demidoff est un *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, en société avec MM. Sainson et Duponceau (Paris, 1839). Il a aussi fondé un prix annuel de 5000 roubles à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Des constructions d'utilité publique, des établissements de bienfaisance, témoignent de sa grande fortune et de sa philanthropie. — En 1858, on a annoncé à tort la mort du prince Demidoff, à l'occasion de celle de Paul Demidoff, son frère.

DEMOGEOT (Jacques-Claude), littérateur français, né à Paris le 5 juillet 1808, fit de bonnes études au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, auquel il resta attaché comme professeur, de 1826 à 1828. Il entra ensuite dans l'Université, professa successivement aux colléges de Beauvais, Rennes, Bordeaux et Lyon, et fut appelé, en 1843, à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. M. Demogeot, qui avait suppléé à la Faculté des lettres de Lyon, MM. Quinet et Eichoff, a également suppléé, à Paris, MM. Ozanam (1846) et D. Nisard (1857). Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1849.

On a de lui : *Étude sur Ausone*, thèse pour le doctorat, *Étude sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition des *Lettres* de cet auteur (1845-1850); *Histoire du collége de Lyon*, dans *Lyon ancien et moderne* (1840); *Roméo et Juliette, Étude sur Shakspeare* (1852), drame; *les Lettres et l'homme de lettres au* XIXe *siècle* (1856), couronné au premier concours institué par la Société des gens de lettres; *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours* (1857), résumé brillant de toute notre histoire littéraire; *la Critique et les critiques de la France*, suivi de *Paris nouveau*, poëme (même année); *Tableau de la littérature française au* XVIIe *siècle* (1859, in-8, t. I); *Contes et nouvelles*, en vers (1862, in-18), sous le pseudonyme de *Jacques;* enfin des articles de critique historique et littéraire dans la *Revue du Lyonnais*, le *Journal* et la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue française*, etc.

DEMOLIÈRE (Hippolyte-Jules), plus connu sous le nom de MOLÉRI, littérateur dramatique français, né à Nantes, le 3 août 1802, manifesta, de bonne heure, un goût très-prononcé pour la littérature et, à 17 ans, fit jouer une comédie en vers. Après ce début, il alla étudier le droit à Rennes, puis la médecine à Paris. Ce ne fut que vers 1837 qu'il reprit la plume en déguisant son nom sous un anagramme incomplet. Après la révolution de 1848, il fut un des secrétaires du gouvernement provisoire à l'hôtel de ville et fut attaché ensuite au secrétariat de la présidence, sous l'administration du général Cavaignac.

M. Demolière a donné au théâtre une vingtaine de pièces qui ont eu du succès, entre autres : *la Famille Renneville* (1843); *Tôt ou tard* (1843); *le Gendre d'un millionnaire*, comédie en 5 actes (Théâtre-Français, 1845); toutes trois, en collaboration avec M. Léonce Laurencot; *la Famille* (1849) : *la Tante Ursule* (1852); *le Revers de la médaille*, en trois actes (Odéon, 1861), etc. Parmi ses romans, les plus connus sont : *le Marquis de Montclar* (1851); *Iambo*, dans l'*Écho des Feuilletons*, (1848); *Petits drames bourgeois*, recueil de ses nouvelles (1856), etc. Il est l'auteur des *Guides-itinéraires de Paris à Strasbourg* (1854, 2e édit. 1855); *de Paris à Corbeil et à Orléans* (1854), qui font partie de *la Bibliothèque des Chemins de fer*.

DEMOLOMBE (Jean-Charles-Florent), jurisconsulte français, né à la Fère (Aisne), le 22 juillet 1804, étudia le droit à Paris, où il fut reçu docteur le 2 août 1826. L'année suivante il obtint, par concours et avec dispense d'âge, la place de professeur suppléant à la Faculté de Caen, puis, en 1831, également au concours et avant l'âge, la chaire de Code civil à la même Faculté, dont il est devenu doyen en 1853. Inscrit en même temps au barreau de la ville, il a été élu deux fois bâtonnier. M. Demolombe a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1846. Il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Ce savant et laborieux professeur publie, sous le titre de *Cours de Code Napoléon* (1845-1863), t. I-XX), in-8), un des plus importants commentaires dont notre législation civile ait été l'objet. Les huit premiers volumes de cette publication sont une suite de traités sur l'état des personnes, et forment un ensemble complet. La seconde partie comprend jusqu'à présent : *Distinctions des biens, propriétés* (1856, 2 vol. in-8); *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8); *Traité des successions* (1857-1860, 5 vol. in-8; 2e édit. 1863) ; *Traité des donations entre-vifs et des testaments* (1863-1864, tomes I-IV, in-8), formant les tomes XVIII-XXI du *Cours de Code Napoléon*.

DEMORTREUX (Pierre-Thomas-Frédéric), ancien représentant du peuple, né à Lisieux (Calvados), le 29 novembre 1798, se fit recevoir licencié en droit en 1822. Très-hostile au gouvernement des Bourbons, il fut, après la révolution de 1830, appelé à la présidence du tribunal civil de Lisieux. Il ne cessa point de professer les doctrines démocratiques, s'opposa constamment à la candidature de M. Guizot, fidèlement réélu à Lisieux, et, dans les réunions préparatoires, reprocha publiquement au ministre son système politique. Il fut alors élu conseiller général du Calvados. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lisieux. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le septième sur douze, par 70 490 voix, fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant le gouvernement du général Cavaignac. Partisan d'une Chambre unique et de la présidence révocable, il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il ne se sépara plus de l'extrême gauche. Non réélu à la Législative, il reprit à Lisieux son siége au tribunal de première instance, dont il devint président honoraire.

DEMOUY (Ch.). Voyez MOUY (Ch. DE).

DENAIN (Léontine-Pauline-Élisa-Désirée Mesnage, dite), actrice française, née à Paris, le 6 décembre 1823, fut élève du Conservatoire, où elle obtint le prix de comédie en 1840, parut d'abord

sur le théâtre de l'hôtel Castellane, et débuta à la Comédie-Française au mois de juin de la même année. Reçue sociétaire en septembre 1845, elle quitta brusquement la scène au commencement de 1856, à l'expiration des dix ans de service qui lui donnaient droit au titre de sociétaire retirée. Elle tenait avec élégance et distinction les rôles de coquettes et d'amoureuses. Elle réussit surtout dans Elmire du *Tartufe* et dans la Délie des *Trois amours de Tibulle*, l'une de ses dernières créations.

DENBIGH (William-Basile-Percy Feilding, 7e comte de), pair d'Angleterre, né en 1796 à Berwick-House (comté de Salop), descend d'une ancienne famille élevée en 1620 à la pairie héréditaire, et qui prétend avoir la même origine que les comtes de Hapsbourg. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il prit à sa majorité la place de son grand-père à la Chambre des Lords, où il soutint la politique conservatrice. Pendant quelques années, il a été grand écuyer de la feue reine douairière. De son mariage avec une fille du comte de Ducie (1822), il a eu neuf enfants dont l'aîné, Rodolphe-William-Basile, vicomte Feilding, né en 1823, a été élevé à Eton et à Cambridge et est devenu haut-shériff du Hintshire en 1850.

DENECOURT (C.... F....), *cicerone* français, né à Nency-le-Val-Saint-Éloi (Haute-Saône), en 1788, et fils de pauvres vignerons, entra fort jeune au service d'un aubergiste, son parent, partit comme volontaire en 1809, et fit les campagnes de Prusse et d'Espagne. Mis à la retraite, par suite de blessures, en 1812, il fut envoyé à Mayence, en qualité de lieutenant dans les douanes, et rentra au service en 1814 et 1815. Il se fit ensuite ouvrier bijoutier, puis devint concierge de caserne à Melun et à Versailles, où il s'occupa en même temps du commerce des vins et des eaux-de-vie. Destitué en 1832, il alla vivre à Fontainebleau, et consacra dès lors sa vie et la plus grande partie de sa fortune à mettre en relief les beautés naturelles de la forêt et à les accroître. Il traça à ses frais plus de cent cinquante kilomètres d'allées et de chemins, et créa un grand nombre de promenades les plus pittoresques. En 1848, il fut question de créer pour lui un titre de « conservateur des beautés de la forêt »; mais l'attention qu'on accorda, pour la première fois, aux services rendus par cet « amant de la nature », n'aboutit qu'au remboursement de quelques notes insignifiantes. La littérature s'est chargée d'acquitter la dette méconnue, et il a paru, en 1855, sous le titre d'*Hommage à Denecourt. Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, un recueil de 43 fragments, prose et vers, en son honneur (in-12).

M. Denecourt a écrit lui-même un certain nombre de *Guides-indicateurs*, souvent réédités sous des titres légèrement modifiés : *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau* (1839); *Camp de Fontainebleau* (1839); *Description générale du château* (1842); *Promenades dans la forêt* (1844); *les Délices de Fontainebleau, carte-guide du voyageur; l'Indicateur historique et descriptif*, etc., etc. (1845), dont une récente édition contient une auto-biographie de l'auteur, qui doit encore publier *les Mémoires d'un sous-officier de la grande armée* (2 vol.)

DENIÈRE (N....), industriel français, né à Paris, le 17 août 1775, partit comme volontaire en 1795, fut attaché à la fabrication des armes et à l'atelier de précision de Paris, puis envoyé à Constantinople, en 1796, comme tourneur mécanicien. De retour à Paris, deux ans après, il fut d'abord ouvrier tourneur en cuivre, et commença, en 1804, la fabrication des bronzes. Il agrandit peu à peu son établissement et fit construire, en 1838, une vaste fabrique, qui comprit bientôt toutes les branches accessoires de l'industrie des bronzes, depuis la fonte jusqu'à la dorure. Les produits de cette maison ont constamment obtenu, depuis 1823, la médaille d'or, ou le rappel de cette médaille, à toutes les expositions nationales, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

M. Denière a rédigé un certain nombre de *Rapports* relatifs au commerce, ou d'articles fournis à des recueils spéciaux. Il a été membre du conseil général des manufactures, de 1824 à 1829, et juge au tribunal de commerce de la Seine, de 1833 à 1837. Décoré en 1827, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Son fils, qui, depuis plusieurs années, dirige la maison fondée par son père, a été décoré de la Légion d'honneur en février 1852, et a été aussi promu officier le 7 juin 1862.

DENIS (Louis) [des Côtes-du-Nord], ancien représentant du peuple français, né au Legué (Côtes-du-Nord), le 26 octobre 1799, était armateur à Saint-Brieuc, lorsque après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le dernier sur seize, par 70 596 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite. Pourtant il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom) et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire, sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée.

DENIS (Alphonse), homme politique et agronome français, né à Paris, le 24 décembre 1794, fit ses études au lycée de Versailles, passa une année à l'École militaire de Saint-Cyr et en sortit sous-lieutenant d'infanterie (1813). Il prit part à la campagne de France et reçut la croix de la Légion d'honneur à la bataille de Montereau. Mis en demi-solde à la Restauration, il cultiva les lettres et donna au théâtre *la Bague, ou l'Ami du mari*, comédie en un acte et en vers. Il s'occupait depuis longtemps de travaux agricoles dans ses propriétés du midi, lorsque après 1830 il fut nommé maire d'Hyères. De 1837 à 1848, il représenta le collége *extra muros* de Toulon à la Chambre des Députés, où il soutint constamment de son vote et quelquefois de sa parole le système conservateur.

M. Denis, comme agronome, a introduit à Hyères plusieurs plantes exotiques, telles que le tef d'Abyssinie, de belles espèces d'*araucaria*, le néflier du Japon, l'élaïs de Guinée, l'acacia géant de la Nouvelle-Galles du Sud, le bambou de la Chine, etc. En 1833, il entreprit la publication des *Promenades pittoresques et statistiques dans le Var*, ouvrage in-folio qui ne fut pas achevé; la partie relative à Hyères et à ses environs a été réimprimée avec une notice médicale du docteur Bayle (1842, in-8; 3e édit., 1853). Il avait fondé, avec Abel Hugo, la *Revue de l'Orient* (1843-1848, 11 vol. in-8).

DENIS (Jean-Ferdinand), voyageur et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 13 août 1798, était destiné par son père à la carrière diplomatique; l'étude des langues et le

goût des voyages l'en détournèrent et il partit, en 1816, pour l'Amérique. A son retour, tout en préparant divers travaux géographiques, historiques ou littéraires, il projetait un autre voyage dans l'Orient, dont il avait aussi étudié les idiomes; mais il restreignit son excursion à l'Espagne et au Portugal. Nommé d'abord, en 1838, bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, il fut attaché plus tard (1841), comme conservateur, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à laquelle il avait déjà été attaché, de 1833 à 1838, et dont il devint administrateur en mars 1865 à la mort de M. de Brotonne. Décoré de la Légion d'honneur en mars 1839, M. F. Denis a reçu aussi diverses décorations du Portugal et du Brésil, et, tout récemment, le titre de membre de l'Académie des sciences de Lisbonne.

M. Ferdinand Denis a publié de nombreux ouvrages, dont la plupart sont le fruit de ses excursions; tels sont : *Buenos-Ayres et le Paraguay* (1823, 2 vol. in-18); *la Guyane* (1823, 2 vol. in-18); *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18; 2e édit., 1827), traduit en portugais à Rio-Janeiro; *Précis de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil* (in-18); *les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes* (1833, in-8); *le Brésil et le Portugal*, dans la collection de l'*Univers pittoresque* (1837 et 1846); *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, avec la traduction du *Tisserand de Ségovie*, drame du XVIIe siècle (1837, 2 vol. in-8), etc.

On cite ensuite de lui des romans moraux ou instructifs : *André le voyageur* (1827, in-18), histoire d'un marin; *Ismael-ben-Kaisar, ou la Découverte du nouveau monde* (1829, 3 vol. in-12); *le Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations* (1833, in-18; 5e édit., 1854), couronné par l'Académie française; *Luiz de Souza* (1835, 2 vol. in-8); divers écrits ou brochures d'archéologie, de littérature et de variétés : *les Scènes de la nature sous le tropique et de leur influence sur la Poésie*, suivies de *Camoëns et José India* (1824); *le Menuisier de Nevers* (1843), notice sur Adam Billaut; *le Génie de la navigation* (1847); *une Fête brésilienne, célébrée à Rouen en 1550* (1850), avec des fragments du XVIe siècle sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, etc.; *les Sciences occultes* (1852), etc.

M. Ferdinand Denis a fourni, en outre, à divers ouvrages, un certain nombre de notices, telles que : *des Manuscrits à miniatures dans leurs rapports avec la peinture moderne*, pour le *Manuel de peinture* d'Arsenne; *Tableau historique, critique et analytique des sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie portative* (1833); *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, en tête des *Proverbes* de M. Le Roux de Lincy; *le Matelot Selkirk et les Caraïbes*, dans le *Gulliver*, traduit par Mme Amable Tastu; *les Tableaux chronologiques des littératures espagnole et portugaise*, dans l'*Atlas des littératures* de M. Jarry de Mancy, etc.

Il a donné, avec M. Hippol. Taunay : *le Brésil* (1821), et une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* (1824); avec Sander Rang : *Fondation de la Régence d'Alger, ou Histoire de Barberousse* (1837), chronique du XVIe siècle; avec MM. de Martonne et Pincon : *Nouveau manuel de la bibliographie universelle* (1857, gr. in-8, petit-texte à 3 col.); avec M. Victor Chauvin, *les Vrais Robinsons, Naufrages, solitudes et voyages* (1862, gr. in-8), etc. On lui doit une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854). Il a collaboré aux *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, aux *Revues européenne* et *Britannique*, à celle des *Deux-Mondes*, à l'*Artiste*, à la *Corographia bresilica*, au *Journal* et aux *Annales des Voyages*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie portative*, à la *Bibliothèque populaire*, à la *Nouvelle biographie générale*; il termine en ce moment une traduction du *Romancero espagnol* (4 vol. in-8).

DENISON (John-Evelyn), homme politique anglais, président de la chambre des Communes, né en 1800, entra au Parlement en 1823; visita, l'année suivante, le Canada et les États-Unis, et devint l'un des lords de l'Amirauté lors de la formation du ministère Canning. Il prit une part active aux querelles religieuses qui à cette époque compliquaient les questions politiques, et il se montra favorable aux concessions que réclamaient les catholiques romains. Après la mort de M. Canning, il renonça à toute position officielle, se retira du conseil de l'Amirauté, et persista à conserver son indépendance politique, malgré les propositions qui lui furent faites plusieurs fois pour rentrer aux affaires. En 1830, le bourg d'Hasting l'envoya au Parlement, et il continua d'y siéger, pendant les années suivantes, pour différentes localités. Il s'occupa surtout des affaires particulières de la Chambre. Nommé président à l'unanimité, en 1857, lors de la retraite de M. Shaw-Lefèvre, il fut réélu dans les mêmes conditions en 1859.

DENISSEL (Célestin-Louis-Thomas), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Venant, près Aire (Pas-de-Calais), le 20 décembre 1808, et fils d'un brasseur, qui fut, pendant trente-quatre ans, maire de Saint-Venant, fit ses études au collége de Saint-Omer et au lycée de Douai, et vint les compléter à Paris. Après avoir dirigé divers établissements industriels et agricoles, il continua l'exploitation de la brasserie fondée par son père. Membre de plusieurs sociétés de bienfaisance, il prit part à l'administration des hospices et des salles d'asiles de son arrondissement. Divers actes de dévouement lui méritèrent plusieurs mentions honorables et deux médailles en or. En 1848, il fut élu représentant du peuple, pour le Pas-de-Calais, le dernier sur dix-sept, par 71 000 voix. Il vota presque constamment avec la droite. Au commencement de la session, il fut victime d'une mauvaise mystification. M. Buchez, président de l'Assemblée, reçut et lut publiquement une lettre ainsi conçue. « Monsieur le Président, je ne me reconnais ni le patriotisme ni le talent nécessaire pour siéger parmi les représentants du peuple, et je vous prie d'accepter ma démission. Signé : Denissel. » M. Denissel protesta, au milieu des rires de ses collègues, et la justice rechercha l'auteur sans pouvoir le découvrir. En 1849, il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort en août 1863.

DENJOY (Jean-François-Polynice), conseiller d'État français, ancien représentant, né à Lectoure (Gers), le 6 juin 1809, étudia le droit à Paris et fut un des combattants de Juillet 1830. Reçu avocat, il demanda et obtint les fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire, les conserva deux ans (1833-1834), et donna sa démission pour se retirer à Auch, où il plaida avec quelques succès. Bientôt il chercha à rentrer de nouveau dans les fonctions publiques. En 1844, M. Duchâtel l'envoya comme sous-préfet à Loudéac; mais il le destitua en 1846, pour n'avoir pas su empêcher l'élection de M. Glais-Bizoin, candidat de l'opposition. Il rentra en grâce l'année suivante, et obtint du même ministre la sous-préfecture de Lesparre (Gironde).

En apprenant la proclamation de la République, M. Denjoy fut un des rares fonctionnaires qui remirent d'eux-mêmes leur démission au gouvernement provisoire. Cet acte d'indépendance rendit sa candidature populaire dans le département qui l'envoya siéger à la Constituante, le septième sur quinze, et l'année suivante à la Législative. Dans ces deux assemblées, M. Denjoy, que sa vivacité méridionale signala parmi les membres les plus impatients de l'extrême droite, témoigna hautement son aversion pour la République et ses sympathies pour la dynastie déchue. Il fut l'un des membres les plus ardents du Comité de la rue de Poitiers. Rallié à la politique de l'Élysée, il accepta, après le 2 décembre, une place au conseil d'État, dans la section de l'intérieur. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DENMAN (Thomas Denman, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, est fils d'un président de la Cour du banc de la reine élevé en 1834 à la pairie héréditaire. Reçu avocat vers 1840, il fut associé aux fonctions de son père, de 1822 à 1850, et lui succéda en 1854 à la Chambre haute; c'est un partisan zélé des doctrines libérales. N'ayant point d'enfants de son mariage avec la fille du rév. Th. Roe (1829), il a pour héritier présomptif son frère puîné (voy. ci-après).

Denman (Joseph), marin anglais, né en 1810 à Londres, frère du précédent, entra dans la marine royale en 1823, assista à un violent combat engagé devant Candie contre des pirates turcs, et fut promu au grade de capitaine, pour s'être employé avec beaucoup d'activité à la destruction des établissements négriers de la côte d'Afrique (1841). Après avoir été, de 1848 à 1852, l'un des chambellans de la reine, il devint, en 1853, commodore d'une flottille à vapeur et contre-amiral de l'escadre blanche en 1863.

DENNE-BARON (René-Dieudonné), littérateur et musicien français, est né à Paris, le 1ᵉʳ novembre 1804. Fils du poëte de ce nom mort en 1854, il suivit son goût pour la musique, à laquelle il s'adonna avec ardeur, et reçut quelques leçons de Chérubini. D'abord il composa des romances dont quelques-unes eurent un moment de vogue, des messes et des hymnes religieuses, enfin des airs et des morceaux d'ensemble pour plusieurs vaudevilles. Il est sous-chef aux Travaux publics. C'est un des collaborateurs assidus de la *Nouvelle biographie générale* publiée par MM. Didot frères. On lui doit une *Histoire de la musique en France*, insérée dans *Patria* (1847), et qui n'est que le résumé d un grand ouvrage qu'il préparait sur le même sujet.

DENNERY ou **D'ENNERY** (Adolphe-Philippe), dramaturge français, né à Paris, le 17 juin 1811, de parents israélites, fut d'abord clerc de notaire, essaya de la peinture et du journalisme, puis débuta au théâtre, en 1831, avec M. Charles Desnoyer, par *Émile, ou le fils d'un pair de France*. Plusieurs succès populaires, qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent bientôt l'accès de toutes les scènes du boulevard, et bientôt sa fécondité, comme dramaturge, n'eut plus de bornes. En novembre 1850, M. Dennery fut nommé directeur du Théâtre-Historique, mais il se démit au bout de quinze jours. Depuis la fin de 1855, il s'était occupé activement de créer une scène nouvelle, qui a dû successivement s'appeler *Théâtre du peuple* et *Théâtre du Prince impérial*: il avait obtenu dès lors un privilége dont on annonça longtemps qu'il allait jouir et qui n'a pas eu de suite. Dans l'intervalle, il a contribué à la réorganisation de la Société thermale de Cabourg-Dives, dont il était précédemment secrétaire général, et dont il devint directeur gérant. Cette Société était en partie composée des capitalistes de la littérature et du théâtre. M. Dennery fut maire de la nouvelle commune. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1849 et promu officier le 16 août 1859.

Parmi les deux cents pièces environ qu'il a produites seul ou en collaboration sous les noms d'*Adolphe*, de *Philippe* ou d'*Eugène*, et surtout sous le pseudonyme d'*A. Dennery*, nous citerons à part celles qu'il a signées seul : *le Changement d'uniforme* (1836); *Femmes et pirates*, *le Mariage d'orgueil*, *Monsieur et madame Pinchon*, *la Reine des blanchisseuses* (1838), *le Dernier oncle d'Amérique*, *l'Amour en commandite* (1840), *la Dette à la bamboche*, *Paris dans la comète* (1841); *la Nuit aux soufflets*, *Fargeau le nourrisseur* (1842); *les Nouvelles à la main*, *les Mémoires de deux jeunes mariés* (1843); *Marjolaine*, *Paris voleur*, *Pulcinella*, *Colin Tampon*, *le Bal d'enfants* (1844); *l'Ile du prince Toutou* (1845); *Parlez au portier*, *le Porteur d'eau*, *Paris et la banlieue*, *la Vie en partie double*, *Noémie*, *V'là ce qui vient de paraître*, *Bulletin de la grande année* (1845); *le Roman comique*, *la Mère de famille*, *l'Article 213, ou le mari doit protection....* (1846); *le Mari anonyme*, *Mademoiselle Agathe* (1847); *le Chemin de traverse* (1848); *le Marquis de Carabas et la princesse Fanfreluche*, *Mauricette* (1849); *les Mémoires de Richelieu* (1853), comédies et vaudevilles; *l'Honneur de ma fille*, en 3 actes (1835); *Dolorès*, en 3 actes, 1814 ou *le pensionnat de Montereau*, en 2 actes (1836); *le Tremblement de terre de la Martinique*, en 4 actes (1840); *Feu Peterscott*, en 2 actes (1842); *le Marché de Londres*, en 5 actes et 8 tableaux (1845); *l'Angelus*, en 5 actes (1846); *la Duchesse de Marsan*, en 5 actes (1847); *la Case de l'oncle Tom*, en 5 actes (1853); *les Oiseaux de proie*, en 5 actes (1854); *le Fou par amour*, en 5 actes et 7 tableaux (1857); *l'Histoire d'un drapeau* (1860); *le Lac de Glenaston*, imité de l'anglais (1861); *la Prise de Pékin* (1861), etc. Il a aussi signé seul une comédie en un acte, *le Sacrifice d'Éphigénie* (Gymnase, 1861). Ses féeries, ses drames et ses pièces à grand spectacle ont passé successivement et avec bonheur sur différentes scènes du boulevard.

M. Ad. Dennery a donné, en collaboration avec M. Anicet Bourgeois : *le Portefeuille, ou les deux familles*, en 5 actes, *Gaspard Hauser*, en 4 actes, *Jeanne Hachette, ou le siége de Beauvais*, en 5 actes (1837-1839); *la Dame de Saint-Tropez*, en 5 actes, *l'Étoile du berger*, en 4 actes, *le Temple de Salomon*, en 5 actes, *le Maréchal Ney*, en 5 actes et 11 tableaux, *les Sept péchés capitaux*, en 7 actes (1845-1848); *le Médecin des enfants*, en 5 actes, *l'Aveugle* (1855-1857); *la Fille du paysan* (1861); avec M. Dumanoir : *Tiburce*, en 1 acte, *Pierre d'Arezzo*, en 3 actes (1835-1838); *Don César de Bazan*, en 5 actes, *le Bouquet de violettes*, en 3 actes (1844-1849); *la Paysanne pervertie*, en 5 actes, *les 500 Diables*, féerie en 3 actes et 30 tableaux (1851-1854), *Valentine d'Armentières* (1861), *la Chatte merveilleuse* (1862); *les Drames du cabaret*, en 5 actes et 9 tableaux (1864); avec M. Gustave Lemoine : *la Grâce de Dieu*, en 5 actes, *la Citerne d'Albi*, en 3 actes, *les Pupilles de la garde*, en 2 actes (1841); avec M. Al. Dumas : *Halifax*, en 3 actes (1842); avec M. Grangé : *Amour et amourette*, en 5 actes, *Pauvre Jeanne*, en 3 actes; *les Bohémiens de Paris*, en 5 actes et 8 tableaux (1842-1843); *les Sept merveilles du monde*, en 5 actes (1853); *les Lavandières de Santarem*, opéra-comique en 3 actes (1854); *le Donjon*

de Vincennes, en 5 actes (1856); avec M. Cormon: *la Journée d'une jolie femme*, en 5 actes; *les Compagnons de la mansarde de la cité*, en 5 actes (1824-1845), *Gastibelza, ou le fou de Tolède*, drame lyrique en 3 actes (1847); avec M. Mallian : *Marie Jeanne, ou la femme du peuple*, en 5 actes (1845); avec M. Brésil : *Si j'étais roi!* drame lyrique en 3 actes (1852); *les Orphelines de la Charité*, en 5 actes (1857); avec M. F. Dugué : *la Prière des naufragés*, en 5 actes, *le Paradis perdu*, en 5 actes, *Cartouche*, en 5 actes (1847-1858), *le Marchand de coco* (1861), *le Château de Pontalec* (1862); *Marie de Mancini*, en 5 actes (1864); avec Ch. Desnoyer : *la Bergère des Alpes*, en 5 actes (1852); avec M. Foucher : *la Bonne aventure*, en 5 actes (1855), *Faust*, en 5 actes et 16 tableaux, *les Fiancés d'Albano*, en 5 actes (1858); *le Naufrage de la Pérouse* et *le Savetier de la rue Quincampoix* (1859): avec M. Clairville : *Rothomago* (1862); avec M. H. Crémieux : *Aladin, ou la lampe merveilleuse* (1863); avec M. Ch. Edmond : *l'Aïeule* (1863), etc.; sans compter enfin une foule de pièces en collaboration avec la plupart des dramaturges et vaudevillistes contemporains, tels que MM Dartois, Albert, Hostein, Brisebarre, Decourcelle, Gabet, etc. On a vu, en 1862 et 1863, jusqu'à cinq pièces à la fois de M. Dennery sur divers théâtres de Paris.

DÉNOIX DES VERGNES (Marie-Françoise Descampeaux, dame), femme de lettres française, née le 5 mai 1798, à Beauvais (Oise), épousa en 1818 un chirurgien de la garde royale nommé de Lavergnat. Elle commença à écrire en 1832, sous le nom de *Fanny Denoix*, et fit insérer des vers et des nouvelles dans les recueils périodiques. On a d'elle : *Heures de solitude* (1837, in-8), recueil où l'on remarque les pièces suivantes : *le Choléra, les Polonais, l'Orage, Visite au couvent, le Jour des Morts, Mélancolie*, etc.; *Jeanne Hachette* (1835), poëme; *les Mystères de Paris* (1843); *A l'armée* (1850); *Épître à M. Proudhon* (1858), et un grand nombre de poésies de circonstance.

DENOIZE [des Basses-Alpes], ancien représentant du peuple français, né à Digne (Basses-Alpes), le 25 mars 1801, étudia le droit et remplit les fonctions de notaire, de 1826 à 1841, dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il avait été nommé maire, mais il donna bientôt sa démission. En 1840, le parti radical le fit entrer au conseil général. Très-populaire dans son département, il fut, en 1848, nommé représentant à la Constituante, le premier de la liste, par 20000 suffrages. Il vota presque constamment avec la gauche, repoussa l'ensemble de la Constitution, et, jugeant son mandat accompli, donna sa démission motivée, le 16 novembre 1848. Il n'a pas reparu sur la scène politique.

DENONVILLIERS (Charles-Pierre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 4 février 1808, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en 1837. Successivement interne en 1830, aide d'anatomie en 1834, prosecteur en 1837, agrégé en 1839, attaché au bureau central en 1840, et chef des travaux anatomiques en 1841, à la suite de six concours, où il obtint presque constamment le premier rang, il est devenu, en mars 1846, professeur d'anatomie à l'École de médecine, puis inspecteur général des études médicales. Il est en outre chirurgien de l'hôpital Saint-Louis. Décoré en avril 1845, il a été promu depuis au grade d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Des cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne* (1836); thèse: *Description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposés au musée Dupuytren* (2 vol. in-8, avec *Atlas*); *Compendium de chirurgie pratique, ou Traité complet des maladies chirurgicales et des opérations qu'elles réclament* (1840-1860), avec Bérard le jeune et M. Gosselin, non terminé; un certain nombre de *Mémoires* d'anatomie et de pathologie dans les *Bulletins* de la Société anatomique et dans les recueils spéciaux.

DENTU (Henri-Justin-Édouard), éditeur français, né à Paris, le 21 octobre 1830, est fils de Gabriel-André Dentu, à la fois libraire et imprimeur, mort en 1849. Il prit, dès cette époque, la direction de la maison de librairie, fondée par son grand-père en 1794, et dont l'imprimerie fut alors détachée. Il conserva, avec un succès auquel les événements politiques et diplomatiques des dernières années ont été si favorables, l'ancienne spécialité de cette maison pour la vente des brochures politiques et des écrits de circonstance. La question italienne et toutes les questions religieuses et politiques qui s'y rattachèrent, depuis 1855, firent éclore des nuées de brochures qui sortirent toutes de la librairie Dentu. C'est là que parurent même les publications d'actualité semi-officielles, telles que *l'Empereur Napoléon III et l'Italie, le Pape et le Congrès*, etc. M. Dentu a édité en outre un certain nombre de livres de voyage, de littérature, et surtout une grande quantité de romans nouveaux, signés le plus souvent de noms de débutants. De 1859 à 1862, il a eu la propriété et la direction de la *Revue européenne*. — Sa mère, Mme Mélanie Dentu, a fait la musique et les paroles d'un grand nombre de romances ou chants d'actualité.

DENUELLE (Dominique-Alexandre), peintre décorateur français, né à Paris, en 1818, et fils d'un de nos plus grands fabricants de porcelaines, fut envoyé, à l'âge de dix-sept ans, en Allemagne, pour y étudier les procédés de la céramique. Il se tourna de préférence vers la peinture monumentale. Élève de Paul Delaroche, et surtout de M. Duban, dont il suivit et partagea les travaux au château de Dampierre, il partit pour l'Italie, où il s'occupa de l'étude chronologique de la peinture décorative. Il envoya une partie de ses premiers dessins au salon de 1844. Attaché, presque aussitôt comme peintre, à la Commission des monuments historiques, il a relevé dans nos monuments une foule d'anciennes peintures qui ont figuré la plupart aux salons de 1849 et 1852, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec les dessins de ses décorations originales ou de ses restaurations les plus importantes. Ces études sont publiées par le ministère d'État.

M. Denuelle a exécuté, depuis dix ans, beaucoup de décorations monumentales : celles des églises Saint-Germain des Prés et sainte Clotilde; trois chapelles à Saint-Sulpice; la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache; la décoration provisoire de Notre-Dame, pour le baptême du prince impérial (mai 1856); les décorations de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Polycarpe de Lyon, des chœurs ou chapelles des cathédrales de Beauvais, Carcassonne, Orléans, etc., l'oratoire de Birmingham, en Angleterre (1846-1856); en dehors des monuments religieux, la galerie du château de Maintenon; le musée de Narbonne: plusieurs salles de l'hôtel de Cluny; le salon dit des Sept-Cheminées et la salle de la Restauration, au musée du Louvre; l'hôtel de la Présidence, à la Chambre des Députés; l'hôtel de M. Schneider, celui de M. Millaud, d'après

les monuments d'Herculanum (1849-1856), etc.

Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849, et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1855.

DEPANIS (Barnabé-Louis-Paulin), général français, né à Toulouse, le 14 janvier 1787, fut élève de l'Ecole militaire de Fontainebleau (1805), d'où il sortit, l'année suivante, comme sous-lieutenant du 16e léger. Il se battit à Eylau et à Friedland, passa en Espagne, où de 1809 à 1813, il se distingua à Burgos, à l'assaut d'Alcantara, à Calanas, à Vittoria, et reçut plus de dix blessures. Nommé chef de bataillon à vingt-six ans, il vit sa carrière arrêtée par la Restauration; ce ne fut qu'après la pacification de la Vendée en 1832, à laquelle il contribua avec beaucoup de fermeté, qu'il fut mis à la tête du 9e de ligne. Promu au grade de maréchal de camp (26 avril 1841), il a été employé à l'intérieur et placé, en 1849, dans la réserve de l'état-major général de l'armée. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1851.

DEPASSE (Émile-Toussaint-Marcel), ancien représentant du peuple français, est né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 29 juillet 1804. Notaire à Lannion, il appartenait, sous Louis-Philippe, au parti démocratique et devint maire de cette ville en 1839. Il y établit, en 1843, une salle d'asile, d'après un système qu'il exposa, dans ses *Considérations sur les salles d'asile, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres*. Élu, en 1848, représentant du peuple par 90 577 voix, il s'occupa utilement, dans les bureaux de l'Assemblée, des questions d'assistance publique, vota avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, donna un complet assentiment à la politique suivie par Louis-Napoléon, notamment dans les affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition contre-révolutionnaire, mais sans se rallier à la politique propre de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa vie politique.

DEPAUL (Jean-Anne-Henri), chirurgien français, né à Morlaas (Basses-Pyrénées), le 26 juillet 1811, fut reçu docteur à l'École de médecine de Paris, en 1839, agrégé de la Faculté en 1847, membre de l'Académie de médecine en 1852. Chirurgien des hôpitaux depuis 1853, il fut nommé professeur de clinique d'accouchement à la Faculté en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1855.

M. Depaul est auteur d'un *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847), et d'un certain nombre de mémoires, notamment : *Du torticolis* (1844, in-4); *Sur l'insuffisance de l'air dans les voies aériennes chez les enfants qui naissent dans un état de mort apparente* (in-8); *De l'opération césarienne* post mortem (1861, in-8); *Nouvelles recherches sur la véritable origine du virus-vaccin* (1864, in-8), et *Réponse aux objections* (même année, in-8).

DEPAULIS (Alexis-Joseph), graveur en médailles français, né à Paris, le 30 août 1792, étudia la gravure dans l'atelier de M. Andrieu et la sculpture dans celui de Cartellier. Parmi les nombreuses médailles qu'il a exposées aux divers salons depuis 1819, nous citerons : *Louis XVII*; *Martin Luther*, d'après Holbein; *la Fondation du musée de Versailles* (1839); *l'Achèvement des monuments de Paris* (1841); *le Passage à Rouen des restes mortels de Napoléon* (1852), modèle et clichés; *la Vénus de Milo*, divers médaillons et études à l'Exposition universelle de 1855, et une belle suite de portraits d'hommes célèbres pour la Commission des monnaies. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1828, une 1re en 1831, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration au 1er mai 1834.

DEPÉRY (Jean-Irénée), prélat français, né à Challex (Ain), le 16 mars 1796, étudia les humanités au collége de Genève et la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et devint secrétaire de l'évêque d'Orleans en 1819. Chanoine et grand vicaire de Belley en 1827, il donna bientôt sa démission pour se livrer avec plus de loisir à ses travaux favoris sur les antiquités et l'histoire. Le 27 avril 1844, il a été appelé, comme successeur de M. Delacroix d'Azolette, au siége épiscopal de Gap. Il a été l'objet de distinctions flatteuses de la part de trois pontifes; plusieurs Sociétés savantes de France et d'Italie l'ont appelé dans leur sein. Il a été décoré de la Légion d'honneur en septembre 1852.

Ce prélat a beaucoup écrit, et entre autres ouvrages, nous citerons de lui : l'*Histoire agiologique de Belley*, suivie des *Archives saintes* du même diocèse (1835, 3 vol. in-8); la *Biographie du département de l'Ain* (1835, 2 vol. in-8); plusieurs *Vies* de saints et des notices archéologiques.

DÉPRET (Louis), littérateur français, né à Lille, le 9 octobre 1837, fit ses études au lycée de cette ville, et alla passer un an en Angleterre. Dès cette époque, il avait publié deux petits volumes de vers : *la Cloche*, poëme héroï-comique (1854), et les *Feux-Follets* (1855). En 1858, il fit jouer avec succès, sur le théâtre de Lille, la *Jalousie en partie double*, comédie en un acte et en prose. Depuis, il a fait paraître un nouveau recueil de poésies : les *Etapes du cœur*, *Gretchen* (1059 in-8); *Rosine Passmore*, roman (1861, in-18; 3e édit., 1865); les *Demi-Vertus*, nouvelles (1862, in-18); *Si jeunesse pouvait* (1863, in-18); *Windsor, le château, son histoire, etc., récits et souvenirs* (1863, in-8); *Contes accélérés* (1895, in-18), etc. Il a aussi donné des nouvelles et des articles de genre, dans le *Moniteur universel*, l'*Illustration*, le *Monde illustré*, la *Revue de l'instruction publique*, etc.

DE QUINCEY (Thomas), littérateur et critique anglais, est né vers 1784. Dans sa jeunesse, il collabora à différents journaux politiques, publia quelques traductions de l'allemand, notamment celles de Jean-Paul Richter et de Lessing. Il composa pour les *Magazines*, celui de Blackwood, entre autres, un grand nombre d'articles sur le théâtre, la philosophie, les beaux-arts; un choix en a été publié sous le titre de *Mélanges* (Miscellanies, 1854, in-8). Il a pris une part importante à la rédaction de l'*Encyclopædia britannica* (1831).

On cite ensuite de M. de Quincey un livre très-piquant : *les Confessions d'un fumeur d'opium* (Confessions of an English opium eater, 1838, in-8; nouv. édit., 1856), traduit en plusieurs langues; *Portraits biographiques* (Autobiographic sketches, 1853, in-8); *les Révolutions d'Angleterre* (the Storms of the English history, 1856), etc. En 1855, cet écrivain a commencé une édition complète et corrigée de ses œuvres diverses sous le titre de *Selections grave and gay* (1857), t. VI, in-8).

DERBY (Edward-Geoffroy SMITH STANLEY, 14e comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 29 mars 1799, à la résidence de Knowsley-Park (comté de Lancastre), descend d'une famille élevée en 1485 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Stan-

ley, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, dont il devint chancelier en 1852, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, dans la vie politique. Élu, en 1820, sous les auspices des tories, député du bourg de Stockbridge, il représenta tour à tour à la Chambre des Communes les villes de Preston (1826), de Windsor (1830), et le comté de Lancastre (1832-1844). Assez indifférent d'abord aux luttes parlementaires, il parla deux fois, en 1824, l'une pour faire le panégyrique de sir J. Makintosh, l'autre pour défendre, à propos d'une motion réformiste de J. Hume, la constitution de la haute Église en Irlande; ces deux discours firent concevoir beaucoup d'espérances au parti tory. A la suite d'un court voyage aux États-Unis, il épousa, en 1825, une fille de lord Skelmersdale, et peu de temps après, il accepta dans le ministère passager de lord Goderich, le sous-secrétariat des colonies (1827), pour étudier de plus près les rouages de l'administration. L'année suivante, il continua cette espèce de stage politique auprès de lord Anglesey, qui venait d'être nommé lord-lieutenant d'Irlande, et s'attira dans l'exercice de ses fonctions les sympathies de tous les partis.

Lorsque lord Grey recueillit, en 1830, l'héritage politique du duc de Wellington, lord Stanley fut invité à faire partie de son cabinet, en qualité de secrétaire en chef de l'Irlande. On peut dire que ce fut la plus belle époque de sa vie : modéré dans ses opinions, réglant sa conduite d'après l'équité, il ne craignit par d'irriter le parti national, si puissamment organisé par O'Connel, en s'opposant à ce qu'il agitât davantage le pays, et le parti protestant en améliorant l'institution du jury et l'instruction publique, en supprimant les loges orangistes, en développant les ressources matérielles. Au Parlement, il s'associa au bill de réforme électorale qu'il défendit avec chaleur contre sir R. Peel, et prépara l'abolition des dîmes prélevées sur les catholiques. Ses connaissances spéciales, la dignité de sa tenue et son éloquence, aussi ingénieuse qu'énergique, le désignèrent au mois de mars 1833, comme le successeur de lord Glenelg, lorsque ce dernier quitta le ministère des colonies.

Après avoir fait passer le projet de loi sur l'éducation nationale de l'Irlande, il réfuta les prétentions des *repealers*, avec tant de hauteur et de raillerie, qu'il fut pendant toute la session en butte aux attaques et aux accusations les plus injustes de la part de ses adversaires. A cette époque lui échut la tâche difficile de présenter le bill de l'émancipation des esclaves, et il ne fallut rien moins que toute son habileté oratoire pour vaincre les résistances de la Chambre des Lords à une mesure si éminemment humaine.

Cependant lord Stanley, qui penchait de plus en plus vers le torysme, ne tarda pas à se trouver en désaccord avec la politique réformiste adoptée par ses collègues, et il profita de la présentation du bill sur les propriétés de l'Église d'Irlande pour donner sa démission (juillet 1834); sa conduite fut imitée par sir J. Graham, le comte de Ripon et le duc de Richmond. Malgré cela, il refusa nettement d'entrer, quelques mois après, dans le ministère tory, qui eut une si courte existence, et combattit même le mouvement de réaction dans lequel on voulait entraîner le pays. Mais la clause d'appropriation qui violait l'intégrité des domaines de l'Église protestante d'Irlande ayant amené le retour aux affaires des whigs qui l'avaient fait adopter (1835), il se sépara de ses anciens alliés, fit pendant sept ans cause commune avec le nouveau parti des conservateurs, et ne contribua pas peu à la chute du cabinet Melbourne

Par suite de ce revirement qui le rapprochait de sir R. Peel, lord Stanley partagea, en 1841, le triomphe de ce dernier, et prit pour la seconde fois possession du portefeuille des colonies. Partisan déclaré des prérogatives aristocratiques, il soutint sa politique avec beaucoup d'habileté, et marcha d'accord avec lui jusqu'au moment où il fut question de supprimer les anciens tarifs de prohibition sur les céréales; en juin 1844, il se prononça contre la diminution de la taxe des sucres coloniaux, et en décembre 1845, après la conversion de sir R. Peel au libre-échange, il résigna ses fonctions entre les mains de M. Gladstone, et passa aussitôt sous la bannière des protectionnistes que dirigeaient alors Georges Bentinck et M. Disraeli (voy. ce nom).

Dans la session suivante, lord Stanley fit de grands efforts en faveur du monopole. Ses discours, ses amendements, tout fut inutile. Secondé par un parti assez nombreux, il ne cacha pas son intention de restaurer par tous les moyens possibles les vieilles lois des céréales, et attaqua surtout, avec une vivacité singulière, la politique aventureuse suivie au dehors par lord Palmerston (voy. ce nom), depuis 1848. Sur sa motion, la Chambre haute rendit, en juin 1850, un vote qui frappait d'improbation l'affaire Pacifico, vote qui aurait amené le renversement du cabinet si la Chambre basse n'eût adopté une résolution contraire. Toutefois, telle était son influence, qu'en février 1851, à la suite des échecs successifs qui avaient obligé lord J. Russell à la retraite, il fut chargé par la reine de présenter une combinaison ministérielle; mais il échoua dans cette mission, parce qu'aucun homme politique de quelque valeur ne consentit à détruire l'œuvre économique de sir R. Peel. Son père, treizième comte de Derby, étant mort cette année-là, il quitta le nom de lord Stanley et continua de siéger sous le nom de comte de Derby à la Chambre des Lords, où il avait été élevé dès 1844, après son échec devant les électeurs de Lancashire.

En 1852, la désunion des whigs ayant occasionné leur chute, lord Derby réussit enfin à composer un cabinet d'éléments tories purs. Premier lord de la Trésorerie, il distribua les affaires étrangères à lord Malmesbury, l'intérieur à lord Walpole, les colonies à sir J. Pakington et les finances à M. Disraeli. Le nouveau cabinet était décidé à rétablir le système de la protection, ce qui eut pour effet immédiat de faire revivre l'agitation libre-échangiste de la ligue de Manchester. Le Parlement fut dissous le 1er juillet, et le 17 décembre suivant la nouvelle Chambre des Communes repoussait, à 305 voix contre 286, le budget présenté par le ministère.

Lord Derby se retira pour laisser à lord Aberdeen la mission de reconstituer l'administration et reprit sa place à la tête de l'opposition conservatrice. Il avait, d'un autre côté, fait bon usage du pouvoir, en réformant la Chancellerie, ainsi qu'en concluant avec la France cette alliance que les circonstances ont rendue plus tard si populaire. Lors de la crise ministérielle provoquée par la démission de lord J. Russell en février 1855, il refusa de remonter au pouvoir, sous prétexte qu'il lui aurait fallu ménager ses adversaires. Il y fut ramené, sans rallier une forte majorité, au commencement de 1858, par les embarras que créèrent à lord Palmerston les affaires des Indes et les complications diplomatiques survenues entre le gouvernement français et celui de la Grande-Bretagne, à la suite de l'attentat du 14 janvier.

Après avoir prolongé pendant seize mois son existence menacée par tous les partis, au milieu

de la crise produite par les questions de réformes, le ministère tory, dont lord Derby était chef, fut renversé par une coalition parlementaire (15 juin 1859). Son œuvre principale fut la pacification de l'Inde et la réorganisation de l'administration de ce grand pays sous la direction immédiate du gouvernement. Ses defiances contre la France, manifestées par de grands armements maritimes, et ses sympathies apparentes pour l'Autriche dans la question italienne, déterminèrent sa chute. A la suite d'une dissolution du Parlement, la politique de lord Derby fut condamnée par la Chambre des Communes dans la discussion même de l'adresse. Lord Palmerston et lord Russell, réunis contre lui, formèrent un nouveau cabinet dans lequel le premier fut chargé de la trésorerie, le second des affaires étrangères, tandis que M. Gladstone fut appelé aux finances.

Lord Derby a été nommé en 1830, membre du Conseil privé. De ses trois enfants, l'aîné est lord STANLEY (voy. ce nom).

DERCSNEYI (Jean-Louis, baron DE), publiciste hongrois, né à Tokai, en 1802, fit ses études à Cracovie et à Saros-Datak. Dévoué à l'Autriche, il a été successivement directeur du fisc à Pesth en 1827, secrétaire royal à Vienne en 1830, haut employé de la Chancellerie en 1836, conseiller intime autrichien en 1838.

M. de Dercsenyi, qui a beaucoup voyagé, a publié en allemand et en hongrois des relations de ses excursions en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a donné en outre une *Étude sur un moyen humain de combattre le communisme* (Studium über ein humanes Mittel gegen den Communismus, Pesth, 1846, hongrois et allemand), et un ouvrage intitulé : *Mon système d'éducation* (Grundzüge meines Systems des Erziehung, Pesth et Vienne, 1851).

DÉRODÉ (Louis-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Reims (Marne), le 20 mars 1812, d'une ancienne famille de négociants, et petit-neveu du publiciste Linguet, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut reçu avocat en 1834. Après avoir exercé pendant quelques années à Paris, il se fit inscrire au barreau de Reims, où il devint bâtonnier de l'ordre. L'un des chefs du libéralisme dans cette ville, il fut nommé président du Comité électoral de l'opposition; en 1846, candidat de la gauche, il faillit arriver à la Chambre des Députés. En 1847, il présida un banquet réformiste. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 70589 voix, il vota ordinairement avec la gauche, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de sa ville natale. — M. Dérodé est mort le 21 mars 1864.

DE ROS (William LENNOX LASCELLES FITZ-GERALD DE ROS, 20ᵉ baron), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Thames-Ditton (comté de Surrey), descend d'une ancienne famille élevée en 1264 à la pairie héréditaire. Ayant embrassé la carrière des armes, il fut nommé major général en 1854 et prit part à la lutte engagée entre les Turcs et les Russes; il remplit même quelque temps, dans l'armée d'Omer-Pacha, les fonctions de quartier-maître général. En 1839, il avait, à la Chambre des Lords, succédé à son frère, mort sans postérité. Sous l'administration de lord Derby, dont il partage les opinions conservatrices, il eut la charge de capitaine des gardes du corps (1852), charge qui lui donna accès au Conseil privé, où il rentra, avec le même titre, sous le nouveau ministère Derby (1858-1859). Au commencement de 1853, il devint écuyer du prince Albert et, en 1861, fut promu lieutenant général. Lord De Ros a le rang de premier baron d'Angleterre. De son mariage avec une fille de lord Richmond (1824), il a eu deux enfants, dont l'aîné, Dudley-Charles DE ROS, né en 1827, nommé lieutenant-colonel dans les gardes, en 1861, a été écuyer du feu prince époux, puis est devenu, en 1862, écuyer de la reine.

DE ROS (John-Frederick FITZ-GERALD), amiral anglais, né en 1804, est frère du précédent. Il embrassa de bonne heure la carrière maritime, devint capitaine en 1835, et parcourut à diverses reprises l'Amérique du Nord, sur laquelle il a publié une intéressante relation : *Voyages aux États-Unis* (Travels to the United States, 2 vol.). Le 14 février 1857, il a été promu au grade de contre-amiral et mis dans le cadre de réserve.

DEROY (Isidore-Laurent), lithographe français, né à Paris, en 1797, étudia d'abord l'aquarelle sous Cassas, le dessin architectural sous Félix, et exposa, dès 1822, une série de sujets, la plupart à la sépia. Il cultiva un des premiers avec bonheur la lithographie. Ses principaux travaux font partie d'albums et de collections importantes : les *Solennités du sacre* (1826); les *Voyages pittoresques du baron Taylor*, le *Voyage au Brésil*, la *Galerie de Dresde*. On cite notamment les *Principales églises de France*, les *Vues prises sur les bords de la Seine*, une *Arcade du château de Sarcus*, à Pouilly, Oise (1861), et une *Vue de Lausanne* (1863). M. Deroy, qui a peu exposé, a obtenu, comme lithographe, une 3ᵉ médaille en 1836 et un rappel en 1861.

DERVICH-pacha, général et diplomate ottoman, né l'an 1223 de l'hégire (1817), à Eyoub, faubourg de Constantinople, où son père exerçait les fonctions d'iman et d'instituteur primaire, entra à l'âge de douze ans à l'École préparatoire du génie, nouvellement instituée par le sultan Mahmoud, et fut un des jeunes Ottomans envoyés en Europe par ce monarque pour y faire des études spéciales (1837). Il passa plusieurs années en Angleterre, puis à Paris, où il suivit de 1839 à 1842, les cours de l'École des mines. A son retour en Turquie, il fut nommé ingénieur en chef des mines de Kéban et d'Argana, en Asie Mineure, puis professeur de chimie et de physique à l'École militaire de Constantinople, et bientôt après directeur de la même École, avec le grade de général de brigade. Promu général de division en 1849, il fut nommé commissaire ottoman pour la délimitation des frontières turco-persanes. Au retour de cette mission qui dura près de quatre ans, Dervich fut envoyé dans les Principautés (1854), en qualité de plénipotentiaire, pour réinstaller les hospodars Stirbey et Ghica (voy. ces noms). Nommé l'année suivante commandant supérieur de toutes les Écoles militaires de l'empire, il fut délégué par la Porte, au commencement de 1856, pour assister au grand conseil de guerre qui devait se réunir à Paris. Après le traité du 30 mars, il fut nommé commissaire de la Porte pour la rectification des frontières de la Bessarabie. Lorsque le nouveau sultan Abd-ul-Azis créa en Turquie une administration spéciale des mines et forêts, il confia la direction à Dervich-pacha (août 1861). L'année suivante, il prit part aux opérations militaires qui eurent lieu dans le Montenegro, et, de concert avec Husein-pacha, il força par une suite de combats partiels, le prince Nicolas et son père Mirko à signer la paix de Scutari (août 1862).

DESABES (N....), ancien député français et représentant du peuple, né à Laon, le 20 juin 1784, occupa longtemps une charge de notaire. Dans sa jeunesse il s'occupa de poésie, et obtint une mention de l'Académie française. Membre du conseil général de l'Aisne, il fut élu en 1834 député de Laon par l'opposition libérale. A la Chambre il vota constamment avec la gauche dynastique. En 1835, il demanda et obtint malgré les efforts du gouvernement, que M. H. Sébastiani, nommé ambassadeur à Londres, fût soumis à une réélection, et celui-ci cessa de faire partie de la Chambre. M. Desabes s'appliqua spécialement aux questions de finances. En 1848, il se rallia à la République et fut élu représentant du peuple dans son département, le douzième sur quatorze, par 53625 voix. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à la Législative. — Il est mort en mars 1863.

DESAINS (Quentin-Paul), physicien français, né à Saint-Quentin (Aisne), le 12 juillet 1817, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et fut admis en 1835 à l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collége de Caen, au collége Stanislas, et au collége Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1860.

On doit à M. Desains, en collaboration avec M. de La Provostaye (voy. ce nom), un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation des rayons calorifiques, la chaleur latente de la vapeur d'eau. Il est auteur d'un *Traité de physique* (1855-1859).

Son frère, M. F. Desains, également professeur de physiologie, a été aussi élève de l'École normale et a été nommé en dernier lieu professeur au lycée Napoléon. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

DESARBRES (Nerée), vaudevilliste français, né à Villefranche, le 12 février 1822, a, dans ces dernières années, collaboré à de nombreux vaudevilles et libretios d'opérettes, dont quelques-uns ont été joués avec succès : *Madame Diogène*, *Deux femmes en gage* (1854); *Madame est de retour*, *Un banquier comme il y en a peu*, *la Maîtresse du mari* (1855); *Un cœur qui parle*, *le Nid d'amour* (1856); *X....* (1858); *Deux hommes pour un placard* (1860); *la Servante à Nicolas* (Bouffes parisiens, 1861); etc. M. N. Desarbres est devenu, en juin 1856, secrétaire de l'administration de l'Opéra, et il a publié récemment : *Sept ans à l'Opéra, souvenirs anecdotiques d'un secrétaire particulier* (1864, in-18).

DESART (John Otway O'Connor Cuffe, 3e comte de), pair représentatif d'Irlande, est né en 1818 à Desart-House (comté de Kilkenny). Élevé au collége de Christchurch, à Oxford, il entra à la Chambre des Communes pour Ipswich (juin 1842); mais son élection fut annulée deux mois après sur les réclamations du bourg. En 1846, il fut élu membre à vie de la Chambre haute et fit partie du cabinet de lord Derby (1852) en qualité de sous-secrétaire au département des colonies. Il est dévoué aux principes conservateurs. Marié en 1842, à une fille du comte Cawdor, qui est devenue dame d'honneur de la reine en 1845, il a pour héritier son fils William Ulick O'Connor, vicomte Castle-Cuffe, né en 1845, page d'honneur de la reine en 1856, et devenu, en 1862, lieutenant dans les grenadiers-gardes. — Il est mort en avril 1865.

DESBOEUFS (Antoine), sculpteur français, né à Paris, le 13 octobre 1793, reçut les leçons de Cartelier, et obtint, en 1814, le grand prix de gravure en médailles et sur pierres fines. Ses premiers travaux furent surtout des gravures sur pierres fines : une médaille du *Sacre de George IV*, roi d'Angleterre; un portrait en camée de *Louis XVIII*, et plusieurs autres médailles pour diverses collections. A partir de 1830, il s'occupa plus spécialement de sculpture. On cite de lui, entre autres groupes et statues en marbre : *Jeune pâtre jouant avec un chevreau*; *Vierge de Sparte*, au musée d'Agen; *Ange gardien*, au musée d'Amiens; un *Christ*, pour l'église Notre-Dame de Lorette; *la Science et l'Histoire*, pour la bibliothèque de la Chambre des Pairs; une *Psyché*, au Luxembourg; une *Pandore*; *les Nymphes des eaux*; *Voltaire*, pour la façade du nouveau Louvre; les bustes de *Marie-Thérèse*, à Versailles, de *Geoffroy Saint-Hilaire*, à l'Institut, de *Lesage*, au Théâtre-Français, etc.; des bronzes : *l'Éloquence défendant l'innocence*; *les Buveurs napolitains*; une statue de la *reine d'Espagne*; enfin des bas-reliefs : *la Victoire et la Paix*, à la barrière du Trône; une *Sainte Anne*, à la Madeleine; *l'Ange de la prédication*, à Saint-Sulpice; *le Progrès humain*, modèle de la frise du palais de l'Industrie; *l'Architecture*, bas-relief, etc. (1831-1857). Ces divers ouvrages ont figuré aux salons annuels, et quelques-uns ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; au salon de 1861 : le *Plaisir* et le buste du publiciste *Jourdan*. M. Desbœufs a été, en outre, un des six sculpteurs admis, à la suite d'un concours, à exécuter le fronton de la Madeleine. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, et une 1re en 1843. Il a été décoré en mai 1851. — Il est mort en 1862.

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Josèphe-Félicité Desbordes, dame), femme de lettres française, née le 20 juin 1785, à Douai (Nord), morte le 23 juillet 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DESBUISSON (Prosper), architecte français, né à Lacapelle (Aisne), le 19 juillet 1816, vint étudier à Paris sous la direction d'Achille Leclère, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1842, et le grand prix en 1844; le sujet du concours était un *Palais pour l'Académie de Paris*. Pendant son séjour en Italie et en Grèce, il envoya une remarquable étude des *Propylées d'Athènes*, composée de sept dessins qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Desbuisson est attaché comme sous-inspecteur, depuis 1852, au palais de Saint-Cloud.

DES CARS ou d'Escars (Amédée-François-Régis de Pérusse, duc), chef d'une famille française originaire du Limousin, né en 1790 à Chambéry, est fils d'un général mort en 1822. Rentré en France avec les Bourbons, il fut nommé d'emblée colonel et aide de camp du duc d'Angoulême, et ce fut en cette dernière qualité qu'il fit près de ce prince la malheureuse campagne de 1815 dans le Midi, laquelle se termina par la déroute de Pont-Saint-Esprit. Après avoir passé les Cent-Jours en Espagne, il fut confirmé dans le grade de maréchal de camp qu'il avait reçu l'année précédente, hérita de la pairie en 1822, et prit part à la guerre d'intervention de 1823; à la prise du Trocadéro, il commandait une des colonnes d'attaque. Jouissant d'un grand crédit à la cour, il fut comblé

de faveurs par Louis XVIII et nommé en quelques mois lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur et duc Des Cars. Lors de l'expédition d'Alger en 1830, il était à la tête d'une division d'infanterie; mais, en apprenant les événements de Juillet, il résigna tous ses emplois, quitta le service et se rendit immédiatement auprès de Charles X, qu'il accompagna à Holyrood et à Frohsdorff. Rentré en France vers 1840, il se tint constamment éloigné des affaires publiques, tout en conservant la position la plus considérable dans son parti. Au mois de mai 1857, il a marié une de ses filles au duc espagnol de Vallombrosa.

DESCAT (Louis-Théodore-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Roubaix (Nord), le 18 janvier 1800, entra à seize ans dans l'industrie comme teinturier-apprêteur, acquit rapidement une fortune considérable, et fut élu, sous le règne de Louis-Philippe, conseiller municipal de Roubaix. En 1848, il fut élu dans le département du Nord par 114 794 voix, le dernier des vingt-huit représentants. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit encore partie de la majorité contre-révolutionnaire, et se prononça pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie du Corps législatif pendant la session de 1852-1857. Il a été décoré le 2 janvier 1850.

DESCHAMPS (Frédéric), avocat et homme politique français, né à Rouen, vers 1806, se fit inscrire au barreau de cette ville en 1829, acquit rapidement une position distinguée comme avocat et fut plusieurs fois bâtonnier. Dévoué, sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il soutenait dans les élections la politique d'abstention. A la révolution de 1848, il se mit à la tête de la Commission qui prit en mains l'administration provisoire de la ville et du département, fut investi, dès le 26 février, des fonctions de commissaire général. Son administration fut active et régulière, il assura le respect des propriétés et des personnes; et, de concert avec MM. Leballeur-Villiers, maire de Rouen, et Sénard, procureur général, il s'efforça pendant deux mois de contenir les impatiences d'une nombreuse population ouvrière ou les regrets de la bourgeoisie. A la suite des sanglantes journées des 27 et 28 avril, qu'il n'avait pu prévenir, il rentra dans la vie privée. Depuis, M. F. Deschamps a repris sa place au barreau. Il a écrit quelques vers faciles, entre autres : *Bohême en Normandie* (Rouen, 1854), scènes dialoguées; *la Vendéenne* (Ibid., 1859), grand opéra.

DESCHAMPS (Émile), poëte français, né le 20 février 1791, à Bourges, vint terminer ses études à Paris sous les yeux des gens de lettres dont son père était l'ami. En 1812, il composa une ode patriotique, *la Paix conquise*, qui fut remarquée par Napoléon. Il entra, à cette époque, dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi élevé. Au retour des Bourbons, il fut inquiété par la police pour avoir travaillé aux fortifications de Vincennes et offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poëte, par une chanson. En 1818 commence vraiment sa carrière littéraire : il fait jouer, avec son compatriote H. de Latouche, deux comédies : *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur* (1818), qui eut plus de cent représentations et fournit depuis à Casimir Delavigne l'idée des *Comédiens*.

Bientôt s'engagea la lutte des classiques et des romantiques. Enrôlé au premier rang des novateurs, M. Ém. Deschamps fonda et rédigea *la Muse française*, avec V. Hugo, de Vigny, Nodier, etc. Il y inséra plusieurs morceaux de poésie dont on loua la grâce, et des articles littéraires. Ces articles, signés *le Jeune moraliste*, ont été réunis en 1826 sous ce titre : *le Jeune moraliste du XIXe siècle*. Ses *Études françaises et étrangères* parurent en 1829. On y remarqua surtout la traduction de *la Cloche* de Schiller, et la pièce des *Romances sur Rodrigue*.

M. Ém. Deschamps a rendu son nom populaire en semant, dans une foule de revues et de recueils, des nouvelles et des écrits très-favorablement accueillis du public, tels que : *Appartement à louer; une Matinée aux Invalides; Paul René; Mea culpa*, etc. Il a donné à tous les journaux des articles de critique littéraire et même d'archéologie, des tableaux de mœurs. Il a fait aussi, pour les livres d'autrui, beaucoup de préfaces.

Sans compter *Ivanhoe*, opéra anonyme en prose et le libretto de *Stradella*, écrit pour M. Niedermayer, un grand nombre de ses compositions poétiques ont été mises en musique par les maîtres de l'époque, Rossini, Bellini, la Malibran, etc. En 1834, il a traduit avec M. H. Blaze le *Don Juan* de Casti, et l'on dit qu'il a travaillé avec M. Scribe au poëme des *Huguenots*.

Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore la traduction poétique de *Roméo et Juliette* (1839) et de *Macbeth* (1844) : ces deux drames, avec la préface et les commentaires, forment le premier volume de l'édition de ses *Œuvres*, commencée en 1844 et restée inachevée. Dans ces derniers temps, il n'a guère produit, à part ses *Poésies des crèches* (1852), que des pièces de vers de circonstance, notamment à l'occasion de la naissance du prince impérial. M. Ém. Deschamps a été décoré au mois d'octobre 1828, un an après sa nomination comme sous-chef de bureau au ministère des finances.

DESCHAMPS (Antony), littérateur et poëte français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 mars 1800, fit ses études à Orléans. Les seuls événements de sa vie sont des voyages d'amateur. Il a surtout visité la patrie des arts, l'Italie, qui lui a fourni plusieurs sujets d'étude. Professant en littérature les mêmes principes que son frère, il appartenait à cette élite de l'école romantique que M. Sainte-Beuve appelait le cénacle. Son principal titre littéraire est la traduction en vers de la *Divine Comédie* (1829). Il s'est essayé aussi dans la satire : *Trois satires politiques* (1831), avec prologue, *Satires* (1834); *Dernières paroles*, poésies (1835). Mais la haine et l'ironie allaient mal à son caractère triste et doux. Il a abordé son véritable genre, l'élégie, dans les poésies qu'il intitule : *Résignation* (1839). M. A. Deschamps a donné plusieurs articles à la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres des *Études sur l'Italie* (1832), et a écrit dans la *Revue de Paris*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Demoiselles*, et autres recueils périodiques.

DESCHANEL (Émile-Augustin-Étienne MARTIN-), littérateur français, né à Paris, le 14 novembre 1819, fit de brillantes études au collége Louis-le-Grand et fut, de 1839 à 1842, élève de l'École normale. Nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au collége de Bourges, il revint bientôt professer la même classe à Paris, où il fut en outre chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. Il écrivit successivement dans la *Revue indépendante*, la *Revue des Deux-Mondes* et le *National*. Après avoir inséré dans *la Liberté*

de penser quelques articles remarquables de critique littéraire, entre autres de spirituelles études sur Aristophane, il donna dans le même recueil des essais de politique et de philosophie sociale; ceux intitulés *Catholicisme et Socialisme* (1850, in-8) le firent citer devant le conseil de l'instruction publique, qui, malgré une éloquente défense, le suspendit de ses doubles fonctions. Il se jeta tout entier dans la presse républicaine. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté, détenu quelque temps, puis éloigné de France. Réfugié à Bruxelles, il y fit des cours de littérature qui furent très-suivis. Rentré en France en 1859, il est devenu un des rédacteurs du *Journal des Débats*, auquel il fournit une revue de quinzaine. Il fut un des fondateurs des cours publics libres de la rue de la Paix, qui furent l'origine et le type de tant d'autres cours. Il eut là et partout les plus grands succès de causerie littéraire.

M. Deschanel a publié : *les Courtisanes de la Grèce* (1854, in-32), plusieurs petits volumes composés d'extraits de divers auteurs et de remarques personnelles : *le Mal qu'on a dit des femmes*, *le Bien qu'on a dit des femmes*, *le Mal qu'on a dit de l'amour*, *le Bien qu'on a dit de l'amour*, *le Bien et le Mal qu'on a dit des enfants* (Paris et Bruxelles, 1855-1858, in-32); une *Histoire de la conversation* (1858, in-32); *la Vie des comédiens* (1860, in-18); *Causeries de quinzaine* (1861, in-18), recueil d'articles de journaux; *Christophe Colomb* (1861, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*; *A pied et en wagon* (1862, in-18), autre recueil d'articles; *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle* (1864, in-18), tableau systématique des influences qui agissent sur les œuvres d'esprit, etc. Il a écrit dans le feuilleton de *l'Indépendance belge*, sous la signature de ΔΕΣ.

DESCLAIS (l'abbé Jacques-Alexandre), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Caen le 4 avril 1801. Fils d'un petit marchand qui s'était signalé, pendant la Révolution, par son ardeur républicaine, il fit des brillantes études au collége de Caen, et entra ensuite au séminaire de Bayeux. Ordonné prêtre, il se rendit à Pont-l'Évêque, où il fonda une maison d'éducation. En 1830, il fut nommé desservant de la commune de Cresserons près la Délivrande (Calvados) et remplit ces modestes fonctions avec un dévouement et un esprit de tolérance qui le rendirent populaire et lui valurent, en 1848, d'être élu représentant du peuple, le cinquième sur douze, par 49 571 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite. Il ne fut point réélu à la Législative.

DESCOURS (Laurent), homme politique français, député, est né à Lyon, le 20 janvier 1814. Syndic des agents de change de Lyon et membre du conseil général pour le canton de Mornant, il fut nommé député au Corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement pour la 4ᵉ circonscription du Rhône, et réélu, au même titre, en 1863, par 11 578 voix sur 16 077 votants. M. Descours a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 août 1862.

DESCURET (Jean-Baptiste-Félix), médecin français, né à Châlon-sur-Saône, le 5 juin 1795, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1818, avec une thèse latine intitulée : *Dissertatio medica de studii commodis et incommodis*. Il a été médecin du bureau de bienfaisance du XIIᵉ arrondissement et fait chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845.

On a de lui : *La Médecine des passions, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion* (1841, 2ᵉ édit. 1843); *Théorie morale du goût* (1847); *les Merveilles du corps humain* (1856), servant d'introduction aux deux ouvrages précédents. Il a édité, dans la collection Lemaire, le volume de *Cornelius Nepos* (1821).

DES ESSARTS [de la Manche], magistrat français, ancien représentant du peuple, né le 4 mai 1802, à Coutances, fit de fortes études de droit, fut nommé sous la Restauration substitut du procureur du roi dans sa ville natale, puis à Bayeux et substitut du procureur général près la Cour royale de Caen. Après la révolution de Juillet, il devint conseiller à la même Cour. Il combattit pourtant le système politique de Louis-Philippe et fut le candidat de la gauche dans l'arrondissement électoral de Perriers. En 1848, élu représentant du peuple, dans la Manche, le dernier sur quinze, par 49 794 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et, après l'élection du 10 décembre, se rapprocha de la gauche. Non réélu à l'Assemblée législative, M. il reprit son siége à la Cour de Caen.

DESESSARTS (Alfred-Stanislas LANGLOIS), littérateur français, né le 9 août 1814, à Passy (Seine), fit avec distinction ses études au collége Henri IV, et publia, dès 1830, quelques poésies, entre autres *le Donjon de Vincennes*; puis il donna des articles à *la France littéraire*. Plus tard il fut chargé, à *l'Écho français*, de la critique littéraire et artistique et de la direction du feuilleton (1836-1846). Des prix et des mentions honorables lui furent décernés par l'Académie française, dans divers concours de poésie (*la Civilisation chrétienne en Orient*, 1841; *le Monument de Molière*, 1843). M. Desessarts devint, en 1846, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Sa femme, Mme Anna Desessarts, morte en 1846, s'était aussi fait connaître dans les lettres.

On a de lui : *Une perle dans la mer* (2 vol. in-8, 1841); *le Lord bohémien* (2 vol. in-8, 1841); *Sous les ombrages* (grand in-8 avec figures, 1845); *les Chants de la jeunesse* (in-12, 1846), poésies; *l'Univers illustré* (grand in-8 avec figures, 1847; 2ᵉ édit., 1855-1856); *la Comédie du monde* (in-8, 1850), roman en vers; *les Hommes de la guerre d'Orient* (in-12, 1855); *François de Médicis*, *la Tour du cadran*, *Neuf peintres célèbres* (1858); *Lectures d'hiver* (1859); *la Gerbe* (1860, in-18); *Récits historiques* (1860, in-18); *les Deux reines* (1861, in-18); *les Célébrités françaises* (1861, in-8, avec gravures); *Contes Pompadour* (1862, in-18); *les Fêtes de nos pères* (1862, in-18); *Valentin ou la Femme de mousse* (1863, in-18); *Souffrir, c'est vaincre* (avec une introduction par le fils de l'auteur, M. Emmanuel Desessarts); *le Champ de roses, récit de village* (1864, in-18), etc. M. Alfr. Desessarts a aussi donné, dans les publications des Sociétés de saint Augustin et de saint Victor (1852-1856), des petits livres d'éducation sur l'histoire et la religion. Il a aussi fait jouer plusieurs pièces de théâtre, notamment, aux Français, *la Ligue des amants* (1849), comédie en vers.

Son fils, M. Emmanuel DESESSARDS, ancien élève de l'École normale, s'est fait connaître, dès le collége, par un prix de poésies. Il a publié deux recueils de vers : *Poésies parisiennes* (1862, in-18) et *les Élévations* (1864, in-18), et des articles de critique.

DE SÈZE. Voy. SÈZE (DE).

DESFOSSÉS (Romain-Joseph), marin français, sénateur, né le 8 décembre 1798, entra au service en 1807, fut nommé aspirant le 1er décembre 1810, enseigne de vaisseau le 1er décembre 1819, lieutenant de vaisseau le 31 décembre 1828, capitaine de corvette le 10 avril 1837, et capitaine de vaisseau le 31 juillet 1841. En 1844, il fut chargé du commandement de la station navale de Bourbon et de Madagascar. L'année suivante, il fit une expédition contre Tamatave, dont la reine, Ranavolo, avait proscrit tous les étrangers. Avec les corvettes *le Berceau* et *la Zélée*, il se joignit à la corvette anglaise *le Conway*, commandée par le capitaine Kelly, débarqua quelques troupes sur la côte, canonna inutilement Tamatave et dut se retirer après des pertes assez sensibles. La Chambre des Députés, qui désapprouvait l'expédition, empêcha de réparer cet échec. Le 27 septembre 1847, M. Desfossés fut nommé contre-amiral.

Il était major de la marine à Brest, lorsqu'il fut envoyé comme représentant à l'Assemblée législative par les électeurs du Finistère. Il prit place dans les rangs de la majorité et, le 31 octobre 1849, le président de la République lui confia le portefeuille de la marine et des colonies. Sous son administration, une indemnité fut accordée aux anciens possesseurs d'esclaves. Il présenta un projet de loi très-rigoureux sur la presse dans les colonies, et demanda la prolongation de l'état de siége à la Pointe-à-Pitre. Il présenta et soutint très-vivement la loi qui désignait l'île de Nouka-Hiva pour lieu de déportation.

Lorsque le général Changarnier, commandant de l'armée de Paris et de la garde nationale, fut révoqué de ses fonctions, M. Romain Desfossés se retira du ministère, et fut remplacé par M. Ducos le 9 janvier 1851 : le même jour, il reçut le commandement de la division navale du Levant. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1850, il est membre du Sénat depuis le 20 mars 1855. Il a été nommé vice-amiral le 11 juin 1853, puis président du conseil des travaux de la marine et mis à la tête de l'escadre d'évolution de la Méditerranée. Le 10 juillet 1860 M. Romain Desfossés a été nommé amiral. — Il est mort le 26 octobre 1864.

DES GARETS (l'abbé Nicolas), prêtre français, né à Saint-Julien (Rhône), vers 1799, d'une ancienne famille du Beaujolais, fit ses études chez les jésuites de Forcalquier et reçut la prêtrise à vingt-neuf ans. Après avoir quelque temps administré la paroisse d'Ainay, à Lyon, il devint chanoine titulaire de la primatiale.

M. Des Garets s'est fait connaître par un livre qui a excité une vive polémique et dont le titre accuse suffisamment l'esprit : *le Monopole universitaire* (1843) ; il le fit suivre de la *Défense du monopole* (1844). Dans une brochure de cette époque, M. Affre, archevêque de Paris, désavoua l'auteur du *Monopole*, l'accusa d'inexactitude dans les citations et le blâma « d'avoir pris un ton très-injurieux, ce qui est une manière fort peu chrétienne de défendre le christianisme. » On doit aussi à l'abbé Des Garets la traduction de plusieurs contes allemands du chanoine Schmid (Lyon, 1837).

DESGOFFE (Alexandre), peintre français, né à Paris, le 2 mars 1805, étudia sous M. Ingres, et débuta à l'exposition de 1834, par un *Site près d'Arbonne*. De 1837 à 1842, il parcourut l'Italie, et envoya néanmoins aux salons : *Argus gardant Io*, *Hercule et le lion de Némée*, paysages historiques ; des *Vues* de Naples, *la Campagne de Rome* et *la Vallée de la nymphe Égérie*. Depuis son retour, il a surtout reproduit les plaines ou les vallées italiennes : *le Lac d'Albano*, *les Baigneuses*, *une Prairie*, *la Méditation*, *le Soir*, *le Cyclope*, acquis pour le musée de Lyon ; *Narcisse à la fontaine*, donné à la ville de Semur ; *Oreste et les Euménides*, *Paysage d'Hyères*, *Vue de Provins*, *le Repos*, *les Joueurs de Palet* (1849), exposés de nouveau en 1855 ; *le Christ aux Oliviers*, commandé par le ministre d'État, *l'Écueil*, *le Sommeil d'Oreste* (1857) ; *le Martyre de saint Maurice*, *les Bois de Fleury*, *Environs de Naples* (1859) ; *Joseph vendu par ses frères*, *Danse de faunes*, *Sources du Durtin*, un *Chemin à Montmorency* (1861) ; *Résurrection de Jésus-Christ*, *Souvenir de Naples*, *Paysage* (1863). On lui doit en outre quelques tableaux d'histoire et des sujets religieux, entre autres : *Sainte Marguerite*, destiné à Saint-Pierre de Dijon (1845) ; *Saint Pierre* (1850) ; *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho* (1852), exécuté à la cire et à l'huile pour Saint-Nicolas du Chardonnet. La ville de Paris lui a commandé les chapelles baptismales de cette dernière église et de Saint-Pierre du Gros-Caillou ; plusieurs toiles de la galerie des Paysages à l'hôtel de ville, et, en 1853, les *Feuillages* du vestibule de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, une 1re en 1845, et la décoration en août 1857.

DESGOFFE (Blaise-Alexandre), peintre français, né à Paris, élève de Flandrin, s'est particulièrement appliqué aux peintures de nature morte et à la reproduction minutieusement exacte des objets d'art et d'ameublement. On a de lui, aux derniers salons : *Une partie de bilboquet dans un atelier*, *deux Coupes d'agate orientale*, XVIe *et* XVIIe *siècle* (1857) ; *Vase d'agate sur piédestal d'émail*, XVIe *siècle* ; *Aiguière en sardoine onyx*, XVIe *siècle, et tapis turc* (1859) ; autres séries de *Coupes*, *Vases*, *Aiguières*, *Ivoires*, etc. (1861 et 1863), tirés, pour la plupart, des collections du Louvre ; *Fruits* et *bijoux* (1864). M. Blaise Desgoffe a obtenu une 3e médaille (nature morte) en 1861, et une 2e médaille en 1863.

DESHAYES (Gérard-Paul), naturaliste français, né à Nancy, le 13 mai 1795, et fils d'un professeur à l'École centrale de la même ville, fit ses études à Strasbourg, vint à Paris en 1819, et étudia particulièrement les coquilles fossiles. Il fit depuis partie de plusieurs commissions scientifiques, entre autres de celle de l'Algérie. Il est membre de la Société géologique, qu'il a plusieurs fois présidée, et a reçu la décoration en juin 1837.

On lui doit : *Description des coquillages fossiles des environs de Paris* (1824-1837, 3 vol. in-4, avec planches) ; *Traité élémentaire de conchyliologie, avec l'application de cette science à la géognosie* (1839-1857, 2 vol., avec planches) ; *Description des animaux sans vertèbres découverts dans le bassin de Paris* (1856 et suiv., in-4, avec planches). Il a revu, avec M. Milne-Edwards, l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, de Lamarck (1836-1846, 11 vol. in-8), continué ; l'*Histoire des mollusques terrestres et fluviatiles, etc.*, de Férussac (1838-1851, grand in-4), et publié de nombreux *Mémoires*, soit isolés, soit insérés dans les différents journaux et recueils scientifiques.

DESJARDINS (Abel), historien français, né à Paris, en 1814, fut reçu agrégé d'histoire en 1843 et docteur en 1844, avec une thèse sur

l'empereur Julien, remarquée pour son indépendante impartialité. D'abord professeur au collège d'Angers, il passa à la Faculté de Dijon (1847), puis à celles de Caen (1856), et de Douai (1857), où il est en outre doyen des lettres. En 1852 et 1855, il a été chargé de deux missions historiques en Italie, et a reçu la décoration en 1854.

On a de lui : *Études sur saint Bernard* (1849, in-18); *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les documents nouvellement publiés* (1854, in-18); *l'Esclavage dans l'antiquité* (1857, in-8); le recueil des papiers relatifs aux rapports diplomatiques de la France et de la Toscane (XVe et XVIe siècles), dans la collection des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de France (1859, t. Ier).

DESJARDINS (Ernest), professeur et historien français, frère du précédent, né à Noisy-sur-Oise, le 30 septembre 1823, entra dans l'enseignement, et professa l'histoire à Angers, à Dijon, à Alençon, à Mâcon et, depuis 1856, au lycée Bonaparte. En 1861, il fut nommé maître d'une conférence de géographie à l'École normale. Du mois de mars au 10 décembre 1848, il rédigea, avec son frère l'*Éclaireur républicain de la Côte-d'Or*. Il a exécuté trois voyages en Italie, dont un avec mission du gouvernement (1852-1858), et un voyage en Égypte. Il s'est fait remarquer par diverses découvertes sur des points d'histoire et d'archéologie topographiques, et a pris part aux débats scientifiques de quelque importance. Il est membre de la Société centrale de géographie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On lui doit : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie* (1852); *De tabulis alimentariis*, et *sur la Topographie du Latium* (1854) thèses; *Voyage d'Horace à Brindes* (1855); *Parme, les antiquités, le Corrége, etc.* (1856); *le Pérou avant la conquête espagnole* (1858); *le Grand Corneille historien* (1861, in-8 et in-12), publié d'abord dans *le Moniteur*; un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils savants. Il a entrepris, en 1857, les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1857-1862, 5 vol.). Au mois d'août 1860, M. Ern. Desjardins, à la suite d'une nouvelle mission en Italie, a été nommé membre et secrétaire de la commission chargée de publier les *OEuvres complètes* et la *Correspondance* du savant Borghèse (voy. ce nom).

DESJARDINS (Louis-Joseph-Isnard), graveur français, né à Paris, en 1814, suivit l'atelier de Gros, puis s'occupa de gravure en taille-douce. Il s'est surtout fait connaître par une application de la gravure chromotypographique, ou gravure en *fac-simile* à laquelle il a donné son nom, et qui, au moyen de quatre planches en acier apportant tour à tour des couleurs différentes, reproduit exactement le tableau original. M. Isnard Desjardins a exposé successivement au salon : *la Déclaration soufflée*, d'après M. Guillemin (1847); *le Marché sur la plage*, d'après M. Delacroix (1850); *OEillets et roses*, d'après Mme Girardin (1852); *Chiens de chasse*, d'après M. Decamps, *Paysage*, d'après M. Hubert (1853); *la Marée descendante*, d'après M. Delacroix (1857); *Fac-simile* d'une aquarelle de M. Bellangé (1859); *Un jour avant*, fac-simile d'une aquarelle de M. Lepoittevin, *Dix ans après*, fac-similé d'une aquarelle de M. Aug. Delacroix (1861); *Paysage*, fac-simile d'une sépia de M. Girard (1863), etc. A l'Exposition universelle de 1855, cet artiste ayant envoyé ses produits au Palais de l'industrie, a obtenu, dans la XXVIe et la XXXIIe classe, deux premières médailles.

DESJOBERT (Louis-Remy-Eugène), peintre français, né à Châteauroux (Indre), le 16 avril 1817, étudia sous Jolivard et M. Aligny, et débuta comme paysagiste au salon de 1845. Nous citerons de lui : *Saules inondés* (1845); *Matinée d'automne* (1846); *Baigneuse endormie* (1847); *Paysage* (1850); *Scieur de pierre* (1852); *Herbage au bord de la mer*, *Habitation normande* (1855); *l'Automne dans les bois*, *le Pont rompu*, *Garenne* (1857); *Bords de rivière*, *Intérieur d'un cimetière*, *Ferme normande* (1859); *Sous les pommiers*, *les Paysagistes*, *Intérieur de bois*, *Environs de Granville*, appartenant au ministère d'État, *Prairie au bord de la Marne*, *Étude de forêt en automne* (1861); *Saint-Owen's Bay*, Jersey, *Marais au bord de la mer*, *Soleil couché*, sur la Marne (1863); au salon de 1864, on a exposé ses œuvres posthumes : *Vue du palais de l'Élysée*, *Sous bois*. Il a obtenu une 3e médaille en 1855, un rappel en 1857, une médaille de 2e classe en 1861 et un rappel en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863. — M. Desjobert est mort à Paris, le 25 octobre 1863.

DESLANDES (Raymond), auteur dramatique français, né à Yvetot, le 12 juillet 1825, termina ses études au collège de Rouen et vint à Paris pour faire son droit. Mais il se jeta dans la littérature, qu'il ne put suivre librement qu'après une assez longue résistance de sa famille. Après avoir écrit dans quelques petits journaux, il se livra au théâtre et donna, en collaboration avec divers auteurs, une série de pièces : *les Trois Racan*, comédie en un acte, avec M. Durandin; *la Terre promise*, vaudeville, avec le même et M. J. Petit, et *le Château des Tilleuls*, drame en quatre actes, avec MM. Decourcelle et Rolland; *Méridien* (1852), avec MM. Clairville et Pol Mercier; *Eva* (1854), avec M. Montjoie; *On dira des bêtises* (1853), avec MM. Labiche et Delacour; *la Femme d'un grand homme* (Odéon, 1855), comédie en cinq actes, avec M. Durantin : *l'Amant aux bouquets*, Palais-Royal; *Madame Bijou*, *le Camp des révoltées*, *la Boîte d'argent*, quatre vaudevilles en collaboration avec M. Louis Lurine (1856); *les Comédiennes*, comédie en quatre actes, avec le même (1857) : *une Chasse à Saint-Germain*, vaudeville en deux actes, avec M. Moreau (Variétés, 1860); *Colombe et Pinson*, en un acte, (Palais-Royal, 1861); *les Domestiques*, en trois actes, avec M. Eug. Grangé (Variétés, 1861); *le Marquis Harpagon*, comédie en quatre actes (Odéon, 1862); *la Dernière grisette*, en trois actes (Folies-Dramatiques, 1863), *Un mari qui lance sa femme*, comédie en trois actes, avec M. E. Labiche (Gymnase, 1864), etc.

DESLYS (Charles), littérateur français, né à Paris, vers 1820, commença ses études au collége Charlemagne, entreprit un voyage en Italie, puis se fit acteur et joua tour à tour le drame et l'opéra-comique sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il vint à Paris, écrivit une nouvelle, *les Bottes vernies de Cendrillon*, insérée dans *l'Esprit public* (1853, nouv. édit.), dont le succès le décida à embrasser la carrière des lettres. En 1848, il fit paraître, avec M. Savinien Lapointe, *les Prolétariennes*, et donna une histoire dithyrambique de *la Révolution de Février* dans *le Courrier français*, qui publia aussi de lui, en 1850, un roman, *la Mère Rainette* (1851, 4 vol. in-8).

On a encore de M. Deslys : *la Millionnaire* (1852, 2 vol. in-8); *la Dernière grisette* (1853); *Mlle Bouillabaisse* (1853, 3 vol. in-8); *Rigobert le Rapin* (1854, 4 vol. in-8), qui en est la suite; *un Zouave*, roman en 5 volumes, terminé par *Per-*

venche (1856); *les Compagnons de minuit* (1857, 3 vol. in-8) : *Fanfan la tulipe, la Jarretière rose, la Fille à Marie-Rose* (1858) : *Nos grisettes, la Fiancée de la mort* (1859) ; *la Marchande de plaisirs* (1860, 2 vol. in-8); *l'Amour qui pleure, l'Amour qui rit* (1861); *le Canal Saint-Martin* (1862, 7 vol. in-8) ; *les Compagnons de minuit* (1862, in-18); *les Récits de la Grève* (1863, in-18); l'*Héritage de Charlemagne* (1864, 2 vol. in-8); la *Majorité de Mlle Bridot* (1865, in-18), etc., ainsi que beaucoup de nouvelles éparses dans les recueils périodiques et reproduites ou non en volumes. Il a aussi donné au théâtre *les Fiançailles des roses* et *Flore et Zéphyre*, opéras-comiques; *le Pont rouge*, mélodrame en 5 actes (1858), avec MM. Barbara et Decourcelle; *un Appartement à louer*, en un acte (1862), etc.

DESMAISONS (Pierre-Émile), lithographe français, né à Paris, le 19 décembre 1812, suivit les cours gratuits de l'École de dessin, puis ceux de l'École des beaux-arts, fréquenta les ateliers de Granger et de Guillon-Lethière, et debuta comme portraitiste au salon de 1831. Il exposa encore quelques tableaux, puis se livra à la lithographie. On cite parmi ses planches : *Justine de Leris*, *Milton dictant le Paradis perdu* (1833) ; *l'Entrée au couvent, l'Absence du maître, Christine à Fontainebleau, l'Hiver, le Cabinet de Linnée;* mais il s'est attaché de préférence aux tableaux de M. Vidal, et a reproduit entre autres : *Tony et Mary, l'Amour de soi-même, Eva, Frasquita, Noémi, Marinette, Ismaël, Fatanitza, l'Ange déchu, une Larme de repentir* (1845-1850); ces trois dernières planches ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec un nouveau tableau de M. Vidal, et *Christophe Colomb et l'Amérique*, d'après le groupe en marbre de M. Revelli; *Mariette* et *Olympia* (1857) ; *la marquise de Latour-Maubourg, le comte Boulay de la Meurthe* (1859) ; *la Prière, le Repos, Edith, Hélène*, d'après les tableaux de M. Vidal (1861); portrait de *S. A. R. Alexandra de Danemark*, princesse de Galles, la *Leçon de tambour* et la *Leçon de flageolet* d'après les deux tableaux de M. Éd. Frère (1863), etc.

En 1848, M. Desmaisons exécuta, avec M. Jacob, la *Galerie des représentants du peuple*, à laquelle il a ajouté ensuite une partie des membres de la Législative et du Sénat. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles (1832), et à Paris une 1re médaille en 1848, une mention en 1855, et deux rappels en 1861 et en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

DESMAREST (Armand-Louis), représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né à Rouen, le 28 février 1817, est un ancien ouvrier devenu directeur de filature à Devillè-lès-Rouen. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans la Seine-Inférieure, le quatorzième sur vingt, par 103 791 suffrages. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, sans se rattacher à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses travaux industriels.

DESMAREST (Ernest-Léon-Joseph), avocat français, né à Paris, le 17 mai 1815, est avocat à la Cour de cette ville depuis 1837. Lieutenant de la garde nationale en 1848, il fut, au mois d'août, décoré pour sa conduite dans les journées de juin et remplit, pendant les premiers mois de la République, les fonctions d'adjoint au maire du 2e arrondissement. Il est membre du conseil de l'ordre, et il s'est fait, par l'esprit et la vivacité qu'il a déployés dans de nombreuses plaidoiries politiques, une position considérable.

M. E. Desmarest a publié, à une date déjà éloignée : *de Constantine et de la domination française en Afrique* (1837), avec M. H. Rodrigues; *les Principes et les hommes, esquisses rétrospectives* (1840, in-8).

DESMAROUX DE GAULMIN (Gilbert-Désirat), homme politique français, député, est né à Montmarault (Allier), le 11 février 1815. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il se fit recevoir avocat, puis devint maire de Saint-Gérand-le-Puy et membre du conseil général pour le canton de Varennes. Élu représentant du peuple à l'Assemblée législative, le 8 juillet 1849, il fit partie de la Commission consultative en 1851, et l'année suivante, fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Allier. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 20 266 voix sur 22 089 votants. M. Desmaroux de Gaulmin a été promu officier de la Légion d'honneur.

DESMARRES (Louis-Auguste), médecin français, né à Évreux, en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1839, s'y fixa, et se fit un nom comme oculiste. Il ouvrit dès lors pour les indigents, une clinique qu'il dirige encore aujourd'hui. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, un *ophthalmoscope*, exécuté d'abord par M. Lerebours puis par M. Charrière (1857). Il a écrit divers *mémoires* sur l'emploi du nitrate d'argent dans les maladies des yeux, sur celui de la belladone dans la perforation de la cornée, de nombreux articles dans la *Gazette des Hôpitaux*, et publié un *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (1853-1855, 3 vol. in-8). M. Desmarres a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1850.

DESMARS (Joseph-Marie), ancien député représentant du peuple français, né à Savenay (Loire-Inférieure), le 2 février 1812, mort à la fin de 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DESMAZIÈRES (Jean-Baptiste-Henri-Joseph), botaniste français, né à Lille, le 10 juillet 1786, est aujourd'hui membre honoraire de la Société des sciences et arts de Lille, et correspondant de plusieurs académies françaises ou étrangères. Il a publié : *Agrostographie des départements du nord de la France, ou Analyse et description de toutes les graminées, etc.* (Lille, 1812); *Catalogue des plantes omises dans la* Botanographie de Belgique *et dans les* Flores *du nord de la France* (1823); *Plantes cryptogames de France* (1825-1859, 2 séries, avec planches); et divers *mémoires* relatifs à l'agriculture.

DESMICHELS (Ovide-Chrysanthe), historien français, né le 2 janvier 1793, au Val (Var) fit ses études au collége de Marseille, et fut admis en 1812 à l'École normale. Nommé en 1814 régent de grammaire à Montluçon, il fut appelé à Paris en 1818 et chargé d'enseigner l'histoire d'abord au collége Henri IV, puis au collége Bourbon. Le 3 mars 1831, il quitta sa chaire pour administrer l'Académie d'Aix, d'où il passa en 1838 à celle de Rouen. En 1848, il fut admis à la retraite. M. Desmichels a été promu, le 7 septembre 1845, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *la Liberté de la Presse* (1817,

in-8); *Tableau chronologique de l'histoire du moyen âge* (1822, in-8), qui, remanié et augmenté, est devenu un livre classique dans l'enseignement sous le titre de *Manuel de l'histoire du moyen âge* (1825, 12ᵉ édit. 1846).

DESMOLLES (Léon), ancien représentant du peuple français, ancien député, né à Saint-Germain de Calberte (Lozère), le 30 janvier 1805, et petit-fils d'un avocat au parlement de Toulouse, fut élevé dans les principes légitimistes, et sous la monarchie de Juillet resta presque étranger à la politique. Établi près de Langogne, il s'occupait surtout d'agriculture, lorsqu'en 1848 il fut élu représentant du peuple, le second sur quatre, par 14 560 voix. Il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. De 1852 à 1854, M. Desmolles a fait partie du Corps législatif.

DESMOUTIERS (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, est né à Faumont (Nord), le 2 février 1808. Cultivateur et fabricant de sucre à Faumont, il fut, en 1848, élu représentant du peuple, dans le département du Nord, le sixième sur vingt-huit, par 183 105 voix. Il se montra très-opposé au socialisme, mais prêta son concours à l'organisation de la République dans les rangs du parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative et se renferma dans l'industrie.

DESNOIRESTERRES (Gustave LE BRISOYS), littérateur français, est né le 20 juin 1817, à Bayeux (Calvados), où il a fait ses études. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman publié dans le *Journal général de France* et intitulé : *la Pensionnaire et l'Artiste* (1839), et fonda ensuite un recueil mensuel, *la Province à Paris* (1841-1842). Outre une collaboration plus ou moins active à quelques journaux de Paris, entre autres à *l'Époque*, à *la Semaine*, à la *Revue de Paris*, il a fait paraître un certain nombre de romans : *la Chambre noire* (1843), *Jarnowick* (1844), *Entre deux amours* et *Mlle Zacharie* (1845), *un Amour en diligence* (1853), *les Talons rouges* (1854), esquisses contemporaines. Il a aussi donné une étude sur Balzac le romancier (1851), et une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier (1853, in 12). M. Desnoiresterres, prenant le XVIIIᵉ siècle pour l'objet de ses recherches, s'était proposé d'en reproduire la physionomie variée dans une série d'études à laquelle appartiennent *les Intérieurs de Voltaire*, publiés par *la Revue de Paris* en 1855. Il poursuit une série de tableaux de mœurs et d'histoire, sous le titre : *Les cours galantes* (1859-1864, tomes I-IV, in-18).

DESNOYER (Louis-François-Charles), auteur dramatique français, né à Amiens, en 1806, mort le 5 février 1858.— Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DESNOYERS (Jules-Pierre-François-Stanislas), historien et géologue français, membre de l'Institut, né à Nogent-le-Rotrou, le 8 octobre 1800, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie, devint en 1825 secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris, puis secrétaire de la Société géologique de France (1830). Aide-naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, il est devenu l'année suivante, bibliothécaire de cet établissement. Il est secrétaire de la Société de l'histoire de France depuis sa fondation. Membre du Comité créé en 1834, pour la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fit aussi partie de celui de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Le 28 mars 1862, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Biot.

M. Desnoyers a obtenu en 1832 une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions, à la suite du concours ouvert sur l'*Histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'empire d'Occident*, etc., et le prix, en 1838, sur l'*Histoire des différentes incursions des Arabes d'Asie et d'Afrique* en Italie et dans les îles qui en dépendent. Il a fourni à divers recueils des mémoires et opuscules sur la géologie : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (*Annales* de la Société d'histoire naturelle de Paris, II, 1825); *Observations sur quelques systèmes de la formation oolithique du nord-ouest de la France* (*Annales des sciences naturelles*, IV, 1825); *sur les Cavernes et brèches à ossements des environs de Paris* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1842); *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest et de l'ouest de la France* (*Bulletin* de la Société géologique, 1852 et 1855); l'article *Caverne*, du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, repris sous le titre de *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements* (1845, in-4), etc.

M. Desnoyers a donné dans un autre ordre d'études : *Bibliographie historique et archéologique de la France* (*Bulletin* de la Société de l'histoire de France, 1854); *Indication des principaux ouvrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France* (*Annuaires* de la même Société, 1837); *Sociétés littéraires de la France* (Ibid., 1841); *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge et dans les temps modernes jusqu'en 1790* (1853 et 1854); *Instruction pour les recherches à faire en Orient sur les colonies gauloises de l'Asie Mineure* (*Bulletin* des comités historiques, 1855); *sur le Sort des enfants trouvés en France, antérieurement à saint Vincent de Paul* (1856), etc.

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence), littérateur et journaliste français, né en 1805, au village de Replonges (Ain), travailla quelque temps dans une étude d'avoué, et vint à Paris en 1828. Il y fonda, avec MM. Vaillant et Cartilier, un petit journal d'opposition libérale qui, pour échapper au cautionnement et aux poursuites du parquet, prit alternativement les titres de *Lutin*, *Trilby*, *Follet* et *Sylphe*. Ce fut comme rédacteur du *Sylphe* qu'il s'associa à la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830. L'année suivante il passa au *Figaro*, puis au *Voleur* où il signa le compte rendu des théâtres; il collabora en même temps au *Corsaire*, au *Journal des enfants*, et au *National*, où il rédigea le feuilleton musical confié d'abord à M. Fétis. A la même époque, il commença dans le livre collectif des *Cent et un* une étude de mœurs intitulée : *les Béotiens de Paris* (t. III et V).

Le 1ᵉʳ décembre 1832, M. Louis Desnoyers fonda avec M. Charles Philipon *le Charivari* dont la vogue, obtenue par des articles mordants et des caricatures politiques, fut immense dès les premières années. Il céda la direction de cette petite feuille à M. Altaroche pour concourir, en 1836, à l'établissement du *Siècle*, dont il reste un des principaux propriétaires, et le directeur de la partie littéraire. Il est un des fondateurs de

la Société des gens de lettres qu'il a présidée plusieurs fois.

Auteur de quelques vaudevilles sous le pseudonyme de *Derville*, M. Desnoyers a publié : *les Aventures de Jean-Paul Choppart* (1836, 2 vol. in-12), imprimées d'abord dans le *Journal des enfants*, et *les Aventures de Robert-Robert* (1840, 2 vol. in-8), qui en sont le pendant; *les Mémoires d'une pièce de cent sous* (1837); *Gabrielle* (1846); *De l'Opéra en* 1847 (1847, in-8); *Une femme dangereuse*, avec M. V. Perceval (1864, in-18). En 1854 il a établi *le Messager des dames et des demoiselles*.

DESNOYERS DE BIÉVILLE (Charles-Henry-Étienne-Edmond). Voy. BIÉVILLE (DE).

DESNOYERS (Auguste-Gaspard-Louis BOUCHER, baron), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 décembre 1779, mort à Paris, le 15 février 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DESOLME (Laurent-Pierre-Charles), journaliste français, né à Paris, le 15 décembre 1817, fit ses études au collége Bourbon et remporta plusieurs prix au concours. D'abord correcteur, dans les bureaux de *la Gazette de France*, il devint en 1836, avec Lubiz, gérant de *l'Europe industrielle*, et passa successivement, de 1837 à 1848, au *Journal général de France*, au *Moniteur parisien*, au *Corsaire*, et au *Paris industriel*. En avril 1848, il fonda à la fois *l'Esprit du peuple*, avec Ch. Arnoult, et *la Véritable République*, avec V. Combet, journaux quotidiens, puis alla prendre à Périgueux la direction du *Républicain de la Dordogne*. Traduit à plusieurs reprises devant les tribunaux, pour manœuvres électorales, impliqué dans le procès de Lyon, et plusieurs fois incarcéré, il fut arrêté au 2 décembre, détenu à Bordeaux et à Blaye et enfin déporté en Algérie. Rentré en France en décembre 1852, il a fondé, en 1853, le *Courrier de l'Industrie*, supprimé judiciairement en 1854, et, la même année, *l'Europe artiste*, feuille hebdomadaire à laquelle il a ajouté, en 1858, une édition quotidienne servant de programme des théâtres. Il a fait jouer deux vaudevilles : *Un mari dans les nuages* (1855), avec M. Benj. Gastineau, *Pongo*, en 2 actes (1859), avec M. Clairville.

DESORMES (Charles-Bernard), ancien représentant du peuple français, né à Dijon, le 3 juin 1777, et admis à l'École polytechnique lors de sa fondation, en sortit, en 1797, et fut attaché au service de l'instruction publique. D'abord répétiteur de chimie à l'École polytechnique, il publia quelques-uns des résultats de ses recherches scientifiques dans les *Mémoires* de l'Institut, puis se tourna vers l'industrie, et prit, en 1804, la direction d'une manufacture de produits chimiques à Verberie (Oise). Partisan déclaré des doctrines libérales, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, il se présenta, sans succès, en 1831, comme candidat de la gauche, pour la députation, mais fut élu conseiller général de l'Oise. Le 8 mai 1835, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il fonda, avec M. Donatien Marquis, la *Revue de l'Oise* et plus tard le *Progrès de l'Oise*, organe de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le septième sur dix, par 54 496 voix, il vota ordinairement avec le parti du *National*, et après l'élection du 10 décembre combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Il était correspondant de l'Institut depuis 1819. — M. Desorme est mort le 30 août 1862.

DESPEAUX (Éloi, baron), général français, né à Auteuil, près Beauvais (Oise), le 14 octobre 1761, mort dans l'année 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DESPLACES (Eugène-Ernest), littérateur français, né le 2 mars 1828, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1849. Il était entré, en 1848, dans l'administration des finances, qu'il quitta en 1854. Secrétaire de M. F. de Lesseps, lors des premières négociations relatives au percement de l'Isthme de Suez, il fonda sous sa direction, en 1856, le journal *l'Isthme de Suez*, dont il fut le gérant. Il dirigea en même temps, depuis le tome X, avec M. Ch. Lesseps, la nouvelle édition refondue de la *Biographie universelle* de Michaud.

M. Desplaces a publié encore : *le Canal de Suez, épisode de l'histoire du* XIXe *siècle* (Biblioth. des chemins de fer, 1855, in-18; 2e édit., 1859), avec un *Appendice* conduisant les faits jusqu'au 20 janvier 1859.

DESPOIS (Eugène-André), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1818, fils d'Antoine-André Despois, peintre d'histoire et de portraits qui a produit des œuvres nombreuses sous l'Empire et la Restauration et figuré avec honneur à l'exposition jusqu'en 1835, fit de brillantes études au collége Saint-Louis, entra à l'École normale en 1838, professa, pendant un an, la rhétorique à Bourges, et fut rappelé à Paris où il devint professeur de la même classe au collége Louis-le-Grand. Démissionnaire, à la suite du 2 décembre 1851, il entra dans l'enseignement libre et se consacra à des travaux littéraires.

M. Despois a fourni à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke la traduction de *Rutilius Numatianus*, de *Rufus Festus Avienus*, d'*Aratus*, ces deux derniers avec Saviot (1844), aux *Chefs-d'œuvre des littératures anciennes* celle des *Satiriques latins* (in-18). Il a concouru à la publication en latin des *Œuvres d'Abeilard*, par M. Cousin (1849) et donné plusieurs éditions classiques annotées. Il s'est surtout fait connaître en écrivant dans la *Liberté de penser*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue nationale*, etc., un certain nombre d'articles très-remarqués. L'un de ces articles, *le Candidat de M. Émile de Girardin*, inséré dans le premier recueil, à l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, a été tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires.

DESPORTES (Auguste), littérateur français, est né en 1798 à Aubenas (Ardèche). Après quelques essais littéraires, entre autres *le Duel d'Young* (1822), il se mit à traduire en vers français plusieurs auteurs latins, *les Bucoliques*, une partie de l'*Énéide* et les *Satires* de Perse (1841), qui lui valurent une grande médaille d'or de la part du roi des Belges. Depuis cette époque, il a donné *Molière à Chambord* (1843), comédie en 4 actes et en vers jouée à l'Odéon; une traduction poétique des *Odes* d'Horace (1847), et il a collaboré à la *Collection des auteurs classiques* de MM. Hachette, au *Million de faits*, aux *Cent traités*, à *Patria*.

DESPORTES (Eugène-Henri), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né au Mans, le 8 juillet 1782, fut reçu docteur à Paris en juillet 1808, avec une thèse sur *l'Action de la noix vomique sur l'économie animale*. Établi dès lors à Paris, il poursuivit, tout en exerçant son art, ses travaux scientifiques. Voici la liste des principaux : *Traité sur l'angine de poitrine* (1811, in-8); *Conspectus des pharmacopées de*

Dublin, *d'Edimbourg*, *de Londres et de Paris* (1820, in-8), suivi d'un *Appendice* embrassant la pharmacopée de Berlin, de Copenhague, de Pétersbourg, de Philadelphie, de Stockholm et de Vienne, en société avec M. F. S. Constancio; *Recherches expérimentales sur l'empoisonnement lent par l'acétate de morphine*, publiées par la *Revue médicale* (1824), des *Notes*, dans le même recueil, *sur l'Inflammation de la moelle épinière* (1825), *sur la Varioloïde* (1826); *Considérations pathologiques et médico-légales sur l'excitation vénérienne* (1829), etc.

DESPRETZ (César-Mansuète), physicien français, né à Lessines (Hainaut), en 1792, vint fort jeune à Paris, pour y étudier la physique et la chimie, se fit remarquer, dans les laboratoires, fut nommé de bonne heure répétiteur du cours de M. Thénard, à l'École polytechnique, puis titulaire, en remplacement de Dulong. Professeur de physique au Collége Henri IV et plus tard à la Faculté des sciences, il est entré, en 1841, à l'Académie des sciences en remplacement de Savart. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en mai 1846.

Outre plusieurs savants mémoires insérés dans les recueils spéciaux, M. Despretz a publié: *Recherches expérimentales sur les causes de la chaleur animale* (1825, in-8); *Traité élémentaire de physique* (1825, in-8), ouvrage devenu classique; *Éléments de chimie théorique et pratique* (1828, 1830, 2 vol. in-8); *des Colléges, de l'Instruction professionnelle, des Facultés* (1847). Il a, en outre, attaché son nom à la découverte de ce qu'on pourrait appeler *la pierre philosophale moderne*, en obtenant par la distillation lente du charbon pur, au moyen d'un courant d'induction sur des fils de platine, des cristaux microscopiques, qui ont toutes les propriétés de la poussière du diamant. — M. Despretz est mort le 15 mars 1853.

DESPREZ (Louis), sculpteur français, né à Paris, le 7 juillet 1799, fut élève de Bosio, et obtint, dans les concours de l'École des beaux-arts, un second prix en 1822 et le premier en 1826, avec une ronde-bosse représentant *la Mort d'Orion*. Parmi les ouvrages qu'il envoya de Rome, on remarqua l'élégant bas-relief des *Bergers d'Arcadie*, placé sur le monument élevé au Poussin par les soins de Chateaubriand, et la statue de *l'Innocence* (1831), achetée par le roi Louis-Philippe pour le château de Neuilly, brisée en 1848, et dont le modèle en plâtre a reparu à l'Exposition universelle de 1855. Cette œuvre gracieuse obtint une médaille de deuxième classe et un prix spécial de l'Académie des beaux-arts.

De retour en France, M. Desprez exécuta *la Force* (1834) et *le général Foy* (1837), pour la Chambre des Députés; en 1837, un *Saint Mathieu* colossal (église de la Madeleine), *Maurice de Sully* et *Frochot*, statues en pierre (hôtel de ville); en 1845, une charmante *Diane au Bain*, en bronze (Champs-Élysées); en 1846, *Fléchier*, une des grandes figures assises qui décorent la fontaine Saint-Sulpice, et *deux sujets antiques*, acquis par le duc de Luynes pour le château de Dampierre. Si l'on excepte quelques *bustes* d'hommes célèbres pour les galeries de Versailles, cet artiste n'a envoyé, dans ses dernières années, au salon de sculpture que deux morceaux en marbre placés l'un et l'autre au Luxembourg: *Jacques Desbrosses* (1852) et *l'Ingénuité* à l'Exposition universelle de 1855. M. Desprez a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1843, et une mention en 1855. Il a été décoré en mai 1851.

DESROSIERS (Pierre-Antoine), imprimeur français, né à Moulins, vers 1798, prit en 1827 la maison fondée par son père et se maria peu après avec la fille du libraire Place, dont il réunit l'établissement au sien. Cette imprimerie, qui a pris sous sa direction une extension considérable et un sérieux développement artistique, comprend aujourd'hui toutes les branches accessoires de la typographie, depuis la plus simple imagerie jusqu'à la chromo-lithographie la plus riche. Parmi ses publications, *l'Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier (4 vol. in-fol., 140 pl.); *l'Ancienne Auvergne et le Vélay*, de M. Ad. Michel (4 vol. in-fol., 144 pl.); *les Douze dames de rhétorique*, reproduction d'un manuscrit du XVe siècle, ont figuré aux diverses expositions de l'industrie depuis 1834, et ont valu à M. Desrosiers trois médailles d'argent, une médaille d'or (1849), et une médaille de prix à Londres (1851). Il a été décoré en novembre 1849. Son fils, M. Charles DESROSIERS, né à Moulins en 1828, est aujourd'hui son associé.

DESRUELLES (Henry-Marie-Joseph), chirurgien français, né à Lille, en 1791, mort à Paris en mai 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DESSALLES (Jean-Léon), philologue français, né au Bugue (Dordogne), le 18 mai 1803, fit ses études à Périgueux, et, avant d'être attaché à la section historique des Archives du royaume (1832) fut occupé pendant plusieurs années aux recherches nombreuses qu'exigeait la publication du *Lexique roman* de Raynouard. Deux de ses ouvrages ont été récemment couronnés, l'un par l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse: *de l'Influence de la littérature française sur la littérature romane* (1852), et l'autre par l'Institut de France: *Études sur l'origine et la formation du roman et de l'ancien français* (1854).

On cite aussi de M. Dessalles d'intéressantes dissertations *sur les Patois du midi de la France* (1838) et *sur les Recherches de Gustave Fallot* (1840, in-8); *Périgueux et les deux derniers comtes de Périgord* (1847, in-8); un *Rapport sur l'état présent des archives de Sarlat* (1855); des éditions d'anciens manuscrits, ainsi que divers articles dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, les *Mélanges de la Société des bibliophiles*, les *Villes de France*, *Paris pittoresque*, etc.

DESSAUX (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 27 mars 1797, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y acheta ensuite une charge d'avoué qu'il garda pendant vingt-cinq ans. En 1848, il vivait retiré à la campagne, lorsqu'il fut élu dans la Meuse, comme candidat démocrate, par 41 421 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du président de la République, il donna sa démission le 21 décembre 1848, et vécut depuis lors en dehors des affaires publiques.

DESTIGNY (Pierre-Daniel), horloger français, né à Sanneville (Seine-Inférieure), en 1770, fit son apprentissage à Paris, dans une manufacture-école d'horlogerie, revint à Rouen en 1798, et y fonda une maison qu'il dirigea pendant plus de cinquante ans. Bientôt connu par d'utiles découvertes, il inventa principalement, dès 1818, des systèmes de compensateurs pour les montres de second ordre et pour le balancier des pendules de commerce. C'est lui qui fit cesser à Rouen, au commencement de 1826, la méthode de régler les horloges sur la marche diurne du soleil, méthode qui fut remplacée l'année suivante, à Paris, par

l'adoption de l'heure sidérale ou temps moyen. Il a obtenu aux expositions industrielles de 1819 et 1844, une mention honorable et une médaille de bronze. Il est, depuis de longues années, membre des Sociétés de Rouen, et principalement de la Société d'émulation, dont il a plusieurs fois été président. Adjoint de la municipalité de Rouen, après 1830, il a activement concouru à l'érection de la statue de Corneille (1834).

M. Daniel Destigny a publié: *Moyen de perfectionnement d'un mécanisme employé pour rendre nulles les influences d'une température variable sur la marche des montres* (Rouen, 1818, avec planches); *Table indiquant la longueur du pendule simple dans le vide*, etc. (Rouen et Caen, 1853, in-4), etc.

DESTOUCHES (Paul-Émile Detouche, dit), peintre français, né à Paris, le 16 décembre 1794, fut élève de Louis David. Il exposa pour la première fois en 1817, et donna successivement: *François Ier accordant à Diane de Poitiers la grâce de son père*, un *Bélisaire* (1817); une *Résurrection de Lazare*, qui est à la cathédrale de Vannes (1819); *Jésus au mont des Oliviers*, à l'église de Saint-Victor de Paris (1821); la *Convalescence de Gresset soigné par sa sœur;* une *scène turque des Mille et une Nuits*, au musée de Caen; *Marie Stuart dans les souterrains de Locleeven*, acquis par la duchesse de Berry (1824); *Scène du mariage de Figaro, le ruban de la comtesse:* ces deux œuvres gravées par Sixdéniers; *le Retour au village*, lithographié par M. Aubry Lecomte, et le plus remarqué des tableaux de genre de l'artiste (1827); *l'Amour médecin* (1830), gravé simultanément en France et en Angleterre; *la Fille mal gardée* (1836); *la Fille bien gardée* (1838); *un Officier blessé, le Convalescent*, épisodes de 1814. M. Destouches a obtenu une première médaille pour l'histoire en 1819, et une première pour le genre, en 1827.

Cet artiste, auquel il est arrivé d'être confondu avec son confrère homonyme, M. L. D. Detouche (voy. plus loin), a aussi cultivé les lettres. On cite de lui, entre autres pièces de vers: *Épître à Nicolas Poussin, par un jeune peintre* (1819, in-8).

DESURMONT (Louis), ancien représentant du peuple français, est né à Turcoing (Nord), le 6 décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixneuvième sur vingt-huit, par 125591 suffrages. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à ses travaux agricoles.

DESVAUX (Nicolas-Gilles-Toussaint), général français, né le 1er novembre 1810, fut nommé sous-lieutenant, en 1830, par la commission chargée d'accorder les récompenses nationales méritées dans les journées de Juillet. Envoyé en Algérie, il devint capitaine au 3e chasseurs en 1840, chef d'escadron au 3e spahis en 1845, et colonel en décembre 1851. Général de brigade depuis le 17 mars 1855, il a reçu le commandement de la subdivision de Bathna. Il est, depuis le 26 décembre 1852, commandeur de la Légion d'honneur; a été promu, le 12 mars 1859, au grade de général de division.

DES VERGERS (Marie-Joseph-Adolphe Noël), orientaliste français, né vers 1810, a publié, chez M. Didot, son beau-père, *la Vie de Mohammed, texte arabe d'Aboul'féda, accompagné d'une traduction française et de notes* (1837, in-8); *l'Histoire de l'Afrique sous la domination musulmane; texte arabe d'Ebn-Kaaldoun* (1841, in-8), accompagné d'une traduction française et des notes; *l'Abyssinie* et *l'Arabie* dans la collection de *l'Univers pittoresque; l'Etrurie et les Etrusques, ou Dix ans de fouilles*, etc. (1864, 2 vol. in-8, avec *Atlas*); des articles importants dans *la Biographie générale;* une *Etude biographique sur Horace* (1855, in-12), placée en tête de la jolie édition d'Horace, que MM. Didot donnèrent la même année (in-18), etc. Membre de la Société asiatique, dont il a été vice-président et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, M. Noël Des Vergers, qui depuis longtemps est établi en Italie dans une villa près de Rimini, a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

DESVERNOIS (Nicolas-Philibert, baron), général français, né à Lons-le-Saunier (Jura), le 23 septembre 1771, mort en novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DE TABLEY (Georges Warren, 2e baron), pair d'Angleterre, est né, en 1811, à Tabley-House (comté de Chester). Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il prit à la Chambre des Lords la place de son père (1827), qui, l'année précédente, avait été créé baron. En 1852, il devint député-lieutenant de Cheshire. Depuis 1853, il a été, sauf pendant le ministère Derby, chambellan de la reine; ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec la fille du comte de Salis (1832), il a eu cinq enfants dont l'aîné, John-Byrne-Leicester Warren, né en 1835, et élevé à Oxford, est entré au barreau en 1860.

DETMOLD (Jean-Herman), homme politique allemand, né à Hanovre, en 1807, mort le 17 mars 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DETOUCHE (Laurent-Didier), peintre français, né à Reims, le 29 juillet 1815, étudia quelque temps le droit à Paris, entra ensuite dans l'atelier de Paul Delaroche, puis dans celui de M. Robert Fleury (1837). On remarque parmi ses nombreux tableaux d'histoire et de genre: *les Petits amateurs*, au musée de Reims; *le Dernier vœu d'une mère; Saint Paul ermite* (1840), à la cathédrale de Reims; *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1841); *la Résurrection de Lazare* (1843), à l'église de Fismes; *Colbert à Dunkerque* (1844), *le Martyre de sainte Eulalie* (1845), acquis par l'État; *Catherine de Médicis chez Ruggieri* (1848); *le Quart d'heure de Rabelais, le Cabinet de Richelieu* (1850); *la Disgrâce de Fouquet* (1853); *Premiers débuts du musicien Lesueur* (1857); *Galilée, les Remords de Charles IX* (1859); *Soldats pillards chez des marchands juifs sous Louis XIII* (1861); *le Dernier bijou, les Gâteaux de la fête* (1863); *Christophe Colomb, Heur et Malheur* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841. M. Detouche a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Paul Véronèse* (1852).

DETOUCHE (Paul-Émile). Voy. Destouches.

DETOURS (Hippolyte), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Moissac (Tarn-et-Garonne), le 5 janvier 1799, et fils d'un officier

de la République, entra dans la magistrature vers la fin de la Restauration, comme substitut du procureur du roi. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission, et, pendant plusieurs années, fit partie de l'opposition légitimiste. En 1837, il se fit inscrire au barreau, et devint bientôt un des avocats renommés dans le Midi. Toujours hostile à la dynastie d'Orléans, il se détacha du parti royaliste et se rangea du côté des radicaux, en s'efforçant de concilier ses idées religieuses avec la démocratie. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 23 932 voix, le quatrième sur six, dans le département de Tarn-et-Garonne. Il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Envoyé le cinquième à l'Assemblée législative, il prit part à tous les actes principaux de l'extrême gauche. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Moissac.

DEUX-SICILES* (Maison royale des), dynastie des Bourbons de Naples, branche cadette de la famille des Bourbons (voy. ce nom), figurant encore à l'*Almanach de Gotha*, malgré la suppression du royaume. Dernier roi, François II (voy. ce nom); reine: *Marie*-Sophie-Amélie, fille de Maximilien-Joseph, née le 4 octobre 1841, mariée le 8 janvier 1859. — Belle-mère: Marie *Thérèse*-Isabelle, fille de feu l'archiduc Charles d'Autriche, née le 31 juillet 1816, mariée le 9 janvier 1837, à Ferdinand II (voy. ce nom), veuve le 22 mai 1859. — Frères et sœurs du second mariage du père: le prince *Louis*-Marie, comte de Trani, né le 1er août 1838, propriétaire du régiment de volontaires de lanciers autrichiens, marié le 5 juin 1861 à *Mathilde* Ludovic, fille de Maximilien, duc de Bavière; *Alphonse*-Marie-Joseph-Albert, comte de Caserta, né le 28 mars 1841; *Gaëtan*-Marie-Frédéric, comte de Girgenti, né le 12 janvier 1846, capitaine à la suite du régiment d'infanterie autrichienne n° 1 (François-Joseph); *Pascal*-Marie del Carmen-Jean-Vincent-Ferreri, comte de Bari, né le 15 septembre 1852; *Janvier*-Marie-Immaculé-Louis, comte de Castel-Girone, né le 28 février 1857; la princesse Marie-*Annonciade*-Isabelle-Philomène-Sabazie, née le 24 mars 1843, mariée le 21 octobre 1862 à *Charles*-Louis-Joseph Marie, archiduc d'Autriche; Marie-*Immaculée*-Clémentine, née le 14 avril 1844, mariée le 19 septembre 1861 à l'archiduc *Charles*-Salvator de Toscane; *Marie*-des-Grâces-Pie, née le 2 août 1849; Marie-Immaculée-Louise, née le 21 janvier 1855.

Oncles et tantes du roi: 1° du premier mariage du père: *Caroline*-Ferdinande-Louise, duchesse douairière de Berri (voy. BOURBONS et BERRI); 2° du second mariage: *Marie*-Victoire-Louise-Philiberte de Savoie-Carignan, née le 29 septembre 1814 (voy. SARDAIGNE), veuve le 22 mai 1860 de *Léopold*-Benjamin-Joseph, comte de Syracuse; *Louis*-Charles-Marie-Joseph, comte d'Aquila, né le 19 juillet 1824, ex-vice-amiral et président du conseil de l'Amirauté, marié le 28 avril 1844 à dona *Januaria*, née le 11 mars 1822, princesse impériale du Brésil (voy. BRÉSIL), dont il a eu deux enfants: *Louis*-Marie-Ferdinand-Pierre d'Alcantara, né le 18 juillet 1845, et *Philippe*-Louis-Marie, né le 12 août 1847; *François de Paule*-Louis-Emmanuel, comte de Trapani, né le 13 août 1827, maréchal de camp, marié le 10 avril 1850 à l'archiduchesse Marie-*Isabelle*-Annonciade-Louise-Anne-Jeanne-Joséphine, née le 21 mai 1834, fille de Léopold II, ex-grand-duc de Toscane, dont il a eu cinq enfants: *Léopold*-Marie, né le 24 septembre 1853; *Ferdinand*, né le 25 mai 1857; *Marie-Antoinette*-Joséphine-Léopoldine, née le 16 mars 1851; *Marie-Caroline*-Joséphine-Ferdinande, née le 21 mars 1856; *Marie*-Annonciade-Thérèse, née le 21 septembre 1858; *Marie-Christine*, reine douairière d'Espagne (voy. MARIE-CHRISTINE); Marie-*Antoinette*, grande-duchesse de Toscane (voy. TOSCANE); *Thérèse*-Christine-Marie, impératrice actuelle du Brésil (voy. BRÉSIL).

Tantes du père: *Marie-Amélie*, ex-reine des Français (voy. MARIE-AMÉLIE); *Marie*-Clémentine-Françoise-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, née le 1er mars 1798, fille de l'empereur François Ier, mariée le 29 juillet 1816 à Léopold-*Jean-Joseph*, prince de Salerne, veuve le 10 mars 1851, mère de la duchesse d'Aumale (voy. AUMALE).

DEVALS (Jean-Ursule), archéologue français, né à Montauban, le 21 octobre 1814, et fils d'un négociant, se livra lui-même au commerce, tout en suivant ses goûts pour l'archéologie et l'histoire. Correspondant du ministère de l'instruction publique, de 1845 à 1852, il a spécialement étudié les antiquités du Tarn-et-Garonne. Il est archiviste de la ville de Montauban et membre de plusieurs sociétés savantes.

M. Devals a publié: *Monuments historiques de Montauban*, 1re série (Montauban, 1841, in-8); *Histoire de Montauban sous la domination anglaise* (1843, in-8); *Mémoire sur la voie romaine de Toulouse à Cahors et rapport sur les antiquités de Cos* (1846, in-8); *Histoire de Montauban* (t. 1, 1855, in-8); *Études sur la juridiction des consuls de Montauban en matière criminelle* (1858, in-8); plusieurs *notices* et *mémoires* publiés séparément ou insérés dans les *Annales archéologiques*, l'*Annuaire* et le *Courrier de Tarn-et-Garonne*, etc.

DEVAUX (Paul-Louis-Isidore); homme d'État belge, est né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat à Liége, il fonda, en 1824, avec MM. Lebeau, Rogier et Van Hulst le *Mathieu Laensberg*, feuille libérale, qui prit bientôt le nom de *Politique*, et fit une guerre acharnée à l'administration hollandaise. La révolution de 1830 le porta aux affaires avec ses amis. Député au Congrès national, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, tout en combattant les tendances belliqueuses du parti républicain. En 1831, lorsque le régent Surlet de Chokier appela au pouvoir les doctrinaires de la Belgique, il devint ministre et appuya la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il alla ensuite, avec M. Nothomb, défendre les intérêts belges devant la conférence de Londres.

Membre de la Chambre des Représentants, il y exerça une grande influence. Il soutint en 1838, le projet d'emprunt avec la maison Rothschild pour la construction des chemins de fer. L'année suivante, il vota les 24 articles. Ses amis ayant pris possession du ministère le 18 avril 1840, il devint, sans être ministre lui-même, « le président invisible du conseil. » Les nouveaux principes politiques qu'il émit dans son journal, *la Revue nationale*, contribuèrent surtout à amener entre les catholiques et les libéraux, cette grande rupture à la suite de laquelle le ministère exclusivement libéral qu'il soutenait fut remplacé par le ministère *mixte* de M. Nothomb. Il resta dans l'opposition, jusqu'à l'avénement au ministère de son ami, M. Rogier (1847). Pour lui, il n'eut point de portefeuille, et se contenta d'appuyer le ministère.

Depuis, des remaniements successifs ont écarté du pouvoir ou y ont ramené ses coreligionnaires politiques, qui ont su tenir avec assez de succès

la balance entre l'autorité et la liberté. Esprit dogmatique et habitué à rattacher les faits aux principes, M. Devaux a été appelé le Royer-Collard de la Belgique.

DEVERGIE (Marie-Guillaume-Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 15 février 1798, est fils d'un employé à l'administration des hospices. Élève de Dupuytren dès l'âge de quinze ans, puis interne des hôpitaux et chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna l'étude de la chirurgie pour celle de la médecine, fut reçu docteur en 1823, et professeur agrégé des sciences accessoires en 1825. Dès ce moment, il se mit à professer la chimie et surtout la médecine légale avec une rare supériorité. Il devint, en 1829, médecin du bureau central, et, cinq ans plus tard, médecin titulaire des hôpitaux; il fut ainsi attaché successivement à Bicêtre, à Saint-Antoine et à Saint-Louis (1840), où il ouvrit un cours de clinique des dermatoses que la *Gazette des Hôpitaux* a reproduit. Élu membre de l'Académie en 1857, il fait partie du conseil de salubrité de la Seine.

L'ouvrage le plus important de M. Devergie est la *Médecine légale théorique et pratique* (1835-1836, 3 vol. in-8; 2e édit., 1840), dont le texte et l'interprétation des lois ont été revus et annotés par M. Dehaussy de Robécourt. Nous citerons en outre : *Mémoire sur les plaies d'armes à feu* (1849), *Traité des maladies de la peau* (1854, in-8), *Où finit la raison, où commence la folie?* (1859). Ce médecin, décoré en 1837 de la Légion d'honneur, a collaboré aux *Annales de la médecine légale*, au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, aux *Annales d'hygiène*, etc.

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 6 février 1800, mort à Paris le 23 décembre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DEVÉRIA (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre français, frère du précédent, né à Paris en 1805, fut élève de Girodet, et exposa pour la première fois en 1824. Parmi ses productions nous citerons : *la Lecture de la sentence de Marie Stuart* (1827); *Marc Botzaris à Missolonghi*; *la Naissance de Henri IV*, qui est au musée du Luxembourg; *la Mort de Jeanne d'Arc;* quelques-uns des tableaux qui ornaient la galerie du Palais-Royal et dont l'un a été brûlé en 1848; *la Fuite en Égypte* (1838); *la Bataille de la Marsaille*, au musée de Versailles; *la Résurrection du Christ* (1844); *Inauguration de la statue de Henri IV à Pau* (1846); *la mort de Jane Seymour* (1847); *les Quatre Henri* (1857); *Mort du fils de la Sunamite*, *Une scène de l'Henri VIII*, *Halte de marchands espagnols* (1859); *Réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle*, appartenant au ministère d'État (1861), etc. Cet artiste a peint un assez grand nombre de portraits parmi lesquels on remarque ceux des maréchaux *Brissac* et *Crèvecœur*, à Versailles. Lors de la restauration du Louvre, il a été chargé d'un des plafonds ayant pour sujet *Le Pujet et Louis XIV*. Enfin c'est à ses soins qu'est due la décoration de la chapelle Sainte-Geneviève à l'église Notre-Dame-de-Lorette. M. Eugène Devéria est allé résider à Pau. Il a été décore en juin 1838. — Il est mort le 5 février 1865.

DEVIENNE (N....), magistrat français, né en 1800, était, en 1858, procureur général à Lyon, lorsqu'il fut nommé, par décret du 24 juin 1858, premier président de la Cour impériale de Paris, en remplacement de M. Delangle (voy. ce nom), appelé au ministère de l'intérieur. Voici le relevé des services de M. Devienne, comme magistrat : juge auditeur à Lyon (15 juin 1825), puis à Saint-Étienne (3 mai 1827); substitut à Trévoux (27 septembre 1827), puis à Montbrison (20 février 1828); conseiller auditeur (6 septembre 1829), puis conseiller à Lyon (8 octobre 1830); président du tribunal de la même ville (18 juillet 1837), démissionnaire en mai 1848, procureur général à Bordeaux (11 février 1850), puis à Lyon (30 décembre 1852). Pendant les six dernières années, M. Devienne était président de la commission municipale de la ville. De 1844 à 1848, il représenta, à la Chambre des Députés, le quatrième collége électoral du Rhône; il y soutint par ses votes et quelquefois par ses discours la politique conservatrice, et se distingua surtout par sa participation active aux travaux de diverses commissions. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865. Créé officier de la Légion d'honneur le 13 février 1852, il a été promu grand officier le 31 décembre 1860.

DEVILLAINE [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), en février 1796, dirigea une maison de banque, puis se jeta dans l'industrie. Il professa, sous la Restauration et pendant le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales, fut nommé par acclamation maire de Roanne, après la révolution de Février et envoyé à la Constituante, le sixième sur onze, par 49410 vix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, et ne fut pas réélu à la Législative.

DEVILLE (Jean-Achille), antiquaire français, né à Paris en 1789, et fils d'un ancien fermier général, publia, en 1813, une traduction en vers des *Bucoliques*, esquissa ensuite quelques tragédies restées inédites, et se tourna enfin vers la science archéologique. Envoyé à Rouen vers 1827, comme receveur des contributions directes, il devint successivement directeur du musée des antiquités de cette ville, membre de la Société d'encouragement et de celle des antiquaires de l'ouest, et correspondant de l'Institut, pour la section des inscriptions et belles-lettres (1831-1843). Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845.

M. Achille Deville a publié : *Essai historique et descriptif de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville* (Rouen, 1827, in-4); *Histoire du chateau Gaillard* (1829, in-4, 12 pl.); *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (1833, in-8, 12 pl.; 2e édit., 1837); *Histoire du château et des sires de Tancarville* (1834, in-8); *Histoire du château d'Arques* (Paris et Rouen, 1839, in-4); *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du* XVIe *siècle* (1848, in-8); *Comptes des dépenses de la construction du château Gaillon* (1851, in-4) : un grand nombre de *Notes*, *Dissertations*, *Mémoires* sur des points curieux de biographie ou d'histoire, notamment sur Corneille et sur le cœur de saint Louis (1841).

DEVILLE (SAINTE-CLAIRE). Voy. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

DEVILLENEUVE (Jean-Esprit-Marie-Pierre LEMOINE), jurisconsulte français, né vers 1795, a été admis en 1815 au barreau de la Cour royale de Paris, et devint en 1835 directeur-adjoint du *Recueil des arrêts* de la Cour de cassation. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837.

On possède de M. Devilleneuve plusieurs résumés de législation qui ont été souvent réimprimés, tels que le *Dictionnaire du contentieux commercial* (1839, gr. in-8; 4e édit. 1849), rédigé avec M. Massé. Depuis 1831, il continue, avec M. Carette, la publication du *Recueil des lois et arrêts*, fondé en 1800 par Sirey et qui, de 1789 à 1856, forme 42 volumes in-4, y compris une table générale et méthodique sous le titre de *Jurisprudence du* XIXe *siècle*.

DEVILLIERS (Claude-Germain-Louis, vicomte), général français, est né le 3 septembre 1770. Parti simple soldat en 1792, il fit les grandes guerres de la République et de l'Empire, combattit avec une rare intrépidité au passage du Mincio (1800) et au siége de Dantzick (1813), où il fut nommé général de brigade et baron. Après une courte captivité en Russie, il revint en France (1814) et s'attacha au nouveau gouvernement, qui, en récompense de ses efforts pour empêcher la garnison de Grenoble de rejoindre l'Empereur, l'éleva au rang de vicomte, puis de lieutenant général (25 avril 1821), et le mit à la tête de la 13e division militaire. M. Devilliers est placé depuis longtemps dans la deuxième section (réserve) de l'état major général de l'armée. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1836.

DEVINCK (François Jules), industriel français, ex-membre du Corps législatif, a obtenu, aux diverses expositions de l'industrie, plusieurs médailles, comme fabricant de chocolat. Président du tribunal de commerce de Paris, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849. En 1851, il débuta dans la carrière politique comme candidat à la représentation nationale, sous l'empire de la loi du 31 mai, au plus fort du conflit engagé entre l'Assemblée et le président. Son élection, qui eut lieu le 30 novembre, malgré l'abstention des partisans du suffrage universel, fut à la fois un acte d'opposition contre la République et contre la politique de l'Elysée : elle donna pour ainsi dire, le signal du coup d'État. M. Devinck, élu sous les auspices de la majorité parlementaire, se rallia au gouvernement du président, fut présenté, en 1852, comme candidat de l'administration aux électeurs de la deuxième circonscription de la Seine et entra au Corps législatif, où il fut réélu en 1857, malgré les efforts de l'opposition démocratique. Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue par l'administration, échoua devant la concurrence de M. Thiers. Il fait partie de la commission municipale et départementale de Paris et du département de la Seine.

DEVISME (Louis-François), armurier français, né en 1804, est connu, surtout depuis une dizaine d'années, par ses carabines et ses revolvers. Après avoir exposé, dès 1839, quelques armes de luxe, il produisit, en 1844, des fusils et des pistolets à six coups, « tonnerres à balles forcées, » qui ont pris et gardé le nom de leur inventeur. M. Devisme a imaginé depuis, à de fréquents intervalles, des procédés de tir et des balles terribles; et, plus récemment (1855), des balles-obus de diverses formes, pour la chasse aux lions et la pêche à la baleine. Son nom et ses produits sont cités avec complaisance dans le *Tueur de lions*, ainsi que dans le *Journal des chasseurs*, à la fondation duquel il a activement concouru. Comme exposant il a obtenu une mention en 1844, une médaille d'argent en 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris en 1855. A la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, M. Devisme a été décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863).

DEVOILLE (l'abbé Achille), poëte et moraliste français, né vers 1815 à Besançon, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fut attaché au clergé de sa ville natale. Ses débuts dans les lettres, qu'il cultivait à ses heures de loisirs furent deux recueils de vers intitulés : *Voix de la solitude* (1839, in-8), et *Chants de l'exil* (1840, in-18). Il écrivit ensuite des légendes et nouvelles morales, comme : *Andréas, ou le Prêtre soldat* (1843, 2 vol.; quatrième édition, 1864, in-18); *le Mendiant* (1844, 2 vol.); *Notre-Dame de Consolation* (1845, 2 vol.); *un Intérieur* (1846, 2 vol.); *Vengeance* (1847, 2 vol.); *les Travailleurs* (1849); *le Moine de Luxeuil* (1851, 2 vol.); *Lettres d'un vieux paysan* (1852); *la Charrue et le comptoir* (1854, in-8), roman de mœurs réédité en 1857; *la Fiancée de Besançon* (1855, 2 vol.); *le Tour de France* (1857, in-18); *la Croix du sud*, *l'Étoile du matin*, *les Prisonniers de la Terreur* (1858); *la Cloche de Louville*, *les Échos de ma lyre* (1859), etc.

DEVON (William-Réginald COURTENAY, 11e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1807 à Londres, appartient à une ancienne famille élevée en 1553 à la pairie héréditaire. Élevé à Oxford, il fut nommé membre du Parlement pour Devon, de 1841 à 1849, député-lieutenant de ce comté en 1845, il remplit de 1852 à 1858 les fonctions de secrétaire du Conseil pour la loi des pauvres, et hérita des titres de son père et de son siége à la Chambre des lords en 1859. Marié en 1830 à une fille du comte Fortescue, il a pour héritier son fils Édouard Baldurin, lord Courtenay, né en 1836, et devenu en 1858 député-lieutenant du comté de Devon.

DEVONSHIRE (William-Spencer CAVENDISH, 6e duc de), pair d'Angleterre, né le 21 mai 1790, mort le 18 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DEVONSHIRE (William CAVENDISH, 7e duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1808, descend de l'illustre famille des Cavendish, élevée à la pairie en 1605, et au rang ducal en 1694. Élevé à Cambridge, il succéda en 1834 à son grand-père dans les titres de comte de Burlington et baron de Cavendish, et il recueillit également en 1858 l'héritage des titres et honneurs de son cousin, le 6e duc de Devonshire. Membre du Parlement pour diverses localités de 1829 à 1834, il fut nommé en 1836 chancelier de l'université de Londres et conserva ces fonctions pendant vingt ans. En 1852, il devint député-lieutenant de Lancashire, puis, en 1857, lord-lieutenant, poste qu'il échangea l'année suivante contre celui de lord-lieutenant de Derbyshire. Le 31 décembre 1861, il fut nommé chancelier de l'université de Cambridge en remplacement du prince Albert, décédé. Marié en 1829 à une fille du comte de Carlisle qui est morte en 1840, il a pour héritier son fils Spencer Compton, marquis de HARTINGTON, né en 1833, élevé à Cambridge, député-lieutenant de Derbyshire en 1855, puis de Lancashire, attaché, en 1856, à une mission spéciale du comte Granville en Russie, député de Lancashire au Parlement en 1857, lord de l'amirauté pendant quelque temps en 1863, enfin sous-secrétaire d'État à la guerre.

DEVOYOD (Mlle Pierrette-Louise), actrice française, née à Lyon (Rhône), le 10 juillet 1838, fut admise élève au Conservatoire le 28 juin 1853

et placée dans la classe de déclamation de M. Samson. Elle obtint, au concours de 1856, les seconds prix de tragédie et de comédie et fut ensuite engagée au Théâtre de l'Odéon, où elle débuta, le 2 octobre 1856, dans le rôle de Célimène, du *Misanthrope*. Appelée plus tard au Théâtre-Français, elle y parut la première fois, le 22 janvier 1859, dans *la Fiammina*. Elle joua avec succès, pour son second début, le 25 février 1859, le rôle de Rodogune, et depuis parut dans les principaux rôles de la tragédie classique. Elle a même abordé celui de Phèdre. Mlle Devoyod, dont le jeu et la diction se font surtout remarquer par la vigueur, est regardée comme la moins imparfaite des héritières de Mlle Rachel dans le répertoire tragique du Théâtre-Français. *

DEVRIENT (Charles-Auguste), acteur allemand, né à Berlin le 5 août 1798, est fils aîné du célèbre acteur Louis Devrient, né en 1784, mort en 1832, et le chef de toute une dynastie d'artistes dramatiques. Destiné d'abord au commerce, ainsi que ses deux frères, il fit la campagne de 1815 contre la France, puis, sans études préparatoires, débuta tout à coup, en 1819, à Brunswick, dans la comédie. Il joua les jeunes premiers avec une verve et une aisance naturelle qui suppléèrent à son défaut d'habitude et d'éducation. En 1823, il contracta avec Mlle Schrœder (voyez ce nom) un mariage qui fut rompu en 1828. Il fait partie du théâtre de Hanovre, où il joue les rôles de père, d'oncle, et en général ceux de vieillard. — Son fils aîné, M. Frédéric Devrient, qui débuta en 1845 à Detmold, est aujourd'hui attaché au théâtre municipal de Vienne.

Devrient (Édouard-Philippe), acteur allemand, frère du précédent, né à Berlin le 11 août 1801, reçut une éducation plus complète. Il débuta avec succès comme baryton, puis se renferma dans les rôles de la comédie parlée. Après avoir longtemps fait partie du théâtre royal de Berlin, il accepta, non sans une grande résistance, en 1844, la direction du théâtre royal de Dresde.

Malgré l'état de prospérité où il sut le maintenir, il le quitta, en 1846, à la suite de démêlés d'intérêt avec son plus jeune frère; et se mit à écrire, pour les jouer lui-même, des comédies qui se distinguent par l'entente de la scène et des ressources dramatiques. Ce sont : *le Petit homme gris* (das graue Maennlein); *la Faveur du moment* (die Gunst des Augenblicks); *les Égarements* (die Verirrungen); *le Fabricant* (der Fabrikant), ainsi que plusieurs librettos d'opéra, entre autres *Hans Heiling*, musique de Marschner, qui eut un très-grand succès.

M. Édouard Devrient s'est en outre beaucoup occupé de tout ce qui a rapport au théâtre. Dans un voyage à Paris, il étudia l'organisation des scènes françaises, et consigna le résultat de ses observations dans ses *Lettres de Paris* (Briefe aus Paris; Berlin, 1840). Il a publié sur la *Fondation d'une école de théâtre* (Ueber die Gründung einer Theaterschule; Berlin 1840), un mémoire dont il a développé plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (das Nationaltheater des neuen Deutschlands; Leipsick, 1849). Enfin on a de lui plusieurs ouvrages considérables qui se rapportent à l'histoire de l'art dramatique, tels que l'*Histoire de l'art dramatique en Allemagne* (Geschichte der deutschen Schauspielkunst; Leipsick, 1848-1851, 4 vol.). Les principaux ouvrages de M. Édouard Devrient ont paru sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (Dramatische und dramaturgische Schriften; Ibid., 1846-1849, 6 volumes).

Devrient (Gustave-Émile), acteur allemand, né à Berlin le 4 septembre 1803, frère des précédents, réussit encore mieux au théâtre que ses deux aînés, surpassant le premier par les études, le second par l'inspiration et le naturel. Après avoir joué quelque temps sur différents théâtres de Berlin, il fut engagé à Dresde, où il joue encore aujourd'hui les premiers rôles comiques. Il se maria en 1825 avec Mlle Dorothée Bœhler, née à Cassel, excellente actrice comique que sa verve originale et son naturel firent applaudir à côté de son mari, soit à Berlin, soit à Dresde. Mais les deux époux divorcèrent, en 1842, et Mlle Bœhler a contracté depuis un second mariage.

DEWEY (Orville), théologien moraliste américain, né à Sheffield (Massachussets), en 1794, entra au séminaire d'Andover, où il fut ordonné prêtre en 1819. Après avoir prêché pendant un an avec succès en qualité de ministre presbytérien, il se rallia à l'Église unitairienne, et pendant le voyage de Channing en Europe, il le remplaça dans sa chaire. Il parcourut lui-même l'Europe pendant deux ans, devint après son retour, pasteur à New-York, puis à Washington (1849), et se retira dans son pays natal.

Il a publié un certain nombre de *discours* séparés ou réunis, entre autres *Discourses on various subjects* (New-York, 1835, in-12); *Vues morales sur le commerce, la société et la politique* (Moral views of commerce society and politics, 1838); un récit de son voyage en Europe : *le Vieux monde et le nouveau* (The old world and the new, 1836), et un grand nombre de sermons et de brochures. Tous ces écrits ont été plusieurs fois réimprimés.

DEZOBRY (Charles-Louis), littérateur et libraire français, né à Saint-Denis (Seine) en 1798, consacra ses loisirs, après avoir fini ses études, à la préparation d'un important ouvrage d'histoire et d'archéologie, faisant pendant au *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, sous ce titre : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome* (1835, 4 vol. in-8; 2e édit., 1847, 4 vol. in-8, avec un plan de Rome et des restaurations des principaux monuments). M. Dezobry dirigea ensuite, chez MM. Hachette, le *Cours complet d'éducation des filles*. En 1829, il fonda à Paris, avec M. Magdeleine, une librairie classique, qui a publié des éditions grecques, latines et françaises de presque tous les auteurs adoptés pour l'enseignement universitaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres (24 janvier 1863).

On a encore de M. Dezobry : *la Mauvaise récolte, ou les Suites de l'ignorance* (1847, in-18), narration mêlée d'entretiens sur les produits agricoles de la France; *l'Histoire romaine en peinture* (1848, in-18), épisodes historiques propres à être traduits en tableaux de genre et en paysages; *de l'Usage et de l'utilité des éditions classiques* (1856). Il a été lui-même, avec M. Bachelet, un des principaux auteurs du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* dont il est l'éditeur (1857, 2 vol. gr. in-8).

DIAS (A. Gonçalvez), poëte brésilien, né à Cachias (province de Maranha), le 10 août 1823, vint de bonne heure en Portugal et termina à l'Université de Coïmbre les études qu'il avait commencées à Lisbonne. De retour dans son pays (1845), il attira sur lui l'attention publique par un recueil de vers intitulé : *Primeiros Cantos* (Rio de Janeiro, 1846, in-8). Il donna ensuite le drame romantique de *Léonor de Mendonça* (1847), d'après les annales du Portugal, et l'année suivante un second volume de vers : *Segundos Can-*

tos (Rio, 1848, in-8), où l'on y remarqua surtout les naïves ballades attribuées à un moine dominicain, frère Antão, le chant de Tabira et l'ode aux habitants de Pernambuco. L'auteur fut alors nommé professeur d'histoire au collége de Pedro II. Ses *Derniers vers* (Ultimos cantos; Rio, 1850) venaient de paraître lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de visiter les provinces qui sont traversées par l'Amazone. Attaché depuis 1851 au ministère des affaires étrangères, il a été, en 1855, chargé pour l'Europe d'une nouvelle mission scientifique.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Dias a donné une édition de Berredo (1849), avec une introduction sur les migrations des tribus indiennes, et plusieurs mémoires, entre autres celui de *Brazil e Oceania*, insérés dans le recueil de l'Institut historique de Rio de Janeiro et un récent volume de poëmes : *Cantos* (Leipsick, 1857).

DIAZ DE LA PENA (Narcisse-Virgile), peintre français, né à Bordeaux, au mois d'août 1809, débuta au salon de 1831 par des esquisses de paysage, puis donna *les Environs de Saragosse* (1834); *la Bataille de Medina Cœli* (1835); *l'Adoration des bergers* (1836); *le Vieux Ben-Emeck* (1838). Les *Nymphes de Calypso* (1840), *le Rêve* (1841), témoignèrent d'un changement de manière, et en 1844, sa *Vue du Bas-Bréau*, *l'Orientale*, *le Maléfice*, *les Bohémiens se rendant à une fête*, offrirent ces effets de lumière qui font l'originalité de ce peintre. En même temps, s'abandonnant à sa fantaisie, il remplissait ses petits tableaux de nymphes, d'odalisques et d'amours. De 1844 à 1850 on vit de lui, soit dans les salons de peinture, soit dans des ventes publiques, une foule d'œuvres brillantes, auxquelles on reprochait un dessin insuffisant. M. Diaz se remit alors à une sérieuse étude de la forme, et exposa au salon de 1851 deux de ses meilleures toiles, une *Baigneuse* et *l'Amour désarmé*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 plusieurs de ses anciens tableaux, entre autres *les Présents d'Amour*, *la Rivale*, *la Fin d'un beau jour*, *Nymphe endormie*, *Nymphe tourmentée par l'Amour*, et une grande toile, *les Dernières larmes*, dont le coloris blafard a excité bien des critiques. Il entreprit à cette époque un grand voyage en Orient, après avoir vendu son atelier et ses collections. Il a reparu au salon de 1857 avec *Galathée*, *l'Éducation de l'Amour*, *Vénus et Adonis*, *l'Amour puni*, *N'entrez pas*, *la Fée aux joujoux*, *la Mare aux vipères*, et deux *Portraits*. M. Diaz a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1848, et la décoration en mai 1851.

Son fils, M. Eugène DIAZ, s'est consacré aux études de composition musicale. Il a fait jouer au Théâtre-Lyrique : *le Roi Candale*, opéra-comique en deux actes, qui a été accueilli par la critique comme un début heureux.

DICKENS (Charles), célèbre romancier anglais, est né à Portsmouth, le 7 février 1812. Fils d'un employé dans les bureaux du payeur de la marine, il fut élevé à Chatham, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans; on le mit alors dans un collége aux environs de Rochester et il s'y distingua par une intelligence rapide, une mémoire peu ordinaire et notamment par un goût excessif pour la lecture. Lorsqu'on le jugea assez instruit il entra dans les bureaux d'un avoué (*solicitor*), lié de longue date avec son père, et se prépara, non sans une répugnance marquée, à la profession de jurisconsulte. Il passa deux années entières au milieu de ces arides travaux de procédure dont il traça plus tard la piquante satire dans *Davy Copperfield* et *Bleak House*. Consacrant ensuite toute son énergie à se créer une position de son goût, il voulut devenir auteur, et fit ses premières armes dans la rédaction du *Vrai Soleil* (The true Sun), feuille radicale. Il passa de là au *Miroir du parlement*, recueil où les débats politiques étaient reproduits *in extenso*, et devint enfin un des collaborateurs assidus du *Morning Chronicle*, sous la direction de Sir John Easthope. M. Dickens acquit alors la réputation d'un des meilleurs sténographes (*reporters*) de la presse anglaise.

Ce fut à cette époque qu'il s'essaya timidement à quelques esquisses littéraires, éparses dans le *Morning Chronicle*, signées du pseudonyme de *Boz* et illustrées ensuite par le caricaturiste Cruikshank; elles forment cette suite de petits croquis qui parut sous le titre de *Scènes de la vie anglaise* (Sketches of english life and character, 1836-1837, 2 vol. in-8). On y rencontre déjà en germe les qualités les plus saillantes de son talent humoristique. Toutefois sa réputation ne date guère que du *Club Pickwick* (the Posthumous papers of the Pickwick club, 1837-1838, 3 vol. in-8), publication hebdomadaire dont le succès prodigieux rappela l'accueil fait à *Waverley* et à *Child-Harold*. Dès ce moment, il marqua sa place à côté de Bulwer, le seul auteur contemporain qui continuât dans le roman les brillantes traditions de l'école anglaise.

Maître de sa destinée, déjà recherché par les éditeurs, marié avec la fille d'un avoué, M. Georges Hoghart, qui avait été l'intime ami de Walter Scott et de Jeffrey; M. Dickens n'eut plus qu'à mettre en œuvre les rares facultés dont il était doué pour s'avancer de jour en jour sur le chemin de la gloire et de la fortune. Ses ouvrages, qui portent tous au plus haut degré ce caractère d'observation minutieuse et de sensibilité passionnée qui ont fait de lui un écrivain à part dans la foule des littérateurs modernes, se succédèrent rapidement; presque tous furent publiés par livraisons mensuelles ou hebdomadaires, vendus à des milliers d'exemplaires, reproduits, contrefaits, imités ou traduits dans presque toutes les langues.

En voici la liste aussi exacte que possible : *Olivier Twist* (Olivier Twist, 1828, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Nicolas Nickleby* (the Life and adventures of Nicholas Nickleby, 1839, 3 vol. in-8); *l'Horloge de maître Humphrey* (Master Humphrey's clock, 1840, 3 vol. in-8), recueil de nouvelles; *Barnabé Rudge* (Barnaby Rudge, 1841, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Martin Chuzlewit* (the Life and adventures of Martin Chuzlewit, his relative, friends and enemies, 1843-1844, 3 vol. in-8); plusieurs contes de Noël, entre autres *les Carillons* (the Chimes, 1844); *le Grillon du foyer* (the Cricket of the hearth, 1845); *la Bataille de la vie* (the Batle of life, 1846), puis deux grands romans : *Dombey père et fils* (Dealings with the firm of Dombey and son, 1847-1848, 4 vol. in-8); et *Histoire personnelle de David Copperfield* (Personal history, adventures, experience and observations of Davy Copperfield the younger, 1850, 4 vol. in-8), un de ses meilleurs ouvrages. Dans ces derniers temps, il a donné : *Bleak-House* (1852, 6 vol. in-8), peinture satirique des ennuis d'un long procès; *la Petite Dorrit* (Little Dorrit, 1856, 3 vol. in-8); *les Temps difficiles* (Hard times), etc.

La vie de M. Dickens est surtout dans le relevé de ses nombreux et remarquables ouvrages. Riche, dit-on, à plus de cent mille livres de rente, il a su rester à la fois homme de lettres et homme du monde. Un de ses plaisirs favoris a été d'organiser chez lui des représentations dramatiques auxquelles concourent avec lui les hommes les

plus distingués, MM. Stanfield, D. Jerrold, W. Collins, etc. Ce dernier a écrit pour cette petite scène, en 1856, *le Phare de nuit* (the Light house), drame en deux actes, traduit en français. M. Dickens habite souvent Paris et connaît assez bien notre langue. Au mois de janvier 1863, il a fait dans les salons de l'ambassade anglaise plusieurs lectures de ses œuvres dont les journaux ont rendu compte.

Il a fait en Amérique une excursion qui fut une suite d'ovations presque triomphales, et un séjour d'environ une année en Italie. Ces deux voyages donnèrent lieu, l'un aux *Notes pour la circulation générale aux États-Unis* (American notes for general circulation, 1842, in-18), qui abondent en remarques fines et ingénieuses; l'autre aux *Scènes d'Italie* (Pictures from Italy, 1846, in-18), insérées dans les colonnes du *Daily News*. Ce journal, dont la fondation lui est commune avec Ch. W. Dilke (voy. ce nom), fut créé par eux le 21 septembre 1846, pour servir d'organe au libéralisme progressif des classes moyennes d'Angleterre, et M. Dickens lui réserva son patronage et sa collaboration exclusive. Mais il fut obligé de renoncer au bout de quelques mois aux fonctions trop pénibles de rédacteur en chef.

En 1850, M. Dickens entreprit la publication d'un recueil hebdomadaire intitulé : *Paroles du foyer* (Household words), destiné à réunir l'utile à l'agréable, et dont le tirage s'éleva rapidement à plus de 60 000 exemplaires. En 1852, il a écrit pour les enfants une petite *Histoire d'Angleterre* (a Child's History of England, in-18). Il a pris une part des plus actives à l'établissement de la *Literary guild*, association formée en 1851 pour venir en aide aux littérateurs et aux artistes malheureux. Amené à se séparer du *Household words*, il fonda une autre feuille, en 1858 : *All the year round*, et c'est là qu'il a donné par livraison son grand ouvrage, *A tale of two Cities*, terminé seulement en décembre 1859.

Parmi les éditions nombreuses des *OEuvres* de M. Dickens, nous signalerons comme l'une des meilleures celle qui fait partie de la *Collection des auteurs anglais* de Tauchnitz (Leipsick, 1842 et suiv.). Un certain nombre de ses romans ont été traduits séparément en français; mais une traduction générale a été entreprise, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de M. P. Lorrain, dans la *Collection des meilleurs romans étrangers* (1856 et suiv., in-16). Ses œuvres nouvelles sont reproduites par M. Bernard-Derosne qui a traduit, en 1864, *les Grandes espérances* (2 vol. in-18).

DICKSON (Samuel-Henry), médecin e physiologiste américain, né à Charleston (Caroline du Sud), en 1798, passa trois ans à l'université médicale de Pensylvanie, reçut son diplôme en 1819, et retourna à Charleston. Il sollicita et obtint de la législature de sa province la fondation d'un collége médical dans cette ville. Il professa jusqu'en 1847 avec distinction, puis alla occuper une chaire plus importante à l'université médicale de New-York. Trois ans plus tard, sur les instances de ses anciens collègues, il reprit son poste à l'École médicale de Charleston.

Les écrits de M. Dickson sont nombreux et variés. Collaborateur actif des journaux scientifiques et médicaux des États-Unis, il a donné en outre deux volumes importants. *Practice of medicine*, et *Manual of pathology and therapeutics*, qui a eu sept éditions. Il a publié en 1822, sous le simple titre d'*Essays*, des études de physiologie et d'hygiène.

M. Dickson a fourni aussi d'assez nombreux articles littéraires à la *Southern quarterly Review* de Charleston, entre autres une revue critique de la *Vie de sir Hudson Lowe*, par Forsyth. Enfin il a publié à Boston une brochure politique sur l'esclavage, où il soutient l'infériorité native de la race nègre.

DIDAY (François), peintre suisse, né à Genève, en 1812, étudia la peinture en France et suivit l'atelier de plusieurs maîtres. Il fit ensuite différents voyages, demandant surtout ses inspirations aux sites pittoresques de son pays natal, et envoya au salon de Paris, en 1840 : *un Chalet dans les hautes Alpes*, *le Soir dans la vallée*, *un Torrent dans les Alpes*. On cite encore de lui : *Souvenir du lac de Brientz*, *le Glacier de Rosenheim*, acquis par le musée de Lausanne (1842); *Souvenir de Suisse*, *le Chêne et le Roseau*, appartenant au musée de Genève. Toutes ces toiles ont figuré chez nous aux salons, et les trois dernières ont été admises à l'Exposition universelle de 1855. M. Diday a obtenu une 2e médaille dès 1840, une 1re en 1841, et la croix d'honneur en 1842.

DIDELOT (Claude-Nicolas), magistrat et homme politique français, né à Béblanc-Gotte (Vosges), le 28 septembre 1795, mort en 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DIDIER (Henri-Gabriel), représentant du peuple français à l'Assemblée législative, né à Fresnes-en-Voëvre (Meuse), le 12 avril 1807, termina ses études à Paris et appartint quelque temps à l'enseignement libre. De 1832 à 1834, il fut un des rédacteurs du journal démocratique *le Bon sens*. Il suivit ensuite les cours de droit et se fit recevoir avocat. Il exerça sa profession d'abord à Sedan, où il fonda *le Nouvelliste des Ardennes*, puis au barreau de Paris, qu'il quitta en 1844, pour aller remplir à Alger les fonctions de juge adjoint et bientôt après celles de procureur du roi à Philippeville. En 1846, il passa avec le même titre au parquet de Blidah et, l'année suivante, il fut nommé substitut du procureur général à Alger. Après la révolution de Février, les électeurs d'Alger l'envoyèrent à la Constituante; il vota ordinairement avec la gauche, et fut, après l'élection du 10 décembre, un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, qui l'écarta de la carrière politique, M. H. Didier s'est fait inscrire au barreau de Paris.

DIDIER (Henry), homme politique français, député, est né le 1er janvier 1823. Avocat et membre du Conseil général pour le canton d'Ax, il devint en 1857, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Ariége. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 20 919 voix sur 29 706 votants. Au mois de mars 1863, il eut une bruyante affaire avec M. de Villemessant qu'il était allé frapper chez lui avec une canne plombée, à la suite d'un article du *Figaro* sur un prétendu mariage de M. About avec la fille d'une ancienne sociétaire de la Comédie-Française. C'est à lui que M. About a dédié son roman de *Madelon*. M. Didier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862.

DIDIER (Charles), littérateur français, né à Genève, en 1805, d'une famille protestante du Dauphiné réfugiée en Suisse, est fils du secrétaire d'État de l'ancienne république genevoise

qui sauva la vie à Carnot, après le 18 fructidor. Il suivit, dans sa ville natale, le cours de droit de Rossi et celui de botanique de Decandolle, puis étudia les mathématiques. Il débuta dans les lettres par des poésies et fit de fréquents voyages, dans l'intervalle desquels il prit part à la rédaction de divers journaux républicains, *le Courrier français*, *le Mouvement*, *le Bon sens*, *le Droit*, *le Monde*, *le National*, *la Revue du progrès*, *l'État*, qu'il essaya lui-même de fonder en 1843, *le Crédit*, etc. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia une mission politique en Pologne, qui fut pour lui du moins une occasion d'études sur l'Allemagne et les pays limitrophes. L'année suivante, pour répondre aux accusations qu'une démarche toute personnelle auprès d'un illustre exilé avait soulevées contre lui, il publia sous le titre d'*Une visite à M. le duc de Bordeaux*, une brochure qui causa une vive sensation et eut 15 éditions en quinze jours. Dans ces derniers temps, au milieu de nouveaux voyages, il avait perdu presque complétement la vue. — Il s'est donné la mort, à Paris, le 13 mars 1864.

On a de M. Ch. Didier : *la Harpe helvétique* (Genève, 1825); *Mélodies helvétiques* (Paris, 1830); *Rome souterraine* (1833, 2 vol. in-8, 10 éditions en France), tableau animé de l'état politique et social de l'Italie et de ses agitations révolutionnaires; *une Année en Espagne* (1837, 2 vol. in-8), *Chavornay* (2 vol. in-8); *le Chevalier Robert* (1838, 2 vol. in-8); *Thécla* (1839, 2 vol. in-8), romans; *Nationalité française* (1840); *la Campagne de Rome* (1842, in-8), avec la traduction des chants populaires; *Promenade au Maroc* (1844, in-8); *Raccolta* (2 vol. in-8), recueil de nouvelles et de scènes de voyage; *Question suisse*, à propos du Sonderbund; *Caroline en Sicile* (même année, 4 vol. in-8); *Question sicilienne* (1849); des feuilletons, dans *le Constitutionnel*, entre autres, *Palmerino* (1852); *Helvetia* (Genève, 1854), recueil de sonnets; *Séjour chez le schérif de la Mecque* (1856, in-12); *Cinquante jours au désert* (1857, in-12); *Cinq cents lieues sur le Nil* (1858, in-12), récits du dernier voyage de l'auteur, avant de devenir aveugle; *les Amours d'Italie* (1859, in-12), recueil de dix nouvelles; *les Nuits du Caire* (1860, in-18), etc. M. Ch. Didier a préparé ses *Mémoires*, dont il a réuni les matériaux pendant plus de trente ans.

DIDIER (Pierre-Paul), éditeur français, né à Paris en 1800, devint acquéreur du fonds Béchet aîné, qui comprenait certaines notabilités politiques du temps, et eut, en 1828, l'idée de recueillir, au moyen de la sténographie, et de publier, avec l'assentiment des trois illustres professeurs, les *Cours* de MM. Villemain, Guizot et Cousin; ces cours, suspendus pendant plusieurs années, venaient d'être rendus au public enthousiaste. De la réalisation de ce projet qui entraîna de grands sacrifices pécuniaires, sortit la *Librairie académique* que M. Didier a fondée et qui contient bon nombre des meilleurs ouvrages de la littérature contemporaine, tels que les ouvrages de MM. *Guizot*, *Villemain*, *Cousin*, *de Barante*, *Mignet*, *C. Delavigne*, *de Rémusat*, *de Salvandy*, *A. Thierry*, *A. de Broglie*, *de Ségur*, *de Sacy*, *J. J. Ampère*, *de Falloux*, *E. de Bonnechose*, *l'abbé Bautain*, *Pitre Chevalier*, *H. de la Villemarqué*, *de Saulcy*, *A. Maury*, *Joubert*, *N. Landais*, etc., etc. M. Didier a encore donné son nom à une collection spéciale d'ouvrages pour la jeunesse, la *Bibliothèque d'éducation morale*, composée des ouvrages de MM. *Guizot*, *A. Tastu*, *Ulliac Tremadeure*, *Genlis*, *Edgeworth*, etc., etc. Il est devenu aussi éditeur de la *Revue archéologique*, ainsi que du grand ouvrage le *Trésor de numismatique*.

DIDION (Isidore), mathématicien et officier français, né à Metz, en 1798, fut admis, en 1817, à l'École polytechnique, et sortit dans le corps de l'artillerie. Parvenu au grade de capitaine (1830), il fut nommé, en 1837, professeur d'artillerie à l'École de Metz; il occupa ces fonctions jusqu'en 1846, époque à laquelle il fut nommé chef d'escadron et adjoint à la direction des poudres de Paris. Cinq ans après il devint directeur de la capsulerie de guerre dans la même ville. Promu colonel en février 1854, il est général de brigade depuis le 13 mars 1858. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1839.

En sa qualité de professeur d'artillerie, M. Didion se livra à des études spéciales sur la balistique, et prit part, en 1838, aux expériences de MM. Piobert et Morin sur la résistance des milieux. Plus tard il soumit à l'Académie des sciences un mémoire *sur la balistique*, imprimé dans le tome X des *Savants étrangers* de cette compagnie, et en 1848 un second mémoire *sur le Mouvement des projectiles*. Ces travaux ont fait choisir M. Didion pour un des examinateurs d'admission à l'École polytechnique.

DIDION (Charles), ingénieur français, né le 28 janvier 1803, entra en 1820 à l'École polytechnique, d'où il sortit le premier, en 1822. Classé, d'après son choix, dans le service des ponts et chaussées, il fut successivement ingénieur à Nevers et à Nîmes. Lorsqu'il fut question de la création des chemins de fer, en faveur desquels il se prononça vivement, il vint à Paris, et fit partie de toutes les commissions chargées d'étudier les grandes lignes projetées. En 1845, il fut nommé ingénieur en chef, directeur de la première compagnie de chemins de fer de Bordeaux à Cette, qui ne put alors réaliser les fonds nécessaires aux travaux. Après la révolution de 1848, qui le trouva sans emploi, le général Cavaignac, son ancien camarade de promotion, lui offrit le ministère des travaux publics, que M. Didion refusa. Depuis 1852, directeur du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements, il s'est montré, par ses qualités personnelles autant que par ses connaissances spéciales, à la hauteur de cette importante position. M. Didion l'a quittée au mois d'avril 1862, en gardant provisoirement le titre de directeur conseil. Inspecteur général des ponts et chaussées, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 avril 1846.

DIDIOT (Charles-Nicolas-Pierre), prélat français, est né au village d'Esnes (Meuse), en 1797. Après avoir été élevé par le curé de sa paroisse natale, il passa au grand séminaire de Nancy où il fit ses études théologiques. Il occupait une chaire d'humanités à Verdun, lorsqu'il reçut, vers 1822, le diaconat et la prêtrise. Il administra successivement plusieurs paroisses de la Lorraine, puis la cure de Saint-Michel, à Saint-Mihiel, et enfin le grand séminaire de Verdun, à la tête duquel l'avait appelé la confiance du dernier évêque, M. Valayer. Grand vicaire de ce diocèse depuis 1837, il a été nommé, à la date du 7 avril 1856, évêque de Bayeux.

DIDOT (Ambroise-Firmin), imprimeur français, né à Paris, le 20 décembre 1790, appartient à la célèbre famille des libraires de ce nom, établis à Paris en 1713. Après avoir étudié particulièrement le grec, en France, d'abord sous Boissonade, ensuite avec Diamant Coray, il alla passer trois années (1815-1818) en Grèce et en

Orient, tant au Gymnase de Cydonie, en Asie Mineure, qu'à l'ambassade française de Constantinople, à laquelle il fut quelque temps attaché. Lors du réveil de la Grèce, en 1823, il concourut activement à des travaux d'helléniste et de littérateur, il les abandonna en partie, dès 1825, pour s'occuper des diverses branches de la typographie. C'est en 1827, au moment où Firmin Didot, son père, acceptait le mandat de député, qu'il prit la direction des affaires traitées depuis plus de soixante ans sous la raison Firmin-Didot. On lui doit principalement deux types de caractères, l'un dit *anglaise cursive*, l'autre destiné au texte grec d'une édition de Tyrtée. Il réunit, en les groupant successivement autour de ses ateliers primitifs, toutes les ramifications de l'imprimerie, que plusieurs de ses nombreux parents cultivaient avec mérite. Tour à tour devenu membre de la chambre de commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de la Seine (1840-1856), il fit partie du jury des expositions industrielles nationales de 1844-1849, et des Expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), comme rapporteur des sections de l'imprimerie et de la papeterie. En juin 1855, il fut délégué par le conseil municipal de Paris pour recevoir, à Boulogne-sur-mer, le lord maire et les aldermens de Londres.

Le nom de la famille Didot, consacré par trois générations d'hommes utiles, se rattache chez nous à tous les progrès introduits depuis un siècle, soit dans la typographie même, soit dans les diverses industries accessoires. Leur maison, vraiment universelle, embrasse dans ses ateliers et ses usines de Paris et des départements, la fabrication mécanique du papier, la fonte des caractères, d'après des types modèles, adoptés dans nos principales imprimeries, un immense matériel polyglotte, l'un des plus complets après celui de l'Imprimerie impériale, l'assemblage et le brochage des feuilles imprimées, enfin toute cette suite d'opérations manuelles ou mécaniques qui transforment en volumes imprimés la matière première de ce papier sans fin, dont Didot de Saint-Léger fut l'inventeur (1804), et dont les premiers essais furent faits dans la papeterie de François Didot, à Essones.

La multiplicité de leurs affaires força les frères Didot, en 1838, à céder à la fonderie générale une partie de leurs moules et de leurs caractères; mais elle les conduisit à fonder une succursale de leur maison, au centre de l'Allemagne, à Leipsick. Ils ont fondé dans l'Eure-et-Loir, à Sorel, et au Mesnil, près de Dreux, deux colonies ouvrières qui sont, comme on l'a dit souvent, un progrès autant qu'une bonne œuvre. Destinés principalement à l'extension de la papeterie, ces établissements occupent un certain nombre de jeunes filles qui trouvent, au Mesnil, une école gratuite, où elles sont mises à même de composer indistinctement des ouvrages grecs, latins et français.

Constamment citée, dans les rapports les plus élogieux, comme « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne, » la maison Didot a paru aux expositions industrielles depuis la première de toutes, en 1798; elle y a exposé ses procédés, ses inventions, ses spécimens, et a remporté, de père en fils, la 1re médaille d'or, jusqu'en 1849. A cette époque, l'admission de son chef dans le jury des récompenses la mit elle-même hors de concours.

Nous ne pouvons extraire du *Catalogue* de la maison Didot tous les titres de ces grandes et riches publications, auxquelles nulle fortune particulière n'eût pu suffire, sans le concours des souscriptions de l'État. Nous citerons, parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés : *les Ruines de Pompéi* (4 vol. in-folio); les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 vol. in-folio, 400 planches); le *Voyage dans l'Inde* (4 vol. in-4, 300 pl.); l'*Expédition scientifique en Morée* (3 vol. in-fol. 280 pl.); l'*Architecture arabe* (in-fol., 66 pl.); les *OEuvres complètes de Piranesi* (29 vol. in-fol., 2000 pl.); et tant d'autres collections d'architecture et de voyages, entreprises sous les auspices des différents ministères. Il faut rappeler les éditions classiques de luxe, dites *du Louvre*, la grande *Bibliothèque grecque* (50 vol. gr. in-8, à 2 col., avec traduction latine), publiée surtout avec le concours de savants allemands; le *Thesaurus græcæ linguæ*, d'après Henri Estienne (1855-1859, t. I-IX, in-folio); la *Bibliothèque latine* (27 vol., même format), avec traduction française, sous la direction de M. Nisard: puis une foule d'œuvres importantes, individuelles ou collectives, telles que : la *France littéraire*, de M. Quérard (10 vol. in-8); l'*Encyclopédie moderne* (29 vol. in-8; 3 vol. de planches); la *Nouvelle Biographie générale* (1857, t. XXI, in-8); *l'Univers pittoresque* (65 vol. in-8, avec plus de 3000 gravures), etc., etc.

Au nombre des titres plus personnels de M. Ambroise-Firmin Didot, nous citerons : *Souscription en faveur des Grecs* (1823, broch. in-8); la première partie des *Notes d'un voyage fait dans le Levant* (1826, in-8); des *Fragments dans la Grèce* de M. Pouqueville; une *Traduction de l'Histoire de Thucydide* (1833, 4 vol. in-8); une *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger*, *particulièrement en Belgique; Essai sur la typographie*, extrait de l'*Encyclopédie moderne* (1851, in-8); l'*Imprimerie et la Papeterie de l'Exposition universelle de* 1851 (1852, in-8, 2e édit. 1854); plusieurs *Notes* et *Réponses* sur la question de propriété littéraire, discutée entre lui et M. Michaud au sujet de la *Nouvelle Biographie générale* (1852-1853); *du Droit d'octroi sur le papier* (1855); *Souvenirs d'une excursion à Boulogne-sur-mer* (même année); *les Estienne* (1856), extrait de la *Nouvelle Biographie générale; Dissertations sur la vie et les œuvres du sire de Joinville* (1858, in-12), *Anacréon, Odes*, texte grec, avec traduction française et *Notice* (1864, petit in-18, avec gravures), etc., etc. M. Ambroise-Firmin Didot, décoré de la Légion d'honneur, en janvier 1835, a été créé officier le 20 décembre 1855.

Didot (Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris, le 11 mars 1794, dirige avec lui l'imprimerie, depuis 1827. Il s'est particulièrement chargé de l'organisation de la maison du Mesnil, qui lui doit surtout son école, et dont il est le chef titulaire. Il est chevalier de la Légion d'honneur et membre du conseil général du département de l'Eure. — Un troisième frère, M. Henri Didot est banquier à Paris.

Didot (Paul), fils de M. Hyacinthe Didot, né en 1826, s'est spécialement occupé de chimie et des applications pratiques des sciences à l'amélioration des papeteries de son père, dont il a reçu la direction. Son nom fait partie de la raison sociale de la librairie. Il a publié, en 1855, avec M. Barruel : *Nouveau mode de blanchiment des chiffons et des plantes textiles par l'adjonction du gaz acide carbonique* (in-8).

Didot (Alfred), cousin germain du précédent, et fils de M. Ambroise-Firmin Didot, né à Paris, en 1828, s'est livré à l'étude des langues et exercé à plusieurs traductions. Il a publié, en 1852, les *Fragments inédits de Nicolas de Damas*, récemment découverts, et compris dans la *Bibliothèque grecque* de la maison Didot.

DIDRON aîné (Adolphe-Napoléon), archéologue français, né en 1806, à Hautvillers (Marne), obtint, en 1835, le deuxième accessit dans le concours ouvert par la *Revue de Paris* sur la question de l'*Influence de la charte sur les mœurs et des mœurs sur la charte*. Il s'occupa ensuite, sur les conseils de M. V. Hugo, de l'archéologie du moyen âge et s'y consacra depuis exclusivement. Il entreprit, à partir de 1830, une suite de voyages en Normandie, dans le centre et le midi de la France, en Grèce, en Turquie, en Allemagne, en Angleterre (1846), en Espagne (1848), et en Italie (1854). En 1835, il fut désigné par M. Guizot comme secrétaire du comité historique des arts et monuments, dont il a cessé de faire partie en 1852. De 1836 à 1843, il fit un cours public d'archéologie nationale à la Bibliothèque royale. En 1844, il créa les *Annales archéologiques*, encyclopédie de l'art au moyen âge, qu'il dirige encore, et dont la collection forme autant de volumes que d'années (gr. in-4).

M. Didron a fondé, en 1845, une librairie spéciale d'archéologie, longtemps gérée par son frère Victor Didron; en 1849, une manufacture de vitraux dont les verrières historiées et en grisailles ont obtenu une 2ᵉ médaille à l'Exposition universelle de 1855; en 1858, une fabrique de bronzes et d'orfèvrerie en style de moyen âge. Chevalier de la Légion d'honneur (1845) et de Saint-Grégoire le Grand (1854), il est membre de plusieurs Sociétés savantes ou archéologiques de France et de l'étranger.

Outre une foule d'articles archéologiques, insérés dans divers recueils périodiques, M. Didron aîné a publié : *Bulletin archéologique du comité des arts et monuments* (1840-1847, 4 vol. in-8), entièrement rédigé par lui; *Histoire de Dieu, iconographie des personnes divines* (1843; in-4, avec gravures sur bois); *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine* (1845, in-4); *Iconographie des chapiteaux du palais ducal de Venise* (1857, in-4), avec M. Burges; *Manuel des objets de bronze et d'orfèvrerie du moyen âge* (1859, grav.), etc.

Son neveu, M. Édouard DIDRON, né à Paris, en 1836, a passé quelques années en Italie et figuré, comme architecte et comme dessinateur, aux salons de 1857 et 1859. Il a publié : *Iconographie de l'Opéra* (1864, in-8).

DIEBOLT (Georges), statuaire français, né à Dijon, le 6 mai 1816, suivit, dès 1825, l'atelier de Ramey fils et Dumont, et entra en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta, après les diverses médailles, le grand prix de sculpture au concours de 1841, dont le sujet était *la Mort de Démosthènes*. De retour de Rome, en 1847, il fit ses débuts au salon de l'année suivante. Il avait depuis successivement exposé : *Sapho à Leucade*, statue en marbre; *Vilanella*, buste (1848); *la Méditation*, pour le ministère de l'intérieur (1852); deux *Bustes* acquis par l'État (1853) et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une esquisse en bronze de *la France rémunératrice*; enfin, en 1863, un groupe en marbre : *Héro et Léandre* (œuvre exposée après sa mort).

M. Diebolt avait activement concouru, dans ces derniers temps, à la décoration de la façade du Palais de l'industrie, à celle de plusieurs pavillons du nouveau Louvre, et du pont de l'Alma. Il avait obtenu une 2ᵉ médaille en 1848, une 1ʳᵉ en 1852, une mention en 1855, et la décoration en juillet 1853. — Il est mort en novembre 1861.

DIEFENBACH (Laurent), écrivain allemand, né en 1806, à Ostheim (grand-duché de Hesse), fils d'un ministre protestant, suivit l'université de Giessen et fut nommé pasteur à Solms-Laubach. Il habita ensuite diverses villes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Belgique et, vers 1840, se fixa à Offenbach. Très-préoccupé de la réforme religieuse, il est devenu, lors des troubles excités par M. Ronge (voy. ce nom), un des chefs du parti catholique-allemand. Son influence sur les classes ouvrières d'Offenbach se maintint pendant tout le cours de l'année 1848. Il reçut le titre de citoyen honoraire de cette ville et fut élu député au parlement de Francfort.

On a de M. Diefenbach des ouvrages philologiques et philosophiques estimés : *De la vie, de l'Histoire et du Langage* (Ueber Leben, Geschichte und Sprache, Giessen 1835); *Des Langues romanes littéraires* (Ueber die romanischen Schriftsprachen, Ibid., 1837); *Celtica* (Stuttgart, 1839-1842, 5 vol.), *Grammaire pragmatique allemande* (Pragmatische deutsche Sprachlehre, Ibid., 1847, 2ᵉ éd. 1851), etc.; puis deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Giessen, 1840 et 1844); quelques romans : *l'Aristocratie* (Francfort, 1843); *un Pèlerin et ses compagnons* (Ein Pilger und seine Genossen, Ibid. 1851); *Eschenbourg of Eschenhof* (Ibid., 1851), etc. Attiré, comme tant de philologues modernes, vers l'étude de la grammaire comparée, il a entrepris un *Lexicon comparativum linguarum indo-germanicarum* (Francfort, 1846-1851, 12 vol.)

DIEN (Claude-Marie-François), graveur français, né à Paris, le 11 novembre 1787, exécuta d'abord quelques travaux pour Audouin, dont il fut l'élève, concourut à l'École des beaux-arts en 1809, et remporta la même année le premier prix de gravure en taille-douce. Les guerres de 1812 ayant abrégé de deux ans son séjour à Rome, il fit plus tard deux nouveaux voyages en Italie (1827 et 1830), et y reproduisit en aquarelle *les Sibylles* de Raphaël; qu'il grava plus tard pour la Société d'encouragement.

M. Dien exécuta à Paris de nombreux travaux, la plupart commandés par le ministère de l'intérieur ou destinés à diverses publications. Les plus connus sont : *Homère*, d'après Blondel (1818); *la Mort de Démosthènes*, d'après Boisselier (1822); *Galilée*, d'après Laurent; *Sainte Cécile*, d'après J. Romain (1827), acquise par la Société des Amis des arts; *le Tasse*, d'après M. R. Fleury (1836), acquis par la même Société; *la Bataille d'Austerlitz*, d'après le baron Gérard; *l'Offrande à Esculape*, de Guérin (1831); le *Portrait de Gatteaux*, la *Grande médaille d'émulation*, le *Portrait de M. H. Labrouste*, d'après M. Ingres (1832, 1837, 1853); *la Madone*, de Murillo (1842); *la Sainte Famille*, de Raphaël (1848), plusieurs gravures pour les *Galeries historiques de Versailles*, entre autres le *Napoléon chef de bataillon* (1839), et le *Sacre de Charles X*, d'après le baron Gérard (1845); des *fac-simile*, d'après des dessins de Raphaël, de M. Ingres, etc.; une *Sainte Philomèle*, d'après la statue de marbre de Malkhnecht; *Sainte Scholastique apparaissant à saint Benoît*, d'après Lesueur, spécialement commandée par l'Empereur (1855); un *fac-simile* du portrait de *M. le comte de Nieuwerkerke*, d'après M. Ingres (1857) enfin un portrait de *Michel-Ange*, d'après lui-même (1859); et les *Sibylles* d'après Raphaël (1861). M. Dien a obtenu deux premières médailles, en 1838 et 1848, et la décoration en juillet 1853.

DIEN (Charles), industriel et géographe français, né à Paris, le 9 février 1809, s'est fait connaître par divers perfectionnements apportés à la partie mathématique et mécanique des

sphères célestes. Dès 1831, il prenait un double brevet pour l'invention du *support parallèle au méridien* et pour la *substitution des sphères en métal repoussé* à celles en carton, et il abaissait de près des trois quarts le prix jusque-là si élevé de ces instruments utiles. A la même époque, le gouvernement suisse lui commandait 300 globes pour les écoles du pays; plus tard, le Bureau des longitudes lui confiait l'exécution d'une sphère céleste à pôles mobiles (1843). Plusieurs de ces travaux ont figuré aux Expositions industrielles de 1834, 1839 et 1844, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur trois médailles de bronze. Il s'est aussi appliqué à l'exécution de cartes astronomiques destinées à la marine, et a dressé de nombreuses *Tables* et *Descriptions* des phénomènes célestes, pour l'usage et l'explication de ses globes et de ses planisphères; ces divers ouvrages, ainsi que des *Atlas* du même genre, sont publiés par M. Mallet-Bachelier, et énumérés avec détail dans le *Catalogue* de cet éditeur.

DIERINGER (François-Xavier), théologien catholique allemand, né le 22 août 1811, acheva ses études à l'université de Tubingue, reçut en 1835 la prêtrise et fut immédiatement nommé professeur d'éloquence sacrée et bibliothécaire au séminaire de Fribourg, en Brisgau. Vers la même époque, il publia plusieurs dissertations dans la *Revue trimestrielle théologique* de Tubingue, et dans *le Catholique*, dont il eut quelque temps la direction. Appelé à Spire en 1840, il y enseigna pendant trois ans la théologie dogmatique et la philosophie religieuse et passa à Bonn, où il devint professeur ordinaire de théologie, directeur du séminaire, prédicateur de l'université, président de la Société de Saint-Borromée, examinateur synodal et conseiller ordinaire archiépiscopal.

On a de M. Dieringer : *Système des faits divins du christianisme* (System der gœttlichen Thaten des Christenthums, Mayence, 1841, 2 vol.), qui lui valut le diplôme de docteur en théologie; *Recueil de Sermons adressés aux catholiques instruits* (Kanzelvortraege an gebildete Katholiken, Mayence, 1844, 2 vol.); *Saint Borromée et la réforme ecclésiastique de son époque* (der Heil. Borromaeus und die Kirchenverbesserung seiner Zeit, Cologne, 1846); *Traité de dogmatique catholique* (Lehrbuch der Katholischen Dogmatik, Mayence, 1847, 3e édit. augmentée, 1853), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire ecclésiastique* d'Aschbach (Kirchenlexicon, 1846-1850, 4 vol.).

DIESTERWEG (Frédéric-Adolphe-Guillaume), pédagogue allemand, né le 29 octobre 1790, à Siegen, en Westphalie, étudia la philosophie, les sciences naturelles et mathématiques aux universités de Herborn et de Tubingue, et exerça l'enseignement à Manheim (1811), à Worms, à Francfort-sur-le-Mein (1813), à Elberfeld (1818), à Moers (1820). En 1832, il fut appelé à Berlin pour y diriger le séminaire des écoles urbaines. Il remplit ces fonctions pendant quinze ans. Ses opinions libérales les lui firent perdre. Mis en disponibilité en 1847 par le ministère Eichorn, il reçut en 1850 son congé définitif; rentré dans la vie privée, il continua d'habiter Berlin, où il a été récemment élu député.

Les opinions pédagogiques de M. Diesterweg, qui leur a consacré sa vie, sont celles de Rousseau et de Pestalozzi. C'est lui qui a provoqué la célébration, en 1846, de la fête séculaire de ce dernier pédagogue et plusieurs des institutions fondées en l'honneur de sa mémoire. Pour défendre ses principes, il a engagé les polémiques les plus vives et a surtout réclamé l'indépendance des écoles vis-à-vis de l'Église.

Parmi ses ouvrages on remarque : *Combinaisons géométriques* (Geometrische Combinationslehre, Elberfeld, 1820; 2e édit., 1839): *Voyage pédagogique dans le Danemark* (Bemerkungen und Ansichten auf einer paedagogischen Reise nach den daenischen Staaten, Essen, 1836); *Une Discussion pédagogique* (Streitfrage auf dem Gebiete der Paedagogik, Essen, 1837); *Traité de géographie mathématique et d'astronomie populaire* (Lehrbuch, der mathem. Geogr. und popul. Himmelskunde, Berlin, 1840, 4e édit., 1852, 41 fig.); *Cours pratique de langue allemande* (Practischer Lehrgang fur den Unterricht in der deutschen Sprache, t. I, 9e édit., Krefeld, 1851, t. II-III; 4e édit., 1849).

M. Diesterweg a publié en commun avec Heuser : *Traité pratique d'arithmétique pour les écoles primaires et secondaires* (Practisches Rechnenbuch, etc., Elberfeld, t. I-III), dont le premier volume était arrivé, en 1851, à la 18e édition : *Solutions* (Auflœsungen; Eberfeld, 4e édit., 1850), complément du traité précédent; *Manuel méthodique d'arithmétique* (Methodisches Handbuch fur den Gesammtunterricht im Rechnen, Elberfeld, 2 vol.; 5e édit., 1850). Collaborateur actif du *Guide des professeurs allemands* (Wegweiser zur Bildung für deutsche Lehrer, Essen, 2 vol.; 4e édit., 1851); il a rédigé, depuis 1827, le recueil intitulé : *Rheinische Blaetter für Erziehung und Unterricht* et, depuis 1851, l'*Annuaire des professeurs* (Jahrbuch für Lehrer).

Un frère de M. Diesterweg, Guillaume-Adolphe, mathématicien distingué, auteur de plusieurs ouvrages, est mort en 1835 à Bonn, où il était professeur ordinaire de mathématiques.

DIETERICHS (Joachim-Frédéric-Chrétien), vétérinaire allemand, né le 1er mars 1792, à Stendal, en Prusse, fut d'abord maréchal-ferrant. A l'âge de vingt et un ans, il obtint une bourse à l'École vétérinaire de Berlin, où il se fit bientôt remarquer par ses progrès, et, en 1817, il reçut, après un examen brillant, le titre de médecin-vétérinaire supérieur. Dès l'année suivante, le gouvernement prussien le chargea de parcourir, aux frais de l'État, la France, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie. A son retour, il obtint une chaire à l'École vétérinaire de Berlin, qu'il occupa quatre ans. En 1830, il rentra dans l'enseignement en acceptant une place à l'École militaire générale de Berlin où, en 1841, il fut nommé professeur ordinaire.

On doit à M. Dieterichs, une série d'ouvrages très-répandus en Allemagne, et dont la plupart ont été traduits à l'étranger : *De la Phthisie pulmonaire de la race bovine* (Ueber die Lugenseuche des Rindviehs, Berlin, 1821); *Manuel de chirurgie vétérinaire* (Handbuch der Veterinaerchirurgie, Ibid., 1822, 6e édit., 1845); *De l'Art de ferrer les chevaux* (Ueber die Hufbeschlagskunst, Ibid., 1823); *Des haras et de la propagation des races* (Ueber Gestüts-und Züchtungskunde, Ibid., 1824; 3e édit., 1842); *Manuel de pharmacologie générale et particulière* (Handbuch der allgemeinen und besondern Arzneitmittellehre, Ibid., 1825; 3e édit., 1839); *De l'éducation des chevaux* (Katechismus der Pferdezucht, Ibid., 1825); *Manuel de pathologie et de thérapeutique particulières à l'usage des propriétaires et des vétérinaires* (Handbuch des speciellen Pathologie und Therapie, etc., Ibid., 1828; 3e édit., 1851); *Manuel de la connaissance pratique des chevaux* (Handbuch der praktisch. Pferdekenntniss, 1834; 3e édit., 1845); *Manuel d'obstétrique* (Handbuch der Geburtshülfe, Ibid., 1845); *Manuel de l'édu-*

cation des animaux domestiques (Handbuch der gesammten Hausthierzucht, Leipsick, 1848); *Les principaux défauts des chevaux et la manière de les reconnaître* (die Fehler und Gewaehrsmaengel bei den Pferden, etc., Ibid., 1853); *Noms des parties du corps du cheval, avec indication des maladies et défauts*, etc. (Benennungen der einzelnen Regionen und Theile des aeussern Pferdekœrpers, etc., Ibid., 1853).

DIETERICI (Charles-Frédéric-Guillaume), statisticien et économiste allemand, né le 23 août 1790, à Berlin, mort dans cette ville le 30 juillet 1859.—Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DIETERICI (Frédéric), fils aîné du précédent, professeur de langues orientales, né le 6 juillet 1821, se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, puis cultiva exclusivement les langues orientales et se fit, en 1846, agréger à l'université de Berlin. L'année suivante il entreprit un voyage en Afrique, visita, après avoir passé par Londres, Paris et Marseille, l'Égypte, le Sinaï, Jérusalem et Damas, et ne revint à Berlin qu'après avoir traversé encore la Turquie, la Grèce et l'Autriche. Il publia plus tard à ce sujet : *Esquisses d'un voyage en Orient* (Reisebilder aus dem Morgenlande, Berlin, 1853, 2 vol.). En 1850, il devint professeur adjoint à l'université de Berlin, mais, en 1852, il fut nommé drogman de l'ambassade prussienne à Constantinople.

On a encore de M. Fr. Dieterici une dissertation intitulée : *Mutanabbi et Seifeddaula* (Leipsick, 1847); une édition arabe de la grammaire *Alfiyyah* (Ibid., 1851), une *Chrestomatie ottomane* (Berlin, 1854), avec tableaux grammaticaux et glossaire turc-français, etc.

DIETRICH (David-Nathanael-Frédéric), botaniste allemand, né en 1800, à Ziegenhain, près Iéna, d'une famille qui depuis plusieurs générations s'est distinguée dans la botanique, apprit de bonne heure les éléments de cette science héréditaire et, après avoir terminé ses études, fut nommé inspecteur du jardin botanique de Iéna. Depuis plus de 25 ans, il travaille à la publication d'une collection d'estampes intitulée : *Flora universalis* (1re partie, 86 cahiers; 2e partie, 152 cahiers; 3e partie, 150 cahiers; Iena, 1831-52, gr. in-folio. Nouvelle suite, 1850-1852; 1re part., 4 cahiers), recueil fort considérable dont 392 cahiers avaient déjà paru en 1852, s'élevant ensemble au prix de 3400 francs.

On a encore de lui : *les Plantes vénéneuses de l'Allemagne* (Deutschlands Giftpflanzen, Iéna, 1826); *Flore des bois* (Forstflora, Iéna, 1828-1833; 2e éd., 1830-40; *Flora media* (Iéna, 1830); *Flore allemande* (Iéna, 1833-1851, vol. I-VII; nouvelle suite, 1854); *Flore allemande des plantes utiles* (Deutschlands œkonomische Flora, Iéna, 1841-43, 3 vol., *Lichenograbhia Germanica* (Iéna, 1832-1837); *Encyclopédie des plantes* (Encyclopaedie der Pflanzen, Iéna, 1841-1851, vol. I et II; nouvelle suite, 1853), d'après le système de classification de Linné, etc.

Un autre botaniste du même nom, Albert DIETRICH, professeur de botanique à l'université de Berlin, s'est aussi fait connaître par quelques ouvrages savants ou utiles : *Terminologie des plantes phanérogames* (Terminologie der phaner. Pflanzen, Berlin, 1829, 2e édit., 1838); *Flora regni Boruscici* (Ibid., 1833-1844, 12 vol.), *Flora marchica* (Ibid., 1841); *Manuel de botanique pharmaceutique* (Handbuch der pharmaceutischen Botanik, Ibid., 1837); *Botanique de l'horticulteur* (Botanik für Gaertner und Gartenfreunde, Ibid., 1837-39, 3 vol.), etc.

DIEUDONNÉ (Jacques-Augustin), sculpteur français et graveur en médailles, né à Paris, le 17 mai 1795, suivit de bonne heure les ateliers de Gros et de Bosio et entra, en 1816, à l'École des beaux-arts. Il y remporta le second prix de gravure en médailles au concours de 1819, dont le sujet était *Milon de Crotone* et exposa alors des médaillons et des médailles. En 1824, il se livra à la sculpture. On cite de lui, dans la gravure : *la Mort du duc de Berri*; les portraits du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Lefebvre, Raguse, Reggio*, et d'autres médailles destinées à la galerie métallique des grands hommes; dans la sculpture, la *statue* et deux *bustes* du duc d'Angoulême, marbre et bronze; les bustes de *Charles X*, du *duc d'Orléans*, de *Madame* et de *Mademoiselle d'Orléans*, du *Roi* (1833); *le Mariage de Louis-Philippe à Palerme*, bas-relief en plâtre; *la Vierge portant l'enfant Jésus; la Piété filiale, ou la fille de Cimon allaitant son père prisonnier* (1843); *Jésus-Christ aux Oliviers* (1844); *la Résurrection du Christ* (1845); *Adam et Ève*, divers sujets familiers, de nombreux *Portraits*, des *Têtes d'étude*, le *général de Goyon, M. Fouché-Lepelletier* (1846-1859); *Pie IX* (1861), etc. Le *Christ aux Oliviers*, de 1845 a figuré seul à l'Exposition universelle de 1855. M. Dieudonné a fourni au musée de Versailles : les bustes du *Dauphin* (1824), des ducs *de Raguse* et *de Bellune*, de *Gaston de Foix*, de *Charles comte de Blois*. M. Dieudonné a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, et une 1re en 1845.

DIEZ (Frédéric Christian), philologue allemand, né à Giessen, le 15 mars 1794, fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale. Pendant la guerre de l'indépendance, il partit, comme volontaire, dans un corps d'infanterie hessoise. De retour en Allemagne, il étudia d'abord la philologie ancienne et le droit, puis se livra à l'étude des langues et des littératures modernes, particulièrement de la langue et de la littérature provençales. Encouragé par Gœthe lui-même, qu'il vit à Iéna, en 1818, il se fit de ce sujet une véritable spécialité. Reçu docteur en philosophie à Giessen, en 1821, il passa à Bonn, où il fut nommé professeur titulaire en 1830.

Parmi les ouvrages de M. Diez, presque tous relatifs à la littérature romane, nous citerons : *les Vieilles romances espagnoles* (Altspan. Romanzen; Berlin, 1821); *Éléments de la connaissance de la poésie romantique* (Beitraege zur Kenntniss der romantischen Poesie; Ibid., 1825), ouvrage traduit ou imité plus tard par M. Roisin dans son *Essai sur les cours d'amour* (Paris, 1842); *la Poésie des troubadours* (Zwickau, 1826), traduit en français par le même, (Paris, 1845); *Vie et œuvres des troubadours* (Leben und Werke der Troubadours; Zwickau, 1829); *Grammaire des langues romanes* (Grammatik der romanischen Sprachen; Bonn, 1836-1842, 3 vol.); *Vieux monuments de langue romane* (Altromanische Sprachdenkmale; Bonn, 1845); *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (Etymologiches Wœrterbuch der romanischen Sprache; Bonn, 1853). M. Diez a fourni des articles importants aux *Annales de critique scientifique*, publiées à Berlin, au *Journal de l'antiquité allemande* de M. Hœfer, etc.

DIGBY (Edouard-Saint-Vincent DIGBY, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Forston-House (comté de Dorset), est fils de l'amiral de ce nom et a servi quelque temps comme lieutenant au 9e lanciers. Il a hérité, en 1856, de la baronnie de son cousin, le comte Digby, décédé

sans postérité; il appartient au parti conservateur. Marié, en 1837, à une fille du comte d'Ilchester, il a pour héritier son fils, Édouard-Henri-Trafalgar, né en 1846.

DIGOT (Sébastien-Antoine-Augustin), littérateur français, né à Nancy, avocat au barreau de cette ville, reçu docteur en droit à Strasbourg, en juillet 1840, a publié : *Essai sur la commune de Neufchâteau* (Nancy, 1847); *Recherches sur le véritable nom et l'emplacement de la ville que la Table Théodosienne appelle* Andesina *ou* Indesina (Ibid., 1851); *Histoire de Lorraine* (Ibid., 1856, 5 vol.), qui a partagé le second prix Gobert; puis un certain nombre d'*Éloges* et *Notices* (1842-1858), sur les personnages ou les lieux célèbres de la Meurthe. — Il est mort en mai 1864.

DILKE (Charles-Wentworth), publiciste anglais, né le 8 décembre 1789, fut attaché de bonne heure aux bureaux du ministère de la marine; il donna sa démission, au bout de vingt ans d'exercice, pour prendre la direction du journal de critique littéraire l'*Athenæum*. L'un des principaux collaborateurs de la *Westminster Review*, de la *Retrospective Review* et des meilleurs *Magazines*, depuis 1815, il donna à cette revue, qui n'avait guère prospéré sous ses précédents propriétaires, une importance considérable et en réduisit le prix d'abonnement. Après l'avoir cédée, seize ans plus tard (1846) au poëte Thomas-Kibble Hervey, M. Dilke entra comme directeur au *Daily News*, que M. Charles Dickens venait de faire paraître. Il voulut tout d'abord appliquer à ce journal le principe de l'abaissement du prix d'abonnement et créer la presse politique à bon marché. Chaque numéro ne coûta que deux pence et demi (25 cent.), c'est-à-dire moitié moins cher que ne se vendaient à Londres les grands journaux. Le *Daily News* obtint un succès de vente qui se soutint jusqu'à la retraite de M. Dilke (1849).

DILKE (sir Charles-Wentworth), fils aîné du précédent, né à Londres, le 18 février 1810, étudia le droit à Cambridge, et donna de temps à autre des articles à l'*Athenæum*. Ce fut lui qui, en 1844, communiqua à la *Society of Arts*, dont il était membre, le plan d'une exposition de produits industriels de l'Angleterre, qui rencontra beaucoup de résistance, et qui, grâce au prince Albert, président honoraire de la Société, eut une première réalisation en 1836. Lors de l'organisation du concours universel de 1851, le prince Albert l'appela au Comité supérieur, où il rendit de très-utiles services. En 1862, il se distingua encore par son zèle et son activité dans l'organisation de l'exposition. Quelque temps auparavant, il avait été nommé baronnet. — Il est mort en août 1864.

DILLENS (Henri), peintre belge, né à Gand, en 1812, élève de Maës Canini, a envoyé de nombreux tableaux de genre aux expositions artistiques de la Belgique. Après *Charles-Quint et le porcher* et *Charles-Quint à Anvers*, qu'on regarde comme ses meilleures productions, nous citerons : *les Cérémonies du baptême chez les Russes* (Gand, 1828); *un Hiver* (Gand, 1829); *Intérieur d'un cabaret* (Bruxelles, 1833); *la Mésaventure*, *Laure et Pétrarque* (Gand, 1834); *Entrée triomphale de Philippe Auguste à Paris après la bataille de Bouvines* (1835); *une Scène de carnaval*, *la Lecture*, etc.

Dillens (Adolphe), peintre belge, frère du précédent, est né à Gand, en 1821. Élève d'Henri Dillens, il a produit un certain nombre de tableaux de genre dont voici les principaux : *Balthazar Peruzzi peignant le connétable de Bourbon après sa mort ; une Scène tirée du Barbier de Séville ; le Tournoi des bagues*, *un Bal en Zélande*, *le Droit de passage*, *la Digue de Westcappel un jour de kermesse*, qui appartient au roi des Belges. Il a envoyé au salon de Paris, en 1857, *le Marchand de complaintes* et un *Intérieur de ferme*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille d'or en 1854, et à Paris une médaille de troisième classe en 1855.

DINAUX (Arthur-Martin), littérateur français, né à Valenciennes, le 8 septembre 1795, fit ses études à Cambrai et renonçant à la carrière du commerce, à laquelle sa famille le destinait, se livra exclusivement à l'étude de l'histoire et de la bibliographie. En 1821, il fonda avec MM. A. Leroy et Dubois, sous le titre de *Petites Affiches de Valenciennes*, un journal qui devint plus tard *l'Écho de la frontière*. Il fut, en 1829, l'un des fondateurs des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, recueil intéressant, qu'il dirige seul depuis 1848. En janvier 1858, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Dinaux fut en outre correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, correspondant de la Société des antiquaires de France, associé de l'Académie royale de Belgique, et de divers autres corps savants. — Il est mort en juillet 1864.

On cite encore de lui : *Bibliographie cambrésienne, ou Catalogue raisonné des livres et brochures imprimés à Cambrai*, etc., avec un *Discours préliminaire* (Douai, 1822, in-8); *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au* XVe *siècle* (Cambrai, 1824, in-8); ces deux ouvrages ont été couronnés par la Société d'émulation de Cambrai; *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*, collection comprenant jusqu'à présent : *les Trouvères cambrésiens* (Paris, 1833, in-8; 3e édit., Ibid., 1837, in-8); *les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis* (1839, in-8); *les Trouvères artésiens* (1843, in-8). L'auteur prépare : *les Trouvères du Hainaut, du Brabant*, etc. Il a édité avec M. Aimé Leroy : *le Triomphe des Carmes en* 1311, *poëme du* XIVe *siècle* (Valenciennes, 1834, in-8), et l'*Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes*, par sire Simon Leboucq (Valenciennes, 1844, gr. in-8); *Siége et prise de Valenciennes par Louis XIV* (même année). M. Dinaux a aussi fourni de nombreux articles à la *Biographie* Michaud et aux *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.*

DINAUX, pseudonyme collectif de Beudin et Goubaux. Voy. Beudin.

DINDORF (Guillaume), philologue allemand, né en 1804, à Leipsick, et fils de l'orientaliste de ce nom, fit ses études à la *Thomasschule* et à l'université de cette ville, où, après de brillants examens, il devint en 1828 professeur d'histoire littéraire. Il renonça à ses fonctions en 1833, pour quelques années, afin de se consacrer exclusivement à des travaux de philologie. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait terminé le travail commencé par le philologue Beck sur l'édition d'*Aristophane* d'Invernizzi. Portant de préférence ses études sur les poëtes grecs, il a publié un nombre considérable de travaux, qui dénotent autant de sagacité que d'érudition, et qui lui ont donné place à côté des meilleurs philologues de son pays.

On cite surtout son édition d'*Aristophane* (Leipsick, 1820-1828), à l'usage des universités; son *Stephani Thesaurus linguæ græcæ* (Paris, 1840 et suiv.), avec son frère Louis et le philologue français, M. Ch. B. Hase; les belles éditions de *Démosthènes* (Oxford, 1846-1849, 7 vol., Demosthenis orationes, edit. III correctior, Leipsick, 1855, in-8), et *Aristide*, *Athénée*, *Thémiste*, *Procope*, *le Syncelle*, *Scolies grecques sur Aristophane*, *Démosthènes et Eschyle* (Oxford, 1838-1851, 6 vol.); l'ouvrage *Poetæ scenici græci* (Leipsick et Londres, 1030; 2e edit., Oxford, 1851); les *Commentarii Æschyli*, *Sophoclis*, *Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1836-1842, 7 vol.); le traité *Metra Æschyli*, *Sophoclis*, *Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1842, complément de l'œuvre précédente; *Homère* (Leipsick, 4e édit., 1855); *Xenophantis expeditio Cyri* (Londres, 2e édit., 1855), etc. M. Dindorf a fourni à la *Bibliographie des classiques grecs* de MM. Didot les éditions de *Sophocle*, d'*Aristophane*, de *Lucien* et de *Josèphe*.

Son frère, M. Louis Dindorf, né en 1805, s'est fait connaître aussi par des éditions estimées de *Xénophon*, de *Diodore de Sicile*, de *Pausanias*, de la *Chronographie de Joannes Malelas*, du *Chronicon Paschale*, etc.

DINGELSTEDT (François), poëte allemand, né en 1814, à Halsdorf (Hesse supérieure), étudia la théologie et la philologie et fut nommé professeur à Cassel en 1836. Sa première publication, les *Chansons d'un crieur de nuit cosmopolite* (Lieder eines kosmopolischen Nachtwaechters, Hambourg, 1840; nouvelle édit., 1842), recueil de poésies politiques, le signala parmi les écrivains libéraux de l'Allemagne. Deux ans plus tard, le poëte, qui avait cru devoir renoncer à sa place de professeur en 1841, accepta celle de conseiller à la cour du roi de Wurtemberg et de conservateur de la bibliothèque de Stuttgart. Les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qu'il a publiés depuis cette époque, lui ont gagné la faveur des gouvernements. Décoré de plusieurs ordres, intendant du théâtre de la cour de Munich, M. Dingelstedt a reçu du roi de Bavière le titre de conseiller de légation.

Nous citerons encore de ce poëte deux recueils sous le simple titre de *Poésies* (Gedichte, Cassel et Leipsick, 1848; Stuttgart, 1845); une suite des *Chanson du crieur de nuit*, intitulée : *Nuit et matin* (Nacht und Morgen, Ibid., 1851) et un *Recueil de Ballades* (Ein Roman), l'une des œuvres les plus estimées de la nouvelle poésie lyrique allemande. Il a écrit aussi une tragédie : *la Maison de Barneveldt* (das Haus des Barneveldt), représentée à Dresde et dans plusieurs autres villes avec un assez grand succès.

M. Dingelstedt s'est fait connaître aussi comme prosateur, par deux romans comiques : *Nouveaux argonautes* (Neue Argonauten, Fulda, 1839), et *Sous terre* (Unter der Erde, 1840); par plusieurs nouvelles et contes qui ont été réunis en partie sous ces titres : *Jour et ombre dans l'amour* (Licht und Schatten in der Liebe, Cassel, 1838); *Heptaméron* (Magdebourg, 1841, 2 vol.), et *Sept histoires pacifiques* (Sieben friedliche Erzaehlungen, Stuttgart, 1844, 2 vol); enfin par quelques esquisses de touriste : *Livre de voyage* (Wanderbuch, Leipsick, 1839-1843), et *Jusqu'à la mer* (Ibid., 1847), souvenirs d'un voyage en Hollande.

DINOCOURT (Pierre-Théophile-Robert), romancier français, né à Doullens (Somme), le 4 décembre 1791, se mit à écrire de bonne heure, et servi par une extrême facilité, composa une foule de romans appartenant au genre sombre. Nous citerons : *le Serf du XVe siècle* (1822); *le Camisard* (1823); *l'Homme des ruines* (1823); *le Corse* (1824); *le Conspirateur* (1826); *le Duelliste* (1827); *la Chambre rouge* (1829); *le Chasseur noir* (1831); *le Pape et l'Empereur* (1832), qui a pour suite le *Siége de Rome* (1839); *la Nuit du 13 septembre* (1834); *la Sorcière des Vosges* (1841), etc. En 1840, cet écrivain obtint de l'Académie française un des prix Montyon pour son *Cours de Morale sociale à l'usage des pères de famille* (in-8). Après la révolution de Février, il écrivit plusieurs brochures politiques : *Solution du problème social* (1848); *Trois prétendants* (1851); *Plus d'impôts!* (1852). M. Dinocourt a fondé un journal hebdomadaire des intérêts du sol français, *la Tribune agricole* (1852). — Il est mort en janvier 1862.

DIRCKINCK-HOLMFELD (Constant-Pierre-Henri-Marie-Walpurgis, baron de), fécond publiciste danois, est né en 1799, à Bochold (province rhénane). Fils d'un baron et colonel hollandais, qui avait épousé une Danoise et qui fut anobli, en 1806, par le roi de Danemark, il fut conduit à Copenhague en 1813 et passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1819. Greffier (1829), puis bailli (1831) de Schwarzenbeck, en Lauenbourg, il obtint une pension de retraite en 1840. La même année il prit le grade de docteur en droit.

M. Dirckink-Holmfeld, qui s'est mêlé à toutes les questions qui intéressent le Danemark depuis près de trente ans, a publié un grand nombre d'écrits en danois, en allemand, en français ou en latin, sous les pseudonymes de *G. H. Arnoldsen* et de *C. Christianson* (fils de Arnold et de Christian, prénom de son père), et de *C. Immanuel*. Quelques-uns ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il débuta par un examen des fondements de la société et du droit, sous ce titre : *De la Connaissance de la vérité intellectuelle et de son application dans la vie* (Om don aandelige Sandheds Anerkjendelse, Copenhague, 1827), puis donna quelques écrits de religion ou d'économie politique : *Essai sur l'élément spiritualiste dans les anciennes religions* (Copenhague, 1829, in-8) : *Essai sur l'établissement d'un lieu de refuge pour les femmes délaissées* (1828); *sur la Nécessité de l'entretien d'une vaste forêt nationale dans les États danois* (1834), etc. Mais lorsque l'extinction prévue de la famille régnante fit naître la question de succession relativement aux duchés, il se jeta avec ardeur dans la discussion qu'il a suivie dans toutes ses phases.

Les principaux écrits qu'il a publiés sur ce sujet sont : *Rapports constitutionnels entre le Danemark et le Schleswig-Holstein* (Danmarks stats retlige Forhold til Slesvig og Holsteen, 1843, 2 parties); *Développement indépendant et administration séparée du Schleswig* (Hertugdœmmet Slesvigs selvstændige Udvikling, etc., 1844); *Essai historique sur la question de la succession du royaume de Danemark et analyse de droit quant aux duchés de Schleswig et de Holstein* (1844, en français); *Critique de la protestation du Holstein contre l'unité du royaume de Danemark* (Kritik der Holsteinischen Reichsverwahrung, etc., Altona, 1845); *la Monarchie danoise et les séparatistes* (der dænische Staat und die separatisten, 1845); *Griefs des Danois contre l'agression allemande* (1848, in-4, en français); *Documents relatifs à la question de la succession* et *Examen de l'attaque de C. F. Wegener contre le message royal du 4 octobre* 1852 (Aktstykkerne betraeffende Arvefœlgesagen, etc., 1852); *Nul-*

lité légale des prétentions et de la branche de Holstein-Gottorp (de Holsteen-Gottorpske Fordringers, etc., 1852), etc.

Les événements intérieurs, dont le Danemark a été le théâtre, font l'objet des publications suivantes : *Remarques sur le projet d'une nouvelle ordonnance sur la liberté de la presse* (Bemærkninger til Udkastet til en ny Anording, etc., 1844); *sur la Souveraineté du peuple* (Om Folko souverænetet, 1848); *Opinions sur un programme de gouvernement monarchique pour l'intégrité du Danemark* (Tanker som Bidrag til et monarkisk Regjerings-Program, etc., 1853).

Parmi ses autres écrits il convient de citer : *État du Danemark, littérature, politique et langue* (Dænische Zustænde, 1846); *la Nouvelle église chrétienne à Sainte-Croix* (Den nye-christelige kirke, 1853, traduit en anglais, dans le *New church repository* de Bush, New-York, 1853, janvier); *la comtesse Louise Danner, née Rasmussen* (1855, 2e édit., traduit en allemand, Hambourg, 1855), brochure anonyme qui a été l'objet de poursuites. — Son frère, le chambellan J.-C.-D.-U., baron de DIRCKINCK-HOLMFELD, a été accrédité, le 16 novembre 1856, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France.

DIRICHLET (Pierre-Gustave LEJEUNE), mathématicien allemand, né à Düren (Provinces rhénanes), le 11 février 1805, mort à Gœttingue le 8 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DISRAELI (Benjamin), célèbre écrivain et homme d'État anglais, est né en décembre 1805, à Londres. Fils aîné d'un littérateur estimé, mort en 1848, et petit-fils d'un négociant italien établi en Angleterre vers 1750, il descend d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne par l'inquisition, à la fin du XVe siècle, avaient trouvé un asile sur les terres de la république de Venise. Élevé dans un collége des environs de la métropole, il fut placé comme clerc chez un avoué (*solicitor*) sous le toit duquel, suivant son témoignage, il dormit trois ans, mais en menant joyeuse vie au dehors durant le jour. Ses débuts littéraires eurent lieu en 1826, sous les auspices du libraire Murray, qui lui confia la rédaction du *Représentant* (the Representative); ce journal eut six mois d'existence et coûta cinq cent mille francs à l'éditeur. Délaissé par les tories vers lesquels il se sentait porté, le jeune écrivain se vengea de leur indifférence par le roman de *Vivian Grey* (1826, 3 vol.), où il trace à l'emporte-pièce un portrait frappant des mœurs et des prétentions de l'aristocratie. On a prétendu qu'il avait voulu s'identifier avec son héros, ambitieux, hardi, qui en politique n'a qu'un moyen, l'intrigue, et qu'un but, le succès.

Son coup d'essai lui valut une réputation. Doué d'une imagination brillante, d'un esprit impitoyable, d'une facilité peu commune, il exploita rapidement son premier succès, et fit paraître en quelques années : *Henriette Temple; le Jeune duc* (the Young duke, 1830); *Venise* (Venetia); *Ixion au ciel* (Ixion in heaven); *la Merveilleuse histoire d'Alroy* (the Wondrous tale of Alroy); *Contarini Fleming* (1832), qui prouva qu'il savait aussi analyser et peindre les passions. Sans cesser de produire, il allait, pendant une absence de trois années (1829-1831), visiter l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Grèce, alors en insurrection, le Levant et l'Égypte.

Ramené en Angleterre par le bruit des luttes auxquelles donnait lieu la discussion de la réforme parlementaire, M. Disraeli jugea le moment arrivé de se jeter dans la politique militante. Appuyé par le radical Hume et O'Connell, qui consentirent à le présenter, en 1832, aux électeurs de Chipping Wycombe, il publia à cette occasion une brochure intitulée : *Qu'est-il?* (What is he?), d'après les termes mêmes dans lesquels le comte De Grey s'était dédaigneusement informé de lui; il déclarait que « pour fortifier le principe démocratique, il fallait recourir aux courtes législatures et au scrutin secret. » Il ne fut pas élu. Bientôt une modification complète se fit dans ses idées; et lorsqu'en 1835 il posa sa candidature à Taunton, ce fut comme tory absolu; il ne craignit pas, dans l'ardeur de sa conversion, de s'attaquer à ses anciens patrons, notamment au libérateur de l'Irlande. Traité par celui-ci d'apostat, de charlatan et « d'héritier du voleur qui mourut sur la croix dans l'impénitence finale, » il lui écrivit la lettre bien connue finissant par ces mots : « Nous nous retrouverons à Philippes! » et envoya un cartel à son fils, Morgan O'Connell. Cette affaire fit le plus grand bruit. La même année parurent sa *Défense de la Constitution anglaise*, dédiée à lord Lyndhurst, et, l'année suivante (1836), ses *Lettres de Dunymède*, insérées dans les colonnes du *Times*. L'exaltation du torysme et les attaques les plus vives contre les whigs formaient le fond de ces nouveaux écrits.

M. Disraeli entra au Parlement pour le bourg de Maidstone au mois de juillet 1837. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un esprit moins résolu : « Le temps viendra où vous m'écouterez, » dit-il aux rieurs; et, jusqu'aux élections de 1841, il mit en œuvre ce qu'on a appelé le talent du silence. Dans l'intervalle, il avait épousé la veuve d'un ancien député, Wyndham Lewis (1839). Réélu par Shrewsbury, il devint l'adepte de sir R. Peel et le défenseur du libre-échange, qu'il combattit plus tard avec tant de vigueur. En même temps, il s'occupa de constituer, avec lord J. Manners, George Smythe et autres, le parti de *la jeune Angleterre*, dont l'appui enthousiaste a tant contribué à sa renommée.

Quant aux principes de M. Disraeli, ou plutôt aux vagues aspirations de régénération sociale qui causèrent alors beaucoup d'émotion, il les développa dans une nouvelle série de romans : *Coningsby, ou la Jeune génération* (Coningsby, or the New generation, 1844, 3 vol.), *Sybil, ou les deux Nations* (Sybil, or the two Nations, 1845), *Tancrède, ou la Nouvelle croisade* (Tancred, or the New crusade, 1847). Cette fois, les brillantes qualités de l'écrivain firent oublier les variations de l'homme politique, et le succès fut complet. Dévoué aux tories ultras, il attaqua sir R. Peel, deux ans avant la scission de 1846, avec une violence et une hauteur de langage qui soulevèrent plus d'une fois contre lui les murmures de la Chambre : jamais on ne dépensa tant d'esprit au service d'une cause désespérée. Ce fut dans cette lutte prolongée par la réforme douanière qu'il se révéla comme orateur de premier ordre; antagoniste aussi adroit que persévérant, il fatiguait ses adversaires par sa dialectique incisive, ses volte-face inattendues et son ironie amère. S'il ne réussit pas à empêcher l'exécution des mesures de sir R. Peel, il eut au moins le mérite d'épargner à son parti la honte d'une déroute sans combat.

Aux élections de 1847, M. Disraeli obtint le mandat du comté de Buckingham, et, l'année suivante, la mort de lord George Bentinck lui laissa le champ libre; il devint le seul chef des protectionnistes qui, n'ayant parmi les nobles

aucun homme supérieur à lui préférer, se virent contraints de s'en rapporter du soin de leurs intérêts à celui qu'ils appelaient un faiseur de romans, sans titre, sans aïeux et sans fortune territoriale. Pour lui, il sut, dans cette position, tenir tête à la fois aux whigs, aux radicaux et aux peelites, et parut même un moment toucher le prix de ses efforts; une motion qu'il présenta le 11 février 1851 pour soulager la misère des populations agricoles, ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 14 voix (281 voix contre 267). Quelques jours après, lord J. Russell essuya une défaite encore plus significative, et résigna le pouvoir; mais l'impuissance de ses adversaires à former un cabinet le laissa maître de la situation. On prétendit même que ce qui fit perdre aux tories les fruits de leur victoire, ce fut la répugnance de plusieurs d'entre eux à accepter pour collègue leur redoutable orateur.

Cependant le zèle protectionniste de M. Disraeli se refroidissait quelque peu, si l'on en juge par les discours qu'il prononça et par la biographie qu'il fit paraître de son ami *Lord George Bentinck* (1851, in-8; 5ᵉ édit., 1858), et qui contenait un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation politique des Israélites, cause singulièrement déplaisante au parti aristocratique. Néanmoins, lorsque l'administration de lord J. Russell fut en pleine dissolution (février 1852), il obtint enfin, dans le ministère Derby, les hautes fonctions de chancelier de l'Échiquier. Après un travail de trois mois, éclairé de toutes les lumières du pouvoir, il exposa, en présence du nouveau Parlement, un plan financier qui lui valut des éloges, mais dont le plus grand tort était de mécontenter les villes sans satisfaire les campagnes. Il succomba dans une tâche au-dessus de ses forces, et sa chute entraîna celle de ses collègues (décembre 1852). Le système protecteur succombait définitivement avec lui.

Depuis cette époque, M. Disraeli reprit sa place parmi les chefs de l'opposition; mais il a profité de son passage aux affaires pour désavouer en partie les théories économiques, dont il avait poursuivi l'application avec tant de ténacité; aujourd'hui il est à peu près converti au libre-échange, et, s'il fallait l'en croire, le gouvernement prendrait l'initiative de réformes autrement larges et non moins pressantes. En 1857, il s'est uni aux radicaux pour blâmer la politique de lord Palmerston dans les affaires de Chine. Après cette lutte, qui amena la dissolution de la Chambre des Communes, les affaires de l'Inde et les difficultés diplomatiques du commencement de 1858, relatives aux réfugiés français, donnèrent de nouvelles armes à l'opposition contre lord Palmerston qui succomba. M. Disraeli fut ramené au pouvoir par lord Derby, et redevint, avec le titre de chancelier de l'Échiquier, le principal orateur d'un ministère qui ne comptait dans les Chambres que la majorité la plus chancelante et qui prolongea son existence jusqu'au 5 juillet 1859. — Les romans de M. Disraeli, dont la vogue n'est pas épuisée, ont été réimprimés à bas prix, de 1852 à 1854. La plupart doivent paraître, traduits en français, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

DIXON (William-Hepworth), littérateur et journaliste anglais, né en 1821, dans le comté de York; et élevé à la campagne, manifesta de bonne heure ses goûts littéraires en composant une tragédie en cinq actes. Après avoir rédigé une feuille provinciale, il vint à Londres (1846), étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices d'Inner-Temple. Il continua cependant de rédiger des articles pour les journaux. On remarqua beaucoup une série de lettres sur *la Littérature populaire*, insérées au *Daily News*. Le même journal publia ses études sur *les Prisons de Londres* (London prisons, 1848).

M. Dixon commença ensuite une série de travaux biographiques et historiques, où il se proposait de vulgariser le nom et les réformes de quelques hommes utiles. *John Howard*, qui parut en 1849, eut trois tirages successifs dans l'année. Il fut suivi, avec le même succès, des études sur *William Penn* (1851) et *Blake* (1852). Quelque temps auparavant, M. Dixon avait été appelé à participer, comme député commissaire, aux travaux de la Commission royale chargée d'organiser la grande Exposition de 1851.

L'année suivante, M. Dixon publia une brochure anonyme qui fit grand bruit (*French in England*), où il démontra que l'invasion de l'Angleterre par les Français, n'était pas moins impossible à Napoléon III, qu'autrefois à Napoléon Iᵉʳ. Les essais qu'il publia dans le *Prize Magazine*, fondé par M. Madden, furent jugés dignes de deux premiers prix. Engagé parmi les rédacteurs de l'*Athenæum*, il en prit, en 1854, la direction.

DMOCHOWSKI (François), journaliste et traducteur polonais, né à Varsovie en 1801, est fils de l'écrivain du même nom qui participa à la révolution dirigée par Kosciusko et rédigea la *Gazette du gouvernement insurrectionnel*. Comme son père, il a écrit beaucoup de traductions en vers polonais, entre autres celles d'*Andromaque* de Racine, de *Zaïre* de Voltaire, du *Dépit amoureux* de Molière, des poésies de M. de Lamartine, de plusieurs romans français et anglais, etc. Il a fait également représenter quelques pièces de théâtre à Varsovie. Occupé surtout de journalisme, il a rédigé le *Journal hebdomadaire de Varsovie*, la *Bibliothèque polonaise*, la *Gazette du correspondant*, etc.

DOBELL (Sydney), poëte anglais, connu sous le pseudonyme de *Sydney Yendis*, né en 1824, à Londres, fut de bonne heure associé au commerce de son père, négociant en vins à Cheltenham, et ne se hasarda dans la carrière littéraire qu'au bout de quinze ans, après s'être assuré une fortune indépendante. Depuis 1850, il a tour à tour habité la Suisse, Londres, Edimbourg et ses propriétés de Sussex.

M. Dobell se fit dès lors une prompte réputation par la publication de deux poëmes, *Roman* (1850) et *Balder* (1854). En 1855, il a fait paraître, en collaboration avec son ami Alexandre Smith, un recueil de pièces de vers, intitulé : *Sonnets de la guerre* (Sonnets of the war).

DOBLHOFF (Antoine, baron DE), homme politique autrichien, né le 10 novembre 1800, était avant 1848, dans les États provinciaux de la Basse-Autriche, l'un des membres les plus ardents du parti libéral. Il reçut, au mois de mai, le portefeuille du commerce dans le ministère Pillendorf et fut envoyé auprès de l'empereur, retiré à Inspruk, pour traiter de son retour dans la capitale. Le ministère Pillendorf s'étant dissous en juillet, M. Doblhoff fut chargé de présenter une combinaison nouvelle, dans laquelle il avait, sous la présidence de M. Wessenberg, le portefeuille de l'intérieur et, provisoirement, celui de l'instruction publique. Il eut alors une extrême popularité à la Diète constituante, où il fut envoyé par les électeurs de Vienne. C'est lui qui rédigea l'adresse à l'empereur pour le presser de revenir dans sa capitale. « Ce ne sont pas,

disait-il, les ministères, ni les conférences, mais l'esprit universel qui dirige la politique. »

Débordé par la révolution, il voulut, dès le commencement de septembre, donner sa démission, en se déclarant également opposé aux tentatives des réactionnaires et des anarchistes; la Chambre l'invita à renvoyer ses collègues, excepté Krauss, qui avait aussi sa confiance, et à gouverner avec lui pendant l'absence de l'empereur. Mais en présence des difficultés d'une telle situation, augmentées encore par la pression des Hongrois, M. Doblhoff refusa ce rôle et persista à quitter le ministère.

DOCHE (Marie-Charlotte-Eugénie DE PLUNKETT, dame), actrice française, née à Bruxelles, le 19 novembre 1821, est la veuve d'un violoniste distingué, mort du choléra à Saint-Pétersbourg, en juillet 1849. Dès ses débuts au Vaudeville en 1838, sa jeunesse et sa beauté firent son succès. Engagée, en 1845, au Gymnase, elle y eut la même vogue, mais elle revint bientôt au Vaudeville, qu'elle n'a plus quitté que pendant les apparitions de Mlle Page sur ce théâtre. Deux créations lui ont surtout fait honneur: *Louise de Nanteuil* et *la Dame aux Camélias*. Une certaine sensibilité de convention et une langueur naturelle faisaient de Mme Doche la véritable héroïne de ces deux pièces. Un autre de ses succès était le rôle à travestissements dans *le Diable à Paris*. Mais elle n'a pas toujours aussi bien réussi. Elle a joué depuis à la Gaîté. Sa dernière création au théâtre du Vaudeville avait été *la Pénélope normande* (1860). Elle a reparu à ce théâtre à la fin de décembre 1864, pour créer le rôle de Sophie, dans *la Jeunesse de Mirabeau*.

DOD (Charles-Roger), biographe anglais, né le 8 mai 1793, mort à Londres le 21 février 1855.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. — Ses utiles publications annuelles, sans analogues dans notre pays, sont continuées par M. Robert-P. DOD, capitaine dans la milice, membre associé du collége du roi.

DOEDERLEIN (Louis), philologue allemand, né à Iéna, le 19 décembre 1791, et fils d'un célèbre théologien protestant, étudia la philologie à Munich, Heidelberg, Erlangen, où il fut reçu agrégé, et à Berlin. En 1815, il fut nommé professeur de philologie, à l'université de Berne et, quatre ans après, directeur des études au nouveau collége de cette ville. Il passa bientôt, comme professeur de philologie, à Erlangen, où il devint en 1827 directeur du séminaire philologique. — Il est mort en novembre 1863.

On cite parmi ses travaux, outre des éditions latines et grecques, telles que celles des *OEuvres* de Tacite (Halle, 1847, 2 vol.), de nombreux ouvrages de grammaire: *Synonymes latins et étymologies* (Lateinische Synonymen und, etc.; Leipsick, 1826, 1838, 6 volumes); *la Formation des mots en latin* (Lateinische Wortbildung, Leipsick, 1838); *Manuel de la synonymie latine* (Handbuch der lat. Synonymik; Leipsick, 1839, 6e édit., 1849); *Manuel de l'étymologie latine* (Handbuch der lat. Etymologie; Leipsick, 1841); *Glossaire d'Homère* (Homerisches Glossarium; Erlangen, 1850), etc., et quelques publications plus spécialement destinées aux classes; enfin un *Recueil de morceaux classiques allemands pour les écoles latines et les gymnases de Bavière* (Deutsche Mustersammlung, etc. Munich, 1840; 2e édit., 1848).

DŒLLINGER (Jean-Joseph-Ignace), théologien catholique allemand, né à Bamberg (Bavière), le 28 février 1799, venait de recevoir la prêtrise lorsqu'il fut nommé chapelain du diocèse de Bamberg (1822). Après la publication de son premier ouvrage de théologie: *la Doctrine de l'Eucharistie dans les trois premiers siècles* (die Lehre von der Eucharistie, etc.; Mayence, 1826), il fut appelé à l'université de Munich pour enseigner l'histoire de l'Église. Son cours a paru résumé sous le titre de *Manuel de l'histoire de l'Église* (1828), et développé, sous celui de *Traité de l'histoire de l'Église* (Lehrbuch der Kirchengeschichte, 1836-1838; 2e édit., 1843). En 1845, M. Dœllinger représenta l'université de Munich aux états de Bavière; délégué au parlement de Francfort en 1851, il y vota la séparation absolue de l'Église et de l'État. En 1861, il prit part à la question du pouvoir temporel du pape, par des écrits qui eurent un grand retentissement dans toute l'Europe.

On a encore de lui: *Origines du christianisme* (1833-1835) ouvrage traduit en français par M. Léon Boré (Paris, 1840; 2e édit.; 1850, 2 vol. in-8); *la Religion de Mahomet* (Ratisbonne, 1838); *la Réforme, son développement intérieur et ses effets* (die Reformation, ihre innere, etc., 1846-1848), une esquisse *Sur Luther* (1851) et un certain nombre de brochures et d'opuscules de circonstance, tels que *le Protestantisme en Bavière et la génuflexion* (der Protest. in B. und die Kniebeugung, Ratisbonne, 1843), à l'occasion des discussions de la Chambre de Bavière sur les hommages militaires auxquels peuvent être astreints les protestants dans les cérémonies catholiques. Plusieurs des ouvrages de M. Dœllinger ont été traduits en français.

DOENHOFF (Auguste-Herman, comte DE), homme d'État prussien, né à Potsdam, le 10 octobre 1797, d'une ancienne famille noble de Westphalie, et fils d'un aide de camp de Frédéric III, fit ses classes au collége Fredericianum, assista, en qualité de volontaire, à la campagne de Waterloo, et alla compléter ses études aux universités de Kœnigsberg, de Gœttingue et de Heidelberg (1816-1819). Après avoir visité la Suisse et l'Italie, il entra dans l'administration publique (1821). Attaché d'ambassade à Paris en 1823, puis secrétaire de légation, il passa, en 1828, à Londres et ne tarda pas à y devenir conseiller. Dans les conférences de 1830 relatives aux affaires belges, il fut chargé par le baron de Brunnow de diverses missions diplomatiques à la Haye, Tœplitz et Berlin. Ambassadeur à Munich, en 1833, M. de Dœnhoff après beaucoup d'efforts, réussit à obtenir l'accession de la Bavière au Zollverein (1835) dont les bases avaient été jetées, en 1818, par la Prusse. A l'avénement de Frédéric-Guillaume IV (1840), les dissentiments cessèrent et il reçut le titre de conseiller intime ordinaire.

Envoyé à la diète de Francfort, en 1842, il chercha à étendre le cercle des discussions politiques et à pousser l'assemblée dans le sens national; mais ses efforts furent vains comme ceux de ses prédécesseurs. En septembre 1848, sa capacité reconnue lui fit confier la direction des affaires étrangères sous le ministère Pfuel; il y resta quelques mois à peine. Rentré dans la vie privée, il fut envoyé à la première Chambre des états (1849), puis au parlement d'Erfurt (1850), qui continuait l'œuvre légale de celui de Francfort. Depuis 1849, M. de Dœnhoff n'a cessé de faire partie de la première Chambre prussienne; il appartient au parti de la droite modérée.

DOENNIGES (Guillaume), publiciste allemand, né près de Stettin, en 1814, suivit les universités de Bonn et de Berlin. Après avoir fait un

cours d'économie politique à cette dernière université, il entreprit un voyage scientifique en Italie de 1838 à 1839, découvrit à Turin les livres du conseil impérial de Henri VII et les publia à son retour en Allemagne sous ce titre: *Acta Henrici VII* (Berlin, 1839, 2 volumes). Il les mit lui-même en œuvre dans son *Histoire de l'empire allemand* au XIVᵉ siècle (Berlin, 1841-1842, 2 vol. inachevé). On lui doit encore les *Annales du règne de l'empereur Othon Iᵉʳ* (Jahrbücher unter der Herrschaft Kaiser Otto's I; Berlin, 1840), insérées dans les *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe*, de Ranke.

Nommé, en 1841, professeur de l'université de Berlin, M. Dœnninges se renferma alors dans l'économie politique et sociale et défendit avec mesure le libre-échange dans des livres, des brochures et articles de journaux. Nous citerons: *le Système du libre-échange et des taxes protectrices* (das System des freien Handels und, etc.; Berlin, 1847), et *les Actes de la navigation allemande et des taxes différentielles* (die deutsche Schifffahrtsacte und, etc. Berlin, 1848).

Professeur d'économie politique du prince Maximilien, depuis roi de Bavière, de 1842 à 1845, il devint un de ses conseillers intimes en 1847. En 1848, il fut un des représentants de la Bavière au parlement de Francfort, et y poursuivit la conciliation de l'unité de l'Allemagne avec l'indépendance des grands États. Plus tard, M. Dœnniges se jeta dans les rangs des ultramontains. Maximilien résista à ses réclamations en faveur du clergé sans lui retirer sa faveur. En 1851, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, aux conférences de Dresde, avec le titre de secrétaire intime d'ambassade. Depuis, il se tint à l'écart des affaires et publia, sous le titre de *Vieilles ballades populaires de l'Écosse et de l'Angleterre* (Altschott. und altengl. Volksballaden (Munich, 1852), un travail d'érudition purement littéraire.

DOERING (Théodore), acteur polonais, né à Varsovie, en 1803, vint jeune encore à Berlin et entra dans le commerce, que lui fit quitter sa passion pour l'art dramatique. Après avoir paru sur des scènes particulières, il débuta, à vingt ans, à Bromberg et joua, pendant quelques années, dans toutes les villes de la Prusse orientale, indistinctement le drame et la comédie. En 1826, il fut engagé à Breslau comme premier comique et y fit pendant quatre ans les délices du public. Il fut accueilli avec la même faveur à Manheim, à Carlsruhe, à Vienne, de 1830 à 1837, à Stuttgart en 1838, à Hanovre en 1839. Il devint en 1840 sociétaire du théâtre royal de Berlin. Les meilleurs rôles de cet artiste sont ceux de Richelieu, de Cromwell et de Méphistophélès.

DOGUEREAU (Louis, baron), général français, né le 12 juillet 1777, à Dreux (Eure-et-Loir), mort le 10 septembre 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DOHNA-SCHLOBITTEN (Charles-Frédéric-Émile, comte DE), général prussien, né vers 1784, mort à Berlin, le 21 février 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DOLLEZ (Henri, ancien représentant du peuple français, né à Crèvecœur (Nord), le 23 avril 1814, s'occupait spécialement d'agriculture et d'industrie dans sa commune natale, lorsque après la révolution de Février, il fut désigné comme candidat de l'arrondissement de Cambrai et élu représentant du département du Nord, le dix-huitième sur vingt-huit, par 126 237 suffrages. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et les ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DOLLFUS (Charles-Émile), homme politique et manufacturier français, ancien député et représentant, né à Mulhouse, le 10 avril 1805, mort à Bade, le 27 août 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DOLLFUS (Jean), manufacturier et économiste français, né à Mulhouse, le 25 septembre 1800, et frère du précédent, se vit confier, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, la direction supérieure de la maison paternelle. Elle n'a cessé de recevoir des agrandissements ou de réaliser des progrès. Ses produits ont obtenu des médailles d'or à toutes nos expositions nationales, ainsi qu'à l'Exposition universelle de Londres, et les quatre frères associés ont été décorés de la Légion d'honneur. A Mulhouse, M. J. Dollfus a été placé à la tête d'un certain nombre d'institutions philanthropiques et utiles; on lui doit notamment la fondation des cités ouvrières qui ont donné, dans cette ville, les meilleurs résultats économiques ou moraux.

M. Jean Dollfus s'est plus personnellement signalé par un certain nombre de publications d'économie politique. Se jetant avec ardeur dans la controverse si animée du libre-échange, il n'a cessé de réclamer la réforme douanière et l'abolition immédiate de la prohibition dont sa propre industrie était favorisée. Il soutint contre les prohibitionnistes de vives polémiques dans les journaux, au sein de comités spéciaux ou dans des brochures dont les titres, comme ceux-ci: *Plus de prohibitions!* (1853, in-8); *De la levée des prohibitions douanières* (1860, in-8), indiquaient suffisamment l'esprit libéral.

DOLLFUS (Charles), littérateur français, fils du précédent, né à Mulhouse, le 27 juillet 1827, alla commencer ses études en Suisse et vint les terminer à Paris; il étudia ensuite le droit, et fit son stage d'avocat à Paris et à Colmar (1849-1852). Se livrant ensuite à ses goûts pour la littérature et la philosophie, il a publié successivement: *Lettres philosophiques* (1851, 2ᵉ édit., 1857); *le Calvaire* (1855); *Essai sur la philosophie sociale* (1856); *Révélation et révélateurs* (1858); *Études sur l'Allemagne* (1864, in-18), etc. Il a été, en décembre 1857, avec M. Nefftzer, un des fondateurs de la *Revue germanique*.

DOLLFUS (Camille), homme politique français, député, entra d'abord dans la diplomatie et devint premier secrétaire d'ambassade. Membre du conseil général pour le canton de Houeillès, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 2ᵉ circonscription de Lot-et-Garonne, par 17 613 voix sur 25 678 votants. M. Dollfus a été promu officier de la Légion d'honneur.

DOMARD (Joseph-François), graveur français en médailles et sur pierres fines, né à Paris le 12 février 1792, mort en octobre 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DOMMEY (Étienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark), le 22 mars 1801, de parents émigrés, revint avec eux en France en 1814. Il entra à l'École des beaux-arts en 1818, sous la direction de M. H. Lebas et en sortit en 1825, ayant obtenu une mention au concours où

M. Duc remportait le grand prix. M. Dommey exécuta alors quelques travaux particuliers, jusqu'au retour de Rome de M. Duc, à qui il a été presque constamment associé, notamment pour la restauration de la tour du palais de justice, en 1851, puis pour l'agrandissement et l'isolement de ce palais. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

DONALDSON (Thomas), architecte anglais, né à Londres, en 1790, étudia le dessin aux cours de l'Académie des beaux-arts, et se perfectionna ensuite par un long voyage en Italie. Il en rapporta des vues et des collections d'objets anciens qui lui permirent d'écrire le texte du magnifique ouvrage sur *Pompeï* (Pompeï illustrated with picturesque views, 1819-1827, 2 vol. grand in-folio), entrepris par le lieutenant-colonel Cockburn. On a encore de lui une *Collection de portes* (Collection of doorways, 1833, 3 vol. in-4), dessinées d'après les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce. M. Donaldson est devenu professeur à l'Académie, dont il a été nommé membre associé. Parmi les constructions remarquables qui lui sont dues, nous indiquerons la Bourse de Londres (1841). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il a envoyé des plans et des études d'un *Temple à la Victoire*, il a obtenu une 2ᵉ médaille. Déjà, il avait été nommé associé étranger de l'Académie des beaux-arts, le 21 novembre 1863, en remplacement de M. Cockerell.

DONNEGALL (Georges HAMILTON-CHICHESTER, 3ᵉ marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, est issu d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de comte de Belfort, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1818), se rallia au parti des wighs et fut constamment réélu jusqu'en 1837, par les bourgs de Carrickfergus, de Belfast et d'Antrim. Il servit aussi comme capitaine au 7ᵉ hussards et devint en 1841 lord-lieutenant du comté d'Antrim. Sous l'administration du comte Grey, il a occupé une des charges de la cour auprès de Guillaume IV (1830-1834), et la reine Victoria l'a admis en 1847 au nombre de ses aides de camp. A la Chambre des Lords, où il arriva en 1844, il soutint la politique libérale. On lui doit quelques ouvrages littéraires, entre autres *un Essai sur la poésie moderne et les poëtes du* XIXᵉ *siècle* (Lectures on the English poets and poetry, 1852, in-8), qui s'arrête à Campbell et à Coleridge. Il est entré, en 1830, au Conseil privé. Marié en premières noces à la fille du comte de Glengall (1822), qui mourut en 1860, puis en secondes noces avec miss Bellingham Graham (1862), lord Donegall a pour héritier son frère puîné, lord Edward CLICHESTER, né en 1799, et chapelain du vice-roi d'Irlande.

DONICI (Alexandre), poëte moldave, né à Jassi, vers la fin du dernier siècle, fut élevé en Russie, suivant une coutume assez répandue parmi les boyards de cette époque et contre laquelle il protesta plus tard en faisant élever ses enfants à Paris. M. Donici a écrit deux petits volumes de *Fables*, devenus extrêmement rares, dont la censure interdit la réimpression, à cause de la critique mordante qu'ils contiennent des boyards et de leur administration. On cite surtout une de ses fables, *les Animaux de bien*, dont les personnages sont doués d'une honnêté, d'un bon sens tels, que l'un des derniers hospodars, dans une de ses boutades contre les boyards, disait : « Que ne puis-je mettre à leur place les animaux de Donici! » M. Donici a servi dans l'ordre judiciaire : longtemps assesseur, il était, en dernier lieu, président du divan d'appel.

DONNÉ (Alfred), médecin français, né à Noyon, en 1801, fit à Paris ses études médicales, devint en 1829 chef de clinique à la Charité et fut reçu docteur en 1831, avec une thèse *sur les Caractères distinctifs du pus*. Livré dès la même époque à de minutieuses études sur les liquides de l'économie animale, sur le lait en particulier, il fit des cours de microscopie et fut nommé sous-bibliothécaire à la Faculté, et consulté en 1839 pour la maladie du comte de Paris, dont il avait choisi la nourrice. A la révolution de Février, il était depuis peu sous-inspecteur adjoint des eaux d'Enghien, et inspecteur général de l'Université pour la médecine; il reçut à la snppression de ce dernier titre celui de recteur de l'académie de Strasbourg et ensuite de Montpellier. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, il a été promu depuis au rang d'officier.

M. Donné a fait pendant quelques années les comptes rendus de l'Académie des sciences dans le *Journal des Débats*, où il eut à soutenir une polémique assez longue avec François Arago; d'autres articles fournis au même journal ont paru en brochures, sous le titre de : *Quelques lettres sur les eaux minérales* (1839). On lui doit en outre : *Histoire physiologique et pathologique de la salive* (1836); *du Lait, et en particulier de celui des nourrices* (1837); *Conseils aux mères sur l'allaitement et la manière d'élever les enfants nouveau-nés, ou de l'éducation physique des enfants au premier âge* (1842; 2ᵉ édit., 1856); *Cours de microscopie complémentaire des études médicales* (1844, in-8), suivi trois ans après d'un *Atlas*, exécuté d'après nature au microscope-daguerréotype, en société avec M. Léon Foucault (1845, 20 pl. in-fol.); une traduction du *Rapport* de Melloni *sur le Daguerréotype*, etc.: enfin les *Illustrations scientifiques de France et de l'étranger*, dans la *Revue des Deux-Mondes; l'Étudiant en médecine*, dans le livre des *Cent-et-un;* etc.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), prélat français, cardinal et sénateur, est né à Bourg-Argental (Loire), le 16 novembre 1795. Fils d'un médecin, il entra au séminaire de Saint-Irénée, reçut la prêtrise en 1819, et fut nommé vicaire de la Guillotière, puis curé d'Irigny (Rhône). Après deux ans de retraite dans la maison des hautes études fondée par le cardinal Fesch, M. Donnet, qui avait la parole pittoresque et facile, entreprit dans les diocèses de Tours, de Blois et de Lyon une série de prédications dont le souvenir ne s'est pas encore entièrement effacé. En 1827, on le nomma à la cure de Villefranche (Rhône). Il avait déjà le titre de vicaire général honoraire de Tours.

En 1835, il fut désigné pour administrer, en qualité de coadjuteur, le diocèse de Nancy, d'où l'animosité publique tint si longtemps éloigné le titulaire, M. de Forbin-Janson. Le 30 novembre 1836, M. Donnet succéda à M. de Cheverus sur le siége archiépiscopal de Bordeaux. Ses *Lettres, Mandements, Instructions pastorales*, qui forment 6 vol. in-8, rappellent quelques-unes des qualités de l'ancien missionnaire. La part qu'il prit à la célébration du mariage purement religieux de M. Pescatore mêla son nom à l'une des plus célèbres affaires judiciaires de notre temps (1856). Plus tard, le discours que l'archevêque de Bordeaux adressa à l'Empereur au sujet des conséquences pour le saint-siége de notre expédition d'Italie, obtint une réponse solennelle qui devint

un des documents historiques de la politique impériale (oct. 1859). En 1852, M. Donnet fut fait cardinal et, comme tel, devint de droit sénateur. Nommé officier de la Légion d'honneur en mars 1851, il a été promu commandeur de cet ordre et grand'croix de l'ordre de Charles III d'Espagne.

DONOUGHMORE (Richard-John HELY-HUTCHINSON, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1823, à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique du parti conservateur. Il est devenu lieutenant-colonel de la milice du comté de Tipperary, membre du Conseil privé, vice-président (1858), puis président (1859) du Conseil de commerce. De son mariage avec miss Steele (1847) le comte de Donoughmore a eu trois enfants, dont l'aîné, John-Luc-Georges, vicomte SUIRDALE, est né en 1848, près Dublin.

DOO (Georges-Thomas), graveur anglais, né vers 1807, s'est en quelque sorte formé lui-même, en s'efforçant de marcher sur les traces de Strange et de Sharp, les maîtres qu'il a le plus étudiés. Refusant de mêler son nom aux entreprises commerciales, il a choisi parmi les peintres étrangers ou nationaux quelques œuvres sérieuses et n'a pas hésité à leur consacrer un travail de plusieurs années. Nous citerons en ce genre : *l'Enfant Jésus* de Raphaël, l'*Ecce homo* du Corrége, les *Pèlerins en vue de Rome* de M. Eastlake, *un Prêche de John Knox*, de Wilkie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a remarqué ses *Têtes d'enfant*, d'après Lawrence, une toile de Van Dick, *le Lord en exil*, de Reynolds, etc. Il a obtenu une médaille de 3e classe. En novembre 1856, il a été élu membre associé de l'Académie royale des beaux-arts.

DORA D'ISTRIA (Hélène GHIKA, princesse KOLTZOFF-MASSALSKY, plus connue sous le pseudonyme de), femme de lettres valaque, née le 22 janvier 1829, à Bucharest, est fille de feu le grand-ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Les leçons de Georges Pappadopoulos, de fréquents voyages en Allemagne et en Italie, des séjours prolongés à Berlin, à Vienne, à Venise, lui permirent de joindre à la connaissance des langues et des littératures anciennes celle de la plupart des idiomes modernes de l'Europe : elle entreprit dès l'âge de quinze ans une traduction en allemand de l'*Iliade*, et quelque temps après, écrivit plusieurs pièces pour le théâtre. Jouissant dans sa patrie d'une certaine réputation de savoir et de beauté, elle épousa, en 1849, le prince Koltzoff-Massalsky, d'une des plus anciennes familles russes, et passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour. Quelques années après (1855), nous la retrouvons en Suisse, où elle exécuta la première l'ascension du Mœnch, dans l'Oberland bernois, puis en Belgique, à Ostende, où elle mit la dernière main à son ouvrage de *la Vie monastique dans l'Église orientale*, publié cette même année à Bruxelles, sous le pseudonyme de *Dora d'Istria* (par allusion au fleuve de sa patrie, l'Ister ou Danube). De là elle revint en Suisse, où elle a presque constamment résidé depuis.

Mme Dora d'Istria, dont tous les écrits sont inspirés, en religion, par le christianisme évangélique, en politique, par le principe de nationalité et le libéralisme, a publié, outre *la Vie monastique* (Paris et Genève, 1855, nouv. édit. très-augmentée) : *les Héros de la Roumanie* (Gli eroi della Rumenia); *les Roumains et la Papauté* (I Rumeni ed il Papato), en italien : ces deux ouvrages, publiés d'abord dans le *Diritto*, de Turin, feuille libérale, ont pour but de justifier la séparation des Roumains d'avec Rome; *les Femmes en Orient* (Zurich, 1858, 2 vol. in-12); *Des femmes par une femme* (1864, 2 vol. in-8); *la Vénitienne* (même année); des fragments sur *la Suisse italienne* dans les journaux de cette contrée, puis un grand nombre d'articles dans des revues étrangères, notamment dans *le Spectateur d'Orient* et *l'Espérance*, journaux d'Athènes et, depuis 1850, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Mme Dora d'Istria a aussi cultivé les arts avec quelques succès. En 1854, deux paysages, exposés par elle à Saint-Pétersbourg, lui ont valu une médaille d'argent. Plusieurs monographies biographiques ont été publiées sur Mme Dora d'Istria, notamment en allemand.

DORCHESTER (Guy CARLETON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811 à Bromley (comté de Kent) descend d'un général élevé en 1786 à la pairie hérditaire. Connu d'abord sous le nom de Carleton, il embrassa la carrière des armes et se retira au bout de quelques années avec le grade de lieutenant de hussards. En 1826, il prit à la Chambre des Lords le titre et la place de son cousin, décédé sans postérité. Il appartient au parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Wauchope (1837), il a pour héritier son oncle, le révérend Richard CARLETON, né en 1792, et recteur d'une paroisse de Hampshire.

DORÉ (Paul-Gustave), peintre et dessinateur français, né à Strasbourg, en janvier 1832, vint à Paris, en 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne et travailla, dès 1848, avec M. Bertall, au *Journal pour rire*. La même année, il produisit des dessins à la plume exposés au salon, et des *Albums* qui eurent un certain succès. Aux salons suivants, il envoya de nouveaux sujets : *les Pins sauvages, le Lendemain de l'orage*, souvenirs des Alpes, *les Deux mères, la Prairie, le Soir* (1849-1853); *la Bataille de l'Alma*, à l'Exposition universelle de 1855; neuf *Vues, Sites* ou *Paysages* exposés en 1857, avec *la Bataille d'Inkermann*. Il a obtenu une mention à ce dernier salon. Il a exposé depuis cette époque : *Dante et Virgile dans le neuvième cercle des enfers* (la divine Comédie. Dante), un *Vallon des Vosges*, trois dessins : *Dante et Virgile traversant le Styx, Dante et Virgile aux enfers devant la tombe de Farinata, Paolo et Francesca di Rimini aux enfers* (1861); un *Épisode du déluge, le Vito*, danse de gitanos à Grenade; *Françoise de Rimini et Paolo* (1863), etc.

En dehors de ces essais de peinture, M. Gustave Doré multipliait les croquis, les fantaisies, les sujets de genre. La verve et la facilité de son dessin, l'ensemble et l'énergie de ses compositions, dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches de Louis XIV, lui ont fait en peu de temps une réputation populaire. Il a donné au *Journal pour tous* un très-grand nombre de scènes illustrées, fondé, avec M. Philipon, le *Musée anglo-français* et illustré, entre autres publications importantes : *les OEuvres de Rabelais* (1854); *la Légende du Juif-Errant, les Contes drôlatiques* de Balzac (1856); *les Contes de Perrault*; les *Essais* de Montaigne (1857); le *Voyage aux Pyrénées* de M. Taine (1859); *l'Enfer* de Dante (1861, grand in-folio); les *Contes de Perrault* (1861, in-folio); *Don Quichotte* (1863, 2 vol. in-folio), etc. Plusieurs des grands dessins de ces publications ont été reproduits comme tableaux par l'artiste, aux salons des années correspon-

dantes. M. G. Doré a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

Son frère aîné, M. Ernest Doré, né à Strasbourg en août 1831, s'est livré à la composition musicale et s'est fait connaître par des *Romances*, par une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette (Pâques 1856), etc.

DORET (Louis-Isaac-Pierre-Hilaire), marin français, sénateur, né à Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure), le 15 janvier 1789, entra comme mousse dans la marine de l'État et, à la suite de plusieurs campagnes, fut nommé en 1812 enseigne de vaisseau. En 1815, il offrit à Napoléon de le transporter aux États-Unis, malgré la surveillance d'une escadre anglaise. Destitué par la Restauration, ainsi que huit de ses camarades qui avaient pris part à cet acte de dévouement, il servit jusqu'en 1830 dans la marine marchande. Après la révolution de Juillet, il recouvra son grade et devint, au bout de quelques mois, lieutenant de vaisseau (1er mars 1831). Nommé en 1838 chef d'état-major de la flotte que commandait l'amiral Baudin, il fit la campagne du Mexique, et prit part au siége de Saint-Jean d'Ulloa. Le 14 juin 1839, il fut promu au grade de capitaine de corvette. En cette qualité, il eut à remplir diverses missions lointaines, et fit plusieurs voyages en Afrique. En septembre 1844, il devint capitaine de vaisseau, et fit, peu de temps après, valoir ses droits à la retraite. Il vivait à Brest, lorsqu'en 1849 le président de la République le nomma gouverneur de l'île Bourbon. Un décret du 4 mars 1853 lui a conféré la dignité de sénateur. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

DORIA-PAMPHILI-LANDI (don *Philippe*-André), chef actuel d'une ancienne et illustre famille génoise, né le 28 septembre 1813, a succédé, le 26 janvier 1838, à son père, le prince *Louis*, comme prince de Valmontone, San-Martino, etc., dans les États de l'Église, de Torriglia, etc., dans les États sardes, de Melfi, etc., dans le royaume de Naples. Il s'est marié le 4 avril 1839 à lady *Marie* Talbot, fille du comte de Shrewsbury, née le 29 mai 1815, morte le 18 décembre 1858, dont il a eu deux fils : *Jean*-André, né le 4 août 1843; *Alphonse*-Marie, né le 25 septembre 1851, et trois filles. Il a un frère, *Dominique*, né le 30 mai 1815, chevalier de l'ordre de Saint-Jean.

DORIAN (Pierre-Frédéric), homme politique français, député, est né le 24 janvier 1814. Maître de forges et maire d'Unieux, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition pour la 2e circonscription de la Loire, par 7 232 voix sur 15 296 votants. Il avait pour concurrent M. de Charpin Feugerolles, candidat du gouvernement.

DORLAN [du Bas-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Schelestadt, le 3 janvier 1803, étudia le droit et s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Il professait sous le règne de Louis-Philippe des opinions républicaines et des sympathies assez vives pour l'école de Fourier. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans son département, le huitième sur quinze, par 75 820 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique napoléonienne, sans soutenir la mise en accusation du président et de ses ministres. M. Dorlan ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau.

DORMER (Joseph-Thaddée Dormer, 11e baron), pair d'Angleterre, né en 1790, à Gran (Hongrie), est fils d'un officier général au service de l'Autriche. Il y entra lui-même, prit part aux campagnes contre la France et occupa en 1826 à la Chambre des Lords la place de son cousin, décédé sans postérité. Il est attaché à la politique du parti libéral et a été nommé député-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage avec une fille de sir H. Tichborne (1829) il a eu cinq enfants dont l'aîné John-Baptiste-Joseph Dormer, né en 1830, près Warwick, est devenu capitaine aux grenadiers de la garde en 1855, est passé, avec le même grade, en 1858, au 74e régiment d'infanterie, et a été en 1863, chargé de l'inspection des armes.

DORMEUIL (Charles Contat-Desfontaines, dit), ancien acteur français, directeur de théâtre, né à Paris, en 1794, appartenait à une famille célèbre dans le monde dramatique, et remplit lui-même, de 1815 à 1820, l'emploi de divers rôles comiques sur des scènes de société et les théâtres de banlieue. Dès la création du Gymnase-Dramatique, il fut choisi par Delestre-Poirson comme régisseur général de la scène, et exerça ces fonctions de 1820 à 1831. Il obtint ensuite et partagea jusqu'en 1846, avec M. Charles Poirson, frère de Delestre-Poirson, le privilége de l'ancien théâtre Montansier, alors café de la Paix, qui ouvrit le 6 juin 1821, organisa une Société au capital de 360 000 francs, divisé en 120 actions, et inaugura ce nouveau théâtre en juin 1830, sous le nom de théâtre du Palais-Royal. L'accueil fait aux pièces de genre et aux comédies de salon, dans lesquelles il affrontait lui-même les tempêtes d'un parterre orageux, le décida à exploiter le genre de comique le plus gai, le plus bouffon, le plus risqué. Un grand nombre de folies à effet, toujours plus amusantes que morales, donnèrent à cette salle sa spécialité et firent sa fortune. M. Dormeuil passait pour un des directeurs qui surveillent de plus près la mise en scène. A la mort de Lurine, directeur du Vaudeville (novembre 1860), il prit la direction de ce théâtre conjointement avec M. Duponchel. Après deux années et demie d'une administration qui ne compte qu'un grand succès, *Nos Intimes* et d'assez nombreux échecs, M. Dormeuil donna sa démission (avril 1863). Il avait laissé, en 1858, le privilége de son théâtre aux mains de son fils. Il a été plusieurs années juge au tribunal de commerce.

On a de lui quelques écrits et pièces de théâtre : *Réflexion sur la liberté des théâtres* (1838, broch. in-8); *le Télégraphe, ou le Commissaire général*, vaudeville en 2 actes, avec MM. Edouard et Théaulon; *la Fête des marins, ou la Saint-Charles à Dieppe*, vaudeville en un acte, avec Théaulon et Chabot de Boin, etc.

DORN (Jean-Albrecht-Bernard), orientaliste allemand, né le 11 mai 1805, à Schenerfeld (duché de Cobourg), étudia aux universités de Halle et de Leipsick, prit ses grades, et après un voyage en France et en Angleterre, devint professeur ordinaire de langues orientales à l'université russe de Charkow (1829). Six ans après, il fut appelé à Saint-Pétersbourg où il fut d'abord professeur d'histoire et de géographie asiatiques à l'institut oriental, puis, en 1843, conservateur de la bibliothèque impériale et directeur du musée asiatique. Il est membre de l'Académie des sciences.

Les études de M. Dorn ont eu pour objet principal l'histoire et la langue des Afghans avec l'histoire et la géographie du Caucase et des bords méridionaux de la mer Caspienne. On lui doit sur ce sujet une traduction anglaise de l'*Histoire des Afghans* de Neamet-Ullah (Londres, 1829, 2 vol.); *Observations grammaticales sur la langue des Afghans* (Grammat. Bemerk. über die Sprache der Afghanen; Saint-Pétersbourg, 1840); *Chrestomathie de la langue des Afghans* (Chrestomathie of the Pushtu or Afghan language; Ibid., 1847), accompagnée d'un *Glossaire*; la traduction allemande et l'édition du texte persan de l'*Histoire de Tabaristan, de Ruyan et de Masenderan*, de Schin-el-din (Geschichte von Tabaristan, etc.; Ibid. 1850, 2 vol.) et de l'*Histoire de Tabaristan*, de Chondemir (Geschichte Tabaristans, Ibid., 1850), etc.

On cite encore de lui : *Commentatio de psalterio Aethiopico* (Leipsick, 1825); *le Musée asiatique de l'académie impériale des sciences* (das asiatische Museum der Kaiserl. Akad. der Wissenschaften; Saint-Pétersbourg, 1846); le *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux* de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg (Ibid., 1852); enfin un grand nombre d'excellents travaux sur l'histoire, la géographie, la numismatique et l'archéologie orientales, dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'académie de Saint-Pétersbourg.

DORN (Henri-Louis-Egmont), compositeur et chef d'orchestre allemand, né à Kœnigsberg, le 14 novembre 1804, fit d'abord son droit et entra dans la carrière administrative. A vingt-deux ans, il fit représenter à Berlin son premier opéra, *les Pages de Roland*, dont il avait écrit également le libretto et la partition. En 1827, il fut nommé professeur à la nouvelle école musicale de Francfort-sur-le-Mein; mais il fut appelé bientôt, comme chef d'orchestre, au théâtre de Kœnigsberg. Il passa, en la même qualité, à Leipsick, et après avoir occupé diverses positions, entre autres celle de maître de chapelle à Riga, devint, en 1829, maître de chapelle au théâtre de la cour de Berlin.

Il faut citer encore parmi ses opéras : *la Mendiante; Abu-Kara; Artaxercès* (1831); *l'Échevin de Paris* (1838); *la Bannière d'Angleterre* (1843); sans compter un grand nombre de compositions instrumentales d'une savante orchestration, qui, comme sa sonate, *le Camp*, ont eu du succès.

DORNER (Jean-Auguste), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1809, à Neuhausen-ob-Eck (Wittemberg), où son père était pasteur, acheva ses études à l'université de Tubingue, et revint, en 1832, à Neuhausen, comme vicaire de la paroisse de son père. En 1836, il reçut à Tubingue le grade de docteur, puis voyagea en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour y étudier l'état des églises réformées. A son retour, il occupa successivement des chaires de théologie à Tubingue (1838), à Kiel (1839), à Kœnigsberg (1840-1849): puis il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie de Bonn et membre du consistoire de Coblentz.

Son principal ouvrage est une *Histoire du développement de la doctrine de la personne du Christ depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Entwickelungsgeschichte der Lehre von der Person Christi von, etc.; Stuttgart, 1839; 2e édit. très-augmentée, 2 vol., 1854), travail considérable qui devait être complété par l'*Exposition* de la doctrine dont l'auteur a d'abord fait l'histoire (Darstellung der Lehre, etc., 1re partie, 1845-1846, 2 vol.). On cite encore de M. Dorner : *le Piétisme, surtout en Wurtemberg* (Hambourg, 1840); *le Principe de notre Église* (das Princip unserer Kirche, Kiel, 1841); *De Oratione Christi eschatologica Matth.* XXVII, 1-36 (Stuttgart, 1844), etc.

DORNIER (Aimé-Antoine-Marie), médecin français, né le 29 janvier 1783, à Bourg (Ain), fit dans cette ville ses études classiques et médicales, prit le diplôme d'officier de santé et exerça sa profession de 1804 à 1812 à Pont-d'Ain. Il vint ensuite à Paris, s'y fit recevoir docteur en 1817, et fut pendant vingt ans attaché au bureau de charité du VIIe arrondissement.

Ses principaux écrits sont : *Épidémies de phlegmasies pulmonaires aiguës* (1817, in-8), observées par lui dans son département; *Œuvres complètes d'Hippocrate* (1827, 1re livr., inachevé), en grec, latin et français, et précédées *Du Charlatanisme médical* (1837). M. Dornier est auteur de divers opuscules littéraires, entre autres d'un poëme sur Mme de Sévigné (1842).

DORTET DE TESSAN (Louis-Urbain), ingénieur français, né le 25 août 1804, fut, de 1822 à 1824, élève de l'École polytechnique, sortit dans le corps des ingénieurs hydrographes, et fit partie, en 1837, du voyage de *la Vénus* autour du monde. Ingénieur de première classe depuis le 15 septembre 1848, il a été admis à la retraite en 1852 et réside maintenant au Vigan (Gard). Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (Géographie et Navigation), en décembre 1858, et promu officier de la Légion d'honneur en avril 1843.

Il est auteur de la *Physique* pour le *Voyage autour du monde* d'Abel du Petit-Thouars (1844); il a annoté la *Description des côtes de l'Algérie*, d'A. Bérard, et écrit quelques *Mémoires*. *

DORUS GRAS (Julie-Aimée Van Steenkiste, dite Dorus, dame), cantatrice française, née à Valenciennes, en 1813, et fille d'un ancien officier de l'empire devenu chef d'orchestre au théâtre de cette ville, reçut de lui sa première instruction musicale. A huit ans, elle fut envoyée au Conservatoire de Paris, aux frais du budget municipal. Elle remporta le premier prix de chant dès l'année suivante, et entra dans la musique de la chambre du roi. Quelques années après, elle figurait à Bruxelles dans plusieurs concerts, étudiait la déclamation lyrique et débutait au théâtre royal. Ramenée en France par la révolution belge, elle fut engagée au grand Opéra (novembre 1830), où elle est restée vingt années, s'y maria, en avril 1833, à M. Gras, violoniste distingué, dont elle joignit le nom au sien, et devint, en 1836, à la retraite de Mme Damoreau, chef d'emploi des premiers rôles.

Applaudie surtout jusque-là dans *le Comte Ory*, dont elle affectionnait la musique légère, Mme Dorus-Gras reprit dès lors, dans le répertoire courant, *Guillaume-Tell*, *la Muette*, *le Rossignol*, *Fernand Cortez*, créa, avec un succès constant, Thérésina dans *le Philtre*, le page dans *Gustave*, Alice dans *Robert-le-Diable*, Marguerite dans *les Huguenots*, Eudoxie dans *la Juive*, Ginevra dans *Guido*, Ritta dans *la Xacarilla*, etc. (1836-1847). Pendant ses vacances annuelles, elle donnait de fructueuses représentations en province et à l'étranger. En décembre 1832, elle prit à l'improviste, sur la scène de l'Opéra-Comique, le rôle d'Isabelle dans *le Pré aux Clercs*. Mme Dorus-Gras représentait à l'Académie de musique, la méthode italienne des broderies et des roulades, et se distinguait par la vigueur, la justesse et la netteté du chant, la souplesse et l'étendue de sa voix.

Son mari, M. Gras, s'est retiré de l'Opéra en même temps qu'elle. — Son frère aîné, M. Vincent-Joseph-Louis Van-Steenkiste, dit Dorus, né à Valenciennes, le 1er mars 1812, tient encore l'emploi de première flûte à l'Opéra. Cet habile virtuose, seul héritier, parmi nous, des Tulou et des Drouet, est membre de la Société des concerts du Conservatoire, où ses solos, également remarquables par la pureté, la largeur et l'éclat de l'exécution, lui ont valu de véritables triomphes.

DORVAULT (N....), pharmacien français, né vers 1815, reçut à Paris son diplôme en 1841, après avoir été lauréat de l'École spéciale. Il est devenu directeur de la pharmacie centrale de France, dont il a préparé le plan en 1852.

On a de lui : *l'Officine* (1844, in-8), répertoire général de pharmacie pratique, réimprimé et augmenté en 1850; *Iodognosie* (1850, in-8), monographie chimique, médicale et pharmaceutique des iodiques en général, et plusieurs mémoires insérés dans les recueils scientifiques.

DOSSABHOY SORABJEE, savant et orientaliste indien, né en 1786, à Broach (province de Guzerat), appartient à une famille sacerdotale de Parsees, chez lesquels la prêtrise est héréditaire. Après de brillantes études au séminaire de Bombay, il se voua à l'éducation (1803) et acquit rapidement une réputation méritée, aussi bien par son habileté de professeur que par son talent de linguiste. Toutefois, en l'absence de toute école anglaise à Bombay, il ignorait l'anglais et se trouvait réduit à instruire exclusivement des Orientaux. Il triompha de cet obstacle en étudiant dans ses loisirs et en apprenant l'anglais sans le secours d'aucun maître. Il y réussit tellement qu'à partir de 1817 il devint le principal et, pour ainsi dire, l'unique professeur des employés civils et militaires de la Compagnie dans les provinces de l'Est. En 1855, il a été nommé à l'une des justices de paix de Bombay.

On doit à Dossabhoy un grand nombre d'ouvrages : des vers estimés sur des sujets persans et indoustanis; *Idiomatical sentences*, vocabulaire de conversation usuelle en anglais, hindoustani, guzarate et persan (1843), des traductions parmi lesquelles on cite : le traité historique persan, *Kadeen Namah* (1808); le Shawahuel-un-Natisah-Fi-Isbatil Kabisah (1827), le *Gawahud-Kabeesah-Dur-Deen-i-Zartoshtiyeh* (1832), le *Daf-eet-Hazl* (1833), traités religieux; le *Tazkarat-ul-Hukama*, vie, récits et doctrines morales des anciens philosophes grecs et des mahométans modernes (1818); le *Taleemi-Zartosht* ou les Doctrines de Zoroastre (1839); l'ouvrage anglais : le *Catéchisme de la santé* (1846) : les trois traités théologiques et philosophiques *Khistah*, *Zar-i-Dost Afshar* et *Zindah Rood* (1849), etc. *

DOTTIN (Henri), littérateur français, né à Beauvais, le 4 mai 1816, débuta de bonne heure par quelques essais poétiques, et fonda, en 1843, l'Athénée du Beauvoisis dont il fut le premier président. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages, notamment : *Cent et une épigrammes de Martial*, *les Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle, traductions en vers (1838 et 1839); *Fables en quatrains; les Cendres d'un empereur*, poëme en trois époques (1840); *Verselets* (1841); *la Femme de l'ouvrier*, roman en vers (1843); *Chants du pays*, poésies (1845); *Économistes et industriels, ou la Question du libre-échange* (1847); *Napoléoniennes*, poésies (1852); des *Études littéraires* sur Amédée du Leyris, C. L. Mollevaux, Préville (1844-1852); *la Statue de Jeanne Hachette*, poésie (1851). Il a fourni des articles au *Monde littéraire* et à divers journaux de son département, quelques-uns sous le pseudonyme de *Léontine de R.*

DOUBLAT (A....) (des Vosges), ancien député français, représentant du peuple, né le 7 novembre 1800, maître de forges et propriétaire de scieries à Brouvelieures, fut, en 1834, envoyé par l'arrondissement de Saint-Dié à la Chambre des Députés, où son père avait longtemps siégé. Réélu à toutes les législatures, il fit partie jusqu'en 1848 de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 83 995 voix, le premier des onze élus des Vosges. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il est membre du conseil général des Vosges.

DOUBLET de Boisthibault (François-Julie), littérateur français, né à Chartres (Eure-et-Loir), le 13 février 1800, fit ses études de droit à Paris, s'inscrivit au barreau et plaida avec quelque succès. Correspondant de *la Thémis* et de la *Gazette des Tribunaux*, il a fourni des articles sur le droit et les jurisconsultes au *Dictionnaire du droit français* de Paillet, à la *Revue encyclopédique*, à la *Biographie des contemporains* de Rabbe, etc.

Il a, en outre, publié une *Épître au roi Charles X* (1827), des articles d'antiquités relatifs à la cathédrale de Chartres, une édition des *OEuvres* de Collin d'Harleville (1827, 2 vol. in-8); des *Notices* sur le savant docteur Doublet, son oncle, le duc de La Rochefoucault-Liancourt, Mallebranche, Marceau (1851); divers *Mémoires* couronnés par la Société de la morale chrétienne, entre autres : *du Régime cellulaire* (1839, in-8), et *de l'Agiotage* (1840); enfin les *Vieilles maisons de Chartres* (1853, in-8). Il a inséré divers mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires, dont il est membre. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort le 16 janvier 1862.

DOUDEAUVILLE (duc de). V. La Rochefoucauld.

DOUCET (Charles-Camille), auteur dramatique français, né à Paris, le 16 mai 1812, étudia le droit, fut reçu avocat, passa quelque temps dans une étude de notaire, puis entra, en 1837, dans l'administration de la Liste civile. Il marqua ses débuts au théâtre par un vaudeville que Bayard signa avec lui : *Léonce* (théâtre des Variétés, 4 août 1838). Abordant ensuite la comédie en vers, il écrivit plusieurs pièces et obtint d'honorables succès : à l'Odéon, il donna *un Jeune homme*, trois actes (29 octobre 1841) ; *l'Avocat de sa cause*, un acte (5 février 1842); *le Baron Lafleur*, trois actes (13 décembre 1842); *le Dernier banquet de 1847*, revue en trois actes (30 décembre 1847); *les Ennemis de la maison*, trois actes (6 décembre 1850), qui ont été repris avec des changements au Théâtre-Français en 1854. C'est également sur cette dernière scène qu'ont été représentés *la Chasse aux fripons*, trois actes (27 février 1846), *le Fruit défendu*, comédie en trois actes (23 novembre 1857). Ces différents ouvrages ont été réunis, en 1858, sous le titre de *Comédies en vers* (2 vol. in-8). Il a donné depuis aux Français *la Considération*, comédie en quatre actes, en vers (6 novembre 1860).

On a encore de M. Camille Doucet de nombreuses poésies et diverses pièces de circonstance,

telles que *Versailles* (1840) et *Le 16 mars 1856*; *le Chant du cygne*, petit drame en vers; *Le 6 juin 1606*, à-propos en vers, représenté à l'Odéon; deux scènes lyriques, *Velasquez* (1847), *la Barque d'Antonio* (1849), couronnées par l'Académie des beaux-arts. Il a longtemps traité au *Moniteur parisien* la critique dramatique.

M. C. Doucet a été nommé, en 1853, chef de la division des théâtres au ministère d'État, et chargé, en cette qualité, de la haute direction des théâtres impériaux de Paris et des départements. Il est devenu directeur de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur, le 1er juillet 1863. A plusieurs reprises sa candidature à l'Académie française a réuni un certain nombre de suffrages. Il en a été élu membre le 7 avril 1865, en remplacement d'Alfred de Vigny. M. C. Doucet a été élu plusieurs fois membre du conseil général de l'Yonne pour le canton de Villeneuve-l'Archevêque. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en avril 1847 et officier en août 1857.

DOUESNEL-DUBOSQ (Robert-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Bayeux (Calvados), le 16 octobre 1798, fut nommé substitut du procureur du roi à Bayeux, en 1828, et fut, après 1830, mis à la tête du parquet de cette ville. S'étant rapproché de l'opposition, il se vit nommer, par M. Guizot, procureur près le tribunal d'Oran; il refusa et fut destitué. En revanche, il fut élu deux fois commandant de la garde nationale et, en 1847, membre du conseil général du Calvados. Riche propriétaire, il fonda une maison de banque dont les opérations étendirent son influence politique. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur douze, par 56 866 suffrages, fit partie du comité de législation et vota avec la fraction la plus modérée du partie républicain. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point au parti de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta dans la vie privée; mais, le 20 février 1859, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Calvados; il fut réélu, au même titre, en 1863, par 15 891 voix sur 23 850 votants. M. Douesnel est devenu membre du conseil général pour le canton de Caumont et chevalier de la légion d'honneur.

DOUGLAS (Stephen), homme politique américain, né en 1812, dans l'État de Vermont, dans une humble condition de fortune, fut d'abord simple ouvrier menuisier et maître d'école. S'élevant successivement aux fonctions publiques, il devint un des hommes politiques les plus influents de l'Union, et fut élu député au Congrès en 1841. Il représenta pendant plusieurs années, au sénat fédéral, l'État de l'Illinois, où il s'était fixé très-jeune. Il fut, en 1850, un des promoteurs du bill du Kansas-Nebraska, tendant à écarter, selon les vues des démocrates, toute intervention du pouvoir fédéral dans la question de l'esclavage. Désigné déjà comme un des futurs candidats à la présidence, il épousa, en 1856, une nièce de la veuve du président Madison. En 1860, il fut choisi par la convention des démocrates du Nord, à Baltimore, comme le candidat du parti à la présidence pour 1860, avec M. Johnson pour vice-président. M. Douglas, renommé pour son énergie et son éloquence, a reçu depuis longtemps le surnom de *Petit Géant de l'Ouest*.

Lors de l'élection du président Lincoln, M. Douglas lui déclara que, bien qu'il fût en opposition avec lui sur presque toutes les questions, il le soutiendrait cependant de tout son pouvoir contre ceux qui voulaient dissoudre l'Union.— Il mourut quelques semaines plus tard à Chicago, le 3 juin 1861, et, à cette occasion, les villes de Washington et de Chicago prirent le deuil.

DOUGLAS. Voy. Hamilton.

DOUGLASS (Frédéric Bailey, dit), publiciste nègre des États-Unis, né dans le comté de Talbot (Maryland), vers 1816, et orphelin de bonne heure, vécut d'abord de la vie tout animale des enfants esclaves. Il avait huit ou neuf ans lorsque son maître le prêta à un de ses parents qui habitait Baltimore et chez lequel, grâce à un traitement plus humain, il prit goût à l'instruction, qu'il appelle dans ses *Mémoires* « le sentier qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Malgré les défenses de ses nouveaux maîtres, il apprit seul à lire, à écrire, à calculer; plusieurs années se passèrent dans cette étude obstinée, mais entourée de périls. En 1832, on le vendit à un planteur de Baltimore; celui-ci, le trouvant faible et indocile, le livra à un M. Covey, qui avait dans le pays la réputation d'un excellent *dresseur d'esclaves*. Les mauvais traitements exaspérèrent le jeune homme, qui ne songea plus dès lors qu'à la fuite. Après une première tentative qui échoua, il réussit, en septembre 1838, à gagner New-York, où il fut rejoint par sa fiancée, une négresse libre, qu'il épousa. Ce fut alors qu'il prit le nom de Douglass, afin d'échapper plus sûrement aux recherches.

A New-Bedford, tout en travaillant de son dur métier d'ouvrier calfat, il ne tarda pas à se faire remarquer, dans les meetings abolitionistes, par une parole empreinte d'onction chrétienne. Choisi, en 1841, par la Société contre l'esclavage, pour propager les doctrines de l'émancipation, ses efforts ont été infatigables: ce fut un véritable apôtre. L'Angleterre, en 1847, l'accueillit avec les plus vives sympathies; des souscriptions spontanées lui permirent de se libérer envers son dernier maître et de fonder à Rochester une revue abolitioniste intitulée *l'Abeille du Nord*. Les *Mémoires* de Douglass, publiés à Boston, en 1845, ont été souvent réimprimés.

DOUTRE (Esprit), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, le 1er juillet 1811, d'une famille d'artisans, se fit ouvrier typographe, et par son intelligence comme par l'ardeur de ses convictions républicaines, acquit dans les ateliers de Lyon une certaine influence politique. En 1840, il fut un des trois ouvriers délégués par sa ville natale pour assister à l'inauguration de la statue de Gutenberg à Strasbourg. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire extraordinaire dans une des communes voisines de Lyon. Candidat des démocrates-socialistes, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 104 891 suffrages, le second sur la liste des quatorze représentants du Rhône. Il fit partie de la Montagne, vota constamment avec les démocrates-socialistes et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et signa la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il prit une part active à tous les actes de l'extrême gauche. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta hors de la vie politique.

DOVE (Heinrich-William), physicien allemand

né à Liegnitz, en Silésie, le 6 octobre 1803, étudia les sciences physiques et mathématiques à Breslau et à Berlin, et fut reçu docteur avec une thèse qu'il publia en 1826: *de Barometrici mutationibus*. Appelé, en 1829, de Kœnigsberg à Berlin comme professeur suppléant de physique, ses travaux sur la météorologie lui valurent bientôt un siége à l'Académie des sciences de cette ville et le titre de professeur ordinaire de physique. Il s'est surtout occupé de recherches sur les vents, dont il a formulé les lois. Il a même essayé d'établir une théorie raisonnée des ouragans et en a donné d'ingénieuses explications. Il a aussi étudié spécialement l'électricité d'induction, et démontré le premier par l'expérience des propriétés intéressantes des courants électriques. M. Dove s'est rendu populaire par ses leçons publiques devant les étudiants et un auditoire nombreux de gens du monde, captivant ceux-là par la science, ceux-ci par sa parole spirituelle et par la clarté remarquable de ses explications.

Parmi ses ouvrages on remarque: *Des Mesures et de l'art de mesurer* (Ueber Mass und Messen, 2e édit., Berlin, 1835), traité qui contient l'origine, la nature et la comparaison des différents systèmes métriques des États civilisés; *Recherches météorologiques* (Meteorologische Untersuchungen, Berlin, 1837); *Traité sur les variations non périodiques de la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (Ueber die nicht periodischen Aenderungen der Temperaturvertheilung, etc., Berlin, 1840-1847, 4 vol.); *Recherches sur l'électricité d'induction* (Untersuch. im Gebiete der Inductionselectricitaet, Berlin, 1843); *Influence des variations de température sur le développement des plantes* (Ueber den Zusammenhang der Waermeveraenderungen der Atmosphaere mit der Entwickelung der Pflanzen, Berlin, 1846); *Tables de température* (Berlin, 1848); *De l'Électricité* (Berlin, 1848), etc.; enfin des articles disséminés dans les *Annales de Poggendorf*, dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Berlin*, etc.

M. Dove avait entrepris, en 1837, la publication d'un *Répertoire complet des sciences physiques*, dont les différentes parties étaient rédigées par des savants célèbres de l'Allemagne: elle a été interrompue. Comme directeur de tous les observatoires de Prusse, il publie tous les ans les résultats de leurs travaux.

DOWNES (Ulysse DE BURGH, 2e baron), général et pair d'Angleterre, né en 1788, à Dublin, appartient à la même famille que le marquis Ulick-John de Clanricarde. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux guerres de la péninsule et se distingua notamment aux batailles de Talavera, où il fut blessé, de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Il était colonel lorsqu'en 1820 il fut chargé des fonctions d'inspecteur général de l'artillerie, qu'il résigna en 1827. L'année précédente, il avait quitté le nom de Burgh en héritant des titres de son cousin, le baron Downes. En 1838, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il soutint les principes du parti conservateur. Nommé major-général et colonel honoraire du 29e de ligne (1850), il fut promu en 1854 au grade exceptionnel de général d'armée. — Il est mort en juillet 1863.

DOWNSHIRE (Arthur WILS BLUNDELL SANDYS TRUMBULL WINDSOR HILL, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1812, à Hillsborough-Castle (comté de Down), descend d'une famille irlandaise élevée en 1756 à la pairie et en 1789 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Hillsborough, il entra en 1836 à la Chambre des Communes sous les auspices du parti conservateur et y représenta pendant dix ans le comté de Down, où il a une grande influence. En 1845, il prit à la Chambre haute la place de son père. En 1852, il fut nommé député-lieutenant du comté de Berks. De son mariage avec une fille du vicomte Combermere (1837), il a eu trois enfants dont l'aîné, comte de HILLSBOROUGH, est né en 1844, à Londres.

DOYEN (Baron-Charles-Pierre), administrateur français, né à Orléans, en 1797, fut tour à tour receveur général du Lot (1823), de la Haute-Vienne (1830) et de l'Aube (1839). Il est devenu, en 1859, second sous-gouverneur de la Banque de France. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1838. — M. Doyen, correspondant des Académies de l'Aube et du Loiret, a publié, en 1853: *Traduction en vers de quelques odes d'Horace* (Troyes, in-8).

DOYÈRE (Louis), naturaliste français, né à Saint-Jean-des-Essartiers (Calvados), en 1811, fut quelque temps professeur d'histoire naturelle au lycée Henri IV. En 1850, il fut appelé à la chaire de zoologie appliquée à l'agriculture, à l'Institut agronomique de Versailles, d'où il passa à l'École centrale des arts et manufactures. Il a remporté, en 1854, un des prix Montyon pour son invention du *tue-teignes*, ou assainisseur mécanique des grains. — Il est mort en Corse, où il était chargé d'une mission scientifique, le 12 juillet 1863.

On doit à M. Doyère, entre autres travaux scientifiques: *Lectures d'histoire naturelle d'après le nouveau programme de l'Université du 4 septembre 1840* (1840, in-8); une traduction estimée de la *Géologie et minéralogie* de Buckland (1838, 2 vol. in-8); de nombreux *Mémoires*, extraits la plupart des *Annales de l'Institut agronomique*, du *Journal d'agriculture pratique*, de la *Gazette médicale* et du *Moniteur des hôpitaux*, entre autres: *Notes sur quelques points de l'anatomie des insectes; Le Lait considéré au point de vue physiologique et économique; Mémoire sur l'ensilage;* sur *l'Accroissement des os;* sur *les Dangers de l'éthérisation et les moyens de les prévenir;* sur *la Respiration et la chaleur humaine dans le choléra*, etc. (1842-1854). M. Doyère a été un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.

DOYLE (Richard), dessinateur anglais, né à Londres, en 1826, a été pendant plusieurs années l'un des collaborateurs ordinaires du *Punch*, auquel il a fourni de nombreuses séries de dessins inspirés par la mode ou la manie du jour. On a beaucoup vanté ses dessins et les légendes spirituelles qui les accompagnent. En 1850, M. Doyle, qui est catholique, cessa de concourir à l'illustration de cette feuille satirique, à cause de ses attaques alors si vives contre le pape et la religion romaine.

Cet ingénieux artiste a travaillé à de nombreuses publications *illustrées*, telles que *le Pot de miel*, de Leig Hunt; *le Roi de la rivière d'or*, de Ruskin; les *Contes de fées*, de Montalba; *les Newcomes*, de Thackeray; le *Voyage de MM. Brown, Jones et Robinson sur le continent*, etc.

DOZY (Reinier), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, descend d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Hollande. Après de très-fortes études d'histoire et de philologie à l'université de sa ville natale, il fut reçu docteur en 1844, et devint, en 1850, titulaire de la chaire

d'histoire. Ce choix était justifié par des travaux importants, qui la plupart ont pour objet l'histoire et la littérature orientales, tels que: *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, qui eut le prix de l'Institut royal des Pays-Bas (Amsterdam, 1845); *Historia Abbadidarum* (Leyde, 1846-1852, 2 vol.); *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (1849); *Catalogus codicum orientalium bibliothecæ Academiæ Lugduno-Batavæ* (Leyde, 1851 et suiv.).

M. Dozy a donné en outre plusieurs éditions de l'*History of the Almohades* d'Abdo'l Wahid al Marrekoski; des commentaires sur quelques poëmes arabes, ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique* de la ville de Leyde. Tous ces travaux ont contribué, en Hollande, au progrès des études orientales.

DRAEXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), poëte et écrivain allemand, né le 17 juin 1806, à Lemberg en Galicie, étudia le droit à Vienne et à Leipsick, écrivit, de 1829 à 1836, dans plusieurs journaux littéraires, voyagea ensuite et habita successivement Paris, Londres, Francfort, Meiningen, Cologne, etc. Enfin il se fixa à Darmstadt, où il rédigea l'*Annuaire littéraire du Rhin* et la *Gazette officielle* de Darmstadt.

Il a publié: *Romances, chants et sonnets* (Romanzen, Lieder, etc. Leipsick, 1826-1828, 2 vol.); *Poésies* (Gedichte; Francfort, 1838; 3e édition, 1848); *Album de fleurs* (Blumenalbum; Siegen et Wiesbaden, 1843), etc., puis des nouvelles et contes réunis en partie sous les titres suivants: *Troupes et marionnettes* (Truppen und Puppen, Leipsick, 1836, 2 vol.); *Excursions* (Fahrten, Erlangen, 1840); *Vignettes, portraits et tableaux de genre* (Vignetten, Portraets, etc.; Francfort, 1845); *Sonnenberg* (Siegen et Wiesbaden, 1845; 2e édition, 1854).

DRAGONETTI (Louis), littérateur et publiciste italien, né à l'Aquila, dans les Abruzzes, vers la fin du dernier siècle, se fit d'abord connaître par des essais littéraires, avant les événements de 1820. Député au parlement de Naples, il s'y fit remarquer comme orateur. Après un court exil, il put rentrer dans le royaume, s'occupa d'économie politique et de littérature et publia, jusqu'en 1848, un grand nombre d'articles dans les journaux et les revues. Il fut de la part de la police l'objet de vexations perpétuelles. En 1832, il établit, pour l'agriculture et l'industrie, une banque dont on l'obligea d'abandonner la direction. Arrêté, relâché, puis repris, il subit de longues détentions. En 1842, il fonda un journal littéraire et archéologique, traitant spécialement de l'histoire des trois Abruzzes; le journal fut supprimé et M. Dragonetti relégué à l'abbaye de Montecassino, où il ne resta pas moins de quatre ans.

Réfugié à Rome en 1846, il s'associa au mouvement réformiste et contribua à fonder trois journaux: l'*Italico*, *la Concordia* et le *Contemporaneo*. Une constitution ayant été proclamée à Naples en 1848, M. Dragonetti s'y rendit et fut nommé directeur des Archives du royaume, puis ministre des affaires étrangères. Il quitta ce poste après la journee du 15 mai. Il resta toutefois au parlement napolitain jusqu'à sa dissolution (12 mars 1849). Puis les épreuves recommencèrent; il perdit trois enfants dont l'un, âgé de vingt-deux ans, donnait les plus grandes espérances. Jeté de nouveau en prison, il fut déclaré innocent par la grande cour criminelle, et ne se vit pas moins forcé, en 1853, de partir pour l'exil.

DRAKE (Frédéric), célèbre sculpteur allemand, né à Pyrmont, le 23 juin 1805, et fils d'un mécanicien habile, dut prendre le métier de son père. Il employait ses heures de loisir à sculpter des figurines de bois et d'ivoire. A l'âge de vingt et un ans, après avoir passé quatre ans chez le mécanicien Breithaups de Cassel, il allait partir pour la Russie, quand le prix offert par un amateur d'objets d'art d'une petite tête de Christ en ivoire, qu'il avait exécutée, le décida à faire exclusivement de la sculpture. Il se fit recommander à Rauch, de Berlin, qui lui conseilla d'abord assez durement de s'en tenir à son excellent métier, puis, à la vue de ses essais, consentit à le recevoir parmi ses élèves.

Après l'avoir laissé lutter quelque temps, à Berlin, contre la misère qui le força de revenir parfois à la mécanique, Rauch le prit chez lui et le mit de moitié dans quelques-uns de ses travaux. Bientôt M. Drake exécuta pour son propre compte une suite d'œuvres sérieuses qui lui firent à lui-même une grande réputation. Nous mentionnerons: une *Madone avec son enfant*, achetée par l'impératrice de Russie; un *Soldat mourant à qui un génie montre la couronne de la gloire*; une *Vendangeuse*, reprise plus tard dans des dimensions colossales; *les huit Provinces de Prusse*, œuvre magistrale exécutée en 1844, dans une des salles du château de Berlin, composée de huit figures colossales et allégoriques, dont on loue le choix des détails et la clarté; huit groupes décorant le pont du même château (1850); un second *Guerrier couronné par la Victoire*, un des chefs-d'œuvre de la sculpture prussienne.

Mais M. Drake doit surtout sa célébrité aux statues, bustes et médaillons qui ont fait de lui le David d'Angers de la Prusse. Il est peu de grands hommes de son pays dont il n'ait conservé la mémoire sur le marbre. Nous citerons les statuettes de *Schinkel*, des deux *Humboldt*, celle de son maître *Rauch*, dont il a fait aussi une statue colossale, en 1852, pour le vestibule du musée de Berlin, la statue colossale de *Justus Mœser*, en bronze, pour la place de la Cathédrale, à Osnabruck (1836); un buste colossal du naturaliste *Oken* pour Iéna, et surtout deux statues colossales du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'une exécutée en 1845 pour la ville de Stettin, l'autre commandée en 1850 par quelques citoyens de Berlin pour la ménagerie de cette ville; cette dernière est ornée d'un bas-relief très-remarquable qui représente différents épisodes du bonheur de l'humanité à tous les âges. M. Drake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Grand vase*, un *Héraut*, couronnement d'une fontaine, le modèle en petit de la *statue* du professeur Rauch, la *Vendangeuse* citée plus haut, et une autre statuette. Il a obtenu une mention.

Les Allemands louent dans M. Drake une science profonde de l'anatomie, le sentiment de la nature, un style élevé, une habileté extrême de disposition, une élégance très-éloignée de l'afféterie, et cette originalité savante qui ne nuit jamais à la perfection même. Il est professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre du sénat de cette académie et chevalier de troisième classe de l'ordre de l'Aigle rouge.

DRAKE (G.-Samuel), auteur américain, né le 10 octobre 1798, à Pittsfield (État du New-Hampshire), tint pendant sept ans une école de district, vint s'installer à Boston et donna ses soins à la réimpression de plusieurs livres historiques. On lui doit un ouvrage qui lui a coûté de longues recherches; c'est un *Dictionnaire biographique des Indiens de l'Amérique du Nord* (the Book of

the Indians, 1833), qui parut d'abord sous le titre de *Indian Biography*; la onzième édition en a paru en 1851 (in-8, 720 p.) Le même sujet lui a inspiré *la Vieille chronique indienne* (1836), récits des premières luttes avec les tribus, et *le Martyrologe indien* (the Indian captivities). En 1852, M. Drake a commencé l'*Histoire de Boston*. Il a publié, depuis 1847, un annuaire historique et généalogique des États du nord de l'Union, sous le titre *New-England Register*.

DRAPER (John-William), chimiste américain, né en Angleterre, vers 1810, fut emmené dès son enfance aux États-Unis. Reçu docteur en médecine à l'université de Pensylvanie en 1837, il devint peu après professeur au collége de Hampden Sidney (Virginie), et, en 1839, professeur à l'université de la ville de New-York. En 1851, il fut nommé président de la Faculté médicale dans la même université.

M. Draper, qui doit sa réputation à ses travaux sur l'action de la lumière, surtout de la lumière latente, a composé plusieurs ouvrages scientifiques élémentaires : *Manuel de physique* (Text-book of natural philosophy; New-York, in-12); *Éléments de chimie* (Elements of chemistry; New-York, in-12), etc.; un grand traité sur la *Chimie des plantes* (the Chemistry of plants; New-York, in-4), avec un *Appendice* contenant plusieurs mémoires sur l'attraction capillaire, l'électricité et l'action chimique de la lumière, et un autre intitulé : *Physiologie, statique et dynamique humaines, ou la Condition et la marche de la vie de l'homme* (Human physiology, statical, etc.; New-York, 1856, in-8, 300 gravures).

Il est aussi auteur de nombreuses brochures sur divers points de physiologie, de médecine, de physique et de chimie, qui ont d'abord paru dans les journaux scientifiques des États-Unis, de Londres et d'Edimbourg. Plusieurs ont été traduits dans les publications spéciales de France, d'Allemagne et d'Italie.

DRAPIEZ (Auguste), savant belge, né à Bruxelles, en 1790, vint à Paris vers la fin de 1809, y publia dès lors quelques traités de minéralogie et se lia avec plusieurs savants français. De retour en Belgique, il fonda avec M. Van Mons et Bory de Saint-Vincent les *Annales des sciences physiques et naturelles* (Bruxelles, 1819-1821, 8 forts vol. in-8.) Il a donné : *Tableaux analytiques et synoptiques des minéraux* (Paris, 1809); *Coup d'œil minéralogique sur le Hainaut* (Bruxelles, 1820); *Dictionnaire portatif de chimie et de minéralogie* (Bruxelles, 1825); *Minéralogie usuelle*, dans la *Bibliothèque industrielle* (1820); *Résumé d'ornithologie*; *Iconographie des oiseaux*, faisant partie de l'*Encyclopédie portative* (Paris, 1829); *Métallurgie pratique*, et une foule d'autres *Traités* plus ou moins élémentaires.

M. Drapiez a en outre pris part à la rédaction du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, et fourni diverses *Réponses* à la collection des *Mémoires sur les questions proposées par l'Académie de Bruxelles*.

DRAPPIER [des Ardennes], ancien représentant du peuple français, né à Houard (Ardennes), le 15 février 1811, appartint constamment à l'opposition libérale jusqu'en 1848. Notaire à Sedan, il fit partie du conseil général des Ardennes sous le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans son département, le sixième sur huit, par 29005 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, M. Drappier fit partie de l'opposition, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

DREIBHOLTZ (Christian-Lodenyk-Willem), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1799, a eu pour maître le peintre J.-C. Schotel, et s'est surtout adonné au genre du paysage et aux tableaux marines. On cite parmi ses œuvres principales : *les Côtes de Boulogne*, *Vue de Dordrecht*, tableaux acquis par le musée de Harlem; *la Plage de Scheveningue*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Cet artiste réside depuis de longues années à la Haye, où son atelier a toujours été fréquenté par de nombreux élèves.

DRÉOLLE (Jean-André), littérateur français, né à Libourne (Gironde), le 7 octobre 1797, était bibliothécaire de sa ville natale, lorsque Jay l'appela à Paris, en 1830, et l'attacha au *Constitutionnel*. Sept ans après, M. Dréolle fut nommé professeur à l'Athénée royal, et y fit un cours d'histoire religieuse. A la même époque, la retraite de Jay et de Jouy lui fit quitter la rédaction du *Constitutionnel*, et il passa à celle des *Débats*. En 1848, il alla fonder à Libourne le journal *le Peuple*, organe de la politique modérée. De retour à Paris, il ne s'occupa plus, dans le *Journal des Débats*, que de questions littéraires, artistiques et agricoles.

On a de M. J. A. Dréolle : *De l'influence du principe religieux sur l'homme et sur la société* (1838, in-8); *Notice sur le chancelier Dambray* (1843); *Expédition anglaise sur le Niger* (1844), et une foule d'articles dans divers recueils, tels que le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie du* XIX*e* *siècle*, la *Revue indépendante*, l'*Artiste*, la *Revue française*, etc.

DRÉOLLE (Ernest), fils du précédent, né à Libourne, vers 1825, attaché au cabinet du grand référendaire de la Chambre des Pairs avant la révolution de 1848, débuta en 1846, par des articles de critique dramatique dans la *France théâtrale*, et rédigea la partie judiciaire du *Pays* en 1849. Fondateur-gérant de l'*Écho de la marine*, en 1850, et rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin*, en 1852; il fut attaché au *Pays* en 1851, au *Constitutionnel* en 1857, puis à la *Patrie*. Il a publié en 1856 : *Éloge biographique de M. Q. de La Tour, peintre du roi Louis XV*, etc. (In-8.) Il a signé plusieurs de ses articles du pseudonyme *Ernest de Nodon*. M. E. Dréolle, à l'issue de la campagne d'Italie, dont il avait suivi les opérations avec le quartier général, a été décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

DREUX-BRÉZÉ (Pierre-Simon-Louis-Marie DE), prélat français, né à Brézé (Maine-et-Loire), le 2 juin 1811, est le troisième fils du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies sous Louis XVI. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1835 et devint presque aussitôt vicaire général de M. de Quélen, archevêque de Paris. Appelé au diocèse de Moulins par décret du 28 octobre 1849, il a été sacré l'année suivante. Il était le plus jeune évêque de l'Église de France. Au commencement de 1857, M. de Dreux, qui n'a jamais dissimulé ses opinions ultramontaines et légitimistes, a attiré l'attention publique sur son administration par quelques démêlés avec des curés de canton qu'il avait trouvé le moyen de dépouiller de toute indépendance, en rendant illusoire par une démission en blanc leur inamovibilité. L'affaire, évoquée devant le conseil d'État, aboutit à

un appel comme d'abus. L'encyclique du pape du 8 décembre 1864 fut aussi l'occasion pour l'évêque de Moulins d'une censure. Il en fit faire la lecture dans ses diocèses, malgré le refus d'autorisation du gouvernement: un recours comme d'abus eut encore lieu, et l'abus déclaré par le conseil d'État, fut publié par un décret du 8 février 1865.

DREUX-BRÉZÉ (Emmanuel-Joachim-Marie, marquis DE), officier français, né aux Andelys (Eure), le 25 décembre 1797, est le frère aîné du précédent. Élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, il entra en 1812 dans les pages de l'empereur et passa comme lieutenant, en 1814, aux chevau-légers. Après avoir étudié sur les champs de bataille de l'Europe toutes les grandes manœuvres de nos armées, il fut attaché à l'ambassade de Russie (1819) et accompagna de La Ferronays au congrès de Vérone. Capitaine d'état-major en 1822, il fit l'année suivante la campagne d'Espagne, se distingua en plusieurs rencontres et devint tour à tour aide de camp des maréchaux Soult et Moncey. En 1826 il adressa au ministre de la guerre un *Rapport* détaillé sur les colonies militaires de cavalerie de la Russie méridionale. M. de Dreux-Brézé, pour rester fidèle à la monarchie déchue, s'est retiré du service militaire au mois d'août 1830.

DREVES (Lebrecht), poëte allemand, né à Hambourg, en 1816, étudia le droit de 1836 à 1838 aux universités d'Iéna et d'Heidelberg, puis vint exercer au barreau de sa ville natale la profession d'avocat. Il rédigea quelque temps un journal politique intitulé *Nouvelles feuilles de Hambourg* (Neue hamburgische Blaetter). Outre une comédie, *le Sauveur*, il a publié des poésies d'un caractère élevé : *Accents lyriques* (1837); *Vigiles, chants nocturnes* (Bonn, 1839); *Simples chants* (Hambourg, 1843); *les Trois amis*, etc.

DREW (André), marin anglais, né vers 1790, entra dans la marine royale comme volontaire de première classe en 1806. Il prit part au bombardement de Copenhague, à l'expédition de Walcheren, aux opérations militaires du nord de l'Espagne. A bord de *l'Eurotas*, il gagna le grade de lieutenant dans un combat naval entre ce bâtiment et la frégate française *la Clorinde* (1813). Il navigua ensuite sur *le Wye* et *la Thétis*, et fut chargé de réprimer une des tribus révoltées sur les frontières de la colonie africaine du Cap.

En 1837, lors de l'insurrection du Canada, le capitaine Drew, qui était en station sur les côtes de ce pays, donna quelque célébrité à son nom par un acte d'audace inouïe. Des Américains, désireux de combattre les Anglais, s'étaient ralliés au chef des rebelles, Mackenzie, et avaient pris, sous sa conduite, l'île de la Marine (Navy island), située au milieu du Niagara, un peu au-dessus des célèbres cataractes. Le bateau à vapeur *la Caroline*, portant le pavillon de l'Union et monté par des Américains, servait aux communications entre l'île et les États-Unis, et ne se montrait jamais dans les eaux anglaises. Une nuit que ce bateau était à l'ancre, protégé par le fort Schlosser, le capitaine Drew, d'accord avec le colonel Mac-Nab, lança ses marins à bord; tout l'équipage fut massacré, et *la Caroline*, incendiée, descendit le fleuve et disparut dans la chute.

Cet outrage, volontairement infligé à une nation amie, souleva entre les deux gouvernements de nombreuses difficultés que compliqua encore le procès de l'Anglais Mac-Leod, accusé d'y avoir pris part. Quant au capitaine Drew, il reçut les remercîments des Chambres du Haut-Canada, fut nommé commodore de la marine coloniale et chargé quelque temps de la surveillance du lac Érié. En 1843, il alla remplir au cap de Bonne-Espérance les fonctions de commissaire.

DROBISCH (Moritz-Wilhem), mathématicien et philosophe allemand, né à Leipsick, le 16 août 1802, acheva ses études à Grimma, prit ses grades universitaires et retourna comme professeur dans sa ville natale. Il enseigna d'abord les mathématiques (1827), puis la philosophie (1842). En 1835, 1845 et 1847, il prit une part active aux travaux de réorganisation de l'instruction publique en Saxe.

Parmi ses ouvrages, il faut signaler : *de l'Enseignement des mathématiques et de la philosophie* (Philosophie und Mathematik al Gegenstaen des Gymnasialunterrichts; Leipsick, 1832), *Principes de la théorie des équations numériques supérieures* (Grundzüge der Lehre von den hœheren numerischen Gleichungen; Ibid., 1834); *Documents pour servir à l'étude du système philosophique de Herbart* (Beitraege zur Orientirung über Herbart's System der Philosophie; Ibid., 1834) : *Nouvelle exposition de la logique* (Neue Darstellung der Logik: Ibid.: 1836; 2ᵉ édit., 1851); *Principes de la philosophie théologique* (Grundlehre der Religions-philosophie; Ibid., 1840); *Psychologie expérimentale* (Empirische Psychologie; Ibid., 1842); *Premiers principes de psychologie mathématique* (Erste Grundlehre der mathemat. Psychologie; Ibid., 1850); etc.

M. Drobisch a fourni, en outre, beaucoup d'articles à divers recueils scientifiques et littéraires, tels que la *Revue philosophique* de Fichte et les *Mémoires* de l'Académie de Leipsick.

DROGHEDA (Henry-Francis SEYMOURE MOORE, 3ᵉ marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1825, à Bath, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat et en 1801 à la pairie héréditaire. Il succéda aux titres de son oncle, mort sans postérité en 1837, et prit à sa majorité possession de son siége à la Chambre des Lords (1846). N'ayant pas d'enfants de son mariage avec une fille de lord Wharncliffe (1847), il a pour héritier présomptif son cousin le révérend Henry MOORE, né en 1784.

DROHOJOWSKA (Mlle SYMON DE LATREICHE, comtesse), femme auteur française, morte en 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DROUET (Charles), archéologue et agronome français, né au Mans, le 22 avril 1779, fut d'abord maître de forges. Il se livra, en 1820, à des études météorologiques et à des observations médicales, qu'il reprit plus tard au milieu des ravages du choléra dans le midi de la France. Établi à Saint-Brévin (Loire-Inférieure), il introduisit la culture du seigle multicaule dans toute la contrée du Maine. Il est devenu, vers 1840, membre du conseil général de la Sarthe.

On a de lui des travaux sur les sciences naturelles : *Réflexions et observations sur l'hiver de* 1822 (le Mans, 1822, in-8) : *Observations sur le choléra-morbus* (Ibid., 1831, in-8); *Notice sur l'éphémère diptère*, etc.; puis des études archéologiques : *Note sur le musée du Mans* (1822); plusieurs *Notices* sur des médailles françaises, des médailles romaines, des sarcophages (1839-1842); *des Types les plus remarquables des médailles gauloises* (1843); *des Thermes gallo-romains d'Allonnes* (1844), in-8), et différents *Mémoires* insérés dans les revues et recueils académiques des départements de l'Ouest.

DROUET (Louis), flûtiste hollandais, né à Amsterdam, en 1792, de parents français, manifesta tout enfant des dispositions musicales, auxquelles il dut la protection d'un amateur qui lui fit donner quelques leçons. Envoyé à Paris, il entra au Conservatoire, où il commença comme flûtiste sa réputation. Bientôt il se fit entendre dans les concerts et obtint les succès les plus brillants. On ne pouvait lui opposer qu'un rival, M. Tulou, qui, par un caprice bizarre, s'occupait alors moins de musique que de peinture. Vaincu définitivement dans un concert où les deux virtuoses firent des prodiges, M. Drouet quitta la France pour l'Angleterre, en 1817. Mais deux ans après, la mauvaise réussite d'une entreprise commerciale pour la fabrication des flûtes le força de s'exiler une seconde fois. Il se mit alors à parcourir l'Europe et se fit applaudir successivement en Suisse, en Allemagne et en Italie. Il reparut aussi à Paris, mais sans pouvoir y reconquérir le premier rang. Vers 1831, il se fixa en Belgique, où il établit un magasin de musique et une manufacture d'instruments à vent.

M. Drouet excellait dans les difficultés; on lui reprochait d'avoir plus d'habileté que d'expression et de sentiment. Comme compositeur, il a publié dix *Concertos*, des *Fantaisies*, des *Thèmes variés*, avec orchestre, et un assez grand nombre de morceaux pour flûte.

DROUOT (Antoine-Joseph), homme politique français, député, est né à Nancy, le 14 avril 1816. Spécialement occupé de travaux d'agriculture, il devint membre du conseil général pour le canton sud de Toul, et, en 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1re circonscription de la Meurthe. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 21 857 voix sur 33 620 votants. M. Drouot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DROUOT (Théophile), médecin français, né à Bordeaux, en 1803, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1832. Il s'est fait depuis un nom comme oculiste et a publié, soit à Paris, soit à Bordeaux, souvent dans les deux villes à la fois : *Recherches sur le cristallin et ses annexes* (1837); *Nouveau traité des cataractes, causes, symptômes, complications et traitement de l'altération du cristallin et de la capsule sans opérations chirurgicales* (1840, avec planches); *des Maladies de l'œil* (1841); *des Erreurs des oculistes* (1843, brochure); *la Vérité sur le traitement médical des cataractes* (1848); et en dernier lieu, un *Précis de médecine rationnelle et de thérapeutique endémique et spécifique* (1850, in-8).

DROUYN DE LHUYS (Édouard), diplomate français, ministre, né à Paris, le 19 novembre 1805, d'une famille dont quelques membres se sont distingués dans l'armée et la magistrature, acheva à Paris ses études au collége Louis-le-Grand, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général, en 1823, et suivit les cours de l'École de droit. Fils d'un receveur général, il choisit la carrière diplomatique et fut d'abord attaché d'ambassade à Madrid, à la suite de M. d'Harcourt, en 1830. Il y retourna, en 1836, avec le titre de premier secrétaire. Il avait été, dans l'intervalle, trois ans chargé d'affaires à la Haye pendant la dernière phase de la question hollando-belge. En 1840, il fut mis à la tête de la direction commerciale du ministère des affaires étrangères; ce qui ne l'empêcha pas d'être élu député de Melun, en 1842, comme concurrent du député ministériel. Son opposition se manifesta plus vivement dans les débats relatifs à l'indemnité Pritchard, en 1845. Il vota contre la politique du cabinet, et M. Guizot le destitua. Il fut appelé quelque temps après, dans le débat relatif aux incompatibilités, à donner des explications à la Chambre sur cet incident.

M. Drouyn combattit dès lors avec plus de liberté le gouvernement, par ses votes, par ses discours à la tribune et surtout par la part qu'il prit au mouvement réformiste. Après avoir prononcé dans les banquets, les paroles les plus sévères contre la majorité, il se fit remarquer dans la discussion si agitée de la dernière Adresse, et lors de l'interdiction du banquet du XIIe arrondissement, dont il avait blâmé l'idée, il signa, avec les chefs de l'opposition, la mise en accusation de M. Guizot et de ses collègues.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante et à la Législative, par le département de Seine-et-Marne, le troisième sur neuf, M. Drouyn fit partie du Comité des affaires étrangères et en fut élu président. Il prit place dans les rangs du parti modéré et vota presque constamment avec la droite. Dans le premier cabinet formé par Louis-Napoléon après son élection à la présidence (20 décembre 1848), il fut appelé au département des affaires étrangeres, si difficile à diriger au milieu des complications européennes et des affaires d'Italie. La guerre entre l'Autriche et le Piémont, l'intervention des Russes en Hongrie, la révolution romaine et l'expédition de Rome provoquèrent dans l'Assemblée nationale des interpellations qui l'amenèrent plusieurs fois à la tribune, pour soutenir la politique extérieure du président. Sorti du ministère, le 2 juin 1849, il fut le mois suivant nommé ambassadeur à Londres, d'où il fut rappelé, pour reprendre pendant quelques semaines son ancien portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis il entra au Sénat, dont il fut un des vice-présidents.

Le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys fut rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Turgot. Il y trouva, après les embarras de la question grecque, ceux de la question des réfugiés français en Angleterre et en Belgique et surtout de la question des Lieux-Saints, qui enfermait la guerre avec la Russie, objet jusque-là de tant de complaisances diplomatiques. Lorsque le désastre des Turcs à Sinope détermina, en 1854, l'alliance anglo-française et l'expédition de Crimée, M. Drouyn, qui ne pouvait renoncer à l'espoir de la paix, alla prendre part aux conférences de Vienne (avril 1855), et lorsqu'elles furent enfin rompues, il donna sa démission de ministre. L'année suivante, à l'occasion d'un message adressé au Sénat, pour lui recommander une plus grande initiative, il donna sa démission de sénateur.

Au milieu de 1862, M. Drouyn de Lhuys fut encore une fois rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Thouvenel, dont la politique paraissait trop favorable à la cause du royaume italien (15 août). Sa première circulaire aux agents diplomatiques expliquait la pensée du gouvernement qui était de continuer, sans découragement comme sans impatience, l'œuvre de conciliation, en Italie, entre le pape et le roi (18 octobre). En même temps il répondait par un refus péremptoire à une circulaire pressante du général Durando, relative à la cessation de notre occupation de Rome (18 octobre). Quelques mois plus tard, il signait néanmoins avec M. Scialoja, plénipotentiaire spécial, le traité de commerce entre la France et l'Italie

(17 janvier 1863), et recevait à la suite le grand cordon des saints Maurice et Lazare. Son intervention en faveur de la Pologne se borna à des instances officieuses auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, notamment à la dépêche du 10 avril 1863, adressée au duc de Montebello, notre ambassadeur, et destinée à être lue au prince Gortschakoff, en même temps que les dépêches analogues de l'Angleterre et de l'Autriche. Des démarches furent aussi faites par M. Drouyn de Lhuys auprès des cabinets de Prusse et d'Angleterre, à l'effet de proposer un projet d'une trêve de six mois aux parties belligérantes des États-Unis. Cette proposition fut refusée. Les efforts de notre ministre à Washington pour provoquer des conférences tendant à une suspension d'armes ne furent pas plus heureux. C'est M. Drouyn de Lhuys qui a été chargé de proposer diplomatiquement l'idée du congrès européen, dont l'empereur a pris l'initiative dans son discours du trône de la fin de 1863.

Un des actes les plus remarqués de son ministère aura été la convention du 15 septembre 1864 avec le roi d'Italie, pour fixer un terme à l'occupation romaine. Les bases et les motifs en sont développés dans la dépêche du 12 septembre au comte de Sartiges, notre ambassadeur à Rome. Cette pièce et l'acte qu'elle explique eurent un immense retentissement dans l'Europe.

M. Drouyn de Lhuys, grand officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1850, a été promu par l'empereur à la dignité de grand-croix du même ordre le 9 août 1853. Il a reçu du roi de Prusse l'ordre de l'Aigle-Noir, à l'occasion des ratifications du traité de commerce franco-prussien (mai 1865). Un décret du 7 mai l'a fait rentrer au Sénat. Il a été élu président du comice agricole des arrondissements de Melun et Fontainebleau, et vice-président, puis président de la Société d'acclimatation (1862-63). Le 16 mars 1861, il a été nommé membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement d'Horace Say.

DROYSEN (Jean-Gustave), historien allemand, né à Treptow, en Poméranie, le 6 juillet 1808, et fils d'un pasteur protestant, étudia à Stettin et à Berlin, où il fut professeur de 1829 à 1840. Il obtint alors une chaire d'histoire à Kiel où il prit une part très-active à la question des grands-duchés. C'est lui qui rédigea la fameuse *Adresse de Kiel* et la protestation des professeurs (1844-1846). Il publia en outre, avec le professeur Samwer l'*Histoire de la politique danoise* (Actenmaessige Geschichte der daen. Politik; Hambourg, 1re et 2e édition, 1850), et divers écrits contre l'annexion. Le gouvernement provisoire établi à Kiel en 1848, l'envoya au parlement préparatoire de Francfort. Il devint ensuite membre de l'assemblée générale et secrétaire du comité de constitution dont il publia les *Rapports* (Verhandlungen; Leipsick, 1849). Il appartenait au parti Gagern. Depuis 1851, il a été appelé à la chaire d'histoire de l'université d'Iéna.

Philologue et historien, M. Droysen a donné : une traduction d'*Eschyle* (Berlin, 1822; 2e édit., 1841, 2 volumes), et une traduction d'*Aristophane* (Berlin, 1835-1838; 3 volumes); puis l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (Geschichte Alexanders des Grossen; Berlin, 1833); l'*Histoire de l'hellénisme* (Geschichte des Hellenismus; Hambourg, 1836-1843, 2 volumes); un *Cours sur l'histoire de la guerre de l'indépendance* (Vorlesungen über die Geschichte des Freiheitskrieges; Kiel, 1846, 2 volumes); la *Vie du feld-maréchal York de Wartenbourg* (Leben des Feldmarschalls Yorck, etc.; Berlin, 1851; 2e édit., 1856); une *Histoire de la politique prussienne* (Geschichte der preussischen Politik; Berlin, 1855, 2 vol.), son plus important ouvrage, etc., et divers mémoires publiés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Saxe.

DROZ (Jules-Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1807, et fils du graveur distingué de ce nom, fut élève de Cartellier et de Regnault. Il a exécuté de nombreux travaux dont les plus remarquables sont : *le Génie du mal*, au château de Compiègne; *l'Ange du martyre*, à l'église Saint-Sulpice; *Mathieu Molé* (1844), pour la façade de l'hôtel de ville; *le Camoëns* et *don Enrique*, bustes, au palais royal de Lisbonne; *l'Hiver* et *l'Été* (1846), grandes allégories en marbre placées dans la salle d'horticulture du Luxembourg; le physicien *Conté*, pour la ville de Séez; le *fronton* du château impérial de Saverne (1854); *le Lierre*, à l'Exposition universelle de 1855; l'architecte *Chambiche*, *la Gravure*, statues, pour les façades du nouveau Louvre. M. Droz a obtenu une 2e médaille en 1843, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en 1854.

DRUET-DESVAUX (Jacques-Mathieu-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Alençon (Orne), le 21 septembre 1793, s'engagea en 1813 dans les gardes d'honneur et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1815, il entra dans les gardes du corps de Louis XVIII. Nommé en 1817 garde général, puis sous-inspecteur des forêts du département de l'Orne, il donna sa démission en 1830. Il fut successivement membre du conseil municipal d'Alençon, du conseil d'arrondissement de Mortagne et du conseil général de l'Orne. En 1848 il fut nommé représentant du peuple, le dernier sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Pendant les journées de 1848, il fut quelque temps prisonnier des insurgés au faubourg Saint-Antoine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique sans se rallier à la politique de l'Élysée. Au 2 décembre, il se retira de la vie publique. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DRUEY (Charles), homme d'État suisse, né vers 1800, mort le 29 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DRUMANN (Charles-Guillaume), érudit allemand, né à Daustedt, près de Halberstadt, le 11 juin 1786, apprit à Halle, sous la direction de Wolf, les langues anciennes et obtint, en 1810, une place de professeur au collége de cette ville. Appelé à Kœnigsberg en 1817, pour y remplacer Hüllmann, il fit des cours qui eurent un grand succès et auxquels il a dû surtout sa réputation; car il a peu écrit. Nous citerons toutefois de lui, outre quelques dissertations : *Essai sur l'histoire de la décadence des États grecs* (Ideen zur Geschichte des Verfalls der griech. Staaten, Berlin, 1815); *l'Inscription de Rosette* (die Inschrift von Rosette, Kœnigsberg, 1823); *Principes d'une histoire de la civilisation* (Grundriss der Culturgeschichte, Kœnigsberg, 1847); *Boniface VIII* (Kœnigsberg, 1852, 2 vol.), et surtout son importante *Histoire de Rome* (Geschichte Roms, Kœnigsberg, 1834-1844, 6 vol.). — M. Drumann est mort en 1861.

DUBAN (Jacques-Félix), architecte français,

membre de l'Institut, né à Paris, le 14 octobre 1797, étudia sous Debret, suivit en même temps l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1823 sur un *projet d'Hôtel des douanes et de l'octroi*. De 1824 à 1829 il séjourna en Italie, et se livra presque tout entier à de sérieuses études de l'antique et de la Renaissance. De retour en France, il fut chargé, en 1834, de continuer le Palais des beaux-arts commencé par Debret, et reprit l'édifice sur un plan complétement nouveau. En 1845, il exécuta l'importante restauration de l'ancien château de Blois et, peu après, celle du château de Dampierre, de M. le duc de Luynes.

Après la révolution de Février, M. Duban devint architecte du Louvre. Il exécuta avec succès la restauration ou plutôt l'achèvement de la façade extérieure, dite Galerie du bord de l'eau, et termina en quatre ans, au milieu des remaniements qui lui furent successivement demandés, la Galerie d'Apollon, le Salon carré, la Salle des sept cheminées, les jardins et les grilles, plus tard déplacés, de la cour et de la grande façade, enfin tous les détails d'ornementation intérieure, qu'il avait longtemps étudiés et préparés. En 1854, il se démit de son titre d'architecte du Louvre. M. Duban est entré à l'Institut en 1854, en remplacement de Visconti, et a été nommé, la même année, inspecteur général des bâtiments civils. Décoré en février 1836, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 6 juin 1851.

Cet architecte, dessinateur et archéologue distingué, a envoyé aux salons : *une Maison de Pompeï* (1831), *la Salle d'une villa antique* (1833), et à l'Exposition universelle de 1855, outre les envois précédents, *l'Arno*, *le Tibre*, *l'Intérieur d'un palais romain*, *un Tombeau étrusque*, *Baia*, douze *Dessins du château de Blois* : imposante série d'œuvres qui obtinrent une grande médaille d'honneur.

DUBARLE (Pierre-Eugène), magistrat français, a été successivement, depuis 1835, substitut du procureur du roi à Melun, procureur à Reims, substitut, puis juge d'instruction et vice-président de chambre au tribunal de la Seine; il est devenu conseiller à la Cour impériale de Paris, membre du conseil municipal de la Seine, et a été décoré de la Légion d'honneur,

On lui doit : *Histoire du droit romain, ou Enchiridion de Sextus Pomponius, contenant l'origine et les progrès du droit, de la magistrature et la succession des prudents* (1825); *Histoire de l'Université* [*de Paris*] *depuis son origine jusqu'à nos jours* (1829, 2 vol. in-8); *Statistique du département de Seine-et-Marne* (1838), etc.

DUBARRY (Jean-Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Campan (Hautes-Pyrénées), le 22 juin 1808, fit son droit à Paris, fut reçu avocat en 1832 et s'inscrivit au barreau de Bagnères-de-Bigorre, où il plaida avec succès. Professant ouvertement des opinions républicaines sous la monarchie, il fut nommé, le 28 février, par le gouvernement provisoire l'un des commissaires chargés d'administrer son département. Élu représentant du peuple, le second sur les six du département, par 32 342 suffrages, il siégea à la Montagne, protesta contre l'état de siége, et refusa de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-énergique à la politique napoléonienne et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DUBEUX (Louis), orientaliste français, né à Lisbonne, le 2 novembre 1798, de parents français, entra à la Bibliothèque royale de Paris, comme employé, dès 1816. Il y eut le titre de conservateur adjoint, en 1835, et en exerça les fonctions jusqu'en 1848. A cette époque, il passa, en qualité de professeur de turc, à l'École des langues orientales vivantes. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1838, il a été élu membre du conseil de la Société asiatique de Paris, correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin, etc. — Il est mort en octobre 1863.

M. Dubeux a pris rang parmi les orientalistes français, surtout par des notices dans le *Journal asiatique*, et par ses articles spéciaux dans des revues générales, telles que la *Nouvelle revue encyclopédique* et *le Correspondant*. Il a donné à la collection de l'*Univers pittoresque* deux ouvrages : *la Perse* (Paris, 1841, in-8); *la Tartarie, le Béloutchistan et le Népal*, en collaboration avec M. Valmont (1848). Il a revu la traduction du poëme des *Lusiades*, par Millié (1841, in-12), et collaboré à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*. En 1836, il a donné une 1re livraison de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami*, etc., imprimée aux frais du comité des traductions orientales de Londres, et, en 1856, des *Éléments de grammaire turque*.

DÜBNER (Frédéric), philologue français, d'origine allemande, né à Hœrselgau le 21 décembre 1802, commença ses études au gymnase de Gotha et les acheva à l'université de Gœttingue. Professeur à Gotha de 1826 à 1831, il collabora à la *Bibliothèque critique*, à la *Gazette universelle des écoles* et aux *Annales de philologie*. Il préparait ses savantes éditions de *Justin* (1831) et de *Perse* (1832), lorsqu'il fut appelé à Paris par la maison Firmin Didot, et vint prendre part à la publication du *Thesaurus* d'Henri Estienne, et de la grande *Bibliothèque des auteurs grecs*. On lui doit de bonnes éditions des *Œuvres morales* de Plutarque, d'*Arrien*, de *Maxime de Tyr*, des *Scolies d'Aristophane* et de *Théocrite*, du *Christus patiens*, etc., ainsi que de *saint Chrysostome* et de *saint Augustin*. Il a publié un grand nombre d'éditions classiques à l'usage de la jeunesse, notamment une *Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque* (1855, in-8), au sujet de laquelle il a engagé une assez vive polémique contre les partisans de la méthode Burnouf; *Court exposé d'une méthode à suivre dans l'enseignement élémentaire du grec et du latin* (1858, in-12); *la Routine en France dans l'enseignement classique au XIXe siècle* (1859, in-12). M. Dübner a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

DUBODAN (F.-M. GUILLO). Voy. GUILLO-DUBODAN.

DUBOIS (Paul-François), publiciste français, ancien député, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 juin 1793, fit ses études dans sa ville natale et entra, en 1812, à l'École normale, d'où il fut envoyé, comme professeur d'humanités, à Guérande (Loire-Inférieure). Le rôle qu'il accepta, dans l'arrondissement, de commissaire de l'Association bretonne, en 1815, le fit destituer une première fois de ses fonctions universitaires. Il rentra toutefois bientôt dans l'enseignement secondaire et fut chargé d'une classe de grec, puis de la rhétorique, au collége de Falaise, et enfin de la classe de seconde au collége de Limoges. Après avoir professé l'éloquence française à la Faculté de Besançon, il fut appelé à Paris, en 1820, comme professeur de rhétorique au collége Charlemagne. Ses opinions politiques lui at-

tirèrent bientôt une seconde destitution; mais on lui conserva son rang universitaire.

M. Dubois avait déjà débuté, comme journaliste, dans les *Tablettes universelles* et dans le *Censeur européen*. En septembre 1824, il fonda avec MM. Lachevardière et Pierre Leroux le journal le *Globe* qui compta pour collaborateurs M. Duvergier de Hauranne, Armand Carrel, Jouffroy, etc., et fut si hostile au système religieux et monarchique de la Restauration. Il n'était pas un des moins acharnés à la lutte. Plus des deux tiers des articles de politique militante sont de lui. Aux approches de la révolution de Juillet, et comme pour en hâter l'explosion, le *Globe* devint quotidien. M. Dubois inaugura cette nouvelle ère par deux articles intitulés : *la France et les Bourbons en* 1830, dans lesquels, après avoir rappelé la situation du pays en 1815, il peignait vivement « toute cette nuée de légitimités grotesques et insolentes qui étaient accourues se grouper autour de la légitimité dynastique à demi acceptée, » et prédisait la révolution prochaine. Un procès en Cour d'assises augmenta le retentissement de ces articles. L'auteur, assisté de l'avocat Renouard, plaida lui-même et fut condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. En même temps, on poursuivit devant le Conseil royal sa radiation des cadres universitaires. M. Dubois s'y défendit aussi lui-même, assisté à la fois de Renouard et de M. Odilon Barrot, et il ne fut prononcé contre lui qu'une simple censure.

Après les événements de Juillet, M. Dubois, mis en liberté, reprit la direction de son journal, mais pour peu de jours. Car, dès le 14 août, à la suite de dissentiments avec ses anciens collaborateurs, il laissait à M. P. Leroux la rédaction en chef du *Globe*, qui devint le principal organe de la doctrine saint-simonienne. En septembre 1830, le nouveau pouvoir s'attacha M. Dubois, en le nommant inspecteur général des études. L'année suivante, la ville de Nantes l'élut député. Elle lui conserva fidèlement son mandat jusqu'en 1848; ce qui le fit appeler ordinairement, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, Dubois de la Loire-Inférieure. Secrétaire de la Chambre, pendant plusieurs sessions, membre de nombreuses commissions, il prit une part active aux travaux parlementaires et aborda plusieurs fois la tribune, où il se faisait remarquer par des efforts d'énergie concentrée qui gênaient souvent l'essor de sa parole.

Cependant M. Dubois remplit dans l'Université des fonctions de plus en plus hautes. Au mois de mai 1839, il fut nommé conseiller titulaire de l'instruction publique, en remplacement de M. Villemain, devenu ministre. En mars 1840, il succéda à M. Cousin comme directeur de l'École normale. Depuis 1834, il était chargé, à l'École polytechnique, d'une conférence de littérature française qu'il conserva jusqu'en 1848, malgré les deux nouvelles dignités supérieures dont il était revêtu. Pendant dix ans, M. Dubois, comme conseiller de l'instruction publique, membre de ce qu'on appelait alors le triumvirat universitaire, eut la haute main sur tout l'enseignement littéraire, comme M. Saint-Marc-Girardin sur l'histoire, et M. Cousin sur la philosophie. Servant dans ce poste élevé, comme à la Chambre, la politique du dernier règne, il contribua pour sa part à porter les études universitaires au niveau qu'elles atteignirent à cette époque. Écarté des assemblées politiques par la révolution de Février, M. Dubois fut maintenu au conseil, mais avec une autorité de jour en jour restreinte, sous les divers ministres de l'instruction publique qui se succédèrent depuis 1848, et n'en sortit qu'au moment de sa dissolution définitive dans la réorganisation de l'enseignement (avril 1852). Mais en 1850, pour apaiser les ombrages que pouvait porter encore le souvenir de son vieux libéralisme, le ministère avait retiré de ses mains la direction de l'École normale, pour la confier à M. Michelle. M. Dubois mena depuis cette époque une vie retirée.

A part ses articles du *Globe*, M. Dubois a peu écrit. On cite de lui une traduction anonyme de l'*Histoire de l'église de Reims* par Flodoard, dans la *Collection des chroniques* de M. Guizot (1824). Il y a près de trente ans qu'on annonce qu'il prépare, au point de vue de la critique la plus indépendante, un ouvrage considérable sur l'histoire des religions.

DUBOIS (Amable-Julien), ancien député et représentant du peuple français, né à Amiens (Somme), le 22 septembre 1796, d'une famille de riches propriétaires, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Quinze ans après, il abandonna sa profession, pour s'occuper spécialement d'agriculture. Appartenant à l'opposition libérale avant la révolution de Février, il siégea quelque temps à la Chambre des Députés près de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Somme par 84 917 voix, le dernier de la liste. Membre du Comité du travail, il vota assez souvent avec le parti démocratique, mais s'abstint dans un grand nombre de questions importantes. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne tant à l'intérieur que dans la question de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition contre-révolutionnaire, sans se rallier à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit à Paris l'exercice de la médecine.

DUBOIS (Jean-Nicolas-Louis-Eugène, comte), conseiller d'État français, né à Paris, en 1812, est le fils du conventionnel de ce nom, qui devint sénateur et fut anobli par Napoléon. Doué d'une mémoire et d'une facilité prodigieuses, il a soutenu successivement et d'une manière brillante les examens de l'École polytechnique, de l'École de Saint-Cyr et de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1839, il est entré l'année suivante au conseil d'État, où il a fait partie de la Commission consultative des chemins de fer. Quand le conseil d'État dut être organisé d'après les bases nouvelles de la Constitution (1848), M. Dubois fut maintenu dans ses fonctions de maître des requêtes qu'il occupait depuis 1846. Nommé en 1853 directeur général des chemins de fer et conseiller d'État hors sections, il devint, en 1855, conseiller en service ordinaire dans la section des travaux publics, et délégué de cette section à celle du contentieux. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1854, et membre du conseil général du Nord.

DUBOIS (Louis-François), littérateur français, né à Lisieux, le 30 novembre 1773, obtint en 1799 la place de bibliothécaire de l'École centrale du département de l'Orne, fut ensuite secrétaire de la préfecture de Trasimène et devint, sous la Restauration, bibliothécaire de la ville d'Alençon. Après avoir débuté en 1792 par le mélodrame d'*Ankarstrœm* et avoir adressé des vers *à l'Être suprême*, *à la Concorde* et *à Napoléon*, il fonda le *Journal politique et littéraire de l'Orne*, qu'il rédigea de 1805 à 1812, en même temps que l'*Annuaire historique et administratif* de ce département. S'occupant beaucoup d'agriculture, il a publié : *du Pommier et des cidres* (1804,

2 vol. in-12); *des Melons* (1810): *Étrennes d'économie domestique* (1821); *Cours complet d'agriculture* (1824. 6 vol. in-12); *Nouvelle encyclopédie du cultivateur* (1830, 8 vol. in-18, 2e édit., 1838), complétée en 1843 par un nouveau volume; la traduction de l'*Économie rurale* de Columelle (3 volumes in-8), pour la *Bibliothèque* Panckoucke, etc.

Parmi ses travaux historiques, nous rappellerons : *Archives de la Normandie*, qu'il a dirigées à Caen de 1824 à 1828; *Histoire de l'abbaye de la Trappe* (1824, in-8), comprenant les monastères français et étrangers de cette observance; *Histoire de Normandie d'Orderic Vital* (1826, 4 vol. in-8), traduction qui fait partie de la *Collection des mémoires* de M. Guizot; *Itinéraire de la Normandie* (1827, in-8); un grand nombre d'articles à la *Biographie* Michaud, à l'*Encyclopédie moderne*, au *Magasin encyclopédique*, au *Mercure*; des éditions et réimpressions, entre autres les *Noëls de La Monnoye* et les *Vaux de Vire* d'*Olivier Basselin*; *Madame de Sévigné* (1838, in-8), recherches nouvelles sur sa correspondance; *Essai sur l'Histoire de Vitré* (1840, in-8); *Recherches sur la Normandie* (1843, in-8); *Histoire de Lisieux* (1845, 2 vol. in-8); *Ballades normandes* (1854), et diverses notices dans les *Mémoires de l'Académie de Caen.*

DUBOIS [D'AVESNE] (Charles-Hippolyte DUBOIS, dit), auteur dramatique français, né à Avesnes (Nord), le 25 décembre 1800, écrivit de bonne heure pour le théâtre; toutes ses pièces, faites presque toujours en collaboration, sont signées *Davesne*. Nous citerons : *l'Obligeant maladroit* (1827), *les Bons maris font les bonnes femmes* (1834); *Candinot, roi de Rouen* (1839); *Marie ou le Dévouement d'une jeune fille* (1842); *une Chaîne à rompre* (1844); *une Nuit terrible* (1845); *la Reine d'Yvetot* (1849), etc. D'abord acteur à l'Odéon, à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin et au Gymnase, où il devint directeur de la scène, il passa de là aux Variétés; il est aujourd'hui régisseur général au Théâtre-Français. — Sa fille, qui cultive la sculpture, a exposé en 1857 un buste de *Béranger*, qui exécuté en marbre a été acheté par le ministère d'État (1861); *Scribe*, buste terre cuite, appartenant à M. Scribe (1863).

DUBOIS [D'AMIENS] (Frédéric), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Amiens, le 31 décembre 1797, commença ses études médicales à l'École préparatoire de sa ville natale et vint les terminer à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1828 et agrégé en 1832. En 1836, il fut élu membre de l'Académie de médecine, dont il devint, en 1847, à la mort de Pariset, secrétaire perpétuel. Il fait en cette qualité, depuis cette dernière époque, des *Éloges* annuels très-estimés. Ce médecin savant est de ceux qui ne croient pas les doctrines spiritualistes incompatibles avec les études pathologiques; c'est dans cet esprit que sont conçus, comme plusieurs de ses ouvrages, les articles qu'il a fournis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. M. Dubois d'Amiens, decoré en mai 1843, a été promu officier de la Légion d'honneur en 1858.

On a de lui : *De l'Identité et des différences de l'hystérie et de l'hypocondrie*, mémoire couronné à Bordeaux (1830); une *Histoire philosophique* de ces deux affections (1833, in 4); *Traité de pathologie générale* (1837, 2 vol. in-8); *Traité des études médicales* (1838); *Prélecons de pathologie expérimentale* (1841); *Philosophie médicale, ou Examen des doctrines de Cabanis, de Gall et de Broussais* (1846); *Histoire académique du magnétisme animal* (1841), en collaboration avec M. Burdin, etc.; de nombreuses *Notices*, *Notes*, *Dissertations*, la plupart extraites des *Mémoires* de l'Académie de médecine, et principalement : *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie* (1851), un recueil d'*Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine* (1845-1863), *Tableau du mouvement de la science et des progrès de l'art* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il a été chargé, à la Bibliothèque impériale, du classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

DUBOIS (Paul, baron), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est le fils du baron Antoine Dubois, si célèbre comme praticien et comme professeur. Né à Paris, le 7 décembre 1795, il alla commencer ses classes à Rennes, revint les terminer à Paris, au lycée Napoléon. Il aborda l'étude de la médecine en 1815, et devint bientôt par concours interne des hôpitaux. Reçu docteur en janvier 1818, il fut nommé chirurgien adjoint de la maison royale de santé en 1820, puis professeur adjoint à l'hospice de la Maternité. Agrégé au concours de 1823, il remplaça son père comme professeur et chirurgien en chef de la Maternité. En 1830, à l'époque de la réorganisation du personnel de la Faculté, il fut nommé, au concours, à la chaire de clinique d'accouchement. M. Paul Dubois a été nommé, dès 1823, membre de l'Académie de médecine, et est devenu, en 1852, doyen de la Faculté de Paris. Il a été nommé accoucheur de l'impératrice et, à la suite de la naissance du prince impérial, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il a été admis à la retraite, comme professeur, le 25 novembre 1863. Il avait donné quelques mois auparavant sa démission de doyen et avait été nommé doyen honoraire.

M. P. Dubois, également distingué comme médecin praticien et professeur, a peu produit. Outre sa thèse d'agrégation : *Que convient-il de faire dans le cas du rétrécissement du bassin?* il n'a écrit que des *Rapports* à l'Académie ou des *Mémoires*, parmi lesquels on cite : *Sur les Mouvements instinctifs de l'enfant dans le sein maternel*; *Sur l'opération du bec de lièvre dans la première enfance*; *Sur l'Application de l'auscultation à la pratique des accouchements*, inséré dans les *Archives générales de médecine* (1832), puis quelques chapitres d'un *Traité complet sur l'art de l'accouchement*, insérés dans divers journaux de médecine.

DUBOIS (Abraham). Voy. ABRAHAM-DUBOIS.

DUBOIS (François), peintre français, né à Paris, le 11 mai 1790, suivit l'atelier de Regnault et l'École des beaux-arts, remporta un second prix en 1817, et le grand prix en 1819, sur ce sujet : *Thémistocle chez Admète*. De retour d'Italie en 1825, il reprit ses envois aux salons et se livra plus particulièrement à la peinture historique. On a de lui un grand nombre de toiles estimées, entre autres : *le Jeune Clovis trouvé par un pêcheur* (1822), maintenant à Versailles; *Mort de Manlius*; *saint Leu délivrant des prisonniers*, pour l'église Saint-Leu; *Jeune Femme d'Albano* (1831); *saint Louis à Damiette*, pour la chapelle de l'École militaire; une *Annonciation*, à Notre-Dame de Lorette; *le Baptême de Clovis*, à la chapelle des Quinze-Vingts; *le Sacre de Pépin le Bref*, pour les galeries de Versailles, etc. (1827-1845): *Jeune femme de la Sabine*, *Vieille Femme de Spoletto* (1855); *Psyché abandonnée par l'Amour* (1857), *l'Ascension*, commandé par l'État (1859). M. Fr. Dubois a obtenu une 1re médaille en 1831.

Son frère puîné, M. Franklin-Jean-Étienne Dubois, né à Paris, le 3 janvier 1796, également élève de Regnault et de l'École des beaux-arts, où il obtint en 1821 le second prix de peinture, a exposé, à la suite d'un voyage en Italie, divers tableaux de genre, souvent acquis par la Société des amis des arts.

DUBOIS (Pierre), horloger technologiste français, né à Châtellerault (Vienne), le 15 décembre 1802, fut longtemps employé dans les ateliers de Lepaute, et inséra dans plusieurs recueils, entre autres *le Moyen âge et la Renaissance* et *le Magasin pittoresque*, des articles relatifs à la mécanique ou à l'horlogerie. Il fonda lui-même une revue spéciale ornée de figures, *la Tribune chronométrique*, qui n'eut qu'un petit nombre de numéros. Mais il a attaché son nom à un ouvrage considérable et fait avec beaucoup de soin : l'*Histoire de l'horlogerie ancienne et moderne* (1849-1850, in-4, avec 200 gravures sur bois), suivie de la biographie des horlogers les plus célèbres de l'Europe. On a encore de lui : *Des fabriques d'horlogerie de la Suisse et de la France* (1853, in-18); *Collection archéologique du prince Pierre Soltykoff* (1858, in-4); un compte rendu des produits de l'horlogerie à l'Exposition universelle de 1855, dans le journal *la Patrie*, etc. — M. P. Dubois est mort à Paris, le 12 octobre 1860.

DUBOIS (Émilie-Désirée), actrice française, née à Paris le 8 mai 1837, fut admise au Conservatoire le 8 mai 1850. Elle entra dans la classe de M. Samson, et obtint en 1852 le second prix de comédie. Peu de temps après, le 10 février 1853, elle débuta au Théâtre-Français dans le rôle de Jeanne de *Lady Tartufe*, de Mme de Girardin. Elle obtint un grand succès, acheva de faire ses preuves en jouant Blanche dans *la Joie fait peur* de la même auteur, et fut reçue sociétaire à l'unanimité, malgré son extrême jeunesse. Les principales pièces où elle a paru depuis cette époque sont *les Ennemis de la maison*, *le Fruit défendu*, *les Jeunes gens*, *les Doigts de fée*, *Souvent homme varie*, *le duc Job*, où la création d'Emma fut son plus grand succès, etc. Elle s'est fait applaudir aussi dans plusieurs rôles de l'ancien répertoire.

DUBOIS-PIGALLE (Paul), sculpteur français, est né à Nogent-sur-Seine (Aube), le 18 juillet 1829. Son père qui avait fourni une longue et honorable carrière d'emplois civils, après lui avoir fait faire de complètes études littéraires, le destinait à celle du droit, mais son penchant pour la sculpture l'emporta. Il entra en 1856 dans l'atelier de A. Toussaint, et, de 1859 à 1862, il voyagea en Italie et étudia les grands maîtres à Rome, Naples, Florence. Ses envois aux salons ont été : un *Portrait* et un *Buste d'enfant* (1857); un *Médaillon*, marbre (1859); *saint Jean-Baptiste*, *Narcisse au bain* (1863); *saint Jean enfant* (1864); *le Chanteur florentin au quinzième siècle* (1865), qui fut le grand succès du salon de cette année.

M. Dubois-Pigalle a exposé aussi différents dessins : *le Christ mort*, d'après le tableau de Sébastien del Piombo, *Tête de madone*, d'après la fresque de Léonard de Vinci, *Portrait* de femme (1863); *Adam et Ève*, d'après la peinture à fresque de Raphaël, *la Madeleine*, d'après le tableau d'André del Sarte (1864). Il a obtenu pour la sculpture une médaille de 2ᵉ classe en 1863 et la médaille d'honneur en 1865.

DUBOIS DE JANCIGNY, V. JANCIGNY.

DUBOSCQ (Jules), opticien français, né en 1817, est élève et gendre de M. Soleil, chez lequel il entra en 1830. Il l'assista dans l'établissement de ses appareils de diffraction et de polarisation, et lui succéda en 1849. S'attachant à perfectionner les instruments destinés aux expériences d'optique, il en a simplifié les dispositions, facilité l'emploi. Il faut citer sa *lampe électrique*, pour l'application de la lumière électrique aux observations microscopiques; le *stéréoscope*, modifié par M. Brewster, instrument dont il a construit, sur les indications de ce savant, les premiers modèles, et auquel il appliqua le premier les doubles épreuves photographiques, etc.

M. Duboscq a obtenu, en 1851, une *council medal* à l'Exposition universelle de Londres; en 1853, une médaille de première classe à New-York; en 1855, une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris. Son appareil *photo-électrique* a mérité en 1856 une médaille d'or de la Société d'encouragement. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde exposition universelle de Londres (24 janvier 1863).

DUBOULOZ (Jean-Auguste DUBOULEAU, dit), peintre français, né à Paris le 20 février 1800, suivit, de 1816 à 1824 les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que les ateliers du graveur Malbeste et du baron Gros. Il se livra ensuite à la gravure et au dessin, qu'il enseigna dans plusieurs pensionnats, et exécuta de nombreuses vignettes pour des ouvrages de librairie; il fit même plusieurs eaux-fortes et lithographies, et débuta comme peintre, au salon de 1824. Il a principalement exposé : *Louis XI à la chasse*, *Quentin Durward et maître Pierre*, *le Déjeuner de Louis XI*, tirés de Walter Scott; la *Piété de Crillon*, le *Prédicateur de Pontoise*; le *Courage d'un paysan de Compiègne pendant la captivité du roi Jean* (1838); le *Christ aux Oliviers* (1840); le *Testament du vieux garçon*, *l'Escarpolette*; de nombreux *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1825-1853): *la Tentation*, *le Mai* (1857); *l'Invasion* (1861); *les Tentateurs*, *les Réveils-matin*, *le Colin-maillard* (1863); *les Corsaires* (1864). L'*Héroïsme du paysan*, de 1838, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Dubouloz, en dehors des Salons, un *Jésus apaisant la tempête*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); diverses décorations d'intérieur et de boudoir, entre autres la *Guerre des Amours pour les brunes et les blondes*, (1845); des dessins et sépias, notamment : *le général La Fayette entouré des ombres des grands hommes*, le *Sacre de Charles X*, et *la Visite en prison*. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1838, et une 2ᵉ en 1840.

Sa fille, Mlle Sophie ou Sophaya DUBOULEAU, également appelée *Dubouloz*, s'est spécialement consacrée au pastel, et a débuté comme portraitiste au salon de 1850. On a vu d'elle, en 1857, un *Portrait de M. Puget*.

DUBOURCQ (Pierre-Louis), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, le 25 avril 1815, étudia le paysage sous Jean Van Ravenswaay et Andre Schelfout, à la Haye, et revint se fixer dans sa ville natale, où il se livra, comme ses maîtres, à la peinture de genre et de paysage. Il fit en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France, plusieurs voyages qui lui ont inspiré ses tableaux les plus estimés; nous citerons : *les Environs d'Orléans*, *l'Inondation*, *les Aqueducs*, *le Lac d'Albano*, *Campagnes de Rome*, acquis par M. J. Fodor; la *Vallée de Saint-Pierre à Jersey*, *le Blé mûr*, etc.; ces trois dernières compositions ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec plusieurs eaux-fortes habilement trai-

tées. M. Dubourcq, en effet, a aussi cultivé la gravure. Nommé, en 1853, membre du conseil d'administration du musée d'Amsterdam, il en a été secrétaire et a publié la *Notice des tableaux du musée* (1858).

DUBOURDIEU (Louis-Thomas-Rose-Napoléon, baron), marin français, sénateur, né le 15 juin 1804 à la Martinique, mort à Toulon, le 26 juin 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

DUBOUSQUET-LABORDERIE (Joseph-Nicolas-Antoine), représentant du peuple français, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), en 1794, et fils d'un riche propriétaire, professa, sous la Restauration, des opinions très-libérales, fut nommé, en 1830, sous-préfet de Brives et continua de montrer l'esprit de l'ancienne opposition contre l'influence du clergé. Un jour, il introduisit lui-même dans l'église de Brives, malgré le curé, le convoi d'un mort à qui le clergé refusait ses prières. Il avait depuis longtemps quitté la carrière administrative, et il vivait dans ses terres, lorsqu'en 1848, il fut élu représentant du peuple, le septième sur huit, par 21 175 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique; après l'élection du 10 décembre, il fit quelque opposition au président, et ne fut pas réélu à la Législative.

DUBOYS-FRESNEY aîné (Joseph), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 23 février 1812, et fils d'un colonel du génie, entra à l'École polytechnique en 1832, fut arrêté en 1833 comme complice d'une conspiration républicaine, et passa devant la Cour d'assises le 12 décembre de la même année. Acquitté par le jury, il n'en fut pas moins renvoyé de l'École. Après la révolution de Février, le souvenir de ses démêlés avec l'ancien gouvernement le fit choisir comme candidat à la Constituante par les républicains de la Mayenne. Élu représentant, le quatrième sur neuf, par 53 305 voix, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis Napoléon par la Montagne à l'occasion des affaires de Rome. M. Duboys-Fresney ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

Un de ses parents, M. Étienne DUBOYS-FRESNEY, né en 1808, élève de l'École polytechnique, de 1825 à 1827, est lieutenant-colonel du génie depuis le 5 août 1854, et commandant en second de l'École polytechnique.

DUBRAY (Gabriel-Vital), sculpteur français, né à Paris, vers 1818, étudia sous Ramey, et débuta par un *Buste* au salon de 1840. Il a depuis traité les sujets de genre et la sculpture monumentale. Il a surtout exposé : *sainte Philomène*, *saint Jean-Baptiste prêchant* (1842-1843); le *Joueur de trottola* (1844); *saint Sébastien*, *Spontini et le génie de la musique*, l'*Enfant prodigue*, un buste d'*Eschyle*, le *Maître à tous*, *Napoléon III*, le *général Charles Abattucci*, *Prevost d'Exiles* (1847-1853); l'*Amour vainqueur*, *M. Rouher*, à l'Exposition universelle de 1855; *Joséphine*, *Sacre de Joséphine*, *Clodion*, *Sully*, *Lannes*, *l'Été*, statues pour le nouveau Louvre, le *Cardinal Fesch*, pour Ajaccio (1857), *Joseph Pothier* (1859); *Colonel Abattucci* (1861); *l'Incorrigible*, différents *Portraits* (1863), etc. Parmi ses travaux aux monuments publics, on cite : *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, dix bas-reliefs en bronze, au pied de la statue de Jeanne d'Arc, à Orléans (1861); *Saint-Benoît*, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, *le Fronton du théâtre de la Gaîté* (1863). M. Dubray a obtenu une 3e médaille en 1844 et la décoration en 1857.

DUBRETON (Jean-Louis, baron), général français, ancien pair, né à Ploërmel (Morbihan), le 18 janvier 1773, mort à Versailles, en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

DU BREUIL (Alphonse), horticulteur français, né le 21 octobre 1811, à Rouen, au Jardin même des plantes, dont son père est depuis plus de quarante ans directeur, vint terminer à Paris son éducation scientifique (1829-1833), et fut presque aussitôt après son retour à Rouen, chargé d'un cours de culture à l'École normale primaire de la Seine-Inférieure, et en 1838 du cours d'agriculture à l'École d'agriculture, où il fit en outre un cours complémentaire d'arboriculture en 1842. Il occupa ces trois chaires avec un grand succès jusqu'à la fin de 1849. Il créa au Jardin des plantes de Rouen une école d'arbres fruitiers, la première de ce genre. Depuis 1829, M. Du Breuil professa à Paris un cours d'arboriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il fut chargé en outre, en 1855, du cours pratique et gratuit du dimanche, à l'usage des jardiniers.

En 1853, le ministre de l'agriculture invita les préfets par une circulaire à confier à M. Du Breuil l'organisation de l'enseignement arboricole dans leurs départements. Depuis cette époque, il employa six mois de chaque année à parcourir la province. Trois cours successifs dans le même département lui suffisaient pour y former un professeur qui continuait ensuite l'enseignement. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1852. — On a annoncé par erreur la mort de M. Du Breuil, à la date du 18 septembre 1858.

Le savant professeur a inséré de nombreux mémoires dans les journaux des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Rouen, dont il fut secrétaire pendant de longues années, dans l'*Annuaire de l'association normande*, dans les *Comptes rendus de l'Institut*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, et enfin dans la *Revue horticole*, dont il a été directeur. En 1846, il a publié son *Cours d'arboriculture* (2 vol. in-12) : cet ouvrage, résumé de ses travaux et de ses leçons, et qui est le fondement, en quelque sorte, de l'arboriculture moderne, a été réimprimé plusieurs fois en France, traduit en anglais, en allemand et en russe, couronné par un grand nombre de Sociétés d'agriculture, et honoré de la part de l'empereur de Russie de la grande médaille des savants étrangers. En 1854, l'auteur en a donné un *Extrait* à l'usage des jardiniers. On a encore de lui un *Cours d'agriculture* (1850), avec M. Girardin.

DUBRUNFAUT (Augustin-Pierre), chimiste français, né à Lille, le 1er septembre 1797, vint achever ses classes au lycée Napoléon, puis se livra aux études chimiques, fut d'abord professeur de chimie industrielle à l'École de commerce, et s'occupa sérieusement de la fabrication du sucre de betteraves et de la saccharification de la fécule. Il écrivit divers mémoires remarqués sur cette question (1823), et s'efforça de propager l'enseignement des applications de la chimie aux arts industriels. En 1833, il mit en pratique ses théories dans diverses exploitations. Ses travaux lui valurent, entre autres distinctions, les grandes médailles d'or de la Société d'agriculture de la Seine et de la Société d'encouragement en 1854, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Dubrunfaut : *de l'Art de la distillation* (1824); *de la Fabrication du sucre de betteraves* (1822); un certain nombre de brochures la plupart relatives à la betterave, aux alcools fins; des communications à l'Académie des sciences, reproduites dans ses *Comptes rendus;* des articles fournis au *Bulletin* des sciences de Férussac (1825-1830), au *Dictionnaire du commerce et des marchandises* (1825-1854). Il avait fondé en avril 1830 *l'Agriculteur manufacturier*, journal qui compta trois ans d'existence.

DUBUFE (Claude-Marie), peintre français, né à Paris et 1790, étudia sous David, et fit d'abord des tableaux académiques : *Romain se laissant mourir de faim avec sa famille* (1810); *Achille prenant Iphigénie sous sa protection* (1812); *Jésus-Christ apaisant une tempête* (1819). Se tournant vers un genre plus modeste, il exposa au salon de 1822 : *Apollon et Cyparisse*, toile élégante, qui eut les honneurs du Luxembourg. Il revint ensuite aux sujets religieux : *Jésus-Christ marchant sur les flots* (église de Saint-Leu); *la Délivrance de saint Pierre* (Saint-Pierre de Chaillot). Mais avec ce dernier tableau il exposa au salon de 1827 deux petites toiles sentimentales très-bien accueillies : *les Souvenirs* et *les Regrets*, et plus tard, dans le même genre : *le Nid et la mésange* (1831).

M. Dubufe se mit ensuite à faire des portraits, et avec un tel succès que bientôt ce fut une mode de se faire peindre par lui. Il eut à représenter *le Roi Louis-Philippe*, *la Reine des Belges* (1837), le député *Nicolas Kœchlin* (1841), le musicien *Zimmermann* (1847), et un certain nombre de personnages. Mais les portraits de femmes surtout firent sa fortune. Il excellait à habiller ses sujets, à les poser, à les rajeunir, et faisait le plus flatteur emploi de la soie et des dentelles.

En 1849, M. Dubufe exposa une *République;* en 1852, une *Villageoise* et des *Animaux*, sans compter de nouveaux portraits; en 1855, *M. Laferrière*, etc.; en 1859, *la Naissance de Vénus*, *Jeune Grecque sortant du bain*, *Trois jeunes Granvillaises*, études; en 1863, portrait de *Mlle Vernon*, dans le rôle de Fenella de la *Muette de Portici*. Il a obtenu une 1re médaille en 1831 et la décoration en août 1837. — Il est mort le 21 avril 1864.

DUBUFE (Édouard), peintre français, fils du précédent, né à Paris, vers 1818, étudia d'abord sous son père, puis sous Paul Delaroche, et débuta au salon de 1839 par une *Annonciation* et une *Chasseresse*. L'année suivante, *le Miracle des roses*, conçu dans le goût des *Souvenirs* et des *Regrets* de son père, eut le même succès de sentiment. En 1841, M. Édouard Dubufe aborda la peinture religieuse et la cultiva pendant cinq ans avec quelque bonheur. *Tobie*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité*, *Bethsabée*, *la Prière du matin*, appartiennent à cette époque.

Mais M. Édouard Dubufe finit par se livrer à la peinture du portrait qui avait fait la réputation de son père, et il y porta un talent tout à fait semblable. En 1846 il exposa les portraits de *MM. Jules Janin* et *Paul Gayrard*, et en 1853, outre celui de *l'Impératrice*, quatre *Portraits* de femmes qui attirèrent tous les regards. A l'Exposition universelle de 1855, il a donné sept portraits; sept au salon de 1857, notamment celui de *Mlle Rosa Bonheur*, et *le Congrès de Paris;* six autres portraits, anonymes, à celui de 1859; cinq portraits à celui de 1861 : *Mme la princesse Mathilde*, *Mme la duchesse de Medina Céli*, *Mme la marquise de Gallifet*, *Mme la princesse Ghika*, en costume national, *Mme William Smith;* à celui de 1863, *une Étude*, deux portraits, dont celui de *M. Robert Fleury*, de l'Institut; en 1864, un *Portrait* et *le Sommeil*. M. Éd. Dubufe a obtenu une 3e médaille en 1839, deux secondes en 1840 et 1845, une 1re en 1844, et la décoration en juillet 1853.

DU BUS. Voy. BUS (DU).

DUC (Joseph-Louis), architecte français, né à Paris, le 25 octobre 1802, étudia sous M. Châtillon, entra à l'École des beaux-arts en 1821, et y remporta le grand prix en 1825, sur ce sujet : *un Hôtel de ville pour Paris*. Pendant sa dernière année de séjour à la Villa Médicis (1829), il fit un remarquable envoi, *le Colisée*, admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1831, il fut chargé, avec Alavoine, du monument ou colonne de Juillet, qui ne fut inaugurée que neuf ans plus tard. En 1848, M. Louis Duc fut désigné, conjointement avec M. Henri Labrouste, pour ordonner les funérailles des victimes de juin. En 1850, il a été chargé avec M. Dommey de la restauration de l'horloge de la tour du Palais de justice, et en 1854, avec le même, des travaux d'agrandissement et d'isolement de ce même palais. Il a été associé à M. Léon Vaudoyer pour la construction de la cathédrale de Marseille (1856). M. Louis Duc, architecte du monument de Juillet et du Palais de justice, et attaché à la Ville de Paris pour la section des collèges, a obtenu une 1re médaille en 1855, la décoration de la Légion d'honneur le 29 juillet 1840, et a été promu officier en 1862.

DU CAMP (Maxime), littérateur et artiste français, né à Paris, le 8 février 1822, est le fils du chirurgien de ce nom, membre de l'Académie de médecine, mort à trente et un ans en 1824. Il fit au sortir du collége un premier voyage de dix-huit mois en Orient (1844-1845). A son retour, il s'occupa de photographie, et se livra à des expériences qui ne furent interrompues que par les événements de 1848. Blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin, il reçut la décoration des mains du général Cavaignac. L'année suivante, le ministère de l'instruction publique lui confia une mission spéciale qui lui permit d'explorer de nouveau et plus en détail l'Égypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849-1851). Il rassembla dans ce second voyage une immense collection de clichés ou négatifs photographiques pris sur nature, et prépara ainsi le premier ouvrage où la typographie se soit alliée au daguerréotype. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er janvier 1853.

M. Maxime Du Camp a publié : *Souvenirs et paysages d'Orient* (Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople, Scio, 1848, in-8); *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852, in-fol.); *le Livre posthume, ou Mémoires d'un suicidé* (1853, in-8 et in-18; 2e édit., 1855, in-16); *le Nil, ou Lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854, in-12); *les Chants modernes*, poésies (1855, in-8); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de* 1855 (même année, in-16); *l'Eunuque, mœurs musulmanes* (1856); *les Six aventures*, roman (1857, in-16); *le Salon de* 1857 (in-16), *Mes convictions*, poésies (1858, in-8); *En Hollande, Lettres à un ami* (1859, in-12); *le Salon de* 1859 (in-8). Il a été en octobre 1851, un des cinq fondateurs de la seconde *Revue de Paris*, à laquelle il a fourni prose et vers jusqu'à sa disparition (janvier 1858).

DU CASSE (P.-Emmanuel-Albert, baron), écrivain militaire français, né vers 1815, fut admis à l'École de Saint-Cyr et prit part à la guerre

d'Afrique; il passa ensuite dans le corps d'état-major, obtint en 1854 le grade de chef d'escadron, et fut attaché la même année à la personne du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 1860.

On a de lui plusieurs travaux de stratégie, tels que : *Récit historique des opérations de l'armée de Lyon en* 1814 (1849), in-8); *Opérations du neuvième corps de la grande armée en Silésie* (1851, 2 vol. in-8 et atlas), durant la campagne de Prusse et de Pologne; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* (1852, in-8), suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie; *les Erreurs militaires de M. de Lamartine* (1852, in-8), examen critique de son *Histoire de la Restauration*, etc. Il a été chargé en outre de mettre en ordre et d'éditer les *Mémoires du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8; 2e édit., 1856), qui ont jeté un jour si nouveau sur la politique de famille de l'Empire; l'*Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855-1856, 4 vol. in-8), qui en forment le complément. Il a publié en 1857 une réfutation anonyme des *Mémoires du duc de Raguse* (1856-1857, 8 vol. in-8), dirigés contre le roi Joseph et le prince Eugène, et un ouvrage intitulé : *la Morale du soldat, ou les Vertus militaires* (in-16).

DUCASSE (Jean-Marie-Auguste), médecin français, né à Toulouse, le 26 avril 1786, fit ses études spéciales à la Faculté de Montpellier et y reçut, en 1807, le diplôme de docteur; il a professé, pendant longtemps, à l'École de médecine de Toulouse, où il s'est acquis la réputation d'un des plus hauts praticiens du Midi.

On remarque parmi ses ouvrages : *Mémoires et observations de médecine et de chirurgie* (1841, in-8); *Éloge de Larrey* (1829), et *Rapports sur les travaux de l'École préparatoire de médecine de Toulouse*, pendant les années 1840 à 1845 (1846).

DUCHAPT (Claude-Théophile), magistrat et littérateur français, né à Bourges, le 5 juillet 1802, mort à Bourges, en avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUCHATEL (Charles-Marie-Tanneguy, comte), homme politique français, ancien ministre, né à Paris, le 19 février 1803, est le fils aîné du conseiller d'État, directeur général de l'enregistrement (1800-1815), créé comte sous l'Empire et pair de France sous Louis-Philippe. Après avoir terminé ses études de droit, il s'attacha au parti libéral, prit une part active à la fondation et à la rédaction du *Globe*, et se fit connaître par la publication de quelques travaux d'économie. Dans celui qui a pour titre : *De la Charité* (1829, in-8; 2e édit., 1836), présenté au concours des prix Montyon, il indiquait comme remède aux souffrances des classes pauvres la pratique de cette triple formule : « Travail, économie, prudence dans le mariage. » Après la révolution de Juillet, il fut conseiller d'État et commissaire du roi à la Chambre. En 1833, il fut élu député par le collége de Jonzac en remplacement de son père. Dès son début, il soutint la politique conservatrice. En 1834, il fut choisi pour rapporteur du budget du ministère des finances. La même année, il accepta le portefeuille du commerce (4 avril). Sorti du pouvoir le 22 février 1836, il fut rappelé dans le cabinet du 6 septembre suivant, en qualité de ministre des finances. Il créa un fonds pour travaux extraordinaires, fit passer à la Caisse d'amortissement les sommes déposées à la Caisse d'épargne et présenta un projet de dégrèvement du sucre colonial. Le 15 avril 1837, il suivit dans sa retraite M. Guizot, dont il partageait les opinions, refusa d'entrer dans l'administration Molé et fut un des chefs de la coalition. A cette époque, il siégeait, comme vice-président, au bureau de la Chambre.

Entré dans le cabinet de transaction du 12 mai 1839, M. Duchâtel s'occupa de rallier la majorité donnée par les nouvelles élections, fut ensuite rejeté par l'événement du 1er mars sur les bancs de l'opposition, et reprit le portefeuille de l'intérieur le 29 octobre 1840. Depuis ce jour jusqu'à la révolution de Février, il attacha son nom à plusieurs projets de loi relatifs à l'organisation des archives publiques (1840), à l'importation de la librairie étrangère (1842), à l'acquisition de l'hôtel de Cluny (1843), à l'établissement d'un réseau de chemins de fer (1844), etc. Les diverses oppositions, pendant sept ans, l'ont vivement combattu, et c'est à lui qu'on rapportait surtout, dans le dernier ministère de Louis-Philippe, ce système d'action administrative, ou comme on disait par euphémisme, l'abus des influences, pratiqué à l'égard du corps électoral. Sourd à toutes les demandes de réforme, inébranlable, comme le roi lui-même, devant les conseils de quelques députés amis et devant l'agitation menaçante des banquets, il témoigna la plus entière confiance dans le triomphe du pouvoir, jusqu'au moment où l'interdiction du banquet du 12e arrondissement fut le signal d'une révolution.

M. Duchâtel, après le 24 février, quitta la France. Mais, après quelques mois de séjour en Angleterre, il revint habiter Paris. Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dès 1842, il appartient en outre, comme membre libre, à l'Académie des beaux-arts (1846). Il a la réputation d'un amateur éclairé, et il s'est composé une fort belle galerie de tableaux. Décoré en 1834, il a été promu grand'croix de la Légion d'honneur le 29 octobre 1846.

DUCHATEL (Napoléon-Joseph, vicomte), frère du précédent, est né à Paris, le 5 août 1804. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il devint capitaine d'état-major, quitta la carrière des armes après 1830, et suivit la fortune politique de son frère; par son crédit, il fut nommé tour à tour député, préfet des Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, où il fut en continuelle mésintelligence avec le conseil municipal, et pair de France (4 mai 1845). Depuis le 24 février, il a disparu de la vie politique.

DU CHATELLIER (Armand-René), littérateur français, né à Quimper, en 1797, s'est occupé tour à tour de questions d'histoire, d'économie politique et d'archéologie. Depuis longtemps correspondant du ministère de l'instruction publique, il est devenu, en juillet 1858, correspondant de la 6e section de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : *Du commerce et de l'administration, ou Coup d'œil sur le nouveau système commercial de l'Angleterre. Quels sont les intérêts de la France?* (1826, in-8); *la Mort des Girondins*, (1829), drame en 5 actes; *Essai sur les salaires et les prix de consommation de* 1820 *à* 1830, *etc.* (1830, in-8); *Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne* (1836, 6 vol. in-8); *Du pays de Galles et de quelques-unes des origines de notre histoire* (1839); *A quoi tiennent les crises ministérielles* (1840); *l'Inde antique*, (1852 in-8), premier livre d'un travail sur les nationalités des temps anciens; *la Représentation provinciale en Bretagne après l'union à la France* (1857, in-8); de nombreux articles dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, dont plusieurs ont été

tirés à part, ainsi que dans les *Archives bretonnes*, qu'il publiait en 1832.

DUCHENNE [DE BOULOGNE] (G.... B....), médecin français, né à Boulogne-sur-Mer, reçu docteur à Paris en 1831, exerça quelque temps dans sa ville natale, et vint en 1842 se fixer à Paris, où il s'est occupé avec persévérance des questions électro-physiologiques. Il s'est servi, dans ses travaux, de la photographie instantanée. Considéré comme un des créateurs de l'électrothérapie, il a obtenu plusieurs prix ou mentions de l'Institut, et a été décoré de la Légion d'honneur à la suite du concours international institué pour les applications de l'électricité.

Les divers travaux de M. Duchenne [de Boulogne] ont été insérés dans les *Archives de médecine*, le *Bulletin* de l'Académie de médecine, *l'Union médicale*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc. Il a publié : *De l'électrisation localisée et de son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique* (1855, in-8, 2e édit. 1860).

DUCHESNE (Jean), iconographe français, né à Versailles, le 28 novembre 1799, mort à Paris, le 4 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUCHESNE (Édouard-Adolphe), médecin français, né à Paris, en 1804, fut reçu docteur en 1827, avec une thèse *sur la Colique de plomb*. En 1830, il obtint un prix de l'Académie de médecine sur cette question : *De l'Emploi du maïs chez l'homme, chez les femmes qui allaitent et chez les enfants en bas âge*. Son mémoire parut sous ce titre : *Traité du maïs ou blé de Turquie* (1833, in-8). Décoré de la Légion d'honneur en juin 1837, il fit peu après partie du Comité d'hygiène et de salubrité de Paris.

On a encore de lui : *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe* (1836, in-8 et atlas); *Observations médico-légales sur la strangulation* (1845); *Histoire statistique du choléra dans le XIe arrondissement* (1851, in-8); *Histoire de la prostitution dans la ville d'Alger depuis la conquête* (1853, in-8), etc.

DUCHESNE [DE GISORS] (Jean-Baptiste-Joseph), peintre français, né le 8 décembre 1770, à Gisors (Eure), mort dans cette ville, le 25 mars 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUCHESNE-DUPARC (Louis-Victor), médecin français, né en 1805, à Moulins-Lamarche (Orne), fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Disciple d'Alibert, il étudia plus particulièrement les maladies de la peau, et ouvrit, en 1844, un cours gratuit de clinique. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Nouveau manuel des dermatoses* (1837, in-8; 2e édit., 1840); *Traité complet des gourmes chez les enfants* (1842, in-8; 2e édition, 1844); *Tableau synoptique des maladies de la peau* (1843), concordance des classifications adoptées par Alibert, Willan, Rayer et Cazenave; *Examen des doctrines médicales* (1845); *Nouvelle prosopalgie* (1847, in-8), traité pratique des éruptions chroniques du visage; *du Traitement anticholérique* (1849); *Traité pratique des dermatoses* (1859, in-12), etc.

DUCIE (Henry-John REYNOLDS-MORETON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1827, à Sherborne (comté de Gloucester), appartient à une famille élevée en 1763 à la pairie héréditaire. En 1852, il obtint le mandat électoral de Stroud, et quitta en 1853 le nom de lord Moreton pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de soutenir la politique de lord Palmerston. Il fut nommé député-lieutenant du comté de Gloucester en 1851 et lord-lieutenant du même comté en 1857. Marié en 1849 avec sa cousine miss Langston, il a pour héritier son fils lord Moreton, né en 1857.

DUCKETT (William), littérateur français, né vers 1805, est fils d'un professeur de langue anglaise, qui vint s'établir en France à la chute de l'Empire et qui est auteur d'une *Nouvelle grammaire anglaise* (1828), de poésies et de traductions attribuées par erreur à son fils. Celui-ci s'est particulièrement fait connaître comme directeur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1832-1851, 68 vol. in-8 avec le supplément), dont le titre et l'ordonnance des matières furent empruntés au *Conversations-Lexikon* des éditeurs Brockhaus. Cette publication encyclopédique a été réimprimée dans le format in-4 (1852-1859, t. I à XVI). M. Duckett en a fait extraire une sorte d'abrégé à l'usage des dames et des jeunes personnes (1841-1842, 10 vol. in-18).

Après la révolution de Février, M. W. Duckett a fondé deux journaux, *le Courrier de Paris* (1848) et *l'Universel* (1849), qui n'ont vécu l'un et l'autre que quelques mois. — En 1854, son fils qui a collaboré à la seconde édition du *Dictionnaire*, a publié une *Turquie pittoresque* (grand in-8 et gravures).

DUCKWITZ (Arnold), économiste allemand, né à Brême, le 27 janvier 1802, fonda en 1829, dans sa ville natale, après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, une importante maison de commerce, s'occupa activement d'améliorer la navigation du Weser, et créa sur ce fleuve un service de bateaux à vapeur. Partisan de l'union douanière, il fit paraître en 1837 un mémoire sur les *Rapports de la ville libre et hanséatique de Brême avec le Zollverein allemand*, et publia sur le même sujet de nombreux articles dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg. En 1840, il fut élu membre du sénat de Brême et prit part aux négociations entamées avec le gouvernement hanovrien à l'occasion de la construction du chemin de fer de Brême à Hanovre et de l'endiguement du Weser. Il suivit également les négociations relatives à l'union projetée entre le Zollverein et les États riverains de la mer du Nord, et publia sur cette question, en 1847, une brochure intitulée : *l'Association allemande de commerce et de navigation* (der deutsche Handel-und-Schifffahrtsbund, Brême, in-8). En même temps il contribua à l'établissement d'un service régulier de paquebots à vapeur entre l'Amérique et l'Allemagne, et fit conclure, en 1847, un traité de poste avantageux entre Brême et l'Union américaine.

Au mois de mars 1848, il fut député au parlement préparatoire et fit partie de la Commission des cinquante. Il ne voulut point siéger à l'Assemblée nationale allemande; mais, il assista, en qualité de commissaire de la ville de Brême, aux conférences tenues à Francfort pour organiser l'unité commerciale de l'Allemagne, et publia à cette occasion un mémoire intéressant (*Memorandum die Zoll-und-Handelsverfassung Deutschlands betreffend*, Brême, 1848). Chargé du portefeuille du commerce dans le ministère de l'empire, il s'appliqua sans succès à la création d'une marine militaire allemande. En 1849, il publia sur cette question un écrit intitulé : *Ueber die Gründung der Deutschen Kriegs-marine* (Brême, in-8). De retour à Brême en 1849, il y reprit sa place au sénat. La même année parurent ses *Observa-*

tions sur la révision du projet de constitution de l'Allemagne (Brême in-8).

DUCLERC (Charles-Théodore-Eugène), publiciste français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), le 9 novembre 1812, vint terminer à Paris ses études et eut à lutter contre la nécessité. Simple correcteur d'épreuves au journal *le Bon sens* en 1836, il en devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il passa, en 1838 à la *Revue du Progrès*, et concourut en même temps à la rédaction du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre (1842), et dont l'idée lui appartenait en commun avec Garnier-Pagès l'aîné.

Il entra, en 1840, au *National*, et y traita pendant six ans les questions d'économie politique, de finances, etc. Il y soutint surtout quatre années de suite, sur la question des chemins de fer, une polémique qui fut très-remarquée. Il quitta le *National* en 1846, pour aller vivre dans la retraite d'où les événements de 1848 le firent sortir. Il fut nommé dès le 25 février adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès jeune; il s'occupait de l'organisation municipale et faisait préparer, sur le modèle de la police de Londres, différents projets qui depuis ont été mis à exécution, quand, le 6 mars, il suivit le maire de Paris au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'État. Il partagea avec lui la responsabilité de toutes les mesures qui assurèrent les divers services sans recourir au papier-monnaie.

Envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Landes, le quatrième sur sept, M. Duclerc fut quelques jours après (10 mai) nommé ministre des finances, en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé à faire partie de la Commission exécutive. Il fut, au 15 mai, un des représentants qui montrèrent en face de l'émeute le plus d'énergie. Pendant les journées de juin, il exposa aussi plusieurs fois sa vie, puis combattit avec vigueur les mesures de l'état de siége, de la transportation sans jugement, etc., et protesta enfin contre l'adoption de ces mesures, en se retirant du pouvoir. Jusqu'à la fin de la session, M. Duclerc s'occupa activement des travaux législatifs. Mais lorsque la Constituante eut prononcé sa dissolution, il rentra dans la vie privée, se remit aux études de sa jeunesse et se tourna vers l'industrie. Appelé en Espagne comme un des administrateurs de la canalisation de l'Èbre, il a été placé à la tête de l'établissement du crédit mobilier espagnol. On a annoncé qu'il s'est retiré près de Bayonne et qu'il s'occupe d'écrire l'histoire financière de ce temps.

DU COMMUN DU LOC. Voy. DANIEL.

DUCORNET (Louis-César-Joseph) [*né sans bras*], peintre français, né à Lille, le 10 janvier 1806, mort le 27 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUCOS (Jean-Étienne-Théodore), homme politique français, sénateur, né à Bordeaux, le 22 août 1801, mort le 18 avril 1855 à Paris. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUCOUX (François-Joseph), médecin et homme politique français, né à Châteauponsac (Haute-Vienne), le 14 septembre 1808, fit à Paris ses études de médecine et se signala dès lors comme un des chefs ordinaires de l'opposition dans les écoles. En 1826, il publia une épître en vers contre les jésuites. Au mois de juin 1828, il entra au service de la marine de guerre, et, comme chirurgien, fit deux campagnes aux Antilles et au Brésil. De retour à Brest, au moment où les journaux firent connaître dans cette ville les ordonnances de Charles X, il arbora de son chef le drapeau tricolore. En 1831, il passa dans l'armée de terre en qualité de chirurgien aide-major, fut envoyé en Afrique, où il servit avec beaucoup de talent et de zèle, de 1831 à 1834. A la suite d'une épidémie terrible (1837), il fit paraître en France un ouvrage contenant ses observations personnelles sur les épidémies d'Afrique et sur les abus de l'administration qui lui semblaient en être la cause.

M. Ducoux donna sa démission de chirurgien militaire en 1838, et s'établit à Blois comme médecin. La même année, il publia l'éloge historique de Denis Papin, en qui il montrait l'homme de génie protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. Bientôt il fut à la tête du parti républicain dans le département de Loir-et-Cher. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia les fonctions de commissaire à Blois, où il refusa de reconnaître les pouvoirs illimités des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. 57 000 électeurs sur 60 000 votants l'envoyèrent, le premier sur six, représentant à la Constituante. Nommé préfet de police après les journées de juin, il désarma la garde nationale de la Villette. Sur 11 400 citoyens arrêtés, il en fit élargir, par ses rapports, plus de 4000. Il réorganisa les parties du service médical qui intéressent le plus la santé publique, n'épuisa point les fonds secrets, et laissa en caisse 46 000 fr. d'économies. Il donna sa démission lorsque le général Cavaignac prit pour ministres MM. Dufaure et Vivien. En 1849, il ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative par le Loir-et-Cher; mais, après le procès de Versailles, il fut élu dans le département de la Haute-Vienne, en remplacement de M. Daniel-Lamazière, condamné à la déportation par la Haute-Cour. Il se rangea parmi les adversaires les plus ardents de la politique napoléonienne, protesta d'avance contre le coup d'État et fut arrêté le 2 décembre 1851. Écarté des affaires publiques, M. Ducoux devint directeur de la Compagnie générale des petites voitures de Paris.

DUCPÉTIAUX (Édouard), économiste belge, né à Bruxelles le 29 juin 1804, embrassa la carrière du barreau et collabora avant 1830 au *Courrier des Pays-Bas*, où ses articles politiques lui attirèrent une condamnation à un an de prison. Lorsque éclata la révolution de septembre, il fut l'un des plus actifs organisateurs de la *Réunion centrale* et plaida avec chaleur, dans la presse libérale, la cause de l'indépendance; il contribua aussi à la fondation de l'*Association nationale*. En 1831, il fut nommé inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance de la Belgique.

On a de lui de nombreuses publications sur les questions de charité publique et sur le système pénitentiaire : *des Caisses d'épargne* (1831, in-8); *du Progrès et de l'état actuel de la réforme pénitentiaire* (1838, 3 vol. in-18); *de la Condition physique et morale des ouvriers* (1843, 2 vol. in-8); *de la Mortalité à Bruxelles* (1844, gr. in-8); *Enquête sur la condition des classes ouvrières* (1846, 3 vol.); *des Écoles de réforme* (1848); *du Paupérisme des Flandres* (1850, in-8); mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *des Colonies agricoles* (1851, in-8), etc.

DUCROS DE SIXT (J...-P...), littérateur français, né vers 1795 à Sixt en Savoie, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUDOUYT [de la Manche], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Coutances en 1797, et avocat distingué du barreau de cette ville, professait ouvertement, sous la monarchie de Juillet, des opinions républicaines. Commandant de la garde nationale, il fut chargé, en 1848, par le gouvernement provisoire des fonctions de sous-commissaire, et fut élu représentant du peuple, le cinquième sur quinze, par 103 996 voix. A l'Assemblée, il vota ordinairement avec la gauche et souvent avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il se montra très-hostile à la politique napoléonienne, et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres au sujet de l'expédition de Rome. Le parti modéré fit échouer sa candidature à la Législative.

DUFAÏ (Gabriel-Alexandre), ou DU FAÏ, littérateur français, né à Étampes, au mois d'août 1807, fit son droit à Paris, s'inscrivit au barreau de la Cour d'appel, puis travailla au *Journal de Paris*, au *Capitole*, à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, où ses articles de critique littéraire furent remarqués. Son nom figure aussi parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie des gens du monde* et du *Dictionnaire de la conversation*. Il a été employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

On a de lui : *Agnès de Méranie et les drames de V. Hugo* (1847, in-8), études comparées; plusieurs pièces de vers extraites en 1849 du *Corsaire* et de *l'Illustration*; une scène jouée aux Italiens le 15 février 1848; *Lelila, ou la Femme socialiste* (1851), poëme en quatre nuits, suivi de satires politiques.

DUFAU (Pierre-Armand), économiste français, né à Bordeaux le 15 février 1795, fut nommé, en 1815, instituteur à l'établissement royal des Jeunes aveugles, dont il devint directeur en mai 1840. Mis à la retraite en 1855, il a conservé le titre de directeur honoraire. M. Dufau a concouru, en 1851, à la création de la Société de patronage et de secours pour les aveugles de France, devenue le modèle de celle formée pour les sourds-muets.

Il a publié, dans le cercle spécial de ses travaux ordinaires : *Plan de l'organisation de l'institution des Jeunes aveugles* (1833, in-8), ouvrage destiné à montrer tout le parti que les aveugles peuvent tirer de l'instrucion technologique, et récompensé par l'Académie française d'un prix Montyon de 6000 francs; *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'institution* (1844, in-8); *Mémoire sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*, communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845; *Notice historique, statistique et descriptive sur l'institution des Jeunes aveugles* (1850, in-8); *Souvenirs d'une aveugle née* (1851, 1 vol. in-12), étude de psychologie touchante et ingénieuse, etc.

On a aussi de M. Dufau divers ouvrages ou mémoires d'économie politique : *De l'Abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8), couronné par la Société de morale chrétienne; *Lettres sur la charité* (1847, in-8); *De la Réforme du mont-de-piété*, mémoire présenté à l'Académie des sciences morales (mars 1855); *Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8), devant servir de modèle à une collection de statistiques départementales; *Traité de statistique* (1840, in-8), couronné par l'Académie des sciences en 1841; *Statistique comparée des aveugles et des sourds-muets* (1854, in-4), etc.

M. Dufau avait, en outre, donné dans sa jeunesse : *Dictionnaire de géographie ancienne et comparée* (1820, 2 vol. in-8), avec M. Guadet; *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-12). *Histoire de France, de Charles IX à Henri IV* (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-12), formant la continuation de Vély, Villaret et Garnier; *Collection des chartes et constitutions*, avec MM. Duvergier et Guadet (Paris, 1823, 6 vol. in-8). Il a enfin collaboré à divers recueils, aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, au *Temps* et au *Constitutionnel*, dont il eut en 1834 la direction, et publié, en 1859, un choix de morceaux divers, sous le titre : *OEuvres littéraires, Fables et allégories* (in-12).

DUFAURE (Jules-Armand-Stanislas), avocat et homme politique français, membre de l'Institut, né le 4 décembre 1798 à Saujon, dans la Charente-Inférieure, vint faire son droit à Paris, où il eut, entre autres camarades d'études, M. Chaix-d'Est-Ange et Vivien, et alla s'inscrire au barreau de Bordeaux, dont il devint presque aussitôt l'un des premiers avocats. Il entra dans la vie politique en 1834 : élu député par l'arrondissement de Saintes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848, il prit place dans les rangs du parti libéral constitutionnel, et ne se signala pas moins par sa consciencieuse activité que par son indépendance. Il avait déjà su se faire écouter dans les bureaux et à la tribune, lorsque, en 1836, sous le ministère Thiers du 22 février, il fut nommé conseiller d'État. Il donna sa démission à la chute du cabinet, le 6 septembre de la même année, et fit au ministère Molé, qui suivit, une active opposition. Il contribua à le renverser par ses attaques lors de l'Adresse de 1839, qui amena, malgré la dissolution de la Chambre (2 février), le triomphe de la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles non viables essayées par Louis-Philippe, eut lieu, le 12 mai, la dernière prise d'armes du parti républicain (voy. BARBÈS), et, sous l'impression des dangers publics, se forma, sous la présidence de Soult, un cabinet centre-droit dont MM. Passy, Villemain, Duchâtel, Teste faisaient partie, et dans lequel M. Dufaure accepta le ministère des travaux publics, qui formait, pour la première fois un ministère séparé. Il eut à soutenir les discussions des Chambres sur les routes de la Corse, les canaux, et surtout sur la grande question de l'exécution des chemins de fer par l'État ou par les compagnies. Le 1er mars 1840, il dut faire place avec ses collègues, au ministère Thiers, qu'ils s'abstint néanmoins de combattre.

A l'avénement du 29 octobre, M. Dufaure refusa d'entrer, sous M. Guizot, dans un cabinet qui réunissait pourtant plusieurs de ses anciens collègues. Quoiqu'il adhérât, en général, à la politique conservatrice, il s'en sépara sur plusieurs points, combattit la loi sur les fortifications de Paris et se prononça contre le traité du droit de visite. Il acquérait chaque jour plus d'influence par sa participation active à la solution de toutes les grandes questions de travaux publics et de finances. Il était rapporteur des projets de loi les plus importants, tels que celui de la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique et surtout, en 1842, celui de la loi sur les chemins de fer. A la suite de ce dernier, une grande médaille fut frappée en son honneur. En politique, il se formait autour de lui un tiers parti qui comptait parmi les députés des adhérents plus influents que nombreux, et après avoir été nommé vice-président de la Chambre sous le patronage du ministère, M. Dufaure le redevenait, en 1845, par les votes de l'opposition. Tout le monde voyait déjà en lui le ministre du lendemain. Il se tint en dehors de l'agitation réformiste, et blâma les banquets comme inconstitutionnels. Lorsque, à propos de l'interdiction de celui du 12e arrondis-

sement, MM. Barrot, Baroche et d'autres de ses collègues déposèrent un acte d'accusation contre le ministère, il ne craignit pas de dire : « C'est en laissant faire le banquet, que les ministres auraient mérité d'être mis en accusation. »

Après la révolution de Février, M. Dufaure se rallia franchement à la république, et fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le quatrième sur douze par 68 197 voix. A la Constituante, il fut un des chefs du parti démocratique modéré, votant, avec la gauche, pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, avec la droite, contre toutes les propositions émanant du socialisme et pour toutes les lois et mesures tendant au rétablissement de l'ordre. Membre de la Commission de constitution, il prit souvent la parole, et ce fut lui qui proposa de substituer l'assistance fraternelle à la reconnaissance du droit au travail. Candidat à la présidence de l'Assemblée, lorsque M. Senard la quitta, après les journées de Juin, pour devenir ministre de l'intérieur, il n'eut que quelques voix de moins que M. Marie, élu président. Le 13 octobre, le général Cavaignac, qui, pour mieux accuser ses tendances modératrices, substituait de jour en jour aux républicains de la veille ceux du lendemain, l'appela au ministère de l'intérieur. Le calme et la répression ayant été suffisamment assurés par l'administration de son prédécesseur, M. Senard, M. Dufaure eut surtout à surveiller et à préparer l'élection présidentielle. Il prit, en quelque sorte, sous sa protection, vis-à-vis du pays et auprès des classes bourgeoises, la personne du général et sa candidature, et fit inutilement tous ses efforts pour faire choisir « un homme, disait-il, et non pas un nom, » par le pays. Le 20 décembre, il quitta le ministère et reprit sa place dans l'Assemblée constituante, où il soutint par tous ses votes la politique intérieure et extérieure du nouveau président.

M. Dufaure fut renvoyé à la Législative par son département et par celui de la Seine et opta pour le premier. Le 2 juin 1849, Louis-Napoléon lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il accepta avec MM. de Tocqueville et Lanjuinais pour collègues, en donnant pour motif l'intérêt de la Constitution. Il dut présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin (voy. Ledru-Rollin) furent le signal. Il proposa ou soutint une suite de lois et de mesures de rigueurs sur les gardes nationales, les réunions politiques, l'enseignement. Un accord parfait régnait entre lui et la majorité parlementaire, lorsque le président, par le message du 31 octobre, le renvoya avec tous ses collègues et leur donna pour successeurs MM. Ferd. Barrot, Ach. Fould, Rouher, de Parrieu, etc. M. Dufaure, rejeté dans l'opposition constitutionnelle, devint un des adversaires de la politique de l'Élysée. Après la destitution du général Changarnier (10 janvier 1851) surtout, et sous le ministère Baroche (10 avril), il combattit tous les projets de révision anticipée de la Constitution, et la pensée d'une réélection présidentielle illégale. « On s'habituera, disait-il, à renouveler le président, comme on s'est habitué à renouveler les Chambres. »

Le coup d'État du 2 décembre fit rentrer M. Dufaure dans la vie privée. Inscrit au barreau de Paris en 1852, il y eut bientôt une des premières places, qu'il ne doit pas moins à la considération générale de la bourgeoisie pour sa vie politique qu'à son expérience des affaires et à son talent. Comme orateur, il se distingue par une fermeté de langage et une vigueur de dialectique qui font de lui, au palais, un des adversaires les plus redoutés. Comme écrivain, il n'a rien publié qu'un certain nombre de ses principaux rapports. Il a été élu membre de l'Académie française le 23 avril 1863, en remplacement du duc Pasquier. Ancien ministre de trois gouvernements, M. Dufaure n'est pas décoré de la Légion d'honneur.

DUFÊTRE (Dominique-Augustin), prélat et prédicateur français, né à Lyon le 17 avril 1796, étudia au séminaire de Saint-Irénée, entra dans les ordres en 1818, et se voua dès lors à l'œuvre des missions et des retraites, si encouragée par la Restauration. Les missionnaires sortaient la plupart de la Chartreuse de Lyon. L'abbé Dufêtre parcourut les campagnes, évangélisant villes et villages dans les diocèses de Lyon, de Belley, de Tours et de Blois. Après 1830, les missions n'étant plus tolérées, il se renferma dans les prédications ordinaires, rivalisant d'ardeur avec MM. Cœur, Combalot et de Ravignan. Il était déjà connu dans presque toutes les villes de France lorsqu'il vint faire la station quadragésimale à Paris (1840). La parole de M. Dufêtre était vive et imagée. Ses sermons n'ont pas été publiés. M. Dufêtre a, de 1829 à 1842, visité une grande partie de l'Europe pour y étudier l'état du catholicisme. Vicaire général de Tours depuis 1824, il a été élevé à l'évêché de Nevers le 13 septembre 1842 et sacré le 12 mars de l'année suivante. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1842 et officier en 1858. — Il est mort le 7 novembre 1860.

DUFF (Alexandre), missionnaire anglais, né en 1808, à Pitlocry, village du comté de Perth, en Écosse, avait à peine terminé à l'université de Saint-Andrew ses études théologiques, qu'il alla prêcher en Asie la foi chrétienne (1829) et s'embarqua sur le *Lady Holland* pour les Indes orientales. La navigation, qui fut des plus malheureuses, dura huit mois : le bâtiment fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, fut assailli de violentes rafales, près de l'île Maurice, et à l'embouchure du Gange fut jeté à la côte par un ouragan. M. Duff passa quelques années au milieu des peuplades les plus farouches de l'Inde. En 1843, il adhéra aux principes des non-conformistes et il n'a cessé, malgré ses nombreux voyages, d'être en rapport avec les pasteurs les plus éclairés de l'Église indépendante.

Ses publications sont toutes consacrées à fortifier l'œuvre des missions en Orient; nous citerons : *les Missions de l'Église écossaise dans l'Inde* (the Church of Scotland's India mission, 1835, in-8); *Apologie des missions indiennes* (a Vindication of the India mission, 1837); *Nouvelle phase de la littérature anglaise dans l'Inde* (New era of the englisch literature in India, 1837); *l'Inde et les missions* (India and India missions, 1839); *la Principale fin du Christianisme* (Missions the chief end of the Christian church, 1839); *Épreuves et devoirs d'un missionnaire aux Indes;* etc.

DUFFERIN (Frédéric Temple-Hamilton-Blackwood, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1826, à Florence, appartient à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il succéda à son père en 1841, reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des tories au pouvoir (1852) et la reprit de 1854 à 1858. Quatre ans plus tôt, il avait été pourvu d'une pairie héréditaire sous le titre anglais de baron Clandeboye (1850). Attaché à une mission spéciale du comte Russell à

Vienne en 1855, il fut envoyé comme commissaire anglais en Syrie lors des massacres de 1860, et en 1862, il a été créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Marié, la même année, avec miss Hamilton, dont une permission spéciale l'a autorisé à prendre le nom, il a pour héritier son fils, né en 1863. On doit à lord Dufferin *Letters from high latitudes*, récit d'un voyage fait par lui, il y a quelques années, dans les régions arctiques. A la Chambre haute, il vote avec le parti libéral.

DUFFY (Charles-Gavan), journaliste irlandais, né en 1816, fils d'un fermier du comté de Monaghan et élevé à Belfast, étudia le droit, tout en rédigeant en province une feuille influente. De retour à Dublin en 1841, il se lia avec les agitateurs les plus ardents du rappel de l'Union, et fonda en 1842, avec leur appui, le journal démocratique *la Nation*. En 1844, il fut compris dans le procès intenté par les ministres à O'Connell et à ses adhérents. Il agit de concert avec le grand agitateur jusqu'en 1847, où il se rapprocha de la Jeune-Irlande, qui reniait la politique temporisatrice, pour en appeler à la force. Traduit encore une fois devant les tribunaux (mai 1848) avec Smith O'Brien et Meagher, il fut acquitté par le jury.

Après avoir vu son journal suspendu durant le soulèvement d'O'Brien, il lui fut permis d'en reprendre la direction; devenu plus prudent, il se borna à parler de réformes sociales. Ce fut lui qui créa la ligue des fermiers. A la Chambre des Communes, où il siégea depuis 1852 pour New-Ross, il vota ordinairement avec les radicaux. On a de lui quelques volumes pour la *Bibliothèque irlandaise*, entre autres un *Choix de ballades* (Ballad poetry of Ireland).

DUFONT (Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Valenciennes, le 2 février 1805, exerça quelque temps la profession de notaire. Partisan des doctrines libérales, il s'occupa spécialement des questions d'instruction publique. Nommé représentant du peuple en 1848, le vingt-cinquième sur vingt-huit, par 97 017 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition romaine. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

DUFOUR (Théophile), homme politique français, ancien représentant, né à Saint-Quentin, le 18 juin 1800, était, lors de la révolution de Février, l'un des hommes les plus estimés de son département, grâce à son active bienfaisance et à de nombreuses fondations philanthropiques. Aux élections pour la Constituante, choisi pour candidat par ses compatriotes, il fut nommé représentant, le septième sur quatorze, par 80084 suffrages, et le jour de son départ pour Paris, plus de 20000 personnes lui firent cortége jusqu'à une lieue de Saint-Quentin. A l'Assemblée, il soutint de ses votes avec la fraction du parti républicain modéré, le gouvernement du général Cavaignac; après le 10 décembre, il se prononça contre la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il se retira dans sa ville natale. M. Théophile Dufour a publié depuis: *Entretiens d'un vieillard* (1851, in-18).

DUFOUR (Gabriel-Michel), jurisconsulte français, né à Moulins, le 2 mars 1811, depuis 1839 avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, fut envoyé par le département de l'Allier à l'Assemblée législative, où il professa des opinions modérées et libérales. Il a été décoré en août 1858, et élu, en avril 1859, membre du conseil général de l'Allier.

On lui doit principalement: *Traité général du droit administratif appliqué* (Paris, 1843-44, 4 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1854-1857, 6 vol.), important travail, dont la méthode et le style ont assuré le succès; *De l'expropriation et des dommages causés à la propriété* (1858, in-8). M. Dufour a fourni des articles à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et au *Dictionnaire de l'administration française*.

Dufour (Louis-Charles-François), magistrat, frère du précédent, né à Moulins, le 15 avril 1812, a été attaché depuis 1837, comme substitut, aux tribunaux de Cusset et de Moulins, puis à la cour de Montpellier, et comme avocat général à celle de Bordeaux d'où il est passé en qualité de procureur général à la cour d'Amiens (1856). Il a publié un *Traité de la police extérieure des cultes* (Paris, 1847, 2 vol. in-8), et a aussi collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence*.

DUFOUR (Charles), archéologue français, né à Amiens, le 1ᵉʳ février 1816, étudia le droit à Paris. Devenu avocat à la cour impériale de sa ville natale, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire. Il est devenu administrateur du musée d'antiquités d'Amiens, et président de la Commission du nouveau musée Napoléon. Membre actif de la Société des antiquaires de Picardie, il a contribué à l'érection des statues de Ducange et de Pierre l'Hermite. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages de bibliographie, précieux pour l'histoire de sa province, entre autres: *Essai bibliographique sur la Picardie, ou Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (Amiens, 1850-1855, 2 vol. in-8); et divers travaux dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie.

DUFOUR (Léon), naturaliste français, né vers 1782, suivit les cours de la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en médecine en 1806. Il fit en 1823, les campagnes d'Espagne en qualité de médecin du troisième corps d'armée et revint à la paix s'établir à Saint-Sever, dans les Landes. Depuis longtemps il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section d'anatomie) qui, pour des travaux zoologiques, lui a décerné, en 1861, le prix Cuvier. Il a été promu, le 11 août 1859, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en avril 1865.

On a de M. Léon Dufour, doyen des zoologistes français, beaucoup de travaux d'histoire naturelle imprimés dans les *Annales du muséum*, les *Annales des sciences physiques*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, les *Mémoires de l'Institut*; une *Relation de voyage dans les montagnes maudites* (1821); des *Recherches anatomiques et physiologiques sur les hémiptères* (1833, in-4 et pl.), etc.

DUFOUR (Auguste-Henri), géographe français, né à Paris, vers 1795, étudia d'abord sous Lapie et travailla avec lui à plusieurs cartes du Dépôt de la marine. En 1824, il publia pour la première fois, sous son nom seul, une *Analyse géographique de la carte de Palestine*, et prit part dès ce moment à une foule de publications historiques ou topographiques dont il dressa et des-

sina les plans et les cartes. Il a principalement signé et édité : *Atlas élémentaire et universel de géographie ancienne et moderne* (1824, in-4), devenu classique et presque annuellement réédité; plusieurs *Précis* de système planétaire et de cosmographie, pour l'explication des cartes; l'*Atlas* joint à la *France illustrée* de V. A. Malte-Brun (1855), et plus récemment (1857), sous le nom d'*Atlas Dufour*, un atlas universel, physique, historique et politique de la France, de ses départements et de ses colonies (106 cartes).

DUFOUR (Guillaume-Henri), général suisse, né à Constance en 1787, d'une famille originaire de Genève, fit ses études dans cette dernière ville, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Lorsque Genève fut incorporée au territoire français, il entra, en 1807, à l'École polytechnique et fut nommé, en 1809, officier du génie militaire. Il fit les dernières campagnes de l'Empire, obtint le grade de capitaine et fut chargé de travaux importants à Grenoble. Après la chute de Napoléon, il passa au service de la confédération Helvétique et parvint rapidement au grade de colonel. En 1831, il fut adjoint comme chef d'état-major au colonel Gugier de Prangen. Bientôt après, la diète l'appela aux fonctions de quartier-maître général, et lui confia la direction des travaux de triangulation de la Suisse. Il rendit surtout d'importants services comme instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 1840, il publia des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, et en 1842, un *Manuel de tactique pour les officiers de toutes armes*.

En 1847, à l'âge de soixante ans, il reçut, avec le titre de général, le commandement d'une armée considérable dirigée contre le Sonderbund. Ses habiles manœuvres déterminèrent le triomphe de la Suisse libérale avant que les gouvernements étrangers, prévenus par la rapidité de son action, eussent le temps d'intervenir. Cette campagne, qui sauva l'unité et peut-être l'indépendance de la confédération Helvétique, valut au général Dufour de nombreux témoignages de la reconnaissance nationale: la diète lui vota un sabre d'honneur et un don de 40 000 fr.

Le vainqueur du Sonderbund a toujours compté parmi les conservateurs; aussi les événements de 1848 lui enlevèrent-ils une partie de sa popularité. Pendant plusieurs années, les démocrates de Genève l'ont écarté des fonctions publiques; mais les relations d'amitié qui l'unissent à l'empereur des Français, l'ont fait choisir plusieurs fois comme négociateur secret ou officiel entre la diète fédérale et la cour des Tuileries. En 1856, les radicaux, dans un sentiment de conciliation, lui ont donné place dans le conseil de Genève à côté de M. James Fazy. Un peu après, à l'occasion de l'affaire de Neufchâtel, qui sembla lui préparer un nouveau rôle militaire, il fut chargé d'une mission de confiance auprès du gouvernement français, et a concouru au dénoûment pacifique et honorable de cette grave question. Chef de l'état-major fédéral, M. Dufour fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. En 1864, il fut choisi comme président d'une conférence internationale relative au traitement des blessés en temps de guerre et qui aboutit à la convention du 22 août, conclue entre douze États européens.

DUFOURNEL (Adéodat-F....-Alphonse), ancien député français et représentant du peuple, né à Arc (Haute-Saône), le 30 août 1808, était sous Louis-Philippe maître de forges à Gray dans la Haute-Saône, et professait les opinions libérales. En 1842, candidat du parti Thiers-Barrot, il fut élu député de Gray et fit à la Chambre partie de l'opposition constitutionnelle. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le second sur neuf, par 63 499 voix. Membre du Comité du travail, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire, sans servir jusqu'au bout la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses occupations industrielles.

DUFRÉNOY (Pierre-Armand), géologue français, membre de l'Institut, né à Seuran (Seine-et-Oise), en 1792, mort le 20 mars 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

DUFRESNE (Abel-Jean-Henri), magistrat français, né le 8 novembre 1788, à Étampes (Seine-et-Oise), est le neveu d'un administrateur estimé du premier Empire. Admis au barreau de Paris, il entra dans la magistrature à l'époque des Cent-Jours et fut nommé juge suppléant au tribunal de la Seine. Ayant perdu sa place au retour des Bourbons, il se mit à l'étude des arts et exposa quelques paysages au salon. De ce temps date également la publication de plusieurs livres d'éducation et de morale qui ont obtenu du succès : *le Monde et la retraite* (1817, 2 vol.); *Samuel d'Harcourt* (1820; 2 vol.); *Contes à Henriette* (1822), suivis des *Nouveaux contes* (1824); *Pensées, maximes et caractères* (1826), in-8); *Leçons de morale pratique* (1826, 4[e] édit., 1847), couronnés par la Société d'enseignement élémentaire, etc. Il a donné depuis des *Notices* sur les antiquités de la Lorraine; *l'Art de fixer les souvenirs* (1840); *Contes à Henri* (1850), et *le Livre du pauvre* (1854, in-8). Il été promu, en août 1857, commandeur de la Légion d'honneur.

DUGAT (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse), en 1824, suivit les cours de MM. Reinaud et Caussin de Perceval à l'École des langues orientales vivantes. En 1845, il partit pour l'Algérie, en qualité de secrétaire d'une mission chargée d'y fonder un pénitencier agricole. De retour à Paris en 1846, il joignit à l'étude des manuscrits arabes celle du turc et du persan. Il est membre de la Société asiatique de Paris, de la Société orientale de France et chevalier de l'ordre turc de Medjidié (1855).

Outre un assez grand nombre d'articles et de traductions en vers et en prose dans la *Revue algérienne* (1847), le *Journal asiatique* (1848-1856), la *Revue de l'Orient et des colonies* (1855), la *Revue de l'instruction publique* (1853-1857), on a de M. Dugat : *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France et en Algérie* (Paris, 1850); *Grammaire arabe et française*, rédigée en arabe, à l'usage des indigènes de l'Algérie, en collaboration avec le cheik Fares Echchidiag (voy. ce nom) (1854, in-8). Il a traduit de l'arabe : *Lettres des Maronites du Mont-Liban*, adressées à des députés pour implorer la protection de la France (1847); *Choix d'épisodes du roman d'Antar* (*Journal asiatique*, 1848-1850), dont il prépare une traduction complète; le *Poëme en l'honneur du bey de Tunis*, du cheik Fares (Paris, 1851, in-8); *Administrations anatomiques de Galien*, dont le texte grec n'existe plus, pour la collection des *Œuvres choisies de Galien*, publiée par M. Daremberg; *Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne*, texte arabe d'Al. Makkari (1854-59, 5 vol. in-4), avec MM. Dozy, Krehl et Wright; *le Livre d'Abd-el-Kader* (1858, in-8), etc.

DUGUÉ (Ferdinand), littérateur français, né à Paris, en 1812, d'une famille aisée, put se livrer en toute liberté à ses goûts de poëte et d'écrivain. Il publia d'abord des romans : *la Semaine de Pâques* (1835); *Geoffroy Rudel* (1838, 2 vol. in-8); puis les poésies : *Horizons de la poésie* (1836); *le Vol des heures* (1839); *les Gouttes de rosée*, 100 sonnets (1840) ; *l'Oasis* (1850); *Payol*, et autres odes, etc.

Au théâtre, auquel il s'est enfin plus spécialement consacré, il a donné : *Castille et Léon* (1838); *Gaiffer* (1839); *les Pharaons* (1848), drames en vers joués à l'Odéon; *le Béarnais*, comédie en 3 actes, en vers; *Mathurin Regnier*, drame en vers français (1843 et 1851) ; *la Misère* (1850); *Salvator Rosa* (1851), à la Porte-Saint-Martin; *Monsieur Pinchard*, drame en 5 actes, interdit en France et joué à Bruxelles (1851); *l'Ambigu en habit neuf*, prologue de réouverture; *Roquelaure*, drame; *la Prière des naufragés*, avec M. Dennery; *le Paradis perdu* (Ambigu, 1853-1856); *William Shakspeare*, à la Porte-Saint-Martin; *France de Simiers*, drame en vers, à l'Odeon (1857), *les Fugitifs*, à l'Ambigu (1858), avec M. Anicet-Bourgeois; *les Pirates de la Savane*, à la Gaîté (1858), avec le même; *Cartouche*, au même théâtre (1858), avec M. Dennery; *la Fille du Tintoret*, à l'Ambigu (1859), avec M. Jaime fils; *le Marchand de coco*, en cinq actes, avec M. Dennery (Ambigu, 1860); *le Cheval fantôme*, avec M. A Bourgeois (Cirque, 1860); *les Trente-Deux duels de Jean Gigon* (Gaîté, 1861); *la Fille du chiffonnier*, avec M. A. Bourgeois (Gaîté, 1861); *la Bouquetière des Innocents*, avec le même (Ambigu, 1862); *l'Enfant de la Fronde* (Gaîté, 1862); *Marie de Mancini*, avec M. Dennery (1864), etc.

DUGUÉ (Charles-Oscar), avocat et publiciste américain, né à la Nouvelle-Orléans, le 1er mai 1821, fit ses études au collége Saint-Louis, à Paris, revint aux États-Unis, vers 1846, prit une place distinguée au barreau de sa ville natale, tout en se faisant connaître comme écrivain par un certain nombre d'ouvrages en langue française. En 1852, il devint rédacteur en chef du journal quotidien *l'Orléanais*.

On a de lui, à part ses articles du journal, des *Essais poétiques* (1847), et deux ouvrages dramatiques tirés des légendes de la Louisiane : *Mila, ou la mort de la Salle*, et *le Cygne, ou Mingo* (1852). On annonce en outre une *Philosophie morale* qu'il doit publier en français et en anglais.

DU HAMEL (vicomte). Voy. HAMEL (DU).

DUHAMEL (Jean-Marie-Constant), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Saint-Malo, en 1797, subit deux fois, avec succès, les examens d'admission à l'École polytechnique, dont il sortit en 1816, pour se livrer à l'enseignement public, et prit, en 1826, le titre d'agrégé. Successivement répétiteur, professeur, examinateur, et, de 1844 à 1851, directeur des études à la même École, il s'occupa constamment des questions les plus élevées des mathématiques, et fut, en 1851, nommé professeur titulaire à la Faculté des sciences. Ses travaux le firent choisir, en 1840, comme successeur de Poisson à l'Académie des sciences, dans la section de physique générale. M. Constant Duhamel a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1841, et promu officier le 15 août 1861.

Il a publié : *Problèmes et développements sur diverses parties des mathématiques*, 1823, en société avec M. Reynaud, et depuis : *Cours d'analyse de l'École polytechnique* (1840-41, 2 vol in-8, réédité en 1847); *Cours de mécanique de l'École polytechnique* (1845-46, 2 vol. in-8), et un grand nombre de *Notes*, articles et *Mémoires*, extraits du *Recueil de l'Académie de sciences* et du *Journal de l'École polytechnique*.

DUJARDIN (Félix), naturaliste français, né à Tours le 5 avril 1801, et fils d'un horloger sans fortune, fit à peu près seul son éducation et fut chargé plusieurs années des cours publics de géométrie et de chimie appliquée aux arts (1827-1834). A cette date, il vint à Paris pour éditer une description géologique de la Touraine; mais d'après le conseil de M. Dutrochet, il s'adonna aux recherches zoologiques. A la suite d'une excursion aux bords de l'Océan et de la Méditerranée, il publia ses curieuses *Observations sur les rhizopodes* (1835), classés jusqu'alors parmi les mollusques et qu'il ramena au type des infusoires. Conduit à une étude générale de ces animalcules, M. Dujardin combattit les opinions d'Ehrenberg (voy. ce nom) sur la formation de la terre végétale et les infusoires fossiles à carapace siliceuse. Les résultats de ses travaux, d'abord consignés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences et de la Société philomathique, sont développés dans les ouvrages suivants : *Histoire naturelle des zoophytes, Infusoires* (1841, in-8); *Histoire naturelle des helminthes ou vers intestinaux* (1844, in-8), faisant partie de la collection des *Suites à Buffon*.

Nommé, en 1839, professeur de minéralogie à Toulouse, M. Dujardin obtint, à la création de la Faculté des sciences de Rennes, la chaire de botanique et de zoologie. Il a été élu, en 1859, correspondant de l'Institut. Il était chevalier de la Légion d'honneur. — M. Dujardin est mort le 8 avril 1860.

On a encore de ce savant : *Manuel de l'observateur au microscope* (1842, avec atlas); *Flore d'Indre-et-Loire* (1833), publiée au nom de la Société d'agriculture de Tours; *Promenades d'un naturaliste* (1837, in-12), études sur les insectes; des annotations étendues à l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, de Lamarck (t. III, 1839); trois traités élémentaires de zoologie pour la collection des *Cent traités* (1845); enfin, plusieurs mémoires intéressants *sur le Cerveau des insectes, sur l'Intelligence des abeilles, sur Plusieurs points de l'organisation des animaux articulés*, etc. En outre, il a fondé, en 1836, *l'Hermès*, revue des sciences, qu'il rédigeait avec MM. Martins, Lemaout et F. Hœfer, et a fourni des articles à l'*Écho du monde savant*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. Ch. d'Orbigny, à *la Presse*, au *Magasin pittoresque*. Il a laissé inachevée une *Histoire naturelle des échinodermes*, œuvre considérable dont il n'a préparé que les quatorze premières feuilles et six planches.

DULAURIER (Jean-Paul-Louis-François-Édouard), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Toulouse le 29 janvier 1807, cultiva de bonne heure les études philologiques. Tournant sa curiosité vers l'Égypte ancienne, il se fit d'abord connaître, en 1835, par un examen du célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie sur l'écriture des Égyptiens, que les adversaires de Champollion lui opposaient; puis il étudia le copte et les hiéroglyphes. Il fit paraître, deux ans après, le texte et la traduction des fragments des *Révélations apocryphes de saint Barthélemy et de l'histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme*, et

donna, en 1836, dans les *Mémoires* de la Société archéologique du midi de la France, une *Notice sur les principales stèles funéraires égyptiennes du musée de Toulouse*.

Abandonnant l'étude du copte, après avoir annoncé, en 1847, la traduction du livre gnostique, *la Fidèle sagesse*, laquelle fut donnée par un Allemand, M. Schwartze, il appliqua sa facilité à apprendre les langues à l'étude de l'arabe. Déjà, ayant reçu de M. de Salvandy, en 1838 et en 1840, la mission d'aller recueillir en Angleterre des textes coptes et hiéroglyphiques, le grand nombre de manuscrits malais et javanais qu'il y rencontra, lui avait suggéré l'idée d'étudier ces idiomes peu connus en Europe, dans lesquels ces manuscrits sont écrits. Il prit une connaissance rapide de toutes les langues océaniennes. De retour à Paris, il fut autorisé à faire un cours de malais et de javanais à l'École des langues orientales vivantes (avril 1841) et nommé premier titulaire de cette chaire, en juillet 1844. Le 19 février 1862, il a été nommé professeur titulaire d'arménien, à la même école, en remplacement de le Vaillant de Florival. Il a été élu, le 13 mai 1864, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Ampère.

M. Dulaurier a fait paraître diverses traductions du malais et du javanais, et notamment *les Institutions maritimes de l'archipel d'Asie* (1845). Il commença ensuite la publication du corps des chroniques malaises, et donna, dans le *Journal asiatique*, des notices et des extraits de manuscrits traduits de la même langue.

Le savant orientaliste aborda ensuite l'étude de l'arménien, jusqu'alors assez négligée en France. Il donna des extraits des *Chroniques* de Mathieu d'Édesse et de Michel le Syrien (1848 et 1850), sans cesser de fournir au *Journal* de la Société asiatique, dont il est un des principaux membres, des travaux relatifs à ses études antérieures. Il y traita tour à tour l'arabe, le copte, le malais, et il a joint à l'étude de l'arménien celle du slavon. Il a été chargé, en 1855, du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale, écrits dans les idiomes qu'il a cultivés. Littérateur et philologue, M. Dulaurier a aussi cherché à populariser les résultats de ses travaux par divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*. Citons encore de lui : *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale* (3e édit., 1859); et le premier volume de la *Bibliothèque historique arménienne*, comprenant la chronique de Mathieu d'Édesse et la continuation de Grégoire le Prêtre (1858, in-8).

DULK (Frédéric-Philippe), chimiste allemand, né le 22 novembre 1788, à Schirwindt (Prusse orientale), fit son droit à l'université de Kœnigsberg, puis étudia la chimie, et acheta, en 1815, une pharmacie qu'il dirigea pendant plusieurs années. A l'âge de 37 ans seulement il entra dans la carrière de l'enseignement. Agrégé en 1825 à la Faculté des sciences de Kœnigsberg, il obtint plus tard la chaire de chimie. En 1847, il représentait la ville de Kœnigsberg à l'assemblée des états de Prusse et y vota avec l'opposition.

On a de ce savant un *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie, Berlin, 1833-1834; 2e édition, 1842, 2 vol.), et une traduction, enrichie de commentaires, de la *Pharmacopœa Borussica* (Leipsick, 2 vol., 5e édit. 1848).

Son fils, M. Frédéric-Albert-Benno Dulk, né à Kœnigsberg, le 17 juin 1819, se livra comme lui à l'étude de la chimie, obtint à l'université de Breslau le grade de docteur, mais chercha vainement à entrer dans la carrière de l'enseignement, d'où l'écartèrent, sous le ministère Eichhorn, ses opinions politiques avancées. Rentré dans la vie privée, il consacra ses loisirs à des travaux littéraires. On cite de lui un poëme dramatique, *Orla* (Winterthur, 1844; un drame, *Lea*, et une comédie politique, *les Murailles* (Die Waende, 1846), avec Seemann.

DULON (Rodolphe), théologien réformateur allemand, né le 30 août 1807, à Stendal, en Prusse, étudia au collége de cette ville et à l'université de Halle, et devint en 1831 recteur de l'École de Werben, et en 1836 pasteur de Flossau. Sept ans après, il passa à Magdebourg. Il se signala comme prédicateur de l'Église réformée allemande, et forma un parti autour de lui, en combattant les mesures antilibérales du ministre Eichhorn, adoptées par le consistoire de la province de Saxe, résidant à Magdebourg. Il fut suspendu de ses fonctions; mais à la révolution de 1848, il devint pasteur de l'église de Notre-Dame, à Brême, y fonda une revue religieuse hebdomadaire, *le Réveil* (der Wecker), et un journal politique, *la Chronique de Brême* (Bremer Tageschronik), qui fut mis au service du parti démocratique et fut supprimé au mois de mai 1851. Bientôt M. Dulon lui-même fut suspendu une seconde fois, puis frappé de destitution, après une sentence rendue contre lui par la Faculté de théologie d'Heidelberg.

La plupart des écrits de M. Dulon doivent leur origine à ces querelles politiques ou religieuses : *le Combat pour la parole de Dieu* (der Kampf um Gottes Wort, Leipsick, 1847); *Du Combat pour la liberté des peuples* (vom Kampf um Volkerfreiheit, Brême, 1849-1850, 2 cahiers); *le Jour est arrivé* (Der Tag ist angebrochen, Brême, 1852), opuscule interdit aussitôt que publié, etc.

DUMAINE (Louis-François), artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne), en août 1831, et neveu du lieutenant général de ce nom, vint rejoindre à Paris Mme Person, sa sœur aînée (voy. l'article suivant), entra dans le commerce, puis fut, vers la fin de 1848, secrétaire de M. Alexandre Dumas, et enfin se livra au théâtre. Il parcourut les scènes de la banlieue, parut un instant au Théâtre-Français, dans un bout de rôle du *Moineau de Lesbie* (1849), joua dix-huit mois au Havre, passa à Marseille, où une fructueuse représentation à bénéfice lui permit de se racheter de la conscription (1852), et revint à Paris, sur la scène de la Gaîté. Appelé à l'Ambigu en 1853, il y a tenu tour à tour les rôles de traîtres et les grands rôles, et a appartenu depuis à la scène de la Porte-Saint-Martin et à celle de la Gaîté, au Cirque-Impérial, etc. Nous citerons parmi les pièces où ses créations ont été remarquées : *le Pendu*, *l'Homme à trois visages*, *César Borgia*, *la Légende de l'homme sans tête*, *Faust*, *le Paradis perdu*, *le Fils du diable*, *les Massacres de Syrie*, etc.

La sœur de cet artiste, Mlle Béatrix-Martine Dumaine, dame Person, née à Aulnay-les-Bondy, le 28 juin 1828, a suivi aussi le théâtre. Elle débuta à Paris sur la scène du Théâtre-Historique. Elle s'y fit remarquer par un jeu expressif, un organe sonore, très-favorable aux rôles écrits pour elle par M. Alex. Dumas. Après la fermeture de ce théâtre, elle a paru sur quelques scènes de drame. Attachée, en août 1855, au personnel du théâtre du Cirque, elle y reprit quelques-unes de ses principales créations, notamment *la Reine Margot*. Retirée du théâtre, elle a épousé un riche planteur de la Réunion.

DUMANOIR (Philippe-François Pinel), ou Du

MANOIR, auteur dramatique français, né à la Guadeloupe, le 31 juillet 1806, d'une famille anoblie en 1773, vint en France à l'âge de dix ans et fit toutes ses classes à Paris, au collége Bourbon. Étudiant en droit, il se mit à écrire des vaudevilles avec son camarade d'études et son compatriote, M. de Mallian, et leurs premières pièces, *Un jour de médecine* (1827), ainsi que *la Semaine des amours*, eurent un succès qui le détermina à se livrer exclusivement à la littérature dramatique. M. Dumanoir a été, de 1836 à 1839, directeur du théâtre des Variétés, et a été, en 1847, décoré de la Légion d'honneur.

Quoiqu'il ait fait quelques tentatives dans la comédie et le drame, M. Dumanoir s'est surtout montré vaudevilliste. Il a beaucoup écrit pour Mlle Déjazet, qui lui doit particulièrement ses meilleurs rôles d'homme. On a de lui près de deux cents pièces, dont la plupart ont été imprimées dans les divers recueils dramatiques. Nous citerons parmi celles qui eurent le plus de représentations et qu'il a signées seul ou en collaboration : *les Vieux péchés* (1833); *la Savonnette impériale* (1836); *la Maîtresse de langues* (1838); *la Marquise de Prétintaille* (1835) ; *le Cabaret de Lustucru*, *les Premières armes de Richelieu* (1839); *Indiana et Charlemagne* (1840) ; *le Vicomte de Létorières* (1842); *la Nuit aux soufflets* (1842); *Don César de Bazan* (1844); *Gentil-Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1847); *le Code des femmes*, *le Camp des bourgeoises* (1855) ; *l'École des agneaux*, comédie qui a obtenu en 1855 une médaille d'or du ministre d'État; *les Fanfarons du vice*, *les Toilettes tapageuses* (1856) ; *les Femmes terribles* (1858); *le Capitaine Chérubin*, *C'est l'amour, l'amour, l'amour....* (1859) ; *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, avec M. A. de Kéraniou (Gymnase, 1860); *le Gentilhomme pauvre*, avec M. Lafargue; *les Trembleurs*, avec M. Clairville (Gymnase, 1861); *Valentine d'Armentières*, avec M. Dennery (Gaîté, 1861); *les Invalides du mariage*, avec M. Lafargue (Gymnase, 1862); *la Maison sans enfants* (Gymnase, 1863); *les Drames du cabaret*, en 5 actes, avec M. Dennery (Porte-Saint-Martin, 1864), etc., sans compter quelques librettos d'opéras dont les plus récents sont *la Chatte merveilleuse* (Théâtre-Lyrique, 1862); *la Mule de Pedro* (Opéra, 1863), etc.

DUMAS (Alexandre), célèbre auteur dramatique et romancier français, né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1803, est fils du général républicain Alexandre Davy-Dumas, qui était fils lui-même du marquis Davy de la Pailleterie et d'une négresse africaine, Tiennette Dumas, sous le nom de laquelle il fut particulièrement connu. C'est aussi sous ce nom que l'écrivain français, dont les cheveux crépus, les traits et les lèvres rappellent encore l'origine africaine, devait s'illustrer, tout en reprenant, dans certaines occasions, le nom et le titre de son grand-père. Élevé par sa mère, restée veuve en 1806, il reçut, à Villers-Cotterets, une instruction très-médiocre, mais acquit dans tous les exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. Sans autres ressources que la pension faite à sa mère, il fut quelque temps clerc de notaire, et vint à l'âge de vingt ans chercher fortune à Paris. Recommandé à plusieurs des généraux qui avaient été les amis de son père, il ne trouva d'accueil qu'auprès du général Foy, qui pour lui faire mettre à profit sa belle écriture, seul talent dont il donnât alors des preuves, le plaça chez le duc d'Orléans, comme surnuméraire de son secrétariat, aux appointements de 1200 francs. Le jeune homme qui en acceptant « de vivre de son écriture, » se promettait bien « de vivre un jour de sa plume, » se mit sérieusement à l'étude, lut avec avidité, et commença à faire des vers. Il débuta, en 1826, par un volume de *Nouvelles* (in-12).

L'année suivante, les représentations données à Paris par la troupe anglaise le tournèrent vers le genre dramatique. Il donna comme pièces de début, sous le nom de *Davy*, *la Chasse et l'amour* (1825) et *la Noce et l'enterrement* (1826); puis il écrivit une imitation de la *Conjuration de Fiesque*, une tragédie des *Gracques*, qui restèrent inédits, et un drame en vers, *Christine de Suède* qui, reçu au Théâtre-Français, ne fut joué que plus tard (30 mars 1830) à celui de l'Odéon. Mais, dans l'intervalle, M. Alexandre Dumas avait frappé un grand coup, en donnant au premier théâtre *Henri III et sa cour*, drame historique en cinq actes, dont la première représentation (11 février 1829), fut un événement et toute une révolution littéraire. Au moment où le romantisme triomphait en poésie, ce drame fut applaudi comme une réaction de plus contre les traditions classiques de l'ancienne tragédie. Les démonstrations qui eurent lieu au théâtre et les cris proférés contre Racine, firent comprendre la portée attribuée par le public à ce début. Le duc d'Orléans y assistait et donna, avec une sorte de déférence respectueuse pour son surnuméraire, le signal des applaudissements. Le lendemain, le commis devenait bibliothécaire du prince.

A partir de ce moment, la vie publique et littéraire de M. Alexandre Dumas acquiert plus d'importance. Après avoir pris à la lutte des journées de 1830 une part que son imagination a plus tard sans doute grossie, et qui lui valut la croix de Juillet, M. Dumas fait dans la Vendée royaliste un voyage dont il écrit la relation de manière à déplaire au roi. Par la protection du duc d'Orléans, dont il a gagné les bonnes grâces, il rentre en faveur à la cour et obtient, en 1844, la décoration. Il s'assura également l'amitié des autres princes de la famille d'Orléans, particulièrement celle du duc de Montpensier, qu'il accompagna en Espagne comme historiographe de son mariage (1846). C'est alors qu'après avoir signé au contrat avec tous ses titres, il passa en Afrique, ayant à sa disposition, au grand scandale de l'opposition parlementaire, *le Véloce*, bâtiment à vapeur de l'État. A son retour, il ouvrait pour les besoins de son propre répertoire, auquel les autres scènes ne pouvaient ou ne voulaient plus suffire, un théâtre spécial, le « Théâtre-Historique, » qui devait d'abord s'appeler Théâtre-Montpensier. La révolution de 1848, à laquelle le *chœur des Girondins*, dans le drame du *Chevalier de Maison-Rouge*, joué à ce théâtre, avait fourni comme une seconde *Marseillaise*, fit tourner à la ruine de M. Dumas cette entreprise qui devait alimenter ou renouveler sa fortune, la plus considérable peut-être que les lettres aient jamais faite. Il essaya vainement de prendre un rôle dans les événements de cette époque; il fonda deux journaux, *la Liberté*, qui mourut en naissant, et *le Mois*, qui vécut deux années sans influence, puis il se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée nationale. Plus tard, des considérations personnelles, moins politiques que financières, lui firent chercher momentanément un refuge en Belgique (1852). En 1842, il avait épousé Mlle Ida Ferrier, actrice de la Porte-Saint-Martin, qui, depuis 1845, habita Florence, où elle est morte en mars 1859. Simple chevalier de la Légion d'honneur, en France, le célèbre romancier est décoré de divers ordres étrangers dont il a étalé quelquefois tous les insignes ensemble sur sa poitrine.

Il est bien d'autres incidents de la vie de M. Alexandre Dumas qui trouvent place dans toutes ses biographies et dont lui-même aime à

faire confidence au public. Tels sont particulièrement ses voyages, dont l'un, celui de 1860, nous le montre s'associant à l'expédition de Garibaldi, assistant aux batailles et s'en faisant l'historiographe, enfin devenant pour quelque temps conservateur des musées napolitains. Nous ne rappellerons de ces événements que ceux qui se rattachent le plus intimement à ses ouvrages, dont nous allons reprendre la suite.

Parmi les pièces qui soutinrent pendant une première période de quinze ans, non sans exciter bien des orages, la réputation dramatique de l'auteur d'*Henri III*, il faut citer : *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, nouveau nom de la *Christine* de 1828; *Antony*, drame en cinq actes, joué à la Porte-Saint-Martin (3 mai 1831), qui, grâce à ses analogies avec *Marion Delorme* de M. Victor Hugo, déjà connu, mais alors interdit, fut accueilli comme une déclaration de principes de l'école romantique, et souleva, par l'immoralité systématique des personnages, de bruyants scandales: *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en cinq actes, à l'Odéon (20 octobre 1831), admis plus tard aux Français; *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, en six actes, à l'Odéon (même année); *Téresa*, drame en cinq actes, à la salle Ventadour (6 février 1832); *le Mari de la veuve*, comédie en un acte, au Théâtre-Français (12 avril 1832); *la Tour de Nesle*, drame en cinq actes et neuf tableaux, à la Porte-Saint-Martin (29 mai 1832), pièce dont la paternité fut publiquement revendiquée et avec succès par M. Frédéric Gaillardet; *Angèle*, en cinq actes (28 décembre 1833); *Catherine Howard*, en cinq actes et huit tableaux, à la Porte-Saint-Martin (22 avril 1834); *Don Juan de Marana, ou la Chute d'un ange*, mystère en cinq actes, en vers, à la Porte-Saint-Martin (14 avril 1836); *Kean, ou Désordre et génie*, en cinq actes, aux Variétés, l'une des principales créations de M. Frédérick-Lemaître (31 août 1836); *Piquillo*, opéra-comique en trois actes, musique de H. Monpou (31 octobre 1837); *Caligula*, tragédie en cinq actes, avec prologue, au Théâtre-Français (26 décembre 1837); *Paul Jones*, drame en cinq actes, au théâtre du Panthéon (8 octobre 1838); *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, au Théâtre-Français (2 avril 1839); *l'Alchimiste*, drame en cinq actes, en vers, à la Renaissance (10 avril 1839); *un Mariage sous Louis XV*, comédie en cinq actes, au même théâtre (1er juin 1841); *Lorenzino*, drame en cinq actes, même théâtre (24 février 1842); *Halifax*, en trois actes, aux Variétés (2 décembre 1842); *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en cinq actes, au Théâtre-Français (25 juillet 1843); *Louise Bernard*, drame en cinq actes, à la Porte-Saint-Martin (18 novembre 1843); *le Laird de Dumbicky*, comédie en cinq actes (30 décembre 1843).

Malgré la dépense de temps et d'activité que supposait une telle multitude de productions dramatiques, M. Alexandre Dumas prenait place parmi nos plus féconds romanciers, dans le double genre de la fantaisie et de l'histoire. Il donna successivement : *Isabelle de Bavière, ou Règne de Charles VI* (1835, 2 vol. in-8), première série des *Chroniques de France; Souvenirs d'Antony* (1835, 2 vol. in-8) : *la Salle d'armes* (1838, 2 vol.); *le Capitaine Paul* (1838, 2 vol.); *les Crimes célèbres* (1839 et suiv., 15 vol.) ; *Acté* (1839, 2 vol.); *la Comtesse de Salisbury*, suite des *Chroniques de France* (1839, 2 vol.); *Jacques Ortis*, traduit librement d'Ugo Foscolo (1839); *Aventures de John Davys* (1840, 4 vol.); *Othon l'archer* (in-8); *Maître Adam le Calabrais* (in-8); *le Maître d'armes* (in-8); *les Stuarts* (2 vol. in-8); *Excursion sur les bords du Rhin* (1841-1842, 3 vol.); *une Année à Florence* (1841, 2 vol.), se rattachant, comme *Quinze jours au Sinaï* (1835, in-8) et *le Véloce, ou Tanger, Alger et Tunis* (1848-1850, 3 vol.) aux séries de publications analogues; les *Impressions de voyage* (1833, 2 vol.), et *Nouvelles impressions de voyage* (1841, 3 vol.).

Citons encore, dans toutes les variétés du genre narratif et du genre descriptif, et par périodes quinquennales, — de 1841 à 1845 : *Jehanne la Pucelle* (in-8); *Aventures de Lydéric* (in-8); *le Capitaine Aréna* (2 vol. in-8); *le Corricolo* (4 vol. in-8) ; *le Speronare* (4 vol. in-8) ; *la Villa Palmieri* (2 vol in-8); *le Chevalier d'Harmental* (4 vol. in-8); *un Alchimiste au XIXe siècle* (in-8); *Georges* (3 vol. in-8); *Filles, Lorettes et Courtisanes* (in-8); *Ascanio* (5 vol. in-8); *Sylvandire* (3 vol. in-8); *Histoire d'un casse-noisette* (2 vol. in-8); *Gabriel Lambert* (2 vol. in-8); *Cécile* (2 vol. in-8); *Amaury* (4 vol. in-8); *le Château d'Epstein* (3 vol. in-8); *Fernande* (3 vol. in-8); *la Bouillie de la comtesse Berthe* (in-8); *une Fille du Régent* (5 vol. in-8); *les Médicis* (2 vol. in-8); *Nanon de Lartigues* (2 vol. in 8), et ses deux suites *Madame de Condé* et *la Vicomtesse de Cambes* (2 vol. in-8); *les Frères Corses* (2 vol. in-8); *Louis XIV et son siècle* (2 vol. grand in-8, autre édit., 9 vol.); — de 1846 à 1850 : *Michel-Ange et Raphaël Sanzio* (2 vol. in-8); *l'Abbaye de Peyssac* (2 vol. in-8); *le Bâtard de Mauléon* (4 vol. in-8); *le Chevalier de Maison-Rouge* (4 vol. in-8); *la Dame de Montsoreau* (4 vol. in-8); *les Deux Dianes* (2 vol in-8); *les Quarante-Cinq* (6 vol. in-8); *la Guerre des femmes* (3 vol. in-8); *les Mariages du père Olifus* (5 vol. in-8); *la Régence* (2 vol. in-8); *le Collier de la Reine* (2 vol. in-8); *Louis XV* (4 vol in-8); *Dieu dispose* (2 vol. in-8); — de 1851 à 1855 : *le Trou de l'enfer* (in-8); *Louis XVI* (5 vol. in-8); *Drames de Quatre-vingt-treize*, scènes de la Révolution (7 vol. in-8); *le Dernier roi des Français* (8 vol. in-8); *Conscience* (5 vol. in-8); *Gil Blas en Californie* (2 vol in-8); *Olympe* (3 vol. in-8); *les Drames de la mer* (3 vol. in 8) : *Isaac Laquedem* (in-8); *le Pasteur d'Ashbourn* (8 vol. in-8); *Saltéador* (in-8); *Causeries d'un voyageur* (in-8); *les Mohicans de Paris* (5 vol. in-8); *une Vie d'artiste* (2 vol. in-8), histoire romanesque de M. Mélingue; *la Princesse Monaco* (6 vol. in-8); *Ingénue* (in-8); *le Page du duc de Savoie* (grand in-8); *Pèlerinage de Hadji-abd-el-Hamid-bey* (2 vol. in-8); *Journal de madame Giovanni* (4 vol. in-8); — enfin, de 1856 jusqu'à ces derniers temps : *les Mémoires d'un jeune cadet* (2 vol. in-8); *les Mémoires de Mme Du Deffant* (2 vol. in-8); *les Compagnons de Jéhu* (1857); *les Louves de Machecoul* (1858): ces deux derniers grands romans dans le *Journal pour tous*. Ajoutons: *le Caucase*, *Voyage* (1859), qui lui valut un procès de plus pour des emprunts excessifs; *les Mémoires d'Horace* (1860), grande fantaisie sur Rome ancienne, et *les Mémoires de Garibaldi* (1860). Ces trois ouvrages sont le résultat des dernières excursions de l'auteur sur les divers théâtres du monde où il se fait quelque bruit, etc.

La plupart de ces productions ou de ces compilations ont paru comme feuilletons dans les journaux quotidiens ou dans les recueils périodiques; souvent l'auteur en menait de front trois ou quatre dans autant de feuilles différentes, et se trouvait atteindre un total de 50 à 60 volumes au bout de l'année. Il faut mentionner à part, entre toutes ces publications de longue haleine, tant pour leur étendue que pour l'avidité avec laquelle elles ont été accueillies, les suivantes : *les Trois mousquetaires* (1844, 8 vol. in-8), qui parurent dans *le Siècle*, où ils se prolongèrent sous les titres de *Vingt ans après* (1845, 10 vol.), et du *Vicomte de Bragelone* (1847, 12 vol.), *le Comte*

de *Monte-Cristo* (1841-45, 12 vol.), dans *les Débats; la Reine Margot*, dans *la Presse* (1845, 6 vol.). Ce sont les trois œuvres, surtout *les Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, qui ont le plus popularisé le nom de l'auteur, et porté les revenus annuels de sa plume jusqu'à près de 200 000 francs, si vite dévorés par les fastueuses folies du palais de Monte-Cristo.

Le roman, loin d'écarter M. Dumas du théâtre, ouvrit à sa fécondité dramatique une nouvelle période, dans laquelle les sujets qu'il avait déjà exploités avec le plus de bonheur, passèrent du livre à la scène pour y trouver un succès de plus. De là : *les Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux, à l'Ambigu (27 octobre 1845); *la Reine Margot*, drame en cinq actes et treize tableaux (février 1847) qui inaugura le Théâtre-Historique : *le Chevalier de Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, drame en cinq actes et douze tableaux (1847); *Monte-Cristo*, drame en cinq actes et onze tableaux, destiné à être représenté en deux soirées (janvier 1848); *le Chevalier d'Harmental*, drame en cinq actes et dix tableaux (1849); *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux (février 1849); *la Guerre des femmes*, drame en cinq actes et dix tableaux (avril 1849), ces cinq dernières pièces au Théâtre-Historique. Dans le même temps parurent au même théâtre : *Intrigue et amour*, drame en cinq actes, imité de Schiller (juin 1847) : *Hamlet*, *Catilina*, drame en cinq actes, en vers (1848); *le Comte Hermann*, drame en cinq actes (mai 1849); *Urbain Grandier*, drame en cinq actes; *la Chasse au chastre*, drame en trois actes et huit tableaux, sur lequel se ferma le Théâtre-Historique (octobre 1850).

M. Alex. Dumas a fait encore jouer sur diverses scènes : *la Barrière de Clichy*, pièce militaire en quatorze tableaux, au Cirque (1851); *Romulus*, comédie en un acte, au Théâtre-Français (1854); *le Marbrier*, pièce en trois actes, au Vaudeville (octobre 1854); *la Conscience*, drame en deux époques et six tableaux, à l'Odéon (6 novembre 1854); *l'Orestie*, trilogie antique, en vers, à la Porte-Saint-Martin (1855); *la Tour Saint-Jacques la Boucherie*, drame en six actes et dix-sept tableaux, au Cirque (1856); *les Gardes forestiers*, drame en cinq actes et à grand spectacle écrit pour le Gymnase de Marseille (mars 1858), et qui valut à l'auteur une couronne d'or et des ovations dans la cité phocéenne : cette pièce fut reprise, en 1865, sur le Grand-Théâtre-Parisien, nouvellement fondé; *l'Envers d'une conspiration* (Vaudeville, 1860); *le Gentilhomme de la montagne* (Porte-Saint-Martin, 1860) : *le Prisonnier de la Bastille* (Cirque-Impérial, 1861), etc. N'oublions pas la représentation des *Mohicans de Paris*, à la Gaîté, en août 1864 : à propos de cette pièce, que la censure ne voulait pas autoriser, M. Dumas adressa à l'empereur, sur sa propre importance littéraire, une lettre qui eut un grand retentissement.

Enfin, il ne faut pas oublier, parmi les gages de la miraculeuse activité de M. Alexandre Dumas, le journal personnel qu'il nomma résolûment *le Mousquetaire*, « journal de M. Alexandre Dumas » (12 novembre 1853), et qui, après une mort de quelques mois, ressuscita sous le nom de *Monte-Cristo*, « rédigé par M. Alexandre Dumas, seul » (mai 1857). Il y mit des romans qui parurent ensuite en librairie, des traductions de diverses langues, ses *Mémoires*, qui comptent déjà tant de volumes, et surtout ses *Causeries*, qui embrassent les sujets les plus divers et souvent les plus futiles. Dans ces derniers temps, il a donné des chroniques, des causeries et des articles sur les affaires d'Italie, dans *le Petit Journal* (1863); une série de *Causeries* dans le *Grand Journal*, etc. Il a publié, en outre, un roman-feuilleton dans *la Presse*, sous le titre de : *la San Felice* (1863-64, 10 vol.), etc.

On pense bien que ces incalculables écrits ne peuvent sortir ni du cerveau ni de la plume d'un seul homme. Son fameux procès de 1847 avec les directeurs de *la Presse* et du *Constitutionnel*, rendit public ce fait que M. Alexandre Dumas s'était engagé à fournir à ces journaux, par année, plus de volumes que n'en pourrait copier le plus habile expéditionnaire. Il eut donc nécessairement des collaborateurs; seulement il a attendu pour les avouer que les réclamations des critiques ou des sentences judiciaires l'y eussent forcé. Les brochures de M. Eug. de Mirecourt *sur le Mercantilisme littéraire* (in-8, 1845), et *Fabrique de romans, maison A. Dumas et Cie* (in-8, même année), ont appelé la discussion sur les secrets d'une pareille production. On a pris un à un ses livres et ses drames, pour lui en contester la paternité et les restituer à d'autres auteurs. On nomme parmi ceux-ci : MM. Anicet-Bourgeois, Hippolyte Auger, Paul Bocage, Brunswick, Louis Couailhac, Durrieu, Fiorentino, Gérard de Nerval, Maquet, Meurice, Souvestre, etc. (voy. ces divers noms). On a de plus reproché à M. Alex. Dumas d'audacieux emprunts aux vivants et aux morts les plus illustres : Schiller, Walter Scott, Augustin Thierry, Chateaubriand, Victor Hugo, etc. Sur ce dernier point il s'est défendu au moyen de cette théorie commode, que « l'homme de génie ne vole pas, mais conquiert, » et en citant l'exemple de Molière et de Shakspeare. Il faut même dire que, comme pour ajouter encore à l'apparence d'une pareille fécondité, il est arrivé à l'auteur ou à des éditeurs de publier le même ouvrage sous des titres différents : par exemple, en 1861, le même roman paraissait à Paris, sous le titre de *Monsieur Coumbes*, et à Bruxelles, sous celui de *Chalet et Cabanon*.

Quelques sacrifices que M. Alexandre Dumas ait faits à ce besoin de produire tant et si vite, il n'en conserve pas moins une valeur propre qu'il est puéril de nier. Ces sujets ou ces matériaux de romans et de drames, qu'il n'a souvent ni trouvés ni cherchés, il les emploie avec une habileté, une puissance de mise en œuvre qui fait l'unité de ses livres, et son originalité. Nul n'a poussé aussi loin le talent de l'arrangement et de la disposition dramatique des faits et des personnages. De là, l'intérêt soutenu, entraînant, de ces interminables récits qui, après avoir trouvé tant de lecteurs en France et à l'étranger, soit en livres, soit en feuilletons, ont encore captivé la foule au théâtre avec les mêmes héros et les mêmes aventures. Tant il y avait de vie et de mouvement dans ces combinaisons improvisées de la réalité et de la fantaisie, de l'histoire et du roman! Tant il y a de véritable verve dans cette hâblerie perpétuelle de langage qui est comme la forme propre de son talent! Le sentiment de cette facilité puissante a donné à l'auteur une confiance en soi, qui se manifeste par la mise en scène perpétuelle de lui-même et de tout ce qui le touche, et par l'emploi imperturbable de ce *moi*, qui, haïssable pour le philosophe, agit toujours sur la foule, comme l'expression naïve d'une énorme personnalité. On en vit une preuve récente dans les conférences publiques que M. Al. Dumas entreprit de faire à Paris, à son retour de Naples, en 1865; le programme de celles qu'il ouvrit au Théâtre-Saint-Germain et qui furent suspendues, était conçu ainsi : « Mon arrivée à Paris, — Les amis de mon père, — Mon entrée dans les bureaux, — Mes débuts au théâtre, — Mon oraison funèbre par un roi. »

Pour compléter les indications bibliographiques de cet article, nous nous bornerons à signaler deux anciennes éditions du *Théâtre complet de M. Alexandre Dumas* (1841, 3 vol. in-12; 1846, 4 vol. in-8), puis les deux sortes d'éditions permanentes de ses *OEuvres complètes*, dans le *Musée littéraire* du *Siècle* (in-4 à deux colonnes) et dans la *Bibliothèque contemporaine* des frères Lévy (in-8). Ajoutons que la plupart de ses romans et de ses pièces sont traduits dans presque toutes les langues : ils l'ont été particulièrement en italien, depuis le séjour de l'auteur à Naples.

DUMAS (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, né à Paris, le 28 juillet 1824, fils du précédent, fut placé dans l'institution Goubaux, et fit au collége Bourbon d'assez brillantes études. Introduit de bonne heure dans le monde des auteurs et des artistes, il se fit remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. A seize ans, il quitta les bancs du collége, et à dix-sept il composa un recueil de vers, dont le titre, *les Péchés de jeunesse*, indiquent assez le peu d'importance littéraire. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8; nouv. édit., 1858, in-12), dont le début fantastique fut remarqué.

M. Alexandre Dumas fils, ne se sentant pas cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée, rompit avec l'imitation de la manière paternelle, et chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque, où le vice brillant cache souvent tant de misère. De là les premiers romans qui commencèrent sa réputation personnelle et la portèrent tout de suite très-haut : *la Dame aux camélias* (1848, 2 vol. in-8); *le Roman d'une femme* (1848, 4 vol. in-8); *Diane de Lys* (1851, 3 vol. in-8); *la Dame aux perles* (1854, 3 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1856, in-8). Souvent réimprimés et traduits à l'étranger, ils se recommandent par un style simple et naturel, des situations dramatiques, et, dans la peinture d'existences en dehors de la morale, par une intention de moralité.

En même temps l'auteur, suivant un usage commun, songea à transporter le sujet de ses romans au théâtre, où les qualités et les défauts de sa manière devinrent plus évidents. *La Dame aux camélias*, jouée au Vaudeville en 1852, après avoir été interdite par M. Léon Faucher, fut son coup d'essai et son triomphe. Il y reprenait, par l'attendrissement plutôt que par le paradoxe, la thèse de la réhabilitation de la courtisane. Les femmes déchues restèrent les héroïnes de *Diane de Lys* (Gymnase, 1853), appelée d'abord *la Dame aux perles*, et du *Demi-Monde* (1855), mais avec une plus grande sobriété d'effets et des intentions morales plus accusées. *La Question d'argent* (1857) mit en œuvre une autre plaie sociale, et *le Fils naturel* (1858) une grande question de morale et de législation. Ces cinq pièces, qui renferment d'excellentes scènes de comédie de mœurs et des caractères bien observés, habilement interprétées par la troupe du Gymnase, et montées avec un fini de détails poussé jusqu'à l'imitation la plus servile, eurent le bonheur d'être accueillies par un parterre enthousiaste comme autant d'événements littéraires et discutées par les moralistes comme des thèses d'un intérêt public. Chacune d'elles a eu plus de cent représentations consécutives. Une sixième étude dramatique du même genre, *le Père prodigue* (30 novembre 1859), a fourni, au milieu d'un concert d'éloges et de récriminations contradictoires, à peu près la même carrière que ses aînées. Une dernière œuvre au même théâtre, *l'Ami des Femmes* (1864), devait susciter plus de blâme contre les tendances morales de l'auteur que d'admiration pour son talent. Sa collaboration au *Supplice d'une femme*, de M. de Girardin, en 1865, a valu à cette pièce un immense succès et a donné lieu à un curieux débat entre les auteurs.

M. Dumas fils qui, jeune encore, a gagné gloire et fortune au théâtre, ne s'y est pas renfermé exclusivement. Il a encore donné à la littérature de romans d'autres œuvres légères, dont voici la liste : *Césarine* (1848, in-8); *le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8); *Antonine* (1849, 2 vol. in-8); *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8); *Trois hommes forts* (1850, 4 vol. in-8; nouv. édit. 1858, in-18); *Revenants* (1851); *le Régent Mustel* (1852, 2 vol in-8); *Contes et nouvelles* (1853, in-18); *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8); *la Boîte d'argent* (1855), etc.; sans compter *la Ligue et la Fronde*, dans *la Gazette de France*, les *Lettres d'un provincial*, dans *la Presse*, divers articles ou feuilletons, qui n'ont pas été réunis en volumes. Citons, pour finir : *Atala*, scène lyrique en deux actes (Théâtre-Historique, 1848).

DUMAS (Adolphe), poëte français, né en 1805, à Bompas (Vaucluse), se jeta avec ardeur dans le mouvement littéraire de 1830. Après avoir chanté la révolution de Juillet dans un dithyrambe intitulé : *les Parisiennes* (1830), il publia *la Cité des hommes* (1835, in-8, poëme). En 1836, il présenta au comité de la Comédie-Française un drame en vers, *la Fin de la comédie, ou la Mort de Faust et de don Juan*, qui fut reçu, mais dont la représentation fut arrêtée par ordre supérieur. Il fit jouer *le Camp des croisés* (3 février 1838), et *Mademoiselle de la Vallière* (16 mai 1842).

On a encore de M. Adolphe Dumas : *Provence* (1840, in-8); *les Philosophes baptisés* (1845), études; *Deux hommes*, comédie en cinq actes (1849); *le Chant des travailleurs*, cantate; quelques nouvelles, entre autres *Sœur Thérèse* (1853); *la Guerre d'Orient* (1858). Il a signé avec M. Alex. Dumas le récit de voyage intitulé : *Temple et hospice du Mont-Carmel* (1844, in-8). — M. Adolphe Dumas est mort le 15 août 1861.

DUMAS (Jean-Baptiste), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, sénateur, né à Alais (Gard), le 14 juillet 1800, débuta, comme plusieurs chimistes illustres, par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances étendues, qui le firent remarquer des savants Decandolle et Prévost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia de concert avec lui, sur plusieurs sujets de physiologie, des travaux qui mirent leurs noms en relief. En 1821, il vint se fixer à Paris, et fut nommé, deux ans après, répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de M. Alex. Brongniart. Il conquit dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu, comme toutes celles de ce genre, à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. Lui-même a soutenu, à propos de sa théorie des *Substitutions*, une polémique dans laquelle il a eu pour principal adversaire Berzélius, « le savant de l'Europe qui souffrait le moins la contradiction. » Négligeant les différences qui s'expriment par de très-petites fractions, M. Dumas établit que les chiffres représentant les *équivalents* chimiques des corps simples peuvent être considérés comme des multiples simples de

celui de l'hydrogène, d'où il infère que tous ces corps ne sont que de l'hydrogène à divers degrés de condensation, ce qui revient à affirmer *l'unité de matière*. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations, notamment sur l'action des alcalis sur ces matières: l'esprit de bois et ses composés; l'éther et ses combinaisons; les huiles éthérées; les alcaloïdes; l'indigo; l'acide nitrique, etc.

Comme professeur, M. Dumas s'est fait remarquer par une parole facile, par une élégance de style qui n'est pas toujours sans recherche, et par une grande habileté à faire valoir chacune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire.

Jusqu'en 1849, le savant n'avait pas encore paru sur la scène politique, mais il avait été appelé dans les Commissions de la Chambre des Députés, chargées de préparer les projets de loi sur la refonte des monnaies de billon, les papiers timbrés, la falsification des actes publics, l'impôt du sel, celui du sucre, etc. Envoyé à l'Assemblée nationale législative par le département du Nord, il y siégea parmi les membres dévoués à l'autorité du président et ne se mêla d'ailleurs aux discussions que pour prendre la défense de l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce depuis le 31 octobre 1850 jusqu'au 9 janvier 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis entra au Sénat et au Conseil supérieur de l'instruction publique, dont il a été, de 1861 à 1863, vice-président : il y a pris une part importante à de nombreuses discussions; il a été aussi nommé par l'empereur membre du conseil municipal de Paris, pour le 7ᵉ arrondissement. Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 27 avril 1845, et grand officier le 29 décembre 1855, il a été fait grand'-croix le 14 août 1863.

M. Dumas est l'auteur de nombreux mémoires insérés dans divers recueils scientifiques; d'un grand *Traité de chimie appliquée aux arts* (6 vol. in-8, avec pl., 1828-1843); de *Leçons sur la philosophie chimique* (Paris, 1837), résumé des principes les plus généraux de la science; d'un *Essai sur la statistique chimique des êtres organisés* (Paris, 1ʳᵉ édit., 1841; 3ᵉ, 1844, épuisée), etc.

DUMAST (Auguste-Prosper-François, baron GUERRIER DE), littérateur français, né à Nancy, en 1796, ancien sous-intendant militaire, chevalier de la Légion d'honneur, a publié : *Éloge du poëte Gilbert* (1816); *la Maçonnerie*, poëme en 3 chants (1820); *Appel aux Grecs* (1821); *Chios, la Grèce et l'Europe* (1822); *le Pour et le Contre sur la résurrection des provinces* (1835); *la Navarre et l'Espagne* (1836); *Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient* (1841); *Paris fortifié* (1841); *Foi et lumières* (1838 et 1845); *le duc Antoine et les rustauds* (1849); *Philosophie de l'histoire de Lorraine* (1850); *Fleurs de l'Inde* (1857); *les Psaumes traduits en vers français* (1858), etc.

DUMÉRIL (André-Marie-Constant), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Amiens, le 1ᵉʳ janvier 1774, choisit de bonne heure la carrière médicale. En 1794, il était déjà prévôt d'anatomie à Rouen, et il fut nommé, en l'an VII (1799), chef des travaux anatomiques à Paris, place qui lui était disputée par Dupuytren. En 1801, il obtint la chaire d'anatomie à la Faculté, et fut reçu docteur deux ans plus tard (1803). Il fut élu, en 1816, membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie et de zoologie), en remplacement de Tenon. Il échangea, en 1818, la chaire d'anatomie pour celle de pathologie, et fut nommé, en 1823, par ordonnance royale, à la chaire de physiologie, qu'il laissa, en 1830, pour occuper de nouveau celle de pathologie interne. Il fut, en 1820, compris dans la première liste des membres de l'Académie de médecine.

M. Duméril fut choisi pour professer, en remplacement de Cuvier, qui fut son principal maître, le cours d'histoire naturelle à l'ancienne École centrale du Panthéon. Après la mort de Lacépède (1825), il lui succéda comme professeur titulaire dans la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie au Jardin des plantes, où il le suppléait depuis 1802. Médecin de la maison royale de santé, il fut nommé médecin consultant du roi et officier de la Légion d'honneur (juin 1837). — Il est mort à Paris, le 2 août 1860. Il était, depuis le mois de juin, commandeur de la Légion d'honneur.

Parmi ses principaux ouvrages, nous citerons : *Zoologie analytique* (1806, in-8); *Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine* (1813, in-8); *Considérations générales sur la classe des insectes* (1823, in-8, avec 60 planches); *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1804-1846, 5ᵉ édit., 2 vol. in-8, figures); *Histoire naturelle des poissons et des reptiles*, dans la *Bibliothèque populaire; Erpétologie générale, ou Histoire naturelle des reptiles* (1835-1854, 9 vol. in-8 avec planches), avec Bibron; *Leçons d'anatomie comparée de G. Cuvier* (1800 et 1836, 2ᵉ édit., 8 vol. in-8). Les deux premiers volumes sont dus aux soins de M. Duméril, et les trois derniers à ceux de M. G. E. Duvernoy; *Ichthyologie analytique* (1856, in-4), dans le tome XXVII des Mémoires de l'Académie des sciences.

Il faudrait encore citer de lui de nombreux mémoires sur la zoologie et l'anatomie, dans le *Magasin encyclopédique*, le *Bulletin de la Faculté de médecine*, tous les articles d'entomologie du *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc.

DUMÉRIL (Auguste-Henri-André), fils du précédent, né à Paris, le 30 novembre 1812, s'est fait recevoir docteur en médecine et docteur ès sciences. Chargé de cours à la Faculté des sciences, de 1844 à 1846, aide-naturaliste au Muséum depuis 1840, professeur de géologie au collège Chaptal depuis 1847, et, depuis 1857, au Muséum, en remplacement de son père, il a donné différents *Mémoires*, insérés dans les recueils scientifiques, un *Catalogue des reptiles du Muséum*, et le 7ᵉ volume de l'*Erpétologie générale*, de C. Duméril et Bibron. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

DUMESNIL (Louis-Alexis LEMAISTRE), littérateur français, né à Caen, le 10 septembre 1783, mort le 27 septembre 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

DUMESNIL (Antoine-Jules), avocat et littérateur français, né à Puiseaux, dans le Loiret, le 25 novembre 1805, entra de bonne heure dans la magistrature, et fut tour à tour membre du conseil général du Loiret, et avocat à la Cour de cassation (1833-1844). Après la révolution de Février, il se tourna vers la littérature artistique, et visita deux fois l'Italie (1850 et 1856). M. J. Dumesnil a été décoré en avril 1844. Il a été nommé maire de Puiseaux et membre du conseil général du Loiret.

On a de lui : *De l'Organisation et des attributions des conseils généraux de départements et des conseils d'arrondissements* (1837, 5ᵉ édit., 1852); *Lois et règlements de la Caisse des dépôts et consignations, dans ses rapports avec les particu-*

liers (1839; 2e édit., 1852); *Manuel des pensionnaires de l'État* (1841); *Traité de la législation spéciale du Trésor public en matière contentieuse* (1846); *Résumé du droit français pour les propriétaires, fermiers*, etc. (1846); et depuis la nouvelle direction de ses travaux : *Histoire des plus célèbres amateurs italiens, et de leurs relations avec les artistes* (1853), et *Histoire des plus célèbres amateurs français* (1856-58, 3 vol.), qui en est la suite.

DUMIRAL (Francisque RUDEL), homme politique français, député, est né en 1812. D'abord avocat à la Cour impériale de Paris, puis avocat général sous la monarchie de Juillet, il s'occupa ensuite de travaux agricoles et devint membre du conseil général pour le canton de Felletin. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 21 262 voix sur 21 603 votants. M. Dumiral a été promu officier de la Légion d'honneur.

DUMOLARD (le baron BOUVIER), administrateur français, né à Bouzonville (Moselle), en 1780, était commis dans les bureaux de la sous-préfecture de Sarrebruck, lorsqu'en 1805 il fut présenté à Napoléon et se vit presque aussitôt nommé auditeur au conseil d'État. Il fut successivement intendant de la Carinthie, de la Saxe, des principautés de Cobourg et de Schwartzbourg, commissaire près la république ragusienne, chargé d'organiser les provinces vénitiennes cédées à la France en 1806, sous-préfet de Sarrebruck (1810), préfet du Finistère et de Tarn-et-Garonne (1813). Accusé d'avoir retardé d'un jour l'expédition de la nouvelle du retour des Bourbons, et d'avoir été cause de l'effusion de sang qui eut lieu devant Toulouse, il poursuivit l'auteur de cette imputation, qui fut déclaré calomniateur.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon nomma M. Dumolard préfet de la Sarthe et, trois jours après, de la Meurthe. Élu, par l'arrondissement de Thionville, député au champ de mai, M. Dumolard resta, tant qu'il put, à son poste comme préfet, et après l'invasion du territoire, accourut à la Chambre pour soutenir les intérêts dynastiques de l'empereur. Proscrit par l'ordonnance du 24 juillet, il quitta la France; autorisé à rentrer, il s'occupa d'agriculture. En 1820, il créa une fabrique de produits chimiques à Volmunster (Moselle). En 1830, il fut rappelé dans l'administration, et nommé, par Casimir Périer, préfet de Lyon, puis conseiller d'État. Dans la formidable insurrection de 1833, M. Dumolard, qui parut avoir manqué de prévoyance, fit preuve, au jour du danger, d'un extrême courage, puis donna aux travailleurs malheureux des témoignages de sympathie qui lui furent vivement reprochés. Ayant accusé à son tour le ministère d'avoir forfait à ses promesses et à ses engagements, il fut destitué et constamment écarté depuis des fonctions publiques. Napoléon Ier lui avait donné, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, des lettres de baron. On a de M. Dumolard quelques brochures politiques et d'économie sociale, et un travail important sur *le Paupérisme*, publié à Metz en 1837.

DUMON (Pierre-Sylvain), homme politique français, ancien ministre, membre de l'Institut, né en 1797, à Agen (Lot-et-Garonne), fit de brillantes études au lycée Napoléon ou Henri IV, suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris, et fut inscrit, en 1820, au tableau des avocats. Libéral avancé sous la Restauration, il plaida souvent avec succès dans les affaires politiques, notamment dans la conspiration militaire de Saumur. Après la révolution de Juillet, on lui offrit le poste d'avocat général à Agen; mais il ne le garda pas longtemps : élu député en 1831, il prit place parmi les doctrinaires, et se distingua comme rapporteur de la loi qui modifia le Code pénal. Conseiller d'État en 1832, vice-président du Comité de législation en 1840, et membre de la Commission algérienne en 1842, M. Dumon fut appelé par M. Guizot à remplacer M. Teste au ministère des travaux publics (1843). Ce fut sous son administration qu'eut lieu la discussion des lois sur les chemins de fer. Il se montra l'adversaire déclaré de l'exploitation par l'État, réclamée alors si vivement par l'opposition. En 1847, il remplaça M. Lacave-Laplagne aux finances. Après le 24 février, il rentra dans la plus complète retraite. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846. Le 5 mars 1859, M. Dumon a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

DUMON (Auguste-Joseph), ministre belge, né le 30 août 1819, suivit pendant quelques années la carrière militaire. En 1840, il donna sa démission de capitaine du génie pour entrer à la Chambre comme représentant de Tournay, qui l'a réélu depuis. Il vota pendant plusieurs années avec le parti libéral, mais peu à peu il se rapprocha de la droite. Le 30 mars 1855, il a été chargé du portefeuille des travaux publics dans le ministère mixte que préside M. de Decker (voy. ce nom). Sous son administration, le réseau, déjà si complet, des chemins de fer belges, s'est accru de la ligne de Namur à Arlon.

DUMONCEL (comte Alexandre-Henri-Adéodat), ou DU MONCEL, général français, ancien pair, né le 6 décembre 1784, d'une des plus anciennes familles de Normandie, fut, de 1802 à 1805, élève de l'École polytechnique, et sortit dans le génie militaire. Il devint, le 9 avril 1843, général de brigade, puis passa dans la réserve. Le 4 juillet 1846, il fut créé pair de France. Rendu à la vie privée par la révolution de 1848, il fut, lors de l'organisation des fermes-écoles, nommé directeur de celle de Martinvast, dans le département de la Manche. Le comte Dumoncel fut promu, le 27 avril 1845, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort en 1861.

DUMONCEL (vicomte Théodore-Achille-Louis), savant français, fils du précédent, né à Paris, le 6 mars 1821, suivit de bonne heure ses goûts pour les arts et les sciences exactes, débuta par une publication sur la perspective mathématique, puis visita, au point de vue de l'art et de l'archéologie, une grande partie de l'Europe et fit paraître, en 1846, son ouvrage intitulé : *De Venise à Constantinople à travers la Grèce* (texte et gravures, avec 60 pl. gr. in-folio). Mais ses principaux travaux se rapportent à la physique et embrassent notamment les diverses applications de l'électricité; on lui doit plus de trente appareils nouveaux ou perfectionnements, tels que : l'*Anémographe électrique à calculateur*, le *Régulateur électro-automatique de la température*, un *Télégraphe imprimeur*, le *Mesureur électrique à distance*, le *Moniteur électrique*, pour les trains du chemin de fer en mouvement, etc., etc. M. Th. Dumoncel, membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, a été l'un des fondateurs de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg, dont il a été le directeur perpétuel. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

Parmi ses principaux écrits scientifiques, nous citerons : *des Observations météorologiques et de la manière dont il faut les faire* (in-8); *Exposé des applications de l'électricité* (1855, 3 vol. in-8; 2e édit., 1858) : complété annuellement par une *Revue* (1857, 1858, etc.); *Étude du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue des applications électriques* (1857); sans compter des *Mémoires* et de nombreux articles dans divers recueils, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, *la Science*, dont il est le directeur, *le Cosmos*, *l'Ami des sciences*, *l'Illustration*, les *Annales archéologiques*.

DUMONT (Auguste), représentant du peuple français, né à Pont-Audemer, le 21 janvier 1796, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, ami de Dupont de l'Eure, il professa toujours des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur onze, par 70 568 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Pont-Audemer. En 1850, dans la session du conseil général de l'Eure, il protesta vivement contre tout projet de révision non légale, et se retira avec M. Legendre. Depuis 1851, il s'est tenu à l'écart des affaires publiques. — Il est mort en juillet 1864.

DUMONT (Auguste), journaliste français, né à Paris, en 1816, fit ses classes à Saint-Louis et à Louis-le-Grand, prit ensuite le titre d'avocat, et débuta dans la presse à vingt ans. Il a successivement concouru à fonder *le Propagateur*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce* (1842-1847); *la République* (24 février 1848); *le Courrier de Paris* (1857); *l'Opinion nationale* (1859), etc., et a souvent payé de sa personne ou de sa liberté au milieu des luttes de la presse. Gendre de l'imprimeur M. Boulé, il s'est associé à plusieurs des entreprises de son beau-père. *L'Estafette*, devenue depuis *le Messager*, est la feuille dont il a gardé le plus longtemps la direction.

DUMONT (François-Marie-Aristide), ingénieur français, né à Crest (Drôme), le 2 juin 1819, entra, en 1836, à l'École polytechnique, et passa, en 1838, à l'École des ponts et chaussées. Il s'est fait connaître comme rédacteur du journal *la Presse*, où il a inséré jusqu'à ce jour des articles d'économie et de statistique, et comme auteur d'un ouvrage important : *des Travaux publics dans leurs rapports avec l'agriculture* (Paris, 1847, in-8). Il a encore publié des études sur *la Réforme administrative et les télégraphes électriques* (Paris, 1849, in-12); *la Paix* (1859, in-8); des *Mémoires* sur des questions d'intérêt local, et, avec M. Adrien Dumont, ancien magistrat : *de l'Organisation locale des cours d'eau*. Il est ingénieur de première classe, et chevalier de la Légion d'honneur.

DUMONT (Augustin-Alexandre), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris le 14 août 1801, et fils du statuaire distingué Jacques-Edme Dumont, fit ses études à Sainte-Barbe, et reçut de son père les premières leçons de sculpture, puis entra chez Cartellier, en même temps qu'à l'École des beaux-arts, remporta le second grand prix de sculpture en 1821, et partagea le premier avec M. Duret en 1823. Le sujet du concours était : *Évandre pleurant son fils Pallas*. Pendant son séjour à Rome, où il resta sept années, il exécuta *un jeune Faune jouant de la flûte; Alexandre étudiant pendant la nuit*, bas-relief au musée de Saint-Omer; *l'Amour tourmentant l'âme sous l'emblème d'un papillon*, groupe acquis pour le Luxembourg; *Leucothée et Bacchus;* enfin un buste de *Pierre Guérin*, placé à Rome dans une des salles de l'École française. Il fit plus tard deux autres *bustes* de ce maître, l'un pour le Louvre et l'autre pour l'église Saint-Louis des Français, à Rome.

De retour en France (1832), M. Dumont donna successivement : la *Justice*, pour la Chambre des députés; *Nicolas Poussin*, pour la salle des séances de l'Institut; le *Génie de la Liberté*, statue en bronze doré, posée si hardiment sur la colonne de Juillet, qu'elle paraît s'envoler vers le ciel plutôt que planer sur Paris; les statues de *François Ier* et du roi *Louis-Philippe*, pour le musée de Versailles; une *Vierge* en marbre, pour Notre-Dame de Lorette; une *sainte Cécile* en pierre, pour la Madeleine; la *Sagesse*, bas-relief du monument de Cartellier, au cimetière du Père-La-chaise; une *Étude de jeune femme*, au Luxembourg; une statue du *maréchal Bugeaud*, pour le monument commémoratif élevé à Angers en 1852; enfin une statue en pierre du *Commerce*, placée à l'un des angles de la Bourse. Citons encore : les bustes d'*Augustin Dupré*, ancien graveur général des monnaies; de *Jean Daumont*, maréchal de France, pour Versailles; de *Van Praet*, pour la Bibliothèque royale, etc., etc. (1833-54), et surtout la nouvelle statue de *Napoléon Ier*, pour la colonne de la place Vendôme.

M. Dumont, qui s'était, depuis 1844, abstenu de figurer aux salons, envoya à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *Buffon*, statue en bronze destinée à la ville de Montbard; le groupe en marbre de *Leucothée et Bacchus*, déjà exposé et récompensé d'une 1re médaille en 1831, lui valut alors une grande médaille d'honneur. Il a encore exposé, en 1857, le *maréchal Suchet*, pour la ville de Lyon, et exécuté au nouveau Louvre, *la Gloire et l'Immortalité*, grand fronton, et les deux trophées, *la Guerre et la Paix*, et plus récemment, au nouveau Palais de justice, *la Prudence* et *la Vérité* (1865)

M. Dumont, qui a su concilier à propos dans ses œuvres, la grâce et la hardiesse, est entré à l'Institut en 1838, à la mort de Ramey père. Il a été nommé professeur à l'École des beaux-arts lors de la réorganisation (décembre 1863). Décoré en février 1836, il a été créé officier de la Légion d'honneur le 15 décembre 1855.

DUMONT (Hubert-André), géologue belge, né à Liége, le 15 février 1809, mort le 28 février 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUNAL (Michel-Félix), botaniste français, né à Montpellier, vers 1777, mort dans cette ville, le 28 juillet 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUNCKER (Maximilien-Wolfgang), historien et homme politique allemand, né à Berlin en 1812, est fils de Karl Duncker, chef d'une des plus importantes librairies de l'Allemagne. Ses deux frères, Alexandre et François, se sont consacrés au même commerce. Tous sont estimés pour leur savoir en Allemagne. Mais celui-ci a fait connaître le nom de sa famille à la fois par ses écrits, ses cours et le bruit de sa vie politique. Il fit ses études, de 1825 à 1830, au collége Frédéric-Guillaume de Berlin, suivit ensuite les cours de l'université de cette ville, puis de l'uni-

versité de Bonn, jusqu'en 1834. Compromis dans les mouvements démocratiques qui éclatèrent à Bonn, il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais bientôt, il fut relâché, puis reçu professeur d'histoire à Halle en 1839.

Nommé professeur adjoint en 1842, M. Duncker devint l'année suivante un des collaborateurs ordinaires du *Journal de littérature générale* de Halle, et donna dès lors d'importants travaux d'histoire ancienne et moderne parmi lesquels nous citerons: *Origines germanicæ* (Berlin, 1840); *la Réforme* (die Krisis der Reformation; Leipsick, 1846); *Documents sur l'Assemblée nationale allemande* (Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung; Berlin, 1849); *Henri de Gagern* (Leipsick, 1850); *Quatre mois de politique étrangère* (Vier Monate auswaertiger Politik; Berlin, 1851), brochure tirée à un grand nombre d'exemplaires; *Histoire de l'antiquité* (Geschichte des Alterthums; Berlin, 1852-1853, 2 vol. avec atlas).

Depuis 1848, M. Duncker se mêlant aux affaires politiques appartint au centre droit de l'Assemblée nationale de Francfort, qui le nomma rapporteur du projet de constitution; il fut un des membres les plus actifs du Comité des neuf. Élu également à l'Assemblée d'Erfurt en 1850, et aux trois sessions de la seconde Chambre prussienne, de 1849 à 1852, il continua de voter avec le parti conservateur.

DUNCOMBE (Thomas-Slingsby), homme politique anglais, est né en 1796. Représentant de Hertford en 1831, il se rangea au Parlement dans le parti radical et soutint le bill de la réforme; l'année suivante il fut vaincu par lord Mahon, candidat tory dont l'élection fut invalidée. En 1834, il fut nommé député par un des arrondissements de Londres, qui, pendant les années suivantes, lui renouvela fidèlement son mandat. Il appuya, en 1841, la motion de Crawfurd pour l'extension des droits électoraux aux classes populaires, et en 1844, la motion sur la durée du travail dans les ateliers. Lors de la démission de sir R. Peel (29 juin 1846), dont il avait voté les libérales mesures, il exprima ses regrets, et attaqua de la manière la plus vive le ministère Russell à l'occasion du *Correction-bill* irlandais. Ce fut encore lui qui, le 10 avril 1848, se fit l'organe des chartistes en présentant au Parlement leur pétition en faveur du suffrage universel. — M. Duncombe est mort le 14 novembre 1861.

DUNCOMBE (Arthur), neveu du précédent, né le 24 mai 1806, entra dans la marine royale et fut promu en 1834 au grade de capitaine de frégate. Conservateur et protectionniste, il vota, en 1846, contre la réforme commerciale; en 1851, il revint au Parlement comme député du comté d'York. Le ministère Derby le fit entrer au conseil de l'Amirauté (mars 1852). Il vote avec le parti conservateur.

DUNCOMBE (Octave), homme politique anglais, né en 1817, est le frère cadet du précédent. Il a d'abord servi et a donné sa démission de lieutenant aux gardes pour briguer les suffrages des électeurs du comté d'York. Envoyé en 1841 au Parlement, il a suivi la ligne de son frère.

DUNDAS (sir James WHITLEY-DEANS), marin anglais, né le 4 décembre 1785 en Écosse, descend par son père, le médecin James Deans, des anciens comtes de Lauderdale; il a pris en 1808 les noms de Whitley et de Dundas, lors de son premier mariage avec la fille unique de lord Amesbury. Élevé à la grande École d'Édimbourg, il prit du service à l'âge de quatorze ans en qualité de novice à bord du *Kent* (19 mars 1799), et assista à l'expédition de Hollande, à celle d'Égypte, au combat livré en mer au *Duguay-Trouin* et au blocus du port de Rochefort. En 1805, il passa comme lieutenant sur *la Léda*, puis sur *le Cambrian*, et se signala durant une croisière le long des côtes d'Espagne et d'Italie.

Il fit ensuite une station dans les mers d'Amérique, et vint prendre part au blocus de Stralsund ainsi qu'au second bombardement de Copenhague; quelques jours après, il fut blessé par un éclat de bombe en essayant d'éteindre l'incendie qui dévorait l'arsenal maritime de cette ville. Nommé capitaine en 1807, il reçut le commandement du *Pyramus*, et captura en 1813 *le Zèbre*, et en 1814, *la Ville de Lorient*, corsaires français de 10 et de 14 canons. Après une station de trois ans dans la Méditerranée, il resta en disponibilité de 1819 à 1830. Rappelé au service actif, il commanda tour à tour les vaisseaux de ligne *Regent* et *Britannia*. En 1831, Guillaume IV le mit au nombre de ses aides de camp.

Après avoir été quelque temps clerc de l'artillerie, sir J. Dundas fut appelé au conseil de l'Amirauté par ses amis whigs, alors au pouvoir (1841), se retira avec lord Melbourne et devint contre-amiral le 23 novembre de la même année. Au mois d'avril 1853, il fut investi du commandement de la flotte anglaise qui devait agir de concert avec l'amiral Hamelin pour appuyer la Turquie. Cette flotte ne comptait pas moins de 8000 hommes et de 700 canons. Il entra dans la mer Noire le 4 janvier 1854, prit part au bombardement des établissements militaires d'Odessa (22 avril), et au transport des troupes alliées en Crimée. Au mois de décembre, il remit le commandement à sir Ed. Lyons (voy. ce nom), et fut élevé, à son retour en Angleterre, au grade de vice-amiral (1855). Il était chevalier grand-croix du Bain, décoré du Medjidié de première classe et grand officier de la Légion d'honneur depuis 1856.

En politique, sir Dundas était un whig déclaré. Élu d'abord député par le bourg de Devizes (1836-1838), il représenta celui de Greenwich au Parlement depuis 1841. En 1847, il s'était remarié à une fille du comte de Ducie. — Il est mort en 1862.

DUNDAS (Richard SAUNDERS), marin anglais, né le 11 avril 1802, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), est frère puîné et héritier présomptif du présent vicomte Melville (voy. ce nom). Sa famille n'a aucun lien de parenté avec celle du précédent, quoique l'une et l'autre soient d'origine écossaise. Il entra le 5 juin 1817 comme novice à bord du *Ganymède;* à l'âge de vingt-deux ans, il était déjà capitaine. Employé dans le blocus du Tage, il prit part, en 1840, à la guerre de Chine avec le vaisseau *le Melville* et s'empara des forts de Bocca-Tigris; puis, à bord du *Powerful*, il commanda une escadre dans la Méditerranée sous les ordres de sir W. Parker. Deux fois il remplit les fonctions de secrétaire de l'Amirauté, la première auprès de son père (1828-1830), la seconde auprès de lord Haddington 1845-1846). En 1851, il fut chargé de la direction des arsenaux maritimes de Deptfort, et siégea à son tour au conseil de l'Amirauté de 1852 à 1855.

Élevé au grade de contre-amiral en 1853, M. Dundas fut appelé au mois de février 1855 au commandement de la flotte anglaise de la mer Baltique en remplacement de sir Ch. Napier. Ayant reconnu comme son prédécesseur l'impossibilité de prendre Cronstadt, il se servit utilement des forces imposantes qui lui avaient été confiées, et s'attacha surtout à ruiner le commerce russe dont il poursuivit et coula les bâtiments jusque dans les ports de la Finlande.

Le 9 août, de concert avec le contre-amiral Penaud, qui lui prêta partout un puissant concours, il attaqua Sweaborg, qui, après un bombardement de quarante-cinq heures, fut à moitié réduit en cendres; les arsenaux, les casernes, les magasins d'approvisionnements furent détruits; la perte de l'ennemi fut de 2000 hommes tués ou blessés, et celle des alliés d'une dizaine de matelots.

Après la paix, l'amiral Dundas reçut, en récompense de ses services, les insignes de la grand-croix du Bain et de grand officier de la Légion d'honneur (1856). En 1858, il fut promu vice-amiral. — Il est mort le 3 juin 1861.

DUNDAS (sir David), magistrat anglais, né en 1799, à Édimbourg, appartient à la même famille que le précédent. Élève à l'École de Westminster et à l'université d'Oxford, il étudia la jurisprudence à Inner-Temple et fut admis en 1823 au barreau; il fut attaché au ressort judiciaire des comtés du nord. Avocat de la reine en 1840, il fut envoyé la même année à la Chambre des Communes par le comté de Sutherland qu'il représenta jusqu'aux élections générales de 1852. Il fut réélu de nouveau en 1861. Ses opinions libérales lui ont fait donner, dans le cabinet de lord J. Russell, les fonctions d'avoué général (1846-1848), puis celles de juge avocat général (1849-1852). Créé chevalier en 1848, il entra en 1849 au Conseil privé.

DUNDONALD (Thomas Cochrane, 10ᵉ comte de), célèbre marin, né le 14 décembre 1775, appartient à une ancienne famille écossaise, élevée en 1669 au rang de comte. Jusqu'en 1831, époque où il succéda au titre de son père, qui s'était ruiné par des expériences de chimie, il fut connu sous le nom de lord Th. Cochrane, deuxième titre de sa famille. Inscrit dès l'âge de cinq ans dans la marine royale, il refusa de servir dans l'armée de terre, quoiqu'on lui eût accordé un brevet de capitaine, et s'embarqua à bord d'une corvette placée sous les ordres de son oncle, sir Alexandre Cochrane, qui devint plus tard amiral. Il ne tarda pas à donner des preuves de son caractère aventureux. Sa vaillante conduite dans le combat du 17 mai 1795, contre l'escadre française, lui valut le commandement de *la Thétis*. En 1800, il s'empara, dans l'espace de dix mois, de 33 bâtiments portant 128 canons et 533 hommes d'équipage, entre autres de la frégate espagnole *el Gamo*, dont la capture décida sa promotion au grade de capitaine. Il venait, après une lutte désespérée, de tomber aux mains de l'amiral Linois (3 juillet 1800), lorsque, trois jours plus tard, ce dernier ayant été défait dans la baie d'Algésiras par lord De Saumarez, il put revenir en Angleterre. Il y resta quelque temps en demi-solde.

Rappelé à la mer en 1803, lord Th. Cochrane prit part au blocus de Boulogne, puis à celui du Ferrol. Dévoué à la guerre d'extermination que l'Angleterre faisait alors à Napoléon, il fit sur le commerce de l'Espagne, notre alliée, un grand nombre de prises, puis à bord de *la Pallas* parcourut tout le littoral de la Guyenne, se hasarda même en Gironde, exerçant toute sorte de ravages (1806). Deux ans après, il renouvela cette expédition avec *l'Impérieuse* le long des côtes du Languedoc. En 1809, il se jeta dans un des forts de Roses en Catalogne, pour le défendre contre une brigade française.

Au mois d'avril de la même année, il conçut le projet de détruire la flotte impériale qui stationnait à Rochefort. Ayant reçu pleins pouvoirs de l'Amirauté, il fit fabriquer un immense radeau supporté par des rangées de tonneaux vides et enchaînés l'un à l'autre, le chargea de 1500 barils de poudre, de centaines d'obus et de 2000 grenades, et eut le courage d'y monter lui-même, pendant la nuit du 11 avril, avec un lieutenant et quatre matelots pour le pousser sur les vaisseaux français. Malgré le feu de ceux-ci qui faillit le faire sauter, il amena sa machine infernale au point où, selon ses calculs, elle devait produire le plus de ravages, alluma les mèches de sa main et se jeta aussitôt dans une chaloupe avec ses aides. L'explosion, dont l'effet fut précipité par un vent violent, eut lieu quelques minutes plus tôt qu'il ne comptait; son lieutenant y périt. En même temps, il fit contre la flotte, au milieu du désordre, une attaque vigoureuse qui lui fit perdre trois vaisseaux de ligne. Cet acte d'audace fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain.

De retour en Angleterre, il partagea son temps entre les sciences, la politique et les spéculations. Après avoir siégé pour le bourg d'Honiton, il était rentré en 1807 à la Chambre des Communes, au nom des électeurs de Westminster. Adoré du peuple, il ne cessa de faire au parti de la cour une opposition violente. En 1814, il fut compromis dans le fameux procès des agioteurs (*stock-jobbers*), qui, en répandant le faux bruit de la mort de Napoléon, avaient déterminé une hausse considérable à la bourse de Londres. Traduit devant la cour du banc du Roi, il fut condamné à un an de prison, à une forte amende et à l'exposition publique au pilori, qu'on n'osa pourtant lui faire subir; en outre, il fut exclu du Parlement et rayé des cadres de la marine ainsi que de l'ordre du Bain. Sa popularité lui fut utile en cette circonstance; son amende fut libérée par des souscriptions particulières, et Westminster l'ayant réélu à l'unanimité, il s'évada et vint hardiment reprendre sa place à la Chambre. En vain en 1816 essaya-t-il de faire reviser son procès; la motion qu'il présenta à ce sujet ne fut appuyée que par sir Fr. Burdett, son ami. Il siégea jusqu'en 1818.

A cette époque, ayant répondu à l'appel du Chili qui lui offrait le commandement de ses forces navales, lord Th. Cochrane organisa en peu de temps une flottille et s'empara du fort de Valdivia, que les Espagnols occupaient encore (février 1819). En 1820, après avoir débarqué 3000 patriotes au Pérou, il prit à l'abordage *la Esmeralda*, frégate de guerre mouillée sous les remparts du fort de Callao. Ce succès découragea les Espagnols, que le général San Martin acheva de chasser du pays.

En 1822, il passa au Brésil, qui était alors en lutte avec le Portugal, et accepta de don Pedro la mission de protéger les provinces maritimes; nommé amiral, puis marquis de Maranhão, il comprima la révolte qui avait éclaté contre l'empereur dans la régence de Fernambouc. Bientôt las d'un gouvernement qui ne voulait rien faire pour l'amélioration de la marine, il rentra dans son pays (1825), où l'appelaient d'ailleurs les vœux des comités philhellènes. Une petite escadre fut armée à leurs frais, et il fut chargé de la mettre à la disposition de la Grèce insurgée (1826). Quoiqu'il eût été investi du titre de grand-amiral par l'Assemblée nationale de Trézène (8 avril 1827), il n'eut qu'une flotte mal équipée, et dut se borner à croiser dans l'Archipel pour en expulser les pirates.

Cependant le retour de lord Th. Cochrane fut un véritable triomphe. On oublia ses fautes, pour ne se souvenir que de ses services; on alla même jusqu'à le regarder comme une victime de la haine des tories, et, quand le parti

whig arriva au pouvoir (1830), il le rétablit, selon le rang d'ancienneté, sur les contrôles de la marine royale. L'année suivante, il succédait aux nom et dignités de son père, comme 10e comte de Dundonald. En 1841, il devint vice-amiral, et fut fait chevalier grand-croix du Bain en 1847. Il commanda, de 1848 à 1851, la station navale de l'Amérique du Nord, d'où il revint avec le grade d'amiral du pavillon blanc. Il publia alors ses *Observations sur l'état des Antilles anglaises* (Notes on the condition of the british West India islands, 1851). Il est aussi l'auteur d'un mémoire (*Observations on naval affairs*) où il rappelle les principaux faits de sa vie et les injustices de ses adversaires.

Cet intrépide marin était, comme son père, très-versé dans l'etude des sciences; en 1813, il inventa un projectile si destructif, dit-on, qu'à la prière de George IV, il promit sur l'honneur de n'en jamais divulguer le secret. En 1855, son nom s'est trouvé encore attaché à un infaillible moyen de détruire Sébastopol pour lequel il demandait une somme de 25 millions de francs; le gouvernement refusa d'appliquer l'invention. — Il est mort le 30 octobre 1860. Lord Th. Dundonald a eu cinq enfants dont l'aîné est Thomas Barnes, baron lord Cochrane (voy. le suivant).

DUNDONALD (Thomas-Barnes Cochrane, 11e comte de), fils du précédent, est né en 1814. Après avoir servi dans le 2e régiment d'infanterie où il devint capitaine en 1849, il a succédé aux titres de son père en 1860. Marié en 1847 à miss Mackinnon, il a pour héritier son fils, Douglas Mackinnon Baillie Hamilton, lord Cochrane, né en 1852.

DUNFERMLINE (James Abercromby, 1er baron), homme politique anglais, né en 1776, mort en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, sir Ralph Abercromby, né en 1803, a hérité de ses titres en 1858, comme 2e baron Dunfermline. Voué à la carrière diplomatique, il a occupé les postes suivants : attaché d'ambassade à Francfort de 1821 à 1824, à la Haye pendant cette dernière année, à Paris de 1824 à 1826; secrétaire des plénipotentiaires dans les négociations avec les États-Unis (1826-1827); rédacteur au ministère des affaires étrangères (1827-1828); secrétaire d'une mission spéciale au Brésil (1828-1830), puis à Berlin (1830-1831); secrétaire de légation à Berlin de 1831 à 1835; ministre résident à Florence de 1835 à 1839; ministre plénipotentiaire près de la Confédération germanique de 1839 à 1840; envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Turin (1840), puis à la Haye (1851). Il a pris sa retraite en 1858. Il a épousé, en 1838, une fille du 2e comte de Minto.

DUNGANNON (Arthur Hill-Trevor, 3e vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 1798, à Londres, appartient à la même famille que les marquis de Downshire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungannon, il prit ses grades universitaires à Oxford, et siégea à la Chambre des Communes, de 1830 à 1841, pour différents bourgs. En 1855, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. On a de lui un ouvrage historique sur Guillaume d'Orange (*Life and times of William, prince of Orange*, in-8). — Il est mort en 1862, et son titre s'est éteint avec lui.

DUNIN-BORKOWSKI (Stanislas, comte de), savant écrivain polonais, né en 1786 à Koda, en Galicie, d'une ancienne et puissante famille, étudia les sciences naturelles à Lemberg et à l'Académie de Freiberg, puis vint ensuite à Paris, où il publia ses *Observations générales sur les rapports des différentes structures de la terre* (Paris, 1809), d'après Werner. En 1815, il entreprit en Italie un voyage d'exploration scientifique, dont il publia les résultats à Varsovie en 1820. Il se tourna depuis vers l'érudition et la bibliographie. Il est le fondateur de la Société d'agriculture de la Galicie.

On a du comte Dunin-Borkowski : *Sur les Devoirs d'un bibliothécaire* (Ueber die Pflichten eines Bibliothekars, Lemberg, 1829); *Psautier polonais de la reine Marguerite* (Vienne, 1834, avec une *Introduction historique, philologique et critique*); *Étude sur le plus ancien Psautier polonais* (Zur Geschichte des aeltesten polnischen Psalters, Vienne, 1835), etc. — Deux Polonais du même nom, son frère et son neveu, morts depuis longtemps, étaient aussi estimés comme littérateurs.

DUNLOP (Alexander Murray), littérateur écossais, né en 1798, à Greenock (comté de Renfrew), fut élevé à l'université d'Édimbourg, étudia la jurisprudence, fut admis au barreau en 1820, et devint le conseiller légal de l'Église d'Écosse lors de sa réorganisation. Il entra à la Chambre des Communes en 1852 comme député de sa ville natale, et vota avec le parti libéral. On a de lui plusieurs ouvrages *de la Législation des pauvres en Écosse* (Scottish poor law); *de la Législation des paroisses* (Parochial law), et une *Histoire de la littérature romaine* (History of roman literature, 3 vol.), conduite jusqu'au siècle d'Auguste.

DUNOYER (Barthélemy-Charles-Pierre-Joseph), économiste français, membre de l'Institut, né à Carennac (Lot), le 20 mai 1786, d'une ancienne famille noble de Quercy, fut élevé dans la tradition philosophique du XVIIIe siècle et dans l'amour de la liberté. Il accueillit avec joie en 1814 la proclamation de la Charte et, par aversion pour le régime militaire, se déclara pour les Bourbons. Pendant ses études de droit, il s'était lié avec Ch. Comte, et, dès le 12 juin 1814, il fonda avec lui *le Censeur;* ils soutinrent pendant six ans dans ce recueil une lutte infatigable contre les adversaires de la liberté. Une ordonnance royale ayant rétabli la censure, ils refusèrent de s'y soumettre; et « pendant plusieurs mois, dit M. Mignet, ils demeurèrent seuls en possession de la liberté de la presse, par un privilége de leur courage. » Lorsque l'empereur revint de l'île d'Elbe, une feuille royaliste les accusa d'avoir conspiré son retour. Sans se préoccuper de l'approche rapide de Napoléon, ils poursuivirent le rédacteur de ce journal comme un calomniateur. Ce procès eut cela de curieux qu'ils le soutinrent malgré les revirements de la fortune, après le rétablissement même de l'Empire, lorsque le fait qui leur avait été reproché comme un délit était devenu un titre de gloire. La police impériale saisit le cinquième volume du *Censeur*. Le septième fut saisi et mis au pilon par la police de la seconde Restauration. Après *le Censeur, ou Examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire la constitution de l'État* (1814-1815), parut *le Censeur européen, ou Examen de diverses questions de droit public et de divers ouvrages littéraires et scientifiques, considérés spécialement dans leur rapport avec les progrès de la civilisation* (1817-1819, 12 vol. in-8). *Le Censeur européen* succomba enfin sous les poursuites. Les deux directeurs, après diverses vexations, subirent une longue détention préventive.

Tandis que Ch. Comte, condamné à une forte

amende, vivait dans un exil volontaire, M. Dunoyer, disciple de J. B. Say, s'appliqua tout entier à l'étude des questions économiques. En 1825, il publia : l'*Industrie et la morale considérées dans leurs rapports avec la société* (in-8), dont la seconde édition fut presque entièrement détruite par un incendie (1830, 2 vol. in-8). Vers la fin de la Restauration, M. Dunoyer écrivit dans le *Courrier français*.

Après la révolution de Juillet, il fut nommé préfet de la Somme. Il entra à l'Académie des sciences morales et politiques lors de sa création (1832); et fut appelé au conseil d'État. En 1840, il publia un ouvrage important : *Esprit et méthode comparés de l'Angleterre et de la France dans les entreprises de travaux publics et, en particulier, des chemins de fer; conséquences pratiques tirées pour notre pays de ce rapprochement*. En même temps, il complétait son œuvre capitale, dont les publications de 1825 et 1830 n'étaient que des ébauches, et qui parut en 1845 sous ce titre définitif : *De la liberté du travail, ou Simple exposé des conditions dans lesquelles les forces humaines s'exercent avec le plus de puissance* (3 vol. in-8).

Sous la République, M. Dunoyer fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante. Au nom de la liberté, il combattit vivement les utopies communistes dans un volume intitulé : *la Révolution du 24 février* (1849, in-8). Pendant la crise de 1851, il défendit dans les journaux la loi du 31 mai et se prononça contre toute révision non légale de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il sortit des fonctions publiques. En 1853, l'Institut lui confia la mission d'aller étudier en Angleterre la police du travail. Il en a rendu compte dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences morales. M. Dunoyer a été promu, le 29 avril 1838, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 4 décembre 1862.

DÜNTZER (Johann-Heinrich-Joseph), philologue et écrivain allemand, né à Cologne, le 11 juillet 1813, étudia successivement dans sa ville natale, à Bonn et à Berlin, où il se livra spécialement, sous la direction de Lassen, Schlegel et Bopp, à l'étude du sanscrit. Docteur de la Faculté de philosophie de Berlin en 1836, il publia sa thèse, *Livii Andronici fragmenta*, et fut agrégé à l'université de Bonn en 1837. A la suite d'une querelle avec la Faculté philosophique de cette ville, il passa, en 1846, à Cologne et y obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique du collége catholique.

Ses plus importants travaux ont pour objet la vie et les œuvres de Goethe : *le Faust de Goethe dans son unité et dans sa perfection* (Goeth's Faust in seiner Einheit, etc., Cologne, 1836); *Goethe écrivain dramatique* (Goethe als Dramatiker, Leipsick, 1837); *le Mythe du docteur Jean Faust* (die Sage vom Doctor Joh. Faust, Ibid., 1848); *Fête de Goethe* (Zu Goethe's Jubelfeier, Elberfeld, 1849); *Prométhée et Pandore de Goethe* (Leipsick, 1850); *le Faust de Goethe* (Ibid., 1850-1851, 2 vol.); *les Femmes de la jeunesse de Goethe* (Frauenbilder aus Goethe's Jugendzeit, Ibid., 1852), sans compter un grand nombre d'articles sur Goethe insérés dans diverses revues, et sa collaboration à la nouvelle édition in-8 des *OEuvres complètes* de cet auteur.

Parmi les autres ouvrages de M. Düntzer, on remarque : *la Formation des mots latins* (die Lehre von der lat. Wortbildung, Cologne, 1836); *la Déclinaison des langues indo-germaniques* (Ibid., 1839); *la Vie, les écrits et l'art historique de J. A. de Thou* (J. A. de Thou's Leben, Schriften und historische Kunst, Darmstadt, 1837); *Homère et le cycle épique* (Cologne, 1839); *Critique et commentaire des poëmes d'Horace* (Kritik und Erklaerung der Horazischen Gedichte, Brunswick, 1840-1844, 5 vol.); *les Satiriques romaines* (Brunswick, 1846); *la Poétique d'Aristote* (Rettung der Arist Poetik, Ibid., 1840), et les *Fragments de la poésie épique des Grecs* (Fragmente des epischen Poesie der Griechen, Cologne, 1840-1842, 2 vol.); un mémoire *sur le Vers appelé saturnien* (De versu quem vocant saturnio; Bonn, 1838), avec M. Lesch, etc.

DUPANLOUP (Félix-Antoine-Philippe), prélat français, membre de l'Institut, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie (diocèse de Chambéry, alors département du Mont-Blanc), obtint des petites lettres de naturalisation en 1838. Il fut amené en 1810 à Paris, où il fit successivement ses études dans la maison de la rue du Regard, à Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché par M. Gallard à la paroisse de l'Assomption, et y fit les catéchismes pendant plusieurs années. En 1827, il devint confesseur du duc de Bordeaux, en 1828, catéchiste des jeunes princes d'Orléans et, quelques mois avant la révolution de Juillet, aumônier de Mme la Dauphine.

M. Dupanloup fonda, en 1831, pour les jeunes gens, l'Académie de Saint-Hyacinthe. En 1834, il fut chargé d'ouvrir les conférences de Notre-Dame. La même année, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris, mais il refusa et n'accepta que la charge de préfet des études. En 1835, il passa à Saint-Roch en qualité de premier vicaire : il y prêcha le carême avec M. Olivier en 1836 et 1837. Au mois d'octobre 1837, nommé de nouveau supérieur du petit séminaire, il accepta. Il avait auparavant refusé deux des grandes cures de Paris. En même temps, M. de Quélen le nomma vicaire général. En mai 1838, il fut appelé auprès de Talleyrand, malade, par Talleyrand lui-même, avec qui il était en relations intimes depuis plus de trois mois.

A l'avénement de M. Affre, qui était le protégé du roi lui-même, et dont il avait combattu activement l'élévation, M. Dupanloup cessa d'être vicaire général. M. Affre, toutefois, lui confia pour Rome, une mission délicate, et le nomma grand vicaire titulaire. En 1841, l'abbé Dupanloup avait été appelé en Sorbonne à la chaire d'éloquence sacrée; il ne fit qu'un petit nombre de leçons dans le grand amphithéâtre, devant un très-nombreux auditoire. A la suite d'une séance tumultueuse, provoquée par ses paroles sur Voltaire, son cours demeura suspendu. A la fin de 1845, il cessa d'être supérieur du petit séminaire et vicaire général de Paris, et resta simple chanoine titulaire de Notre-Dame.

Nommé évêque d'Orléans, le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 30 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Il déploya, sur son siége épiscopal, une extrême activité, unissant le travail de la prédication au soin de l'administration, surveillant de près tout l'enseignement de son diocèse, soutenant dans son petit séminaire la concurrence contre les établissements laïques, ouvrant école même dans son palais, et se mêlant par ses écrits à toutes les questions qui intéressent l'éducation publique. Il avait, avant d'être évêque, défendu avec ardeur ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement. Dans la fameuse question de la part à faire aux classiques païens dans une éducation chrétienne (voy. Gaume), M. Dupanloup, partisan du plus large développement des études littéraires, se vit attaqué par l'*Univers* avec la véhémence ordinaire à cette feuille. Il adressa, à

cette occasion, à son clergé une instruction pastorale sur le mal que les polémiques de l'*Univers* faisaient à l'Église, et défendit que ses séminaires fussent abonnés à cette feuille. Un grand nombre d'évêques se joignirent à lui. Les instructions venues de Rome mirent fin à toute cette controverse.

Dans ces derniers temps, M. Dupanloup a pris part à diverses polémiques politiques et religieuses avec une vivacité qui a fait beaucoup de bruit. Ses mandements et ses brochures sur la situation du Saint-Siége depuis notre expédition d'Italie (1859) ont eu toute la portée d'actes politiques. Avec une singulière liberté de langage, il dénonçait en chaire « les calomnies vomies par la plume » de M. Edm. About, puis poursuivait à outrance, dans sa *Lettre à un catholique* (25 décembre 1859), « les sophismes, les contradictions flagrantes, les absurdités palpables » de la brochure anonyme : *le Pape et le Congrès*, à laquelle on attribuait une très-haute origine. Plus tard, les termes blessants dans lesquels il parlait des rédacteurs du *Siècle* et de l'un de ses prédécesseurs sur le siége épiscopal d'Orléans, Mgr Rousseau, lui attirèrent, de la part du journal et d'une nièce de cet évêque, une double plainte en diffamation; le procès, qui fut des plus retentissants, aboutit à un arrêt sévère de la Cour impériale de Paris, mais sans condamnation, puis à un appel du ministère public devant la Cour de cassation, qui modifia, à ce propos, dans le sens de la rigueur, la jurisprudence en matière d'outrage envers la mémoire des morts (avril-juin 1860). Il faut citer encore, dans l'ordre politique, la *Lettre à M. le vicomte de la Guéronnière* (1861), ou réponse à la brochure *la France, Rome et l'Italie* (1861). En 1862, pendant un de ses séjours en Italie, il a fait des sermons aux zouaves pontificaux, un entre autres pour la pose de la première pierre de la caserne de Marino (juin 1862). Lors des élections générales de 1863, l'évêque d'Orléans a publié avec le concours et l'assentiment de huit autres prélats, une adresse aux électeurs pour combattre l'abstention : elle provoqua une admonestation officielle de la part de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes (*Moniteur* du 2 juin 1863).

Membre du conseil de l'instruction publique depuis l'organisation nouvelle de l'enseignement par la loi du 15 mars 1850, à laquelle il n'avait pas été étranger, M. Dupanloup s'est retiré en 1852. Les vues de M. Fortoul, et, en particulier, le système de la *bifurcation*, le comptèrent parmi leurs adversaires déclarés. Au mois de mai 1854, il avait été élu membre de l'Académie française, en remplacement de Tissot. Il a obtenu, dans cette compagnie, une influence qui s'est manifestée par des exclusions célèbres : en 1863, notamment, son *Avertissement aux pères de famille*, personnellement dirigé contre MM. Littré, Maury, Taine et Renan, fit échouer avec éclat la candidature de M. Littré, l'auteur du *Dictionnaire de la langue française*. M. Dupanloup a été décoré de la Légion d'honneur le 5 janvier 1850.

Les principaux écrits du prélat sont relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Les plus importants, publiés de 1855 à 1857, en trois volumes séparés et sous des titres distincts, forment un seul et même ouvrage sous ce titre général : *De l'Éducation* : ils traitent de l'éducation en général, de l'autorité et du respect dans l'éducation, et enfin de la haute éducation intellectuelle, mêlant à l'exposé des principes mêmes de la matière la discussion des questions à l'ordre du jour. Ses autres publications sont spéciales à l'Œuvre des catéchismes : ce sont des *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18) : un *Manuel des catéchismes* (1832, in-18); une *Méthode générale de catéchisme* (1841, 2 vol. in-8), etc.

M. Dupanloup a composé d'extraits de Bossuet une *Journée du Chrétien* (1838, in-18), et d'extraits de Fénelon, son auteur favori, toute une série de publications : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1832, 2 vol., in-18); *la Vraie et solide vertu sacerdotale* (in-8); *Éléments de rhétorique sacrée* (1841, in-12); *le Christianisme présenté aux hommes du monde* (1844, 6 vol. in-8), etc. — Citons encore deux *Lettres à M. le duc de Broglie, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique* (1844, in-8), sur la nécessité et l'existence des petits séminaires; *Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847, in-8); *de la Pacification religieuse* (1845, in-8, 2 édit.); des *Discours* prononcés dans certaines solennités (*Panégyrique de Jeanne d'Arc*, *Discours de réception à l'Académie française*, *l'Oraison funèbre du P. de Ravignan*), *Discours prononcé au Congrès de Malines, le 31 août 1864, sur l'enseignement populaire*, etc. On a remarqué aussi de lui des *Lettres pastorales* et *Mandements*, notamment au sujet des malheurs de l'Irlande et des massacres de Syrie (avril 1862), en faveur des ouvriers cotonniers sans travail (juin 1862), etc.

DUPARC (Jean-Louis-Léon-René), marin français, né le 28 mars 1798 à Leyde (Pays-Bas), d'une famille d'émigrés, entra dans la marine de l'État en 1812. Il s'est fait connaître surtout par ses travaux concernant l'application de la vapeur à la navigation. En 1831, il imagina un système qui permet de changer la position des roues, ou de les enlever entièrement, selon les besoins du service. Quelque temps après, il perfectionna le clinomètre marin, inventé par M. de Coninck, capitaine de la marine danoise, et régularisa le système de chauffage par des procédés ingénieux. Parmi ses écrits, nous citerons : *l'Essai de tactique navale pour les bâtiments à vapeur* (Paris, 1846, in-8). Nommé capitaine de frégate le 30 décembre 1840, M. Duparc a reçu, le 11 novembre 1848, du général Cavaignac, la décoration d'officier de la Légion d'honneur. Il a été depuis admis à la retraite.

DU PAYS (Joseph-Augustin), critique français, est né à Paris, le 14 janvier 1804. Attaché depuis 1845, à *l'Illustration*, il y a rédigé les comptes rendus des salons et des articles sur les beaux-arts qui lui ont acquis de l'autorité dans cette critique spéciale. Il a fourni, en 1850, aux *Cent Traités*, la partie intitulée : *Peinture-Sculpture-Gravure*, et, en 1855, à la *Bibliothèque des chemins de fer*, l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile* (2e édit., 1858, avec 25 cartes et plans), un des bons guides de la collection Joanne. Il a revu et publié, en 1857, le texte des *Édifices de Rome moderne*, laissé inachevé par Paul Letarouilly (voy. ce nom).

DUPERREY (Louis-Isidore), marin et savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 octobre 1786, entra, à l'âge de seize ans, dans la marine militaire. Déjà il manifestait un goût très-vif et une aptitude remarquable pour l'étude des sciences mathématiques. En 1811, il fut chargé, avec le lieutenant de vaisseau Gauthier, de faire la reconnaissance hydrographique des côtes de la Toscane. En 1817, il s'embarqua, comme enseigne, sur la corvette *l'Uranie*, et accompagna le capitaine Freycinet dans un voyage

scientifique autour du monde. Pendant cette campagne qui dura plus de trois ans, il prit part à d'importantes observations sur le pendule et sur le magnétisme, et fut spécialement chargé des travaux hydrographiques. Un naufrage força *l'Uranie* d'échouer sur les îles Malouines. M. Duperrey, recueilli par un navire américain, revint en France, et obtint le grade de lieutenant de vaisseau, la décoration de Saint-Louis et le commandement d'une nouvelle expédition. Il partit de Toulon le 11 août 1822 sur la corvette *la Coquille*, fit une navigation de plus de vingt mille lieues, et rentra à Marseille le 24 mars 1825.

Durant cette expédition, il dirigea surtout ses recherches sur l'Amérique du Sud et l'Océanie. Il visita successivement les côtes du Chili et du Pérou, l'archipel Dangereux, celui de la Société, les îles Gilbert, Marshall et les Carolines, le Port Jackson, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée et les îles Moluques. Les observations du pendule qu'il recueillit sur un grand nombre de points, démontrèrent l'égalité de l'aplatissement des deux hémisphères. La figure générale de l'équateur magnétique fut déterminée d'une manière rigoureuse. M. Duperrey dressa lui-même les *Cartes générales des îles Carolines et de l'archipel Dangereux*. Il rapporta en outre une collection de plus de 5000 espèces en zoologie et en botanique. Plusieurs mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Additions* à la *Connaissance des temps* du Bureau des longitudes, dans les *Annales maritimes*, etc., et reproduits par la plupart des recueils scientifiques étrangers, firent connaître en Europe les résultats les plus importants du voyage de *la Coquille*.

On doit encore à M. Duperrey des cartes qui représentent de curieux phénomènes de physique générale : *la Bifurcation des eaux du Rio de la Plata, à l'embouchure de ce fleuve; le Mouvement des eaux à la surface de la mer dans toute l'étendue du grand Océan austral; la Figure des lignes d'égale intensité magnétique* qui, suivant ses observations, ont une grande analogie avec les lignes d'égale température; enfin, *la Position des pôles et la configuration naturelle des méridiens et des parallèles magnétiques de la terre*. Ses divers travaux, et particulièrement ses recherches sur le magnétisme terrestre, lui valurent, en 1842, l'honneur de remplacer Freycinet à l'Académie des sciences, dans la section de géographie et de navigation. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1836.

DU PETIT-THOUARS (Abel AUBERT), marin français, membre de l'Institut, né le 3 août 1793, entra au service en 1804, et fut nommé aspirant le 1er novembre 1808. Sous l'Empire, sa jeunesse et sa position subalterne ne lui permirent pas de rehausser l'éclat du nom qu'il portait, et que le capitaine du *Tonnant* avait illustré à Aboukir. La Restauration le nomma successivement enseigne (3 février 1815), lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819) et capitaine de frégate (4 août 1824). Capitaine de vaisseau le 6 janvier 1834, il fit dans ce grade et comme commandant de *la Vénus* un voyage autour du monde, de 1836 à 1839. Il devint contre-amiral le 12 juillet 1841. Chargé du commandement de nos forces navales dans les mers de l'Océanie, il proposa au gouvernement de Louis-Philippe d'occuper les îles de la Société. En 1842, il se rendit à Taïti et demanda réparation des mauvais traitements subis dans cette île par les missionnaires français. La reine Pomaré se soumit; elle reconnut le protectorat de la France (9 septembre 1842), et céda au roi des Français la souveraineté des îles Marquises. Mais bientôt les intrigues de l'Anglais Pritchard rompirent l'entente cordiale. La reine insulta le pavillon français; et l'amiral, poussé à bout, prit possession complète des îles de la Société (1843). C'était un coup d'audace qui ne convenait pas au tempérament du dernier ministère de Louis-Philippe. Sur les réclamations de l'Angleterre, M. du Petit-Thouars fut désavoué. Le *National* organisa une souscription pour lui offrir une épée d'honneur; mais à son retour en France, le héros de l'affaire Pritchard refusa l'hommage compromettant, rendu à son patriotisme par les adversaires du gouvernement. Quelque temps après (4 septembre 1846), il fut nommé vice-amiral.

Sous la République, M. du Petit-Thouars entra comme membre titulaire au conseil de l'Amirauté. En 1849, les électeurs du département de Maine-et-Loire le choisirent pour représentant à l'Assemblée législative, où il vota, dans toutes les questions, avec la majorité. Lorsqu'on discuta la loi sur la déportation, il appuya vivement le projet du ministère, qui proposait d'envoyer les condamnés politiques à Nouka-Hiva. La description qu'il fit de la vallée de Vaïthau, décida le vote de l'Assemblée. M. Du Petit-Thouars a été promu, en 1846, grand officier de la Légion d'honneur. Il a été compris, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été élu, en 1855, membre libre de l'Académie des sciences, où il a remplacé Duvernoy. — Il est mort le 17 mars 1864.

DUPEUTY (Désiré-Charles), auteur dramatique français, né à Paris, le 6 février 1798, d'une famille de robe originaire de Vervins, fit ses études au lycée impérial, et fut enrôlé volontaire pendant les Cent-Jours. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il vécut quelque temps comme employé, et débuta au théâtre par le vaudeville de *la Fête au village*, joué au Panorama en 1821. Il fonda, vers le même temps, 1825, un journal d'opposition, *la Nouveauté*, qui attira sur lui les rigueurs du ministère Corbière. Auteur aussi heureux que fécond, on lui rapportait, dès 1832, le succès et le mérite de plus de 70 pièces, nées d'un système de collaboration qu'il a toujours pratiqué. Aujourd'hui, les productions dramatiques, signées de M. Charles Dupeuty, sont beaucoup trop nombreuses pour que nous en donnions la liste. Nous citerons, parmi les pièces restées spécialement au répertoire sous son nom : *le Hussard de Felsheim*, vaudeville en trois actes (1827); *Léonide, ou la Vieille de Suresne*, en trois actes (1824, repris en 1852); *Madame Grégoire, ou le Cabaret de la Pomme de Pin*, chanson en deux actes; *la Femme, le mari et l'amant*, en cinq époques (1829); *la Camargo, ou l'Opéra en* 1750, comédie en quatre actes (1833); *les Poletais*, en deux actes (1828); *Pauvre Idiot*, drame (1838); *Deux dames au violon*, en un acte (1841); *Ravel en voyage*, en un acte (1844); *le Lait d'ânesse* (1846); *les Trois portiers*, en deux actes (1847); *la Vie de café*, pièce en trois actes (1850); *un Vieux de la vieille roche*, en un acte (1852); *Pilbox et Friquet, ou Zouave et higlander*, en un acte (1855), etc. Rappelons encore : *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame en neuf tableaux, avec M. Régnier (1830); *la Poissarde, ou les Halles en* 1804, avec MM. P. Deslandes et Bourget (1852); *Paris la nuit*, drame populaire en cinq tableaux, avec M. Cormon (1842); *les Gueux de Béranger*, en cinq actes, avec M. J. Moinaux (1856); enfin, *N, I, ni, Marionnette, Cornaro, Tyran pas doux, les Buses graves* et autres parodies des drames de M. Victor Hugo (1831-1842); *le Marquis d'Argencourt*, en trois actes (1857), etc. M. Dupeuty a

été l'un des fondateurs actifs de la Société des auteurs dramatiques, qui l'a nommé constamment membre de la commission, dont il a été six ans vice-président. Il a été décoré en juin 1852.

Son fils, M. Adolphe DUPEUTY, né à Paris, en 1828, a été, de 1850 à 1852, secrétaire de l'Opéra. Il fit ensuite du journalisme dramatique : attaché, depuis 1856, comme chroniqueur au *Figaro*, il a travaillé depuis au *Figaro-Programme* et au *Charivari*. Il a donné lui-même au théâtre, depuis la fin de 1858, quelques pièces : *les Canotiers de la Seine*, avec M. Thiéry; *les Deux Pêcheurs*, avec M. Bourget, etc.

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), dit DUPIN AÎNÉ, célèbre jurisconsulte et magistrat français, sénateur, ancien président de la Chambre des Députés et de l'Assemblée législative, membre de l'Institut, est né à Varzy (Nièvre), le 1er février 1783. Il fut élevé avec ses deux frères, le baron Charles Dupin (voy. l'article suivant) et le célèbre avocat Philippe Dupin, mort à Nice, en 1846, dans la maison paternelle, sous les yeux et par les soins d'une mère dévouée aux devoirs de la famille, et d'un père éclairé et honnête, qui avait fait partie de l'Assemblée législative et avait été jeté ensuite arbitrairement dans les prisons de la Terreur. Peu après l'établissement du consulat, M. Dupin vint à Paris avec son père et y compléta ses études de droit. Il avait été admis, comme élève de la Nièvre, à l'Académie de législation, fondée par Tronchet, Target et Regnault de Saint-Jean-d'Angely, pour tenir lieu des anciennes écoles de droit supprimées. Il y eut pour camarades MM. Mauguin, Teste, Hennequin, etc., et s'y distingua par son ardeur au travail. En 1800, il était reçu avocat, et, en 1802, lorsque les écoles se rouvrirent, il fut le premier à prendre le grade de docteur devant la nouvelle Faculté. En même temps, il s'exerçait, comme maître-clerc d'avoué, à la procédure.

Dès cette époque, M. Dupin publia divers opuscules utiles aux étudiants, entre autres son *Précis élémentaire du droit romain*, que la police fit supprimer, parce qu'elle croyait voir, dans un passage sur Germanicus et Tibère, des allusions au meurtre du duc d'Enghien. M. Dupin essaya ensuite d'obtenir au concours une chaire vacante à l'École de droit. Il fut refusé et se tourna vers le barreau, où l'originalité piquante de sa parole, la clarté de son esprit, l'étendue et la sûreté de son savoir lui firent bientôt une très-grande réputation. En 1811, il fut présenté par Merlin pour une place d'avocat général à la Cour de cassation, qu'il n'obtint pas; mais il fut presque aussitôt adjoint à la Commission chargée de la classification des lois de l'empire, et, après les interruptions causées par les événements de 1814 et 1815, il fut chargé seul de la suite de cet immense travail.

La vie politique de M. Dupin commence en 1815. Député de Château-Chinon à la Chambre des représentants, il fit partie de l'opposition libérale. Il prit une part active aux discussions, réclamant d'autres garanties pour la nation que l'acte additionnel, puis repoussant à la fois, après nos désastres, et le maintien de l'empereur et l'avénement au trône de Napoléon II. Les électeurs de Château-Chinon et ceux de Clamecy, devant lesquels il se présenta en même temps, refusèrent, après la seconde Restauration, de le réélire.

M. Dupin prit alors au barreau un grand et beau rôle : il se fit le défenseur intrépide des plus illustres victimes de la réaction devant des tribunaux d'exception, instruments serviles de vengeances. Au milieu de l'intimidation générale, il publia son opuscule sur la *Libre défense des accusés*, qui n'attestait pas moins de courage que de talent, et il mérita d'être chargé, avec les deux Berryer, d'une défense qui ne fut guère libre, de celle du maréchal Ney. Il défendit ensuite les trois Anglais Wilson, Hutchinson et Bruce, complices de l'évasion de La Vallette, les généraux Alix, Savary, Gilly, le duc de Vicence, la mémoire du maréchal Brune, assassiné à Avignon, etc. Il soutint, dans différentes affaires célèbres (affaires Mérilhou, Bavoux, de Pradt, Jay et Jouy, Béranger, Isambert, etc.) tous les principes les plus chers à l'opinion libérale. Il prêtait aussi l'appui de sa parole aux journaux diversement hostiles au pouvoir, au *Miroir*, poursuivi pour ses allusions; au *Constitutionnel*, ce grand ennemi du trône et de l'autel, incriminé pour ses tendances; et jusqu'au *Journal des Débats*, inquiété, en décembre 1829, pour son fameux article : « Malheureuse France! malheureux roi! » La réputation et la popularité que faisaient à M. Dupin ses causes politiques étaient immenses. Quelques actes pourtant, mais surtout sa visite au séminaire des jésuites de Saint-Acheul et la réception gracieuse qui lui fut faite, lui furent vivement reprochés par la presse libérale, avec laquelle il se réconcilia bientôt par de nouveaux services. En même temps, des causes civiles innombrables, et dont quelques-unes, comme celle du chevalier Desgraviers contre la liste civile, en 1824, étaient d'une haute importance, lui donnaient au palais une de ces positions considérables qui amènent autant de profit que d'honneur. Depuis 1817, le duc d'Orléans l'avait rapproché de lui, et, après avoir eu recours à son expérience dans différentes affaires judiciaires, l'avait nommé, en 1820, membre de son conseil privé. En 1819, M. Dupin refusa, des mains du gouvernement, la place de secrétaire général au ministère de la justice, avec 40 000 fr. de traitement et la perspective du titre de conseiller d'État. En 1829, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

M. Dupin fut réélu député en 1827 par le collége de Mamers et vint siéger en 1828 au centre gauche de la Chambre. Assez calme sous le ministère Martignac, il fit au ministère Polignac une opposition très-vive, et prit une part très-active à l'Adresse des 221. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu par le collége de Cosne.

Malgré quelques moments d'hésitation, M. Dupin ne resta pas étranger à la révolution de 1830. Le 26 juillet au matin, il démontra, avec MM. Odilon Barrot, Barthe et Mérilhou, aux journalistes réunis chez lui, toute l'illégalité des ordonnances, et conseilla la résistance par tous les moyens de fait et de droit; mais il refusa d'abord de s'associer, comme député, au parti qu'il prescrivait comme avocat, et les journaux et les pamphlets lui ont longtemps et amèrement reproché d'avoir manqué de courage au moment de la lutte. *La Némésis* surtout s'est déchaînée contre le nouveau Démosthènes en vers plus forts que justes, mais devenus bientôt populaires :

Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours.

M. Dupin toutefois assista, le 27, à la réunion Périer, fit mettre son nom, le 28, au bas de la protestation rédigée en son absence, et dicta l'ordre que le général Pajol réclamait des députés, pour se mettre à la tête de la garde nationale. Enfin M. Bérard, l'un des chefs les plus énergiques du mouvement, déclare, dans ses *Souvenirs de la révolution de 1830*, que « M. Dupin parcourut les rues et les boulevards, exhor-

tant énergiquement les citoyens à la résistance, et fut un véritable tribun populaire. » Il regrette « qu'il n'ait pas eu de plus nombreux témoins de sa conduite. »

M. Dupin fut aussitôt après la victoire nommé ministre de la justice par la Commission municipale, mais il n'en accepta pas les fonctions. Il fit partie quelques jours après du cabinet formé par Louis-Philippe, en qualité de lieutenant général du royaume, sans vouloir de portefeuille particulier ni de traitement. Il contribua plus que personne à la fondation du nouveau régime; il en fut, pour ainsi dire, le parrain, car c'est lui qui imposa à Louis-Philippe Ier, roi des Français, ce nom et ce titre, en s'opposant énergiquement, au sein du conseil, à ce qu'il prît, comme on voulait, « pour renouer la chaîne des temps, » ceux de Philippe VII, roi de France. C'est alors qu'il marqua d'un de ces mots en quelque sorte indélébiles, le caractère de son avénement : « Le duc d'Orléans est appelé au trône non *parce qu'il* est Bourbon, mais *quoique* Bourbon. » C'est encore M. Dupin qui rédigea la proclamation terminée par cette phrase célèbre : « La Charte sera désormais une vérité, » et qui imprima aux délibérations de la Chambre sur le nouveau contrat politique cette rapidité qui lui valut la dénomination de *Charte bâclée*. Nommé à l'unanimité, le 6 août, rapporteur du projet présenté par Bérard, il écrivit son rapport en deux heures, le fit approuver par la Commission, et le livra à la discussion dès le lendemain. Il en défendit à la tribune plusieurs dispositions, notamment le principe de l'inamovibilité des juges.

M. Dupin, nommé dès le mois d'août, en récompense de tant de services, procureur général de la Cour de cassation, devint un des plus fermes conservateurs de l'établissement nouveau, et brava résolûment, pour le défendre, l'impopularité. Il réclama au dedans la destruction des associations politiques et la suppression des clubs, sans ménagements pour les vainqueurs de la veille, sans faiblesse devant les conspirations et les menaces : « Que le gouvernement soit digne de lui-même, disait-il aux ministres effrayés; nous serons dignes de nous » (20 décembre 1830). Au dehors il repoussait toute idée de propagande révolutionnaire, développait son fameux principe : « Chacun chez soi, chacun son droit, » et poursuivait des plus amères épigrammes l'étourderie de notre nation dans ses enthousiasmes (6 décembre 1830; 15 janvier 1831). M. Dupin faillit payer de sa tête le courage de ses opinions ou l'imprudence de son langage. Après le sac de l'archevêché et de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, sa maison fut envahie, et sa personne arrachée à grand'peine par la garde nationale aux fureurs de la foule (14 février 1831).

M. Dupin fut naturellement un des soutiens du ministère Casimir Périer (13 mars), dont il appuya toutes les mesures conservatrices ou répressives. Il vota toutefois pour l'abolition de l'hérédité de la pairie. Il soutint aussi sans réserve le ministère du 11 octobre jusqu'aux journées d'avril; mais, après cette victoire décisive de la cause de l'ordre, il se souvint de ses droits de député sous le régime parlementaire, et se prit à discuter minutieusement contre le pouvoir toutes les questions du budget. A la fin de 1832, M. Dupin était devenu président de la Chambre, et une suite de réélections le maintint pendant huit ans dans cette dignité qui attachait encore à sa personne tant d'importance politique.

Tous les tiraillements du cabinet du 11 octobre qui, après la retraite du maréchal Soult et celle du maréchal Gérard, rendaient toute présidence sérieuse impossible (voy. THIERS, GUIZOT, BROGLIE), irritèrent M. Dupin qui, non-seulement refusa d'en faire partie, mais dénonça à la Chambre (5 décembre 1834), cette absence de *présidence réelle* comme un danger. Il repoussa l'ordre du jour proposé en faveur du ministère, fit adopter le droit d'enquête parlementaire, rejeta l'amnistie par ordonnance comme inconstitutionnelle, et déclara au roi avec indépendance que les refus opposés par la Chambre à ses désirs étaient une manière de le servir.

En 1835, M. Dupin combattit les dispositions les plus exorbitantes des lois dites de septembre (voy. BROGLIE), et, en repoussant l'intervention en Espagne, contribua à la chute de M. Thiers (voy. ce nom). Il ne prit parti ni pour ni contre le ministère Molé, qu'il blâma toutefois d'avoir arrêté le cours de la justice, à la suite de la tentative du prince Louis-Napoléon à Strasbourg. Puis, après avoir paru étranger aux luttes de la fameuse coalition, il donna au ministère le coup de grâce en le déclarant, dans la Commission de l'adresse, « insuffisant pour couvrir la couronne. » Une part de la succession du cabinet du 15 avril fut offerte à M. Dupin, dont le nom fut mêlé souvent dans ces dix années aux diverses combinaisons ministérielles. Mais il attachait peu de prix à un pouvoir aussi éphémère, et, après avoir refusé d'entrer dans le ministère du 12 mai 1839, il ne voulut pas davantage des sceaux que lui offrit, en 1840, le président du 1er mars. Son attitude à la Chambre le rapprochait pourtant de M. Thiers. Dès les premières complications de la question d'Orient, il s'était montré, contre ses habitudes de modération dans les affaires extérieures, l'un des partisans les plus énergiques de l'action de la France. Il demandait « la liberté des deux Bosphores (les Dardanelles et l'isthme de Suez), » et, dans le cas « où une des puissances européennes voudrait s'attribuer un avantage exclusif,... la France devait intervenir,... avec énergie, avec toute la force de résolution qui appartient à une grande nation qui sait vouloir. » Néanmoins, après le bombardement de Beyrouth par les Anglais et la retraite de M. Thiers, dont tous les préparatifs de guerre restaient sans résultat, ce fut M. Dupin qui se chargea de formuler dans l'Adresse l'acceptation par la France de son exclusion du concert européen. Cette Adresse, que la Chambre dut réformer, et que les amis de M. Dupin appelèrent avec plus ou moins d'esprit « une maladresse, » déchaîna de nouveau contre lui les colères de la presse indépendante. Son opposition sur différentes questions au ministère du 29 octobre diminua un peu cette impopularité. Il s'éleva contre l'immixtion scandaleuse des députés dans les entreprises de chemins de fer, demanda la limitation des avantages accordés aux compagnies, se prononça pour l'abolition du droit de visite et contre l'indemnité Pritchard. D'un autre côté, il voulait que l'occupation de l'Algérie fût restreinte, et il combattit la proposition Rémilly, reprise par M. de Rémusat (voy. ces noms), et destinée à écarter les fonctionnaires sans indépendance de la Chambre. Il s'était aussi fait nommer rapporteur du projet de loi de régence en faveur du duc de Nemours (1842). Par un rapprochement singulier, ce fut M. Dupin qui, le 24 février 1848, amena le comte de Paris devant la Chambre et invita celle-ci à saluer à la fois le jeune prince comme roi des Français et la duchesse d'Orléans comme régente, avec l'adhésion du duc de Nemours et sous la garantie du vœu national.

Au milieu d'une révolution qui chassait la dynastie à laquelle semblait se rattacher toute sa vie politique, M. Dupin garda son poste de procureur général à la Cour de cassation. Son pre-

mier acte fut de faire décider que la justice serait désormais rendue : « Au nom du peuple français. » Bientôt la convocation de l'Assemblée constituante ouvrit à son influence politique un nouveau théâtre. Élu représentant dans la Nièvre par 24 140 voix seulement, et le dernier d'une liste toute démocratique dont les premiers candidats obtenaient plus de 60 000 suffrages, il dut à son expérience de la vie parlementaire d'être choisi tout d'abord comme président de la Commission du règlement. L'Assemblée s'étant ensuite divisée en comités, il devint également président d'un des plus importants, de celui de législation. Il fut aussi appelé, comme membre de la Commission de constitution, à travailler plus spécialement à la fondation de la République. Il prit la parole dans plusieurs circonstances graves, notamment pour demander la dissolution des ateliers nationaux. Voici d'ailleurs quels furent ses principaux votes : il s'abstint dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy (voy. ce nom), et adopta l'ensemble de la Constitution. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça pour la proposition Rateau qui hâtait la séparation de la Constituante, approuva l'expédition de Rome, en un mot, appuya la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon.

M. Dupin fut renvoyé à la Législative par le département de la Nièvre, qui ne lui donna, cette fois encore, qu'une faible majorité; il fut élu président de cette Assemblée, dont il paraissait seul capable de dominer les passions et de diriger les débats orageux. Il sut, en effet, garder, dans ce rôle difficile, une impartialité attestée par les récriminations mêmes des différents partis dont chacun l'accusait tour à tour de complicité avec le parti contraire. Il appartenait toutefois à cette majorité de coalition qui s'appelait le parti de l'ordre, et dont toute l'unité consistait à précipiter le renversement de la constitution républicaine, au profit des ambitions les plus opposées.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, une compagnie de gendarmes, commandée par le colonel Espinasse, mit M. Dupin dans l'impossibilité de faire respecter, comme président, l'inviolabilité de l'Assemblée nationale. Gardé à vue, il ne put que rédiger et signer avec plusieurs de ses collègues une protestation dont il ordonna le dépôt aux archives. Il refusa d'assister au *Te Deum* du 1er janvier et de se rendre aux Tuileries. Il resta néanmoins procureur général de la Cour de cassation, et ne donna sa démission qu'à la suite des décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans. Outre les anciens liens qui l'attachaient à la dynastie déchue, il était devenu, après la mort de Louis-Philippe, un de ses exécuteurs testamentaires. Pendant les années qui suivirent, M. Dupin s'occupa surtout de ses publications et d'agriculture. Toutefois le vieux gallican eut encore une polémique assez vive avec *l'Univers* sur le droit du seigneur et autres droits féodaux, et un de ses discours dans un comice agricole, celui auquel M. de Montalembert répondit par une lettre qui fit grand bruit (1854), montra que le nouvel ordre de choses ne le comptait pas absolument parmi ses adversaires.

La carrière politique de M. Dupin semblait terminée depuis près de six ans, lorsqu'à la fin de 1857 il a repris, des mains de l'empereur, ses fonctions de procureur général à la Cour de cassation; il a marqué sa rentrée, le 28 novembre, par un discours destiné à expliquer sa démission et son retour, et qui se résume, en ce qui le concerne, par cette phrase : « J'ai toujours appartenu à la France et jamais aux partis. » La veille, un décret l'avait appelé au Sénat. Comme procureur et comme sénateur, M. Dupin a retrouvé plusieurs occasions de prouver sa science comme jurisconsulte, son habileté comme orateur, et la conciliation de son dévouement au nouveau pouvoir avec la persistance de ses anciennes convictions gallicanes : nous ne rappellerons que ses réquisitoires dans la question des reprises (12 janvier 1858), dans le pourvoi d'Orsini et dans l'affaire Dupanloup, puis ses rapports et discours sur les pétitions relatives à la situation du Saint-Siége et aux accroissements des congrégations religieuses (juin 1860).

M. Dupin, dont nous avons dû résumer, sans la juger, la longue carrière, appartient à double titre à l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et comme membre de l'Académie française. Appelé dans cette dernière, en 1831, en remplacement de Cuvier, plutôt comme orateur que comme écrivain, il a justifié son élection, en y entrant, par un remarquable discours sur l'improvisation. Il a été promu grand-croix de la Légion d'honneur le 30 mai 1837.

La plupart des ouvrages de M. Dupin, en général fort courts, sont des traités destinés à faciliter l'étude du droit. Quelques-uns ne sont que des écrits de circonstance. Les plus longs sont des choix de plaidoyers et de réquisitoires, qui auraient pu former des collections plus volumineuses encore. Car les seuls *Mémoires* imprimés de l'infatigable avocat formaient dans sa bibliothèque, en 1840, 20 volumes in-4, et ses *Consultations* manuscrites 21 volumes in-folio, sans compter 15 volumes in-4 de *Notes* et *Extraits* ayant servi à ses plaidoiries. Le nombre des causes qui avaient passé par ses mains, s'élevait alors sur le registre qu'il en avait tenu, à plus de 4000. Voici, dans l'ordre chronologique, ses diverses publications, dont plusieurs ont paru à diverses reprises, avec quelques modifications, sous différents titres :

Traité des successions ab intestat (1804, in-12); *Principia juris civilis cum romani, tum gallici*, etc. (1806, 5 vol. in-12); *Réflexions sur l'enseignement et l'étude du droit* (1807, broch.); *Précis historique de droit romain* (1809, in-18) *Dissertation sur le domaine des mers et la contrebande* (1811, broch.); *Dictionnaire des arrêts modernes* (1812, 2 vol. in-4); *de la Nécessité de reviser et de classer toutes les lois promulguées depuis 1789* (1814, broch.); *Lois civiles servant de supplément au Code civil* (1819, 2 vol. in-8); *Lois commerciales, servant de supplément au Code de commerce* (1820); *Lois de procédure, lois criminelles* (1821, 2 vol.); *Lois forestières* (1822); *Lois des communes* (1823, 2 vol.); *Choix de plaidoyers et mémoires, en matière de politique et en matière civile* (1823, 2 parties); *Manuel des étudiants en droit et des jeunes avocats* (1824), titre général qui a successivement compris divers opuscules de jurisprudence et des brochures d'utilité pratique : une dernière édition (1851) en contient quatorze, et se termine par un *Catalogue* de tous les ouvrages jusque-là publiés par l'auteur; *les Libertés de l'Église gallicane* (1824, in-12); *Précis historique de droit français*, dédié au duc de Chartres (1826, in-18), *du Droit d'aînesse.... dédié à mes frères* (1826); *Notions élémentaires sur la justice, le droit et les lois, professés au duc de Chartres* (1827, in-18); *des Apanages en général et de l'apanage d'Orléans en particulier* (1827, in-18), refait, en 1835, sous le titre de *Traité des apanages*; *Procès du Christ ou Réfutation du chapitre de M. Salvador sur le jugement et la condamnation de Jésus* (1828),

réédité, en 1855, sous le titre de *Jésus devant Caïphe et Pilate*, et, sous le même titre, en 1863, à l'occasion de la *Vie de Jésus* de M. Renan; *Profession d'avocat*, *recueil de pièces concernant l'exercice de cette profession*, *dédié au roi* (1830, 2 vol. in-8); *Trois lettres sur l'aristocratie, le clergé et la pairie* (1831, in-8); *Révolution de 1830, son caractère légal et politique*, etc. (1832, in-18); *Question du duel* (1837, broch.); *Manuel du droit public ecclésiastique français* (4ᵉ édit., 1845, in-18); *sur les Progrès de la législation criminelle en France et en Europe depuis 1789 jusqu'à la fin de 1832* (1848, in-4), lu à l'Académie des sciences morales et politiques; *des Comices agricoles*, etc. (1849); *le Morran, topographie, agriculture, mœurs*, etc. (1853, in-12), ouvrage servant de cadre à de nombreuses confidences autobiographiques; *Mémoires de M. Dupin* (1855-1863, 4 vol. in-8), comprenant : *Souvenirs du barreau* (tome I), et *Carrière politique, Souvenirs parlementaires* (tome II-IV); *Règles générales de droit et de morale tirées de l'Écriture Sainte*, avec une *Introduction* (1857), etc. Citons encore : *Mercuriales, ou Discours de rentrée, de 1830 à 1846*; *Réquisitoires de 1830 à 1852, avec les arrêts de la Cour;* un recueil de *Travaux académiques, Discours et Rapports, Discussions orales*, etc. (1862, in-8); un certain nombre d'*Éloges* de ses collègues de l'Académie, ou de *Discours au Sénat*, publiés séparément, comme en juillet 1865, celui contre *le Luxe effréné des femmes* (in-8); un nombre presque incalculable de *Notices*, *Observations*, *Consultations*, *Lettres*, *Plaidoyers*, *Répliques*, *Examens*, etc.; des éditions, avec *Notes* et *Commentaires*, du *Code de commerce de bois et de charbon* (1817, 2 vol.); du *Code forestier* (1834); des *Lettres sur la profession d'avocat* de Camus (1818, 2 vol. in-8); des *Œuvres* de Pothier, Burlamachi, Heineccius, etc., etc.

Il a été publié sur M. Dupin aîné des articles importants dans tous les grands recueils biographiques et bibliographiques et des notices dans toutes les galeries de contemporains; nous devons citer à part celle que lui a consacrée M. Sylvain Dumon dans les *Annales du barreau français* et surtout le travail très complet de M. Ortolan : *Notice biographique sur M. Dupin* (1840, in-8). Il a paru aussi, sous le titre de *Présidence de l'Assemblée législative*, une analyse de toutes les séances « où l'action modératrice ou disciplinaire du président a dû intervenir, » avec tous les matériaux d'une monographie politique.

DUPIN (baron François-Pierre-Charles), statisticien français, membre de l'Institut, sénateur, est né, comme son frère (voy. le précédent), à Varzy (Nièvre), le 6 octobre 1784. Admis le premier à l'École polytechnique, en 1801, il en sortit en 1803 avec le même rang, fut nommé ingénieur de la marine et employé aux travaux de la grande flottille de la Manche et à la création de l'arsenal d'Anvers. En 1805, il fut chargé d'inspecter les ports de Hollande, puis fut appelé à Gênes, et, après le traité de Tilsitt qui cédait à la France les îles Ioniennes, s'embarqua sur la première escadre qui sortit du port de Toulon depuis le désastre de Trafalgar, et qui porta nos troupes à Corfou. Il resta quatre ans dans cette ville. Secrétaire de la nouvelle académie Ionienne, il y ouvrit un cours de mécanique et de physique à l'usage du peuple, commençant ainsi dans la carrière de l'enseignement scientifique l'œuvre de vulgarisation qu'il a continué toute sa vie.

En 1812, M. Ch. Dupin revint en France. C'est alors qu'il entra en relations avec l'Institut, par la présentation de plusieurs *Mémoires* dont l'Académie des sciences vota l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*, et qu'il aima mieux publier séparément sous le titre de *Développements de géométrie* (Paris, 1813, in-4). Dans le *Journal de l'École polytechnique*, il fit paraître le résumé de ses études sur la construction des vaisseaux. Ces recherches lui valurent la place de correspondant de l'Institut dans la section de mécanique, laissée vacante par la mort du célèbre Watt. A Toulon, où l'appelèrent ses fonctions d'ingénieur (1813), il fonda le Musée maritime, qui servit de modèle au Musée naval du Louvre.

Fils d'un ancien membre des Assemblées révolutionnaires, élève favori de Monge, ami du républicain Carnot, M. Charles Dupin vit sans regret la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit paraître à Toulon, sous ce titre : *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8), un écrit politique, qui était un chaleureux appel, une sorte d'invocation à tous ceux qui « avaient conservé l'indépendance de leur âme au milieu d'un long esclavage. » Il se rallia néanmoins pendant les Cent-Jours à la nouvelle constitution de l'Empire et publia même un *Examen de l'acte additionnel*, inspiré de l'amour de la liberté et de la haine de l'étranger. Après la bataille de Waterloo, il fit imprimer à Lyon et signa de son nom le *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (juin 1815). Quand les étrangers furent maîtres de Paris et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription du 24 juillet 1815, il demanda de défendre devant les Chambres son illustre ami, qui partit pour l'exil.

M. Dupin resta au service de son pays, et fu chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint de visiter les établissements maritimes de l'Angleterre, et, sans prendre de notes ni de croquis, il n'en réussit pas moins à faire une sorte d'enquête sur la puissance navale de nos voisins. Les rapports qu'il adressa au ministre de la marine et à l'Académie des sciences (1817), lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il succéda, en 1818, à Périer. Il commença, en 1820, la publication de ses *Voyages dans la Grande-Bretagne de 1816 à 1821* (Paris, 1820-1824, 6 vol. in-4, avec trois atlas in-fol.). La manière dont il fait ressortir dans cet ouvrage les avantages du régime constitutionnel lui attira la faveur du parti libéral et les reproches du gouvernement. Le ministre de la marine le dénonça au conseil des ministres, qui exigea que l'auteur soumît à la censure préalable le manuscrit des parties encore inédites. Son crime était d'avoir montré, « dans les institutions des armées de terre, des instruments souvent dangereux pour le pouvoir civil, » et notamment d'avoir blâmé « le droit donné en France aux militaires de porter des armes hors le temps de service. » M. Dupin rejeta toute censure préalable et perdit les souscriptions du ministère, mais en revanche, les sympathies du parti libéral augmentèrent la vente du livre et la renommée de l'auteur. Ce fut en Angleterre qu'il eut le plus de succès; le marquis de Lansdowne, Mackinstosh, Huskisson, Canning, etc., lui adressèrent les témoignages les plus flatteurs.

M. Dupin n'en défendit pas moins avec beaucoup de chaleur les droits de notre pays dans sa *Réponse à milord Stanhope* qui avait proposé au Parlement de prolonger l'occupation de la France par les troupes alliées. La police de la Restauration fit saisir l'édition française de cet écrit, mais on renonça aux poursuites (1818). M. Dupin saisissait toutes les occasions de manifester ses opi-

nions libérales. Dans l'introduction de ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (Paris, 1818, in-8), il fit l'éloge de Carnot exilé. Dans son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge* (Paris, 1819, in-8), il vengea la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Académie des sciences.

Nommé, en 1819, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, il joignit à son enseignement des leçons sur la géométrie appliquée aux arts. En 1824, il ouvrit un cours pour les ouvriers. Ses leçons publiées sous le titre de *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* (Paris, 1825 et 1826, 3 vol. in-8), furent traduites presque immédiatement en plusieurs langues. Elles donnèrent à un grand nombre de villes l'idée de fonder un enseignement semblable. M. Dupin estimant qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté n'a point de pire ennemi que l'ignorance, publia une *Carte de la France éclairée et de la France obscure*, où des teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département. Ce tableau, l'un des travaux les plus populaires de l'auteur, était un des chapitres de l'ouvrage qu'il préparait sur les *Forces productives et commerciales de la France* (Paris, 1827, 2 vol. in-4 et 2 cartes). Le parti libéral accueillit avec faveur cette application ingénieuse de la statistique aux questions de l'ordre politique et moral. Un succès analogue attendait un autre travail du même genre : les *Forces électorales à la fin de* 1827, dont huit éditions furent enlevées en quelques mois. La bourgeoisie aimait à voir constater par des chiffres les progrès constants de sa richesse, de ses lumières et de sa puissance, et ajoutait volontiers foi aux prédictions d'un savant qui calculait d'avance, avec une sorte de rigueur mathématique, l'heure de son triomphe inévitable.

En 1824, Louis XVIII avait conféré à M. Charles Dupin le titre de baron, et retiré l'arrêt de proscription dont on avait frappé son ouvrage sur l'Angleterre. Il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral, qui lui fit donner, par les électeurs du Tarn, un des départements les plus *obscurs* de sa *carte*, le mandat de député. Durant les sessions de 1828 et de 1829, il prononça plusieurs discours, remplis de faits statistiques, sur les questions de sa compétence, notamment sur l'organisation de notre force navale, sur l'administration des ponts et chaussées, sur l'instruction populaire, etc. Il protesta contre le ministère Polignac et fut au nombre des 221. Après la dissolution de la Chambre, l'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn; mais il fut élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la révolution.

Conseiller d'État (1831), membre du conseil d'Amirauté (1831), du conseil d'agriculture, du Jury central pour l'exposition de l'industrie, de l'Académie des sciences morales et politiques (1832), délégué des colonies, rapporteur à la Chambre des Députés de la loi organique de la garde nationale (1830), de la loi sur les céréales (1831), du budget de la marine; etc., membre de la Commission des finances, tour à tour commissaire du gouvernement et de la Chambre, et ministre de la marine durant quelques jours (novembre 1834), M. Charles Dupin fut créé pair de France le 3 octobre 1837.

Avant d'entrer à la Chambre haute, il publia, dans un *Compte rendu à ses anciens électeurs* (br. in-8), le résumé de ses travaux politiques depuis 1827. « Il avait soutenu la discussion de plus de cent lois; la Chambre l'avait nommé membre de plus de cinquante Commissions et rapporteur de trente. » La pairie ne fut pas pour lui une sinécure, comme l'attestent son rapport sur les monts-de-piété, ses réclamations en faveur du commerce entre la métropole et ses colonies, son discours sur l'organisation de l'état-major général de l'armée, divers rapports sur des concessions de chemins de fer, plusieurs discours relatifs à l'organisation de la Légion d'honneur, diverses propositions dans l'intérêt de la marine militaire et marchande, de nombreuses discussions sur la question algérienne, un rapport très-étendu sur le projet de loi relatif au travail des enfants dans les manufactures, etc., etc. Dans la Chambre des Pairs comme dans la Chambre des Députés, M. Charles Dupin se montra toujours également dévoué à la dynastie d'Orléans et à la Charte de 1830, tout en se rattachant, surtout dans les dernières années du règne, à l'opposition modérée, qui préférait M. Thiers à M. Guizot. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1840.

Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Seine-Inférieure et fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par suite de l'option de M. de Lamartine. Président du Comité de la marine, il vota constamment avec la droite. Le jour même de son admission à l'Assemblée, il fut nommé membre de la Commission qui proposa la dissolution des ateliers nationaux (23 juin 1848). Réélu à l'Assemblée législative (mai 1849), il resta jusqu'au coup d'État dans les rangs de la majorité royaliste, formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut le titre de sénateur dès la première promotion (25 janvier 1852), et reprit sa place au Luxembourg. Il est devenu conseiller général de la Nièvre.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Charles Dupin a publié de nombreux écrits parmi lesquels nous mentionnerons encore : *Système de l'administration britannique en* 1822 (1823, in-8); *Force commerciale de la Grande-Bretagne* (1826, 2 vol. in-4 et 2 atlas in-fol.); *Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la marine et sur les sciences appliquées aux arts* (1825, 2 vol. in-8); *le Petit producteur français* (1827-1828, 5 vol. in-18); *Essai sur l'organisation progressive de la marine et des colonies* (1834, in-8); le *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposés en* 1834 (1836 et 1837, 3 vol. in-8); *Défense des intérêts coloniaux* (1838, in-8); *du Travail des enfants qu'emploient les ateliers, les usines et les manufactures* (1840, in-8); *Constitution, histoire et avenir des Caisses d'épargne de France* (1844, in-18). La plupart des discours d'ouverture qu'il a prononcés au Conservatoire, ont été imprimés, entre autres : *sur le Sort des ouvriers, considéré dans ses rapports avec l'industrie, la liberté et l'ordre public* (1831); *Harmonie des intérêts industriels et des intérêts sociaux* (1833); *Avenir de la classe ouvrière* (1833); *Influence de la classe ouvrière sur les progrès de l'industrie* (1834); *la Caisse d'épargne et les ouvriers* (1837); *la Morale, l'enseignement et l'industrie* (1838); *Travaux et bienfaits de M. le baron B. Delessert* (1848, in-32); *Bien-être et concorde des classes du peuple français* (1848, in-18) dans la collection des petits traités publiés par l'Institut; *Enseignement et sort des ouvriers et de l'industrie avant, pendant et après* 1848 (1849, brochure in-18); *Éloge de Gaspard Monge*, prononcé le 2 septembre 1849, au nom de l'Académie des sciences (1849, in-4); *Abolition de la misère et du prolétariat*, discours prononcé à l'Assemblée législa-

tive, le 9 octobre 1849, publié à grand nombre d'exemplaires par le Comité de la rue de Poitiers (1849, in-8); *Lettre à M. Berryer au sujet des écoles publiques* (1850, brochure in-8); *Opinion sur le traitement des cardinaux* (1851, brochure in-8); *Discours prononcé à la distribution des prix aux exposants français, le 25 novembre* 1851 (brochure in-8); *Industries comparées de Paris et de Londres* (1852, in-18).

DUPIN (Jean-Henri), auteur dramatique français, né d'une famille de robe, à Paris, le 1er septembre 1791, est cousin des précédents. Il était commis chez un banquier lorsqu'il composa sa première pièce, *le Voyage à Chambord*, qui, retouchée par Desfontaines, fut jouée au théâtre du Vaudeville (1808). Le succès le détermina à ne plus écrire pour les scènes de genre.

Comme la plupart des auteurs de notre époque, M. Dupin a beaucoup produit; le chiffre de ses pièces s'élève à près de 200, et une cinquantaine ont été faites en commun avec M. Scribe. En voici quelques-unes : *la Mort et le bûcheron*, *la Pompe funèbre*, *les Garçons*, *Farinelli*, *le Fou de Péronne*, *Michel et Christine* (1826), un des plus jolis vaudevilles du répertoire du Gymnase; *le Bal champêtre*, *la Pension bourgeoise*, *les Aventures du petit Jonas*, *les Inséparables*, *les Grisettes*, *la Mansarde des artistes* (1828); *le Fils d'un agent de change*, *la Figurante* (1838), jouée à l'Opéra-Comique; *le Veau d'or* (1841), etc.

Sa collaboration avec M. Dartois n'a pas été moins féconde; elle a produit depuis l'Empire : *le Sultan du Havre*, *les Six pantoufles*, *la Belle Allemande*, *le Courtisan dans l'embarras*, *Cartouche et Mandrin* (1827); *la Villageoise somnambule*, *la Lingère du Marais*, *l'Ange gardien*, (1831), etc. Citons encore, avec M. d'Épagny : *Dominique le possédé*, comédie (1831); avec M. Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire*, *Il sait tout*, *les Noces de Gamache* (1825); avec M. Varner : *les Petits appartements* (1827); *un Jour de réception* (1828), opéras-comiques; avec M. Dumanoir : *la Toque bleue*, *la Perruche*; *la Fille invisible*, au Théâtre-Lyrique (1854), avec M. de Saint-Georges; *Deux hommes du Nord*, *la Chèvre de Ploërmel*, avec M. Delacour, etc.

On cite de M. Dupin seul une vingtaine de pièces dont voici les principales : *le Spectre de Grasville*, *la Fête de famille* (1831); *le Délit politique*, *l'Amour vient après* (1838); *le Chat noir*, *Ma bête noire* (1839), etc.

DUPINEY DE VOREPIERRE (Jean-François-Marie BERTET-), littérateur français, né à Vienne (Isère), le 17 août 1811, vint suivre à Paris les cours de droit, de médecine et de langues orientales, et se fit recevoir licencié en droit en 1834, puis docteur en médecine, en 1841, avec une thèse *Sur les symptômes du choléra-morbus sporadique* (in-4). En 1848, il fut un des rédacteurs ordinaires du *Crédit* pour la partie économique et financière, et fournit quelques articles à *la Politique nouvelle*. Les événements de cette époque interrompirent une publication considérable que M. Dupiney avait entreprise en juin 1847 et qu'il a reprise en février 1856, sous le titre de *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* (gr. in-4 à 3 colonnes, environ 20000 figures dans le texte), ouvrage réunissant la lexicologie de la langue et le résumé complet des connaissances humaines. Il doit avoir pour pendant un *Dictionnaire de géographie*. M. Dupiney a traduit en outre de l'allemand, avec M. E. Dubreuil Helion, les *Lettres sur la Chimie*, de J. Liebig (1845, in-12) et le *Traité de physiologie de l'homme*, de J. Muller, (1846, 2 vol. in-8).

DUPLAN (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Bourges (Cher), le 6 octobre 1807, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il devint rédacteur de la *Revue du Cher*, organe démocratique (1831-1834), et fut, en 1835, un des défenseurs des accusés d'avril. Rédacteur de l'*Éclaireur de l'Indre*, et correspondant du *Journal du Loiret* et des feuilles radicales de Paris, il prit une part active aux banquets réformistes de 1847, et après la révolution de Février, fut chargé par M. Ledru-Rollin, avec lequel il avait collaboré au grand *Répertoire de droit et de législation*, de l'administration du département du Cher, où il eut bientôt pour collègues MM. Bidault et Félix Pyat. Porté sur une liste de conciliation, il fut élu, le sixième sur sept, par 32945 voix, représentant à la Constituante. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et ne fut point réélu à la Législative.

DUPLAN, (Joseph), homme politique français, député, né à Paris, le 17 mars 1791, fut d'abord élève de l'École polytechnique, puis servit dans le génie maritime et y acquit le grade de capitaine. Maire de Castelmauron et membre du conseil général pour le canton d'Aspet, il a pris part à toutes les mesures qui ont amené et consacré le rétablissement de l'Empire. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Haute-Garonne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 16797 voix sur 25718 votants. On lui doit un *Manuel d'agriculture à l'usage des écoles primaires* et un *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture*. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1833, il a été promu officier le 31 décembre 1855.

DUPONCHEL (Edmond), artiste français, né à Paris, vers 1795, se tourna d'abord vers l'architecture et alla ensuite étudier en Angleterre les produits de l'orfèvrerie anglaise. Après son retour, il s'occupa de bijouterie artistique, et fut associé, à partir de 1845, avec M. Morel. Il a exécuté, entre autres œuvres récentes et personnelles, les bas-reliefs et l'orfèvrerie de la *Minerve* du sculpteur Simart, exposée au palais des Beaux-Arts, en 1855.

M. Duponchel, grâce à ses goûts d'artiste et à ses relations, avait reçu, en 1838, la direction de l'Opéra. Après cinq ans d'une habile administration, il avait été remplacé, en 1843, par M. Léon Pillet, qu'il remplaça à son tour en septembre 1847. Mais il dut résigner de nouveau sa haute position en octobre 1849. Il a montré à l'Opéra une rare entente de la mise en scène. A la fin de 1860, il a pris avec M. Dormeuil (voy. ce nom), la direction du Vaudeville. M. Duponchel a été décoré en mai 1839. Comme artiste, il a obtenu une médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

DUPONT [DE L'EURE] (Jacques-Charles), homme politique français, président du gouvernement provisoire en 1848, né à Neubourg (Eure), le 27 février 1767, mort le 3 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUPONT (Jacques-Marie-Antoine-Célestin), prélat français, cardinal et sénateur, né le 2 février 1792, à Iglésias (Sardaigne), mort le 27 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUPONT (A.... Pierre), poëte et chansonnier français, né à Lyon, le 23 avril 1821, de pauvres artisans originaires de Provins, fit ses études, d'abord chez un prêtre, son parent, puis au séminaire de Largentières. Ayant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il fut, au sortir de ses classes, apprenti canut, clerc de notaire, et employé dans une maison de banque. En 1839, il vint à Paris, où il débuta par quelques odes légitimistes, insérées dans la *Gazette de France* et *la Quotidienne*. Deux ans après, M. Émile Génisson, un de ses cousins de Provins, organisa dans cette ville, avec l'actif concours de l'académicien M. P. Lebrun, une souscription pour racheter le « poëte soldat » de la conscription et couvrir les frais d'impression des *Deux anges*, sa première œuvre. Il obtint un prix de l'Académie française au concours de 1842, et une place d'aide au *Dictionnaire*, à la rédaction duquel il travailla jusqu'en 1847. A cette époque, sa chanson des *Bœufs* (1846), et les cinq autres réunies sous le titre des *Paysans*, lui avaient fait une très-rapide popularité. D'autres chansons, où les souvenirs bucoliques avaient fait place aux inspirations socialistes du jour, le compromirent sérieusement lors des événements de décembre 1851 : il resta caché six mois, au bout desquels il fut découvert et condamné à sept ans d'exil à Lambessa ; mais on obtint la grâce du poëte, qui resta dès lors à l'écart de la politique.

M. Pierre Dupont, par le seul effet de son organisation naturelle, est à la fois poëte et compositeur. Sans avoir jamais fait aucune étude de théorie musicale, il compose spontanément l'air et les paroles de ses chansons comme par une double inspiration. En 1848, il les chantait lui-même d'une voix puissante dans les clubs et les cercles politiques. Elles ont été plusieurs fois publiées, sous les titres de *Cahier de Chansons, la Muse populaire, Chants et Chansons, poésie et musique* (1850-54). Les plus connues sont : *les Bœufs, le Braconnier, les Louis d'or, le Chien du berger, le Chant du pain, le Chant des nations* (1847) : *le Chœur du vote, le Chant des transportés, le Chant des soldats, le Dahlia bleu, la Vigne, la Chanson du blé, la Vache blanche, le Peseur d'or*, etc., etc. (1847-1856). On a encore de lui : la *Fin de la Pologne*, petit poëme (1847, in-32); le texte de la *Légende du Juif errant*, illustrée par M. Gustave Doré (1855); *Jean Guétré*, éducations agricoles, chants et chansons, etc. (1860); *Muse juvénile, Études littéraires, vers et prose* (1859, in-12); *Dix églogues* (in-4, 1864), etc.

DUPONT (Paul), imprimeur français, né à Périgueux, en 1796, d'une ancienne famille d'imprimeurs, fit ses études typographiques chez les Firmin-Didot, et fonda à Paris, sous la Restauration, un établissement particulier qui est spécialement consacré aux impressions administratives. L'un des premiers, il s'occupa d'améliorer le sort de ses ouvriers et employés en fondant pour eux une société de secours mutuels et une caisse de retraite et en leur attribuant une participation aux bénéfices. L'organisation récente d'une vaste succursale à Clichy où les femmes furent employées aux travaux typographiques, ajouta encore à l'extension de la maison Dupont, l'une des plus vastes d'Europe. Elle a obtenu, entre autres récompenses, une médaille d'or à l'Exposition nationale de 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

En 1852, M. P. Dupont fut élu député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Dordogne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 14 570 voix sur 26 780 votants. Il a pris plusieurs fois la parole à la Chambre, surtout dans les questions relatives à la position pécuniaire des employés. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1852.

On a de M. Paul Dupont : *Essais d'imprimerie* (1849, in-fol.), d'une exécution magnifique; *Histoire de l'imprimerie* (1854, 2 vol. in 8), intéressante à consulter, surtout pour les temps modernes: divers répertoires de science et de pratique administrative, tels que : *Dictionnaire des formules, ou Mairie pratique* (11e édit., 1859); quelques brochures de discussion législative : *Insuffisance des traitements en général* (1859, in-8); *Le dernier mot sur les traitements, leur insuffisance*, etc., et plusieurs *Discours* prononcés à la Chambre.

DUPONT (Pierre-Auguste, dit *Alexis*), chanteur français, né en 1796, fut d'abord choriste à l'Opéra, et débuta, vers 1818, au théâtre de Feydeau, où il obtint, pendant plusieurs années, un succès soutenu. Il alla ensuite compléter ses études en Italie, où il fit un séjour assez prolongé, et fut, à son retour, engagé à l'Académie royale de musique. De 1830 à 1840, il reprit ou créa un certain nombre de rôles, et réussit surtout dans celui du neveu du vice-roi de *la Muette*, que M. Auber écrivit pour lui. Vers la fin de 1843, il s'éloigna de la scène et se consacra à la musique d'église. Il était encore attaché à la paroisse Saint-Roch, en août 1856, lorsque intervint la condamnation qui interrompit sa carrière. M. Alexis Dupont a épousé, lors de ses débuts à l'Opéra, Mlle Lise Noblet, l'une des deux célébrités chorégraphiques de cette époque, sœurs de l'ancienne actrice des Français.

DUPONT DE BUSSAC (Jacques-François), homme politique français, ancien représentant, né à Paris, le 7 février 1803, fut d'abord avocat à Paris, et fut, avant 1830, un des rédacteurs du *Courrier français*. Nommé, par le gouvernement de Juillet, procureur du roi à Versailles, il refusa pour ne pas prêter serment. Suspendu, comme avocat, en 1833, il fonda successivement la *Revue républicaine* et la *Revue du progrès*; il dirigeait en même temps le bureau du contentieux à la caisse commerciale de Laffitte, dont il avait épousé une nièce. Après avoir plaidé pour Barbès, en 1839, il se retira en Saintonge, où il se livra aux travaux agricoles. En 1848, les électeurs de la Charente-Inferieure l'envoyerent à l'Assemblée constituante, le neuvième sur douze, avec 41 464 suffrages. Il y vota avec la partie avancée de l'opinion républicaine. Non réélu à la Législative, il a vécu à Bruxelles, depuis le coup d'État, jusqu'en 1860. Il est rentré depuis au barreau de Paris.

DUPONT-WHITE (Charles-Brook), économiste français, né à Rouen, le 17 décembre 1807, a été, de 1836 à 1843, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. En 1848, il remplit les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice. Sans adopter les théories socialistes, il s'est séparé de l'école économique par les idées les plus favorables à l'intervention de l'État, qu'il prétend toutefois concilier avec la liberté. C'est dans cet esprit que sont conçus les écrits suivants: *Essai sur les relations du travail avec le capital* (1846, in-8); *de la Suppression de l'impôt du sel et de l'octroi* (1847), où il propose d'abolir les taxes indirectes les plus onéreuses, et surtout *l'Individu et l'État* (1856, in-8).

DUPORT (Paul), auteur dramatique français, né à Paris, le 22 avril 1798, neveu du danseur de ce nom, termina ses classes au lycée Charlemagne, écrivit des *Essais sur Shakspeare*, collabora à la *Biographie universelle* et à divers recueils littéraires, puis se tourna vers le théâtre. En peu de temps il égala en fécondité ses collaborateurs habituels, MM. Duvert, Scribe, Bayard, Ancelot, etc. Il travailla indifféremment pour toutes les scènes, et rencontra plus d'une fois le succès, mais sans y attacher son nom avant la réussite de *la Fille de l'avare* (1835).

Parmi les pièces imprimées de cet auteur, on a remarqué surtout les vaudevilles. Il a fait jouer avec M. Duvert : *Kettly, ou le Retour en Suisse* (1828); avec M. Bayard : *Marie Mignot*, *l'Incendie*, *Claire d'Albe* et *la Fille de l'avare;* avec M. Édouard Monnais : *la Première cause*, *la Contre-lettre*, *les Trois Catherine* (1831), *Miss Kelly* (1839); avec M. Scribe : *le Quaker et la Danseuse* (1831); *le Chaperon* (1832); *un Trait de Paul Ier*, *la Dugazon* (1833); avec M. Melesville : *Emmeline*, *Père et fils* (1837); avec M. Paul Foucher : *Coliche*, *l'Écrin* (1843); avec M. Ancelot : *les Pontons de Cadix*, *la Petite maison*, *d'Aubigné*, *un Mariage sous l'Empire*, *Dieu vous bénisse!* (1839); *la Grisette et l'Héritière*, *Quitte ou double* (1840); *une Dame de l'Empire*, *la Champmeslé*. M. Duport s'est encore associé dans le vaudeville à MM. Théaulon, Chapelle, Deforges, Desvergers, Ét. Arago, de Saint-Hilaire; etc.

Il a donné encore les pièces suivantes, la plupart au Gymnase : *l'Orpheline* (1829); *l'Oubli*, avec M. Étienne Arago, et *Noblesse et roture* (1830); *la Puritaine* (1833); *la Vendéenne* (1837), qui servit au début de Mlle Rachel; *le Secret d'une mère* (1837), avec M. Ed. Monnais; *le Dépositaire* (1839); *le Nouveau Bélisaire* (1840); *le Bonheur sous la main* (1843). Il a aussi écrit deux comédies en prose : *Carte blanche* (1839), avec M. L. Halévy, et *la Tutrice* (1844), avec M. Scribe, ainsi que plusieurs opéras-comiques : avec M. Planard, *le Livre de l'ermite* (1831); *le Marchand forain* (1834); *le Perruquier de la régence* (1838); avec M. Ed. Monnais : *la Dame d'honneur* (1838); *le Cent-Suisse* (1840); avec M. Scribe : *les Treize* (1839); *le Kiosque* (1842); et seul : *le Mannequin de Bergame* (1832), avec Planard.

DUPOTET (J.... DE SENNEVOY, baron), magnétiseur français, né le 12 avril 1796, à la Chapelle, village de l'Yonne, embrassa de bonne heure les théories de Mesmer. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça de l'introduire dans la médecine comme un agent thérapeutique des plus efficaces, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui déterminèrent, en 1826, l'Académie à nommer une commission d'examen dont le docteur Husson fut le rapporteur. En 1827 il fonda une revue, *le Propagateur*, à laquelle a succédé, depuis 1845, *le Journal du magnétisme*, rédigé par plusieurs savants et médecins.

Parmi les écrits de M. Dupotet, nous citerons : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8); *Cours de magnétisme* (1834, in-8, 2e édit., 1840), professé jusqu'en ces derniers temps par l'auteur au Palais-Royal; *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8), et *la Magie dévoilée* (1852, in-4), où l'auteur énonce la prétention de renouveler les sciences occultes au XIXe siècle.

DUPOTY (Michel-Auguste), journaliste français, né à Versailles, en 1797, se mêla activement sous la Restauration à la lutte des libéraux contre la légitimité. Après la révolution de Juillet, il fonda *le Vigilant de Seine-et-Oise*, s'affilia aux Sociétés républicaines, et fut le collaborateur de M. Raspail au *Réformateur*. Il prit ensuite la direction du *Journal du peuple*. L'attentat de Quenisset contre le duc d'Aumale (13 septembre 1841) fut le sujet de graves poursuites contre lui : il fut traduit devant la Cour des Pairs comme prévenu de complicité morale. M. Hébert, procureur général, soutint vivement ce nouveau genre de complicité, et, malgré la plaidoirie de M. Ledru-Rollin et l'intervention de M. Cousin, qui demandait des preuves et refusait de condamner un homme pour des opinions, M. Dupoty fut condamné à cinq ans de détention. Les rédacteurs de seize journaux de Paris et les délégués de la presse départementale, dans une protestation collective, protestèrent contre l'arrêt de la Cour des Pairs. Ce procès est le fait capital de la vie de M. Dupoty, qui fut rendu à la liberté par l'amnistie de 1844. Après la révolution de Février, son nom fut porté à diverses reprises, mais sans succès, sur les listes des candidats à l'Assemblée nationale. M. Dupoty semble s'être tourné vers l'étude des sciences naturelles : visiteur assidu du Jardin des plantes, il a publié en 1851 des *Promenades au Muséum*. — Il est mort en juillet 1864.

DUPRAT (Pierre-Pascal), publiciste français, représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, né à Hagetma (Landes), le 24 mars 1815, et élevé dans un collége communal dirigé par des prêtres, vint à Paris chercher des ressources, entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1845, in-8). Revenu à Paris, il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de Février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant*. Nommé représentant du peuple, dans les Landes, le quatrième sur sept, par 30 000 voix, il fut élu membre de la Commission de constitution. Il vota, en général, avec la gauche non socialiste et combattit particulièrement le cautionnement des journaux. Il fut l'un des chefs et l'organe du parti qui, le 23 juin, renversa la Commission exécutive, fit investir le général Cavaignac de la dictature et décréter l'état de siége et les mesures de rigueur qui suivirent. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Réélu à la Législative, il combattit vivement la politique de l'Élysée, à la tribune de l'Assemblée et dans les réunions populaires. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, et détenu d'abord au Mont-Valérien, puis à Sainte-Pélagie. Banni de France, il se retira à Bruxelles, où il publia deux volumes sur les événements de décembre et fonda la revue philosophique et littéraire, *la Libre recherche*. Depuis, il est passé en Suisse et est devenu professeur à l'Académie de Lausanne. En 1858, il a fondé dans cette ville le journal *l'Economiste*. On a encore de M. Duprat : *Timon et sa logique* (1845).

DU PRAT (marquis Antoine-Théodore), écrivain français, né à Versailles, vers 1810, est l'un des derniers représentants de l'ancienne maison du Prat. Il est allié, par deux mariages, aux familles de Chabannes et de Grammont. Dans ces dernières années, il s'est livré à des travaux littéraires et généalogiques, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur la vie du chancelier du Prat* (1854); *Vie d'Antoine du Prat, chancelier de*

France (1851); *Généalogie historique de la maison du Prat* (1857); *Souvenirs sur la vie et la mort de Mlle Pauline du Prat* (1858), opuscules tirés à peu d'exemplaires et restés hors du commerce; *Histoire d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne* (1859). Le marquis du Prat a fourni en outre des articles au *Bulletin du bibliophile*, au *Correspondant*, au *Bulletin du Bouquiniste* et à la *Revue de l'Anjou et du Maine*.

DUPRATO (Jules-Laurent-Anacharsis), compositeur français, né à Nîmes, le 20 avril 1827, vint faire à Paris ses études musicales, entra au Conservatoire en 1841 et remporta à vingt et un ans, en 1848, le grand prix de Rome au concours de l'Institut. Depuis son retour en France, ce jeune compositeur a donné plusieurs opéras-comiques : *les Trovatelles* (1854), *Pâquerette* (1856), tous deux en un acte; *Salvator Rosa*, en trois actes (Opéra-Comique, 1861), etc.

DUPRÉ (Jules), peintre français, né à Nantes, en 1812, et fils d'un fabricant de porcelaine, continua d'abord l'industrie de son père, tout en prenant des leçons de dessin. Ayant abordé la peinture à l'huile, il exposa en 1831 cinq *Paysages*, pris dans la vallée de la Haute-Vienne, à Montmorency et à l'Ile-Adam. Il a donné aux salons suivants : *Intérieur de cour rustique; Vue des environs d'Abbeville*; des *Sites* du Limousin, de la Creuse, de l'Indre, de la Corrèze, ainsi que plusieurs *Vues d'Angleterre* (1835-1839); un *Pacage; l'Entrée d'un hameau dans les Landes;* un *Soleil couchant* (1849-1852), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, et la décoration en septembre 1849.

Un de ses frères, M. Léon Victor Dupré, né à Limoges, a étudié sous lui la peinture, et s'est fait connaître par quelques paysages, représentant surtout des bords de rivières. On a remarqué de lui notamment : *Vue de la Laurence*, les *Bords de la Romanne*, un *Étang en Sologne*, la *Rivière du Sablon;* au salon de 1863 : *Paysage dans le Limousin*, une *Prairie dans le Berry*, *Environs de Saint-Junien* (Haute-Vienne), *Vue prise à Argenton* (Indre); *Village dans l'Indre* (1864), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1849.

DUPRESSOIR (Joseph-François), peintre français, né à Paris, en 1800, débuta comme paysagiste au salon de 1824, et fit de fréquents envois, jusqu'en 1840, aux expositions de Bordeaux, Lyon, Toulouse, etc. Il visita diverses contrées du midi de la France, et donna, entre autres tableaux, la plupart commandés ou acquis par la Société des Amis des arts : *Vue près de Châteaudun*, *la Tour de Maurepas*, *Sites en Dauphiné*, *Montfort l'Amaury*, *le Combat du clan Quhele*, tiré de Walter Scott, un *Site de l'Oisan dans l'Isère*, etc. On voit de lui, dans les galeries de Versailles, la *Bataille de Réthel* (1843). Il a obtenu une 2e médaille en 1838.

DUPREZ (Gilbert-Louis), chanteur français, né à Paris, le 6 décembre 1806, fils d'un commerçant qui avait déjà onze enfants, fut envoyé à l'école comme les autres. Mais un ami de la famille, remarquant ses dispositions pour la musique, lui en donna les premières notions. Bientôt capable de solfier à première vue les morceaux les plus difficiles, il entra, à dix ans, au Conservatoire, et Choron l'admit à son école de chant. M. Duprez chanta pour la première fois au Théâtre-Français, dans les chœurs d'*Athalie*, en 1820. La mue de sa voix le ramena à l'étude de l'harmonie. Lorsque sa voix de ténor se fut définitivement déclarée, il passa en Italie, et débuta à Milan par un échec. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Odéon, en 1825, et y chanta le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*. Il épousa, en 1827, une cantatrice, Mlle Duperron, retourna en Italie, se mit avec sa femme aux gages d'un impresario nomade qui les promena sur plusieurs théâtres, joua à Venise en 1829 et l'année suivante, à Milan. Cette même année, il fit une tournée à Paris, où il chanta dans *la Dame blanche*.

De retour en Italie, M. Duprez parcourut encore divers théâtres. Il parvint à se faire goûter dans *Il Pirata* de Bellini, à Turin. Il joua *Guillaume Tell* pour la première fois à Lucques, et visita de nouveau, et cette fois avec un grand succès, les principales scènes de l'Italie, notamment celles de Florence, de Foligno, de Rome, de Naples (1834), Bologne, et y parut tour à tour dans *Otello*, *Parisina*, *Guillaume Tell*, *les Capulets*, *le Barbier*, etc. En 1836, après avoir fait ses adieux à l'Italie dans *le Bravo* de Marliani, il rentra en France, mais il fut rappelé par des propositions pressantes en Italie, et ne revint que l'année suivante débuter à l'Opéra dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* qui fut et resta son triomphe. Il y joua ensuite *la Muette*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *Stradella*, *la Juive*, *le Lac des fées*, *Guido et Ginevra*, *les Martyrs*, etc. Une voix de ténor qui s'élevait à l'*ut* de poitrine, moins puissante que bien conduite, beaucoup de goût, le sentiment des nuances, dans le *cantabile* et le récitatif, le talent d'acteur enfin, telles étaient les qualités applaudies dans M. Duprez et qui lui valurent 100000 fr. d'appointements. Retiré depuis 1849 du théâtre, où sa voix trahissait ses efforts, il parcourut encore quelque temps la province, à la tête d'une troupe lyrique. Il a été professeur au Conservatoire de 1842 à 1850.

Comme compositeur, M. Duprez a écrit : *la Chute des feuilles*, *la Cabane du pêcheur*, opéra de jeunesse, mal accueilli au théâtre de Versailles, *Joanita, ou la Fille des Boucaniers*, jouée par Mlle Duprez, au Théâtre-Lyrique, en 1852, *la Lettre au bon Dieu*, en deux actes, et diverses autres œuvres pour le théâtre particulier de son hôtel de la rue Turgot.

Un frère puîné de cet artiste, M. Edouard Duprez, d'abord acteur comique, a écrit divers librettos, entre autres ceux des deux opéras de son frère, et celui de *Marinette et Gros-René*, dont M. Hequet a composé la musique, en 1856.

DUPREZ (Caroline), aujourd'hui Mme Van den Heuvel, cantatrice française, fille du précédent, est née à Florence, à la fin de 1832, suivit ses parents en France, et reçut, jusqu'en 1848, les leçons et les conseils de son père. A cette époque, elle s'essaya dans la troupe lyrique avec laquelle M. G. Duprez parcourait la province, et débuta enfin sur la scène des Italiens, dans *la Sonnambula*, en octobre 1850. La délicatesse de son organisation l'écarta momentanément du théâtre. Elle conclut deux engagements, de quelques mois, à Londres et à Bruxelles. En 1852, elle parut au Théâtre-Lyrique dans *Joanita*, puis à l'Opéra-Comique dans *Marco Spada*. Dès lors, attachée à la fortune de ce théâtre, elle y a successivement créé, avec un remarquable succès, les rôles de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de Jenny Bell dans la pièce de ce nom (1855), de Simonne dans *les Saisons*, et de Valentine d'Aubigny (1856). Au mois de novembre de cette même année, elle s'est mariée à M. Amédée Van den Heuvel, musicien de l'orchestre de

l'Opéra. L'année suivante, elle résilia son engagement pour passer au Théâtre-Lyrique où elle contribua, pour sa part, en 1858, au succès de la reprise des *Noces de Figaro*. Elle joua ensuite à l'Opéra (1860).

DUPUCH (Antoine-Adolphe), prélat français, né à Bordeaux, en 1809, mort dans cette ville au mois de juillet 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DUPUIS (Adolphe), acteur français, né à Paris, vers 1825, et fils de la comédienne Rose Dupuis, prit dans la maison de sa mère le goût du théâtre, et entra au Conservatoire. Après deux années d'études, il debuta au Théâtre-Français. Il accepta ensuite un engagement avantageux pour Berlin, et se perfectionna dans cette ville, où il trouva à la fois le succès et les utiles conseils de l'auteur allemand Düring. Il revint en France en 1848, et l'année suivante, il se représenta inutilement au Théâtre-Français. Après avoir paru au Théâtre-Historique, il fut engagé au Gymnase, à la fin de 1849. Il y trouva sa véritable place, et il y a créé des rôles dans presque toutes les pièces qui ont fait fortune, depuis cette époque, notamment dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *Un beau mariage*, *Un père prodigue*, etc. En 1860, M. A. Dupuis a paru au Vaudeville, où il a débuté dans *l'Envers d'une conspiration*.

DUPUIS (Charlotte Bordes, dame), actrice française, née à Paris, en 1813, parut à sept ans aux Variétés, puis dans la troupe enfantine du peintre Alaux; elle joua l'enfant du *Pauvre berger* au Panorama-Dramatique, en 1823. Après avoir figuré à la Porte-Saint-Martin, elle débuta, en mars 1827, à l'Opéra-Comique. Revenue aux scènes des boulevards, elle a joué, à diverses reprises, aux Nouveautés, aux Variétés et aux Funambules, où elle partagea avec Deburau une sorte de souveraineté populaire. Mariée vers 1834, elle est entrée peu après au théâtre du Palais-Royal, où elle tient généralement les rôles de paysanne et de soubrette. Elle a donné sous le pseudonyme d'*Antoine*, de Nantes, *Une croix à la cheminée* (1855) et *Deux veuves pour rire* (1856), avec M. de Najac.

Sa fille, Mlle Marie Dupuis, née à Paris, le 16 janvier 1836, débuta au Palais-Royal en juillet 1852 et 1853, dans *la Grand'mère*. Elle a créé depuis de nouveaux rôles au Vaudeville.

DUPUIS-DELCOURT (Jules-François), aéronaute et littérateur français, né à Berru, près de Reims, le 25 mars 1802, s'occupa, dès 1820, de recherches sur le gaz hydrogène, dont il facilita et propagea l'application à l'éclairage. Préoccupé en même temps de la réalisation d'une nautique aérienne, il fit, en 1824, à Mont-Jean, près Paris, un premier essai qu'il renouvela dans plusieurs des fêtes nationales. Il devint secrétaire de la Société aérostatique de France. — Il est mort le 2 avril 1864.

M. Dupuis-Delcourt a publié, entre autres écrits : *Essai sur la navigation* (1829); *Observations sur le prélèvement de l'impôt des indigents; Théâtres, Liberté! Liberté!* (broch., 1831); *des Ballons dans les fêtes publiques* (1836, id.); *de l'Art aérostatique appliqué aux transports* (1847); *Électro-subracteur* (1850, brochure), contenant la description d'un appareil préservatif contre la grêle; *Manuel complet d'aérostatique* (Collection Roret, même année), etc., etc. Il a, en outre, donné au théâtre, sous le pseudonyme d'*Octo*, et en société avec M. Saint-Yves et Ratier : *Odette, ou la Petite Reine*, comédie, et *Han d'Islande*, mélodrame en 3 actes et 8 tableaux, tiré du roman de V. Hugo (1832), avec Sautiquet et Rameau.

DUPUIT (Arsène-Jules-Étienne-Juvénal), ingénieur français, né à Fossano (Piémont), le 18 mai 1804, entra en 1822 à l'École polytechnique, et, en 1824, à l'École des ponts et chaussées. En 1849, il fut nommé secrétaire de la commission du roulage, et l'année suivante, il devint, en qualité d'ingénieur en chef, directeur du service municipal de la ville de Paris. Inspecteur général de deuxième classe, spécialement chargé du service hydraulique des départements de l'Aude, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Algérie, etc., et du canal du Midi, M. Dupuit est officier de la Légion d'honneur.

Outre plusieurs ouvrages relatifs à sa profession d'ingénieur, tels que *les Eaux de Paris* (1856, gr. in-4), *Des inondations* (1858, in-8), il a publié de nombreux articles dans les *Annales des ponts et chaussées*, dans le *Journal des économistes* et dans le *Dictionnaire d'économie politique*.

DUPUY DE LÔME (Stanislas-Charles-Henri-Laurent), né à Ploemeur, près de Lorient, le 15 octobre 1816, fils d'un ancien officier de marine, entra, en 1835, à l'École polytechnique et choisit la carrière du génie maritime. Envoyé en Angleterre, en 1842, pour y étudier la construction des navires en fer, il en rapporta un mémoire, sur les indications duquel furent entrepris nos premiers bâtiments de ce genre, notamment *le Caton*, construit à Toulon par ses soins. Chargé pendant longtemps de l'inspection des navires à vapeur dans cette ville, il a publié un travail d'ensemble sur le développement de ce service et sur les ateliers et bassins qui devaient être annexés à l'arsenal. Ingénieur de première classe, en 1853, M. Dupuy de Lôme fut appelé de Toulon à Paris, en 1857, comme chef de la direction du matériel au ministère de la marine. Nommé conseiller d'État en service ordinaire hors sections, par un décret du 29 décembre 1860, il s'est fait remarquer comme commissaire du gouvernement, chargé de défendre l'administration de la marine dans les discussions du Corps législatif.

On doit à cet ingénieur, entre autres créations extrêmement importantes, la construction du premier vaisseau à vapeur de guerre à grande vitesse, *le Napoléon* (1848-1852), devenu un type pour la marine française, et grâce auquel, en 1854, notre flotte put franchir les Dardanelles, malgré les courants et les vents contraires qui retenaient la flotte anglaise à l'entrée du détroit. Cette création valut à M. Dupuy de Lôme une grande médaille à l'Exposition de 1855.

On lui dut ensuite la transformation de nos anciens bâtiments à voiles en bâtiments à vapeur au moyen de l'allongement par le centre; le vaisseau *l'Eylau* fut le premier qui subit cette hardie opération. Ce fut lui aussi qui eut l'idée de protéger les bâtiments de guerre par une cuirasse de fer entièrement à l'épreuve de l'artillerie. Les expériences de la frégate *la Gloire*, blindée d'après ce système, ont causé dans le monde maritime une vive émotion. M. Dupuy de Lôme a encore réorganisé les ateliers et chantiers de la Ciotat (Marseille), en 1852, et créé pour la Compagnie des Messageries impériales maritimes, un type spécial de paquebots. Décoré de la Légion d'honneur le 8 janvier 1845, il a été promu commandeur de cet ordre en août 1858, et grand officier le 31 décembre 1863.

DU PUYNODE (Michel-Gustave PARTOUNAU), économiste français, né aux Forges de Verrières (Vienne), en 1817, d'une ancienne famille de l'Angoumois, étudia le droit et fut reçu docteur, le 9 juillet 1841. En 1842, il donna dans la *Revue du droit français et étranger*, des articles sur la propriété territoriale. Attaché depuis 1845 au ministère de la justice, il a résigné ses fonctions lors des événements de Février 1848, et refusa la place de secrétaire général au ministère de la marine que lui offrait M. Schœlcher. M. Dupuynode est devenu l'un des principaux rédacteurs du *Journal des économistes*.

On a de lui : *Études d'économie politique sur la propriété territoriale* (Paris, 1843, in-8) ; *Des lois du travail et des classes ouvrières* (1845 ; in-8) ; *De l'Esclavage des colonies* (1847, in-8) ; *Lettres économiques sur le prolétariat* (1848, gr. in-8) ; *De l'administration des finances en 1848 et 1849* (broch. in-12) ; *De la monnaie, du crédit et de l'impôt* (1853, 2 vol. in-8), où l'auteur défend la liberté des banques et la substitution de l'impôt direct sur les capitaux mobiliers et immobiliers à tous les autres impôts, etc.

M. Du Puynode a aussi donné dans *l'Artiste* depuis 1850, des articles de critique et quelques pièces de vers.

DUQUENNE (César), ancien représentant du peuple français, né à la Gorgue (Nord), le 10 mars 1799, fit ses études aux colléges de Lille et de Versailles, entra dans l'industrie, et dirigea son vaste moulin de la Gorgue. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire de sa commune et membre du conseil d'arrondissement d'Hazebrouck. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs du Nord et fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt-huit, par 153 276 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris la fabrication et le commerce de farines.

DUQUESNEL (Amédée), littérateur français, né à Lorient, vers 1802, d'une famille de commerçants, bibliothécaire de la ville de Saint-Malo, a publié : *Chants français* (1823), *Napoléon au Mont-Thabor* (1825), poëmes ; *Histoire des lettres, Cours de littératures comparées* (1836-1844, 7 vol. in-8, 2e édit. partielle, 1845) ; *Du travail intellectuel en France de 1815 à 1837* (1839) ; *Éliza de Rhodes* (1841, 2 vol. in-8). Il a travaillé à la *Revue européenne*, à l'*Université catholique*, etc.

DUQUESNOIS (Julien), professeur et grammairien français, né à Rennes, en 1797, et d'abord compositeur d'imprimerie, quitta l'atelier vers 1835, pour se livrer à des études spéciales de langue. Il prit successivement les titres de professeur d'éloquence et d'élève de Talma, et ouvrit dans un brillant quartier un cours de langue et de déclamation. Il a publié : *Manuel de l'amateur et du lecteur, ou Nouvelle méthode pour apprendre à manier la parole, etc., avec des exercices de récitation intelligente et accentuée* (1841, in-8 ; 11e édit., 1854, in-18) ; *Fables choisies de La Fontaine*, notées et ornées de 400 gravures pour la récitation (1845, in-18) ; *Nouvelle prosodie française*, à l'usage des gens du monde, des colléges et des intitutions (1849, in-12), etc.

DURAN (Augustin), critique et littérateur espagnol, né à Madrid, vers 1793, et fils d'un médecin de la cour, entra dès l'âge de huit ans au séminaire de Bergara, où l'on enseignait également les belles-lettres et les mathématiques. Éloigné par sa santé des jeux et des exercices de son âge, il s'y passionna pour les vieux récits de l'histoire nationale. Son père l'envoya en 1817 étudier la philosophie et le droit à l'université de Séville. Inscrit au barreau de Valladolid, M. Duran reprit plus ardemment ses études. Brûlant d'embrasser l'universalité des connaissances, il cultivait à la fois les sciences naturelles, l'histoire générale, l'économie politique et la philosophie. Il étudiait aussi spécialement notre littérature et notre théâtre, et subit lui-même quelque temps le joug de l'imitation qu'il devait apprendre à ses compatriotes à secouer.

Nommé en 1821 directeur général des études à Madrid, M. Duran consacra une partie notable de sa fortune à l'acquisition des vieux monuments du théâtre espagnol. Écarté de ses fonctions par la restauration de 1823, il ne s'occupa plus que d'accomplir la révolution littéraire qu'il méditait depuis longtemps. Son premier écrit, publié sous le voile de l'anonyme, réveilla le goût des sujets nationaux ; il était intitulé : *Discours sur l'influence qu'a exercée la critique moderne sur la décadence du théâtre antique* (Discorso sobre il influjo que ha tenido la critica moderna en la decadencia del teatro antiguo ; Madrid, 1828). Il fut suivi de son *Romancero* (Madrid, 1828-1832, 5 vol.), qui fonda le romantisme en Espagne. Une seconde édition de ce grand ouvrage parut dans la *Bibliothèque des auteurs espagnols* avec des notes et commentaires considérables.

M. Duran avait été rappelé aux fonctions publiques. Nommé en 1834 secrétaire de l'inspection de l'imprimerie et de la librairie, ainsi que grand bibliothécaire de la Bibliothèque royale, il fut encore une fois destitué par la révolution de septembre 1840. Il recouvra sa place en 1843. — Il est mort en 1862.

On lui doit encore une collection des vieilles comédies nationales sous le titre de la *Thalie espagnole* (Talia española, 1834, inachevé) ; une introduction aux *Saynetes* de Ramon de la Cruz, et de très-nombreux articles de critique dans les principaux journaux de Madrid.

DURAND (Hippolyte-Baudel), ancien représentant du peuple français, né à Versailles (Seine-et-Oise), en 1805, d'une famille de petits marchands, et devenu de bonne heure chef de famille par la mort de ses parents, parvint à se faire recevoir avocat, s'inscrivit au barreau de Versailles, et exerça sa profession avec beaucoup de zèle pour subvenir à l'éducation de ses deux frères. Après la révolution de 1830, il fonda avec M. Dupoty *le Vigilant de Seine-et-Oise*, journal d'opposition républicaine, qui ne put se soutenir. Il acheta alors une charge d'avoué à Nevers, et, au bout de dix ans, vint s'établir à Paris, où il collabora à plusieurs recueils de jurisprudence et se mêla aux luttes de l'opposition contre le ministère Guizot. Après le 24 février, le gouvernement provisoire lui confia l'administration du département de Seine-et-Oise, où il fut élu représentant, le second sur douze, par 74 733 voix. Membre du Comité de législation, il se sépara de ses anciens amis et vota avec la droite dans presque toutes les questions sociales et politiques. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Ayant échoué dans sa candidature à la Législative, il reprit sa profession d'avocat et devint conseil judiciaire de la Société de crédit foncier de Nevers.

M. Durand a publié : *Commentaire de la loi du 15 novembre 1848 sur la contrainte par corps* (1850, in-8) ; *Mémoire sur l'organisation du cré-*

dit foncier en France, avec un projet d'organisation des succursales (Nevers, 1856, in-8).

DURAND (Pierre). Voy. Guinot (Eugène).

DURAND-BRAGER (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né à Saint-Malo, en 1814, et destiné d'abord à la marine, fit quelques voyages au long cours, et fréquenta les ateliers de MM. Gudin et Eugène Isabey. En 1840, il fut attaché, comme dessinateur, à l'état-major du prince de Joinville, fit partie de l'expédition de *la Belle-Poule* à Sainte-Hélène, et publia au retour une relation officielle intitulée : *Sainte-Hélène* (1841); il y ajouta plus tard, en collaboration avec le général Gourgaud, *Histoire et Vues pittoresques de tous les sites de l'île* (1843-1844), in-fol. avec planches). Ayant ensuite rejoint l'escadre de Buenos-Ayres, il resta trois ans dans ces parages, et profita de diverses missions dont il fut chargé, pour visiter l'intérieur, remonter le Parana et parcourir l'Uruguay; puis il explora une partie des côtes du Brésil. De retour en France à la fin de 1843, il reçut la croix de la Légion d'honneur et prit part à la campagne maritime contre Tanger et Mogador, et deux ans après, à l'expédition de Madagascar. En 1848, il prit du service comme capitaine-adjudant-major dans la garde mobile, et fut licencié en 1850. Attaché de nouveau, en 1854, à l'escadre d'opération de la mer Noire, il fut chargé deux fois, à bord du *Samson* et du *Vauban*, de lever les plans des places russes, publia le résultat de ses travaux sous les auspices de l'amiral Hamelin, rejoignit l'armée française à Varna, la suivit dans la Dobrutcha, et revint au camp de Sébastopol. Correspondant de *l'Illustration*, il a fourni pendant la guerre à ce recueil un grand nombre de dessins. Il a collaboré à divers autres revues illustrées.

Comme artiste, M. Durand-Brager a adopté le genre des marines; nous citerons parmi ses œuvres : *Combat de la frégate française* le Niémen *contre les frégates anglaises* Arethusa *et* Amethyst (1844), au musée de Bordeaux; *Panorama de Rio-Janeiro*, en six tableaux, au prince de Joinville; *Saint-Jean d'Ulloa*, *Bombardement* et *Prise de Mogador* (1845), au musée de Versailles : *Combat du corsaire* la Dame-Ambert (1847), *Vues de Patagonie* (1848); vingt et un *Panoramas de la guerre d'Orient* (1857); *Entrée du port de Marseille* (1859); *la Flottille de Boulogne*, *Pêcheries dans le Bosphore*, *Vue de Constantinople*, *la Corne d'or* (1861); *Trois mâts engageant sur bâbord*, appartenant à M. le marquis de Lamberti; *Bâtiment de commerce naviguant par une grande brise du nord* et *Brick-clipper danois par un coup de vent de nord-ouest* (1863), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et la décoration la même année. Il a été promu officier le 16 juillet 1865.

DURANDO (Jacques), général italien, est né à Mondovi en 1807. Fils d'un procureur, il étudia le droit à Turin; mais compromis dans une conspiration libérale en 1831, il se réfugia en Suisse d'abord, puis en Belgique où il s'engagea comme soldat dans la légion étrangère. Il était sergent-fourrier lorsque cette légion fut dissoute, peu après l'entrée des Français sur le territoire Belge. En novembre 1832, il passa en Portugal et reçut le grade de lieutenant dans la petite armée de D. Pedro alors assiégée à Oporto. Peu après, capitaine d'une compagnie d'Italiens, il prit une part distinguée à toutes les affaires de cette guerre et fut plusieurs fois blessé. La paix rétablie en Portugal, il passa en Espagne, au service du parti constitutionnel, avec le grade de major dans un régiment italien, dit des chasseurs d'Oporto, se fit remarquer dans toutes les occasions et devint colonel en 1838. Engagé dans le parti d'Espartero contre Narvaez, en 1843, il défendit Saragosse quelque temps, puis, après avoir capitulé, se retira en France, à Marseille. Il y publia en 1844 une brochure en français intitulée : *De la réunion de la péninsule ibérique par une alliance entre les dynasties d'Espagne et Portugal*. Il rentra en Piémont en 1845 et se livra avec ardeur à l'étude des écrivains politiques qui, depuis quelques années, avaient surgi en Italie; il composa lui-même un livre sur *la Nationalité italienne*, écrit en italien, mais qu'il vint faire imprimer à Paris et qui parut en juillet 1846. Il y soutenait une monarchie nationale, la suppression du pouvoir temporel du pape et réclamait des institutions libérales. Cette publication lui fit interdire le retour en Piémont. Il se rendit en Espagne, mais en 1847, il put revenir dans sa patrie et fonda aussitôt à Turin un journal, l'*Opinione* qui se plaça politiquement entre le *Resorgimento*, de Cavour et la *Concordia*, de Valerio. Il fut un des quatre journalistes qui portèrent à Charles-Albert la première demande de constitution; les trois autres étaient, Cavour, Santa-Rosa et Brofferio.

Après l'insurrection de Milan, nommé major-général par le gouvernement provisoire de cette ville, il fut envoyé à la tête de troupes volontaires pour défendre la frontière du Tyrol. Il garda cette position difficile pendant quelques mois; puis, à la rentrée des Autrichiens, fit par Brescia, Bergame et Monza une retraite hardie et habile qui conserva 5000 soldats à la cause italienne, en les amenant sur le territoire piémontais (août 1848). Une maladie causée par la fatigue lui fit alors refuser le commandement de la division qui fut malheureusement confiée à Ramorino. Pendant l'hiver il fut commissaire royal à Gênes, où il eut à lutter énergiquement contre les meneurs démocrates. M. Durando avait été élu député de Mondovi au Parlement national; il fut réélu en 1849 et prit place à la droite. Aide de camp du roi, il fit avec lui la campagne de cette année; il était à ses côtés à la bataille de Novare et fut l'un des témoins de son abdication.

Au Parlement, il appuya la politique de Cavour et lorsque le général Lamarmora fut envoyé en Crimée, il le remplaça comme ministre de la guerre. Au retour de la campagne, M. Lamarmora reprit son portefeuille et le général Jacques Durando fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Il occupait ce poste pendant la guerre d'Italie. Il entra, comme ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Rattazzi le 31 mars 1862. A la suite du mouvement garibaldien comprimé à Aspromonte, il adressa, le 10 septembre, à ses agents diplomatiques à l'étranger une note qui réclamait nettement une solution urgente des questions de Rome et de Venise. Il quitta le ministère avec M. Rattazzi.

Le général Jacques Durando, sénateur du royaume d'Italie, est grand'croix de St-Maurice, grand officier de la Légion d'honneur, et décoré de tous les ordres d'Espagne et de Portugal. Il est l'un des plus anciens lieutenants généraux de l'armée italienne et aide de camp honoraire du roi.

DURANDO (Jean), frère aîné du précédent, est né comme lui à Mondovi. Il était lieutenant au régiment de Coni, en garnison à Alexandrie, lorsque, compromis avec son frère, il fut destitué en 1831, et se réfugia en Belgique. Son histoire à partir de ce moment fut presque identique à celle de son frère; il servit dans les mêmes ar-

mées, le précédant seulement d'un grade. Il fut lieutenant-colonel des chasseurs d'Oporto. Il était général lorsqu'en 1845, il rentra en Piémont. Il prit une part glorieuse à la guerre d'indépendance de 1848. Nommé au commandement en chef des troupes pontificales, il opéra dans les environs de Vicence et défendit ensuite cette ville avec la plus héroïque persistance; il n'en sortit que par une capitulation honorable.

En 1859, commandant d'une division italienne, il prit part, le 30 mai, au combat de Palestro. Le 24 juin, détaché pendant tout le jour du côté de Solferino, il fut rappelé le soir par le roi Victor-Emmanuel pour tenter avec la division Fanti une dernière attaque vers San Martino. Il enleva cette position par une brillante charge à la baïonnette et rejeta l'ennemi dans Peschiera.

En 1861, il commanda quelque temps à Naples, mais on l'accusa de faiblesse à l'égard des menées bourbonniennes et il fut appelé de là au commandement militaire de Milan. Il a été élevé depuis au grade le plus élevé de l'armée italienne, celui de général d'armée.

Le général Jean Durando est devenu, comme son frère, sénateur du royaume d'Italie. Il a été promu grand'croix de Saint-Maurice, grand officier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs autres ordres.

DURAND-SAVOYAT (Napoléon), ancien représentant du peuple français, né à Iseaux (Isère), le 24 octobre 1800, mort le 25 avril 1859.—Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DURANTIN (Anne-Adrien-Armand), auteur dramatique français, né à Senlis, le 4 avril 1818, débuta au théâtre en 1843, par une comédie en un acte, *Un tour de roulette* (Odéon, 27 mars), qu'il signa avec M. F. de Rieux. Il a donné depuis, sous son nom seul : *l'Italien et le Bas-Breton*, *l'Oncle à succession*, *M. Acker*, comédies-vaudevilles (Gymnase, 1843-1858); *la Mort de Strafford*, drame en 5 actes, en vers (Odéon, 1849), puis, en collaboration : *Un mariage par procuration*, *les Trois Racan*, *la Terre promise*, *la Femme d'un grand homme* (1848-1855), avec M. Raymond Deslandes: *les Gaietés champêtres* (1852), avec MM. Guyard et Desnoyers; *les Viveurs de la maison d'Or* (1849), avec M. L. Monrose; *les Comédiens de salons* (1859), avec M. Anicet-Bourgeois, etc. Il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, à la *France littéraire* de 1837, au *Cabinet de lecture*, à l'*Écho Français*, etc.

DURANTON (Alexandre), jurisconsulte français, né à Cusset, dans l'Allier, le 25 janvier 1783, commença l'étude du droit à Moulins, et vint suivre les cours de la Faculté de Paris en 1807. Reçu avocat en 1810, et docteur en 1811, il donna dès ce moment des consultations pour les affaires civiles. Neuf ans après, à la mort de Nicolas Pigeau, il obtint au concours la chaire de procédure civile et de législation criminelle, et passa en 1822 à celle de Code civil, qu'il a occupée jusqu'en 1856. Il a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1826.

On a de M. Duranton : *Traité des contrats et obligations en général* (1819, 4 vol. in-8), et un volumineux ouvrage de doctrine, qui fit longtemps autorité dans l'enseignement de l'école : *Cours de droit français, suivant le Code civil, avec sommaires, exposés analytiques*, etc. (1825-1837, 22 forts vol. in-8; 2e tirage, partiel, en 1828; 4e édit., 1844).

Son fils, M. Antoine-J.-B.-Frédéric DURANTON, né à Paris, vers 1818, reçu avocat dans la même ville, en 1839, est devenu, en 1850, docteur en droit, en 1840, professeur suppléant de son père dans la chaire de droit civil, dont il a été nommé depuis titulaire.

DURAS (Léopold), journaliste français, né à Limoges (Haute-Vienne), vers 1813, débuta dans la presse comme rédacteur d'une feuille démocratique de son département. Appelé par M. Duclerc au *National*, il en devint, le 25 février 1848, rédacteur en chef, en remplacement d'Armand Marrast. Il défendit le gouvernement du général Cavaignac contre les attaques des divers partis; mais, après l'élection du 10 décembre, il travailla de tous ses efforts à la réunion des différentes fractions républicaines. Estimé même de ses adversaires, il fut, à cette époque, un des syndics des journalistes à la tribune de l'Assemblée nationale. Après le coup d'État du 2 décembre, il passa en Belgique. Dans ses dernières années, M. Duras rentra en France et se fixa à Bordeaux, où il s'occupa d'opérations commerciales. — Il est mort le 7 mars 1863.

DUREAU DE LA MALLE (Adolphe-Jules-César-Auguste), érudit français, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 mars 1777, mort le 18 mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

DURET (Francisque-Joseph), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 octobre 1804, et fils d'un sculpteur distingué de la République et de l'Empire, reçut les premières leçons de son père, et entra ensuite dans l'atelier de Bosio. Inscrit en même temps à l'École des beaux-arts, il remporta au concours de 1823, dont le sujet était *Évandre pleurant Pallas*, le premier grand prix, partagé avec M. Dumont. De retour en France, il fit paraître au salon de 1831 une *Tête* d'expression, *la Malice*, et *Mercure inventeur de la lyre*, statue qui lui valut une médaille de première classe, outre le prix veuve Leprince. Placé au Palais-Royal, le *Mercure* a été reproduit pour le foyer de l'Opéra.

M. Duret exposa ensuite : le *Jeune pêcheur dansant la Tarantelle* (1833), acheté par le gouvernement; *Molière*, statue, pour le musée de Versailles (1834); *Chactas sur le tombeau d'Atala*, au musée de Lyon (1836); le *Jeune danseur napolitain*, pendant du *Pêcheur* (1838); le *Vendangeur improvisant sur un sujet comique* (1839); les statues de *Philippe de France*, de *Dunois* et du *cardinal de Richelieu*, pour le musée de Versailles; une *Vénus*, pour une fontaine des Champs-Élysées; un *saint Gabriel* et un *Christ* colossal pour la Madeleine; les fonts baptismaux de Notre-Dame de Lorette, et une statue de la *Justice*, qui occupe l'un des angles de la Bourse.

Appelé à concourir à la restauration et à l'achèvement du Louvre, de 1851 à 1856, M. Duret y a exécuté les figures ailées de la frise du salon des Sept cheminées, une de ses meilleures œuvres, *la France protégeant ses enfants*, grand fronton, et plusieurs groupes de cariatides. On cite aussi de lui des *cariatides* à l'hôtel de ville, une statue de la *Victoire d'Italie* au Sénat, et pour le péristyle du Théâtre-Français, le buste de *Mme Dorval* et les statues de *la Comédie* et de *la Tragédie*, exposées au salon de 1857. Il a exécuté, de 1856 à 1860, la nouvelle fontaine monumentale Saint-Michel, et a exposé au salon de 1863, la statue en bronze de M. *Paillet*, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, destinée à la ville de Soissons. — Il est mort en mai 1865. Sa dernière œuvre est une statue de *la Loi* au nouveau Palais de justice.

A l'Exposition universelle de 1855, où repa-

rurent le *Pêcheur* et le *Vendangeur*, avec une statue en marbre de *Châteaubriand*, cet artiste a obtenu une grande médaille d'honneur. Il est entré à l'Académie des beaux-arts, en 1843, en remplacement de Cortot. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833, il a été promu officier en 1853.

DURHAM (Georges-Frédéric-D'ARCY LAMBTON, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1828, à Copse-Hill (comté de Surrey), est fils d'un diplomate distingué qui fut élevé en 1828 à la pairie héréditaire. A sa majorité (1839), il a pris possession de son siége à la Chambre des Lords, où il s'est montré favorable aux principes libéraux. Il a été nommé député-lieutenant, puis (1854) lord-lieutenant du comté de Durham. De son mariage avec une fille du marquis d'Abercorn (1854), il a eu deux fils jumeaux nés en 1855 dont John-George, vicomte Lambton, est son héritier.

DURHAM (Joseph), sculpteur anglais, né à Londres en 1822, eut pour maîtres John Francis et E. H. Baily, et se fit connaître d'abord par un buste de Jenny Lind (1841), qui eut un fort grand succès. Il exécuta ensuite, sur une commande du lord-maire, le buste de la reine (1856), puis les statues d'*Hermione* et d'*Alastor*, pour Mansion-House; *Paul et Virginie* (1857); *le Destin du Génie* (1858); la statue de *M. Franck Crossley* pour la ville d'Halifax (1859); *Chasteté* (1860); *Allez dormir* (1861). Par suite de la souscription ouverte pour l'érection d'un monument commémoratif de la grande exposition de 1851, un concours fut ouvert entre les artistes de toutes les nations, et le projet de M. Durham adopté. *

DURIEU (Jean-Louis-Marie-Eugène), administrateur français, né à Nîmes (Gard), le 10 décembre 1800, étudia le droit et travailla aux ouvrages spéciaux publiés par son père, au *Manuel des percepteurs et receveurs municipaux* (1822), au *Code des établissements publics* (1823), etc. Admis au barreau de Paris, il fonda, en 1824, le *Mémorial des Percepteurs*, recueil périodique. Chargé avant 1840, au ministère de l'intérieur, de la section administrative des communes, il se présenta sans succès comme candidat de l'opposition, devant un des colléges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il était chef fut supprimée à la demande de la Chambre par mesure d'économie; M. Durieu obtint, comme compensation, le titre d'inspecteur général des hospices (1847). A la révolution de Février il fut appelé à la direction des cultes, qu'on sépara alors du ministère de l'instruction publique. C'est lui qui créa la Commission des arts et édifices religieux et le service des architectes diocésains (16 décembre 1848). La réorganisation du service des cultes amena bientôt sa mise à la retraite. M. Durieu s'est livré dès lors à des affaires industrielles, qui eurent, devant les tribunaux, en 1858 et 1860, une funeste issue. Il avait été nommé, le 1er mai 1834, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Durieu a encore publié : *Poursuites en matière de contributions directes* (1838, 2 vol. in-8); *Formulaire de la comptabilité des percepteurs-receveurs de communes et d'établissements de bienfaisance* (1842, in-8); *Répertoire de l'administration et de la comptabilité des établissements de bienfaisance* (1846, 2 vol. in-8). Il est un des auteurs de la comédie, *le Mari de la veuve*, jouée aux Français, en 1832, plusieurs fois reprise et restée au répertoire.

DÜRINGSFELD (Ida DE). Voy. REINSBERG.

DUROCHER (J.... M.... Élisabeth), minéralogiste français, né en 1817, fut, de 1835 à 1837, élève de l'École polytechnique, et entra dans le service des mines, où il devint, en 1849, ingénieur de 1re classe. Il est devenu, en outre, professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté de Rennes, chevalier de la Légion d'honneur, et, en 1858, correspondant de l'Académie des sciences.

On lui doit : *Recherches sur les roches et les minéraux des îles Feroë* (1841), thèse; la partie géologique des *Voyages en Scandinavie, en Laponie*, etc., quelques *Notices* scientifiques, et des articles dans les *Annales des mines*. *

DURRIEU (Antoine-Simon, baron), général français, né à Grenade (Landes), le 20 juillet 1775, se joignit en 1793 au corps de volontaires basques qui défendit la frontière contre les Espagnols, et fut nommé capitaine la même année. Il passa bientôt dans le Tyrol, combattit à Malte, aux Pyramides, à Marengo, et devint colonel sur le champ de bataille de Wagram (1809). Sa conduite dans la difficile retraite de Russie et surtout la défense de Glogau lui firent obtenir le grade de général de brigade avec le titre de baron de l'Empire (1813). Il fut blessé à Waterloo. La Restauration ne refusa point ses services et le nomma général de division (22 février 1829). M. Durrieu entra, en 1848, dans la section de réserve (état-major général). Il fut promu grand'-croix de la Légion d'honneur en octobre 1859. Il a représenté le département des Landes depuis 1834 jusqu'en 1845, époque où il fut nommé pair de France. Après le 2 décembre 1851, il fit partie de la commission consultative du gouvernement. M. Durrieu était maire de la commune de Larrivière-sur-Adour. — Le général A. S. Durrieu est mort en 1862.

DURRIEU (François-Louis-Alfred), général français, né le 10 janvier 1812, fut, en 1836, élève de l'École d'état-major, devint capitaine en 1840, et fut attaché aux travaux topographiques en Algérie. Chef d'escadron aux spahis en 1845, lieutenant-colonel au 1er chasseurs en mai 1849, colonel au 2e spahis en juillet 1851, il devint, le 29 août 1854, général de brigade, et fut chargé du commandement de la subdivision de Mascara, puis nommé général de division. Il fut promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1851. *

DURRIEU (Jean-Jacques-Paulin OFFROY), ancien représentant du peuple français, né à Mauriac (Cantal), le 20 février 1812, appartint, pendant tout le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Mauriac, puis élu par 18 000 suffrages, le dernier des sept représentants du Cantal, à l'Assemblée constituante. Il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Depuis le 2 décembre, il s'est tenu en dehors des affaires publiques.

DURRIEU (Xavier), journaliste français, ancien représentant du peuple, né le 28 février 1817, à Castillon (Ariége), fit ses études sous les auspices de M. Savy, évêque d'Aire, vint à Paris en 1838, commença sa carrière littéraire dans *le Siècle* et passa, en 1841, au *Temps*, dont il eut toute l'année la rédaction en chef. A la même époque il insérait quelques travaux de philosophie et de politique étrangère dans *la Revue de Paris* et *la Revue des Deux-Mondes*.

Assidu aux soirées du duc Decazes et lié avec les chefs de la coalition de 1837, il se sépara peu à peu des uns et des autres et se rallia à l'opposition démocratique. *Le Courrier français* ayant été acheté, en 1845, par M. de Nivière, il en prit la direction et s'associa au nom d'une opinion plus avancée, à la lutte du journal *la Réforme* contre *le National*.

Après la révolution de Février, M. X. Durrieu fonda avec Auguste Blanqui (voy. ce nom) le club connu sous le nom de *Société républicaine centrale;* mais il declina toute solidarité avec lui aussitôt qu'eût paru le document de la *Revue rétrospective*, publié par M. Taschereau. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, le troisième sur sept, il vota avec la Montagne. Non réélu à la Législative, il collabora à divers journaux avancés et fonda, à la fin de 1851, *la Révolution*, qui fut supprimée lors du coup d'État. Quant à lui, envoyé sur les pontons, puis expulsé de France, il se réfugia en Angleterre et passa vers 1854 en Espagne, où il devint le secrétaire d'un des chefs du parti progressiste. M. X. Durrieu a publié un ouvrage relatif aux événements de décembre Londres (1852, in-8).

DURUTTE (Antoine-François-Camille, comte), musicien français d'origine étrangère, né à Ypres, en 1803, et fils aîné du comte Durutte, lieutenant général au service de l'Empire, fut destiné par son père à l'état militaire, étudia à Sainte-Barbe et entra à l'École polytechnique, dont il sortit, en 1825, comme sous-lieutenant d'artillerie. Fidèle à l'art musical au milieu des études scientifiques, il avait écrit quelques morceaux religieux, que Choron corrigea et fit exécuter dans la chapelle de l'école. En 1827, il se démit de son grade, suivit quelque temps les concours et solennités harmoniques de l'Allemagne, habita Metz plusieurs années, et vint se fixer à Paris, où il a publié ses ouvrages. Il a remporté, dès 1838, une seconde médaille au concours de musique militaire, à Anvers. Il a écrit depuis : des *Messes*, exécutées en province, des opéras restés en portefeuille, et de nombreux morceaux de fantaisie. On cite aussi de lui deux ouvrages de théorie : *la Loi génératrice des accords* (1838), et *l'Esthétique musicale* (1856).

DURUY (Victor), historien français, ministre, né à Paris, 1811, d'une famille d'artistes employée aux Gobelins, et destiné d'abord à suivre la même carrière, commença assez tard ses études classiques au collége Rollin, appelé alors collége Sainte-Barbe (1823). Il fut néanmoins admis, dès 1830, à l'École normale. En 1833, il fut chargé de la classe d'histoire au collége de Reims, où on ne le laissa que deux mois, et revint professer la même classe, à Paris, au collége Henri IV (aujourd'hui Napoléon). Il prêta, à cette époque, une collaboration anonyme à plusieurs livres élémentaires d'histoire. M. Duruy a cessé en 1861 d'appartenir à l'enseignement secondaire de l'histoire, sur lequel ses leçons et ses écrits ont eu, dès cette époque, une grande influence. Il prit le grade de docteur ès lettres en 1853. De 1861 à 1862, il devint successivement inspecteur de l'Académie de Paris, maître de conférences à l'école normale, inspecteur général de l'enseignement secondaire et professeur d'histoire à l'École polytechnique ; puis un décret du 23 juin 1863 l'appela, comme ministre, à la tête de l'instruction publique, dès lors séparée de l'administration des cultes.

De cette époque jusqu'à la fin de l'année, M. Duruy rétablit l'agrégation de philosophie, institua un tribunal pour juger les professeurs révoqués (13 juillet), introduisit dans les lycées l'enseignement de l'histoire contemporaine, dont les programmes soulevèrent de vives discussions ; recula d'une année la bifurcation des études scientifiques et littéraires, fit l'essai d'un système d'enseignement professionnel dont il prépara la loi organique, réorganisa le Muséum d'histoire naturelle en le faisant rentrer sous le contrôle de l'État, et publia un grand nombre de circulaires pour expliquer les mesures prises et les réformes accomplies ou projetées.

Depuis, la bifurcation a été entièrement supprimée, les cours libres autorisés et étendus, l'enseignement secondaire spécial fondé, la gratuité et l'obligation de l'instruction primaire officiellement proposées, mais non admises, les examens du baccalauréat remaniés, etc., etc. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier le 12 août 1863. Il était officier de l'ordre turc de Medjidié depuis 1857.

Les nombreux livres de M. Duruy, répandus, à plus de 200 000 exemplaires, en France et à l'étranger, se rapportent au double enseignement de l'histoire et de la géographie, et tendent à l'élever constamment au niveau des progrès de l'une et de l'autre science. Ses principaux ouvrages, dont nous n'indiquerons que les premières éditions, sont : *Géographie politique de la république romaine et de l'Empire* (1838, in-12 avec 9 cartes), suivie de la *Géographie historique du moyen âge* (1839) et *de la France* (1840, même format) ; *Atlas de géographie historique universelle* (1841, in-8, avec cartes) ; *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1840-1844, 2 vol. in-8), annoncée comme le prélude d'un plus grand travail critique, littéraire et philosophique, sur le même sujet, et dont un troisième volume qui servit à l'auteur de thèse pour le doctorat, a paru, en 1853, sous le titre d'*État du monde romain, vers la fondation de l'Empire ; Histoire sainte, d'après la Bible* (1845, in-8 et in-12), dont l'auteur a fait un *Abrégé* (in-18) ; *Histoire romaine* (1848, in-12, 5 cartes, fig.) ; *Histoire de France* (1852, 2 vol. in-12) ; développement d'un *Abrégé*, publié en 1848 ; *Histoire grecque* (1851, fort vol. in-12, avec plans et vignettes) ; *Histoire de la Grèce ancienne* (1862, 2 vol. in-8, couronnée par l'Académie française ; *Histoire moderne* (1863, in-18) ; *Histoire populaire de la France* (1863, in-4, illustrée), publiée sous sa direction et ayant pour pendant une *Histoire populaire contemporaine* (1864, in-4, illustrée) ; *Introduction générale à l'histoire de France* (1865, in-8), etc. ; sans compter les publications historiques spécialement rédigées pour répondre aux programmes officiels. Plusieurs des ouvrages précédents font partie de *l'Histoire universelle*, publiée sous la direction de M. Duruy, par la maison Hachette, et qui doit embrasser dans une vingtaine d'ouvrages particuliers, l'histoire des principales nations anciennes et modernes et des principales littératures.

DUSCHEK (François), homme politique hongrois, est né à Radowessniez, en Bohême, le 28 août 1797, et fils d'un fonctionnaire public, anobli pour services rendus à la sylviculture, fit ses études à Ofen, Erlau et Pesth, obtint, à l'âge de vingt-deux ans, un emploi dans la chambre aulique hongroise, dont il devint, en 1845, vice-président, et acquit une grande réputation comme financier. A la révolution de mars 1848, sans exiger de lui une profession de foi formelle, M. Kossuth le nomma sous-secrétaire d'État au département des finances. M. Duschek, qui, de son côté, affecta de se considérer moins comme

un homme politique que comme un simple administrateur, fut très-utile au nouveau gouvernement. Après la déclaration d'indépendance du 14 mars 1849, il devint ministre des finances, dans le cabinet de Szemere, et, par l'émission d'un papier monnaie, créa des ressources à la cause nationale. Il accompagna le comité de défense dans ses deux retraites successives à Debreczin et à Szegedin. Après la catastrophe de Vilagos, il livra au général autrichien la caisse du trésor qui contenait encore plus de 25 millions de florins. Il resta ensuite en dehors des fonctions publiques.

DUSEIGNEUR (Bernard-Jean), statuaire français, né à Paris, le 23 juin 1808, suivit, de 1822 à 1826, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de Bosio, Dupaty et Cortot, et débuta au salon de 1831 par le *Roland furieux*, son œuvre la plus populaire. Il exposa depuis : *la Camaraderie*, *une Larme pour une goutte d'eau*, inspiré de *Notre-Dame de Paris* (1833); *saint Michel vainqueur de Satan annonçant le règne de Dieu*, groupe colossal (1834); *la Conversion de saint Augustin*, placé à l'église Notre-Dame des Victoires (1835); *Dagobert Ier*, au musée de Versailles (1836); *la Vierge et l'enfant Jésus*, pour la cathédrale de Bordeaux; le buste de *Montaigne*, pour le ministère de l'intérieur (1839); les bustes de *MM. Victor Hugo*, *Paul Lacroix*, *Villenave*, *Maurice Duseigneur*, son père, etc. (1833-1850). Le *Roland furieux*, son morceau de début, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855, six bas reliefs religieux en terre cuite (1861).

En dehors des salons, les travaux de cet artiste sont encore plus nombreux; on a de lui, dans les galeries de Versailles : *Louis IX*, *Jean de Bourbon*, *César de Combaut*, *Jacques de Rougé*, *François* et *Louis Potier*, le *duc de Penthièvre*, les *marquis de Castelnau*, *de Coislin*, *de Plessis-Bellièvre ;* dans divers monuments ou musées de Paris et de la province : le *prévôt Pierre de Viole* (façade de l'hôtel de ville); les bustes du *baron Walkenaër* et de *Campenon* (bibliothèque de l'Institut); de *Lally-Tollendal*, à la bibliothèque du Luxembourg; du *duc de Guéte*, au ministère des finances; de *Chaptal*, au Conservatoire des arts et métiers; de *Gauthey*, à l'École des ponts et chaussées; de *Duclos*, au musée de Dinan; de *Louis-Philippe*, pour l'hôtel de ville de Saint-Omer; de *Motteley*, au Louvre; un groupe allégorique des *Beaux-Arts*, dans la partie nouvelle de ce même palais; la décoration du portail de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Rouen, pour la même église : *les Quatre évangélistes* et *la Vierge et l'enfant Jésus*, reproduits pour la paroisse de Bolbec et la collégiale de Riom; *sainte Agnès*, à la Madeleine; *saint Pierre*, à Notre-Dame des Victoires; la chaire, en chêne sculpté, de Saint-Vincent de Paul : *saint Léonard*, pour la tour Saint-Jacques la Boucherie; *le Crucifiement de N. S. Jésus-Christ*, groupe colossal en plâtre, pour l'Église Saint-Roch (1863).

M. J. Duseigneur s'est fait connaître comme écrivain. Il a donné, dans *le Moyen âge* de MM. Lacroix et Seré, une *Histoire de la sculpture du IVe au XVIe siècle* (1851), et publié une *Notice biographique de Coysevox* (1855). Il a de plus annoté et complété l'*Histoire de la sculpture*, d'Émeric David, publiée par le bibliophile Jacob (1853, in-18). Il a obtenu une 2e médaille au salon de 1834.

DUSEVEL (François-Hyacinthe-Guy), archéologue français, né à Doullens (Somme), le 12 septembre 1796, étudia le droit à Paris, et devint avoué à la Cour royale d'Amiens. Après s'être démis de sa charge, il se consacra tout entier aux recherches historiques et archéologiques, et devint inspecteur des monuments historiques du département de la Somme, et membre non résidant du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il est un des membres fondateurs de la Société d'archéologie de la Somme, et correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique.

M. Dusevel a publié, sur l'histoire de sa province, de nombreux ouvrages : *Notice sur la ville d'Amiens* (Amiens 1825, in-8); *Lettres sur le département de la Somme* (3e édit., Amiens, 1840, in-8), imprimées d'abord dans *le Glaneur de la Somme; Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (Amiens, 1830, in-4); *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Amiens* (Amiens, 1830, in-8; 3e édit., Amiens, 1853, gr. in-8); *Histoire de la ville d'Amiens, depuis les Gaulois jusqu'en 1830* (Amiens, 1832. 2 vol. in-8; 2e édit., Amiens, 1848, in-8); *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (Amiens, 1836, in-8), qui a obtenu en 1837 une mention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique et pittoresque du département de la Somme* (Amiens, 1836, 2 vol. in-8), en société avec M. Scribe; *Archives de Picardie : Histoire, littérature, beaux-arts* (Amiens, 1841, 2 vol. in-8); *Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (Amiens, 1844-1846, 2 vol. in-4); *le Département de la Somme* (1857, in-8), etc.

Il a fourni divers documents au *Bulletin des comités historiques* et au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, et des articles à l'*Encyclopédie du XIXe siècle* et autres recueils. En 1835, il a obtenu un prix de l'Académie des inscriptions, pour l'ouvrage manuscrit sur *les Antiquités de la Somme*. Il s'occupe depuis plusieurs années de la composition d'une *Histoire de Picardie*, qui formera 4 volumes in-8.

DUSOMMERARD (Edmond), artiste et amateur français, né à Paris, le 27 avril 1817, est fils d'Alexandre Dusommerard, le célèbre antiquaire, fondateur du musée de Cluny. Il étudia spécialement le dessin pittoresque et l'ornementation, accompagna son père dans son dernier voyage en Italie, et travailla à la grande publication des *Arts au moyen âge*, que celui-ci était en train de donner, lorsqu'il vint à mourir (1842). M. Edmond Dusommerard lui succéda comme directeur-conservateur de l'hôtel de Cluny, devenu l'un des musées royaux; c'est à son initiative que sont dus les accroissements divers de ce musée spécial, aujourd'hui des plus précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Il a été attaché, vers 1846, à la Commission des monuments historiques, et a fait partie, en 1855, des deux jurys de l'Exposition universelle pour les beaux-arts (section de peinture et de gravure), et pour la 24e classe de l'industrie (ameublement et décoration). M. Edmond Dusommerard, décoré de la Légion d'honneur, comme capitaine de la garde nationale, à la suite des événements de juin 1848, a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de l'administration de la Commission impériale à la seconde Exposition universelle de Londres. Il est aussi décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Son frère, M. Auguste DUSOMMERARD, est devenu, il y a plusieurs années, sous-directeur au ministère des finances; il a été promu officier de la Légion d'honneur.

DUSSARD (Hippolyte), économiste français, né

à Morez (Jura), le 4 septembre 1798, prit part en 1839 à la rédaction du *Répertoire de l'industrie étrangère*, contenant les dessins et descriptions des machines les plus importantes brevetées à l'étranger, puis traita les questions économiques dans la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin de Férussac* et *le Temps*. En 1842, il publia un écrit intitulé : *de l'État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les tories*. L'éditeur Guillaumin lui confia l'année suivante la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il dirigea pendant trois ans. Il a travaillé avec M. Eugène Daire à la révision et à l'annotation des *OEuvres de Turgot* dans la *Collection des principaux économistes*.

Directeur de l'exploitation commerciale du chemin de fer de Paris à Rouen, M. Dussard fut nommé en 1848 préfet de la Seine-Inférieure. Il fut élu membre du conseil d'État par l'Assemblée constituante, et il en sortit en 1849 par la voie du sort. Chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, il étudia les institutions charitables de ce pays. En 1851, il fit paraître un travail intéressant sur l'*Exposition universelle de Londres*. Nous citerons encore son étude sur *le Crédit et la production agricole*. Partisan de toutes les libertés, M. Dussard était en 1848 du petit nombre des économistes proprement dits qui prêtèrent leur appui au gouvernement nouveau.

DUSSIEUX (Louis-Étienne), historien géographe français, né à Lyon, le 5 avril 1815, obtint en 1839 et en 1840 deux prix aux concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut, en 1842, nommé répétiteur d'histoire et de géographie militaires à l'École spéciale de Saint-Cyr et y devint, en 1850, professeur d'histoire. Il a été nommé, en 1843, correspondant du comité des monuments historiques.

On a de M. L. Dussieux : *l'Art considéré comme symbole de l'état social* (1838); *Essai historique sur l'invasion des Hongrois en Europe et spécialement en France*; *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail* (1839-1840); *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale* (1842); *Géographie historique de la France, ou Histoire de la formation du territoire français* (1843, 33 cartes); *Cours de géographie physique et politique*, avec *Atlas* et *Appendice* (1846-1848); *Atlas général de géographie physique et politique* (in-folio, 1846 et suiv.); *Notes d'histoire de France* (1850, in-4); *les Artistes français à l'étranger* (1852); *Force et faiblesse de la Russie au point de vue militaire* (1854); et des articles dans l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Magasin pittoresque*, les *Annales archéologiques*, et les *Mémoires de l'ancienne Académie de peinture*, d'où ont été extraites ses *Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eustache Lesueur* (1852, in-8). Il a édité, avec M. Soulié, le *Journal du marquis de Dangeau* (19 vol. in-8), et prépare avec le même, les *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, qui auront de 16 à 17 volumes, et dont les 2 premiers ont paru (1859).

DUSSOLIER (de la Dordogne), ancien député français et représentant du peuple, député au Corps législatif, né à Nontron (Dordogne), le 15 mai 1799, étudia le droit, prit place au barreau de sa ville natale, et professa sous la Restauration et sous le règne suivant des opinions très-avancées. Les électeurs de Nontron l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'extrême gauche. Non réélu en 1842, il revint à la Chambre en 1846, combattit très-vivement le ministère Guizot, et fut, le 22 février, un des signataires de la proposition tendant à le décréter d'accusation. Nommé par M. Ledru-Rollin commissaire général dans le département de la Dordogne, il fut bientôt destitué; mais, par compensation, sa candidature réunit la presque unanimité des suffrages. Élu par 102 444 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, ne fut pas réélu à la Législative et reprit sa place au barreau de Nontron. Il est revenu, en 1852, représenter une des circonscriptions de la Dordogne, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857.

DUTERTRE (N....), auteur dramatique français a écrit, seul ou avec divers collaborateurs, un grand nombre de pièces, parmi lesquelles nous citerons : *Monsieur Mézière, ou mon drame et ma future*, *le Réveil de l'Ambigu*, *Léon*, *Georges et Marie* (1841); *les Brigands de la Loire*, *un Mariage russe* (1842); *Plus heureux qu'un roi roi* (1846); *la Ferme de Primerose*, *Goton* (1851); *les Violettes* (1852); *Deux marguerites* (1854); *Ange et démon* (1855); *l'Huître et les plaideurs* (1857); *le Marin de Cherbourg* (1858), etc.

DUTHILLOEUL (Hyppolite-Romain-Joseph), littérateur et bibliographe français, né à Douai, le 8 novembre 1788, fut commissaire des guerres d'Espagne au service du roi Joseph, et officier supérieur d'administration en 1814. Nommé juge de paix à Douai, en 1830, il est devenu en 1834 bibliothécaire de cette ville et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur (1846). — M. Duthillœul est mort en mars 1865.

On a de lui de nombreux écrits presque tous relatifs à son pays : *Bibliothèque douaisienne* (1835, in-8, nouv. édit. sous le titre de *Bibliographie douaisienne*, Douai, 1842-1854, 2 vol. in-8); *Galerie douaisienne, ou Biographie des hommes remarquables de la ville de Douai* (Douai, 1844, in-8); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Douai*, suivi d'une *Notice sur les manuscrits de cette bibliothèque relatifs à la législation et à la jurisprudence*, par M. le conseiller Tailliar (Douai, 1846. Paris, 1849, in-8), un 1er volume du *Catalogue* des imprimés de la bibliothèque de Douai (1856) et beaucoup d'articles dans divers recueils. M. Duthillœul a publié encore : *OEuvres de Buffon, dans un nouvel ordre, précédées d'une Notice et enrichies de notes nouvelles* (Douai, 1822, 12 vol. in-8), *Douai et Lille au XIIIe siècle, d'après des manuscrits originaux* (Douai, 1850, in-4); *Voyage de Jacques Lesaige, de Douai à Rome*, *Notre-Dame de Lorette*, *Venise*, *Jérusalem et autres saints lieux* (Douai, 1852, in-4, avec deux plans de la ville de Jérusalem).

DUTREIL (J. BERNARD). Voy. BERNARD-DUTREIL.

DUTILLEUL (Alexandre-Jules COLLART-), administrateur français, né à Paris, le 6 novembre 1790, entra fort jeune dans l'administration des finances, sous les auspices du comte Mollien, ministre du trésor public, son beau-frère. Attaché, à la fin de 1807, au service du trésor de l'armée de Portugal, il fut nommé auditeur au conseil d'État en février 1809, membre de la section du contentieux en avril 1810, inspecteur général du trésor en avril 1812, et chargé de diverses missions ou fonctions en Autriche, en Espagne et en France, pendant les cinq dernières années de l'Empire. De 1814 à 1829, il remplit les fonctions actives d'inspecteur des finances. Nommé, en février 1830, conseiller-maître à la Cour des comptes, il devint, en juillet 1846, procureur général près la même cour. M. Dutilleul,

décoré de la Légion d'honneur en 1821, a été promu en 1847 commandeur de cet ordre.

DUTREY (Gabriel-Fort), administrateur et humaniste français, né à Bordeaux, le 19 novembre 1792. Élève de l'École normale de 1811 à 1813, reçu docteur ès lettres le 20 août de cette dernière année, il fut d'abord chargé d'un cours de grec pour la rhétorique et d'une division de troisième au lycée de Poitiers. Agrégé suppléant au collége Bourbon à Paris en 1821, il fut chargé de la suppléance de la rhétorique dans les colléges Henri IV, Saint-Louis et Charlemagne. En 1830, il fut nommé recteur de l'Académie de Clermont et quelques semaines après de celle de Lyon. Inspecteur général des études en 1833, il devint haut titulaire de l'Université en 1842, membre du conseil royal en 1846, et de la Commission des hautes études scientifiques et littéraires en 1848 (29 février). Lors de la réorganisation de 1852, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire pour les lettres, et entra au Conseil impérial de l'instruction publique en 1853. Recteur de l'académie de Bordeaux depuis le 22 août 1854, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur pour les lettres, en remplacement de M. Giraud (27 février 1860). Décoré de la Légion d'honneur en 1832, promu officier en 1845, il est devenu commandeur le 23 août 1857.

On doit à M. Dutrey plusieurs ouvrages adoptés pour l'usage des classes : *Nouvelle grammaire de la langue latine* (1839, in-12, nombreuses éditions); *Grammaire élémentaire de la langue latine* (même année, in-12), abrégé de la précédente; *Exercices gradués de latinité* (1841-1845, 5 vol. in-12, à l'usage des élèves; 5 vol. in-12 à l'usage des maîtres), etc.; puis, à l'occasion de sa réception comme membre de l'Académie des sciences, belles-lettres, etc., de Bordeaux, une *Étude sur Ausone*.

DUTROULAU (Auguste-Frédéric), médecin français, né en 1808, reçu docteur en 1842, chirurgien de la marine depuis 1827, dix-sept ans chef de service dans les hôpitaux des colonies (1839-1856), retraité, en 1857, comme médecin en chef de la marine, a été nommé médecin inspecteur des bains de Dieppe. Décoré, en 1841, pour ses services pendant une épidémie de fièvre jaune à la Martinique, il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1854.

Membre de plusieurs sociétés de médecine de Paris et collaborateur des *Archives de médecine*, des *Mémoires* de l'Académie de médecine, des *Annales d'hygiène*, etc., il a publié en 1860, un *Traité des maladies des Européens dans les pays chauds* (in-8).

DUVAL (Maurice-Jean), administrateur français, né le 11 juillet 1778, entra en 1809 au conseil d'État en qualité d'auditeur, et fut nommé en 1810 à la préfecture des Apennins, en Italie; il occupa ces fonctions jusqu'à la fin de l'Empire. Durant les Cent-Jours il administra tour à tour la Côte-d'Or et l'Hérault. De 1815 à 1830, il ne cessa, dans la presse ou dans les sociétés secrètes, de combattre le gouvernement des Bourbons. Après la révolution de Juillet il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire (20 août), et l'année suivante préfet des Pyrénées orientales (8 mars 1831). Ce département était alors le théâtre de troubles graves, qu'il n'hésita pas à réprimer par la force. Il passa ensuite dans l'Isère (janvier 1832), où il fit encore preuve d'énergie, puis dans la Loire-Inférieure. Dans l'intervalle il fut élevé à la dignité de pair de France (11 octobre 1832). Nommé préfet de Nantes, où il resta jusqu'en 1840, il eut à préparer et à diriger les mesures qui amenèrent l'arrestation de la duchesse de Berri. En 1841, Toulouse, comme Clermont et Lille, résista à l'opération du recensement : il y eut des troubles; le préfet, le procureur général, le général même cédèrent à la pression populaire. On envoya alors M. Duval en qualité de commissaire extraordinaire avec mission de faire respecter la loi (15 juillet). Celui-ci agit avec sa vigueur habituelle : la garde nationale fut dissoute ainsi que la municipalité; de nouveaux magistrats furent désignés, et l'on continua le recensement en déployant tout l'appareil des forces militaires. En 1844, il fut mis à la tête du département du Nord, et retraité en 1847. Malgré son âge avancé, il a fait partie, après le coup d'État du 2 décembre 1851 de la Commission consultative, et du 6 au 13 décembre, il fut chargé de visiter plusieurs départements de l'ouest en qualité de commissaire extraordinaire. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur en juin 1840. — M. Duval est mort en octobre 1861.

DUVAL (Jules), publiciste français, né à Rodez (Aveyron), en 1813, fit son droit et s'inscrivit, en 1836, au bareau de sa ville natale. Substitut à Sainte-Affrique en 1838 et bientôt après à Rodez, il donna sa démission en 1846 pour se livrer aux études économiques et prit part aux publications périodiques de l'école sociétaire. En 1847, il passa en Algérie, comme sous-directeur de l'Union agricole du Sig, fondée sur le principe de l'association du travail et du capital. Forcé par sa santé de renoncer à ses fonctions, en 1850, il retourna deux ans après en Algérie et fut quelque temps rédacteur en chef de *l'Echo d'Oran*, dont il resta plus tard correspondant. Rentré en France, il fut attaché au *Journal des Débats*, en 1855, et écrivit en même temps dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Economistes*, les *Annales de la colonisation algérienne*, puis prit la direction de *l'Economiste français*. M. J. Duval, qui fait partie de plusieurs Sociétés savantes, a été nommé membre et secrétaire du conseil général de la province d'Oran. A la suite de la seconde exposition universelle de Londres, où il était membre de la section française du jury international, il a été décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863).

Outre un grand nombre d'articles et mémoires dans divers recueils, il a publié sur notre colonie algérienne : *l'Algérie, tableau historique, descriptif et statistique de la colonie* (1854, 2e édit., 1859); *Catalogue explicatif et raisonné des produits de l'Algérie* (1855); *les Colonies et l'Algérie au concours national d'agriculture* (1861, in-8), etc.: *Histoire de l'émigration européenne, asiatique et africaine au XIXe siècle* (1862, in-8), mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *les Colonies et la politique coloniale de la France* (1864, in-8, avec cartes), etc.; puis, en dehors des questions coloniales : *Mémoire philologique et littéraire sur les proverbes patois du Rouergue et sur les divers dialectes de la langue romane* (1844, in-8); une série de *Biographies aveyronnaises* [*de Gaujal*, *Girou de Buzareingues*, *Gayrad*, etc.] (1857-1860, in-8), et autres écrits sur son pays natal.

DUVAL (Pierre-Sophie-Léon), avocat français, né à Marseille, le 14 janvier 1804, s'inscrivit au barreau de Paris en 1823. Membre du conseil de son ordre depuis 1854, et décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1846, il s'est spécialement fait au palais une réputation distinguée dans les

procès de séparation de corps. On a de lui : *le Droit dans ses maximes, ou Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837, in-8).

DUVAL (Vincent), médecin orthopédiste français, né à Saint-Maclou (Eure), en 1796, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1820, avec une thèse sur l'*Apoplexie*. Marié deux ans plus tard à la fille du chirurgien Jalade-Lafond, fondateur de l'établissement orthopédique de Chaillot, il s'attacha également à l'étude des difformités humaines, etc., se pénétra des théories de Scarpa et des expériences de Delpech, tenta le premier, chez nous la section du tendon d'Achille, pratiquée par l'Allemand Stromeyer dans le traitement du pied-bot, et fut l'un des premiers en France qui attachèrent leur nom aux opérations de ténotomie sous-cutanée. M. Duval obtint, en 1839, pour ses travaux, sur rapport motivé de l'Académie des sciences, un prix Montyon de 3000 francs. L'établissement de son beau-père, dont il prit la direction en 1830, eut alors une grande vogue. En 1831, il fut attaché au bureau central de l'admission dans les hospices, ainsi qu'à la maison des orphelins, avec le titre de directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux.

On doit à cet habile praticien : un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (1833, in-8); un *Traité du pied-bot* (1839), réédité sous le titre de *Traité pratique du pied-bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis* (1843, in-8, 3ᵉ édit., 1859); *Considérations théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Plombières* (1849, in-8); le *Manuel du baigneur à Plombières* (1850, in-18); *Deux mots de réponse à M. Turk*, à propos de la polémique engagée sur Plombières entre les docteurs Hutin, Turk et Duval (1850, in-18), et le *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse* (1852, in-8). Il a fondé en novembre 1839 une *Revue des spécialités et des innovations*.

DUVAL (Charles), architecte français, né à Beauvais (Oise), en 1800, se fit connaître par les travaux les plus variés exécutés dans le village nouvellement fondé de Maisons-Laffitte (1831), et dont les *Vues pittoresques* ont été publiées dans l'album de M. Édouard Pingret. Plusieurs résidences particulières furent ensuite construites par lui, à Paris ou dans les environs : le château de la Jonchère, près de Brie-Comte-Robert, les hôtels Van Eeckhout, Meuron et Rachel. On cite encore de lui : un kiosque dans le style chinois et tout en fer, destiné aux jardins du pacha d'Égypte, à Alexandrie, la double construction du somptueux Café parisien (1856-1859), etc.

M. Duval a envoyé aux expositions annuelles divers plans et projets : *la Bourse du travail*, une grande *Halle centrale elliptique*, etc. Il a fait paraître un recueil de ses propres dessins sous le titre de *Maisons de ville et de campagne construites à Paris et dans les environs* (1843, in-fol.).

DUVAL (Amaury). Voy. AMAURY-DUVAL.

DUVAL-LE-CAMUS (Jules-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1817, est le fils unique de Pierre Duval-le-Camus, peintre privilégié de la duchesse de Berri, né à Lisieux en 1790 et mort à Saint-Cloud en 1854. Élève de son père, de Delaroche et de Drolling, il a donné, depuis 1842, une série de tableaux qui rappellent le style et la fécondité paternelle, notamment : *Tobie et l'ange*, *le Chasseur perdu*, *les Petits déjeuners de Marly*, *Un des jours heureux de J. J. Rousseau*, *J. J. Rousseau écrivant l'Heloïse* (1846); *l'Heure du berger*, *les Deux chasseurs et l'ours* (1853); *Christ au tombeau*, *Macbeth et les sorcières* (1855); *la Fuite en Egypte*, *Manon Lescaut* (1857); *Poste avancé de routiers* (1859); *Jacques Clément*, *Macbeth chez les sorcières*, *l'Aumône de la mer*, *les Adieux*, *Trois cruches à une fontaine* (1861); *sainte Elisabeth de Hongrie distribuant ses aumônes* (1863), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1845, et la décoration en 1859.

DUVAUX (Antoine-Jules), peintre français, né à Bordeaux, en 1818, a été élève de Charlet et a fourni à presque tous les journaux d'art et d'illustration des dessins, des lithographies et des eaux-fortes. Il a fait en 1860, un voyage en Sicile. Nous citerons, parmi les tableaux qu'il a envoyés aux salons : *Charge des cuirassiers à Valmy* (1848); *Rampan à Monte-Legino* (1849); *Attaque du plateau de la Haie-Sainte* (1850); *Combat de Velisy* (1852), *Épisode de l'assaut de Sébastopol* (1857), ces deux derniers pour les galeries de Versailles; *le Prince Jérôme à l'attaque du château d'Hougoumont* (1859); *Souvenirs de la Sicile* en 1860 et deux aquarelles gouachées : *le Petit écuyer*, *le Retour du marché* (1863); deux aquarelles gouachées : *Eventail*, *Arquebusier du temps de Louis XIII* (1864), etc. Plusieurs de ses toiles ou dessins font partie de collections officielles ou particulières. M. Duvaux a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

DUVEAU (Louis-Jean-Noël), peintre français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), en 1818 étudia sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique; ses deux tableaux les plus remarqués furent *le Lendemain d'une tempête en Bretagne*, et *les Émigrants bretons arrêtés par des républicains* (1846 et 1848). Il a encore exposé : *Assomption de la Vierge* (1842); *saint Malo prêchant* (1845), à l'église d'Aleth; *les Exilées* (1847); *l'Abdication du doge Foscari* (1850); *les Pêcheurs naufragés*, *le Cierge bénit* (1852); *Mort d'Agrippine* (1853), toile qui répondait bien au fameux mot : *ventrem feri*, et fut un des succès du salon; *les Sept péchés capitaux*, *le Berceau vide* (1855); *le Viatique*, *le Droit de passage* (1857); *le Retour du Pardon de Sainte-Anne de la Palud* (1859); *la Mort de Claude* (1863); *une Messe en mer*, 1793 (1864), etc. M. Duveau a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846, une 2ᵉ en 1848, et une médaille en 1864.

DUVERGER (Alexandre-Jacques VÉRON-) jurisconsulte français, né à Paris, vers 1820, reçu docteur en droit dans cette ville, le 2 janvier 1843, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, de 1847 à 1858, et chargé, en cette qualité, du cours d'introduction générale à l'étude du droit, est devenu, à cette dernière date titulaire d'un des cinq cours de Code Napoléon. C'est un des professeurs de l'École de droit dont l'enseignement est le plus suivi.

DUVERGIER (Jean-Baptiste-Marie), jurisconsulte français, né à Bordeaux, le 25 août 1792, étudia le droit à Paris et devint, en 1821, avocat à la Cour royale de cette ville. Il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Bâtonnier de l'ordre des avocats, il eut toujours au palais, grâce à sa science de jurisconsulte, la plus grande autorité. Il a été appelé, en 1855, au conseil d'État. En 1864, il a fait partie de la commission chargée d'examiner les questions pendantes entre le gouvernement égyptien et la compagnie de l'isthme de Suez.

M. Duvergier a été promu officier de la Légion d'honneur.

Ses immenses travaux datent de loin : dès l'année de son arrivée à Paris, il commença avec Guadet et Dufau, à mettre au jour la *Collection des institutions, chartes et lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques*, etc. (1821-1823, 6 vol. in-8). En 1825, il fit paraître les premiers volumes de la *Collection des lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de* 1788 *à* 1824 *inclusivement, par ordre chronologique*, etc. (1824-1828, 24 vol. in-8); 2ᵉ édit. continuant l'ouvrage jusqu'en 1830 : (1834-1838, 30 vol. in-8); la suite forme un vol. par année. On doit en outre à M. Duvergier : *Table générale analytique et raisonnée des lois, décrets, ordonnances, règlements ;* etc., *depuis* 1788 *jusques et y compris* 1830; etc. (1834-1838, 2 vol. in-8) : *de l'Effet rétroactif des lois* (1845, in 8); *le Droit civil français suivant l'ordre du Code ;* etc., *par C. B. M. Toullier* (6ᵉ édit., sans date, 7 vol. in-8), comprenant le texte de l'ouvrage de Toullier, annoté par M. Duvergier, seul auteur de la continuation de cet ouvrage, à partir de l'article 1582 (1835-1843, tomes I-VI, in-8), travail non terminé; *Code de justice militaire pour l'armée de mer* (1859, in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère et française de législation*, à la *Revue de droit français et étranger*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper), homme d'État et publiciste français, né à Rouen le 3 août 1798, est fils de Jean-Marie Duvergier de Hauranne, mort en 1831, député de la Seine-Inférieure depuis 1815, questeur de la Chambre et auteur de plusieurs écrits politiques. Après ses études, il fit un séjour d'un an en Angleterre. Collaborateur du *Globe* avec MM. Guizot et Rémusat, depuis 1824, il y donna, en 1826, des lettres sur les élections anglaises et sur l'Irlande. Il passa ensuite, avec MM. Guizot et Rossi, à la *Revue française* et fit partie de la Société *Aide-toi le ciel t'aidera !* En 1831, il fut élu député de Sancerre (Cher). Il soutint de tout son pouvoir la politique modératrice, inaugurée par C. Périer, vota et appuya de sa parole toutes les mesures et toutes les lois de conservation et de répression, notamment celles de septembre. Son activité et son talent lui donnèrent promptement de l'influence et il fut membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions.

Sous le ministère Molé (15 avril 1837), il fit partie de la fameuse coalition dont il fut, dit-on, l'un des promoteurs. Il en fut, du moins, l'organe dans la presse et à la tribune. Son écrit intitulé : *Des principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838, in-8), qui respirait la plus grande sympathie pour les institutions anglaises, formula nettement la célèbre maxime : « Le roi règne et ne gouverne pas. » En même temps il ressuscitait, avec MM. Guizot et Rossi, la *Revue française*, qui avait disparu après 1830. En 1839, il prit une part très-vive à la discussion de l'Adresse qui amena la dissolution de la Chambre (2 février) et la retraite du ministère (8 mars).

M. Duvergier de Hauranne crut voir, dans l'avénement du cabinet du 1ᵉʳ mars 1840, celui de ses principes; il partagea surtout les idées de M. Thiers dans la question d'Orient. Aussi vit-il avec un grand mécontentement son ancien ami, M. Guizot, prendre, au 29 octobre, la succession du ministre dont il avait été l'ambassadeur, pour suivre une politique toute contraire. Il accusa vivement, dans la *Revue des Deux-Mondes*, cette conduite, et fit au cabinet une rude opposition. Il obtint après deux ans de lutte, en 1845, l'abolition du scrutin secret. En 1846, il traita dans son livre : *De la réforme parlementaire et de la réforme électorale*, cette grande question de la réforme qu'il devait ensuite poser dans la Chambre devant le pays; il la formulait dans un projet qui ne fut pas accepté. Il fut un des chefs de l'agitation réformiste et des banquets. Dans celui qui eut lieu à la Charité-sur-Loire, à l'occasion de sa réélection, en 1847, il porta un toast significatif : « A la souveraineté nationale et au roi constitutionnel, » et ajouta ces paroles qui furent très-remarquées : « Le seul mérite que je revendique, c'est d'avoir compris que le gouvernement représentatif ne pouvait plus être sauvé que par des réformes sérieuses et profondes. » Dans un autre banquet, celui de Rouen, en 1847, il fit contre le pouvoir un discours très-sévère qui eut aussi un grand retentissement.

Après le 24 février, M. Duvergier de Hauranne revint aux idées conservatrices. Élu représentant à la Constituante dans le département du Cher, le troisième sur sept, par 45 000 voix, il fit partie du comité des finances et se rattacha par ses votes et ses discours à la minorité royaliste. Il combattit avec éclat le droit au travail, repoussa le crédit foncier, la diminution de l'impôt du sel; ce fut lui qui proposa l'institution des deux Chambres, et il se prononça pour le vote à la commune. Il ne fut pas renvoyé à la Législative aux élections générales de 1849. Une élection partielle l'y fit rentrer au mois de décembre 1850. Il y fit partie de la majorité monarchique qui, au dernier moment, se sépara de la politique de l'Élysée. Arrêté, lors du coup d'État du 2 décembre, il fut successivement enfermé à Mazas, à Vincennes, enfin à Sainte-Pélagie, dans la même cellule que M. Bixio, jusqu'au 9 janvier 1852. Éloigné alors de France, il lui fut permis d'y rentrer le 7 août de la même année. Depuis 1852 il a travaillé à son *Histoire du gouvernement parlementaire en France* (1857-1862, t. I-V, in-8), avec une *Introduction*.

Les autres écrits de M. Duvergier de Hauranne, à part des vaudevilles de jeunesse : *Un Jaloux comme il y en a peu*, *Un Mariage à Gretna-Green*, *M. Sensible*, se composent de nombreux articles de revues et de journaux, de discours, de rapports, tirés à part et publiés en brochures. Les plus importants sont extraits de la *Revue des Deux-Mondes*, dont il a été longtemps le publiciste ordinaire.

DUVERT (Félix-Auguste), vaudevilliste français, né à Paris, le 13 janvier 1795, s'engagea en 1811 dans les tirailleurs de la jeune garde, et passa dans la cavalerie au 4ᵉ dragons, où il était maréchal-des-logis chef, lors du licenciement de l'armée de la Loire. Il travailla alors dans diverses administrations, tout en ébauchant des vaudevilles, et débuta au Gymnase (8 fevrier 1823) par une petite pièce, *les Frères de lait*, reçue grâce à une note de M. Viennet, membre du comité de lecture, qui prédisait à l'auteur, sans le connaître, une belle carrière théâtrale. Ce fut un premier succès qui fut suivi de bien d'autres au même théâtre, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal. M. Arnal lui doit ses meilleures créations. Ses ouvrages, au nombre de plus de 150, sont restés pour la plupart au répertoire de nos principales scènes. Les principaux collaborateurs de M. Duvert ont été M. Xavier (Saintine) et surtout M. de Lauzanne, qui est devenu son gendre. Chevalier de la Légion d'honneur au mois d'août 1834, il a reçu aussi plusieurs décorations étrangères.

On a surtout de lui : *Heur et malheur* (1831);

Mademoiselle Marguerite (1832); *les Cabinets particuliers* (1832); *Prosper et Vincent* (1833); *un Scandale* (1834); *Renaudin de Caen* (1836); *la Laitière et les deux chasseurs* (1837); *le Mari de la dame de chœurs* (1837); *le Plastron* (1839); *la Famille du fumiste* (1840); *les Intimes* (1840); *la Sœur de Jocrisse* (1840); *l'Omelette fantastique* (1842); *l'Homme blasé* (1843); *Riche d'amour* (1845); *Ce que femme veut* (1847); *le Supplice de Tantale* (1850); *En revenant de Pondichéry, Macaroni d'Italie* (1858), etc., etc.

DUVEYRIER (Anne-Honoré-Joseph), auteur dramatique français, connu au théâtre sous le pseudonyme de *Mélesville*, né à Paris, le 13 novembre 1787, est le fils aîné d'un magistrat mort en 1839, et qui fut sous l'Empire et la Restauration premier président de la cour d'appel de Montpellier. Destiné au barreau, il étudia le droit, fut reçu avocat à la Cour d'appel de Montpellier (1809), se fit remarquer par quelques brillants plaidoyers, et fut nommé substitut du procureur impérial, puis du procureur général. A l'époque de la première Restauration, il donna sa démission, et, au lieu de rentrer au barreau, travailla exclusivement pour le théâtre où l'on avait déjà applaudi sa comédie de *l'Oncle rival* (1811). Mais pour ne point blesser la susceptibilité de son père, il ne prit sur l'affiche que le nom de Mélesville.

M. Duveyrier s'essaya d'abord dans le mélodrame qui était alors fort à la mode, et collabora aux pièces suivantes : *Abenhamet, ou les héros de Grenade* (1815); *Boleslas* et *le Bûcheron écossais* (1816); *Onze heures du soir* (1817); *le Château de Paluzzi, le Proscrit et la Fiancée* (1818); *les Frères invisibles* (1819); etc. Mais il ne tarda pas à renoncer à cette veine et, s'étant associé avec M. Scribe, débutant comme lui, il donna aux scènes de genre, surtout au Gymnase, une soixantaine de pièces remplies de gaieté, de mots heureux et de détails bien observés. A cette collaboration, qui s'est continuée jusqu'en 1845, appartiennent : *les Deux Précepteurs* (1817); *Frontin mari-garçon, la Petite Sœur* (1821); *Mémoires d'un colonel de hussards* (1822); *Valérie* (1823), un des excellents rôles de Mlle Mars, *l'Ambassadeur, la Demoiselle à marier* (1826); *la Chatte métamorphosée en femme* (1827); *Zoé, la Seconde année* (1830); *le Chalet* (1834); *le Lac des fées* (1839), opéra à grand spectacle, etc.

Depuis 1815, M. Duveyrier a composé, seul ou en société avec MM. Brazier, Merle, Carmouche, Bayard, Xavier, au moins 300 pièces de théâtre, dont beaucoup eurent une grande vogue. Nous citerons d'abord les comédies jouées à l'Odéon ou au Théâtre-Français : *les Deux secrets* (1819); *la Petite maison* (1826); *la Séparation* (1830); *la Marquise de Senneterre*, avec son frère, et *le Portrait vivant*, avec M. Léon Laya (1837); *un Vers de Virgile*, en deux actes et en vers (1857); puis, parmi les vaudevilles, genre qu'il a traité avec le plus de bonheur : *l'Incognito* (1816); *la Veille des noces* (1817) *le Tournoi* (1818); *l'Ermite* (1820); *la Famille normande* (1822); *le Précepteur dans l'embarras* (1823); *la Neige* (1824); *le Bourgmestre de Saardam* (1825); *les Paysans* (1826); *Jérôme, le Mariage impossible* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *le Philtre champenois, Jacqueline, le Bouffon du prince* (1831); *le Dernier chapitre, une Affaire d'honneur* (1832); *les Vieux Péchés* (1833), si bien interprétés par M. Bouffé; *Michel Perrin* (1834); *Elle est folle* (1835); *Suzanne* (1837); *le Marquis en gage* (1839); *les Paveurs, le Chevalier de Saint-Georges* (1840); *la Fille de Figaro* (1843); *la Maîtresse de maison* (1845); *Carlo Beati* (1846); *une Fièvre brûlante* (1847); *le Fruit défendu, le Démon familier* (1848); *les Bijoux indiscrets* (1850); *les Rêves de Mathéus* (1852); *la Bataille de la vie* (1853); *un Cerveau fêlé* (1854); *Monsieur Beauminet* (1854); *le Voyage d'Anacharsis* (1856). Enfin, M. Duveyrier a écrit pour l'Opéra-Comique : *la Jeune tante* (1820); *Zampa* (1831); *une Journée de la Fronde* (1833); *la Grande-Duchesse, Sarah* (1836); *la Jeunesse de Charles-Quint* (1841); *le Trompette de M. le prince* (1846); *les Dames capitaines* (1857); etc.

Il a paru sous le nom de DUVEYRIER-MÉLESVILLE, fils : *la Fosse aux ours, Miss Barclay, la Confidente*, etc. (1860, in-18); *Mémoire sur la liberté des théâtres* (1861, in-8), etc.

DUVEYRIER (Charles), littérateur français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 avril 1803. Après avoir terminé ses études au lycée Henri IV, il suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et se fit inscrire au tableau des avocats. En 1828, il écrivit pour l'*Histoire des électeurs de 1789*, ouvrage de son père, une introduction développée et un essai sur le corps électoral selon la Charte. A cette époque, il adopta avec enthousiasme les doctrines de Saint-Simon qui commençaient à se répandre, et prit une part active à la rédaction des principaux journaux de la nouvelle école, *l'Organisateur* (1829-1831) et *le Globe* (1830-1832); il travailla aussi à l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon* (1830, in-8), qui eut plusieurs éditions. Chargé d'une *mission apostolique* en Belgique et en Angleterre, il s'efforça de rallier des adhérents par la fondation de *l'Organisateur belge* (1831). Il fit ensuite partie de la retraite à Ménilmontant; un de ses articles sur le rôle de la femme, imprimé dans *le Globe*, l'amena en compagnie de MM. Enfantin et Michel Chevalier, devant la Cour d'assises, sous l'accusation d'outrage à la morale publique, et le fit condamner à un an de prison.

Lorsqu'il fut libre et que l'école fut dispersée, M. Duveyrier s'adonna au théâtre, à l'exemple de son frère, et composa avec lui des drames et des vaudevilles, entre autres : *Michel Perrin* (1834), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Clifford le Voleur* (1835); *le Toréador* (1839), opéra-comique; *la Meunière de Marly* (1840). Pour le Théâtre-Français, il collaborait à des comédies qui réussirent pleinement : *la Marquise de Senneterre* (1837); *Faute de s'entendre* (1838); *le Comité de bienfaisance* (1839); *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme* (1842), en trois actes, avec M. Scribe. Menant de front la littérature et l'industrie, il écrivait dans *l'Artiste, le Monde, les Débats*, et créait la Société générale des annonces, qui centralisait la publicité des grands journaux. Il fut, en outre, jusqu'en 1845, inspecteur général des prisons. Écarté des affaires par la révolution de 1848, il s'est jeté de nouveau dans le mouvement industriel de l'Empire; en 1855, il a donné avec M. Scribe l'opéra des *Vêpres siciliennes*, et on lui attribue une part dans deux brochures qui ont fait quelque bruit : *Nécessité d'un congrès pour pacifier l'Europe* (1855), et *Pourquoi des propriétaires à Paris?* (1857). Une publication plus importante est *l'Avenir et les Bonaparte* (1864, in-8).

Son fils Henri DUVEYRIER, né vers 1840, s'est fait connaître de bonne heure par ses voyages. Parti de l'Algérie, il a exploré le Sahara pendant deux ans, puis parcouru les contrées limitrophes, et pénétré avec la protection de chefs Touaregs, jusqu'au centre du Soudan. Revenu en France après une absence de trois ans, il a entrepris de publier une *Exploration du Sahara*

(1864, tome I, in-8, avec planches et cartes). Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1862.

DUYSE (Prudent Von), écrivain hollandais, né en 1805, à Dundermonde, a écrit des poésies lyriques et dramatiques tellement nombreuses que sa fécondité est devenue proverbiale dans son pays. Il a contribué puissamment à faire renaître le goût de la langue flamande. Une grande partie de ses œuvres a été l'objet de récompenses de la part des Sociétés littéraires; elles ont été pour la plupart insérées dans les recueils intitulés : *Letteroefeningen* et *Nederduytshe Jarrboekje*. En ces derniers temps, l'institut des Pays-Bas lui a décerné un prix pour son *Mémoire sur l'histoire de la poésie nationale depuis le* xv*e siècle*. On a aussi de lui des vers en langue française.

DUZ-OGHLOU [Fils du Juste], famille arménienne catholique de Constantinople, puissante par son crédit et ses richesses, qui tire son origine d'un orfèvre allemand émigré en Turquie au commencement du XVIIe siècle. En 1783, elle avait pour chef un homme distingué comme industriel et comme économiste, Ohannès (Jean) Duz, surnommé *Tchèlebi*, que la confiance du sultan Abdul-Hamed investit de la charge de directeur de monnaie (*zerpanè emini*) et de joaillier en chef de la couronne. Il laissa de nombreux enfants qui périrent pour la plupart dans la violente persécution allumée, en 1812, par la cupidité de Halet-effendi, favori de Mahmoud.

Duz (Boghos), sixième fils de Ohannès, joaillier en chef de la couronne, né en 1797, à Constantinople, fut enveloppé dans la disgrâce de sa famille, en 1819, et, en 1828, lors de la persécution religieuse exercée contre les Arméniens catholiques, exilé tour à tour à Cesarée et à Kutahia. Il revint à Constantinople en 1833, et reçut en 1839, par firman du sultan Abdul-Medjid, la charge qu'il occupa depuis. M. Boghos Duz a le titre de fonctionnaire civil du premier rang (2e classe), et il a été élevé, en 1855, à la dignité de bey. Décoré du Nichan-Iftihar, de l'ordre du Mérite personnel et Medjidié, il est officier de la Légion d'honneur depuis 1853.

Duz (Mihran), neveu du précédent, directeur de l'hôtel des monnaies de Constantinople, né à Kouron-Tchesmé sur le Bosphore, en 1817, eut pour père Duz Serkis, joaillier en chef de la couronne sous le sultan Mahmoud, et décapité en 1819. Après avoir fait la majeure partie de ses études à Paris (1832-38), il revint à Constantinople vers la fin du règne de Mahmoud, et fut nommé bientôt membre du conseil des mines, puis directeur du matériel de la fabrication des monnaies (1842-44). Appelé, en 1847, à succéder à son oncle, Jacques Duz, comme directeur général de l'hôtel des monnaies, il y introduisit de notables améliorations, et le mit bientôt en état de soutenir la concurrence avec les meilleurs établissements du même genre en Europe. A l'Exposition de Londres, en 1851, les produits de la monnaie de Constantinople furent remarqués et valurent à l'habile directeur une grande médaille de bronze. Fonctionnaire du premier rang (2e classe), élevé en 1855 à la dignité de bey, M. Mirhan Duz a été décoré des divers ordres de la Turquie.

En exécution du hatti-humaïoun du 18 février 1856, M. Mihran Duz a été choisi pour représenter ses coreligionnaires au grand conseil d'État et de justice. Il a doté la communauté arméno-catholique de Constantinople de plusieurs établissements utiles, notamment d'un institut national pour l'éducation des filles, dit institut de Sainte-Marie.

DWERNICKI (Joseph), général polonais, né à Varsovie, le 14 mars 1779, servit d'abord dans la légion polonaise, sous les ordres de Poniatowski, puis se retira du service et n'y rentra qu'en 1809 à la tête d'un corps de volontaires formé en Podolie. Il se distingua au passage du Dniester, et fut nommé, lors de la campagne de 1812, chef d'escadron au 15e de lanciers. Son courage, dans le désastre de la Bérésina, lui valut le grade de colonel du même régiment; après la bataille de Leipsick, il devint officier de la Légion d'honneur. En 1814, il fit plusieurs charges brillantes, une entre autres à la barrière de Pantin.

De retour en Pologne, il se mit au service de l'empereur Alexandre, roi de Pologne, qui le nomma colonel du 2e de lanciers. Il devint général de brigade, par ancienneté, lors du couronnement de l'empereur Nicolas. Mais, après la révolution de 1830, il abandonna le service de la Russie, pour se mettre à la disposition du gouvernement national. Il réorganisa la troisième division de cavalerie, se mit à la tête d'un corps de cinq mille hommes, battit les Russes en plusieurs rencontres et les rejeta un instant au delà de la Vistule : puis il passa en Volhynie pour soulever le pays et organiser la résistance. Après plusieurs combats heureux, il fut enveloppé par les forces décuples des généraux Rüdiger et Kranowski et dut chercher une retraite à travers le territoire autrichien. Mais il fut arrêté par les troupes du pays et forcé de déposer les armes. Tous ses soldats parvinrent à rentrer en Pologne, pour prendre part aux dernières luttes. Pour lui, il attendit les ordres de Vienne qui l'envoyèrent comme prisonnier de guerre en Hongrie. Il fut mis en liberté l'année suivante (1832) et se retira en France, puis en Angleterre.

M. Dwernicki, mêlé aux mouvements et tentatives de l'émigration polonaise, fut président du comité polonais et ensuite de la confédération qui eut son siége à Paris et à Londres. En 1837, il répondit à une brochure publiée à Bruxelles, et qui attaquait vivement ses opérations militaires en Volhynie. Vers la même époque, il s'est marié avec une Française, Mlle Brock, la fille du peintre de ce nom, qu'il a emmenée à Lemberg, en 1848. A cette dernière date, le gouvernement insurrectionnel de Milan lui offrit, lors de l'expulsion momantanée des Autrichiens, le commandement en chef des troupes de Lombardie. M. Dwernicki le refusa pour rentrer en Pologne.

DYCE (Alexandre), éditeur et savant écossais, né à Édimbourg, le 30 juin 1797, fils d'un officier général au service de la Compagnie des Indes orientales, fit ses études à Édimbourg et les compléta au collége d'Exeter, à Oxford. Il entra dans les ordres vers 1821, administra tour à tour les paroisses de Lantegloss (Cornouailles) et de Nayland (Suffolk), et s'établit définitivement à Londres en 1827.

M. Dyce débuta dans la carrière des lettres par des *Morceaux choisis* (Select translations), traduits du grec de Quintus de Smyrne. Ensuite il entreprit une collection complète de l'ancienne littérature anglaise, avec notes grammaticales et critiques, et biographie des auteurs. C'est ainsi que parurent les *Chefs-d'œuvre poétiques des dames anglaises* (Specimens of the british poetesses), puis les œuvres poétiques et dramatiques de *Collins* (2 vol.); de *Georges Peele* (3 vol.); de *Robert Green* (2 vol.); de *Webster* (4 vol.), de *Thomas Middleton* (5 vol.); de *Beaumont* et *Fletcher* (1843-1845, 11 vol.); de *Marlowe* (1849, 3 vol.); de *Shirley* (6 vol.), édition que Gifford avait laissée incomplète; de *John*

Skelton (2 vol.); de *Wotton* et *Drayton;* les œuvres philosophiques de *Bentley* (3 vol.); etc. Ces éditions sont fort estimées en Angleterre.

Pour la collection de Pickering (*Aldine poets*), M. Dyce a préparé plusieurs éditions, entre autres celles de Pope, Collins, Beattie, Akenside, dont il a également écrit la vie; il a fait paraître pour la *Camden society* dont il a été membre, le *Nin-Day's Wonder* de Kemp, et pour la *Shakspeare society*, des vieilles tragédies de *Timon* et de *sire Thomas More*, où Shakspeare a puisé le sujet de deux de ses pièces. En 1840, il fonda, avec MM. Collier, Halliwell et Wright, la *Percy society*, qui avait pour objet la publication des ballades et comédies anciennes. Il donna à cette époque les *Specimens of british sonnets* (Sonnets choisis); les *Poésies de Wotton* (1846); *les Femmes d'Alington*, de Porter, etc.

M. Dyce a encore traduit les fragments poétiques recueillis par Athénée. Mais ses principaux travaux sont sur Shakspeare : après l'avoir biographié et commenté plusieurs fois, il a commencé, en 1852, une édition complète de ses *OEuvres*, en 6 vol. Celle qu'ont donnée MM. Collier et Ch. Knight a été vivement critiquée par lui, en 1844, dans ses *Remarks*, et depuis dans *A few notes* (Observations sur Shakspeare). En 1856, il a édité un volume anonyme de *Souvenirs sur le poëte Samuel Rogers* (Recollections of the table-talk of S. Rogers).

DYCE (William), peintre anglais, né en Écosse, vers 1800, fit ses études à l'Académie d'Édimbourg, qui le choisit en 1827 pour associé, et débuta par des portraits. Sa première composition, *Bacchus nourri par les Nymphes* (1827), sujet déjà traité par Howard, lui attira beaucoup d'éloges. Bientôt il vint se fixer à Londres et prit part aux expositions de l'Académie royale, auxquelles il envoya, de 1831 à 1838, *la Descente de Vénus* et une *Sainte-Famille*, et en 1839, *saint Dunstan séparant Edwy et Elgive*, dont il a exécuté plus tard une copie plus achevée. Nommé alors directeur de l'école de dessin qu'on venait d'établir à Somerset-House, il résigna ces fonctions en 1842.

Lorsqu'on mit au concours la décoration intérieure du nouveau Parlement, M. Dyce révéla son talent sous un nouveau jour; ses cartons, inspirés par l'étude approfondie des maîtres italiens du XVe siècle, furent approuvés, et on lui confia deux grandes fresques, *la Consécration de l'archevêque Parker dans la chapelle de Lambeth* (1844), et *le Baptême d'Ethelbert* (1845). Ce fut alors qu'il fut chargé par le prince Albert de décorer ses appartements d'été à Buckingham palace.

Cet artiste, dont les productions sont rares, a encore fourni aux expositions de l'Académie : *la Vierge et l'enfant Jésus* (1846), *Omnia vanitas* (1849); *le Roi Lear dans la tempête* (1851). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *l'Entretien de Jacob et de Rachel*, et *Joast lançant la flèche de la délivrance*. M. Dyce a été élu associé de l'Académie royale de Londres en 1845 et membre titulaire en 1848.

DYHRN (Conrad-Adolphe comte DE), homme politique prussien, né à Reesewitz, le 21 novembre 1803, d'une ancienne famille de Silésie, est fils d'Ernest Dyhrn, mort en 1842, chancelier de Prusse et gouverneur général de la province de Silésie. Ayant terminé ses études à l'université de Berlin, il vint à Paris en 1827, séjourna trois ans en France et en Italie, et retourna en Silésie où il s'occupa d'économie rurale, et rédigea les mémoires de la Société économique d'Ols. Il fut nommé, en 1842, secrétaire général, et, en 1843, vice-président de la Société centrale économique de Silésie. Après la mort de son père, il fut élu membre de la diète de la province, s'attacha au parti libéral, et ne fut pas réélu à la diète de 1845. L'année suivante il fut nommé député suppléant de la noblesse, et, en 1847, il obtint une place et une voix à la diète générale, dans l'ordre des seigneurs, où il montra le même libéralisme par ses votes et sa conduite. Il voulait que la Prusse et l'Allemagne du Nord prissent en face de l'Autriche un rôle libéral, qui rallierait toute l'Allemagne.

Après les journées de mars 1848, il se rangea, dans la seconde Chambre des états généraux, parmi les membres influents du parti constitutionnel. Le comité général des trois ordres l'élut à l'Assemblée nationale de Francfort, et ce choix fut confirmé par deux élections spéciales dans la province de Silésie. Le comte de Dyhrn s'y montra plus allemand que prussien et soutint aussi l'union allemande dans les *Feuilles libres* (Freie Blaetter) de la ville d'Ols. En janvier 1849, les cercles de Posen et de Brieg l'ayant élu à la première Chambre prussienne, il y continua cette opposition. Après la dissolution de la première Chambre, il fut envoyé à la seconde par un collége électoral de la ville de Breslau. Il y eut surtout une grande influence lors de la révision de la constitution, et combattit énergiquement le projet d'établissement de la pairie, à la place de laquelle il proposait une Chambre nommée par les provinces. Il fit aussi partie du comité d'Erfurt où il lutta vainement contre les progrès de l'anarchie. Il prit encore part pendant deux années (1850-1852), comme membre de l'extrême gauche, aux délibérations de la seconde Chambre prussienne. Dans toutes ces assemblées, il se plaça parmi les principaux orateurs politiques de son pays. M. le comte de Dyhrn avait dans sa première jeunesse obtenu, comme poëte, une certaine réputation en publiant une tragédie intitulée : *la Mort de Conradin* (Conradin's Tod).

DYNEVOR (Georges RICE RICE-TREVOR, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1795, appartient à une famille élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Rice-Trevor, il étudia à l'université d'Oxford, qui lui conféra le diplôme de docteur en droit, et entra en 1830 à la Chambre des Communes pour le Carmathenshire. Ce comté lui renouvela son mandat pendant vingt-deux ans, malgré son opposition à la réforme électorale et à l'introduction libre des blés étrangers. Il porta les mêmes principes de torysme à la Chambre des Lords où il prit la place de son père en 1852. A la même date, il fut nommé aide de camp de la reine avec rang de colonel. N'ayant pas d'enfants mâles de la fille du général Ch. Fitz Roy, qu'il a épousée en 1824, il a pour héritier de sa pairie son cousin, le révérend Francis William RICE, né en 1804, et vicaire de Fairford (Gloucester).

DZIALYNSKI (Titus, comte), historien et patriote polonais, né à Posen, en 1797, d'une ancienne famille du pays, fit ses études classiques à Berlin, et après que Napoléon eut créé le grand-duché de Varsovie, suivit à Paris son père, devenu sénateur et ambassadeur. De retour dans sa patrie en 1812, il fréquenta, à Prague, les cours de l'École polytechnique. Ingénieur habile, il fut employé à la régularisation du cours du Danube, de l'Elbe et de la Moldau.

En 1820, M. Dzialynski retourna en Pologne, et s'occupa de collectionner les précieuses ar-

chives de sa famille, les papiers entre autres des Lekzinski dont il descend par les femmes. Il conçut à ce propos l'idée de fonder une bibliothèque et d'amasser des matériaux pour servir à l'histoire nationale : il visita les bibliothèques des cloîtres de Pologne, parcourut la Suède, le Danemark, la Bohême, l'Allemagne et la France, et acquit ainsi un premier fonds qui s'augmenta bientôt de l'achat des riches bibliothèques Kwiatkowski, Lukaszewitsch et Oginski.

A la première nouvelle de la révolution de 1830, il courut à Varsovie, entra, comme volontaire, dans la légion de Posen et servit comme adjudant sous le général Skrzynecki. Après la défaite des Polonais, il se retira en Galice, dans la partie de ses biens qui n'avait pas été confisquée. Il en recouvra du reste la totalité en 1840, et devint alors député à la diète provinciale du pays. Les événements de 1848 le rappelèrent au souvenir de ses compatriotes. Il fut le seul représentant polonais à l'Assemblée d'Erfurt. Il protesta vainement contre les traités de 1815. Rentré dans la vie privée, M. Dzialynsky continua de se livrer aux études historiques. — Il est mort le 12 avril 1861. Il était beau-frère du comte André Zamoyski.

On a de lui : une *Histoire du roi Michel*, *les Actes mémorables de Kiliuski*, et surtout deux ouvrages spéciaux : *Liber geneseos illustris familiæ Schidlorieciorum*, et *Acta tomiciana*.

DZIERZON (Jean), naturaliste et apiculteur allemand, né le 16 janvier 1811, à Lotzkowitz, en Silésie, étudia la théologie et devint, en 1835, curé d'une petite paroisse en Silésie, appelée Karlsmarkt, d'où il n'est plus sorti. Fils d'un cultivateur, M. Dzierzon s'était plu dès sa jeunesse, à observer les abeilles, qui devinrent l'objet exclusif des études de toute sa vie. On cite de curieuses découvertes obtenues par ses recherches. Ses compatriotes lui doivent l'introduction des abeilles italiennes, supérieures aux espèces communes de l'Allemagne.

M. Dzierzon, qui a donné son nom à une méthode d'apiculture nouvelle, en a exposé tous les procédés, sur la demande expresse du gouvernement prussien, dans un ouvrage intitulé : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Theorie und Praxis des neuen Bienenfreundes; Breslau 1848, 2ᵉ édit.; Schweidnitz, 1850-1852). Il a inséré plusieurs articles dans le *Journal de Frauendorf* (Frauendorfer Blaetter) et dans la *Gazette des abeilles* (Deutsche Bienenzeitung). En 1854, M. Dzierzon a fondé lui-même une revue mensuelle, intitulée : *l'Ami des abeilles de Silésie* (Bienenfreund aus Schlesien; Brieg, in-4), où il rend compte de ses propres expériences.

E

EASTLAKE (sir Charles LOCK), célèbre peintre anglais, est né en 1793, à Plymouth, où son père tenait un office d'avoué. En sortant des colléges de Plymouth et de Charterhouse, il vint à Londres étudier la peinture sous la direction de Fuseli; son premier tableau d'histoire, *la Fille de Jaïre ressuscitée*, obtint le suffrage des amateurs du temps, qui en 1814, envoyèrent l'artiste à Paris pour prendre des copies de maîtres. En 1817, il fit le voyage d'Italie, étudiant de préférence les procédés de l'école vénitienne; puis, après une excursion en Grèce (1819), faite en compagnie de l'architecte Barry, il revint à Rome et y passa plusieurs années. M. Eastlake débuta aux expositions de l'Académie royale, en 1823, par des *Vues du pont et du château Saint-Ange*, *du Colisée* et *de Saint-Pierre*.

Ses scènes de genre, empruntées à la campagne romaine : *la Femme d'un brigand défendant son mari blessé*, une *Jeune fille d'Albano conduisant une femme aveugle à la messe* (1825), eurent beaucoup de succès. On goûta moins la composition historique du *Spartiate Isadas s'élançant au combat* (1827), mais ses *Pèlerins en vue de la ville sainte* (1828) passèrent pour une des meilleures toiles de l'école anglaise moderne. Élu membre de l'Académie, en 1830, il revint au genre semi-historique, et exposa : une *Famille de paysans tombés aux mains des bandits*, une *Héloïse*, dans ce genre de peinture qui rappelle le Pérugin, *Gaston de Foy*, *l'Arabe et sa captive*, et une série de charmants sujets inspirés par son voyage en Grèce, comme une *Grecque en costume national*, des *Grecs fugitifs* (1833), etc.

Toutes ces productions témoignent chez cet artiste d'une véritable entente de la composition et du sentiment de la couleur, qualités encore mieux appréciées dans *le Rêve*, d'après lord Byron, l'*Enfer du désespoir*, *une Allégorie*, d'après Spencer. Parmi ses sujets religieux, on mentionne avec éloge *le Christ bénissant les petits enfants*, *le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Agar et Ismaël*, qui rappelle, avec plus d'éclat, la manière du peintre français Ary Scheffer. En 1841, le prince Albert, qui le protégeait, le fit envoyer à Munich pour y étudier la peinture à fresque. A son retour, il entreprit avec sept artistes allemands qu'il avait ramenés, la décoration du nouveau palais destiné au Parlement.

M. Eastlake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, quatre toiles qui dataient de loin déjà, ce sont : *les Pèlerins*, *le Spartiate Isadas*, *la Sregliarina* et *François de Carrare s'échappant de Milan avec sa femme*. Il reçut alors la croix de la Légion d'honneur.

On lui doit aussi plusieurs ouvrages utiles sur l'art, entre autres une traduction de la *Théorie des couleurs* de Gœthe et les écrits suivants : *Matériaux pour servir à l'histoire de la peinture à l'huile* (Materials for a history of oil painting, 1847); *de la Littérature des beaux-arts* (Contributions towards the literature of the fine Arts, 1848); une édition annotée du *Manuel de peinture* de Kugler (1853, 3ᵉ édit.).

Les honneurs de toute sorte n'ont pas manqué au peintre favori de la cour. Nommé conservateur de la *National Gallery* en 1843, il a résigné ces fonctions en 1847, pour reprendre, en 1855, celles de directeur, dont le traitement a été porté de 200 à 1000 livres (25 000 francs). En outre, il est devenu chevalier à vie (*Knight bachelor*) à l'occasion de son élection à la présidence de l'Académie royale (novembre 1850).

EASTLAKE (Élisabeth RIGBY, lady), femme du précédent, née vers 1816, a écrit avant son mariage deux ouvrages qui ont eu beaucoup de succès dans le *high life* de Londres : *Lettres de la Baltique* (Letters from the shores of the Baltic, 1841), relation d'une visite faite à une de ses sœurs qui avait épousé un noble russe de la Courlande, et *Contes livoniens* (1846), trois nouvelles qui avaient déjà été publiées séparément.

Lady Eastlake a donné à la *Quarterly-Review* des articles sur le costume et la conversation à notre époque, réimprimés dans une des collections de Murray (*Home Library*).

EASTWICK (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield, dans le Berkshire, en 1814, fut élevé à l'École de Charter-house et à Oxford, et commença de bonne heure l'étude des langues de l'Inde. Étant entré comme cadet d'infanterie au service de la Compagnie, il passa à Bombay, en 1836, l'examen d'interprète pour l'hindoustani et l'hindi de la façon la plus brillante, et devint successivement interprète pour le marathi, le persan, le gujarathi et le kanarese. Il reçut une récompense de 1000 roupies pour être devenu interprète en cinq langues.

Ses connaissances des mœurs et des dialectes de l'Inde le firent appeler à divers postes. En 1839, il fut nommé agent politique adjoint à Kathawar et au Sindh supérieur. En 1842, il accompagna à Nankin sir Henri Pottinger. Professeur d'hindoustani et de jelugu dans le collége de la Compagnie à Heuleybury, depuis 1845, il en devint le bibliothécaire en 1850. M. Eastwick est devenu membre d'un grand nombre de Sociétés savantes de l'Angleterre et du continent.

On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons: *Rapport sur la famille des émirs de Khairpur dans le Sindh supérieur*; etc. (*Documents parlementaires*, juillet 1840); *Vocabulaire du langage sindhi* (*Journal asiatique* du Bengale, 1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sind supérieur* (*Journal asiatique* de Bombay, avril 1843); *Grammaire hindoustani* (1847); *Dry leaves from young Egypt* (1849; 3e édit., 1851); etc.

M. Eastwick a en outre traduit un certain nombre d'écrits orientaux, notamment: *Zartasht Namah* (Histoire de Zoroastre); pour la *Religion des Parsis* du docteur Wilson; *Bagh o Bahar* (1852, avec *Réponse aux critiques du professeur Forbes*); *Culistân* (1852); etc., et publié plusieurs textes: *Gulistân di Sadi*, *Prem Sagar* (1851, avec vocabulaire hindi et traduction); les *Mémoires* de Par-Ibrahim Khân (1852), etc.

On lui doit aussi la traduction de l'ouvrage allemand *Abfall der Vereinigten Niederlande* (London, 1846, Standard Library), et celle de la *Grammaire comparée* de Bopp.

EBERS (Émile), peintre allemand, né à Breslau, le 14 décembre 1807, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Il a emprunté ses principaux sujets à la vie maritime, et a, en outre, traité divers épisodes de la vie militaire et de la vie des champs. Sa peinture se distingue par l'esprit et le comique de certaines situations. On cite surtout: *les Contrebandiers surpris par les douaniers dans un cabaret; les Contrebandiers en famille;* une *Émeute réprimée dans une petite ville par les gendarmes; Scène de bivouac; Hussards prussiens malmenant une famille de paysans français*, et divers autres toiles qui représentent la lutte des gens hors la loi, brigands ou contrebandiers, paysans qui refusent de payer l'impôt, étudiants en goguette, etc., contre la police et les gendarmes; puis, dans un autre genre: *une Dame sauvée d'un naufrage; Saint Goor prêchant l'évangile aux pêcheurs du Rhin*, etc.

EBERWEIN (Charles), compositeur allemand, né à Weimar, en 1784, et frère puîné d'un autre compositeur très-distingué, mort en 1831, se fit d'abord connaître comme violoniste et chef d'orchestre. Parmi ses compositions, on cite plusieurs opéras, dont trois ont obtenu un grand succès à Weimar: *l'Inspection de l'armée* (die Heerschau); *le Comte de Gleichen* et *Léonore*, ce dernier d'après le beau drame de Holtei. Il a aussi écrit des entr'actes pour des drames, l'ouverture de la *Proserpine* de Gœthe; des cantates, entre autres *l'Adoration* et *la Mort du Sauveur;* etc. M. Eberwein a été chef d'orchestre au théâtre de Weimar, de 1834 à 1856, et est venu à Paris dans cette dernière année. Sa femme a été longtemps attachée comme cantatrice à l'Opéra de Weimar; elle jouait surtout avec succès les rôles de dona Anna de *Don Juan*, et de Léonore de *Fidelio*.

ÉBLÉ (Charles), général français, né en 1799, est neveu du général comte Éblé, qui sauva une partie de l'armée par la construction des ponts de la Bérésina et qui succomba, le 31 décembre 1812, aux fatigues éprouvées dans cette campagne. Élève de l'École polytechnique (1818), il adopta la même arme que son oncle, et entra en 1820 à l'École d'application de Metz. Il fit partie de l'expédition d'Alger et y gagna les épaulettes de capitaine. Quelque temps après, il fut choisi à cause de ses connaissances spéciales pour être le précepteur militaire du jeune duc de Montpensier, que le roi destinait à l'artillerie. Nommé chef d'escadron en 1843, il était colonel directeur d'artillerie à Metz, lorsqu'un décret du 11 octobre 1854 le promut au grade de général de brigade; il fut en même temps appelé au commandement de l'École polytechnique. Il a été fait général de division le 15 août 1860. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu commandeur.

ÉBRARD (Jean-Henri-Auguste), théologien protestant allemand, né le 18 janvier 1818 à Erlangen, où son père était pasteur d'une colonie de Français réformés, étudia dans cette ville et à Berlin, fut agrégé en 1842 à l'université d'Erlangen, obtint en 1844 la chaire de théologie à Zurich, puis à Erlangen, et devint conseiller du consistoire à Spire.

Parmi ses ouvrages, dont on loue à la fois l'érudition et le style, on remarque: *Critique de l'histoire évangélique* (Kritik der evangelischen Geschichte; Francfort, 1842; 2e édit., 1850); *Essai d'une liturgique* (Versuch einer Liturgik; ibid., 1843); *l'Essence divine-humaine du christianisme* (die Gottmenschlichkeit des Christenthums; Zurich, 1844); *le Luthéranisme en Bavière* (das Lutherthum in Baiern; Berlin, 1844); *l'Évangile de saint Jean* (Zurich, 1845); *le Dogme de la sainte Cène et son histoire* (das Dogma vom heiligen Abendmahl und seine Geschichte, Francfort, 1845-1846, 2 vol.); *des Rapports de la dogmatique réformée avec le déterminisme* (das Verhaeltniss der reformirten Dogmatik zum Determinismus; Zurich, 1849); *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik; Kœnigsberg, 1851-1852, 2 vol.); *Leçons de théologie pratique* (Vorlesungen über praktische Theologie; Kœnigsberg, 1852), etc.

On a en outre de ce théologien un grand nombre de *Sermons*, dont un recueil a paru sous le titre de: *la Parole du salut* (das Wort vom Heil; Zurich, 1849). A Zurich, il a publié une revue théologique: *l'Avenir de l'Église* (die Zukunft der Kirche, 1845-1847). Depuis 1851, il rédige avec Ball et Treviranus le *Journal de l'Église réformée* (Reformirte Kirchenzeitung).

EBRINGTON (Hugues, vicomte). Voy. FORTESCUE.

ECKSTEIN (Ferdinand-Frédéric, baron D'),

publiciste français, né à Altona (Danemark), en septembre 1790, de parents israélites, embrassa la religion luthérienne à dix-sept ans, et se convertit ensuite au catholicisme pendant un séjour prolongé qu'il fit à Rome. Après avoir étudié aux universités de Gœttingue et d'Heidelberg, et pris une part active aux mouvements secrets des associations allemandes, il s'enrôla dans le corps franc de Lutzow, y fit contre la France les campagnes de 1813 et 1814 et le quitta pour entrer, par la protection du baron Van Capellen, au service des Pays-Bas. Il exerçait à Gand les fonctions de directeur de police à l'époque où Louis XVIII vint y chercher un asile. Rentré en France, le roi le nomma commissaire général de police à Marseille, puis inspecteur général au ministère de la police (1818). A peu de temps de là, il reçut le titre de baron pour les services qu'il avait rendus à la légitimité, et fut ataché, comme historiographe, au département des affaires étrangères; il conserva cette position jusqu'à la révolution de 1830.

Sous la Restauration, M. d'Eckstein fut un des rédacteurs assidus du *Drapeau blanc* et de *la Quotidienne*. Il fonda, en 1826, une revue indépendante, *le Catholique*. Après 1830, il fournit une série d'articles à *l'Avenir*. Pendant de longues années, il s'est chargé, pour *la Gazette d'Augsbourg*, d'une correspondance politique où il passait en revue avec une certaine vivacité les hommes et les choses de notre époque. Indianiste distingué et très-familier avec la littérature des Vedas, M. d'Eckstein s'est beaucoup occupé de la mythologie primitive et des origines de l'humanité, sur lesquelles il se proposait de publier un grand ouvrage; il a écrit de nombreux articles pour le *Journal asiatique*, la *Revue indépendante*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Athenæum*, la *Revue archéologique* et surtout *le Correspondant*.

On a en outre de lui : *Des Jésuites* (1827, in-8); *De l'état actuel des affaires* (1828, in-8); *De l'Europe* (1836, in-8); *les Éléments de la vie sociale et politique dans la tribu pastorale* (1855, in-8); *Des sources de l'opinion publique en Europe* (1857); un résumé des *Voyages du docteur David Livingstone* (1859), etc. — M. d'Eckstein est mort en novembre 1861.

EDHEM-pacha, homme politique ottoman, né vers 1823, est un des premiers, parmi ses compatriotes, qui aient été envoyés en France pour y faire leurs études. Il fut amené à Paris, en 1831, par M. Amédée Jaubert, avec quatre autres enfants d'origine circassienne, et placé dans l'institution Barbet. De 1835 à 1838, il suivit, comme externe, les cours de l'Ecole des mines et fit, durant cet intervalle, diverses excursions en France, en Suisse et en Allemagne, pour l'étude de l'exploitation des mines. De retour à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine, exécuta divers travaux topographiques qui lui valurent successivement les grades de chef de bataillon, de lieutenant-colonel et de colonel, et fut nommé membre du conseil des mines lors de sa formation. En 1849, le sultan l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A partir de cette époque, sa faveur crût rapidement; il devint, dans un court espace de temps, général de brigade, puis général de division, et chef de la maison militaire du sultan, qu'il accompagna dans son voyage en Asie Mineure dans le courant de 1850. En 1854, il se rendit en Serbie comme commissaire de la Porte chargé de présenter au prince Alexandre Karageorgevitz le hatti-chérif confirmant les immunités de la Serbie. Démis sans cause apparente, vers le milieu de 1856, des fonctions qu'il occupait au palais, il ne tarda pas à être nommé membre du conseil du tanzimat, puis ministre des affaires étrangères en remplacement d'Aali-pacha, avec le grade de muchir. Edhem-pacha ne garda qu'un an ce poste auquel il avait été appelé par le crédit de Reschid-pacha, dont il suivait la politique.

EDWARDS (Henri-Milne), savant français, d'origine belge, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bruges, le 23 octobre 1800, et frère du médecin économiste William-Frédéric Edwards, mort en 1849, étudia lui-même la médecine à Paris. Reçu docteur en juillet 1823, il se tourna vers les sciences, professa d'abord l'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis fut chargé (1841) du même cours au Museum et à la Faculté des sciences, dont il est devenu le doyen. En 1862 (28 mai), il a été nommé au Museum professeur de zoologie, en remplacement d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Admis, en 1838, à l'Académie des sciences (section d'anatomie et de zoologie), comme successeur de Cuvier, il a été élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854. Officier de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu commandeur le 13 août 1861.

On a de M. Milne-Edwards : *Recherches anatomiques sur les crustacés* (1828), couronné par l'Académie des sciences; *Manuel de matière médicale* (1832); *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux* (4e édit., 1840, in-32); *Cahiers d'histoire naturelle* (1834), avec M. Achille Comte; *Éléments de zoologie* (1834-1835, 4 parties), réédités sous le titre de *Cours élémentaire de zoologie* (1851, in-12, 418 figures); *Histoire naturelle des crustacés ou suites à Buffon* (1837-1841, 3 vol. in-8); *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1855-1860, tom. I-V); etc. On lui doit en outre la réédition de l'*Histoire naturelle des non vertébrés* de J. B. de Lamarck (1836-1845, 11 vol. in-8), et des articles fournis aux recueils et dictionnaires spéciaux.

EDWARDES (sir Herbert-Benjamin), officier anglais, né le 17 janvier 1820 au village de Frodesley (comté de Salop), où son père était recteur, fut élevé au collége du Roi, à Londres; il obtint un brevet d'officier dans l'armée des Indes (1840), devint aide de camp du général Gough (1845), et prit part, lors de la guerre des Sikhs, aux batailles de Moudki, où il fut gravement blessé, et de Sobraon. Il fut ensuite adjoint à la Commission chargée d'organiser les territoires conquis au delà du Sutledje, et attaché en 1847 au résident de Lahore. Surpris, au mois d'avril 1848, par l'insurrection soudaine du Moultân, il réunit en hâte un régiment de soldats indigènes et, malgré son infériorité numérique, tint la campagne pendant quatre mois jusqu'à l'arrivée des troupes régulières. Après avoir occupé le plus d'espace possible en pays ennemi, afin de paralyser, par des attaques isolées, les progrès de l'insurrection, il appela à son aide les tribus musulmanes, dont les bandes irrégulières rendirent les plus grands services, et les opposa partout aux Sikhs, leurs ennemis naturels. A la tête de cette petite armée de plusieurs milliers d'hommes, qu'il commanda en sa qualité d'unique officier européen, il livra au chef des rebelles, Moulrâdje, deux combats vivement disputés à Keneiri (18 juin) et à Sadousam (1er juillet). Il déploya durant cette héroïque campagne une rare fécondité de ressources.

Ayant remis, le 18 août, son commandement au général Whish, il seconda les opérations de l'armée régulière, et assista aux batailles de Chi-

lanliwallah et de Goudjerate. En 1849, il fut promu au grade de major et décoré, par décret extraordinaire, de l'ordre du Bain. L'année suivante, il passa quelques mois en Angleterre, où il fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Après l'annexion du Punjaub, il continua à servir dans l'administration civile, et il était commissaire de Peshâwur lors de l'insurrection de 1857. Il se distingua encore, et reçut en récompense le brevet de lieutenant-colonel et le titre de commandeur de l'ordre du Bain. Promu colonel dans l'armée indienne en 1860, il a été nommé, en 1861, commissaire des États en deçà de Satley. Marié, en 1850, à miss Sidney, il n'a pas eu d'enfants. On a de lui : *A year on the Punjaub frontier.*

EFFINGHAM (Henry HOWARD, 2ᵉ comte D'), pair d'Angleterre, né en 1806, à Southampton, appartient à une branche de la maison ducale de Norfolk, élevée en 1554 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Howard, il fit ses études à l'École d'Harrow, et entra, en juillet 1841, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shaftesbury, qu'il continua de représenter jusqu'en 1845. A cette époque, il prit à la Chambre haute la place de son père, général distingué qui avait été créé comte d'Effingham en 1837. Il est attaché au parti libéral. Il a été nommé député-lieutenant de Wilts en 1845 et du cercle occidental d'York en 1853. De son mariage avec la fille du général sir G. Drummond (1832), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Henry, baron HOWARD, est né en 1837.

EGG (Auguste), peintre anglais, né à Londres vers 1812, fit son premier envoi aux expositions de l'Académie royale en 1838. Dix ans après, il fut reçu parmi ses membres. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *le Diable boiteux*, *la Victime*, *Gil Blas et Camille échangeant leur anneau* (1844); trois scènes tirées de Le Sage; *la reine Élisabeth s'aperçoit qu'elle n'est plus jeune* (1848); *Henriette d'Angleterre secourue par le cardinal de Retz* (1849); *Première entrevue de Pierre le Grand avec Catherine* (1850); *Buckingham rebuté* (1854); ces trois dernières toiles, qui comptent parmi les plus estimées de cet artiste, ont figuré à l'Exposition de Paris, en 1855, avec la *Recherche en mariage de Catherine.* — Il est mort en mars 1863.

EGGER (Émile), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 18 juillet 1813, d'une famille d'origine allemande. Reçu docteur ès lettres en 1833, agrégé pour les classes supérieures en 1834, il fut employé comme agrégé suppléant, puis comme professeur, dans divers colléges de Paris. Il se fit d'abord connaître par de nouvelles éditions de Varron (*de Lingua latina*, Paris, 1837, in-16), de Longin (Paris, 1837, in-16), des fragments de Festus et Verrius Flaccus (Paris, 1839, in-16). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (Paris, 1844, in-8), et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale ; en 1840, il obtint au concours le titre d'agrégé près les facultés des lettres, et fut appelé comme professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il est devenu titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. M. Egger a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (Paris, 1843, in-8); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (Paris, 1844, in-12, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (Paris, 1846, in-8); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (Paris, 1850, in-8); *Notions élémentaires de grammaire comparée, pour servir à l'étude des trois langues classiques, conformément au nouveau programme officiel* (Paris, 1852, in-12; 5ᵉ édit., 1854); *Apollonius Dyscole* (Paris, 1854, in-8) ; *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856, in-8); *De quelques textes inédits récemment trouvés sur des papyrus grecs* (1858, in-8); *Mémoires de littérature ancienne* (1862, in-8); *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* (1863, in-8); *Observations sur un procédé de dérivation très-fréquent dans la langue française*, etc. (1864, in-4), etc. — M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique*, où il a inséré le compte-rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque, ainsi que d'importants mémoires ou *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

EGLINTON (Archibald-William MONTGOMERIE, 15ᵉ comte D'), pair d'Angleterre, né à Palerme en 1812, est issu d'une ancienne famille écossaise élevée en 1507 au rang de comte et en 1806 à la pairie héréditaire. Fils unique de lord Archibald Montgomerie, il succéda aux honneurs nobiliaires de son grand-père, en 1819, et à sa majorité vint prendre place sur les bancs des tories. Amateur passionné des courses de chevaux, il se fit d'abord une sorte de célébrité dans le grand monde par ses excentricités; l'une d'elles est restée particulièrement attachée à son nom : c'est le fameux tournois qu'il donna en 1840 à son château d'Eglington, dans le comté d'Ayr, et dont la fastueuse ordonnance égala les plus magnifiques fêtes des temps de la chevalerie. Lady Seymour, aujourd'hui duchesse de Somerset, fut acclamée reine de beauté, et les plus hauts personnages, entre autres le prince Louis Bonaparte, consentirent à jouer un rôle dans cette représentation vivante des fêtes d'un autre âge.

Lord lieutenant et colonel de la milice du comté d'Ayr, le comte d'Eglinton a accepté deux fois des fonctions publiques : durant sa courte administration, le comte Derby lui confia, de février à décembre 1852, la vice-royauté de l'Irlande, qui lui ouvrit l'accès du Conseil privé. Il reprit les mêmes fonctions dans le nouveau ministère tory du 25 février 1858. Il avait été élu lord-recteur de l'université de Glasgow en novembre 1852 et lord Aberdeen le fit décorer de l'ordre du Chardon. Lord Eglinton était toujours resté un ferme soutien du parti conservateur. De son mariage avec la veuve d'un capitaine de vaisseau (1841) il a eu quatre enfants dont l'aîné est Archibald-William, lord MONTGOMERIE. — Le comte d'Eglinton est mort le 4 novembre 1861. Voy. l'article suivant.

EGLINTON (Archibald-William MONTGOMERIE, 16ᵉ comte D'), pair d'Angleterre, fils du précédent, est né à York, en 1841, et a succédé aux titres de son père en 1861. En 1863, il a été nommé député-lieutenant du comté d'Ayr. Marié, en 1862, à une fille du comte d'Yarborough, il a pour héritier son frère Seton Montolieu, né en 1864.

EGMONT (Georges-James Perceval, 6e comte d'), amiral et pair d'Angleterre, né en 1794, descend d'une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Perceval, il entra en 1805 dans la marine royale, assista à bord de *l'Orion* à la bataille de Trafalgar et fut attaché à l'expédition de 1806 en Égypte. Il prit ensuite part à la destruction de l'escadre française devant Cette, ainsi qu'à la prise d'un convoi dans la baie de Rosas (1809). Durant la guerre d'Amérique, il se signala en plusieurs occasions. En 1816, il commanda, sous les ordres de lord Exmouth, une des bombardes qui firent tant de mal à Alger. Député du comté de Surrey à la Chambre des Communes, il le représenta de 1837 à 1840, et remplaça son père à la Chambre haute comme baron Arden; l'année suivante (1841), il hérita de son cousin le titre de comte d'Egmont. En 1851, il a été promu au grade de contre-amiral et est devenu vice-amiral en 1857, puis amiral en 1863. Il appartient au parti conservateur. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Hornby (1819), il a pour héritier de sa pairie son neveu Charles-George Perceval, né en 1845.

EGRESSY (Gabriel), acteur hongrois, né à Lasslofalu, dans le comitat de Borsod, en 1810, fut dès l'enfance dominé par la passion du théâtre, au point de s'enfuir trois fois du collége réformé de Meikolcz, pour s'engager dans des troupes ambulantes. Il joua quelque temps sur des théâtres de province, puis à Vienne, où il fit des études suivies sous les meilleurs acteurs du théâtre impérial. Engagé, en 1837, au nouveau théâtre de Pesth, il y développa tout son talent. Il excellait dans le drame, surtout dans le drame de Shakspeare, et affectionnait les rôles du roi Lear, d'Othello, d'Hamlet et de Coriolan.

En 1848, M. Egressy, ardent démocrate, quitta la scène où il n'avait cessé d'être applaudi, pour se livrer à la politique. Envoyé du gouvernement dans plusieurs villes de la Hongrie, il semblait s'être proposé pour modèle les commissaires de la Convention. Il fut rappelé et rentra au théâtre. Il chercha un asile en Turquie, après la déroute de Vilagos; mais il obtint, en 1850, la permission de rentrer à Pesth où il a retrouvé son théâtre, son public et ses succès.

Son frère, M. Benjamin Egressy, suit aussi la carrière du théâtre; mais il a moins de réputation comme acteur que comme compositeur. On a de lui un certain nombre de morceaux où l'on trouve des mélodies heureuses et très-populaires en Hongrie. Il a fait pour les psaumes une musique d'orgue devenue classique dans les églises évangéliques. Enfin il a, par la traduction de plusieurs drames étrangers, augmenté le répertoire national. Il participa aux événements de 1848, comme son frère, et rentra au théâtre après l'amnistie.

EHRENBERG (Christian-Gottfried), naturaliste allemand, né le 19 avril 1795 à Delitzsch, en Prusse, fut élevé à la Schulpforta, puis étudia la théologie à l'université de Leipsick. Mais il se tourna bientôt vers la médecine. Après s'être rendu à Berlin vers 1815, pour satisfaire aux lois militaires de son pays, il se livra, à l'aide du microscope, à des recherches physiologiques qui attirèrent sur lui l'attention des savants et lui firent confier, en 1820, par l'Académie des sciences, une mission pour l'Égypte. Il partit avec Hemprich. Les rapports importants qu'ils adressèrent à l'Académie leur firent accorder de plus larges subsides et, dépassant le terme de leur mission, ils parcoururent ensemble l'Égypte, l'Abyssinie et une grande partie de l'Arabie. Hemprich ayant succombé aux fatigues de ce voyage, M. Ehrenberg l'acheva seul d'après leur plan. Il en rapporta des collections magnifiques d'animaux et des plantes inconnues jusqu'alors. Nommé professeur suppléant à la Faculté de médecine de Berlin, il préféra partir avec M. de Humboldt, pour explorer l'Asie centrale et plus particulièrement le plateau de l'Altaï.

Depuis cette époque, M. Ehrenberg ne s'occupa plus que de recherches microscopiques sur les animaux infusoires. Son grand ouvrage sur l'organisation des infusoires contient non-seulement une description de la forme extérieure, mais une véritable anatomie de ces animaux, leurs habitudes et toutes leurs conditions d'existence. Il a trouvé en eux la cause d'un certain nombre de phénomènes jusqu'alors inexpliqués : la phosphorescence de la mer, les pluies de sang, la neige rouge sur les Alpes et sur l'Etna. Il attribua à des amas d'infusoires la composition de la terre végétale et celles des grandes tourbières de Berlin, qui repose ainsi sur un sol mouvant et animé. D'après ses observations, ce monde des *infiniments petits* aurait formé des chaînes entières de montagnes et joué un rôle fort important dans la formation de l'écorce solide de notre globe.

Les ouvrages les plus importants de M. Ehrenberg, presque tous publiés à Berlin, sont les suivants : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années 1820 à 1825* (Naturgeschichtliche Reise durch Nordafrika und Westasien 1820-1825, t. I, partie I, 1828), relation de son premier voyage restée incomplète; *Symbolæ physicæ* (Mammalium, I et II, 1828-1833; Avium, I, 1828; Insectorum, I-IV, 1829-1834, et Animalium evertebratorum, I, 1828), comprenant la description des collections rapportées du même voyage, également inachevé; *les Coraux de la mer Rouge* (die Korallenthiere des rothen Meeres, 1834), et *les Acalèphes de la mer Rouge* (1836), consacrés aux observations microscopiques sur les infusoires de cette mer; *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (Organisation, Systematik und geographisches Verhaeltniss der Infusionsthierchen, 1830); *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (Zur Erkenntniss der Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes, 1832-1834), avec un *Supplément* (Zusatz Erkenntniss; etc., 1836, avec des planches); *De l'Organisation complète des animaux infusoires* (das Infusionsthierchen als vollkommener Organism., avec 64 planches dessinées par l'auteur lui-même; Leipsick, 1838), son œuvre principal, vrai monument de science et de typographie; *la Formation des roches crétacées de l'Europe, de la Lybie et de l'Ural par des organismes microscopiques* (die Bildung des europaeischen libyschen und uralischen Kreidefelsens, etc.; Berlin et Leipsick, 1839, avec planches); *les Infusoires fossiles et la terre végétale animée* (die fossilen Infusorien und die lebendige Dammerde, 1837, avec deux planches); *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835); *Pluies de poussière et de sang, Vie organique et invisible dans l'atmosphère* (Passat-Staub und Blutregen, etc., 1849); *Appendice au grand ouvrage sur les infusoires, contenant 274 espèces nouvelles* (Kurze Nachrichten über 274 seit dem Abschluss der Tafeln des grœssern Infusorienwerkes neu beabachteten Infusorienarten, 1840); *Distribution et influence de la vie microscopique dans l'Amérique du Sud et du Nord* (Verbreitung und Einfluss des mikroskopischen Lebens in Süd und Nord-Amerika, 1842) : *Les sciences naturelles et la médecine ne justifient pas la crainte d'un affaiblissement corporel des peuples par suite du développement spirituel* (Ueber die naturwissen-

schaftlich und medizinisch vœllig unbegründete Furcht vor kœrperlicher Entkraeftigung der Vœlker, etc.; 1842), etc. Il faudrait citer aussi les nombreux *Mémoires* que M. Ehrenberg n'a cessé d'insérer dans le recueil annuel (*Jarhbücher*) de l'Académie des sciences de Berlin.

EICHENDORFF (Joseph, vicomte DE), écrivain allemand, né le 10 décembre 1788, mort le 26 novembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

EICHENS (Frédéric-Édouard), graveur prussien, né à Berlin le 27 mai 1804, et fils d'un négociant, eut à vaincre les résistances de son père pour suivre sa vocation d'artiste. Après avoir étudié la gravure sous M. Buchhorn de Berlin et obtenu, très-jeune encore, plusieurs récompenses académiques, il voyagea en Allemagne, en France et en Italie (1827). A Paris, il se perfectionna sous la direction de M. Forster et de Richomme; à Parme, il fréquenta l'atelier de Paolo Toschi; à Venise et à Florence, il dessina d'après les tableaux des maîtres. Ses copies de la *Fille du Titien* et de la *Vision d'Ézéchiel*, qu'il grava plus tard et ses portraits du *duc* et de la *grande-duchesse de Toscane* firent sa réputation. De retour à Berlin vers 1832, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, et toutes les écoles se disputèrent ses leçons.

M. Fréd. Eichens avait exposé à notre salon de 1842, sa gravure de la *Vision d'Ézéchiel*, qui lui valut une 3e médaille; il envoya à l'Exposition universelle, en 1855, *Macbeth et les sorcières* et des *Ornements*, d'après M. Kaulbach. Il faut encore citer de lui : l'*Adoration des Mages*, d'après Raphaël (musée de Berlin); une *sainte Madeleine*, d'après le Dominiquin; le portrait de son maître *P. Toschi*, les *Portraits de Frédéric le Grand et sa sœur enfants*, d'après Pesne; le *Portrait du ministre d'État de Schon*, d'après J. Wolff; enfin le *Portrait du roi Frédéric-Guillaume*, d'après un portrait au daguerréotype.

EICHENS (Édouard), frère du précédent, lithographe, né le 13 septembre 1811, étudia quelque temps la peinture à Berlin, et vint demander des leçons de lithographie aux meilleurs artistes de Paris. A la suite d'un voyage artistique en Italie, il revint en France, où il obtint une médaille pour la lithographie, l'année même où son frère en recevait pour la gravure. M. Éd. Eichens est un des premiers lithographes de Berlin. On cite surtout ses portraits de *Rauch*, d'après Lallemand, et de *Stiche*, d'après Léopold Robert.

EICHHOFF (Frédéric-Gustave), philologue français, né au Havre, le 17 août 1799, fils d'un négociant de Hambourg depuis quelque temps établi en France, fit ses études à Paris, et prit le grade de docteur ès lettres en 1826. D'abord répétiteur à l'institution Massin, il se livra à l'étude des langues orientales, notamment du sanscrit, et prononça, en 1827, dans une séance solennelle de la Société asiatique présidée par le duc d'Orleans, un discours qui le fit choisir pour professeur d'allemand des enfants du futur monarque. Nommé, après la révolution de 1830, bibliothécaire de la reine, il s'appliqua plus spécialement vers cette époque aux langues vivantes, et suppléa, de 1837 à 1838, M. Fauriel, à la Sorbonne. En 1842, au retour d'un voyage en Italie, il fut envoyé à Lyon comme professeur titulaire de la chaire de littérature étrangère. En 1855, il reçut le titre d'inspecteur général des langues vivantes dans les lycées de France. Il est devenu, en 1847, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837. Il a reçu, à l'occasion de son *Parallèle des langues*, des médailles d'honneur du roi de Saxe, du prince de Prusse, et de la ville de Hambourg.

Voici les principales publications de M. Eichhoff : *Etudes grecques sur Virgile*, ou Recueil de tous les passages imités par lui des poëtes grecs (1825, 3 vol. in-8); *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, ou Étude des principales langues romanes, germaniques, slavonnes, etc.*, avec un *Essai de transcription générale* (1836, in-4, Imprimerie Royale), traduit à Leipsick en 1840; *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, considérées dans leur origine indienne et leur état présent (1839, in-8); *Dictionnaire étymologique des racines allemandes*, en collaboration avec M. de Suckau (1840); *Hymne à Dieu*, pièce en vers, d'après le poëte russe Derjavine (Lyon, 1842, in-8); *Essai sur l'origine des Scythes et des Slaves* (1845, in-8); *Poésie lyrique des Indiens* (1852); *Légende indienne sur la vie future*, traduite du sanscrit, et comparée aux légendes d'Homère et de Virgile (1852); *Études sur Ninive, Persépolis, la mythologie de l'Edda* (1855, in-8); *Poésie héroïque des Indiens, comparée à l'épopée grecque et romaine*, avec des citations en français et la traduction en vers latins (1860, in-8).

M. Eichhoff a donné, en outre, conformément au programme officiel des langues vivantes adopté dans les colléges, trois séries de *Morceaux choisis des classiques allemands*, prose et vers (1853, 3 vol. in-8); *Morceaux choisis, prose et vers, des classiques anglais* (nouvelle édit., 1864, 3 séries, in-18); *les Racines de la langue allemande rangées par désinences* (1864, in-18); *les Racines de la langue anglaise*, etc. (1864, in-8), etc.

EICHHORN (Jean-Albert-Frédéric), homme d'État prussien, né à Wartheim, le 2 mars 1779. Mort le 6 janvier 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

EICHTHAL (Gustave D'), publiciste français, né à Nancy, en 1804, d'une riche famille de banquiers d'origine juive, se livra au sortir du collége à l'étude des questions économiques, embrassa les opinions de l'école saint-simonienne, fit partie de l'association qui avait à sa tête M. Enfantin (voy. ce nom), et coopéra à la rédaction du *Globe* et de l'*Organisateur*. Lors de la dispersion de la secte, M. G. d'Eichthal, qui avait sacrifié une partie de sa fortune pour ses idées, se rendit en Grèce où il devint membre du bureau d'économie publique et fit paraître, à son tour, un ouvrage anonyme : *les Deux Mondes*, servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart sur la Turquie. Il fut ensuite un des principaux fondateurs de la Société d'ethnologie dont il devint secrétaire, et publia dans ses *Mémoires* (t. I), un travail intitulé : *Histoire et origine des Poulhas ou Fellans*, qui a paru séparément (Paris, 1842, in-8), et une *Étude sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines* (Paris, 1845, t. II). Déjà, en 1839, il avait publié, de concert avec M. Ismayl Urbain, des *Lettres sur la race noire et blanche*. M. d'Eichthal a été nommé membre de la Commission centrale de la Société de géographie. Il a été chargé, en 1861, par la Société d'acclimatation de Paris, d'explorer, avec M. Meunier, la Sibérie et la province de l'Amour. Il a pris part, en 1848, à la rédaction du journal *le Crédit* et n'a cessé depuis de s'occuper des questions sociales et de l'amélioration de la condition humaine.

M. Gust. d'Eichthal a publié, en outre, un travail important d'exégèse, *les Évangiles* (1863, 1re partie, t. I et II, in-8), suivi de l'*Examen critique et comparatif des trois premiers Évangiles* (in-8); *Étude sur la philosophie de la Justice Platon* (1864, in-8); *De l'usage pratique de la langue grecque* (1864, in-8), etc.

EICHWALD (Édouard), naturaliste et voyageur russe, né le 4 juillet 1795 à Mitau en Lithuanie, étudia à Berlin les sciences naturelles et la médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il revint en Russie, en 1821, et donna des leçons particulières à l'université de Dorpat. En 1823, il fut nommé professeur de zoologie et d'accouchement à Kasan. De 1825 à 1827, il explora la mer Caspienne et les pays du Caucase, et à son retour obtint la place de professeur suppléant à l'université de Wilna. Il fit à cette époque une grande excursion dans les provinces occidentales de la Russie et dans le gouvernement de Kherson. L'université de Wilna ayant été supprimée, M. Eichwald fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie médico-chirurgicale de cette ville, et y professa la minéralogie, la zoologie et quelques branches de médecine jusqu'en 1838. Appelé alors à Saint-Pétersbourg, il occupa la chaire de zoologie et de minéralogie à l'académie médico-chirurgicale, puis fut nommé professeur à l'école des mines. Pour compléter ses études de géologie, il exécuta divers voyages en Esthonie, en Finlande, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et dans les pays scandinaves. S'étant tourné peu à peu vers l'étude de la paléontologie, il entreprit une série d'excursions scientifiques nouvelles, en 1846, et parcourut le Tyrol, l'Italie, la Sicile, l'Algérie, etc. En 1851, le savant professeur prit sa retraite et reçut le titre de conseiller d'État. Il fait partie de toutes les académies de Russie et de plusieurs académies étrangères.

M. Eichwald a fait connaître l'empire russe sous le rapport de l'histoire naturelle, de la géognosie et de l'ethnographie dans une foule d'ouvrages, écrits en allemand, en français, en latin ou en russe, notamment: *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase* (Reise auf dem caspichen Meere und in den Caucasuslaendern; Stuttgart, 1834-1837, 2 vol.); *Géographie ancienne de la mer Caspienne, du Caucase et de la Russie méridionale* (Alte Geographie des caspischen Meeres, des Caucasus und Süd Russland's, Berlin, 1838); *Mémoire sur les richesses minérales des provinces occidentales de la Russie* (en français, Wilna, 1835); *des Couches siluriennes de l'Esthonie* (über die silurischen Schichtensysteme von Esthland; Saint-Pétersbourg, 1840); *Esquisses scientifiques de la Lithuanie, de la Volhynie et de la Podolie* (Naturhistorische Skizzen über Littauen, Volhinien, und Podolien; Wilna, 1830); *Observations scientifiques faites dans un voyage à travers le Tyrol*, etc. (Naturhistorische Bemerkungen waehrend einer Reise durch den Eifel, Tirol, etc.; Moscou et Stuttgard, 1851); — puis, pour la botanique et la zoologie : *Plantarum novarum quas in itinere Caspio-Caucasico observavit, fasciculi* (2 vol. in-folio; Wilna et Leipsick, 1831-1833); *Fauna Caspico Caucasica* (Saint Pétersbourg, 1841, avec 40 planches); *Recherches sur les infusoires de la Russie* (Beitraege zur Infusorien ;unde Russlands; Moscou, 1844, supplém. I-III; Moscou, 1847-1852); *Zoologia specialis* (3 vol.; Wilna, 1829-1831); *Observationes de Physale et de Delphino* (Saint-Pétersbourg, 1829); *Memoria Bajani* (Wilna, 1835); enfin, pour la paléontologie : *le Monde antédiluvien de la Russie* (en langue russe, Ibid., 1851, traduit en français); *Oryktognosie* (Ibid., même langue, 1845); *Géognosie* (Ibid., même langue, 1846).

EISENMANN (Gottfred), médecin et homme politique allemand, né à Wurtzbourg en 1795, et fils d'un cordonnier, fit seul ses premières études et commença le droit sans professeur. En 1813, il se distingua dans la campagne de France. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude de la médecine, et s'affilia en même temps à la plupart des sociétés secrètes qui avaient pour but d'arracher aux gouvernements de l'Allemagne l'exécution des promesses faites sous le coup de la peur que leur inspirait Napoléon. Arrêté en 1823, il ne fut relâché que plusieurs années après, et s'occupa dès lors de se faire une clientèle à Wurtzbourg. A l'avénement du roi Louis (1829), il fonda le *Journal populaire de Bavière*, dont la censure ordonna bientôt la suppression. *Le Testament politique de Frédéric de Spaur* qu'il publia en 1831, et où il se prononçait pour la monarchie constitutionnelle, amena son arrestation (1832). Il resta neuf ans prisonnier à la citadelle de Passau.

C'est de l'époque de sa captivité que datent ses principaux ouvrages de médecine : *la Fièvre puerpérale* (das Kindbettfieber, 1834); *le Typhus* (der Typhus, 1835); *la Cholose* (die Cholosis, 1836); *les Fièvres de blessure* (die Wundfieber, 1837); *la Typose* (die Typosis, 1839), etc. Sorti de prison, en 1841, il publia presque aussitôt : *le Rhumatisme* (die Rhuma; Erlangen, 1841-1843, 3 vol.), et *le Ramollissement du cerveau* (die Hirnerweichung; Leipsick, 1842).

A la révolution de 1848, M. Eisenmann fut envoyé par ses concitoyens à l'Assemblée nationale de Francfort. Son écrit intitulé : *Idées pour une constitution allemande* (Erlangen, 1848), marqua son but, l'unité. Lorsque les débris de l'Assemblée nationale passèrent à Stuttgart (mai, 1849), M. Eisenmann renonça à la politique et revint à ses travaux.

ELGIN (Georges-Charles-Constantin Bruce, 3e comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, est né à Préa (Turquie), le 5 avril 1800. C'est l'aîné des quatorze enfants du fameux ambassadeur qui, en 1814, fit transporter à Londres la collection d'antiquités grecques connue sous le nom de *marbres d'Elgin*. Il fit ses études à l'université d'Oxford. Il venait d'être envoyé au Parlement par la ville de Southampton, lorsque, son père étant mort (14 novembre 1842), il lui succéda aux honneurs de la pairie. La même année il fut nommé gouverneur de la Jamaïque et envoyé, en 1846, au Canada, en la même qualité, avec un traitement de 175000 fr. par an. Son administration, approuvée par les divers ministres qui se sont succédé depuis cette époque au département des colonies, fut très-populaire; il donna à l'agriculture, au commerce et à l'industrie du pays toute l'extension et tous les encouragements possibles, et s'efforça de garder une sage neutralité entre les partis anglais et français. Lord Elgin revint, en 1854, prendre son siége à la Chambre haute.

Le 26 juin 1858, il a signé, pour l'Angleterre, le fameux traité de Tien-tsin, la veille du jour où le baron Gros le signa pour la France. Il n'a pas cessé de travailler à étendre, par l'audace ou l'habileté, l'influence de son pays dans la Chine. A la tête d'une petite escadre, il a remonté le Kiang, forcé, grâce à la supériorité de l'artillerie européenne, le passage de Nankin, et est allé mouiller entre les trois fameuses villes de Han-

keou, Han-yang et Ou-tchang. Il descendit dans cette dernière, y noua des relations avec le vice-roi, et revint le 1[er] janvier 1859 à Chang-Haï. Il exécuta ensuite une exploration dans l'île de Haï-Nan. En 1860, il accompagna de nouveau l'expédition anglo-française dans le Peï-Ho, et signa, le 24 octobre 1860, la convention de Pékin qui mit un terme à la guerre de Chine.

Il devint, en janvier 1862, gouverneur général des Indes. — Il est mort le 20 novembre 1863.

De son mariage avec une fille du comte de Durham, il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Victor-Alexandre Bruce, né à Montréal (Bas-Canada), en 1849, a succédé à ses titres en 1863.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, sénateur, né le 25 septembre 1798 à Canon (Calvados), fit au collége Henri IV de brillantes études et sortit le premier de l'École polytechnique, en 1819, pour entrer à l'École des mines. En 1821, il entreprit, par ordre du gouvernement, une série de voyages métallurgiques et fut nommé à son retour, en 1824, ingénieur ordinaire des mines. Professeur à l'École des mines, en 1829, au Collége de France, en 1832, il devint ingénieur en chef l'année suivante, et plus tard inspecteur général de première classe. Élu successivement correspondant de l'Académie de Berlin (1827), membre de la Société philomatique (1829), associé étranger de la Société royale de Londres (1835), membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Claude Lelièvre, le 21 décembre de la même année, il devint secrétaire perpétuel de cette Académie, à la mort de François Arago. Lors du rétablissement de l'Empire, il fut élevé à la dignité de sénateur. Commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu grand'croix le 12 août 1860.

Les premiers écrits de M. Élie de Beaumont se rapportent à la métallurgie. Les principaux sont : une *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et de Rothau (Vosges)*, insérée dans les *Annales des Mines* (1822), et l'article *Mines* dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, réimprimé à part en 1824, sous le titre : *Coup d'œil sur les mines*, et qui traite de travaux de recherches et d'exploitation, des principales exploitations des mines, et des ressources qu'elles offrent au géologue, au chimiste et au physicien.

En 1823, le directeur général des ponts et chaussées et des mines, M. Becquey, ayant conçu le projet de faire recueillir tous les éléments d'une carte géologique générale de la France, en confia la direction à M. Brochant de Villiers, en lui adjoignant pour collaborateurs principaux MM. Dufrénoy (voy. ce nom) et Élie de Beaumont, alors élèves de l'École des mines. Comme un semblable travail venait d'être exécuté en Angleterre, les trois ingénieurs y furent envoyés pour en étudier la marche et les résultats; ils avaient en outre pour mission de visiter les grands établissements métallurgiques et de réunir tous les documents propres à développer en France les industries similaires. Les observations recueillies dans cet intéressant voyage ont été publiées par MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont dans les *Annales des mines*, puis dans l'ouvrage spécial intitulé : *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc et de fer dans la Grande-Bretagne* (1827, in-8 avec atlas; 2[e] édit., considérablement augmentée et rédigée avec la collaboration de MM. Léon Coste et Perdonnet, 2 vol. in-8 avec 2 atlas et 2 cartes géologiques de l'Angleterre).

Les travaux de MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont sur la carte géologique de France commencèrent en 1825, et, à partir de cette époque, M. Élie de Beaumont s'occupa presque exclusivement de recherches géologiques. Il publia, en 1827, dans les *Annales des mines*, ses *Observations sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du lias;* en 1828, *Notice sur un gisement de végétaux fossiles et de bélemnites situé à Petit-Cœur, près Moutiers* (*Ann. des sc. nat.*); en 1829, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans* (Ibid.); *Notice sur la ceinture jurassique du grand bassin géologique qui comprend Londres et Paris* (Ibid.); et *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe* (Ibid.). C'est dans ce dernier travail que l'auteur expose, dans leur ensemble, ses idées sur les soulèvements des systèmes de montagnes; profitant des observations de ses devanciers et étendant aux soulèvements anciens les théories si neuves et si ingénieuses que Léopold de Buch avait émises sur la formation des cônes volcaniques, il définit la direction des soulèvements des chaînes de montagnes, établit le synchronisme des soulèvements opérés parallèlement à un même grand cercle de la sphère terrestre, et jette les bases d'un système nouveau de géologie stratigraphique, d'après lequel il parvient à classer les formations sédimentaires successives suivant la direction des soulèvements qu'elles ont éprouvés. Cette doctrine, élaborée par M. Élie de Beaumont pendant de longues années, modifiée par lui-même toutes les fois que des observations nouvelles l'exigeaient, défendue avec un rare talent contre de sérieuses attaques, a continué jusqu'à ce jour de faire autorité dans la science. Il l'a récemment présentée sous sa forme définitive dans sa *Notice sur les systèmes de montagnes* qui contient, outre le résumé de ses recherches personnelles, l'abrégé des travaux faits en Europe par différents géologues sur quatre-vingt-quinze systèmes de montagnes.

Parmi les écrits qui traitent plus spécialement de la constitution géologique de la France, nous devons encore signaler : un *Mémoire sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France* (*Mémoire* de la Société géologique de France, 1832), et un *Mémoire sur les groupes du Cantal et du mont Dore, et sur les soulèvements auxquels ces montagnes doivent leur relief actuel*, en société avec M. Dufrénoy (*Ann. des Mines*, 1835). Nous citerons à part deux mémoires dans lesquels M. Élie de Beaumont confirme par ses propres observations la théorie des cônes volcaniques posée par L. de Buch : *sur l'Origine et la structure du mont Etna* (*Comptes rendus* de l'Ac. des sciences, 1835); *sur la Formation du cône du Vésuve* (Ibid., 1837).

Les travaux préparatoires pour l'établissement de la *Carte géographique de France* sont aujourd'hui terminés. Cet ouvrage gigantesque n'a pas moins de sept à huit mètres de largeur; on en a vu à l'Exposition universelle de 1855 un magnifique fragment sorti des ateliers de l'Imprimerie impériale, et qui renferme toute la partie septentrionale de la France. Tous les terrains y sont distingués au moyen de couleurs claires; les cours des fleuves et des rivières, tracés au milieu des dépôts d'alluvion qui forment leur bassin. Non-seulement chaque canton, mais encore chaque commune et chaque hameau, peuvent y reconnaître la nature géologique des terrains qui constituent leur territoire.

ELIOT (Samuel), littérateur américain, né à Boston, le 22 décembre 1821, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1839 et vint continuer ses études en Europe. Étant à Rome dans l'hiver de 1845 à 1846, il conçut le projet d'une *Histoire critique de la liberté*, dont il n'a publié encore que des fragments : *Passages tirés de l'histoire de la liberté* (Passages from the history of liberty, 1847), où il traite des réformateurs du moyen âge : Arnold de Brescia, Giovanni de Vicence, Savonarole, Wycleff, etc. : *the Liberty of Rome* (2 vol. in-8, Boston, 1849). Ce dernier travail a été imprimé et refondu, en 1853, sous le titre définitif d'*Histoire de la liberté; première partie, les Vieux romans* (the History of liberty, part. I, the Ancient romans, 2 vol. in-12). La même année deux volumes ont paru : *les Nouveaux chrétiens* (the Early christians, 2 vol. in-12). Les trois suivants contiendront l'histoire des époques papale, monarchique et américaine.

ELLENBOROUGH (Edward LAW, 1er comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 septembre 1790, est fils d'un président de la Cour du banc du roi qui fut élevé en 1802 à la pairie. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, où il reçut, en 1809, le diplôme de maître ès arts, il épousa la huitième fille du marquis de Londonderry (1813), et siégea pendant quelques mois de l'année 1818 à la Chambre des Communes sous le nom de Law. Son père étant mort à cette époque, il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords dans les rangs des tories et ne tarda pas à se faire remarquer par de brillantes qualités oratoires; son parti crut avoir trouvé en lui un homme d'État.

Lord Ellenborough débuta dans les emplois publics sous les auspices de lord Wellington, qui lui confia, en 1828, l'administration du sceau privé. Mais ce fut au bureau des affaires des Indes (*board of control*) dont il devint président pendant les deux ministères de sir R. Peel (1834 et 1841), qu'il se montra sous un jour plus favorable pour sa fortune politique; il venait d'être investi de ces fonctions pour la seconde fois, lorsqu'il fut désigné pour remplacer lord Auckland comme gouverneur général des Indes (octobre 1841). Aussitôt qu'il fut arrivé à Calcutta, une nouvelle expédition contre l'Afghanistan fut entreprise afin de rendre aux armes anglaises le prestige que de récents désastres avaient compromis. Cette campagne, hardiment conduite par les généraux Nott et Pollock, fut marquée par la prise de Kaboul et de Ghazna (1842); les conspirations qui avaient éclaté parmi les princes tributaires avortèrent par suite des précautions prises. Dans le Scind, on fit ensuite une courte, mais dangereuse guerre, qui se termina par la complète soumission du maharadjah. Pendant le même temps, les Beloutchis, excités par la rébellion des Afghans, s'étant aussi soulevés contre les Anglais, sir Ch. Napier se chargea de dompter les premiers, et à la bataille de Miani (17 février 1843), anéantit la puissance des seconds, dont les différents districts, après la prise d'Haïderâbad, furent transformés en une province tributaire.

Toutes ces conquêtes étaient loin de plaire aux directeurs de la Compagnie, qui les attribuaient à l'humeur belliqueuse de lord Ellenborough. Celui-ci fut donc rappelé tout à coup et remplacé par sir H. Hardinge (avril 1844). On lui reprochait aussi de mépriser les employés civils, de relâcher les liens de la discipline dans l'armée, de parler au peuple indien un langage qui semblait approuver l'idolâtrie, etc. On discuta ces griefs au Parlement; lord Wellington défendit son protégé qui, à son retour, n'en fut pas moins elevé au rang de comte (octobre 1844) et décoré de la grand'croix du Bain. Il rentra bientôt dans le cabinet Peel et remplit, de janvier à juillet 1846, le poste de premier lord de l'Amirauté.

Depuis cette époque, lord Ellenborough n'est revenu aux affaires que pendant deux mois, en 1858, dans le dernier ministère Derby; il avait été question de lui toutes les fois que les crises politiques présageaient un triomphe passager pour le parti tory. Le 14 mai 1855, il a porté à la tribune une motion qui a soulevé contre lui l'opinion publique : dans un discours étudié et destiné àproduire un grand éclat, il a dénoncé la guerre contre la Russie comme injuste, funeste et impopulaire, et a demandé une prompte conclusion de la paix. Le 19 avril 1861, il fit une autre motion plus populaire; suivant lui, la France devait évacuer Rome, le pape abandonner son pouvoir temporel et l'Autriche céder la Vénétie. Ainsi se réaliserait le vœu qu'il forme depuis quarante-cinq ans, de voir l'Italie une et libre. Il est devenu, en 1828, membre du Conseil privé. — Marié en secondes noces à une fille de l'amiral Digby (1824) avec laquelle il a divorcé en 1830, lord Ellenborough n'a point d'enfant, et a pour héritier son neveu, Charles-Edmond LAW, né en 1820, et devenu, en 1855, lieutenant-colonel du 66e régiment d'infanterie.

ELLENRIEDER (Marie), femme peintre allemande, née à Constance en 1791, fit dans cette ville ses premières études artistiques, vint en 1820 à Munich, et suivit le mouvement religieux qui dominait dans la peinture bavaroise. Elle fit trois voyages successifs en Italie, et s'attacha, en étudiant l'école romaine, au dessin et à la composition. On cite parmi ses œuvres : *le Martyre de saint Etienne*, pour l'église catholique de Carlsruhe; *les Transfigurations de saint Barthélemy*, dans l'église d'Ortenberg et les peintures religieuses de l'église d'Ichenheim; *le Christ bénissant les enfants*, *Marie et l'enfant Jésus*, *Joseph et l'enfant Jésus*, *une Madone*, *saint Borromée*, *sainte Cécile*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité;* plusieurs portraits et des toiles de genre, entre autres un *Enfant surpris par l'orage et priant sous un arbre*.

Mme Ellenrieder, qui a été nommée peintre de la cour de Bavière, était considérée en Allemagne comme la plus habile artiste des femmes qui maniaient alors le pinceau. Ses pastels n'ont pas moins de réputation que ses toiles. Mais sa couleur est grise et terne, à la manière des vieux maîtres de l'école romantique allemande. Mme Ellenrieder n'a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, que le tableau des *Deux anges gardiens*. Depuis, elle s'était fixée à Constance, sa ville natale. — Mme Ellenrieder est morte en juin 1863.

ELLESMERE (Francis EGERTON, 1er comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres le 1er janvier 1800, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ELLESMERE (George-Granville-Francis EGERTON, 2e comte D'), fils du précédent, né à Londres en 1823, représenta la partie nord du comté de Stafford au Parlement de 1847 à 1851. Connu d'abord sous le nom de vicomte de Brakley, il succéda aux titres de son père en 1857. Marié en 1846 à une fille du comte Cawdor, il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Francis-Charles-Granville Egerton, né en 1847, lui a succédé comme 3e comte d'Ellesmere, à sa mort survenue en septembre 1862.

ELLET (Élisabeth Lommis, mistress), femme de lettres américaine, née à Sodus-Point, sur le lac Ontario (New-York), en 1818, et fille d'un médecin, fut élevée à Aurora et se maria au docteur William Ellet, qui a successivement occupé différentes chaires de chimie dans les États de New-York et de la Caroline du sud.

Elle a debuté, dès 1835, dans la littérature, par un volume de *Poésies*, suivi d'un drame historique : *Teresa Contarini*. De 1841 à 1848, elle publia divers ouvrages d'imagination, entre autres, un roman historique : *Scènes de la vie de Jeanne de Sicile* (Scenes in the Life of Joanna of Sicily, in-12). Mistress Ellet donnait, en outre, dans les revues et *Magazines*, des nouvelles et des articles de critique, parmi lesquels on remarque une étude sur Schiller.

En 1848, parut son principal ouvrage : *les Femmes de la révolution américaine* (The Women of the american Revolution, 3 vol. in-12, Ney-York). Au même genre d'études appartiennent : *l'Histoire domestique de la révolution d'Amérique* (The domestic History of the Revolution; 2 vol. in-12, New-York), et *les Femmes pionniers de l'ouest* (the Pioneer Women of the West). Mistress Ellet a encore écrit : *Voyage d'été dans l'ouest* (Summer rambles in the West, in-12); un intéressant volume de traditions et légendes européennes : *les Soirées de Woodlawn* (Evenings at Woodlawn, in-12); *Histoires de musiciens* (Novellettes of the musicians (in-8); *les Esprits gardiens* (Watchings spirits, in-8), essai sur la présence et l'action des esprits dans ce monde, d'accord avec les dogmes des Écritures.

ELLIOT (George), marin anglais, né en 1784, et frère de lord Minto, entra de bonne heure dans la marine royale et parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau : il avait pris part à presque toutes les campagnes maritimes qui marquèrent les premières années du siècle. En 1830 il devint secrétaire du conseil de l'Amirauté, puis commanda, en qualité de contre-amiral, la division navale du cap de Bonne-Espérance. Au mois de mars 1840, il fut mis à la tête de la flotte envoyée en Chine pour forcer l'entrée du fleuve Jaune : il s'empara avec beaucoup de vigueur de l'île de Chusan, débarqua sur le rivage chinois et s'avança rapidement avec les troupes de marine dans la direction de Péking. Mais, ayant commis la faute d'écouter les propositions insidieuses des envoyés de l'empereur et de retrograder, il fut destitué de son commandement. En 1847, il a été nommé vice-amiral. — M. G. Elliot est mort en juin 1863.

ELLIOT (Henri-Georges), diplomate anglais, né en 1817, neveu du précédent, est fils du deuxième comte de Minto (voy. ce nom). En sortant de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de sir J. Franklin qu'il accompagna à la terre de Van Diemen (1836-1839). Après avoir passé une année au ministère des affaires étrangères, il entra dans la diplomatie et fut d'abord attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1841). Depuis il a été nommé secrétaire de légation à Vienne (1853). Le 4 juillet 1859, il fut accrédité à Naples, comme ministre plénipotentiaire, auprès du nouveau roi François II. En 1862, au moment de la révolution de Grèce, il a été chargé dans le pays d'une mission à laquelle on attacha une certaine importance par suite de l'agitation des esprits et des menées en faveur d'un prince anglais.

Elliot (Charles-Gilbert-John Brydone), marin anglais, né en 1818, est frère du précédent. Il sert dans la marine où sa conduite, lors de l'expédition contre la Chine, lui a valu le grade de capitaine (1841). En 1855 il a fait la campagne de la Baltique en qualité de commodore de deuxième classe.

ELLIOT (Céleste). Voy. Céleste (Mme).

ELLIOTSON (John), célèbre médecin anglais, né à Londres, fit ses études médicales aux universités d'Édimbourg et de Cambridge. Après un stage de trois ans, comme élève dans les hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy, il resta cinq ans médecin adjoint et fut enfin élu médecin dans ce dernier hôpital. La rude guerre qu'il fit aux méthodes routinières et aux abus administratifs, l'adoption de prescriptions nouvelles, entre autres de l'acide prussique dans les affections de l'estomac, de l'acide hydrocyanique et de la créosote, soulevèrent contre lui une vive hostilité. De là les longs obstacles apportés à son admission à l'hôpital de Saint-Thomas (1822). Après de nouvelles luttes, il donna sa démission de professeur officiel et ouvrit des conférences gratuites de clinique, qui eurent un plein succès.

Ayant échoué dans sa candidature au collége royal, M. Elliotson accepta une chaire à celui de l'Université, en 1831. Son cours, où le public se portait en foule, fut littéralement reproduit par la *Lancet* et la *Medical Gazette*. En 1834, il obtint l'adjonction d'un hôpital à l'École de médecine du collége de l'Université et se retira de Saint-Thomas. Les honneurs dès lors ne lui ont pas manqué : il a été élu président de la Société royale de médecine et de chirurgie, membre de la Société royale de Londres et du Collége royal des chirurgiens.

En 1837, M. Elliotson étudia le magnétisme animal, et voulut l'appliquer au traitement de certaines affections réputées incurables; il vit en lui un remède efficace et le proclama le plus puissant moyen de paralyser la douleur des opérations chirurgicales. Ses expériences excitèrent au plus haut point la curiosité publique; il eut de fanatiques partisans et de violents adversaires. Ses collègues, émus de le voir pratiquer le magnétisme jusque dans leurs salles, l'amenèrent à donner sa démission de professeur et de médecin à l'hôpital. M. Elliotson contribua alors à fonder un hôpital mesmérien (1849). Il avait aussi été le fondateur de la Société phrénologique, dont il fut élu président, et il créa, sous le titre de *Zoïste*, un journal à la fois mesmérien et phrénologique.

On doit à M. Elliotson : un remarquable travail sur le sulfate de quinine; la prescription à fortes doses du carbonate de fer contre la chorée (danse de Saint Guy); l'emploi de la créosote contre les vomissements et autres accidents pathologiques; la découverte des qualités diurétiques et des admirables propriétés curatives de l'hydriodate de potasse; la constatation de la nature épidémique de la morve; des recherches sur l'auscultation; l'accroissement acoustique donné au stéthoscope par le retrait du tampon, etc., découvertes ou innovations qui, repoussées d'abord, sont, depuis longtemps, acquises à la thérapeutique.

Il a publié : *Leçons sur les nouveaux perfectionnements dans l'art de distinguer les maladies du cœur* (Lumleyan Lectures on the recent, etc.; Londres, 1830); une traduction de *la Physiologie de Blumenbach* (Blumenbach's Physiology; 5e édition), avec des notes plus volumineuses que l'ouvrage original; *Pratique de la médecine* (Practice of medicine, in-8); *Opérations chirurgicales rendues insensibles par le mesmérisme* (Surgical cases in mesmerism; etc., in-8).

ELLIS (Sarah Stickney, mistress), femme de

lettres anglaise, née vers 1800, fut élevée dans un établissement de quakers et fit ses débuts comme auteur en collaborant à une collection de petits volumes destinés à la jeunesse. En 1837, elle épousa en secondes noces le révérend William Ellis, missionnaire protestant des îles de la mer du Sud, qui s'est fait connaître par d'intéressants ouvrages, entre autres les *Recherches sur la Polynésie* (Polynesian Researches).

A dater de cette époque, mistress Ellis s'occupa de l'amélioration morale et intellectuelle de son siècle; elle publia : *les Femmes en Angleterre* (Women of England, 1838), où elle démontre la légitime influence qui leur appartient par leurs qualités ou par leurs talents; *les Jeunes filles* (the Daughters of England, 1842); *les Épouses* (the Wifes of England); enfin *les Mères* (the Mothers of England, 1843), conseils, plan de conduite, système d'éducation adressés aux femmes selon leur condition sociale.

Elle a encore écrit des romans qui ont obtenu plusieurs éditions, surtout aux États-Unis, où leur caractère pratique en fait rechercher la lecture : *les Fils de la glèbe* (The sons of the soil, 1840); *les Secrets de famille* (Family secrets; 1841, 3 vol.), recueils de nouvelles; *Tableaux d'intérieur* (Pictures of private life, 1844); *Savoir où l'on va* (Look to the end); *Prévenir vaut mieux que guérir* (Prevention better than cure); *Caractère et tempérament; Distinctions sociales; la Famille Bennett en voyage* (the Bennetts abroad); *Rawdenhouse*, etc.

Outre l'ouvrage que nous avons cité plus haut, son mari, le Rév. Ellis a publié encore : *History of Madagascar* (1838); *Three visits to Madagascar* (1858); *Défense des Missions de la mer du Sud* (Vindication of the South-Sea Missions, 1831); *History of the London Missionary Society* (1844), etc.

ELLISSEN (Adolphe), poëte et critique allemand, né à Cartow, dans le duché de Lunebourg, le 14 mars 1815, fils d'un médecin distingué, commença, en 1832, ses études de médecine à l'université de Gœttingue, malgré son goût prononcé pour la littérature, la critique et les langues modernes, surtout les langues orientales. Après avoir encore suivi les cours de plusieurs universités allemandes, il vint à Paris en 1836, puis parcourut la Suisse, l'Italie et la Grèce, s'occupant des langues chinoise et grecque moderne, puis habita tour à tour Munden et Gœttingue. En 1848, il s'est mêlé aux mouvements politiques de son pays. Attaché au parti démocratique modéré, il en défendit les principes à la chambre de Hanovre et au parlement de Francfort. Il fut un des rédacteurs du *Gœttinger Burgerblatt*. Depuis, il a été constamment élu député aux États du Hanovre, dont il a été nommé plusieurs fois de suite vice-président. En 1855, il se vit décerner par la ville de Gœttingue le titre et les droits de citoyen.

Parmi les principaux ouvrages de M. Ellissen, on cite un recueil peu connu de poésies en langue chinoise et grecque moderne sous ce titre : *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Thee-und Asphodelosblüten; Gœttingue, 1840); une traduction et un excellent commentaire de *l'Esprit des lois* de Montesquieu (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.); un *Choix des œuvres de Voltaire* (1844-1846, 12 vol.), ainsi qu'une dissertation sur *Voltaire poëte politique* (Voltaire als politischer Dichter; Leipsick, 1847); un *Essai de poésie polyglotte européenne* (Versuch einer Polyglotte der europaeisch Poesie; Ibid., 1846, t. I); un poëme tiré de l'histoire grecque du moyen âge, *l'Ancien chevalier* (der alte Ritter; Ibid., 1846); la monographie de *Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (Ibid., 1846); des *Documents pour une histoire d'Athènes depuis la perte de son indépendance* (Beitraege zur Geschichte Atens nach dem Verlust seiner Selbstandigkeit; Gœttingue, 1848); diverses dissertations, etc. Les poésies de M. Ellissen ont paru soit en brochures, soit dans les journaux littéraires de Gœttingue et autres villes.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, né en 1816, à Clonakilty (comté de Cork), habita Londres dès son enfance et prit part aux expositions de l'Académie dès 1834. Ses premiers tableaux sont : *le Crucifiement* (1838), *le Martyre de Thomas Becket* (1839), destiné à O'Connell, et légué par lui à une des églises catholiques de Dublin, etc. Il visita ensuite l'Italie, et en rapporta le sujet si émouvant de *Rienzi au Forum* (1844), ainsi que des scènes familières qui devinrent la propriété de l'Union des arts.

Dans le genre semi-historique, M. Elmore a réussi. Son *Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins* (1845) lui valut le titre d'associé de l'Académie royale, et fut acquis au prix de 7500 francs. *L'Évanouissement de Héro* parut en 1846, et *l'Invention du métier à bas* en 1847; ce dernier sujet, d'une exécution très-fine, eut un succès populaire.

Parmi ses derniers tableaux, on remarque : *la Mort de Robert le Sage, roi de Naples* (1848); une *Scène de controverse religieuse sous Louis XIV* (1849), traitée d'un style sévère, mais dont les contours ont une sécheresse tranchante; *Griselda* (1850); *Hotspur* (1851); *le Portrait* (1852); etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a vu de lui, outre *les Guelfes et les Gibelins* et la *Controverse* dont nous avons parlé, une toile de genre, *la Novice*, fort délicatement rendue. Cet artiste a obtenu une mention.

ELPHINSTONE (John ELPHINSTONE, 13e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1807, à Cumberland-House (comté de Dumbarton), mort le 18 juillet 1860. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ELPHINSTONE (John-Elphinstone-Fleming, 14e baron), né à Glasgow en 1819, servit d'abord dans l'armée. Il était capitaine au 17e régiment de lanciers, lorsque la mort de son parent, le 13e baron Elphinstone, l'appela, en 1860, à la Chambre haute. Lui-même mourut l'année suivante, sans enfants. *

ELPHINSTONE (William-Buller-Fullerton-Elphinstone, 15e baron), cousin du précédent, est né en 1828. En 1861, il a succédé aux titres de 14e baron. Il a pour héritier son frère Édouard-Charles, né en 1832, ancien aide de camp du gouverneur de Bombay, retiré du service depuis 1862. *

ELPHINSTONE (sir Howard, 2e baronnet), homme politique anglais, parent des précédents, né en 1804, dans le comté de Devon, est fils d'un général distingué. Après avoir pris ses grades à l'université de Cambridge et le diplôme de docteur en droit à celle d'Oxford, il fut admis en 1840 au barreau. Il a siégé deux fois au parlement, d'abord comme député d'Hastings (1835-1837), puis comme député de Lewes (1841-1847). En 1846, il succéda au titre de son père, puis il fut nommé député-lieutenant de Sussex. Sir H. Elphinstone appartient au parti libéral.

ELSHOËCT (Karl), ou ELSHOËCT-VITAL, sculpteur français, né à Bergues (Nord), le 3 mai

1791, mort à Paris en février 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ELSHOLTZ (François DE), poëte dramatique allemand, né à Berlin, le 1er octobre 1791, vint à Paris passer trois années, de 1806 à 1809. Rappelé dans son pays, il fit la campagne de 1813 comme engagé volontaire, fut nommé officier de cavalerie, se distingua dans plusieurs batailles, et après le traité de 1815 devint secrétaire d'État à Cologne, où il écrivit son premier ouvrage : *Promenade dans Cologne et dans ses environs, suite de lettres à Sophie* (Wanderungen durch Kœln, etc.; Cologne, 1820). Vint ensuite un ouvrage anonyme : *le Nouvel Achille, épisode de la guerre de l'indépendance grecque* (der neue Achilles, etc.). A la suite d'un grand voyage en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie, il donna un drame : *Viens ici!* (Komm her!) qui eut beaucoup de succès et lui valut l'amitié de Gœthe. Il fut appelé, en 1827, à organiser et à diriger le théâtre royal de Gotha, et y produisit ses pièces. Ses drames ont paru à Stuttgart en 1830, et plus tard à Leipsick (1835, 2 vol.), sous le simple titre de : *Schauspiele*. Parmi ses comédies, on cite comme la meilleure, *la Dame de cour* (die Hofdame). Il faut aussi mentionner son *Voyage de deux amis* (Ansichten und Umrisse aus der Reisemappe zweier Freunde; Leipsick, 1832, 2 vol.) et des *Nouvelles politiques* (Politische Novellen; Berlin, 1838).

M. Elsholtz, après avoir été longtemps secrétaire de légation du duché de Saxe-Cobourg-Gotha à la cour de Munich, a quitté ces fonctions en 1851, pour jouir, dans le repos et la retraite, d'une fortune acquise par son talent.

ELSNER (Jean-Godefroid), économiste allemand, né à Gottesberg, en Silésie, le 14 janvier 1784, fils d'un laboureur, et d'abord destiné au commerce des peaux, fit quelques études dans ce but, puis entra aux universités de Halle, de Francfort et de Kœnigsberg, et fut reçu docteur en théologie à Breslau, en 1807. Professeur particulier, un riche mariage lui permit de se livrer à son goût pour les études d'économie domestique ou rurale en régissant de grandes exploitations. Il a parcouru l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade et la France.

M. Elsner s'est surtout occupé de la production et de l'industrie des mérinos. Outre un grand nombre d'articles dans plusieurs journaux scientifiques ou politiques de Breslau, tels que les *Nouvelles économiques* (Œkonomische Neuigkeiten), auxquelles il travailla de 1823 à 1834, le *Morgenblatt*, l'*Ausland* et la *Gazette générale* (Allgemeine Zeitung), on a de M. Elsner : *Voyages d'économie rurale dans la Silésie, le Brandebourg et la Saxe* (Landwirthschaftliche Reisen durch Schlesien, etc.; Breslau, 1821-1822, 2 vol.); *Coup d'œil sur l'amélioration de la race ovine en Europe* (Uebersicht der Europ, veredelten Schafzucht; Prague, 1831); *Manuel de l'amélioration de la race ovine* (Handbuch der veredelten Schafzucht; Stuttgart, 1832); *Mes expériences pour l'amélioration de la race ovine* (Meine Erfahrungen in der hœhern Schafzucht, 2e édit.; Ibid., 1835); *l'Économie rurale allemande dans son état actuel* (die deutsche Landwirtschaft nach ihrem, etc.; Ibid., 1835, 2 vol.); *l'Éducation du cultivateur* (die Bildung des Landwirths; Ibid., 1836); *la Toison d'or ou la production et l'emploi de la laine des mérinos, au point de vue économique, commercial et statistique* (das goldene Vliess oder, etc.; Ibid., 1838); *la Race ovine sous tous ses rapports* (das Edelschaf in allen seinen Beziehungen; Ibid., 1840); *l'Économie rurale rationnelle en Allemagne* (die deutsche rationelle Landwirthschaft; Pesth, 1841); *Esquisses hongroises* (Skizzen über Ungarn; Leipsick, 1841, 2 vol.); *l'Éducation des moutons en Silésie* (die Schafzucht Schlesiens; Breslau, 1842); *l'Avenir de l'industrie et du commerce des laines en Allemagne* (die Zukunst von Deutschlands Wollerzeugung und Wollhandel; Stuttgart, 1845); *Secret pour produire la belle laine à bon marché* (Geheimniss der wohlfeilen Erzeugung nebst günstigsten Ausbildung edler Wolle; Ibid., 1845); *l'Éducation rationnelle de la race ovine* (die rationelle Schafzucht; Leipsick, 1848); *l'Économie rurale pratique et rationnelle* (der angehende rationelle Landwirth; Prague, 1852), etc.

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, née à Vienne, en 1810, eut pour premier professeur Herschelt, maître des ballets au théâtre de cette ville, et figura dès l'âge de sept ans sur la scène de la Porte de Carinthie. Elle compléta son instruction artistique sous le célèbre Aumar, et sous la direction du baron Frédéric de Gentz. Vers 1827, elle partit avec sa sœur Thérèse pour l'Italie. Toutes deux obtinrent un engagement à Naples en 1827. A leur retour en Allemagne (1830) elles furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. A Berlin, Mlle Fanny Elssler fit de grandes passions; à Vienne, où elle compta le duc de Reichstadt parmi ses fervents admirateurs, on la porta en triomphe. A Paris (1834), un célèbre critique écrivit pour elle ses articles les plus hyperboliques et un docteur millionnaire demanda sa main. L'Italie, la Russie, l'Angleterre lui firent fête à leur tour. On admirait sa beauté frêle et délicate, sa grâce, surtout sa merveilleuse légèreté. Elle exécutait des tours de force sur les pointes; mais la *cachucha* était son triomphe : avec ses castagnettes et sa mimique expressive sur la musique entraînante du *Diable boiteux*, elle faisait oublier même Taglioni.

Négligeant toutes les offres de ses prétendants, Mlle Fanny Elssler partit avec sa sœur pour l'Amérique en 1841, et on vit les descendants de Washington dételer les chevaux de la danseuse pour s'atteler eux-mêmes à sa voiture. Les sœurs revinrent millionnaires, et après avoir fait une dernière tournée en Russie et donné à Vienne quelques représentations d'adieu, elles renoncèrent au théâtre. Mlle F. Elssler se retira dans une belle propriété aux portes de Hambourg.

Sa sœur Thérèse, née à Vienne en 1806, s'allia en 1851 au prince Adalbert de Prusse par un mariage morganatique. On la surnommait *la majestueuse*. Elle avait une haute taille et une grande force qui lui permettaient de soutenir sa sœur dans les poses difficiles. Elle possédait à fond la théorie de la danse, et servit même de professeur à Mlle Fanny, dont elle partagea les succès.

ELVENICH (Pierre-Joseph), théologien catholique allemand, chef de l'hermésianisme, né le 29 janvier 1796, à Embken, près Aix-la-Chapelle en Prusse, fit ses études à Düren, puis à Münster où il se lia intimement avec son professeur, le célèbre théologien Hermès, mort en 1831. Il le suivit, en 1820, à l'université de Bonn. A partir de l'année suivante, M. Elvenich enseigna la philosophie successivement à Coblentz, à Bonn (1823) et à Breslau (1829), où il devint en outre directeur du collége Léopold (1830) et conservateur de la Bibliothèque royale (1838).

Le nom de M. Elvenich est spécialement attaché à la doctrine de son maître Hermès. Lorsqu'en 1835 le nouvel évêque de Cologne, Droste Zu Vischering, attaqua les écrits de ce dernier et les

fit condamner par la cour de Rome, ce fidèle disciple publia les *Acta Hermeziana* (Gœttingue, 1836; 2ᵉ édition, 1837) dans lesquels il s'efforça de démontrer que le jugement de Rome reposait sur une fausse exposition de l'hermésianisme. Il se rendit ensuite à Rome avec M. Braun (voy. ce nom), mais il ne put obtenir la révision du procès. MM. Elvenich et Braun firent paraître à cette occasion, les *Meletemata theologica* (Bonn, 1837) et les *Acta romana* (Hanovre et Leipzick, 1838).

Tous les autres écrits de M. Elvenich, à l'exception d'un *Traité de philosophie morale* (Moralphilosophie; Bonn, 1830-1832, 2 vol.), ont rapport au même sujet. Tels sont : *l'Hermésianisme et Jean Perrone son adversaire romain* (Der Permesianismus und J. Perrone, etc.; Breslau, 1844, 1 vol); *Documents pour servir à l'histoire secrète de l'Herméniasisme* (Actenstücke zur geheimen Geschichte des Hermesianismus; Breslau, 1845); *Pie IX, les Hermésiens et l'archevêque de Geissel* (Breslau, 1848, 1ʳᵉ et 2ᵉ éditions).

ELWART (Antoine-Amable-Élie), compositeur français, né à Paris, le 18 novembre 1808, d'un père polonais et d'une mère française, entra à l'église de Saint-Eustache en qualité d'enfant de chœur, apprit à quinze ans l'harmonie, et dès 1823 on chanta à Saint-Roch une première messe de lui, à quatre voix et à grand orchestre. Il fut admis, deux ans après, dans la classe de Lesueur et de Fétis. En 1832, Cherubini le nomma professeur adjoint de Reicha au Conservatoire, et en 1834, il remporta le grand prix de Rome. De retour à Paris en 1836, il publia, en collaboration avec Damour et Burnett, un *Solfége enfantin*, illustré, avec texte anglais et français (580 pages). Puis il écrivit successivement une *Méthode de chant*, une *Méthode d'harmonie* et un *Petit manuel d'harmonie*. Cette dernière publication, traduite en espagnol et adoptée à Madrid, lui valut la croix de Charles III. Le roi de Prusse l'a aussi décoré de la croix de l'Aigle rouge (4ᵉ classe).

Après avoir écrit deux nouvelles messes, exécutées le jour de la Sainte-Cécile, en 1832 et en 1839, il fit représenter, en 1840, au théâtre des Arts, à Rouen, un opéra en deux actes : *les Catalans*, et publia, la même année, un *Traité de contre-point et de fugue* et un *Essai de transposition musicale*. En 1847, il composa la musique et les chœurs de l'*Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas. En 1854 et en 1855, il a remporté une médaille d'or et le premier prix aux concours de Bordeaux, pour une *Hymne à sainte Cécile* et une messe à trois voix exécutées dans cette ville. On cite de lui trente *Quatuor* pour violon, alto et basse; quatre *Quintetti*, six *Ouvertures*, cinq *Symphonies*, trois *Trio*, deux opéras-comiques : *la Visière* et *Comme l'amour s'en va*; un grand opéra en trois actes : *les Trois Jérusalem*; deux oratorios : *la Naissance d'Ève* et *Noé; les Noces de Cana*, mystère en un acte; *Ruth et Booz*, symphonie chorale exécutée en 1850 par les élèves de M. Chevet; *les Heures de l'enfance;* huit *messes;* un *Te Deum;* plusieurs *cantates* et une foule de *motets*.

Comme écrivain, M. Elwart a collaboré et collabore encore à plusieurs feuilles musicales. Il a rimé lui-même la plupart des poëmes qu'il a mis en musique. En 1853, il publia un poëme didactique en quatre chants intitulé : *l'Harmonie musicale*. Citons encore : *Histoire des concerts populaires de musique classique*, etc. (1864, in-18); *Petit traité d'instrumentation* (1864, in-8).

ELY (John-Henry LOFTUS, 3ᵉ marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1814, à Londres, descend d'une ancienne famille saxonne élevée en 1800 au marquisat, et en 1801 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Loftus, il venait d'être élu député de Woodstock à la Chambre des communes (1845), lorsqu'il fut appelé à prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute. C'est un membre du parti conservateur et protectioniste. De son mariage avec une nièce du marquis de Tweeddale (1844), il a deux enfants, dont l'aîné, John-Henri-Wellington-Graham, vicomte LOFTUS, est né en 1849.

EMBURY (Emma-Catherine MANLEY, mistress), femme de lettres américaine, est née à New-York vers 1808. Fille d'un médecin distingué, elle fit ses débuts poétiques sous le nom de *Ianthe* dans la presse de sa ville natale. Ses premiers vers furent réunis sous le titre de *Guido* (New-York, 1828, 1 vol.), aussitôt qu'elle eut épousé un banquier de Brooklyn, M. Daniel Embury. Bien qu'elle ait écrit d'autres poésies pleines de sentiment et de grâce, elle est plutôt connue par les ouvrages en prose qu'elle a mis au jour depuis quinze ans, tels que : *Constance Latimer, ou la Jeune aveugle, les Fleurs sauvages d'Amérique, la Famille Waldorf, Rayons de la vie domestique, Portrait de Jeunesse*, et plus de cent cinquante nouvelles publiées par les journaux ou éditées en volumes.

EMERSON (Ralph-Waldo), célèbre écrivain et philosophe américain, né à Boston vers 1803, et fils d'un ministre unitairien, fut élevé pour la même carrière. Après avoir pris ses degrés au collége d'Harvard en 1821, il étudia la théologie et fut chargé d'une église unitairienne de sa ville natale. Mais il abandonna bientôt ses fonctions, se retira à Concord vers 1835, et vécut dès lors tout entier de la vie de la pensée, propageant ses doctrines tour à tour par des cours et des livres. Ses premières publications furent deux dissertations : *l'Homme pensant* (Man thinking; Boston, 1837) et *l'Éthique* (Ethics; Ibid., 1838); puis son célèbre ouvrage *la Nature* (Nature; Ibid., 1839, in-12, plusieurs éditions), où il donna pour la première fois la clef de ses opinions. En 1840, après avoir écrit dans plusieurs revues américaines, *North American Review*, *Christian Examiner*, etc., il fonda lui-même à Boston une revue philosophique et religieuse : *the Dial*, dont la direction passa bientôt aux mains de Marguerite Fuller, et à laquelle il ne cessa de collaborer pendant quatre ans.

La plus grande partie des cours de M. Emerson ont été publiés dans ces journaux et réunis ensuite en divers recueils : *Conférences sur l'époque actuelle* (Lectures on the Times); *la Méthode de la nature et l'homme réformateur* (Method of nature and man the reformer; Boston, 1841); *Essais* (Essays; Ibid., 1841-1844, 2 vol. in-12); *Leçons sur les réformateurs de la Nouvelle-Angleterre* (Lectures on New England reformers; Ibid., 1844). En 1848, il vint en Angleterre et y fit une série de conférences sur l'esprit, les mœurs du XIXᵉ siècle et autres sujets analogues. A son retour, en 1848, il publia *les Représentants de l'humanité* (Representative men; Londres, 1849, et Boston, 1850), traduit en partie, dans la *Revue de Paris*, par M. Alfred Hedouin. C'est une suite d'études sur divers personnages historiques considérés comme types plus ou moins complets d'une qualité particulière élevée jusqu'à l'idéal, et dont la réalisation parfaite doit se rencontrer dans les Américains de l'avenir. Un ouvrage plus récent, intitulé : *Esquisses anglaises* (English traits, in-12, 1856), est consacré à d'intéressantes études sur le caractère anglais. On cite aussi de

M. Emerson des poésies qui ne sont pas sans valeur (*Poems*; 1847, in-12, Boston).

Il a paru en français des *Essais de philosophie américaine* (1851, in-12), traduits par M. Em. Montégut, avec une introduction; *les Lois de la vie*, traduites par M. X. Eyma (1864, in-18), etc.

ÉMERY (Édouard-Félix-Étienne), médecin français, né le 25 juin 1788, à Lemps (Isère), mort à Paris en 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

EMIN-MUKLIS-effendi, administrateur ottoman, né à Smyrne, en 1226 de l'hégire (1811), d'une ancienne famille d'ulémas, reçut une éducation distinguée, qui lui permit d'entrer au bureau de traduction de la Porte, où il se perfectionna dans l'étude des langues européennes (1837). L'année suivante il accompagna le sultan Mahmoud en Roumélie, et à son retour fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres sous Sarim, puis à Paris, sous Ahmed Fethi-pacha, beau-frère du sultan. En 1841 et 1842, il fut envoyé en Serbie en qualité de commissaire de la Porte, lors des troubles qui amenèrent la chute du prince Michel Obrenovitch (voy. ce nom). Cette mission lui valut, à son retour, la charge de deuxième traducteur du divan, puis celle de grand interprète, que venait de quitter Fuad-Effendi (1846); deux années après (1848), il fut envoyé dans les principautés, en qualité de conseiller adjoint à l'envoyé plénipotentiaire de la Porte, et contribua au rapprochement qui eut lieu entre les Turcs et les Moldo-Valaques. L'année suivante, il fut envoyé dans le Liban pour y présider aux opérations du cadastre, sage et utile mesure, nouvellement décrétée par la Porte, mais d'une difficulté extrême dans l'exécution, vu l'état d'anarchie séculaire où se trouve cette contrée. Emin-Muklis triompha de toutes les difficultés. Nommé directeur des affaires étrangères en 1851, il résigna, au bout de peu de mois, ses fonctions pour retourner en Syrie, où il fut chargé du cadastre de la ville et de la province de Beyrouth. En 1854, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil suprême, avec le grade de fonctionnaire de la première classe. Au commencement de 1861, il fut nommé gouverneur de Damas, à la suite des troubles et des massacres de Syrie, et déclara aux puissances européennes qu'il était en mesure de protéger lui-même les chrétiens.

Emin-Muklis, décoré de l'ordre du Medjidié et commandeur de plusieurs ordres européens, a été promu officier de la Légion d'honneur.

EMMERY (Henri-Charles-Léopold), représentant du peuple français, né à Saint-Maur (Seine), le 2 décembre 1815, fils d'un inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, entra à l'École polytechnique en 1834, et devint lui-même ingénieur des ponts et chaussées. Élu représentant, en 1848, par 81 929 voix, il fut secrétaire du comité des travaux publics et vota ordinairement avec les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Emmery est devenu ingénieur ordinaire de première classe. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

EMPIS (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph SIMONIS), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 mars 1795, débuta dans la carrière dramatique par des librettos d'opéras, en société avec différents auteurs. Sous la Restauration, il fut attaché aux divers départements de la liste civile, et fut successivement secrétaire des bibliothèques du roi, vérificateur du service des gouvernements des maisons de la couronne, et chef de la première division au ministère de la maison du roi (1824-1830). A cette époque, déjà connu au théâtre par sa collaboration à des œuvres de plus en plus importantes, il donna seul ou comme principal auteur, une série de comédies et de drames. En 1847, il fut admis à l'Académie française en remplacement de de Jouy. Il exécuta dans l'intervalle plusieurs voyages en Suisse, en Italie, etc.; amateur d'objets d'art et de curiosités bibliographiques, il profita de ces excursions pour compléter des collections devenues précieuses. Au mois d'avril 1856, il succéda à M. Arsène Houssaye, comme directeur de la Comédie-Française, et fit remonter aussitôt plusieurs pièces de l'ancien répertoire, qu'il voulut faire marcher de pair avec le nouveau. Il fut remplacé par M. Ed. Thierry, le 22 octobre 1859, et reçut peu après le titre d'inspecteur général des bibliothèques.

Le théâtre de M. Empis comprend, outre les tragédies lyriques, dont la poésie est, comme toujours, subordonnée à la musique, des drames qui ne manquent pas d'une certaine hardiesse, et des comédies en vers et en prose, auxquelles la finesse et l'exactitude de l'observation ont valu quelquefois un succès de vogue. Nous citerons, dans leur ordre de date : parmi ses opéras : *Sapho*, *Jeanne Darc*, *Hercule à Trachine*, *l'Enlèvement des Sabines*, avec Cournol (1818-1822); *Vendôme en Espagne*, avec Mennechet (1823), et *Romulus* (1822) : parmi ses drames : *Bothwell* (1824); parmi ses comédies, *un Jeune ménage* (1838); avec Picard : *l'Agiotage, ou le Métier à la mode*, sujet inspiré de passions alors plus fiévreuses qu'on ne le croit aujourd'hui; *Lambert Symnel, ou le Mannequin politique*, *le Généreux par vanité* (Odéon, 1826-1827) ; avec M. Mazères, *la Mère et la Fille*, la mieux accueillie de ses œuvres (1830); *la Dame et la Demoiselle* (1838); *l'Ingénue à la cour*, *un Changement de ministère* (1831); *une Liaison* (1834); et seul enfin, *Lord Novart* (1836); *Julie, ou une Séparation* (1837), et *l'Héritière, ou un Coup de partie* (1844). Onze de ces pièces ont été réunies sous le titre de *Théâtre* (1840, 2 vol. in-8).

On a encore de M. Empis, *les Femmes de Henri VIII*, *scènes historiques*, drame en cinq tableaux (1854, 2 vol. in-8; 2[e] édit., 1856). Décoré de la Légion d'honneur avant la révolution de 1830, il a été promu officier en mai 1856.

EMPIS (Madame), femme du précédent, née à Paris, vers 1809, a cultivé avec succès la peinture de paysage et les marines. Ses tableaux, composés d'après les sites qu'elle a parcourus dans de nombreux voyages, ont figuré sans interruption aux salons de 1831 à 1850. Elle a obtenu une 2[e] médaille au salon de 1831.

Un fils des précédents, M. S. Georges SIMONIS-EMPIS, né vers 1829, a embrassé la médecine et s'est fait recevoir docteur en 1856 et agrégé en 1859. Il professa un cours d'anatomie à l'école pratique. Médecin des hôpitaux, il fut attaché à celui des Incurables (femmes).

ÉNAULT (Louis), littérateur français, né à Isigny (Calvados), en 1824, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. A la suite des événements de juin 1848, ses relations avec le parti légitimiste lui attirèrent une courte détention, puis il quitta la France et alla visiter l'Angleterre, l'Écosse, les îles Hébrides et l'Allemagne. Revenu à Paris en 1851, il s'occupa de littérature, puis reprit ses voyages, visita les Lieux saints et explora l'Orient en 1853; fut chargé l'année suivante d'une mission du gouvernement dans le Nord et

parcourut les bords de la mer Baltique, le Danemark, la Suède et la Norvége. M. Énault a été attaché au *Constitutionnel* et au journal belge *le Nord*, pour la critique littéraire; il a aussi écrit dans la *Revue contemporaine*, *le Pays*, *l'Athenæum*, *l'Illustration* et le *Figaro*, *la Correspondance littéraire*, la *Revue française*, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de *Louis de Vermond*. M. L. Énault a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui, outre plusieurs brochures: *Promenade en Belgique et sur les bords du Rhin* (1852, in-8), suite de lettres; *le Salon de 1852* (1853, in-16); *la Terre sainte, Histoire des quarante pèlerins* (1854, in-18); *Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire ottoman* (1855, in-18); *Voyage en Laponie et en Norvége* (1857, in-18); *la Norvége* (1857, in-18); *Itinéraire de Paris à Cherbourg* (1859, in-18); *De la littérature des Indous* (1860, in-8), extrait de *l'Inde pittoresque* (1860, gr. in-8, avec gravures); *la Méditerranée, ses îles et ses bords* (1862, gr. in-8, avec gravures), etc.

Les dernières publications de M. L. Énault sont particulièrement des romans, dont la scène est dans les lieux qu'il a visités. Nous citerons: *Christine* (1857, in-18); *la Vierge du Liban* (1858, in-8); *Alba*, *Nadèje* (1859, in-18); *l'Amour en voyage*, recueil de trois nouvelles (*Carine*, *Rose*, *la Bourgeoise de Prague*), *Hermine* (1860, in-18); *un Amour en Laponie* (1861, in-18); *Pêle-mêle*, nouvelles (1862, in-18); *Stella* (1863, in-18); *En province* (1864, in-18); *Olga* (1864, in-18), etc. Plusieurs de ces romans et quelques autres nouvelles ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. L'auteur a aussi donné des traductions de *l'Oncle Tom* (1852, dans *le Pays*; 1853, in-12), de *Werther* (1855, in-12), etc., et édité les *Mémoires et correspondances de Mme d'Épinay* (1854, in-12).

ÉNAULT (Étienne), littérateur français, né vers 1819, cousin du précédent, fit ses études au collége Bourbon et fournit de bonne heure des feuilletons à la presse parisienne, notamment au *Courrier français* et au *National*. En 1848 il fut porté sans succès candidat à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Oise. Nous citerons de lui: *le Fils de l'empereur* (1846) et *la Vallée des Pervenches* (1847, nouv. édit., 1856), recueil de nouvelles; *le Portefeuille du Diable* (1859, 3 vol.); *l'Homme de minuit* (4 vol.); *le Vagabond* (4 vol.), ces deux derniers avec M. Judicis (1857-59); *le Dernier amour* (1862, in-18).

ENCKE (Jean-François), célèbre astronome et géomètre allemand, directeur de l'Observatoire royal et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, est né le 23 septembre 1791, à Hambourg, où son père était ministre à l'église de Saint-Jacques. Ses études d'astronomie, commencées sous l'illustre Gauss de Gœttingue, furent interrompues par les guerres de 1813 à 1814, pendant lesquelles il servit d'abord dans la légion des villes hanséatiques et devint ensuite lieutenant d'artillerie au service de la Prusse. Après la paix il reprit ses études à Gœttingue, d'où il fut appelé à l'Observatoire de Seeberg près Gotha, comme aide astronome du baron de Lindenau, qui devint ministre d'État en 1817. M. Encke resta seul à l'Observatoire de Seeberg et mérita par ses travaux d'en être nommé, en 1825, directeur adjoint. Il y détermina l'orbite de la comète de 1680, et celle de la distance de la terre au soleil. La solution du premier problème lui valut le prix spécial proposé par Cotta et dont les célèbres astronomes, Gauss et Olbers, étaient les juges. Deux mémoires, publiés sous le titre: *la Distance du soleil*, traitent du second problème.

Un autre travail, *la Détermination des éléments de la comète de Pons découverte en 1818*, conduisit M. Encke à l'idée d'un milieu diaphane, répandu partout et qu'il appela l'éther. Son calcul renversa l'opinion, admise jusqu'alors, que ces corps célestes avaient tous une révolution de longue durée; car la révolution de la comète d'Encke n'étant que d'une durée de 1200 jours, on constata facilement qu'elle avait déjà été vue en 1786, 1795 et 1805. D'autres résultats inattendus sortirent de l'hypothèse de l'éther et de sa résistance.

Ces travaux et ces découvertes firent à M. Encke une grande réputation parmi les astronomes de l'Allemagne. Il fut nommé directeur adjoint à Gotha, d'où il fut presque aussitôt appelé à Berlin comme secrétaire de l'Académie des sciences et directeur de l'Observatoire, et fut chargé en 1830 de continuer la publication des *Annuaires astronomiques*, commencée par son prédécesseur Bode. Depuis l'achèvement du nouvel observatoire en 1835, il a entrepris une série d'observations régulières publiées périodiquement sous ce titre: *Observations astronomiques faites à Berlin* (Astronomische Beobachtungen auf der Sternwarte zu Berlin). MM. Terquem et Lafon ont traduit, en 1859, la *Nouvelle méthode pour calculer les perturbations des planètes* (in-8).

M. Encke n'a pas seulement mérité de la science par ses observations, mais aussi par les perfectionnements qu'il a introduits dans les calculs d'astronomie et surtout par ses belles méthodes de la détermination des orbites des comètes.

ENDER (Thomas), peintre allemand, né à Vienne, en 1793, frère jumeau de Jean Ender, professeur à l'Académie des beaux-arts, mort en 1854, étudia avec son frère à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, s'adonna de préférence à la peinture du paysage, remporta un prix en 1810, visita la Bavière et le Tyrol, fit partie, en 1817, de l'expédition scientifique de *l'Austria* au Brésil, et en rapporta une collection de neuf cents dessins, qui ont une grande importance, au point de vue de l'ethnographie. Il accompagna ensuite le prince Metternich en Italie, où il fit un séjour et des études de quatre années. Depuis, M. Ender voyagea presque constamment et consacra son pinceau à des collections de sites étrangers, qui sont aujourd'hui une des richesses du musée de Vienne. En 1826, il visita Paris; en 1827, il explora les rives du Danube, et y prit un grand nombre de vues destinées au musée particulier de l'archiduc Jean.

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), dit communément *le Père Enfantin*, l'un des fondateurs du saint-simonisme, né à Paris, le 8 février 1796, est fils d'un banquier du Dauphiné. Admis gratuitement dans un lycée, puis à l'École polytechnique (1813), il fut du nombre des élèves qui, dans la journée du 30 mars 1814, opposèrent sur les buttes Montmartre une résistance patriotique aux armées alliées. L'école ayant été licenciée, il dut chercher une autre carrière que celle des armes, entra chez un commerçant en vins de Romans, où s'était retirée sa famille, et parcourut, comme voyageur commissionnaire, l'Allemagne, la Russie et les Pays-Bas. Il fut attaché, en 1821, à une maison de banque et d'exportation qui venait de s'établir à Saint-Pétersbourg. Deux ans après, en 1823, il était de retour à Paris, s'affiliait à la charbonnerie française, où il ne tarda pas à jouir d'une certaine considéra-

tion, et obtenait l'emploi de caissier dans l'administration de la Caisse hypothécaire, emploi qui le laissait libre de continuer durant ses loisirs le courtage et la commission.

Sur la fin de 1825, M. Enfantin se lia d'amitié avec Olinde Rodrigues, et par l'intermédiaire de ce dernier, avec le réformateur Saint-Simon, qui le convertit à ses théories de rénovation industrielle et religieuse. Ils recueillirent ensemble les dernières paroles du maître et acceptèrent de lui la mission de faire connaître et de développer ses doctrines. La propagande eut les commencements les plus humbles : elle débuta par la fondation d'un journal, *le Producteur* (1825-1826, 5 vol.), dont l'épigraphe est restée célèbre : « L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. » Le parti libéral, voyant dans cette publication l'application de ses idées à l'ordre matériel, l'avait d'abord soutenue, et ne lui refusa son appui que sur l'accusation de *théocratie*, formulée contre elle par Benjamin Constant. En 1828, M. Enfantin comptait à peine autour de lui une douzaine de collaborateurs, parmi lesquels on distinguait MM. Ad. Blanqui, Léon Halévy, Bazard, Duveyrier, Buchez, Artaud, Péreire et Laurent [de l'Ardèche]. Il ouvrit dans la rue Montigny des conférences philosophiques qui eurent dès lors quelque retentissement.

Mais la nouvelle école ne put se développer librement qu'à la faveur de la révolution politique de 1830. M. Enfantin comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait en tirer et signa la proclamation du 30 juillet, dans laquelle on demandait la communauté des biens, la destruction de l'héritage et l'affranchissement de la femme. Puis, se démettant des fonctions qu'il remplissait à la Caisse hypothécaire, il organisait des centres d'action à Toulouse, Montpellier, Lyon, Metz et Dijon, régularisait les prédications à Paris, faisait un appel incessant aux savants, aux artistes, aux industriels, et s'assurait, dès novembre 1830, de l'appui du *Globe*. Bientôt il fut *acclamé* (c'était le mot consacré) l'un des pères suprêmes, avec Bazard. De ce partage du pouvoir naquirent des discussions interminables dont la salle Taitbout fut le théâtre. A l'opposé de son collègue, qui voulait faire prédominer le côté politique, M. Enfantin ne s'occupait que de morale, d'art, de religion et de réforme sociale; il prétendait avant tout régler les rapports individuels, affranchir la femme et le prolétaire, et sanctifier la chair dans le travail et le plaisir. Son but était de s'emparer de la société en dépossédant l'Église, et non l'État. Comme procédés de transition, il réclamait l'abolition des successions collatérales et l'institution des banques commanditaires du travail.

Après avoir contenu pendant quinze mois « l'essor de sa religieuse pensée, » il annonça dans un manifeste, adressé en novembre 1831 aux quarante mille adhérents de France, que Bazard et Rodrigues s'étaient séparés de lui, et que le dogme nouveau s'incarnait en lui seul, devenu la *loi vivante* et le *messie*. Passant de la spéculation à la réalisation immédiate, il déclara la famille constituée, mit biens et facultés en commun, et dépensa, pendant l'hiver de 1832, plusieurs centaines de mille francs à convier tout Paris à ses fêtes luxueuses, dont le but était la recherche du messie femelle, ce complément indispensable de l'individu social. Il essaya ensuite d'un emprunt qui, par le concours de quelques fidèles, produisit 82 000 fr.; plusieurs ateliers d'ouvriers, fondés par ses soins et travaillant pour le compte de la maison mère, furent abandonnés faute de fonds suffisants. La même raison fit disparaître *le Globe*, que l'on distribuait gratis. Enfin, au mois de mai 1832, une mesure de police mit brusquement fin à l'association.

Alors une dernière transformation eut lieu. M. Enfantin, suivi de quarante disciples, au nombre desquels se trouvaient MM. Michel Chevalier, E. Barrault, Duveyrier, Talabot, Gustave d'Eichtal, F. David, Terson, Raymond Bonheur, Steph. Flachat et tant d'autres qui depuis se sont fait un nom dans l'industrie et dans les grandes opérations financières, se retira dans une propriété qu'il possédait sur la côte de Ménilmontant et y organisa une communauté modèle. Les nouveaux frères moraves, divisés en groupes de travailleurs, eurent un costume particulier et passèrent les journées en travaux manuels, conférences religieuses, cérémonies symboliques. Le Père (M. Enfantin portait ce nom inscrit sur sa poitrine) surveillait, prêchait, encourageait; il rédigeait des articles pour les *Feuilles populaires* et le *Livre nouveau*, composait des chants mystiques et traçait magistralement les définitions suivantes : « Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui.... Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. » « Le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limitées. » Et le langage et la philosophie se correspondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, il voyait dans le théoricien le substantif, dans le praticien l'adjectif, et dans le prêtre le verbe. Tandis que le Père rêvait la suprématie pontificale du monde et qu'il avait fort à faire à réfuter les attaques de MM. Carnot, Jules Lechevalier, J. Reynaud et autres, il fut traduit devant les assises de la Seine, sous la prévention de réunion illicite et d'outrage aux mœurs. On refusa d'obtempérer à sa requête d'avoir pour défenseurs deux dames, ses ferventes disciples, « la cause intéressant spécialement les femmes, » disait-il, et, après deux jours de débats animés, il fut condamné à un an de prison (28 août 1832).

Ce fut le signal de la dispersion des saints-simoniens. Libéré au bout de quelques mois, M. Enfantin partit avec une douzaine de disciples pour l'Égypte, où il végéta pendant deux ans; il se retira à son retour à Tain (Drôme), et se fit ensuite maître de poste aux environs de Lyon. En 1841 il obtint, par le crédit de ses amis, devenus d'influents personnages, de faire partie de la commission scientifique de l'Algérie, et en 1845 il fut placé à la tête du chemin de fer de Lyon. Au mois de novembre 1848 il fonda, avec M. Duveyrier, *le Crédit*, journal quotidien qui se soutint jusqu'en 1850. M. Enfantin fut ensuite attaché à l'administration du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée. — Il est mort le 31 mai 1864.

Il a développé les théories de son maître et les siennes propres dans les ouvrages suivants : *Économie politique et Politique* (1831, in-8); *Morale* (1832, in-8), écrit condamné par la cour d'assises la même année; *le Livre nouveau* (1832), qui est resté manuscrit; puis dans des brochures et des articles disséminés dans *le Producteur*, *l'Organisateur*, *le Globe*, etc. On a encore de lui : *Colonisation de l'Algérie* (1848, in-8), contenant des vues judicieuses délayées dans un vague socialisme : *Correspondance philosophique et religieuse* (1847, in-8), qui a pour complément *Correspondance politique* (1849, in-18), extraite du *Crédit* et relative aux années 1835-1840. Une polémique de M. Enfantin avec un prédicateur a ramené plus récemment la discussion sur ses doctrines (*Réponse au Père Félix; un Dernier mot au Père Félix*, 1856, broch., in-8). Depuis il a encore publié : *la Vie éternelle passée, présente,*

future (1861, in-8), ouvrage compris dans la *Bibliothèque utile* (1864, petit in-18). Il a été entrepris, en 1865, une édition générale de ses œuvres saint-simoniennes.

ENGELHARDT (Frédéric-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg, le 31 octobre 1796, et fils d'un officier supérieur de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui devint sous l'empire administrateur général du grand-duché de Berg, reçut une éducation très-soignée, obtint le titre de licencié en droit et le diplôme de docteur ès sciences. Sous la restauration et sous la monarchie de Juillet il professa les opinions les plus libérales et ouvrit à Strasbourg un cours gratuit de technologie suivi par un grand nombre d'ouvriers. Directeur des forges de Niederbrunn, il acquit de la popularité. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59 939 voix, le troisième des quinze représentants du Bas-Rhin, fit partie du comité du travail, et vota presque constamment avec la gauche, tout en soutenant le général Cavaignac. Il fit ensuite à Louis-Napoléon une vive opposition, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. A la suite de la seconde exposition universelle de Londres, il a été décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863).

ENGELHARDT (Jean-George-Valentin), théologien allemand, né à Neustadt an der Aisch (Bavière), le 12 novembre 1791, mort le 13 septembre 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

ENGELSTOFT (Christian THORNING), théologien danois, né à Næsberg, le 8 août 1805, prit en 1815 le nom de son aïeul maternel le savant Laurits Engelstoft par qui il avait été adopté. Nommé en 1835 lecteur en théologie à l'université de Copenhague, professeur adjoint, puis docteur (1836) et professeur titulaire (1845), il fut recteur de l'université en 1847-1848. Le roi l'appela à faire partie de la commission chargée de revoir la traduction de l'Ancien Testament 1837), et de l'assemblée réunie en 1854 pour discuter les intérêts de l'Église nationale et déterminer ses rapports avec l'État et les autres cultes. En 1851, il fut nommé évêque de Fionie. Il est devenu membre de l'Académie des sciences de Copenhague (1847); de l'Académie royale d'histoire et de langue nationales (1850).

Entre autres écrits, il a publié : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes* (Copenhague, 1836); *Histoire de la liturgie en Danemark* (Liturgiens eller Alterbogens og Kirkeritualets historie i Danemark, 1841); *Discours prononcés en diverses occasions* (Taler ved forskjellige Keiligheder; Odense, 1853). Il rédige avec M. Scharling le *Theologisk Tidsskrift*, où il a publié des articles fort étendus ainsi que dans le *Nyt Historisk Tidsskrift*, et dans les *Rapports* de la Société biblique danoise, dont il est secrétaire depuis 1838.

ENGELVIN (Joseph-Marie-Louis), moine français, né le 26 janvier 1795, à Pontgibaud (Puy-de-Dôme), a fait longtemps partie du clergé de Clermont-Ferrand. A la fin de 1851 il se rendit en pèlerinage à Jérusalem, et, après un an de séjour, il y prit en 1852 l'habit de l'ordre de saint François. Il a concouru à la restauration de son ordre en France.

On a du Père Engelvin des livres religieux : *Fleurs à Marie* (1837); *le Voyant* (1838); *l'Ami des peuples* (1841, in-8), exposé philosophique de la morale chrétienne; *le Prêtre* (1845); *Précis classique de l'histoire universelle* (1838, 2 vol.), avec la chronologie mnémonisée; *l'Esprit républicain* (1848); *le Sage, ou Promenades aux vasques de Salomon dans les environs de Bethléem* (1859, in-12), etc.— Le Père Engelvin est mort en août 1861. Avant d'écrire des ouvrages religieux, il avait collaboré au *Mercure du* XIX[e] *siècle* et à la *Biographie universelle*. Il a laissé en mourant un *Voyage en Orient*, en trois volumes, ouvrage terminé, mais dont le premier volume seul a paru de son vivant, sous le titre de : *Soleil de la Terre sainte*.

ENGLAND (sir Richard), général anglais, né en 1793 à Détroit (Haut Canada), et fils d'un général distingué, entra à l'âge de dix-sept ans au service militaire avec un brevet d'enseigne et prit part aux expéditions de Flessingue et de Sicile, ainsi qu'à la campagne de 1815. Envoyé au cap de Bonne-Espérance, il y commanda le 75[e] de ligne et s'employa avec activité dans la guerre de 1835 contre les tribus hostiles de la Cafrerie. De là il passa aux Indes et fit avec éclat la campagne de 1842 dans l'Afghanistan; à la tête d'une colonne composée en majeure partie de soldats indigènes, il réussit à secourir Kandahar et fit ensuite retraite jusqu'à l'Indus avec beaucoup d'ordre. Major général en 1851, il suivit l'armée expéditionnaire en Crimée, y commanda une division d'infanterie légère et se distingua aux batailles d'Alma et d'Inkermann comme à toutes les opérations du siége de Sebastopol. De retour au mois d'août 1855, il fut nommé grand'croix de l'ordre du Bain, et l'année suivante, lieutenant-général et grand officier de la Légion d'honneur. En 1861, il devint colonel du 61[e] régiment d'infanterie et général en 1863.

ENGSTROEM (Jean), écrivain suédois, né le 7 avril 1794, à Kærnebo (gouvernement de Calmar), prit en 1817 le grade de licencié en médecine et exerça jusqu'en 1825 les fonctions de médecin de bataillon. Il a exécuté des voyages dont il a publié les relations (*Resa genom Norrland och Lappland ar* 1834; Stockholm, 1834, 2 vol.; *Resa genom sœdra Lappland; Jemtland, Trondhem och Dalarne, ar* 1834; Calmar, 1835, 2 vol.).

On a encore de lui : *Poésies septentrionales* (Nordiska Dikter af Eivin, Upsal, 1821; *la Harpe d'Éole* (Eols Harpan; Stockholm, 1830), recueil de petits poëmes; des romans : *les Confédérés* (Færbundsbrœderna; Stockholm, 1833-1834, 4 vol.); *les Colons* (Nybyggarne, 1838); *Bjœrn Ulfland* (1840).

ENNISKILLEN (William-Willoughby COLE, 3[e] comte D'), pair d'Angleterre, né en 1807, à Londres, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Cole, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui le créa en 1834 docteur en droit, entra en 1831 à la Chambre des Communes et y fit partie de l'opposition conservatrice jusqu'en 1840. A cette époque il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il a été nommé colonel de la milice et député-lieutenant du comté de Fermanagh. Marié, en 1844, à la fille aînée de M. J.-A. Casamajor, il a eu six enfants, dont l'aîné, Lowry-Egerton, vicomte COLE, est né en 1845, à Londres.

EOETVOES (Joseph, baron), littérateur et homme politique hongrois, né à Ofen, le 3 septembre 1813, et élevé dans la maison paternelle, alla faire ses études de philosophie et de droit à l'université de Pesth. Avant même de les avoir terminées

il donna deux drames, ***Kritikusok*** et ***Hazasulok***, ainsi qu'une tragédie, ***Bossu***, qui eurent beaucoup de succès. Reçu avocat dès 1833, il entra dans la carrière administrative, mais il y renonça bientôt, pour se livrer à son humeur voyageuse et à ses goûts littéraires. Il visita successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède et les Pays-Bas, et à son retour, publia, comme résultat de ses observations, son écrit important : ***Réforme des prisons*** (Pesth, 1838).

M. Eœtvœs, se jetant alors dans le journalisme, devint un des amis de Kossuth, le soutint contre les attaques du parti conservateur, et appuya ses idées dans une brochure très-remarquée : ***Kelet népés a pesti hirlap*** (Pesth, 1841). Plus tard, au milieu de la lutte des ***municipalistes*** et des ***centralistes***, il prit parti pour ces derniers et publia dans un journal très-populaire, le ***Pesti hirlap***, une suite d'articles, réunis ensuite sous le titre général de : ***Réforme*** (Leipsick, 1846).

Il donnait encore à la littérature ce que ces polémiques lui laissaient de loisirs, et publiait trois romans, ***le Château de cartes*** (Pesth, 1838-1841); ***le Notaire de village*** (***A falu jegyzœge;*** Pesth, 1844-1846, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1851); ***la Hongrie en*** 1514 (Magyarorszag, 1514-ben; Pesth, 1847-1848), dans lesquels il peignait avec une grande vivacité la vie actuelle des comtés, ou quelques grandes scènes historiques de la fin du moyen âge.

Lors de la révolution de 1848, M. Eœtvœs fut nommé ministre des cultes, mais il donna sa démission, quitta le pays et se retira à Munich, même avant la dissolution du ministère Batthyanyi (août 1848). Il passa trois années dans cet exil volontaire, occupé de littérature et de politique générale. Ses principaux ouvrages dans ces derniers temps sont : ***De l'égalité des nationalités*** et ***De l'influence des idées du*** XIXᵉ ***siècle sur l'État et la société*** (Vienne, 1851). Les différentes œuvres de M. Eœtvœs ont été traduites plusieurs fois en allemand. Vers le milieu de 1851, l'auteur revint en Hongrie et resta dix ans sans se mêler de nouveau à la politique. Lors du mouvement libéral de 1861, il fut porté candidat à la députation à Ofen et prit rang à l'assemblée dans le parti de la conciliation.

ÉPAGNY (Jean-Baptiste-Rose-Bonaventure VIOLET D'), auteur dramatique français, né le 30 août 1787, à Gray (Haute-Saône), commença assez tard à écrire pour le théâtre. Il fit recevoir à l'Opéra deux livrets qui ne furent jamais mis en musique, et fut plus heureux à Feydeau où celui des ***Rivaux de village*** fut joué en 1820. A l'Odéon il donna : ***Luxe et indigence*** (1824); ***l'Homme habile*** (1825); ***Lancastre, ou l'Usurpation*** (1829); au Théâtre-Français : ***Dominique, ou le Possédé*** (1831); ***Jacques Clément*** (1831), drame en cinq actes et en prose; ***Josselin et Guillemette*** (1831), en un acte; ***les Préventions*** (1832), proverbe arrangé d'après Th. Leclercq; ***les Adieux au pouvoir*** (1838). A la fin de 1841 il a quelque temps dirigé le théâtre de l'Odéon, auquel, en dépit de toute son habileté et de ses sacrifices, il ne put rendre qu'une vogue passagère. M. d'Épagny a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

M. d'Épagny a également travaillé seul ou en collaboration pour les diverses scènes; nous rappellerons parmi ses pièces : ***l'Auberge d'Auray***, opéra-comique (1830); ***les Malcontents*** et ***Charles III*** (1834), drame, ***la Fille mal élevée*** (1835), vaudeville; ***la Porte de Bussy***, drame, etc. On a encore de cet auteur quelques ouvrages littéraires : ***les Abus de Paris*** (1842, in-8), en collaboration avec M. Girault; ***la Fille de l'émigré*** (2ᵉ édit., 1851); ***Satire contre Napoléon III*** (1853, in-8); ***le Dernier jour*** (1855), oratorio, etc.

ÉPINAY (Ève-Oliva-Angela DE BRADI, baronne DE BRUCHEZ, plus connue sous le nom de Marie DE L'), femme de lettres française, née près d'Orléans, vers 1805, fut élevée par sa mère, la comtesse de Bradi (voy. ce nom), et épousa sous la Restauration un colonel suisse. On a d'elle plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse, des articles de journaux, des romans de mœurs : ***Deux Souvenirs*** (1836); ***Clara de Noirmont*** (1840); ***Rosette et Berthilde*** (1845); ***les Trois grâces*** (1846), etc., et avec Numa Jautard, une comédie en prose, ***l'École d'un fat*** (1844), représentée à l'Odéon. — Elle est morte le 1ᵉʳ février 1864.

ÉRARD (Jean-Baptiste-Orphée-Pierre), industriel français, né à Paris, en 1794, mort à son château de la Muette, le 5 août 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du ***Dictionnaire***.

ERBEN (Charles-Jaromir), historien bohémien, né à Miletin (Bohême) en 1811, fut nommé, en 1851, archiviste de la ville de Prague. Ses principales publications traitent de la littérature bohémienne et sont très-précieuses à ce point de vue. Nous citerons : ***Collections des chants populaires bohémiens*** (Pisne narodni, 1842-1845, 3 volumes); ***Chronique de la ville de Prague, par Bartosch*** (Bartosova Kronika Praska, 1851); ***Gerbe de récits populaires*** (Blüthenstrauss von Volksmaerchen, 1852); ***Voyage de Haraut de Polschitz dans la terre promise et en Égypte*** (1854, t. I); ***Regesta diplomatica nec non epistolaria Bohemiæ et Moraviæ ab anno*** 600 ***ad annum*** 1253 (1855 et suiv.). M. Erben est en outre l'un des rédacteurs principaux des ***Fragments choisis de littérature bohémienne*** (Wyborz literatury ceské, 1845).

En octobre 1862, il fut décoré à l'occasion de l'anniversaire millénaire de la Russie, où sa science et son talent poétique sont également estimés.

ERCKMANN-CHATRIAN (Émile ERCKMANN et Alexandre CHATRIAN, dits), littérateurs français, sont nés, le premier à Phalsbourg (Meurthe), le 20 mai 1822; le second au hameau de Soldatenthal, commune d'Abreschwiller (même département), le 18 décembre 1826. M. Ém. Erckmann, fils d'un libraire, fit des études assez irrégulières au collège de sa ville natale, et vint à Paris, en 1842, pour commencer son droit qu'il interrompit à plusieurs reprises, et dont il ne passa le troisième examen qu'en 1857, pour l'abandonner définitivement l'année suivante. Dans l'intervalle, il s'était efforcé de se faire un nom en littérature par une collaboration active avec M. Al. Chatrian.

Celui-ci, appartenant à une ancienne famille de verriers de la Meurthe, ruinée par des revers d'industrie, avait fait quelques classes dans un pensionnat français, puis au collège de Phalsbourg. Envoyé dans les verreries de Belgique, il paraissait en voie de s'y créer une belle position, lorsque, tourmenté par le goût des travaux littéraires, il rentra, malgré sa famille, au collège de Phalsbourg comme maître d'études. C'est là qu'en 1847 il fut mis en relation par leur professeur de rhétorique, M. Perrot, avec M. Ém. Erckmann.

Les deux amis travaillèrent, dès lors, ensemble à diverses œuvres, qu'ils signèrent de leurs deux noms réunis, et avec une telle unité de composition ou de style qu'ils comptaient déjà de sérieux succès, lorsque personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous cette sorte de raison sociale littéraire, formée de leurs deux noms. Du reste, leurs débuts furent obscurs et pénibles. En 1848, ils fournirent au ***Démocrate du Rhin***, qui venait de se fonder, divers feuilletons: ***le Sacrifice d'Abraham***, ***le Bourgmestre en bou-***

teille, etc., que depuis ils ont reproduits en volumes. En même temps ils écrivaient pour l'Ambigu-Comique un drame, *le Chasseur des ruines*, reçu par le théâtre, sous réserve de changements qu'ils refusèrent de faire. Ils donnèrent au théâtre de Strasbourg un autre drame, *l'Alsace en 1814*, supprimé par le préfet à la seconde représentation.

Ils écrivaient à cette époque, pour divers journaux, de nombreuses nouvelles, dont les unes furent peu remarquées, et dont les autres restèrent dans les cartons des années entières. Désespérant de vivre de leur plume, M. Ém. Erckmann reprenait ses études de droit, et M. Al. Chatrian avait obtenu une place dans les bureaux du chemin de fer de l'Est. Ce fut seulement en 1859 que l'un des types des fantaisies de leur première manière, l'*Illustre docteur Mathéus*, publié par la Librairie-Nouvelle, donna au nom collectif d'Erckmann-Chatrian un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à toute une série d'ouvrages consacrés à l'étude patiente et pittoresque des mœurs populaires de l'Allemagne, puis à la mise en scène des gloires et des revers militaires de la Révolution ou de l'Empire.

Voici, depuis cette époque, la suite de leurs ouvrages : l'*Illustre docteur Mathéus* (1859, in-18; 3ᵉ édit., 1864); *Contes fantastiques* (1860, in-18); *Contes de la montagne* (1860, in-18); *Maître Daniel Rock* (1861, in-18); *Contes des bords du Rhin* (1862, in-18); le *Fou Yégof*, épisode de l'invasion (1862, in-18); le *Joueur de clarinette*, la *Taverne du jambon de Mayence*, etc. (1863, in-18); *Madame Thérèse*, ou les *Volontaires de 92* (1863, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*, l'*Ami Fritz* (1864, in-18); *Histoire d'un conscrit de* 1813 (1864, in-18); *l'Invasion-Waterloo* (1865, in-18) : ces deux derniers ouvrages et *Madame Thérèse* se réimpriment en une édition populaire illustrée, sous le titre de *Romans nationaux* (1865, grand in-8ᵉ, à 2 col., 30 livraisons). — Sous le nom de M. Ém. Erckmann seul, il a paru, en 1843, une brochure sur le *Recrutement militaire*, adressée par l'auteur aux membres des Chambres.

ERDAN (André-Alexandre), littérateur français, né à Paris, en 1826, fit ses premières armes dans *l'Événement*, que venaient de fonder, en 1848, ses oncles MM. Paul et Froment Meurice (voy. ce nom) et défendit alors avec ardeur les idées démocratiques. Il reprit ensuite la question déjà agitée de « l'orthographe comme on parle » ou fonographie (*sic*), et développa ses opinions novatrices dans les congrès internationaux qui, en 1854 et 1855, accueillaient favorablement tout projet de langue et d'écritures universelles.

On a de lui : *Petites lettres d'un républicain rose* (1849, in-8); *Lettres concernant Hoëné Wronski*, peu après la mort de ce dernier (1854); les *Révolutionnaires de l'A, B, C*, fait en vue du prix Volney, pour la linguistique (1854, in-8), et la *France mystique, ou tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1855, 2 vol. in-8), dont les hardiesses attirèrent à son auteur une condamnation à l'amende et à la prison. Cet ouvrage était imprimé dans le système *néographique*. M. Erdan a publié dans la *Presse*, le *Temps*, etc., des correspondances étrangères, notamment sur l'Italie.

ERDELYI (Jean), poëte et littérateur hongrois, né à Kazos, en 1814, étudia à l'université de Pesth, donna des leçons particulières; puis, se livrant à la littérature, publia, à partir de 1833, plusieurs pièces lyriques, qui lui valurent, dès 1839, une place dans l'Académie hongroise. Elles ont paru en volume, sous le titre de *Poésies* (Ofen, 1844). Il donna ensuite un *Recueil des légendes et des contes populaires de la Hongrie* (Nepdalok esmondak; Pesth, 1845-1848, 5 vol.), avec une dissertation très-intéressante sur le développement de la poésie populaire dans son pays; puis les *Proverbes populaires hongrois* (1850); un drame, *la Vénitienne*, et une traduction des ballades populaires de la Suède.

Pendant la révolution de 1848, M. Erdelyi, qui était lié avec tout le parti libéral, prit un certain rôle politique et écrivit dans le journal de Szemere, *Respublica*. Après la catastrophe de Villagos, il dut quitter la capitale, et se retira dans sa ville natale, où il s'occupe exclusivement de poésie. — Son frère, Pierre Erdelyi, qui a beaucoup étudié la littérature française, a traduit en hongrois plusieurs de nos célèbres romans.

ERDMANN (Johann-Édouard), philosophe allemand, né le 13 juin 1805, à Molmar en Livonie, et fils d'un ministre protestant, suivit à l'université de Dorpat, de 1823 à 1826, les cours de théologie; puis, à Berlin, pendant deux ans, les cours de philosophie de Schleiermacher et de Hegel. Rentré, en 1828, dans sa ville natale, il y fut nommé, l'année suivante, pasteur et premier prédicateur. En 1832, il retourna à Berlin, prit ses grades en 1834, et, recommandé déjà par ses écrits, fut nommé, en 1836, professeur de philosophie à l'université de Halle.

Le principal ouvrage de M. Erdmann, est son *Essai d'un tableau scientifique de l'histoire de la philosophie moderne* (Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der Geschichte der neuern Philosophie; Leipsick, 1834-1851, t. I-V). On cite ensuite : *Dissertation sur le Croire et sur le Savoir* (Uber Glauben und Wissen, Berlin, 1837); *Compte rendu de notre foi* (Rechenschaft von unserm Glauben; Riga, 1835; 2ᵉ édit., Halle, 1842), recueil de sermons; *Nature et Création* (Natur und Schœpfung; Leipsick, 1840); *le Corps et l'Ame* (Leib und Seele; Halle, 1837; 2ᵉ édit., 1848); *Éléments de psychologie* (Grundriss der Psycholog.; Leipsick, 1840; 3ᵉ édit., 1847); *Éléments de logique et de métaphysique* (Grundriss der Logik und Metaphysik; Ibid., 1841, 3ᵉ édit., 1848); *Mélanges* (Vermischte Aufsaetze; Ibid., 1847); *De quelques réformes des universités* (Ueber einige der vergeschlagenen Universitaetsreformen; Ibid., 1848); *Cours publics sur l'État* (Vorlesungen über den Staat; Halle, 1851); *Lettres psychologiques* (Psychol. Briefe; Leipsick, 1851); *Du Rire et des Larmes* (Ueber Lachen und Weinen; Berlin, 1850); *Du Charme poétique et de la Superstition* (Ueber den poetischen Reiz des Aberglaubens; Halle, 1851); *De l'Ennui* (Ueber die Langeweile; Berlin, 1852), etc., etc.

ERDMANN (Otto-Linné), chimiste allemand; né à Dresde, le 11 avril 1804, fils du médecin de ce nom qui a introduit la vaccination dans le royaume de Saxe, étudia d'abord la pharmacie, puis suivit les cours de l'Académie médico-chirurgicale de Dresde, et passa trois années à Leipsick, où il obtint les grades de licencié ès sciences chimiques et de docteur en philosophie. Après avoir dirigé pendant quelque temps une fabrique et fait divers voyages, il retourna à l'université de Leipsick, et y fut nommé, en 1827, professeur suppléant, et, en 1830, professeur titulaire de chimie. En même temps, il fut chargé de la direction d'un nouveau laboratoire, qui devait être construit d'après ses plans, et qui, terminé en 1842, a servi souvent de modèle.

Les travaux les plus importants de M. Erdmann

sont : *Recherches sur le Nickel* (Ueber den Nickel; Leipsick, 1827); *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Ibid., 1828; 4ᵉ édit., 1851); *Manuel de la connaissance des marchandises* (Grundriss der Waarenkunde; Ibid., 1833; 2ᵉ édit., 1851). De 1828 à 1833, il rédigea le *Journal de chimie industrielle et économique*, et, depuis 1834, avec Marchand et Schweigger-Seidel, le *Journal de chimie pratique*. On lui doit aussi la 5ᵉ édition du *Dictionnaire des marchandises* (Waarenlexicon) de Schlegel (Leipsick, 1833-1835, 2 vol.). M. Erdmann a déterminé, en outre, en collaboration avec Marchand, les poids atomiques d'un grand nombre de corps simples.

ERICSSON (John), célèbre ingénieur suédois, né en 1803, dans la province de Vermeland, entra, à onze ans, comme cadet, dans le corps du génie, devint deux ans plus tard niveleur sur le grand canal qui joint la Baltique à la mer du Nord, puis entra comme enseigne dans l'armée suédoise, où il atteignit le grade de lieutenant. En 1826, il soumit aux savants de Londres sa première invention : c'était une machine qui devait agir sans le secours de la vapeur en condensant la flamme, mais cet effet fut reconnu impossible avec les combustibles minéraux. En 1829, la compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester avait offert un prix pour la meilleure locomotive : M. Ericsson concourut et produisit une machine qui atteignait la vitesse, étonnante alors, de cinquante milles à l'heure. Il passa ensuite aux États-Unis, et ne tarda pas à y devenir célèbre par de nombreuses inventions. La plus remarquable fut sa machine à air chaud, qui étonna les savants de Londres, en 1833, mais qui ne leur parut pas applicable. L'inventeur ne se rebuta pas : de retour aux États-Unis, il fit construire un navire de 2200 tonneaux, auquel il donna son nom et qui reçut pour moteur cette nouvelle machine. *L'Ericsson*, dans son voyage d'essai, fit douze milles à l'heure, sans le secours de la vapeur; mais, au retour, assailli par un grain violent, il sombra. Lorsque la guerre civile éclata aux États-Unis, on fit appel à la science de M. Ericsson, et il construisit la fameuse batterie qui a lutté contre *le Merrimac*, et à laquelle son inventeur a donné avec quelque forfanterie le nom de *Monitor*, pour avertir les orgueilleuses marines militaires de l'Europe, que leur temps était fini. M. Ericsson est devenu chevalier de l'ordre de Vasa et membre de nombreuses sociétés savantes. — Son frère, le colonel ERICSSON, s'est fait connaître comme ingénieur en chef des railways anglais. *

ERMAN (Georg-Adolf), professeur de physique à l'université de Berlin, né dans cette ville, en 1806, et fils du physicien Paul Erman, étudia d'abord les sciences naturelles et les mathématiques à Berlin, puis à Kœnigsberg, sous la direction de Bessel, dont il devint l'élève favori. De 1828 à 1830, il entreprit, à ses frais, un voyage autour du monde, dont le principal but était de faire des observations magnétiques dans toutes les latitudes. Il se joignit d'abord à l'expédition magnétique du savant suédois, Hansteen, et l'accompagna jusqu'à Irkutsk; puis, continuant seul sa route, traversa l'Asie septentrionale, se rendit par mer aux colonies russes de l'Amérique, passa par la Californie et l'île de Taïti, doubla le cap Horn, passa par Rio-Janeiro, puis revint par Saint-Pétersbourg et Berlin. L'ouvrage qu'il a publié sur ce voyage, sous le titre de *Voyage autour du monde par l'Asie septentrionale et les deux Océans* (Reise um die Erde durch Nord-asien und die beiden Oceane), se compose d'une partie historique (Berlin, 1833-1842, 5 vol.) et d'une partie scientifique (Ibid., 1835-1841, 2 vol., avec un atlas). Ce beau travail, qui a valu à son auteur un des grands prix de la Société royale de géographie de Londres, a fourni en grande partie les données magnétiques sur lesquelles Gauss a pu établir sa théorie du magnétisme terrestre.

Dans ces dernières années, M. Erman s'est occupé spécialement de la Russie, et il publie depuis 1841, les *Archives de la connaissance scientifique de la Russie* (Archiv fur wissenschaftliche Kunde von Russland). Un certain nombre d'articles de lui, traitant du magnétisme terrestre et de diverses questions de physique, se trouvent dans les *Annales de Poggendorff* et dans les *Annuaires astronomiques de Schumacher*.

ERNE (John CRICHTON, 3ᵉ comte D'), pair représentatif d'Irlande, né en 1802, à Dublin, est fils d'un lieutenant-colonel. En 1842, il hérita des titres de son oncle, et fut élu en 1845 membre à vie de la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il a été deux fois haut-shériff, et est devenu lord-lieutenant du comté irlandais de Fermanagh. Marié, en 1837, à une fille du révérend Béresford, il a pour héritier son fils, John-Henri, vicomte Crichton, né à Dublin, en 1839, et élevé à Oxford.

ERNEST IV (Auguste-Charles-Jean-Léopold-Alexandre-Édouard), ou ERNEST II dans la ligne spéciale de Cobourg, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, né à Cobourg, le 28 juin 1818, est fils d'Ernest III, le premier de la ligne Cobourg, auquel il succéda, le 29 janvier 1844. Il est le frère aîné du prince Albert, mari de la reine Victoria, avec lequel il reçut une brillante et solide éducation, se faisant dès lors remarquer par ses dispositions pour les sciences naturelles et pour la musique. Il a beaucoup voyagé. Après avoir parcouru avec son frère la France, la Belgique et l'Angleterre, en 1836, il visita seul, plus tard, l'Espagne, l'Italie, le Portugal et l'Afrique. A l'université de Bonn, il étudia spécialement l'économie politique et la philosophie. Entré dans la cavalerie du royaume de Saxe, il en sortit avec le grade de général-major. Il a le grade de général de cavalerie au service de la Prusse et de colonel du régiment des cuirassiers prussiens de Magdebourg, nᵒ 7. Le 3 mai 1842, il épousa la princesse Alexandrine-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, fille du grand-duc de Bade, et prit une part active au gouvernement pendant les deux dernières années de la vie de son père.

Monté sur le trône (1844), il s'efforça d'apaiser les dissensions que l'annexion de l'État de Cobourg avait fait naître, en donnant aux deux duchés, dès 1846, une constitution commune et conforme aux idées du temps. Aussi, pendant les années 1848 et 1849, il réussit, par sa modération et sa fermeté, à préserver ses États de tout bouleversement. Partisan de l'unité allemande, il accepta du vicaire de l'empire un commandement dans la guerre contre le Danemark, et remporta, le 5 avril 1849, la victoire d'Eckernfœrde. Lorsque tout espoir de fonder l'unité de l'Allemagne se fut évanoui, il se rattacha à l'alliance dite *des trois rois*, et provoqua à Berlin un congrès de princes dans lequel il plaida avec chaleur en faveur des intérêts et des besoins légitimes des peuples. Après 1850, malgré le triomphe universel de la réaction, le duc Ernest IV persévéra dans une politique de juste-milieu.

La simplicité de la vie privée de ce prince est remarquable. Il a continué de cultiver les sciences et les arts, et particulièrement la musique. Ses

opéras de *Zaïre* et de *Casilda* sont cités avec éloge en Allemagne; et sa partition de *Sainte-Claire* (Santa Chiara), opéra en trois actes, qu'il a fait exécuter à l'Académie impériale de musique de Paris, pendant son séjour chez nous, en 1855, a obtenu l'estime des connaisseurs.

ERROLL (William-Harry HAY, 17e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1823, à Busby Park, descend d'une très-ancienne famille d'Écosse élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Il embrassa la carrière des armes, fit partie de l'expédition d'Orient, et fut blessé à la bataille de l'Alma (1854); l'année suivante, il fut nommé major de la brigade des tirailleurs, et, en 1860, il quitta le service. Il est entré en 1846 à la Chambre des Lords, où il appuie la politique du cabinet Palmerston. Sa famille est en possession de la charge héréditaire de lord haut constable d'Écosse, qui est la plus haute distinction honorifique de la Grande-Bretagne. De son mariage avec une fille du général Ch. Gore (1848), il a eu un fils, Charles Gore, baron KILMARNOCK, né en 1852, à Montréal.

ERSKINE (Thomas-Americus ERSKINE, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, est fils du lord David Montagu Erskine, mort le 19 mars 1855, et petit-fils du célèbre orateur de ce nom, appelé à la pairie en 1806. Élevé à Cambridge, il a été attaché d'ambassade à Turin, à Naples, à Lisbonne, et a hérité en 1855 de la pairie. Marié en 1830 à miss Newnham, il n'a pas d'enfants et son héritier présomptif est son frère John Cadwallader, qui a rempli d'importantes fonctions administratives aux Indes et qui a pris sa retraite en 1853.

ERSLEW (Thomas-Hansen), littérateur danois, né à Randers le 10 novembre 1803, passa en 1821 l'examen de philologie et de philosophie, et, après avoir vécu plusieurs années dans une de ses propriétés en Jutland, alla s'établir à Copenhague. Il fut, en 1849, chargé de la direction des Archives au ministère des Cultes. Le plus important de ses ouvrages est le *Dictionnaire universel des écrivains pour le royaume de Danemark* (Almindeligt Forfatter-Lexicon for K. Danmark med tilhœrende Bilande; Copenhague, 1841-53, 14 livr. ou 3 vol. in-8; avec un supplément en cours de publication, I-V livr. 1854-1857).

Ce dictionnaire bibliographique, disposé par noms d'auteurs, forme la continuation du *Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge, og Island*, de Nyerup et Kraft (Copenhague, 1820, in-4); mais il ne traite pas de la Norvége. On y trouve, avec des détails biographiques sur tous les Danois qui ont écrit depuis 1814, la liste par ordre chronologique non seulement de tous leurs ouvrages, mais aussi de tous les articles ou mémoires qu'ils ont publiés dans des journaux, revues ou recueils, ainsi que l'indication des notices ou articles de critique relatifs à chacun de ces écrits, des traductions qui en ont été faites, et des sources biographiques: enfin les portraits des auteurs. Les énonciations sont très-précises et d'une remarquable exactitude. Cet ouvrage, qui ne renferme que des faits positifs et d'où les appréciations sont exclues, est cité comme le plus parfait qui existe encore en Europe.

ESAAD-effendi (Mohammed), historien turc, né à Constantinople, le 18 de rebi-al-ewrwel 1204 de l'hégire (16 décembre 1790), a été nommé *sahafzadeh* (fils du relieur), parce que son père était chef de la corporation des relieurs et libraires. A dix-huit ans, il entra dans l'enseignement, acquit une grande réputation de savoir, et reçut en 1825 la charge d'historiographe, et en 1831 la direction du *Takwim-i-wekaii* (tableau des événements), journal officiel de l'empire. En 1836, le sultan Mahmoud l'envoya en ambassade auprès du shâh de Perse Mohammed. Il reçut aussi les titres de grand-juge de Roumélie, d'inspecteur général des écoles, et de conseiller de l'instruction publique.

On connaît d'Esaad-effendi: *Uss-i-Tzafer* (Base de la victoire; Constantinople, 1828, pet. in-4), précis historique de la destruction du corps des janissaires par Mahmoud en 1826, traduit en français et abrégé par M. Caussin de Perceval (1832, in-8): *Sefer-Namei-Klair* (Livre du voyage du Bon; Ibid., 1834); relation du voyage de Mahmoud à Andrinople en 1832: une traduction turque des *Mesail-i-im-tihan* (questions d'examen), traité arabe d'Omer effendi; un grand nombre d'articles dans le journal officiel, etc.

ESBRAT (Noël-Raymond), peintre français, né à Paris, en 1809, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ESCARS (duc D'). Voy. DES CARS.

ESCAYRAC DE LAUTURE (N., comte d'), voyageur français, né en 1822, entreprit de bonne heure quelques excursions en Orient, puis remplit plusieurs missions en Algérie. En 1856, il a été appelé, par le vice-roi d'Egypte, à conduire une expédition chargée de rechercher les sources du Nil. Lors de l'expédition de la France et de l'Angleterre contre la Chine, il fut membre de la commission scientifique française qui y fut attachée. Tombé entre les mains des Chinois, à la suite d'un guet-apens, il fut victime de traitements abominables. L'empereur l'éleva, à cette occasion, à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, par décret du 1er janvier 1861. Il avait été promu officier le 11 août 1856. M. d'Escayrac de Lauture est devenu, en 1859, membre du conseil général de Tarn-et-Garonne.

On a de lui: *Notice sur le Kordofan* (1851); *le Désert et le Soudan* (1853, in-8, 12 pl. et 2 cartes); *Mémoire sur le Bragle ou hallucination du désert*, *De l'influence du canal des deux mers*, *Mémoire sur le Soudan* (1855 et 1856); *Mémoires sur la Chine* (1864, 5 cahiers in-4, avec cartes); des *Rapports* et articles publiés au *Moniteur* sur la Chine, ses mœurs, sa philosophie, sa religion, etc.; et quelques travaux insérés dans le *Bulletin de la Société de géographie*.

Son père, le marquis Joseph-Henri-Léonce D'ESCAYRAC DE LAUTURE, né en 1786, a été créé pair de France le 3 octobre 1837, et promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur le 19 juillet 1845.

ESCHASSERIAUX (René-François-Eugène, baron), député français, né le 25 juillet 1823, aux Arènes, près Saintes (Charente-Inférieure), fils d'un membre des premières assemblées républicaines, étudia le droit à Paris, fut admis au barreau et, lors des élections complémentaires de juillet 1849, devint représentant du peuple à l'Assemblée législative pour son département. Il appartenait à la majorité contre-révolutionnaire. Il fit en 1851 partie de la Commission d'enquête chargée de constater la production, le commerce et la consommation du sel. Après le coup d'État, il figura parmi les membres de la Commission consultative. Élu, en 1852, comme candidat officiel au Corps législatif pour la 3e circonscription de la Charente-Inférieure, il siégea au bureau, parmi les secrétaires, et fut réélu au

même titre en 1857 et 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 27 312 voix sur 33 278 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre du conseil général pour le canton sud de Saintes.

ESCHBACH (Louis-Prosper-Auguste), jurisconsulte français, né à Phalsbourg (Meurthe), en 1814, fut reçu docteur en droit à Strasbourg, en février 1838. Il s'inscrivit, comme avocat, au barreau de cette ville, où il a été d'abord suppléant, puis professeur de Code civil. — Il est mort à Marseille le 1er avril 1860.

On cite de lui un *Cours d'introduction générale à l'étude du droit, ou Manuel d'encyclopédie juridique* (1843; 3e édit., 1855).

ESCHER (Jean-Henri-Alfred), homme politique suisse, né à Zurich le 20 février 1819, étudia le droit dans sa ville natale et aux universités de Berlin et de Bonn. Reçu docteur en 1842, il passa deux années à Paris. De retour à Zurich, il fut nommé professeur à l'École supérieure et s'occupa particulièrement du droit fédéral helvétique. En 1844, il entra au grand conseil et prit place, à côté de Fürrer, parmi les radicaux les plus hostiles aux jésuites et au Sonderbund. Il contribua à la réorganisation des écoles dans le canton de Zurich. Appelé successivement à la vice-présidence et à la présidence du grand conseil, il exprima en 1847, dans un discours très-remarqué, ses vœux pour une réforme complète du système fédéral, et pour une plus forte centralisation. En 1848, il fut député à la diète fédérale, et chargé, avec M. Münzinger, des négociations engagées entre la Suisse et l'Autriche au sujet des affaires du Tessin. La même année, il fut le dernier bourgmestre de Zurich et, bientôt après, devint président du nouveau conseil de régence. Il est un des fondateurs de l'École polytechnique fédérale de Zurich. Il a été élu vice-président du conseil national (7 juillet 1856).

ESCHRICHT (Daniel-Frédéric), médecin et zoologue danois, né à Copenhague, le 18 mars 1798, débuta, comme écrivain, par une thèse de doctorat (*de Functionibus nervorum faciei et olfactus organi* 1825), qui lui fit beaucoup d'honneur, et dont les revues françaises, allemandes, anglaises et italiennes firent des extraits ou donnèrent l'analyse. Il pratiqua d'abord la médecine à Nexœ (île de Bornholm), puis il fit aux frais de l'État un voyage scientifique à l'étranger (1825-1828). Nommé professeur extraordinaire de médecine à l'université de Copenhague, en 1830, et professeur ordinaire, en 1836, il remplit les fonctions de recteur de la même université en 1844-1845. Il a été élu membre de l'Académie des sciences et de celle de Stockholm, de la Société philomatique de Paris, etc., chevalier du Danebrog et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire. — M. Eschricht est mort le 22 février 1863.

Ses principaux ouvrages sont : *Description de l'œil humain* (det menneskelige Œie, fremstillet; Copenhague, 1843); *Recherches zoologiques, anatomiques et physiologiques sur les cétacés des mers septentrionales* (Zoologisch-anatomisch-physiologische Untersuchungen über die nordischen Wallthiere; Leipzick, 1849, in-8, t. I, avec pl.); *Douze leçons sur des sujets choisis de la science biologique* (Tolv Foredrag over uvalgte Æmner af læren om livet, 1850, en allemand : das physische Leben; Berlin, 1852, 2 parties); *Sur la Possibilité de guérir et d'instruire les idiots et les imbéciles de naissance* (Om Mulighe den af at helbrede og opdrage Idioter og, etc.; Copenhague, 1854). Il a donné de nombreux mémoires, notamment sur les cétacés, dans les *Traités* et les *Écrits* de l'Académie des sciences, dans la *Bibliothèque des médecins* et autres recueils danois, allemands et anglais.

ESCODECA (Jean-Arnaud D') marquis DE BOISSE, administrateur et littérateur français, né à Beaumont, arrondissement de Bergerac (Dordogne), le 1er janvier 1802, d'une très-ancienne famille d'épée du Périgord, se destina d'abord au commerce qu'il abandonna pour se livrer à ses goûts littéraires. Entré, en 1850, à l'imprimerie impériale, en qualité de secrétaire de la direction, il y fut nommé, en 1862, chef du service du *Bulletin des lois*. Il est devenu membre de la société philotechnique, et, depuis sa fondation, du conseil d'administration de la société des crèches. Il a été l'un des plus ardents propagateurs de cette dernière institution, en faveur de laquelle il a publié : *la Crèche sous la république* (1849); *les Crèches de Paris* (1850); *l'Assistance publique et les Crèches* (1853). Il a aussi écrit plusieurs volumes de poésie, notamment : *les Voix intimes* (1856, in-18); *les Trois richesses de la femme*, poëme lyrique (1858, in-8); *les Alchimistes du XIXe siècle* et *la Comédie en vers*, épîtres (1860, in-8); *Louis de France (Louis XVII)*, poëme épisodique en cinq parties (1861, gr. in-8), etc.

Son frère Arnaud D'ESCODECA, comte DE BOISSE, ecclésiastique, né également à Beaumont, en 1808, fut élevé aux séminaires de Sarlat et de Bergerac (Dordogne). Nommé d'abord curé de la paroisse de Couze, où il débuta par la suppression totale du casuel, il fut appelé, peu après, à la chaire de rhétorique du séminaire de Bergerac, qu'il occupa vingt ans. Il est redevenu curé d'une petite paroisse du diocèse de Périgueux. *

ESCOSURA (don Patricio DE LA), homme politique et écrivain espagnol, né à Madrid le 5 novembre 1807, passa son enfance en Portugal où son père servit dans l'armée de Castaños. Après avoir étudié à Valladolid, il retourna, en 1820, à Madrid, où Lista lui enseigna les mathématiques et la poésie. En 1824, forcé de quitter sa patrie, à cause de son affiliation à la société secrète des *Numantinos*, il se réfugia à Paris, où il suivit les cours du mathématicien Lacroix et passa ensuite à Londres. A son retour en Espagne (1826), il entra dans un régiment d'artillerie et fut promu, en 1829, au grade d'officier. Il continua de se livrer à la fois à la culture des lettres et à la politique. En 1834, il fut exilé, comme carliste, à Olivera. Mais, dès l'année suivante, il fut nommé aide de camp et secrétaire du général Cordova, à la retraite duquel il donna sa démission, en 1836. Deux ans après il entra dans l'administration et devint chef politique de la ville de Guadalaxara, qu'il défendit en 1840, au nom de la régente Christine. Mais le triomphe d'Espartero eut pour conséquence un nouvel exil de M. Escosura, qui se retira encore en France. Rentré à Madrid en 1843, il fut nommé secrétaire d'État, et fit ensuite partie du ministère Narvaez avec lequel il se retira des affaires en 1846.

M. Escosura s'est aussi fait un nom comme poëte, comme auteur dramatique et comme romancier. Voici le titre de ses poëmes : *El bulto vestido de negro capuz*, et *Hernan Cortès en Cholula*. Ses pièces dramatiques sont : *la Corte del buen retiro* (1re partie, 1837; 2e, 1844); *Barbara Blomberg*, *Don Jaime el conquistador*, *la Aurora de Colon*, *el Higuamota* (1838); *las Mocedades de Hernan Cortès*, *Roger de Flor*, *Cada cosa en su tiempo*, *el Tio Marcelo* (1844-1846).

Il a publié deux romans historiques, *el Conde de Candespina* (Madrid, 1832), *Ni rey, ni roque* (1835); un roman politique, *el Patriarcha del valle* (1846, 2 vol.), qui a pour sujet les dernières révolutions espagnoles et les aventures des réfugiés à Londres et à Paris, et l'*Historia constitutional de Ingleterra* (1859). M. Escosura a écrit le texte de *la Espana artistica y monumental*, publié un *Manuel de mythologie* (Paris, 1843), traduit du français plusieurs ouvrages et rédigé à Paris *el Eco de la razon y de la justicia* et la *Revista enciclopedica.*

ESCUDIER (Léon et Marie, ou les *frères*), libraires-journalistes français, nés à Toulouse, le premier en 1808, le second en 1811, firent leurs premiers essais de librairie dans cette ville, et vinrent en 1845 à Paris, où ils fondèrent, un an après, le journal hebdomadaire la *France musicale.* Ils annexèrent à cette revue un comptoir de musique et une sorte d'agence lyrique et dramatique qui négociait à la fois la confection des opéras et l'engagement des artistes. Ils ont introduit chez nous M. G. Verdi. En 1849, les frères Escudier éditèrent le *Nouveau monde* de M. Louis Blanc et, en 1850, la *Décadence de l'Angleterre* de M. Ledru-Rollin.

On a sous leur nom : *Études biographiques des chanteurs contemporains*, précédé d'un *Essai sur l'art du chant* (1840, in-18; 2e édit., 1858, 2 vol. in-12); *Dictionnaire de musique*, d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres qui ont écrit sur la musique (1844, in-12), refait sous le titre de *Dictionnaire de musique théorique et historique* (2 vol. in-18); *le Proscrit* ou *le Corsaire de Venise* (1845); et *les Deux Foscari* (1846), tragédies lyriques de M. Verdi adaptées à la scène française; enfin, *Rossini, sa vie et ses mœurs* (1854, in-18); *Vies et mœurs des plus célèbres cantatrices* avec une *Étude sur Paganini* (1846, in-18). M. Léon Escudier a plus particulièrement signé de nombreux articles de critique dans la *France musicale* et dans le feuilleton du *Pays*. Les deux frères ont dirigé, avec M. Granier de Cassagnac, le journal *le Réveil* qui a paru de janvier à décembre 1858. M. Marie Escudier, devenu rédacteur du journal *le Pays*, a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), officier français, ancien député, né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 27 juillet 1786, partit en 1805 en qualité de volontaire et fit, dans le génie, toutes les campagnes de l'Empire; il se distingua à Lutzen, à Bautzen et à la défense de Magdebourg et de Valenciennes. En 1815, il fut incorporé avec son grade de capitaine dans le 2e du génie et concourut, en 1823, à l'expédition de Catalogne, à la suite de laquelle il fut décoré. Ayant pris sa retraite (1829), il se fixa à Arras où il fit plus de vingt ans partie du conseil municipal, et fut élu quatre fois député (1838-1848). Il s'associa par ses votes à toutes les mesures du parti conservateur. Depuis le 24 février, le général Esnault vécut à Paris dans la retraite.

ESPAGNE (maison royale D'), une des branches cadettes de la maison de Bourbon (voy. BOURBON). — Reine : Marie-*Isabelle*-Louise (voy. ISABELLE II). — Roi : *François-d'Assise*-Maria-Ferdinand (voy. FRANÇOIS-D'ASSISE). — Fils : *Alphonse*-François-d'Assise-Fernand-Pie-Jean-Marie-Grégoire-Pélage, prince des Asturies, né le 28 novembre 1857. — Filles : Marie-*Isabelle*-Françoise-d'Assise-Christine-Françoise-de-Paule-Dominga, infante d'Espagne, née le 20 décembre 1851; Marie-*del-Pilar*-Berenguella-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Sébastienne-Gabrielle-Françoise-Caracciola-Saturnine, née le 4 juin 1861; Marie-*della-Paz*-Jeanne-Amélie-Adalberte-Françoise-de-Paule-Jeanne-Baptiste-Isabelle-Françoise-d'Assise, née le 23 juin 1862. — Sœur de la reine : *Louise*, duchesse de Montpensier (voy. MONTPENSIER). — Reine mère : Marie-Christine (voy. ce nom).

Oncles de la reine : *François-de-Paule*-Antoine-Marie, duc de Cadix, infant d'Espagne, né le 10 mars 1794, marié le 15 avril 1819 à *Louise*-Caroline-Marie-Isabelle, née le 24 octobre 1804, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, morte le 29 janvier 1844, dont il a deux fils : *François-d'Assise*-Marie-Ferdinand, mari de la reine, et *Henri*-Marie-Ferdinand, duc de Séville, vice-amiral de la flotte espagnole, né le 17 avril 1823, marié à Rome le 6 mai 1847 à dona *Hélène* de Castelvi y Shelly Fernandez de Cordova, dont il a eu trois fils et une fille; et cinq filles : *Isabelle*-Ferdinande-Françoise-Joséphine, née le 18 mai 1821, mariée le 26 juin 1841 au comte Ignace Gurowski; *Louise*-Thérèse-Françoise-Marie, née le 11 juin 1824, mariée le 10 février 1847 à don Jose Osorio de Moscoso y Carbajal, comte de Transtamara, duc de Sessa, grand d'Espagne de 1re classe; *Joséphine*-Ferdinande-Louise de Guadelupe, née le 25 mai 1827, mariée le 28 juin 1848 à don Jose Guell y Rente (voy. GUELL Y RENTE); *Marie-Christine*-Isabelle, née le 5 juin 1833, mariée le 19 novembre 1860 à l'infant don Sébastien (voy. ci-dessous); et *Amélie*-Philippine-Pilar, née le 12 octobre 1834, mariée le 25 août 1856 au prince royal Adalbert de Bavière (voy. BAVIÈRE).

La maison royale d'Espagne comprend encore l'infant *Sébastien*-Gabriel-Marie de Bourbon et Bragance, né le 4 novembre 1811, du premier mariage de l'infante Marie-*Thérèse* (voy. CARLOS) avec l'infant Pierre, cousin germain de Ferdinand VII. L'infant Sébastien, grand-prieur de Saint-Jean, a épousé le 7 avril 1832 la princesse Marie-*Amélie*, née le 25 février 1818, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, morte le 6 novembre 1857, et en deuxièmes noces, le 19 novembre 1860, l'infante *Marie-Christine*-Isabelle (voy. ci-dessus). De ce second mariage sont nés deux fils, François, le 20 août 1861, et Pierre, le 14 décembre 1862.

ESPAIGNOL DE LA FAYETTE (Jean-Nicolas D'), géomètre français, né en 1796, à Mer (Loir-et-Cher), entra de bonne heure dans l'administration du cadastre. Il a été appelé aux fonctions d'ingénieur en chef dans le département de l'Ariége. Il a écrit : *Considérations sur le cadastre en France* (1824, in-8); *Coup d'œil sur le progrès des sciences, des arts et de l'industrie* (1836, in-8); un *Mémoire sur la conservation perpétuelle du cadastre parcellaire de l'Ariége* (Foix, 1851); enfin des articles littéraires dans divers recueils périodiques.

ESPARTERO (don BALDOMERO), duc DE LA VICTOIRE, général et homme politique espagnol, ex-régent, est né à Granatula, dans la Manche, en 1792. Le plus jeune des neuf enfants d'un simple charron, il fut destiné, à cause de sa faible constitution, à l'état ecclésiastique; mais, en 1808, il s'enrôla comme volontaire, pour repousser l'invasion française, dans le corps d'étudiants qu'on appelait le bataillon sacré. Il passa ensuite dans celui des cadets, fut nommé, en 1811, sous-lieutenant du génie à Cadix, et n'ayant pu soutenir les examens exigés pour ce service, dut entrer, en 1814, avec le même grade dans un régiment

d'infanterie en garnison à Valladolid. Il s'attacha alors au général don Pablo Morillo, envoyé dans l'Amérique méridionale contre les colonies insurgées, partit, au mois de janvier 1815, avec le grade de capitaine, et devint, pendant la traversée même, chef d'état-major. Il fut ensuite nommé major dans un régiment d'infanterie, et devint lieutenant-colonel en 1817, et colonel en 1822. Deux ans plus tard, la capitulation d'Ayacucho, par laquelle l'Espagne abandonnait sa domination dans l'Amérique du Sud, ramena Espartero dans sa patrie, avec un certain nombre d'hommes qu'il devait retrouver plus tard sur son chemin, Lopez, Narvaez, Maroto, Alaix, Laserna, etc. Il rapportait du Pérou une fortune considérable. Envoyé en garnison à Logrono, avec le grade de brigadier, il y épousa la fille d'un riche propriétaire de cette ville, nommé Santa-Cruz. Il passa peu après avec son régiment dans l'île de Mayorque.

Lorsqu'en 1832 Ferdinand VII eut aboli la loi salique, Espartero se déclara en faveur des droits de succession au trône, conférés à la princesse Isabelle et, l'année suivante, à la mort du roi (29 septembre), il s'offrit à marcher avec son régiment contre les provinces du nord qui se soulevaient en faveur de don Carlos. Il fut alors nommé commandant général de Biscaye, puis maréchal de camp et lieutenant général. Au mois de mai 1836, il prit par intérim, pendant l'absence de Cordova, le commandement en chef du corps d'opérations destiné à couvrir Madrid. Ayant sauvé, l'année suivante, la capitale d'un coup de main tenté par les bandes carlistes, il fut nommé, par reconnaissance, général en chef de l'armée du nord, vice-roi de Navarre et capitaine général des provinces Basques. En 1837, il fut député aux Cortès constituantes, et contribua à la chute du ministère Calatrava. A la fin de la même année, il sauvait une seconde fois Madrid menacée par don Carlos lui-même (12 septembre), repoussait celui-ci au delà de l'Èbre, enlevait ensuite les hauteurs de Lucana, débloquait Bilbao, et recevait le titre de comte de Lucana, comme consécration de ces succès. Au lieu de les pousser plus loin, il se borna à rétablir la discipline dans l'armée et à maintenir, par de sévères exécutions à Pampelune, à Miranda et ailleurs, l'ordre dans les provinces soumises. En 1838, il battit le général carliste Negri, et détruisit les bandes qu'il commandait.

Les services d'Espartero, son attachement déclaré à la constitution de 1837, lui marquaient son rôle politique. Il rejetait sur le ministère Ofalia la responsabilité de son inaction et envoyait à la reine des adresses contre Narvaez et Cordova ses ennemis personnels. De nouveaux exploits contre les carlistes, en 1839, lui valurent un surcroît de faveur et les titres de grand d'Espagne de première classe et duc de la Victoire. Profitant des divisions du parti carliste, il conclut, enfin, avec Maroto la fameuse convention de Bergara, qui força don Carlos à quitter l'Espagne, ne laissant plus que Cabrera pour prolonger la guerre civile.

Avant de porter le dernier coup à ce partisan, Espartero éprouva sa toute-puissance en demandant le brevet de général pour son secrétaire et aide de camp Linage, qui avait insulté, dans une lettre rendue publique, le ministre de la guerre. Narvaez, qui s'y refusait, fut contraint de donner sa démission, et Linage eut son brevet. Le reste du cabinet, voulant frapper, dans Espartero, le chef des exaltés, fit voter par les Cortès une loi qui restreignait les libertés municipales, et qui, malgré ses réclamations, fut sanctionnée par la régente. Une insurrection s'ensuivit; Espartero, qui venait d'écraser Cabrera, revint à Madrid en triomphateur et se fit nommer président d'un nouveau ministère. Devant cette dictature, la reine Christine renonçait, le 10 octobre, à la régence, que les Cortès remirent, par l'élection du 8 mai 1841, entre les mains d'Espartero.

Le nouveau régent déploya d'abord, pour maintenir ou ramener l'ordre matériel, une grande énergie, comprima les mouvements républicains partout où ils éclatèrent, étouffa l'insurrection excitée par O'Donnell, à Pampelune, en faveur de Christine, déjoua les complots militaires des généraux Concha et Diégo-Léon, fit fusiller ce dernier (15 octobre), arrêta par la terreur les agitations incessantes des provinces Basques, et après avoir soumis Barcelone, rentra en triomphe à Madrid, le 30 novembre. Maître de la situation intérieure, il s'appuya, au dehors, sur l'alliance de l'Angleterre, sans s'effrayer des intrigues que l'ex-régente ourdissait contre lui. Une nouvelle insurrection ayant éclaté à Barcelone, à la fin de 1842, Espartero en eut raison par un bombardement.

Mais dès le commencement de 1843, le parti exalté ou progressiste qu'il avait maintenu dans les limites de la légalité, par son respect pour la constitution de 1837, s'unit aux modérés partisans de la reine Christine, en faveur desquels il fut forcé, le 9 mai, de sanctionner une amnistie générale, présentée par le ministère Lopez. Son obstination à garder auprès de lui son secrétaire Linage et le général Zurbano, rendu odieux par la répression de Barcelone, amena une crise, la destitution des ministres et la dissolution des Cortès (26 mai). Accusé, par l'opinion publique, d'avoir signé, à l'instigation de Linage, avec l'Angleterre un traité de commerce désavantageux pour l'Espagne, Espartero vit se soulever contre lui la Catalogne, l'Andalousie, l'Aragon et plusieurs autres provinces. Une junte révolutionnaire se constitua à Barcelone et proclama sa déchéance et la majorité d'Isabelle. Un gouvernement provisoire composé de Lopez, Caballero et Serruno, déclara Espartero traître à la patrie et déchu de toutes ses dignités. Narvaez, à la tête des insurgés, marcha sur Madrid et y entra sans résistance (22 juillet). Abandonné de ses troupes, après avoir essayé en vain de marcher sur Barcelone, Espartero s'embarqua à Cadix le 30 juillet pour l'Angleterre. Il y reçut tous les honneurs dus au rang qu'il venait de perdre. En 1848, le décret qui l'avait dépouillé de tous ses titres, ayant été annulé, il retourna en Espagne et reprit sa place au sénat. Mais presque aussitôt, se sentant pour longtemps écarté du pouvoir, il alla chercher à Logrono une retraite absolue.

Après six ans d'isolement, les événements de 1854 le ramenèrent à la tête des affaires. Étranger en apparence, jusqu'au dernier moment, à l'agitation révolutionnaire, il parut, après la défaite du gouvernement, l'homme de la situation et la reine Isabelle ne put arrêter l'insurrection triomphante et sauver son trône qu'en le remettant sous la protection de l'ex-régent. Il fut désigné comme président du conseil, le 19 juillet, au moment où la junte de Saragosse, constituée en gouvernement provisoire, le nommait généralissime des armées nationales. Arrivé à Madrid, après quelques jours d'une expectative pleine de dangers, il forma un cabinet dans lequel entra comme ministre de la guerre le général O'Donnell, qui avait pris une part si active aux luttes et à la victoire du parti progressiste. L'union de ces deux hommes, au milieu des tentatives contraires des exaltés et des modérés, fut le seul programme politique d'un nouveau parti conservateur. Les difficultés et les dangers se multipliaient, les

Cortès constituantes, ouvertes à Madrid le 8 novembre, discutaient les bases constitutionnelles, l'existence même de la monarchie. La question religieuse se compliquait de la loi de désamortissement (voy MADOZ), et la crise politique d'une effroyable crise financière. Peu à peu le parti libéral se divisa en progressistes purs qui rattachaient au nom d'Espartero toutes les espérances de la révolution, et en progressistes conservateurs qui reconnaissaient pour chef O'Donnell. Toute l'histoire de deux années se résume dans l'antagonisme de ces deux hommes. Enfin, après des tiraillements trop longs à rappeler, tout le ministère, à propos de la retraite du ministre de l'intérieur, Escosura, exigée par O'Donnell, donna sa démission, et ce dernier fut chargé par la reine de recomposer et de présider un nouveau conseil.

La démission d'Espartero fut le signal d'une insurrection nouvelle, à Madrid (14-16 juillet 1856), à Barcelone (18-22 juillet) et à Saragosse. Mais lui-même ne parut nulle part en personne dans ces luttes engagées en son nom. — Il existe sur la vie militaire et politique d'Espartero jusqu'en 1843, un grand ouvrage de J. S. Florez, *Espartero, historia de su vida militar*, etc. (Madrid, 1843-1844, 3 vol. in-8).

ESPEUILLES (Antoine-Théodore VIEIL-LUNAS, marquis D'), sénateur français, né au château de la Montagne (Nièvre), le 25 avril 1803, descend d'une ancienne famille du Nivernais. Il fut élevé au collège de Nevers et tourna de bonne heure son attention vers l'économie rurale, dans laquelle il passe pour posséder des connaissances étendues. Il faisait partie du conseil général de son département lorsqu'un décret du 4 mars 1854 l'appela aux fonctions de sénateur. Vers la même époque, le marquis d'Espeuilles a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

ESPINASSE (Esprit-Charles-Marie), général français, né le 2 avril 1815, à Saissac (Aude), mort le 4 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ESQUIROS (Henri-Alphonse), poëte et romancier français, ancien représentant à l'Assemblée législative, né à Paris, en 1814, débuta en 1834 par un volume de poésies, *les Hirondelles* (in-8), qui, malgré les éloges de M. Victor Hugo, se vendit peu. Il le fit suivre de deux romans, *le Magicien* (1837, 2 vol. in-8), et *Charlotte Corday* (1840, in-8, 1850, in-4). En même temps, il donna sous le titre d'*Évangile du peuple* (1840, in-16), un commentaire philosophique et démocratique de la vie de Jésus, qui lui attira des poursuites judiciaires et une condamnation à huit mois de prison et 500 fr. d'amende (30 janvier 1841). De Sainte-Pélagie, où il subit sa peine, il publia un nouveau volume de vers : *les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8) : trois petits ouvrages empreints de l'esprit socialiste parurent, de 1841 à 1842, sous ces titres : *les Vierges martyres* (in-32), *les Vierges folles* (in-32), *les Vierges sages* (in-32), et précédèrent l'*Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol. in-8 ; 1850, in-4).

Après la révolution de Février 1848, M. Esquiros, que ses écrits et les poursuites dont ils avaient été l'objet, recommandaient au parti extrême, n'arriva pourtant qu'à l'Assemblée législative, et par une élection partielle, dans le département de Saône-et-Loire. Signalé par ses opinions radicales, il fut compris, après le 2 décembre 1851, parmi les représentants expulsés, et se retira en Angleterre.

Il a publié depuis cette époque : *la Vie future au point de vue socialiste* (1857, in-8); *la Morale universelle*, *Les moralistes anglais*, etc. (1859, in-12); *la Vie des animaux* (in-18, 4 séries); *l'Angleterre et la vie anglaise* (1859-1864, 4 vol. in-12) : *la Néerlande et la vie hollandaise* (2 vol. in-12), etc.

La femme de M. Esquiros Mme Adèle ESQUIROS, a aussi publié, en volumes ou dans divers journaux, un certain nombre de nouvelles et de romans.

ESSEN (Pierre, comte D'), général et administrateur russe, né en Livonie vers 1780, entra de bonne heure au service, et fit la campagne de Suisse sous les ordres de Souvaroff (1799). Peu de temps après, il fut nommé gouverneur militaire de Wiborg. En 1806, il reçut le commandement de la huitième division d'infanterie, et l'année suivante il prit part à la bataille d'Eylau (1807). De 1808 à 1812, il servit sous Koutousoff contre les Turcs, et contribua à la défaite du grand-vizir près de Roustschouk. Après le traité de Bucharest (1812), il rentra en Russie et soutint un grand nombre de combats contre les Français avant et après la prise de Moscou.

Nommé en 1817 gouverneur militaire de la province d'Orembourg; en 1819, général d'infanterie; en 1830, gouverneur général militaire de Saint-Pétersbourg, avec l'administration civile, il a été fait en 1833 comte de l'Empire. En 1842, il entra au conseil d'État, et fut attaché comme chambellan à la personne de l'empereur. Il est devenu gouverneur civil de la province de Livonie.

ESSEX (Arthur-Algernon CAPEL, 6e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1803, près Horsham, descend d'une famille élevée en 1641 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Capel, il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords (1839), où il s'est associé à la politique du parti conservateur. — Marié d'abord avec une fille du duc de Saint-Albans (1825) qui l'a laissé veuf en 1862, puis, en 1863, avec une fille du vicomte Dungarvan, il a eu quatre enfants, dont l'aîné, Arthur de Vere, vicomte MALDEN, né en 1826 à Londres, a servi quelque temps dans les gardes puis a quitté le service en 1852.

ESTANCELIN (Louis), administrateur et publiciste français, né le 31 janvier 1777 à Eu (Seine-Inférieure), mort dans cette ville, le 3 mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ESTANCELIN (Louis-Charles-Alexandre), fils du précédent, ancien représentant, né à Eu, le 6 juillet 1823, avait à peine terminé son éducation au collège Bourbon qu'il était nommé chef de bataillon de la garde nationale. Il entra dans la diplomatie et devint secrétaire d'ambassade. Il était à Paris lorsque éclata la révolution de Février; il recueillit chez lui la duchesse de Montpensier, qu'il réussit à faire sortir secrètement de France. Élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure et envoyé par le même département à l'Assemblée législative (1849), il se fit remarquer au sein de la majorité par sa vive hostilité contre les institutions républicaines. Après le 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

ESTERHAZY DE GALANTHA (Paul-Antoine, prince), chef actuel d'une maison princière hongroise, né le 10 mars 1786, a succédé le 24 novembre 1833 à son père, le prince Nicolas, dans les riches et immenses comtés d'Edelstetten et de Forchtenstein. Entré jeune dans la carrière diplomatique, il fut ministre d'Autriche à Dresde dès 1810, et ambassadeur en Angleterre de 1830 à 1838. Il prit part depuis dans sa patrie au mouve-

ment national et libéral qui précéda la révolution de 1848. Aussi, au mois de mars de cette année, fut-il appelé dans le cabinet Batthyanyi comme ministre des affaires étrangères; mais lorsque la lutte fut sur le point d'éclater entre les deux peuples, il donna sa démission et se retira de la vie politique. Il est devenu conseiller privé actuel de l'empire d'Autriche et chambellan impérial-royal. Le majorat de la ligne princière Esterhazy-Forchtenstein est des plus riches et des plus étendus. Il ne contient pas moins de 29 seigneuries, 60 bourgs ayant des marchés, 414 villages, etc., dont l'administration centrale est à Eisenstadt. D'autres domaines dans la basse Autriche et le comté d'Edelstetten, en Bavière, ajoutent encore à la fortune du prince. Il a su aussi se servir de sa fortune pour favoriser les progrès de la littérature et de la science. En 1847, il fut nommé président de la Société d'histoire naturelle d'Œdenbourg, en même temps que palatin de ce comitat.

Marié le 18 juin 1812 à la princesse Marie-*Thérèse*, de la maison de Tour et Taxis, née le 6 juillet 1794, le prince Esterhazy a trois enfants : deux filles et un fils, *Nicolas*-Paul-Charles, né le 25 juin 1817, chambellan autrichien et major en retraite, décoré de la Toison d'or en 1862, veuf, en 1853, de lady Sarah-Frédérique-Caroline, fille de George Child Villiers, comte de Jersey, dont il a eu trois fils et une fille.

ESTERNO (le comte Ferdinand-Henri-Philippe D'), agronome et publiciste français, né à Dijon, le 19 octobre 1805, s'occupa d'abord des questions d'économie politique avant de se livrer à des études pratiques d'agriculture. Il s'est occupé particulièrement de la question de l'irrigation, et ses travaux et ses nombreux mémoires aux Chambres ont amené la loi dite d'Angeville. Vers 1840, il concourut à fonder, avec Rossi, l'ancienne Société d'économie politique, dont il était secrétaire, et qui fut plus tard la Société des économistes. Il a pris une grande part à l'organisation des comices agricoles et a été secrétaire du Congrès central d'agriculture. Il a été décoré au mois d'avril 1844.

M. d'Esterno passe pour avoir publié, en 1822, des *Essais poétiques*, signés seulement de ses initiales (1822, in-8), et portés sous son nom par erreur dans divers catalogues. Ses ouvrages sont : *Pétition sur la liberté de la presse*, adressée à la Chambre des Députes (1822, in-8); *des Banques départementales en France et de leur influence sur les progrès de l'industrie*, etc. (1838, in-8); *Avis du conseil général d'agriculture sur l'irrigation*, considérée comme remède à la cherté des matières animales (1842, in-8); *de la Misère, de ses causes, de ses effets, de ses remèdes* (1842, in-8); *du Programme des Chambres consultatives d'agriculture* (1852, in-8); *Du Vol des oiseaux, indication des sept lois du vol ramé et des huit lois du vol à voile* (1864, in-8), etc. Il a collaboré au *Journal d'agriculture pratique*.

ESTISSAC (duc D'). Voy. LA ROCHEFOUCAULD.

ESTOURMEL (Alexandre-César-Louis, comte D'), homme politique français, né à Paris le 29 mars 1780, est le frère d'un préfet de la Restauration mort en 1852. Engagé volontaire sous la République, il fit la seconde campagne d'Italie et fut quelque temps secrétaire de légation après la paix d'Amiens. Ayant repris du service en 1805, il prit part aux guerres d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, fut attaché à l'état-major du prince Berthier, parvint au grade de chef d'escadron et assista comme secrétaire d'ambassade au congrès de Prague (1813). En 1815, il siégea à la Chambre des Députés où il fit partie de l'opposition libérale. Réélu en 1829 par le département du Nord, il s'associa à la proposition du refus de l'impôt et fut l'un des vingt-neuf députés qui prêtèrent à l'insurrection du peuple en 1830 l'appui de leurs noms.

Après l'avénement de la dynastie d'Orléans, à laquelle il contribua de tout son pouvoir, M. d'Estourmel vota pour l'abolition absolue de la peine de mort, l'abaissement du cens électoral à 200 fr. et la pairie élective. Partisan du système politique suivi par Casimir Périer, il seconda aussi les ministères qui suivirent jusqu'à l'époque où il s'est retiré des affaires (1837). Au commencement de 1833, il fut chargé d'une mission relative à l'indemnité des 25 millions réclamée par les États-Unis.

On a de M. d'Estourmel quelques opuscules littéraires, entre autres une comédie, *la Manie des arts*, jouée au Théâtre Feydeau.

ETCHEVERRY (Jean-Amédée-Hector), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Étienne de Bigorre, le 1er novembre 1801. Son père lui laissa en mourant une charge de notaire et des propriétes assez considérables. Il montra de l'énergie dans plusieurs rencontres avec les Espagnols qui disputaient aux habitants de la vallée la possession du *pays Fuint*. Maire de Baygorry, il arma ses administrés et les conduisit à la frontière pour repousser une bande qui avait envahi le territoire français. Cette conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur (24 juillet 1847), et lui acquit dans le département des Basses-Pyrénées une certaine popularité. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 41473 voix. Il vota presque constamment avec l'extrême droite. Membre de la Législative, il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, M. Etcheverry soutint de son vote toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires.

Après la dissolution de l'Assemblée, son frère cadet, Jean-Baptiste ETCHEVERRY, né le 3 novembre 1805, membre du conseil général des Basses-Pyrénées, fut présenté par l'administration comme candidat au Corps législatif. Nommé le 29 février 1852 par la 3e circonscription des Basses-Pyrénées, il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 26831 voix sur 28073 votants. M. Etcheverry a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ÉTEX (Antoine), sculpteur français, né à Paris le 20 mars 1808, d'une famille d'artistes qui compte Coustou parmi ses ancêtres, apprit dans la maison paternelle les premiers éléments de la sculpture, fréquenta les ateliers de Dupaty et de Pradier, et reçut en même temps des leçons de M. Ingres et de M. Duban. De 1827 à 1829, il concourut pour le prix de Rome, et obtint le second prix en 1828, sur ce sujet : *le Jeune Hyacinthe tué par Apollon*. Il obtint une pension de 1500 fr. pour passer deux ans en Italie. Avant de partir, M. Étex s'était battu pendant les journées de juillet 1830. Après avoir étudié les maîtres italiens, il prolongea son voyage, et visita successivement l'Algérie, la Corse, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre.

M. Étex exécuta à cette époque plusieurs œuvres importantes, entre autres le groupe colossal de *Caïn* qu'il exposa au salon de 1833. L'originalité, la hardiesse et l'énergie de ce morceau le firent choisir par M. Thiers, ministre des travaux publics, pour l'exécution de deux des *Groupes* de l'arc de l'Étoile, ceux de 1814 et de

1815. Après avoir vu plusieurs de ses œuvres refusées aux salons et après s'être abstenu d'y concourir, il y reparut avec succès en 1841. Son *Tombeau de Géricault* lui valut alors la croix de la Légion d'honneur. En 1848, M. Étex tenta de devenir un homme politique. Républicain de la veille, il se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, et prit part pendant quelques mois aux luttes des partis, avant de revenir à ses travaux.

M. Étex a tour à tour abordé la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture. Outre les œuvres déjà citées, il faut mentionner parmi ses statues : *Léda*, *Olympia*, *Rossini*, à l'Opéra; *Héro et Léandre*, au musée de Caen : *le Choléra*, *Blanche de Castille*, musée de Versailles; *Charlemagne*, au palais du Luxembourg; *saint Augustin*, à la Madeleine; le général *Lecourbe*, à Lons-le-Saunier; un groupe colossal de *René et Outougamiz;* les bustes du *duc d'Orléans*, de *MM. Thiers*, *Odilon Barrot*, *Lablache*, *Vitet*, *Dupont de l'Eure*, *Rostan*, *Charlet*, *Sapey*, *Chateaubriand*, *Alfred de Vigny*, *Pierre Leroux*, *Proudhon*, *Louis Blanc*, *le général Cavaignac; Mmes Eugénie Garcia*, *Lenormand ; Mlle Gambardi* (1857) : *le Génie du XIVe siècle*, *l'Amour piqué par une abeille*, *Léda;* les bustes de MM. *Liouville*, *Martinet*, *Émile Cheré* (1861) ; *Mgr le cardinal Antonelli*, *Mgr de Mérode*, *Mgr de Dreux-Brézé* (1863) ; *la Vierge immaculée*, *L. Veuillot* (1864) ; le tombeau du poëte *Brizeux*, à Lorient, et celui de l'avocat *Liouville* au cimetière du Père-Lachaise, etc.; *les Médicis*, *Françoise de Rimini*, *la Méduse*, bas-reliefs; enfin plus de cent médaillons et portraits.

Comme peintre, M. Étex a donné : *les Médicis*, *Joseph expliquant les Songes à ses frères*, *Diophante*, *Eurydice*, *Sapho*, *le Christ prêchant*, *Roméo et Juliette*, *Faust et Marguerite*, *Dante et Béatrix*, *les Grands hommes des États-Unis*, dans City-Halle, à New-York; *Jacob va trouver Joseph en Egypte*, *Funérailles de Jacob* (1863) ; *les Deux fils de Joseph bénis par Jacob*, *la Fuite en Égypte* (1864), etc.; plusieurs pastels et un certain nombre de portraits.

Comme architecte, il a exécuté des études, des projets de monuments et de tombeaux, entre autres ceux du *Tombeau de Napoléon*, du *Monument de la Liberté*, *de l'Égalité et de la Fraternité;* du *Monument en faveur de l'archevêque de Paris;* de M. *Raspail;* d'*Armand Marrast;* d'un *Opéra* pour 2000 spectateurs; d'une *Fontaine monumentale*, et un avant-projet d'une école de natation proposée pour les bois de Boulogne et de Vincennes (1863) ; avant-projet d'une église des sept péchés capitaux et des sept sacrements sous l'invocation des SS. Pierre et Paul (1864) ; le *Monument de François Ier*, à Cognac, inauguré le 30 octobre 1864, etc.

Il a aussi produit un assez grand nombre de dessins et d'aquarelles, de gravures, notamment : *la Grèce tragique*, suite de compositions au trait dont les sujets sont pris à l'*Électre*, aux *Phéniciennes*, à l'*Hippolyte*, et au *Prométhée ;* un *Cours élémentaire de dessin appliqué à la peinture*, avec des lithographies de l'auteur.

M. Étex a obtenu, comme sculpteur, une 1re médaille en 1833, et la décoration en juin 1841. Cet artiste a aussi manié la plume. Il a donné dans différents journaux et recueils des articles de politique et de critique d'art. On a de lui un *Essai sur le beau* (1851, in-8, avec planches) ; *Cours élémentaire de dessin* (3e édit., 1859) ; *J. Pradier*, *Ary Scheffer*, études (1859).

ETEX (Louis-Jules), frère du précédent, né à Paris vers 1810, élève de M. Ingres, a exposé dans ces dernières années, après une assez longue abstention : *Méditation*, la *Promenade du matin*, pastels; *Portrait d'enfant*, dessin à la sanguine (1857); *Famille de pêcheurs assistant à un sinistre*, le *Manteau et la lanterne* (1859) : *Portrait de Mme C.* (1863), etc. M. L.-J. Étex a obtenu deux 2e médailles, l'une pour le portrait en 1833, l'autre pour l'histoire en 1838.

ÉTIENNE (Paul-Henri), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né à Paris, le 21 février 1800, est le fils de l'académicien qui fonda *le Constitutionnel* et fut pendant la Restauration un des écrivains favoris de l'opposition libérale. La révolution de Juillet récompensa les services du père, en appelant le fils à la Cour des comptes; il était conseiller référendaire de 2e classe, lorsqu'il résigna ces fonctions en 1848. Élu d'abord conseiller général de la Meuse, il succéda à son père, en 1839, comme député de Commercy, et son mandat fut renouvelé en 1842 et 1846. Membre du centre gauche, il prit une part assez active aux travaux parlementaires, s'occupa spécialement des questions de finances, et réclama avec une grande insistance la régularisation des comptes dans l'administration de la marine. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, le cinquième sur huit, par 38111 suffrages. Vice président du Comité des finances, il fit partie de plusieurs commissions et parut assez souvent à la tribune. Il vota le plus souvent avec la droite, mais approuva l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il reprit, en 1854, son poste de conseiller référendaire à la Cour des comptes, et fut élevé à la 1re classe en 1856. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 27 avril 1845.

ÉTIENNE-GALLOIS (Auguste-Alphonse), littérateur français, né à Vitry-le-Français, le 6 juillet 1809, fut d'abord professeur au collége Rollin, puis précepteur des enfants du duc Decazes (voy. ce nom), dont il resta, jusqu'en 1848, le secrétaire. Il a été nommé, en 1849, bibliothécaire adjoint de la bibliothèque du Luxembourg, à laquelle il était attaché depuis 1842.

On lui doit : *le Théâtre des Grecs* (1840, in-12), à l'usage des colléges et des gens du monde; *les Ducs de Champagne* (1843, in-8) ; *la Champagne et les derniers Carlovingiens* (1843, in-8) ; *Lettres inédites des Feuquières* (1845, 5 vol. in-8), tirées des papiers de famille de Mme Decazes; *l'Expédition de Siam sous Louis XIV* (1853, in-12), études publiées dans le *Moniteur*, et pour lesquelles le souverain Phra-na-Raïé envoya des remercîments à l'auteur; plusieurs *Lettres* publiées dans le recueil de la Société de l'Histoire de France, dont M. Étienne-Gallois est un des membres les plus anciens, etc.

ETTMÜLLER (Ernest-Maurice-Louis), philologue allemand, né le 5 octobre 1802 à Gersdorf, près Lœbau, commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, et les acheva au collége de Zittau. De 1823 à 1826 il suivit les cours de littérature et d'histoire allemandes à l'université de Leipsick. Après deux années, consacrées en partie à voyager, il devint agrégé de la Faculté des lettres d'Iéna, et ouvrit un cours de littérature allemande. En 1833, il fut appelé comme professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Zurich.

M. Ettmüller a donné de nombreuses éditions d'œuvres poétiques anciennes : *le Roi Laurin* (Kunech Laurin; Iéna, 1829); *la Guerre de la Wartbourg* (Wartburgkrieg; Ibid., 1830); *la Vie de saint Oswald* (Sant Oswaldes Leben; Zurich, 1835); *l'Expédition maritime et la mort de d'Ortnide* (Ortuldes mervart und tôt; Ibid., 1838); *Poésies et sentences de Hadeloube* (Hadeloube Lieder und Sprüche; Ibid., 1840): *Poésies, lais et sentences de Henri de Meissen* (Heinrichs von Meissen des Frouwenlobes Leider, Leiche und Sprüche; Quedlinbourg, 1843); *Theophilus* (Ibid., 1849); *Poésies et sentences de Wizlâwes IV, prince de Rügen, et Recueil de plusieurs poésies en bas allemand* (Widzlâves IV des Fürsten von Rügen Lieder, und Sprüche, etc.; Ibid, 1852); *l'Énéide de Henri de Weldecke* (Heinrichs von Weldecke Eneide; Zürich, 1852), etc.

On lui doit en outre une édition de la *Vœluspâ* (Leipsick, 1831) et la traduction des *Niebulungen de l'Edda* (Zurich, 1837), une chrestomathie anglo-saxonne intitulée : *Engla and Seaxna scôpas and bôceras* (Quedlinbourg, 1850); un *Lexicon Anglosaxonicum* (Ibid., 1851); et trois poëmes épiques : *les Chefs des maisons royales allemandes* (Deutsche Stammkœnige; Zurich, 1844); *Charlemagne et les vierges franques* (Karl der Grosse und das fraenkische Jungfrauenheer; Ibid., 1847); *Charlemagne et St-Goar* (Karl der Grosse und der Heilige Goar; Ibid., 1852), etc.

EUDES-DESLONGCHAMPS (Jacques-Amand), naturaliste français, né vers 1800 en Normandie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques. Décoré en 1846, il est devenu professeur de zoologie et doyen de la Faculté des sciences de Caen. Il a publié un *Résumé des observations et des mémoires adressés à la Société d'agriculture de Caen* (1830, in-8), relatifs à la destruction du puceron lanigère; les nombreuses et savantes dissertations qu'il a faites sur l'histoire naturelle du Calvados, ont été consignées pour la plupart dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Normandie*. Il est devenu correspondant de l'Académie des sciences (section de zoologie.)

EUGÉNIE (Bernardine-Désirée CLARY), reine mère de Suède et Norvége, née le 8 novembre 1781, est fille d'un riche commerçant de Marseille. Sa sœur, Julie, avait déjà épousé Joseph Bonaparte, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le général Napoléon Bonaparte, alors en disponibilité. Son père refusa en disant que « c'était assez d'un Bonaparte dans la famille. » Destinée au trône quand même, elle épousa, le 16 août 1798, Jean Bernadotte, qui devint roi de Suède, à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818. Française par l'esprit comme par le cœur, elle se prêta avec peine aux honneurs du rang suprême, resta le plus longtemps possible à Paris et ne fut couronnée à Stockholm que le 29 août 1829. — La reine Eugénie, veuve depuis le 8 mars 1844, est morte en 1861.

EUGÉNIE (E. Marie DE MONTIJO), impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto-Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Gusman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Teba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Élevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Teba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Élysée, et s'y fit remarquer par les grâces de sa personne. Après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse.

Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de la première femme de Napoléon Ier à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union « comme une affaire privée, » résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie : « Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine.... »

Le mariage fut célébré le 30 janvier (1853) à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevée. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités, et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. L'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires de différents titres qui composent sa maison. Mais elle passe, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fait son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécute volontiers quelques excursions en Espagne. L'impératrice a traversé avec l'empereur plusieurs régions de la France et l'a accompagné, au mois d'avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria. Le 16 mars 1856, elle a donné le jour à un fils qui porte le titre de prince impérial. Lors du départ de l'empereur pour l'expédition d'Italie (1859), elle reçut la régence de l'empire. Dans les mois d'août et septembre 1860, elle a encore suivi l'empereur dans le grand voyage qu'il fit dans le midi de la France, en Savoie, à Nice et jusqu'en Algérie. Pendant le séjour de l'empereur à Vichy, en 1861, elle a résidé à Fontainebleau où le Conseil des ministres a continué de se réunir sous sa présidence. Plus récemment, pendant le voyage prolongé que fit l'empereur en Algérie, elle eut le titre et exerça les fonctions de régente (29 avril-juin 1865). L'Impératrice est présidente de Sociétés maternelles, protectrice du comité central des salles d'assile, etc.

EUSTACHE (Ange-Jean-Robert), auteur dramatique français, connu au théâtre sous le pseudonyme d'*Angel*, est né le 15 octobre 1813, à

Anvers, ville alors française, et de parents français. Venu de bonne heure à Paris, il se passionna pour le théâtre et écrivit pour diverses scènes, seul ou en collaboration, un certain nombre de pièces, dont plus de trente ont été représentées et vingt-six imprimées, entre autres : *Un colonel d'autrefois* (Gymnase); *la Dot de Cécile* (Palais-Royal, 1837); *Un premier bal* (Porte-Sainte-Antoine, 1838); *les Belles femmes de Paris* (même théâtre, 1839); *le Mari de la fauvette* (Renaissance, 1840); *Au vert galant* (Ambigu-Comique, 1842); *l'Inconnue de Ville-d'Avray* (Folies-Dramatiques, 1847); *Une femme exposée* (Variétés, 1848); *les Physiologies* (Panthéon, 1852); *Un spahis* (Variétés, 1854). — En dehors de ses travaux pour la scène auxquels sa santé l'a forcé de renoncer, M. Eustache a collaboré au *Cabinet de Lecture*, à *la France maritime*, au *Moniteur des Théâtres*, etc. Il a publié un recueil de ses principaux articles sous le titre de *Çà et là* (1852, in-18). — Il est mort le 14 mai 1861.

EVANS (sir Georges DE LACY), général anglais, né en 1787 à Moig (Irlande), commença, en 1807, sa carrière militaire, fit partie de huit corps d'armée et assista à cinquante batailles livrées en Asie, en Europe et en Amérique. Envoyé dans l'Inde, il y resta trois ans, combattit les Ameers et les Pindarries, contribua à la prise de possession de l'île de France (1810) et passa peu après en Espagne. Il s'y conduisit avec la plus grande distinction et lord Wellington signala son intrépidité à Vittoria et à Toulouse.

La paix ne fut pas plus tôt signée qu'il alla, avec le grade de major, rejoindre le corps d'armée qui opérait au nord des États-Unis (1814). Au combat de Bladensbourg il eut deux chevaux tués sous lui ; à Washington il s'empara du palais du Congrès, prit part à l'attaque de Baltimore et fut grièvement blessé à la bataille de la Nouvelle-Orléans gagnée, en 1815, par Jackson. Il eut le poste d'aide quartier-maître général durant cette malheureuse guerre, sur laquelle il écrivit une brochure (*Facts relative to the capture of Washington*, 1829), pour rectifier quelques assertions inexactes de l'amiral Cockburne. De retour en Europe, il fut nommé lieutenant-colonel, passa en Belgique avec le général Ponsonby dont il devint l'aide de camp, et combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Au milieu du mouvement politique qui suivit l'avénement de Guillaume IV, sir Evans, qui professait les opinions les plus libérales, se mit sur les rangs pour entrer au Parlement ; il fut élu, en 1831, par le bourg de Rye (Sussex) et en 1833 par la ville de Westminster, en compétition avec sir J. C. Hobhouse. Il vota avec l'opposition pour la réforme parlementaire proposée par lord J. Russell. En 1832, lors des premiers succès de don Pedro en Portugal, il fut chargé de remplir auprès de ce prince une mission diplomatique qui ne fut pas de longue durée.

Trois ans plus tard, le colonel Evans, nommé commandant du corps auxiliaire de 10 000 hommes levé en Angleterre et connu sous le nom de Légion étrangère (10 juin 1835), partit pour l'Espagne afin de raffermir le trône d'Isabelle II, menacé par l'insurrection des carlistes. Il établit le siége de ses opérations dans la Navarre en prenant pour base Saint-Sébastien, qui lui assurait le concours de la marine anglaise. Il se distingua dans les engagements qui eurent lieu devant cette ville, au Passage, sur les hauteurs d'Amogazona, sous les murs d'Oriamende où il perdit 700 hommes et termina la campagne de 1837 par la prise d'Hernani, d'Oyarzun, d'Irun et de Fontarabie. Le titre honorifique de lieutenant général des armées d'Espagne et les grand'croix des ordres de Saint-Ferdinand et de Charles III récompensèrent ses services.

Sa carrière parlementaire fut interrompue par la dissolution de 1841 ; mais il la reprit aux élections générales de 1847 et de 1852. Lors des réformes de sir R. Peel, il se déclara vivement pour l'abolition des restrictions douanières ; plusieurs fois il appuya de sa parole les pétitions contre la peine du fouet dans l'armée anglaise.

Major général depuis 1846, et nommé, en 1853, colonel du 21ᵉ régiment d'infanterie, sir Evans fut, dès la formation de l'armée d'Orient, mis à la tête de la 2ᵉ division avec le grade de lieutenant général (1854). Blessé au passage de l'Alma, il se fit porter sur le champ de bataille d'Inkerman, aussitôt qu'il eut entendu le signal de l'engagement. Il revint à Londres, reçut en séance publique les félicitations du Parlement (février 1855) et fut créé baronnet. Depuis cette époque, sir George Evans a siégé, en janvier 1856, au conseil des généraux alliés réunis aux Tuileries, sous la présidence de Napoléon III ; quelques mois plus tard, l'empereur lui envoya la grand'-croix de la Légion d'honneur. Enfin en 1861, il a été promu général. Marié (1834) à la fille du colonel Arburthnot, il n'a pas eu d'enfants.

Outre la brochure dont nous avons parlé, il en existe une autre de sir G. Evans, qui fit beaucoup de bruit : elle est intitulée : *Projets de la Russie* (On the designs of Russia ; 1828) et a été traduite en français par M. Gauja. A l'occasion de la première guerre contre les Turcs, l'auteur signale le danger de la prépondérance de la Russie en Orient, et il engage la France et l'Angleterre à s'unir pour arrêter ses progrès.

EVERETT (Edward), homme politique et écrivain américain, né à Dorchester (Massachussets), en avril 1794, frère de l'homme d'État et économiste, Alexandre Henri Everett, fit ses études à l'université d'Harvard, où il prit ses degrés de théologie. A peine âgé de vingt ans, il fut choisi pour desservir une église *unitairienne*, et écrivit son premier ouvrage : *Defence of Christianity*. Sa santé le força de quitter son ministère, et il fut nommé, en 1815, à une chaire de littérature grecque nouvellement établie à l'université d'Harvard. Il visita ensuite l'Europe, résida quelque temps à l'université de Gœttingue, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Grèce. Peu de temps après son retour, en 1819, il fut mis à la tête du *North-American-Review*, qui prit une place distinguée parmi les publications analogues des deux mondes. En même temps il introduisit aux États-Unis l'usage de ces *lectures* ou conférences publiques qui lui ont valu tant de popularité et l'ont fait regarder comme un des premiers orateurs de son pays. L'ouverture de son cours de 1824, en présence de La Fayette, auquel s'adressait sa brillante péroraison, fut un vrai triomphe oratoire. Ses discours ont été réunis sous ce titre : *Orations and speeches on various subjects* (Boston, t. I-III, 1826-1856).

En 1824, M. Everett fut envoyé au Congrès par le comté de Middlesex (Massachussets) ; il y resta dix ans, se prononça dans les questions d'économie contre le libre-échange, et s'opposa aux mesures politiques du général Jackson à l'égard des Indiens. En 1835, il fut nommé gouverneur du Massachussets. En 1841, il fut envoyé en Angleterre par le général Harrisson en qualité d'ambassadeur. A son retour, en 1845, il fut nommé président de *Harvard-College*. Il s'est démis de cette fonction en 1849.

En 1860, M. Edw. Everett fut choisi comme candidat des unionistes nationaux pour la vice-présidence des États-Unis. Non élu, il ne se montra pas moins dévoué à la cause de l'union, au service de laquelle il mit toute son influence personnelle, mais sans vouloir accepter de rôle actif dans la lutte qui éclata entre les fédéraux et les sécessionnistes. Depuis plusieurs années, il se consacrait presque tout entier à la prospérité intellectuelle de son État natal, et la ville de Boston dut à son action énergique et persévérante de posséder la plus belle bibliothèque publique des États-Unis. — Il est mort dans cette ville le 15 janvier 1865.

On a encore de M. Everett quelques poésies et un ouvrage sur *l'Importance de l'éducation pratique et des connaissances utiles* (Importance of practical education, etc.; New-York, in-12). Il a été élu, en 1858, correspondant de l'Institut (Ac. des sc. morales et politiques).

EVERSLEY (Charles-Shaw LEFÈVRE, 1er vicomte), homme politique anglais, né à Londres en 1794, fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge et embrassa la carrière du barreau (1819), où il s'est distingué, en plusieurs occasions, par une grande connaissance des affaires litigieuses. En 1830, il entra au Parlement et y siégea avec les membres du parti libéral. Nommé président (*speaker*) en 1839, lors de la retraite de M. Abercromby, il continua de remplir ces importantes fonctions pour les législatures de 1841, 1847 et 1852. M. Lefèvre est un des propriétaires de la grande brasserie de Withbread à Londres. En quittant la présidence des Communes (1857), il a, suivant l'usage, reçu un siége à la Chambre des Lords avec le titre de vicomte EVERSLEY, et le poste de gouverneur et capitaine général de l'île de Wight. De son mariage (1817) avec miss Withbread, il a eu deux fils, dont l'un a été créé chevalier en 1857. (Voy. LEFÈVRE.)

EWALD (Henri-Georges-Auguste D'), célèbre orientaliste allemand, né à Gœttingue le 16 novembre 1803, suivit les cours du collége et de l'université de sa ville natale, et s'y livra dès le principe, à l'étude des langues orientales. Professeur, dès l'âge de vingt ans, au collége de Wolfenbüttel, il fut rappelé l'année suivante à Gœttingue par le savant J. G. Eicchorn, se fixa dans cette ville et devint en 1827 professeur adjoint et en 1831 professeur titulaire. Il occupa d'abord la chaire de philosophie et ensuite simultanément celles de langues orientales et de théologie exégétique.

M. Ewald remplissait ces fonctions depuis plusieurs années, lorsqu'en 1837, il fut, avec les deux Grimm, Dahlmann, Gervinus, W. E. Weber et Albrecht (voy. ces noms), un des sept professeurs de l'université de Gœttingue qui protestèrent formellement contre la violation de la constitution par laquelle le nouveau roi de Hanovre, Ernest Auguste, duc de Cumberland, inaugura son règne. Suspendu de ses fonctions, il quitta Gœttingue et employa ses loisirs à explorer les bibliothèques de l'Angleterre. Il avait déjà visité celles de Paris, de Berlin et de l'Italie. En 1838, l'université de Tübingue lui offrit une chaire de théologie qu'il accepta, et qu'il garda dix ans. En 1848 il reprit à Gœttingue ses anciennes fonctions. Il publia à cette occasion un écrit intitulé : *Sur mon départ de l'université de Tubingue et quelques considérations sur l'époque actuelle* (Stuttgart, 1848). Le roi de Wurtemberg avait conféré au savant professeur, en 1841, la noblesse personnelle.

Parmi les ouvrages que l'on doit à M. Henri Ewald nous citerons à part sa *Grammaire critique de la langue hébraïque* (Kritische Grammatik der hebraeischen Sprache; Leipsick, 1827) qui fonda sa réputation, et qui, remaniée plus tard, devint l'important *Traité complet de la langue hébraïque de l'Ancien Testament* (Ausführliches Lehrbuch der hebraeischen Sprache des alten Bundes: Ibid., 1835: 6e édit. considérablement augmentée, 1855). Un abrégé en a été publié sous le titre de *Grammaire hébraïque* (Hebraeische Sprachlehre für Anfaenger: Ibid., 1842: 2e édit. d'après la 6e édit. du *Traité complet;* Ibid., 1855).

On a en outre de M. Ewald : *la Composition de la Genèse* (Brunswick, 1823); *De Metris carminum arabicorum* (Leipsick, 1825); *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied Salomos: Gœttingue, 1826); *Anciens vers métriques en sanscrit* (Ueber einige aeltere Sanskrit Metra; Gœttingue, 1827); *De Mesopotamiæ expugnatæ historia* (Ibid., 1827); *Commentarius in Apocalypsian* (Leipsick, 1828); *Grammatica critica linguæ arabicæ cum brevi metrorum doctrina* (Ibid., 1831-1833, 2 vol.); *Dissertations sur la littérature orientale et biblique* (Abhandlungen zur orientalischen und biblischen Literatur; Gœtting., 1832); *les Livres poétiques de l'Ancien Testament* (die poetischen Bücher des alten Bundes; Ibid., 1835-1837, 4 vol.; 2e édit., 1840); *les Prophètes de l'Ancien Testament* (die Propheten des alten Bundes; Stuttgart, 1840, 2 vol.); *Histoire du peuple d'Israël jusqu'à l'arrivée du Christ* (Geschichte des Volkes Israel bis auf Christus; Gœttingue, 1843-1850, 3 vol.; 2e édition, refondue, 1851-1855, 5 vol.); *les Antiquités du peuple d'Israël* (die Altenthümer des Volkes Israel; Ibid., 1848); *les Trois premiers Évangiles* (Ibid., 1830).

M. Ewald, fondateur de la *Revue de la connaissance de l'Orient* (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes), rédigea, depuis 1849, *les Annuaires des sciences bibliques* (Jahrbücher der biblischen Wissenschaften), où il a inséré des dissertations et des articles fort remarquables, entre autres : *Sur les Psaumes nommés macchabéens*, *Sur les genres de la première ère du monde*, *Sur l'origine et l'essence des Évangiles*, trois *Lettres*, sorte de philippiques, adressées aux évêques et archevêques catholiques de l'Allemagne. Un grand nombre des revues littéraires et scientifiques lui doivent de savants mémoires.

EWING (Thomas), homme politique et jurisconsulte américain, né à Virginia, dans l'Ohio, le 28 décembre 1789, travailla d'abord dans les salines de Ranawha, pour se procurer le moyen d'entrer à l'université d'Ohio, où il prit ses grades en 1815, non sans avoir été forcé par le besoin de revenir momentanément travailler à Kanawha. Il entra au barreau de l'Ohio en 1816, et s'y distingua, ainsi qu'à la cour suprême des États-Unis. En 1831, il fut élu au sénat de l'Union, prit place dans le parti whig et soutint la politique de MM. Webster et Clay. Il rentra au barreau en 1837 à l'expiration de son mandat; appuya, en 1840, la candidature du général Harrisson à la présidence, devint, après l'élection, secrétaire du Trésor, et conserva ce poste sous le président Taylor. En 1849, le général Taylor l'appela au ministère de l'intérieur, récemment créé. Il revint au sénat sous la présidence de M. Fillmore. En 1851, il a abandonné la vie politique pour se livrer exclusivement à l'exercice de sa profession.

EXAUVILLEZ. Voy. BOISTEL D'EXAUVILLEZ.

EXETER (Brownlow CECIL, 2e marquis D'),

pair d'Angleterre, né en 1795 à Burghley-House (comté de Lincoln), est issu du chancelier Cecil, créé par Élisabeth pair et baron Burghley en 1571. Après avoir pris ses grades universitaires à Cambridge, il vint, aussitôt qu'il fut majeur, s'asseoir à la Chambre des Lords où il représenta les idées conservatrices. Sous le ministère de sir R. Peel, il fit partie de la maison du prince Albert (1841-1846) et, sous celui de lord Derby, il fut grand chambellan de la reine (1852). Ces charges de cour lui ont valu son admission dans le Conseil privé. Il est aussi devenu grand aumônier héréditaire, et il a rempli les fonctions de grand sénéchal en 1858 et 1859. Nommé en 1827 chevalier de la Jarretière, il a en outre été lord-lieutenant des comtés de Rutland et de Northampton. Marié en 1824 à miss Poyntz, il a eu sept enfants, dont l'aîné William-Alleyne, baron BURGHLEY, né à Londres, en 1825, élevé à Cambridge, est entré en 1847 au Parlement comme député du Lincolnshire, et y a représenté ensuite le comté de Northampton.

EXMOUTH (Édouard PELLEW, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1811 près Plymouth, est petit-fils d'un amiral distingué qui fut, pour ses services, créé pair et vicomte en 1816. Après avoir fait ses études à Oxford, il entra dans le service civil de la Compagnie des Indes et prit en 1833 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Marié en 1850 à Mme Dobrowolka, il a jusqu'à présent pour héritier présomptif son frère, Fletwood-John PELLEW, né en 1830.

EYMA (Louis-Xavier), littérateur français, né à la Martinique, vers 1815, a débuté dans la presse parisienne par la publication de feuilletons et de variétés. Plus tard, occupé des questions et des affaires industrielles, il devint rédacteur du *Journal des actionnaires*. Retiré ensuite à Nice, il y a fondé et dirigé avec succès le *Journal* de cette ville.

Nous citerons de lui des romans : *le Médaillon* (1840, in-8); *Emmanuel* (1841, in-8); *le Grand cordon et la corde* (1852); *le Masque blanc* (1853, in-8); une *Introduction à une politique générale* (1842); des esquisses de mœurs et de voyages; *les Femmes du nouveau monde* et *les Deux Amériques* (1853, 2 vol. in-18); *les Peaux rouges* (1854, in-18;) un recueil d'articles sous ce titre : *les Peaux noires* (1856, in-18); des brochures d'économie : *De la circulation des coupons à revenu fixe* (1855, in-8); des traductions et quelques vaudevilles, qu'il a parfois signés de l'anagramme *Amey*, etc.

F

FABRE (Jean-Antoine), publiciste français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 10 août 1794, se destina à l'École polytechnique, entra, par la volonté de son père, dans l'enseignement, et dirigea pendant un an une institution. Reçu avocat à Toulouse, il se fit inscrire, en 1823, au barreau de cette ville et y plaida une douzaine d'années. Atteint d'une surdité subite, il se livra à des études assez diverses.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les journaux et revues du Midi : *Solutions et problème social par l'association de l'agriculture et des capitaux* (1848, in-8); *Crédit foncier, ou Banque immobilière* (1849), première esquisse du système de décentralisation du capital, exposé dans l'ouvrage suivant : *de la Prospérité publique* (Paris, in-8, 1855), etc.

FABRE (Jean-Michel), ingénieur et statisticien français, né à Bourges en 1782, fit ses études de mathématiques dans sa ville natale, y professa en 1803 les cours scientifiques à l'École secondaire, et fut nommé, quelques années après, vérificateur du cadastre dans le département du Cher. Il fut envoyé, en 1810, comme ingénieur vérificateur, dans celui de l'Ombrone, en Toscane. Revenu à Bourges, il s'est occupé de travaux de statistique et d'études agricoles.

La principale publication de M. Michel Fabre est un important *Mémoire pour servir à la statistique du département du Cher*, avec une *Carte du Berry* (Bourges et Paris, 1838, in-8). Il a aussi donné, depuis 1828 jusqu'à ces derniers temps, de nouveaux articles au *Bulletin* de la Société agricole de Bourges, ainsi qu'aux *Annales du Berry*.

FABRE (Paul-André), avocat français, né à Paris, le 23 juillet 1809, est devenu, en 1839, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Président de son ordre, de 1856 à 1859, il s'est fait une situation considérable par le nombre et l'importance des affaires qu'il a plaidées; il était, en 1852, l'avocat de la famille d'Orléans, dans le procès soulevé par le décret du 22 janvier. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1849.

Un de ses frères, M. Henri-Hyacinthe FABRE, est devenu lieutenant-colonel d'artillerie et officier de la Légion d'honneur; un autre, M. Amédée FABRE, consul de France à Christiania, est également officier du même ordre.

FABVIER (Charles-Nicolas, baron), général français, ancien pair, né le 10 décembre 1782, à Pont-à-Mousson (Meurthe), mort à Paris le 15 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Le fait généralement rapporté de l'indemnité de 40 000 francs à l'occasion des affaires du Danemark, en 1849, a été démenti par sa famille.

FABVRE (Jean-Jacques-Louis), marin français, né à Saint Jean-d'Angely, le 31 décembre 1800, entra dans la marine en 1815, devint aspirant en 1818, enseigne en 1822, lieutenant de vaisseau en 1829, capitaine de frégate en 1840, et capitaine de vaisseau le 8 septembre 1846. Promu contre-amiral le 5 juin 1855, il fut nommé vice-amiral le 24 décembre 1861. Il a successivement servi dans les mers des Indes, dans les parages de l'Espagne, pendant la guerre de 1823, dans le Levant, dans les Antilles, dans les mers du Nord où il conduisit, sur la corvette *la Recherche*, la commission scientifique de 1838, dans la station de Terre-Neuve, à la Guadeloupe, dont il fut nommé gouverneur en 1848. L'amiral Fabvre a inventé, pour remédier aux avaries du gouvernail, un appareil ingénieux qui porte son nom. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1853. — Il est mort dans les derniers jours de l'année 1863. *

FAED (Thomas), peintre écossais, né en 1826 à Burley-Mill, dans une des contrées les plus pittoresques de l'Écosse, résolut, après la mort de

son père, simple ouvrier de fabrique, de suivre la carrière des arts, et alla en 1843 à Édimbourg, se livra à des études régulières. Il remporta plusieurs médailles dans les concours de l'Académie. Après avoir débuté dans l'aquarelle, par un *Vieux baron anglais*, il exécuta à l'huile des scènes de genre, des toiles de chevalet, et même de grandes compositions historiques. Il était déjà connu par ses *Joueurs de dames* et ses *Bergers*, lorsqu'il devint associé de l'Académie royale d'Écosse (1849). Deux ans après il donna son meilleur tableau, *Walter Scott et ses amis à Abbotsford*, que la gravure a rendu populaire. En 1852, M. Faed alla s'établir à Londres. En 1855, son tableau de *l'Enfant sans mère* a beaucoup contribué à sa réputation. Il a produit depuis d'autres œuvres non moins estimées.

FAGEL (Robert, baron DE), général et diplomate hollandais, né en 1772, mort à Paris en 1856. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

FAHLCRANTZ (Chrétien-Érik), théologien suédois, né en 1790, s'est fait connaître par plusieurs dissertations dans les journaux religieux de la Suède, entre autres dans le *Journal ecclésiastique* (Ecclesiastik Tidskrift) qu'il fonda, en 1839, de concert avec Knœs et Almquist. Il publia en outre une biographie développée de ce dernier (Upsal, 1845-1846, 2 volumes), et des articles périodiques intitulés : *Alliance évangélique* (Evangeliska Alliancen; Upsal, 1847). Professeur de théologie à Upsal dès 1819, il est devenu depuis évêque de Westeras. Non moins connu comme poëte, il a publié une sorte de poëme fantastique : *l'Arche de Noé* (Noach's Ark, 1825-1826), où l'on trouve beaucoup de profondeur et de sel suédois, disent ses compatriotes, ainsi qu'un poëme épique en quatorze chants : *Ausgarius* (Upsal, 1856).

Son frère, M. Charles-Jean FAHLCRANTZ, peintre paysagiste, né dans le diocèse de Stora-Luna le 29 novembre 1774, se livra à l'étude des arts, malgré la volonté de son père. Il n'eut d'autre maître que la rude nature septentrionale, la seule qu'il connaisse, mais dont il sait à fond tous les secrets, tous les effets de lumière et toute la poésie. Ses tableaux, réunis sous le nom général de *Vues*, sont la plupart dans la possession du roi de Suède ou du roi Frédéric VI de Danemark. Nommé en 1815 professeur à l'Académie de Stockholm, M. Charles Fahlcrantz n'a pris sa retraite que dans ces dernières années.

FAIDER (Charles), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, en 1805, et fils du chevalier Charles-Joseph Faider, directeur de l'enregistrement sous l'Empire, fut reçu avocat à Bruxelles en 1832. De sérieux ouvrages et d'utiles brochures en faveur des institutions et de la nationalité belges, le firent élire, en janvier 1846, correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. De novembre 1852 au mois de mars 1855, il occupa le ministère de la justice, où son passage fut marqué par la loi qui porta son nom. Il est devenu avocat général à la Cour de cassation de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold, il a obtenu diverses décorations étrangères.

On a de M. Faider : *Paroles d'un voyant* (Bruxelles, 1834, in-18), pastiche du livre de Lamennais; *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (id., ibid., in-8); *Études sur les constitutions nationales, Pays-Bas et pays de Liége* (1842, in-8); *État de l'instruction primaire en Belgique, de 1830 à 1840* (1842, in-8); *De la nationalité littéraire en Belgique* (1840, in-8); *De la Personnification civile des associations religieuses* (id., in-8); *Jurisprudence scandée* (1847, brochure); *De l'étude du droit coutumier en Belgique* (id., in 8); et un grand nombre d'*Extraits* du *Moniteur belge*, de la *Revue belge*, du *Trésor national*, de la *Belgique judiciaire*, des *Annuaires* de diverses provinces, des *Bulletins de l'Académie royale*, et de plusieurs autres recueils.

FAIDHERBE (Louis-Léon-César), officier supérieur français, né à Lille, le 3 juin 1818, entra à l'École polytechnique en 1838, à celle de Metz en 1840, et servit dans la province d'Oran de 1844 à 1846, à la Guadeloupe de 1848 à 1849 et dans la province de Constantine de 1849 à 1852; il prit part à plusieurs expéditions, notamment à celle de Kabylie, et passa au Sénégal, comme sous-directeur du génie, en 1852. Promu, en 1854, chef de bataillon et nommé gouverneur du Sénégal, il passa quatre années en expéditions aussi hardies qu'utiles à la domination française. L'une des plus importantes fut, en janvier 1861, celle contre le roi de Cayor, dont il soumit, presque sans coup férir, tout le territoire maritime, ainsi que la rive droite du Sénégal, jusqu'au delà de Balthel de Médina. Le prophète Omer-el-Hadji, qui menaçait notre colonie, reconnut aussi notre souveraineté. La presqu'île du Cap-Vert et la province du Diander qui n'a pas moins de cent lieues carrées furent annexées au Sénégal. Quelques mois après, M. Faidherbe rentrait en France. Le 5 octobre 1861, il fut remplacé, comme gouverneur du Sénégal, par M. Jauréguiberry, mais il reprit ses fonctions et ne fut définitivement rappelé en France que le 17 juillet 1865, sur sa demande. Nommé colonel du génie en 1852, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855 et commandeur le 10 août 1861.

M. Faidherbe s'est fait connaître en écrivant sur le Soudan et la côte occidentale d'Afrique de nombreux documents et mémoires insérés dans le *Bulletin de la Société de géographie*, les *Nouvelles annales de voyages*, etc. Il fait publier un *Annuaire du Sénégal*, en quatre langues : français, ouolof, toukouleur, sarrakhollé (1860 et suivant).

FAILLY (Pierre-Louis-Charles-Achille DE), général français, né vers 1808, fut élève de Saint-Cyr, en 1826, entra dans l'infanterie et devint sous-lieutenant en 1828, capitaine en 1837, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel du 49e de ligne en 1848, colonel du 20e en août 1851. Fait général de brigade le 29 août 1854, il fut employé en Crimée, devint général de division le 22 septembre 1855, puis, à son retour, aide de camp de l'empereur, et commanda, dans la guerre d'Italie, une division du 4e corps. Le général de Failly a été promu, après la campagne, grand-officier de la Légion d'honneur.

FALCON (Mlle Marie-Cornélie), célèbre cantatrice française, est née à Paris le 28 janvier 1814. Admise élève au Conservatoire le 6 février 1827, elle fut, en 1830, confiée aux soins de M. Pellegrini, pour le chant et d'Adolphe Nourrit pour la déclamation lyrique. Elle obtint successivement le 1er prix de vocalisation en 1830, le 1er prix de chant en 1831 et le 1er prix de Grand-Opéra. Son premier début à l'Opéra eut lieu le 20 juillet 1832 dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Elle y obtint un grand succès. Sa voix était une des plus belles qu'on eût entendues sur la scène de l'Opéra. Mlle Falcon a créé en 1835, le rôle de *la Juive*, d'Halévy, et,

le 29 février 1836, le rôle de Valentine, dans *les Huguenots*. Peu d'années après, une affection de la voix la força subitement à quitter le théâtre. Elle chanta encore dans quelques concerts. *

FALCONNET (Ernest), magistrat et écrivain français, né à Thionville (Moselle), le 26 avril 1815, entra dans la magistrature en 1839. En 1848, à la suite de sa conduite dans les émeutes de Rouen et d'Elbeuf, il devint avocat général à Rouen, puis à Lyon, où il se signala dans les procès de presse. En 1855, il fut nommé procureur général à la cour de Pau. Il est devenu depuis conseiller à la Cour impériale de Paris. M. Falconnet a été élu membre du conseil général de Saône-et-Loire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *de la Mobilisation des classes industrielles* (1836); *de l'Influence du barreau de Paris sur nos libertés* (1837); *des Juges de paix en France* (1842), brochures; *Alphonse de Lamartine : études biographiques, littéraires et politiques* (1840, in-8); *de l'Influence de la magistrature sur la direction de l'élément social* (1853). Il a en outre revu la traduction de l'*Odyssée*, de Mme Dacier, celle des *Petits poëmes grecs*, dans le *Panthéon littéraire*, et travaillé aux *Lyriques grecs* de la collection Lefebvre.

FALKENSTEIN (Jean-Paul DE), homme politique allemand, né en 1802 à Pezau (Saxe), fit ses études à l'université de Leipsick, où il reçut son diplôme de docteur, et fut chargé en 1824 d'y professer le droit. Entré dans la magistrature, il passa plusieurs années à Dresde comme conseiller de cour. Il devint, en 1835, directeur du cercle de Leipsick et remplit en même temps les fonctions de délégué du gouvernement auprès de l'université de cette ville et de commissaire royal auprès du chemin de fer. Nommé ministre de l'intérieur en 1844, il dut résigner le pouvoir, lors de la révolution de mars 1848. Après une retraite d'environ trois ans, il accepta en 1851 la présidence du consistoire général et entra, en 1853, dans le cabinet du baron de Beust avec le portefeuille de l'instruction publique et des cultes.

FALKLAND (Lucius BENTINCK CARY, 9e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1803, descend d'une célèbre famille écossaise. Partisan des principes whigs, il devint chambellan du roi en 1830, et fut, l'année suivante, élu pair représentatif d'Écosse. En 1832 le titre de baron Hunsdon, que lui fit donner lord Grey, l'attacha définitivement à la Chambre des Lords. Deux fois il a rempli les fonctions de gouverneur général aux colonies : dans la Nouvelle-Écosse, de 1840 à 1846, et à Bombay, de 1848 à 1853. Dans l'intervalle, il a été capitaine des gardes du corps de la reine. Il a été nommé membre du Conseil privé. Marié avec une fille naturelle de Guillaume IV (1830) qui est morte en 1858, puis à la duchesse douairière de St-Albans (1859) il a pour héritier un fils issu de son premier mariage, *Lucius-William-Charles-Auguste-Frédéric* CARY, né en 1831, nommé capitaine en 1854, retiré du service en 1858 et devenu député-lieutenant de Yorkshire en 1861.

FALLEX (Jean-Eugène), littérateur français, né à Paris, le 12 avril 1824, fit ses études au collége Charlemagne et entra à l'École normale en 1844. Successivement chargé de classes de grammaire et de lettres à Montpellier, à Tours et à Paris, il est devenu professeur adjoint de seconde au lycée Louis-le-Grand, et, en 1862, titulaire de la même classe au lycée Napoléon.

On a de M. Fallex : des traductions en vers, estimées pour les qualités du style, celle du *Plutus* d'Aristophane (1848, in-12), mentionnée avec éloge par M. Villemain; celle des *Adelphes* de Térence (1855, in-12); puis les *Scènes d'Aristophane* (1859, in-12), réimprimées avec plus de développement sous le titre de *Théâtre d'Aristophane* (1863), 2 vol. in-18), avec des sommaires propres à donner une idée complète des pièces auxquelles les scènes traduites sont empruntées, ouvrage qui a partagé, en 1865, le prix Bordin; un choix de *Textes grecs d'Aristophane*, avec la traduction en prose (1865, in-18).

FALLMERAYER (Philippe-Jacques), voyageur et écrivain allemand, né le 10 décembre 1791 à Tchœtsch, près Brixen (Tyrol), étudia dans cette dernière ville, de 1804 à 1809, puis apprit d'un savant bénédictin, le P. Naguzam, la grammaire des langues sémitiques. Il suivait à l'université de Landshut des cours de droit, d'histoire et de philologie, lorsque, en 1813, il s'enrôla dans l'armée de Bavière, et assista à plusieurs batailles. Après la paix, il obtint d'abord une place à l'École latine d'Augsbourg, et occupa en 1826, au lycée de Landshut, une chaire d'histoire et de philologie. En 1831, il accompagna le général russe comte Ostermann-Tolstoy dans un voyage en Orient, et parcourut l'Égypte, la Palestine, la Syrie, les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Turquie et l'Italie. Il visita ensuite la France méridionale, l'Italie, et se fixa enfin à Genève, où il demeura, pendant quatre ans environ, auprès du comte Ostermann-Tolstoy. En 1840 et en 1847, il entreprit des excursions en Orient. Les événements de 1848 le rappelèrent en Bavière. Nommé député au parlement de Francfort, il vota pour les dernières décisions que cette assemblée prit à Stuttgart, et perdit par là la place de professeur que l'université de Munich venait de lui donner. Polyglotte distingué, M. Fallmerayer parlait un grand nombre de langues d'Orient et d'Occident. — Il est mort le 26 avril 1862.

Outre plusieurs articles insérés dans la *Gazette universelle d'Augsbourg* et des mémoires dans les *dissertations* (Abhandlungen) de l'Académie de Munich, dont il est membre, il a publié : *Fragments sur l'Orient* (Fragmente aus dem Orient; Stuttgart, 1845, 2 vol.); *Histoire de l'empire de Trébisonde* (Geschichte des Kaiserthums Trapezunt; Munich, 1831); *Histoire de la Morée au moyen âge* (Geschichte der Halbinsel Morea im Mittelalter; Stuttgart, 1830-1836, 2 vol.), etc.

FALLOUX (Alfred-Frédéric-Pierre, comte DE), homme politique français, membre de l'Académie française, est né à Angers, le 7 mai 1811, d'une famille de commerçants angevins dont la Restauration récompensa par des lettres de noblesse, le zèle monarchique héréditaire (1825). Ce fut Dupont [de l'Eure] qui contre-signa, comme garde des sceaux, le 30 octobre 1830, la lettre patente portant érection de majorat au titre de comte en faveur du père de M. de Falloux. Celui-ci se fit d'abord connaître par deux ouvrages empreints d'un amour passionné pour l'ancien ordre de choses, et qui donnèrent le niveau de sa foi politique et de sa foi religieuse. Ce sont : l'*Histoire de Louis XVI* (Paris, 1840, in-8; 2e édit., 1843, in-18), et l'*Histoire de saint Pie V, pape, de l'ordre des Frères prêcheurs* (Paris, 1844, 2 vol. in-8; 3e édit., 1859, 2 vol. in-12). Vers le même temps, il collaborait aux *Annales de la charité*. Recommandé par ses tendances et ses relations légitimistes, il fut envoyé à la Chambre des Députés,

en 1846, par les électeurs du département de Maine-et-Loire. Il fit partie de l'opposition de droite et défendit vivement ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement.

Après le 24 février, M. de Falloux fut une des premiers à reconnaître le pouvoir issu de l'insurrection, et adressa une sorte de circulaire à ses compatriotes de la Vendée pour leur recommander son exemple. Nommé à une faible majorité, et le dernier sur une liste de treize élus, représentant à l'Assemblée constituante, il y déploya dès l'abord un zèle et un courage politique auxquels ses adversaires mêmes ont rendu justice. Au 15 mai, il fut un des organisateurs de la résistance, et le 29, nommé rapporteur dans la question des ateliers nationaux, il conclut à la dissolution immédiate qui fut le signal des journées de juin. Par ses principaux votes il appartint à l'extrême droite. Il approuva pourtant l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Mais il lui retira son appui pour la présidence, et critiqua vivement l'envoi des commissaires extraordinaires dans les provinces. Il fut enfin un des promoteurs les plus ardents de l'expédition de Rome.

Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. de Falloux fut appelé au ministère de l'instruction publique (20 décembre). L'Université recevait, disait-on, son ennemi personnel pour chef. Pendant les dix mois qu'il resta à sa tête, il élabora un projet de loi organique sur l'enseignement, et le soumit à l'Assemblée sans en avoir saisi préalablement le conseil d'État. Cette infraction à la loi fut censurée par un vote de la Chambre, et le projet, remis à l'étude, ne passa que sous le ministère de M. de Parieu (voy. ce nom), qui remplaça M. de Falloux le 30 octobre 1849. Cette loi organique, à laquelle le nom de M. de Falloux resta attaché, instituait quatre-vingt-six recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales, et assurait par l'éparpillement de l'autorité universitaire, la prépondérance du clergé. M. de Falloux, sorti du ministère par suite de la domination hautaine qu'il prétendait exercer, au nom de son parti, sur le président, prit place dans l'Assemblée législative, où son département l'avait renvoyé. Dans les grandes discussions qui suivirent, M. de Falloux marcha d'accord avec M. de Montalembert. C'est contre ces deux champions du passé que s'élevèrent les plus violentes récriminations de la gauche.

Aux approches du coup d'État, M. de Falloux s'était séparé complétement de la politique du président. Mais il fut à peine inquiété quelques jours et se retira dans ses propriétés de l'Anjou, où il s'occupa d'agriculture. Un de ses bœufs a obtenu une médaille d'or au concours de Poissy en 1856. La même année il vit s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie; il y remplaçait M. Molé, et il fut reçu par M. Brifaut (26 mars 1857). Citons encore de lui : *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12); *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres* (1859, 2 vol. in-8); *Madame Swetchine, Journal de sa conversion; Méditation et prières* (1863, in 8 et in-12); *Dix ans d'agriculture* (1863, in-8); *la Convention du 15 septembre* (1864, in-8), etc. L'un des rédacteurs ordinaires du *Correspondant*, il y a donné plusieurs de ses articles, notamment sur la question italienne (1860), qui ont été tirés à part et répandus, comme les manifestes d'un parti. Continuant de s'adonner à l'agriculture, il a encore obtenu une prime d'honneur pour l'exploitation de son domaine du bourg d'Iré, aux concours régionaux de 1862.

M. de Falloux a un frère, M. Alfred-Frédéric-Pierre DE FALLOUX qui est chanoine à la cour de Rome, et qui passe pour avoir en sa possession le véritable linge de sainte Véronique portant l'empreinte de la face du Christ. Il s'occupe, dit-on, à reunir les documents relatifs à l'authenticité de cette relique. Il a été nommé régent de la chancellerie apostolique en octobre 1861.

FALMOUTH (Evelyn BOSCAWEN, 6e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1819 à Wotton (comté de Surrey), est issu d'une famille élevée en 1720 à la pairie héréditaire. Fils d'un ecclésiastique, il vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1852, où il prit à la Chambre des Lords la place de son cousin. L'année suivante, il fut nommé député lieutenant de la Cornouailles. Il se rallia au parti conservateur. De son mariage avec la baronne Le Despencer (1845), dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de l'Angleterre, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, *Evelyn-Edward-Thomas*, baron BOSCAWEN-ROSE, est né en 1847 dans le comté de Kent.

FALRET (Jean-Pierre), médecin aliéniste français, membre de l'Académie de médecine, né à Marcillac (Lot), en 1794, vint de bonne heure à Paris suivre les cours de la Faculté, qui lui conféra en 1819 le diplôme de docteur. Élève particulier d'Esquirol, il s'occupa exclusivement des maladies mentales et se fit remarquer dans les concours ouverts à cette époque à la Salpêtrière. Indépendamment de plusieurs articles spéciaux insérés dans les journaux de médecine, il publia dès 1822 un traité *de l'Hypocondrie et du suicide* (in-8), ayant pour but de démontrer que l'hypocondrie devait être, dans la plupart des cas, attribuée à une affection propre de l'encéphale. Il faut citer comme un appendice de cet ouvrage le *Mémoire sur la statistique des suicides* accomplis de 1794 à 1827 dans le département de la Seine, mémoire couronné en 1828 et 1829 par l'Académie des sciences.

Admis dès 1823 par l'Académie de médecine dans la section de pathologie médicale, M. Falret fut attaché en 1831 à l'hospice de la Salpêtrière, où il a organisé une clinique, et dont il est aujourd'hui un des médecins en chef. En 1822, il avait fondé au village de Vanves, près Paris, un magnifique établissement particulier, en société avec le docteur F. Voisin, pour y appliquer en grand les principes de Pinel et d'Esquirol. M. Falret a été nommé, en 1833, chevalier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : un *Mémoire sur la législation relative aux aliénés* (1837), qui a servi en quelque sorte de base à la loi qui les régit : *De l'Aliénation mentale* (1838); *du Délire* (1839); *Considérations générales sur les maladies mentales* (1843), et *De l'Enseignement clinique des maladies mentales* (1850, in-8).

FANOLI (Michele), peintre et lithographe italien, né à Cittadella, près de Venise, en 1807, d'une ancienne famille d'artistes vénitiens, eut pour principal maître Léopold Cicognara, et alla ensuite étudier le dessin et la peinture à Venise, soutenu pendant trois ans par une petite pension de la commune de Cittadella. Ses relations avec Mgr Canova, frère d'Antonio Canova, lui permirent de copier vers cette époque les modèles originaux de la villa de Possagno. Il vint à Paris en 1844, pour étudier et pratiquer la lithographie, qu'il se proposait d'introduire à Venise. Il débuta par la collection en cinq planches des *Œuvres* de Canova, et par *les Deux Foscari*, d'après M. Mi-

chel-Ange Grigoletti, double sujet exécuté plus particulièrement pour l'Italie. Ses autres œuvres principales ont été depuis: *les Willis*, un *Portrait de Washington*, *les Politiques de taverne*, *la Sainte-Catherine*. Appelé à Londres en 1847, il y exécuta, à la manière allemande, une longue série de sujets religieux, la plupart d'après les dessins originaux des peintres allemands modernes, et, à son retour, *l'Enfant en prière* et *les Deux anges*. Ses autres travaux se bornent à des *Études* variées dans un mode de lithographie noire qui produit l'apparence de la gravure.

M. Fanoli a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un *Bain grec*, orné des statues par lui dessinées à Possagno, dessin, et outre plusieurs lithographies déjà connues, sa collection des *OEuvres* de Canova, *les Saintes femmes au tombeau*, *les Willis*; etc., deux nouveaux sujets, *saint Pierre* et *saint Jean*, d'après M. Landelle, et *les Nymphes écoutant Orphée*, d'après M. Jalabert. Il a obtenu une 1re médaille en 1848.

FANTASTICI (Mme). Voy. Rosellini.

FANTI (Manfred), général italien, ministre du roi de Sardaigne, né à Carpi, dans le duché de Modène, vers 1810, entra en 1825, comme cadet à l'École militaire de Modène, d'où il sortit avec le grade d'officier du génie. Au commencement de 1831, il se jeta tout entier dans le mouvement patriotique et révolutionnaire qui avait à la fois pour objet l'expulsion des Autrichiens de l'Italie et le renversement du grand-duc. Ce mouvement ayant été comprimé en moins de deux mois par l'intervention de l'Autriche, M. Fanti qui continua de combattre jusqu'au dernier moment, sous les ordres du général Zachi, assista, le 25 mars, au combat malheureux de Rimini, passa à Ancône, avec les autres officiers de l'armée italienne, pour s'y embarquer, fut saisi avec eux par les vaisseaux de guerre autrichiens et emmené dans le Tyrol. Rendu à la liberté, l'année suivante, grâce à l'entremise de la France, il obtint de servir dans l'armée française et travailla, comme officier du génie, aux fortifications de Lyon. En 1835, il passa en Espagne, et combattit, dans l'armée royale, contre le parti absolutiste qui soutenait don Carlos. Il y devint colonel dans l'état-major.

Lors de la révolution de 1848, M. Fanti se hâta de rentrer en Italie et fut nommé, dans la Lombardie insurgée, major général et membre du comité de défense. Lorsque Charles-Albert fut forcé d'abandonner Milan, il se trouva auprès du roi au milieu des scènes violentes que cette résolution fit éclater, et protégea sa personne contre la fureur populaire. Le prince reconnaissant lui donna le même grade de major général dans l'armée sarde. L'année suivante, M. Fanti commanda une brigade de la division de Lombardie, confiée au général Ramorino, et, lorsqu'après des opérations malheureuses sur la rive gauche du Pô, celui-ci fut traduit devant un conseil de guerre, il reçut le commandement de la division elle-même. Mais bientôt la paix qui suivit la bataille de Novare le réduisit à l'inaction. Compris définitivement dans les cadres de l'armée de Sardaigne, le général Fanti resta en disponibilité et en demi-solde de 1849 à 1855. A cette dernière date, il fut mis à la tête d'une des quatre brigades envoyées en Crimée. Au retour, il fut élu député de la ville de Nice.

Pendant la guerre de 1859, M. Fanti, promu lieutenant général, eut le commandement de la 2e division piémontaise et prit une part active aux principaux faits militaires. Après diverses opérations qu'il dirigea personnellement, il appuya, à la bataille de Magenta, le corps du général Mac-Mahon, et assista à celle de Solferino. Au mois d'octobre, les gouvernements provisoires de Toscane, de Parme, de Modène et de la Romagne lui offrirent le commandement supérieur de toutes leurs forces réunies; en l'acceptant, il prit son congé comme général dans l'armée sarde. A la tête de cette ligue, il protégea avec fermeté et sagesse le mouvement d'annexion de ces divers pays au Piémont. Au commencement de l'année suivante, M. de Cavour, revenu à la tête du pouvoir, appela le général Fanti dans le cabinet, comme ministre de la guerre et de la marine (21 janvier 1860); au mois de février, le roi le nomma sénateur. En septembre, il quitta Turin, où M. de Cavour le remplaça intérimairement dans son double ministère, pour franchir, avec le général Cialdini, les frontières des États Romains. Trois jours après, il inaugurait, en s'emparant de la ville de Pérouse, les rapides succès de cette campagne. Après la mort du comte de Cavour, il garda encore quelques mois les portefeuilles de la guerre et de la marine, et fut remplacé par M. Della Rovere, le 7 septembre 1861. Quelques mois plus tard, il succédait au général de Sonnaz dans le commandement général du 5e département militaire (16 avril 1862). Le général Fanti, qui s'est montré à la chambre des Députés, dépourvu du talent d'orateur est cité comme l'un des ministres qui ont le plus contribué à l'organisation de l'armée italienne. — Il est mort en 1865.

FANTIN DES ODOARDS (Louis-Florimond), général français, né le 23 décembre 1778 à Embrun (Hautes-Alpes), où son père était subdélégué de l'intendant du Dauphiné, entra en 1800 comme sous-lieutenant dans la légion vaudoise, devenue plus tard le 31e léger, fit avec ce corps les campagnes d'Italie, de Prusse et Pologne, et fut signalé pour sa belle conduite à Friedland, où il reçut un coup de feu au bras. De 1809 à 1811, il servit en Espagne, se distingua à la prise de Porto, et, promu chef de bataillon dans les grenadiers à pied de la garde, il prit part aux campagnes de Russie, de Saxe et de France; pendant cette dernière, il fut mis à la tête du 25e de ligne. Après avoir combattu en 1815 à Fleurus et à Wavres, il fut licencié et ne put rentrer au service qu'en 1819, sous le maréchal Gouvion Saint-Cyr. L'enlèvement du pont de Molins de Rey pendant la guerre d'intervention en Espagne lui valut le grade de maréchal de camp (23 juillet 1823), et, peu de temps après, le gouvernement de Tarragone. Il fit ensuite partie de la commission mixte de l'armement des places du royaume (1826-1829), du comité supérieur d'infanterie (1832-1834), et du jury d'examen des Écoles de Saint-Cyr et d'état-major (1834-1838), commanda tour à tour les départements de l'Ain et de la Marne, et fut en 1840 placé dans la 2e section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 18 avril 1834.

FARADAY (Michel), célèbre physicien anglais, né en 1794, et fils d'un pauvre forgeron, reçut une instruction très-élémentaire et fut placé chez un relieur. Dévorant tous les livres qui traitaient de physique et de chimie, son amusement favori était de construire de petites machines électriques et les divers appareils dont il voyait les dessins. Conduit aux cours de l'illustre sir Humphrey Davy, qui faisait alors ses dernières leçons, il prit le parti de lui écrire pour demander sa protection, et joignit à sa lettre les notes qu'il avait prises sur son cours. Le grand chimiste

accueillit cette démarche avec bienveillance, et le fit entrer en 1813 comme préparateur au laboratoire de l'Institut royal. Dès lors, Faraday devint son élève favori, et bientôt son collaborateur et son ami. Il ne quitta plus cet établissement, où il a succédé à son maître comme professeur de physique et de chimie. L'université d'Oxford l'a mis au rang de ses *Doctors of laws*, et il n'est guère de société savante qui ne le compte parmi ses membres ou ses correspondants. Il a été nommé associé de l'Académie de médecine de Paris, le 21 avril 1863. Il a été promu, en 1855, officier de la Légion d'honneur.

M. Faraday est cité comme un investigateur pénétrant et patient et comme un théoricien profond et circonspect. Les Anglais l'appellent leur grand *électricien*. Il a en effet choisi pour objet principal de ses recherches ce fluide mystérieux et puissant dont l'influence se manifeste dans presque tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques. Il l'a particulièrement étudié dans ses rapports avec les autres fluides impondérables, le magnétisme, la chaleur et la lumière, et ses recherches l'ont conduit à présumer que ces agents naturels ne sont qu'une seule et même force variant dans ses effets suivant les circonstances et d'après les lois qu'on parviendra quelque jour à déterminer. Ses travaux ont mis en lumière l'action réciproque des courants électriques et magnétiques; et ses découvertes les plus importantes sont relatives aux courants d'induction.

Nous citerons à part ses *Recherches expérimentales sur l'électricité*, insérées dans le recueil des *Transactions philosophiques*, de 1831 à 1834, et qui sont devenues, sous le même titre, la base d'un ouvrage considérable *Experimental researches in electricity* (1855, t. I à III, in-8). On lui doit plusieurs autres mémoires, notamment : *sur une Classe particulière de figures acoustiques et sur les formes qu'affectent les fluides en vibration sur des surfaces élastiques*, extrait du même recueil. Ses leçons à l'Institut royal sont recueillies et reproduites, soit *in extenso*, soit en abrégé dans les journaux scientifiques et industriels de l'Angleterre. Enfin il est l'auteur d'une *Vie de sir Humphrey Davy*.

FARCONNET (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Montferrat (Isère), le 27 novembre 1807, se fit inscrire, aussitôt après avoir achevé ses études de droit, au tableau des avocats de Grenoble, où il acquit bientôt une brillante réputation. Partisan des idées démocratiques, qu'il soutenait dans le *Patriote des Alpes*, il plaida avec succès dans plusieurs procès politiques, et devint à Grenoble le chef de l'opposition radicale. Pendant plusieurs années, il fit partie du conseil municipal. Après la révolution de Février, il fut appelé aux fonctions de maire et refusa la place d'avocat général à la Cour d'appel. Candidat des démocrates de l'Isère à l'Assemblée constituante, il fut nommé représentant du peuple par 125 422 suffrages, le second sur une liste de quinze élus. Il vota ordinairement avec la gauche, approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection de 10 décembre, il combattit, au dedans et au dehors, la politique napoléonienne. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Farconnet reprit sa place au barreau de Grenoble. — Il y est mort au mois de juillet 1863.

FARCY (François-Charles), littérateur français, né à Paris, le 30 août 1792, inséra, après 1815, un grand nombre d'articles dans les journaux de l'opposition. De 1827 à 1835 il rédigea le *Journal des Artistes*, fut, en 1830, un des fondateurs de la Société libre des beaux-arts qui existe encore, et publia sur le dessin divers ouvrages, tels que : *Essai sur le dessin et la peinture* (1819, in-8); *Principes élémentaires de la perspective* (1822, in-4); *Cours de perspective* (1822, in-8); *d'une Administration générale des arts* (1830, in-8), etc.

On a du même auteur des écrits politiques et littéraires, entre autres : *de l'Esprit du ministère* (1818, in-8), revue générale des actes de l'administration française depuis la Révolution; *de l'Origine et du progrès de la philosophie en France* (1826, in-4); *Aperçu philosophique des connaissances humaines au* XIX*e siècle* (1827, in-8); *de la Force en matière de gouvernement* (1832); *de l'Aristocratie anglaise* (1842, in-8), comparée avec les institutions américaines et françaises; enfin des brochures sur le gouvernement parlementaire ou constitutionnel. En 1840, il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Simple histoire de Napoléon*. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il est devenu en 1847 chef de bureau au ministère de la guerre.

FARÈS ECCHIDIAK (le cheikh), poëte et littérateur arabe, chrétien de Syrie, né vers 1796, se rendit au Caire pour étudier à fond sa langue auprès des Oulamas de la mosquée El-Azhar. En 1836, il procura à M. Fresnel de précieux commentaires sur le poëme de Chanfara. Les Anglais l'appelèrent ensuite à Malte, où ils utilisèrent ses connaissances dans leur imprimerie orientale. De là il adressa au bey de Tunis, sur son voyage en France, un poëme traduit en français par M. Dugat (Paris 1851). Le bey, reconnaissant, envoya à Malte un vaisseau de guerre pour amener le poëte à Tunis, l'accueillit avec distinction et lui fit de riches présents (1847). M. Farès, alla alors en Angleterre et fut employé à la révision des textes arabes par la Société pour la propagation de la Bible. Il y publia en arabe le *Nouveau Testament* (1851).

Pendant un voyage en France (1850), il publia un poëme sur Paris, dont la traduction a été insérée dans *l'Illustration*. Il en adressa un autre à Abd-el-Kader. Un plus long séjour à Paris lui permit de rédiger en arabe, en collaboration avec M. G. Dugat, une *Grammaire française*, à l'usage des indigènes de l'Algérie (Imprimerie impériale, 1854). C'est aussi chez nous qu'il a publié son principal ouvrage intitulé : *la Vie et les Aventures de Fariak* (Paris, 1855), qui contient une relation de ses propres voyages avec des observations critiques sur les Arabes et les autres peuples qu'il a visités; il y a intercalé quelques-uns de ses poëmes. A son retour en Angleterre, en 1854, il adressa un long poëme au sultan qui le nomma l'un de ses traducteurs; mais il n'en remplit pas les fonctions.

FAREZ (Fénelon), magistrat français, ancien représentant du peuple, est né à Cambrai (Nord), le 6 février 1793. Fils de M. Maximilien Farez, membre du Corps législatif sous l'Empire, et procureur général à Douai sous le règne de Louis-Philippe, il commença ses études au collège de Cambrai et vint les achever à Paris. Il y suivit les cours de droit, fut reçu avocat, en 1812, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Pendant la Restauration, et après la révolution de Juillet, il fit partie de l'opposition libérale. En 1834, il fut élu bâtonnier de son ordre. Colonel de la garde nationale, membre du conseil municipal, administrateur du bureau de bienfaisance, il était, à

Cambrai, le chef du parti radical. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'appela au poste de premier avocat général près la Cour d'appel de Douai. Porté le premier, par 114 voix sur 119 votants, sur la liste préparatoire des délégués de l'arrondissement de Cambrai, il fut élu dans le département du Nord, comme représentant à la Constituante, par 127 547 suffrages. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré jusqu'à l'élection du 10 décembre, après laquelle il se rapprocha de la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il était devenu conseiller à la Cour impériale de Douai. — M. Farez est mort le 1er février 1862.

FARGUEIL (Mlle Anaïs), actrice française, née à Toulouse, le 21 mars 1819, entra au Conservatoire en janvier 1831, reçut les leçons de MM. Panseron et Bordogni, remporta en 1834 le prix de chant, et débuta au mois de février suivant à l'Opéra-Comique, dans *la Marquise*. Elle ne fit à ce théâtre qu'un séjour passager et contracta un engagement avec le Vaudeville, où elle parut, en mai 1836, dans *le Démon de la Nuit*, qui dut à la beauté de l'actrice une vogue prolongée. Après l'incendie de ce théâtre, elle parcourut la province, débuta ensuite au Palais-Royal dans *les Deux couronnes* (1842), puis au Gymnase (1844), et fit, au bout d'un an, une seconde tournée dans les départements. Elle rentra enfin (décembre 1852) au Vaudeville, qu'elle n'a plus quitté : elle y a créé avec succès les rôles d'Olympe, dans *le Mariage d'Olympe*, de Lucie Didier, dans la pièce de ce nom, celui de Marco dans *les Filles de Marbre*, de Léonora, dans *Dalila*, de Thérèse, dans *les Lionnes pauvres*, de Madeleine, dans *Rédemption* (1860); de Claire, dans *les Femmes fortes* et surtout de Cécile dans *Nos intimes* (1861), etc.

FARINI (Charles-Louis), écrivain et homme politique italien, né le 22 octobre 1822, à Russi, dans les États Romains, étudia la médecine à Bologne avec un grand succès et se fit bientôt connaître par des mémoires sur diverses maladies et par sa collaboration à plusieurs journaux scientifiques. Mêlé aux mouvements politiques de 1841-1843, il devint suspect à la police pontificale et dut passer à l'étranger. Il résida successivement à Marseille, à Paris, à Florence, à Turin, poursuivant partout ses études médicales. Quand l'amnistie de Pie IX lui permit de rentrer dans sa patrie, il fut d'abord appelé par la ville d'Osimo comme professeur de clinique. Mais les réformes nouvelles lui ayant ouvert la carrière politique, il devint, en 1847, substitut du ministre de l'intérieur, puis fut envoyé à Volta auprès du roi Charles-Albert (1848) et élu membre du parlement par la ville de Faenza; le ministre Rossi le nomma directeur général de la santé et des prisons.

M. Farini, qui professe en politique des opinions modérées, refusa d'adhérer à la proclamation de la république, et passa en Toscane. Lorsque l'armée française se fut emparée de Rome, il y accourut pour rentrer dans ses fonctions; mais les trois cardinaux, qui gouvernaient au nom du pape, le repoussèrent et il reprit une troisième fois le chemin de l'exil. Le Piémont l'accueillit et lui prodigua les faveurs et les dignités. Après avoir prêté son concours à la rédaction du *Risorgimento*, M. Farini fut chargé, en 1850, du ministère de l'instruction publique : il n'y resta que neuf mois, et en sortit avec le titre de membre du conseil supérieur de santé. Il siégea dans le parlement piémontais, où il soutint les vues libérales du gouvernement et dirigea une feuille politique : *Il Piemonte*.

En 1859, les événements lui donnèrent un rôle important. Après l'expulsion du souverain de Modène, il fut nommé dictateur dans ce duché, donna sa démission le 17 juillet, fut réélu par les Modenais et bientôt par les Parmesans, et présida aux opérations qui décidèrent de l'annexion de ces deux pays au Piémont. En octobre 1860, c'est encore lui qui fut envoyé dans le royaume de Naples comme commissaire extraordinaire du roi de Piémont, en attendant l'organisation nouvelle de l'Italie méridionale dans la monarchie italienne. Il y eut ensuite le titre et les fonctions de lieutenant du roi, dont il fut déchargé sur sa demande en janvier 1861. Il devint alors ministre d'État et secrétaire particulier du roi. Il prit place, comme ministre du commerce et des travaux publics dans le dernier cabinet du comte de Cavour, et défendit avec vivacité la politique de l'alliance de l'Italie avec la France. Au commencement de 1862, sa santé, gravement atteinte parut l'éloigner pour toujours de la vie publique, il refusa, au mois de mars, d'entrer dans le ministère Ratazzi, mais un décret du 8 décembre de la même année l'appela à la présidence du cabinet. Il fut forcé par la maladie de donner sa démission le 24 mars 1863 et fut remplacé par son ami, M. Minghetti. Le parlement lui vota un don de 200 000 fr. et 25 000 fr. de pension (20 avril 1863).

Comme écrivain, M. Farini a donné un ouvrage historique : *l'État romain* (lo Stato romano), réimprimé et traduit plusieurs fois et qui a soulevé de vives polémiques, une *Histoire d'Italie* faisant suite à celle de M. Botta; des *Lettres à John Russel et à Gladstone*, etc.

FARNHAM (Élisa-W. Burhans, dame), femme auteur et philanthrope américaine, né à New-York, dans le comté d'Albany, le 17 novembre 1815, épousa en 1835 le voyageur Farnham, dans l'Illinois, revint six ans plus tard à New-York, et consacra son temps à la visite des prisons et à des lectures publiques pour son sexe. Nommée en 1844 directrice de la division des femmes dans la prison d'État de Sing-Sing, elle substitua les traitements doux aux moyens violents et obtint pendant quatre ans d'excellents résultats. En 1848, elle s'occupa durant quelques mois de l'établissement des aveugles fondé à Boston, alla en Californie, y resta jusqu'en 1856, et se consacra alors à l'étude de la médecine. En 1859, elle organisa une société pour protéger les femmes isolées qui émigraient dans l'Ouest, et elle fit elle-même un ou deux voyages dans ces contrées. Elle se retira ensuite en Californie.

Mme Farnham a publié une édition de la *Jurisprudence criminelle*, de Sampson; *Vie dans la terre des prairies* (Life in Prairieland); en 1856, *la Californie au dedans et au dehors* (California in doors and out); enfin, en 1859, *Mes Premiers jours* (My early days).

FAROCHON (Jean-Baptiste-Eugène), statuaire et graveur en médailles français, né à Paris, en 1807, fut élève de David, exposa, de 1833 à 1835, des bustes, des statuettes, des portraits et des médaillons; remporta, cette dernière année, le prix de gravure en médailles à l'École des beaux-arts et passa cinq ans en Italie. En 1841, il produisit au Salon une des médailles estimées de cette époque, intitulée : *Liberté*, *Ordre public* (1841). Parmi les modèles et médaillons qui suivirent, nous citerons : la *Médaille du Roi*, commandée par le ministère de l'intérieur en 1842 : des *médailles de Prix* pour les Facultés, les Écoles et les Académies; les pièces destinées au concours des monnaies de 1848; les *Jetons de pré-*

sence de l'Imprimerie nationale; et, pour la Collection des hommes illustres, les médailles de *Casimir Delavigne*, de *MM. Ingres Boltz*, *Eugène Sue*, *Fleury*, de *Mme Stolz*, etc.

Comme statuaire, M. Farochon a produit des œuvres sérieuses : le *buste de Verner*, des *Têtes d'étude*, et des bas reliefs ou des figures de fantaisie, telles que l'*Enfant chargé de fruits;* des statues et des pièces monumentales, *la Justice* et *l'Intégrité*, pour le palais de justice de Châlons-sur-Marne, un *Saint Jean-Baptiste* pour l'église Saint-Jean-Saint-François, et les modèles de portes en bronze de Saint-Vincent de Paule, représentant en douze compartiments, les douze apôtres surmontés du Christ (salon de 1845); *Jean-Jacques Rousseau*, *le général Hoche* et une *Nymphe*, pour le nouveau Louvre (1856); *la Mère*, groupe (1859); *M. Corot* (1864). Citons encore : *Saint Joachim*, *Sainte Anne*, pour la façade de la chapelle de l'hospice des Ménages, à Issy (Seine). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1847 et la décoration en 1859. M. Farochon a été nommé professeur en médailles et pierres fines à l'École des beaux-arts réorganisée en décembre 1863.

FARRAGUT (David-Glascoe), marin américain, est né près de Knoxville (Tennessee), en 1801. Entré au service, comme midshipman, en 1811, il prit part à la guerre de 1812 contre l'Angleterre, et assista, à bord de *l'Essex*, à l'un des plus rudes combats de cette époque. Il fut envoyé aux Indes-Orientales, avec le grade de lieutenant, en 1821, puis sur les côtes du Brésil, en 1831, avec le sloop *Decatur*, dont il avait le commandement. Attaché, à diverses reprises, à l'administration de l'arsenal de Norfolk, il reçut, en 1851, la direction de l'arsenal de l'île de la Jument, en Californie. Il reprit la mer, en 1858, sur le sloop *Brooklyn*, faisant partie de l'escadre des côtes : c'est dans cette position que le trouva la guerre civile.

Dévoué à l'Union, il reçut, en janvier 1862, le commandement des forces navales dirigées contre la Nouvelle-Orléans, et il arbora son pavillon sur la frégate *Hartford*. Au mois de mars, il entrait dans le Mississipi, doublait, le 24 avril, les forts Jackson et Saint-Philippe, sous le feu de l'ennemi, détruisait une flottille de canonnières confédérées, et le lendemain entrait dans la Nouvelle-Orléans, évacuée par les troupes du Sud. Il remonta ensuite le fleuve pour aller prendre part au siége de Vicksburg, mais la résistance se prolongeant, il dut ramener sa flotte à Pensacola.

Ses services lui valurent, le 11 juillet, un vote de remercîments du Congrès; quelques jours plus tard, il était inscrit en tête de la liste des vice-amiraux et chargé de commander l'escadre de blocus des côtes occidentales du golfe du Mexique. A l'automne, il s'empara de Corpus-Christi, de Sabine-Pass et de Galveston; il se porta ensuite au secours de Banks qui assiégeait Port-Hudson, mais il ne put réussir à emporter la place. L'année suivante, Farragut prit une éclatante revanche devant Mobile : le 5 août 1864, malgré les feux croisés des batteries ennemies, malgré les machines infernales qui détruisirent un de ses navires, il osa franchir la solide estacade qui défendait la ville et venir offrir bataille, dans la baie même, à l'amiral Buchanan qui fut forcé de se rendre à Farragut lui-même, après avoir perdu ou coulé toute son escadre. La prise du fort Morgan couronna cet audacieux coup de main. L'amiral Farragut fut alors remplacé par le commodore Lee, et appelé au commandement de la flotte de l'Atlantique.

FARREN (William), comédien anglais, né en 1787 d'une famille d'artistes, débuta par quelques rôles sérieux à Plymouth, en 1806, et fut engagé à Dublin pour jouer les pères nobles. Lorsqu'il revint à Londres, il entra à Covent-Garden; puis, ayant pris la direction des deux théâtres, Haymarket et Olympic, il les a toujours maintenus dans la faveur du public. Le nombre des rôles qu'il a créés s'élève à plusieurs centaines; les meilleurs sont ceux qu'il empruntait à nos pièces de genre du Gymnase et du Vaudeville, dont le répertoire a été, par ses soins, presque tout entier traduit ou imité en anglais. Après cinquante ans d'exercice, il a donné, le 30 juillet 1855, sa représentation de retraite. — Il est mort en 1861.

FARRENC (Mme Jeanne-Louise), musicienne française, née à Paris, le 31 mai 1804, suivit au Conservatoire les cours de Moscheles, Hummel, Reicha et autres maîtres célèbres. Elle donna ensuite des leçons particulières de piano, compta parmi ses élèves Mme la duchesse d'Orléans, se fit entendre dans de nombreux concerts, et devint, en septembre 1842, professeur de piano au Conservatoire de musique. Elle se maria en 1832, à M. Aristide Farrenc, flûtiste distingué, qui est devenu plus tard libraire et critique musical. Elle a publié des *Rondos*, *Divertissements* et *Airs variés; six Fugues* pour le piano; des *Ouvertures* à grand orchestre; des *Airs variés concertant* pour piano et violon, et de *Grandes variations* sur les opéras en vogue (1835-1850). Elle a fourni à *la Gazette musicale* divers articles, dont plusieurs ont été tirés à part, tels que les *Concerts historiques de M. Fétis à Paris* (1835, broch. in-8).

FARRINGTON (Sarah-Payson WILLIS, mistress), femme de lettres américaine, née le 9 juillet 1811, à Portland (Maine), fille du publiciste Nathaniel Willis, et sœur de l'écrivain distingué de ce nom, fut élevée dans une école spéciale, dirigée par miss Catherine Beecher, sœur de mistress Stowe, et se maria, en 1837 avec le docteur Eldredge, de Boston, qui mourut en 1846. Restée veuve avec deux enfants, elle épousa bientôt en secondes noces un négociant de Boston, M. Farrington, dont elle a été plus tard séparée.

Isolée de toute sa famille, elle chercha des ressources dans la littérature et écrivit dans plusieurs journaux de New-York, sous le pseudonyme de *Fanny Fern*, qu'elle a gardé depuis, des esquisses et des scènes de mœurs qui furent fort remarquées. Un choix de ses articles : *Feuilles de fougère tirées de l'herbier de Fanny* (Fern Leaves from Fanny's portfolio; New-York, in-12), se vendit à plus de 50 000 exemplaires. Une nouvelle série de ces *Fern Leaves*, obtint le même succès. Puis vint un roman, *Ruth Hall* (New-York, in-12), sorte d'autobiographie apologétique qui a été traduite en français dans le *Journal pour tous* (1856, in-18). On a encore d'elle un roman de mœurs, *Rose Clark* (New-York, 1856, in-12, etc.

FATH (Georges), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 22 janvier 1818, étudia d'abord la sculpture, qu'il n'a jamais complétement abandonnée, et n'en débuta pas moins de bonne heure dans la vie littéraire par un drame en deux actes, *la Femme de l'émigré* (1840), en collaboration avec M. Ad. Guénée, suivi de *Partie à trois* (1847), en collaboration avec MM. Nus et Follet, et d'un drame en 5 actes, avec M. d'Auriol, *le Dernier jour d'une monarchie* (1856). Il a composé seul le vaudeville *de Carybde en Scylla* (1844), et *la Mort de Chatterton*, drame en vers

(1849). Il est un des auteurs des *Nains célèbres* (1845, in-8). Rédacteur de divers recueils littéraires, il a publié des nouvelles et des romans : *Cœur bien pris n'est plus à prendre; la Prison de Schlusselbourg; l'Article 75: la Reine Jacobée; un Mari en vacances; un Diner en famille; Cynthie*, etc.

Sa femme, Mme Georges FATH, née Caroline Berger, de Montbéliard (Doubs), élève de M. Robert Fleury, s'est fait connaître, comme peintre, par des portraits et des tableaux de genre reçus aux salons de 1849 et de 1850. Depuis, elle a concouru par des dessins d'une remarquable élégance, à l'illustration d'un grand nombre de livres et de journaux.

FAUDET (Pierre-Augustin), prêtre français, né à Saint-Geniés (Aveyron), le 29 juin 1798, fit ses études dans le collége de sa ville natale. Envoyé au séminaire de Picpus à Paris, il y suivit et y professa ensuite les cours de philosophie, de dogme et de morale. Ordonné prêtre en 1821 avec dispense d'âge, il fut attaché comme premier aumônier au collége de Sainte-Barbe, dont il devint supérieur jusqu'à la nouvelle réorganisation en 1831. M. de Quélen, qui l'affectionnait d'une manière particulière, le choisit, pour remplacer M. Olivier à Saint-Étienne du Mont (1833), il succéda à M. Petetot dans la cure de Saint-Roch, quand ce dernier donna sa démission (1852). L'abbé Faudet, qui est devenu chanoine honoraire de Notre-Dame et un de nos rares docteurs en théologie, a écrit des *Conférences sur la religion*, à l'usage des colléges (1824), et une savante *Notice historique sur la paroisse Saint Étienne du Mont* (1841, in-12), en collaboration avec M. de Mas-Latrie. Il a été, en 1846, décoré de la Légion d'honneur.

FAUGÈRE (Armand-Prosper), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 10 février 1810, débuta dans la carrière des lettres, en 1835, par une brochure sur *la Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*, et fonda l'année suivante une feuille intitulée : *le Moniteur religieux*. De 1836 à 1842, il remporta trois fois le prix d'éloquence au concours de l'Académie française, sur les sujets suivants : *du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne* (1836) : *Éloge de Gerson* (1838) ; *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits relatifs à Pascal, sur qui les travaux et les découvertes de M. Cousin (voy. ce nom) ramenaient avec tant d'éclat l'attention publique. Ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rattachèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère. Attaché comme chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique en 1839, il entra ensuite, en qualité de rédacteur, au ministère des affaires étrangères, où il devint un des sous-directeurs du cabinet des relations extérieures. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 15 août 1861.

On doit principalement à M. Prosper Faugère, outre ses trois mémoires couronnés, une édition des : *Pensées, Fragments et Lettres de Blaise Pascal* (1844, 2 vol. in-8), qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition *princeps*. Elle fut traduite l'année même en allemand par le docteur Schwartz, et plus tard en anglais. Il donna ensuite : *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Périer et de Jaqueline, sœurs, et de Marguerite Périer, nièce de Pascal* (1845, in 8); *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par Pascal, avec *le Testament du même* (1846); puis, sous le titre de *Génie et écrits de Pascal*, la traduction d'un article de *l'Edimburg Review*, de janvier 1847; *Lettres de la mère Arnauld* (1858, 2 vol.), etc.

En dehors de ces études spéciales, on a de lui : *Un mot de vérité sur la crise ministérielle et de sa solution possible* (1839, in-8); *le Zollverein ou l'union des douanes de la Prusse et des États allemands* (1859, in-8), mémoire couronné, en 1843, par la Société d'encouragement; une édition du *Journal du voyage à Paris de deux jeunes seigneurs hollandais en 1657-1658* (1862, in-8); celle des *Mémoires de Mme Roland* (1864, 2 vol. in-18), etc. Il a enfin collaboré à divers journaux et recueils, tels que *le Temps, l'Encyclopédie, la Revue du XIXe siècle*, et *le Correspondant*, où il a notamment donné des articles sur *Turgot*, sur *la Circassie* et sur les *Richesses de la Californie*.

FAUGIER (Victor-Auguste), homme politique français, député, est né le 27 octobre 1801. D'abord notaire à Vienne, il devint maire et membre du conseil général pour le canton sud de cette ville. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de l'Isère. Réélu au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 17 975 voix sur 27 942 votants. M. Faugier a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

FAURE (Pascal-Joseph), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, né à Recuslon, près Gap (Hautes-Alpes), le 3 mars 1798, d'une famille d'avocats, suivit à Grenoble les cours de la Faculté de droit, fut reçu licencié à l'âge de dix-neuf ans et se fit inscrire au barreau de Gap (1817). Sous la Restauration, il professa les opinions les plus libérales, devint, après la révolution de Juillet, le candidat de la gauche pour la députation, et entra à la Chambre en 1831, où il combattit toutes les lois et mesures de réaction. Il fut, en 1832, un des signataires du *Compte rendu*. C'est lui qui, en 1833, présenta et fit adopter l'amendement relatif aux circonstances atténuantes en matière criminelle. Il fit encore partie de la législature de 1834. Vaincu aux élections suivantes par le candidat ministériel, il reprit à Gap l'exercice de sa profession d'avocat, et continua de soutenir les doctrines libérales dans le conseil général, dont il était membre depuis 1833. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par les électeurs des Hautes-Alpes, le dernier sur trois. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, et après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé, comme candidat officiel, au Corps législatif. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu au grade d'officier le 1er juin 1855. — Il est mort en juillet 1864.

FAURE (Joseph-Désiré-Félix), magistrat, ancien pair de France, né à Grenoble le 18 mai 1780, mort le 31 janvier 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FAURE (Jean-Baptiste), chanteur français, né à Moulins, le 15 janvier 1830, fut, de 1843 à 1852, élève au Conservatoire, et fut appelé de là à l'Opéra-Comique, où il fit ses débuts en octobre 1852. Il y doubla les rôles de M. Bataille, jusqu'au départ de cet artiste. Il a repris, notam-

ment en 1856, le rôle de Peters créé par ce dernier dans l'*Étoile du Nord*. M. Faure, qui était devenu un des chanteurs les plus goûtés de l'Opéra-Comique, passa au théâtre de l'Opéra, où il débuta, dans la reprise de *Pierre de Médicis*, le 14 octobre 1861. Il y devint un des premiers sujets pour la méthode et la qualité de la voix. M. Faure a été nommé, en mars 1857, professeur de chant au Conservatoire, comme successeur de M. Frédéric Ponchard.

FAUSTIN Ier. Voy. SOULOUQUE.

FAUVEAU (Joseph-Germain-Chéri), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 14 février 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École polytechnique, à l'âge de seize ans, en 1811, et fut admis en 1813 dans le corps du génie maritime. En 1848, il fut élu dans le Finistère représentant à la Constituante par 89 554 suffrages, le neuvième sur quinze. Secrétaire du Comité de la marine, il vota, dans les questions politiques, avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il prêta son concours à la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place dans l'administration de la marine, devint directeur des constructions navales à Brest, et fut retraité en 1858. M. Fauveau a été promu commandeur de la Légion d'honneur en août 1853.

FAUVEAU (Mlle Félicie DE), femme sculpteur française, née vers 1802 de parents français, à Florence, débuta avec éclat dans la carrière des arts par deux groupes, *l'Abbé*, sujet emprunté au roman de W. Scott, et *Christine et Monaldeschi*. Ce dernier lui fit décerner une médaille au salon de 1829. Dévouée, par les traditions de sa famille, aux Bourbons de la branche aînée, elle se mêla d'une manière active aux troubles dont la Vendée fut le théâtre en 1832, fut condamnée par contumace à la peine de la déportation, se réfugia en Belgique, puis à Florence, où elle se fixa avec sa famille.

Parmi les principales œuvres de Mlle de Fauveau, on remarque les groupes de *Saint Georges terrassant le dragon*, en bronze, et du *Martyre de sainte Dorothée; Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne* (1842); *Sainte Geneviève*, en marbre; *le Monument du Dante*, retraçant l'épisode de Francesca di Rimini; *le Combat de Jarnac et de la Châtaigneraie* (1852), bas-relief en bronze; un *Crucifix* et une *Fontaine* (1855), et plus récemment à Florence, le tombeau d'une jeune fille morte à dix-huit ans.

Son frère, M. Hippolyte DE FAUVEAU, est devenu sous la direction de sa sœur un artiste distingué. On rencontre en Allemagne et en Russie plusieurs morceaux de sculpture dus à son ciseau.

FAUVELET (Jean-Baptiste), peintre français, né à Bordeaux, en 1822, est élève de M. Delacour, et a adopté ses sujets de genre et les fleurs, qu'il traite avec beaucoup de grâce et de naturel. Nous citerons de lui : *Jeune homme lisant* (1845); *le Concert*, *les Deux roses* (1847); *Nonchalance* (1848), *un Ciseleur* (1850); acheté par l'empereur; *le Maître de dessin* (1852); *le Jardin* (1853); *les Jeunes mères, Deux musiciennes* (1855); au musée du Luxembourg; *l'Amateur*, *le Coin du feu* (1857); *Van Loo*, *le Médecin plaisant* (1859); *les Trois âges*, *la Couturière*, *le Joueur de guitare* (1861); *le Fumeur*, *Repas de famille* (1863); *le Livre de Ruth*, *les Plaideurs* (1864). M. Fauvelet a obtenu une 2e médaille en 1848.

FAVART (François), ancien représentant du peuple français, né à Tulle le 1er novembre 1797, devint le secrétaire de Manuel et suivit les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1820, il retourna dans son pays pour y exercer sa profession et se plaça dans les rangs du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il refusa la place de substitut du procureur du roi à Chambon, fut nommé, en 1836, juge suppléant à Tulle, où il fut élu maire à la fin de 1846. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit. Il vota ordinairement avec la droite, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Après le coup d'État du 2 décembre, il siégea au Corps législatif jusqu'en 1857.

FAVART (Antoine-Pierre-Charles), littérateur français, né à Paris en 1784, et petit-fils des célèbres comédiens de ce nom, débuta dans les lettres par quelques ouvrages d'imagination et des pièces légères, entre autres *la Jeunesse de Favart* (1801), avec Gentil; *le Rival par amour* (1810), etc. A la même époque il publia avec Dumolard les *Mémoires et correspondance* de son grand-père (1809, 3 vol. in-8). Après avoir été secrétaire du duc de Caraman et du duc de Polignac, lorsque ce dernier était ministre, il fut chargé par le gouvernement de Juillet de nombreuses missions diplomatiques. Il est devenu consul à Mons (Belgique) où il prépare un grand ouvrage sur les œuvres d'art disséminées dans toutes les galeries de l'Europe.

FAVART (Mlle Marie PINGAUD, dite), actrice française, née à Beaune, le 16 février 1833, descend, comme le précédent, des comédiens dont elle a adopté le nom. Elle débuta, en sortant du Conservatoire, à la Comédie-Française en 1848. Elle y a repris ou créé un nombre considérable de rôles tragiques et princiers du répertoire classique, et a joué depuis les ingénues et les adolescentes. Elle est devenue sociétaire en juillet 1854. Mlle Favart avait fait, en 1851, une apparition aux Variétés, où elle ne resta que quelques mois. Ses dernières créations à la Comédie-Française ont été : Élise, dans *Rêves d'amour* (1859); Laure, dans *la Considération* (1860); Célia, dans *l'Aventurière* remaniée (même année); Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour* (1861) et surtout dans la série des comédies de M. Augier : *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, ainsi que dans *le Supplice d'une femme* (1865).

FAVÉ (Ildephonse), écrivain militaire français, né à Dreux le 12 février 1812, fut admis en 1830 à l'École polytechnique, où il a été nommé en 1854 professeur du cours d'art militaire. Entré dans l'artillerie de terre, il en parcourut les divers grades jusqu'à celui de colonel (2 juillet 1859). D'abord attaché au dépôt central, il fit ensuite partie de la maison militaire de l'empereur, comme officier d'ordonnance. Décoré en décembre 1849, M. Favé a été promu depuis officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Nouveau système de défense des places fortes* (in-8, avec *Atlas*); *Histoire et tactique des trois armes et plus particulièrement de l'artillerie de campagne* (1845, in-8, et *Atlas*); *Histoire de l'artillerie* (1845-1847), 2 vol. in-18, et *Atlas*), avec M. Reinaud, *Nouveau système d'artillerie de campagne du prince Louis-Napoléon Bonaparte* (1851, in-8), etc. Le colonel Favé a rédigé en outre, à l'aide de notes de l'empereur Napoléon III, une *Histoire des progrès de l'artillerie* (1862, in-4, avec 37 pl.), formant le tome III de l'*Étude sur le passé et l'avenir de*

l'artillerie, publiée, en 1846 et 1851, par le prince Louis-Napoléon, puis un tome IV, sous le titre général d'*Études* (1863, in-4, 40 pl.).

FAVRE (Ferdinand), ancien représentant du peuple français, député et sénateur, né à Couvet, dans le canton de Neuchâtel (Suisse), le 28 janvier 1779, d'une famille protestante de Besançon, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de se réfugier en Suisse, fut ramené en France par la proclamation de la liberté des cultes, en 1789. Il s'enrôla en 1793, malgré sa jeunesse, dans la garde nationale de Nantes, pour repousser l'attaque des Vendéens. Pendant le règne de Napoléon, il remplit quelques fonctions administratives. Placé à la tête d'une manufacture importante, il y fit d'habiles applications de la science. Il contribuait, en outre, par ses recherches sur les propriétés fécondantes des résidus de raffinerie, au progrès de l'agriculture. Sous la monarchie de Juillet, il contribua, en 1832, comme maire de Nantes, à l'arrestation de la duchesse de Berry. Il fut élu cinq fois de suite député de Nantes. Le gouvernement provisoire, en 1848, le révoqua immédiatement de ses fonctions municipales; mais les électeurs de la Loire-Inférieure l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le septième sur treize. Il y vota toujours avec la droite. Réélu en 1849 à l'Assemblée législative, avec l'appui du clergé, il fit partie de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement pour le Corps législatif, il ne passa qu'au scrutin de ballottage. Il a été appelé au Sénat le 9 juin 1857. M. F. Favre a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

FAVRE * (Gabriel-Claude-Jules), avocat et homme politique français, ancien représentant, député, né à Lyon, le 21 mars 1809, d'une famille de commerçants, venait d'achever son droit à Paris lorsque éclata la révolution de 1830. Il y prit part, et dès le 29 juillet réclama, dans une lettre insérée au *National*, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Il alla s'inscrire au barreau de Lyon, où il prit une position importante et professa hautement des opinions républicaines. En 1831, il partagea les dangers de la garde nationale pendant la lutte sanglante des ouvriers et de la garnison (novembre). En 1834, il défendit les ouvriers mutuellistes, poursuivis pour délit d'association illicite, et, au sortir du palais, il faillit être victime de la fusillade dirigée, par un malentendu, contre des citoyens inoffensifs. En 1835, il vint défendre à Paris, devant la Cour des pairs, les accusés d'avril, et commença par ces mots : « Je suis républicain, » une plaidoirie qu'il soutint, quoique malade, pendant quatre heures, et qui mit ses jours en danger. Il appartient au barreau de Paris depuis l'année suivante.

A la révolution de Février, M. Jules Favre fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur. Il passa pour avoir soutenu ou poussé M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans la voie révolutionnaire. C'est lui qu'on nommait comme l'auteur de la fameuse circulaire destinée à guider les commissaires extraordinaires, dans l'usage de leurs pouvoirs illimités. Élu représentant dans le département de la Loire, par 34 260 voix, le septième sur onze, il donna sa démission de ses fonctions au ministère de l'intérieur. Membre du Comité des affaires étrangères, et pendant quelque temps sous-secrétaire d'État au même département, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée; il fut rapporteur de la Commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuite contre M. Louis-Blanc (voy. ce nom), à l'occasion de l'attentat du 15 mai et soutint vivement, le 2 juin, cette demande, qui fut repoussée, ce jour-là, par une majorité de trente-deux voix, et qui ne fut adoptée que dans la grande séance de nuit du 25 au 26 août. Les votes de M. Favre à la Constituante se partagent entre ceux de la droite et de la gauche. Avec la première, il se prononça pour la loi sur les attroupements, pour le décret sur les clubs, pour celui relatif aux heures de travail, contre la loi des incompatibilités, contre la suppression et même la réduction de l'impôt du sel, tandis que plus tard il vota pour l'abolition de celui des boissons. Avec la gauche, il vota contre le rétablissement du cautionnement des journaux, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'impôt progressif. Il s'abstint dans plusieurs questions importantes, notamment lorsqu'il s'agit de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Des congés l'empêchèrent de participer aux votes sur le maintien de l'état de siége, l'amendement Grévy, l'abolition du remplacement militaire, le droit au travail, etc. Il approuva l'ensemble de la Constitution.

Après l'élection du 10 décembre, M. Jules Favre fit au président une opposition de plus en plus marquée, et après avoir voté pour l'augmentation du traitement qui lui était alloué, et pour le crédit de 12 000 000 de francs affectés à l'expédition d'Italie, il blâma vivement à la tribune la direction donnée à cette expédition, et appuya la demande d'accusation contre le président et ses ministres. Renvoyé à la Législative par le département du Rhône, après un premier échec, et par suite de l'option du sergent Commissaire, il devint l'un des chefs du parti démocratique, et après la fuite de M. Ledru-Rollin (13 juin 1849), l'orateur de la Montagne. Parmi ses discours, on remarque ceux qu'il prononça à l'occasion du rétablissement du cautionnement des journaux, contre la proposition Proudhon (voy. ce nom), et surtout ceux dirigés contre les auteurs et les instruments de l'expédition de Rome.

Le coup d'État du 2 décembre écarta pour six ans M. J. Favre de la vie politique. Élu membre des conseils généraux de la Loire et du Rhône, il refusa le serment exigé par la nouvelle Constitution et se renferma dans ses fonctions d'avocat. Il a été nommé et maintenu membre du conseil de l'ordre de Paris à une très-forte majorité. En 1857, l'opposition a inutilement soutenu à Lyon sa candidature pour le Corps législatif, où une des élections partielles de Paris l'a fait entrer en 1858. Son nom venait d'avoir un grand retentissement dans l'affaire Orsini (voy. ce nom), où il fut le défenseur du principal accusé. Au Corps législatif, M. J. Favre prit dès lors plusieurs fois la parole dans des questions de politique intérieure et étrangère, notamment en 1859, à propos de l'expédition d'Italie. Il était le chef reconnu de ce petit noyau d'opposition qu'on appelait *les Cinq*, seuls signataires et seuls soutiens de nombreux amendements combattus par le gouvernement et toujours repoussés par la majorité. Comme orateur, il eut à tenir tête à de violents orages. En 1863, M. Jules Favre fut réélu député de l'opposition à Paris, dans la 5e circonscription, par 18 744 voix sur 27 798 votants, et à Lyon, au 2e tour de scrutin, dans la 2e circonscription, par 10 937 voix sur 19 343 votants. Il avait pour concurrents, dans la Seine, M. Frédéric Lévy, et dans le Rhône, M. Laforest. Il a opté pour le département du Rhône. Au mois d'août 1860, il a été élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et réélu en 1861.

On a de M. Jules Favre des brochures: *De la Coalition des chefs d'atelier de Lyon* (Lyon, 1833); *Anathème* (Ibid., 1833), etc.; plusieurs plaidoyers et discours, *Sixième procès du Précurseur* (Ibid., 1833), *Affaire Ladvocat et Boullenois* (Paris, 1837, in-8); *la Liberté de la presse* (1849, in-fol.). Il avait entrepris, en 1837, une *Biographie contemporaine*, dont il n'a paru que deux livraisons. On cite de lui, comme bluette littéraire, un proverbe, *le Trait d'union*, qui fut joué chez lui dans une soirée dramatique, en avril 1865.

FAVRE (Adolphe), littérateur français, né à Lille, en 1808, a écrit d'abord des poésies, notamment des paroles de romances et un volume de vers, *l'Amour d'un ange* (1852); puis de nombreuses nouvelles et des romans; *le Carrefour de la croix* (1855, 2 vol.); *l'Amour et l'argent* (1856, 2 vol.). Il a dirigé, depuis 1851, un recueil mensuel de romans, la *Revue parisienne*, dans laquelle il a inséré *le Capitaine des archers*, *l'OEuvre du démon*, etc. — Dès 1830, il a réclamé avec insistance la rentrée en France des cendres de Napoléon.

FAVREAU (Louis-Jacques), homme politique français, ancien représentant, né à Nantes, le 8 novembre 1811, d'une famille d'artisans, acquit une charge d'avoué, et fut, sous le régime de Juillet, un des agents les plus zélés du parti légitimiste. En 1848, il fut élu représentant de la Loire-Inférieure, le douzième sur treize, par 70 310 suffrages; il appartint à l'extrême droite, et n'adopta point l'ensemble de la Constitution. Après le 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à la Législative, le huitième sur douze, il fit partie de la majorité contre révolutionnaire. Après le coup d'État, il disparut de la scène politique.

FAY (Joseph), peintre allemand, né à Cologne le 10 août 1813, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Après s'être fait remarquer par quelques dessins, il donna son premier grand tableau, *Samson trahi par Dalila*, une *Mort de Cléopâtre*, qui fut très-remarquée. M. Fay exécuta ensuite dans la salle du conseil à Elberfeld une longue frise peinte à fresque dont les sujets sont empruntés à la vieille histoire nationale de la Germanie: cette œuvre a frappé par le mouvement, l'énergie, la poésie. *Le Vieillard montrant à son petit-fils à faire un arc*, *la Danse des épées*, *la Chasse*, *les Chevaux*, *la Bataille de Teutoberg*, *la Mort de Varus* ont valu à l'artiste une grande popularité. Les cartons de ce travail colossal ont été exposés à Munich et à Paris.

M. Joseph Fay est venu dans cette dernière ville, en 1845. Il y fréquenta, pendant cinq années, les ateliers de nos peintres les plus célèbres. A son retour en Allemagne, il vit accueillir avec froideur ses nouvelles œuvres: *Roméo et Juliette*, *Faust et Marguerite*, et plusieurs sujets de genre qu'il exposa dans ces dernières années.

FAY (Théodore-Sedgwick), littérateur américain, né à New-York, vers 1805, étudia le droit, puis débuta dans la carrière littéraire, comme collaborateur du *New-York Mirror*, dont il devint plus tard un des directeurs. Il a fait paraître, en 1832, un recueil des articles publiés dans ce journal: *Dreams and Reverie of a quiet man* (2 vol.). L'année suivante, il se rendit en Europe, où il passa trois ans, et écrivit le récit de ses voyages sous le titre de *The minute Book*, suivi bientôt de son premier roman, *Norman Leslie* (1835). En 1837, il fut nommé secrétaire de légation à Berlin et y resta en cette qualité jusqu'en 1853. Il obtint alors le poste de ministre résident à Berne.

On a encore de M. Fay deux romans spécialement dirigés contre la coutume du duel; *la Comtesse Ida* (the Countess Ida, 1840), et *Hoboken* (1843), nom d'un petit endroit sur l'autre rive de l'Hudson, où ont lieu souvent les rencontres, sorte de Pré-aux-Clercs de New-York; deux courtes nouvelles et un roman chrétien en vers: *Ulric ou les Voix* (Ulric, or the Voices). On annonce de lui une *Histoire de la Suisse*.

FAY (Andréas), poëte hongrois, né à Kohany, dans le comitat de Zempli, le 30 mai 1786, reçu avocat, puis nommé juge au tribunal de Pesth, fut forcé par la faiblesse de sa santé de donner sa démission et se voua tout entier à la littérature. En 1808, il fit paraître un premier recueil de poésies, intitulé *Bouquet* (Bokreta), et, dix ans plus tard, un *Nouveau Bouquet* (Iris Bokreta; Pest, 1818), qui établit sa réputation poétique. Ses *Fables* (Mesek; Vienne, 1820; 2e édition, 1824), reussirent mieux encore. Il donna ensuite deux romans: *Kedecsapongasok* (Pesth, 1824, 2 vol.), et *A Bélteky-Haz* (Ibid., 1832), et un drame *A Két Batory* (Ibid., 1827), qui ont été depuis plusieurs fois réimprimés.

Dès 1825, M. Fay avait commencé à prendre part à la vie politique. Jusqu'à l'apparition de Kossuth en 1840, il fut dans le comitat de Pesth, qu'il représenta même à la diète de 1835, le chef reconnu de l'opposition. Il a été le fondateur du théâtre national d'Ofen et de la caisse d'épargne de Pesth-Ofen, et membre très-actif ou président de la Société industrielle, de la Société des Arts, de l'Académie, de la Société Kisfaludy, etc. A partir de 1845, l'âge et l'affaiblissement de sa santé l'éloignèrent des affaires. — Il est mort le 26 juillet 1864.

On a encore de lui deux ouvrages qui ont trait à l'économie sociale et au développement matériel et progressif de la Hongrie: *Nouvelés ès növeles tiintésetek hazankban* (Pesth, 1840), et *Kelet népe nyngoton* (Ibid., 1841). Une édition générale des œuvres purement littéraires de M. A. Fay a paru à Pesth (1843-1844, 8 vol.).

FAYE (Hervé-Auguste-Étienne-Albans), astronome français, membre de l'Institut, né à Saint-Benoît du Sault (Indre), le 5 octobre 1814, et fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, fut destiné à la carrière des mathématiques et entra, en 1832, à l'École polytechnique, d'où il sortit avant d'avoir achevé les deux années d'études. Il se rendit bientôt en Hollande et s'y livra à l'industrie. Quelques années après, il fut admis, sur la recommandation de M. Arago, en qualité d'élève à l'Observatoire. Le 22 novembre 1843, il découvrit une nouvelle comète dont il calcula les éléments et qui prit son nom; l'Académie des sciences lui décerna le prix Lalande. Il soumit, en 1846, à ce corps savant un mémoire *sur la Parallaxe d'une étoile anonyme de la Grande Ourse*, qui fut bientôt suivi d'un travail *sur un nouveau Collimateur zénithal et sur une limite zénithale nouvelle*. Il fut alors élu membre titulaire de la section d'astronomie, en remplacement du baron de Damoiseau (18 janvier 1841). Il a été nommé membre titulaire du bureau des longitudes, le 26 mars 1862. M. Faye a lu à l'Institut des travaux *sur l'Anneau de Saturne* (1848), *sur les Déclinaisons absolues* (1850), etc. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1843.

M. Faye fut chargé, après 1848, du cours de géodésie à l'École polytechnique et occupa ces fonctions jusqu'en 1854, époque à laquelle il fut nommé recteur de l'Académie universitaire de

Nancy et chargé en même temps du cours d'astronomie à la Faculté des sciences de cette ville. Il est devenu depuis inspecteur général, pour les sciences, de l'enseignement secondaire. On doit encore à ce savant *des Leçons de cosmographie* (1852, in-8), et la traduction française d'une partie du *Cosmos* de M. de Humboldt (t. I et III). M. Faye a été nommé en 1864 membre du conseil impérial de l'instruction publique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

FAYE (André), littérateur norvégien, né le 5 octobre 1802 à Drammen, entra dans l'enseignement en 1824, après avoir passé l'examen philosophique. En 1831, il voyagea en France, en Italie et en Allemagne pour y examiner l'état de l'instruction publique. Ayant subi, dès 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, il fut nommé, en 1833, pasteur à Holt (près Arendal), où il devint directeur du séminaire érigé en 1839. Le district de Nedenæs l'élut, en 1842, député au parlement de Norvége.

Les principaux écrits de M. Faye sont : *Histoire de Norvége* (Norges Historie; Christiana, 1831; 3ᵉ édit., 1842, in-8), *l'École du peuple* (Almuskolen, 1853, in-8), guide à l'usage des maîtres d'école; *Alf Thorsen, ou le Paysan bien entendu* (Arendal, 1839, in-8). Il a édité les *Traditions norvégiennes* (Norske sagn; Arendal, 1833, in-8; 2ᵉ édit., Christiana, 1844).

FAYOLLE (Edmond), ancien représentant du peuple français, né à Guéret, le 16 février 1815, fut reçu avocat à Paris, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Gendre du député, M. Leyraud, il prit dans le parti libéral une position assez importante. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par environ 22 000 voix, le premier sur sept. Il vota ordinairement avec la gauche modérée. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il se rallia complétement au parti démocratique et prit l'initiative de quelques propositions destinées à améliorer la condition du peuple des campagnes et relatives aux biens communaux. Le 2 décembre 1851, il prit part aux premiers essais de résistance, et fut arrêté à la mairie du Xᵉ arrondissement. Après une courte détention au Mont-Valérien, il reprit à Guéret l'exercice de sa profession d'avocat.

FAYOT (Alfred-Charles-Frédéric), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1797, fut attaché, jeune encore, au ministère des affaires étrangères en qualité de rédacteur et publia plusieurs brochures anonymes sur les discussions politiques du moment. En 1828, il quitta cet emploi pour s'adonner exclusivement au journalisme et aux travaux littéraires. Parmi les productions très-nombreuses et très-diverses qui n'ont pas été signées de son nom, on peut citer: les *Discours politiques de M. de Fontanes* (1821, in 8), la *Conjuration de Macijowski* (1821) contre le gouvernement russe; la plupart des romans traduits ou composés par la comtesse Molé, tels que: *Un mariage du grand monde, Trevelyan, une Faute, Marguerite Lindsay*, etc.; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1841, 2 vol. in-8), illustré par Charlet, et rédigé d'après les ouvrages de Las Cases, O'Meara, Warden, Gourgaud, Antommarchi et divers autres.

On a encore de ce littérateur, et sous son nom: un *Essai historique sur Thadée Kosciusko* (1820, in-8; 2ᵉ édit., 1824); une continuation de *l'Histoire de France* d'Anquetil (1830) jusqu'à l'avénement de Charles X: une *Histoire de Pologne* (1831-1832, 3 vol.) conduite jusqu'à la révolution de 1832; un précis historique sur *le duc de Reichstadt* (1832, in-8); la publication des *OEuvres choisies de Parny* (1821, 2 vol.); des *OEuvres de Carême*, le fameux cuisinier, et des *Classiques de la table* (5ᵉ édit., 1855, in-8), qui comprennent *la Physiologie du goût; la Gastronomie* de Berchoux et des fragments. M. Fayot a collaboré à un certain nombre de recueils: au *Livre des cent et un*, à *l'Encyclopédie des gens du monde*, au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, etc. — Il est mort en 1861.

FAZY (Jean-James), économiste et homme d'État suisse, né à Genève, le 12 mai 1796, descend d'une famille de protestants français expatriée après la révocation de l'édit de Nantes. Il fit en France de bonnes études, se fixa à Paris, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration, et traita spécialement les questions d'économie politique dans des brochures et des articles de journaux. Disciple de Smith et de J. B. Say, il publia successivement: *De la Banque de France considérée comme nuisible aux transactions commerciales* (1819, in-8); *l'Homme aux portions, ou Conversations philosophiques et politiques* (1821, in-12); des *Opuscules financiers sur l'effet des priviléges, des emprunts publics et des conversions sur le crédit et l'industrie en France* (Genève et Paris, 1826, in-8); *de l'État périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol* (1830, in-8); *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France, explication du malaise des classes productives, et moyen d'y porter remède* (1840, in-8). Outre ces applications pratiques des théories libérales, il écrivit aussi contre la Sainte-Alliance les *Voyages d'Ertelib*, conte politique (Genève, 1822, in-12), et *la Gérontocratie, ou l'Abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France* (Paris, 1828, in-8).

En 1827, M. Fazy fut un des fondateurs du journal *la France chrétienne*, bientôt supprimé par la censure, et du *Mercure de France au* XIXᵉ *siècle*, où l'on remarqua surtout ses *Lettres d'un Américain*. En juin 1830, il contribua aussi à la fondation d'un journal double avant pour titre *le Pour et le Contre, ou la Révolution et la Contre-Révolution*, et paraissant servir côte à côte les causes les plus opposées pour échapper à la censure, et faire passer, grâce au voisinage des doctrines réactionnaires, les doctrines libérales. Il signa, le 27 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Le 28, il s'installa à l'hôtel de ville et fit placarder sur les murs de Paris une proclamation très-énergique. Il combattit dans son journal la candidature du duc d'Orléans, et après son avénement s'engagea dans l'opposition radicale. Dès le mois d'octobre 1830, il eut à subir un procès de presse. Refusant d'accepter avec ses collègues de *la Révolution*, les ressources que leur offrait le parti bonapartiste, M. James Fazy fonda *la Revue républicaine*. A la suite de nouveaux démêlés avec la justice, et après les échecs multipliés de son parti, il résolut de quitter la France.

Citoyen de Genève, M. James Fazy n'avait point oublié sa patrie. En 1821, il avait fait paraître des *Observations sur les fortifications de Genève*. En 1826, une tragédie en trois actes et en vers, *la Mort de Levrier* (Genève, in-8), sujet national, avait témoigné moins de son talent pour la poésie que de son patriotisme. La même année 1826, il avait fondé le *Journal de Genève*, que sa participation à la vie politique française l'avait forcé d'abandonner. Rentré à Genève en 1833, il se plaça à la tête du parti radical.

L'un des chefs de l'opposition, il parvint, à l'aide de la *Revue de Genève* qu'il dirigeait, à organiser une coalition puissante contre le conseil d'État. Il fonda, le 3 mars 1841, un comité radical et commença l'agitation révolutionnaire. Une assemblée populaire, tenue le 18 octobre, réclama la révision immédiate. Un mois après, le 22 novembre, une démonstration menaçante contraignit le conseil d'État à se retirer, et une assemblée extraordinaire se réunit pour décréter une nouvelle constitution. M. James Fazy en fut élu membre, et il essaya d'y faire prévaloir les principes les plus démocratiques. La constitution, adoptée par le peuple le 7 juin 1842, établit un grand conseil de cent soixante-seize membres, investis du droit d'initiative, et un conseil d'État de treize membres, dont les pouvoirs furent limités et définis; un conseil municipal fut créé pour la ville de Genève.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux conservateurs dans le conseil législatif et dans le conseil d'État; les radicaux dominèrent au contraire dans le conseil municipal. Il en résulta des collisions assez graves. Le 13 février 1843, les radicaux prirent les armes pour établir un gouvernement provisoire; mais l'attitude de la milice fit échouer cette insurrection. Le gouvernement proclama le lendemain une amnistie générale; M. Fazy ne fut point inquiété; il entra au grand conseil et contribua, en 1844, à l'adoption de la loi qui introduisit à Genève le système du jury.

Dans la querelle engagée, en 1846, au sujet des jésuites, entre les cantons protestants et les cantons catholiques, le conseil d'État de Genève observa une neutralité qui paraissait tourner à l'avantage du Sonderbund et qui fut approuvée par la majorité du grand conseil, malgré l'opposition de M. Fazy. Mais le 6 octobre, une révolution éclata dans les murs de Genève. Les radicaux s'emparèrent du faubourg Saint-Gervais et s'y maintinrent malgré les troupes du gouvernement. Le 8, une grande assemblée populaire se tint dans la ville et contraignit le conseil d'État à déposer ses pouvoirs, et le lendemain fut proclamé un gouvernement provisoire à la tête duquel se plaça M. James Fazy.

Cette révolution enleva aux conservateurs le gouvernement de Genève, transforma dans le sens démocratique la constitution intérieure du canton, et accrut d'une voix dans la diète fédérale les forces du parti qui exigeait la dissolution immédiate du Sonderbund. M. James Fazy, nommé membre du nouveau grand conseil et du conseil d'État, exerça dès lors, dans les affaires générales de la Suisse, comme dans celles de sa ville natale, une influence considérable. Il poussa vivement la guerre contre la ligue catholique, s'opposa à toutes les temporisations et blâma les concessions faites au parti modéré par le général Dufour. En 1847, le canton de Genève le députa à la diète qui vota la nouvelle constitution fédérale, adoptée le 12 septembre 1848.

Au milieu des événements de cette année, M. James Fazy, lié avec les républicains du *National*, crut d'abord que la Suisse ne pouvait pas rester neutre, et songea à intervenir en Italie. La réaction générale de 1849 modifia son langage, sinon ses idées. Le canton de Genève donna asile à un grand nombre de proscrits; il protesta même contre le décret du gouvernement fédéral qui interdisait le séjour de la Suisse aux chefs de la révolution badoise. Mais il ne permit pas que les réfugiés, profitant de l'hospitalité qu'on leur accordait, compromissent par des manifestations imprudentes la sûreté de la confédération. Dans plusieurs cantons, et à Berne même, le parti radical venait de subir de graves échecs. Plus heureux ou plus habile, M. James Fazy sut se maintenir au pouvoir. Le 12 novembre 1849, le conseil d'État, qui gouvernait Genève depuis la révolution de 1846, fut réélu pour trois années. La chute de la République française vint ébranler l'autorité des radicaux genevois (2 décembre 1851). Les adversaires de M. Fazy redoublèrent d'efforts, une coalition se forma qui, aux élections nouvelles, donna pour quelque temps l'autorité à ses chefs. Mais les radicaux obtinrent, en 1856, un nouveau triomphe. Président du conseil d'État de Genève, M. Fazy fut en même temps membre de l'assemblée fédérale au conseil des États. Il prit alors une part importante aux discussions relatives aux affaires de Neufchâtel. Les élections de juillet 1862 lui firent perdre le pouvoir, et celles de novembre 1863 l'écartèrent même du conseil d'État cantonal.

Au mois d'août 1864, la candidature de M. Fazy au conseil fédéral fut l'occasion de troubles assez graves dans Genève. Pendant que l'élection de son concurrent, M. Chanarière, qui l'emporta de plusieurs voix, était annulée par le bureau, des barricades s'élevaient dans la ville, et à la suite d'une lutte qui fut sanglante, un mandat d'arrêt fut lancé par le juge d'instruction fédéral contre M. Fazy, qui s'éloigna momentanément. Il fut néanmoins élu membre du grand conseil le 14 novembre suivant.

FECHNER (Gustave-Théodore), physicien, philosophe et poëte allemand, né le 19 avril 1801, à Gross-Saehrchen près Muskau en Niederlausitz, où son père était pasteur, fit des études brillantes aux colléges de Sorau et de Dresde, et alla, à l'âge de seize ans, étudier la médecine à Leipsick. Il obtint, en 1834, la chaire de physique à l'université et commença dès lors sur le galvanisme de belles recherches qu'une maladie cérébrale l'empêcha de continuer. Il se tourna vers la philosophie naturelle et l'anthropologie, et il occupa, à Leipsick, une chaire académique consacrée à ce double enseignement.

On cite parmi les ouvrages scientifiques de M. Fechner, tous publiés à Leipsick : *Recherches sur la pile galvanique* (Massbestimmungen über die galvanische Kette, 1831); la traduction du *Traité de physique de Biot*, augmentée de ses recherches personnelles; la traduction du *Traité de chimie de Thénard; Répertoire de la physique expérimentale* (1832, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie inorganique* (Repertorium der neuen Entdeckungen in der unorganischen Chemie, 1833, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie organique* (Repertorium der neuen, etc., 1834, 2 vol.); plusieurs *Mémoires* traitant surtout de galvanisme, dans les *Annales de Poggendorf;* un grand nombre d'articles écrits pour le *Journal central de pharmacie*, que M. Fechner rédigea jusqu'en 1835; *la Doctrine alchimique des physiciens et des chimistes* (Ueber die physicalische und chemische Atomenlehre, 1855); *Schleiden et la lune* (Schleiden und der Mond, 1856); une suite de *Répertoires* qui sont l'expression complète de l'état de la science, etc.

Parmi les écrits plus littéraires de M. Fechner il faut placer : *Preuves que la lune est composée d'iodine* (Beweis dass der Mond aus Iodine besteht, 2ᵉ édition, 1821; Leipsick, 1832); *Panégyrique des sciences médicales et naturelles de notre époque* (Panegyricus der ietzigen Medicin und Naturgeschichte, 1822); *Stapelia mixta* (1824), publiée sous le pseudonyme de *Docteur Mises; Anatomie comparée des anges* (Vergleichende Anatomie der Engel, 1825); *Moyens de se préser-*

ver du choléra (Schutz-mittel für die Cholera, 1831); *Opuscule sur la vie après la mort* (Büchlein vom Leben nach dem Tode, 1836); *Poésies* (Gedichte, 1842); *Du Bien suprême* (Ueber das hoechste Gut, 1846); *Quatre paradoxes* (1846); *Nanna, ou la Vie spirituelle des plantes* (Ueber das Seelenleben der Pflanzen, 1848); *le Livre d'énigmes*, en vers (das Räthselbüchlein, 1850); *Zendavesta, ou des Choses de l'autre monde* (Ueber die Dinge des Jenseits, 1851, 3 vol.).

FECHTER (Charles-Albert), acteur français, né à Belleville, le 23 octobre 1824, de parents français, fit d'abord de la sculpture, débuta à la salle Molière dans le *Mari de la Veuve*, passa quelques semaines au Conservatoire, puis s'enrôla dans une troupe qui devait parcourir l'Italie. De retour un an après, il reprit la sculpture, qui est restée l'occupation de ses loisirs, joua pendant dix-huit mois des bouts de rôle aux Français, et trouva enfin au théâtre de Berlin (1846) un engagement et un succès sérieux. L'année suivante, il parut une première fois au Vaudeville, passa à Londres pour une saison, figura tour à tour, de 1847 à 1853, à l'Ambigu, aux Variétés, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et rentra enfin au Vaudeville. Il y créa avec bonheur, entre autres rôles, celui de Duval, dans la *Dame aux Camélias*. Il a reparu depuis à la Porte-Saint-Martin, dans le *Fils de la nuit*, où il avait monté et loué le vaisseau « à lui », qui fut le plus grand succès de la pièce, et dans la *Belle Gabrielle*, où il fit une chute qui faillit lui coûter la vie. En 1859, M. Fechter parut au Vaudeville. Il avait été, de mars 1857 à la fin de 1858, attaché à l'Odéon, comme directeur-adjoint, avec M. de la Rounat. Il faut citer dans sa carrière artistique ses excursions à Londres, où il a joué avec le plus grand succès les chefs-d'œuvre du répertoire anglais. Il a été très-applaudi, pendant tout le cours de plusieurs saisons, depuis 1861, dans *Hamlet*, le *More de Venise*, *Othello*, etc. Il joue même en anglais des pièces de nos théâtres de boulevards, notamment l'*Auberge des Adrets*, sous le titre de *The Radside Inn*, en donnant au type de Robert Macaire une physionomie tout anglaise de gentleman (1865).

FÉE (Antoine-Laurent-Apollinaire), naturaliste français, membre de l'Académie de médecine, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1789, fut attaché, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée d'Espagne, en 1809, et après la chute de l'Empire, rentra dans la vie civile. Il s'établit à Paris et y exerça la pharmacie. En 1819, il fonda la Société des pharmaciens du département de la Seine. Il fut admis à l'Académie de médecine en 1824. La même année, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Huit ans plus tard, il fut appelé à Strasbourg (1832), où il se fit recevoir docteur en médecine, obtint la direction du Jardin des Plantes, et fut nommé, par suite d'un concours, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté. Il est devenu successivement pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de cette ville. Le 22 août 1850, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Fée, dont les premières œuvres furent plus littéraires que scientifiques, a publié, outre *Pélage*, tragédie en vers, et l'*Éloge de Pline* (1821), des travaux spéciaux : *Flore de Virgile* (1823, in-8), dans la collection des classiques latins de Lemaire; *Commentaires sur la matière médicale et la botanique de Pline* (1829-1833, 3 vol.), et *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs* (1833, gr. in-8).

Collaborateur du *Bulletin de Férussac*, du *Dictionnaire des Sciences médicales*, du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc., M. Fée a écrit dans l'intérêt de la science pharmaceutique, une *Lettre adressée aux pharmaciens de Paris, sur les devoirs de leur profession* (1819, in-4); des *Observations sur le projet de loi relatif à la création des Écoles secondaires de médecine et de pharmacie* (1825, in-8), et surtout un *Cours d'histoire naturelle pharmaceutique* (1828, 2 vol. in 8).

On a encore de lui : *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*, précédé d'une *Méthode lichénographique*, de considérations sur la reproduction des agames, etc. (1826-1827, 2 vol. in-4, avec 43 pl. color.); *Mémoire sur le groupe des Phyllériées*, et notamment sur le genre *erineum* (Strasbourg et Paris, 1834, in-8, avec 12 pl.); des mémoires très-remarquables sur *la famille des Fougères* (Strasbourg, 1839-1857, in-4, avec 128 pl. in-fol.), etc. Citons à part : *Vie de Linnée* (Lille, 1833, in-8), qui contient des documents inédits et autographes; *Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais* (1829; 2e édit., 1835, in-8); une collection des chants populaires de la Corse, publiée sous le titre de *Voceri* (Strasbourg, 1850, in-8); dans un ordre d'idées plus élevé, des *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* (Strasbourg et Paris, 1853, in-12); enfin un volume de *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (1857, in-12).

FEILLET (Alphonse), littérateur français, est né à la Ferté-Macé (Orne) en 1824. Professeur suppléant d'histoire au lycée Bonaparte, il renonça à l'enseignement public en 1852, et prit en 1856 la direction d'un cours d'éducation pour les jeunes filles. Il a collaboré activement à la 2e édition de la *Biographie universelle* (Michaud) et du *Dictionnaire de la conversation*, et fourni d'assez nombreux articles, à la *Gazette des Beaux-Arts*, à la *Revue des Beaux-Arts*, au *Journal des économistes*, au *Censeur*, au *Mémorial diplomatique*, au *Cabinet historique* de M. Louis Pâris, à la *Revue historique de droit français et étranger*, au journal l'*Indépendant* de Neufchâtel (Suisse), à la *Revue de Paris*. Un de ses travaux insérés dans ce dernier recueil, *Un chapitre inédit de l'histoire de la Fronde* (août 1856), s'est transformé en volume, sous ce titre : *La misère au temps de la Fronde et Saint Vincent de Paul* (1862, in-8). M. Feillet a entrepris une série de résumés pour l'éducation des jeunes filles : *Cent dates d'histoire de France*, *Cent dates d'histoire universelle* (1859); *Cadres de grammaire et de littérature*, etc.

FEIN (Georges), homme politique allemand, né le 8 juin 1803 à Helmstædt, où son père était alors bourgmestre, étudia le droit de 1822 à 1826, et s'occupa ensuite plus spécialement d'histoire et d'économie politique, sous la direction de Schlosser. Il s'affilia à la plupart des sociétés secrètes de l'Allemagne. Après divers voyages, il prit part, à Munich, à la rédaction de la *Tribune allemande* dont Wirth était le rédacteur en chef. Lors de la condamnation de ce dernier, il en eut seul la direction; mais, condamné à son tour et expulsé de Bavière, il se retira dans plusieurs États allemands et enfin à l'étranger. Expulsé de France en 1833, il passa en Suisse où il rédigea, pendant un an, la *Nouvelle gazette de Zurich*. Toujours suspect et inquiété, et reconnu président de la société secrète de *la Jeune Allemagne*, il se réfugia de nouveau

en France, sous un faux nom, à la fin de 1836. Il fut arrêté par la police, subit une détention de plusieurs semaines, passa en Angleterre, où il resta six mois, s'embarqua pour la Norvége et reparut encore en France et en Suisse. La part qu'il prit, en 1845, aux troubles de Lucerne, lui attira six mois de prison. Transféré successivement en Piémont, à Milan, à Vienne, il fut réclamé par l'État de Brunswick, à condition qu'il quitterait l'Europe pour trois années, et fut embarqué à Trieste pour New-York. M. Fein fit des cours à Philadelphie et à Cincinnati. Après la révolution de 1848, il revint à Brême, d'où il fut député au congrès démocratique de Berlin. Après la dispersion de cette espèce de club, il se retira de nouveau en Suisse, dans le pays de Bâle.

FEIN (Édouard), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Brunswick le 22 septembre 1813, mort le 28 octobre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

FELDMANN (Léopold), auteur comique allemand d'origine juive, né en 1803 à Munich, apprit d'abord des métiers manuels, puis retourna à l'école et entra dans une maison de commerce. Il écrivit, dès l'âge de quatorze ans, un drame: *le Faux serment* (Der Falsche Eid), qui fut représenté sur un petit théâtre de Munich. Quelques articles satiriques insérés dans les journaux commencèrent sa réputation. En 1835, il entreprit un voyage dans l'Orient. De retour en Allemagne, après une absence de cinq ans, il parvint à faire jouer plusieurs de ses comédies au théâtre impérial de Vienne, et eut dès lors beaucoup de succès. En 1850 il obtint la place de dramaturge du théâtre national de Vienne.

On a de M. Feldmann un grand nombre de comédies, en partie reunies sous ce titre: *Comédies allemandes originales de Feldmann* (Deutsche Originallustspiele; Vienne, 1864-1852, 6 vol.). Nous citerons les titres suivants: *l'Homme poli*, *le Conseiller des comptes et ses filles*, *le Fils en voyage*, *le Portrait de la bien-aimée*; etc. Il a publié un recueil de poésies, *Chants infernaux* (Hœllenlieder, 1835), et une série d'articles, dans l'*Europa* de Lewald et dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, sur l'Orient.

FELDSBAUSCH (Félix-Sébastien), professeur et philologue allemand, né à Manheim le 25 novembre 1795, étudia dans cette ville, puis à Rastadt, et enfin à Heidelberg, où il eut pour maîtres Creutzer et Schlosser. En 1820, il obtint une place au collège de Donaueschingen, et l'année suivante à celui de Rastadt. En 1844, il fut nommé directeur du collège de Heidelberg, qui lui dut une grande prospérité. En 1850, il devint membre du grand conseil des études de Carlsruhe et conseiller intime de la cour.

Comme écrivain pédagogique, M. Feldsbausch a cherché à populariser cette idée qu'il ne faut point multiplier pour les enfants des colléges les études spéciales mais leur donner à tous une instruction presque uniforme en attendant que chacun choisisse de lui-même la place qui lui convient. Comme philologue, il a donné de nombreux ouvrages: *Grammaire grecque* (Griechische Grammatik; Heidelberg, 1823; 3[e] édit., 1843); *Grammaire latine à l'usage des classes* (Lateinische Schulgrammatick; Ibid., 1837), dont il a fait un *Abrégé* (Kleine lateinische Schulg. 1838; 4[e] édit., 1852): *Chrestomathie grecque* (Griechische Chrestomathie, 5[e] édit., 1851); *Métrique allemande d'après des exemples pris aux poëtes classiques* (Deutsche Metrik, etc., 1841), etc.; des éditions annotées de classiques latins; des dissertations sur des points d'histoire et d'érudition latine: un *Commentaire d'Horace* (Zur Erklaerung des Horaz, 1821), etc.

FELINSKI (Sigismond-Félix), prélat polonais, né en 1824, est le fils de la marquise Felinska, qui est morte transportée en Sibérie, et le neveu du célèbre Alop Felinski, auteur de l'hymne *Bose cos Polske*, le chant national de la Pologne. Il entra dans les ordres, et en même temps qu'il se faisait, par ses écrits, un nom estimé dans la littérature polonaise, il était nommé, jeune encore, archevêque catholique de Saint-Pétersbourg. Dans les premiers jours de 1862, il fut appelé à l'archevêché de Varsovie. Ses opinions très-modérées, sa répugnance déclarée pour les manifestations populaires le firent d'abord accueillir froidement. Toutefois, le prélat ne tarda pas à se rapprocher de ses administrés. Il visita tous les jours les hospices, destina à l'académie de théologie la plus grande partie de son palais, et préleva pour les pauvres les trois quarts de son traitement. En même temps, il témoigna sa sympathie pour les souffrances de ses concitoyens et se refusa, malgré l'ordre du directeur de l'instruction publique et des cultes, à publier une ordonnance pour défendre d'illuminer les statues des saints. De nouvelles difficultés avec le pouvoir l'amenèrent bientôt à donner sa démission de membre du conseil d'État, démission dans laquelle il persista, quoique le grand-duc Constantin refusât de l'accepter. A cette occasion, Mgr Felinski écrivit au czar une lettre digne et ferme pour expliquer sa conduite (15 mars). L'exécution du capucin Konarski devint bientôt une nouvelle cause de luttes: non-seulement le prélat refusa de dépouiller le condamné des ordres sacerdotaux avant cette exécution, mais il protesta contre cette exécution elle-même (12 juin). Cette résistance lui attira d'abord une rude réprimande du grand-duc Constantin; mis aux arrêts dans son palais, il fut renvoyé, sous escorte militaire à Saint-Pétersbourg; mais, par suite d'ordres ultérieurs, il n'entra pas dans cette ville. Exilé, il fut interné à Jarrolaw. *

FÉLIX (le R. Père N....), prédicateur français, né à Neuville-sur-l'Escaut, près Valenciennes, le 28 juin 1810, fit de fortes études classiques et se destina à l'état ecclésiastique. Il avait déjà professé la rhétorique au séminaire de Cambrai, quand il entra chez les jésuites en 1837. Par suite des difficultés soulevées par son évêque, M. Belmas, il alla d'abord au noviciat de Tronchienne, près de Gand; mais six mois plus tard, il vint terminer son épreuve religieuse à Saint-Acheul. Devenu membre de la compagnie, il remplit successivement divers emplois et compléta ses études théologiques à Brugelette, à Louvain et à Laval, puis fut nommé professeur de rhétorique au collége de Brugelette, dirigé par des jésuites français. Il y était depuis quatre ans, lorsqu'un discours prononcé à la distribution des prix mit en relief son talent oratoire.

Sa santé altérée nécessitant un peu de repos, le provincial le fit venir à Paris où il suivit les meilleurs prédicateurs. Il alla ensuite à Annonay (Ardèche), faire une troisième année de probation, avant de se vouer à la carrière de la prédication, d'où l'état de sa santé l'écarta encore quelque temps. Il enseigna de nouveau la rhétorique au juvénat de Saint-Acheul et au collége de la Providence à Amiens. De cette ville, où il commença à s'exercer à la prédication, il envoya à *l'Ami de la religion* deux articles dirigés contre le traditionalisme, système philosophique déjà combattu par le P. Chastel.

C'est en 1851 que le P. Félix vint prêcher Paris. Il prêcha d'abord l'Avent à Saint-Thomas d'Aquin, et l'année suivante, le carême à Saint-Germain des Prés. L'éclat de ses débuts lui fit offrir par M. Sibour les conférences de Notre-Dame, pour l'année 1853. Il remplit, avec un succès de jour en jour plus grand, cette chaire des PP. Lacordaire et de Ravignan.

Les conférences du P. Félix, reproduites par extraits textuels dans *l'Ami de la religion*, ont été publiées en volumes, notamment sous ce titre: *le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris*, 1re *année*, 1856 (1858, 2e édit.), 2e *année*, 1857 (1858, in-8); un nouveau volume de ses *Conférences* a paru, sous le même titre, chaque année jusqu'à 1863. Elles ont été simultanément traduites en espagnol. Le P. Enfantin (Voy. ce nom) en a combattu la partie dirigée contre la réhabilitation de la chair, dans un écrit intitulé: *Réponse au R. P. Félix sur les* 4e, 5e et 6e *conférences de Notre-Dame* (1858, in-8). Plusieurs autres sermons du P. Félix ont été imprimés à part: *sur l'Observation du repos du dimanche* (1856, in-16); *le Travail; Loi de la vie et de l'éducation* (même année, in-18), etc.

FÉLIX (N.... Letulle, dit), acteur français, né à Paris vers 1815, débuta au théâtre comme pensionnaire des frères Seveste, et figura quelques années sur toutes les scènes de la banlieue. Il joua ensuite à Rouen et à Bordeaux. De retour à Paris, il parut en juillet 1840 au théâtre du Vaudeville, qu'il n'a plus quitté. Resté longtemps inaperçu, il a révélé tout à coup une grande originalité dans le Desgenais des *Filles de marbre*, type qu'il a depuis en quelque sorte adopté, et qui a été renouvelé pour lui, soit dans *la Vie en rose*, soit dans *les Parisiens* et les *Faux bonshommes*. C'est dans ces sortes de pièces de mœurs qu'il a pu déployer à l'aise l'ironie mordante qui fait le fond de son talent. Son jeu est d'ailleurs plein de chaleur et d'énergie, et il possède surtout l'art de lancer et de faire valoir le mot.

FÉLIX (Élisa-Rachel). Voy. Rachel (Mlle).

FÉLON (Joseph), peintre, sculpteur et lithographe français, né à Bordeaux, le 22 août 1818, étudia d'abord la peinture avec M. Court, et débuta comme portraitiste au salon de 1848. Il s'occupa ensuite de sculpture, tout en faisant déjà du pastel et du dessin lithographique, et fit aux salons suivants des essais dans ces différents genres. Nous citerons parmi ses toiles: *la Vierge au sphinx*, *les Vertus théologales*, *l'Amour élevé*, *la Mort de Mgr Affre*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849); *Vénus sortant de l'onde*, *l'Enfant au chat* (1851-1852); parmi ses dessins et ses pastels: *les Chefs de l'Église*, *le Christ et la Vierge aux anges*, *Mme et Mlle Félon*, *la Mélancolie*, *la Mélodie*, *l'Harmonie*, *la Rosée du matin*; parmi ses lithographies, outre la plupart des sujets précédents: *le Professeur des dames*, série d'études; *Baigneuses*, etc. Comme sculpteur, cet artiste a d'abord ciselé pour divers bronziers des *Vases*, des *Coupes*, et des décorations, telles qu'*Érigone*, *l'Ivresse*, etc., et exposé: *Galathée*, bas-relief; *Andromède*, *Amphitrite*, statuettes, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855: *Diane au bain*, *Vénus sortant de l'onde*, lithographies; la statuette d'*Andromède* et six médaillons, notamment celui de *la princesse Marie de Sardaigne*; au salon de 1857: *la Naissance* et *l'Allaitement*, dessins; *l'Aube et le crépuscule*, bas-relief à deux faces, exécuté pour une horloge; à celui de 1859: *le Réveil au déclin du jour*, *l'Agriculture et l'Industrie*, à celui de 1861: des cartons pour les verrières de l'église Sainte-Perpétue à Nîmes, la *Navigation*, buste, la *Mère du Sauveur*, bas-relief, et une lithographie représentant les bas-reliefs des tympans des trois portes de la façade de l'église Sainte-Perpétue, d'après ses sculptures; à celui de 1863: un *Portrait*, *les Trois Grâces*, *Suzanne au bain*, la statue de *Saint-Sigebert*, roi d'Austrasie, destinée à la façade de la cathédrale de Nancy, *Nymphe tourmentant un dauphin*, une lithographie représentant *saint Jérome*, *la Vierge* et *sainte Félicité*, à celui de 1864; *la Mère du Rédempteur*, *l'Ange Gabriel* et *la Vierge Marie*, dessins et la reproduction en bronze de *Nymphe tourmentant un dauphin*. On lui doit aussi *l'Annonciation* en deux sujets à la façade de Saint-Étienne du Mont. Il a sculpté au nouveau Louvre, dans six tympans d'arcades, les allégories figurant *la Vérité*, *l'Histoire*, *la Justice*, *la Fermeté*, *la Prudence* et *la Force*. M. Félon a obtenu une 3e médaille pour la sculpture en 1861 et un rappel en 1863.

FELSING (Jacob), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse-Électorale), en 1802, fils d'un graveur de mérite, étudia de bonne heure sous son père, et alla suivre, à l'âge de vingt ans, comme pensionnaire du prince de Hesse, les cours de l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses planches les plus estimées, *le Christ au Jardin des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, qui lui valut le grand prix de l'Académie de Milan. A Rome, il copia, puis grava *la Madone de Saint-François*, d'André del Sarto. Il fit aussi un assez long séjour à Naples, et reçut à Parme les leçons du célèbre graveur Torchi.

Après avoir professé quelque temps à l'Académie de Florence, M. Felsing revint dans son pays en 1832 et y grava, d'après Raphaël, *le Joueur de violon*, de la galerie Sciarra à Rome, puis *les Jeunes filles à la fontaine*, de Bendemann. Il visita Munich et y constata l'heureuse influence exercée sur la gravure, en Allemagne, par l'école vigoureuse de Cornélius, et vint ensuite à Paris, où il se lia avec le baron Desnoyers. De retour à Darmstadt, il grava *la Sainte-Famille*, d'après M. Overbeck (1839), *la Sainte Geneviève*, de Steinbruck, et plusieurs autres œuvres remarquables de l'école de Düsseldorf, dont il est resté en quelque sorte le graveur en titre.

Son frère aîné, M. Jean-Henri Felsing, né à Darmstadt en 1800, est aussi un graveur distingué, qui s'est toutefois particulièrement occupé de l'exécution typographique de la gravure. Après avoir étudié différents procédés à Paris, il a fondé dans sa patrie une imprimerie d'où sont sorties, sans compter celles de son frère, un grand nombre de planches très-remarquables.

FELTON (Cornelius-Conway), érudit américain, né à Newbury (Massachussets), le 6 novembre 1807, fit ses études à l'université d'Harvard, y prit ses degrés en 1827, et, en 1834, y obtint la chaire de littérature grecque. A part une année consacrée à visiter l'Europe, il l'a constamment occupée pendant les années suivantes.

Les travaux critiques, historiques et littéraires de M. Felton sont très-variés. On cite de lui des éditions grecques, accompagnées de commentaires qui les ont fait adopter dans les colléges d'Amérique; plusieurs volumes d'*Études critiques*; des traductions de quelques savants ouvrages européens sur les littératures anciennes, etc. Il a publié aussi un *Choix des auteurs modernes*, et a refondu l'*Histoire grecque* de W. Smith

(1855), en la continuant depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours; cette dernière partie renferme un tableau de la situation intellectuelle, politique et littéraire des Grecs modernes, ainsi que des traductions en vers de leurs poésies populaires.

Il faut encore mentionner : une *Vie du général Eaton* dans *la Bibliographie américaine* de Sparks, une traduction en trois volumes de l'*Histoire de la littérature allemande* de Menzel. Enfin, tandis qu'un de ses collègues de l'université d'Harvard, M. Guyot, Suisse d'origine, professait ses remarquables cours d'histoire et de géographie philosophiques, M. Felton, « avec un zèle d'obligeance pour l'étranger, dit M. Ampère, et une abnégation personnelle qui méritent d'être cités, passait ses nuits à traduire en anglais les leçons de M. Guyot. » Le travail des deux savants professeurs, réuni en un volume sous ce titre : *la Terre et l'homme*, a obtenu en Amérique de nombreuses réimpressions, quatre éditions différentes en Angleterre, et il a été traduit en allemand. Outre les travaux que nous avons cités de lui, il a traduit plusieurs pièces d'Eschyle et d'Aristophane, et il a fourni à la *Nouvelle Encyclopédie américaine* les principaux articles relatifs à la Grèce et aux Grecs. Les meilleures revues des États-Unis sont remplies des articles de M. Felton ainsi que de ses leçons et de ses discours. — M. Felton est mort le 26 février 1862.

FENNER DE FENNEBERG (N...), homme politique allemand, est né au Tyrol vers 1815. Admis à l'Académie militaire de Vienne, il entra au service comme cadet et donna sa démission d'officier en 1843. Quelques années après, il publia un ouvrage critique intitulé : *l'Autriche et son armée* (Oestreich und seine Armee, 1847), où il signala avec force les abus dont il avait été le témoin ou la victime. Ces révélations l'obligèrent à se retirer dans l'Allemagne méridionale. L'année 1848 le ramena à Vienne, où il prit part à tous les mouvements, surtout à l'insurrection victorieuse d'octobre.

Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, M. Fenner gagna en toute hâte la frontière bavaroise; puis, s'étant rendu dans le Palatinat en 1849, il fut mis à la tête de l'armée du peuple et fit contre la forteresse de Landau une attaque malheureuse, à la suite de laquelle il résigna son commandement. Réfugié en Suisse, il écrivit l'*Histoire des journées d'octobre à Vienne* (Geschichte der Wiener Octobertage; Leipsick, 1849), et *l'Histoire de la révolution des provinces rhénanes* (Geschichte der Rheinlaender-Revolution; Zurich, 1850). Forcé de s'embarquer pour l'Amérique, il fonda à New-York un journal hebdomadaire, *l'Atlantide* (1851), qui servit d'organe aux révolutionnaires allemands. — Il est mort en 1863.

FÉNYES (Alexis), géographe hongrois, né en 1807 à Czokaj (Hongrie); acheva ses études à l'université de Presbourg et fut admis en 1829 au barreau; l'année suivante, il remplit les fonctions d'ablégat auprès de la diète hongroise. Il consacra plusieurs années à parcourir son pays et à étudier. S'étant établi à Pesth en 1836, il y devint directeur de la Société de l'Industrie et collabora aux travaux de la Société d'économie politique; deux journaux spéciaux parurent à cette époque sous son patronage : l'*Ismertetoe* et le *Hetilap*. Durant la période révolutionnaire, il fut chargé de la section de statistique au ministère de l'intérieur (1848), présida pendant quelques mois le tribunal militaire de Pesth (1849), puis rentra dans la vie privée.

Les principaux ouvrages de cet auteur sont écrits en langue magyare : *État de la Hongrie et des pays circonvoisins* (Magyarorszagnak's a hozzá Kapcsolt tartományoknak; Pesth, 1839-1840, 6 vol. in-8), qui a obtenu un prix académique de deux cents ducats; *Statistique de la Hongrie* (Magyarország' statistikaja; Ibid., 1842-1843, 3 vol. in-8), et un *Atlas manuel et général des écoles* (Közönségés kézi's iskolai Atlasz; Ibid., 1845). Les deux premiers ouvrages, renfermant les documents les plus récents et les plus complets sur un pays où la statistique était inconnue, ont été traduits en allemand.

FERDINAND Iᵉʳ (Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin), ex-empereur d'Autriche, est né à Vienne le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François Iᵉʳ avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile. Son éducation fut confiée à deux gouverneurs incapables, dont l'un fut congédié et dont l'autre tomba dans la démence pendant l'exercice de ses fonctions. La santé du jeune prince, d'abord très-chancelante, se raffermit dans un voyage qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à d'anciennes traditions et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. L'année suivante, il échappa à une tentative d'assassinat sur sa personne commise par le capitaine retraité François Reindl, qui était mû par un sentiment de vengeance privée.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il continua sa politique et laissa la direction des affaires à son oncle l'archiduc Louis et au prince de Metternich (voy. ce nom). Il se fit successivement couronner comme roi de Bohême (1836) et comme roi de Lombardie (1838). A cette dernière solennité, il généralisa les effets de l'amnistie qu'il avait accordée, à son avénement, en faveur des condamnés politiques italiens. Ferdinand Iᵉʳ encouragea l'essor de l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la république de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Sous la pression des mouvements révolutionnaires, en mars 1848, il renvoya M. de Metternich, déclara que le nouveau ministère serait responsable et fit faire un projet de constitution. Mais ces concessions parurent insuffisantes et Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Inspruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte de Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Ollmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfant, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph Iᵉʳ (voy. ce nom), le 2 décembre 1848. Depuis il vécut à Prague, sans prendre part aux affaires publiques.

FERDINAND II, roi des Deux-Siciles, fils de François Iᵉʳ et d'Isabelle d'Espagne, est né le 12 janvier 1810, à Palerme, pendant que le trône de Naples était occupé par Murat. Son éducation fut extrêmement négligée. Confié à des précepteurs ignorants, il apprit peu et fort mal, ce qu'il avouait plus tard avec franchise. Il aimait moins l'étude que les chevaux, et se plaisait surtout à jouer au soldat. Il n'avait pas vingt ans quand son père, devant conduire en Espagne la princesse Christine, fiancée à Ferdinand VII,

le laissa à la tête des affaires. Le jeune prince les dirigea avec une intelligence et une justice qu'on n'attendait guère de son éducation, et il fit dès lors concevoir de grandes espérances. Aussi, à la mort de François Ier (8 novembre 1830), son avénement fut salué avec joie par les Deux-Siciles. Le nouveau roi ajouta à sa popularité en destituant le marquis delle Favare, vice-roi de Sicile, et en éloignant du palais le favori Viglia. En même temps, dans une première proclamation, il s'apitoyait sur les plaies du royaume et promettait de les guérir. Vinrent ensuite quelques mesures libérales, une amnistie partielle pour les condamnés politiques, de petites réductions d'impôt et des réformes financières qui lui valurent, à son entrée solennelle dans Naples, le 13 janvier 1831, une véritable ovation. Cette politique, toute nouvelle pour ce malheureux pays, et l'espoir d'une constitution librement accordée par le roi, empêchèrent les Deux-Siciles de seconder le mouvement insurrectionnel de l'Italie centrale, dans les premiers mois de cette même année.

Le danger d'une conflagration générale était passé, lorsque Ferdinand II entra tout à coup dans une autre voie. Il mit le fameux Del Carretto à la tête de la police, et signa l'arrêt de mort de onze malheureux, condamnés à Palerme comme ayant préparé un soulèvement. En même temps, il graciait et pensionnait l'ancien préfet de Mattheis, condamné par la haute Cour du royaume, pour les actes qu'il avait commis en Calabre, à dix ans de relégation. A l'exemple de son père, il favorisait le clergé, les jésuites surtout, auxquels il livra d'abord l'enseignement, et bientôt tout le pouvoir. Leur influence n'était balancée que par celle de Del Carretto qui avait su se rendre nécessaire et chaque jour plus puissant. La police finit par envahir le gouvernement et l'administration, et cela sans empêcher les conspirations et les soulèvements. Tout le règne de Ferdinand II n'en est qu'une longue suite. Trois tentatives eurent lieu dans la seule année 1833. D'autres, plus sérieuses, éclatèrent en 1837, en 1841, en 1844 et en 1847; elles déterminèrent l'emploi d'une cruelle procédure : la torture dans les prisons et la mise à prix des têtes coûtèrent la vie à des centaines d'individus, et forcèrent à l'exil de nombreuses familles. Rarement Ferdinand II faisait grâce dans ces circonstances; quelquefois une commutation de la peine capitale en celle du bagne à perpétuité était accordée, sur l'échafaud même, et au moment du supplice. En 1847, le roi assitait, du haut de son balcon, au ferrement des nombreux condamnés des Calabres. Une commission des bastonnades fut instituée, dont le pouvoir n'eut ni limite ni règle. Une recrudescence de rigueur répondit, dans les Deux-Siciles, au mouvement réformiste commencé en Italie à l'avénement de Pie IX, que Ferdinand II ne craignait pas d'appeler un jacobin. Tant de sévérité ne servit qu'à exalter les esprits et à précipiter les événements de 1848.

Le soulèvement de la Sicile et les manifestations populaires de Naples même, forcèrent en quelques semaines le roi à promettre, à publier, à jurer la consitution du 11 février. L'opinion publique le contraignit aussi à envoyer un corps d'armée, commandé par Pépé, au secours de la révolution lombarde; mais il le rappela bientôt après sa victoire du 15 mai sur les révolutionnaires de Naples, et il s'en servit pour étouffer l'insurrection de Calabre. Fort de ce nouveau succès, il traita avec le plus grand dédain le parlement national, et il finit par le dissoudre (le 12 mars 1849). Il se tourna alors contre la Sicile, et entreprit en même temps sa campagne malheureuse contre la république romaine.

La Sicile vaincue par Filangieri (voy. ce nom), et Rome occupée par les Français, Ferdinand II ne connut plus de mesure. Le tableau de son règne, tracé par M. Gladstone dans ses fameuses *Lettres à lord Aberdeen* (1851) n'a paru à personne empreint d'exagération. Les vexations et l'arbitraire substitués aux lois; le Code civil altéré par 300 décrets; l'enseignement nul, la littérature et la science humiliées; une censure à la fois violente et puérile; les relations avec les autres peuples gênées ou interdites; les cachots encombrés; les supplices multipliés; l'exil des hommes les plus honorables : telle est l'histoire de ces dernières années. Jaloux de son autorité, Ferdinand II se plaît parfois à briser ses instruments, disgracie les jésuites eux-mêmes et fait emprisonner des moines et des prêtres. Dans les dernières années, l'usage que le roi de Naples continua de faire du pouvoir absolu a vivement préoccupé les hommes d'État de l'Europe et les chefs même des autres nations. Des plaintes graves se sont élevées au sein du Congrès de Paris en 1856, et des avertissements, quelquefois même des menaces ont été transmis par la diplomatie au roi Ferdinand, qui se borna à protester contre toute immixtion dans les affaires intérieures de son pays. — La France et l'Angleterre avaient rompu leurs relations diplomatiques avec son gouvernement, lorsque Ferdinand II mourut, le 22 mai 1859, et laissa le trône à son fils, François II (voy. ce nom).

Son royaume lui dut pourtant deux grandes choses : l'organisation de l'armée napolitaine, d'après celle de l'armée française, qu'il vint étudier lui-même à Paris, en 1836, et l'ordre, la prospérité des finances, qui assura, dans toute l'Europe un si grand crédit à la dette publique des Deux-Siciles. Cette prospérité a été attribuée, il est vrai, plutôt à la rigueur du fisc qu'à la richesse du pays. En dehors de la liste civile, qui dépendait, comme tout le reste, de son bon plaisir, Ferdinand II avait rendu un décret en vertu duquel 50 000 ducats par an devaient lui être payés sur les deniers de l'État, pour chaque enfant nouveau qui lui naîtrait. On reconnaissait d'ailleurs en lui, comme mari et comme père, toutes les qualités qui peuvent honorer la vie privée. (Voy. DEUX-SICILES).

FERDINAND IV, dernier grand-duc héréditaire de Toscane. Voy. TOSCANE.

FERDINAND (Maximilien-Joseph), ancien archiduc d'Autriche. voy. MAXIMILIEN.

FÉRÉ (Charles-Octave), littérateur français, né à Tours, le 11 octobre 1815, fit des études rapides à la Flèche et à Versailles. Il était maître d'études dans une pension à Rouen, lorsqu'il commença à écrire, vers 1834, dans les journaux ministériels de cette ville. De 1839 à 1849, il dirigea *le Phare de Dieppe*, puis *le Mémorial de Rouen*, et fonda *le Messager de Rouen*, qui cessa de paraître en 1852. Il vint alors à Paris, où il a collaboré depuis et fourni de nombreux romans à diverses publications littéraires illustrées, notamment au *Voleur* dont il eut la direction.

Parmi les romans qu'il a publiés en volumes, nous citerons : *les Chevaliers errants* (1856, in-4), avec M. Saint-Yves; *la Chanteuse de marbre* (1857, in-8), avec le même; *la Vipère noire* (1858, in-18); *les Mystères du Louvre* (1859, 6 vol. in-8); *la Cour des Miracles sous Charles VI* (1860, in-4); *les Invisibles* (1861, in-4); *la Rose d'Ivry* (Bruxelles, 1862, 2 vol. in-18); *les Quatre femmes d'un*

pacha (1864, 5 vol. in-8), avec M. Saint-Yves; *les Buveurs d'absinthe* (1865, in-18), et *les Agneaux et les Loups* (1865, in-18, avec M. J. Cauvain, etc.

FERGUSSON (James), archéologue anglais, né à Ayr (Écosse), en 1808, passa toute sa jeunesse au milieu des affaires industrielles. Des bancs de l'école, ainsi qu'il le raconte lui-même, il passa dans les bureaux d'un banquier, puis dans les ateliers d'une fabrique d'indigo. Il fut ensuite associé à une maison d'exportation pendant plusieurs années. Lorsqu'il se retira, il profita de sa fortune pour visiter en Orient les restes d'architecture laissés par les civilisations primitives.

Plusieurs ouvrages ont été le fruit de ses longues et consciencieuses excursions. On remarque: *les Temples de l'Inde* (Illustrations of the rockcut temples of India 1845); *l'Architecture primitive dans l'Inde* (Picturesque illustrations ancient architecture in India, 1847); *De l'Emplacement de l'ancienne Jérusalem* (Essay on the ancient topography of Jérusalem, 1847); *Restauration des palais de Ninive et de Persepolis* (the Palaces of Nineveh and Persepolis restored; 1851, in-8), et *Manuel illustré d'architecture* (An illustrated handbook of architecture; 1855, 2 vol. in-8). Ces publications, faites aux frais de M. Fergusson, sont accompagnées de dessins très-exacts, tous de la main de l'auteur.

Comme critique, M. Fergusson a entrepris un ouvrage considérable qui porte le titre de: *Recherches historiques sur la véritable essence du Beau dans les arts* (Historical inquiry into the true principes of beauty in art). La première partie renferme une étude générale de l'architecture en Égypte, en Grèce et à Rome; les volumes suivants seront plus spécialement consacrés au développement de l'art dans l'Inde, chez les Arabes, au moyen âge et dans les temps modernes. On cite encore de lui: un *Essai sur les fortifications en terre* (On a proposed new system of fortification) des brochures sur les améliorations dont le *British museum* est susceptible, etc. M. Fergusson a été chargé de décorer la salle dite de Ninive lors de la reconstruction du Palais de cristal à Sydenham.

FERHAD, pacha. Voy. Stein.

FERN (Fanny). Voy. Farrington (Mrs).

FERNAN-CABALLERO. Voy. Caballero.

FERNAU (Sébastien-François Daxenberger, dit Charles), poëte et homme d'État allemand, né à Munich, le 3 octobre 1809, et fils d'un artisan, reçut une éducation très-élémentaire dans les écoles de sa ville natale, suivit les cours de droit aux universités de Gœttingue et de Berlin, et se destina à la magistrature. En 1833, il entra, comme assesseur, au ministère de l'intérieur, et devint, en 1835, assesseur du prince royal Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière. Conseiller d'État, en 1843, il fut trois années censeur, puis conseiller de l'Église et de l'instruction publique (1847), et conseiller ministériel au ministère d'État et au ministère des affaires étrangères. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, en 1849, il vota avec le parti de la monarchie constitutionnelle, et défendit l'indépendance de la Bavière. En 1851, le roi le créa noble et lui conféra l'ordre de la Couronne de Bavière.

La vie littéraire de M. Fernau a aussi été très-active. Il a publié des *contes* et des *légendes* en vers dans le *Journal des Dames*, de Spindler (1830-1832); *Edgar, ou fleurs de la vie d'un poëte* (Edgar, oder, Blüthe aus dem Leben eines Dichters; Munich, 1838): *Poésies mythiques* (mythische Gedichte; Ibid., 1835); *Poésies* (Gedichte; Ratisbonne, 1845); plusieurs drames, *Beatrice Cenci*, *Ulrich Schwarz*, *Bianca Capello*; une œuvre lyrique, *la Fête des muses* (das Fest der Musen), qui fut représentée avec succès à l'occasion de mariages princiers, et divers autres ouvrages d'imagination.

FERNI (Virginia et Carolina, sœurs), violonistes italiennes, nées à Côme (Lombardie), la première en 1840, la seconde en 1841, et filles d'un professeur de violon distingué, voyagèrent, toutes jeunes, avec lui dans les principales villes de l'Italie, du Piémont et de la Suisse, et entendirent, à Genève, les sœurs Milanollo, qui, par l'émulation qu'elles leur inspirèrent, décidèrent de leur vocation. Formées rapidement par Bianchi et Gamba, elles voyagèrent à leur tour en Suisse, en Hollande, en Allemagne et dans le midi de la France, et vinrent recevoir à Paris la consécration de leur renommée naissante. Elles y obtinrent, à deux reprises différentes (1854 et 1855), un succès d'admiration et de curiosité, donnèrent des concerts à la salle Hertz, dans de nombreux salons ou au théâtre, et furent spécialement engagées par la direction de la salle Ventadour. Ces deux jeunes artistes forment par leur talent un remarquable contraste. Mlle Virginia se distingue par la douceur mélancolique de son chant, et sa sœur par l'ardeur, l'éclat et une énergie toute virile. On a dit des deux sœurs que l'une était l'ange de son instrument et que l'autre en était le démon.

FÉRON (Firmin-Éloi), peintre français, né à Paris, le 1er décembre 1802, entra à seize ans dans l'atelier du baron Gros, suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture, en 1823, et le grand prix au concours de 1825, sur le sujet de *Pythias et Damon*. De retour de Rome en 1832, il débuta au salon de l'année suivante, travailla ensuite pour les galeries de Versailles, et fit quelques années plus tard un voyage en Afrique. Il a presque toujours habité Conflans et Passy.

M. Féron a principalement exposé, depuis 1833: *Annibal aux Alpes*, *Victor Pisani délivré*, *la Promenade du roi à Pierrefonds*, *la Résurrection de Lazare*, commandé par le ministère de l'intérieur (1835); *les Funérailles de Kléber au Caire*, *une Embuscade d'Arabes*, *l'Intérieur d'une maison mauresque*, *le Port d'Alger*, *les Sources de Bab-El-Oued*, *le Christ arrêté par Judas*, acquis par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855, un *Souvenir de Tunis*. On voit de lui au musée de Versailles: *la Bataille d'Arsur*, *la Prise de Rhodes*, *l'Entrée de Charles VIII à Naples*, *la Bataille de Fornoue*, *les Combats de Guntersdorf*, *Hollabrun*, et divers autres; *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de Ville en juillet* 1830, et le portrait de *Duguesclin*. Il a obtenu une 1re médaille en 1835, et la décoration en janvier 1841.

FERRANTI (Marc-Aurèle Zani de), virtuose italien, né à Bologne, en 1802, d'une ancienne famille vénitienne, se fit remarquer, au collége de Lucques, par des poésies en latin et en italien. Un concert de Paganini lui inspira la passion du violon, et déjà il avait acquis sur cet instrument un talent supérieur lorsqu'il l'abandonna pour la guitare, à laquelle il doit sa réputation. Après s'être fait entendre à Paris dès 1820, il se rendit à Saint-Pétersbourg où il devint successivement bibliothécaire du sénateur Miatleff et secrétaire

du prince Narischkin. Il occupa ses loisirs à traduire en vers italiens douze des plus belles *Méditations* de Lamartine. En 1824, il se mit à voyager, dans le but de relever et de propager l'usage de la guitare. Après s'être fait entendre à Hambourg, à Paris, à Londres, il se maria à Bruxelles en 1827, fit cinq années de nouvelles études et obtint enfin, dans les concerts qu'il donna en 1832, la réputation qu'il ambitionnait de régénérateur de son instrument. Il acquit par ses concerts une fortune considérable. Dans ces derniers temps, il s'est fixé en Italie. Il a été particulièrement goûté en Hollande, où il a fait de nombreux voyages. M. de Ferranti a écrit un certain nombre de pièces de vers détachées et publié une ode remarquée, *la Mort de Marie Malibran* (Bruxelles, 1836).

FERRARA (Francesco), économiste italien, né à Palerme au mois de décembre 1810, fut nommé en 1834, chef de bureau de la statistique de Sicile, et fonda le *Giornale di Statistica*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles. Ayant pris part, en 1847, au mouvement de l'indépendance par la publication de quelques écrits politiques, il fut enfermé à la citadelle de Palerme, d'où il sortit l'année suivante pour devenir membre du gouvernement provisoire. Il fit partie de la Commission chargée d'aller offrir la couronne au duc de Gênes, frère du roi Charles-Albert; mais l'autorité napolitaine ayant été rétablie pendant son absence, il resta à Turin, où, en 1849, il fut appelé à remplacer M. Scialoja dans la chaire d'économie politique de l'université.

On a de M. Ferrara des brochures sur le tarif protecteur, les enfants trouvés, Malthus, et les ouvrages suivants: *l'Économie politique chez les anciens* (in-8); *Importance de l'économie politique* (Importanza dell' economia politica; Turin, 1849-1850, in-8), et *Bibliothèque de l'économiste* (Bibliotheca dell' economista; Ibid., 1852, in-8), collection choisie des productions modernes.

FERRARI (Joseph), philosophe italien, né à Milan vers 1811, est le fils du médecin de ce nom. Il fit ses études à l'université de Pavie et fut reçu docteur en droit à l'âge de vingt ans. Il ne tarda pas à débuter comme publiciste dans différentes revues, et devint l'intime ami du philosophe Romagnosi, sur lequel il publia, dans la *Bibliothèque italienne*, un travail intitulé : *l'Esprit de Jean-Dominique Romagnosi*. La même année (1835), il donna une édition complète des œuvres de Vico, augmentée d'un volume sur *l'Esprit de Vico*, et réimprimée depuis à Milan en 1853, dans la *Collection des classiques italiens*. En 1837, il passa en France où il publia un volume qui est comme le résumé de ses travaux sur Vico : *Vico et l'Italie* (Paris, 1839). Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il y inséra sur les littérateurs populaires de l'Italie des articles qui lui suscitèrent une polémique très-vive avec M. Libri.

En 1840, il se fit recevoir docteur ès lettres et obtint une chaire de philosophie au collége de Rochefort. Refusé, l'année suivante, à l'agrégation, à cause de la hardiesse de ses idées, il fut en même temps, nommé professeur à la Faculté de Strasbourg. Appelé à suppléer, dans cette ville, M. l'abbé Bautain, il souleva des tempêtes. Les journaux alsaciens, les feuilles ultramontaines de Paris citèrent, comme ses propres paroles, un texte de Platon sur la communauté des biens et des femmes qu'il avait traduit et expliqué devant son auditoire; on lui prêta les intentions les plus révolutionnaires; M. Villemain, pressé par les membres les plus influents du parti conservateur, le destitua.

M. Ferrari publia pour sa justification une brochure intitulée : *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote* (1842), qui fut impuissante à le faire réintégrer. Il fut toutefois reçu peu après (1843), à l'agrégation de philosophie, mais il n'en resta pas moins en disponibilité. En 1847, il fit paraître son livre le plus important : *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*. Après la révolution de Février, M. Carnot le réintégra dans sa chaire de Strasbourg. A la fin de l'année, il passa à Bourges et s'y trouva encore en butte aux mêmes attaques. Le 13 juin suivant, il fut suspendu. A la suite des événements qui amenèrent en 1859 l'annexion de la Lombardie au Piémont, il fut élu député au parlement de Turin. Partisan du système fédératif, il s'est signalé par l'ardeur avec laquelle il combattit la politique de M. de Cavour et l'annexion de l'Italie méridionale (8 octobre 1860). Il prit rang parmi les orateurs du parti radical et Mazzinien.

M. Ferrari, a publié encore : *Machiavel, juge des révolutions de notre temps* (1849) : *les Philosophes salariés* (1849), brochure inopportune contre ses anciens collègues de l'enseignement philosophique; *la Federazione republicana* (Capolago, 1851); *la Filosofia della rivoluziono* (Ibid., 1851, 2 vol.); *l'Italia dopo il capo di Stata* (Ibid., 1852); *Histoire des révolutions d'Italie ou Guelfes et Gibelins* (Paris, 1856-1858, 4 vol.) : etc. Parmi les nombreux articles qu'il a donnés à la *Revue des Deux-Mondes* ou à la *Revue indépendante*, il faut citer : *de la Philosophie catholique en Italie*, *la Révolution et les révolutionnaires en Italie; la Révolution et les réformes en Italie; l'Aristocratie italienne*, etc.

FERRARI (Luigi), statuaire italien, né à Venise, en 1810, et fils d'un sculpteur distingué Bartolomeo Ferrari, reçut de son père son éducation artistique. En 1827, il exposa dans les salles de l'Académie vénitienne un petit buste de *Vierge* dont le succès l'encouragea à aborder la sculpture monumentale, et reparut, en 1837, avec un groupe de *Laocoon* placé depuis au musée de Brescia. La mort de son père, en 1844, lui laissa le soin d'une nombreuse famille sans fortune. Les guerres de 1848 le condamnèrent encore au repos; il ne put reprendre ses travaux et ses envois qu'en 1851, et devint alors professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Venise.

On a de cet artiste, qui représente en Italie une jeune école pleine d'ardeur et d'audace, divers groupes et bas-reliefs, la plupart de grande dimension : *David triomphant de Goliath; Laocoon* cité plus haut; *la Résignation chrétienne*, bas-relief; *la Prière d'un mari sur le tombeau de sa femme; Jeune fille priant sur le tombeau de son père; le Christ ressuscitant; l'Ange de la résurrection; l'Ange de la charité*, groupe monumental de quatre figures; *la Mélancolie, Endymion*, grandeur naturelle; *David remerciant Dieu de sa victoire; Deux anges en adoration; l'Innocence, l'Occasion, une Naïade, une Danseuse*, statues d'enfants (1836-1856), etc.

FERRARIS (Amalia), danseuse italienne, née à Voghera, dans le Piémont en 1830, étudia d'abord l'art chorégraphique à Turin, puis à Milan, sous M. Charles Blasis, et débuta dans cette ville au théâtre de la Scala (1844). Aussitôt engagée au théâtre de San-Carlo, à Naples, elle créa pendant quatre ans divers rôles composés pour elle, tels que la *Regina delle Rose, Nadilla, Fiorita, Armida, Ondina*, etc. Appelée, pendant les saisons d'automne, sur les grandes scènes de Gênes, Turin, Florence, Sinigaglia, Ravenne, et pen-

dant les carnavals de 1854 et 1855, au théâtre d'Apollo, à Rome, elle parut en outre sur le théâtre de la Reine, à Londres, et sur celui de la Porta Carindia, à Vienne. En 1856, elle fut attachée à l'Académie impériale de musique de Paris, et figura, avec un bruyant succès, dans le ballet des *Elfes* et dans celui d'*Orfa*. Les vers et les bouquets ont été prodigués à cette artiste, qu'on a proclamée « la rivale d'Elssler. » Ses autres créations, dans des ballets composés pour elle, sont : *l'Isola degli Amori*, *Raffaello e la Fornarina*, *il Giucatore*, *Iberia*. Le sculpteur italien Gajazzi l'a représentée dans ce dernier rôle, en 1854, à Rome, à la suite d'une soirée d'adieux où elle fut l'objet de vingt-deux rappels. Parmi ses plus grands succès, on cite celui qu'elle obtint à Bruxelles, en 1864, dans *l'Etoile de Messine*, et autres ballets.

FERRERS (Sewallis-Edward SHIRLEY, 10e comte), pair d'Angleterre, né en 1847 à Chartley-Caslte, connu d'abord sous le nom de vicomte Tamworth, il a hérité, en 1859, des titres de son père. Il a jusqu'à présent pour héritier, son cousin, le rév. Walter Waddington Sicley, professeur d'histoire ecclésiastique à Oxford, descend par les femmes du fameux comte d'Essex. *

FERROUILLAT (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Lyon (Rhône), le 4 mai 1820, d'une famille notable d'industriels et de commerçants, fit de bonnes études au collége de Lyon, et vint suivre les cours de droit à la Faculté de Paris. Il se distingua dans les concours et fut un des lauréats de 1844. Reçu docteur, il devint secrétaire particulier de M. Bethmont. Il se présenta, en 1848, aux suffrages des électeurs du Rhône, soutint sa candidature dans les clubs de Lyon et des cantons ruraux, et fut nommé, par 53406 voix, malgré l'opposition du journal le *Censeur*. L'un des plus jeunes membres de la Constituante, il fit partie du bureau provisoire, comme secrétaire de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti du *National* jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la droite et soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, M. Ferrouillat prit place au barreau de Lyon.

FERRUS (Guillaume-Marie-André), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né près de Briançon (Hautes-Alpes), en 1784, et reçu docteur à Paris, en 1804, servit comme chirurgien militaire dans la garde, fit les dernières campagnes de l'Empire en qualité de chirurgien-major, et fut décoré de la main même de Napoléon. Rentré dans la vie civile, M. Ferrus fut d'abord adjoint à Pinel dans son service à la Salpêtrière, et, en 1826, nommé médecin en chef de la division des aliénés de Bicêtre. Il y introduisit des réformes salutaires; soumit les aliénés au travail corporel, surtout à l'agriculture et obtint du conseil des hospices, de créer, à cet effet, la ferme de Sainte-Anne. Ayant reçu la mission d'aller étudier en Angleterre les divers établissements d'aliénés, il publia, en 1834, ses observations sous ce titre : *Des Aliénés, Considérations sur l'état des maisons qui leur sont destinées, sur le régime hygiénique et moral*, etc. (Paris, 1834, in-8, avec planches).

Déjà médecin consultant du roi et membre du conseil de santé, depuis 1830. M. Ferrus fut nommé, en 1835, inspecteur général des établissements d'aliénés. Il visita alors la plupart des maisons de France, et éclaira, par ses rapports, le gouvernement sur la situation des malheureux qu'ils renfermaient. A la suite d'une enquête, une loi sur les aliénés fut promulguée, qui doit à M. Ferrus ses dispositions les plus importantes. Officier de la Légion d'honneur, depuis avril 1840, il a été promu commandeur en 1859.

M. Ferrus a fourni, aux 21 volumes du *Dictionnaire de médecine*, un grand nombre d'articles : *asthme*, *cancer*, *cystite*, *épidémie*, *foie*, *goutte*, *ictère*, *néphrite*, *rhumatisme*, etc. M. Ferrus a combattu dans le conseil supérieur de santé, et à l'Académie, dont il fut président en 1844, le système des prohibitions, des quarantaines et des cordons sanitaires, et il a lu à l'Académie un rapport assez sévère *sur l'État sanitaire et moral des maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Parmi ses autres lectures nous citerons encore un *Mémoire sur les blessures du cœur;* un *Rapport sur les eaux minérales de France*, et un *Mémoire sur le goître et le crétinisme* (1852). Il a aussi publié : *Des Prisonniers, de l'Emprisonnement et des Prisons* (1849, in-8); *de l'Expatriation pénitentiaire* (1855, in-8), et une *Vie de Corvisart*, son maître.

FERTIAULT (François), littérateur français, né à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814, fit une partie de ses classes au collége de Châlons qu'il quitta pour entrer dans le commerce. Mais, à l'âge de seize ans, des vers de lui, insérés dans les journaux châlonnais, lui valurent la faveur de reprendre ses études aux frais des notabilités de la ville. En 1855, il vint à Paris, et consacra ses loisirs à la littérature, tout en remplissant l'emploi de caissier dans une maison de banque.

Outre un certain nombre de vers, d'opuscules et de nouvelles dans les petits journaux et revues littéraires, on a de M. Fertiault : *la Nuit du génie*, poëme (Châlon-sur-Saône, 1835, in-8); *Arthur, ou le Dîner de sept châtelains*, poëme (Paris, 1837, in-8); *le Dix-neuvième siècle* (1840, in-8), satires morales, en collaboration avec M. Eug. Nus : une nouvelle édition, avec traduction, des *Noëls bourguignons*, de la Monnoye; *les Rimes du Dante* (in-16, 1848), première traduction des sonnets, canzonis et ballades, *Histoire pittoresque et anecdotique de la danse* (1854); *mon Étoile d'or, cri de deuil* (1856), etc. Ajoutons des recueils de vers publiés conjointement avec Mme Julie Fertiault. *Le Poëme des larmes* (1860, 2e édit., in-18), et *les Voix aimées* (1864, in-18).

FERRUCK-KHAN, premier ministre du schah de Perse. Voy. NASSER-ED-DIN-SCHAH.

FERVILLE (N... VAUCORBEIL, dit), acteur français, né à Paris, vers 1784, entra comme violon à l'orchestre du Théâtre-Français, parut sans succès sur le théâtre de la rue du Bac, parcourut quelque temps la province, puis revint à Paris, d'abord comme musicien, et plus tard comme acteur au théâtre de la Cité que dirigeait son père. Celui-ci, qui s'était jusqu'alors opposé à ses débuts, fut si satisfait de ses succès, qu'il l'emmena avec lui au théâtre de Nantes, dont il prenait alors la direction. Après vingt ans passés en province, Ferville était au théâtre de Toulouse, quand M. Poirson l'appela au Gymnase à la mort de Perlet. Il fit de nombreuses créations, dont on se souvient encore, dans *la Chanoinesse*, *les Malheurs d'un amant heureux*, *Estelle ou le père et la fille*, *le Mariage de raison*, *le Plus beau jour de la vie*, *le Gamin de Paris*, et, plus tard, à la fin de sa vie, dans *les Ganaches*.

Ferville qui, à part quelques absences momentanées, n'avait plus quitté le Gymnase, y donna sa représentation de retraite le 16 avril 1863 : quelques jours auparavant, le ministère d'Etat

lui avait accordé une pension annuelle et viagère de 1000 fr. — Il est mort au mois d'août 1864.

FÉTIS (François-Joseph), compositeur et musicographe belge, né à Mons, le 25 mars 1784, fils d'un organiste, étudia particulièrement Haydn et Mozart. A l'âge de quinze ans, il comptait déjà un grand nombre de productions. Il entra, en 1800, au Conservatoire de Paris, et reçut les leçons de Roy et de Boiëldieu. En 1803, il commença ses voyages en Allemagne et en Italie, et ses études sur la musique de ces deux pays; il s'attacha surtout à la musique du moyen âge et à la musique classique. Il passa treize ans de sa vie à réviser tout le chant de l'Église romaine.

M. Fétis fit, en 1806, un riche mariage; mais, ruiné bientôt après, il se retira dans les Ardennes, puis en Flandre, et refit courageusement sa fortune. En 1818, il revint à Paris, remplacer Eler, comme professeur au Conservatoire, et publia un *Traité du contrepoint et de la fugue*. En 1827, il fonda la *Revue musicale* qu'il rédigea jusqu'en 1835, et donna des articles à plusieurs journaux. En 1833, le roi des Belges le nomma maître de chapelle et directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il est devenu, en 1845, membre de l'Académie de Belgique. En 1864, M. Fétis se trouva chargé, par le testament de Meyerbeer, de mettre à la scène son fameux opéra de l'*Africaine*. L'accomplissement de cette mission lui valut d'être promu officier de la Légion d'honneur.

M. Fétis est surtout un critique et un théoricien. Il a pourtant écrit beaucoup de musique pour l'église, le théâtre, les voix et les instruments; mais, sauf *l'Amant et le Mari et la Vieille*, opéras-comiques qui eurent un très-grand succès à Feydeau, ses compositions ont été moins goûtées que ses travaux littéraires sur la musique. Outre le traité dont nous avons parlé, nous citerons de lui : *Coup d'œil sur les qualités de la musique des Pays-Bas*, à laquelle a travaillé Moschelés; la *Méthode des méthodes de piano*; les *Solféges progressifs*; la *Musique mise à la portée de tout le monde; Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie* (six éditions), etc. Mais son plus important ouvrage est la *Biographie universelle des musiciens et Biographie générale de la musique* (8 vol. in-4, Bruxelles et Paris, 1835-1844, 2e édit., 1860-1864, tomes I-VI, in-8), où l'auteur a ajouté les résultats de ses propres études à toutes les richesses de l'érudition allemande.

FÉTIS (Édouard-François-Louis), fils du précédent, né à Bouvignes (province de Namur), le 12 mai 1816, fit ses études au lycée Bourbon, puis suivit son père en Belgique, où il est devenu, en 1838, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, et, en 1837, membre de l'Académie des sciences, lettres et arts. — Il a publié : *les Splendeurs de l'art en Belgique* (1847), avec MM. Moke et Van Hasselt; *les Musiciens belges* (1848, 2 vol.); *les Artistes belges à l'étranger* (1858, t. I), et divers articles et mémoires.

FEUERBACH (Louis-Marie), philosophe allemand, le quatrième fils du célèbre criminaliste Paul-Jean-Anselme de Feuerbach, mort en 1833, né à Anspach (Bavière), le 28 juillet 1804, s'occupa d'abord de théologie dans sa ville natale, puis à Heidelberg, sous la direction des savants professeurs Paulus et Daub, ce dernier ardent partisan d'Hegel. En 1824, il alla à Berlin entendre le maître lui-même, se passionna pour sa doctrine, et abandonnant la théologie, se voua tout entier à la défense et à la propagation des idées hegéliennes. Une thèse intitulée : *de Ratione una, universali, infinita*, le fit nommer professeur à Erlangen, mais il ne tarda pas à donner sa démission. La hardiesse de quelques unes de ses théories lui suscita de nombreux adversaires, et il renonça de lui-même à la carrière de l'enseignement. Après la publication de ses *Pensées sur la mort et l'immortalité* (Gedanken ueber Tod und Unsterblichkeit; Nuremberg, 1830), dont l'anonyme ne trompa personne, et où il renouvelait contre l'immortalité les arguments des matérialistes, il fut même renié par quelques disciples d'Hegel, qui, en admettant les mêmes principes, repoussaient de telles conséquences.

M. Feuerbach a publié un certain nombre de livres philosophiques, dont chacun a fait grand bruit en Allemagne, et concourait, pour sa part, à y établir une philosophie toute nouvelle. Nous citerons : *Histoire de la philosophie moderne depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinosa* (Geschichte der neuern Philosophie, etc.; Anspach, 1833) : *Exposé, développement et critique de la philosophie de Leibnitz* (Darstellung, Entwickelung und Kritik der Leibnitz'schen Philosophie; Ibid., 1837), où l'auteur essayait vainement de concilier sa philosophie avec la religion : *Pierre Bayle à ses moments les plus intéressants pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité* (Pierre Bayle, nach seinen für die Geschichte der Philosophie, etc.; Ibid., 1838); *la Philosophie et le christianisme* (Ueber Philosophie und Christenthum; Manheim, 1839), où l'auteur proteste contre le reproche d'athéisme adressé aux doctrines d'Hegel : cet ouvrage fut complété par une série d'écrits demi-philosophiques et demi-religieux, où la religion est sacrifiée : *l'Essence du christianisme* (das Wesen des Christenthums; Leipsick, 1841; 2e édit., 1843); *la Philosophie de l'avenir* (Grundsätze der Philosophie der Zukunft; Zurich, 1843); *l'Essence de la foi dans l'esprit de Luther* (das Wesen des Glaubens im Sinne Luther's; Leipsick, 1844) : *l'Essence de la religion* (das Wesen der Religion; Ibid., 1845). On cite encore de M. Feuerbach de nombreux articles philosophiques insérés dans les revues et recueils périodiques, ainsi qu'un ouvrage curieux de psychologie : *Héloïse et Abeilard, ou l'Homme écrivain* (Anspach, 1834).

Les *Œuvres complètes* de M. L.-M. Feuerbach ont paru à Leipsick (1846-1851, 8 vol.). Quelques-uns de ses principaux écrits ont été traduits en français et réunis à d'autres qui traitent les mêmes sujets, par le docteur H. Ewerbeck, de Dantzick, sous ce titre : *Qu'est-ce que la religion?* (Paris, 1850, in-8).

FEUERBACH (Frédéric-Henri), écrivain allemand, frère puîné du précédent, né à Munich, le 29 septembre 1806, fit à Paris une étude suivie des langues orientales et des langues modernes. On a de lui : *Theanthropos* (Zurich, 1838), et *la Religion de l'avenir* (Religion der Zukunft; Nuremberg et Berne, 1843-1847), ainsi que des traductions en vers du sanscrit, de l'italien, de l'espagnol. — Trois autres frères Feuerbach, morts plus ou moins jeunes, s'étaient aussi distingués par leur enseignement ou par leurs travaux de jurisprudence, de science et d'archéologie.

FEUGÈRE (Léon-Jacques), littérateur français, né à Villeneuve-sur Yonne (Yonne), le 2 février 1810, mort le 13 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FEUILHADE-CHAUVIN (André), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né

à Bordeaux, le 30 novembre 1796, était à peine sorti de l'École de droit, lorsqu'il fut nommé substitut du procureur du roi près la Cour de Bordeaux. En 1830, il était procureur général à Bastia. Après la révolution de Juillet, il obtint la place de procureur général à Bordeaux, et bientôt après, passa avec le même titre à la Cour royale de Lyon. En 1842, il fut élu député de Libourne et soutint d'abord le ministère. Il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il se tourna peu après contre M. Guizot, et présenta, en 1843, un amendement ayant pour objet de rappeler le cabinet « à la sincère exécution des lois. » Réélu en 1846, il continua de combattre la politique de la fin du règne. Nommé, en 1848, représentant du peuple dans la Gironde par 48402 suffrages, le dernier des quinze élus, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége à la Cour de cassation. Devenu conseiller honoraire, il était officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1834. — M. Feuilhade-Chauvin est mort en mars 1861.

FEUILLET (Octave), littérateur français, est né à Saint-Lo (Manche) le 11 août 1812. Fils du secrétaire général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit au collége Louis-le-Grand, de brillantes études. Il débuta dans les lettres en collaborant, sous le nom de *Désiré Hasard*, avec MM. P. Bocage et Albert Aubert, à un roman, *le Grand Vieillard*, qui parut dans *le National* (1845). Il ne cessa de donner depuis, dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies qui ont reçu, en général, du public un très-favorable accueil. M. Oct. Feuillet a été élu membre de l'Académie française, le 3 avril 1862, en remplacement de M. Scribe. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Il faut citer parmi les compositions de M. Oct. Feuillet : quelques scènes de fantaisie dans le *Diable à Paris* (1846) : *Sous le maronnier des Tuileries, Sous les tilleuls de la place Royale*, etc.; le conte de *Polichinelle; Onesta*, dans la *Revue nouvelle;* une suite de nouvelles et de romans dans la *Revue des Deux-Mondes : Alix*, légende (1848); *Rédemption* (1849); le roman de *Bellah* (1850): *la Partie de dames, la Clef d'or, l'Ermitage* et *le Village*, scenes de la vie provinciale (1850-1852): *l'Urne*, poésie (1852); *le Cheveu blanc*, nuance de la vie mondaine (1853); *la Petite comtesse* (1856); *le Roman d'un jeune homme pauvre* (1858) qui eut une grande vogue; *Histoire de Sibylle* (1862, in-18), roman religieux et mondain qui ne fut pas moins à la mode que le précédent, etc.

M. Oct. Feuillet a donné au théâtre : *la Nuit terrible*, sa première pièce, jouée au Palais-Royal; *le Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon en 1846; *la Crise*, comédie en quatre parties publiée, en octobre 1848, dans la *Revue des Deux Mondes*, et jouée au Gymnase seulement en 1854, avec le *Pour et le contre*, publié aussi dès 1849; *Péril en la demeure*, au Théâtre-Français (1855); *le Village*, au même théâtre; *la Fée, le Cheveu Blanc*, comédies en un acte, au Vaudeville (1856): *Dalila*, drame en trois actes (Ibid., 1857); *le Roman d'un jeune homme pauvre* (Ibid, 1858); *la Tentation; la Rédemption* (Ibid, 1860) : *Montjoye*, comédie en cinq actes (Gymnase, 1863); *la Belle au bois dormant*, drame en cinq actes et sept tableaux (Vaudeville, 1865), etc.

Il a collaboré avec M. Paul Bocage à la comédie *Échec et mat*, au drame *Palma*, à la comédie *la Vieillesse de Richelieu*, à celle d'*York*. Il passe pour un des collaborateurs anonymes de *Romulus*, comédie en un acte, donnée au Théâtre-Français, en 1855, par M. Alexandre Dumas. Les œuvres diverses de M. Oct. Feuillet ont été réunies dans la *Bibliothèque contemporaine*, en cinq volumes, sous ces titres : *Scènes et proverbes, Bellah* et *Scènes et Comédies* (1853-1856).

FEUILLET DE CONCHES (baron Félix-Sébastien), écrivain français, né à Paris, le 4 décembre 1798, a appartenu, depuis 1820, au ministère des affaires étrangères, comme sous-directeur et chef du protocole. Il est devenu, sous le second Empire, maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 avril 1856.

Il a publié : *Méditations métaphysiques et correspondance de Malebranche avec Dortaus de Mairan* (1848, in-8); *Lépold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1845, in-12); *Réponse à une incroyable attaque de la Bibliothèque nationale touchant une lettre de Montaigne* (1851, in-8); *Contes d'un vieil enfant* (1859, in 8); *Causeries d'un curieux, Variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins* (1861-1864, tomes I-III); *Lettres inédites de Michel Montaigne et de quelques autres personnages*, etc. (1863, in-8), extraites du tome III de l'ouvrage précédent; *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Elisabeth, Lettres et documents inédits* (1864, 2 vol. in 8), etc. M. Feuillet de Conches a fourni des articles à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Revue contemporaine*, à la *Biographie universelle*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, au *Plutarque français*, etc.

FEUTRIER (Alexis, baron), ancien pair de France et conseiller d'État, né à Paris, le 3 juillet 1787, est le frère puîné du comte Feutrier, évêque de Beauvais et ministre des affaires ecclésiastiques sous la Restauration. A peine âgé de vingt-trois ans, il fut nommé par Napoléon auditeur au conseil d'État (1810): bientôt après envoyé en Espagne, il remplit à Burgos et à Zamora les fonctions d'intendant militaire. En portant secours aux blessés, il gagna le typhus, qui le mit presque au tombeau. Maître des requêtes après les Cent-Jours, il administra tour à tour les départements de Saône-et-Loire, de Lot-et-Garonne et de l'Oise, et fut destitué en 1829 de la préfecture d'Agen pour avoir répondu à la circulaire du ministère Polignac « qu'il ne voyait d'avenir pour la France et le trône que dans la ligne des promesses faites. »

Le gouvernement de Juillet eut en M. Feutrier un serviteur zélé. Lorsqu'en 1835 il quitta la préfecture de l'Oise, le roi l'éleva à la dignité de pair de France. Sa vie politique s'est terminée à la révolution de Février. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 avril 1839. — Le baron Feutrier est mort en 1861.

FÉVAL (Paul-Henri-Corentin), romancier français, né à Rennes, le 27 septembre 1817, d'une ancienne famille de robe, fit ses études et son cours de droit dans sa ville natale. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau à la suite de sa première cause, et accepta une place de commis dans une maison de banque (1838). Son goût passionné pour la lecture la lui ayant fait perdre, il demanda résolument une position à la littérature. Plusieurs articles qu'il donna au *Nouvelliste*, dont il corrigeait les épreuves, quelques vaudevilles pour les faiseurs en renom le tirèrent de la misère et de l'obscurité. Enfin un

récit original, *le Club des phoques*, inséré dans la *Revue de Paris* en 1841, et le roman des *Chevaliers du firmament*, lui ouvrirent presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, de *la Quotidienne*, de *la Chronique* et de *la Mode*.

Le succès du *Loup blanc*, dans *le Courrier français* (1843), attira sur Paul Féval l'attention d'Anténor Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres*, à condition de les signer du nom anglais de *Francis Trollope*. Ce roman improvisé, plein de passion et d'événements, eut un grand succès. Publié pour la première fois en 1844 (11 vol. in-8), il fut traduit dans plusieurs langues et compte environ vingt éditions. M. Paul Féval publia ensuite dans le journal *l'Époque*, *le Fils du diable* (1847), puis dans *les Débats*, *la Quittance de minuit* et *les Amours de Paris*.

Après la révolution de 1848, il essaya de fonder des journaux; mais il se remit bientôt à fournir des romans aux journaux existants. Il donna, entre autres, *les Belles de nuit*, dans *l'Assemblée nationale*; *les Parvenus*, dans *la Revue contemporaine*; *le Paradis des femmes*, dans *la Presse*, et *l'Homme de fer* et *les Compagnons du silence*, dans *le Journal pour tous* (1855 et 1857); etc. Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf *le Fils du diable*, joué cent vingt fois de suite à l'Ambigu, en 1847, et *les Mystères de Londres* donnés au Théâtre-Historique (28 décembre 1848), ses essais dramatiques restèrent au-dessous de sa réputation comme romancier.

M. Paul Féval parut, vers 1855, vouloir renoncer au roman, pour se livrer à des études historiques. Il avait déjà tenté d'aborder ce genre plus sérieux dans son *Histoire des tribunaux secrets* (1851, 8 vol.), et l'on annonçait de lui une *Histoire des ministres* et une *Histoire du gouvernement parlementaire en France*. Mais il a prouvé qu'il n'avait pas dit définitivement adieu à la littérature légère, en publiant dans la *Presse* (1856-1857), l'interminable récit de *Madame Gil Blas, ou Mémoires d'une femme de notre temps*. En même temps il donnait au *Siècle* : *le Bossu*, au *Pays* : *les Errants de nuit*; ce qui avec *les Compagnons du silence* faisait quatre romans-feuilletons, menés concurremment et de front dans quatre journaux par le nouvel Alexandre Dumas. Citons encore : *les Couteaux d'or*, *le Tueur de tigres*, *le Mendiant noir*, *la Louve*, *Bouche de fer*, *la Fabrique de mariages*, *les Habits noirs*, *Roger Bontemps*, *Annette Laïs* (1856-1864). Dans les deux seules années 1858-1859, il avait été publié ou réimprimé, sous le nom de M. P. Féval, chez divers éditeurs et dans divers formats, un total de 78 volumes. *

FEVERSHAM (William DUNCOMBE, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1798, appartient à une ancienne famille élevée en 1826 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Duncombe, il fit ses études au collége de Christ-church à Oxford, et entra en 1826 à la Chambre des Communes pour le comté d'York dont il a été nommé député-lieutenant en 1853 et qui, sauf la session de 1831, lui renouvela son mandat jusqu'au moment où il succéda à son père à la Chambre haute (1841). Il s'attacha aux principes de la politique conservatrice. Agronome distingué, il a remporté plusieurs prix pour les belles espèces de race Durham qu'il a envoyées au concours agricole universel de 1856 à Paris. De son mariage avec la fille du comte de Galloway (1823), il a eu cinq enfants dont l'aîné William-Ernest, né près de Doncaster, en 1829, est devenu député-lieutenant de Yorkshire en 1852, et a représenté Retford au parlement de 1852 à 1857.

FEYDEAU (Ernest), littérateur français, né à Paris, le 16 mars 1821, s'occupa de littérature et de poésie, et publia, en 1844, un recueil de vers intitulé : *les Nationales*. En 1847, il épousa une fille de l'économiste Ad. Blanqui, se tourna un instant vers les affaires de bourse, puis s'occupa de recherches archéologiques, et publia, à partir de 1856, quelques articles dans le *Moniteur*, la *Presse* et l'*Artiste*. En 1858, son nom dut tout à coup une extrême notoriété à la publication du roman de *Fanny*, qui a obtenu un succès des plus bruyants et les honneurs de seize éditions en dix mois (in-12). L'année suivante, il a donné le roman de *Daniel* (1859, 2 vol. in-18), qui parut d'abord dans la *Revue contemporaine*. Depuis ont paru successivement, dans le même genre : *Catherine Overmeire* (1860); *Sylvia* (1861, in-18); *le Mari de la danseuse*, *Monsieur de Saint-Bertrand*, étude, *un Début à l'Opéra*, formant sous des titres différents le même roman en trois suites (1863, 3 vol. in-18); puis *le Secret du bonheur*, tableau de la vie en Algérie (1864, 2 vol. in-18), etc. En 1865, il a fondé le journal quotidien l'*Époque*.

On cite encore de M. E. Feydeau, une *Histoire générale des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens* (1858, 3 vol. in-4, 100 pl.); *les Quatre saisons*, études d'après nature; *Alger*, étude (1862, in-18), etc. *

FEZENSAC (Raimond-Émery-Philippe-Joseph DE MONTESQUIOU, duc DE), général et ancien pair de France, né à Paris, le 26 février 1784, appartient à une ancienne famille de Gascogne. Soldat à vingt ans dans un régiment d'infanterie, il fut au bout de quelques mois nommé sous-lieutenant et prit une brillante part aux campagnes de l'Empire; aide de camp de Ney et de Berthier, il devint successivement chef d'escadron et baron après Wagram, et colonel à la Moskova (1812). Le 4ᵉ de ligne qu'il commandait fut un des régiments les plus maltraités du sixième corps d'armée; aussi reçut-il en Saxe le grade de général de brigade à vingt-huit ans, grade avec lequel il participa aux opérations des campagnes de 1813 et de 1814. Comblé d'égards par Louis XVIII il fut, sous son règne, aide-major général de la garde royale, écuyer cavalcadour du roi, lieutenant général et grand officier de la Légion d'honneur. En 1832 il prit, à la mort de l'abbé Montesquiou, le titre de duc de Fezensac, comme chef du nom, et fut, à la fin de la même année, élevé à la dignité de pair de France. En 1838, il occupa, pendant un temps assez court, les fonctions d'ambassadeur à Madrid. M. de Fezensac, admis en 1848 à la retraite, a été promu, en 1845, grand'croix de la Légion d'honneur. Il a publié le *Journal de la campagne de Russie en 1812* (1850, in-8).

Le duc de Fezensac a épousé en 1808 la fille du duc de Feltre, dont il a eu trois enfants : l'aîné, Roger, comte de MONTESQUIOU, né en 1809, a été lieutenant-colonel d'état-major.

FICHTE (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand, fils du célèbre philosophe de ce nom, né à Iéna, le 18 juillet 1797, étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, entra dans la carrière de l'enseignement et professa successivement, de 1822 à 1836, aux colléges de Saarbrücken et de Dusseldorf. Appelé alors, comme professeur de philosophie, à l'université de Bonn, il y devint, en 1839, professeur titulaire. En 1842, il passa à Tubingue.

M. Fichte a pris à tâche de combattre les conséquences panthéistiques de la philosophie hegélienne et s'efforce d'unir la foi et la raison aux

principes d'un spiritualisme religieux; c'est le chef d'une école qui cherche à tenir le milieu dans le grand débat soulevé dans l'Allemagne moderne, entre le spiritualisme et le matérialisme. Parmi ses travaux on remarque surtout les suivants : *Principes préparatoires à la théologie* (Saetze der Vorschule zur Theologie; Stuttgart, 1826); *Du Caractère de la philosophie moderne* (Beitraege zur Charakteristik der neuern Phil.; Sulzbach, 1829; 2e éd. augm. 1841); contenant un tableau remarquable du système philosophique de Johann-Gottlieb Fichte; *Rapports de la religion avec la philosophie* (Religion und Philosophie in ihrem gegenseitigen Verhaeltniss, Heidelberg, 1834); *l'Idée de la personnalité et de l'existence individuelle après la mort* (die Idee der Persœnlichkeit und der individuellen Fortdauer; Elberfeld, 1834; nouvelle édition, 1855); *Des conditions d'un théisme spéculatif* (Ueber die Bedingungen eines speculativen Theismus; Elberfeld, 1835); *Principes d'un système de philosophie* (Grundzüge zum Systeme der Phil.), comprenant : *l'Onthologie* (Heidelberg, 1836), *la Connaissance subjective* (das Erkennen als Selbsterkennen; Ibid., 1839), et *la Théologie spéculative ou Traité général de religion* (die speculative Theologie oder allgemeine Religionslehre; Ibid., 1846-1847, 3 vol.); *la Philosophie de l'avenir* (Ueber die Philosophie der Zukunft; Stuttgart, 1847); *les Doctrines philosophiques sur le droit, l'état et les mœurs, en France, en Allemagne et en Angleterre depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'à l'époque actuelle* (die philosophischen Lehren von Recht. Staat und Sitte in Frankreich, etc.; Leipsick, 1850); *les Idées universelles, la vertu et les devoirs* (die allgemeinen Begriffe, und die Tugend und Pflichtenlehre; Leipsick, 1851); *Traité de la communauté légitime, morale et religieuse ou Science sociale* (die Lehre von der rechtssittlichen und religiœsen Gemeinschaft, etc.; Ibid., 1853); *Anthropologie, ou Doctrine de l'âme humaine d'après les nouveaux principes scientifiques*, etc. (Anthropologie, oder die Lehre von der menschlichen Seele, etc.; Ibid., 1856), ouvrage qui comprend : 1° *Histoire critique de la psychologie jusqu'à l'époque actuelle ;* 2° *l'essence de l'âme*, et 3° *l'âme et l'esprit :* M. Fichte se propose d'y démontrer l'immortalité de l'âme, la possibilité d'une conciliation entre la croyance et la science, etc.; *le Principe psychologique de Herbart et son importance pour la psychologie* (Herbart's psychologische Princip und seine, etc.; Halle, 1856, etc.).

On doit en outre à M. C. Fichte la publication des *OEuvres complètes de Johann-Gottlieb Fichte* (Fichte's saemmtliche Werke; Berlin, 1845-1846, 8 vol.) et deux ouvrages ayant rapport aux questions politiques qui agitaient l'Allemagne en 1848 : *la République dans le monarchisme* (die Republik im Monarchismus; Halle, 1848), et *Principes d'une constitution allemande future* (Grundzüge zur Entwickelung der künftigen deutschen Reichsverfassung; Tubingue, 1848). Il a rédigé depuis 1837 la *Revue de philosophie et de théologie spéculative* (Zeitschrift für Philosophie und speculative Theologie), le principal organe de son école.

FIEFFÉ (Eugène), littérateur français, est né à Paris en 1821. Il a été d'abord secrétaire du Théâtre-Français, puis employé aux archives de la guerre. On a de lui : *Histoire des troupes étrangères au service de la France* (Paris, 1853, 2 vol. in-8), qui a été traduite en allemand et en hollandais, et a valu à son auteur la décoration de l'ordre de Léopold de Belgique, du Lion Néerlandais et du Mérite d'Autriche. *Napoléon et la garde impériale* (Paris, 1860, 1 vol. in-8). M. Fieffé, qui a aussi collaboré au *Moniteur de l'Armée*, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1862.

FIELD (David-Dudley), jurisconsulte américain, né à Haddam, dans le Connecticut, le 13 février 1805, entra au barreau de New-York en 1828; mais il est surtout connu pour la part active qu'il a prise à la réforme des lois. En 1847, il fit partie de la commission qui prépara le nouveau code de procédure, et il y apporta des modifications qui non-seulement furent adoptées à New-York, mais encore dans le Missouri, l'Ohio, le Kentucky, l'Indiana, l'Alabama, le Minnesota, la Californie, l'Orégon et plusieurs autres États. En 1857, il a été nommé président d'un commission chargée d'ajouter au code de procédure, un code civil, un code pénal et un code politique.

Son frère, Cyrus-West FIELD, né à Stockbridge, dans le Massachussets, le 30 novembre 1819, après avoir acquis une grande fortune dans le commerce, voyagea en 1853 dans l'Amérique du Sud, puis, l'année suivante, conçut le projet d'établir un télégraphe transatlantique, et, dans ce but, obtint de la législature de Newfoundland un privilége qui lui garantissait pendant cinquante ans le droit exclusif d'établir un télégraphe du continent américain à cette colonie, et de là en Europe. Depuis ce temps, il n'a cessé de s'occuper de cette grande entreprise, faisant de fréquents voyages en Angleterre et accompagnant toutes les expéditions chargées de l'immersion des câbles dans l'Atlantique.

FIELDS (James T....), poëte américain, né à Portsmouth (New-Hampshire), en 1820, est l'associé d'une célèbre maison de librairie de Boston, la maison Ticknor et Fields, connue surtout pour éditer des ouvrages de poésie; lui-même en a publié un certain nombre dont ses compatriotes louent le naturel et la délicatesse. Ses principales pièces ont été réunies en un volume (Boston, in-12).

FIÉRON (Jacques-Amédée-Philippe), général français, né le 18 août 1796, entra, en 1812, dans l'infanterie, parvint, en 1838, au grade de chef de bataillon, et passa alors dans l'infanterie de marine. Lieutenant-colonel en 1845, colonel en novembre 1847, il fut nommé, à la fin de 1848, gouverneur de la Guadeloupe, où sa médiocre sympathie pour les noirs amena des démêlés entre lui et le procureur général, M. Bayle-Mouillard (voy. ce nom), qu'il embarqua d'autorité pour la France. A l'expiration de son administration, M. Fiéron fut placé à la tête du 2e régiment d'infanterie, à la Martinique. Nommé, le 16 août 1856, général de brigade, il a été compris, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été promu, le 12 août 1854, commandeur de la Légion d'honneur.

FIÉVÉE DE JEUMONT (Fulgence), médecin français, est né en 1794, à Givry (Belgique). Reçu docteur en 1816 à la Faculté de Leyde, il vint s'établir à Paris où il fut, en 1820, autorisé à exercer sa profession. Praticien actif et philanthrope éclairé, il a été successivement attaché à l'état-major de la garde nationale, à la légation des Pays-Bas, aux théâtres royaux, notamment à l'Opéra, et fait partie de plusieurs corps savants de France et de Belgique. Il a été décoré, en 1829, de la Légion d'honneur. Lors du rétablissement de l'Empire, M. Fiévée est devenu médecin du prince Murat.

On a de lui : *Pharmacologie magistrale* (1822,

in-8); *Considérations sur la rage* (1824); *Mémoires de médecine pratique* (1845, in-8), recueil de travaux sur la fièvre typhoïde, les maladies de l'utérus, la goutte, etc.; *Traitement du choléra* (1854); *Des altérations de la luette et de l'angine couenneuse* (1855), et divers articles de médecine ou de philosophie médicale insérés dans la *Gazette de santé*.

FIFE (James DUFF, 5ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, est né en 1814, à Edimbourg. Attaché d'abord à l'ambassade de Paris, il fut élu député du comté de Banfss au Parlement en 1837, et siégea sur les bancs des libéraux. Il fut aussi député-lieutenant du comté d'Elgin (1848), puis de celui d'Aberdeen, enfin lord-lieutenant du Banfshire en 1856. En 1857, il a succédé aux titres de son oncle, le 4ᵉ comte de Fife. Marié en 1846 à une fille du comte d'Erroll, il a pour héritier son fils, Alexandre-William-George, vicomte Macduff, né en 1849.

FIGANIERE (Joaquim-César DE), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre 1798, entra dans l'administration, puis dans la diplomatie; pendant quelques années il a été accrédité à Rio-Janeiro en qualité de ministre résidant. Il a publié une *Description géographique et historique de Sierra Leone* (Descripção de Sierra Leone seus contornos; Lisbonne, 1822), d'après les travaux de la Commission mixte anglaise et portugaise établie dans cette colonie.

Un de ses parents, Georges-César DE FIGANIERE, originaire de Rio-Janeiro, attaché au secrétariat des affaires étrangères en Portugal, est auteur d'une *Bibliographie historique du Portugal* (Bibliografia historica portugueza; Lisbonne, 1850, in-8), comprenant les ouvrages qui traitent de l'histoire civile, politique et religieuse, et devant être complétée par un *Supplément*.

FIGUEROLA (Laureano), économiste espagnol, né à Calaf, près de Barcelone, le 4 juillet 1816, dirigea d'abord, de 1841 à 1847, l'École normale primaire de cette dernière ville, et y devint ensuite professeur d'économie politique à l'université. Il fonda vers le même temps, sur le modèle de celle de Paris, une Société d'économie politique et embrassa avec ardeur les principes de la liberté commerciale. Envoyé par une majorité protectionniste aux Cortès de 1854, il y défendit avec le même zèle les principes du commerce libre et obtint l'abolition des lois répressives sur l'usure. A la fin de la session, il resta à Madrid, où il venait d'être nommé professeur de droit commercial à l'université. En 1856, il a pris part au congrès des réformes douanières tenu à Bruxelles. On lui doit une bonne *Statistique de Barcelone* (Estadistica de Barcelona en 1849; Barcelone, 1849-1854, 2 vol in-8).

FIGUIER (Guillaume-Louis), savant et écrivain français, né à Montpellier, le 15 février 1819, et neveu de Pierre-Oscar Figuier, professeur de chimie à l'École de pharmacie de cette ville, commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir, en janvier 1841, docteur en médecine et vint l'année suivante à Paris. Il y subit, de 1844 à 1853, les épreuves de l'agrégation de pharmacie et de chimie, et du doctorat ès sciences; nommé, en 1846, professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il revint à Paris prendre part à deux concours d'agrégation, et fut nommé agrégé à l'École de pharmacie (1853). Trois ans auparavant, il avait pris à Toulouse le grade de docteur ès-sciences. Déjà connu par de nombreux articles et *Mémoires* fournis, de 1847 à 1854, aux *Annales des sciences*, au *Journal de pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il remplaça, comme rédacteur du feuilleton scientifique de *la Presse*, en mai 1855, M. Victor Meunier qui fondait alors *l'Ami des sciences*. Depuis, il a été chargé du même feuilleton au journal *la France*.

On a de M. Figuier: *Du tissu adipeux et des matières grasses dans la série animale* (1844); *Sur le dosage du brôme; Action de la lumière sur quelques substances impressionnables* (1850); *De l'application méthodique de la chaleur aux composés organiques; De l'importance et du rôle de la chimie dans la médecine* (1853, thèses); *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1853, 3 vol. in-12; 1854-1857, 4 vol. in-18, 5ᵉ édit., 1858), ouvrage important dont plusieurs chapitres formant des volumes ont été publiés à part, tels que *la Machine à vapeur*, *l'Histoire de l'électricité*, *les Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, sorte de revue de l'Exposition universelle; *l'Alchimie et les alchimistes* (1854, in-12; 2ᵉ édit., 1856); *Histoire du merveilleux dans les temps modernes* (1859-1860, 4 vol in-12); *la Photographie au salon de 1859* (in-12); *les Eaux de Paris* (1861, in-18); *le Savant du foyer* (1861, gr. in-8, avec gravures); *la Terre avant le déluge* (1862, gr. in-8, avec gravures); *la Terre et les mers* (1863, même format), etc. Citons à part *l'Année scientifique et industrielle, ou Exposé des travaux scientifiques en France et à l'étranger pendant le cours de l'année* 1856-1864 (9 vol. in-18), revue scientifique annuelle, accueillie dès son début avec une grande faveur, et qui est devenue le point de départ d'une série de revues annuelles analogues, pour la littérature, la musique, la politique, etc.

Mme Louis FIGUIER s'est fait connaître depuis 1858 par de gracieuses nouvelles, insérées dans la *Revue des Deux-Mondes* et publiées en volumes: *Mos de Lavène* (1859, in-12); *Nouvelles languedociennes* (1860, in-12); *le Gardien de la Camargue* (1862, in-18); *la Prédicante des Cévennes* (1864, in-18), etc.

FILANGIERI (Charles), général italien, né à Naples en 1783, est fils de l'illustre auteur de la *Science de la législation*. Il perdit son père de bonne heure, et fut élevé par sa mère, femme d'un esprit distingué. A l'âge de dix-sept ans, forcé par les cruelles persécutions de 1799 de s'expatrier, il partit pour la France avec son jeune frère, à pied et presque sans ressources. Ils arrivèrent à Paris dans le plus complet dénûment. Ils se présentèrent au premier consul qui les fit admettre au Prytanée. Charles Filangieri en sortit au bout de deux ans avec le grade de sous-lieutenant. Il fut nommé capitaine à Austerlitz. Dans son pays, il prit du service dans l'armée napolitaine, et en devint bientôt un des plus brillants officiers. Sous le règne de Murat, il fut envoyé en Espagne, où il se distingua par sa valeur et par ses duels. Il en eut un, entre autres, dans lequel il eut le malheur de tuer le général Franceschi. M. Filangieri était colonel d'état-major en 1815, lors de la campagne de Murat contre l'Autriche. Un trait de la plus brillante bravoure signala une reconnaissance faite par lui avec vingt-quatre cavaliers seulement sur le pont du Tanaro. Blessé très-grièvement par les tirailleurs tyroliens, quelques heures après il était nommé général et décoré de l'ordre des Deux-Siciles par Murat.

Quand la constitution de 1820 fut proclamée à Naples, M. Filangieri fut du nombre des généraux qui combattirent l'influence de leur collègue Guil-

laume Pepe, en se rangeant du côté de la cour, ce qui ne l'empêcha pas de tomber en disgrâce aussitôt que la constitution eut été détruite par les baïonnettes autrichiennes. Il ne rentra en faveur qu'à l'avènement de Ferdinand II, qui lui confia la direction de l'artillerie et du génie. Bien qu'il fût presque étranger à ces hautes branches de l'art militaire, le général Filangieri sut rendre dans ce poste les plus grands services. En 1848, lorsque la guerre de l'indépendance italienne éclata, il se vit préférer le général Pepe, pour le commandement en chef du corps d'armée envoyé en Lombardie. Dévoué à la contre-révolution, il reçut, vers la fin de l'été de 1848, le commandement en chef de l'expédition contre la Sicile, et s'empara de Messine après un bombardement de quatre jours et une lutte des plus acharnées. Les amiraux de France et d'Angleterre exigèrent un armistice. Mais, six mois plus tard, les hostilités ayant été reprises, le général Filangieri compléta en peu de temps la soumission de la Sicile et fut nommé gouverneur général de l'île avec les pouvoirs les plus étendus.

FILIPPI (Giuseppe DE'), médecin italien, né en 1781, à Varallo-Piomba (Piémont), mort le 23 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FILIPPI (Filippo DE'), naturaliste italien, fils du précédent, né à Milan, le 20 avril 1814, embrassa la médecine comme son père et reçut son diplôme de docteur à l'université de Pavie, où il enseigna l'histoire naturelle. En 1848, il passa à Turin, où il fut nommé aussitôt professeur de zoologie. Il fit partie de l'Académie des sciences de cette ville, et du conseil de l'instruction publique.

Parmi les ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, nous citerons : *Des fonctions reproductrices chez les animaux* (delle funzioni riproduttive negli animali; Milan, 1850, in-8), complément de l'édition italienne du *Cours élémentaire* de M. Milne-Edwards; *le Règne animal* (Regno animale; Ibid., 1852, in-8, fig.), première partie d'un grand ouvrage sur les trois règnes de la nature, *la Création terrestre* (la Creazione terrestre; Ibid., 1854), série de lettres adressées à sa fille; *le Déluge de Noé* : ces deux ouvrages ont été traduits par M. Arm. Pommier, en 1858 et 1859. M. Filippi est, en outre, auteur de plusieurs mémoires insérés dans la *Biblioteca italiana* et le recueil de l'Académie des sciences de Turin.

FILLIAS (Achille-Étienne), littérateur français, né à Aubusson, le 25 mars 1821, et fils d'un officier de l'Empire, fut élève de La Flèche, puis de Saint-Cyr, et entra, en 1841, dans le service des mines. Il fut chargé, par différentes compagnies, de l'exploration des trois provinces françaises de l'Algérie, et revint en 1848 à Paris, où il se mêla au mouvement politique. Successivement rédacteur de *la Semaine* et de *la Réforme*, fondateur de *la Révolution*, secrétaire d'Eugène Sue, il fut éloigné temporairement de France à la suite du 2 décembre 1851. Depuis, il a écrit, sous son nom et sous le pseudonyme de *Ch. Besson*, de nombreux articles dans *la Science*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce*, *l'Europe artiste*, etc. Attaché à l'administration civile du gouvernement de l'Algérie, il a rédigé plusieurs volumes de statistique officielle sur cette colonie.

M. Ach. Fillias a encore publié : *Études sur l'Algérie* (1849, in-8); *Histoire de Suède et de Norvége* (1857, in-4); *Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie* [1830-1860] (1860, in-8); *le Maroc* (1859, in-8); *Nouveau guide de l'Algérie* (1864, in-8, illustré), etc. Il a signé avec Eug. Sue, *l'Amiral Levacher* (1853, 2 vol.).

Son frère, M. Victor FILLIAS, né en décembre 1828, ancien élève de l'École normale et professeur d'histoire, homme de lettres et journaliste, est mort à Paris, le 18 février 1859.

FILLMORE (Millard), homme d'État américain, ex-président des États-Unis, né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill, dans l'État de New-York, d'une famille anglaise, sans fortune, reçut une éducation fort imparfaite, dans une école communale. Tout jeune, on l'envoya dans le comté de Livingston, qui était à cette époque un pays presque sauvage, pour y apprendre le métier de drapier; quelques mois après, il revint auprès de son père et entra en apprentissage chez un cardeur de laine; il y resta quatre ans, travaillant avec ardeur pour gagner sa vie et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. A l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un homme de loi distingué, M. Wood, qui lui offrit de l'employer en qualité de copiste et de fournir à sa dépense pendant la durée de ses études. Le jeune apprenti accepta et consacra, en outre, une partie de son temps à tenir une école. Il prit ainsi ses degrés, se fit connaître dans le barreau, et fut à même de commencer, en 1829, sa carrière politique.

Nommé représentant du comté d'Érie à la législature de New-York, M. Fillmore entra dès ce moment dans les rangs du parti whig, qui formait alors l'opposition, et se porta, ainsi qu'il a toujours fait depuis, comme l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. Il contribua beaucoup à faire abolir l'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York.

En 1832, il fut nommé membre du Congrès, où il se distingua par ses talents d'homme d'État et par sa grande intelligence des affaires, et, jusqu'en 1844, il y fut plusieurs fois réélu. Il avait cependant renoncé à la candidature et il était revenu à Buffalo reprendre sa profession d'avocat, lorsqu'en 1847, il fut élu, à une très-grande majorité, à l'office de contrôleur de l'État de New-York. L'année suivante, il fut porté à la vice-présidence des États-Unis. Dans ses nouvelles fonctions, il se fit remarquer par sa conduite mesurée et conciliatrice, surtout dans la grande question de l'esclavage. Le 10 juillet 1850, la mort inattendue du général Taylor l'éleva à la présidence. On dit qu'il n'accepta qu'avec répugnance cette haute position et qu'en apprenant la mort de M. Taylor, il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : « Voilà mon premier malheur! » Il sut toutefois se mettre à la hauteur des circonstances et fit preuve, pendant toute la durée de son gouvernement, d'habileté, de modération et de probité. Il a été remplacé, le 4 mars 1853, par M. Franklin Pierce. En 1856, à l'expiration des pouvoirs de ce dernier, M. Fillmore a été porté comme candidat à la présidence par l'ancien parti whig qui s'est rallié à lui dans l'assemblée générale de Baltimore, et par ceux des *knownothings* qui ne se préoccupent pas exclusivement de l'abolition quand même de l'esclavage. Mais la question de l'esclavage a dominé toutes les autres, et la lutte électorale s'est concentrée entre MM. Fremont et Buchanan (voy. ces noms).

FILON (Charles-Auguste-Désiré), historien français, né à Paris, en 1800, fit de brillantes études classiques au collége Bourbon. Se destinant d'abord au barreau, il suivit les cours de la Faculté de droit; mais il entra en 1823 dans

l'Université, comme agrégé des classes supérieures, et se voua à l'enseignement spécial de l'histoire, qu'il professa successivement aux colléges Louis-le-Grand, Bourbon, Charlemagne, Henri IV et Saint-Louis. Il se fit recevoir docteur ès lettres, en 1840, avec une thèse *sur la Méthode historique*. Devenu, à la même époque, maître de conférences à l'École normale, il passa, en 1853, à la Faculté des lettres de Douai, en qualité de professeur d'histoire et de doyen, et est revenu à Paris, comme inspecteur de l'Académie. Il a été nommé, en 1844, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Filon : *Histoire comparée de France et d'Angleterre* (1832, in-8), cours fait à l'Athénée de Paris; *Histoire de l'Europe au* XVIe *siècle* (1838, 2 vol. in-8), un des meilleurs livres de l'auteur; *de la Diplomatie française sous Louis XV* (1843, in-8); *du Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État* (1844, in-8), traité couronné par l'Académie française; *Histoire de l'Italie méridionale jusqu'à la conquête romaine* (1849, in-18); *Histoire du sénat romain* (1850, in-18), conduite jusqu'à la chute de l'empire d'Occident; *Histoire de la démocratie athénienne* (1853, in-8); etc. Rappelons également des *Éléments de rhétorique française* (1826) et de *Nouvelles narrations françaises* (1828), qui ont eu de fréquentes réimpressions. M. Filon prépare une *Histoire de l'Europe au* XVIIe *siècle*.

FINGALL (Arthur-James PLUNKETT, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Genève, descend d'une ancienne famille irlandaise. Connu d'abord sous le nom de lord Killeen, il hérita en 1836 des titres de son père, qui, en 1831, avait obtenu une pairie anglaise. Il a rempli quelque temps la charge de chambellan près de la reine et il est devenu membre du Conseil privé. D'opinions libérales, il a été nommé administrateur honoraire du collége catholique de Maynooth et lord-lieutenant du comté de Meath. Marié en 1817 à miss Corbally, il a eu sept enfants dont l'aîné, Arthur-James, baron KILLEEN, né en 1819 à Naples, a été nommé capitaine de dragons en 1849, major en 1856 et s'est retiré en 1857 après avoir pris part à l'expédition de Crimée.

FIORENTINO (Pierre-Ange), littérateur et critique français, né à Naples, en 1806, étudia au collége des jésuites et fit ensuite son droit comme la plupart des jeunes gens napolitains. En 1835, il fonda, avec quelques amis, un journal qui vécut longtemps, *l'Omnibus*, et, l'année suivante, *il Vesuvio*. A cette époque, il publia quelques nouvelles, commença un poëme épique, *Sergianni Caraccio*, et un roman historique, *Coraddino*. En 1836, il rassembla en un volume, sous le titre de *Soirées d'automne* (le Sere d'autuno), plusieurs jolies pièces déjà publiées dans divers recueils, et fit représenter un drame, *la Fornarina*, qui, sifflé d'abord, fut ensuite, grâce à quelques coupures, vivement applaudi à Naples même et à Turin. La même année, il partit pour Paris avec de très-faibles ressources.

M. Fiorentino, qui avait, parmi ses compatriotes, la réputation d'un véritable linguiste, vécut d'abord en donnant des leçons d'italien; puis il collabora au journal *il Bravo*, que venait de fonder Borsini. En 1841, il retourna à Naples, où il fit jouer sous le titre du *Médecin de Parme*, un drame emprunté à un roman tout nouveau, *le Médecin du Pecq*, de M. Léon Gozlan. Dans le même temps, on lui attribuait plusieurs nouvelles ou romans publiés par M. Alexandre Dumas : *le Corricolo*, *le Speronare*, *Maître Adam le Calabrais* et *Jeanne de Naples*. Il signait, du moins pour son compte, *Nisida* dans *les Crimes célèbres* du grand romancier. En 1846, il entra au *Corsaire*, où il écrivit, pendant un an, avec beaucoup de verve, des articles de genre qui lui valurent une plus grande notoriété. Au commencement de 1848, dans un second voyage en Italie, il fit une propagande très-libérale à Rome, à Naples et à Turin. Il était de retour en France à la fin de l'année.

Déjà M. Fiorentino avait publié dans *la Presse* quelques articles sous le titre général de l'*Art en Italie*, lorsqu'il fut appelé, en 1849, à rédiger le feuilleton musical du *Constitutionnel*. En 1852, il fut chargé du même emploi au *Moniteur* et le remplit sous le pseudonyme d'*A. de Rovray*. Depuis 1855, sans quitter *le Moniteur*, il fit au *Constitutionnel*, puis au nouveau journal *la France*, les revues musicales et dramatiques. Diverses circonstances lui suscitèrent alors dans la Société des gens de lettres, des hostilités auxquelles il crut pouvoir, en 1850, imposer silence par un duel; il provoqua la Société tout entière dans la personne de M. Amédée Achard (voy. ce nom), celui de ses membres que l'ordre alphabétique lui présentait alors le premier. On doit encore à M. Fiorentino une traduction du *Dante*, à la suite de laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur : c'est celle qui a servi de texte aux illustrations de *l'Enfer*, par G. Doré. — M. Fiorentino est mort le 31 mai 1864.

FIORINI-MAZZANTI (Élisabetta, comtesse), femme botaniste italienne, née à Rome, vers 1812, tourna de bonne heure son activité vers l'étude des sciences naturelles et publia plusieurs traités de botanique qui la firent admettre à l'Académie de Turin. Son principal ouvrage est un *Specimen briologiæ romanæ* (Rome, 1841, in-8), écrit en latin, et où elle adopte pour la famille des mousses une classification particulière. Plusieurs espèces de ces cryptogames ont été découvertes par l'auteur.

FIRMENICH (Jean-Mathieu), poëte et littérateur allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808, se fit connaître, dès le collége, par des chansons populaires écrites dans le dialecte particulier du pays de Cologne, et par plusieurs comédies ou farces de carnaval, qu'on joue encore aujourd'hui, et dont la plus remarquable est intitulée : *les Habitants de Cologne à Paris* (Die Köllschen in Paries). Après avoir terminé ses études aux universités de Bonn et de Munich, il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, passa deux ans à Rome, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres, entre autres Cornelius. En 1840 il donna à Berlin une tragédie intitulée : *Clotilde Montalvi*, qui fut représentée sur les principales scènes de l'Allemagne, et un recueil des chants populaires de la Grèce moderne avec la traduction en regard, sous ce titre : Τραγωδία Ῥωμαϊκά. Plus tard il fonda, sous le titre de *Voix populaires de la Germanie* (Germaniens Volkesstimenn, Berlin, 1843-1857, 5 volumes), un recueil précieux de chants populaires, de légendes, de poésies écrites dans tous les dialectes allemands. M. Firmenich est encore auteur de plusieurs pièces de vers allemands, français et grecs, dont la plupart ont été mises en musique par M. Küchen et d'autres compositeurs.

FIRMIN (Jean-François BECQUEREL, connu sous le nom de), comédien français, né à Paris, en 1787, mort en septembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FISCHER-ACHTEN (Caroline ACHTEN, dame),

cantatrice allemande, née à Vienne, en 1806, fit ses premières études de chant et de musique à l'école de Stockeran, près de Vienne, où son père était en garnison, et les continua, de 1825 à 1827, à Vienne même, où elle aimait à chanter les solos dans les églises. Elle y reçut les leçons des plus célèbres professeurs, débuta, le 19 décembre 1827, dans *le Harpiste aveugle* (der Blinde Harfener) et obtint un accueil favorable, qu'elle dut surtout à l'expression dramatique et à l'énergie de son chant.

Mariée vers 1829, avec l'acteur Fischer, elle vint à Paris en 1830, et débuta à l'Académie royale de musique, où elle eut à soutenir bientôt une rivalité désavantageuse avec Mme Schrœder-Devrient. De retour en Allemagne, elle chanta une année aux théâtres de Stuttgart, de Carlsruhe, et, pendant dix années de suite, à celui de Francfort-sur-Mein où elle obtint ses plus brillants succès. Sa voix était un mezzo-soprano d'une grande vigueur et d'une grande étendue. Ses meilleurs rôles furent ceux d'Alice dans *Robert le Diable;* de Zerline dans *Don Juan;* de Myrrha dans *le Sacrifice interrompu;* de Pamina dans *la Flûte enchantée.* Mme Fischer-Achten, a donné des concerts très-applaudis dans les principales villes de l'Allemagne. Elle est devenue veuve en octobre 1862.

FISQUET (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, né à Montpellier, le 16 juin 1818, occupa pendant deux ans une chaire d'humanités au collége de Bernay, quitta en 1840 la carrière de l'enseignement et se mit à parcourir divers pays de l'Europe. A son retour, il s'occupa de journalisme et de travaux littéraires. On a de lui : une *Histoire d'Algérie* (1842, in-8); *la France pontificale* (4 vol.), résumé de la *Gallia Christiana* conduit jusqu'à nos jours : *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris* (1855, in-8); des poésies et quelques pièces de théâtre dont une a pour titre : *la Préface de Tartufe* (1845). Cet auteur a donné de nombreux articles à la *Gazette de France*, à *la Nation*, à *l'Audience*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*. On annonce de lui une *Biographie des hommes célèbres du département de l'Hérault.*

FITZ-ROY (Charles-Lennox, lord), homme politique anglais, né en 1791, est le frère puîné du présent duc de Grafton (voy. ce nom). Il entra de bonne heure dans l'armée, servit sur le continent, s'éleva au grade de lieutenant-colonel et quitta le service en 1819. Pendant trente ans il prit une part assez vive aux débats de la Chambre des Communes, où il a représenté les bourgs de Thetford (1818-1831) et de Bury-St-Edmond (1832-1847); il appartient à l'opinion libérale. Sous le ministère de lord Melbourne, il a rempli auprès de la reine la charge de vice-chambellan. En 1835, il a été nommé membre du Conseil privé. — Il est mort en juin 1865.

FITZ-ROY (Henri), homme politique anglais, né en 1807, mort en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

FITZ-ROY (Robert), marin et savant anglais, est né en juin 1805. Entré dans la marine en 1818, il devint capitaine en 1838, reçut, en 1837, la médaille d'honneur de la Société de géographie de Londres, et fut admis à la Société royale astronomique. En 1841, il entra à la Chambre des Communes, mais il donna sa démission en 1843 pour devenir gouverneur de la Nouvelle-Zélande. Trois ans après, il reçut le commandement de la frégate à hélice, *l'Arrogant.* En 1852, il fut élu membre de la Société royale de Londres et de l'Athenæum; il reçut, en 1854, la direction supérieure du département météorologique, qui venait d'être créé, et, en 1857, il fut promu contre-amiral au choix. Le 4 mai 1863, l'Académie des sciences de Paris l'a nommé membre correspondant pour la section de géographie et de navigation en remplacement de sir James Clarck Ross.

On doit au contre-amiral Fitz-Roy des travaux importants. En 1828, sur le *Beagle*, et en compagnie de l'*Adventure* dont le capitaine King commandait l'expédition, il fit l'exploration hydrographique de la partie australe du continent américain depuis le fleuve de la Plata jusqu'au cap Horn à l'est et à l'ouest, depuis le cap Horn jusqu'à la rivière de Guayaquil et aux îles Galapagos sous l'équateur. En 1831, commandant en chef les deux navires, il entreprit une nouvelle exploration des contrées Magellaniques qui dura jusqu'en 1836. Le récit de ces deux voyages fut publié par lui en 1839 (2 vol. in-8). En 1861, il a publié aussi, un *Traité de météorologie* (Watherbook) (1 vol. gr. in-8). Le contre-amiral Fitz-Roy, qui possède une belle fortune, consacre chaque année des sommes considérables à des essais scientifiques. *

FITZ-WILLIAM (William-Thomas-Spencer WENTWORTH-FITZ-WILLIAM, 4e comte), pair d'Angleterre, né en 1815, à Milton, descend d'une famille irlandaise élevée en 1742 à la pairie héréditaire. Il fut, sauf une interruption de 1841 à 1846, membre du Parlement pour différents bourgs de 1837 à 1857. Il devint député-lieutenant du West-Riding en 1853, puis lord-lieutenant en 1857. Cette même année, il succéda aux titres de son père. Marié en 1838 à une fille du comte de Morton, il a pour héritier son fils William, vicomte Milton, né en 1839.

Deux de ses frères, Georges et Charles FITZ-WILLIAM, sont députés au Parlement. Tous deux ont pris leurs grades universitaires à Cambridge. Le premier, né en 1817, a représenté depuis 1841 le bourg de Peterborough; le second, né en 1826, attaché d'ambassade à Vienne, en 1846, a obtenu, en 1852, le mandat législatif de Milton. Ils votent avec le parti libéral. *

FIX (Théobald), philologue français, né en 1802, à Soleure (Suisse), est frère d'un économiste distingué mort en 1846. Après avoir fait de brillantes études au gymnase de Berne, il fut, à l'Université de Leipsick, l'élève du célèbre Gottfried Hermann; il fit partie du séminaire philosophique de Saxe et de la Société grecque. Étant venu ensuite s'établir à Paris, il fut chargé en 1829, sur la recommandation de M. Letronne, de la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Henri Estienne, important travail entrepris avec la collaboration de MM. Hase et de Sinner, et abandonné par M. Fix à la fin du premier volume. De 1835 à 1837, il professa la philologie grecque à l'École normale, obtint une chaire d'humanités au collége Henri IV et en 1855 fut nommé bibliothécaire du conseil d'État. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux philologiques de ce savant, nous rappellerons l'excellente édition de *S. Joannis Chrysostomi opera* (1839 et ann. suiv., 13 vol. gr. in-8), à laquelle M. de Sinner a travaillé; *Euripidis fabulæ* (1844, in-8), avec texte et traduction latine des douze pièces connues; *Fables de Babrius* (1846, in-12); etc. Il a revu la réimpression du *Dictionnaire grec-français* de M. Alexandre ainsi que celle d'un grand nombre d'auteurs grecs à l'usage des classes.

FIX (Delphine-Éléonore), actrice française, d'origine israélite, née à Tellancourt (Moselle), le 8 septembre 1831, fit ses études dramatiques au Conservatoire sous la direction de M. Beauvallet, remporta, en 1848, un second prix de comédie et un accessit de tragédie, et fut engagée, l'année suivante, au Théâtre-Français, dont elle devint sociétaire en juillet 1854. Elle y tint l'emploi de jeune première et elle a créé plusieurs rôles dans *Bataille de Dames*, *les Contes de la reine de Navarre*, *le Bonhomme Jadis*, *la Joie fait peur*, etc. Elle a repris avec succès le duc d'York, dans *les Enfants d'Édouard*, Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, et quelques rôles du répertoire de Molière. — Elle venait d'épouser M. Salvador et de renoncer au théâtre, lorsqu'elle est morte en juin 1864.

FIZEAU (Hippolyte-Louis), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 septembre 1819, est le fils d'un médecin distingué, professeur à la Faculté de médecine sous la Restauration. Une fortune indépendante lui permit de se livrer aux sciences, pour lesquelles il avait autant de goût que d'aptitude. M. H. Fizeau a épousé la fille d'Adrien de Jussieu. Il a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849.

Ce savant a été d'abord connu par ses découvertes sur la mesure de la vitesse de la lumière, et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les *Annales de physique et de chimie*. Ils lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1856, le grand prix de l'Institut de 10000 francs. Candidat à cette Académie dès 1850, il a publié alors une *Notice* sur ses travaux et ses titres. Élu membre de l'Institut, il a été nommé inspecteur de physique à l'École polytechnique en 1863.

FIZELIÈRE (Albert PATIN DE LA), littérateur français, né à Marly (Moselle), en 1819, se fit connaître, de 1842 à 1848, par des feuilletons et des critiques dans divers journaux. Après la révolution de Février, il fonda une revue politique hebdomadaire, *Notre histoire*, et publia, sous l'anonyme, quelques ouvrages de circonstance tels que : *Biographie des représentants à l'Assemblée constituante* (1848), *Biographie des représentants à la Législative* (1849), en société avec M. L. Giraudeau; *Conseils aux électeurs* (1849).

On a en outre de lui : *la Mare Thibaut*, roman (1853, 2 vol.); quelques pièces de théâtre, *Une famille de la rue Mouffetard*, avec M. de La Jonchère, *les Inondés de la Loire*, avec M. Servais, etc.; un grand nombre d'articles dans l'*Artiste*, le *Journal de Paris*, le *Commerce*, le *Journal des faits*, la *Presse*, le *Siècle*, le *Courrier de Paris*, dont il fut, en 1858, le chroniqueur ordinaire. — Sa femme, Mme Sara DE LA FIZELIÈRE, née Bouclier, a traduit de l'anglais plusieurs romans pour la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, ainsi que pour le *Journal pour tous*.

FLACHAT (Eugène), ingénieur français, né en 1802, suivit les cours libres de l'école de Nîmes, fut élève de son frère aîné Stéphane, suivit avec lui, de 1823 à 1830, les études du canal maritime du Havre à Paris, puis alla faire un long séjour en Angleterre ou il étudia particulièrement les docks. A son retour, il établit les usines d'Abainville, Jusey, Vierzon, puis, préoccupé de la création des chemins de fer, il s'associa avec MM. St. Flachat, Lamé, Clapeyron, et élabora avec eux les projets du chemin de fer de Saint-Germain. En 1844, il dirigea l'établissement du chemin atmosphérique du Pecq, puis construisit avec MM. Clapeyron, de Vergès, Le Chatellier, Bonnart, le chemin de fer du Midi. Il est resté, jusqu'en 1857, ingénieur en chef des chemins de fer de l'Ouest et devint alors ingénieur en chef conseil des mêmes chemins et de ceux du midi. M. Eugène Flachat a fondé, en juillet 1841, l'Union des constructeurs, en août 1844, la Conférence des chemins de fer, et en 1848, la Société des ingénieurs civils, qui toutes trois l'ont fréquemment réélu président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, et promu officier en 1858.

On a de lui de nombreux ouvrages. Il a donné seul : *Établissements commerciaux, Docks de Londres, Entrepôts de Paris, Projets de docks à Marseille* (1836, in-8); *Rapport sur le canal du Rhône au Rhin* (1840), sur celui du *Berri* (1841); *Projet de docks à Bordeaux* (1855, in-4); *les Charbonnages, la batellerie et les chemins de fer* (1858); *De la traversée des Alpes par un chemin de fer* (1860, in-8); *les Chemins de fer en 1862 et 1863* (1863, in-8); puis en collaboration avec ses divers collègues : *Mémoire sur un projet de distribution des eaux à Madrid* (1851, in-8), avec M. E. Lorentz; le *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de locomotives* (1840, in-8), avec M. Petiet; *Traité de la fabrication du fer et de la fonte* (1842-46, 3 vol. in-4), avec le même et M. Barrault; *Étude sur l'usure et le renouvellement des rails* (1864, in-8), etc.

Son frère aîné, M. Stéphane FLACHAT-MONY, né en 1800, ingénieur civil, ancien disciple du saint-simonisme, a souvent partagé ses travaux et ses voyages et dirigé la construction des chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles (rive droite); il a fait partie tour à tour de diverses compagnies de chemins de fer et rédigé des journaux économiques ou politiques. Depuis 1840, il a dirigé, avec M. Mony, le bassin houiller de Commentry, dans l'Allier. On lui doit, entre autres écrits déjà anciens : *Histoire des travaux et de l'aménagement des eaux du canal Calédonien* (1828, in-4); *Du canal maritime de Rouen* (1829, 4 vol. in-8); *Traité élémentaire de mécanique industrielle* (1835, in-8); etc.

FLAGG (Edmond), littérateur américain, né à Wiscasset (Maine), le 24 novembre 1815, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, débuta de bonne heure dans le journalisme, et, après un assez long séjour dans les Prairies, étudia le droit à Saint-Louis (Missouri) et dirigea successivement divers journaux dans plusieurs autres villes de l'Ouest. En 1848, il fut nommé secrétaire du ministre des États-Unis à Berlin, et, en 1850, consul à Venise. En 1852, il revint à Saint-Louis, où il dirigea un journal démocratique.

On a de lui, outre le récit de son voyage dans les Prairies, écrit d'abord en forme de lettres pour un journal de Louisville (Kentucky), puis refondu sous le titre de *l'extrême Ouest* (the Far West, 1838, 2 vol. in-12), des romans historiques : *Carrero, ou le Premier ministre* (Carrero, or the prime minister); *François de Valois*, *Blanche d'Artois*, *Catherine Howard*, etc.; plusieurs drames représentés avec succès, et surtout un ouvrage sur l'histoire contemporaine de Venise : *Venise, la ville de la mer* (Venice, the city of the sea; 1853, 2 vol. in-12), s'étendant depuis l'invasion de Napoléon en 1797 jusqu'à la reddition de Venise entre les mains de Radetzky, et complété sous ce titre : *l'Italie septentrionale depuis 1849* (North Italy since 1849). M. Flagg a en outre collaboré, pour la partie de l'Ouest, à un grand ouvrage descriptif et illustré sur les États-Unis, publié à New-York par le libraire allemand Meyer (1853-1854).

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE (Auguste-Charles-Joseph, comte DE), général français, sénateur, est né à Paris le 20 avril 1785. Fils d'un officier général, il s'enrôla à quinze ans dans un corps de volontaires à cheval destiné à accompagner le premier consul en Italie. Il fit un chemin rapide; tour à tour aide de camp de Murat, de Berthier et de Napoléon, il combattit avec distinction en Portugal, en Allemagne et en Russie, et devint dans la même année (1813) général de brigade et général de division avec le titre de comte. Pair de France durant les Cent-Jours, il appuya avec chaleur la proposition de Lucien en faveur de Napoléon II. Le crédit de M. de Talleyrand fit rayer son nom de la liste des exilés au second retour des Bourbons. En 1830, M. de Flahaut rentra en France, reprit sa place dans les rangs de l'armée, et fut élevé à la dignité de pair. Il fut attaché à la personne et à la maison du duc d'Orléans, et se vit confier plusieurs postes diplomatiques, entre autres l'ambassade de Vienne, qu'il garda de 1842 à 1848. Après le rétablissement de l'Empire, il fut appelé au Sénat, le 31 décembre 1852. Il a, comme général de division, été placé en 1849 dans la réserve. Promu grand'croix de la Légion d'honneur le 5 mai 1838, il fut nommé grand chancelier de l'ordre (28 janvier 1864).

Pendant son séjour en Angleterre, de 1815 à 1830, M. de Flahault épousa la fille de l'amiral Keith, pairesse d'Angleterre et ayant droit de transmettre la pairie à son fils aîné. Mais il n'eut que des filles, dont l'aînée épousa le marquis de Landsdown.

FLAMARENS (comte Jules-Agésilas-Alexandre-Louis-Marie-François DE GROSSOLLES-), homme politique français, sénateur, est né à Munster (Westphalie), le 15 avril 1806. Le 4 décembre 1854, il a été appelé à faire partie du Sénat. Il a été nommé membre du conseil du sceau et, en mars 1864, chambellan honoraire de l'empereur. M. de Grossolles-Flamarens a été élu membre du conseil général du Gers pour le canton de Miradoux. Décoré de la Légion d'honneur le 4 décembre 1849, il a été promu officier le 6 août 1860.

FLAMENG (Léopold), graveur français, né de parents français à Bruxelles, le 22 novembre 1831, fit ses premières études de gravure sous la direction de Calamatta, à l'école de gravure de sa ville natale. Il vint en France en 1853, où il se fit connaître par ses travaux pour la *Gazette des beaux-arts*, par de nombreuses eaux-fortes et par ses gravures au burin, entre autres, *la Source* et *l'Angélique*, d'après M. Ingres. M. Léopold Flameng a illustré de gravures artistiques un certain nombre de beaux livres, notamment : *Picciola*, *les Récits enfantins*, *le Sabot de Noël*, *Christophe Colomb*. *

FLANDIN (Louis-Hugues), conseiller d'État français, ancien magistrat, est né à Paris, le 6 mai 1804. Admis au barreau en 1827, il propagea avec ardeur, pendant les dernières années de la Restauration, les principes des sociétés démocratiques et prit part aux journées de Juillet. En 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire avocat général à la Cour d'appel de Paris; mais il préféra à ces importantes fonctions le mandat de représentant que les électeurs de Seine-et-Oise lui conférent, et siégea à l'Assemblée constituante où il appuya le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative, où il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Le 25 janvier 1852 il fut appelé au conseil d'État. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

FLANDIN (Charles), dit aussi FLANDIN DES AUBUES, médecin français, né aux Aubues (Nièvre), le 13 mars 1803, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, avec une thèse remarquée *sur le Choléra*, voyagea deux ans en Suisse et en Italie, fut chargé, en 1835, des comptes rendus de l'Académie des sciences dans *le Moniteur* et se livra, avec M. Danger, à de nombreuses expériences toxicologiques. Il prit part aux débats du procès Lafarge; admis, en 1845, au conseil de salubrité, dont il rédigea le *Rapport général* pour 1847 (1855, in-4), il fut éliminé en 1853, à la suite d'un procès politique dans lequel il avait protesté énergiquement contre la violation du secret des lettres.

On a du docteur Flandin: *Études et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1840); *De la recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); *Traité des poisons, ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8); plusieurs *Mémoires sur l'arsenic* (1841-45), avec M. Danger. Il a écrit sur les mêmes questions des articles et brochures contre Orfila et M. Gerdy, etc.

FLANDIN (Eugène-Napoléon), voyageur et peintre français, est né à Naples, le 15 août 1809, à l'époque où son père était intendant militaire au service du roi Murat. Passionné pour les arts, il entreprit sans maîtres ses premières études de dessin et de peinture. A la suite d'un voyage qu'il fit en Italie en 1834, et qui acheva de décider de sa vocation, il débuta au salon de 1836 par deux tableaux: *la Ville de Venise* et *le Pont des Soupirs*, dont l'un fut acheté par la liste civile, l'autre par la Société des Amis des arts. Il fit alors deux voyages en Algérie et donna en 1837, une *Vue de la mairie à Alger*, qui fut encore acquise par la liste civile et lui valut une 2e médaille, et en 1838 un *Assaut de Constantine*. Cette toile, achetée par le roi pour Neuilly, fut lacérée, en 1848, lors du sac du château, vendue avec divers débris et rachetée par la reine, qui l'a fait rétablir à Claremont.

En 1839, M. Flandin fut désigné au concours, par l'Académie des beaux-arts, pour accompagner M. de Sercey, ambassadeur en Perse. Il y resta deux années et rentra en France en 1842. Ses travaux furent soumis à une commission mixte, composée de membres de l'Académie des beaux-arts et de celle des inscriptions et belles-lettres, et qui fit un rapport favorable. M. Flandin fut décoré, et la publication de son œuvre ordonnée par le ministre. Elle venait à peine d'être commencée lorsque l'artiste fut de nouveau désigné aux ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, par l'Académie des inscriptions pour aller à Ninive, avec M. Botta, dessiner les ruines assyriennes récemment découvertes, et continuer les fouilles sur une plus grande échelle (1843). De retour en France au commencement de 1845, il obtint des Académies un second rapport non moins favorable que le premier, et un crédit spécial fut voté par les Chambres pour les frais de son nouvel ouvrage.

Les résultats des deux grands voyages de M. Flandin, publiés sous les titres généraux de *Voyage en Perse* (1843 et suiv.) et *Voyage à Ninive* (1845 et suiv.), comprennent dix volumes ainsi distribués: architecture, sculpture, inscriptions cunéiformes et pehlvis, plans topographiques du voyage en Perse (4 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Pascal Coste; texte explicatif et critique, par M. Flandin seul (1 vol.); vues

pittoresques de la Perse actuelle (1 vol. 100 pl.); relation du voyage et carte itinéraire (1 vol. in-8); ruines et monuments de Ninive, vues assyriennes (2 vol. in-folio.). La publication de ces grands travaux n'a été complétement terminée qu'en 1854. Dès 1846, M. Flandin avait donné à la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles intéressants sur les fouilles de Ninive. En 1854 il commença la publication d'un troisième ouvrage sur l'Orient, qui embrasse l'Asie jusqu'au golfe Persique et contient 150 planches in-folio, lithographiées par l'artiste lui-même (*l'Orient*, 1856 et suiv.).

En même temps, revenant à la peinture, il donnait à l'Exposition universelle de 1855 quatre toiles, dont les deux premières surtout ont de l'importance, mais qui n'ont fait décerner à l'auteur aucune nouvelle distinction : *grande Vue de la Corne d'or et de Stamboul, grande Mosquée d'Ispahan*, *Vue générale de Constantinople, Entrée du Bosphore*. Au salon de 1857, il a exposé quatre sujets empruntés à l'Italie et à l'Orient : *Intérieur de l'église Saint-Marc*; une *Vue de Tripoli*, et deux *Intérieurs de bazar à Téhéran*; enfin au salon de 1861 : le *Cheik el-Islam revenant de la Mecque*, *Ancienne place Juba, à Alger en 1836*: un *Angle du palais des Doges*, à *Venise*. M. Flandin a été décoré de la Légion d'honneur le 15 avril 1842.

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), peintre français, membre de l'Institut, né à Lyon, en 1809, étudia d'abord sous les artistes lyonnais Legendre, Magnin et Révoil, et vint en 1829 à Paris, suivre l'atelier de M. Ingres. Il obtint, en 1832, le premier grand prix de peinture; le sujet du concours était : *Thésée reconnu par son père dans un festin*. A Rome, où il reçut encore les leçons de M. Ingres, alors directeur de l'Ecole française, il continua de se livrer à la peinture historique, et exécuta : *Saint Clair guérissant les aveugles*, *Euripide écrivant ses tragédies*, *Dante dans le cercle des envieux*, *le Christ et les petits enfants*. Depuis son retour à Paris, en 1838, il a donné : *Saint Louis dictant ses commandements*, pour la Chambre des Pairs (1842); *Saint Louis prenant la croix pour la deuxième fois*, pour la ville de Dreux (1843); une *Mater dolorosa* (1845); enfin, en 1847, son dernier tableau d'histoire : *Napoléon législateur*, commandé par le ministre de l'intérieur pour le conseil d'État. Depuis cette époque, il s'est donné plus particulièrement au portrait, et passe généralement pour un de nos excellents artistes en ce genre.

On doit encore à M. Flandrin la décoration de la chapelle de Saint-Jean à l'église Saint-Séverin de Paris; tout l'ensemble des peintures murales de Saint-Germain des Prés, qu'il ne lui a pas été donné d'achever; la vaste frise de Saint-Vincent de Paul; toute la décoration de Saint-Paul de Nîmes, etc. Enfin il a exécuté trente-six belles figures décoratives pour le château de M. le duc de Luynes, à Dampierre. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, outre *saint Clair guérissant les aveugles*, sept *Portraits*, une *Tête d'étude* et trois lithographies : *les saints Confesseurs*, *les saintes Vierges*, *les saints Martyrs*, extraits des *Peintures murales de Saint-Vincent de Paul*, ouvrage encore inachevé. Aux salons de 1857 et 1859, il a donné cinq *Portraits* avec la suite des lithographies précédentes : à celui de 1861 : les portraits du *prince Napoléon*, du *comte Duchatel*, de *M. Gatteaux* de l'Institut, du *comte de Siegs*; enfin à celui de 1863 : le portrait de *l'Empereur Napoléon III*.

M. Hippolyte Flandrin, brillant et fidèle élève de M. Ingres, a été admis à l'Institut, en 1853, en remplacement de Blondel. Il a obtenu une 2[e] médaille en 1836, trois 1[res] en 1837, 1848 et 1855, la décoration en juin 1841 et a été promu officier de la Légion d'honneur en août 1853. — Il est mort, à Rome, de la petite vérole, en mars 1864.

FLANDRIN (Jean-Paul), paysagiste français, frère du précédent, né à Lyon, en 1811, reçut aussi les leçons de M. Ingres, cultiva d'abord indifféremment l'histoire et le paysage, exécuta plusieurs copies des *Loges*, puis se renferma dans le genre du paysage. Nous citerons parmi ses œuvres : *les Adieux d'un proscrit*, *les Pénitents de la campagne de Rome*, *Vue de la villa Borghèse*, *Vue des Alpes*, *Vue de Rivoli* acheté par la reine Marie-Amélie; *la Promenade du Poussin sur les bords du Tibre*, *Dans les bois*, *Dans les montagnes*, *la Rêverie* (1835-1854). Il fit aussi quelques portraits, des peintures murales au château de M. le duc de Luynes à Dampierre, et à la chapelle baptismale de Saint-Séverin de Paris. Il a encore exposé : *Une nymphée*, *les Gorges de l'Atlas*, *la Lutte*, *les Bords du Gardon*, *les Tireurs d'arc*, avec six autres paysages et le *Portrait de M. Ambroise Thomas* (1859); *Jésus et la Chananéenne*, *les Bords du Rhône*, *Verger* (1857); *Environs de Marseille*, *Falaises du Tréport*, *Souvenir de Provence*, *le Ruisseau* (1859) : la *Fuite en Egypte*, appartenant au ministère d'État, une *Vue du parc de Vaux-le-Peng*, deux paysages et plusieurs portraits (1861) : deux portraits et la *Vallée de Montmorency* (1863), etc.

L'un des représentants du paysage classique en France, M. Paul Flandrin a obtenu deux secondes médailles en 1839 et 1848, une 1[re] en 1847, et la décoration en juillet 1852.

Un frère aîné des précédents, Auguste FLANDRIN, né à Lyon, en 1804, fut quelque temps le chef de l'école lyonnaise; et mourut dans cette ville en 1844, peu après avoir exécuté son beau tableau des *Baigneuses*.

FLAUBERT (Gustave), littérateur français, né à Rouen, vers 1821, fit au collège de cette ville de brillantes études classiques. Fils d'un médecin distingué, mort en 1846, il étudia lui-même la médecine, à l'exemple de son frère aîné, aujourd'hui médecin de l'hospice de Rouen. Bientôt, il se tourna vers la littérature, reprit ses études de latin et de grec, et cultiva avec ardeur la poésie, en prenant spécialement pour modèles M. Hugo et Byron.

Abandonnant l'école romantique, M. Flaubert s'attacha à la peinture minutieusement exacte de la réalité. Au bout de plusieurs années de travail, il fit paraître, dans la *Revue de Paris*, son roman de *Madame Bovary* (1857, 2 vol. in-8), livre de début, qui, poursuivi comme contraire aux mœurs, mais non condamné, obtint un prompt succès et occupa longtemps la critique. Vers le même temps, l'auteur fit un voyage à Tunis et aux ruines de Carthage, d'où il a rapporté le sujet et les matériaux d'un second roman annoncé, pendant trois ans, sous différents titres et publié sous celui de *Salammbo* (1862, in-8).

FLAVIGNY (comte Maurice-Adolphe-Charles DE), homme politique français, député, ancien pair, né le 3 décembre 1799, se signala, sous le régime de Juillet, par son dévouement à la dynastie d'Orléans, et fut, le 25 décembre 1841, créé pair de France. Rendu à la vie privée par la révolution de Février il fut, en 1849, envoyé par les électeurs d'Indre-et-Loire, le troisième sur six, à l'Assemblée législative. Après le coup d'État du 2 décembre, il a représenté le même départe-

ment, comme député, au Corps législatif. M. de Flavigny a été promu, le 7 octobre 1847, officier de la Légion d'honneur.

FLEISCHER (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né le 21 février 1801, à Schandau sur l'Elbe, en Saxe, étudia, de 1819 à 1824, la théologie et les langues orientales à l'université de Leipsick et vint alors à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et pour étudier à la Bibliothèque royale les manuscrits orientaux. Il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. Quatre ans plus tard, il fut appelé presque simultanément à l'université de Saint-Pétersbourg et à l'université de Leipsick, et alla remplacer à cette dernière qu'il n'a plus quittée, le professeur Rosenmüller dans la chaire de langues orientales.

Parmi ses travaux, connus et estimés à l'étranger comme en Allemagne, nous citerons : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis* (Leipsick, 1831); une édition du texte arabe de l'*Historia anteislamica* d'Abulfeda (Ibid., 1831), avec une traduction latine et des notes; une traduction allemande des *Colliers d'or de Zamakhschari* (Samachscharis goldene Halsbaender; Ibid., 1835), qui causa une longue polémique entre M. Fleischer et le baron de Hammer-Purgstall; *Dissertatio critica de glossis Habichtianis in quatuor priores MI noctium* (Ibid., 1836); l'édition critique et la traduction des *Paraphases arabes et persanes des cent proverbes d'Ali*, par Raschid-Eddin Watwat (Alis hundert Sprüche arabisch und persisch; etc.; Ibid., 1837); *Codices orientalium linguarum*, avec Delitzsch' dans le *Catalogue de Leipsick* de Naumam (Grumma, 1838); l'édition du *Commentaire du Coran de Baidheuvi* (Leipsick, 1844), la traduction libre de la *Grammaire de la langue persane actuellement parlée* de Mirza-Mohammed-Ibrahim (Grammatik der lebenden persischen Sprache; Ibid., 1847).

M. Fleischer a continué en outre l'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, commencé par Habicht (Breslau, 1843, 12 vol. in-12) et collaboré au *Journal de la Société orientale allemande*, et au *Journal asiatique* de Paris.

FLEMING (Charles), philologue anglais, né en 1806, à Perth (Écosse), fit ses études à la haute école d'Édimbourg, puis à l'université de Glasgow, et fut pendant quelque temps attaché à l'école communale de Perth, où il les avait commencées. En 1826, il vint en France, donna des leçons d'anglais et fut chargé du cours de cette langue au collége Louis-le-Grand (1829-1831), puis à l'École polytechnique (1844-1848) et au collége Bourbon (1841-1852). Son principal ouvrage est son *Grand Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (1839-1840, 2 vol. in-4), avec M. Tibbins. On a encore de lui un travail raisonné sur les *Difficultés de la langue anglaise*, une traduction du *Coriolan* de Shakspeare, et plusieurs livres élémentaires publiés de 1837 à 1843.

FLERS (Camille), paysagiste français, né à Paris, le 15 février 1802, étudia sous M. Pâris, rompit ensuite avec les traditions académiques et prit rang parmi les novateurs du paysage. Le *Village de Pissevache* fut son début (1831); *le Moulin sur la Marne*, une *Vue de la Meilleraye*, *Une route de Normandie*, *les Environs de Dunkerque*, *les Animaux dans un pâturage*, *le Château d'Arques*, *les Environs de Compiègne*, *le Moulin de Toucque*, *l'Ile de Samoïs* (1838), *les Bords de la Marne* (1848), furent ses principaux envois aux salons. On a encore vu de lui, aux dernières expositions ; *les Quatre saisons* (1855): huit *Vues* ou *Intérieurs* (1857): *Saules sur la Beuvronne*, *Moulin de Coillour* (1859); *Noisetiers sur les bords de la Bresle*, *Verger à Aumale*, *Ile Henriette à Annet*, *les Tuileries du Perrey au Havre*, *Moulin à eau près Quillebœuf*, *Lavoirs sur la Bresle*, *Meules à Annet* (1861), l'*Allier à Vichy après une inondation*, *Nature morte*, *Moulin à Aunay* (1863), etc. M. Flers a fait aussi du pastel et expliqué ses procédés en ce genre dans un article de l'*Artiste*, en 1846. Il a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1847, et la décoration en septembre 1849.

FLEURY (A....) [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à La Châtre (Indre), le 1er septembre 1809, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. Établi à La Châtre, d'abord comme avoué, puis comme avocat, enfin comme directeur d'une maison de banque, il fut l'agent le plus influent du parti radical, dans cette petite ville qu'on appela la république de La Châtre. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire dans le département de l'Indre. Envoyé à l'Assemblée constituante, le sixième sur sept, par 28050 suffrages, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et soutint la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, mais membre du conseil général de son département, il continua de s'associer aux luttes du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, puis expulsé du territoire.

FLEURY (Anselme), homme politique français, député, est né le 14 février 1820. Maire de Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure) et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il fut nommé député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Loire-Inférieure. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 18519 voix sur 24161 votants. M. Fleury a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

FLEURY (Émile-Félix), général français, sénateur, né à Paris, le 23 décembre 1815, fit ses études au collége Rollin. Après avoir en peu de temps perdu sa fortune, il s'engagea, le 16 novembre 1837, dans le corps de spahis, de création récente, fit onze campagnes, reçut trois coups de feu et fut cité cinq fois à l'ordre du jour; sa brillante conduite lui valut un avancement rapide : sous-lieutenant en 1840 et capitaine en 1844, il devint chef d'escadron en juillet 1848 et rentra en France. Il embrassa avec ardeur la cause bonapartiste. Officier d'ordonnance du président depuis le 10 décembre, il prit part à l'expédition de la Kabylie en 1851, et fut blessé d'un coup de feu à la tête, pendant le soulèvement qui suivit le coup d'État. Après le rétablissement de l'Empire, il fut nommé colonel du régiment des guides et premier écuyer de la couronne (31 décembre 1852), aide de camp de l'empereur, directeur général des haras (janvier 1861) etc. Il a été appelé au Sénat par décret du 15 mars 1865. Promu officier de la Légion d'honneur en 1849, et grand officier le 13 août 1859, il a été nommé, le 18 mars 1856, général de brigade, et général de division le 13 août 1863. Il a reçu de l'empereur de Russie, en 1864, la grand'croix en diamant de l'ordre de Sainte-Anne.

FLEURY (Léon), paysagiste français, né à Paris, en 1804, mort le 19 octobre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FLEURY (Robert). Voy. ROBERT-FLEURY.

FLOCARD DE MÉPIEU (Adolphe), homme politique français, député, est né le 20 juillet 1802. Agronome distingué, il devint membre du Conseil général pour le canton de Morestel et, en 1852, fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de l'Isère. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 23 669 voix sur 26 766 votants. M. Flocard de Mépieu a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

FLOCON (Ferdinand), homme politique français, ancien ministre, né à Paris, le 1er novembre 1800, fut, jusqu'en 1848, un des journalistes les plus avancés du parti républicain. Sous la Restauration, il coopéra, soit comme sténographe, soit comme écrivain, à la rédaction du *Courrier français*, et publia un pamphlet contre les jésuites sous le titre de : *Dictionnaire de morale jésuitique* (1824, in-18). Occupé d'art et de littérature, il donna à la même époque, *le Salon de 1824* (in-8), un recueil de *Ballades allemandes*, traduites de Bürger, Kœrner et Kosegœrten (1827, in-18), et un roman de mœurs, *Ned Wilmore* (1827, 3 vol. in-12). Après la révolution de Juillet, il fut attaché quelque temps au *Constitutionnel*, puis passa à *la Tribune*. Membre de la Société des amis du peuple, il se mêla à toutes les tentatives secrètes ou publiques de propagande révolutionnaire. En 1845, il fut mis à la tête de la *Réforme*, organe nouveau de la démocratie radicale. C'est comme rédacteur en chef de ce journal que, le 24 février, après avoir pris une part active aux luttes de la rue, il fut appelé à faire partie du gouvernement provisoire, mais d'abord avec le simple titre de secrétaire. Il reçut en outre le portefeuille du commerce.

Montrant plus de modération qu'on n'en attendait de lui, M. Flocon maintint dans son poste tout l'ancien personnel, empressé d'adhérer à la République, et ne manqua, dans son administration, ni de zèle, ni d'habileté. Écarté du pouvoir, après les journées de juin, il prit place dans l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par 121 866 électeurs de la Seine, parut plusieurs fois à la tribune et s'associa ordinairement aux votes de la gauche. Il s'en sépara, dans les questions sociales, pour repousser la proposition de Proudhon et l'impôt progressif, et, dans les questions politiques, pour appuyer le maintien de l'état de siége et rejeter l'amendement Grévy. M. Flocon, qui ne fut pas réélu à la Législative, alla rédiger à Colmar une feuille démocratique, et fut forcé, après le coup d'État du 2 décembre, de quitter la France.

FLOQUET (Pierre-Amable), historien et archéologue français, né à Rouen, le 9 juillet 1797, fit son droit à la Faculté de Caen, fut admis en 1829 au barreau de sa ville natale, et en 1821 à l'École des chartes en qualité d'élève pensionnaire. De 1828 à 1843 il a occupé près la Cour royale de Rouen l'emploi de greffier en chef. Il a été élu, en 1839, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et membre de plusieurs sociétés départementales, entre autres de celle des antiquaires de Normandie.

Les ouvrages de M. Floquet concernent presque tous l'ancienne province de Normandie. Son *Histoire du Parlement de Normandie* (Rouen, 1840-1843, 7 vol. in-8), lui a valu en 1842 le grand prix Gobert. Nous citerons ensuite *l'Histoire du privilége de Saint-Romain* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8), en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait tous les ans un meurtrier le jour de l'Ascension; *Anecdotes normandes* (Ibid., 1838, in-8), recueil de faits historiques; *Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie* (Ibid., 1842, in-8); des notices d'archéologie ou d'histoire insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue rétrospective*, etc.

On doit, en outre, à M. Floquet trois volumes d'intéressantes *Études sur Bossuet*. Il avait fait l'*Éloge* de ce prélat en 1827, et donné un choix de ses *OEuvres inédites* (1828, in-8).

FLORENCOURT (François CHASSOT DE), publiciste allemand, né à Brunswick, le 4 juillet 1804, d'une ancienne famille de Normandie, s'occupa d'abord d'agriculture, puis suivit les cours de droit à l'université de Marbourg. Affilié, en qualité d'étudiant, aux sociétés secrètes (Burschenschaften), qui agitèrent l'Allemagne après 1830, il fut arrêté à la suite de l'attentat de Francfort en 1833. Acquitté, il dut néanmoins renoncer à l'espérance d'obtenir aucune charge publique; il devint journaliste et se déclara l'une des défenseurs les plus ardents des idées aristocratiques. Après avoir collaboré aux *Feuilles littéraires et critiques de Hambourg*, il passa à Naumbourg, où il combattit Uhlich, le réformateur protestant. Il fournit aussi des articles à l'*Ami de la Constitution* de Jane. Après 1848, il rédigea plusieurs journaux, plus spécialement, à Halle, le *Journal populaire de la ville et de la campagne* (Volksblatt für Stadt und Land) et le *Correspondant de l'Allemagne septentrionale* (Norddeutscher Correspondent). Hautement dévoué à la contre-révolution, il attaqua sans relâche les assemblées et les constitutions issues du suffrage populaire. Depuis 1851, il s'est fixé à Vienne où il fournit des correspondances au *Deutsche Volkshalle*. M. de Florencourt a fait une abjuration solennelle du luthéranisme, en 1850. Il a expliqué sa conversion dans une spirituelle brochure intitulée : *Mon retour au dogme chrétien et à l'Église chrétienne* (Meine Rückkehr zur christlichen Lehre und christlichen Kirche; Paderbork, 1851).

On cite de lui : *État religieux politique et littéraire de l'Allemagne* (Kirchliche, politische und literarische Zustaende Deutschlands; Leipsick, 1840); *Actualités* (Zeitbilder; Grimma, 1847-1848, 3 vol.); *Feuilles volantes, traitant des questions du jour* (Fliegende Blaetter über Fragen der Gegenwart; Naumbourg, 1847); *De la Question de la constitution prussienne* (Zur preussischen Verfassungsfrage; Hambourg, 1847); *Francfort et la Prusse* (Grimma, 1849), etc.

Un frère aîné de M. de Florencourt, Guillaume, s'est fait connaître par la publication de quelques écrits archéologiques, tels que : *Documents sur l'ancien culte dans la Gaule belgique* (Beitraege zur Kunde alter Gœtterverehrung, etc.; Trèves, 1842); *Explication de l'inscription des médailles de consécration de Romulus* (Ibid., 1843); etc.

FLORESTAN Ier (Tancrède-Florestan-Louis-Roger GRIMALDI), prince de Monaco, né le 10 octobre 1785, mort à Paris le 20 juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. Voy. MONACO.

FLOTOW (Frédéric-Ferdinand-Adolphe DE), compositeur allemand, né le 27 avril 1812, à Tentendorf, dans le Mecklembourg, fut d'abord destiné à la carrière diplomatique, puis obtint de

prendre, à Paris, des leçons de composition de Reicha. Ayant écrit, dès 1830, un certain nombre d'opéras, il les présenta inutilement à plusieurs directeurs de théâtre. De 1832 à 1838, il se créa peu à peu une réputation en faisant jouer sur des scènes de société : *Pierre et Colombine*, *Rob-Roy*, et *la Duchesse de Guise*. En 1838, il donna enfin au théâtre de la Renaissance, avec MM. Grisar et Pilati *le Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinquante-quatre fois dans la saison. Il a fait représenter depuis avec des succès divers à Paris et dans les principales villes d'Allemagne : *le Forestier* (1840); *l'Esclave de Camoëns* (1843); *Alessandro Stradella* (1844); *l'Ame en peine* (1846); *Albin* (1856); *Martha* (1858), etc. M. Flotow, après avoir résidé à Paris et dans sa ville natale, s'est fixé, en 1855, à Schwerin, où il devint intendant du théâtre de la cour.

FLOTTE (Paul-Louis-François-René DE), ou DEFLOTTE, ancien représentant du peuple français, né à Landerneau (Finistère), le 2 février 1817; entra à l'École militaire de la Flèche, puis à l'École navale, servit sous les ordres des amiraux Dupetit-Thouars et Dumont-d'Urville, et prit part aux expéditions scientifiques de *la Vénus* et de *l'Astrolabe*; en 1844, à son retour des Antilles, il se livra à de sérieuses études sur l'emploi des bâtiments à hélice, et, deux ans après, il fut nommé au choix lieutenant de vaisseau. Correspondant de la *Démocratie pacifique*, il s'occupa de propager les doctrines socialistes. Après la révolution de Février, il se jeta tout entier dans la politique, fut un des orateurs du club de Blanqui, fut arrêté à la suite du 15 mai, et une seconde fois, le 28 juin. Sorti des pontons, il vit sa candidature proposée par les socialistes et acceptée par les démocrates comme un gage d'alliance entre toutes les fractions du parti républicain. Elle triompha le 10 mars 1850, avec celles de MM. Carnot et Vidal. Cette triple élection fut le prétexte des modifications apportées au suffrage universel par la loi du 31 mai. M. de Flotte vota constamment avec la Montagne, mais dans son langage il fit paraître une modération qui étonnait la droite, et se présenta plutôt en métaphysicien qu'en homme d'action. Il venait de faire paraître un ouvrage de philosophie politique, *la Souveraineté du peuple, ou Essai sur l'esprit de la Révolution* (Paris, 1851, in-8), lorsque le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il fut compris dans le premier décret d'expulsion. — En 1860, M. de Flotte accompagna le général Garibaldi dans son expédition en Sicile, s'y distingua dans plusieurs rencontres, et trouva la mort à Reggio, le 22 août.

FLOTTES (l'abbé Jean-Baptiste-Marcel), philosophe et critique français, né à Montpellier, le 10 janvier 1789, embrassa la carrière ecclésiastique et fut professeur de philosophie au séminaire de cette ville, de 1813 à 1817, en même temps qu'aumônier au collège, où il devint professeur de philosophie. Il reçut la même chaire à la Faculté, lors de sa création en 1838, et prit sa retraite en 1854. Il fut, en outre, vicaire-général, de 1844 à 1848. M. l'abbé Flottes a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort en décembre 1864.

On a de lui : *Introduction aux ouvrages de Voltaire, par un homme du monde qui a lu avec fruit ses ouvrages immortels* (Montpellier, 1816, in-12); sept ouvrages dirigés contre Lamennais, notamment : *M. de Lamennais réfuté par les autorités mêmes qu'il invoque* (Paris, 1824, in-8); *Exposition de la doctrine de Benoît XIV sur le prêt, sur l'usure et sur les divers contrats par lesquels on fait valoir l'argent* (Ibid., 1826, in-8); des *Études sur Pascal* (Ibid., 1846, in-8); une *Étude sur Daniel Huet, évêque d'Avranches* (1857), et plusieurs discours consacrés à la défense de la philosophie. M. l'abbé Flottes a collaboré à la *Revue du Midi*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, aux *Tables catholiques*, à *la France catholique*, etc. Plusieurs de ses leçons de philosophie à la Faculté ont été imprimées (1858, in-8).

FLOTTWELL (Édouard-Henri), homme politique allemand, né le 23 juillet 1786, à Insterbourg (Prusse), étudia le droit à l'université de Kœnigsberg, entra en 1805 dans la magistrature et obtint successivement les emplois d'auditeur, d'assesseur et de conseiller de régence à Dantzick (1816), avec le titre de conseiller intime du gouvernement. Puis il passa dans l'administration. On lui confia, en 1830, la province de Posen, où il déploya beaucoup d'énergie pour maintenir la tranquillité. En 1841, il fut chargé de présider la province de Saxe. Frédéric-Guillaume IV le nomma conseiller ordinaire et le décora de l'Aigle rouge de 1re classe. Appelé au ministère des finances en 1844, M. Flottwell exerça deux ans ces hautes fonctions. En 1846, il fut mis à la tête des provinces de Westphalie, de Prusse et de Brandebourg (1852). Député de la Saxe, en 1848, il prit part aux discussions du parlement de Francfort et vota à l'extrême droite; il suivit la même ligne au sein de la seconde Chambre de Prusse (1849), où il n'est resté que quelques mois.

FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), physiologiste et écrivain français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et membre de l'Académie française, né à Maureilhan (Hérault), le 15 avril 1794, fut reçu docteur en médecine à Montpellier à l'âge de dix-neuf ans, et vint l'année suivante à Paris. Il y connut les savants les plus éminents, Georges Cuvier, Destutt de Tracy, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., et se lia particulièrement avec Chaptal et Frédéric Cuvier. Ses premiers écrits scientifiques se firent remarquer par une clarté de style et une précision d'analyse très-rares à cette époque. Après avoir collaboré à la *Revue encyclopédique*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1822) et fait à l'Athénée des leçons sur la théorie physiologique des sensations, il publia des *Mémoires* dont les aperçus nouveaux excitèrent l'attention du monde savant.

Les principaux ont pour titres : *Recherches physiques sur l'irritabilité et la sensibilité* (1822); *Expériences sur le grand sympathique* (1835), *Note sur l'effet croisé dans le système nerveux* (1823); *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés* (1824); *Expériences sur le système nerveux*, faisant suite aux *Recherches* précédentes (1825); ils devinrent l'objet d'une analyse et d'un rapport approfondi de la part de G. Cuvier, et furent traduits à l'étranger. L'auteur mettait en lumière, par une série d'expériences ingénieuses et délicales, le grand fait de la distinction des organes et des parties d'organes dans leurs rapports avec la production des phénomènes d'intelligence, des sensations et des mouvements; il démêlait la part que la moelle épinière, et, dans l'encéphale, le cervelet, les lobes cérébraux, les tubercules quadrijumeaux, etc., prennent, isolés de l'ensemble du système nerveux, aux différentes fonctions de la vie de relation, et déterminait dans la moelle allongée les limites précises du point central et vital, premier moteur de tout le mécanisme respiratoire. Une telle ap-

plication de la méthode expérimentale, avant les observations de Charles Bell, reste le vrai titre scientifique de M. Flourens, et les plus beaux travaux de sa vie ont eu pour objet de confirmer ou de développer ses premières découvertes.

Dès 1828, M. Flourens fut appelé au sein de l'Académie des sciences (section d'économie rurale), en remplacement de Bosc, et chargé par Cuvier du cours d'histoire naturelle au Collége de France. Deux ans plus tard, ce savant lui confia la chaire d'anatomie humaine au Jardin du Roi; M. Flourens en devint titulaire en 1832. L'année suivante, il remplaça, comme l'un des deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, Dulong, qui venait à peine de succéder à Cuvier dans ses fonctions. En 1835, il fut nommé professeur au Collége de France. En 1840, il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Michaud; il avait pour concurrent M. Victor Hugo.

En 1837, M. Flourens avait été envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Béziers. Substitué par les électeurs au candidat ministériel, M. Viennet, il siégea dans les rangs de la gauche, mais sans se mêler aux discussions de la tribune. En 1846, M. Flourens fut nommé pair de France; mais il resta toujours professeur, et ni les révolutions ni les honneurs n'interrompirent ses leçons et ses recherches. Il a été nommé, en 1864, membre du conseil municipal de Paris, pour le 5e arrondissement. M. Flourens a été promu, le 24 avril 1845, commandeur de la Légion d'honneur.

Les nombreux travaux de M. Flourens, ont, depuis longtemps, marqué sa place dans la science; et, d'autre part, il a justifié l'honneur qu'il a reçu de l'Académie française, par le mérite littéraire de tous ses écrits, mais particulièrement de ses *Éloges* et de ses *Rapports* lus aux séances publiques. Au nombre de ses principales publications, il faut citer toute une série de *Recherches, Observations, Expériences*, etc., insérées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, ou dans le *Journal des savants*, de 1823, jusqu'à ce jour, et réunies en partie sous le titre de : *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*, etc. (2e édit., entièrement refondue, 1842, in-8); *Recherches sur le développement des os et des dents* (1842, gr. in-8, avec planches); *Anatomie générale de la peau et des membranes muqueuses* (1843, gr. in-4, avec planches), ayant pour objet de démontrer, par l'étude anatomique des races humaines colorées, l'unité physique de l'homme; *Théorie expérimentale de la formation des os* (1847, in-8, avec planches); *Cours de physiologie comparée* (1854, in-8); *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (1854, in-12; 3e édit., 1855), où l'auteur recule d'une manière extraordinaire les limites moyennes de la vie; puis deux ouvrages plus spécialement psychologiques, où il se sépare nettement, au nom de la science, des écoles matérialistes : *Examen de la phrénologie* (1841, in-12; 3e édit., 1850); et *De l'Instinct et de l'Intelligence des animaux*, d'après les observations de Frédéric Cuvier (1841; 4e édit., 1861); *De la Vie et de l'Intelligence* (1857, in-8; 2e édit., 1859); enfin, des livres destinés à populariser le nom et les travaux d'illustres savants : *Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier* (1841, in-12; 3e édit., 1853); *Buffon, histoire de ses idées et de ses travaux* (1844, in-12; 2e édit., 1850), *Fontenelle, ou de la Philosophie moderne, relativement aux découvertes de la circulation du sang* (1854, in-12; 2e édit., 1857); *Des manuscrits de Buffon* (1859; in-12); *Ontologie naturelle, ou Étude philosophique des êtres* (1861, in-12); *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces* (1864), etc. Ses principaux *Éloges historiques* (1856 1857, 2 vol. in-18) sont ceux de Georges et Frédéric Cuvier, Chaptal, Laurent de Jussieu, de Candolle, du Petit-Thouars, B. Delessert, Geoffroy Saint-Hilaire, Blainville, Léopold de Buch, Magendie, etc. Il a publié une édition annotée des *OEuvres complètes de Buffon* (1853-1855).

FLOURENS (Gustave), fils aîné du précédent, né à Paris, le 4 août 1838, a fait ses classes au lycée Louis-le-Grand, et a été reçu à la fois licencié ès lettres et licencié ès sciences. Il fut appelé, en 1863, à suppléer, pendant un an, son père dans la chaire du collége de France. Il a publié, outre sa leçon, d'ouverture intitulée *Histoire de l'homme, corps organisés*, une brochure qui a fait un certain bruit : *Ce qui est possible; Ottfrid*. Il est ensuite passé en Belgique. — Son plus jeune frère, M. Émile FLOURENS, ancien élève du lycée Charlemagne, licencié ès lettres, a été nommé, en 1863, auditeur au Conseil d'État.

FLOYD (John-Buchanan), homme politique américain, appartenant au parti séparatiste, né en 1805 à Pulaski, en Virginie, exerça la profession d'avocat dans son pays natal, de 1828 à 1835. A cette époque, il alla s'établir à Helena, dans l'Arkansas, mais il n'y resta que trois ans. Revenu en Virginie, il fut élu en 1847 à la chambre basse de cet État; en 1849, l'assemblée générale le nomma gouverneur, charge qu'il exerça jusqu'en 1853. En 1855, il fut réélu à la chambre législative, et, l'année suivante, il s'occupa jusqu'en 1853. En 1855, il fut réélu à la chambre législative, et, l'année suivante, il s'occupa très-activement de faire triompher la candidature de M. Buchanan. Celui-ci, devenu président, l'appela, en mars 1857, au secrétariat de la guerre. En 1860, lors du soulèvement de Charleston contre les autorités fédérales, M. Floyd, dévoué aux intérêts séparatistes, blâma vivement la conduite du major Anderson, sa retraite dans le fort Sumter et sa résistance aux sommations des Caroliniens; il demanda même la révocation de cet officier, et, n'ayant pu l'obtenir, il donna sa démission (fin décembre 1860). Ses sympathies bien connues pour le Sud soulevèrent alors contre lui une foule de récriminations plus ou moins fondées : on l'accusa d'avoir, pendant son administration et avant même que la séparation eût commencé, puisé dans les arsenaux de l'Union pour fournir des armes aux confédérés; on lui reprocha aussi des malversations dont le chiffre s'élevait, suivant le bruit public, à plus de six millions de dollars; le grand jury séant à Washington ordonna des poursuites, mais ce grief tomba devant l'enquête qui eut lieu.

Cependant l'ancien secrétaire de la guerre ne restait pas inactif : pourvu d'un commandement militaire, il opéra dans la Virginie occidentale, et livra, le 20 septembre 1861, à Rosencranz le combat de Sommerville, à la suite duquel il fut forcé de se retirer en abandonnant son camp et ses munitions. Au commencement de la campagne suivante, il s'était enfermé avec Buckner et Pillow dans le fort Donelson : il parvint à s'enfuir la nuit avec 5000 hommes, quelques jours avant la reddition de la place (16 février), et, en se retirant, il assura ses derrières en détruisant, malgré l'opposition des habitants, le chemin de fer de Nashville. Quelque temps après, le président Davis le nommait major-général des forces confédérées en Virginie, mais bientôt de graves ac-

cusations provoquèrent son éloignement des fonctions publiques.

FLÜGEL (Gustave-Lebrecht), orientaliste allemand, né à Bautzen, le 18 février 1802, acheva ses études à l'université de Leipsick, se rendit à Vienne en 1827, et devint l'élève et l'ami du savant orientaliste de Hammer. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de l'hébreu et des autres langues sémitiques. Le premier fruit de ses travaux fut la publication de l'*Anthologie arabe* de Thâalibi, avec une traduction allemande, intitulée : *le Compagnon intime du solitaire* (Vienne, 1829, in-8). Cet ouvrage attira sur lui l'attention du gouvernement autrichien, qui le chargea d'une mission scientifique. Pendant trois ans, il parcourut la Hongrie, la Styrie, une grande partie de l'Allemagne et de la France. A Paris, il eut pour maître Silvestre de Sacy. En 1832, il obtint une chaire au collége de Meissen. Bientôt après parurent son *Histoire des Arabes* (Dresde et Leipsick, 1832-1833, 2 vol. in-8); et son édition du *Coran* dans la collection Tauchnitz. A la suite d'un nouveau voyage à Paris (1839) et à Vienne (1840), il publia une *Concordance du Coran*, au moyen de laquelle, si on se rappelle un seul mot du sourate que l'on cherche, on peut retrouver le passage entier (1842, in-4); puis le texte arabe du dictionnaire des mots techniques de la langue arabe, sous le titre de *Definitiones Ali-Ben-Mohammed Dschordschani* (1845, in-8).

Le travail le plus important de M. Flügel a été publié aux frais de la Société des orientalistes de Londres; c'est une édition avec une traduction latine, du *Dictionnaire encyclopédique et bibliographique de Hadschi-Chalfa* (Leipsick et Londres, 1835-1854, 6 vol. in-4).

FOERSTER (Frédéric), écrivain allemand, né à Munchengosserstaedt, le 15 septembre 1792, étudia la théologie, puis se tourna vers l'archéologie et l'histoire des arts. En 1813, il entra comme volontaire dans le corps de Lutzow. Ami et compagnon d'armes du poëte Th. Kœrner, il excitait comme lui l'enthousiasme de ses camarades par ses *Chants guerriers* (Schlachtenruf an die erwachten Deutschen). Ayant fait preuve en plusieurs occasions d'un grand courage personnel, il fut décoré de la Croix de fer de Prusse et de l'ordre de Saint-Georges de Russie et obtint le grade d'officier

Après la guerre, il fut nommé professeur à l'École d'artillerie et de génie, mais en 1817, accusé d'avoir trempé dans les affiliations politiques qui recrutaient alors presque toute la jeunesse allemande, il fut suspendu de ses fonctions. Exclu de l'enseignement public, il se jeta dans la littérature et rédigea successivement la *Nouvelle Revue mensuelle de Berlin*, la *Gazette de Voss* et le *Journal de la Conversation de Berlin*. En 1830 il entreprit, avec son frère Ernest (voy. ci-dessous), un voyage en Italie, et obtint à son retour une place au musée royal de Berlin.

M. Fœrster est surtout connu par ses travaux historiques : *Études pour servir à l'histoire militaire moderne* (Beitraege zur neuern Kriegsgeschichte; Berlin, 1816); *Éléments de l'histoire de Prusse* (Grundzüge der Geschichte des Preusstaates; Ibid., 1818, 2 vol.); *Manuel historique, géographique et statistique de la Prusse* (Handbuch der Geschichte, Geographie, etc., Ibid., 1820-22, 3 vol.); *le maréchal Blücher et son entourage* (Leipsick, 1821); *la Jeunesse, l'éducation et l'esprit de Frédéric le Grand* (Berlin, 1822); deux ouvrages sur Wallenstein : *Albrecht de Wallenstein* (Postdam, 1834) et *le Procès de Wallenstein devant le tribunal du monde*, etc. (Wallenstein's Process vor den Schranken des Weltgerichts, etc.; Leipsick, 1844), qui contiennent des documents inédits importants; *Histoire de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse* (Postdam, 1834-1835, 3 vol.); *les Cours et les cabinets de l'Europe au* XVIIIe siècle (Ibid., 1836-1839, 3 vol.); *la Vie et les actions de Frédéric le Grand* (Leben und Thaten Friedrich des Grossen; Meissen, 1840-1841, 2 vol., 2e édit., 1842); *Christophe Colomb* (Leipsick, 1842-1853, 3 vol.; 2e édit., 1846); *les Héros de la Prusse pendant la guerre et pendant la paix* (Preussens Helden in Krieg und Frieden; Berlin, 1846; 4e édit., 1855); *Histoire moderne de la Prusse* (Preussen's neuere und neuste Geschichte; Berlin, 1850 et suiv.), etc.

On cite encore de M. Fœrster : les *Lettres d'un vivant* (Briefe eines Lebenden; Berlin, 1827, 2 vol.); *Gustave Adolphe*, drame historique (Ibid., 1832); des *Poésies* : (Gedichte; Ibid., 1838, 2 vol.); un recueil de romances, contes et légendes; quelques traductions libres de Shakspeare; des comédies, etc., etc.

FOERSTER (Ernest-Joachim), frère du précédent, écrivain et peintre, est né à Munchengosserstaedt, le 8 avril 1800. Il commença, comme son frère, par étudier la théologie et la philosophie. Mais, changeant aussi bientôt de carrière, il s'adonna entièrement à la peinture, et entra. à Munich, dans l'école de Cornelius. Il travailla aux fresques de l'*Aula* de Bonn et à celles de la Glyptothèque et des Arcades de Munich. Il s'est surtout fait connaître par la découverte de quelques anciens tableaux importants et par la publication de ses ouvrages. C'est lui qui a retrouvé, dans la chapelle San-Giorgio de Padoue, les fresques d'Avanzo, dont l'origine remonte à 1376, et si importantes pour l'histoire de la peinture.

Parmi les écrits de M. Fœrster on remarque d'abord trois guides renommés pour les voyageurs : *Munich. Manuel pour les étrangers et les habitants de cette ville* (München, ein Handbuch für Fremde, etc.; Munich, 1838; 6e édit, 1852); *Manuel des voyageurs en Italie* (Handbuch für Reisende in Italien; Ibid., 1840; 4e édit., 1848); *Manuel des voyageurs en Allemagne*) Handbuch für Reisende in D.; Ibid., 1847; 2e édit..; 1852).

On cite ensuite : *Études pour servir à l'histoire de l'art moderne* (Beitraege zur neuern Kunstgeschichte; Leipsick, 1835); *Lettres sur la peinture* (Briefe über Malerei; Stuttgart, 1838); *J. G. Müller; une Vie d'artiste et de poëte* (J. G. M., Ein Künstler-und Dichterleben; St. Gall. 1851; 2e édit., 1854); *Histoire de l'art allemand* (Geschichte der deutschen Kunst; Leipsick, 1851-1855, 3 vol.), qui fait partie du grand ouvrage, *le Peuple allemand* (das deutsche Volk); *Monuments de l'architecture, sculpture et peintures allemandes depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours* (Denkmale deutscher Baukunst, Bildnerei und Malerei von, etc., Ibid., 1855); etc. En 1842, M. Fœrster devint un des rédacteurs du *Journal artistique* de Schorn, et se chargea de continuer, après la mort de ce dernier, la traduction allemande de l'ouvrage de Vasari (Stuttgart, 1843-1849, 6 vol).

Allié à Jean-Paul-Fr. Richter, M. Fœrster a rédigé les cinq derniers volumes de l'ouvrage commencé par cet écrivain célèbre : *la Vérité sur la vie de Jean-Paul* (Wahrheit aus J. P.'s leben; Breslau, 1826-33, 8 vol.), et collaboré à l'édition de ses *OEuvres posthumes*. Il a écrit aussi la biographie de Jean-Paul, placée en tête de ses *OEuvres choisies* (Ausgewaehlte Werke; Berlin, 1849, 16 vol.).

Une belle-sœur de ces deux écrivains, Mme Louise Fœrster, femme de Charles Fœrster, poëte alle-

mand mort en 1831, a publié les œuvres posthumes de son mari et a écrit une *Esquisse biographique et littéraire sur la vie de Charles Fœrster et sur son temps* (Dresde, 1846). On a d'elle, en outre, plusieurs nouvelles, etc., qui ont paru en grande partie sous le pseudonyme d'*Alexis le voyageur* (der Wanderer).

FOGARASSY (Jean), jurisconsulte et lexicographe hongrois, né à Kasmark, dans le comitat d'Abaujwar, en 1801, fit au collége et à l'université des études sérieuses de droit et de littérature, fut reçu avocat en 1829, et ne tarda pas à acquérir de la réputation par ses travaux de jurisconsulte. En 1835, il entra dans la magistrature. En 1838, il fut élu membre de l'académie hongroise et, au commencement de 1848, nommé conseiller au ministère des finances. Pendant la révolution, il obtint une place de juge au tribunal de Pesth; mais il la perdit après le rétablissement du gouvernement autrichien, et se renferma dès lors dans ses études.

On a de M. Fogarassy différents traités qui ont fait époque dans la jurisprudence hongroise : *Principes du droit privé hongrois* (Magyarhoni maganos törvenytudomany elemei; Pesth, 1839), ouvrage qui eut quatre éditions en quatre ans et fut complété par un *Appendice* (Potlék) en 1841; *Droit d'échange et de commerce hongrois* (Magyar kereskedesi es valtojog, Pesth, 1840); *Dictionnaire de commerce* (Kereskedoï Szotér; Pesth, 1845, 2 vol.); *Banque hongroise* (Magyar bank; Ibid., 1848), etc. Ses travaux de linguistique n'ont pas moins d'importance : *Dictionnaire hongrois-allemand* (Pesth, 1836, 2 vol.); *Métaphysique de la langue hongroise* (a' Magyar nyelo' metaphysicaja; Pesth, 1834); *Esprit de la langue hongroise* (a' Magyar nyelo' szelleme; Pesth, 1845); enfin un ouvrage qui se rattache toutefois à la linguistique et à la jurisprudence : *Dictionnaire latin-hongrois pour les sciences du droit et de la politique* (Diakmagyar muszokonyo a' magyarhoni torveny-es orszagtudomanyból; 2e édition, Pesth, 1835). M. Fogarassy a collaboré à plusieurs revues scientifiques et au grand *Dictionnaire de l'Académie* de M. Czuczor (voy. ce nom).

FOISSAC (Pierre), médecin français, né à Albert (Lot), en 1801, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1825, avec une thèse *sur le Magnétisme animal* (in-8), qui fut longtemps l'objet de ses études. Candidat du premier arrondissement en 1842, pour la députation, il a rempli, de 1845 à 1848, les fonctions d'adjoint au maire. En 1850, il a fondé la Société médicale de cet arrondissement et a été un des rédacteurs de *l'Union médicale*, qui lui sert d'organe. M. Foissac a été décoré de la Légion d'honneur en 1849.

On cite de lui : *Rapports et discussions de l'Académie royale de médecine sur le magnétisme animal*, recueillis par un sténographe (1833, in-8); *De la Gymnastique des anciens comparée avec celle des modernes, sous le rapport de l'hygiène* (1838, in-8); *Sur les Devoirs professionnels des médecins* (1853, in-8); *De la Météorologie dans ses rapports avec la science de l'homme* (1854, 2 vol. in-8); *De l'Influence du moral sur le physique* (1857, in-8); *Hygiène philosophique de l'âme* (1860, in-8), etc.

FOISSET (Joseph-Théophile), magistrat et littérateur français, né à Bligny-sous-Beaune (Côte-d'Or), le 5 mars 1800, est le frère de Jean-Louis-Séverin Foisset, mort à 28 ans, en 1822, et l'un des collaborateurs de la *Biographie Michaud*. Conseiller à la Cour impériale de Dijon, depuis 1850, M. Foisset est devenu membre de l'Académie de cette ville, et s'est fait connaître par différents travaux littéraires.

Nous citerons de lui : *Éloge historique de S. A. R. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé* (Dijon, 1819, in-8), couronné par l'Académie de Dijon; *OEuvres de Ch. Brugnot*, précédées d'une notice biographique et suivies d'une appréciation littéraire (Ibid., 1833): *le Président de Brosses, histoire des lettres et des parlements au XVIIIe siècle* (1842, in-8); *Catholicisme et protestantisme* (Dijon, 1846, in-8); *Histoire de J.-C., d'après les textes contemporains* (1855, in-18, 3e édit., 1857). Il a été un des signataires de la réplique à M. Dupin intitulée *De l'Église et de l'État* (1844), et l'un des collaborateurs de la *Biographie Michaud* (1821-1828), ainsi que du *Correspondant* (1829-1858). Il a édité la *Correspondance inédite de Voltaire et de Frédéric II, le président de Brosses, etc.* (1836), les *Lettres inédites de Leibnitz à l'abbé Nicaise* (1836), et les *OEuvres philosophiques du président de Riambourg* (1838).

FOLEY (Thomas-Henry Foley, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, appartient à une famille élevée en 1776 à la pairie héréditaire. Élu député de Worcestershire en 1830, il soutint le bill de la réforme et quitta en 1833 le Parlement pour prendre la place de son père à la Chambre des Lords. Depuis cette dernière date, il a occupé à la cour la charge de capitaine des hommes d'armes sous les divers ministères whigs qui se sont succédé, sauf pendant quelques courtes interruptions, et à ce titre il a été nommé membre du Conseil privé. De son mariage avec une fille du duc de Norfolk (1849) il a eu deux enfants dont l'aîné, Henry-Thomas Foley, est né en 1850 à Londres.

FOLEY (John-Henry), sculpteur anglais, né à Dublin, en 1818, commença à dessiner et à modeler dans l'atelier de son grand-père, vint à Londres en 1834 et y suivit avec distinction les cours de l'Académie royale. Ses premières œuvres sont *la Mort d'Abel* et *l'Innocence* (1839). Le modèle d'*Ino et Bacchus*, exposé en 1840 et qu'il exécuta plus tard en marbre pour lord Ellesmere, fut très-remarqué. On cite comme son chef-d'œuvre la statue de *Hampden* (1844) pour le nouveau Parlement. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a obtenu une mention honorable. Il avait exposé les modèles en plâtre de *Hampden* et de *Selden*, et la statue du *Jeune homme à la fontaine*.

FOLTZ (Philippe), peintre allemand, né à Bingen sur le Rhin, en 1805, fit ses études au gymnase de Mayenne, entra dans la carrière des arts contre le vœu de ses parents, et exécuta, pour vivre, des dessins qui furent bientôt remarqués. Il vint de lui-même en 1825 à Dusseldorf, fut distingué par M. Cornelius et travailla aux fresques de la Glyptothèque de Munich sous la direction de Schlotthauer. Aux Arcades, il exécuta de concert avec Schilchen plusieurs épisodes de l'histoire de Bavière, entre autres, *l'Indivisibilité de la Bavière proclamée par Albert IV*, et *la Fondation de l'académie des sciences par Maximilien Joseph III*. Parmi les autres travaux qu'il accomplit à la nouvelle résidence, il faut citer, dans la chambre de service de la reine, une vingtaine de toiles dont les sujets sont empruntés aux ballades de Bürger, et avec Linden Schmitt, au secrétariat, vingt-trois dessins, dont les ballades de Schiller ont fourni les scènes. Il a produit quelques autres œuvres détachées : *la Femme souliote montant la garde, la Laitière attendant ses enfants, la Femme du pêcheur pendant l'orage, le*

Chasseur et la laitière. A Rome, où il s'était rendu en 1838, il composa *la Malédiction du chanteur* d'après Uhland, qui fut achetée par le musée de Cologne et popularisée par une lithographie de Hanfstaengl. Son œuvre la plus vantée est une grande toile officielle, contenant quarante-deux portraits historiques, *le prince Othon de Bavière quittant le palais de ses pères pour aller prendre possession du trône de Grèce*, lithographié par Bodmer. On cite encore des portraits et des paysages dont un, le *Pèlerinage dans les montagnes de la Bavière*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Foltz est professeur et membre de l'Académie royale des beaux-arts de Munich.

FONBLANQUE (Albany), journaliste anglais, né en 1797, et fils d'un jurisconsulte, qui le destinait à suivre la carrière du barreau, entra dans l'étude d'un célèbre avocat de Londres, Chitty, et s'y exerça avec ses camarades aux discussions politiques du jour. Quelques articles qu'il envoya à l'*Examiner*, feuille hebdomadaire fondée par les whigs en 1808, furent remarqués pour leur vivacité : il n'en fallut pas davantage pour le jeter tout à fait dans le journalisme. Pendant près de trente ans, il s'est montré dans la presse anglaise un des plus fermes défenseurs du progrès et de la liberté. Une partie de ses articles, que des critiques n'ont pas craint de comparer à ceux de Swift et de Cobbett, ont été réunis sous le titre : *l'Angleterre sous sept ministères successifs* (England under seven administrations, 1837) ; ils forment, en quelque sorte, tout un cours de satire politique.

M. Fonblanque a cédé la direction de *l'Examiner* à M. Forster, lorsqu'il y a quelques années lord J. Russell, en récompense de son dévouement à la cause des whigs lui donna au *Board of trade* (bureau de commerce) les fonctions de chef de la statistique.

FONSECA (Antonio-Manoel DA), peintre portugais, né à Lisbonne, vers 1795, étudia la peinture à l'Académie de cette ville, sous la direction de Sousa Loureiro, et cultiva, comme son maître, le genre historique et le portrait. Le succès de plusieurs de ses compositions, exposées à Lisbonne, le fit choisir, dès 1830, comme peintre royal, et nommer peu après professeur à l'Académie des beaux-arts. On cite surtout de lui : *la Mort d'Albuquerque*, *Énée sauvant son père Anchise; Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs*, acquis par le comte de Farrobo; les portraits du *roi D. Ferdinand*, du *roi Pedro V*, commandés par l'État, du *duc de Porto*, etc. La plupart de ces sujets ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste a été élu membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, en décembre 1862. Il a un fils qui s'est également livré à la peinture, et qui a fait ses débuts au salon de 1842.

FONTAINE (Émile), journaliste et littérateur français, né vers 1814, dans les environs de Bergerac (Dordogne), termina ses études au collège de Périgueux, et vint à Paris, en 1834, pour suivre les cours de la Faculté de droit; mais il ne tarda pas à renoncer au barreau et se jeta dans le journalisme politique. Partisan de la monarchie légitime, il collabora successivement au *Globe*, à *l'Europe monarchique*, à *la France*, à la *Gazette de France*, aux *Nouvelles à la main*, de M. N. Roqueplan, etc. Il a été, dans ces dernières années, un des principaux rédacteurs de *l'Union*.

De 1837 à 1844, M. Fontaine a écrit en collaboration plusieurs vaudevilles et drames : *Sara la Juive* (1838), en trois actes; *Rifolard* (1840); *Louisette, ou la Chanteuse des rues* (1840), qui obtint au théâtre de la Gaîté un succès de vogue; *Qui se ressemble se gêne* (1842); *la Chasse du roi* (1843); *l'Épicier de Chantilly* (1844), etc. Il a aussi fait représenter, à la Comédie-Française, une comédie en cinq actes, intitulée : *les Spéculateurs*, qui n'a pas été imprimée.

FONTAINE DE CRAMAYEL. Voy. CRAMAYEL.

FONTAINE DE RESBECQ (Adolphe-Charles-Théodore), littérateur français, né à Fives (Nord), en 1813, d'une très-ancienne famille de Flandre, écrivit de bonne heure un grand nombre de petits volumes d'éducation morale et religieuse, tels que : *Histoire de l'empereur Napoléon, racontée par une grand'mère à ses petits-enfants* (1834), *l'Enfant religieux* (1836), *le Fénelon des écoles* (1837-1839), *Contes fraternels* (1839), *Histoire d'un navire* (1843), *la Vertu pour héritage* (1854), etc., etc. Comme bibliographe il a donné : *Voyages littéraires sur les quais de Paris* (1857, in-18; 2e édit. augmentée, 1864); *Notice sur le doctorat en droit* (1857). Sous-chef du personnel de l'enseignement supérieur, puis chef de bureau au ministère de l'instruction publique, M. Fontaine de Resbecq a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863. — Il est mort en janvier 1865.

FONTANIER (Victor), voyageur français, né en Auvergne, vers 1796, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Victor FONTANIER, a été attaché, comme naturaliste, à une expédition chargée en 1856 d'explorer les côtes de la Chine.

FONTENAY (Alexis DALIGÉ DE), peintre français, né en 1815, à Paris, étudia sous MM. Watelet et Hersent et s'adonna au paysage. On a vu de lui aux salons : *Vue prise sur la route de Grimsel* (1841); *Environs de Luz* (1844), accompagnés de dessins à la mine de plomb; plusieurs paysages de la Guadeloupe et de la Martinique, tels que *la Grande soufrière* (1845); *Fort-Royal* (1847); *Vues de l'Oberland bernois* (1848); *la Route de Bastia à Ajaccio* (1852); *la Ferme et le Château* (1855); *Lauterbrünnen* (1857); *le Golfe d'Ajaccio* (1859); *le Wetterhorn dans la vallée de Grindelwald*, canton de Berne (1861); *Vue du château d'Unspunnen; Vue prise sur les hauteurs de l'Oberland bernois; Vue de la galerie Monaye*, tous paysages suisses (1863); *Vue prise près d'Unterseen*, *les Ruines du château Guillard* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, une 2e en 1844 et deux rappels en 1861 et en 1863.

FONTMICHEL (Hippolyte-Honoré-Joseph-Court de), compositeur français, né à Versailles, le 5 mai 1799, fut élève du Conservatoire et de M. Chelard, remporta, en 1822, le second prix de composition musicale et visita, à ses frais, l'Italie. Il y fit jouer, à Gênes, *Amedeo il grande;* à Livourne, *I due forcati;* puis, de retour en France, il donna *il Gitano*, au théâtre de Marseille, et mit en musique les chœurs des *Amalécites*, de Chateaubriand, ainsi que *le Chevalier de Canolle*, opéra-comique en 3 actes, représenté à Paris, en 1836. M. de Fontmichel, qui a vécu depuis à Grasse, où il s'est occupé de travaux agricoles, vient de terminer, dit-on, un grand opéra, *Amleto*, en 5 actes (1860).

FORBES (Charles-Stuart), marin et écrivain

anglais, né en 1829 à Richmond, dans le comté de Surrey, entra dans la marine en 1841, et depuis ce moment jusqu'en 1845, prit part aux expéditions en Chine et à la Nouvelle-Zélande. Ses services dans cette dernière campagne lui valurent le grade de lieutenant. Dans la guerre contre la Russie, il fut envoyé dans la Baltique avec la canonnière *Redwing;* en 1857, il prit en Chine le commandement de la canonnière *Algerine*, se distingua dans la rivière de Canton en 1858 et fut nommé commandant.

En dehors de ses services militaires, M. Forbes a fait partie de la première expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin; il a fait un voyage en Islande dans l'été de 1859, et en 1860 il a accompagné Garibaldi, comme amateur, dans son expédition en Sicile et dans le royaume de Naples. Il a publié le récit de ces deux derniers voyages. En mai 1861, il a publié des remarques *Sur la nécessité et l'organisation d'une marine permanente* (Standing navy, its necessity and organization).

FORBES (sir John), médecin anglais, né en 1787, à Cuttlebrae (comté de Banff), appartient à une bonne famille de la *gentry* écossaise. Élevé à l'Académie de Fordyce, il fit ses études spéciales à l'université d'Aberdeen, et y reçut, en 1817, le diplôme de docteur. A cette époque, il quittait, après plusieurs campagnes, le service médical de la marine royale, où il avait rang de chirurgien. Il avait aussi été attaché à l'état-major du général en chef de l'armée des Indes. Après avoir pratiqué sa profession à Penzance, puis à Chichester, il vint s'établir à Londres, où il acquit en peu de temps une réputation considérable. Ce fut lui qui, en 1821, introduisit dans la pratique médicale le procédé de l'auscultation en traduisant l'ouvrage de Laënnec, suivi bientôt d'un traité original, fruit de ses propres expériences (1824).

Aucun médecin contemporain n'a plus fait que lui en Angleterre pour la littérature médicale. Outre ses traductions annotées de Laënnec et d'Avenbrugger, il fut, avec Twedie et Conolly, un des plus actifs collaborateurs de la *Cyclopædia of practical medicine*, et dirigea de 1836 à 1848, la *British and foreign medical Review*. Nommé en 1830 médecin ordinaire du duc de Cambridge, il fut attaché, en 1840, à la personne du prince Albert et devint en outre médecin consultant de la maison de la reine. Le 8 août 1853, il a été créé chevalier. Il était membre du Collége des médecins, et a fait partie de plusieurs compagnies savantes du continent. — Il est mort le 13 novembre 1861.

On cite encore de sir J. Forbes quelques ouvrages plus littéraires : *Un mois en Suisse* (a Month in Switzerland, 1847); *Souvenirs d'une excursion en Irlande* (Memoranda, 1853, 2 vol. in-8); *Paysages de l'Allemagne et du Tyrol* (Sightseeing in Germany and the T., 1856, in-8).

FORCADE (Eugène), littérateur français, né à Marseille, en 1820, fonda, dans sa ville natale, en 1837, le *Sémaphore*, qu'il dirigea jusqu'en 1840. Il fut, dans le même intervalle, attaché à une maison de banque. Venu à Paris, en 1840, il débuta, trois ans après, dans la *Revue indépendante* par un article historique sur le droit de visite. A la même époque, il entra à la *Revue des Deux-Mondes*, où son active collaboration n'a été que rarement interrompue. En octobre 1861, un de ses articles valut à ce recueil un avertissement qui fit beaucoup de bruit. Il fonda, en 1845, la *Revue nouvelle* qui vécut jusqu'à la fin de 1847; puis, en 1851, le *Messager de l'Assemblée*, supprimé au 2 décembre, et dans lequel il avait annoncé le coup d'État en termes qui lui attirèrent trois mois de prison; il avait eu, l'année précédente, la rédaction en chef de *la Patrie*. En 1856, M. Forcade prit la direction de la *Semaine financière*.

Il a publié séparément : *Études historiques* (1853); *Histoire des Causes de la guerre d'Orient* (1854, etc).

FORCADE LAROQUETTE (Jean-Louis-Victor-Adolphe DE), administrateur français, ministre, né à Paris vers 1820, est frère utérin du maréchal de Saint-Arnaud. Il fit son droit à Paris, fut inscrit comme avocat à la Cour royale en 1841, prononça en 1845, à la conférence des avocats, un des discours de rentrée, dont le sujet était *le Barreau sous Louis XIV*, et fut reçu docteur en droit en 1846. Nommé maître des requêtes au conseil d'État, lors de la réorganisation de 1852, il fut, bientôt après, appelé aux fonctions de commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Directeur général des forêts en 1857, avec le titre de maître des requêtes en service extraordinaire, il est devenu, en 1859, directeur général des douanes et des contributions indirectes et conseiller d'État en service ordinaire hors sections.

M. de Forcade-Laroquette a été appelé au ministère des finances, par décret du 28 novembre 1860, en remplacement de M. Magne, nommé ministre sans portefeuille. Le principal fait de son administration fut l'émission de 300000 obligations, dites trentenaires, et qui devaient être enveloppées par son successeur dans la conversion volontaire du 4 1/2 pour 100 (juillet 1861). Le 12 novembre suivant, un décret impérial le remplaça par M. Fould, dont la rentrée aux affaires fut marquée par une modification importante de la Constitution de l'Empire, en matière de finances, M. de Forcade entra alors au Sénat (14 novembre). Depuis, il a été chargé de diverses missions : il fut notamment, en mars 1863, envoyé par l'Empereur en Algérie pour y étudier les questions commerciales. Le 18 octobre de la même année, il fut nommé vice-président du conseil d'État. Il a été élu membre du conseil général de la Gironde, pour le canton de Sauveterre. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 2 août 1858, commandeur le 2 août 1861, et grand officier le 11 août 1864.

FORCHHAMMER (Paul-Guillaume), voyageur et archéologue allemand, né à Husum (Schleswig) en 1830, fit ses études au lycée de Lubeck et à l'université de Kiel. Docteur en philosophie en 1828, il commença la série de ses voyages scientifiques. Après un séjour de quelques mois à Paris et à Londres, en 1830, il partit pour la Grèce, où il demeura trois ans. Il revint en Allemagne pour publier, dans plusieurs ouvrages, les résultats de ses courses et de ses recherches, puis retourna en Grèce, en 1839, accompagna le roi Othon dans les provinces du Nord, et visita ensuite l'Asie Mineure avec plusieurs officiers de la marine anglaise. Son mémoire sur la plaine de Troie parut d'abord dans les *Annales de la société royale géographique* de Londres. A la suite d'un court voyage à la vallée du Nil et aux Pyramides, il retourna à Athènes une troisième fois, puis passa à Rome, d'où il envoya de précieux articles, sur les anciens monuments, à l'*Allgemeine Zeitung*.

Titulaire d'une chaire à Kiel depuis 1836, M. Forchhlammer vint y reprendre ses leçons en 1842, et y fonda, avec le concours de M. Jahn, un musée archéologique et des fêtes annuelles,

pour perpétuer le souvenir de cette création. Il a été reçu docteur en philologie à l'université de Kiel, en 1852, avec une thèse sur les *Commentaires de César*.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Matériaux pour servir à la topographie d'Athènes* (Zur Topographie von Athen; Gœttingue, 1833), suivi plus tard de la *Topographie d'Athènes* (Kiel; 1841); *Hellenika* (Berlin, 1837, t. I); *les Athéniens et Socrate ou les Lois et le Révolutionnaire* (die Athener und Socrates, etc.; Ibid.; 1837); *Achille* (Kiel, 1853), avec une carte de la campagne de Troie; des mémoires importants, entre autres : *l'Entrée d'Apollon à Delphes* (Apollo's Ankunft in Delphi, 1840); *la Naissance de Minerve* (die Geburt der Athene, 1841); *les Murs cyclopéens* (die Cyclopischen Mauern, 1847); trois ouvrages sur Aristote : *De ratione, quam Aristoteles in disponendis libris de animalibus, secutus sit* (Kiel, 1846) *De Aristotelis arte poetica ex Platone illustranda* (Kiel, 1847), etc., sans parler d'un *Manuel des Démocrates* (Democratenbüchlein), publié en 1849, au milieu des agitations politiques de l'Allemagne.

FORCHHAMMER (Jean-George), chimiste et géologue danois, né le 26 juillet 1794, à Husum (Schleswig), où son père était maître d'école, fut d'abord placé dans une pharmacie, reprit ses études en 1815 et alla les compléter à Kiel. Il se rendit à Copenhague où le célèbre physicien Oersted se l'attacha comme secrétaire et l'emmena avec lui dans une exploration minéralogique de l'île de Bornholm (1818-1819). M. Forchhammer fit ensuite, aux frais de l'État, plusieurs autres voyages en France, en Grande-Bretagne, en Danemark (1821). Il prit en 1820 le grade de docteur et publia une thèse (*de Mangano*, in-4), qui fait connaître une nouvelle propriété du manganèse. Nommé lecteur en minéralogie à l'université de Copenhague en 1823, il est devenu professeur titulaire en 1850. Il fut en outre maître de chimie et de minéralogie à l'Institut polytechnique (1829) et à l'Académie des cadets de marine (1835), et co-directeur du Musée royal d'histoire naturelle (1848). L'Académie des sciences de Copenhague, dont il était membre depuis 1825, le choisit pour secrétaire après la mort d'Oersted (1851). Correspondant de la Société géologique de Londres depuis 1822, de la Société des naturalistes de Dresde depuis 1855, et de plusieurs autres académies étrangères, il est décoré de l'ordre du Danebrog et commandeur de l'ordre suédois de l'Étoile polaire.

Les écrits les plus importants de M. Forchhammer sont : *État géognostique du Danemark* (Danemarks geognostiske Forhold; 1835, in-4, avec grav. et carte), et *Nature du sol de la Scandinavie* (Skandinaviens geognostiske Natur; 1843, in-8) qui renferment une foule d'observations nouvelles. Il a aussi publié un *Traité sur la chimie universelle des corps simples* (Laerebog i Stoffernes almindelige chemie; 1834-35), et de savants mémoires dans le *Coup d'œil de l'Académie des sciences* (Oversigt over det K.), etc.; dans les *Traités* (Afhandlinger) et les *Écrits* (Skrifter, série Ve) de la même compagnie; dans les *Actes du congrès des naturalistes scandinaves*, dans les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorff, etc.

Un de ses fils, Jean-Nicolas-Georges Forchhammer, né à Copenhague, le 20 mars 1827, s'est voué aux études classiques. Il a professé à l'École de la Vertu civique, à Christianshavn, depuis 1845; il a publié quelques écrits.

FORESTER (John-Georges Weld Forester, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1801, à Londres, fut envoyé, en 1826, à la Chambre des Communes, par le bourg de Wenlock. Il passa deux ans plus tard (1828) à la Chambre des Lords, où son père avait été appelé en 1821. Sous le ministère de sir R. Peel dont il partage les opinions, il a occupé la charge de capitaine des hommes d'armes de la reine (1841-1846), et à ce titre est entré au Conseil privé. Il n'est pas marié et a pour héritier de sa pairie son frère.

Celui-ci, Georges-Cecil Weld Forester, né en 1807, à Londres, a été nommé au Parlement en 1830 pour le bourg de Wenlock. Entré à dix-sept ans au service militaire, il obtint, grâce à l'achat des brevets, un rapide avancement; major en 1846 et lieutenant-colonel en 1848, il passa avec son grade aux gardes à cheval en 1853 et devint colonel l'année suivante. Comme député, il appartient au parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby en 1852, il a été contrôleur de la maison de la reine et créé en même temps conseiller privé. Il a rempli encore les mêmes fonctions pendant quelques mois en 1859.

FORESTIER (Henri-Joseph), ou Le Forestier, peintre français, né à Saint-Domingue, en 1787, vint à Paris lors des troubles de cette colonie, et suivit, dès 1810, les ateliers de Vincent et de David, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1812, et le grand prix en 1813, sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. De retour à Paris en 1818, il exécuta divers travaux particuliers ainsi que des commandes officielles, et figura peu aux expositions annuelles. Colonel de la 4e légion de la garde nationale de Paris, il s'est vu un instant impliqué dans les affaires de juin 1849. M. Forestier a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1832.

On cite de lui : un *Ecce Homo* (1819); *Jésus-Christ guérissant un possédé*, admis au Luxembourg, *saint Pierre délivré par l'Ange* (1827): un tableau de *saint Front* et *la Vocation* du même saint, commandés par le ministère de l'intérieur et donnés à la ville de Périgueux (1831); *le Samaritain*, commandé par la préfecture de la Seine (1835). Le *Jésus-Christ* de 1827 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Funérailles de Guillaume le Conquérant*.

FOREY (Élie-Frédéric), général français, sénateur, né à Paris, le 10 janvier 1804, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr. Après avoir rempli au 2e léger les fonctions d'instructeur, il prit part à l'expédition d'Alger, tint garnison dans les Pyrénées jusqu'en 1835; il passa alors capitaine, et se distingua à Medéah, dans les opérations de la retraite qui suivit le premier siége de Constantine, et aux Portes-de-Fer. Mis, en 1840, à la tête d'un bataillon de chasseurs à pied, il fit de nouveau quatre campagnes en Afrique et rentra en France avec le grade de colonel (4 novembre 1844). Nommé général en 1848, il prêta un concours énergique à l'accomplissement du coup d'État du 2 décembre 1851, et reçut à cette occasion la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il était élevé au grade de général de division. Membre du comité supérieur de l'infanterie, il a rendu très-efficaces les inspections générales dont il était chargé. Appelé, en 1854, à la division de réserve de l'armée d'Orient, il y fut chargé momentanément du commandement des troupes de siége devant Sébastopol. En 1857 il fut placé à la tête de la première division de l'armée de Paris.

La division que commandait le général Forey faisant partie du 1er corps de l'armée des Alpes,

lors de la dernière campagne d'Italie, il rencontra le premier les Autrichiens, à Montebello, le 20 mai 1859, et après un engagement meurtrier, les força de battre en retraite. Le général Forey, grand officier de la Légion d'honneur depuis le 21 octobre 1854, a été promu grand-croix en 1859 et appelé au Sénat par le décret du 16 août de la même année.

Au mois de juillet 1862, il fut appelé au commandement du corps expéditionnaire au Mexique, formé alors de deux divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Bazaine et Lorencez, et d'une brigade de cavalerie commandée par le général de Mirandol. Arrivé le 27 septembre à Vera-Cruz, il adressa une proclamation aux Mexicains pour leur assurer qu'on leur laisserait la liberté de choisir leur gouvernement. Par un décret daté du 6 juillet, il avait été nommé ministre plénipotentiaire au Mexique et réunissait tous les pouvoirs civils et militaires. La mesure par laquelle il tint sous le séquestre les biens des Mexicains qui ne se ralliaient pas à notre cause, fut généralement blâmée par la presse en France et en Europe. Mais bientôt ses succès menèrent notre expédition à bonne fin. La ville de Puebla se rendit le 17 mai 1863, et le 2 juillet suivant le général fut nommé maréchal de France. Après avoir formé, pour gouverner provisoirement le Mexique, un triumvirat composé d'Almonte, de l'archevêque de Mexico et du général Palas, le général Forey remit son commandement au général Bazaine le 1er octobre et s'embarqua pour la France, où il rentra avant la fin de l'année et fut nommé commandant du 2e corps d'armée (24 décembre 1863).

FORGACH (Cte Antoine DE), homme politique hongrois, né en 1819, commença sa carrière administrative à la chancellerie d'Ofen, fut ensuite renvoyé à Fiume, et, en 1848, fut un des rares magnats qui prirent parti pour l'Autriche. Attaché comme commissaire civil au corps du général Paniutine, il devint ensuite commissaire général du district de Presbourg: puis, en 1851, obergespan du gouvernement de Cracovie. Deux ans après il était nommé vice-gouverneur à Prague, et, au commencement de 1860, chargé du gouvernement de la Moravie, qu'il échangeait au mois d'octobre de la même année contre celui de la Bohême.

Au mois de juillet 1861, lors du conflit qui s'éleva entre la Hongrie et l'Empereur d'Autriche et qui se termina par la dissolution de la diète hongroise, M. de Forgach fut nommé chancelier de Hongrie en remplacement du baron Vay. Déjà impopulaire par ses sympathies bien connues pour l'Autriche, M. de Forgach se vit encore contraint d'appuyer son autorité sur des mesures rigoureuses. Il proclama d'abord les droits imprescriptibles de l'empereur sur la Hongrie et déclara qu'il ne souffrirait aucune discussion ou protestation qui pût y porter atteinte; en même temps, il remplaça les obergespans par des commissaires royaux et les comitats par des commissions d'hommes qu'il choisit; il désarma les milices nationales qui commençaient à s'organiser et supprima les journaux les plus avancés. Ces précautions toutefois furent insuffisantes, et pour assurer le recouvrement des impôts et le recrutement, l'empereur fut obligé, le 9 novembre, de dissoudre le conseil de lieutenance, de suspendre provisoirement la cour royale et de confier au comte Pallfy une sorte d'autorité dictatoriale qui soumettait à peu près le pays à l'état de siége. M. de Forgach conserva néanmoins ses fonctions de chancelier de Hongrie jusqu'au mois d'avril 1864, époque où il donna sa démission, qui fut acceptée par l'empereur. Il fut remplacé par le comte Hermann Zichy.

FORGET (C... P...), médecin français, né en 1802, fut reçu docteur en 1828, agrégé de la Faculté de Paris, en 1832, et, quatre ans plus tard, professeur de clinique médicale à la Faculté de Strasbourg. Ses travaux le firent associer à l'Académie de médecine, en qualité de correspondant, et lui valurent, en 1844, la décoration de la Légion d'honneur.

Nous citerons de lui : *Précis des influences de la navigation sur le physique et le moral de l'homme* (1828), thèse inaugurale; *Médecine navale* (1832, 2 vol. in-8); *De l'Influence que les maladies exercent sur la chaleur animale* (1832), thèse d'agrégation; *Influence de la médecine sur le développement et le bien-être de l'humanité* (1836, in-4); *Statistique médicale de Strasbourg* (1839); *Traité de l'entérite folliculeuse* (1840, in-8) ou fièvre typhoïde: *Clinique médicale de la Faculté de Strasbourg* (1843, in-8) pendant les années 1841-1842 et suiv.; *Des Devoirs du médecin* (1849): *Précis des maladies du cœur, des vaisseaux et du sang* (1851, in-8): *Principes de thérapeutique générale et spéciale, ou Nouveaux éléments de l'art de guérir* (1860, in-8), etc.

Un autre médecin de ce nom, M. Amédée FORGET, reçu docteur à Paris en 1840, a été décoré de la Légion d'honneur en 1849. Membre de la Société de chirurgie, il a publié des *Mémoires* sur les polypes de l'utérus, les tumeurs du sein, les kystes des os maxillaires, l'amputation de la mâchoire inférieure, etc.

FORGUES (Paul-Émile DAURAND), littérateur français, plus connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, né à Paris, le 20 avril 1813, fit ses classes et son cours de droit à Toulouse. Il revint en 1834 à Paris, pour se consacrer au barreau et travailla deux ans dans le cabinet de M. Delangle. En 1836, il prononça à la rentrée de la conférence des avocats, *l'Éloge d'Henrion de Pansey*. Mais il renonça au barreau pour se livrer tout entier aux lettres. Il avait déjà publié dans la *Revue de Paris* quelques études sur la littérature anglaise et, à partir de 1837, il écrivit dans une foule de journaux. Chargé, en 1838, de la critique littéraire dans le *Journal du Commerce*, il y signa ses premiers articles de ce sobriquet anglais du malin esprit qui resta son pseudonyme littéraire, et se fit remarquer par les allures dégagées et par les hardiesses de sa critique. Il passa ensuite au *National*. Il publiait en même temps des articles satiriques dans *le Charivari*. Mais, à la suite d'attaques un peu vives contre *les Burgraves* de M. Victor Hugo, il eut avec son rédacteur en chef, M. Altaroche, quelques démêlés, et quitta ce journal. En 1840, M. Forgues, devenu un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue britannique*, fit paraître, avec M. Adolphe Joanne, la traduction de l'*Histoire générale des voyages* de Desborough-Cooley (3 vol. in-18). La *Revue des Deux-Mondes* reçut aussi de lui, à cette époque, plusieurs articles sur la littérature anglaise. En 1843, il publia les *Petites misères de la vie humaine*, sujet anglais, traité avec une gaieté charmante et auquel Grandville prêta le concours de son crayon. Deux ans plus tard parut la *Chine ouverte* (1845, in-8), illustrée par M. Auguste Borget.

Après la révolution de Février 1848 qui portait au pouvoir ses amis politiques, M. Forgues se présenta sans succès aux élections générales de la Constituante dans le département des Hautes-Pyrénées et à une élection partielle dans le Gers. Dès cette époque, jusqu'à la suppression du *Na-*

tional, il y rédigea les articles de politique étrangère, sans renoncer à la littérature; car, dans ces trois années se placent plusieurs traductions signées de lui : celles de *Jane Eyre*, réimprimée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, et de *Shirley*, de Currer-Bell et celle de *Violette*, roman anonyme. Il collaborait en même temps à *l'Illustration* et à *l'Illustrated London News*.

Au 2 décembre 1851, M. Forgues ferma littéralement les portes du *National*. Depuis, il s'abstint de toute publication politique; mais il n'a pas cessé de prêter sa collaboration à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a donné d'intéressants travaux sur divers romanciers anglais et américains.

En 1854, M. Forgues reçut de Lamennais mourant la mission de publier tout ce qu'il laissait d'écrits posthumes et de diriger toute édition ultérieure de ses œuvres complètes. Un procès, qui lui a été intenté à cette occasion par la famille de Lamennais (1856) et qui a jeté un jour intéressant sur les derniers moments de l'illustre penseur, a empêché M. Forgues d'accomplir entièrement ses dernières volontés. Il avait commencé son travail par la publication de *la Divine comédie*, traduite de Dante (1855, 3 vol. in-8). Il a donné ensuite deux volumes de sa *Correspondance* (1858, in-8). M. Forgues avait été également chargé d'éditer les souvenirs politiques de M. de Vitrolles, l'un des hommes les plus marquants de la Restauration et du parti légitimiste, qui lui a légué ses *Mémoires*. Il avait été, dès son enfance, l'ami de ces deux hommes restés eux-mêmes étroitement liés, malgré la dissidence radicale de toutes leurs opinions.

On doit encore à M. Forgues quelques imitations de l'anglais, comme le volume de *Novelets* (1861, in-18), celui de *Rose et Gris* (même année), *Elsie Venner* (1862, in-18, etc.; puis les traductions de *la Case de l'oncle Tom* et de *la Clef de la case de l'oncle Tom*, avec M. Adolphe Joanne; de *la Lettre rouge*, de Nathaniel Hawthorne (1853); de *Stuart de Dunleath*, de mistress Norton; de *Thorney Hall*, de Holme Lee (1856); des *Essais* de Macaulay (1860, in-12), avec M. Joanne, et, plus récemment, de quelques romans de Wilkie Collins, *la Femme en blanc* (1862, 2 vol. in-18), etc. Il a aussi collaboré aux *Cent proverbes*, illustrés par Granville et publiés, en 1846, sous le pseudonyme de *Trois têtes dans un bonnet*.

FORNEROD (Constant), homme d'État suisse, né en 1820, à Avenches (canton de Vaud), d'une famille distinguée dans la magistrature et la politique, étudia le droit et l'économie politique aux universités de Lausanne, de Tubingue et de Heidelberg et séjourna ensuite pendant quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie, il se mêla au mouvement politique de 1844 et de 1845. Secrétaire du gouvernement de Vaud en 1845 et membre du conseil d'État de ce même canton en 1848, il compta bientôt parmi les chefs du parti libéral et devint, en 1851, président de ce conseil particulier. En 1853, il entra dans le conseil des États de la confédération helvétique pour y représenter son pays, et s'y distingua comme orateur et comme administrateur. Il en devint président, après la mort de Druey, en 1855. Le 1er janvier 1857, quoiqu'il fût le plus jeune membre de la diète, il a été élu président de la confédération suisse. M. Fornerod appartient au parti libéral. A la fin de 1863, il consentit un des premiers à la proposition d'un Congrès général européen, faite alors par la France. En 1864, il remplit les fonctions de commissaire de la confédération dans le canton de Genève.

FORREST (Edwin), tragédien américain, né à Philadelphie, le 9 mars 1806, remplit dès l'âge de douze ans des rôles de femme sur différentes scènes de cette ville. Après avoir quelque temps suivi la compagnie des théâtres de l'Ouest dirigée alors par MM. Jones et Collins, il obtint un engagement à New-York, où sa manière large et puissante d'interpréter les créations de Shakspeare fut très-goûtée. Il s'est produit avec succès dans presque toutes les grandes villes de l'Union américaine.

En Angleterre où il est venu trois fois, en 1834, 1837 et 1844, il a tenu à côté de M. Macready un rang fort honorable; ses représentations n'ont jamais cessé d'être fort suivies. Les Américains parlent de lui avec un grand enthousiasme et le comparent à Frédérick-Lemaître. Il a, dit-on, plus d'inspiration que de mesure et de goût.

M. Forrest a épousé, en 1834, la fille d'un chanteur anglais, miss Sinclair, avec laquelle il a donné de nombreuses représentations. Après de longues années d'union, il l'a tout à coup abandonnée par une résolution dont il n'a pu donner en justice des motifs plausibles. Sa femme demanda le divorce et l'obtint à la suite d'un long procès qui eut beaucoup de retentissement (janvier 1852). M. Forrest fut condamné à lui payer une pension alimentaire de 3000 liv. st. (75 000 fr.) par an : chiffre qui peut donner une idée de la fortune gagnée par l'artiste sur les divers théâtres des États-Unis.

FORSTER (François), graveur français, membre de l'Institut, né au Locle (principauté de Neufchâtel), le 22 août 1790, vint à Paris en 1805, entra dans l'atelier de Langlois et suivit, en même temps que son compatriote Léopold Robert, les cours de l'École des beaux-arts, où il étudia à la fois la peinture et la gravure. Il opta pour cette dernière, obtint le second prix en 1809, et le premier grand prix en 1814. Le roi de Prusse, présent alors à Paris, avec les rois alliés, lui ayant accordé une médaille d'or et une pension de 1500 fr. par an, pour deux années, il sollicita et obtint les mêmes faveurs pour son ami Léopold, avec lequel il partit pour Rome. Il s'attacha spécialement à reproduire les chefs-d'œuvre de Raphaël. Mais encore inconnu, il dut, sa pension épuisée, revenir en France, où il travailla pour vivre, à diverses collections. M. Forster continuait de cultiver la grande gravure et exécutait dès lors quelques-unes de ses meilleures planches. Il a remplacé Tardieu à l'Académie des beaux-arts en 1844.

Il faut citer parmi ses œuvres principales : *les trois Grâces*, *la Vierge à la légende*, et les deux *Portraits de Raphaël*, d'après ce peintre; *la Vierge au bas-relief*, d'après Léonard de Vinci; *Énée et Didon*, *Aurore et Céphale*, d'après Guérin; *François Ier et Charles-Quint*, d'après Gros, *Sainte Cécile*, d'après Paul Delaroche, le portrait d'*Albert Durer*, *Henri IV*, d'après Porbus; *Wellington*, d'après Gérard, etc. On n'a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 qu'une gravure nouvelle, *la reine Victoria*, d'après M. Winterhalter. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de première classe en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en 1838; il a été promu officier le 14 août 1863.

FORSTER (John), littérateur anglais, né à Newcastle, en 1812, s'est fait un nom parmi les journalistes distingués de Londres. Collaborateur de l'*Examiner* depuis 1837, il en devint l'éditeur en 1848; ses travaux incessants n'ont pas peu contribué à faire de cette feuille l'une des plus importantes de la presse libérale. M. Forster a di-

rigé encore, pendant plusieurs années, la *Foreign quarterly Review*, et même le *Daily News*, après la retraite de M. Charles Dickens; mais sa santé l'obligea à se démettre de ces nouvelles fonctions. Il a collaboré à la *Revue d'Édimbourg*.

M. Forster a écrit une série de biographies sur *les Hommes d'État de l'Angleterre* (Lives of the States men, 7 vol.), dont plusieurs passent pour avoir une grande valeur littéraire.

FORSTER (Charles DE), littérateur polonais, né à Varsovie, le 26 novembre 1800, y fit ses études au lycée National, fut attaché à l'état-major de l'armée polonaise, puis, comme secrétaire, au cabinet du vice-roi, le prince Zajonczek. Ayant pris une part active à la révolution de 1830, il émigra en France, où il résida dix-huit ans, livré à des travaux littéraires. En 1848, il fut envoyé en Allemagne comme correspondant de *la Patrie*, et, l'année suivante, il se fixa à Berlin, d'où il envoya des correspondances à divers journaux français et étrangers. Il est devenu membre de plusieurs sociétés savantes de Paris.

M. Forster qui écrit avec une égale facilité en français, en allemand et en polonais, a principalement publié : *Histoire de la Pologne* (1840, in-8), dans la collection de *l'Univers pittoresque; Quinze ans à Paris* [1842-1848] (2 vol. in-8), ouvrage auquel fait suite le volume intitulé : *Du Royaume à l'Empire* [1848-1852] (in-8), et qui sera encore continué. Il fait en outre paraître, en polonais, une série de volumes d'économie politique, originaux ou traduits, et destinés aux classes laborieuses (1857-1860). Dans ce nombre est le *Guide de morale et d'économie pratique*, imité de l'ouvrage français de M. Rapet, et distribué au peuple gratuitement.

FORT (Jean-Antoine-Siméon), dit aussi SIMÉON-FORT, peintre et aquarelliste français, né à Valence (Drôme), le 28 août 1793, étudia particulièrement l'aquarelle sous M. Christian Brune, et débuta au salon de 1824. De nombreuses commandes du gouvernement lui firent entreprendre des voyages en Italie, en Corse, en Afrique, en Allemagne, en Belgique. Il n'en figura pas moins à toutes les expositions annuelles de Paris, et même à celles de Lyon, de Douai et de la Société des amis des Arts (1842, 1827 et 1824). En 1834, il fut chargé, de concert avec MM. Morel et Puissant, de continuer, pour le musée de Versailles, la galerie des Gouaches de Bagetti : c'est là que sont ses œuvres principales dans le genre de l'aquarelle. En 1847, il a épousé en secondes noces Mlle Élisabeth Collin, artiste connue depuis 1839 par de nombreux envois aux salons.

Les aquarelles et sépias que M. Siméon-Fort a exposées, représentent en général des sites et des paysages. Nous citerons : *Étude prise à Marly*, son tableau de début : *la Chute du Doubs, le Moulin de Dugny, le Couvent de la Vierge del Sasso, la Ville et le Château de Saint-Cloud*, au comte Pozzo di Borgo; *la Gorge au loup, les Fonds de Rochat, les Coteaux de Bellevue, les Bords de la Meuse, le Château d'Eu*, des *Vues* d'Afrique, *les Chênes du Doubs, la Route du Simplon, les Alpes maritimes, le Chemin creux, la Vallée de Meudon*, des *Intérieurs de forêt*, des *Effets du soir*, des *Soleils couchants*, des *Brouillards*, etc.; puis des sujets de genre : *les Contrebandiers, Jeune Nivernaise, Portrait d'enfant* (1824-1853). Il a donné des dessins à l'*Album* de la duchesse de Berri (1828), et à l'*Album des Grecs* (1829). En 1855, il s'est abstenu de paraître à l'Exposition universelle; mais il a encore exposé depuis: *les Vacheresses, les Bords du Loing* (1857); *Vue et environs de Pignerol, Environs de Maintenon* (1859), etc.

Les aquarelles de M. Siméon-Fort au musée de Versailles retracent principalement les campagnes de la Révolution et de l'Empire, les diverses batailles et leurs principaux incidents; elles ont absorbé près de dix ans de sa vie et forment une collection précieuse, au triple point de vue de l'art, de l'histoire et de la topographie. La plupart, traitées à la manière anglaise et avec une remarquable grandeur de style, ont figuré aux salons (1835-1847). M. Siméon-Fort a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1836, et la décoration en juin 1842.

FORTESCUE (Hugues FORTESCUE, 2e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient à une famille élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Ebrington, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il fut élevé à Oxford où il prit ses grades universitaires, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes. De 1804 à 1807, il y siégea pour Barnstaple; il n'y revint ensuite qu'en 1820 et fut réélu sans interruption jusqu'en 1839. A cette époque, il passa à la Chambre des Lords et prit, deux ans plus tard, les titres de son père. Dévoué au parti whig, il fut envoyé par lord Melbourne en Irlande, en qualité de vice-roi (1839), et y sut maintenir la tranquillité jusqu'à l'arrivée des tories au pouvoir (1841). Sous le ministère de lord J. Russell, il a occupé, de 1846 à 1850, la charge de grand intendant de la couronne (*lord Steward*). Il faisait partie, depuis 1839, du Conseil privé. De son premier mariage avec la fille du comte d'Harrowby (1817), lord Fortescue a eu trois enfants, dont l'aîné lui a succédé. — Le comte Fortescue est mort le 14 septembre 1861.

FORTESCUE (Hugues, 3e comte), est le second fils du précédent. Élevé à Harrow, il porta d'abord le nom de Ebrington. Après avoir été secrétaire de lord Melbourne, il fut élu membre du Parlement par la ville de Plymouth (1841), combattit les mesures économiques de sir Robert Peel, et, à la chute de ce dernier (1846), fut invité à faire partie de la nouvelle administration. D'abord investi des fonctions de lord de la Trésorerie, puis secrétaire du bureau des pauvres, il prit part, en 1851, aux travaux de la Commission de santé. La capitale lui doit la création de quelques établissements charitables, entre autres des bains et des lavoirs publics. Candidat malheureux aux élections générales de 1852, il rentra en 1854 à la Chambre des Communes comme député du quartier de Marylebone, qui le nomma à la presque unanimité des suffrages. Au mois de mai 1856, l'affaiblissement de sa vue l'a forcé de prendre du repos. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Devon. En 1859, il entra à la Chambre haute, comme successeur de la baronnie de son père, et il hérita de ses autres titres en 1861. Marié en 1847 à miss Damer, il a pour héritier son fils Hugues, vicomte Ebrington, né en 1854. On a de lui une brochure sur la nécessité de la réforme parlementaire, et une traduction d'un ouvrage français du P. Girard, sous le titre de : *la Langue-mère* (the Mother tongue).

FORTIN (Charles), paysagiste français, né à Paris, vers 1815, et fils d'un artiste distingué, à la fois peintre et statuaire, étudia la peinture d'intérieur sous M. Beaume, le paysage sous Camille Roqueplan, et débuta au salon de 1835. Il a donné depuis, dans ces deux genres : *Marins en goguette, la Marchande de chiffons, le Retour*

à la chaumière, *Une saboterie*, *le Coin du feu*, *le Barbier du village* (1835-1847); *Chaumière du Morbihan*, *la Boutique du boucher*, *Au bourg de Baz* (1849); *le Tailleur de campagne* (1850); *Chouans* (1853); *le Benedicite*, acquis par l'État; *Pendant les vêpres*, *Cabane du Morbihan*, *la Leçon de musique*, *Fumeur* (1855); des scènes du Morbihan et des types bretons (1857); *la Fête du grand-père*, *la Mèche de fouet*, *Cancans*, *Intérieur rustique* (1859); *la Tempête*, *un Tailleur de campagne*, *Vieille histoire*, *Intérieur*, *Scène familière*, *la Bouillie*, (1861); *Entre deux étapes* (1864). M. Ch. Fortin a obtenu une 1re médaille en 1849, et trois rappels, en 1857, en 1859 et en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur français, ministre et sénateur, né le 13 août 1811, à Digne (Basses-Alpes), mort aux eaux d'Ems, le 7 juillet 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FORTUNE (Robert), botaniste écossais, né vers 1813, dans le comté de Berwich, ne reçut d'autre éducation que celle des écoles de village et fut admis, après quelques études préparatoires, au jardin botanique d'Édimbourg. Il obtint plus tard un emploi au Jardin des plantes de Chiswick. En 1842, la Société de botanique de Londres le chargea de compléter la flore du nord de la Chine. Son voyage, qui produisit tous les résultats scientifiques désirés, fut, d'autre part, une suite d'aventures dont il écrivit l'intéressante relation sous le titre de *Trois années en Chine* (Three years' wanderings in China; 1847): une partie a été traduite en français dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

Devenu administrateur du jardin médical de Chelsea, M. Fortune fut chargé, pendant l'été de 1848, de faire en Chine des études particulières sur l'arbre à thé, sa culture, ses récoltes, etc.; il partit aux frais de la Compagnie des Indes. Son absence dura plus de trois ans. Mais à peine eut-il livré au public ses nouvelles impressions : *les Régions à thé de la Chine* (Two visits to the tea countries of China, 1852), qu'il alla reprendre une troisième fois dans l'extrême Orient ses recherches scientifiques. On trouve de lui de remarquables articles dans l'*Athenæum* anglais.

FOSS (Henri-Hermann), poëte et homme politique norvégien, né à Bergen, le 17 septembre 1790, embrassa, en 1808, la carrière des armes. Il se distingua contre les Anglais dans l'île de Langenland, revint en 1813 à Bergen, y occupa une chaire de littérature, et, après avoir visité l'Angleterre, la France et les Pays-Bas, publia, en collaboration avec Jonas Rein et Magnus Falsen, la revue périodique, *le Spectateur du Nord*. En 1827 il alla siéger au Storthing sous les auspices du parti libéral et fut réélu par la ville de Christiania, où il vécut depuis dans la retraite. Nommé conseiller d'État et chef du département de la marine en Norvége (1845), il garda ces hautes fonctions jusqu'en 1849.

On a de M. Foss : le poëme de *Frithjof*, traduit de Tegner, et un recueil de vers intitulé : *Signes du temps* (Tidsnornerne).

FOSSATI (Jean-Antoine-Laurent), médecin phrénologue italien, est né le 30 avril 1786, à Novare, et fit ses études médicales à Pavie, où il prit en 1807 le grade de docteur en chirurgie. Élève de Scarpa dans cette dernière ville, il fut, à Milan, l'aide et le suppléant de Sacco, et peu après celui de Rasori. Compromis par des affiliations que ne purent faire pardonner ses services pendant le typhus de 1817, il quitta la Lombardie à la fin de 1820, se rendit à Paris et commença à y propager les doctrines de Rasori, surtout celles relatives à l'application de la digitale, de l'aconit, de la gomme-gutte, et à l'emploi de l'émétique comme contre-stimulant dans les inflammations. Après avoir professé quelque temps les mêmes idées à Londres, il revint se fixer à Paris en 1822; il y obtint, en 1825, l'autorisation de faire des cours de phrénologie, en 1829, celle d'exercer la médecine et, après les journées de Juillet 1830, le titre de médecin du Théâtre-Italien. Il retourna visiter son pays en 1826 et en 1851. Dans le premier de ces deux voyages, il introduisit à Turin, à Milan, à Pavie, les théories phrénologiques; dans le second, moins exclusivement scientifique, il fut emprisonné à Rome, puis mis hors du pays. L'un des fondateurs de la Société phrénologique de Paris, il en a dirigé les travaux jusqu'en 1852. Il a pris part en France à l'organisation de la Société des patriotes, devenue plus tard la Société centrale italienne, à la création du *Nazionale italiano*, journal éphémère de 1830, ainsi qu'à plusieurs manifestations contre l'Autriche.

On a de M. Fossati plusieurs ouvrages : *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827, in-8), *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences*, *la littérature et les arts* (1828); *De la mission du philosophe au XIXe siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1835, in-8); *Manuel pratique de phrénologie ou Physiologie du cerveau* (1845, in-12), d'après les doctrines de Gall, Spurzheim, Combes, etc., de nombreux opuscules et mémoires fournis à la *Revista frenologica* de Barcelone, au *Zoist* anglais, au *Bulletin des sciences*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

FOSTER (LA FAYETTE S....), homme politique américain, est né à Franklin, comté de New-London (Connecticut), le 22 novembre 1806. Après avoir fait ses études à l'université de Brown-Presidence, dans le Rhode-Island, il embrassa la profession de légiste. Membre de l'Assemblée générale du Connecticut en 1839 et 1840, il y figura de nouveau de 1846 à 1848, puis en 1854. Il fut trois fois président de la Chambre, en 1847, en 1848 et en 1854, et pendant deux ans, fut maire de la ville de Norwich. Elu, comme wigh, au sénat des Etats-Unis, le 4 mars 1855, il fit partie des comités sur les domaines publics, les finances et la magistrature, et fut réélu en 1860. Pendant le 37e congrès, il présida le comité des pensions. Lors de l'assassinat de M. Lincoln, il se trouvait président *protempore* du sénat, et aux termes de la Constitution, la mort du chef de l'Etat a fait de lui le vice-président des Etats-Unis. M. Foster s'est moins fait connaître par son talent oratoire que par la solidité de ses travaux dans les comités.

Un de ses homonymes, général fédéral, s'est distingué plusieurs fois dans la guerre civile. Son expédition la plus remarquable eut lieu en décembre 1862 : il s'avança dans la Caroline du Nord et la Virginie du Sud, avec une nombreuse flottille, pour remonter toutes les rivières navigables, pendant que Burnside préparait l'attaque de Fredericksburg, mais il fut repoussé à Kingston par les confédérés sous les ordres d'Evans.

FOUCART (Emile-Masséna-Victor), jurisconsulte français, ne à Compiègne, vers 1800, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers. Reçu avocat, puis docteur en droit (1824), il y fut

chargé de la chaire de droit administratif, puis devint doyen de cette Faculté. M. Foucart a été décoré de la Légion d'honneur en 1842.

Ses deux principaux ouvrages sont : *Éléments de droit public et administratif* (4e édit., 1855-1857, 3 vol. in-8), exposition méthodique des principes du droit public positif et un *Précis* (1844, dern. édit. 1850, in-8), suivi d'une bibliographie spéciale. Membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, il a collaboré au recueil de cette compagnie et publié *Poitiers et ses monuments* (1842, in-8).

FOUCAULT (Jean-Bernard-Léon), physicien français, né à Paris, le 18 septembre 1819, et fils d'un libraire-éditeur, étudia d'abord la médecine, tout en se livrant de préférence à la physique et aux sciences d'observation, puis s'occupa du daguerréotype, dès son apparition (1839). Il travailla, jusqu'en 1847, avec MM. Donné et Hippolyte Fizeau, prépara pendant trois ans le cours de microscopie médicale du premier et résolut, dès cette époque, divers problèmes de lumière et d'optique. Il inventa l'appareil illuminateur, aujourd'hui fréquemment employé pour substituer la lumière électrique aux rayons absents ou inégaux du soleil (1844), le régulateur électro-magnétique (1856), et fit de nombreuses expériences qui ont introduit dans la photographie une foule de procédés utiles.

Encouragé par Fr. Arago, M. Léon Foucault continua seul ses expériences, approfondit, pour le Bureau des longitudes, les théories de la mécanique et les vibrations lumineuses. On doit à ces dernières recherches l'application d'un pendule libre, oscillant dans l'espace, à la démonstration du mouvement terrestre et de la rotation du globe : le *gyroscope*, autre application du pendule (1846-1854); des observations relatives à la chaleur et au magnétisme, et portant principalement sur les foyers incandescents et les corps métalliques. Ces travaux lui ont mérité la grande médaille de Copley, décernée par la Société royale de Londres, la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1850, et le titre de physicien de l'Observatoire en mars 1855. Depuis, M. L. Foucault a été nommé membre titulaire du bureau des longitudes et promu, en même temps, officier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels (26 mars 1862). Il a été élu membre de l'Académie des sciences, en janvier 1865, en remplacement de M. Clapeyron.

On n'a de lui que des mémoires insérés, de 1843 à 1856, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et plusieurs *Traités scientifiques*, dans la *Bibliothèque d'instruction populaire*. Il a rédigé, depuis le mois d'avril 1845, la partie scientifique du *Journal des Débats*.

FOUCHÉ-LEPELLETIER (Édouard-Edmond-François), industriel français, membre du Corps législatif, né au Havre, en 1809, fut élève de Barruel et devint, en 1851, directeur de la fabrique de produits chimiques de Javel, dont il a été propriétaire et à laquelle il a donné une immense extension. Les services qu'il rendit ainsi à l'industrie, lui ont valu les premières récompenses aux Expositions de Paris et de Londres, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 avril 1851.

Vice-président du conseil des prud'hommes et membre du conseil de surveillance de l'administration de l'assistance publique, M. Fouché-Lepelletier se présenta, après le coup d'État du 2 décembre, sous les auspices du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la 6e circonscription de la Seine, et entra au Corps législatif, dont il a été réélu membre en 1857. Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue encore par l'administration, échoua, au second tour de scrutin, après une lutte très-vive : il avait pour principaux concurrents M. A. Guéroult qui fut élu, et MM. A. Cochin et Prévost-Paradol. M. Fouché-Lepelletier a été nommé membre de la Commission municipale de Paris.

FOUCHER (Joseph-Désiré), général français, sénateur, né au village de Quelaineil (Mayenne), le 17 avril 1786, et engagé volontaire en 1804, fit toutes les campagnes de la garde impériale, dans laquelle il arriva jusqu'au grade de capitaine (1814). Sous la Restauration, il devint lieutenant-colonel pendant la guerre d'Espagne et colonel du 45e de ligne en 1829. Il resta trois ans aux colonies sous Louis-Philippe; nommé maréchal de camp en 1835, et lieutenant général en 1846, il ne fut employé qu'à l'intérieur. Après avoir commandé la Moselle, il a reçu, en 1848, le commandement de la 1re division militaire (Paris), où il contribua à la répression des journées de juin, et celui de la 2e division (Lille), le 10 juillet suivant. Le général Foucher a été nommé sénateur, le 31 décembre 1852. — Il est mort en 1860. Il avait été promu le 2 décembre 1850, grand officier de la Légion d'honneur.

FOUCHER (Victor-Adrien), magistrat français, né à Paris, le 1er juin 1802, étudia le droit dans cette ville et fut nommé, en 1823, substitut du procureur du roi à Alençon. Il occupait cet emploi lorsqu'il publia : *de l'Administration de la justice militaire en France et en Angleterre* (1825, in-8), et la traduction de l'*Acte du Parlement d'Angleterre, du 22 juin 1825, modifiant et réunissant en une seule loi les statuts relatifs au jury* (1827, in-8). Procureur du roi à Argentan, en 1827, avocat général à la Cour royale de Rennes, en 1829, et premier avocat général à la même Cour, en 1842, il fut nommé, en 1845, maître des requêtes et devint directeur général des affaires civiles en Algérie. En 1847, il rentra dans la magistrature, comme conseiller à la Cour royale de Paris; puis il fut nommé, en 1849, procureur de la République près le tribunal de la Seine, et, l'année suivante, il entra, comme conseiller, à la Cour de cassation. En mars 1861, il fut nommé membre du comité pour les affaires contentieuses de la maison de l'Empereur. Il est de plus devenu membre du conseil de la Légion d'honneur, du conseil municipal de Paris et du comité consultatif de l'Algérie. Promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 juin 1852, il a été nommé commandeur dans l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Foucher : *Du pouvoir accordé aux cours et tribunaux de connaître du compte rendu de leurs séances* (1830, in 8); *De la Législation en matière d'interprétation des lois en France* (1834, in-8; 2e édit., 1835); *Commentaire des lois des 25 mai et 11 avril 1838 relatives aux justices de paix et aux tribunaux de première instance* (1839, in-8). Il avait entrepris, en 1839, une nouvelle édition des *Assises du royaume de Jérusalem* (2 vol. in-8; textes français et italien), conférées avec le droit romain, les lois des Francs, les lois barbares, etc. Il dirige depuis 1833 l'importante *Collection des lois civiles et criminelles des États modernes*, qui comprend le *Code pénal* et le *Code civil de l'Autriche*, le *Code criminel du Brésil*, les *Lois de la procédure criminelle et lois pénales des Deux-Siciles*, le *Code de commerce d'Espagne et de Hollande*, le *Code civil de Russie* et de *Sardaigne*, etc.

M. Foucher a publié en octobre 1851, sous ce titre : *le Suffrage universel et la loi du 31 mai 1850*, une brochure que l'on crut écrite sous une haute inspiration, puis *les Bureaux arabes en Algérie* (1858, in-18); *le Congrès de la propriété littéraire et artistique tenu à Bruxelles en 1858* (in-18), etc. On lui attribue un opuscule : *Mademoiselle de Chevreuse, épisode de la Fronde* (Rennes, 1841, in-8, 50 exemplaires), qui n'a pas été mis dans le commerce. Enfin, il a été collaborateur de la *Revue française*, de la *Gazette des tribunaux* et autres recueils de jurisprudence.

FOUCHER (Paul-Henri), littérateur et auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris, le 21 avril 1810, passa quelques années dans les bureaux d'un ministère et donna sa démission pour se livrer à la littérature. Il débuta vers 1831, sous les auspices de M. Victor Hugo, son beau-frère, et se jeta dans la mêlée romantique avec toute l'ardeur de la jeunesse et de l'enthousiasme. Il publia successivement plusieurs volumes : *Saynètes* (1831, in-8); *la Misère dans l'amour* (1832, in-8), histoire contemporaine; *les Passions dans le monde* (1833, in-8), contes nouveaux; *Tout ou rien* (1834, in-8).

M. Foucher s'appliqua ensuite plus particulièrement au genre dramatique dans lequel il s'était déjà essayé par un drame historique en vers, *Yseult Raimbauld* (1830, 4 actes). Ses pièces, représentées sur les diverses scènes de Paris, s'élèvent à plus de soixante. A côté de vaudevilles et d'ouvrages éphémères, on trouve des drames importants dont quelques-uns ont obtenu des succès de vogue; nous citerons : *Caravage* (3 actes, 1834), avec M. Ch. Desnoyer; *Jeanne de Naples* (5 actes, 1837), *les Chevaux du carrousel* (5 actes, 1839), avec M. Alboize; *le Pacte de famine* (5 actes, 1839), avec M. Élie Berthet; *la Voisin* (5 actes, 1842), avec M. Alboize; *Redgauntlet*, avec le même (3 actes et un prologue, 1843); *la Justice de Dieu* (5 actes, 1845), avec M. Anicet Bourgeois; *Notre-Dame de Paris* (5 actes et 15 tableaux, 1850), tiré du roman de M. Victor Hugo; *la Bonne aventure* (5 actes et un prologue, 1854), avec M. Dennery; *la Joconde* (1855), comédie en 5 actes, avec M. Régnier; *l'Institutrice*, drame en 4 actes et en prose (Odéon, 1861); *Delphine Gerbet ou les Comptes de jeunesse*, comédie en 4 actes, avec M. Régnier (Vaudeville, 1862), etc. Citons aussi une tragédie, *Don Sébastien de Portugal* (5 actes, 1839) : les librettos des deux opéras : *le Vaisseau fantôme* (2 actes, 1842); *Richard en Palestine* (3 actes, 1844); ceux des ballets de *Paquita* (1846), avec M. Mazillier, et de *l'Étoile de Messine*, avec M. Borri (1861), enfin de plusieurs opéras-comiques. Il a fourni à divers journaux et revues, auxquels il a collaboré, des articles, des nouvelles et des romans-feuilletons. En 1848, il fut chargé d'un courrier politique quotidien dans *l'Indépendance belge*. M. Foucher a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

FOUCHER DE CAREIL (Louis-Alexandre, comte), littérateur français, né à Paris, le 1er mars 1826, d'une famille originaire de Bretagne, et fils du général de ce nom, mort en 1835, fit de brillantes études universitaires, puis voyagea et se tourna vers les travaux philosophiques et littéraires. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1859. En 1864, il a reçu du roi de Suède l'ordre de l'Étoile polaire.

M. Foucher de Careil aura attaché son nom à une nouvelle édition des *OEuvres de Leibniz*, d'une grande importance aux yeux du monde savant. Mis en possession, par suite de ses recherches en Allemagne, de sources encore inexplorées, il a déjà publié : *Réfutation inédite de Spinosa par Leibniz* (1854, in-8), précédée d'un *Mémoire* de l'éditeur et d'un *Rapport* de M. V. Cousin; *Lettres et Opuscules inédits de Leibniz* (1854); *Nouvelles Lettres et Opuscules inédits de Leibniz* (1857); *Lettres de Leibniz, Bossuet, Pellisson*, etc., publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux (1859, tome I), faisant partie de la publication complète des *OEuvres de Leibniz*, qui ne comprendra pas moins de vingt volumes.

Citons encore de M. Foucher de Careil, outre des études sur le Dante et une polémique avec M. A. de Broglie sur le *Systema théologicum* de Leibniz, les volumes suivants : *Rome, ou Espérances et chimères de l'Italie* (1860); *Leibniz, la philosophie juive et la Cabale* (1861, in-8); *Descartes et la princesse Palatine* (1862, in-8); *Hegel et Schopenhauer* (1862, in-8), etc.

FOUCQUETEAU (N....), magistrat français, ancien représentant du peuple à l'Assemblée constituante, né à Saumur, le 7 juin 1802, fit son droit et s'inscrivit comme avocat, en 1826, au barreau de Chinon. Connu pour ses opinions libérales, il fut nommé par Dupont (de l'Eure), en août 1830, procureur du roi à Ajaccio, et destitué cinq mois après, lors de la retraite de son protecteur. Il revint à Chinon. En 1848, il refusa du gouvernement provisoire le poste de procureur au tribunal de cette ville, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le cinquième sur huit élus, par 43 656 suffrages; il y vota généralement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il devint en janvier 1851, président du tribunal civil de Chinon, puis membre du conseil général de l'Indre-et-Loire. M. Foucqueteau a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1859. — Il est mort le 1er novembre 1863.

FOUDRAS (marquis DE), romancier français, né à Paris, vers 1810, débuta par des poésies : *Fables et apologues* (1839); *Échos de l'âme* (1841); *Chants pour tous* (1842); il se mit ensuite à écrire, pour les journaux légitimistes, des romans dont les sujets sont empruntés d'ordinaire aux annales du « bon vieux temps » ou aux mœurs du grand monde. Sa fécondité est telle que dans la seule année 1852 il a paru sous son nom une trentaine de volumes.

Voici les titres de quelques-unes de ses productions : *le Décameron des bonnes gens* (1843, in-8); *les Gentilshommes d'autrefois* (1844, 2 vol.); *Suzanne d'Estouville* (1845, 4 vol.); *Madame de Miremont* (2 vol.); *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol.); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol.), en collaboration avec M. de Montépin; *le Capitaine de Beauvoisis* (1849, 2 vol.); *un Caprice de grande dame* (1850, 3 vol.); *Louis de Gourdon* (1850, 4 vol.); *Diane et Vénus* (1852, 4 vol.); *un grand Comédien* (1853, 3 vol.); *un Drame de famille* (1854, 5 vol.); *les Vautours de Paris* (1855, 4 vol.), avec M. Constant Guéroult; *les Veillées de Saint-Hubert* (1856); *la Comtesse Alvinzi* (1857, in-18); *Deux filles à marier* (1858, in-12); *les Deux couronnes* (1859, 2 vol. in-8), etc.

FOULD (Achille), homme politique et financier français, ministre d'État, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 17 novembre 1800, fit ses classes au lycée Charlemagne. Fils d'un riche banquier israélite mort en 1855, il s'initia aux affaires dans la maison de son père, se livra en

amateur à l'étude des beaux-arts et compléta son éducation par des voyages dans le midi de la France, en Italie et en Orient. En 1842, il entra dans la vie politique. Déjà membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, il fut alors nommé député de Tarbes. A la Chambre, il ne traita que les questions de finance et d'économie, et bientôt, en matière de douanes, d'impôts, d'emprunts et de budgets, son opinion fit autorité. Il prit plus spécialement part aux discussions sur les chemins de fer, le sucre indigène, les Caisses d'épargne, et éclaira surtout cette question de la conversion de la rente, qu'il devait contribuer à trancher plus tard. En 1844, il fut nommé rapporteur de la commission relative au timbre des journaux, et fit rejeter l'amendement de M. Chapuys Montlaville. Il soutint dans sa politique extérieure le ministère Guizot, en votant avec la majorité conservatrice.

Après la révolution de Février, M. Fould accepta de bonne grâce les faits accomplis et offrit les conseils de son expérience au gouvernement provisoire, dont plusieurs membres l'accusèrent plus tard, dans l'Assemblée nationale, de les avoir poussés aux mesures extrêmes et aux moyens désespérés. Il fut nommé représentant de la Seine à la Constituante, aux élections partielles du 8 juillet. Il est cité comme ayant payé de sa personne aux journées de juin. A la même époque, il publia, sous les titres de : *Pas d'assignats! Opinion de M. A. Fould sur les assignats*, deux brochures qui signalaient le danger des théories économiques dont quelques chefs du pouvoir favorisaient l'application. Les observations qu'il portait à la tribune, sur les bons du Trésor et et les fonds des Caisses d'épargne, sur l'impôt des boissons, le projet de l'achèvement du Louvre, etc., lui gagnèrent la confiance et la sympathie de la majorité de l'Assemblée. Il fut rapporteur du projet de loi pour le remboursement des 45 centimes, membre de diverses commissions, notamment de celle chargée des comptes du gouvernement provisoire, ce qui le mêla aux plus violentes discussions et l'exposa aux plus vives attaques.

Quatre fois ministre des finances sous la présidence de Louis-Napoléon, M. Ach. Fould travailla à rendre la confiance aux capitalistes, fit retirer les projets relatifs à l'impôt sur le revenu, sur les loyers, sur les créances hypothécaires, et demanda le maintien des droits d'octroi et de l'impôt sur les boissons. Ce fut lui qui substitua à l'intermédiaire des banquiers celui des receveurs généraux pour liquider, par des souscriptions ouvertes dans les départements, quelques millions de rente de provenances diverses. Le succès révéla tout le parti qu'on pouvait tirer d'une opération semblable en matière d'emprunt. M. A. Fould présenta encore divers projets de loi pour modifier les droits d'enregistrement, le service des postes, la taxe des lettres, pour étendre la circulation des billets de banque dont il faisait cesser le cours forcé, facilita le rachat des actions des quatre canaux du Rhône au Rhin, et une répartition plus équitable de l'impôt foncier par une nouvelle évaluation des revenus territoriaux, et fut enfin l'auteur ou l'instigateur de la Banque d'Algérie, de la loi sur les pensions civiles, de la colonie pénitentiaire de Cayenne, de la réunion des douanes aux contributions indirectes, de l'établissement des Caisses de retraite et de secours pour la vieillesse, d'importantes réformes du code forestier et du code de commerce. Attaché aux principes qui dominaient le régime commercial de la France, il maintint le système protecteur des douanes, tout en faisant droit, par des modifications de tarifs, à de justes réclamations.

Les dissentiments qui, à divers intervalles, s'étaient élevés entre M. Fould et le président de la République, ne l'empêchèrent pas de reprendre, au 2 décembre 1851, le ministère des finances, dont il se démit le 25 janvier 1852, à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Il fut compris, le même jour, dans la seconde promotion des sénateurs, et rentra au pouvoir peu après, comme ministre d'État et de la maison de l'empereur. Il a, en cette qualité, provoqué ou dirigé les travaux de l'Exposition universelle de 1855, la réorganisation de l'Opéra comme administration d'État, et l'achèvement du nouveau Louvre (1853-57).

Le 12 novembre 1861, M. Fould fut rappelé au ministère des finances dans des circonstances qui marquèrent un changement considérable de régime : ce fut après avoir adressé à l'empereur un mémoire qui le décida à renoncer au droit d'ouvrir des crédits supplémentaires et extraordinaires et à rendre au Corps législatif « ses attributions les plus incontestables. » Parmi les actes de M. Fould, à cette époque, il faut remarquer un nouveau règlement général de la comptabilité publique (31 mai 1862); la conversion de la rente 4 et demie, le nouvel emprunt de 300 millions (décembre 1863), etc. — M. A. Fould, décoré de divers ordres étrangers, a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1852. Il a été élu membre du conseil général des Hautes-Pyrénées pour le canton de Tarbes. En novembre 1857, il a été élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du comte de Pradel.

Son frère aîné, M. Benoît Fould, né à Paris, en 1792, et dont il fut l'associé jusqu'à son entrée dans les fonctions publiques, continua de diriger la maison de banque longtemps connue sous la raison *Fould, Oppenheim et Cie*. Il a été lui-même député de 1834 à 1848 et est mort le 30 juillet 1858.

FOUNG-HIÈN-SAN ou Nan-wang, c'est-à-dire roi du Sud, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-tê, prétendant à l'empire chinois. Lettré de la province de Canton, il a subi des examens publics dont il est sorti gradué. Il est né vers 1821. On le dit très-aimé de ses compagnons d'armes, qui lui accordent de très-grands talents. Il ne porte pas de moustaches et ses traits ont encore quelque chose de juvénile. Au milieu de la vie agitée des camps, il se renferme autant que possible dans l'isolement, pour se livrer à des occupations littéraires. (Voy. Tien-tê).

FOUQUET (Paul-Philémon), homme politique français, député, est né le 19 octobre 1817. Manufacturier et membre du conseil général pour le canton de Rugles, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Eure, par 16 536 voix sur 21 897 votants. *

FOURAU (Hugues), peintre français, né à Paris, le 9 mai 1803, suivit dès 1820 les ateliers de Guérin et du baron Gros, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta en 1830 la première médaille de paysage historique, et débuta au salon de 1827. Il a paru sans interruption à tous les salons suivants, a exposé des sujets appartenant à tous les genres et retracé les sites et les types, européens ou orientaux, des pays qu'il a parcourus de 1838 à 1843. Nous citerons, de cette longue liste d'œuvres : *le Mariage de Tobie* (1827); *Ulysse et Nausicaa* (1834); *la Défense de Valenciennes* (1838); *le Messager* (1839);

les Eaux douces du prophète Élie, *le Massacre des janissaires*, *Vue de Thérapia* (1842); *Chatterton mourant* (1844); *les Petits pêcheurs* (1846); *Enfant jouant avec les fleurs* (1848); *l'Entrée du Bosphore* (1849); des *Portraits*, en pied, équestres, historiques ou pittoresques; *Sainte Agathe*, *Portrait de l'auteur*, (1855); *M. A. de Vigny*, *l'Embuscade au bouquet* (1857); *M. le marquis d'Aoust*, *Femme grecque* (1859); *Combat de Palestro, charge du 3e zouaves le 30 mai 1859* (1861), un *Portrait* (1864), etc.

FOURCHEUT DE MONT-ROND (Clément-Melchior-Justin-Maxime), littérateur français, né à Bagnols (Gard), le 4 septembre 1805, et ancien élève de l'École des Chartes, a écrit tous ses ouvrages sous le nom de Maxime de Mont-Rond; nous mentionnerons entre autres : *Essais historiques sur la ville d'Étampes* (1836-37, 3 vol. in-8), accompagnés de planches, notes et pièces justificatives; *Tableau historique de la décadence et de la destruction du paganisme en Occident* (1838, in-12), qui s'étend de Constantin à Charlemagne; *la Vierge et les saints en Italie* (1842, in-8), récits de voyage; *Jeanne d'Arc* (1844); *les Français à Rome* (1851, 2 vol. in-8), histoire de l'expédition de 1849; *Constantinople* (1854, in-8), suivi d'un précis de l'histoire de l'empire d'Orient. Il a publié, à Lille, une quarantaine de volumes de biographie, de piété et de morale.

FOURICHON (Martin), marin français, né le 10 janvier 1809, élève de l'École navale en 1824, aspirant en 1826, enseigne en 1829, lieutenant en 1833, capitaine de corvette en 1843 et de vaisseau en 1848, fut, à cette dernière date, envoyé en Algérie, puis nommé gouverneur de Cayenne. Promu contre-amiral en février 1853, major général à Brest, puis chargé du commandement de la station de l'Océan pacifique et de la direction de la marine à Alger, il a été rappelé en 1859, dans la Méditerranée, et fait vice-amiral le 17 août 1859. M. Fourichon, membre du conseil d'amirauté, a été nommé, le 13 février 1864, président du conseil des travaux de la marine. Il a été promu, le 26 décembre 1852, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier le 12 août 1862.

FOURMENT (François-Luglien, baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 18 janvier 1788. Fils d'un riche propriétaire, il entra fort jeune dans la carrière administrative, fut sous-préfet de Rhétel et obtint la croix de la Légion d'honneur le 19 septembre 1814. Il renonça bientôt aux fonctions publiques et se livra à l'industrie. Il transforma l'ancienne abbaye de Cercamp-les-Trévent en manufacture de tissage de laine. Après avoir, sous le règne de Louis-Philippe, professé les opinions libérales, il se présenta en 1848 aux suffrages des électeurs de la Somme, et fut nommé représentant du peuple, le douzième sur quatorze, par 105 269 voix. Membre du comité du travail, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint énergiquement la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la première promotion de sénateurs. Membre du conseil général de la Somme il a dirigé, dans ce département, en société avec son fils, plusieurs établissements industriels très-importants, notamment trois filatures de laine. Le baron Fourment a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 septembre 1814. — Il est mort le 17 novembre 1864.

FOURNAS (Balthazar DE), ancien représentant du peuple français, né à Hennebon (Morbihan), le 20 octobre 1806, neveu et fils adoptif de M. du Boidéru, ancien pair de France, entra à l'École de marine, en 1821. Il fit la campagne de Morée et se distingua, au combat de Navarin, par une action d'éclat qui lui valut la croix de la Légion d'honneur (3 août 1828). Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, il donna sa démission après la révolution de 1830, se retira dans sa terre d'Azanno (Finistère) pour s'y livrer à des travaux agricoles et pendant tout le règne de Louis-Philippe professa des opinions légitimistes. En 1848, il fut élu représentant dans le Finistère, le onzième sur quinze, par 57 508 voix. Membre du comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

FOURNEL (Marie-Jérôme-Henri), ingénieur français, né en 1799, suivit, de 1817 à 1819, les cours de l'École polytechnique et passa de là dans le corps royal des Mines; il en parcourut les grades successifs, fut, de 1842 à 1848, chef du service des mines en Algérie, et nommé à son retour ingénieur en chef de première classe. Séduit par la doctrine saint-simonienne, il fut un de ses fervents propagateurs, visita le Texas et écrivit plusieurs ouvrages spéciaux sur la secte nouvelle. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1845, et commandeur le 3 février 1864.

On a de M. Fournel : *Bibliographie saint-simonienne, de 1802 à 1832* (1833, in-8); *Du Chemin de fer du Havre à Marseille* (1833); *Études des gîtes houillers et métallifères du Bocage vendéen* (Imprimerie royale, 1836, in-4, avec atlas); *Examen de quelques questions de travaux publics* (1838); *Coup d'œil historique et statistique sur le Texas* (1841); *Alger, coup d'œil historique sur la piraterie jusqu'au XVIe siècle* (1854, brochure in-8); *Étude sur la conquête d'Afrique par les Arabes* (1857, in-4), etc.

FOURNEL (François-Victor), littérateur français, né à Cheppy, près de Varennes, le 8 février 1829, fit ses études à Verdun et à Paris, et, se destinant à l'enseignement, prit le grade de licencié ès-lettres. Il débuta dans le journalisme, en avril 1854, par quelques articles dans la *Revue de Paris*. Il a épousé, en 1855, la fille du peintre Duchesne, de Gisors.

M. Fournel a publié : *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858, in-18); *Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire* (1858, in-32); *Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères* (1859, in-18). Il a commencé, à la fin de 1859, *les Contemporains de Molière*, en cours de publication, édité le *Roman comique* et le *Virgile travesti*, et fourni de nombreux articles à *l'Athenæum*, à *l'Illustration*, au *Musée des familles*, au *Journal pour tous*, à *l'Artiste*, à la *Revue française* et à *l'Ami de la Religion*.

FOURNET (Victor), géologue français, né à Paris, le 15 mai 1801, suivit, de 1822 à 1823, les cours libres de l'École des mines, et fut, à sa sortie, nommé directeur des exploitations métallurgiques du Katzenthal (Bas-Rhin). De 1828 à 1833, il eut la direction des mines de Pontgibaud (Puy-de-Dôme). Reçu alors docteur ès-sciences, il fut nommé, l'année suivante, professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, où il devint en outre essayeur du bureau de garantie. Il est devenu membre correspondant des Académies des sciences de Paris et

de Turin, de la Société philomatique, de la Société géologique, membre de la Société métallurgique de France, de l'Académie de Lyon, officier de la Légion d'honneur au mois de décembre 1862; il a été aussi décoré de l'ordre des Saints Maurice et Lazare.

M. Fournet a rendu de nombreux services à la science et à l'industrie. Comme géologue, il a posé les bases d'une théorie nouvelle sur la distribution des terrains houillers en France; démontré, après vingt années de recherches, que la formation houillère est continue en France aussi bien qu'en Angleterre et en Belgique. Sa double théorie de la formation des filons et des granits a pris rang dans la science, et ses vues sur les formations sédimentaires ont amené de notables changements dans la carte géologique de notre pays. Enfin, sur la question du métamorphisme des roches, il a émis des idées nouvelles qui ont fini par être adoptées sans réserve par Léopold de Buch.

Comme minéralogiste, M. Fournet s'est occupé principalement des transformations épigéniques, qui se manifestent aux affleurements des filons. Il a aussi éclairé le problème général de la production des minéraux. En métallurgie, il a perfectionné le mode de traitement des minerais de plomb, et ses études sur ce sujet l'ont conduit à établir l'ordre précis de sulfurabilité des métaux, désigné par les métallurgistes allemands sous le nom de *loi Fournet*.

En météorologie, prenant pour base de ses théories un principe tout opposé à celui des influences locales, professé par Arago, il voit, dans la plupart des phénomènes, de grands effets qui se propagent à d'énormes distances. Ce qu'il prouva notamment par ses recherches sur la pluie de terre tombée, en 1846, dans le bassin du Rhône, et suivie depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer Noire. Enfin, par ses travaux hydrographiques, il a réussi à doter la ville de Lyon d'une abondante fourniture d'eau puisée dans le Rhône souterrain, dont il a démontré l'existence. Toutes les recherches de M. Fournet ont été exécutées à ses frais, sans qu'il ait jamais reçu ni encouragement ni mission d'aucun gouvernement.

Professeur assidu et chercheur infatigable, il n'a toutefois encore publié que des mémoires et des notices. On les trouvera épars dans une foule de recueils scientifiques, et notamment dans les *Annales de chimie et de physique*, les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, les *Annales des mines*, les *Bulletins de la Société géologique*, les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, etc., etc. Il se propose de les réunir en trois grands ouvrages qui auront pour titre respectif : 1° *Perfectionnement de la théorie houillière, Extension des terrains houillers en France;* 2° *Perfectionnement de la théorie des gîtes métallifères;* 3° *Géographie physique du bassin du Rhône, composée de trois parties : Orographie, Hydrographie et Météorologie.*

FOURNEYRON (Benoît), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né le 31 octobre 1802, à Saint-Étienne (Loire), est fils d'un géomètre. Admis à l'École des mineurs de cette ville en vertu d'une dispense d'âge, il se distingua de telle sorte dans le cours de ses études, qu'il fut jugé digne de suppléer son professeur de mathématiques. A sa sortie (1819), il fut attaché à l'exploitation des mines du Creuzot. Au nombre de ses travaux les plus remarquables, nous devons citer, en première ligne, les turbines auxquelles il a donné son nom, et dont un essai en grand fut tenté avec un plein succès, en 1834, à Inval, dans la manufacture de MM. Davillier et Ce. Les résultats de l'expérience ont été consignés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, en 1856. Ce corps savant lui avait décerné, dès 1834, le prix de 6000 francs, vainement mis au concours depuis 1825. Il obtint, en outre, une médaille d'or à l'Exposition industrielle de 1839 et une médaille d'or en 1855. Nous rappellerons ensuite de cet habile mécanicien, ses études sur l'établissement des forges d'Alais, son avant-projet du chemin de fer de Saint-Étienne à la Loire, la construction d'importants établissements métallurgiques, ses expériences sur l'emploi de la vapeur d'eau pour étouffer les incendies.

Délégué à Paris par sa ville natale vers la fin du dernier règne, M. Fourneyron lutta avec talent contre la compagnie des mines de la Loire, et ruina, dans plusieurs mémoires, ses prétentions à convertir en monopole l'exploitation des bassins houillers de Saint-Étienne et de Rive de Gier. En 1847, il fut porté par l'opposition sur la liste des candidats aux fonctions de maire du 2e arrondissement. Après la révolution de Février il fut envoyé à l'Assemblée constituante, comme représentant de la Loire, par 41833 suffrages. Membre du comité du travail, il vota en général avec la droite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1839.

On a de ce savant ingénieur : ***Mémoires sur les turbines hydrauliques et leur application en grand*** (Liége, 1841, in-8), et *Table pour faciliter les calculs des formules relatives au mouvement des eaux dans les tuyaux de conduite* (1844, in-8).

FOURNIER (l'abbé Félix), ancien représentant du peuple français, né à Nantes (Loire-Inférieure), le 2 mai 1803, d'une famille de colons de Saint-Domingue, fut, à la fin de ses études classiques, nommé professeur de littérature et de philosophie au séminaire de Nantes. Bientôt après, il entra dans les ordres et devint successivement vicaire et curé de Saint-Nicolas. Rédacteur de *l'Union de Nantes*, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 81719 voix, et la population ouvrière protesta contre son élection par des violences et des troubles. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

FOURNIER (Marc-Jean-Louis FOURNIER, dit MARC-), auteur dramatique français, d'origine suisse, né à Genève, en 1818, d'une famille de protestants éloignée de France par la révocation de l'édit de Nantes, fit les études les plus complètes dans cette ville qu'il dut quitter, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise organisée par le malheureux Ramorino. Il vint à Paris, se jeta dans le journalisme et écrivit successivement dans *le Globe*, *le Commerce*, *le National* et *le Capitole*. Il collabora surtout activement à l'ancien *Figaro*, sous la direction de M. Alphonse Karr, au *Satan* et au *Corsaire-Satan* qui le remplacèrent. Il fournit des articles de critique littéraire à *l'Artiste*. En 1847, il fit partie de la rédaction de *la Presse* qu'il quitta, en 1848, pour *la Liberté*, journal des intérêts bonapartistes.

M. Marc-Fournier se tourna alors tout entier vers le genre dramatique. Après la retraite désastreuse de M. Cournier (juillet 1851), il fut nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qu'il n'a cessé d'administrer avec bonheur, malgré de nombreuses contestations avec les auteurs

et les artistes. En 1854, des réclamations contre la représentation de ses propres pièces sur son théâtre ont été portées devant le comité de la Société des gens de lettres et ont amené, pour les directeurs en général, la suppression formelle du droit de faire passer, même en cas urgent, leurs propres œuvres. Il avait épousé, en 1846, Mlle Delphine Baron (voy. ce nom), actrice et dessinatrice, dont il a été séparé judiciairement en septembre 1856.

Les principales œuvres dramatiques de M. Marc-Fournier sont : *les Libertins de Genève* (1848), *le Pardon de Bretagne* (1849); *les Nuits de la Seine* (1852); *les Chercheurs d'or du Sacramento*, avec M. Paul Duplessis; *Paillasse*, avec M. Dennery; *Manon Lescaut*, avec M. Théodore Barrière; *la Bête du bon Dieu*, avec M. Adrien Decourcelle (1849-1854); tous drames en cinq actes, joués à la Gaîté, au Gymnase et à la Porte-Saint-Martin; *la Danse des écus* (1849), vaudeville en un acte, avec M. Henri de Kock : *Madame de Tencin*, comédie représentée au Théâtre-Français, etc.

En dehors du théâtre, il a publié : *Russie, Allemagne et France, révélations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate* (1844, in-8); *Madame de Tencin*, (1847, 2 vol. in-8), roman, avec M. Eugène de Mirecourt; une pièce de vers intitulée : *la Marche triomphale* (29 décembre 1855), etc. Il a été collaborateur de *la Grande ville*, tableau de Paris.

FOURNIER (Narcisse), auteur dramatique et romancier français, né vers 1809, est auteur de comédies et de vaudevilles, dont la plupart ont été joués au Gymnase, de 1842 à 1844. Nous citerons, parmi les pièces qu'il a signées seul : *la Femme qu'on n'aime plus* (1836); *les Souvenirs de la marquise de V****, *un Roman intime, ou les Lettres du mari* (1840); *Tiridate, ou Comédie et tragédie* (1841); *Céline, ou la Famille de l'absent*, *la Belle Amélie* (1842), comédie en un acte, *le Menuet de la reine* (1843): *Alberta Ire* (1844), comédies en deux actes; *Dame et grisette*, *Anima, ou le Turc moderne* (1845), en un acte. Il a écrit, en outre, avec Arnould, son principal collaborateur, plusieurs drames et vaudevilles, ainsi que trois romans : *Struensé, ou la Reine et le favori*, *Alexis Petrowitch*, *A la belle étoile* (1833-1843). Dans ces dernières années, il a donné, avec divers auteurs, quelques vaudevilles : *le Mal de la peur* (1856; *Pénicaut le somnambule* (1857); *Monsieur Candaule, ou le Roi des maris* (1858), avec M. Meyer; *la Vie indépendante*, avec M. Alphonse (Gymnase, 1861); *Chassé-Croisé*, avec M. Meyer (Ibid., 1852).

FOURNIER (Édouard), littérateur français, né à Orléans, le 15 juin 1819, est un de ces laborieux écrivains dont la vie se renferme exclusivement dans les œuvres. Connu surtout comme érudit, il a aussi travaillé pour le théâtre, mais, le plus souvent, en collaboration. Il a donné à nos diverses scènes : *Christian et Marguerite*, comédie en un acte, en vers, avec M. Pol Mercier (Français, 1851); *le Roman du village*, comédie en un acte, en vers, avec le même (Odéon, 1853); et seul, *les deux Épagneuls*, opéra-comique, joué aux Néothermes (1854); *le Chapeau du roi*, opéra-comique (Théâtre-Lyrique) (1856); *la Charmeuse*, opérette (Bouffes, 1858); *Corneille à la butte Saint-Roch*, comédie en un acte, en vers (Théâtre-Français, 6 juin 1862), son principal succès dramatique; *la Fille de Molière* (Odéon, 1863); *Racine à Uzès* (Vaudeville, 1864) : ces trois pièces à propos de l'anniversaire de la naissance de nos trois grands poëtes, etc.

On a de lui, en dehors du théâtre : *la Musique chez le peuple ou l'Opéra national, son passé et son avenir* (1847, in-12) ; *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8); *Essai historique sur l'orthographe* (1849, brochure in-12); *Essai sur l'art lyrique au théâtre* (1849, in-12), avec L. Kreutzer ; *Histoire des hôtelleries et des cabarets* (1850, 2 gr. in-8), avec M. Francisque Michel; *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers* (1854, in-8) ; *un Prétendant portugais au XVIe siècle* (1852, in 18); *Paris démoli, Mosaïques de ruines* (1853, in-8; 2e édit., 1855); *les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris* (1854, in-12); *l'Esprit des autres* (1855, in-18; 3e édit., 1857); *l'Esprit dans l'histoire, Recherches et curiosités sur les mots historiques* (1856, in-18); *le Vieux neuf* (1859, 2 vol. in-12); *l'Hôtesse de Virgile*, comédie en un acte, en vers (1859, in-12); *Énigmes des rues de Paris* (1860, in-12); *Histoire du Pont-Neuf* (1861, 2 vol. in-12) ; *le Jeu de paume, son histoire et sa description*, etc. (1862, in-4, avec 16 pl.); *le Roman de Molière*, d'après des documents nouveaux (1863, in-12); *l'Art de la reliure en France aux derniers siècles* (1864, in-18); *Chroniques et légendes des rues de Paris* (1864, in-18), etc.

M. Ed. Fournier a encore donné, dans la Bibliothèque elzévirienne de P. Jannet, les *Variétés historiques et littéraires* (9 vol. in-12); *le Roman bourgeois*, de Furetière; *les Caquets de l'accouchée*, etc. On lui doit aussi la publication des *Lettres inédites de la marquise de Créqui*, une *Notice* importante en tête des *OEuvres choisies de Piron*, un *Essai* sur la Bruyère. Il a fourni de très-nombreux articles au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, à l'*Histoire des villes de France*, au *Moniteur*, au *Constitutionnel*, à *l'Illustration*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à la seconde *Revue française*, au journal *le Théâtre*, dont il fut le rédacteur en chef de 1853 à 1855, à *la Patrie*, où il rédigea une chronique parisienne; puis la revue hebdomadaire du théâtre et des livres, etc. A la fin de 1863, il prit en main la direction de la *Revue des provinces*, organe de la décentralisation littéraire. M. Ed. Fournier a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

FOURNIER (Henri), ancien imprimeur et libraire français, né à Rochecorbon, près de Tours, le 19 novembre 1800, entra comme élève, en 1818, dans la maison Didot, dont il fit partie jusqu'en 1824, et fonda alors, avec M. Taschereau, l'imprimerie aujourd'hui dirigée par M. Jules Claye (voy. ce nom). C'est lui qui créa alors ces éditions « compactes » des *OEuvres complètes de Voltaire*, en trois volumes, et de *Rousseau*, en un volume; les classiques illustrés, tels que le *La Fontaine* de Granville, etc. Il écrivit lui-même, en 1825, un *Traité de la typographie* (in-8), réédité en 1854 (Tours, in-18), l'un des principaux ouvrages sur cette matière. M. H. Fournier, qui est attaché, depuis une quinzaine d'années, à l'imprimerie de MM. Mame, a surveillé en dernier lieu l'importante publication de *la Touraine*, qui lui a valu la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

FOUSSIER (Édouard), auteur dramatique français, né à Paris, le 23 juillet 1824, et fils d'un avoué de cette ville, fit ses études aux lycées Charlemagne et Henri IV, suivit ensuite les cours de droit, et exécuta en Italie, de 1843 à 1845, un voyage, au retour duquel il écrivit *Italiam* (in-8). Il s'est depuis tourné vers la littérature dramatique et a donné successivement : *Héraclite*

et Démocrite, comédie en deux actes, en vers (Français, 1850); *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en vers (Gymnase, 1853); *une Journée d'Agrippa d'Aubigné*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1853); *le Temps perdu*, comédie en trois actes, en vers (Gymnase, 1855); *le Chercheur d'esprit*, opéra-comique en un acte (1856), avec MM. Carré et Barbier. Il a fait en collaboration, sans les signer, *la Ceinture dorée*, avec M. Augier, et *François Villon*, opéra en un acte, avec M. Got (1855 et 1857). Il a donné plus récemment : *les Lionnes pauvres*, pièce en cinq actes, avec M. Ém. Augier (Vaudeville, 1858); *Un beau mariage*, comédie en cinq actes, avec le même (Gymnase, 1859); *la Famille de Puymené*, drame en quatre actes (Ibid., 1861, etc. M. Éd. Foussier a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

FOVILLE (Achille-Louis), médecin français, né en 1799, à Pontoise, fit à Paris ses études spéciales, y reçut en 1824 le diplôme de docteur, et occupa pendant plusieurs années la place de médecin en chef de l'asile des aliénés de Rouen. Forcé par des raisons de santé de voyager, il accompagna à Rio-Janeiro le prince de Joinville, et remplaça jusqu'en 1848 le docteur Calmeil à la tête de la maison royale de Charenton. Disciple d'Esquirol, il a fait sur les maladies cérébrales et nerveuses des études approfondies, consignées dans le *Traité de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal* (1844, in-8 et atlas; inachevé). M. Foville a été, en 1836, décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Mémoire sur les fonctions du cerveau* (1821), couronné aux concours ouverts par Esquirol à la Salpêtrière; *des Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (1832), avec M. Pinel-Grandchamp; *du Choléra* (1832), avec M. Parchappe; *de la Déformation du crâne* (1833), etc. Il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*.

FOX (sir Charles), ingénieur anglais, né à Derby, en 1810, fils d'un médecin, renonça à la carrière médicale, à laquelle il se préparait, pour étudier l'architecture et les travaux publics. Après avoir concouru au tracé du chemin de fer de Londres à Birmingham, il s'associa avec M. Henderson, et fut chargé de construire, d'après les plans de M. Paxton (voy. ce nom), le Palais de cristal destiné à la grande Exposition universelle de 1851, entreprise difficile qu'il mena à bonne fin dans un délai de quelques semaines, et pour laquelle il fut créé chevalier. La plus grande partie des matériaux fut utilisée par lui à la réédification des galeries de Sydenham.

FOX (William JOHNSON), homme politique anglais, est né, en 1786, près Wrentham (comté de Suffolk). Fils d'un petit fermier qui vint s'établir à Norwich comme tisserand, il fut envoyé au collége d'Homerton pour étudier la théologie, et devint ministre de l'Église indépendante. Ayant embrassé plus tard les idées religieuses des unitaires, il fut attaché à l'une des églises de cette secte, et se fit remarquer à Londres par ses prédications. Il prit une part active à l'agitation réformiste du libre échange, parla fréquemment dans les assemblées et écrivit dans la *Ligue*, journal de Manchester, les *Lettres d'un ouvrier tisserand de Norwich* (Letters of a Norwich weawer-boy). Il a recueilli ses nombreuses leçons d'économie politique : *Lectures chiefly addressed to the working classes* (1844, 3 vol.).

M. Fox a été un des libéraux les plus distingués que l'agitation de la ligue ait portée à la Chambre des Communes; il y arriva en 1847 pour Oldham, bourg qui lui a renouvelé son mandat en 1852. Radical prononcé, il a voté en faveur de l'indépendance religieuse et de toutes les réformes. On a encore de lui un livre philosophique sur la nécessité des *Idées religieuses* (Religious ideas); des articles de polémique disséminés dans la *Westminster rewiew*, dont il a été un des fondateurs; dans le *Monthly repository*, qu'il a édité; dans le *Prospective*; dans le *Weekly dispatch*, organe des radicaux, etc. — Il est mort le 3 juin 1864.

FOY (Maximilien-Prosper), officier français, ancien représentant du peuple, né à Ham (Aisne), le 15 juillet 1805, est neveu du général Foy et fils d'un inspecteur des postes. Il entra, en 1824, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz et fut nommé lieutenant du génie. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit plusieurs campagnes en Afrique et reçut la croix de la Légion d'honneur. Ayant signalé dans le *National* les fautes commises dans l'administration de la colonie, il tomba en disgrâce et resta attaché pendant plusieurs années comme capitaine de génie à la place de Haguenau. Après la révolution de Février, il fut nommé chef de bataillon par le gouvernement provisoire et élu représentant du Bas-Rhin par 78 370 voix. Membre du comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit une assez vive opposition à la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Foy reprit sa place dans le corps du génie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, et colonel le 27 novembre 1859.

FOY (François), médecin français, né à Fontaine-sous-Mont-Aiguillon (Seine-et-Marne), en 1793, se fit recevoir, en 1817, maître de pharmacie à la Faculté de Paris, et prit, treize ans plus tard (1830), le grade de docteur en médecine. Il fut, sur sa demande, envoyé par le comité polonais, à Varsovie, que ravageait le choléra, et releva, par des expériences courageuses et personnelles, le moral des habitants, frappés avant tout des craintes de la contagion. Il fut, à son retour, attaché comme pharmacien en chef à l'hospice du Midi, puis, jusqu'en 1858, à l'hôpital Saint-Louis. M. Foy a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1833.

On a de lui : *Cours de pharmacologie* (1830, 2 vol. in-8); *Histoire médicale du choléra-morbus de Paris* (1832); *du Choléra de Pologne* (1832), couronné par l'Académie des sciences; *Manuel théorique et pratique du pharmacien* (1838); *Formulaire du médecin praticien* (1843, in-18); *Traité de matière médicale et de thérapeutique* (1843, 2 vol. in-8); un *Manuel d'hygiène* (1845), des articles dans le *Censeur médical*, etc.

FOYATIER (Denis), sculpteur français, né à Bussière (Loire), en 1793, d'une famille pauvre; entra, à dix ans, dans l'atelier du sculpteur Marin, et commença sous ce maître des études sérieuses, tout en modelant pour vivre des *saints* et des *christs* populaires. En 1816, il remporta le prix de sculpture, à l'école de Lyon, vint alors à Paris, où il suivit l'atelier de Lemot, débuta au salon de 1819 par un *Jeune faune*. En 1827, il donna une *Armaryllis*, œuvre délicate et gracieuse, et le modèle en plâtre de son *Spartacus*, exécuté trois ans plus tard et acheté par le roi Louis-Philippe pour le jardin des Tuileries. Cette

œuvre, qui semblait une protestation contre le gouvernement renversé huit jours après, fit la fortune et la réputation de l'artiste.

M. Foyatier exposa ensuite : la *Jeune fille au chevreau*, un *Buste du roi*, et le modèle d'une *statue de la Prudence*, destinée à la Chambre des Députés (1831); un autre groupe, dont le sujet parut moins appartenir à la statuaire qu'à la peinture, *l'Athlète Astydamas sauvant Lucilia pendant l'incendie d'Herculanum* (1833); *la Siesta* (1834); *sainte Cécile* (1843).

On a encore de lui, dans l'hémicycle de la Madeleine, un groupe d'*Apôtres;* une statue de *la Foi* au fronton de Notre-Dame de Lorette; *l'abbé Suger* et *le Régent*, à Versailles; *Cincinnatus*, aux Tuileries; *Pasquier*, au Sénat; *de Martignac*, à Miramont; *Jeanne d'Arc*, statue équestre pompeusement inaugurée à Orléans, en 1854, et dont une réduction a figuré au Salon de 1857.

La Siesta et le *Spartacus* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une statue en marbre de la *sainte Vierge*. L'auteur, honoré d'une troisième médaille dès 1819, et décoré de la Légion d'honneur, en mai 1834, y obtint une médaille de seconde classe. — M. Foyatier est mort le 18 novembre 1863. Sa veuve a envoyé au salon de 1864 un groupe en bronze de M. Foyatier : *L'athlète Alsimadus sauvant une femme et un enfant pendant la ruine d'Herculanum.*

FRACCAROLI (Innocenzo), sculpteur italien, né à Castel-Rotto, près de Vérone, en 1803, étudia d'abord à l'Académie de Venise, grâce à la protection d'un de ses oncles, médecin dans cette ville, puis à l'Académie de Milan, où il obtint une médaille d'or au concours de 1828. Envoyé cinq ans à Rome, par suite d'une distinction particulière, il y exécuta ses premiers travaux remarqués et revint se fixer à Milan, d'où il fut rappelé, en 1842, pour devenir professeur de première classe à l'Académie de Florence. Il fut nommé, vers la même époque, membre des Académies de Venise et de Milan.

On a de lui : *David lançant la fronde; le Massacre des Innocents*, groupe colossal acquis par l'empereur Ferdinand Ier pour le palais du Belvédère; le *Monument de Charles-Emmanuel II*, dans la chapelle royale de Turin; *Achille et Pentésilée*, acquis par D. Litta; le *Mausolée du maëstro Mayr*, à Bergame, surmonté de trois *Allégories; Ève première, ou Ève avant le péché*, appartenant à M. Ambrosio Uboldi; *Cyparisse pleurant la mort de son cerf chéri*, au musée de Milan; *sainte Marie-Madeleine*, *saint Jean l'évangéliste*, une *Immaculée Conception*, etc. (1827-1850); une *Descente de croix* monumentale (1857).

On a vu de cet artiste, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851 : *Dédale attachant les ailes d'Icare*, *Achille blessé*, œuvres déjà anciennes, et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, outre les deux sujets précédents, *Atala et Chactas* et *Eve seconde, ou Ève après le péché*. Il y a obtenu une médaille de prix (1851) et une médaille de première classe (1855).

FRAIKIN (Charles-Auguste), sculpteur belge, né à Herenthalt, près d'Anvers, en 1816, étudia à l'Académie de cette dernière ville, et fit ses premiers envois remarqués au salon de 1846 à Bruxelles. Dès ce moment, chargé de nombreuses commandes particulières et officielles, il a donné entre autres œuvres des plus distinguées : *l'Amour captif*, acquis par l'État (1847); une *Vénus* (1848); *l'Innocence;* deux *Allégories* pour l'hôtel de ville de Bruxelles; le buste du *comte d'Aerschot* (1849-1853); une *Vierge*, *le Berceau de l'Amour*, *le Piége*, le *Tombeau de la reine des Belges*, dont le modèle a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec les trois sujets précédents; et *le Sommeil*, statue de jeune fille, commandée par M. Warocquié (1856). M. A. Fraikin, décoré de l'ordre de Léopold, depuis 1848, a obtenu à Londres, en 1851, une médaille de prix pour sa statue de *Psyché pleurant l'Amour*, et à Paris, en 1855, une médaille de troisième classe.

FRANÇAIS (François-Louis), peintre français, né à Plombières (Vosges), le 17 novembre 1814, commença des études mathématiques qu'il ne put continuer. A quinze ans, il vint à Paris, où il fut garçon de magasin chez un libraire. Après cinq ans de lutte, il put vivre de ses dessins, exécuta des vignettes sur bois pour les éditions de luxe et se fit un nom dans la lithographie. Il étudia ensuite sous MM. Gigoux et Corot, et produisit au salon de 1837 son premier paysage : *Une chanson sous les saules*, peint en société avec H. Baron. Il exposa depuis : *Jardin antique*, *le Parc de Saint-Cloud*, avec des figures de M. Meissonnier; *Soleil couchant en Italie*, placé au Luxembourg; *le Paysan rabattant sa faux*, *la Fin de l'hiver*, *le Ravin de Nepi* et une *Vue des environs de Rome* (1853). Ces quatre dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle, où il donna, comme tableau nouveau, *Un Sentier dans les blés*, digne pendant de son *Soleil couchant*. A la même époque, la part qu'il prit, avec MM. Girardet et Catenacci, à l'illustration de *la Touraine*, publiée par M. Mame, lui attira les plus grands éloges. On a vu de lui au salon de 1857 : *le Ruisseau de Neuf-Pré*, *Un buisson* et trois autres *Paysages;* à celui de 1859 : *les Bords du Gapeau*, *les Hêtres de la côte de Grâce;* à celui de 1861 : *Vue prise au Bas-Meudon*, appartenant au prince Napoléon; *le Soir;* au *Bord de l'eau*, environs de Paris; à celui de 1863 : *Orphée*; à celui de 1864 : *Bois sacré; Une villa italienne*, et en 1865 : *Nouvelles fouilles de Pompéi.*

M. Français a obtenu une troisième médaille, en 1841, deux premières, en 1848 et 1855, et la décoration en juillet 1853. Il a, de 1848 à 1852, fait partie des jurys d'admission et récompenses.

FRANCE (Maison impériale de). Chef actuel : l'empereur Napoléon III (voy. ce nom); impératrice : *Eugénie*-Marie de Guzman, comtesse de Teba (voy. EUGÉNIE). — Prince impérial : *Napoléon*-Eugène-Louis-Jean-Joseph, né le 16 mars 1856.

Pour les autres membres de la famille, voyez JÉRÔME, NAPOLÉON, MATHILDE, et pour ceux non compris dans la maison impériale, voyez BONAPARTE. — Pour les anciennes maisons royales de France, voyez BOURBON et ORLÉANS.

FRANCE (Joseph), [de la Martinique], publiciste français, né vers 1795, a résidé plusieurs années dans les colonies, en qualité de chef d'escadron de gendarmerie. Sous le titre de *la Vérité et les faits, ou l'Esclavage à nu*, il a publié un tableau effrayant des cruautés commises par les colons envers les nègres. C'est le recueil des procès-verbaux dressés officiellement par l'auteur. L'amiral de Mackau rappela M. France et le suspendit de ses fonctions. Après la révolution de Février, les noirs émancipés choisirent leur défenseur pour second suppléant à l'Assemblée constituante.

FRANCHI (François BONAVINO, dit AUSONIO-), ex-prêtre italien, philosophe rationaliste, né à

Pegli, dans la province de Gênes, en 1820, embrassa la carrière ecclésiastique. Mais bientôt les fonctions du sacerdoce, la confession surtout, lui devinrent pénibles: l'étude de la philosophie, qu'il mêlait aux pratiques religieuses, ébranla sa foi, et, après deux ans de luttes violentes, le prêtre catholique se transforma en philosophe rationaliste. M. Bonavino ne voulut pas rester ministre d'un dogme auquel il cessait de croire, et, quittant avec l'état et l'habit ecclésiastique jusqu'à son ancien nom, se fit appeler Ausonio-Franchi, c'est-à-dire *Italien libre* (1849). Il dirigeait alors à Gênes une institution qui jouissait d'une grande vogue; il l'abandonna en se faisant « homme nouveau. »

M. Ausonio-Franchi rend compte de la révolution accomplie en lui dans l'*Introduction* de son principal ouvrage, *la Philosophie des écoles italiennes*, livre suivi d'un *Appendice* où l'auteur rappelle à l'Italie la tradition de Bruno et de Campanella et s'élève contre la philosophie timide de Mamiani. Il a donné depuis : *Études philosophiques et religieuses du sentiment* (Turin, 1854), et préparé la publication d'un ouvrage intitulé : *le Rationalisme du peuple*. On cite aussi de lui une *Grammaire latine*, son premier ouvrage, et une *Grammaire générale italienne* (Gênes, 1850).

En 1854, M. Ausonio-Franchi fonda à Turin une revue hebdomadaire qu'il appela *la Ragione* et qui subsista jusqu'en 1850. Il a publié à Paris, la même année, un ouvrage intitulé : *le Rationalisme* (in-8). Toutefois les écrits de l'ex prêtre italien ont produit jusqu'ici une plus grande sensation à l'étranger que chez nous; la presse anglaise surtout en a rendu compte avec beaucoup d'éloges. Des critiques français et allemands, entre autres MM. Michelet et Mittermayer, n'ont pas craint de voir en lui le premier logicien et le plus grand critique des temps modernes.

FRANCHOMME (Auguste-Joseph), violoncelliste français, né à Lille, le 10 avril 1808, et d'abord élève du Conservatoire de Lille, entra à celui de Paris en 1825, remporta la même année le premier prix de violoncelle, fit dès lors, pendant sept ans, partie de l'orchestre des Italiens, fut nommé violoncelle de la chambre du Roi en 1832, et vers la même époque membre de la Société des concerts. En 1846 il devint professeur au Conservatoire à la place de Norblin, et premier violoncelle de la Société des concerts. Il a fait graver trente-cinq œuvres diverses. Un certain nombre, selon son goût naturel, sont dans le genre sévère; plusieurs sont des morceaux brillants, selon le goût du jour. Il s'est associé à M. Alard pour les séances de musique de chambre qui forment depuis 1847 comme le complément du Conservatoire. M. Franchomme se distingue par la pureté de l'expression.

FRANCIS (John-W.), médecin américain, né à New-York, le 17 novembre 1789, étudia la médecine au collége de la Colombie et reçut le diplôme de docteur en 1811. A partir de cette époque, il enseigna successivement, dans plusieurs Facultés, les différentes parties de la science médicale. En 1810, il avait fondé, avec le docteur Hosack, son maître, un journal scientifique, *the American medical and philosophical Register*, à la tête duquel il resta quatre ans. Le docteur Francis jouit d'une grande autorité dans les questions relatives aux épidémies.

Voici ses principales publications médicales : *Cas d'anatomie morbide* (Cases of morbid anatomy); *sur l'Efficacité des émétiques vitrioliques dans la période membraneuse du croup* (on the Value of vitriolic emetics in the membranous stage of croup); *Faits et conclusions dans la jurisprudence médicale* (Facts and inferences in medical jurisprudence); *sur l'Anatomie de l'ivresse* (on the Anatomy of drunkenness); *Mort par la foudre* (Death by lightning); *Essai sur le choléra de New-York en* 1832; un grand nombre de brochures; une édition annotée de l'ouvrage de Denman sur les accouchements, etc.

Comme littérateur, M. Francis a recueilli, sur un grand nombre de personnages de son pays, une foule de documents biographiques. Ses *Souvenirs anecdotiques des éditeurs, auteurs et libraires de New-York* (Reminiscences of printers, authors, and booksellers of New-York), ont eu du succès. Membre de nombreuses sociétés médicales et philosophiques, il a été président de l'Académie de médecine de New-York. — Il est mort en 1861.

FRANCK (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né le 9 octobre 1809, à Liocourt (Meurthe), d'une famille israélite, fit ses études à Nancy et à Toulouse, fut reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, en 1832, et, après avoir professé successivement cette classe aux colléges de Douai, de Nancy et de Versailles, fut appelé, en 1840, au collége Charlemagne, à Paris. La même année il se présentait avec succès au concours nouveau d'agrégation pour les Facultés, ce qui lui permit d'ouvrir, à la Sorbonne, un cours public complémentaire. Une maladie du larynx l'éloigna de l'enseignement en 1843. Il était en Italie, lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (20 janvier 1844), en remplacement d'Edwards. M. Franck fit de nouveau à la Sorbonne, en 1847, un cours de philosophie sociale, puis suppléa M. Barthélemy Saint-Hilaire, de 1849 à 1852, au Collége de France, dans la chaire de philosophie grecque et latine. Il succéda, en avril 1842, à Walkenaër, comme conservateur adjoint de la bibliothèque impériale. Chargé, depuis la fin de 1854, du cours de droit de la nature et des gens, au Collége de France, il en est devenu titulaire en janvier 1856. M. Franck a fait partie, depuis 1850, du Conseil de l'instruction publique, et est devenu vice-président du Consistoire israélite. Décoré de la Légion d'honneur en décembre 1844, il a été promu officier le 13 août 1862.

On a de lui : *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8); *la Kabbale, ou Philosophie religieuse des Hébreux* (1843), ouvrage traduit en allemand par M. Jellineck (voy. ce nom); *le Communisme jugé par l'histoire* (1849, in-18, 2ᵉ édit.), inséré en partie dans *la Liberté de penser*; *Réformateurs et publicistes de l'Europe* (1863, in-8); *Philosophie du droit pénal* (1864, in-18); *Philosophie du droit ecclésiastique* (1864, in-18); des *Notices critiques et historiques* sur Mably, Paracelse, Machiavel, J. Bodin, Th. Morus, etc., dans le *Recueil* de l'Académie des sciences morales (1849 et suiv.); des *Rapports*, notamment celui sur le concours dont le sujet était la question de la certitude (in-4), etc. Mais M. Franck a surtout mérité de la science philosophique en France en publiant, avec la collaboration de plusieurs savants et professeurs, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. in-8), auquel il a fourni lui-même de très-nombreux et très-importants articles. Il est un des rédacteurs du *Journal des Débats*.

FRANCK-CARRÉ (Paul-François CARRÉ, dit), magistrat français, né à Montmorency, le 21 septembre 1800, fit à Paris ses études de droit, entra dans la magistrature en 1824; il était, en 1828, substitut près le tribunal de Fontainebleau. Il de-

vint, sous le régime suivant, substitut du procureur du roi (septembre 1830), avocat général (1834), procureur général à la même Cour (1836), et dans l'intervalle avocat général à la Cour de cassation (1836). Dans ces fonctions successives, il eut, comme chef du parquet, à porter la parole dans les affaires Fieschi, Alibaud, Quénisset, dans celle du complot de Strasbourg, et ses réquisitoires se firent remarquer par une grande véhémence. Il obtint successivement la présidence de la Cour de Rouen, le titre de pair de France (1841) et le grade de commandeur de la Légion d'honneur. En 1845, il fut nommé membre du comité des hautes études de droit. Ce fut lui qui porta la parole l'année suivante, devant la Cour des pairs, comme rapporteur, dans l'affaire de l'attentat Lecomte. La République de 1848 ne l'inquiéta point sur son siége à la Cour de Rouen, qu'il conserva sous le gouvernement de Louis-Napoléon. Dès 1849, le prince-président, passant à Rouen, reçut en personne les félicitations de M. Franck-Carré, et plus tard son serment. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 27 mai 1861. — M. Franck-Carré est mort en juin 1862.

On cite de ce magistrat, outre ses *Rapports* criminels, insérés au *Moniteur*, des annotations dans le *Commentaire sur le code de la chasse*, par Camusat-Busserolles.

FRANCKE (Charles Philippe), homme politique holsteinois, né à Schleswig, le 17 janvier 1805, étudia le droit à Gœttingue, à Heidelberg et à Kiel (1823-27), et fit en 1847 un voyage en France et en Angleterre. Entré en 1827 à la chancellerie allemande, à Copenhague, il passa en 1835 à la chambre générale des douanes et du commerce, et dirigea les affaires commerciales des duchés jusqu'en 1848. Il conclut avec les États d'Oldenbourg et Mecklenbourg-Schwerin et les villes de Hambourg et de Lubeck, des traités concernant la réforme des douanes et la navigation de l'Elbe. A l'avénement de Frédéric VII, il refusa le portefeuille du Schleswig-Holstein-Lauenbourg, et peu après les fonctions de commissaire extraordinaire dans les duchés dont il voulait sauvegarder les droits. Le 24 mars 1848, il se démit de toutes ses autres charges et se rendit dans les duchés, où il fut nommé par le gouvernement provisoire, président du collége d'administration. La ville de Schleswig l'élut député à la diète centrale de Francfort (1848). Il se joignit au parti constitutionnel qui voulait un empereur héréditaire, et il contribua beaucoup à la résolution que prit la diète d'assister énergiquement les duchés dans la seconde campagne contre le Danemark. Retourné dans sa patrie après la dissolution du parlement germanique, il fut chargé du portefeuille des finances (1849), auquel il joignit celui des affaires étrangères, en juin 1850. Son nom fut porté en 1851 sur la liste des proscrits. Il s'était déjà retiré auprès du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, qui le nomma président de l'administration. On lui doit la conclusion du traité avec la Bavière relatif au chemin de fer de Werra.

FRANÇOIS (Charles-Remy-Jules), graveur français, né à Paris, le 24 décembre 1809, suivit, de 1828 à 1840, l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Henriquel Dupont, et débuta au salon de 1841 par le *Couronnement d'épines*, gravé d'après Van Dyck. Il donna ensuite *la Vision d'Ézéchiel* et *le Paradis terrestre*, d'après Raphaël (1842), et se consacra dès lors exclusivement à la reproduction de divers tableaux de Paul Delaroche. Nous citerons: les *Pèlerins sur la place Saint-Pierre* (1847); *Napoléon à Fontainebleau* (1850); *l'Heureuse mère*, *le comte de Feltre*, *Mme Paul Delaroche* (1853), remarquables gravures au burin qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, et valu à leur auteur une 3e médaille en 1847, une 2e en 1850, et une 1re en 1858. Il a vécu pendant ces dernières années à Bruxelles.

FRANÇOIS (Alphonse), frère du précédent, né à Paris, en 1811, a suivi le même maître, les mêmes études et la même ligne de travail. Il a débuté au salon de 1842, par le *Portrait du Titien*, et s'est également borné, depuis 1859, à la reproduction des sujets de Paul Delaroche, dont il a gravé entre autres œuvres : *Pic de La Mirandole*, *Bonaparte franchissant les Alpes* (1850-53), exposés de nouveau en 1855, et *Marie-Antoinette après sa condamnation* (1857). Il a obtenu une 1re médaille en 1851, une mention en 1855, un rappel en 1857 et a été décoré de la Légion d'honneur la même année.

FRANÇOIS II (Marie-Léopold), roi des Deux-Siciles et de Jérusalem, duc de Parme, Plaisance, Castro, grand-duc héréditaire de Toscane, né le 16 janvier 1836, succéda à son père, Ferdinand II (voy. ce nom), le 22 mai 1859, sur le trône des Deux-Siciles. A l'occasion de son avénement, la France et l'Angleterre, qui avaient rompu les relations diplomatiques avec son père, systématiquement sourd à leurs conseils, accréditèrent de nouveau à Naples leurs ambassadeurs; MM. Brenier et Elliot. Le jeune souverain ne parut pas d'abord décidé à s'écarter de la politique paternelle, et les cabinets de Paris et de Londres trouvèrent en lui et dans ses ministres la même opposition à toute idée de liberté et de réforme. Pendant la guerre de l'indépendance italienne, il réussit à comprimer, par le déploiement de la force militaire, l'agitation causée parmi ses sujets par l'exemple du nord et du centre et par les provocations de Garibaldi.

Mais il eut bientôt, comme son père, à compter avec l'insurrection; elle éclata en Sicile, où, pendant les premiers mois de 1860, elle ne put être étouffée par la plus rigoureuse répression. Enfin l'arrivée de Garibaldi dans l'île changea la face des choses, et au mois de juin, le roi des Deux-Siciles ne possédait plus, hors de la terme ferme, que la ville de Messine. François se décida alors, à donner à ses sujets une constitution, celle même qui avait été arrachée à son père en 1848, et toute l'Europe attendit le dénoûment de ce nouveau drame révolutionnaire. Il marcha à grands pas, comme vers un but marqué.

Après la bataille de Milazzo, le débarquement de Garibaldi, ouvertement annoncé d'avance, eut lieu sans résistance sérieuse; puis le dictateur annonça de même son entrée solennelle dans Naples que le roi quitta la veille du jour fixé (7 septembre). Retiré, avec sa famille, sur le territoire de Capoue et de Gaëte, il défendit, du moins, avec courage, les derniers lambeaux de son royaume, et eut quelques avantages sur les garibaldiens. Il menaçait de tenir bon contre la révolution, quand l'intervention des Piémontais le força de se renfermer dans Capoue, puis d'évacuer cette ville, et, après une nouvelle défaite sur le Garigliano, de chercher un dernier asile peu sûr dans Gaëte, tandis que Victor-Emmanuel entrait à Naples (7 novembre) où le suffrage universel avait prononcé l'annexion du royaume des Deux-Siciles à la monarchie italienne. Au milieu de cette situation désespérée, François II adressa vainement ses protestations et ses appels à toutes les cours européennes.

FRANÇOIS V (Ferdinand-Géminien), dernier

duc de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., né le 1er juin 1819, épousa, le 30 mars 1842, Adelgonde, fille du roi Louis de Bavière, et succéda, le 21 janvier 1846, à son père François IV. Après la mort de Marie-Louise, duchesse de Parme, il réclama le territoire de Jivizzano, assigné au duché de Modène par les traités de 1815. Pour vaincre la résistance des habitants, qui préféraient se réunir à la Toscane, il fut forcé de recourir à l'intervention autrichienne. A l'avénement de Pie IX, tandis que la cour de Rome, le Piémont et la Toscane formaient une alliance libérale, François V resserra, par un traité de commerce, les liens qui l'unissaient à l'Autriche (1847). La révolution de Milan (mars 1848) eut à Modène son contre-coup inévitable. Le duc, effrayé, promit une constitution; mais il dut bientôt prendre la fuite, et ses sujets, par un vote unanime, s'annexèrent au royaume du Piémont.

François V ne recouvra son duché qu'après la défaite de Charles-Albert à Novare. Il rentra dans sa capitale avec les troupes autrichiennes, dont la protection lui permit de rétablir l'ancien pouvoir absolu. Il poursuivait la politique de contre-révolution, lorsque les mouvements excités dans l'Italie centrale par la guerre de l'indépendance, en 1859, le forcèrent de quitter son duché. Un second vote d'annexion ne lui permit pas de le recouvrer après la paix de Villafranca.

FRANÇOIS-CHARLES (Joseph), prince et archiduc d'Autriche, né le 7 décembre 1802, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., est fils de l'empereur François Ier et de sa seconde femme Marie-Thérèse-Josèphe, fille du roi des Deux-Siciles, Ferdinand Ier. Il est propriétaire du 52e régiment d'infanterie et chef du 3e régiment des grenadiers russes. Il a renoncé à la succession au trône d'Autriche, par l'acte du 2 décembre 1848, en faveur de son fils aîné (voy. François-Joseph). Marié, le 4 novembre 1824, à l'archiduchesse *Sophie*-Frédérique-Dorothée-Wilhelmine, née le 27 janvier 1805, fille du feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, il en a eu, outre l'empereur actuel, trois autres fils (voy. Autriche).

FRANÇOIS-JOSEPH Ier (Charles), empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, etc., etc., né le 18 août 1830, est neveu de l'ex-empereur Ferdinand Ier et fils aîné de l'archiduc François-Charles et de la princesse Sophie, fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. L'éducation soignée qu'il reçut sous la direction de sa mère et de son gouverneur, le comte de Bombelles, paraît avoir de bonne heure porté des fruits. Bien avant qu'il ne possédât le pouvoir, on vantait déjà ses aptitudes et la facilité avec laquelle il parlait les nombreux idiomes de l'empire d'Autriche. Les bouleversements de 1848 le rapprochèrent du trône, dont on pouvait le considérer comme l'héritier, puisque son oncle n'avait pas encore d'enfants après dix-sept ans de mariage. L'avénement d'un prince qui n'avait point de passé sembla le seul moyen de sauver la monarchie autrichienne ébranlée par les deux révoltes de Vienne, et gravement menacée par l'insurrection de la Hongrie. L'empereur, fatigué des soucis de la royauté et affaibli par la maladie, se décida à abdiquer à Olmutz le 2 décembre 1848. Le même jour, son unique frère, l'archiduc François-Charles céda ses droits au trône à son fils aîné, qui la veille avait été déclaré majeur à l'âge de dix-huit ans. La Hongrie refusa de reconnaître le nouveau monarque; elle se constitua en république sous la présidence de Kossuth le 14 avril 1849. La victoire de Novare, remportée par Radetzky (23 mars), en mettant fin à la guerre contre la Sardaigne, permit à l'Autriche de porter ses forces du côté de la Hongrie. Le secours de cent mille hommes qu'elle reçut de l'empereur Nicolas, malgré les protestations de l'Assemblée nationale française, donna à ses armées une supériorité numérique à laquelle les Hongrois ne purent résister. Au mois de mai 1849, François-Joseph se rendit lui-même sur le théâtre de la guerre, et assista à la prise de Raab (28 juin 1849). La capitulation de Vilagos (13 août) et la reddition de Comorn (septembre), le laissèrent maître de la Hongrie, qu'il fit traiter en province conquise. Un grand nombre de chefs de l'insurrection, entre autres le comte Louis Batthyanyi, furent mis à mort.

En Italie, ses armes et sa politique avaient également triomphé. Venise avait capitulé le 28 août, et le roi de Sardaigne s'était engagé par le traité de paix de Milan (9 août), à payer à l'Autriche soixante-quinze millions pour frais de guerre. Redevenu maître des possessions héréditaires de sa maison, l'empereur s'appliqua à recouvrer successivement les prérogatives que son prédécesseur avait perdues en 1848. Par l'ordonnance du 20 août 1851, il déclara que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de lui. La garde nationale fut dissoute, la liberté de la presse abolie. La charte constitutionnelle que l'empereur avait lui-même concédée à ses sujets le 4 mars 1849, fut abrogée le 1er janvier 1852, sans avoir été jamais mise en exécution. Le pouvoir absolu fut rétabli. Il ne resta de la révolution que l'affranchissement des serfs qui fut maintenu.

Au dehors, l'empereur regagna, dès 1851, la prépondérance que ses prédécesseurs exerçaient en Allemagne avant 1848. Il s'occupa activement de la question du Schleswig-Holstein, et envoya des troupes pour soumettre le grand-duché de Hesse insurgé contre son souverain. Le voyage qu'il fit à Berlin en décembre 1852 rétablit pour quelque temps entre lui et le roi de Prusse l'entente cordiale qui avait été rompue pendant plusieurs années. Quelques mois plus tard (19 février 1853), se concluait un traité de commerce qui faisait disparaître plusieurs des entraves apportées jusque-là aux relations de l'Autriche avec la Prusse et les autres États de la Confédération.

A l'intérieur, l'empereur poursuivait activement le projet de centralisation du pouvoir, qu'il avait conçu depuis longtemps. Sentant qu'il ne pouvait réussir que par la réunion des divers États de son empire en un seul faisceau, il abolit en 1851 les douanes qui séparaient ses provinces allemandes de la Hongrie et du royaume lombard-vénitien, et en 1854 il créa dans chaque province des états provinciaux dont les attributions furent partout les mêmes. Ces états composés des fonctionnaires ecclésiastiques et civils des districts, des nobles et des représentants des villes et des universités, ne furent que consultatifs.

Le 24 avril 1854, l'empereur épousa la princesse Élisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph des Deux-Ponts-Birkenfeld, duc en Bavière, qui lui a donné deux filles. A l'occasion de son mariage, il décréta que l'état de siége serait levé dans le royaume lombard-vénitien. L'année suivante, le 18 août, il signa avec le pape un concordat qui abrogeait les lois de Joseph II, et était tout en faveur de la puissance ecclésiastique. Les évêques obtinrent le droit de communiquer directement avec le pape, et l'instruction publique, les journaux et les livres furent placés sous la surveillance du clergé.

Dans la guerre d'Orient, l'empereur a ouvertement manifesté ses sympathies pour la cause dé-

fendue par la France et l'Angleterre, en concluant avec les puissances occidentales le traité d'alliance du 2 décembre 1854. Mais il put garder jusqu'à la fin le rôle de médiateur, et l'acceptation par la Russie des quatre points de garantie, qu'il réclamait, d'accord avec ses alliés, l'affranchit de la nécessité de faire la guerre au souverain qui avait sauvé l'empire d'Autriche en 1849. Depuis il eut l'habileté de garder, dans les principautés danubiennes, une entière prépondérance.

L'année 1859 lui fut fatale. A la fin d'avril, en présence de l'alliance intime du Piémont avec la France, l'empereur d'Autriche, refusant de soumettre à un congrès européen la question de son royaume Lombardo-vénitien, donna l'ordre au général Gyulay (voy. ce nom) d'entrer dans le Piémont. Les échecs de celui-ci et des généraux qui lui succédèrent forcèrent promptement les Autrichiens de repasser le Tessin et d'abandonner à l'armée franco-sarde toute la Lombardie. La perte de la bataille de Solferino (24 juin), à laquelle François-Joseph assista en personne, le rejeta dans la Vénétie, sur la rive gauche du Mincio. Il signa alors avec Napoléon III la paix de Villafranca, devenue plus tard le traité de Zurich, qui consacrait la possession par l'Autriche de la Vénétie, en faisant entrer cette province dans une future confédération italienne.

En 1860, nouvelles crises. La Hongrie semble chaque jour à la veille de recommencer la lutte de 1848. Le sentiment de la nationalité y est plus ardent que jamais. La Vénétie est agitée par le contre-coup des événements de l'Italie centrale et de l'expédition de Garibaldi dans les Deux-Siciles. Alors François-Joseph, par le diplôme impérial du 20 octobre, octroie à son peuple des institutions constitutionnelles, par lesquelles il tient compte des diverses nationalités. L'ancienne constitution hongroise est presque intégralement rétablie. Des diètes particulières sont accordées aux différents états et chargées de désigner les membres du conseil permanent de l'Empire. En même temps des préparatifs formidables de défense, sinon d'offensive, sont concentrés en Vénétie contre la politique révolutionnaire et unitaire qui triomphe dans toute la péninsule italienne. Mais l'entrevue de Varsovie avec l'empereur de Russie et le prince régent de Prusse, ne semble pas assurer à l'Autriche l'appui dont elle avait besoin pour affronter immédiatement une guerre qui pouvait devenir européenne.

L'empereur François-Joseph a créé un ordre qui porte son nom. Il aime à diriger l'administration de l'armée et il a gardé pour son propre compte le portefeuille de la guerre. En 1850, il fut l'objet d'une tentative d'assassinat commise par un Hongrois, et reçut au cou une blessure dangereuse. Il a parcouru à plusieurs reprises les diverses parties de son empire (1852-1857), s'efforçant de ranimer l'amour des peuples par des grâces et des amnisties.

FRANÇOIS D'ASSISE (Marie-Ferdinand), roi d'Espagne, né le 13 mai 1822, est le fils de l'infant François de Paule, duc de Cadix, frère du feu roi Ferdinand VII et de l'infante Louise, fille du roi des Deux-Siciles François Ier. Marié, le 10 octobre 1846, à sa cousine germaine Isabelle II, reine d'Espagne, il reçut, le même jour, le titre honorifique de roi et de Majesté. Il a le grade de capitaine général des armées. Le régime libéral et parlementaire de l'Espagne, lors de l'avénement de la reine Isabelle, ne laissait à la reine que les attributions d'un roi constitutionnel, et son mari ne devait avoir, comme en Angleterre, que des prérogatives honorifiques, sans pouvoir prendre une action directrice dans les affaires du pays. Le roi François d'Assise est venu en France en 1865. (Voy. ESPAGNE et ISABELLE II.)

FRANKEL (Zacharias), hébraïsant allemand, né en 1801 à Prague, étudia les sciences et la philosophie à l'université de Pesth en même temps que la théologie, et devint, en 1832, rabbin du cercle de Leitmeritz. En 1836, il fut appelé à Dresde pour y exercer les fonctions de grand rabbin, dans cette position il a fait des efforts couronnés de succès pour faire reconnaître les droits civils de ses coreligionnaires. Son livre intitulé : le *Serment des juifs au point de vue historique et théologique* (die Eidesleistung der Juden in theologischer und historicher Beziehung; Dresde, 1840; 2e édit. 1847), contribua puissamment à l'abolition de l'ancien serment exigé des juifs. En 1842 le gouvernement prussien lui offrit la place de grand rabbin à Berlin, qu'il refusa.

Nous citerons de M. Frankel : *la Preuve juridique d'après la loi de Moïse et le Talmud* (der gerichtliche Beweis nach mosaisch-talmudischem Rechte; Berlin, 1841), *Études préparatoires à la version des Septante* (Vorstudien zur Septuaginta; Ibid., 1841); *De l'influence de l'exégèse juive sur l'herméneutique d'Alexandrie* (Ueber den Einfluss der palestinensichen Exegese auf die alexandrinische Hermeneutik; Leipsick, 1851). Il a donné de nombreux articles dans les journaux qu'il a dirigés, *Zeitschrift* (Berlin, 1844-1845; Leipsick, 1846), *Monatschrift* (Leipsick, 1851 et années suivantes), etc.

FRANKL (Louis-Auguste), poëte allemand, d'origine juive, né le 3 février 1810 à Chrast en Bohême, alla étudier la médecine à l'université de Vienne, mais se tourna vers la littérature. Secrétaire de la commune israélite de Vienne, en 1838, il devint professeur d'esthétique au Conservatoire de musique de cette ville. En 1842, il fonda la rédaction du *Dimanche* (Sonntagsblätter), revue hebdomadaire qui se maintint parmi les meilleures publications littéraires de l'Autriche, jusqu'au moment de la prise de Vienne par Windischgraetz. M. Frankl devint alors un des rédacteurs de *l'Allemagne du Nord* (Norddeutsche Blaetter).

On a de ce poëte : *le Chant des Habsbourg* (das Habsburgslied; Vienne, 1832), série de ballades très-goûtées dans la haute société de l'Allemagne; des *Poésies lyriques et épiques* (Episch-lyrische Dichtungen; Vienne, 1833); des *Légendes orientales* (Morgenlaendische Sagen, Vienne, 1834), le poëme épique *Christophe Colomb* (Stuttgart; 1836); un second recueil de *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1840); le poëme biblique de *Rachel* (Vienne, 1842); le poëme épique de *Don Juan d'Autriche* (Leipsick, 1846); un poëme comique, *Hippocrate et la médecine moderne* (Hippokrates und die moderne Medicin), divisé en deux parties : *les Médecins* (die Aerzte) et *les Charlatans* (die Charlatane) qui comptent de nombreuses éditions; la traduction allemande de poésies anglaises et d'un choix de poésies nationales serbes publiées sous le titre de *Gusle* (Vienne, 1852), etc.

M. Frankl a publié en prose : *Études historiques sur les juifs de Vienne* (Zur Geschichte der Juden in Wien, Vienne, 1858); *Études biographiques sur Nicolas Lenau* (Zu Lenau's Biographie; Ibid. 1854), etc.

FRANKLIN (Jane GRIFFIN, lady), femme de l'infortuné navigateur de ce nom, est née au commencement de ce siècle. Sir John Franklin l'épousa en secondes noces en 1826, et l'emmena dix ans plus tard à la terre de Van-Diémen dont

il venait d'être nommé gouverneur; son administration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques dans lesquels le nom de sa femme resta associé au sien.

Le 26 mai 1845, sir John Franklin quitta l'Angleterre avec *l'Erebus* et *la Terror* pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques. Il se trouvait, le 12 juillet, dans le détroit de Lancastre. Deux ans et demi s'écoulèrent sans qu'on obtînt de lui aucun renseignement ultérieur. Lady Franklin mit toute sa fortune à la disposition des hommes courageux qui, pendant plusieurs années, rivalisèrent d'efforts pour retrouver les traces de son mari. L'Amirauté anglaise, ne voulant pas rester en arrière, envoya simultanément dans les régions polaires une expédition destinée à suivre à peu près l'itinéraire de sir John, et commandée par Rae et Richardson, et trois vaisseaux sous les ordres du capitaine J. C. Ross. Ni les uns ni les autres ne purent, pendant deux années de la plus minutieuse exploration, recueillir le moindre renseignement.

On redoubla de zèle de toutes parts. L'Amirauté prépara de nouvelles expéditions et promit des sommes énormes (20000 livres, ou 500000 fr.); les États-Unis, stimulés par le président Polk, organisèrent aussi des recherches. Lady Franklin expédia, pour son compte, des navires vers les déserts de Lancastre. Des souscriptions, entre autres celle du prince Albert, l'aidèrent dans cette entreprise désespérée. Un négociant de New-York, M. Grennell, fréta deux bâtiments à ses frais, et le vieux sir John Ross offrit, en 1850, d'aller lui-même chercher les traces de son compagnon d'armes.

Aucune de ces expéditions n'atteignit son but spécial; mais elles eurent d'immenses résultats pour la géographie. C'est dans l'une d'elles, qu'après une campagne de trois ans, périt, au milieu d'une tempête, le lieutenant Bellot, de la marine française. Enfin, au mois de juillet 1854, le docteur Rae publia un rapport circonstancié dont les détails venaient des Esquimaux eux-mêmes, et d'après lequel sir John serait mort de faim, lui et une trentaine d'hommes, reste des deux équipages, à cinquante milles de l'anse Ferry. Divers objets lui ayant appartenu avaient été achetés aux naturels. Cependant, comme bien des choses restaient encore obscures dans ce rapport, l'opinion publique se rattacha avec une généreuse ténacité à l'espoir d'une solution favorable, et la compagnie de la baie d'Hudson, d'accord avec l'Amirauté, fit partir deux nouvelles expéditions, l'une le long de la Mackenzie, l'autre vers le Back. De nouveaux efforts ont été tentés en 1856 et même en 1857, sans plus de succès. En 1862, lady Franklin entreprit elle-même un voyage autour du monde.

FRANQUE (Alfred), jurisconsulte français, né à Arcis-sur-Aube (Aube) le 4 juin 1805, étudia le droit à Paris et devint avocat à la Cour royale de cette ville. Appartenant à l'opposition libérale, et déjà auteur d'écrits politiques, notamment d'un *Code de la liberté individuelle* (1830, in-18), il prit une part active à la révolution de 1830, entra l'un des premiers à l'hôtel de ville, et fut nommé secrétaire général de l'état-major de la garde nationale de Paris. En 1835, il figura, comme défenseur, dans le procès des accusés d'avril. Spécialement occupé des questions relatives à l'Algérie, il a rédigé, de 1836 à 1838, la *Revue africaine* (10 vol. in-8). En 1840 il fut attaché au ministère de la guerre dans la direction des affaires de l'Algérie. Il devint, en 1846, sous-chef de bureau au ministère de la justice.

En 1841, M. Franque entreprit une codification de toute la législation française, destinée à populariser la connaissance des lois, et fit successivement paraître le *Code de l'avancement dans l'armée de terre*, le *Code des faillites*, le *Code des prud'hommes*, le *Code de l'avocat*, etc. Parmi ses autres ouvrages on doit citer: *Lois annotées de l'Algérie*, *de* 1830 *à* 1844 (1844, 5 vol. in-8), recueil important; *Galerie historique de l'Algérie* (1856, in-8); *de la Législation de la propriété de l'Algérie* (1848, in-8). M. Franque, fondateur et rédacteur en chef, depuis 1838, du *Journal des lois* (14 vol. in-8), a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Courrier des tribunaux*.

FRANQUEVILLE (Alfred-Charles-Ernest Franquet de), ingénieur français, conseiller d'État, né à Cherbourg, le 9 mai 1809, fut admis en 1827 à l'École polytechnique, d'où il sortit le premier de sa promotion, et passa dans le service des ponts et chaussées. Employé à l'administration centrale, il remplaça M. Schwilgué comme chef de la section de navigation (1838), et fut, deux ans plus tard, mis à la tête de la troisième division du département des travaux publics; il était alors ingénieur en chef de première classe. Lorsqu'en mars 1848 on réorganisa les cours du Collége de France, il fut appelé à la chaire d'économie générale et de statistique des travaux publics; mais les événements empêchèrent les effets de la nouvelle organisation. Conservé à la tête de sa division et nommé officier de la Légion d'honneur (novembre 1848), M. de Franqueville devint tour à tour directeur des ponts et chaussées (1853), inspecteur général de deuxième classe (1854) et directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer (1855). Par décret du 19 septembre 1857, il a été nommé conseiller d'État. Il a fait partie, depuis 1855, du Comité consultatif des chemins de fer et, depuis 1858, du conseil général de la Côte-d'Or. Le 14 août 1861, M. de Franqueville a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui une traduction du *Traité pratique des chemins de fer* de Nicolas Wood (1834, in-folio avec atlas), faite en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruoltz.

FRANSCINI (Stéphan-Étienne), homme d'État suisse, né en 1796 à Bodio, mort le 19 juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FRANTIN (Jean-Marie-Félicité), littérateur français, né à Dijon, le 10 juillet 1778, et fils d'un imprimeur, fut, jusqu'en 1830, receveur particulier des contributions directes de cette ville. Il est un des plus anciens membres de l'Académie de Dijon, qui l'a plusieurs fois élu président, et membre de la commission des antiquités de la Côte-d'Or. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850.

On a de lui: *Annales du moyen âge, comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne* (Dijon, 1825 et suiv., 8 vol. in-8); *Louis le Pieux et son siècle* (1839, 2 vol. in-8), suite de l'ouvrage précédent. Il a édité, en 1835, les *Pensées* de Pascal, rétablies suivant le plan de l'auteur (2e édit., 1843, in-8). — M. Frantin est mort en 1863.

FRANTZ (Nicolas-Jacques), ancien avocat français, né à Sarrelouis (Moselle), le 25 juillet 1787, fit son droit à Strasbourg, et s'inscrivit, en 1811, au barreau de Metz. Après avoir pris les armes

en 1809 et en 1814, il équipa à ses frais, en 1815, le second corps franc de la Moselle, qui prit une part héroïque à la lutte des frontières, et fut, au retour des Bourbons, condamné à mort par un conseil de guerre. Réfugié en Prusse, où il dut rester caché pendant deux ans, il fonda alors avec d'anciens compagnons d'armes, une colonie agricole que firent tomber, après de longues persécutions, les capitalistes du pays. Il fut même, par leurs manœuvres, impliqué dans une affaire de faux assignats, et condamné à mort, mais acquitté par la Cour de Munster. Il revint en France en 1830, fit valoir inutilement, auprès des ministères et des Chambres, ses anciens services et sa fortune sacrifiée. Il n'en fut indemnisé qu'en 1850, sous la présidence de Louis-Napoléon. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a du capitaine Frantz, comme on le désigne depuis 1815 en Allemagne, un ouvrage *sur l'Usure* (1825); *Aperçu historique, politique et statistique sur l'organisation militaire de la Prusse* comparée avec l'organisation militaire de la France (Paris, 1841, in-8), et *Lettre à Louis-Napoléon Bonaparte* (1849, brochure).

FRANZINI (Marino-Miguel), général et géographe portugais, né vers 1790, est fils d'un mathématicien italien qui fut précepteur de Jean VI. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes et atteignit rapidement les grades supérieurs. Lieutenant général, il est depuis 1821 secrétaire d'État honoraire; il a siégé quelque temps aux Cortès.

On a de lui plusieurs travaux géographiques insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Lisbonne dont il est un des membres les plus distingués, et les ouvrages suivants: *Instructions statistiques* (Instrucções statisticas; Lisbonne, 1815), *Observations sur l'organisation actuelle de l'armée portugaise* (Reflexoes sobre o actual regulamento do exercito de Portugal), et une carte maritime des côtes du Portugal qui a d'abord paru à Londres et a été imprimée à Paris sous ce titre: *Carte des côtes du Portugal* (1836, in-8), traduit par G. d'Urban.

FRANZONI (Luigi), prélat italien, né à Gênes le 29 mars 1789, est un des quatre fils du marquis de ce nom. Après avoir fait ses études théologiques sous la direction de Z. Benucci, il fut ordonné prêtre en 1814, et fit d'abord partie de la congrégation des missionnaires urbains. Désigné à l'âge de trente ans pour occuper le siége épiscopal de Fossano, il reçut sa nomination du roi Charles-Félix (1820), qui lui remit en même temps, comme marque de sa bienveillance, une croix ornée de diamants et l'ordre de la Sainte-Annonciade. Peu après il devint un des membres les plus influents de la junte ecclésiastique.

En 1831, M. Franzoni fut élevé, sous le nouveau roi Charles-Albert, à l'archevêché de Turin, et saisit, dans cette position éminente, toutes les occasions de prouver qu'il était dévoué aux doctrines ultramontaines et absolutistes, notamment lorsque le roi prit en main la cause de l'indépendance italienne. Mais ce fut au sujet des lois Siccardi, adoptées le 9 avril 1851, que son intolérance éclata. Ces lois, comme on sait, abolissaient le droit d'asile des églises, plaçaient le clergé sous la juridiction commune et réglaient le contrat de mariage dans ses relations avec la loi civile. Sous prétexte de donner des instructions aux prêtres de son diocèse sur la conduite qu'ils avaient à tenir, l'archevêque recommanda aux ecclésiastiques, qui seraient cités devant un tribunal laïque, de s'adresser à l'autorité épiscopale pour obtenir l'autorisation préalable, et de plus d'arguer de l'incompétence des juges et de protester contre toute violation des immunités locales. Des poursuites furent dirigées contre lui, et, sur son refus réitéré de comparaître devant le juge d'instruction ou même de le recevoir en son domicile, il fut conduit à la citadelle et condamné, ainsi que l'archevêque de Sassari qui avait suivi son exemple, avec cette circonstance que la peine se trouvait subie par l'arrestation préventive elle-même. Le cardinal Antonelli protesta (14 mai), et le pape adressa les expressions de sa sympathie personnelle aux deux victimes de la persécution.

Un nouvel incident vint encore compliquer ce différend. Le comte de Santa-Rosa, un des ministres qui avaient présenté et défendu les lois Siccardi, ayant désiré de mourir dans le sein de l'Église, M. Franzoni y mit pour condition absolue une rétractation solennelle du passé, et, comme le moribond s'y refusa, il le déclara indigne de recevoir les derniers sacrements. Cette conduite souleva contre le clergé les passions populaires et mit le gouvernement dans la nécessité de sévir une seconde fois. Le prélat fut de nouveau détenu dans une forteresse pendant que l'on instruisait son procès; le tribunal de Turin prononça contre lui une sentence d'exil (25 septembre 1850). La même peine fut portée contre l'archevêque de Cagliari. L'un et l'autre furent en outre privés de la possession et de l'administration des biens et revenus appartenant à leurs diocèses. Dès lors M. Franzoni, sans accepter aucun compromis, se retira à Lyon, où il habita le palais de M. de Bonald, protestant de temps en temps auprès des cours catholiques. — Il est mort à Lyon, le 26 mars 1862.

FRAPOLLI (Louis), géologue et homme politique italien, né à Milan, le 26 mars 1815, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais, vers l'âge de seize ans, une mesure de police le força d'entrer, comme *volontaire*, dans un régiment autrichien. Il servit en Moravie et en Galice et obtint le grade de capitaine de cavalerie. A vingt-quatre ans, devenu majeur et maître de sa volonté, il donna sa démission pour retourner en Italie. En 1840, il quitta Milan, visita l'Allemagne, et vint se fixer en France. Il suivit, en qualité d'élève étranger, les cours de l'École des mines, et reçut le diplôme d'ingénieur. Il s'appliqua spécialement à la géologie, et fit un long voyage scientifique en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Il en rapporta de nombreuses et intéressantes observations, qui parurent en France dans le *Bulletin de la Société géologique*. Il publia aussi un travail géologique sur le Finistère, un mémoire sur l'origine et la formation du globe terrestre, et différentes notes sur la géologie des pays scandinaves et de l'Allemagne. Par suite des événements, sa grande *Carte des environs du Hartz*, déposée à l'Institut depuis 1847, est encore inédite.

Au milieu des mouvements révolutionnaires de 1848, il courut à Milan, fut attaché au ministère de la guerre du gouvernement lombard, et proposa, pour sauver le parti national, l'armement général. Il s'éleva en vain contre le système d'isolement préconisé par Gioberti et adopté par Charles-Albert, réclama instamment l'union avec la France républicaine, et se fit donner une mission à Paris. Pendant la période de l'indépendance, il représenta successivement auprès du gouvernement français la Lombardie, la Toscane et la République romaine. Renvoyé de Paris, après la prise de Rome, il se retira en Suisse. Sa famille étant originaire du Tessin, il fut pro-

tégé, par son droit de bourgeoisie, contre les réclamations des polices étrangères. Dans cet asile, il reprit ses travaux scientifiques. Après avoir été longtemps un des agents les plus résolus de la politique mazzinienne. M. Frapolli s'est séparé des sectes et des écoles exclusives, mettant l'œuvre de l'émancipation et de l'unité italienne au-dessus des intérêts des partis.

FRASCHINI (Gaetano), chanteur italien, est né à Pavie, en 1817. Destiné d'abord à la médecine, il l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude du chant, sous la direction du maître de chapelle Moretti. Il chanta pour la première fois en public en 1837, dans la chapelle de Pavie, et son succès fut tel qu'on l'engagea de suite comme second ténor pour chanter le *Belisario* au théâtre. En 1838, il chanta à Pavie le rôle d'Iago, et à Bergame celui d'Othello lui-même. Pendant les dix années suivantes, il fit quelques saisons à Vienne et à Bologne, où il connut Rossini; mais il chanta surtout à la Scala de Milan et à San-Carlo de Naples. Depuis 1850, il a chanté successivement à Bergame, à Lisbonne, à Madrid, à Londres, enfin à Paris. On a écrit spécialement pour lui : à Naples, *Saffo*, *Stella di Napoli*, *Zidanzata Corsa*, de Pacini; *Vascello di Gama*, *Il proscritto*, *Orazii e Curiazii*, de Mercadante; *Catarina Cornaro*, de Donizetti; *Marco Visconti*, de Petrella; *Anna la Prie* et *Eleonora Dori*, de Battista; à Trieste : *il Corsaro* et *Stifelio*, de Graffigna; à Rome : *Battaglia di Leguano* et *Ballo in maschera*, de Verdi; à Venise : *Luisa Strozzi*, de Ronzi Antonio; à Vienne : *Il marito et l'amante* et *Il paniere d'amore*, de Ricci Federico.

FRASER (Alexandre), peintre anglais, né en Écosse vers 1796, a exposé à Londres depuis plus de trente-cinq ans, sans cesser, sous le rapport du style et du choix des sujets, d'appartenir à l'école écossaise. Il s'est attaché surtout à peindre les scènes de son pays natal, telles que : *l'Intérieur d'un cottage des montagnes*, qui se trouve à la *National Gallery*; *le Tonneau d'ale*, *les Alarmes de guerre*, *le Peintre d'enseignes*, jolis sujets de genre; *Robinson Crusoé lisant la Bible*, etc. M. Fraser a exécuté des toiles d'un genre plus relevé : une *Scène tirée de la Prison d'Édimbourg* (1843); *le Dîner du laird interrompu par la visite des dragons*, autre emprunt à W. Scott; *les Derniers moments de Marie Stuart* (1847), *Naaman le Lépreux*, etc. — Il est mort à Hornsey (Écosse) en février 1865.)

FRASER (Charles), peintre américain, né le 20 août 1782 à Charleston, Caroline du Sud, fit d'abord des études de droit et débuta au barreau en 1807 avec tant de succès que, malgré ses désirs, il dut, pendant plusieurs années, renoncer complétement à ses études artistiques. Ce ne fut qu'en 1818 qu'il y revint : il s'occupa spécialement de la miniature et acquit bientôt dans ce genre une véritable célébrité, bien qu'il ait cultivé aussi avec bonheur la peinture historique et les sujets de nature morte. Dans une exposition de ses œuvres, qui a eu lieu à Charleston en 1857, on comptait 313 miniatures et 139 tableaux à l'huile, paysages, etc. On a aussi de M. Fraser quelques poésies et des articles dans les publications périodiques.

FRÉCHON (l'abbé Faustin-Irénée), ancien représentant du peuple français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 28 juin 1804, eut pour premier maître un vicaire de cette ville, et acheva ses études au petit séminaire d'Arras. Ordonné prêtre en 1827, il fut quelque temps vicaire à Vitry. En 1829, il fut nommé professeur de théologie et de droit canon au grand séminaire. Il devint chanoine honoraire du diocèse en 1833, puis chanoine titulaire en 1841. Estimé comme professeur et comme prédicateur, il se fit connaître aussi comme archéologue. Ses mémoires le firent admettre à l'Académie d'Arras et à la Société des antiquaires de Morinie. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le quatorzième sur dix-sept, par 74 655 voix. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la droite. Réélu à l'Assemblée législative par 87 675 suffrages, il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers et soutint par tous ses votes la politique contre-révolutionnaire. Le coup d'État du 2 décembre l'a rendu à ses fonctions ecclésiastiques.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Charles), prince des Pays-Bas, second fils du roi Guillaume I[er], est né le 28 février 1797, durant l'exil de sa famille. Il étudia l'histoire sous Niebuhr, qui lui portait beaucoup d'affection. Rentré en Hollande à la fin de 1813, il obtint, par la convention du 4 avril 1814, l'expectative de succéder à son père comme souverain, dans l'État de Nassau-Orange. Mais lorsque cette principauté eut été enlevée au roi des Pays-Bas, en 1813, le prince Frédéric reçut en compensation le titre de prince des Pays-Bas et plusieurs domaines situés dans le Brabant septentrional, et dont le revenu s'élevait à plus de 400 000 francs. Nommé commissaire général du département de la guerre en 1825, et amiral du royaume en 1829, il joua un rôle important dans la révolution belge. Il commandait à Bruxelles dans l'affaire des barricades (23-26 septembre 1830). Après l'abdication de son père en 1840, il se retira dans la vie privée pour se livrer désormais à la culture des sciences et des arts. Il est devenu grand maître de la loge des francs-maçons dans les Pays-Bas.

Le prince Frédéric a épousé en 1825 la princesse Augusta-Wilhelmine, fille de Frédéric-Guillaume III. Il en a eu deux filles, dont l'aînée, Wilhelmine-Frédérique, est mariée au prince Charles-Louis-Eugène, fils aîné du roi Oscar I[er], et actuellement roi de Suède (voy. Suède).

FRÉDÉRIC VII (Charles-Chrétien), roi de Danemark, fils de Christian VIII et de la princesse Charlotte-Frédérique de Mecklembourg-Schwerin, est né le 6 octobre 1808. Il voyagea de 1826 à 1828, visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, et fit un long séjour à Genève, où il étudia l'art militaire et la politique. De retour en Danemark, il épousa, le 1[er] novembre 1828, la princesse Wilhelmine-Marie, fille cadette du roi Frédéric VI, dont Christian VIII était cousin germain et héritier présomptif. Cette union, qui resta stérile, fut dissoute par un divorce prononcé en 1837, peu de jours après que le prince eut été relégué par ordre royal à Fredericia en Jutland. Mais Christian VIII, monté sur le trône en 1839, se hâta de mettre un terme à l'exil de son fils et le nomma gouverneur de Fionie. Frédéric contracta en 1841, avec la princesse Caroline-Marianne de Mecklembourg-Strelitz, un nouveau mariage, qui finit aussi par un divorce (1846). N'ayant pas encore d'enfants, il forma le dessein d'épouser une princesse de Suède, mais les négociations entamées à ce sujet n'aboutirent pas. Le 20 janvier 1848, appelé à succéder à son père, dont il était l'unique fils, il chargea tout aussitôt quatre grands fonctionnaires (voy. Oersted, Moltke) de rédiger le plan d'une constitution commune au Danemark royal et aux duchés de Schleswig-Holstein-Lauenbourg.

Mais ces derniers, qui comptaient se séparer du royaume lors de la mort du roi, se montrèrent fort hostiles à un projet qui aurait pu avoir pour conséquence de resserrer l'union (voy. CHRISTIAN D'AUGUSTEMBOURG). A la nouvelle de la révolution de Février, ils se soulevèrent. Ce mouvement, appuyé de l'Allemagne, fut comprimé avec beaucoup de peine, après deux ans d'hostilités.

Pendant ce temps, les idées liberales avaient fait du progrès en Danemark, le parti du Casino, dirigé par M. Monrad, Lehmann, etc. (voy. ces noms), avait été mis à la tête des affaires (21 mars 1848). Mais, dès le mois d'octobre, il céda la place à un cabinet moins avancé. Les actes principaux du règne sont indiqués sous les noms des ministres les plus influents.

La constitution du royaume dut subir l'influence des circonstances intérieures et extérieures. D'abord plus libérale que ne le comportait le voisinage et l'influence de certains gouvernements allemands, elle fut modifiée, en 1854 et en 1855, de manière à pouvoir être adaptée à toutes les parties de la monarchie. La question de la succession qui avait compliqué les difficultés fut résolue par le traité de Londres de 1852. Le prince Christian de Glucksbourg fut reconnu comme héritier présomptif. En 1850, le roi a fait consacrer solennellement son mariage morganatique avec la comtesse Danner (voy. ce nom). — Il est mort le 15 novembre 1863.

FRÉDÉRIC (Émile-Auguste), prince de Noër, frère puîné du prince Christian-Auguste (voy. ce nom), appartient à la branche cadette de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg. Né à Copenhague, le 23 août 1800, il reçut du roi Christian VIII, qui avait épousé sa sœur, le titre de lieutenant général et de commandant en chef des troupes du Schleswig-Holstein en 1842. Lors de la promulgation de la fameuse lettre patente du 8 juillet 1846, qui établissait le principe de l'intégrité perpétuelle de la monarchie danoise, il adressa en vain des remontrances au roi, puis donna sa démission le 18 août 1846. Cette résolution lui procura une grande popularité dans les duchés. Aussi fut-il appelé à faire partie, comme ministre de la guerre, du gouvernement provisoire formé le 23 mars 1848, sous la présidence de M. Beseler (voy. ce nom). Le lendemain, il s'avança, à la tête de ses collègues et des troupes de Kiel, contre la place forte de Rendsbourg, dont les officiers danois rendirent les armes sans coup férir. Le prince commanda les troupes schleswigholsteinoises jusqu'au 11 septembre 1848, dans la guerre contre le Danemark. Privé de ses titres et dignités par le roi de Danemark, le 4 août 1848, il fut excepté de l'amnistie accordée aux duchés le 10 mai 1851. Pendant les derniers événement des duchés, il a encore protesté, au nom de la ligne cadette, contre tout partage du duché de Schleswig, par acte adressé à tous les gouvernements (juin 1864). — Le prince Frédéric de Noër est mort en juillet 1865.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Louis), grand-duc de Bade, duc de Zaehringen, né le 9 septembre 1826, succéda, comme régent dans le gouvernement, à son père le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, à la place de son frère aîné Louis, que son état physique et intellectuel rendait inhabile au pouvoir. Son administration fut principalement occupée, dès l'année 1853, de demêlés sans cesse renaissants avec le pouvoir ecclésiastique. Il prit trois ans plus tard le titre de grand-duc par patente du 5 septembre 1856. Le 7 décembre 1853, il a failli être victime d'une tentative d'assassinat. A la fin de 1855, il a banni les jésuites de son duché. Le 20 septembre 1856, il a épousé une fille du prince de Prusse (voy. BADE).

FRÉDÉRIC-FRANÇOIS, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, fils du grand-duc Paul-Frédéric et de la princesse Alexandrine de Prusse, est né le 18 février 1823. Il faisait ses études à l'université de Bonn, lorsque la mort de son père le laissa maître du trône grand-ducal le 7 mars 1842. Le mouvement révolutionnaire en 1848 lui imposa la nécessité de faire quelques modifications libérales à la constitution; mais en 1851, l'aristocratie a obtenu que l'ancien état de choses fût rétabli. Le grand-duc a épousé en 1849 Augusta Mathilde-Wilhelmine, fille d'Henri LXIII, prince de Reuss-Schleiss. Il en a plusieurs enfants, dont l'aîné, François-Paul, est né le 19 mars 1851.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, électeur de Hesse, né à Hanau le 28 août 1802, est fils unique du duc Guillaume II et de Auguste-Frédérique-Christine, fille de Frédédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Il fit ses études à Marbourg et à Leipsick. En 1831, son père, forcé de se retirer à Hanau avec la comtesse de Reichenbach, sa concubine, lui abandonna la régence. Frédéric-Guillaume s'efforça de détruire la constitution de 1831, mais quoique le ministre Hasenpflug, mis en accusation, eût été acquitté en 1833, les efforts du prince restèrent infructueux. Il en fut de même lorsque la mort de son père l'eut laissé maître du trône (20 novembre 1847). En 1848, il consentit à quelques réformes libérales et plaça un ministère constitutionnel à la tête des affaires. Mais en 1850, il inaugura une politique de réaction en choisissant un cabinet présidé par Hasenpflug. Le pays fut mis en état de siége et occupé par des troupes de la confédération, qui exigea, en 1852, l'abolition de la constitution. Cette dernière a été remplacée par une charte.

Depuis 1831, l'électeur est marié morganatiquement avec Mme Lehmann, épouse divorcée d'un officier prussien, qu'il a créée comtesse de Schaumbourg et princesse de Hanau. Aucun des neuf enfants qu'il en a eus, n'est apte à lui succéder, et l'héritier présomptif est le landgrave Guillaume, né en 1787, cousin de l'électeur précédent. La princesse Wilhelmine, seconde fille du landgrave, est mariée depuis 1842 à Christian de Holstein-Glucksbourg, héritier désigné de la couronne danoise.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, ancien roi de Prusse, fils du précédent roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise, est né le 15 octobre 1795. Il apprit les belles-lettres sous Delbrück et Ancillon, la guerre sous Scharnhorst et Knesebeck, le droit et les sciences politiques sous Savigny, Ritter et Lancizolle, les arts sous Schinkel et Rauch. Après avoir vu son enfance attristée par l'abaissement de la monarchie prussienne, il fut témoin du réveil de l'Allemagne, et fit, comme simple officier, les campagnes de 1813 et 1814. Il rapporta de ses visites assidues au musée de Paris, et plus tard d'un voyage à Rome, ce goût ardent des arts, grâce auquel la Prusse vit tant d'artistes généreusement encouragés, tant d'œuvres remarquables exécutées à grands frais, dans les châteaux de Marienbourg, de Stolzenfels, etc. Malgré ses répugnances de jeune homme pour la politique absolutiste de son père, il avait été appelé au conseil de guerre et au conseil d'État; et déjà il avait une influence dans les affaires, lorsque mourut Frédéric-Guillaume III (7 juin 1840).

Le nouveau roi inaugura son règne par un

certain nombre de mesures libérales qui enflammèrent les espérances de la nation. Il rappela au ministère MM. de Boyen et Eichhorn, s'entoura des hommes les plus distingués dans la littérature et dans l'art, Schelling, Rückert, Tieck, Cornélius, Mendelssohn, dédommagea M. Arndt et les frères Grimm de la chaire qu'on leur avait enlevée, accorda enfin une amnistie politique; mais, dès lors aussi, il se signala par une irrésolution, une mobilité de vues qui est restée comme le caractère de son règne, et qui a souvent rendu sa bonne foi suspecte à la nation prussienne. En 1841, en refusant aux justes demandes des états provinciaux la constitution qu'on leur avait promise dès 1815, il voulut du moins établir la périodicité de ces mêmes états, et l'année suivante il admit les conseils généraux à lui faire des représentations. Ils réclamèrent avec assez de fermeté contre les lois coercitives de la presse, surtout contre l'ascendant que le roi laissait prendre sur lui au parti ultra-religieux, et contre une condescendance qui provoquait en Allemagne la plus vive agitation (voy. RONGE), enfin, ils demandèrent vivement la réforme judiciaire. Le roi répondit par des promesses que semblait appuyer son éloignement chaque jour plus prononcé pour les principes de la sainte-alliance et de la politique de Metternich. Pour le moment il s'occupa de conclure des traités de commerce avec les Pays-Bas, avec la Belgique, avec l'Angleterre, avec le Portugal, d'établir des lignes de chemin de fer, d'organiser et de dominer le Zollverein allemand, d'embellir la capitale et les principales villes de Prusse, entre autres Cologne, où l'on reprit, au moyen de souscriptions, l'achèvement de la cathédrale.

En 1844, un attentat commis contre sa personne par le bourgmestre Tschech, et des soulèvements partiels dans ses provinces semblèrent donner au roi à réfléchir. Il usa d'abord de sévérité et renferma la liberté de la presse dans des limites encore plus étroites. La diète provinciale de Prusse répondit à ces mesures, en réclamant une constitution et des états généraux (1845); en même temps la municipalité protestait contre le *piétisme* du roi. Celui-ci dut convoquer un synode présidé par le ministre des cultes, M. Eichhorn, et qui laissa les questions pendantes. Au lieu de réformes politiques, il opéra des réformes financières; une banque fut créée à Berlin avec un capital de 10 millions, de sages modifications furent apportées au tarif du Zollverein. En même temps, une loi portait création de procureurs généraux nommés par le roi sur la présentation du ministre de la justice. En face de la presse opposante, le ministère de Frédéric-Guillaume établissait la presse gouvernementale, encore inconnue en Prusse.

L'année 1847 ouvrit pour ce pays l'ère du gouvernement constitutionnel. A la suite des représentations toujours plus pressantes de la municipalité et des diètes provinciales, le roi octroya, le 3 février, des lettres patentes portant convocation d'une diète générale des États de Prusse, appelée à délibérer sur toutes les questions concernant le pouvoir législatif, l'exercice de ce pouvoir, les rapports à établir entre lui et le pouvoir exécutif, investie enfin du droit de pétition. Toutefois le roi avait soin de déclarer dans son discours que l'initiative lui restait, que la monarchie était absolue et la Chambre purement *consultative*, « qu'entre son peuple et lui, il n'y aurait jamais de constitution sur le papier; » en outre, il créait une seconde Chambre, la *curie* des seigneurs, sorte de sénat conservateur. La diète protesta et rejeta tout de suite deux lois, l'une relative au chemin de fer de Kœnigsberg; l'autre sur les banques rentières; et réclama, avec plusieurs autres droits, celui de périodicité. Le roi céda, excepté sur ce dernier point. Constitution de l'armée, de la justice, des finances, tout fut révisé dans le sens libéral; le nouveau tribunal criminel de Berlin débuta par le célèbre procès de Mieroslawski et des chefs polonais qui avaient soulevé, l'année précédente, le grand-duché de Posen. A l'extérieur, le roi concluait un traité de commerce avec Naples et les États-Unis d'Amérique, restait neutre dans la question des mariages espagnols, et protégeait le canton de Neufchâtel dans la guerre du Sonderbund.

Ce fut au milieu de cette bonne volonté de son roi et de cette prospérité de son peuple que la révolution de 1848 trouva la Prusse. Malgré les promesses de Frédéric-Guillaume, la lutte éclata dès le 15 mars et se continua jusqu'au 19 entre le peuple et ses troupes. Le roi dut changer son ministère, donner une amnistie générale, promettre la guerre contre le Danemark en faveur du Schleswig et saluer de son balcon les cadavres des insurgés. Ces humiliations lui étaient du moins adoucies par l'espérance de devenir empereur d'Allemagne et par le succès de ses généraux qui écrasaient, dans le duché de Posen, la dernière insurrection de la Pologne.

Il accéléra la réunion de l'Assemblée législative, modifia encore son gouvernement dans le sens libéral, et s'occupa activement d'un projet de réforme électorale. Sur cette déclaration de l'Assemblée, « que la nation prussienne acceptait la révolution comme un fait, mais qu'elle la rejetterait toujours comme un principe, » le peuple se crut trahi; et une nouvelle émeute éclata le 14 juin, une autre le 21 août. Quelques jours après, l'Assemblée nationale de Francfort rejetait l'armistice de Malmoë, conclu par le roi avec le Danemark. Le roi sembla se repentir alors des concessions qu'il avait faites, et, après plusieurs crises ministérielles, forma un nouveau cabinet franchement conservateur à la tête duquel était M. de Manteuffel, fit appel à l'armée, désarma la garde civique, et menaça la Chambre et la révolution tout entière, d'un coup d'État (novembre 1848). L'Assemblée et le peuple, réunis par le même danger, firent cause commune et entretinrent dans la capitale une sorte d'émeute permanente qui dura six semaines et se termina par l'octroi définitif d'une constitution (5 décembre 1848), et par la dissolution de l'Assemblée. La nouvelle Constitution, calquée sur celle de la Belgique, sanctionnait la liberté individuelle, la liberté politique, la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse sans cautionnement, l'inamovibilité et l'indépendance du pouvoir judiciaire, l'extinction des fidéicommis et des privilèges. Elle établissait l'inviolabilité et l'irresponsabilité du roi, son droit de dissoudre les deux Chambres, et en général toutes les prérogatives d'un pouvoir exécutif constitutionnel. Le peuple témoigna sa satisfaction en couvrant, d'enthousiasme, un emprunt ouvert alors par le roi. Les nouvelles élections, quoique faites pendant l'état de siége, introduisirent à la Chambre une certaine majorité constitutionnelle que les troupes dissipèrent aisément par la force. Après ce second coup d'État, le roi put éluder la constitution sans la supprimer.

Cependant les partisans de l'unité allemande offraient la couronne impériale à Frédéric-Guillaume, qui la refusa comme venant des révolutionnaires (28 avril 1849). Bientôt il rappela les députés prussiens de l'Assemblée de Francfort et invita les gouvernements germaniques à un congrès anti révolutionnaire, où on reprendrait l'œuvre de la Constituante centrale « en écartant

les éléments de désorganisation. » En même temps, il envoyait deux armées dans le grand-duché de Bade et dans le Palatinat, pour écraser l'insurrection de Struve et de Brentano, et signait la paix avec le Danemark (juillet).

De nouvelles Chambres se réunirent au mois d'août, avec une majorité ministérielle, qui commença l'assaut de la constitution du 5 décembre. Elle avait un peu plus d'un an d'existence lorsque le roi la jura une seconde fois, mais singulièrement modifiée (janvier 1850). On rétablissait l'irresponsabilité des ministres, les fidéicommis, la pairie; la prérogative royale était agrandie par un certain nombre de mesures de détail, un tribunal spécial créé pour les accusés qu'il plairait au roi d'y renvoyer. Dès le mois de mai 1849, le roi avait prouvé qu'il ne renonçait point à ses projets de fédération allemande, en concluant avec la Saxe et le Hanovre l'alliance dite des trois rois, à laquelle l'Autriche opposa celle de la Bavière et du Wurtemberg. Frédéric-Guillaume créa, avec ses alliés, une sorte de conseil supérieur d'administration, et décida la convocation d'un nouveau parlement général, qui se réunit à Erfurt, le 20 mars 1850. La jalousie de l'Autriche, le ton belliqueux du commissaire royal prussien, M. de Radowitz, et les passions populaires faillirent amener, entre les deux grands États de l'Allemagne, une guerre dont l'issue, certainement favorable au principe révolutionnaire, effraya le roi de Prusse. Un second attentat contre sa personne (22 mai) fut le signal d'une plus complète réaction. Par la convention d'Olmutz, l'Autriche et la Prusse se firent des concessions définitives et s'unirent pour la pacification de l'Allemagne. La dissolution des nouvelles Chambres prussiennes fut le premier résultat de cette politique.

Le parlement, ajourné au 4 janvier 1851, demanda des explications qui amenèrent le roi de Prusse à expliquer, par la bouche de M. de Manteuffel, qu'il préférait la paix, avec l'alliance autrichienne, à la guerre, avec la révolution. La session s'acheva par une loi qui adoucit le régime de la presse et par le vote d'un impôt de 1 million 750 000 thalers sur les revenus. Mais les nouvelles concessions libérales restèrent sans effet. L'élément religieux était au ministère avec M. de Raumer, l'élément féodal avec M. de Westphalen. Cependant le système des télégraphes, des postes, des chemins de fer, recevait de notables améliorations, et la Prusse faisait rentrer dans le grand réseau du Zollverein, le Hanovre et les autres États secondaires du Steuerverein (7 septembre 1852). A cette occasion l'antagonisme des deux grandes puissances allemandes se réveilla; l'Autriche réunit ses alliés dans la *coalition de Darmstadt* (avril 1852), en vue de créer un Zollverein autrichien. Mais la prudence et l'esprit de conciliation de deux souverains eurent encore raison de cette crise qui se termina par un traité de commerce entre les deux pays (19 février 1853), et par la consolidation du Zollverein.

En 1852, le dernier coup fut porté par le roi de Prusse à la révolution. Le parti féodal et les centralisateurs avaient jugé encore trop entachés de libéralisme les derniers débris de la constitution de janvier et de mars 1850, qui réorganisait l'administration provinciale. L'ancien conseil d'État fut rétabli, la pairie définitivement restaurée (1852-1854); les diètes provinciales reconstituées en face de l'assemblée des États; mais l'Assemblée rejeta obstinément une proposition tendant à restituer au roi la nomination des membres de la première Chambre, et à rendre cette dignité compatible avec d'autres fonctions. Le parti libéral, découragé par tant de remaniements de la Constitution, abandonna le champ de bataille et laissa la place, dans la session de 1853, au parti conservateur, représenté par M. de Manteuffel, et au parti dit *de la Croix*, sorte de coterie féodale et religieuse qui a beaucoup grandi dans ces dernières années. C'est elle qui, l'année suivante, essaya, dans la guerre d'Orient, d'enchaîner la Prusse à l'alliance de la Russie, et qui parvint du moins à lui imposer une politique de neutralité dont l'effet a été l'abaissement extérieur de la nation. Malgré ces paroles du roi : « Je ferai beaucoup pour l'empereur Nicolas que j'aime; mais si je me souviens qu'il est mon beau-frère, je n'oublie pas que la Prusse n'est pas la belle-sœur de la Russie; » la Prusse ayant refusé d'adhérer au traité du 2 décembre 1854, fut laissée un instant de côté et faillit être complétement exclue du concert européen, lors des conférences du Congrès de Paris. Un traité conclu avec l'Oldenbourg pour la création d'un port militaire sur la Jahde (1853), le succès d'un emprunt de 30 millions de thalers voté et couvert avec enthousiasme (1854), ont été présentés comme une compensation à cet effacement.

Au dedans, les tendances réactionnaires du gouvernement se manifestèrent par les discours franchement absolutistes prononcés par le roi aux sessions de 1855 et 1856, par la transformation de la première et de la seconde Chambre en *chambre des seigneurs* et *chambre des députés*, et par la confiance croissante des partisans du moyen âge. L'opinion publique s'émut vivement de la mort d'un des chefs du parti bureaucratique, M. de Hinkeldey, directeur de la police, tué en duel par M. de Rochow, et d'un vol de pièces diplomatiques fait aux archives prussiennes par un employé nommé Techen. Au dehors il n'y eut à signaler, avec l'échec éprouvé devant le Riff par le prince Adalbert de Prusse, que l'affaire de Neufchâtel. Au mois de septembre 1856, quelques partisans dévoués de la monarchie prussienne revendiquèrent à main armée les droits du roi sur cette ville et sur le canton. Les Neufchâtelois, Suisses de mœurs et d'idées, triomphèrent de cette espèce d'insurrection, et la guerre faillit éclater entre la Prusse et la république helvétique. A la suite de longues négociations, auxquelles prirent part toutes les grandes puissances de l'Europe, Frédéric-Guillaume IV signa un traité (mai 1857) par lequel, tout en conservant le titre de roi de Neufchâtel, il abandonnait, au prix d'une indemnité d'un million, ses droits sur la ville et sur le canton. Dans les complications plus récentes, relatives aux principautés danubiennes, la Prusse a suivi la politique de la France et de la Russie. A la fin de 1857, une grave maladie du roi l'a mis hors d'état de tenir les rênes du pouvoir confié depuis à une régence (voy. GUILLAUME).

Marié le 29 novembre 1823 avec la princesse Élisabeth de Bavière, née le 13 novembre 1801, Frédéric-Guillaume IV est mort sans enfants le 21 janvier 1861. Il a eu pour successeur, son frère, Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Prusse, régent depuis le 9 octobre 1858. — Pour l'ensemble de la famille royale, voy. PRUSSE.

FRÉGIER (A.), économiste français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 15 juillet 1789, entra de bonne heure dans l'administration et remplit successivement à Paris l'emploi de secrétaire du conseil de préfecture (1824) et celui de chef de bureau du domaine de l'État (1830). En cette dernière qualité, il a dirigé l'immense travail de l'expropriation des terrains nécessaires au tracé des fortifications de Paris (1841). On lui doit quelques ouvrages intéressants, notamment : *des Classes dangereuses de la population dans les grandes*

villes (1839-1840, 2 vol. in-8), mémoire couronné en 1838 par l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis ce sujet au concours; *Histoire de la police de Paris* (1850, 2 vol. in-8). M. Frégier a été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1846. Il a pris sa retraite en 1851.

FREILIGRATH (Ferdinand), célèbre poëte lyrique allemand, né à Detmold le 17 juin 1810, fils d'un instituteur, fut destiné d'abord au commerce, entra dans plusieurs maisons, et s'efforça de concilier les nécessités de son service avec sa vocation poétique. Il était en Hollande lorsque ses premiers essais parurent dans les *Feuilles de Westphalie*, le *Morgenblatt* et l'*Almanach des Muses allemandes* (1833). En 1837 il revint en Allemagne et s'inspira de la nature poétique des bords du Rhin, comme naguère des grandes scènes de la mer. Recommandé par les poëtes Schwab et Chamisso et par Alexandre de Humboldt, il obtint du roi de Prusse, en 1842, une pension de 1500 francs.

Mais bientôt la passion politique s'empara de M. Freiligrath, qui, sous le coup de durs reproches qui lui furent adressés à l'instigation du républicain George Herwegh, s'écria : « Le poëte doit marcher avec le peuple, » renvoya sa pension et publia, sous le titre de *Profession de foi* (Glaubensbekentniss, Mayence, 1844), l'un de ses plus importants ouvrages. Malgré les protestations modérées de sa préface, deux pièces particulièrement condamnées, *la Liberté et le Droit*, *l'Arbre de l'humanité*, lui attirèrent un ordre d'exil. Il se retira d'abord en Suisse, puis, en 1846, à Londres, où il reprit du travail dans une maison de commerce. Il allait, sur l'invitation de Longfellow, s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la révolution de 1848 le ramena en Allemagne. Poursuivi pour son poëme *les Morts aux Vivants* (die Todten an die Lebenden), il fut acquitté et fut dès lors un des chefs du parti démocratique de Dusseldorf. Il prit à Cologne la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane* (Neue rheinische Zeitung); mais de nouvelles poursuites le déterminèrent à se réfugier à Londres, où il est resté depuis 1849.

Parmi les autres ouvrages de M. F. Freiligrath, il faut citer : *Poésies* (Gedichte, 1838; 12ᵉ édit., Stuttgart, 1851), recueil précédé d'un autre analogue : *Quelques Gerbes* (Zwischen den Garben; Stuttgart, 1849); *l'Odéon du Rhin* (Rheinisches Odeon; Coblentz, 1839), en collaboration avec Hub et Schnezler; *l'Annuaire du Rhin* (Rheinisches Jahrbuch; Cologne, 1840-1841), avec Simrock et Mazerath; *la Westphalie romantique* (das romantische Westfalen, 1842); avec Duller, 1862, *Poëme au profit de la cathédrale de Cologne* (Darmstadt, 1842), avec Schücking; *Charles Immermann, en souvenir de lui* (Karl Immermann; Stuttgart, 1842); *Ça ira, six poëmes* (Herisau, 1846); *Nouvelles poésies politiques et sociales* (Neuere politische und sociale Gedichte; Cologne, 1849). M. Freiligrath a traduit les *Odes* de Victor Hugo, *les Chants du Crépuscule* (Daemmerungs Gesaenge; Stuttgart, 1836), et les *Chansons* (Lieder) du poëte anglais Burns.

FRÉMIET (Emmanuel), sculpteur français, né à Paris en 1824, et neveu du sculpteur Rude, suivit quelque temps l'atelier de son oncle, passa plusieurs années à la Clinique, et exécuta des travaux anatomiques pour le musée Orfila. Après de nombreuses *Études* de zoologie et de myologie, il débuta au salon de 1843. On a remarqué depuis : une *Gazelle*, étude en plâtre (1843); un *Dromadaire* en cire (1847); divers types de chiens, *Ravaude* et *Mascarreau* (1848); *Matador* (1849); *le Chien courant blessé*, son chef-d'œuvre, au Luxembourg (1850); *Ravageot* et *Ravageode* (1853), ainsi que plusieurs plâtres et bronzes de mérite.

On cite encore de lui : un *Renard*, un *Héron*, des *Chats* isolés ou groupés; *le Chameau tartare* (1849); un *Ours blessé*, des *Poules cochinchinoises* (1850); *le Cheval à Montfaucon*, qui fit sensation au Salon de 1853, et fut acheté par le ministère d'État; *le Centaure Térée*, *un Chat de deux mois* (1861); *Cavalier gaulois*, appartenant au ministère d'État, *Centaure emportant un Ours*, bronze (1863); *Pan et Ours*, *Chef gaulois*, statue équestre (1864). M. Frémiet a produit aussi bon nombre de statuettes en plâtre et en bronze : *un Voleur*, *un Marabout;* enfin une collection des différentes armes de l'armée française, commandée par l'Empereur, dont il a fait aussi la statuette équestre (1856). M. Frémiet a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, une 2ᵉ en 1851, une médaille de 3ᵉ classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

FRÉMONT (John-Charles, dit colonel), voyageur et homme d'État américain, est né le 21 janvier 1813, à Savannah (Géorgie). Son père était un Français qui, tombé au pouvoir des Anglais dans le cours d'un voyage aux Antilles, fut transféré sur un ponton à la Jamaïque, mais réussit à s'évader et gagna les États-Unis, d'où il se proposait de repartir pour la France; mais, ayant épousé une Virginienne d'une grande beauté, il se fixa dans son pays. Il mourut lorsque son fils John n'avait encore que quatre ans; sa veuve, qui se trouvait, avec trois enfants, dans un état voisin de la gêne, alla habiter Charleston. Le jeune Frémont prit ses degrés au collége de cette ville, et se fit professeur de mathématiques pour soutenir sa famille. En 1833, il fut désigné pour donner des leçons à bord du navire de guerre *le Natchez*, et fit en cette qualité une croisière de deux ans et demi. A son retour, il adopta la profession d'ingénieur civil, et, après divers travaux qui firent remarquer son talent et son activité, il accompagna Nicolet, savant Français au service des États-Unis, dans une exploration des prairies du nord-ouest. Pendant son absence (1838-1839), il fut nommé lieutenant en second dans le corps des ingénieurs topographiques. Tandis qu'il préparait à Washington les cartes de la région qu'il venait de parcourir et le rapport de son expédition, il devint amoureux d'une fille de Thomas Benton, sénateur du Missouri, la demanda en mariage, et, sur le refus du père, l'enleva et l'épousa devant un prêtre catholique, bien que ni lui ni elle ne fussent de cette religion (1841). On devait plus tard, lors de sa candidature à la présidence, lui reprocher ce fait, comme un acte de profession de foi contraire à la religion de la majorité des citoyens de l'Union.

Au mois de mai de l'année suivante, il partit pour la première de ses trois grandes expéditions. Elle dura cinq mois, et eut pour résultat la reconnaissance de la fameuse passe du Sud, à travers les montagnes Rocheuses, et l'ascension par M. Frémont et quatre de ses hommes du plus haut sommet de cette chaîne, le Pic de la rivière du vent. Non-seulement il détermina avec précision la situation géographique de ce passage qui, depuis la découverte des mines d'or, s'est ouvert pour tant de milliers d'émigrants, mais encore il fit, au point de vue scientifique, un tableau exact et complet de la région qu'il avait traversée. Le *Rapport* qu'il présenta à son retour sur son expédition contient aussi le récit très-attrayant de ses aventures personnelles, et cette publication, qui fut d'abord officielle, plusieurs fois réimpri-

mée en Amérique et en Angleterre, eut une immense circulation. Elle fut également traduite en plusieurs langues étrangères.

M. Frémont repartit presque aussitôt pour une seconde expédition, dans le dessein de relier les découvertes qu'il venait de faire à celles que l'on attendait des recherches de l'exploration maritime de la côte de l'océan Pacifique, commandée par le commodore Wilkes, et de tracer ainsi une ligne non interrompue et très-large à travers les pays alors presque inconnus qui se trouvaient de chaque côté des montagnes Rocheuses. La petite troupe, composée de trente-neuf personnes, partit du village de Kansas le 29 mai 1843. Les travaux d'exploration durèrent jusqu'au mois d'août de l'armée suivante, et donnèrent les premiers renseignements détaillés sur le grand lac Salé, le grand bassin intérieur de l'Utah, la chaîne de la Sierra-Nevada, et mirent au jour, pour ainsi dire, la région qui constitua depuis le territoire de l'Utah et l'État de Californie. Une partie de ces découvertes se fit au retour de M. Frémont, qui, après avoir effectué sa jonction avec l'expédition navale, se résolut à revenir par une route inconnue, sans guides, avec quelques hommes seulement, et malgré l'hiver qui menaçait. Il courut des périls extrêmes et perdit plusieurs de ses compagnons. Il traversa 3500 milles de pays, au milieu des neiges éternelles, étudiant la région de la haute Californie, la Sierra-Nevada, les vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et la contrée des mines d'or.

Rentré à Washington, M. Frémont s'occupa de tracer le plan d'une nouvelle expédition, tout en écrivant la relation de la seconde; et, dans le printemps de 1845, l'intrépide voyageur, élevé au grade de capitaine, se mit en route une troisième fois pour se rendre jusqu'à l'océan Pacifique. Arrivé dans la vallée du Mississipi, il trouva le Mexique en pleine guerre avec les États-Unis. Les colons américains, menacés par les troupes mexicaines, l'invitèrent à se mettre à leur tête, et furent vainqueurs sous ses ordres. M. Frémont se mit alors en communication avec le commandant de l'escadre qui croisait sur les côtes, et, après la soumission de la Californie, il en fut nommé, le 24 août, commandant militaire par le commodore Stockton. Mais les Californiens s'insurgèrent, et les Américains ne purent se maintenir que par l'intervention du général Kearney. A cette époque, M. Frémont reçut le brevet de lieutenant-colonel. A la suite d'un dissentiment entre les deux commandants en chef, Stockton et Kearney, il se vit traduit devant une cour martiale, pour insubordination, et destitué. Le président, M. Polk, signa la sentence, rendue conformément à la légalité; mais il offrit en même temps un nouveau brevet du même grade à M. Frémont qui refusa cette réparation et rentra dans la vie privée.

Il résolut alors d'entreprendre de lui-même une expédition dans le but de découvrir, à travers les montagnes Rocheuses, un passage plus méridional encore que la Passe du Sud, des sources de l'Arkansas à la Californie. Il partit de Pueblo, sur le haut Arkansas, avec trente-trois hommes et cent trente-trois mules. Mais, égaré par ses guides, il vit périr toutes ses mules et un tiers de son escorte dans les neiges de la Sierra San-Juan, et lui-même arriva à pied à Santa-Fé, après des fatigues et des dangers extrêmes. Ces désastres ne l'empêchèrent pas d'organiser une cinquième expédition, et en cent jours, au milieu de nouvelles difficultés, il arriva sur les bords du Sacramento. Là il acquit la propriété de Mariposa, devenue depuis fameuse par sa magnifique exploitation aurifère, qui a fait du colonel Frémont l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Il fut choisi par les électeurs de la Californie, lors de son annexion aux États-Unis, comme le premier sénateur envoyé au Congrès par le nouvel État (1850). L'arrêt de la cour martiale fut rappelé pour rendre son élection possible. Mais son mandat ne dura que deux ans; à la seconde élection, il fut remplacé par John Weller, partisan de l'esclavage, dont il s'était déclaré l'adversaire.

Les seules publications du colonel Frémont sont ses rapports officiels au gouvernement, qui, à part l'importance vraiment nationale de ses découvertes, ont suffi, grâce à la netteté et à la vigueur du style, pour lui faire prendre rang parmi les écrivains des États-Unis.

En 1856, le colonel Frémont, jusque-là si peu mêlé à la politique, devint, comme candidat à la présidence, l'adversaire le plus sérieux de Buchanan, en réunissant les suffrages de plusieurs partis politiques fusionnés à cette occasion en un seul, le parti républicain. Arrêter les progrès de l'esclavage dans les territoires *libres*, admettre dans l'Union le Kansas avec sa constitution *libre* récemment promulguée, changer la politique et l'administration du président Pierce et créer le chemin de fer du Pacifique; tel était son programme. Le sentiment des difficultés inhérentes à l'abolition de l'esclavage, pour l'Union américaine, fit, après la lutte la plus vive, échouer sa candidature.

Le colonel Frémont n'entra aux affaires qu'à l'avénement du président Lincoln. Il avait accepté un portefeuille dans le futur cabinet; mais la révolte du Sud l'appela à des fonctions plus actives. Très-estimé comme officier, et jouissant d'une immense popularité, il fut nommé général de l'armée du Mississipi ou de l'Ouest, et reçut le commandement de l'Illinois et des États voisins. Pendant qu'il organisait ses troupes à Saint-Louis, son lieutenant, le général Lyon, fut battu et tué à Davis Creek, et le général Frémont ne put que se retrancher dans Spingfield, pour y recueillir les débris de l'armée que lui ramenait Sigel. Là, il publia, le 31 août, une proclamation qui mettait le Missouri en état de siége, confisquait les biens des rebelles et prononçait l'affranchissement des esclaves; puis avec une armée en bon état, et qui lui était toute dévouée, il se mit en marche pour chasser le général Price qui venait de prendre Lexington. Mais à ce moment, il fut accusé de concussion par un certain colonel Blair, qui paraît avoir été son ennemi personnel, et, à cause de ses opinions radicalement abolitionnistes, il était déjà suspect à une partie de la population du Kentucky et du Missouri que le gouvernement tenait à ménager. Aussi, malgré les démonstrations parfois très-énergiques de ses nombreux partisans, il reçut de Washington, le 2 novembre, l'ordre de remettre de suite son commandement au général Pope en attendant l'arrivée de Hunter, son successeur désigné. Il obéit; mais sa retraite produisit un effet déplorable sur l'armée, dont il était adoré, et qui vit se retirer avec lui son état-major et plusieurs officiers supérieurs. Toutefois, le gouvernement reconnut bientôt l'utilité de ses services, et quelques mois s'étaient à peine écoulés que le département militaire de la Montagne lui était confié, avec le titre de major général (11 mars 1862), et le commandement d'une division avec laquelle il devait opérer dans la Virginie septentrionale. Tenu en échec par Stonwall Jackson, il fut battu à Cross-Keys, et, pour ne pas servir sous les ordres du général Pope, donna sa démission (27 juin). En 1864, désigné par une convention de Cleveland comme candidat à la

présidence, il ne put lutter jusqu'au bout contre le parti qui soutenait la réélection de Lincoln.

FRÉMY (Louis), administrateur français, ancien représentant, né à Toulon en 1808, vint étudier le droit à Paris, et se fit inscrire, en 1829, au tableau des avocats. Nommé, en 1833, auditeur de deuxième classe au conseil d'État, il passa dans l'administration, fut sous-préfet à Domfront (1835) et à Gien (1837). Membre de la Commission administrative des chemins de fer (1842), dont il devint secrétaire en 1847, il avait alors le rang de maître des requêtes en service extraordinaire. Écarté des affaires par la révolution de Février, il y revint sous le ministère de M. Léon Faucher, son ami, qui le choisit pour chef de cabinet. En mai 1849, il fut nommé le cinquième des huit représentants de l'Yonne à la Législative, et prit place dans les rangs de la majorité. Il proposa, en 1851, un crédit de 500 000 francs pour venir au secours des victimes des inondations. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et du nouveau conseil d'État avec le titre de conseiller ordinaire. Au mois de février 1853, il fut chargé d'organiser sur de nouvelles bases l'administration du ministère de l'intérieur. Il reçut pour ses services la croix d'officier de la Légion d'honneur et succéda, en 1857, à M. de Germiny comme gouverneur du crédit foncier de France. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863. M. L. Frémy a été élu membre du conseil général de l'Yonne.

FRÉMY (Arnould), littérateur français, né le 17 juillet 1809, et fils de M. Charles Frémy, qui fut jusque dans ces dernières années professeur de chimie à Saint-Cyr, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Reçu docteur ès-lettres à Paris, en 1843, avec une thèse très-remarquée sur *les Variations du style français au* XVIIe *siècle*, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon.

A cette époque pourtant M. Arn. Frémy avait déjà publié plusieurs romans et nouvelles : *Elfride* et *les Deux anges* (1833, 4 vol. in-8) ; *une Fée de salon* (1836, 2 vol.) ; *la Chasse aux fantômes* (1838, in-8) ; *les Roués de Paris* (1838, 3 vol. in-8) ; *les Femmes proscrites* (1840, 2 vol.) ; et la *Physiologie du rentier* (1841), en société avec Balzac.

Sa collaboration constante à la petite presse parisienne fit destituer M. Frémy, comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Cependant il rentra en 1847 dans l'enseignement supérieur et obtint une nouvelle suppléance à la Faculté de Strasbourg. Il donna sa démission lors de la révolution de Février. Rendu complétement à la carrière des lettres, il reprit sa place dans le journalisme, collabora activement à la *Revue de Paris*, à la *Revue britannique*, au *Siècle*, au *Peuple*. De 1854 à 1859, il fut un des trois principaux rédacteurs du *Charivari*.

Outre les romans cités, on a encore de lui : *le Journal d'une jeune fille* (1854, in-18) ; *les Maîtresses parisiennes* (1855, 2e édit., 1857 ; un 2e vol. 1858) ; *Confessions d'un Bohémien* (1857, in-18) ; *les Mœurs de notre temps* (1860, in-18) ; deux comédies représentées à l'Odéon : *le Loup dans la bergerie* (1853), en un acte ; et *la Réclame* (1857), en cinq actes.

FRÉMY (Edmond), chimiste français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 28 février 1814, frère du précédent, fit, sous la direction de son père, ses études scientifiques, et devint, en 1831, préparateur des cours de M. Pelouze, à l'École polytechnique. Il le suivit et le remplaça tour à tour à cette école, ainsi qu'au Collége de France, suppléa quelque temps M. Gay-Lussac au Muséum d'histoire naturelle, et succéda enfin à ces deux maîtres en 1843 et 1850. Il avait, avant d'occuper les deux chaires de l'École polytechnique et du Muséum, fait ses premiers cours aux Écoles centrale et du commerce. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1857, en remplacement de Thénard. Décoré de la Légion d'honneur, le 19 mai 1844, il a été promu officier en mai 1862, pour ses éminents services dans l'enseignement à l'École polytechnique.

On a de M. Ed. Frémy : une vingtaine de *Mémoires* insérés, de 1835 à 1856, dans les *Annales de Chimie*, la plupart en collaboration avec quelque autre savant. On cite surtout, sous son nom seul, *de la Composition chimique du cerveau*. Il a écrit, en société avec son maître M. Pelouze : *Traité de chimie générale* (1844-1857, 6 vol. in-8, avec atlas et planches) ; puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de chimie*, qui ne sont que des réductions du premier ouvrage.

FRENCH (Benjamin F.), écrivain américain, né en Virginie, le 8 juin 1799, commença l'étude du droit, puis se mit à écrire dans les journaux littéraires, et publia, en 1825, un premier ouvrage intitulé : *Biographia Americana*, etc., suivi d'*Études biographiques sur les femmes auteurs éminentes* (Memoirs of eminents female writers). En 1830, il passa dans les contrées tempérées du sud-ouest, où, tout en se livrant à des entreprises commerciales, il recueillit et traduisit du français et de l'espagnol une foule de documents relatifs à l'histoire primitive de la Louisiane ; il les réunit en une série de cinq volumes in-8, qui parurent successivement, de 1846 à 1853, sous ce titre : *Historical Collections of Louisiana, embracing many rare and valuable documents, relating to the natural, civil and political history of that State, compiled with historical and biographical notes* (New-York). Deux volumes additionnels conduisent les annales de la Louisiane jusqu'au moment de sa cession aux États-Unis. On annonce en outre de M. French, qui a quitté la Louisiane pour résider à New-York, deux volumes d'*Annales historiques* sur l'histoire de l'Amérique du Nord, depuis sa découverte jusqu'en 1850.

FRÈRE (Pierre-Édouard), peintre français, né à Paris, le 10 janvier 1819, entra, en 1836, dans l'atelier de Paul Delaroche, suivit l'École des beaux-arts, se livra à la peinture de genre, et débuta au salon de 1843. Il a donné, entre autres sujets, la plupart exposés : *le Petit gourmand*, *le Petit curieux*, *le Petit saltimbanque*, *les Raisins*, *la Cuisinière*, *la Poule aux œufs d'or*, *l'Atelier*, *Lully enfant*, *la Blanchisseuse*, *le Tonnelier*, *la Tricoteuse*, *le Goûter*, *la Bouillie*, des *Scènes* et des *Études* d'intérieur, etc. (1843-1853) ; *le Vendredi saint*, *le Dîner*, *la Leçon de lecture*, *Jeune Femme peignant*, *Intérieur de cour en automne*, *la Petite pourvoyeuse* (1855) ; *le Repos*, *la Sortie du bain*, *le Balayeur*, *la Toilette du dimanche* (1857) ; *Allant à l'école*, *les Petits frileux*, *la Leçon de flûte* (1859) ; *Asile pour la vieillesse à Écouen*, *Grande bataille*, la *Petite École*, un *Intérieur au Pollet*, *Dieppe* (1861) ; *la Prise d'armes*, *le Retour du bois*, *Effet de neige*, *la Grand'mère* (1863) ; *Jeune fille cousant*, *les Fileuses* (1864), et une dizaine de toiles appartenant au même genre et au même style. M. Édouard Frère, dont les sujets ont été popularisés par l'image et la lithographie, a obtenu deux 3es médailles en 1850 et

1855, une 2ᵉ en 1852, et la décoration de la Légion d'honneur, à la suite de l'exposition universelle, en novembre 1855.

FRÈRE (Charles-Théodore), peintre français, né à Paris, en 1815, étudia sous M. J. Coignet et sous Roqueplan, et débuta au Salon de 1834. En 1836, il partit pour l'Algérie, assista à la prise de Constantine, et parcourut le désert et les provinces d'Orient; la plupart de ses nombreux tableaux sont exécutés d'après les souvenirs et les croquis de son voyage. On a surtout de lui : *Écurie du Loiret* (1835); *le Pont de Saint-Ouen, le Pont des Carmes, le Faubourg Bab-a-Zoum, la Fontaine Bab-el-Oued, le Marché de l'Arva, la Rue des Juifs à Constantine, l'Assaut, la Caravane au gué, le Bazar de Janina, le Marché de Constantine* (1848); *Halte d'Arabes*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *une Rue de Constantinople, Mosquée à Beyrouth, Bazar à Damas, une Cour à Tauthat* (1855); *Bazar à Beyrouth, Halte à Girgeh, les Pyramides de Gizeh* (1857); *un Harem au Caire, Anes et âniers au Caire, Café de Mohammed* (1859); *la Halte du soir à Minieh* (Égypte), *Arabe buvant à une fontaine du Caire, Restaurant arabe à la porte de Choubrah, une Fête chez un uléma à Constantinople* (1861); *Ruines de Karnac à Thèbes, un Bazar à Girgeh, un Potier à Esné* (haute Égypte) (1863); *Okale, le Matin* (1864), etc. M. Théodore Frère a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

FRÈRE-ORBAN (Hubert-Joseph-Walther), avocat et homme politique belge, né à Liége, le 24 avril 1812, d'une très-humble famille, reçut une éducation toute française, étudia le droit, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, et acquit rapidement une réputation dans le parti libéral. Il fut, dès 1830, un des fondateurs des journaux destinés à soutenir la cause de la révolution belge, et membre des diverses associations organisées pour résister à la politique des cabinets catholiques. Il fut envoyé en juin 1847, par les électeurs de Liége, comme représentant à la Chambre belge. Il occupa ensuite, à deux reprises différentes, en 1847 et de 1848 à 1852, le portefeuille des finances, et, dans l'intervalle de ces deux administrations, celui des travaux publics. On lui attribua, peu avant sa retraite, un petit pamphlet pseudonyme, intitulé : *Lettre à M. de Decker*, par Van Damme (Bruxelles, 1852, in-8). Il combattit activement, par des modifications profondes dans les institutions de crédit, notamment par l'organisation de la banque nationale de Belgique, la crise financière qui suivit la révolution de 1848. Rappelé au ministère des finances, il s'opposa vivement, en 1861, au traité de commerce avec la France et au cours légal des monnaies d'or françaises. Son échec sur ce dernier point lui fit donner sa démission à la fin d'avril; mais le roi, après l'avoir fait rentrer au cabinet d'abord comme ministre d'État, lui rendit, au mois d'octobre de la même année, le portefeuille des finances. M. Frère-Orban a été nommé haut dignitaire de plusieurs ordres, notamment grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse et grand officier de la Légion d'honneur.

FRERICHS (Frédéric-Théodore), médecin allemand, né le 24 mars 1819, à Aurich, dans le Hanovre, se rendit à l'université de Gœttingue, en 1838, pour y étudier la médecine et les sciences naturelles. Reçu docteur, il visita successivement Berlin, Prague et Vienne, où il se livra à des études suivies de pathologie et d'anatomie, parcourut ensuite la Hollande, la Belgique et la France et se fixa enfin, en 1846, à Gœttingue. Agrégé à l'École de médecine et attaché à l'Institut physiologique de M. Rodolphe Wagner, il y fit des cours. En 1851, il fut appelé à Kiel, pour y diriger la polyclinique et l'hôpital académique; mais dès l'année suivante, ayant pris part à la guerre des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark, il dut rentrer en Allemagne et devint professeur titulaire de pathologie et de thérapeutique à l'université de Breslau, et directeur de la clinique médicale de cette ville. En 1849, il a été nommé professeur de clinique médicale à l'université de Berlin. En 1854, le roi de Prusse lui a conféré la décoration de l'Aigle-Rouge et le titre de conseiller intime de médecine.

M. Frerichs a collaboré activement au *Dictionnaire de physiologie* de Vagner (Brunswick, 1843 et suiv.); au *Dictionnaire de chimie* de Liebig, Poggendorf et Wœhler (Ibid., 1837 et suiv.); au *Supplément* (1850-1852). Quelques-uns de ses articles, imprimés à part, forment de véritables ouvrages. Citons aussi son *Traité pratique des maladies du foie* (Klinik der Leberkrankheiten, Brunswick, 1859), traduit en français par MM. Pellegot et Dumesnil (Paris, 1860, in-8, avec figures).

FRESLON (Alexandre), avocat français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à la Flèche (Sarthe), le 11 mai 1808, acheva ses études de droit à la Faculté de Paris, et se fit inscrire au barreau d'Angers, en 1829. Le 17 juillet 1830, il fut poursuivi pour délit politique, se défendit lui-même et fut acquitté. Après la révolution de Juillet, il entra dans la magistrature, comme substitut du procureur du roi; mais il ne tarda point à donner sa démission, et reprit, en 1832, la profession d'avocat. Partisan décidé des doctrines libérales, il fut, en 1839, un des fondateurs du *Précurseur de l'Ouest*, se signala par la lutte qu'il engagea dans le conseil municipal d'Angers, contre M. Giraud, maire de la ville, et combattit sans relâche la politique du ministère Guizot. Le 2 mars 1848, à l'avénement de la République, il fut nommé procureur général près la Cour d'appel d'Angers. Élu représentant à la Constituante, dans le département de Maine-et-Loire, le neuvième sur treize, par 71046 suffrages, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Lorsque le général Cavaignac se rapprocha de la droite, il nomma M. Freslon, ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Vaulabelle, et il l'envoya à Marseille, au-devant du pape Pie IX, qui, chassé de Rome, venait, disait-on, se réfugier en France. Après l'élection du 10 décembre, M. Freslon soutint par ses votes la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il fut nommé avocat général à la Cour de cassation; mais, le lendemain du coup d'État de décembre 1851, il donna sa démission et se fit inscrire au barreau de Paris.

FRESNEL (Fulgence), orientaliste français, né à Mathieu (Calvados), le 15 avril 1795. Mort à Bagdad le 30 novembre 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

FRESSE-MONVAL (Henri-François-Michel-Alphonse), écrivain français, né à Perpignan, le 4 novembre 1795, vint à Paris en 1813, sortit du petit séminaire de Saint-Nicolas en 1818, du grand séminaire en 1822, fit, deux ans après, un court séjour à la Trappe, et donna ensuite des leçons de littérature, auxquelles se rattachent ses premiers ouvrages. Après avoir défendu la

politique de la Restauration, il écrivit des romans du genre de ceux du vicomte d'Arlincourt.

On a de lui : *Angelino, ou le Bandit sicilien* (1829, 3 vol. in-12); *la France illustrée par ses marins, ses rois et ses guerriers* (1830, 5 vol. in-12), d'où il a tiré plus tard les *Illustrations de la marine française* (1852, 2 vol. in-8); *de l'Opposition en 1830* (juin 1830); *l'Orphelin et l'usurpateur* (1833, 2 vol. in-8); *Jules-Joseph, pensée intime* (1835, 2 vol. in-8); un *Traité de narration* (1831, in-12), souvent réédité et remanié sous de nouveaux titres; de nombreux *Manuels* de composition française et latine, de littérature, d'art épistolaire (1835-1845, in-12); des *Cours de lectures morales* (1855, in-12); *Géographie de l'enfance* (1858, in-18), etc. Il a traduit en vers les *OEuvres complètes d'Hésiode* (1841, grand in 8), couronné par l'Académie française; les *OEuvres complètes de Pindare* (1854, grand in-8), également couronné, et sous le titre des *Sibylles*, les vers sibyllins, avec la biographie des femmes poëtes de la Grèce (1856, in-8). Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, etc.

FREUND (Wilhelm), lexicographe allemand, né le 27 janvier 1806, à Kempen, dans le grand-duché de Posen, d'une famille juive, étudia à Breslau, Berlin et Halle, obtint le grade de docteur en philosophie, et ouvrit en 1828, à Breslau, une institution pour l'instruction de la jeunesse israélite. A la suite de dissentiments avec ses coreligionnaires, il accepta une place de professeur au collége de cette ville, qu'il quitta plus tard pour diriger par intérim le collége de Hirschberg, en Silésie. En 1851, M. Freund passa en Angleterre.

Ce savant doit sa réputation à son grand *Dictionnaire de la langue latine* (Wœrterbuch der lateinischen Sprache; Breslau, 1834-45, 4 vol.), traduit et abrégé, sous le titre de *Dictionnaire latin-français* par M. Theil, en 1855 (Paris, in-8). Il a donné aussi un *Dictionnaire de la langue latine*, en un volume (Gesammtwœrterb. der lat. Spr.; Ibid., 1844); un *Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin-grec* (Berlin, 1848), une édition estimée de l'*Oratio pro Milone* (Breslau, 1838), etc. Il a entrepris, en 1846, la publication d'une *Bibliothèque des auteurs grecs et latins à l'usage des élèves* (Schülerbibliothek des griech. und rœm. Alterthums; Berlin, 1846 et suiv.).

FREYTAG (Gustave), écrivain allemand, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg, en Silésie, fit de bonnes études au collége d'Oels et aux universités de Breslau et de Berlin, et obtint, en 1838, le diplôme de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des lettres de cette dernière ville, il passa, en 1847, à Dresde, puis à Leipsick, où il fonda, avec M. Julien Schmidt, le *Messager de la frontière*.

M. Freytag débuta par un recueil de poésies intitulé : *A Breslau* (In Breslau; Berlin, 1845). La même année, sa comédie historique, *les Fiançailles, ou Kuntz de Rosen* (die, Brautfahrt oder, etc. Ibid., 1845), obtint un prix dans un concours ouvert par le théâtre Royal de Berlin. Elle fut suivie de deux drames : *Valentine* (1847), *le Comte Waldemar* (1848), et d'une comédie, *les Journalistes* (1854), particulièrement citée avec éloge en Allemagne. M. Freytag obtint ensuite un succès populaire par son roman intitulé : *Doit et avoir* (Soll und Haben; Leipsick, 1855, 6e édit., 3 vol.). Ce roman, traduit en français par M. de Suckau, dans le *Moniteur* de 1857, fait partie de la *Collection des meilleurs romans étrangers* (Paris, 1857, in-18).

Il faut encore citer de M. Freytag une petite tragédie : *le Savant* (der Gelehrte) insérée dans les *Tableaux poétiques* (Poetische Bilder) de Ruge; une comédie : *une pauvre Ame de tailleur* (Eine arme Schneiderseele), et quelques travaux critiques et littéraires destinés au *Messager de la frontière*. La plupart de ses *OEuvres dramatiques* ont été réunies sous le titre de *Dramatische Werke* (Leipsick, 1848-1850, 3 vol.).

FREYTAG (George-Guillaume-Frédéric) orientaliste allemand, né à Lunebourg, le 19 septembre 1788, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Gœttingue où il devint répétiteur en 1811. Il prit part plus tard aux dernières campagnes contre la France, en qualité d'aumônier de l'armée prussienne et, après la paix, resta à Paris, aux frais du gouvernement prussien, pour étudier les langues orientales, particulièrement l'arabe. En 1819, il fut rappelé à Bonn, comme professeur de langues orientales. Il a été élu, en 1851, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Il est mort en novembre 1861.

Le principal travail de M. Freytag est le grand *Lexicon Arabico-Latinum* (Halle, 1830-1837, 4 vol. Il a publié en outre : un *Petit Dictionnaire arabico-latin* (Halle, 1837), abrégé du précédent; *Selecta ex historia Halebi* (Paris, 1819) : les textes arabes : *Regnum Saahd-aldoula in oppido Halebo* (Bonn, 1820) et *Carmen in laudem Muhammedis dictum*, de Kaabi Ben-Sohair (Halle, 1823), etc.; la grande anthologie d'Ibn-Arabschah intitulée : *Fakihat-Alcholafa* (Bonn, 1823); les *Hamasæ carmina* d'Albu-Temmâm (Bonn, 1828-1852, 2 vol.); une traduction latine de *Proverbes arabes* (Arabum proverbia; Bonn, 1838-1853, 3 vol.); *Chresthomathia arabica* (Bonn, 1834); *l'Art de la versification arabe* (Darstellung der arabischen Verskunst; Bonn, 1838); *Grammaire de la langue hébraïque* (Kurzgefasste Grammatik der hebraeisch. Sprache; Halle, 1835).

FREZZOLINI (Erminia Nencini, dame), cantatrice italienne, née à Viterbe, en 1820, et fille d'un chanteur comique renommé comme professeur de chant, débuta, en 1838, à Florence, et passa ensuite, comme *donna assoluta*, aux théâtres de Milan, Turin, Modène (1839-1841). Après une saison sur le théâtre de la Reine, à Londres (1842), elle revint à la Scala de Milan, parut à San-Carlo de Naples (1845), à Gênes, à Venise (1847), et partit à la fin de cette dernière année pour Saint-Pétersbourg, où elle resta jusqu'en 1850. Elle visita en dernier lieu l'Espagne, chanta à Madrid et à Barcelone, et vint enfin, en 1853, à Paris. Elle y a figuré pendant quatre années successives, dans la troupe du théâtre Italien. En août 1857, elle se rendit aux États-Unis, avec M. H. Vieuxtemps, engagé, comme elle, à des appointements princiers. Mme Erminia Frezzolini, qui possède une voix de soprano des plus étendues, malgré l'insuffisance des notes du médium, et une grande puissance dramatique, aborde volontiers les rôles des opéras de Mozart, Bellini, Donizetti; elle s'est familiarisée, l'une des premières, avec le répertoire de M. Verdi, qui lui dut une partie de sa popularité.

FRIANT (Jean-François, comte), officier français, né à Paris le 12 juin 1790, est fils du général de ce nom, mort en 1829, et qui commanda, en 1814, une des divisions de la garde. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il prit part, dans l'infanterie, aux dernières campagnes de l'Empire et atteignit rapidement le grade de capitaine; cependant il donna sa démission sous

la Restauration et suivit son père dans la retraite. En 1830, il rentra au service en qualité de général de brigade de la garde nationale, et devint aide de camp du roi Louis-Philippe; en 1832, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Après la mort du comte Lobau, il commanda quelque temps en chef les légions parisiennes, en l'absence du général Jacqueminot. En 1848, il accompagna volontairement le roi déchu dans l'exil, et résida au château de Claremont. Il a été admis à cette époque à faire valoir ses droits à la retraite.

FRICHON, aîné (François-Alexis-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Limoges, le 15 août 1800, fils d'un volontaire de la République, se fit inscrire, en 1824, au barreau de la Cour royale de Limoges, devint membre du conseil de l'ordre après 1830 et fut élu bâtonnier en 1845. Il appartenait à l'opposition radicale. En 1848, il refusa du gouvernement provisoire le poste d'avocat général près la Cour d'appel. Candidat à l'Assemblée nationale, dans la Haute-Vienne, il fut élu le quatrième sur huit. Au milieu des troubles qui éclatèrent à Limoges, le jour des élections, il prit le rôle de médiateur et contribua au rétablissement de l'ordre. A l'Assemblée, il parut souvent à la tribune et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il rentra dans l'opposition. Réélu à l'Assemblée législative, il siégea dans les rangs de la gauche, et, le 2 décembre 1851, prit part aux essais de résistance. Il est resté depuis en dehors des affaires publiques. — M. Frichon a un frère plus jeune, avec lequel il a été confondu, et qui, habitant Limoges au moment du coup d'État du 2 décembre, fut expulsé de France.

FRIEDEMANN (Frédéric-Traugott), écrivain pédagogique allemand, né à Stolpen, près de Dresde, le 30 mars 1793, termina ses classes à l'École des princes de Meissen et suivit les cours de théologie et de philologie à l'université de Wittemberg. Après avoir passé sa thèse en 1812, il fut nommé l'année suivante directeur en second au gymnase de Zwickau, puis au gymnase de Wittemberg. En 1820, il devint directeur titulaire au gymnase de cette dernière ville et, en 1823, directeur de l'école de Catherine, à Brunswick, où il jouit d'une grande influence, comme membre de la commission municipale d'instruction publique. En 1828, il fut appelé à diriger le gymnase provincial de Weilbourg. Nommé membre correspondant de diverses académies d'Allemagne, il reçut le grade de docteur en théologie de l'université de Leipsick. En 1836 M. Friedemann fut invité par le roi de Hollande à organiser, sur des principes allemands, l'Athenæum de Luxembourg. Il devint, en 1840, grand conseiller des études dans le duché de Nassau et directeur du dépôt des archives provinciales.

On a de M. Friedemann des ouvrages d'éducation, des livres latins, et quelques opuscules d'histoire ou d'archéologie. Nous citerons : *Discours aux étudiants* (Paraenesen für Studirende; Brunswick, 1844-1845, 6 vol.); *Discours classiques allemands* (Deutsche Schulreden; Giessen, 1829); *De la Conciliation des diverses opinions, en matière d'instruction publique* (Beitraege zur Vermittelung widerstrebender Ansichten über, etc.; Weilbourg, 1833-1836); *Orationes latinæ* (Ibid., 1837); *Introduction pratique à la versification latine* (Praktische Anleitung zur Verfertigung lat. Verse; Leipsick, 5e édit., 1844); *Gradus ad Parnassum* (4e édit. Ibid., 1842, 2 vol.); *Exercices de versification grecque* (Aufgaben zur Verfertigung griech. Verse; Weilbourg, 1835); un certain nombre d'éditions ou réimpressions d'ouvrages savants; enfin un livre curieux intitulé : *Vitæ hominum eruditissimorum a viris eloquentissimis scriptæ* (Brunswick, 1825, 2 volumes). Citons encore : *Documents pour la connaissance du duché de Nassau* (Beitraege für Kenntniss des Herzogthums Nassau; Weilbourg, 1833-1836, 2 vol.), et de nombreux articles dans son *Journal des archives de l'Allemagne* (Zeitschrift für die Archive Deutschlands).

FRIEDERICH (André), sculpteur français, né à Ribauvillé, dans le Haut-Rhin, le 17 janvier 1798, fut d'abord, comme son père, sculpteur en bois, se rendit ensuite à Strasbourg, puis en Allemagne, où il continua ses études artistiques sous divers maîtres, et vint enfin les compléter à Paris, dans l'atelier de Bosio. A la suite de pérégrinations dans le nord et dans le midi de l'Europe, il revint se fixer en 1826 à Strasbourg, où il a exécuté presque tous ses travaux. Nous citerons : *le Baptême de Clovis*, *saint Florent et Bathilde*, pour l'église Saint-Louis (1827); *Turenne*, monument en granit élevé à Saltzbach; le *Mausolée du poëte Herber*; *l'archevêque Boll*, pour la cathédrale de Fribourg; *l'évêque Werner de Hapsbourg*, pour celle de Strasbourg; le *Monument de l'architecte Erwin*, pour le bourg de Steinbach; *l'Atelier d'Hirwin*, bas-relief acquis par le musée de Strasbourg; *le Fossoyeur*, don fait au cimetière de Baden-Baden; *le Tombeau de Léopold de Bade*; *le Chœur de la cathédrale de Strasbourg*, plan plastique, etc., etc. (1828-1856). On a vu de lui, aux Salons de 1839 et 1842, une *Femme à genoux sur un tombeau*, et une *Mère tenant son enfant endormi*, statues en marbre. Il a commencé, en 1855, une riche publication sous le titre de : *la Cathédrale de Strasbourg et ses détails* (in-4, avec planches). M. Friederich a reçu, en 1842, du grand-duc Léopold, la décoration du Lion d'Or du Zœhringen.

FRIES (Bernard), peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mai 1820, reçut à Carlsruhe ses premières leçons de dessin du peintre d'histoire Coopmann, puis suivit de 1835 à 1837 les cours de l'Académie de Munich. En 1838, il partit secrètement pour Rome, et y passa la plus grande partie de sa jeunesse. De retour à Munich, il prit part, en 1848, aux mouvements religieux et politiques, et quatre ans après, en 1852, le gouvernement lui intima l'ordre de quitter la ville. Il s'est retiré à Heidelberg.

M. Fries a traité surtout le paysage, et beaucoup de ses sujets sont empruntés à la nature italienne. Nous citerons *les Rochers de Némi*, qui obtinrent un grand succès en 1847, et les quatre toiles envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Vallée du Neckar*, *Vue prise des environs de Heidelberg*, *le Parc de Heidelberg*, et *l'Orage*.

Cet artiste avait un frère, Ernest FRIES, né en 1801, qui est mort en 1833, laissant une très-belle réputation comme paysagiste. Une foule de ses tableaux, vendus à grand prix, sont disséminés dans les musées ou les collections particulières de l'Allemagne.

FRIES (Elias), botaniste suédois, né le 15 août 1794, à Femsjo (Wesciö), fit ses études à l'université de Lund et y devint, en 1814, agrégé, en 1819, professeur adjoint et en 1828 professeur de botanique. Depuis 1834, il occupe, à l'université d'Upsal la chaire de professeur ordinaire d'économie pratique. A la mort de Wahlenberg (1851), il devint professeur titulaire de botanique

et directeur du musée et du jardin. En 1853, il fut nommé recteur de l'université.

M. Fries a introduit en Suède diverses réformes scientifiques, telles que le système naturel de botanique et la morphologie. Ses ouvrages sont aussi estimés que nombreux. Renommé comme orateur suédois et latin, il a deux fois représenté l'université d'Upsal à l'assemblée des États de la Suède (1844-1845, 1847-1848) et il est devenu un des dix-huit membres de l'Académie de Stockholm.

Parmi ses travaux de botanique nous citerons les suivants : *Flora Hollandica* (Lund, 1817); *Novitiæ floræ Suecicæ* (Ibid., 2ᵉ édit. 1828), travail consciencieux, complété par les *Mantissæ* (Lund et Upsal, 1832 et suiv.); *Systema mycologicum* (Greifswald 1821-1829, 3 vol.; supplément 1830), œuvre considérable qui fut précédée des *Observationes mycologicæ* (Copenhague, 1815-1818, 2 vol.; nouvelle édit., 1824) et auquel se rattachent trois autres ouvrages : *Elenchus fungorum* (Greifswald, 1828, 2 vol.), *Epicrisis systematis mycologici* (Upsal et Lund, 1836-1838) et *Novæ symbolæ mycologicæ* (Upsal, 1851, 1ʳᵉ partie); *Systema orbis vegetabilis* (Lund, 1825), contenant l'exposition du système naturel; *Lichenographia Europea reformata* (Lund et Greifswald 1831), importante monographie; *Flora scanica* (Upsal, 1835); *Summa vegetabilium Scandinaviæ* (Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Herbarium normale* (Ibid., 1847 et suiv.); *Symbolæ ad historiam hieraciorum* (Ibid., 1848), etc.

M. Fries a publié en outre un grand nombre de dissertations et d'articles sur des sujets de botanique et d'économie pratique. Une partie ont été réunis sous le titre d'*Excursions botaniques* (Botaniska utflygter; Upsal, 1843, 1 vol.; Stockholm, 1852, 2 vol.); plusieurs d'entre eux ont été traduits en allemand, par M. Harnschuch, et se trouvent insérés dans les *Archives des travaux scientifiques scandinaves* (Archiv skandinavischer Beitraege), la *Gazette de Botanique* et autres recueils.

FRIRION (Jules-Joseph, baron), général français, né en 1805, est fils du général de ce nom qui, sous Louis-Philippe, fut chargé du commandement de l'hôtel des Invalides. Admis à l'École de Saint-Cyr, il passa, en 1823, comme sous-lieutenant dans l'infanterie, prit part à quelques-unes des expéditions d'Afrique et devint chef de bataillon en 1840. Nommé colonel en 1849, il commanda le 26ᵉ de ligne et eut, en 1851, mission de réprimer le mouvement insurrectionnel des Basses-Alpes. Nommé général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, en 1852, il fut mis, en 1854, à la tête d'une brigade d'infanterie de l'armée qui occupa Rome. En 1857, M. Fririon a été nommé général de division et mis en disponibilité.

FRITH (William Powel), peintre anglais, né en 1820, à Harrogate (comté d'York), et fils d'un aubergiste de cette ville, étudia la peinture à l'Académie des beaux-arts de Londres, et débuta à l'âge de vingt ans, par un sujet tiré de Shakspeare, *Malvolio devant la comtesse Olivia* (1840), qui fut très-apprécié. Il exposa ensuite *les Adieux de Leicester et d'Amy Robsart* (1841); *Un Tour de Falstaff* (1843); *Jean Knox en présence de Marie Stuart* (1844); *le Pasteur de village* (1845), qui lui ouvrit les portes de l'Académie.

M. Frith s'inspira volontiers des écrivains classiques, Shakspeare, W. Scott, de Foë, ou Goldsmith. Il doit à ce dernier ses interprétations les plus heureuses. Les œuvres de Molière et de Cervantès lui ont également fourni quelques bonnes toiles : *M. Jourdain saluant la marquise* (1847) et *Sancho à la table de la duchesse* (1850). A part ces sujets, on cite : *Une Fête anglaise il y a cent ans* (1847), que la gravure a rendue populaire; *Une Vieille femme accusée d'avoir ensorcelé une jeune paysanne* (1848), épisode du temps de Jacques Iᵉʳ; *Quand l'âge arrive* (1849); *le Peintre Hogarth à Calais* (1851); *Au bord de la mer* (1854); *Sir Roger de Coverley et le spectator* (1848); *Une Aventure en diligence* (1849); *Honeywood et les gardes du commerce* (1850); *la Fête du jour de naissance* (1856), etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frith a envoyé son sujet emprunté au *Bourgeois gentilhomme*, qui, à son retour de Paris, s'est vendu près de 23 000 fr., à Londres; *Pope faisant la cour à lady Montague* et *l'Homme d'un bon naturel*; œuvres d'un coloris agréable, d'une exécution fine et précise, et dont les accessoires surtout sont touchés avec une grande supériorité. Le jury a accordé à cet artiste une médaille de seconde classe. M. Frith est devenu membre titulaire de l'Académie en 1853.

FRITZSCHE (François-Volkmar), philologue allemand, né à Steinbach (Saxe), le 26 janvier 1806, étudia d'abord sous la direction de son père, le savant théologien Chr. Fréd. Fritzsche, mort en 1850, et suivit plus tard les cours de l'université de Leipsick. En 1828, il alla se fixer à Rostock.

M. Fritzsche s'est particulièrement occupé du théâtre grec, et l'on cite de lui, outre des éditions d'ouvrages de Lucien, d'Aristophane : *Quæstiones lucianeæ* (Leipsick, 1826); *Commentationes de atticismo et orthographia Luciani* (Rostock, 1828); une étude sur les *Dialogi deorum* (Leipsick, 1829); *Quæstiones aristophaneæ* (Ibid., 1835); sans compter un grand nombre de dissertations savantes, telles que : *de Monodiis Euripideis* (Rostock, 1843); *Lestiones tullianæ* (Ibid., 1847); *de Versu eupolideo* (Ibid., 1855), et toutes celles dont Aristophane a fourni le sujet; deux écrits contre Ch. Ottfried Müller, à l'occasion de son travail sur *les Euménides* d'Eschyle (Leipsick, 1834 et 1835).

FRITZSCHE (Otto-Fridolin), théologien protestand allemand, frère du précédent, né le 23 septembre 1812, à Dobrilugk, fit aussi ses premières études sous la direction de son père, les acheva à l'université de Halle, et fut agrégé en 1836 à la Faculté de théologie de cette ville, qui lui conféra aussi le titre de docteur. En 1842, il fut nommé à Zurich professeur de théologie, et en 1844 directeur de la bibliothèque centrale.

On a de lui, outre plusieurs écrits insérés dans les *Fritzschiorum opuscula academica* (Leipsick, 1838) et qu'il a publiés en commun avec son père et son frère : *de Theodori Mopsuestani vita et scriptis comment. hist. theologica* (Halle, 1836); *Manuel exégétique des Apocryphes de l'Ancien Testament* (Leipsick, 1851, 1ʳᵉ livraison), avec M. Ed. Grimm, etc. Il a donné diverses éditions annotées : *Confessio Helvetica posterior* (Zurich, 1839); *Lactantius* (Leipsick, 1842-1844, 2 vol.); *les Fragments évangéliques de Théodore Mopsueste sur le Nouveau Testament* (Zurich, 1847); la traduction grecque du *Livre d'Esther* (Ibid., 1848), etc.

FRŒBEL (Jules), écrivain et homme politique allemand, né en 1806, à Griesheim, près de Stadt-Ilm, étudia à Rudolstadt, Keilhau, Stuttgart, Munich, Weimar, et enfin à Berlin, où il se lia avec Charles Ritter et connut Alex. de Humboldt. Il se fixa en 1833 à Zurich, y exerça pendant plusieurs années les fonctions de professeur de

géographie et de sciences naturelles, publia quelques ouvrages estimés, et fonda en 1839, après avoir obtenu les droits de citoyen suisse, un journal d'opposition radicale, *der Schweizerische Republikaner*. En 1844, il renonça à l'enseignement, établit à Zurich et à Winterthur un *Comptoir littéraire*, et fit paraître plusieurs écrits politiques, interdits en Allemagne, notamment en Prusse, où il fut défendu à l'auteur de résider.

De 1845 à 1848, M. Frœbel s'était fixé à Dresde. Après la révolution, il fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il prit place parmi les chefs de l'extrême gauche. En octobre 1848, il fit partie de la députation que l'assemblée envoya à Vienne, et rendit compte des événements tragiques auxquels il venait d'assister, dans ses *Lettres sur la révolution d'octobre* (Briefe über die Octoberrevolution; Francfort, 1849). Après la défaite de son parti, il retourna en Suisse, d'où il émigra en Amérique.

Outre quelques travaux scientifiques, tels que : *Système de cristallologie* (Grundzüge eines Systems des Crystallologie; Zurich, 1843; 2e édit., Leipsick, 1847), et un grand nombre de brochures, on a de M. Frœbel : *Système de politique sociale* (System der socialen Politik; Mannheim, 1847, 2 vol.); un drame historique, *die Republikaner* (Leipsick, 1848), et *Observations sur l'Amérique* (Aus Amerika. Erfahrungen, Reisen und Studien; Ibid., 1857, in-8).

Son frère, Charles Frœbel, né à Griesheim, en 1808, a vécu en Angleterre, en Suisse, puis à Hambourg et s'est fait connaître comme publiciste et écrivain pédagogique.

FROEHLICH (Abraham-Emmanuel), poëte suisse, né à Brugg, en Argovie, le 1er février 1796, devint en 1835, professeur et aumônier au lycée d'Aarau. Il se fit connaître d'abord par un recueil de fables (Fabeln, 1825, 2e édit. 1829), puis publia, dans le genre lyrique où il a surtout réussi : l'*Évangile de saint Jean mis en vers* (Das Evang. S. Joh. in Liedern; Leipsick, 1835); *Élégies sur le berceau et sur le cercueil* (Elegien an Wiege und Sarg; Ibid., 1835); *le Petit Allemand Michel* (der Junge Deutsch-Michel; Zurich, 1843; 3e édit., 1856); *Sentences rimées sur l'Église, l'État et l'Éducation* (Reimsprüche aus Staat, Kirche, Schule, Ibid., 1850); *Consolations* (Trostlieder; Ibid., 1851); etc., deux gros poëmes ou romans épiques : *Ulrich Zwingli* (Frauenfeld, 1841) et *Ulrich de Hutten* (Zurich, 1845); un écrit *Sur les cantiques de Protestants* (Ueber den Kirchengesang der Protestanten; Zurich, 1846).

FROMENT (Paul-Gustave), opticien français, né en 1815, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit en 1837, sans obtenir un service de son choix. S'étant consacré à la construction des instruments de précision, il s'occupa l'un des premiers du système difficile des moteurs électro-magnétiques; il en a donné les solutions les plus ingénieuses et les plus variées, et a appliqué lui-même ses machines électro-motrices à ses appareils à diviser, notamment pour graduer les limites des cercles destinés à la mesure des angles. Il arriva par là, dans des limites microscopiques, à des résultats d'une précision extraordinaire. On lui doit aussi des perfectionnements dans la construction des télégraphes électriques. C'est à lui que M. Léon Foucault (voy. ce nom) a confié l'exécution des appareils à l'aide desquels il démontre le mouvement de rotation de la terre, son gyroscope et son pendule. M. Froment a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849. Il a obtenu, en 1858, une des médailles décernées à la place du grand prix de 50000 francs pour les applications de l'électricité. — Il est mort en février 1865.

FROMENTIN (Eugène), peintre français, né à la Rochelle, en décembre 1820, étudia le paysage sous M. Louis Cabat, fit ensuite, de 1842 à 1846, un voyage en Orient, et parcourut surtout l'Algérie, où il recueillit des dessins et des notes. Il a donné, depuis son retour, une foule de *Sites algériens* et d'*Épisodes de la vie arabe*, entre autres : *les Gorges de la Chiffa* (1847); *la Place de la Brèche*, à Constantine (1849); *Enterrement maure* (1853); des *Smala*, des *Mosquées*, des *Douars*, etc.; *Chasse à la gazelle dans le Hodne*, acquis par l'État; *Bateleurs nègres*, *Lisière d'oasis pendant le sirocco*, *Audience chez un khalifat* (1859); *Cavaliers revenant d'une fantasia près d'Alger*, *Courriers; pays des Ouled-Naylo*, *Berger*, *hauts plateaux de la Kabylie* et quelques *Sites algériens* (1861); *Bivac arabe au lever du jour*, *Fauconnier arabe*, *Chasse au faucon en Algérie*, *la Curée* (1863); *Coup de vent dans les plaines d'Alfa* (1864). Il a obtenu une 2e médaille en 1849, un rappel en 1857 et une 1re, ainsi que la décoration de la Légion d'honneur en 1859.

M. Eug. Fromentin a raconté les incidents et les observations de ses voyages dans les feuilletons du *Pays*, et exécuté, pour le Comité des monuments historiques, des excursions archéologiques dont les résultats ont été publiés sous les titres de *Visites artistiques*, *Simples pèlerinages* (1852-1856); *Une année dans le Sahel* (1858). Il a aussi écrit des livres plus spécialement littéraires, notamment un roman, *Dominique*, qui eut un grand succès (1863, in-18).

FRORIEP (Robert de), médecin allemand, né à Iéna, en 1804, fils du savant médecin, Frédéric-Louis de Froriep, mort en 1847, se livra, à l'exemple de son père, à l'étude de la médecine, obtint en 1828 le grade de docteur, devint deux ans plus tard professeur à l'université d'Iéna, et fut appelé, en 1833, à Berlin, comme professeur de l'École de médecine, prosecteur et conservateur du Musée pathologique de l'hospice de la Charité. Nommé plus tard conseiller de médecine et membre de la députation scientifique des affaires médicales de la Prusse, il se retira, en 1846, à Weimar, auprès de son père. — Il est mort en 1861.

M. de Froriep s'est fait connaître par la publication de plusieurs grandes compilations de dessins anatomiques : *Atlas d'estampes de chirurgie* (Chirurgische Kupfertafeln; Weimar, 1820); *Atlas d'estampes de clinique* (Klinische Kupfertafeln; Ibid., 1828); *Dessins et description du symptôme du choléra asiatique à Berlin en* 1831 (Symptome der asiatischen Cholera in Novemb. 1831 zu Berlin, etc.; Weimar, 2e éd. 1832); l'*Atlas des maladies de peau* (Atlas der Hautkrankheiten; Weimar, 1837). On cite encore de ce savant : *Observations sur les effets produits par l'électricité à l'aide de l'appareil magnéto-électrique* (Beobachtungen über die Heilwirkungen der Electricitaet, etc.; Weimar, 1843; *Atlas anatomicus partium corporis humani per strata dispositarum imagines in tabb.* XXX, etc. (Ibid., 1850, 2 v. 1852); *Curiosités de l'anatomie spéciales de l'homme* (Memoranda der speciellen Anatomie des Menschen; Ibid., 2e édit., 1853, 28 planches), etc.

Il a aussi rédigé, avec son père, de 1830 à 1845, et depuis 1845 en qualité de rédacteur en chef, les *Notices des sciences naturelles et médi-*

cales (Notizen aus dem Gebiete der Natur und Heilkunde, Weimar), grande revue scientifique, fondée en 1822 et qui, à partir de son centième volume, a pris le titre de : *Comptes rendus journaliers des sciences naturelles et médicales* (Tagesberichte über die Natur und Heilkunde).

FROSSARD (Charles-Auguste), général français, né en 1807, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, et entra dans le génie militaire. Capitaine en 1833, officier d'ordonnance du roi, chef de bataillon en 1846, lieutenant-colonel en juillet 1849, il fut employé au siége de Rome, puis commanda en second l'École polytechnique. Colonel le 6 janvier 1852, directeur des fortifications à Oran, général de brigade le 12 mai 1855, membre du comité des fortifications, il est devenu général de division le 24 décembre 1858, et a fait, en 1859, partie de la campagne d'Italie, à la suite de laquelle il a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

FROST (William-Edward), peintre anglais, né en 1810, à Wandsworth (comté de Surrey), étudia au *British museum* et fut admis, en 1829, à suivre les cours de l'Académie royale de Londres. Il peignit assez longtemps le portrait, auquel il ne renonça qu'après avoir obtenu deux médailles d'or, l'une de l'Académie, pour un *Prométhée enchaîné* (1839), et l'autre de la Commission de Westminster-Hall, pour une charmante esquisse (1843) tirée de *la Reine des Fées*, de Spencer.

A l'exception d'un *Christ couronné d'épines*, M. Frost n'a traité que des sujets mythologiques, dont il s'est fait depuis dix ans, une sorte de spécialité. Nous citerons de lui : *les Bacchanales* et *la Danse des nymphes* (1844); *Sabrina* (1845), gravé par les soins de l'alliance des Arts; *Diane et Actéon* (1846), qui le fit entrer comme associé à l'Académie royale ; *Una entourée de faunes et de nymphes* (1847), qui appartient à la reine, ainsi qu'une copie d'*Euphrosine* (1847); *Andromède* (1850); *les Nymphes des bois* et *Hylas* (1851); *une Matinée de mai* (1852), allégorie; *la Chasteté* (1854). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frost a envoyé son tableau d'*Una*, qui est resté sa meilleure production, *l'Ondine dans sa grotte* et *Cupidon endormi*, scène tirée d'un sonnet de Milton.

FRYXELL (André), historien suédois, né dans la Dalécarlie, en 1795, fit ses études à Upsal, où il se livra d'abord à la philosophie. Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur particulier, il fut nommé directeur de l'un des principaux gymnases de Stockholm, en 1858, à la suite de la publication d'un excellent traité d'éducation (*Svensk spraklæra;* Stockholm, 1824 et suiv.), qui aujourd'hui est devenu classique en Suède. Il en donna un autre; en 1831, sous ce titre : *Försök, att närmare bestämma fragorna om undervisnings-verkens reform*, qui eut aussi un grand succès. Nommé professeur titulaire, en 1833, il se fit recevoir pasteur, en 1836, et devint en même temps prévôt dans une ville du nord.

En 1830, M. Fryxell avait remporté le prix de l'Académie de Stockholm, pour une dissertation sur l'histoire de la Suède, de 1592 à 1600. En 1831, il visita les principales villes de son pays, pour en explorer les archives, et, en 1834, il entreprit de visiter la Prusse, la Pologne, la Belgique, la Hollande et le Danemark, recherchant les archives suédoises emportées en Pologne, au temps de Gustave Ier, et enlevées depuis par la Russie. A son retour, il commença la publication de ses notes sous ce titre : *Handlinger rörande sveriges historia* (Stockholm, 1836-1843, 4 vol.). Mais le grand ouvrage de M. Fryxell est une histoire nationale de la Suède, *Berattelser ur Svenrka historien*, commencée en 1832 et à laquelle il n'a cessé de travailler. L'érudition et la méthode, un style à la fois simple et rapide, et un vif sentiment patriotique recommandent ce grand travail. Chacun des volumes qui le composent a eu plusieurs éditions et a été traduit en différentes langues. La partie consacrée à Gustave-Adolphe en particulier a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par M. R. du Puget (Paris, 1839, 2 vol. in 8).

On lui doit encore, sous ce titre : *Om aristokrat fördomando Svenska historien* (Upsal, 1845-1850, 4 vol), une défense de l'aristocratie contre les reproches qui lui étaient adressées par l'historien libéral Geijer et toute l'école démocratique. M. Fryxell s'est en outre montré assez familier à la fois avec la poésie et la musique, pour écrire le libretto et la partition d'un opéra, *Wermlands flickan*, où l'on trouve des mélodies populaires pleines d'originalité.

FUAD-MEHMED-pacha, homme d'État et littérateur ottoman, né en 1814, à Constantinople, est fils du célèbre poëte Izzet-effendi-Kitchegizadé, plus connu sous le nom d'Izzet Mollah, et neveu de Leïla Khatoun, l'une des rares *poëtesses* ottomanes. Aussi reçut-il une éducation plus littéraire que celle de la plupart des jeunes gens qui se destinent aux emplois publics en Turquie. Il s'était déjà fait connaître par quelques poésies, lorsque l'exil de son père, tombé dans la disgrâce de Mahmoud, et la confiscation des biens de sa famille, le forcèrent de prendre une profession. Il choisit la médecine, qu'il étudia pendant quatre ans à Galata-Saraï (1828-1832). En 1834, il fut nommé médecin de l'Amirauté, sous Tahir-pacha, et accompagna le grand amiral dans son expédition contre Tripoli. De retour à Constantinople, il quitta brusquement la médecine et entra dans le bureau des interprètes de la Porte. Il y passa plusieurs années à se préparer à la diplomatie, par l'étude de l'histoire, des langues modernes, du droit des gens et de l'économie politique. En 1840 il fut attaché, en qualité de premier secrétaire, à la mission de Chekib-effendi, comme ambassadeur à Londres. Dans les graves négociations alors pendantes, la Turquie se tira d'un pas difficile, et l'honneur en revint en partie aux conseils du jeune secrétaire d'ambassade.

En 1843, Fuad fut nommé, à Constantinople, second interprète de la Porte, puis directeur du bureau de traduction. Il reçut peu après la mission d'aller complimenter la reine d'Espagne, à l'occasion de son avénement, et obtint les plus grand succès à la cour de Madrid. Rien en lui ne sentait le vieux Turc. Il parlait le français à merveille, faisait des mots comme M. de Talleyrand, et se montrait galant comme un Abencerrage. Il remplit une mission semblable près de la reine dona Maria, et reçut le grand cordon de la Tour et de l'Épée, après avoir reçu celui d'Isabelle la Catholique. Il rapporta à Constantinople, après une absence de sept à huit mois, un poëme sur l'Alhambra, que les lettrés applaudirent, et un rapport au sultan, dont les hommes d'État ont loué les vues neuves et intéressantes. L'année suivante, peu de temps avant l'arrivée du duc de Montpensier à Constantinople (août 1845), il fut nommé grand interprète de la Porte et se trouva ainsi en communication journalière avec le prince, qui lui fit envoyer, à son retour en France, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

En 1848, étant *amedji* (grand référendaire) du

divan impérial, il fut nommé commissaire général dans les principautés, à la suite des troubles de Iassy et de Bucharest (avril et juin). La conduite de Fuad, dans ces circonstances délicates, a été l'objet de vives récriminations de la part des Moldo-Valaques. Après deux nouvelles missions, l'une en 1850, à Saint-Pétersbourg, à l'occasion de la question des réfugiés, l'autre en 1853 en Égypte, Fuad qui déjà, à son retour de Russie, avait été élevé au poste de *mustechar* du grand-vizir (ministre de l'intérieur), fut nommé ministre des affaires étrangères, sous le grand-vizirat d'Aali-pacha (6 août 1852). Dans la question des lieux saints, Fuad, par son attitude et par une brochure très-hostile aux prétentions russes (*la Vérité sur la question des lieux saints*), encourut le mécontentement du czar : le prince Menschikoff le lui ayant témoigné d'une manière offensante, le ministre ottoman envoya sur-le-champ sa démission au sultan (mars 1853).

L'année suivante, il se rendit, en qualité de commissaire du gouvernement, au quartier général d'Omer-pacha, puis en Épire, où il parvint à étouffer l'insurrection des Grecs. Voyant que les négociations n'aboutissaient pas, il avait mis l'épée à la main et chargé les bandes d'insurgés. A son retour de Constantinople, il fut nommé membre du conseil du Tanzimat, nouvellement institué. En mai 1855, il fut rappelé au ministère des affaires étrangères, avec le grade de muchir, et reçut le titre de pacha. Le hatti-chérif du 18 février 1856, la consolidation des rapports extérieurs de la Porte, la création des télégraphes et des phares, tels ont été les résultats de ce second ministère. En septembre 1857, il devint président du conseil du Tanzimat. Ministre des affaires étrangères, lors du retour d'Aali au grand vizirat (11 janvier 1858), il fut chargé de la répression des violences commises en Syrie contre les chrétiens (juillet 1860), et dut s'acquitter de cette mission avec l'appui d'un corps expéditionnaire français.

La manière dont Fuad-Pacha le fit fut l'objet de jugements assez divers, mais en général peu sympathiques dans la presse européenne. Son activité et son esprit de ressources furent du moins très-grands et il ne craignit pas, l'année suivante, de répondre de la tranquillité et de la sécurité du pays, après le départ des Français. Désigné par la conférence européenne comme gouverneur général de Syrie, invité même, dit-on, à en prendre la vice-royauté, il préféra retourner à Constantinople où il fut remis à la tête du Tanzimat et du conseil de justice (juillet 1861); quelques mois plus tard, il redevint grand-vizir (20 novembre), avec la haute surveillance des finances de l'empire, dont il entreprit énergiquement la réforme. Au mois de janvier 1863, il donna sa démission de grand-vizir, fut remplacé par Kiamil-pacha et nommé séraskier ou ministre de la guerre (12 février 1863). Dans ces hautes positions, sa politique parut plus favorable à celle de l'Angleterre qu'à celle de la France.

Nommé membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres, lors de sa fondation (mars 1851), Fuad a publié, l'année suivante, une *Grammaire ottomane*. Outre les distinctions honorifiques que nous avons déjà mentionnées, Fuad-pacha a été décoré de l'ordre du Medjidié de la première classe et de l'ordre du Mérite personnel, grand-croix des ordres de la Couronne de Fer, de Léopold, du Sauveur, de l'Aigle Rouge de Prusse, de Sainte-Anne et de Saint-Stanislas de Russie, des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, etc.

FUCHS (Conradin-Henri), médecin allemand, né le 7 décembre 1803, à Bamberg (Bavière), mort le 2 décembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FUHRICH (Joseph), peintre allemand, né à Kragau (Bohême), en 1800, fit ses études à Prague, puis à Vienne, et enfin grâce aux libéralités du comte de Metternich, à Rome, où il adopta pour seuls maîtres M. Overbeck dans le présent, Pérugin dans le passé, c'est-à-dire les guides de l'école romantique allemande. Il contribua avec MM. Schnorr, Veit, Koch et Overbeck lui-même, à la décoration de la villa Massimi. Parmi ses principales œuvres, dont la plupart ont été gravées par lui-même, on cite un *Pater noster*, plusieurs scènes de l'histoire de Bohême, *l'Histoire de sainte Geneviève*, d'après Tieck ; *le Triomphe du Christ*, *la Glorification du Christ*, le tableau d'autel de l'église de Stockerau, *le Vœu de saint Aloysius*, la décoration de l'église Saint-Jean-Népomucène à Vienne, quatorze grands cartons, représentant un *Chemin de croix*, destinés à être à fresque et déjà gravés par Petrac, avec texte de Terklau, etc. Il a envoyé quatre dessins à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *la Confirmation à Samarie par les apôtres Pierre et Jean*, *Prédication de saint Pierre*, *saint Paul à l'aréopage d'Athènes*, et *Néhémie*.

M. Fuhrich, professeur à l'Académie des beaux-arts de Vienne et membre de plusieurs autres académies, a été décoré de divers ordres.

FULCHIRON (Jean-Claude), homme politique et littérateur français, né à Lyon, le 21 juillet 1774, mort au mois de mars 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

FULLARTON (Georgiana LEVESON GOWER, lady), femme de lettres anglaise, est née vers 1814. Fille du comte Granville, qui fut ambassadeur en France sous Louis-Philippe, elle épousa en 1833, à Paris, le capitaine Alexandre Fullarton. Plus de dix ans après son mariage, elle débuta dans les lettres par un roman de mœurs, *Ellen Middleton* (1844, 3 vol.), qui causa une grande sensation en Angleterre. Elle donna ensuite : *le Château de Grantley* (Grantley manor), roman du temps des guerres de religion; *Lady Bird* (1852), qui, dit-on, mérite d'être appelé un poëme en prose, et traduit, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, sous le titre de *l'Oiseau du bon Dieu* (1857, in-12); *Vie de sainte Françoise Romaine*, traduite en français (1859, in-12), etc. Depuis l'époque de sa seconde publication, lady Fullarton s'est convertie au catholicisme.

FUNCK (Jean-Frédéric), littérateur allemand, né le 10 février 1804, à Francfort-sur-le-Mein, passa une partie de sa jeunesse en France, termina ses études à l'université d'Iéna, et obtint, vers 1828, une place de professeur dans sa ville natale. Une brochure politique, qu'il publia en 1830, la lui fit perdre et il se mêla d'une manière active au mouvement libéral de cette époque. Seul, ou en collaboration avec des amis, il rédigea plusieurs journaux : *l'Espiègle* (Eulenspiegel), *le Nouvel espiègle* (Neuer Eulenspiegel), *le Flambeau* (die Fackel), *Plaisant et sérieux* (Scherz und Ernst), *le Miroir de l'époque* (Zeitspiegel); etc., etc., qui lui attirèrent des poursuites. Arrêté pour la seconde fois à la fin de 1832, il fut délivré dans l'échauffourée du 3 avril 1833, se reconstitua volontairement prisonnier, et fut condamné à huit mois de détention. Il ouvrit ensuite un cours d'histoire allemande qui obtint un très-grand succès, mais qui fut suspendu par un ordre du gouvernement de Francfort. En 1834,

M. Funck fut de nouveau incarcéré, sous l'inculpation de propagande révolutionnaire et d'affiliation aux sociétés secrètes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de cinq ans.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Louis le Pieux, histoire de la dissolution du grand Empire franc* (Ludwig der Fromme, etc.; Francfort, 1832); *Aperçu populaire de l'histoire primitive de l'Allemagne* (Gemeinfasslicher Ueberblick der aeltestein deutschen Geschichte; Offenbach, 1834); 1793. *Documents pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française* (1793, Beitrag zur geheimen Geschichte der, etc.; Mannheim, 1843); *Grammaire de la langue espagnole* (Lehrbuch der spanischen Sprache; Francfort, 1855); *la Langue espagnole d'après la grammaire de Velasquez de la Cadena* (Anleitung zur Erlernung der spanischen Sprache, etc.; Ibid., 1855), etc.

FURNE (Charles), éditeur français, né à Paris, le 14 décembre 1794, mort le 15 juillet 1859.—Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

FURNESS (William-Henry), théologien américain, fit ses études à Harvard College, fut ordonné, en 1833, ministre d'une église unitarienne de Philadelphie et acquit une grande réputation comme prédicateur, ainsi que par ses opinions audacieuses en théologie.

On a de lui, outre des traductions de l'allemand, des discours, adresses, articles de revue, etc., plusieurs ouvrages théologiques dont les plus importants sont : *Jesus et ses historiens* (Jesus and his biographers, 1838), et un *Manuel du culte du foyer* (Domestic Worship; Boston, in-12) qui a obtenu six éditions.

FÜRST (Jules), orientaliste allemand, né le 12 mai 1805, à Zerkowa (duché de Posen), d'une famille israélite, étudia de bonne heure la langue et la littérature juives. Après avoir passé cinq ans dans un collége de Berlin, il suivit l'université de cette ville, puis retourna à Posen, pour achever ses études au séminaire israélite et se préparer à devenir rabbin. Mais, trouvant enfin le rabbinisme en contradiction avec la science, il renonça à cette carrière, et vécut successivement à Breslau, à Halle et à Leipsick.

M. Fürst a publié plusieurs travaux très-importants : *Système des idiomes araméens* (Lehrgebaeude der aramaeischen Idiome; Leipsick, 1835), exposé analytique et historique des langues sémitiques; *Recueil de gnomes et poésies aramiques* (Perlenschnüre aramaeischer Gnomen und Lieder; Ibid., 1836), avec notes et commentaires; *Concordantiæ librorum sacrorum veteris Testamenti hebraicæ et chaldaicæ* (Ibid., 1837-1840); *les Sentences des Pères* (die Sprüche der Vaeter; Ibid., 1839); *Ari Nohem, ou Discussions sur l'authenticité du Sohar et la valeur de la Kabbale* (Ari Nohem oder Streitschrift über die Echtheit, etc.; Ibid., 1840); *Dictionnaire élémentaire des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Hebr. und. chald. Schulwœrterbuch über das alte Testament; Ibid., 1842); *les Philosophes de la religion juive du moyen âge, ou Traduction des traités de philosophie religieuse juive depuis le Xe siècle* (die jüdischen Religionsphilosophen des Mittelalters, etc.; Ibid., 1845); *Documents pour servir à l'histoire juive* (Urkunden zur jüdischen Geschichte; Ibid., 1847, 1er cah.); *Histoire des Juifs en Asie* (Geschichte der Juden in Asien; Ibid., 1849, un vol.); *Bibliotheca Judaica* (Ibid., 1849-1851, t. I, II); *Manuel des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Handwœrterbuch, etc.; Ibid., 1851-54), etc. Il a traduit, avec MM. Zunz et Sachs, *la Bible israélite* (Israelitische Bibel; Berlin, 1838). Il a rédigé avec Philippi une revue hebdomadaire, *le Gardien littéraire*, et de 1840 à 1851, le recueil périodique *l'Orient, comptes rendus, études et critiques d'histoire et de littérature juives*, où il a inséré lui-même un grand nombre de dissertations.

FURSTENBERG (*Charles-Egon* Léopold-Marie-Guillaume Maximilien, prince DE), chef actuel de la branche aînée de la maison allemande de ce nom, né le 4 mars 1820, a succédé, le 22 octobre 1854, à son père, le prince Charles-Egon, comme prince de Furstenberg, landgrave de Baar et de Stuhlingen, comte de Heiligenberg et de Werdenberg, baron de Gundelfingen, seigneur de Hausen, Messkirch, Hohenhoeven, etc. Il est devenu lieutenant général au service de Bade, et aide de camp du grand-duc. Marié le 4 novembre 1844 à la princesse *Élisabeth*-Henriette, de la maison de Reuss Greitz, née le 23 mars 1824 et morte le 7 mai 1861, il a eu un fils, le prince héréditaire *Charles Egon*-Frédéric-Émile, etc., né le 25 août 1852, et une fille, la princesse *Amélie*-Caroline-Maximilienne, etc., née le 25 mai 1848, dame honoraire de l'ordre de Sainte-Hélène de Bavière.

Un de ses frères, *Maximilien-Egon*-Chrétien-Charles Jean-Népomucène, né le 29 mars 1822, a succédé aux fidéicommis de la famille en Bohême (Purglitz, Krouschovitz, Hischbourg, etc.); il habite ordinairement Prague, tandis que le prince Charles-Egon réside à Donaueschingen. Il est devenu conseiller d'empire héréditaire autrichien et a épousé, le 23 mai 1860, *Léontine*-Antoinette-Marie, fille du prince de Khévenhuller-Metsch.

FURSTENBERG (*Jean*-Népomucène-Joachim-Egon, landgrave de), chef actuel de la branche cadette de la maison de ce nom, né le 21 mars 1802, a succédé le 4 février 1856 à son père, le landgrave Egon, comme landgrave de Furstenberg, seigneur de Weitra, Reinpolz et Wasen. Il est attaché à la cour d'Autriche comme chambellan, conseiller intime et grand maître des cérémonies. Marié le 15 janvier 1836 à la princesse *Caroline*-Jeanne-Marie, sœur de Vincent, prince d'Auersperg, née le 6 mai 1809, il a eu trois filles et deux fils, dont l'aîné est le prince *Édouard*, né le 5 novembre 1843, lieutenant au 68e régiment d'infanterie autrichienne.

La mère du landgrave, la princesse Thérèse, née le 14 octobre 1780, est dame du palais et grande-maîtresse de la cour de l'impératrice d'Autriche. Plusieurs de ses frères occupent des positions importantes : l'un, *Joseph*-Ernest-Egon, né le 22 février 1808, est conseiller intime actuel, chambellan impérial royal, et président du sénat à la cour suprême de Vienne; un autre, *Charles*-Égon, né le 15 juin 1809, chambellan au service de l'archiduc Maximilien d'Este et colonel en retraite, a le titre de grand-capitulant de l'ordre Teutonique; un troisième *Frédéric*-Egon, né le 8 octobre 1813, conseiller intime, a été promu, le 6 juin 1853, à la dignité de prince-archevêque d'Olmutz et prince assistant du saint-siége.

FUSTER (Joseph-Jean-Nicolas), médecin français, né à Perpignan, en 1801, d'une famille de médecins, fut reçu, en 1829, docteur et agrégé de la Faculté de Montpellier, et vint aussitôt à Paris. Il y fut, dès leur origine, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette médicale*, fondée en 1830, et du *Bulletin général de thérapeutique*, fondé l'année suivante. A la suite du choléra de 1832, il reçut la médaille décernée par la ville de Paris, fut attaché dix ans plus tard aux dispensaires, et obtint au concours, en 1849, la chaire

vacante de clinique médicale et le titre de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, où il se fixa à partir de cette époque. On a de lui : ***Sur les Maladies de la France dans leur rapport avec les saisons***, mémoire qui a obtenu un prix Montyon en 1838 (1840), in 8); ***Sur les Changements de climat de la France*** (1845, in-8), etc.

GABELENTZ (Jean-Conon DE LA), philologue et homme politique allemand, né à Altenbourg, le 13 octobre 1807, suivit les universités de Leipsick et de Gœttingue, et entra, à l'âge de 22 ans, dans l'administration du duché de Saxe-Altenbourg, dont son père était un haut fonctionnaire. Il devint, en 1831, conseiller de la cour des comptes et conseiller du gouvernement, et, en 1843, conseiller intime. En 1847, occupa les fonctions de surintendant du grand-duché de Saxe-Weimar. L'année suivante il siégea au parlement de Francfort et travailla avec le comité des dix-sept à la préparation de la future Constitution allemande. Nommé à la fin de 1848 président du cabinet d'Altenbourg, il quitta ce poste en 1849, et représenta son pays en 1850 au parlement d'Erfurt. En 1851, il devint président de la diète particulière d'Altenbourg.

C'est néanmoins comme philologue que M. de La Gabelentz est le plus connu en Allemagne. Parmi ses travaux originaux, nous citerons : ***Éléments de la grammaire mandschoue*** (Altenbourg, 1833), en français; l'édition critique et la traduction latine de la ***Bible gothique d'Ulfilas*** (Leipsick, 1843-1846, 2 vol.), préparée en collaboration avec M. J. Loebe, et suivie d'un glossaire et d'une grammaire de la langue gothique; ***Grammaire de la langue des Morduans*** (Grammatik der mordwinischen Sprache), insérée dans la ***Revue orientale*** Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, t. II) : ***Éléments de la grammaire de la langue des Syrjanes*** (Grundzüge der syrjaenischen Grammatik; Altenbourg, 1841); ***Étude sur la langue samoiède*** (Ueber die samojedische Sprache), insérée dans la ***Revue des orientalistes allemands; Précis d'une grammaire de la langue des Tscherkesses*** (Kurze Grammatik der tscherskessischen Sprache), dans la ***Revue philologique*** de Hœfer (t. III); ***Études philologiques*** (Beitraege zur Sprachenkunde; Leipsick, 1852 et suiv.), traitant de la grammaire de la langue dajak, de la langue dakota et de la langue kiriri, etc.

GABOURD (Amédée), littérateur français, né vers 1805, rédigea, de 1830 à 1832, le ***Dauphinois*** et en 1835, ***l'Ami des lois***, journaux de l'opinion démocratique. Sous l'administration de M. Guizot, il entra au ministère de l'intérieur (division de la sûreté générale) et y obtint, peu de temps après, l'emploi de chef de bureau, qu'il a conservé depuis. M. Gabourd a été nommé, en 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

Il a écrit des ouvrages historiques qui témoignent d'un grand zèle pour les doctrines monarchiques et ultramontaines, entre autres : ***Histoire de France*** (1839-1840, 3 vol. in-12; 5e édit., 1854), adoptée par le haut clergé pour l'enseignement des écoles ecclésiastiques; ***Histoire de Louis XIV*** (1844, in-8); ***Histoire de Napoléon*** (1845, in-8); ***Histoire de la Révolution et de l'Empire*** (1846-1851, 10 vol. in-8). En 1855 il a commencé une nouvelle ***Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours***, qui doit avoir 20 volumes (1857-62, t. XVIII). Il en a publié un ***Abrégé élémentaire*** (1862, in-8). Il a en outre entrepris une ***Histoire de Paris depuis les temps les plus reculés*** (1863-1864, t. I-III, in 8), et une ***Histoire contemporaine depuis 1830 jusqu'à nos jours*** (1864, t. I-III, in-8).

GABRIAC (Paul-Joseph-Alphonse-Marie-Ernest de CADOINE, marquis DE), diplomate français, sénateur, né à Heidelberg, le 1er mars 1792, d'une ancienne famille, fut premier page de Napoléon, en 1808, et auditeur au conseil d'État en 1810, entra en 1811 dans le corps diplomatique, et, après avoir été employé à Naples, à Turin et à Saint-Pétersbourg, devint, en 1823, ministre plénipotentiaire en Suède. Sous M. de Villèle, il passa en la même qualité au Brésil, où il s'associa aux réclamations de l'Angleterre et de l'Autriche, pour obtenir de don Pedro l'indépendance du Portugal; il y renouvela aussi le traité de commerce, et fit adopter, par la convention du 10 août 1828, le droit maritime français. Nommé ambassadeur en Suisse (1829), il était chargé de faire modifier le code pénal qui régissait les troupes suisses au service de Charles X, lorsque les événements de juillet 1830 mirent fin à cette négociation. Rentré dans la vie privée, un décret du 20 juillet 1841 l'appela au Luxembourg, où il fit partie de la minorité qui demandait la liberté de l'enseignement. Il a été créé sénateur le 3 mars 1853. M. de Gabriac a été promu, le 21 octobre 1828, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en juin 1865.

GABRIEL (l'abbé Marie), prêtre français, né en 1797, fut d'abord aumônier de l'hôpital de Lyon, passa en 1837 au chapitre de Notre Dame de Paris, et devint, en 1853, à la mort de l'abbé Annat, curé de la paroisse Saint-Merry. Il fit, en 1856, un voyage de quelques mois à Rome, où il reçut un accueil fort bienveillant du saint-père. On a de lui quelques ***Mémoires*** relatifs aux événements politiques de Lyon, en 1832 et 1835, ou ***Réponses*** à de malveillantes insinuations contre le rôle du clergé dans ces affaires; une traduction des ***Confessions de saint Augustin*** (1839, in-8), et une ***Théodicée complète*** (1856, 2 vol. in-8).

GABRIEL (Gabriel N..., dit), auteur dramatique français, né vers 1795, à Paris, a écrit un assez grand nombre de pièces, drames ou vaudevilles, pendant plus de quarante ans. Ses collaborateurs habituels ont été MM. Dartois, Masson de Villeneuve, Sauvage, Bayard, Deforges, Du peuty, etc. Nous citerons parmi ses vaudevilles : ***Athènes à Paris*** (1821); ***M. Pique-Assiette*** (1824); ***la Caricature*** (1831); ***la Ferme de Bondy*** (1032, ***le Ramoneur et le Triolet bleu*** (1834); ***l'Homme heureux*** (1840); ***le Gamin de Londres*** (1841); ***la Salle d'armes*** (1843); ***Fanfan le bâtonniste*** (1845); ***le Lait d'ânesse*** (1846); ***le Moulin à paroles*** 1847); ***la Belle Cauchoise*** (1849); ***Deux princes indiens*** (1853); ***Quatorze de dames*** (1854); ***le Roman chez la portière*** (1855); ***Une tempête dans une baignoire***, etc.; parmi ses drames : ***la Belle écaillière*** (1837), un des plus grands succès du théâtre de la Gaîté : ***le Fils d'une grande dame*** (1846), et ***les Barrières de Paris*** (1852), etc. Il a aussi composé quelques librettos d'opéra-comique, et, en 1856, une grande feerie en cinq actes, pour la Gaîté, ***l'Oiseau de paradis***, avec M. Michel Masson. — Divers recueils bibliographiques attribuent à M. Gabriel les œuvres de M. de Lurieu. (Voy. ce nom.)

GACHARD (Louis-Prosper), avocat et érudit belge d'origine française, né à Paris, le 12 octobre 1800, fut d'abord ouvrier typographe dans la maison Ducessois, et se rendit en Belgique, où il s'associa au mouvement de l'indépendance et se fit naturaliser en 1831. Il fut en même temps nommé archiviste général de la Belgique, et reçut dès lors, à différentes reprises, la mission de rechercher dans les bibliothèques nationales et

étrangères tous les documents intéressant l'histoire belge. Membre de l'Académie de Bruxelles, depuis 1834, il est devenu, en outre, secrétaire de la Commission d'histoire.

On lui doit : *Analectes belgiques* (1830, in-8), recueil de pièces; *Documents politiques et diplomatiques sur la révolution belge de 1790* (1843, in-8); *Documents inédits* (1835, 3 vol. in-9); *Extraits des registres des consaux de Tournay* (1846, in-8); *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1846, in-8); *Mémoires sur les Bollandistes et leurs travaux, depuis 1773 jusqu'en 1789* (1847, in-8); *Inventaire des archives du royaume* (1849, in-8); *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1851-1859, 6 vol. in-8); *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI* (1859); des *Notices*, *Mémoires*, *Lettres*, *Projets* et *Rapports*, notamment un *Rapport sur les produits de l'industrie belge* (1835), etc.

GADE (Niels-Guillaume), compositeur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1817, négligea d'abord de cultiver les merveilleuses dispositions musicales qu'il avait reçues de la nature. Devenu plus tard un virtuose distingué sur le piano et le violon, il obtint une place de premier violon à la chapelle royale de Copenhague. En même temps, la composition d'une ouverture intitulée : *Écho d'Ossian*, lui valut le prix de la société musicale de cette ville. Le roi lui accorda un subside pour faire un grand voyage à l'étranger. Il fit applaudir à Leipsick, en 1843, deux de ses meilleures œuvres, une *Ouverture* et une *Symphonie*, et, après une excursion en Italie, revint s'y fixer. Il obtint, pendant l'absence de Mendelssohn, la direction de la salle des concerts, qu'il garda jusqu'en 1849. L'année suivante, il retourna à Copenhague, où il devint maître de chapelle du roi.

Les œuvres de M. Gade, qui se distinguent également par la mélodie et l'instrumentation, consistent en *Symphonies*, *Ouvertures*, *Sonates*, *Quintettes* et *Romances*, puis un drame lyrique, *Comalo*, et un opéra, *les Niebelungen*.

GAGE (Henri Hall Gage, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Westbury-House (Hampshire), descend d'un général distingué du temps d'Henri VIII. Élevé au collége de la Trinité à Cambridge, il entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Lords, où son père, mort en 1808, avait obtenu en 1790 un siége héréditaire. Il appartient au parti conservateur. On a de lui plusieurs mémoires sur les mathématiques, insérés dans les recueils des sociétés savantes. Marié en 1813 à miss Foley, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, *Henri-Edward-Hall* Gage, est né en 1814 dans le comté de Sussex, dont il est devenu député-lieutenant.

GAGE (sir William-Hall), amiral anglais, né en 1777, à Londres, est fils du général de ce nom et cousin du précédent. Entré en 1789 dans la marine royale, il se distingua à bord de *la Minerve*, dans un engagement avec deux frégates espagnoles (1796), s'empara de la corvette française *la Mutine*, et coula, en 1801, le brick *la Chevrette*, sous les batteries de Camaret. Il fut ensuite capitaine de *la Thétis* et de *l'Indus*. Sous l'administration de sir R. Peel, il a rempli les fonctions de lord de l'Amirauté (1841-1846). Élevé en 1846 au rang de vice-amiral du Royaume-Uni, il a commandé en chef l'escadre de Plymouth, de 1848 à 1851 et a reçu le grade d'amiral en 1862. En 1834, sir W. Gage a été créé chevalier et en 1860, il est devenu chevalier grand'croix de l'ordre du Bain. — Il est mort le 5 janvier 1865.

GAGERN (Henri-Guillaume-Auguste, baron de), homme politique allemand, troisième fils du général baron de Gagern, mort en 1852, et frère puîné du général baron de Gagern, tué en 1848, est né à Baireuth, le 20 août 1799. A la suite de bonnes études à l'École militaire de Munich, il entra au service et assista à la bataille de Waterloo. Après la paix, il alla étudier successivement à Heidelberg, à Gœttingue, à Iéna, et en dernier lieu à Genève, de 1816 à 1819. Malgré son affiliation aux sociétés secrètes, il accepta du service dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt, en 1821, et arriva en huit années à la position de secrétaire intime du ministère et de conseiller du gouvernement.

Sa popularité data d'une brochure très-vive, intitulée : *De la Prolongation de la durée du budget et de l'Assemblée législative* (Ueber Verlaengerung der Finanzperioden, etc.). Député à la seconde Chambre des États, en 1832, il se sépara décidément du gouvernement, prit une attitude très-libérale et commença dès cette époque à développer ses idées sur les rapports des États entre eux et l'union de la grande patrie allemande. Mis à la retraite, il fut réélu à la diète de 1834 et à celle de 1835. Il cessa, en 1836, une opposition devenue inutile, et se retira pendant dix années dans son domaine de Mosheim, où il s'occupa d'économie agricole.

Il ne reparut qu'en 1846, à la suite de la promulgation d'un nouveau code civil, il le combattit comme portant atteinte à toutes les institutions libérales de la Hesse, dans un écrit qui fit grande sensation. Les libéraux furent nommés en masse à la Chambre, et M. de Gagern, à leur tête, fut élu par la ville de Worms et deux autres circonscriptions électorales (1847). Quelques mois après éclatait la révolution de Février, M. de Gagern reprit à la Chambre ses idées de fédération allemande, et les développa dans des discours, qui devinrent aussitôt populaires. On le désignait partout comme l'homme de la situation. Le fils du grand-duc de Hesse, associé par son père au pouvoir, le choisit pour premier ministre, et donna les mains, sous son inspiration, à un commencement de réforme. En même temps, M. de Gagern dominait le parlement préparatoire de Francfort et préludait à la Constitution fédérale de l'Allemagne. Il résigna son portefeuille pour venir siéger au parlement national, qui l'élut président avec enthousiasme. Neutre entre la monarchie et la république, M. de Gagern représentait le grand parti de l'unité. Il prétendit d'abord l'établir sans l'aide des gouvernements; quand l'insurrection qui suivit la ratification définitive de l'armistice de Malmoë eut affaibli l'autorité de la diète nationale, il se tourna vers la Prusse, qui bientôt repoussa son concours.

Nommé président du ministère national par le vicaire-général de l'Empire en décembre 1848, il se retira lorsque son projet de constitution eut été rejeté, sur la motion du député Welcker. Il n'en conserva pas moins, comme médiateur entre les partis, une grande autorité, contribua à écarter l'Autriche du concert allemand, et à faire offrir la couronne impériale au roi de Prusse (28 mars 1849). Après le refus significatif de Frédéric-Guillaume IV, il ne voulut pas cesser d'avoir confiance en lui, approuva l'alliance des trois rois et se rattacha à l'idée vaincue de la Confédération allemande, dans l'assemblée prussienne d'Erfurt (mars 1850). Quand la carrière parlementaire lui fut fermée, il alla combattre, comme major, dans les rangs de l'armée du Schleswig-Holstein, et assista à la ruine de ses dernières espérances. Il se retira alors dans sa terre de Mosheim, puis alla, en 1852, habiter Heidelberg.

M. Henri de Gagern a publié la *Vie* de son frère (das Leben des generals Friedrichs von Gagern; Leipsick, 3 vol. 1856).

GAGERN (Maximilien, baron de), homme politique allemand, frère du précédent, né à Weilbourg, en 1810, fit ses études à Heidelberg, à Utrecht et à Gœttingue, entra dans l'administration, puis dans l'armée des Pays-Bas, et ne revint en Allemagne qu'en 1833, pour prendre à Bonn le diplôme de professeur d'histoire et de sciences politiques. Mais il quitta bientôt l'enseignement et devint conseiller ministériel dans le duché de Nassau. Lorsque les premiers symptômes de la Révolution de 1848 se manifestèrent, son gouvernement l'envoya en mission secrète auprès des différents princes d'Allemagne, pour les inviter à offrir d'eux-mêmes, par prudence, une sage liberté aux peuples. Il n'était déjà plus temps, et M. de Gagern, entraîné comme les autres et à la suite de son frère, dans la cause libérale, fit partie du comité des dix-sept au parlement préparatoire de Francfort. Député d'un cercle du duché de Nassau à la Diète germanique, il défendit le principe de l'union libérale de l'Allemagne, et fut envoyé par l'Assemblée dans le Schleswig-Holstein pour sauvegarder les intérêts et l'honneur germaniques dans les conférences qui précédèrent l'armistice de Malmoë. La Prusse ayant conclu en dehors des autres puissances, il exhorta vivement l'Assemblée à protester, et, quand celle-ci fut dissoute, il fit constamment partie des parlements mutilés de Gotha et d'Erfurt. Il rentra dans l'administration du duché de Nassau. Dans ces derniers temps, on a voulu voir dans sa conversion au catholicisme un changement politique, mais le baron de Gagern s'est empressé de protester de sa fidélité aux opinions libérales.

GAGNE (Paulin), littérateur français, né à Montoison (Drôme), le 8 juin 1806, étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris, mais s'occupa surtout d'écrire des brochures et des vers de circonstance. En 1843, il imagina une méthode de langue universelle, appelée *la Gagne-monopanglotte* et formée de la réunion radicale et substantielle de toutes les langues mères, mortes ou vivantes. Parmi ses œuvres poétiques nous citerons : *le Suicide* (1841), poëme de 3000 vers; *le Martyre des rois* (1842), ode-élégie; *l'Océan des catastrophes* et *l'Empire universel* (1843), poëmes; *Voyage de Napoléon* (1852), recueil de chants suivi de *l'Unitéide*, dont le sujet est la femme *Messie et unitrice* sauvant le monde par l'unité napoléonienne; *Histoire des miracles* (1860, in-32), contenant l'autobiographie de l'auteur, qui s'intitule *Avocat des fous*, et raconte son séjour dans une maison de santé. En 1854, M. P. Gagne a fondé une revue mensuelle, *le Théâtre du monde*. En 1863, il s'est présenté aux élections pour le Corps législatif, à Paris, comme « candidat surnaturel, universel et perpétuel. » Il a publié encore depuis : *le Calvaire des rois* (1863, gr. in-8); *le Supplice du mari* (1865, gr. in-8); *le Congrès sauveur des rois et des peuples* (1864, gr. in-8).

GAGNE (Élise MOREAU, dame), femme du précédent, depuis 1853, a débuté avec un certain succès par un volume de vers, *Rêves d'une jeune fille* (1837, in-8; 2e édit., 1843), et a publié depuis : *Une destinée* (1838); *la Fille du maçon* (1849); *l'Age d'or* (1851), poésies de l'enfance; *Moralités en vers* (1852); *Une vocation* (1855); *Oméga, ou le Dernier homme* (1859, in-12), etc.

GAILHABAUD (Jules), archéologue français, né à Lille, le 29 août 1810, d'une famille de commerçants, entra d'abord dans le commerce et vint à Paris en 1834. Il quitta le commerce en 1839 et entreprit les *Monuments anciens et modernes* (4 vol. in-4), dont la dernière livraison, publiée le 19 janvier 1849, fut suivie, dès le lendemain, de la première de *l'Architecture du* *Ve au XVIe siècle* (1850-1858, 4 vol. in-4). Dans l'intervalle, il avait fondé la *Revue archéologique*, dont il resta trois mois seulement directeur, et la *Bibliothèque archéologique*, qu'il continua à partir de cette époque.

M. J. Gailhabaud a amassé, à la suite de longues recherches et de fréquents voyages, une riche collection dont les gravures seules montent à près de soixante mille pièces.

GAILLARD (Louis-Nicias), ou NICIAS-GAILLARD, magistrat français, né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 11 juillet 1804, entra de bonne heure dans la magistrature, fut nommé avocat général à la cour royale de Poitiers en 1832, procureur général à la même cour en 1838, et passa avec le même titre à Metz, en mars 1841, et à Toulouse au mois de juillet suivant. Nommé, en 1846, avocat général à la Cour de cassation, il y devint premier avocat général (1849) et président de la chambre des requêtes (1857). Il a été promu, le 15 juin 1856, commandeur de la Légion d'honneur, et membre du conseil général de la Vienne. — Il est mort en avril 1865.

On cite de M. Nicias Gaillard : *De la contribution du légataire universel aux dettes de la société*, etc. (1852, in-8); *Du testament mystique* (1857, in 8), et des articles dans l'ancienne *Revue de législation*, ainsi que dans la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, dont il est un des directeurs.

GAILLARDET (Théodore-Frédéric), littérateur et dramaturge français, né à Paris, vers 1805, débuta comme romancier dans les dernières années de la Restauration, aborda ensuite le théâtre, et eut, en 1832, avec M. Alexandre Dumas, au sujet de sa pièce, *la Tour de Nesle*, un procès resté célèbre. Il se rendit alors en Amérique, et fonda à New-York, sous le titre du *Courrier des États-Unis*, un journal français dont les opinions trop européennes exposèrent plus d'une fois le rédacteur aux animosités nationales. Revenu momentanément en France pendant les élections de l'Assemblée constituante, dont il essaya en vain de faire partie, il y revint définitivement à la fin de 1856. M. Gaillardet a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1843.

On a de lui : *Struensée, ou le Médecin de la reine* (1832), drame en cinq actes; *la Tour de Nesle*, signée d'abord par M. Alexandre Dumas seul, et réimprimée depuis et reprise au théâtre sous leurs deux noms (Porte-Saint-Martin, 1832); *Georges, ou le Criminel par amour*, drame en trois actes (1833); et en dehors du théâtre : *Mémoires du chevalier d'Eon* (1836, 2 vol. in-8), d'après les papiers de famille déposés aux affaires étrangères; *Profession de foi et considérations sur le système républicain des États-Unis* (1848), présentées aux électeurs de l'Yonne; des articles et des *Lettres* insérés, en 1839, dans les *Débats*, notamment sur la Louisiane, le Mississipi, le Texas, et plus récemment, des *Courriers de l'Amérique*, dans *le Constitutionnel* et dans *la Presse* (1856-1860), où ils ont été très-remarqués.

GAILLARDIN (Claude-Joseph-Casimir), professeur d'histoire français, né à Doullens (Somme), le 7 septembre 1810, fit ses études à Paris, au collége Saint-Louis. Il devint, en 1845, titu-

laire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand: il y avait été chargé du même enseignement, comme agrégé ou comme suppléant, depuis 1830. Il a été décoré en avril 1847. On a de lui: *Vie du R. P. don Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840, in-12); *Histoire du moyen âge* (1837-1843, 3 vol.): *le Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au* XIX*e siècle* (1844, 2 vol.); quelques *Notices*, etc. M. Gaillardin a aussi collaboré aux *Cahiers d'histoire universelle* de Burette et Dumont.

GAIMARD (Joseph-Paul), naturaliste et voyageur français, né vers 1790, mort le 10 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAINSBOROUGH (Charles-Noël NOEL, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né en 1781, à Catmose (comté de Rutland), est petit-fils de l'amiral Barham. Connu d'abord sous le nom de Noël, il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge, siégea jusqu'en 1812 à la Chambre des Communes, et hérita de sa mère la baronnie de Barham (1823), qui le fit entrer à la Chambre des lords. En 1841 il reçut, en récompense des services qu'il avait rendus au parti whig, les titres de comte de Gainsborough, de vicomte Campden et de baron Noël. Il a épousé en quatrièmes noces une fille du comte de Roden (1833), aujourd'hui dame d'honneur de la reine; il a eu six enfants, dont l'aîné, *Charles Georges*, vicomte CAMPDEN, né en 1818, à Edimbourg, a représenté, de 1840 à 1841, le bourg de Rutland aux Communes.

GAISFORD (rév. Thomas), philologue anglais, né le 22 décembre 1779, à Ifort, village du comté de Wilts, mort à Oxford, le 2 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAJ (Ljudevit), publiciste croate, né à Krapina, en Croatie, vers 1810, élevé dans son pays sous la direction de sa mère, femme d'un esprit cultivé, qui excita en lui le sentiment national, fut reçu docteur en droit à l'université de Leipsick, et se consacra bientôt à préparer l'avénement du panslavisme, ou réunion de tous les Slaves du Sud. Pour les unir par une communauté d'idées et de langage, il résolut de fonder un journal en langue slave, et, les autorités hongroises y ayant mis opposition, il s'adressa directement à l'empereur François, qui lui donna l'autorisation.

Le journal parut sous le titre de *Gazette de Croatie*, en janvier 1835. Il était rédigé dans le patois des provinces croates, avec la vieille écriture, si longue et si incommode, et devint peu populaire. D'ailleurs, les Slaves, réunis par le langage, restaient divisés par la politique, le territoire, la religion, l'alphabet même et l'orthographe. Croates, Esclavons, Serbes, Dalmates, Styriens, etc., tenaient avec orgueil à leur nom particulier. Alors M. Gaj leur trouva un nom commun, déjà employé par Napoléon en 1809, et refondit son journal sous ce titre, *Gazette nationale de l'Illyrie*. Il en fit paraître un second, exclusivement littéraire, *l'Étoile du matin de l'Illyrie*. Le dialecte employé fut un mélange de langue serbe et de langue dalmate. L'orthographe provinciale fut abandonnée, et une nouvelle syntaxe créée, à peu près semblable à celle des Polonais et des Bohémiens. Enfin une imprimerie nationale fut fondée à Agram, pour exciter encore le mouvement littéraire qui devint assez considérable, surtout à la suite des événements de 1848, pour se ralentir de nouveau. Alors M. Gaj se tint à l'écart et s'occupa de former une bibliothèque d'ouvrages nationaux.

GALIANO (don Antonio-Alcala), homme politique espagnol, est né à Cadix en 1789. Inconnu jusqu'en 1820, il seconda alors de tous ses moyens l'insurrection des troupes qu'on allait embarquer à l'île de Léon, et rédigea, dit-on, les proclamations du général Quiroga. Ce dernier, ayant formé un cabinet libéral, n'oublia pas son jeune secrétaire qui fut nommé *chef politique* (préfet) de Cadix. En 1821, il fut élu député aux Cortès et ne tarda pas à s'y faire remarquer, dans les rangs des *exaltados*. Lors de l'intervention française (1823), il vota pour que Ferdinand VII suivît l'Assemblée transférée à Séville, et demanda ensuite qu'il fût mis *en état d'empêchement moral*, c'est-à-dire dans l'impuissance de régner, et qu'un conseil de régence fût chargé du pouvoir exécutif. La dissolution des Cortès, qui fut une des conséquences du combat du Trocadero, mit à néant ces propositions extrêmes.

Après dix ans d'exil qu'il passa en Angleterre, don Galiano revint à Cadix dès que la mort du roi fut connue (1833). L'année suivante, il rentra aux Cortès et reprit son rôle de tribun populaire. Jusqu'en 1836, il fut regardé comme un des chefs les plus influents du parti progressiste; mais les événements de la Granja, qui amenèrent la régence d'Espartero, modifièrent ses opinions. Il se rapprocha peu à peu du gouvernement, et devint un des chefs du parti conservateur. En avril 1851, le ministère Bravo Murillo l'a nommé ambassadeur à Lisbonne. Il est entré, comme ministre des travaux publics, dans le cabinet Narvaez de septembre 1864. — M. Galiano est mort en avril 1865.

GALIBERT (Léon), littérateur français, né vers 1810, se destina au barreau et fut reçu avocat à Paris. Il entra de bonne heure à la *Revue britannique* où sa connaissance approfondie de la langue et de la société anglaise lui donna une importante position qu'il a gardée jusqu'en ces derniers temps. Ses principaux travaux sont: *Cours d'économie politique* (1833, 3 vol. in-8), traduit de l'espagnol de don Florez Estrada; *l'Angleterre* (1841-1844, 4 vol. in-8), tableau historique, commercial et statistique, composé, avec M. Clément Pellé, pour la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot: *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne* (1843, gr. in(8); *Histoire de la république de Venise* (1846, gr. in-8), etc.

GALIGNANI (Jean-Antoine et William), éditeurs français, nés à Londres, le premier le 13 octobre 1796, le second le 10 mars 1798, tous deux naturalisés, sont les directeurs et propriétaires du journal anglais politique et quotidien publié à Paris sous leur propre nom *Galignani's Messenger*, et fondé par leur père en 1814. Celui-ci, natif de Brescia et familier avec un grand nombre de langues, avait établi à Paris, dès 1800, une librairie anglaise et publié depuis 1808 une revue mensuelle très importante *Monthly Repertory of english Literature, arts, sciences, etc.* A sa mort (1821), le *Galignani's Messenger* prit, entre les mains de ses fils, beaucoup d'extension, devint quotidien et adopta le format des grands journaux de Londres et de Paris. Le but politique de ce journal est le maintien et le progrès de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre. C'est l'aîné des deux frères qui le signa comme gérant. Sous Louis-Philippe, M. William Galignani, longtemps maire de Soisy-sous-Étioles, a été décoré de la Légion d'honneur.

GALIMARD (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, le 25 mars 1813, s'exerça tout enfant dans l'atelier de M. Auguste Hesse, son

oncle, et passa quelque temps dans ceux de MM. Ingres et Foyatier. Il envoya au Salon de 1835 une *Châtelaine du XVIe siècle*, acquis par M. de Jussieu, et *les Saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ.* Aux salons suivants il donna : *la Liberté s'appuyant sur le Christ* (à M. de Jussieu); *la Reine des anges*, vitraux (1836); *la Vierge en prière*, acheté pour l'église de Pithiviers (1839); *Nausicaa et ses compagnes*, au roi des Belges (1841); *l'Ange aux parfums* (1845); *l'Ode*, au musée du Luxembourg (1846); *la Vierge aux douleurs* et *le Christ donnant sa bénédiction*, pour les églises de Jonsac et de Périgueux; *le Moineau de Lesbie*, *Junon jalouse*, et seize cartons pour des verrières (1849); *la Nuit de Noël*, *les Évangélistes*, exécuté pour la ville de Paris (1850); *la Visitation*, dessin à la sanguine (1861); *la Séduction de Léda*, dessin d'après le tableau de l'auteur; *Victoire*, dessin (1863); *Esprit céleste offrant à Dieu les prières des fidèles symbolysées par des parfums*, dessin à la sanguine; un *Portrait* au pastel, etc. Il a envoyé à l'exposition de l'industrie, en 1849, *le Christ*, *les Saints épistolographes*, grands cartons aussi envoyés à Londres en 1851.

En dehors des expositions, M. Galimard a exécuté, depuis 1840 : *la Trinité*, à l'hôpital de Metz; *la Résurrection*, pour un maître-autel; *la Vie de saint Landry*, pour la ville de Tours; *les Pèlerins d'Emmaüs*, à Saint-Germain l'Auxerrois de Paris; les *vitraux* de Saint-Laurent, de Sainte-Clotilde, d'une chapelle de Saint-Philippe du Roule et du chœur de l'église de La-Celle-Saint-Cloud; la décoration de divers oratoires, une chapelle russe; une *Visitation* pour la chapelle des Tuileries; la *Séduction de Léda*, refusée à l'Exposition universelle de 1855, acquise par l'empereur en 1857, et exposée au salon de cette même année.

M. Galimard a introduit dans la peinture les couleurs à base de zinc, comme offrant une puissance de coloris à peu près inaltérable. Ses sujets ont été presque tous gravés, quelques-uns lithographiés par M. Aubry-Lecomte, ou par lui-même. Il a obtenu une 3e médaille en 1855, une 2e en 1846, une médaille d'argent à l'Exposition industrielle de 1849, et à l'Exposition universelle de Londres, la seule mention honorable accordée aux vitraux.

M. Galimard, qui a beaucoup écrit, a notamment publié : *l'Art des Vitraux*, dans *l'Artiste;* des biographies dans les *Annales* de la Société libre des beaux-arts, et surtout sous les pseudonymes de *Judex* et de *Dicastès*, les *Salons* de 1849, 1850 et 1852, dans *la Patrie*, *le Daguerréotype théâtral*, *le Voleur* et la *Revue des beaux-arts; les Deux propriétaires*, dialogue en vers (1859); *les Artistes contemporains* (1re livraison, même année); *Peintures murales de l'église Saint-Germain des Prés, par H. Flandrin*, (1864, in-8), etc.

GALL (Ferdinand, baron DE), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg, dans le grand duché de Hesse, le 13 octobre 1809, acheva ses classes aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra, en 1834, au service du grand-duc d'Oldenbourg. Ses premiers travaux littéraires furent : *Voyage en Suède dans l'été de* 1836 (Reise durch Schweden; Brême, 1838, 2 vol.), et *Paris et ses salons* (Paris und seine salons; Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.).

Nommé, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal d'Oldenbourg, M. de Gall entreprit des réformes, indiquées dans une brochure qui fit du bruit : *Projet de réforme des théâtres allemands* (Vorschlaege zu einem deutschen Theatercartell; Oldenburg, 1845); il contribua à fonder l'importante association des scènes allemandes. En 1846, il passa au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgart, qu'il occupa depuis. En 1852, nommé président de la *Société scénique*, il fonda l'*Organe central des théâtres allemands* (Centralorgan für deutsche Bühnen). De 1848 à 1850, le baron de Gall s'est aussi fait connaître par la vivacité de ses attaques dans plusieurs journaux contre la révolution.

GALLAIT (Louis), peintre d'histoire belge, né à Tournay, en 1810, fit ses études dans sa ville natale, puis à Anvers, et enfin à Paris, où il passa plusieurs années. La plupart de ses tableaux ont paru, de 1835 à 1853, aux expositions françaises, et il a plus de popularité chez nous que dans son pays. On a vu de lui, à nos divers salons : *le Duc d'Albe dans les Pays-Bas, les Musiciens ambulants*, *la Mort de Palestrina*, aquarelle (1835); *Job et ses amis*, au musée du Luxembourg: *le Maréchal de Gontaut*, pour les galeries de Versailles; *Montaigne visitant le Tasse*, appartenant au roi des Belges; *la Bataille de Cassel, la Prise d'Antioche*, *Baudoin couronné empereur de Constantinople*, pour les galeries de Versailles; *l'Abdication de Charles-Quint* (1841), à la Cour de cassation de Bruxelles; *le Maître des pauvres; Art et Liberté! une Séance du conseil de Sang; la Tentation de saint Antoine*, donné par le roi Léopold au prince Albert; *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice*, acheté par la ville de Tournay; *les Derniers moments d'Egmont* (1853), etc. — M. Louis Gallait est membre de l'Académie royale de Belgique, et a obtenu en France une 2e médaille en 1835, et la décoration en juin 1841.

GALLAY (Jacques-François), instrumentiste français, né à Perpignan, le 8 décembre 1795, était depuis deux ans directeur d'une société musicale organisée dans cette ville, lorsqu'il vint à Paris, en 1820, et fut, malgré son âge, admis au Conservatoire, où il remporta le premier prix de cor l'année suivante. En 1824, il entra à l'orchestre de l'Odéon, puis à celui de la salle Ventadour (1834)· il fit à la même époque partie de la chapelle du roi et, sous le règne suivant, de la musique particulière du roi. Professeur au Conservatoire depuis 1842, comme successeur de Dauprat, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845. — M. Gallay est mort en octobre 1864.

On a de lui des *Concertos, Rondeaux, Fantaisies, Études, Solos*, *Nocturnes*, etc., morceaux pour le cor, et quelques autres pour cor et piano, ou cor et harpe.

GALLEGO (don Juan-Nicasio), poëte espagnol, né à Zamora, en 1777, fit ses études à l'université de Salamanque. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, en 1800, il se rendit à Madrid, où il lia une connaissance qui se changea en étroite amitié avec Quintana et Cienfuego. En 1805, il fut nommé chapelain de la cour, et, la même année, directeur spirituel de la maison de détention des fils nobles. Il fut dépossédé par l'invasion des Français à Madrid. Il composa à cette époque l'*Ode à Buenos-Ayres* (1807): l'*Élégie au Deux mai* (1808) et l'ode *sur l'Influence de l'enthousiasme public sur les arts* (a la Influencia del entusiasmo publico en los artes; 1808), trois véritables poëmes. Le dernier n'a été imprimé qu'en 1832.

Lors de la seconde entrée des Français à Madrid, M. Gallego se réfugia à Séville avec le gou-

vernement national, plus tard à Cadix, et ne revit la capitale qu'après l'éloignement complet de l'étranger. Dans l'intervalle il avait obtenu une prébende à Murcie, et avait été nommé maître du chœur de la cathédrale de l'île de Saint-Domingue. Élu député aux Cortès de Cadix, il prit part à trois sessions consécutives, et signala à cette époque son enthousiasme patriotique par un certain nombre d'odes énergiques, une entre autres adressée à lord Wellington, après la prise de Badajoz. Emprisonné pendant dix-huit mois à la suite de la première restauration, il dut se retirer, après son élargissement, dans un couvent de chartreux en Andalousie, et y composa diverses poésies, entre autres des élégies sur la mort du duc de Fernandina et de la reine Isabelle, qui parurent à Madrid en 1819.

La révolution de 1820 lui rendit la liberté et lui valut en outre l'archidiaconat de la cathédrale de Valence, qu'il perdit après la restauration de la monarchie absolue. Il dut même alors s'exiler à Barcelone, sous la garde des troupes françaises, puis en France, et n'en revint que pour recevoir une très-médiocre prébende à Séville. En 1833, il rentra encore une fois à Madrid et se tint dès lors en dehors de la politique. Il est devenu membre de la direction générale des études et secrétaire honoraire de l'Académie royale.

On cite encore de M. Gallego : une élégie *sur la Mort de la duchesse de Frias*, qui fait partie d'un recueil intitulé : *Couronne funèbre* (Corona funebre), et une ode *sur la Naissance de la reine actuelle Isabelle II*.

GALLOIS (Léonard-Joseph-Urbain-Napoléon), publiciste français, fils de l'historien Léonard Gallois, mort en 1852, est né à Foix, le 29 avril 1815, et fut associé de bonne heure aux voyages de son père. Dès 1834, il débuta dans le journalisme, travailla tour à tour au *Réformateur*, au *Journal du Peuple*, à *la Réforme*, rédigea, de 1845 à 1849, *le Courrier de la Sarthe*, *le Bonhomme Manceau*, puis *le Démocrate Vendéen*, suspendu en décembre 1851. On a de lui : *Petit Dictionnaire des grandes girouettes* (1842, in-18), anonyme; *les Corsaires français sous la République* (1847, 2 vol. in-8); *Vie politique de Ledru-Rollin* (1849, in-18); *Théâtres et artistes dramatiques de Paris* (1854-56, in-4 avec portraits, sept livraisons).

GALLOIS (A.-A.-Étienne). Voy. ÉTIENNE-GALLOIS.

GALLOWAY (Randolph STEWART, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1800, à Coolhurts (comté de Sussex), descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Garlies, il fit son éducation à l'école d'Harrow et représenta, de 1826 à 1831, le bourg de Cockermouth à la Chambre des Communes. En 1834, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer à la polique des tories. Il a été successivement lieutenant des comtés de Wigton et de Kirkenbright. De son mariage avec une fille du duc de Beaufort (1833), il a eu onze enfants, dont l'aîné, *Alan-Plantagenet*, baron GARLIES, né en 1855, à Londres, est devenu, en 1861, capitaine aux gardes à cheval.

GALOPPE D'ONQUAIRE (Cléon), littérateur français, né à Montdidier, en 1810, a été tour à tour militaire, poëte, romancier, journaliste et dramaturge. Attaché pendant plusieurs années à la rédaction satirique du *Corsaire*, supprimé en 1851, il passa ensuite à la *Revue des beaux-arts*.

On a de lui : *Fumée* (1838, in-8); *Feuilles volantes* (1841, in-8), prose et vers; *Mosaïque* (1844); *le Siége de la Sorbonne, ou le Triomphe de l'Université* (1844, in-8), poëme héroï-comique en six chants, d'abord signé : un Bedeau de Saint-Sulpice : *la Femme de quarante ans*, comédie en trois actes, en vers, jouée avec succès aux Français en novembre 1844 : *Jean de Bourgogne* (1846), drame en vers, avec M. Pitre Chevalier; *le Jeu de Whist* (1847), en vers; *l'Amour pris aux cheveux*, vaudeville (Palais-Royal, 1851); *le Chêne et le roseau* (1852), vaudeville, avec M. Decourcelle; *le Diable boiteux à Paris*, *le Diable boiteux en province* (1858, 2 vol. in-12), *le Diable boiteux au village* (1860), etc.; des articles philosophiques et littéraires fournis aux *Mémoires de l'Académie de la Somme* (1842-49).

GALUSKY (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris, le 25 janvier 1817, est surtout connu par la traduction des ouvrages allemands de M. A. de Humboldt. Il a donné, avec M. A. Faye, celle du *Cosmos*, *essai d'une description physique du monde* (1846-1859 : t. I-IV, in-8). Il a traduit seul les *Tableaux de la nature* (1850-51, 2 vol. in-12), et les *Mélanges de géologie et de physique générale* (1855, t. Ier).

M. Charles Galusky a en outre publié, avec M. Egger, une *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1843), et collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal général de l'Instruction publique*, à la *Revue encyclopédique*, etc.; il est officier de l'Aigle rouge de Prusse et chevalier de la Légion d'honneur.

GALY-CAZALAT (Antoine), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Saint-Girons, le 6 juillet 1796, fit ses études au lycée de Toulouse, fut admis, en 1814, à l'École polytechnique, qui fut licenciée l'année suivante. Il fut nommé successivement professeur des sciences mathématiques et physiques aux colléges royaux de Perpignan, de Nancy et de Versailles. Devenu plus tard ingénieur civil, il construisit, en 1830, la première voiture à vapeur qui ait parcouru les routes ordinaires. Depuis, les divers perfectionnements qu'il a apportes à beaucoup de machines lui ont valu des médailles d'or décernées par l'Institut de France et par la Société nationale d'encouragement.

Après février 1848, M. Galy-Cazalat fut envoyé à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, et y vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu en 1849, il revint à ses études favorites. Il s'est appliqué aux progrès des arts mécaniques, et a notamment envoyé à l'Exposition universelle de Londres, un manomètre, une machine oscillante, etc., et à celle de Paris, en 1855, une machine mise en mouvement par les forces combinées de la vapeur et de la flamme; un nouvel appareil pour fabriquer à bas prix les gaz d'éclairage et de chauffage, et un aéroposte, destiné à transmettre les dépêches à la vitesse moyenne de six kilomètres par minute.

GAMBON (Charles-Ferdinand), ancien représentant du peuple français, né à Bourges, le 19 mars 1820, fils d'un négociant d'origine suisse, fit ses études et son droit à Paris, et à dix-neuf ans, fut reçut avocat. Il contribua à la fondation du *Journal des Écoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, il fut nommé juge suppléant au tribunal de Cosne. Il combattit très-

vivement la candidature de M. Delangle. En 1847, il organisa le banquet démocratique de Cosne, refusa de porter un toast au roi et proclama la souveraineté du peuple; traduit pour ce fait devant la Cour de cassation, il fut condamné à cinq années de suspension. En 1848, il fut élu représentant de la Nièvre, le sixième sur huit, par 29 514 voix. Il vota ordinairement avec la Montagne, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et la rejeta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne, et signa l'acte d'accusation présenté contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il se signala parmi les membres de l'extrême gauche et de *la Solidarité républicaine*, accompagna M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers, dans la journée du 13 juin, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et fut détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

Son frère, M. Charles GAMBON, que les démocrates de la Nièvre lui donnèrent pour successeur à l'Assemblée législative, protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut compris dans le décret d'expulsion de janvier 1852; il se réfugia en Belgique. — M. Charles Gambon est mort en septembre 1864.

GAND (N....), juriste français, né à Bar-le-Duc, le 22 septembre 1793, fut reçu avocat et docteur en droit à Paris et s'inscrivit au barreau de la Cour impériale. On a dû lui quelques ouvrages pratiques, tels que : *Traité général de l'expropriation pour cause d'utilité publique* (18 2, in-8); *Traité de la législation nouvelle du notariat* (1843, in-8); *De la Compétence des divers officiers publics* (1844, in-8); *Traité de la police et de la voirie des chemins de fer* (1846, in-8); *Code des étrangers* (1853, in-8), etc.

GANDILLOT (Jean-Denis), industriel français, né à Besançon, en mars 1797, entra en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira l'année suivante. Il se livra aussitôt à l'étude pratique des sciences d'application, s'associa, en 1828, avec M. Roy, pour fabriquer une sorte de fer creux laminé, destiné à la construction et à l'ameublement, et continua exclusivement pendant dix ans cette spécialité. Lors de la création des chemins de fer, il fit en 1838, en Angleterre, dont il avait déjà visité les usines, un second voyage d'études, et en rapporta divers modes de laminage et d'étirage du fer, ainsi que d'ingénieux systèmes de tuyaux en fonte, et les calorifères dits *à la Perkins*. Le nom de ce manufacturier a figuré à toutes les expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à celles de Londres et de Paris, en 1851 et 1855, et il y a successivement obtenu une mention honorable en 1839, et une médaille d'argent en 1834 et 1839, et une médaille de première classe en 1855. — Il est mort en octobre 1863.

GANTRELE (Joseph), érudit belge, né à Echternach, dans le Luxembourg, le 29 janvier 1809, prit en 1829 les grades de docteur en philosophie et de docteur ès lettres à l'université de Liége, devint peu après professeur d'histoire et de langues orientales à celle de Gand, se fit naturaliser en 1839, et fut nommé, en 1854, inspecteur de l'enseignement moyen pour toute la Belgique. Il a remporté, à diverses époques, plusieurs prix académiques.

On a de lui : un *Mémoire sur le mérite comparatif de Virgile et de Théocrite* (1828), couronné par l'Académie de Gand; *Manuel de l'histoire générale du monde* (1834, in-12; 2ᵉ édit., 1838); un *Mémoire sur la part de la Flandre dans la conquête de l'Angleterre* (1840, in-8), aussi couronné à Gand et des articles insérés dans les *Nouvelles Annales* de cette ville.

GARACHANINE (Élie), homme d'État serbe, fils de Miloutine, sénateur de la principauté, est né vers 1807, au village de Garach, dans le district de Kragsujevatz. En 1844, il devint ministre de l'intérieur du prince Alexandre Karageorgevitch (voy. ce nom), qui lui devait en grande partie son élection. En 1852, il fut choisi comme *prestavnik*, c'est-à-dire représentant du prince, chef de sa chancellerie et président du conseil des ministres.

Dès 1849, M. Garachanine avait dénoncé dans le conseil, les démarches du consul général de Russie, M. Levchine, qui cherchait à entraîner les Serbes dans l'insurrection de la Bosnie contre la Porte, et qui déjà avait gagné tous les autres conseillers du prince et jusqu'au prince lui-même. Il refusa, vers la fin de l'année 1850, de concourir à l'entreprise des Bulgares, et la médiation de la Serbie valut ensuite aux provinces insurgées, vaincues par Omer-pacha, des conditions plus favorables. Lorsqu'il eut en main la direction suprême des affaires, il ne tarda pas à porter la peine de son opposition constante aux vues des puissances dites protectrices, et l'un des premiers actes qui, en 1853, signalèrent aux Serbes la présence de l'envoyé extraordinaire du czar à Constantinople, fut la destitution du prestavnik, imposée à la faiblesse de la Porte et à la frayeur du prince Alexandre. La disgrâce de M. Garachanine ne lui enleva rien de son crédit; il resta l'âme du sénat, dont il refusa la présidence. Véritable chef du parti national, il était l'adversaire déclaré du système qui tend à slaviser ou à germaniser la principauté au profit de la Russie ou de l'Autriche, il s'appuyait par sympathie et par raison sur les puissances occidentales, et on appelait ses amis le *parti français*. Il fut rappelé au ministère des affaires extérieures en décembre 1861. Le premier en Serbie, il a voulu que ses fils fussent élevés en France. L'aîné, après avoir passé deux ans à Sainte-Barbe, a été admis, en 1856, à suivre les cours de l'École polytechnique.

GARCIA (Manuel), musicien français, fils du célèbre chanteur Emmanuel ou Manuel Garcia mort en 1832, est né à Madrid, en 1805, et fut dès l'enfance associé aux excursions de sa famille dans les deux mondes. Formé par son père à l'enseignement du chant, il s'y consacra lui-même exclusivement, et fut attaché, vers 1835, au Conservatoire de Paris, qu'il quitta pour aller professer à Londres.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses études, et inspirés par la méthode paternelle : *Mémoire sur la voix humaine*, présenté à l'Académie des sciences (1840, 2ᵉ édit., 1847); *École de Garcia; traité complet de l'art du chant* (1841, in-8; 3ᵉ édit., 1851, in-4), refait en 1856 sous le titre de *Nouveau Traité...*; et des *Observations physiologiques sur la voix humaine*, en anglais et en français (1855).

Ses sœurs, Marie et Pauline GARCIA, se sont toutes deux rendues célèbres comme cantatrices, la première, qui est morte en 1836 à Bruxelles, sous le nom de Mme MALIBRAN, la seconde sous celui de Mme VIARDOT (voy. ce nom).

Mme GARCIA, née Eugénie MAYER, et fille elle-même d'artistes distingués, a joué en Italie, pendant les succès de l'aînée de ses belles-sœurs, qui la fit notamment engager au théâtre de Novare.

Elle s'est plus tard consacrée, comme son mari, à l'enseignement du chant, et a donné des leçons à Paris.

GARCIN DE TASSY (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), orientaliste français, né à Marseille, le 20 janvier 1794, vint à Paris étudier les langues orientales, suivit les cours de Silvestre de Sacy, et apprit successivement l'arabe, le persan et l'hindoustani. Sur les instances de son maître, une chaire de cette dernière langue fut fondée en sa faveur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de traductions, entre autres : *Doctrines et devoirs de la religion musulmane* (1827-40), traduit de l'arabe et par une nouvelle édition de la *Grammaire persane* de sir W. Jones (1845, in-12).

Une fois en possession de la chaire d'hindoustani, M. Garcin de Tassy se livra plus particulièment à l'étude des écrivains de cette langue. On lui doit : *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (1832, in-8), les *Aventures de Kamrup* (1834, in-8), poëme traduit de Tahcin-Uddin ; les *Œuvres de Wali* (1834, in-8), poëte du Dekkan : *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani* (1837, 2 vol. in-8) ; *la Poésie philosophique et religieuse chez les Persans* (1857, in-8 : *la Doctrine de l'amour*, traduit de l'hindoustani (1859), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique*, des *Discours d'ouverture*, publiés chaque année.

M. Garsin de Tassy a été élu, le 30 août 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Talleyrand. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1837.

GARDE (Reine), femme-poëte française, née à Aix, vers 1810, de parents inconnus, fut recueillie par une riche compatriote, à laquelle elle dut son éducation, et dont elle quitta le château pour s'établir couturière dans sa ville natale. Douée d'une vive imagination, auteur de quelques poésies, elle vint, en 1832, se placer sur le passage de M. de Lamartine, qui se rendait en Orient, et eut avec lui, à Marseille, une entrevue que le poëte a plus tard racontée dans la préface de *Geneviève*, roman qui lui est dédié.

Mlle Garde n'a publié ses vers qu'en 1851, sous le modeste titre d'*Essais poétiques* (in-18, 2 éditions même année). Elle a donné depuis : *Marie-Rose, histoire de deux orphelines* (1855, in-18; 3e édit., 1864), livre qui a obtenu un des prix Montyon l'année suivante.

GARDNER (Alan LEGGE GARDNER, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, à Blackeath, est petit-fils d'un amiral distingué qui, en récompense de ses services, obtint, en 1806, une pairie héréditaire. Il prit, à la mort de son père (1815), le titre de baron et, dès qu'il fut majeur (1831), son siége à la Chambre des Lords, où il représenta les doctrines libérales. Il a quelque temps rempli la charge de chambellan à la cour. Marié en 1835 avec une fille de lord Dinorben, puis en 1848, à miss Fortescue, il n'a pas eu d'enfants et a pour héritier son cousin *Stewart-William* GARDNER, né en 1812.

GARELLA (Félix-Napoléon), ingénieur français, né le 18 avril 1809, mort le 26 mai 1850. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GARIBALDI (Joseph), général italien, né à Nice, le 4 juillet 1807, entra de bonne heure dans la marine sarde, et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, et donna des leçons de mathématiques à Marseille, passa de là au service du bey de Tunis, et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite (1836) dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Urugay, et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le reveil de la liberté italienne en 1848 rappela Garibaldi dans sa patrie. Il partit de Montevideo, avec cent de ses compatriotes, sur un navire, *la Speranza*, déployant la bannière tricolore italienne. Au mois de juin, il se présentait à Turin. Accueilli par le gouvernement piémontais avec trop de réserve, il alla s'offrir au gouvernement provisoire de Milan et forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps de Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit 5000 Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Velletri, où Roselli avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur de la victoire : il paya, comme toujours, de sa personne, et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnèrent à Rome l'assaut général. Garibaldi ne put les chasser de leurs positions, mais il les contraignit à faire un siége contre une ville qui, disait-on, ne devait pas essayer de résister. Après trente jours d'une lutte opiniâtre, dont l'épisode du bastion no 8 donne une idée, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre, de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison, pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome, le 3 juillet, avec 4000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin (31 juillet). Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec deux cents fideles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme mourut enceinte dans cette fuite. C'était une créole de Rio-Grande, nommée Anita et qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

Garibaldi retourna en Amérique, où il se mit résolûment au travail; il se fit, dit-on, fabricant de chandelles. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il voulut ensuite rentrer dans sa patrie, et fut employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes.

Après s'être mis au service du Piémont, en prévision de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, Garibaldi fut nommé par décret royal, au commencement de mai 1859, major général, en même temps que plusieurs personnages d'une haute noblesse. Organisant à la hâte une légion nationale, sous le nom de Chasseurs des Alpes, il mit le pied le premier sur le territoire lombard et prit hardiment l'offensive contre

l'Autriche. Il s'empara de Varèse, de Côme, etc., et, refoulant par une suite de combats les Autrichiens vers Milan, il excita au plus haut point l'attention et l'intérêt de toute l'Europe. La paix de Villafranca lui fit déposer les armes. Il alla soutenir dans les duchés le mouvement qui s'était déclaré en faveur de l'annexion, et fut partout, notamment à Modène, où le duc de San Donato l'accompagnait comme premier aide de camp, l'objet des ovations les plus enthousiastes.

Au printemps de l'année 1860, Garibaldi protesta de toutes ses forces contre l'annexion de la Savoie et surtout de Nice, sa ville natale, puis donna sa démission de député. Alors, par une entreprise d'une hardiesse inouïe, il organisa, en son nom privé et avec le secours de souscriptions permanentes, ouvertes dans divers pays, une expédition en Sicile, où une nouvelle révolte venait d'éclater contre les Napolitains. Il s'embarqua sur deux bateaux de la Société transatlantique, le *Piemonte* et le *Lombardo*, avec des munitions et une troupe d'environ mille hommes déterminés, à la tête desquels étaient Nino Bixio, Cosenz, l'ex-prêtre Sirtori, Medici, Malenchini, Türr, etc. Après avoir abordé à Marsala (12 mai), il rallia quelques insurgés, avec lesquels il défit les troupes royales à Catalafimi. Puis il assiégea Palerme, s'en empara (27 mai), et, au commencement de juillet, se trouva maître de la Sicile, à l'exception de Messine, que lui livra bientôt la sanglante journée de Milazzo, malgré l'énergique résistance du général Bosco (21 juillet).

Au milieu d'extrêmes embarras intérieurs, de changements continuels de ministères, de relations diplomatiques difficiles tant avec le Piémont qu'avec les grandes puissances européennes, Garibaldi, qui avait pris le titre et les fonctions de dictateur de la Sicile, se consacra activement aux préparatifs d'une expédition dans les provinces de terre-ferme. Son débarquement ne rencontra qu'une faible résistance. Le pays, l'armée et les administrations semblaient également l'attendre. Son entrée solennelle à Naples fut annoncée d'avance pour le 8 septembre, comme un événement pacifique et régulier et eut lieu, le 7 au soir, conformément au programme. Le roi en était sorti la veille, et s'était replié sur Capoue, avec le reste de ses troupes restées fidèles et un certain nombre de soldats étrangers. Là, la lutte redevint plus sérieuse; les volontaires de Garibaldi rencontrèrent la résistance la plus vive sur le Volturne, et il fallut l'intervention ouverte de l'armée piémontaise pour s'emparer de Capoue et refouler les défenseurs de la royauté de l'autre côté du Garigliano.

Garibaldi, devenu dictateur de l'Italie méridionale, avait en face de lui des difficultés d'une autre sorte. Le parti radical ou parti de l'action, représenté par MM. Mazzini, Crispi, etc., le poussait à achever l'unification de l'Italie, en attaquant immédiatement Rome et en marchant sur la Vénétie. Le parti piémontais voulait l'annexion des Deux-Siciles au royaume de Victor-Emmanuel. Ce dernier l'emporta, grâce à l'appui donné par le Parlement de Turin à la politique de M. de Cavour et à l'attachement dévoué de Garibaldi pour la personne du roi de Piémont. Le 21 octobre, le dictateur fit voter le plébiscite qui réunissait les Deux-Siciles au royaume d'Italie, sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Bientôt après, Garibaldi, promu général d'armée, après avoir donné à son souverain un si beau royaume, renonçait momentanément à tout rôle politique et se retirait à Caprera.

Il y fut l'objet des sollicitations des partis avancés, et son nom fut mis en avant dans tous les projets qui eurent pour but depuis cette époque l'incorporation de Rome et de Venise au royaume d'Italie. Il accepta, dès le mois de janvier 1861, la présidence générale des comités formés pour la libération de ces deux villes, et contribua par quelques lettres rendues publiques à l'agitation en faveur de la Pologne. A cette époque, tous ses actes, ses moindres mouvements, sont suivis avec une certaine anxiété par l'opinion publique, toutes ses paroles sont recueillies et commentées par la presse européenne. On lui attribue des mots aussi hostiles à la France qu'à l'Autriche, comme ceux-ci : « L'étranger doit être chassé de l'Italie..... Rome est à nous..... Rome ou la mort! » Mais longtemps encore, il ne sépare pas la cause de Rome de celle de Victor-Emmanuel, et déclare ne vouloir y entrer qu'avec lui. Mais, peu à peu, les conseils de la modération ne furent plus écoutés. Au mois d'août 1862, Garibaldi commença une expédition qui fut courte et malheureuse. Il entra à Catane, le 18 août, à la tête de volontaires peu nombreux; il trouva la population peu sympathique et les troupes royales décidées à la résistance. Il fit en vain appel aux Hongrois; le général Klapka répondit par un solennel désaveu.

Forcé par les troupes royales de quitter Catane, le général Garibaldi put s'embarquer pour la Calabre avec deux mille hommes environ. Il se dirigea sur Reggio où Cialdini dirigeait les opérations militaires. Une première rencontre eut lieu le 27 août, et les Garibaldiens furent repoussés. Retiré à Aspromonte, Garibaldi fut attaqué par le colonel Pallavicini, blessé d'une balle au pied et réduit à se rendre avec toute sa troupe. Il fut transporté à la Spezzia, avec son fils Menotti et un certain nombre de ses compagnons, puis à Pise. Grièvement malade des suites de sa blessure et longtemps menacé de l'amputation, Garibaldi fut sauvé par le docteur Nélaton, de Paris, et put rentrer à Caprera avant la fin de l'année. Au mois d'octobre, il avait refusé l'amnistie accordée par le roi, en prétendant qu'il n'était point coupable.

Aucun fait important ne marqua, dans les années suivantes, la vie de Garibaldi, jusqu'à son voyage en Angleterre (avril 1864) qui ne fut qu'une suite de manifestations politiques et de véritables triomphes. Député de Naples au Parlement italien, il n'y siégea pas. Il n'a fait qu'un discours à la Chambre, ce fut pour combattre l'annexion à la France de Nice, sa ville natale. Réélu, en février 1864, député du premier collége de Naples, son élection fut validée par la Chambre. Au mois de juin suivant, il fut nommé grand maître de la franc-maçonnerie italienne, dont il accepta les fonctions. En général, les allocutions populaires du général Garibaldi, ses proclamations militaires, ses lettres sont remarquables de vivacité et de chaleur, et d'un style toujours approprié au sentiment national qu'il s'agit d'exprimer.

D'innombrables *Biographies*, *Notices*, *Études*, etc., sur Garibaldi et les événements que son nom résume, ont paru, en brochures ou en volumes, pendant ces dernières années, en France et dans tous les pays (1859-1864).

GARINET (Jules), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne, en 1797, fit son droit à Paris et fut inscrit comme avocat au barreau de Paris. Lié avec M. Collin de Plancy (Voy. ce nom), il s'associa à ses idées et à ses compilations voltairiennes, et publia seul ou avec lui : *De la Puissance temporelle des papes et du concordat de* 1817 (in-8); *Histoire de la magie en France* (1818, in-8); *Taxe des parties casuelles de la boutique du*

pape, *avec la Fleur des cas de conscience*, *et un Faisceau d'anecdotes*, sous le pseudonyme de *Julien de Saint-Acheul* (1819; 2ᵉ édit., 1820); des articles dans le *Dictionnaire des reliques*, etc. Compris avec M. de Plancy dans l'excommunication pontificale, il le suivit dans un voyage à Rome et fit avec lui amende honorable aux pieds du pape. Il s'est depuis abstenu d'écrire. M. Garinet se porta inutilement, depuis 1830, comme candidat de l'opposition aux élections parlementaires de la Marne. Il a obtenu la charge de conseiller de préfecture.

GARNAUD (Antoine-Martin), architecte français, né à Paris, le 30 novembre 1796, entra à l'École des beaux-arts, comme élève de Vaudoyer, et remporta le grand prix d'architecture en 1817 sur ce sujet : *un Conservatoire de musique*. Pendant son séjour en Italie, il envoya (1821) *l'Aqua-Julia ou Château d'eau*, et *les Trophées de Marius*, à Rome, ainsi que les *Restaurations* d'anciens temples et monuments de Pola, en Istrie. De retour en France en 1823, il exécuta peu après le monument de Toulouse, en l'honneur du Dauphin et de l'armée d'Espagne (1826). Plus tard, il fit les piédestaux ou guérites du pont du Carrousel, le monument du duc d'Orléans à Versailles, avec Pradier (1843-1845) et en dernier lieu (1847), une chapelle à Decazeville (Aveyron). Cet artiste a souvent exposé aux salons des dessins, plans et projets, ou études d'architecture religieuse ou civile. Nous citerons : *Fontaine à Clémence Isaure* (1823); une *Salle d'opéra* sur l'emplacement de la Bibliothèque royale (1838); un *Projet d'achèvement du Louvre* (1840); une *Étude de prison cellulaire* (1845); un *Plan du centre de Paris*, avec la transformation du château des Tuileries en palais législatif et hôtel de la présidence, et les détails de l'achèvement du Louvre (1849), puis à diverses époques, de 1835 à 1857, une série d'*Études d'églises*, depuis la plus simple paroisse rurale jusqu'à l'église métropolitaine du monde catholique, faisant partie des *Études d'architecture chrétienne* (1858 et suiv., in-folio).

M. Garnaud a fondé, en 1841, la Société des architectes, dont il devint censeur. Il était membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a successivement obtenu le premier prix au concours du trophée de Toulouse, en 1825, un des prix accordés pour les restaurations du grand théâtre de Lyon (1826), une 1ʳᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1848, une médaille de troisième classe à l'exposition universelle en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur. — Il est mort en décembre 1861.

GARNIER (Désiré-Maurice), homme politique français, député, est né le 14 juillet 1804. Ancien vérificateur de l'enregistrement et des domaines, il a dirigé à Paris un journal consacré à cette spécialité. En 1863, il a été nommé député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition pour le département des Hautes-Alpes, par 19 455 voix sur 28 353 votants. Il a été élu conseiller général du même département pour le canton de Chorges (juin 1864).

GARNIER (François-Xavier-Paul), jurisconsulte français, né à Brest, le 12 septembre 1793, servit quelque temps dans la marine militaire, entra dans les bureaux du Trésor, puis étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1813. Devenu, en 1820, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, il fut deux fois élu président du conseil de l'ordre, se démit de sa charge en 1846 et rentra au barreau de la Cour royale. Il fut nommé, en 1843, chevalier de la Légion d'honneur..

Parmi les nombreux ouvrages de M. Garnier, on cite surtout : *Régime des eaux, ou Traité des cours d'eau de toute espèce* (1839 1851, 5 vol. in-8); *Traité des chemins de toute espèce* (1834-1842, in-8); et *Supplément au traité des chemins* (1842, in-8); *Traité de la possession, de la propriété et des actions possessoires et pétitoires* (1847-1853, 2 vol. in-8); *Législation et jurisprudence nouvelles sur les chemins et voies publiques de toute espèce*, etc. (1855, in-8) et autres monographies de jurisprudence très-estimées. M. Garnier fonda, en 1827, avec M. Roger, les *Annales universelles de législation et de jurisprudence commerciales*, qui ont paru jusqu'en 1830.

GARNIER (Adolphe), philosophe français, né à Paris, le 27 mars 1801, fit de brillantes études au collége Bourbon, aujourd'hui lycée Bonaparte; il y eut pour professeur Jouffroy, dont il est resté le principal disciple, et remporta au concours général le prix de philosophie. Il fit son droit et se fit recevoir avocat. Il collaborait à plusieurs recueils littéraires et philosophiques, tels que la *Revue encyclopédique*, *le Producteur* et *le Globe*, à l'époque où ces deux derniers journaux n'étaient pas encore l'organe d'une secte religieuse. En 1827, le succès d'une brochure sur la question *de la Légitimité de la peine de mort*, mise au concours par la Société de la morale chrétienne, ramena M. Garnier à la philosophie. Reçu au concours de l'agrégation, il fut chargé, comme suppléant, de la chaire de philosophie de Versailles, dont il devint titulaire en 1830. En 1833, il fut appelé à Paris, où il fut à la fois professeur dans différents colléges et maître de conférences à l'École normale. Invité, en 1838, à suppléer à l'improviste son maître malade, Jouffroy; il le remplaça jusqu'à sa mort (1842). M. Garnier devint alors adjoint de Royer-Collard dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne. Mais, en 1845, il reprit, comme titulaire, l'ancienne chaire de philosophie dogmatique de Jouffroy. Il a été élu, le 18 février 1860, membre de l'Institut (sciences morales et politiques), en remplacement de M. Tocqueville. Décoré, en 1843, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en mai 1864.

M. Garnier, l'un des représentants de la philosophie universitaire, l'a renouvelée sur plusieurs points, par les éléments originaux qu'il y a importés. Son enseignement à l'École normale a formé les professeurs de philosophie les plus distingués de la seconde moitié du dernier règne, et a porté dans une foule de chaires tout l'esprit d'innovation que comporte le respect des traditions spiritualistes. Voici la liste de ses ouvrages inspirés tous de cet esprit : *Précis de psychologie* (1830, in-8); *la Psychologie et la Phrénologie comparées* (1839, in-8); *Critique de la philosophie de Thomas Reid* et *Quid sit poesis* (1840, in-8), thèses pour le doctorat; *Traité de morale sociale* (1850, in-8), ouvrage préparé par plusieurs années d'enseignement et couronné par l'Académie française; *Traité des facultés de l'âme* (1852, 3 vol. in-8), couronné par la même Académie. M. Garnier a publié, en outre, une excellente édition des *Œuvres philosophiques des Descartes*, avec introduction, éclaircissements, appendices, et tous les travaux accessoires qui peuvent servir à comprendre ces œuvres et à les juger. Il a fourni divers articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, notamment l'article *Jouffroy*, au *Recueil* de l'Académie des sciences morales (t. XXIX, XXXII), à la *Revue des Deux-Mondes*, etc. M. Ad. Garnier prépare une *Histoire*

de la morale dont il a déjà communiqué plusieurs chapitres à la même Académie.

GARNIER (Joseph-Clément), économiste français, né à Beuil, village de l'ancien comté de Nice, le 3 octobre 1813, fit ses études à Draguignan, vint à Paris en 1829 et entra à l'École supérieure du commerce, où d'élève, il devint professeur, puis directeur des études; il la quitta en 1838, et ouvrit lui-même une maison d'enseignement professionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. En 1846, après trois années de cours publics faits à l'Athénée royal, il fut appelé à la chaire d'économie politique créée à l'École des ponts et chaussées.

M. J. Garnier prit, en 1845, la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il a dirigé jusqu'en juin 1855. En 1846, après le triomphe de la Ligue organisée par Richard Cobden (voy. ce nom), il fonda, avec MM. F. Bastiat, M. Chevalier, L. Faucher, Wolowski, le duc d'Harcourt, Molinari, Coquelin, etc., *l'Association pour la liberté des échanges*, dont il fut un des membres les plus actifs. Cette société cessa de fonctionner en 1848, et plusieurs de ses membres constituèrent le *Club de la liberté du travail* et la feuille de *Jacques Bonhomme*, où ils combattirent les théories socialistes. En 1842, il avait également contribué à fonder la *Société d'économie politique*, dont il est encore secrétaire perpétuel. Plus tard, il fut un des organisateurs du *Congrès des amis de la paix*, qui se réunit, de 1849 à 1851, à Paris, Francfort et Londres. Il est devenu membre de la Société de statistique de Londres et de la Commission centrale de statistique belge; il a fait partie des congrès de statistique, d'économie politique, de bienfaisance, de réformes douanières, etc., qui se sont tenus depuis quinze ans en France et à l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

On a de M. Garnier : *Introduction à l'économie politique, avec des considérations sur la statistique, la liberté du commerce et l'organisation du travail* (1837, in-8) ; *Éléments d'économie politique* (1846; 4e édition, sous le titre de *Traité*, 1860, in-18), résumé classique des principes fondamentaux de la science; *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (1846), précis de l'histoire de la dernière révolution économique et financière en Angleterre; *sur l'Association, l'économie politique et la misère* (1846), *le Droit au travail à l'Assemblée nationale*, recueil des discours prononcés sur cette question, avec introduction et notes (1848); *Congrès des amis de la paix en* 1849, compte rendu des séances, etc. (1850); *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de 1844 à 1855, avec M. Guillaumin; *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique*, avec M. Wantzel; une édition revue de l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus; les *Leçons faites par M. Blanqui au Conservatoire des arts et métiers en* 1836-37-38 (3 vol. in-8), avec M. A. Blaise; *Du principe de population* (1857, in-18), exposé de la doctrine malthusienne; *Éléments de finances, suivis d'Éléments de statistique*, etc. (1857, in-18); *Traité des mesures métriques* (1858; in-18); *Abrégé des éléments* (1858, in-16); *Premières notions d'économie politique ou sociale* (1864, in-32); *Notes et Petits traités* (1864, in-18); de nombreux articles dans *le National*, *la Presse*, *le Commerce*, *les Débats*, *la Patrie*, *le Siècle*; dans *Encyclopédie du* XIXe *siècle* et *des Gens du monde*, et dans les *Dictionnaires de la Conversation*, du *Commerce et des Marchandises* et *de l'Économie politique*. Il a fondé et dirigé, de 1853 à 1860, le *Nouveau Journal des connaissances utiles*.

GARNIER (Jean-Joseph, connu sous le nom de Jules), chimiste, frère du précédent, né à Beuil (Nice), en 1816, fit également ses études spéciales à l'École supérieure du commerce de Paris, se tourna vers la chimie, qu'il professa dans l'établissement fondé par son frère et dans d'autres institutions. En 1845, il alla occuper une chaire d'enseignement commercial au collége de Castres (Tarn), et fit en même temps, aux frais de la ville, un cours de chimie pour les ouvriers. En 1849, il fut appelé à Nice pour y diriger une école de commerce fondée par des citoyens notables. En 1855, M. J. Garnier passa à Turin, comme professeur au collége royal de Monviso.

Il a successivement publié : un *Traité des falsifications des substances alimentaires et des moyens de les reconnaître* (1844, in-18), en collaboration avec M. Harel; *Manuel du cours de chimie appliquée aux arts professé par M. Payen* (1842, 2 vol. in-8) en collaboration avec M. Rossignon; un *Précis élémentaire de chimie à l'usage des écoles* (1841, in-12); *une Visite à la voirie de Montfaucon, considérée sous le point de vue de salubrité publique* (1844, in-18); *Nomenclature chimique française, suédoise, allemande, et synonymie* (1841, in-18); *Traité du change* (1841); *Précis élémentaire de la tenue des livres; Éléments de comptabilité commerciale et de tenue des livres* (1857), et divers opuscules, notamment : *De l'Enseignement professionnel* (Turin, 1855).

GARNIER (Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe), bibliophile français, né à Amiens, le 28 février 1808, s'est occupé à la fois d'histoire naturelle et de travaux bibliographiques qui l'ont fait nommer conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et professeur de mathématiques pures ou appliquées à l'école communale de la même ville. Il a rédigé, de 1844 à 1853, les *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits*, *Catalogue méthodique pour la médecine*, *Catalogue méthodique pour les belles-lettres* (3 vol. in-8); et publié l'*Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens* (1850, in-8). Il a aussi écrit plusieurs mémoires d'archéologie et collaboré au *Bulletin de la Société linnéenne du Nord*, au *Recueil des antiquaires de Picardie*, et aux *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, dont il est devenu secrétaire perpétuel.

GARNIER (Hippolyte-Louis), peintre et lithographe français, né à Paris, en 1802, mort le 12 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GARNIER (Jean-Louis-Charles), architecte français, né à Paris, le 6 novembre 1825, suivit les cours de sculpture et de ronde bosse à l'École spéciale de dessin, où il obtint les divers prix, et entra, au commencement de 1842, à l'École des beaux-arts. Il y resta six ans sous la direction de MM. Léveil et Hippolyte Lebas, et remporta le grand prix d'architecture en 1848 sur ce sujet : *un Conservatoire pour les arts et métiers*. Pendant son séjour en Grèce, il mesura dans l'île d'Égine le temple de Jupiter Panhellénien, dont il fit en 1852 la *Restauration* polychrôme, exposée l'année suivante au Salon des beaux-arts, et deux ans après à l'Exposition universelle de 1855.

De retour en 1854, après un court passage à Constantinople, M. Charles Garnier a été attaché comme sous-inspecteur aux travaux de la tour Saint-Jacques la Boucherie, sous M. Ballu. Il a publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un *Mémoire* explicatif sur le temple d'Égine, et préparé depuis pour le compte du duc de Lhynes divers travaux dont il a pris le sujet et les des-

sins aux environs de Naples. Il a figuré aux Salons de 1857, 1859 et 1863, avec de remarquables envois d'aquarelles et de dessins extraits de ces ouvrages. Il a obtenu une 3e médaille en 1857, et de 1re classe en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur le 9 août 1864. En 1861, ayant pris part au concours ouvert pour la nouvelle salle de l'Opéra de Paris, il vit son projet adopté à l'unanimité par le jury d'examen présidé par le comte Walewski et fut chargé de la direction des travaux d'exécution.

GARNIER (Auguste et Hippolyte), dits *Garnier frères*, éditeurs français, nés à Tourville, près de Coutances, le premier en 1812, le second en 1816, vinrent à Paris en 1828, furent quelque temps commis libraires et s'établirent en 1833 au Palais-Royal. Bientôt acquéreurs de divers fonds, tels que ceux de Delloye (1841), de Dubochet (1848) et de Salva (1849), et plus tard du fonds Langlois-Leclercq (1859), ils tentèrent, à plusieurs reprises, des formats nouveaux et des collections à bon marché. Ils exploitèrent d'abord spécialement la littérature légère et les actualités. Quelques-unes de leurs publications, produites au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848 et 1849, comme *la Vérité aux ouvriers*, *aux paysans et aux soldats*, ont atteint les chiffres, jusqu'alors inconnus en librairie, de 5 et 600000 exemplaires. En 1858, la publication du dernier livre de M. Proudhon (voy. ce nom) leur a attiré une condamnation à la prison et à l'amende. Ils ont aussi abordé depuis les grandes collections littéraires, notamment celle des *Chefs-d'œuvre de la littérature française*, en deux formats. Comme publications classiques, ils ont réimprimé, en grande partie, la vaste collection des traductions des *Auteurs latins* de Panckoucke, dont ils sont devenus propriétaires en 1854. Ils ont aussi entrepris une série de *Dictionnaires* portatifs des langues anciennes et modernes dans le format in-32. — Le plus jeune frère de ces éditeurs, M. Baptiste-Louis Garnier, fixé depuis 1838 au Brésil, dirigeait leur principale maison de correspondance à l'étranger, dont il est devenu le propriétaire.

GARNIER-KERUAULT (Édouard-Charles-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Malo, le 14 juillet 1809, entra en 1829 à l'École polytechnique, et prit part à l'insurrection de 1830. Il reçut la décoration de Juillet. Officier d'artillerie, il professa longtemps des opinions radicales. Il était capitaine en 1848, lorsqu'il fut élu représentant du peuple dans le département d'Ille-et-Vilaine par 83037 voix. Membre du comité de la guerre, il vota constamment avec la droite, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et néanmoins l'adopta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative. Officier de la Légion d'honneur et nommé lieutenant-colonel depuis 1859, il est devenu sous-directeur d'artillerie à Cherbourg, et membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine.

GARNIER-PAGÈS (Louis-Antoine), homme politique français, membre du gouvernement provisoire de 1848, né à Marseille, le 18 juillet 1803, est le frère utérin du chef du parti républicain mort en 1841; ce double nom leur venait des deux maris successifs de leur mère. Le second, Simon Pagès, était un ancien professeur de rhétorique de Sorrèze, devenu maître de pension à Marseille. Courtier de commerce à Paris, M. Garnier-Pagès prit part à la révolution de Juillet, et organisa deux barricades dans le quartier Sainte-Avoye. Les affaires absorbaient toute son activité lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage parlementaire de son frère. Il vendit sa charge, et fut envoyé à la Chambre par l'arrondissement de Verneuil (Eure), dont le député sortant, le général Boyer de Peyreleau, l'avait lui-même désigné pour son successeur. Il y prit place sur les bancs de l'extrême gauche, et chercha à reprendre le rôle de son frère dans les discussions politiques. Il s'occupa spécialement des questions d'affaires et de finances, concourut à l'éboration de la loi sur les sucres, en proposant le nivellement du droit sur le sucre indigène et sur le sucre colonial par l'abaissement des taxes, et soutint la proposition de M. Gouin sur la conversion des rentes. A la suite d'un voyage en Espagne, il traita avec compétence, à l'occasion de l'Adresse de 1844, la question de nos relations avec ce pays, et un peu plus tard il força par ses interpellations le ministère de retirer l'autorisation de coter à notre bourse un nouveau trois pour cent espagnol. Il se fit surtout remarquer dans les discussions relatives à l'établissement des chemins de fer, et ce fut lui qui empêcha l'État d'engager indéfiniment l'avenir, en faisant réduire la durée des concessions. L'un des promoteurs de l'agitation réformiste de 1847, M. Garnier-Pagès, qui avait été réélu l'année précédente, figura dans plusieurs banquets, notamment à celui de Montpellier, et fut, en février 1848, un des députés qui proposèrent jusqu'au dernier moment de se rendre au banquet du XIIe arrondissement, interdit par le ministère.

Acclamé maire de Paris et membre du gouvernement provisoire, M. Garnier-Pagès remplaça, le 5 mars, M. Goudchaux au ministère des finances, et eut à faire face à la crise financière. Parmi les mesures qu'il proposa, il faut rappeler le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor, la circulation forcée des billets de Banque avec création de coupons de cent francs, la fusion des banques départementales avec la banque de France, la création des comptoirs d'escompte, et surtout le fameux impôt des quarante-cinq centimes. M. Garnier-Pagès n'a jamais décliné la responsabilité de cette mesure si funeste, surtout dans les campagnes, à la cause de la République, et que le gouvernement provisoire préféra, pour sauver la France de la banqueroute, aux moyens extrêmes, conseillés, dit-on, plus tard, par des financiers de l'ancien régime. Il dut sanctionner aussi diverses suppressions d'impôts indirects, qui aggravaient, au milieu des besoins nouveaux, la pénurie du Trésor. M. Garnier-Pagès fut élu représentant à la Constituante par les deux départements de la Seine et de l'Eure, et opta pour le premier, où, sur une liste de trente-quatre candidats, il avait été élu le troisième par 240890 voix. Après avoir soumis à l'Assemblée un compte rendu de sa gestion financière, qui obtint alors une approbation unanime, il se vit nommer par 715 voix membre de la Commission exécutive, le second après François Arago. Renversé avec elle par l'insurrection de juin, il borna son rôle dans l'Assemblée à traiter les questions de finances et à défendre au besoin son administration. Ses votes, avant et après l'élection du 10 décembre, appartiennent à la fraction modérée du parti démocratique.

Non réélu à l'Assemblée législative, M. Garnier-Pagès rentra dans la vie privée et publia, sous le titre d'*Épisode de la révolution de 1848*, un aperçu de sa gestion financière. Aux élections de 1857, il fut porté sans succès comme candidat de l'opposition démocratique dans une des circonscriptions de Paris. A cette occasion, il défendit

une fois de plus, dans une lettre rendue publique, la mesure de l'impôt des quarante-cinq centimes, dont on évoquait encore une fois le souvenir contre lui. Il fut enfin élu député au Corps législatif, le 21 mars 1864, par la 5e circonscription de Paris. Il réunit 14 444 voix sur 22 404 votants. — M. Garnier-Pagès a publié un grand travail d'histoire contemporaine, l'*Histoire de la Révolution de* 1848 (1860-1862, t. I et VIII).

GARNON (François-Nicolas-Achille), homme politique français, ancien député et représentant, né à Sceaux, le 18 juillet 1797, fut, de 1822 à 1831, notaire dans sa ville natale, dont il fut maire de 1830 à 1851. Député de l'arrondissement de 1834 à 1848, il appartint au centre gauche, fit une vive opposition au cabinet du 29 octobre, et prit surtout part aux discussions sur les budgets et sur la réforme du Code de procédure. Élu représentant de la Seine aux Assemblées constituante et législative, il vota presque constamment avec la droite; mais il refusa de s'associer a la politique particulière de l'Élysée, et il fut, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, incarcéré à Mazas. M. Garnon a longtemps fait partie de la commission municipale et départementale de la Seine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 août 1850.

GARRAUBE (Jean-Alexandre VALLETON, dit DE), général français, ancien député, né en 1790, mort en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GARRAUD (Gabriel-Joseph), sculpteur français, né à Dijon, le 23 mars 1807, suivit jusqu'en 1826 les concours de l'école de cette ville, vint à Paris en 1827, entra à l'École des beaux-arts, fréquenta l'atelier de Ramey fils et plus tard celui de Rude, et débuta par un buste en plâtre au salon de 1838. Connu par ses opinions libérales, manifestées en diverses circonstances, il fut, en 1848, un instant chef de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, puis inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1852.

Il a exposé depuis ses débuts: *une Jeune fille jouant avec sa chèvre*, groupe en plâtre (1839); *la Vierge à l'enfant*, statue commandée par le ministère de l'intérieur (1840); *une Bacchante faisant l'éducation d'un jeune satyre*, groupe en plâtre (1841); *la Première famille sur la terre*, groupe en marbre, au jardin du Luxembourg, et placé près de la fontaine rustique (1845); une statue de *la République* (1849); *le Secret de l'amour* (1863); plusieurs bustes, entre autres ceux du *marquis de Laplace*, pour l'Observatoire; de *MM. Taillefer*, *Lisson*, *Ledru-Rollin*, *Burignier* et de *Mlle Augustine Brohan*. Cette dernière œuvre a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Première famille* de 1845. Il a obtenu une 3e médaille en 1838 et une 2e médaille en 1844.

GASC (Jean), conseiller d'État français, ancien représentant, né à Toulouse en 1800, étudia le droit à la Faculté de cette ville, fut reçu avocat en 1823, et ne tarda pas à se faire au barreau une honorable réputation. Dès que la révolution de Juillet fut connue, il fut porté par les libéraux au conseil municipal et au conseil général, qu'il présida plusieurs fois depuis. L'un des adjoints au maire de Toulouse de 1830 à 1841, il fut destitué à cause de l'opposition très-vive qu'il avait faite contre la mesure du recensement. Il fut même traduit devant la Cour d'assises de Pau, mais acquitté. Ses compatriotes le maintinrent d'un vote presque unanime au conseil général. A la fin de 1847, il fut chargé de défendre le frère Léotade. Lors de la révolution de Février, il fit de nouveau partie de la Commission municipale. Après avoir échoué aux élections de l'Assemblée constituante, il fut nommé le cinquième des dix représentants de la Haute-Garonne à la Législative, avec l'appui du parti légitimiste. Il vota toujours avec la majorité et prit une part active aux travaux de l'Assemblée: il fut rapporteur des projets de loi sur l'augmentation du traitement présidentiel, sur l'organisation du crédit agricole (1849), sur les associations industrielles (1850), sur divers embranchements de chemins de fer (1851), etc. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut appelé à faire partie de la Commission consultative, puis entra au nouveau conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Il devint conseiller en titre le 16 février 1855. M. Gasc a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1850.

GASCQ (René-Blaise-Bernard DE), magistrat français, né le 12 septembre 1786, entra, en 1817, à la Cour des comptes, où il occupa, de 1827 à 1857, les fonctions de président de chambre. A cette dernière date, il a pris sa retraite avec le titre de président honoraire. Il a siégé au Luxembourg, comme pair de France, de décembre 1841 à février 1848, et a été promu, le 28 avril 1847, grand officier de la Légion d'honneur. Il est devenu membre du conseil général de Seine-et-Marne.

GASKELL (mistress Élisabeth Cleglom), femme de lettres anglaise, née vers 1822, épousa, à l'âge de vingt ans, un ministre de la secte dissidente des unitaires, qui résidait à Manchester. Ses romans appartiennent à cette école moderne qui prétend ne s'attacher qu'à la reproduction de la vie réelle (*real life*). Celui de *Mary Barton* (1848), où la misère et les souffrances des ouvriers de fabrique se trouvaient exposées dans une effrayante vérité, fut édité sans nom d'auteur, et causa une impression profonde.

Mistress Gaskell publia ensuite: *la Ferme des marécages* (the Moorland cottage, 1850), conte de Noël; *Ruth* (1852); *Cranford* (1853), tableau de mœurs villageoises, inséré d'abord dans les *Household words* de Dickens; *Nord et Sud* (North and South; 1855, 2 vol.), sujet emprunté à la vie des classes ouvrières du Yorkshire, etc. Ces divers ouvrages moraux et religieux ont obtenu beaucoup de succès sur le continent, où la plupart ont été traduits. Plusieurs font partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

GASLONDE (Charles-Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Avranches, vers 1814, fut reçu docteur en droit à Paris, en 1837, et obtint au concours, en 1841, la chaire de code civil à la Faculté de droit de Dijon. Élu représentant à la Constituante, en 1848, le douzième sur quatorze, dans le département de la Manche, il vota, en général, avec la droite et fut réélu à la Législative, en 1849, après avoir donné sa démission de professeur. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il accepta de faire partie de la Commission consultative et fut ensuite nommé maître des requêtes du conseil d'État (section du contentieux). M. Gaslonde a été décoré, en 1854, de la Légion d'honneur.

GASPARIN (Adrien-Étienne-Pierre, comte DE), agronome distingué, ancien ministre et pair de France, membre de l'Institut, né à Orange (Vaucluse) le 29 juin 1783, de la branche cadette de la maison corse de Gaspari, est fils d'un conventionnel aux héritiers duquel Napoléon légua par tes-

tament une somme de 100 000 fr. Ayant embrassé la carrière des armes, il fut attaché comme officier de cavalerie à l'état-major de Murat pendant la campagne de Pologne (1806); mais, forcé par une blessure de quitter le service, il rentra dans sa famille et se livra à l'étude des sciences naturelles.

Les nombreux mémoires que M. de Gasparin adressa alors aux sociétés des départements, ainsi qu'à l'Académie des sciences, lui assurèrent bientôt un rang honorable parmi les agronomes contemporains; nous rappellerons les suivants: *Du Croisement des races* (1810), couronné à Lyon; *De la Gourme des chevaux* (1811), qui obtint la médaille d'or de la Société d'agriculture de la Seine; *De la Culture de la garance* (1815); *Histoire de la ville d'Orange et de ses antiquités* (1815, in-12); *Manuel de l'art vétérinaire* (1817, in-8), où l'auteur résume tout ce qu'il avait vu dans les dépôts de chevaux malades dont il avait eu l'inspection durant sa carrière militaire; *Des Maladies contagieuses des bêtes à laine* (1821, in-8), qui remporta le prix proposé par la Société royale d'agriculture; *Mémoire sur l'éducation des mérinos* (1828, in-8), comparée à celle des autres races; *Guide des propriétaires de biens ruraux affermés* (1829, in-8), couronné en 1828 par la Société royale d'agriculture. La plupart de ces travaux se retrouvent dans son *Recueil de Mémoires* (1829-1841, 3 vol. in-8).

Après 1830, M. de Gasparin, qui jusqu'alors était resté dans les rangs de l'opposition, aborda la carrière administrative et fut chargé successivement des préfectures de la Loire, de l'Isère et du Rhône. Il se trouvait à Lyon, en 1833, lorsque éclata la sanglante insurrection des mutuellistes; la fermeté qu'il déploya en cette circonstance fut récompensée par la croix de commandeur de la Légion d'honneur et la dignité de pair de France (19 avril 1834). Sous-secrétaire d'État en 1835, il accepta, lors de la formation du cabinet Molé (6 septembre 1836), le portefeuille de l'intérieur et se retira, avec MM. Duchâtel et Guizot, devant le projet de loi d'apanage (15 avril 1837). Deux ans plus tard il occupa, dans le cabinet intérimaire du 31 mars, le ministère de l'agriculture et du commerce. Durant son passage au pouvoir, il ouvrit des routes en Corse, réforma le régime des prisons et remplaça la chaîne des forçats par le transfèrement dans les voitures cellulaires. Rendu définitivement à l'étude par l'arrivée de M. Thiers aux affaires (1840), il reprit ses travaux scientifiques, et, parmi les nouveaux ouvrages dont on lui est redevable, il faut citer son excellent *Cours d'agriculture* (1843-1847, 3 vol. in-8, nouv. édit.; 1857, 2 vol. in-8). Membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale) depuis 1840, il a été pendant plusieurs années président du comité des arts et monuments, et, de 1848 à 1852, il a dirigé l'Institut national agronomique de Versailles, dont il a publié un premier volume d'*Annales* (1852). Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1837. — Il est mort à Orange le 7 septembre 1862. Une statue en bronze lui a été élevée par souscription.

Son frère, M. Augustin DE GASPARIN, né à Orange, le 9 octobre 1787, a représenté cet arrondissement à la Chambre des Députés. Il a aussi publié des brochures et fourni divers articles d'économie politique et rurale aux journaux de Vaucluse. — Il est mort en 1857.

GASPARIN (Agénor-Étienne comte DE), fils de l'ancien ministre, est né à Orange le 10 juillet 1810. Chef de cabinet de son père pendant qu'il occupait le ministère de l'intérieur, puis maître des requêtes au conseil d'État, il fut élu député de l'arrondissement de Bastia en 1842; il défendit à la tribune de la Chambre les principes de la liberté religieuse et la cause de l'affranchissement des noirs, tout en soutenant d'abord, tant par ses votes que par ses brochures, la politique du parti conservateur. Il combattit toutefois la corruption parlementaire, en présentant, avec MM. d'Haussonville et Saint-Marc Girardin, une proposition tendant à régler l'admission aux fonctions publiques. Il n'obtint pas, en 1846, le renouvellement de son mandat. Depuis cette époque, il n'a plus joué aucun rôle politique, mais il n'a cessé de se montrer l'ardent défenseur des droits de ses coreligionnaires protestants dans tous les pays.

On a de lui: *De l'amortissement* (1834, in-8); *Esclavage et traite* (1838, in-8); *Intérêts généraux du protestantisme français* (1843, in-8); *la Bible défendue* (1854, in-8); *les Tables tournantes* (1854, 2 vol. in-18), phénomène dont il admet la réalité et dont il attribue l'action à une force inconnue, mais purement physique; *la Question de Neufchâtel* (1857, in-8); *les États-Unis en* 1861, *un Grand peuple qui se relève* (1851, in-8); *l'Amérique devant l'Europe* (1862, in-8, etc.

Son frère, M. Paul-Joseph DE GASPARIN, né en 1812, élève de l'École polytechnique de 1830 à 1833, a servi, jusqu'en 1852, dans les ponts et chaussées. Il a siégé, de 1846 à 1848, à la Chambre des députés, pour les Bouches-du-Rhône, et a écrit, comme son frère, quelques brochures sur l'abolition de l'esclavage aux colonies.

GASPARIN (Valérie BOISSIER, comtesse de), femme du comte Agénor, née vers 1815, s'est fait remarquer parmi les défenseurs les plus fervents de la communion réformée. Les aberrations religieuses ou sociales de quelques sectes n'ont pas d'adversaire plus décidé qu'elle. Deux de ses ouvrages ont obtenu le prix Montyon à l'Académie française: *le Mariage au point de vue chrétien* (1842); 3e édit., 1853, 3 vol. in-12), et *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs* (1846, in-18).

Nous citerons encore les publications suivantes: *Voyage dans le Midi*, par une ignorante; *Allons faire fortune à Paris* (1844, in-8); *Un Livre pour les femmes mariées* (1845, in-18); *Journal d'un voyage au Levant* (1849, 3 vol. in-8); *Quelques défauts des chrétiens d'aujourd'hui* (1853, in-12); *les Corporations monastiques au sein du protestantisme* (1855, 2 vol. in-8); *les Horizons prochains* (1859, in-12); *les Horizons célestes* (1859, in-12); *Vesper* (1861, in-12); *les Tristesses humaines* (1863, in-12); ces trois derniers avec cette indication: « par l'auteur des *Horizons prochains* »; *la Bande du Jura* (in-18, 1865).

GASSELIN [de Fresnay] (Augustin-André), ancien représentant du peuple français, né à la Suze (Sarthe), le 6 septembre 1802, acheta, en 1827, une étude de notaire au Mans, mais se vit refuser par le gouvernement l'investiture de cet office ministériel, à cause de ses opinions libérales. Après la révolution de Juillet, il s'établit comme notaire dans la commune de Cerans-Foulletourte, y exerça pendant sept ans les fonctions de sa charge et se fixa ensuite à Fresnay. En 1848, il fut nommé maire de cette ville, puis élu représentant du peuple, le dixième sur douze, par 66 282 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de M. Odilon Barrot. Réélu à l'Assemblée législative, il se tint à l'écart des partis extrêmes. Il n'a point reparu sur la scène politique depuis le coup d'État du 2 décembre, mais il a été nommé par l'Empereur maire de Fresnay.

Un autre représentant de la Sarthe du même nom, M. Louis Gasselin [de Chatenay], né à Authon (Eure-et-Loir), le 28 avril 1794, connu pour ses idées libérales sous la Restauration, nommé, en 1830, juge de paix du canton de Brûlon (Sarthe), démissionnaire en 1834, puis conseiller général du département, fut élu, en 1848, le second de la liste, par 108612 suffrages. Il vota aussi avec la fraction la plus modérée de la Constituante, puis soutint, dans toute sa politique, le ministère de M. Odilon Barrot. Il ne fut pas réélu à la Législative.

GASSIER (Édouard), chanteur français, né en 1823, sortit du Conservatoire en 1844 avec le premier prix d'opéra, débuta à la salle Favart, en avril 1845, et parcourut peu après l'étranger. Engagé à Palerme, à Milan, à Vienne, à Venise, il séjourna, de 1849 à 1852, en Espagne, parut à Madrid, à Séville, à Barcelone, et se maria, en 1847, dans le cours de ses pérégrinations, avec Mlle Cubas, chanteuse d'origine espagnole. Appelé, à la fin de 1854, au théâtre italien de Paris, il y chanta presque sans interruption pendant toute la durée de la saison suivante, et prit, en 1856, un engagement au théâtre de Drury-Lane. M. Gassier est un baryton estimé, qui chante la musique comique et la musique sérieuse, bien que le genre bouffe convienne mieux à sa nature. Sa fortune a fait, à plusieurs reprises, présumer sa retraite prochaine du théâtre.

Mme Gassier, qui est née vers 1828, et a étudié de bonne heure en Italie, sous la direction de Pasini, a partagé depuis son mariage les succès de son mari. Engagée avec lui à Palerme, Milan, Gênes, Madrid, Séville, Paris et Londres (1848-1856), elle s'est fait surtout applaudir dans le rôle de Rosine, qu'elle a chanté jusqu'à trente-six fois de suite, dans un passage de quelques mois à Milan.

GASSIES (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816, et d'abord marchand tailleur à Bordeaux, suivit, tout en pratiquant son état, les goûts d'observation qui le portaient vers l'histoire naturelle et la conchyliologie. Il est devenu membre de la Société Linnéenne et de l'Académie des siences de Bordeaux.

Il a publié : *Tableau méthodique et description des mollusques terrestres et d'eau douce de l'Agenais* (Paris et Agen, 1849, in-8), une *Monographie du genre testarelle* (1857), avec M. P. Fischer, et une série de *Notes, Descriptions, Tableaux*, insérés, de 1837 à 1856, dans les *Actes de la Société Linnénne*, les *Mémoires de l'Académie de Bordeaux*. Il termine en ce moment un ouvrage qui aura pour titre : *les Fossiles de l'Agenais et des landes d'Albret*.

GASTAMBIDE (Joseph-Adrien), jurisconsulte français, né à Paris, le 3 avril 1808, avocat général à la Cour royale de Caen avant 1848, fut nommé, sous la République, procureur général à Amiens, d'où il passa en 1855, avec le même titre, à la Cour de Toulouse. Décoré en 1846, il fut promu officier de la Légion d'honneur en 1853.

M. Gastambide a publié : *Traité théorique et pratique des contrefaçons en tous genres, ou de la Propriété en matière de littérature, théâtre, musique, peinture*, etc. (1837, in-8); *Historique et théorie de la propriété des auteurs* (1862, in-8).

GASTINEAU (Benjamin), littérateur français, né à Montreuil-Bellay, le 12 juillet 1823, fut d'abord ouvrier compositeur, puis metteur en pages de petits journaux, et se jeta dans la littérature sociale en 1844, et dans la politique en 1848. Arrêté après les événements de décembre 1851, il fut poursuivi pour trois articles insérés dans *l'Ami du Peuple*, d'Auch, et acquitté par le jury; mais il fut condamné par la commission secrète de Gers à la déportation en Algérie. En 1854, il lui fut permis de rentrer en France, et il se remit à des travaux purement littéraires. De la fin de 1856 au commencement de 1858, M. Gastineau fut rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Mais, sous le régime des nouvelles lois de sûreté générale, il se vit de nouveau transporté en Afrique, où il prit part à la rédaction de plusieurs journaux algériens.

On a de lui : *Lutte du catholicisme et de la philosophie* (1844, in-8); *le Bonheur sur terre* (1844, 2e édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* (1845, brochure); *l'Orpheline de Waterloo* (1847, in-8, 2e édit., 1853, in-4); *le Règne de Satan, ou les Riches et les pauvres* (1848), réédité plus tard en deux parties; *Comment finissent les riches, Comment finissent les pauvres* (1849 et 1850, in 4); *les Femmes et les mœurs de l'Algérie* (1861, in-18); *Histoire de la Folie humaine, le Carnaval ancien et moderne* (1862, in-18); *les Femmes des Césars* (1863, in-18); *les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* (1864, in-8), etc. Il a aussi fait jouer : *un Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte, avec M. Charles Desolme (1856), et donné de nombreux articles dans *le Siècle, la Revue de Paris, la Presse, le Courrier du Dimanche*, etc.

GATAYES (Joseph-Léon), musicien et critique français, né le 25 décembre 1805, reçut de son père lui-même sa première éducation musicale. Livré de bonne heure à l'étude de la harpe, il eut pour professeurs Cousineau, Dizi, Labarre, etc. Il n'était encore que collégien, quand on le présenta à Sébastien Érard, qui fut émerveillé de sa promptitude à comprendre la *harpe à double mouvement*, qu'il venait d'inventer. Professeur à seize ans, M. Gatayes eut parmi ses principales élèves Mme Récamier, qui exécuta avec lui des duos à l'Abbaye-aux-Bois. Il se fit entendre, avec succès, pendant la saison de 1829 à 1830, sur tous les grands théâtres de Paris.

Plus tard, M. Gatayes négligea la harpe pour se livrer à l'équitation: puis il collabora à plusieurs journaux, comme critique musical et chroniqueur du sport. Une étroite et ancienne amitié qui règne entre lui et M. Alph. Karr a ramené souvent le nom de chacun d'eux dans les écrits de l'autre.

Le nombre des compositions musicales de l'ex-virtuose est très-restreint : des *Fantaisies* pour harpe, des *Études caractéristiques* et des *Duos* pour piano et harpe avec le pianiste Schunke.

GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), professeur français, ancien représentant, né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 30 octobre 1800, commença ses études au collége de cette ville et les termina à celui d'Orléans. Il entra de bonne heure dans l'université, et enseigna successivement à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Au commencement de 1830, il publia une brochure politique sous ce titre : *le Ministère expliqué et justifié* (Paris, in-8), sorte de factum en faveur du ministère Polignac. La révolution changea les sentiments du jeune professeur. Chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, il montra dans ses leçons un esprit très-

libéral, s'attira l'animosité du clergé et se vit poursuivi par un mandement de l'archevêque Mgr d'Astros. Il fit paraître alors le *Programme d'un cours de philosophie* (Toulouse, 1834, in-8); la *Doctrine philosophique de Gatien Arnoult* (Toulouse et Paris, 1835, in-8); un *Cours de lectures philosophiques* (Toulouse et Paris, 1838, in-8), etc. S'appliquant à l'étude de la langue d'oc, il revit et compléta la traduction, faite par MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, des *Monuments de la littérature romane depuis le* XIV*e siècle*, et intitulée : *les Fleurs du gai savoir*, traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1328. Ces derniers travaux le firent admettre au nombre des quarante mainteneurs de l'Académie des Jeux floraux. Élu conseiller municipal de Toulouse, le parti libéral le reconnut pour un de ses chefs; il avait participé à la fondation d'une feuille radicale, *l'Émancipation*.

Après la révolution de Février, M. Gatien-Arnoult fit partie de la Commission municipale provisoire de Toulouse qui proclama la République. Porté sur la liste démocratique pour l'Assemblée constituante, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le quatrième sur douze, par 54807 suffrages. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva dans ses différentes phases l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place à la Faculté de Toulouse et ses travaux sur la langue romane.

GATINE (Adolphe-Ambroise-Alexandre), administrateur français, né à Paris, le 30 mars 1805, acheta, en 1831, une charge d'avocat à la Cour de cassation. Connu pour son dévouement à la cause de l'émancipation des noirs, il fut nommé, en 1848, commissaire général de la République à la Guadeloupe; il remplit ces fonctions du mois de mai au mois de décembre, et dirigea avec sagesse et bonheur les mesures qui furent la conséquence de l'émancipation. De retour en France, il reprit sa place au barreau de la Cour de cassation. — M. Gatine est mort dans les premiers jours d'août 1865.

GATTEAUX (Jacques-Édouard), sculpteur et graveur en médailles français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1788, et fils de Nicolas-Marie Gatteaux, graveur célèbre, mort à Paris pendant le choléra de 1842, fit ses études au collège Sainte-Barbe, où il s'appliqua surtout au dessin. Il étudiait en même temps la gravure sous la direction de son père. Entré dans l'atelier du sculpteur Moitte, il concourut aussi à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1809, au premier concours établi pour la gravure en médailles, et dont le sujet était : *Mars suivi de la Victoire*. Pendant son séjour à Rome, que les événements de 1812 bornèrent à trois années, il exécuta le *buste de Moitte*, mort peu après son départ, et la médaille du *Rétablissement de la villa Médicis*, destinée à la collection impériale; il fit également quelques essais de peinture. Depuis son retour à Paris, en 1813, il a exécuté de nombreuses commandes pour les différents ministères. Il fut élu, en 1838, membre du conseil municipal et général de la Seine, fit partie du Comité consultatif des monnaies et médailles, fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, comme successeur de Galle, en août 1845.

Les œuvres de M. Gatteaux, dans la sculpture et la gravure en médailles, ont presque toutes figuré au Salon, de 1814 à 1855, et ont été placées ensuite dans les musées et les monuments publics. Comme sculpteur, il a exécuté : les bustes, en dimension colossale, de *Marie-Louise* et de *Napoléon*, pour une loge maçonnique (1813); le buste de son père (1819); le buste de *Rabelais*, pour Versailles (1822); ceux de *Michel-Ange* et de *Sébastien del Piombo*, pour le Louvre (1824 et 1827); la statue du *chevalier d'Assas*, demandée par le conseil du Gard, en 1826; la statue de *Triptolème*, pour les Tuileries; le buste du *Roi*, pour l'hôtel des Monnaies (1831); *Hippolyte Bisson*, en bronze, pour la ville de Lorient (1833); *Minerve après le jugement de Pâris*, acquis par l'État (1836); *Mercure et Pomone;* le buste de *Sedaine*, pour le foyer du Théâtre-Français; les statuettes de *d'Assas* et de *Bisson* (1844), et la statue d'*Anne de Beaujeu*, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Dans la longue série de ses médailles, dont les premières remontent aussi à 1813, nous citerons celles d'*Edelinck*, *Varin*, *Puget*, *Rameau*, pour les prix de l'École des beaux-arts; les médaillons de *Malherbe* et de *Ducis*, qui donnèrent à Bérard l'idée de la Galerie métallique des grands hommes, pour laquelle M. Gatteaux fit plus tard *Rabelais*, *Montaigne*, *Corneille*, *saint Vincent de Paul*, *Grétry*, *Buffon*, *Cassini*, *Barthélemy*, *Monge*, *Masséna*, *la baronne de Staël*, etc.; la médaille de *la Sainte-Alliance*, *la Paix de 1814*; la médaille du *duc d'Enghien*, *la Capitulation de Mantoue*, *le Pont de Bordeaux*, *le Rétablissement des statues de Henri IV et de Louis XIV*, *les Députés vendéens*, *le comte d'Artois*, pour les colléges électoraux, quatre *Portraits de Charles X*, à l'occasion du sacre (1826), la médaille commémorative du *Voyage dans les départements* (18 juillet 1830); la médaille de *La Fayette* (septembre 1830); *Louis-Philippe*, *la Prise d'Anvers*, *le Mariage du duc d'Orléans*, *les Fortifications de Paris;* les empreintes des *médailles d'Émulation*, d'après M. Ingres, et les médaillons de *Zamoïski*, *Dupaty*, *Cortot*, *Édouard Gatteaux*, son père, *Delanneau*, son ancien professeur. Le *Michel-Ange* de 1824 et la *Minerve* de 1836 ont seuls figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Gatteaux a obtenu aux Salons annuels une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de seconde classe en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1833, il a été promu officier en 1861. Il a enrichi d'un nombre infini de livres, d'estampes, de bas-reliefs et de médailles, la vaste et précieuse collection commencée par son père. Il a publié, avec M. V. Baltard, *la Galerie de la reine, dite de Diane, à Fontainebleau* (1858, in-folio).

GATTI DE GAMOND (Mme Zoé), femme de lettres française, est née à Bruxelles, le 12 février 1812, de parents français. A vingt ans, elle adressait à la *Revue encyclopédique*, dirigée par MM. Carnot et P. Leroux, une suite de lettres sur *la Condition des femmes au* XIX*e siècle*, réimprimées à part à Bruxelles (1833), qui traitaient de la situation sociale des femmes. En 1835, après son mariage, elle écrivit sur le même sujet des *Esquisses* (1836) et un manuel des *Devoirs* (1838), qui eut trois éditions successives.

A cette époque, Mme Gatti vint à Paris pour y faire paraître *Fourier et son système* (1838, in-8), puis la *Réalisation d'une commune sociétaire* (1840), qui avaient pour but de simplifier et de populariser une théorie jusque-là peu accessible. « Mêlant ses propres idées à celles de Fourier, a « dit M. L. Reybaud, Mme Gatti compose une « sorte de monde mixte où le stoïcisme évangé-

« lique fraternise avec le bien-être phalanstérien. « Cette fusion est d'ailleurs présentée avec talent « et sous les couleurs les plus séduisantes. » On peut regarder comme un développement de ces deux ouvrages : *Fièvres de l'âme* (1844, in-8); *le Monde invisible* (1846, in-18); *Paupérisme et association* (1847), et même *le Roi des paysans* (1838), roman écrit par M. Jean Czynski, et qui est une mise en demeure aux boyards russes de substituer l'association à l'esclavage des serfs. Mme Gatti a en outre donné des articles à plusieurs journaux belges.

GAUBERT (Paul-Léon-Marie), médecin français, né à Ermenonville (Oise), le 13 mars 1805, est le frère d'un médecin distingué mort en 1839, Marcel Gaubert, disciple et collaborateur de Broussais. Il fit ses études au collège de Tours et vint à Paris, où, tout en donnant des leçons de latin et de grec, il étudia la médecine. Reçu docteur en 1828, avec une thèse *sur les Maladies de la peau*, il a rempli, dans le XIIe arrondissement, diverses fonctions honorifiques et administratives. En 1840, il fut nommé médecin du ministère de l'intérieur, et, au mois d'août de la même année, décoré de la Légion d'honneur.

Associé d'abord aux travaux de son frère, M. Paul Gaubert s'est particulièrement occupé des questions d'hygiène. Son principal ouvrage est l'*Hygiène de la digestion* (1845, in-8), suivie d'un *Dictionnaire des aliments*, et à laquelle se rattachent deux autres livres, *le Conservateur* (1852, in-8), et *Études sur les vins et les conserves* (1857, in-8). Il a aussi publié divers mémoires *sur l'Application thérapeutique des eaux thermales sulfureuses* (1837-1839), et fourni un certain nombre d'articles sur les applications pratiques des sciences au *Dictionnaire de la conversation* et à d'autres recueils. Dès 1838, il a écrit un *Guide des actionnaires aux chemins de fer* (in-18), le premier livre pratique qui ait été écrit, en France, sur cette matière.

GAUCHEREL (Léon), graveur français, né à Paris, le 21 mai 1816, fut élève de M. Viollet-le-Duc, avec lequel il fit, en 1836, un voyage en Italie et en Sicile. A la fois graveur et dessinateur, il a donné, depuis 1844, un très-grand nombre de planches estimées aux *Annales archéologiques*, de M. Didron, à la *Gazette des Beaux-Arts*, depuis sa fondation, à l'*Imitation de Jésus-Christ* publiée par l'Imprimerie impériale, en 1855, à la *Monographie de la cathédrale de Chartres*, de M. Lassus, etc. Il a publié à part : *Exemples de décoration* (1857, gr. in-8), et exposé la plupart de ces œuvres aux Salons, où elles ont obtenu une 3e médaille en 1853, une 2e en 1855, le rappel en 1859, 1861, 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1864.

GAUDIN (Pierre Fœdora), ancien représentant du peuple français, né à Marennes (Charente-Inférieure), le 14 juin 1816, et fils d'un notaire, suivit les cours de la Faculté de droit de Poitiers, fut reçu avocat, puis devint rédacteur de *l'Écho du Peuple*, feuille radicale de Poitiers. Il fonda, en 1844, un journal bi-hebdomadaire, *l'Union de Saintes*, qui eut dans l'ouest un grand succès. En 1847, il organisa le banquet réformiste de Saintes, et après la révolution de Février, fut nommé commissaire adjoint de la Charente-Inférieure. Élu représentant de ce département par 78 500 voix, malgré l'opposition des anciens partis, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre il appuya toutes les attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et se prononça pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GAUDIN (Marc-Antoine-Augustin), savant français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes et inventa, dès 1827, une pompe pneumatique. Il s'occupa avec succès du poids atomique du silicium, des carbonates insolubles, de la substitution du platine fondu au platine laminé, du rubis artificiel, de la fixation des épreuves photographiques, et d'une foule d'emplois utiles ou curieux du microscope (1832-1850). Dans ces dernières années, il a indiqué le moyen de convertir la chair de bœuf en une substance douée de la couleur et des propriétés du lait, et il semble avoir résolu le problème de la fabrication du rubis. Il a été attaché, dès 1835, comme calculateur, au Bureau des longitudes.

On a de lui : *Mémoire sur les propriétés du silice en fusion* (1841); *Derniers perfectionnements apportés au daguerréotype* (1842), avec M. P. Lerebours; *Nouvelles recherches sur le groupement des atomes dans les molécules* (1847-1850), et un grand nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Recherches*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Annales de chimie*, le *Recueil de l'Académie des sciences*, etc.

Son frère, M. Alexis GAUDIN, s'est spécialement livré, sous sa direction, à la pratique photographique, et a fondé à Paris une importante maison accrue maintenant d'une succursale à Londres. Il a été l'un des premiers à mettre en œuvre le stéréoscope, et s'est créé dans le journal *la Lumière*, dirigé par M. E. Lacan, un organe spécial dont il est lui-même un des rédacteurs.

GAUDRY (Joachim-Antoine-Joseph), avocat et jurisconsulte français, est né à Sommevoire (Haute-Marne), le 9 juin 1790. Il vint étudier le droit à Paris, se fit inscrire en 1814 au barreau de cette ville, et y occupa depuis un rang honorable. Il était, avant 1830, un des avocats de la liste civile. Élu bâtonnier en 1850, il a été la même année décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : un *Traité de la législation des cultes, et spécialement du culte catholique, ou de l'Origine, du développement et de l'état actuel du droit ecclésiastique en France* (1854, 3 vol. in-8), premier traité général qui ait été fait sur l'ensemble de cette matière: *Notice historique sur M. Pigeau*, en tête du *Commentaire du code de procédure* de cet auteur (1827, 2 vol. in-4); une *Notice historique sur Latour d'Auvergne, premier grenadier de France* (1841, in-8), d'après des titres authentiques mis par la famille de Latour d'Auvergne en sa possession; enfin *Notice sur l'invention de l'éclairage par le gaz hydrogène carboné, et sur Philippe Lebon d'Humbersin, inventeur* (Batignolles, 1856, in-8), extraite du journal *l'Invention*. L'auteur est neveu de Lebon d'Humbersin. Il a enfin collaboré à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, à la *Gazette des tribunaux*, etc.

Un de ses fils, M. Albert GAUDRY, est devenu aide-naturaliste au Muséum de paléontologie, et chevalier de la Légion d'honneur.

GAUERMANN (Frédéric), peintre allemand, né à Miesenbach, près de Guttenstein (Autriche), en 1807, est fils du paysagiste et graveur Jacques Gauermann, peintre spécial de l'archiduc Jean, dont les *Vues du Tyrol* et les *Chasses* sont très-estimées. S'appliquant assez tard à la culture des arts, il étudia à l'Académie et à la bibliothèque

de Vienne, et copia les meilleures toiles des peintres d'animaux de la grande école, puis voyagea dans les montagnes du Tyrol et de la Styrie, et se consacra à son tour à la peinture du paysage et des animaux. Son *Laboureur* fut le grand succès du salon de Vienne en 1834. Nous citerons parmi ses œuvres : *Chasseur éventrant un cerf*, *Vaches au pâturage*, *Coucher du soleil*, *Loups attaquant un sanglier*, *Bestiaux se hâtant par la pluie*, *Cerf expirant entouré de vautours*. Ce dernier tableau a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec *le Laboureur* et deux toiles nouvelles : *la Fin de la chasse* et *la Halte sur la montagne*. Ces œuvres ont valu à l'artiste une mention. La plupart de ses tableaux ont été reproduits par la gravure et la lithographie. — M. Gauermann est mort en 1862.

GAUJAL (Marc-Antoine-François, baron DE), magistrat français, ancien député, né à Montpellier, le 28 janvier 1772, mort à Vias (Hérault), le 16 février 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Emmanuel-Simon), médecin français, né à Paris, le 25 décembre 1785, mort le 24 décembre 1855.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAULTIER DE CLAUBRY (Henri-François), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né en 1792, est le frère du précédent. Élève des hôpitaux civils de Paris, il abandonna la médecine pour se livrer entièrement à l'étude des sciences physiques. Depuis longtemps professeur adjoint de chimie à l'École de pharmacie il y est devenu, en décembre 1859, professeur de toxicologie. Il a été nommé membre du conseil de salubrité de la Seine et promu officier de la Légion d'honneur le 25 août 1849.

M. Gaultier de Claubry a donné dès 1812 une traduction des *Éléments de chimie expérimentale* de H. William, et recueilli en 1828 les leçons du *Cours de chimie* de Gay-Lussac. Il a rédigé, de concert avec MM. Ch. Martin et F. L. Hoffmann, le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), contenant, en tout ou en partie, les travaux qui ont été publiés sur cette matière en France et dans les pays étrangers. Outre plusieurs rapports au gouvernement, entre autres celui *sur la Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8), il a revu la cinquième édition du *Manuel de médecine légale* de MM. Briand et Chaudé (1852, 6e édit., 1858), qu'il a augmenté d'un traité de chimie légale. Il a travaillé aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, etc.

GAULTIER DE RUMILLY. Voy. RUMILLY.

GAUME (Jean-Joseph), théologien et littérateur français, né à Fuans (Doubs), en 1802, fut appelé, en 1827, à professer la théologie au séminaire de Nevers. Successivement directeur du petit séminaire, chanoine et vicaire général du même diocèse, il fonda plusieurs institutions de charité, et, après avoir publié ses premiers ouvrages, partit pour Rome en 1841. Il fut nommé par Grégoire XVI chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. Docteur en théologie de l'université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, et vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, il a été nommé par Pie IX, en 1854, prélat romain, avec le titre de protonotaire apostolique *ad instar participantium*.

M. Gaume est auteur d'un grand nombre d'ouvrage, parmi lesquels nous citerons : *Du Catholicisme dans l'éducation* (1835, in-8); *le Seigneur est mon partage* (in-18, 10e édit., 1858); *Le grand jour approche* (in-18, 7e édit., 1857); *Manuel des confesseurs* (in-8, 7e édit., 1854); *Catéchisme de persévérance, ou Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (8 vol. in-8, 7e édit., 1854); un *Abrégé* du même ouvrage (in-18, 15e édit., 1858); *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8, 2e édit., 1854); *les Trois Rome* (4 vol. in-8, 2e édit., 1857); *la Profanation du dimanche* (in-18, 2e édit., 1852); *la Religion dans le temps et dans l'éternité* (1855, in-18); *la Révolution* (1856, 12 vol. in-8); *la Situation. Douleurs, dangers, devoirs, consolations des catholiques*, etc (1861, in-8); *le Signe de la croix au XIXe siècle* (1863, in-18); *Traité du Saint-Esprit, comprenant l'histoire des deux esprits*, etc. (1864, 2 vol. in-8), etc.; puis quelques traductions de Liguori, entre autres : *l'Horloge de la Passion* (in-18, 17e édition, 1857).

Principal promoteur d'une réforme bruyamment annoncée, qui consisterait à introduire très-largement l'étude des Pères de l'Église dans l'enseignement secondaire, M. Gaume publia pour la défendre divers écrits et pamphlets, notamment *le Ver rongeur des sociétés modernes* (in-8, 1851), qui, appuyé par le journal *l'Univers*, excita, au sein de l'Université et du clergé, une vive polémique (voy. DUPANLOUP); *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* (in-8, 1852); *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (30 vol. in-12, 1852-1855); *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgée* (2 vol. in-12, 1857).

GAUPP (Ernest-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron, le 31 mai 1796, mort le 10 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAUSS (Charles-Frédéric), illustre mathématicien et astronome allemand, né à Brunswick, le 23 avril 1777, mort à Gœttingue le 23 février 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAUTHEY (Louis-François-Frédéric), pédagogue suisse, né le 8 mai 1795, à Granson (canton de Vaud), fit d'excellentes études à l'Académie de Lausanne et fut consacré en 1818, ministre de l'Évangile. Il remplit les fonctions pastorales à Yverdun et à Lignerolles, fut chargé de fonder à Lausanne une école normale qui s'ouvrit en 1833, et la dirigea jusqu'en 1845. Forcé par les troubles politiques de donner sa démission, il passa en 1846 en France, où il prit la direction de l'École normale protestante établie à Courbevoie, près Paris, par la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire.

M. Gauthey a publié des sermons, des brochures, et les ouvrages suivants : *De l'École normale du canton de Vaud* (Lausanne, 1839, in-8), traduit en allemand et en anglais; *Catéchisme historique* (Ibid., in-8); *Des Droits et des devoirs des citoyens* (in-8); *Méditations sur l'épître de saint Paul aux Éphésiens* (Paris, 1852, in-8); *De l'Éducation, ou Principes de pédagogie chrétienne* (Ibid., 1854-1856, in-8); *l'Année évangélique, méditations et prières*, etc. (1864, tomes I-III, in-8), etc.

GAUTHIER (Martin-Pierre), architecte français, membre de l'Institut, né à Troyes, le 9 janvier 1790, mort le 8 août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GAUTHIER (Jean-François-Eugène), ou GAU-

TIER, compositeur français, né en 1822, a remporté, en 1844, un second prix de composition musicale au concours de l'Institut. Dans ses dernières années, il s'est produit au théâtre, et a donné *le Mariage d'argent*, opéra-comique en un acte (1856), qui a été bien accueilli, et *la Bacchante*, opéra-comique en deux actes (1858), qui n'obtint pas le même succès que le premier.

GAUTIER (Jean-Élie), financier français, sénateur, né à Bordeaux, le 6 octobre 1781, mort à Paris, le 28 janvier 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GAUTIER (Théophile), poëte et littérateur français, né à Tarbes, le 31 août 1808, commença ses études dans cette ville et vint, en 1822, les continuer au collége Charlemagne. Il s'y prit de passion pour la vieille langue française, et s'y lia avec Gérard de Nerval, qui resta toujours son ami. Persuadé qu'il était né pour être peintre, M. T. Gautier, au sortir du collége, entra dans l'atelier de Rioult; mais, découragé par la faiblesse de ses premiers essais, il se tourna vers la poésie, et devint un des partisans les plus fervents de M. Victor Hugo. Son ardeur agressive faisait de lui un des redoutables champions du romantisme dans ces luttes qui ensanglantèrent presque le parterre des Français aux premières représentations d'*Hernani*.

En 1830, il publia un premier volume de *Poésies* qui fut suivi de la légende en vers d'*Albertus* (1832, in-12). *La France littéraire* demanda à l'auteur des articles sur les poëtes du temps de Louis XIII, réunis en 1844 sous ce titre : *les Grotesques* (2 vol. in-8). Il devint dès lors un des rédacteurs de ce journal avec Gérard de Nerval, qui fut successivement son collaborateur au *Figaro* (1832-1834), à la *Revue de Paris*, à *l'Artiste*, à *la Charte de* 1830, enfin à *la Presse* (1836). C'est lui qui, pendant vingt ans, a signé, dans le journal de M. Girardin, les articles d'art et les comptes rendus des théâtres, tout en prêtant le concours de son nom ou de sa plume à d'autres publications, particulièrement à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Musée des Familles*, etc.

En 1838, M. Th. Gautier fit paraître un nouveau poëme, *la Comédie de la mort* (in-8), une de ses productions les plus originales. Il a aussi écrit des romans, dont les principaux sont : *les Jeunes France* (1833, in-8) ; *Mademoiselle de Maupin* (1835, 2 vol. in-8), dont la préface fit tant de bruit pour ses hardiesses en morale et en critique; *Fortunio* (1838, in-8); *une Larme du Diable* (1839, in-8); *les Roués innocents*, et *Militona* (1847), un recueil de *Nouvelles* (1845, in-18); enfin un roman annoncé il y a plus de vingt ans et achevé récemment : *le Capitaine Fracasse* (1863, 2 vol. in-18). Ses drames et ses vaudevilles, composés en collaboration, *la Juive de Constantine* (1846), *le Tricorne enchanté* (1845), *le Voyage en Espagne* (1843), ont eu peu de succès; mais il a écrit des ballets célèbres : *Giselle* (1841), *la Péri* (1843), *Gemma* (1854), *Sacountala* (juillet 1858). Ses poésies complètes, à l'exception des *Émaux et Camées*, publiés en 1852, ont été réunies en un volume (1855, in-12).

Pendant la période de sa collaboration à *la Presse*, M. Th. Gautier, se livrant à sa passion pour les voyages, a parcouru l'Europe et consigné les résultats de ses courses en Espagne, en Orient et en Italie dans *Tra los montes* (1843, 2 vol. in-8) : *Zigzags* (1845, in-8); *Constantinople* (1854); *Italia* (1852). Il avait commencé, en 1849, avec MM. Charles Blanc et Jeanron, l'*Histoire des Peintres*, continuée par M. Blanc. A la suite de trois voyages en Russie, il a publié, avec M. Richebourg et sous le patronage de l'empereur Alexandre II : *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne* (1860-1863, livraisons 1-5, avec planches héliographiques, in-fol.). En 1856, M. Théophile Gautier est passé de *la Presse* au *Moniteur*, comme directeur du feuilleton littéraire, dans lequel il se réserva la critique des théâtres; il a été, en outre, rédacteur en chef de l'*Artiste*. Au mois de mai 1863, les journaux ont annoncé que le ministre d'État lui accordait une pension. Il a encore publié : *Loin de Paris* (1864, in-18).

GAVARD (Jacques-Dominique-Charles), éditeur français, né en 1794, entra en 1812 à l'École polytechnique, d'où il sortit au bout d'un an dans le corps des ingénieurs géographes, parvint au grade de capitaine, fit quelque temps partie de l'état-major, et prit sa retraite en 1840. Il imagina, quelques années après, le diagraphe, et fut, en 1837, avec MM. Calamatta et Mercuri, un des trois artistes chargés de la publication des *Galeries de Versailles*, qui ont fait son renom comme éditeur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 18 septembre 1833.

On doit à M. Gavard, outre les *Galeries historiques de Versailles*, publiées par ordre du roi, et simultanément éditées en trois formats (1837-1847, gr. et petit in-fol., in-4, 13 volumes, 1550 planches), le *Supplément* de cet ouvrage (1843-1847, 3 vol. in-fol. et in-4), la *Galerie Napoléon* (1838, in-8, 40 planches), extrait du même; la *Galerie Aguado* (1839-1847, 4 vol. in-fol.); une *Notice*, sept ou huit fois rééditée, sur le diagraphe (1835); *Batailles et victoires de l'armée française de* 1792 *à* 1814, d'après les *Galeries de Versailles* (inachevé).

GAVARNI (Sulpice-Paul CHEVALIER, dit), dessinateur français, né à Paris, d'une famille pauvre, en 1801, doit, dit-on, ce nom au lieu d'où il avait daté un de ses premiers dessins. Forcé, pour vivre, de se faire mécanicien, il suivit les cours de l'école gratuite de dessin. A trente-quatre ans seulement, il trouva à dessiner des gravures de modes, et s'acquitta de cette tâche secondaire avec une légèreté facile qui lui fit une prompte réputation dans le monde où l'on s'occupe spécialement de toilette. Il put ainsi se créer des ressources, quitter l'atelier, et prendre la direction du journal *les Gens du monde*. Dès lors sa fortune était faite. Il y commença une série de compositions lithographiées, pleines d'esprit, de verve et de philosophie, qu'il continua plus tard dans *le Charivari*. Les premiers sujets sont pris surtout à la vie de la jeunesse parisienne : *les Lorettes, les Actrices, les Coulisses, les Fashionables, les Gentilshommes bourgeois, les Artistes, les Étudiants de Paris, les Débardeurs, les Plaisirs champêtres, les Bals masqués, le Carnaval, les Souvenirs du bal Chicard, les Souvenirs du carnaval, la Vie des jeunes hommes, Patois de Paris, Baliverneries parisiennes*.

Plus tard, M. Gavarni pénétra plus avant dans la vie intime de la société. A la seconde période de son talent appartiennent : *les Enfants terribles, les Parents terribles, les Fourberies de femmes, la Politique des femmes, les Maris vengés, les Nuances du sentiment, les Rêves, les Petits jeux de sociétés, les Petits malheurs du bonheur, les Impressions de ménage, les Interjections, les Traductions en langue vulgaire*, etc. La vogue de l'artiste fut incroyable. La petite légende qu'il mit au bas de chaque dessin, et qui peignait au vif, par la vérité triviale du style, les mœurs ou les caractères des personnages mis en scène, contribua encore au succès du dessinateur.

En 1849, M. Gavarni fit un voyage en Angleterre et en rapporta un grand nombre de compositions nouvelles qui retracent pour la plupart la misère et la dégradation de la populace de Londres. Mais, à force de sonder les plaies de son époque, il devint de plus en plus sérieux, et, après avoir perdu complétement sa gaieté en Angleterre, ne la retrouva pas toujours en France. Les sujets isolés qu'il donna encore de temps en temps à *l'Illustration* et à quelques autres recueils, toujours bien venus du public, n'arrivèrent pas cependant à la popularité à laquelle était autrefois habitué l'auteur. M. Gavarni a été décoré de la Légion d'honneur en 1852.

On lui doit encore les illustrations du *Juif errant* d'E. Sue, celles des contes d'Hoffmann ainsi que quelques dessins dans *le Diable à Paris* et dans les *OEuvres* de Balzac. Une édition des *OEuvres choisies* de Gavarni, avec un texte de MM. Jules Janin, Théophile Gautier et Balzac, a paru en quatre volumes (Paris, 1845). Deux nouveaux volumes ont été publiés en 1850, sous ce titre : *Perles et parures*. Plusieurs de ces anciennes œuvres ont d'assez fréquents tirages.

Dans ces dernières années, M. Gavarni a été distrait de l'art par une singulière préoccupation, celle du perfectionnement de la navigation aérienne, et s'est livré à des études et à des essais grands et petits sur la direction des ballons. On parle même de tentatives de voyage de long cours.

GAVARRET (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir docteur en médecine et obtint la chaire de physique médicale à la Faculté. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui, outre cinq brochures de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral : *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi : *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4), thèse. *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844, in-8); *de la Chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.), et *Traité d'électricité* (1857, 2 vol. in-18, fig.).

GAVAZZI (Alexandre), prêtre et homme politique italien, né à Bologne, en 1809, entra à seize ans chez les Barnabites et devint ensuite professeur de rhétorique à Naples. Son éloquence lui servit à propager ses idées nouvelles et personnelles, qui lui firent des partisans et des ennemis. Déjà l'accusation d'hérésie s'élevait de toutes parts contre lui, quand il salua avec enthousiasme l'avénement de Pie IX et se voua à servir la nouvelle politique. Lorsqu'on apprit à Rome la révolution lombarde, il entraîna le peuple au Capitole et prononça l'oraison funèbre des patriotes morts pour la liberté. Pendant deux mois il prêcha dans le Colisée, et le pape le nomma aumônier de l'expédition destinée à soutenir la cause nationale. Il se rendit ensuite à Venise, excita l'enthousiasme du peuple et obtint de tous les habitants les plus grands sacrifices; les femmes apportèrent au Trésor leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets. On le nommait « le Pierre l'Ermite de la croisade nationale. »

Cependant le pape, effrayé de la révolution, rappela la légion romaine et l'aumônier Gavazzi; mais celui-ci alla prêcher à Florence, en fut chassé et se retira à Gênes, d'où le rappelèrent les patriotes bolonais, soulevés contre le gouvernement papal. Le ministre Rossi le fit arrêter par le général Zucchi. On le conduisit à la prison de Corneto; mais les habitants de Viterbe le délivrèrent. Après la fuite du pape, il fut nommé grand prédicateur de l'armée. Pendant la guerre avec l'Autriche et avec la France, il organisa une société de dames pour soigner les blessés, et se chargea lui-même de l'inspection des hôpitaux; il accompagna Garibaldi sur le champ de bataille, donnant ses soins aux mourants des deux partis. Après la prise de Rome, le général Oudinot lui donna un sauf-conduit : il se rendit en Angleterre et prononça à Londres, en 1850, plusieurs discours.

L'année suivante, l'abbé Gavazzi fut bien accueilli en Écosse. Mais ses prédications eurent ensuite moins de succès en Amérique : il excita dans le Canada des scènes violentes et dut se soustraire par la fuite aux menaces et aux mauvais traitements. Revenu en Angleterre, il consomma sa séparation avec le pape, et ce fut une nouvelle Église catholique qu'il parut dès lors avoir la prétention de fonder. Dans ces derniers temps, il alla reprendre en Italie son œuvre de propagande au service de la cause nationale. En 1860, il suivit l'expédition de Garibaldi en Sicile, et se fit remarquer à Palerme, à Naples par ses prédications toujours aussi ardentes qu'autrefois. — M. Gavazzi a publié, en 1851, sa *Vie*, ses *Sermons* et *Leçons*. Il a paru en français un recueil des *Sermons de P. Gavazzi* (1860, in-18), traduit par M. F. Mornand.

GAVINI (Sampiero), homme politique français, député, est né à Bastia, le 18 mai 1823. Avocat à la Cour impériale de cette ville et membre du Conseil général pour le canton de Campile, il a été nommé député du Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition pour la 2ᵉ circonscription de la Corse, par 12662 voix sur 23331 votants. Il avait pour concurrent le baron Mariani, candidat officiel.

GAY (Claude), botaniste et voyageur français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 18 mars 1800, vint à Paris assister aux cours du Muséum, et se prépara, par l'étude de la zoologie et d'autres sciences accessoires, aux voyages qu'il projetait. Après une première excursion dans la Grèce, l'Orient et l'Asie Mineure, il partit, en 1828, pour le Chili, et explora pendant près de quinze ans toutes les régions de l'Amérique du Sud. Il revint en France, en 1842, riche de notes et de dessins innombrables. La réputation acquise par ce patient investigateur lui valut, dès 1833, la croix d'honneur, et au mois de mai 1856, la succession de M. de Mirbel à l'Académie des sciences, dans la section de botanique.

M. Cl. Gay est auteur d'un immense travail écrit en espagnol, et, pour cela même, peu connu en France : *Historia fisica y politica de Chile..., publicada bajo los auspicios del supremo gobierno* (Paris et Santiago, 1843 à 1851, 24 vol. in-8, avec 2 vol. d'*Atlas*, in-4). Il n'en a été publié en français qu'un *Fragment* (1843, in-8).

GAY (Jacques-Étienne), botaniste français, d'origine suisse, né dans le canton de Vaud, vers 1785, fut élevé à l'Académie de Lausanne. Naturalisé Français, il fut attaché à la Chambre des pairs, de 1814 à 1848, comme secrétaire du grand référendaire, le marquis de Semonville, puis comme secrétaire du comité des pétitions. Il a été

décoré de la Légion d'honneur en 1824. Il est mort le 17 janvier 1864.

Possesseur d'un des herbiers les plus considérables de France, M. Gay a fourni un grand nombre de travaux de botanique aux *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, aux *Annales des sciences naturelles*, etc., notamment : *Monographie de la tribu des Lasiopétalées dans la famille des buttneriacées* (1821); *Monographie des genres Xeranthenium et Chardinia* (1827): *De Gaillardia, synantherearum genere, Tentamen novum geographicum* (1839); *Fumariæ officinalis adumbratio* (1842); *Eryngiorum novorum vel minus cognitorum heptas* (1848); *Notice sur une nouvelle espèce de chêne française* (1857); *Sur la distribution géographique des trois espèces de la section Hamon du genre Asphodelus* (1857); *Recherches sur les caractères de la végétation du fraisier et sur la distribution géographique de ses espèces*, etc. (1858); *Sur la famille des Amaryllidacées* (1er mémoire), etc.

GAY (Delphine), voy. GIRARDIN (Mme DE).

GAYANGOS (don Pasquale), historien espagnol, né le 21 juin 1809, vint jeune en France, fit ses premières classes à Pont-le-Voy, étudia ensuite les langues orientales sous Sylvestre de Sacy, visita l'Afrique en 1828 et fut, à son retour, attaché comme interprète au ministère des affaires étrangères. En 1843, il fut rappelé en Espagne et nommé professeur à l'université de Madrid. On a de lui : une *Histoire des dynasties mahométanes d'Espagne* (the History of the mohammedan dynasties of Spain; Londres et Paris, 2 vol. in-4), d'après Al Makkari, et en société avec M. H. Vedia, une traduction espagnole de l'*Histoire littéraire d'Espagne*, par Ticknor (History of spanish literature, 1851-1856).

GAYARRÉ (Charles-Arthur), littérateur américain, né en Louisiane, le 3 janvier 1805, d'une famille d'origine française, fit ses études au collège de la Nouvelle-Orléans, et débuta, en 1825, par un pamphlet contre l'introduction du Code criminel proposé à cette époque par le célèbre Livingston dans la législature de la Louisiane, et qu'il fit ajourner indéfiniment. En 1826, il alla étudier le droit à Philadelphie, retourna à la Nouvelle-Orléans en 1830, et occupa depuis lors des postes judiciaires et administratifs importants; il a été longtemps secrétaire d'État.

Il a publié en français une *Histoire de la Louisiane* (2 vol.), qui contient des documents curieux et intéressants, tirés des archives de France, pendant un séjour que l'auteur avait fait chez nous de 1835 à 1843; et une *Histoire de la domination espagnole dans la Louisiane* (History of the Spanish domination in Louisiana) qui s'étend jusqu'au 20 décembre 1803; une étude politique sous forme de roman (*School for politics*), une comédie, et quelques brochures.

Dans ces derniers temps, M. Gayarré a contribué à la formation du parti des *Know-Nothing* dans la Louisiane; mais il a été exclu du conseil général tenu par eux à Philadelphie, en juin 1852, à cause de son opposition à leurs motions intolérantes contre les catholiques.

GAYOT (Eugène), vétérinaire français, né à Capoue, en 1808, d'une mère italienne et d'un père officier français au service du roi Murat, fit ses études en France où sa famille dut rentrer après les traités de 1814. Sorti dans les premiers rangs de l'École d'Alfort, il exerça l'art vétérinaire pendant quelque temps dans le département de la Marne, d'où il passa à l'administration du haras de Strasbourg en 1834. Il dirigea ensuite les haras du Pin (Orne) et de Pompadour (Haute-Vienne), et entra au ministère de l'agriculture et du commerce, dans la division des haras, comme inspecteur général du service central. En 1852, il fut admis à la retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845, à la suite d'importants travaux agricoles en Normandie.

On a de lui : *le Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux* (Angers, 1839, in-8); *Études hippologiques* (1846, in-8); *Statistique générale de la race chevaline en France* (1849, in-8), ouvrage entrepris par ordre du gouvernement.

GAYRARD (Raymond), statuaire et graveur en médailles français, né à Rodez, en 1777, mort à Paris, le 5 mai 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GEEFS (Guillaume), sculpteur belge, né à Anvers, en 1806, et fils d'un artisan, étudia d'abord dans sa ville natale, et vint ensuite à Paris. En 1830, il retourna en Belgique et se fixa à Bruxelles. On cite parmi ses ouvrages les plus remarquables : le *Monument funéraire du comte Frédéric de Mérode* (église Sainte-Gudule de Bruxelles); le buste du *roi Léopold*, *Françoise de Rimini*, la statue du *général Belliard*, le monument de la place des Martyrs, à Bruxelles, la statue de *Rubens*, pour la ville d'Anvers, celle de *Grétry*, pour la ville de Liége; le *Monument funéraire de Mme Van Havre*, à Anvers, et celui des *comtes Cornet*; le monument commémoratif de *saint Hubert* (église de Saint Hubert, dans le Luxembourg); une *Chaire de Vérité*, en bois et en marbre (cathédrale de Liége). En 1851, il a exécuté un groupe : *le Lion amoureux*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu une 2e médaille.

M. Guillaume Geefs qui rappelle, par l'élégance et la grâce, l'école de Canova, est devenu premier statuaire du roi, membre de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, et décoré, dans son pays et à l'étranger, de plusieurs ordres. — Il est mort le 10 mai 1860.

Sa femme, Mme Fanny GEEFS, a cultivé la peinture et s'est fait connaître par des portraits et des tableaux de genre.

GEEFS (Joseph), frère du précédent, né à Anvers, en 1808, s'est fait aussi une réputation comme sculpteur. Il obtint le prix de l'Académie et put aller à Rome. On a de lui : *le Diable; Adonis partant pour la chasse; les Arts, les sciences et les lettres rendant hommage à Charles Van Hulthem;* la statue de *Vésale*, à Bruxelles; celle de *Beaudouin de Constantinople*, pour le palais des Chambres. Il a envoyé, en 1855, un *Métabus* et *Thierry Maertens* à l'Exposition universelle de Paris. M. Joseph Geefs, qui se distingue par les mêmes qualités que son frère, est devenu aussi membre de l'Académie et chevalier de l'ordre de Léopold.

Un troisième frère, Aloys GEEFS, est mort à vingt-cinq ans, en 1841, déjà connu dans la sculpture par son *Épaminondas mourant*, sa *Beatrix*, et des bas-reliefs pour le *Rubens* de son frère aîné.

GEEL (Jacques), célèbre philologue hollandais, né à Amsterdam, en 1789, fit ses premières études à l'athénée de cette ville, où il eut pour maître Lennep. Professeur particulier à la Haye en 1811, il devint en 1823 second bibliothécaire à Leyde, et, dix ans plus tard, bibliothécaire en chef et professeur honoraire à l'Académie de cette ville.

On a de lui un grand nombre de dissertations, la plupart en latin, sur des points contestés d'histoire littéraire, ainsi qu'un certain nombre d'éditions annotées des classiques grecs ou latins. Les travaux de M. J. Geel passent pour avoir beaucoup contribué au progrès des études classiques en Hollande.

Il a publié : *Théocrite* (Amsterdam, 1820); *Historia critica sophistarum græcorum* (Utrecht, 1823), dont s'est beaucoup occupée la critique en Allemagne; avec Bak, Peerlkamp et Hamaker : *Bibliotheca critica nova* (Leyde, 1825 et suiv.); *Anecdota Hemsterhusiana* (Ibid., 1826); une édition de la *Scholia in Suetonium* de Ruhuken (Ibid., 1828); des *Excerpta Vaticana* de Polybius (Ibid., 1829), et de l'*Olympicus* de Dion Chrysostôme, suivie d'un *Commentarius de reliquiis Dionis orationibus* (Ibid., 1840); *Commentationes de Telepho Euripidis; de Xenophontis apologia Socratis;* une édition des *Phéniciennes* (Ibid., 1846); *Catalogus codicum manuscriptorum qui inde ab anno* 1741 *bibliothecæ Lugduni Batavorum accesserunt* (Ibid., 1852 et suiv.), ouvrage aussi savant qu'utile, etc.

GEFFRARD (Fabre-), général haïtien, président de la République, né à l'Anse-Veau (Haïti), le 19 septembre 1806, et fils du général Nicolas Geffrard, l'un des fondateurs de l'indépendance d'Haïti, fut plus tard adopté par le colonel Fabre, qui commandait un régiment aux Cayes. Élevé dans cette ville, il abandonna ses études classiques à l'âge de quinze ans pour se faire soldat, et parcourut assez lentement les divers grades. En 1843, il était capitaine, lorsque le général Hérard, prenant les armes contre le président Boyer, le choisit pour son lieutenant. Nommé d'abord commandant, Geffrard prit une part importante aux événements, marcha résolûment sur Jérémie, où il fut promu colonel par le comité populaire, arrêta les troupes de Boyer, les battit, les poursuivit jusqu'à Tiburon, et les écrasa au Numéro deux, trompant ses ennemis par l'audace de ses manœuvres sur le petit nombre de ses soldats et la faiblesse de ses ressources. La révolution consommée, il reçut du gouvernement provisoire le brevet de général de brigade et le commandement de Jacmel. L'année suivante, il battit l'armée insurgée d'Achaau et se rendit populaire par son humanité après la victoire. En 1845, il fut nommé général de division.

L'avénement du président Riche amena bientôt sa disgrâce (1846). Dépouillé de son commandement, le général Geffrard fut mandé à Port-au-Prince, interné dans cette ville, puis livré à un tribunal militaire que présidait le général Soulouque, et absous à l'unanimité. Soulouque, devenu président, lui confia, lors de son expédition contre les Dominicains, en 1849, le commandement d'une division, à la tête de laquelle il fut blessé près d'Azua. La même année, le président ayant proclamé l'empire, il créa le général Geffrard duc de Tabara. Celui-ci fut appelé, en 1856, à réparer les désastres de la nouvelle expédition contre l'Est, ramena avec l'arrière-garde toute l'artillerie de l'armée dans les circonstances les plus difficiles, et ajouta beaucoup, par les qualités les plus diverses qu'il déploya, à sa réputation militaire. Disgracié par l'empereur, il échappa, le 21 décembre 1858, à un ordre d'arrestation, passa sur un canot aux Gonaïves, et fut d'abord proclamé président de la république haïtienne par les provinces toutes françaises de l'Artibonite et du Nord. Le gouvernement tyrannique de Soulouque (Voy. ce nom) tomba sans résistance, et le général Geffrard entra à Port-au-Prince à la tête de l'armée républicaine, le 15 janvier 1859. L'empire écroulé, il usa envers les personnes d'une grande modération, et protégea la retraite de Soulouque et de toute sa famille. Nommé président de la République, il ne permit pas même qu'on brisât la couronne impériale, qu'il fit remettre dans le trésor public, après une scène pittoresque et solennelle de dégradation.

Marié, dès 1828, à une Haïtienne d'origine écossaise, le président Geffrard avait, en arrivant au pouvoir, une nombreuse famille. Mais, peu de temps après l'entrée de l'armée républicaine au Port-au-Prince, il perdit son fils unique et sa fille aînée. Une autre de ses filles, nouvellement mariée, fut assassinée, le 3 septembre, par les ennemis politiques du père. Ces malheurs ont encore accru la sympathie des populations pour le chef de l'État. Partisan de l'éducation européenne, il a fait élever ses deux plus jeunes filles à Paris, et a décrété l'envoi en France d'un certain nombre d'enfants et de jeunes officiers haïtiens. A la fin de 1861, il a conclu avec le pape et publié un concordat qui crée un archevêque d'Haïti et quatre évêques; le pape pourra les prendre parmi les blancs. En 1862, la conspiration du général Legros, aux Gonaïves, donna lieu à la condamnation à mort de douze accusés, mais Geffrard commua leur peine en celle de la prison. De nouvelles révoltes ont été annoncées depuis. En juin 1865, le président en comprimait encore une, aux Gonaïves, en payant bravement de sa personne.

GEFFROY (Mathieu-Auguste), littérateur français, né à Paris, le 21 avril 1820, fit ses études au collége Charlemagne, et entra à l'École normale en 1840. Reçu agrégé d'histoire en 1845, docteur ès lettres en 1848, il professa successivement l'histoire aux colléges de Dijon (1843), de Clermont (1846) et de Louis le-Grand (1847-48). En 1852, il fut appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Bordeaux. Depuis il a été nommé maître de conférences à l'École normale supérieure, et professeur suppléant d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris. M. Geffroy, qui a étudié spécialement les États scandinaves, a été chargé d'une mission en Suède (1854). Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à cette époque, et décoré de l'Étoile polaire et du Dannebrog.

Il a publié, à part d'assez nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes : Histoire des États scandinaves* (1851, in-12); *Lettres inédites de Charles XII*, texte et traduction (1852, in-8); *Notices et extraits des manuscrits français en Suède et Danemark* (1855, in-8); *Lettres inédites de Mme des Ursins* (1850, in-8), etc.

GEFFROY (Edmond-Aimé-Florentin), artiste dramatique et peintre français, né à Maignelay (Oise), en 1806, fit ses classes au collége d'Angers, fut ensuite clerc d'avoué dans cette ville, puis à Senlis, et contracta avec Mlle Eulalie Dupuis, fille d'une actrice alors en vogue, un mariage qui lui ouvrit l'accès de la Comédie-Française. Admis à débuter en 1829, il ne se fit remarquer qu'en 1835, et prit dès lors un rang de plus en plus sérieux au théâtre. *Chatterton mourant*, *la Famille de Lusigny*, *Louis XI*, le *Tartufe*, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Misanthrope* (1835-1841) furent ses rôles les plus brillants, et ceux dans lesquels il est resté jusqu'ici sans égal.

M. Geffroy arrivait en même temps à une autre sorte de célébrité par la peinture, après avoir complété dans l'atelier de M. Amaury-Duval ses premières études interrompues. Parmi ses tableaux les mieux accueillis aux Salons annuels, il faut citer : une *Vierge et l'enfant Jésus; Pierre*

Corneille; *M. Mirecourt* l'acteur (1840); *les Sociétaires de la Comédie-Française* (1841), désigné sous le nom de *Foyer des Français*, et maintenant placé dans ce même foyer; *Ariane et Thésée* (1844); *Molière et les caractères de ses comédies* (1857); *Sganarelle* (*l'École des maris*) (1863); *les Sociétaires de la Comédie-Française* [années 1863 et 1864] (1864). Ils ont valu à l'auteur une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, et le rappel en 1857.

Mais le nom de M. Ed. Geffroy appartient avant tout au théâtre. Artiste consciencieux, habile à se pénétrer de l'esprit des personnages et à rendre les figures historiques les plus opposées, il est devenu sociétaire en 1836, et membre du Comité d'administration. Il a pris sa retraite en février 1865.

GEIGER (Alexandre-Godefroy-Frédéric-Maximilien, baron DE), homme politique français, député, est né à Sarreguemines, le 23 août 1808. Directeur d'une faïencerie importante, il devint maire de Sarreguemines et membre du conseil général pour le canton de Volmunster. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Moselle. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 28 434 voix sur 29 193 votants. M. le baron de Geiger a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 septembre 1857.

GEIGER (Abraham), écrivain israélite allemand, né le 24 mai 1810, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses premières études sous la direction de son père et de son frère aîné, suivit plus tard les universités de Heidelberg et de Bonn, et obtint en 1832 la place de rabbin de la commune israélite de Wiesbaden. En 1838, il fut appelé à Breslau en qualité d'assesseur du rabbinat, et y est devenu plus tard rabbin. L'esprit d'indépendance avec lequel il a jugé les usages religieux encore en vigueur parmi les israélites, et proposé des réformes, lui a valu des sympathies et des animosités également vives. Il a provoqué, pour concilier les opinions dis identes, les assemblées de rabbins dont la première s'est tenue à Brunswick en 1844. Il a dirigé, depuis, les débats de celle de Francfort, en qualité de vice-président, et a été nommé président de la dernière, qui s'est tenue à Breslau.

M. Geiger était encore sur les bancs de l'université de Bonn lorsque son ouvrage *Qu'est ce que Mahomet a emprunté de la religion judaïque?* (Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen? Bonn, 1833) remporta le prix proposé par la Faculté philosophique de cette ville. Plus tard, il publia le *Journal de théologie judaïque* (Zeitschrift für jüdische Theologie; Francfort et Stuttgart, 1835-1839; Grünberg et Leipsick, 1842-1847), qui devint un des plus importants organes du judaïsme en Allemagne. Il faut, en outre, citer de lui : *Melo Chofnajim* (Berlin, 1840), et *Hite Haamanim* (Ibid., 1847), monographies intéressantes; *Études sur Moses-ben-Maimon* (Studien, etc., Ibid., 1850), savant philosophe, théologien et législateur du XIIe siècle; *de la Défense israélite contre des attaques chrétiennes au moyen âge* (Proben jüdischer Vertheidigung gegen christliche Angriffe im Mittelalter), inséré dans les *Annuaires* de Breslau (1851-1852, vol. I et II); *Isaak Troki, apologiste du judaïsme à la fin du XVIe siècle*, extrait du même recueil (1853); la traduction du *Divan du Castillan Abul-Hassan-Juda-ha Levi* (Breslau, 1851), avec commentaire et notice biographique; *Manuel de la langue de la Mischna* (Lehr-und Lesebuch zur Spracheder Mischna; Breslau, 1845), etc.

GEINITZ (Jean-Bruno), géologue allemand, né le 16 octobre 1814, à Altenbourg, étudia la pharmacie dans cette ville et alla, en 1834, suivre les cours de l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie par celle d'Iéna, en 1837, il fut nommé, l'année suivante, professeur adjoint de chimie et de physique à l'institut technique de Dresde, érigé plus tard en école polytechnique. Il y fut appelé, en 1850, à la chaire de minéralogie et de géologie. Il avait été chargé, en outre, depuis longtemps, des cours d'histoire naturelle à l'institut pédagogique de Blochmann, et, en 1846, de l'inspection du cabinet royal de minéralogie.

On doit à M. Geinitz un assez grand nombre d'ouvrages et de mémoires intéressants sur l'état géognostique de certaines parties de l'Allemagne, particulièrement du royaume de Saxe : *Caractéristique des stratifications et pétrifications des montagnes crétacées saxonnes-bohêmes* (Charakteristik der Schichten und Petrefacten des saechs, bœhmischen Kreidégebirges; Dresde, 1839-1842; 2e édit., 1850) : *Des lignites de la Saxe* (Ueber die Braunkohlen Sachsens, 1840) : *Description géologique de la Saxe* (Gaea von Sachsen, 1843); *les Pétrifications de Kieslingswalda* (die Versteinerungen von Kieslingswalda, 1843); *Éléments de la science des pétrifications* (Grundriss der Versteinerungskunde, 1846) : *De la découverte de débris du Basilosaure* (Ueber die Auffindung von Ueberresten des Basilosaurus; Dresde et Leipsick, 1847); *les Pétrifications du Zechstein allemand* (die Versteinerungen des deutschen Zechsteingebirgs, 1848); *le Grès granuliforme ou le terrain crétacé en Allemagne* (das Quadersandsteingebirge oder die Kreideformation in Deutschland, 1849-1850); *le Terrain crétacé en Saxe* (die Kreideformation in Sachsen, 1850); *les Pétrifications du grauwacke* (die Versteinerungen der Grauwackenformation, 1852); *Flore du bassin houiller d'Ebersdorf et de Flocha, comparée avec celle du terrain houiller de Zwickau* (Darstellung der Flora des Ebersdorfer und des Floehaer Kohlenbassins, etc., Ibid., 1854, gr. in-4), couronné par la Société Jablonowski; *Pétrifications du terrain houiller en Saxe* (die Versteinerungen der Steinkohlenformation in Sachsen; Ibid., 1855, in-fol., grav.); *Éloge de Léopold de Buch* (Gedaechtnissrede auf L. v. Buch; Dresde, 1853), etc.

GELÉE (François-Antoine), dessinateur français et graveur en taille-douce, né à Paris, le 13 mai 1796, et fils d'un fondeur estimé, suivit, dès 1810, les ateliers de Girodet et de Pauquet, et entra l'année suivante à l'École des beaux-arts : il y remporta le second prix de gravure en 1820, et le grand prix en 1824. De retour de Rome en 1830, il a donné un certain nombre d'œuvres de mérite, destinées soit à la Société des amis des Arts, soit à d'importantes publications contemporaines. Depuis quelques années, il a produit quelques essais de peinture.

M. Gelée a figuré à la plupart des Salons depuis 1822, et y a principalement exposé : *le Berger de Virgile*, d'après Bosselier; *Daphnis et Chloé*, d'après M. Hersent; *la Marée d'équinoxe*, de Cam. Roqueplan; *l'Antiquaire*, *le Stratagème de Vénus*, d'après M. Carpentier; *la Chute des anges*, de Flatters; *l'Idylle et l'Élégie*, de M. Landelle; *la Descente de croix*, de Ribeira; *le Diplôme* des récompenses décernées aux Salons, d'après M. Émile Wattier, commandé pour la calchographie du Louvre; divers *Portraits des Hommes illustres* de Plutarque; *la Vénus aux colombes*, de Lambert; *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime*, d'après Prudhon, son œuvre la plus importante (1842). Un dessin à

la sépia de ce dernier sujet a figuré au Salon de cette même année. Cet artiste a fait, en outre, plusieurs envois aux expositions de Douai, de Cambrai, de Lille, où il a obtenu diverses médailles (1827-1829). Il a remporté, à Paris, une médaille au Salon de 1824, et une 1re médaille à celui de 1842.

GELLIBERT DES SÉGUINS (Nicolas-Prosper), général français, né à Ronsenac, en 1788, entra à l'École polytechnique en 1807, fit la guerre en Espagne, fut blessé au siége de Tarragone (1813), et prit part à la bataille de Paris. Après la chute de l'Empire, il continua de servir comme capitaine d'artillerie. Nommé chef d'escadron en 1830, il assista à la prise de Constantine, et fut nommé successivement lieutenant-colonel en 1837, colonel en 1840, officier de la Légion d'honneur en 1842, général de brigade en 1847, commandeur en juin 1850. Il commanda l'école d'artillerie de Toulouse, de 1848 à 1850, époque où il prit sa retraite. Il vivait en province lorsque, après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté, comme candidat du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la circonscription d'Angoulême, et nommé député au Corps législatif. — M. Gellibert des Séguins est mort en 1861.

Son fils, M. Ernest GELLIBERT DES SÉGUINS, né le 27 février 1825, avocat, membre du conseil général pour le canton de Montmoreau, a été nommé député au Corps législatif, le 24 janvier 1859, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de la Charente. Réélu au même titre, en 1863, il a obtenu 22 317 voix sur 25 507 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

GEMEAU (Auguste-Pierre-Walbourg), général français, sénateur, est né à Paris, le 4 janvier 1790. Il sortit de l'École militaire, en 1808, avec le grade de sous-lieutenant au 25e léger, et fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France. Après avoir été aide de camp du général Mouton Duvernet, il passa chef de bataillon en 1813, grade qu'il conserva plus tard dans la garde royale, et colonel du 20e léger en 1825, à l'issue de l'expédition d'Espagne. Après la révolution de Juillet, il obtint le brevet de maréchal de camp pour sa conduite au siége d'Anvers (1833) et celui de lieutenant général le 20 octobre 1845.

Depuis cette époque, M. Gemeau a commandé plusieurs divisions militaires, entre autres celle de Lyon, où il a promptement étouffé le mouvement insurrectionnel de juin 1849; à Rome, il a remplacé, en 1850, M. Baraguey d'Hilliers comme chef de l'armée d'occupation. Lors du rétablissement de l'Empire, il a été appelé à la dignité de sénateur à la fin de l'année 1852. Il a été promu, le 24 octobre 1848, grand-officier de la Légion d'honneur.

GENDEBIEN (Alexandre-Joseph-Sébastien), avocat et homme politique belge, né à Mons en 1789, est fils de Jean-François Gendebien, avocat distingué du barreau de Liége, ancien député au Corps législatif, puis membre des Chambres hollandaise et belge. Formé par les leçons et les exemples de son père, il acquit, comme avocat et jurisconsulte, une influence considérable qu'il mit tout entière au service du parti national. M. de Potter (voy. ce nom) le prit pour défenseur, en 1830, devant le tribunal du Brabant méridional, et ses plaidoiries éloquentes ajoutèrent à l'excitation des patriotes contre l'administration hollandaise. Lorsque les libéraux et les catholiques, coalisés contre l'étranger, eurent remporté, dans les journées de septembre, une victoire éclatante et décisive, il fut nommé membre du gouvernement provisoire, fit partie du Comité central et présida le Comité de la justice. Quoique républicain et démocrate, il travailla activement à faire élire, pour roi des Belges, un prince de la famille d'Orléans, et vint à Paris pour négocier avec le roi Louis-Philippe. Le 3 février 1831, il vota en faveur de la candidature du duc de Nemours, et, après le refus de ce prince, il se prononça hautement contre l'élection de Léopold.

Après avoir voté pour l'établissement d'une monarchie héréditaire, par suite de la nécessité de faire entrer la nation belge dans le concert européen, il resta l'un des plus énergiques soutiens de la liberté et des principes démocratiques. Il refusa les fonctions de procureur général près la Cour de cassation. Son éloquence véhémente et pleine de rudesse ne ménageait ni les ministres, ni la couronne. En 1833, il demanda la mise en accusation du ministre de la justice pour violation du pacte constitutionnel. Dans une de ces luttes parlementaires où il accusait le gouvernement de trahir la révolution et l'indépendance nationale, une discussion personnelle s'éleva entre lui et M. Rogier, ministre de l'intérieur (23 juin 1833), et amena une rencontre où celui-ci fut légèrement blessé. M. Gendebien ne cessait de combattre, dans la Chambre, les concessions faites par le ministère à la diplomatie européenne. Les questions d'extradition, la loi communale discutée en 1836, la censure théâtrale, le jury, la cession d'une partie du Limbourg et du Luxembourg aux Hollandais, trouvèrent en lui un adversaire opiniâtre. Mais après l'adoption du traité de paix de 1839, il donna sa démission de représentant. Depuis lors, il s'est tenu éloigné des emplois publics, sans cesser d'être compté, dans l'opinion publique, parmi les chefs du parti radical.

GENDRIN (Augustin-Nicolas), médecin français, né à Châteaudun, le 6 décembre 1796, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1821. Dans sa thèse *sur le Traitement de la blennorrhagie*, il a exposé la nouvelle méthode des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le fit nommer membre des Sociétés médicales de Lyon, de Philadelphie et de Louvain, et secrétaire général du cercle médical de Paris. Rapporteur de la Commission chargée de réorganiser l'exercice de la médecine (1828), il devint successivement médecin intérimaire de l'Hôtel-Dieu (1831), de l'hospice Cochin (1832) et de la Pitié (1836-1860).

Malgré les nombreux et importants travaux qui remplissent sa vie, M. Gendrin a soulevé contre lui, dans le corps médical, de vives antipathies qui ont nui à son avancement; une récente biographie les attribue à la publication d'un *Mémoire médico-légal* (1831, in-8) sur la mort du prince de Condé, dans laquelle il voit le résultat d'un assassinat, et non d'un suicide: on les rapporte plus généralement à sa conduite à l'occasion des journées de juin 1832. Il se vit accusé, à cette époque, dans *la Lancette française* (12-30 juin), d'avoir coopéré à l'ordonnance de police qui enjoignait aux médecins de dénoncer les blessés qu'ils étaient appelés à soigner, ou tout au moins de s'être empressé de s'y soumettre. M. Gendrin a démenti la première partie de ces allégations, et s'est efforcé d'expliquer l'autre, de manière à en détruire l'effet.

Nous citerons encore parmi ses principales publications : *Recherches physiologiques sur la motibilité* (1822); *Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres* (1823, 2 vol. in-8), couronné par la Société de médecine de Paris; *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moelle épinière* (1823) : *Recherches historiques sur les épidémies de fièvres jaunes qui ont régné à Malaga depuis le commencement de ce siècle* (1824); *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris* (1832, in-8), couronné par l'Académie; *Mémoire sur les fièvres continues*, qui lui valut encore, en 1837, un prix de 1500 fr ; *Traité philosophique de médecine pratique* (1838-1842, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé; *De l'influence des âges sur les maladies* (1840, in-8); *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères* (1841, tome I, in-8), etc., et beaucoup de mémoires dans les journaux de médecine de Paris, et dans les *Annales* du Cercle médical. M. Gendrin a aussi dirigé le *Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie françaises et étrangères*. Il a traduit de l'anglais: *Des maladies de l'encéphale et de la moelle épinière*, d'Abercrombie (1835, in-8).

GENDRON (Auguste), peintre d'histoire français, né à Paris, en 1818, fut élève de Paul Delaroche, et passa six ans en Italie, où il fit ses premiers tableaux, entre autres : *le Dante commenté par Boccace* (Salon de 1844); *les Willis*, plusieurs fois reproduites par la lithographie; *les Néréides*, etc. De retour en France, il fit et exposa successivement : *Sainte Catherine ensevelie par les anges*, *Après la mort* (1847); *l'Ile de Cythère, Une scène aulique* (1848); *Jeune chrétienne convertissant son fiancé* (1849) ; *Un sacrifice humain*, commandé par le ministre de l'intérieur; *Fantaisie vénitienne* (1850) ; *Tibère à Caprée, les Sylphes, Paolo et Francesca aux enfers* (1852); *Idylle, Titania, Soir d'automne* (1853); *le Dimanche à Florence au XVe siècle* (1855); *la Voix du torrent, Jeunes patriciennes de Venise* (1857) ; *les Funérailles d'une jeune fille à Venise*, *l'Amour de l'art*, *la Délivrance* (1859); *Sainte Catherine d'Alexandrie* (1863): *les Nymphes au tombeau d'Adonis* (1864), etc. Cet artiste a peint en 1850 une *Frise*, exécuté sur porcelaine à la manufacture de Sèvres et servant d'ornementation à une jardinière, qui a figuré au Palais de l'Industrie en 1855. Son travail le plus important consiste dans les huit cartouches qui décorent une salle d'attente à la Cour des comptes du Palais d'Orsay. On cite aussi le plafond du petit salon du ministère d'État, au Louvre (1861). Il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1849, et une 3e, avec la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

GENELLI (Bonaventure), dessinateur allemand, né à Berlin, en 1803, et fils d'un peintre, reçut des leçons de son père, puis suivit les cours de l'Académie des beaux-arts de Berlin. Il partit en 1820 pour Rome, où il eut pour maîtres MM. Cornelius et Overbeck. De retour en Allemagne, il exécuta dans la maison romaine de Leipsick une série de scènes empruntées à l'histoire de Bacchus. Vers 1835, il vint se fixer à Munich, la capitale de la nouvelle école allemande. C'est de là qu'il répandit dans l'Europe ses dessins aussi variés que nombreux et remarqués pour les effets de lumière obtenus avec le crayon.

On cite parmi les cartons historiques ou mythologiques de M. Genelli : *Hercule jouant de la lyre; Marche triomphale de Bacchus et d'Ariane; Eliézer mettant à Rébecca ses bracelets; l'Enlèvement d'Europe; Samson et Dalila; la Vision d'Ézéchiel; la Destruction de Sodome; Ésope récitant ses fables au peuple*, une *Tête colossale de Don Quichotte*. Ses principaux sujets de genre sont : *la Vie d'un prodigue*, *la Vie d'une sorcière*, *un Tigre avec ses petits*, des *Amours*, etc. On lui doit encore vingt-cinq esquisses qu'il a gravées lui-même pour l'*Homère* de Voss, trente-six dessins également gravés par lui pour la *Divine Comédie* de Dante, *Jason et Médée* pour l'*Album des artistes allemands*, etc.

GÉNIN (François), philologue français, né à Amiens, le 16 février 1803, mort à Paris, le 20 mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GENOD (Michel-Philibert), peintre français, né à Lyon, en 1795, étudia la peinture à l'École des beaux-arts de cette ville, sous la direction de Pierre Révoil, un des maîtres lyonnais. Il a fait au Salon, surtout de 1819 à 1839, des envois réguliers, et un grand nombre de ses œuvres sont placées aujourd'hui dans les églises et les musées. On cite notamment : *la Bonne mère et l'enfant malade*, acquis par le duc de Berri (1819); un *Vestibule avec des antiques ; la Bénédiction paternelle*, au château de Saint-Cloud ; *la Sœur hospitalière ; l'Arlésienne ; une Jeune mère pleurant son fils; Il est sauvé!* autre scène de tendresse maternelle; *l'Amour et Psyché; un Prisonnier d'État sous Louis XIII; la Fête du bisaïeul; une Scène d'observation dans les Pyrénées* et *un Moine des Pyrénées*, acquis tous deux pour le Luxembourg; *les Adieux du soldat*, au musée de Lyon; *saint Laurent montrant au préteur les richesses de l'Église* (1819-1848); *la Cinquantaine*, admis à l'Exposition universelle de 1855, etc.; au Salon de 1857 : *un Prisonnier* et *une Scène de l'inondation de 1856* ; enfin à celui de 1861 : *le Roi boit !* un *Apprenti peintre*.

M. Genod a encore exécuté, en dehors des Salons, divers sujets depuis longtemps lithographiés : *le Vieux marin*, *l'Intérieur d'une galerie d'antiquaire*, *les Grecs combattants*, acquis par la duchesse de Berri (1829); *la Cuisinière alézienne*, dans l'ancienne galerie d'Orléans; *le Phidias du canton de Berne*, acheté par la Société des Amis des arts; *sainte Thérèse donnant son manteau à un pauvre*, dans l'église Saint-Nizier de Lyon, et *saint Polycarpe refusant de sacrifier aux faux dieux*, dans le palais archiépiscopal de la même ville. M. Genod a obtenu, dès 1819, une médaille d'or pour l'histoire et a été décoré de la Légion d'honneur en 1855. — Il est mort en 1862.

GENOUX (Claude), littérateur français, né à Saint-Sigismond, près de Turin, le 19 mars 1811, a donné, dans ses *Mémoires*, une autobiographie remplie des plus étranges vicissitudes. Successivement ramoneur, colporteur, mousse au long cours, commissionnaire dans les rues de Paris, aide-maçon à Marseille, il partit, à l'âge de vingt ans, pour l'Amérique, et fit deux fois naufrage. Il s'engagea comme soldat, puis comme matelot, au service du Pérou. De retour en France, il entra en 1843, comme ouvrier compositeur, dans l'imprimerie Paul Dupont. Il fut compris, après le 2 décembre, dans la liste des étrangers renvoyés dans leur pays. Rentré à Paris en 1854, il devint contre-maître dans les ateliers de M. Serrière, et fut spécialement chargé du tirage de *la Presse*.

On a de lui : *Mémoires d'un enfant de la Savoie, écrits par lui-même* (1844, in-12, 3e édit., 1851, in-4); *Chants de l'atelier* (1850); *Histoire de Savoie* (Annecy, 1852, in-12 ; Paris, 1854, in-4); *le Bâillon d'ébène*, roman donné dans *la Presse* (1856-57); *les Enfants de J. J. Rousseau* (1857, in-12); des articles et fragments politi-

ques, notamment dans *le Patriote savoisien*, dont il fut directeur en 1850, et dans l'*Almanach démocratique* (1851), etc.

GENTEUR (Simon-Maximilien), administrateur français, né à Saint-Germain Mont (Ardennes), en 1815, fit de brillantes études au lycée de Reims, puis vint à Paris suivre les cours de l'École de droit et y fit avec distinction son stage d'avocat. Il alla se fixer à Orléans et fut inscrit au barreau de cette ville en 1840. Il ne tarda pas à s'y faire une importante position, fut élu bâtonnier de l'ordre trois ans après et membre du Conseil général du Loiret. En 1854, il fut nommé maire de la ville d'Orléans. Sa conduite pendant l'inondation de 1856 le fit remarquer de l'Empereur, qui le nomma préfet de l'Allier. Outre les services généraux que M. Genteur rendit à ce département, il eut une grande part à l'exécution des embellissements décrétés par l'Empereur pour la ville de Vichy.

Au mois de juin 1863, lors de l'élévation de M. Duruy au ministère de l'instruction publique, M. Genteur lui fut donné pour secrétaire général et fut nommé conseiller d'État hors section. A ce titre, il fut chargé, en 1864, de soutenir au Corps législatif, comme commissaire du gouvernement, la discussion du budget de l'instruction publique, et il eut à défendre l'introduction de l'histoire contemporaine dans les lycées, ainsi que les mesures nouvelles prises en faveur de l'instruction primaire. Le 5 octobre 1864, il quitta le secrétariat général de l'instruction publique et fut placé dans le service ordinaire du conseil d'État. En 1865, M. Genteur a rempli encore les fonctions de commissaire du gouvernement, au Sénat, dans la discussion relative aux photographies immorales, et au Corps législatif, dans la question de l'enseignement secondaire spécial et dans celle de l'emprunt de 250 millions de la ville de Paris. Officier de la Légion d'honneur depuis 1861, il a été promu commandeur en août 1864. *

GENTY DE BUSSY (Pierre), intendant militaire français, ancien député, né à Choisy-le-Roi (Seine-et-Oise), le 28 septembre 1793, entra dans l'administration, en 1820, comme élève de l'intendance. Après la révolution de Juillet, il fut nommé sous-intendant civil (31 décembre 1830), obtint le grade d'intendant en avril 1839, et fut nommé chef de division au ministère de la guerre. Le deuxième collége de Lorient l'envoya à la Chambre des députés. Il y prit rang parmi les conservateurs, soutint constamment la politique extérieure et intérieure de M. Guizot; il se retira dans la vie privée en 1848. Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1845, il a été admis dans la section de réserve de l'intendance militaire.

On a de lui : *De l'établissement des Français dans la régence d'Alger* (1835, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., Angers, 1839), ouvrage couronné par l'Académie des sciences.

GEOFFROY (Jean-Marie-Michel), acteur français, né à Paris, vers 1820, fut d'abord ouvrier bijoutier. Malgré les résistances de sa famille, il s'engagea dans une petite troupe ambulante qui exploitait les environs de Paris, et dans laquelle il fit son apprentissage dramatique, en gagnant 50 francs par mois. Après avoir paru une première fois au Gymnase (1838), il alla jouer à Nancy et revint débuter à la Gaîté, dans le rôle du pompier de *la Belle Écaillère*. N'ayant point encore obtenu d'engagement, il retourna en province, et fit même un séjour en Italie. En 1840, il parut sur le théâtre de Rouen et joua avec succès presque tous les rôles de M. Bouffé. Enfin, il fut engagé à Paris, au Gymnase, vers la fin de l'administration de M. Delestre-Poirson (juin 1844), et devint sous celle de M. Montigny un des plus fermes appuis du théâtre. *Rodolphe*, *l'Image*, *le Collier de perles*, *le Mariage de Victorine*, *le Bourgeois de Paris*, *Mercadet le faiseur*, *le Démon du foyer*, *le Pressoir*, *un Mari qui n'a rien à faire*, *les Amoureux de ma femme*, *les Cœurs d'or*, *le Temps perdu*, *le Camp des bourgeoises*, *Jeanne qui pleure*, *le Voyage de M. Perrichon*, *les Trembleurs*, *la Poudre aux yeux*, *les Invalides du mariage* (1862), etc., lui ont fourni, jusqu'en ces derniers temps, autant de succès que de rôles. En 1863, il a quitté le Gymnase pour passer au Palais-Royal, où il a débuté avec un grand succès dans *Célimare le bien-aimé* (27 février) et soutenu sa réputation, dans un certain nombre de pièces, jusqu'aux *Jocrisses de l'amour*, en février 1865.

Passionné pour son art, M. Geoffroy se distingue par la franchise, le naturel, par la science des effets, et surtout par la *résistance*, qualité bien rare au théâtre, et qui consiste à apporter autant de conscience et d'efforts à la centième représentation qu'à la première soirée. Il a aussi le mérite d'avoir vaincu à la scène une sorte de bégayement qu'il conservait hors du théâtre.

GEOFFROY DE VILLENEUVE (Ernest-Louis), homme politique français, député, est né le 28 octobre 1820. Maire de Chéry-Chartreuse et membre du Conseil général pour le canton de Fère-en-Tardenois, il fut, en 1862, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4ᵉ circonscription de l'Aisne. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 25 328 voix sur 30 518 votants. M. Geoffroy de Villeneuve a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861. — Il est mort en 1865. *

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore), naturaliste français, fils de l'illustre Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, mort en 1844, est né à Paris, le 16 décembre 1805. L'exemple et les leçons de son père lui inspirèrent, dès son enfance, le goût des sciences naturelles, à l'étude desquelles il se livra avec une ardeur couronnée de précoces succès. Dès 1826, il présentait à l'Institut un *Mémoire sur les mammifères*, et il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fut élu, en remplacement de Latreille, membre de l'Académie des sciences (1833), alors présidée par son père. Il est devenu successivement aide-naturaliste de zoologie au Muséum, en 1824, suppléant à la Faculté des sciences de Paris, en 1837, professeur à celle de Bordeaux, en 1838, inspecteur de l'Académie de Paris en 1840, inspecteur général des études, en 1844. Il a été nommé professeur au Muséum en 1841, et à la Faculté des sciences en 1850. Promu, le 15 avril 1845, officier de la Légion d'honneur, il devint commandeur le 13 août 1861. — Il est mort le 10 novembre de la même année.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire s'est occupé de faire de la zoologie des applications utiles en multipliant les espèces d'animaux que l'homme peut faire servir à son alimentation ou à ses travaux. Avec le concours d'un certain nombre de savants et d'hommes pratiques, il a fondé la *Société impériale zoologique d'acclimatation*, qui s'est promptement étendue à l'Europe entière et dont la présidence lui a été décernée (1854).

L'analyse des *Leçons de tératologie* professées par M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire au Muséum pendant l'année 1836, ont été publiées par M. Victor Meunier (3 vol. in-8). Ses *Leçons de mammalogie*, de la même année, ont été résumées par M. P. Gervais (1836); ses *Leçons de zoologie*

générale ont été aussi publiées par M. A. Blanc (1848, in-8), et M. Payer a donné la *Classification parallélique* de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire : *Tableau synoptique avec caractères* (1845, in-plano). Il a publié lui-même : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux, ou Traité de tératologie* (1832-1836, 3 vol. in-8 et atlas); *Essais de zoologie générale, ou Mémoires et notices sur la zoologie générale, l'anthropologie et l'histoire de la science* (1840, in-8); *Vie, travaux et doctrine scientifique d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire* (1847, in-8 et in-12); *Catalogue méthodique du Muséum d'histoire naturelle : Mammifères, Introduction et Primates* (1851, in-8); *Domestication et naturalisation des animaux utiles* (1849, 3ᵉ édit., 1854), rapport général adressé au ministre de l'agriculture; *Histoire naturelle générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme* (1854-1859, 2 vol. in-8), qui formera cinq volumes; *Lettres sur les substances alimentaires, particulièrement sur la viande de cheval* (1856, in-12).

On a en outre de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, un grand nombre de mémoires, dissertations et articles insérés dans les *Mémoires* et *Archives du Muséum d'histoire naturelle*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales des sciences naturelles*, le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, la *Revue indépendante*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc. Il a rédigé, conjointement avec M. Brongniart et d'autres savants, l'*Histoire naturelle* pour le *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, par Dupetit-Thouars, etc.

GEORGE Iᵉʳ (Christian-*Guillaume*-Ferdinand-Adolphe-George), roi de Grèce, né le 24 décembre 1845, et second fils du roi de Danemark Christian IX (voy. ce nom), était amiral dans la marine danoise, quand l'assemblée nationale grecque le proclama à l'unanimité, le 31 mars 1863, roi constitutionnel des Hellènes. En vertu du protocole signé à Londres, le 5 juin, par les trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre et la Russie, sous la condition de l'annexion pure et simple des îles Ioniennes à la Grèce, il accepta, le 6 juin, la couronne qui lui a été offerte, et fut déclaré majeur, le 27 juin, par l'assemblée nationale hellénique. Le 12 septembre, il signa un acte conformément auquel son frère cadet et la postérité de celui-ci devaient le précéder, lui et sa postérité virile, dans l'ordre de succession au trône danois. Il a débarqué à Athènes le 30 octobre et l'un de ses premiers actes fut une adhésion sans réserve au Congrès proposé par l'empereur des Français. Puis, avec le concours du comte Sponneck, qui lui avait été adjoint comme conseiller, il s'efforça de rétablir l'ordre profondément troublé par une anarchie de plusieurs mois. En mai 1864, il a signé une amnistie générale en faveur des militaires ayant subi des condamnations pour cause politique. Le 28 novembre de la même année, le roi Georges Iᵉʳ a prêté serment à la nouvelle charte constitutionnelle de la Grèce. *

GEORGE V (Frédéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunebourg, né en Angleterre, le 27 mai 1819, est fils unique du feu roi Ernest Auguste de Hanovre, et par conséquent cousin germain de la reine Victoria, dont la naissance le priva de l'espoir de succéder au trône d'Angleterre; mais en vertu de la loi salique qui règne en Allemagne, le prince put dès lors être considéré comme héritier présomptif du royaume de Hanovre, administré par son père au nom du roi de la Grande-Bretagne. Il fut de bonne heure atteint d'une cécité qui ne fit qu'empirer malgré une opération tentée par le célèbre oculiste Dieffenbach (1840). On discuta s'il pouvait avec une telle infirmité exercer le pouvoir suprême. Le roi Ernest-Auguste eut soin de faire décider cette question en faveur de son fils, et, par une ordonnance de 1841, il établit que tous les actes présentés à la signature du futur monarque seraient lus en présence de douze témoins, et contre-signés par le secrétaire de ce comité. Durant son long séjour en Angleterre (1843), il le nomma régent, et lui laissa la couronne à sa mort arrivée le 18 novembre 1851.

A son avénement George V promit de maintenir la Constitution modérément libérale, qui avait été établie en 1848; mais dès le 24 novembre, il remplaça le ministère Münchhausen-Lindemann par le cabinet Scheele, dévoué à l'aristocratie, et qui lui-même céda la place à un cabinet encore plus réactionnaire, présidé par M. Lütcken (21 novembre 1848). Les projets de révision successivement présentés par ces divers ministères ayant été rejetés, le comte de Kielmannsegge fut mis à la tête d'un nouveau cabinet (30 janvier 1855); le lendemain la diète fut dissoute, et par ordonnance du 4 août suivant la charte de 1840 fut rétablie avec quelques modifications. Les Chambres élues se prononcèrent contre elles, de même qu'un grand nombre de fonctionnaires, ce qui constitua dans le Hanovre une sorte de crise permanente. Dans la guerre d'Orient, le roi favorisa la Russie et il s'opposa à ce que le gouvernement anglais fit recruter des troupes dans le Hanovre. George V cultive la musique avec passion, et il a eu quelque succès comme compositeur.

GEORGE-MASSONNAIS (Jean-Baptiste-Amédée), prélat français, est né à Saint-Denis de Gatine (Mayenne), le 17 avril 1805. Neveu du cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, il fut élevé chez les Jésuites de Sainte-Anne d'Auray et entra, en 1825, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre (1829), il remplit successivement, à Bordeaux, les fonctions d'aumônier du Collége royal, de grand vicaire (1834), de chanoine et de curé de la métropole (1838). Ses prônes ont été, à cette époque, en grande réputation dans tout le diocèse. Lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Périgueux (3 août 1840), il fallut l'intervention du nonce pour vaincre ses résistances. M. George-Massonnais fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 20 décembre

GEORGES (Marguerite-Georges Weymer, plus connue sous le nom de Mlle), artiste dramatique française, est née en 1786, à Amiens, où son père occupait l'emploi de chef d'orchestre. Élevée spécialement pour la carrière dramatique, elle joua dès l'âge de douze ans quelques rôles tragiques, fut remarquée par Mlle Raucourt, qui lui donna des leçons, et placée par elle au Conservatoire de Paris. Grâce à la protection de Mme Louis Bonaparte, qui fut plus tard la reine Hortense, elle obtint un ordre de début à la Comédie-Française (27 novembre 1802), et aborda avec un succès dû principalement à sa beauté majestueuse, les rôles de Clytemnestre, de Didon et de Sémiramis. Mais, d'après les conseils d'amis trop enthousiastes, entre autres du critique Geoffroy, elle ne se contenta plus de l'emploi des reines, et osa disputer celui des princesses à Mlle Duchesnois. Cette rivalité, qui n'était pas légitimée par l'éclat du talent, excita dans le public des scènes violentes, auxquelles mit fin l'admission des deux rivales dans la troupe avec des attributions distinctes.

A la veille de se montrer dans la tragédie nouvelle d'*Artaxercès* (1807), Mlle Georges quitta Paris à l'improviste, parcourut l'Allemagne et resta plusieurs années attachée au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. En 1812, elle donna des représentations fort suivies à Dresde et à Erfurt, devant Napoléon et Alexandre. Elle se trouvait alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle obtint de l'empereur l'autorisation de rentrer au Théâtre-Français (1813), où elle écouta les bons avis de Talma. Une nouvelle disparition en 1816 motiva son exclusion définitive de la liste des sociétaires. Après une courte excursion dans les départements et à l'étranger, elle fut revue avec plaisir sur la scène de l'Odéon; elle y créa plusieurs rôles importants, dans les pièces de *Jeanne d'Arc* (1825), *la Maréchale d'Ancre*, *Christine à Fontainebleau*, et celui d'Agrippine dans *une Fête de Néron* (1830).

Lorsque Harel abandonna la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin (1831), Mlle Georges l'y suivit avec une partie de la troupe et y devint la principale interprète du drame romantique. Pendant dix années, et en dépit d'une obésité croissante, elle soutint vaillamment les destinées chancelantes de ce théâtre et se fit applaudir tour à tour dans *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *la Tour de Nesle*, *Périnet Leclerc*, *le Manoir de Montlouvier*, etc. Après le désastre d'Harel (1840), elle visita le midi de la Russie, et se montra de temps à autre, soit en province, soit dans les représentations à bénéfice, organisées pour elle, à Paris, jusqu'en ces dernières années. Quoiqu'à la fin Mlle Georges ne fût plus, comme artiste, que l'ombre d'elle-même, son nom et son souvenir n'en resteront pas moins attachés longtemps encore aux grands rôles de reines de la tragédie classique, comme aux créations du drame moderne.

GEPPERT (Charles-Édouard), philologue et critique allemand, né à Stettin, le 29 mai 1811, fit ses premières études dans cette ville, où son père était conseiller de justice, puis suivit les cours les plus célèbres de philologie et de philosophie à Breslau, à Leipsick et à Berlin. Son premier travail, *de Versu glyconeo*, parut à Berlin, en 1833, et inaugura la série de ses recherches sur la métrique chez les Grecs et chez les Latins. Appliquant ses observations à Térence et à Plaute, il a combattu les opinions généralement admises et appuyé les siennes sur plusieurs manuscrits originaux découverts par lui dans les bibliothèques de l'Allemagne, de la France et de l'Italie.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *Sur le rapport de la théorie de la métrique d'Hermann avec la tradition* (Ueber das Verhaeltniss der Hermann'schen Theorie der Metrik zur Ueberlieferung; Berlin, 1835): *Exposé des Catégories grammaticales* (Darstellung der grammatischen Kategorien : Ibid., 1836); *Sur l'origine des poésies d'Homère* (Ueber den Ursprung der Homerischen Gesaenge: Leipsick, 1840, 2 vol.); *Sur le Proscenium et l'orchestre dans l'ancien théâtre grec* (Ueber die Eingaenge zum Proscenium und der Orchestra des alten griech. Theaters; Berlin, 1842): *Sur la représentation de la Médée d'Euripide à Athènes* (Ueber die Auffuhrung der Medea des Euripides zu Athen; Leipsick, 1843); *l'Ancien théâtre grec* (die altgriechische Bühne; Ibid., 1843).

En même temps, M. Geppert entreprenait de jouer avec une troupe d'étudiants les principales pièces de Plaute et de Térence sur le théâtre de Leipsick; il fit particulièrement représenter avec un grand succès les suivantes: *Captivi*, *Trinummus*, *Menæchmi*, *Curculio*, *Rudens*, *Adelphi*. Il en avait auparavant fait une traduction allemande destinée à être distribuée aux spectateurs.

On doit encore à ce savant quelques dissertations : *Sur le Code ambrosien et son importance pour la critique de Plaute* (Ueber den Codex ambrosianus, etc); *De l'histoire de la critique de Térence* (Zur Geschichte der terenzianischen Texteskritik; 1832), dans les *Archives de philologie et de pédagogie;* un ouvrage historique, intitulé : *Chronique de Berlin* (Chronik von Berlin; Berlin, 1837-1842, 3 vol.), etc.

GÉRARD (François-Antoine-Christophe), général français, né à Nancy, le 25 juillet 1786; mort à son château des Ormes (Eure et-Loir), le 23 décembre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GÉRARD (Michel-Nicolas), homme politique français, ancien représentant, né à Blincourt (Oise), le 30 mars 1808, était propriétaire et cultivateur lorsqu'il fut élu, sous le règne de Louis-Philippe, maire de sa commune natale et conseiller de l'arrondissement de Clermont. En 1848, il fut nommé représentant de l'Oise, le cinquième sur dix, par 66 381 suffrages. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota constamment avec la droite, repoussa toutefois l'institution des deux chambres. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et appuya la proposition Rateau, qui mit fin à sa carrière politique. Non réélu à la Législative, il rentra depuis au Conseil général de l'Oise, pour le canton d'Estrées-Saint-Denis.

GÉRARD (Cécile-Jules-Basile), officier français, surnommé *le Tueur de lions*, est né à Pignans (Var), le 14 juin 1817, et s'engagea, en 1841, comme volontaire, dans le corps des spahis. Doué d'une intrépidité à toute épreuve, en même temps que d'une sûreté de tir remarquable, il traqua pendant onze années les lions qui dévastaient plusieurs cercles de notre colonie d'Algérie. Les vingt-cinq lions qu'il a abattus dans cet intervalle lui ont valu le nom de *Terrible Franc*, chez les Arabes. En 1855, il est revenu en France avec le grade de sous-lieutenant et devint depuis capitaine. Il avait été décoré, en 1847, de la Légion d'honneur. En octobre 1860, il a obtenu au Tir national de Vincennes le grand prix impérial d'une valeur de plus de 11 000 francs. En 1862, il fut autorisé par le gouverneur général de l'Algérie à former une société dont l'objet était de hâter et de protéger nos reconnaissances dans le désert, au sud de nos possessions et l'établissement de communications régulières entre l'Algérie et le Sénégal. — Il est mort, noyé dans la rivière Jonq, en septembre 1864.

M. Gérard a continué, soit par ses amis, soit par lui-même, à entretenir l'intérêt romanesque qui s'attache à son nom, et a publié : *la Chasse au lion* (1855, in-18): *le Tueur de lions* (1858, in-16); *l'Afrique du nord* (1860, in-18); *Voyages et chasses dans l'Himalaya* (1862, in-18); *Chasses d'Afrique* (1863, in-4, illustré), etc. Il a paru, dès 1847, sous le nom d'Alfred Poissonnier, une brochure intitulée: *Gérard, le Tueur de lions.*

GÉRARD (Henri-Alexandre), littérateur français, neveu du célèbre peintre de ce nom, né à Orléans, le 22 mars 1818, fut attaché, de 1840 à 1849, avec le titre de vérificateur, à la direction des musées. A cette dernière date, il organisa le Salon qui eut lieu aux Tuileries. Il a publié, en 1852, l'importante collection intitulée : *OEuvre du baron François Gérard, avec Notice et Éclair-*

cissements (3 vol. in-fol.). Il prépare, en outre, la publication de lettres et manuscrits dont il est dépositaire.

GÉRARD (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris, en janvier 1820, fit d'abord de la peinture. Mais son père, chef de bureau au ministère de la justice, ayant voulu qu'il étudiât la gravure sur bois, les conseils et l'amitié de Tony Johannot l'engagèrent de plus en plus dans cette voie alors nouvelle. Il suivit l'atelier de Porret et se fit connaître, deux ans plus tard, par les gravures des *Scènes populaires*, d'après les dessins de M. Henri Monnier (1838). Il a depuis travaillé fréquemment avec M. Barre, et exposé avec ce dernier, au Salon de 1848, ainsi qu'à l'exposition de l'industrie, en 1844. Ses principaux bois, exécutés en dehors des expositions annuelles, appartiennent à d'importantes publications telles que : le *Musée des familles*, dont il dirigea seul la partie artistique ; l'*Histoire des peintres*; *l'Artiste*, où il a surtout reproduit les paysages de nos premiers maîtres modernes; *l'Illustration*, le *Magasin pittoresque*, et une foule de publications illustrées par les meilleurs dessinateurs de ce temps.

GÉRARD (Pierre-Auguste-Florent), jurisconsulte belge, né à Bruxelles, le 19 juillet 1800, et fils du directeur de l'Académie royale, mort en 1814, fit son droit dans cette ville et y fut reçu avocat. Nommé, le 31 décembre 1838, substitut de l'auditeur général du parquet de la Cour militaire, il a été décoré de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne* (Anvers, 1833, in-8); *Mémoires et documents* relatifs à l'histoire des mêmes faits (Bruxelles, 1843, 2 vol. in 8); *Manuel de justice militaire* (1839, in-18); *la Barbarie franque et la civilisation romaine* (1844, in 18), études historiques; *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique* (1846); *Corps de droit pénal militaire* (1847); *la Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe* (1848); *Histoire des races humaines de l'Europe* (1849); de nombreux articles dans *la Sentinelle* (1824 à 1828); des *Pétitions*, *Lettres*, *Mémoires*, etc.

GÉRARD DE NERVAL (Gérard LABRUNIE, dit), littérateur français, né à Paris, le 21 mai 1808, mort le 24 janvier 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GÉRARDIN (Nicolas-Vincent-Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nancy, le 15 février 1790, fit ses études spéciales à Paris, y fut reçu docteur en 1814 avec une thèse remarquable *sur les Gaz intestinaux*, devint agrégé en 1824, fut attaché à divers hôpitaux, et en dernier lieu, à la Maternité. Décoré en avril 1834, il a été élu membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et depuis 1824 de l'Académie; il y a rempli, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire. — Il est mort en 1862.

On a de M. Gérardin : *Mémoires sur la fièvre jaune* (1820, in-8), qu'il déclare contagieuse; *Du choléra en Russie, en Prusse et en Autriche* (1832, in-8), ouvrage fait en collaboration de M. Gaimard, et qui lui a valu une médaille de l'Académie des sciences; des *Rapports* importants présentés à l'Académie de médecine et insérés dans ses *Mémoires*, notamment une *Notice sur la peste de Moscou en* 1771.

GERBET (Olympe-Philippe), prélat français, est né à Poligny (Jura), le 3 février 1798. Ordonné prêtre sous la Restauration et attaché au clergé de Paris, il fut tour à tour vicaire général de M. Sibour et de l'évêque d'Amiens, et fut appelé, le 9 décembre 1853, au siége épiscopal de Perpignan. Il a été nommé, en 1852, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort en août 1864.

M. Gerbet a écrit plusieurs ouvrages de religion et de controverse qui lui ont donné dans le clergé une assez grande autorité, entre autres : *Des Doctrines philosophiques sur la Certitude* (1826, in-8), considérées dans leurs rapports avec les fondements de la théologie; *Du dogme générateur de la piété catholique* (1829, in-12; 4e édit., 1852), traduit en espagnol par don E. de Ochoa; *De la controverse chrétienne depuis les premiers siècles* (1831, in-8); *Conférences de philosophie catholique* (1832-1834, in-8); *Esquisse de Rome chrétienne* (1844-1850, 2 vol. in-8); *Livre de sainte Theudosie* (1854); *Conférence sur Rome* (1862, in-8); *Mémorandum des catholiques français sur les menaces du Piémont contre Rome* (même année, in-8), etc.

GERDY (Pierre-Nicolas), médecin français, né à Loches (Aube), le 1er mai 1797, mort au mois de mars 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GERDY (Isidore-Vulfranc), médecin français, né vers 1810, est frère du précédent. Il fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1837, devint peu de temps après agrégé libre à la Faculté, puis inspecteur des eaux d'Uriage près Grenoble et correspondant de l'Académie de médecine depuis 1840. On a de lui des recherches *sur les Propriétés des eaux d'Uriage* (1838, in-8), *sur la Résection des extrémités articulaires des os* (1839, in-8), *sur l'Analyse des eaux minérales sulfureuses* (1843), etc.

GERGONNE (Joseph-Duez), mathématicien français, né à Nancy, le 19 juin 1771, mort le 4 avril 1859. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GERHARD (Edouard), célèbre archéologue allemand, né à Posen, le 29 novembre 1795, étudia à Breslau et à Berlin, et eut successivement pour professeurs Heindorf, Schneider et Boeckh. Agrégé en 1816 à l'université de Breslau, il obtint bientôt une place de professeur, qu'une maladie d'yeux le força d'abandonner. Ayant fait en Italie un double voyage, il y trouva tant de sujets d'études qu'il demeura quinze ans à Rome. Il y déploya une activité incessante pour l'avancement de l'étude des antiques. Pour réunir les connaissances éparses sur ce sujet, il proposa de fonder des sociétés archéologiques, d'établir une vaste correspondance entre les savants et de reproduire par gravures, accompagnées de descriptions détaillées, toutes les antiquités connues.

Le libraire, vicomte de Cotta (voy. ce nom), s'intéressa d'abord vivement à ces idées qui trouvèrent leur réalisation à propos des fouilles que le prince Lucien Bonaparte fit faire, en 1828, et surtout lors du voyage du roi actuel de Prusse en Italie. M. Gerhard, qui accompagna ce dernier à Naples, obtint de lui qu'il se fit le protecteur d'une grande société archéologique fondée alors à Rome par MM. Gerhard, Bunsen, Panofka, le duc de Luynes, Millingen et autres archéologues distingués sous le nom d'*Instituto di Corrispondenza archeologica*. Lui-même la dirigea avec succès jusqu'en 1837. Il retourna alors en Prusse et fut nommé archéologue au Musée royal, professeur à l'université et membre de l'Académie des sciences de Berlin. Déjà correspondant de

l'Institut de France, il a été élu associé étranger, en remplacement du comte Borghèse (1860).

Au commencement de son séjour à Rome, M. Gerhard collabora à la grande *Description de la ville de Rome* de Platner, dont Niebuhr avait eu le premier l'idée, et que M. Bunsen dirigeait alors. Il entreprit d'exécuter pour cet ouvrage un travail qui, sous le titre *de Scriptores de regionibus Urbis*, devait comprendre toutes les sources de la topographie de l'ancienne Rome, mais qui resta inachevé. Il a remis les documents qu'il avait réunis, entre les mains de M. Urlichs.

Parmi les nombreux travaux que l'on doit à M. Gerhard, nous mentionnerons d'abord : les belles et grandes collections de gravures publiées sous le titre d'*Antiques* (Antike Bildwerke; Stuttgart, 1827-1844 ; in-folio avec 140 gravures); *Choix de peintures sur des vases grecs, plus particulièrement sur des vases étrusques* (Auserlesene griechische Vasenbilder, etc.; Berlin, 1839-1847, 3 vol. avec 140 gravures coloriées), ouvrage qui continua de paraître et dont le XLIVe cahier a été publié en 1855; *Miroirs étrusques* (Etruskische Spiegel; Ibid., 1839-45, 2 vol. avec 240 gravures); *les Coupes grecques et étrusques du musée de Berlin* (die griech. und etrusk. Trinkschaalen; Ibid., 1843, gr. in-folio); *Vases étrusques et campaniens* (Etruskische und campanische Vasenbilder; Ibid., 1843, avec 31 grav.); *Vases Apuliens* (Ibid., 1846, avec 21 grav.) : *Coupes et vases* (Trinkschaalen und Gefaesse; Ibid., 1848-1850, 2e série, avec 37 planches).

Il faut citer ensuite les ouvrages descriptifs de M. Gerhard, entre autres : *les Antiques de Naples* (Neapels antike Bildwerke; Stuttgart, 1828, t. I), auxquels Panofka a collaboré et qui contiennent la description des antiques du musée de Naples; *Rapporto intorni i vasi volcenti* (Rome, 1831), comprenant l'enumération de plusieurs milliers d'antiques grecs trouvés dans des fouilles de tombeaux étrusques; la description du *Musée du Vatican*, en collaboration avec Platner, et qui fait partie de l'ouvrage déjà cité plus haut; *Description de la ville de Rome* (2e vol.) : la description du *Musée de Berlin* dans les deux ouvrages suivants : *Antiques de Berlin* (Berlins antike Bildwerke: Berlin, 1834, 1er vol.); *Antiques de Berlin nouvellement acquis* (Neuerworbene antike Bildwerke: Ibid., 1836-1840, cahiers 1-3).

M. Gerhard a fourni en outre une très-active collaboration à plusieurs recueils et revues périodiques. On trouve de nombreux articles de lui dans les *Annali* de l'Institut archéologique de Rome (depuis 1829); le *Journal archéologique* (depuis 1843); l *Gazette littéraire* de Halle (1834-1838); la *Gazette archéologique* de Berlin (1843 et suiv.) : les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, les *Programmes* de la Société archéologique de Berlin, que M. Gerhard publie annuellement depuis 1842, en commun avec M. Panofka, à l'occasion de la fête de Winckelmann, etc. Quelques-uns de ces articles ont été réunis sous le titre d'*Études hyperboréo-romaines* (Berlin, 1833). Parmi ces innombrables travaux de détail, nous citerons : *Della Basilica Giulia* (Rome, 1823); *Del dio Fauno* (Naples, 1825); *Venere Proserpina* (Ibid., 1826); *Archemoros et les Hespérides* (Berlin, 1838); *Des miroirs métalliques des Étrusques* (Ibid., 1838) : *Des formes ailées de l'art antique* (Ibid., 1840) : *Des divinités de la lumière* (Ibid., 1840); *Des douze divinités de la Grèce* (Ibid., 1840); *Des idoles de Minerve d'Athènes* (Ibid., 1842); *Des idoles de Vénus* (Ibid., 1843); *l'Oracle de Thémis* (1846); *Des divinités étrusques* (1847), *Du Dieu Eros* (1848) : *De l'Art des Phocéens* (1848) : *Deux Minerves* (1848); *Antiques de Mycènes* (1850); *la Philologie monumentale* (1850); *De l'origine, De l'essence et de la valeur de Poseidon* (1851); *Danaë, description d'un vase grec* (1854); *Sur la Théologie d'Hésiode* (1856), etc.

GERHARDI (Ignace, chevalier DE), général allemand, né à Vienne, en 1779, mort le 13 février 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GERHARDT (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Strasbourg, le 21 août 1816, mort le 19 août 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GERLACH (Ernest-Louis DE), magistrat et homme politique allemand, né à Berlin, le 7 mars 1795, fit les campagnes de 1813 à 1815 avant d'entrer dans la magistrature. Nommé, en 1823, conseiller au tribunal de Naumbourg, il devint président du tribunal de Halle en 1829 et vice-président de la haute Cour de Francfort-sur-l'Oder, en 1835. Élevé successivement aux dignités de grand conseiller intime de justice, de membre du conseil d'État et du Comité de législation, il proposa un projet de loi sur le divorce qui émut vivement les Chambres, en 1842. En 1844, il devint premier président de la haute Cour de Magdebourg, et se signala dans ce poste par ses tendances féodales. Il le quitta, en 1848, pour se mêler plus activement aux affaires politiques.

M. de Gerlach qui, vers 1825, appartenait au parti libéral et était un des redacteurs de la *Semaine politique*, n'avait pas tardé à revenir au parti piétiste, dans lequel le rangeaient sa naissance et les traditions de sa famille. Après la révolution de 1848, il fit partie de la Société dite des *Gentilshommes*, et rédigea la *Nouvelle gazette de Prusse*, ainsi que quelques autres feuilles ouvertement réactionnaires. Membre du parlement d'Erfurt en 1850, et de la diète provinciale de Brandebourg en 1851, il a en outre fait partie de la première Chambre prussienne depuis 1849. Il est devenu le chef du parti de la croix, dont l'influence a déterminé la politique prussienne, dans la question d'Orient, et qui s'est montré tout dévoué à la Russie; poursuivant la restauration complète du moyen âge, ce parti a pesé même sur le roi par une surveillance incessante, qui a donné lieu, dans ces dernières années, à des procès retentissants où a figuré le nom de M. de Gerlach.

Son frère aîné, Léopold DE GERLACH, général et homme d'État, né en 1790, fit ses premières armes à Auerstadt en 1806, prit part, sous Blücher, à la campagne de 1814, et entra, l'année suivante, dans l'etat-major. Aide de camp du prince Louis de Prusse en 1824, il devint colonel et chef de l'état-major du 2e corps en 1838. En 1849, il est devenu lieutenant général et adjudant général. M. Léopold de Gerlach partage les idees politiques et religieuses de son frère.

GERLACH (François-Dorothée), philologue et historien allemand, né le 18 juillet 1793, à Wolfsbehringen (Gotha), fit ses études à l'université de Gœttingue, y fut reçu docteur en philosophie, s'y fit agréger en 1816, et devint l'année suivante professeur à l'École d'Aarau; il ne quitta plus la Suisse que pour faire des voyages scientifiques en Italie, en France, en Angleterre, etc. En 1820, il fut nommé professeur de littérature grecque et latine à l'université de Bâle, où il a concouru à fortifier les études.

M. Gerlach a publié, entre autres travaux philologiques : *Salluste* (Bâle, 1823-31, 3 vol.; 2e édit., 1852 et suiv.); *la Germanie*, de Tacite

(Ibid., 1835), suivie de la traduction allemande; *Nonius Marcellus* (Ibid., 1842), avec M. Roth, etc., puis les ouvrages historiques suivants : *Études historiques* (Hambourg, 1841); *Recherches et comptes rendus historiques* (Geschichtliche Forschung und Darstellung; Bâle, 1847); *Des sources de l'histoire romaine primitive* (Von den Quellen der aeltesten rœmischen Geschichte; Ibid., 1853); *les Mythes étiologiques considérés comme base de l'histoire romaine* (die aitiologischen Mythen als, etc.: Ibid., 1854): *les Historiens romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Orose* (die Geschichtsschreiber der Rœmer von den frühsten, etc.; Stutgart, 1855), dans le *Nouveau choix des classiques*, etc. Il a fait paraître, en outre, en collaboration avec MM. Hottinger et Wackernagel : *le Musée suisse des sciences historiques* (das schweizerische Museum für historische Wissenschaften, 1837-1839, 3 vol.); avec M. Bachofer, une *Histoire des Romains* (Geschichte der Rœmer; Bâle, 1851), etc.

GERLACH (George-Daniel), général danois, né à Eckernfœrde (Sleswig), le 31 août 1798, entra au service comme porte-enseigne en 1813, et n'était encore que major en 1848. En 1849, commandant le 3e bataillon de la réserve en qualité de lieutenant-colonel, il se distingua devant Fredericia et à la bataille d'Isted. A la suite de cette affaire, il fut nommé chef de la sixième brigade d'infanterie. En 1850, promu colonel, il fut, en 1851, chargé d'occuper avec deux bataillons la forteresse de Rendsbourg quand les troupes confédérées rendirent cette place aux Danois, puis il reçut le commandement de la province d'Angeln. En 1854, il devint chef de la 1re brigade d'infanterie à Copenhague, et reçut le grade de major-général (général de brigade), puis les fonctions d'inspecteur général de l'infanterie. Le 24 décembre 1863, à l'occasion de son cinquantième anniversaire de services militaires, il fut promu lieutenant général, et désigné pour commander la 1re division. Quelques semaines plus tard (février 1864), il succéda au général de Méza comme commandant en chef des troupes danoises. Il fut mis à la retraite par ordre royal, le 21 décembre 1864.

GERLACHE (Étienne-Constantin, baron DE), magistrat, publiciste et homme politique belge, est né le 26 décembre 1785, à Biourge, dans le Luxembourg, d'une famille anoblie, en 1751, par Marie-Thérèse. Il suivit à Paris les cours de l'École de droit, fit son stage chez l'avocat Hennequin, et fut, de 1811 à 1814, avocat à la Cour de cassation. Le roi Guillaume le nomma conseiller à la Cour d'appel de Liége. En 1824, l'opposition l'envoya à la seconde Chambre des États-Généraux. Il combattit avec beaucoup d'énergie l'administration hollandaise, et s'unit même aux libéraux contre elle.

Après les journées de septembre, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer un projet de pacte constitutionnel. C'est surtout à son influence que le clergé dut l'introduction dans la charte belge de quelques articles très-favorables à son indépendance ou même à sa domination. Élu membre du Congrès national par l'arrondissement de Liége, M. de Gerlache occupa le fauteuil de la présidence lorsque le baron Surlet de Chokier fut nommé regent. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, soutint la candidature du duc de Nemours, et vint même à Paris pour offrir la couronne de Belgique au fils de Louis-Philippe. Il donna ensuite son suffrage à Léopold et conduisit à Londres la députation qui lui présenta le vœu du Congrès (26 juin 1831).

Nommé, par arrêté royal du 4 octobre 1833, premier président de la Cour de cassation, M. de Gerlache renonça, dès lors, aux fonctions législatives, mais il ne resta point étranger à la politique et aux efforts du parti clérical. En 1839, il fit le voyage de Londres pour décider les négociateurs belges à l'abandon du Luxembourg. Ses *Quelques mots sur la question des territoires* excitèrent bien des colères chez les défenseurs de l'indépendance. Sous le ministère de 1847, il dirigea l'opposition de l'épiscopat contre toutes les mesures de conciliation proposées par le gouvernement. A l'approche des élections partielles de 1852, il lança contre MM. Rogier et Frère-Orban un pamphlet violent sous ce titre modeste : *Essai sur le mouvement des partis en Belgique, depuis* 1830 *jusqu'à ce jour*.

M. de Gerlache a écrit quelques ouvrages estimés : une traduction du *Catilina* de Salluste (Paris, 1812); *Essai sur Grétry* (1821, in-8; 2e édit., 1843); *les Guerres d'Awans et de Waroux* (1828), épisodes des XIIIe et XIVe siècles; *la Révolution de Liége sous Louis de Bourbon* (1831, in-8); *l'Histoire de Liége depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière* (1843, in-8); l'*Histoire du royaume des Pays-Bas, de* 1814 *à* 1830 (1839, 2 vol. in-8; 2e édit. augmentée, 1842, 3 vol.), citée comme son principal ouvrage; enfin, *Études sur Salluste et les principaux écrivains de l'antiquité* (1847, in-8).

GERMAIN (A.......), historien français, né à Paris, en 1809, fut, de 1830 à 1833, élève de l'École normale, puis professeur d'histoire au collége de Nîmes, et fut appelé, en 1838, à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, qui venait d'être créée. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Germain a publié un certain nombre d'études historiques curieuses : *Essai littéraire et historique sur Apollinarius Sidonius*, et *de Mamerti Claudiani scriptis et philosophia* (1840), thèses pour le doctorat : *Histoire de l'église de Nîmes* (1838-42, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions, en 1843; *Histoire de la commune de Montpellier* (1851, 3 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert; *Étude historique sur les comtes de Maguelone, de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4); *Chronique de Maguelone* (1853), publiée pour la première fois, avec une *Notice; le Consulat de Cournonterral* (1855); *Histoire du commerce de Montpellier antérieurement à l'ouverture du port de Cette, d'après les documents originaux*, avec pièces justificatives (Montpellier et Paris, 1861, 2 vol. in-8).

GERMINY (Charles-Gabriel LE BÈGUE, comte DE), administrateur français, ancien ministre, sénateur, né à Clipouville (Seine-Inférieure), le 3 novembre 17 9, entra, en 1832, au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes autorisé à participer aux délibérations du conseil. Gendre de M. Human, ancien ministre des finances, il fut chef de son cabinet (1840-1842). Il devint successivement receveur général de Saône-et-Loire, préfet de Seine-et-Marne, conseiller maître à la Cour des comptes, régent de la Banque de France, gouverneur du Crédit foncier de France (1854) et enfin gouverneur de la Banque (1856). Dans l'intervalle, il a fait partie, comme ministre des finances, du cabinet formé en 1851, par le président de la République, en dehors de l'Assemblée législative (24 janvier — 10 avril). Il fut promu, en sortant du ministère, commandeur de la Légion d'honneur (11 avril 1851) et grand officier de l'ordre, le 16 août 1860.

Le comte de Germiny a pris part aux travaux les plus divers. Il a été, à Rouen, un des fondateurs du Comptoir d'escompte et de la Société des intérêts municipaux et industriels : il a fait partie du conseil d'administration du chemin de fer d'Orléans. Il est devenu un des directeurs de la Caisse d'épargne de Paris. Comme gouverneur de la Banque, il est membre des conseils de surveillance ou d'administration d'un très-grand nombre d'institutions financières. Élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure, en 1854, il en est devenu le vice-président. Un décret du 7 mai 1863 l'a élevé à la dignité de sénateur. Quelques jours après, remplacé dans ses fonctions à la Banque par M. Vuitry, il gardait le titre de gouverneur honoraire. Il a été élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure pour le canton d'Yerville.

Son fils, M. le vicomte DE GERMINY, lui a succédé comme receveur général à Rouen.

GERMOND DE LAVIGNE (Léopold-Alfred-Gabriel), littérateur français, né vers 1812, commis principal au ministère de la guerre, s'est fait connaître depuis vingt ans par une étude particulière de la langue et de la littérature espagnoles. Il est devenu chevalier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Nous citerons, parmi ses traductions et ses travaux, les publications suivantes : *la Célestine* (1841, in-18), tragi-comédie; l'*Histoire de Don Pablos de Ségovie*, le *Tacaño de Quevedo* (1842, in-8); le *don Quichotte d'Avellaneda* (1853, in-8); une collection de lettres originales échangées entre *la Sœur Marie d'Agreda et Philippe IV* (1854, in-18), avec une étude historique extraite de la *Revue de Paris;* un choix des Nouvelles espagnoles de *Fernan Caballero*, etc. On a aussi de lui un petit volume : *Autour de Biarritz* (1855); des *Lettres sur l'Espagne* (1858); l'*Itinéraire descriptif et historique de l'Espagne* (1859), le même, augmenté du *Portugal* (1860) : les deux ont été réunis ou refondus sous ce titre : *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal* (1861, in-12), etc.

GERMONIÈRE (Louis-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Vouvray, le 24 novembre 1787, fit ses études au collége de Pont-le-Voy, suivit à Paris les cours de la Faculté de droit et se fit recevoir licencié. Devenu le gendre et l'associé d'un riche filateur établi au Vael (Seine-Inférieure), il acquit une fortune considérable. Il entra, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Rouen. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt, par 128 782 voix. Membre du comité de commerce, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, à l'extérieur et à l'intérieur, la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

GÉRÔME (Jean-Léon), peintre français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824, et fils d'un orfévre de cette ville, y fit quelques études et vint à Paris en 1841. Il entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts, travailla chez lui jusqu'en 1844 et l'accompagna dans son voyage en Italie. De retour en 1845, il parut pour la première fois au salon de 1847. En 1853, il fit une excursion en Turquie et sur les rives orientales du Danube, puis en 1856, dans la Haute et Basse Égypte, un grand voyage, qui lui fournit des dessins et des sujets. En décembre 1863, il a été nommé professeur de peinture à l'École des beaux-arts réorganisée.

Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des coqs*, *la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean*, *Anacréon*, *Bacchus et l'Amour* (1848); *Bacchus et l'Amour ivres*, *Intérieur grec*, *Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* (1852); la *Frise* du vase commémoratif de l'Exposition de Londres en 1851, commandée par le ministère d'État pour la manufacture de Sèvres; *Idylle*, *Étude de chien* (1853); *Gardeur de troupeaux*, *Pifferaro*, *le Siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique (1855), accueillie avec faveur et aussitôt acquise par l'État; *la Sortie du bal masqué; les Recrues égyptiennes*, *Memnon et Sésostris* (1857); *César*, *Ave, Cæsar imperator, morituri te salutant*, *le Roi Candaule* (1859) : *Phryné devant le tribunal*, *Socrate vient chercher Alcibiade chez Aspasie*, *Deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire*, *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte*, *Hache-paille égyptien*, *Portrait de Rachel* (1861) : *Louis XIV et Molière*, *le Prisonnier*, appartenant au musée de Nantes; *Boucher turc à Jérusalem* (1863); *l'Almée*, reproduite par la photographie, et un *Portrait* (1864). Il avait exécuté, en outre, pour l'Exposition universelle de l'industrie, les figures, grandeur naturelle, des diverses nations qui entourent le phare modèle élevé dans le transsept du palais. En dehors des Salons, il a peint enfin pour la ville de Paris, dans une des chapelles de l'église Saint-Séverin, *la Peste à Marseille*, *la Mort de saint Jérôme*, les têtes du *saint Martin coupant son manteau*, placé dans l'ancien réfectoire de Saint-Martin-des-Champs (bibliothèque des Arts et Métiers), et un sujet de genre, *Lionne rencontrant un jaguar*, qui appartient à M. Théophile Gautier.

M. Gérôme a obtenu une 3e médaille en 1847, deux secondes en 1848 et 1855 et la décoration de la Légion d'honneur (novembre 1855).

GERSTAECKER (Frédéric), littérateur allemand, né le 16 mai 1816, à Hambourg, et fils d'un acteur, fut destiné à la carrière commerciale et entra comme apprenti chez un négociant de Cassel. Mais habitué dès sa jeunesse à une vie plus agitée, il prit la résolution d'émigrer en Amérique : pour s'assurer des ressources dans le nouveau monde, il étudia, de 1835 à 1837, l'économie rurale et s'embarqua ensuite à Brême pour New-York. Après quelques mois de séjour dans cette ville, il fut forcé par la misère d'accepter toutes les occupations que le hasard lui offrait, et fut tour à tour chauffeur de bateau à vapeur, matelot, fermier, orfévre, bûcheron, marchand, aubergiste, etc. Il parcourut ainsi la plupart des États de l'Union. Revenu en Allemagne après une absence de six ans, il publia ses observations : *Excursions et chasses à travers les États-Unis de l'Amérique du Nord* (Streif und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerika's; Dresde, 1844, 2 vol.); *Tableaux du Mississipi* (Mississipibilder; Dresde, 1847, 2 vol.; 2e édit., 1856); scènes de la vie transatlantique : *Tableaux des forêts et des fleuves américains* (Amerikanische Strom-und Waldbilder; Leipsick, 1849, 2 vol.); et deux romans: *les Régulateurs en Arkansas* (die Regulatoren in Arkansas; Ibid., 1846, 3 vol.) et *les Pirates du Mississipi* (die Flusspiraten des Mississipi; Ibid., 1848, 3 vol.).

En 1849, M. Gerstaecker entreprit un nouveau voyage dans le double but de recueillir des renseignements pour servir aux émigrants et de

nouveaux matériaux pour ses livres. Subventionné à la fois par le vicaire de l'Empire germanique et par le libraire Cotta, il alla à Rio-Janeiro, de là, par Buenos-Ayres et Valparaiso, en Californie, et revint en Allemagne en 1852, après avoir passé par les îles Sandwich et de la Société, et parcouru l'Australie. Il rendit compte de ses nouvelles excursions dans le journal *l'Étranger* (Ausland) et la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Plus tard ses articles réunis furent publiés sous le titre de *Voyages* (Reisen; Stuttgard et Tubingue, 1853-1854, 5 vol.) et traduits en anglais.

On doit en outre à M. Gerstaecker plusieurs recueils de nouvelles: *En mer* (Aus der see); *Dans les deux Amériques* (Aus Nord und Südamerika), pour la *Bibliothèque des romans allemands* (tomes V et XVIII, 1855), et quelques écrits populaires destinés à servir de guide aux émigrants: *Voyages autour du monde* (Reisen um die Welt; Leipsick, 1847-1848, 6 vol.); *Aventures des émigrants allemands* (Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale; Ibid., 1847); *En Amérique!* (Nach Amerika; Ibid., 1855), etc. Il a traduit aussi le roman américain anonyme: *La ville des quakers et ses mystères* (Die Quakerstadt und ihre Geheimnisse; Leipsick, 2e édit., 1846, 4 vol.), et composé, d'après des documents anglais, les *Échos des forêts vierges* (Echos aus den Urwaeldern; Ibid., 1847). Plusieurs de ses ouvrages sont traduits dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, notamment les *Pirates du Mississipi* (1858, in-18).

GERUZEZ (Nicolas-Eugène), littérateur français, né à Reims, le 6 janvier 1799, est le neveu et non le fils, comme l'indique par erreur la *Biographie générale*, d'un ancien génovéfain qui, sorti en 1794 des ordres religieux, devint élève de la première École normale, puis professeur au collége de Reims, et se fit connaître par plusieurs ouvrages. Il entra lui-même, en 1819, à l'École normale qui fut licenciée deux ans après. Reçu agrégé des lettres pour les colléges en 1828, docteur dix ans plus tard (1838), et agrégé de Facultés en 1840, il a occupé la glorieuse suppléance de M. Villemain dans sa chaire de littérature à la Sorbonne, pendant dix-neuf ans (1833-1852), puis devint secrétaire de la Faculté des lettres de Paris. M. Geruzez a été décoré, en avril 1844, de la Légion d'honneur. — Il est mort le 29 mai 1865.

On a surtout de lui: *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles* (1837-38, 2 vol. in-8), recueil de ses leçons; *Essais sur l'éloquence et la philosophie de saint Bernard* (1839, in-8), thèse; *Essais d'histoire littéraire* (1839, in-8), réunion d'articles du *Dictionnaire de la conversation*; *Nouveaux essais d'histoire littéraire* (1845, in-8), ouvrage couronné en 1846 par l'Académie française, et réuni, en 1853, au précédent, sous le titre d'*Essais*, etc. (2 vol. in-12); *Histoire de la littérature française, jusqu'en 1789* (1852, in-8), dont une édition remaniée (1861, 2 vol. in-8), partagea, en 1861, un des prix Gobert. M. Geruzez a donné en outre un certain nombre d'ouvrages élémentaires: *Cours de philosophie* (1833, 6e édit., 1848); *Leçons de mythologie*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles* (1846, gr. in-8), etc., plusieurs fois réimprimés avec notes; diverses éditions classiques, enfin de nombreux articles dans divers recueils littéraires, politiques ou spéciaux: la *Revue française*, la *Revue britannique*, *le National*, *le Constitutionnel*, *le Moniteur*, le *Journal* et la *Revue de l'instruction publique*, *le Lycée*, etc.

GERVAIS (de Caen), médecin et administrateur français, né à Caen, le 6 mai 1803, étudia la médecine, fut reçu docteur à Paris en 1827, et acheta en 1828 une charge de médecin du roi par quartier. Sous le gouvernement de Juillet, l'un des plus ardents défenseurs des opinions républicaines, il fit partie, avec MM. Trélat, A. Blanqui, A. Thouret, Raspail, de la Société des Amis du peuple, et fut condamné, pour manque de respect aux juges, dans le *Procès des quinze*. Membre actif de l'Association pour l'instruction du peuple, laquelle se refusant à demander l'autorisation du ministère, il fit un cours d'hygiène suspendu par ordre du ministère, et fut mêlé à plusieurs des incidents politiques de cette histoire agitée de dix ans. En 1839, lors du premier mouvement des chemins de fer, auquel il prit part, il devint administrateur de la compagnie des mines de la Loire, et participa à diverses entreprises industrielles.

En 1848, M. Gervais (de Caen) reparut un moment sur la scène politique et devint préfet de police (14 octobre). Il quitta ce poste après l'élection du 10 décembre. Associé peu après à Ad. Blanqui dans la direction de l'École supérieure du commerce, il l'a remplacé à sa mort en janvier 1854, comme directeur de cet établissement. Il a été membre et président de classe dans le jury de l'Exposition universelle de 1855, et il fait partie du conseil supérieur de l'Algérie et des colonies.

GERVAIS (Paul), naturaliste français, né à Paris, le 26 septembre 1816, s'y fit recevoir docteur ès sciences et docteur en médecine, et fut d'abord aide-naturaliste du Muséum. Nommé, en 1841, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Faculté des sciences de Montpellier, il en devint doyen en 1856. En 1865, il a remplacé M. Gratiolet au Muséum. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

On a de lui: *Histoire naturelle des insectes aptères* (1844-47, 2 vol. in-8), ou tomes III et IV des *Suites à Buffon*; *Zoologie et paléontologie françaises* (1848-1853, 2e édit., 1859); *Histoire naturelle des mammifères* (1854-55, 2 vol. in-8); *Théorie du squelette humain* (1856, in-8); *Zoologie médicale* (1858, 2 vol. in-8), avec M. Van Beneden; *de la Métamorphose des organes et des générations alternantes*, etc. (1861, in-8); des articles, notes, mémoires, insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, *le Jardin des plantes*, *un million de faits*, *Patria*, et dans divers recueils français ou étrangers.

GERVINUS (Georges-Godefroid), célèbre historien et homme politique allemand, né à Darmstadt (Hesse-Électorale), le 20 mai 1805, fut d'abord destiné au commerce, et reçut une éducation professionnelle. Après être resté quelque temps comme caissier dans une grande maison de Darmstadt, il se sentit tout à coup une vocation impérieuse pour les travaux d'érudition, et recommença, presque seul, ses études très-incomplètes. En 1826, il suivit les cours de l'université de Heidelberg, surtout celui d'histoire de Schlosser, entra, en 1828, comme professeur dans une institution de Francfort-sur-le-Mein, et retourna prendre ses grades à Heidelberg. Il partit pour l'Italie, où il passa plusieurs années à recueillir dans les bibliothèques les matériaux des travaux qu'il allait bientôt faire paraître.

M. Gervinus publia d'abord un *Coup d'œil sur l'histoire des Anglo-Saxons* (Geschichte der Angelsachsen im Ueberblick; Francfort, 1830), et un volume d'*Écrits historiques* (Historische Schriften; Ibid., 1833), qui révélèrent un écri-

vain et un historien de premier ordre. A son retour d'Italie, en 1835, il fut nommé professeur adjoint, et, l'année suivante, titulaire d'histoire et de littérature à Gœttingue. Étroitement lié dès lors avec M. Dahlmann (voy. ce nom), il rédigea en 1837, avec lui et avec les autres professeurs de l'université, la protestation qui eut pour résultat l'expulsion des signataires.

Après un séjour de quelques mois à Darmstadt et à Heidelberg, M. Gervinus entreprit un second voyage en Italie (1838). De retour en Allemagne, il obtint, en 1844, le titre de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, où il fit des cours qui excitèrent un véritable enthousiasme. C'est aussi l'époque des grandes publications qui ont le plus contribué à sa réputation, et dont voici la liste : *Histoire de la littérature poétique des Allemands* (Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen; Leipsick, 1835-1838, 3 vol.; 3ᵉ édit., 1846-1848) : *Nouvelle histoire de la littérature poétique des Allemands* (Neuere Geschichte der poetischen, etc.; Ibid., 1840-1842, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1852) : dans ces travaux, M. Gervinus essaye de prouver que les phases du développement de la poésie coïncident pour tous les peuples, et particulièrement pour l'Allemagne, avec les progrès de la civilisation et de la société; *Manuel de l'histoire de la littérature poétique de l'Allemagne* (Handbuch der Geschichte der poetischen, etc.; Leipsick, 4ᵉ édit., 1849); *Principes de l'histoire* (Grundzüge der Historik; Ibid., 1837); *de la Correspondance de Gœthe* (Ueber den Gœthischen Briefwechsel; Ibid., 1836); *Petits écrits historiques* (Kleine historische Schriften; Carlsruhe, 1838); *Gudrun*, poëme épique et didactique, destiné à recommander les antiquités de l'Allemagne comme le plus fécond de tous les sujets de poésie; enfin, un essai humoristique et philosophique, intitulé : *Histoire de l'Art de boire* (Geschichte der Zechkunst).

En 1845, M. Gervinus, alors professeur à Heidelberg, songea à se mêler à la politique de son pays. Partisan de l'émancipation des classes populaires par le progrès et la liberté, il traça sa ligne de conduite dans une brochure intitulée : *Mission des catholiques allemands* (Mission der Deutschkatholiken; Heidelberg, 1845). L'année suivante (juillet 1846), il rédigea, à propos de la question des grands-duchés de Schleswig et de Holstein, la fameuse adresse d'Heidelberg, puis, à propos du manifeste du gouvernement prussien (février 1847), une seconde brochure intitulée : *la Constitution prussienne et le manifeste du 3 février* (die preuss. Verfassung und, etc., etc.). Il fonda ensuite, de concert avec MM. Mathy, Mittermaier et Haeusser, la *Gazette allemande* (Deutsche Zeitung) qui devint l'organe du parti constitutionnel allemand, et qui vit, en 1848, la plupart de ses écrivains arriver au pouvoir. M. Gervinus, qui en fut le rédacteur en chef jusqu'au mois d'août, eut une grande part à la Constitution de 1848. Envoyé à la Diète par les villes hanséatiques, il se distingua au sein du comité des dix-sept et fut élu membre de l'Assemblée nationale par un cercle de la Saxe prussienne. Il monta peu à la tribune, mais montra une égale activité dans son journal et dans les bureaux de l'Assemblée. Il prit un congé au mois d'août et voyagea jusqu'au mois de décembre, puis revint se mêler aux débats orageux de la Constitution, jusqu'à ce que, prévoyant l'issue de la révolution, il se retirât définitivement de la Chambre. Lors de la guerre du Schleswig-Holstein (juillet 1850), il fut envoyé en Angleterre; il fit d'inutiles efforts en faveur des intérêts nationaux des duchés et vint reprendre, à Heidelberg, ses travaux.

M. Gervinus a publié dans ces derniers temps une vaste étude sur *Shakspeare* (Leipsick, 1849-1850, 4 vol.; 2ᵉ édit., 1850); une *Histoire de la poésie allemande* (Geschichte der deutschen Dichtung; Ibid., 1853, 5 vol.), etc. En 1863, MM. M.-F. Minssen et Léonidas Sgouta ont traduit de lui : *Insurrection et régénération de la Grèce* (2 vol. in-8, 1863); *Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne*, traduite en français (1864, t. I-VI, in-8); etc.

GESELSCHAP (Édouard), peintre hollandais, né le 22 mars 1814, à Amsterdam, où ses parents s'étaient retirés pendant le blocus de Wesel, vint étudier à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Ses premiers essais appartenaient à la peinture religieuse, historique ou romantique. Tels sont : *Ensevelissement du Christ; Adoration des Mages; Faust dans son laboratoire; Gœtz de Berlichingen devant le conseil de Heilbronn; la Mort de Valentin; Roméo et Juliette dans le tombeau; Deux jeunes filles se costumant pour le bal; Procession sortant de la cathédrale;* enfin deux œuvres magistrales, dont les sujets sont empruntés à la guerre de Trente ans : *le Cadavre de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*, et *Partisans faisant ripaille aux flambeaux dans une vieille église.*

Après avoir encore donné quelques toiles dans le même genre, l'artiste abandonna la grande peinture, et déploya un talent supérieur dans les petites scènes de genre de la vie allemande : *le Petit Jésus, la Fête de la Saint-Nicolas, la Famille du Bûcheron, une Jeune femme à son rouet, le Vieillard lisant la Bible à sa fenêtre au coucher du soleil, la Jeune fille se parant devant son miroir des bijoux de sa mère, le Grand-père berçant son petit-fils, l'Arbre de Noël*, etc., sont des toiles pleines de vie et d'imagination, d'un sentiment doux, d'un coloris savant, et surtout d'une grande richesse d'effets de lumière. C'est M. Geselschap qui découvrit la vocation du peintre Mintrop (voy. ce nom), qui le soutint, l'encouragea; leur amitié a contribué à la célébrité commune des deux artistes que la critique allemande aime à appeler les Dioscures.

GESNER (Abraham), géologue américain, né au commencement du siècle à Cornwallis, dans la Nouvelle-Écosse, est fils du colonel Gesner, un des *loyalists* anglais qui s'éloignèrent du pays après la proclamation de l'indépendance. Dès son enfance, il manifesta la plus vive ardeur pour l'étude des sciences naturelles; sa réputation comme géologue ne tarda pas à se répandre, et à plusieurs reprises les Chambres des possessions britanniques de l'Amérique du Nord le chargèrent de reconnaître des gisements métallifères.

M. Gesner a extrait, d'une espèce d'asphalte que l'on rencontre en abondance dans quelques îles de l'Océan indien et au Nouveau-Brunswick, un gaz dont il s'occupe de vulgariser l'emploi.

Ses deux principaux ouvrages sont : *Minéralogie et géologie de la Nouvelle-Écosse* et *Ressources industrielles de la Nouvelle-Écosse*. Le premier a servi de guide à sir Ch. Lyell dans l'exploration qu'il a faite de cette contrée; il a été trouvé d'une exactitude scrupuleuse.

GEVAËRT (Auguste), compositeur belge, est né en 1828 à Huysse, village aux environs de Gand. Fils d'un laboureur, il composait d'instinct en suivant la charrue, sans avoir même appris à solfier. Le médecin du village décida son père à le confier à un artiste distingué, Mengal, alors attaché au conservatoire de Gand. Peu de temps après, le jeune Gevaërt remportait le premier

prix d'harmonie, puis celui de contre-point, et en 1847, le conservatoire de Bruxelles lui décernait le prix de Rome; il avait alors dix-huit ans. Sa famille, craignant pour lui les dangers d'un voyage en Italie, demanda au gouvernement un délai de deux années qui lui fut accordé; M. Gevaërt en profita pour faire représenter sur le théâtre de Gand un opéra en trois actes, *Hugues de Zonnerghem*, et *la Comédie à la ville*, opéra-comique en un acte.

En 1849, il vint à Paris, y resta quelques mois, puis parcourut successivement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. De retour à Paris, en 1853, il y trouva l'appui de compatriotes dévoués, et obtint de faire jouer au théâtre Lyrique, un petit ouvrage bouffe, *Georgette*, puis en octobre 1854, une partition en trois actes, *le Billet de Marguerite*, où l'on remarqua des mélodies vives, entraînantes, des chœurs pleins de nerfs et d'éclat, et dans lequel une cantatrice belge, Mme Deligne-Lauters, partagea le succès du maestro son compatriote. Depuis, il a donné au même théâtre un nouvel opéra en trois actes, *les Lavandières de Santarem* (1856); l'année suivante, à l'Opéra-Comique, *Quentin Durward*, également en trois actes (1857), etc. Il a publié un *Traité de composition*.

GFRŒRER (Auguste-Frédéric), historien allemand, né à Calw, dans la Forêt-Noire, le 5 mars 1803, étudia d'abord la théologie aux universités de Tubingue, de Lausanne et de Genève, se rendit à Rome en 1827, et fut à son retour répétiteur au collége évangélique de Tubingue, puis à celui de Stuttgart, où il devint bibliothécaire en 1830 et se convertit avec éclat au catholicisme. Il obtint une chaire à l'université de Fribourg en 1846. En 1848, il fut envoyé comme candidat des catholiques au parlement de Francfort, où il prit place dans le parti appelé *grand-germanique*. — M. Gfrœrer est mort le 9 juillet 1861.

Les principaux ouvrages de M. Gfrœrer sont : *Philon et la théosophie juive d'Alexandrie* (Philo und die jüdisch-alexandrinische Theosophie; Stuttgart, 1831, 2 vol.); *Histoire des origines du christianisme* (Geschichte des Urchristenthums; Ibid., 1838, 3 vol.); *Gustave-Adolphe et son époque* (Gustav Adolf, etc.; Ibid., 1835-1837; 3e édit., 1852); *Histoire générale de l'Église* (Allgemeine Kirchengeschichte; Ibid., 1841-1846, 4 vol.); *Histoire des Carlovingiens orientaux et occidentaux* (Geschichte der ost-und westfraenkischen Karolinger; Ibid., 1848, 2 vol.); *Histoire primitive du genre humain* (Urgeschiste des mensch. Geschlechts, 1855, 2 vol.). Quelques-uns de ses écrits, notamment ce dernier, ont été traduits en français (1864, in-18).

GHEGA (Charles DE), ingénieur italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études au collége militaire de Sainte-Anne. Entré dans l'administration des ponts et chaussées de Venise, il fut chargé de l'établissement d'une route à travers les montagnes de la province de Bellune, et prit part, de 1824 à 1830, à la construction de plusieurs routes, de canaux et d'aqueducs dans la province de Trévise. Ingénieur délégué dans la province de Rovigo (1830-1833), il revint à Venise comme ingénieur de première classe en 1836, y commença les travaux du premier chemin de fer, et s'occupa dans le Tyrol de l'établissement de plusieurs ponts. Mais, en 1842, il s'embarqua pour les États-Unis, où il reçut le meilleur accueil. Nommé inspecteur général de la direction des chemins de fer et des constructions de l'État, il a fait le plan de plusieurs routes dans les montagnes et jeté sur les fleuves ou les précipices des ponts suspendus d'une extrême hardiesse.

M. de Ghega s'est aussi fait connaître par un certain nombre de *Mémoires* sur la construction des ponts des voies de chemin de fer, par le perfectionnement des niveaux, et par l'invention d'un instrument pour le tracé des courbes.

GHERARDI DEL TESTA (comte Thomas), auteur dramatique toscan, né en 1818, à Terricinola, près de Pise, montra dès l'enfance une passion extraordinaire pour le théâtre. Il suivit avec succès les cours de l'université de Pise, et reçut à dix-huit ans le diplôme de docteur en droit. A vingt-trois ans, il débuta dans la profession d'avocat, qu'il exerça pendant plusieurs années. Il écrivit ensuite dans les journaux, et publia de petits romans humoristiques avant d'aborder le genre dramatique.

Voyant la scène italienne envahie par des traductions de pièces étrangères, il chercha, par ses comédies et par ses drames, essentiellement italiens, à ramener le public vers le goût du théâtre national. Sa première pièce, *une Folle ambition*, où Mme Ristori jouait le principal rôle, fut très-applaudie, mais la malveillance l'attribua à une autre plume que la sienne. M. Gherardi del Testa répondit en donnant, deux mois après, trois nouvelles pièces, *Vanité et Caprice*, *un Moment d'erreur* et *un Voyage d'instruction*, qui eurent le même succès. Depuis lors, plus de vingt autres pièces du même auteur ont été représentées en Italie. Les plus remarquables sont : *le Pavillon des myrtes*, *On ne plaisante pas avec les hommes* et *Maîtresse et mère*. L'un des derniers drames de cet écrivain est son *Gustave III*, joué à Turin pendant l'automne de 1855. Ses œuvres dramatiques, toutes marquées d'un cachet national, se distinguent par le naturel et l'élégance. Plusieurs ont été jouées par Mme Ristori au Théâtre-Italien de Paris, depuis 1855.

M. Gherardi del Testa prit les armes, en 1848, dès le commencement de la guerre de l'indépendance. Il fit partie des volontaires toscans au combat du 4 mai, fut blessé dans celui du 13 suivant, et enfin fait prisonnier par les Autrichiens dans la journée du 29. Conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'après la capitulation de Milan et mena dès lors une vie très-retirée.

GHIKA ou **GHYKA**, famille princière de Moldo-Valachie, originaire de l'Albanie, en possession de l'indigénat dans les principautés depuis la première moitié du XVIIe siècle. En 1657, le chef de cette maison, Georges Ghika, fut appelé à l'hospodarat par la faveur de son compatriote le grand vizir Mohammed-Kupruli. Son fils, Gregoire Ghika II, fut nommé à deux reprises différentes hospodar de Valachie, et reçut de l'empereur Léopold Ier le titre de prince du saint-empire romain. Huit autres princes du nom de Ghika figurent encore comme hospodars, soit de Valachie, soit de Moldavie; l'un d'eux, Grégoire Ghika VII, ayant été décapité pour avoir protesté contre la cession de la Bukowine à l'Autriche, deux de ses neveux passèrent de Bucharest à Jassy, où ils devinrent la souche des Ghika de Moldavie.

Parmi les derniers rejetons de ces deux branches qui ont donné et donnent encore à la Roumanie de hauts fonctionnaires, des ministres, on remarque, tant en Valachie qu'en Moldavie, les princes suivants.

GHIKA (Alexandre), ou GHIKA IX, ex-hospodar et caïmacam de Valachie, né le 1er mai 1797, est frère cadet de Grégoire Ghika, huitième du nom, qui gouverna la Valachie de 1822 à 1828.

Précédemment gouverneur de la Petite-Valachie, il était *grand spathar*, ou général en chef de la milice, au moment de l'invasion russe (1828). Pendant les six ans que dura l'occupation, il sut se ménager l'appui du tout puissant comte de Kisseleff, et fut elevé au trône de Valachie le 14 octobre 1834. Dès le début de son administration, il montra des tendances assez liberales: il institua des écoles primaires dans chaque village, allégea les charges des paysans, encouragea les efforts de la Société philharmonique, fondée par le colonel Campineano (voy. ce nom), commença l'affranchissement des Bohémiens, aida lui-même à la formation d'un parti national composé de ce qu'on appelait dès lors *la Jeune Roumanie*. Mais peu à peu, sous l'influence de la Russie, une double opposition se forma contre l'hospodar : l'une composée des libéraux, contre lesquels il commençait à réagir, l'autre des vieux boyards, ses ennemis personnels. Après des hésitations et des luttes, au milieu desquelles le prince chercha un instant son appui contre l'opposition auprès de la cour de Russie (1837), sa position devint de plus en plus difficile. Son attitude dans l'affaire des insurgés d'Ibraïta en 1841, la fermeté avec laquelle il poursuivit les auteurs d'un complot auquel avait participé le consul russe de Galatz, tournèrent tout à fait contre lui la Russie, qui poursuivit dès lors à outrance sa destitution et l'obtint de la Porte au mois d'octobre de cette année. Le prince Bibesco (voy. ce nom) fut élu à sa place.

Alexandre Ghika se rendit à Vienne et y séjourna jusqu'en 1853. Il revint alors en Valachie, où un revirement d'opinion se produisit en sa faveur. En juillet 1856, en attendant la réorganisation des provinces roumaines, il fut nommé caïmacam de la principauté. Cette nomination fut accueillie avec joie par les Roumains de la Moldo-Valachie, qui espéraient le trouver dévoué à la cause de la réunion des deux provinces, que le prince Grégoire Ghika (voy. ci-dessous), avait rendue populaire en Moldavie. — Il est mort à Torrel-del-Monte, près de Naples, en janvier 1862.

Le prince Alexandre Ghika n'a pas d'héritiers directs de son nom, mais il a quatre neveux, fils de son frère aîné, Grégoire VIII, qui figurent au premier rang de la grande boyarie, à savoir : les beyzadès Constantin et Démètre Ghika (voy. ci-dessous), puis leurs frères les beyzadès, Scarlate et Panajoti. Un cinquième neveu, Grégoire, est mort tragiquement d'une chute de voiture dans les Champs-Elysees, à Paris le 22 septembre 1858.

GHIKA (Constantin), prince et homme politique valaque, né en 1804, est le fils aîné de l'hospodar Grégoire Ghika, surnommé le *Restaurateur*, mort en 1834. A l'âge de vingt ans, il fut appelé comme otage de son père à Constantinople, et s'employa activement à sauver la vie ou la fortune d'un grand nombre d'Hellènes, pendant la guerre de l'insurrection. Il fut ensuite ban de Craïova dans la petite Valachie, fit partie des assemblées sous le prince Bibesco, et fut président de la haute cour de justice, sous le prince Stirbey. En 1854, il s'opposa vivement à l'occupation autrichienne. Apres avoir refusé, au retour de l'hospodar, le poste de président du conseil, il devint, sous la caïmacamie d'Alexandre Ghika son oncle, ministre de l'intérieur. Pendant deux ans, il seconda de toute son influence le mouvement unioniste et contribua aux élections du divan *ad hoc*, qui devait lui être si favorable. Le prince C. Ghika fait partie de l'Assemblée.

GHIKA (Démétrius), frère du précédent, né en 1816 ou 1817, entra fort jeune au service de la Russie, pendant l'hospodarat de son oncle Alexandre, et sut se concilier la bienveillance de l'empereur Nicolas. Après être rentré dans son pays, il se mit à parcourir presque toutes les contrées de l'Europe. Il n'accepta aucune fonction sous les hospodars Bibesco et Stirbey. Sous le gouvernement provisoire établi par le général Budberg, il devint président du tribunal; puis, au retour du prince Stirbey, il fut nommé préfet de police de Bucharest et eut l'initiative de nombreuses réformes. Élu membre du divan *ad hoc* de 1856, par le district de cette ville, il fut envoyé par le même collége à la dernière assemblée et, quoiqu'il fût lui-même candidat, concourut à la double élection du colonel Couza (1859).

GHIKA (Jon ou Jean), petit-neveu du prince Alexandre, gouverneur général de l'île de Samos pour le sultan, avec le titre de bey, est né à Bucharest, vers 1817. Condisciple d'Alexandre Golesco au collége national de Saint-Sava, et plus tard à l'École centrale des arts et manufactures de Paris, dont il suivit les cours pendant trois années (1837-40), il revint avec lui à Bucharest. Il figurait aux premiers rangs de l'opposition nationale, dirigée par Campineano, et il prit part, en 1841, à la conspiration d'Ibraïla. En 1843, il passa à Jassy, où il occupa une chaire de mathématiques et d'économie politique à l'université, et coopéra l'année suivante, avec Alexandri et Cogalniceano, à la fondation du *Progrès*, revue scientifique et littéraire, qui fut bientôt suspendue par le prince régnant, Stourdza (voy. ce nom). De retour à Bucharest (1845), Jean Ghika devint un des chefs les plus actifs et les plus influents du parti national et fit partie, en 1848, du comité qui organisa la révolution des 16-23 juin. Après l'abdication du prince Bibesco, il fut envoyé à Constantinople par le gouvernement provisoire, comme chargé d'affaires, et continua à y résider après la chute de la lieutenance princière. Bien que compris dans la liste des proscrits, il sut se faire bien venir de la Porte, et surtout de l'ambassadeur anglais, lord Strafford de Redcliffe, par l'influence duquel il fut investi, en 1854, de la caïmacamie ou lieutenance de la principauté de Samos. Au mois de janvier 1856, il a été nommé gouverneur en titre et élevé à cette occasion par la Porte au rang de muchir.

M. Jon Ghika a publié en 1843, à Paris, une brochure très-remarquée sur la situation des principautés, intitulée : *Dernière occupation des principautés danubiennes*, par *G. Chainoi* (anagramme de *Jon Ghica*).

GHIKA (prince Grégoire), ou GHIKA X, ex-hospodar de Moldavie, né à Botochani (Moldavie), le 25 août 1807, mort en juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Il a laissé trois fils, les beyzadès Constantin, Jean et Alexandre.

GHIKA (Hélène). Voy. DORA D'ISTRIA.

GHILLANY (Frédéric-Guillaume), publiciste allemand, né à Erlangen, en 1807, étudia dans cette ville la philosophie et la théologie pendant quatre ans (1825-29), et devint ensuite pasteur d'une des églises de Nuremberg. Plus tard, il se tourna vers l'étude de l'histoire et des sciences, et fut nommé, en 1835, professeur d'histoire et de géographie à l'école professionnelle de Nuremberg, puis, en 1841, bibliothécaire de la ville, et, en 1855, conseiller de la cour de Wurtemberg.

M. Ghillany a exécuté des voyages scientifiques en Hollande, en Belgique, en France et en Italie, et a soutenu une vive polémique, depuis

1839, dans divers journaux contre Gœrres et tout le parti ultramontain. Outre une foule d'articles, il faut citer de lui : *l'Intolérance des confessions chrétiennes* (die Unduldsamkeit der christ. Confessionen; Nuremberg, 1838) : *les Sacrifices humains des anciens Hébreux* (die Menschenopfer der alten Hebraeer; Ibid., 1842); *Léonegg, ou Confession des chrétiens pensants* (Leonegg oder Bekenntniss der denkenden Christen; Leipsick, 1847): *Histoire du navigateur Martin Beheim* (Geschichte des Seefahrers Mart. Beheim; Ibid., 1853) *Un Tour à Londres et à Paris* (Eine Towr nach London und Paris; Ibid., 1853, 2 vol.): *Manuel des amis de la politique* (Handbuch für Freunde der Politik; Nuremberg, 1850); *Manuel de diplomatie* (Diplomat. Handbuch; Nordlingue, 1855, 2 vol.), recueil des conventions intervenues entre les différents États de l'Europe, depuis le traité de Westphalie.

GIBERT (Camille-Melchior), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1797, fut reçu docteur, le 7 mai 1822, après avoir été élève interne des hôpitaux. Élu membre de l'Académie en 1847, il devint en outre secrétaire général de la Société de prévoyance des médecins de Paris.

On cite de M. Gilbert, entre autres publications importantes *Mémoire sur les fièvres* (1825): *Considérations sur l'hippocratisme* (1833); *Manuel des maladies vénériennes* (1836, in-18); *Remarques pratiques sur les ulcérations du col de la matrice*. (1837, in 8): *Manuel des maladies spéciales de la peau* (1834, 2ᵉ edit., 1839, in-8), qui lui valut d'être appelé à l'hôpital Saint-Louis, où il fit un cours sur ces sortes d'affections, devenues l'objet principal de ses études; *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis* (1860, 2 vol. in-8), réimpression des deux *Manuels* précédents, enfin, de nombreux articles dans la *Revue médicale*, le *Dictionnaire de médecine usuelle*, l'*Encyclopédie des sciences médicales*, la *Gazette des hôpitaux*, des mémoires lus à l'Académie, etc.

GIBERT (Jean Baptiste-Adolphe), peintre français, né à la Pointe à-Pitre (Guadeloupe), en 1802, fut élève de Gallion-Lethière et de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de paysage historique au concours de 1829. Ses œuvres sont peu nombreuses. A part *la Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, et *la Bataille d'Eckmühl*, au palais de Versailles, il n'a envoyé aux Salons que *la Chasse au sanglier de Calydon, les Bords du Teverone* (1850), *l'Acropolis d Athènes* (1853), exposé de nouveau en 1855: *Vue prise à Ardéa* (1859); *Vue d'Abou-Mandour*, Basse-Égypte, *Ville de Syout*, *Vue prise à Pernes de Vaucluse* (1863). Cet artiste réside depuis longtemps à Rome.

GIBON (Alexandre-Edme), professeur de philosophie français, né à Paris, le 4 octobre 1798, suivit pendant quelques années les cours du lycée Charlemagne, et termina ses études avec quelque succès au collège royal de Henri-Quatre. Après cinq ans d'enseignement au collège communal de Châlons-sur-Marne, où il avait été nommé régent de philosophie en 1820, il fut reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1825, et resta deux ans agrégé suppléant sans fonctions. Depuis 1827 jusqu'en 1858, il enseigna sans aucune interruption la philosophie dans plusieurs colléges royaux de Paris, mais principalement au collège royal de Henri-Quatre (aujourd'hui lycée Napoléon), qui pendant vingt-six ans le compta parmi ses meilleurs professeurs. Les succès nombreux et constants des élèves de M. Gibon dans les concours généraux, constatent l'habileté de son enseignement. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847, sur la proposition des proviseurs de colléges royaux de Paris, consultés par le ministre. Il fut mis prématurément à la retraite en 1858, par une application rigoureuse du règlement sur la limite d'âge. M. Gibon, qui passait pour avoir conservé une certaine fidélité aux idées de Condillac, au milieu de la réaction générale contre elles, a publié en 1842 un *Cours de Philosophie* en deux volumes.

GIBSON (Thomas MILNER), homme politique anglais, né en 1807, à la Trinité, fils d'un major d'infanterie, et élevé à l'université de Cambridge, epousa, en 1832, la fille de sir Th. Cullum, voyagea sur le continent et entra, au mois de juillet 1837, pour le bourg d'Ipswich, à la Chambre des Communes, où il se rangea d'abord parmi les conservateurs. Ne croyant plus devoir voter avec ce parti, il résigna son mandat en 1839 et ne fut pas réélu: pareil échec fut essuyé par lui à Cambridge. Alors il se jeta tout entier dans le mouvement qui avait pour but l'abolition des impôts sur les objets de première consommation, et devint bientôt un des orateurs les plus populaires de l'*Anti-cornlaw league*.

Lors des élections générales de 1841, M. Milner Gibson, invité à se mettre sur les rangs à Manchester, l'emporta, après une lutte opiniâtre, sur sir G. Murray, qui appartenait au cabinet de sir R. Peel. Dès lors, il figura, avec Cobden et Bright, au nombre des plus ardents champions du libre échange, et prit une part des plus actives à l'abolition des lois sur les céréales. Sous le ministère de Lord J. Russell, il fut appelé à faire partie du bureau de commerce en qualité de vice-président (juillet 1846). Deux ans plus tard, séparé de ses collègues par de profonds dissentiments au sujet des reformes financière et électorale, il se retira du ministère aux applaudissements de ses électeurs (avril 1848), qui lui ont renouvelé leur mandat en 1852. M. Milner Gibson n'a pas cessé d'être au Parlement un des chefs du parti radical, surtout depuis la mort de Hume: toutefois il perdit son siége aux élections générales de 1857, mais il fut réélu au mois de décembre par le bourg d'Ashton. Il a été nommé membre du conseil privé en 1846. En 1859, il est devenu président de la commission des pauvres, puis du conseil de commerce.

GIBSON (John), sculpteur anglais, est né en 1790, à Gyffyn, près de Conway, dans le pays de Galles. Fils d'un jardinier paysagiste, il vint à Liverpool à l'âge de neuf ans, entra, cinq ans plus tard, en apprentissage chez un ébéniste, et s'occupa avec ardeur de sculpture sur bois. Après avoir travaillé dans plusieurs maisons comme ornemaniste, il exposa, à dix-huit ans, une figure du *Temps*, modelée en cire, qui fut remarquée et lui acquit des protecteurs à la tête desquels se plaça Roscoe, l'auteur de la *Vie de Laurent de Médicis*. En 1810, il produisit *les Saisons* et un *Cupidon*, aujourd'hui appartenant à M. Gladstone. Une souscription fut ouverte ensuite parmi les amateurs de Liverpool pour lui procurer les moyens de passer deux années à Rome. Il s'arrêta quelques temps à Londres, y fit divers bustes qui lui valurent de grands encouragements, et ne partit pour l'Italie qu'en 1820. Il reçut de Canova le plus généreux accueil, suivit gratuitement ses leçons et, sur sa recommandation, obtint du duc de Devonshire ses premières commandes : *Mars et Vénus*, *Héro et Léandre*, grou-

pes en marbre, etc. C'est aussi à cette époque qu'il fit *Psyché enlevée par les Zéphyrs*.

A la mort de Canova (1822), il passa dans l'atelier de Thorwaldsen. Fixé à Rome, il y exécuta un certain nombre de groupes pour le roi Louis de Bavière, et fit de fréquents envois en Angleterre, où la noblesse et le commerce recherchaient également ses œuvres. Il prit régulièrement part aux expositions de l'Académie royale de Londres, dont il devint membre associé en 1833, et membre titulaire en 1836. Il devint aussi membre des Académies de Saint-Luc de Rome, de Munich, de Saint-Pétersbourg et de Turin.

Nous citerons encore parmi les œuvres, dont il a fait lui-même plusieurs fois des répétitions : *l'Ange gardien*, à Liverpool; le *Monument de Huskisson*, dans la cimetière de cette ville, et deux statues de cet homme d'État; une statue de *la Reine*, exécutée pendant un voyage de l'artiste à Londres, en 1845, et placée à Buckingham; *Cupidon en berger*, *Hébé*, *le Berger dormant*, *Sapho*, *Proserpine*, *l'Aurore*, une statue de *Robert Peel*, à Westminster, etc. M. Gibson a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *un Chasseur*, *Chasseur et chien*, *l'Amazone blessée*, *Hylas emporté par les Nymphes*.

GIDE (Casimir), musicien et libraire français, né à Paris, le 4 juillet 1804, est fils d'une chanteuse distinguée de l'ancienne chapelle du roi. Il suivit quelque temps les cours du Conservatoire, et produisit ensuite, de 1827 à 1834, un certain nombre d'œuvres musicales; les airs et accompagnements des *Trois Marie*, vaudeville de M. Duport (1828); *le Roi de Sicile* (octobre 1830), opéra-comique en 1 acte; *la Tentation* (1832), grand opera en 5 actes, avec M. Halevy, et dont il écrivit surtout les chœurs; *l'Angélus* (1834), opéra-comique en 1 acte; *Ozaï*, ballet en deux actes (1847). Il prit alors la librairie artistique de son père, qu'il a dirigée jusqu'en août 1857, en société avec M. Baudry. Il a encore donné au théâtre, en 1836, *le Diable boiteux*, ballet en 2 actes, accueilli avec grand succès, et il fut l'un des premiers, en 1854, à mettre à la mode les opérettes de salon et les soirées artistiques.

GIFFARD (Stanley-Lees), journaliste anglais, né vers 1790, à Dublin, vint continuer à Londres ses études de droit, pratiqua quelques années comme avocat stagiaire, et quitta le barreau pour prendre, en 1819, la direction du *Saint-James's Chronicle*. En 1827, il fonda le *Standard*, feuille quotidienne du soir, l'organe spécial du haut clergé et le representant inflexible des principes du parti tory. Quoique rédigé par un homme d'une grande habileté, ce journal eut une prompte décadence et, en 1854, il ne comptait plus que 1322 abonnes. Le docteur Giffard a la réputation d'un publiciste savant et distingué et d'un ardent bibliophile; il a donné quelques articles à la *Quarterly Review*, au *Morning Herald*, ainsi qu'à divers recueils périodiques.

GIFFORD (Robert-Francis GIFFORD, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, fils d'un magistrat créé baron en 1824, termina ses études à l'université de Cambridge, entra dans la cavalerie et se retira, en 1841, avec le grade de lieutenant. Ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec une fille de l'amiral Berkeley (1845), il a eu cinq enfants dont l'aîné, Edric Frederic GIFFORD, est né en 1849.

GIFFORD (Georges, comte DE), membre du Parlement britannique, né en 1822, à Yester-House, (comté d'Haddington), et fils aîné du présent marquis de Tweeddale (voy. ce nom), fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge. Il fut, en 1854, secrétaire de lord Panmure et fut élu, en novembre 1855, député de Totness. Libéral en politique, il compte néanmoins parmi les partisans de l'Église établie. Il est mort en janvier 1862, et le titre de comte de Gifford est passé à son frère Arthur, né en 1824.

GIGOUX (Jean-François), peintre français, né à Besançon, le 8 janvier 1806, et fils d'un modeste artisan de cette ville, dont le nom véritable était *Gigout*, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, mais n'y fit que passer. Dès 1831, il parut au salon avec des lithographies et des *Études* et *Portraits* à la mine de plomb, procédé qu'il a fréquemment adopté. Il s'adonna ensuite à l'histoire, au genre et au portrait. Ses relations suivies avec divers chefs du mouvement littéraire et politique de l'époque ont encore contribué à sa réputation. Il a principalement exposé, depuis 1833 : *Henri IV écrivant des vers sur le missel de Gabrielle*, *la Toilette de Mme Dubarry*, *la Bonne aventure*, *le comte de Comminge reconnu par sa maîtresse*, *la Mort de Léonard de Vinci*, *Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium*, *Héloïse recevant les restes d'Abeilard au Paraclet*; une *Madeleine*, achetée par la maison du roi; *sainte Geneviève*, *saint Philippe guérissant un malade*; *le Baptême de Clovis*, commandé par le ministère de l'intérieur; une *Nativité*, pour la liste civile; *la Mort de Manon Lescaut*, *la Mort de Cléopâtre*, le tableau le plus loué de cet artiste; *Charlotte Corday*, remarquable dessin (1848); *Galathée*, *les Vendanges* (1853). Ses portraits les plus importants, dont plusieurs au pastel, sont ceux des *comtes Donzelot* et *Ostrowski*, de *Sigalon*, de *MM. Taillandier*, *Arsène Houssaye*, *Charles Fourier*, *Lamartine*, *Considérant*, de *la comtesse Georges Müszech*, etc. M. Gigoux a encore exposé : *la Moisson* (1855); *le Bon Samaritain*, *la Veille d'Austerlitz* (1857); *Une arrestation sous la Terreur* (1859); *une Tête de Sarrasin*, *Portrait du comte de Michech* (1861). Il a exécuté pour les salons de Versailles *la Prise de Gand* et le *Portrait de Charles VIII*, et des peintures religieuses pour les églises de Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Merry, Saint-Gervais et Saint-Protais.

M. Gigoux a obtenu une 2e médaille en 1833, deux 1res médailles en 1835 et 1848, et la décoration en juin 1842.

GIL Y ZARATE (don Antonio), poëte dramatique espagnol, est né le 1er décembre 1793, au palais même de l'Escurial, où ses parents, qui étaient acteurs, jouaient la comédie devant la cour. Envoyé en France à l'âge de huit ans, il oublia si bien sa langue maternelle qu'il dut la rapprendre complétement à son retour en Espagne, en 1811. En 1817, il revit la France, où il se livra avec ardeur à son goût pour les sciences physiques et mathématiques, obtint, dans son pays, en 1820, une place au ministère de l'intérieur, et devint officier des archives. Déjà sa passion pour le théâtre s'était révélée par quelques traductions de pièces étrangères, et par une ou deux comédies originales; mais la politique retarda l'essor de son talent. En 1823, il fut interné à Cadix.

Il consacra ses loisirs forcés au théâtre et écrivit trois pièces : *l'Entremetteur* (el Entremetido), en prose; *le Guetteur de nouvelles* (Cuidado con las novias), et *Un an après la noce* (Un año despues de la boda), en vers rimés. La dernière fut jouée avec succès, en 1825, à Madrid, où la ré-

putation de M. Gil y Zarate le fit rappeler l'année suivante. En 1828, à la suite de sa tragédie de *Don Pedro de Portugal*, qui fut mutilée par la censure, il devint professeur de langue française au consulat de Madrid, où il resta sept ans.

A la fin de 1832, M. Gil y Zarate devint rédacteur du Journal fondé par la junte commerciale de Madrid, *le Bulletin du commerce* (Boletin de comercio) qui, sous le titre d'*Écho* (Eco), ne tarda pas à faire au gouvernement une vive guerre. Il en quitta alors la rédaction et fut, en dédommagement, nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur. C'est alors qu'il fit représenter à Madrid une tragédie classique, *Blanche de Bourbon* (1835), qui eut un grand succès, et un drame, *Charles II* (1836), où se déploie dans tout son éclat le lyrisme romantique, puis diverses pièces : *Rosmunda* (1840); *Don Alvaro de Luna*, *Masaniello*, *Guzman le brave*, une de ses meilleures œuvres; *Cécile l'aveugle*, *un Monarque et son sujet*, *Mathilde*, *Guillaume Tell*, *la Famille Falkland*, *Gonzalve de Cordoue*, *don Trifon*, *Charles-Quint*, *un Amigo en candelero*, etc.

M. Gil y Zarate devint ensuite chef de division au ministère de l'intérieur et secrétaire royal. Il a été nommé membre de l'Académie espagnole et président de la section des belles-lettres à l'Athénée et au Lycée de Madrid. Professeur d'histoire littéraire, il a publié, pour ses cours, un recueil estimé, le *Manuel de Littérature* (Manual de literatura; Madrid, 1846, 3 vol.; 2e édit., 1851). On trouve de nombreux extraits de ses pièces lyriques et romantiques dans la *Bibliothèque des écrivains espagnols contemporains* d'Ochoa (Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporaneos; Paris, 1840). Un recueil de ses œuvres dramatiques a paru à Paris en 1856.

GILARDIN (N....), magistrat et publiciste français, né vers la fin du siècle dernier, dans le département de l'Ain, débuta, comme avocat, au barreau de Bourg, puis passa à celui de Lyon et y acquit rapidement une réputation brillante. En 1840, il fut nommé procureur du roi dans cette ville, puis envoyé comme procureur général à Alger. A la révolution de 1848, il donna sa démission; mais il rentra bientôt dans la magistrature, comme procureur général à Montpellier. Il occupait les mêmes fonctions à Lyon en 1852, lorsqu'il fut promu, le 13 février, commandeur de la Légion d'honneur, et, peu après, nommé premier président de la Cour impériale.

M. Gilardin, membre de l'Académie des belles-lettres de Lyon, et son président pour 1860, a publié, outre plusieurs discours de rentrée, un certain nombre d'écrits de jurisprudence ou de philosophie, notamment : *Philosophie de l'histoire* (1857, in-8).

GILBART (James-William), économiste anglais, est né vers la fin du dernier siècle. Son expérience des affaires, en même temps que l'autorité de ses ouvrages en matière de finances, le firent choisir, vers 1835, pour administrer la Banque de Londres et de Westminster. En 1827, il fit paraître le *Traité pratique de la Banque* (A practical treatise on banking, in-8; 6e édit., très-augmentée, 1855, 2 vol.), où il fait une sorte de cours du commerce de banque. Abordant la partie historique, il a écrit successivement : *Histoire et principes des banques* (History and principles of banking; 1834, in-8; 3e édit augmentée, 1837); *Histoire des banques en Irlande* (History of banking in Ireland; 1836, in-8), et *Histoire des banques en Amérique* (1837, in-8), suivie de recherches pour déterminer jusqu'à quel point les institutions de crédit des États-Unis peuvent s'adapter à l'Angleterre. Un recueil de leçons de M. Gilbart sur l'*Histoire et les principes du commerce chez les anciens* a été traduit en français (1856, in-18).

GILBERT (Antoine-Pierre-Marie), archéologue français, né à Paris, le 8 novembre 1785, mort le 4 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GILBERT (Jacques-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1793, se destina d'abord à l'École polytechnique, où il fut reçu en 1811; mais il renonça au bénéfice de son admission et entra, deux ans après, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Barthélemy Vignon l'architecte. Il y remporta le second prix d'architecture en 1820, et le grand prix en 1822; le sujet du concours était : *une Salle d'opéra*. Il envoya d'Italie la *Restauration du temple de Jupiter à Ostie* (1826). De retour en France, il dirigea les constructions de l'École d'Alfort, et vers 1840, l'édifice sanitaire de Charenton. Plus tard il fut associé à M. Lecointe pour la prison cellulaire Mazas, et exécuta en même temps de nombreux travaux particuliers. En 1856, il a été chargé des travaux du nouvel hôtel de la préfecture de police, conjointement avec M. Diet, grand prix de Rome de 1852. M. Émile Gilbert avait pris, en 1853, l'atelier de Blouet, aujourd'hui dirigé par M. Questel. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis novembre 1853, comme successeur de Fontaine, il devint en outre membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts et secrétaire archiviste de la même école. Il a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1845 et promu officier en 1860.

Son frère, M. Baptiste-Émile-Louis GILBERT, né à Paris, le 11 janvier 1799, suivit également l'École des beaux-arts, dirigea depuis un certain nombre de constructions particulières, puis fut attaché, en 1853, aux bâtiments de la préfecture de la Seine, et chargé de surveiller comme inspecteur, sous M. Baltard, la première section des travaux de la ville de Paris.

GILFILLAN (rév. Georges), critique et littérateur anglais, est né en 1813, à Comrie (Écosse), où son père était ministre de l'Église indépendante. Élevé aussi pour la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres vers 1837, et fut attaché à la paroisse de Dundee. Depuis sa jeunesse il a consacré ses loisirs aux travaux littéraires, et s'est fait connaître par une série d'esquisses critiques insérées dans le *Dumfries herald*. Il les a publiées à part sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (a Gallery of literary portraits; nouv. édit., 1851, 4 vol.). On cite encore du rév. Gilfillan une très-remarquable préface, en tête de la *Collection des poëtes anglais* de Nichol, et un volume de vers : *Chants et poésies* (Poems and songs), qui a eu trois éditions successives.

Il a aussi donné : *les Poëtes de la Bible* (the Bards of Bible), une dissertation *sur l'Enfer* (On hades), *le Martyrologe du Covenant écossais* (Martyrs and heroes of the scottish Covenant, 1852), des *Sermons*, l'*Histoire d'un homme* (History of a man, 1856), esquisse morale, etc.

GILLESPIE (William-Mitchell), ingénieur américain, né en 1816, professeur de sciences appliquées au génie civil à Schenectady (État de New-York), depuis 1845, a composé, sur cette matière, plusieurs ouvrages, qui ont obtenu une grande circulation : *Manuel de la théorie et de la pratique de l'art de faire les routes* (Manual of principles and practice of road-making; New-

York, in-8, nombreuses éditions); *Théorie et pratique de la levée des plans* (the principles and practice of land-surveying, 1855), etc.

M. Gillespie a traduit, en 1821, la *Philosophie des mathématiques*, de M. Comte, dont les théories positivistes sont fort goûtées aux États-Unis, et publié encore : *Séjour d'un New-Yorkais à Rome en 1841* (Rome as seen by a New-Yorker in 1843; New-York, in-12, 1845).

GILLON (Paulin), ancien représentant du peuple français, né à Nubécourt (Meuse), en 1794, d'une famille attachée, sous la Restauration, aux opinions libérales, fit, après la révolution de Juillet, une opposition constante à la politique conservatrice. Avocat à Bar-le-Duc et maire de cette ville, il fut élu, en 1848, représentant de la Meuse par 36 769 voix, l'avant-dernier de la liste. Il parut quelquefois à la tribune et fut rapporteur de plusieurs lois. Il vota ordinairement avec le parti démocratique le plus modéré ou avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le ministère présidé par M. Odilon Barrot et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Bar-le-Duc.

GILMAN (Caroline HOWARD, mistress), femme de lettres américaine, née à Boston, le 8 octobre 1794, débuta, dès l'âge de seize ans, par des pièces de poésie, publiées dans les recueils littéraires de l'époque, et notamment dans la *North American Review*. En 1819, elle épousa Samuel Gilman, auteur lui-même, et alla habiter avec lui Charleston où il devint ministre de l'église unitairienne. En 1832, elle commença la publication d'un *Magazine* pour les enfants : *le Bouton de rose* (the Rose Bud), qui prit bientôt le nom de *Rose du Sud* (the Southern Rose). La plupart de ses ouvrages sont extraits de ce recueil : *Recollections of a New England housekeeper*, *Recollections of a Southern Matron*, et son livre de voyages : *Poetry of travelling in the United States* (1838, in-12).

On a d'elle encore plusieurs volumes de poésies : *Verses of a Lifetime* (Boston, 1849, in-12); *Tales and Ballads* et *Ruth Raymond* (1850), deux recueils d'extraits poétiques : *Oracles for youth* (New-York, 1852), et *the Sybil, or New oracles from the Poets* (1854). Enfin elle a édité les *Lettres d'Eliza Wilkinson*, la célèbre héroïne d'un des épisodes les plus intéressants de la révolution américaine, l'invasion de Charleston.

Sa fille, née en 1823, à Charleston, et devenue, en 1840, mistress Caroline GLOVER, a publié, sous le nom de Caroline Howard, nom de sa mère, des poésies et des nouvelles, ainsi qu'un grand nombre d'historiettes pour l'enfance dans les principaux *Magazines*.

GIMELLE (Pierre-Louis), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 6 novembre 1790, à Gimelle (Corrèze), fit ses études à l'école secondaire de Tulle. Entré au service en 1808, comme chirurgien sous-aide, il fit les campagnes d'Allemagne et de France, fut nommé en 1816 aide-major à l'hôpital du Gros-Caillou, où il resta jusqu'en 1833, époque à laquelle il devint chirurgien-major, et passa en 1836, en la même qualité, à l'hôtel des Invalides, puis fut attaché à l'état-major de la place de Paris. Reçu docteur dans cette ville en 1818, il fut élu membre de l'Académie de médecine en 1823. Il a publié différents mémoires et rapports *sur l'Iritis*, *l'Emploi de l'iode*, *l'Émétique*, etc. Chevalier de la Légion d'honneur en 1829, il a été promu officier en 1842. — Son fils, M. Jules GIMELLE, pratique également la médecine à Paris, où il a été reçu docteur en 1848.

GINAIN (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris, le 26 juillet 1818, et fils d'un artiste relieur estimé, suivit, de 1835 à 1838, les ateliers de Charlet et de M. Abel de Pujol, débuta au salon de 1839, fit en Afrique un voyage qui lui a fourni la plupart de ses scènes d'escarmouche et tableaux militaires, et suivit, en 1844, le duc de Montpensier en Espagne. Il a traité depuis le genre des chevaux et des attelages pittoresques. On a de lui, entre autres toiles d'un certain renom : *le duc d'Aumale pendant la campagne du Téniah* (1841); *le colonel Daumas recevant la soumission de Mahi-el-Din* en 1835, acquis par l'État; *Attelage à la Daumont* (1855); *la Bataille de Marengo*, *le Combat de l'Afrom*, *les Zouaves* (1857); *Camp de Chalons* (1857). *Exercices militaires* (1859) : *la Rentrée à Paris des troupes de l'armée d'Italie*, le 12 août 1859, commande du ministère d'État pour les galeries historiques de Versailles (1861); *le Printemps*, *Voyage de l'Empereur à Alger*, *l'Automne* (1863); *Fantasia* (1864), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1857 et deux rappels, l'un en 1861, l'autre en 1863.

Son frère, M. Paul-Rene-Léon GINAIN, né à Paris, le 5 octobre 1825, a étudié l'architecture sous M. H. Lebas, remporté une mention au concours de 1849, et le prix départemental et le premier grand prix à celui de 1852, dont le sujet était *un Gymnase*. Il a envoyé de Rome, d'où il est revenu tout récemment, huit dessins sur le *Théâtre de Taormine* en Sicile. Il fut nommé inspecteur aux travaux du Louvre. Il a obtenu le grand prix de 6000 francs dans le concours pour un projet de salle d'Opéra, en 1861.

GINTRAC (Élie), médecin français, né à Bordeaux, le 9 novembre 1791, fils d'un libraire, fit ses études à la Faculté de Paris, y reçut en 1814 le diplôme de docteur, avec une thèse *sur la Cyanose*, retourna à Bordeaux, et occupa la chaire de clinique interne à l'École secondaire, dont il fut aussi directeur. Élu, en 1840, correspondant, et, en 1857, membre associé de l'Académie impériale de médecine, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1843.

M. Élie Gintrac a publié des écrits estimés : *Observations et recherches sur la cyanose ou maladie bleue* (1824, in-8), réimpression de sa thèse; *Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1825, in-8); *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830, in-8); *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845, in-4), extrait du t. XI des *Mémoires de l'Académie*. Le principal ouvrage de ce médecin, résumé de ses travaux antérieurs, a pour titre : *Cours théorique et clinique de pathologie interne et de thérapie médicale* (1853-55, 5 vol. in-8).

GIORGINI (Jean), chimiste italien, né à Carpi (duché de Modène), en 1821, fit ses études au séminaire de sa ville natale et à l'Université de Modène. Il devint, en 1847, professeur adjoint de chimie dans cette dernière ville et, en 1853, professeur au lycée de Reggio.

On lui doit un certain nombre de notes, rapports et mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Nuovi mezzi di ridurre i metalli nobili*, etc.; *Su di un liquido atto ad margentare anche senza l'applicazione della electricita*; *Metodo per distruggere le impronte argentifere dalla biancheria*

e dalla nelle; Analisi di un acqua minerale solfurea esistente in Gesso; Su i vini fatti senz' uva; Prove esperimentali sulla torba nell' intendimento di cavarne utili prodotti industriali. La plupart ont été insérés dans divers recueils scientifiques de Modène et de Milan (1845-1856). Il a traduit les *Éléments de chimie* du docteur Ferd. Hoefer (Modène, 1846).

GIOVANELLI (André), chef actuel d'une maison vénitienne élevée à la dignité princière par l'empereur d'Autriche en 1838, est né le 18 juillet 1783. Il porte les titres de prince et comte de l'empire, patricien de Venise, magnat de Hongrie, etc. Veuf, en 1821, de la marquise *Antoinette* Pallavicini, il a épousé, en 1824, la comtesse *Marie* Burni, née le 12 janvier 1802, dont il a eu un fils : *Joseph*, né le 5 décembre 1824, devenu chambellan impérial.

GIOVINI (Bianchi). Voy. BIANCHI-GIOVINI.

GIRALDÈS (N....), médecin français, né vers 1810, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut reçu docteur en 1836, et nommé, en 1844, agrégé libre. Ancien prosecteur des hôpitaux et médecin du bureau central, il est devenu chirurgien de l'hospice des Enfants-Trouvés. M. Giraldès a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848.

Parmi ses travaux les mieux estimés, nous citerons : *Études anatomiques sur l'organe de l'œil chez l'homme* (1836, in-4); *Luxation de la mâchoire* (1844, in-4); *Du degré d'utilité de l'anatomie comparée dans l'étude de l'anatomie humaine* (1846, in-8); *Des maladies du sinus maxillaire* (1851, in-8, 2ᵉ édit., 1860, in-4).

GIRARD (Fulgence), littérateur français, né vers 1810, servit quelque temps dans la marine, vint ensuite à Paris, se jeta dans le journalisme et prépara avec M. Jules Lecomte les *Chroniques de la marine française* (1836-1837, 5 vol. in-8), qui s'étendent de 1789 à 1830. Plus tard il les continua dans le feuilleton du *Siècle* (1855), pour la période contemporaine.

On peut citer en outre de M. F. Girard, des romans : *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8); *Marceline Vauvert* (1838, 2 vol. in-8); *Sur les grèves* (1840, 2 vol. in-8); une *Histoire du mont Saint-Michel* (1843, in-8; 2ᵉ édit., 1849); un volume d'iambes intitulé *Sysiphe* (1849), et *les Mystères du grand monde* (1850, 8 vol. in-8), histoire des palais, résidences royales, prisons d'État, abbayes, boudoirs et salons. Il a donné de nombreux articles à *la France maritime*, collaboré au *Monde illustré*, etc.

GIRARD (Jules-Augustin), professeur et littérateur français, né à Paris, le 24 février 1825, fut admis à l'École normale supérieure en 1844, reçu agrégé des lettres en 1847 et nommé professeur de rhétorique au collège royal de Vendôme. Élève de l'École d'Athènes depuis 1848 jusqu'en 1851, il fut nommé, après son retour en France, professeur de rhétorique au lycée de Lille, et deux ans après, à celui de Montpellier. En 1854 il fut reçu docteur ès lettres et chargé, à l'École normale, de la conférence de littérature grecque (2ᵉ et 3ᵉ années), dont il devint titulaire en 1857. M. Jules Girard a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

On cite de lui : *Mémoire sur l'île d'Eubée* (1852, in-8), dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*; *De Megarentium ingenio* (1854, in-8), et *Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias* (même année, in-8), thèses pour le doctorat; *Thucydide* (1860, in-18), ouvrage ayant obtenu le prix au concours de l'Académie française; *Hypéride, sa vie et ses écrits* (1861, in-8), et *Un procès de corruption chez les Athéniens* (1862, in-8), extraits de la *Revue nationale*.

Un professeur homonyme, M. Julien GIRARD, également maître de conférences à l'École normale (cours de littérature latine), est assez souvent confondu avec le précédent. Ancien prix de rhétorique du concours général de Paris, il est auteur d'un *Conciones* estimé, et éditeur des *Œuvres* de la Fontaine, dans la collection des *Grands écrivains de la France*. M. Julien Girard a été aussi décoré de la Légion d'honneur.

GIRARD (Noël-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 22 août 1816, suivit en 1845 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de David, puis de Petitot, remporta une mention au grand concours de l'année suivante, et débuta au salon de 1849 par un *bas-relief* en terre cuite. Il a depuis exposé ou exécuté : *Vendangeur foulant le raisin*, statue en bronze, acquis par l'État (1852); le buste du *baron Dubois*, pour l'École de médecine (1853); *Iphigénie sacrifiée*, admis avec le *Vendangeur* à l'Exposition universelle de 1855; et dans les pavillons du nouveau Louvre, *l'Astronomie*, *la Rochefoucauld*, statues dont les modèles ont figuré au salon de 1857; *Mlle Denise Pelletan*, *A. Gourlier* (1859); la *Vérité*, statue marbre destinée à la décoration de la cour du Louvre (1864). Citons encore : *Jupiter* et *Neptune*, deux médaillons de la façade du chemin de fer du Nord à Paris. — Cet artiste a obtenu une 2ᵉ médaille au salon de 1852, et une mention en 1855.

GIRARD (Narcisse), musicien français, né à Mantes, le 27 janvier 1797, fut, de 1817 à 1820, élève au Conservatoire, dans la classe de Baillot, et remporta le premier prix de violon. Successivement chef d'orchestre du Théâtre-Italien, puis de l'Opéra-Comique, il devint après la mort d'Habeneck (1849), chef de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des Concerts. Il fut en outre chargé, depuis 1847, d'une classe de violon au Conservatoire. — Il est mort à Paris, le 15 janvier 1860. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 7 juin 1843.

On a de cet instrumentiste, connu par son attachement aux traditions classiques, un petit opéra-comique qui a eu de la vogue : *les Deux voleurs*, en un acte (juin 1841).

GIRARDET (Charles-Samuel), graveur et lithographe français, né au Locle, près de Neufchâtel (Suisse), en 1780, arriva jeune à Paris, où son frère Abraham s'était fixé dès 1782. Il étudia d'abord, sous sa direction, le dessin et la gravure, et envoya un premier cadre de sujets en taille-douce à l'Exposition de 1824. Quelque temps avant, lorsque Godefroy Engelmann et de Lasteyrie introduisaient chez nous la lithographie, il avait été l'un des premiers à s'y livrer avec eux, et il envoya plusieurs planches à la même exposition. Il se renferma dans ce genre surtout depuis la mort d'Abraham Girardet (1823). Il a eu trois fils, qui sont devenus trois artistes distingués (voy. ci-dessous).

Les gravures les plus estimées de M. Charles Girardet, qui remontent à l'époque de ses débuts, sont : *la Tente de Darius* et *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, d'après les deux grands tableaux de Charles Lebrun. Ses lithographies, disséminées dans diverses publications, de 1825 à 1840, reproduisent de préférence les tableaux et dessins de MM. Robert, Gigoux, etc. — M. Girardet,

père, a obtenu une médaille d'argent de la Société d'encouragement de Neufchâtel, pour laquelle il a exécuté différents travaux.

GIRARDET (Charles ou Karl), peintre français, fils du précédent, né aussi au Locle, près de Neufchâtel, le 13 mai 1810, vint en France avec son père vers l'âge de huit ans, étudia dès ce moment la peinture, et travailla chez M. Léon Cogniet. Sa qualité d'étranger lui interdit les concours de l'École des beaux-arts. Il fit de nombreux voyages artistiques, parcourut à diverses reprises et souvent à pied la Suisse, l'Allemagne, les différentes provinces de l'Italie, l'Algérie, la Turquie, l'Égypte, etc. Il accompagna le duc de Montpensier en Espagne.

M. Charles Girardet débuta au salon de 1836 par *l'École buissonnière* et *le Déjeuner des lapins*, et adopta dès lors, pour se distinguer de son père, le prénom de *Karl*, sous lequel il était déjà connu à l'étranger. Depuis il exposa : *le Mont Righi*, une *Fontaine à Brientz*, des *Marchés* et des *Paysans suisses*, des *Sites* de Sorrente, de Capri, du Vésuve; *les Bords du Nil*, *Mosquée au Caire*, acheté par le duc de Montpensier; *la Tente du bey marocain à Isly* et *la Danse des Ioways aux Tuileries*, commandés pour Versailles: *Une rue au Caire*, *Giesbach*, *Un café sur le Nil*, des *Laboureurs égyptiens*, *l'Odalisque* et *le Retour du soldat* (1850). A cette dernière date, il releva les vues et dessins nécessaires au grand ouvrage *la Touraine* que MM. Mame préparaient alors pour l'Exposition universelle et qui fut illustré par lui et MM. Français et Catenacci. Il a exposé, en 1857, *la Bataille de Morat*, plusieurs *Paysages*, et en 1859 : *Prairie au bord de l'Aar*, *Vue prise sur les bords de l'Eure*, *Solitude*; en 1861, cinq vues du Valais : *l'Entrée du Valais*, *la Vallée du Rhône*, *les Diablerets*, *Tour des sorciers à Sion*, une *Fontaine à Sion*, *Abreuvoir dans les landes de Gascogne*; en 1863, *Vue prise aux environs de Sion*, *Vue du lac de Brientz*, *Pêcheurs d'Albengo*; *Vue prise à l'embouchure de la Toccia*, *Vue prise dans les landes de Gascogne* (1864).

Il faut encore citer parmi les illustrations de cet artiste : le *Roland furieux* et les vignettes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Karl Girardet se distingue par une rapidité de dessin telle qu'il a pu exécuter 30 esquisses et 80 portraits, sans compter les vues et les costumes, pendant les quelques semaines de son voyage à Madrid. Sa toile historique la plus appréciée, *les Protestants surpris au prêche*, exposée à Paris, en 1842, et qui appartient au musée de sa ville natale, lui a valu, lors du passage du roi de Prusse à Neufchâtel (1843) la grande médaille d'honneur de Prusse, et, en 1853, le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1842, et une mention à l'Exposition universelle (1855).

GIRARDET (Édouard-Henri), peintre et graveur français, frère du précédent, né à Neufchâtel, le 21 juillet 1819, vint également de bonne heure à Paris, étudia d'abord dans l'atelier et sous la direction de son père, et voyagea plus tard avec son frère Karl, notamment en Égypte et en Algérie. Les tableaux que M. Édouard Girardet a exposés depuis 1839 appartiennent tous à la peinture de genre et de fantaisie.

On cite entre autres : *le Bain commun* (1839); *le Chèvre blessée*, *la Bénédiction paternelle*, *le Benedicite*, *le Conte de la mère-grand*, *Aveugle mendiant du Caire*, *les Paysans et l'ours*, *la Lettre difficile*, *les Petits voleurs de pommes*, *le Nid de merles*, *le Mauvais temps dans la montagne* (1850); *Une glissade*, *Noce de village* (1859); trois gravures à l'aqua-tinta : le *Vendredi-Saint*, la *Première consigne*, la *Glissade* (1861); une gravure à la manière noire: l'*Évanouissement de la Vierge*, d'après Paul Delaroche (1863); *le Retour du Golgotha*, d'après le même (1864). Quelques-uns de ces tableaux appartiennent aujourd'hui à la maison de l'empereur, ainsi qu'un *Jour de foire dans l'Oberland Bernois* (1855). A son retour d'Égypte, il a fait et signé avec M. Karl Girardet une *Famille égyptienne priant sur le tombeau d'un parent* (1844). M. Édouard Girardet a obtenu, comme peintre de genre, une 3e médaille en 1842, une 2e en 1847, une 1re médaille pour la gravure en 1861, et un rappel en 1863.

GIRARDET (Paul), graveur français, frère des deux précédents, né comme eux à Neufchâtel, le 8 mars 1821, fut élève de son père pour la gravure et pour le dessin, se livra à la gravure, et débuta, au salon de 1842, par quatre sujets ou *Paysages* de M. Karl Girardet, reproduits en taille-douce. Il a encore gravé, d'après son frere: *Gauthier de Châtillon défendant une rue de Zurich* et *le Combat d'Héliopolis*, qui font partie, ainsi que plusieurs autres exposés de 1844 à 1849, des *Galeries historiques de Versailles*; les plus remarquables sont : *le Combat de l'Halrach*, *la Prise du col du Téniah*, *la Bataille d'Isly*, d'après M. Horace Vernet, et *le Combat de Rivoli*, de M. Philippoteaux. Depuis, il a gravé *la Bataille de Frédéricia*, *Washington traversant le Delaware*, exposés, en 1853 et en 1855, avec l'*École*, d'après M. Édouard Girardet, et dans ces derniers temps *la Première messe de Kabylie*, de M. Horace Vernet, *Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire*, d'après Paul Delaroche (1857); *le Colloque de Poissy* (1859); la *Cinquantaine*, d'après M. L. Knaus (1861); une *Noce en Alsace*, d'après M. G. Brion (1863). Il a obtenu une 2e médaille en 1849, une mention en 1855, trois rappels : le 1er en 1857, le 2e en 1859 et le 3e en 1861, et une 1re médaille en 1863.

GIRARDIN (Alexandre, comte DE), général français, né le 16 janvier 1776, mort à Paris le 5 août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GIRARDIN (Ernest-Stanislas, comte DE), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, né à Paris, le 24 juillet 1802, est le petit-fils de René-Louis de Girardin, l'hôte et l'ami de J. J. Rousseau, et le fils de Stanilas de Girardin, qui fut, pendant la Restauration, un des chefs de l'opposition libérale. En 1831, M. Ernest de Girardin fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Ruffec (Charente), et se plaça au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. Non réélu en 1837, la victoire de la coalition en 1839 le ramena à la Chambre, où il resta jusqu'en 1846. Il fut un des adversaires les plus ardents de M. Guizot et se prononça pour la réforme électorale et parlementaire.

Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 44 829 voix, le quatrième sur neuf, dans la Charente. Il se plaça sur les bancs de la droite à côté de ses amis de l'ancienne gauche dynastique, devenus les chefs d'une nouvelle opposition contre la République. Il vota toutefois pour l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, avec la réunion de la rue de Poitiers, dont il faisait partie, le gouvernement de Louis-Napoléon et la politique du ministère Odilon Barrot.

Réélu le troisième à l'Assemblée législative par 47983 suffrages, il continua de faire partie de la majorité et ne se détacha des chefs de la droite que pour suivre la politique de l'Élysée. Le 2 décembre 1851, M. Ernest de Girardin fut nommé membre de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, compris dans la première liste des sénateurs.

GIRARDIN (Émile de), publiciste français, est né en Suisse, de parents légalement inconnus. Son état civil, qui lui donne pour famille des personnages imaginaires, le fait naître le 22 juin 1806; mais l'acte de notoriété qu'il a dû substituer plus tard à cette fausse déclaration, reporte l'époque de sa naissance à l'année 1802. Employé jusqu'en 1827 dans les bureaux de la maison du roi et chez un agent de change, on le connaissait sous le nom d'Émile Delamothe. Tout à coup il revendique comme son vrai nom et prend d'autorité celui du général Alex. de Girardin, qui, dix ans plus tard, déclara être son père, au sein d'une commission de la Chambre des Députés (*Moniteur* du 24 décembre 1847). C'est, en effet, sous ce dernier nom qu'il débuta dans les lettres par deux publications de jeunesse; *Émile* (1827, d'abord anonyme; 4e édit., 1853), et *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). *Émile* est, sous forme de fragments, le roman de sa naissance et de ses premières années. Inspecteur des beaux-arts sous le ministère Martignac, il mit à profit les loisirs de cette sinécure pour s'exercer à des spéculations hardies. Il fonda deux journaux auxquels s'attacha la vogue, le *Voleur* (5 avril 1828), et la *Mode* (1er octobre 1829) : celui-ci fut placé quelque temps sous le patronage de la duchesse de Berri

Après 1830, M. Ém. de Girardin, qui avait compris le parti qu'on pouvait tirer de la presse, publia successivement le *Journal des connaissances utiles* (1831) à 4 fr. par an, lequel atteignit, en peu de mois, le chiffre de 120000 abonnés; le *Journal des instituteurs primaires*, à trente sous par an; le *Musée des Familles* (1833); l'*Almanach de France* (1834), qui fut dès l'origine tiré à plus d'un million d'exemplaires: un *Atlas de France* par départements et un *Atlas universel*, à un sou la carte, etc. Toutes ces publications étaient lancées comme émanant d'une *Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*, et ne furent pas sans influence sur le progrès de l'instruction publique. En même temps il se mêlait à toutes sortes d'affaires commerciales, dont quelques-unes ont eu un malheureux retentissement : les mines de Saint-Bérain, le Physionotype, l'Institut agricole de Coëtbo (Morbihan), le *Panthéon littéraire*, pour lequel il obtint de M. Guizot une forte subvention (1835), etc.

Tout cela ne suffit pas à son activité fiévreuse, et le 1er juillet 1836, parut la *Presse*, organe de la politique conservatrice. Fondée dans des conditions telles qu'elle peut défier et ruiner toute concurrence, elle fait une révolution dans le journalisme. M. de Girardin est assailli de tous côtés par ses ennemis politiques, et c'est alors qu'il eut avec Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, cette malheureuse rencontre dont il vint chercher, en 1848, l'expiation solennelle au cimetière de Saint-Mandé. Ce duel, qui était son quatrième, fut son dernier. Plus tard, il refusa de donner satisfaction à M. Bergeron, malgré la plus outrageante des insultes. En 1834, il avait été élu député par le collége de Bourganeuf (Creuse), et s'était vu accusé de corruption électorale. En 1839, il soutint le ministère Molé contre la coalition. Pendant la plus grande partie de sa durée, le ministère Guizot eut aussi l'appui de la *Presse*, dont l'abandon lui fut si sensible qu'il créa, on sait à quels prix, l'*Époque* et le *Globe* pour la remplacer.

La même année, M. Ém. de Girardin se vit exclu de la Chambre, où il avait déjà été élu quatre fois, sous prétexte qu'il n'était pas Français. En 1842, il fut ramené parmi les députés par une double élection, à Bourganeuf et à Castelsarrazin, et son admission, encore vivement contestée, fut prononcée à une forte majorité. En 1847, il fut traduit, pour avoir insulté le ministère, devant la Cour de Paris, qui ne crut pas devoir frapper le député journaliste. Le 7 février de l'année suivante, M. de Girardin, pressentant une révolution, résigna son mandat. Le 24, au matin, il pénétrait aux Tuileries et faisait remettre au roi une note signée de son nom, où il demandait, dans des formules brèves et impératives, son abdication et la régence de la duchesse d'Orléans.

Repoussé aux élections de la Constituante, quoiqu'il eût, par son fameux article *Confiance! confiance!* donné le premier signal du ralliement universel des anciens partis à la République, M. de Girardin représenta le Bas-Rhin à la Législative et vota avec la Montagne, qui l'avait fait nommer. On prétend que c'est lui qui a gagné à la cause républicaine M. Victor Hugo, dont il fut le principal collaborateur à l'*Événement* (plus tard l'*Avénement*), organe spécial du poëte. Mais dans les assemblées il n'a guère laissé trace de son passage; il n'était pas chef de parti, encore moins orateur; c'était un publiciste, un grand remueur d'idées; sa place était dans le journal qu'il a créé et qu'il a rendu redoutable à tous les partis. Là on l'a vu soutenir et combattre M. Guizot et le gouvernement provisoire, la réaction, la République, s'acharner contre le général Cavaignac, qui l'avait arrêté et mis au secret après les journées de juin, poser le premier et propager par tous les moyens la candidature de Louis-Napoléon, se retourner contre lui et le combattre à outrance dans les rangs des socialistes et des révolutionnaires. Mais malgré toutes ces évolutions, on n'en lut pas moins *la Presse*, qui resta, sous toutes les couleurs, pendant les vingt années de sa direction, un des journaux les mieux faits de Paris, et en quelque sorte le champ de bataille ouvert à toutes les opinions.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin fut éloigné de France par le décret du 9 janvier suivant. La mort de sa belle-mère lui fit obtenir deux mois après l'autorisation d'y rentrer, et, grâce à ses relations de longue date avec le prince Napoléon, il lui fut permis d'y rester. Il reprit bientôt la direction de son journal, qu'il quitta encore une fois à la fin de 1856, en vendant à MM. Millaud et Cie, moyennant 800000 francs, sa part de propriété. *La Presse* était déchue de sa prospérité lorsqu'il en redevint rédacteur en chef, le 1er décembre 1862.

En 1831 (1er juin), M. Émile de Girardin avait épousé Mlle Delphine Gay, une des muses de la Restauration, qui a donné au nom de son mari un nouvel éclat dans le monde et les lettres. Devenu veuf en juin 1855, il a épousé, au mois de novembre 1856, Mlle Mina Brunold, comtesse de Tieffenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau, oncle du duc régnant de Nassau.

M. de Girardin a exposé ses idées politiques et sociales dans une foule de publications et de brochures, parmi lesquelles nous nous bornons à citer : *De l'Influence exercée par le* Journal des connaissances utiles *sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs*, etc. (1834); *De la*

Presse périodique au XIX*e siècle* (1837); *De l'Instruction publique, 1° élémentaire, générale, nationale; 2° complémentaire, spéciale, professionnelle* (1838, in-8); *Études politiques* (1838, in-8; nouv. édit. augmentée, 1849, in-8), lettres au général A. de Girardin sur l'application de l'armée aux travaux publics; *De la liberté de la presse et du journalisme* (1842); *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842); *De la Liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47), lettres entre MM. de Girardin et Ad. Blanqui; *Du Budget* (1847); *Avant la Constitution*, précédé d'une *Lettre à Timon; Journal d'un journaliste au secret* (1848); *les Cinquante-Deux* (1849 et suiv., in-16; 1853, 11 vol. in-18), suite de petits écrits sur les questions à l'ordre du jour; *Questions administratives et financières* (1848, in-18); *le Pour et le Contre* (1848); *le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848, 2 vol.); *l'Abolition de la misère par l'élévation des salaires* (1850, in-16; 1851, in-8), lettres à M. Thiers; *l'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851, in-8); *le Bien-être universel* (1850 et suiv.), revue hebdomadaire à 6 fr. par an; *l'Expropriation abolie* (1852); *la Politique universelle, décrets de l'avenir* (Bruxelles, 1852; Paris, 4e édit., 1854, in-8); *Solutions de la question d'Orient* (1853, in-18; 3e édit., 1854); *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère* (1854, in-18); *la Politique universelle. Décrets de l'avenir* (1854); *la Liberté* (1857, in-18); *la Fille du millionnaire*, comédie en trois actes et en prose (1858); sept brochures d'actualité en 1859 (*Napoléon III et la France, l'Empereur Napoléon III et l'Europe, l'Empire à la Liberté*, etc.); *Réponse d'un mort* (1861), etc. Un grand nombre de ses articles de journaux ont été réunis en un vaste recueil, sous le titre de *Questions de mon temps*, 1836 *à* 1856 (1858, 12 vol. in-8); *les Droits de la pensée* (1864, in-8); *Force ou Richesse* (1864, in-8), etc., etc.

Comme excursions de M. de Girardin dans le domaine littéraire, il faut citer ses deux récentes tentatives dramatiques. Le 9 avril, il fit jouer au Théâtre-Français un premier drame, *le Supplice d'une femme*, qui avait été profondément remanié par M. Alex. Dumas fils, et qui eut un grand succès : il donna lieu à de curieux débats entre les auteurs. Le second, *les Deux sœurs*, expressément annoncé comme étant de M. de Girardin seul, eut au Vaudeville une chute éclatante, à sa première représentation (12 août 1865).

GIRARDIN (Delphine Gay, Mme Émile de), femme de lettres française, épouse du précédent, née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804, morte le 29 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GIRARDIN (Jean-Pierre-Louis), chimiste français, né à Paris, le 16 novembre 1803, et fils d'un pharmacien droguiste, entra, en 1821, par protection du marquis de Montmorency, dans les laboratoires de la pharmacie centrale des hôpitaux civils de Paris, où il passa quatre ans. En 1824, il fut nommé, le premier, au concours, élève interne des hôpitaux. Il se livra alors avec ardeur à l'étude des sciences physiques et naturelles, et obtint deux fois la médaille d'or aux concours de l'École de pharmacie. Il entra, en 1825, au laboratoire de chimie de M. Thénard, au Collège de France, et ce fut sur la présentation de l'illustre professeur qu'à la fin de 1828, il fut nommé à la chaire de chimie appliquée aux arts de la ville de Rouen. Ses leçons attirèrent un grand nombre de jeunes gens et d'industriels. En 1835, il créa des cours de chimie du dimanche, en faveur des ouvriers. Il fut appelé, en 1838, à la chaire de chimie agricole de l'École d'agriculture, fondée à cette époque, d'après ses indications, par le conseil général. En 1855, il a été nommé directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur, lors de sa création. M. Girardin ouvrit, en 1848, des conférences agricoles sur les engrais, dans le département de la Seine-Inférieure, et exerça une grande influence sur les progrès de la culture en Normandie. En 1858, le savant chimiste rouennais consentit à quitter, après trente ans, son pays d'adoption pour occuper, avec le titre de doyen, une chaire à la Faculté de Lille. Membre des diverses sociétés savantes de Rouen, Académie, Société centrale d'agriculture, Société d'émulation, Conseil central de salubrité, etc., il a été nommé correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris (1835), de la Société d'encouragement de Paris (1838), de l'Académie des sciences de l'Institut (1842), de l'Académie impériale de médecine (1846), et d'un grand nombre de sociétés savantes des départements et des pays étrangers. Il a été nommé, en 1841, chevalier de la Légion d'honneur.

Homme pratique et préoccupé avant tout des applications utiles de la science, M. Girardin a publié : *Éléments de minéralogie appliquée aux sciences chimiques* (Paris, 1826, 2 vol. in-8, avec planches), avec M. Lecoq; *Nouveau Manuel de botanique, ou Précis élémentaire de physique végétale* (1827, in-18, avec planches), avec M. Juillet; *Considérations générales sur les volcans* (1830, in-8, Rouen). En 1835, il réunit en 2 vol. in-8, ses *Leçons de chimie élémentaire, faites le dimanche à l'École municipale de Rouen* (Rouen, plusieurs éditions; Paris, 1860, 4e édit., 2 vol. in-8), ouvrage qui obtint, à Paris, deux médailles et qui valut à l'auteur, de la part de l'empereur de Russie, la médaille en or des savants étrangers, puis une bague en diamants, en reconnaissance des progrès que la traduction en russe de ses *Leçons* avait faire en Russie à l'industrie chimique.

M. Girardin a encore donné : *Notice biographique sur Édouard Adam* (1837, grand in-8, avec planches); *Mémoires de chimie appliquée* (1839, in-8); *du Sol arable* (1842, in-8, 2 éditions); *des Fumiers considérés comme engrais* (1847, in-18, avec figures, 5 éditions); *Technologie de la garance* (1846, in-8); *Traité élémentaire d'agriculture* (2 vol. gr. in-18, avec figures); *Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et publique et de sciences physiques appliquées* (1852, 2 vol. gr. in-18, avec figures); *Courte instruction sur l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16, 6 éditions); *Résumé des conférences agricoles sur les fumiers* (1854, in-16, 3 éditions); *sur les Nouveaux engrais concentrés du commerce* (Rouen, 1854, in-16); *Moyens d'utiliser le marc de pommes* (1854, in-16, 4 éditions); *des Mares dans nos campagnes* (Rouen, 1854, in-16), instruction rédigée au nom de la Société d'agriculture de Rouen, etc.

Il faut ajouter à ces travaux un grand nombre de mémoires et d'articles publiés, de 1827 à 1831, dans le *Bulletin universel de Férussac*; depuis 1836, dans le *Journal de pharmacie et des sciences accessoires*; depuis 1842, dans le *Journal d'agriculture pratique* de M. Bixio, et depuis 1843, dans la *Normandie agricole*; cinq traités insérés dans les *Cent Traités pour l'instruction du peuple* (1847-1849); un *Essai chimique et technologique sur le polygonum tinctorium*, avec M. Preisser, de Rouen, et couronné en 1840 par la Société de pharmacie de Paris; un *Mémoire*

sur les fumiers, auquel une médaille d'or a été décernée, en 1846, par la Société d'agriculture du Cher, et une foule de brochures.

GIRARDOT (Auguste-Théodore, baron DE), archéologue français, né à Paris, le 8 juin 1815, se fit recevoir avocat en 1836, et fut nommé conseiller de préfecture à Bourges en 1839. Sous-préfet de Montargis en 1852, il devint secrétaire général de la Loire-Inférieure en 1854. Membre de la Société des antiquaires de France, et, depuis 1840, du comité des monuments historiques, le baron de Girardot a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1852.

On a de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en* 1697, avec *Introduction* et *Notes* (Bourges, 1843, in-8); *Essai sur les Assemblées provinciales, et en particulier sur celles de Berry, de* 1778 *à* 1790 (1845, in-8); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4); *Histoire de la cathédrale de Bourges* (1849), avec M. H. Durand; *Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts* (1855); *Des Administrations départementales de* 1790 (Nantes et Paris, 1857, in-8); des articles ou mémoires dans les *Annales archéologiques* et les *Procès-verbaux* de la Société agricole du Cher (1841-1856).

GIRAUD (Charles-Joseph-Barthélemy), jurisconsulte français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802, fit son droit à Aix, y devint, en 1830, professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif, et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris, en 1842, il fut successivement inspecteur général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, et résigna ce dernier titre au 25 février 1848. En 1851, il a occupé à deux reprises le ministère de l'instruction publique, où son double passage fut marqué par des concessions aux anciens adversaires de l'Université. Il le quitta, la seconde fois, au 2 décembre, et fit partie de la Commission consultative. Au mois d'août suivant, à propos du projet de loi sur les biens de la famille d'Orléans, il se retira également du conseil d'État, reprit son titre d'inspecteur général de l'enseignement supérieur pour l'ordre des lettres, et fut nommé à une des chaires de droit romain à la Faculté de Paris. Le 27 février 1861, il est devenu inspecteur général pour l'ordre du droit, en remplacement de M. Laferrière. M. Ch. Giraud a remplacé, en 1842, le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

On a de lui : *Éléments de droit romain*, reproduits sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835, in-8); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838, in-8); *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8); *le Traité d'Utrecht* (1847, in 8), ouvrage traduit la même année en allemand et en espagnol; *des Libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8); *les Tables de Salpenza et de Malaga* (1856; 2ᵉ édit., même année), extraites du *Journal général de l'Instruction publique*; des articles et dissertations dans le *Journal des savants*, la *Revue de législation*, et autres recueils; de nombreuses éditions avec des *Notices*, notamment celles sur Fabrot, Pasquier, Z. Pons, Dubreuil, etc.

GIRAUD (Paul-Émile), archéologue français, ancien député, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792, fut, après les journées de Juillet 1830, nommé maire de cette ville, conseiller général du département, et envoyé peu après à la Chambre des Députés. Il y siégea sur les bancs du centre, et vit son mandat renouvelé jusqu'en 1846. Il avait cessé, en 1835, d'être maire de Romans. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1839.

M. Giraud a publié sur l'histoire et les origines de son pays : *Composition, mise en scène et représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans en* 1509 (1848, gr. in-8); *Aymar du Rivail et sa famille* (1849, in-8); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8); des *Fragments, Rapports* et *Dissertations archéologiques* (1843-1857), etc.

GIRAUD (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris, le 9 août 1806, suivit les ateliers de Théod. Richomme et de M. Hersent, et entra, vers la fin de 1821, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure au concours de 1826. Il grava *la Vierge au coussin vert*, d'Andréa Solari (1830); s'exerça au pastel ainsi qu'à la grande peinture historique, et revint en 1832 à Paris, où il exposa, comme peintre, une suite de sujets de genre et de portraits. En 1844, il visita l'Espagne, et en 1847 l'Orient et l'Algérie.

On a vu de lui aux salons : *les Enrôlements volontaires* (1835); *le Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836); *l'Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire, la Permission de dix heures* (1839); *la Promenade en coricolo, les Enfants du guide* (1840); *les Crêpes* (1843); *le Fiévreux dans la campagne de Rome* (1846); *la Posada des toreros*, pour le ministère de l'intérieur; *le Coup de vent, Incendie à Constantinople* (1853); les portraits du *baron Mounier*, du *capitaine Géréaux*; les portraits au dessin de *Justin*, d'*Hérold*, de *MM. Jules Janin, Paulin Mercier*; de nombreux pastels, notamment *la princesse Mathilde, le comte de Nieuwerkerke, Mme Mélingue*, des *Enfants* et des types italiens (1833-1853); *le prince Jérôme, la comtesse de Castiglione*, pastels (1857); *Femmes d'Alger, la Bouquetière, M. l'abbé Moret, la comtesse de Ségur* (1859); *Henri IV dans la Tour de Saint-Germain des Prés, Bohémienne de Séville, la princesse Anna Murat, Paulin Ménier* dans le rôle de Choppart du *Courrier de Lyon* (1861); un *Débordement du Nil*, un *Moucharaby au Caire, Mme É. de Girardin* (1863). Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre *la princesse Mathilde* de 1853, le portrait de *M. Mélingue*, au pastel, et deux souvenirs de son voyage en Espagne : *De Paris à Cadix* et *Zapateado*.

M. Eugène Giraud n'a guère signé comme graveur que deux œuvres importantes exposées toutes deux en 1833 : son envoi de Rome, *la Vierge au coussin vert*, et le *Portrait de Jean Richardot*, d'après P. P. Rubens. Il a obtenu, pour la peinture, une 3ᵉ médaille en 1833, une 2ᵉ en 1836, une mention en 1855 et la décoration en mai 1851.

Son frère, M. Sébastien-Charles GIRAUD, né à Paris, le 18 janvier 1819, étudia sous lui la peinture, et entra vers la fin de 1835 à l'École des beaux-arts. Il traite le genre et les scènes d'intérieur. Il a visité l'Amérique, à la suite de l'expédition des îles marquises (1843-47), et dans ces derniers temps (1856), il a fait partie de la Commission artistique conduite par le prince Napoléon dans les contrées du Nord. Il a exposé, outre des tableaux de genre et de nombreux intérieurs :

Scène d'atelier, Souvenir d'Haïti (1850-1853); *la Fin de la guerre d'Haïti, la Salle à manger de la princesse Mathilde* (1855); *la Pêche au phoque*, souvenir de son dernier voyage (1857); *le Salon de la princesse Mathilde, le Cabinet de M. de Nieuwerkerke* (1859); *Intérieur au* XV*e siècle*, deux autres *Intérieurs, Vue de Tinyralla* (Islande) (1861); *Retour du chasseur; Intérieur d'une chambre au* XV*e siècle* (1862), etc. M. Ch. Giraud a été décoré de la Légion d'honneur à son retour de Taïti, le 19 décembre 1847.

GIRAUD-TEULON (Marc-Antoine-Louis-Félix), médecin français, né à La Rochelle, le 30 mai 1816, fut élève de l'École polytechnique et de celle de Metz (1836-1839), puis fit sa médecine et fut reçu docteur à Paris, en 1848, avec une thèse *Sur le mécanisme de la respiration*. Jeté dans la politique par la révolution de Février, il fut nommé, en mars, commissaire de la République dans l'Ardèche et, le mois suivant, préfet des Hautes-Alpes, qu'il administra jusqu'en avril 1851. Il a repris alors l'exercice de la médecine.

On a de lui : *Mémoire sur le mécanisme des battements du cœur* (1855); *Traité de mécanique animale* (1856), couronné par l'Académie des sciences; *Théorie de l'ophthalmoscope* (1859); *De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire* (1860); puis un très-grand nombre d'articles ou mémoires fournis, depuis 1854, à la *Gazette médicale*.

GIRAUDEAU (Jean), dit GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS, médecin spécialiste français, né à Saint-Gervais (Vienne), le 5 novembre 1802, commença son droit, puis sa médecine à Poitiers, et vint terminer cette dernière à Paris, où il fut reçu docteur en 1825, avec une thèse *sur la Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Le bruit que cette thèse, et, deux ans après, un *Mémoire* plus catégorique encore, soulevèrent jusqu'au sein de l'Académie de médecine, marqua ses débuts dans la voie scabreuse des maladies secrètes. Il devint, en 1828, l'acquéreur et le propriétaire exclusif du Rob antisyphilitique dit Rob Boyveau-Laffecteur, et l'insertion, dans tous les journaux, du procès gagné par lui contre ses différents adversaires, inaugura la série des annonces, souvent polyglottes, qui ont été depuis trente ans en permanence dans toutes les feuilles périodiques.

M. Giraudeau a mêlé son nom à l'exploitation des fusils-Robert, des savons-ponce, et à plusieurs autres affaires qu'il a dirigées ou commanditées avec bonheur. Électeur influent sous l'ancien régime, il était chef de bataillon dans la garde nationale de Moissellles, et, lors de sa retraite, il a été, comme tel, décoré de la Légion d'honneur en août 1852. — Il est mort en 1861.

On a de lui ou sous son nom, un certain nombre de *Guides*, *Conseils*, *Manuels*, qui ne sont qu'un remaniement de ses thèses primitives, et comme le prospectus développé de son remède, entre autres : *Traité des maladies syphilitiques*, *Guide des maladies de la peau*, *Manuel de la santé*, *Conseils aux victimes de l'amour* (1831-1846); puis des *Souvenirs de voyage en Orient*, et un *Précis de l'histoire du Poitou*, attribués, le premier à M. Julia de Fontenelle, le second à M. Caboche d'Estilly; enfin des *Notes* et *Éclaircissements* au poëme complaisant que M. Barthélemy composa pour lui sous le titre de *Syphilis* (1848, in-16 et gr. in-8).

GIRAUDON (Félix-Jules), ancien représentant du peuple français, né à Lille, le 19 janvier 1811, et fils d'un maître serrurier, exerçait, avant 1848, la même profession, lorsque la révolution de Février lui ouvrit le chemin des assemblées politiques. Élu représentant du Nord par 120846 suffrages, il fit partie du Comité du travail. Comme la plupart des ouvriers envoyés à la Constituante, il vota, en général, avec la fraction modérée du parti démocratique, et repoussa particulièrement toutes les propositions inspirées par le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est retourné à son atelier.

GIRAULT [DE SAINT-FARGEAU] (Eusèbe), littérateur français, né en 1799, à Saint-Fargeau (Yonne), se fit connaître, dès 1826, par la publication d'un *Dictionnaire de la géographie physique et politique de la France* (in-8), qui servit de base au *Dictionnaire de toutes les communes* (1828, in-8). Il a publié deux autres bons ouvrages en ce genre : *le Guide pittoresque du voyageur en France* (1834 et années suiv., 6 vol. in-8 et atlas), et le *Dictionnaire géographique, historique, administratif et industriel de toutes les communes de France* (1846-1847, 3 vol. in-4), avec plans, gravures et armes des villes. A partir de 1848, il dirigea l'*Annuaire du commerce* de MM. Didot.

Nous citerons encore de lui : *Encyclopédie des jeunes étudiants* (1833-1834, 2 vol. in-8), connaissances humaines, mœurs et passions; *Aperçu statistique de la France* (1836, in 8); *Revue des romans* (1839, 2 vol. in-8), analyse de onze cents productions remarquables des plus célèbres écrivains français et étrangers; *Bibliographie de la France* (1845, gr. in-8), catalogue de tous les ouvrages imprimés en français sur la France archéologique, géographique et historique depuis le XV*e* siècle; *Dictionnaire des artistes* (1846, in-18), guide explicatif des figures, symboles, etc.; *les Quarante-huit quartiers de Paris* (1847, in-12), histoire biographique et anecdotique; *les Beautés de la France* (1850, in-8), dont il a écrit le texte; *Histoire littéraire* (1852, in-18), etc.

GIRERD (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Héaud (Loire), en 1801, mort le 29 août 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GIROD (Jean-Marie-Félix), général français, né en 1789 à Gex (Ain), est le frère cadet du baron Girod [de l'Ain], pair de France et ministre de Louis-Philippe, mort en 1847. A seize ans, il entra au service militaire et fit, comme sous-lieutenant, les campagnes de Prusse et de Pologne, et comme lieutenant, celle d'Espagne, de 1808 à 1811. Nommé capitaine, il passa à la grande armée et prit part aux guerres de Russie, de Saxe et de France. Licencié en 1814, il fut replacé quelque temps après dans le corps d'état-major et devint colonel en 1830. Lors de l'élévation de son frère à la pairie, en 1832, il représenta, à la Chambre des députés, l'arrondissement de Nantua et siégea dix ans dans les rangs de la majorité conservatrice. Il ne fut pas réélu en 1842, et se vit promu, à cette époque, au grade de maréchal de camp. A la révolution de Février, il commandait le département du Jura. Il fait partie, depuis l'année suivante, de la réserve de l'état-major général. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1838.

GIROT-POUZOL (du Puy-de-Dôme), ancien représentant du peuple français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), en 1794, mort en janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

Son fils a été élu député de la 2e circonscription du Puy-de-Dôme, en remplacement du duc de Morny, en juin 1865. Candidat non officiel, il a obtenu 14 159 voix sur 26 429 votants. M. Girot-Pouzol était déjà membre du conseil général du département.

GIROU DE BUZAREINGUES (Louis-Adolphe-Édouard-François), médecin français, député, né à Buzareingues (Aveyron), le 12 février 1805, est fils du physiologiste de ce nom, correspondant de l'Institut, mort en juillet 1856. Il commença ses études médicales à Montpellier et fut reçu docteur à Paris, en 1832, avec une thèse *Sur les maladies cutanées et sur l'emploi du goudron dans le traitement du prurigo.* Membre du conseil général pour le canton de Requista, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de l'Aveyron. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 18 260 voix sur 29 144 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui: *Essai sur le mécanisme des sensations, des idées et des sentiments* (1848, in-8), en collaboration avec son père, et différents mémoires insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, la *Revue médicale* et la *Revue d'agriculture.* Une monographie a été consacrée à M. Girou de Buzareingues, père, dans les *Biographies aveyronnaises* de M. Jules Duval.

GIROUX (André), peintre français, né à Paris, le 30 avril 1801, est fils du peintre Alphonse Giroux, devenu marchand de tableaux et de jouets d'enfants; il débuta à dix-huit ans au salon, par quelques sujets de genre, se tourna vers le paysage, qu'il étudia sous Thibault, et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique, en 1825. De retour de Rome en 1831, il a continué, tout en voyageant, ses envois aux salons. On cite de lui: *les Apprêts du marché* (1819); *le Cellier, l'Étable, le Marché à la marée* (1822); *la Halle aux poissons, Orphée et Eurydice, Vue de Capri, Site agreste de la Sabine, le Berger de Casaprota, Sixte-Quint et les bohémiennes dans la campagne de Subiaco* (1831); *les Alpes françaises, les Ruines de Restischloss. Chalets* (1837): des *Sites*, des *Vues*, des *Ruines*, quelques sujets de genre (1837-1850); *Usine d'émouleurs au Puy* (1857): *Souvenir du ravin de Golling*, Autriche (1863), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en août 1837.

Un de ses frères, M. Alphonse GIROUX, a pris la maison fondée par leur père, et donné au commerce d'étrennes une grande extension.

GISCLARD (Jean-Jacques), ancien représentant du peuple français, né en 1795, à Albi (Tarn), fut admis, en 1813, à l'École polytechnique et préféra, à l'issue de ses études, suivre la carrière commerciale que suivait déjà son père. Chef d'une fabrique de distillation, il a obtenu plusieurs médailles aux expositions de 1839, 1844 et 1849, et a présidé, à différentes dates, le tribunal de commerce de sa ville natale. Connu par ses opinions libérales, il fut, en 1848, nommé le second sur la liste des représentants du Tarn, vota avec les républicains modérés, et se démit de son mandat le 16 novembre de la même année. Nommé en 1851 maire d'Albi, il devint, en 1852 et en 1857, député au Corps législatif, où il n'est pas rentré en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1862.

GISORS (Henry-Alphonse DE), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1796, étudia l'architecture sous la direction de son oncle, l'architecte Gisors, dit l'aîné, et sous celle de Percier. Il entra à l'École des beaux-arts à la fin de 1814, et remporta le second prix d'architecture au concours de 1823, sur ce sujet: *un Hôtel des douanes et de l'octroi.* M. de Gisors exécuta aussitôt les travaux de la préfecture d'Ajaccio. En 1828, il envoya au salon un *Projet de fontaine monumentale en l'honneur des Sciences, des Arts et du Commerce*, destinée à l'ornementation de la place de la Concorde. Il a élevé depuis: l'Hôpital des cliniques (1832-1833), l'amphithéâtre de l'Observatoire (1838-1840), les nouveaux bâtiments de l'École normale (1841-1847). Il dirigea, dans l'intervalle, les travaux du ministère de l'instruction publique (1840). Nommé architecte du Luxembourg, en remplacement de Louis Provost, qui se refusait aux additions projetées au palais, M. Alphonse de Gisors y exécuta rapidement, de 1834 à 1835, la salle provisoire des séances judiciaires, attendue pour les procès d'Avril et de Fieschi; il entreprit ensuite les constructions nécessitées pour la nouvelle salle de la Chambre des pairs, en reportant dans le jardin l'ancienne façade de toute la profondeur d'un nouveau pavillon. Il agrandit et modifia le jardin, organisa l'orangerie, restaura plus tard (1841) le cloître et la chapelle, et ensuite (juillet 1856), perça un nouvel escalier d'honneur. Les *Vues du Luxembourg* agrandi et restauré, et principalement la *Chambre de Marie de Médicis*, ont été publiées par lui en 1848 (in-fol.).

Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1854, en remplacement d'Achille Le Clère, M. de Gisors est encore devenu architecte du Sénat, de l'Observatoire, de l'École normale, de la Clinique et de l'Odéon, membre du conseil des bâtiments civils et du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

GISQUET (Henri), homme politique français, ancien préfet de police, né à Vézin (Moselle), le 14 juillet 1792, entra, en 1807, comme simple commis chez les frères Périer, banquiers à Paris, s'associa, en 1818, à une maison de commerce du Havre et rentra l'année suivante dans la maison Périer, dont il devint le chef avec Casimir. En 1825 il fonda, avec l'aide de son ancien collègue, une maison de banque sous son seul nom. L'année suivante, il fut amené, par suite d'avances de fonds, à acquérir à Saint-Denis une grande raffinerie de sucre, et la transforma en une fabrique d'huiles, qui resta longtemps sa propriété. Affilié à l'opposition libérale et l'un des premiers membres de la Société: *Aide-toi, le ciel t'aidera*, il prit une part active aux journées de juillet 1830, et fut nommé au mois d'août membre du conseil général de la Seine. Au milieu des menaces et des préparatifs de guerre européenne, M. Gisquet fut chargé par le gouvernement de l'achat de 300 000 fusils, et parvint à négocier l'acquisition de 566 000 armes de provenance anglaise. Les divers organes de l'opposition accusèrent le commissionnaire et les ministres eux-mêmes d'avoir réalisé sur cette commande des bénéfices illicites, et l'affaire des *fusils-Gisquet* excita l'une des plus vives polémiques de ce temps. Les imputations formulées par Armand Marrast dans *la Tribune* contre le

maréchal Soult et Casimir Périer donnèrent lieu à un procès qui se termina par la condamnation du rédacteur à 6 mois de prison et à 3000 francs d'amende (29 octobre 1831). M. Gisquet avait été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai de la même année.

Appelé par Casimir Périer aux fonctions de préfet de police (14 octobre) comme successeur de Vivien, M. Gisquet excita, par les mesures politiques qui furent prises par lui ou en son nom, pendant cinq années de conspirations ou d'insurrections permanentes, les attaques les plus vives de la part de l'opposition; mais l'activité intelligente et les talents administratifs qu'il déploya dans l'intérêt de l'hygiène et de la salubrité publiques lui attirèrent les éloges même de ses ennemis. Il sortit de la préfecture de police le 6 septembre 1836, et fut remplacé par Gabriel Delessert. Promu le 30 avril commandeur de la Légion d'honneur, il reçut alors le titre de conseiller d'État en service extraordinaire.

L'année suivante, élu député par le collége électoral de Saint-Denis, il prit bientôt à la Chambre une attitude hostile au pouvoir et causa d'assez grands ennuis au ministère dans la discussion sur les fonds secrets, dont il demandait la réduction du chiffre de 4 000 000 proposé, au chiffre de 2 400 000 fr., qui n'avait pas été dépassé sous son administration. A la fin de 1838, de vagues rumeurs accusant l'ex-préfet de police de concussions accompagnées de circonstances graves, *le Messager* qui s'en fit l'écho fut poursuivi en diffamation par M. Gisquet, et condamné au minimum de la peine (100 fr. d'amende), après des paroles de l'avocat du roi, M. Plougoulm, qui faisaient pressentir les rigueurs du pouvoir contre le plaignant (28 décembre). Celui-ci fut destitué le lendemain de son titre de conseiller d'État. Il ne se représenta pas aux élections de l'année suivante, et ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1848, comme délégué de la ville de Saint-Denis auprès du comité central de l'Union électorale. M. Gisquet fit en 1844 un voyage en Égypte, dont il a donné la relation sous ce titre: *l'Égypte, les Turcs et les Arabes* (2 vol.). Il a publié, en 1840, ses *Mémoires* (4 vol. in-8; nouv. édit., 1856, 2 vol.).

GIULAY. Voy. GYULAY.

GLADSTONE (William-Ewart), homme d'État anglais, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, est le troisième fils de sir John Gladstone, marchand écossais, qui, à la suite d'une faillite, était venu s'établir dans cette ville où il avait amassé une immense fortune dans le commerce des Indes. Il fit de brillantes études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et prit ses grades à cette dernière en 1832. Il venait à peine de terminer son éducation, lorsque, sur la présentation du duc de Newcastle, il fut envoyé, par les électeurs de Newark, à la première Chambre issue du bill de réforme (1832); son entrée dans la carrière parlementaire se fit sous les auspices des deux grands partis rétrogrades de l'époque, les ultra-tories et les ultra-protestants. Malgré sa jeunesse, il attira, par des discours pleins de vigueur et d'adresse, l'attention de ses collègues et se concilia l'estime de sir R. Peel, qui cherchait alors à rallier les débris du parti tory sous la bannière conservatrice. Dès que ce dernier eut ressaisi le pouvoir (1834), il le nomma lord de la Trésorerie, puis sous-secrétaire au département des colonies.

Revenu, au mois d'avril 1835, sur les bancs de l'opposition, M. Gladstone combattit vivement la politique de lord Melbourne, et intervint dans une question religieuse qui passionnait tous les esprits en publiant son livre: *l'État dans ses relations avec l'Église* (the State in its relation to the Church; Londres, 1838, 1 vol.). Il y posait ce principe, fortement combattu par M. Macaulay dans la *Revue d'Édimbourg*, que l'homme, ayant des devoirs envers Dieu, indépendamment de ses devoirs envers la société, l'État, qu'il faut assimiler à un individu, doit également avoir une religion et en professer le symbole; sa conclusion était qu'il fallait décourager toute autre religion que la religion d'État, non par la persécution ou les peines légales, mais par l'exclusion de tous les emplois civils et des distinctions nationales.

Le ministère whig ne tarda pas à succomber en proposant l'admission du sucre étranger (1841); sir R. Peel prit la direction des affaires et nomma M. Gladstone maître de la monnaie et vice-président du bureau de commerce. Celui-ci s'associa d'abord à une réduction partielle des droits d'importation sur des objets de peu d'importance. Chargé ensuite de préparer une révision générale des tarifs, ses investigations eurent pour résultat de le convertir tout à fait aux doctrines de la liberté commerciale: l'ancien protectionniste présenta en leur faveur un rapport dont toutes les conclusions furent adoptées. Au dehors, il apportait la même ardeur de propagande et n'hésitait pas à écrire dans les revues en faveur du libre échange. En mai 1843, il devint président du bureau de commerce, en remplacement de lord Ripon: mais la dotation du collége catholique de Maynooth, contraire à ses principes religieux, amena sa retraite en février 1845. L'année n'était pas expirée qu'il acceptait le portefeuille des colonies, laissé vacant par lord Stanley, qui refusait d'appuyer le rappel des *corn laws* (décembre 1845); en même temps il se représentait, à cause des fonctions nouvelles qu'il allait occuper, devant ses électeurs ou plutôt devant le duc de Newcastle, qui lui retira son mandat législatif. Écarté de la Chambre, il ne put prendre part aux grands débats qui s'engagèrent, et quitta le pouvoir avec sir R. Peel en juillet 1846.

Choisi aux élections de 1847 par l'université d'Oxford, distinction enviée par les plus illustres hommes d'État, M. Gladstone revint à la Chambre des Communes prendre, à côté de son chef, la direction du parti libéral conservateur; il combattit le papisme, repoussa le bill des titres ecclésiastiques, et appuya l'admission des Juifs au Parlement, au grand mécontentement de ses commettants, ainsi que l'enquête proposée par M. Disraëli sur la détresse des classes agricoles. Ce dernier vote encouragea les espérances des protectionnistes, et, en 1851, lorsqu'ils essayèrent de constituer un ministère, des ouvertures furent faites à M. Gladstone. Mais ce fut lui qui porta le dernier coup au cabinet Derby, en 1852, par une claire et savante réfutation du système financier des tories. Quelques jours après, il acceptait de lord Palmerston le poste de secrétaire d'État pour les colonies, puis celui de chancelier de l'Échiquier, qu'il occupa jusqu'en 1855. En 1858, il fut nommé commissaire extraordinaire de la reine aux îles Ioniennes.

M. Gladstone reprit dans le nouveau ministère libéral du 5 juillet 1859, son ancien portefeuille, contribua fortement au traité de commerce avec la France, et prépara résolûment une transformation radicale du système de l'impôt, au risque d'ébranler sa position dans le ministère Russell-Palmerston (juin 1860). Ses combinaisons financières pour arriver à l'équilibre du budget, sans exagérer les impôts, ont causé dans ces dernières

années une satisfaction très-grande en Angleterre et excité l'admiration de toute l'Europe. Devenu, de tory, un des libéraux les plus avancés, on a parlé, à plusieurs reprises, de sa renonciation au mandat de l'université d'Oxford qui a toujours été confié à des députés torys; dans cette prévision, on disait que 800 électeurs du collège de Lancastre lui ont offert la candidature (1861). Aussi, au mois de juillet 1865, ne fut-on pas étonné de voir sa candidature repoussée par l'université d'Oxford, fidèle aux traditions conservatrices, tandis que le South-Lancashire l'adopta pour représentant au Parlement.

Comme orateur, M. Gladstone se distingue dans la Chambre des Communes par le talent d'exposition, l'autorité des études spéciales et la pureté de la diction; familiarisé avec l'histoire, la théologie et les auteurs classiques, il en tire des exemples qui donnent à la discussion un aspect nouveau; ses compatriotes ont dit qu'il « parle affaires comme une dixième muse. » Sa dialectique n'en est pas serrée, et c'est dans les questions financières ou commerciales qu'il a le plus d'autorité.

Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de M. Gladstone : *Des Principes de l'Église* (the Church principles; 1840); *Histoire des États romains* (History of the Roman States; 1851-1852, 3 vol. in-8), traduite de l'italien de Farini; une *Lettre à lord Aberdeen* (1851), dans laquelle il trace un tableau plein de vigueur des persécutions politiques exercées à Naples contre les patriotes; cette lettre produisit dans toute l'Europe la plus vive sensation: les *Études sur Homère et l'âge homérique* (1861), etc. M. Gladstone est entré, en 1841, au Conseil privé.

GLAESER (Frantz), compositeur allemand, né le 19 avril 1799, à Obergeorgenthal, en Bohême, fut placé, en 1810, à la chapelle de la cour, à Dresde, alla au Conservatoire de Prague étudier la musique instrumentale, passa à Vienne en 1817, reçut les conseils de Beethoven, et y composa une trentaine d'opéras, dont quelques-uns eurent plus de cent représentations et furent joués sur plusieurs théâtres dans la même soirée. Nommé, en 1827, premier maître de chapelle au théâtre de Vienne, il fut appelé ensuite avec le même titre au théâtre de Kœnigstadt, à Berlin. Les nouveaux opéras qu'il y écrivit : *l'Anneau d'ambre* (Bernsteinring), *Aurora*, *Andréa*, *l'OEil du Diable* (das Auge des Teufels), etc., mirent le comble à sa réputation; *l'Aire de l'aigle* (Adlers Horst) fut joué à Londres, à Stockholm et à Saint-Pétersbourg. Attiré à Copenhague par le roi de Danemark, en 1842, il fut nommé maître de chapelle de la cour et du théâtre (1843). Il a composé la musique de quelques opéras de M. Andersen. Il était chevalier du Danebrog (1847) et de l'ordre de Wasa. — M. Frantz Glaeser est mort à Copenhague, en 1862. — Son fils, Joseph-Auguste-Édouard-Frédéric Glaeser, est auteur de quelques romances (1853-1855).

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste), théologien et orientaliste français, né à Bordeaux, le 1er avril 1798, fit ses classes au séminaire de cette ville, et y commença sa théologie, qu'il vint terminer à celui de Saint-Sulpice, tout en suivant les cours de langues orientales. Il entra dans les ordres en 1822. Élève de Sylvestre de Sacy et Eug. Burnouf, il se livra dès lors à l'enseignement des langues orientales. Il fit de 1822 à 1834, au même séminaire, le cours d'hébreu de première année, suppléa, en 1825, Chaunac de Lanzac à la Sorbonne, le remplaça en 1831, et devint, dix ans après, doyen de la Faculté de théologie récemment réorganisée. Il prit, dans ce même intervalle (1833) les trois grades théologiques, reçut les titres de chanoine, puis de vicaire général honoraire de Bordeaux (1827 et 1851), et fut attaché en 1840 au chapitre métropolitain de Notre-Dame de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845, et nommé, la même année, conseiller de l'Université.

On a de l'abbé Glaire : *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum* (1830, in-8), réédité en 1843 avec additions dans le titre et dans l'ouvrage; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque* (1832, in-8; 3e édition, 1843); *Chrestomathie hébraïque et chaldaïque*, avec la *sainte Bible*, en latin et en français, notes explicatives et réflexions morales (1834, 3 vol. in-4); *Torath Mosché, le Pentateuque*, etc. (1836-1837, 2 vol. in-8) : le 1er volume contenant la *Genèse*, a été composé en société avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux Livres saints* (1836, 6 vol. in-12, 2e édit., 1843); *les Livres saints vengés* (1845, 2 vol. in-8); un *Abrégé* de *l'Introduction historique* (1846, in-8; 2e édit., 1853); *Manuel de l'hébraïsant*, contenant des *Éléments de grammaire hébraïque*, une *Chrestomathie* et un *Lexique* (Leipsick, 1856, in-12); *Concordances arabes du Coran; Principes de grammaire arabe* (1857 et 1861), et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, l'*Encyclopédie catholique*, la *Bibliographie catholique*, etc.

GLAIS-BIZOIN (Alexandre), ancien député français, né à Quintin (Côtes-du Nord), le 9 mars 1800, fut reçu avocat vers 1822, et s'associa aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller général de son département, et député de l'arrondissement de Loudéac, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Il prit place à l'extrême gauche, signa le *Compte rendu* de 1832, et réclama, sous tous les ministères, l'application complète des principes de 1789. Il monta souvent à la tribune, harcela le gouvernement de ses interpellations, et ne cessa de demander la diminution de l'impôt du sel, celle de la taxe des lettres et la suppression du timbre des journaux. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et signa l'acte d'accusation présenté par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot. Après l'avénement de la République, il fut nommé représentant du peuple par 92 308 suffrages, le quatrième sur les seize élus des Côtes-du-Nord.

Président de la réunion démocratique du Palais-National, M. Glais-Bizoin vota ordinairement avec l'extrême gauche. Son nom fut particulièrement attaché à un amendement sur le droit au travail, qui fut rejeté le 14 septembre 1848, par 596 voix contre 187. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée. En 1863, il se présenta comme candidat de l'opposition dans la 1re circonscription des Côtes-du-Nord, et fut nommé par 12 827 voix sur 23 606 votants. Il a paru, sous le nom de M. Al. Glais-Bizoin, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Une vraie Bretonne ou un Cas pendable* (Saint-Brieuc, 1862, in-8).

GLAIZE (Auguste-Barthélemy), peintre français, né à Montpellier, vers 1812, eut entre autres maîtres M. Eug. Devéria, fit ses débuts au Salon de 1836 et se fixa à Paris. Après avoir traité d'abord le genre et les sujets religieux, il demanda à la littérature et aux idées romantiques des inspirations souvent heureuses. Il a cultivé avec succès la lithographie et le pastel.

M. Glaize a principalement exposé : *Luca Signorelli* (1836); *Après la guerre! Faust et Marguerite, Pauvre famille, Psyché, Fuite en Égypte* (1842); *les Baigneuses du palais d'Armide, sainte Élisabeth de Hongrie* (1844); *Suzanne au bain*, pastel; *le Sang de Vénus, Dante écrivant son poëme, la Mort du précurseur* (1848); *les Femmes gauloises* (1852); plusieurs portraits, entre autres celui de *Mme Ducos* et celui de *l'Auteur* (1853); *le Pilori*, galerie des génies persécutés, grande toile historique qui fut très-remarquée, et qu'il a lithographiée lui-même, *Ce qu'on voit à vingt ans* (1855); *Devant la porte d'un changeur, les Amours à l'encan* (1857); *Allocution de l'Empereur à la distribution des aigles* (1852), *M. Louis Figuier* (1859); *la Pourvoyeuse misère, Autour de la gamelle*, un *Trou de meulière* à la Ferté-sous-Jouarre (1861), etc.

M. Glaize a obtenu une 3e médaille en 1842, trois secondes en 1844, 1848 et 1855, une 1re en 1845, et la décoration en novembre 1855.

GLANDAZ (Antoine-Sigismond), jurisconsulte français, né à Paris, le 6 novembre 1792, fit ses classes au lycée Charlemagne, obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours de 1808, et succéda à son père, en 1817, comme avoué au tribunal de la Seine. Il a exercé ces fonctions jusqu'en 1853, et a souvent usé avec succès du droit de plaider que lui donnait la date de sa réception. Plusieurs fois président de sa compagnie, il s'est retiré avec le titre de président honoraire, créé pour lui. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 mai 1832.

M. Sigismond Glandaz a publié, avec M. Adolphe Chauveau : *Formulaire général et complet, ou Traité pratique de procédure civile et commerciale, annoté*, etc. (1853, 2 vol. in-8).

GLANDAZ (Justin-Antoine), frère du précédent, né à Paris, le 26 septembre 1800, avocat à Paris et membre du conseil de l'ordre en 1831, puis substitut du procureur du roi au tribunal de première instance de la Seine (1832), substitut du procureur général (1835), avocat général à la Cour de Paris en 1841, est passé avec ce dernier titre, en 1847, à la Cour de cassation, où il est devenu conseiller, en juillet 1849. Il a été promu officier de la Légion d'honneur (30 décembre 1854).

GLANDAZ (Étienne), frère aîné des précédents, est devenu président honoraire du tribunal de Nogent-sur-Seine et chevalier de la Légion d'honneur (1834). — Un quatrième frère a été avoué à la Cour de Paris et a lui-même un fils, M. Charles GLANDAZ, juge suppléant au tribunal de la Seine depuis 1857.

GLASGOW (James CARR-BOYLE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1792, appartient à une famille écossaise élevée, en 1815, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Kelburne, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, en 1807, dans la marine royale, prit part à plusieurs engagements contre les Français, et obtint, en 1814, le grade de lieutenant de vaisseau. Sous les auspices du parti conservateur, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le comté d'Ayr de 1839 à 1843. A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des lords. Il est devenu lord-lieutenant du Renfrewshire en 1844. Marié en 1821, il n'a pas d'enfants; son héritier présomptif est son frère consanguin, Georges-Frédéric BOYLE, né en 1825, élevé à Oxford, et nommé député-lieutenant du comté de Bute en 1855.

GLASSBRENNER (Adolphe), écrivain satirique allemand, connu sous le pseudonyme d'*Adolphe Brennglas*, né à Berlin, le 27 mars 1810, fit ses études dans cette ville. Dès 1831, il rédigea une feuille critique, *le Don Quichotte*, que le gouvernement supprima en 1833. En 1841, après un court séjour à Vienne, il se fixa à Neu-Strélitz. Chef du parti démocratique modéré de Mecklembourg-Strélitz pendant la révolution de 1848, il fut exilé en 1850, et se retira à Hambourg.

M. Glassbrenner a acquis une grande popularité par une revue satirique, dont le titre renferme un jeu de mots intraduisible en français : *Berlin, comme il est, mange et boit* (Berlin wie es ist.... und trinkt; Berlin et Leipsick, 1832-1850, 31 cahiers. *Ist*, en allemand, comme *est* en latin, signifie également, pour l'oreille, *est* et *mange*). Plusieurs des personnages de cette satire devinrent des types populaires dans toute l'Allemagne.

Parmi ses autres écrits nous citerons : *la Vie du grand monde* (Leben und Treiben der feinen Welt; Ibid., 1834); *Vie populaire de Berlin* (Berliner Volksleben: Ibid., 1848, 3 vol.); *Tableaux et rêves de Vienne* (Bilder und Träeume aus Wien, Ibid., 1836, 2 vol.), que les allusions politiques firent interdire par la diète germanique; *Calendrier populaire comique* (Komischer Volkskalender; Hambourg, 1846-1852, 7 cahiers); *l'Ile de Massepain* (die Insel Marzipan; Ibid., 1851); *Mille et une Nuits comiques* (Komische tausend und eine Nacht; Ibid., 1852), et la comédie, *Gaspard l'homme* (Kaspar der Mensch, 1850), satire amère, inspirée par la ruine des espérances que 1848 avait fait naître.

On a encore de M. Glassbrenner des poésies : *le Nouveau roman du renard* (Der neue Reinecke Fuchs; Leipsick, 1845), épopée comique et satirique; *Chansons prohibées* (Verbotene Leider: Zurich, 1443), réimprimé sous les titres de *Chansons d'un poëte de l'Allemagne septentrionale* (Lieder eines norddeuschen Poeten), et plus simplement de *Poésies d'A. Glassbrenner* (Gedichte von A. G.; Berlin, 1851).

GLEIG (rév. George-Robert), littérateur anglais, né le 20 avril 1796, à Stirling, où son père était évêque de l'église anglicane, étudia à Glascow, puis à l'université d'Oxford et s'engagea, en 1812, comme volontaire dans un régiment qui faisait route pour Lisbonne; le crédit de son père lui procura bientôt une commission d'officier. Il prit part aux dernières guerres de la Péninsule, puis à la campagne d'Amérique (1814), et reçut une blessure grave à la prise de Washington.

A la paix, il prit son congé de demi-solde avec grade de capitaine (1816) et revint s'asseoir sur les bancs d'Oxford pour achever ses études théologiques. Dès qu'il fut reçu docteur, il se maria, entra définitivement dans les ordres et obtint de l'archevêque de Canterbury une des plus riches cures du Kent. Dans le calme de cette nouvelle vie, il écrivit *le Subalterne* (the Subaltern, 1825), récit destiné à retracer ses souvenirs militaires en Espagne. Encouragé par le succès de ce livre, moitié roman, moitié histoire, il en publia d'autres qui eurent le même accueil

Chapelain de l'hôpital de Chelsea depuis 1834, M. Gleig a été nommé aumônier en chef de l'armée anglaise au mois d'avril 1844; deux ans plus tard, un plan d'enseignement qu'il proposa pour l'éducation du soldat lui fit donner la charge d'inspecteur général des écoles régimentaires.

Les ouvrages de M. Gleig, tour à tour théologien, soldat, écrivain, voyageur, présentent une assez grande variété. Comme théologien, il a donné : *Histoire de la Bible* (History of the Bible), *la Cène* (Guide of the Lord's supper), et

des *Sermons et conférences*. Comme historien, son mérite, rehaussé par de bonnes études, est plus en évidence : *la Guerre d'Amérique* (the Campaign of the British army at Washington and New Orleans), une *Histoire de l'Inde anglaise* (History of the British India, 4 vol.), les *Mémoires de sir Thomas Munro* (3 vol.) et *de Warren Hastings*, ainsi que la *Biographie des célébrités militaires de l'Angleterre* (Lives of the British military commanders, 3 vol.). Son *Histoire familière d'Angleterre* (Family history of England), présentée en scènes rapides et dans un style animé, est devenue promptement populaire.

Dans les œuvres d'imagination, à côté du *Subalterne*, nous citerons : *les Invalides de Chelsea* (the Chelsea pensioners, 1829), et l'*Histoire de Chelsea* (Chelsea hospital and its traditions, 1837); *le Hussard* (1837); *Allan Breck* (1843); *les Récits de Waterloo* (Stories of Waterloo, 1847); *le Dragon* (Light Dragoon, 1853), etc.; les *Chroniques de l'abbaye de Waltham*, *le Vicaire de campagne* (the Country curate); des esquisses de voyages sur l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie (Germany visited, 1838); *Vieilleries et nouveautés* (Things old and new), et des articles et nouvelles dans les divers recueils du jour.

GLENELG (Charles GRANT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1783, à Kidderpour, ville du Bengale, où son père occupait un haut emploi dans l'administration civile, fut élevé au collége de la Madeleine, à Cambridge, et étudia la jurisprudence à l'École de Lincoln's Inn, qui, en 1807, l'admit au barreau. La même année, il entra à la Chambre des Communes, et y siégea jusqu'en 1835, sous le nom de Grant, pour le bourg de Fortrose et le comté d'Inverness. Pendant vingt-cinq ans, il n'a cessé d'être maintenu dans les fonctions politiques. Il débuta par l'administration des finances en qualité de lord de la Trésorerie (1813); au bout de six ans, employés par lui à remettre le budget en équilibre, il devint principal secrétaire pour l'Irlande (1819).

Rappelé à Londres, pour diriger, sous la présidence d'Husskisson, le bureau de commerce (1823), il le présida à son tour en 1827. Lord Grey, en 1830, lui confia la direction du bureau des Indes (*Board of control*), et, en 1834, le département des colonies, qui lui fut laissé par lord Melbourne et sir R. Peel, jusqu'en 1839. Élevé en 1835 à la pairie héréditaire avec le titre de baron Glenelg et une pension viagère de 2000 liv. st. (50 000 fr.), il se montra à la Chambre des Lords partisan d'une politique libérale et surtout conciliatrice. En 1819, il est entré au Conseil privé.

GLEYRE (Gabriel-Charles), peintre français, né à Chevilly, près de Vaud, en Suisse, vers la fin de 1807, est un de ces artistes à qui un petit nombre de toiles ont suffi pour se faire une réputation. Ses envois aux Salons, qui sont au nombre de quatre, l'ont fait nommer le « peintre-poëte. » Après avoir suivi, en 1824, l'atelier de M. Hersent, il partit l'année suivante pour l'Italie, et de là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833, et donna au Salon de 1840 un *Saint Jean sous l'inspiration de la vision apocalyptique*. Il a exposé, en 1843, *le Soir*, qui fut acheté pour le Luxembourg; en 1845, *les Apôtres allant prêcher l'Évangile;* en 1849, *la Danse des Bacchantes*, plusieurs fois reproduite par la gravure. L'absence de M. Gleyre fut remarquée et regrettée à l'Exposition universelle de 1855.

On cite encore de lui : *l'Écho*, acquis par la Russie. Le reste de ses œuvres se borne à peu près à *une Pentecôte*, commandée pour l'église Sainte-Marguerite, et à quelques tableaux destinés à l'Allemagne et à la Suisse. Il a peint, pour ce dernier pays, *la Mort du major Dawell*.

GLIDDON (Georges), antiquaire et voyageur anglais, naturalisé Américain, est né dans le Devonshire, en 1809. Il vint s'établir jeune encore à Alexandrie, où son père dirigeait un établissement industriel, et se livra d'abord lui-même à des opérations commerciales. Par suite de ses relations avec l'Amérique, il fut pris pour consul au Caire, par les États-Unis. Il remplit ces fonctions pendant trois ans, et eut un rôle assez important dans les intrigues dont l'Égypte fut le théâtre, lors de la guerre entre la Porte et Méhémet-Ali (1840). Adversaire déclaré de ce dernier, il dut quitter l'Égypte et passa aux États-Unis, où il propagea les études égyptiennes.

M. Gliddon ouvrit dans différentes villes des cours publics sur les hiéroglyphes, et popularisa le nom de Champollion. Il a publié beaucoup de brochures sur l'Égypte ancienne et moderne, notamment : *Otia Ægyptiaca* (Londres, 1846, in-8). Plus tard, il s'associa au docteur Nott, de Mobile, pour la publication des *Types de l'humanité* (Philadelphie, 1853), ouvrage d'ethnologie, qui dut à ses tendances, favorables à l'esclavage des noirs, un grand succès dans les États du Sud.

GLINKA (Feodor-Nicolaiewicz), littérateur russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, sortit à dix-sept ans du corps des cadets, et fit la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier. Ses goûts littéraires le poussèrent plutôt à demander son congé; il l'obtint et se retira dans un petit domaine de sa famille, sur les confins du gouvernement de Smolensk. Il reprit pourtant du service en 1812, et fit les campagnes, contre la France, comme adjudant, jusqu'à la paix définitive de 1815. Il fut alors attaché, comme colonel, au gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Des relations imprudentes avec des personnages suspects lui attirèrent une disgrâce, déguisée sous un titre de conseiller à Petrosawodsk. Il en revint toutefois, dès 1816, et fut nommé président de la Société libre des amis de la littérature russe.

M. Glinka, l'un des principaux écrivains militaires de la Russie, a publié : *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de* 1805 *à* 1806 *et de* 1812 *à* 1815 (Moscou, 1815-1816, 8 vol.); *Chmjelnicki, ou l'Affranchissement de la Petite-Russie* (Pétersbourg, 1818, 2 vol.); *le Cadeau aux soldats russes* (Ibid., 1818). Comme poëte, il a composé un certain nombre de chants de guerre, écrits au bivouac, pendant ses campagnes. On a en outre de lui une traduction des *Psaumes*, du *Livre de Job* et des *Prophètes* (1826), et de longs poëmes, tels que : *Souvenirs de la campagne de* 1812, *Essais allégoriques* (1826); *la Carélie, ou la Captivité de Martha Johannowna* (Karelija ils satotschenije marfû Joannownû; Pétersbourg, 1830), ouvrage qui eut un succès populaire; enfin, *Peintures de la bataille de Borodino* (Otscherki Borodinskawo Srachenija; Ibid, 1839).

Son frère, Serge-Nicolaiewicz GLINKA, né en 1774, dans le gouvernement de Smolensk, sorti du service militaire avec le grade de major, en 1799, a écrit depuis d'excellents ouvrages pour la jeunesse : *Histoire de Russie* (2e édit., Moscou, 1822, 14 vol.); *Lectures pour les enfants* (Ibid., 1821, 12 vol.); il a en outre fait paraître plusieurs drames en vers, et une très-bonne traduction des *Nuits* d'Young.

Un compositeur russe, Michel GLINKA, de la même famille, mort en 1857, a écrit plusieurs opéras qui ont eut du succès, notamment *la Vie pour le Tzar*, en 1836, représenté plus de 250 fois,

puis un grand nombre de *Lieds* qui ont été traduits et publiés en allemand.

GLOCKER (Ernest-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 1er mai 1793, à Stuttgart, étudia la théologie à Tubingue, et entra, en 1815, dans la carrière ecclésiastique, que son goût pour les sciences naturelles lui fit quitter, après avoir été, pendant un an, pasteur à Aalen. Il alla étudier, à Halle et à Berlin, la botanique et la minéralogie, et, en 1819, passa à Breslau, où il fut d'abord attaché au *Magdalenen-Gymnasium*, puis fut nommé professeur de minéralogie à l'Université. Il devint aussi directeur du cabinet de minéralogie.

Les principaux ouvrages de M. Glocker sont : *Caractéristique de la littérature minéralogique de Silésie* (Charakteristik der schlesisch. mineralogischen Literatur; Breslau, 1827-1832, 2 vol.); *Manuel de minéralogie* (Handbuch der Mineralogie; Nuremberg, 1829-1831, 2 vol.); *Précis de minéralogie, de géognosie et des pétrifications* (Grundriss der Mineralogie mit Einschluss der Geognosie und Petrefactenkunde; Ibid., 1839); les *Rapports annuels de minéralogie* (Mineralogische Iahreshefte; Ibid., 1833-1841, 2 vol.), et *Generum et specierum mineralium secundum ordines naturales digestorum synopsis* (Halle, 1847).

On a aussi de lui plusieurs monographies et opuscules minéralogiques et géologiques, tels que : *Minéralogie des pays de la mer du Sud* (Beitraege zur mineralogischen Kenntniss der Südseelaender; Breslau, 1827, 1er cahier); *De Graphite moravico* (1840); *Du Calcaire jurassique de Kurowitz* (Ueber den Jurakalk, 1841); *Sur les Térébratules* (Bemerkungen über Terebrateln, 1845); *De quelques nouveaux animaux fossiles du grès des Carpates* (Ueber einige neue fossile Thierformen aus dem Gebiete des Karpatensandsteins, 1850); *des Galets de la plaine de l'Oder autour de Breslau* (Ueber die Geschiebe der Oderebene, etc., etc. (1854); sans compter des articles dans divers recueils et revues scientifiques, notamment sur l'état géognostique et minéralogique de la Moravie et de la Silésie.

GLYN (Isabella), artiste dramatique anglaise, née à Édimbourg, le 22 mai 1823, manifesta dès l'enfance pour le théâtre un penchant décidé, que combattit sa famille, attachée à l'Église presbytérienne. Un moment, elle eut l'idée d'aborder la scène française, et prit même des leçons de Michelot, au Conservatoire de Paris (1846). Soutenue par les conseils de Charles Kemble, le grand tragédien, qui l'avait initiée à l'étude de Shakspeare, miss Glyn débuta, le 8 novembre 1847, dans le rôle de lady Constance du *Roi Jean*, au théâtre royal de Manchester. Elle fut, la même année, engagée pour Londres, qu'elle ne quitta plus que pour donner des représentations dans les comtés. Ses meilleurs rôles sont les héroïnes de Shakspeare, dont elle nuance avec beaucoup d'art le caractère touchant et hardi à la fois, par exemple : Volumnie de *Coriolan*, Marguerite d'Anjou, Portia, Isabelle, Cléopatre, etc.

GNAEDITSCH (Nicolas-Iwanowitsch), poëte russe, né à Pultawa, en 1784, fit ses études au séminaire de sa ville natale, au collége de Charkow, et enfin à Moscou. Après avoir été employé quelque temps au ministère de l'instruction publique, sa santé le força de se rendre dans les provinces méridionales.

L'ouvrage le plus célèbre de M. Gnaeditsch est sa traduction de l'*Iliade* en vers russes, à laquelle il consacra dix-huit années de sa vie. Il contribua beaucoup par cet immense travail à fixer la versification et la langue nationales. Parmi ses autres productions, il faut citer des traductions nombreuses d'Anacréon, de Byron, de Chénier, de Ducis et de Voltaire; ainsi que plusieurs poëmes originaux, entre autres : *la Naissance d'Homère* (Roshdénie Homera); *les Chants populaires de la Grèce moderne* (Prostonarodnuja piesni nunaschnuch Grekov), enfin une idylle très-vantée, *les Pêcheurs* (Rubaks).

GOBAT (Samuel), évêque anglican de Jérusalem, né en 1799, à Crémine (canton de Berne), fut chargé, en 1825, d'aller prêcher l'Évangile aux Abyssins et de leur porter une édition des quatre Évangiles, imprimée en langue amharique, aux frais de la Société biblique de Londres. Après avoir étudié l'arabe à Paris et à Londres, il se rendit au Caire (1826) avec Christian Kugler; natif du Wurtemberg. Les deux missionnaires ne purent pendant trois ans, à cause de la guerre, passer au lieu de leur destination. M. Gobat se rendit à Gondar, où la langue amharique est parlée. Les habitants se montrèrent fort dociles à ses instructions. Mais la mort de son compagnon et la reprise des hostilités le forcèrent de quitter la contrée (1833). Son *Journal d'un séjour en Abyssinie pendant les années* 1830-31-32 (Paris, 1834, in-8, avec carte et portrait; 2e édit., Londres, 1847), fait connaître l'état du christianisme en Abyssinie, et contient quelques entretiens théologiques de l'auteur avec les indigènes.

Après avoir été missionnaire à Malte, M. Gobat fut, en 1846, nommé évêque d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem. Ce siége, qui a été fondé en 1842, relève de l'archevêché de Cantorbéry et a, sous sa juridiction, la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie.

GOBLET (Albert-Joseph), comte d'ALVIELLA, général belge, est né à Tournai, le 26 mai 1790. D'abord élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, puis de l'École polytechnique, il entra, en 1811, dans le corps du génie, prit part aux vicissitudes de la guerre d'Espagne, et fut nommé capitaine en 1813 pour sa conduite au siége de Saint-Sébastien. Rentré, en 1815, dans l'armée des Pays-Bas, il dut combattre contre les Français aux Quatre-Bras et à Waterloo. Plus tard, il fut employé à élever les fortifications de Nieuport et de Menin, et accompagna le prince d'Orange au couronnement du tzar Nicolas. Le gouvernement provisoire, issu de la révolution de septembre 1830, le nomma tour à tour colonel, directeur général du génie et commissaire des guerres.

Promu, en 1831, au grade de général de brigade, M. Goblet fit partie du ministère du Régent; mais bientôt accusé de tendances orangistes, il abandonna le portefeuille de la guerre et représenta sa ville natale à la Chambre. En 1832, il remplaça M. Van de Weyer aux conférences de Londres, auxquelles la Hollande refusa de se soumettre, et fut invité par le roi Léopold à entrer dans le cabinet du 18 septembre, comme ministre des affaires étrangères. C'est en grande partie à ses efforts que l'on doit la conclusion du traité du 21 mai 1833, qui garantit à la Belgique le maintien du *statu quo* après la prise d'Anvers.

Les mêmes soupçons d'orangisme forcèrent une seconde fois M. Goblet de quitter le ministère (25 décembre 1833). En 1835, ses importants travaux sur le système de défense à organiser de l'Escaut à la Meuse lui valurent le brevet de lieutenant général, et il fut élu député par la ville de Bruxelles l'année suivante (1836). Il abandonna ses fonctions législatives pour se rendre en Portugal avec le titre d'envoyé plénipotentiaire; il y fut créé

comte d'Alviella par la reine dona Maria, qu'il assista de ses conseils durant la guerre civile fomentée par les partisans de don Miguel. Sous le ministère Nothomb, le portefeuille des affaires étrangères lui fut de nouveau confié.

Depuis 1845, le général Goblet s'est retiré de la vie publique; il n'a gardé d'autres fonctions que celles d'inspecteur général des places fortes et du génie, dont il a été revêtu le 26 août 1831.

GODARD-DESMARETS (Hippolyte), homme politique français, député, est né à Paris, le 8 octobre 1796. Ancien officier au 1er régiment des chasseurs à cheval, il embrassa la carrière industrielle et devint directeur d'une verrerie. Membre du conseil général pour le canton de Trélon, il fut, en septembre 1853, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 9e circonscription du Nord. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 17 783 voix sur 19 059 votants. M. Godard-Desmarets a été décoré de la Légion d'honneur.

GODDE (Étienne-Hippolyte), architecte français, né à Breteuil (Oise), le 26 décembre 1781, suivit jusqu'en 1802, sous Delagardette, les cours de l'École des beaux-arts, et fut alors nommé dessinateur en chef de la ville de Paris, sous les ordres de l'architecte Molinos. Quatre ans après, il reçut le titre d'inspecteur ordinaire, et l'administration, pour le dédommager d'avoir interrompu ses concours académiques, lui confia l'exécution d'un *Atlas* qui devait contenir la description détaillée de toutes les églises de la capitale, et dont les trois cents dessins sont déposés aux Archives de la ville. En 1806, M. Godde se consacra à la restauration des monuments rendus au culte. En 1811, on le chargea du projet d'hôtel de ville qui devait s'aligner sur la voie impériale, mais dont les études, approuvées par l'empereur, furent bientôt abandonnées. Nommé architecte en chef de la ville, en 1813, M. Godde garda ce titre jusqu'en 1848.

Parmi les travaux de cette longue carrière, nous citerons: la restauration de toutes les églises de Paris, et particulièrement la reprise en sous-œuvre de Saint-Germain des Prés, la construction de Saint-Pierre du Gros-Caillou (1822), de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (1828), de Saint-Denis du Saint-Sacrement (1835), et du séminaire Saint-Sulpice; l'établissement régulier des trois grands cimetières de la capitale, etc., etc. Le département de la Somme doit aussi à M. Godde plusieurs églises et des travaux dans la cathédrale d'Amiens. Mais le titre capital de M. Godde est l'agrandissement ou plutôt la transformation de l'hôtel de ville de Paris, travail dans lequel il fut assisté de M. Lesueur (voy. ce nom), et que ces deux artistes terminèrent en cinq années.

Après une visite à l'hôtel de ville, le roi des Deux-Siciles envoya le cordon de commandeur de l'ordre de François Ier à M. Godde. Il vivait dans la retraite, lorsqu'en 1852, le conseil municipal lui a voté, par mesure exceptionnelle, une pension portée chaque année sur le budget de la ville de Paris.

GODEBSKI (Xavier), littérateur polonais, est né, en 1801, à Frankenthal, place forte des bords du Rhin que commandait alors son père, Cyprien Godebsky, le poëte guerrier tué à la bataille de Raszyn (1809). Élevé au corps des cadets de Kalisz, puis attaché au ministère des finances, il prit une part active à la révolution polonaise, émigra en France en 1832 et se voua à l'enseignement dans l'École polonaise établie aux Batignolles.

Il a publié, outre une édition partielle des *Œuvres* de son père, faite à Varsovie: *Mémoires de Hans le Silésien; Biographie de Louis Plater; le Testament; la Fille Kosak; la Sœur; l'Amour et la Vanité;* puis différents articles scientifiques et littéraires, et une traduction de *la Légende de Kosciuzko*, de M. Michelet.

GODEFROID (Dieudonné-Joseph-Guillaume-Félix), célèbre harpiste belge, né à Namur, le 24 juillet 1818, d'une famille d'artistes, cultiva d'abord le piano et commença la harpe à l'âge de onze ans. L'année suivante on l'envoya au Conservatoire de Paris, où il eut pour professeurs, de 1829 à 1834, MM. Nadermann et Labarre. Dès l'âge de treize ans, il composa un *Trio pour piano, violon et violoncelle*, qui est resté une de ses meilleures œuvres. En 1836, la mort de son père et de sa mère lui fit sentir la nécessité de se créer une position indépendante, et il se mit avec une nouvelle ardeur à étudier la harpe et à écrire pour cet instrument. Il avait dix-neuf ans quand il écrivit la gracieuse *Danse des sylphes*.

M. Godefroid a agrandi le domaine de la harpe comme virtuose et comme compositeur. Jusqu'à lui on négligeait la main gauche; grâce à un nouveau doigté, il parvint à exécuter les mêmes difficultés avec les deux mains. Le mécanisme de l'instrument lui dut également de notables améliorations; il a augmenté le volume des cordes et leur a donné plus de sonorité. Cet artiste a donné rarement des concerts pour son propre compte; mais il a prêté volontiers l'appui de son talent à toutes les fêtes de bienfaisance, et une foule de sociétés philharmoniques le comptent parmi leurs solistes. La magistrale perfection de son jeu l'a fait surnommer depuis longtemps le « Paganini de la harpe. »

Outre les deux compositions déjà citées, on a de lui: *le Réveil des fées; Robert le diable; Études de style et de force; le Rêve; la Mélancolie; les Gouttes de rosée; les Adieux; la Harpe d'or* (1858), diverses compositions pour piano, des morceaux de chant, etc.

M. Félix Godefroid avait trois frères et cinq sœurs; l'un de ses frères, Jules Godefroid, compositeur de beaucoup d'espérance, est mort prématurément, il y a une quinzaine d'années, après avoir fait jouer à l'Opéra-Comique *le Diadeste* et *la Chasse royale*. Une société philharmonique, à Namur, porte son nom.

GODELLE (Camille), homme politique français, ancien représentant, sénateur, né en 1808, à Guise (Aisne), étudia le droit à la Faculté de Paris, et s'établit comme notaire dans sa ville natale. Ayant vendu sa charge en 1839, il se consacra aux affaires de son département, qui, depuis 1840, l'a constamment envoyé au conseil général. Nommé représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative, il s'associa par ses votes à la politique de la majorité. Il fut rapporteur des projets de loi sur les banques cantonales (1849), sur la responsabilité des gérants de journaux (1850) et sur la révision de la Constitution (1851). Après le 2 décembre, il siégea à la Commission consultative, et fut nommé conseiller d'État le 25 janvier 1852 dans la section des finances. M. Godelle, décoré de la Légion d'honneur en 1853, a été promu officier en 1858.

GODOLPHIN (George Godolphin Osborne, 2e baron). — Voyez *Leeds*.

GODRON (Dominique-Alexandre), naturaliste français, recteur de l'Académie départementale de l'Hérault, de 1851 à 1854, est devenu doyen

de la Faculté des sciences de Nancy, et professeur d'histoire naturelle. Décoré de la Légion d'honneur en août 1852, il a été promu officier.

On lui doit un grand nombre d'écrits scientifiques, parmi lesquels nous citerons : *Flore de Lorraine* (Nancy, 1843-44, 3 vol. in-12, 2e édit., 1857) ; *Monographie des rubus* (Ibid., 1843); *De l'Origine des cardons placentaires dans la famille des légumineuses* (Ibid., 1847); *De l'Établissement d'un jardin de naturalisation à la pépinière de Nancy* (1848); *Catalogue des plantes cellulaires de la Meurthe* (1853); *Flore de France* (1848-1856, 6 vol. in-8), avec M. Grenier; *Florula juvenalis* (1853, in-4, 2e édit., 1854); *De l'Espèce et des races dans les êtres organisés et spécialement de l'unité de l'espèce humaine* (1859, 2 vol. in-8).

GODWIN (Parke), publiciste américain, né à Paterson (New-Jersey), le 25 février 1816, prit ses degrés au collége de Princeton en 1834, et étudia ensuite le droit. De 1837 à 1853, il fut un des principaux rédacteurs de l'*Evening Post* de New-York. Il a écrit aussi, dans la *Democratic Review*, de nombreux articles d'économie politique et sociale, et des études sur les réformateurs et les économistes modernes; il a traité encore des sujets analogues dans le *Putnam's Monthly Magazine*. M. Godwin a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Mémoires* de Gœthe, et publié un résumé populaire des écrits de Fourrier. Il est auteur d'un volume intitulé : *Constructive Democracy;* d'un petit ouvrage d'imagination, *Vala* (New-York, 1850, in-4); d'*Essais politiques* (Political Essays; 1856, in-12), recueils d'articles de revue, etc.

GODWIN (Georges), architecte anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton (comté de Middlesex), et fils d'un architecte, embrassa dès l'âge de treize ans la profession de son père et attira sur lui l'attention par la publication de divers ouvrages consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France. Reçu, en 1839, membre de la Société des antiquaires anglais et en 1840, membre de la Société royale de Londres, il fonda, en 1844, le *Builder*, feuille spéciale des travaux de sa profession, qu'il dirige encore. En 1851, M. G. Godwin fit partie du jury international de l'Exposition universelle.

Parmi ses ouvrages, on distingue les deux suivants : *Appel au public sur la question des chemins de fer* (an Appeal to the public, 1837), et *les Églises de Londres* (the Churches of London, 1838, 2 vol. in-8), puis quelques drames joués sur les scènes secondaires, etc. Il a aussi fourni beaucoup d'articles littéraires ou artistiques à des recueils périodiques, tels que l'*Art Union Magazine*, le *Civil Engineer*, l'*Archæologia*, et autres.

GOEDEKE (Charles), littérateur allemand, né le 15 avril 1814, à Celle, fit ses études à l'université de Gœttingue, revint, en 1838, dans sa ville natale et se fixa plus tard à Hanovre. Il débuta, sous le pseudonyme de Charles Sthal, par un drame, *le Roi Codrus, un monstre de l'époque* (Kœnig Kodrus, eine Missgeburt der Zeit.; Leisick, 1839); et donna ensuite des *Nouvelles* (Celle, 1841), et un *Almanach de nouvelles* (Hanovre, 1842), qui eurent un bon accueil.

M. Gœdeke, publia ensuite une série de monographies et de chrestomathies estimées : *la Vie de Knigge et ses écrits* (Knigge's Leben und Schriften; Hanovre, 1844); *Poëtes de l'Allemagne depuis* 1813 *jusqu'à* 1843 (Deutschland's Dichter; Ibid., 1844); *Onze livres de poésie allemande, depuis Sébastien Brandt jusqu'à nos jours* (Elf Bücher deutscher Dichtung von, etc.; Leipsick, 1849, 2 vol.) ; *Choix des meilleures poésies modernes* (Edelsteine aus den neustein Dichtern; Hanovre, 1851); *le Moyen âge et sa littérature* (das Mittelalter, etc.; 1852-1854).

GOEPPERT (Henri-Robert), botaniste allemand, né le 25 juillet 1800, à Sprottau, dans la basse Silésie, suivit les cours de l'École de médecine de Breslau, de 1821 à 1824, alla terminer ses études à Berlin, y obtint le diplôme de docteur, et revint, en 1826, à Breslau, où il fut reçu, l'année suivante, agrégé à la Faculté des sciences, avec une thèse : *de Acidi hydrocianici vi in plantas*, qui le fit remarquer. Après avoir occupé une chaire à l'Institut médical de Breslau, il devint, en 1831, professeur adjoint à l'université de cette ville, puis professeur titulaire. Le roi de Prusse l'a nommé conseiller intime de médecine.

M. Gœppert a publié : *De la Formation de la chaleur dans les plantes* (Ueber die Waermeentwickelung in den Pflanzen; Breslau, 1830); *les Fougères fossiles* (die fossilen Farnkraeuter; Ibid., 1836, avec 44 planches), publié par l'Académie impériale Léopold-Charles; *De Coniferarum structura anatomica* (1841); *Des contrepoisons chimiques* (Ueber die chemischen Gegengifte; 2e édition, 1843); *les Genres des plantes fossiles comparés à ceux de l'époque actuelle* (die Gattungen der fossilen Pflanzen; Bonn, 1841-42); deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences de Harlem : *Sur la formation des terrains houillers* (Ueber die Entstehung der Steinkohlenlager aus Pflanzen; Leyde, 1848), et *Monographie des conifères fossiles* (Monographie der fossilen Coniferen; Ibid., 1850, avec 58 planches), etc. Il a fourni, en outre, à plusieurs recueils scientifiques de l'Allemagne des travaux remarquables sur *la Flore fossile de la Silésie*, dont quelques-uns ont été imprimées à part.

GOERGEI (Arthur), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comitat de Zips (Haute-Hongrie), d'une famille noble convertie au protestantisme, fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Après avoir fait de bonnes études classiques au collége évangélique d'Eperiès, il fut admis, en 1832, à l'École des pionniers de Tuln, en qualité de cadet. Il dut à ses succès et à sa supériorité vraiment étonnante d'entrer, en 1837, dans les gardes du corps hongrois, dont le régiment résidait à Vienne, et il devint, cinq ans après (1842), premier lieutenant dans le régiment de hussards du palatin. Il allait passer capitaine, lorsque la mort de son père le détermina à quitter une carrière qu'il n'avait embrassée que pour lui obéir et pour laquelle il montrait jusque-là moins de goût que de capacité. Passionné pour l'étude des sciences, il alla suivre, en 1845, les cours l'École des arts et métiers de Prague, puis les cours de chimie théorique et pratique de l'université, et sollicita une place de professeur, qui ne lui fut promise qu'en 1848, par le ministre du parti libéral, M. Eœtvœs (voy. ce nom). Au mois de mai de la même année, il publia une dissertation *Sur les Acides solides, volatiles et gras de l'huile de noix de coco*, qui fut imprimée dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne. Toutefois, il abandonna ses projets d'enseignement pour administrer les terres d'une de ses parentes dans le comitat de Zips. C'est là que la révolution de 1848 le trouva.

M. Arthur Gœrgei voyant la lutte près d'éclater, se rendit à Pesth, et se mit à la disposition du ministère qui l'enrôla, avec le grade de capitaine, dans le corps des *Honveds*. Il s'acquitta avec habileté d'un achat d'armes à Liége, et

fut promu, à son retour, au grade de chef de bataillon. Envoyé en octobre dans l'île de Csepel, il fit juger et pendre sous ses yeux le comte Eugène Zichy, accusé de trahison, et mérita par cet acte la confiance du gouvernement de Kossuth. Là commence véritablement sa vie militaire, qui comprend, en moins d'une année, quatre campagnes signalées par des alternatives singulières de succès et de revers. Placé d'abord sous les ordres du général Perczel (voy. ce nom), il prit, malgré son chef, des mesures qui amenèrent la reddition de tout un corps autrichien, devint colonel, et passa sous le commandement de Moga qu'il surveilla et remplaça bientôt comme général en chef. Il débuta par une admirable retraite, menée pied à pied dans les défilés des Karpathes, entre quatre corps d'armée autrichiens, avec une habileté et une audace souvent heureuses, qui permirent au gouvernement hongrois de se mettre à couvert à Debreczin. Mais, à la suite de cet héroïque fait d'armes, il publia la fameuse proclamation de Vaitzen, où il se déclarait partisan de la monarchie autrichienne, et qui sembla déjà, dans les circonstances où l'on se trouvait, une sorte de trahison.

Kossuth, se repentant de l'avoir élevé si haut, donna le commandement de l'armée du haut Danube au général Dembinski (12 février). Gœrgei, mécontent, laissa perdre à son général en chef la bataille de Kapolna, contraria de tous ses efforts la retraite de son armée sur la Theiss, et, en dernier lieu, profita de son influence sur les troupes pour le faire arrêter. Ce trait d'audace dut rester impuni. Vetter, chargé de remplacer Dembinski, ne se sentit pas en sûreté, et Kossuth fut forcé de rendre à Gœrgei son commandement. La fortune réservait à ce chef indocile une campagne d'un mois (avril 1849), dont chaque jour fut presque marqué par une victoire. Les batailles de Gœdœla, de Waitzen, de Nagy-Sarlo, la prise de Komorn et d'Ofen en furent les principaux épisodes. Kossuth, pour récompenser et enchaîner ses services, lui offrit la dignité de feld-maréchal et le ministère de la guerre; mais Gœrgei accepta seulement le portefeuille, en faisant une déclaration de principes moins autrichienne que celle de Waitzen.

Il avait pourtant commis, au dire des tacticiens, une grande faute, celle de ne point marcher sur Vienne découverte, et de perdre trois semaines dans des marches et contre-marches inutiles. Quand il se ravisa, 150 000 Russes avaient envahi la Hongrie et le rappelaient en arrière. Il s'opiniâtra à tenir tête aux Autrichiens devant Komorn, malgré l'ordre de Kossuth, qui, ne pouvant obtenir de lui qu'il se repliât sur la Theiss, déféra son commandement à Messaros. Ce fut le renouvellement de l'affaire Dembinski. L'armée réclama son général vainqueur, et Kossuth fut encore une fois obligé de céder à Gœrgei dont l'obstination dut, en fin de compte, aboutir à cette retraite sur la Theiss, ordonnée par le dictateur. Après quelques combats brillants au pied des Karpathes, sur le théâtre de sa campagne d'hiver, il se vit contraint de reculer jusqu'à la citadelle d'Arad, pendant que l'armée de son lieutenant était anéantie à Debreczin, et celle de Dembinski (voy. ce nom) à Temeswar.

Ici se place le dernier acte et le plus grave de la vie militaire de Gœrgei, la fameuse capitulation de Vilagos, que tout le parti national hongrois a maudite comme une insigne trahison. Investi de la dictature par Kossuth, Gœrgei, préoccupé surtout de ne point se rendre aux Autrichiens, livra aussitôt, sans conditions, au général russe Rudiger, l'armée hongroise, forte encore de 20 000 fantassins, de 2000 cavaliers et de 130 canons. Ses principaux lieutenants furent pendus par les Autrichiens deux mois après; quant à lui, il fut épargné et interné à Klagenfurth, où il ne s'occupa plus que de travaux scientifiques. Il a écrit ses Mémoires sous ce titre : *Ma vie et mes actes en Hongrie, dans les années* 1848 *et* 1849 (Leipsick, 1852, 2 vol.). Ce livre, intéressant à beaucoup d'égards, a naturellement pour objet la justification de l'auteur.

GOESCHEL (Karl-Friedrich), philosophe et théologien allemand, né le 7 octobre 1784, à Langensalza, en Thuringe, étudia le droit à l'université de Leipsick, et, en 1807, obtint une place au parquet de Langensalza. Conseiller supérieur au tribunal de Naumbourg de 1818 à 1834, il fut appelé alors au ministère de la justice, et devint, de 1837 à 1845, conseiller supérieur de justice, membre de la commission et du tribunal supérieur de censure et du conseil d'État; puis, peu de temps après, il fut nommé président supérieur du consistoire de la province de Saxe. En 1848, il entra dans la vie privée et se fixa depuis à Berlin.

M. Gœschel, à la fois défenseur des principes orthodoxes de la religion protestante et partisan des nouvelles tendances de la philosophie et de la poésie, depuis Hegel et Gœthe, s'est efforcé de démontrer que les principes de ces deux génies s'accordent avec ceux de la doctrine chrétienne. Tel est en particulier l'objet de ses deux ouvrages anonymes : *Du Faust de Gœthe et de sa suite* (Ueber Gœthe's Faust : Leipsick, 1824), et *Aphorismes sur le non-savoir et le savoir absolu par rapport à la confession de la foi chrétienne* (Aphorismen über Nichtwissen und absolutes Wissen im Verhaeltniss, etc.; Berlin, 1829). L'assentiment donné par Hegel à ce dernier ouvrage, le signala à l'attention et suscita des dissensions entre les anciens et les nouveaux hégéliens.

Trois autres écrits de M. Gœschel ont encore le même but : *le Monisme de la pensée, apologie de la philosophie actuelle, sur le tombeau de son fondateur* (der Monismus des Gedankens, etc.; Naumbourg, 1832); *Hegel et son temps et ses rapports avec Gœthe* (Hegel und seine Zeit; Berlin, 1832); *Conversations sur la poésie et sur la pensée de Gœthe* (Unterhaltungen zur Schilderung Gœthe'scher Dichtungu. Denkweise; Schleusingen, 1834-1838, 3 vol.). Ces trois ouvrages, après la scission consommée des disciples de Hegel, placent M. Gœschel à l'extrême droite de son école.

Les tendances religieuses et conservatrices de l'auteur se retrouvent dans ses autres ouvrages : *Chronique de la ville de Langensalza* (1818, 2 vol.), avec une *Suite* (1842-1844, 2 vol.); *Cæcilius et Octavius, ou Conversations sur les principales objections contre la vérité chrétienne* (Cæcilius und Octavius; Berlin, 1828); *Feuilles détachées des papiers d'un jurisconsulte* (Zerstreute Blaetter aus den Hand-und Hülfs-acten eines Juristen; 1832-1834, 3 vol.); *De la Divine Comédie du Dante, des choses divines dans le langage humain*, etc. (Aus Dante Alighieri's gœttlicher Komœdie, etc.; Naumbourg, 1834); *Des Preuves de l'immortalité de l'âme, selon la philosophie spéculative* (Von den Beweisen für die Unsterblichkeit der menschlichen Seele, etc.; Berlin, 1835); *le Serment judiciaire* (der Eid nach seinem, etc.; Ibid., 1837); *Rapports du droit particulier avec le droit commun et le Panthéisme judiciaire* (das Particularrecht im Verhaeltniss, etc.; Ibid., 1837); *Traité de philosophie spéculative sur Dieu, sur l'homme et sur le Dieu-Homme* (Beitraege zur speculativen Philosophie; Ibid., 1838), écrit à l'occasion de *la Vie de Jésus* de Strauss; *Leçons du Dante sur la création et l'ordre du monde*

(Dante's Unterweisung über Weltschœpfung, etc., Ibid., 1842); *Souvenirs séculaires de l'année 1848* (Seculaererinnerungen; Magdebourg, 1848; *De l'Importance de l'Église luthérienne et de ses rapports avec l'Église universelle et avec l'État* (Ueber die Bedeutung der lutherischen Kirche, etc; Berlin, 1849); *la Fin de toutes choses* (Zur Lehre von den letzten Dingen; Ibid., 1850); *Dualisme de la confession évangélique* (der Dualismus evangelischer Kirchenverfassung; Stuttgart, 1852), etc.

GOETHALS (Félix-Victor), littérateur belge, né à Gand, le 4 juin 1799, suivit les cours de l'université de cette ville, y fut reçu docteur en droit, et, de 1825 à 1829, fut attaché au parquet du procureur général à Bruxelles. Adjoint, depuis 1827, au conservateur de la bibliothèque municipale de cette ville, M. Van de Weyer, il lui succéda en 1830. En 1842, lorsque la ville vendit sa bibliothèque à l'État, M. Goethals resta, sous le baron de Reiffenberg, attaché au nouvel établissement et fut mis à la retraite en 1853.

Nous citerons parmi ses écrits: *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique et dans les pays limitrophes* (Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8), et *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique et dans les pays limitrophes* (Ibid., 1840-1844, 4 vol. in-8), recueils de biographies; *Notice historique sur Simon Stevin, de Bruges* (Ibid., 1842, in-8): *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles de Belgique* (Ibid., 1849-1852, 4 vol. in-4), dont l'*Histoire généalogique de la maison de Horn*, parue en 1848, n'est qu'un extrait, excellent répertoire des titres féodaux, composé d'après la riche collection de manuscrits relatifs aux familles nobles que possède la bibliothèque royale de Bruxelles; *Miroir des notabilités nobiliaires de Belgique, des Pays-Bas et du nord de la France* (1857-59, 2 vol. in-4).

GOETHE (Ottilie DE), née vicomtesse de Pogovisch et veuve de Jules-Auguste-Walther de Gœthe, fils unique du grand poëte, est devenue le chef de la famille qui porte cet illustre nom. Elle a vécu pendant plusieurs années à Weimar, puis s'est fixée à Vienne. Elle a eu trois enfants, deux fils et une fille, Alma, morte à l'âge de seize ans, en 1844.

Son fils aîné, Walther-Wolfgang DE GŒTHE, étudia la musique à Leipsick, à Stettin et à Vienne, sous la direction de Mendelssohn, de Weinlig et de Lœwe. Plusieurs de ses compositions ont été imprimées.

Wolfgang-Maximilien DE GŒTHE, frère du précédent, a étudié le droit à Bonn, à Berlin, à Iéna et à Heidelberg, et obtenu, dans cette dernière ville, le grade de docteur en droit. En 1852, il fut attaché à l'ambassade prussienne à Rome. On a de lui: *De Fragmento Vegoiæ, cujus sit momenti in tractandis antiquitatibus juris romani* (Heidelberg); *l'Homme et la nature élémentaire* (der Mensch und die elementarische Natur; Stuttgart, 1848); *Erlinde*, poëme (2ᵉ édit., 1851), et un recueil de poésies lyriques (1851).

GOETTLING (Charles-Guillaume), philologue allemand, né à Iéna en 1793, fit ses études aux universités d'Iéna et de Berlin. Nommé professeur au collége de Rudolstadt, il dirigea celui de Neuwied, et donna sa démission en 1821 pour venir à Paris. Il obtint, à son retour, une chaire de philologie à l'université d'Iéna, où il devint en outre, en 1826, conservateur de la bibliothèque. Nommé professeur ordinaire en 1832, il reçut, en 1842, le titre de conseiller intime de la cour. En 1828, il explora les antiquités de l'Italie et de la Sicile, qui depuis sont devenues le sujet favori de ses cours et de ses travaux littéraires. Il a visité la Grèce, l'Italie, l'Angleterre, la France, etc.

On cite parmi ses ouvrages: *Animadversiones criticæ in Callimachi epigrammata et Auhillem Tatium* (Iéna, 1812); *Des Parties historiques du poëme des Nibelungen* (Ueber das Geschichtliche im Nibelungenliede; Rudolstadt, 1814), *les Nibelungen et les Gibelins* (Ibid., 1817); *Theodosii Alexandrini grammatica* (Leipsick, 1822); *De l'Accent dans la langue grecque* (Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache; Iéna, 1835); *Histoire de la Constitution romaine jusqu'à la mort de César* (Geschichte der rœmisch. Staatsverfassung, etc.; Halle, 1840); *Quinze documents romains* (Funfzehn rœmische Urkunden; Halle, 1845); *Collection de dissertations de l'antiquité classique* (Gesammelte Abhandlungen aus dem classischen Alterthum; Halle, 1851, tome I); *le Pelasgicon et le Pnyx à Athènes* (Iéna, 1853), etc. Il a édité la *Politique* d'Aristote (Iéna, 1824), et les poëmes d'Hésiode (*Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost; Gotha, 1831; 2ᵉ édit., 1843).

GOETZINGER (Maximilien-Guillaume), pédagogue allemand, né le 14 novembre 1799, à Neustadt, où son père était ministre, étudia à Bautzen et Leipsick, fut trois ans percepteur particulier et nommé, en 1824, professeur à Hafwyl, d'où il passa, en 1827, au collège de Schaffouse. Il y a occupé, jusqu'en 1851, la chaire de langue allemande.

Il a publié, entre autres ouvrages: *Éléments de la grammaire allemande* (Anfangsgründe der deutschen, etc.; Leipsick, 1825-27, 2 vol., 6ᵉ édit., 1850); *Recueil de poésies* (Dichtersaal; Leipsick, 1831, 4ᵉ édit., 1850); *Commentaires des poëtes allemands* (Deutsche dichter, erlaeutert; Leipsick, 1831, 2 vol., 2ᵉ édit., 1844); *la Langue allemande et sa littérature* (die Deutsche Sprache, etc.; Stuttgart, 1836-39, 2 vol.); *Éléments de l'orthographe allemande* (Anfangsgründe der deutschen, etc.; Leipsick, 1844, 2ᵉ édit., 1854); *Lectures allemandes* (Deutsches Lesebuch; Schaffouse, 1852, 2 vol.); *Recueil de poésies* (Liedergarten; Leipsick, 1853, 2ᵉ édit., 1855); *Exercices pour former le style* (Stylschule; Schaffouse, 1853-55, 2 vol.).

GOLDSCHMIDT (Hermann), peintre et astronome, fixé à Paris depuis plus de vingt ans, est né à Francfort-sur-le-Mein, le 17 juin 1802, d'une famille israélite. Fils de commerçants, il passa d'abord une dizaine d'années dans le magasin de son père et entreprit, à trente ans, un voyage en Hollande, qui le détermina à cultiver la peinture. Après avoir étudié à Munich, sous M. Schnorr et Cornélius, il vint s'établir à Paris en 1836. Il a, dès lors, exposé à nos Salons une série d'œuvres, dont plusieurs ont été empruntées à des excursions en Angleterre et en Italie. Nous citerons: *une Femme en costume algérien* (1836); *un Jeune Florentin suppliant une jeune fille d'accepter une bague* (1837); *la Poésie*, étude (1839); *la Sibylle de Cumes* (1844), récemment brûlée en Amérique; *une Offrande à Vénus* (1845); *Cléopatre, Vue de Rome* (1849); *la Mort de Roméo et Juliette* (1857), commandée par le ministère d'État; des *Portraits*, etc.

Mais, c'est moins comme peintre que comme astronome, que M. H. Goldschmidt est connu. Conduit par le hasard, et depuis dix ans à peine, à s'occuper d'observations astronomiques, il s'est acquis une prompte célébrité par l'importante

découverte de dix planètes télescopiques, signalées par lui presque coup sur coup. La plupart de ces astéroïdes sont aujourd'hui classées et dénommées, ce sont : *la Lutetia* (15 novembre 1852); *Pomone* (26 octobre 1854) : *Atalante* (5 octobre 1855); *Harmonia* (31 mars 1856); *Daphné* (22 mai); *Alexandra*, etc. En 1858, sur quatre qui furent reconnues, trois lui appartiennent. Ce qu'il y a de plus étonnant dans les découvertes de cet astronome amateur, c'est la faiblesse des moyens d'observation auxquels elles sont dues : c'est de son atelier de peintre, établi au sixième étage d'une maison de café et, avec une lunette ordinaire, que l'artiste se livre à ses heureuses recherches. Il a, en outre, pointé plus de dix mille étoiles qui manquaient aux cartes astronomiques de l'Académie de Berlin, à l'exécution desquelles concourent, depuis un demi-siècle, les premiers savants de l'Allemagne. Le peintre-astronome, encouragé dès ses débuts par les suffrages d'Arago, a depuis lors partagé également son temps entre ses toiles et les *Mémoires* relatifs à ses découvertes. L'Académie des sciences a couronné ces patientes et ingrates études, auxquelles l'affaiblissement de sa vue menace, dit-on, de le faire renoncer.

GOLDSCHMIDT (Meyer-Aaron), romancier et journaliste danois, de famille Israélite, né à Vordingborg (Jutland), le 26 octobre 1819, rédigea d'abord quelques journaux de province et fonda, en 1840, *le Corsaire*, feuille satirique hebdomadaire (Copenhague, 1840-1846, in-4), dont quelques articles le firent traduire devant la haute Cour et condamner à l'emprisonnement (1843). Il rédigea, depuis 1848, *le Nord et le Sud* (Nord og Syd). Son roman de *l'Homme sans chez soi* (Hjemlœs, tiré à part, 1853-57, 5 vol.), a été traduit en allemand dans la *Bibliothèque* de Spindler, avant même d'être achevé.

Sous le pseudonyme d'*Adolphe Meyer*, M. Goldschmidt a fait paraître *le Juif* (En Jœde, 1845; 2[e] édition, 1853), fidèle tableau des mœurs intimes de ses coreligionnaires et qui, reproduit aussi dans la même collection allemande, a eu les honneurs d'une double traduction anglaise (Londres, 1851, 3 vol. in-8, et 1852). Cet écrivain a plusieurs fois parcouru l'Europe occidentale. Il a reçu, en 1855, la mission d'aller examiner, en Autriche, les écoles instituées en faveur de la population manufacturière.

GOLDSCHMIDT (Mme). Voy. LIND (Jenny).

GOLESCO (Nicolas), homme politique roumain, né en 1810, à Campû-Longû, d'une ancienne famille de grands boyards, fils du grand logothète Constantin Golesco, mort en 1829, avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie (1821) forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. En 1826, son père le conduisit avec son frère aîné, Stéfan, en Suisse, pour y achever ses études. Nicolas Golesco revint avec son frère à Bucharest en 1829, l'année de la mort de leur père. L'année suivante, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène, qui venait d'être réorganisée. En 1834, il accompagna, avec le grade de major, le nouvel hospodar Alexandre Ghika à Constantinople, où il allait recevoir son investiture. Cinq ans plus tard, nommé colonel et aide de camp du prince, il remplit, à deux reprises, les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures par *intérim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur, avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission en 1847, et un comité national s'étant alors formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat moscovite et de lui restituer ses anciens droits, il en fit partie avec son frère Stéfan, son cousin A. G. Golesco, Rosetti, Jon Ghika, etc. Appelé par M. Bibesco au ministère de l'intérieur, après la proclamation de la constitution (21 juin 1848), il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire qui suivit l'abdication de l'hospodar. Le 2 août, lors de la reconnaissance solennelle du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de la Valachie avec Héliade et Tell (voy. ces noms). Six semaines après, la Russie, ayant contraint la Porte à désavouer son plénipotentiaire, et une armée turque ayant occupé Bucharest, M. Nicolas Golesco fut conduit sous escorte à Giurgevo et réuni aux vingt-sept patriotes que Fuad-effendi avait fait arrêter dans son camp, le matin du 25 septembre. Transféré avec ses compagnons par la voie du Danube, il échappa des mains des Turcs et gagna la France. Il rentra dans les principautés au mois de juillet 1857.

Placé, durant cet intervalle, à la tête de l'émigration roumaine à Paris, il a signé la plupart des actes publiés au nom du parti national, notamment la protestation du 9 février 1849 adressée aux grandes puissances et insérée dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, et celle du 28 juin de la même année contre la convention de Balta-Liman. En 1856, il se montra un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il a été député par la ville de Bucharest au divan *ad hoc*, dont il a été élu vice-président. L'un des chefs de la gauche parlementaire, sous le gouvernement du prince Couza, M. N. Golesco fut choisi, après une longue crise ministérielle, pour former un nouveau cabinet valaque, dans lequel entrèrent ses amis politiques, les frères D. et J. Bratiano, C. Rosetti, Philipesco, Vladoïano, etc. (juin 1860).

GOLESCO (Stéfan), frère aîné du précédent, né à Campû-Longû, en 1809, entra dans l'armée, devint aide de camp du prince Alexandre Ghika, remplit plusieurs fonctions civiles et judiciaires sous le prince Bibesco, donna sa démission, fit partie du comité patriotique roumain, et seconda l'action de M. Héliade. Membre du gouvernement provisoire, en 1848; il fut proscrit un des premiers, après le 25 septembre, et se réfugia en France, où il resta jusqu'au mois de mars 1857; il se distingua parmi les membres de l'émigration roumaine par son zèle pour la cause nationale. En septembre 1857, il fut aussi député au divan *ad hoc* et y fit partie du bureau en qualité de secrétaire.

Deux autres frères, Rodolphe et Alexandre GOLESCO, qui n'ont rempli qu'un rôle secondaire dans le mouvement de 1848, furent compris dans le firman d'exil arraché à la Porte par l'insistance de la Russie. Internés pendant plusieurs années à Brousse, ils rejoignirent leurs aînés à Paris dans le courant de 1853, et obtinrent, en décembre 1855, l'autorisation de rentrer dans leur pays.

GOLESCO (Alexandre-Georges), cousin-germain des précédents, né en 1819, fit ses premières études au collége national de Saint-Sava, à Bucharest, puis vint suivre à Paris, pendant trois années, les cours de l'École centrale. En 1840, il retourna en Valachie, muni du diplôme d'ingénieur, et fut, pendant quelque temps, employé en cette qualité par le gouvernement d'Alexandre Ghika. Il donna sa démission en 1844, et revint l'année suivante à Paris, afin d'y étudier l'histoire et l'économie

politique. En 1848, il retourna à Bucharest, où il devint un des membres les plus actifs du comité révolutionnaire, et fit partie du gouvernement provisoire, à titre de secrétaire. Mais il fut bientôt envoyé comme agent politique à Paris, où il a continué à résider après le renversement du gouvernement national. Il a composé, durant cet intervalle, un grand nombre de mémoires et d'écrits, la plupart destinés par leur objet même à une publicité restreinte. Le plus remarquable a pour titre : *De l'abolition du servage dans les principautés danubiennes* (Paris, 1856). M. Georges Golesco a été aussi un des membres influents du divan *ad hoc*, en 1857.

GOLOWINE (Eugène-Alexandrowitch), général russe, né vers 1795, parvenu rapidement au grade de lieutenant général, pendant les campagnes de 1828 à 1831, et nommé bientôt général d'infanterie, exerça divers commandements en Pologne jusqu'en 1840. Envoyé alors dans le Caucase, comme gouverneur général et commandant supérieur des troupes, il fut révoqué, deux ans après, à la suite de la fameuse expédition contre les Lesghiens. En 1845, il fut nommé gouverneur général des provinces de la Baltique. Mis à la retraite en 1848, il a figuré jusqu'en 1858 parmi les membres du conseil de l'empire.

GOLOWINE (Iwan), prince Howna, économiste et publiciste russe, né vers 1813, fut exilé de la Russie pour des motifs politiques, et se retira d'abord en Angleterre où il se fit naturaliser en 1843. Il passa ensuite en France, puis en Allemagne, lors des événements de 1848. A la suite d'un voyage en Pologne, entrepris, dit-on, dans le but de réveiller la nationalité polonaise, il revint à Paris en 1849, mais il en fut banni et chercha de nouveau un refuge en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il s'est définitivement fixé, après un nouveau voyage à Paris, un second bannissement et un séjour en Piémont, où il rédigea le *Journal de Turin* de 1851 à 1852.

On a du prince Iwan Golowine un certain nombre d'ouvrages intéressants, publiés à Paris : *Esprit de l'économie politique* (1843); *Science de la politique* (1844); *Pierre le Grand* (1844); *la Russie sous Nicolas Ier* (1845); résumé de la situation économique de la Russie; *Réfutation du livre de M. le marquis de Custine :* la Russie en 1839 (1844); *Des économistes et des socialistes* (1845); *Types et caractères russes* (1847); *l'Europe révolutionnaire* (die revolutionaere Europa; Leipsick, 1849); *l'Oncle Tom russe* (der russische Onkel Tom; Ibid, 1853); *le Caucase au point de vue historique, politique et physique* (der Kaucasus, historisch, politisch, und physisch betrachtet; Ibid., 1853); *Histoire d'Alexandre Ier* (Ibid., 1858, in-8); *Progrès en Russie* (1859, in-8). *Histoire de Pierre Ier* (Leipsick, 1861, in-8); *Réformes russes et polonaises* (Ibid. in-8); la *Constitution* (1862); *Études et Essais, Richesse de la Russie*, etc. (1864, in-8), et autres publications d'actualité sur la Russie et la Pologne; sans compter quelques petits livres de fantaisie et d'art.

GOLTZ (Bogumil), philosophe polonais, né à Varsovie, le 20 mars 1801, d'une très-ancienne famille, étudia avec ardeur, dans son enfance, l'histoire nationale, puis fit ses classes à Kœnigsberg et à Marienwerder. De 1817 à 1822, il s'occupa d'économie rurale à l'université de Thorn. Encore sur les bancs, il publia son premier ouvrage; *le Livre de l'enfance* (Buch der Keindheit; Francfort, 1817). Marié, en 1823, et héritier de grands domaines en Pologne, il les échangea la plupart pour des biens situés en Prusse.

Vingt ans s'écoulèrent pourtant entre son premier livre et son second : *Dégénérescence de la vie en Allemagne* (Deutsche Entartung der lichtfreundlichen und moder'nen Lebensart; Francfort, 1847), suivi de *l'Existence humaine dans ses traits éternels et universels* (das Menschendasein; Ibid., 1850. 2 vol.). Il a encore écrit : *Une Adolescence* (Ein Jugendleben; Francfort, 1850); *l'Habitant de la petite ville en Égypte* (Ein Kleinstaedter in Ægypten; Berlin); *Esquisse historique de la Prusse occidentale*, des *Souvenirs de France, d'Angleterre, de Suisse*, et plusieurs écrits philosophiques.

GOLTZ (Robert-Henri-Louis, comte DE), homme politique prussien, est né le 6 juin 1817, à Paris, où son père, le lieutenant général, comte Charles de Gotz, remplit les fonctions de ministre plénipotentiaire de Prusse depuis 1815 jusqu'à sa mort arrivée en 1822. Entré dans la diplomatie en 1849, comme membre adjoint de la commission federale créée à Francfort, il fut ensuite nommé conseiller de légation, puis envoyé à Athènes comme ministre résident. En février 1857, il devint envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire au même poste, puis, deux ans après, passa, avec ce titre, à l'ambassade de Constantinople en remplacement du général major de Wildenbruch. Il y resta trois ans, puis fut nommé à Saint-Pétersbourg (avril 1862) et enfin à Paris où il fut reçu officiellement au mois de janvier 1863. M. de Gotz a siégé pendant quelque temps, sur les bancs de l'opposition, à la Chambre des députés, à l'époque où M. de Manteuffel était président du conseil; il a été nommé chevalier d'honneur de l'ordre de Saint-Jean, et son frère aîné est un des aides de camp du roi.

GOMIEN (Charles), peintre français, né à Villers-les-Nancy (Meurthe), en avril 1808, fit d'abord de l'agriculture avec son père, vint à Paris en 1827 étudier la peinture, et au bout de dix-huit mois d'essais divers, entra dans l'atelier de M. Hersent, où il resta jusqu'en 1831. Cette même année, il débuta avec succès au Salon comme portraitiste, et reçut dès lors de nombreuses commandes qui exigèrent de lui un séjour prolongé à Chantilly et à Versailles. Revenu à Paris, il reçut quelques leçons de Paul Delaroche.

M. Ch. Gomien a exposé, de 1831 à 1864, un grand nombre de portraits de généraux, diplomates, hommes et femmes de l'aristocratie nobiliaire : *M. Grandville*, son compatriote, *le comte de Chabrol, la marquise de Conflans, le comte de Caraman, le prince Henri de Ligne, le comte de Rougé, le duc d'Argentré, le duc* et *la duchesse de Lorge, Mme Pellier, le prince Max de Croï, la marquise de Pastoret et sa fille; le jeune prince Joachim Murat, la jeune princesse Eugénie Murat*, etc. Dans le genre et l'histoire, il a donné, en 1839 et en 1842, *la Meute de chiens* et *le Jeune Clovis retrouvé par des pêcheurs*.

En dehors des expositions, nous ne mentionnerons que *le comte* et *la comtesse de Bauffremont, le comte* et *la comtesse de Bourbon-Busset, la comtesse de Rohan* et *son fils*, les *duchesses de Gontaut* et *de Saint-Blancard, le nonce cardinal Fornari, le marquis Antonini, le baron Delmar*, etc. M. Gomien a obtenu une 3e médaille en 1840 et une 2e en 1844.

GOMM (sir William-Maynard), général anglais, né en 1784, entra au service, le 24 mai 1794, en qualité d'enseigne du 9e d'infanterie, fut envoyé en Hollande et nommé lieutenant à quatorze ans. Après la campagne, il revint faire, au collége royal militaire, des études théoriques. En 1797,

il suivit l'expédition du Helder, sous les ordres du duc d'York, et en 1801, celle de sir Pulteney, sur les côtes de France et d'Espagne. Pendant les guerres de l'Empire, sir W. Gomm, qui venait de passer capitaine (1803), assista dans le Hanovre, au bombardement de Copenhague, au siége de Flessingue, et surtout, de 1809 à 1814, dans la Péninsule. Il se distingua par une rare intrépidité à Vimiera, à la Corogne, à Busaco, à Salamanque, à Vittoria, et fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise. Lieutenant-colonel depuis 1812, il se signala à Waterloo. Après la paix, il passa dans la brigade des gardes. En 1829, il commanda, avec le grade de colonel, un des deux bataillons des *Coldstream-guards* et fut mis, en 1837, à la tête de ce corps d'élite, en qualité de major général.

Vers 1840, sir W. Gomm reçut le commandement des forces de terre à la Jamaïque. En 1845, il alla gouverner l'île Maurice; ce fut dans ce dernier poste où il resta six ans, qu'il fut élevé au rang de lieutenant général (9 novembre 1846). Il venait d'être appelé à Bombay, lorsque survint entre la Compagnie des Indes et sir Charles Napier le conflit de pouvoirs qui eut pour résultat la résignation du commandement des troupes par l'illustre général. Sir W. Gomm lui succéda (1851); c'est lui qui conduisit la guerre contre les Birmans, guerre désastreuse durant laquelle le climat, autant qu'une résistance acharnée, fit des milliers de victimes, et qui se termina, en 1853, par la confiscation du royaume de Pégu. Sir William conserva les fonctions de général en chef et de membre extraordinaire du conseil jusqu'en 1855, et en 1863, il a été nommé colonel des Coldstream-guards.

GONCOURT (Edmond-Louis-Antoine et Jules-Alfred Huot de), littérateurs français, nés le premier à Nancy, le 26 mai 1822, et le second à Paris, le 17 décembre 1830, sont tous deux fils de Marc Pierre Huot de Goncourt, ancien chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur, et petit-fils de Jean-Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789.

Leurs premiers écrits datent de 1851. Ils ont donné, toujours ensemble: *Salon de* 1852 (1852, in-18); *les Mystères des Théâtres* (1853, in-8); *la Lorette* (in-32, 4ᵉ édit., 1856); *Histoire de la société française pendant la Révolution* (in-8); *En* 185.... (1854, in-18); *la Révolution dans les mœurs* (broch. in-18); *la Société française pendant le Directoire* (1855, gr. in-8); *les Actrices* (in-32); *une Voiture de masques* (in-18); *Sophie Arnould*, étude nouvelle (1857, in-18); *Portraits intimes du* XIXᵉ *siècle* (1857-1858, 2 séries); *Histoire de Marie-Antoinette* (1858, in-8); *les Saint-Aubin* (1859, in 4); *les Maîtresses de Louis XV* (1860, 2 vol. in-8); *les Hommes de lettres* (1860, in-18); *Sœur Philomène* (1861, in-8); *la Femme au* XVIIIᵉ *siècle* (1862, in-8); *Renée Mauperin* (1864, in-18); *l'Art au* XVIIIᵉ *siècle. Watteau, Prudhon, Boucher, Greuze* (1860-1864, 5 vol. in-4 avec eaux-fortes), etc. Ils ont rédigé *l'Éclair*, *le Paris*, etc.

GONDRECOURT (Henri-Ange-Alfred de), romancier français, né à la Guadeloupe, le 22 mars 1816, et élevé en France, entra à Saint-Cyr en 1832, en sortit dans l'infanterie, passa dans la cavalerie d'Afrique en 1837, reçut en septembre 1852, la croix de la Légion d'honneur, fut nommé, en 1855, lieutenant-colonel au 1ᵉʳ régiment de chasseurs d'Afrique, et, en mars 1859, colonel au 6ᵉ de chasseurs. Il est passé depuis dans les chasseurs à cheval de la garde impériale. Ce n'est qu'en 1844 qu'il se mit à écrire son premier roman, *les Derniers Kerven* (2 vol. in-8), épisode de la guerre des deux Roses. Depuis cette époque, M. de Gondrecourt n'a cessé de produire.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Médine* (1845, 2 vol. in-8); *la Marquise de Candeuil* (1846, 2 vol. in-8); *les Péchés mignons* (1847, 2 vol. in-8); *un Ami diabolique* (1848, 3 vol. in-8); *le Bout de l'oreille* (1853, 7 vol. in-8), imprimé dans la *Presse*; *le Chevalier de Pampelonne* (1852, 5 vol. in-8); *Mademoiselle de Cardonne* (1853, 3 vol. in-8); *le Baron la Gazette* (1853, 5 vol. in-8); *Mémoires d'un vieux garçon* (1855-56, 10 vol. in-8); *les Prétendants de Catherine* (5 vol.); *la Tour de Dago* (5 vol.); *le Légataire* (2 vol.); *la Vieille fille* (4 vol.), etc., en 1857; *l'Amour au bivouac* (1860, 5 vol. in-8); *le Ménage Lambert* (1861, 2 vol. in-8); *le Mendiant* (1864, 4 vol. in-8); *le Pays de la soif* (1864, 4 vol. in-8), sans compter plusieurs romans insérés dans les journaux et non publiés en volumes.

GONZALÈS (Louis-Jean-Emmanuel), littérateur français, né le 25 octobre 1815, à Saintes, où son père était médecin en chef de l'hôpital militaire, descend d'une des douze familles espagnoles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco. Son père ayant été appelé à diriger l'hôpital de Nancy, ce fut au collége de cette ville que M. Gonzalès fit ses études. Encore sur les bancs, il écrivit dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'*Augustus Stewart* et *Henri Royer*, des nouvelles et des articles de critique. Il vint à Paris pour étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour la littérature, et fut un des fondateurs de la *Revue de France*. M. Gonzalès écrivait dans plusieurs journaux littéraires à la fois, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de *Melchior Gomez*, de *Ramon Gomeril* et de *Caliban*. Enfin, il entra à la *Presse* pour faire des articles sur l'Espagne, auxquels son nom espagnol devait donner plus d'autorité. De la *Presse* il passa au *Siècle*, sans cesser de donner à d'autres feuilles des articles littéraires. M. Gonzalès, vice-président de la Société des gens de lettres de 1852 à 1855, en a été élu, en 1863, président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Parmi ses romans-feuilletons du *Siècle*, on remarque *les Mignons de la Lune*, *les Frères de la Côte*, intitulés d'abord *le Pêcheur de perles*, histoire des contrebandiers d'Amérique, où les situations, les récits et la peinture des mœurs sauvages rappellent la façon de Cooper, et qui eut en France et à l'étranger une grande vogue: *les Francs-Juges*, *le Vengeur du mari*, etc. M. Gonzalès a encore donné : *les Mémoires d'un ange*, dans le *Courrier français*; *les Sept baisers de Buckingham*, en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme ; *Ésaü le Lépreux*, dans la *Patrie*; *la Princesse russe* (2 vol.); *la Mignonne du roi* (3 vol.); *le Prince Noir*, *les Chercheurs d'or* (1857); *la Table d'or* (1859, in-12); *les trois Fiancées* (1860, in-18); *les Sabotiers de la Forêt noire* (1861, 3 vol. in-8; nouv. édit. 1864, in-18); *la Maîtresse d'un proscrit* (1862, 4 vol. in-8); *l'Histoire du connétable* (1863, in-18); *les trois Fiancées* (1864, in-18) ; etc. M. Gonzalès a publié pendant deux ans une *Revue des Voyages* et a fait jouer au Cirque, en 1856, avec M. H. de Kock, *les Frères de la Côte*, drame en 5 actes et 8 tableaux, tirés de son roman.

GOODALL (Edward), graveur anglais, né à Leeds, au mois de septembre 1795, étudia seul, dès l'âge de seize ans, la gravure, le dessin et même la peinture. Il fréquenta ensuite les ateliers de plusieurs artistes. La plupart des gra-

veurs contemporains ont été ses élèves. Ses grandes planches les plus remarquables sont : *Cologne*, *Tivoli*, *le Pont de Caligula*, trois paysages d'après Turner, et parmi les gravures qu'il a exécutées en grand nombre pour les livres illustrés, on cite particulièrement celles de *l'Italie*, poëme de Samuel Rogers, et du *Literary Souvenir*. Pour un des albums de Turner, il a gravé : *Boscastle*, *Rye*, *Mount-Edgecumbe*. Les belles planches de *Tivoli* et du *Pont de Caligula* ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GOODALL (Frederick), peintre anglais, fils du précédent, né à Londres, le 17 septembre 1822, apprit de bonne heure, sous la direction de son père, les éléments de son art; à quatorze ans il obtenait de la Société des arts (1836) la médaille d'Iris, pour une esquisse du palais de Lambeth, et, l'année suivante, une grande médaille d'argent pour son premier tableau à l'huile, dont le sujet était *le Cadavre d'un mineur trouvé à la lueur des torches*. Après un voyage en Normandie, il envoya à l'exposition de l'Académie royale des *Soldats français attablés au cabaret* (1839), toile de genre qui manifestait chez ce jeune artiste un talent particulier pour la reproduction des mœurs populaires. Deux riches amateurs, M. Wells et le poëte Rogers, protégèrent ses débuts et achetèrent, ainsi que M. Vernon, quelques-uns de ses premiers tableaux parmi lesquels on cite : *l'Entrée à l'église*, *le Retour du baptême*, qui obtint de la *British Institution* un prix de 50 livres (1250 fr.); *le Soldat fatigué* (1842), etc.

Depuis cette époque, M. Goodall s'est fortifié par de constantes études. Il a rapporté de ses nombreuses tournées artistiques en France, en Irlande, en Belgique, des esquisses pleines de verve, entre autres : *la Fête du village* (1847), qui se trouve à la Galerie nationale; *la Halte des Bohémiens*; une charmante scène tirée de *l'Allegro* de Milton; *le Rêve du soldat*, *le Bureau de Poste*, *Paris en 1848*, *le Mât de cocagne* (1851); *l'Escarpolette* (1854), etc. En 1855, il a envoyé à l'Exposition de Paris deux sujets de genre exécutés avec un soin extrême des détails : *le Bal au bénéfice de la veuve* et *Un Jour heureux de Charles Ier*. Il a obtenu du jury une mention honorable. En 1852, il est entré à l'Académie royale des beaux-arts de Londres, à titre de membre associé.

Son frère cadet, M. Frederick-Auguste GOODALL, cultive également la peinture de genre, dans laquelle il a obtenu quelques succès.

GOODRICH (Samuel-Griswold), littérateur américain, né le 19 août 1793, à Ridgefield (Connecticut), fut élevé dans les écoles de sa ville natale, entra à vingt et un ans dans le commerce et s'établit, comme libraire-éditeur, à Hartford. En 1824, il visita l'Europe et, à son retour, il alla se fixer à Boston, où il se mit aussi à la tête d'une maison de librairie et commença dès lors à écrire des ouvrages d'éducation et d'amusement pour l'enfance. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages de ce genre, publiés sous le pseudonyme de *Peter Parley*, accueillis avec le plus grand succès en Amérique et en Angleterre, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues étrangères. Il s'écoule plus de 50000 de ces volumes par an, et on a calculé que le nombre total des exemplaires s'élevait à plus de 12 millions. La contrefaçon a tiré parti de cette vogue extraordinaire, et, malgré les protestations de M. Goodrich, le nom de *Peter Parley* a été fréquemment appliqué à des ouvrages du même genre, dont il n'était pas l'auteur. Nommé par le président Taylor consul à Paris, et maintenu dans ce poste par M. Fillmore jusqu'à la présidence de M. Pierce, il a publié en français un aperçu statistique, géographique, historique, etc., sur son pays, *les États-Unis d'Amérique* (Paris, 1852, in-8).

Les ouvrages de M. Goodrich touchent à tous les sujets; mais ils traitent plus spécialement de géographie et d'histoire. Nous citerons dans le nombre : *Histoire de toutes les nations* (History of all nations; petit in-4); *Géographie nationale* (National geography; in-4), et *Géographie pittoresque du monde* (Pcitorial geography of the world; in-8). M. Goodrich a publié à Boston, depuis qu'il s'est établi dans cette ville, un annuaire littéraire : *the Token* (le Gage), dans lequel il a inséré, ainsi que dans divers *Magazines*, beaucoup de pièces en vers, de contes, d'esquisses, réunis en partie dans : *le Proscrit et autres poésies* (the Outcast and other poems; 1837), et *la Fenêtre d'un étudiant* (Sketches from a student's window; 1841). Citons encore *l'Éducation du foyer* (Fireside education, 1838); une belle édition illustrée de ses *Poésies* (Poems; in-8, New-York, 1854); *une Guirlande d'hiver de fleurs d'été* (A Winter wreath of summer flowers; 1854, New-York, in-8); *Souvenirs d'une vie* (Recollections of a life-time; Ibid., 1856, 2 vol. in-12), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français par M. Du Buisson. — M. Goodrich est mort en mai 1860.

Le fils de cet écrivain, Frank-B. GOODRICH, s'est fait connaître, sous le nom de *Dick Tinto*, par une spirituelle correspondance adressée de Paris au *New York Times* et réunie en un volume sous le titre d'*Esquisses tricolores de Paris et des Parisiens* (Tricolor sketches of Paris; New-York, 1856, in-12). Il a aussi publié un magnifique volume sur les femmes célèbres du premier Empire français (Ibid., 1856, gr. in-8, avec portraits).

GOODYEAR (Charles), industriel et inventeur américain, né à New-Haven, dans le Connecticut, en 1791, a découvert, en 1839, après de longues expériences, le moyen de rendre insensibles aux diverses températures les gommes simples du climat tropical. Possesseur d'un brevet, il a donné à son caoutchouc, dit vulcanisé ou volcanisé, les propriétés du bois, de l'ivoire, de l'écaille, de la corne, de la baleine, du cuir, du drap, du papier, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a réuni ses produits dans une vitrine toute en caoutchouc, ainsi que ses nombreux accessoires. Les brevets qu'il a pris successivement pour de nouvelles applications, se comptent difficilement, et, dans l'espace de seize ans, l'inventeur s'est fait, en les cédant, une fortune qu'on a évaluée à plus d'un million de revenu. M. Ch. Goodyear habitait tour à tour l'Amérique, Londres et Paris. — Il est mort à New-York, le 7 juillet 1860.

GORDON (William), marin anglais, né en 1785, frère puîné du présent comte d'Aberdeen (voy. ce nom), mort à Exmouth, en février 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GORDON (Alexandre HAMILTON), officier anglais, neveu du précédent, né en 1817, et fils du comte d'Aberdeen, fut attaché au *Foreign-office*, puis acheta un brevet de cornette aux grenadiers de la garde et devint lieutenant-colonel en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma et reçut la décoration du Bain; peu de temps après, il était nommé délégué quartier-maître général aux gardes à che-

val (1855). Colonel et écuyer du prince Albert depuis 1846, écuyer extraordinaire en 1849, il fut nommé, en 1862, écuyer honoraire de la reine. L'année précédente, il avait reçu le commandement d'une brigade, et en 1863, il a été promu major-général.

Un de ses frères, Arthur Hamilton Gordon, quatrième fils du comte d'Aberdeen, né en 1829 à Londres, et élevé à Cambridge, a siégé à la Chambre des Communes, pour le bourg de Beverley, de 1854 à 1857. Il votait avec le parti whig avancé. En 1861, il a été nommé député-lieutenant du comté d'Aberdeen.

GORDON (Lucie Austin, lady), femme de lettres anglaise, reçut de sa mère, qui a laissé quelques bons ouvrages, une éducation littéraire distinguée et s'efforça de marcher sur ses traces. Elle s'est fait connaître par des traductions soignées d'auteurs allemands et français. Nous remarquons : *les Légendes grecques*, de Niebuhr, son premier essai littéraire; *la Sorcière jaune* et *les Français en Algérie*, pour la *Colonial library* de Murray; un abrégé des *Procès criminels* de Fuerbach; l'*Histoire de Prusse*, de Ranke, et *Ferdinand et Maximilien*, du même auteur; *Stella et Vanessa* (1854), de M. Léon de Wailly; plusieurs nouvelles de la comtesse d'Arbouville, et la traduction de l'ouvrage militaire de Moltke : *Campagnes de l'armée russe sur le Danube en* 1828-1829 (1854). Le mari de lady Gordon occupait un emploi au trésor.

GORDON (sir John Watson), peintre écossais, né à Édimbourg, vers 1790, fils d'un capitaine de marine, étudia dans sa ville natale, à l'école de dessin dirigée par J. Graham, et après quelques essais dans la peinture historique, se consacra au portrait, genre qui le mena en peu de temps à la réputation et à la fortune. Les productions exposées par lui, soit en Écosse, soit à Londres, sont innombrables; nous nous bornerons à rappeler : *Sir W. Scott* (1831); *le Dr Chalmers* (1837); le critique *De Quincey* (1843); *les lords Hopetoun*, *Dalhousie*, *Buccleuch*, *Roberston*, *Cockburn*; le peintre *F. Grant* (1847), le président des Communes, *Shaw Lefevre* (1849); *le comte d'Aberdeen* (1852); *Lord Dunfermline* (1856), etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux *Portraits*, qui ont obtenu une 1re médaille.

Sir J. Gordon, l'un des meilleurs portraitistes de son pays, a présidé, depuis 1850, l'Académie écossaise, à la fondation de laquelle il prit une part active; à la même date, il a été nommé chevalier à vie. Associé de l'Académie royale de Londres depuis 1841, il en a été élu, en 1851, membre titulaire. — Il est mort en juin 1864.

GORE (Catherine-Grace Francis, mistress), femme de lettres anglaise, né en 1799, dans le comté de Nottingham, reçut une éducation très-brillante, mais ne put donner carrière à ses goûts littéraires avant 1822, époque de son mariage avec un capitaine d'infanterie, Charles Gore. Son premier livre, *Theresa Marchmont ou la Fille d'honneur*, daté de 1823, fut l'œuvre d'une semaine et annonçait cette imagination féconde et cette exécution facile qui depuis l'ont placée au premier rang des *authoresses* de son pays. Elle écrivit ensuite *le Lien* (the Bond; 1824), poëme dramatique; *la Lettre de cachet* (1827), nouvelle tirée de l'histoire de France; un recueil de *Contes hongrois* (Hungarian tales, 1828) et *les Femmes telles qu'elles sont* (Women as they are, 1830), série de portraits dessinés avec enjouement et légèreté.

Le premier ouvrage de cet auteur qui fit sensation et lui gagna les suffrages du public fut le roman de *Mères et filles* (Mothers and daughters; 1831), réimprimé plusieurs fois. Après la publication de *la Foire de Mayfair* (the Fair of Mayfair), elle passa plusieurs années sur le continent. En 1836, elle donna *Mistress Armytage*, *ou la Domination d'une femme* (Mistress Armytage, 3 vol.), roman de caractère. La même année parut, sous le voile de l'anonyme, le *Journal d'une désennuyée* (Diary of a desennnuyee, 1836), pour faire pendant au célèbre *Diary of an ennuyee*, écrit dix ans plus tôt par mistress Jameson (voy. ce nom).

A cette époque, les récits historiques passant de mode, mistress Gore, ainsi que lady Morgan, mistress Trollope, Bulwer et autres, se mit à reproduire les mœurs du grand monde (*high life*), et écrivit avec plus ou moins de bonheur: *Mary Raymond* (1837), choix de nouvelles; *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress, 1837); *la Femme du monde* (the Woman of the world, 1838); *l'Héritier de Selwood* (the Heir of Selwood, 1838); *le Secrétaire d'État* (the Cabinet minister, 1839); *Mon oncle le comte* (My uncle the earl); *la Douairière* (the Dowager, 1840); *Cécil* (Cecil, 1841), essai de peinture sociale, et dont le succès l'engagea à donner une suite, quelques mois après, sous le titre de *Cécil anobli* (Cecil a peer).

Parmi les romans qui sortirent ensuite de la plume infatigable de mistress Gore, il faut rappeler encore: *Greville* (1841), tableau des mœurs parisiennes; *l'Ambassadrice* (the Ambassador's wife, 1842), esquisse de la noblesse russe; *la Femme du banquier* (the Banker's wife, 1843); *le Droit de naissance* (the Birthright), et *la Chevalerie moderne* (The modern chivalry, 1844), récits fort goûtés du monde aristocratique; *Agathonia*, roman grec; *l'Amour de soi* (Self, 1845); *la Reine de Danemark* (the Queen of Danemark, 1846), roman historique, ainsi que *le Favori* (Story of a royal favorite); l'amusante fiction des *Châteaux en Espagne* (the Castles in the air; 1847); *Nobles et parvenus* (Peers and parvenus, 1848); enfin les *Types anglais* (Sketches of English character, 1856, nouv. édit., 2 vol.), qui parurent d'abord dans le livre des *Heads of people* avec des dessins de Cruikshank.

Mrs. Gore a également abordé le théâtre. De 1830 à 1842, elle a fait jouer: *le Sceau royal* (the King's seal), *le Roi O'Neil* (King O'Neil), *Nobles et bourgeois* (Lords and commoners), drames; *l'École des coquettes* (the School of the coquettes, 1831), comédie; *Dacre du sud* (1841), drame historique; *le Champion de la reine* et *la Paysanne de Croissy*, pièces imitées du français, etc. Elle a fait preuve aussi de talent comme musicienne dans la composition de mélodies pour les poésies de Burns, dont quelques-unes sont devenues populaires.

Outre les ouvrages cités, on a encore du même auteur: un *Manuel de l'amateur de roses* (Rose fancier's manual, 1838); une traduction libre de *Gerfaut*, roman de Ch. de Bernard, sous le titre: *le Mari et l'Amant* (1841); *le Premier de l'an* (New year's day, 1 vol.); *les Hamilton; les Tuileries; Scènes de la vie domestique* (Romances of real life, 1850); *Contes de Pologne* (Polish tales, 1852); *le Député populaire* (The popular member), *le Pot de vin* (The pin-money, 1854); *la Fille du doyen* (The pean's daughter, 1855); *Mammon* (1855), qui peint les tribulations d'une héritière; *la Science de la vie* (A life's lessons, 1856, 3 vol)., etc.

Mistress Gore est morte le 29 janvier 1861. Elle était veuve depuis 1846, et elle a eu dix enfants,

dont deux seulement lui survécurent: un fils, A. W. GORE, qui s'est distingué dans l'Inde, et une fille qu'un fils du second marquis de Bath, lord Edward THYNNE, devenu veuf, a épousée. Dans son testament, elle a recommandé à ses enfants d'empêcher, autant que possible, la publication de toute notice ou biographie posthume sur son compte, ainsi que toute nouvelle édition de ses œuvres.

GORIA (Alexandre-Édouard), pianiste et compositeur français, né à Paris, le 21 janvier 1823, fut d'abord élève de sa mère, cantatrice du Théâtre-Italien sous le premier Empire, entra en 1830 au Conservatoire, dans la classe de Zimmermann, remporta le premier prix de piano en 1835, et travailla enfin l'harmonie et la composition avec Dourlen et Reicha, et l'orgue avec M. Benoist. Ces études terminées, il se livra à la fois à la composition musicale et à l'enseignement du piano. Il a été nommé, en 1854, professeur à la Maison impériale de la Légion d'honneur. — M. Goria est mort à Paris, le 6 juillet 1860.

Cet artiste, dont le style est gracieux et brillant, a publié de nombreuses *Études* caractéristiques, telles que *le Jour de printemps*, *le Tournoi*, *la Rêveuse*, *la Fuite*, etc.: des *Fantaisies* sur les grands opéras, comme les *Souvenirs du Théâtre-Italien*, le *Final de Lucrezzia Borgia*, *la Grande fantaisie des Monténégrins*; des *Morceaux de salon*, des *Transcriptions* de Schubert, Weber, etc.; *le Pianiste moderne*, recueil de 36 *Grandes études de style*, approuvé par le Conservatoire (1853 et suiv., 6 séries).

GOROSTIZA (Manuel-Édouard DE), auteur dramatique mexicain, né le 13 novembre 1790, à la Vera-Cruz, dont son père, général distingué, était alors gouverneur, vint de bonne heure en Espagne et débuta, en 1815, dans la carrière littéraire par des comédies qui, accueillies avec beaucoup de faveur, firent plus tard partie du répertoire courant des théâtres de Madrid. Il composa à peu de distance: *Indulgence pour tous* (Indulgencia para todos); *don Dieguito; les Mœurs d'autrefois* (las Costumbres de antaño), et *Tel quel* (Tal cual para cual). Par suite de sa participation au mouvement libéral de 1823, il fut forcé de se réfugier en Angleterre; à quelque temps de là, le gouvernement mexicain lui confia la difficile tâche de conduire auprès des puissances européennes les négociations relatives à la reconnaissance de son indépendance. Il s'acquitta avec talent de cette mission en Russie et en Hollande, et fut nommé, après 1830, ambassadeur à Londres. Il a été deux fois accrédité à Paris afin de conclure un traité d'alliance et un traité de commerce. Lorsqu'il retourna au Mexique, il reçut le titre de conseiller d'État et se partagea entre ces fonctions et la direction du théâtre, pour lequel il écrivit un grand nombre de pièces.

On a publié à Bruxelles un choix des premières productions dramatiques de M. de Gorostiza (1825, 2 vol. in-12); l'un de ses meilleurs ouvrages est, dit-on, la comédie intitulée: *Contigo pan y cebolla*, à laquelle M. Scribe aurait emprunté l'idée d'*Une Chaumière et son cœur*.

GORRESIO (Gaspard), orientaliste italien, né à Bagnasco (Piémont), le 20 juin 1808, fit ses études à Mondovi et au collège des Provinces à Turin. Après avoir pris le grade de docteur ès lettres (1830); il passa deux ans en Allemagne et fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. Afin de se perfectionner dans la connaissance du sanscrit, il vint à Paris, où il suivit le cours de MM. Eugène Burnouf et Stanislas Julien. Il y revisa le texte du *Râmâyana*, et se rendit à Londres pour collationner sa copie sur les manuscrits du *British Museum* et de la Compagnie des Indes. On lui doit une édition et une traduction italienne de ce célèbre poëme, sous le titre de: *Ramayana, poema sanscrito di Valmici* (Paris, Imprimerie impériale, 1843-1859, 10 vol. grand in-8, texte et traduction). Le tome I contient une introduction où sont traitées les principales questions littéraires et historiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu. Il préparait également une édition du *Mahâbhârata*.

Les autres écrits de M. Gorresio consistent en savantes recherches sur l'origine de la mythologie, sur l'art dramatique, sur les poésies de Pindare, sur l'affinité des langues grecque, latine et germanique; en mémoires dans le *Subalpino*, revue fondée vers 1834, et en articles dans divers journaux italiens et français.

En 1852, M. Gorresio fut appelé à occuper une chaire de langue et de littérature sanscrites à Turin, la première qui ait été fondée en Italie. Au commencement de 1862, il fut nommé chef de la bibliothèque de Turin. Il a été nommé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris (1856), membre de l'Académie des sciences de Turin, et a été promu officier de la Légion d'honneur.

GORSSE (baron Joseph-Augustin), général français, député, né le 20 septembre 1784, entra à l'École polytechnique en 1802 et sortit dans l'artillerie. Capitaine en 1810, chef d'escadron en 1813, il prit part à toutes les campagnes de l'Empire; à la Restauration, il était chevalier de la Légion d'honneur. Nommé lieutenant-colonel en mai 1825, colonel en septembre 1831, maréchal de camp en juin 1841, il exerça dix ans (1831-1841) les fonctions d'inspecteur des poudreries, puis commanda l'École d'artillerie de Toulouse et fut placé dans le cadre de réserve en 1846. Ancien maire d'Albi, membre du Conseil général pour le canton de Valdériès, il fut nommé en 1862 député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Tarn. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 21 121 voix sur 28 899 votants. L'opposition présentait le baron Decazes. M. le baron Gorsse a été promu, le 12 avril 1838, commandeur de la Légion d'honneur.

GORTSCHAKOFF (Pierre, prince), général russe, fils du prince Dmitri Petrowitsch Gortschakoff, qui s'est fait connaître comme poëte, est né, vers 1790, d'une des plus anciennes familles de la Russie. Il fit ses premières armes contre les Turcs, sous les ordres des généraux Kameskoi et Kutusoff et prit ensuite part aux campagnes des alliés contre Napoléon. La guerre avec la France terminée, il fut nommé colonel et envoyé au Caucase pour aider à maintenir les peuplades belliqueuses de cette contrée. Il se distingua en maintes occasions surtout lors d'une émeute des Iméétiens, et obtint le grade de général-major. Il quitta, en 1826, le théâtre de la guerre pour se mettre sous les ordres du général Wittgenstein, commandant le deuxième corps d'armée en observation sur les frontières de la Bessarabie. En 1828 et 1829, il combattit de nouveau contre les Turcs, prit la ville d'Aidos, après avoir dispersé l'armée ennemie, et négocia, de concert avec Fonton, les préliminaires de la paix d'Andrinople. Nommé général-lieutenant, il contribua, en 1831, à la pacification de la Podolie. Il devint, en 1839, gouverneur général de la Sibérie occidentale et commandant en chef de l'armée sibérienne. Quel-

ques années plus tard, il fut nommé général d'infanterie. Il administrait la Sibérie depuis douze ans lorsqu'il donna sa démission et rentra dans la vie privée.

Lors de la dernière guerre de la Russie contre l'Occident, le général offrit cependant de nouveau ses services à l'empereur, et fut mis à la tête du 6e corps d'armée; il commanda, à la bataille de l'Alma, l'aile gauche des troupes russes, et, malgré son âge, fit encore preuve d'un grand courage personnel. A Inkermann, placé encore à la tête de l'aile gauche, qui avait été chargée de contenir le général Bosquet, il se vit repoussé par celui-ci au delà de la Tschernaïa. Après ce double échec, le prince Gortschakoff donna sa démission. Le czar n'en reconnut pas moins son dévouement en le nommant grand-croix de l'ordre Alexandre-Newski et conseiller de l'empire.

GORTSCHAKOFF (Michel), général russe, frère du précédent, né en 1795, fit ses premières armes comme officier d'artillerie à Borodino, prit part aux campagnes des alliés contre la France, et devint, en 1828, général de brigade et chef d'état-major du 3e corps chargé d'opérer contre les Turcs sur le Danube. Il se distingua, sous les yeux de l'empereur, au passage du fleuve, sauva, par une retraite habile, l'armée démoralisée, et présida, l'année suivante, au mouvement offensif qui eut pour résultat la prise de Silistrie. Vainqueur en personne au combat d'Eski-Stamboul, il fut décoré de l'Aigle-Noir et promu au grade de lieutenant général.

Bientôt la guerre de Pologne lui prépara de nouveaux triomphes et un nouvel avancement. Chef d'état-major du 1er corps, sous les ordres du comte Pahlen, il commandait l'artillerie au combat de Grochow, où il fut grièvement blessé. Nommé lieutenant-général, il emporta le pont d'Ostrolenka avec une vigueur qui le fit regarder comme un des premiers généraux de l'empire russe. Il ne se distingua pas moins à l'assaut de Varsovie et eut pour récompenses de nouvelles décorations, des domaines et le titre de chef d'état-major de l'armée active. En 1843, il fut nommé général d'artillerie, en 1846, gouverneur militaire de Varsovie, et membre du conseil d'administration de la Pologne.

En 1849, le prince Gortschakoff fut un des généraux chargés de la pacification de la Hongrie. Le passage de la Theiss et une marche rapide sur Debreczin signalèrent cette nouvelle campagne, terminée par la capitulation de Vilagos. Comblé d'honneurs par l'Autriche, il se rendit, trois ans après, en Angleterre pour représenter la Russie aux funérailles de Wellington.

Quand la guerre eut éclaté, en 1854, entre la Russie et la Turquie, le commandement de l'armée du Pruth fut confié au général Gortschakoff. Malgré le surnom de nouveau Souvaroff qu'il devait à sa vigueur passée, le général parut manquer d'audace dans cette campagne, qui aboutit au siége de Silistrie. Un instant remplacé par le maréchal Paskewitsch, il ne reprit le commandement que pour se replier devant l'attitude équivoque de l'armée autrichienne dans les principautés. Après être resté plusieurs mois sur la défensive en Bessarabie, il reçut de l'empereur Nicolas le commandement général des forces russes en Crimée (février 1855). On sait la multiplicité des obstacles qu'il opposa au courage des armées alliées, et le résultat infructueux du grand assaut du 18 juin. Mais après la victoire des alliés au pont de Traktir, et l'assaut de la tour Malakoff, il fut contraint de se réfugier dans la partie nord de la ville, d'où il inquiéta encore les vainqueurs. Dans sa retraite, pressé entre deux rivières et serré par trois armées ennemies, il échappa, contre toutes les prévisions, à une capitulation désastreuse, et permit à son souverain de conclure une paix honorable (30 mars 1856). L'empereur le remercia comme le sauveur de la patrie.

Depuis la fin de la guerre de Crimée, le prince Gortschakoff était lieutenant du czar en Pologne, et cherchait à y appliquer le système de la conciliation : c'est lui qui avait autorisé la fondation de la société agronomique, dont le rôle fut si important en 1861. Au commencement de cette année, il fut appelé, tout en conservant son gouvernement, à siéger dans le conseil de l'empire où s'élaborait le projet de l'émancipation des serfs. Mais les événements de Varsovie ne tardèrent pas à occuper toute son attention. On sait avec quelle sévérité les premiers désordres furent réprimés par le général Zabolotskoy (27 février), mais cette répression ne fit qu'exaspérer les esprits, et le prince Gortschakoff, en voyant l'attitude de la population, consentit à quelques concessions momentanées et autorisa la rédaction d'une adresse à l'empereur. Il désavoua le gouverneur civil, M. Muchanoff, qui, dans une circulaire, avait cherché à exciter les paysans contre les propriétaires. Le 31 mars, il publia l'ukase par lequel l'empereur, en réponse à l'adresse qu'on lui avait envoyée, octroyait quelques réformes. Mais cette publication fut suivie de mesures impopulaires : renvoi de la délégation polonaise qui maintenait l'ordre public, licenciement des constables volontaires qui la secondaient, enfin dissolution de la Société agronomique dont on redoutait l'influence (7 avril). Dès le lendemain les troubles, et par conséquent la répression et les arrestations recommencèrent. Le prince était souffrant depuis quelque temps; soit par la marche régulière de la maladie, soit, comme on l'a dit, qu'il ait été vivement frappé par les tristes scènes au milieu desquelles il se trouvait, il ne tarda pas à succomber. — Il mourut le 30 mai 1861. Il fut remplacé par le général Shoukozanett, et, conformément à ses dernières volontés, son corps fut transporté à Sébastopol et inhumé dans cette ville, qu'il avait défendue avec tant d'opiniâtreté contre les armées anglo-françaises.

Représentant déclaré du vieux parti russe, le général Gortschakoff, opposé systématiquement à tout progrès politique, sembla se soucier très-peu des intérêts industriels et commerciaux de la Russie. Doué, comme son père, d'un certain talent poétique, il composa, avant le passage du Danube, un chant de guerre qui, mis en musique par Lwoff, devint un moment l'hymne national des Russes.

GORTSCHAKOFF (Alexandre-Michaelowitsch), diplomate russe, cousin des précédents, né en 1798, fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poëte Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie aux congrès de Laybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nesselrode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut, pour la première fois, en 1832, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Pendant les événements politiques de 1848 et 1849, M. Alexandre Gortschakoff garda, vis-à-

vis des États d'Allemagne, une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très-modéré, à la diète germanique, lors de la réaction de 1850. On assure toutefois que, de son poste de Stutigart, il eut une certaine part à l'abdication de l'empereur Ferdinand Ier d'Autriche en faveur de son neveu François-Joseph.

Dans la question d'Orient, M. A. Gortschakoff eut un des premiers rôles. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne à la place de M. de Meyendorff, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion implicite du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il est devenu ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode. A l'occasion des affaires de Naples, il a excité une certaine émotion en Europe par une première circulaire où, retournant contre la France et l'Angleterre le principe de l'indépendance des nations, il s'opposait hautement à toute immixtion des puissances occidentales dans les affaires intérieures des Deux-Siciles. Il ajoutait ce mot qui resta comme la devise de sa politique : « La Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les deux années suivantes, si fécondes en questions internationales, la politique extérieure des Russes, malgré les conférences diplomatiques, les propositions de congrès, les entrevues de souverains, n'a pas paru sortir entièrement de son recueillement.

Son activité se manifesta davantage au dehors à partir de 1860; un certain nombre de circulaires émanées du prince Gortschakoff et relatives aux principales affaires européennes, ont eu un assez grand retentissement. En 1861, il appuya hautement l'expédition française en Syrie; en 1862, il refusa l'intervention proposée par M. Drouyn de Lhuys pour agir avec l'Angleterre dans la guerre civile des États-Unis; de 1860 à 1863, il répondit surtout avec une certaine hauteur aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, relativement à l'insurrection de la Pologne. Au milieu de ces événements, le prince Alexandre Gortschakoff jouit de l'entière faveur de son souverain, et le bruit de sa retraite, répandu plusieurs fois, n'eut rien de fondé. En mai 1862, le czar le nomma vice-chancelier de l'empire russe, et lui donna quelques mois plus tard les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André. Le prince Alexandre Gortschakoff, décoré des plus hauts grades da s divers ordres, a été nommé grand'croix de la Légion d'honneur.

GOSFORD (Archibald ACHESON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1806, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1835 à la pairie héréditaire. Sous le nom de lord Acheson, il fit ses études à Oxford, et fut envoyé, en 1830, à la Chambre des Communes par le comté d'Armagh, qui le réélut jusqu'en 1847. A cette époque, il obtint du ministère Russell une pairie sous le titre d'Acheson, qu'il abandonna, en 1849, pour prendre, à la mort de son père, celui qu'il porte aujourd'hui. C'est un partisan dévoué de la politique libérale. En 1855, il a reçu l'ordre irlandais de Saint-Patrick. — Il est mort en juin 1864. Marié à une fille du comte de Meath (1832), le comte A. de Gosford a eu six enfants, dont l'aîné, Archibald-Brabazon-Sparrow, vicomte ACHESON, est né en 1841 à Worlingham-Hall.

GOSSE (Louis-François-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 4 octobre 1787, entra à l'École des beaux-arts en 1805 comme élève d'André Vincent, et débuta au Salon de 1808. Chargé quelques années après de diverses commandes pour la ville de Paris, pour la maison du roi et les musées royaux, il s'adonna spécialement à la peinture historique, et produisit un grand nombre de vastes toiles qui font partie des décorations monumentales, ainsi que diverses peintures à la détrempe ou sur cire, qui ont témoigné d'autant de souplesse que de fécondité.

M. Gosse a principalement exposé aux Salons : un *Ex voto*, son premier ouvrage (1808); *Caron passant les trois Ages* (1810); *Saint-Vincent de Paul convertissant son maître*, au musée du Luxembourg (1824); *l'Adoration des Mages*, à Saint-Pierre de Chaillot (1827); *la Rentrée de Louis-Philippe au Palais-Royal en* 1814 (galerie du duc d'Orléans); *Sapho* (1831); *la Reine Amélie visitant les blessés de* 1830 *à l'ambulance de la Bourse* (1833); *Cour de ferme* (1834); *l'Évêque de Lisieux sauvant les protestants de son diocèse* (1835); *le duc de Glocester* (1840); *la Charité* et *la Mort de Saint-Vincent de Paul*, commandés par le ministère de l'intérieur pour l'église de Vannes (1842-1845); *Louis XI aux pieds de saint François de Paul; Maître Adam composant ses poésies* (1843); *la Justice de Charles-Quint; la Clémence de Napoléon* (1846); *l'Esclavage affranchi, Newton, Camoens, Galilée, Saint Vincent de Paul*, cartons des peintures de la Sorbonne (1840); *la Création, la Naissance du Christ*, galerie Goupil et Vibert (1852): les portraits des colonels *Castres* et *Vautier*, de *Louis-Philippe*, pour la mairie de Fontainebleau, de *la reine Amélie*, du *maréchal Davoust* (galerie Vigier), du docteur *Rossi-Fanti avec sa jeune fille* (1861), etc. Il n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *le Christ au prétoire*, appartenant à l'État.

En dehors des Salons, M. Gosse a exécuté depuis 1823 : un *plafond* pour le palais de justice de Rennes; *la Prudence* et *la Force*, au tribunal de Domfront; une quarantaine de bas-reliefs et peintures sur les voussures du musée Charles X; *Minerve récompensant les Arts*, bas-relief sur cire, à l'Institut; la décoration de Saint-Étienne du Mont; la restauration des quatre pendentifs de l'église de la Sorbonne, d'après Philippe de Champaigne; la *Parabole du pharisien et du publicain*, pour Sainte-Élisabeth; *Sainte Geneviève en prière*, pour la chapelle du château de Grandveau; des peintures murales dans l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. Il a peint pour les galeries de Versailles, outre plusieurs des sujets exposés : *Napoléon recevant la reine de Prusse à Tilsitt, les Conférences d'Erfurt, l'Arrivée de Charles X à Notre-Dame, le Refus de la couronne de Belgique*, le portrait du *maréchal de Contades;* pour le château d'Eu, *le duc de Penthièvre remettant aux chanoinesses de Dreux les corps de ses ancêtres;* pour le conseil d'État, *le maréchal Vauban;* et enfin, comme sujets de genre ou d'histoire estimés, *Anacréon, Glycère et l'Amour* (1829); *les Enfants d'Édouard*, pour le cabinet de Nicolas Ier; des *Amours* et des *Dieux buveurs*, pour l'hôtel de M. Millaud (1855).

Parmi les peintures monumentales à la détrempe de M. Gosse, nous citerons : *les Quatorze rois sacrés à Reims*, pour l'archevêché de cette ville; *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, pour l'hôtel de ville de Paris; les *plafonds* de l'Opéra-Comique, de la salle Ventadour, de la Comédie-Française, des théâtres de Lyon et de Strasbourg, l'ancien rideau historique de l'Opéra, *Louis XIV accordant à Lully le privilège de l'Académie royale de musique*, et autres décorations théâtrales.

A la suite de tous ces travaux, M. Gosse s'est

présenté, mais inutilement, à l'Institut (Académie des beaux-arts), en 1853. Il a obtenu une 2e médaille en 1824, et la décoration de la Légion d'honneur en avril 1828.

GOSSE (Philippe-Henry), naturaliste anglais, né à Worcester, le 6 avril 1810, passa son enfance dans les campagnes du Dorsetshire, où il put s'abandonner à son goût précoce pour l'étude des sciences naturelles. En 1827, il partit pour l'île de Terre-Neuve, et là, pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales, il fit de nombreuses collections d'insectes. Huit ans après, il alla habiter le Bas-Canada, qu'il explora en tous sens, traversa ensuite les États-Unis et séjourna près d'un an à Alabama (1838), occupé à réunir et classer les magnifiques lépidoptères de ce pays.

De retour en Angleterre en 1819, M. Gosse publia l'année suivante *le Naturaliste canadien* (the Canadian Naturalist, 1840); cet ouvrage, fut très-favorablement accueilli du monde savant. Il fut suivi, à quelque temps de là, des *Oiseaux de la Jamaïque* (A Naturalist's sejourn in Jamaica), qui l'un et l'autre étaient le résultat d'un voyage de huit mois, entrepris en 1844 dans cette colonie. Plusieurs traités populaires sur la zoologie parurent, de 1845 à 1850, aux frais de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes.

Ce fut dans cet intervalle que M. Gosse commença ses belles observations au microscope sur les infusoires, entre autres sur le *British rotifera*, dont il a écrit une monographie. Il fit paraître l'ensemble de ses nouvelles investigations dans ses *Promenades d'un naturaliste sur les côtes du Devonshire* (A Naturalist's rambles, 1853, in-8, fig.), dans *l'Aquarium* (1854), et surtout dans le *Traité de zoologie marine* (A Manual of marine zoology; 1854-1856, 2 vol. in-12).

GOSSELIN (abbé Jean-Edme-Auguste), théologien français, né à Rouen, le 27 septembre 1787, embrassa l'état ecclésiastique sous l'Empire, fut attaché au corps enseignant du séminaire de Saint-Sulpice, et passa, vers 1840, à celui d'Issy, dont il devint directeur.

Tous les ouvrages de l'abbé Gosselin ont été publiés sous le voile de l'anonyme, notamment: *Notice historique et critique sur la sainte couronne d'épines de N. S. J. C. et sur les instruments de la Passion* (1828, in-8); *De la Vérité de la religion catholique* (1822, 4e édit., 1840); *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Église* (1848, 2 vol. in-12); *Du Pouvoir du pape sur les souverains au moyen âge* (1839, in-8), recherches sur le droit public de cette époque relativement à la déposition des princes; *Histoire littéraire de Fénelon* (1843, gr. in-8); ce dernier livre sert d'introduction à la belle édition des *OEuvres de Fénelon* (22 vol. in-8), qu'il a donnée avec l'abbé Caron.

GOSZCZYNSKI (Séverin), poëte polonais, né en 1806, dans l'Ukraine, fit ses études à l'université de Varsovie et débuta, en 1828, par un récit poétique à la manière de Byron: *le Château de Kanioff* (Zameck Kaniowski), épisode de la guerre entre les Cosaques et les Polonais. En 1830, il composa plusieurs odes patriotiques, dont l'une, qui a pour refrain *Marchons au delà du Bug*, fut répétée dans diverses batailles. Après la ruine des dernières espérances des patriotes, M. Goszczynski se retira en France, et de là en Suisse. Outre ses *Chants patriotiques*, réunis en trois volumes, on a de lui quelques nouvelles intéressantes, et une traduction d'Ossian.

GOT (François-Jules-Edmond), artiste dramatique français, né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1822, fit ses classes au collége Charlemagne et fut lauréat du concours général. D'abord employé à la préfecture de la Seine, il entra en 1841 au Conservatoire dans la classe de M. Provost, obtint, en 1842, le second, et en 1843, le premier prix de comédie. Réclamé par la conscription, il servit un an dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta pour venir débuter à la Comédie-Française, en 1844, dans l'emploi des valets. Il eut un grand succès et devint sociétaire en 1850. Sa verve étourdissante et son aplomb firent de lui un des comiques les plus vrais et les plus francs qu'ait possédés depuis longtemps la Comédie Française.

Parmi les créations de cet acteur, qui se plaît à seconder les essais de la jeune école dramatique, il faut citer le capitaine Baudrille du *Cœur et la dot*; Tibia des *Caprices de Marianne*; l'abbé, dans *Il ne faut jurer de rien*; Francisque des *Jeunes gens*; Spiegel dans *la Pierre de touche*; Jean de Rieux dans *le duc Job*, qui lui dut un succès plus que centenaire, etc. Il a en outre repris avec bonheur la plupart des premiers rôles comiques de l'ancien et du nouveau répertoire, notamment celui de Figaro.

Mais son succès le plus caractéristique a été dans le rôle de Giboyer de deux grandes comédies sociales de M. Em. Augier: *les Effrontés* (1861) et *le Fils de Giboyer* (1863). Il s'était, en quelque sorte, incarné dans ce personnage au point de le rappeler involontairement dans des rôles très-différents, comme dans celui de Rodolphe de *l'Honneur et l'Argent*, lors de la reprise de l'œuvre de M. Ponsard au Théâtre-Français (1863). Il joua encore avec beaucoup de bonheur, en 1864, le principal rôle de *Maître Guérin*, de M. Émile Augier. Au mois de juillet 1865, à la suite de la nomination d'un jeune sociétaire, les journaux ont annoncé que M. Got avait donné sa démission de sociétaire de la Comédie-Française, mais que, sa démission n'ayant pas été acceptée, l'acteur intentait contre le théâtre une sorte de procès en séparation.

En dehors du théâtre, M. Got s'occupe de littérature; il a écrit les paroles d'un opéra en un acte, *François Villon*, représenté sur la scène de l'Opéra en avril 1857.

GOTTHELF (Albert BITZIUS), connu sous le nom de *Jérémie*), écrivain suisse, né à Morat (canton de Berne) le 4 octobre 1797, mort à la fin de 1854. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GOTTSCHALK (Louis-Moreau), pianiste américain, est né à la Nouvelle-Orléans le 8 mai 1829. Doué des dispositions les plus précoces, à sept ans, il donnait son premier concert. En 1841, son père l'envoyait à Paris compléter ses études: il y reçut des leçons de piano de MM. Hallé et Bamaty, et des leçons d'harmonie de M. Maleden. En 1848, il donna des concerts publics à Paris; en 1849, en Suisse; en 1850 et 1851, de nouveau à Paris; dans les années suivantes, en Espagne. Depuis, il est retourné en Amérique. Partout, il a obtenu les plus brillants succès. M. Gottschalk, dont le talent se distingue surtout par la fougue, a écrit un assez grand nombre de morceaux pour le piano, *la Bamboula*, *le Bananier*, *la Savane*, *la Moissonneuse*, *la Danse ossianique*, *la Chute des feuilles*, *Union*, marche, *la Iota aragonesa*, *Manchega*, *Portorella e cavaliere*, *la Marche de nuit*, une symphonie, *la Nuit des tropiques*, des arrangements du *God save the queen*, de la *Chasse du jeune Henri*, etc.

Il a reçu la décoration de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

GOTTSCHALL (Rudolf), poëte allemand, né le 30 septembre 1823, à Breslau (Prusse), étudia à Kœnigsberg et à Berlin, et obtint le grade de docteur en droit. Ses opinions politiques, qui l'avaient déjà fait renvoyer de l'université de Kœnigsberg, l'empêchèrent de suivre la carrière de l'enseignement. Il se tourna vers la littérature et se mit à écrire des drames, dont deux, entre autres, *la Marseillaise* et *Ferdinand de Schill* (Hambourg, 1850 et 1851), furent interdits par la police prussienne. Il dirigea quelque temps le théâtre de Kœnigsberg, et se retira ensuite à Hambourg.

On a de lui trois principaux recueils de poésie : *Chants du temps présent* (Lieder der Gegenwart; 2ᵉ édit., Kœnigsberg, 1842); *les Fugitifs de la censure* (Censurflüchtlinge; Zurich, 2ᵉ édit., 1843), et *Poëmes* (Gedichte; Hambourg, 1849); puis deux grands poëmes : *Madone et Madeleine* (1843), et *la Déesse, ou le Cantique des cantiques de la femme* (die Gœttinn, Hoheslied vom Weibe; 1852).

On cite parmi ses drames : *Robespierre*, *l'Aveugle d'Alcala*, *Lord Byron*, *Jérôme Snitger*, *la Rose du Caucase*, et *Lambertine de Méricourt* (Hambourg, 1851), sa meilleure pièce.

Il a donné aussi en prose : *la Littérature nationale dans la première moitié du* XIXᵉ *siècle, tableau littéraire, historique et critique* (die deutsche Nationalliteratur in der ersten Haelfte des XIXᵉ Jahrh. Literarhistorisch und kritisch dargestellt; Breslau, 1855, gr. in-8).

Comme poëte, M. Gottschall a développé une vigueur de style et une richesse d'imagination qu'il a constamment mises au service des mêmes principes philosophiques et politiques. Ses ouvrages, entre autres *la Déesse*, dont le sujet est un épisode de la Révolution française, ont été l'objet des appréciations les plus diverses et les plus passionnées. L'auteur y prend, comme Daumer (voy. ce nom), la défense du sensualisme contre les principes spiritualistes du catholicisme, et y prêche, comme dans *Madone et Madeleine*, l'émancipation des femmes.

GOUBAUX (Prosper-Parfait), auteur dramatique français, né le 10 juin 1795, mort à Paris, en août 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

GOUDCHAUX (Michel), homme politique et financier français, ancien ministre, né à Paris en 1797, appartient à une riche famille de commerçants israélites d'Alsace. La mort de son père le laissa de bonne heure à la tête d'une des fortes maisons de banque de la capitale, et, sous la Restauration, il se faisait remarquer par son activité dans les rangs de l'opposition libérale. Après les journées de juillet, rallié à la royauté nouvelle, il fit partie quelque temps du conseil général de la Seine, et fut envoyé, comme payeur de la guerre, à Strasbourg. A la suite de polémiques avec les ministres dont il dépendait, sur des questions de finances qui touchaient à la politique, il fut destitué en 1834 et rentra dans l'opposition. Il continua la lutte contre le pouvoir dans *le National*, où il défendit notamment la thèse de la construction et de l'exploitation des chemins de fer par l'État. Il publia aussi une brochure *sur la Prorogation du privilége de la Banque* (1840, in-8); deux *Lettres à M. Humann* sur la conversion des rentes, etc.

Après le 24 février 1848, M. Goudchaux fut aussitôt choisi par le Gouvernement provisoire comme ministre des finances, et sa nomination rendit quelque confiance aux hommes d'affaires et aux capitalistes. Pour montrer que la République était bien résolue à remplir tous les engagements de l'État, il fit décréter le payement par anticipation du semestre courant de la rente cinq pour cent; mais voyant bientôt la crise financière et politique compliquée par l'agitation socialiste dont les réunions du Luxembourg donnaient le signal, il déposa son portefeuille dès le 6 mars. Porté tardivement comme l'un des candidats de la Seine, il n'obtint que 68 000 voix aux élections générales du 23 avril; mais il passa à l'élection partielle du 4 juin avec 187 790 suffrages. Après les journées de Juin, le général Cavaignac le rappela au ministère des finances. Abandonnant en partie les plans de MM. Garnier-Pagès et Duclerc (voy. ces noms), il montra peu de confiance dans les nouvelles sources de crédit proposées par eux, maintint comme mesure temporaire le projet d'impôt sur les créances hypothécaires, sans en attendre un grand produit (20 millions), ajourna la question du rachat des chemins de fer, tout en réservant le droit de l'État, ainsi que l'attribution à ce dernier des assurances, fit décréter le remboursement en rentes des bons du Trésor et des dépôts des Caisses d'épargne, obtint de l'Assemblée de subordonner le budget des dépenses à celui des recettes, et proposa enfin d'ouvrir un emprunt avec l'assurance de trouver des souscripteurs. Dans les remaniements ministériels du mois d'octobre 1848, M. Goudchaux céda son portefeuille à M. Trouvé-Chauvel.

Comme représentant, il appartient par ses votes à la majorité de l'Assemblée qui soutint jusqu'au 10 décembre la politique du général Cavaignac. Dans les derniers mois de la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions de personnes ou de principes qui intéressaient le maintien de la République, ne se mêlant ordinairement qu'aux discussions relatives aux questions de finances, dans lesquelles son expérience des affaires le faisait toujours écouter. Dans les séances des 20 et 21 avril 1849, il causa, par ses accusations rétrospectives contre M. Fould (voy. ce nom), une grande émotion dans l'Assemblée et dans le pays. Non réélu à la Législative, M. Goudchaux s'est tenu, depuis le 2 décembre 1851, à l'écart de la politique; mais, aux élections de 1857, il a accepté d'être un des candidats de l'opposition dans une circonscription de Paris; nommé député au Corps législatif, il a été déclaré démissionnaire pour refus de serment. — Il est mort le 27 décembre 1862.

GOUGH (John-B....), prédicateur américain, d'origine anglaise, né en 1817, à Sandgate (Kent), est fils d'un vieux soldat dont la femme tenait une école de village. A l'âge de douze ans, il fut emmené en Amérique par un émigrant, passa deux ans avec lui, alla à New-York vers la fin de 1831, et entra chez un relieur. S'étant adonné à l'ivrognerie, il tomba dans la misère. Il a raconté ses excès et ses luttes longtemps inutiles contre cette funeste habitude. Il se maria et eut un enfant; mais l'ivrognerie avait tellement détruit sa santé et abruti son intelligence, qu'il devint incapable de gagner sa vie, et son enfant et sa femme périrent de dénûment, sans qu'il cessât de courir les tavernes du plus bas étage, dit-il lui-même, faisant le bouffon devant un ramassis de vagabonds qui, en retour, lui fournissaient à boire. Enfin, un jour, dans un *meeting* d'une société de tempérance, il fut entraîné à signer l'engagement de renoncer aux liqueurs alcooliques, et il prononça à cette occasion son premier discours. Il peignit avec des couleurs si vives les tristes

effets de l'ivrognerie, en citant son propre exemple et sa dégradation personnelle, qu'il parut dès lors un des meilleurs orateurs des sociétés de tempérance. Il en fut bientôt le premier. Recherché de tous les côtés, presque tout son temps fut consacré à ces nouvelles occupations. Une fois pourtant, au milieu d'un souper, il accepta, sans réfléchir, un peu d'eau-de-vie, et il n'en fallut pas davantage pour que le nouveau missionnaire retombât quelque temps dans son ancien péché. Mais il se corrigea encore, et cette circonstance lui servit de thème pour de nouveaux discours.

En 1843, M. J. Gough se remaria, parcourut les principales villes des États-Unis, en qualité de *lecturer*, et fut accueilli partout avec une sorte de fanatisme. A son entrée à Boston, par exemple, on ferma les magasins comme en un jour de fête; une foule innombrable se porta à sa rencontre, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put s'avancer au milieu des acclamations. En 1854, il vint en Angleterre, où sa verve et son éloquence n'excitèrent pas toutefois autant d'enthousiasme qu'aux États-Unis. Il rentra dans son pays d'adoption où nul n'a obtenu plus de conversions aux doctrines de la tempérance. La parole de M. John Gough a une puissance réelle, mais son succès doit être attribué surtout à l'emphase singulière de son débit et à la curiosité qu'inspirent les détails saisissants et étranges de cette confession personnelle. Ses discours et sa vie (*Autobiography and Orations*, 1855, in-12), perdent beaucoup à la lecture.

GOUGH (Hugues GOUGH, 1er vicomte), général et pair anglais, né le 3 novembre 1779, à Woodstown (comté de Limerick), entra fort jeune au service (1794) et se distingua au cap de Bonne-Espérance et dans les Indes. Nommé colonel du 87e de ligne, il apprit la grande guerre en Espagne à l'école de Wellington et de Ch. Napier. On le retrouve dans toutes les actions militaires de ce temps, à Talavera, à Barrosa, à Vittoria, à Cadix, à Tarifa, où il fut grièvement blessé à la tête. Après vingt-cinq ans de repos, il commanda un corps d'armée dans l'expédition confiée à sir H. Pottinger pour agir contre la Chine, qui fermait ses ports à l'introduction de l'opium (1841). Sir H. Gough s'empara rapidement de Canton, d'Amoï et de Ningpou, tailla en pièces l'armée tartare à Tseki, força l'entrée du fleuve Jaune, occupa Changaï et Tching-Kiang-fou; la signature de la paix l'arrêta au moment où il allait donner l'assaut à Nanking (1842). Cette brillante conduite lui valut les remercîments publics des deux Chambres, le grade de lieutenant général et les titres de baronnet et de grand-croix du Bain.

En 1843, la Compagnie des Indes, menacée dans ses possessions par la révolte des Mahrattes et l'ambition des Sikhs, choisit sir H. Gough pour commander ses troupes. Par d'habiles manœuvres, il réussit à ruiner d'un seul coup la rébellion des Mahrattes dans la bataille qu'il leur livra près de Maharadjpour (29 décembre 1843). Quant aux Sikhs, que Rundjet-Sing avait formés à la discipline européenne, il fallut deux campagnes pour les réduire. La première (1845-1846), marquée par les victoires de Moultki (29 décembre 1845) et de Sobraon (10 février 1846), eut pour résultat la soumission du pays jusqu'au Sutledje. La seconde fut plus pénible (1848-1849) : sir H. Gough paya quelques succès par des pertes cruelles. L'opinion publique s'émut en Angleterre; on dut le rappeler et investir sir Ch. Napier du commandement. Mais, dans l'intervalle, le vieux général avait complétement battu, les Sikhs à Goudjerat (21 février 1849), et décidé, par le gain de cette journée, la conquête totale du Pendjâb. Il avait alors soixante-dix ans. Sir H. Gough revint dans son pays, où le gouvernement lui conféra les titres de baron (1846) et de vicomte (1849). En 1855, il fut nommé colonel des horse-guards, et en novembre 1862 promu feld-maréchal à l'occasion de la majorité du prince de Galles. A la Chambre des Lords, il votait avec le parti libéral. De son mariage avec une fille du lieutenant-général Stephens 1807) il a eu un fils, George Stephens, né à Guernesey, en 1816, retiré du service en 1850, après avoir servi comme capitaine dans les grenadiers de la garde.

GOUIN (Alexandre), homme politique français, député, ancien ministre, né à Tours, le 26 janvier 1792, d'une ancienne famille de négociants honorables, entra de bonne heure dans les affaires de banque, qu'il mena de front plus tard avec la politique. Élu député en 1831 par le département d'Indre-et-Loire, qui l'a depuis constamment réélu, il siégea longtemps au centre, et vota l'état de siége de Paris en 1832, les lois de septembre, les dotations, etc. Secrétaire général de la commission du budget, il fut rapporteur des budgets de 1833, 1834, 1835, et de diverses lois de finances. Il passa dans l'opposition à l'occasion de la loi de disjonction (mars 1837), fit partie de la coalition en 1839, et fut appelé par M. Thiers, dans le cabinet du 1er mars 1840, au ministère du commerce. C'est lui qui présenta et fit adopter la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Sorti du pouvoir le 29 octobre suivant, il fut un des adversaires du ministère Guizot, et attacha son nom à une proposition très-populaire dans toutes les fractions de l'opposition, celle de la conversion des rentes qui sur sa présentation fut prise en considération trois fois, et trois fois repoussée. A la mort de Laffitte, il prit la direction de la Caisse commerciale que celui-ci avait fondée, et dont il ne put, au milieu des événements de 1848, conjurer la ruine.

M. A. Gouin se présenta néanmoins comme candidat dans son département à l'Assemblée constituante, et fut élu, le septième sur huit, par 43 010 voix. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite, dans les questions politiques comme dans les questions sociales, et appuya successivement le gouvernement du général Cavaignac et celui de Louis-Napoléon. Renvoyé à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Ancien président du tribunal de commerce et de la Chambre de commerce de Tours, longtemps membre du conseil général d'Indre-et-Loire, administrateur du chemin de fer de Paris à Lyon, M. Gouin, en 1852, fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription d'Indre-et-Loire. Réélu au même titre aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 11 169 voix sur 19 871 votants. M. Alexandre Gouin a conservé dans les diverses législatures la même influence dans les questions de finances et a été, à diverses reprises, rapporteur des lois d'emprunt et du budget. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Son frère, M. Frédéric GOUIN, ancien substitut auprès du tribunal de la Cour royale de Paris, puis conseiller à la Cour impériale, a été mis à la retraite en 1857.

GOULD (Edward), littérateur américain, né à Litchfield (Connecticut), le 11 mai 1808, dirige une maison de commerce à New-York, tout en se livrant avec succès à la littérature. Il a été l'un des premiers rédacteurs du *Knickerbocker Maga-*

zine. On a de lui, sans compter des articles dans plusieurs journaux littéraires des États-Unis, des traductions estimées d'un grand nombre de romans français, des *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot* de Balzac, du *Beau Pécopin* de Victor Hugo, de *Charles de Bourbon* d'Alphonse Royer, etc. Il a encore publié un abrégé de l'*Histoire d'Europe*, d'Alison, qui a eu une grande circulation (New-York, 1845, in-8, 4e édition); une comédie d'actualité en cinq actes : *l'Époque comme elle est* (The Very Age; New-York, 1850), etc.

GOULD (John), ornithologiste anglais, né à Lyme, comté de Dorset, le 14 septembre 1804, manifesta de bonne heure un vif désir pour l'étude de la nature et passa une partie de sa jeunesse à Windsor, sous la direction de M. J. T. Aiton. En 1824, il vint compléter à Londres son éducation scientifique. Six ans plus tard, ayant été mis en possession d'une belle collection d'oiseaux du Thibet et du Lahore, la première de ce genre qui fût connue en Angleterre, il s'empressa de la décrire sous le titre de : *A Century of birds from the Himalaya mountains* (Londres, 1831). Il publia ensuite une *Histoire naturelle des Oiseaux d'Europe* (1834), qui fut suivie des deux monographies sur *les Ramphastides* et *les Trogonides*. Ce fut pour compléter cette dernière, qu'au printemps de 1838, il s'embarqua pour l'Australie; il y mit son séjour à profit pour étudier les animaux et les productions naturelles du pays. Les résultats de cette exploration ont été consignés dans le plus remarquable de ses ouvrages : *les Oiseaux de l'Australie* (the Birds of Australia; Londres, 7 vol. in-folio, avec figures nombreuses), où l'on trouve décrites minutieusement plus de six cents espèces, et beaucoup d'entre elles pour la première fois, et devant avoir pour pendant un ouvrage sur *les Mammifères de l'Australie*.

M. Gould a surtout porté son attention sur les Trochilides (oiseaux-mouches); il est parvenu, après beaucoup d'efforts et de voyages, à en réunir une collection magnifique, qui a été exposée dans les jardins de la Société zoologique, et que l'on a transportée au Palais de cristal de Sydenham.

GOULHOT DE SAINT-GERMAIN (Achille-Félicité DE), sénateur français, né à Paris, le 27 mars 1809, est fils d'un intendant militaire de l'Empire. Destiné d'abord à la carrière des armes, il fut attaché au cabinet du ministre de la guerre et à l'intendance de la division de Paris; il remplit ensuite, avec le grade de capitaine d'état-major, les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Oudinot. Après la révolution de Juillet, il accepta du nouveau gouvernement la sous-préfecture de Romorantin (1835), puis celle de Bernay (1838), qu'un dissentiment avec le ministère lui fit abandonner en 1846. Trois ans plus tard, il siégeait à l'Assemblée législative où il vota avec la majorité; on a de lui quelques brochures publiées à cette époque sur *la Présidence*, *le Recrutement*, *la Propriété*, etc. Membre de la Commission consultative à la suite du coup d'État de décembre, M. Goulhot de Saint-Germain fut appelé, dès le 25 janvier 1852, à faire partie du nouveau Sénat. Décoré de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1841, il a été promu commandeur le 14 août 1862.

GOUNOD (Charles-François), compositeur français, né à Paris, le 17 juin 1818, étudia l'harmonie sous Reicha, Lesueur et M. Halévy, remporta un second prix en 1837, puis le grand prix de composition musicale en 1839, et séjourna jusqu'en 1843 en Italie. Sa passion pour la musique sacrée lui fit quitter la villa Médicis pour le séminaire de Rome, et il songea même quelque temps à entrer dans les ordres. A son retour, il fut attaché pendant six ans, comme maître de chapelle, à l'église des Missions étrangères, y fit exécuter ses premières compositions, et dut un véritable succès à une *Messe solennelle*, chantée à Saint-Eustache, en 1849. L'année suivante, la scène de l'Opéra lui fut ouverte, sur l'initiative influente de Mme Pauline Viardot, et il y a donné depuis la plupart de ses œuvres. En 1852, il a été nommé directeur du cours normal de chant de la ville de Paris, désigné sous le nom d'Orphéon, et a travaillé à améliorer la méthode Wilhem, de manière à soutenir la concurrence des méthodes rivales. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1857. M. Gounod a épousé en 1847, la fille de Zimmermann.

Ses compositions, qui ont révélé la science de l'harmonie et le respect de l'art et des traditions des maîtres, comprennent : *Sapho* (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet; les *Chœurs* de l'*Ulysse*, de M. Fr. Ponsard (juin 1852); *la Nonne sanglante* (1854), opéra en 5 actes, sujet qui lui fut confié par la direction, après l'abandon de la plupart des maîtres contemporains; une première symphonie intitulée : *la Reine des Apôtres* (1850), et deux autres *Symphonies*, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856); une *Cantate*, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris, etc. M. Gounod a donné plus récemment *le Médecin malgré lui* (Théâtre-Lyrique, 1858); *Faust* (même théâtre, 1859); *la Colombe* (Bade, 1860); *la Reine de Saba*, en 4 actes (Opéra, 1862), etc.

GOUPIL (Adolphe), éditeur d'estampes français, né à Paris, en 1806, d'une famille qui compte plusieurs artistes distingués, est, par sa mère, petit-fils du célèbre peintre G. Drouais. Dès 1827, il fut un des fondateurs de la maison qui porte son nom et qui, prenant une rapide extension, contribua à propager le goût des arts en France et à l'étranger. La maison Goupil, qui a un double établissement à Paris, a deux grandes succursales, l'une à Berlin, pour l'Allemagne et l'Europe du nord, l'autre à New-York, pour toute l'Amérique. A cette dernière, ouverte en 1848, se rattacha la création de la Société *International-Art-Union*, qui créa l'importation des œuvres de la peinture européenne aux États-Unis, mais qui, malgré les encouragements du gouvernement français, disparut devant certaines sévérités de la législation américaine. La maison de New-York ouvrit alors une exposition permanente des artistes français et étrangers.

En France la maison Goupil a soutenu la gravure au burin, dont l'exécution lente et coûteuse se trouvait compromise par tant de procédés nouveaux, économiques et rapides. Le catalogue de ses publications comprend, outre les œuvres des anciens maîtres, celles des premiers artistes contemporains. Citons notamment : *Lord Strafford*, *le Christ consolateur*, *Sainte Amélie*, *la Sainte famille de Madrid*, *la Vierge aux Candélabres*, *Sainte Cécile*, *les Noces de Cana*, et tant d'autres planches, dues à MM. Henriquel-Dupont, Forster, Prévost, Bridoux, Calamatta, Mercuri, Mouilleron, C. Nanteuil, etc. Une imprimerie en taille douce spéciale a été créée pour le service de ces publications. Le contre-maître qui la dirigeait en 1855, M. Am. Boisse, a obtenu à l'Exposition universelle une 2e médaille, comme coopérateur. MM. Goupil et Cie ont formé une

galerie de tableaux modernes qui possède un certain nombre d œuvres de prix. Le chef de cette importante maison a été décoré de la Légion d'honneur, le 8 février 1850.

GOURAUD (Mathurin-Claude-Charles), littérateur français, né à Choisy, le 20 octobre 1823, fit de brillantes études au lycée Charlemagne. Il prit part au concours ouvert, en 1845, par l'Académie des sciences morales et politiques sur la question de la certitude, par un travail considérable qui obtint une mention; il en a tiré depuis ses deux thèses pour le doctorat : *Histoire du calcul des probabilités depuis ses origines jusqu'à nos jours, et de la légitimité des principes et des applications de cette analyse*, et *De Carneadis philosophi academici vita et placitis* (1848). Après la révolution de Février, M Gouraud appartint à la rédaction politique du *Siècle*, qu'il quitta pour celle de l'*Ordre*, fondé par M. Chambolle.

On a encore de lui : *Essai sur la liberté du commerce des nations* (1851, in-8); *Histoire de la politique commerciale de la France* (1855, 2 vol. in-8); *Histoire des causes de la grandeur de l'Agleterre* (1856, in-8), et plus récemment : *Lysis, histoire contemporaine* (1859, in-8), roman politique et philosophique.

GOURCY (Conrad, comte DE), agronome français, né à Nancy, en 1790, émigra avec ses parents, habita successivement l'Autriche et la Hongrie, et fut mis à treize ans à l'École militaire du génie de Vienne, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Pris par les Anglais, en 1808, il revint en France en 1810, fut remis en activité en 1815, et nommé capitaine de la garde royale. Rentré, six ans après, dans la vie civile, il se livra, sur un domaine de six cents hectares qu'il possédait près de Blois, à des études agricoles et compléta ses observations par de nouveaux voyages en Angleterre, en Écosse, dans les départements français de toute la région du Nord, la Belgique, la Hollande et l Espagne.

Il a publié : *Relation d'une excursion agronome en Angleterre et en Écosse* (1841, in-8); *Notes sur l'agriculture des départements du Nord et du Pas-de-Calais* (1848, in-16); *Journal d'un second voyage agricole en Angleterre et en Écosse* (1848, in-8); *Second voyage agricole en Belgique* (1851, in-8); *Notes d'un voyage dans le midi de la France et le nord de l'Espagne* (1851, in-8); *Notes agricoles ou Extraits de journaux anglais* (in-8); *Notes extraites de l'Introduction du Draining act* (1852, in 8); *Promenades agricoles dans le centre de la France* (1853); *Guide ou Itinéraire*, destiné aux cultivateurs qui désirent connaître l'agriculture anglaise (1854, in-8); *Voyage agricole en France* [1854-1855] (1859, 2 vol. in-12).

GOURDON (Édouard), littérateur français, né à Bordeaux, le 6 mars 1820, a rédigé, depuis 1840, un certain nombre de feuilles politiques ou littéraires de Paris et de la province. Entré au *Pays*, puis à *la Patrie*, il organisa, après le coup d'État du 2 décembre 1851, dans quelques-unes des principales villes de France, des feuilles politiques dévouées au nouvel ordre de choses. A la suite d'une mission en Allemagne, il fut appelé dans le service de la presse, au ministère de l'intérieur, comme chef de section. En 1856, à l'époque des conférences de Paris, il fut chargé, pour les questions de presse, des rapports entre le ministère de l'intérieur et celui des affaires étrangères, et décoré de la Légion d'honneur au mois d'août de l'année suivante. Il a été aussi décoré de divers ordres étrangers.

On a de lui : les physiologies de *l'Omnibus*, du *Bois de Boulogne* (1841), des *Diligences et des grandes routes* (1842); *Paris la Nuit* (1842) : *Laura* (1843); un grand nombre d'articles et nouvelles, publiés, de 1840 à 1858, dans l'*Album littéraire*, l'*Observateur*, le *Mémorial de la Haute-Marne*, le *Pays*, la *Patrie*, le *Monde illustré;* une *Histoire du Congrès de Paris* (1857); le roman de *Louise* (1859, in-12, 5e édit. corrigée, 1860); une étude intitulée : *les Faucheurs de nuit*, *Joueurs et joueuses* (1860, in-12 ; le *Bois de Boulogne* (1861, gr. in-8, illustré); *Paris au bois* (1862, gr. in-8 illustré); *Chacun la sienne*, recueil de nouvelles (186., in-18); *Naufrage au port*, roman (1864, in-18), etc.

GOURDON DE GENOUILLAC (Nicolas-Jules-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1826, suivit les cours de l'Institut polymatique, débuta, dans le monde littéraire, par quelques vaudevilles de circonstances, entre autres : *le Droit au travail*, en un acte (1849), écrivit ensuite des nouvelles et romans-feuilletons, et se tourna enfin vers les recherches héraldiques. Cette spécialité lui a valu, avec diverses décorations étrangères, le titre de membre d'un grand nombre de sociétés départementales.

On a de lui : *Grammaire héraldique*, avec *Vocabulaire* et figures (1853, in-18; 3e édit., 1861), *Dictionnaire héraldique des ordres de chevalerie* (1854, in-18); *Histoire des grandes charges, des dignités et titres créés en France* (1856, in-18); *Recueil d'armoiries des maisons nobles de France* (18 0, in-8); *Dictionnaire des fiefs, seigneuries, châtellenies de l'ancienne France* (1862, in-8); *Nobiliaire* du département des Bouches-du-Rhône, avec le marquis de Piolenc (1863, in-8); *les Amours à coups d'épée* (1864, in-18), etc., puis des articles dans une foule de feuilles d'industrie, de modes ou de théâtre. Il dirige lui-même un journal hebdomadaire, *le Monde artiste*, fondé en 1862.

GOURIEFF (Alexandre, comte), général russe, né en 1785, fils de Dmitri Gourieff, ministre des finances sous le règne d'Alexandre, quitta, en 1812, les bureaux de l'administration pour prendre les armes contre les Français, et parvint rapidement au grade de général-major (1813). Après le rétablissement de la paix, il fut nommé successivement gouverneur général des gouvernements de Kieff, de Podolie et de Volhynie. En 1839, l'empereur Nicolas l'appela au conseil de l'Empire et au conseil privé. Devenu président du département de l'économie politique, il a été relevé de ses fonctions, pour cause de maladie, en janvier 1862. Décoré d'un grand nombre d'ordres russes et étrangers, le comte Gourieff a été nommé grand officier de la Légion d'honneur de France.

GOURLIER (Pierre-Charles), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1786, mort le 17 février 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GOURLIER (Paul-Dominique), paysagiste français, fils du précédent, est né à Paris, vers 1816. Élève de M. Corot, il a exposé un grand nombre de paysages, parmi lesquels on remarque : *Cimabue et le Giotto*, *l'Ile de Capri* (1841); *l'Enfance de Bacchus* (1844); *le Baptême du Christ* (1846); *Soir d'automne*, *Bords de la Seine à Meudon*, *les Grottes de Cervara* (1848); *Soleil couchant* (1850), acheté par le ministère de l'intérieur; *Rue de Rome* (1852); *le Village de Saint-Georges* (1853); *le Printemps*, *l'Automne*, *la Moisson*, *Journée d'automne* (1857); *Soirée de*

novembre, *Bords du Tibre*, *Soleil levant* (1859); *le Soir à Seine-Port*, *la Vallée Egérie*, *la Plage de Saint-George de Didonne*, *la Promenade des cascines à Florence* (1861) : *Bords de la Seine*, appartenant au ministère d'État; *Environs de la Haye*, *Vue de Rome* (1863); *Capri*, *Ostie* (1864). Il a obtenu une 3e médaille en 1841.

Son frère, M. Louis-Charles-Adolphe Gourlier, né également à Paris, a étudié la peinture sous Blondel et Paul Delaroche. Il traite l'histoire et le portrait. Il a exposé : *la Symphonie pastorale* (1848), tableau de genre, et deux *Portraits* au dessin (1853).

GOUSSET (Thomas-Marie-Joseph), prélat et cardinal français, sénateur, est né au village de Montigny-les-Cherlieux (Haute-Saône), le 1er mai 1792. Fils d'un cultivateur, il se livra lui-même aux travaux de la campagne, et ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il commença ses études dans une école d'Amance, près de Vesoul. Une vocation subite le jeta dans les ordres, qu'il reçut en 1817. Après un vicariat de quelques mois à Lure, il fut choisi par l'archevêque de Besançon pour occuper la chaire de théologie morale au grand séminaire, et il s'y est acquis, pendant un exercice de dix-sept années, la réputation d'excellent professeur et de casuiste consommé.

Les ouvrages publiés alors par l'abbé Gousset ont eu plusieurs réimpressions. On cite de lui : une exposition très-nette de la *Doctrine de l'Église sur le prêt à intérêt* (1825); *le Code civil commenté dans ses rapports avec la théologie morale* (1827) : *la Justification de la théologie du P. Liguori* (1829); deux importants traités de théologie en français, l'un sur la partie morale, avec un répertoire des cas de conscience (1844, 2 vol. in-8), l'autre sur la partie dogmatique (1848, 2 vol. in-8) : *Exposition des principes de droit canonique* (1859, in-8); *Du droit de l'Église touchant la possession des biens destinés au culte et la souveraineté temporelle du pape* (1862, in-8). Il a réédité en outre les *Conférences d'Angers* (1823, 26 vol.), et le *Dictionnaire théologique* de Bergier (1826 et 1843), avec des notes et des dissertations.

M. Gousset quitta le professorat pour devenir évêque de Périgueux (6 octobre 1835); il était vicaire général de Besançon depuis 1830. En 1836, il présenta à M. Villemain ses *Observations sur la liberté de l'enseignement*. Le 26 mai 1840, il fut élevé à l'archevêché de Reims, vacant par le décès de M. de Latil. M. Gousset, à qui ses vastes connaissances assurent une des premières places dans le clergé français, a été créé cardinal le 30 septembre 1850, et est devenu, à ce titre sénateur de droit, en vertu de la Constitution de 1852. Il cessa, à la même époque, de faire partie du Conseil supérieur de l'instruction publique. Officier de la Légion d'honneur depuis le 1er octobre 1843, il a été promu commandeur le 16 juin 1856.

GOUTAY [du Puy], homme politique français, ancien représentant, né dans le Puy-de-Dôme, en 1801, fit son droit et s'inscrivit au barreau de Thiers. Sous le règne de Louis-Philippe, il appartenait à l'opposition libérale. Nommé représentant du peuple dans son département, le douzième sur quinze, par 49 099 suffrages, il fut membre du comité des finances, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et se fit remarquer par son rapport en faveur de l'amnistie des transportés. Non réélu à l'Assemblée législative, il prit place au barreau de Riom.

GOYET (Eugène), peintre français, né en 1807, à Châlon-sur-Saône, mort le 17 mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GOYON (comte Charles-Marie-Auguste de), général français, né le 19 novembre 1802, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il sortit, en 1821, sous-lieutenant au 17e chasseurs à cheval. Lieutenant au 1er de cuirassiers en 1825, capitaine au 4e hussards en 1831, major du 1er hussards en 1839, lieutenant-colonel du 12e dragons en 1843, colonel du 2e dragons en août 1846, il contribua, à la tête de ce régiment, à la répression du mouvement de juin 1849. Général de brigade en avril 1850, général de division le 5 novembre 1853, M. de Goyon a dirigé l'École de cavalerie de Saumur. Devenu aide de camp de l'Empereur, il reçut le commandement de la division d'occupation à Rome, où il est resté chargé de maintenir l'ordre pendant la guerre de l'indépendance italienne (1859).

Rappelé une première fois, dans l'année 1860, pour reprendre son service auprès de la personne de l'Empereur, il retourna presque aussitôt à Rome, lors de l'invasion des États du pape par l'armée piémontaise. Dans une position de plus en plus délicate, le général eut avec le pro-ministre des armes pontificales, Mgr de Mérode, des discussions très-vives et qui ont eu un retentissement européen. Au mois de novembre 1861, il reçut le titre de général en chef du corps d'occupation française à Rome. Mais au mois de mai 1862, il fut appelé de nouveau à reprendre son service auprès de l'empereur et élevé, par décret du 25 de ce mois, à la dignité de sénateur. Le général de Goyon a été promu, le 12 mai 1860, grand'croix de la Légion d'honneur. Il a été élu membre du conseil général des Côtes-du-Nord par le canton de Plouha.

GOZLAN (Léon), romancier et auteur dramatique français, est né à Marseille, le 21 septembre 1806. Fils d'un riche armateur qui perdit brusquement sa fortune, il dut quitter le collége avant la fin de ses études. A dix-huit ans, il fit voile pour Alger, et de là pour le Sénégal (1824), où il se livra, sans beaucoup de succès, au commerce du cabotage. Revenu à Marseille avec des goûts littéraires que les voyages avaient encore développés, il obtint un emploi au collége, et, tout en enseignant, y refit ses études. En 1828, il vint à Paris avec un volume de poésies légères. En attendant un éditeur, il se fit, pour vivre, commis de librairie. Grâce au patronage de M. Méry, son compatriote, il obtint de débuter dans *l'Incorruptible* (1828), d'où il passa successivement au *Figaro*, au *Vert-Vert* et au *Corsaire*, abordant peu à peu la nouvelle et le roman.

M. Gozlan a donné principalement dans ce genre : *les Mémoires d'un apothicaire* (1828); *le Notaire de Chantilly* (1836); *les Méandres* (1837); recueil de douze nouvelles; *Washington Levert et Socrate Leblanc* (1837); *le Médecin du Pecq* (1839), roman de caractère; *Celeste* (1839); *une Nuit blanche* (1840); *Rosemary* (1840); *le Plus beau rêve d'un millionnaire* (1840); *la Dernière sœur grise* (1842), et *Aristide Froissard* (1843), roman excentrique; *les Châteaux de France* (1844, 4 vol. in-8), publiés d'abord dans la *Revue de Paris*, etc. A partir de 1848, il redoubla de fécondité et publia une suite de romans ou plutôt de nouvelles, réimprimés plusieurs fois, sans indication du chiffre de l'édition. Nous rappellerons : *le Dragon rouge; Pour un Cheveu blond; les Nuits du Père-la-Chaise; la Comédie et les comédiens; les Petits Machiavels; les Aventures merveilleuses du prince Chènevis et de sa jeune sœur; le Tapis*

vert; les Vendanges nouvelles; Histoire de cent trente femmes; la Ville des gens de bien; la Comtesse de Brennes; Suzon la cuisinière; la Première jalousie; un Homme plus grand que Charles-Quint; une Vengeance en miniature; le Feu, histoire de quatre savants; Encore une âme au diable; Voyage de M. Fitz-Gérald; la Terre promise; l'Oiseau en cage; l'Agneau, la vache et le pigeon; Échec à l'éléphant, les Belles folies; Trois francs pour un diadème; Georges III; la Famille Lambert, qui a inauguré le *Journal pour tous* en 1855: *de Minuit à quatorze heures; les Émotions de Polydore Marasquin; Balzac chez lui, souvenirs des Jardies; l'OEil noir et l'œil bleu de Mlle Diane*, etc., etc.

Outre ses romans, contes et nouvelles, M. Gozlan a écrit pour le théâtre : *la Main droite et la main gauche* (1842), destiné à la Renaissance, et arrêté par la censure, qui en permit la représentation à l'Odéon, après de nombreuses coupures; *Eve* (Théâtre-Français, 1843), *Notre-Dame des Abîmes*, et *les Cinq minutes du commandeur* (Odéon, 1845), *la Goutte de lait*, satire de la gentilhommerie parisienne (Français, 1848), *la Pluie et le beau temps* (même théâtre, 1861); puis sur divers théâtres : *le Lion empaillé; une Tempête dans un verre d'eau; un Cheveu blond; Trois rois, trois dames; le Coucher d'une étoile; Dieu merci! le couvert est mis; la Queue du chien d'Alcibiade; la Fin du roman; Pied-de-Fer; Louise de Nanteuil; le Gâteau des reines; les Paniers de la comtesse; la Famille Lambert; Un petit bout d'oreille; Il faut que jeunesse se paye; le Diamant et le verre* (1852-1861).

M. L. Gozlan a collaboré au *Conteur*, au *Navigateur*, aux *Cent-et-un*, aux *Revues de Paris*, *des Deux-Mondes*, *Britannique* et *Contemporaine*, à *l'Europe littéraire*, au *Musée des familles*, à *l'Artiste*, au *Journal pour tous*, etc. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846, il a été promu officier le 15 août 1859.

GRAAH (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né le 24 octobre 1793, entra dans l'état-major maritime en 1813. Il s'est fait connaître par ses voyages le long de la côte orientale du Groënland, de 1828 à 1831, que neuf navigateurs avant lui avaient inutilement tenté d'explorer. Son journal, publié en danois sous le titre : *Undersœgelsesreise til œstkysten af Grœnland* (Copenhague, 1832, in-4, avec planches et carte), a été traduit en anglais par G. G. Macdougall. A son retour, il fut nommé chevalier du Danebrog et membre de la direction du commerce du Groënland et des Iles Færœer. On a encore de lui une *Description de la carte des côtes occidentales de Groënland* (Beskrivelse til det voxende situations kaart; Ibid., 1825, in-4).

GRABOW (N...), homme politique prussien, président de la Chambre des députés, est né le 15 avril 1802 à Prenzlau. Privé jeune de son père, il fut élevé avec beaucoup de soins par sa mère, fit son droit à Berlin, où il s'enrôla dans la Burschenschaft, puis entra dans la magistrature, et obtint en quelques années le rang de conseiller de cour d'appel, fonctions qu'il résigna bientôt pour devenir bourguemestre de sa ville natale.

En 1847, il fut nommé député à la Diète générale, où il ne tarda pas à acquérir une influence notable. Ce fut particulièrement sur sa proposition que la Diète résolut de protester, dans une pétition au roi, contre l'octroi de la patente du 3 février, qui ne lui paraissait pas une réalisation sérieuse de la promesse d'institutions parlementaires. Ce fut aussi M. Grabow qui rédigea presque en entier le projet de loi électorale, basée sur le suffrage universel, que l'assemblée vota avant de se séparer.

Nommé par la ville de Prenzlau à l'Assemblée nationale en 1848, il siégea au centre droit, et devint président de l'Assemblée après l'entrée de M. Milde dans le ministère, mais il ne tarda pas à donner sa démission. Le roi prononça la dissolution de l'Assemblée et institua deux Chambres par la constitution du 5 décembre. Dans la courte session du printemps de 1849, M. Grabow fut encore président de la Chambre des députés.

Quand cette nouvelle Chambre fut dissoute et le suffrage universel supprimé, M. Grabow se sépara de ses amis politiques, les vieux libéraux, pour protester contre le coup d'État, et il rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1858, pour rentrer dans la Chambre nouvelle, où il devint vice-président. La Chambre, sortie des élections de 1861, le nomma (20 janvier) président à la presque unanimité (269 voix sur 273). Réélu, dans les mêmes conditions, aux législatures suivantes, il dirigea constamment les débats parlementaires avec autant de distinction que d'énergie, résista avec la fermeté la plus louable aux usurpations du pouvoir royal, et acquit ainsi une légitime popularité, dont les électeurs de Cologne se montrèrent les interprètes en lui votant une couronne civique (janvier 1865). *

GRABOWSKI (Ambroise), archéologue et libraire polonais, né à Kenty, près de Cracovie, en 1782, a écrit, dans sa longue carrière d'éditeur, différents ouvrages d'histoire et de biographie nationales. Nous citerons : *Les Proverbes des anciens Polonais* (1819); *Histoire et description de Cracovie et de ses environs* (1822, 3ᵉ édit., 1836); *les Tombeaux des rois de Pologne à Cracovie* (1833); *les Antiquités historiques polonaises de différentes époques* (1840); *Souvenirs littéraires et artistiques du pays* (1845, 2 vol.); *Lettres du roi Wladislas IV* (même année); *la Mosaïque, ou Fragments biographiques* (1850); *les Antiquités de la ville de Cracovie* (1852); *le Trésorial de l'archéologie nationale* (1854). Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, publié à Leipsick, ont été édités à Cracovie.

GRAEFE (Henri), professeur et homme politique allemand, né à Buttstadt le 3 mars 1802, fit ses premières études à Weimar, puis suivit les cours de l'université d'Iéna. Malgré son goût pour les sciences naturelles, il se tourna d'abord vers la théologie dont l'enseignement offre en Allemagne plus de ressources, et obtint en 1823 un modeste emploi au gymnase de Weimar. Nommé, en 1825, directeur de l'école municipale d'Iéna, M. Graefe y introduisit des réformes libérales, à l'occasion desquelles il publia deux ouvrages, *le Droit scolaire* (Shulrecht), et *l'École allemande* (die deutsche Schule), qui furent vivement combattus par le clergé et interdits en Prusse et en Autriche. Ils furent suivis de : *la Réforme des études au point de vue particulier de la Saxe* (die Schulreforme mit besonderer Beziehung auf das Kœnigreich Sachsen; Leipsick, 1834). En 1840, l'auteur fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna, où il fit, l'année suivante, des cours de pédagogique. Appelé à Cassel, en 1842, pour y diriger l'école nationale, il fonda en outre une école d'instruction professionnelle et exerça une grande influence sur les études dans ce pays, surtout comme inspecteur des écoles municipales libres, emploi qui lui fut confié en 1846.

En 1848, M. Graefe fut chargé par le ministère de rédiger un rapport sur l'état des études, et les réformes qu'il était urgent d'y apporter. En 1849,

il fut nommé membre du grand conseil des études nouvellement constitué, fit élever le *minimum* des appointements des maîtres d'école et prépara tout un projet de loi sur l'instruction élementaire. Au mois de juillet, il fut élu député à l'Assemblée nationale allemande, où il prit place parmi les membres de la gauche. Réélu, en 1850, membre de l'Assemblée nationale, en même temps que des États particuliers de Hesse-Cassel, il fit une opposition très-vive aux mesures de contre-révolution et se vit arrêté et traduit devant une commission extraordinaire, à la suite de la publication d'une brochure intitulee : *les Débats de la constitution dans les États de Hesse* (der Verfassungskampf in Kurhessen; Leipsick, 1851). Il fut dépouillé des dignités universitaires et de la décoration, et condamné à trois ans de prison.

Outre une foule d'articles dans divers journaux, M. Graefe a encore publié : *Histoire naturelle des trois règnes* (die Naturgeschichte der drei Reiche, 2ᵉ édit.; Berlin, 1841, 2 vol.); *Notions de géométrie* (Geometrische Anschauungslehre, 3ᵉ edit.; Leipsick, 1850); *Pédagogique générale* (Allgemeine Pædagogik; Ibid., 1845, 2 vol.); *l'Éducation populaire en Allemagne* (Deutsche Volksschule; Ibid., 1847, 2 vol.)

GRAESSE (Jean-George-Théodore), archéologue allemand, né, le 31 janvier 1814, à Grimma, en Saxe, et fils d'un professeur au collége de cette ville, acheva ses études à Leipsick et à Halle, et se fixa à Dresde, où il devint successivement professeur à la *Kreuzschule*, conservateur de la bibliothèque privée du roi de Saxe (1843), et en fin, en 1848, inspecteur du Cabinet numismatique.

Il débuta par son grand *Traité d'histoire littéraire universelle*. (Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte), qui a paru dans l'espace de dix-huit ans en trois parties : *Monde ancien* (Alte Welt: Dresde et Leipsick, 1837, 2 v. l.); *Moyen âge* (Mittelalter, 1839-1843, 3 vol.), et *Temps modernes* (1852-1855). Cet ouvrage, remarquable par l'importance et l'exactitude des renseignements bibliographiques, a été abrégé par l'auteur sous le titre de : *Manuel d'histoire littéraire universelle* (Handbuch der allgemeinen Litteraturgeschichte; Dresde, 1844-1850, 4 vol.)

Nous citerons encore de M. Graesse : *Histoire de la poésie de l'Europe et des principaux pays non européens depuis le commencement du* XVIᵉ *siècle* (Geschichte der Poesie Europa's, etc.; Dresde, 1848); *Bibliotheca magica* (Leipsick, 1843); *Bibliotheca psychologica* (Ibid., 1845); *le Mythe du Juif errant* (die Sage von dem ewigen Juden; Dresde, 1844), traduit en français en 1845; *le Mythe du chevalier Tannhaeuser* (die Sage vom Ritter Tannhaeuser; Dresde, 1846); *Recherches sur la littérature et les traditions du moyen âge* (Beitraege zur Literatur und Sage des Mittelalters; Dresde, 1850); une traduction allemande des *Gesta Romanorum* (Ibid., 1842), *Manuel de la numismatique ancienne* (Handbuch der alten Numismatik; Leipsick, 1852 et suiv.); *le Trésor des livres rares et précieux* (1858 et suiv., in-4).

GRAEVELL (Maximilien-Charles-Frédéric-Guillaume), homme politique et écrivain allemand, né à Belgard en Poméranie, le 28 août 1781, suivit son père, aumônier militaire protestant, dans divers pays, et termina ses études à l'université de Halle. A l'âge de dix-neuf ans, il prit du service et devint, en 1803, quartier-maître dans un régiment de tirailleurs westphaliens. Deux ans après, il prenait son congé et obtenait une place d'assesseur dans un des tribunaux de Berlin. Compromis dans la révolte des Polonais en 1806, il se réfugia en Saxe, où il fit de l'économie rurale et entreprit, comme fermier, d'importantes exploitations. Il fut rappelé en Prusse en 1811, et investi de fonctions judiciaires et administratives dans la province de Stargard.

Lors de la guerre de 1813, M. Graevell servit dans un corps poméranien, se distingua par sa bravoure au siége de Mayence et, au milieu de la vie des camps, écrivit et publia le premier volume de son *Commentaire sur les lois de crédit dans l'État prussien* (Commentar zu den Creditgesetzen, etc.; Berlin, 1813-1820, 4 vol.) et un livre philosophique intitulé *l'Homme* (der Mensch; Ibid., 1815; 4ᵉ édition, 1839). Après la paix, il fut chargé par le ministre de Saxe de reconstituer la colonie de Schœning, comme gouvernement provincial. Il fut ensuite envoyé comme procureur général à Mersebourg. Il eut alors une vive polémique contre le ministère et publia de volumineux écrits, entre autres, *le Fonctionnaire prussien écrivain, ou l'Écrivain considéré comme fonctionnaire* (der Staatsbeamte als Schriftsteller, etc.; Stuttgart, 1820, 2 vol.), qui le firent mettre en disponibilité.

M. Graevell redevint fermier et dirigea l'exploitation de plusieurs grands domaines. Mais, en 1834, le gouvernement le rappela, en le nommant conseiller titulaire. Ramené au rang d'assesseur il donna sa démission, rentra dans la vie privée et écrivit le plus curieux de ses ouvrages : *Histoire de ma sortie des affaires, d'après des mémoires originaux* (die Geschichte meines Austritts aus dem Staatsdienste, nach, etc.; Iéna, 1837, 2 vol.) Il passa plusieurs années à Lubben, s'occupant de l'étude de la Bible. Il s'était retiré à Francfort et y vivait dans la solitude, lorsque éclata la révolution de 1848.

Nommé député à l'Assemblée nationale allemande, M. Graevell affecta de se tenir en dehors des partis, prédit à la révolution tous ses échecs et en signala sans ménagement les causes : mauvais vouloir des grandes puissances; esprit ombrageux des partis; tendance de l'Assemblée à outrepasser ses pouvoirs, et de la révolution politique à devenir révolution sociale; impossibilité d'un pouvoir exécutif central. Il excita des tempêtes. Sans s'en émouvoir, il soutint ses discours par des brochures et, après la retraite du ministère national, en mai 1849, publia sa *Profession de foi touchant l'état politique de l'Allemagne* (Mein Glaubensbekenntniss, etc.; Francfort, 1849). Chargé par le pouvoir exécutif de la formation d'un nouveau ministère, il ne put rétablir l'union entre les différents partis et ne tarda pas à se retirer lui-même avec l'archiduc Jean, chef du pouvoir exécutif.

Nous citerons encore de lui, entre autres ouvrages importants de jurisprudence : *l'État antiplatonique* (der antiplatonische Staat; Berlin, 1808); *Développement systématique de la théorie des prestations hypothécaires* (Systematische Entwickelung der Theorie der hypothekarischen Protestationen; Ibid., 1815); *Sources du droit général allemand de* 1813 *à* 1820 (Leipsick, 1820); *Doctrine de la possession et de la prescription* (die Lehre vom Besitze und von der Verjaehrung; Halle, 1869); *Doctrine de l'usufruit, du loyer et du fermage* (die Lehre vom Niessbrauche, Miethe und Pacht; Halle, 1820); *Théorie générale des contrats d'après le droit prussien* (Generaltheorie der Vertraege nach preuss. Recht; Halle, 1821); *Commentaire pratique sur la procédure générale des États prussiens* (Praktischer Commentar zur allgemeinen Gerichtsordnung, etc.; Erfurt, 1825-1831, 6 vol.); *le Citoyen* (der Bürger; Berlin, 1822); *le Souverain* (der Regent; Stuttgart,

1823, 2 vol.); *la Rencontre après la mort* (das Wiedersehen nach dem Tode; Leipsick, 1819); *Lettres à Émilie sur la durée de nos sentiments après la mort* (Briefe an Emilie über die Fortdauer unserer Gefühle, etc.; Ibid., 1821); *la Valeur du Mysticisme* (der Werth der Mystik; Merseboug, 1822); *le Protestantisme et la foi de l'Église* (Glogau, 1843); *la Religion de Jésus-Christ et le Christianisme* (Halle, 1845), etc., sans compter une foule d'articles dans toutes les revues et tous les journaux scientifiques, littéraires, politiques de l'Allemagne.

GRAFSTRŒM (André-Abraham), poëte suédois, né le 10 janvier 1790, à Sundswall, où son père était marchand, reçut, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'Université d'Upsal. Lecteur d'histoire à l'Académie militaire de Carlberg (1821), puis au gymnase d'Hernœsand (1832), où il devint professeur l'année suivante, il prit les ordres en 1830, et fut nommé, en 1835, pasteur d'Umea, et, en 1837, doyen de district.

Parmi ses poëmes, les uns ont été publiés à part, comme les *Essais poétiques* (Skaldefœrsœk; Stockholm, 1826-1832, 2 part.); *Chants du Norrland* (Sanger fran Norrland, 1848); les autres ont paru dans *la Poste de Stockholm*, *le Calendrier poétique*, *les Mémoires* de l'Académie suédoise, dont l'auteur est un des dix-huit membres, et autres recueils. On cite surtout *la Harpe*, *la Bienvenue et l'Adieu*, *la Sensitive*, *le Songe de Pluton*, *le Sceptique*, etc. On y trouve du goût, de la délicatesse, de l'harmonie et d'heureuses images. L'auteur a pris pour modèle le célèbre poëte Franzen, dont il a epousé la fille.

M. Grafstrœm a encore publié quelques écrits de religion, comme ses *Sentences chrétiennes* (Christelige Tænkesprak; Stockholm, 1855, in-8); des articles relatifs aux beaux-arts et le texte d'*une Année en Suède* (Ett Ar i Sverige; Stockholm, 1828 et suiv., in-4, dessins de Sandberg), comprenant le tableau des costumes, des mœurs et usages des paysans de la Suède et la description des principaux lieux historiques.

GRAFTON (Henry Fitz-Roy, 5e duc de), pair d'Angleterre, né en 1790, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Cleveland. Connu d'abord sous le nom de comte d'Euston, il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, épousa, en 1812, une fille de l'amiral sir G. Berkeley, et entra à la Chambre des Communes en 1826 pour Bury-Saint-Edmond. Parti an des idées libérales et de la réforme parlementaire, après avoir représenté Thetford de 1834 à 1841, il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Il a été longtemps colonel de la milice du comté de Suffolk. — Il est mort en mars 1863.

GRAFTON (William-Henry, 6e duc de), né à Londres, en 1819, a été, en 1841, attaché de légation à Naples. Nommé député-lieutenant du comté de Northampton en 1846 et de celui de Suffolk en 1860, il entra à la Chambre des Communes, en 1847, pour Thetford, et y porta des opinions libérales (voy. Fitz-Roy). En 1863, il a succédé aux titres de son père.

GRAHAM (sir James-Robert-Georges, 2e baronnet), homme d'État anglais, né au mois de juin 1792, d'une ancienne famille d'Écosse, fut élevé à l'université de Cambridge, qui, en 1835, lui conféra le diplôme honoraire de docteur ès lettres. Attaché par les traditions de sa famille aux principes du parti tory, il fut secrétaire particulier de lord Montgomery, puis de lord W. Bentinck, ambassadeurs à la cour de Sicile. En 1818, il réussit à obtenir le mandat du bourg de Hull à la Chambre des Communes. Cette élection, qui lui coûta la somme énorme de 350000 francs, fut pour lui l'occasion d'une profession de foi très-libérale. Répudiant ses opinions antérieures, il s'y déclarait franchement whig, partisan de la paix, de la reforme parlementaire et de la liberté de conscience, et surtout ennemi des incapacités civiles et religieuses.

La mort de Georges III ayant amené la dissolution du Parlement, sir J. Graham, qui, l'année précédente, avait épousé la fille de sir J. Campbell d'Ardinglass, se retira momentanément de la vie politique. Trois ans plus tard, il hérita de l'immense fortune de son père en même temps que de sa dignité de baronnet (1823). Aux élections générales de 1826, il fut nommé député par la cité de Carlisle, s'éleva avec vigueur contre les incapacités qui pesaient alors sur les catholiques irlandais et demanda de fortes réductions dans les traitements affectés aux grands emplois. En même temps, il prenait part à l'agitation naissante de la ligue des céréales en écrivant sa brochure intitulée : *le Blé et la circulation monétaire* (Corn and currency; 1827, in-8). La place considérable qu'il avait prise dans l'opposition, le désigna naturellement à lord Grey, lorsque celui-ci fut chargé de reconstituer, avec ses amis, un ministère pour remplacer le cabinet Wellington (1830). Nommé premier lord de l'Amirauté, il s'empressa d'opérer dans le budget de la marine les réductions les plus urgentes (environ 25 millions de francs), et fut aussi l'un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer et à défendre à la tribune le bill de la réforme parlementaire qui regit depuis 1832 le système électoral de l'Angleterre. Deux ans après, le dissentiment qui s'éleva parmi les membres du cabinet au sujet du clergé protestant d'Irlande fut cause de sa retraite et de celle de lord Stanley (juillet 1834).

Malgré les propositions formelles et réitérées de lord Melbourne, sir J. Graham refusa de rentrer aux affaires et se rallia à cette fraction de tories modérés qui, sous la conduite de sir R. Peel, formèrent le noyau du parti conservateur. Cette defection lui fit perdre, en 1837, le mandat des électeurs du Cumberland; mais l'année suivante il regagna son siége à la Chambre des Communes comme député du comté de Pembroke, grâce à l'appui de ses nouveaux alliés, et publia, à cette occasion, une nouvelle profession de foi dans laquelle il se déclarait contre toute extension du droit électoral et pour le maintien de la protection commerciale et agricole. Au mois de septembre 1841, il entra dans le cabinet de sir R. Peel en qualité de ministre de l'intérieur, et, malgré ses opinions antérieures, aida puissamment à la réforme des tarifs et à l'abolition du monopole sur les céréales. Plus tard même, il soutint lord J. Russell dans la présentation du bill qui supprimait l'acte de navigation.

Dans la session de 1844, un de ses actes eut le plus grand retentissement et faillit amener sa démission. Sur la motion de M. Duncombe, il fut accusé d'avoir violé le secret des lettres écrites par les frères Bandiera à M. Mazzini et causé la mort de ces deux jeunes gens par la communication illicite qu'il avait faite de leur contenu au gouvernement napolitain. Une enquête eut lieu qui confirma en grande partie l'accusation, et, au milieu de la discussion la plus orageuse, le ministre se contenta de répondre, pour se justifier, qu'il avait en cela suivi l'exemple de ses prédécesseurs, et que l'on ne pouvait refuser un tel service à un souverain ami.

Après avoir suivi sir R. Peel dans sa retraite

(juillet 1846), sir J. Graham, repoussé par les tories qui ne lui pardonnaient pas la part qu'il avait prise au triomphe du libre échange, ne put être reélu en 1847 par le bourg de Ripon qu'avec le patronage de lord Grey. Depuis cette époque ses opinions subirent des modifications nouvelles. Ainsi, quoique zélé protestant, il combattit avec beaucoup d'énergie le bill des dîmes ecclésiastiques (1851), puis il se prononça en faveur de la réforme électorale (1852). Ce fut à ce retour vers le libéralisme qu'il dut cette année-là le mandat des électeurs de Carlisle. Au mois de décembre 1852, il accepta de lord Aberdeen le portefeuille des colonies, qu'il garda jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston (février 1855), et, malgré ses sentiments bien connus pour le maintien de la paix, il prépara, par son activité, la formation des belles flottes de guerre qui prirent part aux campagnes de la Baltique et de la Méditerranée. Rentré dans l'opposition, il attaqua à diverses reprises la politique extérieure du cabinet whig et contribua largement au vote de coalition (4 mars 1857) sur la question de l'intervention armée en Chine, vote qui détermina la dissolution de la Chambre des Communes, et peu après la retraite du ministère. — Sir J. Graham est mort à Netherby le 25 octobre 1861.

GRAHAM (sir Frédérick-Ulrick Graham, 3e baronnet), frère du précédent, né en 1820, attaché à l'ambassade de Vienne en 1842, servit ensuite au 1er life-guards, puis devint député-lieutenant de Cumberland en 1856. Il a succédé aux titres de son frère en 1861. Marié en 1852 à une fille du duc de Somerset, il a pour héritier son fils Richard James, né en 1859.

GRAHAM (rév. John), évêque de Chester et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1794, à Durham, fit son éducation au collége de cette ville, entra dans les ordres en 1818, et resta quelque temps attaché à l'université de Cambridge comme agrégé, puis comme préfet des études (1830). Après avoir été prébendier de Lincoln (1834), il fit partie de la chapelle du prince Albert, et fut choisi, en 1848, pour occuper le siége épiscopal de Chester, qui donne droit à la pairie. Il est du petit nombre des prélats qui, à la Chambre des Lords, appuient de leur vote la politique du parti libéral. Le revenu annuel de son diocèse s'élevait à 4500 livres (112 500 francs). — Il est mort en juin 1865.

GRAHAM (Gilbert-John), peintre écossais, né à Glasgow, en avril 1794, élève de l'Académie royale de Londres en 1818, obtint, en 1819, le première médaille d'argent pour le dessin d'après l'antique, et la médaille d'or, en 1821, au concours de peinture historique. Après deux années d'études en Italie, où il se passionna pour le style des anciens maîtres, il revint dans son pays et cultiva particulièrement le portrait. M. Graham se distingue par la pureté des lignes, l'expression noble et vraie, l'éclat de la couleur, une exécution large et finie. Peu de peintres ont, plus que lui, contribué à propager le goût des beaux-arts dans l'ouest de l'Écosse et parmi ses riches concitoyens de Glasgow, où il existe aujourd'hui, comme à Édimbourg, une exposition annuelle de peinture et de sculpture, et une association destinée à encourager les artistes par l'acquisition de leurs meilleurs ouvrages. M. Graham est membre de l'Académie royale d'Écosse. On a aussi de cet habile portraitiste des tableaux de chevalet où l'on trouve à la fois de l'imagination et du goût.

GRAMMONT (Jacques-Philippe Delmas de), général français, ancien représentant, est né le 22 juillet 1792. Entré au service en 1812, officier de cavalerie dès 1814, il devint colonel du 8e hussards en 1840, général de brigade en décembre 1848, et commanda le département de la Loire mis en état de siége en juin 1849. Élu, le mois suivant, représentant à l'Assemblée législative par ce département, son élection fut contestée, mais validée. C'est lui qui présenta, peu après, contre les mauvais traitements exercés sur les animaux, un projet de loi qui est devenu la loi du 2 juillet 1850, généralement désignée sous le nom de *Loi Grammont*. Après le coup d'État du 2 décembre, le général de Grammont fit partie de la Commission consultative, puis commanda successivement les départements du Lot-et-Garonne et des Basses-Pyrénées. Promu général de division le 10 août 1853, il était, depuis le 24 septembre 1857, grand officier de la Légion d'honneur. M. Delmas de Grammont était considéré comme un de nos généraux de cavalerie les plus distingués, et il a, dit-on, largement contribué aux progrès de cette arme. — Il est mort le 14 juin 1862.

GRAMMONT (Ferdinand, marquis de), homme politique français, né à Villersexel, le 6 juin 1805, prit en 1837, comme député de l'arrondissement de Lure, la place de son père qui mourut quelques années plus tard et qui avait adopté les principes du libéralisme. Depuis cette époque il ne cessa de faire partie des diverses assemblées qui se sont succédé; à la Chambre il votait d'ordinaire avec l'opposition. En 1848, il fut élu, le premier sur neuf, représentant du peuple pour la Haute-Saône, où il possède des propriétés considérables; il vota presque constamment avec la droite. Écarté de l'Assemblée législative, il accepta, en 1852, le patronage du nouveau gouvernement pour entrer au Corps législatif, comme député de la 2e circonscription de la Haute-Saône, et il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 20817 voix sur 22978 votants. Pendant plus de vingt ans, il a siégé au conseil général de son département pour le canton de Villersexel. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

GRAMONT (duc Antoine-Agénor-Alfred de), diplomate français, précédemment duc de Guiche, depuis la mort de son père (3 mars 1854) prince de Bidache, né à Paris, le 14 août 1819, fut admis à l'École polytechnique en 1837 et fut ensuite sous-lieutenant élève à l'École d'application; mais il donna sa démission la même année (1840). Ses débuts dans la vie publique datent du 2 décembre : il a été envoyé successivement comme ministre plénipotentiaire à Cassel, à Stuttgart (1852), à Turin (avril 1853), et, comme ambassadeur, à Rome (1857). Il a contribué à faire entrer le Piémont dans l'alliance des puissances occidentales contre la Russie.

Après la reconnaissance du royaume d'Italie par le gouvernement de la France, les relations de notre ambassadeur avec le gouvernement pontifical devinrent très-difficiles, et le duc de Gramont se trouva avec le cardinal Antonelli dans des rapports à peu près aussi irritants que ceux du général de Goyon avec Mgr de Mérode. A la fin de 1861, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Autriche. Officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, il a été promu commandeur, le 3 juin 1857. Il a reçu, en outre, les grand'croix de l'ordre de Frédéric de Wurtemberg et de celui des SS.-Maurice et Lazare de Sardaigne. Il a été élu membre du conseil général des

Basses-Pyrénées pour le canton de Bidache. — Le duc de Gramont a épousé, en 1848, une fille de lord Mac-Kinnon, dont il a eu quatre enfants.

GRAMONT (Ferdinand, comte DE), poëte français, né à Paris vers 1818, se fit connaître en 1840 par un volume de *Sonnets* (in-18), d'une facture élégante et harmonieuse. Il a donné depuis une traduction complète, en prose, des *Poésies de Pétrarque* (1841, in-18); *le Livre de Job* (1843, in-18), en vers; *les Chants du passé* (1854, in-18); *Comment on se marie* (1828, in-32). Quelques-unes de ses pièces ont été insérées dans la *Revue de Paris*.

GRANARD (Georges-Arthur HASTINGS FORBES, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1833, à Chilton-Hall (comté de Suffolk), descend d'une famille écossaise élevée en 1806 à la pairie héréditaire. En 1837, il succéda aux honneurs de son grand-père et prit sa place à la Chambre des Lords en 1854, après avoir passé deux ans comme attaché d'ambassade à Dresde. En 1856, il devint lord-lieutenant du comté de Leitrim. Marié en 1858 à miss Knox-Grogan-Morgan, il a pour héritier présomptif son frère, *William Francis* FORBES, né en 1836, ancien capitaine aux grenadiers de la garde, blessé devant Sébastopol, retiré du service en 1859, et devenu, la même année, député-lieutenant du comté de Leitrim.

GRAND (Pierre), magistrat français, né à Paris, le 22 novembre 1802, est fils d'un aide de camp du directeur Barras. Affilié dès l'âge de dix-huit ans à une loge de carbonari, il fut en 1821 poursuivi pour une brochure politique intitulée : *le Cri de la France*, et, quoique acquitté, exclu pour deux ans de toutes les Facultés; il n'en acheva pas moins son cours de droit à Rennes, et se fit inscrire en 1824 au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Après avoir publié un ouvrage sur *l'Organisation politique de la France* (1825), il prit part à la rédaction de *l'Année française*, plaida en 1829 l'illégalité de l'apposition des scellés sur les papiers de Barras, et fut suspendu de ses fonctions à cause du discours prononcé par lui aux funérailles du conventionnel Laignelot. Signataire de la protestation des journalistes en juillet 1830, il fut un des aides de camp de la Fayette et prêta quelquefois l'appui de sa parole aux prévenus des conspirations républicaines. Nommé par M. Barthe procureur du roi à Charleville, il occupa le même emploi à Rocroi et à Sedan, et devint ensuite conseiller à la Cour royale de Metz.

GRANDE-BRETAGNE (maison royale de), branche cadette de la maison de Hanovre (Brunswick-Lunebourg). — Reine : Victoria Ire (voy. ce nom). — Prince époux : le prince Albert (voy. ce nom). — Enfants : *Albert*-Édouard, né le 9 novembre 1841, prince de Galles, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-et-Gotha, grand-steward d'Écosse, duc de Cornwall et Rothsay, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des Iles, général dans l'armée, marié le 10 mars 1863, à *Alexandra*-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, fille du prince Chrétien de Danemark; *Alfred*-Ernest-Albert, né le 6 août 1844, prince du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-et-Gotha, lieutenant dans la marine royale; *Arthur*-William-Patrick-Albert, né le 1er mai 1850; *Léopold*-Georges-Duncan-Albert, né le 7 avril 1853; *Victoria*-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale, née le 21 novembre 1840, mariée le 25 janvier 1858, à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse; *Alice*-Mathilde-Marie, née le 25 avril 1843, mariée le 1er juillet 1862 à Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Hesse-Darmstadt; *Hélène*-Auguste-Victoria, née le 25 mai 1846; *Louise*-Caroline-Alberte, née le 18 mars 1848; *Béatrice*-Mary-Victoria-Féodore, née le 14 avril 1857. — Mère de la reine : Marie-Louise-*Victoria*, née le 17 août 1786, fille de feu François, duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, mariée le 21 décembre 1803, à *Emich*-Charles de Linange, veuve le 4 juillet 1814, remariée, le 29 mai 1818, à *Édouard*, duc de Kent, quatrième fils du roi Georges III; veuve le 23 janvier 1820, morte le 16 mars 1861.

A la famille royale se rattachent encore un frère utérin de la reine : le prince *Charles* de Linange (voy. LINANGE), et une tante, *Auguste*-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet 1797, fille de feu *Frédéric*, landgrave de Hesse-Cassel, mariée le 7 mai 1818 au prince Adolphe-*Frédéric*, duc de Cambridge, fils de Georges III, veuve le 8 juillet 1850, mère de *Georges*, duc de Cambridge (voy. CAMBRIDGE), d'*Auguste*-Caroline, mariée au grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Strélitz (voy. ce nom), et de *Marie*-Adélaïde-Wilhelmine-Elisabeth, née le 27 novembre 1833.

GRANDET (Joseph-Marie), ancien représentant français, né à Rodez le 10 février 1787, suivit les cours de droit de la Faculté de Toulouse et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Il parut dans le procès Fualdès, comme défenseur de l'un des accusés. Il quitta le barreau vers la fin de la Restauration, se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie, amassant, dit-on, les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Philosophie de la révélation*, qui n'a pas encore été publié. Après avoir constamment professé, sous Louis-Philippe, les opinions conservatrices, il fut élu en 1848, représentant de l'Aveyron, grâce à l'appui du clergé, le premier sur dix. Membre du comité des cultes, il vota, en général, avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, se montra favorable à la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Rodez.

GRANDGAGNAGE (François-Charles-Joseph), magistrat belge, né à Namur le 24 juin 1797, débuta comme substitut au tribunal de cette ville et devint conseiller, puis président de chambre, à la Cour d'appel de Liége. Il publia, en 1831, un savant mémoire intitulé : *de l'Influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, et couronné par l'Académie royale de Belgique, dont il est devenu membre en 1835.

Parmi ses autres écrits, on distingue : *de Juribus liberorum illegitimorum jure romano et jure hodierno* (Liége, 1820, in-4); *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N**** (Bruxelles, 1835, 2 vol. in-18), critique spirituelle de l'école romantique; *du Duel et de sa répression* (Liége, 1836, in-8), *Wallonades* (Ibid., 1845, in-8); *le Désert de Marlagne* (Namur, 1848, in-8); *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853, in-8). M. Grandgagnage a fourni en outre un grand nombre d'articles au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, et à divers recueils de Liége et de Namur.

Son neveu, Charles-Marie-Joseph GRANDGAGNAGE, né à Liége, le 9 juin 1812, député depuis 1859, a publié : *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liége, 1845-1850, 2 vol. in-8); *De l'origine des Wallons* (1852); *Vocabu-*

laire des noms wallons d'animaux et de plantes (2e edit., 1857), etc.

GRANDGUILLOT (Alcide-Pierre), journaliste et publiciste français, est né à Rouen le 20 octobre 1829. Après avoir séjourné en Russie, auprès de M. de Morny, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il débuta dans le journalisme, en 1858, par la publication de *Lettres russes*, études politiques et sociales sur la Russie. En 1859, il fut choisi pour succéder à Amédée Renée, comme directeur du *Constitutionnel*. Il y publia, à propos de la question romaine, divers articles de polémique religieuse et politique qui furent ensuite réunis en brochure sous le titre de *Lettres d'un journaliste catholique à Mgr l'évêque d'Orléans* (1860, in-8). En 1863, à la suite de débats qui ont eu un certain retentissement dans la presse, M. Grandguillot est devenu directeur des deux grands journaux, le *Constitutionnel* et le *Pays*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1862.

GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOYSEAU DE), paléographe français, né à Poitiers (Vienne), le 29 mai 1824, sortit de l'École des chartes en 1850, et fut admis, la même année, comme attaché auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il est devenu, en 1852, archiviste du département d'Indre-et-Loire.

M. de Grandmaison a rédigé la partie relative au commerce, dans le tome III du *Moyen âge et la Renaissance*, de P. Lacroix et F. Seré et fourni à *la Nouvelle encyclopédie théologique*, de l'abbé Migne, un *Dictionnaire héraldique* (Paris, 1852, in-8). Il a, en outre, publié *le Baron et les religieux de Preuilly en* 1432 (Tours, 1854, in-8), ainsi que divers opuscules relatifs à la Touraine ou au département d'Indre-et-Loire. Il a encore collaboré à *la Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Archives de l'art français*, à *la Correspondance littéraire*, etc.

GRANGÉ (Pierre-Eugène BASTÉ, dit), vaudevilliste français, né vers 1810, a donné, le plus souvent en collaboration, un grand nombre de pièces jouées avec succès sur nos différentes scènes. Nous citerons, parmi les vaudevilles ou comédies qu'il a signés seul : *le Fils du portier*, en un acte; *Éric le fou*, en deux actes (1837); *les Enfants d'Adam et d'Ève*, en deux actes (1840); puis, avec MM. Cormon, L. Thiboust, R. Deslandes, H. Trianen, de Najac et autres collaborateurs : *les Premières armes du diable*, en cinq actes (1844); *les Amours d'une rose*, en trois actes (1846); *les Premiers beaux jours*, en trois actes (1847); *le Journal d'une grisette*, en trois actes (1848); *la Goton de Béranger*, en cinq actes (1851); *le Carnaval des maris*, en trois actes (1853); *la Foire aux plaisirs*, en trois actes et cinq tableaux (1855); *le Punch Grassot*, *l'Ut dièze* (1857); *la Clé sous le paillasson*, *la Fête des loups* (1858); *la Chasse aux papillons*, *les Domestiques*, en trois actes (1861); *la Boîte au lait*, en cinq actes (1862), *Sortir seule!* (1863); *les Coiffeurs*, en trois actes (Variétés, 1864), etc. Il a en outre écrit quelques drames : *les Paysans*, *le Donjon de Vincennes* (1847 et 1857); avec M. Dennery : *Fualdès* (1848); avec M. Dupeuty, *le Crétin de la Montagne*; avec M. L. Thiboust (Gaîté, 1861), quelques opéras-comiques, etc.

GRANGIER DE LA MARINIÈRE (Louis-René-Antoine), ancien représentant français, né à Cosne le 22 octobre 1814, est petit-fils du baron Dubois, chirurgien de l'empereur. Il professait, sous Louis-Philippe, les opinions du centre gauche, et publia dans les journaux de l'opposition quelques articles politiques, notamment, dans le *Constitutionnel*, *Dix lettres sur les élections anglaises*. Élu représentant du peuple dans la Nièvre le cinquième sur huit, par 29765 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, vota ordinairement avec la droite et adopta, toutefois, l'ensemble de la Constitution républicaine. Il ne fut point réélu à la Législative.

GRANIER DE CASSAGNAC (Adolphe DE), publiciste et député français, que les divers recueils biographiques et littéraires, depuis la *Littérature française contemporaine* (1845), jusqu'à la *Nouvelle biographie générale* (1857), font naître à Cassagnac (Gers), lieu d'où il aurait pris la seconde partie de son nom, est né, en 1808, à Bergelle, aujourd'hui Averon-Bergelle (Gers). Après de bonnes études au lycée de Toulouse et des essais de polémique littéraire dans quelques journaux du Midi, il vint à Paris, en 1832, embrassa avec ferveur la cause du romantisme, et entra au *Journal des Débats* et à la *Revue de Paris*, sous les auspices de M. Victor Hugo. L'âpreté de sa critique déplut à M. Bertin et séduisit M. de Girardin qui l'enrôla dans la rédaction de la *Presse* : il y fournit d'abord des articles littéraires et se signala par ses sorties contre Racine, avant de se mêler à la politique. En 1840, M. de Granier de Cassagnac fit aux Antilles un voyage dont on a raconté diversement les péripéties. Il revint en France après s'être fait nommer délégué de la Guadeloupe auprès de la métropole. Il épousa une créole, Mlle de Beauvallon.

La disparition du journal ministériel le *Globe*, dont il était un des rédacteurs, le détermina à fonder une nouvelle feuille ultra conservatrice, l'*Époque*, qui fit, pendant quelque temps, beaucoup de bruit (1845). Le rédacteur en chef se vit accusé par l'opposition, dans la Chambre des Députés, de soutenir son journal par la vente illicite de certaines concessions administratives, telles que privilèges de directions théâtrales, et cela d'accord avec le gouvernement, qui aurait suppléé ainsi à l'insuffisance des fonds secrets. Tel était le caractère des attaques de ces deux feuilles ministérielles contre les autres journaux que ceux-ci prirent d'un commun accord le parti de n'y jamais répondre : ce qu'on appela alors « la conspiration du silence. » En 1842 avait eu lieu le duel du rédacteur en chef avec M. Lacrosse (voy. ce nom). Divers procès, énumérés dans la *Biographie générale*, entre autres celui relatif au duel de son beau-frère avec Dujarrier, le gérant de la *Presse*, firent souvent retentir son nom devant les tribunaux.

Après la révolution de Février, M. de Granier de Cassagnac passa pour écrire dans l'*Assemblée nationale*. Il s'était alors retiré à la campagne et y resta deux années. En 1850, il prit la rédaction en chef du *Pouvoir*, puis devint l'un des collaborateurs ordinaires du *Constitutionnel*. Dévoué au gouvernement inauguré par le coup d'État, il a été nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Gers, où il fut aussi élu membre du Conseil général pour le canton d'Aignan. Il a été réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 20897 voix sur 27950 votants. A la fin de 1857, il fonda, avec les frères Escudier, M. Barbey d'Aurevilly, etc. (voy. ces noms), un nouveau journal, le *Réveil*, pour la défense de la religion, de la morale et de la saine littérature : cette feuille hebdomadaire n'a subsisté qu'une année. Il a pris, en outre, la rédaction en chef du jour-

nal quotidien le *Pays*, puis la direction de l'ancien *Écho de la Presse*, devenu la *Nation* (1er janvier 1863). Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 23 mai 1857.

En dehors du journalisme, M. de Granier de Cassagnac a publié les ouvrages suivants : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises* (1837, in-8), annoncée comme l'introduction d'une *Histoire universelle; Histoire des classes nobles et des classes anoblies* (1840, in-8) ; *Danaë* (1840, in-8, 1859, in-12), roman : *Voyage aux Antilles françaises* (1842-1844, 2 vol. in-8) : *Histoire des causes de la révolution française* (1850, 4 vol. in-8) : *Histoire du Directoire*, qui parut d'abord en feuilletons dans le *Constitutionnel* (1851-1856, 3 vol. in-8) ; *Histoire de la chute de Louis-Philippe, de la révolution de Février et du rétablissement de l'Empire* (1857, 4 vol. in-8) ; *la Reine des prairies* (1859, in-12); *Antiquité des patois, antériorité de la langue française sur le latin* (même année); *les Girondins et les massacres de septembre* (1860), etc. ; improvisations historiques, où l'entraînement et la couleur du récit n'ont pu faire oublier l'insuffisance des recherches ou la partialité des conclusions.

Il faut encore citer de M. de Granier de Cassagnac un recueil d'*OEuvres littéraires* (1852), composé d'articles de journaux; plusieurs brochures telles que l'*Affranchissement des esclaves par l'éducation religieuse* (1837) ; *l'Emancipation des esclaves* (1840) ; *Idée du christianisme sur l'esclavage* (1844) ; *Récit populaire des événements de décembre* 1851 (1852) ; *l'Empereur et la démocratie moderne* (1861, in-8), etc.

GRANT (Ulysse-S.), célèbre général des États-Unis d'Amérique, né à Point-Pleasant (État de l'Ohio), le 27 avril 1822, ne fit pas prévoir, dit-on, dans son enfance, la prodigieuse activité qu'il devait déployer plus tard : on raconte que sa mère, au lieu d'*Ulysses*, proposait de l'appeler *Useless*, c'est-à-dire « inutile. » Il entra néanmoins, à dix-sept ans, à l'école militaire de West-point. Il en sortit, en 1843, sous-lieutenant au 4e regiment d'infanterie. En 1846, il fit avec distinction la guerre du Mexique, passa lieutenant à l'affaire de Molino del Rey, et capitaine à celle de Chapultapec (18 septembre 1847), et obtint trois citations pour sa valeur.

La carrière militaire du général Grant se serait bornée là sans la guerre civile. Il quitta le service le 1er juillet 1854 pour se mettre à la tête d'une tannerie fondée par son père. Puis, voulant se livrer à des opérations agricoles, il alla s'établir, comme fermier, dans le comte de Saint-Louis, de l'État du Missouri. En 1860, il émigra à Galena, dans l'Illinois, où il se livrait aux mêmes occupations pacifiques, lorsque la guerre éclata entre les États du Nord et ceux du Sud, entre les défenseurs de l'union ou fédéraux, et les sécessionnistes ou confédérés.

Dès le mois d'avril 1861, le gouverneur de l'Illinois, M. Yates, le nomma aide de camp du général en chef des milices de l'État et commandant du recrutement. Il devint bientôt colonel du 21e régiment, puis brigadier-général des volontaires de l'Illinois. Il s'empara de Paducah, dans le Missouri, et fut battu à Belmont, le 7 novembre 1861, par Polk, mais il ne céda qu'au nombre. Aussi, peu après, on lui confiait, en février 1862, le commandement de l'armée de l'Ouest-Tenessee. Il prit alors le fort Donelson et fut nommé major-général. Il se distingua à la terrible bataille de Pittsburg-Landing, sur le Tenessee (6 et 7 avril 1862), au siége de Corinth, où il commandait en second, sous Halleck, et où il eut plus tard le commandement en chef. A la fin de la même année, les échecs de Sherman devant Wicksburg déterminèrent le gouvernement fédéral à le remplacer par Grant (27 décembre 1862), qui dès lors fit paraître son habileté et son audace dans les grandes manœuvres et dans les gigantesques travaux d'investissement.

De nombreux et sanglants engagements eurent lieu pendant la durée du siége de cette ville, attaquée et défendue avec le même acharnement. Du 1er au 20 mai 1863, Grant livra cinq combats aux confédérés; il les battit à Port-Gibson, à Raymond, à Jakson, à la Rivière-Noire ; il leur prit 68 canons, leur fit de nombreux prisonniers, détruisit d'immenses magasins, coupa des ponts et des viaducs, se rendit maître, une à une, de toutes les fortifications extérieures de Wicksburg qui, après cinq semaines de blocus et plusieurs assauts sans résultat, tomba entre ses mains, le 14 juillet. Son défenseur, Pemberton, plusieurs fois battu par Grant et manquant de vivres, dut se rendre avec 18 000 hommes.

Grant harcela ensuite le général Bragg, auquel il livra, sous Chattanoga, une série de combats favorables ; il occupa les diver es hauteurs qui commandaient le pays et n'acheta, dit-on, que par une perte de 600 hommes la prise de 40 canons et de 5000 prisonniers. Au milieu de ces succès, il fut nommé, en remplacement de Rosencranz, tombé en disgrâce, commandant de toutes les armées occidentales, c'est-à-dire de l'Ohio, du Cumberland, du Tenessee, formant la division militaire du Mississipi (octobre 1863).

L'année 1864 fut signalée, pour les fédéraux et les confédérés, par un redoublement d'énergie. Nommé, par le président Lincoln, général en chef des troupes de l'Union, le 2 mars, Grant, était à peine confirmé dans ces hautes fonctions par le Sénat, qu'il commençait ses formidables opérations de Virginie. Le Potomac était la base de ses mouvements dont la capitale des sécessionnistes, Richmond, était le but. En moins d'un mois, il était parvenu à réorganiser, avec de nombreuses mais médiocres recrues, l'armée du Potomac, et il préparait une triple attaque concentrique contre Richmond, en se portant de sa personne contre Lee, le plus habile et le plus opiniâtre des généraux du Sud. Pendant tout le mois d'avril, les échecs de ses lieutenants retardèrent ce mouvement convergent, mais les mois de mai et de juin furent remplis par des luttes terribles. La bataille de Wilderness dura ou recommença pendant cinq jours, les 5 et 6 et les 10, 11 et 12 mai. L'avantage, chèrement acheté, resta à Grant, que ces victoires indécises rapprochèrent à peine de Richmond. La continuation de ces engagements à forces égales, et désastreux pour les deux partis, jetait le découragement parmi les soldats de Grant, qui dut s'éloigner de Spottsylvania, le centre des manœuvres des deux armées.

Malgré un échec subi le 3 juin, Grant, s'étant assuré de la rivière James, tourna Richmond et mit le siége devant Petersburg, l'une des clefs de la capitale confédérée. Huit sanglantes journées se succédèrent, aussi peu décisives que celles du mois précédent : celle du 18 juin seule lui coûta, dit-on, plus de 8000 hommes, et la lutte continua le 19 et le 20. Toute cette campagne du Rapidan et du Pô, au milieu d'un pays boisé, accidenté, très-défavorable aux envahisseurs, fit particulièrement voir dans le général Grant un Américain d'un tempérament inflexible. « Grant n'hésite pas, dit le *Moniteur*; Grant ne compte pas ses morts. Il a répondu à Lee qu'il n'a pas le temps d'enterrer ceux qui sont tombés. »

Grant s'efforçait alors de s'emparer non seule-

ment des rivières, mais aussi des chemins de fer, qui jouèrent un très-grand rôle dans toute la stratégie de cette campagne, et lui donnèrent un caractère tout nouveau, dans l'histoire de la guerre, par la rapidité inouïe des opérations. Les défaites des généraux de Grant firent échouer à plusieurs reprises ses plans. C'est à cette époque que Lee, passant à son tour le Rapahannoc et le Potomac, se porta plusieurs fois sur Washington et menaça la capitale de l'Union, tandis que les fédéraux pressaient celle des États confédérés. Grant n'en resta pas moins devant Petersburg, se rendit maître d'une partie des fortifications, et donna l'assaut à la ville, le 30 juillet.

Repoussé avec perte, il recommença son système de mouvements et de manœuvres, tenta, dès le mois d'août, contre Richmond un premier coup de main qui lui coûta beaucoup de monde, et rentra dans ses positions, toujours serré de près par l'infatigable Lee. D'autres attaques contre Richmond furent tentées inutilement par Grant et Butler réunis, et les batailles sanglantes qui se renouvelèrent épuisaient les forces des confédérés sans paraître abattre leur courage. La victoire remportée par les fédéraux, le 25 mars, devant Petersburg, leur fut très-vivement disputée. Ce fut seulement au bout de huit mois que trois dernières journées de combat à outrance, du 1er au 3 avril 1865, amenèrent un résultat définitif. Grant, ayant enfin forcé toutes les positions de l'armée séparatiste et la refoulant devant lui, s'empara successivement de Petersburg et de Richmond. Cette dernière ville fut incendiée. Les pertes des confédérés étaient énormes et leur défaite complète. Lee battit en retraite vers le nord-ouest, et l'Union se trouva rétablie par la victoire de Grant, qui, dans les complications où l'assassinat de Lincoln pouvait jeter la république, montra pour la loi et pour le gouvernement nouveau la soumission et la déférence du dernier citoyen. Accueilli partout avec enthousiasme, il s'est vu, à New-York, au mois de juin suivant, l'objet de véritables ovations, au milieu desquelles il montra, dit-on, beaucoup de modestie ou même d'indifférence.

GRANT (James), journaliste anglais, né vers 1806, en Écosse, est devenu, vers 1855, l'éditeur du *Morning Advertiser*, journal quotidien de Londres, qui représentait les doctrines du libre échange et du libéralisme avancé. On a de lui un grand nombre de publications politiques et littéraires, entre autres : *Souvenirs de la Chambre des Communes* (Random recollections of the House of Commons; in-8), *la Magistrature et le barreau* (the Bench and the bar), *la Grande métropole* (the Great metropolis), etc.

GRANT (James), romancier anglais, né à Édimbourg le 1er août 1822, fut emmené au Canada par son père, capitaine d'infanterie, reçut une éducation toute militaire, entra au service et obtint le brevet d'enseigne au 62e régiment. Il débuta dans les lettres par un succès, en publiant *le Roman de la guerre, ou les Highlanders en Espagne* (Londres, 1846, 3 vol.). Il donna une suite à cette brillante fiction historique en conduisant ses montagnards en Belgique (1847, 1 vol.). Exploitant heureusement le genre du roman militaire, il publia coup sur coup : *les Aventures d'un aide de camp en Calabre* (1848, 3 vol.); *Walter Fenton, ou le Cavalier écossais* (1850, 3 vol.); *Bothwell* (1851, 3 vol.): *Jane Seton, ou l'Avocat du roi* (1853, 3 vol.); *les Mousquetaires écossais* (1854, 2 vol.), etc.

M. Grant a produit dans un autre genre : *les Mémoires de Kirkaldy* (1849); *le Château d'Édimbourg* (1850), avec une suite de dessins; des notices *sur le général Lally, sur André Wood*, etc.

GRANT (sir James Hope), général anglais, né en 1808, et cinquième fils d'une nombreuse famille, entra dans l'armée en 1826. Il fit diverses campagnes en Chine et dans les Indes et obtint deux médailles pour ses services distingués. Pendant la guerre de 1848-1849, il commanda un régiment dans le Pendjab et prit part à toutes les grandes affaires de ces deux années. Il reçut le brevet de colonel en 1854. Il se signala surtout dans la répression de la dernière révolte, fut promu lieutenant général et fait chevalier à vie (*Knight bachelor*) en 1858. L'année suivante, le Parlement lui vota des remercîments « pour ses éminents services dans l'Inde. » En 1860, sir James Hope Grant fut choisi pour commander, avec le général français Cousin-Montauban, l'expédition des alliés en Chine, et dirigea avec lui cette rapide et brillante campagne, signalée par la prise des forts de Ta-kou, les deux grandes victoires de Chang-Kia-Wang et Pali-Kiao (18 et 21 septembre 1860), et l'entrée victorieuse des forces anglo-françaises dans la capitale même du Céleste-Empire. Le parlement britannique lui vota des remercîments (février 1861); l'empereur des Français le nomma grand-officier de la Légion d'honneur, et la cité d'Édimbourg lui conféra le droit de bourgeoisie. Il revint en Europe après avoir visité le Japon. A la fin de décembre 1861, sir J. Grant reçut le commandement en chef du gouvernement de Madras.

GRANT (Francis), peintre anglais, né en 1803, dans le comté de Perth, en Écosse, a envoyé, depuis 1834, aux expositions de l'Académie royale, un grand nombre de portraits qui lui ont fait la réputation du premier portraitiste de Londres. Nous citerons parmi ses meilleurs tableaux, les portraits des ladies *Waterford*, *Howard*, *Rodney*, *Beaucleck*; des lords *Hardinge*, *Gough*, *Campbell*, *John Russell*, *Derby*; et de *MM. Macaulay*, *Disraëli*, *Lockhart*, *Ed. Landseer*.

Continuant les traditions de Lawrence, M. Grant a une manière large et brillante, l'élégance aristocratique, la touche libre et l'arrangement poétique. Quelques-unes de ses premières productions appartiennent à un genre fort goûté des Anglais, qui consiste dans la représentation très-fidèle de la nature. Tels sont *le Rendez-vous de chasse d'Ascott* (1837), pour le comte de Chesterfield, et *la Chasse de Melton*, pour le duc de Wellington. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Grant a obtenu, pour ses admirables portraits, une médaille de première classe. Il a été nommé membre de l'Académie royale des beaux-arts en 1851.

GRANTLEY (Fletcher NORTON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Édimbourg, est petit-fils d'un président de la Chambre des Communes, créé pair et baron en 1782. Il servit d'abord dans les gardes et fut blessé à Waterloo. Il hérita, en 1822, des titres de son oncle et de sa place à la Chambre haute, où il vota avec le parti conservateur. Marié en 1825 avec miss Beechey, il n'a pas eu d'enfants et son héritier présomptif est son frère, G. C. NORTON (voy. ce nom).

GRANVILLE (Granville-Georges LEVESON GOWER, 2e comte), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 11 mai 1815, à Londres, appartient à l'ancienne famille des Gower, tige des ducs de Sutherland. Connu d'abord sous le nom de baron Leveson, il fut élevé à Eton et à Oxford, où il a

pris ses degrés. Après avoir passé une année à Paris comme attaché à l'ambassade de son père, il fut élu, en février 1837, représentant de Morpeth à la Chambre des Communes, se retira à la fin de la session, et accepta de lord Melbourne le poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (mars 1840). A cette époque, il épousa la veuve de sir Acton, unique fille et héritière du duc de Dalberg.

Ayant suivi les whigs dans leur retraite (septembre 1841), il rentra au Parlement pour le bourg de Lichfield et s'y fit remarquer par la chaleur avec laquelle il embrassa les principes du libre échange. Il venait de succéder à son père à la Chambre des Lords (1846) lorsqu'il fut appelé, lors de la chute du cabinet conservateur, aux fonctions de grand veneur de la reine, qu'en mai 1848, il échangea contre celles de vice-président du bureau de commerce et de payeur général. Il fut chargé de présider, en l'absence du prince Albert, les travaux de la commission royale à l'Exposition universelle de 1851.

A la suite de la crise ministérielle amenée par l'approbation empressée de lord Palmerston au coup d'État du 2 décembre, lord Granville lui succéda aux affaires étrangères (24 décembre 1851). Deux actes confirmèrent les sympathies de son parti : il défendit avec fermeté les réfugiés politiques contre les puissances du continent, et mit fin aux difficultés survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. En février 1852, il se retira devant les tories, dont le triomphe fut de courte durée; car, à la fin de l'année, il rentrait au cabinet de la coalition en qualité de président du Conseil privé. Lorsque lord J. Russell lui succéda dans l'exercice de ces fonctions, il prit, en 1854, celles de chancelier du duché de Lancastre et, en février 1855, il fut placé de nouveau à la tête du Conseil privé. Au mois de juin 1856, il fut choisi pour assister au couronnement du tzar Alexandre II, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. La même année, il avait été nommé chancelier de l'université de Londres. En février 1858, il quitta la présidence du Conseil pour la reprendre en juin 1859. Veuf en 1860, lord Granville qui n'a pas d'enfants, a pour héritier présomptif son frère puîné Edward-Frédéric Leveson Gower, né à Londres, en 1819, élevé à Oxford, admis au barreau en 1845, membre du Parlement pour différents bourgs depuis 1847, secrétaire au ministère des affaires étrangères en 1851 et 1852, attaché en 1856 à la mission de lord Granville en Russie.

GRAR (Édouard), littérateur français, né à Valenciennes, le 14 septembre 1804, se fit recevoir avocat, et ouvrit, dans sa ville natale, un cours de droit commercial, qu'il professa deux années. Il a constamment partagé ou dirigé les travaux de la Société d'agriculture, dont il a été le secrétaire général des sa création (1831), et dont il est devenu président en 1844. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1853.

On a de lui : *Examen critique de l'organisation et de la compétence des tribunaux de commerce* (1831, in-8); *Tableaux sur la législation des patentes* (1833); *Histoire de la découverte de la houille dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois* (1851, 3 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable à l'Académie des sciences, et de nombreux travaux d'histoire et d'économie rurale. Il a, en outre, rédigé *la Flandre agricole et manufacturière*, recueil périodique (1835, 3 vol.), avec M. Numa Grar.

GRASS (Philippe), sculpteur français, né à Walzheim (Bas-Rhin), le 6 mai 1801, entra en 1823 à l'École des beaux-arts, dont il suivit les concours jusqu'en 1829. Il débuta au Salon de 1831 avec un *Icare essayant ses ailes*, figure en plâtre; essaya tour à tour divers genres et fit surtout les bustes avec succès. La plupart de ses œuvres sont au musée ou dans divers monuments publics de Strasbourg, où il réside souvent.

M. Grass a exécuté et exposé, depuis 1831 : *le Centaure Nessus léguant sa tunique à Déjanire*; une *Étude de cheval* (1833); *Suzanne au bain* (1834); *la Petite paysanne*, type des *Derniers Bretons*, de M. Émile Souvestre; un *Esclave suppliant* (1839); *les Fils de Niobé* (1846), groupe en plâtre; *le Penseur* (1848), statue en plâtre; les bustes de *MM. Vernes de Luze*, *Émile Souvestre*, *Schwilgué*, *Louis Bâtissier*, *Lassus*, *Ch. Robert*, *L. Spach*, *F. Schutzenberger*, ancien maire de Strasbourg, le général *Reibel* et divers *portraits-médaillons*, de 1833 à 1863. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *la Rose des Alpes*, statue en marbre. Il a exécuté, en outre, parmi les sujets commandés par la municipalité de Strasbourg, les bustes du statuaire *Ohmacht*, pour le musée de cette ville, de M. *Humann* et du docteur *Coze*. Il a obtenu une 2e médaille en 1834.

GRASSOT (Paul-Louis-Auguste), acteur français, né à Paris, le 25 décembre 1800, fut d'abord ouvrier dans une fabrique de papiers peints, puis horloger, et s'essaya comme acteur sur des théâtres de société. Il obtint ses premiers succès à Reims, sous le nom d'Auguste, et fut engagé au Gymnase, qu'il quitta au bout de trois ans, pour jouer à Rouen les grotesques. Depuis son retour à Paris, en 1838, il a constamment appartenu au théâtre du Palais-Royal, dont il a été l'un des acteurs les plus amusants et les plus excentriques. MM. Marc Michel, Lefranc, Labiche, etc., ont écrit pour lui une foule de rôles bouffons, dans plus de quatre-vingts pièces, dont l'une lui est spécialement consacrée : *Grassot embêté par Ravel*. Il a épousé Mlle Talliard, actrice du même théâtre. Cet artiste, dont le physique et la voix enrouée sont passés en proverbes, a donné annuellement des concerts dans lesquels se chantait *l'Album Grassot* et se récoltait *le Grassotiana*. — M. Grassot, qui, après avoir donné son nom à une liqueur populaire, dirigeait lui-même un café, est mort à Paris, en février 1860.

GRATIOLET (Louis-Pierre), naturaliste français, né le 6 juillet 1815, à Sainte-Foy (Gironde), où son père exerçait la médecine avec distinction, se prépara à la même carrière, et prit en 1845 le grade de docteur. Entré, comme préparateur, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, il y devint, en 1854, aide naturaliste pour l'anatomie comparée. Pendant les six dernières années de la vie de M. de Blainville (1844-1850), M. Gratiolet remplaça presque constamment cet illustre professeur dans sa chaire d'anatomie comparée. Il suppléa également, en 1852, M. Duvernoy au Collège de France, dans son cours d'histoire naturelle des corps organisés. Chargé, en avril 1862, du cours d'anatomie, physiologie comparée et géologie, à la Sorbonne, après la mort d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, il fut nommé titulaire de cette chaire le 22 novembre 1863. Il a été élu membre des Sociétés philomatique, entomologique, des sciences médicales, etc. — Il est mort le 16 février 1865. Ses funérailles ont été faites aux frais du ministère de l'instruction publique.

M. Gratiolet s'est occupé particulièrement de l'anatomie du cerveau chez l'homme et chez les

mammifères, et des rapports qui existent entre la structure et le développement de cet organe et les facultés des animaux. Ses travaux les plus remarquables sont : *Mémoire sur les plis cérébraux de l'homme et des primates*, couronné, en 1854, par l'Académie des sciences; *Note sur la disposition des plans fibreux de différents ordres qui entrent dans la composition de l'hémisphère cérébral; Note sur la découverte d'un plan fibreux résultant des expansions cérébrales du nerf optique; Recherches sur l'organe de Jacobson* (organe olfactif *appréciateur* propre aux animaux herbivores), etc. M. Gratiolet a encore publié le tome II de l'*Anatomie comparée du système nerveux*, ouvrage important commencé par Leuret (1858, in-8).

GRATIOT (Louis-Marie-Amédée), ancien imprimeur et publiciste français, né à Paris, le 5 juin 1812, fils d'un imprimeur, fit ses études à Louis-le-Grand, puis embrassa la carrière de son père, dirigea, de 1835 à 1840, l'ancienne imprimerie Dupuis, et remplit les fonctions de secrétaire de la chambre des imprimeurs. Au mois d'octobre 1840, il devint directeur-gérant de la Société des papetiers d'Essonne. Il a été, à diverses époques, membre de la Commission des valeurs au ministère du commerce, et juge complémentaire au tribunal de la Seine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1850.

On a de lui plusieurs *Lettres* et *Pétitions* relatives aux intérêts de l'imprimerie, des brochures : *Organisez le travail! ne le désorganisez pas!* (1848); *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît!* (1848); des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *les Cent-et-Un*, et quelques poésies de circonstance.

GRATRY (l'abbé Auguste-Joseph-Alphonse), théologien français, né à Lille, le 30 mars 1805, étudia d'abord les mathématiques et fut admis à l'École polytechnique en 1825; mais il ne put, à sa sortie, être classé dans un service de son choix. Entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, en 1841, directeur du collége Stanislas, puis appelé, en 1846, en qualité d'aumônier, à l'École normale supérieure. La publication du troisième volume de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Vacherot (voy. ce nom), alors directeur des études à l'École, fut l'occasion d'une polémique qui amena la retraite de ce dernier, en 1851. M. l'abbé Gratry quitta lui-même l'École normale, en 1852, pour se consacrer, avec M. l'abbé Petetot, à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée Conception. Il a été nommé professeur de morale évangélique à la Sorbonne, le 28 octobre 1863.

On a de lui, outre ses *Lettres et Répliques à M. Vacherot*, (1851, in-8) : un cours de philosophie publié, de 1855 à 1857, en trois parties (6 vol. in-8), sous ces trois titres : *De la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *Logique* (2 vol.); *De la Connaissance de l'âme* (2 vol.) : la première partie avait, en 1864, sa 7e édition (2 vol. in-8, et in-18); puis *la Philosophie du Credo* (1861, in-8) : *les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit* (1861-1862, in-12, en deux parties); *Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu* (1863, in-8; 1re partie); *Jésus-Christ, réponse à M. Renan* (1864, in-8); *les Sophistes et la critique* (même année, in-8), etc.

GRATTAN (Thomas Colley), romancier irlandais, né en 1796, à Dublin, appartient à la même famille que le fameux orateur de ce nom. Fils d'un attorney, il fut destiné au barreau et étudia quelque temps le droit chez un avoué de sa ville natale. A dix-neuf ans, il obtint de son père de prendre un brevet d'officier dans l'infanterie, et partit pour rejoindre son régiment alors en Belgique. La nouvelle de la bataille de Waterloo l'arrêta au début de cette autre carrière. Il rentra dans la vie civile, voyagea sur le continent et se préparait à passer en Amérique au service de Bolivar, lorsqu'il fit à Bordeaux la connaissance de miss O'Donnell, avec laquelle il se maria.

Vers 1817, M. Grattan débuta, dans les lettres, par *Philibert*, légende poétique où il avait pris Walter Scott pour modèle. Il vint ensuite à Paris, et noua des relations avec Moore, Irving, Béranger, Casimir Delavigne, M. de Lamartine. Ce commerce littéraire le fit admettre au *New Monthly Magazine*, alors dirigé par le poëte Campbell, et plus tard aux *Revues d'Édimbourg* et *de Westminster*. Ses articles eurent un succès qui l'enhardit à publier, en plusieurs séries, le recueil de nouvelles connu sous le titre de : *Sentiers et Grands Chemins* (Highways and byeways; Londres, 1827, 8 vol. in-8) : on y remarqua surtout l'épisode de *Marie-Antoinette*.

Après avoir écrit, pour le tragédien Kean, le drame de *Ben-Nazir le Sarrasin*, qui échoua complétement, M. Grattan quitta la France et alla s'établir à Bruxelles, d'où l'éloigna la révolution de 1830. Les romans qu'il y a composés ont encore presque tous obtenu la faveur publique : *l'Héritière de Bruges* (the Heiress of Bruges; 1828, 3 vol.); *Jacqueline de Hollande* (1830, 3 vol.), sujets empruntés aux annales dramatiques des Pays-Bas au XVIe siècle; *Légendes du Rhin* (Legends of the Rhine; 1835), et *Agnès de Mansfeld* (1836), écrits à Heidelberg. A la même époque se rattachent les *Aventures de voyage* (Traits of travel, 3 vol.), une *Histoire des Pays-Bas* (History of the Netherlands), ainsi qu'une foule d'articles et de nouvelles envoyés aux principaux journaux.

En 1839, sur la recommandation du roi Léopold, reconnaissant des services qu'il lui avait rendus dans la presse anglaise, M. Grattan fut envoyé à Boston, en qualité de consul. En 1853, il lui a été permis de résigner ses fonctions entre les mains de son fils, qui le secondait depuis plusieurs années. Un de ses derniers écrits est une brochure politique en faveur des droits de l'Angleterre sur la question si souvent controversée des limites entre l'Union et les colonies.

GRAY (Asa), botaniste américain, né à Utica (Massachussets), le 18 novembre 1810, fut reçu médecin au collége de Fairfield, exerça quelque temps cette profession et se livra ensuite, sous la direction de M. Torrey, à l'étude exclusive des plantes. En 1834, il fut attaché, en qualité de botaniste, à une expédition scientifique que préparait le gouvernement des États-Unis; mais les préparatifs traînant en longueur, il donna sa démission (1837), avant que l'escadre eût mis à la voile. En 1842, il devint professeur d'histoire naturelle à l'université américaine de Cambridge, et fit alternativement des cours très-suivis dans cette ville, à New-York et même à Boston. Il a visité l'Europe en 1838 et en 1850.

Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de botanique* (Elements of botany; 1836, 4e édit.), refondus, par l'auteur, dans le *Botanical Book*; une magnifique *Flore de l'Amérique du Nord* (the Flora of North America; 1838), entreprise avec M. Torrey, et que l'affluence des matériaux venus du Texas, de l'Orégon et de la Californie, empêcha d'achever conformément au plan primitif; *Genera borealia Americana illustrata*

(New-York, 1848-1856, t. I à III, dont les nombreuses planches ont été dessinées par Isaac Sprague; *Manuel de botanique pour les États de l'Amérique du Nord* (1848), sorte de réduction des deux ouvrages précédents; *Botany of the united states exploring expedition* (1854-1857, atlas).

On doit encore à ce laborieux savant des *Mémoires* de moindre importance, ainsi qu'une foule d'articles ou de communications, tous relatifs à la botanique, et insérés dans les *Annales du lycée* de New-York, les *Mémoires de la Société de philosophie*, ceux *de la Société linnéenne de Londres*, les *Smithsonian contributions*, etc.

GRAY (Jean-Édouard), naturaliste anglais, né vers 1800, membre de la Société royale de Londres et du conseil de la Société zoologique, président de la Société de botanique, a publié, depuis une trentaine d'années, plus de 120 mémoires, analyses, catalogues relatifs surtout aux collections de zoologie du *British Museum*. Nous signalerons : *Spicilegia zoologica* (1828-1830), *Illustrations of indian zoology* (1830); *Zoological miscellany* (1835-1845); *On the geographical distribution of the animals of New-Holland* (1841); *Gleanings of the menagerie and aviary at Knowsley hall* (1846-1850); *Systematic arrangement of molluscous animals, with characters of families*, etc.; insérés dans les *Annals and Magazine of the Zoological Society*, les *Proceedings of natural history*, les *Philosophical transactions*, etc.

Son frère, M. Georges-Robert Gray, s'est livré aux mêmes études et a publié des travaux d'ornithologie très-estimés.

GRAZIANI (François), chanteur italien, né à Fermo (États-Romains), le 26 avril 1829, eut pour maître, dans sa ville natale, le professeur Cellini, puis débuta avec succès au théâtre Ventidius-Bassus, d'Ascoli, dans la *Gemma di Vergy*, de Donizetti. Après de nouvelles études il parut successivement aux théâtres de Macerata et de Chieti (1851-1852), à Pise, à Florence et à Paris, dans l'hiver de 1853-1854. Au printemps suivant, il fit un voyage à New-York, revint à Paris, où il fut attaché au Théâtre-Italien, pour les saisons d'hiver jusqu'en 1861, tandis que le théâtre de Covent-Garden l'engageait jusqu'à la même époque pour les saisons d'été. A partir de 1861, il fut engagé pour trois ans par le Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg.

M. F. Graziani, doué d'une voix de baryton très-sympathique et d'un talent distingué de chanteur, a trouvé ses principaux rôles dans les ouvrages suivants : *I Masnadieri*, *Don Pasquale*, *Luisa Miller*, *Maria di Rohan*, *Lucia*, *Ernani*, *Elisir d'Amore*, *la Favorita*, *Il Trovatore*, l'un de ses plus grands succès; *la Donna del Lago*, *Otello*, *I Puritani*, *Beatrice di Tenda*, *le Tre nozze*, d'Alari, *Assedio di Firenze*, de M. Bottesini; *Il Balbiere*, *Don Giovanni*, *Marta*, *Il Giuramento*, *la Traviata*, *Rigoletto*, *Un ballo in Maschera*.

Son frère aîné, Ludovic Graziani, né à Fermo, en août 1823, après avoir débuté au théâtre Valle de Rome, s'est fait entendre à Paris dans *Don Pasquale*, en 1852. Accueilli depuis très-favorablement à Vienne, à Milan, à Turin, à Venise, à Trieste, à Palerme, à Naples, il revint à Paris en 1858, fut engagé ensuite à Londres, à Barcelone, à Bologne, et enfin au théâtre Apollo de Rome. Il a surtout chanté avec succès dans *la Traviata*, dont le rôle d'Alfred Germon avait été écrit pour lui; dans *il Trovatore*, *Rigoletto*, *il Giuramento*, *Un ballo in Maschera*.

GRÈCE (Maison royale de), branche de Schleswig-Holstein-Senderbourg-Glucksbourg. — Roi : Georges Ier (voy. ce nom).

GREELEY (Horace), journaliste américain, né le 3 juin 1811 à Amherst (New-Hampshire) d'une famille de laboureurs, entra, à l'âge de quatorze ans, en qualité d'apprenti, chez un imprimeur du Vermont, qui publiait un journal de localité. Durant cinq années, sans interrompre un seul jour ses travaux manuels, il compléta son éducation, à peine ébauchée dans l'école du district. Une volonté ferme dans une organisation des plus chétives, et surtout une mémoire prodigieuse, lui permirent d'acquérir les connaissances nécessaires à l'homme politique. Après les vicissitudes inhérentes à la profession qu'il avait embrassée, M. Greeley se vit à New-York à la tête d'un petit capital et travailla de toutes ses forces à l'établissement de la presse à bon marché.

Il y fonda tour à tour le *Morning Post* (1833), le *New-Yorker* (1834-1840), qui acquit dans le comté une assez grande autorité politique, le *Lodg-Cabin*, et enfin la *Tribune* (1841), organe influent des whigs, auquel la collaboration d'écrivains distingués et l'indépendance de ses principes donnèrent une rapide popularité : la *Tribune* dont l'édition quotidienne se tire à 30 000 exemplaires, eut deux éditions abrégées, l'une bi-hebdomadaire, tirée à 15 000, et l'autre hebdomadaire, tirée à 120 000. En 1848, M. Greeley siégea au congrès. Il n'a publié aucun livre; mais on a calculé ce qu'il a écrit d'articles, en dix ans, formerait plus de cent cinquante volumes. A la suite de la réduction des armées sécessionnistes, il conseillait aux vainqueurs la modération, et il a hautement protesté contre la mise en jugement du général Lee (juin 1865). Un des amis de M. Greeley, M. Parton, a donné sa biographie (New-York, 1855).

GREENE (George-Washington), littérateur américain, né le 8 avril 1811, à East-Greenwich (Rhode-Island), est le petit-fils du célèbre général de l'armée révolutionnaire. Il passa en Europe, remplit, de 1837 à 1844, le poste de consul, et fut, à cette dernière date, nommé professeur de langues et de littérature modernes à l'université de Brown. En 1852, il se fixa à New-York.

M. Greene, dont les infirmités précoces ont arrêté les travaux sur l'histoire de l'Italie, s'est surtout fait connaître par les articles de critique et d'histoire qu'il a communiqués, à partir de 1835, à la *North american Review* et autres grandes revues des États-Unis. Plusieurs de ces articles, dont la littérature italienne est le principal objet, ont été réunis sous le titre d'*Études historiques* (Historical studies : New-York, 1850, in-12). On a encore de lui une biographie de son grand-père, écrite d'abord pour la *Biographie américaine* de Sparks, mais qui, remaniée et agrandie, est devenue un véritable monument historique; elle ne contiendra pas moins de 7 vol. in-8. Il a aussi donné une édition des *OEuvres d'Addison* (1854, 5 vol.)

Un autre auteur américain de ce nom, M. Nathaniel Greene, un des vétérans du journalisme de la Nouvelle-Angleterre, né le 20 mai 1797, à Boscawen (New-Hampshire), a dirigé de 1813 à 1829 plusieurs journaux dans son État natal et en dernier lieu à Boston, et publié un recueil de *Nouvelles*, traduites de l'allemand, du français et de l'italien (Boston, 1843), ainsi que des *Improvisations et traductions* (Improvisations and translations; in-12).

GRÉGOIRE VI, ex-patriarche de Constantinople, né le 25 mars 1798, au Phanar, reçut une

éducation distinguée auprès de l'archevêque de Descon, Grégoire, mis à mort lors des événements de 1821. Resté sans protecteur, il ne dut qu'à son propre mérite son élévation à l'archevêché de Pélatonge et, plus tard, à celui de Serrès. Promu en 1834 au siége œcuménique de Constantinople, en remplacement du vénérable Constantios, il contribua à l'aplanissement du grave différend qui surgit entre les Grecs et les Arméniens, au sujet des lieux saints. Tolérant dans les questions étrangères au dogme ou à la discipline, il était inflexible sur tous les points de foi. Une encyclique adressée par lui aux églises du rite oriental relative aux degrés de parenté prohibés pour le mariage, suscita un débat assez vif entre lui et l'ambassadeur britannique, en tant que représentant des îles Ioniennes, soumises à la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople. L'ambassadeur, en ayant référé à la Sublime Porte, le conseil d'État et de justice décréta « que le patriarche s'était servi d'un langage inconvenant envers l'auguste alliée de S. M. le Sultan » et un firman le déclara démis de ses fonctions. Mgr Grégoire vécut depuis dans la retraite. Ses coréligionnaires le considèrent comme un des plus fermes soutiens de leur Église.

GRELIER DU FOUGEROUX (Ernest), ancien représentant français, né au Fougeroux (Vendée), le 4 mai 1804, d'une ancienne famille royaliste du bas Poitou, resta lui-même, après la révolution de Juillet, fidèle à la dynastie déchue. En 1845, candidat à la députation dans l'arrondissement de Fontenay, il n'échoua que de quelques voix; mais, en 1848, il fut nommé représentant de la Vendée, le dernier sur neuf, par 47 032 suffrages. Membre de l'extrême droite, il fit partie du Comité des cultes, et fut chargé de plusieurs rapports, notamment de celui sur la question du célibat ecclésiastique. Réélu à la Législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, combattit vivement, dans plusieurs discours, le socialisme, prit part à la discussion de diverses lois de finances, et se déclara l'adversaire du libre échange. Hostile à la politique propre de l'Élysée, il se joignit à ceux de ses collègues qui protestèrent contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et signa le décret de mise en accusation à la mairie du 10e arrondissement. Arrêté et conduit au fort de Vincennes, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, et vécut en dehors des affaires publiques.

GRELLET (Félix), ancien représentant français, né à Allègre (Haute-Loire), le 22 mai 1813, d'une famille de cultivateurs, étudia le droit à Paris, et fut pendant plusieurs années secrétaire de la conférence des avocats. Reçu docteur en droit, il se fit inscrire au barreau de la Cour d'appel de Riom. Après la révolution de Février, il refusa, dit-on, le poste de procureur général qui lui était offert. Élu représentant de la Haute-Loire, le second sur huit, il fut membre et secrétaire du Comité des finances, et vota constamment avec la majorité républicaine non socialiste. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Riom.

GRENIER DE SAINT-MARTIN (Francisque-Martin GRENIER, dit François), peintre français, né à Paris, le 22 juillet 1793, étudia sous Pierre Guérin, débuta avec succès au Salon de 1810, et suivit ensuite les cours de l'École des beaux-arts. Il fit peu après quelques voyages, notamment en Espagne, et se consacra particulièrement à la peinture d'histoire. Il a surtout exposé, entre autres tableaux commandés ou acquis par la liste civile : *Atala mourante* (1810); *Sainte Geneviève apaisant un orage* (1822); *le Combat de Campillo de Arenas* (1823); *la Capitulation d'Ulm* (1831); *les Petits voleurs arrêtés par le garde-chasse*, *le Vieux vagabond* (1834); *les Projets de mariage*, *Bataille de la Muga*, et un *Épisode d'Austerlitz* (1838); *l'Enfant volé* (1841); *les Derniers adieux de Napoléon à son fils* (1844); *le Contrebandier* (1848); *Braconnier endormi étant à l'affût* (1855); deux *Chasses* (1857); *le Médecin de campagne*, *Chasse sur les falaises* (1859); *une Découverte* (1863); *la Jeune mère*, *la Partie de balle* (1864), etc. M. François Grenier a obtenu une 2e médaille pour l'histoire en 1810, une 1re pour le genre en 1834, et la décoration en juin 1841.

Ses deux fils, Henri-Gustave et Théophile-Yves-René, ont étudié la peinture sous la direction de leur père, et débuté au Salon de 1857. Henri-Gustave a envoyé au Salon de 1861; *des Braconniers enlevant un cerf;* et Yves-René : *la Veille de la journée des barricades.*

GREPPO (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Pouilly, près Villefranche (Rhône), le 8 janvier 1810, était chef d'atelier dans une manufacture de soieries, à Lyon, et appartenait, avant 1848, à la fraction la plus avancée du parti républicain. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 43 194 voix, le dernier sur quatorze, prit place au Comité du travail et fit partie de la Montagne, avec laquelle il vota dans toutes les questions politiques ou sociales. Il acquit même une certaine notoriété en votant seul, mais à peu près involontairement, le 31 juillet 1848, contre le blâme infligé à la fameuse proposition Proudhon (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le septième à l'Assemblée législative, il reprit sa place à l'extrême gauche. Arrêté lors du coup d'État du 2 décembre, il se vit d'abord menacé de la déportation à Cayenne, puis simplement banni de France. M. Greppo se réfugia en Belgique, d'où il passa en Angleterre. Rentré en France, dans ces dernières années, on a annoncé de nouveau son arrestation à Paris, au mois de mars 1862.

GRESSENT (Vincent-Alfred), arboriculteur français, né à Paris, le 18 mars 1818, s'occupa d'agriculture pendant un certain nombre d'années, dans le Morbihan et la Loire-Inférieure; il revint à Paris et commença son enseignement d'arboriculture dans les environs, en 1856. Il alla s'établir à Orléans en 1859, où il devint inspecteur des plantations de la ville et fut chargé de cours fondés par la ville et par le département. Il fut également chargé des cours de l'Institut régional agricole de Beauvais (1861), puis de ceux d'Étampes, de Beaugency, de Noyon, etc. En 1864, il fonda l'enseignement d'arboriculture à l'École normale de Châteauroux. Il a fondé en outre, avec le concours de l'administration académique, un enseignement spécial et gratuit pour les instituteurs, dans le Loiret, l'Oise, l'Aisne, le Nord, l'Indre, l'Eure-et-Loir et la Sarthe, etc. M. Gressent a été nommé membre titulaire de la Société impériale centrale et de diverses Sociétés savantes.

On cite de lui : *l'Arboriculture fruitière, théorie et pratique* (1860, fort in-18, avec planches; 3e édit., 1865, avec 234 fig. dans le texte); *Leçons élémentaires d'arboriculture* (1864, 4e édit., in-18), extrait du précédent; *le Potager moderne,*

traité complet de la culture des légumes (1864, in-18, avec pl.). *

GRESSIER (Édouard-Valery), homme politique français, député, est né le 22 décembre 1815. Avocat à la cour impériale de Paris, et membre du Conseil général pour le canton de Corbie, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 5e circonscription de la Somme, par 19 228 voix sur 28 662 votants. M. Gressier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

GRÉTERIN (Théodore), administrateur français, membre de l'Institut, sénateur, né en 1792, entra de bonne heure au ministère des finances, devint, dans les dernières années de la Restauration, chef de bureau des douanes, et, après 1830, chef de la division de ce service, dont il devint ensuite directeur. Il fut, en outre, président du conseil spécial des douanes. Il a contribué activement à amener les *Tableaux* annuels de son administration à leur état actuel de développement et de clarté.

Promu, dès le mois d'avril 1841, au grade de commandeur de la Légion d'honneur, M. Gréterin a été fait grand officier le 17 janvier 1853. Conseiller d'État, puis compris d'office dans la nouvelle section d'administration annexée à l'Académie des sciences morales et politiques (1855), il a été appelé au Sénat par décret du 3 mars 1860. On n'a sous son nom que des *Rapports* aux ministres et des *Mémoires* sur des questions purement fiscales. — M. Gréterin est mort en mai 1861.

GRETSCH (Nicolas), journaliste et littérateur russe, né à Saint-Pétersbourg, le 3 août 1787, d'une famille bohémienne que les persécutions religieuses forcèrent, au XVIIe siècle, à se retirer en Russie, fit ses études à l'École militaire des cadets et montra un goût très-vif pour les sciences naturelles et mathématiques. En 1809, il obtint, dans une école spéciale, une chaire de littérature russe et, en 1813, fut nommé professeur au gymnase de Saint-Pétersbourg. Forcé, par sa santé, de quitter ces fonctions, il reçut le titre et les appointements de bibliothécaire honoraire de l'empereur et se mit à parcourir l'Allemagne, la France et l'Angleterre. De retour dans sa patrie, il y popularisa la méthode d'éducation française. En 1824, il quitta l'enseignement avec le titre de conseiller des études, et se livra plus spécialement à la littérature. Conseiller d'État en 1830 et chargé d'un emploi supérieur au ministère de l'intérieur, il fonda un journal spécial de cette administration. Il fit ensuite partie du personnel des finances, et enfin recommença le cours de ses voyages. Plusieurs écoles d'instruction professionnelle furent fondées en Russie sur ses plans.

M. Gretsch a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Notions élémentaires de déclinaisons et de conjugaisons russes* (1809-1811); *Essai d'une histoire de la littérature russe* (1819-1822, 4 vol.), qui contient, avec une foule de morceaux tirés des meilleurs prosateurs et poëtes russes ou polonais, un exposé du développement de la littérature russe à chaque époque. Vinrent ensuite un *Traité complet de la langue russe* (1827; 2e éd., 1830), traduit en français par Reiff, en 1828); *Grammaire russe pratique* (1827); *Introduction pratique à l'enseignement de la langue russe* (1832); deux romans dans le genre fantastique : *le Voyage d'un Russe en Allemagne* (1831), et *la Femme noire* (1834); des relations de voyages : *Lettres d'Angleterre, de France et d'Allemagne* (1838, 3 vol.); *Lettres d'Allemagne et d'Italie* (1843, 3 vol.); un *Commentaire* de l'ouvrage du marquis de Custine : *la Russie en 1839*; etc.

M. Gretsch a collaboré aux *Esquisses littéraires russes* (Literarische Bilder aus Deutschland), publiées en Allemagne en 1840; au *Dictionnaire de la conversation russe*, au *Dictionnaire militaire*, rédigé sous la direction du général baron de Seddeler, et à quelques autres encyclopédies. Dans ces derniers temps, il s'est surtout occupé de journalisme, et a donné des articles de littérature, de science, d'industrie, de tactique, d'agriculture, de politique et de beaux-arts à presque toutes les feuilles ou revues un peu considérables de la Russie. Dès 1812, il avait fondé le journal hebdomadaire *le Fils de la patrie*, qu'il rédigea pendant six années avec un grand succès; puis, en 1825, de concert avec Boulgarine, il créa *l'Abeille du Nord*, qui est devenue, grâce au concours de la plupart des hommes de talent de Saint-Pétersbourg, le plus populaire des journaux littéraires de la Russie.

GREVEDON (Pierre-Louis-Henri), peintre et lithographe français, né à Paris, le 17 octobre 1776, fils d'un officier attaché au service du roi, manifesta de bonne heure sa passion et son aptitude pour le dessin. Élève et, dès l'âge de treize ans, lauréat de l'Académie qui fut supprimée par la Révolution, il eut pour maître Regnault, concourut sans succès pour le prix de Rome, mais obtint, à l'exposition de 1804, pour son *Achille débarquant sur le rivage de Troie*, une médaille de 1re classe. Il alla s'établir en Russie où il eut une grande vogue et devint membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. En 1812, il passa à Stockholm, et l'année suivante en Angleterre, où il séjourna cinq ans et peignit un grand nombre de portraits, dont plusieurs ont été reproduits par la gravure. Revenu en France, il se tourna vers la lithographie et se fit un nom dans cet art nouvellement découvert. C'est comme lithographe qu'il exposa de 1824 à 1845, obtint plusieurs médailles. De 1846 à 1859, M. Grevedon exposa de nouveau un certain nombre de tableaux.

On cite, parmi ses publications lithographiques : *les Orateurs chrétiens*, *les Mois*, *les Quatre parties du monde*, *les Quatre éléments*, *l'Alphabet des Dames*, *le Miroir des Dames*, etc. Ses principaux ouvrages sont : *la Maîtresse du Titien*, *Vénus et Cupidon*, d'après le Corrége; *Françoise de Rimini*, d'après Coupin; *le Zéphir*, d'après Prudhon; *la duchesse de Berri*, d'après Lawrence; *Mademoiselle Mars*, d'après Gérard; *les princesses d'Orléans*, d'après M. Winterhalter : *Spontini*, *Mademoiselle Falcon*, *Mademoiselle Rachel*, d'après nature. — M. Grevedon, que, par une erreur de nécrologie, certains recueils ont confondu avec un de ses fils mort du choléra en 1849, est mort le 1er juin 1860. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1832. *

GRÉVY (François-Judith-Paul-Jules), ancien représentant du peuple français, est né à Mont-sous-Vaudrez (Jura), le 15 août 1807. Sorti du collége de Poligny, il fit son droit à Paris, prit part aux journées de juillet 1830, et fut au nombre des combattants qui s'emparèrent de la caserne de Babylone. Reçu avocat, il se fit bientôt, au barreau de Paris, une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti radical, et plaida notamment, dans le procès du 13 mai 1839, pour deux compagnons de Barbès. Nommé, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans son département, il montra, dans l'exercice de ces fonctions difficiles, beaucoup de modération et de prudence,

évita avec soin de se compromettre dans les querelles des partis, et se concilia la presque unanimité des suffrages : 65 150 voix l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le premier sur les huit représentants du Jura.

Membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Grévy monta souvent à la tribune, et se distingua parmi les orateurs les plus nets et les plus habiles du parti démocratique. Tout en conservant une position indépendante, assez loin des socialistes et tout près de la Montagne, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il a surtout attaché son nom à un amendement radical sur la question de la présidence : il proposait de rédiger ainsi les articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres* — Art. 43. Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le Président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » Dans la séance du 7 octobre 1848, cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158.

Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et se prononça contre l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la cause démocratique, et, sans faire cause commune avec la Montagne, fut un des principaux adversaires de la coalition royaliste et de la politique de l'Élysée. Il protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 10 décembre, M. Grévy s'est renfermé dans l'exercice de sa profession d'avocat.

GREY (Henri-George GREY, 3e comte), homme d'État anglais, né le 28 décembre 1802, à Howick-house (comté de Northumberland), est le fils aîné d'un des chefs les plus éminents du parti whigh. Sous le nom de lord Howick, il fit ses études à Cambridge, entra à la Chambre des Communes en 1826, et y siégea comme député de Winchelsea, puis du Northumberland (1831-1841), et enfin du bourg de Sunderland (1841-1845). Pendant l'administration de son père, il remplit, de 1831 à 1833, les fonctions de sous-secrétaire d'État pour les colonies, donna sa démission parce qu'il était opposé à l'émancipation des esclaves, et passa quelques mois en la même qualité au département de l'intérieur.

Lorsque les whigs revinrent aux affaires en 1835, lord Howick fut nommé secrétaire à la guerre avec siége au conseil, et se retira une seconde fois à la suite des dissidences d'opinion survenues entre lui et ses collègues (1839). Durant le ministère de sir R. Peel, il se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il combattit sa politique. Il venait d'hériter des titres et du siége de son père à la Chambre haute (1845) quand, en 1846, il fut appelé à prendre le portefeuille des colonies dans le cabinet présidé par lord J. Russell. Dans ce poste, où il fit preuve d'incontestables talents, il se rendit impopulaire; sa conduite à l'égard des colonies et la direction malheureuse donnée à la guerre meurtrière entreprise contre les Cafres, furent l'objet de blâmes universels, et il fut considéré, avec lord Palmerston, comme la cause principale de la chute de ce ministère en février 1852. Quelques mois plus tard, il publia, sous le titre : *Politique coloniale* (Colonial policy of lord J. Russell's administration : Londres 1852, 2 vol.; 2e édit., 1853), une apologie de ses actes.

Écarté des affaires par lord Aberdeen, le comte Grey fut invité, en 1855, à prendre la succession du duc de Newcastle à la guerre; mais il refusa et développa dans un long discours ses idées sur la lutte engagée en Orient, laquelle, selon lui, n'était ni juste ni nécessaire. En 1835, il est entré au Conseil privé. Il s'est marié, en 1832, avec la plus jeune fille de sir J. Copley et n'en a pas eu d'enfants; il a pour héritier présomptif son frère, Charles Grey (voy. l'art. suiv.).

GREY (Charles), général anglais, né en 1804, à Howick-house, frère du précédent, étudia à l'université de Cambridge et entra dans l'armée, où, après trente ans de services, il atteignit le grade de major général (1854). Lorsque son père présida le conseil des ministres, après la chute de lord Wellington, il remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire particulier qu'il reprit de 1849 à 1861, auprès du prince Albert. La reine l'avait déjà admis au nombre de ses écuyers. Il a siégé à la Chambre des Communes pour le bourg de Chipping-Wicombé (1831-1837), et s'est montré, selon les traditions de sa famille, fidèle à la politique libérale. En 1861, il a été promu lieutenant général et en 1863 colonel du 71e régiment d'infanterie.

GREY (Frédéric-William), né en 1805, frère des précédents, embrassa la carrière navale, se distingua dans la première campagne de 1840 contre la Chine, et devint contre-amiral du pavillon bleu en 1855, puis vice-amiral du pavillon rouge en 1863. En 1861, il a été nommé lord de l'amirauté.

GREY (sir George, 2e baronnet), homme politique anglais, cousin des précédents, est né en 1799 à Gibraltar, où son père, créé baronnet en 1814, remplissait les fonctions de commissaire-ordonnateur de la marine. Élevé à l'université d'Oxford (Oriel college), il étudia le droit et fut admis au barreau en 1826 par la Société de Lincoln's Inn. L'année suivante il épousa la fille de l'évêque de Lichfield. Nommé membre du Parlement en 1832, il prit un rang honorable parmi les libéraux et se distingua par ses manières conciliatrices. Constamment réélu, il a jusqu'à présent représenté Devonport (1832-1847), le comté de Northumberland (1847-1852), et Morpeth depuis janvier 1853.

En 1834, sir G. Grey fut appelé par lord Melbourne au sous-secrétariat des colonies, poste qu'il reprit pour un plus long temps à la chute de sir R. Peel (1835-1839) et qu'il occupa encore en 1854-1855. Depuis cette époque il a presque toujours occupé quelque emploi dans les administrations libérales. Après avoir été juge-avocat général (1839) et chancelier du duché de Lancastre (1841), puis en 1859, il accepta de lord J. Russell le portefeuille de l'intérieur (1846-1852), que lord Palmerston lui rendit (1855-1858), et qu'il reprit en juillet 1861. Il a été nommé membre du Conseil privé. Ses services lui ont valu, en 1849, la grand'croix de l'ordre du Bain et il a été nommé, en 1852, député-lieutenant du Northumberland. Il a pour héritier son fils George-Henri, né en 1835 à Londres, capitaine aux grenadiers-gardes, et écuyer du prince de Galles.

GREY (sir John), général anglais, né vers 1780 à Morwick, mort le 16 février 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GREY (sir George), administrateur anglais, né vers 1810, étudia le droit et fut admis au barreau de Londres. A la fin de 1846 il fut envoyé à la Nouvelle-Zélande comme gouverneur, et y arriva dans les circonstances difficiles d'une guerre contre les naturels révoltés. En 1854 il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance. On

a de lui de curieux ouvrages, l'un sur deux voyages de découvertes accomplis de 1837 à 1839 en Australie (*Journals of two expeditions of discovery in Northwest and western Australia*, 1842), et l'autre sur les traditions et les légendes religieuses de la Polynésie (*Polynesian mythology*, 1855, in-8), terminé par un essai de chronologie historique de ce continent. En 1848 il a été nommé commandeur du Bain.

GREY (comte DE). Voy. DE GREY.

GRICOURT (Raphaël, marquis DE), homme politique français, sénateur, est né en 1814. Il figurait au nombre des accusés de Strasbourg que le jury acquitta le 18 janvier 1837. Il prit, dans l'interrogatoire qu'il subit alors, le titre d'officier d'ordonnance du prince Louis-Napoléon. Sous le second empire, devenu chambellan de la maison impériale, il a été nommé sénateur le 1er juillet 1863. Le marquis de Gricourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 janvier 1858. *

GRIEPENKERL (Robert), littérateur allemand, né à Hofwyl (canton de Berne), en 1810, fit ses études à Brunswick, devint professeur de langue et de littérature allemandes à l'École des cadets. Nous citerons de lui : un roman, *la Fête musicale, ou les Partisans de Beethoven* (das Musikfest, etc.; Leipsick, 1838; 2e édit., 1841); deux dissertations : *le Chevalier Berlioz à Brunswick* (der Ritter Berlioz in Brunschweig; Brunswick, 1843); et *l'Opéra de notre temps* (die Oper der Gegenwart; Leipsick, 1847), où il accuse la musique allemande de matérialisme; *le Génie artistique de la littérature allemande dans le dernier siècle* (der Kunstgenius der deutschen Literatur; Ibid., 1846, vol. I). Plus récemment, M. Griepenkerl a fait représenter deux drames: *Maximilien Robespierre* et *les Girondins*, auxquels une action bien combinée et beaucoup de vers à effet ont valu le plus grand succès sur tous les théâtres de l'Allemagne.

GRIESHEIM (Karl-Gustave-Jules DE), général allemand, né à Berlin en 1798, entra en 1814 dans la garde à pied et devint lieutenant en second l'année suivante. Adjudant, puis officier-auditeur en 1819, il put suivre en même temps les cours de l'École militaire et de l'université. Lieutenant dans la garde, puis dans l'état-major, de 1824 à 1831, il passa par les divers grades, tout en remplissant, à partir de 1837, les fonctions de rapporteur du département de l'armée au ministère de la guerre. Il devint, en 1846, directeur du département de l'armée et colonel l'année suivante. Il était en même temps professeur à l'École militaire de l'artillerie et du génie. Il quitta ce dernier emploi en 1848 et devint directeur général des affaires de la guerre.

M. Griesheim usa de toute son influence pour apaiser les mouvements révolutionnaires de cette époque. Nommé député à l'Assemblée nationale prussienne, il y défendit en toute occasion les intérêts de l'armée. En 1849 il fut chargé des négociations avec les États de Mecklembourg-Strélitz, de Brunswick et d'Anhalt. Il siégea en 1850 dans la seconde Chambre prussienne, et fut nommé en même temps commandant militaire de Coblentz. Lors de la mobilisation de l'armée contre l'Autriche, il devint chef d'état major du prince de Prusse. Il est passé à Coblentz, en qualité de major général, en 1853.

Comme écrivain militaire, le général Griesheim a publié : *le Service de compagnie* (der Compagniedienst; Berlin, 1836, 2e édit., 1838); *Sur la Guerre avec la Russie* (Ueber den Krieg mit Russland): *Sur la Durée du service légal dans l'armée prussienne* (Ueber die Dauer der gesetzl. Dienstzeit, etc.); *le Corps des cadets autrefois et aujourd'hui* (das Cadettencorps sonst und jetzt); *le Pouvoir central allemand et l'armée prussienne* (die deutsche Centralgewalt und die Preuss. Armee); *Contre les démocrates* (Gegen Democraten, 1848); *Questions vitales de la landwehr* (Lebensfragen der Landwehr, 1851): *Cours de tactique* (Vorlesungen über die Taktik; Berlin, 1855), etc., ainsi que de nombreux articles dans les journaux prussiens.

GRIGOLETTI (Michel-Ange), peintre italien, né à Pordenone, dans le Frioul, le 29 août 1801, trouva dans un de ses oncles, curé de cette ville, un protecteur qui seconda ses goûts d'artiste, et l'envoya à l'Académie des beaux-arts de Venise, où il resta cinq années. Sa première œuvre fut un *Jupiter caressant l'Amour*, exposé en 1825, et acquis par le prince de Lucques. Peu après il donna *Herminie se battant contre Tancrède*, *Herminie se précipitant sur Tancrède blessé*, dont il fit plusieurs répétitions. Ces premières œuvres et quelques lithographies de mérite lui procurèrent dès lors des leçons et de fructueuses commandes. En 1828, il obtint au concours la décoration de la nouvelle église Saint-Antoine à Trieste, et s'y prépara par un voyage à Rome et à Florence. Il revint se fixer à Venise, où il est devenu, en 1839, professeur à l'Académie, et où il a exécuté tous ses travaux importants, placés aujourd'hui au musée de Vienne ou dans les galeries d'amateurs d'Angleterre et d'Italie. M. Grigoletti est membre de l'Académie de Venise et correspondant ou associé de plusieurs sociétés étrangères.

On cite de lui : *la Dernière entrevue des deux Foscari* (1838): *Jacob revoyant son fils Joseph*, *Saint Paul prêchant à Éphèse*, *l'Éducation de la Vierge*, *le Baptême du Christ*, *le Martyre de saint Serge*, *l'Apothéose de la Vierge*, *Françoise de Rimini*, *l'Enfant prodigue*, *les Odalisques au bain*, *l'Annonciation*, *le Christ au Golgotha* (1837-1856), des portraits et beaucoup de sujets religieux pour diverses églises.

GRIGOROVITCH (Nicolas), romancier russe, né en 1822 dans le gouvernement de Sembirsk et destiné par ses parents à servir dans l'armée, fit ses premières études dans une école du génie; mais, apostrophé rudement un jour par le grand-duc Michel sur sa tenue militaire, il renonça à sa carrière et rentra dans la vie civile. Il suivit quelque temps les cours de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, et fut élève du peintre Brulof. En 1846, il publia une première nouvelle, *le Village*, que suivit la lamentable histoire d'*Antoine Gorémika* (Antoine Souffre-Douleur). Jusqu'en 1849, il écrivit encore dans le même genre *Bobyl* (le Vagabond), *la Vallée de Smédora*, *le Maître de chapelle Souslikof*, où l'auteur s'est proposé, par de vives peintures, d'inspirer l'horreur du servage russe.

M. Grigorovitch, qui se recommande par le sentiment et la connaissance parfaite de la vie populaire, a tracé ensuite des compositions plus vastes : *les Chemins de traverse* (1850) et *une Soirée d'hiver* (1853), qui rappellent les œuvres de Ch. Dickens et même de G. Sand. Citons encore *les Pêcheurs* (1851), tableau animé des mœurs de la vieille Russie et des entraves que crée au paysan libre une fausse civilisation : *Sristoulkine* (1855), suite de types originaux de la petite bourgeoisie dans les villes : *Laboureurs et Viveurs* (Pakhatnik i Bar-Khatnik, 1860), etc.

GRILLE (François-Joseph), littérateur français,

né à Angers, le 29 décembre 1782, mort à l'Étang-sous-Marly, en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GRILLON (Eugène-Victor-Adrien), ancien représentant du peuple français, né à Châteauroux (Indre); le 15 septembre 1800, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y professa, sous la Restauration, des opinions libérales. Sous Louis-Philippe il fut maire de Châteauroux, de 1832 à 1846, et donna alors sa démission pour se présenter sans succès candidat de l'opposition aux élections de la Chambre des Députés. Nommé, en 1848 et en 1849, représentant de l'Indre, il fit partie du Comité des travaux publics. A la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions politiques; mais il appuya avec la droite toutes les mesures prises contre le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. A la dissolution de l'Assemblée législative, M. Grillon reprit place au barreau de Châteauroux.

GRILLPARZER (François), poëte dramatique allemand, né à Vienne le 15 janvier 1790, occupait un modeste emploi à la chancellerie, lorsqu'il débuta au théâtre, en 1816, par une tragédie intitulé *l'Aïeule* (die Ahnfrau), qui passionna le public. *Sapho*, qu'il donna en 1819, et *la Toison d'or* (das Goldene Fliess), en 1822, n'eurent qu'un succès d'estime. L'auteur devint, en 1823, rédacteur à la chancellerie et, en 1832, directeur des archives. Il a été nommé, en avril 1861, membre à vie de la Chambre haute du Conseil de l'empire d'Autriche.

On a encore de lui des tragédies historiques et des drames: *Fortune et fin du roi Ottokar* (Kœnig Ottokar's Glück und Ende); *Mélusina; un Serviteur fidèle à son maître* (Ein treuer Diener, etc.); *les Vagues de l'amour et de la mer* (des Meeres und der Liebe Wellen); *le Songe de la vie* (der Traum im Leben); des comédies, entre autres: *Malheur à celui qui ment* (Wehe dem, der lügt): toutes pièces où l'élément tragique et l'élément comique sont remplacés par l'exubérance lyrique et l'éclat de la forme. On a aussi annoncé de lui deux tragédies: *Annibal* et *Rodolphe II*. Un recueil de poésies lyriques libérales lui a valu de la popularité parmi la jeunesse.

GRIMALDI (Jean-Vitus), médecin et littérateur français, né à Corscia (Corse), en 1805, fit ses classes au collége de Bastia, et eut pour professeur l'historien Renucci qui le chargea, dans son testament, de revoir et de corriger ses *Mémoires*. Il commença à Montpellier, en 1825, des études médicales qu'il poursuivit à Pise et à Rome, où il fut reçu docteur en 1828. En 1829, il obtint au concours la place de médecin adjoint à l'hôpital *Santo-Spirito*. Impliqué, l'année suivante, dans l'insurrection de la Romagne, et détenu deux fois au château Saint-Ange, il fut condamné, en avril 1831, à vingt ans d'emprisonnement, réduits à trois, puis commués en l'exil perpétuel. De retour en Corse, il y pratiqua la médecine et se tournant vers l'enseignement, fut régent de grammaire, puis de philosophie, au collége d'Ajaccio, et enfin inspecteur de l'enseignement primaire. En 1850, il fut nommé membre du conseil général de la Corse.

M. Grimaldi a publié; une traduction, en vers libres, des *Petits poëmes* de lord Byron (Rome, 1828); *les Amants du Niolo, la Mariuccia de Vico, le Rinaldo de Fozzano, Ricciardo, Fior di Spina, l'Ornoso della Rocca, è Bianca e i due Locari*, et autres romans dans lesquels il s'est vivement élevé contre la *Vendetta*, et dont M. Bouchez de Perthes a traduit quelques-uns, sous le titre de *Nouvelles corses* (1849).

GRIMM (Jacques-Louis), célèbre philologue allemand, né à Hanau, le 4 janvier 1785, fit ses classes au collége de Cassel, et son droit à l'université de Marbourg. En 1805, il vint à Paris, sur l'invitation de M. Savigny, pour explorer nos bibliothèques. De retour dans son pays l'année suivante, il fut nommé secrétaire royal, et consacra dès lors ses loisirs à l'étude du moyen âge, et particulièrement du moyen âge allemand. Après la création du royaume de Westphalie, en 1808, il fut nommé par le roi Jérôme auditeur au conseil d'État, et conservateur de la bibliothèque de l'ex-prince de Hesse. Ce dernier le choisit, en 1814 et 1815, pour son représentant aux conférences de Paris et de Vienne. Quelque temps après, M. Grimm fut encore envoyé à Paris, par le gouvernement prussien, pour y examiner et acquérir des manuscrits précieux.

En 1816, il renonça à la carrière diplomatique pour se renfermer dans ses travaux de philologie et fut nommé second bibliothécaire à Cassel. Il quitta cette place, en 1829, à la suite de la nomination de Rommel au poste de premier bibliothécaire, et accepta l'année suivante une chaire avec une place de bibliothécaire à Gœttingue. Il y fit pendant six ans des cours remarquables sur la langue et la littérature allemande, ainsi que sur les origines du droit. En 1837, il signa avec MM. Dahlmann et Gervinus la protestation de l'université, puis publia: *Jacques Grimm et sa démission* (Grimm über seine Entlassung; Bâle, 1838). Trois ans plus tard, il fut appelé à Berlin, comme membre de l'Académie des sciences et professeur. Il a été choisi deux fois, à Francfort, en 1846, et à Lubeck, en 1847, pour présider les sociétés des philologues allemands. En 1848, il fit partie de l'Assemblée nationale allemande, où il vota avec le parti libéral modéré. En 1849, il fut aussi membre de l'Assemblée de Gotha, et servit la cause de l'unité allemande. Quand elle fut vaincue, il rentra dans une studieuse retraite. Il a été élu associé étranger de l'Institut de France en 1847. — Il est mort le 20 septembre 1863.

Parmi les grands travaux qui ont valu à M. J. Grimm la réputation de premier germaniste de l'Allemagne, il faut citer surtout sa *Grammaire allemande* (deutsche Grammatik; 1819; 2e édit., 1822-1837, 4 vol.; 3e édit., 1840), qui contient l'histoire et la formation comparée de tous les mots usités dans les différentes époques de la langue allemande, et un *Dictionnaire allemand* (Deutsche Wœrterbuch; Leipsick 1852 et suiv.), entrepris en collaboration avec son frère, Charles-Guillaume, et où n'est omis aucun des mots employés depuis Luther jusqu'à Gœthe. Mentionnons ensuite *les Antiquités du droit allemand* (Deutsche Rechtsalterthümer; Gœttingue, 1828); *Mythologie allemande* (Deutsche Mythologie; Ibid., 1835, 2e édit., 1844); *Histoire de la langue allemande* (Geschichte der deutschen Sprache; Leipsick, 1848, 2 vol.); sans compter un grand nombre de longs articles sur les idiomes, les mœurs, la géographie, la religion des peuples allemands du moyen âge, insérés dans le *Journal des antiquités allemandes* et dans les *Dissertations* de l'Académie de Berlin. On cite particulièrement son mémoire: *Sur l'origine de la langue* (Ueber den Ursprung der Sprache; Berlin, 1852).

On doit aussi au célèbre linguiste une foule d'éditions enrichies de savants commentaires, telles que: *Silva de romances viejos* (Vienne, 1818); *Hymnorum veteris ecclesiæ interpretatio*

theotisca (Gœttingue, 1830), avec traduction interlinéaire en haut allemand du moyen âge; le poëme saxon *André et Hélène* (Cassel, 1840); en collaboration avec Schmeller : les *Poésies latines des x*e *et xi*e *siècles* (Lat. Gedichte des xn und xin Jahrh.; Gœttingue, 1838), notamment le poëme intitulé : *Waltharius manu fortis;* les *Poésies du règne de Frédéric I*er (Gedichte des Mittelalters auf Kœnig Friedrich I, etc.; Ibid., 1844); *le Roman du Renard* (Reinhart Fuchs; Berlin, 1834), recueil curieux de toutes les différentes légendes allemandes, hollandaises ou latines sur le même sujet, et de plusieurs autres fables; enfin, en collaboration avec son frère, un rerecueil de tous les contes allemands, sous ce titre : *Contes de l'enfance et de la maison* (Kinder und Hausmaerchen, 6e édit., 2 vol.; Gœttingue, 1850), un des livres les plus répandus en Allemagne et dont les traductions françaises ont eu plusieurs éditions.

GRIMM (Guillaume-Charles), philologue allemand, frère du précédent, né à Cassel, le 24 février 1786, mort en décembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GRIMM (Louis-Émile), peintre et graveur allemand, frère des précédents, né à Hanau, en 1790, eut pour maître, à Munich, Karl Hess. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance, en 1813, il continua ses études à Cassel et à Munich, puis passa en Italie en 1817. L'année suivante, il se fixa dans sa patrie et devint, en 1832, professeur à l'Académie de peinture de Cassel. M. Louis Grimm a gravé plus de cent trente planches, la plupart de sa composition, sujets historiques, paysages, animaux, figures et têtes. Comme peintre, il s'est fait connaître par une *Madone* qui fut très-remarquée, par quelques autres sujets religieux, et surtout par un grand nombre de portraits dont on loue le haut caractère et la ressemblance. La plupart se trouvent dans la galerie du prince de Hesse.

GRISAR (Albert), compositeur français d'origine belge, né à Anvers le 26 décembre 1808, et fils de négociants qui le destinaient au commerce, alla achever son apprentissage industriel à Liverpool. Il quitta secrètement cette dernière ville, pour suivre ses goûts d'artiste et venir étudier la musique à Paris, sous Reicha. Rappelé presque aussitôt dans sa famille par la révolution belge, il compléta ses études musicales, écrivit *la Folle*, simple romance qui établit du premier coup sa réputation, et mit en opéra-comique le vieux vaudeville du *Mariage impossible*, à la suite duquel le gouvernement belge lui accorda une récompense de 1200 francs. Il revint alors à Paris, s'y fixa, et prit en peu d'années un rang distingué parmi nos compositeurs. Décoré de la croix de la Légion d'honneur en décembre 1850, il a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

M. Albert Grisar, dont le talent gracieux, facile, semble convenir surtout à la romance ou à l'opéra-comique, a donné en France, depuis 1836 : *Sarah*, en un acte, inspiré de sa première romance; *l'An mil*, en un acte (juin 1837); *le Naufrage de la Méduse* (1838), avec MM. de Flotow et Pilati; *l'Opéra à la cour*, en un acte (1838); *Lady Melvil*, en deux actes (1839); *le Carillonneur de Bruges*, en trois actes (1852); *l'Eau merveilleuse* (1844); *Gilles ravisseur* (1849); *Bonsoir, monsieur Pantalon!* (1852); ces trois derniers en un acte; *les Amours du Diable* en trois actes (1853); *le Chien du jardinier* (1855), en un acte; *le Joaillier de Saint-James*, en trois actes (Opéra-Comique, 1862); *la Chatte merveilleuse*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, même année), etc.; ainsi qu'une foule de romances dans divers *Albums*, telles que : *Adieu, beau rivage de France!*

GRISART (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris, le 28 juillet 1797, étudia l'architecture sous MM. Guénepin et Huyot, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second prix au concours de 1823. Nommé peu après sous-inspecteur des travaux du gouvernement, il exécuta ou dirigea principalement le bazar Bonne-Nouvelle, avec Frœlicher, la Salle Herz, et, en société avec M. Poirot, la plus grande partie des nouvelles galeries des Panoramas. En 1847, il est devenu architecte de l'hôtel des Postes, du château de Compiègne, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

GRISEBACH (Auguste-Henri-Rodolphe), botaniste allemand, né à Hanovre en 1814, étudia la médecine et la botanique à Gœttingue et à Berlin, obtint, en 1836, le diplôme de docteur en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à l'université de Gœttingue. Chargé par le gouvernement hanovrien d'explorer la Turquie (1839), il parcourut la Bithynie, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, et publia, à son retour en Allemagne, son *Voyage à travers la Roumélie et à Brousse* (Reise durch Rumelien, etc.; Gœttingue, 1841; 2 vol.); et le *Spicilegium floræ Rumelicæ* (Brunswick, 1843-1845, 2 vol.). En 1841, il devint professeur adjoint et, plus tard, titulaire à l'université de Gœttingue.

On doit encore à M. Grisebach les travaux suivants : *Genera et species Gentianearum* (Stuttgart, 1839) : *de la Formation de la tourbe*, etc. (Ueber die Bildung des Torfs, etc.; Gœttingue, 1846) : *De la disposition géographique des végétaux dans le nord-ouest de l'Allemagne* (die Vegetationslinien des nordwestlichen Deutschlands; Ibid., 1846) : *la Disposition géographique des épervières* (die geogr. Verbreitung der Hieracien; Ibid., 1852); *Précis de botanique systématique* (Grundriss der system. Botanik; Ibid., 1854), etc., sans compter un certain nombre de *Mémoires*, et l'important recueil des *Comptes rendus des travaux de botanique géographique et systématique* (Berichte über die Leistungen der geogr. und system. Botanik; Berlin, 1841-1853; t. I-XII).

GRISI (Giulia), célèbre cantatrice italienne, née à Milan, en 1808, fille d'un officier topographe de l'Empire français, entra fort jeune au conservatoire de sa ville natale, où sa sœur aînée, Judith, avait elle-même reçu une brillante éducation musicale. Elle se fit remarquer par un talent précoce qui se développa sous la direction du compositeur Marliani. Après avoir achevé, à Bologne, son éducation musicale, elle débuta, au théâtre de cette ville, dans la *Zelmira* de Rossini et emporta tous les suffrages par la puissance de sa voix, la grâce de son jeu et sa merveilleuse beauté. Elle avait alors seize ans. La même année (1828), elle alla jouer à Florence et obtint un grand succès dans le rôle de Juliette des *Capulets* du compositeur Vaccaï, et, l'année suivante, dans la *Zoraïde* de Rossini. Bientôt tous les théâtres de la péninsule lui firent les offres les plus brillantes : elle parut sur le théâtre de Pise, puis à la Scala de Milan, où elle joua pour la première fois le rôle tragique de *Norma*, qui est resté son triomphe.

Engagée, en 1832, avec sa sœur aînée, au Théâtre-Italien de Paris, elle débuta, le 16 octobre, dans *Sémiramide*. La justesse, la pureté, l'étendue de sa voix lui firent pardonner son in-

expérience et son défaut de méthode. Elle travailla dès lors à acquérir ce qui lui manquait, et chaque soirée marqua chez elle un progrès. Fêtée par le public français à l'égal de Mmes Pasta et Malibran, elle ne quitta le Théâtre-Italien que pour aller passer des saisons d'été en Angleterre, en compagnie de Lablache, de Tamburini et de Rubini. Car Mme Grisi, contemporaine des plus beaux jours du Théâtre-Italien, a partagé la gloire des plus grandes célébrités musicales. A Paris, Bellini écrivit pour elle les *Puritains*. Les autres pièces où elle obtint le plus de succès sont : *Otello*, *Anna Bolena*, *le Barbier*, *don Juan*; mais elle n'a trouvé dans aucun rôle un développement aussi complet que dans celui de *Norma*. Ce dernier rôle, dont son nom est inséparable, n'allait pas seulement d'une manière merveilleuse à la puissance tragique de Giulia Grisi, il lui offrait aussi de gracieux *cantabile*, comme le fameux *Casta Diva*, qu'elle disait avec une extrême douceur. C'est elle, en effet, qui passe pour avoir introduit dans l'opéra le chant à demi-voix, mais sans en abuser jamais.

En 1836, Mlle Giulia Grisi contracta avec un Français, M. Gérard de Melcy, un mariage qui dut bientôt être rompu judiciairement. Il y a déjà plusieurs années que la grande cantatrice s'est fixée en Angleterre, où l'enthousiasme britannique lui est resté fidèle. Elle ne fut point aussi heureuse auprès des Français, lors de sa courte réapparition au Théâtre-Italien de Paris, en 1856. Accueillie froidement dans *Sémiramide* et *Lucrezia Borgia*, elle ne réveilla les sympathies du public que dans le grand trio de *Norma*, où elle suppléait par l'énergie dramatique à l'affaiblissement de sa voix. Elle n'en a pas moins repris chez nous ses anciens rôles pendant quelques saisons. En 1860, après une excursion malheureuse à Madrid, Mme Grisi est retournée à Londres, où elle a encore reparu, après une absence de deux ans, en 1864, sur le théâtre de Covent-Garden. — Sa sœur, retirée du théâtre en 1833 et qui fit peu après un brillant mariage, est morte en 1840.

GRISI (Carlotta), danseuse italienne, cousine de la précédente, née à Visinida, village de la Haute-Istrie, vers 1821, dansait à cinq ans au théâtre de la Scala de Milan, et partagea ensuite ses études entre le chant et la danse, également attirée par les conseils de la Malibran et les leçons du chorégraphe M. Perrot, dont elle devint la femme. En 1841, elle parut, sous le nom de ce dernier, au théâtre de la Renaissance, dans le ballet-mélodrame des *Zingari*, où elle dansait et chantait à la fois, et fut aussitôt engagée à l'Opéra. Elle y reprit son nom de famille et créa le ballet de *Giselle*, qui est resté son rôle favori. Son mari l'emmena peu après à Londres, et elle n'a plus fait depuis sur les scènes d'opéra françaises et étrangères que de rares apparitions.

GRISIER (Augustin-Edme-François), maître d'armes français, né le 26 novembre 1791, de parents négociants, révéla son goût pour l'escrime par quelques coups d'épée qui firent du bruit. En 1815, il se distingua aux avant-postes français pendant les Cent-Jours. Après avoir songé au théâtre, il se consacra tout entier à l'escrime, et reçut ses dernières leçons du maître Florence. Vers 1825, il parcourut les divers États de l'Europe et termina ses excursions par un séjour de dix années à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il y fut attaché au corps impérial du génie. Habile nageur, il fut chargé de former une école et fonda sur la Néva un magnifique établissement. De retour en France, M. A. Grisier fut nommé professeur des enfants de Louis-Philippe en même temps que professeur au Conservatoire (1839), et ouvrit la salle qu'il n'a cessé de diriger. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1848. — Il est mort le 14 mai 1865.

Il a publié sous ce titre : *les Armes et le Duel* (1847, gr. in-8, dédié à l'empereur Nicolas), un ouvrage à la fois historique et didactique.

GRISOLLE (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 10 février 1811, à Fréjus (Var), fit à Paris ses études médicales, fut interne dans les hôpitaux et obtint, en 1833, l'un des premiers prix de l'École pratique, qui lui valut d'être admis gratuitement au doctorat en 1835. Reçu agrégé de la Faculté la même année, il fut nommé successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, médecin du bureau central des hôpitaux, professeur de thérapeutique et de matière médicale (1853), médecin de l'Hôtel-Dieu et du lycée Napoléon, membre du conseil de surveillance de l'assistance publique (1860). Il est devenu professeur titulaire de clinique interne à la Faculté (24 septembre 1864). M. Grisolle a reçu la décoration de la Légion d'honneur en 1846, et, trois ans plus tard, le titre de membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale).

On a de lui : *Essai sur la colique de plomb*, thèse de doctorat (1835, in-4); *Traité pratique de la pneumonie dans les différents âges et dans ses rapports avec les autres maladies* (1841, in-8; 2ᵉ édit. 1864), couronné par l'Institut et récompensé par l'Académie comme ouvrage utile, du prix Itard de 3000 francs; *Traité élémentaire et pratique de pathologie interne* (1844, 2 vol. in-8; 5ᵉ édit., 1852), etc. M. Grisolle a collaboré aux *Archives*, au *Journal hebdomadaire*, etc.

GRISWOLD (Rufus-Wilmot), littérateur américain, né le 15 février 1815, mort le 27 août 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

GRIVAS (Theodoraki), général grec, né vers 1800, se distingua comme volontaire au commencement de la guerre de l'indépendance, devint colonel sous Capo d'Istria, puis membre du Congrès national. Accusé de concussion et de brigandage sous le ministère grec Armansperg, il fut acquitté par le tribunal de Nauplie et reçut bientôt le grade de général-major. De nouveaux démêlés avec le gouvernement le déterminèrent, en 1844, à quitter Athènes; il leva une troupe de Palicares et essaya d'exciter un soulèvement en Acarnanie. Il se déclarait l'ennemi du ministère, non du roi de Grèce, et donnait à sa bande le nom de troupes royales. Toutefois il s'emparait d'un village important et débauchait les troupes envoyées contre lui. Les négociations de l'envoyé français, M. Piscatory, eurent pour résultat de lui faire déposer les armes, sous promesse de pardon. Un vapeur français le transporta des côtes de l'Acarnanie au Pirée, et du Pirée à Alexandrie. Bientôt son bannissement même fut révoqué : il revint à Athènes en 1845, fut nommé membre de la Chambre des Députés, et, en 1847, inspecteur général de l'armée.

Mais bientôt M. Grivas chercha une troisième fois querelle à de hauts fonctionnaires du gouvernement, sortit d'Athènes, et essaya d'une nouvelle révolte en Acarnanie. Malgré les subsides de l'Angleterre et l'occupation de trois forts importants, cette tentative resta sans résultats. A la suite de négociations avec la Turquie, il licencia sa bande et se rendit à Janina. Banni de la Grèce, avec deux autres chefs, il rentra à

Athènes lors de l'amnistie d'avril 1848, après deux années d'exil, et occupa de nouvelles dignités. Entraîné encore par le besoin d'aventures, il prit part, en 1854, au soulèvement de l'Épire contre la Turquie, rassembla un corps de 1500 hommes, battit les Turcs près de Janina, et leur fit des prisonniers; mais ses troupes furent bientôt dispersées, et il dut gagner la Thessalie. Il avait cette fois pour lui l'aveu du gouvernement; rayé, pour la forme, des cadres de l'armée, il ne tarda pas à rentrer à Athènes. Au commencement de 1862, son neveu, le lieutenant Grivas, fut l'auteur du soulèvement de Nauplie, le prélude d'une révolution qui eut pour résultat l'expulsion du roi Othon. Le vieux général, à qui on attribuait une grande part dans l'insurrection militaire, fut nommé, au mois d'octobre, général en chef de l'armée grecque. — Mais il mourut quelques semaines après d'une pneumonie, à Missolonghi, le 3 novembre 1862.

Son fils, Dmitri GRIVAS, né à Athènes en 1830, élève à l'École militaire de cette ville, d'où il fut chassé pour avoir excité une sédition, commanda un bataillon grec en 1854, prit part au soulèvement de l'Épire contre les Turcs, et ayant grossi son corps de troupes d'un certain nombre de volontaires, s'empara du défilé de Janina. — Ce jeune homme de grande bravoure et de grande espérance mourut empoisonné, dit-on, à la fin du soulèvement, au mois d'avril 1855.

GRIVEL (Jean-Baptiste), marin français, né le 29 août 1778, à Brives (Corrèze), entra dans la marine en 1796, prit part aux guerres de la République, parvint rapidement au grade de lieutenant de vaisseau et commanda, en 1804, plusieurs bâtiments de la flottille de Boulogne; la même année il fut compris dans la promotion des chevaliers de la Légion d'honneur. Au retour de la campagne d'Autriche, qu'il fit avec le corps des marins de la garde, il fut employé à l'exploration des côtes d'Italie et de Dalmatie, rejoignit ensuite la grande armée et se signala plusieurs fois par son intrépidité durant les guerres de Prusse, de Pologne et d'Espagne; il était capitaine depuis 1808 lorsque, dans ce dernier pays, il tomba à Baylen au pouvoir de l'ennemi (1810) et réussit quelques mois après à s'échapper en enlevant, à l'aide de ses compagnons de captivité, le navire qui approvisionnait les pontons de Cadix. Après avoir pris part au siège de cette ville, il rentra dans les troupes de terre et gagna son grade de capitaine de vaisseau pendant la guerre de 1814. Son dévouement sauva une partie de notre cavalerie au combat d'Arcis-sur-Aube.

Compris en 1817 dans la nouvelle organisation de la marine, M. Grivel commanda la station du Levant (1818) et celle des côtes du Brésil (1823), et fut nommé en même temps contre-amiral et commandeur de la Légion d'honneur (2 mai 1825). Il resta près de dix ans à Rio-Janeiro et rendit à ce pays les plus grands services, surtout dans la révolte du régiment allemand et à l'époque de l'abdication de don Pedro. De retour en France (1832), il dirigea successivement les préfectures maritimes de Rochefort (1832) et de Brest (1834), fut promu au grade de vice-amiral (19 mai 1834), et créé pair de France (6 avril 1845). M. Grivel, placé aujourd'hui dans le cadre de réserve, a été créé sénateur en 1858. Grand officier de la Légion d'honneur depuis 1831, il a été promu grand-croix en 1859.

GRIVEL (Louis-Jean-Joseph), prêtre français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 8 septembre 1800, fils d'un ouvrier papetier, occupa d'abord une chaire au séminaire de Valence, et reçut la prêtrise à vingt-deux ans, en vertu d'une dispense. Nommé vicaire d'Ambert, ses habitudes trop mondaines, dit-on, le firent interdire quelque temps, puis envoyer à Aigueperse; mais il n'accepta pas cette place nouvelle et vint à Paris (1825), où M. de Quélen lui fit un accueil assez sévère. Il entreprit alors une série de travaux apostoliques qui lui ont mérité un rang honorable parmi les célébrités de la chaire. Il prêcha à Meaux, à Melun, à Bordeaux, à Rouen, à Montpellier, etc. Charles X le fit venir à la cour, et, après l'Avent qu'il prêcha à Saint-Germain l'Auxerrois, M. de Barante lui demanda de prononcer le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française (1829). La douceur, la pureté, l'élégance distinguaient son genre de prédication.

Le duc Decazes, qui l'avait entendu à Bordeaux, fit nommer l'abbé Grivel aumônier de la Chambre des Pairs en 1834, et ce fut en cette qualité qu'il assista les condamnés Alibaud et Fieschi jusqu'à leurs derniers moments, et offrit également à Meunier et à Barbès les consolations de son ministère. Après la révolution de Février, l'abbé Grivel n'eut plus que le titre de chanoine au chapitre de Saint-Denis, auquel il a été attaché le 9 mai 1837.

Moins connu comme écrivain que comme prédicateur, l'abbé Grivel n'a publié qu'un *Manuel du fidèle* (1840, in-18).

GROENDAL (Benedikt), poëte islandais, né à Besestad, en 1826, et petit-fils du poëte de ce nom, mort en 1825, subit en 1847, à Copenhague, l'examen de philosophie et fut chargé, en 1822, de professer le danois et l'histoire à Rey-Kiavik. Il a publié : *le Poëme d'OErvarr-Odd* (Drapa inn Œrvarr-Odd, 1851), en 12 chants; *Chants* (Kvœdi, 1853); une traduction poétique des chants XIX à XXII de *l'Odyssée* (1853-54) et celle des *Mille et une Nuits* (1852). M. Groendal a été nommé, en 1846, membre de la Société littéraire islandaise.

GROLHIER-DESBROUSSES [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Nontron, en 1790, mort en 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GROLMAN (Guillaume-Henri DE), magistrat prussien, frère puîné du général de ce nom, né à Berlin le 8 février 1781, mort le 1[er] janvier 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

GROS (baron Jean-Baptiste-Louis), ambassadeur français, sénateur, né à Ivry-sur-Seine, le 8 février 1793, entra dans la carrière diplomatique sous la Restauration et fut créé baron le 15 février 1829. Il était premier secrétaire de légation au Mexique, lorsqu'il devint, en 1834, chargé d'affaires à Bogota, et remplit des missions difficiles dans l'Uruguay et à Buenos-Ayres. Pendant ce séjour prolongé dans l'Amérique méridionale, il acquit une connaissance approfondie de ces républiques et intervint plusieurs fois avec autorité dans des questions délicates, notamment en 1844, dans la question si compliquée de La Plata. Après avoir été chargé auprès du gouvernement anglais d'une mission relative à l'expédition romaine (1849), il se rendit, en 1850, à Athènes, comme ministre plénipotentiaire, et termina le différend soulevé à propos du juif Pacifico. En 1854, il fut désigné pour délimiter les frontières entre la France et l'Espagne et signa la convention de Bayonne (2 décembre 1856).

L'année suivante (mai 1857), le baron Gros a été envoyé en Chine avec pleins pouvoirs et le

titre d'ambassadeur extraordinaire. Il a secondé lord Elgin lors de la prise de Canton par les alliés et gouverné la ville avec lui. Le 27 juin 1858, il a signé avec le Céleste-Empire le traité de Tien-Tsin et, le 9 novembre suivant, à Yeddo, capitale du Japon, un traité de commerce et d'amitié avec cette puissance. Un décret du 2 septembre suivant le nomma sénateur. Le baron Gros fut encore chargé de suivre, ainsi que lord Elgin, les dernières opérations de l'expédition franco-anglaise dans le Peï-Ho, au mois d'août 1860, et, après la prise des forts de Ta-Kou, il s'est rendu de nouveau à Tien-Tsin, pour y reprendre les négociations qui aboutirent au traité du 25 octobre.

Nommé ambassadeur à Londres par décret du 14 novembre 1862, il rentra dans la vie privée l'année suivante, et son rappel fut signalé par une lettre très-flatteuse de l'Empereur (*Moniteur* du 14 octobre 1863). Le baron Gros a été successivement promu commandeur de la Légion d'honneur le 17 mai 1850, grand officier le 9 mai 1857, et grand'croix le 7 mars 1861. Il a été nommé grand'croix ou commandeur de divers ordres étrangers.

GROS (Aimé-Philippe-Charles), homme politique français, député, est né le 23 février 1816. Manufacturier à Wisserling, il a été nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du département du Haut-Rhin, par 12149 voix sur 23830 votants.

GROS (Jean-Nicaise), prélat français, né à Reims le 7 octobre 1794, mort à la fin de 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

GROS (Étienne), humaniste français, né le 27 juillet 1797, à Carcassonne (Aude), mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

GROSCLAUDE (Louis), peintre français d'origine suisse, né à Locle, canton de Neufchâtel, en 1786, fit une partie de ses études de peinture à Paris, sous la direction du chevalier Regnault. Cet artiste a réussi dans des genres très-variés, le genre comique, le portrait, la fantaisie et l'histoire. Nous citerons particulièrement de lui, dans ce dernier genre : *Marino Faliero* (1842), au musée de Neufchâtel; *Madeleine repentante*, acquis par le duc de Trévise; *la Norma* (1845); *Sainte Cécile* (1848). Parmi les nombreux tableaux de genre qu'il a exposés depuis 1827, les principaux sont : *les Buveurs*, *les Bulles de savon*, *le Toast à la vendange de* 1834, au musée du Luxembourg; *le Salut militaire*, *le Petit déjeuner*, *la Tireuse de cartes*, *les Trois commères* (cabinet de feu Pescatore); *l'Oiseau mort*, *le Cabaret*, *le Petit nonchalant*, *la Prise de tabac*, *la Bouffée de fumée* : ces cinq derniers appartenant, avec plusieurs tableaux de famille, au cabinet de M. de Rothschild; *Lecture d'un bulletin de l'armée française annonçant la prise de la tour Malakoff*, *les Deux petits amis*, *Mme Pipelet; Intérieur d'une étable aux environs de Genève*, etc. D'autres toiles de genre ont été achetées pour le roi de Prusse. M. Grosclaude a été nommé, en 1827, membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Berlin, et a obtenu entre autres récompenses une 3e médaille en 1835, une 2e en 1838, une 1re en 1845, une grande médaille à Genève, et une autre grande médaille à Bruxelles.

Son fils, M. Louis-Frédéric GROSCLAUDE, peintre comme lui, a exposé, depuis 1849, divers portraits au pastel, et quelques tableaux de genre, tels que *la Famille indigente*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *un Chartreux* (1861), etc.

GROTE (George), historien anglais, né le 17 novembre 1794, à Clayhill (comté de Kent), d'une famille allemande qui vint s'établir à Londres dans le dernier siècle, fut élevé à l'institution de Charterhouse, et entra, à l'âge de seize ans, dans les bureaux de son père, associé avec G. Prescott pour l'exploitation d'une maison de banque. Dès 1823, il consacra ses loisirs à la composition d'une *Histoire générale de la Grèce*. Mais le mouvement politique qui suivit 1830 l'attira vers les affaires publiques : il embrassa le parti des radicaux et écrivit plusieurs articles remarqués dans les revues de Westminster et de Londres, répondit par une brochure anonyme à l'*Essai sur la réforme parlementaire* de sir J. Mackintosh (1821), qui avait paru dans l'*Edinburgh Review*, et peu de temps après donna ses *Principes réformistes* (Essentials of parliamentary Reform.).

Élu membre du parlement par la ville de Londres (décembre 1832), M. Grote s'attacha surtout à substituer le scrutin secret au scrutin public dans la loi électorale, et à chaque session présenta dans ce sens une motion qui fut constamment écartée. Fatigué de la vie politique, il résigna son mandat en 1841 pour s'adonner entièrement à son grand travail. L'*Histoire de la Grèce* (History of Greece) parut enfin en 1850 (Londres, 8 vol. in-8, 2e édit., 1855), et eut un légitime succès. L'auteur a été élu, en 1858, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales).

GROUCHY (Alphonse-Frédéric-Emmanuel, marquis DE), général français, sénateur, né à la Villette (Seine-et-Oise), le 5 septembre 1789, est le fils du maréchal comte de Grouchy, dont la malheureuse inaction contribua au désastre de Waterloo. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il fit dans la cavalerie les campagnes de l'Empire et commandait, en 1814, le 14e de chasseurs, lorsque le retour des Bourbons l'arrêta dans sa brillante carrière. Proscrit, ainsi que son père, il passa aux États-Unis et refusa de reprendre du service, quand il put rentrer en France (1819).

Quelques jours après la révolution de Juillet, M. de Grouchy fut rétabli dans son grade de colonel de chasseurs, nommé maréchal de camp l'année suivante et lieutenant général en 1842. Envoyé par la Gironde à l'Assemblée législative (1849), il s'associa d'abord aux actes des chefs de la droite, puis se rallia à la politique particulière de l'Élysée. Il a été élevé à la dignité de sénateur par le décret du 31 décembre 1852. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1849, il a été promu grand'croix le 30 décembre 1862. — Le général de Grouchy est mort le 25 mars 1864.

Un autre général de ce nom, M. Victor DE GROUCHY, né le 20 février 1798, est devenu général de division le 28 décembre 1852. Commandeur de la Légion d'honneur le 10 mai de la même année, il a été promu grand officier (12 mars 1860).

GROUCHY (Ernest-Henri, vicomte DE), homme politique français, député, est né à Paris, le 26 janvier 1806. Élève de l'École polytechnique, il devint ingénieur des ponts et chaussées, puis entra dans l'administration. Il fut successivement sous-préfet à Cambrai (1830), à Bayeux (1832), à Montargis (1833). Révoqué en 1848, il fut appelé à la préfecture du Gers le 10 janvier 1849,

et quelques mois après à celle d'Eure-et-Loir, qu'il conserva jusqu'en 1854, époque où il fut mis en non activité. En 1857, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription du Loiret, et réélu en 1863 par 13125 voix sur 25051 votants. A ces dernières élections, il représentait l'opposition et avait pour concurrent M. de Cheveigné, candidat officiel. Il a été aussi élu membre du conseil général pour le canton de Montargis. M. le vicomte de Grouchy a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1850. *

GROVE (William-Robert), physicien anglais, né à Swausea, le 14 juillet 1811, et fils d'un magistrat, fut destiné au barreau, fit ses études à Oxford, prit ses grades en 1835 et professa cinq ans à l'Institut de Londres. C'est en consacrant à la science les loisirs que lui laissait la profession d'avocat, qu'il prit rang parmi les premiers physiciens de son pays. Ses travaux sur l'électricité, récompensés, en 1847, d'une médaille de la Société royale de Londres, lui ont valu, depuis, son admission dans ce corps savant, dont il est devenu vice-président, ainsi que le titre de conseiller de la reine (1852).

M. Grove a fait connaître ses découvertes par une série de mémoires insérés dans le *Philosophical magazine*, l'*Électrical magazine*, les *Philosophical transactions*, le *Litterary Gazette*, l'*Athenæum* de Londres, les *Comptes-rendus* de l'Académie des sciences de Paris, etc. Les principaux, dont on trouve l'énumération et l'analyse dans la *Nouvelle biographie générale*, sont : *Pile à acide nitrique* [Pile voltaïque de Grove] (1839-1840), environ seize fois plus puissante que les piles précédentes; *Recomposition de l'eau au moyen de la pile* (1839); *Gravure de plaques daguerriennes par l'électricité et l'application de la galvanoplastie* (1841); *Pile voltaïque à gaz* (1842); *Action moléculaire des courants électriques* (1843); *Expériences sur l'état moléculaire, induit par le magnétisme* (1845); *Notices sur les phénomènes de l'arc voltaïque*, etc. (1846) : *Production de la chaleur par le magnétisme* (1849); *Polarité électro-chimique des gaz* (1852); *Électricité de la flamme du chalumeau* (1854); *Conversion de l'électricité en puissance mécanique* (1856); *Production de figures électriques entre deux plaques de verre, et fixation de ces images* (1857). M. Grove a publié en outre un traité de la *Corrélation des forces physiques* (Londres, 1842, 3ᵉ édit. 1856), qui a été traduit en français par l'abbé Moigno (1856, in-8).

GROZELIER (Alfred DE), journaliste français, né à Dijon, en 1813, d'une ancienne famille de noblesse d'épée, vint à Paris en 1833, pour y étudier le droit et, se jetant dans la littérature militante, publia successivement le Feuilleton mensuel, le *Rivarol* de 1842, le *Petit Rivarol* et collabora à plusieurs publications importantes de l'époque. Il alla ensuite dans le Nord, et rédigea l'*Écho du Midi* et la *Gazette du Languedoc*. En 1848, il dirigea le *Castrais* et le *Conciliateur de l'Aude*. A partir de 1852, il se tourna vers l'agriculture et l'industrie. On cite de lui une traductoin des *Méditations de saint Augustin*. — M. de Grozelier est mort en août 1865. *

GRÜN (Alphonse), publiciste français, né à Strasbourg, le 8 mars 1801, y fit ses études classiques, fut reçu avocat, collabora pendant plusieurs années aux grands travaux de jurisprudence de M. Dalloz, et publia en outre plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels il convient de citer le *Traité des assurances terrestres* (1828, in-8), et le *Journal des assurances* (1830 et ann. suiv.), l'un et l'autre en collaboration avec M. Joliat; le *Manuel de législation commerciale et industrielle en France* (1839); *Guide et formulaire des actes de l'état civil* (gr. in-18), etc. Depuis trois ans, M. Grün dirigeait le *Journal général de France*, organe du parti conservateur, lorsqu'il fut, en 1840, mis à la tête du *Moniteur*, en remplacement de M. Sauvo, démissionnaire. M. Grün a conservé ces fonctions jusqu'en 1852. En 1856, il a été nommé chef de la section législative et judiciaire aux archives de l'Empire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1845.

M. Grün a publié divers travaux d'économie sociale, de littérature ou de droit à l'usage de l'éducation : *Éléments de droit français* (1837); *Une heure de solitude* (1847), extraits de correspondance; *Notions de droit général et de législation* (1844), dans le *Cours complet d'éducation des filles; le Citoyen français* (1848), manuel des droits et des devoirs; *Jurisprudence électorale* (1850); *le Vrai et le faux socialisme* (1849); *De la Moralisation des classes laborieuses* (1851); *les États provinciaux sous Louis XIV* (1853, in-8); une étude curieuse sur la *Vie publique de Montaigne* (1854); *Cours de législation usuelle*, selon le programme du nouvel enseignement secondaire spécial (1864, in-18), etc.

GRUND (Jean), peintre allemand, né à Carlsruhe en 1801, suivit les cours de l'École impériale de Vienne, où il obtint deux premiers prix en 1826, et fut, à la suite de ce succès, envoyé cinq ans à Rome. A son retour, il se fixa dans sa ville natale, fut nommé peintre du grand-duché de Bade et exécuta de nombreuses commandes officielles ou particulières. Son tableau le plus connu, *l'Enlèvement de la Esméralda*, inspiré du roman de *Notre-Dame de Paris*, a obtenu, en 1842, une grande médaille d'or à Carlsruhe. La *Médée*, œuvre récente de cet artiste, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GRUNDTVIG (Nicolas-Frédéric-Séverin), prêtre et littérateur danois, né à Udby, petit village de Zélande, le 8 septembre 1783, et fils d'un pasteur, fut destiné dès l'enfance à la carrière ecclésiastique. Il se fit d'abord connaître comme littérateur en publiant la *Mythologie du Nord* (1808; 2ᵉ édit., 1832), ouvrage important auquel des emprunts ont été faits depuis par la plupart des écrivains étrangers qui ont traité le même sujet. Il s'occupa ensuite de poésie et publia successivement: *Optrin af Kæmpelivets Undergang i Nord* (2 vol., 1809); *Roskilde Riim* (1814); *Kvædlinger* (1816), recueils remarquables par ce lyrisme familier aux peuples du Nord et par un sentiment de patriotisme et d'indépendance.

M. Grundtvig était déjà très-populaire lorsqu'en 1820 il entra dans la carrière évangélique. Malgré les orages excités contre lui, dans le clergé allemand, par son premier sermon sur ce texte : *Pourquoi la parole du Seigneur a-t-elle disparu de sa maison?* le roi le nomma curé de Pestoe, puis l'attacha, avec le titre de second prédicateur, à l'église de la Rédemption de Copenhague; toutefois les vexations auxquelles il fut en butte de la part de ses collègues lui firent bientôt donner sa démission (1822). Le roi le dédommagea en le nommant professeur d'histoire. Ses cours eurent une grande vogue et lui valurent le titre de président de la *Réunion scandinave*.

Élu, en 1849, membre de l'Assemblée nationale, M. Grundtvig se fit surtout remarquer dans la question du Schleswig-Holstein par son ardeur à combattre l'influence allemande. Outre de nom-

breux articles dans les journaux, il publia: *Chant de guerre danois* (Dansk Krigssang, 1848); *sur la Délivrance du Jutland* (Om Jyllands befrielse); *le Nord contre l'Allemagne* (Norden mod Tydskland), etc., etc. Le zèle qu'il montrait dans ses discours contre les Allemands et leurs prétentions, a contribué à la popularité de M. Grundtvig dans tout le Danemark.

On lui doit encore: un *Choix de chants religieux* (Sangwærk tilden danske kirke), des *Psaumes de fêtes* (Fest psalmer; Copenhague, 1850; 7e édit., 1856); un recueil de légendes sur les héros et les poëtes du Nord, une traduction des deux historiens danois du moyen âge, Saxo Grammaticus et Snorro, etc.

GRUNDTVIG (Svend-Hersleb), littérateur, fils du précédent, né le 9 septembre 1824 à Christianshavn, s'enrôla, comme simple volontaire, en 1848, dans l'armée danoise, prit part à la campagne contre les duchés, devint officier et mérita le titre de chevalier de Danebrog (1850).

Les chants et les traditions populaires sont l'objet de ses études. Il a traduit en danois les *Chants populaires anglais et écossais* (Copenhague, 1842-46, 4 livr.), et publié des recueils curieux de chants anciens et de légendes poétiques du Danemark et de l'Islande: *Chants populaires du Danemark* (Danmarks gamle Folkeviser; 1855-1856, 2 vol. in-4); *Anciens souvenirs conservés par le peuple danois* (Gamle danske Minder i Folkemunde, 1854-1856; 2e édit., 1855); et avec J. Sigurdsson: *Anciens chants islandais* (Islenzk Fornkwædi; 1854, part. I), qui forment aussi le t. XIX des *Nordiske Oldskrifter.*

GRUNEISEN (Charles), théologien et littérateur allemand, né à Stuttgart, le 17 janvier 1802, fils du conseiller de ce nom, fondateur du *Morgenblatt*, étudia la théologie à l'université de Tubingue, puis à Berlin, où il s'attacha à Schleiermacher. Il devint successivement aumônier dans la garde royale (1825), inspecteur des écoles élémentaires (1831), conseiller du consistoire, aumônier de la cour de Stuttgart (1835), et grand aumônier (1845). Il a été reçu docteur en théologie à Leipsick avec une thèse intitulée: *de Protestantismo artibus haud infesto* (Stuttgart, 1839).

Parmi ses ouvrages religieux, on cite encore: *Sermons pour les personnes du monde* (Predigten für die Gebildeten in der Germeinde; Stuttgart, 1835); un autre recueil de discours de circonstance et sermons prononcés à la cour (Ibid., 1842); *Sur la Réforme des chants religieux* (Ueber Gesangbuchsreform (Ibid., 1839), et diverses brochures tendant à amener une alliance plus resserrée entre les diverses églises de l'Allemagne évangélique.

Littérateur et esthéticien estimé, M. Gruneisen a publié en 1823 un recueil de *chansons* (Lieder), en harmonie avec les mœurs nationales et devenues populaires en peu de temps. A la suite d'un voyage à Rome, à Naples et dans le nord de l'Allemagne, il publia dans le *Morgenblatt* une suite de dissertations sur l'art et l'histoire de l'art qui firent sensation, une monographie intitulée: *Nicolas Manuel, vie d'un peintre, poëte, guerrier, homme politique et réformateur du* XVIe *siècle* (Stuttgart, 1837); *la Vie des artistes à Ulm au moyen âge* (Ulm's Kunstleben im Mittelalter; Ulm, 1840, avec planches), etc.

GRUNER (Guillaume-Henri-Louis), célèbre graveur allemand, né à Dresde, le 24 février 1801, et destiné de bonne heure à la carrière des arts, s'exerça comme peintre de décors, puis étudia dans l'atelier de Klinger et à l'Académie de Dresde. Malgré la réussite de ses premiers essais dans la peinture, il se tourna, en 1816, vers la gravure et eut pour premier maître Krüger, et à Prague, Führich. Quelques planches très-bien traitées, lui valurent des commandes de plusieurs éditeurs de Leipsick, et la protection d'un riche financier, M. Campe, lui fournit les moyens de visiter l'Italie. Après avoir édité plusieurs séries d'œuvres secondaires à Prague, à Nuremberg et à Vienne, il se rendit à Milan, où il suivit les ateliers de Ronghi et Anderloni. La reproduction du *Berger espagnol*, de Velasquez, lui valut la protection de l'Académie de Dresde et un subside pour continuer son voyage. Après avoir visité le sud de la France, les principales villes de l'Espagne et travaillé à l'Escurial, il rentra dans sa patrie, grava le *portrait de Mengs*, et partit ensuite pour l'Angleterre et l'Écosse, où il grava plusieurs *Madones* de Raphaël et le *Moïse sauvé des eaux.* Dans un second voyage en Angleterre, en 1842, il grava les cartons de Raphaël, du musée de Hamptoncourt, pour le musée de Berlin. Un affaiblissement progressif de la vue le força de revenir à la peinture décorative. Il exécuta de nombreuses fresques pour le prince Albert et publia en même temps: *Fresco decorations and studies*, etc. (Londres, 1844); *The decorations of the garden pavillon in the grounds of Buckingham-palace* (Londres, 1844), avec texte explicatif par Mme Jameson.

Plus tard, M. Gruner fut guéri, reprit le burin et grava le *Cavalier endormi* de Raphaël. Il fut ensuite chargé d'exécuter, pour les écoles de dessin, un album colorié, d'après les tableaux des principaux maîtres italiens, et l'intitula: *Specimens of ornemental art.* Il faut encore citer de M. Gruner la reproduction du tableau de Raphaël intitulé: *Pax vobiscum*, et des *mosaïques* de la chapelle Ghigi (1839); *le Christ au jardin des Oliviers*, d'après Raphaël, et le *saint Laurent distribuant des aumônes*, de la chapelle Fiésole du Vatican. Enfin, il prit part, en 1851, à la décoration du grand palais de l'industrie pour l'exposition universelle de Londres, et fut proposé pour le grand prix. M. Gruner dirigea ensuite la publication de M. Layard sur les monuments de Ninive, et s'occupa de quelques planches nouvelles d'après les maîtres italiens.

GRUNERT (Jean-Auguste), mathématicien allemand, né à Halle, le 7 février 1797, étudia les mathématiques dans cette ville et à l'université de Gœttingue, obtint, en 1820, le grade de docteur en philosophie, et fut bientôt nommé professeur de physique mathématique au gymnase, et de mathématiques à l'école militaire de Forgau. En 1828, il alla occuper, à Brandenbourg, une double chaire de mathématiques au collége royal et à l'école urbaine. Professeur titulaire à Greifswald depuis 1833, il fit, en outre, depuis 1838, un cours théorique et pratique à l'académie d'Eldena, village voisin où se trouve la plus grande école agricole de la Prusse.

M. Grunert est auteur d'un grand nombre de travaux destinés à l'enseignement, tels que: *Traité des sections coniques* (Lehrbuch der Kegelschnitte; Leipsick, 1824); *Statique des corps solides* (Statik fester Kœrper; Halle, 1826); *Éléments de calcul différentiel et intégral* (Elemente der Differential-und Integral-rechnung; Leipsick, 1837, 2 vol.); *Guide pour les premières leçons d'analyse supérieure* (Leitfaden für der ersten Unterricht in der hœhern Analysis; Ibid., 1838); *Éléments de géométrie analytique* (Elemente der analytischen Geometrie; Ibid, 1839, 2 vol.); *Cours de mathématiques pour les classes supérieures* (Lehrbuch der Mathematik für die obern

Klassen; Brandenbourg, 4ᵉ édit. augm. 1855, 4 vol.); *Cours de mathématiques et de physique* (Lehrbuch der Mathematik und Physick; Leipsick, 1841-1851, 3 parties en 6 vol.).

Parmi les autres écrits de M. Grunert, on remarque : *Trigonométrie sphéroïdale* (Sphaeroidische Trigonometrie; Berlin, 1833); *Exposition analytique des éléments de trigonométrie plane, sphérique et sphéroïdale* (Elemente der ebenen, sphaerischen und sphaeroidischen Trigonometrie, etc.; Leipsick, 1837); *Essai d'une nouvelle méthode pour déterminer la hauteur du pôle*; etc. (Versuch einer neuen Methode zur Bestimmung der Polhœhe; etc.; Ibid., 1844); *De la Distance moyenne d'une figure à un point* (Ueber die mittlere Entfernung einer Figur von eimem Punkte; Greifswald, 1848); *Recherches de mathématiques pures et appliquées* (Beitraege zur reinen und angewandten Mathematik; Brandenbourg, 1840, 2 vol.); *Recherches d'optique* (Optische Untersuchungen; Leipsick, 1846-1851, vol. I-III); *Recherches d'optique météorologique* (Beitraege zur meteorologischen Optik; etc.; Ibid., 1850); *Théorie des éclipses du soleil, des passages des planètes inférieures devant le soleil*; etc. (Théorie der Sonnenfinsternisse; etc.; Vienne, 1854, in-4).

Ce savant a terminé, en outre, le *Dictionnaire mathématique* de Kügel (Mathematisches Wœrterbuch; Leipsick, 1883-1831, 5 vol.; suppléments, 1803-1836, 2 vol.), et collaboré activement à plusieurs recueils scientifiques, tels que les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne, les *Archives de mathématiques et de physique* de Greifswald (1841 et suiv.), etc.

GRÜNNE (comte Charles Louis DE), général allemand, né à Vienne, le 25 août 1808, est le chef actuel d'une ancienne famille qui possède des domaines nombreux dans le duché de Nassau, dans les Pays-Bas et en Autriche. Fils aîné du comte de Grünne-Pinchard qui se distingua pendant plus de soixante ans par ses services comme officier, diplomate et administrateur, il entra en 1828 dans le régiment de hulans commandé par son père, fut promu au grade de major en 1838, et devint, l'année suivante, colonel et chambellan de l'archiduc Étienne. En 1848, il fut nommé chambellan du nouvel empereur François-Joseph, qui lui témoigna toujours un grand attachement, et major général; en 1849, commandant de la gendarmerie de la garde; en 1850, lieutenant feld-maréchal, premier adjudant général de l'empereur, adjudant général de l'armée, et directeur de la chancellerie centrale militaire. Le comte de Grünne a épousé, en 1831, la princesse Caroline de Trauttmansdorff-Weinsberg. — Son fils aîné, Philippe, est né en 1833.

GRUPPE (Othon-Frédéric), écrivain allemand, né à Dantsick, le 15 avril 1804, alla, en 1825, étudier la philosophie à Berlin. Ses premiers écrits, *Antœus* (Berlin, 1831), et *le Zénith de la philosophie du* XIXᵉ *siècle* (Wendepunkt der phil. im 19 ten Jahrh; Berlin, 1834), dirigés contre la philosophie hegélienne, qui régnait alors à l'université de Berlin, lui fermèrent pour un temps la carrière de l'enseignement. Il se tourna alors vers la littérature, se fit remarquer par sa collaboration au *Moniteur de la Prusse* (Allgemeine preussische Staatszeitung), dont il fut chargé, en 1835, de rédiger le feuilleton. En 1842, il fut employé au ministère du culte; mais, en 1844, il passa, comme professeur adjoint, à la Faculté philosophique de l'université de Berlin.

Parmi les écrits philosophiques de M. Gruppe, outre les deux déjà mentionnés, nous citerons : *Sur les Fragments d'Archytas et des anciens pythagoriciens* (Ueber die Fragmente des Archytas, etc.; Berlin, 1841); *Systèmes cosmiques des Grecs* (Kosmische Systeme der Griechen; Ibid., 1851); *Présent et avenir de la philosophie allemande* (Gegenwart und Zukunft der Philosophie in Deutschland; Ibid., 1855).

Ses principales études d'esthétique et de littérature sont : *Ariadne, ou Développement de l'art tragique des Grecs et ses rapports avec la poésie populaire* (Ariadne, die tragische Kunst; etc.; Berlin, 1834); *l'Élégie romaine* (die rœmische Elegie; Leipsick, 1838, 2 vol.); *de la Théogonie d'Hésiode* (Ueber die Theogonie des Hesiod; Berlin, 1841); plusieurs travaux anthologiques, tels que *les Poëtes allemands* (der deutsche Dichterwald; Ibid., 1849, 3 vol.), et *Traditions et histoires du peuple allemand* (Sagen und Geschichten der deutschen Volkes; Ibid., 1854), contenant plusieurs morceaux entièrement inédits jusqu'alors, etc.

On doit enfin à M. Gruppe un recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1835), des pièces de vers publiées dans l'*Almanach des Muses* de Chamisso et autres recueils; quelques chants épiques : *Alboin* (Ibid., 1829); *Reine Berthe* (Kœnigin Bertha; Ibid., 1848); *Theudelinde* (Ibid., 1849), et une trilogie épique, *l'Empereur Charles* (Kaiser Karl; Ibid., 1852), etc.

GRUYÈRE (Théodore-Charles), statuaire français, né à Paris, le 17 septembre 1813, et fils d'un laborieux ornemaniste, fut façonné de bonne heure au travail de la ronde-bosse et de l'ornement. A treize ans, il fit presque d'instinct diverses têtes et des copies de la renaissance ou de l'antique, dont plusieurs sont aujourd'hui dans le commerce du moulage et des plâtres. En 1831, il commença à suivre l'École des beaux-arts; mais, l'année suivante, la mort de son père le laissa sans ressources, aux prises avec les plus dures nécessités. Il remporta cependant des médailles à tous les concours annuels de l'école, entra dans l'atelier de Ramey, exposa au Salon de 1836 un groupe : *Jeune fille et son fidèle gardien*, qui obtint une 3ᵉ médaille et, après un second grand prix en 1837, obtint enfin le premier grand prix au concours de 1839, dont le sujet était : *les Sept chefs devant Thèbes*. L'année précédente, son *David chantant devant Saül*, couronné par le jury de l'école, avait été rejeté par une décision de l'Académie.

Ses envois pendant son séjour à Rome, où la maladie lui fit perdre une année, furent : en 1841, *le Faune du Capitole*, resté au Palais des beaux-arts; en 1842, *la Pandore*, récompensé d'une médaille d'or au Salon suivant, puis quelques têtes d'étude; et enfin, en 1845, un *Chactas*, auquel l'Académie décerna exceptionnellement le prix de Mme veuve Leprince.

De retour en 1846, M. Gruyère exposa la même année son *Chactas* et *Mutius Scévola*, en marbre, qui fut acquis pour le Luxembourg; en 1849, le buste d'*Hérodote*, donné à l'École normale; en 1850, celui de *Greuze*; en 1852, celui de *Richomme*, tous les deux pour le ministère de l'intérieur; en 1855, une *Psyché* en marbre; en 1859, *la Tendresse maternelle*, *M. H. Litolff*; en 1861, *Notre-Dame de Bénédiction*; en 1864, une *Tête d'enfant*. Il a exécuté, en outre, un *Gaspard Monge*, pour l'hôtel de ville (1848), ainsi que la décoration intérieure du salon peint par M. Ingres, une *Sainte Geneviève* (1854); les *Armes* de deux pavillons du nouveau Louvre (1855); la *Ville de Laon* et la *Ville d'Arras* pour la façade du chemin de fer du Nord à Paris (1864). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1843, une 1ʳᵉ en 1846 et un rappel en 1857.

GUADET (Joseph), littérateur français, né à Bordeaux, vers 1795, appartient à la famille de l'illustre conventionnel de ce nom. Reçu avocat, il s'occupa de travaux littéraires et entra ensuite à l'institution des Jeunes-Aveugles, où il remplit les fonctions de chef de l'enseignement.

Voici ses principaux ouvrages : *Dictionnaire universel de géographie ancienne et comparée* (1820, 2 vol. in-8), avec M. Dufau ; *Collection des Constitutions de tous les peuples de l'Europe* (1823, 6 vol. in-8), avec le même ; *Esquisses historiques et politiques sur le pape Pie VII* (1823, in-8) ; *Atlas de l'histoire de France* (1833) ; *Saint-Émilion, son Histoire et ses monuments* (1841, in-8), étude qui obtint en 1838 une médaille d'or à l'Institut ; *Histoire chronologique de la France* (1843, in-18 ; 6ᵉ édit., 1855) ; *Histoire ancienne chronologique et méthodique* (1844-1845, 2 vol. in-18), qui s'arrête à la destruction de l'empire romain ; *les Girondins, leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort* (1861, 2 vol. in-8), etc. On doit aussi à M. Guadet la traduction de l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours (1836-1841, 4 vol. in-8), pour la Société d'histoire de France, et celle de la *Chronique de Richer* (1845-1846, 2 vol. in-8).

GUALANDI (Michel-Ange), littérateur italien, né à Bologne, le 13 mars 1793, d'une ancienne famille, consacra sa fortune à parcourir l'Europe et à réunir au palais Fava, sa résidence habituelle, les collections recueillies dans le cours de ses voyages. Il a publié une partie des documents qu'il possède sur l'histoire artistique, entre autres : *Mémoires italiens inédits concernant les beaux-arts* (Memorie originali italiani risguardanti le belle arti, Bologne, 1840-1847, 4 vol.) ; *Nouveau choix de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus célèbres personnages du XVᵉ au XIXᵉ siècle*. (Nuova raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura, etc., Ibid., 1844-45, 2 vol.), avec des notes et éclaircissements ; *Trois jours à Bologne* (Tre giorni in Bologna, 1850) ; *Victoire Jacquotot, Hugo de Carpi* (1854), monographies. M. Gualandi a collaboré en outre à l'*Archivio storico italiano*, à la réédition de *Vasari* (Florence, 1855), et a édité la relation d'un voyage fait en Chine par un peintre italien du XVIIᵉ siècle.

GUARDIA (Joseph-Michel), littérateur et médecin français, né à Alayor (île Minorque), le 23 janvier 1830, vint en France en 1843, fit ses études au lycée de Montpellier et fut successivement reçu bachelier ès lettres en 1848, bachelier ès sciences en 1849, licencié ès lettres en 1851. Suivant les cours de médecine de la Faculté de Montpellier, il y prit le grade de docteur en médecine en 1853, puis vint à Paris où il fut reçu docteur ès lettres en 1855. Nommé bibliothécaire adjoint de l'Académie impériale de médecine en 1861, il a été naturalisé Français en 1865.

Le docteur Guardia a publié : *Questions de philosophie médicale*, thèse inaugurale (Montpellier, 1853, in-4) ; *De medicinæ ortu apud Græcos, progressuque per philosophiam* (1855, in-8), et *Essai sur l'ouvrage de J. Huarte : Examen des aptitudes diverses pour les sciences* (1855, in-8), thèses du doctorat ès lettres ; *De la prostitution en Espagne* (1857, in-8), dans la 3ᵉ édition de l'ouvrage de Parent-Duchâtelet ; *Étude médico-psychologique sur l'histoire de Don Quichotte* (1858, in-8) ; *De l'étude de la folie* (1861, in-8) ; *les Républiques de l'Amérique espagnole* (1862, in-8) ; *le Voyage au Parnasse de Cervantes*, traduit en français pour la première fois (1864, in-18) ; *la Médecine à travers les siècles* (1865, in-8) ; *la Ladrerie du porc dans l'antiquité* (1866, in-8) ; divers articles de critique littéraire, de médecine, etc., dans la *Correspondance littéraire*, la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue germanique*, le *Temps*, la *Gazette médicale de Paris*, le *Magasin de librairie*, la *Revue nationale*, etc. *

GUBITZ (Frédéric-Guillaume), graveur et littérateur allemand, né à Leipsick, le 27 février 1786, avait commencé des études de théologie lorsque des revers de fortune forcèrent ses parents à lui faire apprendre un état : il entra comme apprenti chez un imprimeur. Bientôt il cultiva la gravure sur bois, et exposa plusieurs œuvres remarquables au Salon de Berlin, dès 1800. A l'âge de dix-neuf ans il devint professeur de gravure sur bois à l'Académie de Berlin. Parmi les planches demeurées célèbres que l'on doit à son burin, il faut citer *le Sauveur des hommes*, d'après Lucas Cranach, et le portrait de *la Comtesse de Voss*, ainsi que plusieurs dessins à l'encre de Chine.

Comme littérateur, M. Gubitz débuta, pendant la guerre de 1806, en fondant une feuille nationale et libérale, *la Patrie* (Vaterland), qui eut beaucoup de succès. Il fonda encore, en 1817, *le Sociétaire* (der Gesellschafter), prit, en 1823, la direction du feuilleton théâtral de *la Gazette de Voss*, et gagna avec éclat un procès intenté à son journal par la censure. En 1848, M. Gubitz devint un des conservateurs les plus modérés, et publia dans *le Sociétaire*, devenu *le Sociétaire du peuple* (Volks-Gesellschafter), ses mémoires sous ce titre : *Esquisses de ma vie* (Schilderungen aus Erlebtem).

M. Gubitz a fait jouer, avec succès, *l'Épreuve du talent* (die Talentprobe ; Berlin, 1814), qui parut plus tard, avec quelques œuvres non représentées, dans un recueil intitulé : *Pièces de théâtre* (Theaterspiele ; Berlin, 1815-1816, 2 vol.) ; le drame, *Cœur et respect humain* (Herz und Weltehre) et deux comédies : *l'Empereur et la Meunière* (der Kaiser und die Müllerin) et *les Chemins divers* (Verschiedene Wege). Il faut encore citer sa publication des *Bienfaits de la charité* (Gaben der Milde ; Berlin, 1818, 4 vol.) ; l'*Almanach du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele), publié depuis 1822 ; l'*Almanach de l'agréable et de l'utile* (Jahrbuch des Nützlichen und Unterhaltenden), depuis 1835, et surtout l'*Almanach populaire de l'Allemagne* (Deutscher Volkskalender, illustré), publié depuis 1835.

GUBLER (Adolphe), médecin français, né à Metz, le 4 avril 1821, fit d'une manière brillante ses études classiques dans sa ville natale, vint, en 1841, étudier la médecine à Paris, et suivit avec zèle les cours de MM. Trousseau et Rayer. Reçu externe en 1843, et interne en 1845, il remporta, dans l'intervalle, un prix à l'école pratique, puis le second prix au concours entre les internes. Il fut reçu docteur en 1849, et, au concours de la même année, agrégé de la Faculté. Chef de clinique de l'École en 1850, et médecin du bureau central en 1853, il obtint, en 1855, un service à l'hôpital Beaujon. M. Ad. Gubler est devenu membre des Sociétés anatomique et biologique, et correspondant de la Société des sciences médicales de Metz.

Outre sa thèse de doctorat (*des Glandes de Méry, vulgairement appelées de Cooper, chez l'homme*) et celle pour l'agrégation (*sur la Théorie la plus rationelle de la cirrhose*), M. Gubler a publié divers mémoires, lus pour la plupart à la Société de biologie : *Sur une Nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (février 1852) ; *Sur l'Ictère qui accompagne quelquefois les éruptions syphilitiques*

précoces (décembre 1853); *Analyse de la lymphe* et *Réflexions* (mai 1854), en collaboration avec N. Quévenne; *Recherches sur le lait* (1856); *Études... sur la mucédinée du muguet* (1858); *Mémoire sur les paralysies alternes* (1859).

GUDIN (Théodore), peintre français, né à Paris, le 15 août 1802, fréquenta quelque temps l'atelier de Girodet-Trioson, mais abandonna bientôt ses traditions pour s'enrôler parmi les romantiques à côté de Géricault et de M. Delacroix. Il peignit exclusivement des paysages et des marines. Ses succès d'exposition datent de 1822. Honoré d'une médaille d'or en 1824, M. Gudin fut décoré de la Légion d'honneur en 1828; il venait de donner deux de ses meilleurs tableaux : *le Retour des pêcheurs* et *l'Incendie du Kent* (1827).

De 1830 à 1842, il exposa : *le Sauvetage des passagers de Colomb*, *un Coup de vent dans la rade d'Alger*, *la Frégate* la Syrène *prise par un coup de vent*, *la Détresse*, *l'Explosion du fort de l'Empereur à Alger*, une *Vue de Constantinople prise en face de Pera*, une *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*, *Lever de lune*, *la Prise à l'abordage de la goëlette anglaise* le Hazard, *par* Courrier, et un grand nombre de *Vues* où la mer joue le principal rôle. La plupart de ces tableaux dans lesquels on a tour à tour loué la grandeur de la composition, la vigueur du coloris, ou blâmé l'exagération et l'invraisemblance de quelques détails, ont reparu, avec quelques toiles nouvelles, à l'Exposition universelle de 1855, où elles formaient un ensemble imposant. De 1838 à 1848, M. Gudin a peint en outre plus de quatre-vingts *Marines* au musée de Versailles. Au Salon de 1861, il exposa deux tableaux commandés par ordre de l'Empereur : *la Flotte française se rendant de Cherbourg à Brest* et *l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg*, *Vue de la plage de Scheveningue*, *Gros temps sur la côte d'Angleterre*, *Dispersion de l'Armada espagnole par une tempête, dans la mer du Nord;* à celui de 1863, *les Rochers de Girdleness*, un *Clair de lune sur les côtes de Hollande*, un *Cataclysme;* à celui de 1864, *une Solitude en mer*, *Tempête sous les tropiques*. Cet artiste qui a épousé la fille d'un lord écossais, miss Hay, est connu, dans le monde parisien, par les réunions et les fêtes littéraires et artistiques qui ont eu lieu dans son hôtel. M. Gudin a obtenu, outre sa 2ᵉ médaille, en 1824, deux 1ʳᵉˢ médailles, l'une en 1848, l'autre en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1828, officier en 1841, il a été promu au grade de commandeur en 1855.

GUÉ (Jean-Marie-Oscar), peintre français, né en 1809, à Bordeaux, étudia sous la direction de Julien Gué, son père, et exposa de bonne heure des sujets de genre. Nous rappellerons : *Ancien presbytère* (1833); *Louis de Bourbon devant la cour de François II* (1842), au musée de Lisieux; *Distribution d'aumônes* (1844); *le Matin*, *le Midi*, *le Soir*, trois pendants (1845); *Ruyter et l'envoyé de Louis XIV* (1848); *Frère et sœur de lait* (1850); *le Fidèle gardien* (1855); *le Christ consolant les affligés*, *Adieu au pays* (1859), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, et une 2ᵉ en 1840.

GUELL Y RENTE (don Jose), homme politique et écrivain espagnol, né à la Havane en 1819, d'une ancienne famille de Catalogne, fit ses études au collége San-Carlos de sa ville natale, alla se faire recevoir docteur ès lois à Barcelone, puis retourna à la Havane où il publia son premier recueil. Revenu en Europe en 1843, il inspira une vive passion à une sœur du roi d'Espagne, l'infante dona Josefa de Bourbon qu'il épousa, en juin 1848, après avoir triomphé de tous les obstacles apportés à leurs projets d'union. Recommandé par cette illustre alliance, qui le rapprochait du trône, M. Guell y Rente s'est présenté aux élections générales des Cortès constituantes (1855), et a été élu député.

Comme écrivain, il s'est particulièrement révélé par la publication de deux ouvrages d'un esprit élevé : *Méditations chrétiennes, philosophiques et politiques* (Valladolid, 1854, gr. in-8), livre moral écrit spécialement pour les classes populaires; *Larmes du cœur* (Ibid, 1854, in-4), poésies pleines de grâce et de foi, où l'on remarque entre autres pièces : *la Fleur de l'espérance*, *le Maure*, *Dieu et Elle*. Un de ses derniers livres est intitulé : *Considérations politiques et littéraires* (1864). Comme homme politique, don Jose Guell, ancien ami d'O'Donnell, a été à la fois progressiste modéré et royaliste. Il a écrit dans les journaux de la cour. Plusieurs de ses ouvrages ont été récemment traduits en français et insérés dans le *Moniteur* et dans la *Revue des races latines* (1860).

GUENDULAIN (Joachim-Ignace MENCOS Y MANSO DE ZUNIGA, comte DE), poëte et homme d'État espagnol, né le 6 août 1799, à Pampelune, d'une ancienne famille noble, se fit d'abord remarquer comme poëte et remporta, en 1832, le premier prix de poésie décerné par l'Académie royale espagnole, fondée l'année précédente. Le poëme couronné avait pour titre : *le Siége de Zamora* (*el Cerco de Zamora*). Il fut élu membre lui-même de l'Académie en 1841. Sa carrière politique fut aussi marquée par des fonctions et des honneurs. Après avoir été élu député aux Cortès, il fut nommé sénateur en 1849. Dans l'intervalle, les révolutions politiques le forcèrent d'émigrer en France, de 1841 à 1843. Il appartenait au parti modéré. En 1851, il fit partie de la commission mixte chargée de la délimitation des frontières de France et d'Espagne. Il fut pendant les six premiers mois de 1858, ministre du *Fomento* (progrès, commerce et travaux publics). Depuis longtemps gentilhomme de la Chambre de la reine, le comte de Guendulain fut élevé, en novembre 1864, au rang de grand d'Espagne de 1ʳᵉ classe. Il a épousé en secondes noces, en 1848, une fille du comte d'Erpeleta. Il a été promu grand'croix de l'ordre de Charles III.

GUÉNEAU DE MUSSY (N....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, mort en 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Henri GUÉNEAU DE MUSSY, reçu docteur à Paris en 1844, a suivi dans l'exil la famille d'Orléans, à laquelle il n'a cessé de donner ses soins.

GUÉNÉBAULT (Louis-Jean), archéologue français, né à Paris, le 25 janvier 1789, quitta, pour se livrer à l'étude des antiquités, l'emploi qu'il occupait dans les bureaux du ministère des finances. Il a publié : *Dictionnaire iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire iconographique des attributs, des figures et légendes des Saintes, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament*, (1850, in-8). Il a collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, au *Magasin pittoresque*, etc. M. Guénébault a entrepris un *Dictionnaire iconographique et raisonné de la sigillographie*, dont les trois premiers volumes de la *Revue de sphragistique*, contiennent des fragments.

GUÉNÉE (Adolphe), auteur dramatique français, né en 1818, à Paris, est fils d'un chef d'orchestre du Palais-Royal. Il a fait ses études au collège Bourbon et a débuté en 1838 par le drame de *l'Orphelin du parvis Notre-Dame*, joué à la Gaîté. Pendant quelque temps il a été directeur de l'arrondissement théâtral de Caen. La plupart de ses vaudevilles, féeries et revues, composés en collaboration, ont alimenté le répertoire des scènes du boulevard; nous citerons dans le nombre : *les Gueux de Paris* (1841); *l'Hôtel Bullion* (1842); *l'Oiseau de Paradis* (1846); *un Voyage en Icarie* (1848); *la Graine de mousquetaires* (1849); *Gâchis et poussière* (1851); *Voilà c' qui vient d' paraître* (1852); *les Variétés* (1853); *la Queue de la comète* (1854); *la Vivandière* (1855); *Vous allez voir ce que vous allez voir! Allons-y gaiement* (1856); *l'Année bissextile* (1857); *le Marquis de Carabas* (1858); *Tout Paris y passera* (1859), etc.

GUÉNEPIN (François-Jean-Baptiste), architecte français, né à Noli, près de Montenotte, le 25 juillet 1807, de parents français, vint étudier à Paris sous la direction d'Auguste Guénepin, son oncle, remporta à l'École des beaux-arts le second prix d'architecture en 1835 et le grand prix au concours de 1837, dont le sujet était : *un Panthéon*. A son retour de Rome, en 1842, il fut quelque temps sous-inspecteur, puis architecte du gouvernement, et commença peu après la mairie du XIIe arrondissement, achevée par M. Hittorff (1847). M. J. B. Guénepin a été nommé, en 1855, membre du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1843.

GUÉNON (François), cultivateur français, né le 28 février 1796, à Libourne (Gironde), découvrit dès 1814 les signes qui permettent de reconnaître les vaches laitières et d'augmenter par conséquent dans une proportion considérable la production du lait et du beurre. Ces signes, nommés *écussons*, et consistant en des villosités plus ou moins fines remontant des mamelles à la hauteur de la vulve, ont été confirmés par les expériences les plus multipliées. Après avoir gardé plus de vingt ans son secret, il le confia, en 1837, à une commission du comice agricole de Bordeaux, et, l'année suivante, publia son *Traité des vaches laitières* (1838; 3e édit. augmentée, 1851), qui a été traduit en plusieurs langues étrangères. L'auteur a étendu sa méthode à la race chevaline. On a encore de M. Guenon : un *Almanach des vaches laitières* (1851), et un *Abrégé* de son traité.

GUÉPIN (Ange), médecin et publiciste français, né à Pontivy (Morbihan), le 30 août 1805, est fils de l'un des chefs de la fédération de l'Ouest en 1790, député pendant les Cent-Jours. Il fit au collège de sa ville natale de bonnes études et se présenta, en 1824, aux examens de l'École polytechnique. Mais, après qu'il eut rempli toutes les formalités, son nom fut rayé de la liste des candidats. Il se tourna alors vers la carrière médicale, et, tout en suivant avec distinction les cours de la Faculté de Paris, il s'occupa de politique, entra, en 1827, dans la dernière charbonnerie et se lia avec plusieurs des membres les plus influents du parti radical, entre autres, Gohier, l'ancien président du directoire, Manuel, le collègue de son père, MM. Dubois et Pierre Leroux, rédacteurs du *Globe*.

Reçu docteur en 1828, il alla s'établir à Nantes, où il devint bientôt professeur de chimie et d'économie industrielle. A la révolution de 1830, il concourut à la répression des premières manifestations royalistes qui eurent lieu en Vendée. La même année, il devint professeur à l'École de médecine de Nantes, et, en 1832, chirurgien suppléant des hospices. Il contribua un peu plus tard, en 1833, avec MM. Freslon, Billault, Carnot, Bordillon d'Angers, etc., à la formation du premier congrès scientifique et philosophique qui ait eu lieu en France, et fut le secrétaire de la section scientifique de cette réunion savante, qui devança les congrès de M. de Caumont (voy. ce nom). Vers 1835, il s'occupa spécialement d'oculistique, publia sur ce sujet différentes brochures, et organisa sur une grande échelle sa clinique des maladies oculaires qui devint une des premières de l'Europe.

M. Guépin rentra, en février 1848, dans la vie politique. Il fut commissaire de la République dans la Loire-Inférieure, puis dans le Morbihan, et en présence d'influences contre-révolutionnaires toutes-puissantes, s'efforça d'allier l'énergie au respect de la légalité. Il ne s'en attira pas moins de violentes rancunes qui atteignirent plus tard l'homme politique dans le professeur : cité devant le Conseil supérieur de l'instruction publique, en décembre 1850, il fut dépouillé de sa chaire. Il a été conseiller général de la Loire-Inférieure.

Le principal ouvrage du docteur Guépin est la *Philosophie du socialisme*, intitulée d'abord : *Transformations dans le monde et dans l'humanité* (1850, in-12), et dont une nouvelle édition, refondue et complétée, a paru sous le titre de *Philosophie du XIXe siècle* (1854) : c'est un essai de synthèse universelle et progressive, d'après les inspirations de Saint-Simon et de M. Pierre Leroux. On a encore de lui : *le Socialisme expliqué aux fils du peuple* (1852, in-18); *l'Histoire de Nantes* (Nantes, 1832 et 1833, grand in-8 avec gravures); *Lettre à Ribes*, de Montpellier, sur divers sujets de médecine et de chirurgie (Nantes, 1834, in-8); *Études d'oculistique* (Paris, 1844, in-8); *Nouvelles études théoriques et cliniques sur les maladies des yeux, l'OEil et la vision* (1858, in-8), et plusieurs brochures diverses. Le docteur Guépin a été récemment l'un des fondateurs de la *Revue philosophique et religieuse*, où il publié deux travaux curieux, l'un *sur les Diverses espèces humaines*, l'autre *sur l'OEil et la vision*.

GUERANGER (dom Prosper), écrivain religieux français, né au Mans, en 1806, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra, après 1830, dans l'abbaye des bénédictins de Solesmes dont il est devenu abbé. Il est auteur d'une *Notice sur l'abbaye de Solesmes* (1839); des *Institutions liturgiques* (1840-1842, 2 vol. in-8), contenant, sous le titre d'introduction, l'histoire de la liturgie depuis les apôtres jusqu'à nos jours; dans un but moins historique que polémique, il s'occupa surtout de combattre l'Église gallicane et de relever le pouvoir du pape. Cet ouvrage fut suivi de *l'Avent* (1842); *le Temps de Noël* (1847); *le Temps de la Septuagésime* (1851); *le Carême* (1854); *la Passion de la Semaine-Sainte* (1856); *le Temps pascal* (1859), qui forment jusqu'ici six sections désignées du titre général de *l'Année liturgique* (6 vol. in-12), etc. Il donna lieu à une vigoureuse réplique de M. Guérard dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à laquelle l'auteur répondit par sa *Défense* (1847) et sa *Nouvelle défense* (même année). On a encore de lui : *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Vierge* (1850, in-8), et une *Histoire de sainte Cécile* (1853, in-12).

GUÉRARD (Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1800, fut d'abord destiné à l'enseignement et passa deux ans à l'École normale. Puis il se livra à l'étude

de la médecine et y fit de si rapides progrès qu'avant d'être reçu docteur (1827), il obtint plusieurs premiers prix à l'école pratique. Agrégé à la Faculté en 1829, il figura quatre fois dans les concours et se distingua particulièrement dans celui d'hygiène (1838); la thèse qu'il publia à cette occasion : *des Inhumations et des exhumations* (in-4), forme un véritable traité tant historique que pratique sur la matière. Nommé membre adjoint, puis membre titulaire du conseil de salubrité de la Seine, il fut médecin de l'hôpital Saint-Antoine puis à l'Hôtel-Dieu. En 1855, il a remplacé M. Émery, à l'Académie de médecine. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

Collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, et du *Dictionnaire de médecine*, M. Guérard a encore écrit : *Lois générales de la chaleur* (1844, in-4) : *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas* (1850, in-8); *Du choix et de la distribution des eaux dans une ville* (1852, in-8), etc. De 1855 à 1860, il a rédigé les rapports de l'Académie sur le service des eaux minérales.

GUÉRARD (Maurice), professeur et grammairien français, né à Metz, en 1808, fit ses études au collège de cette ville, entra à l'École normale en 1828, et fut reçu le premier au concours d'agrégation de grammaire en 1831. Nommé, la même année, professeur divisionnaire au collège Saint-Louis, il quitta, en 1836, l'enseignement de l'État, pour s'attacher, sous la direction de M. Labrouste (voy. ce nom), à la fortune du collège de Sainte-Barbe.

Pendant trente ans, par sa participation à la direction générale et par son enseignement personnel, il a concouru de tous ses efforts à la prospérité de ce grand établissement d'enseignement libre, et contribué surtout à y maintenir le niveau des études littéraires, malgré l'entraînement de ces dernières années vers l'éducation professionnelle et malgré les variations de l'université elle-même. En 1855, il a été décoré de la Légion d honneur.

M. Guérard a publié, pour les classes, un *Cours complet de langue française* (1851 et suiv.), comprenant, en une série de *Leçons* et d'*Exercices*, la grammaire, l'analyse et la composition (24 vol. in-12), et, sur un plan analogue, un *Cours complet de langue latine* (1853 et suiv., 12 vol. in-12), ce dernier avec M. Moncourt; puis une *Grammaire grecque élémentaire*, avec M. Passerat (1864, in-8), etc. Plusieurs de ces ouvrages ont eu une douzaine d'éditions.

GUERICKE (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien allemand, né à Vettin (Prusse), le 23 février 1803, suivit les cours de la Faculté théologique de Halle où il devint, en 1829, professeur adjoint. Nommé tour à tour examinateur, professeur et pasteur, il perdit, de 1833 à 1838, tous ses titres, à cause de son attachement aux opinions du vieux luthéranisme, et ne fut réintégré qu'en 1840, après la mort de Frédéric-Guillaume III.

On a de lui : *Études historiques et critiques sur le Nouveau Testament* (Beitraege zur historisch-kritischen Einleitung ins Neue Testament, Halle, 1828-1831, 2 parties); *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Handbuch der Kirchengeschichte; Ibid., 1833, 2 vol., 2e édition, Berlin, 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Allgemeine christliche Symbolik; Leipsick, 1829 et 1846); *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Historisch-kritische Einleitung in das, etc.; Ibid., 1843); *Traité d'archéologie chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Archaeologie; Ibid., 1847); *Histoire de la réformation* (Geschichte der Reformation; Ibid., 1855). Il a publié, avec Rudelbach, la *Revue de théologie luthérienne*.

GUÉRIN (Nicolas-François), marin français, né le 27 février 1796, entra dans la marine en 1811, devint enseigne en 1820, lieutenant en 1827, capitaine de vaisseau en 1846, et commanda, de 1843 à 1847, la corvette *la Sabine* dans les mers de Chine, puis de 1847 à 1849, l'école navale de Brest. Placé, en 1850, à la tête d'une division navale, à la Réunion et à Madagascar, il fut nommé contre-amiral le 12 août 1854, et commanda l'escadre française de l'Indo-Chine jusqu'à l'arrivée de l'amiral Rigault de Genouilly. Il a été admis, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été promu, à la même époque, grand-officier de la Légion d'honneur.

GUÉRIN (Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes), le 11 mars 1801, commença ses études classiques à Louvain et vint les terminer à Paris. Il choisit, en 1821, la carrière médicale, devint l'un des élèves privilégiés de Chaussier et fut reçu docteur en 1826. Sa thèse, sous un titre banal : *l'Observation en médecine*, révélait un esprit de généralisation remarquable. En 1828, il acquit la propriété de *la Gazette de santé*, l'un des plus anciens journaux de Paris, et en prit la rédaction. En 1830, il en changea le titre : elle devint la *Gazette médicale de Paris*, et grâce à l'honnêteté, au talent et à l'esprit de modération qu'elle sut garder, se maintint à la tête de la presse médicale française. Vers cette époque, le nouveau gouvernement ayant chargé une commission composée des savants les plus distingués de présenter un plan de réorganisation de l'enseignement médical, M. Guérin, qui avait traité avec autorité ce sujet dans son journal, représenta, dans cette commission, les médecins libres de Paris, et en fut le rapporteur. Plusieurs des mesures adoptées le furent d'après ses idées, notamment l'importante mesure du rétablissement des concours.

Quelque temps après, M. Guérin qui avait dirigé ses recherches vers l'étude spéciale des difformités, se tourna vers la pratique de l'orthopédie. Il créa, en 1839, le magnifique établissement de la Muette, et, comme deux ou trois de ses collègues, il prétendit renouveler cette branche de la médecine, abandonnée jusque-là à de simples ouvriers mécaniciens, par des applications raisonnées de l'anatomie et de la physiologie. Ce fut lui qui remporta enfin, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé à trois reprises, depuis 1830, par l'Académie des sciences sur ce sujet : *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie*. Voici la conclusion des rapporteurs, MM. Dulong, Savart, Magendie, Serres, Larrey et Double, sur le bel et grand ouvrage présenté par M. Guérin (16 vol. in-fol. avec 100 tableaux et 400 planches) : « Après tant de recherches, faites successivement sur le squelette, sur le cadavre, sur le vivant, après un si grand nombre d'observations rigoureusement et sévèrement interprétées, après cette foule de faits nouveaux et de vues neuves sur les différentes parties du sujet; finalement, après de si nombreux, de si beaux et de si féconds résultats, introduits dans la science et dans l'art, nul ne s'étonnera sans doute que le prix ait été adjugé à ce remarquable travail. » Il n'a pas été publié dans son ensemble; mais l'auteur en a tiré une série de mémoires, lus par lui à diverses époques à l'Académie de médecine, ou présentés à l'Institut.

Nous citerons : *l'Extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien; Étiologie générale des pieds-bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied-bot congénital*, etc.; *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux; Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839); *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale*, etc.; *Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841); *Recherches sur les luxations congénitales;* enfin *sur la Section des muscles du dos*, dans le traitement de la déviation de l'épine, dernier résultat de la généralisation où l'auteur a porté la méthode de la section des tendons et des muscles dans tous les cas de rapprochement anormal de leurs points d'intersection. M. Guérin a encore attaché son nom à la belle découverte chirurgicale de l'incision sous-cutanée, grâce à laquelle la plaie, préservée du contact de l'air, guérit plus facilement.

En 1839, il fut chargé d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants. Il en a exposé les résultats sous ce titre : *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux*, suivies d'un *Résumé général de la première série des conférences cliniques*.

M. J. Guérin a publié sur des sujets étrangers à l'orthopédie plusieurs mémoires intéressants sur *l'Éclectisme* (1831); *la Doctrine physiologique appliquée au choléra; Intervention de la pression atmosphérique dans le mécanisme des exhalations séreuses dans le corps de l'homme* (1840); *des Plaies sous-cutanées en général et des plaies sous-cutanées des articulations* (1841). C'est lui qui fut chargé des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, dans le *National*, quand MM. Thiers, Mignet et Carrel fondèrent, à la fin de la Restauration, cet organe d'opposition radicale. M. Guérin, décoré en 1836, a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

GUÉRIN (Léon), littérateur français, né à Mortagne (Orne), le 29 novembre 1807, et frère du colonel tué devant Sébastopol en juin 1855, vint à Paris en 1828 et collabora dès lors à un grand nombre de journaux et publications. Il fonda lui-même le *Journal des enfants*, puis la *Gazette des enfants et des jeunes personnes* et publia toute une série d'ouvrages destinés particulièrement à la jeunesse. En 1846, il a été nommé historiographe de la marine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 février de la même année.

On a de lui : *Chants lyriques* (1829); *les Bons petits garçons, Simples leçons aux jeunes filles* (1835); *les Voix naïves* (1838); *Jours de bonheur* (1840); *le Tour du monde* (1840-41, 10 vol.); *les Enfants du peuple, Physiologie des enfants* (1841); *Simples récits historiques, la Morale en histoires* (1842); *le Conteur des petits enfants* (1842, 8 vol.); *Histoire maritime de France* (1842-43, 2 vol., 4ᵉ édition, 1846, 4 vol.); *les Jeunes navigateurs, Beautés de la poésie française, Histoire des Français, les Marins illustres de la France* (1844); *les Prêtres illustres de la France* (1845); *les Navigateurs français, les Jours de congé* (1846); *l'Europe* (1847); *Histoire de la marine contemporaine, Veillées du vieux matelot* (1848); *Histoire de la dernière guerre avec la Russie* (1860), etc. M. L. Guérin a pris plusieurs fois le pseudonyme de *Léonide de Mirbel*.

GUÉRIN (E.... L....), littérateur français, né en 1807, a débuté par deux ouvrages, *l'Imprimeur* (1831, 5 vol. in-12) et *le Roi des Halles* (1832, 2 vol. in-8), qui marquent les deux genres dans lesquels il a cherché à se faire une place, l'étude des mœurs populaires et les scènes historiques. Produisant avec une extrême facilité, il a successivement fait paraître : *Madeleine la repentie* (1831); *une Actrice* (1832); *la Fleuriste* (1834); *le Mari de la Reine* et *une Fille du peuple* (1835); *le Marquis de Brunoy* et *la Modiste et le Carabin* (1836); *le Testament d'un gueux* (1837); *les Nuits de Versailles, les Dames de la cour* et *les Soirées de Trianon* (1838); *la Loge et le salon* (1839); *Chronique des châteaux de France* et *la Maîtresse de mon fils* (1840); *le Sergent de ville* (1842); *le Siècle et la monarchie* (1850), etc., etc.

GUÉRIN (L... M... F...), littérateur français, né vers 1812, est auteur d'un grand nombre de petits livres sur les reliques, la dévotion aux saints, les miracles, etc. Il a aussi publié quelques ouvrages d'un ordre plus sérieux, tels que : *Manuel de l'histoire des Conciles* (1846-1857, 2 vol. in-8); *le Dévouement catholique* (1850, in-18); *du Droit de pétition de l'Église* (1851); *Mission des laïques dans l'Église* (1853, in-8); *de l'Autorité du souverain pontife* (1854, in-8), traduit du latin de Fénelon, etc. Après avoir rédigé, de 1849 à 1851, le *Mémorial bordelais*, il a pris, à cette dernière date, la direction du *Mémorial catholique*.

GUÉRIN (Jean-Baptiste-Paulin), peintre français, né à Toulon, le 25 mars 1783, mort le 19 janvier 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

GUÉRIN MÉNEVILLE (Félix-Édouard), naturaliste français, né à Toulon, le 12 octobre 1799, s'est consacré de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle et s'est fait un des noms les plus estimés dans cette science. Connu surtout par ses recherches sur les vers à soie, dont il a propagé une espèce nouvelle, il a été chargé, à plusieurs reprises, de missions officielles, notamment en Algérie. M. Guérin-Méneville, qui a fait partie, depuis une vingtaine d'années, des principales académies et sociétés départementales, a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

On a de lui : *Iconographie du « Règne animal » de M. le baron Cuvier.... ouvrage pouvant servir d'Atlas à tous les traités de Zoologie* (1830-1844, 7 vol. in-8, 450 pl. et gr. in-4); *Magasin de Zoologie, d'anatomie comparée et de paléontologie* (1831-1844, 26 vol. in-8); Genera *des insectes* (1835), avec M. A. Percheron, et un nombre considérable de *Notes, Mémoires, Rapports et Petits traités*, faisant partie de recueils et publications périodiques.

GUERNON DE RANVILLE (Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte DE), ancien ministre français, né à Caen, le 2 mai 1787, et fils d'un ancien mousquetaire, s'engagea, en 1806, dans les vélites de la garde impériale. Sa myopie l'ayant fait réformer, il étudia le droit, fut reçu docteur, en 1813, à la Faculté de Paris, et débuta avec succès au barreau de Caen. En 1815, il fit partie des volontaires royaux du Calvados, publia contre l'acte additionnel une protestation énergique et alla rejoindre Louis XVIII à Gand. Nommé, en 1820, président du tribunal civil de Bayeux, qui se trouvait surchargé de plus de deux mille causes arriérées, il les fit juger en l'espace de deux ans, sans négliger les nouvelles, et fut en récompense de cette activité nommé avocat

général à la Cour royale de Colmar (1822), puis procureur général à celle de Limoges (1824). Il exerça les mêmes fonctions à Grenoble (1826), puis à Lyon (1829), où il remplaça de Courvoisier.

Trois semaines après, M. de Guernon de Ranville fut appelé à tenir dans le cabinet Polignac le portefeuille de l'instruction publique et des cultes (19 novembre 1829). Il usa du pouvoir en « ennemi irréconciliable des doctrines révolutionnaires, » comme il s'était désigné lui-même, mais aussi en partisan sincère de la charte constitutionnelle. Fidèle à ses convictions, il ne fit point de destitutions politiques, et combattit avec toute la roideur de son caractère le coup d'État qui se préparait. « La France est centre gauche, » avait-il dit devant le roi. Mais, dès que les ordonnances furent définitivement arrêtées, M. de Guernon de Ranville n'hésita point à y apposer sa signature, pour qu'au moment du péril son refus ne passât point pour une lâcheté.

Arrêté le 5 août 1830 avec M. de Chantelauze (voy. ce nom) aux environs de Tours, où il croyait rejoindre Charles X, M. de Guernon de Ranville fut transféré au donjon de Vincennes et jugé en même temps que ses collègues devant la Cour des Pairs (15-20 décembre), qui le condamna à la mort civile et à la détention perpétuelle. Son avocat était M. Crémieux, alors peu connu à Paris, et que déconcerta l'obligation où le mit l'accusé d'improviser sur-le-champ une défense tout autre que celle qu'ils avaient d'abord concertée. M. de Guernon de Ranville subit cinq années de captivité au fort de Ham, d'où il sortit en vertu de l'amnistie de 1836. Il rentra dans la vie privée et alla habiter son domaine de Ranville, près de Caen. On a de lui : *Recherches historiques sur le jury* (Caen, 1818, in-8), ouvrage d'érudition inspiré par des vues libérales sur la législation criminelle.

Un de ses neveux, Charles, comte de GUERNON DE RANVILLE, entré, en 1852, comme auditeur au conseil d'État, et sous-préfet depuis 1856, a été chargé d'administrer l'arrondissement de Mortain (Manche).

GUÉROULT (Adolphe), publiciste français, né à Radepont (Eure), le 29 janvier 1810, est fils d'un riche manufacturier qui fonda les premières filatures de la vallée d'Andelle. Ayant terminé ses études littéraires, il embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes. Après la dispersion de ses coreligionnaires, il reçut de Bertin l'aîné une sorte de mission littéraire en Espagne, et, pendant un an, il adressa au *Journal des Débats* une correspondance aussi exacte qu'intéressante sur Madrid et diverses provinces de la Péninsule. Il passa ensuite en Italie, où, pendant six années, il rédigea, pour la même feuille, de nombreux articles sur les pays qu'il avait visités, ainsi que sur des questions sociales et économiques. En 1842, il fut nommé par M. Guizot consul à Mazatlan, dans le Mexique, et il fut envoyé, cinq ans plus tard avec le même titre, à Jassy, quelques mois avant la révolution de 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, M. A. Guéroult ne s'en remit pas moins avec zèle au service de la révolution démocratique et sociale, et fut un des rédacteurs assidus de la *République* et du *Crédit*. Après le coup d'État, il se renferma dans les questions industrielles, qu'il traita particulièrement dans le journal l'*Industrie*. En 1852, il devint sous-chef au Crédit foncier de France. A la fin de 1857, au moment de la suppression temporaire de la *Presse*, il fut choisi pour rédacteur principal de ce journal, où les questions industrielles et économiques prenaient chaque jour plus de place. En 1859, il obtint l'autorisation de fonder un nouveau journal politique, l'*Opinion nationale*, feuille quotidienne, publiée d'abord à prix réduit, et qui prit promptement de l'importance, comme organe de la démocratie impérialiste. En 1863, M. Guéroult a été nommé député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition dans la 6e circonscription de la Seine, au 2e tour de scrutin, par 17 492 voix sur 29 220 votants.

On a de M. Ad. Guéroult plusieurs publications, en partie composées de ses articles de journaux : *Lettres sur l'Espagne* (1838) ; *De la question coloniale* (1842); *les Colonies françaises et le sucre de betterave* (même année) ; *la Liberté et les affaires*, *la Cherté des loyers et les travaux de Paris* (1861, in-8); *Études de politique et de philosophie religieuse* (1862, in-18).

GUÉROULT (Constant), romancier et auteur dramatique français, né à Elbeuf, le 11 février 1814, entra d'abord dans le commerce et fut conduit par le hasard à faire de la littérature. Se trouvant à Bruxelles vers 1844, il inséra dans un journal belge quelques nouvelles qui furent remarquées. Il vint alors à Paris, donna des feuilletons à la *Patrie* et publia, seul ou en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme, dans divers journaux, des romans dont voici les principaux : *Roquevert l'arquebusier*, *Zanetta la chanteuse*, *les Vautours de Paris*, *le Capitaine Zamore*, *le Bronzino*, *le Juif de Gand*, *le Chevalier de Mailly*, *la Tigresse des Flandres* (1855-1861). En 1858, M. C. Guéroult donna dans le *Courrier de Paris*, avec M. Couder, un immense roman-feuilleton, *les Étrangleurs de Paris* (1859, 6 vol. in-8), précédés des *Étrangleurs de l'Inde*, par M. Méry. Il a fourni particulièrement des romans aux journaux populaires illustrés. M. C. Guéroult a, en outre, fait représenter quelques vaudevilles, etc., un drame : *Berthe la Flamande*.

GUERRAZZI (François-Dominique), homme politique et littérateur italien, né à Livourne, en 1805, suivit les cours de droit à l'université de Pise. Il écrivit plusieurs tragédies, entre autres un *Priam*, et quelques poésies dans le genre byronien. A vingt-deux ans, il publia un premier roman historique, *la Bataille de Bénévent*, plusieurs fois réimprimé, traduit en plusieurs langues, et où domine cette idée morale qu'il faut des mains pures pour faire de grandes choses. Deux autres romans : *le Siége de Florence* et *Isabelle Orsini*, furent ensuite écrits pendant les loisirs de la prison. Car l'auteur était entré déjà dans la vie politique, en prenant part aux conspirations de l'année 1831.

En 1838, M. Guerrazzi adopta les enfants de son frère, mort du choléra, et les éleva comme s'ils eussent été les siens. Il exerçait alors, avec les plus brillants succès, la profession d'avocat, sans négliger entièrement la littérature. En 1847, il publia à Florence trois nouvelles : *Véronique Cybo*, *le Petit Serpent*, et *les Nouveaux Tartufes;* un drame, *I Bianchi e Neri;* et divers articles d'économie et de littérature, réunis en un volume, sous le simple titre de : *Scritti*.

Ses opinions républicaines tournèrent contre lui, en 1847, les diverses fractions du parti libéral. Il se fit arrêter et emprisonner dans une forteresse de l'île d'Elbe. Rendu à la liberté, il fut nommé député au grand conseil, aida M. Montanelli à apaiser les troubles de Livourne, fut appelé avec lui au ministère (13 octobre 1848), et se proposa, comme lui, pour programme, la continuation de la guerre de l'indépendance et la convocation d'une Constituante italienne.

M. Guerrazi sut éviter tout désordre, en provoquant les réformes qui découlaient de la nouvelle constitution. Mais bientôt Léopold II, par sa fuite soudaine à Gaëte, fit prendre un rôle nouveau aux chefs de la révolution. Nommé triumvir par les chambres, avec MM. Montanelli et Mazzoni, M. Guerrazzi eut ensuite, comme dictateur, jusqu'au 12 avril 1849, toute la responsabilité du gouvernement. Sur ces entrefaites, la république avait été proclamée à Rome; et beaucoup de patriotes toscans, M. Montanelli à leur tête, voulaient que la Toscane fût annexée aux États romains. M. Guerrazzi s'y opposa. Cependant la situation intérieure s'aggravait, la division entre le pays et l'armée était profonde; la multitude regrettait le grand-duc, et le général de Laugier entraînant à sa suite une partie des troupes, se mettait en opposition ouverte avec le gouvernement provisoire. M. Guerrazzi dut marcher en personne contre lui, à la tête des milices et des troupes restées fidèles à la cause de la révolution, et dispersa la petite armée grand-ducale. Malgré ce succès, il suffit d'une rixe entre quelques volontaires livournais et la multitude, à Florence, pour rendre courage au parti de Léopold et rétablir son gouvernement. M. Guerrazzi fut arrêté et subit, dans la forteresse de Belvedere, une longue et rigoureuse détention. Traduit devant une cour criminelle spéciale, il fut condamné au bannissement perpétuel.

M. Guerrazzi se rendit à Bastia, où il reprit ses travaux littéraires. C'est là qu'il a écrit son roman historique de *Beatrice Cenci*. Il passa ensuite dans le Piémont et entreprit une grande publication humoristique intitulée l'*Asino* (1856 et suiv.). Les événements ultérieurs de l'Italie lui rendirent un rôle politique, et il fit partie du parlement de Turin. Après la constitution du royaume d'Italie, il prit rang parmi les députés de l'extrême opposition, et son nom figure au procès-verbal de quelques séances très-orageuses de la session de 1862. — M. Guerrazzi a publié une *Apologie de ma vie* (Florence, 1851).

GUERRIER DE DUMAST. Voy. DUMAST.

GUERRIN [de la Haute-Saône], ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), en 1808, et fils d'un riche propriétaire, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et, à peine arrivé à l'âge légal, fut envoyé à la chambre des députés par l'arrondissement électoral de Vesoul. Il fit partie de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fit une profession de foi républicaine et fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur neuf, par 47 697 voix. Membre du comité de la justice, il vota avec la droite dans la plupart des questions politiques ou sociales. Après l'élection du 18 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et approuva l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et se fit inscrire au barreau de Vesoul.

GUERRY (André-Michel), statisticien français, né à Tours, en 1802, fit ses classes au collége de cette ville, son droit à Poitiers, et vint à Paris, où il se fit recevoir avocat. Dès cette époque, il avait écrit un curieux mémoire *Sur les Anciens chants populaires du Poitou*, qu'il publia, en 1830, avec la notation musicale, dans *les Mémoires de la Société des antiquaires de France*. Bientôt il se tourna vers la statistique : études, voyages, calculs, il ne négligea rien pour arriver dans ses résultats à l'exactitude mathématique. Il publia d'abord avec Balbi la *Statistique comparée de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissements des cours royales et des Académies universitaires de France* (1829); c'est le premier document publié sur les rapports de l'instruction et de la criminalité dans la distribution géographique.

Se livrant ensuite à des études médicales, pour appliquer la statistique à l'aliénation, il donna deux *mémoires* très-curieux de statistique médicale, l'un *sur le Rapport des phénomènes météorologiques avec la mortalité pour différentes maladies* (Annales d'hygiène, 1831), l'autre *sur la Fréquence du pouls chez les aliénés, considérée dans ses rapports avec les saisons, les phases de la lune, l'âge*, etc., en collaboration avec MM. Leuret et Mitivié (1832). En 1833, il publia, dans la *Revue encyclopédique*, des *Recherches statistiques sur l'influence de l'instruction sur la criminalité*, et publia son *Essai sur la statistique morale de la France*, couronné par l'Académie des sciences.

M. Guerry a aidé le docteur Leuret, son ami, dans un grand nombre de ses travaux. Il a publié des *Recherches statistiques sur les dimensions du crâne de l'homme sain, de l'aliéné et du criminel, d'après les observations faites dans les hospices de Charenton, de Bicêtre, de la Salpêtrière*, etc. (1845).

Depuis près de vingt ans, M. Guerry travaillait à une *Statistique morale de l'Angleterre comparée avec celle de la France*, ouvrage qui devait résumer ses travaux précédents. Dans un de ses voyages scientifiques en Angleterre, il en a développé les principaux résultats et exposé les tableaux graphiques avec beaucoup de succès dans une séance de l'Association britannique. Les *cartes* de ce travail lui ont valu le prix de statistique de l'Académie des sciences, en 1861. L'ouvrage a paru, sous le titre indiqué, en 1864 (in-folio, avec 17 planches). On doit à M. Guerry l'invention de l'*Ordonnateur statistique*, machine destinée à abréger les calculs et à faciliter leurs combinaisons et la classification des éléments numériques. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 août 1849. Il a été élu correspondant de l'Institut, et membre honoraire de la Société de statistique de Londres.

GUERRY (l'abbé DE). Voy. DE GUERRY.

GUERVILLE (Paul DE), auteur dramatique français, né à Sedan (Ardennes), le 20 mars 1798, occupa plusieurs emplois administratifs, puis se tourna vers le théâtre. Il a donné, seul ou en collaboration, une dizaine de pièces, parmi lesquelles nous rappellerons : *Une leçon d'actrice*, comédie en un acte (1842), avec Milon; *Jean de Bourgogne, ou Paris en* 1407 (1843); *Jean de Nivelle* (1844), avec M. Tournemine; *Pauvre aveugle!* (1844), drame en cinq actes; *Emma, ou un secret de jeune fille*, drame-vaudeville en deux actes; *Catherine de Médicis*, drame en cinq actes; *les Exilés de Florence*, drame en trois actes (1846); *Trois rivaux*, vaudeville en un acte (1847); *les Deux paires de lunettes*, vaudeville en un acte (1848), avec Dallard : *l'Argent*, drame en cinq actes (1848), imité de Bulwer. — Il est mort en janvier 1865.

GUES-VILLER (Philippe-Antoine), général français, sénateur, né à Paris le 10 mars 1791, sortit de l'École militaire de Fontainebleau en 1810, servit trois ans en Espagne, où il se distingua au combat des Arapiles, et passa en 1813 à la grande armée. Il eut l'épaule fracassée à la bataille de Leipsick. Il devint chef de bataillon en 1822 au 38ᵉ de ligne. Colonel en 1836, il fit, à la tête du 23ᵉ de ligne, plusieurs campagnes

en Algérie, qui lui valurent le grade de maréchal de camp (1840) et la subdivision militaire du Loir-et-Cher. Après la révolution de Février, M. Gues-Viller reçut le commandement d'une brigade à l'armée des Alpes, et bientôt après le brevet de général de division (juin 1848). Depuis le 10 décembre, le président Louis-Napoléon lui a confié les divisions militaires de Besançon et de Nantes et, après le rétablissement de l'Empire, l'a créé sénateur par décret du 31 décembre 1852. Le général Gues-Viller, devenu grand officier de la Légion d'honneur le 18 août 1849, a été promu grand-croix le 31 décembre 1857.

GUESSARD (François), archiviste français, né à Passy, le 29 janvier 1814, fut, de 1837 à 1840, élève de l'École des chartes, à laquelle il resta attaché comme répétiteur. D'abord secrétaire de Raynouard, puis membre de la commission des travaux historiques, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

Il a publié : *Grammaires romaines inédites du* XIIIe *siècle, publiées d'après les manuscrits de Florence et de Paris* (1839); *Dictionnaire des principales locutions de Molière* (1844), en société avec F. Gennin, couronné par l'Institut en 1845; *Grammaires provençales* (2e édit., 1858); des *Examens critiques* de divers ouvrages de linguistique et d'archéologie, et plusieurs éditions qui font partie de la *Collection des mémoires publiés par la Société de l'Histoire de France.* C'est sous sa direction que se poursuit la publication de la collection des *Anciens poëtes de la France* (1862, t. VII, in-16; 1864, tome VIII).

GÜET (Charlemagne-Oscar), peintre français, né à Meaux, le 24 janvier 1801, suivit, de 1818 à 1821, l'atelier du baron Gros, les cours de l'École des beaux-arts, et débuta, comme peintre de genre, au salon de 1819. De fréquents voyages entrepris, de 1824 à 1845, dans le nord et dans le midi de la France, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Turquie et en Grèce, lui fournirent les sujets d'une longue série de tableaux et d'aquarelles qui parurent jusqu'en 1850 aux expositions annuelles. Nous citerons : *Corps de garde de cuirassiers* (1822); *le Petit joueur d'orgue*, *le Retour du soldat*, une *Écurie militaire*, *le Parc aux huîtres à Grandville*, *les Pêcheurs de Grandville et de Cancale*, *un Barbarisme*, *les Pêcheurs de truites*, *Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie*, inspiré des *Méditations* de M. de Lamartine; *le Cacolet*, *Marino Faliero et Héléna*, *Matelots normands et bretons*, *l'Enfant malade*, *Phœbus chez madame de Gondelaurier*, *Phœbus et la Esméralda chez la Falourdel*, tirés de *Notre-Dame de Paris*; *le Retour des champs*, *le Retour du marché*, *la Fontaine*, costumes suisses; *les Caresses d'une mère*, *les Apprêts du bal*, *la Sieste*, *le Narghilé*, *la Magnolia*, scènes orientales : *la Baigneuse*, *une Faute*, *la Rêverie*, *la Sortie du bain*, etc. (1819-1850); de nombreux portraits; et parmi les aquarelles, *les Jeunes matelots jouant aux cartes*, *le Retour du Savoyard*, *les Contes de la grand'mère*, et un *Paysage* donné, en 1840, à la Société des Amis des arts de Lyon. M. Güet a obtenu une médaille d'or au salon de 1822, une 1re médaille en 1839, et la décoration en juillet 1846.

GUETTÉE (abbé), historien français, né à Blois, vers 1815, fit ses études aux séminaires de cette ville, et fut longtemps curé près de Chambord. En 1848, il rédigea à Blois *la Démocratie*, devint ensuite aumônier de plusieurs hôpitaux de Paris, et fut interdit pour ses doctrines jansénistes. Il est devenu rédacteur en chef de *l'Observateur catholique*, l'organe principal des idées gallicanes.

On doit à l'abbé Guettée une *Histoire de l'Église de France* (1847-1857, tomes I-XII, in-8), composée sur les documents originaux et mise à l'index. L'apparition des *Bossuetines* de M. Poujoulat l'a conduit à rectifier les opinions de ce dernier dans son *Essai bibliographique* (1854, in-8), sur cette publication. On a encore de lui : *Jansénisme et jésuitisme* (1857, in-8); *Histoire des jésuites* (1858 et suiv., in-8); *la Papauté temporelle condamnée par le Pape saint Grégoire le Grand* (1861); *Réfutation de la prétendue Vie de Jésus, de M. Renan* (1863-1864, en 4 parties, in-8), etc.

GUEYDON (comte Louis-Henri DE), marin français, né le 22 novembre 1809, entra dans la marine en 1825, devint enseigne en 1830, lieutenant en 1835, capitaine de corvette le 30 avril 1840, à la suite de l'affaire de Saint-Jean d'Ulloa, et commanda le brick *le Génie*, avec lequel il fit une campagne en Océanie. Capitaine de vaisseau le 19 octobre 1847, il commanda *le Henri IV*, occupa, de 1853 à 1855, le gouvernement de la Martinique, et fut fait contre-amiral le 2 décembre 1854. Il a été mis, depuis cette époque, à la tête de la division navale des Antilles et du golfe du Mexique, et a été appelé, en 1858, à la préfecture maritime de Lorient, d'où il est passé, le 1er octobre 1861, à celle de Brest. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 15 décembre 1851, il a été promu grand officier le 31 décembre 1862.

GUEYMARD (Louis), chanteur français, né à Chapponay, petit village de l'Isère, le 17 août 1822, d'une famille de modestes cultivateurs, en partagea jusqu'à dix-neuf ans les rustiques travaux. A une belle voix de ténor qui se déployait en liberté dans les champs ou sur la grande route, il joignait un goût naturel pour la musique, et une aptitude extraordinaire à retenir tout ce qu'il pouvait avoir l'occasion d'entendre de musique lyrique aux théâtres de Lyon. Avec ces dispositions, les hasards qui décèlent une vocation et permettent de la suivre ne manquent jamais. Le jeune paysan, encouragé par M. Rozet, chef d'orchestre du Grand Théâtre lyonnais, à se destiner à la scène, étudia d'abord sous sa direction. Il entra ensuite au Conservatoire de Paris, par les conseils et sur la recommandation de M. Levasseur (1845). Il y remporta deux seconds prix aux concours de 1847, débuta huit mois après (12 mai 1848), dans *Robert le Diable*, puis créa le rôle de Jonas, l'un des anabaptistes du *Prophète*.

M. Gueymard, qui est resté à l'Opéra depuis cette époque, y a successivement abordé la plupart des rôles de l'ancien répertoire et du nouveau, en les tenant concurremment avec M. Roger (voy. ce nom), dont il fut, dans les régions officielles, le rival préféré. On l'a surtout remarqué dans *Robert le Diable* et dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. Plus tard, il a créé avec succès le rôle d'Henri dans *les Vêpres siciliennes* de M. Verdi (1855), repris celui de Manrique dans *le Cheval de bronze* (1857) et tenu constamment une des premières places dans les créations ou reprises importantes de l'Opéra.

A une époque où les chanteurs d'opéra, menacés ou atteints d'un prompt épuisement, brillent plus par la méthode que par la voix, M. Gueymard, sans manquer de méthode, a plu d'abord au public par sa voix franche, bien timbrée, et qu'il a conservée telle. Son chant est naturellement brillant, énergique plutôt que nuancé, quoique, dans certaines reprises, il se soit assez

heureusement inspiré des souvenirs et des traditions de M. Duprez.

M. Gueymard a épousé, en février 1858, Mme Pauline Deligne-Lauters, née en Belgique, élève du Conservatoire de Bruxelles, engagée au Théâtre-Lyrique en 1854, et en 1857 au grand Opéra.

GUÉZO, roi de Dahomey, régnant depuis 1807, mort à Whidah en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

GUFFENS (Godefroid), peintre belge, né à Hasselt, dans le Limbourg, vers 1803, étudia sous M. Nicaise de Keyser, et se livra, comme son maître, à l'histoire et au portrait. Il débuta en 1824 à Bruxelles, et se fixa depuis à Anvers. Il a principalement exécuté et exposé : *l'Affranchissement de la commune de Hasselt*, *un Episode de la destruction de Pompéi*, *Pausias et la bouquetière*, *la Prière des trois sœurs*, *Blanche de Felzenstein* (1830-1852); *l'Hymne mystique*, *Julie et sa mère*, *Lucrèce*, *un Christ*, admis à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille en vermeil, en 1848, et une médaille d'or en 1851. M. G. Guffens a publié en 1858, avec M. J. Swerts, un volume intitulé : *Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne* (Anvers, in-32).

GUIBOURT (Nicolas-Jean-Baptiste-Gaston), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, en 1790, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *Thèse sur le mercure et sur ses combinaisons avec l'oxygène et le soufre* (1816); *Histoire abrégée des drogues simples* (1820; 4e édit., 1849-51, 4 vol. in-8); avec M. Béral : *Observations de pharmacie et d'histoire pharmaceutique* (1838, in-8); avec M. N. E. Henry : *Pharmacopée raisonnée, ou Traité de pharmacie pratique et théorique* (1826, 2 vol. in-8; 3e édit., 1840, gr. in-8, 22 planches); *Mémoire sur les sucs astringents connus sous le nom de cachous, gambirs et kinos* (1847, in-8), ainsi que des articles nombreux dans les journaux de médecine, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, et plusieurs mémoires lus à l'Académie, sur les remèdes secrets, les eaux minérales, etc. M. Guibourt a été nommé professeur à l'école de pharmacie et agent comptable de cette école. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

GUICHARD (Victor), publiciste français, ancien représentant, né en 1792, à Auxerre (Yonne), où son père était receveur général, fit son droit à Paris, y exerça quelque temps auprès de la Cour royale et se retira à Sens, où il fut toujours regardé comme un des chefs de l'opposition avancée, et se porta sans succès candidat à la députation, en concurrence de M. Vuitry. A la révolution de Février, il fut nommé maire de la ville, puis élu le premier sur la liste des représentants de l'Yonne à la Constituante. Il vota, en général, avec le parti démocratique. Ce fut lui qui, lors de l'invasion du 15 mai, eut le premier la pensée de requérir la garde mobile pour faire évacuer la salle. Il ne fut pas réélu en 1849. Depuis il s'occupa exclusivement d'agriculture dans son pays natal.

On a de lui quelques ouvrages politiques : *Manuel du juré* (1827, in-8), avec M. J. J. Dubochet; *Manuel de politique* (1842, in-12); *la Propriété sous la monarchie* (1851, in-18).

GUIGNIAUT (Joseph-Daniel), érudit français, membre de l'Institut, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 mai 1794, fut admis fort jeune à l'École normale, où il fut le condisciple de MM. Augustin Thierry, Patin, Dubois, etc. et, à sa sortie, fut attaché en qualité de professeur au collége Charlemagne. En 1818, il fut nommé maître des conférences à l'École normale, licenciée quatre ans plus tard. Également versé dans la connaissance de la langue grecque et de la langue allemande, il conçut alors le projet de populariser en France les grands travaux de la science allemande sur la mythologie antique. Il prit comme point de départ *la Symbolique* de M. Creuzer (voy. ce nom), et en entreprit une traduction ou plutôt une refonte, en y rattachant un exposé critique des opinions et des systèmes qui se sont produits dans les différentes branches de l'archéologie religieuse. Le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, traduit de l'allemand* du docteur F. Creuzer, *refondu en partie, complété et développé*. L'étendue du plan et les vastes recherches qu'il entraîna ne lui permirent de terminer qu'en 1851 cette publication, qui comprend quatre tomes, composés chacun de plusieurs parties formant dix volumes.

M. Guigniaut traita aussi séparément plusieurs points d'antiquité religieuse dont les développements ne pouvaient trouver place dans son cadre. Il fournit à Burnouf, pour sa traduction de Tacite, deux dissertations, l'une *sur la Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre *sur le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1835, il présenta comme thèse, à la Faculté des lettres, une dissertation *sur la Théogonie d'Hésiode* (in-8). Il collaborait au *Globe*, au *Lycée*, dont il a été, en 1828, l'un des fondateurs, au *Journal de l'instruction publique*, etc.

Lors du rétablissement de l'École normale sous le nom d'École préparatoire, M. Guigniaut, suppléant de M. Boissonnade à la Sorbonne, y reprit les fonctions de maître de conférences, et reçut bientôt celles de directeur. Il ne garda ces dernières que jusqu'en 1835.

Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Van Praet (14 avril 1837), il prit une part active à ses travaux, lut plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil* de l'Académie et figura comme rapporteur dans une foule de commissions importantes. En 1835, M. Guigniaut avait échangé son titre de directeur de l'École normale contre celui de professeur de géographie à la Faculté des lettres. Appelé, en 1846, au Conseil royal de l'instruction publique, il y remplit les fonctions de secrétaire général depuis cette époque jusqu'en 1850. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au Collége de France dont la chaire était demeurée vacante depuis la démission forcée de M. Michelet; il en devint titulaire en 1857. Admis à faire valoir ses droits à la retraite, il fut nommé professeur honoraire en février 1862. M. Guigniaut a été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1860.

On doit en grande partie à ce savant professeur l'établissement de l'École française à Athènes, dont il a été un des plus fermes défenseurs. Il est membre de l'Institut archéologique de Rome, aux *Annales* duquel il a fourni quelques mémoires, de la Société asiatique depuis sa fondation, et de la Société de géographie de Paris, qu'il a plusieurs fois présidée. Officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847, il a été promu commandeur le 1er février 1862.

GUIGUES (Jean-Chrysogone), ancien représen-

tant du peuple français, né à Champvans (Jura), le 22 décembre 1813, professa d'abord des opinions légitimistes. Sur la recommandation de M. de Lamartine, il fut nommé secrétaire du maréchal Soult, président du conseil des ministres; mais il donna sa démission pour suivre son protecteur dans l'opposition libérale, et prit la direction du *Bien public*. En 1848, M. de Lamartine le fit nommer commissaire de la République dans le département de l'Ain. M. Guigues essaya de ménager les diverses opinions et se vit accuser de faiblesse. Le gouvernement provisoire lui retira ses fonctions, mais le parti modéré obtint sa réintégration et le prit pour candidat. Élu représentant sous les auspices de M. de Lamartine, l'avant-dernier des neuf élus de l'Ain, il vota, avec la gauche, contre les deux chambres et pour l'abolition de la peine de mort, et avec la droite dans presque toutes les autres questions. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GUILBERT (Aristide-Mathieu), littérateur français né à Rouen, le 31 février 1804, et second fils du littérateur, Ét. Vincent Guilbert, rejoignit à Londres, son père qui s'y était réfugié après les Cent-Jours, et y résida jusqu'en juillet 1830; il avait, dans cet intervalle, inséré de nombreux articles dans les journaux anglais et publié des *Philosophical observations on the differend modes of worshipping the diety* (1821). Depuis son retour à Paris, il a donné : *Pétition contre l'élection de M. Ém. de Girardin* (1837); *De la Colonisation du nord de l'Afrique* (1839); *Histoire des villes de France* (1844-1849, 8 vol. gr. in-8), dont M. A. Guilbert a été la fois le directeur et le rédacteur principal. — Il est mort le 21 juin 1863.

GUILFORD (révérend Francis North, 6ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1772, descend d'un magistrat élevé en 1683 à la pairie héréditaire. Fils d'un évêque et destiné lui-même à l'église, il fit ses études à l'université d'Oxford et obtint deux bénéfices dans le comté de Southampton; il devint en outre directeur d'un hôpital de Winchester. En 1827, il quitta le nom de North pour prendre les titres de son cousin et sa place à la chambre des Lords. Il appartient au parti conservateur. Marié deux fois, et en second lieu à la fille du général Warde (1826), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Dudley, lord North, est né en 1829, à Londres et est mort en 1860. Lui-même est mort l'année suivante, laissant ses titres à son petit-fils. (Voy. le suivant).

GUILFORD (Francis-Dudley North, 7ᵉ comte de), fils de Dudley lord North, né à Weavering (Kent) en 1851, a succédé en 1861 au révérend Francis North; il a pour héritier présomptif son frère Morton William, né en 1852.

GUILHERMY (baron Roch-François-Marie-Nolasque de), archéologue français, né à Londres, le 18 septembre 1808, et fils du baron César de Guilhermy, émigré et proscrit, fit ses études au lycée Henri IV, puis s'occupa d'archéologie. Il entra au ministère des finances en 1829, et fut nommé, en décembre 1846, conseiller référendaire de 2ᵉ classe à la Cour des comptes. Nommé, en 1838, membre du comité des monuments historiques il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1853.

On doit à M. Guilhermy : *Monographie de l'église royale de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques* (1848, in-18, pl.); *Itinéraire archéologique de Paris* (1855, in-12), réédité sous le titre de *Description archéologique des monuments de Paris* (1856); *Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris* (1856, in-12), avec M. Viollet-le-Duc; *la Sainte Chapelle de Paris* (1857, in-fol.), et différents mémoires, documents et notices, insérés dans le *Bulletin du comité*, la *Revue des Sociétés savantes*, la *Revue d'architecture* et les *Annales archéologiques*.

GUILLAIN (Charles), marin français, né le 19 mai 1808, entra au service en 1822, et devint successivement aspirant en 1824, enseigne en 1828, lieutenant en 1835, capitaine de corvette en 1842. Capitaine de vaisseau depuis 1850, il a commandé *le Ducouëdic* et *l'Andromaque*, et a été mis, en 1858, à la tête de la division des équipages de la flotte à Lorient. Le 14 décembre 1861, il fut gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, érigée alors en gouvernement séparé, et commandant en chef de la division navale. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 1858.

M. Guillain a consigné le résultat de ses excursions dans les ouvrages suivants : *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar* (1845, in-8); *Documents sur l'histoire, la géographie, etc., de l'Afrique orientale* (1856-1857, 2 vol. in-8); *Voyage à la côte orientale d'Afrique, exécuté pendant les années 1846-1847 et 1848, par le brick* le Ducouëdic (1846-1847, 3 vol. gr. in-8, avec *Atlas*). Il a aussi collaboré à la *Revue coloniale*, aux *Annales de la marine*, etc.

GUILLARD (Jean-Claude-Achille), statisticien et naturaliste français, né à Marcigny-sur-Loire (Saône-et-Loire), le 28 septembre 1799, docteur ès sciences, a fondé à Lyon l'institut du Verbe-Incarné, d'après un système qu'il a développé sous ce titre : *Exposé et rappel de la méthode d'émancipation intellectuelle, avec application à la lecture et aux cinq langues française, italienne, espagnole, allemande et anglaise* (Lyon, 1829, 5 vol. in-12).

Il a publié en outre : *Analyse de la langue latine* (1830, in-8); *Formules botaniques et mémoires sur la formation des organes floraux* (1834, in-4); *Fragments de statistique humaine* (1853, in-8); *Éléments de statistique humaine ou Démographie comparée* (1855, 2 vol. in-8), etc. Il a collaboré aux *Annales des sciences naturelles* (1847), à l'*Annuaire de statistique* (1854), et surtout au *Journal des Économistes*.

GUILLARD (Léon), auteur dramatique français, né à Montpellier, le 11 avril 1816, fit ses études au collège de cette ville, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans pour étudier le droit; mais une grave maladie le contraignit à revenir dans sa ville natale, où, de 1839 à 1842, il remplit les fonctions de chef du cabinet du préfet de l'Hérault et fonda deux journaux littéraires : *le Babillard* et *l'Hérault*. En même temps, il faisait jouer avec succès quelques ouvrages sur le théâtre de Montpellier. Déjà, en 1837, M. Léon Guillard avait donné au Vaudeville sa première pièce, *Femme et maîtresse*.

A partir de 1843, il écrivit, seul ou en collaboration, pour nos meilleures scènes, d'assez nombreuses œuvres, parmi lesquelles on distingue, au Théâtre-Français : *les Frais de la guerre*, *un Mariage sous la régence* et *le Double veuvage*; à l'Odéon : *les Moyens dangereux*, *Machiavel*, *Delphine*, *les Paniers de Mademoiselle*; au Vaudeville : *le Dernier amour*, *les Gaietés champêtres*, *le Vieil innocent*; au Gymnase : *le Marchand de jouets*, avec M. Mélesville; *le Bal du*

prisonnier avec M. Decourcelle, et, avec M. Dumanoir, *Clarisse Harlowe*, un des premiers triomphes de Mme Rose Chéri. Il a donné, dans la seule année 1856, au Gymnase, *le Mariage à l'arquebuse*, aux Français, *la Statuette d'un grand homme* et, à l'Odéon, un grand drame, *le Médecin de l'âme*.

M. Guillard a été nommé, en 1855, lecteur du Théâtre-Français; il y fut spécialement chargé de l'examen préparatoire des ouvrages présentés au comité de lecture. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

GUILLAUME (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Montbard, en février 1822, fit ses classes au collége de Dijon, et vint suivre à Paris l'atelier de Pradier à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1845, sur ce sujet : *Thésée trouvant sur un rocher l'épée de son père*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par les envois du *Démon de Socrate*, bas-relief, d'*une Amazone*, copie de l'antique du Capitole, du *Tombeau des Gracques*, d'*un Faucheur* et d'*Anacréon*, admis au Salon de 1852. Depuis son retour il a exposé ou exécuté : *les Hôtes d'Anacréon*, bas-relief, *les Gracques*, double buste en bronze (1853); le buste de *M. Hittorff*, admis à l'Exposition universelle de 1855, avec la pluplart des sujets précédents; *la Vie de sainte Clotilde* et *la Vie de sainte Valère*, bas-reliefs, pour le chevet du chœur de la nouvelle église Sainte-Clotilde; le *fronton* et les *cariatides* du pavillon Turgot, la statue de *L'Hôpital*, au nouveau Louvre; des modèles de ces derniers travaux ont figuré au Salon de 1857. M. Guillaume a été chargé, en juillet 1856, à la suite d'un concours, du *Monument de Colbert*, à Reims. Il a exposé le modèle de ce monument au Salon de 1861, ainsi qu'une statue en marbre de *Napoléon Ier*, appartenant au prince Napoléon. Il a obtenu une 2e médaille en 1852, une médaille de première classe et la décoration en 1855.

M. Guillaume a été élu, en septembre 1862, membre de l'Institut en remplacement de Petitot. Il a été nommé professeur à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation en décembre 1863.

GUILLAUME Ier (Fréderic-Charles), roi de Wurtemberg, est né le 27 septembre 1781, à Luben (Silésie), où son père Frédéric Ier, qui devint, en 1797, roi de Wurtemberg, commandait alors un régiment prussien. Il eut pour mère la princesse Auguste-Caroline-Frédérique-Louise de Brunswick-Wolfenbuttel, favorite de Catherine II de Russie, qui, dit-on, la relégua en Sibérie après l'avoir fait passer pour morte (1788). Le jeune prince, après avoir successivement habité la Silésie, la Russie, la Suisse, les provinces du Rhin, s'établit en Wurtemberg, d'où il fut chassé par les armées françaises en 1796 et en 1799. En 1790, il s'était engagé dans l'armée autrichienne pour combattre la France. Il s'éloigna volontairement de 1803 à 1806, pour se soustraire au despotisme domestique de son père. Le séjour qu'il fit alors en France et en Italie fut comme le complément de son éducation

Rentré dans le Wurtemberg en 1806, il vécut dans la retraite la plus absolue, condamnant la facilité avec laquelle son père se pliait aux volontés de Napoléon, qui le força lui-même, en 1808, d'épouser la princesse Caroline-Auguste de Bavière. Mais ce mariage, qui, de l'accord des deux contractants, n'avait eu lieu qu'en apparence, fut dissous à l'amiable en 1814. Le prince Guillaume ne put refuser, en 1812, de prendre le commandement du contingent wurtembergeois qui fit partie de la grande armée. Il reçut avec plus de plaisir le commandement du septième corps de l'armée des alliés, et prit une part distinguée aux affaires de la Rothière et de Montmirail.

Le patriotisme et le libéralisme qu'il professait, faisaient attendre avec impatience son avénement au trône. Il y monta, après la mort de son père, le 30 octobre 1816, et fit aussitôt préparer une constitution qui fut acceptée par les États en 1819, et qui régit depuis le Wurtemberg. A l'intérieur, il introduisit de nombreuses réformes administratives, et à l'extérieur, il combattit tour à tour l'influence de l'Autriche et de la Prusse, s'efforçant de maintenir l'indépendance des États secondaires de l'Allemagne. En 1848, il comprima les efforts des démocrates wurtembergeois, et il ne se soumit qu'avec regret à la constitution germanique votée à Francfort (1849). Il refusa de reconnaître le roi de Prusse comme empereur d'Allemagne (1850), et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à replacer la confédération sur ses anciennes bases. Il ne put résister entièrement à l'esprit de contre-révolution qui régnait chez ses voisins. Lui qui, au commencement de son règne, avait adouci la sévérité de la discipline dans les armées, il y rétablit, en 1855, la peine de la bastonnade, qu'il étendit même aux délits politiques et aux délits de presse. Toutefois, le 22 février 1861, il publia un décret libéral sur la presse. Uni par plusieurs alliances à la famille impériale de Russie, il se montra favorable à cette puissance dans la guerre d'Orient. Il adhéra au congrès proposé par la France, en réservant l'acceptation de la confédération germanique. — Il est mort le 25 juin 1864.

Le roi de Wurtemberg, marié trois fois, avait épousé en secondes noces la princesse Catherine Polowna (1816), et en troisièmes noces (1820), la princesse Pauline, fille de son oncle, Louis de Wurtemberg. Sa sœur Catherine fut mariée au prince Jérôme Bonaparte. — Pour les autres membres de la famille royale, voy. WURTEMBERG.

GUILLAUME (Auguste-Louis-Maximilien-Frédéric), duc régnant de Brunswick-Wolfenbuttel, né en 1806, est petit-fils de Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le vaincu de Valmy, et fils cadet du duc Frédéric-Guillaume et de la princesse Marie-Élisabeth Wilhelmine de Bade. Ses premières années se passèrent en Suède, où sa mère s'était réfugiée après la bataille d'Iéna, puis à Carlsruhe où la famille ducale trouva un asile en 1807. Après la mort de sa mère (avril 1808), il fut élevé, avec son frère, à Bruchsal, par son aïeule, la margrave douairière de Bade. En 1809, le major Fleischer, connu plus tard sous le nom de Nordenfelt, le conduisit à Œls, en Silésie, de là à Nachod, en Bohème, à Kolberg, puis en Suède et enfin en Angleterre. Tandis que Frédéric-Guillaume, dépouillé de ses États par la formation du royaume de Westphalie, prenait les armes pour les recouvrer, et, à la tête de son fameux régiment de hussards noirs, combinait ses mouvements avec ceux de l'armée autrichienne, puis abandonné par l'empereur d'Autriche, subissait toutes les vicissitudes de la fortune, Guillaume et son frère restèrent à Londres auprès de leur mère, la duchesse douairière Augusta, sœur de George III, qui leur donna pour gouverneur un ecclésiastique ignorant, le chapelain Prince. Quand le prince fut rentré dans ses États (28 décembre 1813), il rappela près de lui ses deux fils. Mais bientôt il fut obligé de les quitter pour suivre en France la grande armée d'invasion, et périt, le 16 juin 1815, à la

bataille des Quatre-Bras. Aux termes de son testament, ses enfants passèrent sous la tutelle du prince régent d'Angleterre. Les deux frères vécurent ensemble jusqu'en 1822, époque où le duc Charles (voy. ce nom) se rendit de Lausanne à Vienne, et le prince Guillaume suivit à Gœttingue le colonel Dœrnberg.

En 1823, Guillaume partit pour Berlin et entra au service de Prusse avec le grade de major. En 1826, il prit possession de la principauté d'Œls, en Silésie. Mais déjà les folies de son frère lui préparaient une plus haute fortune. Le 7 septembre 1830, une insurrection força le duc Charles de prendre la fuite. Guillaume accourut de Berlin et se chargea provisoirement du gouvernement. Il administra d'abord au nom de son frère, mais il cessa bientôt de le consulter, et, d'après l'avis de la diète germanique, il attendit la décision des agnats de la famille ducale. Ceux-ci, par acte souscrit en février 1831, déclarèrent le duc Charles incapable de régner. Par suite, Guillaume monta sur le trône, et reçut l'hommage des États, le 25 avril 1831.

La même année, la constitution fut modifiée. La première diète, qui fut nommée après la révision, améliora la loi municipale et la loi relative à l'amortissement, mais, malgré tous les efforts de la minorité libérale, elle rejeta la publicité des débats et même l'impression pure et simple des procès-verbaux. La seconde diète triennale (1836-1839) abolit en partie les droits féodaux, se prononça pour l'accession de Blankenbourg au Zollverein, et vota les fonds nécessaires à la construction d'un chemin de fer entre Brunswick et Harzbourg. Celle de 1839 à 1842 discuta le nouveau code criminel, mis en vigueur le 1ᵉʳ octobre 1840, et accorda de nouveaux fonds pour la construction des chemins de fer. Dans les questions commerciales, le gouvernement inclinait vers l'alliance intime du Hanovre avec l'Angleterre. Le pays, au contraire, demandait instamment l'accession à l'union douanière allemande. De cette opposition de vues naquirent, entre les États et le duc Guillaume, des démêlés qui se prolongèrent jusqu'en 1847. L'assemblée se sépara sans avoir voté le budget; mais le gouvernement n'en leva pas moins les impôts, et la commission permanente s'abstint de convoquer la diète. Mais bientôt éclata la révolution de 1848; Guillaume se déclara pour la liberté et l'unité de l'Allemagne; abolit la censure et convoqua les États en session extraordinaire (31 mars 1848). Il sanctionna les lois votées par la diète: publicité des débats judiciaires, institution du jury, droit d'association, égalité des cultes devant la loi, liberté de la presse et de la librairie, abolition du droit de chasse, extension des capacités électorales et autres réformes déterminées par le mouvement général de l'Allemagne. Dans la diète de 1849, le gouvernement s'unit contre les démocrates avec les anciens libéraux, et montra une habile modération. L'administration de la justice fut réorganisée, les derniers vestiges de la féodalité disparurent entièrement, et le pouvoir, d'accord avec la diète, accomplit sans secousses une révolution pacifique. Au milieu de la réaction universelle, le duc Guillaume ne rétablit pas l'ancien régime et resta fidèle aux principes constitutionnels.

Le duc régnant de Brunswick, qui a su constamment assurer son trône contre les revendications de son frère, dépossédé en 1830, est feld-maréchal du royaume de Hanovre, général de cavalerie au service de Prusse, propriétaire du régiment des cuirassiers autrichiens, nᵒ 7 du 10ᵉ régiment de hussards prussiens et du régiment hanovrien des cuirassiers de la garde. Il a fondé, le 25 avril 1834, l'ordre de Henri le Lion et l'ordre du Mérite. Comme il n'a point contracté de mariage légitime, à sa mort le duché de Brunswick sera réuni au royaume de Hanovre.

GUILLAUME III (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne nᵒ 63, et chef du régiment des dragons russes de l'Ukraine, né le 19 février 1817, est le fils aîné du roi Guillaume II, et de Anne-Polowna, sœur de l'empereur Nicolas. Il succéda à son père le 17 mars 1849. Monté sur le trône peu de mois après la promulgation de la constitution libérale qui régit actuellement les Pays-Bas, il s'y est attaché fidèlement, et il s'est perpétuellement efforcé de développer les institutions parlementaires. L'organisation judiciaire, celle des provinces et des communes, ont été établies sur des bases conformes à l'esprit du temps; les postes ont reçu des réformes; les privilèges qui étaient réservés à la marine et au commerce hollandais ont été étendus aux autres nations; enfin les finances ont été tellement améliorées, que depuis plusieurs années les recettes excèdent les dépenses. Le roi a lui-même donné l'exemple de l'économie, en faisant réduire de 400 000 florins sa liste civile, qui ne s'élève plus qu'à 800 000 (1 696 000 fr.)

Son gouvernement s'est appliqué à faire régner les principes de tolérance religieuse, et à traiter avec égalité les membres des différentes sectes, malgré les protestations de quelques-unes. Il a permis à la cour de Rome de rétablir en Hollande les dignités ecclésiastiques, à condition que le concordat de 1827 serait abrogé (1853).

Le roi a également donné son attention au bien-être matériel; plusieurs travaux de canalisation ont eu lieu; le dessèchement de la mer d'Haarlem a été terminé et plusieurs chemins de fer ont été inaugurés. Les colonies ne sont pas dans un état moins prospère que la métropole; les troupes hollandaises ont remporté des avantages signalés dans l'île de Bali, en 1849, et sont sorties victorieuses de quelques engagements avec les Chinois de Bornéo. Durant la guerre d'Orient, Guillaume III a gardé la plus stricte neutralité, il s'est contenté d'une démarche pacifique auprès de son oncle, l'empereur de Russie, pour arrêter les hostilités. En 1861 et en 1862, il vint visiter l'empereur Napoléon III, et, en 1863, envoya son adhésion au Congrès proposé par la France.

Guillaume III a épousé, le 18 juin 1839, la princesse *Sophie* Frédérique-Mathilde, fille de Guillaume Iᵉʳ, roi de Wurtemberg. — Pour les divers membres de la famille royale, voy. PAYS-BAS.

GUILLAUME Iᵉʳ (Frédéric-Louis), roi de Prusse, né le 22 mars 1797, second fils du roi Frédéric-Guillaume III et frère puîné du roi précédent, entra de bonne heure au service militaire, et assista aux campagnes de 1813 et de 1815, contre la France. Lors de l'avénement de son frère au trône (1840), il devint gouverneur de la Poméranie et chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger. Il siégea à la première diète convoquée en Prusse et eut une influence considérable sur la direction des affaires politiques. Il faisait paraître une prédilection marquée pour le régime militaire. Regardé comme le principal soutien des doctrines absolutistes, il fut obligé, lors des événements de 1848, de prendre la fuite et résida quelques mois en Angleterre. Grâce à l'habileté du ministère Camphausen, il rentra à

Berlin au mois de juin, fut élu député à l'assemblée nationale, mais n'assista jamais à ses travaux. Lorsqu'au printemps de 1849, la Prusse fit marcher des troupes contre les révolutionnaires de Bade, ce fut à lui qu'on en confia le commandement; quelques semaines suffirent pour soumettre le pays insurgé, et au mois d'octobre il se fixa à Coblentz en qualité de gouverneur militaire des provinces rhénanes. En 1854, il fut nommé colonel général de l'infanterie et gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence, et est devenu en outre président de toutes les loges de la franc-maçonnerie prussienne. Il s'est prononcé très-vivement, durant la guerre d'Orient, contre l'attitude passive prise par son gouvernement vis-à-vis de l'Angleterre et de la France.

Au mois d'octobre 1857, l'état de santé du roi Frédéric-Guillaume IV le força de confier les rênes du pouvoir au prince de Prusse, qui l'année suivante, par suite de l'aggravation de la maladie du monarque, fut déclaré régent (7 octobre 1858), malgré l'opposition du parti dévoué à la politique de son frère. Le prince Guillaume parut vouloir inaugurer un système nouveau. Le ministère Manteuffel dut donner sa démission (11 octobre), et, après diverses tentatives un cabinet se forma sous la présidence de M. d'Auerswald, qui subit plusieurs remaniements, mais dont la pensée semblait être plus libérale au dedans et plus nationale au dehors que l'ancienne politique prussienne. Le prince Guillaume eut en juin 1860, avec l'empereur Napoléon III, une entrevue solennelle à laquelle assistèrent les principaux princes de l'Allemagne. A la mort de son frère, il monta sur le trône (2 janvier 1861) publia une amnistie pour les crimes et délits politiques et, dans sa proclamation d'avénement, laissa percer quelques tendances belliqueuses que ses actes ne tardèrent pas à confirmer. L'armée de terre fut accrue, la marine lancée dans une voie de développement, et un vaste système de défense des côtes fut organisé avec l'aide de la Confédération germanique. Au mois d'octobre, le roi Guillaume vint visiter à Compiègne l'empereur Napoléon III, puis il retourna à Berlin pour la cérémonie de son couronnement qui eut lieu le 18 octobre avec une *pompe extraordinaire* aux frais de la cassette royale. A cette occasion, le roi créa l'ordre de la couronne, conféra un certain nombre de titres de noblesse, donna une amnistie restreinte, et déclara tenir sa couronne de Dieu seul. Cette déclaration était, en quelque sorte, une réponse à l'opposition qui venait d'obtenir de nombreux succès dans les élections générales à la Chambre des députés, et le roi insista de nouveau sur ce point dans son discours d'ouverture des Chambres (14 janvier 1862). Cela n'empêcha point, quelques jours plus tard, lors de la discussion du budget, l'adoption de la proposition de M. Hagen que combattait le gouvernement. Les ministres ayant donné leur démission, le roi refusa de l'accepter, prononça la dissolution de la Chambre des députés et la prorogation de celle des seigneurs (11 mars). Le 17, il congédia les membres libéraux du ministère et mit à la tête du cabinet le prince de Hohenlohe, président de la Chambre des seigneurs, bientôt remplacé par M. de Bernstorff. Malgré les efforts du gouvernement, la victoire de l'opposition dans les nouvelles élections fut complète. Le ministère, en attendant l'ouverture des Chambres, tenta de se faire bien venir par quelques actes libéraux: abolition de plusieurs surtaxes, traité de commerce avec la France, reconnaissance du royaume d'Italie, intervention dans la Hesse électorale pour forcer l'électeur à rendre à ses sujets la constitution de 1831. La session que le roi refusa d'ouvrir en personne ne tarda pas à être agitée, notamment par le projet de réforme du système militaire, cause première de tous les démêlés, et la discussion se termina, le 20 septembre, par le rejet absolu, à une grande majorité, des demandes de crédit pour la réorganisation de l'armée. Alors le roi appela à la présidence du conseil M. de Bismark, ambassadeur à Paris (22 septembre), qui, malgré tous ses efforts et son habileté, ne put vaincre la résistance de la Chambre. Sur la motion de M. Forkembeck, (7 octobre), les députés adoptèrent les propositions de la commission du budget, déclarées impraticables par le gouvernement. Le ministère trouva un appui dans la Chambre des seigneurs, qui annula le vote de la Chambre élective et autorisa les dépenses auxquelles les députés avaient refusé leur sanction. Ceux-ci ayant protesté contre ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fut close par un message royal (14 octobre), dans lequel le gouvernement déclara qu'il se trouvait forcé de mettre le budget en exercice en dehors des règles constitutionnelles. C'était tout simplement se passer en fait, du vote refusé par les députés. La lutte continua ainsi, sans hostilité prononcée, entre le trône et le pouvoir parlementaire: les députés protestant au nom de la Constitution violée, le gouvernement s'appuyant sur le parti féodal et persécutant les journaux progressistes. L'année 1863 ne rétablit pas l'harmonie: le 8 février, le roi conclut avec la Russie une convention pour aider à réprimer les troubles de la Pologne, et viola presque aussitôt la neutralité. A la réouverture des Chambres, un nouveau conflit s'éleva entre le président de la Chambre des députés et les ministres qui refusaient, dans les séances, de reconnaître l'autorité présidentielle: le roi prit le parti de ses ministres par une lettre en date du 20 mai, prononça d'abord la clôture de la session, puis, pour en finir, la dissolution de la Chambre. En même temps, une ordonnance supprima la liberté de la presse (1er juin). A la proposition de Congrès faite par la France, le roi répondit en acceptant « après une entente préparatoire. » (18 novembre.) Cependant les nouvelles élections venaient de donner une fois encore une écrasante supériorité au parti libéral: la question danoise vint fort à propos offrir au gouvernement prussien un moyen d'ajourner les difficultés parlementaires, et de rehausser le prestige du trône par un facile triomphe à l'extérieur. — Pour les divers membres de la famille royale, voy. PRUSSE.

GUILLAUMIN (Jacques-François-Augustin), homme politique français, député, est né à Brescia, le 5 février 1802. Président du comice agricole d'Aubigny et membre du conseil général pour le canton d'Argente, il a été nommé, en décembre 1856, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Cher. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 26 157 voix sur 29 745 votants. M. Guillaumin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

GUILLAUMIN (Urbain-Gilbert), éditeur français, né à Couleuvre (Allier), en 1801, fils d'un marchand de bois, vint à Paris, où son goût pour les livres et sa liaison avec le libraire Saturnin Brissot-Thivars, mort depuis préfet du Finistère, le décidèrent à se tourner vers la librairie. Il fonda, en 1833, la librairie spéciale d'économie politique et du commerce, qui a rendu son nom populaire. — Il est mort en décembre 1864, mais sa maison est restée sous son nom, consacrée à la même spécialité.

Les grandes publications de la librairie Guillaumin remontent au *Dictionnaire du commerce et des marchandises*, publié pour la première fois en 1836 (2 vol. in-8) et refondu complétement de 1856 à 1860. En 1841, il créa, avec M. Joseph Garnier (voy. ce nom), rédacteur en chef, le *Journal des économistes*, le plus accrédité de ce genre en France et qui a constamment défendu la liberté commerciale; puis, en 1844, l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, qu'il a signé successivement avec M. J. Garnier et MM. Block. Il dirigeait ou préparait en même temps la *Collection des principaux économistes*, comprenant les œuvres des précurseurs de la science; le *Dictionnaire de l'économie politique* (1852-1853, 2 vol. gr. in-8), et la *Collection des économistes et publicistes contemporains*. Ces collections, dont quelques-unes ont été entreprises dans des moments peu favorables aux études économiques, forment aujourd'hui toute une bibliothèque à l'usage de ceux qui s'occupent scientifiquement des questions sociales.

GUILLAUMOT (Auguste-Alexandre), graveur français, né à Paris, vers 1812, étudia la gravure sous M. F. Lemaître, avec lequel il concourut, dès 1814, à d'importantes publications artistiques. Il s'est consacré particulièrement à la gravure d'architecture ou gravure au trait, et a donné, dans ce genre, des œuvres estimées. Nous rappellerons: *le Porche sud de la cathédrale de Chartres*, *Sculptures relevées à Ninive*, *Phalante et Éthra*, d'après un bas-relief (1845-47); *Sculptures françaises au* XIII*e siècle* (1849); *Panorama d'Oran* (1852); *Statuaire de la cathédrale de Reims*, admis, avec d'autres gravures, à l'exposition universelle de 1855; *Parc de Marly* d'après un dessin original, *la Sainte-Chapelle*, d'après M. Adams (1857); *Vue de Marly-le-Roi* (1859); *Vue restaurée de la demi-lune dans l'ancien parc de Marly-le-Roi*, aquarelle, *Façade principale du palais du commerce à Lyon*, d'après René Dardel (1864), et de nombreuses planches, *Vues* et *Perspectives*, extraites du *Voyage en Perse*, des *Monuments de Ninive*, de *la Monographie de la cathédrale de Chartres*, de *la Statistique de Paris*, etc. M. Aug. Guillaumot a commencé, en 1857, une publication in-folio, intitulée: *Promenades artistiques dans Paris et ses environs*. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une mention à l'Exposition universelle, un rappel en 1863, une médaille en 1864.

Ses deux frères, MM. Claude-Nicolas-Eugène et Louis GUILLAUMOT, exclusivement livrés à la gravure sur bois, ont entrepris, en 1854, pour le *Dictionnaire d'architecture*, de M. E. Viollet-Le-Duc; une série de planches qui ont figuré aux derniers salons, et ont valu à chacun d'eux une médaille de seconde classe en 1855 et deux rappels en 1857 et 1863.

GUILLEMAIN (Michel-Jacques-Laurent-Germain), général français, né le 24 août 1788 à Autun (Saône-et-Loire), fut élève des Écoles polytechnique et d'application, sortit lieutenant de génie en 1807, et passa à l'armée d'Allemagne en qualité de lieutenant de sapeurs (1809). Il fut envoyé, en 1810, en Espagne, où il prit une part distinguée au siege de Tortose, Tarragone, Sagonte et Valence, et rentra en France, lors de l'évacuation, avec le grade de capitaine. Il fit la campagne de 1815 à l'armée des Alpes, et, après avoir été licencié, fut incorporé, en 1817, dans l'état-major du génie à Lille, puis à Valenciennes. Devenu chef de bataillon (1828) et lieutenant-colonel (1834), il fut chargé du génie au corps expéditionnaire dirigé contre Constantine; sa conduite, à ce siége difficile, lui valut sa nomination de colonel (11 novembre 1837). Peu de temps après, il fut nommé commandant en second de l'École polytechnique (1841), directeur des fortifications à Saint-Omer (1844), et promu au grade de maréchal de camp, le 22 avril 1846. Il exerça, de 1847 à 1849, les fonctions d'inspecteur général pour l'arme du génie, et fut placé, en 1853, dans le cadre de réserve. Il est, depuis le 5 juin 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

GUILLEMIN (Nicolas-Alexandre), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 11 août 1789, se destina au barreau, et acheta, en 1823, une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il la quitta après 1830, et se fit inscrire au tableau de la cour royale.

Outre plusieurs pieces de vers empreintes d'un vif sentiment de royalisme, on cite de lui les ouvrages poétiques suivants : *les Chants sacrés* (1834, in-12), psaumes, hymnes et cantiques, traduits ou imités, *le Livre des psaumes* (1838, in-8), d'après le texte latin de la Vulgate: *le Cantique des cantiques* (1839, in-8); *le Souvenir du Ciel* (1841, in-8), prose et vers; *Jeanne d'Arc* (1844, in-8), poëme en douze chants; *Ruth* (1846, in-8; 2e édit., 1848), églogue biblique, etc. M. Guillemin est aussi auteur d'un *Memorandum pour les libertés de l'Église gallicane* (1848, in-8), des *Anges de la Bible* (1854, 2 vol. in-8), d'une *Relation sur le collége arménien de Samuel Moorat* (1855, in-4), avec l'abbé général des Mekhitharites, etc.

GUILLEMIN (Alexandre-Marie), peintre français, né le 15 octobre 1817, à Paris, étudia dans l'atelier de Gros. Parmi ses nombreuses productions, on remarque: *la Poupée malade* (1840); *la Lecture pieuse*, *Souvenirs de gloire* (1841); *le Billet de logement* (1842); *Dieu et le Roi* (1844); *Après l'émigration* (1845); *les Amateurs* (1846); *la Prière du soir* (1847); *Une heure de liberté* (1850); *Souvenirs d'atelier* (1852); *la Lecture de la Bible*, *la Petite fileuse* (1855); *le Premier pas*, *le Colporteur* (1857); *les Bleus passent* [1793]; *le Galant Béarnais* (1859); *Vanneuses d'Ossau*, *le Pain bénit*, un *Tailleur béarnais*, *l'Épervier*, *le Bénédicité* (1861); *l'Ennemi est mort! l'Image de la Vierge* (1863); *la Pie-grièche*, *le Dimanche matin* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, une 2e en 1845, un rappel en 1859 et a été decoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861.

GUILLEMIN (Marie MENGOZZI, dame), actrice française, née à Paris, en 1791, et fille du chanteur et compositeur italien Bernard Mengozzi, reçut à douze ans les leçons de Dazincourt et les conseils de Mlle Desbrosses, débuta comme chanteuse à la salle Louvois, dans *l'Épreuve nouvelle* et partit, en 1812, pour Naples, où elle épousa l'acteur Guillemin. A la restauration, elle revint en France, joua jusqu'en 1819 au second théâtre de Lyon, et fut alors engagée au théâtre du Vaudeville avec son mari, qui en fut près de 20 ans régisseur et mourut en 1843. Elle tint jusqu'en ces derniers temps, dans le répertoire courant, l'emploi des duègnes et des rôles marqués.

GUILLIÉ (Sébastien), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 24 août 1780, étudia la médecine sous le célèbre Desèze, et vint prendre ses grades à Paris (1806). Attaché en 1808 au service de santé de l'armée d'Espagne, en qualité de médecin en chef des hôpitaux militaires, il dirigea, en 1811, l'institution des jeunes aveugles et parvint, par un procédé ingénieux, à mettre

ces derniers en rapport avec les sourds-muets. Le 25 octobre 1812, il fut arrêté comme complice du coup de main de Malet; cette méprise de la police, qui confondit son nom avec celui du général Guillet, le fit rester une année au donjon de Vincennes. Après les Cent-Jours, il fit paraître, sous le pseudonyme de l'abbé Lafond, deux ouvrages politiques: *Histoire de la conspiration de Malet* (1815, in-8), et *Histoire du cabinet des Tuileries depuis le 20 mars 1815 et de la conspiration qui a ramené Bonaparte en France* (1815, in-8); ce dernier obtint trois éditions dans l'année. Décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1814, il a été promu récemment officier.

En 1818, M. Guillié fonda une clinique pour le traitement des maladies des yeux, et, peu de temps après, un recueil périodique, *la Bibliothèque ophthalmologique* (1820-1821). Il a encore publié un *Essai sur l'instruction des jeunes aveugles* (1817); des *Recherches nouvelles sur la cataracte et la goutte sereine* (1818); un *Traité des maladies chroniques* (1841); un *Traité de l'origine des glaires* (1854, 31e édit.), traduit en plusieurs langues, etc.

GUILLO DU BODAN (François-Marie), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Vannes, le 7 février 1794, d'une famille de robe, entra fort jeune dans la magistrature, et fut successivement substitut du procureur du roi à Vannes, procureur du roi à Quimper, avocat général près la cour royale de Rennes (1829); procureur général à Alger (1843), et procureur général à Rennes (1845). Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition dynastique, et après la révolution de Février, quoique d'abord inquiété, il fut le seul procureur général maintenu par le gouvernement provisoire.

Élu représentant du peuple dans le département du Morbihan, le second sur douze, par 72 000 voix, M. Guillo du Bodan fut vice-président du comité de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta néanmoins l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place de procureur général à la Cour d'appel de Rennes. Il fut appelé, en février 1859, à la Cour de cassation, comme conseiller. Promu officier de la Légion d'honneur en 1852, il a été nommé membre du conseil général du Morbihan.

GUILLOIS (abbé Ambroise), ecclésiastique français, né en 1796, à Laval (Mayenne), reçut l'ordination en 1821 et obtint, l'année suivante, un vicariat au Mans; devenu curé de Notre-Dame, de Ré, dans la même ville (1835), il a pris sa retraite en 1854. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de piété souvent réimprimés et parmi lesquels nous citerons: *Recherches sur la confession auriculaire* (1837, in-12; 2e édit., 1840); *Essai sur les superstitions* (1836, in-18); *Explication historique, dogmatique, morale et liturgique du catéchisme* (1837; 8e édit., 1855, 4 vol. in-12); *l'Évangile en action* (1843, 3 vol. in-12), histoire de la vie des saints du Maine et de l'Anjou; *Explication littéraire et morale des Épîtres et Évangiles* (1845, in-18; 3e édit., 1852, 2 vol.). M. Guillois a aussi publié, en 1852, des traductions du cardinal Bellarmin, et a laissé des plans de sermons et de conférences, publiés par l'abbé C. Alix sous le titre: *le Catéchiste en chaire* (1856-59, 3 vol. in-12).

GUILLOIS (Marc-François), littérateur français, né à Versailles, le 1er janvier 1774, fut, dès l'âge de vingt ans, un des rédacteurs du *Moniteur universel*, et, en cette qualité, chargé de reproduire les débats de la Convention. Le lendemain de la mort de Roucher, auteur du poëme des *Mois*, exécuté le 17 thermidor an II, avec André Chénier, il demanda en mariage la fille de ce poëte, et l'obtint. Il occupa ensuite divers emplois. Secrétaire général de l'Opéra (1797-1798), il fit rétablir par le Directoire les bals masqués, longtemps suspendus, et en fut nommé inspecteur général. Sous le Consulat et l'Empire, il remplit diverses fonctions administratives en Belgique et en France. La part qu'il prit, en 1815, à l'organisation de la fédération avignonnaise le fit exiler en Belgique, où il s'attacha à la rédaction des journaux libéraux, fournit divers articles au *Dictionnaire historique* de Walhen, et rédigea, avec Barrère, sur les notes du général Fressinet, l'*Appel aux générations futures*.

Rentré en France en 1819, M. Guillois fut l'un des fondateurs du *Journal du commerce* et du *Messager des Chambres*. Il occupa ensuite l'emploi de commissaire du gouvernement près de plusieurs sociétés anonymes, et dirigea la maison de refuge créée, en 1829, par M. Debelleyme, pour l'extinction de la mendicité. En 1848, il était commissaire du gouvernement près du chemin de fer de Saint-Étienne, emploi que le gouvernement provisoire supprima.

On a de M. Guillois: *Analyse des débats entre les accusateurs et les accusés dans l'affaire de la colonie de Saint-Domingue* (sans date [1798], in-8); *Consolations de ma captivité, ou Correspondance de Roucher* (1797, 2 vol. in-8); *Mémoire sur la colonie française du Sénégal* (an IX, in-8), ouvrage rédigé d'après les notes de Pelletan et imprimé sous son nom; *Notice sur la maison de refuge et de travail* (in-8, 1831); *Prophéties de la nouvelle sibylle* (Paris, 1848, in-18), sous le nom de Mlle Lelièvre.

GUILLOIS (Charles-Antoine-Gabriel), marin français, fils du précédent, né à Paris, le 25 juillet 1795, entra, en 1811, à l'École spéciale de marine de Brest. Nommé aspirant en 1815, il se signala à Constantinople, dans un incendie qui consuma une partie de la ville, et fut cité avec éloges dans le *Moniteur*. Enseigne de vaisseau en 1819, il fit au Brésil et dans la mer des Indes une navigation qui dura près de quatre années. Il devint lieutenant de vaisseau en 1825, prit part en 1829 à la bataille de Navarin, sur la frégate *l'Armide*, dont la belle conduite fut mise à l'ordre du jour des trois escadres combinées, par le vice-amiral anglais Codrington, et fut décoré de la Légion d'honneur. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger, et en 1831, de l'escadre qui força l'entrée du Tage. Promu alors au grade de capitaine de corvette, il devint capitaine de vaisseau en 1840, et remplit les fonctions de chef d'état-major d'une flotte de 20 vaisseaux, au moment où les événements d'Égypte et de Syrie faillirent amener la guerre entre la France et l'Angleterre.

Employé, de 1842 à 1844, au dépôt des cartes et plans de la marine, M. Guillois fut appelé au commandement du vaisseau *le Marengo*, qu'il exerça jusqu'en 1846. Il fut nommé contre-amiral en 1850, et passa, du Conseil d'amirauté dont il était secrétaire, à celui des travaux de la marine. Envoyé à Brest, en 1851, comme préfet maritime intérimaire, il reçut les mêmes fonctions comme titulaire au port de Cherbourg, et présida à l'achèvement des travaux de la digue et à ceux du creusement des bassins. En mars 1854, à la veille de la guerre contre la Russie, le ministre de la marine, M. Ducos, l'appela à la direction

de son cabinet et des mouvements de la flotte. Il garda le même poste auprès de l'amiral Hamelin, et contribua à imprimer à l'organisation de nos forces navales une activité remarquable. Le contre-amiral Guillois, par décret du 29 décembre 1855, fut promu grand officier de la Légion d'honneur. Placé dans la section de réserve, il était conseiller d'État depuis 1858. — Il est mort en mai 1860.

GUILLOT (Natalis), médecin français, né en 1802, fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1828, puis agrégé de la Faculté et médecin du bureau central. Nommé médecin de l'hôpital de la vieillesse, puis de celui de Necker, il devint, en 1857, professeur de pathologie médicale à la Faculté et il a été nommé professeur titulaire de la même chaire (service de la Charité), en octobre 1864. M. Guillot a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1849.

On a de lui une *Exposition anatomique de l'organisation du centre nerveux dans les quatre classes d'animaux vertébrés* (1844, in-4, avec pl.), couronné par l'Académie des sciences de Bruxelles; *la Lésion, la Maladie* (1851, in-8), thèse de concours pour une chaire de pathologie.

GUILLOUTET (Louis-Adhémar, marquis DE), homme politique français, député, est né le 6 août 1819. Maire de Parlebose et membre du Conseil général pour le canton de Gabarret, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription des Landes, par 18 948 voix sur 32 319 votants. Son concurrent était M. Victor Lefranc. *

GUILMETH (Alexandre-Auguste), archéologue français, né à Brionne (Eure), le 2 décembre 1807, acheva ses classes au collége de Bernay, fut maître d'études au collége de Rouen, surveillant général à celui d'Amiens, et enfin censeur et inspecteur aux colléges de Dieppe et de Juilly. Livré avec ardeur aux études archéologiques sur l'ancienne province de Normandie, il a été élu membre de plusieurs sociétés savantes.

M. Guilmeth a publié un grand nombre de notices ou d'ouvrages historiques, dont quelques-uns très-considérables, sur diverses villes et localités célèbres de la Normandie, notamment : *le château de Brionne* (1831, in-4); *la Ville de Pont-Audemer* (1832, in-8); *la Ville de Brionne* (1834, in-8); *la Ville et les environs d'Evreux* (1835, in-8); *la Ville et l'arrondissement de Neufchâtel en Bray* (1836, in 8); *les Environs de Dieppe* (1836, in-8); *la Ville et l'arrondissement du Havre* (1836-38, in-8, deux parties); *la Ville et l'arrondissement d'Yvetot* (1836-37, in-8); *la Ville et le canton d'Elbeuf* (1838, in-8), et autres travaux de même nature formant *la Description historique de la Normandie*, collection plusieurs fois rééditée de 1836 à 1850 (12 vol. in-8 avec plans et grav.); une *Notice biographique et littéraire sur A.-A. Guilmeth* (1860) donne la bibliographie détaillée de ses travaux. *

GUIMET (Jean-Baptiste), chimiste et industriel français, fils de Jean Guimet, ingénieur en chef des ponts et chaussées, né le 30 juillet 1795, à Voiron (Isère), fit d'excellentes études au lycée Napoléon, et entra à l'École polytechnique, d'où il passa, en 1817, dans le service des poudres et salpêtres. Après diverses mutations, il fut nommé, en 1830, commissaire des poudres à Lyon, et devint, en 1833, directeur de la poudrerie et de la raffinerie de Toulouse. L'année suivante, il donna sa démission pour se consacrer exclusivement au perfectionnement d'une découverte chimique qu'il avait faite dès 1826, et au développement d'une industrie aussi importante que nouvelle dont il est le créateur.

Jusqu'en 1826, le prix excessif de l'outremer rendait l'usage de cette couleur précieuse extrêmement limité. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale avait proposé, quatre ans de suite, un prix de 6000 fr. pour la découverte d'un produit propre à la remplacer. M. Guimet, tournant ses recherches de ce côté, parvint, par des procédés particuliers, à composer artificiellement l'outremer avec les éléments qui le constituent naturellement. Cette découverte qui, selon le rapporteur, M. Mérimée, fait époque dans l'histoire des arts industriels, eut pour résultat que l'outremer, qui se vendait jusque-là de 4 à 5000 fr. le kilogramme, et dont la consommation annuelle ne dépassait guère 2 kilogrammes, tomba au prix de 2 fr. le kilogramme, et qu'il s'en consomma annuellement au moins deux millions de kilogrammes, représentant 4 millions de francs.

M. Guimet a obtenu des médailles d'or aux expositions nationales de 1834, 1839, 1854, 1849, la grande médaille (*council medal*) à l'Exposition universelle de Londres en 1851, la grande médaille d'honneur en 1855 à celle de Paris, avec la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il habite la ville de Lyon, où il a présidé, à diverses époques, l'Académie des sciences et des belles-lettres et la Société d'agriculture.

Sa femme, Mme Zelie GUIMET, fille du peintre Bidault, s'est distinguée dans la carrière des arts par quelques bons tableaux, entre autres une *Judith*, qui a figuré au Salon de 1827.

GUINARD (Auguste-Joseph), homme politique français, né à Paris, le 28 décembre 1799, est fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat. Élève de l'institution Sainte-Barbe, où il eut pour condisciple Godefroy Cavaignac, il fut l'un des agents les plus actifs de la charbonnerie française et se trouva compromis dans les complots politiques de Nantes, de Belfort et de Saumur. Après avoir coopéré à la fondation du *National*, il prit les armes en 1830, se signala sur les barricades et poussa de tout son pouvoir à la proclamation de la République. Sous le règne de Louis-Philippe, il continua, comme capitaine d'artillerie de la garde nationale, la plus vive opposition, organisa militairement la Société des droits de l'homme, encourut plusieurs fois les poursuites du parquet. Impliqué dans le procès des accusés d'avril, il fut condamné à la déportation; mais dès le 15 juillet 1835, il avait réussi, avec dix de ses compagnons, à s'évader de Sainte-Pélagie et à gagner l'Angleterre. Au bout de treize années d'exil, il revint à Paris le 24 février 1848, s'empara de la caserne des Minimes et occupa, à la tête de la 8e légion, l'hôtel de ville, où il fut un des premiers à acclamer la République.

Nommé tour à tour adjoint au maire de Paris, préfet de police, poste qu'il refusa, et chef d'état-major de la garde nationale, M. Guinard fut appelé à présider le Comité des récompenses nationales, dont il avait déjà fait partie en 1830. Élu l'avant-dernier sur la liste des trente-quatre représentants de la Seine, il n'eut qu'un rôle très-secondaire à la Constituante où il vota avec la Montagne. Mais il prit une part très-active à la répression de l'insurrection de juin et fut assez grièvement blessé. Il ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Il fut un des accusés les plu compromis dans le mouvement du 13 juin : colonel de l'artillerie parisienne, il occupa, avec une poignée d'hommes, le Conservatoire des arts et

métiers (voy. LEDRU-ROLLIN), et ne chercha pas à fuir lorsque la troupe l'envahit. Son nom fut porté sur les listes républicaines aux élections complémentaires du 8 juillet suivant, et réunit près de 100 000 suffrages dans la Seine. Quelques mois après, traduit devant la Haute-Cour de Versailles, il refusait absolument de se défendre et était condamné à la déportation perpétuelle. Successivement détenu à Doullens et à Belle-Isle, il a été rendu à la liberté, en 1854, par le gouvernement impérial.

GUINOT (Eugène), homme de lettres français, né à Marseille, en 1805, débuta en 1835 par quelques nouvelles insérées dans *l'Europe littéraire*, fondée par M. Capo de Feuillide, puis dans l'ancienne *Revue de Paris* (1836-1837). Bientôt il entra au *Siècle*, où il rédigea jusqu'en 1848 une revue hebdomadaire de Paris, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*. Peu de chroniqueurs parisiens eurent autant de succès. M. Guinot faisait jouer en même temps des vaudevilles sous un autre pseudonyme, celui de *Paul Vermond*. En 1848, il en fit représenter un, *la Restauration des Stuarts*, dont les idées et le langage réactionnaires causèrent une certaine sensation et motivèrent sa sortie du *Siècle* : il entra au journal *l'Ordre*, ouvert par M. Chambolle (voy. ce nom) aux dissidents de l'ancienne feuille libérale. En 1850, M. Guinot passa au journal *le Pays*, où il rédigea, cette fois sous son vrai nom, une chronique parisienne. — Il est mort en février 1861.

M. Eugène Guinot a publié : *Un été à Bade* (1850, grand in-8 illustré); *les Soirées d'avril* (1853, in-12) et plusieurs *Guides* (*De Paris à Bruxelles; De Paris à Calais, Boulogne*, etc.; *Enghien*, etc.), dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (in-16).

GUIRAUDET (Alexandre-Joseph-Eugène), imprimeur français, né à Paris, le 10 août 1792, et neveu du conventionnel de ce nom, mort préfet de la Côte-d'Or (1804), fut, de 1811 à 1813, élève de l'École polytechnique, sortit dans l'artillerie et fit les campagnes de Belgique et de France. Mis en non-activité de 1815 à 1816, démissionnaire en mai 1820, il prit à Paris, au mois de mars de cette même année, le brevet d'imprimeur, auquel il joignit plus tard celui de libraire (1828), et fut souvent poursuivi et condamné, sous la Restauration, pour publications politiques. Il a particulièrement imprimé *le Globe*, le *Journal du Palais*, la *Bibliothèque Elzévirienne*, etc. (1824-1858). Membre de la commission administrative chargée de préparer le projet de loi relatif à l'imprimerie et à la librairie (1847), du conseil d'encouragement (1848), trois fois président du conseil des prud'hommes (1847-49) et, de janvier 1846 à juillet 1858, président de la Chambre syndicale des imprimeurs, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1852. — Il est mort à Neuilly, le 4 mai 1860. Il a été remplacé dans son imprimerie par son fils, Jules GUIRAUDET, né à Paris en 1833.

GUISTIÈRE (Amand-Gauthier DE LA), homme politique français, député, est né à Rennes, le 2 mai 1825. Ancien adjoint au maire de Rennes, il devint, en 1858, conseiller de préfecture d'Ille-et-Vilaine et donna sa démission en 1863. La même année, il fut élu député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 4ᵉ circonscription d'Ille-et-Vilaine, par 17 323 voix sur 28 603 votants.

GUITER (Théodore), homme politique français, né à Perpignan, le 15 février 1797, était fils d'un notaire et neveu du conventionnel de ce nom. Il succéda à son père, se lia avec les chefs du parti libéral, et fonda, après 1830, l'*Indépendant des Pyrénées orientales*. Jusqu'en 1848, il fut constamment conseiller municipal de Perpignan et plusieurs fois élu conseiller général. Après la révolution de Février, il devint maire de sa ville natale, puis commissaire de la République dans son département, tandis que son fils, M. Eugène Guiter, âgé de vingt-cinq ans, devenait commissaire de l'Ariége.

Aux élections pour la Constituante, M. Guiter obtint, après M. Arago, son beau-frère, le deuxième rang et 34 000 suffrages sur 36 000 votants. Il vota avec le parti du général Cavaignac. Réélu à la Législative, le dernier sur quatre, il combattit la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut éloigné de France et alla se fixer à Chambéry, avec son fils.

GUIZARD (Sylvain), ancien représentant du peuple français né à Guéret (Creuse), le 12 avril 1806, fit à Paris d'excellentes études médicales, et revint dans sa ville natale, où il acquit bientôt une position importante. Il professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions démocratiques, et, après la révolution de Février, il fut un des commissaires qui se partagèrent l'administration du département de la Creuse. Il fut envoyé à la Constituante par 21 000 suffrages, le second sur sept. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, puis protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut quelque temps détenu avec plusieurs de ses collègues. Depuis 1852, il a repris à Guéret l'exercice de sa profession de médecin.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume), homme d'État et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Nîmes, le 4 octobre 1787, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud, le 8 avril 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues, avec autant de passion que de succès. Il vint faire son droit à Paris en 1805, et entra, l'année suivante, comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. Introduit dans la maison de Suard, il y connut la société littéraire de l'époque, et y rencontra Mlle Pauline de Meulan qui travaillait alors au *Publiciste*, et qui, par reconnaissance pour le concours discret qu'elle avait reçu, pendant une longue maladie, d'un collaborateur inconnu, qui n'était autre que M. Guizot, consentit, en 1812, malgré la différence de leurs âges, à devenir sa femme. Elle avait quatorze ans de plus que lui, et ses relations avec les chefs du parti royaliste devaient ouvrir à son mari la carrière politique.

Encore simple homme de lettres, M. Guizot, qui avait débuté lui-même dans *le Publiciste*, où ses articles sur *les Martyrs* de Chateaubriand avaient été très remarqués, publiait, à cette époque, son *Nouveau Dictionnaire des synonymes français* (1809, 2 vol. in-8; 5ᵉ édit., 1859), intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière; *De l'état des beaux-arts en France et du Salon de 1810* (1811, in-8); *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV* (1813, in-8, tome Iᵉʳ et unique); il traduisait de l'auteur

allemand Rebfues *l'Espagne en* 1808 (1812), et éditait en l'annotant, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (1812 et suiv.), traduite par divers personnages, entre autres Louis XVI, et revue par Mme Guizot. Cette vie laborieuse eut sa récompense en 1812; Fontanes nomma M. Guizot, qui n'avait pas réussi à être admis comme auditeur au conseil d'État, professeur adjoint et presque aussitôt titulaire d'histoire moderne à la Sorbonne.

A la chute de l'Empire, il devint, sur la recommandation de Royer-Collard, secrétaire général du ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, prépara quelques travaux importants, notamment l'*Exposé* de la situation, présenté aux Chambres, le 12 juillet 1814, le projet de loi sur la presse du 21 octobre, qui servit plus tard de modèle aux ordonnances de Juillet, et l'ordonnance du roi du 17 février 1815, réformant le système général de l'instruction publique. M. Guizot fit aussi partie avec Mgr Frayssinous, du Comité de censure.

Au retour de l'île d'Elbe, il quitta le ministère de l'intérieur, dès le 20 mars. C'est en le confondant avec son frère, J.-Jacques Guizot, chef de bureau, qu'il s'est établi, sur la foi même du *Moniteur* (14 mai 1815), une version très-accréditée, consacrée par l'autorité des principaux historiens de la Restauration, et que nous avons d'abord en partie reproduite. D'après cette version, M. Guizot serait resté encore quelques semaines au ministère, aurait signé *oui*, comme fonctionnaire, sur le registre des adhésions au rétablissement de l'Empire, puis se serait vu assez brutalement destitué, et aurait alors repris son cours. Ces détails et la note du journal officiel qui les constate, se rapportent au frère de M. Guizot, et non à M. Guizot lui-même. Pour lui, il quitta sa chaire pour faire ce voyage de Gand, qui fut, depuis, l'objet de tant de récriminations. On a dit qu'il allait y plaider auprès de Louis XVIII, contre les ultra-royalistes, la cause de la Charte constitutionnelle.

Revenu en France avec les Bourbons, M. Guizot fut choisi pour secrétaire général de la justice par le ministre Barbe-Marbois, qui, après avoir essayé généreusement de lutter contre les excès de la terreur blanche, se retira du pouvoir à l'occasion des massacres du Midi (10 mai 1816). M. Guizot, sorti du ministère avec lui, redevint presque aussitôt maître des requêtes, en service extraordinaire, puis ordinaire (août 1816), conseiller d'État l'année suivante, et enfin directeur général de l'administration départementale et communale. Royaliste constitutionnel, il écrivit, en quelque sorte, le manifeste de son parti, sous ce titre : *Du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816, in-8; 4e édit., refondue 1821). Dès lors fut fondée, sous l'inspiration de M. Royer-Collard, secondé par M. Guizot, l'école doctrinaire, qui admettait en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation. Le langage dogmatique des chefs, explique le nom donné à ce parti, qui a gardé, jusqu'à la chute de la monarchie constitutionnelle, une si grande influence.

M. Guizot, sortit une seconde fois du pouvoir avec le ministère Decazes (voy. ce nom), à la suite de l'assassinat du duc de Berri, et redevint professeur et écrivain. Parmi ses publications politiques d'alors, on cite : *Des Conspirations et de la justice politique* (1821, 2e édit.); *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821, in-8), écrit assez volumineux, où, par une tactique qui est ordinaire à l'auteur, le principe d'autorité est soigneusement maintenu et tourné contre le gouvernement qui le compromet. Au milieu de cette vive polémique contre le ministère de Villèle, M. Guizot avait perdu toutes ses places, moins sa chaire. Son cours fut interdit en 1825. C'est l'époque la plus laborieuse et la plus féconde de sa vie littéraire. Alors paraissent l'*Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822; 2 vol. in-8), simple reproduction de ses leçons; le traité *De la Peine de mort en matière politique* (1822, in-8), où, sans proscrire cette peine, même en matière politique, il montre les dangers de cette arme terrible pour les gouvernements qui l'emploient : l'*Essai sur l'histoire de France*, pour faire suite aux *Observations* de l'abbé Mably (1823, in-8); la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre* (1823 et suiv., 26 vol. in-8), traduite de l'anglais, par divers auteurs, et annotée par l'éditeur; la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, depuis l'origine jusqu'au XIIIe siècle, avec des notes et notices, etc. (1823 et suiv., 31 vol. in-8); l'*Histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'avénement de Charles II* (1827-1828, 1re partie, t. I-II, in-8; 5e édit. 1845, 2 vol. in-12), qui devait servir d'introduction à la première des deux collections précédentes; sans parler d'une édition annotée des *OEuvres de Rollin* (1821); d'une révision de la traduction des *OEuvres de Shakspeare*, avec une *Notice biographique et littéraire* (1821), etc., il donnait en outre des articles à divers *recueils*, dirigeait l'*Encyclopédie progressive* et fondait la *Revue française* (1828). Il était, en même temps, un des fondateurs et l'un des membres les plus actifs de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!* organisée en vue de défendre l'indépendance des élections.

Le 1er août 1827, M. Guizot avait vu mourir sa première femme, qui embrassa le protestantisme sur son lit de mort. Il reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'est Mlle de Meulan qui, sous le nom de Mme Guizot, a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous formes de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante M. Guizot épousa en secondes noces Mlle Elisa Dillon, nièce de sa première femme, qui avait elle-même prévu et pour ainsi dire préparé pour son mari cette autre union. La seconde femme de M. Guizot, morte en 1833, a aussi laissé quelques écrits de littérature et de morale.

Le ministère conciliateur de Martignac rendit à M. Guizot sa chaire à la Sorbonne et sa place au conseil d'État (1828). C'est le moment de sa plus grande popularité. Comme professeur, il compose avec MM. Cousin et Villemain cet illustre triumvirat qui a jeté tant d'éclat sur notre enseignement public, et c'est à son professorat que se rapportent ses ouvrages historiques les plus répandus, son *Cours d'histoire moderne* (1828-1830), 6 vol. in-8); l'*Histoire générale de la civilisation en Europe* (1845, 5e édit., in-8; 1846, in-12), et l'*Histoire générale de la civilisation en France* (1845, 5e édit., 4 vol. in-8; 1846, 4 vol. in-12). En même temps il était envoyé par l'opposition de Lisieux à la Chambre des Députés, où il combattit vivement le ministère Polignac, et votait l'Adresse des 221, en y ajoutant, pour sa part, un commentaire sévère.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Guizot, arrivé de Nîmes le 26 juillet, se chargea, le 27, de rédiger la protestation des députés, qui témoignait encore du dévouement de la Chambre « pour le roi et son auguste dynastie. » Le lendemain, il se réunissait chez Laffitte à ses collègues, faisait constituer la Commission municipale et était nommé par elle ministre provisoire de l'instruction publique. Il passa, quelques jours

après, au ministère de l'intérieur, et, avec une activité incroyable, recomposa tout le personnel de l'administration. Il prit part aussi à la révision de la Charte : il demandait qu'on abaissât à 25 ans l'âge d'éligibilité. Membre du cabinet Laffitte, M. Guizot refusa de s'associer aux tendances du président, et donna sa démission. Il prêta au ministère Périer tout l'appui des anciens monarchistes constitutionnels, dont il était le chef, et forma ensuite, avec MM. Thiers et Broglie, le cabinet du 11 octobre 1832, qui ne dura pas moins de quatre ans. Ministre de l'instruction publique, il avait, soit au conseil, soit à la Chambre, dans les affaires générales, une grande influence personnelle, et contribua puissamment au triomphe de la politique de répression, en défendant à la tribune toutes les mesures exceptionnelles ou les ordres rigoureux destinés à la soutenir. Mais il eut l'honneur d'attacher son nom à la plus belle création du dernier règne, celle de l'enseignement primaire. A part tous les travaux nécessaires à la préparation de la loi du 28 juin, qui favorisait l'instruction du peuple en honorant ses plus humbles dispensateurs, il se dévoua résolûment à en assurer l'exécution. On ferait avec ses circulaires et ses instructions des volumes dignes de figurer au premier rang de ses œuvres.

Le ministère du 11 octobre s'étant enfin dissous (le 22 février 1836), M. Guizot, après quelques mois de retraite et de silence, accepta de nouveau, le 6 octobre, des mains de M. Molé, le portefeuille de l'instruction publique. Celui de l'intérieur étant venu à vaquer par la retraite de M. de Gasparin, il devint l'objet de la double ambition de MM. Thiers et Guizot, et fit éclater toute leur rivalité. M. Guizot céda, en obtenant, par compensation, les affaires étrangères pour un autre chef doctrinaire, M. de Broglie. Malheureusement, le ministère Molé se constitua définitivement, le 15 avril 1837, en écartant l'un et l'autre, et M. Guizot se jeta avec ardeur dans l'opposition. Réuni, dans la fameuse coalition, aux hommes dont les idées ou les personnes lui répugnaient le plus, il combattit encore, comme autrefois, le pouvoir au nom du pouvoir même, lui reprochant avec éloquence l'affaiblissement du principe d'autorité. Mais cette association pour les besoins du moment avec ses adversaires de la veille et du lendemain, l'exposa à de sévères appréciations. C'est alors que le *Journal des Débats* lui disait : « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime, jamais ! » Et M. Royer-Collard se séparait de lui en protestant contre de telles tactiques.

Après le triomphe de la coalition et les efforts inutiles du roi, pendant une année, pour constituer un ministère en dehors d'elle, M. Thiers, appelé au pouvoir le 1er mars 1840, maintint M. Guizot dans l'ambassade de Londres, à laquelle il avait été nommé le 9 février précédent, en remplacement de M. Sébastiani. Sa réputation, sa religion, ses travaux sur l'histoire et la littérature anglaises, la dignité puritaine de ses manières lui valurent chez les Anglais, de grands succès personnels. Mais l'échec diplomatique le plus complet lui était réservé. La fameuse question d'Orient se trancha, sous ses yeux et à son insu, de la manière la plus injurieuse pour la France. Au moment où se signait sans lui le traité du 14 juillet, qui nous isolait du concert européen, ses dépêches au président du conseil exprimaient encore toutes les espérances propres à l'encourager dans sa politique.

Lorsque M. Thiers dut se retirer devant les craintes que cette politique inspirait au roi, M. Guizot accepta sa succession, au risque de donner lieu à de graves accusations qui ne lui furent pas épargnées. Ce fut même avec le portefeuille des affaires étrangères qu'il prit, sous la présidence nominale du général Soult, la direction du cabinet du 29 octobre, le plus durable des cabinets de la royauté de Juillet, mais qui fut son dernier.

Nous ne pouvons suivre M. Guizot pas à pas pendant ces sept années de pouvoir, que signalent au dehors le système de la paix à tout prix, et au dedans la résistance à toute proposition de réforme politique; mais nous devons rappeler, à leurs dates, les principaux actes de son administration qui se trouve composer toute une période de notre histoire. Ici surtout nous racontons, nous ne jugeons pas.

Le 15 décembre 1840 s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de l'empereur, décrété sous le ministère de M. Thiers. Au mois d'avril suivant, le cabinet fait voter la loi sur les fortifications de Paris, autre héritage du cabinet précédent. A l'occasion du recensement, des troubles graves éclatent à Toulouse, à Lille, à Clermont; puis l'attentat de Quénisset fait intenter contre un journaliste (voy. DUPOTY), l'accusation de complicité morale. Au commencement de 1842, M. Guizot obtient pour la première fois le rejet des propositions relatives aux incompatibilités parlementaires, et à l'adjonction des capacités sur les listes électorales, propositions qui doivent être reprises et rejetées tant de fois. Mais il est contraint de céder au sentiment national, dans la question du droit de visite (janvier).

La Chambre des Députés, qui ne donne au cabinet de M. Guizot qu'une majorité si peu docile, est dissoute le 12 juin. La nouvelle Chambre est rappelée en toute hâte, à la suite de la mort funeste du duc d'Orléans, pour voter, selon les vues personnelles du roi, la loi organique de régence, qui exclut la veuve du prince au profit du moins populaire de ses frères. Au dehors, la France se relève un instant par la prise de possession des îles Marquises. En 1843, la loi sur les sucres pacifie des intérêts rivaux, et la visite de la reine Victoria au château d'Eu consacre l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'occupation de Taïti par Dupetit-Thouars menace « l'entente cordiale; » elle sera désavouée, et le pèlerinage de députés légitimistes à Belgrave-Square (novembre) prépare, pour l'année suivante, une nouvelle agitation. M. Guizot leur fait infliger, dans l'Adresse au roi, une solennelle flétrissure (janvier 1844), et excite ces violents débats au milieu desquels on lui reproche si injurieusement le voyage de Gand; mais « ces insultes n'arrivent pas à la hauteur de son dédain. » Les députés *flétris* donnent leur démission et sont tous réélus.

Vient alors l'affaire Pritchard : une indemnité est votée, sinon payée à ce missionnaire anglais, auteur de mauvais traitements envers les Français de Taïti, pour conjurer une rupture avec la Grande-Bretagne; et les mots insolents de lord Palmerston, qui s'engage « à faire passer la France par le trou d'une aiguille, » sont livrés aux commentaires de toute la presse européenne. Le roi rend solennellement à la reine Victoria sa visite (12 septembre). Le même système de concessions à l'égard de la Russie et l'utile intermédiaire de Mme de Liéven (voy. ce nom) contiennent les sentiments de la cour de Saint-Pétersbourg pour les Tuileries dans des termes pacifiques. Les projets de loi sur la liberté de l'enseignement, sans pouvoir être adoptés, sont dès lors un sujet de lutte ardente entre le clergé et l'Université, entre l'Église et l'État. L'organisation des premières grandes compagnies de chemins de fer donne lieu à une fièvre de spéculation dont la presse opposante se fait une arme contre le pouvoir. On en est à peine distrait par les brillants faits d'armes de l'Algérie

(Isly, 14 août). L'ambassadeur Lagrenée conclut un traité de commerce avec la Chine (24 octobre) où tous les Européens obtiennent, en 1845, les mêmes avantages que l'Angleterre. Une escadre anglo-française remporte, la même année, auprès de Buenos-Ayres, un avantage signalé sur Rosas (20 novembre), et, au commencement de 1846, les Chambres votent, pour la réorganisation de notre marine militaire, un crédit extraordinaire de 93 millions, dont le ministère plus pacifique ne voulait pas.

Cette année est marquée par diverses crises. D'abord les mariages espagnols : le duc de Montpensier épouse l'infante Louise-Ferdinande, et le cabinet du 29 octobre, qui a tant sacrifié à la peur de la guerre, dans les questions d'honneur national, brave, pour la première fois, le mécontentement de l'Angleterre. Puis, les embarras financiers, les inondations de la Loire, la cherté des grains, et, au commencement de 1847, les troubles sanglants de Buzançais. Au milieu de tout cela, les procès scandaleux de malversation et de corruption contre les anciens ministres Teste et Cubières et divers autres personnages jettent sur d'anciens dépositaires du pouvoir une déconsidération qu'une partie de l'opinion publique fait retomber sur le pouvoir même. Cependant l'agitation réformiste, que le ministère comprime, chez nous, sans l'étouffer, a, depuis l'avènement de Pie IX (16 juin 1846), gagné peu à peu toute l'Europe. L'Italie entière s'est réveillée et a obtenu de ses princes des concessions libérales. La réaction est vaincue avec les Jésuites, en Suisse, dans l'affaire du Sonderbund, malgré les sympathies des gouvernements de France et d'Autriche. L'opposition libérale, croyant que l'opinion publique est pour elle, porte enfin devant le pays la question électorale et parlementaire, par l'organisation des banquets réformistes dans tous les départements.

Au milieu de tant de complications, M. Guizot, conservant une majorité indécise, semblait toujours menacé d'une chute prochaine. Tous les organes de la presse l'avaient abandonné; de nouveaux journaux ministériels, *le Globe* et *l'Époque*, étaient créés; et, malgré les subventions et toutes leurs ressources occultes, ne pouvaient se soutenir. Fort de son dévouement à la pensée personnelle du roi, en faveur duquel il opposait à la fameuse maxime constitutionnelle de M. Thiers celle-ci : « le roi règne et gouverne, sauf la responsabilité de ses ministres, » M. Guizot affectait un mépris hautain pour l'opposition et pour les appuis qu'elle comptait dans le pays et paraissait se glorifier de l'impopularité. Renfermer la France électorale dans le cercle le plus restreint, agir sur elle de toute la puissance de l'administration et de toutes les séductions dont elle dispose, composer à son gré une Chambre de fonctionnaires dociles et dévoués, telle semblait être toute la politique intérieure du ministère. Au milieu du progrès constant du mouvement réformiste, M. Guizot se voyait personnellement accusé de n'ouvrir aux citoyens jaloux de conquérir des droits politiques, qu'un seul chemin, celui de la fortune; et l'opposition résumait tout son dernier discours aux électeurs de Lisieux dans ces mots : « Enrichissez-vous : qu'elle séparait de son correctif : « par le travail. » Les clameurs de la foule contre son nom se mêlaient partout aux cris de : « *Vive la Réforme*. »

On sait le dénoûment. La discussion de l'Adresse en réponse au discours de la couronne, dans lequel le cabinet de M. Guizot accusait les « passions aveugles ou ennemies » de l'opposition, souleva des tempêtes. Le grand banquet réformiste du douzième arrondissement fut résolu et annoncé pour le 22 février. Le ministère refusa de l'autoriser. Une demande sans effet de mise en accusation fut formulée contre lui, et la lutte éclata dans les rues de Paris. La garde nationale, écartée d'abord avec défiance, ne parut que pour assister au triomphe de l'émeute, ou pour y aider en s'associant aux vœux de la foule et à ses colères contre M. Guizot. Celui-ci quitte enfin le pouvoir le 23. Mais il était trop tard : les différents successeurs qu'on lui donna n'eurent pas assez de popularité pour arrêter le mouvement, et, malgré tous les sacrifices, malgré l'abdication du roi, la mise à néant de la loi impopulaire de la régence, le ministère Guizot entraîna la monarchie dans sa chute.

M. Guizot gagna l'Angleterre, pendant que le gouvernement provisoire le mettait en accusation avec ses collègues. La Cour d'appel rendit une ordonnance de non lieu. Dans l'exil, il reprit la plume du publiciste : il écrivit sa brochure *de la Démocratie en France* (janvier 1849), où l'ancien historien de la civilisation rappelait, en huit chapitres, qu'il comprenait mieux que personne les grandes lois du progrès politique dans les sociétés modernes. Puis, de retour en France, il s'efforça de rentrer dans la vie politique en se portant, dans le Calvados, comme candidat de l'Union électorale aux élections générales pour la Législative. Repoussé, malgré son manifeste intitulé : *M. Guizot à ses amis*, il s'unit néanmoins aux chefs des différents partis hostiles à la République, et devint un des patrons du système de fusion entre les deux branches royales déchues. Jusqu'à ce jour, il n'a cessé d'employer les loisirs que son éloignement de la politique active lui fait, à écrire quelques nouveaux ouvrages, à rééditer ses ouvrages anciens et à en extraire à quelques modifications près, des brochures ou des articles de revue, tels que : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?* (1850, in-8), *Cromwell sera-t-il roi?* et *Nos mécomptes et nos espérances* (extraits de la *Revue contemporaine*, 1852 et 1855); *la Belgique en* 1857 (in-8, extrait de la *Revue des Deux-Mondes*), etc., sortes de factums remplis de récriminations contre la République qui n'est plus, ou de justifications rétrospectives de la politique de fusion monarchique qui n'a pas réussi à la remplacer.

Dans ces dernières années, l'attitude de M. Guizot a surtout été marquée par ses discours dans des réunions académiques ou autres, plus ou moins étrangères à la politique. Comme directeur de l'Académie française, en 1861, c'est lui qui fut chargé de répondre, le 24 janvier, au récipiendaire, le R. P. Lacordaire. Il vit dans cette situation d'un hérétique recevant un dominicain un hommage à l'esprit de tolérance qui caractérise les temps modernes. Un peu plus tard (21 avril), présidant, dans le temple de l'Oratoire, la réunion annuelle d'une société protestante, il se déclara hautement, comme il le fit dans ses écrits du même temps, en faveur du maintien du pouvoir temporel du pape, en disant des derniers événements d'Italie : « Une déplorable perturbation attaque et afflige une portion considérable de la grande et générale église chrétienne. » Ces déclarations soulevèrent de vives polémiques parmi ses coreligionnaires.

Comme orateur, M. Guizot a porté à la tribune parlementaire et dans sa chaire la même élévation de langage et le même ton d'autorité. Il avait bien ses jours d'emportement, comme lorsqu'il tonnait, le 11 août 1831, contre « le parti républicain, le *caput mortuum* de tout ce qui a vécu chez nous de 89 à 1830, la queue, la mauvaise queue de notre révolution, l'animal immonde qui vient traîner sur les places publiques

sa face dégoûtante et y exposer les ordures de son âme. » En général, il avait plus de goût et moins de violence. Son geste était simple et noble; sa parole, ferme plutôt que colorée; et la roideur impérieuse de sa personne semblait émaner d'un sentiment d'infaillibilité. Dans des thèses diverses il portait une égale puissance d'affirmation. Mêmes qualités et mêmes défauts dans son style. Historien ou philosophe, il impose, plus qu'il ne les démontre, les résultats de ses méditations ou de ses recherches. Ses ouvrages historiques, qui sont encore ses meilleurs titres littéraires, ont été, dans ces dernières années, l'objet de vives critiques. A part les reproches adressés à la forme qui a paru manquer de souplesse, de grâce et d'ampleur, on s'est plaint de trouver au fond de ses livres un excessif amour des généralités, la substitution aux faits de lois arbitraires, et, par un genre nouveau de fatalisme, le développement complaisant de rôles imposés d'avance aux races et aux nationalités.

M. Guizot appartient à l'Institut de France à trois titres : il est entré successivement à l'Académie des sciences morales et politiques (section d'histoire) lors de sa réorganisation, en 1832; à celle des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Dacier, en 1833, et enfin à l'Académie française, en 1836, en remplacement du comte de Tracy. Grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur, depuis le 27 avril 1840, il a le même rang dans une foule d'ordres étrangers (Belgique, Brésil, Danemark, etc.).

Aux ouvrages de M. Guizot que nous avons déjà cités, nous n'avons qu'à ajouter : *Washington* (1841, in-18), servant d'introduction à la publication suivante : *Vie, correspondance et écrits de Washington* (1839-40, 6 vol. in-8, avec *atlas* et planches); *Méditations et études morales* (1851), in-8; 3ᵉ édit. 1855), recueil d'anciens fragments; *l'Amour dans le mariage* (1855, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*), épisode de la vie de lady Russell; *Guillaume le Conquérant; Édouard III et les Bourgeois de Calais* (in-16, même collection); *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1864, tom. I-VII, in-8); *l'Église et la société chrétienne en* 1861 (1861, in-8); *Discours académiques*, etc. (1861, in-8); *Histoire parlementaire de France, recueil complet des discours prononcés dans les chambres de* 1819 *à* 1848 (1863, tom. I-V); *Trois générations* (1861, in-8), servant d'introduction à l'ouvrage précédent; *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* (1864, in-8), etc.

Outre les articles de revue anciens et nouveaux, tirés à part, M. Guizot a fait aussi imprimer un très-grand nombre de ses *Rapports*, *Circulaires* ou *Discours* de toute nature, entre autres ses *allocutions* comme président du consistoire protestant de Paris. Presque tous les écrits de M. Guizot sont, dès qu'ils paraissent, traduits en anglais. Les plus importants l'ont été dans plusieurs autres langues.

Son frère, dont il a été question plus haut, Jean-Jacques GUIZOT, né aussi à Nîmes, chef de bureau au ministère de l'intérieur en 1814-1815, et mort depuis une vingtaine d'années, a traduit de l'anglais, avec M. Loyson, le *Tableau de la constitution d'Angleterre* de G. Custance (1817, in-8), et de l'allemand, le tome Iᵉʳ du *Manuel historique* de Heeren (1820, in-18). Nous devons aussi une mention au fils aîné de M. Guizot, François, qui donnait les plus brillantes espérances, et qui lui a été enlevé en 1837.

GUIZOT (Maurice-Guillaume), littérateur français, second fils de l'ancien ministre, né à Paris, le 11 janvier 1833, a fait avec succès ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte), suivi les cours de droit et pris le diplôme de licencié en 1857. Il a attiré de bonne heure l'attention sur lui par une publication couronnée par l'Académie française en 1853 : *Ménandre, étude historique sur la comédie et la société grecques* (1855, in-8 et in-18).

GUMERY (Charles-Alphonse), sculpteur français, né à Paris, le 14 juin 1827, étudia sous M. Toussaint, entra en 1846 à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de sculpture au concours de 1850, dont le sujet était *la Mort d'Achille*. Son séjour en Italie fut signalé par d'heureux envois, notamment par celui d'un *Faune jouant avec un chevreau*, statue qui tomba aussitôt dans le domaine public et reparut avec succès à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1857, il a exposé, avec son dernier envoi, *le Retour de l'enfant prodigue*, groupe en marbre; un buste en bronze de *Bacchus*, et deux autres *Bustes-portraits* en marbre (1857); puis *Un moissonneur*, *la Fontaine de l'Amour* (1859); *les Deux pigeons*, un *Portrait d'enfant* (1863); le *Président Favre*, *Lapeyronie*, *fondateur de l'Académie de chirurgie*, statue en bronze commandée par la Faculté de médecine de Montpellier (1864). Il a obtenu, dès son début, une 3ᵉ médaille en 1855, une 2ᵉ médaille en 1857 et deux rappels, l'un en 1859, l'autre en 1863.

GUMPRECHT (Théodore-Godefroid), économiste allemand, né à Hambourg le 11 octobre 1793, passa de l'École royale de Hanovre, dans un établissement spécial d'économie rurale et d'agriculture, auprès de Hambourg, et compléta son éducation par des voyages en Italie et en Danemark. En 1813, il prit part comme volontaire à la guerre de l'indépendance, fit la campagne de France, puis visita les provinces du Rhin, la Thuringe, la Saxe, la Prusse et la Pologne. Ayant acheté dans le duché de Saxe-Weimar, de grandes exploitations, il mena de front l'étude et la pratique de l'économie rurale. En 1835, il fonda, en Silésie, un établissement d'agriculture où le gouvernement prussien envoya les meilleurs maîtres; il obtint lui-même la place de secrétaire général d'économie rurale en Prusse, et l'occupa jusqu'en 1851.

On a de M. Gumprecht : *les Fraudes des bergers dévoilées* (die enthüllten Betrügereien der Schaefer; Eisenach, 1825); *Remarques sur le dessèchement des champs* (Gesammelten Bemerkungen über die Trockenlegung der Felder, Berlin, 1852), contenant des considérations neuves sur le drainage. Il a collaboré à divers recueils, notamment aux *Rapports d'économie rurale de l'Allemagne du centre* (Landwirthschaftliche Berichte aus Mitteldeutschland; Weimar, 1832-1842), et il rédige depuis 1852 le *Nouveau journal d'économie rurale* (Neue landwirthschaftliche, Zeitung).

GUNTHER (Charles-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Leipsick, en 1786, reçu docteur en droit en 1806, fut d'abord avocat, entra dans l'enseignement en 1826 et devint premier professeur de droit à l'université de sa ville natale. On lui doit plusieurs des réformes introduites dans le Code pénal de la Saxe. — M. Ch. F. Gunther est mort en juin 1864.

On a de lui : *Traité de droit saxon*, d'après Haubold (Lehrbuch des saechsischen Rechts (1829); *De documenti notione recte constituenda* (1832); *Commentaire des nouvelles lois pénales du royaume de Saxe* (die neuen Criminalgesetze des Königreichs Sachsen erlœutert, 1838); *Observa-*

tions sur la loi dans l'État (Betrachtungen über das Gesetzim Staate, 1842); *le Concours des créanciers* (der Concurs der Glaeubiger, 1852); *De usuris moræ in concursu creditorum* (1855); *De herede ex re certa instituto*, etc., (1856), etc., tous publiés à Leipsick, ainsi que différents *Programmes*, articles et notices.

GURLITT (Louis), paysagiste danois, né à Altona, le 8 mars 1812, eut pour maîtres son père, puis Gensler de Hambourg et Bendixen, et visita le Danemark, la Suède et la Norvége. En 1837, il se rendit à Munich et dans l'Italie septentrionale, et fut, de retour à Copenhague, élu membre de l'Académie danoise. Après de nouveaux voyages, dans le midi de l'Europe, il s'est fixé à Vienne, où il a épousé en troisièmes noces la sœur de la célèbre Fanny Lewald (1847).

La plupart des grands paysages de M. Gurlitt appartiennent au roi Christian VIII, ou au musée de Copenhague. Celui du *Lac de Côme* est au roi de Hanovre; une *Vue de Palerme*, à l'impératrice douairière de Russie; *l'Embouchure du Cattaro*, à l'archiduchesse Sophie d'Autriche. Une de ses dernières toiles, *Rosate, dans les montagnes de la Sabine* (1856), a été gravée dans le journal français *l'Illustration*.

GURLT (Ernest-Frédéric), vétérinaire allemand, né le 15 octobre 1794, à Drentkau, près Grünberg, en Silésie, étudia la médecine à Berlin, y reçut, en 1819, son diplôme de docteur, et obtint successivement, à l'École vétérinaire, les fonctions de répétiteur, de professeur et de directeur technique (1849). En 1850, il a été nommé conseiller intime de médecine.

Nous citerons de M. Gurlt : *Manuel d'anatomie comparée des animaux domestiques* (Handbuch der vergleichenden Anatomie der Haussaeugethiere; Berlin, 1822, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1843-1844, avec un atlas de 150 planches. Supplément, 1848, 25 planches); *Anatomie pathologique des animaux domestiques* (Lehrbuch der pathologischen Anatomie, etc., 1837; 2ᵉ édit., 1847). Il a rédigé en outre, depuis plus de vingt-cinq ans, avec M. Hartwig, le *Magasin universel de science vétérinaire* (Magazin für die gesammte Thierheilkunde).

Un autre médecin allemand de ce nom, le docteur Ernest GURLT, agrégé à la Faculté de médecine de Berlin, a publié : *Recherches d'anatomie pathologique comparée des maladies des articucations* (Beitraege zur vergleich. patholog. Anatomie der Gelenkkrankheiten; Berlin, 1853); *De quelques difformités du bassin humain causées par des maladies des articulations* (Ueber einige durch Erkrankung der Gelenkverbindungen verursachte Misstaltungen des menschlichen Beckens; Berlin, 1854, etc.

GUROWSKI (Adam, comte), publiciste polonais, né dans la waïvodie de Kalisch, en Pologne, vers 1800, fit ses études aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Heidelberg. Compromis dans les troubles de 1820, il ne put rentrer en Pologne que plusieurs années après. Les défiances de ses compatriotes contre lui le jetèrent dans le parti russe. Le grand-duc Constantin le distingua et s'en fit un ami. Mais la révolution de 1830 réveilla le patriotisme du comte Gurowski, et son activité auprès de l'armée et dans les clubs lui valut la confiance du gouvernement national. Après la défaite définitive de l'insurrection, il se retira en France et fit partie du Comité national polonais. Réduit à la pauvreté par la confiscation de ses biens et traité de nouveau avec défiance par plusieurs émigrés, M. Gurowski se retourna vers la Russie, et se montra tout ensemble partisan du pouvoir absolu, catholique grec et panslaviste : il publia dans de nombreux ouvrages, soit en allemand, soit en français, sa nouvelle profession de foi. Il rentra alors dans l'empire, fut nommé gouverneur civil d'une province, mais sans recouvrer ses biens, repassa à l'étranger et continua la série de ses publications. Lors de la révolution de 1848, suspect aux divers partis, il passa en Amérique, où il ne put obtenir une place de professeur.

On a du comte Gurowski, en français : *la Vérité sur la Russie* (Paris, 1840), puis en allemand : *la Russie et la civilisation* (Leipsick, 1841); *Pensées sur l'avenir des Polonais* (Berlin, 1841); *Extraits de mon livre de pensées* (Breslau, 1843); *un Tour en Belgique* (Heidelberg, 1845); *Impressions et souvenirs* (Lausanne, 1846); *les Derniers événements dans les trois parties de l'ancienne Pologne* (Munich, 1846).

GÜSECK (Bernd VON). Voy. BERNECK.

GUSLER (Pierre-Georges), général français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le 22 octobre 1780, s'engagea dès l'âge de quatorze ans, dans le 7ᵉ de hussards avec lequel il fit quelques campagnes à l'armée du Rhin. Officier dès 1803, il se signala surtout par sa bravoure dans les guerres de Prusse et de Pologne, à Essling où il fut blessé dangereusement, et eut plusieurs chevaux tués sous lui, aux sanglantes journées de Dresde et de Leipsick. Laissé en demi-solde jusqu'en 1820, il fut nommé colonel du 4ᵉ de dragons (1822), fit la campagne d'Espagne (1823), et obtint, à la révolution de Juillet, le brevet de maréchal de camp. Après avoir commandé les subdivisions militaires de la Loire et de la Meuse, il a été admis, en 1839, dans le cadre de réserve (2ᵉ section) et promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1842. — Le général Gusler est mort en 1860.

GUTHRIE (révérend Thomas), prêtre et philanthrope écossais, né en 1800, à Brechin (comté de Forfar), et fils d'un riche négociant de cette ville, étudia la théologie à l'université d'Édimbourg. Après avoir reçu les ordres, il vint faire à Paris des études médicales. A son retour, il administra la paroisse d'Arbirlot (1830), et fut appelé, en 1840, à l'église de Saint-Jean d'Édimbourg, récemment consacrée au culte. Il prit une part active aux controverses qui amenèrent le schisme de 1843 et fut, avec les docteurs Chalmers, Cunningham et Candlish un des chefs de la nouvelle Église indépendante (*free Church*). Édimbourg lui doit la fondation de son École des pauvres (*ragged School*), établissement libre érigé en 1847.

GUTIERRES (Garcia), auteur dramatique espagnol, né en 1815, fut appelé par le sort, en 1832, à faire partie des régiments levés à Madrid contre don Carlos. Trop pauvre pour se racheter, il venait précisément de tirer le numéro 1 quand il présenta sa première pièce *Il Trovatore* au théâtre del Principe. Le succès de ce drame, qui a fourni plus tard le libretto du chef-d'œuvre de M. Verdi, fut prompt et complet. L'auteur put payer un remplaçant et se livrer dès lors entièrement à la carrière du théâtre. Parmi ses autres pièces, qui lui valurent presque toutes des triomphes, on cite : *el Page; el Rey Monge; Magdalena*. M. Gutierres est devenu l'un des auteurs dramatiques les plus goûtés de l'Espagne.

GUTTINGUER (Ulric), littérateur français, né

en 1785, à Rouen, et fils d'un ancien député de l'Empire se livra dès sa jeunesse à la littérature, et débuta, en 1812, par le poëme de *Goffin, ou les Mineurs sauvés*. Vers 1820, il se lia d'amitié avec les chefs du mouvement romantique, fut admis à la rédaction de *la Muse française* et réunit les pièces qu'il y avait fait insérer sous le titre de *Mélanges poétiques* (1826, in-8; 3ᵉ édit., 1828). Il donna encore comme poésies : *Charles VII à Jumiéges* et *Édith* (1826), poëmes ; *Recueil d'élégies* (1829, in-8); *Fables et méditations* (1837, in-8); *les Deux âges du poëte* (1844, in-8); *Dernier amour* (1852), etc.

On a de lui, en prose : *Nadir* (1822); collection de lettres critiques; les romans d'*Amour et Opinion* (1827, 3 vol. in-12) et d'*Arthur* (1836, in-8); *Pensées et impressions d'un campagnard* (1847), in-18), recueil d'articles extraits de divers journaux et principalement du *Corsaire*.

GUTZKOW (Charles-Ferdinand), écrivain et poëte dramatique allemand, né à Berlin, le 17 mars 1811, fit de brillantes études dans cette ville et remporta un prix académique pour une dissertation de théologie *De Diis fatalibus*. La révolution de 1830 le lança, à dix-neuf ans, dans la politique; il donna successivement plusieurs ouvrages, où une satire fine et mordante cachait les théories les plus avancées. Le *Forum de la critique* (Forum der Journalliteratur); les *Lettres d'un fou à une folle* (Briefe eines Narren, etc.); *Maha Guru, histoire d'un Dieu* (Stuttgart, 1833, 2 vol.), roman fantastique où il adoptait les dernières conséquences des écrits de J. J. Rousseau, lui firent, auprès des conservateurs une réputation d'homme dangereux. Mais l'apôtre des doctrines nouvelles, M. Menzel (voy. ce nom), l'associa à la rédaction de sa *Gazette littéraire* et le couvrit de sa popularité. C'est alors qu'il publia : *Nouvelles* (Novellen ; Hambourg, 1833, 2 vol.) *Soirées* (Soireen; 1835, 2 vol.); *Caractères publics* (Oeffentliche Charaktere; 1835); courtes esquisses dont le style fit le succès.

Son entrée dans *la Jeune Allemagne* dont M. Menzel affectait de se séparer, porta une première atteinte à l'accord qui les unissait. Ils rompirent tout à fait, lorsque M. Gutzkow prit la direction du journal *le Phénix*. Sa *Préface* aux *Lettres sur la Lucinde de Fr. Schlegel*, par Schleiermacher, et sa brochure intitulée *Wally* (Manheim, 1835), toutes deux dirigées contre la révélation, excitèrent des poursuites. Tous les ouvrages de son parti furent prohibés; lui-même fut traduit devant le tribunal aulique de Bade, et condamné à trois mois d'emprisonnement. Loin de se ralentir M. Gutzkow publia, la même année, un *Essai sur la philosophie de l'histoire* (Zur Philosophie der Geschichte : Manheim, 1836), et en opposition à la *Littérature allemande* de Menzel, ses *Essais sur l'histoire de la littérature moderne* (Beitraege zur Gesch. der neusten Literatur; Stuttgart, 2 vol.), sans compter *Gœthe et les deux siècles* (Gœthe im Wendepunkt Zweir Jahrhunderte ; Berlin); puis trois romans : *Séraphine; le Bonnet rouge et le Capuchon* (die rothe Mütze und die Kapuze; Hambourg, 1838), *Blasedow et ses fils* (1839); une suite d'articles critiques : *Dieux héros, et Don Quichotte* (Gœtter, Helden, dom Quixote, 1838).

Mais c'est surtout comme poëte dramatique que M. Gutzkow a le plus de réputation. Il a fait jouer avec succès sur presque toutes les scènes de l'Allemagne : *Néron* (1835); *le Roi Saül* (1839); *Richard Savage*, *Werner*, *Patkul*, *l'École des riches*, *la Feuille blanche*, et *Queue et glaive*, le plus populaire de tous ses ouvrages.

Ses œuvres dramatiques ont été réunies en deux volumes en 1842. La même année parurent encore de lui : les *Lettres de Paris* et les *OEuvres mêlées*. Il a donné de 1850 à 1852 un grand roman en 9 volumes : *les Chevaliers de l'esprit*, et plus récemment encore *la Diaconesse*, où le récit ne sert que de cadre à l'expansion de ses idees philosophiques et religieuses.

GUYARD (Auguste), littérateur français né à Frottey-lès-Vesoul (Haute-Saône), en 1808, dirigea quelque temps l'institution Sainte-Anne, près Vesoul, et vint en 1837 à Paris, où il se fit l'un des plus zélés partisans de la méthode Jacotot. En 1844, il alla rédiger à Roanne *l'Écho*, puis *le Progrès de la Loire*, encourut deux mois de prison à la suite d'une *Pétition* relative au droit au travail et prit, en 1847, la rédaction en chef du *Bien public*, à Mâcon. L'année suivante, il fondait, aux Tuileries, le club de la Conciliation démocratique. En 1850, il alla habiter, avec sa famille, la colonie de Saint-Just (Haute-Loire), dont il dirigea pendant peu de temps les tentatives d'applications socialistes. Il a fondé dans des conditions très-originales, l'Académie communale de Frottey-lès-Vesoul, en faveur de laquelle des fêtes ont été données à Paris.

Nous citerons de M. Guyard : *Jacotot et sa méthode* (3ᵉ édit. 1840); *le Trésor des ignorants et des pauvres* (1840); *Paul, ou l'Athée conséquent* (1850); *Des droits et des devoirs au point de vue de l'absolu* (1850, in-18); *les Fils de la fée noire* (1852, in-18); *Guide des gens du monde dans le choix d'une médecine* (1857, in-18); *Quintessences générales* (même année, in-18); *le Grec et le latin appliqués au français, à l'usage des mères de famille*, etc. (1859, in-18); une série de *Lettres aux gens de Frottey* (1863-1864, livraisons 1 à 9), etc.

GUYARD-DELALAIN (Augustin-Pierre), député français, ancien avocat, quitta le barreau pour l'industrie. Blessé, en juin 1848, en attaquant une barricade à la tête d'une compagnie de la garde nationale, il fut décoré par le général Cavaignac le 23 août suivant. Dévoué à la politique de l'Élysée, il fut un des membres les plus actifs du comité bonapartiste qui organisa le pétitionnement pour la révision de la Constitution, et, dès le 3 décembre 1851, fit paraître dans les journaux, son adhésion formelle au coup d'Etat. Sous les auspices du gouvernement, il devint, en 1852, député de la 1ʳᵉ circonscription de la Seine, et fut reélu en 1857.

GUYON (Jean-Louis-Geneviève), chirurgien français, né à Albert (Somme), le 5 avril 1794, fit ses classes au collége de Saint-Quentin, et vint étudier la médecine à Paris en 1810. Nommé chirurgien sous-aide en 1811, il fut envoyé en Hollande et passa en 1815 à la Martinique, où, pendant quatre ans, il fit des observations sur la fièvre jaune; il essaya impunément sur sa personne toutes les voies de contagion, jusqu'à s'inoculer la matière des vomissements et à se coucher dans le lit des malades. Chirurgien-major en 1821, il fut attaché, en 1826, au service de l'hôpital de l'île de Léon en qualité de chirurgien en chef, rentra en France en 1829 et fit partie de la commission nommée par le ministre de la guerre, en 1831, pour étudier le choléra en Pologne. Envoyé en Algérie, en 1833, il y exerça les fonctions de premier professeur de l'hôpital d'instruction d'Alger, fut nommé chirurgien en chef de l'armée le 9 mai 1838 et prit part à toutes les grandes expéditions, depuis celle de Constantine jusqu'à celle de Cherchell et de Médéah. Son nom a été mis plusieurs fois à l'ordre

du jour de l'armée, et il a été choisi par l'Institut pour s'associer aux travaux des commissions scientifiques d'Algérie. Médecin inspecteur du service de santé, M. Guyon a pris sa retraite en 1857. Officier de la Légion d'honneur le 30 mai 1837, il a été depuis promu commandeur. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de médecine.)

On a de lui un grand nombre de mémoires : *sur le Traitement de la fièvre jaune* (1826); *sur le Choléra en Pologne* (1832), présenté à l'Institut; *sur les Maladies des Antilles et de l'Afrique; Un mot sur la fièvre jaune de Lisbonne en 1857*, etc. Beaucoup ont été insérés dans la *Revue médicale*, les *Annales maritimes et coloniales*, la *Gazette médicale*, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, les *Comptes rendus* de l'Institut, etc.

GUYON (Émilie-Honorine Guyon, dame), actrice française, née à Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or), le 2 octobre 1821, était cousine germaine de l'acteur Guyon, sociétaire des Français, qui la fit débuter au théatre de la Renaissance dans *la Fille du Cid*, en 1840, et qui l'épousa peu après; elle sortait alors du Conservatoire, dont elle avait suivi les cours de 1838 à 1839. Elle joua quelque temps aux Français, passa ensuite aux scènes du boulevard et fit partie, de 1846 à 1857, du personnel de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, où elle tint l'emploi des grands rôles. En 1858, Mme Guyon a été appelée à remplir l'emploi des rôles tragiques à la Comédie-Française, dont elle est devenue, la même année, sociétaire.

GUYON (Richard-Debaufre), général anglais, plus connu sous le nom de Kourchid-pacha, né en mars 1813, à Walcot, près Bath, mort à Constantinople, le 12 octobre 1856. — Voyez les deux 1ères éditions du *Dictionnaire*.

Deux autres fonctionnaires ottomans, du nom de Kourchid-pacha, ont attiré l'attention sur eux par des nominations importantes. L'un d'eux, gouverneur de Belgrade, et élevé à la dignité de *muchir*, a été disgracié et destitué pour la part prise aux affaires de Syrie, en 1861. Il avait été même condamné à quinze ans de forteresse; mais sa peine fut commuée en un simple internement déguisant, a-t-on dit, un retour de faveur. L'autre a été nommé, au commencement de 1864, gouverneur de Beyrouth, poste d'importance secondaire depuis que le chef-lieu de la province a été transporté à Damas.

GUYON (Jules), médecin français, né vers 1805, fit ses études médicales à Paris, où il fut reçu docteur en 1833. Il a écrit un certain nombre d'ouvrages qui attestent un esprit préoccupé de la philosophie de la science. Les principaux sont : *Éléments de physique générale* (1832, in-8); *des Mouvements de l'air et des pressions de l'air en mouvement* (1835, in-8); *Traité de l'incubation et de son influence thérapeutique* (1840, in-8); *De la Télégraphie de jour et de nuit* (1840, in-8); *De l'Emploi de la chaleur dans le traitement des ulcères* (1842, in-8); *Institutions démocratiques* (1848); *le Vitalisme physique* (1835, in-8), extrait de *l'Union médicale;* etc.

GUYOT DE FÈRE (François-Fortuné), littérateur français, né à Paris, le 30 août 1791, commença son droit, puis fut réclamé par la conscription et servit de 1811 à 1815. En 1819, il se tourna vers la littérature. Il a donné depuis cette époque : *Histoire du prince Eugène de Beauharnais* (1821); *Lettres philanthropiques d'un ancien commerçant* (1825); *Des routes à ornières en fer* (1826); *Anecdotes contemporaines* (1827); *Étrennes morales* (1828); *Étrennes curieuses* (1829); *De l'abolition de la peine de mort. Notice.... sur la guillotine* (1830); *Archives curieuses de l'histoire, de la littérature et des sciences* (1830); *Annuaire des artistes français* (1832-36, 3 vol.); *Statistique des gens de lettres*, etc. (1834-40, 2 vol.); *Statistique des beaux-arts* (1835); *De la peinture à l'encaustique* (1837); *Biographie des artistes vivants* (1842); *Observations sur la manière dont les sujets religieux doivent être traités* (1844); *Annales de la Légion d'honneur* (1840, 2 vol.), avec M. G. d'Olincourt; enfin, plusieurs journaux et publications non continués, et un grand nombre d'articles dans le *Journal de Paris ;* l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *Biographie générale*, etc.

GWILT (Joseph), architecte anglais, né le 11 janvier 1784, embrassa la profession de son père et tourna de bonne heure son attention vers le style italien. En 1816, il fit une longue excursion sur le continent et en rapporta le manuel intitulé : *Notitia architectonica italiana* (1818). On cite de lui, comme des travaux d'art remarquables, le château de Markree, en Irlande, et l'église de Saint-Thomas, à Charlton.

Occupé surtout d'archéologie, il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous signalerons les suivants : *Origine des cariatides* (Cursory view of the origin of caryatides; Londres, 1822); *Sciographie* (Sciography or examples of shadows; 2e édit., 1824); *de l'Équilibre des voûtes* (On the equilibrium of arches; 2e édit., 1826); *Éléments d'architecture* (Rudiments of architecture, 1826); une traduction de *l'Architecture* de Vitruve (1826); *De la Critique en architecture* (Elements of architectural criticism, 1837, in-8); *Encyclopédie historique, théorique et pratique d'architecture* (Encyclopœdia of architecture, 1842; 3e édit. augmentée, 1854). M. Gwilt a aussi donné des articles au *Dictionnary of literature* de Brande et à l'*Encyclopædia metropolitana*.

GYULAY (François, comte) ou Gyulai, général autrichien, né à Pesth, en 1799, est fils du général Ignace Gyulay, qui eut une part importante à la campagne de France. Entré au service militaire en 1816, il atteignit rapidement, malgré la paix, les grades supérieurs; général-major en 1839, il devint, en 1846, feld-maréchal lieutenant et fut placé, l'année suivante, à la tête de la province de Trieste. Il fortifia cette ville, contribua beaucoup, en 1848, à conserver à l'État la marine de l'Adriatique. Après avoir occupé, de juin 1849 à juillet 1850, le ministère de la guerre, il retourna en Italie prendre son commandement.

La guerre de l'indépendance italienne, en 1859, le mit de nouveau en évidence. Chargé, dès le mois d'avril, comme chef du deuxième corps d'armée, dont le quartier général est à Milan, de la direction des opérations militaires contre le Piémont, il passa le Tésin, parut un instant menacer la capitale même, puis exécuta sur le Pô diverses évolutions qui amenèrent entre les Français et les Autrichiens, le 20 mai, un premier engagement à Montebello. C'est lui qui, après avoir repassé le Tésin, commandait en chef à la bataille de Magenta (juin), à la suite de laquelle il dut évacuer Milan, puis se retirer au delà de l'Adda. Il fut alors révoqué, sur sa demande. A la bataille de Solferino, le général Gyulay combattit à la tête du régiment d'infanterie dont il est propriétaire.

H

HAAG (Eugène), théologien protestant français, né à Montbéliard (Doubs), le 11 février 1808, alla étudier la théologie à la faculté protestante de Strasbourg et y prit ses grades. Il passa ensuite en Allemagne, se voua à l'enseignement particulier et traduisit, pour la société anglaise de la propagation des connaissances chrétiennes, plusieurs livres de morale et de piété. En 1853, il fut un des fondateurs de la Société du protestantisme français. Son principal ouvrage, fait en commun avec son frère, est *la France protestante, ou Vie des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la réformation, jusqu'à la reconnaissance de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale* (1847-1859, tomes I à IX, gr. in-8 à 2 col.), vaste répertoire, pour lequel il a puisé un grand nombre de renseignements dans les archives publiques ou particulières.

On a encore de lui : *Cours complet de langue française* (Leipsick, 1834-1836, 5 vol. in-8); *Vues classiques de la Suisse* (1836-1837, in-8), d'après H. Zschokke; *Vie de Luther* (Valence, 1839, in-18), et *Vie de Calvin* (Paris, 1840, in-18); *la Trinité* (1842, in-12), traduit de Milton; etc.

HAAG (Émile), frère du précédent, né à Montbéliard, le 8 novembre 1810, termina aussi ses études à Strasbourg et fit un long séjour en Allemagne. Outre sa collaboration très-importante au grand dictionnaire biographique cité plus haut, il a donné des traductions de l'anglais et un recueil de *Satires et poésies diverses* (Paris, 1834, in-18). Il a aussi collaboré activement à l'Encyclopédie des gens du monde. — M. Émile Haag est mort le 11 mai 1865.

HAASE (Henri-Dieudonné-Frédéric-Chrétien), savant philologue allemand, né le 4 janvier 1808, à Magdebourg en Prusse, fit ses classes dans sa ville natale, étudia pendant quatre ans la philologie aux universités de Halle, de Greifswald et de Berlin, et entra, en 1831, dans l'enseignement public. En 1835, il était professeur-adjoint à la Schulpforta, quand son affiliation au *Burschenschaften* le fit suspendre de ses fonctions et condamner à six ans de prison. Gràcié, au bout d'un an, il quitta la Prusse, et, se livrant à des études suivies aux bibliothèques de Paris, de Heidelberg, de Strasbourg et de Berne, il réunit une foule de documents pour servir à une édition critique des écrivains militaires grecs et romains. Dans son écrit, *De militarium scriptorum græcorum et latinorum omnium editione instituenda narratio* (Berlin, 1847), il rend compte de ses idées pour l'exécution de ce grand travail.

De retour en Prusse, en 1840, M. Haase devint professeur adjoint de philologie à l'université de Breslau; l'année suivante, inspecteur universitaire des provinces de Silésie et de Posen, et en 1846, professeur titulaire. Il soutenait alors des projets de réforme qui rencontrèrent une vive résistance dans le ministère Eichhorn. Envoyé, en 1848, à l'assemblée nationale de Berlin il se fit remarquer parmi les membres du centre gauche. Rentré à Breslau (1851), il occupa la chaire d'éloquence et la place de co-directeur du séminaire philologique.

Les ouvrages de M. Haase sont plus estimés que nombreux. On lui doit des éditions du *De republica Lacedæmoniorum* de Xénophon (Berlin, 1833); de *Thucydide* (Paris, 1840), avec la traduction latine; de l'*Historia romana* de Velleius Paterculus (Leipsick, 1851), et des *OEuvres de Sénèque* (Ibid., 1852 et suiv.). Il a en outre annoté les *Leçons de philologie latine* de Reisig (Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft; Ibid., 1839), et fourni d'importants articles à quelques grands recueils littéraires de l'Allemagne, notamment une dissertation sur *le Passé et l'avenir de la philologie* (Vergangenheit und Zukunft der Philologie; Berlin 1835), à l'*Encyclopédie méthodique des sciences philologiques* et les mots *Philologie* et *Phrygie* à la grande Encyclopédie d'Ersch et Gruber.

HABSBOURG (famille de). Voy. AUTRICHE.

HACHETTE (Louis-Christophe-François), libraire français, né à Rethel (Ardennes), le 5 mai 1800, se destina à l'enseignement et entra en 1819 à l'École normale, où il venait de terminer avec succès ses études de troisième année, lorsqu'elle fut licenciée au mois de septembre 1822. Éloigné ainsi brusquement de la carrière du professorat, avec les plus distingués de ses condisciples, MM. Farcy, L. Quicherat, Geruzez, etc., il consacra plusieurs années à l'étude du droit et des affaires, et crut pouvoir se rattacher à l'instruction publique en fondant une librairie classique qui prit pour devise : *Sic quoque docebo*. De 1826 à 1850, les publications littéraires et scientifiques sorties de cette librairie se sont répandues dans tous les établissements publics et particuliers de France et de l'étranger. Sous son impulsion, tous les textes français, latins et grecs des auteurs classiques ont été revus et annotés avec soin par les professeurs les plus habiles; de nouveaux dictionnaires, fruits de quinze à vingt ans de travaux, de nouvelles méthodes d'enseignement, sont venus fortifier les études à tous les degrés; des journaux spéciaux, la *Revue de l'instruction publique*, le *Manuel général de l'instruction primaire*, *l'Ami de l'Enfance*, etc., ont répandu parmi les professeurs, les instituteurs et les directeurs des salles d'asile, les meilleurs principes et les connaissances spéciales.

De 1850 à 1860, M. L. Hachette, activement secondé par ses gendres, MM. Bréton et Templier, a entrepris de joindre à la librairie classique la grande librairie littéraire et scientifique. Dans l'espace de ces dix années, il a fondé la *Bibliothèque variée*, qui est appelée à réunir les œuvres des contemporains les plus célèbres; la *Bibliothèque des chemins de fer*, qui a fait entrer la lecture dans les habitudes du voyage; la *Collection des guides-itinéraires* ou *Guides-Joanne* (voyez JOANNE), qui, après avoir absorbé les publications commencées par d'autres éditeurs, se compose aujourd'hui de plus de 100 volumes; le *Tour du monde*, nouveau journal des voyages, (1860 et suiv., gr. in-8, hebdomadaire); la *Bibliothèque rose illustrée pour les enfants et les adolescents*; une série de *Dictionnaires universels*, dont notre *Dictionnaire des Contemporains* fait partie; une suite de splendides éditions illustrées : *l'Enfer* de Dante, *Atala*, *Don Quichotte* (in-folio; avec dessins de M. G. Doré); la collection des *Grands écrivains de la France*, publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, sous la direction de M. A. Regnier, et comprenant Mme de Sévigné, Corneille, Malherbe, Racine; une *Bibliothèque populaire*, à 1 fr., etc. Ajoutons

à ces grandes collections la première édition correcte et dans trois formats à la fois (1856 et suiv., 20 vol. gr. in-8 et in-8, 12 vol. in-12) des *Mémoires de Saint Simon*, d'après les manuscrits dont le dernier héritier de ce nom était possesseur.

De concert avec M. Ch. Lahure (voy. ce nom), M. L. Hachette a créé, en 1855, *le Journal pour tous*, publication hebdomadaire puis bi-hebdomadaire illustrée à 10 centimes, qui s'est imprimé à 150 000 exemplaires, et qui est devenu depuis la propriété exclusive de M. Lahure. Ils ont aussi fait paraître en commun les éditions populaires suivantes : *OEuvres complètes des principaux écrivains français; Chefs-d'œuvre des littératures modernes étrangères; Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, notamment ceux de Ch. Dickens, Bulwer, Thackeray, d'Israeli; *Chefs d'œuvre des littératures anciennes*, etc.

Membre du Comptoir d'escompte, de la Chambre de commerce de Paris, et du Comité de l'assistance publique, M. L. Hachette a rédigé et publié plusieurs *Rapports* et des *Mémoires* sur des questions d'assistance et d'organisation sociale, entre autres : *Projet de statuts pour les sociétés de secours mutuels et de prévoyance à établir en faveur des ouvriers et des employés de l'industrie et du commerce* (1849, in-18); deux *Rapports à la conférence municipale des maires et adjoints des communes de l'arrondissement de Sceaux*, au sujet de l'établissement d'une maison hospitalière pour les incurables et les vieillards indigents (1857, in-8), où il trace les limites du secours à accorder aux indigents et s'occupe en général de la création d'asiles municipaux, etc. Il faut aussi rapporter à M. Hachette une part dans la reconnaissance du droit international de propriété littéraire. Membre de la Commission nommée par arrêté du ministre de l'instruction publique, en date du 18 octobre 1836, et présidée par M. Villemain, il a demandé le premier que ce droit fût reconnu au profit des auteurs de tous les pays dans les termes les plus absolus et sans condition de réciprocité. Repoussé par la majorité, il en a appelé à l'opinion publique en France et à l'étranger, et a été l'un des promoteurs des congrès pour la propriété littéraire. Au mois d'août 1860, M. L. Hachette a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 31 juillet 1864.

Dans ces dernières années, la maison Hachette s'est associé successivement les deux fils de son fondateur, MM. Alfred et Georges Hachette. Il a été publié, par M. Lesier , une *Notice sur la vie de M. L. Hachette* (186 , in-8).

HACKLAENDER (Frédéric-Guillaume), écrivain allemand, né le 1er novembre 1816, à Borcette, près Aix-la-Chapelle, se vit forcé par la perte de ses parents d'abandonner ses études et entra, à quatorze ans, dans une maison de commerce, puis servit quelque temps dans l'armée prussienne. En 1840, il publia à Stuttgard un ouvrage qui décida de son avenir, *la Vie militaire pendant la paix* (Bilder aus dem Soldatenleben im Frieden, Stuttgart, 1841; 4e édit., 1850), recueil de souvenirs de sa vie d'apprenti et de soldat. Cet essai, remarquablement écrit, plein d'esprit et de verve, fut traduit en plusieurs langues et valut à l'auteur la protection du baron de Taubenheim, qui l'emmena avec lui en Orient. De retour à Stuttgart, M. Hacklaender, présenté au roi de Wurtemberg, obtint un emploi à la cour et devint, en 1843, secrétaire du prince royal. Il garda ce titre pendant six ans et fit dans cet intervalle des voyages en Italie, en Sicile, en Belgique, en Russie, etc.; ayant reçu alors une pension, il passa de nouveau en Italie et accompagna le général Radetzky durant la campagne du Piémont (1848-49). Il assista ensuite, avec le prince de Prusse, à l'occupation du grand-duché de Bade et à la prise de Radstatt, et réunit ainsi les documents d'un livre qui forme le pendant du premier : *Vie militaire pendant la guerre* (Soldatenleben im Kriege; Stuttgart; 1859-1860, 2 vol.).

Établi, depuis cette époque, près de Stuttgart, M. Hacklaender a publié une série de nouveaux écrits dont plusieurs ont été traduits en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, sous des titres parfois légèrement modifiés : *Aventures du corps-de-garde* (Wachtstubenabenteuer, Stuttgart, 1841; 2e édit., 1848), suite de *la Vie militaire durant la paix; Daguerréotypes pris durant un voyage en Orient* (Daguerreotypen aufgenommen auf einer Reise in den Orient; Ibid., 1842, 2 vol : 2e édit., 1846); *Légendes et contes* (Maerchen, Ibid., 1843, 2 vol.); *Pèlerinage à la Mecque* (Pilgerzuh nach Mekka; Ibid., 1847), recueil de légendes et de mythes de l'Orient; *Histoires humoristiques* (Humoristische Erzaehlungen; Ibid., 1847): *Scènes de la vie* (Bilder aus dem Leben, 1850); *le Commerce et la vie* (Handel und Wandel; Berlin, 1850, 2 vol.), roman humoristique très-remarqué; *Histoires sans nom* (Namenlose Geschichten; Stuttgart, 1851, 3 vol.; nouvelle édit., 1855); *Eugène Stillfried* (Ibid., 1852, 3 vol.); *les Esclaves de l'Europe* (Europaeisches Sclavenleben; Ibid., 1854, 4 vol.); *le Moment du bonheur* (der Augenblick des Glücks; Ibid., 1837, 2 vol. in-8); *Un Hiver en Espagne* (Ein Winter in Spanien; Ibid., 1855, 2 vol.). Au printemps de 1859, l'empereur François-Joseph a mandé M. Hacklaender en Italie comme historiographe de la nouvelle campagne.

On a du même auteur deux comédies : *l'Agent secret* (Geheimer Agent, 1850; 3e édit., 1855), couronné dans un concours à Vienne, et *Traitement magnétique* (Magnetische Curen, 1851). — M. Krabbe publie à Stuttgart une édition des *OEuvres complètes* de M. Hacklaender (H's saemmtliche Werke, gr. in-16; Stuttgart, 1856, et suiv.).

HADDINGTON (Thomas-Hamilton HADDINGTON, 9e comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1780 à Édimbourg, d'une famille écossaise anoblie par Charles Ier, fut élevé à Oxford, où il prit ses grades universitaires. Sous le nom de baron de Binning, qui est son second titre nobiliaire, il représenta, de 1818 à 1826, la ville de Rochester à la Chambre des Communes, où il appuya toutes les mesures du parti tory. En 1828, il est entré à la Chambre des Lords, où son père venait, l'année précédente, d'être appelé en qualité de baron Melrose. Il a plusieurs fois figuré dans les emplois publics, notamment sous sir R. Peel, qui, durant sa première administration, l'investit du gouvernement de l'Irlande (1834-1835), et, durant la seconde, le plaça à la tête de l'Amirauté (1841-1846). Depuis 1814, il a été appelé à siéger au Conseil privé.—Lord Haddington est mort le 1er décembre 1858. De son mariage avec la fille du comte de Macclesfield (1802), il n'a pas eu d'enfants. Il avait pour héritier présomptif son cousin Georges BAILLIE, né en 1802, à Mellerstain, devenu aujourd'hui 10e comte du nom, député-lieutenant du comté de Haddington (1859) et pair représentatif d'Écosse. Celui-ci a maintenant pour héritier son fils, lord George Binning, né en 1827.

HADDO (Georges-John-James, baron). Voyez ABERDEEN.

HAEBERLIN (Charles-Louis), romancier allemand, né à Erlangen, le 25 juillet 1784, mort

le 1er janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAENEL (Gustave-Frédéric), savant jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 octobre 1792, fit ses études à Rossleben, Gœttingue et Leipzig, prit en 1816 ses grades universitaires dans cette dernière ville et y devint professeur adjoint de droit. Après avoir exploré pendant sept années les principales bibliothèques de l'Italie, de la Suisse, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre et des Pays-Bas, il reprit ses cours à l'université de Leipsick, où il devint, en 1838, professeur titulaire et conseiller à la cour de Saxe. Il a été reçu membre de l'Académie de législation de Toulouse et autres sociétés savantes.

Parmi les savants ouvrages de M. Haenel, nous devons citer comme facilitant particulièrement l'étude du droit romain : *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, Helvetiæ, Belgiæ, Britanniæ, Magnæ, Hispaniæ, Lusitaniæ asservantur* (Leipsick, 1829); *Dissentiones dominorum, sive controversiæ veterum juris Romanæ interpretum, qui glossatores vocantur* (Ibid., 1834); *Variantes du Paulus, édition Arndt* (Bonn, 1833); *Antiqua summaria codicis Theodosiani* (Leipzig, 1834); *Codicis Gregoriani et codicis Hermogeniani fragmenta ad XXV libb. manuscript., etc., fidem recognita* (Bonn, 1835; autre édition d'après 36 manuscrits, Ibid., 1837); l'édition critique complète du *Codex Theodosianus* (Ibid., 1839-1842); *Novellæ constitutiones imperatorum Theodosii II, Valentiniani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii* (Ibid., 1844); *XVIII Constitutiones, quas Jacobus Sirmondus edidit. Lex Romana Visigothorum* (Leipsick, 1849). Ces trois derniers travaux ont eu pour base l'étude comparée de 172 manuscrits.

On doit, en outre, à M. Haenel : *Legis Romanæ Visigothorum particula* (Leipsick, 1838); *Novellæ Valentiniani III et Severi imperatorum de Lege romana Burgundionum* (Ibid., 1850); une série de programmes universitaires : *Honorii constitutio de conventibus annuis in urbe Arelatensi habendis* (Ibid., 1845-1850), etc. C'est un des principaux collaborateurs des *Annales critiques* de Richter et des *Comptes rendus* (Beichter) de l'Académie des sciences de Saxe.

HAENEL (Ernest-Jules), sculpteur allemand, né à Dresde, vers 1810, se destina d'abord à l'architecture, puis apprit la statuaire sous la direction de MM. Rietschel et Schwanthaler. Il commença à se faire connaître en exécutant quelques bas-reliefs au théâtre de Dresde, entre autres une *Scène bachique*, pleine de mouvement et de poésie. Il obtint au concours l'exécution d'une statue de *Beethoven*, qui fut érigée à Bonn le 12 août 1845. Les autres grands travaux de M. Haenel sont : *Charles VI*, pour l'université de Prague; *Ch. Marie de Weber*, en bronze, pour la ville de Dresde; une statue colossale de *Pierre de Cornélius;* une *Madone;* plusieurs bas-reliefs pour le nouveau musée de Dresde, etc. M. Haenel a été nommé en 1848, professeur et membre de l'Académie des beaux-arts de Dresde.

HAENTJENS (Alfred-Alphonse), homme politique français, député, est né à Nantes le 11 juin 1824. Longtemps occupé de grandes affaires industrielles, il est devenu maire de Saint-Corneille, et, en 1858, membre du Conseil général de la Sarthe pour le canton de Grand Lucé, et, plus tard, pour celui de Montfort. Gendre du maréchal Magnan, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848, après avoir reçu, en combattant comme volontaire, un coup de feu qui lui traversa la poitrine. Aux élections générales de 1863, M. Haentjens a été élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription de la Sarthe, par 20445 voix sur 25 269 votants. *

HAERING (Wilhelm), romancier allemand, connu sous le pseudonyme de *Willibad Alexis*, est né à Breslau, en juin 1798, d'une famille française qui, chassée de la Bretagne par la révocation de l'édit de Nantes, passa en Prusse où elle échangea son nom de Le Hareng contre le nom allemand correspondant. Élevé à Berlin par sa mère, qui était devenue veuve, il prit part, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance, en 1815. Il fit ensuite des études de droit, et entra dans la carrière administrative, tout en s'essayant à des productions littéraires. Il se jeta aussi dans des spéculations industrielles qui ne furent pas toujours heureuses, mais dont sa plume devait suffire à réparer les échecs. Après quelques essais poétiques, il débuta avec éclat, en 1823, par un roman historique en 3 volumes, *Walladmor*, qu'il donna comme une œuvre inédite de Walter Scott, et qui, traduit en anglais, fut lu par le grand romancier lui-même, et déclaré par lui la plus habile mystification de l'époque. Il a été retraduit de l'anglais en français par l'interprète ordinaire des œuvres de Walter Scott, Defauconpret (1825, 3 vol. in-12).

M. Haering a donné encore, en recourant au même stratagème, *le Château d'Avallon* (Schloss Avallon, 1827, 3 vol.). Puis vinrent, sous son nom ou sous son pseudonyme de W. Alexis, *Cabanis* (1832, 6 vol. in-8), traduit et abrégé en français, par Mme Léo, avec ce sous-titre : *la Guerre de sept ans* (1834, 2 vol. in-8); *la Maison Dusterweg* (Haus D., 1836, 2 vol.); *les douze Nuits* (die zwœlf Naechte, 1838, 3 vol.); *Rolland de Berlin* (1840); *le Faux Waldemar* (der falsche W., 1842, 3 vol.); *Urbain Grandier* (1843, 2 vol.); *les Culottes de M. de Bredow* (die Hosen des H. von B., 1846-1848, 2 vol.); et, sans compter les volumes de *Nouvelles* (Novellen, 1830-31, 4 vol.; Neue Novellen, 1836, 2 vol.), d'autres romans encore où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination et de l'esprit.

On a aussi de M. Haering plusieurs pièces de théâtre, entre autres : *le Prince de Pise* et *la Sonnette* (1828), drames; *Annette de Tharau* (1829); *le Garçon tailleur en goguette*, farce de carnaval (1841); des traductions estimées de diverses œuvres anglaises, une volumineuse collection de relations de crimes célèbres sous le titre de *Nouveau Pitaval* (der neue, P., 1840 et suiv.); et, dans tous les journaux et revues de l'Allemagne, des articles de tout genre, au service des idées libérales et du progrès.

M. Haering a visité, à plusieurs reprises, diverses contrées de l'Europe. En 1847, il était en Italie, avec sa femme, qui est Anglaise, et il assista aux événements révolutionnaires de Florence, de Rome et de Naples. En Allemagne, il réside tour à tour à Berlin ou dans un charmant domaine qu'il s'est créé sur les bords de la Baltique, à Haeringsdorf, et auquel le romancier allemand a donné quelque chose de la célébrité de l'île de Monte-Cristo.

HAESER (Henri), médecin allemand, fils du musicien de ce nom, né à Rome, le 15 octobre 1811, vint à l'âge de six ans à Weimar, et alla, en 1830, étudier la médecine à Iéna, où, après avoir obtenu le diplôme de docteur et visité différentes grandes villes de l'Allemagne, il revint se fixer. Agrégé à la Faculté de cette ville, en 1836, médecin de la clinique, professeur adjoint,

puis titulaire, il fut appelé, en 1849, à l'école de médecine de Greifswald.

On a de M. Haeser, sur l'histoire de la médecine, divers ouvrages parmi lesquels on remarque : *Recherches historico-pathologiques pour servir à l'étude de l'histoire des maladies populaires* (Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitrag zur Geschichte der Volkskrankheiten; Dresde et Leipsick, 1839-1841, 2 vol.); *Leçons d'histoire de la médecine et des maladies populaires* (Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der, etc.; Iéna 1845; 2e édit., 1853), etc. Il a publié en outre : *De l'état actuel de la chimie pathologique du sang* (Ueber den gegenwaertigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes; Iéna, 1846), dirigé les travaux d'une édition de l'ouvrage *Scriptores de sudore anglico superstites*, de Gruner (Iéna, 1847), et rédigé sept ans les *Archives universelles de médecine* (Archiv für die gesammte Medecin, 1840-1847).

HAEUSSER (Louis), historien et homme politique allemand, né à Cleebourg, dans la basse Alsace, le 26 octobre 1818, est fils d'un ministre allemand du Palatinat, chassé par les armées françaises pendant la révolution. Il fit ses études à Manheim, à Heidelberg et à Iéna, et publia, à l'âge de vingt ans, son premier ouvrage : *les Historiens allemands depuis l'avénement de la maison de Franconie jusqu'à l'avénement des Hohenstaufen* (Die deutschen Geschichtschreiber von Anfange, etc.; Heidelberg, 1839). En 1840, il vint à Paris, où il explora nos bibliothèques et nos archives. De retour à Heidelberg, il se fit recevoir professeur d'histoire et s'occupa de publications nouvelles; mais, bientôt entraîné vers la politique, il écrivit, en 1846, une brochure de circonstance : *le Schleswig-Holstein, l'Allemagne et le Danemark*, et entra, l'année suivante, à la rédaction de la *Gazette allemande*, où il se montra, en 1848, l'un des défenseurs du système constitutionnel.

Nommé député à la seconde chambre badoise, il travailla de tous ses efforts à la réalisation de l'unité allemande, vit avec peine la révolution de mai 1849, et ne s'y rallia qu'à contre-cœur. Il se retira de la politique au mois d'octobre 1850, et obtint une place de professeur titulaire d'histoire à l'université de Zurich.

On a encore de lui : *Légende de Tell* (Sage vom Tell; Heidelberg, 1840); *Histoire du palatinat du Rhin* (Geschichte der rheinischen Pfalz; Ibid., 1845, 2 vol.); *les Faits mémorables de la révolution de Bade* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der bad. Revolution (Ibid., 1851, etc.). En 1863 son *Histoire d'Allemagne depuis la mort de Frédéric-le-Grand* a obtenu le prix quinquennal de 1000 thalers, fondé pour le meilleur ouvrage sur l'histoire d'Allemagne.

HAFFNER (Félix), peintre français, né à Strasbourg, vers 1818, étudia sous M. Sandman et se consacra à la peinture de genre et de paysage. A la suite d'un voyage en Allemagne, il débuta au salon de 1844, et exposa depuis cette époque : *Une brauerey près de Munich* (1845); *le Marché de Schelestadt, Zingari, les Laveuses* (1849); *Environs de Strasbourg, la Récolte des pommes*, acquis par l'État (1852); *Récolte du tabac en Alsace, Sangliers, Chevreuil surpris, Basse-cour* (1855); *les Bords du Rhin, les Cadeaux de noce, Paysages* (1857); *le Coup double, Pluie et temps, la Pêche* (1859); *Chevreuils chassés par des chiens* (1861); *Chat sauvage, Étang du château de la Doutre, à Ozouer-la-Ferrière* (Seine-et-Marne); *Pommiers* (1863). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, et une 2e en 1852.

HAGBERG (Charles-Auguste), littérateur suédois, né le 17 juillet 1810, prit, en 1830, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal et devint, en 1833, professeur de littérature grecque. L'Académie suédoise, qui lui avait décerné le prix de poésie en 1831 et le second prix d'éloquence en 1838, l'admit en 1853 au nombre de ses membres. M. Hagberg fut nommé la même année chevalier du Danebrog. Il avait mérité ces honneurs pour sa belle traduction de Shakspeare en suédois. On a encore de lui des traductions du grec et de l'italien, ainsi que quelques écrits d'esthétique.

HAGEN (Frédéric-Henri VON DER), professeur et linguiste allemand, né à Schmiedeberg, le 19 février 1780, mort le 11 juillet 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAGEN (Ernest-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 12 avril 1797, et fils d'un chimiste distingué, montra, dès son enfance, une grande vivacité d'esprit et des aptitudes tout à fait diverses; il réussit également dans la médecine, les sciences naturelles, l'esthétique et la littérature. Il débuta par un poëme romantique en dix chants, *Olfrid et Lisena* (1820), fut reçu docteur en philosophie à Kœnisberg, l'année suivante, entreprit un voyage de deux années en Allemagne et en Italie, et publia, de Rome, un recueil de ses premières *Poésies* (Gedichte; Kœnigsberg, 1822). Il ouvrit, à son retour dans sa patrie, en 1824, un cours d'esthétique et d'histoire littéraire qui fut très-suivi. L'année suivante, il fut nommé professeur adjoint, devint titulaire en 1831, et fut chargé en outre de l'inspection des collections artistiques. Reprenant ses voyages, il visita Paris, (1830), parcourut de nouveau l'Allemagne, et s'arrêta surtout dans les musées de Munich.

On doit citer, parmi les ouvrages de M. Hagen : *la Norique* (Norica; Breslau 1827); *Description de la cathédrale de Kœnigsberg* (Beschreibung des Doms zu Kœnigsberg, 1833), avec Gebser; *Albert de Thorwaldsen*; *Sur les statues équestres* (Ueber Reiterstatuen); *Pierre de Cornélius*, trois articles remarquables publiés dans les annales de la Société allemande de Kœnigsberg; *la Chronique de sa patrie par le Florentin Ghiberti* (die Chronik seiner Vaterstadt von, etc.; Leipsick, 1833, 2 volumes), d'après un manuscrit découvert par l'éditeur dans une bibliothèque de Florence; *le Miracle de sainte Catherine de Sienne* (Wunder der heiligen Katharina von Siena; Ibid., 1840); *Léonard de Vinci à Milan* (Leonardo da Vinci in Mailand; Ibid., 1840); *Histoires d'artistes* (Künstlergeschichten); *Une composition de L. Cranach* (Ueber eine Composition L. Cranachs, 1853), et autres études de biographie artistique.

On cite aussi de M. Hagen quelques œuvres pour le théâtre, entre autres, un drame : *le Colonel et le matelot* (der Oberst und der Matrose, 1842). Fondateur de la Société des arts de Kœnigsberg et du musée municipal de cette ville, président de la Société d'antiquaires *Prussia*, il édita, en cette qualité les *Nouvelles feuilles provinciales prussiennes* (Neue preuss. Provinzialblaetter; 1846 et suiv.).

HAGENBACH (Charles-Adolphe), théologien protestant allemand, né le 4 mai 1801, à Bâle, où son père, naturaliste distingué, était professeur d'anatomie et de botanique, passa des écoles de cette ville aux universités de Bonn et de Berlin, pour y étudier la théologie. En 1823, il revint à Bâle, fut nommé agrégé, puis professeur adjoint et, en 1828, professeur titulaire de théologie. En

1830, l'université lui conféra le titre honorifique de docteur en théologie.

M. Hagenbach a publié des ouvrages d'histoire ecclésiastique, très-répandus en Allemagne : *Tableau d'histoire dogmatique* (Tabellarische Uebersicht der Dogmengeschichte; Bâle, 1828); *Leçons sur l'essence et l'histoire de la réformation* (Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation; Leipsick, 1834-1843, 6 vol.; 2e édit., 1851-1854; t. I-III), ouvrage connu aussi sous le titre de : *Développement historique du protestantisme évangélique* (der evangelische Protestantismus in seiner geschichtl. Entwickelung.); *Histoire ecclésiastique des* XVIIIe *et* XIXe *siècles* (die Kirchengeschichte des 18en und 19en Jahrh., Ibid., 3e édit., 1856, 2 vol.); *Traité d'histoire dogmatique* (Lehrbuch der Dogmengeschichte; Ibid., 1840-1841, 2 vol.; 3e édit., 1852-1853); *Leçons d'histoire ecclésiastique ancienne* (Vorlesungen über die aeltere Kirchengeschichte; Ibid., 1855-1856, 2 vol.), traduites en hollandais.

On doit en outre à M. Hagenbach une *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques* (Encyklopaedie und Methodologie der theologischen Wissenschaften; Leipsick, 1833-1834, 4e édition); un recueil de *Sermons* (Predigten; Bâle, 1830-1836, 4 vol.); un *Discours à la mémoire de de Wette* (Gedaechtnissrede auf de Wette; Leipsick, 1850); un *Guide d'instruction chrétienne* (Leitfaden zum christlichen Religionsunterricht; Ibid., 1850; 2e édit., augmentée d'un *Précis d'histoire ecclésiastique;* Ibid., 1854); *Sur l'introduction des premiers ecclésiastiques ordinaires à la commune évangélique de Rheinfeld* (Ueber die Einführug der ersten staendigen Geistlichen, an, etc. Bâle, 1856), avec Stachelin; etc.

Deux frères de ce savant théologien, Jean-Jacques HAGENBACH, mort en 1825, et Édouard HAGENBACH, se sont aussi distingués, le premier comme entomologiste, et le second comme physiologiste.

HAGHE (Louis), peintre anglais, d'origine belge, né en 1802, est établi depuis longtemps en Angleterre. Il est un des membres les plus actifs de la nouvelle société de peintres à l'aquarelle, aux expositions de laquelle il a envoyé, entre autres toiles, *l'Hôtel de ville de Courtray*, à la galerie Vernon; *les Capucins à matines*, *le Bureau de poste d'Albano* (1855); *la Salle d'audience de Bruges*. Les pittoresques cités de son pays natal, les vieux intérieurs flamands, les scènes animées du XVIe siècle, sont les sujets favoris de ce peintre, qui traite l'aquarelle d'une manière énergique et pleine de verve. M. Haghe est aussi un lithographe habile, et il a reproduit lui-même la plupart de ses compositions. Très-goûté en Angleterre, il a obtenu une médaille de seconde classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

HAHN (Charles-Auguste), philologue allemand, né à Heidelberg, le 14 juin 1807, mort le 20 février 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAHN (Henri-Guillaume), libraire allemand, propriétaire de la maison qui porte son nom à Hanovre et à Leipsick, est né le 9 janvier 1795, à Hanovre, où son père venait de fonder une librairie considérable, et fit de bonnes études à l'université de Gœttingue. Associé de son père dès 1818, il reçut par héritage, en 1831, la maison de Hanovre et, en 1843, acheta celle de Leipsick, jusqu'alors dirigée par son frère Bernard-Henri. Il s'est associé depuis son frère Frédéric.

Parmi les nombreux et grands ouvrages édités par la librairie Hahn, nous nous bornerons à citer les *Monumenta Germaniæ historica*, recueil complet des documents de l'ancienne histoire germanique, fondé par le baron de Stein, continuée par M. Pertz, et l'une des plus belles publications nationales de l'Allemagne.

HAHN-HAHN (Ida-Marie-Louise-Gustave, comtesse DE), femme poëte allemande, née à Tressow, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, le 22 juin 1805, est fille du comte Charles-Frédéric de Hahn, célèbre par sa bizarre passion pour le théâtre, et qui dissipa sa fortune à monter des troupes, faire bâtir des salles et parcourir l'Allemagne en jouant la comédie. Elle passa une enfance triste et abandonnée, au milieu des privations que lui imposait le délabrement de la fortune paternelle, et épousa son parent, le comte Frédéric-Adolphe de Hahn-Hahn, mais cette union ne fut pas heureuse, et les tribunaux prononcèrent le divorce en 1829. Le goût de la jeune comtesse pour la poésie, qui s'était révélé, dès son enfance, par de petites compositions, domina dès lors toute sa vie. De nombreux voyages à Vienne, en Suisse, en Italie, en France, en Suède, et enfin en Orient, fournirent à son imagination des matériaux et des sujets. En 1835, parurent les *Poëmes;* en 1836, les *Nouveaux poëmes* et les *Nuits vénitiennes;* en 1837, les *Chants et poésies*. Ces divers recueils, où brille surtout la fougue lyrique, obtinrent un grand succès.

La comtesse donna ensuite, sous le titre de *Scènes de la société* (Aus der Gesellschaft), quelques romans de mœurs où elle peint de préférence la vie des hautes classes. Elle a fait paraître aussi un grand nombre de relations de voyages : *De l'autre côté des montagnes* (Jenseits der Berge; Berlin, 1840, 2 vol.); *Lettres de voyage* (Reisebriefe; Ibid., 1841, 2 vol.); *Souvenirs de France* (Erinnerungen aus und an Frankreich; Ibid., 1842); *Lettres orientales* (Ibid. 1844, 3 vol.), etc., etc., récits qui ont tous une certaine valeur historique, et où le manque de plan et d'invention n'a pas paru suffisamment racheté par l'intérêt piquant de certains récits.

Depuis, la comtesse passa tantôt à Dresde, tantôt à Berlin le temps qu'elle ne donne pas à ses voyages. Dans ces derniers temps, sa conversion au catholicisme a fait grand bruit. Elle témoigne beaucoup d'ardeur pour le nouveau culte qu'elle a embrassé. Elle a publié, depuis sa conversion, *Babylone et Jérusalem*, confession d'une néophyte, traduit en français par Léon de Bessy; et plus récemment (1856), *Une voix de Jérusalem*, traduit par le même auteur (2e édit. 1864). Divers autres ouvrages de la comtesse Hahn-Hahn ont été aussi traduits en français.

HAIDINGER (Guillaume), géologue allemand, né à Vienne, le 5 février 1795, fut initié de bonne heure par son père, conseiller des mines et géologue distingué, aux éléments de la minéralogie et de la géologie. En 1812, il alla suivre, à Graetz, les cours de F. Mohs, avec lequel il passa, en 1817, à l'Académie de Freiberg. Après avoir fait des voyages d'exploration scientifique dans presque toute l'Europe, il s'établit, en 1827 à Elbogen, où, pendant treize ans, il dirigea, avec ses frères, une fabrique de porcelaine. En 1840, nommé conseiller des mines, à Vienne, en remplacement de son ancien professeur, il mit en ordre la riche collection de minerais appartenant à la chambre impériale de l'administration des mines et de la monnaie, et qui est connue sous le nom de *Musée montanistique*. Trois ans plus tard, il ouvrit son cours de minéralogie, et traita la partie optique de la cristallographie. En 1849, lors de la fondation de l'institut géologique de l'Autriche, il a été

nommé directeur en chef de cet établissement. M. Haidinger est décoré de plusieurs ordres, membre de l'Académie des sciences de Vienne et de quelques autres sociétés savantes, etc.

On a de ce savant une traduction anglaise, considérablement augmentée, du *Traité de minéralogie* de Mohs (Treatise on mineralogy; Edinburg, 1825, 3 vol.); un *Manuel de minéralogie déterminative* (Handbuch des bestimmenden Mineralogie; Vienne, 1843), approprié à son cours, et un grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations*, insérés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne et dans divers recueils scientifiques de l'Allemagne. Plusieurs ont été réimprimés séparément, entre autres : *Observations sur l'arrangement des molécules dans les cristaux* (Vienne, 1853); *le Minimum d'élévation des nuages d'orage* (Ibid., 1852); *de la Direction des ondulations de l'éther dans la lumière polarisée* (Ibid., 1852); *Du Pléochroïsme de quelques cristaux à deux axes* (Ibid., 1854); *les Lignes d'interférence du mica* (Ibid., 1854), etc.

M. Haidinger rédige, en outre, depuis 1847, deux recueils périodiques : *Dissertations scientifiques* et *Comptes rendus* de la Société des amis des sciences naturelles à Vienne, société dont il est président. Il faut signaler aussi la belle *Carte géognostique de la monarchie autrichienne* (Vienne, 1847), exécutée sous sa direction.

HAINL (Georges-François), musicien français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), le 19 novembre 1807, fut admis au Conservatoire de Paris, le 22 avril 1829, et remporta, comme élève de Norblin, le premier prix de violoncelle, en 1830. Il voyagea ensuite, donnant des concerts, parcourut la Belgique en 1838, puis la Hollande en compagnie du pianiste Dehler, revint en France et après plusieurs concerts dans le midi, fut nommé, en 1840, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon. Sa réputation le fit appeler à Paris comme chef d'orchestre de l'Opéra et peu après (24 décembre 1863), chef d'orchestre de la Société des Concerts au Conservatoire, en remplacement de M. Tilmant.

M. G. Hainl a écrit plusieurs compositions pour le violoncelle, notamment une grande *Fantaisie sur Guillaume Tell*. Membre de l'académie de Lyon, il a publié, outre son *Discours de réception* (1852, in-8), des recherches sur *la Musique à Lyon depuis* 1713 *jusqu'en* 1852. *

HAIR-ULLAH, membre du conseil d'État et du conseil de l'instruction publique de Turquie, inspecteur général des écoles publiques, né à Constantinople, vers 1820, est fils de l'ex-historiographe de l'empire, Abd-ul-Hag-Effendi, qui mourut en 1853. On lui doit une *Histoire de l'empire ottoman*, qui doit comprendre un grand nombre de volumes (le VIIIe, qui a paru en 1856, s'arrête au règne de Mahomet II). Il a aussi traduit plusieurs ouvrages français, notamment un *Traité d'agriculture*, en trois volumes.

HAIZINGER (Amélie MOERSTADT, dame), comédienne allemande, appelée ordinairement Mme Neumann-Haizinger, est née à Carlsruhe, en 1800. Elle reçut une éducation distinguée et débuta toute jeune au théâtre royal dans des opéras peu importants. Mariée en premières noces avec l'acteur Neumann, elle se tourna vers la comédie et obtint en Allemagne les plus brillants succès. Favorablement accueillie à Londres, à Paris et à Saint-Pétersbourg, de 1822 à 1826, elle revint en Allemagne après la mort de son premier mari, épousa en secondes noces le chanteur Haizinger, et, malgré les offres les plus brillantes, se fixa définitivement au théâtre de Carlsruhe. Elle y joua seize ans les rôles comiques et quelquefois le drame, de 1828 à 1844. Elle passa ensuite à Vienne, où elle joua les duègnes et les douairières, et, quelquefois, les grandes coquettes.

Mme Haizinger excelle dans la comédie; tenue, finesse, plaisanterie mordante, entrain et verve, on lui reconnaît toutes les qualités du genre. Dans le drame, elle a aussi obtenu de beaux succès, et racheté par beaucoup de sentiment et d'énergie le manque d'ampleur de sa taille, de sa voix, et de ses attitudes. — Sa belle-sœur Louise NEUMANN, née en 1817, a joué avec succès la comédie à Vienne, puis à Berlin.

Son second mari, M. Antoine HAIZINGER, né à Wilfersdorf (Autriche), en 1796, s'est fait une réputation comme chanteur. D'abord enfant de chœur dans plusieurs églises, il reçut une bonne éducation musicale. Devenu professeur à Vienne, il chanta dans les concerts, compléta ses études sous la direction de Salieri, et enfin débuta au théâtre de Vienne, sous les auspices du comte Palfy. De 1828 à 1835, il se fit entendre successivement à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, et contribua à populariser à l'étranger les méthodes de chant de l'Allemagne.

HALE (Sarah-Josepha BUELL mistress), femme de lettres américaine, est née, vers 1790, à Newport (New-Hampshire). En 1822, à la mort de son mari, David Hale, éminent jurisconsulte, elle resta seule avec cinq enfants, sans ressources, et en chercha dans la littérature; elle débuta par des *Poésies* (1822) et un roman, *Northwood* (1827, 2 vol.). En 1828, elle dirigea un journal littéraire de Boston, qu'elle fondit, en 1837, avec un *Magazine* de Philadelphie, *the Lady's Book*.

On a de mistress Hale de nombreux ouvrages, dont quelques-uns ont été extraits des journaux qu'elle a rédigés : *Types américains* (Sketches of American Character); *Esquisse de mœurs américaines* (Traits of American Life), etc.; un drame historique, *Grosvenor*, plusieurs pièces de vers, entre autres la légende intitulée : *Three Hours or the Vigil of Love*; un énorme recueil de notices biographiques sur les femmes illustres de l'histoire universelle : *Woman's Record, or Distinguished Women from the Beginning till A. D.* 1850 (New-York, 1850, gr. in-8, 200 portraits); un *Dictionnaire de citations poétiques* (Complete Dictionary of Poetical Quotations; Philadelphie, 1853, gr. in-8), vaste compilation de morceaux choisis de poëtes anglais et américains; enfin, des livres pour les enfants, et quelques volumes d'économie domestique. Mistress Hale, sans aller jusqu'aux exagérations de quelques-unes de ses compatriotes, a soutenu, dans la plupart de ses écrits, et surtout dans le *Woman's Record*, des idées réformatrices sur les droits de la femme.

HALEN (Don Juan VAN), comte DE PERACAMPOS, général espagnol, né dans l'île de Léon, le 16 février 1790, d'une famille belge, entra, à l'âge de quinze ans, dans la marine espagnole et prit part à la bataille de Trafalgar. Quelque temps après, il obtint une place dans les bureaux de l'administration de la marine, avec le grade d'officier de vaisseau. Lors du mouvement national de 1808, il s'enrôla dans l'armée espagnole, qu'il abandonna pour devenir officier d'ordonnance du roi Joseph. Plus tard, il rentra dans l'armée espagnole avec le grade de capitaine, en livrant plusieurs places françaises, comme gage de sa fidélité. En 1815, à la suite d'une conspiration contre Ferdinand VII, il fut arrêté, mais, par un de ces retours extraordinaires qui signalent toute son existence, il fut bientôt relâché et promu au grade

de lieutenant-colonel. Compromis de nouveau dans l'affaire de Torrijos, il fut jeté dans les prisons de l'inquisition. Il en sortit pour prendre du service en Russie, et fit la campagne de 1820, dans le Caucase. Mais, dès la même année, il revint en Espagne, et servit la cause de la constitution. Quand la constitution eut été supprimée, il se retira à la Havane, puis aux États-Unis, enfin à Bruxelles où il vécut dans une studieuse solitude jusqu'en 1830.

Dès le commencement de l'insurrection belge (24 septembre), il reçut le commandement général des forces révolutionnaires et chassa les Hollandais de Bruxelles. Des démêlés très-vifs avec M. de Potter lui firent quitter sa haute position militaire. Il prit en échange le gouvernement du Brabant du Sud, et bientôt il reçut son congé définitif comme général. Soupçonné d'orangisme, il fut arrêté quelque temps après et relâché faute de preuves. Il vécut en simple particulier, à Bruxelles, pendant six ans. En 1836, il fut rappelé en Espagne pour prendre le commandement d'une division contre les carlistes, qu'il battit à Navarra. Arrêté encore une fois comme conspirateur, il sortit de prison pour devenir, en 1840, capitaine général de la Catalogne. Partisan dévoué d'Espartero, il termina par un bombardement terrible le soulèvement de Barcelone, en 1842. Mais l'année suivante, l'orage ayant grossi et la révolte ayant recommencé contre Espartero, il ne put dompter cette fois la ville rebelle, quitta la Catalogne, et s'embarqua à Cadix pour l'Angleterre avec le ministre déchu. Depuis il vécut soit à Londres, soit sur le continent, et revit l'Espagne en 1854, à la suite de la révolution qui ramena Espartero. Mais il ne rentra pas dans les affaires publiques.

Son Frère, Antonio VAN HALEN, prit part à la guerre de l'indépendance contre les Français et combattit ensuite don Carlos. En 1838, il reçut le commandement de l'armée du centre, que son peu d'activité lui fit perdre bientôt. Devenu, sous Espartero, chef d'état-major général, il fut emporté par la tempête qui renversa ce général, s'exila avec lui en Angleterre et fut ramené en Espagne par la révolution de 1854.

HALÉVY (Jacques-François-Élie-Fromental), compositeur français, né à Paris, le 27 mai 1799, de parents israélites nommés primitivement Lévy, entra au Conservatoire en 1809, reçut de Cazot des leçons de solfége, fit des progrès rapides et commença l'année suivante, le piano sous Charles Lambert. En 1811, il devint élève de Berton, pour l'harmonie, et étudia cinq ans le contrepoint sous la direction de Chérubini. Il concourut pour la première fois en 1816 pour le grand prix de composition, et l'obtint en 1819 avec sa cantate d'*Herminie*. Il fut chargé, en 1820, d'écrire la musique d'un *De profundis*, sur les paroles hébraïques de ce psaume, en l'honneur du duc de Berri. Après avoir passé deux ans en Italie, comme pensionnaire du gouvernement, il chercha à se produire, en dépit de toutes les difficultés qui peuvent assaillir un compositeur à son entrée dans la carrière. *Les Bohémiennes*, écrites avant son départ pour l'Italie, *Pygmalion*, *les Deux pavillons*, donnés depuis son retour, ne purent paraître à la scène. Cinq ans plus tard seulement, en 1827, il réussit à faire jouer à Feydeau, et avec peu de succès, *l'Artisan*, opéra-comique en un acte. L'année suivante il composa avec Riffaut, pour la fête de Charles X, une pièce de circonstance, *le Roi et le batelier*, qui commença à faire connaître son nom. En 1829 il donna aux Italiens *Claris*, opéra en cinq actes, avec un rôle pour Mme Malibran. Dès lors, il compta parmi les compositeurs ordinaires de nos scènes lyriques, et donna pendant les cinq années suivantes, avec des alternatives de succès et d'échecs, *le Dilettante d'Avignon*, qui réussit pleinement; *Manon Lescaut*, ballet en trois actes; *la Lampe merveilleuse*, avec M. C. Gide; *la Tentation*, opéra-ballet en trois actes, *les Souvenirs de Lafleur*, écrits pour la rentrée de Martin à l'Opéra-Comique. Il acheva en outre la partition de *Ludovic*, opéra en deux actes, commencée par Hérold et interrompue par sa mort (1833).

L'œuvre capitale de M. Halévy, *la Juive*, grand opéra en cinq actes, parut en 1835. Dans cette pièce qui fait époque dans sa carrière musicale, comme *Guillaume Tell* et *Robert le Diable* dans celle de MM. Rossini et Meyerbeer, M. Halévy a déployé toute la puissance de son talent, toute l'élévation de son style, toute sa richesse d'instrumentation. *La Juive* a été jouée et se joue encore sur tous les théâtres de l'Europe.

Vinrent ensuite *l'Éclair*, opéra-comique en trois actes, dont la musique gracieuse et légère fut très-favorablement accueillie; *Guido et Ginevra, ou la Peste de Florence*, grand opéra en cinq actes (1838); *les Treize* (1839); *le Drapier*, opéra en trois actes (1840); *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes, même année; *le Guitarero*, opéra-comique en trois actes (1841); *Charles VI*, opéra en cinq actes (1842), dont plusieurs morceaux sont restés populaires; *les Mousquetaires de la reine*, opéra-comique en trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, en trois actes (1848); *le Nabab* (1853), opéra-comique en trois actes; *la Tempête* (Tempesta), opéra féerique sur un libretto italien tiré de Shakspeare, et représenté à Londres avec un grand luxe de décors; *le Juif errant*, grand opéra en cinq actes; *la Dame de pique*, *Jaguarita l'Indienne*, en trois actes (1855); *Valentine d'Aubigny*, opéra-comique en trois actes (26 avril 1856); *la Magicienne*, grand opéra en cinq actes (1858); etc.

M. Halévy qui a souvent rencontré, comme compositeur, la mélodie gracieuse et originale ou les effets dramatiques puissants, brille plus particulièrement par la science. Très-versé dans la connaissance de la fugue et du contre-point, il a une supériorité constante dans les morceaux d'ensemble, dans les chœurs, dans toute l'orchestration. Chacune de ses œuvres est travaillée avec conscience, et son style, qui a de l'aisance et de la largeur, tient assez bien le milieu entre l'école française et l'école allemande. M. Halévy a été nommé professeur au Conservatoire en 1833; membre de l'Académie des beaux-arts en 1836, en remplacement de Reicha, et, à la mort de Raoul-Rochette (1854), secrétaire perpétuel de la même académie. Il a fait en cette qualité diverses *notices* ou éloges funèbres : *Onslow* (1855) : *Blouet* (1856); *David d'Angers* (1857). M. Halévy a fait aussi, dans quelques feuilles périodiques, des articles de critique musicale. Décoré de la Légion d'honneur, à l'occasion de *la Juive*, il a été promu officier en avril 1845 et commandeur en août 1858. — Il est mort en mars 1861. Le Corps législatif a voté une pension de 5000 fr. à la veuve de ce grand artiste. Bien qu'elle ne s'occupe pas de sculpture, Mme Halévy a modelé de mémoire le buste de son mari, et elle a, dit-on, parfaitement reproduit les traits et l'expression de son visage. Il a été publié après sa mort un recueil de *Derniers souvenirs et portraits*, avec une *Notice* par Fiorentino (1863, in-18).

HALÉVY (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 14 janvier 1802, fit avec succès ses études au lycée Charlemagne, et remporta, au concours de rhétorique, un prix de version grecque avec une traduction en vers. Il

voulut embrasser la carrière de l'enseignement, mais il dut y renoncer devant les obstacles qu'y rencontrent souvent les jeunes gens nés dans un autre culte que le culte catholique. Il commença alors son droit. Il avait débuté dès 1817, dans la littérature, par la cantate d'*Égée* et quelques *traductions* rimées d'Horace, insérées dans *l'Israël français*. En 1837, il entra au ministère de l'instruction publique et y resta jusqu'en 1853, attaché au bureau des monuments historiques, dont il était chef depuis plusieurs années, lorsqu'à cette époque, il fut mis en disponibilité. De 1831 à 1834, il a rempli les fonctions de professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1846.

Les nombreux écrits de M. Léon Halévy embrassent la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Nous citerons seulement : *Emma, ou la Nuit des noces* (in-12), sous le pseudonyme anagrammatique de *Noël Hyéval*; *le Vieux guerrier au tombeau de Napoléon* (1821), élégie; *la Peste de Barcelone*, poëme (1822); *les Cyprès*, élégies modernes; *Bessières et l'Empécinado* (1825), poëme; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825, in-8), avec cette épigraphe, tirée de *l'Introduction*, qui était particulièrement l'œuvre de M. Halévy : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous, » publication anonyme à laquelle MM. le docteur Bailly, Olinde Rodrigues, Henri Saint-Simon avaient concouru; *Résumé de l'histoire des Juifs* (1827-1828, 4 vol. in-12); *Poésies européennes* (1828); *Saint-Simon* (1831), ode; *les OEuvres lyriques d'Horace* (1831, in-8; 2ᵉ édit., 1856), dont soixante et onze morceaux et la *Notice préliminaire* lui appartiennent particulièrement; *Luther*, poëme dramatique (1834), deux *Recueils de fables*, couronnés par l'Académie, en 1844 et en 1856; *la Grèce tragique* (1846, in-8; 2ᵉ édit., 1849), ou choix de traductions en vers des chefs-d'œuvre dramatiques grecs, couronné aussi par l'Académie française et complété depuis (1860-1861, t. III, en deux parties), et qui obtint, en 1862, le prix partagé de la fondation Bordin; *Macbeth* (1853, in-18), d'après Shakspeare; etc.

M. Halévy a donné plusieurs ouvrages dramatiques : *le Duel* (1826), comédie en un acte aux Français; *le Czar Démétrius* (Ibid., 1829), tragédie en cinq actes; *l'Espion* (Odéon, 1828), drame en cinq actes, avec MM. Fontan et Drouineau; *le Dilettante d'Avignon* (Feydeau, 1829), opéra-comique en un acte, d'après Hoffmann, musique de son frère; *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes (Porte-Saint-Martin); *Indiana* (Gaîté, 1833), drame en cinq actes; *le Chevreuil* (Variétés, 1831), comédie en trois actes, avec M. Jaime; *la Rose jaune* (Vaudeville, 1839), comédie en un acte; *le Mari aux épingles* (Variétés, 1856); *Ce que fille veut* (Odéon, 1858); *Un fait Paris* (Variétés, 1859); *Ba-ta-clan*, chinoiserie musicale, (Bouffes-Parisiens 1860); et les livrets de quelques autres bouffonneries musicales, écrits en collaborations, etc.

HALÉVY (Ludovic), fils du précédent, né à Paris en 1834, a fait ses études au lycée Louis-le-Grand, et fut attaché, de 1852 à 1858, comme rédacteur, au secrétariat général du ministère d'État. Il fut ensuite jusqu'en 1861 chef de bureau au ministère de l'Algérie et des colonies, et devint, en 1861, rédacteur au Corps législatif. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

M. Lud. Halévy a fourni divers libretti aux Bouffes-Parisiens, d'abord sous le pseudonyme de *Jules Servières* : *Entrez, messieurs, mesdames*, prologue d'ouverture, en collaboration avec M. Méry; *Une pleine eau*, opérette en un acte; *Madame Papillon*, opérette en un acte; puis sous son nom véritable : *Ba-ta-clan*, et *l'Impressario* (mai 1856), opéras-bouffes, en un acte, celui-ci, avec M. Léon Battu, d'après l'allemand, et adapté à la musique de Mozart; *Rose et Rosette* (Folies, 1858); *le Mari sans le savoir*, opérette, en collaboration avec son père (1860); *la Chanson de Fortunio*, *le Pont des soupirs* (Bouffes, 1861); *les Brebis de Panurge*, *la Clé de Métella* (Vaudeville, 1862); *les Moulins à vent* (Variétés, même année); *le Brésilien* (Palais-Royal, 1863); *le Train de minuit* (Gymnase, même année); *Néméa*, ballet (Opéra, 1864); *la Belle Hélène*, un des plus grands succès de la parodie littéraire (Variétés, 1865), etc. Les collaborateurs habituels de M. Lud. Halévy ont été MM. L. Battu, H. Meilhac, Hector Crémieux, etc.

HALIBURTON (Thomas-Chandler), écrivain américain, né vers 1800, dans la Nouvelle-Écosse, est plus connu sous le nom littéraire de *Sam Slick*, qui lui a valu dans les recueils périodiques une véritable célébrité. En 1835 il envoya à une revue hebdomadaire d'Halifax une serie de lettres fort amusantes dont la peinture des mœurs américaines offrait l'inépuisable sujet. Elles ont reparu depuis et ont été souvent réimprimées sous le titre de : *le Marchand d'horloges* (the Clockmaker; New-York, in-12). C'est une histoire satirique, écrite à bâtons rompus, pleine de bouffonneries, de vives sorties et de portraits malicieux. Le héros, Sam Slick, est un *Yankee* pur sang, hardi, rusé, hâbleur, et par-dessus tout marchand, une espèce de Panurge républicain. Ce livre, qui a joui d'une vogue prodigieuse, est une des compositions les plus originales des États-Unis.

En 1842, M. Haliburton vint à Londres comme attaché de la légation américaine. Il y étudia de près les aspects si divers de la société anglaise, et publia ses observations critiques, aussi bien accueillies que les précédentes : *Un attaché, ou Sam Slick en Angleterre* (an Attaché, or Sam Slick in England; 1844). On lui doit aussi un ouvrage historique, d'une grande valeur, dit-on, sur l'établissement colonial de la Nouvelle-Angleterre. Cet écrivain, à son retour en Amérique, a rempli les fonctions de juge dans l'État de la Nouvelle-Écosse.

HALKETT (sir Colin), général anglais, né en 1773, mort en 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HALL (James), publiciste et romancier américain, né à Philadelphie, le 19 août 1793, commença en 1811, dans cette ville, l'étude du droit; mais lors de la guerre avec l'Angleterre, il partit comme volontaire, et prit part aux brillants faits d'armes de cette campagne. A la paix, il demanda une place de *midshipman* dans la marine, et s'embarqua à Boston, en 1815, pour la Méditerranée. Il fit partie de l'expédition contre Alger, et après une croisière d'un an, il retourna aux États-Unis. En 1818, il abandonna la marine et commença la pratique du droit à Pittsburg (Pensylvanie). Deux ans plus tard, il alla s'établir dans l'Illinois, qui venait seulement d'être mis au nombre des États de l'Union, et pendant douze ans qu'il resta dans ce pays, il fonda plusieurs journaux, tout en occupant diverses fonctions judiciaires. En 1833, il vint s'établir à Cincinnati (Ohio), et, depuis 1836, il s'est occupé d'affaires financières. Il s'est mis plus tard à la tête d'une des banques de cette ville.

M. J. Hall a surtout écrit sur l'ouest des États-Unis. Ses premières productions parurent dans un

recueil littéraire de New-York, en 1820, sous le titre de *Lettres de l'Ouest* (Letters from the West). Un grand nombre de nouvelles, de poésies, de scènes de mœurs, etc., ont rempli ensuite les divers journaux qu'il a fondés dans l'Illinois et l'Ohio. En 1845, il fit paraître à Philadelphie deux volumes d'*Esquisses sur l'histoire, la vie et les mœurs de l'Ouest*, et plus tard à Cincinnati : *the West, its soil, surface and productions* (in-12), qui contiennent la peinture, l'un du côté social, et le second, du côté matériel et économique de cette importante région. En 1836, lors de la candidature à la présidence du général Harrison, M. Hall écrivit une vie de cet homme d'État (Philadelphie, 1 vol.).

Parmi ses nombreux romans et nouvelles, nous citerons les principaux : *Légendes de l'Ouest* (Legends of the West (nouvelle édit., revue; New-York, 1853, in-12); *les Contes des frontières* (the Border Tales); *les Solitudes et le sentier de guerre* (Winderness and the War-Parth; New-York, in-12); *les Défrichements de l'Ouest* (Western Clearings, in-12), etc. Le plus important travail de M. Hall est celui qu'il a publié avec le colonel Th. Mac-Kenney : *Histoire et biographie des Indiens de l'Amérique du Nord* (History and Biography of the Indians of North America), publication enrichie d'un grand nombre de portraits et de gravures, et dont le prix ne s'élève pas à moins de 600 fr. En général, les livres de J. Hall sont remplis de descriptions pittoresques et de détails intéressants sur la vie et les habitudes des frontières.

HALL (James), savant américain, né en 1811, à Ingham (Massachussets), fréquenta dès 1831 l'École de Troy, la seule qui fût alors consacrée à l'enseignement des sciences naturelles, dont il avait fait son étude favorite. Placé, en 1836, dans le cadastre géologique de l'État de New-York il y fut chargé, en 1843, de tout ce qui concerne la paléontologie. On fait beaucoup de cas de l'ouvrage qu'il a publié sur la formation des terrains de ce pays : *the Palæontology of the state of New-York* (1847-1853, 3 vol.).

HALL (sir Benjamin), homme politique anglais, né en 1802 dans le pays de Galles, entra, en 1832, à la Chambre des Communes, et vota avec les whigs en faveur de l'extension du suffrage, des courts parlements et de l'indépendance religieuse. Quoiqu'il ait pris une part active au succès de la politique libérale, il est arrivé tard aux fonctions publiques : mis par lord J. Russell à la tête du bureau de santé (1854), il a été nommé par lord Palmerston commissaire des travaux et bâtiments (1855), avec siége au conseil. L'année suivante il s'est fait remarquer par la modération avec laquelle il a apaisé les troubles excités par les fanatiques partisans du repos du dimanche. Au mois de septembre 1857, il a été élevé à la pairie avec le titre de baron.

HALL (Karl-Christian), homme politique danois, né vers 1810, enseigna de bonne heure la jurisprudence à Copenhague. Après avoir été élu député à la diète de 1849, il devint, en 1852, auditeur général de l'armée et remplit bientôt après des fonctions passagères au comité des cultes et des écoles. Sous le cabinet Œrsted, il renonça à sa charge de magistrat. Ce fut lui qui rédigea l'Adresse en réponse au discours d'ouverture (octobre 1854), adresse qui amena la dissolution de la diète et en même temps l'avénement au pouvoir du parti libéral. Un mois plus tard il était appelé au ministère avec le portefeuille des cultes et de l'instruction publique. Nommé conseiller d'État à la fin de 1855, il fut chargé, en 1856, de la direction des affaires ecclésiastiques du Schleswig et s'efforça d'attirer l'attention de l'Europe sur les projets menaçants pour le Danemark du gouvernement prussien. Devenu ministre des affaires étrangères, il adressa, dès 1860, un certain nombre de circulaires très-remarquées sur les rapports du Danemark avec l'Allemagne et les dangers éventuels qui en devaient résulter. Il a gardé dans son pays une popularité attestée encore, en 1864, par l'unanimité dans les élections pour le Rigsraad.

HALL (Samuel-Carter), publiciste anglais, né en 1800, à Topsham (comté de Devon), fut attaché de bonne heure au *New Times*, en qualité de sténographe. En 1824, il fonda l'*Amulet*, un des meilleurs annuaires de l'époque. Pendant plusieurs années il a dirigé le *New Monthly Magazine*, et plus tard le *British Magazine*, qui ne vécut pas longtemps. Il s'était déjà marié à une Irlandaise distinguée, miss Fielding (voy. ci-après), chez laquelle il développa le goût des lettres et des arts; le seul livre qu'il ait écrit avec elle est un ouvrage illustré sur l'Irlande, ses mœurs et son histoire, ouvrage qui a eu une grande vogue. Il a attaché son nom à des *Keepsakes* ou livres d'étrennes, tels que : *le Livre des diamants* (Book of Gems); un *Recueil de ballades anglaises; les Résidences seigneuriales* (Baronial Halls); etc.

M. Hall a fondé le premier journal qui fût en Angleterre exclusivement consacré aux arts : l'*Art Journal*. Commencé en des temps difficiles, vers 1848, il a fallu beaucoup de persévérance et de sacrifices pour le maintenir : aujourd'hui il compte, parmi ses protecteurs, la famille royale et les premiers noms de l'aristocratie. Il a reproduit les plus beaux tableaux de l'école moderne, les chefs-d'œuvre de la galerie Vernon, et depuis 1852, il a entrepris une série de magnifiques gravures d'après la collection particulière de la reine. M. Hall a publié, en 1851, un *Catalogue illustré de l'Exposition universelle*, et deux ans plus tard *la Galerie Vernon* (1853, in-folio), qui, l'un et l'autre, avaient paru dans son journal.

HALL (Anne-Marie FIELDING, mistress), femme de lettres irlandaise, est née en 1805, dans le comté de Wexford. A l'âge de quinze ans elle quitta son pays natal pour se fixer à Londres; elle y fit la connaissance de M. Hall (voy. ci-dessus), avec lequel elle se maria vers 1827. Cette union décida de sa carrière, et elle débuta dans les lettres, par ses *Esquisses sur l'Irlande* (Sketches of irish Character; 1829, 3 vol.). Après les *Souvenirs d'école* (Chronicles of a schoolroom; 1831), contes pour les enfants, parut *le Boucanier* (the Buccaneer: 1832, 3 vol.), roman de mœurs du temps de Cromwell.

Parmi les romans postérieurs de Mme Hall, qui compte parmi les *authoresses* les plus distinguées de l'Angleterre, nous rappellerons : *Tribulations des femmes* (Tales of woman's trials, 1832), plaidoyer en faveur de son sexe opprimé; *le Proscrit* (the Outlaw; 1838, 3 vol.), récit dramatique auquel les guerres civiles du règne de Jacques II servent de cadre; *l'Oncle Horace* (Uncle Horatio: 1837, 3 vol.); *Marianne* (1839), tableau vivement tracé des infortunes d'une jeune fille; *les Enfants blancs* (the White boys, 1845), *ou les Rebelles d'Irlande du XVIIIe siècle; la Soirée d'été* (Midsummer eve, 1848); histoire de fées d'abord imprimée dans l'*Art Journal*; etc.

Mistress Hall, qui excelle dans les esquisses, a encore publié : *Rayons et ombres de la société irlandaise* (Lights and shadows of irish life;

1838, 3 vol.), qui forment un digne pendant à ses premières *Esquisses*; puis *les Paysans, contes irlandais* (Sketches of the irish peasantry; 1842), écrits pour le *Chambers' Journal*; *l'Irlande, mœurs, types, paysages*, etc. (Ireland, its scenery, character, etc.; 1841-1843, 3 vol.), ouvrage illustré de magnifiques vignettes et pour lequel elle accepta la collaboration de son mari; *Pèlerinages aux autels de l'Angleterre* (Pilgrimages to english shrines; 1852, 2 vol.), où elle passe en revue les résidences et les lieux que le génie ou la vertu ont rendus célèbres; enfin, en 1856, un recueil de treize contes pour l'*Amusing Library*, sous le titre de : *Contes et esquisses populaires* (Popular tales and sketches). Les articles que cette dame a insérés dans les recueils periodiques sont nombreux; elle a collaboré au journal artistique dirigé par son mari et dirigé elle-même depuis 1852 le *Sharpes London Magazine*.

HALLAM (Henry), célèbre historien anglais, né en 1777, mort le 22 janvier 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HALLBERG-BROICH (Théodore-Hubert, baron DE), voyageur et littérateur allemand, connu sous le pseudonyme de l'*Ermite de Gauting*, est né à Dusseldorf, vers 1780. Il prit part à la guerre de l'indépendance allemande, en 1813, comme chef de la landwehr de cette ville. Depuis il s'est fait une célébrité par ses excentricités et ses intéressantes relations de voyages. En 1816, il se retira dans une vallée de Bavière, où il essaya de fonder une colonie. Plus tard il parcourut toute l'Europe, voyagea dans l'Orient vers 1838. Depuis 1849, il semble s'être fixé en Amérique.

Peu de livres sont plus originaux que les siens, parmi lesquels on remarque : *Voyages chez les Scandinaves* (Reise durch Skandinavien, 1817; Cologne, 1818); *Lettres d'un voyageur parcourant le cercle de l'Isar* (Reiseepistel durch den Isarkreis; Augsbourg, 1825); *Généalogie de la main de fer Gœtz de Berlichingen* (Stammbuch der eisernen Hand des Gœtz von Berlichingen; Munich, 1828); *la Colonie des pauvres* (die Armencolonie; Ibid., 1829); *Voyage en Italie* (Reise durch Italien; Augsbourg, 1829); *le Canal du Rhin au Danube et l'ancienne route de commerce aux Indes* (über den Rhein-Donau-Canal und den alten Handlungsweg nach Indien; Ibid., 1831); *Considérations sur l'histoire des mœurs, des usages et des modes* (Zur Geschichte der Sitten, Gebraeuche und Moden; Aix-la-Chapelle, 1832); *Voyage en Orient* (Reise nach dem Orient; Stuttgart, 1839, 2 vol.); *Voyage en Angleterre* (Reise durch England; Ibid., 1841).

HALLECK (Fitz-Greene), poëte américain, né à Guilford (Connecticut), en avril 1795, débuta, dès l'âge de quatorze ans, par une pièce de vers insérée dans un journal de New-York. Il entra, néanmoins, dans les affaires financières et commerciales, où il resta longtemps engagé. Après avoir publié un grand nombre de vers satiriques dans divers journaux, il fit paraître, en 1821, son premier poëme, *Fanny* (2e édit., 1829), écrit dans le rhythme du *Don Juan* de Byron, et qui eut beaucoup de vogue. Une visite en Europe, en 1822, eut pour fruit un autre volume de vers, *Alnwick Castle*, qui fut publié en 1827. A partir de 1825, il donna dans les *Revues* de M. Bryant une suite de poésies, publiées en un volume. *Marco Botzaris* est une des plus estimées.

Les œuvres de M. Halleck ont eu de nombreuses éditions, et ont été réunies en 1852 (*the Complete Works of F. G. Halleck*; New-York, in-8, illustré). Cet auteur a traité tous les genres de poésie, le sérieux, le sentimental et le comique. A beaucoup de délicatesse et d'élévation, il joint quelques singularités étudiées, des rimes bizarres, de brusques contrastes et une affectation marquée du persiflage byronien.

HALLECK (Henry-Wager), général américain au service de l'Union, né à Westernville, près d'Utica (État de New-Yorck), en 1816, fit quelques études au collége de l'Union, puis entra à l'école militaire de West-Point. Il en sortit dans les premiers rangs, sous-lieutenant dans le génie, et fut quelque temps employé à l'École comme professeur adjoint. Il servit ensuite dans l'artillerie, fut envoyé en Californie en 1846, remplit, l'année suivante, au Mexique, des fonctions civiles et des fonctions militaires, obtint le grade de capitaine, puis donna sa démission, en 1854, pour se livrer, à San-Francisco, aux professions d'homme de loi, d'agent d'affaires et de directeur de mines.

Lors de la scission entre le Nord et le Sud, ses sympathies l'attiraient vers le Nord : il reprit donc du service et s'occupa surtout de tactique et d'administration, après la retraite du vieux général Scott, qui avait d'abord été chargé de diriger l'ensemble des mouvements des armées fédérales. C'est aux heureuses combinaisons du général Halleck qu'on attribua la série de succès remportés momentanément par le Nord, depuis la prise du fort Donelson jusqu'à l'évacuation de Corinth par Beauregard et la prise de Memphis. Au mois de novembre 1861, il remplaça le général Frémont dans le commandement du département militaire de l'ouest. Il y montra la plus grande fermeté et prit d'abord des mesures énergiques : en même temps qu'il établissait dans son armée la discipline la plus sévère et qu'il en bannissait les nègres et les correspondants de journaux, il ordonnait d'arrêter tous les rebelles et tous ceux qui leur prêteraient appui, de confisquer leurs biens, de fusiller les espions; il plaçait sous le contrôle absolu de l'autorité militaire la navigation du Missouri et du Mississipi, et menaçait les délinquants de la loi martiale; enfin il exigeait le serment à l'Union de la part de tous les ecclésiastiques, universitaires, directeurs de railways et autres fonctionnaires.

Le 11 mars 1862, le général Halleck fut mis à la tête du département du Mississipi; il prit à Pittsburg-Landing le commandement des forces qu'on lui confiait et y apporta ses habitudes de sévérité militaire. Les confédérés ayant été obligés d'évacuer Corinth, il y entra le 30 mai, y fit 2000 prisonniers et y établit son quartier-général. Le Tennessee et le Kentucky ayant été compris dans son commandement, il s'empara, vers le 15 juin, de la ville de Chattanouga, dans le Tennessee, sur les limites de l'Alabama et de la Géorgie. En occupant ce point important, centre de chemins de fer et d'industries métallurgiques, il essaya de rétablir les communications ferrées avec le N.-O., pour faciliter les mouvements des munitions et des troupes. Quelques semaines plus tard, le 11 juillet, il était nommé commandant en chef de toutes les forces militaires des États-Unis, et le 8 septembre, il devenait secrétaire de la guerre, en remplacement de M. Stanton. Sa nomination produisit le meilleur effet dans les esprits découragés par les derniers revers de l'Union. Le général Halleck était considéré, en effet, comme un des hommes éminents du gouvernement fédéral. Il fut remplacé dans le commandement en chef, en mars 1864, par le général Grant (Voy. ce nom), et nommé chef de l'état-major général.

Le général Halleck a publié sur la tactique militaire un traité fort estimé des hommes spéciaux

Il a pour titre : *Éléments d'art et de sciences militaires*, avec une introduction sur la Justification de la guerre ; c'est le résumé d'une série de conférences qu'il fit, en 1845-1846, à l'institut Lowell, de Boston.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Léonce, baron), homme politique français, né en 1812, et fils d'un général de l'Empire, était avocat stagiaire lorsqu'il fut nommé, sous Louis-Philippe, inspecteur général adjoint des prisons du royaume ; ce fut en cette qualité qu'il adressa au ministre de l'intérieur deux rapports, l'un *sur le Système pénitentiaire* (1838), in-8), l'autre *sur les Prisons de la Prusse* (1843, in-4). Son père étant mort en 1844, il se présenta, pour lui succéder, aux électeurs de Schelestadt et vint prendre place dans les rangs de la majorité conservatrice. Écarté de la scène politique par les événements de Février, il est revenu, en 1852 et en 1857, sous le patronage du gouvernement, représenter le même collége au Corps législatif. En 1863, il perdit le patronage de l'administration qui fut transféré à M. le baron de Bulach. Ce dernier fut élu d'abord, mais l'élection ayant été annulée, une nouvelle élection eut lieu, le 17 et 18 janvier 1864. M. Hallez-Claparède fut élu par 15059 voix contre 14436 données à son concurrent. Il a été maître des requêtes jusqu'en 1852, et a été élu, par le canton de Villé, membre du conseil général du Bas-Rhin. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1851.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Théophile, comte), parent du précédent, inspecteur des finances de première classe, est mort en avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HALLIWELL (James-Orchard), littérateur anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820, commença ses études à Suton, sous la direction du mathématicien Ch. Butler et passa une année à Cambridge (1837). Son premier travail fut une édition des œuvres de sir John Mandeville (1839). Chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque de Chatam, à Manchester, il consigna le résultat de son examen dans un *Catalogue* raisonné (*an Account of the european manuscripts in the Chatam library;* Manchester, 1842). Accusé, en 1845, d'avoir soustrait des manuscrits précieux au collége de la Trinité de Cambridge, il se vit interdire la bibliothèque du *British Museum* : mais il parvint à se justifier.

M. Halliwell, qui est encore jeune, produit avec une infatigable activité ; le chiffre de ses écrits s'élève déjà à plus de cent. Nous citerons, dans le nombre, des éditions estimées, telles que celle du poëte, *Torrent de Portugal* (Londres, 1842) ; les *Lettres des rois d'Angleterre* (Letters of the kings of England, 1846, 2 vol.) ; des collections de chansons ou de ballades populaires sous les titres : *Nursery rhymes of England* (2e édit., 1843) ; *Thornton romances* (1844) ; *Popular rhymes and nursery Tales* (1849).

Voici ensuite quelques-uns de ses ouvrages originaux : *Histoire de la Franc-maçonnerie en Angleterre* (Early history of free-masonry in England, 1842), où cette société est traitée spécialement au point de vue archéologique ; *Glossaire des comtés de l'Angleterre* (Dictionary of archaic and provincial words, 1844-1845, 2 vol. 3e édit., 1855, 3 vol.), rempli de notes philologiques présentées avec beaucoup de sagacité ; *Notice détaillée des histoires populaires* (Descriptive notice of popular histories, 1849), etc.

Des travaux spéciaux sur Shakspeare ont conduit M. Halliwell à donner successivement : *Shakspeariana* (1841), recueil de toutes les particularités relatives à ce poëte ; *le Canevas primitif des Joyeuses commères de Windsor* (The first sketch of, etc., 1842) ; une *Vie de Shakspeare* (1843), sans parler d'une foule d'articles. En 1852, il a entrepris une édition des *OEuvres complètes de Shakspeare* en 20 volumes in-folio, avec gravures, notes, et commentaire critique, et qui est en même temps une édition de luxe.

HALM (Frédéric). Voy. MUNCH-BILLINGHAUSEN.

HAMEL (Victor-Auguste, comte DU), littérateur et homme politique français, né à Paris, le 17 avril 1810, d'une ancienne famille originaire de Picardie, et fils d'un préfet de l'Empire, conseiller d'État et député sous la Restauration, fut destiné de bonne heure aux fonctions publiques. Après la révolution de Juillet, il publia des brochures politiques : *Sur l'État de la société au 1er janvier* 1834 (in-8 de 80 p.) ; *De la Noblesse, Lettre au marquis de P.* (1838), etc.

Se mêlant en même temps au mouvement des affaires industrielles, sous Louis-Philippe, il prit part à plusieurs entreprises et releva l'ancien établissement thermal de Sail-lès-Château-Morand, dans le département de la Loire. Attaché, dès 1848, à la cause napoléonienne, il fut nommé préfet du Lot, au mois de novembre 1849 et reçut de ses administrés, après le 2 décembre, une épée d'honneur. Le 9 mai 1852, il fut appelé à la préfecture du Pas-de-Calais, et, en 1855, à celle de la Somme. Le comte du Hamel est entré au Corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, en 1857. Nommé, en 1846, chevalier de la Légion d'honneur, il a été depuis promu officier de cet ordre et commandeur de Saint-Grégoire le Grand et de l'ordre de Léopold.

Il a abordé en littérature, le roman, l'histoire, voire même le théâtre, et il a donné successivement : *la Ligue d'Avila ou l'Espagne en* 1520 (1840, 2 vol. in-8), traduit en espagnol et en anglais ; *la Duchesse d'Hallaye* (1842, 2 vol. in-8) ; *le Château de Rochecourbe* (1843, 3 vol. in-8), qui parut d'abord en feuilleton, sous le titre de *Mémoires d'un vieux de la Gastine ;* enfin *El Montidero*, recueil de nouvelles (1847, 2 vol. in-8) ; *le Bonheur chez soi*, comédie en un acte, en vers (Odéon, 1858). Son ouvrage le plus important est *l'Histoire constitutionnelle de la monarchie espagnole depuis l'invasion des hommes du Nord jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, 411-1833 (1845, 2 vol. in-8), qui, sur le rapport de M. Mignet, obtint une mention de l'Académie des sciences morales et politiques.

HAMELIN (Ferdinand-Alphonse), amiral français, sénateur, ex-ministre de la marine, né le 2 septembre 1796, à Pont-l'Évêque (Calvados), est neveu du contre-amiral Hamelin, mort en 1839. Dès l'âge de onze ans, il s'embarqua comme simple mousse à bord de *la Vénus*, que commandait son oncle, assista à la bataille du Grand-Port, devant l'île Bourbon, et obtint, après la destruction de sa frégate, le grade d'aspirant (1er mars 1808). Nommé enseigne en 1812, il participa à l'expédition de l'Escaut, et, en 1823, à celle de Cadix, rendit, en 1827, des services signalés au commerce européen par une croisière bien dirigée contre les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée, et, à son retour d'une campagne dans l'océan Pacifique, prit le commandement de la corvette *l'Actéon*, un des bâtiments de l'escadre envoyée contre Alger en 1830. A cette occasion, il écrivit au ministre de la marine une lettre, où l'on remarquait cette phrase : « Je sais que ce n'est pas un commandement de mon grade ; mais peu m'im-

porte, pourvu que j'aille au feu. » En effet, il était capitaine de frégate depuis 1828.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Hamelin devint successivement capitaine de vaisseau (1836), contre-amiral (21 août 1842), major général de la marine à Toulon, et fut promu commandeur de la Légion d'honneur (25 avril 1844). Il commanda, de 1843 à 1846, la station navale de l'Océanie, où il déploya beaucoup d'habileté dans les négociations entreprises avec l'Angleterre, au sujet de la possession des îles Marquises. Nommé vice-amiral le 7 juillet 1848, il fut appelé à partager les travaux de la commission qui réforma l'organisation de l'École polytechnique, et, à la suite d'une inspection générale, alla diriger la préfecture maritime de Toulon (1849); il y resta en fonctions pendant cinq ans, pourvut aux armements de l'armée d'occupation de Rome et de l'expédition d'Orient, et ne les résigna que pour s'embarquer, à la fin de 1853, comme chef d'une division navale, sous les ordres du vice-amiral La Susse. Après avoir franchi les Dardanelles, de concert avec la flotte anglaise, il entra, le 3 janvier suivant, dans les eaux de la mer Noire, ravitailla Batoum et le fort Saint-Nicolas, bombarda le port militaire d'Odessa et Redout-Kaleh, mit l'embouchure du Danube en état de blocus, seconda les difficiles opérations du débarquement des troupes en Crimée, et participa à l'attaque du 17 octobre, contre les forts de Sébastopol; il montra autant de courage que de sang-froid pendant cette dernière affaire, et fut exposé personnellement aux plus grands périls par le feu meurtrier de l'ennemi.

Dès que l'époque de son commandement fut expirée, M. Hamelin rentra en France et obtint, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie navale, le rang d'amiral (2 décembre 1854), qui lui donna le droit de siéger au Sénat. A la mort de M. Ducos, il fut appelé au ministère de la marine, par un décret impérial, signé au château de Windsor le 19 avril 1855. Il y resta jusqu'au décret du 24 novembre 1860, qui le nomma grand-chancelier. L'amiral Hamelin a été promu grand-croix de la Légion d'honneur le 18 mars 1856. — Il est mort le 16 janvier 1864.

HAMILTON (William-Alexandre-Anthony-Archibald HAMILTON DOUGLAS, 11ᵉ duc D'), pair d'Angleterre, né à Londres, le 19 février 1811, descend d'une ancienne famille écossaise, célèbre par ses alliances et les rôles importants qu'elle a joués dans l'histoire; elle porte en outre les titres du duc de Brandon, marquis de Douglas et de Clydesdale, comte d'Angus, d'Arran et de Lanark, etc., et marche en tête de la noblesse d'Écosse. Élevé au collège de Christchurch, à Oxford, il épousa en 1843, la princesse Marie de Bade. En 1852, il succéda à son père à la Chambre des Lords, où il appartenait au parti conservateur. La Société des francs-maçons d'Écosse l'avait choisi pour grand maître. — Il est mort le 14 juillet 1863.

HAMILTON (William-Alexandre-Louis-Stephen HAMILTON-DOUGLAS, 12ᵉ duc D'), fils du précédent, né à Londres en 1845, a succédé à son père en 1863. Un décret du 20 avril 1864 a maintenu et confirmé en sa faveur le titre héréditaire de duc de Chatellerault, créé par le roi de France Henri II, en 1548, en faveur de Jacques Hamilton, comte d'Arran. Il a pour héritier présomptif son frère Charles-Georges-Archibalt, né en 1847.

HAMILTON (lord Claude), homme politique anglais, né en 1813, à Londres, est frère du présent marquis d'Abercorn (voy. ce nom). Il fit ses études au collège de la Trinité, à Cambridge, et entra, en 1839, à la Chambre des Communes, pour le comté irlandais de Tyrone, où sa famille possède de grandes propriétés et dont il a été nommé député-lieutenant. Il s'y fit remarquer comme l'un des champions du parti tory et de la haute Église; et plusieurs fois, depuis 1848, on l'a vu prendre la défense des gouvernements de Naples et d'Autriche contre les attaques des libéraux. Bien qu'il eût voté en faveur du libre échange, il devint, dans le ministère Derby (1852), trésorier de la maison de la reine, et reprit encore ce poste en 1858-1859. En 1852 il a été nommé membre du Conseil privé.

HAMILTON (sir William), philosophe écossais, né à Glascow, le 8 mars 1788, est mort le 6 mai 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire.*

HAMILTON (révérend James), théologien écossais, né en 1814 à Strathblane (comté de Stirling), où son père, qui tenait un rang élevé dans l'Église d'Écosse, était alors ministre, embrassa la même carrière et prit, à l'université d'Édimbourg, le diplôme de docteur en théologie. Il exerça son ministère dans le comté de Perth, puis à Édimbourg même, et fut choisi pour remplacer le docteur Irving, comme directeur d'une nombreuse congrégation de presbytériens à Londres, où il acquit un grand renom comme prédicateur.

Outre des traités spéciaux, M. Hamilton a publié un grand nombre de livres de religion ou de morale qui ont une grande circulation en Angleterre et aux États-Unis. Tels sont : *la Vie au sérieux* (Life in earnest), *le Mont des Olives* et *l'Heureuse maison* (the Happy Home). On lui doit encore les *Mémoires de lady Colquhoun*, et un choix de sermons sous ce titre : *le Prédicateur royal.* En 1854, il a fondé une revue mensuelle, *Excelsior*, destinée à servir de lien à toutes les croyances spiritualistes et religieuses.

HAMLIN (Annibal), homme d'État américain, vice-président de l'Union. Voy. LINCOLN.

HAMMAN (Édouard-Jean-Conrad), peintre belge, né à Ostende (Flandre occidentale), en 1819, étudia à Anvers, sous la direction de M. Nicaise de Keyser, et débuta par des sujets historiques, dont quelques-uns furent acquis par le musée de Bruxelles. En 1846, il vint à Paris, parut l'année suivante au Salon et se fixa en France, où il a exécuté beaucoup de travaux pour le gouvernement belge. Il a exposé à Paris, depuis 1847 : *le Réveil de Montaigne enfant; les Préparatifs pour la sérénade, ou les Étudiants espagnols; la Lecture Pantagruélique, ou Rabelais à la cour; Hamlet; Charles IX et Ambroise Paré; la Visite du doge; la Fille du supplicié* (1853); *Christophe Colomb, le Compositeur flamand Adrien Willaert* (1855); *l'Étude du blason, le Commencement et la fin* (1857); *Stradivarius, André Vésale professant à Padoue, Dante à Ravenne* (1859); les *Contes de Marguerite d'Angoulême, Premier épisode de la journée des Dupes*, 11 *novembre* 1630, les *Adieux* (1861); *Enfance de François Iᵉʳ, Enfance de Charles-Quint, Marie Stuart quittant la France* (1863); *les Dames de Sienne travaillant aux retranchements de la ville assiégée par Charles-Quint, la Galère de Titien à la fête de l'Ascension* (1864), etc. Le musée de Bruxelles possède de lui : *le Dante à Ravenne, l'Entrée d'Albert et d'Isabelle à Ostende*, etc.

Cet artiste a obtenu, à la suite de nos Salons, deux 3ᵉˢ médailles, en 1853 et 1855, une 2ᵉ en 1859, un rappel en 1864 et la décoration de la Légion d'honneur en 1864. Il est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1854.

HAMMER (Jules), littérateur allemand, né à Dresde le 7 juin 1810, suivit depuis 1831, à Leipsick, les cours de droit tout en se livrant à la philosophie et à la littérature et débuta par quelques essais poétiques. De 1837 à 1845 il habita Leipsick où il fournit de nombreux articles à des feuilles politiques et littéraires. Après divers voyages à l'étranger, prit en 1851 la direction du feuilleton de la *Gazette constitutionnelle* de Saxe. C'est à ses efforts qu'on dut à Dresde la fondation de l'Institut de Schiller (1855).

M. Hammer a écrit pour la scène : *le Déjeuner singulier* (das seltsame Frühstück, 1834), comédie, et *les Frères* (die Brüder, 1856). Ses romans et nouvelles sont : *Noble et bourgeois* (Adelig und Bürgerlich; Leipsick, 1837); *le Rêve et la vie* (Leben und Traum; Ibid., 1839) ; *Scènes de la ville et de la campagne* (Stadt-und Landgeschichten; Altenbourg, 1844, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1854) ; *Entrée et sortie* (Einkehr und Umkehr; Ibid., 1856, 2ᵉ part.), roman social. Comme poëte, on a de lui deux recueils estimés : *Regarde autour de toi et regarde en toi* (Schau um Dich und Schau in Dich : Ibid., 1851; 5ᵉ édit., 1855), et *Pour toutes les bonnes heures de la vie* (Zu allen guten Stunden : Ibid., 1854). Il est aussi auteur de quelques écrits philosophiques, entre autres, *la Famille et son influence sur le développement de la société* (die Familie und ihr Einfluss auf die Gesellschaft; Dresde, 1851).

HAMMER-PURGSTALL (Joseph, baron DE), célèbre orientaliste allemand, né le 9 juin 1774 à Graetz (Syrie), mort le 23 novembre 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HAMMERICH (Frédéric-Pierre-Adolphe), poëte, historien et théologien danois, né à Copenhague, le 9 août 1809, fit ses études à l'université de cette ville, exécuta une première excursion dans le Jutland en 1832, revint se faire recevoir docteur en philosophie en 1834, et parcourut ensuite la Suède, dans le but d'étudier les mœurs du peuple et de rechercher les vieilles légendes du pays. Ses *Chants de voyage scandinaves*, qui parurent en 1840, dans une revue semestrielle, excitèrent un véritable enthousiasme, et déterminant une réaction en faveur de la vieille langue nationale, firent éclore toute une école de jeunes poëtes. A la même époque (1830-1841), parut une série d'*Esquisses historiques*, où l'on remarqua surtout une description poétique de Rome, écrite dès 1835 pendant un voyage en Italie. Vinrent ensuite des poésies remarquables éditées à Copenhague : *Chants des héros* (1841) ; *Peinture de la vie artistique de Thorwaldsen* (1844) ; *le Réveil du Danemark* (1848); *Poésies du Schleswig* (1848); *Tableaux de l'Église chrétienne* (1842) ; *Chants bibliques et historiques* (1852), et le plus remarquable de tous ses poëmes, *Gustave-Adolphe en Allemagne* (1844).

Nommé pasteur dans le Jutland en 1839, M. Hammerich fut forcé, par l'état de sa santé, de revenir à Copenhague, où il fit des cours publics très-suivis sur l'histoire politique et ecclésiastique de son pays. Il publia, outre un certain nombre de savants mémoires sur des points tout spéciaux, plusieurs ouvrages qui se distinguent par une habile mise en œuvre des sources et par l'élégance du style : ce sont : *Christian II en Suède et Charles-Gustave en Danemark* (Copenhague, 1847) ; *le Danemark à l'époque de Waldemar* (Ibid., 1847-1848, 2 vol.); *le Danemark à l'époque de l'union de Calmar* (Ibid., 1849), etc.

En 1845, il devint pasteur de l'église de la Trinité à Copenhague. Il se montra, lors de la tentative d'indépendance des duchés, l'un des chefs les plus ardents du parti danois et des promoteurs de la guerre. Il fit les trois campagnes de 1848 à 1850 en qualité d'aumônier. Il publia à cette occasion plusieurs écrits, devenus populaires en Danemark : *Tableaux de la guerre du Schleswig* (Copenhague, 1849); *La troisième campagne du Schleswig* (Ibid., 1851) ; *la Guerre de trois ans dans le Schleswig* (Hadersleben, 1852).

Après la guerre, M. Hammerich reprit ses fonctions de pasteur à Copenhague. Il a fondé en 1849, avec plusieurs de ses amis, la *Société pour l'histoire de l'église danoise*, qui a publié beaucoup de mémoires et de dissertations. Il fit aussi partie du comité chargé d'élaborer le *Livre de cantiques pour l'église danoise*, qui parut en 1852.

HAMMETT (Samuel), romancier américain, né en 1816, à Jewett-City (Connecticut), prit ses degrés à l'université de New-York, passa environ douze ans dans le sud-ouest, occupé d'affaires de commerce, et fut, pendant quelque temps, clerc de la cour de district du comté de Montgommery (Texas). En 1848, il vint s'établir à New-York. Tirant parti de son long séjour sur les frontières, il a donné dans diverses revues littéraires, une foule de publications pleines d'imagination et de saillies. Il a publié aussi, sous le pseudonyme de *P. Paxton*, deux romans : *Un Yankee jeté dans le Texas* (A Stray Yankee in Texas; New-York, 1853, in-12), et *les Aventures merveilleuses du capitaine Priest* (the Wonderful Adventures of captain Priest, 1854, in-12).

HAMON (Jean-Louis), peintre de genre français, est né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Écolier paresseux et insouciant, il ne montra dès l'enfance de goût et d'aptitude que pour la peinture. Il vint à Paris en 1840 s'y livrer entièrement; il eut pour maître Paul Delaroche, et pendant l'absence de celui-ci travailla dans l'atelier de M. Gleyre. Il exposa, en 1848, un tableau de genre, *le Dessus de porte*, ainsi que *le Tombeau du Christ*, au musée de Marseille; en 1849, *Une affiche romaine*, *l'Égalité au sérail*, et un *Perroquet jasant avec deux jeunes filles*. Il travailla ensuite à la manufacture de Sèvres et y exécuta plusieurs compositions, entre autres un coffret en émail qui lui valut une médaille à l'Exposition de Londres et qui reparut, avec plusieurs *Vases* de lui, à l'Exposition universelle de Paris.

En 1852, M. Hamon quitta la manufacture de Sèvres, et exposa *la Comédie humaine* ; ce tableau qui représentait, autour du théâtre Guignol, les différents âges de l'humanité, frappa le public, mais n'obtint du jury aucune distinction. Au Salon de 1853, son idylle grecque, *Ma sœur n'y est pas*, acquise par le ministère de la maison de l'Empereur, eut une 3ᵉ médaille. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des tableaux précédents, trois toiles gracieuses qui furent très remarquées : *l'Amour et son troupeau*, une seconde idylle dans le genre antique : *Ce n'est pas moi*, *les Orphelins*, *une Gardeuse d'enfants*. Il obtint alors une médaille de 2ᵉ classe. Au Salon de 1857, à la suite d'un voyage en Orient, il n'a pas donné moins d'une dizaine de toiles, toutes du même genre, notamment : *Boutique à quatre sous*, *Papillon enchaîné*, *Cantharide esclave*, *Dévideuses*, etc., au Salon de 1859, *l'Amour en visite*, à celui de 1861 : *Vierges de Lesbos*, *Tutelle*, *la Volière*, *l'Escamoteur*, *la Sœur aînée*. A celui de 1864 : *L'Aurore*, *l'Imitateur un jour de fiançailles*. M. Hamon a été nommé, en 1855, chevalier de la Légion d'honneur.

Un peintre homonyme, M. Pierre-Paul HAMON, né à Livarot (Calvados), en 1819, a exposé à divers Salons jusqu'en 1859, des toiles de genre et des portraits. — Il est mort en avril 1860.

HAMPDEN (rév. Renn-Dickson), théologien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1792 à l'île Barbade, d'une ancienne famille, étudia au collége d'Oriel à Oxford, et, après avoir passé des examens brillants, y resta, de 1814 à 1829, en qualité de professeur suppléant et d'examinateur et reçut l'ordination. Connu par l'étendue de ses connaissances et par son dévouement aux principes de l'école libérale, il fut nommé successivement par lord Grandville principal du collége de Sainte-Marie (1833), et par lord Melbourne professeur royal de théologie à Oxford (1836).

Cette dernière nomination donna lieu, dans le sein de l'université, à de longues et ardentes discussions qui aboutirent à un vote de censure. Le cours de théologie du rév. Hampden, publié sous le titre de *Bamptoniana* (1835), fut violemment attaqué, comme entaché d'hérésie par un professeur d'Oxford, J. H. Newman (voy. ce nom), qui, depuis, s'est converti à la foi catholique. Tous les partisans de la haute Église, les évêques d'Oxford et d'Exeter en tête, prirent part à ces débats. En 1842, le rév. Hampden fut appelé à faire partie d'un comité récemment établi pour l'examen des études théologiques. Mais, lorsqu'il fut élevé par lord J. Russell au siége épiscopal d'Hereford (décembre 1847), qui donne droit à la pairie, la querelle, assoupie par le temps, recommença avec quelque violence. A la Chambre des Lords, le nouvel évêque se rangea du côté des whigs auxquels il devait sa haute position.

Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, le rév. Hampden a encore publié : *l'Évidence du christianisme prouvée par la philosophie* (Philosophical evidence of Christianity, 1845), qui n'a pas soulevé moins d'attaques, et où il cherche à concilier la foi et la raison; deux volumes de *Sermons;* des articles de théologie et de philosophie dans *l'Encyclopédie métropolitaine* et l'*Encyclopédie britannique*, conçus dans un esprit de louable modération, etc. Au dire de l'historien Hallam, c'est le seul des innombrables théologiens modernes de l'Église anglicane qui ait traité la scolastique avec une certaine profondeur.

HANFSTAENGL (François), lithographe allemand, né à Bayernrain (Bavière), le 1er mars 1804, d'une famille de paysans, suivit, de 1819 à 1825, les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Ses premiers dessins sur pierre lui valurent l'amitié et les conseils de l'inventeur même de la lithographie, Sennefelder, qui se trouvait alors en Bavière. En 1829, il fut nommé professeur dans une école spéciale de dessin à Munich. En 1834, il vint à Paris et se lia avec les artistes les plus distingués. De retour en Allemagne, il lithographia, de 1835 à 1852, tous les tableaux de la galerie royale de Dresde, et en forma l'album magnifique intitulé : *les Tableaux les plus remarquables de la galerie royale dessinés sur pierre d'après les originaux* (die vorzüglichsten Gemealde der königl. Galerie, nach, etc.). Plusieurs des planches les plus belles, entre autres *les Portraits du roi* et *de la reine de Saxe*, ont paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

M. Hanfstaengl a encore reproduit : *la sainte Catherine* de Lauger (1827); *la Madone* de Murillo (1831); *les Pèlerins italiens* de Hess (1832); *la Madone de Saint-Sixte* de Raphaël; *la Madeleine repentante* de Murillo (1834); *le Pêcheur de Gœthe* de Hanson (1834); *l'Ascension de la Vierge et du Christ*, d'après le Guide; *les Juifs en deuil* de Bendemann, ainsi qu'un grand nombre de portraits. Il a donné des dessins à une foule de publications illustrées.

HANKE (Mme Henriette Wilhelmine), romancière allemande, née à Jauer, le 24 juin 1785, et fille d'un négociant, montra, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses et une grande vivacité d'esprit. En 1814, elle se maria, avec un homme veuf, pasteur dans une petite ville sur l'Oder, et consacra dès lors sa vie à élever les enfants de son mari. Elle ne donna aux travaux littéraires que ses rares moments de loisir, et ne fut même entraînée à écrire que par l'exemple de sa belle-sœur, auteur de romans estimés. Ceux de Mme Hanke, empruntés à la vie de famille, sont comme un journal de ses propres sentiments. Ses *OEuvres complètes* publiées à Hanovre, de 1841 à 1850, formaient alors 108 volumes. — On a annoncé sa mort en 1862.

Nous citerons : *les Filles adoptives* (die Pflegetœchter; Liegnitz, 1821); *Peinture du cœur et du monde* (Bilder des Herzens und der Welt; Ibid., 1822; 2e édit., 1834, 4 vol.); *la Belle-Mère* (die Schwiegermutter; Hanovre, 2e édit., 1833, 2 vol.); *Claudia* (Liegnitz, 1825, 3 vol.); *les Amies* (die Freundinnen; Ibid., 1826, 3 vol.); *les Perles* (die Perlen; Hanovre, 2e édit., 1836, 2 vol.); *la Dernière Volonté* (der letzte Wille; Liegnitz, 1830); *Récompenses* (Vergeltungen; Berlin, 1830, 2 vol.); *la Sœur* (die Schwester; Hanovre, 1831, 2 vol.); *une Dame propriétaire en Silisie* (eine Schlesische Gutsfrau; Ibid., 1850, 2 vol.), etc.

HANNAY (James), littérateur et publiciste écossais, né en 1827, à Dumfries, reçut une instruction sommaire dans les écoles du Westmoreland et du Surrey, et entra dans la marine royale; il prit part, en 1840, aux affaires de Syrie et servit à bord de différents vaisseaux jusqu'en 1845. Ayant alors donné sa démission de midshipman, pour se livrer complétement à ses goûts littéraires, il débuta dans les recueils périodiques, entre autres *le Punch*, et par des articles de littérature légère (1853), puis donna avec succès une série de lectures sur *la Satire et les satiriques en Angleterre :* ces lectures lui ont fourni la matière d'un piquant volume. On a, en outre, de lui un roman maritime, *Singleton Fontenoy* (1854), et un roman historique, *Eustache Conyers* (1855, 3 vol. in-8), etc.

HANNOVER (Adolphe), médecin danois, né à Copenhague, le 24 novembre 1814, s'est fait connaître dans toute l'Europe par ses recherches anatomiques. L'Académie des sciences de Paris lui a décerné, en 1856, une récompense de 1500 francs pour l'ensemble de ses découvertes. Parmi ses écrits, dont quelques-uns sont en français, il faut citer : *Tableau micrométrique pour servir à la réduction des diverses mesures qui sont employées dans la micrométrie microscopique* (Copenhague, 1842) : *Recherches micrométriques sur le système nerveux des animaux vertébrés et invertébrés* (in-4 avec 7 pl., en danois 1842, en français 1844); *de Quantitate relativa et absoluta acidi carbonici ab homine sano et ægroto exhalati* (1845); *sur l'Epithelioma* (1852); *Documents sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil* (Bidrag til Œiets anatomie, etc., 1850, in-8); *sur l'Importance de la menstruation* (om Menstruationens Betydning, 1851, in-8); *De la construction et de l'emploi du microscope* (om Mikroskopets Bygning, etc., 1847, in-8), traduit en français en 1855.

HANNOYE (Désiré-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Avesnes (Nord), le 3 mai 1800, mort en décembre 1853. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HANOTEAU (Hector), peintre paysagiste fran-

çais, né à Decize (Nièvre), vers 1820, manifesta de bonne heure ses dispositions pour le dessin et fut d'abord dirigé vers la peinture de genre et d'intérieurs. Il put ensuite suivre son goût pour le paysage qu'il étudia sous M. Gigoux et s'y livra exclusivement. Il a constamment exposé depuis 1855, notamment : *Campement arabe* (1855); *Un étang dans le Nivernais*, *les Prés de Charency* (1857); *Une matinée sur les bords de la Cauna*, et divers autres sujets nivernais (1859); *Un ruisseau à Charency*, *Une matinée de pêche* (1861); *la Nourrice du pauvre*, *Chevaux libres* (1863); *la Hutte abandonnée* (1864); *Un coin de parc, dans le Nivernais* (1865). Un grand nombre de ces sujets ont été gravés par M. Pierdon et reproduits par divers journaux illustrés. M. H. Hanoteau a obtenu diverses médailles aux expositions départementales et une médaille au salon de 1864.

HANOVRE (maison royale de), dynastie de Brunswick-Lunebourg, branche cadette de la maison de Brunswick. — Roi : GEORGES V (voy. ce nom). — Reine : *Marie*-Alexandrine-Wilhelmine-Catherine-Charlotte-Thérèse-Henriette-Louise-Pauline-Élisabeth-Frédérique-Georgine, née le 14 avril 1818, fille du duc *Joseph*, oncle du duc régnant de Saxe-Altenbourg, mariée le 18 février 1843. — Enfants : *Ernest-Auguste*-Guillaume-Adolphe-Georges-Frédéric, prince royal, né le 21 septembre 1845, sous-lieutenant à la suite du régiment de hussards de la garde; *Frédérique*-Sophie-Marie-Henriette-Amélie-Thérèse, née le 9 janvier 1848; *Marie* Ernestine-Joséphine-Adolphine-Henriette-Thérèse-Élisabeth-Alexandrine, née le 3 décembre 1849. — Oncles et tantes : voy. GRANDE-BRETAGNE.

HANSEMANN (David-Juste-Louis), homme politique et publiciste allemand, né le 12 juillet 1790 à Firckenwerder près de Hambourg, est l'un des principaux représentants du parti libéral constitutionnel en Allemagne. Fils d'un pasteur protestant, et ayant à peine reçu l'instruction élémentaire, il entra, à l'âge de quinze ans, au service du bourgmestre de Rheda, en Westphalie, qui devint peu après maire de Berg, et fit de lui son secrétaire particulier. Il se mit ensuite à faire le commerce des laines, gagna quelque argent et put monter pour son propre compte un magasin à Aix-la-Chapelle, en 1817. M. Hansemann obtint rapidement de la considération et même de l'influence dans la ville. Il y fonda une société d'assurance contre l'incendie, et prit l'initiative d'un certain nombre d'institutions utiles. Au bout de quelques années, il fut nommé membre du tribunal de commerce, de la chambre de commerce et député à la diète, où il défendit chaleureusement les intérêts de ses concitoyens.

Ses opinions libérales ne tardèrent pas à le brouiller avec le gouvernement prussien. Une brochure qu'il publia en 1830 sur *la Constitution allemande et la constitution prussienne*, en révélant nettement ses idées politiques, livra son nom à des discussions animées. Dès cette époque, il demandait que l'on consultât, par les voies légales, l'opinion publique, que les liens des peuples allemands fussent resserrés et l'indépendance des petits États européens garantie. Le gouvernement refusa, en 1832, d'approuver la réélection de l'auteur à la diète. M. Hansemann répondit à ce refus par une seconde brochure, *Prusse et France* (Preussen und Frankreich; 1833), où il réitérait ses premiers vœux et témoignait son admiration pour le gouvernement constitutionnel. Il y faisait preuve aussi de connaissances financières, et ses vues firent impression sur la diète. Malgré les efforts du gouvernement, qui empêcha aussi sa réélection à la chambre de commerce, il se maintint au tribunal, et, appliquant son activité aux questions pratiques d'économie sociale, il encouragea les associations ouvrières et s'occupa spécialement, de 1836 à 1846, des chemins de fer allemands.

C'est à M. Hansemann qu'on doit, en grande partie, le réseau qui relie les villes du Rhin entre elles et avec la Hollande et la Belgique, et la ligne de Cologne à Hanovre. Il écrivit, pour en obtenir la réalisation : *les Chemins de fer et les actionnaires dans leurs rapports avec l'État* (die Eisenbahnen und deren Actionaere in, etc.; 1837); *la Question capitale des chemins de fer en Prusse* (Preussens wichtigste Eisenbahnfrage, 1837); *Critique de la loi de* 1838 *sur les chemins de fer prussiens* (Kritik des preuss. Eisenbahngesetzes von 1838, 1841); *Sur l'Exécution du système de chemins de fer prussiens* (Ueber die Ausfuhrung des preuss. Eisenbahnsystems; Berlin, 1843). Dans ces différents écrits il s'efforçait de présenter les chemins de fer comme le plus puissant moyen de propagande et de civilisation. Réélu, depuis 1838, président de la chambre de commerce, il quitta les affaires en 1844, pour se consacrer tout entier à la politique.

Nommé, en 1845, membre de la diète provinciale du Rhin, et réélu, en 1847, à la diète générale, M. Hansemann prit rang parmi les chefs les plus influents. On a beaucoup vanté son esprit net et précis, la clarté de son langage, la variété de ses connaissances et de ses aptitudes, son genre d'éloquence d'une vivacité toute française, qui n'excluait ni l'autorité, ni le bon sens. Les révolutionnaires de 1848 comptèrent d'abord sur lui; mais il se trouva bientôt débordé. L'alliance de la Prusse avec les autres États de l'Allemagne, l'union commerciale des divers États, un gouvernement fédéral constitutionnel : tel était le résumé de sa politique. Les mots de république, de souveraineté du peuple l'effrayèrent. Ministre des finances dans le cabinet Camphausen (mars 1848), il fut chargé d'en reconstituer un nouveau après la retraite du président. Il rétablit un peu d'ordre dans les finances et ranima le crédit; mais, comme ses prédécesseurs, il se préoccupa peu de la constitution. Les bonnes mesures qu'il voulut prendre, furent combattues par les conservateurs, comme trop libérales, par les républicains, comme trop modérées. Il perdit sa popularité et donna sa démission dès le 10 septembre. Resté au sein de l'assemblée, il vota contre la constitution allemande le 28 mars 1849, et expliqua ses idées à ce sujet dans deux brochures : *la Question de la constitution allemande* (die Deutsche Verfassungsfrage); et la *Constitution allemande du 28 mars* 1849 (die Deutsche Verfassung des 28 März 1849).

Après l'avénement du ministère Brandenbourg-Manteuffel et le triomphe de la réaction, M. Hansemann, qui était déjà devenu directeur de la banque prussienne, combattit, dans la première Chambre, et sans beaucoup de succès, les tendances ultra-conservatrices de la majorité. En 1851, il donna sa démission de directeur de la banque, et s'occupa dès lors tout entier d'un projet économique qu'il méditait depuis longtemps, comme une application de l'esprit d'association aux intérêts des classes pauvres. Il a formé, entre les ouvriers et les petits commerçants, une société de crédit, appelée *Discontogesellschaft*, grâce à laquelle ils peuvent se prêter mutuellement secours pour des entreprises considérables, sans l'appui des gros capitalistes.

HANSEN (Pierre-André), astronome allemand,

né à Tondern (duché de Schleswig), le 8 décembre 1795, étudia les mathématiques et fut employé, en 1821, à la triangulation du duché de Holstein, dirigée par Schumacher qu'il seconda à l'observatoire d'Altona. En 1825, il fut nommé directeur de l'observatoire de Seeberg, près Gotha, qu'il n'a plus quitté. On a de ce savant des mémoires importants qui embrassent, pour la plupart, les calculs si difficiles des perturbations, et qui ont été insérés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher, dans les *Mémoires* de la Société astronomique de Londres et de l'Académie des sciences de Saxe, et dans diverses Revues.

M. Hansen a publié à part : *Méthode pour observer avec le micromètre objectif de Frauenhofer* (Methode mit dem Frauenh. Heliometer Beobachtungen anzustellen; Gotha, 1827); *Recherches sur les perturbations mutuelles de Jupiter et de Saturne* (Untersuchungen über die gegenseitigen Stœrungen von Jupiter und Saturn; Berlin, 1831); *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ, quam luna perlustrat* (Gotha, 1838); *Calcul des perturbations absolues dans les ellipses d'excentricités et d'inclinaison quelconques* (Ermittelung der absoluten Stœrungen in Ellipsen, etc., Ibid., 1843, t. I), formant la 1re partie des *Mémoires de l'observatoire de Seeberg*.

Plus récemment, à l'occasion des curieuses expériences de M. Foucault (voy. ce nom) sur le mouvement du pendule, M. Hansen a écrit un mémoire qui a été couronné par l'Académie des sciences de Saxe. Il travaille à publier les tables du Soleil qu'il a calculées avec l'astronome danois Olufsen, et celle des tables de la Lune, d'après une théorie qui lui est particulière.

HANSSENS (Charles-Louis), musicien belge, né à Gand, le 10 juillet 1802, et neveu de l'ancien directeur de la musique particulière du roi des Pays-Bas, suivit, tout enfant, ses parents en Hollande, et fut admis, à l'âge de dix ans, comme second violoncelle au théâtre national d'Amsterdam, dont il devint chef d'orchestre en 1822. Deux ans après, il se démit de cet emploi, devint tour à tour second chef d'orchestre au théâtre de Bruxelles (1825) et professeur d'harmonie à l'École royale (1828), retourna en Hollande après la révolution belge, vint, en 1834, à Paris, où il fut trois ans premier solo violoncelle, puis second chef d'orchestre à la salle Ventadour, et revint enfin, en 1840, à Bruxelles. Il y devint, en 1855, professeur au Conservatoire de musique. Il a été nommé membre effectif de l'Académie de Belgique, membre du comité des théâtres royaux, et chevalier de l'ordre de Léopold.

On a de lui un grand nombre de compositions estimées, notamment de nombreux ballets, tels que : *Robinson*, en 1 acte; *Fleurette*, en 3 actes; *Sylla*, en 3 actes; *le Pied de mouton*, en 6 actes; *la Lampe merveilleuse*, en 3 actes; *le Conscrit*, en 1 acte; *l'Enchanteur*, en 3 actes; *Mahieux*, en 2 actes; *Pizzaro*, en 3 actes, non représenté (1834-1843); des opéras, tels que *le Siége de Calais* (Bruxelles, 1861); puis diverses œuvres, un *Te Deum*, un *Requiem*, des *Messes*, *Ouvertures*, *Cantates*, *Symphonies*, *Concertos*, etc.

HANSTEEN (Christophe), astronome suédois, né à Christiania (Norvége), le 26 septembre 1784, fit ses études à Copenhague, entra dans l'enseignement et devint professeur du collége de Friedericksbourg où il commença des recherches suivies sur le magnétisme terrestre; un résumé de ses travaux, qu'il adressa à l'Académie des sciences danoise, lui valut un prix d'honneur, et, en 1814, une chaire de mathématiques à l'université de sa ville natale. En 1821, il découvrit la variation régulière à laquelle était soumise tous les jours l'intensité magnétique horizontale. Ses *Recherches de magnétisme terrestre* (Christiania, 1819, t. I et atlas) causèrent beaucoup de sensation, surtout en Angleterre, et devinrent, en quelque sorte, la base de toutes les expériences ultérieures. Après avoir visité Londres, Paris, Hambourg, Berlin, il fut chargé par son gouvernement de parcourir l'ouest de la Sibérie, exploration qu'il accomplit, de 1828 à 1830, en compagnie d'Erman et de Due. A son retour, il fit construire à Christiania un observatoire terminé en 1835, puis disposé pour les observations magnétiques.

M. Hansteen a enseigné, jusqu'en 1850, les mathématiques appliquées à l'université ainsi qu'à l'École d'artillerie et de génie; depuis 1837, il dirige les travaux de la triangulation de la Norvége. Membre de la commission chargée d'établir l'unité dans le système métrique, il indiqua dans son rapport la voie qu'il fallait suivre et fixa les bases de la nouvelle réforme. Il est correspondant de l'Académie des sciences.

On doit principalement à ce savant un *Traité de géométrie*, un *Traité de mécanique*, et un grand nombre de mémoires, dont la plupart sont insérés dans le *Magazin for Naturvidenskaberne*, rédigé par lui depuis 1823, en société de Machmann et Lundh.

HANUSCH (Ignace-Jean), philosophe allemand, né à Prague en 1812, fit ses études dans divers établissements de cette ville, puis entra dans un couvent de moines où on lui confia une chaire dans une école qui en dépendait. Après y avoir consacré ses loisirs à des études de philosophie et de théologie, il quitta le couvent et retourna à Prague, où il s'occupa de droit. Mais, en 1835, il obtint à Vienne la suppléance du professeur de philosophie Lichtenfels, prit les grades pour l'enseignement et devint, dès 1838, professeur ordinaire de philosophie à Lemberg. Là, s'occupant plus spécialement de philosophie historique, il publia la *Science de la mythologie slave* (Wissenschaft des slaw. Mythus; Lemberg, 1842), ainsi que des articles d'histoire dans différents journaux. En 1847, il passa à Olmütz, et deux ans plus tard à Prague. Ses leçons de philosophie avaient le plus grand succès, lorsqu'il se vit supprimer sa chaire. M. Hanusch est membre de la Société des sciences de Bohême.

Voici ses principales publications philosophiques : *Manuel de morale philosophique* (Handbuch der philosophischen Ethik; Lemberg, 1846); *Manuel de métaphysique* (Grundzüge eines Handbuchs der Metaphysik; Lemberg, 1845); *Manuel de la science de l'âme* (Handbuch der Erfahrungsseelenlehre, 2e édit., Olmütz, 1849); *Manuel de logique* (Handbuch der Logik, 2e édit.; Ibid., 1049); *Histoire de la philosophie depuis ses origines jusqu'à la clôture des écoles de philosophie sous Justinien* (Geschichte der Philosophie von ihren Uranfaengen, etc.; Ibid., 1849); *Histoire de la civilisation* (die Culturgeschichte der Menschheit; Ibid., 1849).

HARAÏRI (Soliman al), littérateur arabe, né à Tunis, au mois de novembre 1824, d'une famille d'origine persane, fit ses études à la grande mosquée de Tunis, s'attacha principalement aux sciences exactes et à la médecine et fut chargé, dès l'âge de quinze ans, d'enseigner les mathématiques. Ayant pris ensuite les fonctions de notaire sous la juridiction du bey, il devint, en 1845, secrétaire arabe de la légation française. En 1846, il est venu à Paris.

Très-versé dans la connaissance de notre lan-

gue, Al Soliman Haraïri s'est donné pour tâche de répandre chez ses compatriotes nos livres et nos idées; il a traduit en arabe *les Fables de la Fontaine*, *l'Économie politique* de Blanqui, *le Manuel de santé*, de Raspail; *l'Anatomie classique*, du docteur Auzou, quelques volumes de *l'Univers pittoresque; la Grammaire française*, de Lhomond (Paris, 1857, in-8) et autres œuvres des plus diverses. En ce moment, il s'occupe d'une version arabe *du Code pénal*, à l'usage des magistrats indigènes de l'Algérie.

HARCOURT (François-Eugène-Gabriel, duc D'), diplomate français, ancien pair, né à Jouy, le 22 août 1786, appartenant à la branche de Beuvron. De 1814 à 1820, il servit comme chef d'escadron dans les hussards de la garde, puis se tourna vers la politique. En 1815, il se dévoua activement à la cause hellénique et fit un voyage en Grèce. A son retour, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Seine-et-Marne, fut un des 221, et siégea au Palais-Bourbon jusqu'en 1837. Dans l'intervalle, il fut quelque temps ambassadeur en Espagne (1831). Il fut créé pair le 3 octobre 1837. Il fut, à la Chambre haute, un des rares défenseurs de la réforme, et soutint l'opposition jusqu'au bout dans la question des banquets, en 1848.

Sous le gouvernement républicain, le duc d'Harcourt fut nommé ambassadeur à Rome; c'est lui qui fit accepter au pape, au milieu des événements de la fin de 1848, l'offre de l'hospitalité de la France et qui sut ensuite protéger sa retraite à Gaëte; il donna sa démission le 12 septembre 1849, et rentra dans la vie privée. Il a été promu le 7 mai 1839, officier de la Légion d'honneur.— Il est mort le 3 mai 1865.

Marié en 1807, à Mlle Aglaë Perray, le duc d'Harcourt a eu trois fils et une fille.

L'aîné, Henri-Marie-Nicolas, qui avait épousé, en 1829, Mlle Élanie de Choiseul-Praslin, est mort en 1846, laissant trois fils : le marquis Charles-François-Marie, né en 1825, lieutenant de chasseurs; le comte Louis-Marie, né en 1837; Pierre, né en 1842, et une fille, Jeanne, née en 1840.

Le second, le comte Bruno-Jean-Marie, né le 14 octobre 1813, nommé capitaine de frégate en 1845 et chevalier de la Légion d'honneur en 1842, a épousé en 1856 Mlle Juliette d'Andigné de la Chasse. Il s'est signalé comme capitaine de la corvette *l'Alcmène*, et a publié : *Considérations sur le commerce maritime de la France*, etc. (Cherbourg, 1845); *Pêche côtière* (1846), etc.

Le troisième, le comte Bernard-Hippolyte-Marie, né en 1821, a été successivement attaché à l'ambassade de Madrid (1839), à la mission de M. Lagrenée en Chine (1843), aux légations de Francfort et de Berne (1847), puis premier secrétaire d'ambassade à Madrid (1849), et plénipotentiaire à Bade et à Stuttgart (1851). Il a épousé en 1851 Mlle Élisabeth de Saint-Priest.

La fille du duc d'Harcourt, Henriette-Marie, née le 8 octobre 1828, a épousé en 1847 le comte Léon d'Ursel, fils du duc d'Ursel de Belgique.

HARCOURT (Georges-Trévor-Douglas-Bernard, marquis D'), de la branche D'OLONDE, né le 4 novembre 1809, est entré à la Chambre des Pairs, par droit héréditaire, en 1842. Il a épousé, en 1841, Mlle Paule de Saint-André, et a eu deux fils : Bernard et Emmanuel, et trois filles.

HARDEE (William), général américain confédéré, est né en Georgie vers 1810. Élève de l'école militaire de Westpoint, il en sortit en 1838 comme sous lieutenant dans le 2e régiment de dragons, fut promu lieutenant l'année suivante et capitaine en 1844. Il prit part à la guerre du Mexique, et fut nommé major à Medelin (25 mars), puis lieutenant-colonel à San-Agostino (25 août 1847). En 1856, il fut chargé, à Westpoint, des fonctions de professeur de tactique. Tout acquis d'avance à la cause du Sud, il obtint, en 1860, un congé d'un an, sur la proposition de M. Brown, gouverneur de la Georgie, et vint en Europe acheter des armes pour ses compatriotes.

Quand la guerre éclata, il y était préparé. Le 31 janvier 1861, il envoya sa démission au gouvernement fédéral, et fut nommé brigadier-général dans l'armée confédérée. Il organisa la résistance dans l'Arkansas, puis reçut le grade de major-général et le commandement d'une division dans le corps d'armée du général-évêque Polk. Il contribua ensuite activement à l'invasion du Kentucky par Braxton Bragg.

Promu lieutenant-général en octobre 1862, il se signala aux batailles de Chickamanga (19-20 septembre 1863) et de Chattanooga (23-28 novembre 1863). Les revers des confédérés lui fournirent mille occasions de se distinguer. Constamment à l'arrière-garde, il protégea énergiquement la retraite par des retours offensifs, notamment après l'évacuation d'Atlanta. Attaqué dans Savannah par Sherman, il effectua avec 15000 hommes et une nombreuse artillerie, une heureuse retraite qui faisait le plus grand honneur à son habileté de manœuvrier. Réduit à l'impuissance par la chute de Richmond et la reddition de l'armée de Virginie, il déposa les armes en même temps que ses collègues Beauregard, Breckemidge et Johnston (3 mai 1865).

On a du général Hardee plusieurs ouvrages militaires, dont l'un surtout, *Tactique des tirailleurs et de l'infanterie légère* (Philadelphie, 2 vol. in-12, 1855), est très-estimé en Amérique. *

HARDING (Chester), peintre américain, né le 1er septembre 1792, à Conway, dans le Massachussets, d'une famille pauvre, fut d'abord tourneur de chaises, laboureur, puis soldat dans la guerre avec l'Angleterre en 1812. Il passa ensuite par les vicissitudes les plus étranges; sans fortune et chargé de famille, il entreprit une fourniture de tambours pour le gouvernement de l'Union, vendit à l'État de Connecticut un métier à filer de son invention, alla chercher fortune à New-York, en Calédonie, et s'y fit ébéniste. N'obtenant pas, malgré toutes ces tentatives, le succès qu'il espérait, il laissa momentanément sa femme et ses enfants, partit pour l'Alleghanny, descendit sur un radeau jusqu'à Pittsburgh et y exerça la profession de peintre en bâtiments. Lorsque ce travail lui eut procuré quelque argent, il revint, à pied et sans guide, pour chercher sa famille, qu'il ramena bientôt à Pittsburgh sur un radeau, comme il y était venu lui-même à son premier voyage. Il se mit alors à peindre les attributs : toutefois sa situation était toujours des plus précaires, lorsqu'une circonstance fortuite lui révéla son aptitude pour le portrait. Il s'y appliqua aussitôt avec ardeur, voyagea pour se perfectionner dans cet art, vint en Angleterre en 1832, et enfin s'établit à Boston avec une réputation qui lui garantissait un brillant avenir. Les principaux portraits peints par cet artiste sont : en Angleterre, ceux du feu *duc de Norfolk*, de *Samuel Rogers*, de *lord Aberdeen*; en Amérique, ceux des présidents *Madison*, *Monroë*, *F. G. Adams*, *Henry Clay*, *Daniel Webster*, *J. C. Calhoun*, etc. *

HARDING (James-Duffield), peintre et auteur anglais, né en 1798, et fils d'un professeur de dessin, reçut de lui et de Prout son éducation artistique et fut un des premiers à employer avec

succès la lithographie comme moyen d'enseignement; les nombreux portefeuilles qu'il a publiés montrent le parti qu'il a su en tirer. Nous citerons entre autres la belle série d'*Esquisses anglaises et étrangères* (Sketches at home and abroad; 1836, 60 vues in-fol.) qu'il a rapportées de tous les pays de l'Europe. Le genre de paysages qu'il a constamment adopté l'a fait souvent repousser des expositions de l'Académie. M. Harding, qui manie plus volontiers le crayon que les pinceaux, compte peu de tableaux à l'aquarelle ou à l'huile; il en a pourtant envoyé deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Chute du Rhin à Schaffouse* et une *Vue de Fribourg;* il a obtenu du jury une mention honorable.

On a de M. Harding plusieurs ouvrages d'enseignement qui ne sont pas sans mérite : *Leçons sur les arbres* (Lessons on trees); *Éléments de dessin* (Elementary art); *Leçons de dessin* (Lessons on art; 1854, 3ᵉ édit.); *Théorie et pratique des beaux-arts* (Principles and practice of art); *Complément des leçons de dessin* (Guide and companion to Lessons on art; 1854, in-8), etc. Parmi ses ouvrages artistiques, on remarque : *Ornementation gothique* (Gothic ornaments; 1831, in-4), collection de cent lithographies des églises de France et d'Angleterre, et *l'Alhambra* (Sketches and Drawings of the Alhambra; 1835, in-fol.), magnifique album dessiné en collaboration avec MM. J. Lane et J. F. Lewis. — M. J. D. Harding est mort en décembre 1863.

HARDINGE (Henri HARDINGE, 1ᵉʳ vicomte), célèbre général anglais, né le 30 octobre 1785 à Wrotham (comté de Kent), et troisième fils d'un ministre protestant, entra dans l'armée à l'âge de treize ans, avec le brevet d'enseigne (1798); il ne tarda pas à s'élever en grade, fut envoyé, en 1808, en Portugal, et fit les diverses campagnes de la Péninsule; il se distingua particulièrement à Vimiera, à la Corogne, au passage du Douro, à Albuera, aux trois siéges de Badajoz, à Vittoria, où il fut grièvement blessé. En 1814, attaché à l'état-major général de Wellington, il franchit avec lui les Pyrénées et contribua à la victoire remportée sous les murs d'Orthez. En 1815, il fut promu au grade de lieutenant-colonel, passa en qualité de commissaire au corps d'armée de Blücher, et eut, à Ligny, le bras gauche emporté. A quelque temps de là, il devint colonel.

Après la paix, sir H. Hardinge entra dans la carrière politique. Son mariage avec la sœur de lord Castlereagh (1821) facilita son élection à la Chambre des Communes; il y entra comme représentant du comté de Durham et continua d'y siéger jusqu'en 1845 pour les bourgs de Saint-Germain, Newport et Launceston. Il débuta aux affaires par la direction du dépôt de la guerre (*clerk of ordnance*), qu'il occupa de 1823 à 1828, puis obtint, dans le cabinet de Wellington, l'administration spéciale de la guerre. On rapporte que, témoin de son hésitation à accepter ce dernier poste, sous prétexte qu'il n'était pas orateur, le duc lui donna l'avis suivant : « Gardez-vous de parler de ce que vous ignorez et ne faites pas de citations latines. »

En 1830, sir Hardinge fut nommé à la fois major général et secrétaire pour l'Irlande. Après avoir exercé les mêmes fonctions dans le premier ministère de sir R. Peel (1834-1835), il reprit, dans le second, le portefeuille de la guerre (septembre 1841), passa l'année suivante lieutenant général, et fut choisi, en avril 1844, pour remplacer, comme gouverneur général des Indes, lord Ellenborough, à qui l'on reprochait une humeur trop conquérante. Il partit donc, muni des instructions les plus pacifiques, et ne fut pas plutôt arrivé qu'il se vit, malgré lui, entraîné dans une guerre contre les Sikhs, qui venaient de franchir le Sutledj et d'attaquer les Anglais à l'improviste (1845). Durant cette guerre sanglante, qui fit éprouver tant de pertes aux forces de la Compagnie, il suivit tous les mouvements de l'armée, placée sous le commandement de sir H. Gough (Voy. ce nom), à cause de son ancienneté en grade; on lui attribue généralement la prompte réparation des mauvaises combinaisons stratégiques de la première campagne et une part importante dans les victoires décisives d'Alliwal et de Sabraon (février 1846). La puissance des Sikhs anéantie, il signa, le 9 mars, un traité par lequel le royaume de Lahore fut partagé entre Gholab-Sing et Dholip-Sing, qui reconnurent la Compagnie pour leur arbitre.

Cette heureuse négociation le fit élever à la pairie avec le titre de vicomte (2 mai 1846). Il reçut en même temps les remercîments du Parlement, le droit de cité à Londres et une pension annuelle de 8000 livres (200 000 francs), faite par la Compagnie et le gouvernement. Il crut alors la paix tellement assurée qu'il fit opérer des réductions considérables dans l'effectif de l'armée indo-britannique, et sollicita son rappel (1847). De retour en Angleterre en janvier 1848, il prit place à la Chambre haute. Il avait, dans le cabinet Derby, la direction générale de l'artillerie, lorsqu'à la mort du duc de Wellington (sept. 1852), il lui succéda dans le commandement en chef des forces de terre, charge importante qui, jusqu'à la réorganisation du département de la guerre, tint lieu d'un véritable ministère. Au mois d'octobre, il fut promu au grade de général, et, trois ans après, à celui de feld-maréchal (1855), que l'on accorde rarement. Mais, à la suite d'une chute grave qu'il avait faite en passant une revue au camp d'Aldershot, il résigna le commandement de l'armée, qui passa entre les mains du duc de Cambridge (juillet 1856). — Il est mort le 24 septembre suivant.

HARDINGE (Charles-Stuart, 2ᵉ vicomte), fils du précédent, pair d'Angleterre, né en 1822 à Londres, a étudié au collége d'Oxford, et a été secrétaire particulier de son père, dans l'Inde. Député-lieutenant du comté de Kent, en 1848, il est entré, en 1851, à la Chambre des Communes pour un bourg d'Irlande. La mort du général Hardinge l'a fait passer à la Chambre des Lords. Ses opinions sont conservatrices. Sous le dernier ministère Derby (1858-1859), il a été sous-secrétaire au département de la guerre. Marié en 1856 à une fille du comte de Lucan, il a pour héritier son fils Henri-Charles, né à Londres en 1857.

HARDOIN (Louis-Eugène), magistrat français, né à Paris, le 26 juillet 1789, fut nommé successivement conseiller à la Cour royale de Paris (1821), président de chambre à la même cour (1834), et conseiller à la Cour de cassation (1842). Membre de la Haute-Cour de justice instituée par la Constitution de 1848, il la présidait lors du coup d'État du 2 décembre 1851, lorsque cette cour décréta d'accusation le président de la République, « prévenu du crime de haute trahison. » M. Hardoin a été promu le 2 mai 1839, officier de la Légion d'honneur.

HARDWICKE (Charles-Philippe YORKE, 4ᵉ comte D'), amiral et pair d'Angleterre, né en 1799, près Southampton, descend d'un chancelier créé pair en 1733. Élevé à l'École d'Harrow, puis au collége royal de la marine, il s'embarqua en 1815 et assista, à bord de *la Reine Charlotte*, au bombardement d'Alger. Il était capitaine lorsqu'il fut

envoyé par le bourg de Reigate à la Chambre des Communes (1831), où il siégea jusqu'en 1834. A cette date, il quitta le nom d'Yorke pour prendre les titres de son oncle ainsi que sa place à la Chambre haute. Chambellan de la reine sous l'administration Peel, dont il partageait les opinions, il fut désigné pour accompagner le roi de Prusse (1842) et l'empereur de Russie (1844), lors de leur visite en Angleterre. Il fit partie du cabinet de lord Derby (1852), en qualité de directeur général des postes, charge qui lui a donné l'entrée au Conseil privé. Il rentra, avec le sceau privé, dans le dernier ministère du même lord (25 février 1858-juin 1859). En 1854, il a été promu au grade de contre-amiral sur la liste de réserve et est devenu amiral en 1863; il est, en outre, lord-lieutenant du comté de Cambridge et siége au conseil du duché de Lancastre. De son mariage avec la fille de lord Ravensworth (1833), le comte d'Hardwicke a eu huit enfants, dont l'aîné, Charles-Philippe, vicomte ROYSTON, né en 1836, à Wimpole-Hall, s'est retiré du service en 1861, après avoir servi plusieurs années dans les dragons.

HARDY (Alfred), médecin français, né à Paris en 1811, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut chef de clinique à la Charité, et reçut en 1836 le diplôme de docteur. Après avoir été attaché, de 1841 à 1845, au bureau central, il devint, en 1846, médecin de l'hôpital de Lourcine, et, en 1851, de l'hôpital Saint-Louis. Agrégé de la Faculté depuis 1851, il a été décoré de la Légion d'honneur l'année suivante.

On a de lui : *Traité élémentaire de pathologie interne* (1844-1853, 3 vol. in-8), fait en collaboration avec M. Béhier, et qui a été adopté pour l'enseignement médical; *Leçons sur les maladies de la peau* (1858-1859, 2 vol.), recueillies par MM. L. Moysant et A. Garnier, etc.

HARE (Robert), chimiste américain, né en 1781, en Pensylvanie, mort à Philadelphie, le 15 mai 1858. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

HAREWOOD (Henry Thynne LASCELLES, 4e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1824 à Londres, descend d'un membre du Parlement créé pair en 1796 et comte en 1812. Député-lieutenant d'York en 1847, il a succédé en 1857 aux titres de son père. Marié d'abord (1845) à une fille du marquis de Clanricarde qui le laissa veuf en 1854, puis plus tard à miss Smyth, il a pour héritier son fils Henri Ulik, vicomte Lascelles, né en 1846.

HARGRAVES (Edmond-Hammond), voyageur anglais, célèbre par la découverte des mines d'or de l'Australie, est né, vers 1816, à Gosport (comté de Sussex), où son père était lieutenant de milice. Après avoir navigué trois ans à bord d'un bâtiment de commerce, il forma, en Australie, un petit établissement agricole (1834) et s'y maria. En 1849, il s'embarqua au Port-Jackson pour la Californie; dans ses excursions aux *placers* nouvellement exploités, il fut tellement frappé de la similitude qu'offrait le sol californien avec celui de l'Australie, que, dès 1850, il écrivait à un négociant de Sydney ces lignes prophétiques : « Il doit exister dans la Nouvelle-Galles du Sud, à 300 milles de Sydney, des mines d'or abondantes, j'en ai la conviction; la grande affaire est de les découvrir. » Plein de cette idée, il revint à Sydney en janvier 1851 et se mit en route sur-le-champ vers la région des montagnes Bleues. Il gagna d'abord la petite colonie de Guyong, où il s'était établi dix-huit ans auparavant, remonta plusieurs cours d'eau avec un jeune guide, et, arrivé au confluent de la Macquarie, fouilla le sol, dont les apparences lui rappelaient celui de la Californie. Quelques coups de pioche suffirent pour faire jaillir l'or; il renouvela plusieurs fois l'expérience dans le lit de la Macquarie, et dans un rayon de 70 milles, avec le même succès.

De retour à Sydney, il communiqua au secrétaire des colonies tous les détails de cette expédition accomplie à ses frais; aussitôt une compagnie de mineurs fut organisée sous sa direction et pourvue des instructions nécessaires. A peine fut-elle à l'œuvre dans les localités qu'il avait désignées que, dès la première semaine, on recueillit plus de 250 000 francs de minerai aurifère. La fièvre de l'or s'empara de toute la colonie qui émigra en masse vers les montagnes Bleues. Telle fut l'origine de cette exploitation, devenue si vite la plus considérable du globe. Nommé commissaire des terrains de l'État (*crown lands*), il fut chargé de parcourir tous les districts métallifères de l'Australie et de rechercher surtout la présence des métaux précieux. Après avoir fait son rapport, il résigna ses fonctions (1852) et rentra dans la vie privée. De nombreux témoignages de reconnaissance publique ont été donnés à M. Hargraves : la législature de la Nouvelle-Galles du Sud lui a voté, en 1853, une pension annuelle de 10 000 liv. st. (250 000 fr.), réduite, en 1854, de moitié; à Sydney, on lui a offert un magnifique vase d'or pur; à Melbourne, une coupe d'or pleine de souverains; à Bathurst, un service de déjeuner en argent, etc. De simples particuliers que sa découverte a enrichis, lui ont envoyé de fortes sommes d'argent. En 1854, M. Hargraves est venu s'établir en Angleterre. Dans la même année, il a écrit un livre très-répandu : *l'Australie et ses mines d'or* (Australia and its gold fields; in-8).

HARISPE (Jean-Isidore, comte), maréchal de France, sénateur, né à Saint-Étienne de Bigorre (Basses-Pyrénées), le 5 décembre 1768, mort le 26 mai 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HARLESS (Théophile-Christophe-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 novembre 1806, fit ses études aux universités d'Erlangen et de Halle, devint agrégé aux Facultés philosophique et théologique d'Erlangen (1828-1829), puis professeur au collége et à l'université de cette ville. Titulaire de la chaire de théologie et prédicateur de l'université, depuis 1836, il perdit ces deux places en 1845, à cause de son opposition dans l'assemblée des États de Bavière (1842-1843) aux tendances réactionnaires du ministère et aux exigences du parti catholique : il fut envoyé à Baireuth, en qualité de conseiller du consistoire. Le gouvernement saxon s'empressa d'offrir une autre position à M. Harless, déjà compté parmi les meilleurs théologiens protestants de l'Allemagne. Il fut nommé aussitôt professeur titulaire de théologie à l'université de Leipsick, et, en 1847, il devint en outre ministre d'une des grandes paroisses de cette ville. Appelé à Dresde en 1850, comme conseiller ecclésiastique intime au ministère du culte, vice-président du consistoire et prédicateur de la cour, il rentra à Munich, en 1852, avec le titre de premier président du consistoire supérieur.

M. Harless, également renommé comme orateur et comme écrivain, a principalement publié : *Commentaire de l'épître aux Éphésiens* (Commentar über den Brief an die Epheser; Erlangen, 1834); *Encyclopédie et méthodologie théologique*

protestante (Theologische Encyklopaedie und Methodologie vom Standpunkt der protest. Kirche; Nuremberg, 1837); *l'Éthique chrétienne* (die christliche Ethik; Stuttgart, 1842; 5ᵉ édit., 1853), une des plus importantes productions de ce genre; *le Dimanche* (Sonntagsweihe; Leipsick, 1848-1854, 7 vol.), recueil des sermons; *la Doctrine de Luther sur l'Église et sur les emplois publics* (Kirche und Amt nacht Luther's Lehre; Stuttgart, 1853), etc. Il rédigea, depuis 1838, la *Revue du protestantisme et de l'Église.*

HARLESS (Emile), physiologiste allemand, né à Nuremberg le 22 octobre 1820, et neveu du savant professeur de médecine Chrét.-Fréd. Harless, mort en 1853, fit ses études scientifiques à Erlangen, Berlin et Würzbourg et visita ensuite les universités de Prague, Vienne, Leipsick, Halle, Gœttingue, etc., pour suivre les cours de physiologie des meilleurs maîtres. Reçu, en 1846, docteur en médecine, il fut, en 1848, agrégé à l'université de Munich, où il devint, l'annee suivante, professeur extraordinaire de physiologie, et, en 1852, directeur du cabinet physiologique. — M. Em. Harless est mort en 1862.

Outre un grand nombre de dissertations, publiées dans divers recueils scientifiques, sur la physiologie, l'anatomie comparée, et d'intéressantes recherches microscopiques, on lui doit *Leçons populaires de physiologie et de psychologie* (Populaere Vorlesungen aus dem Gebiete der Phys. und Psych; Brunswick, 1851); *Traité d'anatomie plastique* (Lehrbuch der plastischen Anatomie; Stuttgart, 1856), etc.

HARMS (Claude), théologien danois, né à Fahrstedt, le 25 mai 1778, mort le 1ᵉʳ février 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire.*

HARNISCH (Guillaume), écrivain allemand, né à Wilsnach, dans le gouvernement de Potsdam, le 28 août 1787, acheva ses études à l'université de Halle, donna, dans sa ville natale, des leçons particulières, obtint, en 1808, une place à l'université de Francfort sur l'Oder, où il s'occupa surtout des diverses méthodes d'éducation, et fut rappelé à Berlin, en 1810, pour enseigner dans un établissement spécial la méthode Pestalozzi. Il s'y lia avec Fichte, Schleiermacher, Jahn et quelques autres philosophes, et prit part, avec eux, aux agitations politiques. Premier professeur au séminaire pédagogique de Breslau, en 1812, il fut chargé, en même temps, de l'éducation de la princesse Charlotte, depuis impératrice de Russie. La Silésie lui dut les progrès de ses écoles populaires, aussi bien que de ses établissements d'instruction supérieure. Il fut nommé, en 1822, directeur du séminaire pédagogique de Weissenfels, et reçut, en 1830, la direction du collége des professeurs de Berlin, qui lui donna rang immédiatement après le ministre de l'instruction publique. Il la quitta cependant pour embrasser les fonctions ecclésiastiques, et obtint une place de pasteur en 1842. Il s'occupa surtout des missions intérieures, et le séminaire de Gustave-Adolphe lui dut sa prospérité. Entraîné un instant, dans la politique, en 1848, il se prononça pour l'unité et la constitution de l'Allemagne.

Les principaux titres de M. Harnisch sont ses ouvrages d'éducation, dont plusieurs sont répandus à un grand nombre d'exemplaires; nous citerons : *les Écoles populaires en Allemagne* (die deutschen Volksschulen; Berlin, 1812), remanié plus tard sous ce titre : *Manuel de l'instruction populaire allemande* (Handbuch für das deutsche Volksschulwesen; Breslau, 1820; 4ᵉ édit., 1839); *Cours complet de langue allemande* (Vollstaendiger Unterricht in der deutschen Sprache; Breslau, 1818, 4 vol.); *la Cosmologie* (die Weltkunde, 4ᵉ édit.; Ibid., 1827, 3 vol.); *le précepteur Félix Karkorbi à cinquante ans* (das Leben des fünfzigjaehrigen Hauslehrers Felix Karborbi; Ibid., 1817, 2 vol.); *les Principaux voyages modernes pour la jeunesse* (die wichtigsten neuern Land-und Seereisen, etc.; Leipsick, 1821-1832; 16 vol.); *l'École civique allemande* (die deutsche Bürgerschule; Halle, 1830); *Histoire du royaume de Dieu sur la terre* (die Geschichte des Reiches Gottes auf Erden, 2ᵉ édit.; Halle, 1849); *le Séminaire pédagogique de Weissenfels et ses succursales* (das Weissenfelser Schullehrerseminar und seine Hülfsanstalten; Berlin, 1838); *Programme de conférences sur le petit catéchisme de Luther* (Entwürfe und Stoffe zu Unterredungen über Luther's kleinen Katechismus; Weissenfels, 1837-1840, 3 vol.); *État actuel de l'instruction publique du peuple en Prusse* (der ietzige Standpunkt des gesammten preuss. Volksschulwesens; Leipsick, 1844); *De l'avenir de l'école vis-à-vis de l'Église, l'État et la famille* (die künftige Stellung der Schule zur Kirche, etc.; Erfurt, 1848). M. Harnisch a en outre fondé ou rédigé en chef plusieurs journaux d'éducation, notamment : *le Conseiller d'instruction publique de l'Oder* (Schulrath an der Oder; Breslau, 1815-1820, 20 livr.), et *le Professeur du peuple* (Volksschullehrer; Halle, 1824-1828).

HARO Y TAMARIZ (Antonio), homme politique mexicain, né vers 1810, est un des chefs du parti libéral conservateur. Homme habile et considéré, il a été quelque temps ministre des finances sous le gouvernement de Santa-Anna; mais, en 1854, il se sépara du dictateur et se mit à la tête des conservateurs dissidents. Tandis qu'Alvarez, Comonfort et Vidaurri (voy. ces noms), commençaient au nord et au sud l'insurrection démocratique, il organisa, de son côté, en 1855, le *pronunciamento* de San-Luis de Potosi et publia un programme qui, tout en proclamant la déchéance du despote et la convocation d'un congrès national, stipulait des garanties en faveur du clergé et de l'armée. Après la fuite de Santa-Anna, il refusa de reconnaître l'autorité du général Martin Carrera, président provisoire; il parut d'abord se rallier à la junte de Cuernacava et accepter M. Comonfort comme chef de la République. Il se rendit à Mexico dans la pensée d'éloigner des *puros* ou démocrates le président, dont le pouvoir était encore mal assuré et la politique un peu indécise. Mais il ne tarda point à passer dans l'opposition, prépara une réaction conservatrice, et fut même accusé de tramer un complot pour établir un empire d'Anahuac, soit à son profit personnel, soit au profit du fils de l'ancien empereur Iturbide. Arrêté le 5 janvier 1856, et conduit à la Vera-Cruz, où il devait être embarqué pour un lieu d'exil, M. Haro s'échappa en route, gagna la ville de Puebla où les généraux et le clergé avaient concentré toutes les forces des partis rétrogrades, prit la direction du mouvement et s'intitula le premier chef de l'armée restauratrice de l'ordre et de la liberté. Il avait pour lui tous ceux dont les priviléges étaient menacés par le président Comonfort et par le congrès de Mexico; mais l'esprit démocratique pénétra dans l'armée de l'ordre, et, à la fin de mars 1856, les soldats et les officiers subalternes ouvrirent les portes de Puebla aux assiégeants. M. Haro quitta alors le Mexique.

HARRING (Harro-Paul), écrivain allemand, né à

Ibensdorf, près de Husum (Schleswig), le 28 août 1798, fit de médiocres études, obtint une place dans les douanes, s'occupa de peinture à Copenhague et à l'Académie de Dresde, puis, se jetant dans la littérature, publia deux essais poétiques la même année : *Fleurs de la jeunesse* (Blüten der Jugendjahre; Schleswig, 1821); et *Poésies* (Dichtungen; Ibid.). Un voyage à Vienne et en Hongrie lui fournit le sujet d'un ouvrage autobiographique, intitulé : *Rhonghar Iarr, courses d'un Frison en Danemark, en Allemagne et en Hongrie* (Munich, 1828, 4 vol.). Après s'être remis à la peinture à Copenhague, il passa en France, avec quelques philhellènes, s'embarqua à Marseille pour la Morée, d'où il se rendit à Rome, pour s'occuper d'art. En 1828 il se fit soldat et servit en Pologne, dans les lanciers de la garde. Il rapporta du moins de sa campagne plusieurs ouvrages intéressants : *le Polonais* (der Bole; Baireuth, 1831, 3 vol.), et *la Pologne sous la domination russe* (Memoiren über Polen unter russ., etc.; Nuremberg, 1831, 2 vol.). Le séjour de la Saxe et de la Bavière lui ayant été défendu, il vint à Strasbourg où il fonda un journal, *l'Allemagne constitutionnelle* (das constitutionnel Deutschland), fut appelé en Suisse par les libéraux, fut arrêté à Berne comme conspirateur, à la suite des événements de 1836, et forcé de se retirer en Angleterre, où il fut très-grièvement blessé dans un duel politique. Après avoir tenté vainement de rentrer dans son pays, et incapable de se fixer en France et en Angleterre, il passa vers 1840 au Brésil, et enfin dans l'Amérique du Nord.

On cite encore de M. Harring : des romans, *le Carbonaro de Spolète* (der carbonaro zu Spoleto; Leipsick, 1831); *Julien de Dreyfalken* (Munich, 1831, 2 vol.), etc.; des drames, *Faust dans le costume du temps* (Leipsick, 1831); *l'Arménien* (Munich, 1831), etc.; *le Renégat de la Morée* (der Renegat auf Morea; Brunswick, 1832), etc., et un poëme héroïque, *Szapary et Batthyany* (Munich, 1828).

HARRINGTON (Leicester-Fitz-Gerald-Charles Stanhope, 5e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1784, à Dublin, descend d'un ancêtre commun avec les comtes de Chesterfield. Connu d'abord sous le nom de Stanhope, il entra à l'âge de quinze ans au service militaire, fut employé en 1807 dans l'Amérique du Sud et assista à l'attaque de Buenos-Ayres. Il fit ensuite, dans l'Inde, les campagnes de 1817 et de 1818 contre les Mahrattes, jusqu'à la bataille de Maheidpour; sa belle conduite lui fit accorder la décoration du Bain. Il a été nommé colonel en 1837. Son frère étant mort sans enfants mâles (1851), il hérita de ses titres ainsi que de son siége à la Chambre des lords, où il inclina vers la politique conservatrice. — Il est mort en 1862. De son mariage avec miss Green (1831), il a eu six enfants, dont l'aîné, Seymour-Sydney-Hyde, vicomte Petersham, est né en 1845 à Ashburnham-House.

HARRINGTON (Seymour-Sydney-Hyde Stanhope, 6e comte de), fils du précédent, né en 1845 à Ashburnham-House, a succédé en 1862 aux titres de son père. Il a pour héritier présomptif son oncle Fitz-Roy Henri-Richard, né en 1787, doyen de Saint-Burian. *

HARRIS (Georges-Francis-Robert Harris, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, est petit-fils d'un général distingué créé pair et baron en 1815. Élevé à l'université d'Oxford, il prit, en 1845, la place de son père à la Chambre des lords, où il s'attacha au parti conservateur modéré. Les fonctions administratives qu'il a remplies depuis cette époque, l'ont tenu longtemps éloigné de la métropole; d'abord gouverneur de la Trinité (1846), il passa, en la même qualité, à Madras en février 1854. Gentilhomme de la chambre de la reine de 1860 à 1863, il est devenu, en mars 1863, chambellan de la princesse de Galles. Marié en 1850 à miss Cummins, qui mourut en 1853, il a deux enfants, dont l'aîné, George-Robert-Canning Harris, est né en 1851 à la Trinité.

HARRIS (révérend John), auteur religieux anglais, né en 1804, mort le 21 décembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HARRIS (sir William-Snow), physicien anglais, membre du Collége des chirurgiens et de la Société royale de Londres, est né, en 1791, à Plymouth. Il a fait plusieurs inventions remarquables, entre autres un conducteur électrique destiné à préserver la mâture des navires, et une nouvelle boussole d'orientation, qui lui ont valu la grande médaille de Copley. Il a écrit de nombreux mémoires sur l'électricité et le magnétisme, des rapports sur la météorologie à la *British association*, une série d'articles sur les avaries causées par la foudre à la marine anglaise, enfin un ouvrage sur les orages et un *Traité élémentaire du galvanisme* (Rudimentary treatise on galvanism; 1855). En 1847, il a reçu le titre de chevalier à vie (*knight bachelor*) pour les services qu'il a rendus à la science.

HARROWBY (Dudley Ryder, 2e comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1798, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée, en 1776, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford (Christchurch college), fut reçu docteur en droit civil, et entra à vingt et un ans à la Chambre des Communes, où il a siégé pour Tiverton (1819-1831) et pour Liverpool (1831-1847), puis prit place à la Chambre des Lords, dans les rangs du parti conservateur. Il a figuré dans le cabinet de lord Grey, comme secrétaire du bureau des Indes (1831), et, dans celui de lord Palmerston, comme chancelier du duché de Lancastre, puis comme lord du sceau privé (1855). Il est devenu membre du Conseil privé, député-lieutenant du comté de Stafford, puis vice-lieutenant en 1861. De son mariage avec la fille du marquis de Bute (1823), il a eu quatre enfants, dont l'aîné Dudley-Francis Stuart, vicomte Sandon, né, en 1831, à Brighton et nommé député-lieutenant du comté de Stafford en 1852, a représenté Lichfield au Parlement de 1856 à 1859.

HARSCOUËT DE SAINT-GEORGES (Jean-René), ancien député français, et représentant du peuple, né au château de Pommerio, en Tréveneuc (Côtes-du-Nord), le 3 octobre 1781, s'établit jeune encore dans le Morbihan, et acquit l'estime des royalistes, qui l'envoyèrent à la Chambre des Députés en 1827 et en 1830. Il refusa une place de préfet que Charles X lui offrait, et répondit au roi qu'il était venu faire, à la Chambre, les affaires du pays, et non les siennes propres. Après la révolution de Juillet, il se retira dans ses terres de Pluvigné, fidèle à ses opinions légitimistes, et soutenant une lutte constante contre l'administration dans le conseil général du Morbihan.

En 1848, M. Harscouët de Saint-Georges fut élu représentant du peuple, le sixième sur douze, par environ 60 000 voix. Membre du Comité des affaires étrangères, il vota presque constamment avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 dé-

cembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il ne se présenta point aux élections de 1849. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 juillet 1829.

Son fils, Paul-René, né au château de Quéronnec le 8 septembre 1807, a fait partie de l'Assemblée législative comme représentant du Morbihan. Il y vota avec l'extrême droite légitimiste, pour la loi de l'enseignement, pour la loi du 31 mai, pour la révision de la Constitution, etc., mais sans se rallier à la politique du président. Il faisait aussi partie du conseil général de son département. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 23 août 1848.

HART (Salomon-Alexandre), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806, fut placé en 1820, par son père, artiste de mérite, en apprentissage chez un graveur de Londres. Trois ans après, il suivit les cours de l'Académie royale et débuta, en 1826, par le portrait en miniature de son père. Ses premiers tableaux à l'huile, empruntés à la religion juive, à laquelle il appartient, entre autres *l'Instruction* et *l'Élévation des tables de la loi* (1830), qui font partie de la galerie Vernon, mirent en relief son habileté pratique autant que la puissance de son imagination. Il aborda successivement tous les genres de peinture, depuis l'histoire jusqu'à la gravure de *keepsake*. On cite surtout, pendant une première période de dix années : *Isaac d'York au château de Front-de-Bœuf* (1830); *Communion des nobles catholiques au XVIe siècle* (1831): *Wolsey et Buckingham* (1834), acheté par lord Northwick; *Richard et Saladin* (1835), que l'on dit un de ses meilleurs ouvrages; *sir Thomas More recevant la bénédiction de son père* (1836): *Henri Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); *la Mère de Samuel et le grand prêtre Élie*; etc.

La réputation de M. Hart était faite; l'Académie, qui l'avait choisi pour associé, le nomma membre titulaire en 1840. Les cérémonies du culte juif lui ont inspiré encore diverses scènes : *la Synagogue polonaise* (1840) et *Simchath Torah* (1845). En 1841, il fit un voyage en Italie d'où il a rapporté des esquisses empruntées au culte catholique, telles que : *le Couvent d'Ognessanti à Florence*, *l'Offrande à la Vierge*, des intérieurs de cathédrales, etc.

Ses derniers tableaux, exécutés dans le genre historique familier, où paraît se complaire le talent inventif de M. Hart, sont : *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); *les Trois inventeurs de l'imprimerie* (1852), et *Christophe Colomb voyant un enfant démontrer l'existence d'un nouveau continent* (1854). En 1855, cet artiste a remplacé M. Leslie comme professeur de peinture à l'Académie royale de Londres.

HART (Laurent-Joseph), graveur belge, né vers 1810, et fixé depuis 1830 à Bruxelles, s'est fait un des noms les plus estimés dans l'art de la gravure en médailles, en exécutant un grand nombre de médaillons, de portraits et de pièces commémoratives des principaux événements de l'histoire belge moderne. Il faut citer : *le Voyage de la reine d'Angleterre en Belgique; la Pose de la première pierre des galeries Saint-Hubert*; *l'Inauguration du chemin de fer franco-belge*; les peintres *Gust. Wappers, E. Verboeckhoven*; les généraux *d'Hooghvorst, Niellon*, etc. (1834-1852). M. Hart est depuis longtemps correspondant de la Société d'archéologie de Belgique, chevalier des Ordres de Léopold et de Wasa, décoré du Mérite, etc. Il a été choisi, en 1856, par le gouvernement turc pour graver deux médailles, petit et grand module, destinées à rappeler *les Bienfaits du règne d'Abdul-Medjid* et *les Derniers faits d'armes de la guerre d'Orient*. — M. Hart est mort à Bruxelles, le 10 janvier 1860.

HARTENSTEIN (Gustave), philosophe allemand, né à Plauen, en Saxe, le 18 mars 1808, acheva ses études à l'université de Leipsick où il s'appliqua à la théologie et à la philosophie. Sa thèse d'agrégation : *de Archytæ Tarentini fragmentis philosophicis*, le fit remarquer dès 1833. Professeur adjoint de la Faculté de Leipsick la même année, il y devint titulaire deux ans après. Nommé, en 1848, conservateur de la bibliothèque de l'université, il a enrichi cet établissement d'ouvrages précieux et a travaillé avec activité au catalogue.

On a de M. Hartenstein : *les Problèmes et les principes de la métaphysique générale* (die Probleme und Grundlehre der allgemeinen Metaphysik; Leipsick, 1836); *les Notions fondamentales des sciences éthiques* (die Grundbegriffe der ethischen Wissenschaften; Ibid., 1844); *Sur les nouveaux exposés et les nouvelles critiques de la philosophie d'Herbart* (Ueber die neuesten Darstellungen, etc.; Ibid., 1838); *De Ethices a Schleiermachero propositæ fundamento*, Ibid., 1837; *De Materiæ apud Leibnitzium notione* (Ibid., 1846); *Exposition de la philosophie du droit de Grotius* (Darstellung der Rechtsphilosophie des Hugo G. 1850), etc.; puis les éditions de Kant (1838-39, 10 vol.) et de Herbart (1850-52), et de nombreuses *Dissertations* dans le recueil de l'Académie des sciences de Saxe.

HARTMANN (André-Frédéric), homme politique français, ancien pair, né le 19 octobre 1772, était fabricant de toiles peintes à Paris, lorsqu'il fut nommé, en juin 1830, député du Haut-Rhin; sous le régime de Juillet, il représenta constamment, pendant près de quinze ans, le même département, et vota avec le parti conservateur; il devint, en outre, membre du Conseil supérieur du commerce, et fut créé pair de France le 14 août 1845. M. Hartmann faisait partie du conseil général du Haut-Rhin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 mai 1844. — Il est mort en 1861.

HARTMANN (Jean-Pierre-Émile), compositeur danois, né à Copenhague le 14 mai 1805, et fils et petits-fils de musiciens renommés, reçut dans sa famille une première éducation musicale, puis fit des études de droit à l'université de la capitale et obtint un emploi dans l'administration. En 1823, il devint organiste de l'église de la garnison, membre de la Société musicale de Copenhague en 1835, directeur du Conservatoire en 1840, et, en 1842, organiste de l'église métropolitaine. En 1849, le roi l'a choisi pour son maître de chapelle particulier.

On doit à M. Hartmann, dont les mélodies originales n'ont pas trouvé moins de succès en Allemagne qu'en Danemark, plusieurs opéras : *le Corbeau* (der Rabe), et *Klein Kirsten*, paroles d'Andersen; *les Corsaires* (die Korsaren), paroles de Hertz; la musique de plusieurs drames, notamment de l'*Ondine* de Borggaard; des *Ouvertures*, *Marches* et *Chœurs* pour des tragédies et mélodrames d'Œhlenschlaeger; des *Symphonies*, des *Cantates* religieuses ou profanes, une entre autres pour les funérailles de Thorwaldsen, et toute une série de *Chansons* qui ont eu beaucoup de popularité.

HARTMANN (Maurice), poëte allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik en Bohême, étudia

la philologie et la philosophie aux universités de Prague et de Vienne et se lia intimement dans cette dernière ville avec Nicolaus Lenau. En 1844, après avoir parcouru à pied l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, il se fixa à Leipsick et, peu de temps après, il publia son premier recueil de poésies lyriques et épiques, *la Coupe et l'épée* (Kelch und Schwert; Leipsick, 1845, plusieurs éditions). Cet ouvrage, qui a été en partie traduit en français par M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux-Mondes* et M. Laurent Pichat dans la *Revue de Paris*, obtint en Allemagne le plus rapide succès, mais excita, par l'esprit d'indépendance et par les allusions politiques, la sévérité du gouvernement autrichien. M. Hartmann ne se crut pas en sûreté à Leipsick et vint chercher un asile à Paris où il passa la plus grande partie de l'année 1846, se consacrant à des études philologiques et historiques.

Espérant alors que, par le seul effet du temps, les mesures prises contre lui auraient perdu de leur rigueur, il retourna à Leipsick et osa même, sous un faux nom, pénétrer jusqu'en Autriche. Découvert et poursuivi, il ne parvint qu'après mille aventures à repasser la frontière de ce pays. L'année suivante, sur une fausse nouvelle que son procès était fini, il reparut à Prague et fut aussitôt arrêté; mais grâce à la protection de quelques hauts personnages, et sur sa parole de ne pas quitter la ville de Prague, il fut remis en liberté pour attendre la fin de son procès. Il écrivit alors une tragédie intitulée : *Ils sont pauvres* (Sie sind arm), qui fut interdite par la police et ne put être ni représentée ni imprimée.

La révolution de 1848 rendit à M. Hartmann son entière liberté d'action. Devenu chef du parti allemand de la Bohême, il fut nommé membre du Comité national, institué comme gouvernement provisoire de ce royaume. Plus tard il fut envoyé à Vienne pour obtenir que le gouvernement autrichien accordât au parti allemand de la Bohême le droit d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort. N'ayant pu réussir dans cette entreprise il revint à Prague et y proclama ce droit de sa propre autorité. Le pays répondit à cet appel et les élections eurent lieu le 10 mai 1848. M. Hartmann, élu à la fois par plusieurs cercles de la Bohême, accepta le mandat de la ville de Leitmeritz et alla siéger dans les rangs de la gauche au parlement de Francfort. Pendant tout le cours de la session, il se signala par son activité. Avec Blum de Leipsick et quelques autres de ses collègues, il parvint, au péril de sa vie, à calmer la population de Francfort, durant les funestes journées de septembre.

Au mois d'octobre, il fut envoyé, avec Blum et Frœbel, à Vienne, pour contribuer, en sa qualité de représentant, à donner à la révolution qui venait d'éclater dans la capitale de l'Autriche, le caractère d'une révolution allemande générale. M. Hartmann devint officier dans le corps d'élite et combattit jusqu'au dernier moment sous les ordres du général Bem. Après la prise de Vienne par Windischgraetz, il eut le bonheur d'échapper par la fuite au sort de la plupart de ses compagnons d'armes. Il revint à Francfort, où son inviolabilité de député le mit à l'abri de l'arrêt de mort qui avait frappé Blum, et publia la fameuse *Chronique rimée du moine Mauritius* (Reimchronick des Pfaffen Mauritius; Francfort, 1849, 5 livr.), poëme satirique dans lequel il raillait la faiblesse du parlement, et le rendait responsable des récents malheurs; 30000 exemplaires s'en vendirent en quelques jours.

M. Hartmann passa à Stuttgard, en mai 1849, avec les derniers restes du parlement qui fut enfin dispersé par les soldats du roi de Wurtemberg. Forcé alors de partir pour l'exil, il parcourut la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et la France, et, en 1850, se fixa à Paris. En 1854, il alla assister, en qualité de correspondant de la *Gazette de Cologne*, à la guerre d'Orient.

On a encore de M. Hartmann quelques autres écrits, soit en vers, soit en prose : *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Leipsick, 1847), recueil de poésies et de méditations philosophiques; *la Guerre pour la forêt* (der Krieg um den Wald; Francfort, 1850), roman historique; *Adam et Ève* (Leipsick, 1850), poésie idyllique; *les Ombres* (die Schatten; Darmstadt, 1852), récits poétiques; *la Provence et le Languedoc* (Tagebuch aus der Provence und Languedoc; Ibid., 1853, 2 vol.), journal de voyage, etc. Il a traduit avec M. Szarvady, les *Poésies* de A. Petœfi (Ibid., 1851), et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment au *Deutsches Museum* de Prutz, dans lequel il publia ses *Lettres d'Irlande* (Briefe aus Irland, 1851); au *Morgenblatt*, au *Siècle* (Jahrhundert), etc., dans lesquels il a inséré, entre autres articles critiques, des études sur les historiens français, MM. Thierry, Michelet, Mignet, de Tocqueville, H. Martin, etc. On a annoncé en outre de M. Hartmann la publication de volumes de *Chansons populaires de la Bretagne* et de *Nouvelles*.

HARTSHORNE (Charles-Henry), savant anglais, né en 1803, fit ses études à Cambridge, entra dans les ordres et devint pasteur de Holdenby, près de Northampton. Il s'est beaucoup occupé d'antiquités et, indépendamment de nombreux articles sur l'histoire, l'architecture et l'archéologie insérés par lui dans des publications périodiques, il a publié une foule d'ouvrages, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *Book Rarities in the University of Cambridge* (1829); *Vieux contes en vers* (Ancient metrical Tales, 1829); *Sepulchral monuments in Northamptonshire* (1829); *Historical memorials of Northampton* (1848); *Parliaments and Councils of Shrewsbury*, — *of York*, — *of Lincoln*, — *of Oxford*, — *of Acton-Burnel* : chacun de ces ouvrages forme un volume. *Early remains in the Isle of Arran; History of Rockingham Castle*, — *of Porchester Castle*, — *of Peverel's Castle in the Peak*, — *of Carnarvon and the North Welsh Castles* : chacun de ces ouvrages forme un volume. *L'Origine de l'imprimerie* (The Origin of Printing, 1848); *La maison du travailleur* (Home of the Warking man, 1856), etc. M. Hartshorne a été nommé membre de la Société des antiquaires de Newcastle-on-Tyne et de la Société française pour la conservation des monuments historiques de France.

HARTZENBUSCH (Jean-Eugène), auteur dramatique espagnol, est né, le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, d'origine allemande, était venu s'établir comme menuisier. Élevé chez les jésuites, il avait d'abord été destiné à l'Église; mais plus tard l'étude des beaux-arts et de la langue française, ainsi que la connaissance des ouvrages dramatiques, lui firent embrasser avec passion la carrière littéraire. Il se mit à traduire du français diverses comédies, essaya d'arranger pour la scène quelques pièces de Calderon, et composa un grand nombre de poésies légères connues sous les noms de *silvas* et de *liras*. La révolution de 1823 ayant renversé la modique fortune de son père, qui, à la suite de ce malheur, fut atteint d'une paralysie du cerveau, le jeune Eugenio, afin d'échapper à la misère, se fit ouvrier menuisier et ne quitta cette profession qu'en 1835, pour entrer, en qualité de sténographe, à

la rédaction de *la Gazette de Madrid*. Il n'avait pourtant pas renoncé à ses travaux de prédilection, et il s'était déjà acquis quelque réputation en traduisant différents ouvrages dramatiques de l'italien et du français.

Connu jusqu'alors comme arrangeur habile, M. Hartzenbusch fit représenter, en 1836, un drame original, *les Amants de Teruel*, dont il emprunta le sujet à une légende populaire. L'accueil qu'il reçut le décida à persister dans cette voie, et il écrivit successivement : *Doña Mencia* (1838); *Alphonse le Chaste* (Alfonso el Casto; 1841); *Moi, le premier* (Primero yo); *Honoria et le Bachelier Mendarias* (1842), drames; *la Bouteille enchantée* (la Redoma encantada; 1839); *la Visionnaire* (la Visionaria; 1840), et *la Courtisane* (la Coya y el encogido; 1843), comédies. On remarque dans ces ouvrages une imagination vive, un style énergique et harmonieux, et une heureuse imitation de la manière des anciens poëtes dramatiques. On a encore de lui une édition critique du *Théâtre choisi de Tirso de Molina* (1839-1842, 12 vol.), et un volume d'*Essais en vers et en prose* (Ensayos poeticos y articulos en prosa; 1843). M. Hartzenbusch, attaché à la bibliothèque royale de Madrid, a été, en 1852, nommé président du conseil des théâtres.

HARVEY (George), peintre écossais, né en 1806, au petit village de Saint-Niman, près Stirling, manifesta de précoces dispositions pour le dessin. Placé en apprentissage chez un libraire d'Édimbourg, il consacra à les développer une grande partie de ses nuits. A dix-huit ans, il commença de véritables études à l'Académie libre et, au bout de deux années, prit part à une exposition provinciale. En 1826, les peintres écossais ayant fondé une société artistique d'après les bases de l'Académie royale de Londres, M. Harvey y fut admis comme associé, en 1829; il en devint membre titulaire. Il a traité l'histoire, le genre et le paysage. Plusieurs de ses scènes religieuses sont encore aujourd'hui comptées au nombre de ses meilleures productions : *le Prêche* (1830), *le Baptême* (1831), *la Communion* (1840), sujets empruntés aux rites des Covenantaires et que la gravure a popularisés dans l'Écosse puritaine; *le Duc d'Argyle une heure avant son exécution* (1842) et *la Première lecture de la Bible à l'église de Saint-Paul* (1847), toile qui fut très-remarquée à l'exposition universelle de Londres en 1861.

Ces compositions sévères étaient relevées par des détails familiers, des groupes d'enfants rieurs ou de paysans naïfs, qui marquaient déjà le goût naturel de l'artiste pour le genre proprement dit, où il a depuis réussi complétement. Nous indiquerons : *l'Examen d'une école de village* (1833); *l'École congédiée* (1840); *le Dimanche soir* (1841); *la Visite du pasteur* (1843); *le Passé et le Présent* (1848), groupe d'enfants soufflant des bulles de savon dans un cimetière; *les Sages et les Fous* (1849); *les Joueurs de boules* (1850), etc. Quelques-uns de ses paysages, reproduisant d'habitude les solitudes et les aspects mélancoliques des montagnes d'Écosse, méritent d'être cités : *un Enterrement* (1844); *le Val d'Enterkin* (1846); *le Pic Burn* (1854); deux *Sites de montagnes* (1856). M. Harvey passe pour un des maîtres les plus originaux de cette école écossaise à laquelle il a contribué à faire prendre sa place dans l'histoire de l'art moderne.

HASE (Charles-Benoît), savant philologue français, membre de l'Institut, est né en Saxe, à Sulza, près de Naumbourg, le 11 mai 1780. Il fit ses premières études en Allemagne, et eut Bœttiger pour maître. Il vint à Paris en 1801 et suivit assidûment les leçons de l'helléniste Villoison, qui le fit entrer à la Bibliothèque impériale en 1805. Il devint, en 1812, professeur d'allemand des enfants de la reine Hortense.

Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale, il fut chargé de faire le catalogue de ceux du Vatican que la victoire avait amenés à Paris et qui furent bientôt restitués au pape. Mais sa principale tâche, à cette époque, fut de mettre en ordre les manuscrits grecs qui nous appartenaient : il y consacra une partie de sa vie, et rendit par là au monde savant les plus grands services. Il a conservé depuis à la Bibliothèque les mêmes fonctions.

En 1815, M. Hase fut nommé professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales, dont il devint président en 1846. Naturalisé Français depuis 1820, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1824, en remplacement de Bernardi, et fut nommé, en 1830, professeur d'allemand à l'École polytechnique. A peine arrivé au pouvoir, le président de la République nomma son ancien professeur commandeur de la Légion d'honneur (1849), et M. Fortoul créa pour lui, en 1852, à la Sorbonne, la chaire de grammaire comparée.

M. Hase, dont le nom est associé à tous les grands travaux d'érudition et de philologie, a surtout marqué par sa connaissance du grec moderne et de la paléographie grecque. Il a fourni au *Journal des savants*, au *Journal asiatique*, à la *Revue archéologique*, etc., de nombreux et importants articles, des *Notices* et des *Mémoires* sur les points les plus obscurs. Il a donné des éditions de Lydus (*de Magistratibus Romanorum*, 1812, in-8; *de Ostentis*, 1823), et de *Léon Diacre* (1819, in-fol.), et collaboré, avec MM. Dindorf, à la réimpression du *Trésor de la langue grecque* de Henri Estienne (1840 et suiv.). Bon et modeste autant que savant, il était connu par sa facilité à laisser passer en d'autres mains les trésors de son érudition. Il a été élu membre associé des Académies de Saint-Pétersbourg, de Berlin et de plusieurs autres sociétés savantes étrangères. — Il est mort le 21 mars 1864.

HASE (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Steinbach en Saxe, le 25 août 1800, étudia la théologie aux universités de Leipsick, d'Erlangen et de Tubingue, s'affilia aux sociétés secrètes de l'époque, et fut arrêté et detenu quelques mois dans une forteresse. Reçu professeur à Leipsick, en 1828, il obtint, l'année suivante, une chaire de philosophie, et fit son cours sur la vie de Jésus. Appelé à Iéna comme professeur de théologie, il professa la dogmatique et l'histoire ecclésiastique. Ses opinions sont exposées dans trois ouvrages principaux où il essaye de concilier le christianisme d'après la doctrine luthérienne avec les progrès de la science moderne : *Testament du vieux pasteur* (des alten Pfarres Testament; Tubingue, 1824); *Dogmatique évangélique* (Evang. Dogmatik; Stuttgart, 1823; 4ᵉ édit., 1850), et *Gnosis* (Leipsick; 1826-1828, 3 vol.).

On cite encore de ce savant et habile théologien, *la Controverse de Leipsick* (die Leipziger Disputation; Leipsick, 1827), et les *Débats théologiques* (Theologische Streitschriften; Ibid., 1834-1837, 3 vol.), où il combat également le supranaturalisme moderne et l'incrédulité; *Hutterus redivivus* (Ibid., 1827; 7ᵉ édit., 1850); une *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ibid., 1829; 3ᵉ édit., 1840); *De Jure ecclesiastico* (Ibid., 1828-1834, 2 vol.); *le Bon vieux droit de l'Église* (das gute alte Recht der Kirche; 2ᵉ édit. Ibid., 1847); une *Histoire de l'Église* (Kirchengeschichte; Ibid.,

1834; 6e édit., 1848); *les Deux archevêques* (die beiden Erzbischœfe; Ibid., 1839); enfin *l'Église évangélique en Allemagne* (die evang. Kirche des deutschen Reichs; Leipsick, 1848; 2e édit., 1852), etc.

HASSALL (Arthur Hill), médecin anglais, né en décembre 1817, à Teddington (Middlesex), neveu de sir James Murrey, médecin des plus instruits de Dublin, commença, sous ses auspices, l'étude de son art à l'université de cette ville. Mais il cultivait de préférence l'histoire naturelle, collectionnait les plantes marines et les zoophytes et communiquait ses observations aux *Annals of natural history*. En 1839, il fut admis au Collége des chirurgiens de Londres, puis à l'École de pharmacie, et reçut peu de temps après son diplôme de médecin.

Les premiers travaux du docteur Hassall furent une *Histoire naturelle des algues d'eau douce de l'Angleterre* (History of the british fresh-water algæ; 1845, 2 vol.), et l'*Anatomie microscopique du corps humain en santé et en maladie* (the Microscopical anatomy of the human body in health and disease; 1849, 2 vol.), accompagnée d'environ 500 figures coloriées. Puis il tourna son attention vers les substances alimentaires. A la suite d'un mémoire qu'il lut à la Société de botanique, sur des produits avariés, l'éditeur de *la Lancet*, M. Wakley, lui demanda une série d'articles de même nature; puis une commission sanitaire fut organisée, à laquelle M. Hassall fut chargé, pendant cinq ans, d'adresser ses observations sur les produits alimentaires falsifiés. Ses rapports, insérés dans la revue médicale, formaient une sorte d'enquête publique qui eut beaucoup de retentissement et d'influence. En 1855, M. Hassall réunit toutes ses analyses sous ce titre : *Falsifications des denrées alimentaires* (Food and its adulterations; 2 vol. in-8), ouvrage bientôt réimprimé et qui a eu en quelque sorte pour complément celui qui traite des *Moyens de découvrir les falsifications* (Adulterations detected; 1856, in-8), non-seulement dans les objets de consommation, mais dans les drogues et les préparations pharmaceutiques. Il a aussi communiqué à différentes sociétés médicales des memoires de médecine ou d'histoire naturelle, qui ont été imprimés dans les recueils spéciaux.

HASSAN-pacha, Monastirli, ancien *kehia* (intendant général) d'Abbas-pacha, né à Monastir, petite ville de la Macédoine, en l'an 1211 de l'hégire (1794), d'une famille albanaise d'infime condition, étudia les lettres musulmanes et devint *mollah* ou docteur en théologie. A l'âge de trente ans, il alla chercher fortune en Égypte. Son extrême piété lui assura des protecteurs, entre autres, Joussoun-pacha, un des fils de Mohammed-Ali, fervent musulman, qui le donna pour précepteur à son fils Abbas. Hassan ne se mêla d'une manière directe aux affaires et ne fut porté aux premières charges de l'État qu'après l'avénement de son élève, en 1848. Nommé *kehia* de la vice-royauté, il devint le bras droit du vice-roi.

A la mort si inattendue et si soudaine d'Abbas, Hassan-pacha se hâta de se prononcer pour le nouveau vice roi; et dès le 15 juillet 1854, deux jours après la mort d'Abbas, alors qu'on tentait, dans les hautes régions administratives, de faire nommer vice-roi le fils d'Abbas, au préjudice de Mohammed-Saïd (voy. ce nom), appelé au trône par l'ordre de succession de la loi musulmane, Hassan-pacha éleva la voix, dans le conseil d'État, au nom de cette loi et entraîna la majorité à se soumettre avec lui au maître légitime. Mohammed-Saïd le nomma *Kehia-pacha* et lui fit des dons magnifiques. Cette charge ayant été supprimée, Hassan fut placé au conseil d'État, où il représenta l'ancien esprit turc.

HASSAN-ALI-KHAN, homme d'État persan, de la tribu Kurde de Keboudvende, est né, l'an de l'hégire 1236 (1821), à Bidjar, chef-lieu de la province de Guerrouce, qui fournit à l'armée persane deux régiments d'infanterie. En qualité de chef héréditaire de cette province, il dut adopter la carrière militaire. Il reçut une éducation persane complète, et, en reconnaissance des services rendus au trône par sa famille, il fut, à peine âgé de dix-huit ans, élevé par Mohammed-Schah au grade de colonel d'un régiment, et bientôt chargé de missions délicates et importantes. En 1848, il fit partie d'une expédition contre le prétendant Salar dans le Khoraçan. En 1851, il fut nommé général, à la suite de ses succès contre un soulèvement de la secte fanatique des Babis. Il se signala surtout devant Hérat, en 1856, et conduisit à l'assaut les deux régiments de Guerrouce, dont le drapeau parut le premier sur les remparts. Après la victoire, il fut nommé gouverneur de la ville d'Hérat.

Depuis, Hassan-Ali-Khan a été souvent chargé par son souverain, Nasser-ed-din-Schah, de missions diplomatiques importantes auprès du gouvernement britannique, du roi d'Italie et de l'empereur des Français. Le 12 août 1859, il fut accrédité auprès de ce dernier comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et il resta à ce poste jusqu'en octobre 1864. On représente Hassan-Ali-Khan comme très-empressé d'étudier la civilisation européenne dans les divers États qu'il a visités, afin d'en faire sortir des applications profitables à son pays. On lui attribue un projet de chemin de fer de la Méditerranée au golfe Persique.

HASSE (Charles-Ewald), médecin allemand, fils de l'historien de ce nom, est né à Dresde, le 23 juin 1810. Il fit ses études à l'Institut médico-chirurgical de cette ville et à l'Ecole de médecine de Leipsick, obtint, en 1833, le grade de docteur, passa deux ans à Paris et à Vienne, et revint à Leipsick, où il fut agrégé en 1836, et en 1839 professeur extraordinaire de médecine. En 1842, il passa à Zurich, en qualité de professeur de clinique médicale et de pathologie à l'université et de directeur de l'hôpital du canton. Chargé de la même chaire, depuis 1852, à l'École de médecine de Heidelberg, il a été appelé à Gœttingue, en 1856, comme professeur ordinaire de pathologie et de thérapeutique et codirecteur de l'hôpital académique.

On a de ce savant, outre plusieurs travaux sérieux, insérés dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. Rodolphe Wagner et dans d'autres recueils scientifiques, un ouvrage intitulé : *Description anatomique des maladies des organes de circulation et de respiration* (Anatomische Beschreibung der Krankheiten der Circulation, etc.; Leipsick, 1841), qui a été traduit en anglais (1846) et que l'auteur a annoncé comme le premier volume d'une nouvelle *Anatomie pathologique*.

Son frère aîné, Frédéric-Rodolphe Hasse, théologien protestant, né à Dresde, le 29 juin 1808, fit ses études à la *Kreuzschule* de cette ville, et aux universités de Leipsick et de Berlin; devint, en 1836, professeur de théologie à Greifswald, et en 1843, à Bonn où il fut, en outre, membre du consistoire des provinces rhénanes. On remarque, parmi ses travaux, une importante monographie de *saint Anselme de Cantorbery* (Leipsick, 1843-1852, 2 vol.). — M. F. R. Hasse est mort en octobre 1862.

HASSELT (André VAN), littérateur belge, né à Maëstricht, le 5 janvier 1806, étudia à Bruxelles, à Heidelberg et à Paris, et se fit d'abord connaître par l'insertion de plusieurs pièces de vers dans les recueils belges et français. Il fut attaché à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, puis inspecteur provincial de l'enseignement primaire, et enfin inspecteur général des écoles normales du royaume. Membre de l'Académie royale de Belgique, il a obtenu, en 1858, le grand prix quinquennal de littérature. Il a été nommé, en 1853, chevalier de la Légion d'honneur.

Les principaux ouvrages de M. van Hasselt sont : *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique* (Bruxelles, 1838, in-4), couronné par l'Académie royale; *Histoire de la vie et des ouvrages de Pierre-Paul Rubens* (1840, in-8), suivie du catalogue général et raisonné de ses œuvres; *Études sur les causes des soulèvements et des guerres des paysans au moyen âge* (Liége, 1841, in-8); *les Bords de la Meuse, Légendes et traditions* (1842, in-fol.): *Récits tirés du Nouveau Testament* (Malines, 1844, in-18); *la Belgique et la Hollande* (1844, in-8), pour la collection de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Belges aux croisades* (1846, 2 vol. in-8, Bruxelles); *Histoire des Belges jusqu'à la domination romaine* (1847, 2 vol. in-18); *Poésies* (1852, in-18); *Nouvelles poésies* (1857, in-18), etc.; puis diverses traductions de l'allemand, anonymes. Il a collaboré, en outre, à une foule de revues et de publications nationales.

HASSENPFLUG (Hans-Daniel-Louis-Frédéric), homme politique allemand, est né à Hanau en 1793. Fils du gouverneur de Cassel, il fit son droit à Gœttingue, prit part, de 1813 à 1815, aux campagnes contre la France, et occupa, de 1817 à 1821, des fonctions importantes dans la magistrature de Cassel. En 1832, il devint conseiller ministériel de la principauté, et cumula, sous ce simple titre, les deux ministères de la justice et de l'intérieur. Administrateur habile et intègre, M. Hassenpflug détermina néanmoins, par la rigueur de ses principes absolus, une crise qui aboutit à une révolution. Les cinq années de son ministère furent marquées par des ajournements de la Chambre, des épurations des tribunaux, la suppression des libertés provinciales et municipales et de la liberté de la presse, et par les priviléges accordés au clergé. La Chambre, de son côté, répondait par des plaintes qui prirent le caractère de menaces, et M. Hassenpflug fut réduit à quitter secrètement la ville en 1837. Il se retira d'abord dans la principauté de Hohenzollern, puis dans le grand-duché de Luxembourg. En 1840, le triomphe des idées absolutistes en Prusse le reporta tout à coup aux affaires. Il devint membre de la haute Cour de Berlin, puis président de celle de Greifswald. Au commencement de 1850, il vint reprendre à Cassel, sur l'invitation de l'électeur, le portefeuille de l'intérieur. La réaction qui se fit bientôt sentir, faillit, en provoquant la guerre, mettre en feu toute l'Allemagne. La Prusse soutint l'opposition des Chambres hessoises, qui refusaient de voter le budget, tandis que l'Autriche promit son concours au gouvernement, qui établit l'état de siége (septembre). L'électeur fut forcé de fuir avec son ministre; et ce dernier, arrêté sur le territoire prussien, fut condamné à l'emprisonnement, sous prétexte de malversations pendant son séjour à Greifswald. Mais bientôt les représentations menaçantes de l'Autriche, la crainte d'encourager une révolution, et la nécessité de maintenir la paix de l'Allemagne, déterminèrent un changement dans la politique du roi de Prusse, dont les propres troupes ramenèrent à Cassel l'électeur et son ministre. Celui-ci resta encore cinq ans au pouvoir. Mais ayant fait mettre en jugement les députés qui, en 1850, avaient refusé l'impôt, M. Hassenpflug les vit acquittés par la haute Cour d'appel, et ne tarda pas à donner sa démission. — Il est mort en octobre 1862.

HASTINGS (Jacob Henri-Delaval ASTLEY, 8e baron D'), pair d'Angleterre, né en 1822, servit d'abord aux life-guards, puis quitta le service en 1851. L'année précédente, il était devenu député-lieutenant du comté de Norfolk. En 1859, il succéda aux titres de son père. Marié, en 1860, à miss Cosham, il a jusqu'à présent pour héritier son frère le Rév. Delaval-Loftus, né en 1825, élevé à Cambridge, et nommé, en 1854, recteur de Torelsham (Norfolk.)

HASTINGS (Henry-Wysford-Charles-Plantagenet-Rawdon-Hastings, 4e marquis D'), descendant d'une ancienne famille anglaise, né en 1842, à Londres, a succédé aux honneurs de son frère mort sans postérité en 1851; il a pris possession de son siége à la Chambre haute en 1863. *

HASZKARL (Juste-Charles), voyageur et naturaliste allemand, né à Cassel, le 6 décembre 1811, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et devint, en 1832, inspecteur du jardin botanique de Dusseldorf. En 1834, il alla continuer ses études à Bonn. En 1836, il partit pour les îles de la Sonde, et arriva l'année suivante à Batavia. Il passa six ans à Java, et les consacra à des voyages d'exploration dans l'intérieur de l'île, et à la transformation du jardin botanique de Buitenzorg, dont la direction lui avait été confiée. En 1843, l'intérêt de sa santé le ramena en Europe, mais il repartit bientôt pour Java, chargé par le ministère hollandais d'une mission scientifique. Ne trouvant pas les secours que le gouvernement lui accordait en rapport avec ses promesses, il donna, en 1845, sa démission, revint en Europe une seconde fois, et fut, jusqu'en 1852, secrétaire de la chambre de commerce de Dusseldorf. Le gouvernement hollandais lui offrit alors une autre mission scientifique, avec de plus grandes ressources, et il retourna dans les îles de la Sonde.

On doit à M. Haszkarl les travaux suivants : *Catalogus plantarum in horto Bogoriasi cultarum* (Batavia, 1843); *De l'Utilité des plantes de Java* (Over het nut van de Planten Javas; Amsterdam, 1844); *Plantæ Javanicæ rariores* (Berlin, 1847); *l'Australie et ses colonies* (Australien und seine Colonien; Elberfeld, 1849), etc. Il a collaboré, en outre, à plusieurs recueils et revues scientifiques, tant hollandais qu'allemands, et au grand ouvrage publié à Leyde par plusieurs botanistes, sous ce titre : *Plantæ Junghuhnianæ : enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit*. Il a traduit en allemand le travail de Cale sur *le Cap et les Caffres* (das Cap und die Kaffern; Leipsick, 1852), et quelques ouvrages du naturaliste Ch. Junghuhn (voy. ce nom) : *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke, etc.; Ibid., 1852, 3 vol.; 2e édit., 1854); *Retour de Java en Europe* (Zurückreise von Java nach Europa; Ibid., 1851); etc.

HATHERTON (Edward-John LITTLETON, 1er baron), pair d'Angleterre, est né en 1791, à Londres. Il fit ses études au collége de Rugby et à l'université d'Oxford, de laquelle il tient son diplôme de docteur en droit, et entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1812); constamment réélu par le comté de Stafford, il prit, pendant

vingt-cinq ans, une part active aux luttes politiques d'où sortit, après 1830, le triomphe du parti whig, auquel il appartenait. Aussi reçut-il du ministère Melbourne, en 1835, une pairie héréditaire avec le titre de baron Hatherton; jusque-là il avait porté le nom de Littleton, qui est celui de son grand-oncle maternel. L'année précédente, il avait occupé la charge de secrétaire en chef pour l'Irlande et était devenu membre du Conseil privé. En 1854, il fut nommé lord-lieutenant du comté de Stafford. — Il est mort en 1863.

HATHERTON (Edward-Richard LITTLETON, 2e baron), fils du précédent, est né à Teddesley-Park, en 1815. Élevé à Eton, devint, en 1841, député-lieutenant du comté de Stafford, et vice-lieutenant de ce comté en 1855. Membre du parlement, pour différentes localités, de 1847 à 1857, il siégea sur les bancs du parti libéral et en 1863 succéda à son père à la Chambre haute. Marié en 1841, à une fille du comte de Beverley, il a pour héritier son fils Edward-George Percy, né à Richmond en 1842 et nommé lieutenant aux grenadiers gardes, en 1861. *

HATIN (Louis-Eugène), littérateur français, né à Auxerre, le 8 septembre 1809, fit de brillantes études au collège de cette ville, puis vint à Paris où il fut longtemps correcteur d'imprimerie. Après avoir exécuté divers travaux anonymes de librairie, il publia successivement les ouvrages suivants : *Histoire pittoresque de l'Algérie*, etc., (1840, gr. in-8); *La Loire et ses bords* (Orléans, 1843, in-18); *Histoire pittoresque des voyages dans les cinq parties du monde*, etc. (1843 et 1847, 5 vol. in-8, avec grav. et cartes); *Histoire du journal en France* (1846, in-18) : ce dernier opuscule qui a reparu depuis, considérablement augmenté (1853, in-12), a été pour l'auteur le point de départ d'un travail considérable : *Histoire politique et littéraire de la presse en France* (1859-1861, 8 vol. in-8 et in-12). M. Eug. Hatin a collaboré, en outre, au *Dictionnaire des dates* (1845, t. II), à l'*Histoire des villes de France* (1844-49) au *complément* de l'*Encyclopédie moderne* (1859), etc.

HATIN (Auguste-Félix), médecin français, cousin du précédent, né à Saint-Julien-du-Sault, en 1805, et reçu docteur à Paris en 1828, s'est livré à l'étude pratique de la médecine, et a inventé des instruments et appareils dont le principal, relatif aux polypes, a obtenu des prix de l'Institut. Il a été médecin du bureau de bienfaisance du quartier de la Cité, chirurgien dans la 9e légion et médecin de l'École normale supérieure. M. Hatin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 mai 1856. — Il est mort en 1862.

On a de lui : *Mémoire sur de nouveaux instruments propres à faciliter la ligature des polypes*, etc. (1829); *Supplément à ce mémoire* (1830); *Essai médico-philosophique sur les moyens d'améliorer l'état sanitaire de la classe indigente* (1834), puis un certain nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Recherches*, etc.

HATZFELD (Frédéric *Hermann*-Antoine, prince DE), chef actuel d'une maison princière allemande, né le 3 octobre 1808, est le fils aîné du prince François-Louis, président de la commission municipale de Berlin en 1806, et sauvé du courroux de Napoléon Ier par le dévouement de sa femme. Il a succédé, le 3 février 1827, à son père, comme possesseur de la principauté de Trackemberg, des seigneuries de Baersdorf et Gusswitz, et copropriétaire de la seigneurie de Wildenbourg-Schœnstein. Il s'est marié, le 11 juin 1831, à *Mathilde*, fille du comte de Reichenbach-Goschutz, née le 15 février 1799, dont il a eu un fils, *Stanislas*, né le 7 décembre 1831, et deux filles : *Françoise*, née le 13 juin 1833, mariée, le 2 octobre 1849, à Paul de Nimptsch, et *Élisabeth*, née le 19 novembre 1839. Divorcé le 6 octobre 1846, il a épousé en secondes noces, le 6 avril 1847, la princesse *Marie*, née le 13 avril 1820, fille de N. de Nimptsch, représentant général de la Société de crédit de la noblesse silésienne. De ce mariage il a eu deux enfants : *Hermann*, né le 4 février 1848, et *Hermine*, née le 13 mai 1852.

Le prince de Hatzfeld, qui avait pour frère cadet le comte *Maximilien* de Hatzfeld (voy. ci-dessous), a, en outre, trois sœurs : *Sophie*, née le 10 août 1805, mariée le 10 août 1822, au comte *Edmond* de Hatzfeld-Weis-Weiler; *Claire*, née le 6 mars 1807, mariée, le 8 mars 1827, au comte *Auguste* de Hostitz, général de cavalerie au service de Prusse, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Hanovre; et Maximilienne-*Herminie*, née le 16 octobre 1807, mariée, le 20 janvier 1829, au baron *Engelbert* de Landeberg-Steinfurt, chambellan prussien.

HATZFELD (Maximilien, comte DE), diplomate prussien, frère du précédent, né à Berlin, le 7 juin 1813, mort le 19 janvier 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAUBERSART (comte Alexandre-Auguste D') homme politique français, ancien député, né en 1804, et fils du pair de France mort en 1855, entra en 1825 au conseil d'État comme auditeur, donna sa démission le 26 juillet 1830, et devint, un mois après, maître des requêtes, puis, en 1839, conseiller. Sous le ministère Périer, il fut à la fois chef du cabinet et directeur du personnel à l'intérieur. Élu député par la ville de Cambrai, en août 1835, il siégea à la Chambre jusqu'en 1837 et y rentra en 1842; il appartenait au parti conservateur. La révolution de Février le rendit à la vie privée. Officier de la Légion d'honneur le 28 avril 1849, il a été depuis promu commandeur.

HAUCH (Jean-Carsten DE), poëte et savant danois, né à Frederikshald, en 1791, occupa pendant très-longtemps la chaire de physique à l'Académie de Soroe, et obtint, en 1846, la chaire de littérature scandinave à Kiel. Dépossédé de cette place en 1848, il trouva, auprès de la reine Marie-Sophie-Frédérique, un asile au château de Frederiksberg, dans les environs de Copenhague. Après la mort d'Œhlenschlœger, il obtint la chaire d'esthétique à l'université de cette dernière ville.

M. Hauch s'est fait connaître à la fois comme poëte, comme romancier et comme physiologiste. Ses principales pièces, où l'on trouve des caractères approfondis et des situations fortes, sont : *Bajazet*, *Tibère*, *Grégoire VIII*, *Don Juan*, réunies sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (Dramatiske Værker, 1828-1829, 2 vol.); puis *Karl den Femtes Dod*, *Mastrichts Beleiring* (1833); *Svend Grathe* (1841) : *Marsk St g* (1850), etc., représentés avec succès en Danemark, en Suède et même en Allemagne. On a ensuite de lui un poëme épico-dramatique, *les Hamadryades*, où il met en relief l'influence de l'esprit du mal sur le cœur de l'homme, et enfin des *Poésies lyriques* (Lyriske Digte, 1842), qui eurent une grande vogue.

Parmi ses romans, nous mentionnerons : *Wilhem Zabern* (1834; 2e édit., 1848); *Guldm ageren* (Copenhague, 1836; 2e édit., 1851); *une Famille polonaise* (En polsk Familie, 2 vol., 1839) : *Slottet ved Rhinen* (1845, 2 vol.) et la *Saga om Thorvald Vidførle* (1849, 2 vol.), où l'auteur a imité avec habileté le style des légendes irlandaises. Il a,

en outre, fait paraître en allemand, *la Mythologie du Nord* (die nordische Mythenlehre; Leipsick, 1848). La plupart de ses œuvres ont été traduites dans cette langue. Quelques-uns de ses romans l'ont été en français, entre autres *Robert Fulton* (1859, in-18).

A la suite de voyages d'étude en Allemagne, en Italie et en France, M. Hauch a publié plusieurs ouvrages scientifiques importants : *Examen des organes rudimentaires et de leur fonction dans la nature* (Uebersicht der rudimentarischen Organe und, etc.); *Remarques sur le système nerveux, ses différentes fonctions, et particulièrement sur l'instinct animal* (Bemerkungen über das Nerven system, etc.), ainsi qu'un certain nombre de dissertations insérées dans un journal scientifique, *Blandinger fra Soræ*.

HAUDOS (Justin), homme politique français, député, est né le 23 janvier 1797. Docteur en médecine et maire de Loisy, il a été nommé vice-président du Conseil général de la Marne, où il représente le canton de Sompuis. En mars 1856, il fut élu député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de la Marne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 25 713 voix sur 27 564 votants. M. Haudos a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 août 1861.

HAUENSCHILD (Richard-George-Spiller DE), poëte et romancier allemand, connu sous le nom de *Max Waldau*, né à Breslau, le 24 mars 1822, mort le 20 janvier 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAUMAN (Théodore), musicien belge, né à Gand, le 3 juillet 1808, suivait les cours de droit à l'université de Louvain lorsqu'il abandonna la jurisprudence, contre le vœu de ses parents, et ne s'occupa plus que de musique. Il étudia le violon avec M. Snel et dut à sa persévérance dans les exercices les plus arides la puissance de son et la largeur de style qui caractérisent son talent. Après s'être fait entendre, de 1827 à 1829, à Paris et à Londres, il tomba dans un découragement subit, revint à Louvain compléter ses études de droit et obtint, en 1830, le grade de docteur. Deux ans plus tard, sa vocation musicale l'ayant de nouveau emporté, il se produisit avec plus d'éclat à Paris, où l'on remarqua dans son jeu beaucoup de progrès, et donna ensuite de brillants concerts en Allemagne et en Russie. Artiste inégal, mais entraînant et souvent inspiré, il a plutôt une manière qu'un style proprement dit. On a de lui quelques *Airs variés*, des *Fantaisies* et des *Études* pour son instrument.

HAUPT (Maurice), philologue allemand, né à Zittau, le 27 juillet 1808, fils du savant Ernest-Fréderic Haupt, étudia, de 1826 à 1830, à Leipsick, sous Hermann, professa quelque temps à Zittau et devint bibliothécaire à Vienne, où on fonda pour lui, en 1843, une chaire de langue et de littérature allemandes, qu'il perdit en 1850 pour avoir pris part aux mouvements de 1848. Il a été nommé membre de la Société royale des sciences et membre correspondant des Académies de Vienne et de Berlin.

Ses travaux les plus nombreux concernent la philologie allemande. Ce sont les éditions de l'*Erec* (1839); du *Pauvre Henri* et des *Lieder* de Hartmann von Aue; du *Bon Gerhard* (der Gute Gerhard) de Rudolf d'Ems (Leipsick, 1840); de l'*Engelhard* de Conrad de Wurtzbourg (Ibid., 1844), etc. Il a revu la 9ᵉ édition des *Niebelungen* de Lachmann (Berlin, 1852), et celle des *Poésies* de Walter von der Vogelweide (Ibid., 3ᵉ édition, 1852); il a encore publié avec Hoffmann les *Feuilles de la vieille langue allemande* (Altdeutsche Blaetter; Leipsick, 1836-1840, 2 vol.), et fondé le *Journal de l'antiquité allemande* (Ibid., 1841-1856, tom. I-XII).

La philologie latine lui doit : *Quæstiones catullianæ* (Leipsick, 1837); *Observationes criticæ* (Ibid., 1841); quelques éditions particulières; une édition d'*Horace* (1851); un remaniement complet de l'édition d'Herman des poëtes bucoliques *Bion* et *Moschus* (Leipsick, 1850); une édition d'*Eschyle* (Ibid., 1852), etc.

HAUPTMANN (Moritz), compositeur allemand, né à Dresde, le 13 octobre 1794, et fils d'un architecte distingué, fut destiné à la même carrière, et étudia d'abord les mathématiques et les sciences naturelles. Libre de suivre son goût pour la musique, il prit, en 1811, à Gotha, des leçons de composition et de violon de Spohr, entra, en 1812, à la chapelle du roi de Saxe, mais la quitta, l'année suivante, pour aller continuer ses études à Vienne et à Prague. De là, le prince Repnin l'emmena en Russie en qualité de maître de musique. M. Hauptmann y séjourna pendant cinq ans dans les principales villes, trouvant, auprès de ce noble ami des arts, toutes les ressources pour l'étude. Rentré en Allemagne (1820), il entra, en 1822, à Cassel, dans la chapelle de l'électeur de Hesse, où il resta vingt ans. Pendant cette période, il visita la France et l'Italie, se fit connaître par ses compositions et forma un grand nombre de bons élèves. En 1842 il fut nommé organiste et maître de musique à la *Thomasschule* de Leipsick.

Parmi les œuvres de M. Hauptmann, compositeur classique, on estime surtout : des *Messes à grand orchestre*; un *Salve Regina*; quelques *Mélodies* et *Cantiques à une et plusieurs voix*; *six Grandes sonates pour piano et violon*; des *Quatuors pour deux violons, alto et basse*, etc. On cite aussi de lui un opéra, *Mathilde*, accueilli à Cassel avec faveur.

M. Hauptmann a écrit un ouvrage théorique important : *la Science de l'harmonie et du rhythme* (die Natur der Harmonik und Metrik, zur Theorie der Musik; Leipsick, 1853).

HAURÉAU (Jean-Barthélemy), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 9 novembre 1812, fit ses études au collége Louis-le-Grand et au collége Bourbon, et les termina par des succès au concours général. A peine sorti des bancs, il publia un écrit politique, *la Montagne* (1832), qui fut violemment attaqué et dont l'auteur a lui-même plus tard condamné la forme dans sa *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842). Attaché aussitôt à la rédaction de plusieurs journaux : *la Tribune*, *le Journal du Peuple*, *le National*, sous Armand Carrel, *la Revue du Nord*, *le Droit*, M. Hauréau alla au Mans, vers 1838, prendre la rédaction en chef du *Courrier de la Sarthe*, qui sous sa direction, eut, pendant sept ans, une assez grande importance.

En dehors de la politique militante, M. Hauréau se livrait, dans le calme de la vie de province, à des études de philosophie, d'histoire et d'érudition que lui rendirent plus faciles ses fonctions de bibliothécaire de la ville du Mans. C'est alors qu'il publia la *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès Pélage*, etc. (Le Mans, 1840); une *Histoire littéraire du Maine* (Le Mans et Paris, 1843, t. I, in-8; 1852, t. IV); *le Manuel du clergé ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier*, etc.

(Angers, 1844), qui souleva tant de polémiques, et une *Histoire de la Pologne* (Paris, 1844).

Destitué de sa place de bibliothécaire, à la suite du discours adressé par M. Trouvé-Chauvel, son ami, au duc de Nemours, il quitta Le Mans en 1845, et rentra au *National*, où il resta jusqu'à la révolution de Février. Le gouvernement provisoire le nomma conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale; presque en même temps le département de la Sarthe l'envoyait à la Constituante, par une élection partielle, en remplacement d'Armand Marrast, et l'Académie des sciences morales et politiques lui décernait le prix proposé pour le meilleur *Examen critique de la philosophie scolastique*.

Après la dissolution de l'Assemblée constituante, où il vota, en général, avec ses anciens amis du *National*, M. Hauréau se tint éloigné de la politique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fit à ses anciennes convictions le sacrifice de sa place de conservateur et résolut de vivre de sa plume. En 1861, il fut nommé bibliothécaire de l'ordre des avocats de Paris. Il a été élu membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres le 5 décembre 1861.

M. Hauréau a donné, dans ses dernières années, le tome IV de l'*Histoire littéraire du Maine* (1852); *François Ier et sa cour* (1853); *Charlemagne et sa cour* (1852-1855), dans la *Bibliothèque des chemins de fer;* et surtout le quatorzième volume du *Gallia christiana* (1856-1858, gr. in-8, à deux col.), ouvrage de haute érudition auquel l'Académie des inscriptions a accordé plusieurs fois de suite le grand prix Gobert; *Hugues de Saint-Victor* (1859, in-8); *Singularités historiques et littéraires* (1861, in-18); *Catalogue chronologique des œuvres de J. B. Gerbier* (1863, in-8), etc. M. Hauréau a traduit pour les *Classiques latins* de M. Nisard, la *Pharsale* de Lucain et la *Facétie sur la mort de Claude*.

HAUS (Jacques-Joseph), jurisconsulte belge, né à Wurtzbourg, dans la Bavière, en 1794, s'est fait connaître, depuis 1824, par des articles estimés sur la science du droit, publiés dans les recueils de France et de Belgique. Après la révolution de 1830, il se fit naturaliser Belge et fut nommé, dès l'organisation de l'université de Gand, professeur de procédure civile à cette université. Il a été nommé membre de l'Académie de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

On a surtout de lui : *Elementa doctrinæ juris philosophicæ sive juris naturalis* (1824, in-8) : *de Summo imperio civium conventione fundato* (1828) : *Observations sur le projet de révision du Code pénal présenté aux Chambres belges*, suivies d'un *Nouveau projet* (1835-1836, 3 vol. in-8), et des articles spéciaux dans divers journaux.

HAUSMANN (Jean-Frédéric-Louis), minéralogiste et géologue allemand, né à Hanovre, le 22 février 1782, étudia à Brunswick et à Gœttingue, entra, en 1803, dans l'administration des mines de Brunswick, et entreprit, en 1805, un voyage d'exploration en Norvége et en Suède. En 1809, il fut nommé par le gouvernement de Westphalie inspecteur général des mines et des salines; mais il renonça bientôt à ce poste pour se livrer à l'étude et à l'enseignement de la minéralogie. En 1811, il devint professeur à Gœttingue, d'où il a fait les explorations les plus actives dans les montagnes du Harz, et de nombreuses excursions en Suède, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Membre de l'Académie des sciences de Hanovre et conseiller intime de la cour, il a été élu membre correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences).

M. Hausmann, l'un des meilleurs observateurs de l'Allemagne, a publié, à l'usage de ses élèves, un *Manuel de minéralogie* (Handbuch der Mineralogie; Gœttingue, 1813, 3 vol.; 2e édit. 1828-1847), qui passe, en Allemagne, pour le meilleur et le plus complet des traités du même genre, et qui, avec le système général de la cristallographie, contient la description détaillée de la belle collection de minerais que l'auteur a formée. On a en outre, de lui, sans compter de nombreux mémoires insérés dans les recueils allemands et latins de l'Académie de Gœttingue et les *Études de la Société des amis des mines* (Studien der Vereins bergmaennischer Freunde) qu'il dirige lui-même, les ouvrages suivants : *Recherches sur la cristallographie* (Krystallogr. Beitraege; Brunswick, 1803); *Essai d'une introduction à l'oryctognosie* (Entwurf zu einer Einleitung in die Oryksognosie; Helmsted, 1805); *Recherches sur les mines de l'Allemagne septentrionale* (Nord deutsche Beitraege zur Berg-und Huttenkunde; Brunswick, 1806-1810); *Essai d'un système des corps inorganiques* (Entwurf eines Systems der unorganisirten Naturkœrper; Cassel, 1809); *Voyages dans les pays scandinaves* (Reise durch Skandinavien; Gœttingue, 1811-1818, 5 vol.); *Recherches sur les formes de la nature inanimée* (Untersuchungen über die Formen der leblosen Natur; Ibid., 1821); *Esquisses d'après nature* (Umeriss nach der Natur; Ibid., 1831); *De l'état du Harz hanovrien* (Ueber den Zustand der hannov. Harzes; Ibid., 1832); *De usu experientiarum metallurgicarum* (Ibid., 1838); *De la formation du Harz* (Ueber die Bildung der Harzes; Ibid., 1842), etc.

HAUSSMANN (Georges-Eugène, baron), administrateur français, sénateur, né à Paris, le 27 mars 1809, fut élève du Conservatoire de musique, puis travailla quelque temps chez un notaire de Paris et se fit recevoir avocat. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac (1833), de Saint-Girons (1840) et de Blaye (1842); il résida dans cette dernière ville jusqu'à la révolution de 1848, qui interrompit sa carrière. L'année précédente, il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

Sous la présidence de Louis-Napoléon, M. Haussmann occupa successivement les préfectures du Var, de l'Yonne et de la Gironde (1850-1852). Lors de son passage à Bordeaux, quelques semaines avant le rétablissement de l'Empire, le président put apprécier son dévouement et ses talents administratifs. Aussi, quelques mois plus tard, il l'appela à prendre à Paris la succession de M. Berger comme préfet de la Seine (23 juin 1853).

C'est sous l'active direction de M. Haussmann et souvent par son initiative hardie qu'ont été entrepris, grâce aux ressources croissantes du budget, les immenses travaux destinés à embellir Paris, et qui en ont fait, en quelques années, une ville nouvelle. Nous rappellerons sommairement : la transformation en parc à l'anglaise du bois de Boulogne, cédé par l'État à la ville, et plus tard l'exécution d'embellissements analogues au bois de Vincennes; la prolongation de la rue de Rivoli au milieu du centre le plus populeux; le percement du vaste boulevard de Sébastopol sur les deux rives de la Seine, et dont la partie de la rive gauche est devenue le boulevard Saint-Michel, du boulevard Malesherbes auprès de la Madeleine, et de plus de vingt boulevards aux extrémités de l'ancien Paris; la création de nouveaux quartiers; des jardins publics, des squa-

res, tels que ceux de la Tour-Saint-Jacques, des Arts et métiers et du Temple; le canal Saint-Martin voûté et transformé en promenade; l'agrandissement et l'isolement de divers édifices; des casernes monumentales, telles que la caserne Napoléon, la caserne du Prince-Eugène, etc.; les Halles centrales; la nouvelle Préfecture de police; plus de douze ponts en pierre ou en fer, créés ou reconstruits; la réédification de mairies, la construction d'églises de divers styles; la restauration ou l'érection de fontaines monumentales; le déplacement et la reconstruction des plus grandes salles de spectacle, le Théâtre-Lyrique, le Cirque-Impérial, la Gaîté, et surtout l'Opéra, dans des conditions inouïes de luxe et de grandeur, etc.; divers hospices, asiles et établissements d'assistance publique, notamment l'Hôtel-Dieu qui doit être reconstruit; puis de nouvelles institutions de crédit, telles que les caisses municipales et départementales pour la boulangerie, la boucherie, les travaux publics, etc.; enfin, par une transformation radicale de toute l'administration, la banlieue annexée à Paris qui devient, d'un seul coup, une cité de plus de 1 500 000 habitants (1860). Après divers emprunts considérables destinés à faire face à ces travaux, la ville de Paris a encore été autorisée en 1865, par une loi, à en contracter un nouveau de 250 millions.

M. Haussmann, qui a longtemps signé Haussmann fils, mais qui a aujourd'hui le titre de baron, a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 17 juin 1856 et grand-croix le 8 septembre 1862. Au mois d'août 1857, il entrait au Sénat, en même temps que le préfet de police, M. Piétri.

Haussmann (Nicolas-Valentin), père du précédent, né à Versailles, le 21 octobre 1787, commissaire des guerres sous l'Empire et sous-intendant militaire de première classe, sous le régime de Juillet, mis à la retraite en 1848, a signé, comme rédacteur du *Temps*, la protestation des journalistes en 1830. Il est auteur de plusieurs mémoires d'économie agricole présentés à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine, collaborateur du *Dictionnaire d'administration* de M. Block et l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'armée*. Il a été promu, le 23 novembre 1839, officier de la Légion d'honneur.

HAUSSONVILLE (Joseph-Othenin-Bernard de Cléron, comte d'), homme politique français, né à Paris, le 27 mai 1809, et fils du pair de France de ce nom mort en 1846, embrassa fort jeune la carrière diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade à Bruxelles, à Turin et à Naples. Nommé, en 1842, député de Provins et réélu en 1846, il prit une part fort active aux travaux de la Chambre, rédigea plusieurs rapports sur la juridiction criminelle aux colonies, les réfugiés politiques, l'emprunt grec, appuya plusieurs pétitions de protestants en faveur du libre exercice de leur culte, etc. La révolution de Février l'a fait rentrer dans la vie privée. Il est gendre du duc de Broglie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1840.

M. d'Haussonville, à part des articles politiques dans la *Revue des Deux-Mondes*, a publié deux ouvrages importants : *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de* 1830 *à* 1848 (1850, 2 vol. in-8), rédigée d'après des documents inédits, et *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (1854-1859, 4 vol. in-8; 2e édit., 1860). Plus récemment sa *Lettre aux conseils généraux* (1859, in-8), réclamant les libertés compatibles avec la constitution impériale, a causé dans le public une vive sensation. Elle a été suivie de brochures analogues : *Lettre aux bâtonniers des avocats*, *Lettre au Sénat* (1860), etc.

HAUTEFEUILLE (Caroline de Marguerye, comtesse Eugène d'), femme de lettres française, née à Paris, en 1788, épousa dès 1803 le comte Eugène d'Hautefeuille, dont elle se sépara judiciairement en 1810. Depuis, elle s'est tournée vers la littérature et a beaucoup écrit; mais elle n'a publié jusqu'ici que deux volumes de poésies : *Souffrances* (1834, in-8), et *Fleurs de tristesse* (1851 et 1853, 2 vol. in-8); puis un recueil de *Mélanges politiques et littéraires* (1850, in-8, 2e édit. 1857).

Un assez grand nombre de livres d'éducation, de morale et d'édification sont enregistrés annuellement sous le nom de la comtesse d'Hautefeuille, dans le *Journal de la librairie;* mais ils n'appartiennent pas au même auteur, et c'est à tort que, suivant les recueils bibliographiques les plus accrédités, nous lui en avons nous-même d'abord attribué quelques-uns.

HAUTEFEUILLE (Laurent-Basile), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805, étudia le droit dans cette ville et remplit, de 1830 à 1834, les fonctions de procureur du roi à Alger. Nommé, en 1836, substitut du procureur du roi à Toulon, il donna sa démission en 1837, pour devenir avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, et quitta ce poste en 1852. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1846.

On a de lui, outre un *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale au moyen de la civilisation des nègres indigènes* (1830, in-8), une série d'ouvrages relatifs à la législation maritime : *Législation criminelle maritime, ou Traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire* (1839, in-8); *Code de la pêche maritime* (1844, in-8); *des Droits et des devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime* (1848-1849, 4 vol. in-8, 2e édit., 1858, 3 vol. in-8); *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande commenté et expliqué* (1852, in-8); *Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international* (1858, in-8).

HAUTERIVE (Blanc de Lanautte, comte d'), diplomate français, ancien député, né vers 1795, est fils d'un des plus habiles politiques de l'Empire. Après 1830, il devint sous-directeur des archives au ministère des affaires étrangères, et conserva ces fonctions jusqu'à la révolution de Février. De 1837 à 1848, il a siégé à la Chambre dans les rangs des conservateurs, comme député de Gap. Il a été promu, en 1835, officier de la Légion d'honneur. On a de lui un *Compendium bibliographique* très-développé dans le tome II du *Droit des gens*, de Vattel (édit. de 1839), et, avec M. de Cussy, le *Recueil des traités de commerce et de navigation de la France avec les puissances étrangères depuis le Traité de Westphalie* (1834-1844, 10 vol. in-8), publication importante, dont cinq volumes (tome IV-VIII) sont consacrés aux traités des puissances étrangères entre elles.

HAUTPOUL (Alphonse-Henri, marquis d'), général français, sénateur, ancien ministre, né à Versailles le 4 janvier 1789, est issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc. Fils d'un officier supérieur de cavalerie, il fut admis en 1805 à l'École militaire de Fontainebleau, en sortit l'année suivante en qualité de sous-lieutenant au 59e de ligne, et prit part, dans le corps d'armée des maréchaux Ney et Masséna, aux campagnes de Prusse, d'Espagne et de Portugal. Blessé

grièvement en 1812 à la bataille des Arapiles, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'à la paix. Nommé chef de bataillon à son retour en France, il fit en 1815, sous le duc d'Angoulême, la guerre du Midi, qui lui valut le grade de colonel et la croix de Saint-Louis.

Choisi à la seconde Restauration pour commander la légion de l'Aude, M. d'Hautpoul, alors royaliste ardent, suivit son protecteur en Espagne, fut cité deux fois à l'ordre du jour et mis, en 1823, à la tête du 3e régiment de la garde royale, ce qui lui donnait le titre de maréchal de camp, auquel il fut promu effectivement en 1828. Il était en disponibilité, lorsqu'en février 1830, il reçut les fonctions de directeur de l'administration au ministère de la guerre; ce fut en cette qualité qu'il assura les approvisionnements et le matériel de l'expédition d'Alger. Élu député la même année pour l'arrondissement de Carcassonne, il siégea jusqu'à la fin de la session (1831) et se retira alors dans son domaine de Saint-Papoul (Aude).

Après avoir siégé de nouveau à la Chambre de 1834 à 1838, M. d'Hautpoul, qui avait été maintenu sur le cadre de disponibilité, fut à cette date employé dans les départements du Midi, promu bientôt au grade de lieutenant général (26 avril 1841) et envoyé en Algérie comme inspecteur général de l'infanterie. En 1842, il eut le commandement du camp de Saint-Omer et passa, à la fin de l'année, à celui de la 3e division militaire (Marseille), où le trouva la révolution de Février. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la dignité de pair de France. Destitué par le gouvernement provisoire et mis à la retraite, il reparut sur la scène politique lors des élections de l'Assemblée législative (mai 1849); élu représentant de l'Aude par 35 970 voix, il vint s'asseoir parmi les membres de la majorité. Appelé à prendre le commandement de l'armée d'occupation des États romains, il n'entra point en fonctions, parce qu'il reçut le portefeuille de la guerre dans le cabinet du 31 octobre. Adversaire déclaré de la Révolution, il appelait les événements de février une « révolte » et il se dévoua, dans son département, au triomphe de la politique du président; on se rappelle à quels débats passionnés, dans l'Assemblée et dans la presse, donnèrent lieu ses démêlés avec le général Changarnier. Les principaux actes de son administration furent la suppression de la succursale de l'hôtel des Invalides, à Avignon, la création du comité consultatif de l'Algérie, l'institution d'une École centrale de médecine et de pharmacie militaires, l'organisation des rapports quotidiens du corps entier de la gendarmerie sur les fluctuations de l'esprit public.

Lorsqu'il fut remplacé par le général Schramm (22 octobre 1850), M. d'Hautpoul partit pour Alger en qualité de gouverneur général, sans donner sa démission de représentant. Il revint à Paris au bout de quelques mois et fit partie de la Commission consultative nommée à la suite du coup d'État. Entré au Sénat dès la création (janvier 1852), il fut presque aussitôt investi de la charge de grand référendaire de ce corps politique. Grand officier de la Légion d'honneur en 1844, il fut promu grand-croix le 11 décembre 1851. A la mort de son frère aîné, arrivée en 1854, le général d'Hautpoul prit le titre de marquis. — Il est mort le 28 juillet 1865.

HAUTPOUL (Beaufort-d'). Voy. Beaufort-d'Hautpoul.

HAVAS (Charles), administrateur français, fondateur de l'agence qui porte son nom, né en 1785, mort le 21 mai 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HAVELOCK (sir Henry), général anglais, né en 1795, à Bishop's Wearmouth (comté de Durham), entra au service militaire après la bataille de Waterloo. Il passa, en 1823, au 13e régiment d'infanterie légère qui s'embarquait pour l'Inde et ne quitta plus ce pays où, au milieu de luttes perpétuelles, il conquit les grades supérieurs. En 1824, il prit part à la première guerre des Birmans en qualité de député militaire et d'aide de camp de l'adjudant général, assista aux combats de Napadi, de Patanagoh et de Peghan, fut ensuite, vers la fin de la campagne, chargé d'une mission à la cour d'Ava et contribua à la signature du traité de paix d'Yandabou; tous ces événements auxquels il a été mêlé de près ont été racontés exactement par lui dans son *Histoire de la guerre d'Ava* (1828). Cette même année, il devint adjudant du dépôt réuni à Chinsurah. Nommé capitaine en 1838, il fit, à l'aide de sir Willoughby-Cotton, la campagne de l'Afghanistan, dont il écrivit également la relation, passa dans le Penjâb et défendit vaillamment Jellalabad contre les attaques multipliées de Mahomed-Akbad (avril 1842). Il reçut le brevet de major et la décoration du Bain.

Pendant la première expédition contre les Sikhs (1843), M. Havelok, interprète du général en chef, se distingua aux batailles de Maharadjpour et de Sobraon, et, à son retour du Sutledj, fut nommé adjudant général à Bombay. Après avoir passé deux ans en Angleterre (1849-1851), il revint aux Indes avec le grade de colonel. Lors de la guerre contre la Perse (1856), il commanda la seconde division de l'armée et prit une part brillante à l'affaire de Mohammerad, qui lui valut, quelques mois plus tard, le rang de brigadier général. En 1857, après la formidable insurrection dont Delhi fut le centre, il fut mis à la tête de la colonne mobile destinée à parcourir le Bengale; il prit à Oude une forte position, ravitailla Arrah, Lucknow et Cawnpore; malgré le choléra qui décimait ses soldats, harcelé sans cesse par le chef Nana-Saïb, il livra aux insurgés neuf sanglants combats, et marcha sur Delhi. — Il venait d'être nommé baronnet et major général, lorsqu'il succomba, à une attaque de dyssenterie, le 25 novembre 1857. Sa veuve reçut du Parlement une pension de 1000 liv. st. (25 000 fr.), et ses titres, dont il n'avait pu jouir, furent transmis à son fils, en 1858 (Voy. le suiv.).

HAVELOCK OF LUCKNOW (sir Henry Marsham, 1er baronnet), fils du précédent, né à Chinsurah (Bengale), en 1830, entra dans l'armée en 1846, servit comme capitaine au 10e et au 18e régiment d'infanterie, fit l'expédition de Perse comme aide-quartier-maître général (1857), et accompagna son père, comme aide de camp, dans sa campagne contre les rebelles de l'Oude. Sa bravoure à Cawnpore (août 1857) lui valut la croix de Victoria et le grade de major. En 1859, il fut promu lieutenant-colonel, et en 1861, député assistant adjudant-général à Aldershot. Les titres de son père lui ont été transmis avec succession, non pour ses propres enfants, mais pour ceux de son père dans l'ordre de primogéniture; en conséquence, il a pour héritier son frère Joshua, né en 1831, lieutenant au corps d'état-major de Bombay (1862).

HAVEMANN (Guillaume), historien allemand, né à Lunebourg, le 27 septembre 1800, professeur à l'Institut pédagogique de Darmstadt en 1822, détenu cinq ans à Hildesheim pour avoir pris part aux sociétés secrètes, et, depuis 1838, professeur à l'Université de Gœttingue, a publié: *Histoire des guerres françaises en Italie de* 1494 *à* 1515 (Geschichte der Kaempfe Frankreichs in

Italien, etc., Hanovre, 1833-35, 2 vol.); *Histoire de sainte Élisabeth* (Historie von Elisab., Berlin, 1833); *Magnus II, duc de Brunswick et Lunebourg* (Lunebourg, 1836); *Histoire de Brunswick et Lunebourg* (Geschichte der Lande Braunschweig, etc.; *Ibid.*, 1837-38, 2 vol., 2ᵉ édit., 1855); *Élisabeth, duchesse de Brunswick-Lunebourg* (Gœttingue, 1839); *Manuel d'histoire moderne* (Handbuch der neuern Geschichte, Iéna, 1840-44, 3 vol.); *Histoire de la fin de l'ordre des Templiers* (Geschichte des Ausgangs des Tempelherrenordens, Stuttgard et Tubingue, 1846); *Francisco Ximenez* (Gœttingue, 1847); *Études sur l'histoire intérieure de l'Espagne durant les* XVᵉ, XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (Darstellungen aus der innern Geschichte Spaniens, waehrend des 15ten, etc., Gœttingue, 1850), etc. M. Havemann a dirigé, de 1841 à 1848, les *Gœttinger gelehrte Anzeigen*.

HAVET (Ernest-Auguste-Eugène), littérateur français, né à Paris, le 11 avril 1813, fut, après des études brillantes dans les lettres et dans les sciences, admis à la fois dans la section littéraire et la section scientifique de l'École normale, et opta pour celle des lettres. Agrégé des classes supérieures, il professa d'abord la rhétorique au collége royal de Dijon; mais bientôt rappelé à Paris, il fut chargé, en 1840, de la conférence de littérature grecque de l'École normale, et, l'année suivante, de celle de littérature française. Après avoir occupé, comme suppléant de M. V. Le Clerc, la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, il devint, en 1855, titulaire du même cours au Collége de France. Il a été, en outre, professeur de littérature à l'École polytechnique. Le 6 mai 1846, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Le principal ouvrage de M. Havet est une édition annotée des *Pensées de Pascal* (1852, in-8), publiée d'après le texte authentique, avec une sorte de commentaire perpétuel, philologique, littéraire et philosophique, et une remarquable *Étude* sur l'auteur. On a encore de lui ses deux *Thèses* pour le doctorat: *De la Rhétorique d'Aristote* et *de Homericorum poematum origine et unitate* (1843, in-8), puis quelques *Notices* extraites du *Journal général de l'instruction publique*, telles que celles sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique, sur son collègue Cartelier, et celle intitulée: « *Pascal a-t-il imité Bossuet?* » (1848-1857); une brochure qui eut un grand retentissement, à propos de la *Vie de Jésus* de M. Renan et intitulée: *Jésus dans l'histoire* (1863, in-8, extrait de la *Revue des Deux-Mondes*), etc. Il prépare, dit-on, une *Histoire des temps primitifs du Christianisme*.

HAVIN (Léonor-Joseph), publiciste français, député, né à Saint-Lô, en 1799, partagea, de 1816 à 1820, l'exil de son père, ancien conventionnel, compris sur la liste des régicides proscrits. A son retour, il vécut à Caen, faisant partie de la jeunesse libérale, et en 1830, il fut un des délégués des provinces de l'Ouest chargés d'éclairer le gouvernement provisoire sur les besoins et les vœux des départements. Refusant, dit-on, des offres plus brillantes, il accepta les fonctions de juge de paix à Saint-Lô, et les garda jusqu en 1835. Il avait été élu dès 1831 député de cette ville. En 1839, il fut choisi pour secrétaire de la Chambre. Mais, en 1842, l'influence ministérielle le fit exclure de ces fonctions. Siégeant à côté de M. Odilon Barrot, il fut avec lui presque constamment dans l'opposition, et ne soutint que les cabinets du 12 mai et du 1ᵉʳ mars. Lors de l'agitation réformiste, il organisa le banquet de Thorigny.

Après la révolution de Février, M. Havin fut porté candidat à l'Assemblée constituante dans la Manche, et fut élu, le premier sur quinze, par 119 817 suffrages. A part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle des deux Chambres, il vota en général jusqu'au 10 décembre avec la droite dans les questions politiques et sociales. Après l'élection présidentielle, il se rapprocha du parti démocratique, et s'efforça de prolonger l'existence de la Constituante par ses votes sur l'énumération des lois organiques et sur la proposition Rateau. Élu membre du conseil d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. M. Havin resta quatorze ans en dehors des assemblées législatives. En 1857, il fut porté à Paris comme candidat au Corps législatif, par une fraction de l'opposition démocratique; mais il se désista en faveur de M. Alfred Darimon. En 1863, candidat de l'opposition, il fut élu à la fois à Paris par 15 359 voix sur 24 783 votants, et dans la 1ʳᵉ circonscription de la Manche par 16 139 voix sur 31 557 votants. Il opta pour cette dernière circonscription. M. Havin est devenu directeur politique du journal *le Siècle* depuis la mort de L. Perrée. Longtemps membre du conseil général de la Manche, il a reçu de nouveau ce mandat en 1861, pour le canton de Thorigny, malgré l'opposition du gouvernement qui, dans une première élection, annulée depuis, avait réussi à le faire écarter.

HAVRINCOURT (Alphonse-Pierre de Cardevac, marquis D'), homme politique français, député, né le 12 septembre 1806, d'une des plus illustres familles de l'Artois, est fils de Mlle de Tascher, parente de l'impératrice Joséphine. Destiné à la carrière des armes, il entra à l'École polytechnique, en 1826, puis à l'École d'application de Metz, et servit dans l'artillerie jusqu'en 1832, époque où il quitta le service avec le grade de lieutenant en premier. Il se livra alors à l'agriculture et à l'industrie, créa une importante fabrique de sucre, entra, en 1846, au Conseil général du Pas-de-Calais pour le canton de Bertincourt et, en 1849, fut envoyé, par 78 273 suffrages, à l'Assemblée législative, où il appartint à la majorité conservatrice. Retiré de la vie politique pendant quelques années, il y rentra, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 6ᵉ circonscription du Nord, où il avait pour concurrent M. Thiers. Il obtint, à ces élections, 13 245 voix sur 25 351 votants. Dans la discussion de la vérification des pouvoirs, il prit la parole à propos de l'élection de Cambrai qu'il réussit à faire annuler. Chambellan de l'Empereur, M. le marquis d'Havrincourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

HAWKE (Edward-William HARVEY-HAWKE, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Womersley-Park (comté d'York), descend du célèbre amiral de ce nom créé pair et baron en 1776. Il prit, en 1824, le siége de son père à la Chambre des Lords et vota avec le parti libéral. Il a été nommé, en 1853, député-lieutenant du comté d'York. Marié deux fois, il a pour héritier présomptif, à défaut d'enfants mâles, son frère, Stanhope HAWKE, né en 1804, et qui a servi dans l'infanterie.

HAWKS (L. Françis), écrivain et prédicateur américain, né à Newbern (Caroline du Nord), le 10 juin 1798, fut admis au barreau à l'âge de vingt et un ans, et compila le recueil de *Rapports judiciaires des décisions de la Cour suprême de la Caroline du Nord* (1820-1826, 4 vol.). Après avoir siégé à la Chambre élective de cet État, il embrassa l'état ecclésiastique (1828), et exerça

son ministère à New-Haven, à Philadelphie et à New-York (1830-1844). Élu, à cette époque, évêque du Mississipi, il refusa cette dignité, et alla résider à la Nouvelle-Orléans, d'où il revint cinq ans plus tard (1849) à New-York. Dès son premier séjour à New-York, il s'était déjà acquis la réputation d'un des premiers prédicateurs des États-Unis.

M. Hawks s'est aussi occupé de littérature. Il avait fondé, en 1837, la *New-York Review*, dont il garda quelque temps la direction. Parmi ses travaux qui portent sur l'archéologie et les voyages aussi bien que sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, on cite : *Documents pour servir à l'histoire ecclésiastique des États-Unis* (Contributions to the ecclesiastical history of the United States 2 vol.), recueillis par l'auteur lui-même sur l'histoire de l'église épiscopale en Amérique, pendant un voyage à Londres en 1836; *la Confession auriculaire dans l'Église protestante épiscopale* (Auricular confession in the protestant episcopal church; New-York, in-12, 1850); *l'Égypte et ses monuments* (Egypt and its monuments, or Egypt a Witness fort the Bible; New-York, in-8; 2e édit., 1854, in-12), destiné à confirmer les traditions bibliques; la traduction de l'ouvrage de Rivero et Tschudi : *Peruvian antiquities* (New-York, 1853, in-8, illustré); une suite d'entretiens sur l'histoire naturelle et sur les annales américaines, destinés aux enfants et publiés sous le titre collectif de *Uncle philip's conservations* (Uncle Philip's Virginia; Uncle Philip's New-York; Uncle Philip's American Forest, 9 vol.); la relation du voyage du commodore Perry au Japon : *Narrative of an American squadron to the China seas and Japan in 1852-53-54, under the commodore Perry* (New-York, 1856, grand in-8, 200 grav.).

HAWLJZCEK (Karl), publiciste allemand, né à Borau (Bohême), vers 1815, étudia la théologie à Prague, puis passa deux ans à Moscou, comme précepteur. De retour à Prague, il devint, en 1846, rédacteur en chef du *Journal de la province de Bohême* (Landesregierungszeitung) qu'il abandonna, en 1848, pour fonder la *Gazette nationale* (Narodni Nowiny), consacrée à la défense de l'indépendance et de la nationalité bohémiennes. Il fut nommé par ses compatriotes membre de la diète autrichienne. Il fonda sur le plan de notre *Charivari*, un second journal, *le Lutin* (Sotek), qui après la dissolution de la diète, fut supprimé, ainsi que la *Gazette nationale*, pendant l'état de siége de Prague. Il fonda alors à Kuttenberg une nouvelle feuille, *Slowan*, qui disparut aussi devant de nouvelles poursuites. En 1852, M. Hawljzcek se retira dans le Tyrol, à Brixen, d'où il regagna la Bohême, en 1855.

HAWTHORNE (Nathaniel), écrivain américain, né en 1809, à Salem (État de Massachussets), fit ses études dans le Maine au collége Bowdoin, où il eut pour condisciples Longfellow et Franklin Pierce, et y passa ses examens en 1825. Ses premiers essais littéraires, accueillis par M. Goodrich dans un de ses annuaires, formèrent, en 1837, la première partie des *Contes dits et redits* (Twice told tales); la seconde parut en 1842. Malgré les encouragements de quelques esprits d'élite, sa manière originale, son style tourmenté, le choix un peu bizarre de ses récits ne furent pas goûtés généralement, et il fut obligé, pour vivre, d'accepter un emploi dans le service des douanes à Boston. Un peu auparavant, séduit par les théories de Fourier, il avait fait partie de l'association d'artistes et de gens de lettres qui s'étaient réunis à Roxbury, pour inaugurer une vie nouvelle. Il publia à cette occasion le *Roman de Blithedale* (the Blithedale romance, in-18), destiné à reproduire les diverses phases de cette expérience phalanstérienne.

Après avoir écrit le *Journal d'une croisière en Afrique* (Journal of an African cruiser), d'après les notes de voyage d'un officier de marine, M. Hawthorne vint habiter une ferme aux environs de Concord, y passa trois années dans l'isolement et ne publia qu'une collection d'articles et nouvelles imprimés dans divers *Magazines*, sous le titre de *Mousses d'une vieille maison* (Mosses of an old manse). Puis il choisit une demeure plus retirée encore au bord d'un lac où il composa ses deux meilleurs romans : *la Lettre rouge* (the Scarlet letter) et *la Maison aux sept pignons* (House of the seven gables, 1851), qui marquèrent une tendance prononcée vers les études psychologiques.

En 1853, M. Pierce, son ami, élu président, lui confia le consulat de Liverpool. Analyste ingénieux, observateur profond, M. Hawthorne qui néglige l'action pour la peinture des caractères, était très-goûté en Angleterre ainsi qu'en Allemagne, lorsque parurent chez nous les premières traductions de ses œuvres dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* (1857-1860). Nous citerons de lui plusieurs volumes pour les enfants, entre autres : *le Livre des merveilles* (a Wonder book), *le Fauteuil de grand-papa* (the Grandfather's chair); *l'Image de neige* (the Snow image), nouvelle série de contes extraits des revues et annuaires; une *Vie de Franklin Pierce* (1852); *Contes de Tanglewood* (Tanglewood tales; 1855, nouv. édit.), etc. — M. Hawthorne est mort le 19 mai 1864.

HAY (David-Ramsay), peintre et écrivain anglais, est né en 1798, à Édimbourg, où il étudia les éléments du dessin. Deux de ses plus remarquables travaux sont la décoration d'Abbotsford qu'il entreprit, en 1821, sous la surveillance de Walter Scott et celle de la grande salle de la Société des arts de Londres, terminée en 1846.

M. D. Hay est spécialement connu par de nombreux écrits sur la théorie et la pratique des beaux-arts, tels que : *des Qualités du coloris* (the Laws of harmonious colouring; Londres, 1828; 6e édit., 1847): *Principes naturels de l'harmonie* (the Natural principles of the harmony of form, 1842); *Principes de la beauté* (the Principles of beauty, 1845) : *Science des proportions* (on the Science of the proportions; 1849); *de l'Harmonie dans la nature* (the Harmonic law of nature; 1855), appliquée au dessin architectural; *la Science de la beauté* (the Science of beauty 1856), etc.

HAYES (miss Catherine), cantatrice irlandaise, née à Limerick, vers 1820, manifesta de bonne heure un penchant décidé pour la musique, et, grâce à la protection de l'évêque de sa ville natale, put recevoir, à Dublin, les leçons du professeur Sapio. Elle chanta d'abord, avec le succès le plus complet, des mélodies nationales dans les concerts, puis voulut aborder la scène, fit de nouvelles études à Paris auprès de Garcia et à Milan auprès de Ronconi. Ses débuts eurent lieu à Marseille dans *les Puritains* (1845). Engagée aussitôt au théâtre de la Scala, elle obtint un grand succès par la simplicité de son jeu et la pureté de sa voix. Après avoir passé la saison de 1846 à Vienne, elle parcourut les principales villes d'Italie, ne parut à Londres qu'en 1849, quitta l'Europe et visita les États-Unis (1851), la Californie, les îles Sandwich (1854), l'Australie et l'Inde, revint à Londres, au théâtre de Covent-Garden, en 1855, et repartit l'année suivante pour l'Amérique.

Miss Hayes représentait, avec miss Novello, l'opéra anglais; elle possédait une voix de contralto étendue, bien timbrée, assez égale et d'une agilité remarquable. Ses deux principales créations ont été les rôles de Lucie et de Linda di Chamouni, dans les pièces de ce nom. En 1857 elle avait épousé un M. Bushnell, qui la laissa bientôt veuve: elle n'a jamais porté au théâtre le nom de son mari. — Miss C. Hayes est morte le 11 août 1861, à Sydenham.

HAYEZ (François), peintre italien, né à Venise, en 1792, fut placé de bonne heure sous la direction de Magiotto, et passa en 1804 à l'Académie de peinture qui venait de s'ouvrir à Venise sous la direction du célèbre Cicognara. Après six ans d'étude, il fut envoyé à l'école de perfectionnement de Rome et s'y distingua comme coloriste. La protection et les conseils de Canova secondèrent ses débuts. Son *Laocoon*, qui lui valut le premier prix au concours de l'Académie de Milan, fut également remarqué pour les qualités de la composition et de l'exécution. Le roi Murat lui fit plusieurs commandes.

Parmi les productions de M. Hayez, en qui l'Italie paraît voir le chef de son école coloriste et l'un de ses meilleurs peintres d'histoire, on remarque : *Carmagnola*, *le Baiser de Roméo et Juliette*, *Ajax*, grande toile exécutée en quinze jours; *Bethsabée*, *Tancrède et Clorinde*, *les Deux Foscari*, la plus correcte et la plus finie de ses œuvres; *Albéric de Romano*, *la Soif des Croisés*, grande page de peinture, étonnante par la multitude et la variété des personnages, des poses et des expressions. Il a envoyé quatre tableaux et trois *Portraits*, le sien, entre autres, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

HAYNAU (Guillaume-Charles-Édouard, baron DE), homme d'État allemand, est neveu du célèbre feld-maréchal Jacques-Jules, baron de Haynau, mort en 1853, et fils du baron Guillaume-Charles de Haynau, qui, après avoir été mis à la retraite, à cause de son grand âge, en 1847, reçut, en 1850, le commandement général de l'armée de l'électeur de Hesse, sous le second ministère de M. Hassenpflug (voy. ce nom), et soutint la contre-révolution par les mesures les plus rigoureuses. Chef de la famille depuis la mort de ce dernier (20 janvier (1856), le baron de Haynau avait reçu lui-même le portefeuille de la guerre dans le ministère Hassenpflug, et pris part à tous ses actes. Écarté un instant, après la restauration, il reprit son portefeuille en 1853 et le garda jusqu'au mois d'octobre 1855.

Un de ses cousins, M. Victor DE HAYNAU, fils d'un autre frère du feld-maréchal, le seul de la famille qui eût des opinions un peu libérales, quitta le pays à la suite des événements de 1850. Il réside à Witzlar et est chancelier de la principauté de Solms-Braunfels.

HAYTER (sir Georges), peintre anglais, né en 1792, à Londres, exposa de bonne heure à l'Académie royale, acquit beaucoup d'habileté dans la miniature et passa de longues années en Italie. En 1841, il fut nommé premier peintre de la reine et chargé, à ce titre, d'enseigner le dessin et la perspective à quelques-unes des princesses royales. Nous rappellerons, parmi ses compositions d'histoire : *le Jugement de lord Russell en* 1863, qui appartient au duc de Bedford, et *le Mariage de Victoria et du prince Albert*. Cet artiste a été, en 1842, créé chevalier à vie.

HEAD (sir Francis-Bond), écrivain et homme politique anglais, né en 1793, à Hermitage, près Rochester, entra au service militaire comme enseigne, fit les dernières campagnes de l'Empire et s'éleva jusqu'au grade de major. En janvier 1816, il épousa la sœur de lord Somerville. A la suite d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il publia : *Notes prises au hasard à travers les pampas* (Rough notes taken during, etc.; Londres, 1826). Ce livre, qui se distingue par la variété des tableaux, eut beaucoup de vogue, et l'auteur lui donna plus tard un pendant qui fut aussi goûté : *Bubbles from the brunnen of Nassau* (1833), revue satirique des villes d'eau en Allemagne.

Sir Fr. Head occupait les fonctions de commissaire adjoint de l'armée dans le comté de Kent lorsqu'il fut nommé, par l'intermédiaire des tories, gouverneur du Haut-Canada (1835). Une grande fermentation régnait alors dans cette province, qui menaçait de rompre avec la métropole. Après la mort de Guillaume IV (1837), sir F. Head, craignant de voir élire une assemblée législative où il n'aurait pas la majorité, fit voter par les Chambres canadiennes un bill qui autorisait les députés actuels à conserver leur mandat. Cette mesure fit éclater l'insurrection que le gouverneur eut peine à maîtriser, malgré la vigueur de la répression. Il donna sa démission au mois de mars de l'année suivante, et eut pour successeur sir G. Arthur (1838). Tombé en disgrâce et devenu impopulaire, sir Francis Head entreprit de se justifier par la publication d'un mémoire (*Narrative*, 1838), et y réussit. Il reçut, la même année, le titre de baronnet.

Il a donné, depuis, de nouveaux ouvrages animés d'une grande verve, et qui lui ont valu une pension annuelle de 100 liv. st. (2500 fr.), à titre de services rendus à la littérature. Tels sont : *les Émigrants* (the Emigrants; 1846), esquisses sur le Canada; *l'Angleterre désarmée* (the Defenceless state of country; 1852), brochure provoquée par la crainte d'une invasion du prince Louis-Napoléon; *Une poignée de verges françaises* (a Faggot of french sticks; 1852, 2 vol. 3ᵉ édit., 1855), suite d'amusantes remarques sur Paris et les mœurs de cette capitale; *Un Tour en Irlande* (a Visit of Ireland; 1854), etc.

HEAD (sir George), écrivain anglais, né en 1792, mort à Londres le 2 mai 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HEADFORT (Thomas TAYLOUR, 2ᵉ marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1787, appartient à une ancienne famille irlandaise élevée, en 1800, au marquisat. Il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge et y prit ses degrés universitaires. Ayant succédé, en 1829, aux titres de son père, il obtint de lord Grey, en 1831, un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti libéral. Sous le ministère Melbourne, il remplit auprès de la reine la charge de chambellan, et il entra, en 1835, au Conseil privé. En 1839, il reçut les insignes de l'ordre irlandais de Saint-Patrick. Marié deux fois, en 1822 et en 1852, il a eu de sa première femme, cinq enfants, dont l'aîné, Thomas, comte de BECTIVE, né à Londres en 1822, a été envoyé au Parlement par le comté de Westmoreland, en 1854.

HEADLEY (Joël-Tyler), littérateur américain, né à Walton (État de New-York), le 3 décembre 1814, fit ses études au collége de l'Union, commença la théologie, vint en Europe en 1842, et passa près de deux ans en Italie. A son retour il fit paraître : *Lettres d'Italie* (Letters from Italy, 1844, in-12), et *les Alpes et le Rhin* (the Alps and the Rhine, in-12).

Il a donné, depuis, un certain nombre d'ou-

vrages historiques, traités, dans le genre familier, avec une grande verve : *Napoléon et ses maréchaux* (Napoleon and his marshalls; New-York, 1846, 2 vol. in-12); *Washington et ses généraux* (Washington and his generals; 1847, 2 vol. in-12); *Vie d'Olivier Cromwell* (a life of Oliver Cromwell, in-12), inspiré par l'ouvrage de Carlyle; *la Vieille garde de Napoléon* (the Old gard of Napoleon; 1851, in-12); *les Vies du général Scott et du général Jackson* (Lives of Scott and Jackson; 1852, in-12); *la Seconde guerre des États-Unis avec l'Angleterre* (Second war with England; 1853, 2 vol. in-12); *la Vie de Washington* (Life of Washington), commencée, en 1854, dans le *Graham's Magazine* de Philadelphie, et publiée ensuite en un fort gros volume; etc.

On a encore de M. Headley plusieurs volumes de voyages ou de littérature : *les Monts Adirondack, ou la Vie dans les bois* (the Adirondack or Life in the woods; New-York, 1849, in-12); *les Montagnes sacrées* (the Sacred moutains; 2 vol. in-12); des esquisses bibliques; *Scènes et caractères sacrés* (Sacred scenes and characters, in-12); *Mélanges* (Miscellanies sketches and rambles, New-York, in-12), etc.

HEALY (George-Peter-Alexandre), peintre américain, né à Boston, vers 1808, a tour à tour habité, depuis 1836, sa ville natale et Paris, et a figuré, comme portraitiste, à la plupart de nos Salons. Nous citerons de lui : *le général Cass, Mme Cass* (1839-1840); *le maréchal Soult, le docteur Brewster, Mme Moulton, le docteur Borthwick-Gilcrist, le baron et la baronne de Vareigne, Olivier Gibbes, le major Poussin, MM. Charles Draper, Deacon, Oliff, Corbin, Mme Lesieur de Nolfolk, Johy Calhoun* (1841-1850); deux *portraits du Roi* (1845 et 1850); *les Deux sœurs, des Têtes d'enfants*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, une série de treize portraits : *MM. Franklin Pierce, Daniel, Webster, Ch. Goodyear, Juge Piatt, Evans, Rossiter*, etc., et un sujet d'histoire, *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*. M. Healy a obtenu une 3e médaille en 1845, et une de seconde classe en 1855.

HEBBE (G... C...), journaliste suédois, né vers 1805, fit ses études universitaires à Upsal. Au retour d'un voyage en Orient, il se fit connaître par des articles et des brochures politiques, prit une part considérable au mouvement libéral de 1838, et fut obligé de s'exiler. En 1843, il se rendit aux États-Unis et s'y créa, dans la presse politique, une position influente. Il est particulièrement attaché à la rédaction du *New World*, et compte parmi les principaux chefs du parti démocratique. Il a fait paraître de nombreuses traductions de l'allemand en langue anglaise, et a écrit une *Histoire universelle* (Universal history; New-York, 1848).

HEBBEL (Frédéric), poëte dramatique allemand, né le 18 mars 1813, à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses (Holstein), reçut, dans ces contrées isolées, une éducation fort médiocre, et débuta par quelques essais poétiques dans une revue dirigée à Hambourg par Mme Amalie Schoppe, dont les encouragements le décidèrent à recommencer, à l'âge de vingt-deux ans, de sérieuses études. Il fréquenta pendant plusieurs années les Facultés philosophiques de Heidelberg et de Munich, séjourna ensuite à Hambourg et à Copenhague, visita la France et l'Italie et se fixa à Vienne, où il épousa l'actrice Christine Enghans. — Il est mort le 13 décembre 1863.

M. Hebbel s'est fait un rang à part dans la littérature dramatique allemande, aussi bien par sa brillante imagination, son style énergique et original, que par sa prédilection pour l'horrible et son exagération habituelle dans les sentiments et les situations. Il a exposé ses théories sous ce titre : *Mon opinion sur le drame* (Mein Wort über das drama; Hambourg, 1843), et M. Henneberger, traitant le même sujet que son livre, *le Drame allemand de l'époque actuelle* (das deutsche Drama der Gegenwart, 1853), a donné une critique raisonnée des œuvres dramatiques de M. Hebbel.

Parmi celles-ci, on remarque les tragédies suivantes : *Judith* (Hambourg, 1841); *Geneviève* (Genovefa, Ibid., 1843); *Marie-Madeleine* (Ibid., 1844), tragédie bourgeoise précédée d'une dissertation théorique et critique sur le drame; *Hérode et Mariamne* (Vienne, 1850); *Julie* (Leipsick, 1851), précédée aussi d'une dissertation critique; *Agnès Bernauer* (1854); *Gygès et son anneau* (Gyges und sein Ring; 1856). Le dernier drame, *les Niebelungen*, a remporté, en 1863, le prix de 1000 thalers de la fondation Schiller.

On a en outre, de M. Hebbel, un recueil de *Poésies* (Gedichte; Hambourg, 1842, 2 vol.; nouv. éd. Leipsick, 1848); deux comédies : *le Diamant* (Hambourg, 1847, et *le Rubis* (der Rubin; Leipsick, 1851), un drame tragico-comique : *la Tragédie en Sicile* (das Trauerspiel in Sicilien; Leipsick, 1851), etc.

HÉBERT (Michel-Pierre-Alexis), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Pont-Audemer, le 17 juillet 1799, se fit inscrire au barreau de Rouen, en 1820, et devint, en 1833, procureur du roi au tribunal de la même ville. L'année suivante, il fut envoyé à la Chambre par le collége électoral de Pont-Audemer, et obtint dès lors un rapide avancement dans la magistrature. Nommé successivement avocat général à la Cour de cassation, procureur général près la Cour royale de Paris, il se fit remarquer par sa véhémence dans plusieurs procès politiques, notamment dans l'affaire Quénisset, où il développa la thèse fameuse de la complicité morale (voy. DUPOTY). Aux élections de 1842, il fut réélu malgré la candidature de Dupont de l'Eure, et siégea sans interruption jusqu'en 1848. Il devint, en 1846, vice-président de la Chambre.

L'année qui précéda la révolution de Février, M. Hébert fut appelé à remplacer Martin du Nord (11 mars 1847), comme ministre de la justice. Particulièrement désigné aux attaques de l'opposition, il fut, dans les premiers jours de février 1848, l'objet de cette apostrophe de M. Odilon Barrot : « Polignac et Peyronnet n'ont jamais fait pis que vous ». Tombé du pouvoir, il s'est tenu depuis à l'écart de la politique, et a pris, comme avocat, une place importante au barreau de Paris. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur au 1er mars 1843.

On n'a de M. P. Hébert que ses *Rapports* sur des affaires politiques et ses *Discours*, dans le *Moniteur*. Quelques extraits de lui ont été réunis dans la brochure intitulée *Expulsion des jésuites*, à ceux de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, etc. (1845, in-12).

HÉBERT (André-Marie-Constant-Ernest), homme politique français, député, est né à Paris, le 21 avril 1810, d'une ancienne famille de magistrats, qui a compté parmi ses membres plusieurs échevins de la ville. D'abord avocat au barreau de Paris, il fut nommé conseiller de préfecture de l'Aisne, le 31 mars 1838, puis l'année suivante, secrétaire général de la préfecture de ce département, fonctions qu'il conserva jusqu'à

la révolution de Février. Nommé, à cette époque, maire de Chauny, il devint représentant du peuple à l'Assemblée législative, et y siégea parmi les membres de la majorité conservatrice. Membre de la Commission consultative en 1851, il entra, en 1852 au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Aisne et fut chargé des fonctions de questeur. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 30415 voix sur 31500 votants. Membre du Conseil général pour le canton de Chauny, M. Hébert a été promu officier de la Légion d'honneur.

HÉBERT (Edmond), géologue français, né à Villefargeau (Yonne), le 12 juin 1812, fit ses études au collége d'Auxerre, entra en 1833 à l'École normale, où après avoir professé deux ans au collége de Meaux, il est revenu, en 1838, comme préparateur de chimie. Il y a rempli les fonctions de répétiteur de physique, de conservateur des collections, de sous-directeur des études, et, en 1852, de directeur des études scientifiques et maître des conférences de géologie. Il obtint, en 1857, le grade de docteur ès sciences naturelles, et fut appelé, le 5 mars de la même année, à la chaire de géologie de la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 mars 1847.

M. Hébert est auteur de nombreux travaux géologiques : *Notes*, *Notices*, *Comptes rendus*, *Mémoires*, *Lettres*, *Observations*, *Recherches*, insérées, de 1845 à 1859, dans d'importants recueils et bulletins scientifiques, tels que ceux de l'Académie des sciences, de la Société géologique de France, de l'Académie royale de Belgique, et autres Sociétés savantes.

HÉBERT (Antoine-Auguste-Ernest), peintre français, né à Grenoble, le 3 novembre 1817, fit dans sa jeunesse des excursions dans le Midi et des études assez étrangères à la peinture. Venu à Paris en 1835, il fit son droit, en même temps qu'il suivait l'atelier de David d'Angers. En 1839, il exposa au Louvre *le Tasse en prison*, sa première œuvre, achetée par le gouvernement pour le musée de Grenoble. Soutenu par les conseils et la bienveillance de Paul Delaroche, il concourut à l'École des beaux-arts, et obtint, dès sa première entrée en loge, le grand prix de Rome. Le sujet était : *la Coupe trouvée dans le sac de Benjamin* (1839). Après avoir passé ses cinq années, comme pensionnaire, à la villa Médicis, d'où il envoya à Paris deux *Odalisques*, et une copie de *la Sibylle* appelée *Delphica*, il prolongea de trois ans son séjour en Italie; il en rapporta les croquis et les souvenirs qui devaient lui fournir les sujets de ses meilleurs tableaux.

Après son retour, M. Hébert exposa : *Rêverie orientale*, exécutée pendant son séjour à Rome, comme pensionnaire; *Paysanne de Guérande battant du beurre; la Sieste, Pâtre italien, l'Almée, le Matin au bois* (1848); *la Mal' Aria* (1850), qui lui fit une réputation de peintre original et de savant coloriste. Cette œuvre, lithographiée dès son apparition, par M. François, et plus récemment reproduite en grand format, par M. Soulange-Teissier, appartient au Luxembourg. Des portraits, entre autres celui du *prince Napoléon*, parurent en 1853, avec *le Baiser de Judas* (musée du Luxembourg). Après un nouveau voyage en Italie et une visite au musée de Dresde, M. Hébert a donné *la Crescenza, les Fienaroles, les Filles d'Alvito*, (galerie de M. Fould), qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855, *les Fienaroles de San Angelo*, au salon de 1857, *Rosa Nera à la Fontaine, les Cervarolles*, à celui de 1859, un portrait de la princesse *Marie-Clotilde, une Rue de Cervara* (1861); *la Jeune fille au puits* appartenant à l'impératrice et *Pasqua Maria* appartenant à la baronne James de Rothschild (1863); deux *Portraits* (1864).

M. Hébert a obtenu deux 1res médailles, l'une en 1851, l'autre en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1853.

HÉBERT (Pierre), sculpteur français, né à Villabé (Seine-et-Oise), le 31 octobre 1804, étudia sous M. Jacquot, suivit l'École des beaux-arts, et débuta par un *buste* au salon de 1836. Il a principalement exposé : *la Conversion de saint Augustin* (1841); *Olivier de Serres. l'Enfant jouant avec une tortue* (1849); *le Fleuve de la vie, la Tortue*, commandé par le ministère d'État; *le buste de Nicolo*, placé au foyer de l'Opéra-Comique (1853); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, un nouvel *Olivier de Serres*, destiné à la patrie de l'agronome; des *bustes*, *portraits*, *médaillons*, etc. (1838-1859); citons encore *sainte Geneviève*, statue en pierre pour la façade de Saint-Étienne du Mont (1864). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1853, et une mention en 1855.

Son fils, M. Pierre-Eugène-Émile HÉBERT, né à Paris, le 12 octobre 1828, a étudié sous son père et sous M. Feuchère, et a débuté par un *buste* au salon de 1849. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, une gracieuse statuette de *Jeune fille agaçant une abeille* et au salon de 1863, *Toujours et jamais*, groupe en bronze.

Un troisième sculpteur de ce nom, M. Théodore HÉBERT, né à Paris, en novembre 1817, a étudié sous M. Chenillon, et exposé, comme artiste de genre, de 1848 à 1861; au salon de cette dernière année, il exposa une statue en plâtre : la *Poésie lyrique*.

HÉBRARD (Claudius), poëte français, né à Lyon, en 1820, et fils d'un architecte distingué, vint à Paris en 1840, et se tourna lui-même vers l'architecture, dont il fut détourné par ses succès, comme poëte et comme orateur, dans des réunions populaires. Peu de temps avant 1848, il retourna à Lyon où il fonda, en 1848, *l'Union nationale*. En 1849, il rédigea *la Bourgogne*, à Mâcon; en 1852, après un nouveau sejour à Paris, où il fut chargé par le ministère de l'instruction publique d'une lecture hebdomadaire au Palais-Royal, il fonda à Lyon le *Journal des bons exemples*, qu'il a dirigé depuis.

M. Claudius Hébrard est, en outre, auteur de quelques volumes de vers, d'une forme correcte et d'une morale sévère : *Heures poétiques et morales de l'ouvrier* (1844, in-18); *Soirées poétiques de saint François-Xavier* (1847, in-12); *les Sources vives, poésie et charité* 1857, in-8); *Sœur de charité au XIXe siècle* (1859, in-12).

HECKER (Frédéric-Charles-François), homme politique allemand, né à Eichstersheim, dans le grand-duché de Bade, le 28 septembre 1811, était avocat à Manheim, et s'était fait connaître par ses opinions libérales lorsqu'il fut envoyé à la seconde Chambre badoise, en 1842. Il y prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. En 1845, il entreprit en Allemagne, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, une sorte de voyage de propagande, et fut chassé de la Prusse. Engagé de plus en plus dans la politique révolutionnaire, il se sépara de ses anciens amis et, s'associant aux protestations populaires contre l'Assemblée, donna sa démission. En 1847, une fusion entre le parti démocratique et les anciens libéraux le ramena à la Chambre.

M. Hecker fut, en 1848, l'orateur radical de

l'Assemblée de Heidelberg. Mais il vit son influence décroître parmi ses collègues et, après avoir voulu réclamer la permanence de l'Assemblée, il résolut de précipiter les événements en révolutionnant les petits États du midi de l'Allemagne. Repoussé dans sa tentative avec Struve (13 avril 1849) sur Bade et Constance, il se retira en Suisse, où il publia une relation du *Soulèvement populaire dans le pays de Bade* (Wolkserhebung in Baden), et fonda un journal radical, *l'Ami du peuple*. Élu deux fois membre du parlement, par le canton badois de Thiengen, son élection fut annulée par l'Assemblée nationale. Il s'embarqua alors pour l'Amérique. Il fut rappelé en Allemagne, après la révolution de mai 1849, par un décret du gouvernement provisoire badois, mais la révolution succomba pendant son retour, et il dut repartir pour l'Amérique, où il cultiva une ferme sur les bords du Mississipi, dans l'État d'Illinois.

HECKSCHER (Jean-Gustave-Maurice), homme politique allemand, né à Hambourg le 26 décembre 1797, fils d'un riche banquier, fit d'excellentes études à Genève et aux meilleures universités de l'Allemagne. Il s'engagea comme volontaire lors de la campagne de 1815. Sorti en 1820, de l'université de Gœttingue, il voyagea dans la plupart des pays de l'Europe, puis s'établit comme avocat dans sa ville natale. Il commença à se mêler à la politique, en 1832, par la publication d'une brochure anonyme intitulée : *Appréciation constitutionnelle des décisions de la diète allemande du 28 juin* 1832 (Haneau, 1832), et suivie d'une *Appréciation constitutionnelle de la charte donnée par le roi de Hanovre le 1er novembre* 1837 (Hambourg, 1837). En 1840, il devint rédacteur de la partie politique des *Nouvelles hambourgeoises*.

Quand la révolution éclata, en 1848, M. Heckscher se mit à la tête du mouvement, fut nommé membre de la première Assemblée nationale, élue par le suffrage universel, et contribua beaucoup à la rédaction de l'acte supplémentaire qui modifiait dans le sens conservateur la constitution hambourgeoise du 11 juillet 1849. Il représenta ensuite ses compatriotes au parlement préparatoire, et à l'Assemblée nationale de Francfort, il y combattit vivement le parti démocratique, et, s'élevant à la fois contre les prétentions de la diète et contre celles des grandes puissances, poursuivit, de concert avec Welcker, l'union des petits États de l'Allemagne. Il vota la nomination de l'archiduc Jean au vicariat de l'empire, et accepta de lui le ministère de la justice (juillet 1848), puis celui des affaires étrangères. Orateur éloquent et habile, bravant l'impopularité, il eut une grande influence dans la question de l'armistice de Malmoë, dont ses discours amenèrent la ratification définitive. Échappé à grand'peine à la fureur des insurgés du 18 septembre, il ne rentra pas au ministère, et fut envoyé, comme chargé d'affaires, à Naples et à Turin. De retour à l'Assemblée, quatre mois après, il repoussa, de tout son pouvoir, la proposition d'offrir l'empire au roi de Prusse, et fut chargé de négocier auprès de l'empereur d'Autriche, l'acceptation de la constitution de Francfort. Il échoua dans cette mission et ne put faire réussir davantage son plan de directoire. Il se retira de l'Assemblée, quelques jours avant la dissolution, ne parut point aux réunions partielles d'Erfurt et de Gotha, et alla reprendre, dans sa ville natale, l'exercice de sa profession.

HEDDE (Jean-Claude-Philippe-Isidore), industriel français, né à Lyon, vers 1802, s'occupa des questions agricoles et manufacturières, et fut, en 1844, un des quatre délégués de l'industrie parisienne pour l'ambassade en Chine. Il a été décoré de la Légion d'honneur à son retour (mai 1846). Il a été nommé membre de plusieurs Sociétés d'agriculture.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'industrie de la Haute-Loire* (1835, in-8, br.); *Saint-Étienne ancien et moderne* (1843, in-8) : *Plan* de cette ville (1845) ; *Catalogue des produits de l'industrie chinoise* (1849, in-8), exposés à Nîmes, sous sa direction, et diverses brochures d'industrie et de finances, publiées de 1836 à 1854.

HEDDEBAULT (Gery-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Fésin près Douai (Nord), le 5 février 1803, fit ses études à Paris, et alla diriger à Lille une maison de commerce. En 1827, il succéda à ses frères dans l'exploitation d'une sucrerie et d'une huilerie. Retiré des affaires, il devint conseiller municipal de Lille et fut délégué auprès du gouvernement pour défendre les intérêts de cette ville à l'occasion du premier tracé du chemin de fer du Nord, et lors du projet de loi relatif à la fabrication du sucre indigène. En 1847, il prit une part très-active à l'agitation réformiste, et fut un des principaux organisateurs du banquet de Lille. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, par 120 000 suffrages, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, après l'élection du 10 décembre, fit partie de l'opposition. Non réélu à l'Assemblée législative, il refusa, en 1852, comme conseiller municipal, le serment constitutionnel, par une lettre rendue publique (21 septembre).

HEDENBORG (Jean), voyageur suédois, né en 1787, à Héda (Œstergœthland), fit une partie de ses études médicales en France, à Montpellier, et prit les grades de *chirurgiæ magister* et de docteur en médecine à l'université d'Upsal (1821-22). Il suivit, comme médecin, le comte de Lœvenheim, ministre de Suède à Constantinople (1825), et reçut du czar, pour les soins qu'il donna à des Russes prisonniers dans l'île de Halki, un anneau richement orné. Il parcourut l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, en 1830, et recueillit un grand nombre de plantes, d'objets antiques et de manuscrits orientaux qu'il donna ou vendit au gouvernement suédois. En 1831, il s'arrêta en Hongrie pour y étudier le choléra et faillit en être victime. D'Alexandrie, où il devint chancelier du consulat suédois (1837), il exécuta en 1834 et 1835 un voyage sur le Nil, au Sennaar, en Abyssinie et en publia la relation *Resa i Egypten och det indre Afrika* (Stockholm, 1843, avec gravures et cartes).

On a du même auteur, qui est chevalier des ordres de Wasa (1830), de l'Étoile polaire (1837), membre de l'Académie des sciences de Stockholm (1833) et de celle d'Upsal : *Mœurs, usages et costumes de la nation turque* (Turkiska nationens Seder, Bruk, och Klædedrægter; Stockholm, 1839-1842, in-4, 48 gravures), et des mémoires dans divers recueils scientifiques suédois.

HEDGE (Frédéric-Henry), philosophe et théologien américain, né à Cambridge (Massachussets), le 12 décembre 1805, fut élevé en Allemagne (1818), et à son retour (1823) entra au collége de Harvard, où il prit ses grades en 1825. Il étudia ensuite la théologie et administra successivement diverses églises jusqu'en 1850, époque où il fut nommé pasteur à Providence (Rhode-Island).

M. Hedge, comme écrivain et comme critique a fait connaître plusieurs ouvrages de la philoso-

phie religieuse des Allemands, et publié dans les meilleures revues des États-Unis des essais sur Swedenborg, Coleridge, Emerson, sur la religion naturelle, etc. On a encore de lui des traductions en vers de différentes poésies allemandes, des sermons, des discours et des conférences; puis un volume sur *les Prosateurs de l'Allemagne* (the Prose writers of Germany; Philadelphie; grand in-8), et une *Liturgie chrétienne pour l'usage de l'Église* (Boston, in-12). Dans l'hiver de 1853 à 1854, il a fait avec succès une série de conférences sur l'histoire du moyen âge, devant l'institut de Lowell, à Boston.

HÉDOUIN (Pierre), littérateur et musicien français, né à Boulogne-sur-Mer, le 28 juillet 1789, longtemps avocat dans cette ville et fixé depuis à Valenciennes, a publié les œuvres suivantes : *les Délassements de ma vie* (1815), romances; *le Bouquet de lys* (1816), poésie et musique; *Souvenirs historiques et pittoresques du Pas-de-Calais* (1824); *la Prévention*, opéra en un acte (Boulogne, 1827), avec A. Piccini; *Mosaïque* (1856), et un grand nombre de romances et d'articles insérés dans divers recueils.

HÉDOUIN (Edmond), peintre français, né à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), en 1819, fréquenta les ateliers de M. Célestin Nanteuil et de Paul Delaroche. Ses paysages et ses sujets de genre sont traités avec beaucoup de naturel. Nous citerons dans le nombre : *les Bûcherons des Pyrénées* (1844); *Halte* (1846); *Souvenirs d'Espagne* (1847); *Café nègre*, *Moulin arabe à Constantine* (1848); *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850); *Soirée chez les Arabes* (1852); *Moisson dans le Loiret*, *Scieurs de long* (1855); *Glaneuses*, *la Chasse*, *la Pêche* (1857); *Un semeur à Chambaudoin*, *Berger*, *Porchère* (1859); *Colporteurs espagnols* (1861); *le Marché aux moutons à Saint-Jean-de-Luz*, (Basses-Pyrenées), appartenant au ministère d'État (1863); *Feuille d'éventail*, *Quatre médaillons* pour le foyer du Théâtre-Français (1864), etc. On cite encore de lui les peintures décoratives exécutées dans la galerie des fêtes au Palais-Royal. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, une 3e à l'Exposition universelle de 1855, un rappel en 1857.

HEECKEREN (Georges-Charles D'ANTHÈS, baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né à Colmar, le 5 février 1812. Fils d'un riche propriétaire des environs de Colmar et neveu, par sa mère, du prince de Hatzfeld, il entra, en 1830, au service de la Russie, et reçut, deux ans plus tard, un brevet de capitaine dans la garde impériale à cheval. Peu de temps après avoir été adopté par le chargé d'affaires de la Hollande à Saint-Pétersbourg, M. de Heeckeren, dont il a pris depuis le nom, il épousa la sœur d'Alexandre Pouschkine, puis porta à l'honneur du grand poète russe, une atteinte dont celui-ci voulut obtenir la réparation par un duel. L'illustre offensé fut tué (10 février 1837), et son beau-frère dut s'éloigner en toute hâte pour échapper à la vengeance du peuple.

De retour en France, M. de Heeckeren vécut plusieurs années à l'écart. Il faisait partie du conseil général du Haut-Rhin, lorsqu'en 1846 il se porta sans succès candidat à la députation contre M. de Golbéry. Sous la République, il fut élu par son département représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative : il vota avec la droite dans la première et, dans la seconde, avec la majorité, tout en soutenant la politique particulière de l'Élysée. Membre de la Commission consultative en 1851, il fut chargé, l'année suivante, d'une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie et nommé sénateur le 25 mars 1852. Le baron de Heeckeren a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1863.

HEFFTER (Auguste-Guillaume), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweinitz, étudia le droit à Leipsick et à Berlin, et devint, en 1820, assesseur de la Cour d'appel de Cologne et, en 1822, professeur à l'université de Bonn. Après y avoir enseigné six ans, il passa en 1828 à Halle et fut appelé en 1833 à Berlin, où il résida depuis; il est devenu conseiller intime du tribunal supérieur et président du conseil de l'École de droit. De 1849 à 1852, M. Heffter a fait partie de la première Chambre prussienne.

Ses principaux ouvrages, qui embrassent surtout la procédure, le droit public et le code pénal, sont : *Organisation de la justice à Athènes* (Athenaische Gerichtsverfassung; Cologne, 1822); *Institutions du droit civil romain et allemand* (Institutionen des rœm. und deutschen civil processes; Bonn, 1825; 2e édit: 1843); une édition critiques des *Institutes de Gaïus* (Berlin, 1830); *Étude sur le droit des souverains* (Beitraege zum Staats-und Fürstenrechte; Ibid., 1829, 1re partie); *Traité du droit criminel allemand* (Lehrbuch des deutschen Criminalrechts; Halle, 1833: 4e édit., 1849); *Du droit de succession des enfants illégitimes* (die Erbfolgerechte der Mantelkinder, etc.; Berlin, 1836), dans les fidéi-commis et les francs-alleux; *Du droit des gens dans l'Europe actuelle* (das Europ. Vœlkerrecht der Gegenwart; Ibid., 1844; 2e édit. 1848), etc.

HEFFTER (Maurice-Guillaume), frère aîné du précédent, fut d'abord sous-directeur du collége de Torgau, et vint, en 1824, à Brandebourg, où il exerça, depuis 1831, les fonctions de recteur adjoint du collége. En 1839, il a obtenu le titre de professeur. On a de lui : *le Culte de Rhodes* (die Gœtterdienste auf Rhodos; Zerbst, 1827-1833, 3 part.); *Histoire de la ville de Brandebourg* (Geschichte der Stadt Brandenburg; Potsdam, 1840); *Histoire du couvent de Lehnin* (Geschichte des Klosters Lehnin; Brandebourg, 1851); *Histoire de la langue latine* (Geschichte der lat. Sprache; Ibid., 1852).

Un troisième, Charles-Chrétien HEFFTER, ancien directeur du tribunal de Jüterbogh, a écrit l'*Histoire authentique* de cette ville (Urkundliche Geschichte der Stadt Juterbogk; 1851).

HEIBERG (Jean-Louis), auteur dramatique danois, né le 14 décembre 1791, à Copenhague, et fils du célèbre poète de ce nom, mort à Paris en 1841, abandonna, en 1814, ses études médicales commencées depuis quelques années, pour se livrer, comme son père, à la littérature dramatique. A vingt-trois ans, il débuta par une imitation de *Don Juan*, et par une pièce intitulée : *le Potier Walter;* après s'être familiarisé avec le théâtre espagnol, il vint à Paris, où un séjour de trois années lui permit de faire une étude approfondie des auteurs français. A son retour en Danemark (1822), il fut nommé professeur de langue et de littérature nationales à l'université de Kiel. Ce fut en cette dernière qualité qu'il attacha son nom à quelques travaux philologiques, tels qu'une *Grammaire danoise* (1825), des leçons sur la mythologie scandinave et l'édition des *Poésies d'OEhlenschlæger* (1827). M. Heiberg, dont tout le *Théâtre* a été traduit en allemand par M. Kannegiesser, est l'auteur dramatique le plus fécond et le plus populaire du Danemark; on lui trouve des ressemblances avec M. Scribe, dont il a la facilité, l'observation superficielle et l'entente scénique. Il s'est aussi essayé dans la comédie de caractère

et les poëmes d'opéra. Ses diverses œuvres ont été réunies plusieurs fois. M. Marmier a traduit en français un volume de ses *Nouvelles* (1859, in-12). — M. J. L. Heiberg est mort à Paris, le 25 août 1860.

HEIBERG (Jeanne-Louise PÆTGES, dame), actrice danoise, femme du précédent, née le 22 novembre 1812, à Copenhague, entra dès l'âge de huit ans à l'école de danse du théâtre royal de Copenhague, où elle débuta en 1823. Après avoir rempli avec talent et succès des rôles de plus en plus importants, elle fut admise, en 1829, au nombre des acteurs du roi. Mariée, en 1831, au poëte J. L. Heiberg, qui avait composé pour elle un grand nombre de pièces, elle le suivit à Paris (1836) et dans ses voyages à travers une partie de l'Allemagne (1836 et 1839). A Copenhague, son salon devint le lieu de réunion des hommes les plus distingués du Danemark. Mme Heiberg qui depuis a pris sa retraite, s'est fait applaudir dans les genres les plus divers, la pantomime, le ballet, l'opéra, le vaudeville, la comédie, le drame et même la tragédie, et ses rôles s'élèvent à près de deux cents.

HEIDEGGER (Charles-Guillaume), ou baron DE HEIDECK), général et artiste allemand, est né à Saaralben (Lorraine), en 1788. Son père, Suisse d'origine, qui servait dans l'armée française, le fit entrer, dès 1801, à l'École militaire de Munich, où il se livra, tout en étudiant les mathématiques, à son goût prononcé pour les arts. Nommé, dès 1805, lieutenant dans l'artillerie bavaroise, il fit contre l'Autriche, la Prusse et le Tyrol, les campagnes de 1805, 1806 et 1809. En 1810, il s'engagea comme volontaire au service de la France, se distingua dans la guerre d'Espagne, et, en 1813, retourna en Bavière où il fut élevé au grade de major. Les études plus suivies qu'il fit alors de la peinture lui permirent de produire, en 1816, plusieurs tableaux qui furent remarqués.

En 1826, il partit pour la Grèce avec le titre de lieutenant-colonel, et, jusqu'à l'arrivée de Capo d'Istria, il demeura président de la commission de Nauplie chargée d'organiser la résistance et d'utiliser les secours envoyés par les puissances étrangères. Il prit part à l'expédition qui délivra la citadelle d'Athènes (février 1827), et commanda le corps de cavalerie qui détruisit les magasins des Turcs dans le canal de Négrepont. L'année suivante, Capo d'Istria lui confia le gouvernement de Napoli, puis celui d'Argos. Lorsque le général Fabvier eut regagné la France, il le remplaça comme directeur de l'École centrale militaire, et comme instructeur de toutes les troupes grecques. Sa santé le força de retourner en Bavière, où le roi le nomma colonel d'état-major. M. Heidegger, à la suite d'un voyage artistique en Italie, se fixa définitivement à Munich, et y prit un rang distingué parmi les artistes alors réunis dans cette capitale, en exécutant, outre une série de tableaux à l'huile pleins de caractère et de vigueur, quelques-unes des belles fresques de la Glyptothèque, entre autres *les Chevaux du soleil*.

L'avénement du prince Othon, de Bavière, à la couronne de Grèce, le conduisit de nouveau dans ce pays. Chancelier bavarois, major général et membre de la régence de Grèce, il contribua à la pacification, à l'organisation et à la défense du nouvel État. A la majorité du roi (1835), il retourna à Munich, où il fut réintégré dans les cadres de l'armée. Créé baron en 1844, il fut promu quelque temps après au grade de major général et nommé, en 1850, rapporteur au ministère de la guerre. — M. Heidegger est mort le 21 février 1861.

HEIDELOFF (Charles-Alexandre), architecte allemand, né à Stuttgart, le 2 février 1788, et fils d'un sculpteur distingué, étudia à l'Académie des beaux-arts de cette ville sous la direction de son père et de quelques artistes de mérite, puis voyagea en Italie et dans plusieurs autres contrées de l'Europe. Versé dans la connaissance de l'architecture du moyen âge, il devint, en 1818, professeur à Nuremberg et architecte de la ville, et y exécuta le monument funèbre du prince-évêque de Bamberg, dans le vrai style gothique du XIIe siècle. Fondateur et premier directeur d'une École polytechnique, il ne cessa d'y occuper une chaire depuis 1822. Il y a joint depuis les fonctions de conservateur royal des monuments de Nuremberg.

C'est vers 1820 que commence la série d'œuvres remarquables qui ont mis M. Heideloff au rang des architectes les plus savants de l'Allemagne. Nuremberg et ses environs sont pleins de ses travaux. Nous citerons, parmi les principaux : le chapiteau de l'autel de Saint-Sébald; plusieurs fontaines élevées sur les places publiques; le portail de l'Église-des-femmes (Frauenkirche) : toute la nouvelle architecture et la décoration de l'église Saint-Jacques; la maison Plattner avec le balcon et les statues en fonte de fer; les châteaux de plaisance de Reinhardsbrunn, de Landsberg et d'Altenstein; une chapelle ardente à Meiningen; le petit château de Rosenbourg, à Bonn; la restauration du château de Lichstenstein, rendu si populaire par le conte de Hauff; la restauration complète de la cathédrale de Bamberg, et plus récemment la décoration de Saint-Laurent, à Nuremberg; le monument funèbre du général Bystrœm, à Kissingen, et l'église catholique de Leipsick. Dans ces divers monuments, M. Heideloff a, en général, conservé le vieux style germanique, en l'appropriant aux progrès pratiques de l'architecture moderne.

Parmi ses écrits théoriques, tous publiés à Nuremberg, on cite : *Exposé des ordres d'architecture* (die Lehre von den Saeulenordnungen; (1827); *le Petit Vignole* (der Kleine Vignola : 1832 : 3e édit., 1852); *l'Architecture, construction, unité, décoration* (die architektonischen Glieder, deren Construction, etc.; 1831, 2 vol.); *l'Architecte et l'Ébéniste* (der Bau und Mœbelschreiner; 1832-1837, 4 vol.); *le Petit grec* (der Kleine Grieche; 1836); *le Petit byzantin* (der Kleine Byzantiner; 1837); *les Monuments d'ancienne architecture à Nuremberg* (Nurnbergs Baudenkmale der Vorzeit; 1838, tome I); *l'Ornementation au moyen âge* (Ornamentik des Mittelalters; 1838-1852, tome I-XXIV) : *l'Autel chrétien au point de vue archéologique et artistique* (der christliche Altar, archaeologisch und artistisch dargestellt; 1838), avec texte de G. Neumann. *Projets d'architecture* (Architektonische Entwürfe; 1850-1851, tomes I et II) : *le Petit gothique* (der Kleine Altdeutsche; 1850-1851).

M. Heideloff s'est fait aussi, comme peintre, une place distinguée. Plusieurs de ses tableaux révèlent une grande science de dessin et un certain sentiment de la couleur; mais les plus remarquables sont ses aquarelles d'architecture.

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Belfort (Haut-Rhin), le 16 décembre 1787, préféra aux entraînements de la gloire militaire, si puissants dans son pays sous la République et le Consulat, le culte des arts, et remporta à quinze ans le premier prix de dessin à l'École centrale de Strasbourg. Encouragé par ce succès, il vint à Paris en 1803, entra dans l'atelier de Vincent, obtint le second grand prix dès 1806, et l'année suivante,

à vingt ans, le premier grand prix, qui le libéra du service militaire; le sujet du concours était: *Thésée vainqueur du Minotaure*. Pendant son séjour à Rome, il envoya en France plusieurs tableaux qui furent bien accueillis par l'Institut et donnés aux musées de Bordeaux et de Strasbourg.

M. Heim débuta ensuite au salon de 1812, où il obtint tout d'abord une médaille d'or de première classe. A l'exposition de 1819, *la Résurrection de Lazare*, *la Clémence de Titus*, *Vespasien distribuant des secours au peuple*, *le Martyre de sainte Julienne et de son fils*, aujourd'hui à l'église Saint-Gervais, lui valurent une nouvelle médaille. De 1819 à 1823 il donna plusieurs œuvres empreintes d'un caractère politique ou religieux: *le Rétablissement des sculptures royales de Saint-Denis*, *le Martyre de saint Hippolyte*, *la Délivrance du roi d'Espagne* et une *sainte Adélaïde*; puis, en 1824, *le Massacre des Juifs*, au Luxembourg, qui lui valut d'être décoré de la propre main du roi, devant son tableau même. Il donna, trois ans plus tard, avec un *saint Hyacinthe*, une toile commémorative dont le mérite et l'à-propos eurent un égal succès: *le Roi distribuant les récompenses au salon de* 1824.

Appelé à décorer au Louvre la galerie Charles X, il exécuta au plafond de la salle dite des Vases étrusques, *le Vésuve recevant de Jupiter le feu du ciel*, ainsi que les compartiments des voussures et les *Génies*, sur fond d'or. Dans la galerie française, il a orné de figures symboliques le plafond et les voussures de la salle de Joseph Vernet. Son allégorie de *la Renaissance des arts* fut surtout remarquée. En 1829, M. Heim remplaça Regnault à l'Institut.

Après la révolution de Juillet, il exécuta encore quelques toiles officielles, entre autres: *Louis-Philippe recevant les députés au Palais-Royal*, au musée de Versailles. Ce tableau, exposé en 1834, dut surtout son succès à la ressemblance des figures. A cette époque se rapporte une série de dessins représentant des célébrités contemporaines, qui, réunis en un seul cadre pour l'Exposition universelle de 1855, y furent accueillis avec beaucoup de faveur.

Ici se place un repos de treize ans dans la vie artistique de M. Heim. Il était un peu oublié, lorsqu'en 1847 il envoya au salon un *Champ de mai* et une *Lecture au Théâtre-Français*, qui rappelèrent son nom au public, en attirant sur lui les sévérités de la critique. Dès lors, M. Heim, qui, du reste, n'avait jamais été très-populaire, fut rangé avec un injuste dédain parmi les peintres vieillis de l'école de l'Empire. L'Exposition universelle lui a fourni l'occasion de se réhabiliter. Dans ses anciennes toiles, comme dans ses esquisses, *la Victoire de Judas Machabée* et *la Bataille de Rocroy*, on a trouvé de la composition, du mouvement, de la couleur même; et le jury lui a décerné une grande médaille d'honneur. Au salon de 1859, il a exposé, par groupes de quatre dessins, *Soixante-quatre Portraits des membres de l'Institut*. M. Heim a été promu officier de la Légion d'honneur en 1855.

Son fils, M. Joseph-Eugène Heim, né à Paris, le 2 février 1830, après avoir hésité quelque temps entre la peinture et l'architecture, qu'il avait tour à tour cultivées, s'est enfin tourné vers la dernière, et a remporté le grand prix de l'Académie des beaux-arts au concours de 1857.

HEIMBACH (Charles-Guillaume-Ernest), jurisconsulte allemand, né à Merseboung le 29 septembre 1803, est fils d'un conseiller de justice, mort à Leipsick en 1850, et frère de Gustave Heimbach, jurisconsulte estimé, mort en 1851. Il fit ses études à Leipsick et à Dresde, passa six mois, comme répétiteur, chez le célèbre criminaliste Tittmann, et alla étudier le droit à Leipsick en 1821. Docteur en 1825, il fut nommé, professeur adjoint de droit en 1827 à Leipsick, en 1828 professeur ordinaire à Iena, et en 1832 conseiller à la Cour d'appel de cette ville.

On doit particulièrement à M. Heimbach une édition des *Basilicorum libri* LX (Leipsick, 1833-1850, 5 vol.), à laquelle son frère a collaboré, et un certain nombre de traités spéciaux sur la jurisprudence particulière de la Saxe.

HEINE (Henri), célèbre écrivain allemand-français, né à Dusseldorf, le 13 décembre 1799, mort le 17 février 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HEITER (Amélie). Voy. Amélie (duchesse).

HELFERT (Joseph-Alexandre, baron de), publiciste allemand, né à Prague, en 1820, et fils d'un professeur distingué, fit de sérieuses études à l'université de cette ville, et devint, en 1847, professeur de droit romain et de droit canonique à l'université de Cracovie. Envoyé à la diète d'Autriche par les électeurs de la Bohême en 1848, il y gagna la confiance du gouvernement. En octobre 1848, le prince de Schwarzenberg lui offrit le ministère de l'intérieur; mais M. Helfert consentit seulement à diriger les affaires de ce département comme sous-secrétaire d'État, jusqu'à la nomination d'un ministre définitif, qui fut le comte Leo Thun. En 1854, M. Helfert fut récompensé de ses services par le titre de baron. Il fut ensuite chargé du ministère des cultes dont il fut relevé en 1861, et ce ministère fut alors supprimé.

Outre plusieurs éditions nouvelles des ouvrages de droit canonique de son père, M. Helfert a donné: *Sur la Réversion des biens dotaux* (Ueber den Heimfall des Heirathsgutes, 1842); *Hus et Jérôme* (1853); *Sur l'Histoire nationale, et son rôle en Autriche* (Ueber Nationalgeschichte und deren Pflege in Oestreich; 1854), et quelques brochures politiques de 1848 à 1849.

HÉLIADE (Jean), célèbre poëte roumain, né vers 1801, à Turgowiste, d'une famille pauvre et obscure, fut élevé dans une école dépendante du collége Saint-Sava, à Bucharest, et fit des progrès si rapides qu'il devint à vingt ans professeur à ce collége. Également apte aux études scientifiques et philosophiques, il traduisit un traité de mathématiques de Francœur et refit *la Grammaire* de Vàcàresco. Sa vocation poétique se révéla par la traduction de quelques *Méditations* de Lamartine et du *Mahomet* de Voltaire. Il adressa, en 1829, une *Ode à l'empereur Nicolas* sur la paix d'Andrinople, et publia *les Ruines de Turgowiste*, stances héroïques, et *le Chérubin et le séraphin*, poëme plein de grâce et de fraîcheur. Déjà regardé comme le premier poëte de la Roumanie, il soutint sa réputation par son drame héroïque sur *Mircea* (1844) et par les deux premiers chants d'un grand poëme national, *Michel le Brave* (Mikaïda; 1846).

M. Héliade, naturellement désigné aux faveurs des divers gouvernements qui se succédaient dans son pays, et déjà professeur sous l'administration du comte Kisseleff et sous l'hospodar Alex. Ghika, devint successivement, sous le prince Bibesco, membre de la curatelle de l'instruction publique, inspecteur général des écoles et chef des archives. Mais la vue des progrès de l'influence russe le jeta dans l'opposition. Il fonda, en 1831, *le Courrier valaque*, journal national dans lequel ses principes personnels de modération l'amenèrent

à lutter souvent contre les passions de son propre parti. Jusqu'en 1848, il rêvait la régénération de sa patrie, non par des moyens révolutionnaires, mais par des voies pacifiques. Son journal n'en fut pas moins suspendu par ordre du gouvernement, au mois de mai de cette année. M. Héliade, voyant dans cette rigueur la main de la Russie, écrivit contre l'envoyé russe, Duhamel, une violente satire qui augmenta l'agitation déjà extrême des esprits. De concert avec quelques patriotes, il envoya, le 9 juin, une adresse au prince Bibesco pour l'inviter à diriger lui-même une révolution devenue inévitable. Celui-ci se borna à changer de ministère, au moment où l'insurrection était maîtresse de la capitale et du pouvoir (10-14 juin).

M. Héliade fit partie du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. A l'exemple de M. de Lamartine, en France, il essaya de tempérer le mouvement pour le faire accepter des deux puissances protectrices. Mais, abandonnée à elle-même, la révolution roumaine succomba bientôt devant la réaction turco-russe (septembre 1848). Compris parmi les vingt et un patriotes qui furent frappés de proscription, M. Héliade se réfugia à Kronstadt en Transylvanie et de là à Paris (1849), d'où il se rendit, en 1850, en Turquie. On lui assigna pour séjour l'île de Chio, où il travailla pendant trois ans à achever son poëme de *Michel le Brave*. En 1850, il fut rappelé par le divan à Constantinople et envoyé au camp d'Omer-pacha à Schumla. Il rentra à Bucharest avec ce général.

M. Héliade est le chef de cette pléiade littéraire qui a marqué pour la Roumanie, l'ère de sa renaissance. Poëte et prosateur, il a traité des sujets divers, et chanté surtout les gloires et les malheurs de son pays. Il se distingue par des pensées nobles et élevées et un style vif et coloré. On lui a trouvé des rapports avec le maître de la poésie romantique de l'Occident. Mais on dit qu'en voulant réformer la langue nationale, il a un peu trop sacrifié à l'entraînement du néologisme et de l'esprit de système.

HÉLIE (Faustin), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Nantes, le 31 mai 1799, et fils d'un armateur, fut élevé au lycée de Nantes et étudia le droit à Rennes, où il suivit les leçons du célèbre Toullier, dont il adopta plus tard, avec plus d'ampleur, l'esprit moral et la méthode dogmatique. Admis au barreau de Nantes en 1823, il refusa d'entrer dans la magistrature pour venir à Paris se fortifier dans la science du droit et passa ses examens de doctorat. Vers 1827, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; dix ans après, il devait à ses importants travaux sur le code pénal sa nomination de chef du bureau des affaires criminelles (1837) et la croix de la Légion d'honneur (1839). Le lendemain de la révolution de Février, il était appelé par M. Crémieux à la direction de cette division (25 février 1848), et, le 15 octobre 1849, il devenait conseiller à la Cour de cassation, où il siége à la Chambre criminelle. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 11 août 1859.

Après avoir fondé seul en 1829, puis rédigé avec M. Adolphe Chauveau (voy. ce nom), le *Journal du droit criminel*, qui n'a pas cessé de paraître, M. Hélie publia successivement : *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 6 vol. in-8; 4ᵉ édit., 1863), ouvrage fondamental sur la matière, rédigé avec M. Chauveau : *Traité de l'instruction criminelle* (1845-1860, 9 vol. in-8), considérée dans sa tradition, ses rapports avec le droit public et les progrès de l'ordre social, etc. Il a encore mis en ordre et annoté : *de l'Instruction écrite*, de Mangin (1847, 2 vol. in-8), et revu la seconde édition du *Traité du droit pénal* de Rossi (1855, 2 vol. in-8). Il a fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie du droit*, à la *Gazette des Tribunaux* et à la *Revue de législation*, dont il est devenu, depuis 1845, un des directeurs. Le 23 juin 1855, M. Hélie a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de législation), en remplacement de M. Vivien, mort à la fin de l'année précédente.

HELL (Anne-Chrétien-Louis DE), marin français, ancien député, né le 25 août 1783, à Strasbourg, fut enrôlé comme mousse, dès l'âge de quinze ans, devint aspirant, en 1798, et lieutenant de vaisseau, en 1812. Durant les guerres de la République et de l'Empire, il rencontra de nombreuses occasions de se signaler et fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour. Il n'était encore que capitaine de corvette, lorsqu'en 1824, il dirigea l'expédition hydrographique des côtes de Corse et reçut, à ce sujet, les remercîments du conseil général. Capitaine de vaisseau en 1827, il fut, après la révolution de Juillet, placé à la tête de l'École navale de Brest. En 1837, il alla gouverner l'île Bourbon. Deux ans après, il était élevé au rang de contre-amiral (22 novembre 1839). Rappelé, sur sa demande, en 1841, il fut envoyé à Cherbourg en qualité de préfet maritime (1843). Élu, l'année suivante, député de Strasbourg, il prit place à la Chambre, dans les rangs de la majorité. Écarté des élections générales de 1846, il remplaça M. Halgan, comme directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. Admis d'office à la retraite, en 1848, le contre-amiral de Hell a figuré, depuis 1852, dans le cadre de réserve. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur (26 avril 1846).

HELLER (H.... L....), médecin français, membre de l'Académie, né vers 1795, étudia à Paris et y reçut, en 1818, le diplôme de docteur. En 1823, il entra à l'Académie (section d'anatomie). Il est auteur de quelques recherches sur les effets des poisons.

HELLER (Robert), littérateur allemand, né à Grossdrebnitz, près de Stolpen (Saxe), le 24 novembre 1813, fit ses premières études à Dresde et à Bautzen, alla suivre le cours de droit à Leipsick, en 1832, et devint, en 1836, assesseur dans cette ville. Laissant bientôt la magistrature pour les lettres, il fonda, en 1838, un journal de littérature, *les Roses* (Rosen), et, quatre ans plus tard, *les Perles* (Perlen), qui subsista jusqu'en 1848; il donnait en même temps des nouvelles et des articles de critique dans les journaux et les revues en vogue. Ses meilleures œuvres sont des romans historiques, tels que : *le Prince d'Orange* (der Prinz von Oranien; Leipsick, 1843, 3 vol.); *Florian Geyer* (1848, 3 vol.), etc. On cite aussi son *Voyage d'été* (Sommerreise), publié en 1840, à la suite d'une excursion artistique en Italie, et un ouvrage anonyme qui eut un grand succès : *les Bustes de l'Église Saint-Paul* (Brustbilder aus der Paulskirche, 1849, 2ᵉ édit.).

En 1848, M. Heller, cédant aux préoccupations politiques, se rendit à Francfort, où il eut une certaine influence comme publiciste et comme membre du parlement où il fut nommé plusieurs fois rapporteur. A la fin de septembre 1849, il devint rédacteur en chef de la *Gazette allemande* (Deutsche Zeitung). En 1850, il se rendit à Berlin, puis à Hambourg, où il rédigea, depuis 1851, le feuilleton des *Nouvelles hambourgeoises* (Hamburger Nachrichten).

HELLER (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Missliborzitz (Moravie), se prépara

de bonne heure aux voyages d'exploration par l'étude des sciences naturelles et des langues. En 1845, il parcourut la plus grande partie de l'Amérique du Sud aux frais de la Société d'horticulture de Vienne. En 1848, il était à la Havane, d'où il passa dans l'Amérique du Nord. Il revint par la France, chargé des plus riches collections, fut nommé professeur suppléant d'histoire naturelle à Graetz en 1851, et professeur titulaire en 1853. M. Heller a publié : *Relation d'un voyage au Mexique* (Reiseberichte aus Mexico; Vienne, 1846); *Lettres sur Tabasco Chiapas*, etc. (Briefl. Mittheilungen über Tabasco, etc., 1848); *Documents sur l'Asie centrale* (Beitraege zur naehern Kenntniss Mittelamerikas; Graetz, 1853); *Voyages au Mexique* (Reisen in Mexico; Leipsick, 1853); *le Microscope dioptrique* (das dioptrische Microskop; Vienne, 1856), etc.

HELLER (Stephen), pianiste et compositeur hongrois, né le 15 mai 1813, à Pesth, obtint de son père, qui le destinait au barreau, de suivre son goût pour la musique, et eut pour premiers maîtres un musicien bohême nommé Meixner et le pianiste François Braener, un des plus savants professeurs de Pesth, qui le produisit en public à l'âge de neuf ans. Il alla alors compléter ses études à Vienne, sous la direction d'Antoine Halm, auprès duquel il resta trois ans, et y donna avec succès deux concerts (1826 et 1827). De retour à Pesth, il y fit exécuter quelques-unes de ses propres compositions. En 1829, il entreprit, accompagné de son père, un voyage artistique, et se fit entendre dans différentes villes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne. A Augsbourg, fatigué de cette vie nomade, il obtint de son père de s'y arrêter, et celui-ci étant reparti pour Pesth, il passa dans cette ville six années qu'il consacra à des études musicales profondes et à l'élaboration de ses propres œuvres.

Sur les conseils du pianiste Kalkbrenner, M. Heller vint à Paris en 1838, avec l'intention d'y passer un hiver. La multitude des ressources que cette capitale offre à l'artiste l'y retint, mais son séjour à Paris ne fut pour lui qu'une vie de retraite absolue. Ses compositions, qui portent le double cachet de son génie et de la solitude où elles sont écloses, ne l'en ont pas mois placé au rang des meilleurs musiciens de l'époque. Elles se distinguent, par une exquise délicatesse, de toutes ces brillantes productions modernes exclusivement destinées à faire valoir l'agilité des doigts. Les plus estimées, éditées la plupart à Paris, sont des recueils d'*Études pour le piano*, dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre de grâce et d'originalité; *Caprice symphonique*, *la Chasse*, étude caractéristique; *Caprice sur le* Déserteur; *Valse élégante*, *Valse sentimentale*, *Valse villageoise*, quatre *Arabesques*, *Scènes pastorales*, *Vénitienne*, deux *Tarentelles*, *Fantaisie*, *Sérénade*, *Scherzo fantastique*, *Rêveries*, *Canzonetta*, *Capricio*, *Presto capricioso*, *Sonates*, *Chant national de Mendelssohn* fantaisie en forme de sonate; *Chant du matin*, *Chant du troubadour*, *Chant du dimanche*, *Chant du chasseur*, *l'Adieu du soldat*, *Chant du berceau*, *Saltarello*, *Promenade d'un solitaire*, *Nouvelle suite des promenades*, *Préludes*, *Nuits blanches*, *Scènes italiennes*.

Il faut citer encore, parmi les autres compositions de M. Heller : *Trente mélodies de Schubert*, transcrites pour piano seul; *Pensées fugitives*, pour piano et violon, contenant dix morceaux faits en commun avec H. W. Ernst, des fantaisies et caprices, etc., sur des opéras, tels que : *le Shérif*, *la Favorite*, *le Guitarrero*, *Richard Cœur de Lion*, *la Juive*, *Charles VI*, *le Val d'Andorre*, *le Prophète*, *l'Enfant prodigue*, etc.; *Aux mânes de Chopin*, élégie et marche funèbre; *la Vallée d'amour*, mélodie de Mendelssohn; *Pastorale*, *la Fontaine*, mélodie de Schubert; plusieurs *Valses*, *Feuillets d'album*, *Dans les bois*, etc., etc.

HELM (Charles), économiste allemand, né à Vienne, le 8 mars 1808, docteur en droit, professeur de 1834 à 1836, et depuis attaché à l'administration financière de la Styrie et au ministère du commerce (1848), s'est particulièrement occupé de l'institution des crèches en Allemagne; il a également concouru à la *Sparnverein* ou *Réunion d'épargnes*, fondée à Vienne en 1851 et à *l'OEuvre du prêt gratuit*. Il a publié : *Quelques mots sur les crèches* (Einige Worte ueber Krippen, Vienne, 1851); *la Crèche de Breitenfeld* (Die Krippe in Breitenfeld, Leipsick, 1851-55), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal de la paix* (Friedenszeitung).

HELMERSEN (Grégoire DE), naturaliste et voyageur russe, né près de Dorpat, le 29 septembre 1803, fit ses premières études à Saint-Pétersbourg, et revint suivre le cours de droit à l'université de Dorpat. Mais, cédant à son goût pour les sciences naturelles, il s'occupa spécialement de géologie. Élève de Maurice d'Engelhardt, il l'accompagna, en 1828, dans un voyage scientifique sur les bords du Volga, qu'il avait déjà explorés, étant simple étudiant, avec plusieurs de ses amis. Deux ans après, il entra au service du gouvernement, fut nommé ingénieur des mines et chargé de surveiller l'exploitation de la partie sud de l'Oural. Il a publié à cette occasion ses savantes *Recherches géologiques dans l'Oural du Sud* (Geognostiche Untersuchung des Süduralgebirgs; Berlin, 1831).

Vers cette époque, M. de Helmersen devint l'élève et l'ami de M. de Humbold, dont les conseils le déterminèrent à visiter l'Europe occidentale. Il fit un séjour de plusieurs mois à Heidelberg et à Fribourg, visita l'Italie du nord, revint en Russie à la fin de 1833, reprit son poste dans l'Oural et fit une excursion importante dans les monts Altaï. L'année suivante, le gouvernement lui confia une très-grande exploitation de mines dans les steppes de la Russie d'Asie. Après s'en être occupé, malgré l'état de sa santé, avec beaucoup d'activité, il entra, en 1836, à Saint-Pétersbourg, rapporttant des notes nombreuses qui trouvèrent place dans les tomes III, VI et XIV des *Documents pour la connaissance de l'empire russe* (Beitraege zur Kenntniss des russ. Reichs), publiés en allemand par ses soins, de concert avec M. de Baer, et dans des brochures moins importantes.

L'année suivante, il fut nommé professeur de géologie à l'École des mines de Saint-Pétersbourg. Il était déjà promu au grade de major dans le corps des ingénieurs. Il n'en a pas moins continué d'exécuter de nombreux voyages, soit dans la Russie, soit à l'étranger. Les principaux résultats de ses explorations sont consignés dans le journal de l'Académie et dans celui des mines de Saint-Pétersbourg. Il a aussi rendu compte du voyage de Lehmann à Samarcande dans le XVIe volume des *Documents*.

HELPS (Arthur), littérateur anglais, né vers 1817, fit ses études à l'université de Cambridge. Après avoir occupé pendant plusieurs années un haut emploi dans une des administrations de l'État, il se retira dans un petit domaine du Hampshire, et consacra ses loisirs à écrire, sous le voile de l'anonyme, un certain nombre d'ouvrages historiques et littéraires, qui reçurent un bon accueil du public. Il débuta par un volume d'*Essais* (Essays written in the intervals of business; 1841),

et publia successivement : *Catherine Douglas* et *Henry II*, 1843), drames en vers, *les Droits du travail* (the Claims of labour; 1845), manuel des devoirs réciproques des patrons et des employés; *les Amis en conseil* (Friends in council; 1847); qui a pour suite *les Compagnons de ma retraite* (Companions of my solitude; 1851); *les Conquérants du nouveau monde* (the Conquerors of the new World; 1848). Enfin, il signa de son nom *la Conquête espagnole en Amérique* (the Spanish conquest in America; 1855, 2 vol. in-8).

HÉNARD (Antoine-Julien), architecte français, né à Fontainebleau, le 11 janvier 1812, étudia l'architecture sous Huyot et sous M. Hippol. Lebas, et remporta un second prix au concours de 1837. Ses *Projets* et *Restaurations*, dont plusieurs ont été exécutés pour la commission des monuments historiques, ont figuré à presque tous les Salons depuis 1840. Nous citerons : *Projets d'un monument en l'honneur de Molière* (1840); d'une *Bibliothèque sur le quai d'Orsay* (1845); treize dessins de l'*Hôtel Carnavalet*, *Achèvement du Louvre* (1846-49); *Maison de retraite*, *Établissement impérial pour la colonisation générale de l'Algérie*, à l'Exposition universelle de 1855; la *Reconstruction du château de Ferrières*, au Salon de 1857; vingt-quatre dessins de *Projets*, à celui de 1859; *Projet de Monument honorifique à l'alliance des nations*, six dessins; *Projet d'Opéra*, sept dessins; *Projet d'hôtel de Paris*, trois dessins à celui de 1861; la *Statuaire en France au* XVI*e siècle*, deux dessins; *Monument élevé à la mémoire de Antoine-Gabriel Jars*, ancien maire de Lyon, trois dessins (1863); *Études d'architecture privée en France, constructions modernes*, cinq dessins (1864).

M. J. Hénard est devenu inspecteur des travaux publics, expert près les tribunaux et la Cour impériale, etc. Il a obtenu, comme exposant, une 3e médaille en 1845, rappelée en 1857, une 2e en 1859 et une 1re médaille en 1861.

HENAUX (Ferdinand), littérateur belge, né vers 1815, à Liége, a publié plusieurs dissertations historiques dans la *Revue de Liége* et le *Bulletin du bibliophile belge*. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et topographique de Liége* (Liége, 1837, in-18); *Esquisse d'une géographie du pays de Liége* (Gand, 1840, in-8); *Études historiques et littéraires du pays wallon* (Liége, 1843, in-8); *la Croix de Verviers* (Ibid., 1845, in-8); *le Berceau de Charlemagne* (1848, in-8); *Histoire du pays de Liége depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1857, 2 vol. in-8); *Histoire de la bonne ville de Verviers*, *Constitution du pays de Liége* (1859), etc. Sous les pseudonymes de *N. O*, *André Meuret* et *Nand*, il a fait paraître des esquisses de voyages, des romans et des critiques littéraires.

HENDERSON (Ebenezer), missionnaire anglais, né en 1784, à Dumferline (Écosse), se rendit à Copenhague en 1804, et devint pasteur de la communauté anglaise d'Elseneur. Chargé, en 1814, par la Société biblique de Londres de donner une édition de la Bible en islandais, et de la distribuer aux habitants de l'Islande, il parcourut cette île pendant deux étés et y répandit près de 2000 exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le journal de son voyage : *l'Islande* (Iceland; Édimbourg, 1818, 2 vol. in-8) est l'un des ouvrages qui font le mieux connaître ce pays. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suède et la Russie, dans le but d'y établir des succursales de la grande Société biblique de Londres. La relation de ce nouveau voyage, qui contient de nombreux détails sur les mœurs des habitants de la Russie méridionale et sur les sectes religieuses qui la partagent, a paru sous ce titre : *Biblical researches and travels in Russia* (Londres, 1826, in-8). M. Henderson est devenu professeur au séminaire théologique de Highbury, près Londres, et c'est par erreur que des biographes allemands l'ont fait assassiner dans un voyage en Amérique.

On a encore de lui divers écrits en danois, en islandais et en anglais, notamment : *A dissertation on Hans Michelsen's translation of the New Testament* (Copenhague, 1813, in-4); *the Vaudois* (Londres, 1845, in-8, avec carte), comprenant le récit d'une excursion en Piémont (1844), et des observations sur la secte de ce nom; *Jérémie*, traduit de l'hébreu (1851, in-8).

HENGSTENBERG (Ernest-Guillaume), théologien allemand, né le 20 octobre 1802, à Frœndenberg, et fils d'un ministre protestant, étudia, à l'université de Bonn, les langues orientales et la philosophie, et publia le premier volume d'une traduction allemande de la *Métaphysique* d'Aristote (Bonn, 1824), ainsi qu'un travail, couronné par l'Académie de cette ville, sur la *Moallakah* d'Amur-ul-Kais (1823), un des principaux poëmes arabes du VIe siècle. Se tournant ensuite vers les études théologiques, il se fit recevoir agrégé à la Faculté de théologie de Berlin, et devint, de 1826 à 1829, professeur adjoint, puis titulaire. Il a le diplôme de docteur en théologie, conféré à un très-petit nombre de théologiens protestants.

M. Hengstenberg, qui, après quelques hésitations, est devenu un des chefs de l'orthodoxie protestante, s'est surtout fait connaître comme rédacteur principal de l'*Evangelische Kirchenzeitung* (1827 et suiv.), qui, sous sa direction, a pris rang parmi les organes les plus importants du parti orthodoxe de la Prusse. Il a publié en outre : *Christologie de l'Ancien Testament et commentaires des prophètes du Messie* (Christologie des alten Testaments und Commentar, etc.; Berlin, 1829-1835, 3 vol.; 2e édit., 1854 et suiv.); *Recherches pour servir d'introduction à l'étude de l'Ancien Testament* (Beitraege zur Einleitung ins alte Testament; Ibid., 1831-1839, 3 vol.); *Commentaires des Psaumes* (Commentar über die Psalmen; Ibid., 1842-1845; 2e édit., 1850, 4 vol.); *Commentaires des parties les plus importantes et les plus difficiles du Pentateuque* (Erlaeuterungen über die wichtigsten und, etc.; Ibid., 1842, t. I); *Commentaires de l'Apocalypse de saint Jean* (Commentar über die Offenbarung Johannis; Ibid., 1850-51, 2 vol.); *Explication du cantique des cantiques de Salomon* (das Hohe Lied Salom. ausgelegt; Ibid., 1853); *la Franc-maçonnerie et la charge de pasteur évangélique* (die Freimaurerei und das evangelische Pfarramt; Ibid., 1854); *Essai sur le livre de Job* (Vortrag über das Buch Hiob; Ibid., 1856), etc.

HENLE (Frédéric-Gustave-Charles), physiologiste et anatomiste allemand, né à Fürth, en Franconie, le 9 juillet 1809, étudia la médecine à Heidelberg et à Bonn, obtint dans cette dernière ville le grade de docteur (1832), et passa à Berlin où, sur la recommandation de Jean Müller, il entra au musée anatomique. Quelque temps après, J. Müller ayant remplacé Rudolphi, M. Henle fut nommé prosecteur à la Faculté de Berlin. Accusé d'affiliation aux *Burschenschaften*, il fut condamné à la prison et, quoiqu'il eût obtenu sa grâce, vit sa carrière pour longtemps entravée. Il ne put, avant 1837, se faire conférer le titre de professeur à l'université de Berlin et ouvrir un cours particulier d'anatomie microscopique et de pathologie générale.

M. Henle avait consacré ses loisirs à des recherches dont il publia les résultats dans les *Rapports annuels* de Canstatt et dans les ouvrages suivants: *De la Formation des mucosités et de la pyogénèse* (Ueber Schleim- und Eiterbildung; Berlin, 1838); *Anatomie comparée du larynx* (Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes; Leipsick, 1839), exposant le développement successif des fonctions du larynx, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme; *Recherches pathologiques* (Pathologische Untersuchungen; Berlin, 1840), recueil d'observations ingénieuses sur le système nerveux, la périodicité de certaines maladies, les miasmes, la contagion, etc.

Ces travaux lui valurent, en 1840, la chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Zurich, où il fonda, avec Pfeufer, le *Journal de médecine rationnelle*. En 1844, il passa à Heidelberg, où il professa avec un succès populaire, pendant huit ans, l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'anthropologie. M. Henle publia, à cette époque, un grand *Manuel de pathologie rationnelle* (Brunswich, 1846-52; 2ᵉ édit., 1855, 2 vol.), son ouvrage le plus important et où il professait les principes de l'école dite physiologique.

En 1849, il fut nommé directeur de l'institut anatomique de Heidelberg et professeur à l'université; il garda ces fonctions jusqu'en 1852. Depuis, il a résidé à Gœttingue, où il a remplacé le docteur Konradin Langenbeck, comme professeur d'anatomie et comme directeur de l'institut anatomique.

On a encore de lui : *Manuel d'anatomie générale* (Handbuch der allgemeinen Anatomie; Berlin, 1841), traduit en français par M. A. J. L. Jourdan, sous le titre d'*Anatomie générale, histoire des tissus*, etc. (1843, 2 vol. in-8, av. pl.); *Description zoologique des requins et des raies* (Zoolog. Beschreibung der Heifische und Rochen; Ibid., 1841), avec J. Müller; *Manuel de l'anatomie systématique de l'homme* (Handbuch der systemat. Anatomie des Menschen; Brunswick, 1855, 3 vol.), formant le pendant de son *Manuel de pathologie*, et de nouveaux Mémoires sur la pathologie et l'anatomie, dans les *Rapports annuels de Canstatt, sur les progrès de la médecine dans tous les pays* (Jahresberichte, etc.; Würtzbourg, 1838 et suiv., 7 vol. gr. in-4).

HENNEQUIN (Amédée), littérateur français, né à Paris, le 4 août 1817, est le second fils du célèbre avocat de ce nom, mort en 1840, et le frère de Victor Hennequin, le fervent disciple de Fourier, qui siégea avec la Montagne à l'Assemblée législative et mourut, en décembre 1854, au moment où il venait d'écrire, sur les esprits et les tables tournantes, les ouvrages singuliers de *Religion* et *Sauvons le genre humain*. M. Amédée Hennequin étudia le droit à Paris, fut admis au barreau de la Cour royale vers 1839 et se fit connaître par quelques brochures relatives aux questions de charité. Il a en outre publié sur la Suisse deux livres qui ont attiré l'attention : *la Suisse en 1847* (1848, in-8) et *le Communisme et la jeune Allemagne en Suisse* (1850, in-18), études sur les mœurs et l'état politique, ou plutôt, d'après l'auteur, sur l'anarchie contemporaine. Car, fidèle aux traditions paternelles, il a embrassé la cause du parti légitimiste, se séparant complètement sur ce point de son frère aîné.

HENNOCQUE (Pierre-François), député français, né à Blicourt (Oise), le 16 octobre 1788, entra en 1804 à l'École polytechnique, fit comme officier d'artillerie les campagnes de l'Empire, servit sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet; il quitta l'armée avec le grade de colonel et la croix de la Légion d'honneur. Ancien examinateur à l'École d'application du génie et de l'artillerie de Metz. Maire de Longeville-lès-Metz et membre du conseil général de la Moselle pour le canton de Gorze, il a été envoyé au Corps législatif en 1852, sous le patronage du gouvernement, par les électeurs de la circonscription de Metz, et réélu en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 17331 voix sur 29346 votants. M. Hennocque a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 août 1865.

HÉNON (Jacques-Louis), médecin français, député, né le 18 prairial an X, reçu docteur en 1841, s'établit à Lyon et y acquit une position honorable. Livré à l'étude de la botanique, il est devenu membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville et a été secrétaire de la Société d'agriculture. Attaché, sous Louis-Philippe, à l'opposition libérale, il faisait partie du Comité pour la réforme électorale. En 1848, il se présenta sans succès, comme candidat à l'Assemblée constituante. Aux premières élections qui suivirent le coup d'État du 2 décembre, il fut un des trois députés envoyés au Corps législatif par l'opposition républicaine (29 février 1852), refusa, comme le général Cavaignac et M. Carnot, le serment à la Constitution et fut déclaré démissionnaire. Réélu à Lyon, en 1857, il prêta le serment exigé, et siégea au Corps législatif, où il a pris la parole sur diverses questions intéressant particulièrement l'agglomération lyonnaise. En 1863, il a été réélu par 20844 voix sur 30177 votants. Il est devenu membre du conseil général pour le 1ᵉʳ canton de Lyon.

M. Hénon a publié quelques écrits, notamment un *Mémoire sur le mûrier multicaule* (Lyon, 1835, in-8), et une *Notice sur J. C. Favre*, médecin vétérinaire (Ibid., 1845, in-8).

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste, baron), magistrat et historien français, né à Metz, le 19 juin 1805, étudia le droit à Paris, y fut reçu avocat et plaida sous la Restauration à la Cour royale. A la même époque, il concourait à la rédaction du *Drapeau blanc*, du *Pour et le Contre* et du *Journal de l'instruction publique* (1827-1828), et était un des éditeurs de la *Bibliothèque des familles chrétiennes*. Après avoir dirigé l'*Ami de la religion* (1841), il accepta une place de conseiller à la Cour royale de la Guadeloupe et passa en la même qualité à celle d'Aix en 1852. — Il est mort en septembre 1862.

Partisan de l'autorité absolue en politique et en religion, il a écrit, à ce double point de vue, de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue: *Histoire littéraire de la France* (1827, in-8; 2ᵉ édit., 1837), contenant les six périodes antérieures à saint Louis; *Histoire des ordres religieux* (1831, in-12; 2ᵉ édit., 1835, 2 vol.) jusqu'à l'établissement des ordres mendiants; *Histoire de la papauté* (1832, 3 vol.); *Annuaire biographique* (1834, 2 vol. in-8), nécrologie de 1830 à 1834; *Histoire générale de l'Église pendant les XVIIIᵉ et XIXᵉ siècles* (1836, 4 vol. in-8), qui contient en grande partie le texte rectifié de l'ouvrage de Berault-Bercastel, et dont la cinquième édition (1844, 13 vol. in-8) s'arrête au pontificat de Grégoire XVI; *Histoire de France* (1837-1841, 4 vol. in-8), faisant partie de la *Bibliothèque ecclésiastique*; *Histoire générale des missions depuis le XIIIᵉ siècle* (1845-1847, 2 vol. gr. in-8), et *Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX* (1852-1859, t. I à XV, in-8), qui doit avoir vingt-cinq volumes. M. Henrion a écrit aussi quelques ouvrages de droit, notam-

ment un *Code ecclésiastique français* (1828, in-8; 2e édit., 1829, 2 vol.), et il a revu, complété et continué en 1838 le *Dictionnaire historique* de Feller.

HENRION (Paul), compositeur français, né à Paris, vers 1818, s'est fait de bonne heure un renom de musicien facile et gracieux, par de simples romances. Il a donné au Théâtre-Lyrique, en avril 1854, *une Rencontre dans le Danube*, opéra-comique en deux actes, qui n'eut qu'un très-petit nombre de représentations. Revenu au genre modeste, dans lequel il compte tant de succès, il a produit, sous le titre de romances, chansonnettes, bluettes, scènes, mélodies, cantatilles, villanelles, légendes, etc., des centaines d'œuvres légères, dont quelques-unes, comme *le Muletier*, *Si loin! la Manola*, etc., sont arrivées à une assez grande popularité. Il en forme *des Albums* annuels et les chante lui-même dans les concerts et les salons.

HENRIQUEL-DUPONT (Louis-Pierre Henriquel, dit), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 juin 1797, a ajouté à son nom celui d'une parente de son père. Il se destina d'abord à la peinture et entra à quinze ans dans l'atelier de Pierre Guérin. Après trois années d'études sérieuses, il se tourna vers la gravure et prit des leçons de Bervic. Il travailla avec courage pendant trois nouvelles années; en 1818, il ouvrit lui-même un atelier. Il commença par des illustrations pour la librairie et des planches destinées aux collections du musée royal. En même temps, il débutait, au Salon de 1822, par un *Portrait en pied d'une jeune femme avec son enfant*, d'après Van Dyck, et obtenait, du premier coup, une 2e médaille. Il choisit alors ses modèles parmi les maîtres français, et se mit à l'œuvre avec cette conscience et cette recherche passionnée de la perfection qui ont fait de lui un des premiers graveurs de notre époque. Il donna successivement aux divers Salons le *Portrait de M. de Pastoret*, *Strafford*, *l'Ensevelissement du Christ*, d'après Paul Delaroche; *l'Abdication de Gustave Wasa*, d'après M. Hersent; le *Portrait du roi Louis-Philippe*, d'après Gérard; celui de *M. Bertin*, d'après M. Ingres; *le Christ consolateur*, d'après M. Ary Scheffer. En 1853, après dix ans de travail, il termina et exposa, d'après Paul Delaroche, la grande fresque de l'hémicycle des Beaux-Arts. La plupart des gravures de M. Henriquel-Dupont ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 avec *la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, d'après le dessin de Raphaël du musée du Louvre, et un cadre contenant sept portraits : *Carle Vernet*, *Mirabeau* et deux autres portraits d'après Paul Delaroche; *Tardieu*, d'après M. Ingres; *Alexandre Brongniard*, et un dernier portrait d'après le dessin de l'auteur; ces derniers ouvrages sont exécutés à l'eau-forte ou à la pointe. M. Henriquel-Dupont a aussi donné à l'aqua-tinta une belle reproduction du *Cromwell* de Paul Delaroche.

Cet artiste éminent, décoré le 14 août 1831, a remplacé Richomme à l'Académie des beaux-arts, en 1849. Aux expositions de 1853 et 1855 il a obtenu la grande médaille d'honneur. En décembre 1863, il fut nommé professeur de gravure en taille douce à l'École des beaux-arts réorganisée.

HENRY (Caleb-Sprague), théologien et philosophe américain, né à Rutland (Massachussets), vers 1805, prit ses degrés, en 1825, au collége de Darthmouth, étudia la théologie au séminaire d'Andover, et se fixa comme ministre congrégationnaliste à Greenfield, puis à Hartford (Connecticut). En 1835, il s'engagea dans l'Église protestante épiscopale, et fut nommé professeur de philosophie dans un collége de la Pensylvanie. Deux ans après, il alla s'établir à New-York et fonda la *New-York Review*, qu'il dirigea jusqu'en 1840. En 1838, il avait été chargé d'enseigner la philosophie à l'université de New-York. En 1850, il prit sa retraite.

M. Henry est un des plus sérieux représentants de la philosophie spiritualiste aux États-Unis; il a pris surtout à tâche de combattre le fatalisme. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de psychologie* (the Elements of psychology; New-York, in-12); une traduction de l'ouvrage de M. Cousin sur Locke, sous ce titre : *Éléments de psychologie de Cousin* (Cousin's Elements of psychology; Hartfort, 1834 et New-York, 1839), avec introduction, appendice et notes, parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale; *Essais de morale et de philosophie* (Moral and philosophical Essays; New-York, 1839); *Abrégé de l'histoire de la philosophie* (Epitome of the history of the philosophy; 1845, 5 vol. in-12), emprunté à la philosophie française et continué depuis l'époque de Reid jusqu'à nos jours. On a aussi de lui un *Abrégé des antiquités chrétiennes* (Compendium of christian antiquities; Philadelphie, 1837, in-8); un certain nombre de brochures sur des questions d'enseignement, et des articles insérés dans diverses revues philosophiques et religieuses.

HENRY (Dominique-Marie-Joseph), littérateur français, né le 15 juin 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), a été bibliothécaire de Perpignan, puis est devenu archiviste de Toulon. Correspondant du ministère de l'instruction publique et de la Société des Antiquaires, il s'est principalement occupé de l'histoire et des antiquités de la Provence.

Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Recherches sur la géographie ancienne des Basses-Alpes* (1818, in-8; 2e édit., 1842); *Histoire du Roussillon* (1835-1836, 2 vol. in-8), comprenant l'histoire du royaume de Majorque; *Annuaire de Toulon* (1840); *l'Égypte pharaonique* (1846, 2 vol. in-8), histoire des institutions des Égyptiens sous leurs rois nationaux; *Histoire de Toulon* (1849, in-8), depuis 1789 jusqu'à la fin de la République; *État primitif de la ville de Toulon* (1850, in-8); *sur la Vie et les œuvres de P. Puget* (1853, in-8). Auteur d'un grand nombre de mémoires d'archéologie et d'histoire, imprimés dans divers recueils académiques, notamment celui de la Société des Antiquaires, M. Henry a encore fourni des notes et des documents aux *Mélanges historiques* de Champollion-Figeac.

HENRY (Al....), ecclésiastique français, né vers 1810, reçut les ordres après 1830 et fut attaché au clergé de Saint-Dié; il devint ensuite chanoine de ce diocèse et directeur de l'institution de la Trinité à la Marche (Vosges). Outre plusieurs livres d'éducation morale, tels que *Tobie* (1851), *Esther* (1855), etc., il a publié : *Récits de l'histoire de l'éloquence* (1834 et 1835, 2 vol. in-8), dont la seconde édition parue en 1848 a été augmentée de deux volumes; *Éloquence et poésie des Livres saints* (1849, in-8; 2e édit., 1854); *Histoire de la Poésie* (1854-1857, 8 vol. in-8), accompagnée de jugements critiques et d'extraits nombreux des écrivains grecs, latins et français.

HENRY (F. Ossian), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né vers la fin du dernier siècle, fut de bonne heure associé aux travaux de son père, chimiste distingué, et oc-

cupa, pendant plusieurs années, l'emploi de sous-chef à la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris. Admis en 1824 à faire partie de l'Académie (section de chimie médicale), il est devenu chef des travaux chimiques de cette compagnie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1846.

M. Henry est auteur d'ouvrages estimés : *Manuel d'analyse chimique des eaux minérales* (1825, in-8), rédigé avec son père, et réimprimé, en 1858 ; *Traité pratique d'analyse chimique* (in-8) ; *Pharmacopée française* (1827, in-8), traduction nouvelle du *Codex medicamentarius* avec notes et additions ; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Lhéritier ; etc. Mais il est surtout connu par de nombreuses recherches et analyses sur l'action et la composition des eaux minérales, dont les résultats ont été insérés dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine ; nous mentionnerons entre autres celles qui concernent l'*Analyse organique* (1830) ; l'*Action du tannin* (1835) ; les *Lactates*, le *Monesia* (1841) ; les *Eaux de Paris* (1848). Il a fourni également beaucoup d'articles aux *Annales de chimie* et au *Journal de pharmacie* et a pris une part importante à la rédaction du *Dictionnaire* de Nysten (1845) et de l'*Annuaire des eaux de France* (1851).

Son fils, M. Emmanuel-Ossian Henry, est devenu médecin auxiliaire à l'hôtel des Invalides.

HENSEL (Guillaume), peintre allemand, né à Trebbin (Prusse), le 6 juillet 1794, étudia pour être ingénieur, avant de pouvoir suivre son penchant pour la peinture. Il prit part comme volontaire au mouvement national de 1813 et devint officier. Il profita de son séjour en France pour étudier les chefs-d'œuvre de nos musées. De retour en Allemagne, il s'occupa de poésie, publia un volume. Mais ayant perdu son père, il dut, pour soutenir sa famille, reprendre ses pinceaux, et fit des portraits, des rideaux de théâtre, des dessins pour les almanachs. En 1823, il fit le voyage de Rome, comme pensionnaire du gouvernement, y resta cinq années, y prit l'amour du style classique et se passionna pour les œuvres de Raphaël. Le premier grand tableau religieux qu'il exécuta en Allemagne, *Jésus devant Pilate*, se distingua surtout pour la pureté de son dessin et l'habileté de la composition. En 1842, il fit pour le comte d'Ellesmere une toile historique inspirée des stances de lord Byron ; *le duc de Brunswick au bal de Bruxelles, avant la bataille de Waterloo*. Beaucoup de ses œuvres appartiennent à la reine d'Angleterre où à de riches amateurs anglais. Comme peintre de portraits, M. Hensel s'est fait aussi une grande réputation. On cite surtout celui de *Mendelssohn Bartholdy*, dont il avait épousé la sœur.

Pendant les agitations politiques de 1848, M. Hensel, quoique libéral et auteur de chants patriotiques, accepta le commandement de la légion des artistes, dévouée au parti conservateur. Revenu encore une fois à la peinture, il compléta une curieuse collection de portraits des *Célébrités contemporaines*, dont chacun porta la signature autographe du personnage. M. Hensel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un tableau religieux, *Jésus-Christ et la Samaritaine*. Comblé d'honneur dans sa patrie, il était professeur et membre de l'Académie royale de Berlin, peintre du roi, chevalier de l'Aigle-Rouge, et décoré de divers autres ordres. — Il est mort en novembre 1861.

HENTZ (Caroline-Lee Whiting, mistress), femme de lettres américaine, née à Lancaster (Massachussets), en 1804, est morte en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HENZEN (Guillaume), célèbre épigraphiste, né à Brême, en 1816, fit ses études dans diverses universités d'Allemagne et fut reçu docteur avec une thèse *sur Polybe*. Vers 1840, il visita l'Italie, puis la Grèce, et revint se fixer à Rome, où s'est consacré à l'épigraphie et aux antiquités. A la suite d'un remarquable travail sur la céramographie, il est devenu secrétaire en second de l'Institut de correspondance archéologique, et, à la mort de Braun (1856), secrétaire en premier de la même société, au *Bulletin* et aux *Annales* de laquelle il a constamment pris la part la plus active. Il est devenu, en outre, avec MM. Mommsen et de Rossi, membre de la Commission du *Corpus inscriptionum universale*. M. Henzen a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1860.

Outre sa collaboration aux recueils que nous avons cités, et dans le *Répertoire* desquels on trouve l'indication de ses vastes et précieuses recherches, M. Henzen a réédité et augmenté considérablement le *Recueil* d'Orelli et concouru aux *Musées du Rhin*, de M. Th. Welcker.

HÉQUET (C.... J.... Gustave), journaliste et compositeur français, né à Bordeaux, le 22 août 1803, débuta en 1830 dans la carrière littéraire et donna quelques pièces de théâtre en collaboration, entre autres *Mme du Châtelet* (1832), avec Ancelot. Il s'occupa ensuite de musique, fit les airs de nombreux vaudevilles, prit la rédaction de *la Mélodie* et travailla activement au *Courrier français* et au *National*, où il rédigea d'abord un feuilleton musical, et fut, de 1848 à 1850, rédacteur politique. De 1843 à 1847, il a été chargé de la critique musicale à *l'Illustration*.

On peut encore citer de lui : *Mme de Maintenon* (1853, in-16), étude historique : *le Braconnier*, opéra-comique (1847) ; *Marinette et Gros-René* (1856), opérette jouée avec succès aux Bouffes-Parisiens ; *le Roi Lear*, grande scène lyrique.

HERBELIN (Jeanne-Mathilde Habert, dame), artiste miniaturiste française, est née à Brunoy (Seine-et-Oise) le 24 août 1820. Fille du baron général Habert et d'une sœur de M. Belloc, elle se livra de bonne heure à l'étude de la peinture sous la direction de son oncle. Dès 1838, elle quitta peu à peu la peinture à l'huile pour la miniature, et porta dans ce second genre quelque chose du style plus large que comporte le premier. Mariée vers la même époque, elle débuta au Salon de 1848, par dix miniatures. Aux Salons suivants, elle envoya une série de portraits et des réductions de tableaux des maîtres. Parmi les célébrités de la littérature et de la société qu'elle a reproduites, nous citerons : *le comte de Zupel ; M. et Mme de Thorigny ; la comtesse du Manoir ; Mlle Zulmé Maspéro ; Mme Azélia Roman ; MM. Dupont, Robert-Fleury, Souvestre, Isabey, Guizot, Martinet, Rossini ;* le portrait de l'auteur et celui de sa mère, *la baronne veuve Habert*, etc.

Les principaux sujets empruntés par Mme Herbelin aux peintres des grandes écoles, pour l'étude et le choix desquels elle a récemment visité les musées de l'Italie, sont jusqu'ici : l'*Infante d'Espagne Marguerite*, d'après Antonio Velasquez, *la Vierge* de Rembrandt, le *Portrait de Van Dyck*. Elle a aussi exécuté avec succès plusieurs compositions originales : *Paysanne* et une *Bergère bourguignonne, la Prière, Un souvenir, Enfant tenant une rose, Petite fille jouant avec un éventail*, ces trois dernières exposées en 1855.

Ainsi que Mlle Rosa Bonheur, Mme Herbelin a été comprise dans les décisions spéciales du jury de 1853, qui dispensa leurs ouvrages des formalités de l'examen. Elle avait, en effet, obtenu toutes les distinctions et médailles : une 3e

en 1843, une 2e en 1844, deux 1res en 1847 et 1848; elle a reçu depuis une nouvelle 1re médaille lors de l'Exposition universelle de 1855. En 1853, la direction des musées lui a demandé une miniature destinée à la galerie du Luxembourg. C'était la première œuvre qui dût y signaler un genre écarté jusqu'alors de ce musée.

HERBERT (Henry-William), littérateur américain, né à Londres, le 7 avril 1807, mort à New-York, en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HERBERT (sir Thomas), marin anglais, né en 1793, à Cahirnane (comté de Kerry) et fils d'un membre du parlement irlandais, appartient, à un degré éloigné, à la famille des comtes de Pembroke. A l'âge de dix ans, il fut porté sur les cadres de la marine royale, prit part aux sanglantes luttes de l'Empire, ainsi qu'à l'expédition de lord Exmouth contre Alger (1816), et devint capitaine en 1822. Lors de l'invasion de l'empire chinois, il facilita le débarquement des troupes par la destruction des forts qui défendaient les approches de Canton (1841). Sa conduite lui a valu le titre de chevalier. En 1846, il commanda une des stations navales de l'Amérique du Sud. Il a été élevé au grade de contre-amiral en 1854. Sir Th. Herbert appartient au parti de l'aristocratie et de la haute Église; il a été élu député, en 1852, par le bourg de Dartmouth. Durant le passage de ses amis au ministère, il a fait partie du conseil de l'Amirauté (mars à décembre 1852). — Sir Th. Herbert est mort le 4 août 1861.

HERBERT (Sydney), homme politique anglais, né, en 1810, à Richmond, est frère consanguin et héritier présomptif du présent comte de Pembroke. Élevé à l'École d'Harrow et à l'université d'Oxford, il entra, sous les auspices du parti conservateur à la Chambre des Communes, où, depuis 1832, il n'a cessé de représenter le comté de Wilts. Il a rempli avec beaucoup de distinction divers emplois publics : secrétaire de l'Amirauté sous sir Robert Peel (1841-1845), il passa au secrétariat de la guerre (1845-1846), en fut une seconde fois chargé sous lord Aberdeen (1852), et une troisième fois sous lord Derby, en juin 1859. Il s'y est maintenu jusqu'à l'arrivée aux affaires de lord Palmerston, en février 1855. Il fait partie du conseil privé. M. Sydney Herbert a travaillé activement, en vue de l'amélioration des classes pauvres, à propager l'émigration aux colonies sur une vaste échelle. Protecteur éclairé des arts, il a fait construire à ses frais, dans son domaine de Wilton (comté de Salisbury), une église romaine (1843), qui passe pour un des beaux modèles de ce style d'architecture en Angleterre. Son administration a été marquée par l'organisation des corps de volontaires, par l'introduction du canon rayé, par la fusion de l'armée des Indes avec l'armée royale. Au commencement de 1861, sentant ses forces décliner, il avait quitté la Chambre des Communes pour ne conserver que son siége à la Chambre des pairs avec le portefeuille de la guerre. — M. Sydney Herbert est mort le 2 août 1861.

HERBERT (John-Rogers), peintre anglais, né le 23 janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex), révéla de bonne heure pour les arts une vocation que son père s'appliqua à développer. Sorti du collége, il vint à Londres en 1825 et suivit quelque temps les cours de l'Académie royale; la nécessité le força de chercher dans la peinture de portraits des moyens d'existence. Il ne tarda pas à devenir à la mode; plusieurs personnages de la haute aristocratie le prirent sous leur protection, et, à vingt-quatre ans, il fut choisi pour reproduire les traits de la princesse Victoria.

De 1830 à 1835, M. Herbert n'exposa guère que des portraits. Son début dans la peinture de genre fut une petite toile, *le Rendez-vous* (the Appointed hour), dans la manière réaliste de la récente école des *préraphaélites* (voy. MILLAIS), ainsi que *Haydée* (1834), qui appartient au duc de Devonshire, et *la Prière* (1834). Il donna ensuite *les Prisonniers rançonnés par les condottieri* (1836); *Desdemona intercédant pour Cassio* (1837), et plusieurs scènes tirées de lord Byron ou de l'histoire de Venise, et dans lesquelles l'influence des maîtres italiens se fait de plus en plus sentir. Vers ce temps il contracta, avec W. Pugin, l'habile architecte, une étroite amitié, qui eut pour résultat de le convertir lui et sa famille, à la religion catholique. Les tableaux suivants : *la Constance* et *la Procession de 1528 à Venise* (1839); des *Chasseurs à la porte d'un monastère* et *le Signal* (1840), qui obtint un prix de la *British institution; l'Enlèvement des fiancées vénitiennes par les pirates de l'Istrie* (1841), indiquent chez l'artiste la préoccupation des effets nouveaux et de la mise en scène.

En 1842, M. Herbert, qui venait d'être élu associé de l'Académie royale, exposa *l'Introduction du christianisme en Bretagne*, toile d'un haut caractère religieux et qui commence une série d'œuvres plus sévères et plus étudiées; nous rappellerons les meilleurs : *le Christ et la Samaritaine* (1843); *sir Thomas More et sa fille*, qui est à la galerie Vernon, et *le Procès des sept évêques* (1844); *saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845); *Jésus enfant ému à la vue d'une croix* (1847); *Saint Jean devant Hérode* (1848); etc. Une touche magistrale, un soin scrupuleux des accessoires, une grande puissance dans l'expression des idées, ont fait de cet artiste le peintre le plus profondément religieux de l'école anglaise. Aussi est-ce à lui qu'on a confié, en 1848, la plupart des nombreux sujets bibliques qui décorent les salles du nouveau Parlement à Londres, tels que : *Moïse descendant du Sinaï avec les tables de la loi*, *le Jugement de Salomon*, *Visite de la reine de Saba*, *Édification du Temple*, *Condamnation des faux prophètes*, *Daniel dans la fosse aux lions*, etc. Il a été également chargé de traiter dans le même palais (salle des poëtes), quelques sujets des drames de Shakspeare.

Ces travaux, longuement préparés et recommencés plusieurs fois avec une courageuse patience, ont écarté M. Herbert des expositions publiques; on n'a vu de lui, depuis huit ans que *le Roi Lear maudissant Cordelia* (1849), scène médiocre qui a figuré à Paris en 1855, et d'après laquelle on ne pouvait guère le juger sous son véritable jour. Cet artiste a été reçu, en 1846, membre titulaire de l'Académie royale.

HERBILLON (Émile), général français, né à Châlons-sur-Marne, le 23 mars 1794, fut admis à l'École spéciale de Saint-Cyr, et prit part aux dernières luttes de l'Empire; en 1815, il était sous-lieutenant aux fusiliers. Après avoir été mis quelque temps en demi-solde, il fut employé par la Restauration, avec le grade de chef de bataillon. Envoyé en Algérie, en 1840, il commanda le cercle de Ghelma et se distingua dans plusieurs expéditions conduites avec succès, notamment contre les Beni-Salah (1841), et aux affaires de Bar l'Outah (1843), et d'Aïdoussah (1845). Placé, en 1842, à la tête du 61e de ligne, il fut promu maréchal de camp en 1846, commanda la subdivision de Constantine, et y eut plus d'un com-

bat à soutenir contre les tribus révoltées, entre autres les Ouled-Djellal (1847). Deux ans plus tard, il fut chargé d'inspecter toutes les troupes d'infanterie d'Afrique. C'est lui qui commandait en chef au siége de Zaatcha (octobre-novembre 1849). Rappelé en 1850, il commanda le département du Var (1851), puis la troisième division de l'armée de Paris. Général de division, depuis le 22 décembre 1851, il fut attaché, pendant deux ans, à l'armée de Lyon, et vint, en 1855, siéger au Comité consultatif d'infanterie. M. Herbillon a été nommé, en 1856, grand-croix de la Légion d'honneur et commandeur du Bain. Un décret du 24 octobre 1863 l'a nommé sénateur.

HERCOLANI (Alphonse-Astor, prince), chef actuel d'une maison princière italienne, dont la résidence est à Bologne, est né le 15 septembre 1826, et a succédé, le 23 octobre 1839, à son frère le prince Auguste-Napoléon. Il a épousé, le 17 janvier 1842, Olympe-Thérèse-Anne-Marie, née le 26 mars 1826, fille de Jacques Vincenti, marquis Bevilacqua et d'Hippolyte, marquise Marsigli. De ce mariage, il a eu quatre enfants dont l'aîné, *Alphonse*, est né le 9 janvier 1850.

HERCULANO DE CARVALHO E ARANJO (Alexandre), écrivain portugais, est né à Lisbonne, le 28 mars 1810. Envoyé de bonne heure à Paris pour y faire son éducation, il y étudia avec ardeur les principales langues et littératures de l'Europe. Il avait puisé, dans cette capitale, un esprit d'indépendance qui, sans altérer sa foi catholique, lui fit prendre rang, à son retour en Portugal, parmi les révolutionnaires. Il eut une part active à la rédaction du *Panorama*, journal littéraire, y publia des poésies qui furent bien accueillies, et ce premier succès l'ayant encouragé à poursuivre la carrière des lettres, il fit paraître, en 1836, *la Voix du Prophète* (a Voz de Propheta, in-8), essai de prose biblique dans le genre des *Paroles d'un croyant*, où il peint sous de sombres couleurs l'avenir de son pays, alors en révolution.

Cette espèce de vision apocalyptique, produisit une sensation extraordinaire; l'auteur publia ensuite *la Harpe du croyant* (a Harpa de Crente, in-8), recueil de poésies dont quelques-unes remontent à sa première jeunesse et qui sont tout à fait dans le goût de l'école romantique française. L'auteur passa dès lors pour le Victor Hugo du Portugal. Vint ensuite le roman d'*Eurich, prêtre des Goths*, qui a été souvent comparé à *Notre-Dame de Paris*. On cite encore de M. Herculano, outre des articles et des nouvelles disséminés dans les revues de Lisbonne, *le Moine de Cister* (o Mange de Cister), roman historique de l'époque de Jean Ier. La collection de ses romans sera publiée sous le titre de *Monasticon*. On y trouvera *o Bobi*, paru primitivement dans le 7e vol. du *Panorama*.

Depuis, M. Herculano s'est appliqué à l'étude de l'histoire nationale, à laquelle il a élevé un véritable monument dans sa belle *Histoire de Portugal* (Historia de Portugal; Lisbonne, 1848-1852, 4 vol. in-8), ouvrage loué par la largeur des idées, la pureté du style, l'érudition et un esprit de critique jusqu'alors inconnu du midi de l'Europe. Il donna aussi ses soins à une publication intitulée: *Portugal lice monumenta historica* (in-fol.), publiée par l'Académie royale des sciences de Lisbonne. Il a encore publié une grande *Histoire de l'origine et de l'établissement de l'inquisition en Portugal* (3 vol.).

M. Herculano de Carvalho a eu aussi un rôle politique et a été plusieurs fois député. Depuis, il a été attaché à la bibliothèque du roi. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (22 janvier 1858).

HÉREMBAULT (A. ROUBIER D'). Voy. ROUBIER D'HÉREMBAULT.

HÉRICOURT (Achmet, comte D'), antiquaire français, est né le 19 août 1819, à Hebecourt (Somme). Correspondant de la Société des Antiquaires et du ministère de l'instruction publique, il s'est adonné de bonne heure aux travaux d'archéologie et a fourni de nombreux articles aux *Archives du Nord*, au *Bulletin du bibliophile belge*, au *Dictionnaire de la conversation*, à *la Semaine*, au *Musée des Familles*, aux *Mémoires de l'Académie d'Arras*, etc.

On remarque parmi les ouvrages de M. d'Héricourt, la plupart relatifs à sa province: *Histoire de l'abbaye d'Étrun* (1840); *les Siéges d'Arras* (1885, grand in-8), qui complètent l'histoire militaire de l'Artois; *Manuel de l'histoire de France* (1846-1847, 2 vol. in-8); *Carenci et ses seigneurs* (1849); *Recherches sur les livres imprimés à Arras* (1851, in-8), qui s'arrêtent au milieu du XVIIIe siècle; *Travaux des savants de province* (1854, in-8); *les rues d'Arras* (1856, 2 vol. in-8), dictionnaire historique rédigé avec M. Godin.

HERLINCOURT (Louis-Marie WARTELLE, baron D'), homme politique français, député, est né le 2 mars 1806. Maire d'Éterpigny, membre du conseil général pour le canton de Vitry et président de la Société d'agriculture, il siégea à la Chambre des députés de 1846 à 1848. En 1852, il entra au Corps législatif comme candidat du Gouvernement pour la 6e circonscription du Pas-de-Calais. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 27 614 voix, sur 28 029 votants. M. le baron d'Herlincourt a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

HERMAN (Antoine-Édouard), sénateur français, né à Londres, le 23 avril 1795, et fils d'un ancien conseiller d'État, entra, après 1815, dans l'administration, et fut successivement préfet des Landes (1822), des Ardennes et du Gard (1828). Révoqué après la révolution de Juillet, il resta plusieurs années en non-activité et fut enfin placé, par M. de Montalivet, au ministère de l'intérieur; depuis 1836, il y a rempli les fonctions de chef de bureau à l'administration départementale et communale, de chef de division (1845) et de secrétaire général (4 juillet 1848). L'année suivante, il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée législative (juillet 1849). Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et entra au conseil d'État en janvier 1852. M. Herman a été appelé au Sénat, par décret du 8 septembre 1856. Il a été promu officier de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1826. Il a publié, en 1855, un *Traité d'administration départementale* (2 vol. in-8). — Il est mort le 27 août 1864.

HERMANN (Frédéric-Bénédict-Guillaume), économiste allemand, né le 5 décembre 1795, à Dunkelsbuhl (Bavière), étudia les mathématiques et l'économie politique à Erlangen et à Wurtzbourg, entra dans l'enseignement, en 1821, et deux ans après obtint une chaire d'économie politique à l'université d'Erlangen. Il passa, en 1823, à l'université de Munich, et peu après, fut appelé à une haute position dans l'administration du royaume. Conseiller du ministère de l'intérieur, il eut dans ses attributions les travaux de statistique.

M. Hermann s'est surtout fait connaître par ses

remarquables *Recherches d'économie politique* (Staatswirthschaftliche Untersuchungen; Munich, 1832, in-8). Il est devenu rédacteur des *Archives d'économie politique* de Rau (voy. ce nom).

HERMANN (Charles-Frédéric), célèbre philologue et archéologue allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 4 août 1804, mort le 31 décembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HERMANN (Karl-Henri), peintre allemand, né à Dresde en 1802, suivit, à Dusseldorff, les leçons de Cornélius. Avec deux autres élèves de ce maître, Gœtzenberger et Fœrster, il peignit les fresques de l'université de Bonn. Il accompagna plus tard Cornélius à Munich et y exécuta plusieurs de ses cartons, notamment dans la glyptothèque ou dans l'église Saint-Louis, les figures de *saint Luc* et de *saint Jean*, *l'Ascension*, *l'Annonciation* et *les quatre Pères de l'Église*. Parmi ses compositions personnelles, on cite, au palais du roi de Bavière, des fresques empruntées au *Parcival* d'Eschenbach, deux plafonds d'église représentant *l'Ascension*, et surtout, sous les arcades du jardin royal, la magnifique fresque de la *Victoire de l'empereur Louis de Bavière à Ampfing*. En 1824, il fut appelé à Berlin pour y exécuter dans le vestibule du musée, d'après les plans de M. Schinkel, de grandes fresques qu'il fut forcé d'abandonner. Il décora alors presque seul une nouvelle église de Berlin, et y peignit à fresque *les Pères*, *les Prophètes*, *les Évangélistes*, les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. Depuis 1837, M. Hermann travaille à une série de dessins consacrés aux grands épisodes de l'histoire d'Allemagne, et dont la reproduction est confiée aux meilleurs graveurs de son pays.

HERMANN-LÉON (Léonard HERMANN, dit), chanteur français, né à la Guillotière (Lyon), le 23 juillet 1814, mort aux Batignolles, le 3 novembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HERMÈS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Calisch le 12 février 1800, mort le 19 octobre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HERMITE (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Dieuze (Meurthe), le 25 décembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1842, et s'y distingua par la publication d'un travail important sur les fonctions abéliennes. Désirant se consacrer entièrement à l'étude de l'analyse mathématique, il n'entra point dans les services publics. En 1848, il fut nommé répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'École polytechnique, où il est devenu, en 1863, examinateur de sortie et de classement. Il a été nommé, en 1864, maître de conférences à l'École normale supérieure. Au mois de juillet 1856, âgé de moins de trente-quatre ans, il remplaça M. Binet à l'Académie des sciences.

Les recherches de M. Hermite ont été publiées dans un grand nombre de journaux français et étrangers: la plupart de ses mémoires, objets de rapports très-favorables, ont été insérés, par ordre de l'Académie, dans le *Recueil des savants étrangers;* d'autres enfin, particulièrement dignes d'attention, ont été reproduits en entier dans la collection des *OEuvres complètes* de Jacobi, qui professait ouvertement pour le jeune mathématicien français la plus grande estime. Presque tous ses travaux se rapportent à la théorie des nombres et à celle des fonctions elliptiques et abéliennes. Nous citerons les plus importants : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et ultra-elliptiques ou abéliennes* (*Comptes rendus* de l'Académie, 1843, 1849, 1855 et 1856); *Mémoires, Lettres à M. Jacobi* et *Notes diverses sur la théorie des nombres* (*Journal de Crelle*, tomes XL, XLI; *Comptes rendus*, 1849 et 1850); *sur la Théorie des formes quadratiques ternaires indéfinies* (*Journal de Crelle*, tomes XL et XLVII); *sur les Transcendantes à différentielles algébriques* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1844); *Mémoires sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*, tome XXXVI); *sur les Fonctions à double période* (*Comptes rendus*, 1851); *Mémoires sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*, 1851). M. Hermite a publié en 1859 : *Théorie des équations modulaires* (in-4).

HERNOUX (Claude-Charles-Étienne), marin français, ancien député, né le 17 mars 1797, entra en 1811, comme mousse, dans la marine militaire. Nommé enseigne en 1820, et lieutenant de vaisseau en 1826, il dut un avancement plus rapide à la monarchie de Juillet. Précepteur maritime du prince de Joinville et son aide de camp depuis 1838, il fut presque toujours embarqué avec son élève. Il était, depuis 1834, député de l'arrondissement de Mantes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Dévoué à la politique de Louis-Philippe, il vota, dans toutes les questions intérieures et extérieures avec la majorité conservatrice, et combattit, en 1846, comme rapporteur, le projet de loi tendant à ouvrir au département de la marine un crédit de 93 millions, que l'opposition réussit à faire voter. Capitaine de vaisseau en 1840, il assista aux combats de Tanger et de Mogador, et fut, à la suite de cette dernière affaire, élevé au rang de contre-amiral (17 octobre 1844). Le concours du parti modéré le fit arriver, en 1849, à l'Assemblée législative, où il s'associa aux divers actes des fractions monarchiques. Après avoir été laissé près de trois ans en inactivité, il fut nommé à la fin de 1854 chef de la division navale des Antilles. M. Hernoux, qui avait été admis dans le cadre de réserve en 1859, était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 28 avril 1847. — Il est mort en 1861.

HEROLD (Ferdinand), fils du célèbre compositeur français de ce nom, mort en 1833, est né à Paris, le 16 octobre 1828. Destiné à la carrière judiciaire, il fit de brillantes études de droit, sous la direction spéciale de M. Valette, fut reçu docteur en 1851, et remporta, au concours entre les docteurs, le prix de la fondation Beaumont. Inscrit au barreau de Paris en 1849, il est devenu, en 1854, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il a plaidé dans un certain nombre d'affaires politiques ou électorales et autres affaires qui ont eu du retentissement, notamment dans celle des troubles du cours de M. Nisard (voy. ce nom) : il obtint la cassation de l'arrêt qui avait condamné plusieurs étudiants. M. F. Hérold, dont le nom a été mêlé à diverses polémiques politiques des journaux quotidiens, a été membre des divers comités institués depuis 1863 pour diriger le mouvement libéral dans les élections. Il a été, à partir de 1856, collaborateur assidu de la *Revue pratique du droit français*, publiée par MM. Demangeat et Ém. Ollivier. Citons à part : *Sur la perpétuité de la propriété littéraire* (1862, broch. in-8).

HEROLD (Jean-Maurice-David), naturaliste allemand, né le 3 janvier 1790 à Iéna, étudia la médecine et la botanique aux universités de sa ville natale et de Helmstaedt, et devint en 1809 prosec-

teur à l'École de médecine de Halle. Il obtint la même place à l'université de Marbourg, où il était allé passer son examen de docteur en médecine (1812). Son *Histoire de la formation des papillons* (Entwickelungsgeschichte der Schmetterlinge; Cassel et Marbourg, 1815), lui valut en 1816 une chaire de professeur adjoint. En 1822, professeur titulaire de médecine, puis de zoologie, il est devenu en outre directeur du cabinet zoologique de l'université de Marbourg.

M. Herold, qui a surtout étudié les problèmes de la génération et de la formation des animaux, a encore publié : *Recherches physiologiques sur le vaisseau dorsal des insectes* (Physiologische Untersuchungen über das Rückengefaess der Insecten; Marbourg, 1843); *Exercitationes de formatione animalium vertebris carentium in ovo*, (Ibid, 1824); *Disquisitiones de animalium vertebris carentium in ovo formatione*; (Francfort, 1835 et 1838, 4 cahiers). Il est occupé d'un travail sur la formation des insectes, dont il a extrait quelques importants mémoires.

HERON (miss Mathilda), comédienne américaine, née à Philadelphie, vers 1830, de parents aisés, fut entraînée par une sorte de vocation pour l'art dramatique à débuter à New-York dans le rôle de Bianca de *Fazio* (septembre 1850); elle excita un tel enthousiasme que sa famille lui pardonna sa résolution. Elle parut ensuite avec succès à Philadelphie et à Washington, et obtint les encouragements de miss Charlotte Cushman. A la suite d'un engagement de six mois à Boston, elle passa en Californie où le public lui fit, lors de sa représentation d'adieu, présent d'une somme de 20000 fr. En 1854, elle s'embarqua pour l'Europe, en compagnie de sa sœur, et employa toute une année à étudier le jeu des principaux acteurs de l'Angleterre et de la France. A Paris, elle s'attacha à interpréter le rôle de Camille des *Horaces*, qui est devenu un de ses triomphes. En 1855, elle parcourut les grandes villes de l'Union, Baltimore, Buffalo, Cincinnati, Saint-Louis, etc., et, en 1857, elle a été engagée à New-York.

HERPIN (Jean-Charles), médecin français, né à Metz le 8 avril 1798, fut reçu docteur en 1826 à Paris où il exerça sa profession. Il a publié, outre beaucoup de brochures industrielles, médicales et agricoles : *Récréations chimiques* (1833, 2 vol. in-8), recueil d'expériences curieuses et instructives; *Méthode naturelle de lecture* (1833, in-18), et *Études scientifiques et statistiques sur les principales sources d'eaux minérales de France, d'Angleterre et d'Allemagne* (1855, in-18). M. Herpin a aussi participé aux travaux de la Société savante de Metz.

HERREROS. Voy. Los Herreros.

HERRICH-SCHAEFFER (Théophile-Auguste), entomologiste allemand, né en 1799 à Ratisbonne, commença sous les yeux de son grand-père, médecin distingué, des études de médecine, d'histoire naturelle et plus particulièrement d'entomologie, et les continua aux universités de Wurzbourg, d'Heidelberg et de Berlin, sous la direction des professeurs Dœlinger, Tiedemann et Klug. Reçu docteur en médecine en 1821, il fut attaché, en 1824, au tribunal de Ratisbonne.

M. Herrich-Schaeffer, qui possède de très-belles collections d'insectes, et une des plus riches bibliothèques entomologiques, a consigné le résultat de ses actives recherches sur l'histoire naturelle des insectes dans les écrits suivants : *Nomenclator entomologicus* (Ratisbonne, 1835-1840, vol. 1 et 2); *Traité systématique des papillons de l'Europe* (Systematische Bearbeitung der Schmetterlinge von Europa; Ibid., 1843-1857, livrais. 1-70); *Lepidopterorum exoticorum species novæ aut minus cognitæ* (Ibid., 1853 et suiv.); *Synonymia lepidopterorum Europæ* (Ibid., 1856, 1 vol. in-4). Il a continué, en outre, la grande *Fauna insectorum Germaniæ* de Panzer (Ibid., 1830-1844, livrais. 111-190), et l'ouvrage de Hahn, intitulé : *les Punaises* (die wanzenartigen Insecten; Nuremberg, 1831-1852 et suiv., tomes III-IX). On annonce encore de lui un ouvrage sur les lépidoptères nocturnes exotiques.

HERRING (John-Frederik), peintre anglais, né en 1795, dans le comté de Surrey, peignit des panneaux de voitures et des enseignes de boutiques avant de prendre le premier rang dans un genre très-populaire en Angleterre, l'imagerie à teintes plates du *sport*, c'est-à-dire la reproduction des courses et des chasses. Le hasard l'ayant conduit à Doncaster, il assista, pour la première fois, à la fameuse course de Saint-Léger, qui lui révéla sa vocation. Il étudia patiemment les mœurs des animaux qu'il voulait représenter, et, comme il doutait de son talent et qu'il fallait vivre, il se fit cocher de diligence sur la route de Wakefield à Lincoln, puis sur celle de Londres à York. Vers 1825, les commandes lui arrivant de toutes parts, il se décida à suivre tout à fait la carrière d'artiste.

Depuis plus de trente ans, M. Herring est le peintre officiel des illustrations chevalines du *sport* anglais : tous les fameux coureurs ont posé devant lui; la reine lui a demandé les *portraits* de ses chevaux favoris. Il a donné, dans ces derniers temps, des études très-animées de basse-cour : *le Fumier*, *Au bord du chemin*, *le Râtelier*, et une foule de scènes qui ont pour sujets principaux des vaches, des poules, des chiens ou des chevaux, reproduits exactement d'après la nature. On cite encore, parmi ses bonnes toiles : *les Chevaux de Duncan* et *le Chariot de Pharaon*, sujets d'imagination; *la Pâture*, *le Cheval de guerre du baron*, *le Favori du fermier*, *Quiétude*, etc. M. Herring appartient à la Société libre des artistes anglais.

HERSCHEL (John-Frédéric-William, 1er baronnet), astronome anglais, né en 1792, à Slough, près Windsor, est le fils unique du célèbre W. Herschel. Il fit de fortes études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, se familiarisa de bonne heure avec les hautes mathématiques, et entreprit, en 1814, avec Peacok, de refondre le *Calcul différentiel*, de Lacroix. Soit seul, soit en société avec J. South (voy. ce nom), il consacra, dès 1816, une grande partie de son temps à des travaux astronomiques qu'il fit à l'observatoire établi par son père sur le domaine de Slough. Des six catalogues publiés par lui dans la riche collection des *Memoirs of the royal astronomical Society* (1819-1838), nous rappellerons notamment ceux de 1823 et de 1827 sur les étoiles multiples, et celui de 1830 qui renferme des observations faites, à l'aide d'un réflecteur de six mètres, sur douze cent trente-six étoiles. A deux reprises, la Société astronomique lui décerna pour ces pénibles recherches sa grande médaille d'or.

Vers la même époque sir J. Herschel, dont les études ont embrassé l'ensemble des sciences physiques et mathématiques, publia un *Traité du son* (Treatise on sound; 1830), inséré dans l'*Encyclopædia metropolitana*; un autre *Traité de la théorie de la lumière* (Treatise on the theory of light), question dont il s'est beaucoup occupé, et qui, à son avis, a encore fait peu de progrès; un

excellent *Discours préliminaire sur l'étude des sciences naturelles* (a Preliminary discourse on the study of natural philosophy, 1832), placé en tête de la *Cyclopædia* du docteur Lardner, et traduit en français (1834); un *Traité d'astronomie* (Treatise on astronomy, 1833; traduit en français, 1836), écrit pour la même collection; ainsi que des articles dans la *Revue d'Édimbourg*, et d'intéressants mémoires dans les *Transactions* de la Société de géologie, entre autres celui sur les phénomènes géognostiques. Citons encore son *Catalogue des nébuleuses* (1834), où il suppose qu'il doit exister une autre voie lactée qui entoure, à une énorme distance, notre zone stellaire, sous la forme d'un grand cercle presque parfait.

Au mois de février 1834, sir J. Herschel établit sa résidence aux environs du cap de Bonne-Espérance, à Feldhausen, y fit construire, d'après ses plans, un observatoire qu'il pourvut à ses frais des instruments nécessaires et s'y livra seul, pendant quatre ans, à une série d'études complètes sur l'hémisphère céleste méridional. Durant ce long séjour, il augmenta le nombre déjà si considérable des étoiles doubles, dont quelques-unes seulement étaient connues, et qu'il porta à plus de deux mille; c'est là qu'il fit la première description détaillée de la voie lactée dans les deux hémisphères, et qu'il donna des notions exactes et des aperçus généraux sur la distribution des nébuleuses et des amas stellaires dans toute l'étendue de la voûte céleste. Il a fait connaître, d'après le journal qu'il rédigeait au Cap, le résultat de ses observations (*Result of astronomical observations at the Cape of the Good Hope;* Londres, 1547, in-8). C'est à cette époque que, par une mystification qui fit le tour de l'Europe, on publia sous son nom une relation de prétendues découvertes sur la constitution de la lune et de ses habitants.

De retour en Angleterre (mai 1838), sir J. Herschel fut accueilli avec les plus grands honneurs : le gouvernement offrit de l'indemniser des dépenses que lui avait coûtées l'établissement de Feldhausen, ce qu'il refusa, et le créa baronnet; la Société royale de Londres, dont il était membre, le nomma d'une voix unanime son président en remplacement du duc de Sussex, et l'université d'Oxford lui conféra le diplôme honoraire de docteur ès sciences. A la fin de 1850, il fut appelé à la direction des monnaies, espèce de sinécure lucrative qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de ce savant : un *Discours fait au quinzième meeting de la* British Association, *à Cambridge* (1845); un *Manuel scientifique pour les navigateurs* (1858), en société avec d'autres savants; un *Abrégé d'astronomie* (Outlines of astronomy; 1849, in-8), qui n'est autre chose qu'une réimpression de son *Traité d'astronomie* avec des additions assez considérables. Sir J. Herschel est correspondant ou membre étranger de plusieurs sociétés savantes du continent.

HERSENT (Louis), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 10 mars 1777, entra très-jeune dans l'atelier de Regnault, obtint à vingt ans le second grand prix à l'École des beaux-arts, et traita l'histoire et le genre. Il donna une première série d'œuvres remarquées : *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon* (1804); *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* (1806); *Las Cases soigné par les sauvages* (1814); *la Mort de Bichat*, *Daphnis et Chloé*, *Louis XVI distribuant des secours au peuple* (1817). Ce dernier tableau, exécuté plus tard par M. Hersent dans de grandes dimensions, est aujourd'hui au musée de Versailles avec une autre toile qui compte parmi les plus animées de l'artiste : *le Passage du pont de Landshut* (1810). A l'exposition de 1819 parut celui de ses tableaux qui lui a fait le plus d'honneur : *l'Abdication de Gustave Wasa*, achetée par le duc d'Orléans, mais qui a disparu lors des événements de 1848. M. Hersent devint l'un des peintres du gouvernement; il fut décoré par Louis XVIII, qui acheta *Ruth et Booz* et *les Religieux du mont Saint-Gothard*, et recommanda, en 1822, sa candidature à l'Institut où il remplaça, cette même année, Van-Spaendonck.

Sous la monarchie de Juillet, M. Hersent exécuta les *portraits* du roi, de la reine et de tous les membres de la famille. Deux de ses meilleurs portraits sont ceux de *Casimir Périer* et de *Mlle Delphine Gay*. Presque tous ses ouvrages ont été gravés par des maîtres habiles, notamment par Tardieu, V. Adam, Henriquel-Dupont, ou reproduits au trait dans les *Annales du Musée* de Landon. M. Hersent n'a rien envoyé aux Salons dans les trente dernières années. Il avait été promu, le 11 janvier 1825, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 2 octobre 1860.

HERSENT-MAUDUIT (Marie-Jeanne-Louise MAUDUIT, dame), née à Paris, en 1784, et fille du célèbre géomètre, s'est consacrée à la peinture, et a débuté avec succès au Salon de 1810. On a vu d'elle, entre autres tableaux estimés : le *Portrait de son père* (1810); *saint Vincent de Paul, la Mère abandonnée* (1814); *Henriette de France* (1819); *Sully et Marie de Médicis* (1822); *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, placé au Luxembourg, etc., et des peintures anecdotiques qui tiennent le milieu entre l'histoire et le genre. Elle a obtenu une 2ᵉ médaille en 1817, et une 1ʳᵉ en 1819. Elle s'est mariée à M. Hersent en 1821.

HERTFORD (Richard SEYMOUR-CONWAY, 4ᵉ marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1800, appartient à une branche cadette des ducs de Somerset, élevée en 1703 à la pairie et en 1793 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Yarmouth, il servit quelque temps comme capitaine au 22ᵉ régiment de dragons, puis il fut attaché d'ambassade à Paris (1817) et à Constantinople (1829). En 1842, il hérita des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il a habité presque toujours Paris, où il possède plusieurs maisons. En 1846, il a reçu les insignes de la Jarretière et, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur « pour encouragements donnés aux beaux-arts. » Il n'est pas marié, et a pour héritier présomptif son frère Henry, lord SEYMOUR-CONWAY, né en 1805.

HERTZ (Henrik), célèbre poëte danois, est né de parents juifs, à Copenhague, le 25 août 1798, et s'est converti au protestantisme en 1832. Il doit surtout sa réputation à son théâtre, dont plusieurs pièces parurent d'abord sous le voile de l'anonyme. Ses principales comédies sont : *Burckhard et sa famille* (herr Burckard og hans Familie, 1825); *le Jour de déménagement* (Flyttedagen, 1828); *Emma* (1829); *les Tours de génie de l'amour* (Amor's Geniestreger, 1830); *Tonietta* (1849); *le Scheik Hassan* (1851). Parmi ses drames lyriques, il faut citer : *la Fille du roi René* (Kœnig Rene's Tochter, 1847), et *Ninon* (1848).

On lui doit, en outre, plusieurs recueils poétiques où la grâce rêveuse des légendes du Nord se trouve unie à une grande richesse de style et à beaucoup d'esprit. Nous mentionnerons ses *Lettres du Paradis* (Gjengangerbrevene, eller poe-

tiske Epistler fra Paradiis, 1830); *Anonym Nytaarsgave* (1832), et *Foraars nytaarsgave* (1833), recueil qui renferme un poëme didactique remarquable sur *la Nature et l'Art* (Naturen og Kunsten); *Svend Dyrings Huus* (1837); *Svanehammen* (1841); *Tyrfing, et nordisk Digt fra den mythiske tid* (1849), recueil de légendes empruntées à la mythologie scandinave. Ses œuvres ont paru sous les titres : *Poésies lyriques et dramatiques* (1840, t. I), et *Poésies de diverses époques* (Digte fra forskjellige perioder; Copenhague, 1851, 2 vol.). On a aussi de lui le roman humoristique et autobiographique de *Stemninger og Tilstande* (1839).

HERTZEN (Alexandre) ou Herzen, romancier russe, est né à Moscou en 1816. Avant d'avoir terminé entièrement ses études à l'université de Moscou, dont il fut un des plus brillants élèves, il fut arrêté avec quelques-uns de ses condisciples sous le prétexte de sentiments hostiles au gouvernement (1834). Après un emprisonnement assez long, il fut condamné à l'exil (1835) et relégué à Perm, non loin de la Sibérie, puis à Viatka et à Novgorod. Comme il était autorisé à entrer au service civil, il occupa différents postes administratifs et judiciaires jusqu'au moment où il lui fut permis de revenir à Moscou. Il y passa quelque temps exclusivement occupé de travaux littéraires; puis il obtint la permission de parcourir l'Europe. Dès lors il a vécu tour à tour en France et en Angleterre; il a suivi à Paris les péripéties de la révolution de Février. Au retour d'une excursion dans le Midi, il s'établit à Londres (1851) et monta une imprimerie destinée à lancer sur la Russie toute espèce d'écrits politiques, inspirés d'une grande ardeur révolutionnaire.

M. Hertzen a débuté dans la littérature par une série de lettres insérées dans un recueil de Saint-Pétersbourg et intitulées : *le Dilettantisme dans la science* (1842); il les signa *Iskander*, pseudonyme qu'il a conservé en Russie pour toutes ses autres productions. Encouragé par un premier succès, il fit paraître une nouvelle série d'essais : *Lettres sur l'étude de la nature* (1845-1846), où il développe le principe d'Hegel et surtout de Feuerbach sur la fusion de plus en plus complète de la science et de la philosophie. En 1847 parurent des romans et nouvelles, entre autres : *A qui la faute?* et *le Docteur Kroupof*, qui fondèrent la popularité de M. Hertzen; puis d'agréables récits écrits à Paris : *les Souvenirs de voyages* (1848); *de l'Autre bord* et *Lettres de France et d'Italie* (1850), causeries philosophiques fort bien accueillies en Allemagne, où elles ont été traduites sur le manuscrit russe. — Depuis 1856, il a dirigé le journal *la Cloche*.

Parmi les écrits politiques que M. Hertzen a publiés depuis son séjour à Londres, nous signalerons : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie* (1851), où le caractère et le rôle de la race slave sont appréciés; *la Propriété baptisée* (1853), c'est-à-dire le servage; *la Prison et l'exil* (1864), recueil de souvenirs personnels; l'importante publication historique, les *Mémoires de l'impératrice Catherine, écrits par elle-même* (1859, in-18, avec *Préface*). Il faut citer encore *le Monde russe et la révolution*, traduit en français par M. H. Delaveau (1860-1862, 3 vol. in-18).

HERVÉ (Florimond Ronger, dit), artiste dramatique et compositeur français, né le 30 juin 1825, à Houdain, près d'Arras, fut élevé à Paris à la maîtrise de Saint Roch. Il fut huit ans organiste du grand orgue de Saint-Eustache, en même temps que chef d'orchestre au Palais-Royal, et chanta ensuite à l'Opéra-National, où il composa et fit représenter un petit opéra-bouffe intitulé *Don Quichotte;* la *ronde* de Sancho, chantée par M. Joseph Kelm, a joui d'une certaine popularité. En 1853, il fonda le théâtre des Folies-Nouvelles, sous le nom de Folies-Concertantes, et il y donna plusieurs bouffonneries musicales : *la Perle de l'Alsace*, *le Compositeur toqué*, *un Drame en 1779*, *la Fine fleur de l'Andalousie*, etc. Après avoir cédé, vers la fin de 1854, son privilége à MM. Huart et Altaroche, il est resté chargé de la direction de la scène jusqu'en 1856, époque où une condamnation judiciaire interrompit sa carrière artistique. Depuis il a encore écrit la musique de plusieurs opérettes : *la Fanfare de Saint-Cloud* (Délassements-Comiques, 1861); *le Hussard persécuté*, dont il a aussi fait les paroles (Même théâtre, 1862), etc.

HERVEY (lord Alfred), homme politique anglais, né en 1816, est fils du présent marquis de Bristol (voy. ce nom). En sortant de l'université de Cambridge, il étudia la jurisprudence et fut admis, en 1843, au barreau par la Société d'Inner-Temple. Élu l'année précédente, par la ville de Brighton, membre de la Chambre des Communes, il s'associa à la politique générale des conservateurs, accepta, sous le ministère de lord Aberdeen, une place au comité de la Trésorerie (1852), et la résigna à l'arrivée de lord Palmerston (février 1855). En 1857, il cessa de représenter Brighton au Parlement, mais il reprit son siége, en 1859, pour le bourg de Bury Saint-Edmunds. En 1853, il devint garde des sceaux du prince de Galles qui, en 1862, l'a nommé gentilhomme de la Chambre.

HERVEY (Thomas-Kibble), poëte anglais, né vers 1804 à Manchester, et fils d'un commerçant, fréquenta l'université de Cambridge et celle d'Oxford, sans y prendre ses degrés, et fut placé chez un habile procureur afin de s'y former à la pratique du droit. Mais il aimait mieux rimer une strophe que compulser un dossier et, en 1828, il fit paraître son poëme de *l'Australie* (Australia and other poems), qui eut trois éditions successives et dont toute la critique s'accorda à louer la délicatesse et l'élégance.

Après cet heureux coup d'essai, M. Hervey déserta l'étude du procureur et se jeta avec joie dans la carrière des lettres; mais il eut peine à soutenir une réputation trop rapidement faite, et ses ouvrages postérieurs ne reçurent pas l'accueil enthousiaste accordé à ses débuts. Nous citerons : *Illustrations of modern sculpture*, où il demande aux arts de nouvelles sources d'inspiration pour la poésie; *le Livre de Noël* (Book of Christmas), consacré aux saintes émotions de la famille; *la Tournée du Diable* (the Devil's walk), sujet du genre fantastique, déjà brillamment traité par Coleridge et Southey. M. Hervey excelle à écrire avec grâce de petites pièces légères ou sentimentales, dans un rhythme agréable et facile, telles que *le Bâtiment des déportés* (the Convict ship); *Cléopatre*, et tant d'autres, insérées dans les albums et les recueils périodiques.

Comme prosateur, M. Hervey a fourni d'intéressantes nouvelles au *Friendship's offering* et au *Litterary souvenir*, petits journaux dont il a été l'éditeur. Pendant huit ans, il a dirigé, en partie avec M. Dilke (voy. ce nom), *l'Athenæum* (1846-1854.

HERVEY (Éléonore-Louise Montagu, mistress); femme du précédent, née à Liverpool en 1811, appartient à une branche collatérale de la famille des ducs de Manchester. Dans sa jeunesse, elle fournit aux annuaires et aux recueils périodiques diverses pièces de vers qui furent goûtées. En

1839, parut d'elle un poëme dramatique, intitulé *le Landgrave*, écrit pour la lecture plutôt que pour la représentation. Devenue la femme de M. Th. K. Hervey en 1843, elle abandonna la poésie et écrivit des romans et des contes, ouvrages plus goûtés et plus productifs. Nous signalerons dans ce genre : *Marguerite Russell*, où elle a raconté sa propre histoire, sous le voile de l'anonyme; *la Double aspiration* (the Double Claim), qui met aux prises les désirs contraires du père et de l'enfant; *le Zodiaque des fleurs*, allégories morales, illustrées par l'ingénieux Doyle; *le Sentier du Faon* (the Pathway of the fawn), destiné à peindre l'ascendant de la vertu sur l'égoïsme.

HERVEY DE SAINT-DENYS (Marie-Jean-Léon, marquis D'), écrivain français, né à Paris, en 1823, ancien élève de l'École des langues orientales vivantes, a publié : *le Poil de la prairie*, traduit de Los Herreros (1847); *Insurrection de Naples en 1647, dite de Masaniello*, traduit du duc de Rivas (1849, 2 vol.); *Histoire du théâtre en Espagne* (1850); *De la rareté et du prix des médailles romaines*, etc. (1850); *Recherches sur l'agriculture des Chinois* (1851); *Un Roi* (1851); *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles depuis 1793* (1856); une traduction remarquable des *Poésies de l'époque des Thang*, avec une *Étude sur l'art poétique en Chine*, etc. (1862, in-8), etc. On annonce du marquis d'Hervey de Saint-Denys une *Histoire du peuple chinois d'après les historiens chinois*, publiée sous les auspices de la Société d'etnographie, dont il a été nommé président.

HERVEZ DE CHÉGOIN (Nicolas-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1791, à Antrains, village de la Nièvre. Ancien interne de l'hôpital de la Charité où il obtint deux fois la médaille d'or, il fut reçu docteur en 1816, et peu de temps après, admis par l'Académie dans la section de médecine opératoire (1823). Chirurgien consultant du roi Louis-Philippe, et successivement médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse, de l'hôpital Necker et, en dernier lieu, de celui de Lariboisière, il a pris sa retraite en 1857. Il a été, en 1833, décoré de la Légion d'honneur.

M. Hervez de Chégoin est auteur de divers mémoires insérés dans le recueil de l'Académie et traitant de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaiement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., et d'une notice sur le *Traitement de la brûlure* (1852).

HERWEGH (George), poëte et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 31 mai 1817, fit ses études à Stuttgart, à Maulbroun, et en dernier lieu à Tubingue où il s'occupa spécialement de théologie. Il avait déjà publié la traduction de plusieurs poésies de Lamartine, et fourni des articles de critique à *l'Europa* de Lewald, lorsque la conscription le réclama. A la suite d'une querelle avec un de ses officiers, il se réfugia en Suisse, à Constance, où il collabora au *Magasin populaire* du docteur Wirth. Retiré ensuite à Zurich, il publia, en 1841, sous le titre de *Chants d'un vivant* (Gedichte eines Lebendigen), l'ouvrage auquel il doit sa renommée. C'est un recueil de poésies républicaines, d'une grande richesse de facture et d'une extrême vigueur de pensées. Les plus remarquables sont : *Léger bagage, le Chant de la haine, la Dernière guerre, Une Vision, les Jeunes et les Vieux, Triste consolation, Protestation, à L. Uhland*, etc., et *le Parti*, qui lui attira une verte réplique du poëte libéral modéré, M. Freiligrath. Ce livre qui eut sept éditions, en deux ans, fut suivi d'un second recueil de *Xénies*, ou épigrammes à l'adresse de certains hommes ou de certaines institutions de l'Allemagne.

Le voyage que M. George Herwegh fit dans son pays, en 1842, fut un véritable triomphe. Le roi de Prusse voulut le voir et lui dit : « Soyons bons ennemis. » Néanmoins le poëte lui adressa quelque temps après une lettre virulente, que les journaux publièrent contre sa volonté, et qui le fit bannir. Il se retira de nouveau à Zurich, donna ses *Vingt-un arcs de Suisse* (21 Bogen aus Schweiz; 1843), et écrivit dans des feuilles radicales des articles qui eurent pour résultat son éloignement de la ville, pendant que le roi de Wurtemberg menaçait de le poursuivre comme déserteur. Le canton de Bâle lui offrit un asile et le droit de cité. En 1845, M. Georges Herwegh, tout entier dès lors à la fièvre politique, voyagea dans le Sud et se fixa à Paris. En avril 1848, il se mit à la tête des ouvriers allemands et français qui firent la campagne révolutionnaire de Bade avec MM. Struve et Brentano. Après la défaite des insurgés, il se réfugia en Suisse, puis dans le sud de la France, où il vécut dans l'obscurité.

HERZ (Henri), pianiste allemand, facteur à Paris, né à Vienne, le 6 janvier 1806, de parents israélites, commença, sous la direction de son père, l'étude du piano. Doué de dispositions précoces, il exécutait, à huit ans, en public, les variations de Hummel. Pour corriger la faiblesse relative de sa main gauche, il étudia le violon. En 1816, il entra au Conservatoire de Paris, et après une année d'études sous Pradher, il obtint le premier prix de piano (1818). Il eut pour professeurs Dourlen et Reicha, et écrivit dès 1818 son *Air tyrolien varié* et son *Rondo alla cosacca*, qui eurent du succès. L'arrivée de Moschelès à Paris eut sur lui une grande influence. Il dut à ce maître plus d'élégance, de légèreté et d'éclat. Pendant douze ans ses compositions pour le piano, chèrement payées par les éditeurs, eurent une vogue immense. Ses fantaisies sur *Otello, Guillaume Tell, la Norma, le Pré-aux-Clercs, Euryante*, etc., etc., ont été gravées et éditées dans toute l'Europe.

En 1831, M. Herz parcourut l'Allemagne avec le violoniste Lafont; en 1834, il alla en Angleterre, et l'accueil qu'il y reçut l'engagea à y retourner dans la suite chaque année. Il a fait aussi un voyage en Amérique, où il a rencontré la même faveur. Plus récemment, il s'est fait applaudir en Espagne. M. Herz a été nommé professeur au Conservatoire en 1842. Comme pianiste, il se fait remarquer par un jeu habile et délicat; comme compositeur, il passe pour avoir plus de mélodie et de fraîcheur que d'originalité.

Lorsqu'au milieu de ses succès d'artiste, M. Herz voulut devenir facteur de pianos, il eut de grands efforts à faire pour y parvenir, et apporta une extrême ardeur à son tardif apprentissage. Il fonda d'abord avec Klepfer la fabrique de pianos à sept octaves, dont il prit seul ensuite la direction, M. H. Herz a ouvert à Paris une grande salle de concerts qui porte son nom. Il a publié en feuilleton dans *le Moniteur*, à partir de juillet 1865, *Mes voyages en Amérique*. Décoré de la Légion d'honneur depuis vingt-cinq ans, il a été promu officier à la suite de la seconde exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

HERZ (Jacques-Simon), pianiste et compositeur allemand, frère du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein, le 31 décembre 1794, vint de bonne heure à Paris, entra, en 1807, au Conservatoire, où il eut pour maître de piano Pradher, se fit

connaître dans quelques concerts, et se livra surtout avec succès à l'enseignement. Parmi ses compositions pour le piano, qui sont assez nombreuses, on remarque deux *Grandes sonates* avec accompagnement; un *Grand quintette;* plusieurs *Rondos*, notamment un *Rondo brillant*, avec *Introduction;* des *Fantaisies*, des *Variations*, etc. M. Jacques Herz a accompagné M. Henri Herz dans plusieurs de ses tournees.

HESS (Henri, baron DE), général autrichien, né à Vienne en 1788, entra en 1805, comme enseigne, au service militaire, et fut d'abord employé soit à l'état-major général, soit à des opérations trigonométriques. Appelé sous les drapeaux en 1809, il se distingua à la bataille de Wagram, reprit ensuite le cours de ses travaux scientifiques, et, lorsque la guerre de 1813 éclata, servit avec le grade de capitaine, reçut plusieurs décorations étrangères, et fut attaché, à la fin de 1814, au bureau de la guerre en qualité de major. Après avoir commandé en second plusieurs régiments d'infanterie, il passa colonel en 1829, et fut mis, en 1830, à la tête de la division de l'état-major, auprès du corps mobile de la Lombardie; les soins qu'il donna, dans l'exercice de ces fonctions, à l'instruction des troupes, le firent bientôt regarder comme un des meilleurs officiers de l'armée autrichienne.

Promu feld-maréchal lieutenant en 1842, M. de Hess continua d'être attaché à l'armée d'Italie. La guerre de 1848 lui fournit l'occasion de déployer ses talents stratégiques. Nommé quartier-maître général, c'est à lui que revient en grande partie l'honneur de cette double campagne, et le maréchal Radetzky, dont il était le principal conseiller, se plut à le reconnaître en maintes occasions. En effet, il conçut le plan des principales opérations, telles que la marche sur Vicence, la prise de cette ville, la victoire de Custozza, et, en 1849, prépara et exécuta cette courte campagne qui se termina, au bout de cinq jours, par le désastre de Novare. Ces éminents services furent récompensés par l'ordre de Marie-Thérèse, le titre de baron et le grade de chef d'état-major général de l'armée. En 1854, il conclut, comme envoyé plénipotentiaire, la convention du 20 avril avec la Prusse, et commanda les deux corps d'armée réunis sur la frontière méridionale et destinés à surveiller les mouvements de la guerre d'Orient. Après la paix de Paris, il reprit ses fonctions de quartier-maître général.

Lors de la guerre de l'independance italienne, en 1859, il ne reçut d'abord aucun commandement; mais, après la défaite de Magenta (4 juin), il fut appelé à remplacer le général Giulay, à la tête des forces autrichiennes, et c'est lui qui disposa, avec l'empereur François-Joseph, le plan de la bataille de Solferino (24 juin). Le 12 juillet suivant, il fut nommé feld-maréchal. Le baron de Hess a été nommé, le 18 avril 1861, membre à vie de la Chambre haute du conseil de l'empire d'Autriche. — Il est mort le 30 mars 1863.

HESS (Pierre), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 29 juillet 1793, et fils aîné du graveur de ce nom, commença le dessin sous son père, alla étudier à Munich en 1806, et s'appliqua d'abord de préférence à la peinture de genre. Entraîné par le mouvement de la nationalité allemande, il fit les campagnes de France de 1813 à 1815, mais plutôt en artiste qu'en soldat, et s'en inspira pour ses principales œuvres. Devenu en effet, peintre de batailles, il se plut à représenter les épisodes les moins heureux pour nos armes: *la Bataille d'Arcis-sur-Aube, la Surprise d'un village français par les Cosaques* (1817); *la Défense du pont de Kinzig, une Escarmouche entre des dragons français et des hussards autrichiens, des Cosaques du Don avec des paysans français prisonniers* (1820); *un Combat dans le défilé de Bodenbühl, le Combat de Worgel* (1832). En 1839, l'empereur de Russie l'appela à sa cour pour peindre les événements de la campagne de 1812. L'artiste revint ensuite à Munich, où il exécuta une *Bataille de Leipsick* pour le roi Maximilien.

M. Pierre Hess se distingue par la facilité de la composition, le mouvement des personnages et la minutieuse exactitude des détails. On l'a appelé l'Horace Vernet de l'Allemagne. Il est chevalier de plusieurs ordres nationaux ou étrangers, et membre des académies de Berlin, de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Munich. Dans cette dernière ville, il a fondé, avec M. Quaglio, la Société des Arts. Un recueil de ses tableaux, lithographié par Frédéric Hohe, a paru à Munich en 1825.

HESS (Henri), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 19 avril 1798, s'exerça, tout enfant, sur des sujets bibliques, et se fit connaître, à Munich, en 1817, par une *Sainte Famille* qui lui valut plusieurs commandes de la reine douairière Caroline de Bavière. On cite de lui, dans la peinture religieuse : une *Descente de croix, Noël, les Pèlerins allant à Rome, la Foi, l'Espérance et la Charité*, lithographié par lui-même; *le Soir, un Enterrement*, une copie des *Trois Mages*, de Van Dick. D'un voyage qu'il fit en Italie, aux frais du roi de Bavière, il rapporta un tableau païen, *Apollon et les neuf muses*, qui le fit nommer professeur à l'Académie et directeur de l'École de peinture sur verre. Il a exécuté lui-même de nombreux *vitraux* pour Munich, Cologne et Ratisbonne.

Comme peintre de fresques, il a orné de figures sur fond d'or l'église de Tous les Saints, à Munich, et représenté *la Vie de saint Boniface* sur les murs de la basilique qui lui est dédiée. M. Henri Hess a aussi un nom en Allemagne, comme peintre de portraits; celui de *Thorwaldsen* est très-estimé. M. Henri Hess a été élu, le 15 février 1862, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), en remplacement de Ritschell. — Il est mort le 30 mars 1863.

Un frère des précédents, M. Charles Hess, né à Dusseldorf, en 1801, particulièrement destiné par son père à lui succéder comme graveur, se sentit après ses débuts dans cet art, le même goût que ses frères pour la peinture et cultiva le genre et le paysage. Il fit aussi des animaux qui eurent du succès. La vie des Alpes, dans ses détails plutôt que dans ses grandes scènes, est le sujet favori de ses tableaux, qui ont de la vérité, du caractère et de la poésie.

HESSE (Nicolas-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1795, fut élève de son frère et du baron Gros, suivit les concours de l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de peinture, en 1818, à l'âge de 22 ans, sur ce sujet : *Philémon et Baucis recevant les Dieux*. Sa santé, qui fut souvent un obstacle à ses travaux, lui permit à peine de faire de Rome les envois de rigueur. De retour à Paris, il s'occupa surtout de peinture historique et religieuse, et plus spécialement de la décoration murale des églises. Il a paru rarement aux Salons; on a toutefois remarqué ses *États généraux de 1789, ou Mirabeau*, à celui de 1838; une *Clytie mourante*, à celui de 1853, et une *Descente de croix*, à celui de 1857.

Il faut citer de cet artiste : dans la grande nef de Notre-Dame de Lorette, *l'Adoration des Bergers*, et le double sujet de la *Conversion* et du

Martyre de saint Hippolyte, dans les chapelles latérales; puis la décoration des églises de Sainte-Élisabeth, des Blancs-Manteaux, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Saint-Pierre de Chaillot, où il a peint la coupole du chœur et les sujets des vitraux exécutés par lui-même; plusieurs vitraux également peints par lui seul à Notre-Dame de la Recouvrance; les cartons des vitraux de la chapelle de la Vierge, à Saint-Eustache; cinquante-cinq nouveaux cartons destinés aux baies ogivées de l'abside de Sainte-Clotilde; *la Lutte de Jacob avec l'Ange*, dans la cathédrale d'Avranche, et à Périgueux, *le Christ au sépulcre* (1838).

M. Auguste Hesse a aussi exécuté les peintures décoratives du salon principal de l'hôtel de ville, dans la nouvelle galerie des Fêtes, et les dessins des huit vitraux de l'escalier. En 1856, il a donné le *Portrait de Girardon*, pour la collection des portraits de la galerie d'Apollon, au Louvre, et terminé dans la galerie du Sénat, au Luxembourg, un grand sujet historique, *Promulgation du Concordat.*

M. Auguste Hesse a dirigé quelque temps un atelier, d'où sont sortis des élèves distingués. Malgré le petit nombre des toiles qu'il a exposées, il a obtenu une première médaille en 1838, et la décoration en mai 1840. En novembre 1863, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Eug. Delacroix.

HESSE (Alexandre-Jean-Baptiste), peintre français, neveu du précédent, et fils du peintre miniaturiste H. F. Hesse, est né à Paris en 1806. Après avoir suivi l'atelier de Gros, il alla en Italie et s'arrêta à Venise, où il fit le tableau qu'il envoya au Salon de 1833, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*, acquis par M. Delessert. Il exécuta ensuite : *Léonard de Vinci donnant la liberté à des oiseaux* (1836); *les Pêcheurs catalans*, *la Jeune Arlésienne* (1844); *le Triomphe de Pisani* (1843); une *République*, au Salon de 1848, *l'Aumône* et le portrait de *M. le premier président Barthe*, à celui de 1861. On a de lui les peintures murales de la chapelle Saint-François de Sales à Saint-Sulpice. M. Alex. Hesse a aussi abordé le portrait. Il a obtenu une médaille de 1re classe, pour le genre historique, en 1833, une deuxième médaille, pour le portrait, en 1848, et la décoration en 1842.

HESSE (Adolphe-Frédéric), organiste et compositeur allemand, né le 30 août 1809, à Breslau, où son père était facteur d'orgues, montra des dispositions précoces pour la musique, qu'il étudia sous les meilleurs maîtres, entre autres, Spohr et Rink. Il donna, très-jeune, des concerts en Saxe, fit un voyage artistique en Allemagne, aux frais de sa ville natale, et fut successivement, dans cette dernière, organiste de Sainte-Élisabeth et de Saint-Bernardin.

Parmi ses compositions, on remarque : trois *Symphonies pour orchestre; Tobie*, oratorio; *Sonate à 4 mains pour piano; Concerto pour piano et orchestre;* 40 *Préludes, fugues et fantaisies; Livre de chant choral pour la Silésie.*

HESSE (maison de), famille princière allemande, divisée en deux lignes principales : celle de HESSE-CASSEL ou HESSE-ÉLECTORALE, et celle de HESSE-DARMSTADT ou HESSE GRAND-DUCALE. La première comprend la branche souveraine et la branche cadette de *Hesse-Philippsthal*. La seconde comprend la branche *grand'-ducale* et la branche cadette de *Hesse-Hombourg*.

HESSE-CASSEL (Frédéric-Guillaume Ier, électeur de), chef actuel de la branche souveraine de la ligne électorale (voy. FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier). — Épouse morganatique : *Gertrude*, princesse de Hanau, comtesse de Schaumbourg, née le 18 mai 1806. — Enfants (princes et princesses de Hanau, comtes et comtesses de Schaumbourg) : *Frédéric-Guillaume*, né le 18 novembre 1832; *Maurice*-Philippe-Henri, né le 4 mai 1834, major de cavalerie à la suite des gardes du corps; *Guillaume*, né le 19 décembre 1836, capitaine au régiment des gardes du corps; *Charles*, né le 29 novembre 1840, sous-lieutenant agrégé au régiment d'artillerie; Frédéric-Guillaume-Henri-Louis-Hermann, né le 8 décembre 1842, sous-lieutenant au régiment des gardes du corps; Frédéric-Guillaume-Philippe, né le 26 décembre 1844, sous-lieutenant au régiment des gardes du corps; *Auguste* Marie-Gertrude, née le 21 septembre 1829, mariée, le 17 juillet 1849, à Ferdinand-*Maximilien*, comte d'Isembourg et Budingen-Wæchtersbach; *Alexandrine*-Frédérique, née le 22 décembre 1831, mariée, le 12 juin 1851, à *Félix*, prince de Hohenlohe-Œhringen; *Marie*-Auguste, née le 22 août 1839, mariée le 27 décembre 1857, au prince Guillaume de Hesse-Philippsthal-Barchfeld.

L'électeur a une sœur : *Marie*, née le 6 septembre 1804, mariée au duc régnant de Saxe-Meiningen-Hildburghausen (voy. SAXE), et un très-grand nombre de cousins et de cousines, qui tiennent, par alliance, à la plupart des familles princières de l'Allemagne et à plusieurs maisons souveraines d'Europe.

HESSE-PHILIPPSTHAL (*Charles*, landgrave de), chef actuel de la première branche cadette de la ligne électorale de Hesse et major-général à la suite au service de la Hesse électorale, né le 22 mai 1803, a succédé, le 25 décembre 1849, à son père, le landgrave Ernest-Constantin. Il s'est marié, le 9 octobre 1845, à *Marie*-Alexandrine-Auguste-Louise-Eugénie-Mathilde, fille de feu *Eugène*, duc de Wurtemberg, née le 25 mars 1818, dont il a deux fils : *Ernest*-Eugène-Charles-Auguste-Bernard-Paul, né le 20 décembre 1846, et *Charles*-Alexandre, né le 3 février 1853.

A la même branche de la ligne électorale se rattache un autre rameau collatéral, celui de BARCHFELD, qui a pour chef le landgrave *Alexis*-Guillaume-Ernest, né le 13 septembre 1829, fils du landgrave *Charles*-Auguste-Philippe-Louis, lequel est mort le 17 juillet 1854. Lieutenant-colonel à la suite du 1er régiment de hussards de la Hesse électorale, le landgrave Alexis a épousé, le 27 juin 1854, la princesse Marie-*Louise*-Anne, fille du prince Frédéric-Charles-Alexandre de Prusse, née le 1er mars 1829, et dont il s'est séparé par divorce, le 6 mars 1861. Son frère, *Frédéric*-Guillaume-Ernest, né le 3 octobre 1831, capitaine de vaisseau dans la marine prussienne, en retraite, a épousé, le 27 décembre 1857, Marie-Auguste, princesse de Hanau, née le 22 août 1839, fille de l'électeur régnant de Hesse. Sa sœur aînée, *Berthe* Marie-Wilhelmine-Caroline-Louise, née le 26 octobre 1818, s'est mariée le 27 juin 1839 au prince héréditaire de Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt (voy. BENTHEIM). La branche cadette de HESSE-ROTHENBOURG s'est éteinte, en 1834, dans la personne de Victor-Amédée, dernier landgrave de ce nom.

HESSE-DARMSTADT (Louis III, grand-duc de), chef actuel de la ligne grand-ducale, né le 9 juin 1806, corégent en vertu de l'édit paternel du 5 mars 1848, a succédé, le 16 juin 1848, à son père, le grand-duc Louis II. Propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 14; chef du 4e régiment prussien d'infanterie de Westphalie, n° 17; du 5e régiment d'infanterie de Bavière, ainsi que du régiment d'infanterie russe de Livonie, il a épousé, le 26 décembre 1833, une fille

de Louis, roi de Bavière, la grande-duchesse *Mathilde*-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, née le 30 août 1813 et morte le 25 mai 1862. Sa sœur, la princesse Marie, est l'impératrice régnante de Russie (voy. RUSSIE et ALEXANDRE II).

Il a un premier frère, le prince *Charles*-Guillaume-Louis, né le 23 avril 1809, général d'infanterie au service de la Hesse grand-ducale, propriétaire du 4e régiment d'infanterie hessoise; il s'est marié, le 22 octobre 1836, à la princesse Marie-*Élisabeth*-Caroline-Victoire, née le 18 juin 1815, fille de feu Guillaume, prince de Prusse, et cousine germaine du roi actuel, Frédéric-Guillaume IV; de ce mariage, il a eu quatre enfants : Frédéric-Guillaume-*Louis*-Charles, né le 12 septembre 1837, colonel à la suite du 1er régiment d'infanterie, 2e propriétaire du 1er régiment de cavalerie, ainsi que lieutenant-colonel à la suite de l'armée prussienne, chef du régiment russe des hussards de Kljastitsy, décoré du titre d'altesse royale en vertu d'un décret de la reine d'Angleterre du 5 juillet 1862, marié, le 1er juillet 1862, à *Alice*-Mathilde-Marie, princesse de Grande-Bretagne et d'Irlande, née le 25 avril 1843, et dont il a eu une fille, *Victoria*, née le 5 avril 1863; *Henri*-Louis-Guillaume-Adalbert-Waldemar-Alexandre, né le 28 novembre 1838, major à la suite du 1er régiment d'infanterie, et 2e propriétaire du 2e régiment de cavalerie, ainsi que major à la suite du 1er régiment des hussards de la Prusse rhénane (hussards du roi) n° 7; *Guillaume*-Louis-Frédéric-Georges-Émile-Philippe-Gustave-Ferdinand, né le 16 novembre 1845, lieutenant au 4e régiment d'infanterie; et Marie-*Anne*-Wilhelmine-Élisabeth-Mathilde, née le 25 mai 1843.

Un autre frère du grand-duc régnant, le prince *Alexandre*-Louis Chrétien-George-Frédéric-Émile, né le 15 juillet 1823, est lieutenant-feld-maréchal au service de l'Autriche, colonel propriétaire du régiment de cuirassiers autrichiens n° 6; propriétaire du 8e régiment de lanciers russes et du 2e régiment d'infanterie hessoise. Il s'est marié le 16 octobre 1851, à *Julie*, comtesse de Battenberg, née le 12 novembre 1825, fille de feu Maurice, comte de Hauke, ministre de la guerre et palatin du ci-devant royaume de Pologne; de ce mariage, il a une fille et deux fils, dont l'aîné est *Louis*-Alexandre, comte de Battenberg, né le 24 mai 1854. A la même famille appartient le prince *Frédéric*-Auguste-Charles-Antoine-Emile-Maximilien-Chrétien-Louis, né le 14 mai 1788, général d'infanterie au service de la Hesse grand-ducale, oncle du grand-duc régnant.

HESSE-HOMBOURG (*Ferdinand*-Henri-Frédéric, landgrave de), chef actuel de la branche cadette de la ligne de Hesse-Darmstadt, est né le 26 avril 1783. Général de cavalerie au service d'Autriche, il a succédé, le 8 septembre 1848, à son frère le landgrave *Gustave*-Adolphe-Frédéric. Il n'a qu'une sœur, *Auguste*-Frédérique, née le 28 novembre 1776, grande-duchesse héréditaire douairière de Mecklembourg-Schwérin, et deux nièces, filles de feu *Gustave : Caroline*, mariée à Henri XX de Reuss-Greiz (voy. REUSS), et *Élisabeth*-Louise-Frédérique, née le 30 septembre 1823.

HETSCH (Gustave-Frédéric), architecte danois, né à Stuttgart, le 28 septembre 1788, vint en 1808 à Paris en compagnie de son père, peintre distingué, étudia l'architecture sous la direction de M. H. Lebas et de Percier, et fut employé à la restauration du Panthéon. A Rome, où il alla continuer ses études, il se lia avec l'archiviste danois G. Malling, qui le décida à se rendre à Copenhague. Dès 1815, on créa en sa faveur une chaire d'ornementation à l'Académie des beaux-arts. Naturalisé Danois, en 1822, il fut nommé professeur de perspective et directeur des cours de dessin à l'Institut polytechnique (1829). Il a rendu, comme professeur, de grands services à sa patrie adoptive, qu'il a aussi dotée d'un grand nombre d'édifices publics ou privés, tels que : l'église de Frédéricia, la cathédrale de Hadersleben, la synagogue et l'église catholique de Copenhague, etc. M. Hetsch est devenu chevalier du Danebrog (1836) et de la Couronne de Fer de Lombardie (1843), et membre ou correspondant des académies de Copenhague (1822), de Stockholm, de Munich, etc.

HETTNER (Hermann-Jules-Théodore), littérateur allemand, né en 1821, à Leysersdorf (Silésie), étudia la philosophie à Berlin, Heidelberg et Halle, puis l'histoire et l'esthétique à Breslau, et consacra enfin trois années à parcourir l'Italie (1844-1847). Reçu agrégé à son retour d'Heidelberg, il obtint un emploi de professeur adjoint d'esthétique à l'université d'Iéna, et fit en 1852 une excursion en Grèce, en compagnie de MM. Gottling et L. Preller. En 1855, il a été mis à la tête des antiquités du cabinet de Dresde, et il fait partie de l'Académie des beaux-arts.

Parmi ses ouvrages nous signalerons : *des Arts plastiques chez les anciens* (Vorschule zur bildenden Kunst der Alten; Oldenbourg, 1848); *l'École romantique dans ses rapports avec Gœthe et Schiller* (die romantische Schule; Brunswich, 1850); *le Drame moderne* (das moderne Drama; 1852); *Notes d'un voyage en Grèce* (Griechische Reiseskizzen; Ibid., 1853); *Histoire de la littérature au XVIIIe siècle* (Literaturgeschichte des 18e Jahrunderts; Ibid., 1856, in-8); *Catalogue du musée des antiquités de Dresde* (Dresde, 1856).

HETZEL (Pierre-Jules), littérateur et libraire français, né à Chartres, le 15 janvier 1814, vint, en 1825, à Paris, fit ses études au collége Stanislas, puis commença son droit, qu'il alla continuer à Strasbourg. En 1835, il s'associa avec l'éditeur Paulin, et donna avec lui, pendant dix ans, des publications de circonstance, illustrées avec luxe. Une aptitude littéraire qui lui permettait de suppléer lui-même à l'inexactitude de ses collaborateurs, et ses relations avec les chefs du parti républicain, le mirent rapidement en relief. En 1848, il eut une part d'influence dans les événements de Février, tant au Palais-Bourbon qu'à l'hôtel de ville, et fut, dans l'espace de dix mois, chef du cabinet du ministère des affaires étrangères, puis de celui de la marine, enfin secrétaire général du pouvoir exécutif. Il fut aussi chargé de différentes missions en Belgique.

Sorti volontairement de la vie publique, aussitôt après l'élection du 10 décembre, M. Hetzel revint à la librairie et à la littérature. Il collaborait alors au *National* et, avec M. Lireux, à la *Revue comique*, illustrée par MM. T. Johannot, Bertall et Nadar, et restée célèbre dans la littérature politique de ces derniers temps. A la suite des événements de décembre 1851, il fut exilé, et résida à Bruxelles jusqu'au décret d'amnistie de 1859. Il contribua activement à la suppression de la contrefaçon belge. M. Hetzel a donné son nom à une collection de petits in-32 qui, commencée à Bruxelles et continuée à Paris, comprend entre autres œuvres celles de Victor Hugo, de G. Sand, etc., sans compter celles de l'éditeur. Depuis 1862, il a rouvert, sous son propre nom, une maison de librairie, qui a donné d'importantes publications, éditées avec goût et dont plusieurs sont splendidement illustrées.

On cite de M. J. Hetzel lui-même, qui a pris, comme écrivain, le pseudonyme de *P. J. Stahl* :

le Diable à Paris (1842); *Voyage où il vous plaira*, avec Alfred de Musset (1842-43, gr. in-8; 1858, in-32); *les Nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* (1843); *Scènes de la vie publique et privée des animaux* (1851, in-8); *Théorie de l'amour et de la jalousie, Bêtes et gens* (1853); *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit* (1855, in-32); *les Bijoux parlants* (1856, in-32); *Histoire d'un prince* (1857, in-32); *Histoire d'un homme enrhumé et autres histoires* (1859, in-18); *le Voyage d'un étudiant* (1860), des brochures sur la propriété littéraire, etc.; divers articles et feuilletons dans *le Siècle, la Presse, le Journal des Débats*, etc. Il a fondé, en 1864, avec M. J. Macé, le *Magasin d'éducation et de récréation*.

HEUCHEL [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, est né à Cernay en 1808. Riche propriétaire, médecin estimé, agriculteur habile, il mit toute son influence au service de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet, et fut, en 1848, choisi par les républicains avancés du département pour candidat à l'Assemblée nationale. Élu par 30 170 voix, il vota ordinairement avec le parti du *National*, et se montra à la fois adversaire du socialisme et partisan des institutions républicaines. Après l'élection du 10 décembre il ne fit toutefois au Président qu'une opposition modérée et vota pour la proposition Rateau, qui hâta la dissolution de la Constituante. Il ne fut pas néanmoins réélu à la Législative, et reprit l'exercice de la médecine à Cernay.

HEUDELET DE BIERRE (Étienne, comte), général français, né à Dijon, le 12 novembre 1770, mort le 20 avril 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HEURTELOUP (baron Charles-Louis-Stanislas), médecin français, né à Paris, le 16 février 1793, fit ses études médicales, et fut reçu docteur en mai 1823. Il s'occupa dès lors presque exclusivement de l'écrasement par percussion de la pierre dans la vessie. Pour exprimer la nouveauté de son procédé, il substitua au mot de *lithotritie* celui de *lithotripsie*, et soutint contre M. Leroy d'Étioles (voy. ce nom) de fréquentes polémiques et même un procès en 1856. Il a aussi fait avec le même docteur assaut d'initiative et de générosité en proposant de fonder, à ses frais et sans condition, une chaire spéciale pour l'enseignement de sa méthode (mai 1857). Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1832.

M. Heurteloup a surtout publié: *de la Lithotritie* (1827, in-8); *de la Lithotripsie par percussion, et de l'instrument appelé percuteur-courbe à marteau* (1833, in-8); *de la Lithotripsie sans fragments*, appuyé d'un grand nombre de faits pratiques (1845, in-8); *Trois époques pour servir à l'histoire de la Lithotripsie* (1846, in-8); *Rétrécissements de l'urètre, Guérisons immédiates*, etc. (1855, 2e édit., 1859, in-8), et divers *Mémoires* et *Lettres* sur le même sujet.

HEURTIER (Nicolas-Jean-Jacques-François), administrateur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 21 mars 1812, fit ses études classiques au collége de Lyon et vint suivre les cours de droit à Paris. Il retourna, en 1833, dans sa ville natale, y débuta aussitôt comme avocat et, grâce à son talent de parole et aux relations de sa famille, se créa promptement au barreau et dans la ville une importante position. Membre du conseil général de la Loire, en remplacement de son père, depuis 1846, il fut investi par le gouvernement provisoire en 1848 des difficiles fonctions de maire de Saint-Étienne, et sut maintenir l'ordre dans cette cité populeuse et remuante. Élu l'année suivante, par 36 000 suffrages, représentant de la Loire à l'Assemblée législative, il prit une part active aux travaux parlementaires comme orateur et surtout comme membre de diverses commissions. Parmi ses discours on remarqua ceux sur l'état de siége (19 juillet 1849) et pour le maintien des octrois.

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. Heurtier fut, aussitôt après le coup d'État, nommé membre de la Commission consultative, puis chargé des fonctions de directeur général de l'agriculture et du commerce, lorsque, par suite de la création du ministère de la police, le portefeuille ministériel de l'agriculture et du commerce fut supprimé. Nommé en même temps conseiller d'État, en service ordinaire hors sections, il a pris place depuis dans la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce.

M. Heurtier est membre, vice-président ou président des plus importants conseils et comités administratifs. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 15 décembre 1852, il a été promu commandant le 30 août 1865. Il a été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, commandeur de l'Aigle-Rouge de Prusse, de l'ordre d'Isabelle la Catholique, etc. La part qu'il a prise au traité de commerce de 1855 entre la France et la Belgique, lui a valu la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

HEURTIER (Auguste), agent consulaire et administrateur français, frère du précédent, né à Chambon-Feugerolles (Loire), le 5 juin 1818, a servi dans l'armée d'Afrique et fait douze campagnes (1840-1846), puis, après divers voyages, il a été délégué du gouvernement français, en 1853, dans les mers de l'Inde, de la Chine et du Japon. Il a ensuite inauguré, comme chancelier-gérant, le consulat de France à Bangkok, dans le royaume de Siam (1857-1859). Rappelé, sur sa demande, il a été nommé, en 1862, inspecteur des perceptions municipales de la ville de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864. M. Aug. Heurtier a rédigé divers rapports adressés aux ministres de l'agriculture, du commerce et des affaires étrangères, et qui ont été publiés, soit dans *le Moniteur*, soit dans *les Annales du commerce extérieur*.

HEUSCHLING (Philippe-François-Xavier-Théodose), économiste belge, est né à Luxembourg, le 21 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de l'économie politique et attira l'attention sur lui par un excellent *Essai sur la statistique générale de la Belgique* (Bruxelles, 1838, in-8; 2e édit., 1841, et *Suppl.* en 1844), composé sur des documents publics et particuliers. La Société française de statistique universelle en fit faire, en 1839, un tirage spécial. Il écrivit ensuite: *Bibliographie historique de la statistique en Allemagne* (Bruxelles, 1846, in-8), où, d'après Bulau, il apprécie les auteurs de ce pays selon leur valeur réelle; *Essai d'une statistique ethnographique universelle* (Ibid., 1847-1849, gr. in-8); *Bibliographie historique de la statistique en France* (Ibid., 1851), qui, entre autres renseignements utiles, contient une liste complète des *Annuaires* ou *Dictionnaires* dont les divers départements français ont été l'objet. En 1841, M. Heuschling fut chargé de la direction du bureau de statistique générale au ministère de l'intérieur, et, peu après, nommé secrétaire de la Commission centrale de statistique. En 1855, il prit une part très-active aux travaux du congrès international de statistique réuni à Paris.

Outre les ouvrages cités et un grand nombre de *Mémoires* adressés aux sociétés savantes de Belgique et de France, entre autres de *Nouvelles tables de mortalité* de ces deux pays, on a de M. Heuschling divers écrits sur le système et la répartition des impôts, tels que : *Quelques observations théoriques* (Mons, 1840, in-8); *De la réforme des impôts comme moyen de soulager le paupérisme et d'en arrêter les progrès* (Bruxelles, 1844, in-8); *De l'impôt sur le revenu au profit de l'État* (1852, in-8); *Congrès international de statistique tenu à Vienne en 1857* (1857, in-8); *l'Empire de Turquie d'après ses derniers traités* (1859), etc., etc.

HEUSINGER (Charles-Frédéric), médecin allemand, né le 28 février 1792, à Farnroda, en Saxe, passa, en 1809, du collège d'Eisenach à l'université d'Iéna, où il obtint, en 1812, le grade de docteur. En 1813, il entra, comme chirurgien dans une armée prussienne et il passa en cette qualité en France où il resta jusqu'en 1819, chargé de la direction de l'hôpital de Sedan mis au service des armées alliées. De retour en Allemagne, il occupa une place à l'institut clinique de Gœttingue, puis fut successivement appelé, comme professeur de médecine, à Iéna (1820), à Vürtzbourg (1824) et à Marbourg (1829), où il eut, en outre, le titre de médecin référendaire du gouvernement de la Hesse électorale.

On a de lui d'assez nombreux ouvrages de médecine, entre autres : *Système d'Histologie* (System der Histologie; Eisenach 1822); *Anthologie physique et psychique* (Grundriss der physischen und psychischen Anthropologie; Ibid., 1829); *Encyclopédie et méthodologie des sciences naturelles et de la médecine* (Grundriss der Encyklopaedie und Methodologie der Natur-und Heilkunde; Ibid.; 1839): *Recherches de pathologie comparée* (Cassel, 1844-53, 2 vol.), ouvrage écrit en langue française, plusieurs écrits spéciaux sur la rate, notamment : *les Inflammations de la rate chez les animaux et chez l'homme* (die Milzbrandkrankheiten der Thiere und der Menschen; Erlangen 1850); *la Géophagie, ou la Malaria-Chlorose sous tous les climats* (die sogenannte Geophagie oder Malaria-Chlorose als Krankheit aller Climate dargestellt; Cassel 1852). M. Heusinger a publié, en outre, une foule de dissertations, de mémoires, etc., et collaboré très-activement au *Magasin de médecine universelle* de Rust, aux *Archives de physiologie* de Meckel, à la *Gazette de physique organique* (Eisenach, 1827-1828, 3 vol.) dont il fut le rédacteur principal, etc.

HEUZÉ (Louis-Gustave), agronome français, né à Paris, en 1815, élève de l'Institut agronomique de Grignon, prit en 1840 la direction de l'Institut de Grand-Jouan, professa un cours d'agriculture à Nantes en 1846, puis administra jusqu'en 1848 la ferme-école de Nozay. En 1849, il obtint au concours la chaire d'agriculture à l'école de Grignon. Il a reçu un grand nombre de prix et de médailles de diverses associations agricoles, pour ses instruments et machines, pour ses cultures et ses animaux, et a été chargé, par l'administration de l'agriculture, de diverses missions en France et à l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

M. Heuzé a publié un certain nombre de mémoires couronnés par la Société d'encouragement, la Société centrale d'agriculture, etc., des *Rapports* officiels et divers ouvrages. Nous citerons : *Du lait et de ses emplois en Bretagne* (1844); *Traité des vignes malades; Études sur la maladie de la vigne; les Plantes fourragères* (3ᵉ édit., fig.); *les Plantes industrielles* (2 vol. fig.); *Almanach agricole populaire* (1844); *l'Année agricole* (1860); *Cours d'agriculture pratique* (en cours de publication) ; *l'Agriculture de l'Italie septentrionale* (1864, in-8), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles à diverses feuilles spéciales, notamment au *Moniteur des comices*, qu'il a dirigé pendant trois ans, ou à des publications générales, telles que l'*Encyclopédie catholique*. Il a été attaché à la rédaction de la *Patrie*.

HEUZEY (Léon), archéologue français, né vers 1831, entra à l'École normale en 1851, puis alla en Grèce, comme élève de l'École d'Athènes. Il mit à profit ce voyage pour recueillir les matériaux d'un mémoire important et très-apprécié en Allemagne : *le Mont Olympe et l'Acarnanie, Exploration de ces deux régions avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire* (1862, in-8, avec gravures et planche). M. L. Heuzey, devenu professeur d'archéologie à l'École des beaux-arts, a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1865.

HEYDEN (comte DE), amiral russe, né dans les Pays-Bas, en 1772, d'une ancienne famille hollandaise, entra à dix ans dans la marine, fit plusieurs voyages dans la Méditerranée et dans la mer des Indes, sous les ordres de l'amiral Kinsbergen, et parvint, en 1789, au grade de lieutenant de vaisseau. En 1795, il emmena en Angleterre, sur une barque de pêcheur, le stathouder et ses deux fils, avec lesquels il avait été élevé. Revenu en Hollande, il eut à rendre compte de sa conduite, fut arrêté et mis en jugement. Il sortit de prison au bout de deux mois, mais refusa de servir la république batave, et, changeant de patrie, se fit admettre, comme major de vaisseau, dans la marine russe. Après plusieurs campagnes dans la mer Noire et dans la Baltique, il obtint, en 1808, le commandement de la flottille de Finlande, le conserva jusqu'en 1813, et se distingua dans plusieurs combats avec les Suédois. En 1813, il prit part au siége de Dantzick. Nommé peu après gouverneur de Sweaborg, il fut élevé, en 1817, par l'empereur Alexandre, au grade de contre-amiral.

Lorsque la Russie, l'Angleterre et la France prirent le parti d'intervenir en faveur des Grecs, M. de Heyden fut placé à la tête de l'escadre russe de la Méditerranée. Le 13 octobre 1827, il joignit l'amiral Codrington devant Zante et rallia, le lendemain, l'escadre française. Sur le vaisseau *l'Azoff*, il entra dans le port de Navarin et contribua par une attaque vigoureuse à la destruction de la flotte turque. Nommé vice-amiral, puis gouverneur militaire et chef de la marine à Revel, le comte de Heyden est admis, comme aide de camp général, dans l'état-major de la flotte.

HEYFELDER (Jean-Ferdinand), médecin et chirurgien allemand, né le 19 janvier 1798, à Custrin (Prusse), étudia, de 1815 à 1820, la médecine aux universités de Berlin, d'Iéna, de Würtzbourg et de Breslau. Reçu docteur, il visita, en 1821, l'Allemagne méridionale et passa ensuite deux ans à Paris où il fréquenta les hôpitaux et autres grandes institutions médicales. De retour en Allemagne, il exerça à Trèves les fonctions de médecin de district. En 1831, il fut chargé par le gouvernement de la Prusse d'étudier les causes du choléra dans les provinces de cet État, ravagées par le fléau. Il a publié sur ce sujet un ouvrage assez considérable intitulé : *Observations sur le choléra-morbus* (Beobachtungen über die Cholera; Bonn, 1830, 2 vol.). En 1833, il obtint la place de directeur en chef

des affaires médicales de la principauté de Sigmaringen. Nommé, en 1841, professeur ordinaire de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale de cette ville, il est devenu, après la mort de Canstatt (1850), directeur général de l'hôpital de l'université.

M. Heyfelder, qui s'est signalé comme collaborateur d'un grand nombre de revues et recueils scientifiques de l'Allemagne et même de la France, a publié, en outre, un assez grand nombre d'ouvrages : *Maladies des nouveau-nés* (die Krankheiten der Neugeborenen; Leipsick, 1825); *le Suicide au point de vue de la médecine légale* (der Selbstmord in artzneigerichtl. und polizeilich; Beziehung; Ibid., 1828); *Études médicales* (Studien im Gebiete der Heilwissenschaften; Stuttgart, 1838-1839, 2 vol.); *les Eaux du Wurtemberg* (die Heilquellen, etc., des Kœnigr. Würtemberg; Ibid., 1841; 2ᵉ édit., 1845); *les Eaux de Bade, de l'Alsace et du Wasgau* (die Heilquellen Badens, etc.; Ibid., 1841, 2ᵉ édit., 1846) : *Des Éthers sulfurique et muriatique et du chloroforme* (die Versuche mit dem Schwefelaether, dem Salzaether, etc.; ibid., 1848); *les Résections et les amputations* (Breslau et Bonn, 1855), etc.

HEYSE (Karl-Guillaume-Louis), philologue allemand, né à Oldenbourg, le 15 octobre 1797, mort le 25 novembre 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HEYSE (Paul-Jean-Louis), poëte allemand, né à Berlin le, 15 mars 1830, et fils du précédent, étudia la philologie à Berlin et à Bonn, se rendit en Italie en 1852 et consacra une année entière à compulser les manuscrits des bibliothèques de Rome, Florence et Venise. Au mois de mai 1854, il fut appelé à Munich par le roi Maximilien.

Les ouvrages littéraires de ce jeune écrivain comprennent déjà des tragédies : *Francesca di Rimini* (1850); *Ourika* (1852); *Méléagre* (1854); *les Habitants du Palatinat en Irlande* (die Pfaelzer in Irland; 1855); puis des poésies : *les Frères* (die Brüder; Berlin, 1852), et *Hermen* (1854), deux recueils de contes. On a aussi de lui des travaux de philologie et d'esthétique : *de la Vieille poésie française et provençale* (über provenzalische und altfranz. Poesie; Berlin, 1852); *Romancero espagnol* (Spanisches Liederbuch; 1852), recueil composé avec M. Em. Geibel et augmenté depuis d'un supplément consacré aux chantres de la Provence : *Poésies romanes inédites* (Romanische Inedita; 1856), etc.

HEYTESBURY (William A'Court, baron), diplomate anglais, né le 11 mai 1779, à Salisbury, et fils de sir W. A'Court, membre du Parlement, a porté le nom paternel jusqu'en 1828, et pris part dès lors à des négociations importantes. Ministre à Naples en 1814, il fut envoyé, quelque temps après, en Espagne; lors de la révolution de 1820, qui mit un instant le pouvoir entre les mains des cortès, il fit de vains efforts pour obtenir que la Constitution fût modifiée au profit des prérogatives royales. A Lisbonne, où il passa avec le titre d'ambassadeur (1824), il parvint à substituer, dans le conseil des ministres, l'influence anglaise à l'influence de la France, alors prépondérante, décida le vieux roi à établir une régence et manifesta, par ses relations avec les partis, ses sympathies pour les doctrines absolutistes. Le torysme, auquel il appartenait, dominant alors en Angleterre, les plaintes des libéraux portugais, vivement appuyées par les whigs dans le Parlement, n'amenèrent que des discussions inutiles.

En 1826, sir A'Court voulut faire nommer lord Beresford au commandement de l'armée portugaise; l'opposition de Saldanha (voy. ce nom) et la haine que le peuple avait vouée à ce général firent échouer ce projet. L'année suivante, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lord Clinton, qui commandait un corps anglais, envoyé pour soutenir la régente Isabelle et l'ambassadeur d'Angleterre, que l'on accusa hautement d'avoir causé le renvoi du ministre Saldanha et secondé les espérances du parti de don Miguel. Une violente agitation se produisit à Lisbonne parmi le peuple; on cerna l'hôtel de sir A'Court et on proféra contre lui des menaces de mort qui ne le firent pas dévier de sa ligne de conduite. Mais, avant que la question du rappel de don Miguel fût résolue, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg (1828) et reçut à cette occasion le titre de baron Heytesbury. Bien accueilli à la cour du czar, il ne put empêcher la guerre d'éclater entre la Russie et la Turquie; mais il gagna l'amitié de Nicolas Iᵉʳ et fut conservé à son poste, malgré les récriminations des whigs, jusqu'en 1833. Plus tard, il obtint les fonctions de gouverneur de l'île de Wight. Sous le ministère de Peel, il revint aux affaires et administra, de 1844 à 1846, l'Irlande en qualité de vice-roi. Il céda ses fonctions à lord Clarendon, se retira dans ses domaines, et, depuis ce moment, il ne reparut plus sur la scène politique. Il mourut en 1860.

Marié depuis 1808, il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, William-Henry Ashe A'Court, né en 1809 à Londres, élevé à Cambridge, a siégé, de 1837 à 1847, à la Chambre des Communes pour l'île de Wight, et député-lieutenant des comtés de Hants et de Wilts, a succédé à ses titres comme 2ᵉ baron Heytesbury. L'héritier présomptif du titre est le fils de ce dernier, William-Léonard Holmes A'Court, né en 1835.

HIANG-TSIOU-TSING ou Toung-Wang, c'est-à-dire roi de l'Est, un des chefs de l'insurrection chinoise, sous la suzeraineté de Tien-Tè, prétendant à l'empire, prend le titre de ministre d'État et commande l'avant-garde. Petit, frêle, marqué de petite vérole, il porte des moustaches hérissées, parle avec une extrême facilité et est accessible à tous ses subordonnés. On ignore quel est son pays. On sait seulement qu'il est marié à la sœur aînée du prétendant. Parmi les hauts dignitaires, il paraît être le premier en habileté, comme il l'est en pouvoir et en influence. Il est l'homme d'action de l'entreprise. Tour à tour il combat à la tête des troupes insurgées et entretient ou réveille leur courage par la puissance de sa parole, et traite les affaires les plus épineuses. Il est investi de l'entière confiance de Tien-Tè (voy. ce nom).

HICKOK (Laurent P.), théologien et philosophe américain, né à Danbury (Connecticut), le 29 décembre 1798, et fils d'un pauvre fermier, fut réduit d'abord, pour s'instruire, à suivre pendant l'hiver les écoles de son district. Grâce à sa persévérance, il réussit à entrer au collége de l'Union à Schenectady, où il prit ses degrés en 1820. Il devint alors ministre, fut appelé comme prédicateur en différents endroits, et enseigna la théologie dans l'Ohio (1836), puis, en 1844, au séminaire d'Aubrun (New-York). Enfin, en 1852, il accepta la chaire de philosophie au collége de l'Union, dont il est devenu le vice-président.

Les écrits de M. Hickok, sont particulièrement consacrés à la psychologie. Les trois principaux sont : *Psychologie rationnelle* (Rational Psychology; Aubrun, in-8, 1848); *Psychologie empirique, ou l'Esprit humain selon la conscience* (Empirical Psychology, or the Human mind; New-York,

1850, in-8); *Système de science morale* (A System of moral Science; Schenectady, in-8, 1852), manuel destiné aux collèges. M. Hickok a écrit de nombreux articles philosophiques dans les journaux de théologie, ainsi que des sermons.

HIEN-FOUNG, empereur de la Chine, de la dynastie des Tsing, quatrième fils de l'empereur Tao-Kouang, son prédécesseur, né vers 1831, est monté sur le trône au mois de février 1850. En mourant, le vieil empereur, pour assurer la transmission de la dignité suprême au successeur qu'il s'était choisi, avait dérogé aux anciens usages, en vertu desquels ce legs de la toute-puissance devait être consigné d'avance dans un acte solennel, déposé dans un coffret d'or, que l'on ouvre avec grand apparat quand l'empereur a cessé de vivre. Tao-Kouang crut mieux assurer l'effet de ses dernières volontés en désignant lui-même de vive voix son héritier.

Hien-Foung trouvait le pays dans une triste situation. Au dehors, il avait été humilié par la guerre avec les Anglais à la suite de la défense qui leur avait été faite de vendre de l'opium dans le Céleste-Empire. Les navires de la Grande-Bretagne, remontant la rivière de Canton, avaient démantelé les forts, pris une position sérieuse dans l'archipel de Tchou-San et forcé les Chinois à signer à Nankin un traité par lequel ils faisaient aux Barbares (c'est ainsi qu'ils nous appellent), la cession de Hong-Kong, leur permettaient l'entrée de quatre nouveaux ports, leur accordant, en outre, l'occupation de Tchou-San pendant cinq ans et s'engageant à leur payer une forte indemnité. Au dedans, l'état moral des populations semblait présager une dissolution prochaine. Depuis l'envahissement de la Chine par la race tartare mantchoue, en 1662, la nation paraissait tout à fait indifférente à la situation politique du pays, et tout entière à l'amour du lucre et des jouissances matérielles. Mais, dans les derniers jours du règne de Toa-Kouang, l'empire du Milieu était entré dans une voie de progrès. Les deux ministres Ki-Chan et Ki-In (voy. ces noms) avaient donné une impulsion qu'il s'agissait de suivre; leur esprit conciliant favorisait des relations meilleures avec les Anglais qui donnaient la chasse aux pirates dans l'intérêt du commerce des deux nations.

En montant sur le trône, le nouvel empereur quitta, selon l'usage, le nom de Se-go-Ko, qu'il avait porté jusqu'alors et prit celui de Hien-Foung, qui signifie *complète abondance*. Son avénement fut salué par toutes les espérances. D'une part le parti national attendait de lui le rétablissement de l'ancien exclusivisme comme une suite naturelle des inspirations de son âge. Car, en Chine, chose curieuse! la jeunesse lettrée et le peuple ignorant partagent les mêmes opinions politiques; ils ont la même répulsion instinctive pour les institutions des autres pays. Les arts des autres peuples leur semblent entachés d'hérésie, et ils repoussent tout ce qui pourrait altérer les mœurs et les coutumes antiques avec la naïveté de la foi et de l'orgueil national. D'autre part, ceux qu'on pourrait appeler les conservateurs progressistes, pensaient que le désir de conserver la paix maintiendrait les bonnes relations avec l'étranger et ferait régulariser le commerce de l'opium.

Cependant le jeune empereur vivait entouré d'un peuple de flatteurs dans son palais, aussi vaste qu'une de nos villes fortifiées. Il ne dépassait pas les limites de ses jardins dont les allées sont sablées de quartz aux mille couleurs, et l'on pouvait croire qu'il était absorbé par les jouissances raffinées que cachent ces retraites impénétrables aux regards du vulgaire. On s'étonnait de cette inaction, lorsque le *Moniteur de Pékin* du 21 novembre 1850 annonça la révocation des anciens ministres. Le parti réactionnaire triomphait. Cet abandon de la politique paternelle fut fatale au nouvel empereur. Ce fut comme le signal de la révolte du Kouang-Si et de la grande insurrection dont cette province, sous la direction du prétendant Tien-Tè (voy. ce nom) est devenue le berceau. Les progrès rapides de cette guerre civile jetèrent la cour de Pékin dans la consternation. Hien-Foung résolut d'envoyer sur le théâtre des événements des hommes dont l'énergie et la fidélité avaient été prouvées en d'autres circonstances, Ou-Lan-Taï, Lin, Li-Sing-Iuen. Ils échouèrent tour à tour dans leur mission.

Sur ces entrefaites, en juillet 1851, l'empereur se promenait dans les jardins de son palais, un homme tenta de l'assassiner. Mais un chambellan détourna l'arme et sauva le *Fils du Ciel*. Le crime était-il l'œuvre de quelque adhérent des rebelles? ou bien les parents du jeune empereur, alarmés de voir, en ces temps difficiles, le sceptre aux mains d'un adolescent, auraient-ils voulu, dans un intérêt dynastique, le faire passer violemment dans des mains plus expérimentées? Cette dernière supposition parut la plus probable. Quoi qu'il en soit, dix-huit grands mandarins eurent la tête tranchée, et, d'après une loi fatale de la Chine, tous les membres de leur famille subirent le même sort. Hien-Foung, sentant son trône chanceler, chercha à le raffermir par tous les actes de rigueur et tous les moyens violents que peut suggérer à l'absolutisme le sentiment du danger. Il frappa sans merci les généraux coupables de s'être laissé battre, et dégrada les fonctionnaires des provinces, des départements et des districts dans lesquels l'insurrection se propagea. Le journal de Pékin, à défaut de victoires des impériaux à enregistrer, accompagna le récit des avantages obtenus par l'insurrection, d'un long commentaire des fautes que les chefs impériaux avaient commises, et des condamnations à mort, des dégradations qui les ont expiées. Les rigueurs de la politique impériale envers ses sujets répondirent aux progrès des rebelles. Dans la seule année 1851, plus de 700 malheureux furent exécutés à Canton. Partout les mandarins mirent un excès de zèle à servir ou à prévenir les colères de leur maître. Mais, malgré la terreur, les généraux qui avaient ordre de vaincre, sous peine capitale, furent souvent vaincus, et, en 1852, les provinces du Hou-Nan et du Hou-Pe, furent perdues pour l'empereur.

Au milieu de ces embarras et de ces périls, le Fils du Ciel consacre le temps qu'il ne donne pas aux affaires de l'empire ou aux plaisirs de la cour, à une étrange occupation. Il compose un poëme sur les hauts faits du général tartare Ou-lan-taï. MM. Callery et Iwan, qui ont lu une partie de ses élucubrations, n'y voient que l'œuvre d'un esprit médiocre, qui s'approprie l'imagination d'autrui et mêle, dans des hemistiches ampoulés, des réminiscences d'auteurs classiques.

La continuité des désastres éprouvés a forcé enfin l'empereur de rappeler auprès de lui les anciens serviteurs de son père. Ki-chan et Ki-in, ses grands-oncles, ont été les premiers réintégrés dans leurs fonctions. Un mandarin, nommé Hing-pan, que l'empereur précédent lui-même avait dégradé comme trop progressiste, fut nommé premier ministre. Mais le retour de ces hommes intelligents et fidèles ne signala pas un changement de politique. C'est de leur nom seul que Hien-Foung prétendait se servir et, au lieu de leur demander des conseils, il les envoya dans des provinces éloignées. L'aversion du monarque

contre les barbares s'étend aux ministres que les circonstances lui imposent.

De grands embarras financiers naissent de la situation actuelle, et la corruption de l'administration chinoise, qui a été une des causes de l'insurrection, empêche l'empereur de trouver les moyens de la soumettre. Le ministre chargé de surveiller l'emploi des deniers publics dut déclarer au souverain qu'il ne pouvait obtenir de comptes des mandarins envoyés dans les provinces insurgées. Le pillage était partout. A bout de ressources, Hien-Foung trafique, dit-on, des places et des dignités qu'il donne au plus offrant, et, malgré son aversion profonde pour les fumeurs d'opium, il a voulu en monopoliser le commerce au profit de son trésor.

On cite le mariage de l'empereur Hien-Foung comme une dérogation aux coutumes auxquelles il se montre si aveuglément attaché. On dit que, contrairement aux idées des peuples d'Orient sur l'infériorité de la femme, il admet son épouse à partager le pouvoir. C'est une princesse tartare au grand pied, qui n'a rien de la mignardise et des grâces débiles des Chinoises au petit pied; l'empereur aimait à la voir se livrer, auprès de lui, aux exercices violents qui plaisent aux femmes de sa race. Il a annoncé lui-même son mariage à ses sujets par un manifeste spécial dans la gazette de Pékin, le *Kin-sin-pao*, le moniteur des dix-huit provinces. Il publia aussi les prières qu'il fallait adresser aux divinités pour le salut de l'empire, à la nouvelle des derniers succès des rebelles. Car après s'être efforcé de nier et de démentir les victoires de Tien-Tè et de ses généraux, le gouvernement impérial n'a pu cacher aux populations que Nankin, l'ancienne capitale, fût tombée entre leurs mains (1853).

Depuis, malgré l'incertitude qui régnait sur ces événements lointains, les insurgés, dans leur marche sur Pékin, au milieu des alternatives d'une lutte d'extermination, gagnaient toujours du terrain. En 1857, la situation du gouvernement chinois se compliqua d'une nouvelle guerre avec l'Angleterre, qui, secondée par la France, s'empara de Canton. Les 26 et 27 juin de l'année suivante un traité de commerce et d'amitié fut signé à Tien-sin, entre les plénipotentiaires de Hien-Foung et ceux des alliés, lord Elgin et le baron Gros. Mais l'incident sanglant du Peï-Ho, en 1859, empêcha l'échange des ratifications, et l'année 1860 fut signalée par une nouvelle expédition de la France et de l'Angleterre contre le Céleste-Empire. Au mois d'août, le corps expéditionnaire franco-anglais s'empara des forts de Ta-Kou, se rendit maître du cours du Peï-Ho, et, menaçant Pekin, permit aux plénipotentiaires de reprendre avec les autorités les négociations dont la rupture fut le signal de nouvelles victoires. Bientôt la capitale même nous ouvrit ses portes (22 octobre). Pour Hien-Foung, après la bataille de Pali-kiao, où il avait été témoin de la déroute de son armée, il ne rentra à Pékin que pour dicter une proclamation où il qualifiait les alliés de rebelles, et d'insensés qui ne pourraient jamais arriver jusqu'à lui, puis il partit pour sa résidence de Jehol en Mongolie. Lorsque son frère, le prince Kong, eut traité avec les alliés, il refusa longtemps de rentrer dans sa capitale; il paraissait cependant décidé à revenir, et son retour était fixé au 30 avril 1861, quand il tomba malade et fut transféré à son palais de Moukden en Mandchourie. — Il y mourut au mois de juillet. S'il faut en croire les correspondances anglaises, l'empereur Hien-Foung aurait rappelé par ses excès ceux que l'histoire attribue aux empereurs romains les plus corrompus; livré presque constamment à l'ivresse et à tous les raffinements de la sensualité, il ne se serait entouré que d'hommes odieux qu'il laissait gouverner en son nom. — La Chine, son souverain et ses ministres ont figuré pour la première fois, en 1860, dans l'*Almanach de Gotha.*

HIGGIN (révérend William), pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1793, à Lancastre, fit ses études au collége de cette ville et à l'université de Cambridge; mais il prit son diplôme de docteur en théologie à celle de Dublin. Après avoir reçu les ordres, il fut nommé chapelain du pénitencier de Richmond (1820) et passa ensuite en Irlande, où il devint successivement pasteur de Roscrea (1828), vicaire général de Killaloe (1834) et doyen de Limerick (1844). Élevé, en 1849, au siége épiscopal de cette ville, il fut transféré, en 1853, à celui de Derry et Raphoe, qui lui donna un siége à la Chambre des Lords avec un revenu de 6000 liv. (150 000 fr.). En 1853, il a été nommé membre du comité de l'éducation nationale en Irlande.

HILDEBRAND (Bror-Émie), archéologue suédois, né le 12 février 1806, à la forge de Flerohop (Calmar) où son père était ingénieur des mines, prit, en 1826, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund, et fut chargé, en 1832, de mettre en ordre et de décrire les médailles du musée de Stockholm. Il devint, en 1836 et 1837, garde des médailles de la Banque et de celles du roi, garde des antiquités du royaume, et plus tard historiographe de l'ordre des Séraphins. L'Académie des belles-lettres de Stockholm le choisit, en 1837, pour secrétaire perpétuel. Il est aussi membre de la Société des antiquaires du Nord (1831) et des Académies des sciences de Copenhague et de Berlin (1843).

Les principaux écrits de M. Hildebrand sont : *Numismata anglo-saxonica musei regii Academiæ Lundensis ordinata et descripta* (Lund, 1829, 3 part.); *Éclaircissements relatifs à l'histoire de la monnaie en Suède* (Upplysningar till Sveriges Mynthistoria; Ibid., 1831-32, 5 part.); *Monnaies anglo-saxonnes du Musée royal* (Anglosachsyska Mynt i svenka K., etc.; 1846, in-4 avec 10 pl. et carte). Secrétaire depuis 1833 et membre, depuis 1838, de la Société pour la publication des documents concernant la Scandinavie, il a surveillé la publication des tomes XIX et suivants des *Handlingar rœrande Skandinaviens historia*, celle du *Diplomatarium suecanum* (1837-1854), et a donné une table chronologique des 20 premiers volumes des *Handlingar* (1855).

HILDEBRANDT (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin, le 2 juillet 1804, commença ses études artistiques à Berlin, sous la direction de M. Guillaume Schadow, qu'il accompagna à Dusseldorf en 1826, et fut un des plus brillants élèves de l'école dont il est aujourd'hui l'un des premiers maîtres. Déjà connu en 1830, il fit avec M. Schadow le voyage d'Italie, puis une excursion dans les Pays-Bas, à la suite de laquelle il s'est fixé à Dusseldorf.

M. Hildebrandt a traité la peinture historique, la peinture religieuse et le genre. Il a emprunté aux poëtes beaucoup de ses sujets, et représenté particulièrement un certain nombre des plus belles scènes de Shakspeare. En 1825, il débuta par un *Faust*. L'année suivante, il fit paraître *Cordelia et le roi Lear*, tableau plus remarquable pour lequel l'auteur Devrient avait consenti à poser. En 1828, *Tancrède et Clorinde*, obtinrent un grand succès à l'exposition de Berlin; puis vinrent *Judith au moment de tuer Holopherne, Roméo et Juliette*, et surtout *la Mort des enfants d'Édouard*

(1835), qui fit à l'artiste allemand une popularité presque égale à celle que Paul Delaroche avait due à ce sujet en France. L'original se trouve à Halberstadt dans la galerie Spiegel; l'auteur en a exécuté une petite copie pour le comte Raczinski à Berlin. Il a été d'ailleurs fréquemment reproduit par la gravure et la lithographie. L'artiste donna encore *la Promenade du cardinal Wolsey*, *le Doge et la dogaresse de Venise* (1840); *Othello racontant ses aventures à Desdemona et à son frère*, une de ses meilleures œuvres pour la composition et la couleur (1848). En 1850, il exécuta une copie très-admirée de la *Mort de saint François* d'après Rubens, pour la galerie des copies des vieux maîtres, au musée de Berlin.

Parmi les tableaux de genre de M. Hildebrandt, qui n'ont pas moins contribué à sa réputation, nous citerons : *le Brigand*, que l'on cite à côté du *Brigand* de Lessing; *le Guerrier et son enfant*, dont M. Mandel a donné une célèbre gravure; *le Conseiller et sa fille*, qui excita une de ces grandes querelles de principes, si aimées des esthéticiens allemands; puis un certain nombre de petites toiles du genre sentimental, consacrées à l'enfance: *les Enfants en bateau*, *la Conteuse de contes*, *les Enfants de chœur aux Vêpres*, *les Enfants autour de l'arbre de Noël*, et quelques autres tableaux de genre de petite dimension, très-goûtés des familles allemandes.

M. Hildebrandt a en outre donné des illustrations très-remarquables au *Recueil des chansons* (diederbuch) de Rob. Reinick. Comme portraitiste, il s'est fait une renommée qui égale celle du peintre Karl Sohn. Il excelle dans les études d'hommes, et surtout dans les figures de vieillards. Ses têtes ont beaucoup de caractère et de ressemblance. En résumé, M. Th. Hildebrandt, l'un des artistes les plus originaux et des plus discutés de l'Allemagne, où il a créé, sous le nom de naturalisme, un réalisme mitigé, est considéré comme le premier coloriste de l'école de Dusseldorf.

Un autre peintre prussien du même nom, M. Édouard HILDEBRANDT, né à Dantzick, s'est distingué dans le paysage et dans le genre. Élève de M. Eugène Isabey, il a obtenu une 3e médaille pour le genre, au Salon de Paris, en 1843. En 1855, le jury de l'Exposition universelle lui a décerné une médaille de seconde classe : il avait envoyé deux paysages, *l'Hiver* et *Bateaux pêcheurs d'Hastings*. Il avait eu aussi la médaille d'or, à Berlin, en 1850. M. Édouard Hildebrandt est chevalier de la Rose de Brésil (1844), chevalier de l'Aigle-Rouge (1851), chevalier de l'ordre du Christ de Portugal (1854) et chevalier de la Légion d'honneur (1855).

HILDRETH (Richard), historien, romancier et économiste américain, né le 28 juin 1807, à Deerfield (Massachussets), fut élevé à Exeter (New Hampshire), où son père, ministre unitairien de mérite, alla s'établir, prit ses degrés au collége de Harvard et étudia le droit. Dès cette époque, il écrivit dans les journaux littéraires de Boston, où il s'établit comme avocat. Il y devint rédacteur en chef du *Boston Atlas*, journal politique. En 1834, sa mauvaise santé le força à aller habiter le Sud, et il y écrivit son roman abolitionniste : *Archy Moore* (1837), remanié, en 1852, par l'auteur, sous le titre de *l'Esclave blanc* (the White slave; Boston, in-12). Sous cette nouvelle forme, il a obtenu beaucoup de succès, même après la grande vogue de *la Case de l'oncle Tom*. Il a été traduit en français par MM. de Wailly et Labédollière, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

En 1836, M. Hildreth traduisit, sur l'édition française de Dumont, la *Théorie de la législation* de Bentham. Il écrivit, vers la même époque, une *Histoire des Banques*, où il se montre partisan du système de la liberté absolue. Revenu à Boston, il y publia en 1840, *le Despotisme américain* (the Despotism in America; 2e édit., in-12, 1854), examen critique des résultats politiques, économiques et sociaux du système de l'esclavage aux États-Unis. L'état de sa santé le ramena encore une fois dans un pays plus méridional. A Demerara, dans la Guyane anglaise, qu'il habita trois ans, il rédigea successivement deux journaux de Georgetown et écrivit une *Théorie de la morale* (Theory of Morals; New-York, 1844, in-12), suivie plus tard d'une *Théorie de la politique* (Theory of politics; Ibid., 1853, in-12). Selon les promesses de l'auteur, quatre autres traités sur *la Richesse*, *le Goût*, *la Connaissance*, *l'Éducation*, doivent paraître successivement et former, sous le titre collectif de *Rudiments of the science of man*, les éléments de la science de l'homme. M. Hildreth qui est, dans la philosophie pratique, de l'école de Bacon et de Bentham, veut, dit-il, appliquer à cet ordre de recherches, les méthodes d'induction et d'investigation employées jusqu'ici dans le domaine des sciences physiques.

L'ouvrage le plus important de cet auteur, avec ses écrits économiques, est son *Histoire des États-Unis* (History of United States; 6 vol. in-8, 1849-1852, New-York), compilation laborieuse, écrite à dessein, avec une extrême sobriété de style, et qui révèle un esprit pénétrant et très-honnête. Sa froideur, qui contraste avec la ferveur nationale de Bancroft, déplaît aux Américains, mais doit recommander son ouvrage aux étrangers, que blessent les exagérations ordinaires de ses compatriotes. L'ouvrage s'arrête à la fin de la première présidence de Monroë (1821).

M. Hildreth a encore travaillé à un grand nombre d'encyclopédies et de publications du même genre. Il était, en 1856, un des principaux rédacteurs de la *New-York Tribune* et d'autres journaux politiques. Citons un dernier volume de lui, *le Japon ancien et moderne* (Japan as it was and as it is; New-York, 1857, in-8).

HILL (D.... H....), général américain confédéré, né dans la Caroline du Sud, fit ses études militaires à West-Point, prit part à la campagne de Mexique et obtint le grade de major dans l'armée régulière. Il devint ensuite professeur de mathématiques au collége Davidson (Caroline du Nord), puis principal de l'école militaire de Charlotte (même État) en 1859. Cette même année, il fut membre de l'assemblée générale réunie à Indianopolis. Lors de la guerre civile, sa place était marquée dans les rangs des séparatistes, car, sans parler d'articles donnés au *Presbytérien* de la Caroline du Nord et réunis en volume sous le nom de *Crucifiement du Christ*, il avait publié, en 1857, des *Éléments d'algèbre*, où il avait trouvé moyen de mêler à la science l'expression de ses haines, par des problèmes bizarres, injurieux pour les Yankees. A la tête d'une division sous Stonewall Jackson, il se distingua dans l'invasion du Maryland et à Frédéricksburg. Le 1er mars 1863, Jefferson Davis le chargea du commandement de la Caroline du Nord. Peu de jours après, il fut grièvement blessé à la bataille de Chancelorsville (1-3 mai).

HILL (Rowland HILL, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1800, est neveu d'un général de ce nom, élevé, en 1814, à la pairie héréditaire. N'étant encore que baronnet, il entra, en 1821, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti conservateur; il y siégea jusqu'à la mort de

son oncle (1842), qui le mit en possession de ses titres et de sa pairie. En 1845, il fut nommé lord-lieutenant du comté de Salop, et, en 1862, il est devenu député-lieutenant du comté de Ross. De son mariage avec miss Clegg (1831), il a eu deux enfants, dont l'aîné, *Rowland-Clegg* HILL, né en 1833 à Hawkstone, et entré en 1857 au Parlement pour le comté de Shrop, est devenu, la même année, député-lieutenant du comté de Salop, puis, en 1862, de celui de Ross.

HILL (sir Rowland), administrateur anglais, promoteur de la réforme postale, né à Kidderminster, en 1795, fut élevé à Birmingham, à l'école de son père, et en 1835 fut nommé secrétaire de la Commission royale pour l'Australie du Sud. Il s'est voué tout entier à faire adopter dans le service des postes de son pays un système dont le principe, consacré par l'usage et le succès, a fini par être appliqué en France. Parmi le grand nombre de mémoires et de brochures qu'il a publiés à l'appui de sa belle innovation, qui consistait à proportionner la taxe postale, non plus à la distance, mais au poids de chaque lettre, il suffit de citer *State and prospects of penny postage* (Londres, 1844). En 1837, la Chambre des Communes nomma, pour examiner le plan de M. Hill, un comité qui le recommanda vivement comme très-favorable aux intérêts du commerce en même temps qu'au développement intellectuel des classes inférieures. Dans le cours de la session suivante, on envoya plus de 10000 pétitions au Parlement pour obtenir le vote d'une réforme qui préoccupait ardemment l'opinion publique.

Enfin, en 1839, on adopta le *penny postage*, et M. Hill fut appelé à la direction des postes. Après maintes persécutions qu'il eut à subir de la part des bureaux, il se retira en 1843 et reçut, en 1846, comme témoignage de la reconnaissance publique, la somme de 13000 livres (325000 fr.), produit des souscriptions particulières. La réforme avait été aussi radicale que possible : la taxe uniforme de toute lettre d'un certain poids fut réduite à un *penny* (10 cent.) pour tous les points du Royaume-Uni. Les progrès des communications, par l'intermédiaire de la poste, furent dès lors très-rapides : le nombre des lettres transportées dans le Royaume-Uni, qui, avant 1839, s'élevait à 75 millions, fut, en 1842, de 208 millions. En 1842, il a dépassé 360 millions et a donné un produit net de 1118004 liv. st. (27950100 fr.).

M. Hill, après avoir occupé plusieurs années la direction générale des Monnaies (1847), a été réintégré, en 1854, dans ses anciennes fonctions au Post-Office, où il ne cessa d'apporter des améliorations ou des réductions dans les tarifs des colonies et de l'étranger. En 1860, il a été créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain. — Sir Rowland Hill est mort en 1861.

HILLARD (Georges-Stillman), littérateur américain, né à Machias (Maine), le 22 septembre 1808, et élevé au collége de Harvard, étudia le droit, débuta avec succès au barreau, puis dirigea un journal unitairien (1834) et publia une édition des *OEuvres poétiques* de Spenser (1839), avec une introduction critique. Ayant visité l'Europe en 1846 et 1847, il donna, en 1853, le récit d'une partie de son voyage : *Six mois en Italie* (Six months in Italy) : son livre devint une sorte de guide classique pour les voyageurs américains.

M. Hillard a écrit encore la vie du capitaine John Smith, dans la *Biographie américaine* de Sparks, et il est un des rédacteurs principaux de la *North American review*. Très-goûté comme *lecturer*, il a publié une série de douze *Lectures*, faites sur Milton, à l'Institut de Lowell (Boston, 1847), et une autre série *Sur les Dangers et les Devoirs de la profession commerciale* (On the dangers and duties of the mercantile profession; 1840). Il a été choisi, en 1852, pour prononcer, à Boston, l'éloge public de Daniel Webster.

HILDEBRAND (Joseph), philosophe et littérateur allemand, né à Grossdüngen, près de Hidelsheim, en 1788, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps soit au séminaire de Saint-Joseph à Hildelsheim, soit dans des maisons particulières, il fut nommé professeur adjoint de philosophie à Heidelberg, et professeur titulaire après la retraite de Hegel. Converti au protestantisme depuis déjà quelques années, il fut appelé à Giessen, en 1822, et y devint successivement directeur du gymnase académique et membre du conseil supérieur des études. Ses opinions libérales le firent nommer, en 1848, président de la seconde Chambre des États. En 1851, la ville de Mayence le choisit pour son représentant.

Nous citerons, parmi ses travaux : l'*Anthropologie considérée comme science* (die Anthropologie als Wissenschaft; Mayence, 1822-1823, 3 vol.) : *Traité de philosophie et de propédeutique* (Lehrbuch der theoretischen Philosophie und philosophischen Propaedeutik; Ibid., 1826); *Esthétique littéraire* (Literaraesthetik; Ibid., 1826, 2 vol.); *Æsthetica litteraria antiqua critica* (Ibid., 1828); *Prolégomènes de philosophie universelle* (Universal philosophische Prolegomena; Ibid., 1830); l'*Organisme de l'idée philosophique* (der Organismus des philosophischen Idee; Dresde et Leipsick, 1842); *la Philosophie de l'esprit* (die Philosophie des Geistes; Heidelberg, 1835, 2 vol.), enfin, son œuvre principale, *la Littérature nationale allemande depuis le commencement du* XVIII*e* *siècle* (die deutsche Nationalliteratur seit dem Anfange, etc.; Hambourg et Gotha, 1846; 2e édit., 1850, 3 vol.).

HILLEMACHER (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris, vers 1820, entra dans l'atelier de M. Léon Cogniet et adopta le genre. Ses principales œuvres sont : *Saint Sébastien mourant* (1842); *la Madeleine au sépulcre* (1845); *la Vieille et les enfants* (1847); *Pêcheurs napolitains*, *le Confessionnal* (1848); *le Satyre et le passant* (1850); *les Assiégés de Rouen en* 1418 (1852); *le Voyage de Vert-Vert* (1853), qui appartient à l'impératrice; *le Dimanche des rameaux*, *Rubens faisant le portrait de sa femme* (1855); *les Deux écoliers de Salamanque*, *la Partie de whist* (1857); *l'Enfance de Jupiter*, *Molière consultant sa servante*, *Boileau et son jardinier* (1859); *un Cierge à Notre-Dame des Douleurs dans l'église Saint-Laurent, à Paris*, *Présentation du Poussin au roi Louis XIII par Cinq-Mars*, appartenant à la Société des Amis des arts de Lyon; *Jean Gutenberg, aidé de Jean Fust, fait ses premières épreuves typographiques*, *James Watt*, *la Poste enfantine*, *les Bulles de savon* (1861); *Napoléon Ier avec Goethe et Wieland*, *Antoine rapporté mourant à Cléopatre*, *les Deux Corneille* (1863); *Philippe IV et Velasquez*, *Don Juan* (1864); *Psyché aux enfers*, d'après Apulée, *l'Amateur de bouquins* (1865). M. Hillmacher a obtenu une 2e médaille en 1848, une mention à l'Exposition universelle de 1855, une 1re médaille en 1861, un rappel de 2e médaille en 1857, un de 1re en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

HILLER (Ferdinand), compositeur et pianiste allemand, né le 24 octobre 1811, à Francfort-sur-le-Mein, reçut les leçons des meilleurs maîtres

de cette ville, joua en public dès l'âge de dix ans, et alla étudier ensuite deux ans à Weimar sous la direction de Hummel auquel il dédia, sept ans plus tard, son premier *Quatuor*. En 1829, il se rendit à Paris où il resta sept ans; il y publia diverses compositions, se fit applaudir comme virtuose dans des concerts, et remarquer, avec Baillot, par ses séances de musique classique.

M. Hiller passa à Francfort l'hiver de 1836, et partit ensuite pour l'Italie où il fit représenter, à Milan, son opéra de *Romilde* qui eut peu de succès. Rentré en Allemagne en 1839, il fit exécuter à Leipsick, son oratorio : ***la Destruction de Jérusalem*** (die Zerstœrung Jerusalems), sa meilleure composition. Les quatre années suivantes (1840-1844), il vécut successivement à Rome, à Francfort et à Leipsick où il dirigea, pendant l'hiver 1843-1844, les concerts du *Gewandhaus*. Il fit ensuite représenter, à Dresde, deux nouveaux opéras : ***le Rêve dans la nuit de Noël*** (der Traum in der Christnacht; 1844), et ***Konradin, le dernier des Hohenstaufen*** (1847). Appelé alors à Dusseldorf, en qualité de directeur de musique, il devint, trois ans après, maître de chapelle de la ville de Cologne, où il fonda le Conservatoire du Rhin, qui compte aujourd'hui parmi ses professeurs Reinecke, Carl Reinthaler, Weber et Pixis. Après avoir passé quelque temps à Londres et à Paris et avoir dirigé pendant une saison (1851-52), l'Opéra italien dans cette dernière ville, il a repris ses anciennes fonctions. Il a écrit en dernier lieu une grande symphonie sous ce titre : ***Et pourtant le printemps doit venir*** (Es muss doch Frühling werden), composition très-favorablement accueillie en Allemagne, et que l'auteur a fait entendre dans plusieurs grandes villes.

Parmi les autres ouvrages de M. Hiller, dont plusieurs, exécutés en public, n'ont pas été gravés, il faut citer des *Quatuor* et des *Trios*; *Duo concertant* pour piano et violon; *Caprices*; *Concerto* pour piano et orchestre; *la Danse des Fées*; *Six suites d'études*; morceaux de caractère; *Douze chants allemands* à une voix, avec accompagnement, sur des paroles de Henri Heine; plusieurs *Sonates*; *Études pour violon*; *Études rhythmiques*; *le chant des Fantômes sur les eaux* (der Gesang der Geister über dem Wasser), cantate; *Laissez couler vos larmes* (O weint um Sie), autre cantate d'après Byron, etc.

HILLERUP (Frédéric-Christian), littérateur danois, né à Vedelsborg (Fionie), le 12 mai 1793, a séjourné six ans en Italie (1820-26), et publié depuis : ***Italia*** (1829, 2 vol.); ***Polyhymnia*** (1830); ***la Vieille épouse*** (Den gamle hustru, 1839); ***Poésies*** (Digte, 1842); ***la Belle Marguerite*** (Den kjœnne Grethe, 1845); ***les Apparitions de spectres au château*** (Spœgeriet paa herregaarden, 1850); ***Un pêcheur*** (En Synder, 1850); le ***Passé et le Présent*** (Foer og Nu, 1852), ***Nouvelles poésies*** (Nye digte, 1854), etc.

HIMELY (Sigismond), graveur suisse, établi en France, est né à Neuveville, en 1801, et étudia d'abord la peinture, puis la gravure sous Thalès Fielding. Venu à Paris, en 1822, il cultiva l'aquarelle et plus spécialement la gravure à l'aquatinta. Il faut citer parmi ses premières productions, qui sont les plus recherchées : des *Vues gravées* pour l'ouvrage d'Osterwald le jeune sur *la Sicile* (1826); un recueil de ***Paysages et sujets d'étude à l'aquarelle*** (1830). Occupé aujourd'hui de l'école moderne, il a reproduit divers *Paysages* de M. Decamps; un de ces derniers a figuré à l'Exposition universelle de 1855. — Son frère cadet, M. Henri HIMELY, s'est fait un nom comme peintre de fleurs.

HIMLY (Louis-Auguste), historien français, né à Strasbourg, le 28 mars 1823, a été, de 1845 à 1847, élève de l'École des Chartes, puis s'est fait recevoir agrégé d'histoire et docteur ès lettres. Il fut nommé suppléant à la Sorbonne et devint ensuite professeur d'histoire au collége Rollin. Il a été nommé, le 22 novembre 1863, professeur de géographie à la Faculté des lettres.

On a de lui : ***Wala et Louis le Débonnaire***; ***De Sancti Romani imperii nationis germanicæ indole***, etc. (1849), thèse; ***De la décadence carlovingienne***, leçon d'ouverture (1851).

HIMLY (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, fils d'un médecin ophthalmologiste, est né le 14 décembre, 1800, à Brunswick. Il étudia la médecine à Gœttingue où il obtint, en 1823, le grade de docteur. Après des voyages d'études en Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, il revint se fixer à Gœttingue, et y devint, en 1832, professeur adjoint de médecine.

On a de M. Himly : ***Commentatio de cachexiis et cacochymiis*** (Gœttingue, 1823), qui, après lui avoir servi de thèse de doctorat, remporta le prix dans un concours ouvert devant l'Académie de Gœttingue : ***Recherches d'anatomie et de physiologie*** (Beitraege zur Anatomie und Physiologie; Hanovre, 1829-1831); ***Introduction à l'étude de la physiologie de l'homme*** (Einleitung in die Physiologie des Menschen; Gœttingue, 1835); etc. Il a publié entre autres une œuvre posthume de son père : ***les Maladies et difformités de l'œil humain*** (die Krankeiten und Missbildudgen des menschlichen Auges; Nordhausen, 1843, 2 vol.), à laquelle il ajouta des notes et des suppléments.

HINCKELDEY (Charles-Louis-Frédéric), fonctionnaire allemand, né en 1803, mort le 10 mars 1856. — Voyez les deux 1res éditions du ***Dictionnaire***.

HIND (John-Russell), célèbre astronome anglais, est né à Nottingham le 12 mai 1823. Fils d'un fabricant de dentelles qui rendit un grand service à l'industrie de son pays par l'introduction des métiers à la Jacquart, il prit dès l'enfance un goût tout particulier à l'étude de l'astronomie et lut avec avidité tous les ouvrages qui traitaient de cette science. Son éducation terminée, il vint à Londres et entra, selon le vœu de son père, dans les bureaux d'un ingénieur civil (1840); mais il se dégoûta bientôt d'une occupation peu conforme à ses penchants, et, à la fin de l'année, le savant physicien Wheatstone, qui s'intéressait à lui, le fit admettre, en qualité d'aide, à l'observatoire de Greenwich.

M. Hind y resta quatre ans, et, grâce à la riche bibliothèque de cet établissement et aux conseils de M. Airy, son directeur, il y refit son éducation astronomique. Il prit part aux travaux de la commission qui fut chargée, en 1843, de relever la longitude exacte de Valentia, aux environs de Dublin. Au mois de juin 1844, il quitta Greenwich pour être attaché à l'observatoire particulier que M. Bishop a fait construire dans Regent's Park, à Londres. Bientôt après il fut admis dans la Société royale astronomique (décembre 1844), à laquelle il avait, à diverses reprises, envoyé des communications importantes.

Dans ce nouveau poste, ses observations assidues ont été constamment couronnées de succès, et l'on a dit qu'il était de tous les astronomes vivants celui qui a fait le plus de conquêtes dans les champs du ciel. Il a calculé les orbites et les déclinaisons de plus de soixante-dix planètes et comètes. Il a constaté la présence de seize nou-

velles étoiles mobiles, ainsi que de trois nébuleuses, que personne n'avait encore observées. Trois comètes ont été signalées par lui : l'une (29 juillet 1846) avait été aperçue à Rome deux heures plus tôt par Vico; l'autre (18 octobre 1846), qu'il ne put revoir à cause de l'état brumeux de l'atmosphère; la troisième (6 février 1847), qui devint visible en plein jour le mois suivant. C'est au sujet d'un de ces corps errants qu'il publia la dissertation intitulée : *Retour imminent de la grande comète de* 1264 *et de* 1556 (On the expected return of the great comet, etc.).

Mais c'est parmi les corps planétaires que M. Hind compte le plus de découvertes. Nous rappellerons, au premier rang, *Iris* (13 août 1847), la plus importante, dont la distance solaire moyenne est 2,39, celle de la terre étant 1, et dont la révolution sidérale s'accomplit en 1345 jours. Viennent ensuite *Flore* (18 octobre 1847); *Victoria* (13 septembre 1850); *Irène* (19 mai 1851); *Melpomène* (24 mai 1852); *Fortuna* (22 août 1852); *Calliope* (16 novembre 1852); *Thalie* (15 décembre 1852); *Euterpe* (8 novembre 1853); *Uranie* (22 juillet 1854), etc. Aujourd'hui les planètes télescopiques se multiplient tellement dans les catalogues des observateurs tels que M. Hind ou M. H. Goldschmidt (voy. ce nom), qu'on n'a presque plus le loisir de leur donner des noms.

Les services que M. Hind a rendus à la science ont été dignement appréciés. En 1846, il fut nommé secrétaire-adjoint de la Société royale astronomique de Londres; en outre, cette compagnie lui votait, en 1848, des remercîments publics et, en 1852, une médaille d'or « pour ses « travaux astronomiques et en particulier pour « la découverte de huit petites planètes. » Ce fut au même titre qu'il reçut, à la même date, du gouvernement, une pension annuelle de 200 liv. sterling (5000 fr.). Enfin, en 1851, l'Institut de France le choisit pour son correspondant en remplacement de Schumacher.

On a de ce savant un petit traité sur *le Système solaire* (the Solar system); une dissertation sur les comètes (1852); un *Manuel d'astronomie*, des *Éléments d'algèbre* (1855, in-8), et une foule de mémoires spéciaux insérés dans les *Transactions* de la Société astronomique de Londres, les *Comptes rendus* de l'Institut de France, les *Nouvelles astronomiques* d'Altona, etc.

HINDS (rév. Samuel), ancien évêque de Norwich et pair d'Angleterre, est né vers 1798 à l'île Barbade, où sa famille descend des anciens colons. Envoyé de bonne heure en Angleterre, il fut élevé à l'université d'Oxford, reçut en 1822 l'ordination sacerdotale et parcourut quelque temps la carrière de l'enseignement; ensuite il administra la paroisse d'Yardley dans le Herts, passa en Irlande et devint prébendier de la cathédrale de Dublin avec jouissance de trois bénéfices. Il y avait un an qu'il était doyen de Carlisle, lorsqu'il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Norwich (1849), qui donne droit à la pairie. Il fut du petit nombre des évêques qui, à la Chambre des Lords, donnent leur appui au parti libéral. Le revenu annuel de son diocèse est estimé à 4465 liv. (111 625 fr.). Le rév. Samuel Hinds s'est retiré en 1857. On a de lui plusieurs écrits sur des sujets religieux; un des meilleurs est *Origine et progrès du christianisme* (Rise and progress of Christianity; 1853, in-8, 3e édit.).

HINGRAY (Charles) libraire français, ancien représentant du peuple, né le 24 octobre 1796, entra de bonne heure dans le commerce de la librairie et fonda à Paris une maison assez importante. Sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe, il professa constamment des opinions radicales et s'associa à diverses protestations contre la politique du ministère Guizot. De 1842 à 1848, il entreprit et soutint vivement un procès contre la compagnie de trois ponts à péage, dont le privilége s'exploitait au delà des limites de son titre constitutif.

Après la révolution de Février, les gardes nationaux de la 10e légion choisirent M. Hingray pour colonel, et ses compatriotes des Vosges l'envoyèrent à la Constituante, le cinquième sur onze, avec 66 977 voix. Il y vota avec la gauche démocratique non socialiste, et appuya notamment l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une constante opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le Président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. A l'expiration de son mandat, il revint à la direction de sa maison de librairie. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint en dehors de la vie politique.

HINRICHS (Hermann-Frédéric-Guillaume), philosophe allemand, né le 22 avril 1794, à Karlseck (Oldenbourg), fit ses classes au collége de Jever, et après avoir suivi quelque temps les cours de la Faculté de Strasbourg, passa, en 1813, à Heidelberg, où il mena de front des études très-diverses sous le jurisconsulte Thibaut, l'historien Schlosser, le philologue Creuzer et le philosophe Hegel. S'attachant plus spécialement à la philosophie, il obtint le titre d'agrégé, et fut appelé à professer à Breslau en 1822, et deux ans plus tard, à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Disciple de l'ancienne école de Hegel, M. Hinrichs a débuté, sous les inspirations mêmes du maître, par un travail sur les *Rapports de* l'Idée *de Platon avec l'*Entéléchie *d'Aristote*, suivi d'un opuscule sur les *Rapports intérieurs de la religion avec la science* (die Religion im innern Verhaeltniss zur Wissenschaft; Heidelberg, 1822), où il dépassait les idées de son maître touchant l'accord de la religion avec la philosophie. Il donna ensuite, tout à fait dans l'esprit hegelien : *Principes de la philosophie de la logique* (Grundlinien der Philosophie der Logik; Halle, 1826); *Genèse de la science* (Genesie des Wissens; Heidelberg, 1834, 1er vol.); *la Vie dans la nature* (das Leben in der Natur; Halle, 1854), où l'auteur cède au mouvement qui porte la philosophie allemande vers les études physiques.

On a en outre, de M. Hinrichs, des écrits littéraires : *Leçons sur le Faust de Goethe* (Vorlesungen über Gœthe's Faust; Halle, 1825); *la Tragédie antique* (Wesen der antiken Tragœdie; Halle, 1837-1838); *les Poésies de Schiller dans l'ordre historique* (Schillers Dichtungen nach ihrem historischem Zusammenhange; Leipsick, 1837-1838, 2 vol.).

M. Hinrichs a aussi abordé la science politique dans ses cours et dans ses écrits. Ses *Leçons politiques* (Politische Vorlesungen; Halle, 1844, 2 vol.), empreintes d'un libéralisme modéré, ont paru assez avancées au gouvernement prussien pour faire interdire à l'auteur, en même temps qu'à un de ses collègues, le docteur Nauwerk, toute autre application de leurs principes philosophiques à la politique. M. Hinrichs y revint cependant dans ses *Écrits de vacances* (Ferienschriften; Halle, 1844-1845), dans son *Histoire des principes de droit et de politique depuis la réformation jusqu'à l'époque actuelle* (Geschichte des Rechts und Staats-Principien seit, etc.; Leipsich, 1848-1852 3 vol.), et surtout dans le livre intitulé : *les Rois, ou Histoire du développement de la royauté de-*

puis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (die Kœnige, Entwickelungsgeschichte des Kœnigthums von den aeltesten Zeiten bis auf die Gegenwart; Leipsick, 1852), ouvrage qu'on a appelé une véritable histoire naturelle des monarques, et favorable au principe même de l'institution monarchique.

HINTON (rév. John-Howard), littérateur anglais, né vers 1810, s'attacha à la secte des Baptistes, exerça d'abord son ministère à Reading, puis vint à Londres, où il se fit la réputation d'un prédicateur hardi, indépendant et surtout original. Il a pris une part active au mouvement qui s'est manifesté, en ces derniers temps, pour affranchir la religion et l'éducation de la tutelle de l'État. Comme la plupart de ses confrères, il a beaucoup écrit, et sur des sujets très-opposés. Nous citerons de lui deux volumes de *Sermons* (1851); *la Vie de William Knibb* (Memoirs of W. Knibb, in-8); une *Histoire des États-Unis* (History of the United States, 3 vol.), qui est un travail estimable; un *Traité de théologie*, des *Éléments d'histoire naturelle*, etc.

HIPPEAU (Célestin), littérateur français, né à Niort (Deux-Sèvres), le 11 mai 1803, fit ses études dans le collége de cette ville, dont son père était principal, et se destina à l'enseignement. Successivement professeur aux colléges de Niort, Rochefort, Châtellerault, Poitiers, Napoléon-Vendée (1820-1837), il vint fonder à Paris une institution qu'il quitta six ans plus tard. En 1844, il fut chargé de la suppléance de Génin à la Faculté de Strasbourg, et en 1847, nommé professeur titulaire de littérature française à la Faculté de Caen. En 1855, il fut chargé par M. Fortoul d'une mission littéraire en Angleterre, et l'année suivante, il fonda à Caen une Société des beaux-arts dont il devint le secrétaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de M. Hippeau : *Histoire de la philosophie ancienne et moderne* (1833, in-8; 2ᵉ édit., 1838); *Blanche, ou une séparation* (Strasbourg, 1845, in-12); *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen* [1066-1790] (Caen, 1855, in-8), couronnée par la Société des antiquaires de Normandie et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *les Écrivains normands au* XVIIᵉ *siècle* (Caen, 1857, in-12); *le Gouvernement de Normandie du dix-septième et dix-huitième siècle* (Caen, 1863-1865, 6 vol. gr. in-8), d'après les documents tirés des archives du château d'Harcourt, etc. Il a édité un certain nombre d'ouvrages de l'ancienne littérature normande, notamment *le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie* (Caen, 1852, in-8), fourni des mémoires à divers recueils et bulletins de sociétés savantes, et collaboré à plusieurs journaux d'instruction publique et de littérature, etc.

HIRSCHER (Jean-Baptiste DE), théologien allemand, né à Alt-Ergarten (Suisse), le 20 juillet 1788, fit ses études au collége de Constance et à l'université de Fribourg, et fut fait prêtre en 1810. Il enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs établissements avant d'être appelé, en 1817, à une chaire de morale chrétienne à la Faculté de théologie catholique de Tubingue. En 1827, il passa à celle de Fribourg, et devint successivement conseiller ecclésiastique et conseiller intime du grand-duc de Bade; puis membre du chapitre de la cathédrale, dont il est doyen depuis 1850. Il ne cessa de s'y faire remarquer par son zèle à prêcher la charité et la tolérance.

Les principaux ouvrages de M. Hirscher sont : *Considérations sur les évangiles des dimanches* (Betrachtungen über die sonntaeglichen Evangelien, etc.; Tubingue, 1837-1843, 2 vol.); *Histoire de Jésus-Christ* (Geschichte Jesu Christi; Ibid., 1840, 2 vol.); *le Dogme catholique des indulgences* (die Kath. Lehre vom Ablass, 5ᵉ édit.; Ibid., 1844); *État actuel de l'Église* (die Kirchlichen Zustaende; Ibid., 1849), destiné à apaiser l'agitation des esprits après la proclamation de la liberté des cultes à Frankfort en 1848; *la Morale chrétienne* (Christliche Moral, 5ᵉ édit.; Ibid.; 1850-1851, 3 vol.), qui est comme le résumé des opinions et de la conduite de toute sa vie, etc. Il a été traduit de cet auteur, en français : *Traité sur les homélies et les catéchismes* (1859, in-12), et une *Vie de la sainte et immaculée vierge Marie* (1859, in-12).

HIRSCHFELD (Ludovic), médecin polonais, est né à Varsovie en 1815. Après avoir fait ses études classiques à Varsovie, Breslau et Berlin, il vint à Paris vers 1833 et fut inscrit comme élève de la Faculté de médecine et des hôpitaux. Il fut successivement prosecteur de plusieurs professeurs de l'École pratique, et fut le collaborateur de M. Bourgery, pour son grand ouvrage sur l'anatomie de l'homme, et toutes les planches qui composent dans cet ouvrage la névrologie et une partie des planches de la splanchnologie et de l'anatomie philosophique ont été dessinées d'après ses préparations. Sous le doyennat de M. Orfila et sur son invitation spéciale, il fit plus de deux cents préparations, conservées au musée d'anatomie de la Faculté.

Reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1848, il a été, avant et après sa réception, plus de quinze ans professeur d'anatomie à l'École pratique de Paris, et ses cours ont eu beaucoup de succès. Il est devenu ensuite chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu.

En 1859, au moment de la création de l'Académie de médecine de Varsovie, M. Ludovic Hirschfeld a été appelé, par décret de l'empereur de Russie à y remplir les fonctions de professeur titulaire de la chaire d'anatomie.

M. Ludovic Hirschfeld a conçu et exécuté un ouvrage sur le *Système nerveux et les organes des sens de l'homme*, dont toutes les préparations qui ont servi à la reproduction des dessins ont été faites par lui-même; cet ouvrage, publié en 1853, obtint un grand succès, fut adopté par le conseil supérieur de l'instruction publique et couronné par l'Institut de France (prix Montyon).

Il a publié, en outre, divers volumes, en langue polonaise, sur *la Névrologie et les organes des sens de l'homme* et *l'Angéiologie*, et un troisième volume sur *l'Ostéologie et l'arthrologie*. Il a été nommé membre de la Société de biologie, de la Société anatomique de Paris, etc.

HIS DE BUTENVAL (Charles-Adrien, baron), conseiller d'État français, né vers 1805, et fils de l'ancien député de ce nom, mort en 1854, entra sous le dernier règne dans le corps diplomatique, et remplit les fonctions de secrétaire de légation à Lisbonne, et d'ambassade à Constantinople (1842). Nommé, en 1847, ministre plénipotentiaire au Brésil, et destitué par le gouvernement provisoire, il y fut accrédité de nouveau le 18 septembre 1849; de là il passa, en 1851, en Sardaigne, en 1852 en Belgique, et fut appelé, par décret du 23 juin 1853, à siéger au conseil d'État. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1851.

HITCHCOCK (révérend Edward), géologue américain, né à Deerfield (Massachussets), le 24 mai 1793, fut d'abord principal du collége de

sa ville natale, prit en 1821 la direction d'une église dissidente de Conway (Massachussets), et fut nommé, en 1825, professeur de chimie et d'histoire naturelle à Amherst. Il fut deux fois délégué, en 1830 et en 1837, pour faire l'exploration géologique de cet État. Sept ans plus tard, il devint président du collége d'Amherst, où il occupa en même temps les chaires de géologie et de théologie naturelle. En 1850, il fut choisi pour visiter, en qualité de commissaire du gouvernement, les écoles d'agriculture de l'Europe.

M. Hitchcock a cherché principalement à concilier avec les sciences naturelles les traditions bibliques ou chrétiennes sur la formation de notre globe : de là son livre intitulé : *la Religion de la géologie* (the Religion of Geology and its connected sciences; Boston, 1851, in-12). On cite aussi de lui : *Géologie élémentaire* (Elementary Geology; 1840, New-York, in-12), qui a eu de nombreuses éditions; *Géologie du globe et des États-Unis en particulier* (Geology of the Globe, and of the United-States; Ibid., avec planches et illustrations); *Géologie de la vallée du Connecticut* (Geology of the Connecticut valley; 1823); plusieurs *Rapports* publiés à divers intervalles sur des explorations scientifiques du Massachussets, dont les plus importants sont : *Report on the geology, mineralogy, botany and zoology of Massachussets* (in-8, Amherst, 1833), et *Final report on the geology of Massachussets* (1841, Northampton, 2 vol. in-4, avec planches); *Empreintes fossiles dans les États-Unis* (Fossil footmarks in the United-States; 1848); sans compter des brochures sur l'agriculture, de nombreux articles scientifiques et quelques sermons sur la tempérance.

HITTORFF (Jacques-Ignace), architecte français, membre de l'Institut, né à Cologne, le 20 août 1793, fut destiné par son père à l'architecture, et reçut les leçons des meilleurs artistes de sa ville natale. A dix-sept ans il vint à Paris et trouva, dans Percier et Belanger, des protecteurs en même temps que des maîtres. Il prit bientôt part aux travaux de l'abattoir du Roule et à l'exécution de la coupole en fer de la halle aux blés, fut nommé, en 1814, inspecteur des bâtiments royaux et, après la mort de Belanger, lui succéda dans les fonctions d'architecte du roi. Chargé dès lors des travaux les plus importants, il construisit, avec M. Lecointe, le théâtre de l'Ambigu-Comique, restaura la salle Favart, donna le *Projet* d'un monument à élever au duc de Berri, celui d'une restauration de l'église Saint-Remy de Reims, le plan d'une chapelle mortuaire pour la duchesse de Courlande, et d'une salle de spectacle pour Vienne en Autriche. Il organisa les cérémonies funèbres du prince de Condé et de Louis XVIII, les fêtes pour la naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X, etc. On a de lui un ouvrage intitulé : *Recueil des décorations et description du baptême du duc de Bordeaux*.

Un instant écarté des travaux officiels par la révolution de Juillet, il redevint bientôt architecte du gouvernement et de la ville de Paris, et commença, en 1832, deux ans après, ses œuvres capitales : *l'église Saint-Vincent de Paul*, spacieuse basilique dans le style italien, dont la construction dura dix années; les embellissements des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, où il éleva les cinq fontaines, le piédestal de l'obélisque, l'ancienne rotonde des *Panoramas* et le *Grand Cirque*, dont il a construit plus tard la succursale. Il termina sur la place du Panthéon, la mairie du XIIe arrondissement. Après une interruption de plusieurs années, il fut chargé, en 1852, par le nouveau gouvernement, de remanier la décoration de la place de la Concorde et de diriger les immenses travaux du bois de Boulogne, projeta l'avenue de l'Impératrice et dessina le plan des abords de l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a enfin exécuté dans ces derniers temps la mairie du 1er arrondissement et la maison Eugène-Napoléon.

M. Hittorff s'est aussi fait connaître par d'importantes publications artistiques : *Architecture antique de la Sicile* (Paris, 1826-1830, 3 vol.); *Architecture moderne de la Sicile* (1826-1830), composées au retour d'un voyage scientifique en Italie; *Architecture polychrome chez les Grecs* (Paris, 1831), qui traite spécialement de l'emploi des couleurs dans les monuments anciens, et accuse un vif penchant de l'artiste pour ressusciter ce mode de décoration monumentale. Enfin il a traduit de l'anglais *les Antiquités inédites de l'Attique* (1832). Cet artiste a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1853, comme successeur de Huvé. M. Hittorff a obtenu une médaille de 2e classe en 1827, une 1re en 1831; décoré de la Légion d'honneur en 1825, il a été promu officier en 1855.

HITZIG (Ferdinand), critique allemand, né à Hauingen (Bade), le 23 juin 1807, et fils d'un pasteur, fit ses premières études à Carlsruhe et suivit, de 1824 à 1827, les cours de théologie des universités de Halle et de Heidelberg. En 1829, il passa à celle de Gœttingue où il se fit recevoir agrégé; il fut appelé, en 1833, à Zurich, comme professeur d'exégèse et y fit des cours très-suivis.

Particulièrement versé dans la connaissance des langues sémitiques et des sources bibliques, M. Hitzig a donné de nombreux ouvrages qui se distinguent par une critique fine et impartiale, mais parfois aventureuse. Nous nous bornerons à citer : *Idée d'une critique pratique de l'Ancien Testament* (Begriff der Kritik am Alten Testament praktisch erörtert; Heidelberg, 1831); *Traduction et commentaire du prophète Isaie* (Ibid., 1833); *les Prophéties de Jonas sur Moab* (Ibid., 1831); un *Commentaire sur les psaumes* (Ibid., 1835-1836, 2 vol.); *Sur les douze petits prophètes* (Leipsick, 1838; 2e édit., 1851); *le prophète Jérémie* (Ibid., 1841); *le prophète Ézéchiel* (Ibid., 1847), et *le prophète Daniel* (Ibid., 1850); *l'Invention de l'alphabet* (die Erfindung des Alphabets; Zurich, 1840); *Sur Jean Marcus et ses écrits* (Zurich, 1843); *Histoire et mythologie des Philistins* (Urgeschichte und Mythologie der Philistaer; Leipsick, 1845); *l'Inscription tumulaire de Darius à Nakschi-Rustam* (die Grabschrift des Darius, etc.; Zurich, 1846); un important *Manuel abrégé de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament; Leipsick, 1855), etc.

HJERTA (Lars-Jean), publiciste suédois, né en 1801, à Upsal, où son père était trésorier de l'université, fit ses études dans cette ville et s'établit à Stockholm comme notaire. En 1829, il fonda avec Crustenstolpe *la Gazette de la Diète* (Rigsdags-Tidende), simplement consacrée d'abord aux débats parlementaires et qui devint bientôt l'organe exclusif de l'opposition. A la fin de la session (1830), il se sépara de son associé, qui entreprit, dans le sens royaliste, le *Fædernneslandet*. Quant à M. Hjerta, voyant l'influence réelle que la presse, jusqu'alors insignifiante, commençait à exercer sur le développement politique de la Suède, il publia *la Feuille du soir* (Aftonbladet) qui réussit en peu de temps à faire tomber les autres journaux, celui de Crusens-

tolpe d'abord (1833); puis celui de l'opposition, *l'Argus*, que Johannsen dirigeait depuis 1820. L'*Aftonbladet* fut, de toutes les feuilles suédoises, la seule à peu près qui fût dans une situation prospère : elle compta 6000 abonnés environ. Le poëte Tegner l'avait appelée *la Bible du peuple*. Après l'avénement du roi Oscar, M. Hjerta cessa d'appartenir à l'opposition, et il se réconcilia avec Crusenstolpe. En même temps qu'il rédigeait dans son journal les nouvelles de chaque jour, il dirigeait une librairie et une fabrique de bougies stéariques.

HJORT (Pierre), grammairien danois, né en 1793, dans l'île d'Amagre, près de Copenhague, et fils d'un philanthrope bien connu qui mourut en 1813, étudia successivement la théologie, l'esthétique et la philosophie. Il débuta par deux ouvrages critiques, où il défendait les tendances du romantisme contre le goût classique des poëtes Ingemann et Baggesen : *Digter Ingemann og Hans Wärker* (1815), et *Tolf paragrapher om Jens Baggesen* (1816). Il fit ensuite, dans la compagnie d'un jeune baron, un grand voyage en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, et subit d'une manière profonde l'influence de la jeune école romantique de ce dernier pays. A Rome, il se trouva en rapport avec les poëtes suédois Atterbom et Guillaume Müller, avec le sculpteur Thorwaldsen, avec les grands artistes allemands, Cornélius, Schnorr, etc., et revint par l'Allemagne. Il s'arrêta à Munich, où il connut les philosophes Schelling et Baaden, puis Daubettlegel. En 1822, rentré dans le Danemark, il obtint la chaire de langue et de littérature allemande à l'académie de Soroe. C'est là qu'il fit paraître un ouvrage allemand : *J. Scott Erigène, ou du Principe d'une philosophie chrétienne et de sa mission* (Jon Scotus Erigena, oder, etc.; 1829), et son ouvrage danois : *Läre om Villiens Frihed, forsvaret imod en Mediciners Angreb* (1825). En 1849, l'université de Soroe ayant été supprimée, M. Hjort redevint simple professeur particulier.

On a encore de lui, entre autres travaux de philosophie et de grammaire : *Tydsk grammatik for Dansktalende* (Copenhague, 5e édition, 1851); *De tydske conjugationes* (Ibid., 1826); *Systematik i sprogformernes organiske sammenhäng alene grundet, fremstilling af den latinske conjugations läre* (Ibid., 1827); *Det engelske conjugations system* (Ibid., 1843); *Tydsk Läsebog for Dansktalende* (Ibid., 3e édit., 1843), excellent ouvrage de lexicographie; *Gammle og nye Psalmer* (Ibid., 3e édit., 1843); *Den Danske Börneven* (Ibid., 6e édit., 1852), le plus important de ses écrits, etc., et un grand nombre d'articles dans les recueils scientifiques de son pays et de l'Allemagne.

M. Hjort s'est aussi fait connaître, comme écrivain politique, par plusieurs brochures, où il se montre royaliste constitutionnel et libéral : *Udtog af Breve til en ven i Själland om det Slesvig-Holsteenske Röre* (1848), publié sous le pseudonyme de L. S. Navne; *Opröreti Holsteen, politiske Betragtninger i Flugt med Begivenhederne* (1re et 2e édit., 1848), deux publications qui provoquèrent des réfutations en sens contraire; *Kritiske Bidrag til nyere dansk Tanke maades og Danelses historie* (Copenhague, 1852), etc.

HLUBEC (François-Xavier-Guillaume), publiciste et économiste allemand, né à Chatischau en Silésie, le 11 septembre 1802, étudia à Vienne, de 1813 à 1824, les mathématiques, le droit, la chimie et l'économie rurale. Il entra d'abord dans la magistrature (1829), puis devint professeur d'économie rurale. Il obtint une chaire à Lemberg en 1832, et plus tard à Laybach, où la Société d'économie rurale lui confia l'administration de son établissement agricole et la rédaction de ses deux organes, les *Annales* (Annalen) et le *Calendrier économique de l'Illyrie* (Wirthschaftskalender für Illyrien). Il se chargea en outre de dresser un état comparé des relations économiques, industrielles et commerciales de l'empire autrichien. En 1840, il devint professeur d'économie rurale à Graetz, rapporteur du comité central de la Société d'économie de Styrie, administrateur de la ferme d'essai et du Vignoble modèle. L'année suivante, il fut couronné pour son mémoire sur la *Nourriture des plantes et la statique de l'agriculture* (die Ernæhrung des Pflanzen und die Statik des Landbaus; Prague, 1841), auquel se rattache son *Commentaire de la chimie organique du docteur Liebig* (Beleuchtung der organischen Chemie des Dr Liebig; Graetz, 1842). En 1851, le jury de l'Exposition universelle de Londres décerna une grande médaille à la Société de Styrie, dont il est le fondateur, pour les résultats obtenus dans l'éducation des vers à soie.

Nous citerons encore de M. Hlubek : *Résultats de l'influence de la Société d'économie rurale en Styrie* (Resultate der Wirksamkeit der Landwirthschaftgesellschaft; Graetz, 1840); *Rapports entre Trieste et la monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (der Verkehr zwischen Triest und der Monarchie, etc.; Vienne, 1841); *Essai d'une nouvelle caractérisation et classification des différentes espèces de vigne* (Versuch einer neuen Charakteristik und Classification der Rebearten; Graetz, 1841); *Réponse aux questions actuelles d'agriculture* (Beantwortung der wichtigsten Fragen des Ackerbaus; Ibid., 1842); *l'Économie rurale universelle* (die Landwirthschafslehre in ihrem ganzen Umfange; Vienne, 1846, 2 vol.; 2e édit., 1851-1852); *Rapport sur l'économie rurale en Angleterre et sur l'Exposition de Londres* (Bericht über die engl. Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung; Graetz, 1852); *Traité d'économie rurale* (die Betriebslehre der Landwirthschaft; Vienne, 1852), etc.

HOBHOUSE (John-Cam), 1er baron BROUGHTON, homme politique anglais, pair, né en 1786, et fils d'un riche brasseur de Londres, acheva ses études à Westminster et à l'université de Cambridge, et fit en 1809 un voyage en Orient, dont il publia la relation sous ce titre : *Journey into Albania and other provinces of the turkish Empire*; Londres, 1812). Lord Byron lui dédia à cette époque le IVe chant de *Childe Harold*. S'étant trouvé en France pendant les Cent-Jours, il écrivit, après Waterloo, ses *Lettres d'un Anglais* (1815), où il prenait ouvertement le parti de l'Empereur et qui amenèrent son incarcération à Newgate jusqu'à la fin de 1819. Cette condamnation, due aux rancunes de la majorité parlementaire, lui fit une sorte de popularité; envoyé, en 1820, à la Chambre des Communes, il prit place parmi les radicaux, contribua avec eux à la fondation de la *Westminster Review*, et combattit de toutes ses forces, par ses articles et par ses discours, la politique aristocratique de Canning.

Quelques années après, sir Hobhouse, qui ambitionnait un rôle plus élevé, se rapprocha du parti modéré. Il put dès lors figurer dans les combinaisons ministérielles, et lord Grey lui facilita l'accès du cabinet en le nommant, en 1831, secrétaire d'État au département de la guerre, et, en 1833, secrétaire d'État pour l'Irlande. Mais, ayant donné sa démission de député au sujet d'un impôt qu'il prétendait maintenir et dont jadis il avait demandé la suppression, il se représenta sans succès devant les électeurs de Westminster.

En 1834, sous les auspices de lord Melbourne, il rentra au pouvoir, avec le titre de commissaire en chef des domaines, et au Parlement comme député de Nottingham. De 1839 à 1841, époque où l'école de sir Robert Peel vint aux affaires, il fit partie du Bureau central des Indes. Lors de l'avénement des whigs en 1846, il rentra dans l'administration nouvelle formée par lord John Russell, avec les importantes fonctions de président du **Board of Control** (bureau des affaires des Indes), qu'il conserva jusqu'en 1851. Toutefois il dut se soumettre à la réélection et le mandat législatif lui fut une seconde fois refusé, en raison de son nouveau revirement d'opinions. Il fut obligé, pour rentrer à la Chambre des Communes, d'accepter ou plutôt d'acheter la députation du bourg pourri d'Harwich. A sa retraite, en 1851, il fut créé pair d'Angleterre avec le titre de baron Broughton de Gyford. En 1853, il fit encore dans le ministère de la coalition une courte apparition, et rentra presque aussitôt dans la vie privée. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Wilts. Marié en 1828 à une fille du marquis de Tweldale, morte sans enfants en 1835, il a pour héritier de sa baronnie seulement, son frère Henri William, né en 1791, et devenu membre du Parlement par Hereford, pendant quelques mois en 1841.

HOCKERT (Jean-Frédéric), peintre suédois, né à Jönköping (Suède), est venu se fixer à Paris depuis quelques années, comme pensionnaire du roi Oscar, et a envoyé à nos Salons plusieurs toiles qui ont été remarquées comme des œuvres de mérite. Nous rappellerons : *la Mort de Monaldeschi à Fontainebleau* (1853) ; *Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise*, à l'Exposition universelle de 1855; *Famille de pêcheurs lapons* (1857). Cet artiste a obtenu une médaille de première classe en 1855.

HOCQUART (Édouard), littérateur français, né à Paris, vers 1795, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et d'économie pratique, entre autres : *Dictionnaire classique des hommes célèbres* (1822, 2 vol.), abrégé de Lavocat et de Feller; *la Morale en actions* (1825), fréquemment réimprimée ; *Petit dictionnaire de la langue française* (1833, 22e édit., 1851) ; *le Clergé de France* (1833, in-12; 3e édit., 1849) ; *Histoire de France* (1838 ; 4e édit., 1843) ; *le Jardinier pratique* (1846, in-18); *le Livre des poids et mesures* (1848); *le Bouvier modèle* (1849) ; *le Vignoble universel* (1853) ; *Éléments d'histoire naturelle* (1856) ; etc.

HOEFER (Jean-Chrétien-Ferdinand), médecin et écrivain français, d'origine allemande, né à Dœschnitz, dans la Thuringe, le 21 avril 1811, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il commença ses études sous la direction du pasteur de son village et au gymnase de Rudolstadt, où il apprit plusieurs des langues mortes et vivantes. Ayant entrepris, pour rétablir sa santé, un voyage à pied en Allemagne, en Hollande et en Belgique, il arriva à Lille au mois de juillet 1830, et se trouvant complétement dénué de ressources, il s'engagea, comme volontaire, dans le régiment étranger de Hohenlohe, alors en garnison à Marseille, et rejoignit le corps d'occupation de la Morée. Après le licenciement du régiment en mars 1831, il revint en France avec l'intention d'embrasser la carrière de l'enseignement, et fut successivement attaché aux colléges de Nantua, de Saint-Étienne et de Roanne. Remarqué dès 1832 par l'inspecteur général Burnouf, il fut chargé de traduire en français la *Critique de la raison pure* pour M. Cousin, qui l'appela ensuite auprès de lui en qualité de secrétaire ; M. Hoefer l'aida jusqu'en 1836, dans ses recherches et traductions, et se sépara de lui avec un certain éclat, à propos d'un passage du *Sic et non* d'Abélard.

Au milieu de ces travaux, M. Hoefer donnait des leçons particulières, fournissait de nombreux articles de science et de critique aux *Annales d'anatomie et de physiologie*, à *l'Encyclopédie catholique*, à *l'Interprète*, dont il avait la rédaction en chef, etc., et suivait les cours de la Faculté de médecine. Reçu docteur le 30 janvier 1840, avec une thèse *sur la chlorose*, il pratiqua quelque temps sa profession dans les quartiers les plus populeux de Paris, introduisit l'usage du platine dans la thérapeutique, puis reçut la mission d'aller étudier en Allemagne, en 1843, l'enseignement de la médecine, et en 1846 l'enseignement de l'économie rurale. Ses deux *Rapports* furent insérés l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le *Journal de l'instruction publique*. M. Hoefer, décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, a été naturalisé Français en mars 1848.

En 1851, il fut chargé par MM. Didot de diriger, sous le titre de *Nouvelle biographie universelle, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, un grand répertoire historique destiné à servir de complément à leur *Encyclopédie moderne*. Mais, à la suite d'un long procès intenté par les propriétaires de l'ancienne *Biographie universelle* aux éditeurs de la nouvelle, celle-ci a dû adopter pour titre définitif celui de *Nouvelle biographie générale* (1851-1864, tomes I-XLIII, in-8, à 2 colonnes).

M. Hoefer, qui possédait l'indépendance d'esprit et l'universalité de connaissances nécessaires pour une pareille œuvre, a encore publié : *Éléments de chimie générale* (1841, in-8), d'après la méthode naturelle, ou classification des corps par familles; *Histoire de la chimie* (1842-1843, 2 vol. in-8), traduite en plusieurs langues; *Nomenclature et classification chimiques* (1845, in-12); *Dictionnaire de chimie et de physique* (1846, in-12; 3e édit., 1857) ; *Dictionnaire de médecine pratique* (1847, in-12); *Dictionnaire de botanique* (1850, in-12) ; *Rapport sur l'enseignement et la pratique de la médecine en Prusse et dans plusieurs États d'Allemagne* (1844, in-8); *le Maroc* et *la Chaldée, l'Assyrie*, etc. (1848 et 1852, dans la collection de *l'Univers pittoresque;* deux *Mémoires sur les tremblements de terre* et *sur les ruines de Ninive*, dont il combat l'authenticité, contre l'opinion de M. de Saulcy (1851); *Sur le Système qui transforme l'éditeur en auteur et coauteur, et de la composition des dictionnaires biographiques* (1853, in-4), mémoire à l'appui des réclamations élevées par MM. Didot en faveur des écrivains qui collaborent aux publications collectives, etc. Il a traduit l'*Économique* d'Aristote (1843), publiée en français pour la première fois ;la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (1846, 4 vol. in-12) ; les *Tableaux de la nature* (1850, 2 vol. in-8), d'Alex. de Humboldt ; le *Traité de chimie* de Berzélius (1845-1850, 6 vol. in-8), dont le premier volume a été seul traduit en société de M. Esslinger, etc. Il a enfin donné des articles aux *Annuaires de chimie*, à *l'Illustration*, au *Dictionnaire pratique*, etc., et, plus tard, à la *Nouvelle biographie générale*, où l'on remarque ceux d'*Alexandre*, *Aristote*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, l'empereur *Frédéric Ier*, *Herschell*, etc.

HOELFKEN (Gustave), économiste allemand, né à Hattingen, le 14 juillet 1811, membre de l'Assemblée nationale de Francfort en 1848, et depuis chef de division au ministère de commerce, à Vienne, a écrit : *le Développement du Zollve-*

rein (der Zollverein in seiner Fortbildung, 1842); *l'État, la politique et le développement de la puissance de l'Angleterre* (Englands Zustaende, Politik und Machtentwichelung, 1846, 2 vol.); *Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche* (die Deukschriften des osterreichischen Handelsministers, 1850); *l'Émigration et la colonisation des Allemands considérées surtout au point de vue de la Hongrie* (Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn, 1850); *l'Union des douanes et du commerce de l'Allemagne* (Deutschlands Zoll-und Handelseinigung, 1851); *De l'étude du droit et de l'économie politique* (Ueber das Studium der Rechts-und Staatswissenschaften, 1851).

HOEVEN (Jan VAN DER), naturaliste hollandais, né à Rotterdam, le 9 février 1801, étudia la médecine et les sciences naturelles à l'université de Leyde. Docteur en philosophie et en médecine, il devint, en 1826, après avoir pratiqué jusque-là la médecine à Rotterdam, professeur extraordinaire, et en 1835, professeur ordinaire de zoologie à l'université de Leyde. En 1858, il a été nommé directeur du Musée royal d'histoire naturelle de Leyde. M. J. van der Hoeven, membre de l'Académie royale d'Amsterdam, est devenu associé ou correspondant de diverses sociétés savantes de l'Europe.

Son principal ouvrage est un important *Manuel de zoologie* (Handbœk der Dierkunde; Leyde, 1827-1833, 2 vol.; 2ᵉ édit., entièrement refondue, 1846 et suiv.), qui a été traduit en allemand (Lepsick, 1850-1856) et en anglais (Londres, 1856-1858). On cite encore de lui avec estime : *Recherches sur l'histoire naturelle et l'anatomie des limules* (Leyde, 1838), écrites en français; une monographie savante sur le *Potto de Bosman* (1841); *Études sur l'histoire naturelle de la race des nègres* (Bijdragen tot de natuurlijke Geschiedenis van den Negerstam; Ibid., 1842); des *Discours et dissertations scientifiques* (Redevœringen en Verhandelingen; Amsterdam, 1846, 12 vol.; traduction allemande, Berlin, 1848); enfin des travaux intéressants insérés dans les recueils scientifiques de divers pays.

De 1834 à 1845, M. Van der Hoeven a rédigé, avec M. de Vriese, la *Revue d'histoire naturelle et de physiologie* (Tijdschrift voor natuurlijke Geschiedenis en Ph. Leyde; 1834-1845, 12 vol.).

HOEVEN (Cornelis-Pruys VAN DER), frère aîné du précédent, né à Rotterdam, le 13 août 1792, pratiqua huit ans la médecine dans cette ville, et fut nommé professeur ordinaire de médecine à l'université de Leyde en 1824. Il s'est fait connaître par plusieurs bons ouvrages ayant trait à la pathologie et à l'histoire de la médecine. On cite principalement : *Initia disciplinæ pathologicæ* (Leyde, 1834); *De arte medicâ* (Ibid., 1840, 2 vol.); *De historia medicinæ* (Ibid., 1842); *De historia morborum* (Ibid., 1846); *Examen anthropologique* (Ibid., 1851); *Études de la vie humaine* (Amsterdam, 1857).

HOFFMAN (Charles-Fenno), poëte et romancier américain, né à New-York, en 1806, fut privé d'une jambe, par accident, à l'âge de onze ans, fit, au collége de Columbia, des études incomplètes, étudia le droit à Albany, fut admis au barreau en 1817, et exerça pendant trois ans à New-York. En 1833, il fit, pour sa santé, un voyage dans les Prairies et en publia, sous ce titre : *un Hiver dans l'Ouest* (A Winter in the West, 1834; New-York, 2 vol. in-12), une relation qui eut beaucoup de vogue. Vinrent ensuite les *Esquisses de la vie des Prairies* (Wild Scenes in the forest and prairie; 1837), et le roman de *Greyslaer* (New-York, 1840, in-12), fondé sur un crime extraordinaire, qui a aussi fourni à Simms le sujet d'une histoire de fantaisie. En 1833, il avait fondé le *Knickerbocker Magazine*, dont il abandonna bientôt la direction.

Collaborateur actif de divers journaux littéraires, il fit paraître, en 1837, dans l'*American monthly Magazine* son roman de *Vanderlyn*. En 1842, ses œuvres poétiques, qui étaient déjà favorablement connues, furent réunies pour la première fois en un volume, sous le titre de *Vigil of Faith and other Poems*. Un deuxième recueil parut en 1844 et fut suivi d'une édition plus complète de ses poésies (1845). Pendant dix-huit mois (1846-1847), il fut à la tête du journal périodique *the Literary World*, où il donna une série de nouvelles, d'essais et d'esquisses qui, sous le titre de *Sketches of Society*, obtinrent un grand succès. Mais en 1849, une affection cérébrale interrompit une carrière si brillante. On a reproché à M. Hoffman d'avoir trop affectionné, dans ses romans, les aventures atroces et les descriptions repoussantes; il répondait aux vives censures auxquelles il était en butte à ce sujet, qu'il avait encore adouci la réalité.

HOFFMANN (Achille), médecin français, né à Paris, en 1804, y fit ses études médicales, fut reçu docteur, en août 1827, avec une thèse *sur les Altérations primitives des fluides*, et se livra à l'homœopathie. Il ouvrit une maison de santé pour la pratique de cette méthode et s'appliqua surtout à la propager par divers écrits.

On a de lui : *Des vices de l'éducation publique, ou Considérations sur l'éducation en général et sur l'étude des langues en particulier* (1822, in-8); *l'Homœopathie exposée aux gens du monde* (1834, 5ᵉ édit., 1858); *Lettres sur l'homœopathie; A un médecin français sur l'homœopathie; l'Homœopathie et la vieille médecine* (1835-1845); *la Syphilis débarrassée de ses dangers par la médecine homœopathique* (1848, in-8); *la Rage et le choléra* (1848; 2ᵉ édit., 1852); *Maladies particulières aux femmes* (1852); *la Phthisie pulmonaire* (1858), etc.

HOFFMANN [DE FALLERSLEBEN] (Auguste-Henri), poëte populaire allemand, né le 2 avril 1798, à Fallersleben, dans le Mecklembourg, où son père était négociant et bourgmestre, fit ses premières études à Helmstedt et à Brunswick et fut envoyé à Gœttingue, puis à Bonn, pour y étudier la théologie; mais il se livra de préférence, dans la société des frères Grimm, à la culture de la philologie et de la littérature allemande. Dès 1820, il publia une édition des *Fragments d'Otfried* (Bonner Bruchstücke von Otfried). Il voyagea ensuite sur les bords du Rhin et en Hollande pour y rassembler les débris épars de la poésie populaire du moyen âge, visita Berlin, et fut nommé, en 1823, conservateur de la bibliothèque de l'université de Breslau, puis professeur extraordinaire et ordinaire à l'université. En même temps il donnait l'essor à son talent poétique. Une de ses publications, *Chansons non politiques* (Unpolitische Leider), le fit destituer, le 20 décembre 1842, par décision spéciale du roi, et lui donna du même coup une certaine popularité. M. Hoffmann de Fallersleben se mit à étudier, en voyageant, les langues et les littératures étrangères. Fixé en 1845 dans le Mecklembourg, il obtint en 1848 le droit de rentrer en Prusse, et reçut en outre une pension du roi. Il ne prit aucune part aux mouvements révolutionnaires de cette époque.

Les chansons de M. Hoffmann, dédiées aux soldats, paysans, aux ouvriers, aux enfants, aux soldats,

se distinguent par une simplicité tour à tour pleine de grâce ou d'énergie. Comme M. Pierre Dupont, chez nous, sans être musicien, il y a adapté lui-même quelques mélodies faciles et naturelles, qui restent dans toutes les mémoires. Nous citerons parmi ses recueils : *Chansons allémaniques* (Allemannische Lieder; Fallersleben, 1826; 5ᵉ édit., Manheim, 1843); *Poésies* (Gedichte, Leipsick, 1834, 2 vol.; 4ᵉ édit., Hanovre, 1853); *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder; Hambourg, 1840-1841, 2 vol.); *Chansons populaires de la Silésie, avec mélodies* (Schlessche Volkslieder mit Melodien: Leipsick, 1842); *Chansons allemandes faites en Suisse* (Deutsche Lieder aus der Schweiz; Zurich, 1843); *Cinquante chansons pour les enfants* (Fünfzig Kinderlieder; Leipsick, 1843); *Cinquante nouvelles chansons pour les enfants* (Fünfzig neue Kinderlieder; Manheim, 1845); *Quarante chansons pour les enfants* (Vierzig Kinderlieder: Leipsick, 1847); *Cent chansons pour les étudiants*, etc., (Hundert Schullieder mit Volksweisen, etc.); *le Chansonnier populaire allemand* (Deutsches Volksgesangbuch; Leipsick, 1848), *Diavolini* (Darmstadt, 2ᵉ édition, 1847); *Chansons d'amour* (Liebeslieder; Mayence, 1850); *Échos de la patrie* (Heimatklaenge; Ibid., 1850); *la Vie du Rhin* (Rheinleben; Ibid., 1851); *Chansons des soldats* (Soldatenlieder; Ibid., 1851), etc.

M. Hoffmann de Fallersleben s'est aussi fait connaître par plusieurs ouvrages de littérature, d'histoire et de philologie, tels que : *Horæ belgicæ* (Leipsick et Berlin, 1830-1852, 8 vol.); *Matériaux pour une histoire de la langue et de la littérature allemandes* (Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur; Berlin, 1830-1837, 2 vol.); *Histoire du chant d'église allemand par Luther* (Geschichte des deutschen Kirchenlieds bis auf Luther; Breslau, 1832; 2ᵉ édit., 1853); *Reineke Vos* (Berlin, 1834; 2ᵉ édit., 1852); *Fragmenta theostica* (Vienne, 1834); *Monumenta elnonensia*, contenant le *Chant de Louis* (Ludwigslied), nouvellement découvert à Valenciennes (Gand, 1837); *Traits principaux de la philologie allemande* (die deutsche Philologie im Grundriss: Berlin, 1836); avec Haupt, *Antiquités allemandes* (Altdeutsche Blaetter; Leipsick, 1835-1840, 2 vol.); *Catalogue des vieux manuscrits allemands de la bibliothèque royale de Vienne* (Verzeichniss der altdeutschen Handschriften der Hofbibliothek zu Vien.; Ibid., 1841); *Poésies politiques des temps primitifs de l'Allemagne* (Politische Gedichte aus deutcher Vorzeit; Ibid., 1843); *Chansons des sociétés allemandes des* XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (Deutsche Gesellschaftslieder, etc.; Ibid., 1844); *Matériaux pour une histoire de la littérature allemande* (Spenden zur deutschen Literaturgeschichte; Ibid., 1845, 2 vol.); *Theophilus* (Hanovre, 1853), etc. Il a donné en outre un grand nombre d'articles de philologie et de littérature aux journaux les plus importants de l'Allemagne.

HOFFMANN (Charles-Alexandre), littérateur et patriote polonais, né dans la Masovie, en 1798, étudia le droit à Varsovie; mais, à la suite de mouvements révolutionnaires dans lesquels il fut compromis, il fut déclaré par le gouvernement russe incapable de tenir aucun emploi. Il fonda un journal de jurisprudence, *la Thémis polonaise*, et donna une traduction des œuvres de Franklin. Nommé, en 1827, conseiller à la Banque polonaise, il se maria avec une femme poète très-célèbre en Pologne (voy. ci-après). Après la révolution de 1830, il publia une brochure très-vive, traduite depuis en toutes les langues : *la Grande semaine de la Pologne*. Au commencement de 1831, il devint un des trois directeurs de la Banque et fut envoyé en Allemagne pour y négocier un emprunt. La Pologne ayant succombé, M. Hoffmann se retira à Dresde, où il écrivit, d'après des papiers russes qu'il avait eus entre les mains, un *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe*, qu'il publia à Paris, en 1832. Obligé de quitter Dresde, sous l'influence russe, il s'était réfugié en France, où il vécut jusqu'en 1848. Il y fit paraître *Cztery Powstania* (1837), récit animé des guerres de l'indépendance en Grèce, en Hollande, en Portugal et en Pologne, et le *Vade-mecum polskie* (1839), où l'on trouve de curieux détails sur l'état des finances dans son pays, et où l'auteur, qui s'était toujours tenu éloigné du parti démocratique, se montre attaché aux intérêts du prince Czartoryski.

M. Hoffmann avait épousé Mlle Clémentine Tanska (née à Varsovie en 1798, morte à Passy en 1845), l'une des femmes de lettres les plus distinguées de la Pologne, auteur d'écrits pédagogiques, de relations de voyages, de biographies de Polonais et de Polonaises célèbres et de nouvelles historiques. Ces œuvres diverses ont été réunies sous le titre général de *Wybor Pism* (Breslau, 1833, 10 vol.). Mme Hoffmann a laissé aussi des souvenirs durables comme patriote, et l'on a coutume de dire en Pologne que d'une main elle tenait la plume, et de l'autre elle soignait les blessés au milieu même des combats. Trois ans après la mort de Mme Hoffmann, son mari se rendit à Dresde et s'y fixa pour donner ses soins à une édition des œuvres qu'elle avait laissées. De cette ville, il a envoyé des correspondances au *Czas*, journal de Cracovie.

HOFMANN (Jean-Chrétien-Conrad), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 décembre 1810, étudia dans sa ville natale, à Erlangen et à Berlin, sous les plus illustres maîtres de l'Allemagne. Après avoir hésité entre l'étude de l'histoire et celle de la théologie, il embrassa cette dernière, passa son examen de candidat de théologie en 1832, et obtint l'année suivante la place de professeur d'histoire, de religion et de langue hébraïque au collége d'Erlangen. Agrégé en 1835, à la Faculté philosophique, et, en 1838, à la Faculté théologique de cette ville, il y entra dans l'enseignement académique supérieur comme professeur adjoint, en 1841. L'année suivante, il passa à l'université de Rostock, d'où il fut rappelé à Erlangen en 1845, pour remplacer le professeur de théologie M. Harless (voy. ce nom), suspendu de ses fonctions. M. Hofmann est docteur en théologie et chevalier de l'ordre du Mérite de Bavière.

Les deux principaux ouvrages de M. Hofmann sont : *la Prophétie accomplie* (Weissagung und Erfüllung; Nordlingen, 1841-1844, 2 vol.), où il développe tous les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau, et de celui-ci avec la fin des choses; et *la Preuve de l'Écriture* (der Schriftbewis, Ibid., 1852, 1 vol.), où il prétend donner à l'argumentation dogmatique une méthode logique qui trouve sa sanction dans l'Écriture même. Citons encore : *les 70 Années de Jérémie et les 70 Semaines de Daniel* (die 70 Jahre de Jeremias und, etc.; Nuremberg, 1836); *Histoire de la guerre des Cévennes* (Geschichte des Aufruhrs in den Cevennen; Nordlingen, 1837); *Cours d'histoire universelle* (Lehrbuch der Weltgeschichte; Ibid., 1839, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1843), à l'usage des écoles protestantes de la Bavière. M. Hofmann est depuis 1846 un des rédacteurs du *Journal du protestantisme et de l'Église* (Zeitschrift für Protestantismus und Kirche).

HOGAN (John), sculpteur anglais, né à Tallow (Irlande), au mois d'octobre 1800, mort en mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HOGARTH (George), littérateur anglais, né vers 1806, en Écosse, est connu, dans son pays par des ouvrages sur la musique, auxquels il a apporté un soin consciencieux et qui ont été réimprimés. On a de lui : *Histoire, biographie et critique musicales* (Musical biography, history, and criticism, 1836; 2e édit. fort augmentée, 1838); *Souvenirs de la tragédie lyrique* (Memoirs of the musical Drama, 1839), dont une édition améliorée a paru sous le titre de *Souvenirs de l'Opéra;* c'est un tableau complet des vicissitudes et des conditions de la musique dramatique en Angleterre jusqu'en 1851. M. Hogarth a collaboré pour la critique musicale au *Morning Chronicle*, ainsi qu'au *Daily News*, journal où il a été introduit par son gendre Charles Dickens, lorsque ce dernier l'a fondé au mois de janvier 1846.

HOGUET (Charles), peintre français d'origine prussienne, né à Berlin, en 1813, vint terminer à Paris ses études artistiques, et reçut les leçons de Vict. Bertin ainsi que les conseils de Paul Delaroche. Il a séjourné à diverses reprises en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, et s'est consacré particulièrement à la marine et aux paysages. On a vu de lui, depuis ses débuts au Salon de 1842 : *Intérieur d'un port, la Marée basse, Souvenir d'Écosse, une Plage hollandaise, Bateau pêcheur en rade* (1842-1847); *Vue du pont Neuf, Intérieur de cuisine* (1848) *Vue prise de Montmartre Souvenir de Dieppe, Marines* (1849-1853); *Vaches dans une prairie*, à l'Exposition universelle de 1855; quelques tableaux pour le musée de Versailles, etc. M. Huguet a obtenu une 2e médaille en 1848.

HOHENHAUSEN (Bernard, baron DE HOCHHAUS et DE), général allemand, né à Dachau, le 28 juin 1788, fut élevé à la maison des cadets de Munich, entra en 1805 comme lieutenant dans l'armée bavaroise, et prit part aux campagnes de Napoléon contre l'Autriche et contre la Prusse. En 1806, il fut grièvement blessé et fait prisonnier au combat de Kauth en Silésie. Dans la campagne de Wagram, il servit, comme lieutenant-colonel d'état-major, sous les généraux Lefebvre et Drouot, et fit la campagne de Russie en qualité d'officier d'ordonnance du général bavarois de Raglovich. Fait prisonnier par les Cosaques pendant la retraite, il fut relâché lorsque la Bavière prit parti pour les alliés et fit, comme capitaine, la campagne de 1814 contre Napoléon, sous les ordres du prince Schwarzemberg. Adjudant du prince de Wrède en 1822, il fut chargé quelque temps de l'éducation du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, et devint major en 1823, lieutenant-colonel en 1833, colonel commandant d'un régiment en 1839, et général-major en 1843. Le 1er mars 1847, il fut nommé conseiller d'État et appelé au ministère de la guerre, qu'il quitta au milieu des mouvements politiques de l'année suivante pour prendre le commandement de la place de Nuremberg. La même année, il fut chargé, en qualité d'adjudant général, d'une mission spéciale dans le royaume de Grèce. De retour en 1849, il eut successivement le commandement de la première et de la seconde division d'infanterie, fut promu au grade de lieutenant général et devint, en 1852, propriétaire du 7e régiment d'infanterie.

HOHENLOHE, famille princière allemande, qui fait remonter son origine au XIIe siècle, et dont les possessions, médiatisées en 1806, ont été incorporées aux royaumes de Wurtemberg et de Bavière. Elle comprend la ligne luthérienne de HOHENLOHE-NEUENSTEIN, élevée à la dignité princière en 1764, et la ligne catholique de HOHENLOHE-WALDENBOURG, en possession du titre de prince de l'Empire depuis 1744.

La ligne de NEUENSTEIN se subdivise en trois branches : *Hohenlohe-Langenbourg, Hohenlohe-OEhringen*, subdivisée elle-même en deux rameaux, et *Hohenlohe-Kirchberg*. La ligne de WALDENBOURG comprend les deux branches de *Hohenlohe-Bartenstein* et de *Hohenlohe-Waldenbourg Schillingsfurst*.

1° Ligne de Nauenstein :

HOHENLOHE-LANGENBOURG (*Hermann*-Ernest-François-Bernard, prince DE), chef de la première branche de cette ligne, né le 31 août 1822, a succédé à son père le prince *Ernest*-Chrétien-Charles, par suite d'un contrat de famille du 21 avril 1860. Il est major général au service de Bade. Il a épousé, le 24 septembre 1862, *Léopoldine*-Wilhelmine-Pauline-Amélie-Maximilienne, née le 22 février 1837, et fille de feu *Guillaume*, margrave de Bade.

Le prince a deux frères : *Charles*-Louis-Guillaume-Léopold, né le 25 octobre 1829, major dans la cavalerie wurtembergeoise; *Victor*-Ferdinand-François-Eugène-Gustave-Adolphe-Constantin-Frédéric, né le 11 novembre 1833, capitaine dans la marine royale britannique, marié le 26 janvier 1861, à *Laure*, fille cadette de l'amiral anglais sir George Seymour, née le 27 janvier 1833; et deux sœurs : *Adélaïde*-Victoire-Amélie-Louise-Marie-Constance, née le 20 juillet 1835, mariée à Frédéric, prince héréditaire du Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg; *Féodore*-Victoire-Adélaïde-Pauline-Amélie-Marie, née le 7 juillet 1839, mariée le 23 octobre 1858, à George, prince héréditaire de Saxe-Meiningen.

Cette branche compte encore :

1° Anne-*Feodorowna*-Auguste-Charlotte-Wilhelmine, née le 7 décembre 1807, fille de feu le prince de Linange, veuve le 12 avril 1860, mère du prince régnant;

2° *Louise*, née le 22 août 1799, mariée au prince Adolphe de Hohenlohe-Ingelfingen; *Jeanne*-Henriette-Philippine, née le 8 novembre 1800, veuve en 1829 du comte Émile d'Erbach-Schœnberg; *Hélène*, née le 22 novembre 1807, veuve en 1857 du duc Eugène de Wurtemberg, tantes du prince régnant;

3° Son grand-oncle, le prince Charles-*Gustave*-Guillaume, fils de Frédéric-Ernest, né le 29 août 1777. Conseiller intime de l'empereur d'Autriche, il a dans l'armée autrichienne le grade de feldzeugmestre et la propriété du régiment d'infanterie n° 17. De son mariage avec la princesse *Frédérique* de Furstenberg sont nés : 1° le 11 janvier 1823, *Louis*-Charles-Gustave, colonel au service d'Autriche, en retraite, marié le 30 septembre 1857, à la princesse *Gabrielle* de Trantmansdorff-Weinsberg, dont il a eu quatre enfants; 2° le 12 novembre 1824, *Constance*-Josèphe-Louise, mariée le 11 août 1855, à *Charles* François-Ernest, comte de Blankenstein de Battelau.

HOHENLOHE-ŒHRINGEN (Frédéric-Guillaume-Eugène-Charles-*Hugues*, prince DE), chef du premier rameau de la branche de Hohenlohe-Œhringen, ci-devant Ingelfingen, de la ligne de Neuenstein, est né le 27 mai 1816. Fils cadet du prince Frédéric-*Auguste*-Charles, mort en 1853, il est possesseur, depuis le 1er janvier 1849, par suite de cession de son frère aîné (22 août 1842) et de son père (1er janvier 1849), de la principauté de Hohenlohe-Œhringen en Wurtemberg,

du majorat de Schlawentzitz, Birava, Ujest, etc., en Haute-Silésie, et du majorat d'Oppourg, Colba et Positz, en Saxe-Weimar. Ces biens comprennent environ 70 villages et 50 000 habitants. Un décret du cabinet de Guillaume Ier, roi de Prusse, en date du 18 octobre 1861, lui a en outre conféré le titre de duc d'Ujest. Officier au service de Wurtemberg, le prince Hugues était, en 1848, lieutenant-colonel à la suite des adjudants de S. M. le roi; il est devenu ensuite général-major. De son mariage avec la princesse *Pauline* de Furstenberg il a eu six enfants, quatre fils et deux filles, dont l'aîné, Auguste-Charles-*Chrétien*-Kraft, prince héréditaire, est né le 21 mars 1848.

Le prince Hugues a une sœur, *Mathilde*, née le 3 juillet 1814, mariée à Gunther, prince régnant de Schwarzbourg-Sondershausen, divorcée le 5 mai 1852, et deux frères. Son frère aîné, *Frédéric*-Louis-Eugène-Charles-Adalbert-Émile-Auguste, né le 12 août 1812, est colonel au service de Wurtemberg. Le 22 août 1842, il a cédé son droit d'aînesse à son frère Hugues, et en second lieu à son frère Félix. Il s'est marié morganatiquement, le 28 mars 1844, à *Mathilde*, baronne de Breuning, créée baronne de Brauneck. — Le troisième fils de feu le prince Auguste, *Félix*-Eugène-Guillaume-Louis-Albert-Charles, né le 1er mars 1818, colonel au service de Wurtemberg, aide de camp du roi, et ex-président de la société pour la protection du travail national, a épousé, le 12 juin 1851, *Alexandrine*-Frédérique-Wilhelmine, née le 22 décembre 1830, fille de Frédéric-Guillaume, électeur de Hesse, dont il a eu trois enfants. Dans les derniers mois de 1862, on a annoncé qu'à la suite de pertes au jeu, il s'était donné la mort. Il s'était enfui en Amérique, laissant, dit-on, près de trois millions de dettes.

Hohenlohe-Ingelfingen (*Adolphe*-Charles-Frédéric-Louis, prince de), chef du second rameau de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, est né le 29 janvier 1797. Possesseur de 26 villages et de la ville de Landsberg dans la Haute-Silésie prussienne, il a été nommé, le 2 juin 1827, membre héréditaire du collége de la noblesse à la diète provinciale de Silésie, et, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a le grade de lieutenant général et le commandement du 23e régiment de la landwehr; en outre, il fait partie du conseil d'État. Président de l'Assemblée des seigneurs, il a été, pendant quelque temps, en 1861, chargé de présider le conseil des ministres à la retraite du prince de Hohenzollern-Sigmarigen. De son mariage avec la princesse Louise de Hohenlohe-Langenbourg, il a eu cinq enfants, dont trois fils: *Charles*-Adalbert-Constantin-Henri, né le 19 novembre 1820, prince héréditaire, ancien officier des lanciers de la garde, second aide de camp de S. A. R. le prince Charles de Prusse, landrath (préfet) de l'arrondissement de Lublinitz; *Frédéric-Guillaume*-Édouard-Alexandre, né le 9 janvier 1826, major au régiment des gardes-du-corps; *Kraft*, né le 2 janvier 1827, lieutenant-colonel au service de Prusse, aide de camp du roi, commandant de la gendarmerie de la garde.

Hohenlohe-Kirchberg (*Charles*-Frédéric-Louis-Henri, prince de), chef de la troisième branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, né le 2 novembre 1780, est fils du prince Frédéric-Charles-Louis, mort en 1791. Il a succédé, en 1836, à son cousin, le principe George-*Louis*-Maurice, comme possesseur des bailliages de Kirchberg, Dœttingen et Kunzelsau en Wurtemberg, et copropriétaire du comté de Gleichen dans le duché de Saxe-Gotha. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec la princesse Marie, née comtesse d'Urach. Il était lieutenant général au service de Wurtemberg, ainsi que son frère, le prince Chrétien-Louis-Frédéric-*Henri*, né le 22 décembre 1788, ancien envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg. Le prince Charles de Hohenlohe-Kirchberg est mort le 17 décembre 1861. La branche de Kirchberg s'est éteinte avec lui faute d'héritiers mâles.

2° Ligne de Waldenbourg:

Hohenlohe-Bartenstein (*Charles*-Louis-Constantin-Henri, prince de), chef de la première branche de cette ligne, né le 2 juillet 1837, capitaine au service d'Autriche en retraite, a succédé, le 22 août 1850, à son père le prince *Louis*-Albert-Constantin, comme possesseur de la principauté de Hohenlohe-Bartenstein, en Wurtemberg, comprenant les bailliages de Bartenstein, Meinhard, etc., avec 24 000 habitants, sous la tutelle de sa mère, *Henriette*-Wilhelmine d'Auersperg, et du prince *Frédéric-Charles*-Joseph de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt. Il a épousé, le 30 octobre 1859, *Rose*-Caroline de Sternberg, née le 16 mars 1836, dont il a eu une fille *Marie*, née en 1861.

Son frère, *Albert*-Vincent-Ernest-Léopold-Clément, né le 22 novembre 1842, a hérité, sous la même tutelle, de la principauté de Hohenlohe-Jagstberg, comprenant les bailliages de Jagstberg, Braunsbach, etc., en Wurtemberg, qui comptent 10 000 habitants.

Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst (*Frédéric-Charles*-Joseph, prince de), chef de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Waldenbourg, est né le 5 mai 1814. Il a succédé par cession, le 26 décembre 1839, à son père le prince *Charles*-Albert, comme possesseur des bailliages de Waldenbourg, Kupferzell, etc., avec 15 000 habitants, sous la souveraineté du Wurtemberg, et d'une partie de la seigneurie de Schillingsfurst, avec 3000 habitants, sous la souveraineté de la Bavière. Général-major au service de la Russie, il a le titre d'aide de camp général de l'empereur. Sénior de la maison princière de Hohenlohe, il est, comme tel, maréchal héréditaire du royaume de Wurtemberg. De son mariage avec la princesse *Thérèse-Amélie*-Judith de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, il a eu sept enfants, dont l'aîné est le prince héréditaire *Nicolas*-Frédéric-Charles-Joseph-Paul, né le 8 septembre 1841. — Son frère, *Charles*-Étienne, né le 20 avril 1818, a servi, comme officier de cavalerie, dans l'armée du Wurtemberg; puis, il a pris sa retraite comme major, au service d'Autriche. — Un autre frère, *Egon*-Charles, né le 4 juillet 1819, a servi également dans l'armée autrichienne et s'est retiré avec le grade de lieutenant-colonel.

Une autre branche de Hohenlohe-Waldenbourg, dite Hohenlohe-Schillingsfurst, en Bavière, a pour chef le duc de Ratibor et le prince de Ratibor et Corwey (voy. ces noms).

HOHENZOLLERN, une des plus anciennes maisons souveraines et princières de l'Allemagne. Elle se divise en trois branches: la branche aînée, qui forme la dynastie actuellement régnante de la Prusse (voy. ce nom), et les branches cadettes suivantes:

Hohenzollern-Hechingen (*Frédéric*-Guillaume-Constantin, prince de), chef actuel de la première branche cadette de Hohenzollern, est né le 16 février 1801. Il est, en outre, burgrave de Nuremberg en Silésie, duc de Sagan, etc.; il succéda, le 13 septembre 1838, à son père, le prince Frédéric-Hermann-Othon. Par suite de la convention du 7 décembre 1849, et en vertu du pacte de succession, il abdiqua le gouvernement de la principauté en faveur du roi de Prusse, en se réservant les droits d'un prince souverain. Par un ordre royal de cabinet du 27 mars 1850, il a le

titre d'altesse, avec les prérogatives d'un prince puîné de la maison royale. Il est lieutenant général au service de la Prusse et chef du 2e régiment de la landwehr de la Basse-Silésie n° 7. Veuf, le 1er septembre 1847, de la princesse *Eugénie* de Leuchtemberg, il s'est marié morganatiquement, le 13 novembre 1850, à *Amélie*, comtesse de Rothenbourg, fille du baron Schenk de Geijern de Sybourg, née le 13 juillet 1832 et divorcée le 13 février 1863, dont il a deux enfants : *Frédéric*-Guillaume-Charles, comte de Rothenbourg, né le 19 février 1856, et Frédérique-Wilhemine-*Élisabeth*, comtesse de Rothenbourg, née le 13 février 1853.

Cette branche comprend encore la tante du prince, la princesse *Maximilienne*-Antoinette, née le 30 novembre 1787, veuve d'Évérard, comte de Waldbourg-Zeil-Wurzach (1814), et remariée le 17 mai 1817, à Clément-Joseph, comte de Lodron, veuve, pour la seconde fois, le 3 septembre 1861 : les deux filles du grand-oncle du prince, Frédéric-*François*-Xavier ; la princesse *Frédérique*-Julie, née le 27 mars 1792, et la princesse Frédérique-*Joséphine*, née le 7 juillet 1795, dame du palais de l'impératrice d'Autriche, veuve, le 16 mai 1853, du comte Félix Vetter von der Lilie, baron de Burg-Freistritz : leur belle-sœur, la princesse Annonciade-*Caroline*-Amélie-Antoinette, née princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, née le 6 juin 1810, veuve, le 13 décembre 1847, de Frédéric-François-*Antoine* de Hohenzollern-Hechingen, remariée, le 2 février 1850, à Jean Staeger de Waldbourg, lieutenant-colonel en retraite d'Autriche; etc.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN (*Charles*-Antoine-Joachim-Zéphirin-Frédéric-Mainrad, prince DE), chef actuel de la deuxième branche de la maison de Hohenzollern, né le 7 septembre 1811, est fils du prince *Charles*-Antoine-Frédéric et de la princesse Antoinette-Marie, née Murat. Il est burgrave de Nuremberg, comte de Sigmaringen et Véringen, etc. Il succéda à son père, mort depuis (11 mars 1853), en vertu de la cession du 27 août 1848, abdiqua, comme son frère (7 décembre 1849), en faveur du roi de Prusse et reçut aussi le titre d'altesse, avec les mêmes prérogatives. Président du conseil d'État et du ministère, général d'infanterie, gouverneur militaire de la province rhénane et de la province de Westphalie, commandant du 7e corps d'armée et chef du 26e régiment d'infanterie, il s'est marié, le 21 octobre 1834, à la princesse *Joséphine*-Frédérique-Louise, fille de feu Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade, née le 21 octobre 1813, dont il a eu six enfants : le prince héréditaire, *Léopold*-Étienne-Charles-Antoine-Gustave-Édouard-Thassilo, né le 22 septembre 1835, major à la suite du 1er régiment de la garde à pied ; marié, le 12 septembre 1861, à *Antonie*, fille de Ferdinand, roi de Portugal; *Charles*-Eitel-Frédéric-Zéphirin-Louis, né le 20 avril 1839, sous-lieutenant à la suite du 2e régiment de dragons ; *Antoine*-Egon-Charles-Frédéric, né le 7 octobre 1841, lieutenant à la suite du 1er régiment prussien de la garde à pied; *Frédéric*-Eugène-Jean, né le 25 juin 1843, lieutenant à la suite du régiment de lanciers de Westphalie, n° 5 ; *Marie*-Louise-Alexandrine-Caroline, née le 17 novembre 1845.

A la même branche appartiennent deux sœurs du prince : la princesse *Caroline*, veuve d'*Antoine* de Hohenzollern-Hechingen (voy. ci-dessus), et la princesse *Frédérique*-Wilhelmine, née le 24 mars 1820, mariée le 5 décembre 1844, à Joachim-Napoléon, marquis Pepoli, petit-fils du roi Murat, et la princesse *Catherine*-Wilhelmine-Marie-Josèphe, née princesse de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, née le 9 janvier 1817, veuve en secondes noces, le 11 mars 1853, du feu prince *Charles*-Antoine-Frédéric, père du prince actuel, et retirée au couvent de Saint-Ambrosio.

HOHNBAUM (Charles), médecin allemand, né à Cobourg le 10 janvier 1780, et fils d'un intendant ecclésiastique, qui dirigea ses études, fut reçu docteur en 1803, exerça dans diverses villes et fut attaché vers 1815 à la personne et à la cour du duc de Saxe-Meiningen.

On a de M. Hohnbaum : *De l'apoplexie pulmonaire* avec une introduction sur l'apoplexie en général (Ueber den Lungenschlagfluss, etc.; Erlangen, 1817); *De la marche progressive des maladies* (Ueber das Fortschreiten des Krankheitsprocesses ; Hildburgh, 1826) ; une notice biographique sur son beau-père, le naturaliste et médecin *Georges-Frédéric Hildebrandt* (Erlang., 1816), etc. Il a rédigé, depuis 1830, avec le docteur Ferdinand Jahn, la *Conversation médicale* (Medicinisches Conversationsblatt), et collaboré à divers recueils scientifiques. On a remarqué parmi ses articles, ses études psychologiques (*Des Rapports entre l'âme et le corps; De la Croyance à l'immortalité de l'âme*, *Fragments psychologiques*, etc.). Il a aussi traduit divers ouvrages de médecine français et anglais.

HOLBROOK (John-Edwards), naturaliste américain, né en 1795, à Beaufort (Caroline du Sud), reçut le grade de docteur en médecine à Philadelphie et vint en Europe continuer ses études médicales. Il passa deux années à Londres et à Édimbourg, et parcourut ensuite le continent. A Paris, il commença à se livrer à l'histoire naturelle. Revenu aux États-Unis, il fut nommé, dès 1824, professeur d'anatomie au collége médical de la Caroline du Sud, et il n'a plus quitté ces fonctions.

En 1842, M. Holbrook entreprit sa grande publication sur les reptiles de l'Amérique du Nord, *North American Herpetology*, (Philadelphie, 5 vol. in-4), sujet jusqu'alors fort peu connu et dont l'étude lui coûta les plus grandes peines : toutes les illustrations furent faites d'après des modèles vivants. Le docteur Holbrook entreprit ensuite un autre grand ouvrage du même genre et non moins important sur les poissons du sud des États-Unis : *Ichthyology of South Carolina* (Charlestown, 1854 et suiv.).

HOLFELD (Dominique-Hippolyte), peintre français, né à Paris, en 1804, a étudié sous MM. Abel de Pujol et Hersent et s'est consacré à l'histoire et aux sujets religieux. Parmi ses tableaux on remarque : *l'Enfant Jésus adoré par les anges* (1841); *la Sainte Famille*, *Rembrandt enfant* (1842); *la Parabole des semences* (1844): *l'Éducation religieuse*, *l'Éducation morale*, deux pendants reproduits par la lithographie (1844) ; *la Vierge et l'enfant Jésus endormi* (1846); *l'Innocence*, *la Coquetterie* (1848); *la Prière en famille* (1852) ; *la Madone de l'Évangile*, *le Pain du ciel* (1855) ; *Révélation de la passion du Christ*, *Révélation du martyre de saint Jean-Baptiste* (1857); *Apparition de Jésus-Christ à deux de ses disciples à Emmaüs* (1859); *le Sommeil de Jésus*, *l'Heureuse mère*, *le Premier principe d'éducation*, *les Premiers éléments d'instruction sous le feuillage* (1861); *Enfants de chœur au lutrin*, Portraits de *l'Empereur* et de *l'Impératrice*, camaïeu (1863) ; enfin plusieurs *Portraits*. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1841 et une 2e en 1842.

HOLLAND (Élihu G.), littérateur américain, né à Solon (État de New-York), le 14 avril 1817,

est auteur de plusieurs ouvrages qui ont été accueillis avec estime: *l'Existence de Dieu et la vie immortelle* (the Being of God and the immortal life; 1846); *Critiques et essais* (Reviews and essays; Boston, 1849), recueil d'esquisses historiques et philosophiques: un autre volume d'*Essais, suivis d'un drame en cinq actes* (Essays, etc.; Ibid., in-12); le sujet du drame est le célèbre épisode du major André et d'Arnold; etc.

HOLLAND (Henry-Edward Fox, 4e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1802, à Holland-House, près Kensington, mort en 1859. Son titre s'est éteint avec lui. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HOLLARD (Henri), médecin français, d'origine suisse, né à Lausanne en 1801, d'une famille de réfugiés, vint à Paris suivre les cours de la Faculté, y fut reçu docteur et pratiqua quelque temps la médecine; il fit plusieurs cours publics, et se consacra à des travaux de cabinet, en même temps qu'il prenait part à la rédaction de divers recueils scientifiques. Il a été chargé, en 1842, de faire deux cours à l'Académie de Lausanne, puis à celle de Neuchâtel. A son retour à Paris, il fut appelé à suppléer de Blainville à la Faculté des sciences. Il alla occuper, en 1854, la chaire d'histoire naturelle à la Faculté de Poitiers. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Parmi les nombreux ouvrages qui ont fait la réputation de M. Hollard comme naturaliste, nous mentionnerons les suivants: *Manuel d'anatomie générale* (1827, in-18); *Précis d'anatomie comparée* (1835, in-8), tableau de l'organisation considérée dans l'ensemble de la série animale; *Annales françaises et étrangères d'anatomie et de physiologie* (1837-1839, 3 vol. in-8), rédigées avec le concours de MM. Laurent, Gervais et Bazin; *Nouveaux éléments de zoologie* (1849, in-8, pl.); *Leçons sur la philosophie de la nature* (1842); *Étude de la nature* (1843, 4 vol. in-12; nouv. édit., 1853), couronnée d'un prix de 1500 fr. par la Société de la Morale chrétienne; *Cours d'histoire naturelle* (1844, in-12 et atlas), à l'usage des écoles primaires; *De l'Homme et des races humaines* (1853, in-18), où l'auteur cherche à mettre la science d'accord avec la Bible sur la question si controversée de l'origine de notre espèce, etc. — M. Hollard a fait à Paris, en 1865, sur cette même question, des conférences que des journaux spéciaux ont reproduites.

HOLMAN (James), voyageur anglais, né en 1787, mort à Londres le 26 juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HOLMBOE (Christophe-André), orientaliste suédois, né en 1796, dans la paroisse de Vang. (Norvége), fit ses études au collége de Christiania et prit ses grades à l'université de cette ville. Avant même d'être licencié en théologie, il professait la langue hébraïque. Nommé bibliothécaire adjoint de l'université, il se livra à l'étude des autres dialectes sémitiques, qu'il vint approfondir à Paris, sous de Sacy et Caussin de Perceval. De retour à Christiania (1822), il fut nommé lecteur, puis professeur des langues orientales. Il devint, en outre, directeur du cabinet des médailles. Souvent élu membre du conseil administratif de l'université, il en a été plusieurs fois, notamment en 1856, président ou recteur. Comme membre de plusieurs commissions royales, chargées de préparer des lois et des règlements pour l'instruction publique, M. Holmboe a contribué à plusieurs réformes; mais il a refusé de faire partie du conseil administratif de Christiania, dont il avait été élu membre. Il a été nommé chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants, notamment de l'Académie de Stockholm, de l'Institut national de Washington, de la Société royale des sciences d'Upsal, de la Société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg, de celles de Madrid et de Londres, etc.

Ses principaux ouvrages sont: *Géographie biblique* (Christiania, 1828); traduction d'un *Catéchisme turc* (1829); une traduction allemande de *Calila et Dimna*, fables de Bidpai (1832); *Descriptio ornamentorum aureorum et nummorum* (VIIIe et IXe siècles) *in diœcesi Norvegiæ* (1834-1835; nouv. édit., 1854); *Annales de l'université et des écoles de la Norvége* (1837-40, 3 vol. in-8); *Monnayage ancien de la Norvége* (Berlin, 1846); *Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne avec le sanscrit et d'autres langues* (1852); *le Norvégien et le Celtique* (1854). Il est en outre auteur d'un grand nombre de dissertations philologiques, archéologiques et numismatiques écrites en français, en anglais, en allemand ou en norvégien, et insérées dans des recueils de différents pays. Il s'occupe, en collaboration de plusieurs savants de son pays, d'une nouvelle traduction danoise du Vieux Testament, et d'un ouvrage sur les monnaies de la Norvége depuis le commencement du monnayage.

HOLMES (Olivier-Wendell), médecin et poëte américain, et l'un des rares poëtes de son pays, est né le 29 août 1809, à Cambridge (Massachussets), où il a fait ses études. Reçu médecin, il visita l'Europe, et, à son retour, il s'établit à Boston (1836). En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collége de Dartmouth, donna, quelques années plus tard, sa démission, et fut chargé du même enseignement (1847) à l'université d'Harvard, la plus ancienne école des États-Unis.

Le docteur Holmes a écrit plusieurs ouvrages de médecine cités avec éloge; mais la réputation lui est venue d'un autre côté. Il a fait des vers, souvent réimprimés (*Holmes' Poetical Works*; Londres, dernière édit., 1854), et dans lesquels la bonne humeur et le bon sens lui constituent, au jugement de ses compatriotes, une certaine originalité.

HOLST (Frédéric), médecin et publiciste norvégien, né le 12 août 1791, à Holmestrand, étudia la médecine à l'université de Christiania et fut reçu docteur en 1817. Il devint professeur de pharmacologie, de toxicologie et de police médicale à la même université. Il a été élu correspondant étranger de l'Académie de médecine de Paris en 1835, membre de l'Académie des sciences de Stockholm, etc. Il a été nommé, en outre, chevalier des ordres de l'Étoile polaire, de Wasa, du Danebrog, etc.

On a de lui: *Morbus quem Radesyge vocant, quinam sit, quanamque ratione e Scandinavia tollendus* (Christiania, 1817, in-8); *Notice historique sur l'hôpital national de Christiania jusqu'en* 1826 (Ibid., 1827, in-8), etc., et des mémoires dans les divers recueils scandinaves de médecine et de sciences naturelles, notamment dans les *Actes* (Forhandlinger) du Congrès des naturalistes scandinaves.

M. Holst s'est beaucoup occupé de la réforme des prisons. Membre de plusieurs commissions royales instituées à cet effet, il a publié en leur nom d'importants rapports qui ont provoqué l'a-

mélioration du système pénitentiaire en Norvége. Parmi ses propres écrits sur le même sujet nous mentionnerons : *Considérations sur les nouvelles prisons anglaises* (Betragtninger over de nyere britiske Fængsler; 1823, in-8); *Sur le Traitement des maladies dans les établissements pénitentiaires en Norvége* (Om Sygepleien i Straffeanstalterne i Norge; 1841, in-8); puis un mémoire aussi en langue norvégienne, présenté le 5 décembre 1843 à l'Académie de médecine de Paris, qui a regretté que l'auteur, familier avec le latin et le français, ne se servit pas d'un idiome plus répandu que le sien, pour propager ses idées hors de son pays.

HOLST (Hans-Peter), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1811, nommé maître de langue danoise et de logique à l'Académie des cadets en 1836, écrivit à l'usage des écoles plusieurs livres élémentaires qui ont eu beaucoup de succès : *Livre de lectures danoises* (Dansk Læsebog; Copenhague, 1837-39, 5e édit., 1854); *Étrennes des poètes danois* (Nytaarsgave, 1835-1838, 4 vol. in-12); et un recueil de *Nouvelles romances* de six auteurs, y compris luimême (Nye Romancer, 1843) : ce recueil a été traduit en allemand.

Parmi ses compositions originales on remarque : *Romances nationales* (Fædrelandske Romancer, 1832; 2e édit., 1840, in-8); un recueil de *Nouvelles* (Noveller, 1834 ; deux *Poëmes à la mémoire de Frédéric VI* (Mindeblad om Kong Frederik VI, 1839; 2e édit., 1840; Farvel, 1840), tous deux traduits en allemand et en anglais, et le premier, en outre, en italien, en français, en latin et en grec; deux recueils de *Poëmes* (Digtninger, 1833; Digte, 1re et 2e édit., 1840) : *le Petit trompette* (Den lille Hornblæser; 1851), appel aux défenseurs de la patrie; *Eros*, poésies lyriques (1857, in-8); puis des essais dramatiques comme *Gioacchino*, qui renferment des scènes habilement traitées, mais dont on trouve l'action languissante; enfin, des poésies détachées répandues dans les divers journaux de son pays.

M. Holst a aussi traduit du français et de l'allemand des romans, des poëmes et des pièces de théâtre. En octobre 1840, il entreprit, aux frais de l'État, un voyage de deux ans à l'étranger. Il visita l'Allemagne, la France et l'Italie, où il se mit en relation avec Thorwaldsen. Il a publié des *Souvenirs de voyages* en vers et en prose (Ude og hjemme, 1842; 2e édit., 1843). Tout ce qu'il a écrit se distingue par un certain sentiment poétique, par la pureté du goût, l'élégance du style et la facilité de la versification.

HOLSTEIN (maison de), famille princière d'Allemagne. Elle comprend : 1° la ligne royale de Danemark (voy. ce nom) et la branche collatérale de Holstein-Sonderbourg, subdivisée en deux rameaux : Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg et Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg (voy. ces noms); 2° la ligne ducale de Holstein-Gottorp qui suit.

Holstein-Gottorp (ligne ducale). Cette ligne cadette de la maison de Holstein, comprend ellemême deux branches : l'aînée, qui règne en Russie (voy. ce nom), et la cadette, qui descend des deux fils de Christian-Auguste, duc et évêque de Lubeck, mort en 1726. Celle-ci est divisée en deux rameaux : l'un, issu d'Adolphe-Frédéric, roi de Suède, a pour représentant actuel *Gustave*, prince de Wasa, né le 9 novembre 1799, feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche, propriétaire du 60e régiment d'infanterie. Marié, le 9 novembre 1830, à la princesse Louise-Amélie-Stéphanie, fille du feu duc de Bade, morte le 10 août 1854, et dont il était séparé depuis le 14 août 1844, il en a eu une fille, *Caroline*-Frédérique-Françoise-Stéphanie-Amélie-Cécile, née le 5 août 1833 et mariée, le 18 juin 1853, au prince royal de Saxe, Frédéric-Auguste-*Albert*. — Sa sœur, Sophie-Wilhelmine, née le 21 mai 1801, est veuve, depuis le 24 avril 1852, de Léopold, grand-duc de Bade.

L'autre rameau, de la branche cadette de la ligne Holstein-Gottorp, descend du duc Georges-Louis et porte le nom de maison d'Oldembourg (voy. ce nom.)

HOLTEI (Charles de), poëte et écrivain allemand, né le 24 janvier 1797, à Breslau (Prusse), fit ses classes dans cette ville, servit en 1815 comme volontaire dans l'armée prussienne, et après la guerre revint à l'université. En 1819, il quitta ses études académiques pour débuter au théâtre comme acteur; puis, ayant épousé l'actrice Louise Rogée, il alla s'établir à Berlin où, devenu auteur dramatique, il donna : *les Viennois à Berlin* (die Viener in Berlin); *les Berlinois à Vienne* (die Berliner in Vien), etc. Après avoir séjourné dans diverses autres villes, et dirigé pendant deux ans le théâtre de Riga (1837-1839), il parcourut l'Allemagne en donnant avec un grand succès des lectures publiques. Il s'est ensuite fixé à Graetz.

On a de M. de Holtei un grand nombre de vaudevilles, de comédies et de drames dont les plus estimés sont : *le Vieux général* (der alte Feldherr); *Léonore, le Pauvre Pierre* (der dumme Peter); *Gloire et pauvreté* (Lorbeerbaum und Bettelstab); *Shakspeare dans son pays natal* (Shakspeare in der Heimat), etc. La plupart ont été insérés dans l'*Annuaire du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele; Berlin, 1829-1831, 3 vol.); le *Répertoire du théâtre de la Kœnigstadt* (Beitraege für das Kœnigstadtscher Theater; Viesbaden, 1832, 2 vol.), etc.

Il a publié entre autres des mémoires sous les titres de : *Correspondance de Grafenort* (Briefe aus und nach Grefenort; Altona, 1841), et *Quarante années* (Vierzig Jahre; Berlin, 1843-1850, 8 vol.); deux romans de mœurs : *les Vagabonds* (die Vagabunden; Breslau, 1852, 4 vol.), et *Christian Hammfell* (Berlin, 1852, 5 vol.); *Un meurtre à Riga* (Ein Mord in Riga, 1855); puis cinq recueils de poésies et de chansons, dont quelques-unes ont une certaine popularité : *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1826; deuxième recueil, 1844); *Poésies de la Silésie* (Schlesische Gedichte; Berlin, 1830; 2e édit., 1850), en patois du pays; *Chansons allemandes* (Deutsche Lieder; Schleusingve, 1834; 2e édit., 1836); *Voix de la forêt* (Stimmen des Waldes; Berlin, 1848). Ajoutons un roman humoristique : *les Mangeurs d'âne* (les Silésiens) (die Eselsfresser, 1859); un recueil de *Pensées et Sentiments de Jean-Paul*, mis en vers (Geistiges und Gemüthiges aus J. P. I. Werken, 1859), etc.

HOLTZMANN (Adolphe), philologue allemand, né en 1810, à Carlsruhe, étudia à Berlin, à Munich et à Paris, fut, pendant plusieurs années, précepteur des princes de Bade, et devint, en 1852, professeur ordinaire de langue et littérature allemandes à l'université de Heidelberg.

On lui doit plusieurs livres d'érudition : *De l'adoucissement de la voyelle* (Ueber den Umlaut; Carlsruhe, 1843); *De l'origine grecque du zodiaque indien* (Ueber den griechischen Ursprung des indischen Thierkreises; Ibid., 1844); *Des rapports de la glose de Malberg avec le texte de la loi salique* (Ueber das Verhaeltniss der Malberger Glosse zum, etc.; Ibid., 1852); *Polémique contre les*

disciples de Lachmann à l'occasion des Nibelungen (Kampf um der Niebelunge Hort; Stuttgart, 1855) : *Celtes et Germains* (1855), etc.

M. Holtzmann a aussi publié, sur la littérature indienne et l'écriture cunéiforme, outre plusieurs dissertations insérées dans les *Annuaires* de Heidelberg et dans la *Revue de la Société orientale de l'Allemagne*, les travaux suivants : *Rama* (Carlsruhe, 2e édit., 1843), poëme indien, d'après Walmiki : un recueil de *Mythes indiens* (Indische Sagen : Ibid., 1845-1847, 3 vol.; 2e édit., 1854) : une série d'*Études pour servir à l'explication des inscriptions cunéiformes persanes* (Beitraege zur Erklaerung der persischen Keilinschriften; Ibid., 1845), etc.

HOLYOAKE (John), théologien anglais contemporain, s'est acquis, il y a quelques années, une certaine notoriété par la création d'une nouvelle secte antireligieuse, appelée le *Sécularisme*. Dans la revue hebdomadaire qu'il a fondée vers 1850, *the Reasoner* (le Raisonneur), il a pris pour tâche, non-seulement de signaler les abus ou les fautes des diverses Églises, mais encore d'établir que, si Dieu existe, il est impossible de rien savoir de son existence. Notre origine et notre fin étant, selon cette doctrine, des choses impénétrables et indifférentes, nous devons vivre dans *le siècle*, et le mieux possible. Sous ce drapeau, plusieurs sociétes se sont formées en Angleterre et ont établi des conférences et des cours publics, auxquels les nombreux ouvrages de M. Holyoake servirent de base. En 1852, une controverse entre ce dernier et des ministres eut lieu à l'institution scientifique de Londres et elle a été renouvelée, en 1854, à Glasgow, devant plus de 3000 personnes. Une réfutation en forme du *sécularisme* a été publiée en 1834, sous ce titre : *l'Athéisme moderne* (Modern atheism or the Pretensions of Secularism examined, in-12).

HOMBRES-FIRMAS (Louis-Auguste, baron D'), savant français, né à Alais (Gard), vers 1790, mort le 5 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. — Son fils, Charles d'HOMBRES-FIRMAS, a aussi cultivé les sciences et inséré des notices scientifiques dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, dans *l'Annuaire météorologique*, etc.

HOME (Cospatrick-Alexandre RAMEY-HOME, 11e comte DE), pair représentatif d'Écosse, est né en 1799, à Dalkeith-House. Connu d'abord sous le nom de lord Dunglas, il entra dans le service diplomatique et fut attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1822), puis employé, de 1824 à 1827, à la rédaction des protocoles aux affaires étrangères. Il fit ensuite partie de l'administration Wellington comme sous-secrétaire d'État de ce département (1828-1830). Ayant, en 1841, succédé aux honneurs de son père, il put être élu membre temporaire de la Chambre des Lords (1842). Il se montra dévoué au maintien de la politique conservatrice. En 1853, il a obtenu la charge honorifique de garde des sceaux d'Écosse. Marié, en 1832, à une fille de lord Montagu, il a pour héritier son fils Charles Alexandre lord Dunglas, né en 1834.

HOMMAIRE DE HELL (Adèle), femme du voyageur français de ce nom, mort à Ispahan, en 1848, est née vers 1820. Elle accompagna son mari dans la mission scientifique dont il fut chargé par le gouvernement, passa cinq années dans les possessions méridionales de la Russie qui s'étendent du Danube au Caucase, et collabora au grand ouvrage intitulé : *les Steppes de la mer Caspienne* (1844-1847, 3 vol. in-8, cartes et plans). La part qui lui revient dans cette relation concerne surtout la description pittoresque du voyage, esquisses de mœurs, caractères et physionomies. Depuis la mort de son mari, elle a publié séparément : *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale* (1860, in-12).

On a encore d'elle : *Rêveries d'un voyageur* (1845, in-18), poésies dont on a loué la grâce; puis des articles dans l'*Annuaire des voyages*, etc. Elle a aussi pris part à la rédaction du *Voyage en Turquie et en Perse*, commencé en 1854 et dont le tome IV a paru en 1860 (in-8, 24 pl.).

HONNORAT (S... J...), philologue français, né à Digne, vers 1795, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1817 et exerça sa profession dans sa ville natale. Occupé depuis longtemps à des recherches sur la langue d'oc ancienne et moderne, il publia un *Dictionnaire provençal-français* (1846-1847, 3 vol. in-4), contenant plus de 90 000 mots de différents dialectes, leur prononciation figurée, leurs synonymes, leurs équivalents en diverses langues modernes, les origines des principales coutumes et institutions, une grammaire, divers traités et une bibliographie détaillée sur les ouvrages provençaux imprimés. Il a en outre paru, du même auteur, une sorte de complément de son grand ouvrage, intitulé : *Vocabulaire français provençal* (1849, in-4).

HONORÉ (Charles-Honoré-REMY, dit), auteur dramatique français, né à Paris, en 1793, mort en mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HONORÉ (Maurice-Oscar), journaliste et romancier français, né en 1822, est petit-fils de Maurice Honoré de La Pinelle, conseiller sous Louis XVI. Successivement rédacteur de *l'Opinion publique*, de *l'Ordre*, de Dijon (1849-1850), il passa à *l'Assemblée nationale* en 1851. En même temps, il donnait à *l'Union*, à *la Patrie*, des feuilletons et des romans dont plusieurs ont paru en volumes.

On a de lui : *Mémoires d'un ouvrier* (1850, in-8); *Histoire de la vie privée d'autrefois* (1853, in-18), avec un *avant-propos* de M. Guizot; *les Deux transfuges*, *Perrine*, couronnés au concours institué par M. Véron (1856); *Germain Landry* (1856, in-8) : *les Deux pères*, *le Château de la Pigneraie* (1857), etc.

HOOD (Francis-Wheler HOOD, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1838, à Londres, descend du célèbre amiral de ce nom, créé pair en 1795. En 1854, il est entré aux grenadiers de la garde en qualité de lieutenant, et il a pris à sa majorité (1859) la place de son père vacante depuis 1846, à la Chambre des Lords. En 1863, il a quitté le service avec le grade de lieutenant-colonel. Il avait jusqu'alors pour héritier son frère Albert, né en 1841.

HOOK (rév. Walter-Farquhar), théologien anglais, né à Worcester, vers 1800, et fils d'un ecclésiastique, fut destiné à l'Église. Élevé au collége de Winchester, il étudia la théologie à Oxford, où il reçut les ordres en 1821. Desservant dans l'île de Wight, puis professeur au collége Saint-Philippe de Birmingham (1827), il fut nommé, en 1829, *vicar* (curé) à Coventry, et quitta cette paroisse en 1837 pour administrer celle de Leeds, qui est une des plus populeuses de l'Angleterre. Actif et dévoué, il y a fait construire, en dix-sept ans, à l'aide de souscriptions volontaires, dix-sept églises nouvelles, et restaurer entièrement la ca-

thédrale. Le rév. Hook est devenu en outre chapelain ordinaire de la reine Victoria et prébendier de Lincoln.

Il a écrit de nombreux livres de piété qui ont eu une grande circulation. C'est un des auteurs en vogue de l'Église officielle. Ses principaux ouvrages sont : *Répertoire ecclésiastique* (Church Dictionary); *Biographie ecclésiastique* (Ecclesiastical Biography); *Bibliothèque religieuse* (Devotional Library), compilations faites à un point de vue exclusivement anglican; plusieurs volumes de *Sermons*, et des brochures sur les questions du moment, qu'il a réunies, en 1853, sous le titre : *Discourses bearing on controversies of the day* (in-8).

HOOK (James-Clarke), peintre anglais, né vers 1820, fut admis de bonne heure à suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui lui conféra, en 1843, deux médailles d'argent et en 1846 la médaille d'or. Un de ses meilleurs tableaux est le *Chant du vieux temps*. Exposant depuis 1839, il s'est d'abord attaché à reproduire des sujets vénitiens, tirés de l'histoire ou de la vie familière et peints avec une grande richesse de couleur; mais il ne traita plus ensuite que le paysage. M. J. C. Hook a été nommé membre associé de l'Académie. Citons encore de lui : *Persécution des protestants en France* (1854); *Bayard recevant chevalier le fils du connétable de Bourbon* (1855); *Venise comme on la rêve*, *Matinée d'automne*, etc.

HOOKER (Joseph), général américain fédéral, est né en 1819 à Hadley (Massachussets). Entré en 1835 à West-Point, il fit partie de la promotion où l'on comptait les futurs généraux Arnold, William, French, Sedgwick, Todd, fédéraux, Braxton-Bragg, Mac-Call et Early, confédérés. Lieutenant en deuxième au 1er régiment d'artillerie (1837), lieutenant en premier l'année suivante, il fit la campagne de Mexique comme aide de camp du brigadier-général Hamer, et gagna les grades de capitaine à Monterey (21-23 septembre 1846), de major à Puente-National (3 mars 1847) et de lieutenant-colonel sur le champ de bataille de Chapultepec (juin 1847). En 1853, il quitta le service, et acheta une concession sur la baie de San-Francisco, en Californie. Mais bientôt son talent d'ingénieur le fit rappeler, et il fut chargé par le gouvernement, sous la direction du major Bache, chef du service topographique, de tracer la route destinée à unir la Californie à l'Orégon.

Lorsque la guerre civile éclata entre les États du Nord et du Sud, M. J. Hooker fut nommé brigadier général des volontaires du contingent californien dans le corps du général Dix, puis passa sous Mac-Clellan, qui le chargea de rétablir l'autorité fédérale dans une partie du Maryland. Il y réussit, combattit avec une valeur brillante à Williamsburg, à Fair Oaks, à Nelsons' Farm, à Malvern-Hill, dans la vallée de la Shenandoah, pendant la retraite de Pope, où il fit reculer les confédérés à Kettle-Run, enfin à Hagerstown et à Sharpsburg (17 septembre). Dans ces deux dernières affaires, où il partageait avec Burnside le commandement sous la direction de Mac-Clellan, Hooker, chargé particulièrement de l'aile droite, montra une opiniâtreté qui décida le triomphe des fédéraux après une lutte acharnée, mais il reçut au pied une blessure qui le retint deux mois inactif. Il avait été nommé major général le 5 mai.

Dès qu'il fut guéri, il fut choisi pour remplacer Fitz John Porter dans le commandement du 6e corps, et presque aussitôt, il réunit ces troupes au 3e corps sous son commandement, et se battit avec son ardeur ordinaire à Fredericksburg (13 décembre). Quelques semaines plus tard (26 janvier 1863), appelé à remplacer Burnside à la tête de l'armée de Potomac, il passa le Rappahannock, et essaya de couper les communications de Lee avec Richmond; mais, après la sanglante bataille de Chancellorsville (2-5 mai), il fut forcé de battre en retraite, et, sur sa demande, fut remplacé le 28 juin par le général Meade. Envoyé à l'armée du Tennessee, il y fut plus heureux, repoussa les confédérés devant Chattanoga, parvint à dégager l'armée de Grant bloquée dans cette ville (novembre), poursuivit vivement l'armée dispersée de Braxton-Bragg et fut l'un des principaux auxiliaires du généralissime des armées du Nord dans les terribles campagnes de l'année suivante.

Résolu, énergique et très-aimé des soldats, il a reçu d'eux le surnom caractéristique de *Joë Fighting Hooker*, c'est-à-dire Joseph Hooker *le Batailleur*.

HOOKER (sir William-Jackson), botaniste anglais, né à Horwich, en 1785, mort en juillet 1857.—Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HOOKER (Joseph-Dalton), botaniste anglais, fils du précédent, né à Glasgow (Écosse), en 1816, étudia la médecine et venait d'être reçu docteur lorsqu'il accompagna, en qualité de naturaliste, le capitaine J. Ross dans une expédition au pôle antarctique (1839). De retour en 1843, après quatre ans d'une campagne très-pénible, mais féconde en résultats, il consigna le fruit de ses recherches dans la *Flora antarctica* (Londres, 1845-1848, 2 vol.); plus tard, il compléta cet ouvrage en publiant une *Flore de la Nouvelle-Zélande* (1852). A la fin de 1847, après avoir reçu des instructions spéciales de l'illustre de Humboldt, il entreprit dans l'Inde un grand voyage d'exploration scientifique.

Parti de Calcutta en 1848, M. Hooker s'avança vers le nord, franchit heureusement les défilés de l'Himalaya et pénétra dans le Thibet, région presque inaccessible aux Européens. Il y courut d'assez grands dangers et fut même retenu prisonnier par un gouverneur du district. Mais il fit une exploration heureuse pour la science et découvrit un grand nombre de plantes nouvelles, entre autres trente-sept espèces de rhododendrons, dont il a donné la description et le dessin sous ce titre : *les Rhododendrons de l'Himalaya* (Londres, 1849-1851). Le récit de cette excursion a paru sous le titre de *Himalayan journals* (1855, 2e édit., 2 vol. in-8). En 1855, ce savant a publié la première partie d'une Flore de Van Diemen (*Flora Tasmanica*; in-4), et un atlas des plantes de l'Himalaya (*Illustration of Himalayan plants*; in-fol.).

HOPE (Alexandre), littérateur français, fils d'un banquier hollandais et propriétaire à Paris, a fait imprimer, de 1836 à 1839, une soixantaine d'ouvrages de littérature légère, tant en vers qu'en prose, sous les initiales A. H.; le seul auquel il ait attaché son nom est *la Franciade* (1838, in-4), poëme épique en douze chants. La liste de ces productions parmi lesquelles dominent des pièces de théâtre non jouées, mais mises en vente chez le libraire Barba, se trouve dans le tome XI de *la France littéraire*.

HOPE (Sir James); marin anglais, né à Édimbourg en 1808, entra à l'École de marine à douze ans, fit deux ans plus tard sa première campagne, et devint capitaine en 1838. En 1845, il fit partie, comme commandant du vapeur *Firebrand*, de l'escadre anglaise qui, sous les ordres du capitaine

Hotham, se joignit aux navires français pour mettre à la raison le dictateur Rosas. Au combat de *l'Obligado* (20 novembre), le commandant Hope fit preuve d'une rare intrépidité : au plus fort de l'action, il descendit dans son canot et alla lui-même, sous le feu des batteries ennemies, couper les chaînes de l'estacade qui barrait aux alliés le cours du Parana. Devenu contre-amiral du pavillon blanc et tenant temporairement le rang de vice-amiral, il fut chargé, en 1860, du commandement supérieur des forces anglaises dans les Indes-Orientales et la Chine. Sir James Hope exerça ces hautes fonctions de manière à mériter les félicitations publiques duParlement britannique.

Après l'expédition anglo-française, resté en Chine avec quelques troupes des deux nations, il y joignit un corps de Chinois et, de concert avec l'amiral Protet, se mit en mesure de combattre l'insurrection des Taëpings. Il les battit en plusieurs rencontres, notamment à Kao-Kiao (21 février), à Siao-Tan (1er mars) et à Wongkadza (4 avril 1862) où il fut blessé à la jambe. Sir James Hope a été nommé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et grand officier de la Légion d'honneur en 1861.

HOPE (sir James-Archibald), général anglais, né vers 1785, appartient à la famille des comtes de Hopetoun (voy. ce nom). Entré en 1800 au service militaire, il fit partie de l'expédition qui opéra en 1805 dans le Hanovre, assista aux siéges de Copenhague et de Flessingue, et passa dans la Péninsule en 1810. Il se distingua aux batailles de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Nommé chevalier commandeur du Bain en 1815, en récompense de ses services, il a reçu, en 1848, le commandement du 9e régiment d'infanterie et a été promu en 1851 au grade de lieutenant général et à celui de général en 1859.

HOPE GRANT (Sir J.) voy. Grant.

HOPETOUN (John-Alexandre Hope, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1831, à Édimbourg, est petit-fils d'un général distingué, originaire d'Écosse et créé pair en 1814. Après avoir terminé son éducation à l'école d'Harrow, il servit un an dans les gardes et entra, en 1852, à la chambre des Lords, où le siége de son père était vacant depuis 1843. Il a été nommé, en 1863, lord-lieutenant du comté de Linlithgow. Marié, en 1860, à miss Birth-Reynardson, il a pour héritier son fils John-Adrien-Louis, lord Hope, né en 1860.

HOPKINS (John-Henry), théologien protestant américain, né à Dublin (Irlande), le 30 janvier 1792, suivit, en 1800, sa famille en Amérique. A sa sortie du collége, il entra dans le commerce et fut engagé pendant plusieurs années dans l'industrie du fer. Il aida l'ornithologiste Wilson à préparer les planches des quatre premiers volumes de son grand ouvrage. Admis, en 1817, au barreau de Pittsburg (Pensylvanie), il pratiqua le droit avec succès jusqu'en 1823, et l'abandonna alors pour entrer dans les ordres de l'Église épiscopale. De 1824 à 1831, il fut attaché à la paroisse de Pittsburg, passa à Boston et fut nommé, en 1832, au nouveau siége épiscopal du Vermont. Sa résidence est à Burlington.

M. Hopkins s'est consacré à la démonstration des preuves du christianisme et des dogmes particuliers de l'Église épiscopale, ainsi qu'à l'exposition des mœurs et des doctrines de la primitive Église. Voici ses principaux ouvrages, plusieurs fois réimprimés : *le Christianisme vengé* (Christianity vindicated; Burlington, in-12, 1833); *l'Église primitive comparée à l'Église protestante épiscopale* (the Primitive Church, etc.; in-12); *l'Église romaine dans sa pureté primitive comparée avec l'Église romaine d'à présent* (the Church of Rome in her primitive Purity; 1837, in-12); *Discours sur la Réformation* (Lecture on the Reformation; Philadelphie, 1844, in-12); *Histoire du confessionnal* (The History of the confessional; New-York, in-12, 1840); *la Fin de la Controverse controversée, ou Réfutation de la Controverse de Milner* (the End of Controversy controverted; 2 vol. in-12, 1854). On a encore de M. Hopkins un *Essai sur l'architecture gothique* (Essays on Gothic Architecture; Burlington, gr. in-4, 1833), et un grand nombre de sermons et de brochures de controverse.

HOPKINS (Mark), littérateur américain, né le 4 février 1802, à Stockbridge (Massachussets), fut élevé au collége William, reçu docteur en médecine en 1828, et nommé en 1830 professeur de rhétorique et de philosophie morale à ce même collége, dont il est devenu, depuis 1836, le président.

On cite de M. Mark Hopkins, entre autres ouvrages, deux volumes estimés : *Lectures faites à Lowell sur la démonstration du Christianisme* (Lowell Lectures on the Evidences of Christianity; in-12) et *Mélanges, Essais et Discours* (Miscellaneous Essays, etc.; 1847, in-12).

HOREAU (Hector), architecte français, né à Versailles, le 4 octobre 1801, suivit de 1819 à 1822 les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de Nepveu. Au retour d'un assez long voyage en Orient, notamment dans l'Égypte et la Nubie (1839), il fut quelque temps trésorier de la Société asiatique, fondée en 1842. S'occupant spécialement des améliorations et embellissements que les divers quartiers de Paris étaient susceptibles de recevoir, il fit sur ce sujet des *Études* et des *Projets*, la plupart exposés aux Salons. En 1850, il concourut pour le Palais de cristal de Londres. Son projet fut trouvé le plus beau de tous ceux que le concours fit éclore et récompensé de la première médaille; mais il fut écarté pour permettre l'exécution de celui d'un artiste anglais, sir Joseph Paxton (voy. ce nom). Ce fut à peu près le sort de tous les projets de M. Hector Horeau, qui a souvent émis le premier des plans complets et nouveaux, rejetés d'abord, et presque toujours exécutés plus tard, mais par d'autres que lui. En 1856, il prit le parti d'aller résider en Angleterre.

On lui doit particulièrement les études et dessins qui suivent : *Nouveau système d'égouts pour Paris* (1833); *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Élysées (1837) : *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les halles*, y compris l'alignement des quais, et une voie monumentale de l'Oratoire du Louvre à la Bastille; des *Projets de places publiques* et divers autres. M. Horeau a fait imprimer, seul ou en collaboration, des *Mémoires* et *Projets* à l'appui des dessins précédents (Didot, 1846); le *Panorama d'Égypte et de Nubie* (1841, in-fol., 37 pl.); plusieurs *Prisons départementales* fournies à l'ouvrage de MM. Blouet et Harou-Romain (1842); un *Projet d'Opéra* (1844); et enfin, de 1849 à 1854, plusieurs *Notes* relatives à la question des Halles centrales de la ville de Paris, entreprises et définitivement continuées par Callet et M. V. Baltard.

HORN (Henri-Maurice), poëte allemand, né à

Chemnitz, le 14 novembre 1814, a publié *le Pèlerinage de la rose* (die Pilgerfahrt der Rose, 2e édit., 1853); *Le Lis du lac* (die Lilie vom See, 1853); *Magdala* (1855); *la Grand'mère villageoise* (die Dorfgrossmutter, 1856); *Christophe Colomb* (1856), etc.; tous ces ouvrages ont été édités à Leipsick.

HORN (J.-E.), publiciste et statisticien français, s'est fait connaître depuis une dizaine d'années par un certain nombre d'écrits, dont quelques-uns, relatifs à des questions d'actualité, ont eu du retentissement dans le monde économique. Nous citerons : *la Hongrie et la Crise européenne*, *la Hongrie devant l'Autriche*, *Liberté et nationalité*, trois brochures publiées en 1860 (in-8); *la Crise cotonnière et les textiles indigènes* (1863, in-8). Il a commencé, en 1859, un recueil annuel spécial, *l'Annuaire international du crédit public* (in-18). M. J.-E. Horn a fourni beaucoup d'articles d'économie politique à divers journaux, surtout ou *Journal des Économistes*.

HORN (Uffo-Daniel), littérateur allemand, né le 18 mai 1817, à Trautenau, en Bohême, fit ses études à Prague et à Vienne, entreprit ensuite des voyages en Italie, en Suisse, en Hongrie, en France, en Belgique et dans l'Allemagne septentrionale. Pendant la révolution de 1848, il exerça à Prague, comme membre du parti constitutionnel, une très-grande influence sur la population allemande de cette ville. Lors du soulèvement des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark (1850), il entra comme volontaire dans l'armée de l'insurrection et s'y distingua jusqu'à la fin de la guerre. Il a publié peu après le récit de ces événements sous ce titre : *Depuis Idstedt jusqu'à la fin* (Von Idstedt bis zu Ende; Hambourg, 1851).

On a encore de M. Horn une tragédie : *le Roi Ottokar* (Koenig Ottokar; Prague, 3e édit., 1850), publiée aux frais de la ville de Prague; deux recueils de nouvelles : *Villages de la Bohême* (Bœhmische Dœrfer; Leipsick, 1847, 2 vol.); *Esquisses de trois siècles* (Aus drei Jahrunderten; Ibid., 1851), tableaux de la vie populaire, *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1847), etc.

HORN (Charles-Édouard), compositeur anglais, né en 1786, à Londres, est fils et élève de l'organiste du roi Georges IV. Il débuta, vers 1807, comme chanteur à l'Opéra anglais, avant d'écrire pour la scène. Après une première pièce qui ne réussit pas, il donna avec succès *la Ruche d'abeilles* (the Bee hive). En 1814, M. Ch.-Ed. Horn remonta une seconde fois sur la scène et se fit applaudir pendant quelques années dans les rôles de ténor.

Parmi les opéras qu'il a composés, en grande partie pour le théâtre anglais, on a remarqué *les Chasseurs persans* (the Persian hunters); *la Fiancée enchantée* (the Magic Bride); *la Pension bourgeoise* (the Boarding-House); *le Lion du Nord*, *Riche et pauvre*, *la Statue*, *Charles le Téméraire*, *la Cabane du bûcheron* (the Woodman's hut); *Dircé*, *Annette*, *le Pont du diable*, *Lalla Rookh*, représenté à Dublin; *le Sorcier*, etc. La plupart de ces opéras, écrits avec une grande facilité, d'après la méthode italienne, sont peu connus aujourd'hui. On a aussi du même auteur un recueil de *Chansons*.

HORNE (Richard-Henry), littérateur anglais, né vers 1807, fut élevé au collége Sandhurst, et, n'ayant pu se faire admettre au service de la Compagnie des Indes orientales, entra, en 1826, comme midshipman dans la marine du Mexique, qui était alors en guerre avec l'Espagne. Au rétablissement de la paix, il revint à Londres et se mit à écrire des livres et des articles littéraires dans les divers recueils périodiques; le nombre de ces derniers est incalculable. Ses poëmes, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont : *la Mort de Marlowe* (the Death of Marlowe; Londres, 1832); *Cosme de Médicis*, *le Stratagème de la mort*, *Grégoire VII*, et *Orion*, qui fut vendu un *farthing* (un liard) pour montrer le mépris où était tombée la poésie épique. On a aussi du même auteur un volume de *Ballades*.

M. Horne a aussi publié en prose : *Des Hommes de lettres et du public* (an Exposition of the false medium between the men of lettres and the public), et *le Nouvel esprit du siècle* (New spirit of the age), étude sur les causes morales du progrès. Une de ses plus récentes productions est un drame fantastique, *Judas Iscariote*, d'après cette opinion d'anciens sectaires que le traître, en vendant Jésus, avait pour but de hâter sa manifestation comme Messie et de préparer son triomphe. Entre autres journaux auxquels M. Horne a collaboré, on cite *l'Église d'Angleterre*, *la New quarterly Review*, les *Household words* de Dickens. Il a, pendant plusieurs mois, édité le *Monthly Repository*. En 1852, il alla chercher fortune dans les mines de l'Australie. Il ne réussit pas et fut obligé d'accepter un poste dans la police à cheval. Il est devenu, depuis, vérificateur des monnaies.

HORSLEY (John-Callcott), peintre anglais, né à Londres, le 19 janvier 1817, fit à l'Académie ses études artistiques et débuta avec éclat à dix-huit ans par *le Payement des loyers à Haddon-Hall au XVIe siècle*, mentionné avec éloge par Wilkie, et acheté par un amateur distingué, M. Cartwright. Cette toile et celles qui lui succédèrent : *les Joueurs d'échecs*, *les Musiciens rivaux*, *On attend une réponse*, etc., furent exposées à la *British Institution*. En 1839, M. Horsley se produisit à l'Académie avec *le Coq du village*, qui, après avoir fait partie de la galerie Vernon, est passé au musée de South-Kensington. Il envoya ensuite : *l'Enfance et la vieillesse* (1840), *la Sortie du bal* (1841), contraste entre le luxe et la misère; *la Tombe d'un père* (1843); *le Colporteur*, et autres petites toiles d'une grande finesse d'exécution.

Lorsque le gouvernement anglais ouvrit un grand concours artistique pour la décoration des salles du nouveau Parlement, M. Horsley, comme beaucoup de ses confrères, voulut s'essayer dans la grande peinture : son carton, représentant *une Prédication de saint Augustin* (1843), fut jugé digne d'un second prix de 200 liv. st. (5000 fr.); ses deux petites fresques (1844) lui valurent d'être compris au nombre des six peintres chargés de décorer le nouveau palais. Il y a exécuté les sujets suivants : *la Religion* (1845), pour la Chambre des Lords; *le Couronnement de Henri V* (1847), récompensé d'un prix de troisième classe; *Ève tentée par Satan*.

Dans les années suivantes, cet artiste est revenu à sa première manière et a donné : *Malvolio* (1849); *l'Hospitalité* (1850); *le Madrigal* (1852); *le Dépit* (1854), etc. A l'Exposition universelle de Paris en 1855, il avait envoyé cinq tableaux : *Jane Gray et Roger Ascham*, remarquable peinture de genre où l'on voyait un bel effet de clair-obscur; *la Réunion musicale*, traitée avec un soin tout hollandais; *l'Allegro et il Penseroso*, déjà récompensé à l'Exposition de 1851 et acheté par le prince Albert; etc. Il a obtenu une mention.

Depuis, M. Horsley a encore donné un assez

grand nombre de tableaux très-remarqués aux expositions anglaises, et reproduits par la gravure dans plusieurs publications illustrées, puis des portraits, notamment celui de l'ingénieur *Brunel* (1857). Il a été nommé membre de l'Académie royale en décembre 1864.

HORSTRUP (Christophe), auteur comique danois, né en 1819, fut destiné à la carrière ecclésiastique et étudia la théologie. Une comédie, *les Voisines*, qu'il écrivit à cette époque et qu'il fit jouer dans une société d'etudiants, fut tellement goûtée qu'elle fut représentée ensuite sur le théâtre royal de Copenhague où elle eut aussi le plus grand succès. Dès lors le jeune théologien se mit à écrire avec ardeur pour le théâtre, et de 1845 à 1854, il composa un grand nombre de comédies, de vaudevilles, de pièces bouffonnes et de librettos d'opéras. Au bout de neuf années d'activité littéraire, il fut nommé pasteur à Silkeborg, dans le Jutland et parut renoncer à ses travaux dramatiques.

Les pièces de théâtre de M. Hostrup sont écrites en prose, mais entremêlées de nombreux couplets. Les plus remarquables sont : *les Voisins de face* (Gjenboerne), *les Intrigues* (Intrigerne), *Incidents d'un voyage à pied* (Fodreüse Eventyr), *le Moineau* (Spurven), *l'Orage* (Tordenueir), *le Maître et le disciple* (Mœster og Cœrling), etc. Elles ont été réunies, en 1852, sous le titre d'*OEuvres poétiques* (Poetiske Skrifter; Copenhague, 4 vol. in-8). L'auteur a aussi publié sous le pseudonyme *Jens Christrup*, un recueil de *Chants pour les étudiants*.

HORVATH (Michel), théologien et révolutionnaire hongrois, né à Szentes, le 30 octobre 1809, fit d'abord d'excellentes études de théologie et de philosophie, et obtint comme pasteur plusieurs postes importants. En 1841 il se fit professeur particulier à Vienne, où le gouvernement lui confia la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse. En 1847, il devint aumônier d'un corps de troupes impériales, et l'année suivante, évêque de Csanad et membre de l'assemblée des magnats. Bientôt la révolution le porta aux affaires. Choisi pour ministre de l'instruction publique et des cultes par le gouvernement provisoire, il avait à peine eu le temps de proposer quelques réformes libérales, lorsque le triomphe des Autrichiens le força de chercher un asile à Paris, puis à Zurich, où il apprit qu'il était condamné, par contumace, à la peine de mort.

On a de M Horvath divers ouvrages très-remarqués, entre autres une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (Geschichte des Handels und der Industrie in Ungarn, etc. : Ofen, 1840), et une *Histoire de la Hongrie* (A'Magyarok Torténete, Papa, 1842-1846, 4 vol., texte allemand : Geschichte des Ungarns; Petz, 1850-1852), que l'on dit écrite avec beaucoup de verve.

HOSEMANN (Théodore), dessinateur et peintre de genre allemand, né à Brandebourg, le 24 septembre 1807, fut élevé à Dusseldorf, où il étudia, sous MM. Cornélius et Shadow, la peinture historique, qu'il abandonna bientôt pour le genre. Il a exécuté peu de tableaux, quelques aquarelles, et un nombre considérable de dessins. Il a excellé surtout dans les illustrations, et en a fourni aux plus belles publications de l'Allemagne, spécialement à la *Bibliothèque des enfants* de Winckelmann, aux ouvrages de Zacharie, de J. Gotthelf, de Glasbrenner, etc. Il se distingue surtout par la verve et la facilité. M. Hosemann s'est aussi fait un nom comme professeur à Berlin.

HOSMER (William H. C.), poëte américain, né à Avon (New-York), le 25 mai 1814, fit des études de droit. Se trouvant sur un territoire encore occupé en partie par les Indiens Senecas, il prit les légendes de ces tribus comme thème de ses essais poétiques, et publia, en 1844, *Yonnondio*, poëme indien en sept chants. En 1854, il a donné une édition complète de ses *OEuvres poétiques* (New-York, 2 vol. in-12), dont le premier volume contient tout ce qu'il a écrit sur les Indiens et des chansons, ballades, poëmes lyriques, etc. Les critiques américains y remarquent de la vivacité et de la vigueur.

HOSTEIN (Hippolyte), littérateur français, né à Paris, en 1814, étudia d'abord la médecine, et suivit les cours de M. Halma Grand, dont il publia plus tard les *Leçons*. Il débuta ensuite dans la littérature par un certain nombre de petits volumes destinés à la jeunesse et à l'enfance. Enfin il aborda le théâtre avec divers collaborateurs. Après avoir rempli les fonctions successives de secrétaire de la direction au Théâtre-Français, de directeur de la scène à la Renaissance, puis à l'Ambigu, il acheta de M. Alexandre Dumas, en 1847, le privilége du Théâtre-Historique, qu'il céda bientôt à M. Max Revel, et prit, en 1849, la direction de la Gaîté. Après le procès auquel donna lieu, en 1853, la ruine de M. A. Dumas, il a transporté une partie du répertoire et du matériel du Théâtre-Historique sur son nouveau théâtre, qui lui a dû neuf années d'une prospérité soutenue. En 1855, il a été, avec M. Dennery (voy. ce nom), un des fondateurs de l'établissement thermal de Cabourg-Dives. En novembre 1858, il a été désigné comme successeur de M. Billion à la direction du Cirque-Impérial, pour entrer en fonctions à partir de décembre 1859. C'est sous sa direction que le Théâtre du Cirque, reconstruit sur les bords de la Seine dans des conditions toutes nouvelles de luxe et de grandeur, devint, en 1862, le Théâtre du Châtelet. M. Holstein a été décoré de la Légion d'honneur en août 1854.

On cite de lui une vingtaine de petits volumes de contes et moralités pour les enfants, tels que *les Contes bleus de ma nourrice*, *Bonjour et bonsoir*, *les Enfants d'aujourd'hui*, *Caractères et portraits de la jeunesse*, *les Amis de l'enfance*, etc. (1836-1848); *Versailles anecdotique* (1837, in-18); *Cours de botanique à l'usage des dames* (1839); *de Paris à Orléans* (1843), texte explicatif de ce parcours; *le Château de la Mailleraye*, récits d'une mère à ses enfants; *les Enfants industrieux; le Petit François*, etc.

M. Hostein a produit aussi plusieurs ouvrages dramatiques, notamment : *l'Hôtellerie de Lisbonne* (1836), drame, avec M. F. Taigny; *François les bas bleus* (1842); *le Miracle des Roses*, avec M. Ant. Béraud, drame en 16 tableaux (1843); *l'Allumeur*, avec le même; *la Pluie et le beau temps*, avec M. Dennery; *les Trois loges*, avec M. Clairville, etc. (1844-49); plus récemment, *l'Ouvrière de Londres*, drame en cinq actes, tiré du roman *les Réprouvés*, de miss Braddon (1864). On cite encore de lui, à la date de mai 1848, un opuscule intitulé : *Réforme théâtrale*, suivi de l'*Esquisse d'un projet de loi sur les théâtres*, et, dans un ordre d'idées bien différent : *Tableau synoptique des nerfs encéphaliques, d'après le cours et sous les yeux du docteur Halma Grand* (1834, une planche).

HOSTEIN (Édouard-Jean-Marie), peintre français, né à Pléhédel (Côtes-du-Nord), en 1812, emprunta aux sites maritimes de son pays ses premières inspirations, et débuta au salon de 1833. Il s'occupait à cette époque de compositions

lithographiques, auxquelles il renonça pour se renfermer dans la peinture. Plusieurs voyages sur les bords du Rhin (1834), en Suisse (1837) et en Italie (1838), complétèrent ses études et lui fournirent des sujets de peinture.

Il a principalement exposé : *Barques de pêcheurs à Grandville, la Vallée de l'Ile-Adam* (1835); *le Cours de la Meuse, l'Abbaye de Val-Dieu* (1837); *la Forêt de Saverne, les Sapins de la forêt Noire, Ruines à Baden, le lac Némi, Chaumière de la Touque* (1841); *la Vallée de la Saône, la Forêt de Compiègne, la Vallée de Pierrefonds*, de nombreuses *Vues de la Seine, le Camp de Saint-Maur, la Plaine de l'Ariccia, Jeunes filles se baignant dans un ruisseau;* un certain nombre de *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1834-1853); *les Rives de la Seine, avec ses endiguements*, près de Villequier (1855); *la Rade de Toulon, Bois de pins* (1857); *Vue générale de Versailles prise du bois de Satory, Pâturage en Vendée* (1859), etc. Comme lithographe, il a fourni des *Dessins* de végétations pittoresques et des *Sites* aux *Voyages dans l'ancienne France* et à d'autres ouvrages sur la France et sur la Russie (1831-1836). M. Édouard Hostein a obtenu, comme paysagiste, une 3ᵉ médaille au salon de 1835, une 2ᵉ en 1837, une 1ʳᵉ en 1841, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1846.

HOTHAM (Beaumont HOTHAM, 3ᵉ baron), général et député anglais, né en 1794, à Lullington-Castle, descend du célèbre amiral de ce nom. Élevé à Westminster, il entra au service en 1810, fit la guerre d'Espagne, de 1812 à 1814, dans les Coldstream-guards, fut blessé à Salamanque et assista à la bataille de Waterloo. Il parvint en 1851 au grade de major-général, et à celui de lieutenant général en 1858. Entré, en 1820, à la Chambre des Communes pour le bourg de Leominster, il fut réélu sans interruption, et il représenta, depuis 1841, un district du comté d'York. Il a constamment soutenu la politique du parti conservateur. Il a pour héritier de ses titres et de sa pairie son neveu, Charles, né en 1836, capitaine au 18ᵉ régiment d'infanterie, blessé devant Sébastopol.

HOTHAM (sir Charles), marin anglais, né le 14 janvier 1806, cousin du précédent, mort le 31 janvier 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HOTHO (Henri-Gustave), littérateur allemand, né à Berlin, le 22 mai 1802, et destiné d'abord au commerce, fut mis dans une école spéciale en province, puis revint à Berlin étudier le droit et la philosophie. Il montra pour les arts un goût très-vif, développé encore par des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas, et fit de l'esthétique son étude de prédilection. Reçu docteur à Berlin, en 1826, et professeur en 1827, il obtint, l'année suivante, la chaire d'histoire de la littérature générale à l'École militaire, devint, en 1829, professeur à l'université, etc., en 1830, conservateur adjoint de la galerie de peintures du musée royal. Ses leçons sur Lessing, Tieck, Goethe, Schiller Schelling et Solger furent extrêmement remarquées.

M. Hotho, dont les écrits, malgré leur appareil dogmatique tout hegélien, se distinguent par l'élégance brillante des détails, a publié, pendant une année, dans le *Morgenblatt*, une correspondance très-curieuse, fourni une collaboration active aux *Annales de critique scientifique*, et donné une édition savante des *Leçons d'esthétique* de Hegel (Vorlesungen über Aesthetik; Berlin, 1835-1838, 3 volumes). On a de lui, comme livres originaux, des *Études préparatoires sur la vie et sur l'art* (Vorstudien für Leben und Kunst; Stuttgart, (1835); une grande *Histoire de la peinture en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Geschichte der deutschen und niederl. Malerei; Berlin, 1840-1843, tom. I-III), etc.

HOTTINGER (Jean-Jacques), historien suisse, né à Zurich le 18 mai 1783, et descendant du célèbre philologue du XVIIᵉ siècle, étudia la théologie. Chargé d'accompagner un élève particulier en Allemagne, il fit un assez long séjour à Leipsick. De retour en Suisse, après avoir occupé plusieurs chaires, il fut nommé professeur adjoint, puis titulaire d'histoire à l'université de Zurich (1824). Il est devenu conseiller du gouvernement, membre du conseil de l'instruction publique et du grand conseil de Zurich. — M. Hottinger est mort le 20 mai 1860.

On a de lui des travaux historiques estimés : *Histoire du schisme en Suisse* (Geschichte der Schweizer Kirchentrennung; Zurich, 1825-27, 2 vol.), formant la suite de l'*Histoire de Suisse* de Jean de Müller; *Zwingle et son temps* (H. Zwingli und seine Zeit; Ibid., 1841); *Histoire de la chute de la confédération helvétique et des treize cantons* (Geschichte des Untergangs der Eidgenossenschaft, etc.; Ibid., 1844); *Hans Konrad Escher von der Linth* (Ibid , 1852); *Neufchâtel et ses rapports historiques et juridiques avec la Suisse et avec la Prusse* (Neuenburg in seinen geschichtlichen und Rechtsverhaeltnissen su, etc.; Ibid., 1854); etc. Il a encore publié les *Archives de l'histoire de Sens*, etc. (Archiv für Schweizer Geschichte, etc.; Ibid., 1827-1829, 3 vol.), avec Escher, et le *Musée suisse des connaissances historiques* (Schweizeriches *Musæum* für histor. Wissenschaften, 1837-1839, 3 vol.), avec les historiens Wackernagel et Gerlach.

HOUDETOT (Frédéric-Christophe, comte D'), homme politique français, ancien pair, membre de l'Institut, né à Paris en mai 1778, mort le 5 mai 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

HOUDETOT (Charles-Ile-de-France, comte D'), général, frère du précédent, né à l'Ile-de-France, le 6 juillet 1786, et l'un des petits-fils de Mme d'Houdetot, la célèbre amie de Jean-Jacques. Revenu en France, avec son père, commandant de l'Ile-de-France, il entra, en 1801, dans la marine et assista à plusieurs batailles navales du commencement de ce siècle, notamment sur l'*Algésiras*, à celles du cap Finistère (21 juillet 1805), et de Trafalgar (21 octobre), où il fut dangereusement blessé. Il passa, en 1809, dans l'armée de terre, comme lieutenant au 1ᵉʳ chasseurs à cheval. Il fit la campagne de Wagram, fut nommé capitaine et prit part à l'expédition de Russie, où il devint aide de camp du maréchal d'Eckmühl. Après avoir fait la campagne d'Allemagne en 1813, il rentra en France avec le maréchal, fit partie de l'armée de la Loire, en 1815, puis resta quelques années en inactivité.

Admis dans le corps royal d'état-major, il fit la campagne d'Espagne en 1823, puis devint, en 1826, aide de camp du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, à qui il se montra dévoué jusqu'à la fin. Nommé colonel en 1830, il fut fait maréchal de camp en 1836, et lieutenant général en 1842. De 1837 à 1848, il siégea à la Chambre des députés, comme représentant de l'arrondissement de Bayeux. Le général d'Houdetot qui fit aussi avec distinction plusieurs campagnes en Afrique, fut chargé de la formation du corps des

chasseurs à pied et introduisit dans leur tenue et leurs manœuvres des améliorations qui furent plus tard adoptées dans toute l'infanterie. Il fut mis à la retraite en 1848. Décoré de la Légion d'honneur dans la campagne de Russie, il fut promu officier, à la suite de celle d'Espagne, et grand-officier le 22 juillet 1840.

HOUDETOT (César-François-Adolphe, vicomte D'), administrateur et littérateur français, frère des précédents, né en 1799, entra sous Louis-Philippe, dans l'administration des finances. Devenu receveur particulier au Havre, il prépara, en 1848, toutes les mesures pour l'embarquement du roi et de la reine. Il a rédigé le récit de cette fuite douloureuse, sous ce titre : *Honfleur et le Hâvre, ou Huit jours d'une royale infortune* (1850). M. d'Houdetot fut promu officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1856.

On cite de lui quelques ouvrages estimés : *Types militaires français* (1844, in-8); *le Chasseur rustique* (1847; 4e edit., 1854); *le Tir au pistolet* (1849, in-8), causeries; *Chasses exceptionnelles* (1849, in-8), mélanges où l'on trouve une notice détaillée sur Jules Gérard : *Dix épines pour une fleur* (1853, in-18; nouv. édit., 1856); *la Petite vénerie, ou la Chasse au chien courant* (1855, in-8), etc.

HOUDIN (ROBERT-). Voy. ROBERT-HOUDIN.

HOUEL (Jean-Hubert), ancien représentant du peuple français, est né à Deycimo, le 4 avril 1802, d'une famille de cultivateurs, fit de bonnes études et fut admis à l'École normale. Mais il renonça bientôt à l'enseignement, fit son droit, et, en 1827, s'établit comme notaire à Saint-Dié (Vosges). Il se démit de sa charge en 1837, exerça la profession d'avocat, et entra comme candidat libéral au conseil d'arrondissement. En 1848, il se rallia sans hésitation au gouvernement républicain, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59721 voix. Il y fit partie du comité de l'instruction publique, et vota ordinairement avec la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, et combattit ensuite avec modération la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative par 35272 suffrages, il fit partie de la minorité constitutionnelle qui avait pour chef M. Dufaure, et combattit la politique d'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint en dehors des affaires politiques.

HOUEL (Éphrem-Gabriel), inspecteur des haras français, né vers 1815 d'une famille de Normandie, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'art hippique et obtint un emploi dans l'administration des haras. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 24 avril 1844, il fut un des quatre inspecteurs d'arrondissement des haras. — Il est mort en juillet 1863.

M. Houel a publié un certain nombre d'écrits spéciaux très-estimés : *Des différentes espèces de chevaux en France* (Avranches, 1841, br. in-8); *Traité complet de l'élève du cheval en Bretagne*, statistique hippique de la circonscription du depôt d'étalons de Lanjonnet (Avranches et Paris, 1842, in-8); *Traité des courses au trot* (1843, in-8); *Histoire des anciennes races chevalines du département de la Manche* (Saint-Lô, 1850, br. in-8); *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1848-1852, 2 vol. in-8); *Cours de science hippique* (1858, in-8).

HOUNAU (Henri-Michel), médecin français, né à Pau (Basses-Pyrénées), en 1784, fit de brillantes études à la Faculté de Montpellier, et entra, en 1806, dans la médecine militaire. Envoyé en Espagne, il devint rapidement médecin principal, et, dès 1808, lors de l'insurrection de Madrid, une action d'éclat lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Il rentra dans la vie civile, à la première Restauration, en 1814, et depuis cette époque exerça la médecine dans sa ville natale. Il est devenu professeur et directeur d'une école départementale d'accouchement.

On a de M. H. M. Hounau un ouvrage important sur les *Maladies chroniques*, puis de nombreux *Mémoires* de médecine et d'histoire naturelle publiés dans les *Annales des sociétés savantes du midi*.

Un de ses fils, M. Ch. F. J. G. HOUNAU, né en 1822, a aussi embrassé la carrière de la médecine militaire. Devenu médecin principal, il a été attaché à l'expédition du Mexique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Un autre de ses fils a publié des ouvrages littéraires sous le pseudonyme de *George Bell*. (Voy. ce nom).

HOUNG SIEOU-TSIUEN, général en chef de l'armée insurrectionnelle en Chine, né vers 1813, prit le titre de roi, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire chinois. On le représentait, avant 1860, comme un homme de haute taille, au visage bruni par le soleil et au regard vif et assuré. Déjà sa barbe et ses cheveux étaient gris. On le disait animé d'un très-grand courage. Quoique son accent révélât une origine cantonnaise, personne ne connaissait son véritable nom, et on ne sait dans quel district il est né. (Voy. TIEN-TÉ.)

HOUSSAYE (Arsène) et HOUSSET, littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, le 28 mars 1815, d'une ancienne famille de cultivateurs alliée aux d'Aguesseau et aux Condorcet, vint de bonne heure chercher à Paris la réputation. Il débuta, en 1836, par deux romans, écrits déjà dans la manière qu'il a adoptée, *la Couronne de bluets* et *la Pécheresse*. L'amitié de MM. Jules Janin et Théophile Gautier et l'heureuse collaboration de M. Jules Sandeau, l'aidèrent à se faire une place parmi les littérateurs. Ses essais dans la critique d'art (*Revue du salon de* 1844) et surtout ses études spéciales sur l'époque de la Régence attirèrent l'attention sur lui; sa *Galerie de portraits du* XVIIIe *siècle* (1844, 1re série, 2 vol. in-12) lui valut la décoration en 1846. La même année, son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Paris, 1846, in-fol., 100 gravures sur cuivre) fut accueillie avec faveur et obtint du ministère une souscription considérable.

A la révolution de 1848, M. Arsène Houssaye qui, pendant l'agitation réformiste, avait été nommé par les étudiants président de leur banquet, fut jeté un instant dans la politique : il se présenta aux suffrages de son département, comme candidat du parti démocratique, en concurrence avec M. Odilon Barrot qui lui fut préféré. Au mois de novembre 1849, il dut à l'appui de Mlle Rachel, la place d'administrateur de la Comédie-Française. Sa direction ne fut pas moins active que conciliante : avec un demi-million de dettes pour point de départ, il ramena au Théâtre-Français une complète prospérité, et fit jouer près de cent ouvrages de MM. Victor Hugo, Alex. Dumas, Ponsard, Augier, Musset, Mallefille, Mme de Girardin, Sandeau, Gozlan, etc., notamment *Gabrielle*, *Charlotte Corday*, *Lady Tartuffe*, *le Cœur et la dot*, *Ulysse*, *la Joie fait peur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Mlle de la Seiglière*. Après le coup d'État de 1851, il composa pour Mlle Ra-

chel la cantate intitulée : *l'Empire, c'est la paix*. En 1856, la perte de sa femme et les tracas inhérents à une telle administration le déterminèrent à donner sa démission. Il fut remplacé par M. Empis, et on créa pour lui une place d'inspecteur général des musées de province. Décoré de la Légion d'honneur, le 6 mai 1846, il a été promu officier le 30 juillet 1858.

Les œuvres de M. Arsène Houssaye, aussi nombreuses que diverses, embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. Quelques-unes se ressentent de la prédilection de l'auteur pour l'époque de Louis XV, pour ses arts, ses mœurs et sa littérature, et rappellent, avec beaucoup d'esprit d'ailleurs, les grâces raffinées de ce temps. M. Philarète Chasles a dit de lui : « Son talent, c'est un sourire tempéré par une larme, un trait d'esprit mouillé par un trait de sentiment. » Nous citerons parmi ses romans, dont quelques-uns ont des sujets historiques : *la Pécheresse* (1836); *les Aventures galantes de Margot* et *la Couronne de bluets*, sous le titre de *Romans sentimentals* (3 vol. in-8); *les Onze maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8); *la Vertu de Rosine* (1844); *Romans, contes et voyages* 1846, in-12); *les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8); *Philosophes et comédiennes* (1850); *la Pantoufle de Cendrillon* et *le Voyage à ma fenêtre* (1851); *les Filles d'Ève* (1852); *Sous la Régence et sous la Terreur* (1852); *le Repentir de Marion* (1854); *le Violon de Franjolé* (1856); *les Revenants* (1839, 2 vol. in-8; avec M. Jules Sandeau, *Mme de Vandeuil* (1842); *Mlle de Kerouare* (1842); *Milla* (1842); *Marie* (1843); *Mademoiselle Mariani* (1859, 4ᵉ édit., 1860); *Mlle de La Vallière et Mme de Montespan*, études historiques sur la cour de Louis XIV (1860, plusieurs éditions); *Mademoiselle Cléopatre* (1864, in-18); *Blanche et Marguerite* (1864, in-18), etc.

Les poésies de M. Ars. Houssaye comprennent : *les Sentiers perdus* (1841); *la Poésie dans les bois* (1845); *Poëmes antiques* (1855). Ces divers recueils ont été réunis plusieurs fois sous le titre de *Poésies complètes*, notamment en 1851, et plus récemment, sous celui d'*OEuvres poétiques*, avec une *Notice* de M. T. de Banville (1858, in-12).

Au théâtre il n'a encore donné que deux pièces, *les Caprices de la marquise*, en un acte, représenté avec peu de succès à l'Odéon en 1844, et *la Comédie à la fenêtre* (1852). Une comédie en cinq actes : *les Comédiennes*, reçue au théâtre des Variétés en 1857, et plusieurs fois promise, n'a pas encore été représentée (1865).

Ajoutons les ouvrages critiques et humoristiques de M. Ars. Houssaye : *le Voyage à Venise* (1849); *l'Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8), où l'auteur a eu l'heureuse idée de nous faire assister à la réception académique de tous les grands esprits de notre pays, que l'Académie a refusé ou négligé d'accueillir, depuis Descartes, jusqu'à Béranger; *le Roi Voltaire : sa généalogie, sa jeunesse, sa cour, ses ministres, son peuple, sa dynastie*, etc. (1858, in-8); *Histoire de l'art français* (1860, in-8); *les Femmes comme elles sont* (nouv. édit., 1861, in-8); *les Femmes du temps passé* (1862, gr. in-8, avec portraits); *les Charmettes : J. J. Rousseau et Mme de Warens* (1863, in-18), etc.

Plusieurs des notices de M. A. Houssaye sur les écrivains du XVIIIᵉ siècle ont été reproduites en tête d'éditions nouvelles de leurs *OEuvres* (Chamfort, Fontenelle, Rivarol, Boufflers, Piron, 1852-1857). Il faut encore mentionner de lui un grand nombre d'articles dans le *Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans l'*Artiste*, dont il fut rédacteur en chef de 1844 à 1849, et dont il reprit, dix ans plus tard, la direction. En janvier 1861, il devint l'un des principaux propriétaires de *la Presse* et directeur de la rédaction de ce journal; il y inséra, outre un feuilleton hebdomadaire intitulé *l'Histoire en pantoufles*, et signé *Pierre de l'Estoile*, un certain nombre de variétés littéraires. Il a paru plusieurs éditions générales des *OEuvres* de M. Ars. Houssaye.

HOUSTON (Samuel), général américain, né à Rockbridge-Cor (Virginie), le 2 mars 1793, d'une famille d'artisans, avait, à l'âge de treize ans, passé plus de temps dans les champs que dans les écoles, lorsque sa mère, restée veuve avec neuf enfants, se rendit dans l'État de Tennessee. Le jeune Samuel entra au service d'un marchand; mais, s'étant enfui dans les forêts, il vécut cinq ans au milieu des sauvages indiens et acquit parmi eux l'adresse, la vigueur et la patience. A dix-huit ans, il revint dans son pays et fonda à l'extrême limite des pays civilisés, une école mixte où les sauvages purent envoyer leurs enfants. Deux ans après, lors de la guerre contre les Anglais, il s'enrôla dans l'armée américaine du Sud, sous les ordres du général Jackson, et se distingua particulièrement au combat de Horse-Shoe où il fut grièvement blessé. Quatre ans plus tard, le général Jackson se servit de lui comme d'intermédiaire pour conclure un traité avec ses anciens hôtes, les Indiens des forêts.

M. Samuel Houston quitta le service militaire à vingt-cinq ans, alla à Nashville étudier le droit et se distingua par son éloquence et son habileté comme avocat. En 1821, il fut nommé général-major de la milice de l'État de Tennessee. Élu membre de la Chambre des représentants à Washington en 1823 et en 1825, il devint, en 1827, gouverneur de Tennessee. Remplacé selon la loi, en 1829, il céda à son caractère aventureux et retourna passer trois ans au milieu des sauvages; il y fut témoin de la mauvaise foi avec laquelle les commissaires indiens et les agents de l'Union trahissaient les intérêts de leurs mandataires respectifs, dénonça le mal et revint à Washington, en 1832, pour tenter d'y remédier. Mais, l'année suivante, le Texas, s'étant soulevé contre le dictateur mexicain, Santa-Anna, il y courut et fut nommé membre du comité chargé de proposer un projet de constitution.

Lorsque la guerre recommença avec Santa-Anna il fut nommé général en chef de l'armée de l'indépendance, et, après plusieurs escarmouches sans importance, défit les Mexicains à la sanglante bataille de San Jacinto. Avec 700 hommes, il prit ou tua, à l'exception de sept, les 1800 soldats de Santa-Anna, qui fut lui-même au nombre des prisonniers. Samuel Houston avait payé de sa personne et reçu plusieurs blessures; son cheval avait été tué sous lui. Les habitants du Texas le récompensèrent en lui donnant la présidence de la nouvelle république. Il garda cette dignité jusqu'à l'incorporation du Texas dans l'Union américaine et devint alors sénateur au Congrès. En 1852, il fut porté comme candidat à la présidence des États-Unis sur plusieurs listes démocratiques et obtint, au congrès de Baltimore, les voix des délégués de plusieurs États. En 1860, il s'était présenté lui-même comme candidat libre, en dehors des *conventions* des divers partis, et en protestant contre les opérations électorales préparatoires qui substituent au vote pour un homme le vote pour un parti. Ses protestations furent inutiles et sa candidature ne pouvait rallier la majorité.

M. Samuel Houston était regardé comme une des individualités les plus originales que présente son pays. Par l'alliance des qualités que donnent et la vie primitive et l'éducation, il était auprès

des masses et des classes élevées le représentant le plus complet et, pour ainsi dire, le type du caractère américain. Pressentant tous les maux de la guerre civile il fit vainement tous ses efforts, en 1861, pour prévenir la scission entre le Nord et le Sud. — Il est mort le 23 juillet 1863.

HOUZÉ (Florentin), peintre belge, né à Tournay, en 1812, reçut à Liége les leçons du peintre lyonnais P. H. Hennequin, fixé dans cette ville, et cultiva avec succès l'histoire et les sujets religieux. On cite parmi ses œuvres : *les Derniers moments de lord Percy* (1842); *l'Entrée au couvent* (1846); *saint Vincent de Paul au secours d'inondés*, *saint Charles Borromée administrant les pestiférés*, *saint Augustin mourant guérissant un malade*, un *Crucifiement*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille de vermeil en 1842, à Bruxelles.

HOWARD DE WALDEN (Charles-Auguste Ellis, 6e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Norfolk élevée, en 1597, à la pairie héréditaire. Après avoir servi quelque temps dans les gardes, il se retira avec le grade de capitaine (1822), fut attaché deux ans au ministère des affaires étrangères, et en devint, sous Canning, sous-secrétaire (1824). En 1832, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Stockholm et passa en la même qualité, en 1838, à Lisbonne, où il prépara l'adhésion complète du Portugal à la quadruple alliance bientôt signée à Londres contre l'absolutisme représenté par les prétendants Carlos et Miguel. A la fin de 1846, il a été accrédité auprès du roi des Belges. Par ses opinions politiques il appartient au parti libéral. De son mariage avec la fille du duc de Portland (1828), il a eu huit enfants dont l'aîné, Frédéric-George Ellis, né à Londres, en 1830, élevé à Cambridge, a été attaché d'ambassade à Bruxelles de 1851 à 1855, puis est entré dans l'armée et est devenu, en 1857, capitaine au 4e régiment de dragons.

HOWDEN (John-Hobart Caradoc, 2e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1799, à Dublin, est petit-fils d'un archevêque irlandais. Il embrassa d'abord la carrière militaire où son père avait gagné la pairie, acheta en 1815 un brevet d'officier dans l'infanterie, fut aide de camp de lord Wellington et assista à la bataille de Navarin où il fut blessé. En 1854, il fut promu au grade de major général, devint lieutenant général en 1860 et se retira du service en 1861. Il a rempli deux fois les fonctions de commissaire anglais, au siége d'Anvers (1832) et au camp de l'armée constitutionnelle d'Espagne (1834). Envoyé en 1847 à Rio-Janeiro en qualité de ministre plénipotentiaire, il fut en même temps chargé de mettre un terme aux difficultés de la question argentine ; se séparant alors de la France, il négocia directement avec Rosas, et le résultat de cette action distincte fut le traité du 24 novembre 1849. Au mois de mai 1850, il fut nommé ambassadeur à Madrid, où il se montra favorable au parti libéral, il y resta jusqu'en 1858, et reçut l'ordre du Bain pour récompense de ses services. Il a été nommé député lieutenant du Yorkshire. En 1830, lord Howden a épousé la fille du comte Paul Skavronski, petite-nièce de Potemkin, morte en 1857, sans enfants.

HOWE (Richard-William-Penn Curzon-Howe, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1796, à Gopsall-House (comté de Leicester), est petit-fils du célèbre amiral Howe créé baron et pair en 1788. Il fit, sous le nom de Curzon, ses études à l'université d'Oxford, épousa, en 1820, une fille du comte de Cardigan, et entra la même année à la Chambre haute, comme vicomte Curzon. En 1821, on lui conféra le titre de comte Howe. Pendant quinze ans, il a été attaché à la reine douairière en qualité de grand chambellan (1834-1849), charge qui lui a donné un siége au Conseil privé. Il appartint au parti conservateur.

Marié en secondes noces avec une fille de l'amiral sir J. Gore (1845), lord Howe a eu douze enfants dont l'aîné, George-Auguste-Frédéric-Louis, vicomte Curzon, est né en 1821 et a été nommé, en 1857, député du comté de Leicester à la Chambre des Communes.

HOWITT (William), écrivain anglais, né en 1795, à Heanor, village du comté de Derby, fréquenta plusieurs des écoles tenues par les quakers, et dut à sa persévérance les connaissances étendues dont il a fait preuve. Soutenu par un grand amour du travail et une énergie peu commune, il se familiarisa avec les sciences physiques et mathématiques et aborda ensuite la littérature classique en lisant, dans leur propre langue, les chefs-d'œuvre qu'ont produits l'Italie, la France et l'Allemagne. A vingt-sept ans, il épousa miss Marie Botham (1822), jeune quakeresse d'une intelligence supérieure, à laquelle ses nombreux travaux littéraires méritent une place à part (voy. ci-dessous).

Un vif sentiment de la nature le porta d'abord vers la poésie. Son premier livre, *le Chantre de la forêt* (the Forest minstrel ; 1823, in-8), qu'il signa avec sa femme, fut écrit dans une charmante retraite du Staffordshire. L'accueil qu'il reçut de la critique lui facilita l'accès des recueils en vogue, entre autres du *Literary Souvenir* et de l'*Amulet*, où plusieurs des meilleurs poëtes du temps ont fait leurs débuts. Au retour d'une longue excursion faite à pied à travers les sites romantiques de l'Écosse, il réunit la plupart des pièces imprimées dans les journaux et les fondit en un poëme ; *la Désolation d'Eyam* (the Desolation of Eyam and other poems ; 1827, in-8), dont le sujet est emprunté à la grande peste du XVIe siècle; sa femme y travailla encore avec lui. En 1831, il publia, seul cette fois, *le Livre des saisons* (the Book of the seasons, in-8), ouvrage populaire, vingt fois réimprimé, où il y décrit en artiste passionné les harmonies de la nature et en fait découler un enseignement moral et religieux. Ce furent ses adieux à la poésie.

Malgré la facilité avec laquelle M. Howitt passa désormais d'un genre à l'autre, une pensée constante a présidé à ses nombreux écrits : c'est l'enthousiasme pour le progrès et la liberté. De là surtout deux ouvrages : l'*Histoire des ruses sacerdotales* (History of the priestcraft, 1833; 8e édit., 1852), qui contribua à faire nommer l'auteur alderman de Nottingham, et ses *Contes du Pantika, tradition des premiers âges* (Tales of the Pantika; 1835).

En 1837 M. Howitt alla passer trois années à Esher, un des plus pittoresques villages du Surrey, et y écrivit *la Vie de campagne en Angleterre* (the Rural life of England; 1837, 2 vol.), gracieuse et poétique description des plaisirs, jeux, coutumes et travaux des paysans et fermiers anglais. Vinrent ensuite : *Colonisation et Christianisme* (Colonisation and Christianity; 1838), chaleureux plaidoyer en faveur des races indigènes; *Manuel du paysan* (the Boy's country book; 1839), ou sa vie telle qu'elle est ; enfin ses *Visites aux endroits remarquables* (Visits to remarkable places, old halls, etc.; 1840, 2 vol.), qui sont, à proprement parler, l'histoire traditionnelle d'Angle-

terre découpée en scènes dramatiques, suivant les lieux, châteaux, champs de bataille où les faits se sont passés.

M. Howitt se transporta alors à Heidelberg afin de s'occuper à loisir de l'éducation de ses enfants. Il apprit l'allemand et le suédois, et publia sur les mœurs du pays : *la Vie des étudiants allemands* (Student life in Germany; 1841), dont la critique allemande fit beaucoup d'éloges ; *la Vie privée et la Vie de campagne chez les Allemands* (the Rural and domestic life of Germany; 1842), et *Pierre de touche de l'Allemagne* (German experiences; 1844), satire un peu vive du peuple allemand, et qu'il ne publia qu'après son retour en Angleterre.

A cette époque, il profita de l'agitation causée par la ligue de Manchester pour lancer contre l'aristocratie un factum des plus hardis : *the Aristocracy of England* (1846, in-8), destiné à montrer, par une foule de preuves historiques, dans quelle minime proportion le peuple participait aux bienfaits du gouvernement, envahi par les hautes classes ou leurs créatures. Il eut un succès retentissant, qui encouragea son auteur à fonder pour les masses un organe spécial, *le Journal du peuple* (the People's Journal, avril 1846); mais l'entreprise fut mal conduite et lui coûta de fortes sommes d'argent. Il la renouvela cependant, mais avec plus de mesure, et la feuille populaire, à laquelle il donna résolûment son propre nom : *Howitt's Journal* (1847), avait atteint au bout de trois ans, lorsqu'il la céda à un éditeur de Londres, une circulation de 25 000 exemplaires. A cette période de sa vie se rattachent encore des œuvres d'imagination, telles que les romans : *le Manoir et le hameau* (the Hall and the hamlet; 1847, 3 vol.); *Madame Dorrington* (1851, 3 vol.); *les Tribulations d'un garçon tailleur* (the Wanderings of a journeyman tailor), sorte de pamphlet politique; la traduction des *Aventures de Pierre Schlémil* de Chamisso; le *Manuel de campagne* (the Yearbook of the country; 1851); enfin des livres destinés à l'instruction et à l'éducation morale des enfants du peuple, comme *Jack* (1849, 2 vol.).

Au mois de juin 1852, M. Howitt, en compagnie de ses deux fils, s'embarqua pour l'Australie, non dans le but d'y chercher fortune, mais poussé par ce besoin de déplacement et d'aventures qui est un des traits caractéristiques de sa nature. Durant ce voyage, qui dura deux années et dont une partie fut consacrée à visiter la Tasmanie, il entretint avec le *Times* une active correspondance et prépara l'intéressant ouvrage intitulé : *Terre, travail et fortune, ou Deux ans à Victoria* (Land, labour and gold, or, etc.; 1855, 2 vol.). Revenu à Londres en décembre 1854, il y fit paraître une *Histoire de la littérature du nord de l'Europe* (History of the literature and romance of Northern Europe, 2 vol.), recueil des meilleurs morceaux de prose et de vers, à la composition duquel sa femme a eu grande part.

HOWITT (Marie BOTHAM, mistress), femme du précédent, née vers 1804 à Uttoxeter, village du comté de Stafford, appartient aussi à une famille de quakers. Elle reçut de son père une éducation très-complète et fut initiée de bonne heure aux sciences naturelles, ainsi qu'à la connaissance de l'antiquité et des littératures modernes. Elle retrace elle-même le cours de ces sérieuses études dans *Ma propre histoire* (My own history), souvenirs de sa première jeunesse. Son goût naturel pour les travaux d'esprit acquit plus de développement lors de son mariage avec W. Howitt (1822), et, encouragée par ce dernier, elle publia ses premiers vers dans les recueils poétiques, *the Forest minstrel* et *the Desolation of Eyam*, dont nous avons parlé plus haut.

Ces essais semblaient avoir placé mistress Howitt au rang des poëtes les plus goûtés. Le poëme des *Sept épreuves* (the Seven Temptations; 1830), qu'elle écrivit seule, lors de son excursion en Écosse, et où elle traitait des luttes de l'âme avec la matière, fut froidement reçu du public. Alors, elle abandonna la poésie pour le roman de mœurs. Plus tard elle réunit les pièces de vers éparses dans les recueils périodiques sous le titre de *Ballades* (Ballads and other poems; 1847, in-8).

Les ouvrages qui sortirent ensuite de la plume de cette féconde *authoress* sont trop nombreux et de genres trop divers pour qu'on puisse les rappeler tous; il suffira de citer, parmi ses romans, *Wood Leighton* (1832), tableau de la vie rurale des comtés du nord, et *l'Héritier de West Weyland* (the Heir of West Weyland), qui eut une assez grande vogue. Elle paraît depuis longtemps s'être consacrée à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, pour laquelle elle a écrit une longue série de contes, de nouvelles et de petits livres, entre autres : *Contes pour le peuple et ses enfants* (Tales for the people and their children); *Nos cousins de l'Ohio* (Our cousins of Ohio); *le Cadran d'amour* (the Dial of love), etc.; deux volumes de gracieuses poésies, et le recueil qu'elle a fondé en 1855, *Bibliothèque illustrée de la jeunesse* (Illustrated library for the young).

Mistress Howitt ayant appris, comme son mari, durant son séjour à Heidelberg, l'allemand et le suédois, se proposa de faire connaître par une interprétation fidèle les œuvres de Mme Frédérika Bremer (voy. ce nom) au public. Le succès des *Voisins* (1842) l'encouragea dans cette entreprise; elle fit paraître successivement *le Foyer domestique*, *les Filles du président*, *Mœurs de la Dalécarlie*, etc.; en 1853, *les Foyers du nouveau monde*, et, en 1856, *Hertha*. Elle a aussi traduit *l'Improvisateur* d'Andersen et d'autres productions de la littérature scandinave.

HOWITT (Miss Anna-Marie), fille des précédents, née vers 1830, s'est déjà fait connaître par plusieurs ouvrages qui révèlent un talent plein d'avenir, entre autres : *En étudiant les beaux-arts* (an Art student life; 1853, 2 vol.), peintures des mœurs allemandes; et l'*École de la vie* (the School of life; 1856, in-8), roman intime.

HOWYN DE TRANCHÈRE (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 18 avril 1816, est un des grands propriétaires de la Gironde. Il se fit d'abord connaître, de 1835 à 1844, par des articles d'économie politique insérés dans la presse bordelaise et fut appelé, à cette dernière date, à diriger la culture d'un vaste domaine à Guitres. Envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, le huitième sur les quinze représentants de son département, il vota en général avec la droite, et fut réélu à la Législative. Il prit plusieurs fois la parole dans les questions agricoles. Se conformant en tout point au programme du comité de la rue de Poitiers, lorsque la majorité se divisa en 1851, il se rallia au parti monarchique dirigé par M. Thiers et combattit la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, M. Howyn de Tranchère fut du nombre des représentants qui protestèrent, à la mairie du 10ᵉ arrondissement, et y furent arrêtés. Remis en liberté, il se retira ensuite à Bordeaux et, renonçant à la politique, se borna au soin d'administrer ses propriétés.

HUART (Louis), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Trèves, à l'époque où cette

ville appartenait à la France, fit ses études au collége de Metz et vint à Paris pour étudier le droit. Attiré vers la littérature, il débuta par des feuilletons au *Moniteur du commerce* et par un livre intitulé : *Quand on a vingt ans, Histoire de la rue Saint-Jacques* (1834, in-8), écrit déjà dans ce style railleur, incisif, mordant, qui lui est resté propre. L'année suivante, il fut attaché au *Charivari* où il n'a cessé de donner chaque jour un ou deux articles sur toutes les grandes et petites questions du moment, depuis la politique jusqu'au théâtre. M. Huart s'est fait une sorte de spécialité de ce genre de critique comique, où la verve bouffonne n'exclut pas le jugement et le bon sens.

Il fut ensuite l'inventeur de ces petites *Physiologies*, qui eurent tant de vogue il y a vingt ans, et publia lui-même celles du *Garde national*, de *l'Étudiant*, du *Flâneur*, du *Médecin*, du *Tailleur*, de *la Grisette* (1841-1842, in-32). On lui doit aussi le texte de plusieurs publications comiques illustrées, entre autres : *les Cent et un Robert Macaire*, dessins de M. H. Daumier (1839, 2 vol. in-4). *Muséum parisien, histoire physiologique pittoresque*, etc. (1840, grand in-8, avec dessins de Grandville), *le Comic almanack, keepsake comique pour* 1843; *Paris au bal*, dessins de Cham (1845, pet. in-8). M. Huart a écrit, avec M. Ch. Philipon, la *Parodie du Juif errant* (1844-1845, in-12). Il a été un des collaborateurs du *Musée pour rire*, des *Étrangers à Paris*, du *Cabinet de lecture*, de *l'Artiste*, etc., et a rédigé en partie l'*Almanach comique* et l'*Almanach pour rire*, publiés chaque année, depuis 1840; un travail plus sérieux est la série de notices biographiques sur les célébrites contemporaines, qu'il a fournies à la *Galerie de la Presse, de la littérature et des beaux-arts* (1839-1841, 3 vol. in-4). M. Huart a acheté, en 1855, la direction du théâtre des Folies-Nouvelles, pour laquelle il s'est successivement associé MM. Altaroche et Duponchel, et qu'il a cédée, en 1859, à Mlle Déjazet.

HUBBARD (Nicolas-Gustave), économiste français, né en 1828, à Fourqueux (Seine-et-Oise), fut, en 1848, élève de l'École d'administration, et publia, lorsqu'elle fut supprimée, une brochure intitulée : *Défense de l'École d'administration* (1849). Il se fit alors recevoir avocat. Devenu, en 1851, secrétaire du comité pour la propagation des sociétés de prévoyance, il a fait paraître l'année suivante : *de l'Organisation des sociétés de prévoyance et de secours mutuels, et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies* (1852), ouvrage auquel l'Académie des sciences décerna la médaille d'or du prix de statistique. Il a inséré des articles dans la *Presse* et dans le *Journal des Économistes*, et il devint un des principaux rédacteurs du journal l'*Industrie*. M. Hubbard membre de la Société d'économie politique, prit part aux travaux du congrès de statistique (1855).

HUBE (Romuald), jurisconsulte polonais, né à Varsovie, en 1803, et fils de Michel Hube, qui fut plus tard référendaire du royaume de Pologne, fit ses études aux universités de Varsovie, de Cracovie et de Berlin. De retour à Varsovie en 1825, il obtint la chaire d'histoire générale du droit à l'université, et l'échangea en 1829 pour celle de droit canonique et de droit criminel, en faveur de son frère, Joseph Hube. Après la révolution de 1830, il quitta la carrière de l'enseignement et devint procureur près les tribunaux criminels des districts de Masovie et de Kalisch. Recommandé au gouvernement russe par ses opinions conservatrices, il fut appelé à Saint-Pétersbourg comme membre de la commission législative du royaume de Pologne, dans laquelle il travailla, de concert avec les comtes Speranski, Daszkow et Bludow, au code pénal et au code de procédure criminelle, publiés à cette époque pour la Pologne. M. R. Hube reçut alors une place à la chancellerie russe, dont il devint l'un des membres prépondérants. En 1843, il fut nommé conseiller d'État et prit une part active à la rédaction de la nouvelle législation de la Russie, du code pénal, des codes de procédure civile et criminelle, et rédigea presque seul les lois spéciales relatives aux provinces de la Finlande, de l'Arménie, de la Bessarabie, de la Sibérie, etc. En même temps, il faisait à l'université de Saint-Pétersbourg des cours très-savants sur l'ancienne législation polonaise, ou exécutait en Europe des voyages scientifiques, dont il rapporta des documents pour une histoire générale du droit. En 1846, il accompagna à Rome le comte Bludow, chargé de conclure un concordat avec le Saint-Siége. En 1850, comme récompense de ses services, il fut nommé conseiller d'État intime et secrétaire de l'empire.

On doit à M. Hube : *Doctrina de furtis ex jure romano historice et dogmatice explicata* (1829); *Principes du droit pénal* (Zasady prawa Karnego, 1830), une édition des *Fragmenta Ulpiana*, une autre des *Institutes de Gaius*, ainsi que de très-nombreux articles dans la *Thémis polonaise* (Themis polska, 1828 à 1830).

HUBER (Aloysius), révolutionnaire français, né à Wasselonne (Bas-Rhin), en 1812, était ouvrier corroyeur à Paris, en 1830, lorsqu'il prit part à l'insurrection de juillet. Il fit ensuite partie des sociétés secrètes républicaines. Impliqué dans le *complot de Neuilly*, il fut condamné à cinq ans d'emprisonnement et fut rendu à la liberté par l'amnistie de mai 1837. L'année suivante, au retour d'un voyage à Londres, il fut traduit devant la Cour d'assises de la Seine, et condamné à la déportation, pour une nouvelle conspiration dont son portefeuille, qu'il avait perdu à Boulogne, livra les preuves, avec le plan d'une machine infernale. Il subit dix ans de captivité, avec M. Blanqui : il en passa une partie au Mont-Saint-Michel, puis fut transféré à l'hospice de Tours, où il fut traité avec de grands ménagements.

Aussitôt après la révolution du 24 février 1848, M. Huber fut nommé gouverneur du parc de Raincy (13 mars) et porté comme candidat du parti radical aux élections pour la Constituante dans l'Indre-et-Loire. Membre des clubs et comités les plus révolutionnaires de Paris, c'est lui qui présida à l'organisation de la manifestation du 15 mai, ayant pour objet de porter à l'Assemblée une pétition en faveur de la Pologne. Au milieu du désordre amené par l'envahissement de la salle, et après le discours prononcé par M. Blanqui à l'appui de la pétition, il déclara, au nom du peuple français, l'Assemblée nationale dissoute. Arrêté par la garde nationale, puis relâché, sur les instances menaçantes de la foule, repris, puis relâché encore, il put fuir en Angleterre et ne parut pas, en mars 1849, devant la Haute-Cour de Bourges, où se produisit une déposition tendant à établir l'existence de rapports secrets entre lui et la police de Louis-Philippe. M. Huber, pour se disculper de ce soupçon, vint se constituer prisonnier, comparut la même année devant la Haute-Cour de Bourges, et fut condamné, le 12 octobre, à la déportation. Lors du rétablissement de l'Empire, il déclara renoncer à la politique, recouvra la liberté et sans se mettre en évidence, se livra dès lors à diverses opé

rations financières. — On a annoncé sa mort dans ces dernières années.

HUBER (Victor-Aimé), historien, critique et publiciste allemand, né à Stuttgart, en 1800, étudia d'abord la médecine à Wurtzbourg et à Gœttingue. Mais les voyages qu'il fit, de 1821 à 1823, en France, en Espagne, en Portugal, en Écosse et en Angleterre, lui inspirèrent le goût des littératures étrangères, et il se voua à l'enseignement. Il a professé successivement les langues, l'histoire et la littérature à Brême, à Marbourg et à Berlin. Il a pris sa retraite en 1852.

M. Huber s'est surtout fait connaître par ses travaux sur la littérature espagnole, qu'il a popularisée en Allemagne; telles sont : *Histoire du Cid* (Brême, 1829); sa *Chronique du Cid* (chronica del Cid, Marbourg, 1844) et surtout ses *Esquisses espagnoles* (Skizzen aus Spanien; Gœttingue, 1828-1835), 4 parties). On lui doit encore : *la Poésie néo-romane en France* (die neu-romanische Poesie in Frankreich; Leipsick, 1833); *les Universités anglaises* (Cassel, 1839 1840, 2 vol.); *les Esquisses irlandaises* (Skizzen aus Irland; Berlin, 1850), ouvrage imité du livre anglais de Halle sur l'Irlande.

M. Huber, comme publiciste, a combattu de tous ses efforts le socialisme. On cite parmi ses brochures : *le Parti conservateur* (Halle, 1841); *l'Opposition* (Ibid., 1842); *Suum cuique* (Berlin, 1849); *Berlin, Erfurt et Paris* (Ibid., 1850), etc. Il a fondé aussi une feuille pour combattre les tendances constitutionnelles, *le Janus* (Janus, Jahrbücher deutscher Gesinnung, Bildung, und That; Berlin, 1845 et suiv.).

HUBERT-DELISLE (Louis-Henri), administrateur français, ancien représentant, sénateur, né à la Réunion le 1er janvier 1810, vint de bonne heure en France et s'établit dans le département de la Gironde. Il était, en 1848, maire de Saint-André de Cubzac, président du comice agricole de sa commune, secrétaire du comité viticole du département, et connu pour un partisan décidé du libre échange, lorsqu'il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quinze, par 58 849 suffrages. Membre du Comité des colonies, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par l'union des anciens partis et se rangea enfin du côté de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a été nommé gouverneur de l'île de la Réunion et appelé au Sénat en décembre 1857. Décoré de la Légion d'honneur en 1853, M. Hubert-Delisle a été promu officier, en 1860, et commandeur le 2 septembre 1865.

HUBERT-VALLEROUX (E....), médecin français, né à Paris, vers 1812, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en 1838. Il s'est spécialement occupé des maladies de l'oreille et de la surdité.

On a de ce praticien, entre autres mémoires ou traités : *Mémoire sur le catarrhe de l'oreille moyenne* (1843; 2e édit., 1845); *Essai théorique et pratique sur les maladies de l'oreille* (1846, in-8); *Des sourds-muets, Introduction à l'étude médicale et philosophique de la surdi-mutité* (1853, in-8), formant le premier volume d'un ouvrage considérable sur cette matière; *De l'enseignement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être* (1859, in-8), etc.

HÜBNER (Joseph-Alexandre, baron DE), diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, né à Vienne, le 26 novembre 1811, fit ses études à l'université de cette ville, et alla passer quelque temps en Italie. A son retour (1833), M. de Metternich, qui l'avait pris en affection, le fit entrer à la chancellerie d'État et l'attacha à son cabinet. En 1837, M. de Hübner fit partie de l'ambassade de Paris, dont le comte d'Appony était chef; mais, l'année suivante, M. de Metternich le rappela auprès de sa personne. En 1841, lorsque l'Autriche, reconnaissant la reine Maria da Gloria, renoua avec le Portugal des relations diplomatiques longtemps interrompues, il fut envoyé à Lisbonne, comme secrétaire du plénipotentiaire, le baron Marshal, et eut à réorganiser la légation impériale. Il passa à Leipsick, en 1844, en qualité de chargé d'affaires près des cours d'Anhalt, et obtint, à la même époque, aussi avec le titre plus important de consul général d'Autriche.

Au commencement des crises que l'année 1848 amena pour l'Autriche en Italie, M. de Hübner fut chargé de la correspondance diplomatique, alors si importante, du vice-roi de Lombardie, l'archiduc Rénier, avec les princes voisins. Surpris, au mois de mars, par l'insurrection milanaise, il fut retenu quelques mois comme otage. Un échange le rendit à la liberté. Pendant que la révolution triomphait à Vienne, il était rentré dans la vie privée. Mais lorsque, vers la fin d'octobre, le prince de Schwarzenberg eut organisé la résistance contre les insurgés, maîtres de la capitale, M. de Hübner se mit, non sans périls, à sa disposition. Il fut chargé de rejoindre l'empereur et toute la famille impériale à Schœnbrunn, et de les accompagner dans leur retraite à Olmütz. Le prince de Schwarzenberg, devenu, quelques mois plus tard, ministre des affaires étrangères, et président du conseil des ministres, lui confia la rédaction des proclamations, manifestes et autres actes publics, relatifs, soit aux péripéties de la lutte contre la révolution, soit à l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère, l'archiduc François-Charles, et à l'avénement de l'empereur actuel.

Chargé d'une mission extraordinaire à Paris, au mois de mars 1849, M. de Hübner fut nommé, quelques mois après, ministre plénipotentiaire auprès du Président de la République. Dans ce poste, il a contribué à maintenir de bons rapports entre son pays et le nôtre, et à mettre, dans la guerre contre la Russie, l'influence et l'autorité morale de l'Autriche, sinon ses armes, du côté des puissances occidentales. Au commencement de 1856, il a été appelé à siéger, avec les plénipotentiaires des nations belligérantes, au Congrès de Paris et a été un des signataires du traité du 30 mars. Lors de la guerre de l'indépendance italienne (1859), il fut rappelé de Paris, où il a été remplacé, depuis la paix, par le prince Metternich. Il a été chargé depuis de diverses missions diplomatiques de confiance. Le baron de Hübner a été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

HUBNER (Frédéric-Othon), économiste allemand, né à Leipsick, le 22 juillet 1818, entra de bonne heure dans l'administration du Lloyd autrichien, dont il était agent général en 1848. Pendant la période révolutionnaire, il fit partie de la Commission des Cinquante, réunie à Francfort-sur-le-Mein. Élu deux fois au parlement de Francfort, il n'accepta point le mandat législatif, et rédigea à Vienne *l'Allgemeine Œsterreichische Zeitung* jusqu'à l'entrée de Windisch-Graetz. Il fut proscrit bientôt après; mais, dans l'exil, il continua de défendre par ses écrits la cause de la liberté, particulièrement celle de la liberté commerciale.

M. Hubner a publié un *Dictionnaire du commerce* (Handelslexicon; Leipsick, 1845, 2 vol. in-8); *les Banques* (die Banken, 1846, in-8); *la Situation financière de l'Autriche et ses ressources* (Œstreichs Finanzlage und Hülfsquellen; Vienne, 1849, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer; Ibid., 1849, in-8); *les Droits sur le fer* (die Eisenzœlle; Berlin, 1850, in-8); *le Langage des barrières* (die Sprache der Schlagbaeume; Ibid., 1850, in-8); *l'Union douanière et l'industrie du Zollverein ainsi que celle de l'Autriche* (die Zolleinigung and die Industrie des Zollvereins und Œstreichs; Ibid., 1850, in-8); *les Erreurs des protectionnistes* (die Irrthümer der Schutzzœlner; Leipsick, 1851, in-8): un *Tableau statistique universel* (Statistische Tafeln aller Laender der Erde; Ibid., 1851), qui eut aussi une édition en français; (Ibid., 1854, in-plano), etc.

HÜBNER (Rodolphe-Jules-Benno), peintre allemand, né à Ols (Silésie), en 1806, étudia à Berlin, sous M. Schadow, qu'il suivit à Dusseldorf, et, selon les traditions de cette école, s'attacha à la grande peinture historique et religieuse. Il débuta par un tableau de *Ruth et Booz*, qui eut du succès. En 1839, il se fixa à Dresde où il devint professeur de l'Académie en 1841.

Nous citerons parmi les compositions religieuses de M. Hübner, l'un des peintres distingués de son pays : *Samson brisant les colonnes du temple; le Départ de Noémi*, exécuté pendant un voyage en Italie (1833); *le Christ et les Évangélistes* (1835), pour un maître-autel; *Job et ses amis; les Amants du cantique des cantiques; le Christ à la colonne; des Enfants dormant dans une forêt sous la garde de leurs anges; la Félicité et le Sommeil*, sujet tiré de l'*Octavianus* de Tieck; un *Christ au milieu du peuple*, pour la principale église de Meissen; une *Ascension*, etc.; parmi ses tableaux d'histoire ou de mythologie : *le Pêcheur*, d'après la célèbre ballade de Gœthe; *Roland délivrant la princesse Isabelle; l'Age d'or*, paysage, qui obtint une médaille d'honneur à l'exposition de Bruxelles, en 1851; puis de nombreux dessins, tels que *la Germanie*, popularisée par une gravure de Stahl; un *Album* pour le roi Louis de Bavière; des cartons, de beaux portraits, parmi lesquels on cite celui de *l'Empereur Frédéric III*, pour la ville de Francfort.

HÜBSCH (Henri), architecte allemand, né à Weinheim, dans le Wurtemberg, en 1795, fit ses études à l'université d'Heidelberg et devint élève de Weinbrenner pour l'architecture. Repoussant l'emploi des formes de l'art antique dans les monuments modernes, il se jeta dans le romantisme et étudia avec prédilection la vieille architecture nationale. De 1817 à 1819, il visita l'Italie et la Grèce et en revint avec tout un système d'architecture nouvelle, reposant sur le plein-cintre et indiquant, par des ornements nouveaux et appropriés aux monuments divers, le caractère de la société moderne. Il publia un mémoire sur *l'Architecture grecque* (Ueber griech.-architektur; Heidelberg, 1822); puis, avec Heger, des *Vues d'Athènes* (Malerische Ansichten von Athen), et un recueil d'*Ornements*. Après de nouveaux voyages d'étude sur les bords du Rhin et en Italie, il fut nommé, en 1824, professeur d'architecture à l'Institut Staedel de Francfort-sur-le-Mein, et en 1827, inspecteur à Carlsruhe.

M. Hubsch fit paraître alors divers plans : un *Théâtre avec charpente en fer;* une *Église;* une *Maison d'orphelins pour Francfort-sur-le-Mein*, etc. (1825-1829): puis il exposa ses principes dans les écrits suivants : *Dans quel style devons-nous bâtir?* (In welchem Stile wollen wir bauen? Carlsruhe, 1828); *l'Architecture et ses rapports avec la peinture et la sculpture modernes* (die Architectur und ihr Verhaeltniss, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1847).

On cite parmi les principales constructions, que M. Hübsch a exécutées conformément à ces principes : la Chancellerie des finances à Carlsruhe, l'École polytechnique de la même ville (1832-1836); une église achevée en 1837, le musée des Beaux-Arts, le marché de Baden-Baden, et plusieurs autres monuments profanes ou religieux. C'est encore lui qui a achevé le nouveau théâtre de Carlsruhe, etc. Il a lui-même rendu compte de la plupart de ses travaux dans une publication intitulée : *OEuvres d'architecture* (Bauwerken; Carlsruhe, 1838 et suiv.). — M. Hübsch est mort en mai 1863.

HUC (l'abbé Évariste-Régis), missionnaire français, né à Toulouse, le 1er août 1813, fit de brillantes études au séminaire de cette ville, où il professa ensuite quelque temps, et passa dans la maison des Pères lazaristes de Paris. Ordonné prêtre au mois de février 1839, il s'embarqua peu de jours après au Havre, sur le brick *l'Adhémar*, qui faisait voile pour la Chine, et, après cinq mois de navigation, arriva à Macao, où le missionnaire Perboyre venait d'être mis à mort. Le P. Huc prit ses vêtements et commença sa mission. Après cinq années de périgrinations pénibles, il demeura six mois dans un monastère de lamas pour étudier la langue thibétaine et le bouddhisme, puis s'avança jusqu'à la capitale du Thibet. Forcé de revenir à Pékin, il redescendit de là dans les missions du Sud que l'état de sa santé le força d'abandonner. Le 1er janvier 1852, il quitta Macao, à bord de la corvette à vapeur *le Cassini*, traversa l'Inde, toucha Ceylan, visita l'Égypte, la Palestine et rentra, vers l'automne, dans sa ville natale, d'où, l'année suivante, il vint habiter Paris, pour se consacrer à la publication de ses plus importants ouvrages. — Il est mort dans cette ville en mars 1860.

Pendant un séjour de deux années dans la maison des lazaristes de Macao, le P. Huc avait déjà eu le loisir de rédiger ses notes et il avait envoyé aux *Annales de la propagation de la foi* des *Lettres* et des *Mémoires*. Depuis son retour, il a donné : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846 (Paris, 1852, 2 vol. in-8; 4e édit., 1860); *l'Empire chinois* (Impr. impériale, 1854, 2 vol. in-8; 4e édit., 1862), ouvrage aussitôt traduit à l'étranger et honoré, en 1855, d'une première médaille Monthyon par l'Académie française : il fait suite à la publication précédente; *le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet* (1857-58, 4 vol. in-8), traduit également en plusieurs langues.

HUET (François), philosophe français, né à Villeau (Eure-et-Loir), le 26 décembre 1814, ancien professeur à la Faculté de Gand, s'est fait connaître en France et en Belgique par ses efforts pour réformer la philosophie moderne, selon les principes de M. Bordas-Demoulin (voy. ce nom), par une application nouvelle du catholicisme.

Les principaux écrits de M. Huet qui a exercé une certaine influence autour de lui, sont : *Recherches sur la vie, les ouvrages et les doctrines de Henri de Gand* (1838, in-8); *le Cartésianisme, ou la Véritable rénovation des sciences* (1843, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *le Règne social du christianisme* (1853, in-8); *Essais sur la réforme catholique* (1856, in-8), en société avec M. Bordas-Demoulin; *la Science de l'esprit, principes de*

philosophie pure et appliquée (1864, 2 vol. in-8), etc. — On a annoncé sa mort au mois de juillet 1865.

HUET (Paul), peintre paysagiste français, né à Paris, le 3 octobre 1804, suivit de 1820 à 1824 l'École des beaux-arts en même temps que les ateliers de Paul Guérin et du baron Gros. Après plusieurs voyages à travers les sites pittoresques de la France, il travailla, avec M. Alexandre Colin, au Diorama Montesquieu, pour lequel il exécuta, en 1839, une *Vue de Rouen* exposée quatre ans plus tard. Il avait débuté au salon de 1827 par une *Vue de La Fère*, et, à part les années 1839 et 1844, pendant lesquelles il visita l'Italie, il a figuré à toutes les expositions annuelles.

Parmi les paysages de M. Paul Huet, traités à l'aquarelle; au fusain, ou même au crayon lithographique et à l'eau-forte, nous citerons : *Un orage à la fin du jour*, appartenant à la famille Arago; *l'Intérieur d'un parc* (cabinet de M. Sollier); un *Paysage*, acquis par M. Victor Hugo (1831); *l'Entrée de la forêt de Compiègne*, *la Maison du garde* (1833); les *Vues d'Eu* et de *Honfleur*, ancienne galerie du duc d'Orléans (1834); un *Fourré* (1835), acquis par l'État; *Un matin de printemps*, aux salons de l'*Artiste; Un soir d'automne* (1836); *le Coup de vent* (1838); *le Château d'Arques*, au musée d'Orléans (1840); des *Vues de Nice*, *Torrent d'Italie* (1841); *le Château d'Avignon* (1843); *la Vallée de Pau*, cabinet de M. Desessarts; *le Val d'Enfer; la Mare aux canards* (1848); *le Col du Tende*, *le Monte Calvo* (1849); *les Rives enchantées*, *le Parc réservé de Saint-Cloud*, *les Enfants dans le bois* (1850); *le Calme des bois* (1852); *les Marais salants*, *les Brisants de Granville* (1853); *l'Inondation de Saint-Cloud*, *les Marais de Picardie* (1855); *les Fabriques*, *le Vieux château féodal*, *les Herbages*, *le Gué et la Chaumière*, *le Ruisseau*, *Entre pluie et soleil*, etc. (1859); *le Gouffre*, *Grande marée d'équinoxe aux environs de Honfleur*, un *Intérieur en Auvergne*, *Soleil couchant aux environs de Trouville* (1861); *la Falaise de Houlgatte*, appartenant au ministère d'État, *le Bocage normand*, *le Bas-Meudon* (1863); *Route d'Uriage (Isère)*, *Un torrent dans les Alpes* (1864); *Gare du bord*, *Cabane de pêcheur à Beuzeval* (1865), etc. On a remarqué particulièrement parmi ses aquarelles : *les Braconniers*, *le Clocher d'Harfleur*, *les Bords de la Seine*, etc.; puis parmi ses gravures à l'eau-forte : *les Eaux de Royat*, *les Chaumières normandes*, *Pont dans les Pyrénées*, et divers autres *Paysages*, tous également admis aux salons.

M. Paul Huet a obtenu une 2e médaille en 1833, deux 1res en 1848 et à l'Exposition universelle de 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en juin 1841.

HÜFFELL (Jean-Jacques-Louis), prélat et théologien allemand, né le 6 mai 1784, mort le 26 juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HÜGEL (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Ratisbonne le 25 avril 1796, et fils d'un haut fonctionnaire autrichien; visita dès sa jeunesse, avec son père, une partie de l'Italie et de l'Allemagne. En 1811, il alla étudier le droit à Heidelberg. Lors du soulèvement général de l'Allemagne contre Napoléon, il entra dans l'armée autrichienne, fut capitaine à dix-huit ans, et vint à Paris avec les armées alliées. Il fut attaché à la mission diplomatique envoyée en Norvége pour forcer le roi de ce pays à abdiquer. Plus tard, le service militaire le ramena dans le midi de la France, où il resta jusqu'en 1820, en qualité de commandant des places d'Arles et de Tarascon. Il fit, avec le général Frimont, la campagne contre Naples. En 1824, il retourna en Autriche et se consacra tout entier aux sciences naturelles.

Après dix ans d'études, M. de Hügel résolut d'exécuter un grand voyage d'exploration scientifique. Il engagea un médecin, un chirurgien, un peintre et un naturaliste, et s'embarqua avec eux à Toulon, le 2 mai 1831. Son expédition dura plus de six ans. Il visita une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie, et, après avoir surmonté des difficultés extrêmes, il revint, en 1837, du cap de Bonne-Espérance en Europe, rapportant de magnifiques collections qui furent achetées par le gouvernement autrichien, et un grand nombre de documents qui ont servi de base à des travaux scientifiques importants. Fixé depuis à Florence, M. de Hügel a été nommé membre de l'Académie des sciences de Vienne, et président de la Société des horticulteurs autrichiens, dont il est le fondateur.

On lui doit quelques ouvrages estimés, entre autres : *Archives de botanique de la Société d'horticulture de l'empire autrichien* (Botanisches Archiv. der Gartenbaugesellschaft, etc. ; Vienne, 1837); *Cachemire et l'empire des Sikhs* (Kaschmir und das Reich der Sikhs; Stuttgart, 1840-1842, 4 vol.) : *le Bassin de Caboul* (das Becken von Kabul; Vienne, 1851-1852, 2 vol.); deux *Discours* insérés dans les *Comptes rendus officiels* de l'assemblée des naturalistes allemands (Prague, 1838, et Graetz, 1843), et contenant : le premier, une esquisse de toutes les explorations de l'auteur, et le second, une description de son voyage d'Europe à Bombay.

Deux autres naturalistes allemands ont aussi mis en œuvre les matériaux scientifiques rapportés par M. de Hügel de ses lointaines excursions : M. Endlicher a donné une énumération en langue latine des *Plantes de la rivière des Cygnes dans la Nouvelle-Hollande* (Vienne, 1837), et M. Heckel une *Description des poissons de Cachemire* (Fische aus Kaschmir; Ibid., 1838).

HUGHES (John), prélat américain, archevêque catholique de New-York, né dans le nord de l'Irlande en 1798, vint en Amérique à dix-huit ans, et étudia la théologie au collége de Mont-Sainte-Marie, à Emmetsbury (Maryland). A peine ordonné prêtre, en 1825, il fut mis à la tête d'une église catholique de Philadelphie, et, en 1838, nommé évêque administrateur du diocèse de New-York, qui fut élevé par le pape, en 1850, au rang archiépiscopal. Le docteur Hughes a pris part à toutes les discussions qui pouvaient intéresser le catholicisme. Il eut, en 1834, une vive polémique avec un célèbre ministre de l'Église presbytérienne, le docteur John Breckenridge. En 1840, il prit une attitude militante dans la question de l'enseignement public. Il demandait que les écoles publiques ne fussent pas entretenues au moyen des taxes levées à cet effet dans les communes, ou que le montant de ces taxes fût distribué proportionnellement entre les différentes communions. Il s'opposait surtout à la lecture de la version protestante de la Bible, généralement usitée aux États-Unis. En 1855, il a été du petit nombre des prélats américains qui furent convoqués à Rome, pour prendre part à la discussion du nouveau dogme de l'immaculée Conception. Au commencement de 1861, il s'est déclaré opposé à l'esclavage qui devait être un des motifs de la scission du Sud, mais sans s'associer aux passions du parti abolitionniste. — M. Hughes est mort en 1863.

M. J. Hughes s'est fait connaître, comme écrivain, par un assez grand nombre de discours, d'adresses et de conférences sur différents sujets de polémique religieuse. On cite surtout : *Two Lectures on the moral causes that have produced the evil spirit of the times*, et *Debate before the Common Council of New-York on the Catholic petition respecting the Common school fund.*

HUGO (comte Victor-Marie), célèbre poëte français, est né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint, sous l'Empire, à force de courage et de brillants services, général et gouverneur des plus importantes provinces d'Espagne. Sa mère, au contraire, avait été une *brigande* vendéenne, traquée, dans le Bocage, avec Mmes de Bonchamp et de Larochejaquelein On retrouverait dans les vers du poëte des souvenirs de cette double origine, et toutes les premières impressions de son enfance aventureuse et poétique. « Parcourant, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie, » il suivit, tout enfant, les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806, puis fut emmené en Italie, où son père, gouverneur de la province d'Avellino, en Calabre, poursuivait à outrance Fra-Diavolo, le célèbre bandit. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo y trouva, pendant deux ans, une douce et féconde existence dans ce vieux couvent des Feuillantines, où il commença des études sérieuses, sous la direction d'un proscrit, le général Lahorie, auprès de sa mère et de la jeune enfant qui devait un jour être sa femme. Il lisait déjà Tacite, lorsque son précepteur clandestin fut trahi, emprisonné et mis à mort par le gouvernement impérial. Cet événement contribua, avec l'éducation maternelle, à développer dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse. Appelé en Espagne par son père, en 1811, il passa un an au séminaire des nobles, et trouva un aliment à ses instincts poétiques dans le spectacle d'un sol et d'un ciel nouveaux. Il n'avait que dix ans et faisait des vers. L'année suivante, il vint reprendre à Paris, pour trois années, sous la direction de sa mère, sa douce existence des Feuillantines. Mais aux Cent Jours, malgré toutes les marques de sa vocation pour la poésie, le jeune Victor fut placé, avec son frère Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique par leur père qui les destinait à la carrière militaire.

M. Victor Hugo y étudia les mathématiques sans négliger la poésie. A quatorze ans, il avait composé une tragédie aristotélique, *Irtamène*, dont il a imprimé le plan, et deux pièces lyriques déjà remarquables, *le Riche et le pauvre* et *la Canadienne*. En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie, *les Avantages de l'étude*, et s'annonça, dans sa pièce même, comme un poëte de quinze ans. L'Académie se crut mystifiée, et, au lieu du prix, ne lui accorda qu'une mention honorable. L'enfant apporta son extrait de naissance, mais on refusa de revenir sur une chose jugée Ces premiers succès décidèrent du moins son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poëte présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse: *les Vierges de Verdun*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, et *Moïse sur le Nil;* il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès jeux floraux. Ces trois odes, qui comptent parmi ses plus belles, attirèrent sur lui l'attention publique. L'apparition des *Méditations* de M. de Lamartine excita encore son talent par l'enthousiasme, et, en 1822, parut le premier volume des *Odes et Ballades*, poésies encore classiques de forme, mais déjà romantiques par le sentiment et l'idée. Elles frappèrent également par la richesse des vers et par le sentiment religieux et monarchique dont elles sont empreintes, et donnèrent à leur jeune auteur assez de gloire pour lui permettre d'épouser sa compagne d'enfance, Mlle Foucher, qu'on refusait auparavant à sa pauvreté. M. Victor Hugo devint l'ami de toutes les célébrités de la Restauration, de Chateaubriand, entre autres, qui l'avait, disait-on, qualifié d'*enfant sublime*, et le poëte favori du gouvernement. Il eut part aux largesses de Louis XVIII, mais il le dut moins à ses chants qu'à la noblesse de son caractère. Une lettre, par laquelle il offrait un asile chez lui à un ennemi du pouvoir, avait été mise sous les yeux du roi, qui se contenta de répondre : « Voilà un noble jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

Cependant, grâce aux errements de la Restauration, le libéralisme gagnait de jour en jour. M. Victor Hugo suivit involontairement le mouvement général, et ce premier changement se révéla dans le nouveau volume des *Odes et Ballades*, publié en 1826. En même temps, la forme classique de ses premières œuvres, déjà négligée dans deux romans fort goûtés, *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1825), était de plus en plus abandonnée. L'antithèse, cette figure favorite du poëte, commençait à mettre en relief des nouveautés, des hardiesses de pensée et de langage. M. Victor Hugo devenait un hérésiarque en littérature. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes révolutionnaires, parmi lesquels brillaient MM Sainte-Beuve, A. et E. Deschamps, Boulanger, etc. (voy. ces noms). Ils poussèrent leur chef au combat, et rédigèrent leurs manifestes dans la *Muse française*.

En 1827, M. Victor Hugo, rompant décidément avec Aristote et Racine, publia le drame de *Cromwell*, précédé d'une longue préface où étaient développées les théories nouvelles dont voici le résumé : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque; le drame est l'expression de l'époque moderne. » *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour le théâtre et qui ne fut point représenté, fut, comme œuvre littéraire, exalté et combattu avec fanatisme. L'année suivante, un nouveau recueil d'odes, *les Orientales*, gagna au poëte la majorité du public. Ce livre était à la fois le plus merveilleux de l'auteur pour la richesse du coloris et des images, et le plus vide pour la pensée. *Le Dernier jour d'un condamné*, qui parut l'année suivante, fut, au contraire, très-vanté par toute l'école romantique, pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Mais les sectateurs du poëte lui demandaient une œuvre dramatique, qui pût dignement inaugurer au théâtre la nouvelle école. La censure écarta *Marion Delorme*, et l'Académie poussa des doléances jusqu'au trône pour empêcher la réception d'*Hernani*. Mais Charles X, qui, pour indemniser le poëte des rigueurs exercées contre sa première pièce, avait voulu porter sa pension de 3000 à 6000 francs, faveur que M. Victor Hugo avait refusée, eut le bon sens de dire qu'il ne se reconnaissait « d'autre droit que sa place au parterre, » et la seconde pièce parut enfin au Théâtre-Français, le 26 février 1830. Il y eut, au parterre, entre les fanatiques des deux partis, de véritables luttes, dans lesquelles les amis du poëte furent les plus forts. La tragédie était vaincue par le drame, et *Hernani* prit et garda pendant dix ans sa place au répertoire.

La révolution de 1830 éveilla décidément chez M. Victor Hugo l'amour de la liberté, et lui inspira le culte des gloires nationales, sans excepter celle de Napoléon, que la Restauration lui avait appris à maudire. *Marion Delorme* put enfin être jouée sous un gouvernement plus libre (août 1831), et, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut, eut un succès plus calme. Mais *le Roi s'amuse*, représenté le jeudi 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel dès le lendemain. Le poëte défendit vainement la moralité de sa pièce et la liberté du théâtre devant le tribunal de commerce, dans un plaidoyer très-applaudi. On l'accusait surtout de dénaturer l'histoire et d'enlever à François Ier tout son prestige. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835): *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843), où l'auteur, usant et abusant d'un moyen puissant, le contraste, présente perpétuellement une lutte de passions et de sentiments opposés, un mélange de comique et de tragique qui captivèrent la foule, malgré le blâme des partisans les plus modérés de l'ancienne forme.

Le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris* (1831), et de nouveaux recueils de poésies lyriques, *les Feuilles d'automne* (1831); *les Chants du crépuscule* (1835); *les Voix intérieures* (1837); *les Rayons et les Ombres* (1840), appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire. La science archéologique répandue dans *Notre-Dame de Paris*, le mélange volontaire de la grâce et de l'énergie, du beau et du laid, du simple et du bizarre, l'originalité des caractères, tels que Quasimodo, Claude Frollo, Esmeralda, l'intérêt dramatique de l'ensemble, malgré la fatalité qui domine tout, de grandes qualités, enfin de séduisants défauts, ont fait de cet ouvrage le plus beau titre du prosateur, tandis que par la grâce rêveuse de la pensée et l'harmonieuse richesse de la forme, *les Voix intérieures* et *les Feuilles d'automne* semblaient devoir rester le chef-d'œuvre du poëte. En même temps, des œuvres diverses, l'*Étude sur Mirabeau*, *Littérature et philosophie mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), souvenirs étincelants d'un voyageur artiste et poëte; de simples articles de revues, tels que *Claude Gueux* (*Revue de Paris*, 1834), participaient au même succès.

La popularité de M. Victor Hugo fit enfin tomber devant lui, après bien des luttes, les portes de l'Académie. Il y fit son entrée le 3 juin 1841, et prononça une sorte de discours-ministre moins littéraire que politique, et auquel répondit avec finesse M. de Salvandy. C'est lui qui fut depuis chargé de recevoir M. Saint-Marc Girardin, son adversaire déclaré, et M. Sainte-Beuve, un de ses plus fervents partisans d'autrefois. A cette époque, M. Victor Hugo fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé, en 1843, par la mort tragique de sa fille, Léopoldine, et de son gendre, Charles Vacquerie; cet événement, qui eut, dans tout le pays, un retentissement douloureux, est le thème d'un grand nombre des poésies qui composèrent plus tard *les Contemplations*. En 1845, le poëte fut nommé pair de France par le roi Louis-Philippe, et l'on pouvait espérer qu'il arriverait, à son heure et à son tour, au pouvoir par la littérature, lorsque la révolution de Février vint ouvrir des voies plus scabreuses à son ambition.

M. Victor Hugo parut redouter d'abord les conséquences de la victoire révolutionnaire, et se rattacher au Comité électoral de la rue de Poitiers. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, dans cette élection partielle du 4 juin qui faisait sortir pêle-mêle de la même urne MM. Proudhon, Changarnier, Goudchaux, Thiers, Caussidière, Charles Lagrange, et plaçait M. Victor Hugo lui-même immédiatement entre MM. P. Leroux et Louis-Napoléon Bonaparte. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que du parti démocratique : avec celui-ci, il repousse deux fois l'autorisation de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, réclame l'abolition de la peine de mort, refuse de déclarer que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie, et rejette l'ensemble de la Constitution, deux votes dans lesquels les deux extrêmes de l'Assemblée se trouvaient réunis; avec la droite, il appuie le décret contre les clubs (28 juillet), repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, l'abolition du remplacement militaire, se prononce contre l'amendement Grévy (voy. ce nom), pour les deux Chambres et pour la sanction de la Constitution par le peuple. Après l'élection du 10 décembre, et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il vote uniformément avec la fraction de l'Assemblée qui s'appelle le parti de l'ordre.

Son attitude fut tout autre à l'Assemblée législative, où il fut réélu, le dixième sur vingt-huit, par le département de la Seine. Rallié, dit-on, par l'influence de M. Émile de Girardin, au parti de la république démocratique et sociale, il devint un des chefs et surtout un des orateurs de la gauche. Les affaires de Rome, les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre des journaux, en 1850, la limitation du suffrage universel, le projet de loi sur la révision de la Constitution, en 1851, lui fournirent le sujet de brillants discours; mais la véhémence passionnée de son langage, ses attaques personnelles contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le Président de la République, qu'il rabaissait en toute occasion, attirèrent sur ce républicain de date récente les cruelles représailles de la majorité : à tous ses discours elle opposait les odes de sa jeunesse et les opinions même de son âge mûr, pendant qu'il était accueilli avec défiance par quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. En même temps, il luttait pour la cause de la Révolution dans la presse quotidienne. Il avait fondé lui-même, en 1848, un journal, *l'Événement*, qui avait passé par les mêmes phases politiques que le poëte, et qui, poursuivi, condamné, supprimé, reparaissait sous le titre de l'*Avénement*. Entre autres procès, les attaques trop vives de son fils contre la peine de mort lui en suscitèrent un dans lequel, ayant obtenu de plaider lui-même, il trouva un de ses plus beaux triomphes oratoires.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey, d'où il fut même forcé de s'éloigner, en 1855, avec tous les réfugiés signataires d'une protestation contre l'expulsion de trois d'entre eux. Dans les premiers jours de son exil, il a signé, avec plusieurs de ses collègues, un appel aux armes d'une extrême véhémence, et dont sa brochure, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852), n'était que le complément. L'année suivante, il a donné, dans le même esprit, un volume de poésies, *les Châtiments* (Bruxelles, 2e édit., 1853), qui n'a eu, comme l'ouvrage précédent, que des éditions spéciales pour l'étranger.

Plus récemment, deux œuvres poétiques d'un caractère plus calme de l'illustre exilé ont pu être accueillies dans sa patrie. Nous voulons parler d'abord des *Contemplations* (Paris, 1856, 2 vol. in-8, plusieurs édit.), sorte de mémoires d'une âme, réunissant sous les titres d'*Autrefois* et *Au-*

jourd'hui, les souvenirs du poëte et les aspirations du philosophe. Ce livre, où la forme est plus souple avec moins d'artifices de langage, où l'antithèse joue un moindre rôle, où la sensibilité, malgré le retour trop fréquent sur un même malheur domestique, est plus vraie, où enfin les questions sociales sont touchées énergiquement, mais en passant et dans la mesure qui convient à la poésie, ce livre ranima autour du nom de M. Victor Hugo beaucoup de sympathie et d'admiration.

En 1859, une autre grande composition poétique, *la Légende des siècles* (2 vol. in-8), écrite tout entière dans l'exil, a été le principal événement littéraire de l'année. Jamais l'auteur n'avait eu plus d'éclat, plus de verve, mais aussi moins de mesure que dans ce vaste recueil de poëmes, annoncé comme un simple fragment d'un plus grand poëme, comme la première partie d'une trilogie, dont les deux autres parties s'appelleraient *la Fin de Satan* et *Dieu*.

M. Victor Hugo, venait de dédier ce dernier livre à la France :

Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Mais il refusa d'y rentrer lui-même lors de l'amnistie générale du 15 août 1859. Comme MM. Edg. Quinet, L. Blanc, Charras, etc.,il répondit au décret de ce jour par une protestation qui fut rendue publique.

Deux ans plus tard, une publication considérable, annoncée depuis de nombreuses années et lancée par les éditeurs avec beaucoup d'habileté, fit autour du nom de M. Victor Hugo autant de bruit que la plus retentissante de ses œuvres passées : nous parlons du grand roman social, *les Misérables*, traduit d'avance en neuf langues et mis en vente à la fois, le même jour (3 avril 1862), à Paris, à Bruxelles, à Londres, à New-York, à Madrid, à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Turin (10 vol. in-8). Il circula librement en France et souleva des panégyriques et des attaques également passionnées. Un grand drame en fut tiré par M. Ch. Hugo, mais il ne put être joué à Paris; il le fut, le 3 janvier 1863, sans beaucoup de succès, à Bruxelles, où pourtant l'auteur des *Misérables* fut, dans un grand banquet, le héros de l'ovation la plus bruyante. Depuis, une édition populaire illustrée du roman des *Misérables* s'est vendue à environ 150 000 exemplaires (1863-1865, par livraisons, in-18 à 2 col.)

Il est aussi superflu de caractériser, dans M. Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait déplacé aujourd'hui de le juger.

On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre,

dit-il dans ses *Contemplations*. Nous ne lui donnerons ni l'un ni l'autre titre, et nous voulons bien voir en lui, par l'effet de cette greffe morale d'une seconde âme sur la première, qu'il décrit dans le même livre :

Toujours la même tige, avec une autre fleur.

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites, doivent passer, la révolution qu'il a consommée marquera comme une des époques de notre histoire littéraire.

Aux ouvrages dont nous avons parlé, nous pouvons ajouter encore : *Amy Robsart*, premier drame écrit dans les principes de la *Préface* de *Cromwell*, en société anonyme avec Ancelot et bruyamment sifflé à l'Odéon; une suite d'articles, de poésies et de traductions dans le *Conservateur littéraire*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, *le Globe;* trois *Discours* à l'Académie française; *la Esméralda*, opéra en quatre actes, dont Mlle Bertin fit la musique (1836); sa *Circulaire* électorale de 1848; ses *Discours* à la Chambre des Pairs ou aux assemblées républicaines, insérés au *Moniteur*, et dont les principaux ont paru en volume sous ce titre : *Victor Hugo, treize discours* (1851, in-8); *OEuvres oratoires* et *Discours de l'exil* (Bruxelles, 1853); un recueil spécial de ses poésies relatives à l'enfance, sous ce titre : *les Enfants, Livre des mères* (1858, in-12); *Littérature et philosophie mêlées* (1864, 2 vol. in-18); *William Shakespeare* (1864, in-8), ouvrage annoncé d'une façon assez bruyante, etc. Dessinateur habile, M. Victor Hugo a fourni des esquisses à divers recueils, notamment au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*.

Parmi les éditions générales de ses œuvres, nous indiquerons la première (1819 à 1838, 22 vol. in-8); celle ornée de gravures sur acier d'après MM. Raffet, Tony Johannot, Colin, L. Boulanger (1840-41, 13 vol. in-8); enfin les deux dernières, dans le format Charpentier (1857 et suiv., in-18), et dans une des collections Hetzel (1858 et suiv., 24 vol. in-18). — Il a été publié, sous les auspices de M. Victor Hugo, un ouvrage anonyme, considéré comme à peu près autobiographique, sous ce titre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863, 2 vol. in-8). — On trouvera une analyse très-détaillée de ses derniers grands ouvrages dans notre *Année littéraire* (tomes II et V).

Deux frères de M. Victor Hugo se sont aussi fait connaître comme littérateurs : le premier, Eugène Hugo, né en 1801, et auteur de quelques poésies, est mort en mars 1837; le second, Jules-Abel Hugo, qui est mort au commencement de février 1855, à l'âge de cinquante-six ans, a publié d'assez nombreux ouvrages d'histoire, de géographie pittoresque, entre autres : *Histoire de la campagne d'Espagne en* 1823 (1824, 2 vol.); *Vie anecdotique de Monsieur, comte d'Artois, aujourd'hui S. M. Charles X* (1824); *Histoire de l'empereur Napoléon* (1833); *France pittoresque* (1833, 3 vol. grand in-4); *France militaire*, de 1792 à 1833 (1834, 5 vol. grand in-4); *France historique et monumentale*, etc. (1836-1843, 5 vol. gr. in-4), etc.

HUGO (Charles-Victor et François-Victor), fils du précédent, nés à Paris, le premier, le 2 novembre 1826, le second, le 22 octobre 1828, ont fait leurs classes au lycée Charlemagne et obtenu des succès universitaires. Après la révolution de 1848, M. Charles Hugo fut attaché au ministère des affaires étrangères comme secrétaire de M. de Lamartine. Il fut, jusqu'en 1851, l'un des rédacteurs du journal de son père, *l'Événement* (voy. ci-dessus), où son jeune frère faisait en même temps les bulletins extérieurs et la politique étrangère. A la suite du procès si retentissant auquel

donna lieu son article sur la peine de mort, il fut condamné à deux mois de prison. Après le coup d'État du 2 décembre, les deux frères ont partagé volontairement l'exil de leur père et n'ont fait en France, pendant plusieurs années, que des excursions photographiques dans les environs du Havre et de Cherbourg.

M. François V. Hugo, qui s'est depuis quelque temps consacré à la traduction et aux recherches historiques, a publié à peu d'intervalle : *l'Ile de Jersey, ses monuments, son histoire, ou la Normandie inconnue* (1857, in-8); *Sonnets de Shakspeare*, traduit en français pour la première fois avec *Introduction* (1857, in-18), enfin la traduction des *OEuvres complètes de Shakspeare* (1860-1864, tom. I-XIII, in-8), avec des études sur les œuvres et un classement nouveau.

M. Charles Hugo a donné, de son côté, dans ces derniers temps : *le Cochon de saint Antoine* (1857, 3 vol.), grande fantaisie panthéistique; *la Bohême dorée* (1859, 2 vol. in-12); *la Chaise de paille* (1859, in-12); *Une famille tragique*, roman-feuilleton publié dans *la Presse* (1860), etc. Ce fut lui qui tira du roman *les Misérables* le drame représenté au théâtre des Galeries de Saint-Hubert à Bruxelles (voy. l'article ci-dessus).

HUGON (Gaud-Amable, baron), marin français, sénateur, né, le 31 janvier 1783, à Granville (Manche), s'engagea en 1795 sur les bâtiments de l'État, où il servit d'abord comme mousse et matelot; il était enseigne de vaisseau lorsqu'il tomba aux mains des Anglais, mais il réussit à s'échapper après quatre mois de captivité. Il eut durant les guerres de l'Empire de nombreuses occasions de se distinguer; lieutenant de vaisseau en 1810 et capitaine de frégate en 1819, il fut appelé, en 1823, à prendre le commandement de l'île de Gorée. Parvenu, le 22 mai 1825, au grade de capitaine de vaisseau, il demanda à faire partie de l'expédition qui se préparait contre les Turcs et combattit à la bataille de Navarin, où, à bord de *l'Armide*, il canonna et coula à fond une frégate ennemie. Lors de l'expédition d'Alger, il fut chargé de diriger et convoyer les transports.

Nommé contre-amiral le 1er mars 1831, M. Hugon, en 1832, purgea l'archipel grec des pirates qui l'infestaient. En 1836 et en 1840, il prit une attitude énergique dans les complications amenées par la question d'Orient. Le 31 décembre 1840, il fut élevé au grade de vice-amiral; placé depuis 1852 dans le cadre de réserve, il a été appelé au Sénat dès le mois de janvier de la même année. A plusieurs reprises, il a siégé au Conseil d'amirauté qu'il a même présidé. Il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1851. — Il est mort le 1er décembre 1862.

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), sculpteur français, né à Dôle, le 21 février 1801, étudia la sculpture dans l'atelier de Ramey fils et suivit, de 1825 à 1829, l'École des beaux-arts. Il débuta au Salon de 1835, et cultiva également la sculpture religieuse ou allégorique et le genre du portrait. Il a exposé, entre autres œuvres : *Hyacinthe mourant* (1835); *Charles VI et Odette de Champdivers; une Scène du massacre des Innocents, la Chute d'Eloa*, groupes en marbre; une *Hébé; Psyché évanouie; une Baigneuse; Mater Dolorosa;* des statuettes d'étude et de fantaisie; les bustes d'*Antide Janvier*, du *baron Renaud*, du *marquis de Fontanes*, de *Cuvier*, de *Mlle Fitz-James*, de *M. J. T. de Saint-Germain* et beaucoup d'autres (1840-1859); des *Groupes* d'animaux, notamment des types de juments et de chevaux arabes. Il a exécuté, en 1846, la statue de *Valentine de Milan*, pour le jardin du Luxembourg. Il a obtenu une 2e médaille d'or en 1835. — M. Huguenin est mort en avril 1860.

HUGUIER (Pierre-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1804, à Sézanne (Marne), devint interne des hôpitaux de Paris en 1828 et obtint, l'année suivante, le prix de clinique chirurgicale, puis l'accessit de clinique médicale. Aide d'anatomie en 1830 et prosecteur en 1833, il reçut le diplôme de docteur en 1834, fut nommé au concours agrégé en exercice (1835) et, quelques années plus tard, médecin du bureau central. Après avoir été longtemps chirurgien de l'hôpital de Lourcine, il est passé en la même qualité à celui de Beaujon. En 1848, il a été élu membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale); il a présidé en 1855 la Société de chirurgie, à laquelle il appartient. Au mois de février 1863, il a été nommé professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

On a du docteur Huguier de nombreux mémoires *sur l'Anatomie de l'oreille; les Diverses méthodes de traitement contre les varices* (1835); *le Diagnostic différentiel des maladies du coude* (1842, in-4); *les Luxations du pied* (1848); *l'Esthiomène de la vulve* (1849); *les Appareils sécréteurs des organes génitaux de la femme* (1850), travail inséré dans le t. XV des *Mémoires de l'Académie*, ainsi que le *Mémoire sur les allongements hypertrophiques du col de l'utérus* (1859, in-4), etc.

HUILLARD-BRÉHOLLES (Jean-Louis-Alphonse), historien français, né à Paris, le 8 février 1817, remplit, de 1838 à 1842, une chaire d'histoire au lycée Charlemagne, et s'occupa ensuite d'archéologie. Attaché dès 1839 à la commission des monuments historiques, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

On a de lui : *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands, et de la Fondation de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale* (1844, riche in-fol.), imprimé aux frais de M. le duc de Luynes; la traduction de la *Grande Chronique de Matthieu Paris* (1840-1841, 9 vol. in-8); des *Cahiers d'histoire ancienne et moderne*, selon le programme universitaire, avec M. E. Ruelle (1840-1845); *Historia diplomatica Frederici secundi*, (1852-1859, 5 vol. in-4), ou Recherches sur la même partie de l'histoire de Sicile, d'après l'ordre de M. de Luynes, avec *Préface et Introduction* en français (1859, in-4); de nombreux articles d'histoire et de variétés dans le *Moniteur*, le *Journal de l'Institut historique*, etc. Il a dirigé depuis 1843, avec MM. Magnin et Hauréau, le *Bulletin des comités historiques*.

HULST (Félix-Alexandre van), publiciste belge, né à Fleurus le 19 février 1799, exerça d'abord la profession d'avocat près la cour supérieure de justice de Liége. Il fut l'un des fondateurs du *Mathieu Laensberg*, journal qui devint ensuite *le Politique*, et se signala, de 1824 à 1830, par une énergique opposition aux tendances et aux actes de l'administration hollandaise. Il publia beaucoup d'articles dans la *Revue belge*, et créa, lorsque ce recueil eut cessé de paraître (1843), la *Revue de Liége*, où il fit insérer un grand nombre de travaux de toute sorte, réimprimés presque tous à part. Le 25 octobre 1845, il fut nommé professeur agrégé de littérature française à l'université de Liége, fonctions qu'il a continué de remplir.

Indépendamment de nombreux mémoires judiciaires, M. Hulst a publié les ouvrages suivants :

Vie de quelques Belges contenant : *Philippe de Comines, Cartier, Fassin Ransonet, Lambrechte, Jcordon, Plass hært* (Liége, 1841, in-8) : *Grétry* (Ibid., 1842, in-8); *Mélanges* (Ibid., 1844, in-8) ; réunion de ses principaux articles d'analyse littéraire et de critique ; *Hubert Goltzius, Plantin*, etc. (Ibid., 1846, in-8), notices ; *le Rhin, de Cologne à Mayence* (Ibid., 1848, in-8), etc.

HÜLSZE (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né le 2 mai 1812, à Leipsick, y fit ses études, passa ensuite à l'Académie de Freiberg, obtint, en 1834, le diplôme de docteur en philosophie, et fut nommé professeur de sciences physiques et mathématiques et de technologie à l'École industrielle de Leipsick. De 1840 à 1850, il dirigea l'École royale des arts et métiers de Chemnitz, puis fut appelé comme professeur de technologie mécanique et d'économie nationale à l'École polytechnique de Dresde, dont il a, en outre, la direction. Chargé par le gouvernement saxon de rédiger des rapports officiels sur l'exposition industrielle de Paris en 1844, et sur celle de Berlin en 1845, M. Hülsze fit partie du jury de celle de Leipsick en 1850, et fut envoyé l'année suivante à l'Exposition universelle de Londres en qualité de membre de la Commission du *Zollerein* allemand. Pendant les années 1849 et 1850, il a siégé dans l'Assemblée des états de Saxe.

Parmi ses travaux scientifiques on cite : *Encyclopédie universelle des machines* (Allgemeine Maschinen encyklopaedie; Leipsick, 1839-44, vol. I et II; *Recueil de tables mathématiques* (Sammlung mathematischer Tafeln; Ibid., 1840; 2e édit., 1849); la nouvelle édition stéréotypée des *Logarithmes* de Véga (Ibid., 1839), ouvrage très-répandu; enfin le *Compte rendu sur les travaux entrepris par l'École polytechnique de Dresde durant les vingt-cinq premières années de son existence* (die polytechnische Schule zu Dresden, etc.; Dresde, 1853). M. Hülsze a été un des principaux rédacteurs du *Journal polytechnique* (Polytechnisches Centralblatt).

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron DE), illustre naturaliste allemand, né à Berlin, le 14 septembre 1769, mort à Berlin le 6 mai 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

HUNCKLER (abbé T. F. X.), auteur religieux français, né vers 1805, en Alsace, a écrit un grand nombre de livres, dont la plupart sont imités ou traduits de l'allemand; il est devenu chanoine de la cathédrale de Strasbourg.

Ses publications les plus personnelles sont : *les Principaux hérésiarques* (1832); *Loisirs d'un curé* (1833, 2 vol.); *Vies des saintes du diocèse de Paris* (1864, 2 vol. in-8), avec des notes historiques sur les établissements religieux : *le Coin du feu* (1834, 3 vol. in-12), anecdotes morales; *la Destruction de Jérusalem* (1836) ; *une Année à Paris* (1837) ; *Histoire des saints d'Alsace* (1838, in-8); *Abrégé de l'histoire d'Alsace* (1840); *Histoire de la religion des Papes* (1844, in-8); *Pauline* (1852), etc.

HUNT (James-Henry-Leigh), poëte et écrivain anglais, né à Londres, le 19 octobre 1784, fils d'un réfugié américain et frère cadet du député radical qui suscita, en 1819, les troubles de Manchester, fut élevé, comme ses amis Lamb et Coleridge, à Christ-Hospital. Après avoir travaillé chez son frère Stephen, qui était procureur, il obtint, aux bureaux de la guerre, un emploi assez lucratif, auquel il renonça pour se consacrer à la critique théâtrale, dans une revue hebdomadaire, *the News*, que venait de fonder un autre de ses frères. On a recueilli et publié ses articles, sous le titre d'*Essais de critique dramatique* (Critical essays of the performances of the London theatres, 1807).

En 1808, M. Leigh Hunt, d'accord avec son frère John, fonda *l'Examiner*, journal radical qui, après des fortunes diverses, s'est placé au premier rang de la presse hebdomadaire. Poursuivi par les tories, alors tout-puissants, il devint plusieurs fois l'objet d'accusations juridiques; il fut enfin condamné (1812) à deux ans de prison et 25 000 francs d'amende pour avoir simplement ajouté à l'épithète d'Adonis, donnée au prince régent, les mots « de cinquante ans. » Plus tard, il établit deux feuilles trimestrielles, *the Reflectro* et *the Liberal*, qui n'eurent qu'un médiocre succès. Il en fut de même du *London journal* et du *Tatler*. Cependant, il eut souvent pour collaborateurs anonymes Hazlitt, Lamb, Byron et Shelley. En politique, il était partisan d'une monarchie tempérée, et regardait comme le premier des droits la liberté illimitée de conscience et d'examen. Lord J. Russell lui accorda, en 1847, une pension annuelle de 200 livres (5000 fr.) pour les services qu'il avait rendus au parti whig.

Fatigué des luttes de la presse, M. Leigh Hunt se tourna vers les travaux littéraires. Il débuta par *la Fête des poëtes* (Feast of the poets; 1815) et *la Liberté* (the Descent of Liberty). Il fit plusieurs voyages en Italie dont il étudia à fond la langue. C'est à la suite de ces voyages qu'il composa son poëme de la *Légende de Rimini* (Story of Rimini; 1816), qui fut très-goûté.

Viennent ensuite, parmi ses œuvres poétiques : *la Plume et l'Épée* (Captain Sword and captain Pen; 1818), poëme comique; *la Feuillée* (the Foliage; 1818), choix de pièces originales et d'imitations; *Ultra-crepidarius* (1823), satire dirigée contre un critique de *la Revue d'Édimbourg*, M. Gifford ; *Contes en vers* (Stories in verse; 1833), recueil de ballades : *le Palefroi* (the Palfrey; 1842), poëme descriptif, vanté pour la richesse d'imagination et l'habileté du style. Au théâtre, M. Leigh Hunt a donné un drame, *Une Légende florentine* (a Legend of Florence; 1840), en cinq actes et en vers, que la reine a récemment fait reprendre au château de Windsor.

Au premier rang de ses écrits en prose, on place : *Sir Ralph Esher*, roman ou plutôt autobiographie imaginaire d'un gentilhomme de la cour de Charles II, et *Lord Byron et ses contemporains* (Lord Byron and some of his contemporaries; 1828, 3 vol.); puis *l'Indicateur* (the Indicator) ; *le Guide* (the Companion); *le Voyant* (the Seer); plusieurs recueils de critique, d'essais, de variétés, sous les titres : *Imagination et Fantaisie* (Imagination and Fancy : 1845) ; *Esprit et bon sens* (Wit and humour); *Contes tirés des poëtes italiens* (Stories from the italian poets; 1846); *Propos de table* (Table-talk) ; *Hommes, femmes et livres* (Men, women and books: 1847), choix d'articles insérés dans différentes revues ; etc.

M. Leigh Hunt a excellé dans la traduction des poëtes étrangers. Dans la longue liste de ses productions en ce genre, il suffit de mentionner : *l'Aminte* du Tasse, *le Bacchus en Toscane* de Redi, et *le Lutrin* de Boileau. Bibliographe érudit, il s'est fait l'éditeur d'une foule d'anciens poëtes qu'il tira d'un oubli immérité et qu'il accompagna de notices et d'intéressants commentaires : c'est ainsi qu'il a publié les œuvres dramatiques de Wycherley, Congreve, Farquhar et autres. Plusieurs recueils ont été consacrés par lui à des extraits d'écrivains d'un autre âge; par exemple : *Une Centaine de nouvelles tirées de la vie privée* (a Hundred romances of real life) ; *Un Livre pour*

un coin (a Book for a corner) : *Une coupe de miel cueilli au mont Hybla* (a Jar of honey from mount Hybla; 1847); *Beaumont et Fletcher*, choix des meilleurs passages de ces deux poëtes; *Lectures pour les chemins de fer* (Readings for railways; 1850).

Il faut citer encore *la Religion du cœur* (the Religion of the heart), espèce de manuel des croyances et des devoirs de l'homme selon les idées religieuses de l'auteur, qui paraît incliner vers le déisme, ainsi que deux volumes de descriptions d'anecdotes dont la métropole a fourni le sujet : *Londres, hommes et choses dignes de mémoire* (the Town, ist memorable characters and events, 2 vol.), et *l'Ancienne cour* (the Old Court suburb; 2e édit., 1856, 2 vol.), souvenirs de la résidence royale de Kensington.

Les écrits de M. Leigh Hunt, empreints d'une certaine mélancolie, portent la marque d'un esprit bienveillant, instruit et animé d'un profond amour de l'humanité. Le style en est pur et élégant, la composition sagement ordonnée; on n'y reprend qu'un soin peut-être excessif de la forme. Shelley, en lui dédiant le poëme des *Cenci*, parle de lui avec un véritable enthousiasme, et M. Dickens, dans sa revue des *Household words*, résume son portrait en cette phrase : « C'est l'ami du genre humain. »

HUNT (Thornton), journaliste anglais, né le 10 septembre 1810, fils aîné du précédent, fut destiné à la peinture; mais il quitta l'atelier pour faire, dans la presse, la critique d'art. Il fut ensuite admis au *Constitutional*, feuille politique qui vécut peu de temps et dont il eut la direction. Il alla rédiger à Chester, le *Reformer*, et à Glasgow, l'*Argus*, organes du parti libéral, puis il revint s'établir à Londres en 1840. Depuis cette époque, M. Hunt a collaboré à la plupart des grands journaux, sous le voile de l'anonyme. A part quelques brochures sur des questions de libre échange, de colonisation et de chemins de fer, il n'a publié, jusqu'à présent, qu'un ouvrage de longue haleine : *le Frère de lait* (the Foster-brother; 1845, 3 vol.), roman historique du XIVe siècle, qui lui a été inspiré, pendant un voyage en Italie, par l'étude particulière qu'il a faite du patriote Carlo Zeno.

HUNT (Robert), physicien anglais, né à Devonport, le 6 septembre 1807, se distingua par sa persévérance et son amour de l'étude. Secrétaire, pendant cinq années, de la Société polytechnique de Cornouailles, il s'est livré, sur les métaux et les gîtes métallifères qui abondent dans ce pays, à des recherches patientes qui le désignèrent plus tard à l'attention du gouvernement. On lui donna une chaire à l'École des mines, et, quelque temps après, la garde des archives au Musée de géologie. C'est à cette époque qu'il composa un *Traité de mécanique*. Il a étudié particulièrement l'action chimique des rayons solaires, a découvert de nouveaux procédés en photographie, et a fait de curieuses observations sur les rapports de la lumière et de la chaleur avec le règne végétal.

M. R. Hunt a écrit de nombreux ouvrages sur les diverses branches de la science, qu'il s'applique surtout à vulgariser : *Recherches sur la lumière* (Researches on light; 1846); *la Poésie de la science* (the Poetry of science; 1848); *Panthea, ou l'Esprit de la nature*, *Traité de physique élémentaire* (Elementary physics); *Manuel de photographie* (1854); des mémoires intéressants dans les *Transactions* de l'Association britannique; enfin, un *Essai sur la science* (Essay on the science; Londres, 1855), dans lequel il résume les progrès attestés par les deux Expositions universelles de Londres et de Paris.

HUNT (William), peintre anglais, né à Londres en 1790, a exposé pour la première fois en 1824, comme membre de la Société des peintres aquarellistes, et a donné depuis cette époque un grand nombre de tableaux favorablement accueillis, qui représentent des fleurs, des intérieurs et de grands sujets de genre. Nous rappellerons : *Branches de lilas*, *Pêches et grappes*, *le Panier de prunes*, *Roses*, *Fleurs sauvages*, *le Corridor jaune*, *les Vagabonds au logis*, *le Lourd sommeil*, *l'École de dimanche des jeunes filles*, *Ce qu'il vous plaira*, *Effet de loupe*. Toutes ces œuvres, qui ont fait une grande réputation à leur auteur, brillent surtout par un éclat de coloris qui en rend difficile la reproduction par la gravure. — Il est mort en février 1864.

HUNT (William-Holman), peintre anglais, né à Londres, en 1827, est élève de l'Académie et expose depuis 1846. La célébrité lui est venue de bonne heure. Ses premières toiles représentent des scènes empruntées aux poëtes ou aux romanciers : *le Docteur Rochecliffe célébrant le service divin dans la maison de campagne de Jocelin Joliffe à Woodstoock* (1847); *la Fuite de Madeleine et de Porphyre* (1848); *Rienzi demandant justice du meurtre de son frère* (1849), qui appartient à M. Gibbon.

En 1850, cet artiste changea complétement sa manière, et, comme M. Everett Millais, se jeta dans ce réalisme particulier à l'école qui, au delà du détroit, s'est donné le nom de *préraphaélite*. Afin d'exprimer le vrai dans ses détails microscopiques, il poussa le rendu et le fini jusqu'à leurs limites extrêmes, réduisant l'art à une affaire de temps, de conscience, de volonté et d'observation. Voici ses principales productions : *Valentine et Sylvia* (1851); *Une famille bretonne convertie cachant un Apôtre chrétien persécuté par les druides*, *le Berger mercenaire* (1852), composition biblique; *Valentin enlevant Sylvie à Protée* (1853); *les Côtes d'Angleterre* (1853), savante étude des dunes à Hastings; *le Réveil de la conscience* (1855).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. W. Hunt a envoyé trois tableaux : le principal était *la Lumière du monde*, qui représente le Christ faisant sa ronde de nuit, une lanterne à la main, et cherchant une âme charitable dans l'univers qui dort; une expression touchante s'y joignait à une exactitude incomparable du détail, seule qualité des deux autres toiles, *Claudio et Isabella* et *les Moutons égarés*. Toutes trois étaient peintes dans la manière gothique, naïve et sèche, de la secte des *préraphaélites*, dont les chefs sont MM. Millais (voy. ce nom) et W. Hunt.

HUNTEN (François), compositeur allemand, né à Coblentz, en 1793, et fils d'un professeur de musique, vécut longtemps à Paris, comme maître de piano, et se retira, dans ces dernières années, dans sa ville natale, après avoir acquis une assez grande fortune.

M. Hunten s'est fait un nom par des œuvres de musique facile et légère, qui le faisaient considérer à Paris comme le successeur d'Henri Karr. On recommande à juste titre aux commençants ses *Études*, ses *Variations*, ses *Mélanges*, et ses *petits Rondos*. Parmi ses compositions d'un autre ordre, on remarque : *Trio concertant pour piano, violon et violoncelle, op.* 14 : *Duo pour piano et violon, op. 22 et op.* 23; plusieurs *Morceaux à quatre mains*; plusieurs *Morceaux à deux mains, pour piano seul* ou *pour piano avec accompagnement de quatuor*.

HUNTER (Robert-Mercer-Taliaferro), homme

politique américain, né dans le comté d'Essex, en Virginie, le 21 avril 1809, entra au barreau en 1830, à la Chambre des représentants en 1832 et en 1837 au Congrès, où il débuta en défendant les principes du libre échange. Il présida la session suivante avec une distinction qui, à la clôture des débats, lui valut des félicitations unanimes. Plus tard, il combattit vivement les lois sur les tarifs protecteurs, échoua aux élections de 1843, mais fut de nouveau nommé en 1845; il soutint la politique du président Polk, se montra, le premier, favorable à l'annexion du Texas, conclut, dans la question de l'Orégon, pour un arrangement raisonnable avec l'Angleterre, et fut un des auteurs du fameux bill d'Entrepôt, qui permettait aux négociants d'user des magasins de l'État pour déposer leurs marchandises et les retirer à leur gré. En 1847, réélu au Sénat, il soutint la loi sur les esclaves fugitifs, combattit l'admission de la Californie dans l'Union, et s'opposa non-seulement à l'abolition du trafic des esclaves dans la Colombie, mais encore à toute intervention de ce genre dans un État quelconque. En 1850, président du comité des finances, il essaya d'entraver l'exportation de la monnaie d'or et d'argent en y apportant quelques altérations; il s'occupa activement, en 1852, de l'élection du président Pierce, et, en 1859, de celle de M. Buchanan; l'année suivante il fit adopter les tarifs qui ont été en vigueur jusqu'à l'élection de M. Lincoln. Nommé au Sénat pour la troisième fois en 1858, il continua de prendre une grande part aux affaires, abordant surtout à la tribune les questions d'annexion et d'esclavage qu'il s'efforçait de traiter dans un esprit de modération. Expulsé néanmoins du Congrès de Washington, en juillet 1861, il devint secrétaire d'État de M. Jefferson Davis, président des confédérés, et fut envoyé en Europe avec une mission analogue à celle de MM. Mason et Slidell et ayant pour objet de conquérir des appuis et des sympathies à la cause du Sud. A son retour, il fut élu, à l'unanimité, président du sénat des États confédérés à Richmond (18 février 1862). En 1863, il fut, dit-on, chargé d'une mission à Mexico, avec le titre d'envoyé extraordinaire.

Son homonyme, David HUNTER, général dans l'armée fédérale, était connu au contraire par ses opinions abolitionnistes. Chargé, le 1er novembre 1861, de remplacer le général Frémont à la tête de l'armée du Mississipi, il ne cessa de chercher à appliquer ses idées jusqu'au mois de mars 1862, où il remit son armée au général Halleck, pour diriger les opérations dans les deux Carolines, la Géorgie et la Floride. Le 12 avril, il prit le fort Pulaski, et, dès le lendemain, il confisqua et déclara libres toutes les personnes de couleur qui s'y trouvaient. Le 25 avril, il mit en état de siége la Caroline du Sud, la Floride et la Géorgie, et décréta, le 9 mai, l'affranchissement des esclaves dans ces trois États sous prétexte que l'esclavage était incompatible avec l'état de siége. Mais ces mesures parurent prématurées, et le président Lincoln les annula le 19 mai. Sans se décourager, le général écrivit, le 23 juin suivant, au ministre de la guerre qu'il avait levé un régiment de nègres prêts à marcher contre leurs anciens propriétaires rebelles, qu'il espérait mettre ainsi sur pied une armée de 50000 hommes, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à employer toutes les personnes loyales qui voudraient combattre la rébellion. Ces tentatives soulevèrent des protestations de la part des confédérés, et des menaces de représailles de M. Jefferson Davis lui-même. *

HUNTINGDON (Francis-Théophile-Henry HASTINGS, 12e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1808 à Newport (île de Wight), appartient à une famille ancienne élevée en 1529 à la pairie héréditaire. Après avoir terminé son éducation à l'université d'Oxford, il prit la place de son père à la Chambre des Lords (1828); c'est un partisan des principes libéraux. De son mariage avec miss Power (1835), il a eu cinq enfants dont l'aîné, Francis-Power-Plantagenet, lord HASTINGS, est né en 1841.

HUNTINGTON (Jedediah-W.), poëte et romancier américain, né en 1814, et docteur en médecine, entra, en 1849, dans les ordres de l'Église épiscopale et fut chargé d'une église de Middleburg (Vermont). Il visita ensuite l'Europe et resta plusieurs années en Italie. A son retour, il se fit catholique et demeura successivement à New-York, Baltimore, où il dirigeait un *Magazine*, et, depuis 1855, à Saint-Louis (Missouri) où il a été mis à la tête d'un journal hebdomadaire littéraire et politique.

On a de lui des *Poésies* (1847) et deux romans: *Alice or the new Una*, publié à Londres pendant son voyage en 1849, et réimprimé en Amérique, en 1852, avec une seconde partie intitulée *la Forêt* (the Forest, in-12); *Alban, histoire du nouveau monde* (Alban, a Tale of the new World, 2 vol. in-12; plusieurs éditions).

HUNTINGTON (Daniel), peintre américain, né en 1816, à New-York, fut élevé au collége Hamilton et se livra à l'étude des beaux-arts sous la direction du professeur Morse. Il visita ensuite l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie, et retourna se fixer dans sa ville natale.

On cite parmi les tableaux de M. D. Huntington, consacrés d'ordinaire à des sujets d'histoire: *lady Jane Grey à la Tour de Londres*, *le Maître d'école*, *Henry VIII et Catherine Parr*, *la Foi et l'Espérance*, *les Saintes femmes au sépulcre*, *le Tribut d'argent*, *l'Évêque Ridley dénonçant la princessse Marie*, *l'Arrêt de mort de Jane Grey*, etc.

HUNTLY (Charles-GORDON, 10e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1792 à Orton (comté d'Huntingdon), descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1599 au marquisat et en 1815 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, il entra en 1818, sous le nom de lord Strathavon, à la Chambre des Communes et y représenta, jusqu'à la fin de 1830, le bourg de Grinstead. Sous l'administration Melbourne, il remplit auprès de la reine la charge de chambellan. En 1853, il prit les titres de son père ainsi que son siége à la Chambre des Lords, où il continua d'être rangé parmi les libéraux. Il était député-lieutenant du comté d'Aberdeen et a le rang de premier marquis d'Écosse. Marié en secondes noces avec miss Pegus (1844), il a eu six enfants dont l'aîné est Charles, comte d'ABOYNE, et né en 1847, à Orton. (Voyez l'article suivant). — Le 10e marquis de Huntly est mort en 1863.

HUNTLY (Charles GORDON, 11e marquis DE), fils du précédent, né à Orton-Longueville en 1847, a succédé aux nom et qualités de son père en 1863, et comme lui a reçu le rang de premier marquis d'Écosse. Son héritier présomptif est lord Louis, né en 1848.

HUOT (Pierre-Antoine-Victor), ancien représentant du peuple français, né à Bourmont (Haute-Marne), le 29 juin 1783, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HUOT (Césaire), ancien représentant du peuple français, né à Pierre-Fontaine (Doubs), le 4 fé-

vrier 1814, et fils d'un instituteur primaire, fit ses études à Dôle et refusa la succession d'un de ses oncles, qui l'avait choisi pour légataire universel à condition qu'il entrerait au séminaire. Placé comme professeur dans un pensionnat de Dijon, il suivit en même temps les cours de la Faculté de droit, et se fit recevoir docteur en 1838. Comme avocat, il acquit à Dijon et à Dôle une réputation honorable et devint un des chefs du parti libéral dans le Jura. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 34 033 suffrages Membre du Comité de législation, il vota ordinairement, avant et après l'élection du 10 décembre, avec le parti républicain modéré. Il admit la proposition Rateau, qui hâtait la séparation de la Constituante, et ne fut pas réélu à la Législative. Il reprit sa place au barreau de Dôle.

HUPFELD (Hermann), orientaliste et théologien protestant allemand, né en 1796, à Marbourg (Hesse-Électorale), fit toutes ses études à l'université de cette ville et y débuta comme répétiteur dans l'enseignement. Après avoir été reçu agrégé par l'université de Halle, il revint à Marbourg en 1825 comme professeur de théologie et de langues orientales. Il fut appelé, en 1842, à Halle pour y occuper la chaire de théologie en remplacement du savant Guill. Gesenius.

M. Hupfeld s'est beaucoup occupé de langues sémitiques, et particulièrement de l hébreu, composé, selon lui, des débris d'une langue sémitique primitive dont il pense qu'on peut retrouver les anciennes lois et les transformations. Outre des dissertations importantes, on a de lui les ouvrages suivants : *Exercitationes æthiopicæ* (Leipsick, 1825); *De l'idée et de la méthode de l'introduction à la Bible* (Ueber Begriff und Methode der sogenannten biblischen Einleitung; Marbourg, 1844); *De rei grammaticæ apud Judæos initiis antiquissimisque scriptoribus* (Hale, 1846); *De Antiquioribus apud Judæos accentuum scriptoribus* (Ibid., 1846-1847, 2 vol.); *De vera festorum apud Hebræos ratione* (Ibid., 1851-1852, 2 vol.); *Sources et composition de la Genèse* (die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammensetzung; Berlin, 1853); *Traduction et commentaire des Psaumes* (die Psalmen übersetzt und ausgelegt; Gotha, 1855 et suiv.), résumé des travaux les plus importants dont les psaumes ont été jusqu'ici l'objet; etc.

HURLSTONE (Frederic-Yeates), peintre anglais, né à Londres, en 1801, et élève de l'Académie, prit part, dès 1821, aux expositions, où, jusqu'en 1830, il n'envoya, que des portraits et quelques tableaux de genre. Se croyant injustement traité par le jury académique, il se joignit aux artistes dissidents qui, vers cette époque, fondèrent, à frais communs, une exposition rivale, et aujourd'hui il est devenu leur président. Resté fidèle à la manière expéditive et large de Reynolds, il aime à peindre les sujets poétiques et les scènes du Midi, que lui fournissent de fréquents voyages en Italie et en Espagne. On cite de lui : *le Jeune garçon, le Mendiant italien, une Beauté espagnole, la Jeune paysanne mauresque*, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Hurlstone a envoyé trois tableaux : *Arthur et Constance, les Adieux de Boabdil à Grenade*, qui appartiennent à sir C. Douglas, et *le Jeu de la Morra*, d'une touche hardie et sûre et d'une vivacité toute méridionale. Il a obtenu une médaille de troisième classe.

HÜRMÜZ (Edouard), archevêque et littérateur arménien, né à Constantinople, le 22 janvier 1793, fut reçu au couvent des Mékhitaristes de Saint-Lazare de Venise et y fut ordonné prêtre en 1816. Après un long séjour à Rome, où il attira sur lui l'attention de la cour pontificale, il a été nommé par Pie IX, en 1847, archevêque de Chiragh *in partibus*, pour représenter l'Église arménienne auprès du saint-siége.

Parmi ses nombreux ouvrages littéraires nous citerons : *Éléments de rhétorique* (Venise, 1839; 2e édit- 1856); *Éléments de l'art poétique*, suivis d'un *Traité sur la versification arménienne* (1839); les *Jardins*, poëme en quatre chants (1851, in-8); un recueil de poésies fugitives contenant de remarquables *Églogues*, etc. Il a donné aussi de remarquables traductions : celle de l'*Histoire ancienne* de Rollin (Venise, 1825-29, 6 vol. in-4) : celle en vers de l'*Énéide* (1845, in-8), des *Églogues* de Virgile (1859-60), imprimées dans le journal arménien, *Polistore*, et des *Fables* de Phèdre (1855, in-4) : celles du *Voyage du jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy (1844-47, 6 vol. in-8), des *Aventures de Télémaque* (1849), de Fénelon, etc.

HURTER (Frédéric-Emmanuel), historien allemand, né à Schaffouse (Suisse), le 15 mars 1787, fit ses humanités dans sa ville natale, sa théologie à l'université de Gœttingue, et obtint, en 1825, une place de pasteur à Schaffouse. Il avait débuté par une *Histoire de Théodoric, roi des Ostrogoths, et de son règne* (Geschichte des ostrogothischen Königs Theodoric und seiner Regierung; Schaffouse, 1807).

Dix ans après sa nomination, il publia un grand ouvrage historique : *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (Geschichte Papst Innocenz III, etc.; Hambourg, 1834-1842, 4 volumes), où, malgré son attachement à la religion réformée, il exaltait la hiérarchie catholique et les mœurs du moyen âge. Partisan des opinions conservatrices, il publia deux autres ouvrages : *Excursion à Vienne et à Presbourg* (Ausflug nach Wien und Presburg; Schaffouse, 1830, 2 volumes) et *le Prêtre Hurter de Schaffouse et ses confrères* (der Antistes H., etc.; Ibid., 1840), à la suite desquels il dut renoncer à sa place. Un troisième, *les Ennemis de l'Église catholique en Suisse* (die Befeindung der kath. Kirche in der Schweiz; Ibid., 1840), fut le prélude de sa conversion au catholicisme, qui eut lieu à Rome, en 1844, et fut racontée par lui-même dans *Naissance et résurrection* (Geburt und Wiedergeburt, Ibid., 1845-1846. 2 volumes). Après avoir reparu quelque temps dans sa ville natale, il fut appelé à Vienne par le prince de Metternich, qui le fit nommer historiographe de l'empereur. Il perdit momentanément cette place en 1848.

On a encore de M. de Hurter un certain nombre d'ouvrages historiques, inspirés du même esprit : *Histoire de Ferdinand II et de sa famille jusqu'à son couronnement à Francfort* (Geschichte Ferdinand's II und seiner Aeltern, etc.; Schaffouse, 1850-1851, 4 volumes); *Monuments des dix derniers années du* XVIIIe siecle (Denkwürdigkeiten, etc.; ibid., 1840); *les Couvents d'Argovie et leurs accusateurs* (die aargaischen Klöster, und ihre Ankläger, Schaffouse, 1841); *Philippe Lang, valet de chambre de Rodolphe II* (Philipp Lang, etc.; Ibid., 1851); *Rome* (Fribourg, 1855); *Matériaux pour l'histoire de Wallenstein* (Zur Geschichte Wallensteins; Schaffouse, 1855), ouvrage traduit en français.

HUSCHKE (George-Philippe-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Münden, le 26 juin 1801, suivit les cours de droit de l'université de Gœttingue, où il fut docteur en 1820 et devint,

l'année suivante, professeur particulier de droit romain et d'histoire du droit romain. En 1824, il fut appelé comme professeur de droit, à Rostock, puis, à la suite d'un voyage à Paris, passa à Breslau, où il est resté, malgré les offres brillantes de plusieurs universités. En 1835, un procès politique et religieux dans lequel il fut condamné en première instance à six mois de prison, et acquitté en appel, fut pour lui l'occasion d'une brillante défense et augmenta sa réputation. Nommé doyen du *Spruch collegium* de Breslau, en 1836, il devint, en 1845, directeur du grand collége évangélique. En 1852, il a été reçu docteur en théologie, à Erlangen.

Disciple d'Hugo et de M. de Savigny, M. Huschke a publié : *De pignore nominis, ejus natura et affectu* (Gœttingue, 1821, in-4); *De privilegiis Feceniæ Hispalæ senatus consulto concessis* (Gœttingue, 1822, in-8); Studien des rœmischen Rechts (*Études sur le droit romain*, Breslau, 1830, in-8); *Sur le droit du nexum et sur l'ancien droit romain concernant les dettes* (Ueber das Recht des Nexum und das alte rœmische Schuldrecht, Leipzick, 1846, in-8); *Documents pour servir à la critique de Gaius* (Beitræge zur Kritik des Gaius, Leipsik, 1865, in-8); *Flavii syntrophi instrumentum donationis* (Breslau, 1838, in-4); *Incerti auctoris magistratuum et sacerdotiorum populi romani expositiones inedita cum commentario* (Breslau, 1829); *la Constitution de Servius Tullius, considérée comme le principe de l'histoire de Rome* (die Verfassung des Kœnig-Servius Tullius, etc. (Heidelberg 1838); *J. Flavii Syntrophi instrumentum donationis ineditum* (Breslau, 1838); *Sur le Recensement opéré au temps de la naissance de Jésus* (Ueber den zur Zeit der Geburt Jesu gehaltenen Census; Ibid., 1840); *le Droit de nexum et l'ancienne législation romaine sur les dettes* (Ueber das Recht des Nexum und das alte rœm. Schuldrecht; Berlin, 1847); *Sur le Cens et la constitution politique de l'ancien empire romain* (Ueber den Census und die Steuerverfassung, etc.; ibid., 1847). Il a donné, après la mort du jurisconsulte Unterholzner, une édition de son important ouvrage sur les rapports, à Rome, des créanciers et des débiteurs, sous ce titre : *Quellenmaessige Zusammenstellung der Lehre des rœm. Rechts von den Schuldverhaeltnissen* (Leipsick, 1840, 2 vol.).

On cite aussi de M. Huschke quelques travaux de philologie : une édition du discours de Cicéron *pro Tullio*, alors nouvellement découvert, et des dissertations savantes dans les *Analecta litteraria* (Leipsick, 1826). Il a pris aussi, comme théologien et représentant de la vieille Église luthérienne de Silésie, une place importante, et il a donné de remarquables articles de théologie et de droit canonique dans divers recueils, notamment dans le *Journal de l'Église évangélique*.

HUSS (Magnus), médecin suédois, né vers 1802, vint de bonne heure en France et suivit longtemps les cours de la Faculté de médecine de Paris. De retour en Suède, il se fit recevoir docteur en médecine et en philosophie. Il est devenu, à Stockholm, médecin en chef et professeur de clinique à l'hôpital des Séraphins et membre de l'Académie des sciences. Il a le premier établi, en Suède, une vraie clinique médicale et propagé, par son enseignement, la pratique de l'auscultation. Pendant plusieurs années, il a publié les *Sommaires* de son enseignement clinique, et y a joint, en 1841, un grand *Tableau statistique*, avec planches dessinées par M. E. Pettersson. M. Huss est le fondateur de la première crèche établie à Stockholm.

Outre plusieurs écrits et mémoires sur l'anatomie pathologique et la statistique médicale, il a publié, en 1852, un livre intéressant *sur l'Alcoolisme chronique* (Alcoholismus chronicus; 2 vol. in-8), où sont décrits, avec une effrayante exactitude, les désordres physiques causés par l'abus des liqueurs fortes. Cet ouvrage, traduit en allemand, a été couronné, en 1853, par l'Académie des sciences de Paris. On a encore de lui : *sur les Maladies endémiques de Suède* (om Sveriges indemiska sjukdommer); *Statistique et traitement du typhus et des fièvres typhoïdes* (om Typhus, etc.; Stockholm, 1855, trad. en anglais par Aberg. Ibid.)

HUSSON (Eugène-Alexandre), général français, sénateur, est né à Reims (Marne), le 19 mars 1786. Admis comme boursier au lycée Louis-le-Grand, puis à l'École militaire de Fontainebleau (1803), il fit, avec le 25e léger, les campagnes de Russie et d'Allemagne, et resta en captivité sur les pontons anglais, de 1808 à 1814. Il reçut de la Restauration le grade de chef de bataillon (1819). Sous la monarchie de Juillet, il devint successivement lieutenant-colonel du 33e de ligne (1831), colonel du 42e (1838), qui fit, par sa résistance, échouer la tentative du prince Louis-Bonaparte à Boulogne, et enfin maréchal de camp (1845). Le général Husson, qui avait donné en mainte circonstance des preuves de son dévouement au gouvernement de Louis-Philippe, fut rappelé en 1848, de la subdivision militaire de l'Aube et mis à la retraite. Il fut alors choisi pour colonel de la garde nationale par les habitants de Troyes et porté comme candidat aux élections de la Constituante, mais il ne fut nommé représentant qu'à celles de la Législative. Il y fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 25 janvier 1852. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 16 septembre 1844, il a été promu grand officier le 5 janvier 1854.

Le général Husson a publié, de 1819 à 1822, quelques petits *Manuels* d'instruction militaire à l'usage des soldats et sous-officiers; un *Aide-mémoire de l'officier supérieur d'infanterie* (1836); un recueil des *Maximes de guerre de Napoléon*, etc. Il a été, en 1849, relevé de la retraite et placé dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée.

HUSSON (Jean-Christophe-Armand), administrateur et économiste français, membre de l'Institut, né à Claye (Seine-et-Marne), le 8 septembre 1809, entra, en 1828, avec un emploi des plus modestes, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, où il devint plus tard chef de division, chargé de l'administration départementale et communale. Signalé de bonne heure, parmi les nombreux fonctionnaires de son service, par son activité et des connaissances approfondies, il fut maintenu dans son poste sous les divers gouvernements. En 1859, M. Husson a été appelé aux fonctions importantes de directeur général de l'assistance publique; il a accompli, dans ce service, des réformes considérables. Élu membre de l'Académie de sciences morales et politiques (section de politique, administration et finances), le 7 février 1863, il a été nommé, le 29 décembre de la même année, associé de l'Académie de médecine. Décoré en août 1852, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 17 septembre 1860.

M. A. Husson est connu par des travaux se rattachant aux questions administratives et dont plusieurs ont été insérés dans la presse périodique; nous citerons : *Géographie industrielle et commerciale de la France* (1838, in-18); *Traité de la législation des travaux publics et de la voirie en*

France (1841-42, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1850); des *Rapports* sur les cimetières de Paris (1842), sur les marchés publics à l'étranger, avec MM. Anger et Baltard (1846), sur les pompes funèbres (1851); puis *les Consommations de Paris* (1856, in-8), ouvrage récompensé du prix Montyon pour la statistique; *Étude sur les hôpitaux, considérés sous le rapport de leur construction*, etc. (1863, in-4, avec planches).

HUSSON (Jean-Honoré-Aristide), sculpteur français, né à Paris, le 2 juillet 1803, fut d'abord graveur sur métaux, puis estampeur, entra, en 1823, dans l'atelier de David d'Angers, remporta ensuite à l'École des beaux-arts le second prix de sculpture en 1827 et le grand prix de Rome en 1830; le sujet du concours était: *Thésée domptant le minotaure*. Parmi ses ouvrages nous distinguerons: *Adam et Ève* (1832), au musée de Saint-Omer; *Dante et Virgile*, bas-relief à Boulogne-sur-Mer; *Une tête de moine* (1836); *l'Ange gardien et le pécheur repentant* (1837), groupe acheté par l'État et récompensé d'une 1ʳᵉ médaille; les statues de *Voltaire* et de *Bailly* (1838), à l'hôtel de ville; les bustes de *Cassini*, de *Henri III* et de *Blanche de Castille*, pour le musée de Versailles; des figures allégoriques pour les fontaines de la place de la Concorde; un *saint Bernard* (1840); le buste de *Louis-Philippe* pour l'Académie française à Rome (1840), etc. Cet artiste a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 une statue d'*Eustache Lesueur*, destinée au palais du Luxembourg. *L'Été* et *l'Automne*, figures colossales pour l'une des fontaines de la place de la Concorde; les bustes de *Gourion de Saint-Cyr*, de *Boissy d'Anglas*, pour la Chambre des pairs; *Saint Louis, Marguerite de Provence, Philippe le Hardi*, *le maréchal Suchet*, pour le musée de Versailles; les statues de *Duguesclin*, de *Jacques Sarazin*, du *général Desaix*, et une *Victoire* pour les funérailles de Napoléon Iᵉʳ, en 1840; *Deux Anges en adoration*, pour Saint-Vincent de Paul, figures en bois (1844); *Haydée* (1850), pour le musée de Grenoble. Il a obtenu une mention. — M. Aristide Husson est mort le 31 juillet 1864.

HUTIN (Philippe), médecin français, né en 1802, à la Neuville (Meuse), remporta trois fois de suite le premier prix de l'École de Paris, et fut, en conséquence des règlements universitaires, reçu gratuitement docteur au mois d'avril 1830. Il a été, sous le dernier règne, un des chirurgiens en chef de la garde nationale. Décoré de la Légion d'honneur en 1834, il a abandonné aujourd'hui l'exercice de sa profession.

Nous citerons de M. Ph. Hutin: *Manuel de physiologie* (1825, in-18; 2ᵉ édit., 1838), description succincte de l'organisme humain; *Examen pratique des maladies de matrice* (1840, in-8; 2ᵉ édit., 1844); *Guide des baigneurs aux eaux de Plombières* (1842, in-18); *Étude de la stérilité chez la femme* (18.9, in-18), et plusieurs mémoires et articles insérés dans *la Bibliothèque médicale*, dont il était le principal rédacteur.

HUTIN (Jean-Félix-Mathurin), chirurgien militaire français, d'une autre famille que le précédent, entra, comme chirurgien élève, en 1825, à l'hôpital d'instruction de Metz, dont il fut un des lauréats. Il fit, comme aide-major, en 1828, la campagne de Grèce, et, en 1830, celle d'Alger. Il retourna plusieurs fois en Afrique, prit part, comme chirurgien en chef, à la première expédition de Constantine et reçut alors la croix de la Légion d'honneur. De 1845 à 1858, il fut médecin en chef des Invalides, puis devint inspecteur du service de santé militaire et membre du Conseil de santé des armées, en remplacement de Begin. Promu officier de la Légion d'honneur en 1845, M. Hutin a été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Il a publié les écrits suivants: *Fragments historiques et médicaux sur l'Hôtel des Invalides* (1851, in-8); *De l'extraction des corps dans les plaies par armes à feu* (1852, in-4), mémoire couronné par l'Académie de médecine; *Statistique des hernies à l'Hôtel des Invalides* (1853); *Recherches sur le tatouage* (1853, in-8); *Anatomie pathologique des cicatrices* (1855), extrait du t. XIX des *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc.

HUZARD (Jean-Baptiste), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 3 janvier 1793, appartient à une famille qui exerçait la maréchalerie depuis plusieurs générations. Fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires mort en 1838, il fit à Alfort ses études spéciales, et collabora d'une manière très-active aux *Annales de l'agriculture française*, où il inséra une foule d'articles d'économie agricole et domestique. En 1841, il fut élu membre de l'Académie de médecine; depuis plus de vingt ans, il fait partie du conseil de salubrité de la Seine. Membre de plusieurs sociétés, entre autres de la Société centrale d'agriculture et de la Société d'horticulture, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

Parmi ses nombreux écrits, on remarque: *Esquisse de nosographie vétérinaire* (1818, in-8; 2ᵉ édit., 1820), extraite du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 36 volumes, *De la Garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques* (1825, in-12); *Des Haras domestiques en France* (1829, in-8), augmenté en 1842 d'un travail sur les haras de l'État; *Multiplication des sangsues* (1854, in-8).

HYACINTHE (Charles Loyson, dit le P.), prédicateur français, est né en 1827, à Orléans, et suivit bientôt son père, nommé recteur d'académie à Pau. Ce fut dans cette ville qu'il acheva ses études, et se fit connaître, tout jeune encore, par des vers remarquables. Entré à Saint-Sulpice à dix-huit ans, il fut ordonné prêtre, après quatre années d'études théologiques, puis il fut successivement appelé à enseigner la philosophie au grand séminaire d'Avignon, et la théologie à celui de Nantes. Il exerça ensuite le ministère sacerdotal dans la paroisse de Saint-Sulpice. Après dix ans d'épreuve, il se convainquit que sa vocation l'appelait à la chaire, passa deux ans de noviciat au couvent des Carmes de Lyon, puis entra dans cet ordre, et y débuta en prêchant avec succès la retraite au lycée de cette ville. Il prêcha ensuite l'Avent à Bordeaux (1863), le Carême à Périgueux (1864), et l'été de cette même année, il vint à Paris, parut à la Madeleine d'abord, et enfin, dans l'Avent, à Notre-Dame, où il obtint un grand et rapide succès.

HYACINTHE (Louis-Hyacinthe Duflost, dit), acteur comique français, est né à Paris, le 15 avril 1814. Dès l'âge de six ans il se formait à l'art théâtral, sous la direction de Mlle Louise Fusil, et à sept ans il obtenait un premier engagement dans la troupe enfantine de M. Comte. En 1830 il fut forcé de la quitter pour cause de croissance trop rapide. Peu remarqué d'abord au Vaudeville, il entra, vers 1837, aux Variétés, dont le genre excentrique convenait parfaitement à sa niaiserie bouffonne, à son jeu gauche, et surtout à son physique burlesque. Il a créé à ce dernier théâtre d'amusantes caricatures dans les pièces intitulées: *le Maître d'école*, *Ma maîtresse et ma femme*, *les*

Cuisinières, *les Saltimbanques*, etc. En 1847, il a débuté au Palais-Royal, où il semble avoir pris, à côté de MM. Grassot et Ravel (voy. ces noms), la place d'Alcide Tousez.

HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume, baron), homme politique français, ancien ministre, né le 24 janvier 1776, à la Charité-sur-Loire (Nièvre), mort à Paris, le 28 mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

HYPSILANTIS (famille), famille phanariote, originaire de Trébizonde, qui fournit plusieurs hospodars à la Valachie et à la Moldavie, de 1774 à 1808. Le dernier de ces hospodars, Constantin, est mort en 1816 à Kiew (Russie), laissant d'un second mariage six garçons : Alexandre, placé en 1820 à la tête de l'Hétairie, Démétrius, Georges, Nicolas, Grégoire et Jean, qui s'éteignirent successivement sans postérité, à l'exception de Grégoire, dont le fils unique, le prince Alexandre Hypsilantis, né en 1836, est le dernier représentant de sa maison. En 1862, lors de la chute du roi Othon, il a été question de sa candidature au trône de Grèce.

HYRTL (Joseph), anatomiste allemand, né en 1811, à Eisenstadt (Hongrie), étudia à Vienne, où il obtint, à l'âge de 22 ans, la place de prosecteur à l'université. Nommé, en 1837, professeur à l'université de Prague, il revint, en 1845, comme professeur titulaire d'anatomie à celle de Vienne, et deux ans plus tard fut admis à l'Académie impériale des sciences. Très-habile dans l'art de préparer les pièces anatomiques, il établit à Vienne un remarquable musée d'anatomie. Il a enrichi aussi divers cabinets d'anatomie de l'Europe de modèles d'une rare perfection.

Comme écrivain scientifique, M. Hyrtl a donné surtout un *Manuel physiologique et pratique d'anatomie de l'homme* (Lehrbuch der Anatomie des Menschen mit Rücksicht, etc.; Vienne, 1847, 2e vol.; 4e édit. 1855), qui a été traduit en cinq langues et adopté par toutes les universités de l'Allemagne, et un *Manuel de l'anatomie topographique et de ses applications* (Handbuch der topographischen Anatomie und ihrer, etc.; Ibid., 1847; 2e édit. 1852), spécialement destiné au chirurgien opérateur, et qui a introduit en Allemagne l'étude de l'anatomie topographique.

Parmi les autres écrits de M. Hyrtl il faut signaler : *Recherches d'anatomie comparée sur l'organe de l'ouïe de l'homme et des mammifères* (Vergleich. anat. Untersuchungen über das Gehœrorgan des Menschen und der Saeugethiere; Prague, 1845) ; *Études d'angiologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Angiologie ; Vienne, 1850); *Recherches morphologiques sur les organes urogénitaux des poissons* (Beitraege zur Morphologie der Urogenitalorgane der Fische; Ibid., 1850); *Études anatomiques sur Heterotis Ehrenbergii* (Ibid., 1855, avec 3 planches); *Chlamydophori truncati cum Dasypode gymnuro comparatum examen anatomicum* (Ibid., 1855, etc. Ce savant a collaboré en outre aux *Annales de médecine de l'empire autrichien*, à la *Revue* de la Société des médecins autrichiens, aux *Mémoires* et aux *Comptes rendus* de l'Académie impériale des sciences. Plusieurs de ces écrits, d'un intérêt particulier, ont été réimprimés à part.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS.

IANKO (Abraham), chef de partisans roumains, né dans les environs d'Abrud-Banya, en Transylvanie, s'est fait connaître par la part qu'il prit aux événements politiques et militaires de cette contrée en 1848 et 1849. Nourri dans la haine des Magyars oppresseurs de sa race, il avait d'abord étudié pour entrer dans les ordres, puis s'était fait recevoir avocat à Hermanstadt; mais, pour fuir le contact des étrangers, il s'était retiré au sein des montagnes natales, où il menait la vie des paysans. Lorsque, après les événements de Vienne et de Pesth (mars 1848), il fut question d'incorporer la Transylvanie à la Hongrie, Ianko se montra des plus ardents à propager les idées de résistance. Dans la grande assemblée nationale, convoquée à Blasiu par Barnutsi, il manifesta bientôt toutes les qualités qui firent de lui le chef de l'insurrection roumaine de Transylvanie. Persuadé que toute conciliation avec les Hongrois était impossible, il se retrancha avec quelques compagnons dévoués dans les montagnes d'Abrud-Banya et borna d'abord ses efforts à surprendre quelques petits bourgs magyars afin de s'y procurer des armes, puis, les habitants des montagnes voisines accourant en foule autour de lui, il étendit peu à peu ses opérations dans les trois sous-districts de Galathnar, de Turda et d'Abrud. Après l'entrée de Bem en Transylvanie, tandis que Puchner et les Impériaux quittaient toutes leurs positions, Ianko et ses lieutenants, Accenti et Balinte, se maintinrent encore dans leurs montagnes. Maîtres de tout le reste de la Transylvanie, les Hongrois essayèrent en vain de détruire ce dernier foyer de résistance. Battu deux fois à Abrud (avril et mai 1849), le major Hatvany renonça à poursuivre les insurgés. Avec moins de 6000 hommes et quatre pièces de canon, Ianko tint en échec, pendant tout le reste de la campagne, une nouvelle armée de 18000 Hongrois commandés par Kémény. Bientôt l'arrivée des Russes força les Magyars à se replier chez eux, et les Roumains échappèrent à leur domination pour retomber sous celle de l'Autriche. Ianko, réclamant en vain avec Bernutsi des institutions nationales, refusa les récompenses personnelles qui lui furent offertes, et *le Roi des montagnes* rentra dans son village natal.

IANKOWITSCH (Alexis), homme politique serbe, né à Temesvar, vers 1810, vint en Serbie en 1829, et entra dans l'administration. Secrétaire du prince Michel en 1839, il commença dès lors à prendre une part active aux affaires de l'État et fut l'un des plus hardis promoteurs de la révolution de 1842. Après s'être mis à la tête de la révolte, il rédigea, avec quelques autres chefs, la constitution provisoire, et fut nommé directeur de la chancellerie serbe par le nouveau gouvernement. Dans cette position, il exerça, à côté de Petroniewitsch, une grande influence sur les destinées de la Serbie. Lorsque, en 1843, le prince Alexandre dut s'éloigner devant les menaces de la Russie, M. Iankowitsch, en qualité de chancelier, administra le pays jusqu'à la restauration de son pouvoir. De 1847 à 1848, il fut ministre de la justice et du culte; en 1850, il devint sénateur et coadjuteur du ministre des affaires étrangères Pétroniewitsch, après avoir été lui-même à différentes reprises ministre par intérim. En 1855, il fut nommé définitivement chancelier d'État; mais il renonça à ses fonctions, l'année suivante, pour reprendre sa place au sénat où sa parole lui donne une grande autorité.

IBRAHIM-EL-HAMI pacha (Ibrahim le Sévère), fils aîné d'Abbas, né au Caire, en l'an de l'Hégire 1253 (1836), fut confié par son père, en haine des idées françaises, dont la famille de Mohammed-Ali subissait l'influence, à un précepteur anglais, mandé exprès de Londres. Entré dans l'âge viril, que la loi musulmane fixe vers la quatorzième année, le jeune prince ne tarda pas à aborder les affaires et fut nommé, en 1853, ministre de la guerre. Par une autre faveur, le jeune ministre d'Abbas fut fiancé à une des filles du sultan. Ce fut pendant un voyage d'El-Hami à Londres que survint la mort soudaine d'Abbas. Son absence fit échouer la tentative d'un parti tout-puissant qui le mettait en avant pour succéder à son père. De retour en Égypte, après l'avénement de Mohammed-Saïd, El-Hami se renferma dans la retraite; il en sortit en 1856, pour revendiquer la propriété exclusive du premier chemin de fer égyptien.

IDELER (Charles-Guillaume), médecin allemand, parent de l'astronome de ce nom, est né en 1795. Titulaire d'une chaire à la Faculté de méde-

cine de Berlin, il devint conseiller intime de médecine. — Il est mort en juillet 1860.

M. Ideler s'est fait surtout connaître par des ouvrages sur les maladies mentales : *Éléments de Psychiatrie* (Grundriss der Seelenheilkunde : Berlin, 1835-1838, 2 vol.); *Biographies d'aliénés* (Biographien Geisteskranker; ibid., 1841); *essai d'une théorie de la folie religieuse* (Versuch einer Theorie des religiœsen Wahnsinns; Halle, 1848-1850, 2 vol.); *la Folie et son importance psychologique et sociale* (der Wahnsinn in, etc.; Brême, 1848, t. I); *de Amentiæ occultæ notione a Platnero proposita* (Bern, 1854). Il a écrit en outre une *Hygiène générale à l'usage des hommes du monde* (Allgemeine Daetetik fur Gebildete; Berlin, 1847), et un *Manuel d'hygiène* (Handbuch der Diaetetik; Berlin, 1855).

ILCHESTER (William-Thomas-Horner Fox-Strangways), 4ᵉ comte d'), pair d'Angleterre, né en 1795, appartient à une famille élevée, en 1741, à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il fut envoyé, comme attaché d'ambassade, à Saint-Pétersbourg (1816), à Constantinople, (1820), à Naples (1822), à la Haye (1824). L'année suivante, il alla, comme secrétaire de légation à Florence, puis à Naples (1828). Devenu secrétaire d'ambassade à Vienne, en 1832, il entra, en 1835, au ministère des affaires étrangères, comme sous-secrétaire d'État, puis il remplit à Francfort, de 1840 à 1849, les fonctions d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. En 1858, il succéda aux titres de son frère. Marié, en 1857, à miss Sheffield, il a pour héritier présomptif son neveu, Henri-Édouard, né en 1847.

ILLINSKY (comte), Iskender-bey.

IMBERDIS (André), magistrat français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 7 juillet 1810, étudia le droit à Paris, se fit inscrire au barreau de cette ville, et fut, en 1835, un des défenseurs des prévenus d'avril 1834 devant la Cour des pairs. A cette époque, il s'était fait connaître par quelques travaux littéraires, tels que *le Dernier jour d'un suicidé* (2ᵉ édit., 1836, in 8); *l'Habit d'Arlequin* (1832, in-8), roman humoristique; *le Cri de l'âme* (1836, in-8), recueil de poésies. Il passa ensuite au barreau d'Ambert, qu'il quitta, en 1848, pour entrer dans la magistrature en qualité de premier avocat général à la cour d'appel de Riom. Après quelques années de retraite, il fut nommé conseiller à la Cour d'appel d'Alger. C'est en cette qualité qu'il a été appelé à diriger les longs débats de l'affaire du capitaine Doineau, traduit devant la Cour d'assises d'Oran pour assassinat sur un chef arabe (1857). En décembre 1858, il est devenu président de chambre à Alger, et membre et secrétaire du conseil général de la province. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1859.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Imberdis : *Histoire des guerres religieuses en Auvergne pendant les* XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (1840-1841, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1846), couronnée en 1839 par l'Académie de Clermont-Ferrand, *les Nuits d'un criminel* (1844, 2 vol. in-8), étude morale; l'*Auvergne historique depuis l'ère gallique jusqu'au* XVIIIᵉ siècle (1851, in-8), etc.

INCHIQUIN (Lucius O'Brien, 13ᵉ baron), homme politique anglais, frère aîné du fameux agitateur S. O'Brien (voy. ce nom), est né, en 1800, à Dromoland (comté de Clare). Il termina ses études à Cambridge, et entra, en 1826, à la Chambre des communes. Écarté en 1830 et réélu en 1847, par le comté de Clare, dont il était devenu lord-lieutenant en 1843, il y siégea parmi les plus ardents conservateurs protectionnistes. Baronnet depuis 1837, il a hérité, en 1855, de la baronnie d'Inchiquin, par suite du décès de son cousin, le dernier marquis de Thomond. Depuis 1852, sir L. O'Brien, baron Inchiquin, s'est retiré de la vie politique. Marié deux fois, il a pour héritier un fils de son premier mariage, Édouard Donough, né à Dublin, en 1839.

INDUNO (Dominique), peintre italien, né à Milan, en 1815, fut élève de l'Académie de cette ville et de M. François Hayez et remporta le grand prix au concours de 1837. A son retour de Rome, il s'est fixé dans sa ville natale. Il cultiva la peinture historique et le genre sérieux. Il a produit notamment : *Samuel et David*, placé au musée de Vienne; *Pain et larmes*, appartenant à M. Hayez; *les Contrebandiers*, *la Douleur du soldat*, *la Quête*, *le Rosaire*, *les Réfugiés d'un village incendié* : ces sujets ont figuré la plupart aux expositions de Gênes (1842-1853), et particulièrement à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste a obtenu une médaille d'honneur à Gênes, en 1852, et une mention en 1855.

Un artiste de sa famille, M. Gérôme Induno, également né à Milan, et élève de la même académie, a figuré en même temps à l'exposition universelle de Paris, avec plusieurs tableaux de genre : *la Vivandière*, *Soldat suisse*, *Musiciens*, etc. Il a aussi obtenu une mention.

INGEMANN (Bernard-Séverin), poëte danois, né dans l'île de Falster, le 28 mai 1789, et fils d'un pasteur protestant, perdit son père de bonne heure, et fut, de la part de sa mère, l'objet des soins les plus dévoués et des plus grands sacrifices. Après avoir fait de fortes études à l'université de Copenhague, il obtint, en 1812, un prix académique sur cette question : *des Limites de la poésie et de l'éloquence*. Dès l'année précédente, il avait débuté dans la littérature par un premier volume de *Poésies* (Digte), qui fut suivi d'un recueil de chants patriotiques, sous le titre de *Procné* (1813), et du *Chevalier noir* (Den sorte Ridder (1814), épopée lyrique en neuf chants. Ces diverses œuvres, empreintes d'un profond sentiment national, excitèrent un vif enthousiasme. L'auteur aborda ensuite le théâtre. Deux de ses tragédies, *Masaniello* et *la Reine blanche*, eurent un grand succès; mais *Mithridate*, *Turnus*, *la Voix dans le désert*, *Renauld*, *le Berger de Tolosa et le Chevalier du Lion*, ou ne furent pas mis à la scène, ou n'y réussirent pas. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en allemand.

En 1820, M. Ingemann, à la suite d'un grand voyage à travers l'Europe, publia plusieurs petits poëmes intitulés : *Voyages poétiques en Allemagne*, *en Suisse*, *en France et en Italie*. Épris des vieilles traditions nationales, il les recueillit, les transforma, à la manière de Walter Scott et en fit des romans historiques ou religieux, ainsi qu'une épopée : *Waldemar*. Un ouvrage plus récent, *Trois semaines avant Noël et la nuit de Noël* (1851) a été traduit plusieurs fois en allemand. Ses œuvres diverses, publiées à Copenhague, de 1843 à 1851, formaient 34 volumes.

Poëte lyrique avant tout, M. Ingemann appartient, par la grâce et la fraîcheur, à l'école d'Œhlenschlæger, dont il a été considéré comme l'imitateur original. Il était devenu, en 1822, professeur d'esthétique et de littérature danoise à l'Académie de Soroe, près de Copenhague. — Il est mort en 1862.

INGERSOLL (Jared-Charles), homme politique

et historien américain, né à Philadelphie, le 3 octobre 1782, visita l'Europe à la fin de ses études, et écrivit une tragédie, *Edwy and Elgira*, jouée, et publiée dans sa ville natale. En 1808, il soutint les mesures commerciales de Jefferson dans le pamphlet des *Rights and Wrongs*, et, l'année suivante, combattit, sous le voile de l'anonyme, dans ses *Lettres du jésuite Inchiquin*, les idées erronées, répandues alors à l'étranger, sur les mœurs américaines. Élu, en 1812, membre de la Chambre des Représentants, où il a siégé presque constamment jusqu'en 1849, il se montra un des plus chauds partisans de la guerre contre l'Angleterre et ce fut lui qui, en 1814, proclama ce principe américain du droit international, que *le pavillon couvre la marchandise*. Il a occupé, pendant quatorze ans, un poste important dans la magistrature de Pensylvanie.

Le principal ouvrage de M. Ingersoll est son *Historical Sketch of the Second War between the United States and Great Britain* (Philadelphie, 1845, 1re série, 3 vol. in-8, 1852; 2e série, 2 vol.). Il travaille, en outre, à une *Histoire des acquisitions territoriales de l'Union*.

INGLIS (sir Robert-Harry), homme politique anglais, né à Londres, le 12 janvier 1786, mort à Londres, le 5 mai 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

INGRAHAM (Duncan-N....), marin américain, né en 1803, d'une famille de marins, dont plusieurs sont devenus célèbres, entra au service, dès l'âge de neuf ans, comme midshipman, à bord de la frégate *Congress*. Il y resta jusqu'à la fin de la guerre avec l'Angleterre, puis revint dans sa famille terminer ses études. Dans la guerre du Mexique, il commanda la frégate *Somers*, employée au blocus de la Vera-Cruz, et il y contracta une maladie qui le força à une retraite momentanée. Attaché plus tard à l'arsenal de Philadelphie, il fut appelé à commander le *Saint-Louis*, en station dans la Méditerranée (1853). Il se fit alors quelque bruit autour de son nom, à cause de son attitude à Smyrne, où il força un navire autrichien à lui remettre le Hongrois Koszta, naturalisé Américain. En 1856, il devint chef de bureau de l'artillerie. Il quitta ce poste, à l'origine de la guerre civile, en 1861, pour embrasser la cause du Sud, et il reçut du gouvernement de Richmond le grade de commodore.

INGRES (Jean-Dominique-Auguste), célèbre peintre français, membre de l'Institut, sénateur, est né à Montauban, le 15 septembre 1781. Son père, à la fois peintre et sculpteur, cultiva en lui, de préférence, le goût de la musique, et lui fit pousser assez loin l'étude du violon. On dit même qu'encore enfant, il se fit applaudir au théâtre de Toulouse, dans un concerto de Viotti. Mais une copie de Raphaël, qui se trouvait au musée de cette ville, fit naître en lui la passion de la peinture, et à l'âge de cinq ans, il commença l'étude du dessin. Il eut pour maîtres M. Roques et le paysagiste Briant, vint ensuite à Paris, à dix-sept ans, et entra dans l'atelier de David.

Après quatre ans d'études, M. Ingres remporta, en 1800, le second grand prix de peinture, et l'année suivante, le premier grand prix; le sujet très-classique du concours était *l'Arrivée dans la tente d'Achille des ambassadeurs envoyés par Agamemnon pour apaiser la colère du fils de Pélée*. La composition de M. Ingres, aujourd'hui à l'École des beaux-arts, répondait au programme avec exactitude et originalité tout ensemble. Avant de partir pour Rome, il exposa, en 1802, des *Portraits* de femme, deux de ses meilleures œuvres; en 1804, un *portrait du Premier consul*, qui se trouve à Liége, et son propre *Portrait*, et, en 1806, un *Portrait de l'Empereur*, acquis pour les Invalides. Après cette dernière exposition, qui lui valut les premières sévérités de la critique, il partit enfin pour la patrie de Raphaël, son maître de prédilection. Il trouva dans ses œuvres l'idéal qu'il cherchait et se pénétra de sa manière pour toute sa vie. Pendant ses quatre années d'études officielles, il envoya en France une *Odalisque*, une *Dormeuse*, *OEdipe et le Sphinx*, une seconde *Odalisque* et *Jupiter et Thétys*. Ses derniers envois ayant été accueillis avec froideur, M. Ingres, au lieu de rentrer à Paris, résolut de rester à Rome, au milieu des chefs-d'œuvre des maîtres. Il s'y maria en 1813.

Les épreuves de la vie d'artiste ne lui manquèrent pas, surtout après l'évacuation des États Romains par les troupes françaises. Il se vit obligé pour vivre de faire ce qu'il appelait du « commerce », c'est-à-dire des portraits et des esquisses à la mine de plomb, qui eurent, d'ailleurs, un grand succès. C'est pourtant l'époque de sa plus grande fécondité, car il produisait en même temps de nombreuses toiles dont quelques-unes sont comptées parmi ses meilleures : *Raphaël et la Fornarina*, *Romulus vainqueur d'Acron*, grande composition de quinze pieds sur vingt, exécutée à la détrempe pour le palais Quirinal; *le Sommeil d'Ossian*, plafond peint à l'huile au palais de Monte-Cavallo; la Chapelle Sixtine, dont M. J. Pierre Sudre, qui a reproduit toute l'œuvre de M. Ingres, a donné de si belles lithographies; *le pape Pie VII tenant chapelle à Rome; le cardinal Bibiena fiançant sa nièce à Raphaël; Virgile lisant son* Énéide *à Auguste et à Octavie; Odalisque couchée; Françoise de Rimini; Philippe V, roi d'Espagne, donnant la Toison d'or au maréchal de Berwick; l'Arétin recevant avec dédain la chaîne de la Toison d'or de Charles-Quint*, auquel il a donné, pour pendant, trente ans plus tard, *Tintoret et l'Arétin; l'Épée de Henri IV; la Mort de Léonard de Vinci; Roger délivrant Angélique; Henri IV en famille* (1814-1832). Envoyés aux expositions du Louvre, tous ces tableaux, qui faisaient à l'artiste français une grande réputation en Italie, n'avaient pas alors chez nous le même accueil.

Après avoir, en 1820, achevé son *Jésus remettant les clefs du paradis à saint Pierre*, destiné d'abord à l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome, et fait une répétition de *Pie VII tenant chapelle*, M. Ingres vint passer quatre années à Florence, où il peignit *l'Entrée de Charles V à Paris*, et *le Vœu de Louis XIII*, aujourd'hui dans la cathédrale de Montauban. Ce dernier tableau parut au Salon de 1824. Le spiritualisme élevé dont il était empreint fit une sensation profonde. M. Ingres devint tout à coup le chef des peintres idéalistes, en face du romantisme naissant. Il reçut la croix, la même année, des mains du roi, et fut appelé à l'Académie des beaux-arts, comme successeur du baron Denon.

En 1827, *l'Apothéose d'Homère* se fit admirer au plafond du Louvre. C'était à la fois le chef-d'œuvre du maître et un second coup porté aux théories de la nouvelle école. Aussi l'enthousiasme et le dénigrement devinrent extrêmes et les moindres travaux de M. Ingres furent tirés de l'oubli et livrés à d'orageuses discussions. Cependant, au Salon de la même année, *le Martyre de saint Symphorien* soulevait, comme œuvre nouvelle, de vives contestations. M. Ingres avait voulu prouver qu'il était capable, lui aussi, de rendre une scène dramatique; on lui reprocha une trop grande complication d'intentions et de détails; on

releva dans son dessin, ordinairement si pur, des incorrections.

La brutalité de certaines attaques affligea et découragea le peintre, qui n'exposa, de 1832 à 1834, que les portraits de *M. Bertin aîné* et du *comte Molé*. Il résolut de quitter la France et fut nommé directeur de la villa Médicis. Hors des atteintes de la critique, il retrouvait son courage et sa foi en lui-même, en faisant copier sous sa direction les fresques de Raphaël au Vatican. Il envoya en France plusieurs toiles nouvelles : *la Vierge à l'hostie*, *l'Odalisque avec son esclave*, et *Stratonice*, pour le duc d'Orléans. Cette dernière toile a été revendue, en 1863, 63 000 francs. Il fit, dans ce même voyage, et peu de mois avant la mort du prince, son *Portrait du duc d'Orléans*. Il composait en même temps (1843) le portrait mythologique de *Cherubini inspiré par la Muse*.

Son second retour de Rome avait été, pour M. Ingres, un triomphe. L'enthousiasme de ses compatriotes le dédommageait enfin de leur longue injustice. Il a donné depuis : *la Naissance de Vénus Anadyomène; Jésus au milieu des docteurs; Lesueur chez les Chartreux; Molière dans son cabinet; Racine en habit de cour; La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre; Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII* (1842-1855). Parmi des œuvres encore plus récentes, on a remarqué : le portrait de *Madame de Rothschild*, *la Naïade*, regardée comme le chef-d'œuvre de sa vieillesse (1861) ; *Jésus enfant parmi les docteurs* (1862).

M. Ingres a, en outre, travaillé à la décoration du château de Dampierre du duc de Luynes. Il a fait des cartons pour les vitraux de la chapelle Saint-Ferdinand, à Neuilly, et pour ceux de la chapelle de Dreux. Enfin, sous le nouvel Empire, il a exécuté, à l'hôtel de ville, un plafond représentant l'*Apothéose de Napoléon Ier* avec cette légende : *In nepote redivivus*. A l'Exposition universelle de 1855, M. Ingres put réunir des points les plus éloignés ses principales toiles, et un salon leur fut exclusivement réservé. Là le public de toutes les nations a eu, devant les yeux, les cinquante années de cette vie d'artiste, et ces œuvres, si longtemps méconnues, puis exaltées ou rabaissées par des passions contraires, ont pu enfin être jugées avec impartialité et sang-froid. M. Ingres, le disciple de Raphaël et de David, le représentant du dessin correct, de la peinture sobre, de la composition idéale, le maître classique de tant de classiques élèves, a reçu du jury international, en même temps que son rival, le peintre révolutionnaire, M. Eugène Delacroix (voy. ce nom), une des grandes médailles d'honneur. Promu officier de la Légion d'honneur en 1841, et commandeur en mai 1845, il a été fait grand officier le 14 novembre 1855. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 25 mai 1862. Il a été nommé membre du Conseil impérial de l'instruction publique.

Aux œuvres que nous avons signalées, à leur place, dans la vie de M. Ingres, nous ajouterons, pour être complet, les suivantes : *Don Pedro de Tolède* (1814) : *Jean Pastorel* (1822) ; *M. le marquis de Pastoret* (1826) ; *M. Ingres père*, et un certain nombre de *Portraits* désignés seulement par des initiales.

IRVING (Washington), célèbre écrivain américain, né le 3 avril 1783, mort le 28 novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

IRVING (Théodore), littérateur américain, né vers 1810, est neveu du précédent. Après qu'il eut terminé ses études classiques, il rejoignit en 1828 son oncle en Espagne, l'accompagna ensuite à Paris où il se livra à des travaux assidus sur la littérature générale et fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres. De retour dans son pays, il occupa, de 1836 à 1849, la chaire d'histoire et de belles-lettres au collége de Genève, puis la même chaire à l'Académie libre de New-York.

On a de lui : *la Conquête de la Floride* (the Conquest of Florida; New-York, 1835; nouv. édit., 1851), écrite avec beaucoup d'élégance; *la Source des eaux vivifiantes* (the Fountain of living waters; 1849), livre de piété, et de nombreux articles disséminés dans les journaux littéraires. En 1854, il reçut l'ordination sacerdotale dans la communion protestante des épiscopaux.

Un second neveu de W. Irving, John-Treat IRVING, a aussi quelque notoriété comme écrivain : il a publié un volume d'*Esquisses indiennes* (Indian Sketches; 1835), récit d'une excursion chez les Pawnies; et les romans de *l'Attorney* et de *Harry Harson*, insérés d'abord l'un et l'autre dans le *Knickerbocker Magazine* sous la signature de *John Quod*.

ISABELLE (Charles-Édouard), architecte français, né au Havre, le 24 février 1800, entra, en 1818, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère, et en sortit, en 1822, avec plusieurs médailles obtenues aux concours. Il voyagea en Italie, de 1824 à 1828, et étudia particulièrement les rotondes et édifices circulaires des diverses époques. Il construisit à Angers de 1835 à 1842, l'École des arts et métiers. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845 et promu officier le 16 août 1862.

Il a publié : *Parallèle des salles rondes de l'Italie antiques et modernes*, considérées sous le rapport de leur destination, disposition, construction et décoration (1831, in-fol. avec pl.); *les Édifices circulaires et les dômes*, classés par ordre chronologique, et considérés sous les mêmes points de vue (1843-1850, in-fol.), complément de l'ouvrage précédent; *Notice* sur le tombeau de Napoléon (1844, in-8), etc.

ISABELLE II (Marie-Louise), reine d'Espagne, née à Madrid, le 10 octobre 1830, est la fille du roi Ferdinand VII et de Marie-Christine sa quatrième femme. Elle doit le trône à la fameuse pragmatique sanction du 29 mars 1830, qui supprima la loi salique en Espagne, et déposséda son oncle don Carlos. D'où une guerre civile de sept années. Placée, en octobre 1832, sous la tutelle immédiate de sa mère, déclarée reine régente, elle fut menacée de perdre son trône dès le berceau. Aussitôt après la mort de Ferdinand VII (septembre 1833), une insurrection formidable s'éleva dans le nord, sous la conduite de Zumala-Carreguy, et força la régente à conclure une quadruple alliance défensive avec l'Angleterre, la France et le Portugal (22 avril 1834), ainsi qu'à faire d'importantes concessions au libéralisme (voy. MARIE CHRISTINE). L'*Estatuto real* du 15 avril accorda une Constitution et deux Chambres.

Les Cortès nouvellement convoquées consacrèrent par un vote l'exhérédation de don Carlos et les droits d'Isabelle, qui, menacés par des révoltes continuelles et par les succès des généraux carlistes, furent enfin imposés à l'Espagne par les victoires d'Espatero (voy. ce nom), et la décisive capitulation de Bergara (31 août 1839), à la suite de laquelle don Carlos passa en France, et y fut interné. Cependant ces déchirements de la guerre civile rendaient très-difficile le gouvernement intérieur. Déjà commençaient à se former deux grands partis, les *moderados* (conservateurs et les *exaltados* (libéraux), entre lesquels flottait la reine. Les exaltados firent tourner quelque temps les em-

barras du gouvernement à leur profit. Au ministère Martinez de la Rosa avait succédé le ministère Mendizabal (septembre). Sous la pression des révoltes de Saragosse et de Madrid, ce ministre, médiocrement libéral, modifia l'*Estatuto real*, élargit la loi électorale et imposa les couvents. Les juntes insurrectionnelles mal satisfaites réclamerent la Constitution de 1812, qui, après de nouvelles indécisions du gouvernement (ministère Isturiz, mai-août 1836), fut accordée à la révolte triomphante de Madrid (18 juin 1837).

Le gouvernement, aussitôt après les victoires d'Espartero, essaya de prendre sa revanche. La dissolution des Cortès (septembre 1839) aboutit aux émeutes formidables de Barcelone et de Madrid, et à la fuite de Marie-Christine en France. La régence fut confiée à Espartero et la tutelle de la reine à son ami Arguelles (8 mai 1841). Une tentative des généraux O'Donnell et Diégo Léon pour enlever la reine ne réussit pas; toutefois la mort de Diégo-Léon ne fit qu'accélérer la chute d'Espartero (mai 1843). Un instant la tutelle passa au général Castanos; mais les Cortès avancèrent de onze mois la majorité d'Isabelle (8 novembre 1843).

Le retour de Marie-Christine et la victoire des moderados furent signalés par la dictature militaire de Narvaez, des lois antilibérales et l'état de siége. Aux Cortès de 1844, les progressistes laissèrent le terrain complétement libre à leurs adversaires. Bientôt la grande question du mariage de la reine vint remuer l'Europe. Les prétendants étaient l'infant François d'Assise, cousin d'Isabelle, le comte de Trapani, fils du roi des Deux-Siciles, Ferdinand II; le comte de Montemolin, fils de don Carlos, soutenu par la Russie et les autres cours du Nord, enfin le prince Léopold de Cobourg, présenté par l'Angleterre. A la suite de divisions dans le gouvernement espagnol, et entre les gouvernements français et anglais, la politique de la France triompha tout à coup. La reine épousa son cousin, Marie-Ferdinand-François d'Assise, fils de l'infant François de Paule et sa sœur Marie-Ferdinande-Louise, épousa le duc de Montpensier. L'agitation que causèrent ces choix en Espagne, rendit quelque force aux libéraux. Un instant la reine parut pencher de leur côté et secouer le joug de sa mère, en appelant aux affaires MM. Serrano et Salamanca (1er septembre 1847); mais dès le mois suivant, Narvaez reprit en main le pouvoir.

Ce ministre prévint le contre-coup que pouvait avoir en Espagne la révolution de Février, par un redoublement de compression. La reine se rapprocha de l'Autriche et de la Prusse, qui avaient toujours refusé de la reconnaître, noua pour la première fois avec ces puissances des relations diplomatiques, et envoya un corps d'armée pour aider au rétablissement du pape. D'un autre côté, elle rompait ses relations avec l'Angleterre. A l'intérieur, une nouvelle tentative de Cabrera et du comte de Montemolin (1848-1849) était énergiquement comprimée, et une série d'intrigues de palais n'aboutissait qu'à l'humiliation du mari de la reine, et à la consolidation du ministère Narvaez. Il céda pourtant la place, en janvier 1851, au ministère Bravo Murillo (voy. ce nom), qui promit des réformes libérales et débuta par un concordat avec le pape. Le 20 décembre, la reine, qui le 12 juillet de l'année précédente, était accouchée d'un enfant mort, mit au monde une fille, Marie-Isabelle-Françoise, héritière actuelle de la couronne d'Espagne. Le 2 février 1852, comme elle allait faire ses relevailles, elle fut blessée légèrement d'un coup de poignard par un prêtre insensé nommé Martin Merino. Cet attentat, joint à l'exemple ou même aux conseils de la nouvelle politique qui dominait en Europe, donna prétexte à des mesures réactionnaires, auxquelles les Cortès de 1852 répondirent en choisissant un président libéral, M. Martinez de la Rosa (voy. ce nom). Le ministère renvoya la Chambre et présenta un projet de révision de la Constitution, qui portait réduction de la Chambre des députés, élévation du cens, établissement du budget une fois pour toutes, amoindrissement implicite de toutes les libertés civiles ou municipales de l'Espagne. La Chambre de 1853, où les anciens moderados, entre autres Narvaez, avaient fait alliance avec l'opposition libérale, présenta une majorité énorme contre le gouvernement. Elle fut dissoute le 8 avril, et, à la suite d'une longue crise ministérielle, l'absolutisme entra au pouvoir en septembre avec MM. Sartorius, le comte de San Luis, Domeneche, Blaser, Gerona, Calderon et Molins.

Au bannissement de plusieurs généraux du parti constitutionnel, l'armée répondit par une sédition à la tête de laquelle se mirent les généraux O'Donnell, Messina, Serrano, Ros de Olano, et Dulce, commandant de la garnison de Madrid. Vainqueurs à Vicalvaro, ils appelèrent l'Espagne à l'insurrection, au nom de la Constitution de 1837. A la suite d'une petite guerre d'environ un mois en Andalousie, un nouveau ministère, formé le 18 juillet par le duc de Rivas, et dit *des quarante heures*, fut renversé, le 20, par l'émeute de Madrid. La reine mère s'enfuit en France et la reine confia à Espartero la formation d'un cabinet définitif, où le général eut la guerre, M. Alonzo la justice, M. Santa-Cruz l'intérieur, M. Collado les finances, et M. Pacheco les affaires étrangères. Une insurrection républicaine fut écrasée le 30 juillet et, le 8 novembre, les Cortès, présidées par Pascal Madoz (voy. ce nom), consacrèrent le principe monarchique remis en question, par une majorité de 194 voix contre 19.

Du reste la révolution s'accomplissait dans le sens libéral. De janvier à juin 1855, on discuta les bases constitutionnelles. L'entrée de M. Madoz au ministère des finances (février) fut signalée par la fameuse loi de *desamortizacion*, qui exalta les espérances des démocrates. Mais une émeute à Valence, et des troubles en Andalousie déterminèrent entre Espartero et O'Donnell des dissentiments envenimés par des questions personnelles et qui se manifestèrent à l'occasion de certaines modifications du cabinet. Les Cortès avaient déjà voté quatre-vingt-onze lois libérales lorsque l'attitude plus révolutionnaire d'Espartero fut enfin condamnée par la reine. Le 14 juillet 1856, il dut se retirer devant la préférence notoire accordée à son rival. Une insurrection formidable éclata presque en même temps à Madrid, à Malaga, à Barcelone et à Saragosse. Rapidement comprimée, elle donna lieu à des mesures reactionnaires, dont la progression croissante devait aboutir à la chute d'O'Donnel et au rappel de Narvaez (octobre 1856). Par un effet contraire, l'excès de réaction amena, à un an de distance (octobre 1857), la chute du cabinet Narvaez, et la formation d'un nouveau ministère d'une nuance plus libérale, le ministère Armero-Mon (octobre 1857). Celui-ci fit place, l'année suivante, à un nouveau ministère présidé par le maréchal O'Donnel (1er juillet 1858), dont les succès au dehors assurèrent, à l'intérieur, la solidité et la durée. Parmi les actes les plus particulièrement personnels de la reine, il faut mentionner celui par lequel elle abandonna les trois quarts de son patrimoine privé, pour être vendu au profit de la nation : le produit de cette vente était estimé à environ 600 millions de réaux (février 1865).

A l'extérieur, le règne d'Isabelle II a été signalé dans ces dernières années par des négociations

très-animées avec l'Amérique relativement à l'île de Cuba, que les États-Unis veulent acheter et que l'Espagne ne veut pas vendre (mission Soulé, 1853-1854), et contre laquelle l'aventurier Lopez tenta, en 1850, un coup de main qu'il paya de sa vie; par le règlement des frontières pyrénéennes avec la France; par une convention avec la France, la Belgique, la Sardaigne et la Suisse, relativement à l'organisation du service international télégraphique; enfin et surtout, à la fin de 1859, par la guerre avec le Maroc, signalée par de belles victoires et terminée par une paix glorieuse. C'était encore l'intervention commune avec la France et l'Angleterre au début de la guerre du Mexique, l'annexion de Saint-Domingue livrée par le général Santana et bientôt suivie d'une insurrection redoutable (1863); l'assentiment au Congrès proposé par la France, enfin l'occupation des îles Chinchas (1864) par suite de démêlés avec le gouvernement péruvien. Aujourd'hui la France, alliée plus intimement avec l'Espagne, agit diplomatiquement auprès des autres gouvernements pour lui faire reprendre son rang de puissance de premier ordre dans les conférences européennes. (Circulaire de M. Thouvenel, du 30 mai 1860.)

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre français, né à Nancy, le 11 avril 1767, mort à Paris, le 18 avril 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ISABEY (Eugène-Louis-Gabriel), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 22 juillet 1804, fut élève de son père, adopta le genre des marines et du paysage, et débuta au salon de 1824. Il a exposé depuis: *la Plage de Honfleur*, *l'Ouragan devant Dieppe* (1827); *le Port de Dunkerque* (1831); *les Vieilles barques* (1836); *le Combat du Texel* (1839), au musée de Versailles; *Vue de Boulogne* (1834), au musée de Toulouse; *l'Alchimiste* (1845); *Louis-Philippe recevant la reine Victoria au Tréport*, *le Départ de la reine d'Angleterre* (1846); *Cérémonie dans l'église de Delft* (1847); *le Mariage de Henri IV* (1848); *l'Embarquement de Ruyter* (1851), au musée du Luxembourg; *le Départ de chasse sous Louis XIII* (1855); *Incendie du steamer* l'Austria (1859), etc. Il a obtenu trois premières médailles, en 1824, 1827, 1855, la décoration en 1832, et le grade d'officier en novembre 1855.

ISAMBERT (François-André), magistrat, jurisconsulte et homme politique français, né à Aunay (Eure-et-Loir), le 28 novembre 1792, mort à Paris, le 13 avril 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

De ses deux fils, l'aîné, M. B.-Anténor ISAMBERT, né en 1817, est avocat à Paris, l'autre, M. Émile ISAMBERT, né en 1828, reçu docteur en médecine, en 1856, a collaboré à quelques journaux littéraires. Il a visité l'Orient et publié: *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (1860, fort in-18), avec M. Adolphe Joanne.

ISELIN (Henri-Frédéric), sculpteur français, né à Clairegoutte (Haute-Saône), vers 1825, étudia la sculpture dans l'atelier de Rude, suivit quelque temps l'École des beaux-arts, et débuta par plusieurs *Bustes* au salon de 1849. Il a depuis exécuté et exposé: *Jean Goujon*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); le buste de *Murat*, pour la galerie de Versailles (1853); *l'Observation*, buste allégorique; *Jeune Romain*, buste déjà exposé en 1852, et admis avec le précédent, à l'Exposition universelle de 1855; *le Génie du feu*, groupe, au nouveau Louvre; *le duc de Beaufremont*, *M. Lefébure* (1857); *Picard*, buste (1859); *le duc de Morny*, *Bugnet*, professeur à la Faculté de droit de Paris, *Desloye*, conseiller général et le président *Boileau* (1861); *Napoléon III*, *le comte de Persigny* (1863); *Courtenay*, *Augustin Thierry*, pour les galeries de Versailles (1864); *Napoléon III*, destiné au Palais du Corps législatif, etc. On cite encore de lui une statue de marbre: *Euripyle*, commandée pour le palais du Louvre. Cet artiste a obtenu deux 3es médailles en 1852 et 1855, le rappel en 1857, et une 2e médaille en 1861, rappelée en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

ISEMBOURG (maison D') famille allemande, ci-devant souveraine, qui possède de nombreux domaines médiatisés dans la Hesse grand-ducale et électorale. Elle comprend la ligne d'Offenbach-Birstein, qui se subdivise en Isembourg-Birstein et Isembourg-Philippseich, et la ligne de Budingen, qui se subdivise en Isembourg-Budingen de Budingen, Isembourg-Budingen de Waechtersbach et Isembourg-Budingen de Meerholz.

ISEMBOURG-BIRSTEIN (*Wolfgang*-Ernest *III*, prince D'), chef actuel du premier rameau de la ligne d'Offenbach-Birstein de la maison d'Isembourg, né le 25 juillet 1798, a succédé le 21 mars 1820 à son père le prince *Charles*, comme possesseur de divers bailliages qui comptent une population de plus de 25 000 habitants. Marié le 30 janvier 1827, à la princesse *Adélaïde*, de la maison d'Erbach-Furstenau, née le 23 mars 1795, morte le 5 décembre 1858, il n'a point eu d'enfants de cette union. Son neveu, *Charles*-Victor-Amédée, etc., fils du feu prince *Victor*-Alexandre, et de la princesse *Marie*-Crescence-Octavie, de la maison de Loewenstein, est né le 29 juillet 1838. A la même famille appartient la princesse *Caroline*, née le 25 novembre 1809, dame de la cour et du palais de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, mariée au comte Buol-Schauenstein, morte en 1861.

ISEMBOURG-PHILIPPSEICH (*Georges*-Casimir, comte D'), chef actuel du second rameau de la ligne d'Offenbach-Birstein, de la maison d'Isembourg, né le 16 avril 1794, a succédé le 27 décembre 1838 à son père le comte *Henri*. Il est lieutenant général et aide de camp général du grand-duc de Hesse. De son mariage avec sa cousine *Berthe*, née le 14 juin 1821, il a eu deux filles et deux fils, dont l'aîné est le comte héréditaire Charles-*Ferdinand*-Louis, etc., né le 15 octobre 1841, lieutenant au 2e régiment des chevau-légers de Hesse grand-ducale. Un de ses frères, le comte *Ferdinand*, né le 14 octobre 1806, est major-général à la suite, et grand maréchal de la cour du grand-duc de Hesse.

ISEMBOURG-BUDINGEN DE BUDINGEN (Ernest-*Casimir*, prince DE), chef du premier rameau de la ligne de Budingen de la maison d'Isembourg, né le 14 décembre 1806, a succédé, par cession du 1er novembre 1848, à son père, Ernest-Casimir, lequel est mort en 1852. Marié le 8 septembre 1836 à la princesse *Thécla* Adélaïde-Louise-Julie, de la maison d'Erbach-Furstenau, née le 9 mars 1815, il a eu cinq enfants. Il est mort le 16 février 1861, et a eu pour héritier son fils aîné, *Bruno*-Casimir-Albert-Émile-Ferdinand, né le 14 juin 1837, chef actuel de la maison, lieutenant autrichien en retraite, marié le 31 juillet 1862 à *Mathilde*, fille du prince de Solms-Lich, née le 12 décembre 1842. Un autre de ses fils, *Adalbert*, né le 17 février 1839, lieutenant au régiment de dragons autrichiens n° 2, a été nommé attaché d'ambassade à Londres. Son frère, le prince *Gustave*, né le 17 février 1813, lieutenant-colonel à

la suite dans le régiment des dragons de la garde prussienne, est ministre résident de Prusse près les cours de Hanovre, Oldenbourg et Brunswick.

Isembourg-Budingen de Waechtersbach (Ferdinand-*Maximilien*, comte d'), chef actuel du deuxième rameau de la même ligne, né le 24 octobre 1824, succéda, le 9 octobre 1847, à son père, le comte *Adolphe*, qui a abdiqué en sa faveur et qui est mort le 22 août 1859. Marié, le 17 juillet 1849, à *Auguste*, comtesse de Schaumbourg, fille de l'électeur de Hesse, il a eu deux filles et un fils, le comte héréditaire *Frédéric*-Guillaume, etc., né le 17 juin 1850.

Isembourg-Budingen de Meerholz (*Charles*-Frédéric-Casimir-Adolphe-Louis, comte d'), chef actuel du troisième rameau de la même ligne, né le 26 octobre 1819, a succédé le 17 avril 1832 à son oncle le comte Charles-Louis-Guillaume. Marié, le 9 juin 1846, à la comtesse *Jeanne*-Constance, de la maison de Castell, née le 8 février 1822, et morte le 29 mars 1863, il a quatre enfants, dont l'aîné est le comte Frédéric-Casimir, etc., né le 10 août 1847.

ISKANDER. Voy. Hertzen.

ISKENDER-bey (comte Illinsky), général de cavalerie dans l'armée ottomane, né en 1814, dans un village près de Bender, en Bessarabie, deux ans après l'incorporation de cette province à la Russie, par le traité de Bucharest, fut impliqué, à l'âge de quinze ans, dans une tentative de soulèvement contre les Russes, et quitta, pour toujours, sa patrie. Après avoir parcouru l'Europe pendant dix-huit mois, il arriva en Espagne, s'enrôla, comme simple soldat, dans les troupes de la reine Christine, et passa ensuite au service de don Pedro de Portugal. La guerre terminée, il se rendit en Perse et assista, en 1836, au siége d'Hérat. Il passa ensuite en Afrique, prit part, comme volontaire, aux derniers combats contre Abd-el-Kader et reçut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Lorsque la guerre éclata, en 1848, entre la Hongrie et l'Autriche, le comte Illinsky rejoignit le corps de Bem, son ancien compagnon d'armes, et, après le désastre du parti national, il se réfugia en Turquie et devint, presque aussitôt, chef d'escadron et aide de camp d'Omer-pacha, qu'il accompagna en Bosnie, dans le Montenegro, sur le Danube, en Valachie, en Crimée; ses exploits lui méritèrent promptement le grade de bey, puis celui de pacha; mais ses soldats continuèrent toujours à le désigner sous son titre de bey, en mémoire de l'autre Iskender-bey (Scanderbeg), dont ils le font l'émule. On cite, en effet, de lui des traits de bravoure presque fabuleux, et il s'est fait, de son vivant, une sorte de légende autour de son nom. Il a reçu quarante blessures et a été plusieurs fois laissé pour mort sur le champ de bataille. Pendant la dernière campagne du Danube (1854), il attaqua, près de Craiova, à la tête de 800 bachi-bouzouks, le régiment des hussards de Karamsin, lui tua près de 1200 hommes et lui prit quatre canons. Après la mort du comte Illinsky père et de sa femme, le gouvernement russe confisqua la part d'Iskender-bey dans l'héritage paternel. — Iskender-bey est mort en 1861.

ISMAÏL-pacha, général de l'armée ottomane, né vers 1805, en Circassie, fit ses premières armes dans la campagne de 1829 contre les Russes. Sa belle conduite, pendant la désastreuse campagne de Syrie, contre Mehémet-Ali (1839-40), la part glorieuse qu'il prit aux expéditions successives du Kurdistan, de l'Albanie, de la Bosnie, du Montenegro (1846-51), l'élevèrent rapidement aux premiers grades militaires. Lors de la dernière guerre contre la Russie, il était *ferik* (général de division). Adjoint, en cette qualité, à l'armée d'Omer-pacha, en Roumélie, et chargé de la défense du camp retranché de Kalafat, dans la Petite-Valachie, il livra aux Russes une série de combats qui furent tous glorieux pour les armes ottomanes, notamment celui de Cetate (7 et 8 janvier 1854); le 17 février de la même année, il fut élevé au grade de *muchir*, c'est-à-dire de maréchal, et reçut le commandement de l'armée d'Anatolie, qui le reléguait sur un théâtre lointain. Depuis, de nouvelles combinaisons militaires l'avaient rappelé à l'armée du Danube. — Ismaïl-pacha (muchir) est mort à Constantinople en juin 1861.

ISMAÏL-pacha, médecin et homme d'État ottoman, né vers 1812, aux environs de Smyrne, de parents grecs qui avaient acquis une certaine aisance par l'industrie, fut enlevé à sa famille, à l'époque de l'insurrection grecque (1821), et vendu, comme esclave, à un chirurgien smyrniote, nommé Hadji-Isaac, qui l'adopta après l'avoir fait circoncire, et l'éleva dans la religion musulmane, sous le nom d'Ismaïl. Pendant tout le cours de la guerre que les Turcs soutinrent contre les Grecs, puis contre les Russes (1822-1829), il suivit son patron, chirurgien aux armées, et apprit sous lui la pratique de son art. La guerre terminée, il fut attaché, en qualité de chirurgien-major, au 3e régiment d'infanterie de la garde. Mais, sentant l'insuffisance de ses connaissances, il demanda d'entrer, comme élève, à l'École de chirurgie, nouvellement fondée par le sultan Mahmoud, sous la direction de Namik-pacha, et réunie, quelques années après, à l'École impériale de médecine de Galata-Seraï.

En 1840, il vint à Paris, où il suivit, pendant quatre ans, les cours de la Faculté. De là, il se rendit à Pise, où il prit ses grades, et peu après il fut élu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Il eut dès lors, comme savant, une position exceptionnelle dans son pays, et peu après son retour à Constantinople, il fut nommé médecin en chef de l'empire. Trois ans plus tard, élevé au rang de *muchir*, il fut chargé du ministère du commerce, auquel on réunit les départements de l'agriculture et des travaux publics. En 1852, il reprit possession de son ancien poste, sous le titre de directeur des affaires médicales et de l'École de médecine, et passa de là au gouvernement général de la province de Smyrne. Au bout d'un an et demi, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil du Tanzimat, et fut ensuite chargé de nouveau de son ancien ministère. Ismaïl-pacha a surtout rendu des services comme chef du corps médical. On lui doit l'amélioration des hôpitaux, la propagation de la vaccine dans tout l'empire, au moyen de dispensaires établis dans la capitale et dans les provinces, la création d'une *Gazette médicale*, etc. Décoré des ordres de son pays, il est grand officier de la Légion d'honneur.

ISMAÏL-pacha (Georges Kmety), général hongrois, commandant dans l'armée ottomane, est né vers 1814, dans le comtat de Goemoez, à Pokoragy, où son père, qu'il perdit de bonne heure, était ministre évangélique. Sous la direction d'un de ses oncles, ministre à Nyiregyhaz, il commença ses études qu'il devait continuer, comme boursier, au lycée évangélique de Presbourg. Privé, par suite d'une erreur, de l'allocation qui lui était destinée à cet effet, il partit pour Vienne et se fit soldat. Ses capacités le firent bien vite

distinguer, et en 1848, lorsqu'éclata l'insurrection de Hongrie, il était officier supérieur. Après avoir pris une part brillante à cette lutte héroïque, il se réfugia en Turquie, au mois d'août 1849, avec Bem et les autres généraux hongrois; et, peu après, il embrassa l'islamisme, pour mieux se soustraire aux demandes d'extradition présentées par les gouvernements d'Autriche et de Russie. Il entra dans l'armée avec le grade de *lira* (général de brigade). Attaché, pendant la dernière guerre, au *muchir* de l'armée d'Asie, Wassif-pacha, en qualité de chef d'état-major, il partagea, avec le général anglais Williams (voy. ce nom), l'honneur de la défense de Kars. Après la capitulation, il revint à Constantinople, où il fut élevé au grade de *férik* ou général de division et devint membre du conseil de Tanzimat. Il eut depuis diverses missions difficiles à remplir. En mai 1861, il fut nommé gouverneur de Candie, en remplacement de Tependeli-Ismaïl-pacha, dont l'administration avait été malheureuse. On a annoncé sa mort en avril 1865.

ISMAÏL-pacha, vice-roi d'Égypte, né au Caire, en l'an 1248 de l'hégire (1830), est le second des trois fils d'Ibrahim. Envoyé en France avec son frère Ahmet-Rifaat (voy. ce nom), il fréquenta avec lui l'École d'état-major. De retour en Égypte en 1849, il fit de l'opposition à Abbas et fut un des membres les plus actifs du *parti des Princes*. A la suite d'un voyage à Constantinople, il reçut, comme son père, le titre de pacha. En 1853, il fut accusé, par le gouvernement d'Abbas, d'avoir assassiné un de ses familiers; mais cette affaire, par laquelle Abbas voulait atteindre le *parti des Princes*, fut étouffée, grâce à des influences puissantes. En 1855, Ismaïl partit pour la France, chargé, dit-on, d'une mission confidentielle par son oncle Mohammed-Saïd, et, à son retour, il passa par l'Italie, où il alla porter au pape des présents magnifiques en même temps qu'une lettre autographe du vice-roi d'Égypte. Sous le gouvernement de Saïd, il remplit des fonctions importantes. Membre du conseil d'État, il fut chargé, en 1861, pendant les voyages que le vice-roi fit aux villes saintes, puis en Europe, de la direction intérimaire du gouvernement, et à la fin de la même année, il fut mis, avec le titre de général en chef de l'armée égyptienne, à la tête d'un corps de 14 000 hommes, pour aller réprimer des tribus insurgées de la frontière du Soudan. Il réussit dans cette expédition.

A la mort de Saïd-pacha (18 janvier 1863), Ismaïl-pacha succéda à son oncle sans opposition et, deux jours après, recevant le corps consulaire, il déclara son intention de suivre les traces de son prédécesseur. Un des principaux faits de son gouvernement, à l'intérieur, fut l'extension extraordinaire de la culture du coton, source considérable de richesse pour l'Égypte. Il en résulta un premier démêlé avec la compagnie de l'isthme de Suez à laquelle il retirait les bras des fellahs égyptiens. De nouvelles contestations vinrent menacer cette admirable entreprise; mais elles furent terminées en juillet 1864 par l'arbitrage de Napoléon III, accepté par Ismaïl-pacha.

ISTRIA. Voy. Dora d'Istria.

ISTURIZ (don Xavier de), homme politique espagnol, né à Cadix, en 1790, est fils d'un commerçant basque établi dans cette ville. Connu pour son patriotisme, lors de l'invasion française, il fut, avec son frère Thomas, député aux Cortès nationales, de 1812 à 1814. Quand Ferdinand, restauré, récompensa par l'exil ou la prison ses plus dévoués serviteurs, M. Isturiz offrit sa maison à l'assemblée des mécontents, et présida au fameux soulèvement de Riego (1er janvier 1820), qui fit succéder à un despotisme de six ans une anarchie de trois années. Après le rétablissement de la Constitution, M. Isturiz se rendit à Madrid et fonda, avec Alcana et Galiano, plusieurs clubs libéraux. Ennemi déclaré du parti constitutionnel modéré, représenté alors par MM. Arguelles et Martinez de la Rosa, il profita de son élection aux Cortès, en 1822, pour faire à ce dernier, devenu ministre, une guerre violente. Président des Cortès en 1823, il fut un de ceux qui votèrent, au sein des juntes révolutionnaires de Cadix et de Séville, le décret de déchéance du roi.

Lors de la restauration, il s'enfuit en Angleterre, et prit à Londres un intérêt dans la maison de commerce Zulueta. Condamné à mort par contumace, il fut amnistié par Marie-Christine, en 1834, revint en Espagne, et fut nommé, par la ville de Cadix, *procurador* aux Cortès. Il y déploya un zèle ultra-démocratique, et excita, avec Galiano, Calatrava, Caballero et las Navas, ce soulèvement de la garde nationale de Madrid (15 août 1835) qui renversa le ministère Toreno.

Sous le ministère de Mendirabal, M. Isturiz, son ami et l'un de ses conseillers les plus intimes, fut nommé président de la nouvelle chambre des *procuradores*. Le licenciement de cette réunion, qui s'était montrée trop libérale, détermina, entre le ministre et M. Isturiz, une querelle qui faillit aboutir à un duel. Les *procuradores* furent rappelés; mais M. Isturiz, non réélu, se vengea par une opposition active, dont le résultat définitif fut la chute de Mendizabal, et l'entrée de son rival au ministère. Nommé secrétaire d'État des affaires étrangères et président du conseil, le 15 mai 1836, M. Isturiz mécontenta tous les partis par ses allures tranchantes. L'émeute de la Granja (août 1836), à la suite de laquelle fut rétablie la Constitution de 1812, le contraignit à se réfugier à Lisbonne, puis en Angleterre. De là, il vint à Paris et se rattacha au parti des monarchistes exilés. Amnistié de nouveau en 1837, il fut envoyé aux Cortès par la ville de Cadix, en 1838, et nommé président du congrès de 1839.

Pendant la régence d'Espartero, M. Isturiz travailla secrètement à la restauration de Marie-Christine, qui lui accorda toute sa confiance lors de la question des mariages espagnols. Il remplaça Narvaez au ministère, de février à mars 1846, fut de nouveau supplanté par ce général, et enfin prit possession définitive du cabinet au mois d'avril, avec MM. Alon et Pidal. C'est sous son ministère que furent conclus les mariages de la reine et de sa sœur. Mais, au mois de décembre suivant, il dut se retirer devant un vote de défiance des Cortès. Il alla se retirer à Cadix, où il parut renoncer à la politique.

Il y fut ramené à diverses reprises par les événements. Plusieurs fois ministre et président du conseil, il fut trois fois en dix ans ambassadeur à Londres. Il y était en 1848 lors du différend qui amena le départ de Madrid de sir Henry Bulwer-Lytton. Il revint à Londres quand les relations furent reprises. Après avoir été envoyé comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en 1856, il fut de nouveau accrédité à Londres à la fin de 1858. C'est lui qui a signé, avec MM. de Flahault et John Russell, la convention du 31 octobre 1861, relative au Mexique. Le 2 mars 1863, il fut accrédité comme ambassadeur d'Espagne en France; il a donné sa démission en octobre 1864.

ITALIE (maison royale d'), figurant à l'*Almanach* de Gotha, depuis la reconnaissance du royaume d'Italie par les grandes puissances de

l'Europe : dynastie de Savoie-Carignan qui a succédé en 1831 à la branche aînée de la maison de Savoie. — Roi : *Victor-Emmanuel II* (voy. ce nom). — Enfants : le prince royal *Humbert*-Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène, prince de Piémont, né le 14 mars 1844, major-général et commandant de la 2e brigade de cavalerie de la ligne; *Amédée*-Ferdinand-Marie, duc d'Aoste, né le 30 mai 1845, capitaine attaché à la brigade d'infanterie d'Aoste; *Othon*-Eugène-Marie, duc de Montferrat, né le 11 juillet 1846; *Clotilde*-Marie-Thérèse-Louise, née le 2 mars 1843, mariée le 30 janvier 1859 au prince Napoléon (voy. ce nom); *Marie*-Pie, née le 16 octobre 1847, mariée le 27 septembre 1862 à Louis Ier, roi de Portugal (voy. ce nom).

Belle-sœur du roi : Marie-*Élisabeth*-Maximilienne, née le 4 février 1830, fille du roi régnant de Saxe, mariée le 22 avril 1850 à Ferdinand, duc de Gènes, frère du roi, veuve le 10 février 1855, remariée morganatiquement en 1856; ses enfants : Marguerite-Marie-Thérèse-Jeanne, née le 20 novembre 1851; Thomas-Albert-Victor, duc de Gênes, né le 6 février 1854.

La famille royale comprend encore les descendants de l'arrière grand-père du roi déclarés aptes à succéder au trône avec le titre de prince et princesse de Savoie-Carignan, par décret du 28 avril 1834 : *Marie*, née le 29 septembre 1814, veuve le 4 décembre 1860 de *Léopold* des Deux-Siciles, comte de Syracuse, et *Eugène*, né le 14 avril 1816, amiral de la flotte et commandant en chef des gardes nationales du royaume.

ITIER (André-Victor-Alcide-Jules), administrateur et voyageur français, né vers 1805, entra de bonne heure dans le commerce. En 1842, il fut choisi comme délégué des ministères du commerce et des finances pour la mission de Chine. Attaché en 1847 à l'administration des douanes, il devint, trois ans après, inspecteur général de ce service et directeur du bureau des douanes de Montpellier. Il a été promu en novembre 1846 officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Itier, outre des *Rapports*, *Notes* et *Mémoires* sur des questions commerciales ou administratives, la *Relation* de son voyage de trois années, sous le titre de *Journal d'un voyage en Chine, pendant les années* 1843, 1844, 1845 et 1846 (1853, 3 vol. in-8).

J

JABLONOWSKI (*Stanislas*), prince, chef actuel de la maison polonaise de ce nom, né le 10 mars 1799, a succédé le 25 décembre 1855 à son frère le prince Antoine, il a épousé le 12 novembre 1825 *Marie*, comtesse Wielopolska, dont il n'a point eu d'enfants. Un de ses cousins, le prince *Ladislas*, né le 16 juillet 1818, est gentilhomme de la cour de Russie. A la même famille appartiennent : le prince *Louis*, né le 25 août 1784, chambellan et conseiller intime actuel autrichien, grand dignitaire des royaumes unis de Galicie et Lodomérie, et ses deux fils : le prince *Charles*, né le 13 mars 1807, chambellan et conseiller intime actuel autrichien, conseiller d'empire et grand maréchal héréditaire des royaumes unis de Galicie et Lodomérie, et le prince *Maurice*, né le 2 septembre 1809, chambellan impérial de la cour d'Autriche.

JACINI (Stefano), homme politique italien, est né à Milan, vers 1825. Il s'occupa, dès sa jeunesse, d'études économiques, et résista aux avances de l'archiduc Maximilien, qui cherchait à s'entourer des hommes les plus capables et les plus influents de la Lombardie. Il publia un travail remarquable sur l'impôt foncier de son pays, et fut l'un des fondateurs du journal la *Perseveranza*. En 1859, après l'annexion au royaume du Piémont des provinces enlevées à l'Autriche, il reçut de Victor-Emmanuel le portefeuille des travaux publics, et s'occupa particulièrement du developpement des chemins de fer. Il donna sa démission en 1861, parce qu'il n'avait pas obtenu le mandat de député. Il rentra au ministère, en septembre 1864, dans le cabinet La Marmora.

JACKSON (rév. John), évêque de Lincoln et pair d'Angleterre, est né en 1811, à Londres. Il fit ses classes au collége de Reading, et sa théologie à l'université d'Oxford, de laquelle il tient son diplôme de docteur. Ordonné ministre en 1835, il se maria peu de temps après, obtint un bénéfice en province, et fut nommé, en 1846, recteur de Saint-James, à Westminster. L'année suivante il fut désigné pour officier devant la reine en qualité de chapelain ordinaire. Après avoir prêché deux fois à Oxford, il devint chanoine de Bristol et fut élevé, en 1853, au siége épiscopal de Lincoln, qui lui ouvrit de droit les portes de la Chambre des Lords. Le revenu annuel de son diocèse est estimé à 5000 liv. st. (125 000 fr.). On a de lui divers ouvrages religieux : *le Vrai chrétien* (the Christian character, 1850; 4e édit., 1853); *du Repentir* (Repentance, its nature, 1856; 5e édit.), etc.

JACKSON (Thomas-Jefferson), surnommé *Stonewal*, général américain séparatiste, né en janvier 1824, dans le comté de Lewis (Virginie occidentale) d'une famille très-pauvre, en sortit en 1846 avec le no 17 dans une promotion de 70 à la tête de laquelle était Mac-Clellan. En 1847, il fit avec distinction la guerre du Mexique, dans la batterie de Magruder. Il y montra une bravoure qui lui valut le grade de capitaine après les affaires de Contreras et de Churubusco, et celui de major après la bataille de Chapultepec. A la paix, il fut, pendant quelque temps, chargé de commander le fort Hamilton. En 1852, il quitta le service et fut nommé professeur de chimie à l'académie militaire de Lexington (Virginie). Veuf de sa première femme, il venait de faire un voyage en Europe quand éclata la guerre civile. Placé sous les ordres de Beauregard, dès le 7 avril 1862, il se distingua à la bataille de Pittsburg-Landing, dans l'Alabama. Quelques jours après, se portant sur le haut Potomac, pendant que Mac-Clellan était devant Richmond, il profitait de la dispersion des autres généraux fédéraux pour les combattre isolément, et les tenir loin de la capitale confédérée. Il dispersa à Mac-Dowell les troupes de Milroy et de Schenk, surprit Front-Royal le 23 mai, chassa Banks le lendemain de Winchester, dut à son tour évacuer Front-Royal, mais compensa cet échec en battant Frémont à Cross-Keys et Shields à Port-Republic (9 juin). Après avoir, par cette série de brillantes opérations, empêché la concentration des forces fédérales, il parvint lui même à sortir de la vallée de la Shenandoah, traversa les montagnes Bleues, et parut tout à coup devant Richmond, où son arrivée décida la retraite de Mac-Clellan. Pour la

hâter, Jackson, de concert avec Lee, livra aux fédéraux, le 27 juin, la bataille de Gaine's-Mill et la gagna. Il poursuivit ensuite l'armée du Potomac, puis marcha sur Washington, que protégeait l'armée de Virginie aux ordres du général Pope. Il rencontra d'abord le corps de Banks, de cette armée, et lui livra, à Cedar-Mountain (9 août), un combat acharné. Continuant sa marche, il se joignit à Lee et rejeta Pope au delà du Rappahannock après quatre jours de combats (20-23 août). La lutte recommença le 27 à Manassas et se termina le 30 août par la défaite des fédéraux. Jackson envahit aussitôt le Maryland et courut assiéger l'important arsenal d'Harpers'-Ferry, qu'il occupa (14 septembre) et où il trouva une quantité énorme de vivres et de munitions. Mais apprenant que Mac-Clellan venait de battre Lee à Hagerstown (14 et 15 septembre), il accourut au secours de son collègue, et livra avec lui la bataille d'Antietam (17 septembre), qui se termina par la victoire des troupes fédérales et força les deux généraux séparatistes à repasser le Potomac. Burnside, qui avait remplacé Mac-Clellan, ayant à son tour pris l'offensive, et attaqué Frédéricksbourg, Jackson se distingua comme toujours à cette sanglante affaire. Une seconde marche, en avant de l'armée fédérale, sous les ordres de Hooker, n'eut pas plus de succès : après la bataille de Chancelorsville (2-5 mai 1863) le terrain resta aux confédérés, mais Jackson périt dans son triomphe, frappé par méprise par ses propres soldats, le 2 mai au soir. Amputé du bras, il languit jusqu'au 10 mai, et reçut à son lit de mort le brevet de lieutenant-général. Actif, opiniâtre, rapide de conception et d'exécution, fécond en surprises et d'une bravoure presque téméraire, il était, avec Lee, le meilleur des généraux du Sud.

JACOB (Pierre-Irénée), chirurgien français, né en 1782, fit à Paris ses études spéciales et y reçut, en 1829, le diplôme de docteur. Il a servi longtemps comme pharmacien militaire et a fait en cette qualité, sous l'Empire, les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne et de Russie ; puis il a été chargé du service pharmaceutique de l'hôpital du Gros-Caillou. M. Jacob a été décoré de la Légion d'honneur en 1832. Auteur de mémoires et d'articles disséminés dans les journaux et dictionnaires, il a rédigé depuis 1816, en collaboration avec MM. Broussais et Marchal, le *Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires* (1816-1855), 75 vol.

JACOB (Nicolas-Henri), lithographe français, né à Paris, en 1781, étudia d'abord la peinture sous David, Dupasquier et Morgan, et se consacra ensuite au dessin et à la lithographie. De 1805 à 1814, il fut, à Milan, dessinateur du prince Eugène, et devint ensuite professeur de dessin à l'École d'Alfort. En 1835, il ouvrit à Paris un atelier d'élèves. On cite de lui : *les Trois passages de la vie humaine*, dessin à la plume; *le prince Borghèse*, le *Portrait de L. David* (1805-1822) ; le *Grand atlas* de l'ouvrage de Dupuytren sur l'extraction de la pierre; les planches des *Régions du corps humain*, du *Traité de l'anatomie de l'homme* (1825-1834) ; le *Palais de Versailles* (1837); un *Cours complet de dessin, figures, paysages, fleurs, ornements* (1838, in-fol.); une *Galerie des représentants*, commencée avec M. Émile Desmaisons (1849), etc. M. H. Jacob a obtenu une médaille d'or en 1824, et la décoration en 1838.

JACOBBER (Jacob BER, dit), peintre français, d'origine allemande et de naissance israélite, né à Bliekastel (Bavière), en 1794, fut, à Paris, l'un des derniers élèves de l'artiste hollandais Gérard Van Spaendonck, et se consacra comme son maître au genre des fleurs et des fruits. Naturalisé Français, il fut attaché, de 1823 à 1825, à la manufacture de Sèvres, y exécuta d'importantes commandes et parut en même temps aux salons. Ses nombreux ouvrages, exécutés sur toile, sur porcelaine, sur lave, à l'huile et au pastel, ont fait à cet artiste une réputation d'originalité dans un genre secondaire et monotone. Il faut citer de M. Jacobber, au milieu d'une variété infinie de *Fleurs* et *Fruits: la Couronne de fleurs, la Couronne de roses;* de nombreux cadres de *Touffes* et *Bouquets*, acquis par la maison du roi, le ministère d'État et les riches particuliers (1822-1855). Il a obtenu, pour ce genre spécial, une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, et la décoration en mai 1843.

JACOB-PETIT (Jacob PETIT, dit), artiste et industriel français, né à Paris, en 1796, étudia d'abord seul la peinture, puis suivit l'atelier de Gros, et fut attaché, en 1822, à la manufacture de Sèvres. Il visita ensuite l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, séjourna quelques années en Angleterre, où il étudia diverses industries, tout en peignant des décors, et revint en France pour ouvrir à Fontainebleau un établissement de porcelaine (1831). On lui doit plusieurs procédés nouveaux de fabrication et des modèles estimés, tirés la plupart d'un ouvrage composé, gravé et édité par lui-même, dont l'original est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et qui a pour titre : *Recueil de décorations intérieures, comprenant tout, ameublement, orfèvrerie, menuiserie, serrurerie....* (1830-31, in-folio).

JACOBS (Paul-Émile), peintre allemand, né à Leipsick, vers 1800, est fils du philologue de ce nom. Après des études à l'Académie de Munich, il débuta par un dessin, *Mercure et Argus*, et par deux toiles, *la Fuite au désert*, *Adam et Ève trouvant le cadavre d'Abel*, qui commencèrent sa réputation. Il séjourna à Rome de 1824 à 1836 et y peignit plusieurs tableaux où il s'attacha à la perfection de dessin de l'école de Raphaël. Ce sont, entre autres, *la Résurrection de Lazare* et *l'Enlèvement de Proserpine*. A son retour en Allemagne, il décora le château de Hanovre de tableaux historiques. Les principales toiles qu'il a exécutées depuis sont : *le Marché aux esclaves grecques*, *Jeune Grecque à sa toilette*, *Femme turque jouant de la harpe*, *la Sultane Scheerazade*, une de ses plus belles toiles; *Samson et Dalila*, *Judith et Holopherne*, qui remporta le grand prix à l'exposition de Philadelphie en 1850; *Luther à la diète de Worms*, et quelques autres toiles dont les sujets sont empruntés à l'histoire du seizième siècle. Ses *Esclaves grecques* ont paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Jacobs est peintre de la cour de Gotha et membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

JACOBS (Jacques-Albert-Michel), dit aussi JACOBS JACOBS, peintre belge, né à Anvers, en 1812, étudia sous M. Ferd. de Braekeleer, fit ensuite un long voyage en Orient, et se livra comme son maître au genre du paysage et des marines. On cite surtout de cet artiste : *Constantinople*, *Halte d'Arabes*, *Ruines de Karnack*, *Plaine de Thèbes inondée* (1835-1850), etc. Il est, depuis 1851, membre de l'Académie royale de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

JACOBSON (Henri-Frédéric), jurisconsulte

allemand, né en 1804, à Marienwerder, étudia le droit à Kœnigsberg, Berlin et Gœttingue, prit ses grades dans la première de ces universités, fut chargé, en 1831, d'enseigner le droit et devint, en 1836, professeur titulaire. Il s'est spécialement occupé du droit ecclésiastique ancien et moderne. Ses ouvrages les plus estimés sur ce sujet sont : *Essais de droit ecclésiastique* (Kirchenrechtliche Versuche; Kœnigsberg, 1831-1833, 2 vol.) et *l'Histoire des origines du droit ecclésiastique en Prusse* (Geschichte der Quellen des Kirchenrechts des Preuss. Staats; Ibid., 1837-1844, 3 vol.). Il a aussi fait paraître des articles et des brochures, notamment sur la question des mariages mixtes (1835) et sur la situation du protestantisme en Bavière (1844).

JACOBY (Jean), médecin et homme politique allemand, né en 1805, à Kœnigsberg, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, s'établit, en 1830, comme médecin, dans sa ville natale, et y acquit de la réputation comme praticien. Une brochure politique, intitulée : *Quatre questions résolues par un habitant de la Prusse orientale* (Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen, Manheim, 1841), lui valut une condamnation à trois ans de prison, condamnation annulée plus tard par la cour d'appel. En 1848, il devint un des chefs de l'opposition. Membre du premier parlement de Francfort, de l'Assemblée nationale de Berlin, de la seconde Chambre de la Prusse et de l'Assemblée nationale allemande, il ne parla qu'en de rares et importantes occasions; mais il déploya une grande activité pour l'organisation du parti démocratique. Après la dissolution violente du parlement, il se retira en Suisse; puis, apprenant qu'il était accusé dans sa patrie du crime de haute trahison, il se constitua prisonnier à Kœnigsberg et sortit victorieusement d'un procès dont les débats durèrent sept semaines et préoccupèrent toute l'Allemagne. Réélu aussitôt député à la première Chambre de Prusse, M. Jacoby n'accepta pas ce mandat, et revint à la pratique de la médecine. Ses écrits politiques de cette époque paraissent n'avoir eu qu'un intérêt d'actualité. Dans les dernières années, il a été élu de nouveau député, et son opposition n'a pas eu moins de vivacité. En juillet 1864, le tribunal municipal l'a condamné à six mois de prison, pour propos tenus dans une réunion électorale, comme coupable du délit d'offense au roi et d'excitation au refus de l'impôt.

JACQUAND (Claudius), peintre français, né à Lyon, en 1805, étudia à l'Académie de cette ville, sous la direction de M. Fleury Richard, fit ses débuts au Salon de 1824. Livré d'abord à la grande peinture historique, il cultiva depuis celle de genre et exécuta une centaine de toiles acquises par la liste civile ou disséminées dans les musées et cabinets de France, de Belgique et de Hollande. De 1852 à 1855, il a vécu à Boulogne-sur-mer, et y a fait, entre autres œuvres importantes, *le Maire de Boulogne refusant la capitulation de Henri VIII en 1544*, tableau qui décore la salle d'honneur de l'hôtel de ville. Depuis son retour, il a entrepris et terminé les peintures murales de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Philippe du Roule. M. Jacquand a surtout exposé depuis 1824 : *le Viatique*, *une Cour de prison*, *Thomas Morus*, au musée de Lyon; *la Mort d'Adèle de Cominges*, *le Baiser du départ*, *les Quatre âges d'une fleur*, *les Enfants du peintre*, *Jocelyn aux pieds de l'évêque*, *Laurence attendant Jocelyn*, *Gaston dit l'ange de Foix*, au musée de Rotterdam; *l'Aveu*, *le Sacre de Charlemagne*, *le Chapitre de Rhodes en 1514*, *le Page indiscret*, *Henri de Bourgogne roi de Portugal*, *la Prise de Jérusalem*, pour les galeries de Versailles; *les Redevances d'automne*, *les Orphelins*, *le Dernier bijou*, *l'In pace*, au musée de Hambourg; *le Droit de haute et basse justice*, au roi des Belges; *Saint Bonaventure créé cardinal*, *le Baptême de Clovis*, *la Dernière entrevue de Charles Ier et de ses enfants*, *l'Amende honorable*, ces deux derniers au musée du Luxembourg; *la Clémence de Pierre le Grand*, *Reîtres*, *le Repas interrompu*, *Pérugin peignant chez des moines*, *Gaston, dit l'ange de Foix, quitte sa mère, réfugiée à la cour de Charles le Mauvais*, *la Convalescence du père abbé*, *la Croûte de pâté*, *la Présentation au temple*, appartenant au ministère d'État, *la Vierge du travail*, *Dante à Rome*, *le Marquis de Rumigny* (1864); différents portraits, etc., etc.

M. Jacquand a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1836, la décoration en mai 1839, la croix de Léopold en 1841, et quinze médailles aux diverses expositions de la France ou de l'étranger.

Cet artiste a épousé Mlle de Forbin, fille du comte de Forbin-Janson, veuve du comte de Pinelli, dont le fils, M. Aug. de PINELLI, né à Genève, en juillet 1824, a étudié la peinture sous P. Delaroche et sous M. Jacquand, et figuré aux Salons depuis 1843, avec des sujets religieux.

JACQUEMIER (Jean-Marie), médecin français, né en 1806, à Tutegny (Ain), fit ses études spéciales à Paris, où il reçut en 1837, le diplôme de docteur. Ancien interne des hôpitaux, et particulièrement de l'hôpital de la Maternité, il s'est livré à la pratique des accouchements et a écrit sur cette matière : *Recherches sur l'utérus humain pendant la gestation* (1839, in-8); *Manuel d'obstétrique fondé sur l'observation* (1845, 2 vol. in-18), suivi d'études spéciales sur les maladies des femmes enceintes et celles des enfants nouveaux-nés; *Manuel des accouchements* (1846, 2 vol. in-8); *Développement de l'œuf humain* (1850, in-8). En outre, il a travaillé au *Supplément des dictionnaires de médecine* d'A. Tardieu, aux *Archives générales de médecine*, et il a revu et annoté la traduction nouvelle du *Manuel des accouchements* de Naegele (1852). M. Jacquemier a été décoré de la légion d'honneur le 14 août 1862.

JACQUEMIN (Émile), agronome français, né vers 1805, s'est d'abord fait connaître par un certain nombre de mémoires et d'articles d'histoire naturelle insérés dans le *Magasin universel* (1838), et les *Actes* de l'Académie carlo-léopoldine de Nassau. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ont pour objet les diverses branches de l'agriculture : *la Suisse saxonne* (1838-1840, in-8, grav.), d'après A. Tromlitz; *la Nature et ses productions* (1841, in-12; dernière édition, 1850); *l'Allemagne agricole, industrielle et politique* (1842, in-8), notes d'un voyage de trois années dans ce pays; *l'Instruction agricole de la population des campagnes* (1843, in-8), plan d'enseignement soumis à la Chambre des députés; *l'Agriculture de l'Allemagne* (1843, in-8); *Petit cours d'agriculture en France* (1845, in-8); *Manuel populaire d'agriculture pratique* (1851, in-16), etc.

JACQUEMINOT (Jean-Baptiste-François), comte DE HAM, administrateur français, ancien pair et conseiller d'État, né à Nancy, le 3 octobre 1781, est fils d'un sénateur créé comte sous l'Empire. Entré en 1799 dans l'administration militaire, comme élève commissaire des guerres, il fit la seconde campagne d'Italie et toutes celles qui ont eu lieu depuis en Allemagne, en Russie et en France. En 1811, il parvint au grade d'ordonnateur, et à celui d'intendant en 1817, lors

de la création de l'intendance militaire. Après la révolution de Juillet, il entra au conseil d'État, se retira de l'administration en 1831, et fut, à la fin de l'année suivante, élevé à la dignité de pair de France (7 novembre 1832). De 1841 à 1842, il remplit les fonctions d'intendant militaire de la garde nationale de Paris. La révolution de Février le fit sortir du conseil d'État (11 mars 1848), où plusieurs fois il avait présidé la chambre des vacations. Depuis cette époque il vécut dans la retraite. Il a été promu, le 24 juin 1835, grand officier de la Légion d'honneur.

JACQUEMINOT (Jean-François, vicomte), général français, ancien pair et député, né à Nancy, le 23 mai 1787, s'engagea comme volontaire sous le Consulat, prit part aux grandes guerres de l'Empire, se distingua dans plusieurs affaires, atteignit rapidement les grades supérieurs, et, en 1814, fut nommé colonel, avec le titre de baron. La Restauration brisa sa carrière. Mis en demi-solde, il se retira du service et alla fonder une filature à Bar-le-Duc. En 1828, il entra à la Chambre des députés, se rangea parmi les membres de l'opposition et fit partie des 221 qui refusèrent, dans l'adresse au roi, leur concours au ministère Polignac.

Après la révolution de Juillet, il contribua de tous ses efforts à l'établissement de la nouvelle dynastie. Il en fut récompensé par sa double nomination, lors de la retraite du général La Fayette, au grade de maréchal de camp et de chef d'état-major de la garde nationale de Paris (1830). Mais les électeurs des Vosges, qu'il représenta jusqu'en 1834, lui retirèrent leur mandat. M. Jacqueminot fut dès lors, et pendant douze ans, élu député par le 1er arrondissement de la capitale. En 1836, il présenta le rapport d'un projet de loi relatif à la garde nationale de la Seine, fut, dans la session suivante, nommé vice-président de la Chambre, combattit, en 1839, la coalition, se montra l'un des adversaires les plus ardents du ministère du 1er mars, et ne rentra dans la majorité que sous l'administration de M. Guizot. La dignité de pair de France lui fut conférée le 27 juin 1846.

Lieutenant général depuis le 24 août 1838, M. Jacqueminot fut choisi par la cour des Tuileries pour succéder au maréchal Gérard dans le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine (1842). C'est à son instigation qu'a été présentée la loi qui rend l'uniforme obligatoire. La révolution de Février le surprit comme tant d'autres : il ne sut pas s'opposer aux manifestations populaires, ni empêcher les citoyens armés de se réunir sans l'ordre de leurs chefs. Dans la nuit du 23 au 24, le commandement, que moralement il n'exerçait déjà plus, passa au maréchal Bugeaud, puis au général Lamoricière. Mis à la retraite au mois d'avril suivant, il n'a pas demandé à en être relevé, et n'est plus sorti de la vie privée. Le général Jacqueminot a été fait grand-croix de la Légion d'honneur le 1er janvier 1845. — On a annoncé sa mort en mars 1865.

JACQUES (Amédée-Florent), philosophe français, né à Paris, le 4 juillet 1813, et fils du peintre miniaturiste de ce nom, fit ses études au collége Bourbon, et entra à l'École normale en 1832. Il en sortit agrégé de philosophie, professa successivement aux colléges de Douai, d'Amiens, de Versailles et au collége Louis-le-Grand, et en 1842, fut chargé, à l'École normale, d'une conférence. En 1847, M. Jacques fut l'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, organe créé par plusieurs des membres de l'enseignement philosophique, et il dirigea cette revue, à laquelle il fournit lui-même de remarquables articles, à travers les diverses phases que les événements politiques lui firent subir, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. A cette époque, M. Jacques, déjà destitué de ses fonctions universitaires par le conseil supérieur de l'instruction publique, partit pour Montevideo, où, recommandé par M. de Humboldt, il était appelé à fonder une École universelle. Il y fut accueilli avec faveur, mais il ne trouva pas d'éléments de prospérité suffisants pour cette institution, et après plusieurs excursions scientifiques dans l'Uruguay, il fut appelé à la direction du cadastre.

On a de lui : *Platonica idearum doctrina, qualem eam fuisse tradit Aristoteles* (1837, in-8), thèse pour le doctorat; *Manuel de philosophie*, à l'usage des colléges (1847, in-8), avec MM. Simon et Saisset : M. Jacques en a rédigé l'*Introduction* et la *Psychologie*; un *Mémoire sur le sens commun* comme principe et méthode philosophique (1841, in-4), présenté à l'Académie des sciences morales et politiques; etc. Il a édité les *Œuvres philosophiques de Fénelon* (in-12), et les *Œuvres de Leibnitz* (2 vol. in-12), avec une introduction pleine de vues nouvelles et indépendantes sur la filiation de l'école cartésienne. Il a en outre collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à la *Revue de Paris*, où il a donné la relation d'un de ses voyages (*Excursion au Rio Salado et dans le Chaco*, 1857).

JACQUES ou **GIACOMO** (Luigi MAROCCO, en religion le P.), prêtre italien, né en 1808, à Poirino, village des environs de Turin, appartient à l'ordre des Franciscains *minori osservanti e reformati*, et s'est trouvé mêlé aux âpres controverses qui divisaient ces religieux. En 1852, le P. Ignace, curé de la paroisse de la Madone-des-Anges, ayant été obligé de se retirer devant le mécontentement populaire, il fut choisi pour le remplacer, mais seulement avec le titre d'administrateur pendant la vie du titulaire. L'attention publique s'est portée sur le P. Jacques à l'occasion de la mort du comte de Cavour, dont il était le confesseur, et surtout à cause des rigueurs maladroites que la cour de Rome crut devoir lui faire subir. Appelé auprès du pape pour rendre compte de sa conduite, il fut reçu avec froideur par le souverain pontife, interrogé par le saint-office, qui essaya en vain de lui faire déclarer que le moribond avait signé un acte de rétractation, et il se borna à répondre que son pénitent était mort chrétiennement. A son retour à Turin, le P. Bernardino, ministre général de l'ordre, lui enleva l'administration de sa paroisse et prononça contre lui la suspension *a divinis*. En revanche, le roi Victor-Emmanuel lui conféra les insignes de l'ordre des saints Maurice et Lazare. Au mois de mars 1863, un décret lui accorda une rente annuelle de 1000 francs.

JACQUINET (Paul), littérateur français, né le 29 octobre 1815, fit de brillantes études, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général de Paris en 1834 et entra, l'année suivante, à l'École normale. Nommé, en 1838, professeur de rhétorique au collége de Reims, il fut rappelé à Paris, un an après, et attaché au collége Louis-le-Grand, comme suppléant des classes supérieures de lettres. En 1842, il fut chargé, à l'École normale, d'une conférence de langue et littérature françaises (1re année), dont il devint titulaire en 1846. Promu, en 1851, aux fonctions de directeur des études dans le même établissement, il resta directeur des études littéraires lors de la réorganisation de 1852, et fut en même temps appelé à la chaire de littérature

latine (2e et 3e années), qu'il garda jusqu'en 1857. M. Jacquinet a été décoré de la Légion d'honneur en 1855. On ne cite de lui que ses deux thèses de doctorat, en 1863 : *Francisci Baconi de re litteraria judicia* (in-8), et *Des prédicateurs du XVIIe siècle avant Bossuet* (in-8) : la seconde a obtenu un prix de l'Académie française, en 1864. Il a, en outre, fourni la traduction des dix premiers livres d'*Aulu-Gelle* à la collection Nisard. *

JACQUINOT (Charles-Hector), marin français, né à Nevers, le 4 mars 1796, entra en 1812 au service maritime. Nommé successivement enseigne en 1820, et lieutenant de vaisseau en 1825, il commanda la frégate *la Zélée*, conserve de *l'Astrolabe*, dans le voyage de circumnavigation exécuté de 1837 à 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville. A son retour il reçut le grade de capitaine de vaisseau (21 décembre 1840). Après 1848, il dirigea quelque temps les mouvements du port à Toulon, devint contre-amiral le 3 février 1852, commanda en sous-ordre l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, puis la division navale du Levant, et occupa le Pirée (25 mai 1855), à la tête du corps expéditionnaire. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1854. Après la mort de Dumont d'Urville (1842), M. Jacquinot fut chargé de continuer la publication de son dernier voyage, qui a paru sous le titre : *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (1843-1854, 22 vol. in-8 et atlas).

Son frère, M. Honoré JACQUINOT, né le 1er août 1814, à Moulins-Engilbert (Nièvre), fit également partie du voyage de *la Zélée*, en qualité de chirurgien de marine. Dans l'ouvrage cité plus haut, il a dirigé, avec M. Hombron, tout ce qui concerne l'histoire naturelle et a écrit les *Considérations générales sur l'anthropologie, la zoologie* (5 vol. in-8) *et la botanique* (2 vol. in-8). Reçu docteur en médecine en 1848, M. Honoré Jacquinot exerce sa profession à Nevers.

JACQUOT (Georges), statuaire français, né à Nancy, le 15 février 1794, et fils d'un sculpteur ornemaniste, suivit, encore enfant, son père à Paris, et étudia sous lui la sculpture de décoration. Il entra ensuite dans les ateliers du baron Gros et de Bosio, et concourut, dès 1813, à l'École des beaux-arts; il y remporta un second prix en 1817 et le grand prix au concours de 1820, sur ce sujet : *Caïn maudit entendant la voix de l'Éternel*. De retour de Rome en 1826, il reparut dès l'année suivante aux salons, où il avait figuré presque sans interruption depuis 1817. Il a principalement exposé : *Daphné se mirant dans les eaux du Pénée; Pâris et Hélène; l'Amour sur un cygne; Amour sur un dauphin; Mercure séparant deux serpents* (1831); *Jeune fille surprise au bain; Hercule enlevant Alceste; l'Amour à la colombe; la Surprise* (1842); *Hercule délivrant Déjanire; les Saisons, la Chasse et la pêche; Jésus confondant l'incrédulité de saint Thomas; le Dernier soupir du Christ;* la statue colossale du *Roi* (1831); les bustes de *Louis XVIII*, de *Louis-Philippe*, et divers autres, *le Faune et la bacchante*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *l'Exaltation de la croix*, bas-relief (1857); *Hercule vainqueur de l'hydre* (1859). Cet artiste, attaché, comme l'indiquent les titres de ses œuvres, aux traditions classiques, a encore exécuté : pour la maison du Roi, un *Pâris*, en marbre des Pyrénées (1824); les bustes des généraux *Duroc* et *Ruty;* pour le ministère de l'intérieur, *le Génie de la guerre;* pour la préfecture de la Seine, un *saint Joseph*, etc. Il a concouru à la décoration du nouveau Louvre, où il a sculpté, entre autres morceaux, un groupe de *cariatides*. Il a obtenu une 2e médaille en 1831 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

JADIN (Louis-Godefroy), peintre paysagiste français, né à Paris, en 1805, étudia sous Hersent, et s'attacha dès ses débuts aux sujets de chasse et à la peinture de nature morte. Il fréquenta plus tard l'atelier de M. Abel de Pujol, et aborda alors le paysage avec figures. Vers 1835 il fit un voyage en Italie et fournit à son retour un grand nombre de toiles à l'ancienne galerie du duc d'Orléans. M. Jadin a principalement exposé : *les Plaines de Montfort-l'Amaury; la Fabrique* dite *du Poussin*, près de Rome; *la Villa d'Este; le Château Saint-Ange;* des *Attributs de chasse sur fond d'or*, pour une salle à manger gothique; divers *Paysages* d'après nature, souvent avec des animaux et des groupes de gibier, de nombreux tableaux représentant *l'Hallali, le Débuché, le Relancé, la Retraite*, tous les préparatifs de la chasse et ses épisodes; des *Meutes*, figurant à peu près tous les types des diverses races; sujets pris la plupart dans les vèneries et les chasses royales et princières, et commandés ou acquis par les ducs d'Orléans et de Nemours, la famille Arago, la maison Giroux, le prince de Wagram et les grands veneurs successifs de la couronne (1831-1853); *l'Assemblée de la vénerie, la Retraite prise*, appartenant au comte Ney, *l'Ébat des chiens, Rigolette* (cabinet de Mme de Vatry), *Tippoo à seize ans*, au baron Dejean, six *Têtes de chiens*, au comte de Barral, *Relais de chiens à la coulée de Mailly*, *la Meute travaillant un terrier de blaireau* (1855); *les Sept péchés capitaux*, représentés par sept variétés canines (1857), *la Vision de saint Hubert, Merveillau et Rocador* (1859); *une Victime de l'arbitraire en 1861! Linda*, chienne appartenant à l'Impératrice, *la Petite meute de la princesse Mathilde, Jupiter, Rigolboche, Griffone, Poissons* (1861); *Douze chiens, race de Virelade, Major* (1864); on lui doit également le plafond de *l'Aurore* exécuté dans le palais du Sénat, et huit panneaux représentant des sujets de vénerie et de fauconnerie dans la salle à manger du ministère d'État, etc. M. Jadin a reproduit lui-même plusieurs des mêmes sujets et des mêmes épisodes à l'aquarelle, genre qu'il a d'abord enseigné dans son atelier. On cite aussi de lui quelques essais de gouaches vernies, tels que *l'Homme armé*, et plusieurs *Bassets* et *Limiers*. Il a obtenu deux 3es médailles en 1834 et 1855, une 2e en 1840, une 1re en 1848, la décoration en avril 1854, et depuis le second Empire, le titre de peintre de la vénerie.

JADIOUX (Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1785, et reçu docteur à Paris, en 1810, a été tour à tour médecin à l'Hôtel-Dieu et à l'hospice Cochin, et agrégé à la Faculté. Il fait, depuis 1823, partie de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale), et a été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai 1853. Il a fourni quelques *Mémoires* aux recueils spéciaux.

JAEGER (Gustave), peintre allemand, né à Leipsick, le 12 juin 1808, reçut des leçons de dessin dans sa ville natale, puis suivit les cours de l'Académie de Dresde. En 1830, il alla étudier à Munich, sous la direction de M. Julius Schnorr de Carolsfeld, qui ne tarda pas à l'employer à des travaux importants. En 1836, M. Jaeger fit le voyage de Rome, où il exécuta *l'Ange du Seigneur s'avançant à la rencontre de Balaam*. De retour à Munich l'année suivante, il fit, pour la décoration du nouveau Palais royal, une série de grandes fresques, d'après les cartons de son maî-

tre M. J. Schnorr, dans les salles de Habsbourg, de Barberousse et de Charlemagne. Il y peignit notamment : *la Victoire de Rodolphe de Habsbourg sur Ottoker; l'Élection de Frédéric à l'Empire; l'Entrée à Milan; la Paix de Venise; la Mort de Frédéric; le Sac de Parie; le Concile de Francfort*, avec M. Palme; *le Couronnement de Charlemagne à Rome;* puis des fresques plus petites, d'après ses propres dessins.

En 1846, M. Jaeger entreprit la décoration de la salle de Herder, au château du grand-duc de Weimar, et y exécuta une série de fresques qui ne fut achevée qu'en 1848. Il donna dans l'intervalle deux belles œuvres à l'huile : *la Mort de Moïse*, achetée par la Société des arts de Saxe, et *l'Ensevelissement du Christ*.

M. Jaeger a été appelé à Leipsick, en 1847, comme directeur de l'Académie des beaux-arts. En 1850, il retourna à Munich, où M. Schnorr lui céda une des fresques de la grande salle des Niebelungen. Rentré à Leipsick, il revint à la peinture à l'huile et aux sujets historiques ou religieux. Il jouit de la réputation d'un des maîtres de la peinture allemande; on loue en lui l'ampleur du style, la clarté de la composition, la noblesse, l'expression, le naturel, la hardiesse de touche, et, avec la correction du dessin, le sentiment de la lumière et de la couleur.

JAGER (l'abbé J... N...), théologien et helléniste français, né en Lorraine, vers 1805, étudia la théologie au séminaire de Nancy et reçut les ordres avant 1830. Chanoine honoraire des diocèses de Nancy et de Paris, et, pendant plusieurs années, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, il a pris sa retraite en 1858. En juin 1863, il a été nommé camérier secret du pape.

Parmi ses nombreux ouvrages nous rappellerons : une traduction française des *Œuvres de Démosthènes* (1835, 2 vol. in-8); *le Célibat ecclésiastique* (1835, in-8), considéré dans ses rapports religieux et politiques; *le Protestantisme aux prises avec la doctrine catholique* (1836, in-8), controverse avec plusieurs ministres anglicans d'Oxford; *Histoire de Photius* (1844, in-8; 2e édit., 1853), plus complète que celle du P. Chrysostome Faucher (1772); *Vetus Testamentum* (1839, 2 vol. gr. in-8), en grec et en latin, version de Sixte-Quint; *Novum Testamentum* (1842, gr. in-8), avec les variantes; *la Sainte Bible* (1837-1844, 3 vol. gr. in-8 avec gravures et in-fol.), traduction entièrement nouvelle; *Histoire du clergé de France pendant la Révolution* (1852, 3 vol. in-8).

Citons à part ses travaux d'après l'allemand avec notes et introductions historiques : *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle*, de J. Voigt (1838, 2 vol. in-12; 4e édit. corrigée, 1854); *Histoire du pape Innocent III et de son siècle*, de Hurter (1839); *Histoire de Jésus-Christ*, du comte de Stolberg (1842, in-8), etc. L'abbé Jager a été un des rédacteurs assidus de l'*Encyclopédie catholique*; son *Cours d'histoire ecclésiastique* a paru dans les colonnes de *l'Université catholique*, recueil auquel il a également collaboré.

JAHN (Othon), écrivain et archéologue allemand, né le 16 juin 1813, à Kiel (Holstein), alla achever ses études à Berlin (1833), sous la direction de Lachmann et de Gerhard. Docteur en philosophie, en 1836, il visita longuement la France et l'Italie, puis ouvrit à Kiel, en qualité d'agrégé, un cours particulier d'archéologie et de philologie, et y publia *Telefus et Troilus* (Kiel, 1841); *Pentheus et les Ménades* (1842); *Specimen epigraphicum in memoriam Kellermanni* (même année), etc. Il fut appelé, en 1842, à Greifswald, comme professeur adjoint, puis titulaire, d'archéologie et de philologie. En 1847, il alla occuper la même chaire à Leipsick, où il fut, en outre, jusqu'en 1851, directeur du musée archéologique. Destitué de ses fonctions pour avoir pris part au mouvement national de 1848 et 1849, il rentra dans la vie privée.

M. Jahn a encore publié, comme archéologue, outre plusieurs dissertations, insérées dans la *Gazette archéologique* de Gerhard : *le Tableau de Polygnote à Delphes* (das Gemaelde des Pol., etc.; Kiel, 1841); *Pâris et Œnone* (Greifswald, 1845); *l'Art hellénique* (die hellenische Kunst.; Ibid., 1846); *Peitho, la déesse de la persuasion* (Ibid., 1847); *Dissertations archéologiques* (Archæologische Aufsætze; Ibid., 1845); *Études archéologiques* (Archeologische Beitrage; Ibid., 1847); *le Ciste de Ficoroni* (die ficcronische Cista; Leipsick, 1852); *Description de la collection de vases du roi Louis dans la Pinacothèque de Munich* (Beschreibung der Vasensammlung Kœnig L., etc.; Munich, 1854, avec 11 planches), etc.

Parmi ses travaux de philologie, on remarque des éditions critiques de *Perse* (Leipsick, 1843 et 1852); de *Censorinus* (Berlin, 1845); de *Florus* (Leipsick, 1852); de *Juvénal* (Ibid., 1852, t. I); du *Brutus* et de l'*Orateur*, de Cicéron; dans la grande édition du Haupt-Suppe, de *Psyché et Cupidon*, d'Apulée (Ibid., 1856), etc. Livré à des études sérieuses sur la musique, M. Jahn a donné un grand nombre d'articles dans la *Gazette musicale* de Leipsick, une étude sur le *Paulus* de Mendelssohn (Kiel, 1842); une édition critique du texte du *Fidelio* de Beethoven (Leipsick, 1851) et une remarquable étude critique et biographique sur *W. A. Mozart* (Ibid., 1856, 2 vol.). Il a fourni aussi plusieurs mémoires aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Leipsick, dont il est membre.

JAHR (Georges-Henri-Gottlieb), médecin homœopathe français, né le 30 janvier 1801, à Saxe-Gotha, docteur en philosophie dans son pays, y pratiqua d'abord la médecine et vint se faire recevoir docteur à Paris (1840), où il se fixa dès lors. Élève distingué d'Hahnemann, il a beaucoup contribué, par ses écrits, à propager sa doctrine en France. Il est médecin consultant de la Société de prévoyance allemande.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Manuel des médicaments homœopathiques* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Manuel d'homœopathie* (1835, 2 vol. in-8; 5e édit. augmentée, 1840, 4 vol.), divisé en matière médicale et en répertoire thérapeutique; cette dernière partie offre, indépendamment de nombreuses observations propres à l'auteur, le résumé des répertoires pratiques les plus accrédités en Allemagne; *Nouvelle pharmacopée homœopathique* (1841, in-12; 2e édit., 1853), qui a été augmentée par M. Cattellan; *Du traitement homœopathique du choléra* (1848); *Du traitement homœopathique des maladies de la peau* (1850, in-8); *Du traitement homœopathique des maladies nerveuses et de plusieurs affections chroniques* (1854, in-12); *Du traitement homœopathique des maladies des femmes* (1856, in-12); *Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie* (1857, in-8); *Du traitement homœopathique des maladies des organes de la digestion* (1859, in-12), etc. Quelques-uns de ces ouvrages ont également paru en allemand.

JAL (Auguste), littérateur français, né à Lyon, le 12 avril 1795, fut, de 1811 à 1815, élève de l'école de Brest et forma à Lyon, en mars 1815, la compagnie d'aspirants de marine qui vint prendre part à la défense de Paris. Licencié par la

Restauration, il se tourna vers la littérature et s'occupa surtout de la critique d'art. Il assista, en 1830, à la conquête d'Alger, comme correspondant du *Constitutionnel*. En 1831, il fut attaché à la section historique du ministère de la marine, où il est devenu depuis historiographe et conservateur des archives. Il a été, dans cet intervalle, chargé de missions et de recherches en Italie (1834), en Grèce et en Turquie (1841). Décoré en 1833, il a été promu, le 30 avril 1847, officier de la Légion d'honneur.

M. Jal a écrit, au milieu de ses fonctions et de ses voyages, un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs aux études artistiques ou à l'archéologie maritime. Nous rappellerons : *Mes visites au musée du Luxembourg* (1818); *l'Ombre de Diderot* (1819) ; *l'Artiste et le philosophe* (1824); *Dictionnaire théâtral* (1825); *Résumé de l'histoire du Lyonnais* (1826) ; *Manuscrit de 1705*, *Napoléon et la censure* (1827) ; *Esquisses, croquis, etc., sur le salon* (1828); *le Peuple au sacre* (1829); *Ébauches critiques sur le salon* (1831) ; *Scènes de la vie maritime* (1832, 3 vol.); *les Causeries du Louvre* (1833); *De Paris à Naples* (1835, 2 vol.) ; *Archéologie navale* (1839, 2 vol.); *Soirées du gaillard-d'arrière* (1840, 3 vol.); *les Trois couleurs nationales* (1845); *Glossaire nautique* (1850), couronné du second prix Gobert. Il a écrit enfin dans le *Musée des familles*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue britannique*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *France maritime*, le *Figaro*, le *Mercure*, le *Plutarque français*, *le Livre des Cent et un*, *le Miroir*, etc.

JALABERT (Charles-François), peintre français, né à Nîmes, en 1819, suivit l'atelier de P. Delaroche. Après trois concours consécutifs, qui ne lui valurent qu'un second prix, il passa trois ans en Italie et en rapporta son tableau de *Virgile lisant ses Géorgiques*, qui figura au Salon de 1847, et fut placé depuis au Luxembourg. M. Jalabert s'exerça ensuite à la fois dans le portrait, le genre et la peinture religieuse. Dans ce dernier style, il produisit un *saint Luc*, commandé pour Sèvres (1852) ; une *Annonciation*, au ministère d'État (1853); *le Christ aux Oliviers* (1855), etc. Comme paysagiste ou peintre de genre, il a donné *la Villanella*, souvenir de Rome; *les Nymphes écoutant Orphée*, *Roméo et Juliette*, *Raphaël* (1849-1857), qui ont paru attester chez lui le sentiment vrai du paysagiste ; *une Veuve* (1861); *le Christ marchant sur la mer*, *Maria Abruzeze* (1863); un *Portrait de femme* (1864), etc. M. Jalabert a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1850, deux 1res, l'une en 1853, l'autre en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur en 1855.

JALEY (Léon-Louis-Nicolas), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 27 janvier 1802, reçut les premières leçons de sculpture de son père, Louis Jaley, graveur en médailles, dont Gabet le dit inexactement le frère. Entré, en 1820, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Cartelier, il remporta le second prix en 1824, et le grand prix en 1827, concurremment avec M. Lanno; le sujet du concours était : *Mutius Scévola*. Pendant son séjour en Italie, il fit, comme envoi de Rome, un bas-relief figurant une *Scène pastorale*, qui fut remarqué au Palais des beaux-arts.

Depuis son retour, en 1833, M. Jaley a paru avec succès aux Salons, où il avait précédemment envoyé plusieurs *bustes*, en 1824 et 1827. Il a exposé successivement : *la Prière*, statue, placée au musée du Luxembourg ; le buste du *marquis Saint-Aulaire* (1833); *la Pudeur*, *le Paria*, *le général Reyer*, *le Gloria in excelsis*, groupe en marbre ; *le duc d'Orléans*, pour la Chambre des Pairs (1844); une statuette de *Bacchante*, *l'Amour maternel*, *la Rêverie*, souvenir de Pompeï ; le buste de *Dalayrac*, pour le foyer de l'Opéra-Comique; ceux de *MM. Ganneron*, *Maquet*, *le prince Stourdza* et divers autres. *La Prière*, *la Pudeur*, *la Bacchante* et *la Rêverie* ont été les seuls envois de cet artiste à l'Exposition universelle de 1855; au salon de 1863 il a exposé une statue en marbre, *la Révélation*.

M. Jaley a aussi exécuté, pour le musée de Versailles, de 1836 à 1847, les bustes et statues de *Philippe Auguste*, de *Louis XI*, de *Bailly*, de *Mirabeau*, du *comte d'Hautpoul*, des *maréchaux Gérard* et *Lobau*. Il a été chargé, en 1865, des statues de *l'Équité* et de *la Force*, pour la nouvelle façade du Palais de justice de Paris. Cet artiste a obtenu trois secondes médailles, en 1833, 1848 et 1855, une 1re en 1836 et la décoration en avril 1837. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1856, en remplacement de David d'Angers.

JAMES (l'abbé A... F...), théologien français, né en Auvergne, vers 1800, ancien aumônier de l'École polytechnique et vicaire général de Paris, a publié d'abord divers *Tableaux synoptiques* sur la vie et les voyages de Jésus-Christ, sur l'histoire universelle de l'Église, sur l'histoire de France, (1832-1834). Il est en outre auteur des ouvrages suivants : *Histoire du nouveau Testament et des Juifs* (1836, in-4 ; 2e édit., 1849) ; *Histoire de l'Ancien Testament* (1839, 2 vol. in-4); *Dictionnaire de l'Écriture sainte* (1837, in-8; 5e édit. augmentée, 1853), répertoire et concordance de tous les textes mis dans un ordre méthodique; *Repertorium biblicum* (1844, in-8). Il a aussi traduit de l'italien *le Triomphe du saint-siége et de l'Église* (2 vol. in-8), du pape Grégoire XVI, et revu la 4e édition du *Dictionnaire historique de la Bible* (1846, in-8) de dom Calmet. Il a enfin publié différentes brochures de controverse religieuse.

JAMES (Constantin), médecin français, né en 1813, à Bayeux (Calvados), suivit comme interne les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1840. Il débuta dans la carrière scientifique par la rédaction de deux ouvrages de Magendie : *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie* (1836-1837, 3 vol. in-8) et *Leçons sur le système nerveux* (1839, 2 vol. in-8). En 1841, M. C. James ouvrit à l'Athénée un cours de médecine qui dura plusieurs années. En 1853 il a été chargé par le gouvernement de la mission d'aller inspecter les eaux minérales de la Corse, et à son retour il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses écrits on remarque encore : *Des Névralgies et de leur traitement* (1841, in-8); *Voyage scientifique à Naples* (1844, gr. in-8), fait en commun avec Magendie ; *Études sur l'hydrothérapie* (1846, in-8) ; *Guide pratique aux principales eaux minérales de France et de l'étranger* (1851, in-8; 3e édit., 1857); *Rapport sur les eaux minérales de la Corse* (1854), résultat de sa mission officielle; un livre élégant d'archéologie et de littérature médicales : *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste*, *Cosmétiques d'une Parisienne au XIXe siècle* (1865, in-18), etc.; sans compter de nombreux mémoires sur des questions spéciales de matière médicale.

JAMES (George PAYNE RAINSFORD), un des plus féconds écrivains de l'Angleterre, né à Londres, en 1801, reçut d'abord une éducation assez incomplète d'un émigré français et d'un ministre

protestant. Aussitôt après la paix il passa sur le continent (1815) et fit, à Paris, un séjour de plusieurs années. De temps en temps, il envoyait, sous le voile de l'anonyme, des nouvelles à la *Literary fund Society*, qui plus tard les fit paraître en un recueil intitulé *le Collier de perles* (String of pearls, 2 vol.). Sa famille ayant été ruinée par la mort de lord Liverpool, qui la protégeait, M. James songea à tirer parti de ses talents littéraires. Encouragé par Washington Irving et Walter Scott, il débuta par le roman historique de *Richelieu* (1829), qui annonçait une imagination brillante et une habileté naturelle à manier les événements et les caractères.

Il serait trop long d'énumérer les ouvrages de M. James, auxquels les catalogues de la librairie de Londres consacrent plusieurs colonnes; nous citerons parmi ses romans les mieux accueillis du public : *la Beauté d'Arles*, *Darnley*, *Marion Delorme* (1830); *Philippe Auguste*, *Henry Masterton* (1832) et *John Marston Hall* (1834), qui en est la suite; *Marie de Bourgogne*, *la Gipsy*, *Un sur mille* (One in a thousand, 1835) : *Attila* (1836); *le Voleur* (1838); *le Huguenot*, *Charles Tyrrel* (1839); *Corse de Léon ou le Brigand* (1841); *Morley Ernstein* et *la Jacquerie* (1842); *le Grand chemin du roi*, *le Faux héritier* et *Marie Stuart* (1843); *Arrah Neil* (1845); *Heidelberg* (1846); *Russell* (1847); etc. La plupart de ces romans ont été traduits en allemand et quelques-uns en français. Citons encore *l'Homme des bois* (the Woodman, 1849); un drame fantastique, *Camaralzanam* (1848) et *John Jones' Tales* (1849), contes pour les enfants, tirés des annales d'Angleterre.

M. James s'est aussi fait remarquer comme historien. Son début dans ce genre, *l'Histoire de la chevalerie* (History of chevalry, 1830), lui valut la charge honorifique d'historiographe de la Grande-Bretagne, que les circonstances l'obligèrent bientôt à résigner. Il écrivit ensuite *la Vie des grands capitaines* (1832); une *Histoire de Charlemagne* (1832); *Vie du prince Noir* (1836); *les Femmes célèbres* (Memoirs of celebrated women, 1837); *les Hommes d'État étrangers*, et des notices biographiques pour la *Cyclopædia* de Lardner; *Louis XIV et son siècle* (the Life and times of Louis XIV; 1838, 4 vol. in-8); *Correspondance de James Vernon de* 1696 *à* 1708 (J. Vernon's Letters; 1841, 3 vol.), et *Histoire de Richard Cœur de Lion* (1842-1849, 4 vol. in-8).

En 1850, cet écrivain fut nommé consul aux États-Unis, où son nom était déjà très-connu, et alla s'établir avec sa famille dans le comté de Berkshire (Massachussets). Il y reprit la plume et y fit paraître une nouvelle série de romans : *But et Obstacles* (Aims and Obstacles; New-York, 1851); *Pequinillo* et *une Vie tourmentée* (a Life of vicissitudes, 1852); *Agnès Sorel* (Londres, 1853); *Old dominion* (1855), etc. — M. James est mort en 1860.

JAMESON (Anna MURPHY, mistress), femme de lettres anglaise, née le 19 mai 1797, à Dublin, et fille d'un peintre de la cour, reçut une éducation soignée et se familiarisa de bonne heure avec les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts. En 1824, elle se maria avec un légiste qui, dix ans plus tard, fut appelé à des fonctions judiciaires à Toronto, dans le Haut-Canada; mais cette union mal assortie fut rompue dans la suite d'un commun accord. Le premier livre de mistress Jameson, qui le fit paraître sans signature, eut un immense succès; c'était un mélange d'observations critiques, de révélations autobiographiques et de souvenirs rapportés d'un voyage en France et en Italie, intitulé le *Journal d'une ennuyée* (Diary of an ennuyee; Londres, 1826) : ce genre pittoresque fit une sorte de révolution dans la littérature des voyages.

Mistress Jameson écrivit ensuite une série d'esquisses biographiques et de portraits littéraires : *les Amours des poëtes* (the Loves of the poets; 1829, 2 vol.), où elle s'attache à faire ressortir l'influence que les femmes ont exercée sur les écrivains illustres; *Vies des reines célèbres* (Lives of the celebrated female sovereigns; 1831, 2 vol.), traduit en français par Mme de Montanclos; *Héroïnes de Shakspeare* (Characteristics of women; 1832), livre pour lequel elle a dessiné elle-même un grand nombre de gravures; *les Beautés de la cour de Charles II* (Beauties of the court of Charles II; 1833). L'année suivante parurent ses *Esquisses et récits de voyages* (Visits and sketches at home and abroad; 1834, 4 vol.), qui contiennent, outre la reproduction du *Journal d'une ennuyée*, des entretiens sur des questions morales et littéraires, des contes, des essais, des études de mœurs, etc.

A cette époque, elle avait fait un assez long séjour en Allemagne; à Vienne, elle avait connu Gœthe et sa spirituelle belle-fille, ainsi que M. de Metternich et divers autres célèbres contemporains; à Dresde, elle vit la princesse Amélie de Saxe dont elle traduisit les drames et comédies sous le titre : *Scènes de la vie allemande* (Pictures of the social life of Germany; 1840, 2 vol.). Son dernier livre de voyages, *Études et promenades au Canada* (Winter studies and summer rambles in Canada; 1838), est la peinture de la vie des colons et des Indiens à demi civilisés.

Depuis quinze ans, mistress Jameson a consacré exclusivement sa plume à de sérieux travaux sur l'art et les artistes; la plupart lui ont coûté beaucoup de recherches, comme *les Musées de Londres* (Handbook to the public galleries of art in and near London; 1842), et *les Galeries particulières d'Angleterre* (Companion to the most celebrated private Galleries of art in England; 1844), revue des principales œuvres accompagnée de notes historiques et de biographies des peintres italiens depuis Cimabué jusqu'à Bassano. Mais sa principale production, en ce genre, est l'espèce de trilogie qu'elle a consacrée à l'histoire de l'art religieux : elle le montre d'abord dans les légendes de l'Écriture et des martyrs (*Sacred and legendary art*; 1848), puis dans les communautés des XIIIe et XIVe siècles (*Legends of the monastic orders*; 1850), et, en dernier lieu, dans les traditions qui se rapportent à la Vierge (*Legends of the Madonna*; 1852). Cette publication est aussi enrichie de dessins dus à l'auteur.

Parmi les ouvrages plus récents de mistress Jameson, nous mentionnerons : les *Souvenirs et essais artistiques* (Memoirs and essays illustrative of art; 1846), mélanges d'articles imprimés dans divers journaux; *le Canada* (1855, in-16), nouvelles esquisses de voyages; *Pensées, réminiscences et fantaisies* (A Common-place-book of thoughts, memoirs and fancies original and selected; 1855, in-8; 2e édit., 1856), comprenant d'une part la morale, de l'autre la littérature et les arts; *les Sœurs de Charité catholiques et protestantes* (The Sisters of Charity; 1855), et *la Communion du travail* (Communion of labour; 1856), petits livres consacrés à l'amélioration morale de son sexe. — Mistress Jameson est morte à Londres, le 17 mars 1860.

JAMIN (Jules-Célestin), physicien français, né le 30 mai 1818, entra à l'École normale en 1838, et fut reçu, le premier, à l'agrégation de physique, en 1841. D'abord professeur au collége Bourbon, il fut ensuite chargé du cours de physique à l'École polytechnique. Il a été nommé

professeur de physique à la Faculté des sciences de Paris le 22 novembre 1863. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 août 1865. M. Jamin a commencé, en 1858, la publication, d'un ouvrage scientifique important : *Cours de physique de l'École polytechnique* (t. Ier, in-8), qui a formé trois volumes (1860, tom. II; 1861, tom. III). Il a fourni des articles à la *Revue des Deux-Mondes*.

JAN DE LA HAMELINAYE (Jacques-Félix, comte), général français, né à Montauban (Ille-et-Vilaine), le 22 février 1769, était, en 1791, sous-lieutenant au 36e régiment d'infanterie. Capitaine en 1794, il effectua, à la nage, le passage de la Roër, au-dessous de Juliers, et, malgré le feu de l'ennemi, s'empara de la rive opposée. De l'armée du Danube, il passa en Italie (1800), devint chef d'état-major de la division Souham, et eut un cheval tué à Elchingen (1805). Bernadotte le prit plus tard pour aide de camp et l'emmena avec lui dans son gouvernement des villes anséatiques. Au combat de Lintz il gagna le grade de général de brigade (12 juin 1809), puis exécuta une belle retraite à Wagram. Nommé baron de l'Empire en 1810, il eut le commandement des côtes de l'Italie méridionale, et soutint avec avantage les attaques réitérées des flottilles anglaises. En Catalogne (1811), où il commanda l'avant-garde, il se distingua aux affaires de la Garriga et d'Altafulla. Rappelé en France avec le grade de général de division (5 janvier 1814), il fit glorieusement cette dernière campagne; puis, il se retira à Orléans, d'où il envoya sa soumission aux Bourbons.

Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, M. de La Hamelinaye commandait la Mayenne; il fit, avec le duc de Bourbon, les plus grands efforts pour maintenir les troupes dans l'obéissance. Il fut néanmoins envoyé à Tours, où, l'un des premiers, il prescrivit aux soldats de reprendre la cocarde blanche; ce qui causa d'abord d'assez graves désordres. Il exerça d'autres commandements à l'intérieur, fut créé vicomte en 1827, comte en 1829, et termina sa carrière militaire à la révolution de Juillet, qui l'admit, en 1832, dans les cadres de la retraite, où il figurait encore en 1860. Depuis lors, il a vécu retiré dans ses propriétés de la Mayenne. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 20 septembre 1820.

JAN-SAHIB, femme poëte indienne, née à Farrukhabad, en 1820, étudia, dès son enfance, la musique et la littérature, apprit le persan et lut, dans cette langue, le *Gulistan*, le *Bostân* et le *Bahar-Danish*. Elle s'est particulièrement appliquée à la poésie hindoustanie. Son *Dîwân* (recueil de ses poésies), imprimé en 1847, s'est promptement répandu dans l'Inde, parmi les lettrés, surtout à Lucknow, où elle résidait. Ses poésies se distinguent par beaucoup de finesse et des traits d'esprit délicats et ingénieux.

JANCIGNY (Adolphe-Philibert du Bois de), voyageur et diplomate français, né à Paris, en 1795, et fils du savant de ce nom, ancien préfet du Gard, mort en 1808, entra dans le service militaire, fit les dernières campagnes de l'Empire, puis visita une première fois l'Orient. Mis à la demi-solde par la Restauration, il reprit ses voyages, et séjourna, jusqu'en 1829, aux Indes orientales, où il étudia de près la constitution de l'empire indo-britannique. A peine de retour en France, il dut repartir pour l'Inde en 1830 et devint peu après, avec l'agrément de la France et de l'Angleterre, colonel et aide de camp du roi d'Oude, qui le chargea, en 1835, d'importantes négociations en Europe. Il fut alors attaché au ministère des affaires étrangères, puis envoyé en Chine, en 1841, pour soutenir les intérêts du commerce français pendant la guerre de l'Angleterre contre ce pays. De là, il passa à Java, dont il étudia, jusqu'en 1845, la statistique et les diverses ressources. Il fut, à son retour, attaché au ministère d'État, puis nommé chef de service à Chandernagor (1859). Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1816. — M. de Jancigny est mort à Chandernagor le 20 mars 1860.

M. du Bois de Jancigny a fourni à divers recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Encyclopédie moderne*, la *Nouvelle bibliographie générale*, et, en 1857, aux journaux quotidiens, de nombreux articles, notices et fragments sur l'Orient. Nous citerons : *État actuel des Indes anglaises*, *l'Indus*, *Affaires de Chine* (1840, in-8); *Progrès de la puissance anglaise en Chine et dans l'Inde* (1841); *l'Inde et le Japon* dans l'*Univers pittoresque* (1845-1850) : *Études sur les Indes néerlandaises et sur Akbar* (1853-54); *Histoire de l'Inde anglaise ancienne et moderne* (1858), etc.

JANET (Paul), littérateur et philosophe français, membre de l'Institut, né à Paris, le 30 avril 1823, fit ses classes au lycée Saint-Louis, entra à l'École normale en 1841 et fut reçu agrégé de philosophie en 1844, agrégé des facultés en 1848, ainsi que docteur ès lettres. Professeur de philosophie au collége de Bourges, de 1845 à 1848, puis, de 1848 à 1857, chargé du même cours à la Faculté de Strasbourg, il est devenu, à cette dernière date, professeur de logique au lycée Louis-le-Grand, a été nommé en 1864 professeur de l'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Le 13 février 1864, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale), en remplacement de Villermé. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

M. P. Janet a publié : *Essai sur la dialectique de Platon* (1848, in-8), thèse pour le doctorat; *la Famille* (1855, in-12, 4e édition, 1861), couronné par l'Académie française en 1856; les *Confessions de saint Augustin*, traduites en français (1857, in 8) : *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes* (1858, 2 vol. in-8), mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques en 1853; *Études sur la dialectique dans Platon et Hégel* (1860, in-8); *Essai sur le médiateur plastique de Cudworth* (1860, in-8); *la Philosophie du bonheur* (1862, in-18); *le Matérialisme contemporain en Allemagne : examen du système du docteur Buchner* (1864, in18). Il a fourni des articles à divers recueils, tels que *la Liberté de penser*, la *Revue de législation*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, etc.

JANET-LANGE (Ange-Louis Janet, dit), peintre français, né à Paris, le 19 novembre 1818, passa quelques années dans les ateliers de M. Collin et de M. Ingres, et au départ de ce dernier pour la villa Médicis, entra chez M. H. Vernet, dont il a imité la manière, et avec lequel il devait exécuter et signer plus tard (1843) les dessins de l'*Histoire de Napoléon*. M. Janet a envoyé aux expositions, entre autres tableaux : un *Haras* (1836); *le Christ aux Oliviers* (1839), au musée de Castelnaudary; *Isaac bénissant Jacob* (1843); *l'Abdication de Fontainebleau* (1844), donné à la ville de Tours; *le Bon pasteur* (1845); *le Baiser pris et rendu* (1846). Vers la même époque, le maréchal Soult le chargeait de dessiner une série d'uniformes militaires, restée aux archives du ministère, et les éditeurs de l'*Illustration* lui confiaient la direction artistique de leur revue.

Une foule d'éditeurs lui demandèrent dès lors des dessins pour les publications populaires. Revenant à la peinture, il a donné : *les Pèlerins d'Emmaüs* (1849), pour le ministère de l'intérieur; *Néron disputant le prix de la course aux chars* (1855), grande toile pleine de hardiesse et de mouvement; *Napoléon III distribuant des secours aux inondés de Lyon* (1857); *Épisode du combat de Koughil* (1859); *l'Empereur et sa maison militaire à Solferino* (1861); *Charge du 2e hussards à l'attaque de la ferme de Casanova, à Solferino* (1863); *Combat d'Altesco, 14 avril* (1864). M. Janet-Lange a lui-même lithographié quelques-uns de ses tableaux, notamment ceux exposés en 1841. Il a obtenu une 3e médaille en 1859.

JANIN (Antoine, baron), général français, né à Chambéry (Savoie), le 16 septembre 1775, s'engagea au 14e de chasseurs à cheval, en 1792, franchit rapidement les grades subalternes et passa, en qualité de lieutenant (1801), dans la gendarmerie d'élite; en 1810, il y devint chef d'escadron, avec rang de colonel. Après avoir organisé, à Milan, la garde du prince Eugène, qui venait d'être nommé vice-roi d'Italie, il suivit l'empereur en Espagne et en Russie, et reçut de lui, en 1813, le titre de baron. Il fut chargé, l'année suivante, d'escorter Marie-Louise à Blois. Il ramena de cette ville au palais des Tuileries une grande partie des fourgons contenant le trésor impérial, et entra, comme colonel, dans la gendarmerie royale (1814). Il accompagna, au 20 mars, Louis XVIII jusqu'à la frontière et obtint, en 1816, le brevet de maréchal de camp et une inspection générale. En juillet 1830, il commandait à Bordeaux et avait tout préparé pour une énergique résistance. Mais, à la nouvelle de la victoire populaire, il arbora le drapeau tricolore et envoya sa soumission au duc d'Orléans, qui le nomma lieutenant général, le 30 août 1830. M. Janin était depuis 1845, placé dans le cadre de réserve. Il avait été promu, le 3 novembre 1827, grand officier de la Légion d'honneur, et faisait partie du Conseil général des Basses-Pyrénées. — Il est mort en mai 1861.

JANIN (Jules-Gabriel), célèbre critique français, né à Condrieu (Loire), le 24 décembre 1804, et fils d'un avocat, commença au collège de Saint-Étienne d'excellentes études qui donnèrent les plus grandes espérances à ses parents. Ils se décidèrent à l'envoyer à Paris pour les lui faire achever au collège Louis-le-Grand. Là M. Jules Janin, qui, dans ses *Contes nouveaux*, a donné de minutieux détails sur son départ, eut pour condisciples MM. Bottard, Lerminier, Sainte-Beuve, etc. Ses succès y furent moins brillants qu'à Saint-Étienne et il ne se fit remarquer que par son opposition voltairienne au système d'enseignement de la Restauration. Ses études finies, il alla s'établir, avec une vieille tante octogénaire, dans une mansarde de la rue du Dragon, où il vécut en donnant des leçons au cachet. Se sentant né pour le journalisme, il écrivit d'abord dans les feuilles de théâtre, puis fut admis par M. Nestor Roqueplan au *Figaro*, où il continua, contre le gouvernement et les jésuites, la petite guerre qu'il avait commencée au collège. Ses articles eurent du succès et lui firent une certaine réputation. Il devint, sous M. de Martignac, rédacteur de *la Quotidienne* et prétendit rester toujours le « même homme, » et ne pas s'épargner l'opposition, au besoin. Il quitta cette feuille ultra-légitimiste, quand M. de Polignac entra au pouvoir, et écrivit dans des journaux d'un libéralisme modéré. Il fonda la *Revue de Paris*, avec quelques écrivains d'élite, et le *Journal des Enfants*, en même temps qu'il publiait son premier roman : *l'Ane mort et la femme guillotinée*, assemblage bizarre de choses délicates et monstrueuses, aboutissant à une fin lugubre (1829, 2 vol.; nombreuses édit.). L'année suivante, il donna *la Confession* (1830, 2 vol. in-12), roman politique et religieux, plus remarqué pour la nouveauté du style que pour l'originalité des caractères.

M. Jules Janin, dont jusque-là « l'opposition a été la vie, » se montra tout aussitôt hostile à la monarchie de Juillet. « Le premier, dit-il, qui a jeté des paroles d'opposition, après Juillet, et qui les a signées, c'est moi. » Bientôt en effet, il publia *Barnave*, son plus long ouvrage (1831, 4 vol. in-12). C'est une suite d'épisodes et de contrastes au milieu desquels est étalée la honte de Philippe-Égalité, avec une satire violente contre la famille d'Orléans, pour introduction. Il y fut répondu aussitôt, sous ce titre : *la Branche royale d'Orléans, ou le Barnave de M. Jules Janin réfuté par l'histoire* (in-8). Un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, qui eut, dit-on, plusieurs collaborateurs, celui intitulé *les Filles de Séjan*, est cité partout comme l'œuvre de M. Félix Pyat, qui avait alors, avec M. Jules Janin, des relations amicales bientôt rompues par des dissidences de toute nature. Toutefois, l'auteur rentra bientôt en grâce auprès du roi Louis-Philippe, obtint la croix de la Légion d'honneur, et prit, après Geoffroy et Hoffmann, la rédaction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*.

L'entrée de M. Janin aux *Débats* est une époque dans sa vie, et peut-être aussi dans l'histoire de la critique littéraire contemporaine. Laissant de côté la sévérité dogmatique de ses prédécesseurs, il se fit bientôt goûter du public par la légèreté gracieuse et l'esprit souvent paradoxal de ses feuilletons. Retranché derrière les colonnes de son journal, il s'y creusa « un grand trou » d'où il put faire et détruire tant de réputations. Il devint et se nomma lui-même « le prince de la critique, » et il exerça dès lors, du droit de son esprit et sans aucune déclaration de principes, la plus arbitraire et la plus absolue des royautés.

M. Jules Janin continuait de faire des livres. En 1832, il avait publié des *Contes fantastiques* (4 vol. in-12), et en 1833, des *Contes nouveaux* (4 vol. in-12), deux séries de romans et de nouvelles, déjà insérés dans divers recueils périodiques. On trouvera plus loin le sommaire de ce qu'il a composé ainsi de volumes, par la réunion de fragments et d'articles répandus d'abord dans tous les organes de la publicité. Quelques romans de longue haleine, notamment *le Chemin de traverse* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1841, in-8), eurent un assez grand succès, et une foule de publications de librairie pittoresque s'écoulèrent sous son nom.

La couronne du critique eut d'ailleurs ses épines. Le 16 octobre 1841, M. Janin épousa une riche héritière, jeune et jolie, et eut l'imprudence de donner, dans le *Journal des Débats*, à la place du feuilleton littéraire, le compte rendu le plus complaisant de son bonheur. Cet article singulier, qu'il intitula *le Mariage du critique*, lui valut de la part de son confrère Rolle, l'un des rédacteurs du *National*, une spirituelle et sanglante réplique, et pendant assez longtemps, il garda, dans la presse, le surnom du critique marié.

En 1844, à propos de la reprise du *Tibère* de Chénier, une violente sortie de J. Janin contre les hommes et les choses de la Révolution lui attira, cette fois sous une forme plus blessante, les récriminations de son ancien ami, M. Félix Pyat, alors rédacteur de la *Réforme*. Au lieu de répondre dans son journal, le critique, aigri par des

dissentiments plus intimes, traduisit l'écrivain républicain et le gérant du journal en police correctionnelle et fit condamner l'un à 100 fr., l'autre à 300 fr. d'amende, sans compter la prison. Lorsque la révolution de Février eut renversé Louis-Philippe, le critique aborda volontiers les questions politiques, soit pour réhabiliter le roi déchu, soit pour combattre les hommes du nouveau pouvoir. Il n'a d'ailleurs, sous aucun pouvoir, accepté ni sollicité de fonctions et il est bientôt revenu tout entier à ses causeries littéraires.

Aux ouvrages que nous avons signalés dans le cours de cette notice, on peut ajouter, dans le genre du roman: *Voyage de Victor Ogier en Orient*, suite de romans, contes, etc. (1834, in-12, 1re série, t. I-III); *Un Cœur pour deux amours* (1837, in-8); *les Catacombes*, romans, nouvelles et mélanges (1839, 6 vol. in-18); *la Religieuse de Toulouse* (1850, 2 vol. in-8), etc.; dans l'histoire littéraire, le genre descriptif, des mélanges : *Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François Ier* (1829, in-8); *Histoire du théâtre à quatre sous* (1832, in-12); *Cours sur l'histoire du Journal en France*, professé par l'auteur, à l'Athénée, en 1834 (in-8); *Fontainebleau*, *Versailles*, *Paris* (1837, in-18); *Histoire de France*, servant de texte explicatif aux *Galeries de Versailles* (1837-1843, 3 formats); *Versailles et son musée historique*, description complète, etc. (gr. in-18); *Voyage en Italie* (1839, in-8, gravures), publié d'abord sous forme de lettres, dans les *Débats*; *le Prince royal* (1842, in-18), écrit dans un style louangeur qui a été vivement reproché à l'auteur de *Barnave*; *la Normandie historique, pittoresque et monumentale* (1842-1843, gr. in-8, avec grav.); *la Bretagne historique*, etc. (1844), formant le pendant du précédent; *Voyage de Paris à la mer* (1847, in-16); *les Symphonies de l'hiver* (1857, in-8), une traduction en prose d'*Horace* (1860, petit in-32), etc. — Les publications les plus récentes sont : *les Contes du chalet* (1859, in-12); une nouvelle édition, entièrement revue, de *Barnave* (1860, in-18); *la Fin d'un monde et un neveu de Rameau* (1861, in-18); *les Petits bonheurs* (1861, in-18); *la Semaine des trois Jeudis* (1861, in-18); *Contes non estampillés* (1862, in-18); *les Contes bleus* (1863, in-18); *la Poésie et l'éloquence à Rome* (1863, in-8), ouvrage spécialement destiné à soutenir la candidature de l'auteur à l'Académie française, etc.

Sans vouloir compter ensuite les publications qui ont mis le nom de M. Jules Janin au nombre de leurs collaborateurs, disons qu'il a fourni des *Préfaces*, des *Introductions*, des *Essais*, des *Notices* à une quantité incroyable d'œuvres contemporaines ou de réimpressions d'ouvrages anciens, puis des articles à presque tous les journaux et revues littéraires, recueils, magasins, albums, keepsakes, etc. Il a traduit, en l'abrégeant, la *Clarisse Harlowe* de Richardson (1846, 2 vol. in-12). Il a donné avec MM. A. Phil. Chasles et Théophile Gautier, *les Beautés de l'Opéra*, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés (1844, in-8, édit. de luxe), et, avec MM. A. Houssaye et Sainte-Beuve, sous le titre de suite de l'*Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut* (1847, in-16), des fragments sur *Manon Lescaut*. Enfin sous le titre un peu pompeux d'*Histoire de la littérature dramatique* (1858, 6 vol. in-18), il a composé lui-même, en plusieurs années, un recueil de ses principaux feuilletons, qui restent malgré toute l'énumération qui précède, l'œuvre capitale de sa vie. En avril 1865, la candidature de M. J. Janin à l'Académie française a échoué avec un certain éclat : il s'est vu préférer son jeune confrère des *Débats*, M. Prévost-Paradol, pour des considérations encore plus politiques que littéraires.

JANMOT (Anne-François-Louis, dit *Jean*-Louis), peintre français, né à Lyon, le 2 mai 1814, étudia la peinture sous Victor Orsel, l'un des chefs de l'école lyonnaise, il vint à Paris, en 1834, suivre les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres. Il débuta au Salon de 1840 et retourna à Lyon où il exécuta, entre autres commandes, une fresque de *la Cène*, pour la chapelle de l'hospice de l'Antiquaille (1845). Il continua ses envois aux salons et se fit remarquer par des compositions pleines de mystiques excentricités. Il a surtout donné dans ce genre, au mois d'avril 1854, les dix-huit tableaux du *Poëme de l'Ame*, exposés dans des galeries particulières du passage du Saumon et plus tard au grand salon de 1855. Citons encore : *la Résurrection du fils de Naïm* (1849) : *l'Assomption de la Vierge, ou la Réhabilitation de la femme*, *Fleur des Champs* (1845); son *Portrait* (1846); *le R. P. Lacordaire* (1847); *le Songe du Christ au Jardin des Oliviers*, où défilent tous les antagonistes de la religion, depuis Néron jusqu'à Voltaire et Marat (1849); le *Portrait du général Gémeau*, commandé par une société de souscripteurs lyonnais, pour le musée de leur ville (1852); une *Cène*, pour l'église de Saint-Polycarpe de Lyon, *les saintes Femmes au tombeau*, *la Vierge et Jésus* (1859), une Allégorie pour plafond du salon de l'empereur, à l'hôtel de ville de Lyon, trois dessins, dont deux allégories et les quatre grands prophètes *Daniel*, *Isaïe*, *Jérémie et Ézéchiel*, huit cartons au crayon noir représentant *le Poëme de l'âme* (1861); *le Christ entre la Vierge, saint Jean, sainte Madeleine et saint François de Sales*, destiné à l'église Saint-François de Lyon, *Ophélie* (1863), *Ève*, et un *Portrait* (1864). M. Louis Janmot a publié, en 1854, avec sa grande œuvre de peinture mystique, un poëme explicatif en dix-huit chants, intitulé : *l'Ame* (Lyon, brochure in-12). Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une 2e en 1855 et un rappel en 1861.

JANNET (Pierre), bibliophile français, ancien libraire, né à Saint-Germain-de Graves (Gironde), le 5 janvier 1820, étudia d'abord le droit, puis se livra à l'étude des langues et devint un très-habile polyglotte. En 1847, il acquit le fonds de la librairie ancienne de Sylvestre, et, après avoir exécuté diverses publications de littérature légère, il commença, en 1853, avec le concours de M. Ternaux-Compans, la *Bibliothèque elzévirienne*, vaste et élégante collection de volumes in-16, consacrés surtout à la reproduction des anciens auteurs qui représentent au naturel la naïveté ou les hardiesses de l'esprit gaulois, tels que *Rabelais*, *Brantôme*, *Bonaventure des Périers*, *Gauthier-Garguille*, *Gringoire*, *Jean Chartier*, *Marguerite de Navarre*, etc. L'éditeur en a lui-même préparé quelques volumes, comme l'*Ancien-Théâtre-Français*, les *Facétieuses* de Straparole, etc. M. Jannet, qui est sorti de la librairie à la fin de 1858, a fait paraître, en outre, jusqu'à cette époque, le *Courrier de la librairie*, bulletin hebdomadaire, sous la direction de M. P. Boiteau, et le *Catalogue général de la librairie au* XIXe *siècle*, sous la direction de M. Chéron. Il rédige aujourd'hui le bulletin bibliographique de la *Revue européenne* (1860).

JANVIER DE LA MOTTE (Elie comte), homme politique français, député, est fils d'un président de Chambre de la Cour d'Angers. Il entra lui-même de bonne heure dans la magistrature, fut substitut au tribunal de Mamers, procureur du

roi à Alençon, puis enfin, sur sa demande, conseiller près la cour d'Angers. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de Tarn-et-Garonne. Réélu au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 20 991 voix sur 29 356 votants. M. Janvier de la Motte, à qui le pape a conféré, vers 1856, le titre héréditaire de comte, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

JANZÉ (Charles, baron DE), homme politique français, député, est né à Paris, le 15 août 1822. Agronome distingué, et membre du Conseil général pour le canton de Loudéac, il a été nommé en 1863, député du Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 5e circonscription des côtes du Nord, par 12 847 voix sur 23 575 votants. Pendant la session de 1865, il a présenté à la Chambre une sorte d'acte d'accusation contre les compagnies de chemin de fer, et il a paru en même temps, sous ses auspices un livre intitulé : *les Accidents de chemins de fer* (in-8). *

JAPY frères, raison sociale d'une grande famille d'industriels français, établis à Beaucourt (Haut-Rhin), près de Belfort. Ils dirigent, depuis trois générations, l'établissement que Frédéric Japy, l'ancêtre commun de la famille, fonda en 1780, et qui s'est agrandi peu à peu, par l'augmentation même de sa famille. En 1806, il le laissa à ses enfants, et malgré le passage des alliés qui, en 1815, l'anéantirent de fond en comble, cette usine, modeste à ses débuts, est devenue une petite ville manufacturière, comptant plus de 6000 ouvriers. Cette colonie, dotée par ses fondateurs d'une église, d'écoles, d'asiles et d'une maison de retraite, occupe sa population à la confection de tout ce qui est relatif à l'horlogerie, à la quincaillerie et à la mécanique. Les pièces innombrables, fabriquées en grandes masses et livrées à des prix insignifiants, ont, en grande partie, remplacé chez nous les produits économiques de la Suisse, qui vient même acheter à Beaucourt pour ses exportations.

La maison Japy, qui a paru sans interruption, depuis 1802, à toutes les expositions industrielles, nationales ou étrangères, et qui, en dernier lieu, occupait, à l'Exposition universelle de 1855, une immense vitrine dans la galerie des Panoramas, a remporté dans ces concours : une médaille de bronze en 1802, une mention en 1806, sept médailles d'or ou rappels de 1819 à 1849, une *council-medal*, à Londres, en 1851, une médaille d'argent à New-York, en 1853, et à Paris, en 1855, trois médailles à la fois, une de deuxième classe, pour la mécanique; une de première pour les ouvrages en métaux, et, pour l'horlogerie, une grande médaille d'honneur.

En dehors de leur célébrité collective, plusieurs des membres de cette famille ont eu leurs distinctions particulières : M. Frédéric-Guillaume JAPY, fils aîné du fondateur, et qui a introduit dans l'industrie commune de nombreuses améliorations, a reçu la décoration en avril 1819; M. Louis-Frédéric JAPY a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur en novembre 1851; Ingénu JAPY, leur frère, est mort en juillet 1856, à l'âge de cinquante-quatre ans, regardé comme un des habiles horlogers de l'époque.

Une de leurs sœurs a épousé M. Louis-Auguste MONNIN-JAPY, ancien commerçant suisse, l'un des maires de Paris jusqu'en 1859, député de la Seine de 1853 à 1857, membre du consistoire réformé, officier de la Légion d'honneur, et l'associé-gérant, à Paris, de la maison de ses anciens patrons, ses beaux-frères.

JAQUOTOT (Mme Marie-Victoire) artiste peintre française sur porcelaine, née à Paris, en 1778, morte à Florence, en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

JARDOT (Alexandre-Anne), écrivain militaire français, né en 1804, fut admis à l'École de Saint-Cyr, servit en Algérie et obtint, le 3 janvier 1851, le grade de chef d'escadron d'état-major. Il fut attaché ensuite à la place de Paris, M. Jardot a été promu, le 10 décembre 1851, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui diverses publications spéciales : *Statistique militaire de l'Ille-et-Vilaine* (1836, in-4); *Révolutions des peuples de l'Asie moderne* (1839, 2 vol. in-8), *des Routes stratégiques de l'Ouest* (1839), *des Chemins de fer de l'Europe centrale* (1842, in-8), considérés comme lignes stratégiques; *la Chine ancienne et moderne* (1844, in-8); etc. Cet officier est un des collaborateurs assidus du *Spectateur militaire*.

JARJAVAY (J... F...), médecin français, né vers 1819, fit ses études spéciales à Paris et fut reçu docteur en 1846. D'abord interne distingué des hôpitaux, agrégé de chirurgie en 1847, puis chef des travaux anatomiques à la Faculté, il est devenu, en 1859, professeur d'anatomie. Il est chirurgien de l'hospice de Lourcine. Avant 1855, il était attaché à celui des Enfants-Trouvés. Le docteur Jarjavay est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *de l'Influence des efforts sur la production des maladies chirurgicales* (1847, in-8), *des Opérations applicables aux corps fibreux de l'utérus* (1850, in-8); *Traité d'anatomie chirurgicale* (1852-1853, 2 vol. in-8), qui traite de l'anatomie dans ses rapports avec la pathologie externe et la médecine opératoire: *Recherches sur l'urètre de l'homme* (1856, in-4). Il fait partie des Sociétés médicale, anatomique et de chirurgie.

JARRY DE MANCY (Adrien), historien français, né à Paris, le 6 décembre 1796, ancien élève de l'École normale, devint professeur d'histoire au collége Saint-Louis et fut chargé, après la révolution de Juillet, d'enseigner l'histoire et les antiquités à l'École des beaux-arts; il y remplit aussi les fonctions de bibliothécaire. Il a appliqué la méthode de l'*Atlas* de Lesage (comte de Las Cases), à l'histoire des hommes et des choses, et, de 1827 à 1835, il a publié les tableaux suivants : *Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes des sciences et des beaux-arts* (1827-1829, 25 tabl. gr. in-fol.), rédigé en société avec MM. Ferd. Denis, Léonard Chodzko, etc.; *Tableau complémentaire de l'Atlas des littératures* (1835, in-fol.), inventaire rapide, mais complet, de toutes les productions de l'intelligence, distribuées méthodiquement et rangées par ordre chronologique.

M. Jarry de Mancy a fait paraître, après ce grand travail : les *Concours de l'université jusqu'en 1825* (1826); *les Concours des 32 colléges royaux des départements de France* (1828); *Tableau de l'École polytechnique depuis sa fondation jusqu'en 1827* (1828); *Tableau statistique des deux Chambres* (1827); *la Russie et les Polonais en 1829*; *la Turquie et les Grecs en 1829*; *Tableau des révolutions de Pologne* (1831), avec M. Léon Chodzko; *Tableau des révolutions de Portugal* (1832); *Tableau des révolutions de Suisse* (1832); etc. On doit encore au même auteur : *le Livre d'honneur de l'Université*, une collection de portraits des personnages les plus célèbres de l'histoire moderne connue sous le titre d'*Iconographie instructive* (1827 et années suiv.), et *les Hommes utiles*

de tous pays (1833-1841, 5 vol. gr. in-8). M. Jarry de Mancy a été décoré de la Légion d'honneur le 8 août 1843. — Il est mort en décembre 1862.

M. Jarry de Mancy a épousé vers 1830 Mlle Adèle LE BRETON, veuve Le Breton, née à Paris, le 29 avril 1794, et qui cultive la peinture. Elle a publié sur l'art du dessin, d'après la méthode de son père, les deux ouvrages suivants : *Traité de perspective simplifiée* (1828, 2 vol. in-4), et *le Dessin d'après nature et sans maître* (1829-1830, 2 vol. in-fol.).

JASMIN (Jaquou), ou JANSMIN, poëte français, né à Agen, le 6 mars 1798, et fils d'un tailleur, embrassa l'état de perruquier, auquel, malgré ses succès poétiques, il est resté toujours fidèle, se vantant de faire ainsi, d'une façon ou de l'autre, la barbe à tous ses confrères. Il débuta, en 1825, par une pièce de vers en langage agénois, intitulée : *Me cal mouri* (Il me faut mourir). Depuis, il a donné une série de poëmes qui l'ont rendu célèbre, non-seulement dans sa province et en France, mais dans toute l'Europe, et qui lui ont valu des présents de toutes les villes méridionales, des prix aux Académies de Toulouse et de Bordeaux, la bienveillance de Louis-Philippe, qui voulut le recevoir en audience particulière, en 1846. M. de Salvandy le fit décorer de la Légion d'honneur, la même année, et des notices flatteuses lui furent consacrées par M. Sainte-Beuve et Charles Nodier. Il obtint plus tard, outre les prix de l'Académie, une pension que le ministre d'État a portée de 1800 francs à 2000, en mai 1863. Promu officier de la Légion d'honneur, il fut nommé chevalier de l'Ordre royal d'Isabelle la catholique et reçut du pape Pie IX la croix de Grégoire le Grand.

Les principaux ouvrages de M. Jasmin sont : *Lou Chalibari* (le Charivari, 1825), poëme comique : *lou Tres de mai* (le Trois mai; 1830), publié à l'occasion de l'érection de la statue de Henri IV, à Nérac; *l'Abuglo de Castel-Cuillé* (La jeune aveugle de Castel-Cuillé, 1836), traduit par Longfellow; *lous Dus Frays bessous* (les Deux Jumeaux, 1847), dédié à M. de Salvandy, et surtout un recueil intitulé : *les Papillotes de Jasmin* (Las Papillotos de Jasmin 1835; 2e édit., 1843; édition populaire, 1860, in-18), renfermant un certain nombre de pièces très-remarquables, entre autres : *Framonnelle*, l'*Ode à la Charité*, *Marthe*, *l'Hymen et le Célibat; Hélène*, poëme français, réunira une quatrième édition des *Las Papillotos* (1863, 4 vol. in-8), etc. M. Jasmin, héritier des troubadours, a fait revivre leur esprit et a ressuscité leur langue. Sa versification est imagée et elliptique; il faisait valoir lui-même le sel ou le sentiment de ses poëmes, par la puissance de mimique et la vivacité avec lesquelles il les déclamait. — Le poëte Jasmin est mort à Agen le 4 octobre 1864. Sa mort a été pour le Midi comme un deuil national, et on lui a fait de pompeuses funérailles.

JAUBERT (Hippolyte-François, comte), membre de l'Institut, ancien ministre et pair de France, né le 28 octobre 1798, à Paris, est fils d'un conseiller à la Cour de cassation mort en 1822. D'abord avocat, puis maître de forges, il se jeta, après la révolution de Juillet, dans la carrière politique et siégea à la Chambre des Députés pour le département du Cher, de 1831 à 1844; il s'y montra d'abord partisan des idées doctrinaires qu'il soutint à la tribune avec beaucoup d'esprit. Plus tard, il devint l'ami de M. Thiers, qui, au 1er mars 1840, lui confia dans son cabinet le portefeuille des travaux publics. Jeté un moment dans les rangs de l'opposition, il n'en fut pas moins nommé, le 27 novembre 1844, pair de France et appuya de nouveau la politique conservatrice. Il est, depuis plusieurs années, l'un des administrateurs des usines métallurgiques d'Imphy et de Fourchambault. M. Jaubert est, depuis le 27 avril 1840, chevalier de la Légion d'honneur. Membre de la Société de botanique, qu'il a présidée en 1856, il a été élu membre libre de l'Académie des sciences en 1858, en remplacement de Largeteau. — On a annoncé la mort du comte Jaubert en juillet 1865.

Philologue et botaniste, il a écrit quelques ouvrages estimés : *Vocabulaire du Berri et des provinces voisines* (1838, in-8), entièrement refondu, en 1846, sous le titre de : *Glossaire du centre de la France* (T. I, in-8), et qui a obtenu un prix de l'Institut; *Lettres écrites d'Orient* (1842), insérées dans la *Revue des Deux-Mondes; Illustrationes plantarum orientalium* (1842, 5 vol. in-4), magnifique collection faite avec M. Ed. Spach et contenant un choix de plantes nouvelles ou peu connues du Levant; *la Botanique à l'Exposition universelle* (1855, in-8); un *Mémoire sur les cours d'eau* (1836), etc.

JAUCOURT (François, comte DE), homme politique français, député, est né en 1825. Après avoir été premier secrétaire d'ambassade, puis chef du cabinet de M. de Persigny, ministre de l'intérieur, il succéda, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la deuxième circonscription de Seine-et-Marne, à M. Gareau qui siégeait, à ce titre, depuis 1852. M. le comte de Jaucourt fut nommé par 14 192 voix contre 12 808 données à son concurrent. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. *

JAVAL (Léopold), homme politique français, député, est né à Mulhouse, le 1er décembre 1804. En 1830, il fit la campagne d'Algérie, comme sous-lieutenant, à la suite de l'escadron de cavalerie légère, puis il quitta le service militaire, devint banquier à Sens et s'occupa d'exploitations agricoles. En 1852, il entra au conseil général de l'Yonne et y siégea jusqu'en 1861. En 1857, nommé député au Corps législatif dans la deuxième circonscription de l'Yonne, malgré les efforts de l'administration, il a été réélu, comme candidat du gouvernement, en 1863, par 16 895 voix sur 27 062 votants. M. Javal a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 janvier 1863. *

JAY (Joseph-Laurent), jurisconsulte français, né à Pierrelatte (Drôme), le 19 juillet 1806, fit à Paris ses études de droit et fut inscrit au tableau des avocats de la Cour royale. Il a publié sur le droit pratique un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Manuel des greffiers et des justices de paix* (1843, in-8); *Traité des conseils de famille* (1843, in-18; 3e édit., 1854); *Traité des scellés, inventaires et prisées* (1847, in-8; 2e édit., 1854); *Guide des huissiers* (1847, in-8; 2e édit., 1849) : *Traité de la compétence judiciaire des juges de paix* (1848, in-8); *Annales et répertoire général de la science des juges de paix* (1850, 5 vol. gr. in-8), collection de jurisprudence et de doctrine, qui a pour complément un *Bulletin chronologique des lois des justices de paix annotées et expliquées, de 1563 à 1852* (1852, 2 vol; in-8); *des Pensions civiles* (1853, in-18); *Formulaire et manuel de la procédure des justices de paix* (1854, in-8); *Dictionnaire général et raisonné des justices de paix* (1855, 2 vol. in-8, 2e édit., 1859, 4 vol. in-8); *Traité des contraventions* (1856, 2 vol. in-8). M. Jay a rédigé le *Journal des commissaires-priseurs* en 1843, les *Annales des juges de paix* depuis 1841, et depuis

1859, le *Bulletin spécial des décisions des juges de paix et des tribunaux de simple police.*

JAY (Adolphe-Marie-François), architecte français, né à Lyon, le 13 juillet 1789, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1811, comme élève de Percier et y resta jusqu'en 1819. Il alla ensuite poursuivre ses études en Italie. Peu de temps après son retour, il fut attaché (1831) aux constructions des greniers de réserve du boulevard Bourdon, commencés en 1807, successivement dirigés par MM. Delaunay, Caristie et Gourlier, et terminés par M. Jay, en 1848. Dans l'intervalle il construisit (1825) la barrière du Trône, avec ses deux colonnes. Architecte de la ville de Paris, pour la section des Abattoirs, de l'Entrepôt des vins et des barrières, architecte du cimetière de l'Est, et professeur de construction à l'École des beaux-arts, il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850.

M. Fr. Jay a publié, depuis 1831, de nombreux *mémoires* sur des questions d'architecture; entre autres un *Examen des différentes pierres provenant des vallées avoisinant le canal de l'Ourcq* (Extrait de l'*Architecte*, 1832, in-8). Il a réédité, en l'annotant, *l'Architecture pratique nouvelle, ou Bullant rectifié et entièrement refondu* (2 vol. in-8), avec Alexandre Michié.

JAY (William), publiciste américain, né à New-Yorck, le 16 juin 1789, et second fils du célèbre abolitionniste de ce nom, commença l'étude de la loi à Albany, puis se retira avec son père dans une maison de campagne à Bedfort. A la mort de ce dernier (1829), il est entré dans la vie publique et a presque continuellement occupé une haute position dans la magistrature de son comté. Abolitionniste ardent lui-même, il a attaqué l'esclavage dans un grand nombre de brochures et de discours qui ont été réunis sous le titre de *Miscellaneous Writings on Slavery* (Boston, 1854, fort volume in-8). M. William Jay est un des fondateurs de la Société Biblique américaine. Il a aussi été président de la Société des amis de la paix. En 1832, il a publié un travail important sur la vie et les opinions de son père, avec des extraits de sa correspondance et de ses papiers (*the Life and Writings of John Jay*).

Son fils, John Jay, né en 1837, abolitionniste comme lui, a écrit plusieurs brochures contre l'esclavage et requêtes en faveur des noirs.

JAYR (Hippolyte-Paul), administrateur français, ancien pair et ministre, né à Bourg (Ain), le 25 décembre 1801, et fils d'un avoué de cette ville, étudia le droit à Paris et prit le diplôme d'avocat. Nommé conseiller de préfecture et secrétaire général dans l'Ain (août 1830), il devint préfet de ce département (25 mai 1834) et administra tour à tour ceux de la Loire (1837), de la Moselle (1838) et du Rhône (janvier 1839). Malgré son élévation à la pairie (9 juillet 1845), il resta préfet à Lyon jusqu'au moment où il vint remplacer, dans le cabinet Guizot, M. S. Dumon, comme ministre des travaux publics (9 mai 1847). Ce fut en cette qualité qu'il présenta aux Chambres plusieurs projets de loi relatifs aux chemins de fer de Lyon, d'Avignon, de Dieppe, du Centre, etc., et qu'il adressa au roi un rapport sur l'organisation des corps des mines et des ponts et chaussées. M. Jayr, retiré de la vie politique lors de la révolution de Février, est devenu l'un des administrateurs du chemin de fer de l'Est. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur 10 janvier 1845.

JAZET (Jean-Pierre-Marie), graveur français, né à Paris, le 31 juillet 1788, et de bonne heure orphelin, fut recueilli par son oncle Debucourt, graveur à l'aqua-tinta. Il fit de rapides progrès et eut l'idée de porter dans les tableaux d'histoire un procédé de gravure alors nouveau et qu'on ne croyait convenir qu'aux paysages. Il se mit dès lors à reproduire les épisodes de la France républicaine ou impériale et s'attacha aux œuvres de David, Gros et M. H. Vernet. Son premier succès fut *le Bivouac du général Moncey*, d'après M. H. Vernet. Vinrent ensuite : *le Serment du jeu de paume*, *Nazareth*, *Iéna*, *Wagram*, *la Barrière de Clichy*, *le Retour de l'île d'Elbe*, *une Course à Rome*, *Mazeppa*, *le Giaour*, *le Pont d'Arcole*, *l'Atelier d'Horace Vernet*, et aussi l'*Entrée de Charles X à Paris*. A l'Exposition universelle de 1855, M. Jazet a donné trois gravures, remarquées déjà aux Salons de 1838 et 1839 : une *Chasse au sanglier*, une *Chasse au lion*, *la Prise de la porte de Constantine*, d'après M. H. Vernet; au salon de 1857 : *Louis XV à Fontenoy*, *Retour de la chasse au lion*, et *le Trappiste en prière*; à celui de 1861 : *Combat de chevaliers*, *Femme arabe défendant son enfant contre un lion*, d'après Vernet; la *Pêche à Étretat*, d'après M. Lepoitevin; *Enfance de Grétry*, *Jeunesse de Calot*, d'après M. P. Bresson; et à celui de 1863 : le *Baptême de Clovis*, *Charlemagne proclamé empereur d'Occident*, *Arrivée de Henri IV à Notre-Dame de Paris*, d'après M. J. Rigo; à celui de 1864 : *Repentir*, d'après M. G. Vibert. Il a aussi reproduit quelques tableaux de MM. Grenier, Laurens, Cogniet, Steuben et Biard.

M. Jazet, l'un des graveurs les plus populaires de nos plus célèbres peintres, a obtenu une médaille dès 1819, et la décoration en 1846.

Il a deux fils, MM. Eugène et Alexandre-Jean-Louis Jazet, qui ont cultivé comme lui la gravure. Le second a donné à l'Exposition universelle de 1855 une œuvre dont le sujet et l'exécution rappellent son père : *les Enfants de Paris devant Witepsk*, d'après M. H. Vernet; au salon de 1861 : *Déclaration de l'indépendance des États-Unis d'Amérique*, d'après M. J. Trumbull, et une *Scène tirée des mémoires de Grétry*; à celui de 1864 : *Gresset*, *Gentil-Bernard*, d'après M. Besson. Le premier qui avait obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1842, a eu une fin tragique en 1856.

JEAN (Frédéric). Voy. Autriche.

JEAN (Népomucène-Marie-Joseph), roi de Saxe, né le 2 décembre 1801, est le dernier fils du roi Maximilien, mort en 1838, et de la princesse Caroline de Parme. Entré, à l'âge de vingt ans, au ministère des finances, il en était président lorsqu'il se retira en 1831, pour prendre le commandement général des gardes nationales du royaume, qu'il conserva jusqu'en 1846. Comme membre de la première Chambre, il prit une part active aux travaux de la diète saxonne et notamment à la discussion de la Constitution de 1831. Ses hautes fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les études archéologiques et littéraires. Il a visité deux fois l'Italie et publié, sous le pseudonyme de *Philalethes*, une traduction allemande de la *Divine comédie*, accompagnée de savantes notes critiques et historiques (Leipsick, 1839-1849, 3 vol.). Il est devenu, en 1824, président de la Société des antiquaires de Saxe et il a présidé, en 1852 et en 1853, la Société allemande d'histoire et d'antiquités.

Devenu maître du trône, après la mort de son frère, le roi Frédéric-Auguste, décédé sans postérité, le 9 août 1854, il se montra hostile aux puissances occidentales, dans les affaires d'Orient. Peu de mois après son avénement, une diète ex-

traordinaire adopta plusieurs propositions royales relatives à l'abolition de la juridiction seigneuriale et à la réforme du code pénal et du code de procédure criminelle. — Pour la famille du roi Jean, voy. SAXE (maison royale de).

JEANDEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Charolles (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1812, et fils d'un marchand de fer, entra à l'École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, dont son oncle était directeur, et vint, en 1832, suivre à Paris des cours de mathématiques. Après les journées de juin de cette année, il réussit à enlever aux mains de la justice militaire un de ses amis, blessé sur une barricade. De retour à Charolles, il y remplit quelque temps les fonctions de professeur de mathématiques et d'architecture. En 1834 il devint ingénieur mécanicien aux mines de Blanzy, et quelques années après chef du montage des machines dans les ateliers du Creuzot. De là il se rendit à Châlon-sur-Saône, où il fonda un atelier de mécanicien. En 1848, les démocrates de Saône-et-Loire le choisirent pour candidat aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec l'extrême gauche et suivit la ligne politique du journal *la Réforme*, dont il était rédacteur. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et se remit à la tête de ses ateliers.

JEANRON (Philippe-Auguste), peintre français, né le 10 mai 1809, à Boulogne-sur-mer, était fils d'un soldat du camp de Boulogne, chef d'ateliers régimentaires, qui suivit l'armée à Walkren et fut au nombre des prisonniers que les Anglais emmenèrent à Portsmouth. Il passa quelques-unes de ses plus jeunes années dans les forges de la Haute-Vienne et vint à Paris vers 1828. Il s'y lia avec Sigalon et aborda à la fois la peinture et les travaux littéraires. Ami de Godefroy Cavaignac, il prit part aux Journées de Juillet, présida peu après la *Société libre de peinture et de sculpture*, ouvrit des conférences qui eurent une certaine vogue, et écrivit des articles dans *la Pandore*, la *Revue française*, la *Revue du Nord*, des *Commentaires* pour la *Vie des peintres* de Vasari, une *Histoire de l'école française*, une brochure sur *l'Origine et les progrès de l'art*, etc. (1835-1852). Il prenait part en même temps aux expositions annuelles. La plupart de ses sujets, comme ses *Douze épisodes de la vie du prolétaire*, pour M. Ledru-Rollin, étaient empruntés à la vie populaire, appartenaient à ce qu'on a appelé depuis le réalisme et servaient de complément aux théories nouvelles que le peintre développait dans des cours.

Les œuvres principales de M. Jeanron, pour la peinture, sont : *les Petits patriotes*, sa première toile exposée, achetée par le Luxembourg, puis donnée à la ville de Caen (1831); *Halte de contrebandiers*, *les Ouvriers en grève* (1833); *Paysans limousins* (1834); *les Forgerons de la Corrèze* (1836); *les Criminels cueillant le poison de l'Upas* (1840); *Bohémiens* (1846); *la Fuite* et *le Repos en Égypte*, acquis par le duc de Luynes, *le Port abandonné d'Ambleteuse*, placé au musée du Luxembourg, *la Plage d'Andresselles*, *la Pose du télégraphe électrique au cap Gris-Nez* (1850); *Suzanne au bain*, *les Pêcheurs à la traille* (1852); *Vue du cap Gris-Nez*, *la Morte-Eau* (1853); *le Camp d'Equihem*, *Berger breton* (1855); *Fra-Bartholomeo*, *Raphaël et la Fornarina*, *le Tintoret et sa fille dans la campagne*, *la Longue absence*, *Oiseaux de mer* (1857); *le Phénicien et l'esclave*, *Coqs de bruyères* (1859); *le Retour de la pêche aux environs de Gênes*, *Vallée de Posavera*, *Soldats français à Solferino*, *Soldats français aux environs de Gênes*, appartenant à M. Émile Pereire, *Zouaves au bord de la mer*, appartenant au ministère d'Etat, *A Solferino* (1861); les *Vieux salins d'Hyères*, les *Bains des Bonnettes* (1863); *le Phare*, vue prise à Marseille (1864).

Il faudrait joindre à cette liste de nombreuses aquarelles, des gravures à la pointe sèche (1850), des portraits estimés, entre autres ceux de MM. *Tripier*, *Lebdiard*, *Subervic*, *Aimé Martin*, *Odier*, *Eugène* et *Godefroy Cavaignac* et les dessins de l'*Histoire de dix ans*. M. Jeanron a obtenu, comme artiste, une 2e médaille en 1833 et la décoration en novembre 1855.

En 1848, le gouvernement provisoire « requit le citoyen Jeanron pour veiller aux richesses du Louvre et des musées nationaux. » Le nouveau directeur préserva le Louvre dans les embarras de 1848, organisa aux Tuileries l'*Exposition libre*, composée de plus de 5000 numéros, et réunissant dans les mêmes salles la peinture et la sculpture. Il présenta à la Constituante un *Rapport* préparé par lui et MM. Mérimée et Duban, et obtint les deux millions nécessaires pour la restauration du Louvre, les jardins et la galerie d'Apollon. On dut aussi à son initiative l'achèvement du salon des Sept cheminées, pour l'École française, et celui de l'entre-sol de la galerie du bord de l'eau, qu'il destinait à l'exhibition de 20 000 dessins. Il exécuta en outre divers voyages dans l'intérêt de nos musées de province. On lui dut encore, pendant ces deux années, le classement des tableaux du Louvre par ordre chronologique et par écoles, la réorganisation de la calchographie, avec création d'une succursale au Luxembourg, l'établissement, pour les besoins du musée, d'une imprimerie en taille-douce, l'ouverture du musée égyptien, l'accroissement de la division ethnologique, etc.

Rentré dans la vie privée en 1850, M. Jeanron, qui avait eu à rédiger de nombreux *Rapports* sur toutes les questions qui intéressent l'art et les musées, a composé de curieux *Mémoires*, dont une partie a été autographiée.

JÉHOTTE (Louis), sculpteur belge, né à Liége, le 7 novembre 1803, et fils de Léonard Jéhotte, dernier graveur des monnaies du prince-évêque de cette ville, alla étudier au collége liégeois fondé à Rome par Lambert Darchis, et eut pour maîtres Kessels et Thornwaldsen. Son œuvre principale est le *Monument de M. de Méan*, dernier prince-évêque de Liége, groupe de marbre blanc dans le goût de la Renaissance, placé dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut. Outre les bustes du *roi Léopold*, de *l'archevêque Charles d'Argenteau*, du *baron de Stassart*, du *général Desprez*, on a de M. Jéhotte une statue du *prince Charles de Lorraine*, érigée en 1848 à Bruxelles, devant le palais de l'Industrie; une *Baigneuse*, au musée particulier du duc d'Arenberg, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé une statue en bronze de *Caïn*. M. Jéhotte est correspondant de l'Académie royale de Belgique.

JELLACHICH DE BUZIM (Joseph, ban), feld-maréchal autrichien, né à Peterwaradein, le 16 octobre 1801, mort à Agram, le 19 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

JELLINEK (Adolphe), théologien et philolo-

gue allemand, né à Drslowitz, en Moravie, le 26 juin 1820, est frère du révolutionnaire Hermann Jellinek, fusillé à Vienne le 23 février 1849, pour sa participation aux événements d'octobre. D'une famille israélite, il se livra de bonne heure à l'étude du Talmud, tout en suivant les cours des colléges de Prossnitz et de Nickolsbourg. Il fréquenta ensuite l'université de Prague, et en 1842 celle de Leipsick, où il étudia particulièrement les langues orientales et la philosophie. En 1845, il fut nommé prédicateur de la commune israélite de Leipsick. Appartenant au parti du progrès modéré, il exerça, dit-on, une influence notable sur la population juive de l'Allemagne.

M. Jellinek est surtout connu en Allemagne par ses ouvrages sur la Kabbale. On lui doit, outre une traduction critique de la *Kabbale* de notre compatriote M. Frank (voy. ce nom, Leipsick, 1844); des *Recherches historiques sur la Kabbale* (Beitraege zur Geschichte der Kabbala, Ibid., 1851-1852); *Moses-ben-Schem-Tob de Leon et ses rapports avec le Sohar* (Moses, etc., und sein Verhaeltniss zum Sohar: Ibid., 1851): *Choix d'écrits de mystique cabalistique* (Auswahl Kabbalistischer Mystik: Ibid., 1852 et 1853), d'après des manuscrits des bibliothèques de Paris et de Hambourg, et suivi de recherches historiques et de commentaires critiques, etc.

Les autres écrits de M. Jellinek se rapportent à la littérature juive et aux langues orientales. Nous citerons parmi les premiers *Midrasbh ele Eskera* (1853), publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg: *Betha-Midrasch* (1853), recueil de diverses dissertations de l'ancienne littérature juive; *Saint Thomas d'Aquin et la littérature juive* (Thomas von Aquino in der jüdischen Literatur, 1853); *Documents pour servir à l'histoire des croisades, d'après des manuscrits hébreux* (Zur Geschichte des Kreuzzüge, nach, etc., 1854).

Ses travaux de philologie orientale consistent en dissertations insérées dans le journal *l'Orient* et en divers mémoires : *Sefat Chachamin* (1846; supplément, 1847), contenant l'explication des mots arabes et perses qui se trouvent dans le Talmud: *Introduction à Chobot-ha-Lebabot* de Bachja (Einleitung zu Bachjais, etc., 1846,) etc ; et en éditions telles que celles des *Poëmes religieux* de Salomon Ibn-Gabriol (1853), du dictionnaire *Maarich* de Menahem de Lousam (1853), du *Dialogue sur l'âme* de Galien (1852), etc.

M. Jellinek a rédigé, en outre, le *Journal du Sabbat* (Sabbatblatt; Leipsick, 1845-1846), et collaboré à l'*Univers israélite*. Il a aussi fait imprimer un nombre assez considérable de ses *Sermons* prêchés à la synagogue de Leipsick. — M. Jost a publié sur lui et sur la science dont il s'occupe : *Adolphe Jellinek et la Kabbale* (Leipsick, 1852).

JERDAN (William), publiciste écossais, né le 16 avril 1782, à Kelso (comté de Roxburgh), où il fit ses premières études, étudia successivement le droit chez un attorney d'Édimbourg, le commerce dans une maison d'exportation de Londres, et la chirurgie à bord d'un vaisseau-hôpital de Portsmouth. En 1806, il entra dans la carrière du journalisme dont il est aujourd'hui l'un des doyens. Attaché d'abord, comme sténographe (*reporter*), au *Pilote*, au *Morning Post*, au *Satirist* dont il fut propriétaire, il devint, en 1813, éditeur du *Sun*, alors l'organe le plus accrédité des tories. C'est à ce journal qu'il adressa, en 1814, un récit qui fit sensation, des événements politiques dont Paris venait d'être le théâtre.

M. Jerdan a surtout attaché son nom à la fondation de la *Literary Gazette* (1817), qu'il a dirigée jusqu'en 1850. Outre un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux, il a écrit la partie biographique de la *Galerie des hommes célèbres du XIXe siècle* (National gallery of eminent personnages of the XIX century), éditée par Fischer, et des souvenirs personnels (*Autobiography*; 1852-1853, 4 vol. in-8). Il est membre de la Société des Antiquaires et l'un des fondateurs de la Société royale de littérature et du club des Mélodistes. Le gouvernement lui a donné, en 1852, une pension de 100 liv. (2500 fr.) par an, pour services rendus aux lettres et aux arts; quelque temps auparavant, il avait été l'objet d'une souscription particulière due à la munificence de plusieurs membres de l'aristocratie.

JERICHAU (A...), sculpteur danois, né vers 1815, reçut une première éducation bien incomplète dans son pays, et partit en 1839 pour Rome, où il mit à profit les leçons de son compatriote Thorwaldsen et où il se fixa. Ses principaux ouvrages sont : *le Mariage d'Alexandre avec Roxane*, bas-relief pour une frise d'un des châteaux royaux de Copenhague · *Hercule et Hébé*, groupe colossal (1846); une *Pénélope*, en marbre, une de ses œuvres les plus remarquables; un *Chasseur dévoré par une lionne dont il a pris les lionceaux*; une *Ascension*, qui a remporté le grand prix proposé par la princesse Albert de Prusse, et placée dans une des résidences de la princesse. M. Jerichau appartient à l'école classique par la correction et la pureté de la forme.

Sa femme, Mme Élisabeth JERICHAU-BAUMANN, née à Varsovie, vers 1825, s'est acquis beaucoup de réputation dans la peinture. Élève de l'Académie de Dusseldorf, elle a su garder, en dehors de toute école, une originalité qui s'est développée par l'étude passionnée de la nature. Fixée depuis longtemps à Rome, avec son mari, elle se plaît à représenter la vie du peuple romain. Ses sujets sont simples pour la plupart, mais traités avec beaucoup de vigueur, et une grande science des effets de lumière. Ses tableaux, quoique très-nombreux, sont ordinairement désignés, sans titres particuliers, sous le nom général de scènes populaires. Elle a envoyé au Salon de 1861, où elle obtint une mention honorable d'assez nombreux tableaux: *la Lecture de la Bible*, commandé par ordre de l'Empereur; *la Sirène du Nord*, *Enfants trouvés*, *les Délices d'une mère*, *la Bénédiction du prisonnnier*, *le Sommeil des enfants pauvres*, *Jeune fille priant pour sa mère malade*. *Ne l'éveillons pas! Paysans polonais quittant leur village*, la reine douairière du Danemark, *Caroline-Amélie*.

JERMYN (Fred.-W. HERVEY, comte). Voy. BRISTOL.

JÉROME (Jérôme-Napoléon BONAPARTE), prince français, maréchal, ex-roi de Westphalie, né à Ajaccio le 15 décembre 1784, fut le plus jeune et le dernier survivant des frères de l'empereur Napoléon Ier. Emmené en France par sa famille, qui venait d'être bannie de la Corse (1793), il fit ses études au collége de Juilly, puis à Saint-Germain-en-Laye, dans le pensionnat Mestro, et fut, après le coup d'État de brumaire, placé comme aspirant dans la marine. Dès l'année suivante, il était lieutenant de frégate (1801). Il fut attaché à l'expédition de Saint-Domingue, commandée par le général Leclerc, son beau-frère, qui le renvoya bientôt pour annoncer la nouvelle de l'heureux débarquement des troupes; sa mission remplie, il monta de nouveau à bord de l'*Épervier*, établit une croisière en avant de la Martinique, et, forcé par les Anglais de renoncer à sa surveil-

lance, il vint relâcher à New-York. Ce fut dans cette ville qu'il épousa miss Élisabeth Patterson, fille d'un riche planteur de Baltimore; l'envoyé d'Espagne se chargea de demander la main de la jeune Américaine, le consul de France signa au contrat, et l'abbé Caroll, premier évêque catholique des États-Unis, célébra la cérémonie nuptiale, qui eut lieu le 24 décembre 1803. Ce mariage, contracté sans son assentiment, irrita Napoléon, qui, se fondant sur la minorité de son frère, fit déclarer, malgré toutes ses supplications, la nullité de l'acte. La jeune femme, amenée par *l'Erin* à Amsterdam, ne put même toucher terre et dut se rendre immédiatement en Angleterre; elle s'établit aux environs de Londres, et un mois après donna le jour à un fils, Jérôme-Napoléon (7 juillet 1805), le seul rejeton de cette union, qui, malheureusement pour lui, coïncidait avec celle que Lucien venait de conclure en dehors de la politique fraternelle.

Après avoir subi une disgrâce passagère, le prince Jérôme fut, à la fin de l'année 1805, chargé par l'empereur de réclamer du dey d'Alger deux cent cinquante Génois retenus en esclavage; il accomplit cette mission avec un succès complet. Devenu capitaine de vaisseau, il conduisit, en 1806, une escadre de huit bâtiments de ligne à la Martinique, et fut, à son retour, promu au grade de contre-amiral. L'année suivante, il quitta le service de mer pour prendre le commandement d'un corps auxiliaire de Bavarois et de Wurtembergeois à la tête duquel il occupa, dans la campagne de Prusse, la province de Silésie. Nommé, lors de la paix de Tilsitt, général de division (14 mars 1807), il épousa, le 7 août suivant, la princesse Frédérique, fille du roi de Wurtemberg, et fut le 1er décembre mis sur le trône de Westphalie, royaume créé tout exprès pour lui.

En politique, simple lieutenant de Napoléon, il s'appliqua du moins à restaurer les finances, à réformer les abus de l'administration, à introduire la liberté des cultes et à embellir Cassel, sa capitale. Sa conduite, toutefois, ne fut pas toujours de nature à obtenir l'approbation de l'empereur, qui, à plusieurs reprises, le manda à Paris pour lui rappeler, d'une façon plus ou moins sévère, ce qu'un trône impose d'obligations. Appelé, en 1812, à commander un corps d'armée formé de troupes allemandes, il se distingua aux combats d'Otrowno et de Mohilew; mais il se laissa surprendre à Smolensk, et à la suite de cet échec qui eut pour résultat de ruiner une opération des plus importantes, il se vit reléguer à Cassel. Bientôt forcé de se retirer devant les Russes (octobre 1813), il rallia quelques détachements français et rentra en Westphalie, d'où il sortit précipitamment, en apprenant l'issue de la bataille de Leipsick. En 1814, il rejoignit à Munich la reine, dont l'affection ne se démentit pas dans ces jours d'adversité, résida à Trieste et à Naples, et revint à Paris au mois d'avril 1815. Durant les Cent-Jours, il assista à la cérémonie du Champ de Mai, ainsi qu'aux séances de la Chambre des pairs, où il avait place à titre de prince français. Il reçut un commandement dans la campagne de Belgique, fut blessé au combat d'Hougoumont et fit à Waterloo des prodiges de valeur; il quitta un des derniers le champ de bataille. Napoléon le ramena à Paris.

Lors de la seconde abdication, Jérôme sortit secrètement de la capitale (27 juin) et parvint, après avoir erré longtemps en France et en Suisse, à rejoindre sa femme dans le Wurtemberg, où il lui fut permis par les puissances alliées de rester, à la condition de vivre obscurément et de n'avoir point de compatriotes à son service. En 1816, son beau-père lui conféra le titre de prince de Montfort, et, pendant trente ans, il résida tour à tour au château de Baimbourg, près de Vienne, à Trieste et à Florence, où il avait un palais. Il vit, en 1836, mourir la princesse Frédérique; mais il put continuer de vivre avec la même splendeur, grâce à la pension que la fortune immense de son gendre, le comte Demidoff, permit à sa fille aînée de lui faire, de 1842 à 1849.

Le prince Jérôme avait entamé, en son nom personnel, des négociations avec le gouvernement de Louis-Philippe, afin d'être réintégré dans ses droits de citoyen, et il fut autorisé à habiter Paris à titre provisoire. Il s'y établit à la fin de 1847, accueillit avec espoir la révolution de Février qui mettait fin à la longue proscription de sa famille, rallia autour de lui l'ancien parti bonapartiste, et prépara par tous les moyens d'action la triomphante élection de son neveu à la présidence de la République. Ce dernier lui témoigna sa gratitude, en le nommant tout d'abord gouverneur général de l'hôtel des Invalides (27 décembre 1848), puis en lui conférant la dignité de maréchal de France (1er janvier 1850). A la suite du coup d'État de 1851, il fut appelé à la présidence du Sénat, réintégré dans son titre de prince français, et pourvu d'une maison militaire, d'une liste civile et des résidences nationales du Palais-Royal, de Villegongis et de Meudon. En l'absence de l'empereur, il a présidé, à différentes reprises, le conseil des ministres. — Le prince Jérôme est mort le 24 juin 1860. — En 1854, M. Du Casse a publié le *Journal des opérations militaires du roi Jérôme en Silésie* (2 vol. in-8), suivi de sa correspondance inédite avec Napoléon.

De son premier mariage avec miss Patterson, le prince Jérôme n'a eu qu'un fils, *Jérôme-Napoléon* BONAPARTE, né en 1805, et qui, sans renoncer à la qualité de citoyen français, s'est fixé à Baltimore, où il a épousé une Américaine, miss Suzanne Mai. Ne cherchant pas à se mettre en évidence, il passait sa vie au milieu des travaux de la campagne. Le tome XVII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers (1860), contient une *Note* de M. Jérôme Bonaparte et une *Réponse* du prince Napoléon sur la question de la validité du premier mariage de leur père. — Un fils de celui qui réside en Amérique, M. *Jérôme* BONAPARTE, né en 1832, est venu en France, depuis le rétablissement de l'Empire. Admis comme sous-lieutenant dans l'armée, il a été décoré pendant la guerre de Crimée. Il est devenu, en 1855, officier à la suite au 1er chasseurs d'Afrique.

De son mariage avec la princesse Frédérique de Wurtemberg, le prince Jérôme a eu deux fils : *Jérôme*, comte DE MONTFORT, né en 1814 et mort en 1847 à Florence; *Napoléon-Joseph-Charles-Paul* (voy. NAPOLÉON), et une fille, *Mathilde-Lætitia-Wilhelmine*, comtesse Demidoff, dite princesse MATHILDE (voy. ce nom).

JERROLD (Douglas), littérateur anglais né en 1805, à Sheerness (comté de Kent), mort le 8 juin 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

JERSEY (Victor-Albert-Georges CHILD-VILLIERS, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1845, d'une branche cadette des ducs de Buckingham, élevée, en 1691, à la pairie héréditaire, fit son éducation à l'université d'Eton, et succéda, en 1859, aux titres de son père. Il a pour héritier son frère, Robert-Frédéric, né en 1847.

JEWSBURY (miss Geraldine-Endsor), femme de lettres anglaise, née à Manchester, vers 1824, a passé presque toute sa vie dans cette ville industrielle. Sa sœur aînée, mistress Fletcher, qui

a écrit *les Trois histoires*, dirigea sa première éducation, et lui prédit une réputation littéraire plus brillante que la sienne. Miss Jewsbury débuta avec succès par *Zoé, ou Deux existences* (Zoe, or History of two lives, 1845), roman plein de verve et de passion, et par *les Belles-sœurs* (the Half-Sisters, 1848), offrant le contraste de la femme du Midi et de la femme du Nord.

Les ouvrages postérieurs de cette dame sont : *Marianne Withers* (Marian Wither, 1850), contenant de curieuses peintures de mœurs des classes industrielles : *Constance Herbert* (1854), enseignant la loi du devoir et l'abnégation à l'individu; *l'Enfant adoptif* (History of an adopted child, 1852), conte moral à l'usage de la jeunesse; *les Ennuis de la noblesse* (the Sorrows of the gentility, 1856, 2 vol.).

JOANNE (Adolphe-Laurent), littérateur français, né à Dijon, le 15 septembre 1813, vint en 1827 à Paris, fit ses classes au collége Charlemagne et débuta, dans le journalisme, par des comptes rendus fournis au *Journal de l'Instruction publique*. En 1836, il s'inscrivit, comme avocat, au barreau de Paris, et après trois ans d'exercice, se tourna définitivement vers la littérature. Attaché successivement au *Journal général des tribunaux*, au *Droit*, à la *Revue britannique*, au *National*, il publia, dans tous ces recueils, de très-nombreux articles et études d'histoire, de législation et de littérature. Il fut, en 1843, avec Paulin et M. Éd. Charton, un des trois fondateurs de *l'Illustration*. Vers la même époque, il fit plusieurs voyages en Suisse et en Allemagne, et donna, d'après ses notes personnelles, ses premiers *Itinéraires*, qui sont devenus le point de départ de toute une serie de publications. La nouvelle collection entreprise en dernier lieu, sous sa direction, pour *la Bibliothèque des Chemins de fer*, doit comprendre, sous le nom de *Guides-Joanne*, environ cent vingt volumes, dont quelques-uns, sous un format compacte, forment des ouvrages considérables. M. Joanne a, pour ainsi dire, créé chez nous une littérature spéciale, en s'efforçant d'unir, dans le tableau le plus complet d'un pays et d'un peuple, l'intérêt du récit et de la description à l'exactitude des renseignements.

On a de lui : *Histoire générale des voyages*, traduit de l'anglais, de N. Desborough-Cooley (1840-41, 3 vol. in-12), avec M. Ém. Forgues; *Itinéraire descriptif de la Suisse, du Jura, de Baden Baden et de la Forêt-Noire, etc.* (1841, in-12, plusieurs éditions); *les Spectres de Noël*, *le Combat de la vie*, traduits de Dickens (1848, in-18); *Voyage illustré dans les cinq parties du monde* (1849, pet. in-fol., 633 gr.); *Souvenirs des Alpes* (1852), poésie; *Itinéraire de l'Écosse* (1852); *la Case de l'oncle Tom* et *la Clef* du même ouvrage, traduits de l'anglais (1853), avec M. Ém. Forgues; *Itinéraire de l'Allemagne du Nord* (1854), *des Bords du Rhin* (1854), *de l'Allemagne du Sud* (1855); *Spa et ses environs* (1855); *De Paris à Bordeaux; De Paris à Nantes; les Environs de Paris illustrés* (1856); *De Paris à Lyon et à Auxerre*, *Fontainebleau*, *Versailles et les deux Trianons* (1857); *De Bordeaux à Toulouse et à Cette, etc.; Itinéraire des Pyrénées* (1858); *Essais* de Macaulay, traduits avec M. Ém. Forgues (1860); *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (1860, in-18), avec M. Ém. Isambert; *Itinéraire de la Savoie* (1860, in-18); *les Bains d'Europe*, avec M. A. Le Pileur (1860, in-18); *Itinéraire du Dauphiné* (1862, in-18, 1re série; 1863, 2e série); *Paris illustré* (1862, in-18, 400 gravures); *les Bords du Rhin illustrés* (1863, in-18, 313 grav.); *la Suisse* (1865, in-18), travail entièrement nouveau, etc. Il faut citer à part son *Dictionnaire des communes de France* (1864, gr. in-8 à 2 col.), véritable monument de géographie et de statistique nationales.

JOBARD (J.... B.... A.... M....), savant belge d'origine française, est né à Baissey (Haute-Marne), le 14 mai 1792. En 1811, il fut nommé géomètre du cadastre à Groningue, remplit ensuite les mêmes fonctions à Maestricht et les conserva après les événements de 1815. Dès lors, il se livra plus spécialement à l'étude des arts utiles, notamment de l'art lithographique, qu'il importa en Belgique. Ses travaux sur la lithographie lui valurent, en 1828, le premier prix de la Société d'Encouragement de Paris. Mais il s'était déjà tourné vers les questions d'économie sociale et industrielle, dont il n'a cessé de s'occuper depuis. Il est directeur du musée de l'industrie belge. Membre étranger de l'Académie de Bruxelles, M. Jobard a été nommé associé ou correspondant de plus de trente sociétés savantes de divers pays. En 1859, à l'occasion de l'exposition de Dijon, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Jobard, qui s'est montré, dans ses infatigables conceptions, tour à tour l'adversaire et le partisan des diverses écoles socialistes et économistes, a développé son thème favori, la création de la propriété intellectuelle, ou, selon son expression, le *monautopole*. Après avoir donné les premiers aperçus de sa théorie dans son *Projet de loi sur les brevets d'invention* (1832) et dans ses brochures intitulées : *De la Propriété de la pensée* (1837) et *Création de la propriété industrielle* (1843), il l'a exposée *in extenso* dans sa *Nouvelle économie sociale, ou Monautopole industriel, artistique, commercial et littéraire, fondé sur la pérennité des brevets d'invention, dessins, modèles et marques de fabrique* (Bruxelles, 1844, in-8). Il y est revenu dans une multitude d'écrits, dont voici les plus importants : *le Monautopole, ou Code complémentaire d'économie sociale* (Bruxelles, 1845); *Constitution d'une noblesse industrielle à l'aide des marques de fabrique* (Ibid., 1845); *Chacun doit être propriétaire et responsable de ses œuvres* (Ibid., 1845); *l'Automonergon* [*travail pour soi seul*]; *Organisation de la propriété intellectuelle; les Nouvelles inventions* (1857, 2 vol. in-8), etc. M. Jobard a aussi publié une série de *Voyages industriels* en Angleterre, en Suisse, en Bavière; deux volumes sur l'exposition de l'industrie en 1839, etc., et une foule de pamphlets ou de mémoires sur différents sujets d'économie politique. Il a longtemps signé dans *la Presse* les comptes rendus scientifiques avec l'abbé Moigno, puis dirigé à Bruxelles le *Bulletin de l'industrie belge*. Il a lui-même attaché son nom à quelques inventions, notamment, en 1855, à une lampe économique, la *lampe pour un*. Plus récemment, un mémoire de lui sur *la Catalepsie, la paralysie, la léthargie* et la cataleptisation artificielle, concluant à la possibilité de suspendre la vie pendant un temps illimité, fut soumis à l'examen d'une commission nommée par l'Institut (juillet 1860). — M. Jobard est mort en octobre 1861.

JOBBÉ-DUVAL (Amand-Marie-Félix), peintre français, né à Carhaix (Finistère), le 16 juillet 1821, vint à Paris dès 1829, entra dans l'atelier de Paul Delaroche, obtint plusieurs médailles à l'École des beaux-arts, et débuta au salon de 1841 par *le portrait de M. Kgræn*. Il exposa depuis : le *Portrait de M. Théophile Gautier* (1842); le *Cercueil*, *le Repas* (1843); *Marguerite dans le jardin de Marthe* (1845); *la Sainte Famille au nid* (1848); *l'Évanouissement de la Vierge*, *la Moisson*, au

musée du Mans; *le Baiser* (1849); *le Jeune malade*, pour le ministère de l'intérieur, *l'Hiver*, *le Printemps* (1850); *la Fiancée de Corinthe*, *M. Jobbé-Duval père* (1853); *l'Oaristis*, inspiré d'André Chénier, *M. Bellot*, *la Toilette d'une fiancée*, appartenant à M. Ach. Fould (1855); *le Rêve*, *le Calvaire*, *les Juifs chassés d'Espagne* (1857); trois *Portraits* (1859); *Marthe et Marie Madeleine au tombeau du Christ*, deux *Portraits* (1863); *Saint François commence à Thonon la conversion des protestants*, *saint François apporte des secours à des malheureux réduits à la misère par la chute d'avalanches*, peintures à la cire destinées à l'église de Saint-Louis en l'Ile (1864).

M. Jobbé-Duval a exécuté, en dehors des salons, un certain nombre de *Portraits*, dont une vingtaine au Havre, en 1849; quatre sujets dans la chapelle de Saint-Charles Borromée, à Saint-Séverin de Paris, figurant *les Vertus théologales*, *la Peste de Milan*, *la Mort du saint* et son *Apothéose* (1853); le portrait de *Jean Bullant* l'architecte, pour la collection des artistes destinés à la galerie d'Apollon et commandés à la manufacture des Gobelins. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1850, un rappel en 1857 et a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1861.

JOBERT [DE LAMBALLE] (Antoine-Joseph), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Lamballe (Côtes-du-Nord), en 1799, vint à Paris en 1820, et obtint successivement, par concours, les places d'interne dans les hôpitaux (1821), d'aide d'anatomie (1827) et de prosecteur (1828). Reçu docteur à cette époque, il devint peu après chirurgien du bureau central (1829), agrégé de la Faculté (1830), et, après quelque temps de service intérimaire, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis; en 1847, il passa, avec le même titre, à l'Hôtel-Dieu. Il avait été nommé, en juillet 1830, avec Dupuytren, chirurgien de l'hospice provisoire de Saint-Cloud, médecin consultant du roi, et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté. Il a été nommé chirurgien ordinaire de l'empereur, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale) en 1840, membre de l'Académie des sciences (section de médecine et chirurgie), comme successeur de Magendie, le 31 mars 1856, et promu commandeur de la Légion d'honneur, en date du 6 juin 1849.

M. Jobert [de Lamballe], dont la pratique et l'enseignement ont un égal succès, a écrit de nombreux et importants traités, thèses et mémoires, parmi lesquels nous citerons: *Traité théorique et pratique des maladies chirurgicales du canal intestin* (1829, 2 vol. in-8), auquel l'Institut a décerné un prix de 2000 francs; *Plaies d'armes à feu; Mémoire sur la cautérisation et description d'un spéculum à bascule* (1833); *Des Collections de sang et de pus formés dans l'abdomen* (1836); *Études sur le système nerveux* (1838, 2 vol. in 8); *Traité de chirurgie plastique* (1849, 2 vol. in-8, atlas de 18 pl. in-fol.); *Traité des fistules vésico-utérinaires* (1852, in-8), suite du précédent; *Des appareils électriques des poissons électriques* (1858, in-8, atlas in-folio); *Traité de la réunion des plaies dans tous les organes* (1864, in-8, fig.); des *Recherches* ou *Réflexions* sur la texture de l'utérus, objet de ses études spéciales; sur l'invagination, sur un nouveau spéculum, etc.; des articles fournis à *la Gazette médicale*, au *Journal* et au *Bulletin thérapeutique*, à *la Gazette des Hôpitaux* (1832-1857).

JOBEZ (Alphonse), homme politique français, ancien représentant, né à Lons-le-Saunier, le 1ᵉʳ août 1813, et fils d'un député de la Restauration, étudia le droit à Paris, puis se fit maître de forges. Dès 1838, il était élu conseiller général de son département. Connu par ses opinions libérales et ses idées phalanstériennes, il fut, en 1848, envoyé à l'Assemblée constituante, le dernier des huit représentants du Jura. Membre du comité des affaires étrangères, il se sépara de ses anciens amis de *la Démocratie pacifique* et soutint, dans la plupart des questions, la politique de la droite. Il ne fut pas réélu à la Législative et se fixa à Paris.

M. Jobez a écrit quelques brochures politiques: *Une préface au socialisme, ou le Système de Law et la chasse aux capitalistes* (1848, in-8); *la Démocratie c'est l'inconnu* (1849, in-8); *la Femme et l'enfant, ou Misère entraîne oppression* (1852, in-8,) etc.

JOCHMUS (A....) général allemand, né à Hambourg, en 1808, fut d'abord destiné au commerce. Le mouvement philhellène de 1827 l'entraîna dans la carrière militaire. Il assista, comme volontaire, à la prise de Missolonghi et d'Anatoleko, devint capitaine en 1828, puis adjudant du général Church. A l'avénement du roi Othon (1832), il fut placé au ministère de la guerre comme capitaine d'état-major et dressa le plan de la nouvelle Sparte. Il venait de faire la campagne contre les insurgés de la Morée, lorsque l'ambassadeur anglais, sir Edmond Lyons, le fit entrer dans la légion anglo-espagnole, commandée par le général de Lacy Evans. Fait lieutenant-colonel à l'attaque des lignes de Saint-Sébastien, il devint, quelque temps après, sous-chef d'état-major du général Reid. Colonel en 1836, il remplaça ce dernier comme chef d'état-major, et, après la prise d'Irun, fut fait, par Espartero, général de brigade et chef d'état-major général de toute l'armée des Asturies. De retour en Angleterre en 1838, le général Jochmus fut envoyé par lord Palmerston à Constantinople, pour y dresser, avec lord Ponsonby, le plan de la campagne de Syrie. Chargé ensuite de l'exécuter lui-même, il passa en Asie, avec le grade de général de division et le titre de pacha à deux queues, donné alors pour la première fois à un Européen. L'amiral Stopford le choisit pour chef d'état-major des armées combinées, turque, anglaise et autrichienne du mont Liban, et son courage au siége de Saint-Jean d'Acre lui valut le titre de général en chef (décembre 1840). Après la campagne, il revint à Constantinople, où il remplit pendant sept ans les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre.

Lorsque la révolution de 1848 éclata, il regagna l'Allemagne, et, à la retraite de M. de Gagern, il fut appelé par l'archiduc Jean, vicaire de l'empire, au ministère des affaires étrangères et de la marine (17 mai 1849). Après avoir eu à tenir tête à plusieurs insurrections, il donna sa démission au mois de décembre et rentra dans la vie privée. Depuis il a voyagé successivement à Constantinople, à Francfort et à Londres. Le général Jochmus est décoré d'une multitude d'ordres grecs, turcs, russes et allemands.

JOERG (Jean-Chrétien-Godefroy), médecin allemand, né le 24 décembre 1779, à Predel (Saxe prussienne), mort le 20 septembre 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

JOERG (Édouard), médecin allemand, fils du précédent, né le 19 janvier 1808, à Leipsick, fit ses études à la Thomasschule et à l'université de cette ville, et obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Après un long voyage à travers l'Allemagne méridionale, la France, l'Angleterre, la

Belgique et les Pays-Bas, il s'embarqua, en 1837, à Brême, pour les États-Unis, afin d'observer la fièvre jaune en Amérique même. Après avoir passé huit ans, à Cuba, à étudier les maladies tropicales, il alla compléter, dans l'Amérique du Nord, ses observations sur le choléra asiatique, et s'établit pendant quelque temps à Belleville, dans l'Illinois, auprès de son frère Théodore, qui y possédait une maison de commerce, et alla enfin se fixer à Oleona, en Pensylvanie, et tout en faisant de nouvelles observations, s'occupa de mettre en œuvre les matériaux dus à une expérience de vingt ans.

M. Édouard Jœrg a publié jusqu'à ce jour : *Influence funeste du climat tropical sur les habitants des zones tempérées: Exposé du cours des maladies tropicales, de la fièvre jaune et du choléra asiatique, et traitements de ces maladies* (Darstellung des nachtheiligen Einflusses des Tropenklimas auf Bewohner gemaessigter Zonen, etc.; Leipsick, 1851) ; *Instructions préventives contre les maladies tropicales, et traitement*, etc. (Anweisung die Tropenkrankheiten, etc., zu verhüten oder sicher zu heilen; Ibid., 1854), à l'usage des voyageurs et des émigrants dans les pays chauds ; *De la possibilité de préserver entièrement les États de l'Europe de l'invasion du choléra asiatique* (die gaenzliche Unterdrückung der asiatischen Cholera, etc.; Ibid., 1855), avec une préface de M. Jœrg père, etc,

JOHNSON (Andrew), homme d'État américain, président des États-Unis en 1865, est né à Raleigh (Caroline du Nord), le 29 décembre 1808. A l'âge de quatre ans, il perdit son père, mort victime de son dévouement pour sauver un homme qui se noyait. Six ans plus tard, il fut mis en apprentissage chez un tailleur de sa ville natale, au service duquel il resta jusqu'à dix-sept ans. Sa mère était incapable de lui donner aucun des avantages de l'éducation, et il n'a jamais, de sa vie, mis le pied dans une école. Mais, en apprenant son métier, il résolut de s'instruire à tout prix. Son envie d'apprendre à lire fut excitée par un incident digne d'être rapporté. Un gentleman du Raleigh avait l'habitude d'aller dans l'atelier du tailleur, et de lire pendant que les ouvriers travaillaient. C'était un lecteur excellent, et son livre favori était un recueil de discours politiques prononcés par les hommes d'État anglais. M. Johnson s'y intéressa, et sa première ambition fut d'apprendre à lire pour se mieux familiariser avec ces discours. Il apprit l'alphabet, à peu près sans maître, puis il demanda qu'on lui prêtât le livre qu'il avait si souvent entendu lire. Le propriétaire lui en fit cadeau, et lui donna quelques instructions sur la manière de rassembler les lettres pour former les mots. Il fit ainsi ses premiers exercices d'épellation. Par sa persévérance, il apprit rapidement à lire, et les heures qu'il consacrait à son éducation étaient celles du soir, quand il avait fini son travail quotidien sur l'établi. Il se mit à lire différents livres pendant plusieurs heures par nuit, après avoir passé dix à douze heures à son métier.

Ayant terminé son apprentissage dans l'automne de 1824, M. Johnson alla à Laurens' Court House (Caroline du Sud) où il travailla comme ouvrier pendant environ deux ans. Là, il voulut se marier, mais il échoua contre l'opposition de la mère et des amis de la jeune fille, qui objectaient, entre autres choses, la pénurie et la position précaire du jeune homme. En mai 1826, il retourna à Raleigh, où il travailla à la journée. Il y resta jusqu'en septembre. Il partit alors pour chercher fortune dans l'Ouest, emmenant avec lui sa mère, qu'il faisait vivre par son travail. Il s'arrêta à Greenville, dans le Tennessee, où il vécut encore comme ouvrier, pendant environ une année. Il s'y maria, et peu après s'enfonça plus loin dans l'Ouest, sans trouver un endroit convenable pour s'établir. Il revint donc à Greenville et commença à travailler pour son compte. Jusqu'alors son éducation se bornait à la lecture, car il n'avait jamais trouvé une occasion d'apprendre à écrire et à compter. Il acquit ces connaissances et plusieurs autres sous la direction de sa femme. La nuit était encore le seul temps qu'il pût consacrer à ces études.

Le premier poste que M. Johnson remplit fut celui d'alderman (conseiller municipal) de son village, auquel il fut porté en 1828. Réélu en 1829 et 1830, il fut, à cette dernière date, élu maire, et il garda trois ans ces fonctions. En 1835, il fut nommé à la Législature. A la session de cette année, il prit une attitude décidée contre un projet d'amélioration intérieure qu'il prétendait devoir être non-seulement mauvaise, mais encore destinée à grever l'État d'une lourde dette. La mesure était populaire; aussi, à l'élection suivante, en 1837, il ne fut pas renommé. Sa candidature triompha de nouveau en 1839. Pendant ces deux années, beaucoup de prédictions fâcheuses qu'il avait faites avaient été justifiées par l'événement, et il fut élu à une très-grande majorité. En 1841, il fut employé comme électeur présidentiel de l'État, pour soutenir la liste démocratique. Il parcourut en cette qualité une grande partie de l'État, se rencontrant, dans ce voyage, avec plusieurs des orateurs les plus renommés du parti wigh. En 1841, il fut élu au Sénat de l'État. En 1843, il entra au Congrès où des élections successives le maintinrent jusqu'en 1853. Pendant cette période parlementaire, les principales mesures dont il se montra défenseur actif et habile fut la loi pour le remboursement de l'amende imposée, sous le général Jackson, à la Nouvelle-Orléans, en 1815 ; l'annexion du Texas; le tarif de 1846 ; les mesures guerrières de l'administration du président Polk, et une loi sur les Châteaux. En 1853, il fut nommé gouverneur du Tennessee, après une tournée électorale, et il fut réélu en 1855, sans aucunes démarches nouvelles.

A l'expiration de son second gouvernement, en 1857, M. Johnson fut élu président des États-Unis pour la durée de la session, finissant le 3 mars 1863. Il avait obtenu ces diverses fonctions comme candidat du parti démocratique, le parti alors favorable au maintien de l'esclavage et aux intérêts particuliers du Sud. Il ne crut pas devoir les soutenir jusqu'à compromettre l'Union, et lorsqu'après la première élection de Lincoln, les sénateurs du Sud donnèrent leur démission, loin d'imiter leur exemple, il protesta contre les actes des sécessionnistes et déclara qu'il continuerait de représenter, jusqu'à l'expiration de son mandat, l'État de Tennessee, qui s'était séparé de l'Union. Lorsque cet État fut reconquis par les armes fédérales, M. Johnson fut envoyé par le président Lincoln à Nashville, en qualité de gouverneur militaire. Il y eut à combattre la violente opposition du parti démocratique dont il avait eu autrefois l'appui, et ses actes, dans cette position critique, furent, en 1864, l'objet de diverses récriminations.

A cette époque eurent lieu les élections pour la vice-présidence des États-Unis; Lincoln fut réélu, comme candidat des républicains, et M. A. Johnson lui fut donné pour vice-président. Au moment de l'assassinat du président à Richmond (avril 1865), il se trouvait à Washington; il prit immédiatement la direction des affaires conformément à la constitution américaine et s'installa à la Maison-Blanche. On fit alors courir en Europe,

sur le caractère et la conduite du nouveau président, des bruits malveillants, que les premiers actes de son gouvernement ont démentis. M. A. Johnson ne s'est pas montré inférieur à la rude et lourde tâche que les circonstances lui avaient subitement imposée.

Le président Andrew Johnson a un frère aîné, M. William Johnson, qui, pendant l'année 1865, exerçait encore, dans le comté de Brazario, la profession de charpentier. *

JOHNSTON (Joseph-Eggleston), général américain confédéré, né en Virginie, vers 1804, reçut une éducation très-soignée, et entra à West-Point, comme cadet, adopté par l'Union et aux frais de l'État. En 1829, il sortit de l'école, comme lieutenant en 2e dans le 4e régiment d'artillerie. Devenu lieutenant en 1er en 1836, il fut nommé, avec son grade, commissaire adjoint des subsistances, puis incorporé, en 1838, dans le génie. Il fit alors la guerre de Floride, et y obtint le brevet de capitaine. Il prit part à la guerre du Mexique, d'abord, dans le génie, puis dans un régiment de voltigeurs. Blessé deux fois à Cerro-Gordo, où il fut cité pour sa belle conduite; blessé de nouveau à l'attaque de Mexico, il obtint successivement le grade de major, puis celui de lieutenant-colonel. La guerre finie, il rentra dans le génie comme capitaine, puis devint lieutenant-colonel de cavalerie et reçut, en juin 1860, le titre de brigadier général avec le service de l'intendance. Quand la guerre civile éclata, le président Davis le nomma major-général et bientôt lieutenant général. Général des confédérés à l'affaire de Winchester, il décida, par son arrivée sur le champ de bataille, la victoire de Bull's Run (juillet 1861). Il résista vigoureusement à Mac Clellan dans Yorktown, et reçut à Fair-Oaks (31 mai 1862), une blessure grave qui l'éloigna pendant six mois du service. A peine rétabli, il fut chargé du département du Mississipi, et de concert avec Braxton Bragg, il livra à Rosencranz (30 et 31 décembre 1862) la sanglante bataille de Murfreesborough. Forcé de céder au nombre, il dut laisser Grant prendre et brûler Jackson et tenta vainement d'opérer des diversions pour délivrer Wicksburg. Après la chute de cette place, il fut appelé, en remplacement de Braxton Bragg, au commandement de l'armée de Tennessee. *

JOHNSTON (Alexandre-Keith), géographe anglais, né à Kirkhill, en Écosse, le 28 décembre 1804, se destina d'abord à la médecine, puis entra dans l'atelier d'un graveur. Il refit lui-même son éducation, en se livrant avec ardeur à la lecture. Sa passion pour l'étude de la géographie lui inspira le projet de fonder une école de cette science dans son pays. Ce ne fut qu'après avoir pratiqué les meilleurs géographes anglais et étudié, dans leur idiome, tous les travaux des savants français, italiens, espagnols et allemands, qu'il publia l'*Atlas national* (the National atlas; Édimbourg, 1843, in-fol.). Cette première œuvre, fruit de treize ans de travail, lui valut l'honneur d'être élu membre de la Société royale géographique de Londres et géographe royal pour l'Écosse.

M. Johnston, qui fait l'application de la physique à la géographie, en puisa l'idée dans les écrits de MM. de Humboldt et Ritter. Aidé des conseils de ces savants, il produisit, sur le plan de Berghaus (voy. ce nom), avec la collaboration de M. Petermann, son *Atlas physique* (The physical Atlas; Édimbourg, 1848, in-fol., nouv. édit. refondue, 1856). Il fut alors nommé membre honoraire ou correspondant des plus importantes sociétés de géographie britanniques et étrangères. Ses travaux sur la géographie médicale l'ont fait aussi admettre dans la Société épidémiologique de Londres. Il lui a été décerné une grande médaille pour un beau globe de géographie physique, à l'Exposition universelle de 1851.

Il faut citer encore, de M. Johnston : *Dictionnaire géographique* (Geographical Dictionary; Londres, 1850, in-8; 2e édit., 1855), ouvrage aussi exact que complet; *Atlas de géographie historique*, pour servir à l'*Histoire de l'Europe* d'Alison, et une série d'ouvrages d'éducation remarquables par l'exactitude et la beauté de l'exécution, tels que *Cartes murales*, *Atlas de géographie, physique, générale et classique* (Atlasses of physical, etc.), de 1852 à 1856; *Atlas d'astronomie* (an Atlas of astronomy), 1855; *Carte géologique générale de l'Europe* (a General and Geological map., etc., 1856), etc.

JOHNSTON (Alexandre), peintre écossais, né à Édimbourg, en 1816, vint étudier à l'Académie royale de Londres et exposa dès 1836. La peinture des scènes familières de l'histoire est le genre qu'il a choisi. Ses meilleures toiles sont empruntées aux annales et aux légendes de l'Écosse : *le Noble berger* (1840); *le Dimanche matin* (1841); *le Mariage d'un covenantaire* (1842); *Lord et lady Russell en prison* (1846), grande page d'histoire qui se trouve à la galerie Vernon; *l'Arbre du rendez-vous*, *la Présentation de Flora Mac-Donald au prince Charles-Édouard*, qu'on a vue à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc.

JOIGNEAUX (Pierre), journaliste et agronome français, ancien représentant du peuple, né à Varennes (Côte-d'Or), en 1815, suivit les cours de l'École centrale des arts et manufactures, prit part, dans la presse républicaine, aux luttes de l'opposition contre le gouvernement de Louis-Philippe, et fut un des rédacteurs du *Journal du peuple*. Sa collaboration à *l'Homme libre*, journal démocratique imprimé clandestinement, lui attira une condamnation assez forte. Mis en liberté, il publia *les Prisons de Paris*, par un ancien détenu (Paris, 1841, in-8). Il retourna, en 1842, dans le département de la Côte-d'Or, fonda à Beaune les *Chroniques de Bourgogne*, et dirigea successivement *le Courrier de la Côte-d'Or*, la *Revue industrielle et agricole de la Côte-d'Or* et *le Vigneron des deux Bourgognes*.

S'étant livré à l'étude de l'agriculture, il exploita une ferme auprès de Châtillon-sur-Seine. Après la proclamation de la République il se vit appelé aux fonctions de sous-commissaire. Il fut ensuite envoyé à l'Assemblée constituante, le huitième sur dix, par 44 420 suffrages. Membre du comité des travaux publics, il siégea à l'extrême gauche, vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit toute la politique de l'Élysée, et fit encore partie de la Montagne à l'Assemblée législative. Il fonda un journal démocratique (*la Feuille du village*), spécialement adressé aux habitants des campagnes, et prit ainsi une place à part dans la presse républicaine. Son nom fut même mis en avant par son parti pour la candidature à la présidence de la République, à l'approche de 1852. Après le coup d'État du 2 décembre, expulsé du territoire français, il se réfugia à Saint-Hubert, dans le Luxembourg belge, et y reprit ses études et ses travaux agronomiques. Outre ses articles publiés dans le *Moniteur de l'agriculture* et reproduits par *l'Estafette*, il a fait paraître, à Bruxelles, plusieurs ouvrages pratiques qui lui ont mérité, de la part du gouvernement belge, divers encourage-

ments. Depuis sa rentrée en France il a été attaché de nouveau à la rédaction de plusieurs journaux, et il s'est fait sous sa direction une publication agricole collective intitulée : *le Livre de la ferme et des maisons de campagne* (1861-1864, livraisons I-XIII). Un choix de ses articles des journaux a paru sous le titre de : *Causeries sur l'agriculture et l'horticulture* (1864, in-18

JOINVILLE (François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'ORLÉANS, prince DE), prince français, ancien vice-amiral, né à Neuilly, le 14 août 1818, est le troisième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il fut appelé à recevoir l'éducation des colléges, sous la direction d'un précepteur particulier. Destiné à la marine, il fit en compagnie du capitaine Hernoux, qui devint son aide de camp, quelques voyages sur les côtes de France et d'Italie, et se présenta à l'École navale de Brest dans un examen public. Reçu élève enseigne, il fut assujetti à toutes les exigences du service, devint, en 1836, lieutenant de vaisseau, rallia dans le Levant l'escadre de l'amiral Hugon, et débarqua en 1837 à Bone, pour aller rejoindre devant Constantine son frère le duc de Nemours; mais il arriva trop tard, la ville était prise.

L'occasion de se distinguer lui fut donnée en 1838, lors de la déclaration de guerre au gouvernement mexicain. A bord de la corvette *la Créole*, il montra beaucoup d'audace et d'habileté dans la manière dont il attaqua les batteries du fort Saint-Jean d'Ulloa (27 novembre); quelques jours après, à la tête d'un détachement de matelots, il força les portes de la Vera-Cruz, et prit de sa main, au milieu d'une vive fusillade, le général Arista. Cette brillante conduite valut au prince la croix de la Légion d'honneur et les insignes de capitaine de vaisseau.

En 1840 il reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les restes mortels de l'empereur Napoléon, et, ayant appris que la guerre était imminente, annonça hautement sa résolution, s'il était attaqué, de se défendre à toute extrémité, plutôt que de rendre ce dépôt sacré. Après plusieurs croisières aux États-Unis et dans la Méditerranée et au Sénégal, il se rendit en 1843 à Rio-Janeiro, où il épousa, le 1er mai, la princesse Francesca de Bragance, sœur de don Pedro II. Élevé, la même année, au grade de contre-amiral et autorisé à assister, avec voix délibérative, aux séances du Conseil d'amirauté, il prit une part active aux travaux de la commission supérieure pour l'examen des questions relatives à l'organisation de la marine à vapeur et siégea quelquefois à la Chambre des Pairs. Au mois d'août 1845, il prit le commandement de l'escadre d'évolution qui croisait sur les côtes du Maroc, bombarda Tanger et s'empara de Mogador. A la suite de ces opérations militaires il fut nommé vice-amiral.

Tenant presque constamment la mer, le prince de Joinville se trouvait à Alger avec le duc d'Aumale, lorsqu'arriva la nouvelle des événements de février 1848. Aussitôt il remit son commandement aux autorités républicaines, s'embarqua pour l'Angleterre et rejoignit à Claremont la famille exilée. Lorsque l'Assemblée constituante s'occupa du projet de décret sur le bannissement de la branche cadette, il adressa au président une protestation pleine de dignité. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite ou fit quelques voyages d'étude, et son nom, longtemps si populaire en France, ne fut pas mêlé aux discussions politiques dont les familles royales déchues ont été l'occasion dans les dernières années de la République.

En 1861, lorsque la guerre civile éclata aux États-Unis d'Amérique, le prince se rendit à New-York avec son fils, le duc de Penthièvre et ses deux neveux, le comte de Paris et le duc de Chartres. Il les présenta au président Lincoln. Son fils entra à l'École de marine des États-Unis, tandis que ses neveux étaient reçus comme officiers dans l'armée de terre, où ils ne restèrent que quelques mois. — Le prince de Joinville a eu deux enfants : Françoise-Marie-Amélie, née en 1844, et Pierre-Philippe, duc de Penthièvre, né en 1845.

Il a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des études sur la marine française (1844-1852) et sur la guerre de Chine (1857). La première, intitulée : *Note sur l'état des forces navales de la France*, fit une vive sensation; elle a été réimprimée à Francfort (1846, in-16). Plus récemment, trois articles de la même revue ont été réunis sous le titre d'*Études sur la marine* (1859, in-8).

JOLLIVET (Pierre-Jules), peintre français, né à Paris, le 27 juin 1803, étudia sous le baron Gros et sous François Dejuinne, et entra en 1822 à l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1825. Il s'occupa de la lithographie dès son apparition et, pendant un voyage en Espagne, qui lui fournit les sujets de ses tableaux de genre les plus estimés, il exécuta des planches lithographiées pour la grande collection du musée royal de Madrid De retour en France, il débuta au salon de 1831, par *la Maison de l'Alcade*, *le Palais d'Aranjuez* et le *Portrait de Philippe IV et de ses enfants*, d'après Velasquez. Il a exposé depuis : *les Brigands de Valence*, *la Halte des gitanos*, *Christophe Colomb*, *Quentin Durward* (1833); une *Guérilla*, *la Soirée castillane*, *Philippe II* (1834), *le Procès de Jeanne d'Arc*, *Lara*, d'après Byron au musée du Luxembourg (1835); *Muletier espagnol*, *Jésus et la Samaritaine* 1839); *le Couronnement d'épines*, *le Corsaire*, d'après Byron, *los Trilladores* (1840); *le Massacre des Innocents*, au musée de Rouen (1845); *Vue de Jumiéges* (1847); *la Vierge aux douleurs* (1850) A l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs sujets précédents, il a donné la grande toile historique de *l'Installation de la magistrature en* 1849, appartenant à l'État; enfin au salon de 1861, il a exposé plusieurs portraits.

M. Jollivet a exécuté, pour le musée de Versailles : *les Premières assises de Jérusalem*, *Louis VIII prenant l'oriflamme à Saint-Denis*, dans la salle des Croisades : *Louis XII à Agnadel*, dans la galerie des Batailles, et les *Combats de Hooglède*, *de Turcoing* et *d'Aïcha*, dans les Campagnes de la République et de l'Empire. On cite encore de lui : *Jésus guérissant les malades*, à Vitry-le-François : les *cartons* des peintures sur émaux du porche de Saint-Vincent de Paul; *saint Germain bénissant sainte Geneviève*, pour la préfecture de la Seine, un *Portrait en pied de Charles-Quint*, peint en Espagne, au comte de Saint-Priest; un *Combat de taureaux à Madrid*, *la Visite du Directeur*, avec costumes espagnols, etc., etc. M. Jollivet a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835 et la décoration en mai 1851.

JOLLY (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, vers 1795, débuta, comme écrivain médical, dans sa ville natale et vint achever ses études à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1821. Il devint, en 1825, secrétaire général de l'Athénée de médecine, puis, en 1839, membre de l'Académie de médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1833.

On a de lui : *Essais sur la topographie physique et médicale de Châlons-sur-Marne*, couronné

par la Société académique de cette ville (1820, in-18); *Propositions de physiologie médicale, d'hygiène*, etc. (1821), thèse: *de l'État sanitaire et des moyens d'assainir les landes de Bordeaux* (1834); *de l'Imitation, considérée dans ses rapports avec la philosophie, la morale et la médecine* (1846, in-8); des *Lettres* et *Rapports* sur le choléra (1832 et 1853); quelques *Remarques pratiques sur la prophylaxie et le traitement du choléra* (1854, in-8), etc.; et des articles dans la *Nouvelle bibliothèque médicale* et le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, dont il a dirigé l'exécution.

JOLY (Jean-Baptiste-Jules DE), architecte et lithographe français, né à Montpellier, le 22 novembre 1788, étudia l'architecture sous Delespine, entra à l'École des beaux-arts en 1808 et en sortit, en 1815, avec cinq médailles et le prix départemental. S'occupant alors de lithographie, il fit, avec Fragonard, le *Recueil classique d'ornements et de bas-reliefs de sculpture pris dans les monuments anciens et dans ceux de la Renaissance*, dont les planches in-folio ont figuré au salon du Louvre, en 1819. Il a exposé encore depuis une *Vue du port de Métaponte* (1833), destinée aux *Antiquités de Métaponte*, de MM. A. de Luynes et Debacq, et les dessins représentant tout le détail des travaux exécutés par lui à la Chambre des Députés (1836 et 1839).

M. de Joly a été chargé de l'organisation des expositions industrielles de la cour du Louvre en 1823 et 1827. En 1826, il agrandit et restaura le ministère de l'instruction publique et celui des affaires ecclésiastiques, dirigea, vers le même temps, les travaux du ministère de l'intérieur, et fut nommé peu après architecte de la Chambre. De 1828 à 1833, il construisit l'ancienne salle provisoire des séances, et appropria le palais législatif, dont il est resté l'architecte. Il a publié: *Plans, coupes, élévations et détails de la restauration de la Chambre des Députés, de la nouvelle salle des séances, de la bibliothèque*, etc. (in-folio, 1840): on voit, dans cet ouvrage, un des premiers et des heureux essais de charpente en fer. M. de Joly a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1826.

JOLY (Vincent-Victor), écrivain belge, né à Bruxelles, le 15 juin 1807, débuta dans les lettres en 1830, aborda ensuite le théâtre et vint, en 1834, faire représenter à Paris quelques vaudevilles. Il est devenu, en 1852, rédacteur en chef du journal *le Sancho*.

On a de lui: *Humble allocution à nos hommes d'État*, signée V.... L.... (1832), brochure; *Gonzalve, ou les Proscrits* (1833), drame en 3 actes; *le Juif errant* (1834), mystification fantastique en 3 tableaux; *Une Tuerie au XVIe siècle, Jean de Werth, Coup d'œil sur le salon de 1839*; *Des Jésuites et de quelques engouements littéraires* 1836-1847), etc. Il a collaboré aux *Belges illustres*, aux *Belges peints par eux-mêmes*, etc.

JOMARD (Edme-François), ingénieur géographe, archéologue français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 17 novembre 1777, fit ses premières études au collége Mazarin, où il eut pour professeur le critique Geoffroy, entra ensuite à l'École des ponts et chaussées, et de là à l'École polytechnique, lors de son ouverture en 1794. Il en sortit comme ingénieur-géographe et compléta ses études à l'École de géographie du cadastre. A vingt et un ans, il faisait partie de l'expédition d'Égypte. Dès le début de la campagne, il concourut au plan topographique d'Alexandrie, mesura et dessina, sous la direction de Monge, les monuments les moins connus; lut à ce sujet, divers *Mémoires* à l'Institut du Caire, et rassembla, avec les savants et les artistes choisis pour cette mission scientifique, les matériaux qu'il devait plus tard utiliser dans de nombreux ouvrages. En 1802, il explora les îles Ioniennes.

A peine de retour à Paris, M. Jomard fut envoyé par le dépôt de la guerre aux frontières de Bohême et surveilla les opérations topographiques exécutées dans le Haut-Palatinat. Il publia dès lors, en Allemagne, les premiers résultats de ses travaux en Afrique. Rappelé, en 1803, pour concourir à la *Description de l'Égypte*, il devint, peu après, à la mort de Conté, secrétaire de la commission, et en 1807, à la mort de Lauret, commissaire du gouvernement pour la gravure et l'impression de cet ouvrage, auquel il a consacré dix-huit années. Les négociations dont il se chargea en Angleterre, auprès de sir Joseph Banks, à la suite de la paix de 1814, lui permirent d'en terminer les parties incomplètes, celles relatives aux monuments au pouvoir des Anglais. Dans ce voyage, il se lia avec William Allez et divers philanthropes, antiquaires, savants et voyageurs; il étudia les écoles de Bell et de Lancaster, et rapporta d'Angleterre, outre des notes, des dessins et des cartes publiés ou gravés à son retour, divers instruments et produits utiles, la règle logarithmique, les tapis économiques et la pierre artificielle, au moyen de laquelle il proposa souvent de reproduire, pour les musées français, les gigantesques monuments de l'Égypte; ce qu'il fit en petit pour son cabinet égyptien d'Arcueil.

M. Jomard fut, à cette époque, un des membres actifs de la commission pour l'enseignement mutuel. Au mois de juin 1815, il fonda, avec le pasteur Martin et sous le patronage de la municipalité de Paris, la grande école-modèle de l'église de Saint-Jean de Beauvais, qui fut fermée sous le ministère Corbière. Il fonda, vers le même temps, la nouvelle Société d'éducation dont il fut le secrétaire. En 1818, il fit obtenir au voyageur Caillaud (voy. ce nom), la nouvelle mission qui le conduisit dans les parties inexplorées de la Nubie. Il rédigea, en 1821, les règlements de la Société de géographie, qu'il a souvent présidée, et decida, en 1826, après dix ans d'efforts, la fondation de l'Institut des Egyptiens, dont il fut nommé directeur. Deux ans après, une ordonnance royale (juin 1828), le créa conservateur administrateur à la bibliothèque, pour le nouveau département de la geographie et des voyages, et le chargea d'une organisation qu'il a heureusement exécutée.

La plupart des ouvrages de M. Jomard se rattachent spécialement à la géographie, dont ils embrassent toutes les branches. Ils sont accompagnés de notes et d'éclaircissements historiques, d'observations sur les mœurs des différents pays, leurs progrès, leur civilisation, et sont toujours le résumé exact des découvertes les plus récentes. Les plus connus sont: *Voyage à l'oasis de Syouah* (1819), d'après les notes de Caillé, Caillaud et Drovetti; *Remarques sur les rapports de l'Éthiopie et de l'Égypte, sur la communication du Niger ou Nil des noirs avec le Nil égyptien, sur le cours du Sénégal et de la Gambie* (1822-1828); *Notice historique et géographique sur le Nedj* (1825); une double *Notice* sur les voyages de Caillaud en Nubie (1819-1823); plusieurs *Aperçus* et *Coups d'œil sur les nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale* (1824-1827); *Vocabulaire des voyageurs* dans l'*Atlas ethnographique* de Balbi, etc. Enfin, de la *Description de l'Égypte* (1803-1821), éditée de nouveau sous sa direction, en 1820, il a extrait toute sa rédaction personnelle qui ne forme

pas moins de quatre volumes, sous ce titre : *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, ou Description historique et pittoresque des principaux monuments* (1830, in-8), avec des recherches sur les connaissances des anciens Égyptiens et des remarques sur la géographie archéologique et les beaux-arts.

Outre les planches qui accompagnent la plupart de ces publications, M. Jomard a fait graver séparément, la *Carte des positions de l'oasis de Syouah* (1824); plusieurs *Cartes d'Égypte*, notamment de l'Égypte inférieure, et diverses cartes pour les colléges. Il a donné aussi un grand nombre de brochures ou mémoires d'histoire et d'archéologie : *sur les Lignes numériques des anciens; sur l'Étalon métrique et un Tableau astronomique des Égyptiens; sur leurs Coudées, sur la Classification des hiéroglyphes; Parallèle entre les antiquaires de l'Inde et de l'Égypte; une Notice* sur de Beaufort; puis les *Éloges de Monge, de Conté, de Lancret*, retranchés par ordre supérieur de la *Description de l'Égypte;* enfin, de nombreux articles dans le *Journal asiatique* et dans les diverses *Revues* savantes.

D'autres publications de M. Jomard, avec ou sans nom d'auteur, se rapportent à l'enseignement mutuel, dont il a fondé lui-même une école à Versailles : *Rapport sur la machine à graver; Arithmétique élémentaire; Description de la règle à calculer; la Lithographie appliquée aux cartes géographiques; Note sur la tachygraphie;* du *Progrès des écoles d'enseignement mutuel* en France et à l'étranger; des *Remarques sur l'école d'Hofwill* (Suisse); du *Nombre des délits criminels comparé à l'état de l'instruction primaire* (1827); *Tableaux sommaires de l'état et des besoins de l'instruction primaire dans le département de la Seine*, avec des *Observations sur la nécessité et les moyens de la faciliter pour tous les Français.* En dehors des séries qui précèdent, nous pourrions citer de M. Jomard des ouvrages de diverse nature, tels que : *des Fosses propres à la conservation des grains* (in-4); *de l'École égyptienne de France*, et une foule de *Dissertations*, de *Rapports* et autres travaux dont la liste nous entraînerait trop loin. Ce savant a été élu, en 1818, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il fait, en outre, partie des Académies de Turin, de Naples, de Berlin, de Copenhague, de la Société d'encouragement, de celle de géographie et d'amélioration pour l'enseignement mutuel. Depuis avril 1838, officier de la Légion d'honneur, il a été promu commandeur le 12 février 1862.— M. Jomard est mort le 23 septembre de la même année.

JOMINI (Henri, baron), général et historien français, né à Payerne (canton de Vaud), le 6 mars 1779, servait dans un des régiments suisses à la solde de la France, lorsque, à la suite du 10 août 1792, tous les corps étrangers furent licenciés. Il embrassa alors la carrière commerciale. Quelques années après, il rentra en Suisse et devint, malgré sa jeunesse, lieutenant-colonel de la milice et secrétaire général des affaires de la guerre. Les événements politiques lui firent bientôt perdre cette position; il revint en France, et, sur la recommandation de Ney, fut placé dans une maison de commerce de Paris (1803). Mais, poursuivant les études qu'il avait commencées sur la tactique, il fit paraître, cette année-là, son *Traité des grandes opérations militaires* (3e édit., 1819, 3 vol. in-8 et atlas), contenant la relation critique et comparative des campagnes de Frédéric II et du général Bonaparte.

En 1804, M. Jomini obtint dans l'armée française le grade de chef de bataillon et passa colonel l'année suivante. Il venait de terminer un *Mémoire sur les probabilités de la guerre de Prusse* (1806, in-8), lorsqu'il fut chargé, durant les campagnes de 1806 et de 1807, des fonctions de chef d'état-major dans le corps du maréchal Ney, qui était resté son protecteur. Il s'en acquitta de manière à mériter les bonnes grâces de l'empereur, qui lui envoya le titre de baron. En 1808, il suivit Ney en Espagne; mais ce dernier, ayant appris qu'il s'attribuait les succès du corps d'armée placé sous son commandement, le fit mettre en disponibilité. M. Jomini, à qui l'inaction pesait, sollicita alors son congé afin d'entrer au service de la Russie, qui lui offrait le grade de général-major. Il ne tarda pas cependant à rentrer en faveur et fut, en 1811, nommé général de brigade; on rétablit même pour lui la charge d'historiographe de France, qui n'avait pas été exercée depuis Marmontel, et il eut mission d'écrire les hauts faits de la grande armée.

Appelé au service actif en 1812, M. Jomini devint tour à tour gouverneur de Wilna et de Smolensk, bientôt évacués par nos troupes. Il déploya, dans la retraite, beaucoup d'énergie et de sang-froid, et contribua d'une façon décisive à la victoire de Bautzen. Le maréchal Ney, qui lui avait rendu auprès de lui les fonctions de chef d'état-major, crut devoir le proposer pour le grade de général de division; mais Napoléon refusa durement et alla même jusqu'à renvoyer M. Jomini en France pour le punir de certaines négligences dans son service. Ce fut alors que, irrité d'un tel traitement, M. Jomini profita d'un armistice qui venait d'être conclu à Plæswitz pour aller rejoindre les alliés. Cette désertion fut frappée par un conseil de guerre d'une condamnation à mort par contumace. Presque en même temps l'empereur de Russie, Alexandre, nommait le condamné lieutenant général et l'attachait à sa personne en qualité d'aide de camp. Mais M. Jomini ne voulut accepter aucun commandement, dans l'armée russe, jusqu'à la fin de la guerre, et il garda, comme Napoléon, l'a reconnu lui-même, le plus profond secret sur le plan d'opérations dont il avait connaissance.

En 1815, il accompagna de nouveau le czar à Paris et reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis. Il resta quelque temps en France pour travailler, avec le colonel Koch, à la refonte de sa grande *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, de 1792 à 1801 (1805, 5 vol. in-8; 3e édit., 1819-1824, 15 vol. in-8 et 4 atlas in-folio), ouvrage qui lui a fait un nom distingué parmi les tacticiens modernes. Vers la même époque, il publia, pour se justifier des attaques passionnées que lui avait attirées sa défection : *Correspondance avec le général Sarrazin sur la campagne de* 1813 (1815, in-8), *et Correspondance avec le baron Mounier* (1821, in-8). La *Lettre* qu'il adressa, en 1841, à M. Capefigue, a eu le même objet. En 1822, M. Jomini retourna en Russie où il fut chargé par Alexandre de compléter l'éducation militaire du grand-duc Nicolas; quand ce dernier hérita de la couronne (1825), il le mit au nombre de ses aides de camp. Depuis 1855, l'empereur Alexandre II lui a permis de résider à Bruxelles.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de ce savant officier général : *la Suisse dans les intérêts de l'Europe* (1821, in-8); une curieuse *Vie politique et militaire de l'empereur Napoléon racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric* (Paris, 1827, 4 vol. in-8), un *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre et de leurs rapports avec la politique des États* (Saint-Pétersbourg, 1830, in-8; 5e édit., Paris, 1837), etc.

JONESCO (Jean), agronome roumain, né en 1818 à Romano (Moldavie) d'une ancienne famille de petits propriétaires fonciers, dont le véritable nom était Isacesco, est fils de l'archidiacre vicaire général du diocèse de Romano, désigné sous le surnom de Papa Jon Rossou (le Rouge). Ce prénom de Jon est devenu pour son fils un nom patronymique. Après avoir terminé ses études au lycée national de Jassy, le jeune Jonesco fut envoyé, aux frais du gouvernement, à l'Institut agricole français de Roville, près Nancy, où il étudia pendant plusieurs années sous Mathieu de Dombasle. A son retour en Moldavie, il fut nommé secrétaire de la curatelle des écoles. La part qu'il prit, en 1848, aux mouvements de la Valachie le força de chercher un refuge en Turquie, où Réchid-pacha, après lui aovir confié des missions dans la Dobrudja et la Thessalie, le chargea de l'établissement d'une ferme modèle sur ses propres domaines. M. Jonesco, rentré dans son pays, fut nommé par le gouvernement intérimaire intendant général des nouveaux districts bessarabiques, avec mission d'en dresser la statistique complète. Ses ouvrages sont : *Excursion agricole dans la Dobrudja et dans la Thessalie* (Constantinople, 1850 et 1853, 2 vol. in-8), en français; *le Calendrier du bon cultivateur* (Jassy), en roumain, etc.

Son frère, M. Nicolas JONESCO, né en 1820, a fait comme lui ses études au lycée national de Jassy, où il devint à son tour professeur. Il a rédigé, en 1856, sous la direction de M. Cogalniceano, *l'Étoile du Danube* (Stoarea Dunuri), feuille libérale qui fut supprimée. M. N. Jonesco passa à Bruxelles et y fonda, sous le même titre (4 décembre 1856), une feuille rédigée en français et dévouée aux mêmes principes.

JONGKIND (Johan-Barthold), peintre hollandais, né vers 1822, vint de bonne heure en France, où il étudia la marine sous M. Eugène Isabey, et débuta au salon de 1845. Il a depuis exposé : *Port de mer* (1848); *Vue du port d'Harfleur* (1850); *Saint-Valery-en-Caux*, *le Tréport* (1852); *Cours de la Seine*, *Clair de lune*, *Souvenir du Havre* (1853); *Vue de Notre-Dame prise du pont de la Tournelle*, *le Quai d'Orsay*, *le Lever de la lune près de Paris* (1855); *Marines* (1857): *Paysage hollandais* (1859); *Souvenir de la vieille tour démolie en 1860 à l'entrée du port de Rotterdam*, *Entrée du port de Honfleur* (1864). Il a obtenu une 2e médaille en 1852.

JORDAN (Sylvestre), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 30 décembre 1792, à Omes, près Innsbruck, d'une famille d'ouvriers, est neveu de François Jordan, connu dans le Tyrol comme poëte populaire, sous le nom du *pauvre cordonnier*. Ayant obtenu d'entrer, en 1806, au collége d'Innsbruck, il termina ses classes à Munich, et alla, en 1813, étudier le droit à Landshut. En 1815, il retourna dans son pays, mais, accusé d'irréligion, il fut forcé de quitter le Tyrol. Il séjourna successivement à Landshut, à Munich, à Francfort-sur-le-Mein et à Heidelberg (1815-1821). Les travaux de jurisprudence qu'il publia dans cet intervalle le firent nommer, en 1821, professeur adjoint et, l'année suivante, professeur titulaire de droit à l'université de Marbourg, qu'il fut appelé à représenter dans l'assemblée des États de la Hesse-Électorale. Il prit une grande influence sur les débats de la Diète; mais son opposition mécontenta son gouvernement à un tel point que sa réélection, en 1833, fut l'occasion de la dissolution de la diète (18 mars).

Peu de temps après, sur la dénonciation d'un criminel gracié, M. Jordan se vit accusé d'affiliation aux sociétés secrètes et de participation aux attentats de 1832 et de 1833. Il fut arrêté et, après dix années de détention préventive, condamné, en 1843, à cinq ans de prison. En 1845, l'affaire fut jugée de nouveau devant la cour d'appel, et M. Jordan fut acquitté. Ce procès, dans lequel on avait sacrifié à l'animosité du pouvoir douze ans de la vie d'un homme reconnu innocent, causa une grande sensation dans toute l'Allemagne, et valut à M. Jordan des sympathies qui le firent élire, en 1848, membre du parlement de Francfort. Il s'y plaça, par ses votes, dans les rangs du parti modéré. L'année suivante, il reprit sa place de professeur de droit à l'université de Marbourg. — M. Jordan est mort le 14 avril 1861.

On doit à M. Jordan, comme travaux de jurisprudence : *Essais sur le droit criminel général* (Versuche über allgemeines Strafrecht; Marbourg, 1818); *Manuel du droit criminel général et du droit criminel allemand* (Lehrbuch des allgemeinen und deutschen Strafrechts; Ibid., 1831), etc., sans compter des articles dans les revues et recueils littéraires allemands. Il faut citer à part : *Ma défense dans l'affaire criminelle intentée contre moi* (Selbstvertheidigung in der wider mich geführten Criminaluntersuchung; Manheim, 1844). M. A. Boden a publié au sujet de ce même procès : *Trois défenses* (Drei Vertheidigungsschriften Jordan's; Francfort, 1843 et 1844).

JORDAN (Guillaume), écrivain allemand, né vers 1810, à Berlin, y fit ses études, y obtint le grade de docteur en philosophie, et vécut ensuite plusieurs années à Kœnigsberg et à Leipsick. Forcé en 1845 de quitter cette dernière ville et le royaume de Saxe par suite d'une accusation d'athéisme, il se rendit à Brême, d'où il revint en 1848 à Berlin. Nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort, il s'y distingua comme orateur parmi les membres de la gauche. Mais, à l'occasion de la question polonaise (24 juillet), il rompit avec la montagne et vota dès lors sous les auspices du parti Gagern. Il fut nommé conseiller de marine au ministère de l'empire germanique, et il garda ce titre jusqu'au moment de la vente aux enchères de la flotte allemande.

On a de M. Jordan une *Histoire de l'île d'Haïti* (Geschichte der Insel Haiti; Leipsick, 1846-1849, 2 vol.); puis plusieurs ouvrages de poésie inspirés des opinions politiques libérales et des principes philosophiques de la jeune école hégélienne, tels que : *la Cloche et le canon* (Glocke und Kanone; Kœnigsberg, 1842: *l'Allemagne orientale* (Ostdeutschland; Ibid., 1842); *Fantaisies terrestres* (Irdische Phantasien; Ibid., 1842); *Chansons populaires et légendes de la Lithuanie* (Lithauische Volkslieder und Sagen; Berlin, 1844); *Écume* (Schaum, Leipsick), recueil de poésies philosophiques; *Demiourgos* (Ibid., 1852), épopée philosophique qui fut très-remarquée.

JORDAN (Rodolphe), peintre allemand, né à Berlin, le 4 mai 1810, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf et à Berlin sous la direction de Wach. Il s'était livré d'abord à la peinture religieuse; avant de céder à son penchant pour la peinture de genre, où il a excellé. Conduit par le besoin de réparer sa santé aux bains de l'île d'Helgoland dans la mer du Nord, il s'y inspira des scènes de la vie maritime qu'il avait sous les yeux et y trouva le sujet de la plupart de ses toiles. Son premier tableau, *la Demande en mariage dans l'île d'Helgoland*, établit sa popularité. C'est une scène de mœurs toute spéciale, où la comédie et le sentiment sont heureusement mélangés; on divisa le sujet en parties, pour en faire des albums; on y prit le thème

d'une chanson qui se chante encore dans les rues de l'île, et le poëte comique Louis Schneider de Berlin la transporta même au théâtre.

Dans le même genre humoristique, M. Jordan produisit encore : *les Bottes oubliées*, scène bouffonne; *l'Examen du matelot*, *le Soir sur le rivage*, où le peintre s'est reproduit lui-même avec sa fiancée; *le Repos du dimanche pour les marins*, *les Joies de la famille*, représentent la naissance d'un premier-né; *les Vieillards heureux* (1834-1840). Cherchant ensuite des scènes tragiques, il donna *le Retour des matelots*, représentant la femme d'un pêcheur, qui, au milieu de la joie générale, cherche vainement son mari noyé; deux *Naufrages sur les côtes de Normandie*, le second empreint d'un caractère religieux, et une foule d'autres toiles, qui ont été reproduites par le burin ou la lithographie. On dit que M. Jordan, qui s'est beaucoup occupé de l'esthétique et de l'histoire de la peinture, prépare des publications sur ce sujet. Il est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, décoré de plusieurs ordres nationaux ou étrangers, et a déjà formé de nombreux élèves.

JOSAPHAT. Voy. Snagoveano.

JOSEPH (Frédéric-Ernest-Georges-Charles), ancien duc régnant de Saxe-Altembourg, né le 27 août 1789, a succédé, le 29 septembre 1834, à son père le duc Frédéric. Il fonda en 1838 un séminaire pédagogique, ayant pour annexe un institut des sourds-muets, et mit Altembourg en communication avec Leipsick par un chemin de fer. Le 30 novembre 1848, il se démit de la régence en faveur de son frère, le duc *Georges*-Charles-Frédéric, et prit le titre de duc Joseph de Saxe. Il est lieutenant général au service de Prusse et a le même grade dans l'armée de Hanovre, il est aussi chef du 2ᵉ régiment d'infanterie prussienne de Posen, nᵒ 19, et propriétaire du 2ᵉ régiment d'infanterie hanovrien. Marié le 24 avril 1817 à la duchesse *Amélie*-Thérèse, fille de Louis duc de Wurtemberg, et morte le 28 novembre 1848, et dont la perte le décida à abdiquer, il a quatre filles, *Marie*, née le 14 avril 1818, reine de Hanovre; Henriette-Frédérique-*Thérèse*-Élisabeth, née le 9 octobre 1823; *Élisabeth*-Pauline-Alexandrine, née le 26 mars 1826, mariée le 10 février 1852 à Nicolas Frédéric-*Pierre*, grand-duc d'Oldembourg, et *Alexandrine*-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, née le 8 juillet 1830, mariée le 11 septembre 1848, sous le nom d'Alexandra-Josefowna, au grand-duc de Russie, Constantin, frère de l'empereur Alexandre II.

JOSIKA (Nicolas, baron de), homme politique et romancier hongrois, né à Torda, en Transylvanie, le 28 septembre 1796, d'une famille noble et riche, eut, dans la maison paternelle, d'excellents professeurs particuliers et fréquenta ensuite les meilleurs établissements du pays. A seize ans, il entra, comme cadet, dans un régiment de dragons piémontais, fut nommé lieutenant en 1813, adjudant en 1814, bientôt capitaine et, après la paix, chancelier du roi de Sardaigne. En 1818, il quitta le service, retourna en Hongrie, se maria avec une riche personne, et resta veuf après quelques années d'une union qui ne fut heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. Pendant quelques années, le baron Josika s'occupa, dans la retraite, d'études sérieuses et particulièrement d'économie rurale; puis il se jeta dans le mouvement de la vie politique et fit une vive opposition à l'Autriche dans la fameuse diète transylvanienne de 1834. La hardiesse de ses discours déplut au parti noble qui l'avait élu comme un des siens, et il ne fut point renommé à la session suivante. Ses déceptions politiques et aussi des ennuis domestiques le tournèrent vers les travaux littéraires; il étudia avec passion les langues étrangères, l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien, et publia, pendant quatorze ans, de 1834 à 1848, une série de romans, la plupart historiques, ainsi qu'une foule d'articles dans les journaux de son pays.

Dès 1847, le baron Josika avait été réélu à la diète de Transylvanie, comme second député du comitat de Szolnok, et avait travaillé de tous ses efforts à la réunion de la Transylvanie et de la Hongrie. Il prit à la révolution de 1848 une part très-active, comme membre de l'assemblée des magnats, et ne tarda pas à être nommé membre du Comité de défense nationale. Après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il fut appelé à faire partie du tribunal de grâce, siégeant à Pesth, et se trouva assez compromis pour être obligé d'abandonner le pays, après la catastrophe de Vilagos. Pendant que, retiré à Bruxelles, le baron Josika cherchait des moyens d'existence dans un redoublement d'activité littéraire, on le pendait en effigie à Pesth, avec M. Kossuth, et trente-cinq autres de ses amis politiques.

Ses œuvres sont très-nombreuses et très-répandues, tant en Allemagne qu'en Hongrie. C'est le Walter Scott de son pays. Dans ses romans historiques, empruntés aux traditions nationales, l'on trouve, sans aucunes longueurs, des études très-fortes de mœurs et de sentiments; c'est, au jugement des Hongrois, une sorte de résurrection saisissante du passé de leur patrie. Le style, l'invention, les caractères, l'observation y sont pleins de puissance. Ils ont été traduits en allemand par Klein et par la seconde femme de l'auteur, la baronne Podmaniczky, qu'il épousa en 1847. Nous mentionnerons parmi les principaux : *Irany* (Pesth, 1834); *Vaslatok* (Ibid., 1834); *Abafi* (3ᵉ édit., 1851); *le Poëte Zrinyi* (Zrinyi a koeltoe, 1843, 4 vol.); *le dernier Bathory* (Az utolso Batory; 2ᵉ édit., 1840, 3 vol.); *les Bohémiens en Hongrie* (A Eselek Magyarorszagban; 2ᵉ édit., 1845, 4 vol.); *Étienne Josika* (Josika Istvan; 1847, 5 vol.); *la Famille Mailly* (Familie Mailly; Leipsick, 1850, 2 vol.), que l'auteur publia en allemand; enfin l'*Histoire d'une famille hongroise pendant la révolution* (Egy magyar esalada forradalom alatt; Brunswick, 1851, 4 vol.). Il y a quelques années, les œuvres complètes du baron de Josika ne se montaient pas à moins de 70 volumes. — Il est mort en mars 1865.

JOSSEAU (François-Jean-Baptiste), avocat français, député, né vers 1815, fut reçu licencié en droit en 1837, et s'inscrivit au barreau de Paris. En 1854, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription du département de Seine-et-Marne, qui l'a réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, où il avait pour concurrent M. J. de Lasteyrie, il a obtenu 14 431 voix sur 26 776 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1853.

On lui doit d'importants travaux relatifs à l'organisation du crédit foncier en France, notamment : *Des institutions du crédit foncier et agricole* (1851); *Traité du crédit foncier et des caisses hypothécaires* (1853); une *Notice sur N. J. B. Tripier* (1844), etc.

JOSSON (Louis-Joseph), magistrat français, ancien député, né le 4 octobre 1791, à Orchies (Nord), et fils d'un commerçant, étudia le droit, fut admis en 1816, au barreau de Douai et nommé, en 1818,

juge d'instruction au tribunal de première instance de cette ville; il remplit ces fonctions jusqu'en 1822, puis fut appelé à la présidence du même tribunal. Lors de la révolution de Juillet, il eut à se prononcer en référé sur les ordonnances de Charles X; n'écoutant que sa conscience, il les déclara « illégales, inconstitutionnelles et non obligatoires pour les magistrats et les citoyens. » Cet acte d'indépendance, peut-être unique en dehors de Paris, valut à M. Josson la présidence du tribunal civil de Lille, qu'il n'a cessé d'occuper. De 1837 à 1839, il représenta à la Chambre des Députés le deuxième collége de Lille et prit une part active aux travaux parlementaires. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 4 mai 1844. — Il est mort le 17 novembre 1863.

JOST (Isaac-Marc), historien israélite allemand, né à Bernbourg, le 22 février 1793, acheva ses études aux universités de Gœttingue et de Berlin où il ouvrit, en 1816, une école qui subsista jusqu'en 1835. Il devint alors professeur à l'école pratique (Realschule) juive de Francfort. Il a fondé, en 1849, une maison d'orphelines. — M. Jost est mort en novembre 1860.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des Israélites* (Geschichte der Israeliten; Berlin, 1820-1829, 9 vol.; 3e édit. 1859); *Nouvelle histoire des Israélites de* 1815 *à* 1845 (Neue Geschichte der Israeliten, von 1815-1845; Ibid., 1846-1847, 3 vol.); *Histoire général du peuple juif* (Allgemeine Geschichte des jüd. Volkes; Ibid., 1832, 2 vol.); une traduction de *la Mischna*, texte et commentaires; (Ibid., 1832-1834, 6 vol.); *Jellinek et la Kabbale* (1852); *Histoire du judaïsme* (Geschichte des Judensthum und seiner Sekten; Leipsick, 1858, tom. III, in-8), etc.

M. Jost est aussi auteur de plusieurs livres de grammaire, de littérature et de pédagogie : *Traité de langue anglaise* (Lehrbuch der engl. Sprache; Berlin, 1826; 4e édit., 1852), avec Burckhardt; *Glossaire de Shakspeare* (Erklaerendes Wœrterbuch zu Shakspeare; Ibid., 1831); *Manuel théorique et pratique de l'éducation allemande* (Theoretisch-praktisches Handbuch zum Unterricht im, etc.; Ibid., 1835); *Traité du haut allemand écrit et parlé* (Lehrbuch des hochdeutschen Ausdrucks in, etc.; Brunswick, 1852), etc.

Son frère, M. Is.-Simon Jost, docteur en philosophie de l'université d'Iéna, s'est établi à Paris, où il a publié, entre autres ouvrages pour l'enseignement des langues vivantes, une *Grammaire polyglotte* (2e édit. 1852, in-8).

JOTTRAND (Lucien-Léopold), avocat et publiciste belge, né en 1803, à Genappes (province de Brabant), se signala de bonne heure parmi les adversaires de l'administration hollandaise. Outre de nombreux articles dans *le Courrier des Pays-Bas*, devenu plus tard *le Courrier belge*, *la Sentinelle*, *l'Artiste*, *le Patriote belge*, *la Revue démocratique*, *la Belgique judiciaire*, etc., il publia plusieurs brochures inspirées par un esprit très-libéral : *Guillaume-Frédéric d'Orange Nassau avant son avénement au trône des Pays-Bas* (Bruxelles, 1827); *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas* (Ibid., 1829). En 1830, il fit partie du congrès qui organisa la Belgique indépendante. Il soutint la candidature du duc de Leuchtemberg et s'abstint de voter lors de l'élection du prince de Saxe-Cobourg. Envoyé à la Chambre des représentants, il s'est rangé du côté des libéraux. Sous le ministère de Theux, il publia, en 1846, *la Nouvelle Constitution de New-York pour* 1847, avec un commentaire conforme aux idées de l'opposition. Il contribua de tous ses efforts à la chute du parti clérical, soutint de ses votes le ministère de MM. Frère et Rogier, et publia, en 1849, un écrit très-remarqué : *les Églises d'État, dernière cause d'intolérance religieuse.*

M. Jottrand était du petit nombre des libéraux belge qui, par crainte de la France, se tournaient du côté de l'Allemagne. Bien que, dans ses discours et dans ses écrits, il fit usage de notre langue, il se rattachait au parti flamand et a publié deux opuscules en langue flamande : *Des Rapports politiques et commerciaux de la Belgique et de la France* (1841); *Notre frontière du nord-ouest* (1843). Après le 2 décembre, ses défiances contre la politique française se sont manifestées dans la presse avec une certaine vivacité. Il a publié vers cette époque : *Londres au point de vue belge* (1852); *D'Anvers à Gênes* (1851).

JOUAGE (César, comte DE), homme politique français, député, est né le 24 avril 1798. Après avoir achevé ses études au collége de Tournon, il entra dans la carrière militaire et servit jusqu'en 1830. Rentré à cette époque dans la vie civile, il devint maire de Saint-Sornin, et président du Conseil général de l'Ain, dans lequel il représenta le canton de Lagnieu. Nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de l'Ain, il a été réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 22957 voix sur 25844 votants. M. le comte de Jouage a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

JOUBERT (Léo), littérateur français, né à Bourdeilles (Dordogne), le 13 décembre 1826, vint achever à Paris des études commencées en province. Il débuta dans la carrière littéraire, en 1846, par un article inséré dans la *Revue indépendante*, puis passa quatre années en Moldavie, comme précepteur. Il publia, de 1850 à 1852, des *Variétés littéraires* dans le journal *l'Ordre*. Attaché pendant dix ans (1852-62) à la rédaction de la *Biographie générale* de MM. Didot, il y fournit quelques-uns des articles les plus importants (*Homère*, *Démosthènes*, *Shakespeare*, *Lamartine*, *V. Hugo*, etc.). Il a aussi publié dans la *Revue contemporaine* et dans la *Revue européenne* une série d'articles qui ont été en partie recueillis sous le titre d'*Essais de critique et d'histoire* (Paris, 1863, in-12). Il est devenu, en 1862, rédacteur en chef de la *Revue contemporaine.*

JOUFFROY (François), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Dijon, le 1er février 1806, vint à Paris étudier la sculpture dans l'atelier de Ramey fils, entra à l'École des beaux-arts en 1824 et y remporta quatre premières médailles, le second prix en 1826, et le grand prix de Rome en 1832; le sujet du concours était : *Capanée renversé des murs de Thèbes.* Pendant son séjour en Italie, il envoya au Palais des beaux-arts le *Pâtre napolitain sur un tombeau* (1834), admis l'année suivante au salon.

De retour à Paris, M. François Jouffroy produisit et exposa successivement : *Caïn maudit* (1838); le buste de *Monge*, pour le ministère de l'intérieur; la statuette de *M. de Lamartine; une Jeune fille confiant son premier secret à Vénus, ou l'Ingénuité*, composition devenue promptement populaire et acquise pour le musée du Luxembourg (1839); *la Désillusion* (1840); le buste du *comte Merlin* (1844); *le Printemps* et *l'Automne*, pour les salles d'horticulture de la Chambre des Pairs (1845); divers *Bustes* très-estimés, entre autres celui de *Mme Arsène Houssaye* (1847); *la Rêverie* (1848); les bustes du *maréchal Dode de La Brunerie*, de *Joseph Couturier*, de la *comtesse de*

Chalot, veuve de Talma (1840); *l'Abandon* (1853). M. Jouffroy n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *l'Ingénuité*, de 1849.

Cet artiste a exécuté, en dehors des expositions, divers *Bustes* pour des particuliers, un *Bénitier* pour l'église Saint-Germain l'Auxerrois, d'après le dessin de Mme de Lamartine (1843), et plus récemment (1854), un des groupes de grandeur colossale du portail de l'église Saint-Gervais. Il a été chargé, en 1864, de la décoration de l'église de Saint-Augustin au nouveau boulevard Malesherbes, et, en 1865, des statues du *Châtiment* et de *la Protection* au Palais de justice (nouvelle place Dauphine).

M. Jouffroy a obtenu des secondes médailles en 1838 et 1848, une 1re en 1839. Nommé chevalier de la Legion d'honneur en juin 1843, il a été promu au grade d'officier le 13 juillet 1861. Il est entré à l'Académie des beaux-arts en 1857, en remplacement de Ch. Simart. Il a été nommé professeur de sculpture à l'École des beaux-arts réorganisée, en décembre 1863.

JOUIN (Pierre), ancien représentant du peuple français, avocat, né à Rennes, le 17 février 1808, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par 88 045 voix. Membre du Comité des cultes, il vota avec la gauche contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, contre le cautionnement des journaux, pour la liberté des clubs, pour la suppression complète de l'impôt du sel, pour l'amnistie générale, etc. Dans toutes les autres questions il s'unit à la droite. Partisan des deux Chambres, il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique du Président une opposition modérée, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Rennes.

JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel Bréchillet), philosophe et littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 août 1817, est fils de l'orientaliste de ce nom, connu par ses savantes recherches sur les traductions d'Aristote. Après avoir terminé ses études de droit, il voulut entrer dans l'enseignement et prit le diplôme de docteur ès lettres en 1838. Reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1840, il occupa plusieurs chaires, notamment, à Paris, celle du collége Stanislas. En 1849, il fut appelé au ministère de l'instruction publique et des cultes, comme chef du cabinet du ministre, et prit une part importante à la préparation de la loi du 15 mars 1850, sur la liberté de l'enseignement. Il est devenu, au même ministère, chef de la division de la comptabilité générale. Le 13 décembre 1863, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Berger de Xivrey. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 8 mai 1850.

On a de M. Jourdain, qui s'est toujours efforcé de maintenir l'alliance scientifique de la religion et de la philosophie: *Doctrina Gersonii de theologia*, et *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du* XIIe *siècle* (1838); un cours de philosophie, sous le titre de *Questions de philosophie pour l'examen du baccalauréat*, etc. (1848, in-12), souvent réédité et, pendant les années 1852-1863, sous le titre de *Notions de logique*; un important mémoire *sur la Philosophie de saint Thomas*, couronné en 1856 par l'Académie des sciences morales et publié depuis (1858, 2 vol. in-8); *le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires* (1857, in-8); *le Budget des cultes en France depuis le concordat* (1859, in-8); *Histoire de l'Université de Paris aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (1862-1864, in-folio, livr. I-III); *l'Université de Toulouse au* XVIIe *siècle, Documents inédits* (1863, in-8), etc. M. Jourdain a donné, en outre, une édition revue et augmentée des *Recherches critiques*, de son père, des éditions des *OEuvres philosophiques d'Arnauld* (1843, in-8) et de *Nicole* (1844, in-12), avec une *Notice* sur ces écrivains, etc., et publié le tome II des *OEuvres d'Abélard* (1859, in-4), dont M. Cousin avait donné le tome I. Il a dirigé, pendant sa première année (1842-1843), la *Revue de l'instruction publique*, publiée par la maison Hachette.

JOURDAN (Louis), journaliste français, né en 1810, à Toulon (Var), y commença ses études qu'il acheva à Aix. Il débuta de très-bonne heure dans les lettres. Dès le collége, il écrivait dans une feuille de Toulon, *l'Aviso de la Méditerranée*, où il publia des *Fragments de romans inédits* sous le pseudonyme d'*Un Pauvre diable*. En 1831, il fonda dans la même ville, avec MM. Courdouan et Henri Monnier, le journal *le Croquis* Devenu peu après un des fervents adeptes du saint-simonisme, il partit, en 1833, pour la Grèce, où il rédigea en chef *le Sauveur*, que venait de fonder le général Coletti. Rentré en France, il prit, en 1835, une part très-active avec MM. Enfantin, Carrette et Varnier, à la rédaction et à la publication de *l'Algérie*, qui n'a cessé de paraître qu'en 1847.

Dès les premiers jours de la révolution de Février, M. Jourdan alla à Toulon fonder une feuille consacrée aux élections de la Constituante. Il prit en mains, le 29 juillet 1848, la rédaction en chef du journal *le Spectateur républicain*, dont la loi du timbre suspendit la publication le 8 septembre suivant. Il fut plus tard l'un des principaux rédacteurs du *Crédit*, inauguré le 1er novembre 1848 et qui disparut en 1849. Enfin, dans le cours de cette même année, M. Jourdan entra à la rédaction du *Siècle*. Il n'a guère cessé, depuis cette époque, d'y prendre une part active soit par ses comptes rendus des travaux et débats de l'Assemblée législative jusqu'à sa dissolution, soit par une foule d'articles traitant d'économie politique et de matière religieuse, tous empreints d'un ardent esprit de prosélytisme. Mêlé, dans ces dernières années, au mouvement industriel, il a été un des fondateurs du *Journal des actionnaires*. Il avait créé un journal personnel, *le Causeur* (1859).

M. L. Jourdan a publié en volumes, dans ces derniers temps: *Contes industriels* (1859, in-8); *les Femmes devant l'échafaud* (1861, in-18); *Un Hermaphrodite* (1861, in-18); *Un philosophe du coin du feu* (1861, in-18); *les Martyrs de l'amour* (1862, in-18), etc.

JOURDY (Paul), peintre français, né à Dijon, le 15 décembre 1805, mort le 28 octobre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

JOURNET (Jean), publiciste français, né à Carcassonne, en 1799, fut un des adeptes fervents de Fourier, et est resté, jusque dans les derniers temps, son fidèle disciple. Il prenait lui-même la qualification « d'apôtre. » Quelques actions bizarres, une double détention à Bicêtre, en 1849 et 1851, l'étrangeté de ses idées et le ton inspiré de son style lui ont fait un renom d'excentricité. On a de lui plusieurs écrits dont le titre seul indique le but et la marche de ses idées: *Cris et soupirs*, *Résurrection sociale universelle* (1840-41, cinq séries in-18); *la Bonne nouvelle, ou Idée succincte de l'association* (1843); *Jérémie en 1845* (1844), vers et prose; *Cri suprême! Cri d'indi-*

gnation! Cri de délivrance! (1846); *Résurrection sociale; Félicité universelle* (1849); *Cri de détresse* (même année); *Poésies et chants harmoniens* (1857, in-18); *Documents apostoliques et Prophéties* (1858, in-18), etc. — M. Journet est mort en 1861.

JOUSLIN DE LA SALLE (A...-F...), auteur dramatique français, né à Paris, en 1794, suivit d'abord le barreau et collabora aux journaux de l'opposition. Sous la direction de Harel, il exerça à la Porte-Saint-Martin les fonctions de régisseur général et passa, en 1832, au Théâtre-Français en qualité de directeur; il y laissa des souvenirs et fut remplacé par M. Vedel.

On a de lui : *Quelques essais* (1817, in-18); *Petit cours de jurisprudence littéraire* (1818, 2 vol. in-8); *de l'Équilibre en Europe* (1818); et un certain nombre de vaudevilles et de mélodrames en collaboration avec MM. Alhoy, Carmouche, Devilleneuve, Dupeuty, etc. Il a publié encore dans la *Revue française* une suite de *Souvenirs dramatiques* (1857-1858). — M. Jouslin de la Salle est mort le 30 juin 1863.

JOUSSELIN (François-Marie-Joseph), jurisconsulte français, né à Paris, le 22 mars 1812, mort le 3 décembre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

JOUVET (Antoine-Félix), ancien député et représentant du peuple français, avocat, est né à Busséol (Puy-de-Dôme), le 19 septembre 1796. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Clermont, exerça avec beaucoup de succès sa profession et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Après la révolution de Juillet, l'opposition libérale le fit entrer au conseil général du Puy-de-Dôme. En 1834, il fut envoyé à la Chambre des Députés par un des colléges de Clermont, et prit place à côté de M. Odilon Barrot. Son mandat ne fut point renouvelé aux élections de 1842, où il eut pour concurrent M. de Morny. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Clermont, et envoyé à la Constituante par 107 624 suffrages. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti du génerla Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il combattit la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse et condamna l'expédition de Rome. Une longue absence l'empêcha de prendre part aux derniers travaux de la Constituante. Non réélu à la Législative, M. Jouvet reprit sa place au barreau de Clermont.

JOUVIN (B.). Voy. VILLEMESSANT.

JOUY (Joseph-Nicolas), peintre français, né à Paris, en octobre 1809, étudia sous M. Ingres et débuta, comme portraitiste, au salon de 1827. Il n'a figuré qu'irrégulièrement aux salons suivants, où l'on a remarqué de lui, jusqu'en 1852 : *Portrait d'un jeune Grec* (1833); *l'Amende honorable d'Urbain Grandier* (1830); *le capitaine Tronçon du Coudray, la Bataille de Rocroy, la Prise de Furnes, l'Assaut de Sierk, la Reddition de Dunkerque*, pour les galeries de Versailles; *la Crèche, Mme Person* (1852), etc. Il a aussi donné au salon de 1863 : *Beethoven chez des paysans quelques jours avant de mourir*, avec de nombreux *Portraits*. M. Jouy a obtenu une 3[e] médaille en 1834, une 2[e] en 1835, et une 1[re] en 1839.

JUAREZ (Benito), homme politique américain, ancien président constitutionnel de la république de Mexique, né dans les premières années du XIX[e] siècle, appartient à la race indienne Pauvre et sans appui, il eut dans sa jeunesse à lutter contre mille obstacles, mais il en triompha par son opiniâtreté, se fit recevoir docteur en droit, puis devint avocat, et se signala dans cette profession de manière à attirer sur lui l'attention publique. Il entra néanmoins assez tard aux affaires, comme gouverneur de l'État d'Oaxaca. En 1856, il fut nommé représentant de sa province au Congrès; l'année suivante, il devint président de la cour suprême de justice, titre qui lui assurait, en cas d'intérim, la vice-présidence de la république.

Lors de la chute de M. Comonfort et de son remplacement par le général Zuloaga, M. Juarez, qui était à la tête du parti dit constitutionnel, protesta au nom de la constitution de 1857, refusa de reconnaître le nouveau pouvoir, et parvint à s'établir à la Vera-Cruz, où il organisa un gouvernement. La guerre civile commença : le sort des armes fut d'abord contraire aux partisans de M. Juarez que le général Miramon, commandant de l'armée du Nord, battit dans plusieurs rencontres; mais ces combats, compensés d'ailleurs par les revers du général Echeagaray, à la tête de l'armée de l'Est, restèrent sans résultat, par suite de l'incapacité politique du président Zuloaga.

Après la sédition militaire qui renversa Zuloaga (23 décembre 1858), et qui mit à sa place Miramon, M. Juarez repoussa hautement toute proposition d'arrangement. Miramon voulut l'attaquer à la Vera-Cruz, mais le parti constitutionnel tenta sur Mexico une diversion assez inquiétante pour forcer le jeune général à revenir sur ses pas. Il réussit à comprimer ce mouvement; mais en ce moment même (avril 1859), le gouvernement de M. Juarez obtenait un important avantage : il était reconnu par le cabinet de Washington, qui pourtant avait reconnu le général Miramon quelques mois auparavant. Ce revirement tenait à une question d'intérêt particulier : M. Forsyth, ministre à Mexico, avait vainement sollicité dans cette ville la conclusion d'un traité qui aurait placé sous une sorte de protectorat de l'Union les provinces méridionales de Chihuahua et Sonora, communication naturelle avec le golfe de Californie. M. Juarez ayant consenti à cette concession, le gouvernement américain n'hésita pas à reconnaître celui des deux pouvoirs qui lui était le plus favorable. Le général Miramon protesta, mais son rival se hâta de profiter de la sanction officielle qu'il venait d'obtenir pour témoigner de son existence par des actes. Il décréta l'institution du mariage civil, promit de nombreuses réformes, poussa l'exécution du chemin de fer de la Vera-Cruz à Mexico, et prononça la confiscation des biens du clergé.

Pendant tout ce temps, la guerre continuait sans résultat décisif entre les partisans des deux gouvernements; une foule de combats étaient livrés avec des chances diverses, et M. Juarez pouvait au moins, à la Vera-Cruz, se soutenir avec le produit des douanes, pendant que le gouvernement de Mexico manquait d'argent. En mars 1861, le général Miramon vint assiéger la Vera-Cruz. M. Juarez résista non-seulement aux attaques de vive force, mais encore aux propositions d'arrangement qu'appuyait le chargé d'affaires anglais. Ravitaillé par mer, il laissa les assiégeants se consumer sous les murs de la ville en tentatives infructueuses; puis, lorsqu'ils furent forcés de lever le siége, il profita de leur affaiblissement pour pousser vivement les hostilités, et à la fin de l'année, il avait réduit Miramon à la vallée de Mexico. Le 22 décembre, son lieutenant Ortega dispersait la dernière armée de Mi-

ramon à la bataille de San Miguelito, et assurait enfin le triomphe du parti constitutionnel ou fédéral.

Pendant que le général Miramon s'enfuyait en Europe, M. Juarez entrait à Mexico (11 janvier 1861), formait un cabinet, destituait tous les employés de l'ancien gouvernement, remettait en vigueur les lois relatives aux biens du clergé, et congédiait, avec des formes très-expéditives, les représentants des puissances étrangères qui avaient témoigné quelque sympathie au général Miramon. Reconnu par l'Angleterre au mois de février et par la France quelques semaines plus tard, il chercha à affermir son pouvoir en se faisant réélire président (11 juin 1861). Mais il ne put réussir ni à comprimer les désordres intérieurs, ni à donner satisfaction aux puissances étrangères qui réclamaient en faveur de leurs nationaux. Réduit à se soutenir au moyen de réquisitions, d'emprunts forcés, de confiscations, d'exactions de toutes sortes, M. Juarez, qui avait déjà rompu avec l'Espagne, ne craignit pas, le 17 juillet, de manquer à ses engagements envers la France et l'Angleterre, en suspendant pour deux ans le payement des indemnités convenues antérieurement avec ces puissances. Cette violation des traités fut suivie d'une entente entre les trois puissances européennes lésées dans leurs intérêts, et une expédition franco-anglo-espagnole fut décidée contre le Mexique.

Le congrès mexicain donna pleins pouvoirs à M. Juarez pour résister à l'intervention des alliés, et celui ci appela aussitôt la nation aux armes (26 septembre 1861). En même temps, il proscrivit un certain nombre d'étrangers, prononça la confiscation de leurs biens, et se prépara à la plus vive résistance. Mécontent d'avoir vu échouer les préliminaires de paix de la Soledad (19 février 1862), il fit fusiller le général Robles (23 mars) et exigea que les Français lui livrassent le général Almonte placé sous leur protection. Cette demande ayant été repoussée, les conférences entamées à Orizaba furent rompues (9 avril); et la guerre commença aussitôt contre la France seulement, l'Espagne et l'Angleterre s'étant déclarées satisfaites provisoirement des concessions qu'elles avaient obtenues.

Dès les premiers jours (12 avril), M. Juarez autorisa la formation de troupes de guérillas et l'emploi de réquisitions de tout genre; de plus, il déclara traître tout Mexicain qui demeurerait dans les lieux occupés par les Français, qui assisterait l'étranger, et qui, de 21 à 60 ans, ne prendrait pas les armes. Pour se procurer de l'argent, il signa, le 28 avril, avec M. Corwyn, ministre des États-Unis, un traité par lequel il empruntait à cette puissance 25 000000 de dollars, pour lesquels il donnait en garantie les plus belles provinces du Mexique. Deux jours plus tard, il mettait Mexico en état de siége.

On sait comment la petite armée française, après avoir échoué devant les formidables défenses de Puebla, a été forcée de rétrograder pour attendre des renforts au milieu des plus grandes privations. Soit que ce premier succès ait exalté les espérances de M. Juarez, soit qu'il eût juré de résister à outrance, il ne cessa pas de se préparer à recevoir l'attaque des forces nouvelles expédiées contre lui sous la conduite du général Forey, et de se montrer décidé à soutenir la lutte par tous les moyens possibles. Le 30 août, il rendit un decret par lequel il menaçait de l'emprisonnement ou de la déportation les membres du clergé qui exciteraient à la haine du gouvernement; de plus, pour se procurer des ressources, il annulait tous les actes du clergé depuis le mois de décembre 1857 : ce qui forçait les acquéreurs de ces biens à payer deux fois.

Les forces du gouvernement mexicain ne devaient pas cependant tenir contre les renforts venus de France, et l'année 1863 ne fut pour M. Juarez qu'une suite d'échecs et de mouvements en arrière. Après avoir évacué Mexico, il se retira à Cuernavaca, puis à San Luis de Potosi, où il s'efforça quelque temps de réorganiser son gouvernement, en prenant le général Doblado pour premier ministre. Il fut ensuite obligé de reculer de San Luis de Potosi à Zacatecas, opposant toujours à l'invasion française l'ombre d'un gouvernement soi-disant national, sans que le progrès continuel de nos armes le forçât d'abandonner les parties éloignées du vaste territoire mexicain.

Lorsque le nouvel empire de Maximilien eut été fondé par les armes victorieuses de la France, Juarez vit ses généraux se détacher successivement de lui. Doblado et Uraga adhérèrent à l'empire en juillet et en août 1864. Gonzalez Ortega et Negrete lui restèrent le plus longtemps fidèles, mais enfin, à la suite d'échecs graves sur les bords de la rivière Nazas, dont le débordement augmenta leurs pertes, les restes de leur armée se dispersèrent au mois de septembre. Il n'y eut plus de possible contre la nouvelle monarchie qu'une guerre de guérillas : Juarez s'efforça de la prolonger. La famille de l'ex-président s'était embarquée, le 30 août, pour la Nouvelle-Orléans.

JUBAINVILLE (M.-H. D'ARBOIS DE). Voy. ARBOIS DE JUBAINVILLE (M.-H. D').

JUBINAL (Michel-Louis-Achille), littérateur français, député, né à Paris, le 24 octobre 1810, appartient à une famille originaire de la vallée de Baréges. Élève de l'École des chartes, il publia, de 1834 à 1845, divers manuscrits littéraires du moyen âge ainsi que des ouvrages à gravures, entre autres : *Jongleurs et trouvères* (1835, in-8); *Mystères du* XVᵉ *siècle* (1836-1837, 2 vol. in-8), avec une introduction historique et des notes; *les Anciennes tapisseries historiques* (1837, 2 vol. in-fol., pl.), collection des monuments les plus remarquables de ce genre depuis le XIᵉ jusqu'au XVIᵉ siècle; *Rapport à M. de Salvandy sur les bibliothèques de la Suisse* (in-8) : *la Armeria real* (1837, 2 vol. in-fol., fig. et *supplém.*, 1846, in-fol.), description des principales pièces du Musée d'artillerie de Madrid; une édition des *OEuvres complètes de Rutebeuf* (1838, 2 vol. in-8), et un *Nouveau recueil de fabliaux* (1839-1842, 2 vol. in-8). En même temps, il insérait des articles dans plusieurs revues littéraires et scientifiques.

Nommé, en 1839, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier, M. Jubinal fut décoré de la Légion d'honneur en 1846; l'année précédente, il avait adressé à M. de Salvandy une série de *Lettres* (1845, in-8) au sujet des manuscrits de la Bibliothèque royale de la Haye. En 1849, il chercha, dans sa *Lettre à M. Paul Lacroix*, à justifier M. Libri (voy. ce nom) des accusations qui pesaient sur lui, et il attaqua avec beaucoup de vivacité l'ex-ministre de l'instruction publique, M. Carnot, dans sa *Lettre inédite de Montaigne* (1850).

Au mois de mai 1852, M. Jubinal devint député de la circonscription de Bagnères au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, et il a été réélu au même titre en juin 1857 et en 1863 : à ces dernières élections, il eut 25 590 voix sur 25 746 votants. On doit à son initiative la suppression du timbre sur les prospectus, la diminution des droits de transport pour les imprimés, etc. Il a été rapporteur de la loi qui a fixé les droits d'auteurs après leur mort et il a fait porter à trente ans entiers la jouissance de ces droits pour les enfants.

La collaboration de M. Jubinal aux journaux du pouvoir, à Paris et en province, n'a pas cessé d'être très-active. L'un des correspondants de *l'Indépendance belge*, il a été appelé à prendre la direction du journal *le Messager*, qui a remplacé *l'Estafette* (1858). On a encore de M. Jubinal : *Vers à Napoléon III* (1853) et *à l'Armée de Crimée* (1855); puis un *Catalogue* des livres et objets d'art qu'il a donnés, en 1853, à la ville de Bagnères, pour former une bibliothèque et un musée : la bibliothèque compte depuis plus de 17000 volumes, et le musée 700 objets. Il a fondé et soutenu la Société académique des Hautes-Pyrénées. M. Jubinal a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

JUDICIS (Louis), auteur dramatique français, né en Bretagne, en 1819, débuta dans la littérature par des articles et des notices fournis à différentes publications. Il devint, en 1848, secrétaire de la mairie du V° arrondissement de Paris. Il a travaillé, depuis la même époque, pour divers théâtres, comme collaborateur habituel de M. Alph. Arnault (voy. ce nom). Nous nous bornons à rappeler : *les Pâques véronaises; sur la Gouttière; Constantinople; les Cosaques*, etc.

JUDITH (Julie BERNAT, dite), actrice française, née à Paris, le 29 janvier 1827, et alliée à la famille de Mlle Rachel, embrassa, comme elle, la carrière dramatique et débuta sur la petite scène des Folies, en 1842. Accueillie partout avec un succès auquel ne nuisit pas sa beauté juive, ni plus tard le retentissement de quelques procès, elle passa une année aux Variétés, débuta aux Français, le 12 décembre 1846, et fut reçue pensionnaire. Elle suivit un instant Mlle Rachel dans sa retraite, mais ne tarda pas à rentrer à la Comédie-Française, où elle est devenue sociétaire en janvier 1852. Ses rôles les plus heureux ont été ceux de Rosine et de la Marquise, dans la trilogie de Beaumarchais, de Charlotte Corday, de Mlle Aïssé, dans les pièces de ce nom; de Pénélope, dans *Ulysse*, d'Alcmène, dans *Amphitryon*, etc. Elle a épousé M. Bernard-Derosne, connu par de nombreuses traductions de l'anglais auxquelles elle a parfois elle-même collaboré.

JUGELET (Jean-Marie-Auguste), peintre de marine français, né à Brest, en 1805, et fils d'un sous-commissaire de la marine, vint à Paris étudier sous M. Gudin et débuta par une série de toiles et de dessins maritimes au salon de 1831. Il a depuis exécuté, sur les bâtiments de l'État, de fréquents et lointains voyages, et s'est fait un nom distingué dans la spécialité des vues de mer et des rades. Il a principalement exposé : *Soleil levant en pleine mer, Baie de Dinan* (1831); *Environs de Brest* (1833); *Port du Havre, Vue de Honfleur, le Mont Saint-Michel, la Falaise d'Étretat* (1835); *Effet de brouillard, Port du Conquet* (1836); *la Rade de Toulon, la Vera Cruz, Saint-Jean d'Ulloa* (1840); *Jésus-Christ apaisant la tempête* (1845); *Vue de Noli, Environs de Dieppe, Bateaux pêcheurs dieppois* (1847); *Effet de tempête, l'Ile du Grand-Bé, le Port de Gênes*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850): *Vue de Cannes, Environs d'Alassio près de Nice* (1852); *la Vigie de Koatven, Jetée de Dieppe, Entrée de Portsmouth* (1859); *les Sorcières, la Fête des moissons, Échouage du brick anglais* Lord Gough *à l'entrée du port de Dieppe, Naufrage du sloop* le Goole (1861); *Environs de Finale, Italie* (1863), etc. Cet artiste, qui a aussi exécuté, pour le musée de Versailles, *le Combat de* l'Aréthuse *contre* la Belle-Poule, a obtenu une 3° médaille en 1836, et a été décoré le 28 avril 1847.

JUILLERAT (Paul), littérateur français, né à Paris, vers 1815, est fils d'un ministre protestant, longtemps pasteur au temple de la rue des Billettes, et devenu membre du consistoire calviniste de Paris et du conseil de l'instruction publique. Il débuta, comme littérateur, en 1837, et fut, peu après, attaché au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau de la librairie (1860). Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1855.

On a de M. Juillerat : *Lueurs matinales* (1837, in-8), poésies; *les Solitudes* (1840, in-8), poésies; *la Reine de Lesbos*, drame antique en un acte, en vers, joué au Théâtre-Français, en 1854; *le Lièvre et la tortue* (1855), comédie en un acte, en vers, passée du répertoire de l'Odéon à celui des Français; un volume de *Nouvelles* (1853): *les Manteaux blancs* (1857); *les Deux balcons* (1858, in-18); *Soirs d'octobre* (1862, in-18), poésies; etc.

JUILLERAT (Mlle Clotilde GÉRARD, dame Paul), artiste peintre, femme du précédent, née à Lyon, vers 1810, étudia la peinture sous P. Delaroche et débuta au salon de 1833. Mariée en 1840, elle continua ses envois sous le nom de son mari. Presque exclusivement consacrée au portrait, elle a surtout exécuté ou exposé : *la marquise de Castel-Bajac, le duc de La Rochefoucauld* (1833); *Mme Voisel, la comtesse d'Osmond, Mme J. B. Goyet, MM. Goyet, Jacques Herz* (1834); *Mendiant et son enfant endormi* (1836); *Sainte Élisabeth de Hongrie ramenant un petit mendiant* (1841); *Toilette d'Anne d'Autriche, Sainte Thérèse d'Avila, la veuve Scarron, l'Enfant rêveur*, pastels (1837-1846); de nombreux dessins et *Têtes d'étude* (1845-1855). Mme P. Juillerat a obtenu une 3° médaille en 1834, une 2° en 1836, et une 1re en 1841.

JULIEN (René-François), ancien représentant du peuple, avocat, né en 1793, à Tours, où son père était entrepreneur de bâtiments, fit ses classes dans cette ville, son droit à Paris, et revint s'inscrire au barreau de Tours. En 1813, il fut secrétaire du premier commissaire extraordinaire envoyé par l'Empereur, et sauva la vie à l'un des accusés de la conspiration de Saumur. Dévoué, sous la Restauration, au parti libéral, il s'attira par son zèle à défendre le nom et les idées de Manuel, une punition disciplinaire du conseil de son ordre. Il était à Tours le correspondant de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. A la révolution de Juillet, il prit la direction des affaires du département et de la ville, et, après le rétablissement de l'ordre, il resta premier adjoint. Quand éclata la révolution de 1848, il dut, dans la nuit même du 25 février, prendre en main l'administration municipale. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le second, après M. Crémieux, par 66655 voix; il appartint, dans l'Assemblée, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, à part les questions du bannissement de la famille d'Orléans, de l'abolition de la peine de mort, et des deux Chambres, où il resta fidèle à la gauche, il vota ordinairement avec la droite. Non réélu à la Législative, il a repris sa place au barreau de Tours.

JULIEN (Stanislas-Aignan), célèbre orientaliste français, membre de l'Institut, est né à Orléans, le 20 septembre 1799. Fils d'un mécanicien distingué, qui perdit presque toute sa fortune pendant la Révolution, il fut élevé au séminaire de sa ville natale, où il se fit remarquer par ses dispositions pour l'étude des langues. Il s'appliqua sans maîtres à la langue grecque, alors très-négligée, et, ses classes terminées, il vint à Paris en poursuivre l'étude, sans cependant négliger les

langues modernes de l'Europe qu'il avait apprises avec une rapidité extraordinaire. Le professeur Gail, au Collége de France, le distingua et le choisit pour suppléant (1821), et il eut bientôt dépassé son maître. En 1823, il publia, à ses frais, avec double traduction en français et en latin, une savante édition annotée du poëme de Coluthus, *l'Enlèvement d'Hélène* (in-8).

A cette époque, ses relations avec Fulgence Fresnel, l'un des auditeurs du cours de chinois d'Abel Rémusat, tournèrent M. Stan. Julien vers une étude si neuve en France. En moins d'un an, il se rendit maître des principales difficultés de la langue chinoise, et il entreprit de lui-même une traduction latine du philosophe chinois Meng-Tseu, qui parut aux frais de la Société asiatique de Paris et qui fut jugée irréprochable : *Meng-tseu sive Mencium, inter sinenses philosophos, ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum edidit, latina interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensita, instruxit, etc. St. Julien* (1824-1826, 2 vol. in-8).

Possédant à la fois le chinois ancien et moderne ainsi que le mandchou, il ne cessa plus de doter la science de traductions des ouvrages les plus importants dans tous les genres. Il donna un échantillon du théâtre chinois, dans le *Hoei-lan-ki ou l'Histoire du cercle de craie* (Londres, 1832, in-8), et dans le *Tchao-chi-kou-eul* (1834, in-8), dont le sujet, déjà connu en Europe, grâce aux missionnaires, avait inspiré à Voltaire son *Orphelin de la Chine*. Pour faire mieux connaître encore les romans chinois qu'Abel Rémusat avait déjà popularisés par son *Iu-kiao-li*, il exécuta une version de *Blanche et bleue, ou les Deux Couleuvres-Fées* (1834, in-8), et plusieurs autres traductions de nouvelles, publiées dans le tome V du *Salmigondis*, et *le Constitutionnel*, notamment les *Avadânas*, contes et apologues indiens inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables, poésies et nouvelles chinoises (1859, 3 vol. in-16) ; il a donné encore *les Deux filles lettrées* (1860, 2 vol. in-12), et plus récemment : *Yu-kiao-li ou les Deux cousines*, roman chinois, etc. (1863, 2 vol. in-8). Le premier, il réussit à traduire les poésies chinoises qu'un emploi continu d'allégories et d'allusions à des faits inconnus en Europe nous rendait inaccessibles.

A côté de ces productions purement littéraires, M. Stan. Julien en poursuivait de plus sérieuses et nous servait d'interprète pour l'intelligence des doctrines philosophiques et religieuses de la Chine. Il traduisit *le Livre des récompenses et des peines* (Kang-ing-Pien, 1835, in-8), où est consignée la doctrine des Tao-ssé, et l'ouvrage de Lao-tseu, le père de la philosophie chinoise, *le Livre de la voie et de la vertu* (Lao-tseu-tao-te-King, 1841, in-8), sans compter plusieurs opuscules de grammaire et de lexicologie chinoise. En 1853, il commença à faire paraître la traduction, depuis longtemps préparée, de l'*Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses voyages* (Impr. imp., in-8, t. II, 1858, avec Index et cartes), ouvrage si important pour l'histoire et la géographie de l'Inde et la connaissance du bouddhisme. Pour se mettre mieux en état d'interpréter le voyageur chinois, M. Stan. Julien avait appris le sanscrit. Il put alors découvrir les lois de transcription des mots sanscrits rendus en chinois, découverte sans laquelle les renseignements que les Chinois nous ont transmis sur l'Inde eussent perdu beaucoup de leur valeur. Il se fit, pour le déchiffrement et la transcription des mots sanscrits représentés en chinois, une méthode dont il se proposait de publier plus tard l'exposition (1859); il l'a fait connaître sous ce titre : *Méthode pour déchiffrer et transcrire les mots sanscrits qui se trouvent dans les livres chinois* (1861, in-8). Il traduisit encore de Hiouen-Tsang, les *Mémoires sur les contrées occidentales* (1857, Impr. imp., in-8, avec une carte). Il a donné plus récemment le texte chinois suivant : *San-Tseu-King, Trium litterarum liber a Wang-Pe-Heou, sub finem XIII sæculi compositus; sinicum textum, adjecta* 214 *clavium tabula* (1864, in-8).

M. Stan. Julien voulut aussi nous initier aux procédés de l'industrie et des arts en Chine : il traduisit un *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie* (1837, in-8), et plus tard un *Traité sur l'art de fabriquer la porcelaine* (1856, in-8), ainsi que des *Notices* sur quelques points de la technologie, de la science et de la médecine chinoise, insérées, avant d'être publiées à part, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. La sûreté de ces diverses traductions fut démontrée par la vérification expérimentale des procédés qu'elles faisaient connaître.

M. Stan. Julien avait été nommé, en 1827, sous-bibliothécaire de l'Institut, et c'est à cette occasion qu'il étudia la méthode d'écriture de l'Anglais Carstairs dont il traduisit l'ouvrage (1828, trois édit.). A la mort d'Abel Rémusat, il obtint sa chaire au Collége de France (1832), dont il est devenu administrateur en 1859. Le 15 mars 1833, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Saint-Martin. En 1839, il fut nommé conservateur adjoint de la Bibliothèque royale et spécialement chargé du dépôt chinois. Membre honoraire ou correspondant de la plupart des Académies de l'Europe, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 5 septembre 1859, et commandeur le 15 août 1863. Il a été décoré de divers ordres étrangers. Cet éminent sinologue a soutenu contre quelques-uns de ses confrères des discussions assez vives. Sa longue polémique avec M. Pauthier se retrouve surtout dans les opuscules suivants : *Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé*, etc. (1843, in-8), et *Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexigraphie chinoises* (1842, in-8).

JULLIEN (Pierre-Adolphe), ingénieur français, né à Amiens (Somme), le 13 février 1803, et fils de Jullien de Paris, le conventionnel, entra à l'École polytechnique en 1821, passa dans le corps des ponts et chaussées et fut envoyé en 1827 à Nevers comme ingénieur, et chargé de la construction importante alors du pont-canal du Guétin sur l'Allier, puis, en 1832, d'un autre pont-canal à Digoin sur la Loire. Ces divers travaux terminés en 1837, il reçut l'année suivante le grade d'ingénieur en chef et la décoration. Il fut appelé, en 1838, à diriger les travaux de la navigation de l'Aisne et, quelques mois après, la construction du chemin de fer de Paris à Orléans, avec le titre d'ingénieur en chef. Enfin en 1844 il dirigea, comme ingénieur en chef directeur, l'établissement de la ligne ferrée de Paris à Lyon par la Bourgogne. En 1848, après la dissolution de la compagnie, M. Jullien continua pour l'État les travaux inachevés et reçut, le 31 mai 1851, à Dijon, du président de la République, la croix de commandeur de la Légion d'honneur. La ligne de Lyon ayant été de nouveau concédée à une compagnie en janvier 1852, il fut confirmé dans son poste de directeur des travaux et de l'exploitation, devint, la même année, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, et se retira en juillet 1854, après l'achèvement de tous les travaux. En 1857, il a été délégué par les banquiers de Paris pour étudier sur les lieux, et au point de vue de l'intérêt des actionnaires, la question des chemins de fer russes.

JULLIEN (Marcel-Bernard), littérateur et grammairien français, né à Paris, le 2 février 1798, et fils d'un ancien professeur d'humanités au Prytanée de Saint-Cyr, fit ses études au collége de Versailles, et débuta dans l'enseignement comme professeur de septième à Sainte-Barbe. Nommé professeur de rhétorique à Bourbon-Vendée en 1820, et à Saint-Maixent en 1824, il revint l'année suivante à Paris, puis fut, de 1831 à 1835, principal du collége de Dieppe. Fixé enfin à Paris, il prit les grades de docteur ès lettres et de licencié ès sciences, et travailla dès lors constamment pour la librairie de MM. Hachette. Il a encore professé un cours, en 1844 et 1845, à l'Athénée.

M. Bernard Jullien, qui a été longtemps secrétaire de la Société des méthodes d'enseignement, et, de 1843 à 1850, directeur de la *Revue de l'instruction publique*, a publié de nombreux travaux de grammaire et de littérature, notamment: *Observations sur les conjugaisons françaises* (1824, broch.); *Abrégé de grammaire française* (1834, in-8); *sur l'Étude et l'enseignement de la grammaire*, et *de Physica Aristotelis*, thèses (1836); *Histoire de la Grèce ancienne* (1837, in-12); *Méthode brévidoctive* (1841, in-12); *Petits traités d'analyse grammaticale et d'analyse logique* (1842, in-18); *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (1844, in-12); *Cours supérieur de grammaire* (1849, 2 vol. in-8), dans le *Cours complet d'éducation pour les filles; Cours raisonnés de langue française* (1851-1856), comprenant 23 volumes; *Manuel des examens dans les écoles primaires* (1851); *De quelques points des sciences dans l'antiquité. Thèses de grammaire; thèses de littérature; thèses de critique et Poésies; thèse supplémentaire de métrique et de musique anciennes* (1857-1861, 5 vol. in-8); *les Principales étymologies de la langue française* (1862, in-18), etc. Il a aussi donné des éditions d'auteurs classiques et fourni des articles aux journaux et revues d'enseignement ou d'éducation.

JUNGHUHN (François-Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld en Prusse, le 26 octobre 1812, étudia la médecine, la botanique et la géologie aux universités de Halle et de Berlin, et entra ensuite comme médecin dans l'armée prussienne. A la suite d'un duel, il fut condamné à vingt ans de prison, mais, après avoir été détenu pendant vingt mois à la forteresse d'Ehrenbreitstein, il parvint à s'évader et à gagner la France. Il passa de là en Algérie et entra comme officier de santé dans la légion étrangère. Forcé de donner sa démission pour revenir à Paris se guérir d'une blessure reçue dans un combat contre les Arabes, il sollicita sa grâce auprès du roi de Prusse et l'obtint. En 1835, il s'embarqua en Hollande, comme officier de santé, pour les îles de la Sonde. Après avoir exercé pendant un an à Batavia les fonctions de médecin militaire, il explora, de 1836 à 1840, l'île de Java et fut envoyé alors par le gouvernement hollandais à l'île de Sumatra, où il fit, non sans courir des dangers graves, des études scientifiques, ethnographiques et statistiques sur les contrées habitées par le peuple malais anthropophage, les Battas. Il rentra à Batavia en 1842, continua pendant plusieurs années ses excursions scientifiques dans l'île de Java, fut nommé, en 1845, par le gouvernement hollandais membre de la commission scientifique. En 1848, sa santé, affaiblie par des fatigues sans nombre, le força de revenir en Europe. Il y arriva au commencement de 1849 et se fixa en Hollande, où il consacre ses loisirs à classer et à publier les observations qu'il a recueillies durant ses voyages.

On lui doit, outre plusieurs articles insérés dans les revues et recueils scientifiques, notamment dans le *Journal des Indes hollandaises* (Tijdschrift voor Neêrlandsch Indië), les travaux suivants : *Voyages topographiques et scientifiques* (Topographische und naturwissenschaftliche Reisen; Magdebourg, 1847), ouvrage publié par M. Nees van Esenbeck; *les Contrées des Battas en Sumatra* (texte hollandais, Leyde, 1847, 2 vol.; traduction allemande, Berlin, 1847, 2 vol.); *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke und innere Bauart; Leipsick, 1852, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1854), ouvrage qui a été traduit du hollandais en allemand et qui est regardé comme l'œuvre la plus importante qui existât jusqu'alors sur l'histoire naturelle de l'île de Java; *Retour de Java en Europe* (Zurückreise von Java nach Europa, traduction allemande; Leipsick, 1851); *Onze paysages de Java faits d'après nature* (Elf Landschaftsansichten von Java nach der Natur gezeichnet mit erklaerendem Text; Ibid., 1853-1856, grand in-folio).

Divers savants se sont occupés aussi à faire connaître les résultats des voyages de M. Junghuhn. M. Herklots a commencé la description des animaux fossiles, et M. Göppert celle des plantes fossiles dont on lui doit la découverte. Enfin plusieurs botanistes distingués, Miquel, de Vriese, Bentham, Molkenboer, Hasskarl, Spring, de Bruyn, Dozy, Büse, Van der Hæven (voy. la plupart de ces noms), etc., ont publié à partir de 1851 un grand ouvrage intitulé : *Plantæ junghunianæ, enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit* (Ledge, 1851 et suiv.), contenant la description de tout le précieux herbier, recueilli avec tant de soin par M. Junghuhn. — Ce savant naturaliste est mort à Lombang, le 24 avril 1864.

JUNOT. Voy. ABRANTÈS (D').

JURGENS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Brunswick, le 3 mai 1801, fit ses classes au collége de cette ville et étudia la théologie à l'université de Gœttingue. Pasteur d'Amelunxborn (1824), puis ministre à Stadtoldendorf (1834), il se fit connaître par plusieurs écrits dirigés contre certaines institutions bureaucratiques de l'Église protestante, et par suite desquels le gouvernement de Brunswick s'opposa à son admission dans l'assemblée des États dont il avait été élu membre à diverses reprises. En 1848, il fit partie du premier parlement, du Comité des cinquante et de l'Assemblée nationale de Francfort. Il se distingua par ses efforts à la tribune ou dans la presse pour organiser un parti conservateur. Votant d'abord sous les auspices de M. Gagern, il repoussa son projet d'un empire prussien et devint un des fondateurs du parti dit *grand-germanique* (grossdeutsch). Au milieu de l'année 1849, M. Jurgens reprit son ministère à Stadtoldendorf. En février 1852, il alla s'établir à Hanovre où il dirigea pendant un an la *Gazette* de cette ville. A l'avénement du ministère Schele il renonça à la politique et rentra dans la vie privée.

Outre un grand nombre d'articles et de brochures sur des questions politiques et religieuses, on a de M. Jurgens un ouvrage historique estimé : *Luther depuis sa naissance jusqu'à la querelle des indulgences* (Luther von seiner Geburt bis zum Ablassstreite; Leipsick, 1846-1847, 3 vol.) et un livre de souvenirs personnels intitulé : *Documents et études pour servir à l'histoire de la Constitution germanique* (zur Geschichte des deutschen Verfassungswerkes; Brunswick, vol. 1 et 2, 1850 et suiv.).

JURIEN LA GRAVIÈRE (Jean-Pierre-Edmond), marin français, né le 19 novembre 1812, et fils d'un vice-amiral qui fut pair de France sous Louis-Philippe, entra au service en 1828. Capitaine de corvette en 1841, il fit, comme commandant de *la Bayonnaise*, une campagne dans les mers de Chine et fut nommé capitaine de vaisseau en 1850. Pendant la guerre d'Orient, il fut employé dans la mer Noire, puis promu contre-amiral le 1er décembre 1855, et mis à la tête d'une division navale de la mer Adriatique. Nommé vice-amiral le 15 janvier 1862, il est devenu aide de camp de l'empereur et membre titulaire du Conseil d'amirauté, en remplacement du vice-amiral de Suin (29 juin 1863). Chargé, en octobre 1861, du commandement de la division navale du golfe du Mexique, il reçut deux mois après celui de l'expédition française contre le Mexique. La guerre commencée, il ne garda que le commandement de la division navale et remit celui des troupes au général de Lorencez. Il a été nommé aide de camp de l'empereur le 25 janvier 1864. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 novembre 1854.

M. Jurien la Gravière, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, a fourni à ce recueil un assez grand nombre d'articles, relatifs à ses voyages, ainsi qu'à la marine et à son histoire. Il a publié à part : *Souvenirs d'un amiral* (1860, 2 vol. in-18), d'après les notes de son père; *Guerres maritimes sous la République et l'Empire*, 1860, 3e édition, avec carte et plans); *Voyage en Chine pendant les années* 1847, 1848, 1849 *et* 1850 (1864, 2 vol. in-18), etc.

JUSSIEU (Laurent-Pierre DE), écrivain moraliste français, ancien député, né à Villeurbanne (Isère), le 7 février 1792, est neveu du célèbre botaniste Laurent de Jussieu. Il n'arriva aux affaires qu'après la révolution de Juillet : secrétaire général du département de la Seine sous l'administration de M. de Rambuteau, il a siégé à la Chambre des Députés pendant la législature de 1839-1842. Après la révolution de Février, il rentra dans la vie privée, puis alla habiter Florence. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

M. de Jussieu s'est fait connaître par quelques ouvrages d'éducation, dont le principal est sans contredit *Simon de Nantua* (1818, in-8), qui a remporté le prix fondé par la Société de l'instruction élémentaire, a eu plus de trente éditions et a été traduit en sept langues ainsi que dans les divers patois français. L'Académie française a accordé le prix Montyon aux *Œuvres posthumes de Simon de Nantua*, que le même auteur a publiées en 1829. Il a encore écrit en ce genre : *Antoine et Maurice* (1821, in-12), qui a eu un prix de la Société pour l'amélioration des prisons : *les Petits livres du père Lami* (1830-1842, 6 vol. in-12; nouvelle édit., 1853), qui ont pour objet les connaissances les plus utiles en histoire, en géographie, en industrie; des récits familiers pour les soldats : *Cloud Grandgambe* (1854), etc.

M. de Jussieu a aussi donné, en 1829, un joli recueil de *Fables et contes en vers*, augmenté, en 1844, de toutes les pièces de vers composées par l'auteur pour son journal de la jeunesse, intitulé *le Bon Génie*. Il a fourni quelques travaux d'histoire naturelle aux *Mémoires du Muséum* et au *Journal des mines*. Préoccupé surtout de l'instruction populaire, il a contribué à propager les méthodes d'enseignement de l'abbé Gaultier, dont il a tracé un *Exposé analytique* (1822, in-8; nouv. édit., 1833).

Son frère, M. Alexis DE JUSSIEU, né le 17 août 1802, était avocat lorsque la révolution de Juillet lui ouvrit la carrière politique. Il entra dans l'administration, fut quelque temps préfet de l'Ain et remplit, en 1837, les fonctions de directeur de la police générale au ministère de l'intérieur. On a de lui des brochures très-vives contre le ministère Villèle; un résumé des événements de 1823 à 1830, intitulé : *Discussions politiques* (1835, in-8), et des poésies. M. Al. de Jussieu a été fait officier de la Légion d'honneur en 1838.

JUSTE (Théodore), historien belge, né à Bruxelles, en 1818, secrétaire de la commission centrale d'instruction et membre de l'Académie d'archéologie de Belgique et de la Société des lettres, sciences et arts du Hainaut, a publié un grand nombre d'ouvrages destinés à populariser l'histoire de France et celle de sa patrie, entre autres : *Histoire élémentaire et populaire de la Belgique* (Bruxelles, 1838; 3e édit. augmentée, 1848, in-18); *Histoire populaire de la Révolution française* (1839, in-8), *du Consulat et de l'Empire* (1840, in-18); *Un tour en Hollande* (1839, in-18); *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Belgique* (1844, in-8); *Précis de l'histoire moderne considérée dans ses rapports avec la Belgique* (1845; 2e édit., 1848, in-12); *Précis de l'histoire du moyen âge* (1848, 5 vol. in-12); *Histoire de la révolution belge de* 1790 (1846, 3 vol. in-12); *Charlemagne* (1846, in-12); *les Pays-Bas sous Philippe II* (1855, 2 vol. in-8), etc. M. Juste a donné aussi des articles dans plusieurs revues et journaux.

JUSUF, général français, né à l'île d'Elbe, en avril 1805, et non pas dans une ville du sud de la France, en 1810, habitait encore l'île d'Elbe en 1814 et y vit Napoléon. On voulut l'envoyer faire ses études à Florence, mais le vaisseau sur lequel il fut embarqué fut capturé par un corsaire tunisien, et l'enfant échut en partage au bey qui, charmé de son bon air et de son intelligence, le rangea parmi ses favoris et lui fit apprendre le turc, l'arabe et l'espagnol. Une intrigue avec la fille même du bey, suivie du meurtre d'un eunuque, le força à fuir; il parvint à s'embarquer, en 1830, sur le vaisseau français *l'Adonis*, après s'être défait de trois ou quatre soldats envoyés à sa poursuite. Admis au service de la France le 2 décembre 1830, sous le nom de Jusuf-Mameluck, il débarqua à Sidi-Ferruch, devint, le 25 mai 1831, capitaine au 1er de chasseurs d'Afrique et fut chargé, en 1831, comme interprète, de plusieurs missions très-périlleuses. En 1832, il fut décoré pour avoir vaillamment contribué à la prise de la citadelle de Bone, qu'il conserva à la France par une série de traits d'une incroyable énergie.

Chef d'escadron des spahis d'Oran, en avril 1833, officier de la Légion d'honneur en 1835, il fit, l'année suivante, la campagne de Tlemcen et fut nommé, par anticipation, bey de Constantine. L'année suivante, il vint à Paris, où l'étrangeté de ses aventures, sa brillante carrière militaire et la beauté mâle de son visage, firent de lui le héros du jour. Bientôt de retour en Afrique, il servit, de 1838 à 1841, comme lieutenant-colonel des spahis et, en 1842, comme colonel de la cavalerie indigène. Il a été naturalisé Français en 1839. Nommé maréchal de camp au titre étranger, le 19 juillet 1845, le général Jusuf fit alors un second voyage à Paris, où il embrassa le christianisme et épousa une nièce du général Guilleminot. De 1845 à 1848, il prit part à toutes les péripéties de la guerre avec Abd-el-Kader, qu'il battit à Teudo et qu'il faillit une fois faire prisonnier. Promu général de brigade le 24 décembre 1851, et général de division le 18 mars 1856, il faisait partie en 1857 de la seconde expédition de la Kabylie. A la fin de l'année 1860, il s'est signalé encore en

repoussant, à la tête d'une division, les invasions de bandes marocaines sur le territoire de l'Algérie. Plus récemment, en 1864, il fut chargé de comprimer le soulèvement d'un certain nombre de tribus arabes; il les battit en plusieurs rencontres et reçut enfin leur soumission, à Laghouat, le 16 novembre de la même année. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 6 août 1843, et grand officier depuis le 22 décembre 1852, il a été promu grand'croix en septembre 1860.

On a du général Jusuf un ouvrage très-curieux, *la Guerre en Afrique*, publié à Paris en 1850.

JUYNBOLL (Théodore-Guillaume-Jean), orientaliste hollandais, né à Rotterdam le 6 avril 1802, élève des meilleurs maîtres de son pays, fut reçu docteur en théologie en 1828, et devint successivement pasteur à Voorhout, près de Leyde, puis professeur d'arabe à l'Athénée de Franeker, en Frise (1831), et aux universités de Groningue (1841) et de Leyde (1845). Membre de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam, il faisait partie, comme membre associé ou correspondant de diverses sociétés étrangères. — Il est mort en décembre 1861.

On a de lui plusieurs dissertations savantes sur la langue hébraïque et sur l'histoire et la littérature arabes, dont les principales sont : *Disputatio de Amoso* (1828); divers morceaux littéraires réunis sous ce titre de *Letter kundige Bydragen;* et un certain nombre de *Discours* et de *Dissertations* en langue latine, insérés dans les *Annales* de l'Académie de Groningue et divers autres recueils. Il a édité plusieurs ouvrages arabes importants : le *Meraçid-el-ittila*, *Nodjoum-ez-zâhira*, etc.

K

KAHNIS (Charles-Frédéric-Auguste), théologien allemand, né à Greiz le 22 décembre 1814, termina à Halle ses études universitaires, suivit les cours de Tholuck et de Michaelis, prit, en 1842, ses degrés à Berlin, et reçut, en 1844, le titre de professeur adjoint de théologie à Breslau. Il abandonna, en 1848, la religion officielle de la Prusse, pour se rallier à la secte des anciens luthériens. En 1850, il fut appelé à professer la théologie à Leipsick. Devenu vice-président du collége des missions, il rédigea le *Journal des écoles et des paroisses*, auquel il a fourni beaucoup d'articles.

Ses principaux ouvrages sont : *Ruge et Hegel* (Quedlinbourg, 1838), étude critique; *la Science moderne et la foi de notre Église* (die Moderne Wissenschaft und der Glaube unserer Kirche; Berlin, 1842); *De ratione quæ philosophiæ græcæ cum religione Christiana intercedit* (Ibid., 1842); *la Doctrine du Saint-Esprit* (die Lehre vom heiligen Geiste, 1847); *De Spiritus sancti persona* (1845); *Doctrine de la sainte Cène* (die Lehre vom heiligen Abendmahl, 1851); *la Doctrine de l'union* (die Unionsdoctrin; Leipsick, 1853); *les Progrès du protestantisme allemand depuis le milieu du dernier siècle* (der Gang des deutschen Protestantismus seit, etc., 1854), ouvrage traduit en anglais (Édimbourg, 1856), et qui passe pour son principal travail historique, etc.

KALERGIS (Démétrius), général grec, ancien ministre de la guerre, né en 1803 ou 1804, dans l'île de Candie, et orphelin de bonne heure, fut élevé par un de ses oncles, qui l'institua son héritier. Il prit une part active et brillante à la guerre de l'indépendance : au combat de Trispyrghi et Callirhoé, dans les plaines d'Athènes, il eut la jambe fracassée par une balle et tomba au pouvoir des Turcs, qui lui coupèrent une oreille. Aide de camp du général Fabvier et, plus tard, du président Capo d'Istria, il fut compté, pendant longtemps, parmi les adhérents du parti napiste ou russe, qu'il délaissa pour s'appuyer sur l'Angleterre et la France. Il fut le principal chef de la révolution du 3-15 septembre 1843 et contribua beaucoup par la fermeté de son attitude à sauver la nouvelle dynastie. Le roi le promut au grade de général et le nomma son aide de camp, sans lui témoigner de sympathie. Mal vu à la cour, humilié par le ministère Colettis, puis destitué de ses fonctions d'aide de camp (août 1845) et nommé inspecteur de l'armée en Arcadie, le général Kalergis donna sa démission, obtint avec peine un congé, passa à Corfou, et de là à Londres.

Il y rencontra le prince Louis-Napoléon et se lia intimement avec lui. A la fin de 1846, il quitta Londres subitement sur un bâtiment de guerre anglais qui le transporta à Zante, tandis que le prince Louis se rendait secrètement en Italie, d'où il entretint une correspondance active avec le général. Quels que fussent ses projets, le général Kalergis, à Zante, se trouvait à portée des événements. En apprenant la chute du ministère Tzavellas (20 mars 1848), il voulut se rendre à Argos; mais à peine était-il débarqué à Patras, que le gouvernement, inquiet des ovations dont il avait été l'objet, le fit arrêter et conduire sous escorte à Athènes. Cependant il obtint, au bout de quelques jours, l'autorisation de se rendre au sein de sa famille et passa les cinq années suivantes à Argos, à Hydra et à Nauplie, où étaient ses fils. L'un d'eux, Emmanuel, fut appelé en 1853 à Paris, par l'empereur, par les soins duquel il fut placé à l'École militaire de Saint-Cyr, et, ensuite, à l'École d'état-major.

L'année suivante, l'avénement du cabinet Maurocordato, imposé au roi Othon par les puissances occidentales, plaça M. Kalergis à la tête du ministère de la guerre (juin 1854). C'était une nouvelle offense que le roi, et surtout la reine, irritée déjà contre le général par d'anciens griefs, ne pardonnèrent pas. Bientôt la situation devint telle que le nouveau ministre dut offrir sa démission (1856). Il continua de résider à Athènes et conserva de l'influence auprès du roi auquel il conseillait aux Grecs de rester attachés dans l'intérêt du pays. En mars 1861, il fut envoyé à Paris, comme ministre plénipotentiaire de la Grèce. Après l'expulsion du roi Othon, il se déclara hautement contre certaines candidatures au trône vacant, les qualifiant de ridicules et d'indignes. Le général Kalergis a épousé la fille d'un riche primat de Corinthe, célèbre dans toute la Grèce par sa beauté. Une de ses filles a été mariée, en 1849, à Argos, à M. André Condouriotis, fils de l'ancien président du conseil. Le général Kalergis a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

KALI KRISCHNA BAHADOUR (le radja), l'un des littérateurs les plus distingués de l'Inde, né en 1805 à Calcutta, appartient à une famille qui, depuis plus d'un siècle, est attaché aux Anglais. Son aïeul fut secrétaire du gouverneur Warren Hastings, et son père, Radj Krischna, se fit un

nom comme écrivain hindoustani. Kali Krischna a étudié les langues et les littératures de l'Europe occidentale. Il est devenu membre des Sociétés asiatiques de Calcutta, de Londres et de Paris. Le gouvernement anglais et les princes indigènes lui ont prodigué les décorations, les médailles et d'autres marques d'honneur. Il se fit établir une typographie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages de sa composition. Quelques-uns sont en hindoustani et en bengali; le reste consiste en traductions anglaises d'ouvrages persans et sanscrits, ou en traductions de l'anglais en bengali et en ourdou, comme *Rasselas, roi d'Abyssinie* (Calcutta, 1833); *Fables de Gay* (1836, in-8), etc.

KAMEHAMEHA IV (Alexandre Liho-Liho), ancien roi constitutionnel d'Hawaï (Iles Sandwich), né en 1833, et fils du roi Kamehameha III, est monté sur le trône à la fin de 1854 et a pris le nom du fondateur de la dynastie, adopté par ses successeurs à leur avénement. Il reçut des missionnaires protestants une éducation européenne et parlait avec facilité les langues anglaise et française. En 1852, il a visité plusieurs contrées de l'Europe et a tiré, dit-on, de ses voyages un grand profit pour la civilisation déjà florissante de son pays.

A la mort du vieux roi, Kamehameha IV s'empressa de rompre les négociations entamées avec les États-Unis pour la cession des îles Sandwich et protesta dans son parlement de sa ferme volonté de maintenir ses droits ainsi que l'indépendance nationale. Au mois de juillet 1856, il a épousé miss Emma Rooke, fille d'un médecin anglais, et dont l'influence contribua aux progrès de la civilisation européenne dans ces lointaines contrées. — Le roi Kamehameha IV est mort, sans enfants, à la fin de 1863. Sa veuve, la reine Emma, née en 1834, descendait, par sa mère, d'un des grands chefs du pays et, par son père, d'un des compagnons de Cook, le navigateur qui découvrit les îles Sandwich. Elle n'avait eu du roi qu'un fils, mort en 1862. La reine Victoria l'a invitée à venir en Angleterre et mit à sa disposition un navire de guerre sur lequel la reine Emma passa en Europe. Elle fut reçue à Londres avec de grands honneurs (septembre 1865).

KAMEHAMEHA V (X....), roi actuel d'Hawaï (archipel des îles Sandwich), né en 1828, a succédé à son frère Kamehameha IV, le 30 novembre 1863. Il a témoigné par ses actes du dessein de réformer la constitution du pays et d'y établir les améliorations qu'il peut comporter. Il favorisa les étrangers pour encourager le commerce et l'industrie. Il forma même un cabinet composé d'hommes appartenant à diverses nationalités, mais résidant depuis nombre d'années dans le pays. Il mit à la tête, comme ministre des finances, un Français, M. Crosnier de Varigny, âgé de trente-cinq ans et autorisé par l'empereur Napoléon III à accepter ces fonctions. Le ministre des affaires étrangères était un Écossais, M. R. C. Wyllie; celui de l'intérieur, un Anglais, M. Hopkins; celui de la justice et le chancelier étaient deux Américains, M. Harris, de Philadelphie, et M. E. Allen, ancien membre du Congrès de Washington. Ce cabinet se montra néanmoins très-homogène et fut accueilli très-favorablement des chambres.

KANARIS (Constantin), célèbre marin grec, natif de l'île d'Ipsara, fut d'abord capitaine d'un petit navire marchand. Pendant la guerre de l'indépendance grecque, il se signala comme habile et audacieux conducteur de brûlots, et se rendit redoutable aux Turcs. Dès 1822, il parvint, dans le canal de Chios, à incendier une première fois une partie de la flotte ennemie, pendant la nuit du 18 au 19 juin. Il ne fut pas moins heureux, le 22 novembre suivant, dans la rade de Ténédos. En 1824, après avoir brûlé une frégate en vue de Samos et une corvette dans le port de Mitylène, il servit, sous les ordres de Miaulis, avec le grade de capitaine. Le 4 août 1825, au moment où la flotte égyptienne se disposait à prendre à bord les troupes envoyées en Morée par Méhémet-Ali, il forma le projet d'incendier les vaisseaux dans le port même d'Alexandrie. Mais ses brûlots, repoussés par un vent contraire, se consumèrent en pleine mer, sans faire aucun mal à l'ennemi. L'année suivante, Kanaris fut chargé du commandement de la frégate *l'Hellas;* et, en 1827, il parut à l'Assemblée nationale grecque comme représentant d'Ipsara.

Nommé par Capo d'Istria commandant de Monembasia, il reçut plus tard le commandement d'une flotte de guerre. Après l'assassinat du président (9 octobre 1831), il se retira des affaires et vint s'établir à Syra. Plus tard, il servit de nouveau, comme capitaine de vaisseau de première classe, et fut, en 1848 et 1849, ministre de la marine et président du conseil. Rentré au ministère le 26 mai 1854, il a donné sa démission au mois de mai 1855.

Devenu l'un des chefs de l'opposition constitutionnelle, il refusa, en mars 1861, une pension de 12 000 francs que le ministère lui fit voter par les Chambres; il refusa également le grade de vice-amiral. L'année suivante, il fut nommé premier ministre, en remplacement de Miaoulis (26 janvier 1862); mais il ne put faire agréer les collègues qu'il se choisit et fut remercié par le roi. L'effet produit par cette brusque révocation fut un des prétextes du soulèvement de Nauplie. Après le départ du roi, Kanaris fit partie du gouvernement provisoire et donna presque immédiatement sa démission. Nommé un peu plus tard membre du triumvirat formé pour gouverner la Grèce à défaut de roi, il se démit encore presque aussitôt de ces fonctions (février 1863). Au mois de mars 1864, après l'établissement de la royauté nouvelle, il fut encore appelé à former un ministère, avec le titre de président du conseil, mais on annonça bientôt qu'il avait encore une fois donné sa démission (avril 1864). Il fut encore chargé de composer un cabinet, avant la fin de la même année (6 août), et reçut, avec le titre de président, le portefeuille de la marine.

KANE (Élisha-Kent), voyageur américain, né le 3 février 1822, à Philadelphie, mort à la Havane le 16 février 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KANE (Sir Robert), médecin anglais, né à Dublin, en 1810, et fils d'un fabricant de produits chimiques de cette ville, étudia de bonne heure la chimie dans le laboratoire de son père. Il fut ensuite attaché à l'hôpital de Meath, reçu licencié en 1832, et membre du Collége irlandais des médecins en 1841. Dès 1830, il obtint le prix offert par le docteur Graves, pour le meilleur mémoire *sur la Fièvre typhoïde*. Dans ce premier ouvrage, il prenait partie contre l'école de Broussais. En 1832, au moment où il venait d'être élu membre de la *Royal irish Academy*, il fonda à Dublin le *Journal des sciences médicales*, qui fut d'abord l'organe de la chimie et de la pharmacie et s'étendit plus tard à la médecine pratique; il y collabora jusqu'en 1834. Peu de temps après, il fut nommé professeur de chimie à l'École de pharmacie de Dublin. Remplacé par le docteur

Aldridge en 1845, il occupa jusqu'en 1847 la chaire d'histoire naturelle, à laquelle l'avait appelé la *Royal Society* de cette ville. L'année précédente, il avait été placé à la tête du musée de l'industrie irlandaise, qu'il avait contribué à fonder. On lui confia en même temps la collection zoologique et minérale de Mountjoy.

M. Kane a surtout écrit des articles remarquables *sur la Composition des humeurs dans la diabète* et *sur les Propriétés de l'hydrogène*, insérés dans le *Journal of medical Science* (1832-1833); un mémoire *sur la Matière colorante des lichens*, dans les *Philosophical transactions* (1840) de la Société royale de Londres; puis des *Éléments de chimie* (1841-1842), ouvrage estimé qui a eu plusieurs éditions. Son livre sur *les Ressources industrielles de l'Irlande* attira l'attention de sir Robert Peel. Il a fait, en chimie, quelques découvertes que l'Académie irlandaise a honorées de la médaille d'or de Cunningham; ainsi il a reconnu, un des premiers, la véritable nature de l'ammoniaque. Le gouvernement a récompensé ses travaux par le titre de chevalier (1846).

KANNEGIESSER (Charles-Frédéric-Louis), littérateur allemand, né à Wendemarck, dans la Haute-Marche, le 9 mai 1781, fit ses humanités au cloître gris de Berlin, sa théologie et sa philosophie à l'université de Halle. Professeur particulier à Weimar, en 1805; professeur à l'école des orphelins de Berlin, en 1807; sous-recteur, en 1811, et recteur, en 1814, du gymnase de Prenzlau, il devint, en 1822, directeur du gymnase Frédéric à Breslau, où il occupa, en même temps, une chaire et fit à l'université des cours très-goûtés sur Klopstock, Gœthe et Shakspeare. Après avoir gardé très-longtemps ses fonctions à Breslau, il a pris sa retraite vers 1848, et alla se fixer à Berlin.

Les principaux travaux de M. Kannegiesser, dont l'érudition est très-estimée en Allemagne, sont des traductions d'ouvrages anciens ou étrangers. Il faudrait citer toutes les grandes œuvres de l'antiquité et des littératures modernes : la *Divine Comédie* du Dante (Amsterdam et Leipsick, 1809-1821; 4ᵉ édit. revue; Leipsick, 1843); les *Poésies lyriques* du même (Ibid., 1827; 2ᵉ édit., 1842, 2 vol.), en collaboration avec MM. Wite et de Lüdemann; les *Odes* d'Horace (Ibid., 1821); d'*Anacréon* et de *Sapho* (Prenzlau, 1827); puis une foule d'écrits de lord Byron, de Mme de Staël, de Léopardi, de Sylvio Pellico, de Mickiewicz, de Sjœberg, de Stagnelius, d'Œrsted, de Bernhard, etc., des poëmes même de la langue romane et de la vieille langue saxonne, ou de la langue provençale (*Poésies des Troubadours*, Tubingue, 1852).

M. Kannegiesser a aussi donné un certain nombre d'ouvrages personnels : des *Poésies* (Gedichte); *Amour* et *Hymen* (Amor und Hymen), poëme idyllique; des *Comédies pour la jeunesse* (Schauspiele fur die Jugend; Berlin, 1844-1849, 12 petits volumes) : plusieurs grands drames : *Mirza*, *Dorothée*, *le Pauvre Henri* (der arme Heinrich), représenté à Breslau avec succès; *Iphigénie à Delphes* (Iphigenia in Delphi; Leipsick, 1843); *Robert Bruce*, *Télémaque et Nausicaa*, poëme épique (Nuremberg, 1846); *le Chant du cygne de plusieurs poëtes célèbres* (Schwanengesaenge berühmter Dichter; Tubingue, 1853); *Frauenlob* (Berlin, 1853); une *Grammaire italienne* (Italienische Grammatik; Leipsick, 1844, 2 vol.); un *Declamatorium allemand* (Deutsches D., Ibid., 3ᵉ édit., 1850-1851), recueil de morceaux oratoires; *l'Orateur allemand* (der Deutsche Redner, Ibid., 1844); des dissertations pédagogiques ou littéraires, etc.

KARAJICH (Wolf) ou VUF-STEFANOVITCH, littérateur slave, est né le 26 octobre 1787, à Trschich, petit village de la Serbie Turque, situé sur la frontière d'Autriche. Élevé à l'école des dissidents grecs de Carlowitz, il fréquenta quelque temps l'université de Vienne, et joua un certain rôle durant la longue insurrection de ses compatriotes contre le gouvernement ottoman : il servit de secrétaire à quelques-uns des chefs nationaux, fut employé en la même qualité par le Sénat de Belgrade et le prince Kara-Georges, et se réfugia en Autriche lors du triomphe complet des Turcs, en 1813. D'après l'avis de Kopitar, savant slave, il entreprit de faire connaître les richesses de la poésie serbe, commune aux Illyriens, aux Bosniens, aux Croates, etc., et dont Herder et Gœthe, sur des fragments publiés par le Dalmate Fortis, avaient parlé avec enthousiasme. Il parcourut, dans ce dessein, toutes les provinces où l'idiome slave est en usage, et donna son recueil de *Chants populaires serbes* (Narodne Sprske Pjesme; Vienne, 1814-1815, 2 vol.), augmenté de deux autres volumes en 1823 et 1833, et dont la troisième édition (1841-1846) est encore plus étendue. Cet ouvrage a été traduit partiellement, en allemand, par Mme Robinson, sous le nom de *Talvi*, MM. Gernard, Kapper, etc., en français, par Mme Elise Voïart, et en anglais, par sir John Bowring.

Vers la même époque, M. Karajich publia une *Grammaire serbe*, traduite en allemand par Jacquer Grimm, et où il a simplifié avec talent les règles de sa langue, et un *Dictionnaire serbe allemand* (1818), réimprimé en 1852. Dans ces deux ouvrages estimés, il s'est efforcé de faire prévaloir la langue du peuple sur le dialecte conventionnel jusque-là usité dans la liturgie et les compositions littéraires, et a adopté malheureusement les signes de l'alphabet russe au lieu des signes dont s'est servi Gaj, son savant compatriote (voy. ce nom). Depuis que la Serbie a reconquis son indépendance, tantôt il habite ce pays, tantôt l'Allemagne, où il a été associé aux Académies de Gœttingue, de Berlin et de Vienne; il a aussi reçu de l'université d'Iéna le diplôme de docteur en philosophie, et le gouvernement russe qui lui a fait une pension depuis fort longtemps, l'a décoré, en 1862, à l'occasion de l'anniversaire millésime de la Russie. — M. Karajich est mort en février 1864.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Karajich : *l'Aurore* (Danitza; Vienne et Bude, 5 vol.), annuaire littéraire serbe qui parut de 1826 à 1834; *Vie du prince Milosch;* une collection de *Proverbes serbes* (Vienne, 1849, 2ᵉ édit.); *le Monténégro et les Monténégrins* (Montenegro und die Montenegriner), en allemand; *le Nouveau Testament* (Vienne, 1847), d'après l'ancienne version slave encore en usage en Russie; *Contes populaires serbes* (Ibid., 1853), dont sa fille Wilhelmine a fait une traduction allemande.

KARR (Jean-Alphonse), littérateur français, né à Paris, le 24 novembre 1808, et fils d'un pianiste distingué, vécut d'abord modestement, avec sa mère, aux environs de Paris, et réussit à être chargé d'une classe de cinquième au collége Bourbon, où il avait fait lui-même de brillantes études. Sous la double influence du romantisme et d'une première passion qui lui fournit le sujet de ses débuts littéraires, il cultiva la poésie et envoya une pièce de vers au directeur du *Figaro*, qui répondit en lui demandant de la prose. Il devint, dès lors, un des rédacteurs de la feuille satirique. Déçu dans son amour, il mit en prose ce roman de sa jeunesse qu'il avait d'abord écrit en vers. Dans ce récit, qu'il intitula :

Sous les tilleuls (1832, 2 vol. in-8), on trouve ce mélange d'ironie et de sentiment, de bon sens et de fantaisie, qui donne un charme particulier aux œuvres de cet écrivain, et en même temps cette affectation d'originalité qui a parfois nui à son originalité véritable. Après ce roman, parurent successivement : *Une heure trop tard* (1833, in-8); *Fa dièze* (1834, in-8); *Vendredi soir* (1835, in-8), dernier écho des souvenirs de jeunesse, et *le Chemin le plus court* (1836, 2 vol. in-8), roman des illusions perdues, et qui est aussi, dit-on, la propre histoire de l'auteur.

Du grand nombre de romans ou ouvrages de fantaisie, publiés ensuite par M. Alphonse Karr, nous citerons encore : *Einerley* (1838); *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*, comprenant: *Geneviève* (1838, 2 vol. in-8), une de ses plus poétiques créations; *Clotilde* (1839); *Hortense* (1842), et *Am Rauchen* (même année); *Pour ne pas être treize* et *De midi à quatorze heures* (1842); *Feu Bressier* (1844), publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes; Voyage autour de mon jardin* (1845, 2 vol. in-8); *la Famille Alain* (1848, 3 vol. in-8); *Histoire de Rose et de Jean Duchemin* (1849); *les Fées de la mer* (1850); *Clovis Gosselin* (1851); *Contes et nouvelles* (1852); *Agathe et Cécile*; *Fort en thème*, un de ses romans les plus connus; *Soirées de Sainte-Adresse*, *les Femmes*, *Raoul*, *Lettres écrites de mon jardin*, *Au bord de la mer* (1852-1855); *Promenades hors de mon jardin* (1857); *la Pénélope normande* (1858); *la Pêche en eau douce et en eau salée.... suivi du Dictionnaire du pêcheur* (1860, in-18), etc.

Au milieu de ces publications, M. Karr était resté journaliste. Rédacteur en chef du *Figaro* en 1839, il fonda au mois de novembre de cette même année, *les Guêpes*, satire mensuelle des mœurs et des ridicules du jour. Cette petite revue aristophanesque, qui eut un succès des plus retentissants, attira au critique de vives inimitiés, voire même, de la part d'une main féminine, une tentative de meurtre qui, heureusement, n'aboutit qu'à une égratignure. *Les Guêpes*, qui sont devenues, dans la suite, *les Guêpes illustrées* (1847), ont été en partie réimprimées en volumes (1853 et 1859, 4 vol. in-18). Il a repris une nouvelle série des *Guêpes* en 1861.

Après la révolution de 1848, M. Alphonse Karr se présenta aux élections pour la Constituante, dans la Seine-Inférieure, mais ne put obtenir la majorité. Il publia, à cette époque, le *Livre des cent vérités* (in-8) et fonda *le Journal*, où il défendit la politique modérée de la Constituante et du général Cavaignac. En 1852, il reprit dans *le Siècle*, l'œuvre des *Guêpes*, sous le titre de *Bourdonnements*, puis publia successivement : *Une Poignée de vérités* (1857, nouvelle édition, 1860); *300 pages* (1858); *Menus propos* (1859) : ces trois volumes ont pour sous-titre commun *Mélanges philosophiques*.

Depuis plusieurs années, M. Alph. Karr, quittant la France, s'établit à Nice, où il s'occupa en grand d'horticulture, objet d'une des passions les plus constantes de sa vie. Plusieurs fleurs, notamment un dahlia, portent son nom. Au milieu de son commerce, il publia de nouvelles séries des *Guêpes* paraissant depuis deux ans (1858, 1re-3e série; 1859, 4e-5e série). Le 13 janvier 1806, il a fait représenter au Vaudeville une pièce en cinq actes, en prose, la *Pénélope normande*, tirée de son roman du même titre, et qui n'eut pas tout le succès que la direction du théâtre paraissait s'en promettre. On a commencé, en 1860, la publication d'une édition de ses *OEuvres complètes* (1860), in-18.

M. Alphonse Karr a encore collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*, à *l'Esprit*, aux *Cent et un*, aux *Français peints par eux-mêmes*, où il a fait son propre portrait dans l'article intitulé : *l'Horticulteur;* aux *Fleurs animées;* au *Courrier du Dimanche*, en 1861, etc. Honoré de plusieurs médailles de sauvetage, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845.

Sa fille, Mlle Thérèse [Alphonse] KARR, qui s'est exercée d'abord à la traduction, a publié un recueil intitulé : *les Soirées germaniques offertes à la jeunesse* (1860, in-8); puis *les Huit grandes époques de l'histoire de France* (1861, grand in-4, avec lithogr.); *Contre un proverbe* (1864, in-18); *Dieu et ses dons* (1864, in-18), etc.

KASTNER (Charles-Guillaume-Dieudonné), chimiste et physicien allemand, né à Greifenberg (Poméranie), le 31 octobre 1783, mort le 15 juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KASTNER (Jean-Georges), musicien français, membre de l'Institut, né à Strasbourg, vers 1812, est connu en France comme érudit plutôt que comme compositeur. Habitant tour à tour Paris, Strasbourg et Berlin, il a écrit des œuvres lyriques, et fourni un assez grand nombre d'articles aux journaux français et allemands. Outre l'ouverture, les chœurs et une marche pour le drame de *la Prise de Missolonghi*, pour le théâtre de Strasbourg, il a composé : *Gustave Wasa*, opéra en cinq actes; *la Reine des Sarmates; la Mort d'Oscar*, opéra en quatre actes; *le Sarrazin* et *la Moschera*, opéras-comiques, etc. Membre de l'Académie de Berlin et correspondant de l'Académie des beaux-arts, il a été élu membre libre de cette dernière en 1859, en remplacement de Turpin de Crissé. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. G. Kastner, entre autres œuvres d'érudition artistique : *la Danse des morts*, avec les instruments de musique (1852); *Histoire de musique militaire en France* (1852); *Histoire musicale des cris de Paris* (1855); *la Harpe éolienne* (1857); *les Sirènes, Essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation, aux enchanteurs, à la musique magique* (1858, in-4, avec planches et musique), etc.

KATE (Hermann-Frédéric-Charles TEN), peintre hollandais, né à La Haye, le 16 février 1822, passa quelques années dans l'atelier de Cornelis Kruseman et y acquit le talent d'observation qui caractérise la plupart de ses toiles de genre. Après avoir passé un an à Paris, il alla s'établir à Amsterdam en 1849. On distingue, parmi ses ouvrages : *les Prisonniers calvinistes sous Louis XIV*, *la Bénédiction paternelle*, des *Intérieurs*. Il a envoyé à nos expositions : *les Discussions politiques*, *Fête champêtre* (1855), *Enrôlement militaire*, *les Pêcheurs de Marken* (musée de Bordeaux, 1857); *l'Alerte*, *les Joueurs au cabaret* (1859). M. Ten Kate a obtenu la grande médaille d'or à La Haye, en 1857.

KAULBACH (Guillaume DE), célèbre peintre allemand, directeur de l'académie des arts de Munich, est né le 15 octobre 1805, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck. Son père, qui était orfèvre, excellait dans la gravure et faisait avec talent la miniature et le portrait. Il destina de bonne heure son fils à la peinture, mais celui-ci ne se sentait pas pour l'art cette passion précoce, qui révèle quelquefois le génie. Son enfance fut assez triste et lui laissa un certain fond de misanthropie et d'humeur satirique qui lui fit plus tard des ennemis. Des entreprises aventureuses avaient jeté sa famille dans une situation difficile; au milieu de bien des traverses, l'éducation

du jeune homme fut abandonnée au hasard. Enfin, par désœuvrement, il commençait, sous la direction de son père, à apprendre le dessin, lorsqu'un jour il lui tomba sous la main un livre de gravures représentant des scènes du théâtre de Schiller; ce livre décida de sa vocation, et en 1822, sa famille ayant pu l'envoyer à l'Académie de Dusseldorf, il s'y montra l'élève docile de M. de Cornélius. Il sembla, en effet, se pénétrer des principes de ce maître austère, et c'est à l'école de l'idéal pur qu'appartinrent ses premiers essais publics, l'*Apollon au milieu des Muses*, et les autres peintures qu'il exécuta à Munich sous la direction même du maître (1828-1829). Cependant, à la même époque, il achevait une œuvre audacieuse et uniquement inspirée de la réalité, *la Maison des fous*, dont il avait trouvé depuis longtemps, dans un hospice de Dusseldorf, l'idée et les modèles. M. de Kaulbach revint encore au style simple et sévère dans les sujets antiques, comme dans *la Fable de Psyché et l'Amour*, qui lui fournit seize peintures murales pour le palais du duc Maximilien de Bavière; mais il s'en écarta de plus en plus dans les inspirations qu'il emprunta par la suite à Klopstock, à Gœthe, à Wieland.

En 1837, l'évolution de son talent était accomplie; il fit paraître sa fameuse *Bataille des Huns*. Subordonnant l'histoire à la légende, il représenta au-dessus du champ de bataille, où gisent les cadavres immobiles des Huns et des Romains, leurs ombres qui prolongent avec acharnement la lutte dans les airs. On a dit, en Allemagne, que cette page, assurément nouvelle et hardie, était le dernier mot de l'art moderne. L'hiver suivant, il donna ce qu'on appelle son épopée des animaux, *le Roman du Renard* (Reineke Fuchs); son *Groupe de Bédouins*, et surtout l'esquisse d'une seconde grande composition héroïque, *la Destruction de Jérusalem*, où le merveilleux se mêle encore à l'histoire. Le roi de Bavière, Louis Ier, offrit pour cette œuvre une place dans la nouvelle Pinacothèque de Munich. L'artiste acheva de l'y peindre en 1846.

Son nom fut, dès lors, populaire dans toute l'Allemagne. On l'appela à Berlin pour décorer de six grandes compositions historiques une salle du nouveau musée. Il se mit à l'œuvre dans l'été de 1847 et exécuta d'abord ce vaste tableau de *la Tour de Babel*, dont on a vu le carton à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Sa *Bataille des Huns* et sa *Destruction de Jérusalem*, reproduites par lui-même ou par ses élèves, retrouvent ici chacune leur place. De colossales figures historiques ou allégoriques, *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Légende*, etc., et une longue frise complètent les compositions principales que séparent des piliers peints en grisaille. Quelques cartons de ces peintures accessoires sont aussi venus à Paris, et couvraient, avec celui de *la Tour de Babel*, toute la largeur de la grande salle des sculptures. Il achevait en 1860 la sixième fresque, représentant *la Réformation*.

Pendant les nombreuses années dont les étés étaient consacrés à ce travail, M. de Kaulbach ne perdait pas les loisirs de l'hiver; il revenait à Munich peindre pour la Pinacothèque une suite de fresques représentant toute l'histoire de l'art depuis la Renaissance. Ces travaux gigantesques ne l'empêchèrent pas de faire une foule de portraits, de dessins, d'illustrations pour divers ouvrages, entre autres pour une édition in-folio des *Évangiles* et pour le *Théâtre de Shakspeare*.

La plupart des œuvres de M. de Kaulbach ont été reproduites par le burin, et quelques-unes dans des dimensions extraordinaires. On cite surtout la gravure de la *Destruction de Jérusalem*, à laquelle MM. Ch. Waagen et H. Merz ne consacrèrent pas moins de huit années (1844-1852), et qui fut aussi exposée à Paris en 1855.

Malgré les vives critiques dont il a été l'objet, et qui paraissent s'adresser plutôt au caractère de l'homme qu'au talent de l'artiste, M. de Kaulbach passe généralement pour le premier peintre d'histoire de l'école de Cornélius. On lui attribue des qualités rarement réunies : la puissance et la correction, la science du coloris, la pureté du dessin. Enfin, pour parler à propos d'un Allemand la langue de l'Allemagne, l'idéalisme et le naturalisme se fondent, dit-on, chez lui dans un heureux éclectisme. M. G. de Kaulbach, décoré d'un très-grand nombre d'ordres et membre d'autant d'académies, est correspondant de l'Institut depuis 1842. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

Son neveu, M. Frédéric KAULBACK, de Munich, a cultivé aussi la peinture, et envoyé à l'Exposition universelle de Paris trois *Portraits* parmi lesquels on remarquait celui de son oncle.

KAVANAGH (miss Julia), femme de lettres irlandaise, née en 1824, à Thurles (comté de Tipperary), suivit, encore enfant, sa famille sur le continent, et fit son éducation à Paris, où un long séjour lui donna la connaissance exacte des mœurs et de la société française qu'elle mit plus tard en œuvre dans ses romans. De retour à Londres en 1844, elle inséra dans divers recueils périodiques des essais et des nouvelles. Après avoir fait imprimer un conte pour les enfants : *les Trois Sentiers* (the Three Paths, 1847), elle écrivit *Madeleine* (1848), puis *Nathalie* (1851), double peinture des habitudes méridionales en France; *les Femmes de France au* XVIIIe *siècle* (Women in France of the XVIIIth century; 1850, 2 vol. in-8), études légères et remplies d'esprit, qui complètent la série de ses travaux sur sa patrie d'adoption, et sont citées comme son principal ouvrage.

On a encore de miss Kavanagh : *les Femmes chrétiennes* (Women of Christianity; 1852, in-8), petite galerie des femmes qui se sont dévouées pour le soulagement des misères humaines; *Daisy Burns* (1853), roman intime. Après cette dernière publication, elle partit pour faire un long voyage en France, en Suisse et en Italie. Ses dernières productions sont : *Grace Lee* (1854, 3 vol.), et *Rachel Gray* (1855, 1 vol.), deux romans destinés à peindre la vie anglaise à notre époque, et écrits, a-t-on dit, avec une finesse d'observation toute féminine et une verve toute française.

KEAN (Charles-Jean), tragédien anglais, né à Waterford (Irlande), le 18 janvier 1811, est le fils unique du fameux Edmond Kean, un des maîtres de la scène moderne. Il était depuis trois ans au collège d'Eton lorsque sa mère, réduite à la dernière misère par les dissipations de son mari, le rappela auprès d'elle (1827). Quelques mois après, un engagement lui fut proposé par le directeur du théâtre de Drury-Lane, qui comptait surtout sur l'influence du nom, et il débuta dans *Douglas*, tragédie de Home. Froidement accueilli de la presse et du public, il se mit à parcourir la province, passa en Amérique (septembre 1830), et ne revint à Londres qu'en 1838, après avoir gagné plus de 30 000 livres (750 000 fr.). Il donna à Drury-Lane une série de représentations très-suivies, dans lesquelles les rôles de Richard III et d'Hamlet lui valurent enfin un bon accueil.

En 1839, M. Kean visita une seconde fois les États-Unis, puis la Havane, revint, en 1840, jouer *Macbeth* au théâtre d'Haymarket, et y épousa l'actrice Ellen Tree (janvier 1842). En 1846, il fit

encore une tournée en Amérique; elle ne fut pas aussi heureuse que les précédentes. Revenu en Angleterre, il parcourut de nouveau la province, qui l'a toujours reçu avec beaucoup d'enthousiasme. Après avoir rempli deux engagements de saison à Haymarket, il prit la direction de *Princess'Theatre* (28 septembre 1850), scène où il a été fort applaudi dans *le Roi Jean*, *Henri IV*, *les Frères corses*, *Sardanapale*, *Faust*, *Louis XI*, *Henry VIII*, *Hamlet*, etc. Il a aussi joué avec beaucoup de succès des œuvres dramatiques étrangères, notamment celles de Casimir Delavigne. Il est retourné en Amérique en 1861. A diverses reprises, la reine a chargé M. Kean d'organiser les soirées dramatiques qui avaient lieu tous les ans au palais de Windsor.

KEANE (Edward-Arthur-Wellington KEANE, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1815, à Londres, est fils d'un général qui, pour ses services dans l'Inde, reçut une pairie en 1839. A dix-huit ans, il entra dans l'armée, devint aide de camp de son père pendant la campagne de l'Afghanistan (1839) et se retira avec le grade de capitaine. En 1844, il entra à la Chambre des lords, où il s'associa à la politique liberale. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère, John-Manley-Arbuthnot KEANE, né en 1816 à Valenciennes, et qui a servi aussi dans l'infanterie, et s'est retiré en 1848.

KEARNY (Philip), général américain au service de l'Union, né dans l'État de New-Jersey, vers 1815, entra d'abord à l'école militaire de West-Point, puis fut envoyé en France avec plusieurs autres officiers pour suivre les cours de l'école de cavalerie de Saumur. En 1840, il fut autorisé à servir en Afrique dans l'armée française aux ordres du maréchal Valée, et il se distingua par sa bravoure au passage du ténia de Mouzaïa, aux prises de Médéah et de Milianah, au combat de l'Afroun. Il partit ensuite pour l'Amérique, prit part à l'expédition du Mexique sous le général Scott, et eut à Mexico un bras emporté par un boulet. A la paix, il revint en France, et se trouvait à Paris lorsque éclata la guerre d'Italie. Il fut attaché à la division de cavalerie de la garde impériale, assista à presque toutes les affaires, et chargea à Solferino avec les guides et les chasseurs de la garde; après la campagne, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Lorsque la scission éclata entre le Nord et le Sud des États-Unis, Kearny alla se mettre à la disposition du gouvernement fédéral; il leva un corps de troupes à ses frais, et se fit remarquer à Manassas, à Yorktown et devant Richmond, autant par son courage que par ses talents militaires. Il se distingua particulièrement à la sanglante affaire de Fair-Oaks. Devenu major général, il commandait la cavalerie fédérale à Chantilly, le 29 août 1862, lors de la retraite de l'armée de Pope sur Washington. — Dans une charge qu'il menait lui-même, pour dégager la droite de l'armée, gravement compromise, il tomba frappé d'une balle au cœur.

KEBLE (le révérend John), poëte religieux anglais, né vers 1800, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il revint plus tard occuper une chaire de poésie. Consacré ministre, il s'occupa de littérature, et le premier fruit de ses travaux dans cette direction fut un livre de poésies religieuses, *l'Année chrétienne* (Christian year), qui eut plus de quarante éditions. Le succès de ce livre engagea l'auteur à publier un autre recueil poétique analogue, *l'Année chrétienne de l'enfance* (the Childs'christian year). On doit encore à M. Keble un volume de pieuses inspirations sous ce titre : *Lyra Innocentium*, et une traduction en vers anglais des *Psaumes de David*.

Depuis plusieurs années, le pasteur-poëte s'est consacré tout entier à l'administration d'une petite paroisse près de Winchester. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés en ces derniers temps sont des *Sermons* et une série de discours sur la *Tradition primitive*.

KEFERSTEIN (Chrétien), géologue allemand, né à Halle, le 20 janvier 1784, fit ses classes à un des colléges de cette ville, étudia ensuite le droit et occupa, de 1806 à 1815, divers emplois au tribunal de sa ville natale. Il s'établit alors comme homme de loi; mais bientôt il renonça à cette profession pour se livrer exclusivement à l'étude de la minéralogie et de la géologie. Après avoir exploré l'Allemagne, les Alpes, la France, l'Italie et la Hongrie, M. Keferstein publia, sur le basalte en général (Halle, 1819) et sur les formations basaltiques de l'Allemagne occidentale (Ibid., 1822), ses premiers écrits, où il soutenait, contre l'école de Werner, l'hypothèse de l'origine volcanique de ces roches.

Depuis cette époque, il a fait paraître : *Tableaux de géognosie comparée* (Tabellen über die vergleichende Geognosie; Halle, 1825); *Histoire naturelle du globe terrestre* (Naturgeschichte des Erdkœrpers, Leipsick, 1834, 2 vol.); *Histoire et littérature de la géognosie* (Geschichte und Litteratur der Geognosie; Halle, 1840); *Mineralogia polyglotta* (Ibid., 1849); *Souvenirs d'un vieux géognoste* (Erninnerungen aus dem Leben eines alten Geognosten; Ibid., 1855), etc.

M. Keferstein, l'un des chefs, dans son pays, de l'école plutonienne, a fondé en outre *l'Allemagne géologique* (Deutschland geognostischgeologisch dargestellt; Weimar, 1821-1831, 7 vol.), revue scientifique à laquelle se rattache la première *Carte géognostique générale de toute l'Allemagne* (1821) qui ait paru. S'occupant dans ces dernières années de recherches historiques sur les anciens Celtes, il a publié sur ce sujet un ouvrage assez considérable : *Opinions sur les antiquités celtiques, sur les Celtes en général, sur les Celtes en Allemagne en particulier, et sur l'origine celtique de la ville de Halle* (Ansichten über die celtischen Altenthümer, etc.; Halle, 1846-1851, 3 vol.), et *les Hallores* (Ibid., 1843), où il essaya de prouver que les ouvriers des salines de Halle, connus en Allemagne sous le nom de *Halloren*, sont d'origine celtique.

KEIL (Jean-George), littérateur allemand, né à Gotha, le 20 mars 1781, mort le 1er juillet 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KELLER (Émile), homme politique français, ancien député, né en 1828, fit de brillantes études classiques, tout en se préparant à l'École polytechnique où il fut admis en 1846. Mais il ne rejoignit pas, et s'occupa d'études historiques et de philosophie religieuse. D'une famille très-influente dans l'Alsace, il fut présenté aux élections de 1857, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription du Haut-Rhin, et fut élu député au Corps législatif, en remplacement du comte Migeon. Il se sépara bientôt de la politique impériale au sujet des affaires d'Italie, et soutint à la tribune le pouvoir temporel du pape avec une ardeur et un talent de parole qui firent de lui un des principaux orateurs du parti catholique ou clérical. Lors des élections de 1863, sa candidature, vivement combattue par l'administration, échoua dans la 4e circonscription du

même département; il eut 6073 voix, contre 11 254 voix, données à M. Weet, le candidat officiel.

M. Keller a fait paraître, en 1858, une *Histoire de France* (2 vol. in-8), écrite au point de vue catholique : *l'Encyclique et les libertés de l'Église gallicane* (1860, in-8), etc. M. Edm. About, à propos d'une polémique sur son livre de *la Question romaine*, a publié une de ses plus vives brochures : *Lettre à M. Keller* (1861, in-8).

KELLER (Joseph), graveur allemand, né à Lintz sur le Rhin, au mois de mars 1815, suivit l'Académie de Dusseldorf, se fit connaître, très-jeune encore, par la reproduction heureuse des œuvres spiritualistes de Cornélius et d'Overbeck. Il est devenu à son tour professeur de gravure à Dusseldorf et il y a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont déjà des maîtres distingués.

Parmi ses œuvres, qui se font remarquer par la sobriété des effets, la grandeur du style et la fermeté du burin, nous citerons : *la Madone*, de Deger; *les Évangélistes*, d'après Overbeck; le *Roland*, de Jul. Hübner; un *Christ sur le sein de Marie*, d'après Ary Scheffer; *la Trinité*, d'après Raphaël. Envoyé en Italie aux frais de la Société des arts du Rhin et de Westphalie, il dessina d'abord, puis grava pendant son séjour à Rome, *la Dispute du saint Sacrement*, de Raphaël. M. Keller a envoyé à Paris, en 1838, *la Théologie*, *les Vierges sages et les Vierges folles*, *la Mort de Frédéric II*, *Roland délivrant Isabelle*, un *Jésus-Christ* et *les Quatre évangélistes*, qui obtinrent une 1re médaille; et à l'Exposition universelle de 1855, *Jésus-Christ au tombeau et les saintes femmes*, d'après M. Ary Scheffer, qui lui valut une mention. M. J. Keller est devenu, en décembre 1859, correspondant de l'Institut.

KELLER (Godefroy), poëte suisse, né en 1819, à Zurich, se destina d'abord à la peinture de paysage, et alla même passer deux ans à Vienne pour se fortifier dans la pratique de cet art. De retour en Suisse, en 1842, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Son premier recueil de *Poésies* (Gedichte; Heidelberg, 1846) fut accueilli avec une faveur si marquée que le sénat de Zurich lui accorda une pension pour aller compléter à Heidelberg (1848) et à Berlin (1850) ses études de philosophie et de littérature dramatique. En 1855, il revint habiter sa ville natale. — M. Keller est mort le 9 septembre 1860.

On a encore de lui : *Nouvelles poésies* (Neuere Gedichte; Brunswick, 1851); *Henri le Vert* (der grüne Heinrich; Ibid., 1854), roman historique; *les Gens de Seldwyla* (die Leute von Seldwyla; Ibid., 1855), contes et tableaux de mœurs.

KELLER VON STEINBOCK (Frédéric-Louis), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799, étudia le droit en Allemagne et obtint en 1822 le grade de docteur à l'université de Gœttingue. Nommé, en 1825, professeur de droit à Zurich, il devint successivement juge et président de la cour supérieure, membre du conseil de l'instruction publique et, en 1830, membre du grand conseil, qu'il présida en 1832 et 1834. Il représenta en outre le canton de Zurich à diverses reprises à la diète suisse, au sein de laquelle il contribua à plusieurs réformes. En 1843 il alla occuper à l'université de Halle une chaire de droit que lui offrait le ministre Eichhorn. Appelé en 1847 à Berlin, pour remplacer Puchta, qui venait de mourir, comme professeur ordinaire de droit, il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller intime de justice. Il a aussi professé un cours public sur Cicéron, dont il a fait une étude approfondie. Depuis 1849, M. Keller von Steinbock a pris part au mouvement politique de sa patrie adoptive. Membre de la seconde chambre de Berlin, et plus tard du parlement d'Erfurth, il a voté, dans ces deux assemblées sous les auspices du parti conservateur, tandis qu'en Suisse il s'était fait remarquer parmi les représentants du libéralisme.

Ses principaux ouvrages sont : *De la* litis contestatio *et du jugement* (Ueber *litis contestatio* und Urtheil; Zurich, 1827); *Semestria ad M. Fullium* (Ibid., 1842-1850, 2 vol.); *la Procédure romaine et les actions* (Der rœmische Process und die Actionen; Leipsick, 1852). Il a collaboré à divers *Recueils* périodiques, et dirigé, de 1833 à 1837, la *Chronique mensuelle de la jurisprudence de Zurich*.

KÉMAL-effendi, diplomate ottoman, né à Constantinople, l'an 1224 de l'hégire (1809), reçut une brillante éducation et entra, à dix-huit ans, dans les bureaux des finances. En 1833, il fut attaché, en qualité de secrétaire-interprète, à la mission d'Esa'ad-effendi, chargé d'aller complimenter de la part du sultan, Méhémed-Shah, sur son avénement au trône de Perse. L'année suivante, il fut chargé lui-même d'une mission à Ispahan et à Téhéran, où il passa deux années. A son retour à Constantinople, il fut attaché aux bureaux de la Porte et fut désigné, en 1841, pour porter à Méhémet-Ali le hatti-chérif rédigé d'après les bases du traité du 15 juillet, avec l'ordre secret de prononcer la déchéance du vice-roi, en cas de non-acceptation. Après une autre mission dans les pachaliks de Diarbekir, de Mossoul et de Bagdad, qui le retint seize mois éloigné de Constantinople, Kémal-effendi, nommé membre du conseil de l'instruction publique, songea à commencer l'exécution d'un plan qu'il avait conçu depuis longtemps pour la réforme complète de l'enseignement en Turquie. Il établit d'abord, à ses propres frais, une école secondaire sur le modèle européen; l'essai réussit, et Kémal, nommé inspecteur général des écoles de l'empire, et assura désormais du concours de l'État, put expérimenter son système sur une plus vaste échelle, et d'après de nouvelles données recueillies pendant un voyage qu'il entreprit par ordre du gouvernement en France, en Angleterre et en Allemagne (1851). Mais, à la suite de la mort de son fils unique, âgé de seize ans et qui donnait les plus brillantes espérances, le sultan l'éloigna de Constantinople et le nomma représentant à Berlin (septembre 1854-août 1857).

Kémal-effendi, fonctionnaire du premier rang, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs la plupart à l'enseignement; on remarque parmi les principaux : le *Guide de la conversation en persan et en turc* (Constantinople, 1842); une *Méthode pour apprendre la langue persane*, un *Abrégé de Géographie*, et beaucoup d'autres livres élémentaires à l'usage des écoles.

KEMBLE (John-Mitchell), philologue anglais, né à Londres, en 1807, mort à Dublin, le 27 mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KEMBLE (François-Anna, dite Fanny), tragédienne anglaise, sœur du précédent, née en 1811, à Londres, fut destinée à soutenir la gloire dramatique de la famille. Formée par son père et par sa tante, la célèbre mistress Siddons, elle débuta à Covent-Garden (octobre 1829), par le rôle de Juliette, qu'elle joua avec une grâce touchante. En 1832, elle donna, sur les principaux théâtres des États-Unis, une série de représentations, qui

ne firent qu'ajouter à sa réputation. Ce fut vers ce temps qu'elle épousa M. Pearce Butler, riche propriétaire de Philadelphie, dont elle se sépara en 1849, après avoir perdu, par son éloignement de la scène, le fruit de ses premiers triomphes. Depuis cette époque, mistress Kemble n'a plus joué en public; mais toujours passionnée pour l'art dramatique, elle a fait à Londres et même à Paris des lectures de Shakspeare. Ses plus belles créations ont été les rôles de Juliette, de Portia dans l'ancien répertoire, de Bianca dans le *Fazio* du rév. Milman, et de Julia dans *le Bossu*.

On a d'elle un certain nombre d'ouvrages en vers et en prose : *François I*er (Francis the first; 1830), tragédie qu'elle a écrite à dix-sept ans; *l'Étoile de Séville* (the star of Seville; 1832), drame; un *Journal d'un séjour aux États-Unis* (Journal of a Residence in the United-States; 1835), un volume de *Poésies diverses* (1842), et, sous le titre *d'une Année de consolation* (a Year of Consolation), le récit de ses impressions durant un voyage qu'elle a fait en Italie avec sa sœur Adélaïde.

Sa sœur, miss Adélaïde Kemble, plus tard mistress SARTORIS, née à Londres, vers 1820, a abordé la scène comme actrice et comme chanteuse. Se prêtant également au drame et à l'opéra, elle a surtout brillé dans ce dernier genre sur la scène de Covent-Garden.

KÉMÈNY (Sigismond, baron), journaliste et littérateur hongrois, né en 1816, dans la Transylvanie, fit ses études dans un collége catholique, puis dans un collége réformé. En 1834, lors de la diète de Clausenbourg, il se rendit dans cette ville et se lia avec les principaux personnages de l'opposition hongroise. Dès 1830, il prit la direction d'une feuille très-libérale de la Transylvanie, intitulée *Erdeleye-hirado*, et fut nommé, la même année, député à la diète, où il devint bientôt, avec M. Denys Kémèny et le républicain Louis Kovacs, l'un des représentants les plus énergiques de l'opposition. En 1842, il se retira dans ses terres pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires et fit paraître, l'année suivante, sous le titre de *Brigue et opposition* (Korteskedés és ellenszerei, 1843), un livre à la fois dirigé contre les libéraux et le pouvoir et qui lui fit beaucoup d'ennemis, mais assura sa réputation comme écrivain politique. En même temps, il obtenait un succès de vogue avec un roman, *Gyulai Pal* (Pesth, 1844-1846, 5 vol.). A la fin de 1847, le baron Kémèny se rendit à Pesth et inséra des articles dans le journal *Pesti Hirlap*, dont il devint bientôt l'un des rédacteurs ordinaires.

Nommé, en 1848, député à l'Assemblée nationale de Hongrie, il s'y tint un peu à l'écart et n'eut d'influence que comme journaliste. En avril 1849, il fut appelé, comme conseiller, au ministère de l'intérieur; en même temps, il entrait, avec Csengery, au journal de Szemere, *Respublica*. Mais après la catastrophe de Vilagos, il se tourna contre le gouvernement et publia deux pamphlets : *Après la révolution* (Forradalom utan; Pesth, 1850) et *Encore un mot sur la révolution* (Megegyszoa forradalom utan; Ibid., 1851). Mis en liberté par les conseils de guerre après une courte arrestation, il fut encore quelque temps un des collaborateurs les plus actifs du journal le *Pesti-Napto*. Redevu membre de la diète transylvanienne, il fut nommé chancelier de Transylvanie, et à la suite de conflits avec le ministère autrichien, donna sa démission (septembre 1861).

On a du baron Kémèny, outre ses articles dans les publications nationales, des esquisses biographiques très-estimées : *Caractères des deux Vesseleny* et du *comte Étienne Szecheny* (Pesth, 1850); un roman de mœurs : *Homme et femme* (Ferj és no; Ibid., 1852, 2 vol.), etc.

KENDALL (Georges-Wilkins), publiciste américain, né vers 1810, dans l'État de Vermont, fut élevé à New-York, où il résida jusqu'en 1835. A cette époque, il alla prendre, à la Nouvelle-Orléans, la rédaction du *Picayune*, un des journaux les plus populaires de l'Union et suivit, comme volontaire, l'expédition du Texas ainsi que la guerre du Mexique. Il a publié la relation de ces deux entreprises sous le titre de : *Narrative of Texan expedition* (New-York, 1844, 2 vol.) et *History of the war between the United States and Mexico* (Ibid., 1850, 3 vol.). On lui doit aussi plusieurs ouvrages d'imagination.

KENNEDY (John-Pendleton), romancier américain, né le 25 octobre 1795, à Baltimore, prit ses grades au collége de cette ville, en 1812, et embrassa la carrière du droit. Il publia pendant deux ans (1817 et 1819), avec quelques amis, une sorte de pamphlet périodique : *le Livre rouge* (The red book). Ce ne fut qu'en 1832 qu'il donna son premier roman : *la Grange aux hirondelles*, ou *le Séjour en Virginie* (Swallow baron, etc.), où il décrit l'état des mœurs et de la société dans ce pays, au commencement de ce siècle. Viennent ensuite : *Robinson Fer à cheval* (Horse shoe Robinson, 1835), récit des aventures d'un vieux soldat dans la Caroline du Sud, pendant les guerres de l'indépendance; *Rob of the Bowl* (1838), tableau des querelles entre protestants et catholiques dans le Maryland. Ces romans de M. Kennedy, qui rappellent la manière de Washington Irving, ont été réimprimés plusieurs fois, notamment en 1852, à New-York, en 3 volumes in-12, avec illustrations.

M. Kennedy est aussi connu comme homme politique. Il a occupé au Congrès une place importante, comme l'un des principaux membres du parti whig. Il a publié, en 1840, une satire politique : *the Annales of Quodlibet*, et en 1844, une apologie de son parti : *a Defence of the Whigs*. Il a écrit une *Vie de William Wirt*, son ami politique, avec des extraits de sa correspondance (2 vol. in-8, 1849). On cite avec éloges plusieurs de ses adresses et discours.

KENRICK (François-Patrick), archevêque catholique américain, né à Dublin (Irlande), le 3 décembre 1797, entra en 1815 au collége de la Propagande, à Rome et fut ordonné prêtre en 1821. La même année, il alla aux États-Unis, et devint professeur au collége de Saint-Joseph, à Bardstown (Kentucky). Il fut consacré évêque en 1830, et alla s'établir à Philadelphie, comme coadjuteur de l'évêque de ce diocèse, auquel il succéda douze ans après. Il a été appelé en 1851 au siége archiépiscopal de Baltimore.

Dès 1828, il s'était fait connaître, comme polémiste spirituel et mordant, par ses *Lettres d'Omicron à Oméga*, en réponse à une série d'articles sur l'Eucharistie, du président du collége de théologie : *Theologia dogmatica* (1839-1840, 4 vol. in-8); *Theologia moralis* (Philadelphie, 1841-43, 3 vol. in-8), *sur la Suprématie du saint-siége et l'autorité des conciles généraux* (On the Primacy of the Holy See, 1839), réimprimé avec de nombreuses additions en 1845 et traduit en allemand; *sur la Justification* (On the Justification; 1841, in-12); *sur le Baptême* (On Baptism, 1843); une traduction en anglais des *quatre Évangiles* (1849), et du *Nouveau Testament* (1851), avec des notes philologiques; une compilation latine : *Concilia*

provinciilia Baltimori habita ab anno 1829 *usque ad annum* 1850 (Baltimore, 1851); enfin, une série de lettres réunies sous ce titre : *l'Église catholique vengée* (A Vindication of the Catholic Church, 1856), etc.

KENYON (Lloyd KENYON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1785, à Gredington-Hall (comté de Flint), est petit-fils d'un magistrat élevé, en 1788, à la pairie. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1855, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. De son mariage avec une fille de lord Walsingham (1833), il a eu neuf enfants, dont l'aîné, Llyod KENYON, a épousé, en 1863, miss Ormsby-Gore.

KEOGH (William), magistrat et ancien député irlandais, né à Galway, en 1817, fit, à l'université de Dublin, d'excellentes études, fut admis au barreau en 1840, et se signala par un ouvrage sur *les Usages de la cour de chancellerie en Irlande* (the Practice of the Court of Chancery in Ireland, 1 vol.). Il était membre des conseils de la reine (1849) lorsque, au retour du parti wihg aux affaires, il reçut les fonctions d'avocat général (décembre 1852), puis de procureur général (février 1855) pour l'Irlande. Envoyé au Parlement par le bourg d'Athlone (1847), M. Keogh y soutint d'abord la politique conservatrice, en donnant toutefois son adhésion aux réformes économiques de sir R. Peel Réélu en 1852, il s'est complétement rallié aux libéraux et a demandé avec eux l'extension des droits électoraux, le vote au scrutin, l'admission des juifs au Parlement, les courtes législatures, etc.

On a encore de ce magistrat la publication intitulée : *l'Irlande sous l'administration du comte de Grey* [1838-1844] (Ireland under earl de Grey), et plusieurs autres écrits politiques.

KEPPEL (George-Thomas), officier et homme politique anglais, né en 1799, du second mariage du comte d'Albemarle, entra à seize ans au service militaire, assista à la bataille de Waterloo, fit quelques campagnes dans l'Inde et devint lieutenant-colonel d'infanterie en 1841. Il a fait partie de la maison de la reine et, sous l'administration de lord Russell (1846), il a été au nombre des secrétaires de ce ministre. Élu député, d'abord pour Norfolk, puis pour Lymington, il a siégé au Parlement, avec les libéraux, de 1832 à 1835, et y est rentré de 1847 à 1852. On a de lui des livres de voyages : *une Excursion dans les Balkans* (Journey across the Balcan); *de l'Angleterre aux Indes* (Journey from India to England), etc.

KEPPEL (sir Henri), marin anglais, frère du précédent, né le 14 juin 1809, entra dans la marine en 1832, et fut promu en 1833, au grade de commandeur et, en 1837, à celui de capitaine. De 1841 à 1845, il commanda *la Dido*, qui fit partie de la flotte envoyée contre la Chine en 1842. Il détruisit plusieurs repaires de pirates, dans deux expéditions qu'il fit (1843-1844), de concert avec James Brooke, sur les côtes et dans l'intérieur de Bornéo. En 1861, il commandait la station sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud. Décoré de l'ordre du Bain, il est devenu commandeur de la Légion d'honneur. En 1857, il a été fait chevalier.

On a de sir H. Keppel : *Expédition de* la Didon *sur les côtes de Bornéo* (The expedition to Borneo of H. M. S. Dido; Londres, 1846; 2e édit., 2 vol. in-8), traduit en hollandais, et *Visite du* Méandre *à l'archipel indien* (A visit to the Indian Archipelago in H. M. S. Maeander; Ibid., 1853, 2 vol. in-8). Ces deux ouvrages renferment des extraits du journal personnel de sir J. Brooke (voyez ce nom), que sir H. Keppel a toujours défendu contre toutes les attaques.

KERANIOU (Olivier Le Roy DE), ingénieur et publiciste français, est né vers 1828. Fils d'un receveur de l'enregistrement et des domaines, il fut d'abord capitaine au long cours, puis fut attaché aux travaux du port de Brest. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

On cite de lui deux ouvrages importants : *Avenir de l'administration des ports en France et en Espagne* (1864, in-8, avec pl.), et *Avenir du port de Brest* (1865, in-8). *

KERANIOU (Ange-Bon-Marie LE ROY DE), littérateur français, frère du précédent, né à Montauban (Côtes-du-Nord), le 4 mai 1829, commença ses études au collége d'Eu et les acheva à Paris, au lycée Charlemagne. Il entra ensuite dans une étude de notaire, et il était troisième clerc à Belleville, quand il fit lire au Théâtre-Français une première comédie, *la Fausse dent*, dont il a tiré plus tard le roman d'*un Secret de jeune fille*.

M. Ange de Keraniou a publié : *les Valets de grande maison* (1860, in-18); *les Maris garçons* (1862, in-18); *les Infâmes* (1863, 2 vol. in-18); *Amour coupable* (1864, in 18), recueil de deux nouvelles; *un Secret de jeune fille* (1865, in-18), etc. — Il a donné au théâtre avec succès : *Noblesse oblige*, comédie en 5 actes (Odéon, 1859); *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, en 4 actes, avec M. Dumanoir (Gymnase, 1860), etc. *

KÉRATRY (Auguste-Hilarion DE), homme politique et littérateur français, né à Rennes, le 28 octobre 1769, mort en novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KERAUDREN (Pierre-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Brest, le 16 mai 1769, mort le 16 août 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KERCADO (Alexis-Thomas), homme politique français, député, est né le 31 août 1809. Maire de la Roche-Bernard, et membre du conseil général pour le canton de ce nom, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Morbihan, par 23 647 voix sur 23 959 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 août 1865. *

KERCKHOVE (VAN DER VARENT vicomte Joseph-Romain-Louis DE), médecin belge, né à Nuth (Limbourg), le 3 septembre 1780, alla suivre, à seize ans, les cours de droit à Heidelberg, puis se tourna vers la médecine et se rendit à Strasbourg, où il fut reçu docteur en 1828, avec une thèse *sur l'Air atmosphérique et son influence sur l'économie animale*. De 1812 à 1815, il fit, comme médecin militaire, les dernières campagnes de l'Empire, puis devint chef du service de santé des hôpitaux militaires de Liége et d'Anvers, et se démit de ses fonctions en 1822. Livré dès lors aux travaux scientifiques ou littéraires, il leur a dû le titre de correspondant ou d'associé d'une foule d'académies et de sociétés européennes. Il est décoré de divers ordres.

Il a publié : *Histoire des maladies observées à la grande armée française pendant les campagnes de Russie et d'Allemagne* (Maestricht, 1814, in-8; 2e édit., 1822); *Hygiène militaire* (Ibid., 1816, in-8; 2e édit., 1823); *Recueil d'observations sur la fièvre adynamique* (Anvers, 1818, in-8); *Traité*

sur le service de santé militaire (Utrecht, 1822, in-8); *Histoire succincte de l'Académie des beaux-arts d'Anvers*, en langue hollandaise (Anvers, 1824, 2ᵉ édit.); *Considérations pratiques sur les fièvres intermittentes*, etc. (Amsterdam, 1825, in-8); *Mémoire sur l'art de guérir dans le royaume* (1828); *Considérations sur le choléra morbus* (1831); *Mémoire sur la noblesse et les moyens de la relever* (1844); enfin, un grand nombre de Mémoires de médecine ou d'archéologie insérés dans les Recueils savants (1829-1838).

Son fils, M. Antoine-Joseph-François-Alexandre-Eugène DE KERCKHOVE, reçu docteur en droit en 1841, a été, depuis cette époque, attaché à diverses légations et nommé, en 1846, premier secrétaire à Constantinople, puis, en 1848, chargé d'affaires de la Belgique. Il est devenu, en 1855, chargé d'affaires de la Turquie près de la Belgique, et a été envoyé par le sultan, en 1857, comme ministre plénipotentiaire auprès de la cour d'Espagne.

KERDREL (Vincent-Paul-Marie-Casimir AUDREN DE), ancien représentant du peuple français, né à Lorient, le 28 septembre 1815, élève de l'École des Chartes en 1840, rédigeait à Rennes un journal légitimiste, lorsqu'éclata la révolution de 1848. Élu représentant d'Ille-et-Vilaine à la Constituante, le septième sur treize, il vota constamment avec la droite, et fut réélu à l'Assemblée législative où il s'associa également aux efforts de la majorité contre-révolutionnaire. Il fut encore nommé membre du Corps législatif par son département, en 1852; mais il donna sa démission le 22 novembre de la même année, en la motivant sur le rétablissement de l'Empire.

KERDREL (Paul AUDREN DE) était membre du conseil général du Morbihan, lorsqu'il fut élu représentant de ce département à l'Assemblée législative, en juillet 1849, dans une élection partielle. Il siégea dans les rangs de la droite jusqu'en décembre 1851.

KERGARADEC (vicomte Jean-Alexandre LE JUMEAU DE), médecin français, reçu docteur à Paris, en 1809, fut nommé membre de l'Académie de médecine en 1823. Il passa la plus grande partie des années qui suivirent dans ses propriétés, en Bretagne, et sans exercer la médecine, ne renonça pas aux études médicales. Il a repris, à diverses époques, ses travaux et ses communications à l'Académie, la plupart insérées au *Bulletin* de cette Société savante. En 1850, à la prière de la députation du Morbihan, il accepta les fonctions de recteur de ce département, et les garda pendant toute la durée de la loi-Falloux. A ce titre, il a le rang d'officier de l'Université. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

M. le vicomte de Kergaradec a écrit, outre sa thèse inaugurale : *De la nécessité et de la dignité de la médecine et des qualités nécessaires pour être médecin* (1809); une *Instruction sur le choléra*, en 1832; un mémoire *sur l'auscultation appliquée à l'étude de la grossesse*, en 1821, dérivation importante de la découverte de Laennec; de nombreux articles dans *le Dictionnaire des sciences médicales, l'Encyclopédie méthodique*, in-4, *le Journal général de médecine*, *la Biographie bretonne* (articles Broussais, Laennec, etc.), ainsi que des articles d'économie politique dans divers journaux et revues.

KERGORLAY (Florian-Henri, comte DE), député français, né en 1801, à Paris, est le fils aîné d'un des pairs de la Restauration, mort en 1856. Agronome distingué, il se retira, après la révolution de Juillet, dans le département de la Manche, et y fonda une ferme modèle dirigée par un élève de Grignon. Candidat officiel au Corps législatif en 1852 et en 1857, il siége pour la circonscription de Saint-Lô; il fait partie du conseil général des hôpitaux et hospices de Paris. En 1849, il a reçu la croix de la Légion d'honneur.

Son frère, le vicomte Louis-Gabriel-César DE KERGORLAY, né à Paris, en 1804, entra en 1820 à l'École polytechnique, servit dans l'artillerie et fut réputé démissionnaire en 1830, pour refus de serment. Il fut mêlé aux complots légitimistes sous le dernier règne, notamment à l'affaire du *Carlo Alberto*, en 1832. Il a fondé, en 1848, avec M. Arthur de Gobineau, la *Revue provinciale*.

KERN (J.-Conrad), homme d'État suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen près d'Arenenberg (canton de Thurgovie), fit ses études à Diessenhofen et à Zurich et alla suivre les cours de théologie à l'université de Bâle. Mais il se tourna bientôt vers la science du droit, qu'il étudia successivement à Berlin, à Heidelberg et à Paris. Rentré dans son pays avec le titre de docteur en droit, il remplit, depuis 1837, dans le canton de Thurgovie, les fonctions de président du tribunal suprême et celles de président du conseil de l'instruction publique. A la même époque, il concourut activement à la réorganisation des institutions cantonales et se distingua dans cette circonstance par son esprit libéral et son talent oratoire. Il se fit aussi remarquer par les mêmes qualités dans la diète et dans l'Assemblée nationale, comme représentant de son canton, avant et depuis la nouvelle Constitution fédérale.

M. Kern eut un rôle très-honorable dans les complications que suscita, en 1838, entre la France et la Suisse la demande d'éloignement du prince Louis-Bonaparte (voy. NAPOLÉON III) par le gouvernement français. En présence des instances et des menaces de notre ambassadeur, le duc de Montebello, M. Kern, en sa qualité de député du canton de Thurgovie, dans lequel était située la commune de Salenstein qui avait donné au prince des titres de bourgeoisie, prit sur lui de défendre avec énergie le droit d'hospitalité de ce canton et la liberté du proscrit. Le grand conseil de Thurgovie, auquel il rendit compte ensuite de sa conduite, l'approuva par un vote unanime, et la nation entière s'apprêtait à défendre le droit d'asile contre les armes françaises, lorsque l'éloignement volontaire du prince mit fin à toute cette affaire.

En 1848, M. Kern prit une part active à la réforme libérale qui s'accomplit en Suisse. Membre de la commission chargée d'élaborer la Constitution fédérale, il en fut nommé le rédacteur et le rapporteur, de concert avec M. Druey, chargé de la rédaction française. En 1850, M. Kern fut nommé président du tribunal fédéral, à l'organisation duquel il avait également contribué. Le canton de Thurgovie l'a élu ensuite député au conseil national et au conseil des États. On lui rapporte en grande partie la création de l'École polytechnique de Zurich; président du conseil de cette école, c'est à lui qu'elle doit la plupart des professeurs distingués qu'elle a pu réunir.

Au commencement de 1857, M. Kern est venu à Paris comme envoyé extraordinaire de son gouvernement à l'occasion du conflit amené entre la Suisse et la Prusse par l'affaire de Neufchâtel. Grâce à ses anciennes relations d'amitié avec l'empereur, il détermina le gouvernement français qui avait déjà pris une attitude hostile contre son pays, à remplir le rôle de conciliateur. Sur la simple assurance qu'il rapporta de l'appui promis par la France au gouvernement suisse contre les prétentions de la Prusse, l'Assemblée fédérale, qui avait récemment préparé la guerre,

consentit à faire les premiers sacrifices à la paix, en mettant en liberté les prisonniers neufchâtelois.

KERNER (André-Justin), poëte et médecin allemand, né le 18 septembre 1786, à Loudwigsbourg en Wurtemberg, étudia la médecine à l'université de Tubingue, de 1804 à 1808. Il pratiqua son art pendant plusieurs années à Gaildorf, se fixa en 1818 à Edinsberg, où il fut, durant trente-trois ans, médecin supérieur officiel. Privé de la vue, il reçut une double pension du gouvernement de Wurtemberg et du roi Louis de Bavière, ami et protecteur des lettres.

M. Kerner occupe, comme poëte, un rang honorable. L'un des fondateurs de l'école moderne de Souabe, il a publié plusieurs recueils de poésies, dont quelques-unes, empreintes d'une fantaisie rêveuse et mélancolique, ont dû aux mélodies que M. Robert Schumann (voy. ce nom) a faites pour elles, un charme et une popularité de plus. Elles sont toutes réunies dans les recueils suivants : *Almanach poétique* (Poetischer Almanach; Heidelberg, 1812), *Poésies allemandes* (Deutscher Dichterwald; Tubingue, 1813); *Poésies romantiques* (Romantische Dichtungen; Carlsbad, 1817) et *Poésies* (Gedichte; Stuttgart, 1826; 4e édit., 1848) : ce dernier recueil a paru, considérablement augmenté, sous le titre : *les Dernières fleurs* (der letzte Blütenstrauss; Stuttgart et Tubingue, 1853).

Parmi les ouvrages en prose de M. Kerner, on cite en première ligne la célèbre histoire de *la Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst; Stuttgart, 1829; 4e édit., 1846, 2 vol.), récit des faits extraordinaires qui eurent lieu en 1846, sous les yeux de l'auteur; puis plusieurs ouvrages de médecine ou relatifs au magnétisme animal : *l'Acide sébacique et son influence sur l'organisme* (die Fettsaeure und ihre Wirkungen auf, etc.; Ibid., 1822); *les Bains de Wildbad dans le royaume de Wurtemberg* (das Wildbad; Tubingue, 1811; 4e édit., 1839); *Histoire de deux somnambules* (Geschichte zweier Somnambulen; Carlsruhe, 1824); *Comptes rendus sur Prevorst* (Blaetter aus Prevorst; Carlsruhe, 1831-1834, 5 livraisons); avec M. Eschenmayer : *Histoire de quelques possédés des temps modernes* (Geschichte Besessener neuerer Zeit; Carlsruhe, 1834; 2e édit., 1835); *Un Phénomène naturel mystérieux* (Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur; Stuttgart, 1836); enfin une *Histoire de la prise de Weinsberg dans l'année* 1525 (Geschichte der Bestürmung der Stadt Weinsberg, etc.; Heilbronn; 2e édit., 1818), faite d'après les sources authentiques, et des *Souvenirs de ma jeunesse* (Bilderbuch aus meiner Knabenzeit; Brunswick, 1839), contenant de gracieuses pages. — Un fils du célèbre médecin poëte, M. Théobald KERNER, s'est aussi fait connaître par la publication de quelques poésies.

KERSAUSIE (Joachim-René-Théophile GAILLARD DE), officier français, né à Guingamp, le 13 novembre 1798, et neveu par sa mère du célèbre La Tour d'Auvergne, entra au service en décembre 1815, comme sous-lieutenant au 4e hussards, puis à l'école de Saumur. Il était lieutenant en 1823, et connu dès lors par son affiliation aux ventes des carbonari; bien qu'il eût hautement déclaré injuste la guerre contre les Espagnols libéraux, il fut employé dans la guerre d'Espagne, où il mérita la décoration et le grade de capitaine. Le 26 juillet 1830, il était à Pontivy, et à la nouvelle des ordonnances, il souleva son régiment et le dirigea sur Paris; pendant sa marche, il fut arrêté par la nouvelle de la révolution, et chargé d'arborer les nouvelles couleurs à Vannes; son attitude dans cette ville déjoua les tentatives de la chouannerie. Il dut bientôt, par suite de ses idées radicales, donner sa démission, fut quelque temps, à Strasbourg, aide de camp du général Brayer, puis destitué comme non relevé de sa démission.

De 1830 à 1834, M. de Kersausie, impliqué dans la plupart des procès politiques, fut toujours acquitté par le jury; il fit toutefois, en 1831, quelques mois de prison pour avoir jeté à M. Persil, en pleine audience, un énergique démenti; en avril 1834, après avoir refusé de s'évader avec ses compagnons de Sainte-Pélagie, il vit récuser son avocat, M. Raspail, avec lequel il avait créé, en 1831, le comité secret de la Société des Droits de l'homme, dédaigna de se défendre, et fut condamné à la déportation; il passa trois ans à Doullens et à Brest, fut compris dans l'amnistie de 1837, et vécut deux ans hors de France. En 1848 et 1849, il prit part aux affaires du 15 mai et du 13 juin; condamné comme contumace, par la haute cour de Versailles, M. de Kersausie a depuis vécu à l'étranger.

KERVÉGUEN (Marie-Aimé-Philippe-Auguste LE COAT, vicomte DE), homme politique français, député, est né à Toulon, le 17 novembre 1811. Il servit d'abord dans la marine, puis quitta le service pour les affaires. Devenu membre du Conseil général pour le canton ouest de Toulon, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Var, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 18962 voix sur 28371 votants.

KERVYN DE LETTENHOVE (Joseph-Marie-Bruno-Constantin), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel, dans la Flandre occidentale, le 17 août 1817, est, depuis 1850, correspondant de l'Académie royale de Belgique. Son mérite n'est pas moins apprécié en France qu'en Belgique, et l'Académie française a couronné, en 1856, une *Étude sur les Chroniques de Froissart*, œuvre remarquable de ce savant écrivain.

On a de lui : *Histoire de Flandre* (Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8; 2e édit., Bruges, 1853-1854, 4 vol. in-8), qui a obtenu en Belgique le prix quinquennal d'histoire; *OEuvres choisies de Milton* (Paris, 1839, in-8, anonyme), traduction nouvelle avec texte en regard. Il a publié comme éditeur : *les Cronikes des comtes de Flandres* (Bruges, 1849, in-8); *Mémoires de Jean de Dadizeele, souverain bailli de Flandre, haut bailli de Gand*, etc. [1431-1481] (Ibid., 1850, in-4), etc., et a fourni différents travaux aux *Mémoires* et au *Bulletin* de l'Académie royale de Belgique.

KESTNER (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, né le 30 juin 1803, en Alsace, est depuis plus de vingt ans à la tête d'une grande fabrique de produits chimiques qu'il a fondée à Thann. Employant des centaines d'ouvriers, dont il a su en tout temps se concilier la sympathie, il a obtenu plusieurs récompenses aux expositions nationales de l'industrie, notamment une médaille d'or en 1847 et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Il a fait partie, de 1849 à 1851, de la chambre de commerce de Mulhouse. Envoyé à l'Assemblée constituante par 50873 suffrages, le troisième sur les onze représentants du Haut-Rhin, il ne démentit pas les principes démocratiques qu'il avait toujours professés et vota constamment avec la montagne. Il ne fut point réélu à la Législative.

KETTELER (Wilhem-Emmanuel, baron DE),

prélat catholique allemand, né en 1811, à Munster, fit ses études avec l'intention de suivre les carrières de l'État, fut admis au barreau et n'était encore que référendaire, lorsqu'en 1837 il renonça brusquement au monde pour se consacrer à l'Église. Après avoir reçu l'ordination, il fut envoyé dans la paroisse de Hopster, en Westphalie. En 1848, il fit partie de l'Assemblée nationale de Francfort et s'y fit remarquer par le discours qu'il prononça après le meurtre du prince Lichnowski. A cette époque, il fit à Mayence six sermons célèbres (*Die grossen socialen Frangen der Gegenwart*). L'année suivante, il fut appelé à administrer une paroisse catholique de Berlin, et de là passa, en 1850, à Mayence, où il succéda, comme évêque, à M. Kaiser. Il s'empressa de réfuter dans un mandement la fameuse lettre de Ronge. La ville de Munster lui doit une école spéciale de théologie. On a traduit de lui, en 1861, un livre intitulé *Liberté, autorité, église*, où il admet un certain nombre des principes de 1789.

KEYSER (Nicaise DE), peintre belge, né à Sandvliet (province d'Anvers), le 26 août 1813, était simple berger lorsqu'il manifesta sa vocation pour les arts. Placé, aux frais d'une protectrice, à l'Académie d'Anvers, il y reçut les leçons de MM. Jacobs-Jacobs et Van Brée, et, en 1834, produisit un *Christ en croix*, destiné à une église catholique de Manchester et qui eut un grand succès.

En 1836, il donna *la Bataille de Courtray*, et, en 1839, le plus célèbre de ses tableaux : *la Bataille de Woringen*, placé aujourd'hui au palais de la Nation à Bruxelles (1839). On a encore de lui : *le Calvaire*, *Saint Dominique*, *la Bataille des Éperons d'or*, *Charles-Quint en méditation*, *l'Antiquaire*, *la Bataille de Senef*, celle de *Nieuport*, le *Portrait du roi Guillaume II*, etc. Il a envoyé un *Portrait* à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Plus tard, il négligea la grande peinture historique pour les tableaux de genre. Il a donné dans cette nouvelle manière : *Sainte Élisabeth faisant l'aumône* (1851), qui appartient au roi Léopold.

M. Nicaise de Keyser est un des chefs de la nouvelle école belge, qui se rattache si étroitement à l'école moderne française de Paul Delaroche. Il a été nommé directeur de l'Académie d'Anvers.

KHALIBIAN ou **KHALIBOFF** (Haroutioun-Boghossian), administrateur arménien, né à Nakhitchévan (Yékatérinoslaw), le 2 février 1790, se fit remarquer par une précoce intelligence des affaires, qu'il eut occasion de déployer dans les fonctions les plus élevées. Élu quatre fois consécutives préfet de sa ville natale, il reçut du gouvernement et des populations de nombreux témoignages de satisfaction et de reconnaissance pour les améliorations qu'il avait apportées dans le pays soumis à son administration. Son nom est surtout attaché à la fondation, à Théodosie, d'un magnifique collége, où trente enfants pauvres de la nation arménienne reçoivent à ses frais l'instruction et l'éducation. Il a aussi fondé dans cette même ville une importante imprimerie arménienne où sont éditées des publications qui ont pour but la régénération de la nation.

KIBRISLI ou **KUPRISLI**-pacha. Voy. MEHEMET-KIBRISLI.

KI-CHAN, oncle de l'empereur de la Chine, est grand mandarin et ancien ministre de l'empire. Homme capable et résolu, il fut envoyé à Canton par Tao-Kouang, précédent empereur, pour remplacer le gouverneur Lin, qui avait maltraité les Anglais. Ceux-ci, lésés dans leur commerce d'opium, venaient de remonter la rivière de Canton, bombardant les deux rives, et de s'emparer de l'archipel de Tchou-san. Ki-chan comprit à quels ennemis il avait affaire et dans quels périls l'imprudence et la présomption de son prédécesseur avaient mis le gouvernement. Il n'hésita pas à accepter l'*ultimatum* posé par les barbares, c'est-à-dire qu'il évita une guerre désastreuse, au prix de conditions assez dures, une forte indemnité payée aux Anglais, la cession de Hong-Kong, etc. Mais lorsque le traité fut soumis à la sanction de l'empereur, le Fils du ciel le rejeta avec colère. Ki-chan fut rappelé ignominieusement et subit la plus éclatante disgrâce. Il fut dégradé publiquement, ses biens furent confisqués, ses concubines vendues, sa maison rasée, lui-même fut exilé au fond de la Tartarie, à Lassa. C'est là qu'il a été rencontré par MM. Huc et Gabel, qui ont donné dans leur *Voyage au Thibet* d'amples détails sur ce personnage.

En 1853, l'empereur actuel, Hien-foung (voy. ce nom), abattu par les succès de la grande insurrection (voy. TIEN-TÉ), rappela Ki-chan et l'envoya en qualité de commissaire impérial dans les deux provinces de Kouang.

KIEDERICH (Paul), peintre allemand, né à Cologne, en 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, et débuta par une toile de grande dimension, *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*. Il donna ensuite, entre autres toiles d'histoire ou de genre historique, d'une exactitude poussée jusqu'à la recherche : *le Grand maître de Malte Lavalette invitant sur son lit de mort*, *les chevaliers de Saint-Jean au courage et à la concorde; la Reine Marguerite pleurant devant la tête du duc de Suffolk; le Peintre mort*, tableau de genre, où l'artiste s'est représenté lui-même; *une Prison*, etc., puis des dessins et des portraits historiques, entre autres ceux de *l'empereur Henri V*, de *Philippe le Bon*, de *Charles le Hardi, du duc de Bourgogne*.

KIEPERT (Henri), géographe allemand, né à Berlin, le 31 juillet 1818, fit toutes ses études dans cette ville et se distingua de bonne heure par son aptitude pour les travaux géographiques. Élève du célèbre Ch. Ritter (voy. ce nom), il entreprit en 1841, avec les professeurs Schœnborn et Loew, un voyage d'exploration scientifique dans l'Asie Mineure. Appelé, en 1845, à Weimar, en qualité de directeur technique du grand Institut géographique de cette ville, il exerça ces fonctions durant sept ans et retourna se fixer dans sa ville natale à la fin de l'année 1852.

M. Kiepert débuta par la publication d'un *Atlas de la Grèce et de ses colonies* (Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien; Berlin, 1840-1846, 24 feuilles; 2e édit., 1851), beau travail auquel M. Ritter avait collaboré. Il donna ensuite : cinq cartes sur la Palestine dans la *Palæstina* de Robinson et Smith (Halle, 1843, 3 vol.); un *Atlas biblique* (Berlin, 1846; 3e édit. 1854, 8 feuilles), dressé d'après les dernières recherches scientifiques et accompagné de notes explicatives; *l'Asie Mineure* (Ibid., 1843-1845, 6 feuilles), travail non moins estimé en France et en Angleterre qu'en Allemagne; *l'Empire turc en Asie* (Karte des türkischen Reiches in Asien; Ibid., 1844, 2 feuilles), d'après ses propres recherches et celles du baron Vincke, de MM. Fischer, Moltke, Schœnborn et Koch; *la Carte murale de l'ancienne Grèce* (Wandkarte von Altgriechenland; Weimar, 1847, 9 feuilles); *Atlas historique géographique du monde ancien* (Historisch-geogra-

phischer Atlas der alten Welt; Ibid., 1848, 16 feuilles, planches et texte, 1851; 9e édition.), ouvrage fort répandu en Allemagne; *la Carte murale de l'ancienne Italie* (Wandkarte von Alt-italien; Ibid., 1858, 12 feuilles); *les Environs de Rome* (Umgebungen von Rome; Ibid., 1850, 4 feuilles); *Atlas du globe terrestre entier, à l'usage des écoles* (Schulatlas der ganzen Erde; Ibid., 3e édit., 1850, 25 feuilles); *Carte murale de l'empire romain* (Wandkarte des rœmischen Reiches; Ibid., 1852, 12 feuilles); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien; Berlin, 1853), faisant partie de *l'Erdkunde* de Ritter; etc.

On a, en outre, de M. Kiepert de très-intéressants articles dans *le Journal de géographie universelle* et quelques brochures et mémoires sur des points de la science géographique. En 1844, ses *Commentaires historiques géographiques des guerres entre l'empire d'Orient et les rois persans de la dynastie des Sassanides*, envoyés par l'auteur à un concours ouvert par l'Institut de France, lui valurent le premier prix.

KIERS (Pierre), peintre hollandais, né à Graeneveld près de Meppel, dans la Drenthe, le 5 janvier 1807, étudia sous le peintre Douwe de Hoop, mort si jeune, et cultiva comme son maître et ami le genre et les intérieurs. Il s'est fixé à Amsterdam et y a exécuté ses différents sujets, dans lesquels il cherche à varier indéfiniment les mêmes effets. Sa spécialité pour ce moment est celle des reflets de lampes. On a de lui: *Dame sortant de chez elle le soir*, heureux effet de lanterne; *Dame lisant la Bible*, *Intérieur d'une maison hollandaise*, *le Peintre dans son atelier*, trois effets de lampe qui ont été très-remarqués à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Il est membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam.

KIESER (Dietrich-George), médecin et naturaliste allemand, né le 24 août 1779, à Harbourg (Hanovre), étudia la médecine à Würtsbourg et à Gœttingue, où il obtint, en 1804, le diplôme de docteur, et pratiqua la médecine jusqu'en 1812 à Winsen et à Lühe. Il fut ensuite, pendant deux ans, professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, puis suivit l'armée allemande, assista aux campagnes de Belgique et de France, et devint, après la bataille de Waterloo, directeur des hôpitaux militaires de Liége et de Versailles. De retour à Iéna, il y acquit par ses nouveaux cours une grande réputation. Professeur ordinaire de médecine en 1824, il ouvrit une clinique privée de médecine, de chirurgie, et surtout d'ophthalmologie en 1831, devint médecin de l'université en 1838, directeur de l'hôpital public des aliénés en 1846, et fonda, l'année suivante, un établissement particulier de psychiatrie, appelé *Sophronistérium*. Il fut nommé, en outre, conseiller de la cour de Prusse, et conseiller intime de la cour de Saxe-Weimar. De 1831 à 1848, il a représenté l'université de Iéna à l'assemblée des États de Weimar, où dans les quatre dernières années, il a occupé la place de vice-président. Il a fait ensuite partie du parlement de Francfort qui précéda l'Assemblée nationale. — M. Kieser est mort à Breslau en octobre 1862.

M. Kieser dont le programme, comme professeur, a été extrêmement varié, a publié: *Études d'anatomie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Anatomie; Bamberg, 1806), avec Oken; *Aphorismes de la physiologie des plantes* (Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen; Gœttingue, 1808); *Des causes, du diagnostic et de la guérison de la cataracte* (Ueber die Ursachen, Kennzeichen und Heilung des schwarzen Staars; Ibid., 1808); *Mémoire sur l'organisation des plantes* (Harlem, 1812), dissertation couronnée par l'Académie de Harlem; *Éléments de pathologie et de thérapeutique de l'homme* (Grundzüge der Pathologie und Therapie des Menschen; Iéna, 1812); *Système de médecine* (System der Medicin; Halle, 1817-1819, 2 vol.); *De Febris puerperarum indole, varia forma et medendæ ratione* (Iéna, 1825-1829, 7 parties); *Système du magnétisme tellurique ou animal* (System des Tellurismus oder, etc. Leipsick, 2e édit., 1826, 2 vol.); *Éléments de psychiatrie* (Elemente der Psychiatrick); Breslau et Bonn (1855); etc. Il a fourni en outre un grand nombre de dissertations et de mémoires aux *Programmes* de l'université d'Iéna, et rédigé depuis 1817, avec MM. Eschenmayer, Nasse et Nees von Esenbeck les *Archives de magnétisme animal* (Archiv für thierischen Magnetismus; 12 vol.) et de 1842 à 1848 la partie scientifique de la *Nouvelle revue littéraire de Iéna.*

KI-IN, ministre de l'empire chinois, membre de la famille impériale, mort le 25 juin 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KILIAN (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Leipsick, le 5 février 1800, et fils du médecin et auteur distingué de ce nom, fut emmené encore enfant, par son père, à Saint-Pétersbourg, et commença ses études de médecine en 1806, à Wilna; il fréquenta ensuite plusieurs universités d'Allemagne, d'Angleterre et d'Écosse, retourna en Russie en 1820, avec le diplôme de docteur, et fut nommé professeur suppléant à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg et médecin de l'hôpital d'artillerie. En 1825, il revint en Allemagne, séjourna à Manheim, puis fut appelé à l'université de Bonn, où il devint, en 1828, professeur adjoint de médecine, en 1831, professeur titulaire d'obstétrique, directeur de la clinique obstétricale et, en 1853, doyen de la Faculté. Le roi de Prusse lui a conféré le titre de conseiller intime de medecine.

M. Kilian s'est surtout occupé de la science obstétricale. Ses principaux écrits sur cette matière sont: *la Circulation du sang de l'enfant qui n'a pas encore respiré* (Ueber den Kreislauf des Blutes im Kinde, etc.; Carlsruhe, 1826); *la Chirurgie obstétricale* (die Operationslehre fur Geburtshelfer, Bonn; 2e édit., 1844-1853, 3 vol., 12 planches); *la Science et l'art de l'obstétrique* (die Geburtslehre von Seiten der Wissenschaft und Kunst: Francfort, 2e édit., 1852, 3 vol.); *Atlas obstétrical* (Geburtshülflicher Atlas; Dusseldorf, 1835-1844, 4 liv.) *De l'Étude de la science obstétricale* (Ueber geburtshülfliches Studium; Bonn, 1846), *Armamentarium Lucinae novum* (Ibid., 1856, avec 355 grav.) contenant une collection considérable de dessins d'instruments.

On cite parmi les autres travaux de cet auteur: *Recherches anatomiques sur la neuvième paire de nerfs du cerveau* (Anatomische Untersuchungen Ueber das neunte Hirnnervenpaar; Pesth et Leipsick, 1822); *les Universités de l'Allemague au point de vue des sciences naturelles de la médecine* (die Universitaeten Deutschlands in naturwissenschaftlicher und medicinischer Hinsicht, Heidelberg, 1828); *Études sur l'ostéomalaxie chez les femmes* (Beitraege zu einer genauern Kenntnis, der allgemeinen Knochenerweichung der Frauen; Bonn, 1829); *Description de nouvelles formes du bassin*, etc. (Schilderung neuer Beckenformen, etc.; Mannheim, 1854), etc.; puis diverses dissertations, notamment celle intitulée: *De Spondylolisthesi gravissimæ pelvangustiæ causa nuper detecta* (Bonn, 1853).

KIMBALL (Richard-B.), romancier américain,

né en 1815, à Lebanon (New-Hampshire), fit ses études au collége de Dartmouth, y prit ses degrés en 1834, et commença des études de droit, qu'il vint, un an après, continuer à Paris. Il parcourut ensuite l'Europe et, à son retour aux États-Unis, il se fit homme de loi à Waterford, puis à New-York. Il est revenu en Europe en 1842.

M. Kimball a collaboré activement, pendant plusieurs années, au *Knickerbocker Magazine*, où il a publié son principal ouvrage : *Saint-Léger ou les Fils de la vie* (Saint-Leger or the Threads of the life; 1849, in-12), roman philosophique exposant le travail d'un esprit à la recherche de la vérité. On a encore de lui une intéressante étude sur Cuba : *Cuba et ses habitants* (Cuba and Cubans; New-York, 1849, in-12); un recueil de contes et d'esquisses plein de gaieté : *Roman de la vie d'étudiant à l'étranger* (Romance of Student Life abroad; 1853, in-12).

KIND (Charles-Théodore), philologue allemand, né à Leipsick, le 7 octobre 1799, étudia le droit dans sa ville natale, et y devint successivement avocat, docteur en droit, et membre du conseil de la Faculté de droit (1835). Depuis 1846 il est conseiller de justice et membre de la chambre appelée *Spruch collegium*.

M. Kind s'est occupé spécialement de la Grèce moderne et a publié, pour répandre en Allemagne la connaissance de la langue, de la littérature et de l'état politique et social de ce pays, les ouvrages suivants : *Chrestomathie grecque moderne* (Neugriechische Chrestomathie; Leipsick, 1825); *Texte original et traduction allemande de chants populaires de la Grèce moderne* (Neugriechische Volkslieder im Original und mit deutscher Uebersetzung; Grimma, 1830, formant le tome III de l'*Eunomia* d'Iken); *Études pour servir à la connaissance de la Grèce moderne* (Beitraege zur bessern Kenntniss des neuern Griechenland; Neustadt sur l'Orla, 1831); une édition du *Panorama de la Grèce* d'Alexandre Soutsos, avec des commentaires et un dictionnaire; Leipsick, 1835); la traduction allemande du roman politique du même auteur, *l'Exilé de* 1831 (der Verbannte von 1831; Berlin, 1837); un *Dictionnaire allemand et grec moderne* (Handwœrterbuch der deutschen und neugriechischen Sprache; Leipsick, 1841); une *Anthologie grecque moderne* (Neugriechische Anthologie; Ibid., 1841); un second recueil de *Chants populaires de la Grèce moderne* (Neugriechische Volkslieder; Ibid., 1849); enfin un grand nombre d'articles critiques et littéraires dans divers recueils, notamment dans le *Journal de conversation littéraire* de Leipsick.

KING (Charles), publiciste américain, né à New-York, le 16 mars 1789, et second fils de Rufus King, mort en 1853, vice-président des États-Unis, suivit son père qui venait d'être nommé ministre à Londres (1796), et fut élevé en Angleterre, puis à Paris, et placé ensuite dans la maison de banque Hope et Cie, à Amsterdam. Revenu en Amérique à la fin de 1806, il se livra au commerce dans sa ville natale (1810-1823), servit, comme volontaire, dans la guerre de 1812, fut nommé à la législature de l'État de New-York (1813-1823), et fonda, en 1819, un journal quotidien, le *New-York American*, qui devint, sous sa direction, le principal organe du parti démocratique de cette ville et se fondit, en 1847, dans le *New-York Courier*. En 1848, M. King fut nommé président du collége de Columbie (New-York). Il a eu pendant vingt ans une grande autorité comme publiciste, et a pris aussi un certain rang en littérature, par ses articles de critique hebdomadaire.

KINGLAKE (Alexandre-William), littérateur anglais, né à Taunton, en 1802, étudia au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, et se fit admettre au barreau en 1837. Il partit alors pour l'Orient et, durant son voyage, écrivit à plusieurs amis une correspondance fort enjouée, contenant le récit de ses impressions et de ses aventures. Il la réunit, à son retour, pour la publier, mais il ne trouva ni libraires, ni directeurs de journaux qui acceptassent son manuscrit, et se remit à plaider. En 1849, ce même voyage parut, sous le voile de l'anonyme, par lettres; le succès en fut si complet que des éditions multipliées n'ont pas encore épuisé la curiosité publique en Angleterre et en Amérique. Ce livre, qui a donné en outre lieu à une série d'imitations, avait pour titre le mot grec *Eothen* (d'Orient); il a été traduit dans la plupart des langues européennes. Quant à l'auteur, malgré cette vogue, il n'a plus rien écrit depuis, si ce n'est des articles politiques dans la *Quarterly Review*. Établi à Londres, il plaida près la cour de la Chancellerie. M. Al.-W. Kinglake, élu par le bourg de Bridgewater à la Chambre des communes, y vota avec le parti libéral. — On a traduit de lui, sur la troisième édition de l'anglais : *l'Invasion de la Crimée, Origine et histoire de la guerre jusqu'à*, etc. (1864, Bruxelles, 3 vol. in-18).

Un autre député du même nom, M. John-Alexandre Kinglake, représentant de Rochester, siége aussi parmi les libéraux et s'est signalé par son zèle pour la politique de non intervention dans les guerres continentales ainsi que par la vivacité de ses interpellations sur les diverses questions qui, dans ces derniers temps, passionnèrent l'opinion.

KINGSLEY (rév. Charles), littérateur anglais, né le 12 juin 1819, au village d'Holne (comté de Devon), fit ses hautes classes à l'université de Cambridge. Ayant abandonné l'étude du droit pour embrasser l'état ecclésiastique, il obtint la cure d'Eversley dans le Hampshire et se maria. Son premier essai littéraire fut un drame lyrique, *la Tragédie de la Sainte* (the Saint's tragedy; 1848), où il mit en scène la vie d'Élisabeth de Hongrie. Entraîné par le mouvement démocratique socialiste, il écrivit, sous le titre d'*Alton Locke* (1850, 2 vol.), l'histoire imaginaire d'un tailleur poëte, qui lui servit de cadre pour tracer une peinture énergique des abus et des vices de la société moderne. Ce livre produisit une grande sensation, et l'auteur, vivement critiqué et surnommé *le prêtre chartiste*, lui donna pour pendant non moins hardi *la Fermentation* (Yeast, a problem; 1851), où il discute le problème de la misère, et en voit la solution dans le christianisme régénéré et devenu l'unique code moral de l'humanité. Les romans d'*Hypatie* (1852; 2e édit., 1856) et de *Phaéton* (1852), appartiennent au même genre de critique sociale.

Le rév. Kingsley, voulant venir au secours des classes ouvrières, a organisé des secours, ouvert des cours publics, fondé des écoles, propagé par la presse et la parole ses théories d'amélioration, qui rappellent la maxime de Fourier : « Associer le capital, le travail et le talent », avec la morale évangélique pour base et pour règle. Comme application, une association des ouvriers tailleurs de Londres fut organisée en grande partie par ses soins, et, grâce à un emprunt qui défraya son premier établissement, elle réussit. D'autres associations industrielles furent entreprises sur ce modèle avec plus ou moins de succès. Le rév. Kingsley est devenu chanoine honoraire de Middleham.

Citons encore de lui : un traité sur l'*Association*

appliquée à l'agriculture (Application of associative principles to agriculture, 1852); *Sermons de village* (Twenty five village sermons, 1852); *Vers l'Ouest!* (Westward ho! 1854, 3 vol.; 2e édit., 1855), voyages et aventures d'un chevalier anglais du temps d'Élisabeth; *Alexandrie et ses écoles* (Alexandria and her schools; 1854, in-8), exposition philosophique du gnosticisme; *Glaucus ou les Merveilles de la mer* (Glaucus, 1855) et *les Héros* (the Heroes; 1855), livres d'éducation populaire; un nouveau volume de *Sermons* (1856), etc.

KINGSTON (Robert KING, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1821, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de King, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea quelque temps à la Chambre des Communes. En 1839, il passa à la Chambre haute, où son vote continua d'être acquis au parti libéral. D'après le *Peerage*, il a été déclaré être « *unsound mind* » en avril 1861. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier présomptif son frère, James KING, né en 1800, marié en 1860 à miss Brinkley.

KINKEL (Jean-Godefroy), poëte et homme politique allemand, né le 11 août 1815, à Obercassel, est fils d'un ministre protestant. Élevé au sein d'une famille pieuse, il eut lui-même une jeunesse fervente et alla, en 1831, à Bonn, pour y étudier la théologie, puis il suivit, à Berlin, les leçons des professeurs Marheineke, Neander et Hengstenberg. Agrégé à la Faculté théologique de Bonn, en 1837, il ouvrit des cours de théologie historique et d'art chrétien qui eurent beaucoup de succès, et lui firent une réputation d'orateur distingué. Appelé à exercer, dans une des églises protestantes de Cologne, les fonctions de prédicateur, il fit la connaissance de Mme Johanna Mockel, séparée depuis quelques années de son premier mari, libraire de cette ville, et qui appartenait à la religion catholique. En 1843, il l'épousa, malgré la vive opposition de la Faculté théologique de Bonn et du clergé protestant. Cet événement jeta M. Kinkel hors de la carrière ecclésiastique. Il se livra spécialement à des études historiques sur l'art moderne, fit quelques voyages d'exploration, et, après avoir pris de nouveaux grades à la Faculté philosophique de Bonn, il fit, en 1845, un cours public d'histoire asiatique et de littérature dramatique, qui attira un auditoire nombreux, et lui fit conférer, au bout de quelques mois, le titre de professeur adjoint par l'université.

M. Kinkel se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848, fonda un club d'ouvriers, publia une brochure : *Artisans, sauvez-vous!* (Handwerk, rette dich! Bonn, 1848), et par ses professions de foi dans la *Gazette de Bonn* (Bonner Zeitung), et dans *le Spartacus*, qu'il fonda lui-même, devint bientôt l'un des chefs de la démocratie socialiste des provinces rhénanes. La ville de Bonn l'envoya comme député à la seconde Chambre de Berlin; mais, après la prise à main armée de l'arsenal royal de Siegbourg, M. Kinkel, qui avait pris part à cet événement, fut forcé de s'enfuir de la Prusse. Il se rendit dans le Palatinat, se mêla au soulèvement du grand-duché de Bade et fut fait prisonnier par les troupes prussiennes en juin 1849. Condamné à la détention perpétuelle par le conseil de guerre de Rastadt, il fut, deux ans plus tard (avril 1850), appelé devant la Cour d'assises de Cologne, dans le procès relatif à la prise de l'arsenal. Il présenta sa défense lui-même, et obtint du jury d'être déclaré non coupable dans cette affaire. Transféré à la fameuse forteresse de Spandau, pour y subir la peine à laquelle il avait été condamné dans le duché de Bade, il parvint, dès le mois de novembre de la même année, à s'évader, et se réfugia en Angleterre. Cet événement, entouré de circonstances romanesques et de mystères, causa, en Allemagne, la plus grande sensation, la prison de Spandau ayant toujours passé pour rendre, par sa construction même, toute évasion impossible. M. Kinkel dut particulièrement son salut au dévouement d'un de ses anciens élèves, M. Charles Schurz, qui, après avoir combattu dans le duché de Bade, avait été condamné lui-même à la peine capitale et qui, s'étant échappé, par la fuite la plus extraordinaire, au moment même de l'exécution, avait bravé de nouveau la mort en traversant toute l'Allemagne pour délivrer son maître et son ami. Nouveau Blondel, il s'était mis en communication avec lui en jouant, sous les fenêtres de la prison, des airs composés par la femme du détenu. Un jugement relatif à cette affaire, resté énigmatique, a été rendu, à la fin de 1856, contre le docteur en médecine Falkenberg, déjà détenu pour cause politique. M. Kinkel passa en Amérique en 1851. Revenu en Angleterre, il y obtint une place de professeur dans un établissement public. Il y a encore fondé, en 1859, un journal allemand, *Hermann*, dont il n'a pas gardé la direction.

Parmi les ouvrages qui ont fait à M. Kinkel une place importante dans la littérature allemande, on cite en première ligne un poëme épique : *Othon le tireur, histoire rhénane en douze aventures* (Otto der Schütz, eine rheinische Geschichte in zwœlf Abentheuern; Stuttgart, 1846; 9e édit., 1852), et un recueil très-vanté de *Poésies lyriques* (Gedichte; Ibid., 1843; 3e édit., 1850). Viennent ensuite plusieurs ouvrages en prose : *l'Aar, contrée, histoire et vie populaire* (die Ahr, Landschaft, etc.; Bonn, 1846); *Histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture des peuples chrétiens* (Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern; Ibid., 1845, tom. I) : *Contes* (Erzaehlungen; Stuttgart, 1849; 2e édit., 1851), en collaboration avec Mme Johanna Kinkel; *le Guide à travers de la vallée de l'Aar et description des villes Linz, Remagen et Sinzig* (der Führer durch das Ahrthal, etc.; Bonn, 2e édit., 1851). M. Kinkel a rédigé, en outre, l'annuaire littéraire du Rhin, *Vom Rhein* (Essen, 1847), et collaboré à plusieurs journaux et revues périodiques. Il a été publié sur lui, par M. Strodtmann, un ouvrage considérable, *Gottfried Kinkel* (Hambourg, 1850, 2 vol.). Quelques œuvres de M. Kinkel ont été traduites en français dans la *Revue britannique* et la *Revue germanique* (1861).

Sa femme, Mme Johanna KINKEL, connue par sa participation active à la vie politique et aux travaux littéraires de son mari, auteur elle-même de compositions musicales et de divers écrits, est morte à Londres le 17 novembre 1858.

KINNAIRD (Georges-William-Fox KINNAIRD, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1807, est issu d'une ancienne famille écossaise. Ayant succédé, en 1826, aux honneurs de son père, il fut élevé, sous l'administration de lord Grey, à la pairie héréditaire (1831), sous le titre de baron Rossie. Il a rempli, auprès de la reine, la charge de grand écuyer (1840-1841), et fait, pour ce motif, partie du Conseil privé. Ses opinions sont libérales. Il a été quelque temps grand maître des francs-maçons d'Écosse. Marié avec la fille de lord de Mauley (1827), il a pour héritier son frère Arthur-Fitz-Gérald, né en 1814, attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg de 1835 à 1837, secré-

taire particulier du feu comte de Durham, membre du Parlement pour Perth, de 1837 à 1839, puis élu de nouveau en 1852.

KINNOUL (Thomas-Robert-Drummond HAY, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1785, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1711, à la pairie héréditaire. Ayant succédé, en 1804, aux honneurs de son père, il prit à sa majorité son siége à la Chambre des lords, où il s'est toujours associé aux actes du parti conservateur. Il est devenu lord-lieutenant du comté de Perth. De son mariage avec la fille de l'amiral Rowley (1824), il a eu sept enfants dont l'aîné, Georges, vicomte DUPPLIN, né à Londres en 1827, capitaine au 1er life guards en 1851, s'est retiré en 1856 et a épousé une fille du duc de Beaufort.

KINSKY (*Ferdinand*-Bonaventure, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, établie en Autriche et en Bohême, est né le 22 octobre 1834; il a succédé, en 1836, à son père Rodolphe, comme prince de Kinsky, de Wchinitz et Tettau, sous la tutelle de sa mère *Wilhelmine*-Élisabeth de Colloredo-Mannsfeld et de son oncle le comte Joseph. Déclaré majeur en octobre 1855, il s'est marié, le 5 avril 1856, à *Marie*, fille du prince *Charles*-François-Antoine de Liechtenstein, née le 19 septembre 1835, dont il a eu quatre enfants. Il a le titre de chambellan autrichien, de conseiller d'empire héréditaire, et le grade de capitaine d'infanterie en retraite.

KINTORE (François-Alexandre KEITH-FALCONER, 8e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1828 à Wadley-House (comté de Berks), descend par les femmes de l'ancienne famille écossaise des Keith. En 1844, il prit, à la Chambre des lords, la place de son père, qui, en 1838, avait obtenu une pairie héréditaire. Il a été nommé député-lieutenant des comtés d'Aberdeen et de Kincardine en 1849, vice-lieutenant de ce dernier comté en 1855, et lord lieutenant en 1856. De son mariage avec sa cousine, miss Hawkins (1851), il a un fils, Algernon-Hawkins-Thomond lord INVERURIE, né en 1852.

KIORBOË (Charles-Frédéric), peintre suédois, né à Stockholm, vers 1815, eut pour maître l'artiste hollandais Henning, se voua à la peinture de genre et au paysage et vint de bonne heure à Paris, où il s'était fixé depuis une douzaine d'années. Il a exposé à nos Salons : *Hallali de cerf* (1844); *Renard pris au piége* (1846); *Chiens de Tartarie*, *Course de trotteurs sur un lac en Suède*, *Surprise réciproque*, *Nature morte*, *Terrier* (1855); *Shetland Pony*, *Chiens de relais de la meute impériale* (1857); *Griffons des Pyrénées* (1859), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

KIP (William-Ingraham), théologien américain, évêque de Californie, né à New-York, le 3 octobre 1811, d'une ancienne famille hollandaise, étudia le droit, puis la théologie, et fut ordonné diacre de l'Église épiscopale, en 1835. Après avoir eu la charge de plusieurs églises de New-York et d'Albany, il fut consacré, en 1853, évêque missionnaire de Californie et résida à San-Francisco.

M. Kip s'est fait, par plusieurs ouvrages de religion et de théologie, une réputation d'érudit et d'écrivain : *le Jeûne du carême, histoire, objet et véritable observance du carême* (the Lenten Fast, etc., 1843, in-12; New-York, 6e édit.); *le Double témoin de l'Église* (the Double witness of Church; Ibid., 1844, in-12, plusieurs édit.); où il présente l'Église épiscopale, terme moyen entre le catholicisme et les sectes protestantes, comme possédant seule la vérité; *les Fêtes de Noël à Rome* (the Christmas Holidays in Rome; Ibid., in-12, 1845), souvenirs d'un voyage en Italie; *les Premières missions des jésuites dans l'Amérique du Nord* (Early jesuit missions in North America; Ibid., in-12, 1846, avec cartes), ouvrage tiré spécialement des *Lettres édifiantes* et des récits originaux des missionnaires jésuites; *les Premiers conflits du christianisme* (the Early conflicts of christianity; Ibid., in-12, 1851); *les Catacombes de Rome* (the Catacombs of Rome; Ibid., in-12, 1854); etc. M. Kip a fourni en outre un grand nombre d'articles aux revues religieuses.

KIRBY SMITH (Edmond), général américain confédéré, est né à Saint-Augustin (Floride) en 1826. Élève de Westpoint, il en sortit, en 1845, comme sous-lieutenant au 5e régiment d'infanterie. Il se distingua dans la campagne du Mexique, à Palo Alto, à Resaca de la Palma, à Cerro Gordo, où il fut promu lieutenant, à Contreras et à Cherubusco (août 1847). A la suite de cette dernière affaire, il reçut les épaulettes de capitaine. Appelé ensuite à Westpoint, il y professa les mathématiques jusqu'en 1855, puis servit sous Van Dorn, dans le Texas occidental, fut blessé grièvement en 1859, dans une rencontre avec les Indiens Comanches, et devint major en 1860.

Démissionnaire le 6 avril 1861, il fut nommé brigadier général dans l'armée confédérée, fut blessé à Bull-Run (21 juillet) en amenant des troupes fraîches qui décidèrent la victoire, puis, à peine rétabli, prit le commandement de la 4e division de l'armée de Virginie. Le 8 avril 1862, il reçut, avec le grade de major général, le commandement militaire du Tennessee oriental, et au mois d'août guida l'avant-garde de Braxton Bragg dans l'invasion du Kentucky. Promu lieutenant général en octobre, il fut chargé de seconder Sterling Price dans la Louisiane : il y lutta énergiquement et souvent avec bonheur contre les fédéraux, qu'il battit notamment à Bayou-Coteau (3 novembre 1863), lorsque Banks tenta l'invasion du Texas. Pendant tout le reste de la guerre, Kirby Smith, éloigné du théâtre des opérations décisives, persévéra dans sa résistance opiniâtre.

KIRKLAND (Caroline-Mathilde STANSBURY, mistress), romancière américaine, née à New-York, et fille d'un libraire de cette ville, a épousé un théologien et critique distingué, M. William Kirkland, qui, après une résidence de quelques années à Geneva (État de New-York), la conduisit dans le Michigan; elle y habita trois ans. En 1847, elle prit, à New-York, la direction d'une revue, qui fut transférée à Philadelphie, et qu'elle dirigea ensuite, avec le professeur Hart, sous le nom de *Sartains' Magazine*. — Mistress C. Kirkland est morte en avril 1864.

Ses principaux écrits, remarquables de vivacité, d'enjouement et de verve un peu satirique, sont : *le Nouveau foyer* (New home : 1839, in-12), où elle décrit sa vie et ses impressions dans l'Ouest sous le pseudonyme de *Mary Clavers*; *la Vie des forêts* (Forest Life, 2 vol. in-12, 1842) et *les Clairières de l'Ouest* (Western Clearings; in-12, New-York, 1846); *Essai sur la vie et les écrits de Spenser* (in-12; Ibid., 1846); *Vacances à l'étranger, ou l'Europe vue par une habitante de l'Ouest* (Holidays abroad or Europe from the West; 2 vol. in-12; Ibid., 1848); *le Livre du soir, ou Causeries du foyer sur la vie et les mœurs de l'Ouest*

(the Evenings book; 1852, grand in-8 illustré); *un Livre pour le cerle du foyer*, ou *Pensées familières sur divers sujets littéraires, sociaux et moraux* (A Book for the Home circle), etc., plus spécialement destinés aux enfants.

KIRWAN. Voy. MURRAY.

KISS (Auguste), sculpteur prussien, né à Pless (Haute-Silésie), le 11 octobre 1802, commença son éducation artistique à l'école de Gleiwitz. A vingt ans, il vint suivre, sous Rauch, les cours de sculpture à l'Académie de Berlin et débuta par des bas-reliefs pour des églises ou d'autres édifices publics, des groupes de nymphes, des tritons et des ornements pour une fontaine à Charlottenhof, d'après les dessins de Schinkel. En 1839, parut le modèle en plâtre de son fameux groupe de l'*Amazone luttant contre une panthère*. Un enthousiasme général l'accueillit en Allemagne, et son œuvre fut coulée en bronze au moyen d'une souscription ouverte jusque dans les églises. Elle prit place au musée de Berlin en 1845. L'artiste en envoya à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, un plâtre qui eut un premier prix et fut acheté par l'Amérique.

On lui doit encore : *Frédéric le Grand*, statue équestre en bronze pour la ville de Breslau; deux statues de *Frédéric Guillaume III*, l'une avec attributs héroïques et quatre *Allégories* aux angles du piédestal, avec des bas-reliefs représentant *les Victoires de la Prusse; saint Michel terrassant le dragon*, souvenir de la pacification de Bade, dont il a fait présent au roi Frédéric Guillaume IV. La ville de Carlsruhe en possède une copie en zinc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Saint Georges*, groupe équestre, dont les dimensions colossales ont surtout frappé les regards. En France, M. Kiss, comme beaucoup d'artistes allemands, passa pour perdre parfois, sous le rapport du goût, ce qu'il gagne sous celui de l'énergie. Il est membre de l'académie royale des arts de Berlin.

KISSELEFF (Paul Dmitrévitch, comte DE), général et diplomate russe, né à Moscou, en 1788, d'une famille noble et ancienne, entra, à seize ans, au corps des chevaliers-gardes; il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt et combattit à Eylau, à Friedland, et plus tard à la Moskowa. Devenu, pendant la campagne de France, aide de camp de l'empereur Alexandre, il l'accompagna au Congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés à Paris. Chargé, durant cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la deuxième armée, commandée par le maréchal de Witgenstein (1816). Sa faveur continua sous le czar Nicolas, et, en 1828, il fut appelé à concerter, avec le comte Diebitch, le plan de la seconde campagne contre les Turcs; il y prit lui-même une part active, dirigea le passage du Danube sous le feu de l'ennemi et mérita le grade de lieutenant général. Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie, pour couvrir les flancs de l'armée principale, et s'arrêta sur la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix (septembre 1829).

Le général de Kisseleff qui, pendant son séjour dans les principautés, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda alors au titre et aux fonctions du comte Pahlen et du général Zoltouchin, présidents plénipotentiaires des divans de Valachie et de Moldavie, pour la confection des règlements organiques. Chargé en même temps du commandement en chef du corps d'occupation, il réunit entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires et exerça durant cinq ans (1829-1834) une véritable dictature dans les principautés. Il les quitta, au commencement de 1834, après la promulgation des règlements organiques et l'élection des nouveaux hospodars, Michel Stourdza et Alexandre Ghika (voy. ces noms). Malgré les sympathies personnelles qu'il sut inspirer aux Moldo-Valaques et les bienfaits incontestables de son gouvernement, son nom représenta plus tard, au milieu des divisions des partis, l'influence redoutable de la Russie.

A son retour à Saint-Pétersbourg, le général de Kisseleff, qui avait reçu, en 1833, le titre de général en chef d'infanterie, fut nommé membre du Conseil supérieur de l'empire et, quelques temps après, ministre des domaines impériaux, avec la mission d'améliorer le sort des paysans de la couronne. Il s'acquitta de cette tâche avec un grand zèle, et son administration lui a valu le titre de comte et la place de directeur en chef de la 5e section de la chancellerie privée du czar. Il a été nommé, en 1856, après le rétablissement de la paix, ambassadeur de Russie en France, poste longtemps occupé, avant la guerre, par son plus jeune frère (voy. ci-après) avec lequel il a été, à cette occasion, alors confondu par quelques journaux. En décembre 1862, sa santé le força de se retirer et il fut remplacé à l'ambassade par le baron de Budberg.

KISSELEFF (Nicolas DE), frère du précédent, conseiller privé et conseiller d'État en service ordinaire à la cour de Russie, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de cette puissance près le saint-siége (1856), est né en 1800. D'abord secrétaire de légation à Berlin, il passa, avec la même qualité, à Paris, en 1826, peu de jours avant l'avénement du ministre Polignac. En 1838, il suivit le comte Pozzo di Borgo à Londres, comme conseiller d'ambassade, et revint, l'année suivante, à Paris, avec le même titre. Après le rappel du comte Pahlen, il fut placé à la tête de la légation, en qualité de chargé d'affaires, et servit d'intermédiaire dans l'affaire du prêt que l'empereur de Russie fit à la Banque de France, en 1847. Quand la révolution de Février éclata, M. de Kisseleff, sur les instructions secrètes de son gouvernement, se renferma vis-à-vis de la nouvelle République dans un rôle passif, se bornant à une politique d'expectative. Élevé au rang de ministre plénipotentiaire après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence, accrédité plus tard auprès de l'empereur Napoléon III, en la même qualité (janvier 1853), M. de Kisseleff assista à tous les pourparlers qui précédèrent la rupture entre la Russie et les cours alliées de France et d'Angleterre. Le 4 février 1854, il reçut ses passe-port et quitta Paris trois jours après. Il a été, depuis, accrédité, en qualité de ministre extraordinaire de la cour de Russie près le saint-siége.

KITTL (Jean-Frédéric), musicien allemand, né le 8 mai 1809, au château de Worlik (Bohême), où son père était grand bailli et justicier, fit des études de droit et fut, jusqu'en 1842, employé du gouvernement à Prague. Il quitta alors le service de l'État pour se livrer entièrement à la musique. Élève pour l'harmonie et le contrepoint, de Tomaschek, il se fit connaître par quelques compositions, remarquées par Spohr et Mendelssohn, fut nommé au concours (1843) directeur du Conservatoire de musique de Prague,

et devint membre de la Société royale de Stockholm et de plusieurs sociétés musicales de l'Europe.

On cite de M. Kittl trois opéras : *les Français à Nice* (19 février 1848), dont une marche est devenue populaire; *Fleur des bois* (Waldblume, février 1852), et *les Iconoclastes* (Bilderstürmer, avril 1854); puis des *Morceaux de piano*, des recueils de *Chansons*, une *Ouverture* pour concert, trois *Symphonies*, entre autres *la Chasse;* une *Messe solennelle*, etc.

KLAGMANN (Jean-Baptiste-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 1er avril 1810, étudia sous Ramey fils, suivit de 1825 à 1829 les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un envoi de cinq *statuettes* au Salon de 1834. Il a fait tour à tour de la sculpture monumentale, des bustes et médaillons-portraits, et dans ces dernières années, est devenu fondeur. Il faut citer de lui : *le Dante*, *Machiavel*, *Shakspeare*, *Corneille*, *Byron*, statuettes (1834); *les Saintes femmes au tombeau*, *le Saint homme Job* (1835); *Nymphe endormie* (1842); *Enfant tenant un lapin* (1844); *Petite fille effeuillant une rose* (1846) *les Attributs de la Passion*, bas-relief pour l'église Saint-Cyr, à Issoudun (1848); des *Bustes*, médaillons, groupes, etc.; les motifs principaux de l'épée offerte par la ville de Paris au comte de Paris (1842), quatre *Cavaliers* pour un vase commandé par le duc d'Orléans (1843), les sculptures décoratives et monumentales du Théâtre-Historique (1846-48) et des bas-reliefs pour les pavillons du nouveau Louvre (1857-59). M. Jules Klagmann a été décoré le 1er janvier 1853.

KLAPKA (Georges), général hongrois, né à Temeswar, le 7 avril 1820, entra au service à dix-huit ans, fut d'abord attaché au corps d'artillerie et passa, en 1842, dans le régiment hongrois des gardes du corps. Pendant son séjour à Vienne, il compléta ses études sur l'art militaire. Envoyé, en 1847, dans le 12e régiment de frontières, il se dégoûta bientôt de ce service, et donna sa démission. Il se préparait à entreprendre un voyage à l'étranger, quand éclata la révolution de 1848. Le jeune officier reprit son épée, pour la tourner contre l'Autriche. Plein d'enthousiasme pour la cause de la nationalité hongroise, il se mit à la disposition du ministère présidé par le comte Batthiany. Il fut d'abord chargé d'une mission en Transylvanie auprès des Szeklers, qu'il entraîna dans le parti des Magyares. Puis, quand la diète, poussée en avant par Kossuth (voy. ce nom), eut décrété la levée en masse, il prit le commandement d'une compagnie de *honveds* et se distingua dans la guerre engagée contre les Serbes sur les rives du Danube. A la fin de 1848, il était chef d'état-major du général Kis; après la défaite de Kaschau (4 janvier 1849), il fut chargé de remplacer Messaros à la tête de son corps d'armée.

Comme général, M. Klapka montra, malgré sa jeunesse, autant de prudence que de bravoure, sut donner à ses soldats improvisés la solidité nécessaire pour tenir tête aux vieilles bandes autrichiennes, et, avec des recrues mal équipées, défendit la ligne de la Theiss, pendant que le gouvernement national s'établissait à Debreczin. Il ne put cependant arracher la victoire aux Impériaux dans la bataille des trois jours livrée près de Kapolna (26-28 février 1849); mais quand les Hongrois reprirent l'offensive, il décida, comme chef du premier corps d'armée, le succès des batailles d'Isassegh (6 avril) et de Najysarlo (19 avril). Le 26 avril, il commanda l'aile gauche dans le combat livré devant Komorn aux Autrichiens, qui assiégeaient cette place. Cette brillante campagne d'avril, qui amena la retraite de Windischgraetz (voy. ce nom), fit le plus grand honneur aux armes hongroises. Les Magyares étaient près de marcher sur Vienne.

Appelé à Debreczin par Kossuth, qui venait de proclamer l'indépendance de la Hongie et la déchéance de la maison de Habsbourg, le jeune général fut nommé ministre de la guerre et entra complétement dans les vues du gouvernement révolutionnaire. Acceptant, dans toutes ses conséquences, le principe de la souveraineté du peuple et associant à la cause de la nationalité celle de la liberté universelle, il suivit les inspirations de Kossuth, et, dans le plan qu'il dressa pour la campagne d'été, il assigna une place importante aux secours fournis par la démocratie polonaise. Mais tous les chefs de l'armée ne partageaient pas ses sentiments; Gœrgey (voy. ce nom), trouvant déjà que la révolution allait trop loin, refusa de porter la guerre hors de la Hongrie et de marcher sur l'Autriche avant d'avoir repris la ville d'Ofen. Le siége eut lieu malgré les avis de M. Klapka et donna aux Impériaux le temps de réparer leurs forces en attendant l'intervention russe. Après la prise d'Ofen, M. Klapka quitta le ministère et prit le commandement de la place de Komorn. Il essaya vainement de rétablir la concorde entre Kossuth et Gœrgey, qui, frappé de destitution, persistait à concentrer ses forces autour de Komorn, au lieu de repasser la Theiss et de se replier sur Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Après les sanglants combats du 2 et du 11 juillet, l'armée hongroise fut enfin contrainte d'abandonner ses positions et opéra sa retraite vers Arad.

Au moment où se concluait la désastreuse capitulation de Vilagos (13 août 1849), M. Klapka se maintenait héroïquement à Komorn. Par de courageuses sorties, il avait jusqu'alors continuellement tenu en haleine l'armée assiégeante; le 5 août, il avait débloqué la place, jeté les Autrichiens dans le Danube, renouvelé les approvisionnements de la citadelle et poussé les avant-postes jusqu'à Raab. Il menaçait l'Autriche et la Styrie, quand il apprit la défection de Gœrgey. Forcé de se renfermer dans Komorn, il résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tandis que toute la Hongrie faisait sa soumission, il voulut soutenir seul tout l'effort des armées impériales. Pendant plusieurs semaines, l'Europe tout entière eut les regards fixés sur Komorn, et le nom de Klapka, jusqu'alors peu connu hors de sa patrie, devint aussi célèbre que ceux de Bem et de Kossuth. Enfin, le 27 septembre 1849, une convention fut conclue entre les derniers défenseurs de la place et le maréchal Haynau. La cour d'Autriche, qui d'abord avait déclaré qu'elle exigeait que les « rebelles » se rendissent sans condition, se vit contrainte de leur accorder la vie sauve et la liberté.

M. Klapka partit aussitôt pour l'exil et se rendit en Angleterre. De Londres il passa en Italie et en Suisse. Depuis quelques années, il vit à Genève, où il s'est fait naturaliser. Aux élections de 1856, les radicaux l'ont fait entrer au conseil en le donnant pour collègue à M. Fazy. Lors de la dernière guerre de l'indépendance italienne, il s'est rendu à Turin et s'est concerté avec M. Teleki, pour déterminer ses compatriotes des bords de l'Adriatique à se soulever contre l'Autriche. Mais la paix de Villafranca mit ce projet à néant, et M. Klapka rentra en Suisse. Depuis il s'est rendu à plusieurs reprises en Italie et à Londres pour se concerter avec les divers défenseurs de la nationalité hongroise, et il s'est moins occupé d'exciter les esprits que d'empêcher l'explosion d'un

mouvement prématuré. Après s'être efforcé en vain de calmer l'ardeur impuissante des Garibaldiens, il désavoua, au mois d'août 1862, la proclamation par laquelle Garibaldi, à Catane, appelait les Hongrois aux armes, et adjura ses compatriotes d'attendre une heure plus propice.

Il a publié à Leipsick ses *Mémoires* (1850), suivis de *la Guerre nationale en Hongrie et en Transylvanie* (1851), 2 vol.). Plus récemment, la guerre d'Orient a fourni encore au général Klapka l'occasion de revendiquer, dans un autre écrit, les droits de sa patrie opprimée.

KLEIN (Jean-Adam), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792, étudia le dessin sous Ambroise Gabler, suivit, de 1811 à 1815, les cours de l'Académie de Vienne, et puisa dans le tumulte militaire de ces quatre années de nombreux sujets pour ses albums et ses tableaux. Après avoir visité la Styrie, la Hongrie et la plupart des villes des bords du Danube, il revint, en 1815, à Nuremberg, et débuta par quelques toiles dont le produit lui permit de parcourir les bords du Rhin, du Mein et du Necker. Il suivit pendant trois nouvelles années (1816-1819) les cours de l'Académie de Vienne, et partit pour l'Italie, où il eut part aux libéralités du prince Louis, héritier du trône de Bavière, et aborda enfin la grande peinture. De retour à Nuremberg, en 1822, il y peignit des *Scènes de bivac*, des *Transports*, des *Trains militaires* et des *Épisodes de bataille*. Il excelle à reproduire les types populaires, et comme peintre de chevaux il jouit de la plus grande réputation en Allemagne. Il est aussi au premier rang parmi les peintres classiques de son pays, par ses paysages ainsi que par ses portraits. M. Klein, habile graveur, a reproduit la plupart de ses compositions et celles d'un grand nombre d'artistes. Ses planches sont très-goûtées par les Allemands pour la finesse et la perfection.

M. J. A. Klein avait un plus jeune frère, Georges Klein, né en 1805, et mort à vingt-deux ans, mais qui a laissé dans la gravure plusieurs essais remarquables.

KLEIN (Charles-Auguste, baron de), compositeur allemand, né à Manheim, en 1794, et fils d'un écrivain distingué, reçut une éducation très-variée et étudia particulièrement les sciences naturelles et la musique. Doué d'une veritable vocation pour cette dernière, il composait, dit-on, à sept ans. En 1809, il fit une ouverture et plusieurs morceaux pour un mélodrame de son père, intitulé : *Appel à la jouissance de la vie*. Encouragé par les éloges qu'il reçut, il se livra avec ardeur à des études musicales que sa santé le força souvent d'interrompre. En 1817, il vint à Paris, où il reçut de Méhul mourant les plus vifs encouragements, auxquels Beethoven lui-même joignit ensuite les siens. On cite, parmi les ouvrages assez nombreux, de M. de Klein : des *Sonates* pour piano et violon, une *Fantaisie* pour le piano intitulée : *le Printemps*; des *Symphonies*, des *Quatuors*, des *Trios*, une *Ouverture* pour concert, des *Chansons*, et surtout une ouverture pour la tragédie d'*Othello*, qui fut exécutée à Berlin avec le plus grand succès. Ces compositions se distinguent par des effets d'orchestration puissants, mais dont la bizarrerie a soulevé dans la critique allemande, diverses polémiques.

KLEIN DE KLEINENBERG (Georges-Charles-Benjamin), général français, né à Fortschwihr (Haut-Rhin), le 6 septembre 1781, mort à Saint-Germain-en-Laye en janvier 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KLEMM (Frédéric-Gustave), historien allemand, né à Chemnitz (Saxe), le 12 novembre 1802, fit ses études dans sa ville natale, à Freiberg et à l'université de Leipsick et obtint, en 1825, le grade de docteur en philosophie. Il vécut quelques années à Dresde, où la bibliothèque lui fournit les matériaux d'une *Histoire de Bavière* (Geschichte von Baiern: Dresde, 1828, 3 vol.) et d'une étude sur *Attila, d'après l'histoire, le mythe et la légende* (Leipsick, 1827). Il alla, en 1830, à Nuremberg, y rédigea, pendant un an, le *Courrier de la paix et de la guerre*, et fut appelé alors à Dresde, comme second secrétaire de la bibliothèque royale, dont il devint bibliothécaire à la mort d'Ebert (1834). Il fut, en outre, nommé secrétaire de la Société archéologique de Saxe et conservateur de la collection des vases et porcelaines du palais japonais. Il est devenu bibliothécaire en chef et conseiller de la cour en 1852.

Le principal fruit des études de M. Klemm est une *Histoire universelle de la civilisation humaine* (Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit; Leipsich, 1843-1852. Tomes I-X), dont les *Lettres amicales* (Freundschaftliche Briefe; Ibid., 1847; 2e édit., 1850), peuvent être regardées comme le supplément. On cite ensuite, outre un grand nombre d'articles et de mémoires dans divers journaux et revues littéraires : *Manuel de l'archéologie germanique* (Handbuch der germanischen Alterhumskunde; Dresde, 1835); *Études historiques sur les collections scientifiques et artistiques en Allemagne* (Zur Geschichte der Sammlungen für Wissenschaft und Kunst, etc.; Zerbst, 1837; 2e éd., 1838); deux ouvrages de touriste : *Italica* (Dresde, 1839); relation d'un voyage fait en 1838, avec le prince Jean de Saxe, et *Voyage de vacances* (Ferienreise; Ibid., 1853), contenant d'intéressantes notices sur les bibliothèques et musées de Linz, Salzbourg, Vienne et autres villes allemandes; enfin, une *Étude sur les femmes* (die Frauen; Ibid., 1854), où l'auteur représente leur état et leur influence, aux diverses époques de l'histoire et dans les diverses zones de la terre. M. Klemm a encore entrepris la publication d'un autre grand travail, destiné à compléter son principal ouvrage : *Science de la civilisation en général* (Allgemeine Culturwissenschaft; Leipsick, 1855).

KLENZE (Léon de,) célèbre architecte allemand, né à Hildesheim, en 1784, et fils d'un magistrat, fut élevé au collége de Charles à Brunswick, puis à l'université de Berlin. Il suivit en même temps, avec beaucoup d'assiduité, les cours de l'Académie des beaux-arts sous la direction du professeur Gil. Ce ne fut pas toutefois sans avoir à lutter contre la volonté de sa famille. Après un séjour de plusieurs mois à Paris, il alla faire un voyage en Sicile et en Italie, et obtint en 1808 un emploi à la cour du roi Jérôme. Lorsque le royaume de Westphalie fut démembré en 1813, il s'établit à Munich, où il se concilia les bonnes grâces du prince héréditaire qui, dès cette époque, lui fit part de ses projets artistiques. Nommé architecte de la cour en 1815, et inspecteur des bâtiments royaux en 1819, il accompagna le prince Louis de Bavière dans son excursion en Italie (1823), présida, en 1830, le comité des monuments, et devint, en 1831, conseiller intime. La même année, il reçut des lettres de noblesse. — M. L. de Klenze est mort en février 1864.

On peut dire que l'histoire de l'architecture allemande s'est résumée pendant quelque temps dans le nom et les travaux de M. de Klenze. En effet, ce fut par son influence que s'acccomplit ce mouvement remarquable de la renaissance des

arts dont la Bavière a donné l'exemple. Grâce à une activité et à une puissance d'imagination merveilleuses, il couvrit en quinze ans ce pays, alors si arriéré, de monuments qui frappent par l'ensemble et la grandeur. Nous citerons surtout la *Glyptothèque* (1820-1830), galerie de sculpture; la *Pinacothèque* (1826), galerie de tableaux, et le *Walhalla* (1830-1839), temple destiné à toutes les gloires de l'Allemagne, et pour lequel le Parthénon a servi de modèle. Puis viennent au second rang: la *Maison de chasse* (1822), le *Ministère de la guerre* (1824), l'*Odéon* (1826), la *Résidence* (1827), le *Palais Maximilien* (1828), le *Musée impérial de Saint-Pétersbourg* (1839), ainsi que plusieurs châteaux ou maisons particulières construits dans la manière florentine.

On a reproché à M. de Klenze d'avoir dépensé un talent très-réel à reproduire, imiter ou rappeler les styles classiques des Grecs, des Romains et des Italiens. Cependant, en reconnaissant qu'il dût, dans tous ses travaux, se conformer d'une façon presque absolue à la passion exclusive du roi pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, on doit dire à sa louange qu'il a constamment fait preuve d'un goût pur, d'un dessin large et correct, et porté une variété infinie dans les détails; mais les rares ouvrages qu'il a élevés d'après le style gothique, passent pour manquer, en général, de sentiment et de caractère.

On cite de lui plusieurs traités et portefeuilles, entre autres: *Aphorismes artistiques* (Aphoristische Bemerkungen, 1838), publiés à la suite d'un voyage qu'il fit en Grèce en 1224; et *Recueil d'essais d'architecture* (Sammlung architectonischer Entwürfe, in-4), qui contient les meilleurs de ses dessins. M. de Klenze appartient à la plupart des Académies artistiques de l'Europe et compte depuis longtemps au nombre des associés étrangers de l'Institut de France.

KLEVENHULLER-METSCH (*Richard*-Marie-Jean-Basile, prince DE), prince allemand, reconnu en Autriche comme altesse sérénissime, est né le 23 mai 1813. Il est prince de Klevenhuller-Metsch et Aichelberg, comte de Hohen-Osterwitz et Annabuchl, baron de Landskron et Wernberg, seigneur de Carlsberg, seigneur des terres du comté de Hardegg, de Fronsberg, Prutzendorf, Ladendorf, etc., dans la basse Autriche et de Kammerbourg en Bohême, grand maître héréditaire de la cour en Autriche et grand écuyer héréditaire en Carinthie, grand d'Espagne de 1re classe, magnat de Hongrie et chambellan impérial-royal, et conseiller d'empire héréditaire. Il a succédé au prince François, son père, le 2 juillet 1837. Marié le 8 décembre 1836 à la princesse *Antoinette*-Marie, fille du prince Lichnowski, il a eu d'elle deux filles et trois fils: *Jean*-François-Charles-Édouard, etc., né le 19 décembre 1839, lieutenant au régiment de lanciers autrichiens, n° 24; *Sigismond*-Marie, né le 31 mai 1841, lieutenant au régiment de hussards autrichiens, n° 8; et *Rodolphe*, né le 18 juin 1844, chevalier de justice de l'ordre de Malte.

KLOTZ (Reynold), philologue allemand, né à Holberg en Saxe, le 13 mars 1807, et fils d'un écrivain distingué, fréquenta les colléges de Stolberg et de Leipsick et l'université de cette dernière ville. Docteur en philologie en 1831, il professa cette science, dès 1832, au séminaire philologique, dont il devint, en 1834, directeur adjoint. En 1849, il obtint à la Faculté la chaire laissée vacante par la mort d'Hermann, et la dut à une faveur spéciale du gouvernement, malgré la vive opposition de plusieurs de ses futurs collègues, qui, tout en rendant hommage à sa science et à son talent d'écrivain, manifestèrent hautement contre lui des antipathies personnelles ou des hostilités politiques.

M. Klotz avait débuté par des *Commentaires* sur le *Gallus* de Lucain (Leipsick, 1831), et sur les *OEuvres complètes* de Clément d'Alexandrie; (Ibid., 1831-1834); il donna ensuite des éditions annotées du *Livre des particules de la langue grecque* de Devarius (Ibid., 1835-1842, 2 vol.), des *Phéniciennes* et de la *Médée* d'Euripide (Gotha, 1842), ainsi qu'une *Lettre critique à Hermann* (1840), dont il prend hautement le parti contre ses nombreux adversaires.

S'occupant spécialement de Cicéron, il a publié tout un livre intitulé: *Quæstiones tullianæ* (Leipsick, 1830), et des éditions critiques de plusieurs de ses ouvrages *Caton l'ancien* (Leipsick, 1831); *Lælius* (Ibid., 1833); *Discours divers* (Ibid., 1835-1839, 3 vol.). Il a aussi revu le texte tout entier de ses *OEuvres* pour la collection des classiques latins de Teubner, et traduit quelques parties de ses ouvrages philosophiques. Enfin, on lui doit une édition de *Térence*, enrichie de savants commentaires (Leipsick, 1838-1840, 2 vol.); un *Manuel de l'histoire de la littérature latine* (Handbuch der lat. Literaturgeschichte; Ibid., 1846, tome I); un *Dictionnaire de la langue latine*, en collaboration avec d'autres savants (Handwœrterbuch der lat. Sprache; Brunswick, 1853, inachevé), et de nombreux articles dans les *Annuaires de philologie et de pédagogie* de Jahn.

KLUMPP (Frédéric-Guillaume), écrivain pédagogique allemand, né à Closter-Reichenbach, dans le Wurtemberg, le 30 avril 1790, et fils d'un chirurgien, étudia au collége de Stuttgart, et de 1804 à 1813, suivit les cours de théologie de plusieurs séminaires de son pays. Attiré vers l'enseignement, il professa à la fois, à Stuttgart, en 1823, la littérature ancienne et les mathématiques. Adversaire de la direction purement philologique donnée aux études allemandes, il voulut travailler à leur imprimer tout ensemble un caractère plus littéraire et plus pratique, d'après le système des écoles allemandes d'instruction professionnelle dites philanthropiques. Un livre qu'il publia sur ce sujet, *les Écoles savantes d'après les lois fondamentales d'un véritable humanisme et les besoins du temps* (die gelehrten Schulen nach den Grundsaetzen des wahren Humanismus, Stuttgart, 1829-1830, 2 vol.), fit sensation dans toute l'Allemagne, et le roi de Wurtemberg lui concéda un domaine pour y fonder une école et faire l'épreuve de sa méthode.

Établie en 1831, la nouvelle institution attira d'abord un certain nombre d'élèves, puis fut délaissée peu à peu, et M. Klumpp fut contraint par mille difficultés de détail d'introduire en grande partie l'élément classique dans son enseignement. Ne renonçant pas cependant à ses plans de réforme il les publia, modifiés par l'expérience, sous ces titres: *la Direction des écoles pratiques* (über die Errichtung von Realschulen; Stuttgart, 1836), et *les Progrès du Gymnase de Stuttgart pendant les vingt dernières années* (das Gymnasium in Stuttgart in seiner Entwickelung; Ibid., 1838). Ses concessions rallièrent un grand nombre de professeurs, et en 1845, le roi le chargea d'élaborer un plan officiel d'études qui eut cours dans la plus grande partie du Wurtemberg. Il a été nommé, en 1847, membre du grand conseil des études et rapporteur des écoles pratiques supérieures et secondaires.

On a encore de M. Klumpp une édition remaniée des *Jeux de la jeunesse* (Jugendspielen) et de la *Gymnastique* de Guts Muths (Gymnastik, Stuttgart, 1845).

KMETY (Georges). Voy. ISMAÏL-pacha.

KNAPP (Albert), poëte allemand, né en 1798 dans un village de Wurtemberg, étudia d'abord la théologie, prêcha quelque temps, et fut enfin nommé pasteur à Stuttgart. Dans cette position, se livrant à son goût pour la poésie, il fit des chants religieux, et en composa, sous le titre de *Christoterpe*, un recueil annuel à partir de 1833. Parmi les autres recueils très-nombreux que M. Knapp a produits, nous citerons : *Poésies chrétiennes* (Christliche Gedichte; Stuttgart, 1829, 2 vol.; 3e édit., Bâle, 1833); *Nouvelles poésies* (1834), réunies aux précédentes sous le titre général de *Poésies* (*Gedichte*; Stuttgart, 1843, 3 vol.); *Chants évangéliques pour l'église et pour la maison* (Evang. Liederschatz fur Kirche und Haus; Stuttgart et Tubingue, 1837, 2 vol.; 2e édit., 1850); auxquels font suite les *Chants chrétiens* (Christenlieder; Stuttgart, 1841), collection précieuse des hymnes chrétiennes de tous les siècles; *Réflexions sur le projet d'un livre de cantiques pour l'Église évangélique de Wurtemberg* (Ansichten über den Gesangbuchentwurf für, etc., 1840). M. Knapp a aussi publié, sous le titre de *Hohenstaufen* (Stuttgart, 1840), une suite de récits et de légendes poétiques. — Il est mort en juillet 1864.

KNAUS (Louis), peintre allemand, est né à Wiesbaden, dans le duché de Nassau, le 5 octobre 1829. La révélation précoce de son talent lui assura une éducation artistique que son père, opticien sans fortune, n'aurait pu payer. Il reçut d'abord les leçons de Jacobi, peintre de la cour grand-ducale et mérita bientôt d'être envoyé à Dusseldorf avec une pension de l'État. Il y eut pour maîtres le portraitiste Sohn et M. Schadow, qui, par son dédain pour la peinture de genre vers laquelle l'élève se sentait porté, le força de quitter l'Académie (1847). M. Knaus prit alors la nature pour guide et se mit à étudier avec passion des types de paysans et à les reproduire. Le prix de quelques portraits lui permit de revenir à Dusseldorf au moment où se fondait la caisse de peinture (*Malkasten*), et il se lia avec MM. Lessing, Leutze et Weber.

On cite de ce peintre encore si jeune : *la Fête rustique* (1847), son premier succès d'exposition; *le Jeu de cartes*, au musée de Dusseldorf; *l'Instituteur et ses Abeilles*, *la Fête de village*, qui le fit nommer membre de l'Académie d'Amsterdam, et *le Convoi funèbre*, qui lui valut une médaille d'or à Berlin (1852). M. Knaus, qui s'est fixé à Paris depuis plusieurs années, a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *le Matin après une fête de village*, *un Campement de Bohémiens*, *l'Incendie de la ferme;* aux Salons de 1857 et 1859, *un Convoi funèbre* et *les Petits fourrageurs*, *la Cinquantaine;* enfin à celui de 1863, *le Départ pour la Danse*, *le Saltimbanque*. Il a obtenu, comme peintre de genre, une 2e médaille en 1853, deux 1res en 1855 en 1857, deux rappels en 1857 et en 1859, et la décoration en 1859.

KNIGHT (Charles), libraire et littérateur anglais, né à Windsor, vers 1790, et associé de bonne heure au commerce de librairie de son père, lui succéda et commença à se faire connaître par la fondation de *l'Etonian*, revue littéraire qui avait pour collaborateurs d'anciens écoliers du collège d'Eton. Il s'établit à Londres, où son premier soin fut d'éditer, sur un plan plus large, un journal auquel, suivant l'usage anglais, il attacha son nom : *the Knight's Quarterly Magazine*, et où Macaulay fit insérer ses premiers essais. Ensuite, sous le patronage de la Société des connaissances utiles, il entreprit des publications à bon marché, dont la circulation immense n'a été dépassée que par celles des frères Chambers (voy. ce nom); le *Penny Magazine* et la *Penny Cyclopedia* (1827) peuvent être cités comme des modèles du genre.

D'autres livres populaires, édités par M. Knight, ont obtenu du public le plus favorable accueil; de ce nombre sont ses beaux ouvrages à gravures, *l'Histoire d'Angleterre*, la *Bible pittoresque*, le *Shakspeare pittoresque*, la bibliothèque des volumes à vingt-cinq sous (*Shilling volumes*), et surtout l'*Encyclopédie anglaise* (English Cyclopædia), vaste répertoire des connaissances modernes terminé à la fin de 1857. Lorsque le droit de poste fut substitué au timbre des journaux, il établit, sous le titre de *Knight's Weekly newspaper*, une feuille destinée, par un arrangement ingénieux, à supprimer les frais de la presse provinciale.

M. Knight a rédigé quelques écrits sur l'impôt exorbitant qui frappe le papier, et une *Vie de Shakspeare* (1852), placée en tête de l'excellente édition qu'il a donnée des *Œuvres* de ce poëte. Plus récemment il a fait paraître, sous ce titre : *Savoir c'est pouvoir* (Knowledge is power, 1855, in-8), un aperçu des forces productives de la société résultant du travail, du capital et du talent, et sous celui-ci : *le Vieil imprimeur et la presse moderne* (the old Printer and the modern press), un choix d'articles insérés dans différents recueils périodiques.

KNIGHT (John-Prescott), peintre anglais, né en 1803, à Stafford, et fils d'un comédien distingué fut placé d'abord chez un commerçant; il étudia ensuite sous de G. Clint et débuta par deux toiles à la *British institution*. A l'Exposition universelle il a envoyé : *les Naufrageurs* et *John Knox cherchant à arrêter la violence du peuple*. Son talent sobre, élégant, harmonieux est très-apprécié de ses confrères. Comme peintre de portraits, il a aussi une grande réputation. Cet artiste, élu membre associé de l'Académie anglaise en 1836, est devenu, en 1844, membre titulaire.

KNOWLES (James-Sheridan), célèbre auteur dramatique anglais, né le 12 mai 1784 à Cork (Irlande), fut élevé sous la direction de son père, qui était professeur de grammaire, vint à Londres en 1792, et manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le théâtre. Il composa, à l'âge de quatorze ans, la ballade du *Barde gallois* (the Welsh harper, 1798), qui est restée populaire. Introduit alors auprès de W. Hazlitt, qu'il nomme lui-même « son père intellectuel, » il fut aussi guidé par Ch. Lamb et Coleridge, et se livra tout entier à l'étude des écrivains classiques et surtout de Shakspeare.

De retour en Irlande vers 1806, il résolut, malgré les efforts de ses parents, d'aborder la scène. Il échoua devant le public de Dublin, s'engagea dans une troupe nomade (1809), qui possédait alors le fameux Edmond Kean, et écrivit pour celui-ci son premier drame, *Léo le Bohémien* (Léo the gypsy), qui fut représenté avec succès à Waterford. L'année suivante, afin de subvenir à ses frais de voyage, il publia par souscription un volume de *Poésies diverses* (Fugitive pieces, in-8). Bientôt las d'une existence si précaire, il se retira à Belfast et y ouvrit des cours de grammaire et de déclamation. Ce fut là qu'il composa en secret le drame de *Brian Boroihme*, qui, ainsi que le précédent, ne figure pas dans ses œuvres imprimées.

La tragédie de *Caïus Gracchus*, qui date de 1815, et qui fut reprise à Covent-Garden en 1823, commença la fortune dramatique de M. Sheridan Knowles. Cinq ans plus tard, il donnait à Glasgow

celle de *Virginius* (1820), qui, écrite pour Kean, devint, par une circonstance fortuite, un des plus grands triomphes de Macready (voy. ce nom). Si nous ajoutons *Guillaume Tell* (William Tell, 1834), un des beaux rôles du même acteur, la comédie du *Bossu* (the Hunchback, 1832), où Fanny Kemble a été fort applaudie dans le rôle de Julia, et celle de *la Chasse d'amour* (the Love chase, 1836), écrite au retour d'un voyage aux États-Unis, on aura l'ensemble des meilleures pièces de cet auteur. Il les choisissait de préférence pour se montrer au public; car, en imitation de Shakspeare qu'il avait pris pour modèle, il jouait lui-même ses propres œuvres, excellant surtout à rendre les caractères fortement tracés. Mais, quoiqu'on l'ait toujours traité à Londres avec une extrême bienveillance, l'acteur, chez lui, n'a jamais été à la hauteur du poëte.

Le théâtre de Sh. Knowles comprend des tragédies, des comédies et des drames. Il faut ajouter aux tragédies déjà citées : *Alfred Legrand* (1831); *la Fille du naufragé* (the Wrecker's daughter, 1837); *Jean de Procida* (1840), épisode du prétendu massacre des Français en Sicile; *la Rose d'Aragon* (the Rose of Aragon, 1842), jouée à Haymarket; à ses comédies : *le Mendiant de Bethnal Green* (the Beggar of B., 1830); *la Malice d'une femme, ou les Déguisements de l'amour* (the Woman's wit, 1838), pièce assaisonnée de saillies; *la Vieille fille* (the Old maid, 1841), caractère finement observé; *le Secrétaire* (the Secretary, 1843), qui fut sa dernière production dramatique. Ses mélodrames sont : *l'Épouse* (the Wife, 1833); *la Fille* (the Daughter, 1836), représentées l'une et l'autre à Dublin; *la Jeune fille de Marienbourg* (the Maid of Marienborough, 1838), etc. Son théâtre a été réimprimé plusieurs fois (*Knowle's the Dramatic Works*, 1843, 2 vol., dernière édition).

Le jugement des critiques contemporains sur cet auteur se résume à peu près ainsi : en relevant le théâtre anglais qu'il a trouvé en décadence, il a continué, sans manquer pourtant d'originalité, les traditions des anciens maîtres de la scène et en particulier de Shakspeare; ses personnages vivent, ont des passions humaines, et l'auteur les fait mouvoir avec un grand esprit de suite; son style est en général correct, élégant même; son dialogue, vif et facile. Ses caractères de femmes ont surtout été remarqués. On pourrait lui reprocher une certaine précipitation et des intrigues défectueuses. La plupart de ses ouvrages dramatiques sont restés au répertoire courant des théâtres de Londres.

Vers 1845, M. Sheridan Knowles renonça à la scène et s'essaya dans le roman; mais les deux ouvrages qu'il publia dans ce genre, *Georges Lovell* (1847, 3 vol.) et *Henry Fortescue* (1848), imprimés par le *Sunday Times*, n'eurent aucun succès. Ses nouvelles et pièces de vers éparses dans les journaux littéraires ont fait l'objet d'un recueil intitulé : *l'Improvisateur* (the Elocutionist). En 1848, il reçut du gouvernement, à la requête des auteurs dramatiques, une pension de 200 livres (5000 fr.) qui l'aide à vivre, et la sinécure de conservateur de la maison où naquit Shakspeare, à Stratford-sur-Avon. Les idées mystiques s'étant emparées de lui, il s'est associé à une communauté de Baptistes et a prêché en public avec une certaine abondance. Cette recrudescence du sentiment religieux a inspiré ses derniers livres contre les pratiques du catholicisme, tels que : *le Rocher de Rome* (the Rock of Rome) et *l'Idole détruite par son propre prêtre* (the Idol demolished by its own priest). — M. Sheridan Knowles est mort à Torquay (Devonshire), en novembre 1862.

KOBELL (François de), minéralogiste et poëte allemand, né à Munich, le 19 juillet 1803, fils d'un jurisconsulte mort en 1838, et petit-fils du célèbre paysagiste Ferdinand Kobell, fit ses études dans sa ville natale, et y obtint, en 1828, une chaire de minéralogie, comme professeur adjoint. La publication de sa *Caractéristique des minéraux* (Nuremberg, 1830-1831, 2 vol.) lui mérita ensuite sa nomination de professeur titulaire de minéralogie à l'université de Munich. Dès lors il fit paraître une suite de bons ouvrages spéciaux : *Tableaux pour servir à déterminer les minéraux à l'aide de simples expériences chimiques* (Tafeln zur Bestimmung der Mineralien, etc.; Munich, 5e édit., 1853), traité d'une grande utilité pratique, traduit en plusieurs langues; *Éléments de minéralogie* (Grundzüge der Mineralogie; Nuremberg, 1838); *Minéralogie* (Ibid., 1847); *Esquisse du règne minéral* (Skizzen aus dem Mineralreich, Munich, 1850); *Nomenclature minéralogique* (die Mineralnamen und die mineralogische Nomenclatur; Ibid., 1853); *Galvanographie* (Ibid., 1842; 2e édit., 1846), où l'auteur expose une méthode, inventée par lui, pour obtenir par la galvanoplastie des planches gravées.

En récompense de ces travaux scientifiques, M. de Kobell, décoré de plusieurs ordres, devint membre de l'Académie des sciences de Bavière, conservateur en chef de la collection minéralogique de Munich, etc. Mais il a acquis une autre sorte de notoriété en Allemagne par les poésies qu'il a écrites dans les dialectes de Bavière et du Palatinat, suivant l'exemple donné par Hebel, d'introduire dans la poésie les patois particuliers de l'Allemagne. Il est, sans contredit, un des auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, et, grâce à la fraîcheur des idées et à la naïveté vraie du langage, toute l'Allemagne a accueilli avec faveur ses *Poésies en patois de la Bavière supérieure* (Gedichte in oberbayerischer Mundart; Munich, 4e édit., 1850); ses *Poésies en patois du Palatinat* (Gedichte in pfalzischer Mundart; Ibid., 3e édit., 1849); ses *Dictons et sentences* (Schnadahüpfle und Sprüchle; Ibid., 2e édit., 1852), et ses trois poëmes dans le dialecte de la Bavière supérieure : *der Hansle vo' Finsterwald*, *der schwarzi Veitl*, et *D'Kranzner Resei*, réunis en un volume (Munich, 1852). On cite aussi de M. Kobell un recueil de *Poésies* en allemand pur (Hochdeutsche Gedichte; Ibid., 1852).

KOCH (Jean-Baptiste-Frédéric), officier et écrivain militaire français, né à Nancy, en 1782, est le neveu de Guillaume de Koch, membre des assemblées de la République et auteur des *Révolutions de l'Europe* et des *Traités de paix*. Admis, en 1800, dans la garde consulaire à cheval, il passa, bientôt après, dans l'infanterie et fit à la grande armée les premières campagnes de l'Empire. En Espagne, il eut plus d'une fois l'occasion de mettre au service de ses chefs ses connaissances stratégiques; il y gagna les grades de capitaine (1809) et de chef de bataillon (1811). Envoyé en Saxe en 1813, il y fut attaché au 3e corps d'armée et devint, après la bataille de Lutzen, l'aide de camp du général Jomini (voy. ce nom), avec lequel il noua des relations fondées sur la conformité de leurs goûts pour l'étude de l'histoire militaire. Mais il ne le suivit pas dans sa défection et combattit jusqu'à Waterloo.

A la seconde Restauration, M. Koch se rendit en Russie auprès du général Jomini et prépara avec lui la troisième édition de son *Histoire des campagnes de la Révolution* (Paris, 1819-1824, 15 vol. in-8). Ayant obtenu sa réintégration sur les cadres de l'armée française, il rentra en France (1817) et fut attaché quelque temps à

l'École d'application d'état-major; mais son cours fut suspendu pour cause de tendances bonapartistes. Le gouvernement de Juillet lui donna enfin l'avancement auquel il avait droit depuis longtemps et le nomma colonel en 1834, et général de brigade le 1er septembre 1841. La loi sur les limites d'âge l'a fait placer dans la section de réserve de l'état-major général. Il était officier de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1813. — M. Koch est mort en mai 1861.

Outre sa collaboration au grand ouvrage de M. Jomini, M. Koch a écrit différents livres estimés, entre autres des *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1814 (1819, 2 vol. in-8 avec atlas), qui font autorité; et un *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé :* la Russie dans l'Asie Mineure (1840), où il signale les fautes du maréchal Paskewitsch dans les campagnes de 1828 et 1829. Il s'était d'abord fait connaître par la traduction d'un ouvrage renommé en Allemagne, les *Principes de stratégie* du prince Charles (1818, 3 vol. in-8), et par de nombreux articles critiques dans le *Bulletin des sciences militaires*, dont il était le principal rédacteur. Plus récemment, il a recueilli et publié en les annotant les *Mémoires de Masséna* (1849, 4 vol. in-8).

KOCH (Charles-Henri-Emmanuel), naturaliste et voyageur allemand, né en 1809, à Weimar, étudia les sciences naturelles et la médecine à Wurtzbourg et à Iéna, et obtint, vers 1833, les grades de docteur et d'agrégé à l'université de cette dernière ville. En 1836, il entreprit dans les provinces méridionales de la Russie un voyage d'exploration scientifique, à la suite duquel il publia son intéressant *Voyage à travers la Russie à l'isthme du Caucase* (Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus; Stuttgart, 1842-1843, 2 vol.). A son retour à Iéna il fut nommé professeur adjoint de botanique, mais en 1843, il repartit pour aller puiser dans la Turquie, l'Arménie, les montagnes du Pont, la Grusie, la mer Caspienne et le Caucase, les matériaux d'un nouvel ouvrage intitulé : *Voyages en Orient* (Wanderungen im Orient; Weimar, 1846-1847, 3 vol.), et très-estimé en Allemagne. Le troisième volume en a été réimprimé à part, sous ce titre particulier : *la Crimée et Odessa* (die Krimm und Odessa; Leipsick, 1854).

On a encore de M. Koch : *le Système naturel du règne végétal démontré dans la flore d'Iéna* (das natürliche System des Pflanzenreichs nachgewiesen in der Flora von Iena; Iéna, 1839); *la Retraite des dix mille d'après* l'Anabase *de Xénophon* (der Zug der Zehntausend nach, etc.; Leipsick, 1850); *Flore de l'Orient* (Beitraege zu einer Flora des Orients; Halle, 1848-1854); *la Route militaire du Caucase et la presqu'île de Taman* (die Kaukasische Militarstrasse und, etc.; Leipsick, 1851), etc.; puis une excellente *Carte de l'isthme du Caucase et de l'Arménie* (Karte von dem kaukasischen Isthmus, etc.; Berlin, 1851, 4 feuilles), accompagnée de notes explicatives sur l'état politique, ethnographique, botanique ou géognostique de ces pays.

KOCH-STERNFELD (Joseph-Ernest, chevalier DE), historien et économiste allemand, né en 1778, à Mittersill (Autriche), fit ses études au collége et à l'université de Salzbourg, exerça diverses fonctions administratives dans cette ville, et y devint conseiller des finances en 1810. Appelé en 1815 à Munich, pour diriger le bureau de statistique, il y publia la *Gazette d'histoire, de géographie et de topographie de la Bavière* (Zeitschrift für Geschichte, etc.; 1816-1817, 8 vol.). De 1816 à 1830, commissaire diplomatique et politique, il prit part aux négociations avec l'Autriche au sujet des frontières. Rentré, depuis 1830, dans la vie privée, il poursuivit ses recherches historiques.

M. Koch-Sternfeld a débuté dans la carrière littéraire en envoyant à un concours de l'Académie de Saint-Pétersbourg une dissertation d'économie politique *sur les Moyens de subsistance dans les États civilisés* (Versuch über Nahrung und Unterhaltung in, etc.; Munich, 1805). Il donna ensuite une série d'études historiques, géographiques et statistiques sur Salzbourg et ses environs : *la Vallée de Gastein* (das gasteiner Thal; Salzbourg, 1810; 2e édit. intitulée *Tauern*, Munich, 1820); *Salzbourg et Berchtesgaden* (Salzbourg, 1810, 2 vol.); *l'Allemagne, ses diverses contrées, peuples, mœurs et États* (Beitraege zur deutschen Laender, Vœlker, etc.; Munich, 1825-1833, 3 vol.); *Éléments de la connaissance générale des États* (Grundlinien zur allgemeinen Staatenkunde; Ibid., 1826), résumé de cours publics de statistique et de géographie, faits par l'auteur à l'université de Munich; *l'Empire des Lombards en Italie* (das Reich der Langobarden in Italien; Ibid., 1839); *l'Histoire, ses attributs et son but* (Betrachtungen über die Geschichte, ihre Attribute, etc., und ihren Zweck; Ibid., 1841); *la Géographie et l'industrie* (das geographische Element im Welthandel, etc.; Ibid., 1843); *les Alpes par rapport à l'histoire de la civilisation*, etc. (Culturhistorische Forschungen über die Alpen; Ibid., 1851-1852, 2 parties); *De l'Histoire primitive, profane et ecclésiastique de la Bavière et de l'Autriche* (Begründungen zur aeltesten Profan- und Kirchengeschichte von Bayern, etc.; Ratisbonne, 1854); *le Christianisme et sa propagation jusqu'au* VIIIe *siècle*, etc. (das Christenthum und seine Ausbreitung, etc.; Ibid., 1855); *Reichensberg sur l'Inn* (Munich, 1855); etc. M. Koch-Sternfeld a collaboré en outre aux *Comptes rendus* (Abhandlungen) de l'Académie des sciences de la Bavière, dont il est membre. Plusieurs des études qu'il y a insérées ont été réunies sous ce titre : *Coup d'œil sur l'Histoire primitive de la Bavière* (Rückblick auf die Vorgeschichte von Baiern; Munich, 1853).

KOCK (Charles-Paul DE), célèbre romancier français, né en 1794, à Passy, près Paris, est fils d'un banquier hollandais qui périt sur l'échafaud révolutionnaire; son frère a occupé de hauts emplois à la cour des Pays-Bas. Après avoir reçu, dans la maison de sa mère, une éducation très-incomplète, il entra, à l'âge de quinze ans, dans les bureaux de MM. Schœrer et Fainguerlin, pour y apprendre les éléments du haut commerce. Mais la passion d'écrire le tourmentait, et au bout de quelque temps, il reprit sa liberté, pour se livrer exclusivement à ses goûts littéraires, malgré l'opposition de sa famille. En 1811 (il avait à peine dix-sept ans), il terminait son premier roman, *l'Enfant de ma femme*, et, faute d'avoir pu le faire accepter à aucun libraire, il l'éditait à ses frais (1812, 3 vol. in-12).

Accueilli par le public avec indifférence, il se tourna vers le théâtre et donna, presque coup sur coup, cinq mélodrames des plus lugubres à l'Ambigu-Comique : *Madame de Valnoir* et *Catherine de Courlande* (1814); *la Bataille de Veillane* et *le Troubadour portugais* (1815); le *Moulin de Mansfeld* (1816). Peu de temps après, il abordait le vaudeville et l'opéra-comique avec plus de succès. Il écrivit, dans le premier genre : *M. Mouton* (1818), avec Armand Gouffé; *M. Graine de Lin* (1820); *les Époux de quinze ans* (1821); *Une Bonne fortune* (1825); *le Calendrier des vieillards* (1826). A l'Opéra-Comique, il réussit plus complé-

tement encore, notamment dans *Une Nuit au château* (1818) : *l'Ile de Babilari* (1819) ; *le Philosophe en voyage* (1821) ; *les Infidèles* (1823) ; *le Muletier* (1823).

Ayant vu ses derniers livrets, *les Enfants de maître Pierre* (1825) et *le Camp du Drap d'or* (1828), moins applaudis, M. P. de Kock cessa d'exploiter la scène lyrique et revint au genre qui lui a fait en peu de temps une réputation européenne. Ce sont en effet ses romans qui, tous ou à peu près, traduits à l'étranger et arrivés à un grand nombre d'éditions, l'ont rendu le plus populaire : c'est là qu'il a déployé librement ses qualités originales, sa gaieté et un talent réel d'observation, quoique dans un ordre assez peu élevé de sentiments, de faits et de personnages.

La liste des romans de M. Paul de Kock en contient plus de cinquante; nous les rapporterons à deux périodes, dont la première, de 1820 à 1834, la plus fertile en succès, comprend : *Georgette, ou la Nièce du tabellion* (1820, 4 vol. in-12) ; *Gustave ou le Mauvais sujet* (1821, 3 vol.) ; *Frère Jacques* (1822, 4 vol.) ; *M. Dupont* (1824, 4 vol.) ; *André le Savoyard* (1825, 5 vol.) ; *le Barbier de Paris* (1826, 4 vol.) ; *Jean* (1828, 4 vol.) ; *la Femme, le mari et l'amant* (1829, 4 vol.) ; *le Cocu* (1831, 4 vol.), qui, malgré son titre un peu gaulois, est peut-être le moins risqué de ses ouvrages ; *la Pucelle de Belleville* (1834, 4 vol.), etc. Vers cette époque, la manière de cet auteur s'est modifiée : ses romans se sont multipliés et, sans cesser d'être, pour ses lecteurs, un fidèle représentant de la gaieté française, il a exagéré ses effets, aux dépens du naturel et de la bonhomie. Cependant nous citerons : *Zizine* (1836, 2 vol. in-8) ; *Un Tourlourou* (1837, 2 vol.) ; *Mœurs parisiennes* (1837, 4 vol.), collection d'agréables nouvelles ; *Moustache* (1838, 2 vol.) ; *l'Homme aux trois culottes* (1840, 2 vol.) ; *Ce monsieur!* (1842, 3 vol.) ; *l'Amoureux transi* (1843, 4 vol.), le premier des romans de M. P. de Kock qui ait été publié en feuilletons ; *Sans cravate* (1844, 4 vol.) ; *l'Amant de la lune* (1847, 10 vol.), excursion malheureuse dans le domaine des intrigues compliquées ; *Une Gaillarde* (1849, 6 vol.) ; *Cerisette* (1850, 6 vol.) ; *Un Monsieur très-tourmenté* (1854, 2 vol.) ; *la Bouquetière du Château-d'Eau* (1854, 6 vol.) ; *la Demoiselle du cinquième* (1856, 3 vol.) ; *Taquinet le bossu* (1857, in-4) ; *le Millionnaire* (1857, 5 vol. in-8) ; *Une Femme à trois visages* (1859, 6 vol.) ; *la Famille Braillard* (1860, 5 vol.) ; *les Compagnons de la truffe* (1861, 2 vol.) ; *la Prairie aux coquelicots* (1862, 5 vol. in-8) ; *les Demoiselles de magasin* (1863, 6 vol. in-8) ; *la Fille aux trois jupons* (1863, in-8) ; *le Petit-fils de Cartouche* (1864, in-18), suite des *Enfants du Boulevard* ; *le Sentier aux prunes* (1864, in-18), etc.

Au théâtre, la verve intarissable de M. Paul de Kock ne s'est pas moins donné carrière : seul ou en collaboration avec MM. Cartouche, Cogniard frères, Dupeuty, Valory, Boyer et Varin, il a fait représenter, depuis plus de trente ans, sur les scènes de genre, une centaine de vaudevilles. En laissant de côté ceux qu'il a tirés de presque tous ses livres, on remarque : *le Commis et la grisette* (1834) ; *Samson et Dalila* (1836) ; *la Bouquetière des Champs-Élysées* (1838) ; *Un Bal de grisettes* (1839) ; *les Jeux innocents* (1842) ; *le Théâtre et la cuisine* (1844) ; *les Bains à domicile* (1845) ; *la Garde-malade* (1846) ; *l'Atelier des demoiselles* (1848) ; *les Quatre coins de Paris* (1850) ; *Entre deux Cornuchet* (1851) ; *le Poupard* (1853) ; *Un Vieux loup de mer* (1854) ; *les Voleurs* (1856) ; *Un Duel d'éléphants* (1857) ; *Monsieur Gogo*, en cinq actes, avec M. Frédérick Lemaître (1859) ; *les Veuves turques*, en un acte (1860), etc.

M. Paul de Kock a encore publié des *Contes en vers* (1824, in-12) ; *la Bulle de savon* (1829, in-18 ; nouv. édit., 1835), recueil de chansons ; *Flon, flon, flon, larira dondaine*, chansons et poésies inédites (1864, in-18, avec portrait). Il a fourni des articles au *Foyer de l'Opéra*, au *Paris-Londres*, au *Livre des Cent et un*, au *Diamant à dix facettes*, à *la Grande ville*, à la *Galerie des artistes dramatiques*, au *Musée des familles*, etc. La collection complète de ses *OEuvres* (théâtre non compris) a été entreprise plusieurs fois : en 1834 (30 vol. in-18), avec vignettes de Raffet ; en 1841 (26 vol. in-18) ; en 1844 (56 vol. in-8) ; en 1849, dans la collection des *Romans populaires illustrés*, etc.

KOCK (Henri DE), littérateur français, né à Paris, en 1821, fils du précédent, a débuté de bonne heure, comme son père, et il a produit avec la même facilité des nouvelles et des romans, dans les journaux ou en volumes et des pièces de théâtre. Parmi les romans, nous citerons : *Berthe l'amoureuse* (1843, 2 vol. in-8) ; *le Roi des étudiants et la Reine des grisettes* (1844, 4 vol. in-8) ; *Lorettes et gentilhommes* (1847, 3 vol. in-8) ; *les Lorettes vengées* (1853, 3 vol. in-8) ; *l'Amant de Lucette* (1855, 3 vol. in-8) ; *les Femmes de la Bourse* (1857, in-18) ; *Brin d'amour* (1857, in-18) ; *le Médecin des voleurs* (1857) ; *la Dame aux émeraudes* (1859, 4 vol. in-8) ; *les Baisers maudits* (1860, in-18) ; *la Haine d'une femme* (1861, 3 vol. in-8) ; *l'Héritage maudit* (1861, 5 vol. in-8) ; *le Démon de l'alcôve* (1862, in-12) ; *les Buveurs d'absinthe* (1863, 6 vol. in-8) ; *les Démons de la mer* (1863, 5 vol. in-8) ; *les Hommes volants* (1864, in-18) ; *les Mystères d'un cabotin* (1864, in-18) ; *la Nouvelle Manon* (1864, in-18) ; *les Treize nuits de Jeanne*, confessions d'une jolie femme (1864, in-18), et huit autres romans ou volumes de fantaisie dans cette même année, etc.

Au théâtre, M. Henri de Kock a fait jouer : *l'Eau et le feu* (1846, avec son père ; *la Danse des écus* (1849) ; *l'Hôtel de Nantes* (1850) ; *la Vie des roses* (1856), pièce en cinq actes avec M. Th. Barrière ; *les Frères de la côte* (1856), drame en cinq actes, avec M. Emm. Gonzalès ; *Après la pluie*, comédie en un acte (1857) ; *Une maîtresse bien agréable* (1858) ; *Il n'y a plus d'enfants*, en trois actes et 9 tableaux, avec M. Em. Blum (1859), etc. Il a aussi donné des nouvelles à la *Patrie* et au *Figaro*, deux séries intitulées : *les Petits chiens de ces dames* (1856) et *la Tribu des gêneurs* (1857).

KOECHLIN (André), manufacturier français, ex-député, né en 1789, en Alsace, est cousin des frères Jacques et Nicolas Kœchlin, qui furent, l'un et l'autre, aussi grands industriels que grands citoyens. En 1818, il fut mis à la tête de la maison Dollfus-Mieg, qui alors, comme aujourd'hui, embrassait la filature, le tissage et l'impression des toiles peintes. Cette maison prit, sous sa direction, un tel accroissement, qu'avant 1830, il put se retirer avec une belle fortune ; il en disposa pour fonder, en son propre nom, à Mulhouse, un établissement considérable pour la fonte des métaux et la construction des machines.

Ses opinions libérales le firent nommer maire de Mulhouse, après la révolution de Juillet, et il appliqua tous ses efforts au développement de l'instruction publique dans cette ville. Élu plusieurs fois député du Haut-Rhin (1831-1841 et 1846), il appuya les divers ministères et soutint particulièrement, dans sa politique extérieure et intérieure, le cabinet Guizot, jusqu'en 1848.

Comme industriel, M. A. Kœchlin jouit d'une grande réputation ; il a obtenu, depuis 1834, cinq

médailles d'argent à nos diverses expositions, et une grande médaille d'honneur à celle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1856.

KOECHLIN (Daniel). — A la même famille, qui ne comprend pas moins de sept branches, appartient M. Daniel Kœchlin, l'un des onze fils de la branche aînée, industriel et chimiste distingué, né en 1785. Associé dès l'âge de dix-sept ans, avec son père et plusieurs de ses frères et beaux-frères, il s'est particulièrement occupé des applications de la chimie à la fabrication, et a trouvé dans la science une source de progrès industriels importants. C'est à lui qu'on dut la teinture en garance de pièces entières de toile de coton, puis l'*enlevage* ou décoloration, par action chimique, des parties destinées à recevoir l'impression et les dessins. A l'exposition de 1819, à part les récompenses décernées à sa maison, il obtint une médaille d'or personnelle et fut décoré. — La maison Kœchlin frères, de Mulhouse, qui est aujourd'hui sous sa direction et celle de ses fils, a obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

KŒCHLY (Hermann-Auguste-Théodore), philologue allemand, né à Leipsick, le 5 août 1815, fit ses études à Berlin et à l'université de Leipsick, entra dans l'enseignement et devint, en 1840, professeur à la Kreuzschule de Dresde. Il fonda dans cette ville la Société des collèges et prit dès lors, sur les affaires de l'instruction publique en Saxe, une certaine influence qui s'accrut dans l'année 1848. Membre de la seconde Chambre de ce pays, l'année suivante, il y siégea dans les rangs du parti libéral, mais les événements de mai le forcèrent à s'enfuir à Dresde; il chercha un asile en Belgique et séjourna quelque temps à Bruxelles, où il écrivit deux ouvrages de philologie. En 1851, il fut appelé à Zurich pour remplacer Orelli, comme professeur de littérature et langues grecque et romaine.

On a de M. Kœchly des travaux estimés de philologie et d'archéologie, tels que : *Sur l'Antigone de Sophocle* (Vorlesung über Sophokles Antigone; Dresde, 1844); des éditions critiques (*Pseudo-Manetho et Maximus;* Paris, 1851; *Quintus Smyrnaeus;* Leipsick, 1850); une remarquable *Histoire de l'art militaire en Grèce* (Geschichte des griechischen Kriegswesens; Aarau, 1852), avec M. Rustow; des dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Zurich, et quelques écrits de pédagogie se rapportant à son séjour à Dresde : *De l'enseignement dans les collèges* (Ueber das Princip des Gymnasialunterrichts, etc.; Dresde, 1845); *De la réforme des collèges* (Zur Gymnasialreform; Ibid., 1846), etc.

KOEHLER (Christian), peintre allemand, né à Werben, dans la Vieille-Marche, le 13 octobre 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous M. Bendemann; il s'est fait une spécialité des différents épisodes de l'histoire sainte, où figurent des femmes juives. On cite de lui, dans ce genre : *Éléazar et Rébecca; la Première entrevue de Jacob et de Rachel; Moïse sauvé des eaux*, sujet traité deux fois par l'artiste; *Suzanne au bain; Agar dans le désert; David portant la tête de Goliath; David vainqueur de Goliath fêté par les filles d'Israël; Judith et Holopherne; la Fille de Jephté; Marie au tombeau du Christ.* Il a aussi traité deux fois *Sémiramide au milieu des rebelles*, puis donné quelques tableaux : *Deux jeunes filles; la Fiancée à sa toilette;* enfin des allégories : *la Vérité, la Poésie, le Réveil de la Germanie*, qui devint assez populaire pendant la révolution de 1848. La plupart de ces œuvres, dont quelques-unes comptent parmi les meilleures de l'école de Dusseldorf, ont été reproduites par la gravure ou la lithographie. M. Kœhler s'est distingué aussi comme portraitiste. — Il est mort en 1861 à Montpellier.

KOEK-KOEK (Bernard-Cornélius), paysagiste hollandais, né à Middelbourg, le 11 octobre 1803, mort en novembre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

KOELLIKER (Albert), physiologiste allemand, né en 1817, aujourd'hui professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Wurtzbourg, a fait, dès sa jeunesse, une application constante du microscope aux sciences naturelles, et s'est placé, par ses savantes observations, à la tête de l'école moderne appelée en Allemagne l'école historique. Après avoir inséré, en 1841, quelques articles dans le *Repertorium* de Valentin sur les appareils reproducteurs des invertébrés, il écrivit, en 1842, une thèse sur l'origine de l'œuf chez les insectes, compara le développement de cet organe chez les animaux articulés et chez les vertébrés, et publia divers mémoires sur les céphalophodes (Zurich, 1844), et sur les planaires (Ibid., 1846). Ce furent les matériaux qui servirent à son grand ouvrage intitulé : *Histologie* (1850-1852, 2 vol.), et dont l'anatomie corpusculaire fait le sujet; un abrégé en a été donné par lui sous le titre de *Manuel de la structure humaine* (Handbuch der Gewebelehre des Menschen, 1852, 1 vol., pl.; 2[e] édit., 1855) : il a été traduit en anglais aux frais de la société de Sydenham, et en français par M. Béclard.

KOENIG-bey (Mathieu-Auguste Kœnig, dit), savant français au service de l'Égypte, né à Paris, en 1802, suivit les cours du collége de Henri IV, et commença, dès la rhétorique, l'étude des langues orientales avec lesquelles il s'est familiarisé depuis par un séjour de plus de trente années dans le Levant. Parti pour l'Égypte, en 1820, il résida quelque temps à Alexandrie, et employa cinq années à visiter en détail cette contrée et les provinces environnantes, la Syrie, le Sennaar, le Kordofan, le Darfour, etc. Il fut nommé, en 1827, professeur de langue française à l'École d'état-major de Djihad-Abad, à quatre lieues du Caire, et traduisit en arabe un grand nombre d'ouvrages de sciences et de tactique militaire. Méhémet-Ali lui confia l'éducation des jeunes princes de sa famille (1834), et lui conféra au sortir de ses fonctions, le titre de bey, avec la charge de directeur du bureau de traduction au ministère des affaires étrangères. Maintenu dans son poste par Abbas-pacha, qui, malgré son éloignement pour ce petit groupe d'hommes d'élite que son grand-père avait réunis autour de lui, ne pouvait s'empêcher d'apprécier ses talents et ses services, M. Kœnig recouvra toute son influence à l'avénement de Saïd-pacha (voy. ce nom), autrefois son élève, qui l'appela à remplir, en qualité de secrétaire de ses commandements, un poste de confiance auprès de sa personne. Kœnig-bey, chevalier de la Légion d'honneur, depuis plusieurs années, a été promu officier lors du voyage qu'il fit à Paris avec le vice-roi (juin 1862). Il a reçu du sultan le grade de fonctionnaire civil du premier rang.

KOENIG (Heinrich-Joseph), écrivain allemand, né à Fulde (Hesse-Cassel), le 19 mars 1790, d'une famille pauvre, entra en apprentissage chez un tailleur de sa ville natale, puis, sur les instances d'un professeur, suivit les classes du village. Ses

commencements furent très-pénibles, et l'éducation qu'il avait reçue ne le préserva pas de la misère. Marié à vingt ans, il dut, pour vivre, se faire copiste. Sans perdre courage, il travailla pour les théâtres de société, et les succès qu'il y obtint contribuèrent à le faire nommer aux fonctions de secrétaire des finances à Fulde, puis à Hanau.

A peine connu par quelques productions de littérature facile, M. Kœnig se laissa entraîner aux agitations de la vie politique. Élu deux fois député (1832-1833), il ne craignait pas, quoique fonctionnaire, de blâmer vivement certains actes du gouvernement, mais son opposition ne trouva pas d'écho au sein des États, et, désabusé une première fois de la politique, il revint à la littérature. Néanmoins, il fut puni de cette indépendance par un changement de résidence, et renvoyé à Fulde (1835), en qualité de secrétaire du tribunal supérieur. Il y resta douze ans, et y prépara ses meilleurs ouvrages. En 1847, séduit de nouveau par la vie parlementaire, il donna sa démission, partit pour Hanau et fit encore une fois partie des États de Hesse-Cassel.

Des œuvres dramatiques de M. Kœnig nous ne rappellerons qu'une tragédie : *Othon III* (Leipsick, 1836). C'est comme romancier qu'il s'est acquis, tant par ses tendances libérales que par son talent, le plus de popularité et a donné lieu, par un mélange d'affectation d'esprit et de trivialité de style, aux discussions les plus vives. Ses principaux romans, sont : *la Sublime fiancée* (die hohe Braut; Leipsick, 1833; 2ᵉ édit., 1844); *les Vaudois* (die Waldenser; Ibid., 1836); *William Shakspeare* (William's Dichten und Trachten; Hanau, 1839; 2ᵉ édit., 1850), une de ses meilleures œuvres; *la Vie allemande* (Deutsches Leben in deutschen Novellen; Leipsick, 1842-1844), qui comprend deux histoires de femmes : *Régine et Véronique; les Clubistes de Mayence* (die Clubisten von Mainz; Ibid., 1847), que les partisans de l'auteur déclarent le meilleur roman historique de l'époque; *Une Jeunesse de plus* (Auch eine Jugend; Ibid., 1852), récit d'événements empruntés à la vie même de l'auteur; *la Maison et l'univers* (Haus und Welt; Brunswick, 1852); *le Carnaval du roi Jérôme* (Kœnig Jerom's Carnaval; Ibid., 1853), tableau énergique et très-étudié des mœurs de l'époque. On doit aussi à M. Kœnig des *Esquisses littéraires sur la Russie* (Literarische Bilder aus Russland; Stuttgart, 1837) et le récit d'une *Excursion à Ostende* (Eine Fahrt nach Ostende; Leipsick, 1845).

KOENIGSEGG-AULENDORF (*François*-Xavier, comte DE), chef de la maison allemande de ce nom, né le 15 mars 1787, magnat de Hongrie, chambellan de l'empereur d'Autriche et membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Wurtemberg, est mort le 8 juillet 1863. Marié, le 14 juillet 1811, à *Marie*-Anne, de la maison de Nagy-Károly, morte le 9 mars 1848, il en a eu huit enfants, parmi lesquels nous citerons le comte *Gustave*, né le 19 avril 1813, chef actuel de la maison, qui lui a succédé dans tous ses titres, et qui, marié le 14 novembre 1843, à la comtesse Giszella de Kerlszthszegh, a eu un fils et une fille; le comte *Alfred*, né le 30 juin 1817, chambellan, major général, conseiller privé et grand-maître de la cour de l'impératrice; marié, le 15 avril 1857, à Pauline de Bellegarde, dont il a deux fils; les comtes *Hermann*, né le 26 mai 1820, et Hugues, né le 23 février 1824, chambellans autrichiens.

KOENIGSWARTER (Louis-Jean), économiste français, naturalisé en 1848, né à Amsterdam, le 12 mars 1814, reçu docteur en droit à Leyde, en 1835, vint à Paris en 1838, et se consacra à l'étude de l'économie politique. Il est devenu membre de la Société des antiquaires de France et correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850.

On a de lui : *Essai sur la législation des peuples anciens et modernes, relativement aux enfants nés hors mariage* (1842, in-8); *Études historiques sur le développement de la société humaine* (1850, in-8) ; *Histoire de l'organisation de la famille en France* (1851, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Sources et monuments du droit français, antérieurs au* XVᵉ *siècle, ou Bibliothèque de l'histoire du droit civil français* (1853, in-18); *Essai de statistique comparée sur le royaume des Pays-Bas* (1857); des *Mémoires* lus à l'Institut, et des articles ou des *Rapports* insérés dans la *Revue de législation*, l'*Annuaire* de la Société des antiquaires, et autres recueils.

Un de ses frères, M. Maximilien KŒNIGWARTER, né en juillet 1815, a dirigé, jusqu'en 1852, une maison de banque qu'il avait fondée, à Paris, en 1835, avec ses frères. Naturalisé français et connu dès 1849, par ses manifestations de dévouement au Président Louis-Napoléon, il a été porté, en 1852 et 1857, comme candidat officiel au Corps législatif, et élu dans le département de la Seine. Aux élections générales de 1863, sa candidature a échoué contre celle de M. Jules Simon, candidat de l'opposition. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1852. — Son autre frère, M. Henri-Jules KŒNIGSWARTER, né le 1ᵉʳ juillet 1819, a également quitté la banque au 1ᵉʳ janvier 1857, et est devenu, en octobre 1858, chargé d'affaires de Saxe-Cobourg-Gotha près la cour des Tuileries.

KOEPPEN (Frédéric), philosophe allemand, né à Lubeck, le 21 avril 1775, mort le 5 septembre 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

KOEPPEN (Pierre DE), célèbre statisticien russe, né à Charkow, le 19 février 1793, fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, sous des professeurs étrangers, et obtint le grade de docteur en droit en 1814. Après avoir servi dans la dernière guerre contre la France, il débuta par un important ouvrage, écrit en allemand, comme la plupart de ses livres : *Sources d'histoire littéraire de la Russie* (Uebersicht der Quellen einer Literaergeschichte Russlands; Saint-Pétersbourg, 1818), et publia en même temps une collection de manuscrits, déjà recueillis par lui dans divers voyages, et réimprimés plus tard, en fac-simile, dans le *Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg. En 1822, il entreprit un grand voyage dans le sud de la Russie, en Pologne, en Suède, en Allemagne et en Transylvanie. A son retour, en 1825, il fonda deux recueils où l'on trouve des dissertations très-curieuses sur les antiquités russes et slaves : *les Feuilles bibliographiques* (Bibliographische Blaetter) et *les Matériaux d'une histoire de la civilisation russe* (Materialien zur Culturgeschichte, etc.). En 1827, il fit partie d'une commission chargée de constater l'état des domaines en Tauride, et fut chargé de réviser le cadastre de cette province. Quelque temps après, il fut envoyé, avec une mission semblable, dans les provinces du Wolga, et plus récemment (1851) dans les provinces du Don. Membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, M. Kœppen est depuis 1826 chef de division au ministère des domaines.

Son œuvre capitale est d'avoir établi la statistique de l'élément russe dans les différentes provinces de l'Empire. Il y a consacré environ vingt ouvrages, notamment : *Sur les Apanages non-russes* (Ueber die nichtrussen Apanageguter); *Sur la Nationalité des habitants de quelques provinces* (Ueber die Nationalitaet, etc.) ; *Sur les Allemands du gouvernement de Saint-Pétersbourg* (Ueber die Deutschen, etc.), et plusieurs autres travaux dont la plupart ont paru dans les *Mémoires* de l'Académie de 1838 à 1850. Il a exécuté une belle *Carte ethnographique de la Russie d'Europe*, imprimée en quatre planches aux frais de la Société impériale de géographie de Saint-Pétersbourg (1851).

De ses voyages et de ses missions successives, M. Kœppen a rapporté les matériaux d'une série d'autres ouvrages dont voici les principaux : *les Pays du nord de l'Hellespont* (Nordgestade des Pontus; Vienne, 1822) ; *la Triple Hécate et son rôle dans les mystères* (Die dreigestaltete Hecate, etc.; Vienne, 1823); *Coup d'œil sur les antiquités et l'art de Russie* (Nachricht über Altherthümer, etc.; 1822) ; *Histoire de la production et du commerce des vins en Russie* (die Geschichte des Weinbaus, etc.; Saint-Pétersbourg, 1832); *Collections de Crimée*, ouvrage écrit en russe (Saint-Pétersbourg; 1837) ; *les Eaux et forêts dans les provinces du Volga* (Ueber den Wald und Wasservorrath, etc.; 1841); *Sur les Postes* (Ueber den Briefverkehr; 1841); *Sur l'Approvisionnement de la Russie* (Ueber den Kornbedarf Russlands; 1842) ; *Voyage statistique dans le pays des Cosaques du Don* (Statistische Reise, etc.; 1852).

KOESTLIN (Chrétien-Reinhold), jurisconsulte allemand, né en 1813, à Tubingue, mort le 14 septembre 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

KOHL (Johann-Georg), voyageur et écrivain allemand, né le 28 avril 1808, à Brême où son père était commerçant, étudia le droit aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, obtint, en 1832, une place de précepteur dans la famille du baron de Manteuffel et, plus tard, dans celle du comte Medem. Il habita la Courlande, puis parcourut la Livonie, visita Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou, le midi de la Russie, et retourna, en 1838, en Allemagne. Il se fixa à Dresde, d'où il a fait des excursions dans toutes les parties de l'Europe.

Parmi les ouvrages qui sont le résultat de ses voyages et que recommandent également la solidité des connaissances, le talent d'observation et le mérite du style, on remarque : *Esquisses et tableaux de Saint-Pétersbourg* (Petersburg in Bildern und Skizzen; Dresde et Leipsick, 1841, 2 vol.; 2[e] édit., 1846, 3 vol.); *Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne* (Reisen im Innern von Russland und Polen; Ibid., 1841, 3 vol.); *Voyages dans la Russie mériodionale* (Reisen in Sudrussland; Ibid., 2841, 2 vol.; 2[e] édit., 1846-1847, 3 vol.; *Cent jours dans les États autrichiens* (Hundert Tage auf Reisen in den œster. Staaten.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyage en Hongrie* (Reise in Ungarn.; Ibid., 1842, 2 vol); *Voyages dans la Styrie et dans la Haute-Bavière* (Reisen in Steiermark und dem Bair. Hochlande; Ibid., 1842); *Voyage en Angleterre* (Reisen in England; ibid., 1844, 3 vol.) ; *Voyage en Écosse* (Reisen in Schottland; Ibid., 1843, 2 vol.) ; *les Iles Britanniques et ses habitants* (Land und Leute des britischen Inseln; Ibid., 1844, 3 vol.) ; *Voyage dans le Danemark et dans les duchés de Schleswig et de Holstein* (Reisen in Dänemark und den den Herzogthümern; Leipsick, 1846, 3 vol.) ; *Rapports des nationalités et langues germaniques et danoises dans le Schlesvig* (Bemerkungen über die Verhaeltnisse der dänischen und deutschen Nationalitaet und, etc.; Stuttgart, 1847) ; *Voyages dans les Alpes* (Alpenreisen; Leipsick, 1849-1851, 3 vol); *Voyages dans les Pays-Bas* (Reisen in den Niederlanden; Ibid., 1850, 2 vol.); *Voyages en Istrie, Dalmatie et Monténégro* (Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro; Dresde, 1851, 2 vol.) ; *Voyage dans le sud-est de l'Allemagne* (Reisen im sud-œstlichen Deutschland; Leipsick, 1852, 2 vol).

On a de M. Kohl d'autres écrits d'un intérêt plus scientifique : *Influence du climat sur l'homme* (Der Verkehr des Menschen in seiner Abhaengigkeit zu der Erdoberflaeche; Dresde, 1841); *le Rhin* (Leipsick, 1851, 2 vol.); et *le Danube* (Trieste, 1853), ouvrages sérieux de géographie et d'histoire; puis quelques livres d'études psychologiques : *Esquisses de la vie de la nature et des peuples* (Skizzen aus Natur und Volkerleben; Dresde, 1851, 2 vol); *Mes cabanes* (Aus meinen Hütten; Leipsich, 1852, 2 vol.). Il a préparé les matériaux d'une *Histoire de la découverte de l'Amérique*.

Sa femme, Mme Ida Kohl, a publié en commun avec lui : *Esquisses sur l'Angleterre* (Englische Skizzen: Leipsick et Dresde, 1843, 3 vol.), et donné seule : *Paris et les Français* (Paris und die Franzosen; Leipsick, 1845, 3 vol.).

KOLB-BERNARD (Charles-Louis-Henri), homme politique français, député, est né à Dunkerque, le 16 janvier 1798. Entré de bonne heure dans l'industrie, comme associé d'une importante maison de Lille qui s'occupait de la fabrication et du raffinage du sucre, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de l'exposition de 1849. Membre du conseil municipal de Lille et président de la chambre de commerce de cette ville, il fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative, en mai 1849, par 93 433 suffrages. Retiré de la vie politique après le 2 décembre, il n'y rentra que le 21 août 1859, comme député au Corps législatif pour la 2[e] circonscription du Nord, où il était présenté aux élections comme candidat du gouvernement. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 14 381 voix sur 26 839 votants.

KOLOWRAT (François-Antoine Liebsteinski), homme politique allemand, né à Prague, le 13 janvier 1778, d'une des plus anciennes familles de la Bohême, reçut une éducation brillante, se maria avec la comtesse Rosa de Kinski, et obtint à Prague une des premières dignités municipales. Pendant les guerres de l'Empire, il fit preuve tour à tour de prudence, de fermeté et d'humanité. Dévoué aux idées libérales, il essaya de réveiller le sentiment national et démocratique dans le pays, et encouragea l'étude de la langue nationale et le développement de la littérature. Il payait des peintres et des poëtes pour retracer les grands souvenirs historiques de la patrie, en même temps qu'il fondait à Prague un musée et une bibliothèque. L'industrie et l'économie rurales se relevèrent aussi grâce à ses efforts. Nommé au conseil d'État de Vienne, en 1826, il y fit une opposition très-vive aux principes et aux tendances de M. Metternich et fit plusieurs fois pencher vers son avis l'empereur François. L'avénement de l'empereur Ferdinand donna à M. Kolowrat une nouvelle influence. Sous son impulsion, des améliorations notables furent apportées au sort de l'Italie, de la Hongrie et de la Bohême. Mais, après la révolution de 1848, il se retira des affaires pour n'y plus rentrer. —M. Ko-

lowrat est mort en 1861. Il n'a pas eu d'enfants et avec lui s'est éteinte la branche des Liebsteinski Kolowrat.

KOMENDA (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Raps, dans la Basse-Autriche, le 18 janvier 1795, et destiné à la carrière ecclésiastique, eut le malheur de perdre un œil dans son enfance, et la fatigue de l'œil unique qui lui restait ne lui permit pas de continuer ses études de littérature et de théologie. Il se tourna vers la musique et apprit à la fois, sous la direction d'un prêtre, le chant, le piano, le violon et l'orgue. Professeur à l'école de musique de Closterneubourg en 1811, il devint maître de chapelle du chapitre et de la ville. En 1847, la faiblesse de sa santé le força de prendre sa retraite et de laisser le professorat pour la composition. On a de lui plus de soixante œuvres, des *Symphonies*, des *Concertos*, etc.: mais il s'est surtout distingué dans la musique d'église, à laquelle il a su conserver un caractère sévère et élevé.

KONG (Yih-Sin, prince DE) ou **KUNG**, oncle de l'empereur de Chine et régent de l'empire, connu aussi sous le nom de Kong-Tchin-Wan-Ysou, est âgé d'environ vingt-cinq ans. Après le guet-apens de Chang-Kia-Wang (18 septembre 1860), il fut chargé de négocier avec les chefs de l'expédition anglo-française. Cédant aux conseils du général russe Ignatieff, il n'imita point la fanatique opiniâtreté de Sang-Ko-Lin-Sin et des princes de Ching et d'I; il annonça aux ambassadeurs la mission qui lui était confiée, et pour satisfaire à leurs exigences, s'empressa de faire rendre ceux des prisonniers européens qui vivaient encore. Le 12 octobre, quand les alliés se présentèrent devant Pékin, le prince Kong leur fit remettre deux des portes de la ville et signa le traité de paix le 24 et le 25 octobre. L'empereur Hien-Foung confirma tous les actes de son frère, qui, vers la même époque, signa encore avec le général Ignatieff une convention additionnelle au traité de Tien-Tsin. Vers la fin de 1860, le prince Kong, frappé de l'accroissement du produit des douanes depuis que les agents étrangers les administraient pour le compte du gouvernement chinois, fit une nouvelle concession aux idées de progrès. Il ouvrit spontanément au commerce européen et à l'armement des navires les deux ports de Han-Kow et de Kin-Kiang, sur la grande rivière de Yang-Tsé-Kiang. Au mois de mars, l'empereur créa un ministère des affaires étrangères, et confia ce poste au prince Kong, qu'il avait déjà revêtu de pouvoirs extraordinaires en abandonnant sa capitale l'année précédente pour se réfugier à Jehol. Le nouveau ministre continua de montrer les meilleures dispositions pour les Européens, il donna aux ministres résidents étrangers une garde d'honneur, et, par une innovation hardie, reçut une fois par semaine dans son palais les membres du corps diplomatique et les principaux fonctionnaires. En juillet, à la mort de l'empereur Hien-Foung, il prit le titre de régent, mais il eut à lutter contre le vieux parti chinois, qui avait dominé et perdu le souverain précédent.

Ce parti, qui avait accompagné Hien-Foung dans sa retraite à Jehol, puis à Moukden, prétendait garder le nouvel empereur sous son influence et laisser le prince Kong à Pekin dans l'isolement et l'impuissance. Mais celui-ci prévint ces desseins : il se rendit à Moukden, fit entrer l'impératrice dans ses vues et la décida à revenir à Pékin avec l'empereur, ce qui eut lieu le 1er novembre 1861. Dès le lendemain, le conseil de régence, composé exclusivement d'hommes hostiles aux Européens, fut dissous, l'impératrice douairière prit la régence, et le prince Kong, revêtu des plus hautes dignités et du titre de premier ministre, soutenu d'ailleurs par la présence des ambassadeurs étrangers, fit arrêter les princes Y, Tchen et Sou-Tchen, chefs du parti rétrograde, et présida lui-même la cour chargée de les juger : ils furent condamnés à mort le 8 novembre et exécutés le même jour. Depuis ce moment, le prince a pu sans obstacle réaliser les progrès réclamés par les circonstances : en même temps qu'il prescrivait la réorganisation de l'armée (mars 1862), il prenait des mesures contre la vénalité des fonctionnaires, proclamait la tolérance religieuse, établissait un conseil formé de trente délégués des provinces, et siégeant tous les ans deux mois pour discuter les intérêts généraux. Sur sa requête, l'empereur signait, le 5 avril, un décret qui établissait dans ses États la liberté de conscience. Songeant en même temps à arrêter les progrès de l'insurrection des Taïpings, le prince Kong accueillit avec empressement le secours des forces anglo-françaises restées en Chine pour assurer l'exécution du traité de Pékin et protéger nos établissements naissants; il mettait à la disposition des commandants alliés ses meilleurs soldats et toutes les ressources dont il pouvait disposer.

A l'occasion de la mort de l'amiral Protet, tué dans une rencontre avec les rebelles, le prince Kong remercia par une proclamation publique les alliés du secours qu'ils lui apportaient, et provoqua un édit de l'empereur qui joignait à ses remercîments des présents destinés à la famille de l'officier français. Plus récemment la mort du colonel américain Ward, organisateur des troupes chinoises (août 1862), tué aussi dans un combat contre les Taïpings, amena dans le parti hostile aux étrangers une agitation que le prince réprima vigoureusement. On a également signalé, en 1863, ses efforts pour protéger les chrétiens contre les hostilités et les violences de la part de la population chinoise.

Le prince Kong est, dit-on, d'un extérieur noble et distingué; sa physionomie est vive et intelligente. On assure qu'il ne partage point les préjugés du vieux parti chinois, et sa conduite semble le prouver. Depuis qu'il est au pouvoir, il a essayé de remettre quelque ordre dans les finances, il a commencé à organiser une flottille à vapeur pour faire la police des rivières et donner la chasse aux pirates; le produit des douanes lui a démontré l'importance du commerce avec l'étranger. Il est le chef du parti tartare constitutionnel qui cherche à affermir la dynastie tartare par une fusion lente et progressive avec l'élément chinois; on lui attribue le projet de réparer les routes et les canaux, d'assurer à tous une égale protection; enfin, de maintenir la paix, qui seule peut amener le pays à la prospérité financière et commerciale.

KONINCK (Laurent-Guillaume DE), naturaliste belge, né à Louvain, le 3 mai 1809, s'est livré aux études scientifiques et à de nombreuses recherches sur les gîtes métallifères de la Belgique. Il est, depuis juillet 1838, professeur extraordinaire de chimie organique et de paléontologie à l'université de Liége. En décembre 1842, il a été admis à l'Académie des sciences, lettres et arts de Belgique. Il est chevalier de Léopold et a reçu la croix d'honneur en octobre 1847.

On a surtout de lui : *Description des coquilles fossiles de Besele-Boom, Schelle, etc.* (1838, in-4); *Description des animaux fossiles qui se trouvent dans le terrain carbonifère de la Belgique* (Liége et Paris, 1842-44, 2 vol. in-4, 69 pl.), suivie d'un

Supplément publié en 1851; *Notice sur la valeur du caractère paléontologique; Recherches sur les animaux fossiles* (1847); *Recherches sur les crinoïdes du terrain carbonifère* (1853, in-4), avec M. H. Lehon, etc., et des articles ou mémoires dans *le Bulletin* de l'Académie des sciences.

KONTSKI (frères de), famille de musiciens polonais, dont le nom est très-connu en Europe. Enfants de Grégoire de Kontski, simple employé au tribunal civil de Cracovie, malgré son ancienne noblesse, ils sont au nombre de cinq: Charles, né à Varsovie, le 6 septembre 1815; Antoine, né à Varsovie le 27 octobre 1817; Stanislas, né à Varsovie, le 8 octobre 1820; Apollinaire, né à Cracovie, le 23 octobre 1823, et Eugénie, née à Varsovie, le 25 novembre 1816.

Ils reçurent des leçons au Conservatoire de Cracovie, et chez le compositeur russe Bianchi. Charles, Stanislas et Apollinaire choisirent le violon, Antoine et Eugénie, le piano. De 1827 à 1845, il obtinrent un succès prodigieux dans toutes les capitales de l'Europe, et notamment à Paris, où les deux aînés, Charles et Antoine, se firent encore entendre en 1854. Ils ont aussi fait des courses très-fructueuses en Amérique. On doit à Charles quelques essais de composition.

KOPPE (J....-G....), économiste allemand, né à Beesdau, près de Luckau, le 21 janvier 1782, d'une famille très-pauvre, fut élevé au collége de Lubben, et entra, à quinze ans, dans une maison spéciale d'études d'agriculture. Régisseur ou fermier de plusieurs grands domaines, et professeur d'économie rurale à l'Académie de Moglin, il a mené de front la pratique et la théorie de l'agriculture moderne. En 1842, il a été nommé membre du collége d'économie rurale, puis conseiller d'économie rurale à Moglin, et, en 1846, membre du synode général de Berlin. En 1849, il a été élu membre de la première Chambre, à laquelle il a été réélu depuis.

Outre une édition des *Conseils d'économie rurale* (Mittheilungen aus dem Gebiete der Landwirthschaft; Leipsick, 1814-1824, 6 vol.), à laquelle M. Koppe a concouru, on a de lui : *Révision des systèmes d'agriculture* (Revision der Ackerbausysteme; Berlin, 1818); *Leçons d'agriculture et d'élevage* (Unterricht im Ackerbau und in der Viehzucht; Ibid., 1821, 2 vol.); *Guide nouveau et utile d'économie rurale* (Anleitung zu einem neuen vortheilhaften Betriebe der Landwirthschaft; Ibid., 1829, 3 vol.; 5e édit., 1852); *Situation de l'économie rurale dans le Brandebourg* (Darstellung der landwirthschaftlichen Verhaeltnisse in der Mark Br.; Ibid., 1839); *Conseils pour la connaissance, l'élevage et le soin des mérinos* (Ibid., 1827); *De la production de la betterave considérée dans ses rapports avec l'économie politique et l'industrie* (Ibid., 1841); *Des grands et des petits domaines par rapport au bien public* (Ibid., 1850); plusieurs dissertations, etc.

KORTE (Pierre-Chrétien), général français, sénateur, est né en Prusse, le 7 juillet 1788. Il s'engagea, à seize ans, dans le 7e hussards, fit la plupart des campagnes de l'Empire, et, de simple cavalier, s'était élevé au grade de lieutenant, lorsqu'il fut blessé de trois coups de baïonnette au combat de Brienne (1814). Capitaine sous la Restauration, il passa chef d'escadron en 1832, et fut envoyé en Algérie, où il commanda les spahis récemment organisés, puis les chasseurs d'Afrique (1840). Sa brillante conduite dans plusieurs expéditions lui valut, en 1843, le grade de maréchal de camp. Il fut nommé par le général Cavaignac général de division en 1848. Dévoué au gouvernement de l'Élysée, il contribua, le 4 décembre 1851, à réprimer l'insurrection qui suivit le coup d'État. Le général Korte, qui a commandé plusieurs années la première division de cavalerie de l'armée de Paris, est entré au Sénat le 31 décembre 1852. Il a été promu au rang de grand-croix de la Légion d'honneur au mois de mai de la même année. — Il est mort en 1862.

KOSAK-LUSANSKI. Voy. Dahl.

KOSEGARTEN (Jean-Gottfried-Louis), orientaliste allemand, né à Alten-Kirchen, dans l'île de Rugen, le 10 septembre 1792, et l'un des fils du poëte Louis Kosegarten, étudia la théologie et la philologie à Greifswald, puis vint à Paris, en 1812, et s'y lia avec les célèbres orientalistes de Chézy et Silvestre de Sacy. De retour en Allemagne, en 1815, il n'obtint à Greifswald qu'une chaire de professeur adjoint de théologie et de philosophie, qu'il adandonna pour une chaire de littérature orientale à Iéna. C'est dans cette ville qu'il commença les travaux importants auxquels il doit sa réputation : une édition des *Moallaka* du poëte arabe Amru-ben-Kelthum (1819), une traduction allemande du poëme indien *Nala* (1820), en collaboration avec Iken; une traduction du livre persan *Tûti-nâmeh* et une collection des fables persanes (1822); une édition des *Libri Coronæ legis, id es commentarii in Pentateuchum Karaitici ab Aharoine-ben-Elihu conscripti aliquod particulæ* (1824). L'université de Greifswald l'ayant rappelé alors, comme professeur de langues orientales, M. Kosegarten y continua ses publications : *Remarques sur le texte égyptien d'un papyrus de la collection Minutoli à Berlin* (1824); *Commentatio de prisca Ægyptiorum litteratura* (Weimar, 1828), *Chrestomathia arabica* (Leipsick, 1828), etc. Il édita les *Annales arabes* de Taberi (Greifswald, 1831); la collection des chants indiens, intitulée *Kitâl al Aghâni* (Ibid., 1840 et suiv.) et le recueil des fables indiennes, *Pantschatatura* (Bonn, 1848).

On doit aussi à M. Kosegarten d'importants ouvrages sur la Poméranie : une édition de la *Pomerania* de Kantzow (Greifswald, 1815-1817, 2 vol.); *les Monuments historiques de la Poméranie et de l'île de Rugen* (Ibid., 1834, 1er vol.), et un *Codex Pomeraniæ diplomaticus* (Ibid., 1843 et 1849). — M. Kosegarten est mort le 20 août 1860.

KOSSUTH (Louis), chef de la révolution hongroise de 1848, est né à Monok, dans le comitat de Zemplin, le 16 septembre 1802, d'une ancienne famille croate, noble mais sans fortune, dont dix-sept membres avaient été poursuivis pour haute trahison, par le gouvernement autrichien, de 1527 à 1715. Fils d'un avocat, il fit de bonnes études au collége protestant de Scharasehpatack, et reçu avocat en 1826, il débuta, avec succès, dans sa ville natale. En même temps, il se rendait déjà populaire par ses discours libéraux dans l'assemblée du comitat, et en s'interposant entre le peuple et la noblesse, lors des troubles provoqués par le choléra. En 1830, il fut choisi comme homme d'affaires par la comtesse Szapary, dont il se sépara bientôt à la suite de démêlés relatifs à la reddition de ses comptes. Il alla s'établir à Pesth en 1831, et s'y fit, comme avocat, une nouvelle clientèle. Il débuta, l'année suivante, comme homme politique, à la diète de Presbourg, où il remplaçait un magnat absent. Le peu de succès de son premier discours le détermina à exposer dans un journal ses idées démocratiques. Il fonda, avec le concours de Wesselényi, sous le nom de *Diète*, deux feuilles, l'une tirée seule-

ment à cent exemplaires, et distribuée dans les comitats, l'autre lithographiée, pour échapper à la censure. Il y faisait le compte rendu critique des séances de l'assemblée, et contribuait ainsi à développer le sens politique des Hongrois. Le gouvernement en défendit bientôt la publication, et fit arrêter, à Bude, Scheneyi, Wesselényi et Kossuth, qui furent condamnés par la chambre des septemvirs à un emprisonnement de quatre années (1839). L'amnistie de 1840, arrachée à l'Autriche par l'opposition de la diète hongroise leur rendit la liberté et, dans l'enthousiasme populaire, on ouvrit, en faveur de M. Kossuth, une souscription nationale.

En 1841, M. Kossuth fonda, pour un libraire de Pesth, le *Pesti Hirlap* (Journal de Pesth), qui eût bientôt 4000, puis 7000 abonnés, et devint le seul organe des idées libérales, en Hongrie. Les réclamations de cette feuille pour la publicité des débats judiciaires, emportèrent le vote de la diète en 1842. Enrichi par sa plume, l'habile publiciste put acheter, à Grân, un domaine de 30 000 florins. Cependant, sur le refus que fit son éditeur d'augmenter son traitement, en raison du nombre toujours croissant des abonnés, il quitta la rédaction du journal. On dit qu'à cette époque Kossuth, sollicitant du prince de Metternich l'autorisation de fonder une feuille rivale, reçut de lui l'offre d'une subvention, pour rédiger un journal conservateur. Repoussant ces tentatives de séduction, il s'occupa, de 1844 à 1847, d'industrie, de commerce, d'affaires de crédit particulier. Il créa, au capital de 50 000 florins, une société commerciale qui ne fit que des pertes et une société nationale de secours mutuels, dont la cotisation était de 5 0/0 du revenu. Cette dernière eut des succursales dans toute la Hongrie; et s'il est douteux qu'elle ait enrichi son fondateur, elle lui valut, du moins, une grande popularité.

En 1847, le comitat de Pesth envoya M. Kossuth à la diète, où, avec une éloquence qu'on ne lui connaissait pas encore, il dressa aussitôt le programme de ses réclamations politiques : affranchissement des paysans, suppression des corvées civiles, liberté de la presse. La révolution française en février 1848, vint exalter le parti démocratique dont il fut dès lors le chef reconnu. Le 3 mars, il prononça un discours fougueux qui contribua à provoquer, à Vienne, l'insurrection du 13 mars, et, le lendemain du triomphe des insurgés, il alla les féliciter à la tête d'une députation de la jeunesse hongroise. C'est alors que le gouvernement autrichien donna la vice-royauté de Hongrie à l'archiduc Étienne, et arrêta que ce royaume aurait une administration séparée, et sous la présidence du comte Batthyany, un ministère distinct où M. Kossuth eut le portefeuille des finances (17 mars). Celui-ci, se défiant de ces concessions, réclama une déclaration complète d'indépendance qui fut refusée, et s'occupa dès lors, par l'émission des billets de banque que le comte Esterhazy garantit sur son trésor particulier, de préparer des ressources à la Hongrie, dans l'éventualité d'une guerre qu'il prévoyait.

Le soulèvement de la Croatie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie et du Banat, provoqué par l'Autriche contre la Hongrie, et dirigée par le ban Jellachich, amena une série de complications favorables au gouvernement autrichien. Après avoir essayé vainement de se le concilier par l'abandon solennel de la cause italienne, dans une déclaration qui lui coûta une partie de sa popularité, M. Kossuth ne chercha plus de secours que dans sa propre énergie, et dans l'exaltation du sentiment national. A la suite de différends très-vifs avec lui, les membres modérés du cabinet, Batthyany et Messaros, donnèrent leur démission (septembre 1848), et sous le titre de président du comité de défense nationale, M. Kossuth devint le véritable dictateur de la Hongrie. Il alla dans chaque district encourager lui-même l'armement des volontaires, lança quatre armées pour repousser l'invasion autrichienne et transporta, après la prise de Pesth, le siège du gouvernement à Debreczin, où fut rédigée la déclaration du 14 avril 1849, qui proclamait l'indépendance de la Hongrie, l'établissement de la république, et la déchéance perpétuelle de la maison souveraine de Habsbourg.

M. Kossuth fit une entrée triomphale dans Pesth reconquise, avec le titre de chef provisoire de l'État, et envoya des ambassades, qui restèrent infructueuses, pour réclamer le secours des puissances occidentales. Il prêcha contre l'Autriche et la Russie une véritable croisade, pour laquelle le peuple hongrois partit avec enthousiasme. Alors eurent lieu les campagnes victorieuses de Bem, en Transylvanie, et de Gœrgei dans les Karpathes. Les succès de ce dernier inspirèrent au dictateur une confiance illimitée, qui accéléra la ruine de sa cause. Placé entre le besoin qu'il avait de son talent, et la crainte qu'il avait de son caractère et de son influence sur l'élément magyare, il chercha à le gagner et ne réussit qu'à se perdre. Au lieu de punir son insubordination et son refus d'obéir au Comité de défense, il lui avait confié, en janvier 1849, le commandement du corps d'armée de Dembinski. Après la prise de Pesth, il le choisit pour ministre de la guerre. Quand l'indiscipline de Gœrgei, enhardie par tant de faiblesse, ne connut plus de bornes, et qu'au lieu de se retirer sur la Theiss, suivant le plan de M. Kossuth, il s'obstina au siège de Komorn, le dictateur lui retira un instant son commandement, pour le lui rendre presque aussitôt. Une autre fois, Kossuth marcha à la tête de 3000 hommes contre le général indocile; mais il dut céder jusqu'au bout à l'ascendant de Gœrgei, et après la défaite de Temeswar et des négociations infructueuses entamées avec le prince Paskewitsch pour donner la couronne de Hongrie à un prince russe, il se déchargea sur lui de l'inévitable capitulation de Vilagos, lui transmettant, par une abdication formelle, tous ses pouvoirs. Malgré les conseils désespérés de Bem, M. Kossuth, ne croyant plus la lutte possible, gagna la frontière turque, dans le but de s'embarquer à Constantinople pour l'Angleterre. Il était suivi des généraux Bem, Dembinski, Perczel et d'environ 4000 hommes. Arrêté par les autorités turques, il se vit d'abord menacé d'être livré à l'Autriche, puis fut interné, avec quelques-uns de ses compagnons, à Widdin, en Serbie, puis à Koutahia, en Asie Mineure et ne fut relâché que le 22 août 1851, à la suite de réclamations très-pressantes des gouvernements anglais et américain. Il s'embarqua le 1er septembre, toucha à Gênes, où il fut l'objet d'une ovation, débarqua à Marseille, se vit refuser, par le ministère, l'autorisation de traverser la France, reprit la mer, reçut les plus grands honneurs à Gibraltar, à Lisbonne, et arriva à Southampton, le 28. On l'accueillit en Angleterre avec le plus vif enthousiasme. Avant la fin de l'année, il partit sur *le Humboldt*, pour les États-Unis d'Amérique, où l'attendaient les mêmes sympathies. Il y fit des discours publics très-goûtés à l'appui du principe de non-intervention, dont la violation par la Russie avait été si funeste à la cause de son pays, et y recueillit des souscriptions en faveur de la nationalité hongroise. De retour à Londres, en 1852, il vit son nom mêlé à l'émeute dont Milan fut le théâtre au mois de février de l'année suivante; mais il désavoua

hautement la participation qu'on lui attribuait dans cette prise d'armes dont les auteurs s'étaient servis d'un blanc-seing, délivré par lui, à une autre époque, et dans des circonstances toutes différentes. Cependant, sur le bruit qu'il faisait, à Londres, des préparatifs pour un soulèvement général de la Hongrie, des perquisitions eurent lieu, mais sans aucun résultat, et M. Kossuth, sommé de s'expliquer, déclara ouvertement qu'il était prêt à recommencer la guerre contre l'Autriche, mais que ses dépôts et ses approvisionnements n'étaient pas en Angleterre. Il forma, avec MM. Mazzini et Ledru-Rollin, une sorte de triumvirat démocratique et il signa, avec eux, divers manifestes destinés à entretenir ou à réveiller, dans toute l'Europe, le sentiment révolutionnaire, plutôt encore que le sentiment national. Il a aussi formé, avec les généraux Klapka et Türr le comité de Gênes, plus spécialement destiné à agir en faveur de la nationalité hongroise et à mettre les mouvements de leurs compatriotes en harmonie avec ceux des Italiens, des Polonais et autres peuples réclamant leur indépendance.

M. Kossuth vécut à Londres, avec une fortune indépendante, au sein de sa famille; sa femme avait pu le rejoindre, dès l'époque de sa captivité à Koutahia, et le gouvernement autrichien lui a renvoyé spontanément sa fille et ses deux fils. C'est un homme de petite taille et de grêle apparence, avec une physionomie expressive et d'une extrême mobilité. On ne peut nier qu'il n'ait montré, dans les circonstances décisives où il s'est trouvé, un courage civil extraordinaire, et quant au manque de fermeté qu'on lui a reproché dans sa conduite avec les chefs militaires, il ne nous appartient pas de dire jusqu'à quel point il lui était possible de poursuivre son œuvre d'affranchissement, sans s'appuyer sur eux.

Diverses publications ont été faites sur M. Kossuth, en France et à l'étranger : nous citerons celle qui a paru en Allemagne sous ce titre : *Louis Kossuth* (Leipsick, 1851-1852, 2 volumes). Il a été publié en Angleterre un *Choix des discours de Kossuth*, par M. F. W. Newmann (Select Skectches of K., 1853, in-8).

KOURCHID-pacha. Voy. GUYON (ci-dessus et aux deux 1res éditions du *Dictionnaire*.)

KOUR-SINGH [le lion], chef indien, issu de race royale, est né à la fin du dernier siècle, dans une petite cité des bords du Gange. Dans ses propres mémoires, publiés à Bénarès en 1850, il rapporte que son père était un homme dur et cruel « qui lui préférait de beaucoup sa panthère favorite. » Sa mère le mit au monde, pendant la guerre des Indes, alors qu'elle fuyait, de solitude en solitude, devant les conquérants européens. Le jeune Kour-Sing, auquel les souvenirs de son enfance inspirèrent de bonne heure la haine des Anglais et le désir de la vengeance, prit une part active, pendant le premier tiers de notre siècle, à toutes les guerres soutenues par les souverains indigènes contre la Compagnie. Après 1840, une feinte soumission valut au rebelle une pension considérable de la part du gouvernement de Calcutta. Il se lança alors dans les spéculations, et fonda une vaste fabrique d'armes, avec l'aide d'un ancien ouvrier des manufactures de Liége. Après plusieurs faillites, l'entreprise réussit, et Kour-Sing ne tarda pas à devenir millionnaire. En 1851, il envoya des armes de luxe à l'Exposition universelle de Londres, et obtint une médaille d'honneur.

Quelques mesures irritantes de la Compagnie poussèrent Kour-Sing à la révolte, dans le même temps que le rajah de Cawnpore, Nana-Saib, avec lequel il était étroitement lié. Bientôt, celui que les Anglais appelaient, avant la guerre, « le vieux fou, » fut un des chefs les plus redoutables de l'insurrection, surtout après le massacre d'Arrah; et eut une telle influence, dans la partie centrale de la péninsule, qu'il lui suffisait de se montrer à la tête de quelques hommes, pour faire éclater la révolte. C'est un de ceux qui prolongèrent le plus, en 1858, la lutte contre les troupes anglaises.

KRAFT (Jens-Edvard), savant norvégien, né le 22 décembre 1784, à Christiansand, fit ses études à l'université de Copenhague, passa, en 1808, l'examen de droit, et fut nommé en 1811 interprète juré auprès du tribunal des prises dans sa ville natale. Après avoir occupé diverses places au ministère norvégien, il devint juge de première instance du district de Mandal. Il est membre de la Société des sciences de Throndhjem, de la Société de statistique universelle de Paris, etc., et chevalier de l'ordre suédois de Wasa.

M. Kraft a publié avec Nyerup : *Dansk-Norsk Literatur-Lexicon* (Copenhague, 1818-1819, 2 part. in-4), excellente bio-bibliographie danoise-norvégienne, qu'il complète jusqu'à nos jours pour la partie norvégienne (Norsh Forfatter-Lexicon; Christania, 1857, in 8, liv. V-I). M. Erslev (voy. ce nom) a déjà donné une suite à cet ouvrage pour ce qui concerne le Danemark. On doit aussi à M. Kraft : *Documents statistiques sur les cures norvégiennes* (Statistiske Efterretninger om norske Præstekald, 1828, in-8) et la meilleure et la plus complète *Description topographique du royaume de Norvége* (Topographisk-Statistisk Beskrivelse over Kongeriget Norge, 6 forts vol. in-8; Christiania, 1820-1835; édit. refondue 1838-1842), dont il a donné un abrégé, sur le même plan, sous le titre de : *Manuel historique-topographique* (Historisk-topographisk Haandbog over Kongeriget Norge, 1845-1848, in-8). Le gouvernement et la Société des sciences de Throndhjem ont contribué par des subventions à cette utile publication.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), littérateur et poëte polonais, né à Varsovie, le 26 juillet 1812, fit ses études à Wilna, et compléta son éducation par les voyages. De retour dans sa patrie, il vécut à la campagne, en dehors de tout mouvement politique. Ses ouvrages ne forment pas moins de 120 volumes, et embrassent la critique, la géographie, l'histoire, la poésie et le roman.

Nous citerons : *Études littéraires* (Studya literackie; Wilna, 1842); *Nouvelles études littéraires* (Nowe Studya literackie; Varsovie, 1843, 2 vol.); *Voyage en Pologne, en Volhynie et en Lithuanie* (Wspommiena, Polesia, Wolynia i Litwy; Wilna, 1840; 2 vol.); *Voyage à Odessa* (Wspomnienia Odessy; Ibid., 1845-1846; 3 vol.); *Histoire de Wilna depuis* 1750 (Wilno od poczatkow jego do 1750; Ibid., 1840-1842, 4 vol.); *la Lithuanie* (Litwa; Varsovie, 1847-1850, 2 vol.), etc.; puis, parmi les romans ou les volumes de poésie qui ont le plus contribué à sa réputation: *Swiati poeta*, *Ulana* (Wilna, 1843); *Latarnia czarnochiezka* (Varsovie, 1843, 4 vol. : 2ᵉ édit., 1844); *Pod wloskiem niebem* (Leipsick, 1845); deux poëmes épiques souvent réimprimés : *Anafielas* (Wilna, 1840-1843, 3 vol.) et *Szatan i Kobietœ* (Wilna, 1841); etc.

KRAUT (Guillaume-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Lunebourg, le 15 mars 1800, étudia le droit à Gœttingue et à Berlin, sous la direction de Hugo, K. F. Eichorn et Savigny. En 1825 il devint assesseur auprès du collége de justice de Gœttingue, puis professeur adjoint dans la même

ville (1828) et enfin professeur titulaire (1836). L'année suivante, lorsque sept professeurs de l'université furent menacés de destitution à cause de leurs opinions politiques, il crut de son devoir, sans être compromis comme eux, de protester en leur faveur. M. Kraut a siégé, de 1850 à 1853, dans la première Chambre hanovrienne, comme député de l'université.

On a de lui, outre de nombreuses *Dissertations* dans des journaux scientifiques, plusieurs ouvrages importants : *Plan d'un cours de droit privé allemand, y compris le droit féodal* (Grundriss zu Vorlesungen über das deutsche, etc.; Gœttingue, 1830; 3ᵉ édit. 1845); *la Tutelle, d'après les principes du droit allemand* (die Vormundschaft, etc.; Ibid., 1845-1847, 2 vol.); *l'Ancien droit municipal de Lunebourg* (das alte Stadtrecht von Lüneburg; Ibid., 1845), etc.

KREBS (Charles-Auguste MIEDKE), compositeur allemand, né le 16 janvier 1804, à Nuremberg, où ses parents avaient une place au théâtre, orphelin de bonne heure, et adopté par la famille du régisseur de l'opéra de Stuttgart, dont il prit le nom. Il reçut une éducation musicale soignée: à l'âge de sept ans il joua déjà en public, et entreprit la musique d'un vaudeville de Kotzebuë : *Feodora*. Trois ans plus tard, il écrivit plusieurs quatuors et sonates. Après avoir abandonné pendant deux ans la musique pour se préparer à l'état ecclésiastique, auquel son père adoptif le destinait, il obtint d'y revenir et fit de tels progrès, qu'à l'âge de quinze ans il était un des bons professeurs de Stuttgart. Il se rendit à Vienne, où il se signala comme pianiste et comme compositeur, et obtint la place de maître de chapelle à l'opéra de la cour. Il la quitta pour celle de directeur de musique au théâtre de Hambourg. C'est à lui que l'Opéra de cette ville dut toute sa réputation. En 1833, il fonda une institution pour le chant et pour l'enseignement musical qui a produit un grand nombre d'excellents élèves. Il est passé depuis à Dresde où il remplit, avec M. Reissiger, les fonctions de maître de chapelle. Il a épousé Mlle Michalesi, qui, sous le nom de Michalesi-Krebs, est connue aujourd'hui comme une des cantatrices les plus distinguées de l'Allemagne.

Parmi les meilleures compositions de M. Krebs on remarque deux opéras, *Sylva ou le pouvoir du chant*, et *Agnès*, puis un assez grand nombre de *Romances* et de *Mélodies*.

KREHL (Auguste-Louis-Dieudonné), philologue et théologien protestant allemand, né à Eisleben (Prusse), le 2 février 1784, mort le 14 août 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

KREIL (Charles), astronome et physicien allemand, né le 4 novembre 1798, à Ried, en Autriche, étudia le droit, les mathématiques supérieures et l'astronomie à l'université de Vienne, et fut attaché successivement aux observatoires de Vienne, de Milan et de Prague (1838). Il devint, en 1845, directeur de celui de cette dernière ville. Les travaux qu'il publia durant l'exercice de ses fonctions lui valurent, en 1851, la place de directeur de l'établissement central de météorologie et de magnétisme terrestre.

Nous citerons parmi les écrits de M. Kreil : *Tables historiques et théoriques sur les comètes* (Cenni storici e teoretici sulle comete; Milan, 1832); *Observations sur le mouvement de libration de la lune* (Observazioni sulla librazione della luna; Ibid., 1836); *De l'influence de la lune sur l'état atmosphérique de la terre* (Versuch den Einflus des Mondes auf...zu erkennen; Prague, 1841); *Observations sur la grande comète de 1843* (Ueber den grossen Cometen von 1843; Ibid., 1843); *De la nature et du mouvement des comètes* (Ueber die Natur und Bewegung der Cometen; Ibid., 1843); *Études géographiques et magnétiques en Bohême* (Magnetische und geographische Ortsbestimmungen in Bœhmen; Ibid., 1846); *Études géographiques et magnétiques dans l'empire autrichien* (Magnetische und geographische Ortsbestimmungen im œsterreich. Kaiserstaate; Vienne, 1846-1851, 5 vol.); *De l'influence des Alpes sur la manifestation de la force magnétique terrestre* (Ueber den Einfluss der Alpen auf, etc.; Ibid., 1850); *Influence de la lune sur la déclinaison magnétique*, etc. (Einfluss des Mondes auf die, etc.; Ibid., 1852-1853, 2 vol.); *Comptes rendus de l'établissement central de météorologie et de magnétisme terrestre* (Berichte über die Centralanstalt fur Meteorologie, etc.; Ibid., 1852 et suiv.); *Observations magnétiques à Prague* (Resultate aus den magnet. Beobachtung In Prag; Ibid., 1855).

M. Kreil a publié en outre deux volumes d'observations faites à l'observatoire de Milan sur le magnétisme terrestre (1836-1838) qui forment le *Supplément* des *Effemeride astronomiche* (Milan). Il a fourni enfin à divers recueils scientifiques, notamment aux *Observations de l'observatoire de Prague* (1839-1850), aux *Comptes rendus* et aux *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences de Vienne, des travaux dont plusieurs ont été imprimés à part. Depuis 1852, il rédigeait à Vienne, les *Annales* de l'Établissement central autrichien de météorologie et de magnétisme terrestre. — Il est mort en janvier 1863.

KROEYER (Henri-Nicolas), naturaliste danois, né à Copenhague, le 22 mars 1799, s'occupa d'abord de médecine, puis de philologie et d'histoire et, par enthousiasme pour l'antiquité classique, alla prendre rang parmi les défenseurs de la Grèce renaissante. Bientôt de retour à Copenhague (1823), il fut nommé professeur adjoint à l'école latine de Stavanger (1826) et se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle qu'il enseigna plus tard dans diverses écoles de Copenhague (1831-1834). Il entreprit plusieurs voyages et, de 1834 à 1836, visita les côtes du Danemark et d'une partie de la Suède. Appelé à faire partie de la Commission française du Nord dirigée par M. G. Gaimard (1838-1840), il prit part à l'exploration des côtes de la Norvége, et fut chargé de décrire les poissons, crustacés, mollusques, acalèphes recueillis ou observés dans le cours de l'expédition. En 1840, il reçut la mission de former des collections d'histoire naturelle pour les musées du roi, et se rendit dans l'Amérique du Sud (1840-1841). A son retour, il fut nommé inspecteur au musée royal d'histoire naturelle (1842) et fut chargé d'inspecter les pêcheries du golfe de Rinkjœbing (1843). La même année, il fut envoyé, aux frais de l'État, à l'assemblée des naturalistes, physiciens et médecins, tenue à Graetz, et reçut de l'université de Kiel le diplôme de docteur en philosophie (1843). M. Krœyer, membre de l'Académie des sciences de Danemark, a été décoré de la Légion d'honneur (1841).

Outre quelques ouvrages élémentaires qui ont eu plusieurs éditions, il a publié : *les Bancs d'huîtres du Danemark* (De danske Œsterbanker; Copenhague, 1837, avec carte); *Description des poissons du Danemark* (Danmarks fiske beskrevne, 1834-1853, 3 vol. gr. in-8); et des mémoires dans les *Traités* de l'Académie des sciences, dans les *Archives* de Riise, et surtout dans la *Revue d'histoire naturelle* (Natur historik Tidsskrift), qu'il édite depuis 1843, avec le concours des plus célèbres naturalistes.

KROGH (Gérard-Christophe DE), général danois, né en 1785, reçut à cinq ans, en vertu des priviléges de la noblesse, le brevet de cornette, et à dix, celui de lieutenant. En 1807, il prit part à la défense de Copenhague contre les Anglais, et fut fait capitaine. Colonel en 1840, il eut un commandement sédentaire dans la capitale et remplit en même temps à la cour les fonctions de chambellan. Depuis 1847, il était général-major, lorsqu'en 1850, il fut placé à la tête de l'armée danoise, en remplacement du général Hedemann. Dès le 24 juillet, il commença ses opérations, en repoussant les insurgés à Itstedt; la bataille dura deux jours. Au mois de septembre, il contribua encore à battre le général Willisen devant Eckernfœrde. A la paix, M. de Krogh reçut le commandement des duchés. Il fut mis au nombre des sept lieutenants généraux de l'armée.

KRÜGER (François), peintre allemand, né à Dessau, en 1796, mort à Berlin, le 21 janvier 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

KRUSE (Frédéric-Charles-Hermann DE), historien allemand, né à Oldenbourg, le 21 juillet 1790, étudia la théologie et le droit à Leipsick, puis se tourna vers l'histoire. Agrégé en 1813, il obtint une place dans une école libre de Leipsick. Il occupait une chaire à Breslau, lorsqu'il publia ses premiers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Sur la mesure du Pont-Euxin par Hérodote* (Ueber Herodot's Ausmessung des Pontus Euxinus; Berlin, 1819), et *Budorgis, ou l'ancienne Silésie avant l'établissement de la religion chrétienne* (Budorgis, oder das alte Schlesien, etc.; Dresde, 1819). Ce dernier travail fut le point de départ d'une suite de publications sur les antiquités de la Silésie et des autres provinces de l'Allemagne, notamment : *Archives d'histoire et de géographie anciennes et d'antiquités* (Archiv für die alte Geschichte, Geographie, etc.; Breslau, et Leipsick, 1821-1823, 3 vol.). Cet ouvrage le fit appeler comme professeur d'histoire et de géographie ancienne et du moyen âge à l'université de Halle, où il devint secrétaire de la Société saxo-thuringienne. En cette qualité, il a publié : *Tabula Germaniæ imprimis secundum Tacitum et Ptolemæum* (Leipsick, 1823), et *les Antiquités allemandes* (Deutsche Alterthümer; Halle, 1824, 4 vol.). Quelque temps après, il donna son grand ouvrage intitulé : *Hellas* (Leipsick, 1825-1827, 3 vol.), où tant de savants de divers pays ont puisé les matériaux de leurs propres livres sur la Grèce et ses antiquités.

Nommé, en 1828, professeur titulaire d'histoire russe et d'histoire universelle à l'université de Dorpat, M. de Kruse apprit, en un an, la langue russe et l'ancienne langue slave et écrivit bientôt dans tous les journaux scientifiques de l'empire: *les Annales de Dorpat* (1833-1835), *le Journal pour l'instruction du peuple*, *le Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et dans *les Mémoires* de l'Académie danoise. Il fondait en même temps, avec plusieurs de ses amis, des sociétés savantes à Dorpat, à Riga et à Revel, et publiait de nouveaux travaux très-importants, notamment sur les provinces de la mer Baltique : *Necrolivonica* (Dorpat, 1842); *Antiquités russes* (Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Histoire des origines des provinces de la mer Baltique* (Moskou, 1846); *Chronicon Nortmannorum, Russorum, Warjagorum, Danorum*, etc. (Dorpat, 1850), etc.

M. de Kruse, rentré en Allemagne depuis 1853, a reçu, en 1863, de la Faculté de Leipsick, le diplôme honoraire de la cinquantième année de doctorat. Il a encore publié, depuis son retour, divers volumes de voyages ou de recherches savantes; une édition refondue de ses *Necrolivonica* (Leipsick, 1859), et un recueil original d'éphémérides historiques et biographiques, intitulé *Biographisch-Historischer-Fest-Kalender* (Leipsick, 1864), et dédié à MM. George Stanley, de Londres, J.-Chr. Poggendorf, de Leipsick, et L.-G. Vapereau, de Paris.

KRUSEMAN (Cornélis), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 25 septembre 1797, mort le 14 novembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

KRUSEMAN (Jean-Adam), cousin du précédent, né à Harlem, le 12 février 1804, a également étudié sous C.-H. Hodges et J.-A. Daiwaille et fréquenté en 1822, à Bruxelles, les ateliers de Louis David et de M. Navez. Il a été plusieurs années sous-directeur de l'Académie d'Amsterdam et s'est fixé à Drierbergen, où il s'est fait une réputation de portraitiste distingué. Il s'est de plus livré à la peinture de genre et d'histoire et a surtout exécuté : *Élisée et la Sunamite*, *Jeune fille au repos*, tous deux au musée de Harlem; *la Méridienne*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. M. J. Ad. Kruseman était chevalier du Lion néerlandais, et correspondant de plusieurs académies allemandes. — Il est mort à la Haye en mars 1862.

Un cousin des précédents, M. Frédéric-Marianus KRUSEMAN, né à Harlem, le 14 juillet 1817, a étudié sous Jean Reekers, à Harlem, et plus tard sous B.-C. Kœk-Kœk; il cultive exclusivement le paysage.

KÜCKEN (Frédéric-Guillaume), musicien allemand, né le 10 novembre 1810, à Bleekede (Lunebourg), attira par ses premières compositions l'attention du grand-duc de Schwérin et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de musique du prince héréditaire, qu'il accompagna à Berlin. Il y prit les leçons de Rombach et publia son premier opéra : *la Fuite en Suisse* (die Flucht nach der Schweiz) qui eut un très-grand succès dans toute l'Allemagne. Après avoir vécu pendant quelque temps à la cour du roi de Hanovre, il se rendit à Vienne (1838) où quelques-unes de ses romances, d'une richesse de mélodie remarquable, telles que : *la Fille de Judée* (das Maedchen aus Juda); *la Sérénade maure* (das maurische Staendchen), eurent une grande popularité. De 1843 à 1846, il vint à Paris où il prit de M. Halévy des leçons d'instrumentation et où il composa son opéra, *le Prétendant* et un grand nombre de romances, six entre autres sur des paroles de son ami Henri Heine. La réputation que ces compositions firent dès lors à M. Kücken, lui attira des offres très-avantageuses. Un éditeur anglais s'est engagé par un traité à lui payer, pour huit romances par an, 5000 fr. de rente à partir de 1851. M. Kücken, après avoir séjourné dans différentes grandes villes, a été appelé à remplir à Stuttgart, les fonctions de maître de la chapelle du roi de Wurtemberg.

On cite, parmi ses compositions, cinq *Sonates pour piano et violon;* et près de cent vingt *Romances.* Les paroles d'un grand nombre de ses mélodies ont été traduites en français et en anglais. Plusieurs ont été réunies dans un recueil intitulé : *les Échos de l'Allemagne* (Paris, 1856-1857, 2 livraisons). Les œuvres de M. Kücken se distinguent surtout par les chants. Il a obtenu, en 1848, aux fêtes philharmoniques de différentes villes allemandes, tous les premiers prix et, en 1852, les trois prix de chant décernés par le comité de la fête musicale d'Anvers

KUGLER (François-Théodore), esthéticien allemand, né le 19 janvier 1808, à Stettin (Prusse), mort à Berlin, le 16 mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

KUHN (Otton-Bernard), chimiste allemand né à Leipsick, le 6 mai 1800, et fils d'un médecin connu comme auteur de plusieurs ouvrages, fit ses études dans cette ville, à Dondorf, à Grimma et à Gœttingue. Agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick en 1825, il y obtint, en 1828, le grade de docteur et deux ans après, avec le titre de professeur titulaire, la chaire de chimie qu'il occupa depuis.

On cite de M. O.-B. Khun : *Essai d'une Anthropochimie* (Versuch einer Anthropochemie; Leipsick. 1824); *Chimie pratique à l'usage des médecins* (Praktische Chemie fur Staatsaerzte; Ibid., 1829); *Instructions pour les recherches chimiques qualitatives* (Anleitung zu qualitativen chemischen Untersuchungen; Ibid., 1830); *Manuel de Stœchiométrie* (Lehrbuch der Stœchiométrie; 1837); *Système de chimie inorganique* (System der unorganischen Chemie; Gœttingue, 1848), etc.

KÜHNE (Gustave), littérateur allemand, né à Magdebourg (Prusse), le 27 décembre 1806, acheva ses études à l'université de Berlin, obtint le grade de docteur en philosophie et se rendit, en 1825, à Leipsick où il rédigea, jusqu'en 1842, la *Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt). Depuis 1845, il est devenu rédacteur en chef de *l'Europe, Chronique du monde littéraire*.

M. Kühne a écrit des nouvelles, des romans, des ouvrages de peinture de mœurs, et aussi des drames. On remarque parmi ses meilleures œuvres : *Nouvelles* (Berlin, 1831); *les Deux Madeleines, ou le Retour de Russie* (die beiden Magdalenen oder, etc.; Leipsick, 1833; *Une Quarantaine dans la maison des fous* (Eine Quarantaene im Irrenhause) (Ibid., 1835); *Nouvelles du couvent* (Klosternovellen) (Ibid., 1838, 2 vol.), les plus intéressants de ses récits; *Isaura de Castille*, et *l'Empereur Frédéric*, drames (1838); *Caractères d'hommes et de femmes* (Weibliche und maennliche Charactere; Ibid., 1838, 2 vol.); *les Rebelles d'Irlande* (Ibid., 1840, 3 vol.); *Sospiri, histoires vénitiennes* (Sospiri, Blaetter aus Venedig; Brunswick, 1841); *Portraits et silhouettes* (Hanovre, 1843, 2 vol.); *Mon carnaval à Berlin* (Brunswick, 1843) : *Hommes et femmes de l'Allemagne* (Deutsche Maenner und Frauen; Leipsick, 1851; *Mort de Frœbel et continuation de sa doctrine* (Frœbels Tod und der Fortbestand seiner Lehre; Liebenstein, 1852 : *Esquisses des villes et paysages allemands* (Skizzen deutscher Staedte und Landschaften); *le Missionnaire prosélyte*, roman tiré des papiers de familles allemandes et italiennes, etc.

KUHNEN (Pierre-Louis), peintre belge d'origine allemande, né à Aix-la-Chapelle, en 1812, a cultivé avec succès le paysage et s'est fixé, vers 1840, à Bruxelles. Ses principaux sujets ont figuré au salon de cette ville et à ceux de Paris. On cite avec éloge : *Effet de soleil couchant*, exposé à Paris (1846); *Incendie d'un château féodal*; *l'Approche de l'orage dans les ruines de Schimpen; la Vallée de l'Ahr; le Manoir en ruines; la Mare*, effet de crépuscule (1847-1852); *Intérieur de forêt*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles, en 1845, et une 3e médaille à Paris, en 1846. — Il a épousé la fille d'un artiste qui, sous le nom de Mme KUHNEN, s'est fait connaître aussi comme paysagiste.

KÜHNER (Raphaël), grammairien allemand, né à Gotha, le 22 mars 1802, et fils du peintre Frédéric Kühner, conseiller intime de la cour de Gotha, alla, en 1821, suivre à Goettingue les leçons de Guill. Mitscherlich, Ottfr. Müller et Dissen. A peine reçu docteur, il fut nommé, en 1824, professeur au lycée de Hanovre. Il s'occupa particulièrement de grammaire, et ses livres pour l'enseignement du grec et du latin, traduits en plusieurs langues, sont très-répandus en Allemagne, en Angleterre, en Suède et Norvége et dans l'Amérique du Nord.

Nous citerons de lui, pour l'étude du grec : *Essai d'un arrangement logique de la syntaxe grecque* (Versuch einer Anordnung der griech. Syntax., Hanovre, 1829); *les Anomalies du verbe grec* (Ibid., 1831), et sa *Grammaire complète de la langue grecque* (Ausführliche Grammatik der griech; Sprache, Ibid., 1834-35, 2 vol.), d'où il a tiré une *Grammaire grecque pour les écoles* (Schulgrammatik, etc., 3e édit., 1850), et une *Grammaire grecque élémentaire* (Elementargrammatik, etc., 13e édit., 1852), etc.; pour l'étude de la langue latine, une *Grammaire élémentaire* (Ibid., 1841, 13e édit., 1855); une *Grammaire à l'usage des classes supérieures* (Schulgrammatik, etc. für die obern Gymnasialclassen, 4e édit., 1855), et l'*Introduction à l'étude de la langue latine* (Lateinische Vorschule, 7e édit., 1855).

On a en outre de M. Kühner une dissertation latine : *M. T. Ciceronis in philosophiam merita* (Hambourg, 1825), couronnée par l'Académie de Gœttingue, et quelques éditions estimées.

KÜHNHOLTZ (Henri-Marcel), médecin français, né le 28 janvier 1794, à Cette (Hérault), fit à Montpellier ses études spéciales et y reçut en 1817 le diplôme de docteur. En 1828, il fut chargé de suppléer le professeur Lordat et devint, peu de temps après, bibliothécaire de la Faculté. Depuis 1836, il est correspondant de première classe de l'Académie de médecine.

On remarque parmi les ouvrages de M. Kühnholtz : *Idée d'un cours de physiologie appliquée à la pathologie* (1829, in-8); *De l'Ensemble systématique de la médecine judiciaire* (1835, in-8); *Cours d'histoire de la médecine et de biographie médicale* (1837, in-8), professé à Montpellier l'année précédente; *Éloge de Celse* (1838, in-8); *Considérations générales sur la régénération des parties molles du corps humain* (1841, in-8); *Paris et Montpellier* (1844, in-8), sous le rapport de la philosophie médicale; etc. Il a fourni de nombreux articles à divers recueils, aux *Annales de médecine clinique*, à *la Gazette médicale*, aux *Éphémérides médicales*, et surtout au *Journal de la Société pratique* de Montpellier. Philosophe distingué, M. Kühnholtz a travaillé, en outre, au *Dictionnaire de la langue romane* de Reynouard, aux *États généraux* de M. Aug. Bernard, aux *Lettres missives des Gaules*, aux *Historiens des Gaules*, etc. Il a contribué à la publication des *Manuscrits inédits du Tasse* (Turin, 1838), et son dernier travail est une étude très-développée sur *les Spinola de Gênes* (1852, in-4), accompagnée de plusieurs pièces inédites et d'un grand nombre de notes.

Son fils, M. Barthélemy-Achille KÜHNHOLTZ, né à Montpellier, le 4 mars 1828, a pris part à la rédaction de quelques journaux de la province et de Paris; il est auteur de l'*Histoire de l'université de Montpellier* (1840, in-8), extraite du journal *les Écoles*.

KUHLMANN (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803, étudia la chimie à la Faculté de Strasbourg et dans le laboratoire de Vauquelin. Il fut autorisé, en 1823, par

décision ministérielle, à fonder, à Lille, une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie, et l'occupa jusqu'en 1854, époque de la création de la Faculté des sciences de Lille. Il possédait, dans le Nord, un grand nombre d'établissements industriels dont le plus important est la fabrique de produits chimiques de Loos. Président de la chambre de commerce et directeur de la monnaie de Lille, membre du conseil central de salubrité et du conseil général du Nord, il a été fait officier de la Légion d'honneur en 1854. Il a pris part à toutes les discussions économiques qui intéressent son département, telles que la question des sucres, celle des céruses, etc.

Les travaux scientifiques de M. Kuhlmann se trouvent dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales de chimie et de physique*, les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, et dans plusieurs ouvrages spéciaux, tels que : *Expériences chimiques et agronomiques* (1847); *Expériences concernant la théorie des engrais* (1843) ; *Application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression* (1855). Ses principaux mémoires concernent la fabrication de l'acide sulfurique (1826), les applications de la garance (*Ann. de ch. et de ph.*, tome IV), la théorie de la fermentation des alcools, des éthers (1830, 1838), la fabrication des sucres (1832, 1834, 1835, 1840), la formation de l'acide nitrique et de l'ammoniaque sous l'influence des corps poreux (1837, 1839), la préparation des chaux hydrauliques et des ciments (1840, 1841), la fixation des couleurs et des mordants dans la teinture (1856), etc. On lui doit encore une application des carbonates alcalins en vue d'éviter les incrustations des chaudières à vapeur.

KULLAK (Théodore), pianiste et compositeur allemand, né le 12 septembre 1818, à Krotoczyn (duché de Posen), dut à la protection du prince Antoine Radziwill de faire d'excellentes études musicales sous la direction du professeur Agthe, à Posen, de MM. Taubert et Dehn, à Berlin, et de Czerny, à Vienne. A onze ans, il débuta, comme pianiste, dans un concert donné à Posen, devant la cour. Après avoir suivi, pendant cinq années, les cours de l'université de Berlin, il alla, en 1842, donner à Vienne et dans toute l'Autriche des concerts qui eurent du succès. Rappelé à Berlin, l'année suivante, comme professeur de musique de la maison royale, il fut nommé, en 1846, pianiste du roi de Prusse et, en 1854, décoré de l'Aigle-Rouge.

Virtuose et professeur distingué, M. Kullak a formé un grand nombre d'élèves distingués et contribué à la fondation de plusieurs établissements à Berlin, tels que l'Association des musiciens (*Tonkünstlerverein*, 1846) ; le Conservatoire de musique (1850), dont il fut, pendant cinq ans, un des directeurs, et la nouvelle Académie de musique (1855), qui compte, avec lui, parmi ses professeurs, les musiciens les plus renommés de la capitale. M. Kullak a donné aussi de nombreuses compositions : des *Transcriptions pour piano de mélodies nationales allemandes, espagnoles, russes et hongroises*; divers morceaux, tels que : *la Gazelle, Perles d'écume, Scheherazade, Psyché, les Arpéges*, etc., etc. : *l'École du jeu en octaves* (Schule des Octavenspiels), très-appréciée des pianistes ; plusieurs *Sonates* ou *Trios ;* un *Concerto pour piano avec accompagnement d'orchestre ;* des *Études, Romances*, etc., etc.

KURANDA (Ignace), publiciste allemand, de famille israélite, né en 1812, à Prague, fonda, en 1841, après avoir voyagé en Allemagne et en Belgique, *le Messager des frontières* (die Grenzboten), feuille politique hebdomadaire qu'il rédigea tantôt à Leipsick, tantôt à Berlin. Lors de la révolution de 1848, il en céda la propriété à MM. Freytag et Schmidt. Député de Vienne au parlement de Francfort, il fit partie du comité des Cinquante et fut un des trois envoyés qui tentèrent inutilement de ramener la Bohême à la cause allemande. A la fin de l'année, il fonda à Vienne un nouveau journal, l'*Ostdeutsche Post*, dont il resta rédacteur en chef. En mars 1861, il fut élu représentant à Vienne.

On a de M. Kuranda des *Nouvelles* (Novellenalbum; Leipsick, 1842, 3 vol.); *la Belgique depuis sa révolution* (Belgien seit seiner Revolution; Ibid., 1846), etc.

KURRER (Jacques-Guillaume-Henri DE), savant industriel allemand, né le 8 juin 1781, à Langenbranden (Wurtemberg), entra, à l'âge de 15 ans, dans une fabrique de toiles teintes. Il acquit, par ses études particulières, une connaissance approfondie de l'art de blanchir et de teindre les étoffes, et dirigea ensuite, pendant près de quarante ans, plusieurs grandes fabriques. Il se retira en 1843 à Prague, pour se consacrer exclusivement à des travaux scientifiques, qui lui ont valu le titre de docteur en sciences économiques de l'université de Landshut.

Les principales publications sur lesquelles repose la réputation de M. de Kurrer en Allemagne et à l'étranger sont les suivantes : *l'Art de blanchir des étoffes végétales*, etc. (die Kunst vegetabilische, etc. Stoffe zu bleichen ; Nuremberg, 1831) : *les Dernières expériences dans l'art de blanchir les étoffes* (die neuesten Erfahrungen in der Bleichkunst; Ibid., 1838); *Histoire de l'art d'imprimer sur étoffes* (Geschichte der Zeugdruckerei; Ibid., 1840; 3ᵉ édit., 1844); *l'Art d'imprimer sur étoffes et de teindre les étoffes dans toute son étendue* (die Druk und Faerbekunst in, etc.; Vienne, 1848-1850, 3 vol.) ; *De la Manière de blanchir la toile*, etc. (Ueber das Bleichen der Leinewand, etc ; Brunswick, 1850), etc. Il a traduit en allemand l'ouvrage de Vitalis sur *l'Art de teindre* (Grundriss der Faerbekunst), et avec M. Dingler : *l'Art de teindre de Bancroft*, avec notes, de nouvelles observations et expériences (Faerbebuch; Augsbourg, 1817-1818).

Il a aussi collaboré activement aux *écrits technologiques de Hermbstaedt* (Hermbst.'s technologische Schriften) ; au *Dictionnaire technologique* (Paris, 11ᵉ vol., 1827; à *l'Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc. Enfin il a rédigé avec le concours d'autres techniciens la *Nouvelle revue de l'art d'imprimer sur l'indienne et sur le coton* (Neues Journal für die Indien, etc. ; Nuremberg, 1815-1817, 4 vol.); *Magasin de l'art d'imprimer sur étoffes* (Magazin für Druck und Faerbekunst ; Ibid., 1818-1820, 3 vol.), le *Journal polytechnique* de Dingler, etc.

KURTZ (Jean-Henri), théologien allemand, né en 1809, à Montjoie (Prusse rhénane), acheva ses études théologiques à Halle et à Bonn, fut attaché en 1835 au gymnase de Mittau, et alla occuper en 1850 la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Dorpat. Ses nombreux écrits, qui sont en grande faveur dans la communion luthérienne, embrassent à la fois le dogme et l'histoire; nous citerons notamment : *la Bible et l'astronomie* (Bibel and Astronomie ; Mittau, 1842; 3ᵉ édit., 1843), où il s'efforce de concilier le texte sacré avec les découvertes scientifiques; *Cours d'histoire sainte* (Lehrbuch der heiligen Geschichte; Kœnigsberg, 1843; 7ᵉ édit., 1855); *l'Unité du Pentateuque* (die Einheit des Pentateuchs; Ibid.,

1844); *l'Unité de la Genèse* (die Einheit des Genesie; Berlin, 1846); *Histoire biblique* (Biblisch Geschichte; Ibid., 1847; 3ᵉ édit., 1854); *Cours d'histoire ecclésiastique* (Lehrbuch der Kirchengeschichte; Mittau, 1849; 3ᵉ édit., 1853); *Symbolique du tabernacle* (Symbolik der Stiftshutte; Leipsick, 1851); *Introduction à l'histoire de l'Église* (Leitfaden der Kirchengeschichte; Mittau, 1852; 3ᵉ édit., 1856).

KURZ (Henri), littérateur allemand, né en 1805, à Paris, fut élevé en Allemagne, et après avoir étudié la théologie à Leipsick, revint en 1827 apprendre les langues orientales à Paris. Fixé à Augsbourg en 1832, il fut chargé de la rédaction du *Temps*, journal d'opposition démocratique, et se fit condamner par la hardiesse de ses articles à deux ans de prison. A l'expiration de sa peine (1834), il passa en Suisse et occupa la chaire de littérature allemande d'abord à Saint-Gall, et depuis 1839 à Aarau.

On a de M. H. Kurz : *Mémoire sur l'état politique et religieux de la Chine, 2300 ans avant notre ère* (Paris, 1830), en français; la traduction allemande d'un roman chinois (1836); *Manuel des poëtes allemands* (Handbuch der poetischen Nationalliteratur; Zurich, 1840-1843, 3 vol.); complément, le *Manuel des prosateurs* (H. der deutschen Prosa; Ibid., 1845, 3 vol.); une remarquable *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deutschen Literature; Leipsick, 1851-1855, 2 vol.), etc.

KUSA ou **KOUZA** (Alexandre-Jean, prince). Voy. COUZA.

KÜSTNER (Karl-Théodore DE), intendant général des théâtres royaux de Berlin, né à Leipsick, le 26 novembre 1784, étudia le droit à l'université de sa ville natale et de Gœttingue, et, après avoir voyagé quelque temps dans les principaux pays de l'Europe, prit, en 1810, le grade de docteur en droit. En 1813, il s'engagea dans le corps volontaire des Saxons, sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, et à la paix il fut nommé conseiller de sa cour. Fixé à Leipsick, il prit en 1817 la direction du théâtre de cette ville, dont il fit un des meilleurs de l'Allemagne. Il l'administra pendant onze années. En 1833, après avoir dirigé pendant un an le théâtre de Darmstadt, il devint directeur de celui de Munich, lui rendit la prospérité, et reçut du roi Louis de Bavière, pour ses services, des titres de noblesse et la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Michel.

En 1842, M. de Küstner quitta Munich et passa à Berlin en qualité d'intendant général des théâtres royaux. Il remplit ces fonctions au milieu de grandes difficultés, surmonta les embarras causés par l'incendie du grand Opéra en 1843, et traversa avec honneur les années, si pénibles pour les théâtres, de 1848 à 1849. Il a pris sa retraite en 1851, et le roi de Prusse lui donna à cette époque la croix de seconde classe de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

C'est à M. de Küstner que les écrivains dramatiques doivent l'introduction en Allemagne de l'usage de donner à chaque représentation une certaine partie de la recette à l'auteur de la pièce ou à ses héritiers. Il a fondé aussi des caisses pour les acteurs hors de service, formé le *Bühnenverein*, société de trente-deux théâtres allemands, ayant pour but de garantir les droits réciproques des directeurs et des artistes, et il s'est montré en toute rencontre le protecteur éclairé des intérêts de l'art dramatique.

M. de Küstner est auteur de quelques écrits : *Bagatelles dramatiques* (Dramatische Kleinigkeiten; Leipsick, 1815); *le Théâtre de Leipsick* (Rückblick auf das Leipziger Stadttheater, 1831), compte rendu de sa direction; *les Deux frères* (Die beiden Brüder; Darmstadt, 1833), tragédie, etc.

KÜTZING (Frédéric-Traugott), naturaliste allemand, né le 8 décembre 1807, à Rittebourg (Thuringe), étudia d'abord la pharmacie et alla compléter, à l'université de Halle, ses études d'histoire naturelle. Une découverte scientifique qu'il fit, en 1834 et qu'il communiqua à M. A. de Humboldt, le fit charger, en 1835, par l'Académie de Berlin, d'une mission scientifique dans l'Europe méridionale. De retour de ce voyage, dont il rapportait des observations précieuses sur les plantes aquatiques de la Méditerranée et de l'Adriatique, il fut nommé professeur de sciences naturelles à l'École polytechnique de Nordhausen.

Depuis cette époque, M. Kützing a publié toute une suite de travaux relatifs aux plantes aquatiques, et dont la plupart ont une grande importance scientifique : *Synopsis Diatomearum* (Halle, 1833); *Transformation d'algues inférieures en algues supérieures et en genres de familles et de classes entièrement différentes, de crytogames supérieurs* (die Umwandlung niederer Algenformen in hœhere, sowie auch in Gattungen, etc.; Harlem, 1839), savante dissertation couronnée par l'Académie des sciences de Harlem; *Phycologia generalis* (Leipsick, 1843); *les Bacillariées ou diatomées à enveloppe siliceuse* (die Kieselschaligen Bacillarien oder Diatomen; Nordhausen, 1844, avec 30 planches); *De la Transformation d'infusoires en algues inférieures* (Ueber die Verwandlung der Infusorien in niedere Algenformen; Nordhausen, 1844); *Phycologia germanica* (Ibid., 1845); *Tabulæ phycologicæ* (Ibid., 1845-1857), 74 livraisons avec 700 planches); *Species algarum* (Leipsick, 1849), etc.

On cite encore du même auteur : *Éléments de la botanique philosophique* (Grundzüge der philosophischen Botanik; Leipsick, 1851-1852, 2 vol.); *Manuel d'histoire naturelle* (Compendium der Naturgeschichte; Nordhausen, 1837); *la Chimie et ses applications à la vie pratique* (die Chemie und ihre Anwendung auf das praktische Leben; Ibid., 1838); *les Sciences naturelles dans les écoles*, etc. (die Naturwissenschaften in den Schulen; Nordhausen, 1850); *Éléments de géographie* (Elemente der Geographie; Nordhausen, 2ᵉ édit., 1853), etc.

L

LABANOFF DE ROSTOFF (Alexandre, prince), général russe, né en 1788, fils du prince Jacques Labanoff, membre du conseil et grand chambellan de la cour impériale de Russie, mort en 1831, et neveu du prince Dmitri, ministre de la justice, mort en 1838, appartient à l'une des trente familles qui prétendent descendre, en ligne mâle, directe et légitime, de Rurik, premier fondateur de l'empire russe. Il a été, de 1817 à 1828, aide de camp d'Alexandre, puis de Nicolas. Sa santé l'ayant obligé à quitter le service militaire, il se retira, en 1828, avec le grade de général-major et se consacra tout entier à des travaux littéraires. Il a voué une sorte de culte à la mémoire de la

reine Marie Stuart et s'est appliqué à découvrir dans toutes les bibliothèques d'Europe les documents relatifs à son héroïne. Ses patientes recherches en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, ont eu pour résultat la publication d'un recueil considérable : *Lettres, instructions et mémoires de Marie Stuart*, etc. (Paris et Londres, 1844, 7 vol. in-8), sur lequel M. Mignet a inséré de nombreux articles dans le *Journal des savants*.

LABARRE (François-Théodore), compositeur et harpiste français, né à Paris, le 8 avril 1805, reçut des leçons de harpe de Cousineau, de Bochsa et de Naderman, de 1812 à 1820. Entré au Conservatoire en 1820, il y eut successivement pour maîtres de composition Dourlen, Éler, Fétis et Boïeldieu. En 1823, il obtint le second grand prix, avec une cantate intitulée : *Pyrame et Thisbé*. L'année suivante, il quitta le Conservatoire pour aller chercher en Angleterre des succès plus fructueux, comme harpiste et comme compositeur; puis il parcourut la Suisse et l'Italie. En 1837, il se maria et se fixa à Londres, où ses concerts et son enseignement ont également soutenu sa réputation.

On a de M. Labarre plusieurs opéras, entre autres : *les Deux familles*, en trois actes, joué à la salle Ventadour en 1831; *l'Aspirant de marine*, en deux actes, au théâtre de la Bourse en 1834; puis des ballets, tels que *la Révolte au sérail*, qui a eu beaucoup de succès à l'Opéra en 1833, et *Graziosa*, au même théâtre en 1861. Mais M. Labarre a surtout montré un mérite original dans la romance; ses compositions les plus célèbres en ce genre sont : *le Contrebandier*, *la Jeune fille aux yeux noirs*, *la Pauvre négresse*, *la Fille d'Otaïti*, *Méphistophélès*, *la Tartane*, *Cora ou la Vierge du soleil*. Il compte aussi environ deux cents œuvres instrumentales, parmi lesquelles il faut citer comme très-connus : *Souvenirs de la Dame blanche*.

LABARRE (Louis), littérateur et journaliste belge, né en 1810, à Dinan (province de Namur), dirigeait à vingt ans l'école primaire de cette ville, lorsqu'il publia dans un journal, contre le ministre hollandais Van Maanens une lettre qui le fit destituer; mais, quelques jours après, éclata la révolution. Dévoué à la cause de l'indépendance et se déclarant contre les concessions que la royauté croyait devoir faire à l'Europe, il se jeta dans les rangs de la démocratie républicaine. En 1836, il fit paraître un volume : *Satires et Élégies*, qui eut du succès, puis quelques autres pamphlets, *les Journées de septembre en* 1839, dont 4000 exemplaires furent enlevés en quelques jours. Il prit alors la direction du *Charivari belge*. En 1840, le peintre Wiertz ayant mis au concours la question de *l'Influence pernicieuse du journalisme sur les arts et les lettres*, le jury, composé d'artistes, couronna à l'unanimité le mémoire présenté par M. Labarre, qui reçut pour prix le *Patrocle*, chef-d'œuvre de M. Wiertz.

Après avoir fait représenter au théâtre de la Monnaie *une Révolution pour rire*, comédie en trois actes, qui réussit, M. Labarre vint à Paris et fut accueilli au *National*, où il publia, pendant quelques mois, une revue mensuelle sous ce titre : *la Comédie parisienne*. Il fit recevoir par le comité du Théâtre-Français une pièce dont le sujet était emprunté à l'histoire de 1792, mais dont la censure empêcha la représentation. En 1847, lors de la grande levée de boucliers du parti libéral contre le cabinet catholique, il prit la rédaction de la *Tribune*, à Liége; mais, après la victoire des libéraux, il rentra dans les rangs de l'opposition la plus avancée et rédigea le journal républicain la *Nation*, de Bruxelles.

Après le 2 décembre 1851, ce journal se déclara hautement contre le coup d'État et servit d'organe aux réfugiés de Bruxelles et de Londres. La violence de ses attaques contre la politique et la personne même du président donna lieu aux réclamations de l'ambassade française. M. Labarre comparut devant le jury qui l'acquitta; mais la loi Faider, qui vint protéger contre la presse les souverains étrangers, sans lui imposer silence, le força de changer le ton de ses articles. La *Nation* cessa de paraître, et fut remplacée par le *National*, dont M. Labarre resta un des plus ardents collaborateurs. Il a recueilli, en 1855, ses meilleures pages sous ce titre : *Souvenirs du drapeau* (2 vol.).

LABAT (Jean-Baptiste), compositeur français, né à Verdun (Tarn-et-Garonne), le 14 juin 1802, et fils d'un marchand de grains, suivit librement son goût pour la musique, qu'il étudia à Toulouse, à Verdun et en dernier lieu à Paris. Après avoir passé quelque temps au Conservatoire, dans les classes de MM. Benoist et Fétis, il fut appelé, en 1828, à la direction de l'orgue et de la maîtrise de Montauban. Dans cette ville, il s'efforça de ranimer les études musicales, ouvrit un cours gratuit d'harmonie (1838) et fonda une société philharmonique.

M. Labat a publié, de 1828 à 1844, de nombreuses compositions : un *O Salutaris*, deux *Adorations*, un *Oratorio* pour Noël, un *Lauda, Sion*, une *Messe solennelle;* etc. Il a aussi donné, comme travaux littéraires (1848-1852), des *Études* sur les Noëls et sur sainte Cécile; une *Esquisse de l'histoire de l'orgue*, et une *Étude philosophique et morale sur l'histoire de la musique* (Paris, 2 vol. in-8); une *Étude sur l'harmonisation des chants des Psaumes* (Montauban, 1864), etc. Il a collaboré, en outre, à divers recueils spéciaux.

LABBÉ [de la Moselle], ancien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Briey, en 1801, fit son droit, s'établit à Metz, comme notaire, puis se démit de sa charge pour devenir maître de forges. Gendre de M. Genot, ancien député de l'opposition, affilié lui-même, sous la Restauration, à plusieurs sociétés secrètes, il professa des opinions très-radicales jusqu'à la révolution de 1848. Membre du conseil municipal de Metz et du conseil général de la Moselle, depuis plus de quinze ans, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le troisième sur onze, par 92 638 suffrages. Il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, approuva l'expédition de Rome, etc. Non réélu à la Législative, il retourna dans la Moselle, reprit l'exploitation de ses forges et continua de faire partie du conseil général du département.

LA BÉDOLLIÈRE (Émile GIGAULT DE), journaliste et littérateur français, né à Paris, vers 1814, neveu du comte L. Gigault de la Bédollière de Bellefont, dont il prit le second nom, débuta dans la littérature, en 1833, par une *Vie politique du marquis de la Fayette* (broch. in-8), qui lui ouvrit aussitôt l'accès d'une foule de journaux et de publications, auxquels il a fourni, pendant plus de vingt ans, des articles de tous les genres, prose ou vers, traductions, études historiques, nouvelles, etc. Attaché au *Siècle* avec le titre de bibliothécaire, il rédigea, depuis 1850, le courrier

quotidien de ce journal. En 1857, il s'est porté sans succès candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif.

On cite principalement de M. de la Bédollière : *Soirées d'hiver* (1838, in-12) ; *Beautés des victoires et conquêtes des Français* (1841, 3 vol. in-8, nouv. édit., 1847, 2 vol. in-8) ; *les Industriels* (1841 et 1846); *la Sirène* (1845); *Histoire des mœurs et de la vie privée des Français* (1847, 3 vol. in-8); *Histoire de la garde nationale* (1848, in-18) ; *le Panthéon*, dans les *Paris anecdotiques* (1853, in-32) ; *Kinburn et la mer Noire, le Congrès de la paix* (1856, in-4); une traduction des *OEuvres* de Fenimore Cooper, en livraisons populaires (1849 et suiv.); *la Case de l'oncle Tom, le Compagnon de l'oncle Tom*, traductions; *Histoire d'Italie*, 2 séries (1859, in-4) ; *le Nouveau Paris, Histoire de ses vingt arrondissements* (1860, in-4, illustré); *Histoire des environs du nouveau Paris* (1860, in-4, illustré) ; *Naples et Palerme, ou l'Italie* (1860, in-4, illustré); *Histoire de la guerre du Mexique* (1863, in-4, illustré); enfin un nombre considérable de volumes, brochures, articles dits de librairie ou d'actualité, qui attestent tout au moins beaucoup d'activité et une grande variété de connaissances.

LABENSKI (Xavier, comte), poëte russe, né en Pologne, vers 1790, mort en décembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LABICHE (Eugène-Marin), vaudevilliste français, né à Paris, le 5 mai 1815, fit ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte) et entra à l'École de droit. Se livrant dès lors à la littérature, il débuta, en 1835, par des nouvelles dans les petits journaux de l'époque, *l'Essor, le Chérubin, la Revue de France*, etc. En 1838, il publia un roman, *la Clef des champs*, et écrivit, en collaboration avec MM. Marc Michel et Lefranc, *M. de Coyllin, ou l'Homme infiniment poli*, pour les débuts de M. Grassot au Palais-Royal. Malgré le succès douteux de cet essai, M. Labiche se voua dès lors à ce genre de vaudeville excentrique, tant exploité depuis, qui, sous un titre extraordinaire et en vue d'un acteur comique, entasse, dans un imbroglio continuel, les quiproquos les plus invraisemblables et les situations les plus risquées. Il mit toute l'originalité bouffonne que ce genre réclame, au service de MM. Ravel, Grassot et Sainville. Quelquefois il réussit dans la véritable comédie. Il eut pour collaborateurs habituels MM. Delacour, Martin, Marc Michel et Lefranc, sans compter, à l'occasion, MM. Varin, Eug. Nyon, Dumanoir, Clairville, etc. Sous le pseudonyme de *Dandri*, M. Labiche a collaboré, avec M. Ancelot, à *l'Article* 960. Il a été décoré de la Légion d'honnenr le 13 août 1861.

Les pièces qu'il a fait jouer au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase et aux théâtres des boulevards, s'élèvent à une centaine environ; parmi les mieux accueillies figurent : *Deux papas très-bien* (1845); *Frisette* (1846); *Mme Larifla* (1849); *Embrassons-nous, Folleville* (1850); *un Garçon de chez Véry* (1850); *une Femme qui perd ses jarretières, un Chapeau de paille d'Italie* (1851), la pièce préferée de M. Ravel; *Edgard et sa bonne* (1852); *Otez votre fille, s'il vous plait* (1854); *Si jamais je te pince!* (1855); *la Perle de la Canebière* (1856); *l'Affaire de la rue de Lourcine* (1857); *En avant les Chinois!* (1858); *l'Omelette à la follembûche* (1859); *le Voyage de Monsieur Perrichon*, avec M. Édouard Martin, comédie en quatre actes et l'une des meilleures du genre (Gymnase, 1860); *les Vivacités du capitaine Tic*, en trois actes (Vaudeville, 1861); *la Poudre aux yeux*, comédie en deux actes (Gymnase, même année); *la Station de Champbaudet*, en trois actes (Palais-Royal, même année); *les Petits Oiseaux*, en trois actes (Vaudeville, 1862); *Célimare, le bien-aimé*, en trois actes (Palais-Royal, 1863) ; *Moi*, comédie en trois actes (Théâtre-Français, 1864); *Un mari qui lance sa femme*, en trois actes (Gymnase, 1864); *le Point de mire* (Gymnase, 1864) ; *la Cagnotte*, en cinq actes (Palais-Royal, 1864) ; etc.

LABINTZOFF (Jean), général russe, né dans le gouvernement de Toula, en 1800, entra, en 1826, à l'armée du Caucase, dans laquelle il a conquis tous ses grades. Pendant la guerre de 1828 contre la Turquie, il n'était encore que lieutenant des chasseurs à pied. Sa brillante conduite à la prise de Kars, où il enleva deux canons et trois drapeaux, attira sur lui l'attention du général en chef, qui lui confia plusieurs missions difficiles. En 1838, il fut promu au commandement des chasseurs de Kabarda et devint bientôt général-major (1839). Lors de l'expédition du prince Woronzoff contre Dargo, résidence de Schamyl, il rendit des services signalés qui lui valurent le grade de lieutenant général (1845). Il fit alors élever, au pied des montagnes, dans le plus proche voisinage des tribus indépendantes, le fort de Tchir-Jourta, sur le Soulak, position importante qui assure la plaine de Chamhal contre les invasions des Circassiens.

LABLACHE (Louis), chanteur italien, né à Naples, le 7 décembre 1794, mort le 29 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LA BOISSIÈRE (Paul Tramier de), ancien député et représentant du peuple français, né à Pernes (Vaucluse), le 4 mars 1799, d'une ancienne famille de notaires, prit du service sous la Restauration et entra dans la garde royale. Mais plus dévoué à la Charte qu'aux Bourbons, il accepta la révolution de Juillet et en voulut toutes les conséquences. En 1831, il fut nommé à la Chambre des Députés, et siégea sur les bancs de l'extrême gauche. Impliqué dans les affaires des 5 et 6 juin 1832, il fut poursuivi et éloigné de France. Il y rentra après l'amnistie de 1839, et se livra à des entreprises industrielles, surtout à l'exploitation des carrières d'albâtre et de plâtre. Après la révolution de Février, il fut chargé d'administrer le département de Vaucluse, et, dans ses fonctions de commissaire, se concilia les suffrages des républicains modérés. Élu par 36 934 voix, le premier des six représentants du département, il fit partie du comité de l'intérieur à l'Assemblée constituante, et vota, en général, avec la fraction du parti démocratique qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia plus étroitement à la gauche, et ne fut pas réélu à la Législative.

LABORDE (Étienne), officier français, ancien représentant, né à Carcassonne, le 3 décembre 1782, s'enrôla dans un régiment d'infanterie, devint lieutenant en 1811, fit les campagnes d'Allemagne et de Russie, où il fut deux fois blessé. Il était adjudant-major lorsqu'il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. Il assista à la bataille de Waterloo et fut, à la Restauration, relégué dans les compagnies sédentaires. Nommé lieutenant-colonel du 45e de ligne, en 1830, il prit part à la campagne de Belgique, eut ensuite le commandement de la place de Cambrai, et fut admis, en 1838, à la retraite. Dévoué au parti Bonapartiste, il prit part à la tentative de Boulogne, en 1840, et fut condamné par la Cour des Pairs,

à deux années d'emprisonnement. Après avoir échoué, en 1848, aux élections de l'Assemblée constituante, il fut élu, en 1849, par la Charente-Inférieure et vint siéger à la Législative, dans les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines. Toutefois, après la dispersion de l'Assemblée (2 décembre 1851), il se retira de la vie publique. Officier de la Légion d'honneur depuis 1814, il a été promu, en 1849, au rang de commandeur.

On a de M. Étienne Laborde : *Napoléon et sa garde* (1814, 2ᵉ édit., 1840), relation intéressante du voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe, du séjour de l'Empereur dans cette île et de son retour en France.

LABORDE (Léon-Emmanuel-Simon-Joseph, comte DE), archéologue et voyageur français, membre de l'Institut, né à Paris le 12 juin 1807, est fils d'Alexandre de Laborde qui s'est fait un nom par ses travaux sur les arts et qui joua un rôle politique sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet. Après avoir fait ses études à l'Université de Gœttingue, il voulut débuter comme son père, par des voyages. Il se rendit en Égypte, à l'âge de vingt ans et entreprit de là une exploration de l'Arabie Pétrée, de concert avec M. Linant (voy. ce nom). Habile dessinateur, il remplit ses portefeuilles et compléta une instruction déjà fort solide. De retour en Europe, en 1830, il commença, sous le titre de *Voyage de l'Arabie Pétrée*, la publication de ses observations sur ce pays. Le succès de cet ouvrage, dont les planches étaient exécutées par d'habiles artistes (1830, in-fol.), engagea M. L. de Laborde à commencer une publication analogue, le *Voyage en Orient* (1838-1855, in-folio, avec planches, livraisons 1-36), entrepris avec le même luxe, mais qui, comme plusieurs de ses nombreux ouvrages, resta un grand nombre d'années sans être terminée. Deux dernières livraisons ont paru en 1864.

L'histoire des arts attirant ensuite sa curiosité, il commença, en 1839, une *Histoire de la gravure en manière noire et de son application à l'imprimerie*, annoncée comme le tome V d'une *Histoire de l'impression* dont il avait donné six ans auparavant le *spécimen*, dans une publication abandonnée dès son début (*Essais de gravure*, 1833, in-4, 1ʳᵉ livraison). Il fit paraître ensuite ses *Recherches sur la découverte de l'imprimerie* (1840, in-4) et *le Procès de Guttemberg à Strasbourg* (1841, in-8).

La mort de son père (1840), ouvrit à M. L. de Laborde la succession de tous les honneurs auxquels il avait été élevé. Il le remplaça comme député de la ville d'Étampes, dont le collége électoral le préféra à M. Bethmont, candidat de l'opposition (1841). L'année suivante, il prit aussi sa place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Mais, pour justifier les suffrages que son nom lui assurait, il avait publié, avant son élection, un *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres* (1842, in-fol.) dans lequel se trouvent résumés les résultats de ses recherches géographiques sur la Palestine et l'Arabie Pétrée; on y a particulièrement remarqué un chapitre sur la magie, dont l'auteur, d'après ses propres expériences, paraît admettre la réalité.

M. L. de Laborde, à la Chambre des Députés, resta assez étranger à la politique générale et vota, en toute circonstance, pour le ministère. Mais il s'intéressa vivement à une question, celle de la translation de la Bibliothèque royale. Il commença alors la publication de ses *Lettres sur les bibliothèques* (1845, in-8, 1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ, 8ᵉ lettres, avec pl.), qu'il n'a pas complétées. L'une d'elles, la quatrième, *sur le Palais Mazarin*, offrait un véritable intérêt historique. Une autre publication somptueuse, tout à fait en harmonie avec les études favorites de M. L. de Laborde, *le Parthénon*, commencée en 1847, n'est encore arrivée qu'à sa sixième livraison. Il a publié la partie du texte qui contient l'histoire moderne d'Athènes, sous ce titre : *Athènes aux* XVᵉ, XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (1864, 2 vol. in-8).

Ces travaux, quoique la plupart inachevés, marquaient néanmoins la place de M. de Laborde dans l'un de nos établissements artistiques. En 1848, à la mort de M. de Clarac, Louis-Philippe l'appela à la conservation du Musée des antiques au Louvre, position que lui enleva la révolution de 1848. Il fut pourtant chargé par le gouvernement provisoire, de concert avec MM. Mérimée et Chalons d'Argé, de rechercher dans les Tuileries les objets qui mériteraient le plus d'être conservés. Rentré, après l'élection du 10 décembre, en possession de sa place de conservateur au Louvre, il eut sous sa garde les monuments de la Renaissance et de la sculpture moderne. Il a rédigé un *Catalogue raisonné des émaux* qui appartenaient à son département (1852, 2 vol. in-12).

M. de Laborde revint alors à ses recherches sur l'histoire des arts et, à la suite d'un voyage en Belgique, les documents inédits qu'il recueillit sur la cour des ducs de Bourgogne lui fournirent d'abord la matière d'un *Essai de catalogue des artistes des Pays-Bas* (1849, in-8). Il commença en même temps sous le titre : *les Ducs de Bourgogne*, une publication destinée à faire connaître l'état des arts et de l'industrie dans la France et les Pays-Bas, au XVᵉ siècle. Les trois premiers volumes publiés forment la deuxième partie de l'ouvrage et comprennent les pièces justificatives. En 1850, parut aussi le tome Iᵉʳ de *la Renaissance des arts à la cour de France* (in-8), qui doit comprendre au moins quatre volumes. M. L. de Laborde a rédigé le huitième tome du *Rapport sur le travail des nations*, et l'a fait réimprimer sous le titre de l'*Union des arts et de l'industrie* (2 vol.). Il paraît sous sa direction une collection d'*Inventaires et documents publiés par ordre de l'Empereur* (ministère d'État. Archives de l'Empire; 1863, in-4). Il a fourni à la *Revue archéologique* de nombreux articles qui ont été réunis sous le titre de *Mémoires et dissertations* (1852, in-8). Il a collaboré encore à divers autres recueils, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue française*, aux *Annales archéologiques*, etc.

M. L. de Laborde a été, en 1851, membre de la commission internationale de l'Exposition universelle de Londres. En 1854, à la suite de dissentiments administratifs, il a donné sa démission de conservateur du Louvre et a été nommé, en mars 1856, directeur général des Archives de l'Empire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

LABORDE (Henri, vicomte DE), peintre français, né à Rennes, le 2 mai 1811, et fils du général de ce nom créé comte en 1808, étudia sous Paul Delaroche et exposa un certain nombre de tableaux d'histoire et de paysages : *Agar dans le désert*, au musée de Dijon (1836); *la Conversion de saint Augustin*, acquis par l'État (1837); *la Prise de Damiette*, *les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, pour les galeries de Versailles (1841 et 1845); *Dante à la Verna*, paysage maintenant au palais de Saint-Cloud (1847); *la Passion du Christ*, à la cathédrale d'Amiens (1848); *la Mort de Monique* (1838), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855, etc.

M. H. de Laborde, dont la gravure et la lithographie ont reproduit les toiles principales, a obtenu une 2ᵉ médaille en 1837, une 1ʳᵉ en 1847.

Il a donné des articles estimés à plusieurs recueils, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, et a publié un recueil d'*Études sur les beaux-arts en France et à l'étranger* (1864, 2 vol. in-8). Il est devenu, en avril 1855, conservateur adjoint de la Bibliothèque impériale, au cabinet des estampes.

Son frère aîné, le comte Louis-Jules DE LABORDE, né à Paris, le 13 janvier 1806, avocat à la Cour de cassation depuis 1836, président de son ordre de 1853 à 1856, a publié : *Traité des avaries particulières sur marchandises* (1838) et *Liberté religieuse*, suite de *Plaidoyers* prononcés à la Cour de cassation dans des causes intéressant le protestantisme (1840 et suiv.). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LABORDÈRE (Jean), ancien représentant du peuple français, né à Avesnes (Nord), d'une famille originaire de Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), le 29 janvier 1796, fit ses études de droit et fut successivement avoué et avocat à Montdidier (Somme), où il fut élu maire. Il fut ensuite nommé juge suppléant à Beauvais, procureur du roi à Clermont, puis conseiller à la Cour royale d'Amiens. Avant la révolution de Février, il était président du tribunal civil de première instance de cette dernière ville et faisait partie de l'opposition libérale.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante par 83 326 voix, le treizième sur quatorze, dans le département de la Somme, M. J. Labordère fit partie du comité de législation, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le 2 décembre, il s'est tenu à l'écart des fonctions publiques, et est alors entré au barreau de la Cour de cassation. M. Labordère a été membre du conseil général de la Somme pendant la République. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1843.

LABOUCHÈRE (Pierre-Antoine), peintre français, né à Nantes, vers 1818, étudia la peinture à Paris sous Paul Delaroche et débuta au salon de 1844. Il a particulièrement traité des sujets de l'histoire protestante, et a exposé : *Henri de Saxe*, *Marino Sanuto*, *Charles-Quint à Londres* (1844) ; *Mélanchton, Pomeranus et Cruciger traduisant la Bible* (1846) ; *Richelieu et le père Joseph* (1847) ; *Colloque de Genève en* 1549 (1850) ; *Luther à Wittemberg*, *Érasme chez Thomas Morus* (1855) ; *Luther à la diète de Worms* (1857) ; *Un huguenot*, trois *Portraits* (1859) ; la *Traduction de la Bible*, dessin à l'encre de Chine (1861) ; *Luther en prière*, *M. Guizot* (1863) ; *Épisode de la guerre des Cévennes*, un *Portrait* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

LABOUCHÈRE (sir Henry), homme d'État anglais, né en 1798, à Highlands (comté d'Essex), mort en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LABOUÈRE ou **LABOUHÈRE** (Tancrède DE), peintre français, né à Angers, en 1801, vint étudier à Paris sous C. Brune et M. Picot, visita ensuite le Dauphiné, la Suisse et l'Italie, et débuta au salon de 1827. Plus tard il visita de nouveau l'Italie et poussa ses excursions jusqu'en Orient. Il a principalement exposé, à divers salons : *Études du Dauphiné*, *Sites des Pyrénées*, *Vues d'Italie*, *Vue de Pierrefite*, *Campagne de Rome*, *la Moisson*, *Désert de Suez*, *la Vallée des Tombeaux* ou *Moïse sauvé du Nil* (1829-1851), etc. ; des *Paysages*, quelques sujets de genre, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur, en avril 1843.

LABOULAYE (Édouard-René LEFEBVRE-), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 janvier 1811, étudia le droit dans cette ville, et se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours* (1839, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On vit, non sans quelque surprise, sur le titre de cet ouvrage, l'auteur qualifié de fondeur de caractères. M. Laboulaye a, en effet, exercé pendant quelque temps cette profession, mais sans cesser toutefois de se livrer à ses études. Il publia ensuite un *Essai sur la vie et les doctrines de Frédéric-Charles de Savigny* (1842, in-8), dans lequel il montra toute l'importance des principes de l'école historique. La même année, il devint avocat à la Cour royale de Paris. A peu d'intervalle, il fit paraître des *Recherches sur la condition civile et politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1843, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques ; un *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la responsabilité des magistrats* (1845, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Admis alors au nombre des membres de cette dernière compagnie, M. Laboulaye devint, en outre, en 1849, professeur de législation comparée au Collége de France. Sans avoir le grade de docteur en droit, il passe pour un des hommes dont l'enseignement et les livres, grâce à la clarté élégante et au savoir, sont les plus propres à régénérer l'étude de l'histoire du droit.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *Histoire politique des États-Unis, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la Constitution fédérale*, 1620-1789 (1855, in-8, t. Ier) : l'ouvrage complet aura trois volumes ; *Études sur la propriété littéraire en France et en Angleterre* (1858). On doit à cet écrivain plusieurs traductions : *Histoire de la procédure civile chez les Romains*, par Ferd. Walter (1841, in-8) ; *Œuvres sociales de Channing*, précédées d'un *Essai sur sa vie et ses doctrines* (1854, in-18) ; *De l'esclavage*, par le même, précédé d'une *Préface* et d'une *Etude sur l'esclavage aux Etats-Unis* (1855, in-18) ; *Traités religieux* (1857, in-18) ; *les Etats-Unis et la France* (1862, in-8) ; *l'Etat et ses limites, suivi d'Essais politiques sur M. de Tocqueville* (1863, in-8) ; *Paris en Amérique* (1863, in-18), sous le pseudonyme du *docteur René Lefebvre ; le Parti libéral, son programme*, etc. (1864, in-18). Il a donné, avec M. Dupin, une nouvelle édition, enrichie de notes savantes, des *Institutes coutumières* de Loisel, suivies d'un *Glossaire du droit ancien* (1845, 2 vol. in-12). Il a fourni, en outre, de nombreux articles à la *Revue de législation et de jurisprudence* ; il est l'un des directeurs de la *Revue historique de droit français et étranger*, et collabore au *Journal des Débats*, à la *Revue germanique*, etc. Sous le titre d'*Etudes contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves* (1855, in-18), et de la *Liberté religieuse* (1856, in-18), il a réuni les articles qu'il avait publiés dans cette feuille sur divers sujets d'histoire et de religion. Il a retrouvé et publié, avec M. R. Dareste, l'*Institution du droit français*, de Cl. Fleury (1858, 2 vol.). N'oublions pas, dans un ordre de littérature plus légère, un recueil de contes, *Souvenirs d'un voyageur* (1857, in-16) ; un roman arabe, *Abdallah* (1859) ; *Contes bleus* (1863, gr. in-8, avec dessins), etc.

LABOULAYE (Charles-Pierre LEFEBVRE-), fondeur français, frère du précédent, né à Paris, en 1813, fut élève de l'École polytechnique (1831-1833) et de l'École de Metz, fit partie de l'artillerie de terre, dont il sortit lieutenant démissionnaire en 1836. Il se tourna vers l'industrie, étudia la fonte des caractères dans l'ancien établissement d'Henri Didot, créa lui-même une fonderie et s'appliqua à obtenir toutes sortes de matrices à l'aide de gravures sur cuivre et sur bois. On lui doit, entre autres inventions spéciales, un moule pour lettres d'affiches et diverses machines-types, composées d'alliages aussi économiques qu'ingénieux. Différents *spécimens* ont paru aux expositions industrielles depuis 1839 et mérité à l'inventeur trois médailles d'or successives, de 1839 à 1849. M. Ch. Laboulaye a été décoré de la Légion d'honneur le 21 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international à la seconde Exposition universelle de Londres.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il s'est occupé des questions scientifiques et des intérêts de la librairie, et a publié : *Organisation du travail* (1848, broch. in-12) ; *Traité de cinématique* (1849, in-8) ; *A Messieurs les actionnaires de la Fonderie générale* (1849); des *Lettres*, *Rapports*, etc. Il a été l'éditeur et l'auteur principal de l'important *Dictionnaire des arts et manufactures* et de son *Complément*, et a publié quelques articles à part.

LABOULIE (Joseph-Balthazar-Gustave DE), homme politique français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1800, reçu avocat en 1820, fit, sous la Restauration, un chemin rapide dans la magistrature. Substitut à Draguignan (1822), puis à Marseille (1825), procureur du roi (1827), et avocat général à Riom, il venait d'être appelé par M. de Chantelauze aux fonctions de premier avocat général près de cette Cour importante, lorsque la révolution de 1830 vint arrêter sa carrière. Le 10 août, il donna sa démission, et se retira à Aix, où, pendant dix-huit ans, on l'a vu consacrer son talent à défendre les journaux ou les accusés légitimistes du Midi. Élu député (1834-1837) par la ville de Marseille, il siégea à la Chambre dans les rangs des vingt-cinq représentants de l'extrême droite, parla en faveur de la réforme électorale et de la colonisation de l'Algérie, et attaqua les lois de septembre ainsi que le monopole universitaire.

Après la révolution de 1848, M. de Laboulie, qui avait repris sa place au barreau d'Aix, depuis 1837, fut envoyé à la Constituante par les électeurs des Bouches-du-Rhône, le sixième sur dix. Il fit partie du comité de la rue de Poitiers, et n'en vota pas moins avec une certaine indépendance contre le cautionnement des journaux et pour l'abolition de la peine de mort. Réélu le cinquième par le même département à la Législative (1849), il continua de siéger à droite. Dans la discussion qui précéda la loi du 16 juillet 1850 sur la presse, il contribua, par ses efforts réitérés, à faire adopter l'amendement de M. de Tinguy, relatif à la signature des articles politiques ou philosophiques. Son nom resta attaché avec celui de son collègue à cet article de législation qui, sous le prétexte de moraliser la presse, changea radicalement les conditions du journalisme. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Laboulie reprit sa place au barreau, et se tint à l'écart de la carrière politique.

LABOULLAYE (Ferdinand DE), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit en collaboration un certain nombre de vaudevilles et de drames. Nous citerons de lui quelques jolies comédies représentées avec succès au Théâtre-Français et à l'Odéon : *Molière au XIXe siècle* (1844), en vers; *Corneille et Rotrou* (1845), en prose; et *Corneille chez Poussin* (1847).

LABOURT (L....-A....), économiste et archéologue français, né en 1793, à Montmorillon (Vienne), fit ses études de droit et entra dans la magistrature sous la Restauration. Nommé procureur du roi à Doullens, il résigna ses fonctions après la révolution de Juillet et se livra à des recherches d'archéologie et d'économie politique. Il est membre de plusieurs sociétés savantes de la province.

On a de lui : *Essai sur l'origine des villes de Picardie* (1840, in-8), couronné par la Société des antiquaires d'Arras; *Recherches sur l'origine des ladreries et léproseries* (1854, in-8); des *Lettres* ou *Notices* sur les antiquités picardes, insérées dans divers recueils scientifiques ou imprimées à part; un choix de légendes populaires publié sous le titre de *Bibliothèque picarde* (1855); des *Recherches sur l'intempérance des classes laborieuses et sur les enfants trouvés* (1848, in-8), livre excellent, où l'auteur a refondu deux mémoires sur cette double question parus en 1837 et en 1846; *l'Eau de mort* (1853), tableau saisissant des funestes effets de l'ivrognerie.

LABROUSSE (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1800, fils d'un patriote de 1792, et resté de bonne heure orphelin, fit au collége de sa ville natale de brillantes études, vint à Paris pour les compléter, fut pendant plusieurs années sous-directeur à l'École polytechnique, et prit ensuite la direction d'un pensionnat. Après la révolution de 1830, il fut nommé payeur à l'armée du Nord; mais il donna bientôt sa démission, et, en 1832, il passa en Belgique. Suspect de propagande républicaine, il fut d'abord interné à Bruges; mais, sur les réclamations de MM. Gendebien, Brouckère, etc., il obtint la permission de résider à Bruxelles. Il fonda, avec l'aide des libéraux, une école centrale de commerce et d'industrie.

Après la révolution de Février, M. Ém. Labrousse rentra en France, et fut envoyé dans les départements du Lot, de la Corrèze et du Cantal, avec le titre de commissaire général de la République. Élu représentant du peuple dans le Lot, le dernier sur sept, par 33000 voix, il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée. Réélu par 31 452 suffrages, il s'associa aux principaux actes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se réfugia de nouveau en Belgique.

LABROUSSE (Fabrice), auteur dramatique français, né vers 1810, débuta dans la carrière des lettres par rédiger les *Annales du théâtre* avec MM. Marty et Blaisot. En même temps il s'essaya dans le drame et fit représenter en collaboration avec MM. Albert et F. Laloue, ses amis, une cinquantaine de pièces, dans le nombre desquelles nous citerons : *Fleurette* (1833); *Juliette* (1834); *le Général Marceau* (1837); *Don Pèdre le mendiant* (1838); *la Nuit du meurtre* (1839); *Pauline* (1841); *le Chien des Pyrénées* (1842); *le Palais-Royal et la Bastille* (1843); *Un Enfant du Peuple* (1847); *Rome* (1849), défendue à la quatrième représentation par l'autorité, etc. Mais c'est

dans le genre militaire qu'il s'est exercé de préférence, et la plupart de ses ouvrages ont alimenté le répertoire du Cirque: *la Ferme de Montmirail* (1840); *Murat* (1841): *le Prince Eugène* (1843); *le Vengeur* (1843); *l'Empire* (1845); *la Révolution française* (1847); *la Prise de Caprée* et *Bonaparte* (1852); *le Consulat et l'Empire* (1853); *l'Armée d'Orient* (1855), etc.

LABROUSTE (Pierre-Victor-Alexandre), directeur du collége Saint-Barbe à Paris, né dans cette ville, le 4 mars 1796, est le frère aîné des deux architectes Théodore et Henri Labrouste (voy. ci-dessous). Après avoir fait au collége Sainte-Barbe de brillantes études, il suivit le cours de l'École de droit et se fit recevoir avocat. A cette époque, il était l'élève et l'ami d'Andrieux, dont il devint plus tard le gendre. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il prit un office d'avoué à la Cour royale de Paris et l'occupa jusqu'en 1837. Membre de la Chambre de l'ordre en 1832, il en fut président l'année suivante, et il en est resté membre honoraire. En 1838, le conseil d'administration du collége Sainte-Barbe lui offrit la direction de cet établissement, que depuis la mort du fondateur, le respectable de Lanneau (mai 1830), les événements semblaient condamner à la décadence. M. Labrouste lui rendit promptement une entière prospérité: le nombre des élèves s'éleva de 140 à 1200, et l'association dite des Barbistes prit la plus grande extension; on compta les plus brillants succès au concours général et jusqu'aux trois premiers prix d'honneur en une même année; les bâtiments furent reconstruits; l'école préparatoire pour les écoles du gouvernement, bientôt si florissante, fut fondée; une succursale fut ouverte à Fontenay-aux-Roses sous le nom de Sainte-Barbe des Champs, premier exemple d'un collége d'enfants à la campagne, suivi deux ans après par l'État au profit du lycée Louis-le-Grand. Dans ces dernières années, le directeur de Sainte-Barbe sut maintenir les études littéraires en présence de l'envahissement de l'éducation professionnelle et à un moment où il y avait danger à défendre des traditions auxquelles l'État est revenu; et son exemple fut pour l'Université elle-même, dans des jours difficiles, une espérance ou un appui.

M. Labrouste, qui n'eut qu'en 1846, après avoir pris le grade de bachelier ès sciences, le titre officiel de chef d'institution, a été appelé en 1853, comme représentant de l'enseignement libre, au conseil impérial de l'instruction publique, où il a été maintenu depuis. Il a été élu président de la Société des chefs d'institution de Paris. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été promu officier le 13 août 1861. Il n'a rien écrit que des *Discours* marqués d'une grande élévation d'esprit et d'une grande fermeté de caractère, et qui sont insérés dans le recueil des distributions de prix de Sainte-Barbe.

LABROUSTE (François-Marie-Théodore), architecte français, frère du précédent, né à Paris, le 21 mars 1799, fit ses études au collége Sainte-Barbe et entra ensuite dans les ateliers de Vaudoyer et de M. Hippolyte Lebas; il suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1827, sur ce sujet: *un Muséum d'histoire naturelle.* Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya le *Temple de Vesta*, à Tivoli, *les Tombeaux étrusques* de Corneto (1830) et le *Temple d'Hercule*, à Corée (1832), choisi par la commission de l'Institut pour figurer à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1833, il exécuta des travaux particuliers et, quelques années plus tard, les nouveaux bâtiments du collége Sainte-Barbe, sur la place du Panthéon. Parmi les nombreuses constructions qu'il a dirigées dans ces derniers temps, on cite encore la *Maison* dite *du cadran solaire*, dans la rue de Rivoli (1854).

M. Théod. Labrouste est architecte du gouvernement, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal et au monument de Louis XIII (place Royale), architecte du collége Sainte-Barbe, et membre du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

LABROUSTE (Pierre-François-Henri), architecte français, frère des précédents, né à Paris, le 11 mai 1801, suivit le même collége et les mêmes ateliers et entra en 1819 à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix d'architecture en 1821, le prix départemental en 1823 et le grand prix en 1824, sur ce sujet: une *Cour de cassation.* Après son retour de Rome, où son séjour fut marqué par l'envoi de neuf dessins du *Temple de Neptune à Pæstum*, en 1829, il surveilla comme inspecteur, sous M. Duban, les travaux du nouveau Palais des beaux-arts; il fut nommé (1838) architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève, chargé, en 1840, de l'organisation des funérailles de Napoléon Ier, et, en 1843, de la construction de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, terminée en six années. M. Labrouste a développé dans cette construction des idées nouvelles et un mode d'architecture qu'on a voulu nommer romantique; le système de charpente est visible, et le fer, qui a depuis joué un si grand rôle dans les constructions, y est déjà employé avec bonheur. Si on a critiqué le goût des ornements, tout le monde a applaudi à l'habileté avec laquelle l'édifice a été approprié à sa destination.

Dans le même temps il obtenait; à la suite d'un double concours (1837 et 1840), l'exécution des travaux de l'hospice de Lausanne et de la prison cellulaire d'Alexandrie; il construisait aussi le collége préparatoire de Sainte-Barbe des Champs à Fontenay-aux-Roses.

En 1848, M. Henri Labrouste fut appelé au conseil de perfectionnement des manufactures de Sèvres et des Gobelins et chargé par le ministère de l'intérieur des funérailles des victimes de Juin. Les dessins de cette décoration ont été exposés par M. Mauguin au salon de 1849. Membre des jurys électifs des Beaux-Arts de 1848 à 1855, il est en outre architecte du diocèse de Rennes, vice-président de la Société centrale des architectes, attaché aux monuments historiques et, depuis 1854, au conseil des bâtiments civils. En 1855, il a remplacé Visconti aux bâtiments de la Bibliothèque impériale, dont il poursuit la reconstruction, ainsi qu'au dépôt des marbres. M. H. Labrouste a obtenu une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, où figurait son envoi de 1829. Il avait reçu précédemment une médaille d'or au concours de Versailles, en 1842, la décoration en 1841 et la croix d'officier en janvier 1852.

LACABANE (Jean-Léon), paléographe français, né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, se livra de bonne heure aux études historiques, fut admis à l'Ecole des chartes lors de la fondation de cet établissement, en 1821, et entra quelques années plus tard comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, dont il est devenu conservateur adjoint. Lors de la réorganisation de l'Ecole des chartes, en 1847, il y fut nommé professeur. En 1841, il fut élu membre de la Société des antiquaires de France et il a été le premier président de la Société de l'Ecole des

chartes (1839). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 juin 1845.

M. Lacabane a peu produit. On cite de lui une brochure intitulée : *De la Poudre à canon et de son introduction en France* (1845); des mémoires estimés insérés dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, notamment *sur la Mort d'Étienne Marcel* (t. I), et quelques articles dans le *Dictionnaire de la conversation*. Il prépare depuis longtemps une édition de Froissart.

LACAN (Adolphe-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, né à Clamecy, en 1810, inscrit au barreau de Paris en 1831, reçu docteur en droit en novembre 1832, et élu membre du conseil de l'ordre, depuis 1846, a publié, avec M. Paulmier: *Traité de la législation et de la jurisprudence des théâtres*, précédé d'une introduction, etc. (1853, 2 vol. in-12).

LACAUSSADE (Auguste), littérateur français, né à l'Ile-Bourbon, en 1820, d'une famille originaire de la Gironde, vint en France à l'âge de dix ans, pour faire ses études à Nantes. Rappelé dans son pays, en 1834, par sa famille qui le destinait au notariat, il passa deux ans dans une étude, puis se tourna vers la médecine, qu'il quitta bientôt pour la littérature, et débuta par des vers insérés dans la *Revue de Paris*. Son premier recueil, intitulé les *Salaziennes* (1839, in-8), était dédié à M. Victor Hugo, dont l'auteur se montrait le disciple enthousiaste. M. Lacaussade donna ensuite une traduction estimée des *OEuvres complètes d'Ossian* (1842, in-12). Elle lui a valu sept ans plus tard, un des prix de l'Académie française.

Après un nouveau séjour de trois ans à l'Ile-Bourbon, M. Lacaussade devint une première fois secrétaire de M. Sainte-Beuve, auprès duquel il reprit la même position un an après la révolution de Février à l'époque où le célèbre critique entreprit ses « causeries du lundi » au *Constitutionnel*. En 1848, il était allé prendre, à Vannes, la direction politique de *la Concorde*, organe démocratique de la Bretagne; l'année suivante, il collabora au journal de Mickiewicz, *la Tribune des peuples*. En 1852, M. Lacaussade devint un des rédacteurs principaux de la *Revue contemporaine*, et, en février 1859, lors de la fondation de la *Revue européenne*, il reçut la direction de ce recueil, qui depuis a cessé de paraître. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1860.

On cite encore de M. Lacaussade deux volumes de vers, *Poëmes et paysages* (1852, in-12), et *les Epaves* (1861, in-18), dont l'un obtint, en 1852, et dont l'autre partagea, en 1862, un prix Bordin à l'Académie française. Il a en outre collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue nouvelle*, à la *Démocratie pacifique*, à *l'Artiste*, etc.

LACAZE (Bernard), ancien représentant du peuple français, conseiller d'Etat, né à Vic de Bigorre (Hautes-Pyrénées), en 1799, fut à seize ans envoyé par sa famille en Amérique, où il resta sept ans (1815-1822). Il passa quelque temps au *Champ d'Asile* (Texas), dans la colonie fondée par le général Lallemand, se rendit à New-York, où il étudia le droit américain, puis alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans. De retour en France, il se fit recevoir avocat à Toulouse, et alla se faire inscrire au barreau de Pau. Un des chefs de l'opposition libérale, il fut élu en 1841 conseiller général des Hautes-Pyrénées. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, comme candidat démocrate, par 23 356 voix, le quatrième sur six, et fit partie, à la Constituante, du comité de législation. Il vota presque constamment avec la droite. Attaché au comité de la rue de Poitiers, il appuya, surtout dans l'Assemblée législative, où il fut envoyé par 24 652 suffrages, toutes les lois contre-révolutionnaires. Après le coup d'Etat du 2 décembre il entra au conseil d'Etat. M. Lacaze a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1863.

LACHAISE (Claude), médecin français, né à Mâcon, en 1797, était chirurgien militaire sous l'Empire. Il compléta à Paris ses études spéciales et reçut en 1820 le diplôme de docteur. Elève d'Esquirol, il fut attaché pendant huit ans à une maison d'aliénés. En 1839, il fut présenté par l'Institut pour faire partie de l'expédition scientifique qui devait explorer l'Algérie. Il exerce sa profession à Batignolles.

Collaborateur assidu de la *Revue médicale*, de la *Gazette des hôpitaux*, du *Dictionnaire des dictionnaires* de Fabre, le docteur Lachaise est auteur des ouvrages suivants : *Topographie médicale de Paris* (1822, in-8), examen des causes qui peuvent avoir une influence sur la santé des habitants: *Hygiène physiologique de la femme* (1825, in-8); *Précis sur les courbures de la colonne vertébrale* (1827, in 8); *les Médecins de Paris jugés par leurs œuvres* (1845, in-8), statistique biographique et critique publiée sous le pseudonyme de *Sachaile*. On lui attribue aussi la rédaction d'ouvrages importants sur la folie et sur les maladies des femmes, signés par quelques-uns de ses confrères.

LACHAMBEAUDIE (Pierre), fabuliste français, né en 1806, à Sarlat (Dordogne), et fils d'un petit cultivateur, reçut une instruction élémentaire, entra chez un commerçant de Lyon en qualité de teneur de livres, et revint trois ans plus tard à Sarlat, où il publia, en 1829, son premier recueil de vers, intitulé *Essais poétiques* (in-12). Il obtint ensuite un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne et rédigea en même temps *les Échos de la Loire*, revue poétique à laquelle travailla M. Fialin de Persigny. En 1832, il se laissa séduire par les prédications des saint-simoniens, qu'il suivit à Paris, assista aux réunions de la rue Montigny et fut au nombre des solitaires de Ménilmontant. Dénué de ressources, il mena quelque temps une existence errante, vivant au jour le jour, mais ajoutant sans cesse de nouvelles pièces à son recueil, qu'il portait partout avec lui. Grâce à M. Enfantin, qui lui montrait de l'intérêt, il put faire paraître ses *Fables populaires* (1839, in-18; 7e édit., augmentée, 1849); elles justifièrent leur titre par le succès, et obtinrent de l'Académie française le prix de 2000 fr. fondé par M. de Maillé.

Lors de la révolution de Février, il se trouva, un peu malgré lui, lancé dans la vie politique, fit partie du bureau dans les clubs de MM. Blanqui et Esquiros, fut détenu à la suite des journées de Juin et relâché sur l'intervention de Béranger. Arrêté de nouveau après le 2 décembre 1851, il fut interné sur *le Duguesclin* et n'échappa à la colonie de Cayenne que grâce au bon souvenir de M. de Persigny, qui fit commuer la déportation en exil. M. Lachambeaudie se retira à Bruxelles, où il vécut péniblement du produit des romances qu'il composait. Ses fables, d'un style correct et élégant, sont pour la plupart des moralités développées au moyen d'exemples; on cite comme ses meilleures : *la Goutte d'eau*, *le Cheval et la locomotive*, *le Rossignol*, *l'Etoile et la fleur*, *la Source*, etc. Citons encore : *les Fleurs de Villemomble*, *Poésies nouvelles* (1861, in-18).

LACHAUD (Charles-Alexandre), avocat français,

né le 25 février 1818, à Treignac (Corrèze), s'inscrivit, après avoir fait son droit, au barreau de Tulle. Le fameux procès Lafarge fit tout à coup sa réputation. Mme Lafarge, qui par hasard l'avait entendu plaider, frappée de son talent, s'était promis d'avance d'y recourir au besoin. Mis en évidence par cette affaire, il plaida encore en province quelques causes importantes, notamment celle de Jacques Besson dans le procès Marcellange. En 1844, M. Lachaud vint se fixer à Paris où il épousa, la même année, la fille de l'académicien Ancelot, qui achevait alors de se ruiner dans la direction du Vaudeville. Il vint généreusement au secours de son beau-père, dont il satisfit tous les créanciers. Après quelques années d'efforts pénibles pour percer dans les rangs du barreau parisien, il parvint à s'y faire une des premières places, surtout devant la Cour d'assises. Sa parole facile, naturellement élégante, insinuante et sympathique, a en effet toute son influence sur le juge et sur l'auditoire des causes criminelles. A celles déjà rappelées, ajoutons les affaires Bocarmé, Pavy, de Preigne, Carpentier, Lescure et, plus récemment, de Mercy (mai 1858), Mme Lemoine (janvier 1860). M. Lachaud a été élu membre du conseil de l'ordre en remplacement de M. Chaix-d'Est-Ange, devenu procureur général (1858).

LACHNER (François), musicien allemand, né à Rain sur le Danube, le 2 avril 1804, et fils d'un organiste, apprit la musique dès l'enfance, et à quinze ans il se faisait remarquer par son habileté sur l'orgue, le piano et le violon: élève de Winter à Munich, et d'Heisenhofer à Vienne, il eut des rapports d'amitié avec Schubert et Beethoven, se pénétra de leur genre, et écrivit surtout avec succès des symphonies. Après avoir été organiste de l'église protestante de Vienne (1824), chef d'orchestre au théâtre de la Porte de Carinthie (1826), maître de chapelle à Manheim (1834), il fut appelé à la cour de Bavière, et nommé, en 1852, directeur général de la musique du roi.

M. Lachner, plus renommé en Allemagne comme chef d'orchestre que comme compositeur, a donné au théâtre de Munich quatre opéras dont un seul put s'y soutenir : *Catarina Cornaro*, et écrit pour l'*OEdipe roi* de Sophocle, une partition qui est regardée comme une de ses meilleures œuvres. Parmi ses oratorios, on cite : *les Quatre âges de l'homme*, et *Moïse;* parmi ses symphonies, la *Sinfonia passionata*, qui obtint le premier prix à Vienne, dans un concours où Strauss remporta le second; puis des *Sonates*, des *Caprices*, des *Variations* sur l'*Obéron*.

Deux de ses frères, MM. Ignace et Vincent LACHNER, ont été successivement, après lui, organistes à l'église réformée de Vienne, et maîtres de chapelle dans plusieurs cours et théâtres d'Allemagne; le premier est surtout renommé comme professeur, et tous les deux ont écrit un certain nombre de compositions musicales estimées.

LA COMBE (Joseph-Félix LEBLANC DE), ancien officier français, né à Lorient (Morbihan), le 18 mars 1790, promu colonel à vingt-cinq ans, renonça volontairement, en 1830, à une carrière qui promettait d'être brillante, et vécut retiré à Tours (Indre-et-Loire). Il s'est fait connaître par ses travaux sur l'illustre dessinateur Charlet, avec lequel il était particulièrement lié; il a publié sa correspondance et le catalogue de son œuvre dans un livre plein d'intérêt, intitulé : *Charlet, sa vie, ses lettres, description raisonnée de son œuvre* (Tours, 1856, in-8).

LACOMBE (Francis), journaliste français, né à Toulouse en 1817, étudia d'abord la médecine, fit, en même temps, ses premières armes dans *la Gazette du Languedoc*, et vint en 1837, à Paris; il travailla successivement à *l'Echo de France*, à *l'Echo français*, à *la Patrie*, etc.; fonda ensuite les *Débats industriels*, que les susceptibilités d'Armand Bertin firent changer en *Vigie industrielle*. En 1848, il fut attaché à *l'Assemblée nationale* pour traiter l'économie politique et la bibliographie; ses attaques incessantes contre M. Louis Blanc lui attirèrent, avec le frère de celui-ci, M. Charles Blanc, un duel au pistolet, dans lequel il reçut une balle qui fut amortie par une pièce de cinq francs; ce qui fit dire à M. Méry, témoin dans cette affaire : « Vous aviez de l'argent bien placé. » Il continua de collaborer au *Spectateur*, titre nouveau de *l'Assemblée nationale*, jusqu'à sa disparition. Il a publié depuis diverses études biographiques dans *l'Union* et *la Mode nouvelle*.

On a de M. Fr. Lacombe : *De l'organisation générale du travail* (1848, broch., 4 éditions); *Études sur les socialistes modernes* (1851, in-8), recueil d'articles insérés dans *l'Assemblée nationale; Histoire de la monarchie en Europe* (1853-1855, 4 vol. in-8).

LACOMBE (Louis TROUILLON, depuis), pianiste français, né à Bourges, le 26 novembre 1818, parut tout enfant en public, et réussit de bonne heure dans l'improvisation. Admis, en 1829, au Conservatoire, il remporta le premier prix de piano, en 1831, et alla se faire entendre en Belgique, en Allemagne et dans le midi de la France. Fixé à Paris depuis son retour, il s'est fait un nom estimé d'exécutant et de compositeur. Nous citerons seulement, parmi ses œuvres connues ou récentes : *les Harmonies de la nature*, *les Adieux à la patrie*, *le Retour des guerriers*, *la Polonaise*, *le Grand galop*, *la Ronde fantastique;* des *Trios*, des *Quintettes*, et des *Symphonies*, entre autres celles de *Manfred* et d'*Arva*. Il a aussi écrit la musique de l'opéra-comique, *la Madone*, en un acte (Théâtre-Lyrique, 1861).

LACORDAIRE (Jean-Baptiste-Henri), célèbre prédicateur français, fondateur d'un nouvel ordre de Dominicains, membre de l'Académie française, est né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 12 mai 1802. La mort de son père, qui était médecin, le laissa de bonne heure avec trois frères à la charge de sa mère, qui s'attacha à leur donner une éducation catholique. Pourtant le jeune Henri fut à peine mis au collège de Dijon, que, suivant l'impulsion générale de réaction qui animait la jeunesse contre les tendances de la Restauration, il se signala par l'ardeur de ses opinions voltairiennes, en même temps que par l'opiniâtreté de son caractère. Il n'en fit pas moins de fortes études et les termina, dès 1819, avec tous les honneurs universitaires. A dix-sept ans, il suivit les cours de la Faculté de droit de Dijon, et continua de se faire remarquer à la fois par son intelligence et ses tendances antireligieuses. Membre d'une société littéraire de jeunes gens, la Société de l'Étude, il s'y signalait en toute occasion par ses attaques contre le catholicisme. Son droit terminé, il vint à Paris, travailla pendant dix-huit mois chez un avocat à la Cour de cassation et débuta au barreau comme stagiaire.

Tout à coup, en 1824, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et, trois ans après, sans que les orages intérieurs qui l'y ont jeté fussent bien calmés, il fut ordonné prêtre. D'abord aumônier d'une communauté de religieuses, il le devint ensuite du collège de Juilly, où il fit connais-

sance avec l'illustre auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. Lamennais le subjugua par l'ascendant du caractère et du talent, et se prépara en lui un des plus brillants défenseurs de ses doctrines.

La révolution de Juillet 1830 trouva l'abbé Lacordaire aumônier du collège Henri IV et encore inconnu. Lamennais et M. de Montalembert se l'associèrent pour la fondation de *l'Avenir*, qui parut le 18 octobre suivant, avec cette devise : « Dieu et la liberté, » qui s'expliquait par cette autre : « le pape et le peuple. » Le journal réclamait hautement, avec la liberté religieuse, toutes les libertés civiles et politiques. La véhémence de son langage et l'audace de ses théories le conduisirent en Cour d'assises (janvier 1831), où l'abbé Lacordaire plaida lui-même et se fit acquitter et applaudir. Il avait vainement tenté quelques mois auparavant de cumuler le titre d'avocat avec les fonctions de prêtre; le conseil de l'ordre, malgré l'éclat donné à sa demande, avait refusé de l'inscrire au tableau.

M. Lacordaire eut bientôt une autre occasion de paraître devant la justice. Non content de revendiquer, comme publiciste, la liberté d'enseignement promise par la Charte de 1830, il ouvrit, sans demander d'autorisation, avec MM. de Montalembert et de Coux, dans la rue des Beaux-Arts, une *École libre*, qu'ils refusèrent de fermer, malgré les sommations de l'autorité, et qu'ils n'évacuèrent que devant l'intervention de la force publique. La mort du père de M. de Montalembert, en appelant celui-ci à la pairie, enleva l'affaire aux tribunaux ordinaires, et la Chambre des pairs devint pour les illustres maîtres d'école, condamnés au *minimum* de la peine, cent francs d'amende, le théâtre du plus solennel triomphe.

Il fut bientôt troublé. Au milieu de l'incertitude que jetait dans le clergé de la France et de l'Europe la nouveauté des doctrines soutenues avec tant de talent, survint la fameuse *Lettre encyclique* de Grégoire XVI (18 septembre 1832), effrayé de l'étrange concours de « ses terribles amis. » Repoussant à la fois tous leurs dogmes, il déclarait « toute idée de régénération de l'Église, absurde; — la liberté de conscience, un délire; — la liberté de la presse, funeste; — la soumission inviolable au prince, une maxime de foi, etc. »

Les trois chefs de *l'Avenir* étaient allés solennellement à Rome pour prévenir cette condamnation. Lamennais sortit frémissant de la ville papale et répondit à *l'Encyclique* par les *Affaires de Rome* et les *Paroles d'un croyant*. M. Lacordaire se prosterna sur le tombeau de saint Pierre et se releva soumis et transformé.

De retour à Paris, il se livra à la prédication. Il débuta avec éclat au collège Stanislas par des sermons qui lui attirèrent les critiques archiépiscopales, à cause de l'influence lamennaisienne dont ils étaient encore pénétrés (1834). L'année suivante, il ouvrit ses conférences de Notre-Dame et appela autour de sa chaire la foule mondaine par des séductions que ne connaissait pas la parole sacrée. Traitant de toutes choses, sous prétexte de religion, il entretenait la génération moderne des intérêts et des émotions du moment, de nationalité, de liberté, de politique et d'industrie, des chemins de fer et de Napoléon. La nouveauté et l'éclat de son langage, l'audace de ses mouvements, le souvenir récent des luttes et des orages qu'il avait traversés, tout en lui répondait à la fermentation inquiète de l'époque et captivait les esprits. La question sociale se posait à Notre-Dame, et, du même coup, le romantisme y triomphait. L'autorité supérieure, alarmée de ces succès mêmes, se faisait remettre inutilement d'avance le plan et le cadre de ces insaisissables improvisations.

M. Lacordaire, cherchant déjà un point d'appui hors de la hiérarchie ecclésiastique française, fit alors un second voyage de Rome (1836) et reçut du pape un bon accueil. Il y écrivit sa *Lettre sur le Saint-Siége* qui ne fut publiée qu'en 1838; c'était la rétractation solennelle des doctrines de *l'Avenir* et une véritable déclaration de guerre contre la raison humaine, «cette fille du néant,» cette puissance « qui vient du démon, » inconciliable avec la foi « qui vient de Dieu. »

Il vint prêcher à Notre-Dame le carême de 1838, eut le même succès auprès du public, excita, dans le clergé conservateur, les mêmes inquiétudes, et repartit pour Rome une troisième fois. Sortant enfin de la dépendance de l'épiscopat, il entra au couvent de la Minerve, et, le 6 avril 1840, il prit l'habit de dominicain, en ajoutant à ses prénoms le nom du fondateur de l'ordre. C'est alors qu'il écrivit la *Vie de saint Dominique* (Paris, 1840, in-8, avec portrait), ouvrage qui contient la justification plus poétique qu'historique de l'Inquisition, et qui, traduit en plusieurs langues, excita généralement au moins un vif intérêt de curiosité.

L'année suivante (15 février 1841), le nouveau frère prêcheur reparut, la tête rasée et en robe blanche, dans la chaire de Notre-Dame, où, exaltant encore la nationalité française, il s'écriait : « Glorifiez-vous d'être baptisés et surtout d'être baptisés Français.... Je suis bien long; c'est votre faute. C'est votre gloire que je raconte. Allons! il vous faut boire jusqu'à la lie ce calice de gloire! » Tel était le ton ordinaire de son éloquence. Il alla prêcher à Bordeaux, à Nancy, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, où la nouveauté de sa manière et de ses sujets partageait les esprits entre l'admiration et la surprise.

Lorsque la révolution de Février éclata, le P. Lacordaire parut se ressouvenir de ses anciennes doctrines républicaines. Envoyé à la Constituante par les Bouches-du-Rhône, il vint prendre place, sous son froc blanc, au sommet de la Montagne, deux bancs au-dessus de Lamennais. Il aborda, dès les premiers jours, mais sans beaucoup de succès, la tribune, et prétextant que les débats parlementaires, plus périlleux d'ailleurs que les plaidoyers sans réplique de la chaire, ne convenaient pas à sa robe et à son caractère sacré, il se hâta de donner sa démission (15 mai). Depuis, un seul discours du P. Lacordaire a eu un certain retentissement, d'ailleurs promptement étouffé. C'est un sermon prononcé à Saint-Roch, en 1853, et dont les allusions politiques ont donné lieu à des débats qui l'ont fait éloigner momentanément de la prédication. « L'abbé Lacordaire, a-t-on dit, aime toujours à marcher au bord du précipice d'où il est sorti. » Le célèbre orateur, dont la voix s'était beaucoup affaiblie, avait pris depuis la direction du collège libre de Sorrèze (Tarn). Au milieu des difficultés survenues entre le gouvernement impérial et la cour de Rome, il avait été élu membre de l'Académie française, le 2 février 1860, en remplacement d'A. de Tocqueville, et son discours de réception auquel M. Guizot était chargé de répondre, fut très-remarqué à cause de cette circonstance et du caractère du récipiendaire. — Le père Lacordaire, que sa santé força bientôt de résigner les fonctions de provincial de l'ordre des Dominicains, est mort dans la nuit du 21 au 22 novembre 1861.

On a de M. Lacordaire, outre les ouvrages que nous avons eu occasion de citer : *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais* (1834, in-8) : *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs* (1840,

in-8); *Conférences de Notre-Dame de Paris* (1835-1850), 3 vol. in-8); *Conférences du R. P. Lacordaire, prêchées à Lyon et à Grenoble* (Lyon, 1845, in-8); un certain nombre de *Sermons* isolés et les *Éloges funèbres* de M. de Forbin-Janson, du général Drouot et d'O'Connell (1844-1847, in-8): une brochure d'actualité : *De la liberté de l'Italie et de l'Église* (1861, in-8); un recueil de *Lettres à des jeunes gens* (1862, in-8); *Lettres à Mme la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin* (1863, in-8); *Correspondance du P. Lacordaire avec madame Swetchine*, publiée par M. de Falloux (1864. in-8), etc.

Parmi les études biographiques et critiques dont il a été l'objet, nous citerons celles que lui ont consacrées M. Loménie dans la *Galerie des contemporains illustres*, et M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries du lundi* (1851, t. I).

LACORDAIRE (Jean-Théodore), naturaliste français, frère aîné du précédent, né le 1er février 1801, à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), fit ses classes au lycée de Dijon et étudia le droit dans la même ville; mais poussé par un goût prononcé pour l'histoire naturelle, il entreprit de 1825 à 1832, quatre voyages dans l'Amérique méridionale, sur lesquels, à son retour, il publia de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et *le Temps*. En 1835, il accepta du gouvernement belge la chaire de zoologie à Liége, puis celle d'anatomie comparée; il est devenu le doyen de cette université.

Outre une foule de travaux disséminés dans les journaux français et belges, on a de lui : *Introduction à l'entomologie* (1834-1837, 2 vol. in-8. pl.), comprenant les principes généraux de l'anatomie et de la physiologie des insectes et un résumé des systèmes de classification proposés; *Faune entomologique des environs de Paris* (1835, in-18, t. I), rédigée avec le docteur Boisduval et dont il n'a paru qu'un volume réimprimé avec additions, en 1854, dans l'*Histoire naturelle des insectes; Monographie des érotyliens* (1842, in-8), de la famille des coléoptères; *Nouveau manuel de l'anatomie comparée* (1849, 3 part. in-8), traduit de l'allemand de Ch. de Siebold, etc.

Des quatre frères de ce nom, le troisième, d'abord ingénieur civil à Dijon, est devenu administrateur aux Gobelins, et le dernier, nommé chef d'escadron au 6e hussards, en 1853, a été promu officier de la Légion d'honneur en 1858.

LACORNÉE (Jacques), architecte français, né à Bordeaux, le 22 septembre 1782, mort à Paris en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LA COTTIÈRE (Jean-Eugène DE JACOB DE), littérateur français, est né le 11 janvier 1828, à Bar-sur-Seine (Aube), où son père était receveur de l'enregistrement. Sa famille, originaire de Dombes, fut anoblie au seizième siècle. Après avoir fait ses études à Lyon, il visita successivement la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, diverses parties de la France, la Hollande et l'Angleterre, et plusieurs de ses livres sont le résultat de ces excursions. M. de Jacob de la Cottière est devenu membre de la Société des gens de lettres en 1861.

On cite de lui : *les Villes mortes* (Lyon, 1857, gr. in-8); *Silhouettes de paysans* (1860, 2e édit., 1861, in-18); *Par monts et par vaux* (1862, in-18); *les Allemands chez eux* (1865); des feuilletons et articles de fantaisie dans plusieurs journaux des départements ou de Paris, etc.

LA COUR (DE). Voy. DE LA COUR.

LACRESSONNIÈRE (Louis-Charles-Adrien LESOT DE LA PENNETERIE, dit), acteur français, est né à Chauny (Haute-Marne), le 11 décembre 1819. Il fit ses classes au collége de cette ville, entra dans le commerce, joua ensuite quelques mois à la Gaîté, et passa une année au Conservatoire. Successivement engagé aux théâtres de Bourges, de Nevers, d'Orléans et de Belleville, il fut attaché, en 1842, à l'Ambigu, d'où il passa, en 1847, au Théâtre-Historique, et fut dans toute cette période l'artiste privilégié de M. Al. Dumas et de Fr. Soulié, qui lui confièrent les premiers rôles de leurs pièces principales. C'est alors qu'il épousa Mme Perrier (voy. ci-dessous).

Engagé ensuite à la Porte-Saint-Martin, M. Lacressonnière entra, en 1849, au théâtre de la Gaîté, qu'il quitta momentanément, en 1851 et 1855, pour paraître au Vaudeville et au Cirque-Impérial. Les rôles qui ont le plus popularisé le nom de cet acteur sont ceux de Monteclain et de Georges dans *la Closerie des genêts;* de Charles Ier dans *les Mousquetaires;* de Paul Didier dans *les Bohémiens*, et le double personnage de Lesurques, et de Dubosc dans le *Courrier de Lyon.* — M. Lacressonnière s'est marié en secondes noces avec une actrice de la Gaîté.

LACRESSONNIÈRE (Marie-Marguerite GERIMER, dame PERRIER, puis dame), actrice française, femme du précédent. morte le 25 janvier 1859 (voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*).

LACRETELLE (Charles-Jean-Dominique DE), dit *Lacretelle jeune*, historien français, né à Metz, le 3 septembre 1766, mort le 26 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

LACRETELLE (Henri DE), fils du précédent, né vers 1820, a cultivé la poésie, le roman et la la littérature dramatique. Il a publié : *les Cloches* (1841); *Dona Carmen* (Mâcon. 1844); *Valence de Simian* (1845); *Nocturnes* (1846); *Avant-scènes*, contenant *Gabrielle d'Estrées*, *Jean Huss*, *les Saturnales*, trois pièces non représentées (1855); *Fais ce que dois* (Théâtre-Français, 1856), avec M. Decourcelle; *Contes de la méridienne* (1859).

LACRETELLE (Charles-Nicolas), frère de ce dernier, né en 1824, a embrassé l'état militaire, servi comme capitaine au 1er régiment de la légion étrangère en Algérie, et obtenu le grade de chef de bataillon aux zouaves dans la campagne de Crimée. Nommé colonel le 30 décembre 1857, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 février 1855 et commandeur le 12 août 1861.

LACROIX (Paul), littérateur français, connu sous le pseudonyme de *Bibliophile Jacob*, né à Paris, le 27 février 1806, fit ses études au collége Bourbon, et était encore sur les bancs lorsqu'il publia une édition de Clément Marot (1824). A dix-neuf ans il présenta au théâtre de l'Odéon plusieurs comédies en vers qui furent reçues, mais non représentées. Après avoir écrit dans le *Figaro*, *la Psyché* et plusieurs autres petits journaux, il se fit connaître par une longue série de romans dont la plupart empruntent surtout leur intérêt aux curieux détails d'érudition qui les remplissent; plusieurs sont simplement consacrés à la peinture des mœurs. Divers voyages et missions complétèrent son savoir bibliographique, ou le mirent en évidence d'une manière utile. Membre des comités historiques jusqu'en 1851, il l'est redevenu en 1858. Signalé par ses constants efforts pour provoquer la réforme de la bibliothèque du roi, il a été nommé, en 1855, conservateur de celle de l'Arsenal. M. Paul Lacroix, décoré de la Légion d'honneur dès 1835, a été promu officier le 8 janvier 1860.

Parmi ses nombreux ouvrages dont l'énumération complète occuperait ici près de huit colonnes, et dont beaucoup ont été plusieurs fois réimprimés, nous citerons d'abord dans le roman historique ou de fantaisie, — de 1829 à 1835 : *l'Assassinat d'un roi* (2 vol.) ; *le Couvent de Baïano ; Soirées de Walter Scott à Paris ; les Deux fous* (2 vol.) ; *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol.) ; *Vertu et tempérament, histoire du temps de la Restauration* (2 vol.) ; *Convalescence du vieux conteur* (2 vol.) ; *Suite de la convalescence du vieux conteur ; Quand j'étais jeune, souvenirs d'un vieux* (2 vol.) : *le Bon vieux temps, suite des Soirées de Walter Scott* (2 vol.) ; *la Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.), etc ; — de 1836 à 1840 : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; *Mon grand fauteuil* (2 vol.) ; *l'Homme au masque de fer*, où il soutient la thèse que cet homme fut le surintendant Fouquet ; *Une Femme malheureuse, fille-femme* (2 vol.) ; *Aventures du grand Balzac* (2 vol.) ; *les Adieux des fées ; De près et de loin* (2 vol.) ; *la Sœur du Maugrabin, histoire du temps d'Henri IV* (2 vol.) ; *le Roi des ribauds, histoire du temps de Louis XII* (4 vol.) ; *Un Divorce, histoire du temps de l'Empire* (2 vol.), *la Danse macabre, histoire fantastique du* XV*e siècle* (2 vol.) ; *Médianoches* (4 vol.) ; *les Francs-taupins* (6 vol.) ; *le Vieux conteur* (2 vol.) ; *le Marchand du Havre, la Chambre des poisons, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; *Amante et mère* (2 vol.) ; *la Marquise de Chatillard* (2 vol.) ; *Petites histoires pour la jeunesse ; Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, etc. ; — enfin, de 1841 à nos jours : *la Comtesse de Choiseul-Praslin, histoire du temps de Louis XV* (2 vol.) : *le Chevalier de Chaville ; le Singe, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; *Un Duel sans témoin* (2 vol.) ; *la Nuit des noces* (2 vol.) ; *le Siége de Gênes* (2 vol.) ; *les Va-nu-pieds* (2 vol.) ; *Une Bonne fortune de Racine, Récits historiques à la jeunesse, le Fils du notaire, le Ghetto ou le Quartier des juifs, la Dette de jeu* (2 vol.) ; *Simples récits, la Jeunesse de Molière*, etc., etc., etc., formant un total considérable de volumes.

Des essais dramatiques de M. Paul Lacroix, nous citerons seulement : *la Maréchale d'Ancre* (1840), drame en cinq actes et en vers reçu à l'Odéon, en 1828, et arrêté par la censure, et une traduction du drame célèbre de Werner, *le Vingt-quatre février* (même théâtre, 1849).

Pour justifier son pseudonyme de bibliophile, M. Paul Lacroix a publié une foule de travaux d'histoire et de littérature archéologique. Il faut citer de lui de très-paradoxales *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire* (1834-1838, 2 vol.) ; une *Histoire du* XVI*e siècle en France* (1834) ; *l'Origine des cartes à jouer* (1836) ; avec M. Henri Martin : *Histoire de la ville de Soissons depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1837-1838, 2 vol. in-8) ; *le Moyen âge et la Renaissance* 1847-1852, 5 vol. in-4), avec Ferd. Séré ; *Continuation de l'Histoire de France d'Anquetil* (1850, 4 vol.) ; une *Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III* (1853, 4 vol. in-8) ; une série de volumes dans la *Bibliothèque curieuse*, notamment : *Curiosités de l'histoire et des arts, Curiosités de l'histoire de France, Curiosités du vieux Paris, Curiosités des sciences occultes*, etc.

Il a publié aussi une série très-nombreuse de catalogues à l'usage des bibliophiles, fondé et dirigé avec M. Thoré, de 1842 à 1848, le *Bulletin de l'alliance des arts*, donné des éditions annotées de *Rabelais*, de *Beroalde de Verville*, de *Marguerite de Navarre*, des *Cent nouvelles du roi Louis XI*, des *Contes* de Des Périers, des *Contes et Nouvelles* de La Fontaine, dont il a aussi publié, en 1863, un recueil d'*Œuvres inédites* (in-8), des *Mémoires secrets* de Bachaumont, etc. Il a collaboré à une foule de journaux et de recueils, parmi lesquels on peut remarquer les *Annales du commerce, le Garde national*, le *Journal des Demoiselles*, la *Revue de Paris*, *le Mercure du* XIX*e siècle*, qu'il dirigea longtemps en société avec M. Amédée Pichot, *les Papillons noirs*, recueil mensuel, in-32 (1840, 4 numéros), *l'Annuaire des artistes*, etc. Ajoutons, pour mémoire, le *Petit Buffon illustré* (1831, 4 vol. in-32). Il a donné comme traducteur, un choix des *Œuvres* (dramatiques) *de l'Arétin*. M. Quérard, dans son tome XI de *la France littéraire*, lui attribue en outre, entre autres pseudonymes, ceux d'*Antony Dubourg* et *Pierre Dufour*, et, sous ce dernier, la demi-paternité, avec M. Rabutot, d'une *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde* (1851-1852, 6 vol. in-8, 20 grav.), laquelle resta plusieurs mois interdite.

Lacroix (Apolline Biffe, dame), femme du précédent, a collaboré à plusieurs romans de son mari, notamment à *De près et de loin*, et publié séparément : *Fleur de serre et fleur des champs* (1854) ; *Falcone* (1856), *Madame Berthe* (Bruxelles, 1857), etc.

LACROIX (Jules), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1809, est aussi auteur d'un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons les plus remarqués : *Une grossesse* (1833) ; *Corps sans âme* (1834, 2 vol.) ; de 1834 à 1840 : *Une fleur à vendre* (2 vol.) ; *le Tentateur, le Flagrant délit* (2 vol.) ; *les Parasites* (2 vol.) ; *les Premières rides, ou la Vicomtesse de Florestan* (2 vol.) ; *le Neveu d'un lord* (2 vol.) ; *le Bâtard* (2 vol.) ; *la Rente viagère* (2 vol.) ; *le Banquier de Bristol* (2 vol.) ; de 1840 à 1857 : *Quatre ans sous terre* (3 vol.) ; *Lucie* (2 vol.) ; *l'Honneur d'une femme* (2 vol.) ; *le Château des Atrides* (2 vol.) ; *les Folles nuits* (2 vol.) ; *la Vipère* (2 vol.) ; *le Voile noir* (2 vol.) ; *la Poule aux œufs d'or* (2 vol.) ; *l'Étouffeur d'Édimbourg* (2 vol.) ; *le Masque de velours ; Une liaison dangereuse ; Mémoires d'une somnambule, ou les Mille et une nuits parisiennes* (5 vol.) : *Un grand d'Espagne* (2 vol.) ; *Histoire d'une grande dame* (2 vol.) ; *le Mauvais ange* (3 vol.), etc.

M. Jules Lacroix a donné au Théâtre-Français deux drames en cinq actes, en vers : *le Testament de César* (1849) et *Valéria* (1851), en collaboration avec M. Auguste Maquet, et joué par Mlle Rachel, plus une traduction littérale de l'*Œdipe roi* de Sophocle, représenté, en 1858, avec un grand soin de mise en scène, et qui a obtenu, en 1862, de l'Académie française, le grand prix de 10 000 fr. Récemment, à la Porte-Saint-Martin, *la Jeunesse de Louis XI* (1859). Il a écrit avec M. Maquet le libretto de l'opéra *la Fronde* (1853). On lui doit, en outre, un volume de poésies, *les Pervenches* (1838) et une traduction de *Macbeth*, en vers français.

LACROIX (Octave), ou Lacroix de Crespel, littérateur français, est né le 15 mars 1829, à Égletons (Corrèze), d'une famille d'ancienne bourgeoisie du Limousin. Après avoir beaucoup étudié, dès l'enfance, les langues méridionales de l'Europe, particulièrement l'espagnol et l'italien, il fit ses classes au collége de Juilly. En 1846, il vint à Paris prendre ses inscriptions à l'École de droit, mais il renonça bientôt à l'étude du Code pour suivre son goût pour la littérature. Il rencontra dès ses premiers travaux le bienveillant patronage de MM. P. Mérimée et Sainte-Beuve. Il devint, en 1851, l'un des secrétaires de ce dernier qui don-

nait alors ses *Causeries du lundi* au *Constitutionnel*. Tout en publiant divers opuscules, M. Octave Lacroix fut attaché à la rédaction littéraire de plusieurs journaux : *le Moniteur*, l'ancienne et la nouvelle *Revue française*, *la Revue européenne*, *l'Artiste*, *le Pays*, *le Courrier de Paris*, etc. Il alla aussi rédiger temporairement plusieurs feuilles départementales : *le Mémorial de Rouen* (1850), plus tard *le Nouvelliste*, *l'Indicateur* de Bordeaux, *le Journal du Loiret*. Il envoya en outre, en 1863-1864, à *l'Europe* de Francfort, une chronique parisienne hebdomadaire, exclusivement littéraire, sous le titre de *Lettres du Spectateur*. Il a repris ce titre dans *le Moniteur universel*, dont il est devenu, en 1864, un des rédacteurs assidus.

M. Octave Lacroix a publié : une édition du *Myosotis* d'Hégésippe Moreau, avec documents inédits (1851); *les Chansons d'avril*, recueil de poésies (1852) : *l'École buissonnière*, fantaisies et pensées (1854); *Du culte de la Vierge au point de vue de la poétique religieuse* (1858), etc. — Il a donné au Théâtre-Français une comédie à la manière espagnole, en un acte, et en vers, *l'Amour et son train* (1855), restée au répertoire. *

LACROIX (Gaspard-Jean), paysagiste français, né vers 1820, à Turin (Piémont), fut élève de M. Corot et s'est, comme son maître, adonné au paysage. On a de lui : *la Campagne de Rome*, *Vue de Bonnelles* (1841); *Pêcheurs catalans à Port-Vendres*, *Vue d'Auvergne* (1842); *Promenade sur l'eau* (1844); *l'Avare qui a perdu son trésor* (1847); trois *Vues prises à Bougival* (1848); *Érigone*, des *Baigneuses* (1850); *Mercure endormant Argus* (1852); *Bords du Morin* (1853); *Effet du soir*, *le Chemin vert près de Meaux* (1855) : un *Site* (1857) : deux *Paysages* (1859) ; *Daphnis et Chloé*, *Paysage* (1861) : *les Bords de la Marne*, *les Foins*, *Paysage* (1863) : deux *Paysages* (1864). Il a obtenu une 3e médaille en 1824, et deux secondes en 1843 et 1848.

LACROIX (Paul-Joseph-Eugène), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1814, et fils de la nourrice du prince Louis-Napoléon, devenu empereur, suivit, de 1836 à 1839, l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Constant-Dufeux. Au retour d'un voyage en Italie, il fut désigné pour restaurer l'hôtel de ville de Saint-Quentin. Nommé, en 1852, architecte de l'Élysée impérial, dont il entreprit les nouvelles constructions, il fut associé à M. Lefuel comme architecte adjoint des Tuileries et inspecteur des châteaux de la couronne. Il a envoyé à plusieurs salons divers dessins et projets : *le Tombeau du pape Adrien V à Viterbe* (1841) ; un *Projet de mairie* pour le Xe arrondissement (1844) ; un *Projet de monument national*, à la mémoire du maréchal Ney (1845) : un *Projet de temple luthérien*, pour la place de l'Europe ; la *Restauration de l'église de Vitry-sur-Seine*, pour le ministère de l'intérieur (1846); l'*Hôtel de ville de Saint-Quentin au XVIe siècle* (1847) ; la *Tribune gothique* de l'église de cette ville (1848), et un *Projet de marché* pour la rue de Sèvres (1849). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, un rappel en 1857, et reçu la décoration en 1859.

LACROIX-SAINT-PIERRE (Pierre-Henri-Albert), homme politique français, député, est né le 9 août 1817. Administrateur des Messageries impériales, membre du conseil d'administration des chemins de fer de l'Ouest, membre du conseil général pour le canton de Chabeuil, il a été nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription de la Drôme, par 13366 voix sur 22662 votants. M. Lacroix-Saint-Pierre a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

LACROSSE (Bertrand-Théobald-Joseph, baron DE), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre, né à Brest, le 29 janvier 1796, est le fils du célèbre contre-amiral Raymond de Lacrosse, créé baron sous l'Empire. Il entra lui-même dans la marine en 1809, comme aspirant, puis passa en 1813 dans la garde impériale. En 1815, il fut compris dans le licenciement de l'armée de la Loire. Retiré à Brest, il y fut élu, en 1830, colonel de la garde nationale, et, en 1834, envoyé à la Chambre des députés. Réélu jusqu'en 1848, il fit partie de la gauche dynastique, soutint en 1840 le ministère Thiers, et se retrouva, pendant la longue administration de M. Guizot, dans l'opposition. Les attaques injurieuses du journal ministériel, *le Globe*, contre la mémoire de son père, amenèrent, entre lui et M. Granier de Cassagnac, un duel dans lequel il reçut une balle qui lui fractura la cuisse et le rendit boiteux pour la vie. M. de Lacrosse prenait une part active aux travaux de la Chambre et surtout aux discussions qui intéressaient la marine. Il contribua, en 1846, à faire voter, pour la reorganisation de la flotte, ce crédit extraordinaire de quatre-vingt-treize millions dont le ministère ne voulait pas.

En 1848, il fut élu représentant du Finistère, le septième sur quinze, par 80491 voix. Dans l'Assemblée constituante, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle des deux Chambres, il vota avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il fut appelé au ministère des travaux publics, dans le premier cabinet de Louis-Napoléon, et le garda jusqu'au message du 31 octobre. Réélu à la Législative, le premier de son département, il continua de soutenir la politique intérieure et extérieure de l'Élysée, et lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Le décret du 25 janvier 1852 le comprit parmi les premiers sénateurs, avec le titre de secrétaire du Sénat. Le baron de Lacrosse a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 30 juillet 1858. Il était membre du conseil général du Finistère. — Il est mort en mars 1865.

LACUISINE (Élisabeth-François DE), magistrat français, né à Châlon-sur-Saône, le 15 octobre 1795, parcourut successivement les divers degrés de la magistrature, et fut nommé conseiller à la cour de Dijon en décembre 1829. En 1852, il est devenu président de chambre à la même cour, et a été créé, en 1858, officier de la Légion d'honneur. Il est membre de l'Académie de Dijon, qui l'a plusieurs fois choisi pour son président.

On lui doit les ouvrages suivants : *De l'administration de la justice criminelle en France, depuis la réforme de la législation* (Dijon, 1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire dans la direction des débats criminels* (Paris, 1843, in-8); *De l'esprit public dans l'institution du jury, et des moyens d'en empêcher la ruine* (Dijon, 1845, in-8); *De l'influence légitime de la magistrature sur les décisions du jury* (Ibid., 1847, broch.) : *le Parlement de Bourgogne, depuis son origine jusqu'à sa chute* (1857, 2 vol. in-8 ; 3e édition, 1864, 3 vol. in-8), ouvrage dans lequel l'auteur a refondu ses *Esquisses dijonnaises municipales et parlementaires* (1849), qui obtinrent une mention au concours des antiquités nationales.

LADENBERG (Adalbert DE), homme d'État prussien, né à Ansbach, le 18 février 1798, mort

le 15 février 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LADOUCETTE (Louis-Napoléon-Lætitia-Charles DE), sénateur français, né à Gap, le 11 février 1809, est le second fils de l'ancien député de la Moselle, préfet sous l'Empire, mort en 1848. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il donna sa démission d'officier de cavalerie, en 1837, pour entrer au conseil d'État; il était devenu maître des requêtes lorsque la révolution de Février lui enleva cette position. Repoussé aux élections de la Constituante, en 1848, il obtint, à celles de la Législative, le mandat de représentant de la Moselle. M. Ladoucette, qui avait par avance accepté le programme parlementaire du parti conservateur, l'a soutenu par ses votes jusqu'à la dissolution de l'assemblée. Il a été élu membre du conseil général de la Moselle pour le canton d'Audun-le-Roman. Il a été appelé au Sénat dès le 27 janvier 1852. Décoré de la Légion d'honneur au mois de juillet 1851, il a été promu commandeur le 12 août 1863.

Son frère aîné, M. Eugène-Frédéric-François, baron DE LADOUCETTE, né à Paris le 15 mars 1807, est député au Corps législatif. Sous le règne de Louis-Philippe, il était entré dans la carrière administrative. Auditeur au conseil d'État en 1831, sous-préfet de Vouziers en 1833, de Saint-Étienne en 1838, il se retira en 1846 pour se consacrer à des exploitations agricoles. Mais, en 1852, il se présenta comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription des Ardennes, et fut élu député au Corps législatif. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 23 996 voix sur 24 466 votants. Il a été décoré de Légion d'honneur en 1844, et est devenu représentant du canton de Vouziers dans le Conseil général.

LADREITT DE LA CHARRIÈRE (Jules-Marie), général français, né à Coux (Ardèche), le 30 mars 1806, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en janvier 1825, et en sortit, en octobre 1827, comme sous-lieutenant au 2e léger. Il a été successivement promu lieutenant, le 16 octobre 1831, capitaine, le 26 avril 1837, chef de bataillon au 39e, le 14 juin 1844, lieutenant-colonel du 52e, le 15 juin 1848, colonel du 12e léger, le 15 novembre 1851, général de brigade, le 28 décembre 1855. Il a fait sept campagnes en Afrique, de 1830 à 1840, et, en 1859, la campagne d'Italie. Dans cette dernière, il commandait la 1re brigade d'une division du 4e corps, qui prit une part très-vive aux deux batailles de Magenta et de Solferino. Le général Ladreitt de la Charrière fut promu, à cette occasion, commandeur de la Légion d'honneur (25 juin 1859). *

LAEMLEIN (Alexandre), peintre d'origine allemande, naturalisé Français en 1848, est né le 9 décembre 1813, à Hohenfeld-sur-le-Mein, en Bavière; fils unique d'un pauvre journalier de la campagne, il vint, à l'âge de dix ans, à Paris, chez son oncle Alexandre Laemlein, joueur savant dont on a une *Encyclopédie des échecs*, une *Collection de problèmes*, et qui tenait l'hôtel de l'Échiquier dans le quartier Feydeau. Il fut placé chez un graveur, puis suivit les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Regnault (1829), puis sous celle de M. Picot, chez lequel il exécuta plusieurs esquisses conservées dans son atelier. De 1825 à 1839, M. Laemlein entreprit, avec M. Alaux, la restauration de la galerie du Primatice, à Fontainebleau, et divers travaux à Versailles et au palais de Saint-Cloud. Il débuta au salon de 1836 par un *Portrait*, et donna aux salons suivants : *la Chasteté de Joseph*, *le Réveil d'Adam*, *Tabitha ressuscitée par saint Pierre*, à l'église de Saint-Pierre de Gobert, près Agen; *la Charité*, *l'Échelle de Jacob*, *la Vision de Zacharie*, au musée de Rochefort, trois sujets qui ont paru à l'Exposition universelle de 1855; *Diane et Endimion*, un *Portrait* (1857); *Jéhova a donné et Jéhova a ôté!* (1859); *Portrait d'homme* (1861); *les Amours des anges* (1863).

M. Laemlein a fait aussi des lithographies, des essais d'eaux-fortes, des peintures sur émail, des compositions pour la manufacture de Sèvres, des *Portraits* pour le palais de Versailles, entre autres ceux de *Philippe le Hardi*, de *Jean sans Peur*, du *maréchal de Boucicault* et celui de *Raymond Dupuy*, des peintures murales pour l'église Sainte-Clotilde; enfin des copies, dont quelques-unes ont reproduit les toiles originales avec assez de fidélité pour tromper l'œil même des auteurs. Cet artiste a été chargé, en 1855, du plafond du salon dit de Louis XIV à Baden-Baden, et nommé, la même année, professeur à l'école spéciale de dessin. Il a obtenu, pour le genre historique, une 3e médaille en 1841, une 2e en 1843, et un rappel en 1859.

LAFAGE ou **LAFASGE** (Juste-Adrien LENOIR DE), compositeur français, né à Paris, le 30 mars 1805, montra, comme enfant de chœur à Saint-Philippe du Roule, un goût très-vif pour la musique religieuse. Élève du savant professeur Perne, puis de Choron, il étudia, avec le plain-chant, l'harmonie et le contre-point, et commença des recherches sur la musique de l'antiquité et du moyen âge. En 1828, un subside de la liste civile lui permit de faire le voyage d'Italie. A Rome, il s'exerça, avec l'abbé Baini, à l'ancien style fugué; à Florence, il fit représenter une petite farce intitulée : *I Creditori*. Dans un second voyage, en 1833, il s'occupa plus spécialement de recherches sur la musique religieuse et son histoire. Il avait été nommé, en 1829, maître de chapelle à Saint-Étienne du Mont.

On a de M. de Lafage, qui a consacré à l'enseignement une grande partie de sa vie, la continuation du *Manuel de musique* de Choron (1836-1838); une *Semiologie musicale ou Exposé des principes élémentaires de la musique* (Paris, 1837); des articles didactiques dans la *Revue musicale*, les *Tablettes universelles*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue et Gazette musicale*, dont il est un des principaux rédacteurs, etc. Il a donné une édition des *Œuvres complètes* de Choron.

Comme compositeur, il a écrit plusieurs *Messes*, deux livres de *Motets* (1832-1837); un *Ordinaire de l'office divin* (Paris, 1832-1835); un *De profundis* et des *Psaumes*, et comme musique profane, des *Fantaisies*, des *Variations*, des *Romances* et un recueil de *Chansons morales à deux voix* (1829).

LA FARELLE (Félix DE), économiste français, né à Anduze (Gard), le 7 mai 1800, d'une ancienne famille noble, quoique obscure, entra, sous la Restauration, dans la magistrature, donna sa démission en 1830 et se livra plus librement à son goût pour les études économiques. Il avait déjà publié l'année précédente : *Du Progrès social au profit des classes populaires non indigentes ou Études philosophiques et économiques sur l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre* (Nîmes, 1839, 2 vol. in-8; 2e édition, Paris, 1847, in-8), ouvrage dont le titre indique assez les tendances et qui obtint un des grands prix Montyon. Il a donné depuis : *Histoire des institutions municipales de la ville de Nîmes*, imprimée aux frais du conseil municipal

de cette ville; *Plan d'une réorganisation disciplinaire* des classes industrielles de la France (in-12, 1842, réimprimé dans la seconde édition du *Progrès social*), où l'auteur réclame des institutions analogues aux anciennes corporations; des *Études statistiques sur l'industrie de la soie en France*, qui ont beaucoup servi aux ouvrages ultérieurs sur cette industrie; *Coup d'œil sur le régime répressif et pénitentiaire des principaux États de l'ancien et du nouveau monde* (1844, grand in-8), etc.

Élu député de l'arrondissement d'Alais en 1842, M. de La Farelle fit partie de la grande commission chargée de préparer une loi sur le régime pénitentiaire (1843), dont Al. de Tocqueville fut le rapporteur : sous-rapporteur lui-même, il coordonna tous les documents officiels, dans un travail qui fut imprimé et distribué par ordre de la Chambre. Il s'occupa spécialement, dans les sessions suivantes, des questions relatives aux cours d'eau, fut rapporteur, en 1847, de la loi sur le chemin de fer de Lyon à Avignon, et prit une part active à tous les travaux législatifs qui rentraient dans ses études spéciales. Depuis 1838, M. de La Farelle vit retiré dans l'Aveyron. Il est correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a donné un certain nombre d'articles au *Journal des économistes*.

LA FARINA (Joseph), littérateur et homme politique italien, né à Messine, en 1815, avait treize ans à peine quand il partagea, pendant onze mois, la captivité de son père, détenu pour cause politique. A l'âge de dix-neuf ans, il reçut le diplôme de docteur en droit civil et ecclésiastique à l'université de Catane. En 1837, il figura parmi les chefs du mouvement sicilien, et s'expatria après la défaite de son parti. Rentré dans son pays, en 1839, il se fit avocat criminel, sans renoncer à la politique. Il fonda plusieurs journaux, *le Spettatore Zancleo*, *le Phare* et *la Sentinelle du Phare*, qui furent tour à tour supprimés. Le gouvernement lui interdit enfin la rédaction de toute feuille publique et même la publication de ses œuvres, notamment de ses *Souvenirs de Rome et de la Toscane*. Il se décida alors de quitter de nouveau son pays et s'établit à Florence, où il trouvait plus de liberté. Il publia d'abord les deux volumes de son *Étude sur le* XIII*e siècle*, puis une série d'éditions illustrées : *l'Italie* (1 vol.); *l'Allemagne rhénane* (1 vol.); *la Suisse* (2 vol.); *la Chine* (4 vol.), et commença l'*Histoire d'Italie racontée au peuple*, depuis terminée. Il écrivit aussi deux drames historiques : *Matteo Palizzi* et *l'Abandon d'un peuple*, accueillis avec faveur.

Lorsque les mouvements de réforme commencèrent en Italie, M. La Farina eut une grande part à celui de la Toscane, où il fonda le premier journal démocratique et antipapiste, *l'Alba*. Il rédigea une pétition relative à la garde nationale, qui fut signée par 40000 personnes. Mais, quand la révolution eut éclaté en Sicile, il se hâta d'y retourner et fut nommé membre du comité de la guerre, puis représentant au parlement, où il prit l'initiative de mesures importantes. La déchéance du roi de Naples ayant été prononcée le 8 mai 1848, il obtint qu'avant de procéder à l'élection d'un nouveau roi, on voterait une Constitution nouvelle. Au mois de juin, le gouvernement provisoire l'envoya, en qualité de commissaire, d'abord à Rome et en Toscane, puis auprès de Charles-Albert. A son retour à Palerme, M. La Farina fit partie du ministère (13 août) et cumula les portefeuilles de l'instruction publique, des travaux publics et de l'intérieur. Après la prise de Messine par les troupes du roi Ferdinand, il se chargea même du ministère de la guerre, qu'il garda jusqu'en février 1849. Au dernier moment de la lutte, il proposa des mesures d'énergie, qu'il s'offrit, sous sa propre responsabilité, à exécuter; mais ses avis n'ayant pas prévalu, M. La Farina repartit pour l'exil et alla vivre à Turin, du travail de sa plume.

Lors de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il prit une part active aux événements qui tendaient à réaliser l'unificaton de l'Italie sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Il s'est montré jusqu'en ces derniers temps l'un des agents les plus dévoués de cette cause et a rempli diverses missions ayant pour objet de hâter l'annexion au Piémont des provinces méridionales. En novembre 1860, il a été nommé conseiller de lieutenance de Sicile pour les affaires intérieures. Il se démit de ces fonctions, dès le mois de janvier de l'année suivante, à la suite d'une émeute mazzinienne. Il fut alors élu député à Messine et soutint le ministère Ratazzi. Il fut choisi pour président de la Société nationale italienne. — Il est mort en septembre 1863.

M. Jos. La Farina a encore publié : *Histoire de la révolution de Sicile en* 1848 *et* 1849 (2 vol.); *Histoire d'Italie, de* 1815 *à* 1850 (6 vol.), ouvrage complet et d'une très grande importance; *Histoire des controverses entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique*, plus remarquable, dit-on, par la science que par le style. Il a dirigé aussi la *Revue encyclopédique italienne*.

LAFAYE (Pierre-Benjamin Lafaist et), philologue français, né dans l'Yonne, en juillet 1809, ancien élève de l'École normale, reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1832, professa cette science au collège d'Orléans jusqu'en 1837, puis à celui de Marseille jusqu'en 1849. Passant dans l'enseignement supérieur, il devint professeur de philosophie à la Faculté des lettres d'Aix, puis doyen de cette Faculté. M. Lafaye a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Étudiant depuis vingt-cinq ans la langue française, sous un même point de vue, il a publié, dès 1841, sous le titre de *Synonymes français, synonymes grammaticaux* (Paris, in-8), un très-savant ouvrage sur les lois de la synonymie dans les mots à radical identique. Ce livre, auquel l'Institut a décerné le prix de linguistique en 1843, a été fondu par l'auteur dans son *Dictionnaire des synonymes de la langue française* (1858, gr. in-8 à 2 col., 1100 pages, avec une *Introduction*), ouvrage philosophique et philologique à la fois, le plus considérable peut-être qui ait été entrepris, sur le même sujet, dans aucune langue : cette dernière publication a aussi obtenu de l'Institut le prix Volney. On a encore de M. Lafaye, dont le double nom a induit en erreur les bibliographes, ses deux thèses pour le doctorat : *Sur la philosophie atomistique* et *De definitione* (1833, in-8).

LAFAYE (Prosper Lafaist et), peintre français, frère du précédent, né à Mont-Saint-Sulpice (Yonne), en 1806, étudia sous M. Auguste Couder, et débuta comme paysagiste au salon de 1833. Il s'est livré depuis à la peinture historique et a surtout exposé : *le Tambour de village* (1833); *la Bataille de Bouvines* (1835); *le Choléra à Paris*, *le Chant du départ*, *Combat de Céramo*, *Prise de Dourlach*, *Bataille d'Ascalon*, pour les galeries de Versailles; *Intérieur de magasin*, *Bal masqué* (1837-1842); *la Salle des Croisades* (1845); *Joséphine* (1848); *Vitraux* (1852), et à l'Exposition universelle de 1855, sous le titre de : *Caractères de la Bruyère*, deux tableaux inspirés de maximes de cet auteur. M. Lafaye a obtenu une 2e médaille en 1842.

LAFAYETTE (Oscar-Thomas-Gilbert DU MOTIER DE), ancien représentant du peuple français, né à Paris, en 1816, est petit-fils du général La Fayette et fils de Georges de La Fayette, mort en 1849. Il entra, en 1833, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz, fut nommé officier d'artillerie et fit plusieurs campagnes en Algérie, où il obtint les épaulettes de capitaine et la décoration de la Légion d'honneur. En 1847, il s'associa au mouvement des banquets réformistes. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de Seine-et-Marne, où il fut élu représentant, le second sur neuf, immédiatement au-dessous de son père, par 43 652 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec le tiers parti républicain, et, après l'élection du 10 décembre, fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée. Il fut réélu par le même département, mais le dernier de la liste, à la Législative.

LA FAYETTE (Edmond DU MOTIER DE), ancien représentant du peuple français, né à la Grange (Seine et Marne), le 11 juillet 1818, petit-fils du général et frère du précédent, fut élevé dans les idées libérales. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Haute-Loire et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur huit, par 33 356 voix. Il vota constamment avec la droite jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il se rapprocha alors du parti démocratique et vota souvent avec la gauche jusqu'à la dissolution de l'Assemblée. Le parti démocratique de la Haute-Loire n'en fit pas moins échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Depuis lors, il n'a plus reparu sur la scène politique.

LAFERRIÈRE (Louis-Firmin-JULIEN), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 5 novembre 1798, devint, en 1821, avocat à Angoulême et, en 1832, à la Cour royale de Bordeaux. En 1838, il fut nommé professeur de droit administratif à la Faculté de Rennes, puis, en 1846, inspecteur général des Facultés de droit. En 1849, il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée législative. Recteur de l'Académie départementale de Seine-et-Oise sous l'empire de la loi du 15 mars 1850, il fut, en 1852, rétabli dans ses anciennes fonctions d'inspecteur général des facultés de droit, puis, de 1854 à 1856, chargé de l'administration de l'Académie de Toulouse qui lui dut le projet, mis depuis à exécution, d'une Sorbonne toulousaine dans l'ancien couvent des Dominicains. Appelé, par le décret du 14 avril 1855, à faire partie de la sixième et nouvelle section de l'Académie des sciences morales et politiques, il est passé, en janvier 1859, par la voie de l'élection, dans la section de législation, en remplacement du comte Portalis. M. Laferrière était officier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846. — Il est mort le 14 février 1861.

On a de lui : *Essai sur l'histoire du droit français* (1836 et suiv., 6 vol. in-8), ouvrage qui a partagé le prix Gobert en 1839; *Cours de droit public et administratif* (Rennes, 1839, in-8; 4e édit., Paris, 1854, 2 vol. in-8); *Notice sur J. M. Lehuérou* (1844, in-8); *Histoire du droit civil de Rome et du droit français* (1846-1853, t. I IV : l'ouvrage entier aura 6 volumes); *Essai sur la réforme hypothécaire et sur le développement du crédit foncier* (1848, in-8); *De l'enseignement administratif dans les facultés de droit* (1849, in-8); *Histoire des principes, des institutions et des lois pendant la Révolution française, depuis* 1789 *jusqu'à* 1804 (1850, in-12; 2e édit., 1852). M. Laferrière, qui a collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence* et à la *Revue de droit français et étranger*, était un des directeurs de la nouvelle *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

LAFERRIÈRE (Adolphe), acteur français, né à Alençon, vers la fin du dernier siècle, commença ses études au lycée Bonaparte. Mais des revers de fortune l'empêchèrent de les continuer. Comme il avait une belle voix, Choron l'admit à son école et le fit débuter avec M. Duprez au Théâtre-Français dans les chœurs d'*Athalie*. Puis, il déserta la musique pour le drame, débuta à Montmartre, parut avec succès à l'Ambigu, dans *Calas*, de Victor Ducange, et obtint, grâce à M. Frédérick-Lemaître, un engagement à la Porte-Saint-Martin, où il joua dans *Marino Faliero*. Picard lui prédit alors un bel avenir, et *Schœnbrunn*, *Schylock*, *l'Homme du monde*, *la Première affaire*, ne tardèrent pas à justifier la prophétie. Engagé aux Français, il y joua les rôles de Séide dans *Mahomet*, de Saint-Mégrin dans *Henri III*; mais s'étant vu refuser celui d'*Hamlet*, il quitta notre première scène et n'y reparut que pour remplir le rôle d'Arthur dans *Téresa* de M. Alex. Dumas. Il passa peu après en Suisse, puis en Russie, où il excita, dans *l'Escroc du grand monde*, l'enthousiasme de l'empereur et fut comblé de présents.

Revenu en France, M. Laferrière entra à la Gaîté en 1837, y remplit le rôle de Georges dans *Pauvre mère!* et joua successivement *Marcel*, *Pauvre idiot*, *le Sonneur de Saint-Paul*. Il parut encore au Vaudeville, dans *Marguerite* et au Théâtre-Historique, dans *le Chevalier de Maison-Rouge*, où le rôle de Maurice lui fit une grande popularité. Au retour d'une longue tournée dans les principales villes de France et d'Espagne (1853), M. Ponsard lui confia le rôle de Georges dans *l'Honneur et l'argent*, et l'acteur, habile à se rajeunir, contribua pour sa part au succès de cette belle œuvre, à l'Odéon, où il a créé, depuis, un second Georges dans *la Conscience* (1855), Léon, dans *la Bourse* (1856), et divers autres rôles de jeunes gens. Dans les intervalles, M. Laferrière a paru sur la scène de la Gaîté et a repris ou créé divers rôles dans *le médecin des enfants*, *la Fausse adultère*, *Fou par amour*, *Antony*, *Henri III*, *l'Aveugle*, *les Fiancés d'Albano* (1853-1857). Dans les dernières années, il est passé sur divers autres théâtres du boulevard et joua, à l'Ambigu, *la Martyre du cœur;* à la Porte-Saint-Martin, *l'Outrage et Richard d'Arlington;* au Cirque, *l'Histoire d'un drapeau*, *le Prisonnier de la Bastille*, etc. Il a aussi reparu à l'Odéon, dans *Daniel Lambert*, aux Folies-Dramatiques, dans *la Dame aux Camélias*. En 1864, il a parcouru de nouveau la province, avec une troupe spécialement formée pour cette tournée et a joué avec elle les principaux rôles de son immense répertoire, puis, passant à l'étranger, il a parcouru l'Allemagne et obtenu des succès en Prusse.

LAFITTE (Jean-Baptiste-Pierre), littérateur français, né en 1805, vint de bonne heure à Paris et se jeta dans la carrière du journalisme. Il se fit connaître par quelques comédies : *l'Amitié des femmes* (1831), en un acte et en vers; *Jeanne Vaubernier* (1832) et *Voltaire et Mme de Pompadour* (1833), en trois actes. Il travailla aussi pour les théâtres de genre et collabora à plusieurs drames et vaudevilles, tels que : *Naissance et mariage* (1835); *Valérie mariée* (1837); *Lauzun* (1840); *l'Angélus* (1846), etc. Après avoir été chargé de revoir en 1835 les *Mémoires* du comédien Fleury, il se mit à écrire des romans historiques et fit paraître successivement : *les Trois*

Maries (1841, 2 vol. in-8); *le Docteur rouge* (1844, 3 vol. in-8), *le Gage du roi* (1845, 2 vol. in-8); *le Gantier d'Orléans* (1845, 3 vol. in-8), etc. En 1852, il a fait représenter, avec M. Eug. Nyon, à l'Odéon, *le Pour et le contre*, comédie en prose, reprise aux Français l'année suivante.

LAFOND DE SAINT-MUR (Rémi), homme politique français, député, est né le 8 décembre 1817 à la Roche-Canillac, près Tulle, (Corrèse) : il est le petit-neveu de l'abbé Raynal, auteur de l'*Histoire philosophique des Deux-Indes*. Après s'être fait recevoir avocat, il devint, en 1847, conseiller puis secrétaire général de la préfecture de la Corrèze, et conserva ses fonctions jusqu'en 1857, époque où il donna sa démission pour se présenter aux élections du Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription de la Corrèze. Nommé sans opposition, il a été réélu au même titre, en 1863, et a obtenu 26 525 voix sur 26 870 votants. Il a été aussi élu membre du conseil général pour le canton de la Roche-Canillac. Maire de Tulle, et auteur des *Entretiens sur les sociétés de Secours mutuels*, M. Lafond de Saint-Mur a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LAFOND [DE LURCY] (Gabriel), voyageur et publiciste français, né le 25 mars 1802, à Lurcy-Lévy, dans l'Allier, fils aîné d'un officier et petit-fils, par sa mère, du voyageur Guy de Mayet, perdit son père en 1806 et fut destiné à faire partie des pages de Murat. Il commença ses études au lycée de Nantes. En 1818, la lecture des *Relations de voyages* le décida à partir, comme pilotin, sur *le Fils de France*. Second capitaine un an après, lieutenant en 1820, commandant en 1822, il fut ensuite capitaine armateur du *Candide* et du *Pinto*. Il passa successivement sur une quinzaine de bricks ou navires, et visita tour à tour le Pérou, la Colombie, la république de l'Équateur, le Chili, les îles Sandwich, les Philippines, la Chine, les Moluques, les Célèbes, le Guahani et les Mariannes. Résidant parfois longtemps et à divers intervalles dans les mêmes lieux, il recueillit d'assez précieux documents maritimes, géographiques ou historiques.

De retour à Paris en 1833, M. Lafond y créa une direction maritime et commerciale, destinée à faciliter les relations entre les ports et le commerce parisien. Plus tard (1836), il fonda *l'Union des ports*, société anonyme, ayant le même but et prit une part active à la formation de diverses sociétés de prêt et d'armements maritimes. Choisi par Costa-Rica pour consul en 1849, il émit dès lors le projet de la communication des deux baies du Golfo-Dolce et de Boca-Réal-Toro. Il devint, peu après, son seul chargé d'affaires. M. Lafond a été, l'un des fondateurs de la Société des Économistes en 1835. Il a été élu membre de la Société de géographie de Paris, correspondant de l'Institut de Londres et décoré de la Légion d'honneur (1845) et de divers ordres étrangers.

M. Lafond a publié : *Quinze ans de voyages autour du monde* (1839, 2 vol. in-8), ouvrage qui a reparu plus tard, continué et considérablement augmenté, sous le titre plus général de : *Voyages autour du monde et naufrages célèbres* (1842, 8 vol. in-8). Citons ensuite : *Des Iles Marquises et des Colonies de la France* (in-8); *un Mot sur l'émancipation de l'esclavage et du commerce maritime de la France* (in-8); *Étude sur l'Amérique espagnole, sous le rapport des intérêts de la France et de sa navigation* (in 8, daté de l'Equateur); *Guide général de l'assureur et de l'assuré en matière d'assurance maritime* (2e édition refondue, 1845, in-8); des *Cartes* de l'Amérique centrale et de l'Amérique espagnole, etc.

LAFONT (Charles), auteur dramatique français, né à Liège, le 16 décembre 1809, écrivit d'abord dans les journaux en 1830 et aborda ensuite le théâtre où il obtint d'honorables succès, le plus souvent sans recourir à la collaboration. Ses principaux drames sont : *la Famille Moronval* (1834); *François Jaffier* (1836); *Jarvis l'honnête homme* (1840), remis en trois actes sous le titre du *Marchand de Londres; le Séducteur et le mari* (1842); *la Folle de la Cité* (1843); *la Marquise d'Aubray* (1848); *Madame de Laverrière* (1850); *la Petite Fadette*, pièce en deux actes, avec M. Anicet Bourgeois (Fol.-Dram. 1862). Au Théâtre-Français il a donné : *le Chef-d'œuvre inconnu* (1837); *Un cas de conscience* (1839), qui servit de début à Mlle Doze; puis à l'Odéon : *Ivan de Russie* (1841), tragédie en cinq actes; *Un dernier Crispin* (1854), comédie en un acte et en vers. Citons aussi le recueil de poésies, *les Légendes de la charité* (1858, in-18; 3e édit. 1860, in-18), couronné par l'Académie française. M. Lafont était, depuis 1838, attaché à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort le 23 janvier 1864.

LAFONT (Pierre-Chéri), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1801, fut d'abord chirurgien de marine et fit deux voyages dans les Indes. Venu à Paris en 1822, pour concourir pour le prix d'opéra au Conservatoire, il s'exerça chez Doyen et fut engagé, la même année, au Vaudeville par Desaugiers. Il y remplaça le fameux Gonthier, eut du succès dès ses débuts et passa aux Nouveautés, en 1832. Depuis quelques années déjà, il allait jouer régulièrement quelques mois en Angleterre, où il avait, en 1829, épousé Jenny Colon. Les Nouveautés ayant fermé, il revint au Vaudeville, qui brûla peu après; il entra alors aux Variétés (1839) et y compta, pendant dix ans, de nombreuses créations, notamment dans *l'Amour, le Chevalier de Saint-Georges, Halifax, la Nuit aux soufflets, les Deux brigadiers, le Chevalier du Guet, le Lion empaillé*, etc. Rentré au Vaudeville, en mai 1855, il s'y est renfermé dans les comiques élégants et les rôles militaires. En 1859 il est passé au Gymnase, avec beaucoup de succès dans le rôle du comte de la Rivonnière du *Père prodigue*. Il a créé depuis, au même théâtre : de Mercey, dans *la Vertu de Célimène*, Duplessis, dans *la Vie indépendante* (1861), Durand dans *le Pavé*, Triquant, dans *la Perle noire*, le marquis, dans *les Ganaches* (1862), et surtout Raoul, dans *Montjoye* (1863).

LAFONTAINE (Joseph-Pierre), général français, né à Moscou, le 2 mars 1792, mort à Neuilly, en avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAFONTAINE (Louis-Marie-Henri THOMAS, dit), artiste dramatique français, né à Bordeaux, le 29 novembre 1826, d'une famille à laquelle a appartenu l'auteur des *Éloges*, fut destiné à la prêtrise et mis au séminaire; mais il s'en évada avec audace et habileté, vécut quelque temps en vagabond, comptant sur son savoir-faire pour se créer des ressources, puis s'embarqua comme matelot. A dix-sept ans, il était commis en soieries dans une ville de province, lorsqu'il y fit ses débuts dans *la Tour de Nesle*, sous le nom de *Ch. Rooch*. Bientôt il vint à Paris, avec son frère, et tous deux, sur la route, se firent colporteurs. Il joua *l'Éclat de rire* au théâtre de Batignolles, fut

ensuite engagé à la Porte-Saint-Martin et enfin au Gymnase. *Brutus, lâche César! Faust, la Femme qui trompe son mari, le Mariage de Victorine, Philiberte, le Pressoir, le Fils de Famille, Diane de Lys* lui ont fourni ses principaux rôles et consacré sa réputation.

Du gymnase, que M. Lafontaine avait quitté pour débuter au Théâtre-Français, sans y obtenir d'engagement, il alla au Vaudeville, où il a joué dans *Dalila*, en 1857, avec un grand succès, dans la *Seconde jeunesse*, en 1859, etc. Il revint ensuite au Gymnase où il parut dans *les Pattes de mouches* (1860); *la Famille Puyménée, le Gentilhomme pauvre, la Vertu de Célimène* (1861); *l'Échéance, la Perle noire, les Ganaches* (1862); *le Démon du jeu* (1863). A cette époque, il épousa Mlle Victoria, l'une des principales artistes du même théâtre (23 février 1863), et tous les deux passèrent ensemble du Gymnase à la Comédie-Française où ils furent reçus d'emblée sociétaires à part entière. M. Lafontaine a repris très-modestement ses débuts sur notre première scène dans un rôle secondaire d'une petite pièce en vers, *le Dernier quartier* (1864). Il a créé le rôle plus important d'Alvarez dans *le Supplice d'une femme* (1865).

Mme Victoria LAFONTAINE, née à Lyon vers 1838, avait joué avec succès, au Gymnase, pendant les trois années qui ont précédé son mariage, les rôles de Madeleine, dans *le Gentilhomme pauvre*, de Marthe, dans *Piccolino* (1861), de Christine, dans *la Perle noire*, de Madeleine, dans *les Fous*, de Marguerite, dans *les Ganaches* (1862), d'Amélie, dans *le Démon du jeu*, (1863), etc. Aux Français, elle a débuté dans *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset, et continué par le rôle d'Agnès, de *l'École des Femmes* (juillet 1864).

LA FORCE. Voy. CAUMONT LA FORCE.

LAFOREST (Démophile), ancien représentant du peuple français, né à Mâcon (Saône-et-Loire), en 1796, et fils d'un maître de pension, étudia le droit et s'établit à Lyon, comme notaire. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions très-libérales. Après la révolution de Février, le parti populaire le mit à la tête de l'administration municipale. Il montra beaucoup d'habileté dans ces circonstances difficiles, se concilia les divers partis, et fut envoyé à l'Assemblée nationale par 126 743 voix, le premier sur la liste des quatorze élus du Rhône. Pendant toute la durée de la Constituante, il fut fréquemment en congé et ne prit part qu'à un petit nombre de votes. Classé dans le parti républicain non socialiste, il adopta l'ensemble de la Constitution. Il ne fut pas réélu à la Législative, et continua de diriger à Lyon son étude de notaire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 16 août 1850, il est devenu membre de la Commission municipale de Lyon et du conseil général du Rhône.

LAGACHE (Célestin), ancien représentant du peuple français, né à Courcelles-Épayelle (Oise), le 20 août 1809, fut attaché, en 1830, au service sténographique du *Moniteur officiel*, et devint, en 1834, sténographe réviseur. Après la révolution de Février, candidat du parti avancé, dans le département de l'Oise, il fut élu par 72 732 voix, le quatrième sur dix, et fut secrétaire du comité de l'administration départementale et communale. Il vota en général avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative.

LAGARDE [de la Gironde], ancien représentant du peuple français, né en 1803, à Bordeaux, fut reçu avocat sous la Restauration, et acquit au barreau de sa ville natale la réputation d'un orateur brillant, et d'un jurisconsulte habile. Il appartenait à l'opposition dynastique, lorsqu'en 1848 il fut envoyé, par 88 000 suffrages, le sixième sur quinze, à l'Assemblée constituante, où il prit fréquemment la parole. Il y vota habituellement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'opposition démocratique et se prononça contre les deux Chambres, la proposition Rateau, l'augmentation du traitement présidentiel, le maintien des impôts de consommation et l'expédition d'Italie. Rapporteur du projet de loi sur la suppression de l'impôt du sel, il conclut à une réduction des deux tiers (27 décembre 1848). Il ne fut pas réélu à la Législative, et reprit sa place au barreau de Bordeaux.

LAGIER (Suzanne), actrice française, est née à Dunkerque, le 30 novembre 1833. Elle reçut à Paris une brillante instruction, mais, appartenant à une famille toute vouée à l'art dramatique, elle embrassa de bonne heure cette carrière et débuta aux Variétés, le 1er juillet 1846, dans *la Veuve de quinze ans*. Elle créa encore, à ce théâtre, *la Fille terrible*, passa en Angleterre, revint en 1848 et joua au Palais-Royal dans *le Démon familier*, puis alla à Saint-Pétersbourg où elle remplit, jusqu'en 1852, des rôles de soubrette.

De retour à Paris, elle ne trouva point d'engagement et dut entrer au théâtre de Versailles. Le succès qu'elle y obtint dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, la fit engager à l'Ambigu, d'où elle passa successivement à la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase, où elle débuta le 16 janvier 1861, dans *la Famille de Puiméné*, et où elle ne fit que passer. A la même époque, elle se fit remarquer, au théâtre de Belleville, à côté de Bocage, dans *la Tour de Nesle*. Parmi les pièces où elle a paru, il faut citer : *la Tour de Londres, l'Espion du grand monde, la Servante, la Fausse adultère, les Fiancés d'Albano, les Étapes de la gloire, la Tireuse de cartes*. Elle a joué aussi Léona dans *la Closerie des genêts*, la duchesse de Nevers dans *la Reine Margot*, Bacchanale dans *le Juif errant*, Chonchon dans *la Grâce de Dieu*, la duchesse d'Étampes dans *Benvenuto Cellini*, Milady dans *la Jeunesse des Mousquetaires*, etc.

Mlle Lagier, qui passe pour avoir un certain genre d'esprit et sur le compte de laquelle on a, pour cette raison, mis une foule de mots piquants, est l'auteur de plusieurs compositions musicales, parmi lesquelles on remarque surtout : *la Ronde du printemps, la Polka des buveurs*; une opérette, *Jupiter et Léda* (Bouffes-Parisiens), etc.

LAGNEAU (Louis-Vivant), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Chalon-sur-Saône, le 8 novembre 1781, a été reçu docteur à Paris, en 1803. Pendant les guerres de l'Empire, il devint chirurgien-major de la garde impériale, fut décoré en 1808, et nommé membre de l'Académie (section de médecine opératoire) en 1823. Il a dû sa réputation à un livre élémentaire, mais remarquable pour le temps où il parut : *Exposé des symptômes de la maladie vénérienne, des diverses méthodes de traitement qui lui sont applicables, et des modifications qu'on doit leur faire subir*. D'abord simple thèse inaugurale, ce traité, successivement augmenté, eut cinq éditions, de 1803 à 1818. Le docteur Lagneau a encore fait divers rapports et communications à l'Académie, notamment : *De la syphilisation et de la contagion des accidents secondaires de la syphilis* (1853).

Son fils, M. Gustave LAGNEAU, né à Paris, vers 1828, reçu docteur en médecine à Paris, en 1853, a publié : *Mémoire sur les mesures hygiéniques*

propres à prévenir la propagation des maladies vénériennes (Annales d'hygiène publique, 1855); *Maladies syphilitiques du système nerveux* (1860. 1 vol. in-8) et divers mémoires dans les *Archives de médecine*.

LA GRANDIÈRE (Pierre-Paul-Marie DE), marin français, né le 28 juin 1807, entra au service en 1820 et devint successivement aspirant, le 20 mai 1823, enseigne de vaisseau le 27 septembre 1827, lieutenant de vaisseau le 16 mai 1833, capitaine de frégate le 30 septembre 1840, capitaine de vaisseau le 1er mai 1849. Promu contre-amiral le 24 décembre 1861, il a été nommé vice-amiral, hors cadre, par décret du 5 septembre 1865. N'étant que capitaine de vaisseau, il a été chargé du commandement de notre station des côtes de Syrie, au printemps de 1861, et il resta au mouillage sur ces côtes durant l'hiver, après que l'amiral Le Barbier de Tinan eut été rappelé en France, il y rentra lui-même en mars 1862. Une mission plus importante est celle qu'il eut à remplir dans ces dernières années comme gouverneur et commandant en chef en Cochinchine, où il eut à diriger, à la fois, les opérations militaires, les négociations diplomatiques et les essais de colonisation. L'amiral de La Grandière a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 2 décembre 1854.

LA GRANGE (Armand-Charles-Louis LE LIÈVRE marquis DE), général français, sénateur, ancien pair, né le 21 mars 1783, entra comme volontaire au service en 1800, fit les dernières campagnes de la République et toutes celles de l'Empire, fut fait capitaine à Austerlitz, chef d'escadron à Eylau, adjudant-commandant à Tilsitt, créé baron en 1807, comte de l'Empire en 1809, en même temps qu'officier de la Légion d'honneur, et général de brigade en 1812. Dans la retraite de Russie, il commanda le quartier impérial: l'année suivante, à la suite de la campagne de Dresde, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur. A la bataille de Paris, il fut pris par Blücher, auquel il échappa par une manœuvre énergique, rentra à Paris après l'abdication de Fontainebleau et fut nommé par Louis XVIII commandant de la 2e compagnie de mousquetaires, puis général de division, grade qui lui fut confirmé aux Cent-Jours. Sous le régime de juillet, le marquis de La Grange fit plusieurs inspections militaires et fut élevé à la pairie le 11 octobre 1832. Rendu à vie privée par la révolution de Février, il a été appelé au Sénat par décret du 14 novembre 1859. Il a été promu le 30 avril 1836, grand officier de la Légion d'honneur. — Le marquis de La Grange est mort en août 1864.

LAGRANGE (comte Frédéric DE), homme politique français, député, né en 1816, est fils du général Joseph Lagrange mort en 1825 et cousin germain du précédent. Veuf d'une fille du prince de Chimay, allié aux ducs d'Istrie et de Cadore, et parent du marquis de Talhouet, il possède de grandes propriétés et une importante verrerie, dans le département du Gers qui l'élut, le 8 juillet 1849, représentant à l'Assemblée législative, en remplacement de Lacave-Laplagne. Membre du conseil général de l'Eure pour le canton de Gisors et chevalier de la Légion d'honneur, M. le comte de Lagrange fit partie de la Commission consultative après le coup d'État. En 1852, élu député au Corps législatif comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription du Gers, il a été réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières elections, il a obtenu 17 895 voix sur 21 520 votants.

Le comte de Lagrange s'est acquis une célébrité particulière par ses écuries. Après de nombreux succès aux courses de France et de l'étranger, il a vu deux de ses chevaux, *Fille de l'air* et *Gladiateur*, remporter la victoire au derby d'Epsom en 1864 et 1865. A la suite de ce dernier triomphe, il a été promu officier de la Légion d'honneur (juin 1865).

LAGRANGE (Charles), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 28 février 1804, mort à la Haye, le 22 décembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LA GRANGE ET DE FOURILLES (Adélaïde-Édouard LE LIÈVRE, marquis DE), sénateur français, membre de l'Institut, né le 17 décembre 1796, d'une vieille famille de noblesse parisienne, est fils d'un lieutenant général qui perdit un bras à la bataille d'Essling. Après de brillantes études au lycée Napoléon, il entra au service militaire en 1813; il était capitaine d'état-major en 1815. Quelques années plus tard, il donna sa démission pour embrasser la carrière diplomatique, sans cesser de faire partie des cadres de l'armée. De 1821 à 1830, il fut attaché à Madrid, secrétaire de légation à Carlsruhe et d'ambassade à Vienne, chargé d'affaires en Hollande. A la révolution de Juillet, M. de La Grange, par fidélité à la dynastie déchue, rentra dans la vie privée. Après s'être présenté sans succès comme candidat de l'opposition dans l'Eure en 1834, il parvint, trois ans plus tard, à se faire élire député dans la Gironde. Il soutint, en général, la politique conservatrice et fut constamment réélu jusqu'en 1848. Écarté d'abord par la révolution de Février des affaires publiques, il fit partie de la Législative et s'associa aux principaux actes de la majorité monarchique. Il fit aussi voter le conseil général de la Gironde, dont il était membre, en faveur de la révision de la constitution. L'un des trente-sept représentants appelés au Sénat, en janvier 1852, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur.

M. de La Grange a été élu, en 1846, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il dut cette nomination à des travaux de numismatique et à la publication des *Mémoires authentiques de Jacques Nompar Caumont, duc de La Force* (1843, 4 vol. in-8), à la famille duquel il s'est allié. Il a aussi fait paraître: *les Suédois à Prague* (1827, 4 vol. in-12) et *la Délivrance de Bude* (1829, 4 vol. in-12), romans traduits de l'allemand de Mme Caroline Pichler; *les Pensées de Jean Paul Richter*, extraites de ses différents ouvrages (1846, 2e édit., in-8); quelques brochures politiques, notamment: *De la noblesse considérée comme institution impériale*.

LAGRENÉ ou LAGRENÉE (Théodore-Marie-Melchior-Joseph DE), diplomate français, ancien pair de France, né près d'Amiens, le 14 mars 1800, fit ses études au séminaire de Saint-Acheul, et se destina à la carrière diplomatique. Successivement secrétaire d'ambassade en Russie, où il se maria, ministre à Darmstadt, ministre plénipotentiaire en Grèce (1826-1842), il fut chargé, en 1844, de diriger l'importante mission envoyée en Chine, et sut habilement sauvegarder les intérêts du commerce français. A son retour, il fut créé, en juillet 1846, pair de France, et il siégea au Luxembourg jusqu'en 1848. En 1849, il fut élu représentant de la Somme à l'Assemblée législative. Rentré dans la vie privée, après le coup d'État du 2 décembre, il est devenu depuis l'un des membres du conseil d'administration du chemin de fer du Nord. M. de Lagrené a été promu grand

officier de la Légion d'honneur le 8 juillet 1846. — Il est mort en 1862.

LA GUÉRONNIÈRE (Louis-Étienne-Arthur, vicomte DE), publiciste et homme politique français, sénateur, né en 1816, d'une famille noble du Poitou, n'appartint jusqu'en 1848 au journalisme que par quelques articles publiés dans diverses feuilles de la province; ses sentiments personnels et les traditions de sa famille le rattachaient à l'opinion légitimiste, et dès 1835, il publia dans *l'Avenir national* de Limoges quelques pages qui marquaient ces premières tendances et qui attirèrent l'attention sur lui. Ce fut vers cette époque qu'il contracta avec M. de Lamartine cette liaison à laquelle il dut tant de relief.

Lorsque la révolution de Février éclata, celui-ci voulut le faire nommer préfet de la Corrèze; M. de La Guéronnière refusa; il préféra rester à Paris auprès de son illustre ami sans aucune position officielle. Bientôt le journal politique *le Bien public*, fondé à Mâcon en 1846 par M. de Lamartine, tenta de prendre rang dans la presse parisienne. M. de La Guéronnière soutint de sa fortune et de sa plume cette feuille qui cessa de paraître vers la fin de la même année. Il appartint ensuite pendant quelques mois à la rédaction de la *Presse*, et enfin, se séparant de M. de Girardin dont il ne pouvait suivre les transformations politiques, il retourna en 1850 à M. de Lamartine, qui lui confia la rédaction en chef de son nouveau journal, le *Pays*.

Quelque temps avant le 2 décembre 1851, M. de La Guéronnière entreprit une série de *Portraits politiques* qui s'ouvrit par une étude sur le Président de la République et s'arrêta, pour le moment, au deuxième *portrait*, celui du comte de Chambord. L'étude sur Louis-Napoléon eut un grand retentissement; M. de Lamartine désapprouva publiquement le rédacteur en chef de son journal. La situation que faisait dans l'opinion publique, à M. de La Guéronnière, sa scission avec ses anciens amis politiques, semblait présager l'accueil qu'il devait faire au coup d'État du 2 décembre. Il en prit la défense, après un peu d'hésitation, et fut un des hommes les plus importants proposés, aux élections de 1852, comme candidats au Corps législatif. Nommé député du Cantal, il résigna son mandat pour entrer au conseil d'État en 1853 et fut chargé, au ministère de l'intérieur de la direction générale du service de la librairie et de la presse, fonctions délicates dont son caractère conciliant aplanissait les difficultés. Un décret du 5 juillet 1861 l'éleva à la dignité de sénateur. Il est devenu un des principaux orateurs de la haute chambre; les affaires d'Italie et à l'intérieur, les questions de libertés ont été l'occasion de ses plus remarquables discours. Décoré de la Légion d'honneur en août 1852, il a été promu commandeur. Il a fait partie du conseil général de la Haute-Vienne.

Comme écrivain, M. de La Guéronnière se rattacha d'abord à l'école de M. de Lamartine et de Chateaubriand. Dans les journaux où il suivait les instructions politiques du premier, il avait la manière large de son maître. Ses *Études et portraits politiques contemporains* (1856, in-8) comprennent, outre les deux portraits insérés, en 1851, dans le *Pays* : l'empereur Nicolas Ier, le roi Léopold Ier, le prince de Joinville, M. Thiers, le comte de Morny et le général Cavaignac. Il a fourni des articles au *Moniteur*, et c'est à lui qu'on a attribué ces brochures politiques anonymes qui ont eu un si grand retentissement en Europe, à la suite de la guerre d'Italie, et qui ont passé pour exprimer, sur les événements de ces dernières années, la pensée du gouvernement. Il en a, d'ailleurs, signé quelques-unes : *la France, Rome et l'Italie* (1851, in-8); *l'Abandon de Rome* (1862, in-8); *De la politique intérieure et extérieure de la France* (1862, in-8) : cette dernière a servi de programme au journal la *France*, dont l'auteur prenait alors la direction (1er août).

Le frère aîné, le comte Alfred DE LA GUÉRONNIÈRE, né en 1810, vit éloigné des affaires. Il a publié, à la suite de plusieurs voyages d'études, *les Hommes d'État d'Angleterre* (1853, in-8).

Son second frère, le baron Charles DE LA GUÉRONNIÈRE, né en 1826, nommé sous-préfet de Bressuire en 1852, est devenu préfet des Vosges, puis de Saône-et-Loire (26 septembre 1862). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LA HITTE (Jean-Ernest Ducos, vicomte DE), général français, sénateur, ancien ministre, né à Bessières (Haute-Garonne), le 5 septembre 1789, sortit de l'École polytechnique en 1809, fut envoyé en Espagne comme lieutenant d'artillerie et y fit cinq campagnes, pendant lesquelles il se distingua à Cadix, à Vittoria, à Pampelune, à la Bidassoa et au blocus de Bayonne. Il revint en France avec le grade de capitaine. Sous la Restauration, il prit part à l'expédition de 1823 qui lui valut le grade de colonel, puis à celle de Morée (1828) et d'Alger (1830), où il commanda l'artillerie. Nommé maréchal de camp en 1829, et attaché à la personne du Dauphin, il se vit arrêté dans sa carrière par la révolution de Juillet. Ce ne fut qu'après avoir passé deux ans en Afrique, et à la suite des combats de la Mouzaïa et de Médéah, qu'il obtint le brevet de lieutenant général (21 juin 1840).

M. de La Hitte devint, après la révolution de Février, président du comité d'artillerie. Le décret du gouvernement provisoire vint le mettre à la retraite (1848). Il se rangea dès cette époque dans le parti napoléonien, et, bien qu'il ne fît point partie de l'Assemblée, il fut choisi par le Président de la République comme ministre des affaires étrangères (novembre 1849), en remplacement de M. de Rayneval, non acceptant. Il garda ce portefeuille jusqu'au 9 janvier 1851, époque où une modification ministérielle fit entrer au conseil M. Drouyn de Lhuys. Cette année même, M. de La Hitte, qui avait échoué aux élections partielles du 10 mars 1850, à Paris, vint représenter le département du Nord à l'Assemblée législative. Après le coup d'État, il fut créé sénateur dès le 26 janvier 1852. Comme général de division, il fait partie de la réserve. Il a été promu le 10 août 1853, grand-croix de la Légion d'honneur.

LAHODDE (Lucien DE), chansonnier et pamphlétaire français, plus célèbre par le bruit que fit son nom en 1848 que par ses poésies, né vers 1808, prit aux conspirations, sous le règne de Louis-Philippe, une part dont la révolution de Février devait révéler les secrets. Il était l'un des rédacteurs du *Charivari* et de *la Réforme*, et se faisait remarquer dans cette dernière feuille radicale par la violence et l'exagération de ses articles. Ces antécédents lui permirent, en 1848, de s'installer comme secrétaire général, à la préfecture de police, auprès de MM. Caussidière et Sobrier. Mais bientôt on reconnut que le fougueux démocrate avait été payé sous le dernier règne 300 fr. par mois pour adresser à la police des rapports hebdomadaires sur ses amis intimes du parti républicain. Ceux-ci, réunis en tribunal secret au Luxembourg, condamnèrent le traître à se donner lui-même immédiatement la mort. Sur son refus, il fut enfermé à la Conciergerie, où il resta jus-

qu'au 15 mai. M. Lucien de Labodde se vengea en publiant son fameux pamphlet : *la Naissance de la république en* 1848 (1850, in-12), qu'il fit suivre d'une *Histoire des sociétés secrètes et du parti républicain de* 1830 à 1848 (1850, in-8). — On a encore de lui : *Chansons* (1831), *Strophes et chansons politiques* (1844-45), quelques satires : *les Gémonies, le Suicide*, etc.

LAHURE (Auguste-Charles), imprimeur français, fils de M. Lahure, notaire honoraire, membre du conseil général de la Seine, est né à Paris, le 26 février 1809. Élève de l'École de Saint-Cyr, il a été quelque temps officier de cavalerie, et a donné sa démission pour se livrer à l'industrie. Successivement associé de M. Crapelet, qui a laissé un nom célèbre dans la typographie française, et de M. Crapelet le fils, il est devenu le seul chef de la maison qui porte aujourd'hui son nom.

L'imprimerie Lahure a pris, en peu d'années, un développement immense. Trois machines à vapeur de la force de quarante chevaux donnèrent l'impulsion à vingt-cinq presses mécaniques, dont la principale imprime quatre feuilles colombier à la fois. Un outillage perfectionné, mis en œuvre par 450 ouvriers, permit à M. Lahure de composer et de tirer, en très-peu de temps, un nombre infini d'exemplaires pour les éditions à bon marché, et de rivaliser, pour les éditions de luxe, avec les imprimeries les plus célèbres de l'Europe. Tous les accessoires de l'imprimerie furent réunis dans le même local et sous la même main : fonderie de caractères, clicherie, stéréotypie, machine à glacer, galvanoplastie, ateliers de brochure, séchage, satinage et assemblage; il y eut même, dans la maison, un atelier de graveurs sur bois et un cabinet de photographie pour la conservation des modèles de dessins. Les publications illustrées de M. Lahure jouissent depuis longtemps d'une grande célébrité, et il s'est également placé au premier rang pour les impressions en couleur.

M. Lahure est devenu imprimeur du Sénat, de la Cour de cassation, de la Société de l'histoire de France, de la Société des bibliophiles français. Il imprima dix-huit journaux, dont plusieurs sont sa propriété. Le plus connu fut le *Journal pour tous*, magasin de lecture illustré, dont la vogue a été longtemps sans rivale sur le continent, et qui suscita ensuite un si grand nombre d'imitations. Nous citerons encore, parmi les publications périodiques de M. Lahure : la *Semaine des enfants*, magasin d'images et de lectures instructives et amusantes; puis, par une application nouvelle de l'illustration populaire à des sujets plus sérieux que le roman : une *Histoire populaire illustrée de la France*, une *Histoire contemporaine*, une *Bible populaire*, *les Mille et une nuits*, *les Œuvres de Molière*, etc., ces diverses publications dans le format et les conditions des nouveaux journaux populaires illustrés.

M. Lahure a publié, en outre, une intéressante *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, de belles et savantes éditions de luxe de tous nos auteurs classiques, et une collection complète de tous les *Chefs-d'œuvre de la littérature française* édités à des prix extrêmement réduits et dans un format commode, avec une correction absolue. Notre *Dictionnaire des contemporains*, imprimé chez M. Lahure, est une preuve de plus de l'importance des ressources de cette maison : elle a pu le faire composer avec la rapidité d'un journal quotidien et conserver la composition de toutes les feuilles, sans qu'une pareille absorption de caractères et du matériel accessoire ait ralenti aucun de ses services. On a calculé que les feuilles imprimées chaque jour dans les ateliers de la rue de Fleurus formeraient une bande de 400 kilomètres de long. M. Lahure a été décoré de la Légion d'honneur, dans ses ateliers mêmes, au milieu de ses ouvriers, en février 1861.

LAINÉ (Pierre-Jean-Honorat), marin français, ancien représentant du peuple, né le 4 décembre 1796, de la famille du ministre de ce nom, entra en 1812 à l'École navale de Brest. Élève de marine, il se signala par son courage dans l'incendie qui éclata à Smyrne le 18 novembre 1816. Enseigne en 1817 et lieutenant en 1821, il prit part aux opérations de la flotte contre les côtes d'Espagne, se distingua à l'attaque du fort Santi-Pietri (1823), et fut décoré de la Légion d'honneur. Nommé capitaine de frégate en 1826, capitaine de vaisseau en 1831, il devint contre-amiral le 30 avril 1840, puis commandant supérieur de la marine à Alger (1841) et préfet de l'arrondissement de Cherbourg (1842).

M. Lainé commanda, de 1843 à 1846, la station navale du Brésil et de La Plata, et fut élevé au rang de vice-amiral le 27 mars 1847. Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le troisième des représentants de la Gironde, à l'Assemblée législative, où il vota habituellement avec la droite; il y fit partie des Commissions relatives au nouveau régime politique des colonies et à l'enquête parlementaire sur la marine. M. Lainé, qui a siégé depuis au conseil d'Amirauté, a été promu grand officier de la Légion d'honneur (29 décembre 1849).

LAING (Samuel), homme politique anglais, né vers 1813, à Kirkwall, en Écosse, fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, y donna quelque temps des leçons de mathématiques, et, ayant embrassé la carrière du barreau, fut reçu, en 1840, avocat par l'école de Lincoln's Inn. Bientôt après, il devint secrétaire particulier de M. Labouchère, qui présidait alors le bureau du commerce, et fut attaché par lui à la division nouvelle des chemins de fer. On lui doit le remarquable *Rapport sur les chemins de fer anglais et étrangers* (A Report on british and foreign railways; 1844), et celui de 1845, où il proposait une série de mesures tendant à prévenir la crise industrielle de cette époque. En 1846, M. Laing résigna ces fonctions et revint exercer au barreau. Deux ans après, la compagnie de Brighton le plaça à la tête de son railway. Il a aussi présidé la Société du Palais de cristal, qui doit à ses efforts l'ouverture, en 1854, de l'exposition permanente de Sydenham. Enfin son nom se rattache aux grandes opérations des chemins de fer du continent, tels que ceux du Centre en France, d'Anvers et de Rotterdam aux Pays-Bas, du Great-Western au Canada. Aux élections générales de 1852, M. Laing a obtenu le mandat représentatif du comté de Wick; il y a porté des tendances libérales et partagé les vues politiques de M. Gladstone. En octobre 1860, il a quitté ce siége pour aller remplir aux Indes le poste de ministre des finances, nouvellement créé.

LAISNÉ (Jean-Charles), architecte français, né à Fontenay-aux-Roses, près Paris, le 2 janvier 1819, étudia l'architecture sous Huvé et M. Lenormand, et remporta un second prix au concours de 1844. Il fut attaché peu après à la Commission des monuments historiques, pour laquelle il a dessiné diverses études et restaurations exposées depuis 1852. Nous citerons : *Notre-Dame d'Étampes*, *l'Abbaye d'Ourscamp* (1852), admis ensuite à l'Exposition universelle de 1855; *le Pont du Gard*, avec M. Questel; des aquarelles, entre au-

tres *Saint-Pierre de Caen*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852. Il a été nommé professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, en décembre 1863.

LAISSAC (Jean-Pierre-Gustave), publiciste français, ancien représentant, né à Montpellier, le 2 août 1809, mort le 25 juillet 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAITY (Armand-François-Ruperch), officier français, sénateur, né à Lorient, en 1812, fut admis, à dix-neuf ans, à l'École polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie de terre. En 1836 il était, comme lieutenant de pontonniers, en garnison à Strasbourg lorsqu'il s'associa avec enthousiasme à la tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte, et, au jour dit (30 octobre), il réussit à faire déclarer son bataillon pour le neveu de l'Empereur. Traduit avec ses complices devant la Cour d'assises de Strasbourg, il fut acquitté avec eux, et fut particulièrement l'objet des ovations et des acclamations de la foule. Il donna sa démission l'année suivante. En 1838, la publication d'une brochure intitulée : *Relation historique des événements du 30 octobre 1836 : le Prince Napoléon à Strasbourg* (Strasbourg, 1838, in-8), le fit condamner par la Cour des Pairs, malgré les sympathies du parti libéral et la plaidoirie de Michel (de Bourges), à cinq ans de prison et à 10 000 francs d'amende. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. Laity reprit son grade dans l'armée. Il était capitaine au 7e régiment d'infanterie légère, lorsqu'il donna sa démission en 1852. Il est devenu, en 1854, préfet des Basses-Pyrénées, et en 1857 sénateur. Décoré de la Légion d'honneur le 2 décembre 1849, il a été promu commandeur le 31 décembre 1855.

LAJARD (Jean-Baptiste-Félix), archéologue français, membre de l'Institut, né à Lyon, le 30 mars 1783, mort à Tours le 19 septembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAJATICO. Voy. CORSINI.

LAKEMAN (sir Stephen-Bartlett), officier anglais, né en 1825, à Dartmouth (comté de Devon), fut élevé au collège Louis-le-Grand à Paris. Il entra de bonne heure au service militaire, fit une campagne dans l'Inde contre les Sikhs et rejoignit, en 1852, le général Cathcart, alors engagé au milieu d'une lutte meurtrière avec les tribus de la Cafrerie. A la tête d'un corps franc de cent cinquante hommes, qu'il avait organisé et nommé *Waterkloof rangers*, il entreprit de nombreux coups de main et fit, la nuit surtout, des excursions chez l'ennemi qui, témoin de l'audace de ses soldats, leur avait donné le surnom de *Chasseurs de la mort*. Les services qu'il rendit durant cette guerre furent récompensés par le titre de chevalier, en 1853. L'année suivante, il passa en Turquie, prit du service dans l'armée ottomane, accompagna à Bucharest Omer-pacha qui le fit chef de la police turque, puis suivit Iskender-bey dans la campagne du Danube et de la Valachie. Il a reçu du sultan le titre de Mirza-pacha. Il a épousé, en 1856, la princesse Marie de Philippesco.

LALAING D'AUDENARDE (Charles-Eugène, comte DE), général français, sénateur, né à Paris, le 13 février 1779, mort le 4 mars 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LA LANDELLE (Guillaume-Joseph-Gabriel DE), littérateur français, né à Montpellier, le 5 mars 1812, d'une ancienne famille bretonne, fit ses études au collège de Strasbourg et entra comme élève, à seize ans, dans la marine royale. Il était lieutenant de frégate en 1839, lorsqu'il donna sa démission, après onze ans de service actif au Brésil, en Portugal, à la Guadeloupe et dans les ports. Il débuta alors dans la littérature par des articles sur les gens de mer, dans *les Français peints par eux-mêmes* et *le Prisme* (1840-1842), et se fit peu à peu une réputation comme romancier maritime. En 1841, il concourut à la fondation du journal la *Flotte* et devint ensuite rédacteur de l'*Union catholique* et du *Commerce*. Après la révolution de 1848, il travailla à plusieurs feuilles politiques contre-révolutionnaires, la *Liberté*, l'*Avenir national*, la *Mode*, et surtout à ces petits journaux éphémères, le *Pamphlet*, le *Lampion*, qui eurent une grande publicité.

Depuis 1840, M. de La Landelle a publié, dans toute sorte de journaux et de recueils, un nombre considérable de nouvelles et romans maritimes. Les plus importants ont paru en volumes et en forment environ soixante. Quelques-uns ont été traduits dans diverses langues, notamment en espagnol, au Chili et au Pérou. Ceux qui ont eu le plus de vogue sont *la Gorgone* (1844), 6 vol. in-8); *Une Haine à bord* (1843); *la Couronne navale* (9 vol. in-8, 1848); *les Iles de glace* (4 vol. in-8, 1850); *les Princes d'Ébène* (10 vol. in-8, 1852); *le Dernier des flibustiers* (1857, 5 vol. in-8). M. de La Landelle a aussi donné quelques poésies, *la Vie du Marin*, poëme (1852), et *le Gaillard d'avant*, chansons maritimes. En 1844, il a publié une réponse à la note du prince de Joinville sur *l'État des forces navales de la France*. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1865.

LALANNE (Léon-Louis CHRÉTIEN-), ingénieur français, né à Paris, le 3 juillet 1811, fut, de 1829 à 1831, élève de l'École polytechnique, puis entra dans le service des ponts et chaussées, et devint ingénieur en chef de seconde classe. Il s'est surtout occupé de théories scientifiques et de leurs applications, et a écrit sur divers sujets des ouvrages et mémoires fort nombreux. Il est de plus l'inventeur d'une *balance à calcul*, d'un *arithmoplanimètre*, au moyen duquel on accomplit, sans calcul, une foule d'opérations, d'une *balance algébrique*, et autres instruments d'une utilité pratique, qui résout les équations jusqu'au septième degré inclusivement. Il a obtenu pour ces inventions l'approbation de l'Académie des sciences, et pour les *Mémoires* où elles sont exposées, plusieurs médailles d'or de la Société des ingénieurs. M. Lalanne a été avec M. Arnoux (voy. ce nom), un des constructeurs du chemin de fer de Paris à Sceaux (1846).

Au mois de mai 1848, il fut appelé à prendre la direction des ateliers nationaux, au moment où leur organisation donnait de si grandes craintes. A la suite des journées de juin, la commission d'enquête rendit hautement hommage à son courage. Chargé, en 1852, de la direction des travaux publics de la Valachie, il quitta Bucharest, lors de l'invasion des Russes auxquels il refusa son concours. Il fut renvoyé sur le Danube, en 1855, par le gouvernement français, et y perça une route dans la Dobrutcha. Il dirigea, depuis 1856, les travaux du chemin de fer de l'Ouest-Suisse, d'où il est passé aux chemins de fer du nord de l'Espagne. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1846, il a été promu officier, le 28 juin 1856.

On a de lui : *Essai philosophique sur la technologie*, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840, in-8); *Tables nouvelles pour abréger divers calculs* (Imprimerie royale, 1840, in-8, 7 plan-

ches); *Tables graphiques; Nouvelles Tables graphiques à l'usage des chemins de fer* (1842 à 1843, in-8); *Description et usage de l'abaque ou compteur universel* (1845, in-32); *Instruction sur les règles à calcul* (1851, in-12), etc.; des *Notes, Travaux, Mémoires, Petits traités*, fournis aux *Annales des ponts et chaussées*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Instruction populaire*, à *Patria*, aux *Cent traités*, etc.

LALANNE (Marie-Ludovic Chrétien-), archiviste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 23 avril 1815, fut, de 1839 à 1841, élève pensionnaire de l'École des chartes. Il fut attaché, en 1846, à la commission des travaux historiques et se mêla dès lors avec activité au grand mouvement de la librairie parisienne. Il a été un des experts désignés dans l'affaire Libri (voy. ce nom). De 1852 à 1856, il a été rédacteur en chef et directeur de l'*Athenæum français* jusqu'à la fusion de ce recueil avec la *Revue contemporaine*. Il le remplaça alors par une revue mensuelle, *la Correspondance littéraire*, devenue bi-mensuelle de 1859 à 1865, époque où elle a cessé de paraître.

M. Ludovic Lalanne a publié: *Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre en Europe* (1841 et 1845, in-4), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres: *Curiosités littéraires, Curiosités bibliographiques, Curiosités biographiques, Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes, Curiosités militaires*, dans la *Bibliothèque de poche* (5 vol. in-16, 1845-1847); *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France*, avec M. Bordier (1851-1853, in-8); un certain nombre de volumes dans la *Bibliothèque elzévirienne* (d'Aubigné, Marguerite de Navarre, etc.); *Mémoires et correspondance de Bussy-Rabuty* (8 vol. in-18), etc.; des *Notes, Mémoires, Examens critiques* et articles, fournis à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Million de faits*, à *Patria*, à la *Biographie portative universelle*, aux *Archives de l'art français*, à l'*Athenæum*, à *la Correspondance littéraire*. Il a publié une édition des *Œuvres de Malherbe* dans la collection des *Grands Écrivains de la France* (1862-1863, tomes I et II, in-8).

LA LOYÈRE (Pierre-Joseph-Armand-Jean-Baptiste-Marie-Catherine de Beuverand, comte de), général français, né à Dijon, le 26 février 1782, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAMARCHE (Hippolyte Dumas de), journaliste français, né le 8 février 1789, à Trévoux (Ain), entra à quinze ans dans la marine et se signala, à l'époque du siége de Stralsund, dans plusieurs affaires contre les Suédois. En 1810, il passa dans l'armée de terre et fut promu en Espagne au grade de capitaine, que lui ôta la Restauration et qui lui fut restitué à la révolution de Juillet. Après le licenciement de l'armée de la Loire, dont il faisait partie, M. de Lamarche, retiré dans sa famille, s'occupa d'abord de travaux industriels, notamment de la fabrication du sucre; mais son goût pour l'étude l'entraîna vers la littérature et, le 3 juin 1830, il fit représenter à l'Odéon une imitation en trois actes et en vers du *Marchand de Venise* de Shakspeare, qui eut du succès.

La révolution de Juillet l'éloigna du théâtre. Il alla prendre part à la révolution de Belgique avec son jeune frère, qui mourut en combattant auprès de M. de Mérode. Nommé chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre, il conserva ces fonctions jusqu'en 1831. A son retour en France, il traita avec autorité la question belge dans *le Messager des Chambres*; puis il passa au *Commerce* et de là au *Siècle*, où il a été successivement le collaborateur de MM. Chambolle, Perrée et Havin. Il s'y occupa spécialement de la politique étrangère. — Il est mort à la fin d'avril 1860.

M. de Lamarche avait écrit des chansons restées inédites, mais qui avaient reçu, dit-on, l'approbation de Béranger. Il a publié, en 1854, *les Turcs et les Russes* (in-4) et, en 1858; *la Politique et les religions*.

LA MARMORA (Alphonse Ferrero, marquis de), général piémontais, ministre de la guerre, né le 17 novembre 1804, d'une famille qui est une branche de celle des Acciajuoli de Florence, est l'avant-dernier des seize enfants du marquis Célestin Ferrero de La Marmora et de Mlle de Berzé. Sa mère, restée veuve en 1805, le confia à une de ses filles aînées, qui veilla avec beaucoup de soin sur son éducation. Admis, en 1816, à l'Académie militaire, il en sortit en 1823, lieutenant d'artillerie, devint quelque temps après adjudant-major, s'occupa surtout de l'équitation, de la gymnastique, du tir, et organisa des écoles normales pour les sous-officiers et soldats. Capitaine en 1831, il visita durant ses congés les établissements militaires de l'Europe et de l'Orient, et fut chargé à plusieurs reprises de la remonte des chevaux en Autriche et en Italie. Il était major depuis 1845 lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Il eut des mentions honorables aux affaires de Monzambano, Borghetto, Valleggio, Peschiera, et reçut une médaille d'or; il se distingua spécialement, le 2 avril 1848, sur les hauteurs de Pastrengo par l'heureuse diversion qu'il sut faire contre les derrières de l'armée autrichienne et qui permit aux Piémontais en désordre de se reformer et de débusquer l'ennemi. Ce fait d'armes lui rendit les bonnes grâces de Charles-Albert, qu'il ne s'était point conciliées jusque-là par ses tentatives de réforme militaire.

Sa fermeté au milieu de l'agitation populaire qui faillit mettre en péril la personne du roi à Milan, fit nommer M. de La Marmora, général de brigade (27 octobre 1848) et chef d'état-major de Chrzanowski, fonctions qu'il résigna bientôt. Lorsque l'armistice fut dénoncé (20 mars 1849), il commanda un corps de réserve, tenta d'abord une intervention en Toscane, puis reçut l'ordre de coopérer aux efforts de l'armée sarde, qui venait de passer le Tessin. Son éloignement du théâtre de la guerre l'empêcha d'arriver assez tôt pour entrer en ligne: la bataille de Novare venait d'être perdue. Mais il put reprendre la place forte de Reta à la division lombarde, qui s'y était jetée afin de donner la main aux révoltés de Gênes.

Nommé lieutenant général par le nouveau roi, il fut peu de temps après chargé du ministère de la guerre (3 novembre 1849), qu'il avait passagèrement occupé deux fois, du 27 octobre au 15 novembre 1848 et du 2 au 9 février 1849. L'armée sarde n'existait guère plus que de nom; il prit à tâche de la réorganiser à tout prix, d'en éliminer les réfugiés et surtout d'épurer l'état-major général en dépit des plaintes qui s'élevèrent de tous côtés contre lui.

A la suite du traité du 29 janvier 1855, qui admettait la Sardaigne dans le concert des puissances occidentales, M. de La Marmora résigna le portefeuille de la guerre et prit le commandement de la division envoyée en Crimée (mai); placé en réserve, il ne put seconder les alliés d'une manière efficace qu'au passage de la Tchernaïa, où ses carabiniers repoussèrent les Russes par un feu des plus nourris, et où il se signala lui-même de la

manière la plus glorieuse. L'effet moral produit par la participation des Piémontais à l'expédition de Crimée fut une des causes de l'attitude du comte de Cavour au congrès de Paris et par suite de l'alliance active de la France avec le Piémont contre l'Autriche. Pendant la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il quitta encore le ministère qu'il occupait dans le cabinet présidé par M. Cavour, pour prendre sa part des succès des armées alliées.

Après la bataille de Solferino qui ramena la paix, le général de la Marmora fit partie du ministère du 19 juillet, avec le double portefeuille de la guerre et de la marine. Il fut chargé depuis de missions diplomatiques importantes, et fut envoyé à Berlin, en janvier 1861, comme ambassadeur extraordinaire. Revenu de Prusse il fut choisi le mois suivant, pour aller notifier à Saint-Pétersbourg la proclamation de Victor-Emmanuel comme roi d'Italie. Il prit ensuite à Milan le commandement du 2e corps d'armée. Il donna bientôt sa démission à la suite de dissentiments avec le général Fanti sur l'organisation de l'armée. Au mois d'octobre de la même année, il accepta, après beaucoup d'hésitations, les fonctions de préfet de Naples, en remplacement du général Cialdini. Un décret ultérieur lui confia provisoirement toute la direction politique dans les provinces napolitaines (août 1862).

Au mois de septembre 1864, les troubles qui éclatèrent à Turin, à l'occasion de la translation de la capitale à Florence, amenèrent la démission du ministère et le général de la Marmora fut chargé de former un nouveau cabinet; il y eut, avec le titre de président du conseil, le portefeuille des affaires étrangères, et, par *intérim*, celui de la marine (30 septembre). — A la suite de la guerre d'Orient, le général de la Marmora reçut l'ordre du Bain et fut créé grand-croix de la Légion d'honneur. Il a aussi reçu à Berlin, en 1816 du roi Guillaume Ier, l'ordre de l'aigle-rouge de première classe. Il a été nommé grand'croix des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne.

LA MARMORA (Albert Ferrero, comte de), frère aîné du précédent, né en 1789, servit dans l'armée française, fit les dernières campagnes de l'Empire, et fut momentanément éloigné du service après la conspiration de 1821. Plus tard il y rentra et parvint ensuite dans son pays au grade de major général (1840) et de lieutenant général (1848). On a de lui un ouvrage très-estimé, écrit en français : *Voyage en Sardaigne* (Paris et Turin, 1839-1857, trois parties, 5 vol. in-8, atlas in-4), description statistique, physique, géologique et politique de cette île. — Il est mort en mai 1863.

LA MARMORA (Alexandre Ferrero, chevalier de), frère des précédents, né en 1799, s'est aussi distingué dans le service militaire. Il était simple capitaine lorsqu'il eut l'initiative de la création d'un corps de bersaglieri, à l'imitation des chasseurs tyroliens. Le roi Charles-Albert approuva ce projet et donna à Alexandre de la Marmora le commandement de la première compagnie de ce corps qui depuis s'est tant développé et a rendu à l'Italie de si grands services. Major-général en 1848, il fit avec honneur la première campagne contre l'Autriche, fut élevé, en 1849, au rang de lieutenant général et commanda la division de Gênes. S'étant joint au corps expéditionnaire qui avait pour chef son frère Alphonse, il mourut du choléra peu de temps après son arrivée en Crimée (1855).

L'aîné des frères de cette nombreuse famille, Charles, marquis de La Marmora, prince de Masserano, né en 1788, et lieutenant général, est mort en 1854.

LAMARRE (Achille-Joseph, comte de), sénateur français, né le 11 février 1790, fit avec distinction les guerres de l'Empire, gagna, en Russie, le grade de capitaine et reçut, pendant la campagne de Saxe, la croix d'officier de la Légion d'honneur (juillet 1813). Au retour des Bourbons, il passa dans le corps royal d'état-major, devint chevalier de Saint-Louis, et obtint de Charles X le titre de comte, qui fut une des dernières créations nobiliaires de ce roi. En 1832, il donna sa démission de lieutenant-colonel et s'occupa de l'amélioration de la race chevaline; pendant quelques années, il présida le *Jockey's club*. Par décret du 31 décembre 1852, il a été élevé à la dignité de sénateur.

LAMARTINE (Alphonse-Marie-Louis Prat de), illustre poëte français, membre du gouvernement provisoire de 1848, né à Mâcon, le 21 octobre 1790, porta d'abord, comme son père, le nom de Prat, jusqu'à ce qu'il prit, à la mort de son oncle, le nom de Lamartine, qui était celui de la branche aînée de la famille. Son père avait été major d'un régiment de cavalerie sous la monarchie, et sa mère était la petite-fille de Mme des Roys, sous-gouvernante des princes d'Orléans. Pendant la Terreur, sa famille vivait retirée dans sa propriété de Milly, où il fut élevé au sein d'une sérénité domestique, qu'il se plaît à décrire dans ses *Confidences*, apprenant à lire dans la Bible de Royaumont, aux innombrables gravures. Il acheva son éducation à Belley, chez les Pères de la foi, puis, après quelque séjour à Paris et à Lyon, il fit un premier voyage en Italie. C'était vers la fin de l'Empire : toute son âme éprouvait contre le régime et les institutions d'alors cette haine ardente qui s'exhala plus tard dans la *Préface* des *Méditations*. La gloire ne le consolait pas de l'absence de la liberté, et la défaveur jetée sur les idées et la poésie le mettait en révolte contre les mathématiques, « ces chaînes de la pensée. » A son retour d'Italie, son esprit, incertain et tourmenté, se tourna vers la poésie dramatique, et Talma accueillit, comme d'heureuses promesses d'avenir, ses premiers essais. Mais, en 1813, le jeune homme retourna en Italie entretenir ses rêves de poésie et abriter des mystères d'amour : Elvire, l'amie de son enfance, l'inspiratrice des premiers sentiments et des premiers chants, s'était transformée en Graziella. En 1814, le poëte revint en France, pour servir le roi légitime, et entra dans les gardes du corps, qu'il ne quitta qu'à la fin des Cent-Jours.

Après quatre années nouvelles de rêveries, de plaisirs et de voyages, M. de Lamartine prit enfin rang dans la poésie par un premier recueil simplement intitulé : *Méditations poétiques* (1820, in-18) : ce modeste volume, qui eut tant de peine à trouver un éditeur, et qui contenait *l'Isolement*, *le Désespoir*, *le Lac*, etc., mettait au monde un genre nouveau et créait la poésie lyrique française du siècle. Il fut accueilli par une admiration universelle et rappela, par le succès comme par l'inspiration religieuse, *le Génie du christianisme*; 45 000 exemplaires s'en répandirent en moins de quatre ans.

Il ouvrit à l'auteur la carrière diplomatique. Attaché à la légation de Naples, M. de Lamartine épousa, dans cette ville, une jeune Anglaise qui avait reçu une brillante éducation artistique et littéraire, et qui avait conçu pour le poëte un vif enthousiasme. Il devint successivement secrétaire d'ambassade à Naples et à Londres, puis chargé d'affaires en Toscane. Une fortune considérable,

provenant de son mariage et du produit de ses œuvres, permettait à M. de Lamartine toutes les splendeurs de l'existence aristocratique, conforme à ses goûts, mais sans lui faire oublier la poésie; En 1823, parurent les *Nouvelles Méditations*, qui, malgré les beautés de l'*Ode à Bonaparte*, de *Sapho*, du *Poëte mourant*, etc., furent lues avec moins d'empressement que leurs aînées. Elles furent suivies de deux petits poëmes remarquables, le premier par la profondeur philosophique, le second par le mouvement : *la Mort de Socrate* et *le Dernier chant de Child-Harold*. Dans ce dernier, une admirable, mais sévère tirade sur l'Italie, se terminant par ces deux vers:

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

excita les susceptibilités patriotiques du colonel Pepe, qui provoqua le poëte en duel et le blessa dangereusement. En 1825, M. de Lamartine écrivit *le Chant du sacre*, à l'occasion duquel il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Après diverses poésies détachées, il publia, en 1829, le recueil des *Harmonies poétiques et religieuses*, dont le caractère avait quelque chose de plus intime et de plus rêveur encore que toutes ses poésies passées, et où le trône et l'autel, comme on disait alors, trouvaient leur plus brillant et leur plus dévoué défenseur. Le poëte, rentré en France la même année, fut élu membre de l'Académie française en remplacement du comte Daru.

Lorsque éclata la révolution de 1830, il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. La monarchie de Juillet lui fit des avances qu'il refusa par respect pour lui-même et pour la cause qu'il avait servie. Cependant, se sentant dans un siècle d'action, il songeait à agir, sans se lier. « On peut regretter le passé, disait-il, mais il ne faut pas perdre le jour à pleurer inutilement.... Il ne faut pas prendre gratuitement la part d'une faute que l'on n'a jamais commise.... Il faut rentrer dans les rangs des citoyens, penser, agir, parler, combattre avec la famille des familles, le pays. » Dès lors, les préoccupations politiques, chez M. de Lamartine, l'emportèrent, sans la tuer encore, sur la poésie. Il se présenta comme candidat à la députation, successivement à Toulon et à Dunkerque; il échoua et fut, à cette occasion, l'objet d'une des plus violentes attaques de la *Némésis*. Sa réponse au poëte Barthélemy lui donna, sur son adversaire, tous les avantages de la dignité, de la poésie et du bon goût.

Repoussé, pour le moment, de la vie publique, M. de Lamartine entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses aspirations et de ses rêves. Au mois de mai, il s'embarqua à Marseille, avec sa femme et sa fille, Julia, sur un vaisseau qu'il avait équipé et armé lui-même. Il emportait une bibliothèque, tout un arsenal, une collection de présents princiers pour les chefs des pays qu'il devait visiter. Le poëte, l'émir français (*Émir frangi*), comme disaient les Arabes, voyageait en souverain, achetant des maisons pour y descendre, et ayant à son service des caravanes de chevaux à lui. Un jour, il luttait d'improvisations poétiques avec un des premiers bardes de l'Asie; un autre jour il était accueilli chaleureusement par la célèbre visionnaire, lady Stanhope, qui lui annonçait, en termes incroyablement prophétiques, un grand cataclysme européen et le rôle de sauveur qui l'attendait dans son pays. Ce voyage, qui dura seize mois, fut signalé par une grande douleur, la mort de Julia, qui succomba à Beyrouth, et dont le corps fut ramené tristement en France sur ce même vaisseau où sa gracieuse jeunesse avait répandu tant de joie et inspiré tant de poésie. Il eut, du moins, pour fruit, un beau livre : le *Voyage en Orient, souvenirs, impressions, pensées et paysages* (1835, 4 vol. in-8), œuvre splendide de forme et souvent hardie de pensée, mais dont les négligences de composition et les inexactitudes géographiques, exagérées encore par la critique, ont compromis le succès : elle contient tout, ou, si l'on veut, de tout : religion, histoire, philosophie, politique, poésie, et sur tout, des aperçus nouveaux et pleins de grandeur.

Pendant son absence, M. de Lamartine avait été élu député à Bergues (arrondissement de Dunkerque). Il ne prit de place, à la Chambre, dans aucun des partis qui la divisaient, et, lorsqu'il parut à la tribune, dès les premiers jours de 1834, dans la discussion de l'Adresse, il ne sut parler que de choses supérieures ou étrangères à la politique, de justice, de morale, de tolérance et de charité. Plus tard, en 1839, il fut élu député par la ville de Mâcon qu'il représentait déjà au conseil général de Saône-et-Loire, et qui l'a toujours réélu jusqu'en 1848.

Le poëte, le philosophe et le chrétien qui se trahissaient dans ses essais d'éloquence parlementaire, se révélèrent tout entiers, l'année suivante, dans le grand et beau poëme de *Jocelyn* (1835, 2 vol. in-8). Annoncé, sous la forme décousue d'un journal trouvé chez un curé de village, comme un épisode, comme un simple fragment d'un vaste poëme humanitaire qui devait embrasser tous les âges de la nature et toutes les époques de la civilisation, c'était un poëme complet en lui-même, débordant de vie et de passion, unissant au lyrisme le mouvement dramatique et au sentiment des problèmes éternels de la philosophie, la peinture des luttes sanglantes de la société ou des orages du cœur. *Jocelyn* fut accueilli d'abord, dans le monde littéraire, avec étonnement. « Il se fit, autour de ce livre, dit M. J. Janin, un grand silence. » Mais bientôt, après les premières hésitations de la critique, il apparut à la plupart des esprits, comme le premier modèle ou la première ébauche de la seule épopée qui convienne à notre temps. Deux ans plus tard, *la Chute d'un ange* (1838, 2 vol. in-8), épisode antédiluvien du même grand poëme universel, fut accueilli avec une froideur que justifiaient les négligences de la forme et les exagérations de la pensée. L'année suivante, paraissaient encore les *Recueillements poétiques* (1839, in-8 et in-18), dernier essai de poésie intime, en tête duquel l'auteur mettait, sous forme de lettre, une *Préface* qui déclarait, au nom du devoir social imposé à tous les hommes, la poésie vassale de la politique.

Dans le même temps, M. de Lamartine faisait, à la Chambre, comme orateur, de remarquables progrès. La question d'Orient, l'abolition de la peine de mort, la défense des études littéraires, attaquées par Arago, divers projets de loi relatifs à l'assistance sociale, etc., lui fournirent le sujet de discours qui charmaient les députés, sans entraîner les votes, et étaient ensuite lus avidement dans tous le pays. Conservateur progressiste, il se plaçait entre le ministère et les oppositions, blâmant l'immobilité de l'un sans s'associer aux rancunes des autres. Sous le ministère du 15 avril (1837-1839), il prit parti pour M. Molé contre la coalition et combattit avec une extrême vivacité une ligue d'intérêts qui révoltait sa conscience. A partir de cette époque, M. de Lamartine forma, dans la Chambre, pendant quelques années, un parti peu nombreux, qui s'appelait le *parti social*, dénomination alors très-obscure, devenue depuis si claire et si redoutée. Laissant de côté les questions purement politiques et mêlant des réminiscences philanthropiques à l'orthodoxie religieuse,

il avait pour but le progrès universel du pays et pensait y atteindre « en législatant le christianisme. » A l'extérieur, M. de Lamartine, à qui l'on reprochait de manquer du sens pratique, proposait de remplacer l'empire ottoman, dont la chute lui semblait imminente, par une vaste colonisation européenne de l'Asie, et demandait qu'un congrès des grandes puissances en fixât d'avance les conditions et les bases. C'est à ce point de vue qu'il traita, sans avoir aucune action sur la Chambre, la fameuse question d'Orient, sous MM. Thiers et Guizot qu'il combattit tour à tour.

Son éloquence eut le même sort dans les discussions relatives aux fortifications de Paris, à la loi de régence, au droit de visite, à la flétrissure des députés légitimistes qui avaient fait le voyage de Belgrave-square, etc. En 1844, pour essayer de prouver son aptitude aux choses pratiques, il fit une étude particulière de la question des sucres et traita, dans les termes les plus techniques, cette affaire si spéciale et si compliquée. A cette époque, il s'était rapproché du ministère et se voyait accueilli avec faveur par le roi Louis-Philippe, qui lui offrit, à plusieurs reprises, un portefeuille dans diverses combinaisons ministérielles. Mais il s'éloigna peu à peu d'un parti, auquel il avait donné, dans la chaleur de l'improvisation, le nom de « parti des bornes » et s'associa enfin tout entier à l'opposition que les journaux et les banquets réformistes organisaient contre la politique de M. Guizot. Il provoqua de tous ses efforts, contre elle, ce qu'il appelait « la révolution du mépris. »

Il devait lui porter le plus rude coup en publiant l'*Histoire des Girondins* (1847, 8 vol. in-8 et in-18), empreinte de sentiments républicains et propre à en inspirer. Tout en peignant avec une extrême vivacité les crimes sanglants d'une terrible époque, l'auteur prétendait en faire sortir, pure et rayonnante, l'idée « que le sang ne souille pas » et enseignait l'indulgence pour les acteurs, jusque-là les plus redoutés du drame de 93. Aussi, quand le 24 février 1848, la monarchie sombra au milieu de l'agitation réformiste, M. de Lamartine se trouvait dans son rôle, en précipitant le pays dans une nouvelle œuvre révolutionnaire. Dans cette dernière et tumultueuse séance de la Chambre, en présence même de la duchesse d'Orléans qui venait confier son fils à la représentation nationale, ce fut lui qui réclama, sinon le premier, du moins avec le plus d'autorité, l'institution d'un gouvernement provisoire. Il installa ensuite lui-même M. Dupont de l'Eure au fauteuil de la présidence, abandonné par M. Sauzet, dicta aux scrutateurs une première liste de noms parmi lesquels était le sien, et se rendit à l'hôtel de ville avec les autres membres du nouveau gouvernement, dont les derniers frémissements de l'émeute modifièrent un peu la composition.

M. de Lamartine prit, dans les luttes qui éclatèrent aussitôt entre ses collègues, le rôle de modérateur, et son nom fut bientôt, pour tout le pays, un symbole d'ordre et de conservation. Pendant plusieurs jours, sa parole fut la seule protection de l'hôtel de ville. Ce qu'il dépensa alors de forces physiques et morales, d'éloquence, de courage, de sang-froid est inconcevable. On se rappelle sa réponse, le 25 février, aux bandes formidables qui voulaient imposer le drapeau rouge. « Pour ma part, je ne l'adopterai jamais. Car le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du champ de Mars, traîné dans les flots du sang du peuple. » Il fit des efforts moins heureux pour empêcher la proclamation immédiate de la République. A ceux qui la réclamaient impérieusement, il ose répondre : « Ce que vous me demandez, c'est la confiscation des droits de 34000000 de Français. » La proclamation de la République, sauf l'assentiment de la nation, et, le lendemain, sans aucune réserve, marquait les progrès de la pression populaire. Dans le partage du pouvoir, M. de Lamartine prit le ministère des affaires extérieures et écrivit ce brillant manifeste aux puissances étrangères qui, tout en déchirant les traités de 1815, en admettait « les circonscriptions territoriales, comme un fait que la République prenait pour base et pour point de départ de ses rapports avec les autres nations. » Il unissait, sous les splendeurs de sa parole, les assurances pacifiques et les menaces contenues, le respect des gouvernements établis et les espérances d'une vaste propagande révolutionnaire.

La popularité de M. de Lamartine, pendant quelques mois, fut immense : la bourgeoisie surtout voyait en lui son seul et dernier rempart contre l'anarchie ou la tyrannie des partis et des systèmes, et sa parole, qui pacifiait les foules, dans Paris, calmait les inquiétudes de la France entière; c'est ainsi, qu'après la fameuse circulaire du 8 mars (voy. LEDRU-ROLLIN) qui répandit tant d'alarmes, il se chargea d'en atténuer l'effet. Aussi, aux élections générales pour la Constituante, sa candidature se posa-t-elle spontanément, sur tous les points à la fois, et dix départements l'élurent, sans compter tous les milliers de suffrages isolés que la reconnaissance donna, dans les autres, à son nom. Ces dix départements étaient : Seine, Nord, Saône-et-Loire, Côte-d'Or, Bouches-du-Rhône, Gironde, Dordogne, Ille-et-Vilaine, Finistère et Seine-Inférieure. M. de Lamartine opta pour le département de la Seine, qui l'avait placé, sur la liste de ses trente-quatre élus, en tête de ses collègues.

A la réunion de l'Assemblée nationale, le 4 mai, son apparition fut le signal d'un vrai triomphe, qui se renouvela pendant les quatre jours suivants. Le compte rendu qu'il fit de son administration fut interrompu par tant d'acclamations qu'il dut lui-même, pour l'achever, implorer le silence. Mais, lorsqu'il fut question de constituer le pouvoir exécutif, son union, apparente ou réelle, avec M. Ledru-Rollin, porta à toute cette faveur une première atteinte; on accusa Cicéron de pactiser avec Catilina, et, malgré l'excuse poétique de M. de Lamartine, qui prétendait conspirer, comme le paratonnerre avec la foudre, pour la conjurer, il ne fut élu, le 10 mai, que le quatrième des cinq membres de la Commission exécutive, à côté du chef de la Montagne qu'il avait pris sous son patronage. Il fut renversé du pouvoir, avec ses collègues, par l'explosion des journées de juin, après avoir fait de vains efforts pour les prévenir, et pour écarter, dans la personne du prince de Louis-Napoléon Bonaparte, un autre danger qu'il voyait déjà se préparer contre la République.

Rentré sur les bancs de l'Assemblée, M. de Lamartine prit une part indépendante à ses travaux et à ses votes; mais il ne reconquit, dans les débats publics et encore moins dans les intrigues qui souvent les dominaient, aucune prépondérance. Lors de l'élection pour la présidence de la République, il y eut à peine quelque agitation autour de son nom dans la presse. Malgré les efforts du *Bien public*, son journal de Mâcon qui l'avait suivi à Paris, et ceux du *Pays* où sa cause était défendue avec tant de chaleur et de dévouement par MM. Pelletan et de la Guéronnière, M. de Lamartine prouva une fois de plus, et avec la dernière évidence, combien les hommes s'usent

vite en France dans les temps de révolution. Aux élections de 1849 pour la Législative, il ne se trouva pas un seul département, même celui de sa ville natale, pour accepter ou soutenir sa candidature. Il fallut qu'à une élection partielle, un département auquel il avait été jusque-là étranger, celui du Loiret, eût honte d'un tel oubli et de tant d'ingratitude, pour que le fondateur de la République trouvât une place obscure dans la dernière Assemblée républicaine. Le coup d'État du 2 décembre le rendit à la vie privée et à la littérature.

M. de Lamartine y rentra avec la dignité que donne, en politique, l'indépendance. Seulement, malgré la richesse illusoire des concessions territoriales que lui avait faites le sultan, malgré l'exploitation de ses œuvres par une société financière, malgré une vaste organisation de souscriptions françaises et étrangères, la ruine de sa fortune, au milieu des agitations publiques et des dissipations insouciantes d'une vie d'artiste et de grand seigneur, l'avait condamné à une sorte de travaux forcés littéraires, qu'il subit avec courage, mais dans lesquels il a consumé en une foule de productions éphémères, plus de force et plus d'intelligence qu'il ne lui en aurait fallu, en se concentrant, pour produire trois ou quatre grandes œuvres immortelles. Son intervention personnelle dans les souscriptions ouvertes en sa faveur, des appels directs à la charité publique, des loteries répétées, des opérations plus financières que littéraires qui, d'ailleurs, ont manqué leur but, ont fait un couronnement regrettable à une belle vie.

Une appréciation générale du caractère politique comme du génie littéraire de M. de Lamartine, est inutile, après le récit et les indications qui précèdent. On peut dire de toute sa vie ce qu'on disait déjà de tous ses livres, il y a vingt ans : « Ce qui ressort, ce qui est toujours en relief, c'est le poete. » Chez lui, en effet, c'est dans le poëte que l'historien, l'orateur, le publiciste, le révolutionnaire viennent se confondre. De là sa faiblesse et sa force. Nature chevaleresque, esprit large et élevé, âme honnête, il n'a rien eu des qualités ou des défauts qui font les politiques. Placé entre deux systèmes contraires, tels que la monarchie et la démocratie, l'ordre et la liberté, la religion et la philosophie, l'Église et l'État, il comprenait trop bien et respectait trop l'élément de vérité ou la part de justice qui réside dans chacun d'eux, pour poursuivre le triomphe de l'un par l'extermination ou l'asservissement de l'autre. Oubliant les faits qui sont les nécessités du présent, pour l'idéal, qui sera peut-être la réalité de l'avenir, il domine de trop haut un débat contradictoire, pour le conduire, et, à part ces heures de crise où le courage personnel et le génie exercent une fascination immédiate, son éloquence a eu presque autant d'inutilité que d'éclat. Mais quelles ressources, pour les créations de l'art, dans cette richesse poétique d'organisation ! En dehors des chefs-d'œuvre qui ont doté la France d'une poésie lyrique nouvelle et d'un genre nouveau d'épopée, il y a, dans les plus imparfaites ébauches de M. de Lamartine, un grand courant d'inspiration au milieu duquel chaque passion, chaque idée, s'anime de la vie, ou s'éclaire de la lumière qui lui est propre. Dieu et l'homme, la société et la nature, la religion et la politique, tous les objets de la pensée et du sentiment viennent alimenter tour à tour ce foyer resplendissant de la poésie universelle.

Reprenons la suite de ses publications depuis *les Girondins*. Voici les principales : *Trois mois au pouvoir* (1848, in-8), dont les *Pages d'histoire de la révolution de Février* 1848, de M. Louis Blanc, ne sont que la réfutation : *Histoire de la révolution de* 1848 (1849, 2 vol. in-8) ; *les Confidences* (1849, in-8) ; *Toussaint Louverture*, poëme dramatique en cinq actes et en vers, joué à la Porte-Saint-Martin (6 août 1850) ; *les Nouvelles confidences* (1851, in-8), publiées par *la Presse ; Geneviève*, mémoires d'une servante (1851, in-8), inséré dans *le Constitutionnel ; le Tailleur de Saint-Point* (1851, in-8) ; *Graziella* (1852, in-32) ; *Histoire de la Restauration* (1851-1863, 6 vol. in-8) ; *Nouveau voyage en Orient* (1853, 2 vol. in-8) ; *Visions* (1852, in-32), fragment d'un poëme dont le sujet devait être l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel, Dieu ; *Histoire de la Turquie* (1854, 6 vol. in-8) ; *Histoire de la Russie* (1855, 2 vol. in-8), publications données en prime par les journaux, etc. ; puis une suite d'improvisations périodiques, tour à tour politiques et littéraires, sous les titres de *Conseiller du peuple* (1849-1850) ; *le Civilisateur* (1851) et *familier Cours de littérature* (1856 et suiv.), dont tant *d'Entretiens* ont conquis une juste popularité malgré quelques défaillances de doctrine, qui lui ont été vivement reprochées. Un certain nombre de ces *Entretiens* ont été publiés à part, sous des titres particuliers. Il faudrait citer enfin un nombre considérable de *Discours*, de brochures, d'extraits et de réimpressions, qui ne peuvent trouver ici leur place. Rappelons seulement que la plupart des productions de M. de Lamartine ont été traduites dans toutes les langues européennes et qu'en France, sous le titre d'*Œuvres complètes*, elles sont l'objet, dans divers formats, d'éditions perpétuelles. En dernier lieu, après l'échec des souscriptions ouvertes en sa faveur avec la plus grande publicité possible, M. de Lamartine a entrepris lui-même une vaste édition générale, revue et corrigée, de tous ses écrits, et qui contiendra beaucoup de choses inédites (1860 et suiv., in-8). — Madame de Lamartine, fille du major Birch qui servait dans l'armée anglaise aux Indes et descendait des Churchill, est morte à Paris, à l'âge de 68 ans, le 21 mai 1863.

LAMAS (don André), publiciste américain, né à Montevideo, vers 1820, remplit, jeune encore, d'importantes fonctions, fut directeur de la police, ministre des finances et plénipotentiaire de l'Uruguay au Brésil. Poëte et historien, membre de l'Institut de Rio de Janeiro, il a fondé l'Institut historique de Montevideo.

Il a publié : *Notes historiques sur les attaques du dictateur argentin, D. Juan-Manuel Rosas, contre l'indépendance de la république orientale de l'Uruguay* (Apuntes historicos sobre las agresiones del dictador argentino, etc., Montevideo, 1849) ; *Notice sur la république orientale de l'Uruguay*, etc. (Rio, 1850), traduit de l'espagnol (Paris, 1851) ; *Andrès Lamas à ses compatriotes* (Rio, 1855) ; *Collection de mémoires et documents relatifs à l'histoire et à la géographie... de Rio de la Plata* (Colleccao de memorias, etc.), et divers opuscules.

LAMBERG (Gustave-Joachim, prince DE), chef actuel d'une maison princière autrichienne, né le 21 décembre 1812, a succédé, le 11 mars 1831, à son père le prince Charles-Eugène, comme grand chambellan et grand veneur dans l'archiduché au-dessus de l'Ems, grand écuyer en Carniole, magnat de Hongrie, grand d'Espagne, etc. De son mariage avec Catherine *Eradeck*, né le 8 décembre 1824, il a une fille et sept fils. — Il est mort le 3 février 1862. — Son fils aîné, Gustave-Guillaume-Emile,

né le 13 septembre 1841, lui a succédé, et, comme lui, il est conseiller d'empire héréditaire autrichien.

LAMBERT-bey (Charles-Joseph), ingénieur français, ex-fonctionnaire égyptien, né le 2 mai 1804, à Valenciennes (Nord), entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'École polytechnique et fut admis, à la suite de brillants examens, dans le corps des mines. Vers 1829, il embrassa avec ardeur la doctrine de Saint-Simon, à laquelle il est demeuré fidèle, et, après la dispersion des sectaires (1832), il partit avec leur chef (voy. ENFANTIN) pour l'Égypte, dans le dessin de coopérer à la grande entreprise de la canalisation de l'isthme de Suez. Depuis cette époque jusqu'en 1851, il seconda puissamment, par ses divers travaux et par les fonctions qu'il remplit, le mouvement civilisateur que Méhémet-Ali avait imprimé à l'Égypte, fut employé au barrage du Nil, voyagea à diverses reprises dans le désert arabique, en Nubie, dans le Kordofan, pour l'exploration des mines, fit de nombreuses excursions dans le Delta pour la topographie, et fut chargé de l'organisation et de l'inspection de plusieurs écoles. Le talent dont il fit preuve dans ses diverses missions lui concilia de plus en plus la faveur et l'estime du vice-roi, qui le nomma directeur de l'École polytechnique et de l'observatoire de Boulac et, au mois d'avril 1847, lui conféra le titre de bey. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843. En retraite de ses fonctions égyptiennes depuis le commencement de 1851, M. Lambert s'est retiré à Paris, où il s'occupa de travaux scientifiques. — Il est mort le 13 février 1864.

LAMBERT-THIBOUST. Voy. THIBOUST.

LAMBERT (Édouard), archéologue français, né à Saint-Lo, le 8 juillet 1794, conservateur de la bibliothèque de Bayeux, à l'établissement et à la prospérité de laquelle il a beaucoup contribué, jouit dans la Normandie, d'une grande autorité en matière d'art et d'antiquités. Depuis l'année 1824 où il fit paraître un *Mémoire historique sur la bataille de Formigny*, M. Lambert a publié une foule de notices insérées pour la plupart dans les mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, et dans ceux d'autres sociétés savantes dont il est membre. Son principal ouvrage est un *Essai sur la numismatique gauloise du nord-ouest de la France* (Paris, 1844, in-4), œuvre très-remarquée à laquelle l'auteur doit ajouter un second volume.

LAMBERT (N....), duc d'Émyrne, négociant français, né à Nantes vers 1820, s'établit il y a quinze ans environ à l'île Maurice, organisa un service à vapeur entre cette île, la Réunion, Aden et Suez, se livra à la culture du sucre et donna à ses affaires une immense extension. A son avénement, le roi Radama II l'a appelé à Madagascar, créé duc d'Émyrne et premier ministre, et lui a accordé la concession de terrains étendus, riches en forêts et en mines de cuivre, de houille, d'argent et d'or. Puis il l'a envoyé comme ambassadeur en France et en Angleterre, pour y notifier son arrivée au trône. M. Lambert a rempli cette double mission, s'est rendu ensuite à Rome pour y prendre des arrangements relatifs aux intérêts de la religion catholique à Madagascar, et a adressé une note à tous les gouvernements européens pour leur annoncer que le royaume de Madagascar était ouvert au commerce de toutes les nations, et que tout Européen y trouverait protection, soit pour y négocier, soit pour s'y fixer. L'Empereur ayant mis à sa disposition pour son retour le transport à vapeur *la Loire*, M. Lambert emmena avec lui quinze missionnaires et des religieuses pour fonder des hospices et des écoles à Madagascar. Mais au moment où Radama s'attachait notre compatriote par toutes sortes de liens conformes aux usages du pays, la révolution éclata. Le duc d'Émyrne faillit être mis à mort par Ranavalo, et après bien des souffrances et des dangers, put être ramené en France (janvier 1863). *

LAMBINET (Emile), peintre français, né à Versailles, vers 1808, étudia sous Drolling et sous M. Horace Vernet et débuta comme paysagiste au salon de 1833. Il fit ensuite plusieurs voyages dans les contrées du Midi, en Orient, en Algérie et en Hollande, et exposa principalement : *Vue de Senlisse, près Dampierre* (1833); *Sites du Dauphiné* (1837) : *Vallée de Chevreuse, les Balmes, près Grenoble* (1839); *le Torrent* (1843); *Cimetière des Palmiers nains, à Bou-Zarcha* (1846); *les Baigneuses*, commandé par le ministère d'État (1849); *Châtaigneraie, la Plaine de Malvoisine* (1853); *Avant la pluie, le Matin, Sous bois, Chemin creux, les Seigles* (1855); *Environs de Delft, la Ferme, Au mois de mai* (1857); *Dans les champs, Rivière de Chars* (1859); *la Rivière de Veules*, un *Moulin sous bois, Paysage au mois de mai, Entrée de village, le Port-Marly, les Bords de la Seine à Bougival* (1861); *la Seine à Bougival, Mai et ses Fleurs*, un *Village en Normandie* (1863); *l'Automne à Saint-Marc-la-Bruyère, le Matin à Yvré-l'Évêque* (1864), etc. M. Lambinet a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1853 et un rappel en 1857.

LAMBQUIN (Estelle GUENARD, dame), actrice française, née à Briare (Loiret), en 1811, fut attachée, presque enfant, à la chapelle du roi, débuta, en 1830, au théâtre de Belleville et, en 1833, à la Gaîté. Partie peu après pour la province, où elle épousa l'acteur Louis Lambquin, elle revint à Paris en 1838, joua successivement au Panthéon, à l'Ambigu, au Cirque (1839-1842) et obtint au concours la place laissée vacante par la mort de Julienne au Gymnase. Elle reparut encore sur les scènes de la Gaîté et du Vaudeville (1850-1853), et fut appelée, en mai 1854, aux Français, où elle tint avec supériorité l'emploi des duègnes et le rôle de Mme Pernelle, que lui a donnés la retraite de Mme Thénard.

LAMBRECHT (Félix-Édouard-Hippolyte), homme politique français, député, est né le 4 avril 1819. Maire de Lallains et ancien ingénieur des ponts et chaussées, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition dans la 5e circonscription du Nord, par 12 132 voix sur 23 240 votants. *

LAMBRUSCHINI (l'abbé Raphaël), écrivain pédagogique italien, né à Gênes, le 14 août 1788, fut élevé, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, dans la maison paternelle et alla à Rome, en 1805, pour y faire ses études ecclésiastiques, qu'il continua à Orvieto, sous la direction de son oncle, évêque du diocèse et plus tard cardinal. En 1812, il fut obligé d'émigrer pour quelque temps en Corse. En 1816, il se rendit à Florence, avec sa famille, et s'établit avec elle, l'année suivante, dans une maison de campagne, près Figline, où il passa douze ans dans l'étude des sciences naturelles, de l'agriculture et de l'économie politique. A partir de 1830, il se voua tout entier à la cause de l'éducation, qu'il servit, en Toscane, par son influence personnelle et par ses ouvrages.

L'abbé Lambruschini s'est fait connaître, dès 1826, par sa collaboration à l'*Anthologie italienne*, au *Journal toscan d'agriculture*, au *Guide de l'instructeur*, fondé par lui-même en 1836, et qui parut jusqu'en 1844, enfin aux *Actes de l'Académie des Géorgophiles*, dont il est membre. Son principal ouvrage pédagogique est intitulé : *de l'Éducation* (Florence, 1849); un *Traité de l'instruction*, qu'il avait entrepris, est resté inachevé. Ces écrits se recommandent par l'élévation des sentiments et la clarté élégante du style.

Élu membre de l'Assemblée nationale de 1848, il siégea parmi les libéraux modérés. Il prit alors une certaine part à la rédaction du journal la *Patrie*. Retiré de nouveau à la campagne, il s'y occupa d'agriculture et d'éducation.

LAMÉ (Gabriel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Tours, le 22 juillet 1795, sortit, en 1817, de l'École polytechnique, comme élève ingénieur des mines, et passa plusieurs années au service du gouvernement russe, avec un grade élevé dans le génie des voies de communication. A son retour en France (1832), il fut nommé professeur de physique à l'École polytechnique, remplit ces fonctions jusqu'en 1845 et devint alors examinateur à la même école. Il a donné sa démission de ce dernier emploi en 1863. En 1848, il fut appelé à la chaire de calcul des probabilités à la Faculté des sciences de Paris. M. Lamé a, dans le corps des mines, le rang d'ingénieur de 1re classe. Il a été admis, en 1843, à l'Académie des sciences (section de géométrie), en remplacement de Puissant. Décoré de la Légion d'honneur en 1834, il a été promu officier le 13 août 1861.

On a de lui surtout des travaux importants sur l'élasticité, qu'il a résumés dans un ouvrage spécial : *Leçons sur la théorie mathématique de l'élasticité* (1852, in-8, avec planches). Il a, en outre, inséré divers mémoires de physique mathématique, d'analyse et de géométrie, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, de M. Liouville (1837 et suiv.), les *Comptes rendus* des séances de l'Académie (1838 et suiv.), le *Journal de l'École polytechnique* (1833 et suiv.). M. Lamé a publié, sous le nom de *Cours de physique de l'École polytechnique* (2e édit., 1836, 3 vol. in-8), un des traités de physique les plus estimés que nous possédions.

LAMÉ-FLEURY (Jules-Raymond), officier et littérateur français, né à Orléans, le 2 novembre 1797, entra au service au commencement de la Restauration comme garde du corps dans la compagnie de Noailles, d'où il passa dans la maison militaire du roi, puis dans la gendarmerie de Paris. Lieutenant en 1830, il était, en 1849, chef d'escadron, lorsqu'il fut appelé au commandement du bataillon de gendarmerie mobile, qu'il a été chargé de convertir en un régiment aujourd'hui incorporé à la gendarmerie impériale. Il a pris sa retraite à la fin de 1857, avec le grade de colonel. Décoré en avril 1842, il a été promu officier de la Légion d'honneur (12 juin 1856).

M. Lamé-Fleury, à part quelques premiers écrits en l'honneur des Bourbons (*Éloge du duc de Berry*, *aux mânes de Louis le Désiré*), est connu par un certain nombre d'ouvrages à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, dont les fréquentes réimpressions attestent le succès. Nous citerons : *Cours complet d'histoire racontée aux enfants et aux petits enfants*, comprenant toutes les subdivisions de l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, et complété par des *Cartes* (1829-1844, 18 vol. in-18); *la Mythologie racontée aux enfants*, *la Géométrie enseignée aux enfants* (1833); *Précis de l'histoire civile et politique des Français* (1833); *Biographie élémentaire des personnages historiques et littéraires* (1833).

LAMÉ-FLEURY (Ernest-Jules-F....), ingénieur français, fils du précédent, né le 7 mai 1823, fut, de 1843 à 1845, élève de l'École polytechnique et sortit dans le corps des mines, où il devint ingénieur ordinaire de seconde classe. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. J. Lamé-Fleury s'est activement occupé, depuis quelques années, des rapports du droit administratif avec l'art de l'ingénieur, et a publié : *de la Législation minérale sous l'ancienne monarchie* (1856); *les Mines* (1857); *Recueil de lois, décrets, etc., concernant le service des ingénieurs, Texte annoté de la loi du 21 avril 1810* (même année). Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes* (1847), et à l'*Athenæum* (1855).

LAMENNAIS (abbé Jean-Marie ROBERT DE), né à Saint-Malo, vers 1775, d'une famille d'armateurs récemment anoblie, est le frère aîné de Félicité de Lamennais, mort le 27 février 1854. Il dirigea les premiers pas de son frère dans l'étude de la langue latine. D'un esprit plus calme et d'un caractère moins altier, il tenta plusieurs fois d'employer l'ascendant que lui donnait l'âge pour ramener à ses propres sentiments son indisciplinable élève. Lorsque celui-ci, après un premier écart, pendant sa jeunesse, fut revenu avec ardeur à la foi catholique, il composa avec lui : *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, etc. (1814, 3 vol. in-8), et *Réflexions sur l'Église en France pendant le XVIIIe siècle*, etc. (1814, 3 vol. in-8).

M. l'abbé de Lamennais a fondé l'ordre des frères de Saint-Joseph, consacrés à l'éducation. Ancien grand vicaire de Saint-Brieux et vicaire général de la grande aumônerie de France jusqu'en 1824, il était chanoine honoraire du diocèse de Rennes. Il a encore publié : *De l'Enseignement mutuel* (1819, in-8); *Règles des Filles de la Providence établies à Saint-Brieuc* (Rennes, 1847, in-32), etc. — M. l'abbé de Lamennais est mort près de Ploërmel, en avril 1861.

LAMI (Louis-Eugène LAMY ou), peintre français, né à Paris, le 12 janvier 1800, suivit les ateliers de Gros et de M. Horace Vernet, et entra, en 1817, à l'École des beaux-arts, où il resta trois années. Vers 1824, il s'occupa de la gravure sur pierre et d'illustrations lithographiques, et aborda le portrait et l'aquarelle, qu'il n'a jamais abandonnés et qu'il a enseignés plus tard aux princes d'Orléans. Il a fait plusieurs voyages en Russie, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Belgique, et plus récemment (1854) en Crimée et dans les principautés danubiennes. Après avoir débuté, au salon de 1824, par des *Études de chevaux* et le *Combat de Puerto de Miravente*, acquis pour le musée du Luxembourg, il a exposé depuis, comme tableaux de genre et d'histoire : *le Combat de Trameced*; *Une Mêlée dans la campagne du Balkan*; *Charles Ier recevant une rose en se rendant à sa prison*, au musée du Luxembourg; *les Manœuvres russes au sacre de Nicolas Ier*, au marquis de Vogué; *Attelage rustique*; *Course au clocher*, *Trait de bravoure moscovite*, tous deux à la galerie Demidoff; *Voiture de masques*; *Cromwell*; *la Scène du sonnet du Misanthrope*; et, entre autres portraits, *le maréchal de Hohenlohe Barstenstein* (1826-1853); *la Bataille de l'Alma*, commandée par l'Empereur (1855), etc.

Ses principales aquarelles sont : *Un Bal aux Tuileries*; *Course à Chantilly*; *la Prise de Con-*

stantine; la Revue des chasseurs: Un Bal de l'Opéra; les Palais Durazzo et San Lorenzo; Via Novissima, à Gênes; *le Lever de la reine*, à Saint-James; *l'Orgie* (1853); enfin, quatre aquarelles historiques (1857), et vingt *Sujets* de genre (1859); dix aquarelles, *Sujets tirés des œuvres d'Alfred de Musset, l'Escalier de marbre de Versailles, Costumes de 1760*, aquarelle (1861). On voit de lui, dans les galeries de Versailles: *la Bataille de Cassano, la Prise de Maëstricht*, les *Combats d'Hondscoot* et de *Watignies, l'Affaire de la Claye, la Capitulation d'Anvers*, etc. M. Lami a fourni aux publications illustrées, vers 1828, une foule de *vignettes*, et donné divers recueils de lithographies de genre, entre autres: *Voyage en Angleterre et en Écosse*, et *les Contre-temps*. M. Lami a obtenu une 2e médaille en 1855, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1837 et promu officier le 30 décembre 1862.

LAMORICIÈRE (Christophe-Louis-Léon Juchault de), général français, ancien ministre et représentant du peuple, né à Nantes, le 5 février 1806, d'une famille légitimiste, fut élève de l'École polytechnique, de 1824 à 1826, passa à l'École d'application de Metz, d'où il sortit dans le génie. Envoyé en Afrique lors de l'expédition d'Alger, lieutenant, puis capitaine le 1er novembre 1830, il dut aux campagnes qui suivirent une des fortunes militaires les plus rapides. Compris dans les zouaves, lors de la création même de ce corps, il se fit bientôt remarquer par son intelligence et son audace. En 1833, le général Avizard lui confia la direction du premier bureau arabe et, la même année, il devint chef de bataillon des zouaves, dont il fut promu lieutenant-colonel en décembre 1835 et colonel en novembre 1837, à la suite du siège de Constantine, où il s'était signalé et avait été blessé par l'explosion d'une mine. En 1839, il fut rappelé à Paris; mais, de retour en Afrique en 1840, il se distingua encore à Mouzaïa, fut nommé, la même année, maréchal de camp, en 1843 lieutenant général, en 1844 commandeur de la Légion d'honneur, et en 1845, gouverneur de l'Algérie par intérim. Le général de Lamoricière n'a pas fait, en Afrique, moins de dix-huit campagnes. A la suite des affaires de Tagdempt et de Mascara, il avait reçu les plus vifs éloges du général Bugeaud (5 juin 1841), qu'il ne seconda pas avec moins d'éclat dans les campagnes difficiles qui suivirent et à la bataille d'Isly (14 août 1844). Il termina sa carrière algérienne par un double bonheur: il organisa l'expédition qui fit tomber aux mains du duc d'Aumale la smalah d'Abd-el-Kader (1847) et, enveloppant ensuite l'émir lui-même, le força de se rendre au jeune prince. Il fut promu, le 14 janvier, grand officier de la Légion d'honneur.

C'était au commencement de 1848. Le général de Lamoricière était déjà entré, deux ans auparavant, dans la carrière parlementaire. Envoyé à la Chambre des Députés par le collége de Saint-Calais (Sarthe), deux mois après avoir échoué, comme candidat, dans le premier arrondissement de Paris (août 1846), il prit place sur les bancs de l'opposition dynastique, et fut désigné comme ministre de la guerre dans les combinaisons Thiers, Molé ou Barrot, essayées inutilement par la monarchie de Juillet aux abois. Le 24 février 1848, il parut sur le théâtre de l'émeute, en uniforme de colonel de la garde nationale, proclamant l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans; mais son cheval fut tué, lui-même fut blessé, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de quelques ouvriers qui l'arrachèrent à la fureur de leurs camarades. Il refusa, des mains du gouvernement provisoire, le portefeuille de la guerre ainsi que tout commandement militaire à l'intérieur, et fut élu représentant du peuple dans la Sarthe, le sixième sur douze. Pendant les journées de juin, il se mit à la disposition du général Cavaignac, combattit l'insurrection au faubourg Poissonnière et à la Bastille, et accepta, le 28, le ministère de la guerre qu'il garda jusqu'au 20 décembre 1848. Fidèle à la politique et à la fortune du général Cavaignac, il se rattacha par ses votes, comme par ses actes, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, ne se prononçant avec la gauche, jusqu'au 10 décembre, que dans la question des deux Chambres. Il y parla plusieurs fois avec beaucoup d'habileté et même d'éloquence, notamment lorsqu'il développa le plan de l'exonération militaire qu'il proposait de substituer au remplacement.

Après l'élection présidentielle, le général de Lamoricière ne fit aucune opposition systématique au nouveau pouvoir, tout en désapprouvant la direction donnée aux affaires d'Italie. Réélu à la Législative par les départements de la Seine et de la Sarthe, et le premier sur la liste de celui-ci pour lequel il opta, il s'y montra un des plus fermes défenseurs de la Constitution républicaine. En juillet 1849, au moment de l'intervention des armées russes en Hongrie, il fut chargé, par le Président, d'une mission extraordinaire à la cour de Russie; il y arriva après la chute de la nationalité hongroise, et se vit parfaitement accueilli par le czar. Mais il demanda lui-même son rappel aussitôt qu'il apprit le renvoi du ministère Odilon Barrot.

M. de Lamoricière usa de son influence sur l'Assemblée, dont il fut élu plusieurs fois vice-président, pour combattre la politique et prévenir les desseins de l'Élysée. Il vota, le 19 juillet 1851, contre la révision de la Constitution, et le 17 novembre, pour le projet qui devait soumettre à l'Assemblée la puissance militaire, en cas d'événement. Arrêté dans la matinée du 2 décembre, il fut d'abord enfermé à Ham, puis conduit jusqu'à Cologne par les agents de la police. Quelques mois après, soumis comme officier inscrit dans les cadres de l'activité, au serment exigé par la nouvelle constitution, il le refusait avec éclat par une lettre publiée dans tous les journaux. Depuis cette époque, il a résidé soit en Allemagne, soit en Belgique, soit en Angleterre. A la fin de 1857, à l'occasion de la mort presque subite d'un de ses enfants, qui se trouvait en France avec sa mère, l'Empereur accorda spontanément au général l'autorisation d'y rentrer.

Au mois d'avril 1860, M. de Lamoricière est allé prendre à Rome, avec l'autorisation du gouvernement français, le commandement des troupes pontificales. Par son premier ordre du jour, il déclara qu'il venait y combattre la révolution qu'il assimilait à l'islamisme. Il organisa une armée, composée en grande partie d'étrangers: ce qui, au milieu de la politique de non intervention, fit considérer par le cabinet de Turin et par les populations italiennes ce concours inattendu comme une intervention déguisée. Le gouvernement piémontais en prit prétexte pour intervenir lui-même. Les généraux Fanti et Cialdini entrèrent sur le territoire romain (septembre 1860), prirent Pérouse, anéantirent l'armée du général Lamoricière à Castelfidardo, l'assiégèrent lui-même dans Ancône et le forcèrent à capituler. Ce désastre fut l'œuvre de quelques semaines. Le général de Lamoricière a publié un *Rapport* très-étendu sur ses opérations, ou plutôt sur les déceptions qui attendaient, à Rome, toutes ses espérances. — Il est mort, d'un accès de goutte, à son château de Prousel, près d'Amiens, le 10 septembre 1865.

LAMOTHE (Léonce DE), économiste et antiquaire français, est né à Bordeaux, le 21 septembre 1811. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1837, à la préfecture de la Gironde où, en sa qualité de chef de bureau, il adressa au préfet un grand nombre de rapports sur les travaux de la Commission des monuments historiques du département. Il se démit de ces fonctions pour se livrer aux recherches archéologiques. M. de Lamothe est devenu secrétaire général de l'Académie de Bordeaux, et inspecteur des établissements de bienfaisance.

On doit à ce laborieux écrivain, outre plusieurs *Notices* sur les églises de la Gironde et des articles nombreux insérés dans *le Journal des Économistes*, *la Semaine*, *le Mémorial bordelais* et des revues locales : *Choix des types les plus remarquables de l'architecture* (1846, in-fol.); *Statistique de la Gironde* (1847, in-4), avec M. Gust. Brunet, *Nouvelles études sur la législation charitable* (1849, in-8), etc.

LA MOTTEROUGE (Joseph-Édouard DE), général français, né le 3 février 1802, fut élève de Saint-Cyr en 1819, sortit dans l'infanterie, et devint lieutenant en 1830, capitaine en 1832, chef de bataillon au 8e léger en 1841, lieutenant-colonel en 1846, colonel du 19e léger en juillet 1848, et général de brigade le 28 décembre 1852. Employé en Crimée, il fut fait général de division le 22 juin 1855, il a commandé avec distinction une division du corps de l'armée d'Italie, et a été promu, en juin 1859, grand officier de la Légion d'honneur.

LANCE (Étienne-Adolphe), architecte français, né à Littry (Calvados), le 3 août 1813, suivit, de 1832 à 1835, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Blouet; il fut ensuite un des élèves et des dessinateurs de Visconti. Au sortir de ces études, il se livra également aux travaux d'architecture et aux publications relatives aux beaux-arts, et fut un des premiers membres de la Société centrale des architectes, fondée en 1842. En 1837, il remporta le premier prix au concours sur le projet d'un abattoir public pour Rambouillet. Il fut ensuite attaché comme inspecteur ordinaire au conseil des bâtiments civils et nommé, en 1850, inspecteur des travaux de restauration de l'abbaye de Saint-Denis.

M. Adolphe Lance a publié : *du Concours comme moyen d'améliorer l'architecture et la situation des architectes* (1848, in-8); deux *Notices* sur Achille Leclère et sur Abel Blouet (1854, broch. in-8); plusieurs *Rapports*, notamment celui sur l'*Assainissement des habitations insalubres* (1851, in-8), et divers articles dans *le Siècle*. Il a encore fondé et dirigé, pendant un an, *le Moniteur des Architectes*, puis rédigé la partie critique ou historique et descriptive de l'*Encyclopédie d'architecture*, fondée par M. Victor Calliat, en 1850. Depuis 1854, M. Adolphe Lance fait partie de la Commission des monuments historiques, pour laquelle il est architecte diocésain de l'Yonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862.

LANCE (George), peintre anglais, né le 24 mars 1802, à Little-Easton, village près de Colchester, débuta, dès 1828, à l'Académie royale de Londres, dont il est l'élève et, depuis 1835, exposa tous les ans, ainsi qu'à la société dite la *British Institution*. On cite parmi ses bonnes toiles : *la Toque rouge*, à la Galerie nationale; *Melanchthon*, qui obtint un prix à Liverpool, et la restauration d'une belle *Chasse au sanglier* de Vélasquez, pour lord Cowley. Mais il a surtout peint d'une manière brillante et sous mille formes les fleurs, les fruits et la nature morte. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : des *Fruits*, *la Coquette du village*, et, sous le titre de : *la Vie et la Mort*, un amas de choses disparates, dont le rapprochement bizarre paraît plaire au public anglais. — Il est mort en juin 1864.

LANCEREAU (Édouard), orientaliste français, né à Sedan, en 1819, vint de bonne heure à Paris, y fut reçu licencié ès lettres et étudia le sanscrit sous la direction de MM. Langlois et Burnouf. Professeur suppléant au collège Charlemagne, il a renoncé à ces fonctions en 1847, pour se livrer exclusivement à l'étude des langues orientales. Il a composé, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes, une *Chrestomathie hindie et hindouie* (1849), fourni, de 1847 à 1855, au *Journal asiatique* et à l'*Encyclopédie du XIXe siècle* des mémoires et des articles sur l'Inde et les contrées voisines, et publié, en 1855, la traduction de *l'Hitopadésa* (Instruction salutaire), recueil d'apologues, d'après les textes de Calcutta, de Serampour et de la Bibliothèque impériale.

LANCRENON (Joseph-Ferdinand), peintre français, né en 1791, au village de Lods (Doubs), a étudié sous Girodet-Trioson et peint quelques sujets d'histoire et allégories. *Tobie rendant la vue à son père* (1817); *la Paix, la Justice et l'Abondance; Alphée et Aréthuse* (1831); *une Jeune fille venant trouver le fleuve Scamandre* (1834), au musée du Luxembourg; *un Enfant jouant avec son chien* (1845). Les tableaux d'*Alphée* et de *la Jeune fille* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. M. Lancrenon, qui habite Besançon, a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts. Il a obtenu une 1re médaille en 1817, et a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1860.

LANDELLE (Charles), peintre français, né à Laval (Mayenne), vers 1815, étudia sous P. Delaroche et débuta par un *Portrait de l'auteur* au salon de 1841. Il s'est depuis consacré à l'histoire et aux sujets religieux et a surtout exposé, au milieu de voyages souvent lointains : *Fra Angelico de Fiesole* (1842); *la Charité*, *l'Élégie*, *l'Idylle* (1844); *Fleurette abandonnée par Henri IV*, *la Vierge et les saintes femmes au tombeau*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *les Petits bohémiens*, *Jeune Égyptienne* (1846-1847); *sainte Cécile*, *Eucharis*, divers *portraits* (1848); *la République*, pour le ministère des travaux publics (1849); *l'Antiquaire*, *Béatitudes*, *la Renaissance*, pour le Louvre (1850-1853); *le Repos de la Vierge*, à l'État, huit *portraits* (1855); *la Juive de Tanger*, *Jeune fille finlandaise*, *Femme arménienne*, tous deux à M. Ach. Fould (1857), *la Jeune fille aux oiseaux*, *Génie funèbre* (1859); *les Femmes de Jérusalem captives à Babylone*, *Visite de l'Empereur et de l'Impératrice à la manufacture des glaces de Saint-Gobain et Chauny*, appartenant à la manufacture de Saint-Gobain; *Chemin de la Croix dans la chapelle de la Vierge à Brest* (1861); *Far niente* (1863); *le Réveil*, *un Portrait* (1864); on cite encore de lui six dessus de portes pour le salon des aides de camp au palais de l'Élysée, de nombreux *portraits* et *pastels*, entre autres *Mlle Fix*, *Alfred de Musset* (1855), etc. M. Ch. Landelle a obtenu deux 3es médailles, en 1842 et 1855, une 2e en 1845, une 1re en 1848 et la décoration en décembre 1855.

LANDOR (Walter-Savage), écrivain anglais, né en 1775, à Ipsley-Court (comté de Warwick), fit ses études à Rugby, puis à l'université de Cambridge; maître d'une immense fortune, il se mit de bonne heure à courir le monde. On rapporte

qu'en 1806, dans un accès de colère, il fit démolir une de ses résidences qui lui avait coûté plus de 400 000 fr. En 1808, à la nouvelle de l'insurrection espagnole, il leva un corps de troupes qu'il équipa et entretint à ses frais, et vint se mettre à la disposition de Blake qui gouvernait la Galice. Il faisait passer en même temps aux insurgés une somme importante. La junte suprême de Séville lui adressa des remercîments et, peu de temps après, le brevet de colonel dans l'armée nationale. Plus tard, lorsque Ferdinand VII eut renversé la Constitution de 1812, M. Landor renvoya à don Cavallos remercîments et brevet, avec la protestation la plus vive. Après avoir épousé la fille d'un gentilhomme français (1811), il alla résider à Florence dans le palais des Médicis, puis à Fiesole, où il acheta la magnifique villa du comte Gherardesca. Depuis quelques années, il s'est fixé en Angleterre, à Bath, et a partagé sa grande fortune entre ses trois enfants.

Comme écrivain, M. Landor débuta par une tragédie, *le Comte Jullien* (Count Julian), ayant pour sujet, comme le *Roderick* de Southey, l'introduction des Maures en Espagne. Ce fut l'origine de l'intimité des deux poëtes. Il donna ensuite *Gebir*, poëme d'abord écrit en vers latins, et auquel Wordsworth a fait des emprunts. Le recueil de ses *OEuvres poétiques*, où l'on trouve encore une comédie, a paru dans ces derniers temps.

M. Landor a encore mieux réussi comme prosateur. Ses *Dialogues imaginaires* (Imaginary conversations of Greeks and Romans; nouvelle édition, 1853, in-8), où il met en scène des hommes célèbres de l'antiquité, ont eu une grande vogue, grâce à un style incisif, à l'originalité des idées ou des paradoxes et à la vivacité des caractères. Vers 1850, il a publié sous ce titre: *Dernier fruit d'un vieil arbre* (the Last fruit of an old tree), un recueil d'esquisses philosophiques. On lui doit, en outre, beaucoup d'articles insérés dans la presse libérale, et notamment dans l'*Examiner*. — M. W. S. Landor est mort à Florence en septembre 1864.

LANDRIN (Armand-Pierre-Émile), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Versailles, le 19 mai 1803, mort dans cette ville, le 7 juillet 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LANDSEER (sir Edwin), un des plus célèbres peintres de l'école anglaise contemporaine, né à Londres, en 1803, est le second des trois fils d'un graveur distingué, mort en 1852, dans un âge très-avancé. Destiné à la carrière des arts, il apprit le dessin sous la direction de son père, manifesta pour la reproduction des objets des dispositions extraordinaires, et, au lieu de suivre les écoles ou l'Académie, il n'eut en quelque sorte d'autre maître que la nature et sa propre imagination, secondée par les efforts d'une volonté énergique. Encore enfant, il maniait les pinceaux avec une dextérité surprenante, et, lorsqu'il exposa, en 1819, à seize ans, son *Combat de chiens*, qui attira sur lui l'attention des amateurs, il avait déjà esquissé ou peint bon nombre de portraits d'animaux, chiens, chevaux et chats. La belle composition des *Chiens du mont Saint-Gothard* (1821) le plaça d'un seul coup au premier rang des artistes contemporains. Malgré ce succès, il suivit les avis du peintre Haydon, qui lui conseillait de faire de l'anatomie animale une étude plus approfondie, et se mit à fréquenter les cours de l'Académie des beaux-arts.

A dater de cette époque, la manière de cet artiste se modifia sensiblement: sans cesser d'apporter un soin extrême à sa peinture, il s'attacha davantage aux accessoires et mit plus de relief dans le dessin. Reçu membre associé de l'Académie dès 1827, et membre titulaire en 1830, il exposa successivement plusieurs études de lions, une suite de belles scènes tirées des mœurs de la haute Écosse, puis *la Chasse aux Faucons* (1832); *sir W. Scott et ses chiens* (1833); *l'Abbaye de Bolton* (1834); *le Départ des bestiaux* (1835); *le Retour de la chasse* (1837); *un Honorable membre de la société humaine* (1838), qui n'est autre qu'un magnifique terre-neuve; *la Maison du berger* (1842); *la Loutre* (1844); *la Paix* et *la Guerre* (1846), deux admirables pendants de la galerie Vernon; *Van Amburgh et ses animaux* (1847); un beau portrait de son père (1848); *la Famille du forestier* (1849); *un Dialogue à Waterloo* (1850); *le Rêve d'une nuit d'été* (1851); *la Nuit* et *le Matin* (1853); *Sauvé!* (1856), etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il avait envoyé neuf tableaux, qui ont eu auprès du public et de la critique un grand succès: on a beaucoup remarqué: *les Animaux à la forge*, *Jack en faction*, *les Chiens au coin du feu* et *le Déjeuner*.

Peintre favori de l'aristocratie, M. Landseer a rapidement gagné une fortune considérable qui rappelle celle du fameux Lawrence. Tous les genres de peinture lui sont familiers; il a signé beaucoup de portraits, de fresques, de paysages, de toiles d'intérieur et d'histoire; mais c'est à reproduire les scènes de la vie des animaux qu'il excelle, et nul encore n'a déployé dans ce genre si restreint autant de finesse, de sentiment, de variété et d'exactitude. Créé chevalier en 1850, il a obtenu du jury international de Paris, en 1855, une des grandes médailles d'honneur.

LANDSEER (Charles), peintre anglais, né vers 1805, frère cadet du précédent, fréquenta l'atelier de Haydon, exposa pour la première fois en 1828, et devint, en 1845, membre de l'Académie, qui lui confia, en 1851, les doubles fonctions d'administrateur et de professeur. Artiste habile, bon coloriste, soigneux et correct, il emprunte d'habitude ses compositions au genre historique ou familier. Nous citerons de lui: *Clarisse Harlowe en prison*, *Paméla*, *la Bataille de Langside* (1837); *les Moines de Melrose* (1843); *le Retour de la fête de l'arc* (1844), etc.

Le frère aîné des précédents, Thomas LANDSEER, a reproduit par la gravure un grand nombre de tableaux de sir Edwin avec beaucoup de succès; il est aussi connu par une série d'eaux-fortes gravées d'après ses propres dessins et dont les singes forment le sujet habituel. Il a gravé des toiles étrangères, notamment *le Marché aux chevaux* de Mlle Rosa Bonheur.

LANE (Richard-James), lithographe anglais, né en 1800, est fils d'un ecclésiastique d'Hereford. Élève de Charles Heath dès 1816, il fit, en 1824, quelques essais de lithographie qui lui procurèrent en peu de temps la réputation d'un artiste consciencieux autant qu'habile. Depuis 1827, il fait partie de l'Académie anglaise des beaux-arts. Les nombreux dessins que M. Lane a envoyés à l'Exposition universelle de 1855, lui ont valu une mention.

LANESBOROUGH (George-John-Danvers Butler DANVERS, 5e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1794, à Londres, descend d'une ancienne famille royaliste. Il hérita des titres de son cousin en 1847 et fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1849; il appartient au parti libéral. Sans enfants, quoique marié deux fois, il a pour héritier son neveu, John Vansittart Danvers Butler, né en 1839.

LANFREY (Pierre), littérateur français, né à Chambéry, en 1828, d'un père français, ancien officier de l'Empire, fit ses études jusqu'à sa rhétorique au collège des jésuites de sa ville natale, qu'il dut quitter à la suite d'un essai de pamphlet contre les RR. PP. Il acheva ses classes à Paris au collège Bourbon (lycée Bonaparte) et suivit les cours de droit, mais il ne se fit pas inscrire au barreau. Livré aux études philosophiques et historiques, il se fit connaître tout à coup, en 1857, par un livre d'une vigoureuse indépendance: *l'Église et les philosophes du* XVIIIe *siècle* (gr. in-18). Il a publié l'année suivante, dans le même esprit, un *Essai sur la Révolution française* (1858, in-8) et plus récemment: *l'Histoire politique des papes* (1860, in-12); *Études et portraits politiques* (1863, in-18), etc. Il a collaboré au journal *le Temps*, à la *Revue nationale*, etc.

LANGALERIE (Pierre-Henri GÉRAUD DE), prélat français, né en 1810, à Sainte-Foy (Gironde), d'une ancienne famille de la Guyenne qui avait été protestante avant la révocation de l'édit de Nantes, fut d'abord professeur de physique et de mathématiques au grand séminaire de Bordeaux, préfet des classes au petit séminaire, secrétaire général de l'archevêché, puis professeur de droit canonique à la Faculté de théologie. Il occupa ensuite quelque temps la cure de sa ville natale. Nommé vicaire général de l'archevêque de Bordeaux en 1852, et depuis longtemps désigné pour l'épiscopat, il a été appelé, le 14 février 1857, à remplacer M. Devie au siége de Belley. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1853.

LANGENBECK (Maximilien), médecin allemand, est fils d'un chirurgien très-connu par ses travaux d'anatomie, et mort en 1851. Il étudia la médecine sous la direction de son père et devint professeur à l'université de Gœttingue. Il passa ensuite professeur à l'Université de Berlin, et fut nommé, en avril 1864, par le roi de Prusse, médecin en chef de l'armée.

Le docteur Langenbeck a écrit entre autres ouvrages: *Recherches cliniques de chirurgie et d'ophthalmologie* (Klinische Beitraege aus dem Gebiete der Chirurgie und der Ophthalmologie; Gœttingue, 1849-1850, 2 vol.); *De la Police médicale* (über die Wirksamkeit der medicinischen Polizei; Ibid., 1847).

LANGENN (Frédéric-Albert DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Mersebourg (Saxe), le 26 janvier 1798, suivit l'université de Leipsich, fut reçu professeur en 1820, passa presque aussitôt dans la magistrature et, après avoir été un an conseiller à la haute Cour royale, devint, en 1823, conseiller à la Cour d'appel de Dresde, et conseiller de régence en 1829. Il fit partie, après les mouvements populaires de 1830 et 1831, de diverses commissions, s'occupa de l'organisation de la garde communale, et rédigea le plan de la loi sur le rachat du service militaire. Commissaire provisoire du gouvernement à Leipsick en 1831, il fut nommé directeur du cercle en 1834 et, l'année suivante, gouverneur du prince Albert de Saxe, conseiller intime et membre du conseil d'État. En 1836, il présenta la loi sur la procédure à la Cour de justice d'État, dont il fut nommé membre en 1837. En 1845, il fut nommé conseiller secret titulaire, et directeur du ministère de la justice. Il devint, en 1849, premier président de la haute Cour d'appel de Dresde.

On a de M. de Langenn: *Examen de quelques questions pratiques de droit* (Erœrterungen praktischer Rechtsfragen; Dresde et Leipsick, 1823, 3 vol.); *Vie d'Albert le Brave* (Leben Herzog Albrecht's des Beherzten, 1838); *Maurice, duc et prince électeur de Saxe* (Moritz herzog, etc., 1841, 2 vol.), etc., et des dissertations dans les revues et journaux scientifiques de l'Allemagne.

LANGERON (Gaspard-Louis, chevalier DE), général français, né à Landau (Bas-Rhin), le 1er janvier 1772, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LANGIEWICZ (Marian), patriote polonais, est né le 5 août 1827, à Krotoszin (grand-duché de Posen). Fils d'un pauvre médecin et abandonné dès l'enfance à ses propres ressources, il suivit d'abord les cours de philosophie à l'université de Breslau, alla ensuite à Prague étudier les langues slaves auprès de Czelakowski, puis revint à Breslau achever ses études mathématiques, après avoir été forcé par sa pauvreté à suspendre momentanément ses travaux pour vivre en donnant des leçons. Comme sujet prussien, il devait un an à la landwehr: il le passa à Berlin dans l'artillerie de la garde. Tout occupé ensuite de poursuivre ses études militaires, il séjourna successivement en Angleterre, en Italie et en France. En 1860, il fit partie de l'expédition de Garibaldi, et, malgré les assertions contraires, revendiqua ce souvenir lors du procès des accusés de Posen, en 1864. A Paris, il aida Mieroslawski dans la direction d'une école militaire polonaise qui, transférée plus tard à Gênes, puis à Cuneo, fut supprimée après que la Russie eut reconnu le royaume d'Italie.

M. Langiewicz retourna ensuite en Pologne; il fit partie du comité central national et insurgea le district de Sandomir (22 janvier 1863), occupant les nombreuses usines de ce pays, qu'il put, grâce à ses connaissances spéciales, convertir en fabriques d'armes. Nommé général par le gouvernement révolutionnaire, il livra aux Russes un premier et sanglant combat à Wonschok (1er février) et se fortifia à Slupia, où il reçut 1000 carabines et 8 canons. Près de 12 000 hommes accoururent se ranger sous ses ordres: le 11 février, il livra un nouveau combat à Wonschok, se déroba et surprit les Russes, le 17, à Stakow. De là il va à Kielce, enlève, le 18, un convoi de prisonniers polonais partis de Miechow, intercepte, le 22, un convoi de vivres et de munitions, et rallie, le 23, le corps de Jezioranski. Tous deux livrent, le 24, le combat de Melagorcz, où ils prennent 500 fusils et deux canons. Le 1er mars, M. Langiewicz défait complétement un corps russe à Zombkowice, puis, après un nouveau succès, vient camper, le 4, près d'Olkuz, à quelques milles de Cracovie, puis porte son quartier général à Sosnowice.

Là, croyant devoir prendre la dictature, il dissout tous les pouvoirs occultes existants, et institue par décret un gouvernement civil composé de quatre directeurs (guerre, intérieur, extérieur et finances), et de deux secrétaires. Mais cette concentration de ses forces lui fut fatale, car l'armée russe à son tour se porta contre lui avec l'écrasante supériorité du nombre: trois engagements sanglants et indécis eurent lieu à Zagosz les 17, 18 et 19 mars. Dans cette dernière affaire, Langiewicz perdit une partie de ses bagages et de ses approvisionnements et fut coupé de son corps d'armée. Forcé de traverser la Vistule et de fuir vers Opatowice avec son état-major, il fut reconnu sur le territoire autrichien, arrêté et conduit à Tarnow, où on l'interna. Quelques semaines après, ayant inutilement essayé de s'évader, il fut transféré à la forteresse de Josephstadt, en Bohême, où il fut gardé plus sévèrement pour prévenir toute autre tentative d'évasion (avril

1863). Au mois d'août 1864, il y était encore détenu lorsque le conseil fédéral de Suisse fit demander à l'Autriche son extradition, en raison de la qualité de citoyen suisse dont M. Langiewicz était revêtu. Le mois suivant, on repoussa sa demande d'être entendu comme témoin dans le procès fait par la Prusse aux Polonais.

LANGLAIS (Jacques), avocat et publiciste français, conseiller d'État, ancien représentant du peuple et ancien député au Corps législatif, est né à Mamers (Sarthe), le 27 février 1810. Fils d'un ouvrier tisserand, fut élevé, pendant cinq ans, aux frais de sa ville natale. Au sortir du collège, il entra au séminaire du Mans, où il eut pour professeur de théologie l'abbé Bouvier. En 1829, il était clerc minoré et professeur de rhétorique au collège de Mamers. La révolution de Juillet changea le cours de ses idées et le détourna de la profession ecclésiastique. Il fut quelque temps précepteur dans une famille de la Mayenne; puis vint à Paris en 1833 étudier le droit. Il était en même temps, l'un des rédacteurs ordinaires du journal religieux la *Dominicale*. Reçu avocat en 1837, il envoya des articles à plusieurs journaux, et devint, pour les questions de jurisprudence, un collaborateur assidu de l'*Encyclopédie catholique du dix-neuvième siècle*. En 1840, il se fit admettre par M. de Girardin à la *Presse*, et devint l'avocat ordinaire du journal qui soutenait alors le ministère Guizot, et pour lequel il plaida contre la *Démocratie pacifique*. Un procès intenté par un électeur de l'Aube au sujet d'une inscription frauduleuse sur les listes électorales fut gagné par M. Langlais devant le tribunal de Troyes, et le mit tout à fait en évidence. Il fut chargé de la défense du notaire Lehon, poursuivi pour une banqueroute frauduleuse de plusieurs millions.

Très-versé dans la connaissance spéciale des lois qui ont régi la presse, il préparait sur cette matière un ouvrage étendu, lorsque la révolution de Février lui ouvrit la carrière législative. Rallié à l'ordre de choses nouveau, il se présenta comme candidat républicain aux électeurs de la Sarthe, et fut nommé représentant du peuple par 58 535 suffrages, le dernier sur une liste de douze élus. Membre du Comité de la justice, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et soutint la politique intérieure et extérieure du Président. Réélu le quatrième à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité jusqu'au moment de la rupture entre l'Élysée et les chefs de la droite parlementaire et se rattacha alors à la politique qui triompha par le coup d'État du 2 décembre. Présenté, sous les auspices du gouvernement, comme candidat à la députation, il fut élu dans la circonscription de Mamers. Au Corps législatif, il a pris souvent la parole et a coopéré activement à la discussion de plusieurs projets de loi. En 1853, il fut rapporteur de la commission chargée d'examiner le projet relatif à la composition du jury. Dans la session, en 1855, il fut rapporteur du nouveau projet d'organisation municipale. M. Langlais, réélu député en 1857, a donné la même année sa démission pour entrer au conseil d'État. Au mois de septembre 1865, il accepta du nouvel empereur du Mexique, Maximilien, le portefeuille des finances. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LANGLÉ (Joseph-Adolphe-Ferdinand), auteur dramatique français, né à Paris, le 21 novembre 1798, et fils d'un compositeur distingué mort dans les premières années de ce siècle, fit ses études au lycée Bonaparte, et remplit sous les Bourbons la charge d'historiographe du musée Dauphin. A partir de 1820, il fit insérer dans les journaux un grand nombre d'articles politiques et littéraires, publia des brochures d'actualité, beaucoup de poésies et de chansons, et se fit même l'éditeur de quelques poëmes du moyen âge, tels que *les Contes du gay sçavoir* (1828) et *l'Historial du jongleur* (1829). Mais il est plus connu par sa collaboration dramatique et il a fait représenter avec MM. Romieu, Dittmer, de Courcy, Devilleneuve, plusieurs pièces et vaudevilles : *Apollon II* (1825); *les Biographes* (1826); *Un Tour en Espagne* (1830); *le Tailleur et la Fée* (1831); *le Camarade de lit* (1833); *la Jacquerie* (1839), opéra en quatre actes de J. Mainzer; *un Bas-bleu* (1842); *le Lansquenet* (1845); *le Sourd* (1853), opéra-comique d'après la pièce de Desforges; *une Sangsue* (1854); etc. Une de ses dernières pièces est un acte de circonstance, *la Grève des portiers* (1865).

Son fils, M. Anatole LANGLÉ, a donné en 1854 une comédie en vers, intitulée *Murillo*.

LANGLOIS (Jean-Louis), ancien représentant du peuple français, né au Goulet (Eure) le 21 janvier 1805, mort le 18 avril 1855. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LANGLOIS (Jean-Charles), officier français et peintre célèbre de batailles, est né à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 22 juillet 1789. Élève de l'École polytechnique en 1806, il en sortit en 1807, entra dans l'infanterie, passa, en 1818, dans l'état-major et se livra en même temps à la peinture, qu'il étudia dans les ateliers de Girodet, du baron Gros et de M. Horace Vernet. Ses premiers tableaux, représentant des batailles de l'Empire, furent exposés au salon de 1822. Nommé peu après capitaine aide de camp du maréchal Gouvion Saint-Cyr, il fit avec lui la guerre d'Espagne, pendant laquelle il gagna le grade de chef de bataillon du corps royal d'état-major. Bien que depuis son retour de Catalogne, où il s'était arrêté quelque temps après la cessation des hostilités, les travaux artistiques l'aient plus occupé que le service militaire, il ne prit sa retraite qu'en 1849, avec le grade de colonel.

Dans cet intervalle, M. Langlois avait fréquemment exposé aux différents salons, mais depuis la mort du paysagiste Pierre Prévost (1833), il avait principalement adopté le genre des tableaux panoramiques, qui est en quelque sorte une création de ce dernier. Établi d'abord dans un vaste atelier de la rue des Marais, il transporta plus tard son exposition permanente dans la Rotonde du milieu des Champs-Élysées, devenue en 1855 une des annexes du Palais de l'industrie et reconstruite depuis. Pour la composition de ces toiles immenses, toutes exécutées sous son active direction, il entreprit plusieurs voyages, notamment celui d'Afrique (1829) et celui de Crimée (1855).

Les panoramas les plus connus et les plus estimés de M. Charles Langlois sont : *la Bataille de la Moskowa* (1835); *l'Incendie de Moscou* (1839); *la Bataille d'Eylau* (1843); *le Combat des Pyramides* (1849); *la Bataille de Solferino* (1864).

En dehors de ces sujets populaires, couronnés chacun d'un succès de quatre années, il a particulièrement exposé aux divers salons, de 1822 à 1850, *la Bataille de Sedinam*, *le Paysage du Lech* et celui du *Larsobispo*, une *Cascade du Mont-Dore*, *la Traversée de la Bérésina*, *le Combat de Navarin*, commandé par le ministère de la marine, *la Bataille de Montereau*, plusieurs *Vues d'Alger*, *le Combat de Sidi-Feruch* (1834); *l'Entrevue du général Maison et d'Ibrahim-pacha à Navarin*, *le Passage de la Linth*, com-

mandé par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855 : *les Ruines de Karnac*, *l'Incendie de Smolensk* et *la Bataille de la Moskowa*.

Parmi les nombreuses commandes de la maison du roi, exécutées par M. Ch. Langlois et placées la plupart dans les galeries de Versailles, nous citerons les *Batailles de Potosk*, de *Benouth*, de *Castella*, de *Campo d'Arenas*, et *la Prise du château de Morée*. Il a obtenu une 2e médaille en 1822, et une 1re en 1834. Décoré en 1823 pour ses services militaires il a été fait officier de la Légion d'honneur en novembre 1832 et promu au grade de commandeur le 14 août 1860.

M. Ch. Langlois a publié, de 1826 à 1830, *le Voyage pittoresque et militaire en Espagne et en Catalogne*, accompagné de notes et d'explications sur les batailles, et dédié au maréchal Gouvion Saint-Cyr (in-fol., orné de 40 planches); il est l'auteur de *Notices* ou *Explications* de ses divers panoramas (1835-1849, brochures in-8) et de la *Relation de la bataille des Pyramides*, extraite en partie des dictées de l'Empereur à Sainte-Hélène et des pièces officielles (1853, 2e édit., 1854). Il a aussi donné à la *France départementale*, vers la fin de 1848, *Gustave IV, roi de Suède, pendant les premières années de son exil*.

LANGSDORFF (Émile, baron DE), diplomate français, né en 1804, à Fumel (Lot-et-Garonne), d'une famille originaire de la Hesse, et à laquelle appartient le voyageur de ce nom, fit de brillantes études au collège Henri IV, suivit les cours de droit, entra, en 1827, au ministère des affaires étrangères, et débuta, l'année suivante, dans la carrière diplomatique, comme attaché à la légation de Florence. À l'époque de l'expédition d'Alger, il fut envoyé en mission, en Égypte, auprès de Méhémet-Ali. Pendant les journées de Juillet 1830, il accompagna à Saint-Cloud MM. de Vitrolles, d'Argout et de Sémonville, et en rapporta avec eux, mais trop tard, la révocation des ordonnances. Sous Louis-Philippe, il fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome, à Turin, à Munich, à Constantinople (1833), à Berlin et à Vienne, où il se maria à la fille de l'ambassadeur, le comte de Sainte-Aulaire. Premier secrétaire, puis chargé d'affaires dans cette ville, le baron de Langsdorff eut les meilleures relations avec M. de Metternich. En 1841, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire au Brésil : c'est lui qui négocia le mariage du prince de Joinville avec la sœur cadette de l'empereur; il obtint pour le prince diverses concessions territoriales, et revint en France avec lui. Nommé ensuite ministre à Bade, il venait d'être chargé de l'ambassade de la Haye, lorsque la révolution de Février le fit rentrer dans la vie privée. Il a été pendant de longues années membre du conseil général de Lot-et-Garonne. M. de Langsdorff, grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 20 novembre 1844, a le même rang dans divers ordres étrangers. Il a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles sur la Hongrie et quelques autres pays, et écrit un ingénieux pamphlet de circonstance, sous ce titre : *des Lettres de Cicéron à propos de la révolution de Février*.

LANJUINAIS (Victor-Ambroise, vicomte), homme politique français, né le 5 novembre 1802, est le second fils du célèbre conventionnel de ce nom qui présida, en 1815, la Chambre des Représentants. Après avoir terminé à Paris ses études de droit, il fut reçu avocat en 1821 et plaida jusqu'en 1830. Nommé, à cette dernière date, secrétaire général de l'administration des postes et substitut près le tribunal civil de la Seine, il fut destitué, en 1831, à cause de ses opinions avancées. En 1837, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collège électoral de Nantes (*extra-muros*) et fut réélu en 1839, en 1842 et en 1846. Il prit dans les rangs de l'opposition une place honorable, fit partie des 213, vota pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités, contre les dotations princières, les fortifications, la *flétrissure* infligée à quelques députés légitimistes, le recensement et l'indemnité Pritchard, et fit connaître à la tribune des déprédations commises par le commis Benier à la manutention des vivres de l'armée. En 1844, il se rendit acquéreur, avec MM. de Tocqueville et de Corelle, du journal *le Commerce*, où il traita lui-même les questions économiques et maritimes. Pendant l'agitation réformiste, il s'opposa de toutes ses forces à l'organisation des banquets.

Après la révolution de Février, M. Lanjuinais fut élu représentant à l'Assemblée constituante dans la Loire-Inférieure, le premier de la liste, par 127 000 suffrages. Membre et premier secrétaire du comité des finances, il s'associa constamment aux actes politiques de la droite modérée. Entre autres propositions dont il eut l'initiative, il faut citer celle de la consolidation en rente des bons du Trésor et des dépôts des caisses d'épargne. Il attacha son nom à l'amendement qui modifiait la proposition Rateau (voy. ce nom) dans ce sens que la seule loi à faire avant la dissolution de l'Assemblée était la loi électorale. Repoussé d'abord aux élections générales de la Législative, il passa le premier à Paris, grâce à l'appui de l'Union électorale, lors des élections complémentaires du 13 juillet 1849. Il était entré dans le cabinet du 2 juin, avec MM. Dufaure et de Tocqueville et avait pris le portefeuille de l'agriculture et du commerce. Il remplaça par intérim M. de Falloux au ministère de l'instruction publique. Deux actes, entre autres, marquèrent son passage au pouvoir, la diminution des quarantaines pour les bâtiments venant du Levant, et l'autorisation accordée aux évêques de se réunir librement en conciles ou synodes. Partisan du gouvernement parlementaire, il se retira le 31 octobre, avec M. Odilon Barrot, devant les premières tentatives de gouvernement plus personnel de la part du Président, et tint dès lors dans l'Assemblée une ligne de conduite qui le rapprocha davantage de la minorité républicaine. Le 14 janvier 1851, M. Lanjuinais fut rapporteur de la commission nommée pour aviser aux mesures à prendre après la destitution du général Changarnier, et dont les conclusions amenèrent le ministère à se retirer devant le blâme de l'Assemblée.

Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la réunion de la mairie du Xe arrondissement, fut arrêté avec un grand nombre de ses collègues et détenu quelque temps à Vincennes. Il renonça depuis à toutes les fonctions pour lesquelles le serment politique est exigé, et refusa d'être présenté, comme candidat de l'opposition, aux élections du Corps législatif, en 1857. En 1863, il accepta la candidature de l'opposition et fut élu député dans la 2e circonscription de la Loire-Inférieure, par 12 248 voix sur 24 048 votants. Lors du vote de la loi sur les coalitions, il s'est séparé de ses collègues de la gauche avec MM. Émile Ollivier et Darimon pour appuyer la loi (mai 1864). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837.

On a de M. Lanjuinais plusieurs brochures politiques, entre autres : *Notice sur la vie et les ouvrages de son père* (1832, in-8; deuxième édit., 1855), et des études économiques, notamment : *Nouvelles recherches sur la question de l'or* (*Revue des Deux-Mondes*, 1855).

Son frère aîné, M. Paul-Eugène, comte LANJUINAIS, né à Rennes, le 6 avril 1789, prit, en 1827, la place de son père à la Chambre des Pairs où il siégea jusqu'en 1848. Ses votes en général étaient favorables au gouvernement. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1846.

LANNO (François-Gaspard-Aimé), sculpteur français, né à Rennes, le 7 janvier 1800, suivit, en 1818, l'atelier de Frédéric Lemot, puis celui de Cartellier et entra, la même année, à l'École des beaux-arts, où il remporta le seul prix de sculpture décerné en 1825, sur le sujet de *Prométhée enchaîné*, et le grand prix au concours de 1827, sur celui de *Mutius Scévola*. Pendant son séjour à Rome, il envoya *Pandore chez Épiméthée*, bas-relief en plâtre remarqué au Palais des beaux-arts (1831). De retour à Paris, en 1833, M. Lanno a principalement exposé : *Lesbie*, statue en marbre (1834) ; les statues de *La Chalotais* (1836), de *Montaigne* (1838), de *Fénelon* (1840), ces deux dernières commandées par la ville de Périgueux ; *le maréchal Brune*, statue en bronze inaugurée à Brives-la-Gaillarde en 1843 ; un buste de *Montaigne*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849) et une troisième statue de *Montaigne*, modèle en plâtre (1853) ; le buste de *M. Dubois* et divers autres. Le *maréchal Brune* de 1843 et le *Montaigne* de 1849 ont été les seuls envois de cet artiste à l'Exposition universelle de 1855. Il a paru au salon de 1857 avec un *Buste*, au salon de 1861 avec le buste du *comte Boulay de la Meurthe ;* à celui de 1864 avec *Noé*, et un buste en bronze de *Montaigne*. M. Lanno a obtenu une 2ᵉ médaille en 1843, et une 3ᵉ médaille en 1855, en même temps que la décoration.

LANNOY (Marie-Antoine DE), architecte français, né à Paris, le 28 juin 1800, étudia sous Vaudoyer, Delespine et M. Hip. Lebas, remporta un second prix en 1826, et le grand prix de Rome au concours de 1828, sur ce programme : une *Bibliothèque publique*. Son séjour en Italie fut signalé par les envois du *Temple d'Antonin et de Faustine* et l'*Étude de l'Ile Tibertine* (1832), qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Depuis son retour, attaché aux travaux publics, il a été architecte de la Banque, jusqu'en 1849, et a exécuté diverses constructions particulières. Il a fait plusieurs ouvrages artistiques en Allemagne, en Italie, en Algérie, et repris ses envois aux salons, parmi lesquels il faut rappeler : *Projet d'agrandissement de la Bibliothèque royale* (1827) ; *Études architecturales en Italie ; Études artistiques de la régence d'Alger* (1835-1837) ; *le Tombeau de Robert de Naples* (1852), etc.

LANOUE (Félix-Hippolyte), peintre français, né à Versailles, le 14 octobre 1812, entra, vers 1830, dans l'atelier de Victor Bertin, puis dans celui de M. Horace Vernet, suivit en même temps l'École des beaux-arts, où il remporta un prix de perspective en 1832, un second prix de paysage historique en 1837 et le grand prix au concours de 1841, sur ce sujet : *Apollon gardant les troupeaux d'Admète*. Son séjour officiel à Rome, où il avait fait déjà un premier voyage, interrompit jusqu'en 1847 ses envois aux salons, qui dataient de 1833. A son retour en France, il parcourut les vallées de l'Isère et les contrées du Midi, et visita plus tard la Hollande (1850) et la Russie (1853).

M. Lanoue a principalement exposé : des vues de *Rouen*, de *Sassenage*, de *Versailles*, de *Satory*, de *Fontainebleau ;* des sites de *Forêts* et de *Torrents ; les Hauteurs de la vallée de la Solle, les Bords du Gardon, la Vallée de Bièvre, les Étangs Gobert ;* les *Vues de Terracina*, de *Capri*, de *Ponte-Mole*, *les Tombeaux étrusques*, les *Ruines d'Adrien*, à Tivoli, *la Villa de Quintilien*, des *Souvenirs de la Villa Médicis*, du *Parc Chigi*, des *Bois de la Haye ;* des paysages animés, tels que *le Repos des animaux, Apollon chez Admète, le Soir*, et beaucoup d'autres encore (1831-1853) ; à l'Exposition universelle de 1855, une *Vue prise à Pont-Rousseau*, près de Nantes, et *les Bords de la Nera ;* au salon de 1861, *la Villa Pallavicini, Bois de Frascati ; la Forêt de pins du Gombo, Vues d'une partie du portique d'Octavie à Rome*, de *Castel-Saint-Élie*, du *Forum romain*, appartenant au prince Napoléon, de l'*Émissaire des eaux du lac d'Albano*, du *Mont Janvier*, de *la Villa Conti*, et quatre pastels représentant des *Vues prises dans la forêt de pins du Gombo ;* à celui de 1863, *Pins parasols au bord de la mer*, et *Vues des grands lavoirs d'Albano*, des *Fouilles exécutées sur le Palatin ;* à celui de 1864, *Vue du Tibre* et deux pastels, *Vue des ruines de la villa de Quentilii, Ruines*.. M. Lanoue a encore exécuté pour le ministère de l'intérieur : *les Saintes femmes au tombeau*, divers tableaux pour Versailles, puis l'église Saint-Étienne du Mont : *saint Benoît fondant ses monastères dans les déserts du Subiaco* (1853). Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1847, et un rappel en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

LA NOURAIS (Prosper-Alexis GAUBERT DE), économiste français, né à Saint-Léonard, près d'Épinac (Ille-et-Vilaine), le 27 juillet 1810, s'est occupé d'agriculture et d'études économiques et financières. Il est devenu membre de la Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.

On a de lui : *les Chemins de fer et les Chambres* (1841, in-8) ; *l'Association des douanes allemandes, son passé, son avenir*, avec M. Em. Bères (1841, in-8) ; *De l'Association douanière entre la France et la Belgique* (1842, in-8) ; l'*Histoire des Assassins* (1855), de Hammer, traduite avec M. Hellert, etc., et des articles fournis à l'*Annuaire d'économie politique*, au *Journal des économistes*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et à la *Revue germanique*, dont il fut cinq ans le principal rédacteur (Strasbourg, 1835-1840).

LANOYE (DE). Voy. TUGNOT DE LANOYE.

LANSAC (François-Émile), peintre français, né en 1805, à Tulle (Corrèze), fut élève de M. G.-M. Langlois et d'Ary Scheffer, adopta d'abord le genre historique, et exposa : *Épisode du siége de Missolonghi, Jeune fille à la fontaine, Trait de courage du commandant Daru* (1842) ; *Sujet tiré des Confessions de J. J. Rousseau* (1846) ; des *Chasseurs au marais* (1852), etc. Il s'est depuis plus spécialement adonné au portrait et surtout au portrait équestre, et a donné : *Napoléon, Olivier de Clisson*, pour les galeries de Versailles ; *le duc d'Orléans, le prince Louis-Napoléon, l'Aumônier du régiment, le Trompette des guides* (1855) ; *Terrier anglais, Chevaux en liberté* (1857) ; *Siége de Vallon, Costume des Pyrénées* (1859) ; *la Mort de Ravenswood*, sujet tiré de *la Fiancée de Lammermoor ; Vaches dans la prairie* (1861) ; *Déjanire et le centaure Nessus*, deux *Portraits* (1863) ; *Charles II*, un *Terrier boule* (1864), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1836 et une 2ᵉ en 1838.

LANSDOWNE (Henry PETTY FITZ MAURICE, 3ᵉ marquis DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 2 juillet 1780, à Londres, est issu d'anciens barons irlandais élevés, en 1660, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à Westminster, à Édimbourg et à l'université de Cambridge qui,

en 1811, lui conféra le diplôme de docteur ès lettres. Dès 1802, il devint membre du Parlement et fut réélu par différents bourgs jusqu'en 1809, époque où il quitta le nom de lord Petty pour prendre les titres et le siége de son beau-frère à la Chambre des Lords. Dévoué aux doctrines des whigs, il débuta dans la carrière politique en entrant, comme chancelier de l'Échiquier, dans le ministère dit *de tous les talents*, présidé par Fox (1806-1807). Mais la longue administration des tories l'éloigna pendant vingt ans des affaires; orateur de l'opposition dans la Chambre haute, il acquit promptement dans son parti une influence considérable.

Après la mort de Canning, lord Lansdowne fit partie, comme secrétaire de l'intérieur, du ministère Goderich, qui n'eut que quelques mois d'existence (1827). Depuis cette époque, son nom figure à chaque rentrée des whigs au pouvoir. Lord Grey lui remit la présidence du conseil (1830-1834), qu'il reprit, avec lord Melbourne, jusqu'à la fin de 1841. Il s'associa de la manière la plus active à la politique générale de ses collègues ainsi qu'aux mesures d'amélioration intérieure, telles que les bills de la réforme parlementaire, de la corporation municipale, de la réforme ecclésiastique, de la taxe unique des lettres, qui ne furent votés qu'avec la plus extrême répugnance par l'aristocratie. Lorsque lord J. Russell reçut la difficile mission de continuer la réforme économique commencée par sir R. Peel (1846), il plaça le cabinet sous la présidence du marquis de Lansdowne; ce dernier n'a pas cessé, si l'on en excepte l'année 1852 où lord Derby eut la direction des affaires, de conserver ce poste d'honneur. En plusieurs circonstances critiques, notamment en juin 1854 et en février 1855, il a été mandé par la reine pour concourir à la composition d'un nouveau cabinet. Il est regardé comme le chef le plus accrédité de l'ancien parti whig. Depuis 1806, il fait partie du Conseil privé, et, en 1836, il a reçu les insignes de l'ordre de la Jarretière. Il est mort le 30 janvier 1863.

De son mariage avec la fille du comte d'Ilchester (1808), il a eu deux enfants, dont l'aîné, Henry, comte de SHELBURNE, est né en 1816, à Londres, élevé à Cambridge, lui a succédé comme 4ᵉ marquis de Lansdowne. Il a siégé, depuis 1837, à la Chambre des Communes pour le bourg de Calne, puis a été lord de la trésorerie de 1846 à 1847, et enfin sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères de 1856 à 1858. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Wilts, et a été, pendant plusieurs années, président du Great Western Railway. Marié en 1840 à une fille du comte de Pembroke, qui mourut en 1841, il épousa en 1843 une fille du comte de Flahaut, dont il a un fils, Raymond-Henry-Charles Keith, comte de Kerry, né en 1845.

LANTHONNET (Frédéric), général français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 19 mai 1788, mort à Compiègne, en octobre 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

LANZA (N....), homme politique italien, né vers 1815, a pris une part active à la politique de son pays, depuis 1848. Membre des diverses associations libérales qui poursuivaient la réforme constitutionnelle du Piémont, il fut, sous le régime parlementaire, nommé député aux diverses Chambres, et choisi pour vice-président, puis pour président du parlement italien. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, en 1859, il faisait partie du ministère de Cavour et y occupait le portefeuille des finances. Il eut dans d'autres cabinets le même portefeuille ou celui de l'instruction publique. Son autorité auprès de la majorité de l'assemblée a toujours été considérable. Au mois de septembre 1864, M. Lanza qui avait repoussé les avances à lui faites par le ministère Minghetti, fut appelé par le général de la Marmora dans le nouveau cabinet formé à la suite des troubles excités à Turin par la translation de la capitale à Florence. Il y reçut le portefeuille important de l'intérieur. Moins d'un an après, il donnait sa démission, à cause d'une divergence d'opinion avec ses collègues en matière d'élections (20 août 1865).

LAPÉROUSE (Léon-Pierre-Émile Dalmas DE), marin français, né à Brest, le 18 août 1805, entra à l'École de marine d'Angoulême en 1818, fut nommé aspirant en 1820, enseigne en 1825, lieutenant de vaisseau en 1831, après avoir pris part à l'expédition d'Alger. Dans ce grade, il fit la campagne de *la Vénus* autour du monde, avec M. Dupetit-Thouars. Capitaine de corvette le 21 décembre 1840, il fut second de *la Gloire*, dans la Plata, et commanda *la Naïade* aux Antilles. Capitaine de vaisseau le 21 juillet 1848, il fut major de la marine à Cherbourg et à Brest, et commanda successivement *la Psyché*, *l'Andromède*, puis *la Sérieuse*, dans le Levant, et *la Guerrière*, dans l'Amérique du Nord. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1860, il est devenu contre-amiral le 30 avril 1864.

LAPÉROUSE (Théobald DALMAS DE), général de cavalerie, frère du précédent, est né à Vannes le 4 mars 1814. Élève de la Flèche, il entra à l'École de Saint-Cyr en 1831, fut compris en 1835, comme sous-lieutenant dans le 1ᵉʳ régiment de chasseurs d'Afrique, et servit depuis lors, pendant dix-sept ans en Algérie. Il s'y distingua dans un grand nombre d'actions, obtint de nombreuses citations et reçut un avancement rapide. Lieutenant en 1838, décoré de la Légion d'honneur en 1840, capitaine en 1841, et adjudant major, toujours au 1ᵉʳ de chasseurs d'Afrique, chef d'escadron le 21 février 1847, au 5ᵉ de chasseurs, lieutenant-colonel des spahis le 6 septembre 1849, il devint enfin colonel du 6ᵉ chasseurs le 10 mai 1852, et rentra en France. Nommé général de brigade le 12 mars 1859, il commanda dans la guerre d'Italie une brigade de hussards qui fit ensuite partie de l'armée de Milan. Après avoir exercé un commandement à Lyon, il a été mis, en 1863, à la tête des lanciers et des dragons de la garde impériale. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1861.

Le nom de *Lapérouse* ou *Lapeyrouse* est porté par plusieurs familles. Il n'y a que deux de ces familles qui se rattachent à l'illustre navigateur Galaup de Lapérouse (dont le nom est souvent écrit à tort Lapeyrouse) : ce sont les *Dalmas de Lapérouse* et les *Barthez de Lapérouse*, qui descendent des deux sœurs du navigateur, lequel ne laissa pas d'enfants; ces deux familles ont été autorisées, par une ordonnance royale de 1816, à porter le nom de Lapérouse. — Parmi les autres familles, nous citerons les *Picot de Lapeyrouse* et les *Bonfils de Lapeyrouse*; un membre de cette dernière famille, M. Léonard-Léonce de Bonfils de Lapeyrouse, ancien officier de marine et chevalier de la Légion d'honneur, a été pendant quelques années préfet du Doubs après 1852.

LAPEYRE (Junius-Germinal), général français, né le 6 avril 1794, à Villeneuve (Haute-Garonne), mort en 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

LAPIERRE (Louis-Émile), peintre français, né

à Paris, vers 1818, étudia le paysage sous Victor Bertin, débuta au salon de 1845 et fit ensuite un voyage en Italie. Il a exposé entre autres paysages historiques ou animés : *Daphnis et Chloé*, *l'Abbaye de Thélème* (1845-47) ; *le Jardin Boboli, à Florence*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *le Soleil couchant* (1848) ; *la Fontaine Égérie*, *les Saisons* (1850) ; *Soleil couchant*, *Sous les chênes* (1855) ; *Forêt au printemps*, *Forêt en hiver* (1859) ; *la Seine à Valvin*, *le Rocher de Milly* (1861) ; *la Toussaint*, *Soleil couchant*, *Barrage sur le Loing* (1863), etc. M. Lapierre a obtenu une 2ᵉ médaille au salon de 1848, et un rappel en 1863.

LAPITO (Louis-Auguste), paysagiste français, né à Saint-Maur près Paris, en 1805, passa quelque temps dans une étude de notaire, entra en 1820 chez M. Watelet, fut ensuite élève de M. Heim et compléta ses études artistiques par des voyages dans la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Hollande. Il a exposé depuis ses débuts : *Vue du Simplon*, *Site d'Auvergne* (1827) ; *un Chalet* (1831) ; *le Lac Majeur* (1833) ; *les Andelys* (1836) ; *les Cascatelles* (1842) ; *le Calvaire*, *Sisteron* (1852) ; *le Golfe Rapallo* (1855) ; *la Vallée de Royat* (1857) ; *Vue de Menton*, *le Torrent de Royat* (1859) ; *Vue du cours du Tessin aux environs de Dasio-Grande*, *Vue de la ville et du port de Bastia*, *Vue de Saint-Laurent Chiavari et de Sesto-Calende*, Piémont (1861) ; les *Moulins de Fontana en Auvergne*, *Vue de Gênes*, *Vue de Lillebonne* (1863) ; *Vue de la ville de Lisiera* (1864), etc. M. Lapito, qui est un coloriste habile, s'est aussi exercé avec goût dans l'aquarelle. Beaucoup de ses paysages sont dans les galeries royales, à Saint-Cloud, au Luxembourg, aux Tuileries, au palais d'Orsay, dans divers musées de France, ou dans les cabinets d'amateurs distingués de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne.

Cet artiste s'est fréquemment distingué aux expositions étrangères. Il a donné : à Bruxelles (1849 et 1848), une *Vue de Ventimiglia*, qui obtint une médaille d'or, et fut placée depuis dans la galerie du roi de Hollande, et une *Vue de Savonne*, aujourd'hui dans le musée de Léopold ; à Anvers, en 1855, un *Site des montagnes de Grasse* qui lui mérita l'ordre de Belgique. Il a obtenu, en France, une 2ᵉ médaille en 1833, une 1ʳᵉ en 1835 et la décoration de la Légion d'honneur en 1836.

LAPLACE (Charles-Émile-Pierre-Joseph, marquis DE), général français, sénateur, né à Paris, le 15 avril 1789, est le fils de l'illustre astronome que l'empereur avait créé comte et Louis XVIII marquis. Ancien élève de l'École polytechnique et de l'École de Metz, il entra, en 1809, au 2ᵉ d'artillerie, fit les guerres d'Espagne, de Russie, d'Allemagne, et fut nommé chef d'escadron pendant la campagne de France. Il se rallia à la Restauration et soutint le gouvernement par ses votes dans la Chambre des Pairs où il était entré par hérédité en 1817. Il fut alors nommé colonel hors cadre. Après 1830, il fut chargé d'organiser à Douai le 1ᵉʳ d'artillerie, et reçut, en 1837, le grade de maréchal de camp avec le commandement de l'École de la Fère, qu'il quitta, en 1840, pour prendre celui de Vincennes. Lieutenant général depuis le 9 avril 1843, M. de Laplace a été plusieurs fois chargé d'inspections générales et de missions relatives à l'arme qu'il représente. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il a été employé à l'intérieur, conservé au sein du comité d'artillerie dont il est un des plus anciens membres et élevé, le 31 décembre 1852, à la dignité de sénateur. Grand officier de la Légion d'honneur le 26 avril 1846, il a été promu grand'croix le 7 août 1859.

LAPLACE (Cyrille-Pierre-Théodore), marin français, né en mer, le 7 novembre 1793, entra, à l'âge de seize ans, comme élève dans la marine impériale, et devint successivement enseigne (1812) lieutenant de vaisseau (1819) et capitaine de corvette (1828). Ses connaissances particulières le firent désigner, après la révolution de Juillet, pour accomplir deux importantes expéditions scientifiques, dont il donna la relation dans les ouvrages suivants : *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine* (Imprim. roy., 1833-1839, 5 vol. in-8 avec atlas), exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832 ; et *Campagne de circumnavigation de la frégate l'Artémise pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840* (1845-1848, 4 vol. in-8 avec planches). Cette dernière mission, accomplie avec un rare bonheur, lui valut le grade de contre-amiral le 12 juillet 1841. Après avoir commandé, de 1844 à 1847, la station navale des Antilles, il fut nommé vice-amiral (11 juin 1853), siégea au Conseil d'amirauté, devint, en 1857, préfet de l'arrondissement maritime de Brest et fut admis dans la section de réserve, le 7 novembre 1858. M. Laplace a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 7 mai 1851.

Son frère, M. Charles-Gilbert-Alfred LAPLACE, est professeur de droit commercial à la faculté de Dijon et chevalier de la Légion d'honneur.

LAPLAGNE-BARRIS (Raymond-Jean-François-Marie LACAVE-), magistrat français, ancien pair, né à Montesquiou-d'Anglis (Gers), le 21 décembre 1786, mort dans cette ville le 13 octobre 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

LAPLANE (Henri-Pierre-Félix DE), archéologue français, ancien magistrat et député, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 28 février 1806, a fait ses études à Forcalquier et à Aix. Après avoir été inscrit comme avocat au barreau de Grenoble, il fut, en 1826, attaché au tribunal de Tarascon. Retiré en 1830, il vint plus tard s'établir dans le Pas-de-Calais et se consacra, comme l'avait fait son père, à l'étude des anciens monuments de notre histoire. Il publia divers travaux qui le firent admettre dans la Société des antiquaires de la Morinie, entre autres : *Notices biographiques sur deux ouvrages imprimés au XVᵉ siècle* (1845, in-8), et *l'Église de Sisteron* (1846). A cette époque, il remplaça à la Chambre des députés le général Laidet, et fit partie de la majorité sous le dernier ministère de la monarchie constitutionnelle. Après la révolution de 1848, il reprit ses travaux historiques et publia depuis : *les Abbés de Saint-Bertin* (Saint-Omer, 1854, in-8).

LAPOINTE (Savinien), ouvrier poète français, est né à Sens (Yonne), en 1812, d'une famille que l'invasion de 1814 obligea de se réfugier à Paris. Son père, qui était cordonnier et qui assurait par son travail le pain de la famille, ayant été forcé d'entrer à l'hôpital, il dut travailler dès lors du même état, et fut reçu dans une chambrée où il mena quelque temps la vie commune pratiquée dans ces sortes d'associations. Demandant à la lecture et à l'étude des distractions contre l'ennui d'un labeur ingrat et monotone, il s'attacha surtout à Jean-Jacques Rousseau et à Béranger. Le 27 juillet 1830, il courut aux barricades, et, sans se contenter d'un changement de dynastie, ne renonça point à la lutte après l'établissement

de Louis-Philippe. La part qu'il prit aux insurrections républicaines le fit condamner à la prison. Il retrouva, à Sainte-Pélagie, les souvenirs de Béranger et profita de ses loisirs forcés pour compléter son instruction. Il y écrivit ses premiers essais poétiques, qui parurent dans la *Ruche populaire*, journal exclusivement rédigé par des ouvriers. La forme de ses vers était rude, martelée, souvent incorrecte, mais elle ne manquait ni d'originalité, ni de vigueur. Olinde Rodrigues inséra plusieurs de ses pièces dans son recueil des *Poésies sociales des ouvriers* (1841, in-8). Le pauvre cordonnier, qui vécut longtemps dans une mansarde de la rue Galande, reçut de la presse libérale les plus vifs encouragements. Béranger, Victor Hugo, Eugène Sue, propagèrent sa réputation, et, sous leur patronage, il fit paraître un premier volume de poésie: *Une Voix d'en bas* (1844, in-8, avec gravures et portrait).

Après le 24 février, M. Savinien Lapointe se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée constituante. Partisan de la démocratie la plus avancée, il publia, dans *la Vraie république* et dans *l'Organisation du travail*, des vers inspirés par les passions de l'époque et notamment des satires, *les Prolétariennes*, qui parurent quelques jours avant les journées de juin. Vint ensuite *la Baraque à Polichinelle*, petites scènes de la vie sociale et politique, avec deux scènes en vers: *l'Annonce* et *les Factieux du 29 janvier* (1849, br. in-8). Plus tard, il fit paraître une œuvre plus importante, *les Échos de la rue* (1850, in-32), poésies dédiées à Béranger, et des contes du foyer, sous ce titre: *Il était une fois* (1853, in-32). Forcé par les événements politiques de renoncer à la satire, M. S. Lapointe fonda un journal spécialement adressé aux corroyeurs et aux cordonniers, mais qui ne réussit point. Honoré de l'intimité de Béranger jusqu'à ses derniers moments, il a publié, sous le titre de *Mémoires sur Béranger* (1857, in-8), un livre rempli des plus intéressants détails intimes. Il a encore fait paraître depuis: *Contes* (1859, in-12), précédés d'une lettre de Béranger; *Mes Chansons* (1859, in-32), etc.

LAPPE (Charles), poëte allemand, né le 24 avril 1774, à Wusterhausen, près Wolgast, en Poméranie (Prusse), et fils d'un ministre protestant, obtint, en 1801, au collége de Stralsund, une place de professeur, qu'il occupa pendant seize ans. Depuis, il vécut à Putte, près Stralsund, dans le calme et la retraite.

Parmi ses ouvrages, on cite surtout son poëme intitulée : *Nord ou sud*, puis : *Mélanges* (Vermischte Schriften; Berlin, 1829); *Couronnes mortuaires* (Friedhofskraenze; Stralsund, 1831), recueil des meilleures poésies allemandes sur la mort et le tombeau; *le Voyage miraculeux de Klim et de Gulliver* (Klim's und Gulliver's wunderbare Reise, Ibid., 1832); *l'Ile Felsenbourg* (die Insel Felsenburg; Nuremberg, 2ᵉ édit., 1834), sorte d'imitation du *Robinson; Fleurs de la vieillesse* (Blüten des Alters; Stralsund, 1841), etc. On a publié ses *Œuvres poétiques complètes* (Saemmtliche poetische Werke; Rostock, 1836 et 1840, 5 vol. in-8).

LAPPENBERG (Jean-Martin), historien et archéologue allemand, né à Hambourg, le 30 juillet 1794, fut envoyé par son père, qui était médecin, à Édimbourg, pour y étudier la médecine, l'histoire et les sciences politiques. Après un long séjour dans la Grande-Bretagne, il fit son droit à Berlin et à Gœttingue, et fut reçu docteur en 1816. Envoyé à la cour de Prusse, avec le titre de ministre résident, par le gouvernement de son pays, il prit part au congrès de Troppau. En 1823, il obtint la direction des archives du sénat de Hambourg, et eut le bonheur de retrouver un grand nombre de mémoires précieux. Il recueillit aussi, en visitant le nord de l'Europe, une importante collection de notes diplomatiques. En 1848, M. Lappenberg fit partie du nouveau sénat. En 1850, il assista, comme plénipotentiaire, aux négociations de Francfort, qui eurent pour résultat la pacification de l'Allemagne par la convention d'Ollmütz.

M. Lappenberg, comme historien, a particulièrement reconstruit, au moyen des sources primitives, tout le passé de sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont : la continuation de l'*Histoire des origines et de la fondation de la Hanse allemande*, de Sertorius (Urkundliche Geschichte des Ursprungs der deutschen Hansa; Hambourg, 1830, 2 vol.): l'*Histoire d'Helgoland* (Geschichte Helgolands; Ibid, 1831); *la Carte de l'Elbe de Melchior Lorichs* (Die Elb Karte...., Ibid., 1847); l'*Histoire du comptoir de la Hanse à Londres* (1851); les *Origines de Hambourg* (Hamburgisches Urkundenbuch, Ibid., 1842, t. Iᵉʳ); *Antiquités du droit de Hambourg* (Hamburger Rechtsalterthümer; Ibid., 1845, t. Iᵉʳ), etc., sans compter une foule de journaux, d'éditions et de traductions d'anciens auteurs hambourgeois, des articles dans l'*Encyclopédie générale* allemande, etc. (1830 à 1857). Mais son œuvre la plus connue est l'*Histoire de l'Angleterre* (Geschichte von England; Hambourg, 1834 1853, 3 vol.), traduite en anglais par M. Thorpe (Londres, 1845 et suiv.).

LAPRADE (Pierre-Martin-Victor RICHARD DE), poëte français, membre de l'Académie française, né le 13 janvier 1812, à Montbrison (Loire) est fils d'un médecin distingué de Lyon qui est mort dans cette ville (21 octobre 1860), laissant de nombreux travaux. Il fit de bonnes études à Lyon, s'y inscrivit ensuite au barreau et débuta, en 1839, par un poëme intitulé : *les Parfums de Madeleine*, dont le tour harmonieux et mélancolique indiquait un nouveau disciple de Lamartine. Remontant à des inspirations plus élevées, il puisa dans la lecture des livres sacrés des sujets originaux, tels que *la Colère de Jésus* (1840), et donna la légende spiritualiste de *Psyché* (1841). Il réunit ensuite les pièces disséminées dans la *Revue du Lyonnais*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*, et en forma le recueil des *Odes et poëmes* (1844, in-18). L'année suivante, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie et s'occupa d'y faire, dans les bibliothèques, des recherches historiques. Décoré de la Légion d'honneur à son retour (1846), M. de Laprade fut appelé, en 1847, à la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon. Il l'occupa jusqu'en 1861; ayant alors publié dans le *Correspondant* (25 novembre) une satire politique en vers, intitulée *les Muses d'État*; il fut révoqué de ses fonctions par un décret motivé de l'empereur, en date du 14 décembre, en même temps qu'un premier avertissement était donné au *Correspondant*.

Les derniers recueils de M. V. de Laprade : *Poëmes évangéliques* (1852, in-18; 2ᵉ édit., 1853), *les Symphonies* (1855, in-18), marquèrent un progrès réel sur les précédents : ils le désignaient aux suffrages de l'Académie française, où après plusieurs candidatures il a été élu, le 11 février 1858, en remplacement d'Alfred de Musset. M. V. de Laprade a publié depuis un recueil de trois poëmes intitulé *Idylles héroïques* (1858, in-12); puis un volume d'études détachées : *Questions d'art et de morale* (1861, in-8 et in-12); enfin quelques poésies d'actualité, etc.

LARABIT (Marie-Denis), homme politique français, sénateur, né le 15 août 1792, à Roye (Somme), fit ses classes au lycée Napoléon. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, il en sortit dans l'armée du génie militaire, prit part aux campagnes de Saxe et de France, accompagna à l'île d'Elbe l'Empereur, auquel il s'était tout dévoué, et assista à presque tous les engagements de la campagne de 1815. Il était capitaine lorsque l'armée fut licenciée. En 1818, il reprit du service, fut employé aux fortifications de Rocroy, de Bayonne et de Soissons, fit partie de l'expédition d'Espagne, contribua à la prise du Trocadéro et de l'île de Léon, et fut attaché, en 1826, au comité des fortifications.

Après la révolution de juillet 1830, qui l'avait compté au nombre des combattants populaires, M. Larabit fut élu député de l'arrondissement d'Auxerre, qui, jusqu'en 1848, ne cessa de lui renouveler son mandat. Il fit constamment partie de l'opposition dynastique, reprochant surtout aux conservateurs leur attitude devant l'étranger. Il parlait souvent en faveur des nationalités opprimées et rappelait le pouvoir, dans les affaires du dehors, à l'énergie et au sentiment de l'honneur national.

Élu, après 1848, représentant du peuple à la Constituante, le second sur neuf, par le département de l'Yonne, où il jouit d'une grande considération, M. Larabit prit une part active aux travaux de l'Assemblée et se rattachant au parti modéré, vota presque toujours avec la droite, avant et après l'élection du 10 décembre. Pendant les journées de juin, tombé aux mains des insurgés, il se chargea de transmettre leurs propositions à l'Assemblée; sa mission ayant échoué, il retourna, par respect de la foi jurée, se reconstituer prisonnier. A la Législative, où il fut renvoyé par le même département, il se rapprocha de plus en plus du parti de l'Élysée; mais, fidèle aux traditions parlementaires, il ne donna pas son approbation au coup d'État du 2 décembre, et fit partie de la réunion des représentants qui eut lieu sous la présidence de M. Daru à la mairie du Xe arrondissement. Rallié plus tard au nouveau régime, il fut appelé, le 4 mars 1853, au Sénat. Officier de la Légion d'honneur depuis 1851, M. Larabit a été promu commandeur, le 8 juillet 1855, et grand officier le 9 août 1861.

LARCHEY (François-Étienne), général français, né le 20 janvier 1795, à Cambrai, où son père commandait l'artillerie, fit de brillantes études aux lycées de Rennes et de Besançon, passa comme élève au prytanée militaire de La Flèche, puis à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit le 1er avril 1814, avec l'épaulette de lieutenant au 6e d'artillerie à pied. Mis en demi-solde à la rentrée des Bourbons, il servit, en 1815, au corps réuni sous Paris et dut regagner ses foyers, lors du licenciement général de l'armée. Deux ans plus tard, il reprit sa place dans son ancien régiment, dont il devait un jour devenir le chef, et fit, en 1823, la guerre d'Espagne pendant laquelle il commanda l'artillerie à Burgos. Depuis cette époque, il fut tour à tour employé comme capitaine d'une compagnie d'ouvriers, à l'École d'application de Metz et dans l'état-major du duc de Montpensier. M. Larchey fut promu capitaine en 1828 et major en 1843.

Après avoir organisé le parc de siége de l'armée des Alpes, à la fin de 1848, il fut chargé, en avril 1849, de diriger l'artillerie de la division expéditionnaire de la Méditerranée. Il assista à la prise de Rome et occupa quelque temps le château Saint-Ange. Rentré en France, comme colonel du 6e d'artillerie, il fut promu, en 1852, au grade de général de brigade. En cette qualité, il fut, le 12 novembre 1854, appelé au commandement militaire de Constantinople, Varna et Gallipoli, commandement considérable qu'il devait exercer, non-seulement sur les troupes, mais sur l'administration, les hôpitaux, la justice militaire et les divers services que comprenaient nos grands dépôts de l'armée d'Orient. Il sut, dans ce poste difficile, déployer un esprit assez ferme et assez conciliant pour nous faire aimer et respecter chez un peuple si éloigné de nos usages.

Rappelé, en avril 1856, après la conclusion définitive de la paix, M. Larchey, qui était général de division depuis le 3 février 1855, a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1856 et grand officier le 28 décembre 1859. Il a été admis dans le cadre de réserve (1860).

LARCY (Charles-Paulin-Roger Jubert, baron de), homme politique français, né le 20 août 1805, au Vigan (Gard), est fils d'un sous-préfet de la Restauration. Il fit ses études au collége Henri IV fut reçu, en 1826, avocat à Paris, entra l'année suivante dans la magistrature, en qualité de juge auditeur, et fut nommé, en 1829, substitut du procureur du roi à Alais. La chute de la branche aînée ayant amené sa démission, il prit place au barreau de Nîmes, où il se distingua bientôt par sa parole brillante et incisive dans les affaires politiques dont il fut chargé. Une brochure de lui, *la Révolution de la France* (1831), lui valut les félicitations de Chateaubriand. Élu, en 1833, membre du conseil général du Gard, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1848, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1839, par les électeurs de Montpellier, qui lui renouvelèrent leur mandat à la législature suivante. Avec M. Berryer et ses amis de l'extrême droite, M. de Larcy fit au ministère Guizot une guerre incessante. Il fut, à la fin de 1843, un des cinq députés qui firent au comte de Chambord la fameuse visite de Belgrave-Square, se virent *flétris* dans l'Adresse au roi, au mois de janvier suivant, donnèrent avec éclat leur démission et furent réélus, en dépit de tous les efforts contraires.

Aux élections de 1846, la candidature de M. de Larcy, ardemment combattue par le préfet, M. Roulleaux-Dugage, échoua. Porté candidat, au commencement de 1848, dans une élection partielle, il venait d'être élu, le 24 février, lorsque l'on apprit la chute de la monarchie de Juillet. Dans sa profession de foi, comme candidat à la Constituante, il n'hésita pas à accepter la République à titre d'expérience, et la popularité que lui avait faite sa constante opposition, lui valut une double élection dans l'Hérault et le Gard. Il opta pour ce dernier département où il avait été nommé le quatrième sur dix, prit une part active aux discussions de l'Assemblée, et vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, il appuya toutes les mesures réactionnaires proposées ou adoptées par la majorité, se prononça pour la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution, sans vouloir servir toutefois la politique particulière de l'Élysée. Aussi, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il s'associa à la protestation de ses collègues, dans la réunion du Xe arrondissement. Après 1852, M. de Larcy rentra dans la vie privée. Aux dernières élections pour le Corps législatif, il s'est mis sur les rangs comme candidat de l'opposition, dans la circonscription du Gard où M. Fabre fut élu comme candidat officiel.

LARDNER (Dionysius), un des savants les plus distingués de l'Angleterre, né à Dublin, le 3 avril 1793, mort le 4 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX (Ossian), littérateur français, né à Paris, le 1[er] avril 1797, eut pour instituteur son père, qui, ayant renoncé à ses fonctions de membre du Directoire exécutif, rentra dans la vie privée et se consacra à l'éducation de son fils. Il étudia le droit à Paris, et se présenta, en 1820, devant la Cour royale de cette ville pour prêter le serment d'avocat, mais le premier président Séguier et le procureur général Bellart s'opposèrent à son admission, sous le prétexte que son prénom ne pouvait se porter légalement. Il se tourna alors vers l'étude des langues vivantes et de l'histoire naturelle, notamment de la botanique et de la géologie, fit de nombreux voyages en Europe et visita l'Inde anglaise. Il a collaboré au *Miroir*, à la *Pandore*, à l'*Impartial*, donné d'importants articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*, écrit la *Préface de la Belgique et la révolution de Juillet*, de M. Lefebvre de Bécourt (1835, in-8), et publié la traduction anonyme de deux ouvrages anglais de son ami le général O'Connor, gendre de Condorcet : *Lettre au général La Fayette, sur les causes qui ont privé la France des avantages de la révolution de* 1830 (1831, in-8), et *le Monopole, cause de tous les maux* (1849-1850, 3 vol. in-8). M. Larevellière-Lepeaux prépare la publication des *Mémoires* de son père, qui manquent encore à l'histoire du gouvernement directorial.

LARGETEAU (Charles-Louis), astronome français, membre de l'Institut, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), le 22 juillet 1794, mort le 11 septembre 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LA RIBOISIÈRE (Charles-Honoré BASTON, comte DE), sénateur français, ancien député et pair de France, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 21 septembre 1788, et fils d'un général d'artillerie fait comte par Napoléon, fut admis, en 1807, à l'École polytechnique. Lieutenant dans l'arme de l'artillerie, qu'il avait choisie, il assista à la bataille de Wagram, et fut ensuite attaché à son père comme aide de camp. A son retour de Russie où il eut les pieds gelés, il fut nommé chambellan, et, en 1815, officier d'ordonnance de l'empereur. En 1818, il fut mis en non activité, comme chef d'escadron.

Élu plusieurs fois député par l'arrondissement de Fougères (1829-1835), il vota avec l'opposition l'Adresse des 221, puis se montra dévoué à la politique inaugurée par la monarchie de Juillet. A la Chambre des Pairs, où il siégea depuis 1835, il soutint par son vote la politique ministérielle. Il commandait, depuis 1830, dans la garde nationale, la cinquième légion, qui passait pour la plus démocratique de Paris. La révolution de Février le rendit à la vie privée jusqu'aux élections de l'Assemblée législative (mai 1849), qui le compta dans les rangs de la minorité dévouée à la politique napoléonienne. Après le 2 décembre, M. de la Riboisière fut élevé à la dignité de sénateur dès le 25 janvier 1852. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur depuis le 14 décembre 1850. — Sa femme, Mme Élisa ROY, morte en 1851, a fait aux pauvres de Paris un legs de trois millions qui a été employé à la construction de l'hospice dit la Riboisière.

LARIVE (Auguste DE), physicien suisse, né à Genève, le 9 octobre 1801, est fils d'un médecin et chimiste distingué, mort en 1834. Il se signala de bonne heure par un grand nombre d'expériences et par la publication de mémoires scientifiques dont le premier, daté de 1822, fut inséré, avec l'approbation d'Ampère et d'Arago, dans les *Annales de chimie et de physique*. Ses recherches sur la chaleur, faites en société avec Marcet, furent très-remarquées. Il occupa, à la même époque, la chaire de physique à l'académie de sa ville natale. A la suite de l'agitation démocratique de Genève, en octobre et décembre 1830, sans cesser d'avoir son domicile dans cette ville, il alla poursuivre ses travaux dans divers pays, notamment en Angleterre, où il partagea les travaux de la Société royale de Londres. De retour en Suisse, il dirigea, de 1836 à 1841, la *Bibliothèque universelle de Genève* et reprit ensuite, lors de l'application de l'électricité à la métallurgie, l'exercice à peu près exclusif de ses manipulations chimiques, tendant à vérifier sa théorie mécanique de la chaleur. En 1842, M. A. de Larive obtint de l'Académie des sciences un prix Montyon de 3000 fr. pour ses inventions en galvanoplastie. Élu, dès 1830, correspondant de l'Institut de France, puis membre de la Société royale de Londres et de différentes académies de l'Europe, il a été nommé, en 1864, l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences.

On lui doit surtout : *Mémoires sur les caustiques* (1824, in-4); *Théorie de la pile voltaïque* (1836, in-8); *Archives de l'électricité*, recueil de mémoires, servant de supplément à la *Bibliothèque universelle de Genève; Traité d'électricité théorique appliquée* (Paris, 1854-1858, 3 forts vol. in-8, fig.), ainsi que des *Mémoires* et des *Notices* sur plusieurs savants de ses compatriotes (1817-1854).

Le fils aîné de M. DE LARIVE (William), publiciste distingué, rédige en chef la partie littéraire de la *Bibliothèque universelle de Genève*.

LARIVIÈRE (Philippe-Charles, DE), peintre français, né à Paris, le 13 septembre 1798, reçut les premières leçons de son père, entra à quinze ans dans l'atelier de Paulin Guérin, puis suivit ceux de Girodet et du baron Gros et, en 1813, l'École des beaux-arts; il y obtint successivement le second prix de peinture en 1819, une médaille spéciale d'encouragement en 1820, et le grand prix au concours de 1824, dont le sujet était *la Mort d'Alcibiade*. Pendant son séjour à Rome, il exposa au Salon de 1827, un *Prisonnier du Capitole visité par sa famille*, et fit en 1830, comme envoi de cinquième année, *la Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*, admis au Salon de l'année suivante et placé plus tard au musée du Luxembourg. De retour en 1831, il envoya au Salon de cette année et à ceux qui suivirent : *Le Tasse malade à Saint-Onufre*, acquis par la comtesse de Fourcroy; *Deux religieux en méditation* (1831); plusieurs *Portraits* et *Têtes d'étude* (1833-1840); les portraits en pied du *maréchal Magnan*, de *l'amiral Mackau*, du *général Charon* (1853); le portrait du *maréchal Leroy Saint-Arnaud*, *la Pentecôte*, carton des vitraux peints d'après cet artiste pour la chapelle de Dreux (1855); *saint Vincent martyr* (1857); les portraits du *maréchal Niel*, du *maréchal Regnaud de Saint-Jean d'Angély*, achetés par le ministère d'État (1861); de M. Dupin et le *Christ en croix* (1863), etc.

M. Charles Larivière a exécuté pour le musée de Versailles : les *Batailles d'Ascalon*, de *Mons-en-Puelle*, de *Cocherel*, de *Castillon*, la *Prise de Bologne*, avec M. Naigeon ; l'*Assaut de Brescia*, l'*Entrevue de François I[er] et de Clément VII*, avec M. J. Dupré; la *Levée du siége de Malte*, le *Siége de Dunkerque*, la *Bataille des Dunes*, l'*Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de ville en juillet* 1830, l'*Entrée des Français en Belgique; la Rentrée dans Paris du prince président en* 1852, et les portraits de *Vauban*, des maréchaux *Gérard*, *Rochambeau*, *Trévise*, *Mouton*, *Lobau*, *Mortier*,

Drouet, *Bugeaud*, de *l'amiral Roussin*, du *bey de Tunis* et d'*Ibrahim-pacha*. La plupart de ces sujets ont figuré aux salons de 1834 à 1847. Cet artiste a obtenu deux premières médailles, en 1831 et 1855, et la décoration en février 1856.

LA ROCHEFOUCAULD (famille DE), ancienne maison ducale française, qui a réuni successivement, depuis 1517, les titres de baron, comte, duc et pair, avec le nom de Liancourt, héréditaire pour le fils aîné du chef de la maison. Elle se compose aujourd'hui de trois branches : la branche aînée des ducs de LA ROCHEFOUCAULD, et celles des ducs d'ESTISSAC et de DOUDEAUVILLE.

La branche ducale de La Rochefoucauld a pour chef actuel le duc *François*-Marie-Auguste-Émilien, né en 1794. Il a trois fils : le comte François, né le 14 avril 1818, lieutenant-colonel du 5e hussards et officier de la Légion d'honneur; Alfred, né le 5 septembre 1820, et Georges, né le 8 mars 1828. — Frères du duc : le comte Olivier, né à Altona, en 1796, Frédéric, né le 9 juin 1802, et Hippolyte, né le 13 août 1804. L'oncle du duc, le marquis Fr. Gaëtan, né le 5 février 1779, était député du Cher avant 1848.

La branche ducale d'Estissac a pour chef le duc *Roger*-Paul-Louis-Alexandre, né le 17 mai 1826, marié en 1853 à la fille du comte Paul de Ségur. — Il a deux sœurs et un frère : le comte Arthur, né le 1er mai 1831. Sa mère, fille du marquis d'Esoles, née le 17 juillet 1803, est veuve depuis avril 1856. — Il a deux oncles : les comtes Wilfrid, né le 8 février 1798, et François-Joseph, né le 15 mai 1820.

La branche des ducs de Doudeauville avait pour chef Louis-François-*Sosthènes*, né le 15 février 1785, grand d'Espagne, intendant des menus plaisirs sous Charles X. — Il est mort le 7 octobre 1864. Marié deux fois (1807 et 1851), il a du premier lit : le vicomte Stanislas, né le 9 avril 1822, et le comte Sosthènes, duc de Bisaccia, né le 1er septembre 1825.

LA ROCHEJAQUELEIN (Marie-Louise-Victoire DE DONNISSAN, marquise DE), fille unique du marquis de Donnissan, née à Versailles, le 3 octobre 1772, reçut une éducation distinguée de sa mère, dame d'atours d'une des tantes de Louis XVI. A dix-sept ans, elle épousa le marquis de Lescure, son cousin germain, qu'elle suivit en 1792 en Vendée, où elle distribua les premières cocardes blanches; à la fois secrétaire et aide de camp, elle expédiait les dépêches et les portait elle-même. Son zèle la soutint jusqu'à la bataille de Cholet, où son mari fut blessé mortellement. Enceinte et tenant dans ses bras un enfant de dix mois, exposée à toutes les privations d'une armée en déroute, elle quitta ses compagnons après la défaite de Savenay, se réfugia au milieu des bois et y accoucha de deux filles au mois d'avril 1794. L'année suivante, elle profita de l'armistice pour se rendre aux environs de Bordeaux dans son château de Citron, d'où la révolution du 18 fructidor la força quelque temps de s'éloigner. En 1801, elle épousa en secondes noces le marquis Louis de La Rochejaquelein, qui fut tué le 4 juin 1815 au pont de Mathes, à la tête d'une colonne de Vendéens. Douée d'une âme aussi ferme que généreuse, elle n'eut de cette double perte d'autre consolation que celle de retracer les événements auxquels elle avait pris part : son ouvrage, simplement intitulé *Mémoires* (1815, in-8), a eu plusieurs éditions et a été traduit à l'étranger. — Mme de La Rochejaquelein, qui a eu huit enfants de son second mariage, s'était depuis longues années retirée à Orléans, où elle est morte en 1857.

LAROCHEJAQUELEIN (Henri-Auguste-Georges DU VERGIER, marquis DE), né au château de Citron (Gironde), le 28 septembre 1805, est le neveu de la précédente et du héros vendéen, général en chef de l'armée royale, qui périt, les armes à la main, le 4 juin 1815. En 1817, le jeune marquis reçut, des mains de l'ambassadeur de Prusse, à Paris, une magnifique épée que lui offraient les officiers de l'armée prussienne, comme hommage de leur admiration pour le dévouement et la fidélité héréditaires de sa famille. Élève de Saint-Cyr, puis officier de cavalerie, il fit dans l'armée russe, en 1828, la campagne de Turquie, en qualité de volontaire. Dès 1815, il avait été créé pair de France; mais la révolution de Juillet arriva avant que l'âge lui eût permis de prendre son siége à la Chambre haute. Il y renonça alors, se compromit dans le soulèvement de la Vendée, et fut condamné à mort par contumace. Plus tard, il se jeta dans les entreprises industrielles, et attacha surtout son nom à celle des *Inexplosibles* de la Loire. En 1842, le département du Morbihan l'envoya à la Chambre des Députés et il y prit tout d'abord, dans le parti légitimiste, le rang et l'attitude qui convenaient à son origine. Dans l'intervalle de la session de 1843, il fit le pèlerinage de *Belgrave-Square*, et donna sa démission avec ses collègues légitimistes, après la solennelle *flétrissure* que la majorité, sous la pression du ministère Guizot, leur infligea dans l'Adresse, le 24 janvier 1844. Renvoyé à la Chambre par les électeurs, il prit la parole dans les discussions sur le recrutement de l'armée, la réforme des prisons, la réforme électorale, les congrégations religieuses, etc. Partisan des idées de M. de Genoude qui s'efforçait d'allier le principe de la légitimité monarchique avec la souveraineté du peuple, il vota constamment avec l'opposition.

Après la révolution de Février, M. La Rochejaquelein donna, en son nom et au nom de la Vendée tout entière, une adhésion sans réserve aux événements accomplis. Élu représentant à l'Assemblée constituante par le Morbihan, le quatrième sur douze, il y vota le plus souvent avec la droite; il se prononça pourtant avec la gauche contre le cautionnement des journaux, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'amendement Grévy, et pour la suppression de l'impôt du sel. A la Législative, où il fut réélu par le même département, il arbora avec une fermeté nouvelle, en face des institutions républicaines ébranlées, le drapeau de son parti. Il déposa même une proposition tendante à appeler le peuple à se prononcer par *oui* et par *non* entre la République et la Monarchie. Après le coup d'État du 2 décembre, il prêta serment au nouveau régime, comme président du conseil général de la Vendée, et, quelques semaines après le rétablissement de l'Empire (31 décembre 1852), il accepta le titre de sénateur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de M. La Rochejaquelein quelques brochures : *Considérations sur l'impôt du sel* (1844, in-8); *Opinion sur le projet de loi relatif à la réforme des prisons* (même année, in-8); *A M. de Lamennais* (1848, in-8); *Situation de la France* (1849, in-8), et plusieurs discours.

LA ROCHEJAQUELEIN (Auguste, comte DE), général français, né vers 1783, dans le Poitou, est oncle du précédent. Emmené en émigration à Saint-Domingue, il revint en France en 1801 avec son frère Louis et, bien qu'il fût, par les traditions de sa famille, attaché à la cause des Bourbons, il prit du service dans les armées impériales. Couvert de blessures à la bataille de la Moskowa, il tomba au pouvoir des Russes qui, à

la recommandation du comte de Provence, le traitèrent avec beaucoup d'égards. En 1814, il entra dans la garde royale, gagna la Vendée durant les Cent-Jours et y reçut le commandement du 4e corps; blessé au combat des Mathes, où son frère fut tué, il se retrancha dans le pays insurgé et sut s'y maintenir. Sa fidélité valut à M. de La Rochejaquelein le grade de colonel du 1er régiment des grenadiers à cheval, et, en 1818, celui de maréchal de camp. Il fit en cette qualité la guerre d'Espagne (1823), commanda ensuite une brigade de cavalerie de la garde et prit part, dans les rangs de l'armée russe, à la campagne de 1828 contre les Turcs. Admis à la retraite après la révolution de Juillet, il fut accusé, en 1832, d'avoir fomenté les troubles de la Vendée; condamné à mort l'année suivante, il purgea sa contumace en 1835 devant la Cour de Versailles et établit son alibi d'une façon si précise que son avocat, Philippe Dupin, n'eut pas besoin de prendre la parole. En 1857, à l'occasion de la mort de sa belle-sœur, il reçut du comte de Chambord une lettre de condoléance publiée par les journaux légitimistes, et où ce prince faisait un éloge enthousiaste des « héroïques exploits » de la Vendée. M. de La Rochejaquelein a été nommé, en 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

LAROCHE-LAMBERT (Henri-Michel-Scipion, marquis DE), sénateur français, né le 30 décembre 1789, à Paris, appartient à une ancienne famille d'Auvergne. Sous la Restauration, il fit partie des gentilshommes honoraires de la chambre. Il vivait depuis 1830 dans la vie privée lorsqu'un décret du 9 juin 1857 l'éleva à la dignité de sénateur. C'était le seul membre du Sénat qui n'eût point reçu de décoration; il a été promu officier de la Légion d'honneur en août 1860.

LA RONCIÈRE LE NOURY (baron Camille-Adalbert-Marie CLÉMENT DE), marin français, né à Turin, le 31 octobre 1813, second fils du général de division de La Roncière, mort en 1854, entra à l'école navale en 1829, en sortit l'année suivante, et devint successivement enseigne en 1834, lieutenant en 1843, capitaine de frégate en septembre 1851, capitaine de vaisseau le 3 février 1855. Il fit depuis ses débuts des campagnes dans les mers du Sud, au Brésil, remplit plusieurs missions en Angleterre, comme aide de camp de l'amiral de La Susse, fut secrétaire et rapporteur de la commission qui rédigea le décret organique du 15 août 1851 sur le service maritime. Chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée en 1852, M. de La Roncière commanda, de 1853 à 1855, *le Roland*, sur lequel il fit avec distinction la campagne de Crimée.

Rentré en France, il fut membre du jury de l'Exposition universelle et secrétaire rapporteur de la XIIIe classe. Il commanda, en 1856, l'expédition scientifique exécutée dans les mers du Nord sur *la Reine-Hortense* par le prince Napoléon. Il fut mis à la tête de la division navale de Terre-Neuve (mars 1858). Après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques, il a pris récemment le commandement de la division navale du Levant, et a conduit, en juillet 1860, une escadre devant Beyrouth. En février 1861, il fut nommé contre-amiral, puis chef d'état-major du ministre de la marine et des colonies et chargé de la première direction. Le baron Clément de La Roncière, qui a fait, à deux reprises, partie du conseil de l'amirauté, a été promu, le 23 octobre 1856, commandeur de la Légion d'honneur.

LA RONCIÈRE LE NOURY (Émile-François-Guillaume CLÉMENT DE), officier français, frère aîné du précédent, né à Bréda (Hollande), en 1804, s'engagea, en 1821, dans un régiment de cavalerie, et devint rapidement officier. A la fin de 1833, il fut détaché, comme lieutenant au 1er lanciers, à l'école de Saumur, commandée alors par le général baron de Morell, et où son séjour fut l'occasion d'un procès criminel qui eut un grand retentissement (juillet 1835). Nommé, après le rétablissement de l'Empire, inspecteur de la colonisation en Algérie, il a été, dès la création du ministère de l'Algérie et des colonies, appelé au poste de chef de service de Chandernagor (4 novembre 1858). Il remplit ensuite les mêmes fonctions aux îles de Saint-Pierre et Miquelon. Il a été nommé depuis commandant des établissements français de l'Océanie et commissaire impérial aux îles de la Société (14 décembre 1863).

LA ROUNAT (Charles ROUVENAT, DE), littérateur français, né en 1819, fit ses classes à Charlemagne, et se tourna vers la littérature. En 1848, entraîné dans le mouvement politique, il fut secrétaire de la Commission du Luxembourg. Redevenu homme de lettres, il aborda le théâtre et fit, seul ou en collaboration, de nombreux vaudevilles, qui eurent du succès. Au 1er juillet 1856, il est devenu directeur du théâtre de l'Odéon ou second Théâtre-Français, qui lui doit une prospérité soutenue, tout en s'ouvrant presque exclusivement à des auteurs nouveaux.

On peut citer de lui, en collaboration avec MM. Montjoie et Siraudin : *les Associés* (1849); *la Mariée de Poissy* (1850); *les Malheurs heureux*, *Une Bonne qu'on renvoie*, *le Loup et le Chien* (1851); *Un homme entre deux airs*, *Pulcriska et Léontine* (1853); *la Pile de Volta* (1854); *Une Panthère de Java* (1855), pièces légères, en un acte, jouées aux Variétés ou au Palais-Royal; puis, sous son nom seul, une comédie : *les Vainqueurs de Lodi* (en un acte, Gymnase, 1856), et un roman : *la Comédie de l'Amour*. Il a aussi écrit dans divers journaux et recueils, notamment dans la *Revue de Paris*, le *Moniteur universel*, etc. (1855-1857). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1863.

LAROUSSE (Pierre), éditeur et homme de lettres français, né à Toucy (Yonne), le 23 octobre 1817, et élevé à l'école primaire de son pays, alla faire quelques classes au collège de Versailles, puis revint, en 1837, à Toucy, diriger l'école professionnelle fondée en vertu des circulaires de M. Guizot. Au bout de trois ans, il la quitta pour venir à Paris où il reprit ses études, en suivant les cours publics. Après avoir été pendant quelques années professeur dans une institution libre, il fonda, en 1851, avec M. Boyer pour associé, une librairie classique, qui, entre autres livres pour les écoles, publia ses nombreux ouvrages de grammaire d'enseignement ou de littérature.

On cite particulièrement de M. Larousse deux recueils de pensées, de mots célèbres, etc. : *Fleurs latines* (1862, gr. in-8) et *Fleurs historiques* (1863, gr. in-8, avec photographies); puis son *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, français, historique, géographique*, etc., commencé en 1864 (in-4, à 4 col. par livraisons). Ses livres d'enseignement embrassant la lecture, la grammaire, la lexicologie, les éléments du style et des langues classiques. Il a fondé, comme éditeur, deux journaux d'enseignement, l'*École normale*, en 1858, et l'*Émulation* en 1860.

LA ROUSSELIÈRE-CLOUARD (baron Amédée DE), officier et littérateur belge, est né en Angleterre, le 11 décembre 1805. Son père, originaire de la Normandie et lieutenant-colonel dans l'ancienne armée royale, avait émigré et ne rentra

en France qu'en 1814. Placé en 1816 à l'École succursale militaire de Saint Cyr, il fut admis à l'École spéciale en 1820, il en sortit officier deux ans après, fit la campagne d'Espagne de 1823, passa dans la garde royale en 1827, fit partie en 1830 de l'expédition d'Alger et fut envoyé plus tard (1832) en Belgique, avec une mission : il y servit en qualité de capitaine aide de camp du général Magnan. Il quitta le service en 1836 pour épouser la fille unique du baron de Floen Adlercrona, Suédois d'origine, ancien officier au service de l'Autriche et membre des États-Généraux du royaume des Pays-Bas.

M. de la Rousselière tourna son activité d'abord vers la littérature et ensuite vers les questions sociales. Il a doté l'enseignement élémentaire d'une méthode de lecture, qui, en quarante leçons, met les élèves les moins précoces à même de lire couramment. Après avoir fait représenter au théâtre de Liége deux comédies imitées des romans de Ch. de Bernard, il fit jouer au même théâtre un *Don Carlos*, imitation libre, en vers, de l'œuvre de Schiller. Cette œuvre dramatique, dont la place était marquée dans un des théâtres de Paris, n'a paru que sur des scènes belges. Elle a été imaginée deux fois, en 1855. Depuis cette époque, M. de la Rousselière, qui possède un réel talent d'orateur, a donné plusieurs conférences d'économie politique. Au congrès des sciences sociales de 1861 à Londres, on a particulièrement remarqué son *Projet de pension pour les ouvriers vieux ou invalides avec réversibilité sur les enfants jusqu'à un âge déterminé*. M. de la Rousselière a été nommé officier de la Légion d'honneur et chevalier de l'ordre de Léopold.

LARRABURE (Raymond), homme politique français, député, est né à St-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 16 janvier 1799. Ancien négociant, et membre du Conseil général pour le canton d'Orthez, il entra dans la vie politique en 1849, avec le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1857 (novembre), il remplaça M. Planté, comme député au Corps législatif pour la 2e circonscription des Basses-Pyrénées, et il a été réélu, au même titre, en 1863, par 27 882 voix sur 27 991 votants. Il a pris part à de nombreuses discussions, et s'est fait remarquer particulièrement, à chaque session dans la discussion du budget. M. Larrabure a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LARREY (baron Félix-Hippolyte), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 18 septembre 1808, et fils de l'illustre Larrey, mort en 1842, entra d'abord dans le service de santé de l'armée, où il obtint, par concours, différents grades, et fut reçu docteur à Paris en 1832; il fut chargé du service médico-chirurgical de l'hôpital Picpus, pendant le choléra. Il assista, comme aide-major, au siége d'Anvers, après lequel il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold. En 1841, il obtint, par le concours, la place de professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce. Il a été nommé, le 13 février 1858, inspecteur du service de santé des armées. Chirurgien ordinaire de l'Empereur, il a fait la campagne d'Italie de 1859, comme chirurgien en chef. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été promu officier le 9 décembre 1851 et commandeur le 25 juin 1859.

M. Larrey a publié : *Relation chirurgicale des événements de Juillet à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1830), dont la deuxième édition contient un rapport de Dupuytren; *Histoire chirurgicale du siége de la citadelle d'Anvers* (1833, in-8); *du Meilleur traitement des fractures du col du fémur* (1835), thèse d'agrégation; un discours sur *la Méthode analytique en chirurgie* (1841); plusieurs notices sur la chirurgie et l'hygiène militaire, et un grand nombre d'articles dans *la Clinique*, la *Gazette médicale* et la *Gazette des Hôpitaux*, etc., ou de rapports et communications à l'Académie de médecine.

LARRIEU (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Brest (Finistère), en 1807, et fils du propriétaire d'un des premiers vignobles bordelais, le Haut-Brion, se consacra de bonne heure à l'étude des questions vinicoles, et, bien qu'il eût suivi à Paris les cours de droit, il préféra la culture de la vigne à la profession d'avocat. Élevé par sa famille dans les idées légitimistes, un séjour de deux ans aux États-Unis changea complétement ses sentiments politiques. En 1846, il fut, dans le collége électoral de Bordeaux, le concurrent de l'économiste Blanqui, candidat ministériel, qui ne l'emporta qu'après trois jours de ballotage, avec quatre voix de majorité. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 51 962 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'élection du 10 décembre, s'associa ensuite aux attaques de la gauche contre le gouvernement du président et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

Son frère, M. Guillaume-Lucien-Émile Larrieu, né le 5 juillet 1809, entré dans la marine en 1824, a été nommé contre-amiral le 12 août 1855, chargé du commandement de la station navale d'Océanie jusqu'au mois d'août 1861. Nommé vice-amiral, le 27 janvier 1864, il est devenu préfet du 4e arrondissement maritime, le 13 février suivant. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1854.

LARROQUE (Patrice), philosophe français, né à Beaune (Côte-d'Or), le 27 mars 1801, fut reçu le premier au concours d'agrégation de philosophie, en 1827, et docteur ès lettres la même année. Après avoir été professeur d'humanités et de philosophie dans divers colléges, de 1821 à 1828, il fut successivement inspecteur de l'académie de Toulouse (1830-1836), recteur des académies de Cahors, de Limoges et de Lyon (1836-1849). En disponibilité de 1849 à 1852, il demanda sa mise à la retraite à la suite du coup d'État. M. P. Larroque est le beau-frère du maréchal Vaillant. Décoré de la Légion d'honneur, dès 1839, il a été promu officier le 11 septembre 1847.

Il a publié : *Theodicea, juxta methodum geometricam instituta*, *Influence du Théâtre sur les mœurs* (1827), thèses; *Mémoires sur l'instruction publique, adressé aux Chambres* (1831); *Principes de lecture* (1837); *Entretiens sur les éléments de l'astronomie*, etc. (1837); *Cours de philosophie* (1840); *De la guerre et des armées permanentes* (1856), couronné par le comité du congrès de la paix; *De l'esclavage chez les nations chrétiennes* (1857); *Rénovation religieuse* (Bruxelles, 1859); *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* (Ibid., 1859, 2 vol.) : ces deux derniers ouvrages, imprimés à l'étranger, ont été, à Paris, l'objet de poursuites judiciaires qui ont abouti à une ordonnance de non-lieu; mais la circulation en France en a été momentanément interdite. Ils ont été réimprimés à Paris en 1864. Citons encore : *Opinion des Déistes rationalistes sur la Vie de Jésus selon M. Renan* (1863, broch. in-8).

LA RUE (comte Aristide-Isidore-Jean Marie de), général français, sénateur, né le 11 mars 1795,

entra dans le corps d'état-major, devint capitaine en juillet 1816, chef d'escadron en octobre 1823; il était aide de camp du duc de Raguse en 1830, lieutenant-colonel en janvier 1836, colonel en février 1839 et maréchal de camp le 14 avril 1844, il fut jusqu'en 1848, directeur des affaires de l'Algérie. Admis à la retraite en 1848, remis en activité en 1849, général de division le 14 juillet 1851, il est aujourd'hui, quoique faisant partie du corps de réserve, président du Comité de la gendarmerie, inspecteur général permanent de cette arme (fonctions nouvelles), membre du Comité de l'Algérie, etc. Il a été appelé au Sénat le 13 février 1860. Promu, le 27 août 1845, grand officier de la Légion d'honneur, le général de La Rue a été enfin promu grand'croix de cet ordre le 13 août 1857.

LASAULX (Ernest DE), philologue et archéologue allemand, né le 16 mars 1805, à Coblentz, et fils de l'architecte de ce nom, étudia, de 1824 à 1830, aux universités de Bonn et de Munich et habita successivement Vienne, Rome, Athènes, Constantinople et Jérusalem. De retour en Allemagne, en 1835, il obtint une chaire de philologie à Wurtzbourg, d'où il passa, neuf ans après, à l'université de Munich, en qualité de professeur titulaire de philologie et d'esthétique. Malgré la vogue de ses cours, il perdit sa place, en 1847, à la chute du ministre Abel, auquel il s'était montré tout dévoué. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il vota dans les questions religieuses avec la fraction catholique, et dans les questions politiques avec le parti grand-germanique. En 1849, il fut rétabli dans sa chaire. Il a été nommé en outre membre de la seconde Chambre de Bavière. — M. E. de Lasaulx est mort en 1861.

On a de M. de Lasaulx une série de travaux originaux et savants tels que : *l'Oracle de Dodone* (Wurtzbourg 1841); *Du Sens de la fable d'OEdipe* (ueber den Sinn der Œdipussage; Ibid., 1841); *les Sacrifices de propitiation des Grecs et des Romains* (die Sühnopfer der Griechen und Rœmer; Ibid., 1841); *la Complainte de Linus* (ueber die Linosklage; Ibid, 1842); *les Prières des Grecs et des Romains* (die Gebete der Griechen und Rœmer; Ibid., 1842); *la Fable de Prométhée et sa signification* (Prometheus : die Sage und ihr Sinn, Ibid., 1843); *De l'imprécation chez les Grecs et les Romains* (Ueber den Fluch bei Griechen und Rœmern; Ibid., 1843); *le Serment chez les Grecs* (der Eid bei den Griechen : Ibid., 1844); *le Serment chez les Romains* (der Eid bei den Rœmern : Ibid., 1844); *l'Étude des antiquités grecques et romaines* (Ueber das Studium der griechischen und rœmischen Alterthümer; Munich, 1846); *De la marche progressive de la vie romaine et grecque et de l'état actuel de la vie allemande* (Ueber den Entwickelungsgang des griech. und rœmisch. etc.; Ibid., 1847); *les Livres du roi Numa* (die Bücher des Kœnig Numa; Ibid., 1847); *la Géologie des Grecs et Romains* (die Geologie der Griechen und Rœmer; Ibid., 1851); *Études sur l'histoire et la philosophie du mariage chez les Grecs* (Zur Geschichte und Philosophie der Ehe bei den Griechen; Ibid., 1852); *la Chute de l'Hellénisme*, etc. (der Untergang des Hellenismus; Ibid., 1854); *Étude sur l'antiquité classique* (Studien des klassischen Alterthums; Ratisbonne, 1854, in-4), recueil de dissertations académiques, etc., etc.

Deux frères du précédent, MM. Othon et Hermann DE LASAULX, se sont fait connaître comme architectes. Le premier, après avoir vécu longtemps à Elberfeld, émigra, en 1850, pour le Texas; le second s'est fixé à Coblentz.

LA SAUSSAYE (Jean-François-de-Paule-Louis DE), antiquaire français, membre de l'Institut, appelé à tort par plusieurs bibliographes, sur l'autorité de M. Quérard, Petit de La Saussaye ou simplement Petit, est né à Blois, le 6 mars 1801, d'une très ancienne famille de l'Orléanais, qui compte saint François de Paule parmi ses membres. Il fut d'abord destiné à la carrière militaire. Fixé ensuite dans sa ville natale comme percepteur des contributions, il se livra à l'archéologie et fit exécuter des fouilles dans les environs. Plus tard, encouragé par son compatriote Pardessus, membre de l'Académie des inscriptions, il soumit à cette compagnie un mémoire manuscrit intitulé : *Histoire de la Sologne blaisoise*, où étaient exposés les résultats de ces fouilles. Il obtint, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales.

La révolution de Juillet brisa la carrière administrative de M. de La Saussaye qui, mis en possession d'une grande aisance par un récent mariage, se consacra tout entier à l'archéologie et surtout à la numismatique. Il fonda, à Blois, en 1836, de concert avec un de ses amis, habile antiquaire, Ét. Cartier (d'Amboise), mort en 1859, la *Revue de numismatique*, dans laquelle il a inséré un grand nombre de dissertations. Ce recueil, qui le mit en relation avec tous les antiquaires de France, fut le point de départ de sa réputation. Après divers travaux sur les *Origines de la ville de Blois*, les *Antiquités de la Sologne*, qui lui valurent, de 1834 à 1836, des médailles de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il publia deux ouvrages importants : l'*Histoire du château de Chambord* (1837, in-4), qui a eu huit éditions, et celle *du château de Blois* (1840, in-4), qui en a eu trois, et obtint une nouvelle médaille d'or. L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait choisi l'auteur, en 1838, pour correspondant.

Plus spécialement versé dans l'étude de la numismatique gauloise, M. de La Saussaye conçut le projet d'une description complète des monnaies de la Gaule et fit paraître, à Blois, en 1842, sous le titre de *Numismatique de la Gaule narbonnaise* (in-4), la première partie de ce grand travail, qu'il n'a malheureusement pas continué, et qui lui ouvrit, néanmoins, en 1845, les portes de l'Institut. Il essaya alors de se fixer à Paris; mais l'amour du sol natal le rappelait souvent dans le Blaisois. Grâce à ses soins, la bibliothèque publique de la ville de Blois s'enrichit d'une foule d'ouvrages importants. En 1855, M. de La Saussaye, qui, comme conseiller général du Loir-et-Cher, avait pris une part active aux affaires du département, fut nommé recteur de l'Académie de Poitiers, dont l'importance venait d'être accrue par la réorganisation des circonscriptions universitaires. Il est devenu depuis recteur à Lyon. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été promu depuis officier de cet ordre.

On a encore de lui : *Antiquités de la Sologne blaisoise* (1848, in-4, avec atlas); *Histoire de la ville de Blois* (Blois, 1846, in-12) et *Guide historique du voyageur à Blois* (in-12), qui a paru anonyme, en 1855. Il a aussi fourni quelques dissertations aux *Annales de l'Institut archéologique de Rome* et aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, dont il a été président pendant l'année 1846.

LAS-CASES (Charles-Joséphine-Auguste-Pons-Barthélemy, marquis DE), comte de l'Empire, est né à Paris, le 1er août 1811. Entré dans la marine en 1830, il fut successivement nommé aide de camp des amiraux ministres de la marine, baron Duperré et baron Roussin. En 1842, il fut envoyé, avec *la Mésange*, à Constantinople,

our se mettre à la disposition du baron de Bourqueney, ambassadeur de France. Devenu maire de Chalonnes-sur-Loire, puis directeur des mines de cette ville, et membre du conseil général pour le canton de ce nom (1853), il entra, en 1857, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 4ᵉ circonscription de Maine-et-Loire, et il fut réélu au même titre, en 1863, par 17 282 voix sur 29 112 votants. M. de Las-Cases a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1843 et chambellan honoraire de l'empereur en 1859.

LASCOUX (Jean-Baptiste), magistrat français, né dans la Dordogne, en 1795, fut attaché d'abord comme substitut (1815), puis comme juge (1816) au tribunal de Sarlat. Juge auditeur au tribunal de la Seine en 1838 et, peu après, juge suppléant, il devint successivement substitut près le tribunal civil (1842) et près la Cour royale (1843), siégea comme conseiller à la même cour de 1848 à 1850, et fut alors nommé procureur de la république au tribunal civil, où il fut maintenu par l'Empire. En octobre 1856, il a été nommé conseiller à la Cour de cassation, et, en février 1859, secrétaire général du ministère de la justice, conseiller d'État hors sections et commissaire du gouvernement près le Conseil du sceau des titres. M. Lascoux fait partie du Comité des travaux historiques. Nommé officier de la Légion d'honneur le 13 août 1859, il a été depuis promu commandeur. Il est redevenu conseiller à la Cour de cassation en 1863.

LASNONIER (Eugène), homme politique français, député, est né le 1ᵉʳ septembre 1807. Après avoir terminé ses études de droit, il prit place au barreau de Niort, puis devint juge suppléant au tribunal civil de cette ville. Membre du conseil général pour le canton de Secondigny, il entra au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription des Deux-Sèvres, et obtint 10 772 voix sur 21 269 votants.

LASSAGNE (Alphonse), acteur français, né en 1809, débuta, sans beaucoup de succès, sur des théâtres de société, parcourut la province et parut, en 1840, au Palais-Royal, dans *Un Brelan de troupiers*. De là il fut engagé aux Folies-Dramatiques, puis aux Variétés, qu'il n'a plus quittées. *Drin drin*, *le Voyage à Saint-Denis*, *l'Amour, qué qu'c'est qu'ça? Mademoiselle Rose*, *les Mystères de l'été*, la reprise des *Saltimbanques*, et une foule de pièces bouffonnes ont mis tour à tour en relief ses efforts pour recueillir l'héritage des Brunet, des Vernet et des Odry. Atteint de folie depuis plusieurs années, M. Lassagne est mort le 22 août 1863.

LASSAIGNE (Jean-Louis), chimiste français, né le 22 septembre 1800, mort le 18 mars 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

LASSALLE (Émile), lithographe français, né à Bordeaux, en 1813, y étudia le dessin sous M. Pierre Lacour, vint ensuite à Paris et débuta par un premier cadre de lithographie au Salon de 1834. Il concourut, dès lors, à l'illustration des *Cimetières de Paris*, d'*Une Promenade au Père-Lachaise*, etc. S'attachant depuis à la reproduction des tableaux importants de notre jeune école, il a donné une suite d'œuvres nombreuses et variées dont la plupart ont figuré aux Salons de 1841 à 1855. Nous citerons : *la Pèlerine*, de M. Rodolphe Lehmann ; un *Groupe de jeunes filles*, de M. C. Landelle; *les Chiens courants*, d'Alfred Dedreux (1847) ; *Sapho*, de M. Barrias; *Érigone*, de M. Biennoury (1848) ; *Bonaparte* et *Napoléon*, de Paul Delaroche ; *Cléopâtre*, de M. J. Gigoux ; plusieurs *Portraits*, etc.; quelques-uns de ses sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le *Napoléon III* d'A. Dedreux ; *l'Angoisse* et *la Femme napolitaine*, de Léopold Robert; *le Petit distrait*, de M. Landelle; *une Meute*, d'après M. Jadin; *Dante et Virgile*, d'après M. Eug. Delacroix; *Leda*, d'après M. Baudry. Au Salon de 1861, il a exposé : *le Dernier soupir du Christ*, d'après Prud'hon ; les portraits de *Napoléon III à Solferino*, d'après M. Yvon ; *la Princesse Mathilde*, *la Princesse Clotilde*, d'après M. Eug. Giraud ; *Mme de Calonne*, d'après M. J. Ricard. On doit encore à M. Ém. Lassalle, en dehors des salons : *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; *la Médée poursuivie*, de M. E. Delacroix; *le Faust au sabbat*, d'Ary Scheffer, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1847, une 1ʳᵉ en 1848, et des rappels de cette médaille en 1857, 1859, 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

LASSARRE (François), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Sulpice-le-Dunois (Creuse), le 22 novembre 1797, exerça, jusqu'en 1821, la profession d'avocat, et fut alors nommé substitut, puis procureur du roi près le tribunal de Guéret, en 1839. Il soutint sans succès, en 1846, contre M. Boutmy, accusé de corruption électorale, un procès qui fit grand bruit. Après la révolution de Février, il se rallia au nouveau gouvernement et devint procureur de la République. Envoyé par les électeurs modérés de la Creuse à la Constituante, le dernier sur sept représentants, et membre du Comité de la justice, il vota constamment avec la droite dans toutes les questions politiques ou sociales. Néanmoins, il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé juge au tribunal de Guéret.

LASSEN (Christian), savant orientaliste allemand, né à Berghen, en Norvége, le 22 octobre 1800, fit ses études à Christiania et, après la mort de son père, à Heidelberg et à Bonn, où il eut pour maître Guillaume de Schlegel, qui l'envoya à Paris et à Londres, copier et collationner des manuscrits pour son édition des *Râmâyana*. A Paris, il connut Eugène Burnouf, et publia avec lui, aux frais de la Société asiatique, un *Essai sur le Pali* (1826). Reçu docteur à Bonn, en 1827, avec une thèse intitulée : *Commentatio geographica atque historica de Pentapotamia Indica*, il prit ses licences pour l'enseignement, et devint, en 1830, professeur adjoint de langue et de littérature indiennes, puis titulaire en 1840. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis plusieurs années, il a été élu membre étranger de cette société.

M. Lassen, outre les éditions critiques de nombreux manuscrits indiens ou persans, a publié deux grands ouvrages : *les Antiquités indiennes* (Indische Altherthumskunde; Bonn, 1844-1858, 3 vol.), et *les Vieilles inscriptions cunéiformes de la Perse* (die altpersischen Keilinschriften; Ibid., 1836). Parmi ses autres travaux, il faut citer un recueil de fables : *Hitopadesa* (Ibid., 1831, 2 vol.), publié avec Schlegel; une édition du *Gitagovinda* de Jayadeva (Ibid., 1837) ; le *Gymnosophista, sive Indicæ philosophiæ documenta* (Ibid., 1832) ; *Anthologia sanscrita*, avec notes (Ibid., 1838) ;

Institutiones linguæ pracreticæ (Ibid., 1837); l'un des premiers ouvrages sur cet idiome; une savante *Introduction à l'histoire des rois grecs et indoscythes de la Bactriane, du Caboul et de l'Inde* (Zur Geschichte der griech. und indo-scythischen Kœnige, etc.; Ibid., 1838); une édition critique d'une partie du *Vendidad* (Ibid., 1852). Enfin, M. Ch. Lassen a fourni des mémoires très-importants au *Journal de l'Orient* (Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes), dont il eut un instant la direction, à l'*Encyclopédie* de Gruber, à la *Bibliothèque indienne* (Indische Bibliothek), au *Musée du Rhin* (Rheinisches Museum), et à divers autres recueils.

LASSUS (Jean-Baptiste-Antoine), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1807, mort aux eaux de Vichy, le 15 juillet 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LASTEYRIE (Ferdinand-Charles-Léon, comte DE), homme politique français, membre de l'Institut, né le 15 juin 1810, est fils du philanthrope de ce nom, mort en 1849, et qui avait épousé la nièce de Mirabeau. Après avoir étudié, de 1827 à 1830, à l'École des mines, il servit, pendant la révolution de Juillet, d'aide de camp au général La Fayette, son parent, et fut successivement employé dans les ponts et chaussées jusqu'en 1837, au ministère de l'instruction publique et à celui de l'intérieur. Nommé député du quatorzième arrondissement de la Seine en 1842, il se rangea, dans l'opposition de gauche, contribua de tous ses efforts au mouvement réformiste, et assista, en 1847, à plusieurs banquets.

Après la révolution de Février, M. F. de Lasteyrie représenta la ville de Paris à la Constituante et à la Législative et prit une part des plus actives à la discussion de ces deux assemblées. Il fut membre du conseil d'État provisoire et rapporteur de plusieurs projets de loi, vota, en général, avec la fraction des représentants modérés et repoussa les plus importantes mesures de la majorité réactionnaire, telles que la loi électorale du 31 mai et la révision prématurée de la Constitution. Lors du coup d'État, il protesta dans la réunion de la mairie du Xe arrondissement, et se tint à l'écart de la scène politique. De 1848 à 1851, il avait fait partie du conseil municipal de Paris, du conseil général de la Seine, etc. En 1857, sa candidature aux élections du Corps législatif réunit plusieurs milliers de voix de l'opposition à Paris. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en avril 1860, en remplacement de Monmerqué, il appartenait déjà à différentes compagnies savantes, entre autres à la Société des antiquaires de France.

M. Ferd. de Lasteyrie a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont le fruit de nombreux voyages de recherches, tant en France qu'à l'étranger : *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France* (1837-1856, in-fol.), couronné en 1841 par l'Institut; *Rapport sur les manufactures de Sèvres et des Gobelins* (1850); *Théorie de la peinture sur verre* (1853, in-8); *la Cathédrale d'Aoste* (1854, in-8), qui ouvre une série d'études archéologiques sur les églises des Alpes; *l'Electrum des anciens était-il de l'émail?* (1858); *Description du trésor de Guanazar, recherches sur toutes les questions archéologiques qui s'y rattachent* (1860, in-4, avec pl.); *les Travaux de Paris, examen critique* (1862, in-18); *Causeries artistiques* (1862, in-18); *la Peinture à l'Exposition universelle* (1863, in-18); *Question parisienne*, Lettres à M. Chaix d'Est-Ange (1864, in-18), etc.

LASTEYRIE (Adrien-Jules, marquis DE), homme politique français, né le 31 octobre 1810, au château de la Grange (Seine-et-Marne), est cousin du précédent, petit fils du général La Fayette et beau-frère de M. de Rémusat. Entré de bonne heure au service de don Pedro, il prit part à l'expédition qui chassa, en 1832, don Miguel du Portugal. En 1842, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de la Flèche, vota avec le centre gauche et fut, en 1845, chargé du rapport du projet de loi sur le régime des colonies; il se montrait fort assidu à suivre les travaux parlementaires et savait se faire écouter de la majorité. La révolution de 1848 le jeta complètement dans l'opposition contre-révolutionnaire; représentant de Seine-et-Marne, il se prononça, à la Constituante, en faveur des deux Chambres, du vote à la commune, de la proposition Rateau et de l'expédition d'Italie, fut réélu le premier de son département et prit, à la Législative, une attitude des plus hostiles à la République et au président tout ensemble. Il fut un des dix-sept membres choisis par le ministère, en 1850, pour préparer la loi électorale du 31 mai contre le suffrage universel. Mais, à la session suivante, il devint l'organe habituel des adversaires du pouvoir exécutif, attaqua la Société du 10 décembre, posa la candidature du prince de Joinville et protesta énergiquement contre le coup d'État. Expulsé du territoire français en 1852, il fut compris dans le décret d'amnistie du 7 août de la même année. On a de lui quelques articles historiques et économiques, publiés depuis 1841, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

LA SUSSE (Aaron-Louis-Frédéric REGNAULT, baron DE), marin français, né le 3 juillet 1788, s'engagea, dès l'âge de quinze ans, à bord des vaisseaux de l'État et se distingua par son courage dans plusieurs combats des mers de l'Inde. Nommé lieutenant de vaisseau le 7 mai 1812, capitaine de frégate en 1823, capitaine de vaisseau en 1828, il commanda la goëlette *la Lyonnaise*, à la station du Brésil. Appelé à siéger au conseil des travaux en 1833, il eut, pendant plusieurs années, le commandement du vaisseau *le Montebello*, devint contre-amiral le 30 mai 1837 et reçut la mission de rétablir dans le Levant la station chargée de veiller à la protection du commerce français (1838-1841). Élevé au grade de vice-amiral (2 juin 1844), il inspecta les équipages de ligne en 1846 et présida le conseil des travaux en 1847, et le Conseil d'amirauté en 1851. L'année suivante, il a commandé en chef l'escadre d'évolution de la Méditerranée. Admis en 1855 dans le cadre de réserve de l'état-major général, M. de La Susse était depuis 1843 grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en août 1860.

LATENA (Nicolas-Valentin DE), magistrat français, né à Ancy-le-Franc (Yonne), le 5 juillet 1790, d'une très-ancienne famille militaire du canton de Fribourg, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut chargé en 1815 de la sous-direction des bureaux du comité des gardes nationales de France, présidé par le comte d'Artois. Ce prince le fit nommer, en 1819, conseiller référendaire de deuxième classe à la Cour des comptes, et, en 1829, le promut à la première classe, sur la présentation de cette cour. M. de Latena, qui a souvent été appelé à faire partie de commissions importantes, est devenu conseiller maître en 1837, bien qu'il n'ait jamais déguisé son attachement à la branche aînée des Bourbons. Au mois de juillet 1848, il fut chargé de faire une enquête sur l'administration et la comptabilité des ateliers na-

tionaux. Magistrat voué de bonne heure à de sérieuses études littéraires, il a publié récemment un ouvrage philosophique intitulé : *Étude de l'homme* (1854, in-8; 3e édit. corrigée, 1858), qui a été dans la presse l'objet d'unanimes éloges.

M. de Latena avait un frère, Pierre-Antoine-Jules DE LATENA, né en 1797, mort en 1845, qui entra, en 1814, dans les gardes du corps de Louis XVIII et suivit ce prince à Gand. A la révolution de Juillet, il donna sa démission de chef d'escadron pour se livrer à la littérature. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud ainsi qu'à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

LATHAM (Robert-Gordon), philologue anglais, né en 1812, à Billingsborough (comté de Lincoln), où son père était vicaire, étudia les humanités au collège d'Éton, et passa, en 1849, à Cambridge où il prit tous ses grades universitaires; il y reçut également le diplôme de docteur en médecine. Sans abandonner tout à fait cette dernière science, il se livra aux recherches philologiques et fit, en 1822, un voyage en Danemark et en Norvège dans l'intention d'étudier les idiomes scandinaves. A son retour, il publia une traduction anglaise du poëme de Tegner, *Axel et Frithiof*, et des esquisses de mœurs : *la Norvége et les Norvégiens* (Norway and Norwegians, 1834).

Reportant dès lors ses efforts sur sa propre langue, M. Latham tenta d'opérer une réforme dans l'alphabet, et écrivit dans ce but son *Précis de l'essai de Rask sur les sifflantes* (Abstract of Rask's Essay on the sibilants), et l'*Appel aux écrivains anglais et américains* (An Address to the authors of England and America). La langue grecque, dont il publia une grammaire abrégée (*Grammatical sketch on the greek language*), était en quelque sorte le modèle qu'il proposait à ses compatriotes. Ces travaux, qui avaient ému les savants, le désignèrent, en 1840, pour une chaire de langue et de littérature nationales à l'université de Londres.

Les ouvrages suivants, plus sérieux au point de vue de la philologie, appartiennent au même ordre d'idées : *De la Langue anglaise* (On the english language, 1841; 4e édit., 1850), où l'auteur, faisant usage des travaux allemands, présente le tableau historique du développement et des progrès de la langue; *Grammaire élémentaire* (Elementary grammar; 1843, nouvelle édit., 1852); *Histoire et origine de la langue anglaise* (History and etymology of the english language, 1845), ouvrage complété par les *Essais de logique appliquée à la grammaire et à l'étymologie* (Outlines of logic applied, etc., 1847); etc. Le *Manuel de la langue anglaise* (Handbook of the english language), qui a paru en 1851, est le résumé des travaux que nous venons d'indiquer.

En même temps, qu'il donnait une édition de la *Germania* de Tacite (1850), avec des notes historiques et linguistiques, M. Latham entrait dans une voie tout à fait nouvelle et publiait sur une question très-controversée d'ethnographie un ouvrage original, *De la Variété des races humaines* (Natural history of the variety of men, 1850) et un recueil de cours publics faits à Liverpool, *l'Homme et ses migrations* (Men and its migrations, 1851) : il cherche à y prouver, d'accord avec les théologiens, l'unité du genre humain et à ramener toutes les variétés d'hommes au couple primitif de la tradition biblique.

M. Latham est un des fondateurs de la Société philologique de Londres. La plupart de ses recherches ont d'abord été insérées dans les *Rapports* de la Société pour l'avancement des sciences, le *Philosophical Magazine*, le *Philosophical journal* d'Edimbourg et divers recueils littéraires. En 1853, il a entrepris une édition nouvelle du grand *Dictionnaire* de Johnson et, en 1854, il a été chargé du classement de la section ethnologique au palais de Sydenham. Ces occupations nombreuses ne lui ont pas fait négliger l'exercice de la médecine : il a été successivement attaché à la maison de secours (*dispensary*) de Saint-James et Saint-Georges, à l'hôpital du Middlesex, etc.

LATIL (Mathieu-François-Vincent), peintre français, né à Aix, le 8 février 1796, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros, suivit l'École des beaux-arts et débuta au Salon de 1824. Il a surtout exécuté et exposé, entre autres tableaux d'histoire et sujets religieux : *Byrane abandonnant Olympe* (1824); *le Lavement des pieds*, commandé par la ville de Paris (1827); *la Tunique de Joseph; Moralité du peuple en l'absence des lois, en juillet* 1830 (1830); *la Fille du vétéran* (1838); *Épisode de l'histoire des naufrages* (1841); *Jésus-Christ guérissant un possédé; saint Paul en Macédoine* (1845); *la Mission des apôtres* (1847); *saint Jean le précurseur* (1849); *Jeunes naufragés en actions de grâces* (1859); des *portraits*, etc. (1832-1851). M. Latil a obtenu une 2e médaille en 1827, et une 1re en 1841.

Cet artiste a épousé, en 1833, Mlle Eugénie HENRY, artiste peintre, née à Moscou, en 1808, qui s'est fait connaître comme portraitiste, a exposé à divers Salons et obtenu une 3e médaille en 1839 et une 2e en 1841.

LATINO-COELHO (José-Maria), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 29 novembre 1825, et fils d'un officier d'artillerie, fut de bonne heure élève de l'École polytechnique, puis de l'École militaire, entra au service comme sous-lieutenant, et devint lieutenant en 1851. Professeur de minéralogie et de géologie depuis la même époque, il a été élu plusieurs fois député de 1854 à 1860. Orateur et publiciste distingué du parti libéral, M. Latino-Coelho est directeur du journal officiel *Diario de Lisboa*, secrétaire de l'Académie des sciences, et membre du conseil général d'instruction publique.

Nous citerons de lui : *Cours d'éléments d'histoire naturelle*, *Encyclopédie des écoles primaires*, *Éloge historique du cardinal Saraiou*, *Éloge de la Fonseca Magalhaes* (1850-1860), ainsi qu'un grand nombre d'articles dans le *Farol*, la *Revoluçao de Setembro*, l'*Emancipaçao*, la *Revista* de Madrid et divers autres recueils.

LA TOUR (comte Gustave DE), homme politique français, député, né dans les Côtes-du-Nord, en 1809, a professé longtemps des opinions légitimistes. Compromis, en 1832, dans les troubles de la Vendée, il quitta la France, s'engagea dans l'armée autrichienne et servit en Hongrie, puis se retira avec le grade de capitaine. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il est entré, avec l'appui du gouvernement, au Corps législatif, pour l'arrondissement de Lannion, qui l'a réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, où il avait pour concurrent M. Thiers, il a obtenu 16147 voix sur 20674 votants. Il fait partie du conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Tréguier, et dirige la *Bretagne*, journal politique de Saint-Brieuc. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il a écrit aussi dans quelques publications périodiques de Paris, notamment dans la *Revue contemporaine*.

LATOUR (Antoine TENANT DE), poëte et littérateur français, né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), en 1808, eut pour maître, au collége de Dijon, M. Daveluy, qui lui inspira le goût de l'enseigne-

ment. En 1826, il entra à l'École normale, où il suivit particulièrement la direction de M. Michelet. Agrégé des classes supérieures, il occupa quelque temps une chaire au collège Bourbon, puis au collège Henri IV. Le roi Louis-Philippe lui confia l'éducation du duc de Montpensier, auprès duquel il est resté, même après 1848, comme secrétaire des commandements, et dont il partage fidèlement l'exil. Il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers et officier de la Légion d'honneur.

M. A. de Latour a débuté, en poésie, par un recueil de vers qui respirent une douce et vague mélancolie : *la Vie intime* (1833, in-8; 2e édit., corrigée et augmentée de pièces nouvelles, 1835). Ses *Poésies complètes* (1841, 2 vol. in-18) comprennent, avec *la Vie intime*, *Loin du foyer*, dont le titre seul indique le même genre de poésie tendre et délicate. Comme prosateur, il a publié : *Essai sur l'étude de l'Histoire de France au XIXe siècle* (1835, in-8), traçant nettement les limites de l'école symbolique, représentée par M. Michelet, et suivi de notices remarquables sur *la Sorbonne* et sur *la Chronique de Saint-Séverin*; *Luther, étude historique* (1835, in-12), livre curieux tiré à 100 exemplaires et fort recherché aujourd'hui; puis, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles sur Malherbe et Racan, des notices sur Sarazin, Vertot, Saint-Real, etc., réunis sous le titre de *Petits chefs-d'œuvre historiques* (1846, 2 vol. in-12); la *Relation du voyage en Orient de S. A. R. M. le duc de Montpensier*, sous forme de lettres (1847, in-8, avec un album de 30 pl. gr. in-fol., dessiné par M. de Sinety), écrite à la suite d'une excursion avec son royal élève à Tunis, en Égypte, en Turquie et en Grèce.

M. A. de Latour est connu surtout comme traducteur de Silvio Pellico, dont il a contribué à populariser en France le nom et les écrits. Sa traduction de *Mes prisons* a été souvent réimprimée. On lui doit en outre la traduction des *Mémoires d'Alfieri* (1840); du *Théâtre* et des *Poésies* de Manzoni (1841), de *la Colonne infâme* du même auteur (1843), etc. Depuis qu'il a quitté la France, il a fait paraître des *Études sur l'Espagne* (1855-1857, 3 vol. in-8), fruit de plusieurs années d'observation personnelle.

Son père, M. Jean-Baptiste TENANT DE LATOUR, né en 1779, ancien garde du corps, puis chef du personnel des postes et bibliothécaire de Louis-Philippe au château de Compiègne, a donné un certain nombre d'éditions estimées, notamment : *Poésies de Malherbe*, avec un *Commentaire* inédit d'A. Chénier (1842), *Œuvres de Chapelle et Bachaumont* (1854), *Œuvres complètes de Racan* (1857); ces deux derniers ouvrages font partie de la *Bibliothèque Elzévirienne*. Il est décoré de la Légion d'honneur (22 mai 1825).

LATOUR [DE SAINT-YBARS] (Isidore LATOUR, dit), auteur dramatique français, né à Saint-Ybars, village de l'Ariége, vers 1809, fit ses études, à Toulouse, où il fut reçu avocat, et se fit inscrire au barreau. Depuis 1834, on rencontre fréquemment son nom soit dans les journaux littéraires du Midi, soit parmi les concurrents des Jeux Floraux. Son premier essai dramatique, *le Comte de Gowrie*, fut même représenté à Toulouse avec succès (1836). Il se rendit ensuite à Paris, publia un recueil de poésies catholiques, intitulés : *Chants du néophyte* (1837, in-8), et fit recevoir au Théâtre-Français la tragédie de *Vallia* (1841).

Se vouant dès lors à la tâche difficile de ressusciter la tragédie classique, il donna successivement sur la même scène : *Virginie* (1845), qui n'eut qu'un demi-succès, malgré le concours de Mlle Rachel, et *le Vieux de la montagne* (1847), qui réussit encore moins. Il a fait aussi représenter : à l'Odéon, *le Tribun de Palerme* (1842), en prose; *le Syrien* (1847), en vers; *le Droit chemin* (1853), en vers, et, à la Porte-Saint-Martin, *les Routiers* (1851), drame en vers. En 1857, M. Latour [de Saint-Ybars] s'est porté sans succès candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif. Il est, depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

LATOUR (Amédée), médecin français, né vers 1808, reçu docteur à Paris en 1834, se tourna, dès 1836, vers la littérature médicale, et fonda ou rédigea, depuis cette époque, la *Gazette des médecins praticiens*, la *Gazette des hôpitaux*, où il signa longtemps *Jean Raymond*. En 1840, à l'occasion d'un concours subi par M. Gendrin, il se permit contre ce dernier, suivant l'expression d'un biographe, des écarts de plume qui lui valurent des poursuites judiciaires, plusieurs mois de prison et une réparation pécuniaire. En 1850, il a fondé l'*Union médicale*, l'une des feuilles scientifiques les plus accréditées. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

M. A. Latour a publié : *Du traitement préservatif et curatif de la phthisie pulmonaire* (1840); recueilli et annoté le *Cours de pathologie interne* de M. Andral (1837, 3 vol.); le *Traité élémentaire de pathologie et de thérapeutique générales*, du même (1840, 3 vol.); les *Lettres sur la syphilis* de M. Ricord (1856), et extrait de l'*Union médicale*, un certain nombre de *Lettres* et *Mémoires*. Citons encore : *De la foi en médecine* (1857).

LATOUR-DUMOULIN (Pierre-Célestin), publiciste français, député au Corps législatif, né à Paris, le 18 février 1823, fit ses études au collège Saint-Louis, puis suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Livré à l'étude de l'économie politique et du droit administratif, il publia, en 1846 et 1847, quelques articles dans le *Courrier Français* et dans le *Commerce*. De 1848 à 1851, il fut successivement rédacteur du journal l'*Assemblée Nationale*, rédacteur en chef du *Courrier Français* et directeur du *Bulletin de Paris*. Il avait fondé, en 1849, le comité de la presse modérée et il fit partie, comme délégué de ce comité, de la réunion politique que présidait le comte Molé.

Adhérant ensuite aux événements de décembre 1851, il fut nommé, au ministère de la police générale, le 6 avril 1852, directeur général de l'imprimerie, de la librairie et de la presse, et créa la commission de colportage. Une élection partielle, en 1854, le porta au Corps législatif comme député de la 2e circonscription du Doubs, où il a été réélu en 1857 et en 1863 avec l'appui du gouvernement. A ces dernières élections, il a obtenu 20943 voix sur 33359 votants. De 1852 à 1855, M. Latour-Dumoulin a été successivement promu aux grades de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur. Il fait partie du conseil général du Doubs pour le canton de Morteau et a été nommé officier de l'instruction publique.

On a de lui : *Une Solution* (1850); *Études politiques sur l'administration départementale* (1850); *Lettres sur la Constitution de 1852* (1861), insérées d'abord dans le *Moniteur des communes*; *la Marine française*, travail très-remarqué dans la *Revue contemporaine* (1861), etc. Il est grand commandeur du nombre extraordinaire de Charles III d'Espagne.

LATOUR-MAUBOURG (Rodolphe DE FAY, comte DE), général français, ancien pair, né à Paris, le 8 octobre 1787, et second fils du comte César, mort en 1831, entra au service en 1806, fit les

campagnes d'Allemagne, de Pologne et d'Espagne, et fut décoré à Leira. Colonel, puis maréchal de camp, sous la Restauration, il fut promu, le 31 décembre 1835, lieutenant général, et nommé plus tard président du Comité de cavalerie. Il a été compris, en 1852, dans le cadre de réserve, et mis depuis à la retraite. Créé pair de France le 19 avril 1845, M. de Latour-Maubourg a été promu, le 13 du même mois, grand-officier de la Légion d'honneur.

LATOUR-MAUBOURG (César, marquis DE FAY DE), homme politique français, député, est né le 17 juillet 1820. Après avoir servi quelques années, il se retira, en 1848, avec le grade d'officier supérieur, puis fut administrateur du chemin de fer Grand-Central. Lieutenant de vénerie, membre du conseil général pour le canton de Fay-le-Froid, il entra au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Haute-Loire, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 22 268 voix sur 26 397 votants. M. le marquis de Latour-Maubourg a été promu officier de la Légion d'honneur.

LATRADE (Louis CHASSAIGNAC DE), ancien représentant du peuple français, né à Sauvebœuf (Dordogne), le 25 novembre 1811, fut admis à l'École polytechnique, en 1831, ne fut pas classé à sa sortie et donna sa démission en 1834. Il prit une part active aux manifestations républicaines de cette époque et fut impliqué dans plusieurs procès politiques. Il fit longtemps partie de la rédaction du *National*. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans la Gironde. Les habitants de Bordeaux méconnurent son autorité, et il passa avec le même titre dans le département de la Dordogne, qui le choisit pour représentant à la Constituante. Élu en même temps par la Corrèze, il opta pour ce dernier département, où il avait été nommé le second sur huit. Il suivit dans l'Assemblée la ligne politique du *National* et soutint de tout son pouvoir le gouvernement du général Cavaignac. Membre du comité de l'intérieur et des travaux publics, il prit souvent la parole dans les bureaux et dans l'Assemblée. Réélu à la Législative par 37 000 suffrages, il se rapprocha de la Montagne et fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très-vive. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté le cinquième sur la liste des représentants expulsés du territoire français et se retira en Belgique. Dans les dernières années il était passé en Espagne où il coopéra, comme ingénieur, à l'exécution des chemins de fer. Il rentra enfin en France et se retira dans la Corrèze.

LAUBE (Henri), littérateur et poëte allemand, né à Sprottau, en Silésie, le 18 septembre 1806, acheva ses études à Halle et à Breslau. Professeur dans cette dernière ville, il se décida à céder à sa vocation littéraire et passa à Leipsick, en 1831. En 1834, il fit le voyage d'Italie, avec M. Gützow : compromis à son retour, dans une affaire de société secrète, il fut éloigné de la Saxe, arrêté à Berlin et condamné à neuf mois de prison. Après sa mise en liberté, il fit de nouveaux voyages. En 1836, il se maria avec la veuve du professeur Haenel, qui partagea la captivité nouvelle qui lui fut infligée quelques mois après. En 1839, M. Laube visita la France, puis revint se fixer à Leipsick, d'où il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée de Francfort par le cercle d'Elnbogen, ville de la Bohême. Il prit place au centre, parmi les conservateurs modérés, et donna sa démission, en 1849, à la suite d'un dissentiment avec quelques-uns de ses collègues sur la question de l'empire. La même année, il fut nommé directeur du théâtre de Vienne, et ces fonctions ralentirent, depuis, son activité littéraire.

On a de M. Laube un grand nombre de romans et de nouvelles, écrits dans un style vif et original, avec une grande habileté de narration. Nous citerons : *l'Actrice* (die Schauspielerin; Manheim, 1835); *Lettres d'amour* (Liebesbriefe; Leipsick, 1835); *le Bonheur* (das Glück; Manheim, 1837); *le Prétendant* (der Prätendent; Leipsick, 1842); *la Comtesse de Chateaubriand* (die Græfin Chateaubriand; Ibid., 1843, 3 vol.; 2e édit., 1846); *les Femmes de George Sand* (George Sand's Frauenbilder; Bruxelles, 1844); *Trois villes royales dans le Nord* (Drei Kœnigsstaedte im Norden; Leipsick, 1845, 2 vol.); *le Comte belge* (der belgische Graf; Manheim, 1845); *Paris en 1847* (Paris, 1848), etc.; puis des œuvres historiques ou politiques telles que : *le Nouveau siècle* (das neue Jahrhundert; Leipsick, 1832-1833, 2 vol.); *la Jeune Europe* (das junge Europa; Manheim, 1833-1837, 4 vol.); une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deut. Litteratur; Stuttgart, 1840; 4 vol.); un livre important sur *le Premier parlement allemand* (das erste deutsche Parlament; Leipsick, 1849, 3 vol.), etc.; enfin des œuvres de critique humoristique, entre autres des *Impressions de voyage* (Reisenovellen; Manheim, 1834-1837, 6 vol.; 2e édit., 1847), qui rappellent, avec encore plus d'aigreur contre la mère patrie, le ton des *Reisebilder* de Henri Heine; *Caractères modernes* (Moderne Charakteristiken; Ibid., 1835, 2 vol.), galerie de portraits que l'on a trouvés fort piquants : *les Châteaux de plaisance français* (die Franzœsische Lustschlœsser; Ibid., 1840, 3 vol.); *le Bréviaire du chasseur* (das Jagdbrevier; Leipsick, 1841).

M. Laube a aussi abordé le théâtre et y a réussi particulièrement dans ces derniers temps. Son *Gustave Adolphe* est une œuvre de jeunesse; mais on a beaucoup applaudi son *Monaldeschi*, sa *Sorcière* (die Bernsteinhexe), son *Struensée* et les comédies *Rococo*, *Gottsched* et *Gellert*, *le prince Frédéric*, etc. Ses *Œuvres dramatiques* (Dramatische Werke) ont paru à Leipsick (1845-1848, 6 vol.). Il a dirigé avec succès pendant dix ans (1832-1844) *la Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt), transformée plus tard en *Gazette élégante* (Elegante Zeitung). Il a eu aussi la direction anonyme du *Journal de minuit* (Mitternachtszeitung). Il a donné une édition des *Œuvres complètes* (Saemmtliche Werke) de Heinse (Leipsick, 1838, 10 vol.).

LAUDER (Robert-Scott), peintre écossais, né en 1803, près d'Édimbourg, dut à l'aide de sir Walter Scott de pouvoir embrasser la carrière des arts pour laquelle il se sentait un penchant décidé. Il étudia quelque temps à l'Académie d'Édimbourg, puis au *British Museum* de Londres, et alla faire un séjour de cinq années en Italie (1833-1838). Cet artiste est fort apprécié chez ses compatriotes autant pour la couleur que pour l'exécution. Ses meilleurs tableaux de genre sont empruntés aux romans de Walter Scott : *la Fiancée de Lammermoor*, *le Jugement d'Effie Deans*, *Meg Merrilies*, *Claverhouse faisant fusiller Morton*, acheté en 1844 au prix de 10 000 francs; *Gow Chrom* (1846), etc. On cite aussi de lui de bons portraits et deux grandes toiles de sainteté : *le Christ enseignant l'humanité* et *le Christ marchant sur les eaux*, exposés l'un et l'autre, en 1847, au concours de Westminster-Hall; la dernière appartient à la Société écossaise pour l'encouragement des arts. M. Lauder est, depuis 1826,

membre de l'Académie d'Édimbourg; en 1849, il est revenu se fixer dans cette ville.

LAUDERDALE (James Maitland, 9e comte de), pair d'Angleterre, né en 1784 à Londres, appartient à une ancienne famille écossaise élevée, en 1806, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Maitland, il prit, en 1839, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il devint lord-lieutenant du comté de Berwick et député-lieutenant de celui de Haddington. Il remplit divers emplois d'honneur à la cour de la reine. Il est mort en 1860. N'étant pas marié, il a eu pour héritier de ses titres son frère puîné, sir Antony Maitland, né en 1785, vice-amiral en 1854, devenu en 1858 amiral de l'escadre blanche, député-lieutenant du comté de Berwick et 10e comte de Lauderdale en 1860; mort en 1863.

LAUDERDALE (Thomas Maitland, 11e comte de), pair d'Angleterre et cousin du précédent, auquel il a succédé en 1863, est né à Frankfort, comté de Cork, en 1803. Député-lieutenant du comté de Berwick, porte-étendard héréditaire d'Écosse et maréchal de la maison royale, il a servi dans la marine, s'est distingué sur les côtes d'Espagne pendant la guerre civile (1836-37), dans l'Inde et en Chine. Promu en 1860 au commandement de la flotte du Pacifique, il est devenu, en 1863, vice-amiral de l'escadre bleue. Marié en 1828 à miss Young, il a pour héritier son cousin Charles Maitland, né en 1822.

LAUGÉE (Désiré-François), peintre français, né à Maromme (Seine-Inférieure), le 25 janvier 1823, entra en 1840 dans l'atelier de M. Picot et suivit cette même année les cours de l'École des beaux-arts; il débuta ensuite au Salon de 1845, et aborda à la fois l'histoire et le portrait. Outre des *Portraits* (1845-1853), il a exécuté entre autres œuvres remarquées aux Salons : *Van Dick à Savelthem*, *le Meurtre de Rizzio*, *la Mort de Zurbaran*, commandé par le ministère de l'intérieur (1850); *le Siége de Saint-Quentin*, *la Mort de Guillaume le Conquérant* (1853); *Lesueur chez les Chartreux*, *M. Leroux* (1855); *Sainte Élisabeth de France*, *le Déjeuner du moissonneur*, *Sur le pas de la porte* (1857); *la Leçon d'équitation*, *les Maraudeurs* (1859); *la Récolte des œillettes*, *la Bonne nouvelle*, *la Sortie de l'école* (1861); *Saint Louis lavant les pieds aux pauvres*, appartenant au ministère d'État, *la Bouillie*, *le Nouveau-né* (1863); *Épisode des guerres de Pologne en 1863*, *le Repos* (1864); citons encore les peintures murales exécutées dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Quentin (Aisne), etc. M. D. Laugée a obtenu une 3e médaille en 1850, une 2e en 1855, un rappel en 1859, une 1re médaille en 1861 et un rappel en 1863.

LAUGIER (Auguste-Ernest-Paul), astronome français, membre de l'Institut, né le 22 décembre 1812, à Paris, et fils d'un ancien professeur de chimie, sortit, en 1834, de l'École polytechnique, pour entrer, comme élève-astronome, à l'Observatoire de Paris. Il a pris, pendant vingt ans, une part active aux travaux de cet établissement. Attaché au Bureau des longitudes, il en est devenu membre titulaire, le 26 mars 1862. Il était, en outre, examinateur de classement et de sortie à l'École navale. En 1843, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Savary. M. Laugier est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844.

On a de lui : *Recherches sur la rotation du soleil autour de son centre de gravité* (1841); *Calcul des éléments paraboliques de la comète découverte en octobre 1840 par M. Bremiker* (*Comptes rendus* des séances de l'Académie, 1840); *Découverte d'une nouvelle comète, le 28 octobre 1842* (Ibid., 1842), qui obtint la grande médaille de la fondation de Lalande; *sur les Taches du soleil* (Ibid., 1842, et *Recueil des savants étrangers*); *Recherches sur le pendule* (1845); et un grand nombre de notes et communications présentées à diverses époques à l'Académie des sciences, notamment *sur la Construction d'un cercle méridien portatif pour la détermination des positions géographiques* (1852).

LAUGIER (Stanislas), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, frère du précédent, né à Paris, en 1799, remporta en 1855 la médaille d'or des internes des hôpitaux, fut reçu docteur en 1828 et, l'année suivante, agrégé de la Faculté. En 1831, il fit partie du bureau central et devint, quelque temps après, chirurgien consultant du roi Louis-Philippe. Chirurgien de l'hôpital Necker en 1832, de l'hôpital Beaujon, en 1836 et de la Pitié, de 1848 à 1854, il est actuellement chirurgien de l'Hôtel-Dieu et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté. Il est entré, en 1844, à l'Académie de médecine, qu'il a présidée en 1858. Décoré de la Légion d'honneur en 1836, il a été promu officier le 13 août 1861.

On doit à M. Laugier une série de mémoires dont la plupart sont insérés dans un recueil fondé par lui, *le Bulletin chirurgical* (2 vol. in-8). Nous citerons : *Mémoire sur la physiologie pathologique du choléra asiatique* (1832); *Appareil à extension permanente pour les fractions obliques du corps et du col du fémur* (1833); *Nouveau signe des fractures du crâne pénétrant dans la caisse du tympan* (1839); *Mémoire sur l'amputation des membres dans le cas de fractures comminutives et de plaies des articulations*; *Mémoire sur la compression des parties osseuses dans les tumeurs blanches*; *Comparaison des avantages et des inconvénients respectifs de la désarticulation du bras et de son amputation à la partie supérieure* (1840); *Notice sur un nouveau procédé d'amputation circulaire de l'avant-bras*; *Amputation de la cuisse dans l'articulation coxo-fémorale* (1841); trois thèses de concours : *des Cals difformes et des opérations qu'ils réclament* (1841, in-8); *des Varices et de leur traitement* (1842, in-8); *des Lésions de la moelle épinière* (1848, in-8); *Nouvelle aiguille à lance mobile pour l'abaissement de la cataracte* (1852); *Des perfectionnements apportés au traitement des rétrécissements de l'urètre* (1849). M. Laugier a donné en outre, avec le docteur Richelot, une traduction annotée du *Traité des maladies des yeux* de Mackensie (1845).

LAUGIER (Jean-Nicolas), graveur français, né à Toulouse, en 1785, étudia tout enfant l'art de la gravure, et s'appliqua de préférence aux sujets d'histoire. Il débuta au Salon de 1817 et attacha dès lors son nom à un grand nombre de collections et d'ouvrages illustrés. Retiré à Corneille-en-Parisis et plus tard à Argenteuil, il fit à plusieurs Salons l'envoi de ses œuvres les plus estimées. Nous citerons : *Léonidas aux Thermopyles*, *Napoléon Ier*, d'après David; *Héro et Léandre*, *la Mort de Léandre*, d'après Delorme; *Zéphyr se jouant sur les eaux*, d'après Prud'hon; *la Mort de Sapho*, *la Peste de Jaffa*, d'après le baron Gros; *Mme de Staël*, d'après Gérard; *Pygmalion*, d'après Girodet; *Daphnis et Chloé*, d'après M. Hersent; *le Tibre*, figure antique; *le portrait de Wasingthon*, d'après M. Léon Cogniet, etc. Ces œuvres se succédèrent de 1817 à 1840. Après une

interruption de neuf ans, causée en partie par un long séjour de l'artiste au milieu des musées d'Italie, il a envoyé aux Salons (1849-1852) : *la Belle jardinière*, de Raphaël, la *sainte Cécile*, de Stella. Ces deux dernières planches ont paru à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Zéphyr* et *la Peste de Jaffa*; au Salon de 1863, il a exposé *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après S. Vouet. On a encore de lui : *la Sainte-Famille*, de Léonard de Vinci, *la Vierge au lapin blanc*, du Titien, et d'après Girodet, les gravures d'*Hymen et Naissance*, recueil poétique dédié aux M. M. I. I. (1812, in-4, Imprimerie impériale), ainsi que les vignettes d'un *Don Quichotte* illustré (1820, in-8). M. J. N. Laugier a obtenu une médaille d'or au Salon de 1817, une 1re médaille en 1831, et la décoration au mois de janvier 1835.

LAUGIER (César DE BELLECOUR, comte DE), général Toscan, né le 5 octobre 1789, à Porto-Ferrajo (île d'Elbe), et fils d'un officier supérieur, fut placé au collège ecclésiastique de Monte-Oliveto, où il apprit fort peu de chose. Il en sortit en 1805, et après avoir fait, pendant un an, quelques études de mathématiques, il entra, comme cadet, dans les troupes du grand-duc de Toscane. Bientôt un malheureux duel l'en fit sortir, et en 1807, il s'enrôla comme soldat dans le corps des vélites de la garde impériale. Il se distingua en Espagne, reçut plusieurs blessures et gagna la croix de la Légion d'honneur au combat d'Esquirols. Lieutenant adjudant-major en 1811, capitaine en 1813, il se signala encore en Russie ainsi qu'au service du prince Eugène, et finit par tomber aux mains des Autrichiens. A la chute du royaume d'Italie, M. de Laugier, au lieu d'être renvoyé comme les autres prisonniers, se vit placé, avec son grade, dans le nouveau régiment de Wimpfen. Il refusa de vivre sous l'uniforme autrichien et fit accepter, non sans peine, sa démission. Il se rendit à Naples pour entrer dans l'armée de Murat, fut nommé, le 1er mars 1815, chef de bataillon et, dans la campagne contre Radetzky, mérita la décoration des Deux-Siciles.

Après être resté quelque temps prisonnier de guerre en Hongrie, M. de Laugier rentra en 1816 en Toscane, et ne fut admis dans l'armée qu'en 1819, comme simple capitaine. Chef de bataillon en 1835, il parcourut alors assez vite les grades supérieurs, et fut enfin, le 26 mai 1848, nommé commandant en chef du corps de troupe destiné à opérer contre l'Autriche. Trois jours après, il se trouvait à Curtatone, près de Mantoue, et, ayant attendu en vain l'appui de Charles-Albert, il soutenait, pendant six heures, avec moins de 5000 hommes, dont la plupart n'avaient jamais vu le feu, et six petites pièces de canon, le choc de 30 000 Autrichiens, secondés par une artillerie formidable et commandés par Radetzky en personne. Forcé à la retraite, il fut jeté à terre, foulé aux pieds par sa propre cavalerie. Étant parvenu à remonter à cheval, il réussit à ramener, à Goïto, les restes de son corps d'armée. Cette belle conduite lui valut la médaille de Savoie et les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Étienne. Après la capitulation de Milan (5 août 1848), il parvint à rentrer en Toscane, sans avoir perdu un seul homme, et avec toute son artillerie et ses bagages.

Dans la révolution qui éclata dans son pays, l'année suivante, M. de Laugier prit parti pour le grand-duc, qui s'était enfui à Gaëte, contre le gouvernement provisoire présidé par Guerrazzi (voy. ce nom). Déclaré traître à la patrie et mis au ban de la Toscane, il réunit une petite armée qui ne tarda pas à l'abandonner, et, suivi d'une trentaine d'hommes, il alla se réfugier en Piémont. Il se rendit de là auprès de Léopold II et rentra avec lui en Toscane. Chargé du ministère de la guerre, il se mit en devoi de réorganiser l'armée, fonda des écoles, créa trois arsenaux sur le modèle de celui de Vincennes et poursuivit tout un plan de réformes; mais contrarié par l'opposition continuelle de ses collègues et faiblement soutenu par le grand-duc, il donna sa démission le 12 octobre 1851. Léopold ajouta alors le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Joseph, à ceux de lieutenant général et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis de Parme qu'il lui avait conférés pendant son ministère.

Le général de Laugier compte parmi les meilleurs et les plus féconds écrivains militaires de l'Italie. Il a donné aussi plusieurs écrits littéraires, même des œuvres dramatiques. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Règlements pour le service et pour l'exercice et les évolutions des troupes toscanes* (Florence, 1817, 5 vol.); *les Italiens en Russie* (Ibid., 1825-1826, 4 vol.); *l'Art de ne pas se faire tuer ni blesser en duel* (Ibid., 1828); *Côme et Lavinia* (Ibid., 1829), roman historique; *Fastes et vicissitudes des peuples italiens*, de 1801 à 1815 (Ibid., 1829-1832, 13 vol.); *les Italiens à Montevideo* (Livourne, 1846); *Aperçu sur la campagne des troupes toscanes en Lombardie* (Pise, 1839); *Nouveaux règlements pour toute espèce d'instruction et de service, à l'usage des troupes toscanes* (Florence, 1850, 5 vol.); *Récit historique de la bataille de Curtatone et de Montanara, le 29 mai 1848* (Ibid., 1854), etc.

LAUNOIS (Gaspard-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 7 janvier 1806, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr, servit successivement dans le 11e régiment de dragons et au 55e de ligne et fit plusieurs campagnes en Afrique; mais, parvenu au grade de capitaine, il donna sa démission, en 1838. Après avoir rempli quelque temps à Bone les fonctions d'ingénieur civil, il retourna dans la Meurthe pour se consacrer à l'exploitation de ses propriétés et accepta les fonctions gratuites d'inspecteur des écoles primaires dans son arrondissement. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il prit part aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le premier de la liste, de son département par 47 569 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota, dans un grand nombre de questions avec l'extrême gauche, avant comme après l'élection du 10 décembre. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et retourna dans ses propriétés, où il vécut, depuis le coup d'État du 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

LAURE (Jean-François-Hyacinthe-Jules), peintre français, né à Grenoble, le 14 mai 1806, entra en 1824 dans l'atelier de M. Hersent et suivit, de 1825 à 1829, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres. Après avoir visité ensuite l'Italie, il débuta au Salon de 1834. Il a traité l'histoire et le portrait. Ses principaux sujets exposés sont : *Lelia*, *Sténio*, *Magnus*, d'après le roman de *Lelia*; *Hamlet*, *Horatio*, *le Fossoyeur*; une *Paysanne de Rome*, *le Moine en prière*, *la Méditation*, *la Mélancolie*, *les Couvents d'Aréquipa*, *Mozart et Clément XIV*, *la Seine*, allégorie; *une Tête de Christ*, tableau de cire; les portraits de *MM. Massol*, *Carnot*, *Fortuné*, *Charton*, *Reybaud*, *Richard Owen*, *Ph. Benoist*, de *Mmes Laure*, sa mère, *Flora Tristan*, *Fanny Cerrito*, *Frezzolini*, de *Mlles Daras*, *Lola Mon-*

tis, Mad. Brohan, Siona Lévy et de nombreuses *Esquisses* ou *Têtes d'études* (1834-1853); *Mignonette et Champrosé* (1855), des *Portraits*. Il a exécuté, pour le ministère de l'intérieur, *l'Assomption de la Vierge* (1842); *Milton dictant le Paradis perdu à ses filles*; et pour la préfecture de la Seine, *saint Pomnole guérissant un boiteux*; enfin, d'après M. Schnetz, la copie d'*Alcuin présenté à Charlemagne*, placée dans les galeries de Versailles, et avec M. Alb. Lenoir, *Louis IX déposant les reliques d'Orient dans la Sainte-Chapelle*, tableau dont il a fait les figures et qui, exposé en 1836, a reparu en 1855. M. J. Laure a obtenu une 3ᵉ médaille en 1836. — M. Laure est mort en 1861. Sa famille a envoyé à l'Exposition de 1861 quelques-uns de ses derniers tableaux : deux *Portraits*, une *Tête de femme romaine*, et *Hélène*, tête de fantaisie.

LAURENCE (Justin), administrateur français, ancien député, né le 28 août 1794, à Mont-de-Marsan (Landes), fit à Paris ses études de droit, revint, vers 1820, dans sa ville natale, y acquit au barreau une certaine réputation et obtint en septembre 1830 les fonctions d'avocat général près la cour royale de Pau. Élu député de Mont-de-Marsan en 1831, il siégea dix-sept ans à la Chambre et prit une part importante à ses travaux et à ses discussions; d'abord partisan des réformes et destitué par Casimir Périer à cause de ses votes patriotiques (1832), il consentit à faire partie des deux commissions d'Algérie (1833), fut chargé, en qualité de procureur général, d'y organiser la justice; rallié à la majorité conservatrice, il soutint la politique extérieure et intérieure du ministère Guizot. Dévoué, d'ailleurs, aux intérêts de la colonie algérienne, il contribua beaucoup à y établir un système définitif d'administration. Ce fut lui qui fixa le principe de la législation actuelle sur les céréales (1832), et qui amena l'abolition du monopole du sel (1839).

Lorsque la direction des affaires d'Algérie fut créée au ministère de la guerre (juillet 1837), M. Laurence y fut appelé et nommé en même temps conseiller d'État en service extraordinaire. Remplacé par le général Daumas, il passa à la direction des contributions directes qu'il conserva jusqu'à la révolution de Février. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ mars 1842. — Il est mort en juillet 1863.

LAURENCIN (Paul-Aimé CHAPELLE, dit), auteur dramatique français, né à Beaumont (Calvados), le 10 janvier 1806, débuta, après 1830, au théâtre, où il a, depuis vingt-cinq ans, fait représenter un très-grand nombre de pièces, sous les pseudonymes de *Laurencin*, d'*Aurray*, de *Léonard* et de *Lucy*; mais c'est le premier qu'il a le plus souvent adopté, soit seul, soit dans sa collaboration avec Bayard et MM. Varin, Duport, Delaporte, etc. La plupart de ses vaudevilles ont été joués au Gymnase, pendant l'interdiction dont cette scène fut frappée par la Société des auteurs dramatiques et qui se prolongea jusqu'à la retraite du directeur Delestre-Poirson.

Parmi ses ouvrages, on a remarqué : *Ma femme et mon parapluie* (1835), comiquement interprété par Vernet; *Lestocq* (1836); *Une Maîtresse femme* (1837); *Mateo, ou les deux Florentins* (1838); le *Père Pascal* (1837); *Bocquet père et fils* (1840); *l'Abbé galant* (1841), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Quand l'amour s'en va* (1843); *Turlurette* (1844); *le Vicomte Giroflée* (1846); *la Chasse aux millions* (1847); *les Cascades de Saint-Cloud* (1849); *J'ai marié ma fille* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852), drame; *Brelan de maris* (1854); *le Beau-père* (1857); *la Nouvelle Hermione* (1858); *Une Femme emballée* (1861); *M. et Mme Denis* (1862), opérette; *Folambô*, parodie (1863), etc.

LAURENÇOT (Charles-Henri-Ladislas), auteur dramatique français, né à Arbois (Jura), le 15 octobre 1805, est auteur d'un assez grand nombre de vaudevilles, joués sous le pseudonyme de *Léonce*. Nous citerons, entre autres : *la Nouvelle Clary* (1829); *les Boudeurs* (1833); *Un Bonheur ignoré* (1836); *Un Mensonge* (1838); *le Marquis de Brancas* (1839); *Attendre et courir* (1840); *Chacun chez soi* (1845); *la Fille à Nicolas* (1849); *Une Position délicate* (1846); *le Bonheur sous la main* (1847); *Un Déménagement* (1848); *les Guérillas* (1849), drame; *le Voile de dentelle* (1854). Ses collaborateurs habituels étaient MM. Petit, Lubize, E. Nus, Moléri, etc. Il a aussi écrit pour l'Odéon quelques comédies : *Un Rêve* (1846), en un acte; *Un Valet sans livrée* (1850), en un acte; et pour le Théâtre-Français, *le Gendre d'un millionnaire* (15 février 1846), en cinq actes, qui rencontra dans le public une violente opposition. — M. Laurençot est mort en 1862.

LAURENS (Joseph-Bonaventure), littérateur et artiste français, né le 14 juillet 1801, à Carpentras (Vaucluse), fut d'abord employé de l'administration des finances. Il fit de fréquents voyages d'études, entretint des relations avec un grand nombre d'artistes et d'archéologues, et se forma de riches collections de dessins. Musicien et compositeur, il a été organiste de plusieurs églises et a fait graver diverses compositions. M. J. B. Laurens est devenu agent comptable de la Faculté de médecine de Montpellier.

Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor et de Nodier, M. Laurens publia, avec Jules Renouvier, une série de *Monographies monumentales* (1835-1839) sur les vieilles maisons de Montpellier, l'abbaye de Valmagne, les églises de l'Hérault, etc. On a encore de lui : *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île Majorque* (1840, in-8); *Exemples d'architecture pittoresque* (1841), choisis dans le Bas-Languedoc; *Promenades à Lavalette* (1841); *De Lyon à la Méditerranée* (1854, in-8); *Instruction sur le procédé de peinture appelé aquarelle* (1858); des *Albums* de chemins de fer avec planches (1858), etc.

LAURENS (Joseph-Augustin-Jules), peintre et lithographe français, né à Carpentras, en 1825, et frère du précédent, reçut de lui ses premières leçons, puis suivit l'atelier de P. Delaroche. Il a cultivé surtout l'aquarelle et la lithographie et a débuté par plusieurs *dessins* et *sépias* au Salon de 1840. Sept ans plus tard, il reçut du gouvernement, avec Hommaire de Hell, la mission de parcourir la Turquie, la Perse et l'Asie Mineure, et dirigea du côté des Portes de Fer ce voyage, pendant lequel il étudia et releva des sites et des costumes encore à peu près inconnus. Il a entrepris, en 1856, la publication de ces dessins dans un volumineux ouvrage, intitulé : *Voyage en Turquie et en Perse*, dont divers fragments ont figuré dans *l'Illustration*, *le Tour du monde*, et au Salon de 1857 (gr. in-fol.; 1856, et suiv.). Il faut encore citer de cet artiste : *la Vue de la grande Chartreuse*, *les Environs de Vaucluse* (1840-1845); *les Bords du Danube*, *Téazich* (1850); *Sur la route de Téhéran* (1855); *Campagne de Téhéran*, *Près Mariotte* (1857), tableaux; *Méditation*, *Chiens*, d'après M. Diaz, *le Christ au tombeau*, *l'Amour couronné*, *Solitude*, *Religieuse* (1859), lithographies; *la Mer Noire à Sinope*, *Batteuse de beurre*, *Paysage dans l'ancien Comtat-Ve-*

naissin, tableaux, *la Sadsouno de Tauves*, aquarelle, *l'Abreuvoir*, d'après Mlle Rosa Bonheur, *Jeune ménage*, d'après M. Van Muyden, *Velléda*, d'après M. Cabanel (1861), lithographies; *Village fortifié de Lasguirt dans le Korassan*, *Station de Tcharvadars*, *Portrait*, tableaux; *Étude de canards*, eau-forte; *l'Amour désarmé*, d'après M. N. Diaz, *Cerf et biches*, d'après Mlle Rosa Bonheur, *Passage d'un gué*, d'après M. Aug. Bonheur (1863), lithographies; *Théran*, *Laveuses de Tances* (Auvergne), tableau, *Frontispice*, *Nature morte*, gravures, *le Lac*, d'après Decamps, *Moine romain* d'après M. Cabanel, lithographies (1864), etc. M. Laurens a obtenu une 3e médaille au Salon de 1853, un rappel en 1859 et une médaille de 2e classe en 1861.

LAURENT (Paul-Mathieu), dit LAURENT DE L'ARDÈCHE, homme politique et publiciste français, né à Bourg-Saint-Andéol, le 14 septembre 1793, fut avocat à la Cour de Grenoble, puis à Privas, et se fit homme de lettres, en 1824. Il se livra d'abord à de sérieuses recherches historiques sur les commencements et les progrès de la révolution dans le Dauphiné, et annonça, dès 1825, sur ce sujet, un ouvrage qui n'a pas encore vu le jour. Séduit, en 1829, par les doctrines saint-simoniennes, il s'en fit, dans le Midi, l'ardent propagateur; mais il se retira de l'école nouvelle, en 1832, à l'occasion des réformes introduites alors par M. Enfantin (voy. ce nom). Deux ans plus tard, il fut un des défenseurs des accusés d'avril. Ayant quitté le barreau pour la magistrature, il fut nommé juge de première instance à Privas, en 1840. Après la révolution de 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire commissaire de la République dans le département de l'Ardèche, y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, et prit, dès lors, le nom de Laurent de l'Ardèche. A la Constituante et à la Législative, il siégea et vota constamment avec l'extrême gauche. Sorti de la carrière politique, en 1851, il se renferma d'abord dans ses travaux philosophiques ou littéraires. En 1853, il est devenu l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal. M. Laurent [de l'Ardèche] a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1847.

Parmi ses publications, nous citerons : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-18); *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-18); *Histoire de Napoléon* (1828, in-18; 2e édit., 1838, in-8; 3e édit., 1849), sa principale œuvre historique et littéraire, illustrée par MM. Horace Vernet et Hipp. Bellangé; *du Principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844); *de la Prescription en matière de partage d'ascendants* (1846); *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852); *Réfutation des Mémoires du duc de Raguse* (1857, in-8); etc. M. Laurent avait donné, dès 1828, sous le pseudonyme d'Ibranet Deleure, une *Réfutation de l'abbé de Montgaillard*, dont il a signé, en 1843, la troisième édition de son vrai nom. Cet ouvrage est l'un des premiers de notre siècle, où l'on ait tenté d'expliquer et de réhabiliter Robespierre. Il a collaboré au journal *le Globe*; fondé, avec M. Crépu, *l'Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne » (1829-1830), et écrit une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8). Il a travaillé ensuite au *Producteur*, feuille méridionale de 1830, au *Progressif du Gard* (1834), et, en 1848, à *l'Almanach républicain* et à *la République*, pendant les premiers mois qui suivirent la révolution.

LAURENT (Jean-Antoine-Aimé), ancien représentant du peuple français, avocat, né au Puy (Haute-Loire) en 1801, et fils d'un ancien membre des assemblées républicaines, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats du Puy. Nommé conseiller de préfecture après la révolution de Juillet, ses opinions libérales le firent destituer en 1834. Il rentra au barreau, que lui fit quitter, encore une fois, en 1848, son élection à l'Assemblée constituante. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, sur plusieurs points, la politique du Président, mais sans s'associer à aucune opposition systématique. Le parti démocratique socialiste fit échouer sa candidature à la Législative, et il reprit sa place au barreau du Puy.

LAURENT (Émile), littérateur français, né à Colombey (Meurthe), en 1819, a débuté dans les lettres en prenant pour pseudonyme le nom de sa ville natale, et publié : *la Journée des madrigaux* (1856); *Ninon de Lenclos et sa cour, Ruelles, salons et cabarets* (1858); *les Causes gaies* (1859); *l'Esprit au théâtre* (1860). Il a édité, dans le même intervalle, *les Aventures burlesques de d'Assoucy*, *la Vraie histoire comique de Francion*, par Charles Sorel, les *Œuvres de Tabarin*. Il a collaboré en outre à la *Revue de Paris*, à la *Revue française*, etc.

LAURENT (Jules), artiste français, né à Épinal, vers 1798, et fils du peintre d'histoire Jean-Antoine Laurent, mort en 1832, le remplaça comme directeur du musée départemental des Vosges. Porté par ses goûts vers la sculpture, il fit quelques envois aux salons, notamment en 1839, où sa *Jeune fille jouant avec un chevreau* obtint une 3e médaille.

M. Jules Laurent s'est surtout occupé depuis de littérature artistique et a donné, en 1840, le *Catalogue des monnaies, médailles anciennes et modernes du musée des Vosges* (in-8). Il avait précédemment publié, avec son père et M. P. Laurent, son frère, ancien professeur à l'École forestière de Nancy, et connu par ses travaux scientifiques : *Cours de dessin linéaire à l'usage des écoles des beaux-arts et de celles des arts mécaniques* (1827, in-fol., et pl.).

LAURENT (Marie LUGUET, dite Marie), artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826, d'une famille vouée au théâtre, monta tout enfant sur la scène, joua, à Rouen, *Paul et Virginie*, avec son frère René, parut, à l'Odéon, dans le rôle de Tullie, de *Lucrèce* (1843), et fut engagée, en 1846, pour les premiers emplois au théâtre de Bruxelles. Elle s'y maria avec le chanteur Laurent, mort en 1852, joua à Marseille, en 1846, sous le nom de Marie Laurent, et revint à Paris, où elle a été attachée successivement à l'Odéon, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Elle a trouvé dans *François le Champi* (1849), *Maître Favilla*, *la Poissarde*, *la Case de l'oncle Tom* (1853), *le Fils de la Nuit*, *les Chevaliers du brouillard* (1857), etc., les rôles qui conviennent le mieux à la sonorité de son organe et à la forte accentuation de ses traits. En 1849, Mme Marie Laurent a épousé en secondes noces M. Desrieux, alors acteur au même théâtre.

LAURENT-PICHAT (Léon), littérateur français, né à Paris, le 12 juillet 1823, fut élevé à Saint-Mandé, dans l'institution Chevreau, puis suivit les classes du collége Charlemagne; accueilli de bonne heure dans la maison de M. Vict. Hugo, il montra pour la poésie des dispositions précoces. A dix-huit ans, une belle fortune lui permit d'en-

treprendre, avec son ami, M. Henri Chevreau (voy. ce nom), le voyage d'Italie, de Grèce, d'Égypte et de Syrie. Un volume de vers, où éclatent toutes les ardeurs de l'adolescence heureuse, *les Voyageuses* (1844), composé par les deux amis, fut le fruit de ce voyage. En 1847, M. Laurent-Pichat publia seul les *Libres paroles*, recueil de poésies politiques et sociales. Après avoir travaillé au *Propagateur de l'Aube*, dirigé par M. Louis Ulbach, il est devenu rédacteur propriétaire de la *Revue de Paris*, en 1854; il n'a pas cessé jusqu'au moment de sa suppression (janvier 1858), d'y publier des vers, des nouvelles, et d'y faire de la critique littéraire. Il a réuni, en 1855, sous le titre de *Cartes sur table*, les récits parus jusque-là dans cette revue : *le Bourgeois fantôme, la Villa de Piétro, le Secret de Polichinelle*.

En 1850, M. Laurent-Pichat avait déjà publié la *Chronique rimée*, composée de trois parties : *les Légendes, la Chronique de Jacques Bonhomme, les Heures de Patience :* dans cette trilogie l'auteur se rattache à l'école qui veut que la poésie se transforme au contact des idées nouvelles, et qu'elle aborde les problèmes de la philosophie sociale. Il a donné depuis de nouveaux romans : *la Païenne* (1857, in-12); *la Sibylle* (1859, in-12); *Gaston* (1860, in-12); une suite de leçons faites aux Conférences de la rue de la Paix et réunies sous ce titre : *les Poëtes de combat* (1862, in-18), etc. Il a fourni dans ces dernières années une correspondance parisienne très-remarquée au *Phare de la Loire*, et été un des rédacteurs assidus de la *Correspondance littéraire*.

LAURENTIE (Pierre-Sébastien), publiciste français, est né à Houga (Gers), le 21 janvier 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, et cette date, dit-on, n'a pas été sans influence sur la direction de ses idées. Fils d'un grainetier, il fut élève, puis professeur au collége de Saint-Sever. Il fit, en 1814, une profession de foi royaliste et fut nommé régent de rhétorique après les Cent-Jours. Venu à Paris en 1816, il fit ses premières armes dans *la Quotidienne*, et bientôt il devint propriétaire d'un tiers du journal. Professeur de rhétorique au collége Stanislas en 1817, et professeur d'histoire à l'École polytechnique de 1818 à 1822, il accepta, à cette dernière date, une place de chef de bureau à la préfecture de police; mais il la quitta, l'année suivante, pour les fonctions d'inspecteur général des études. Il eut part, en cette qualité, aux rigueurs dirigées contre le collége de Sorrèze par M. de Frayssinous.

De retour à Paris, M. Laurentie fit dans son journal une opposition très-vive au ministère Villèle. Inquiété pour ce fait, il se retira de *la Quotidienne*, en vendant sa part de ce journal au comte d'Artois. Cette retraite ayant été exploitée par l'acquéreur dans l'intérêt d'une feuille monarchique rivale, il en résulta un procès, dans lequel M. Berryer plaida pour M. Laurentie, et à la suite duquel ce dernier, qui le gagna, fut destitué (1826). Il revint alors à son journal et fit, en 1827, une très-vive opposition au ministère Martignac. Le cabinet Polignac sembla réaliser son idéal politique. Toutefois il crut devoir, le 29 juillet 1830, porter quelques conseils aux Tuileries, où sa présence faillit lui coûter la vie. Après avoir abandonné *la Quotidienne* à M. de Brion, il fonda, en 1831, *le Courrier de l'Europe*, puis *le Rénovateur*, qui finirent par se fondre dans l'ancienne *Quotidienne*, dont il reprit la direction sous l'inspiration constante de M. Berryer. C'est à cette époque que le publiciste légitimiste commença à développer sa thèse de la liberté fondée sur le droit divin. A la suite de plusieurs poursuites, *la Quotidienne* se transforma dans *l'Union monarchique*, puis devint simplement, en 1848, *l'Union*, journal qui fut soutenu longtemps par le feu duc de Montmorency, et que M. Laurentie continua de diriger avec Lubis, jusqu'à la mort de ce dernier (1859).

Outre ses articles, presque journaliers, M. Laurentie a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, politiques ou philosophiques : *De l'éloquence politique, de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs* (1819, in-8); *Études littéraires et morales sur les historiens latins* (1822, 2 vol. in-8); *De la Justice au* XIX*e siècle* (1822, in-8); *Introduction à la philosophie, ou Traité de l'origine et de la certitude des connaissances humaines* (1826, in-8); *Considérations sur les constitutions démocratiques* (1826, in-8); *De l'étude et de l'enseignement des lettres* (1828, in-8); *Methodus nova instituendæ philosophiæ* (1827, in-8); une traduction de la *Vie d'Agricola* (1829); *De la Légitimité et de l'usurpation* (1830, in-8); *Histoire des ducs d'Orléans* (1832-1834, in-8); *De la Révolution en Europe* (1832, in-8); *Lettres sur l'éducation* (1835, in-18); *Histoire de France, divisée par époques, depuis les origines gauloises jusqu'au temps présent* (1841-1843, 8 vol. in-18; 2e édit., 1855); *Théorie catholique des sciences; Introduction à l'Encyclopédie du* XIX*e siècle* (1836, in-8; 4e édit., 1846); deux brochures *Sur la liberté de l'enseignement* (1844 et 1845); *De la démocratie et des périls de la société* (1849, in-16); *De l'esprit chrétien dans les études* (1852); un complément à son *Histoire de France* (1855, in-8); *Histoire de l'empire romain* (1861-1862, 4 vol. in-8); et quelques autres opuscules ou brochures d'actualité, tels que sa profession de foi : *A mon pays* (Auch, 1849); *les Rois et le pape* (1860, in-12); *Rome et le pape* (même année); *Rome* (1861, in-8), *l'Athéisme scientifique, Réponse à M. Renan* (1862, in-8); *le Pape et le czar* (même année); *le Livre de M. Renan sur la Vie de Jésus* (1863, in-8), etc.

LAURIANO (Augustin-Tribonius), historien et philosophe roumain, né en Transylvanie, vers 1815, compléta ses études à Vienne (Autriche), où il resta jusqu'en 1844. Appelé alors au collége de Saint-Sava, à Bucharest, comme professeur de philosophie, il commença, peu après, avec M. Nicolas Balcesco, la publication du *Magasin historique de la Dacie*, recueil de documents historiques concernant les pays roumains, et y joignit plus tard celle de *l'Universel*, revue scientifique et littéraire, continuée depuis par M. Crotciosco. En mars 1848, il quitta Bucharest et passa en Transylvanie où il prit une part considérable aux mouvements politiques. Après la soumission des Hongrois, il retourna à Vienne, où il poursuivit avec ardeur ses travaux historiques. En 1851, il fut rappelé en Moldavie par le prince Grégoire Ghika, comme inspecteur des écoles moldaves.

Les principaux ouvrages de M. Lauriano sont : *Tentamen criticum in linguam romanicam* (Vienne, 1840), ouvrage très-remarqué en Allemagne, et dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que l'idiome actuel des Moldo-Valaques se rattache plus directement au latin qu'aucune autre langue néo-latine; *le Magasin historique de la Dacie* (Magazinu historicu pentru Dacia; Bucharest, 1844-1847, 4 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'histoire des Roumains des deux Dacies* (Ibid., 1846), publié simultanément en français, en roumain, en allemand et en latin; *Histoire des Roumains, en III livres* (Istoria Romanilor; Jassy, 1843), précis élémentaire, à l'usage des écoles, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1834; etc.

LAURISTON (Auguste-Jean-Alexandre LAW, marquis DE), général français, ancien pair et représentant, né à La Fère (Aisne), le 10 octobre 1790, et fils aîné du maréchal de ce nom, mort en 1828, fut, sous Charles X, gentilhomme ordinaire de la Chambre et promu maréchal de camp; il prit, en janvier 1838, sa retraite du service militaire. Pair de France depuis la mort de son père (10 juin 1828), il siégea jusqu'en 1848 au Luxembourg. A la fin de cette dernière année, il devint colonel de la 10e légion de Paris, et fut envoyé l'année suivante, par le département de l'Aisne, à l'Assemblée législative, le 11e des douze élus. Incarcéré à la suite du coup d'État, du 2 au 16 décembre 1851, il est dès lors rentré dans la vie privée. M. Lauriston a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 15 septembre 1827. — Il est mort en juillet 1860.

Son frère, M. le comte Napoléon-Paul LAW DE LAURISTON, a défendu la mémoire de son père dans une brochure intitulée : *Observations sur les Mémoires du duc de Raguse* (1857, in-8).

LAUSSEDAT (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Moulins (Allier), le 30 juillet 1809, étudia la médecine et, reçu docteur, s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, dont il adopta les principes avec ardeur, il y devint un des membres les plus actifs de l'opposition, et acquit, par son talent médical, une nombreuse clientèle. Chirurgien de l'hôpital général et de plusieurs établissements de charité, il fut délégué, en 1845, au congrès des médecins français, par ses confrères de l'Allier. Rédacteur du *Patriote* de Moulins, conseiller municipal, il prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1846, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit, par 47 922 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il parut quelquefois à la tribune pour soutenir diverses propositions démocratiques, et vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Repoussé néanmoins, aux élections de la Législative, par les démocrates socialistes de l'Allier, il reprit l'exercice de sa profession. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut l'ordre de quitter la France, et alla se fixer à Bruxelles.

LAUZANNE DE VAUX ROUSSEL (Augustin-Théodore, chevalier DE), vaudevilliste français, né à Verneille (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, d'une ancienne famille de Bretagne, débuta avec bonheur au théâtre par une parodie, en vers burlesques, du drame d'*Hernani*, ce nouveau *Cid* de l'école romantique. Grâce à l'esprit et à la verve comique qui l'animaient, *Harnali, ou la Contrainte par cor*, interprété par Arnal, eut une longue suite de représentations. M. de Lauzanne devint dès lors le collaborateur intime de M. Duvert (voy. ce nom), dont il a épousé la fille. Des succès nombreux, dus à cette communauté de travail, ont réuni leur nom d'une façon inséparable. Nous citerons parmi les pièces les mieux accueillies : *M. Chapotard* (1831); *l'Assassin* (1833); *la Filature* (1834); *M. et Mme Galochard* (1836); *la Femme de ménage* (1839); *Riche d'amour*, *Beau gaillard*, *Capitaine de voleurs* (1846); *la Poésie des amours* (1849); *A la Bastille*, *le Pont cassé*, *Supplice de Tantale* (1850); *Ce que femme veut*, etc. M. de Lauzanne a été décoré de la Légion d'honneur en 1853.

LA VALETTE (Charles-Jean-Marie-Félix, marquis DE), diplomate français, sénateur, né à Senlis, le 25 novembre 1806, entra dans le corps diplomatique, sous Louis-Philippe, et devint secrétaire d'ambassade à Stockholm en 1837, consul général à Alexandrie en 1841, et ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel en 1846. Rappelé en 1849, il fut nommé, au commencement de 1851, envoyé extraordinaire à Constantinople, et occupa ces difficiles fonctions jusqu'au moment où, craignant d'être, à cause de ses antécédents dans la question des lieux saints, un obstacle personnel au succès d'une conciliation, il demanda à rentrer en France, et fut remplacé, le 18 février 1853, par M. De La Cour. Le 23 juin de la même année, il fut élevé à la dignité de sénateur. Il a été accrédité de nouveau, comme ambassadeur à Constantinople, dans des circonstances délicates, le 21 mai 1860. A la fin d'août 1861, il fut nommé ministre plénipotentiaire auprès du saint-siége, en remplacement du duc de Gramont. Il y resta au milieu des fluctuations de la politique, jusqu'à la retraite de M. Thouvenel du ministère des affaires étrangères (18 octobre 1862). Un décret du 20 mars l'a appelé au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Boudet. Le marquis de La Valette a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 15 avril 1852, et grand'croix le 10 juillet 1861.

LA VALETTE (Adrien, comte DE), journaliste français, né à Paris, en 1814, d'une famille connue par ses sentiments légitimistes, s'occupa, pendant la monarchie de Juillet, de l'étude des sciences et de leurs applications, et avec l'aide de MM. Bailly de Merlieux et Jullien (de Paris), rédigea plusieurs publications périodiques. Après les journées de février 1848, pendant lesquelles il passe pour avoir sauvé le jeune duc de Chartres, il envoya, le 26, à la *Gazette de France*, qui ne l'inséra pas, une protestation contre l'adoption de la forme républicaine avant la convocation d'une assemblée. Le 29 du même mois, il créait au parti royaliste un organe politique important, dans le journal *l'Assemblée nationale*, feuille qui, entre les mains d'illustres hommes d'État du dernier règne, s'est dévouée au système de la fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plusieurs fois poursuivie, avertie ou suspendue (1852-1856), *l'Assemblée nationale* s'était transformée récemment sous le titre du *Spectateur* (juin 1857), lorsqu'elle a été définitivement supprimée à la suite de l'attentat du 14 janvier 1858. M. le comte de La Valette, mêlé au mouvement industriel de ces dernières années, a été administrateur du chemin de fer de la ligne d'Italie et vice-président du conseil d'administration. Il a recueilli dans ses voyages des collections considérables d'objets d'art pour lesquels il s'est construit un hôtel à Paris.

LAVALLÉE (Joseph-Adrien-Félix), littérateur français, né à Paris, le 8 août 1801, atteint, depuis plusieurs années, de cécité, a fondé, en 1836, le *Journal des chasseurs*, et publié des livres d'histoire ou de cynégétique. Nous citerons : *l'Espagne* (collection de *l'Univers pittoresque*, 1844-47, 2 vol.); *la Chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix, etc.* (1854); *la Chasse à tir en France* (1854, illustré); *la Chasse à courre en France* (1856); *les Récits d'un vieux chasseur* (1858); *Zurga le chasseur* (1860). Il a signé, avec M. L. Bertrand, le *Code du chasseur* (1841).

LAVALLÉE (Théophile-Sébastien), historien français, né à Paris, le 13 octobre 1804, entra en 1826, comme répétiteur de mathématiques, à

l'École spéciale de Saint-Cyr, où il devint répétiteur d'histoire, puis professeur de géographie et de statistique militaires. A cette époque, il s'était fait connaître par un excellent traité de *Géographie physique, historique et militaire de la France* (1836, in-18; 6e édit., corrigée, 1857), adopté pour l'enseignement des écoles militaires et augmenté, en 1851, d'un *Atlas* in-folio. Peu de temps après, il fit paraître par livraison son *Histoire des Français* (1838-1839, 3 vol. in-8; 12e édit., 1858, 4 vol. in-18), un des meilleurs abrégés de notre histoire nationale, et qui, conçu avec une grande élévation d'esprit, obtint un légitime succès. Il a donné, en 1855, une *Histoire de l'empire ottoman* (gr. in-8) rééditée en 1859, sous le titre d'*Histoire de la Turquie* (2 vol. in-12). En 1852, il devint professeur titulaire d'histoire et de littérature à l'École militaire de Saint-Cyr. Décoré, en 1851, de la Légion d'honneur, il a reçu la croix d'officier des mains mêmes de l'empereur, le 4 août 1860.

On a encore de M. Th. Lavallée : *Jean sans Peur*, scène historique (1829, nouv. édit., 1861, in-18), anonyme; *Histoire de Paris* (1851, gr. in-8, fig.; 2e édit., 2 vol. in-12); *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr* (1853, gr. in-8), depuis sa fondation jusqu'en 1793, où elle fut supprimée, ouvrage couronné par l'Académie française, et réimprimé, en 1862, sous un titre un peu différent (*Mme de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr*, in-8); *la Famille d'Aubigné et l'enfance de Mme de Maintenon* (1863, in-8), etc. En 1854, M. Lavallee a entrepris la publication des *OEuvres complètes de Mme de Maintenon*, qui doivent former 10 volumes, et, de 1855 à 1857, il a refondu et mis au courant des découvertes récentes la *Géographie universelle de Malte-Brun* (6 vol. gr. in-8).

LAVALLETTE (Samuel WELLES, comte DE), homme politique français, député, est né à Boston, le 22 mai 1834. Entré fort jeune dans la diplomatie, il fut nommé secrétaire d'ambassade et plus tard autorisé à établir son domicile en France avec jouissance des droits civils. Il est devenu gendre de M. de Rouher, ministre d'État, fils adoptif de M. le sénateur marquis de La Vallette, et a été naturalisé français par un décret du 16 mai 1863. Aux dernières élections, candidat du gouvernement dans la 3e circonscription de la Dordogne, il a été élu par 14685 voix sur 24201 votants. M. le comte de Lavallette a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LAVARANDE (Louis-Léopold DE PECOUEULT DE), général français, né en 1813, mort en Crimée, le 9 juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LAVENAY (Victor DE), administrateur français, est né à Paris en 1814, d'une ancienne famille de Savoie. Après de brillantes études aux lycées Saint-Louis et Henri IV, il entra au conseil d'État comme auditeur. Appelé par M. Jaubert en 1839 aux fonctions de chef de cabinet du ministère des travaux publics, il fut peu de temps après nommé chevalier de la Légion d'honneur. Au moment des troubles de Toulouse, il accompagna M. Maurice Duval. En 1850, M. Buffet, alors ministre de l'agriculture et du commerce, le nomma secrétaire général de son ministère; M. de Lavenay demeura à ce poste jusqu'en 1852, époque où le ministère de l'agriculture fut réuni à celui des travaux publics. Rentré au conseil d'État en qualité de maître des requêtes, il fut désigné peu après pour le poste de commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Orateur distingué, il s'acquitta de ces fonctions avec un talent qui le fit nommer conseiller d'État en 1861, et en diverses circonstances, notamment lors de la vérification des pouvoirs en 1864, et lors de la loi sur les sucres, il porta la parole devant le Corps législatif. M. de Lavenay a été promu officier de la Légion d'honneur en 1863. Il a épousé la même année Mlle de Kerbertin, fille de feu M. de Kerbertin, premier président de la Cour royale de Rennes et pair de France.

LAVERGNE (Alexandre-Marie-Anne DE LAVAISSIÈRE DE), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 17 mars 1808, d'une ancienne famille noble d'Auvergne, fit ses études au collége Henri IV, où il eut pour camarade de classes le duc d'Orléans. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur M. Mauguin, fit son droit, puis entra au ministère de la guerre, où M. Martineau des Chenez, son oncle maternel, était secrétaire général. A partir de 1845, il y occupa le poste de chef de bureau aux affaires de l'Algérie. Il est devenu secrétaire des procès-verbaux du Conseil impérial de l'instruction publique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 août 1862.

M. A. de Lavergne débuta dans la littérature, en 1836, par des traductions et des nouvelles publiées dans le journal *le Commerce*, et donna ensuite, dans *le Siècle*, des feuilletons qui furent remarqués et des romans qui eurent de la vogue; les principaux sont : *le Comte de Mansfeld* (1840); *la Pension bourgeoise* (1841, 2e édit., 1843); *la Duchesse de Mazarin* (1842, 2 vol. in-8; 2e édit., 1846); *la Recherche de l'inconnu* (1843, 2 vol. in-8), traduit en allemand en 1844; *Il faut que jeunesse se passe* (1851, 3 vol. in-8); *la Famille de Marsal* (1862, 7 vol in-8); *l'Aîné de la Famille* (1863, 7 vol. in-8), etc. Citons encore : *Châteaux et ruines historiques en France* (1845, gr. in-8 illustré). M. de Lavergne a aussi écrit plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes sont tirées de ses romans : *le Comte de Mansfeld*, en quatre actes (1841); *Mlle Aïssé*, en cinq actes, au Théâtre-Français, avec M. Paul Foucher, etc.

LAVERGNE (Jules DE LAVAISSIÈRE DE), marin français, né le 29 mars 1819, à Paris, est le frère du précédent. Entré à l'école de marine en 1833, enseigne en 1840, lieutenant de vaisseau en 1847, M. de Lavaissière commandait en 1856 l'aviso à vapeur *le Duroc*, qui, après une laborieuse campagne de trois ans et demi, consacrée à explorer les mers de la Polynésie, échoua le 12 août sur le récif de Mellish. On n'a pas encore oublié l'énergie et le courage du commandant Lavaissière qui, jeté presque sans ressource à huit cents lieues de tout port de refuge, parvint néanmoins à sauver tout son équipage. Aussi fut-il non-seulement acquitté par le conseil de guerre assemblé pour le juger, mais encore il reçut le grade de capitaine de frégate (1857). Il remplit ensuite en Cochinchine les fonctions de chef d'état-major auprès de l'amiral Bonard, et contribua à la conclusion du traité franco-annamite. — M. de Lavergne revenait en France, rapportant ce traité, quand il mourut, d'un accès de fièvre pernicieuse, à Port-Aden, le 5 août 1862.

LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce GUILHAUD DE), littérateur et économiste français, membre de l'Institut, né le 24 janvier 1809 à Bergerac (Dordogne), fut élevé à Toulouse, devint un des principaux rédacteurs de la *Revue du Midi*, et fournit des mémoires au recueil de l'Académie scientifique de cette ville. Ses travaux littéraires

le firent élire, dès 1830, au nombre des maîtres et mainteneurs des Jeux floraux. En 1838, il fut nommé professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Montpellier; mais il n'accepta pas ces fonctions et vint à Paris. Il entra au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes, en 1842, devint ensuite sous-directeur du ministère des affaires étrangères, et fut élu député de l'arrondissement de Lombez en 1846. Resté fidèle au système renversé en 1848, il donna sa démission de chef de division aux affaires étrangères, reprit la plume et continua sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, où, depuis 1848, il a inséré beaucoup d'articles sur l'histoire contemporaine et les relations extérieures, ainsi que des études de littérature, de voyages et d'économie politique. Ces divers travaux, sa collaboration au *Journal des économistes* et son *Essai sur l'économie rurale en Angleterre, en Écosse et en Irlande* (1854, in-8; 3e édit., 1858, traduit en anglais), l'on fait nommer, en 1855, en remplacement de Léon Faucher, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait obtenu au concours, en janvier 1850, la chaire d'économie rurale à l'Institut agronomique de Versailles, qui fut supprimé en 1852.

Sous le pseudonyme de *Ch. Saint-Laurent*, il a fait paraître, en 1841; un *Dictionnaire encyclopédique usuel* (gr. in-8), avec le concours de plusieurs professeurs de Toulouse. Citons encore de lui : *l'Agriculture et la population en* 1855 *et* 1856 (1858); *Économie rurale de la France depuis* 1789 (1860, in-18); *la Constitution de* 1852 *et le Décret du* 24 *novembre* (1861, in-18), etc.

LAVIEILLE (Jacques-Eugène-Adrien), graveur français, né à Paris, en janvier 1818, fit quelques études au lycée Bourbon et apprit ensuite, chez son père, l'état de tapissier. A dix-huit ans, il suivit l'École des beaux-arts avec Tony Johannot, dont il resta l'ami, entra dans l'atelier de M. Porret et alla passer une année à Londres, en 1837, auprès de Williams. Il cultiva dès lors la gravure sur bois. En 1842, il accompagna M. Horace Vernet en Russie, dans l'intention d'y vulgariser cet art nouveau et de se faire une position à l'Académie moscovite; la condition expresse de naturalisation lui fit manquer ce but et abrégea son voyage. Il a fait depuis des excursions en Angleterre. On a de lui : neuf *sujets* sur bois, destinés à l'*Histoire des peintres; le Lunage hollandais*, d'après Van-Ostade; *les Bûcherons à la forêt*, d'après M. Charles Jacques; neuf *nouveaux sujets*, admis à l'Exposition universelle de 1855, d'après Mlle Rosa Bonheur, MM. Daubigny, Millet et Jacques, entre autres *les Six premiers* et *les Six derniers mois de l'Année, Intérieur de ferme* (1857), *le Bas Bréau* (1859), etc. En dehors des salons, cet artiste a gravé beaucoup de sujets d'après M. Eugène Lavieille, son frère, ou d'après M. Gustave Doré, notamment dans les *Contes drôlatiques* de Balzac, en 1852. Il a obtenu une médaille d'or en 1849.

LAVIELLE (Nicolas), magistrat français, ancien député, né à Pau, le 1er janvier 1788, se signala, sous la Restauration, par son zèle pour la monarchie, et fut élu, en 1834, député des Basses-Pyrénées, comme candidat du parti légitimiste. Rallié au gouvernement de Juillet, il fut nommé, en 1837, directeur des affaires civiles au ministère de la justice, puis, en 1841, premier président de la cour de Riom, et en 1844, conseiller à la cour de Cassation. Membre de toutes les législatures jusqu'en 1848, il vota constamment avec le parti conservateur. Depuis la révolution de Février, il s'est renfermé dans ses fonctions de conseiller dont il a été suspendu quelque temps, en 1848. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er mai 1843.

LAVILLE (Gaëtan-Joseph-Prosper-César, baron DE), général piémontais d'origine française, né à Turin, le 31 août 1775, mort dans cette ville en juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LA VILLEGILLE (Paul-Arthur NOUAIL DE), archéologue français, né à Paris, le 13 mars 1803, entra d'abord dans le service militaire, où il parvint au grade d'officier d'état-major. Mis à la retraite depuis quelques années, il a repris ses travaux d'archéologie et a présidé, à plusieurs reprises, la Société des antiquaires de France, dont il est un des plus anciens membres. Il est secrétaire du comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

On lui doit principalement : *Anciennes fourches patibulaires de Montfaucon* (1836, in-8, 6 plans); le *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV* (1847-1854, 3 vol. in-8), mis en ordre d'après les manuscrits de l'avocat Barbier; *Procès-verbaux des séances du Comité historique*, avec Taranne (Imprimerie nationale, 1850, in-8) : *Esquisse pittoresque du département de l'Indre* (1853) et un grand nombre de *Rapports*, *Notices* et *Mémoires*, surtout dans la collection de la Société des antiquaires de France.

LA VILLEMARQUÉ (Théodore HERSART, vicomte DE), érudit français, membre de l'Institut, né en 1812, en Bretagne, s'est distingué par la publication de quelques ouvrages sur la langue et la littérature bretonnes. Nous citerons parmi ces travaux : *Barzaz-Breiz* (1839, 2 vol. in-8), chansons populaires recueillies et imprimées avec une traduction française, des arguments, des notes et les mélodies originales; *Contes populaires des anciens Bretons* (1842, 2 vol. in-8), précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table ronde; *Nouvelle grammaire bretonne* (1849, in-8); *Poëmes des bardes bretons du VIe siècle* (1850, in-8), traduits pour la première fois. Il a aussi collaboré à *la Bretagne ancienne et moderne*, et publié, après la mort de Legonidec, son *Dictionnaire français-breton* (Saint-Brieuc, 1857, in-4). M. de La Villemarqué a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions, le 21 mai 1858. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

LAVOCAT (Gaspard), député français, né en 1794, fut nommé, en sortant de l'École de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 5e des tirailleurs de la garde et assista aux dernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, en 1818, il était, deux ans plus tard, rentré comme sous-officier aux cuirassiers de Berri, lorsqu'il fut impliqué dans la conspiration militaire du 19 août 1820, et condamné à mort par la Cour des Pairs. En 1814, il prit une part active à un nouveau complot contre le gouvernement et fut l'objet, par contumace, d'une seconde condamnation à mort. Gracié toutefois sur un rapport de M. de Peyronnet, qu'il avait su intéresser en sa faveur (1826), il fonda à Paris une tannerie, qu'il exploita jusqu'en 1833. Après la révolution de Juillet, il était devenu lieutenant-colonel de la 12e légion de la garde nationale qu'il commanda encore de 1846 à 1848, et avait été chargé de conduire à Ham les anciens ministres de Charles X. On lui confia, en 1833, la direction de la manufacture des Gobelins. Élu député de l'arron-

dissement de Vouziers en 1834, il le représenta à la Chambre pendant quatorze ans. M. Lavocat a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 juillet 1837.

LAVOLLÉE (Paul-Aimé), administrateur français, né à Dammartin (Seine-et-Marne), le 25 avril 1795, fut élevé au collége de Juilly et entra, en 1815, dans l'administration des douanes. Après avoir parcouru les divers degrés de la hiérarchie, il fut appelé, en 1831, à l'inspection des finances. Il fut chargé, en 1837, d'une mission en Italie, à Malte, en Grèce, en Turquie et en Égypte, ayant pour objet l'organisation du service des paquebots-postes du Levant, et, en 1839, d'une mission aux Antilles et aux États-Unis (1839), pour l'étude de diverses questions coloniales. A son retour, il passa, en qualité de sous-directeur, à l'administration des postes. Nommé, en 1843, directeur du commerce extérieur au ministère de l'agriculture et du commerce, il prit sa retraite en 1848, lorsque M. Flocon fut appelé à ce département. Rallié, après l'élection du 10 décembre, à la politique napoléonienne, il a été nommé, en 1852, conseiller-maître à la Cour des comptes. Officier de la Légion d'honneur depuis 1845, il est commandeur des ordres de Saint-Wladimir de Russie et grand-croix de l'ordre de François Ier de Naples.

Outre plusieurs articles insérés dans diverses revues et dans le *Dictionnaire de l'administration*, il a publié : *Notes sur les cultures et les productions de la Martinique et de la Guadeloupe* (1839, in-4); *Questions de douanes* (1839, in-8); *la Protection et la prohibition en France et en Angleterre* (1851, in-8), etc.

LAVOLLÉE (Charles-Hubert), littérateur français, neveu du précédent, né à Paris, le 11 octobre 1823, fit partie, en 1843, de la mission envoyée en Chine sous les ordres de M. de Lagrenée. A son retour (1846), il fut décoré et entra au ministère du commerce. En 1855, il passa au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau. Il a donné sa démission de ces fonctions, pour être administrateur de la compagnie des omnibus de Paris.

Depuis 1846, M. Ch. Lavollée a collaboré successivement à la *Revue nouvelle*, à la *Revue de l'Orient*, à *l'Assemblée nationale*, à *l'Illustration* et surtout à la *Revue des Deux-Mondes*, où il traita spécialement de questions commerciales et économiques ou de sujets se rattachant à son voyage en Chine et dans les Indes. Il a publié séparément : *Voyage en Chine* (1852, in-8) et la *Chine contemporaine* (1860, in-18).

LAVOYE (Anne-Benoîte-Louise), cantatrice française, née à Dunkerque, le 28 juin 1823, suivit les cours du Conservatoire de Lille et de celui de Paris, où elle fut élève de Mme Damoreau et d'où elle sortit en 1842, avec le premier prix d'opéra-comique. L'année suivante elle débuta à la salle Favart, dans *l'Ambassadrice*, créa ensuite *la Syrène* et *Haydée*, et parut dans *le Domino noir*, *la Part du Diable*, *les Diamants de la couronne* et autres pièces ou reprises de cette époque. Depuis 1849 elle a quitté Paris et voyagé à l'étranger ou dans les départements. Elle a joué tour à tour le grand opéra et l'opéra-comique à Genève, Bruxelles, Marseille, Lyon, Bordeaux et Rouen.

LAW. Voy. Ellenborough.

LAWOESTINE (Alexandre-Charles-Anatole-Alexis, marquis DE), général français, sénateur, né le 25 décembre 1786, et issu d'une famille noble d'Allemagne, était petit-fils de Mme de Genlis et filleul de Louis-Philippe. Sous-lieutenant de cavalerie en 1805, il fit les campagnes de la grande armée, passa en Espagne, où il devint aide de camp du général Sébastiani, et fut rappelé en 1812 pour prendre part à la guerre de Russie. Sa brillante conduite à cette époque lui valut coup sur coup les grades supérieurs de chef d'escadron après la Moskowa et de colonel après le combat d'Arcis-sur-Aube. A Waterloo, il commandait le 3e de chasseurs. Retiré volontairement du service sous la Restauration, M. de Lawœstine fut remis en activité en août 1830, comme colonel au 5e de hussards, puis reçut le brevet de maréchal de camp. Après avoir été employé à l'intérieur, il fut nommé lieutenant général (général de division) en 1841.

Admis d'office à la retraite en 1848, il fut réintégré en activité l'année suivante, s'attacha à la fortune politique du parti napoléonien et fut mis à la tête de la garde nationale de Paris, quelques jours avant le coup d'État. Il a été compris dans la première liste des sénateurs (janvier 1852). Il a été nommé gouverneur des Invalides, le 22 octobre 1863. Il a été autorisé par l'Empereur à recevoir, par exeption, le titre d'excellence. Le marquis de Lawœstine a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 24 avril 1847.

LAWRENCE (Abbott), homme politique et philanthrope américain, né à Groton (Massachussets), le 16 décembre 1792, mort à Boston en août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

LAWRENCE (sir John Laird-Mair), homme politique anglais, est né, suivant le *Peerage*, à Richmond (Yorkshire), en 1811, élevé à Londonderry, puis à Haileybury, il entra, en 1827, au service de la Compagnie des Indes; il devint, en 1831, adjoint au commissaire en chef de Delhi; en 1836, magistrat et percepteur dans la même ville, et enfin, deux ans après, chef d'établissement à Etaurch. Il vint ensuite passer deux ans en Europe. De retour aux Indes, il fut, en 1846, mis à la tête de la division centrale du Bengale, et s'y fit remarquer de sir J. Hardinge, gouverneur général qui l'envoya comme commissaire dans les provinces au delà du Sutlej. Après la deuxième guerre des Sicks, la conquête et l'annexion du Punjaub, lord Dalhousie chargea de l'administration du territoire nouveau une commission de trois membres, formée de sir John Lawrence, et de son frère sir Henry, délégué du gouvernement à Lahore. Non-seulement sir Lawrence se maintint à force d'énergie pendant la révolte de 1857, mais encore il assura la prise de Delhi en organisant le siége de cette ville. Nommé membre du Conseil des Indes en 1858, et premier lieutenant-gouverneur de Punjaub en 1859, il n'exerça ces dernières fonctions que quelques mois et prit sa retraite. Il reçut pour ses services le titre de baronnet (1858) et le titre de grand'croix de l'ordre du Bain, l'entrée au Conseil privé (1859), des félicitations du Parlement et une pension de 1000 liv. sterling. En 1863, il a été nommé vice-roi et gouverneur général des Indes en remplacement de lord Elgin. Marié, en 1841, à miss Richard Hamilton, il a pour héritier son fils John Hamilton Lawrence, né à Simla en 1846.

LAWRENCE (William), chirurgien anglais, né vers 1785, fit des études spéciales à l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres, et, dès qu'il eut reçu son diplôme, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Admis, en 1813,

à la Société royale, il occupa, de 1815 à 1819, la chaire de médecine opératoire, au collège des chirurgiens, et donna sa démission pour être attaché à l'hôpital Saint-Barthélemy, puis à l'hôpital Ophthalmique. Dans sa jeunesse, il se fit, en mainte circonstance, l'ardent avocat des réformes médicales, et les articles qu'il envoya à ce sujet à *la Lancette* furent très-remarqués. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Introduction à l'anatomie comparée* (Introduction to comparative anatomy; Londres, 1810). Peu de temps après, parurent ses *Leçons de physiologie* (Lectures on the physiology, zoology and natural history of man; 1834, 6e édit.), qui donnerent lieu à des discussions animées, mais qui contribuèrent aux progrès de l'enseignement scientifique en Angleterre, par la forme claire et agréable du style, tout en faisant sortir la physiologie des généralités vagues et confuses, pour lui faire une place parmi les sciences d'induction. Il y a, dans ces premiers travaux, des opinions souvent hasardées, que plus tard il s'est empressé lui-même d'écarter ou de mieux établir. Il est devenu président du Collége des chirurgiens, membre de plusieurs compagnies savantes du continent et compte au nombre des associés étrangers de l'Académie française de médecine. En 1863, il a été nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris, pour la section de médecine et de chirurgie, en remplacement de sir Benjamin Brodie.

M. Lawrence a beaucoup écrit, et sur des parties très-diverses de la science médicale; voici ses principaux ouvrages : *Manuel d'anatomie comparée* (Manual of comparative anatomy; Londres, 1857), traduit de Blumenbach et augmenté d'observations particulières; *Descriptions anatomico-chirurgicales* (Anatomico-chirurgical descriptions; in-fol.), comprenant le nez, la bouche, le larynx et la gorge; *Traité des maladies vénériennes de l'œil* (Treatise on venereal diseases of the eye; 1830, in-8), *Traité des hernies* (Treatise on ruptures; 1838, in-8), traduit par MM. Béclard et J. Cloquet; *Traité des maladies de l'œil* (Treatise on diseases of the eye; 1841), traduit en français par M. Ch. Billard, et l'un de ses travaux les plus estimés. M. Lawrence a également consigné un grand nombre d'articles dans *la Lancette*, où l'on trouve complets ses cours de chirurgie, et dans les *Mémoires* de la Société médicale et chirurgicale de Londres.

LAYA (Alexandre), avocat et littérateur français, né à Paris, en novembre 1809, est fils de Jean-Louis Laya, l'auteur de l'*Ami des lois*, mort en 1833, et de Mlle Aglaé-Guillaume de Bouconville, aujourd'hui Mme Achille Comte (voy. ce nom). Jeune encore, il entra sous M. de Montalivet, au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau, donna ensuite sa démission et alla passer quelque temps en Angleterre. A son retour il s'inscrivit au barreau de Paris. En 1849, il a été plusieurs mois rédacteur en chef de *l'Ordre*, qui venait d'être fondé par M. Chambolle. En 1852 il a été appelé à Genève par M. J. Fazy, et chargé du cours de droit romain à l'Académie, puis de celui de droit anglais et de droit international.

On a de M. Alexandre Laya : le *Guide municipal, ou Almanach quotidien des maires, adjoints, curés*, etc., pour 1843 (1842, tableaux in-plano); *Droit anglais, ou Résumé de la législation anglaise, sous la forme de codes* (1845, 2 vol. in-8); *Études historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers, histoire de 15 ans* (1846, 2 vol. in-8), la plus complète monographie sur cet homme politique; *De la Présidence de la République* (1848, in-12); *les Romains sous la République* (1850, in-8); de nombreux articles fournis au *Bien-être universel*, au *Siècle*, à la *Revue parlementaire et administrative*, etc. Il a signé, avec M. Léon Laya, une édition des *Œuvres de J. L. Laya*, avec *Notice* (1836, 5 vol. in-8), et publié, en 1854, sous le titre de *Théâtre de M. Alexandre Laya*, les pièces *César Borgia*, *Jeanne Shore*, *Corinne*, *Paul Didier*, qu'une suite de mésaventures que raconte la *Préface*, ont jusqu'ici écartées de la scène.

LAYA (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, vers 1810, a été, pendant quelques années, bibliothécaire au palais de Fontainebleau, et s'est principalement occupé de théâtre. Après avoir collaboré avec plusieurs auteurs et signé quelques pièces de son simple prénom, il a obtenu, dans ces dernières années, de complets et brillants succès à la scène.

On a de lui : *la Liste de mes maîtresses* (1828), et *Un Mari du bon temps* (1841), comédies en un acte, avec M. Regnault; *la Lionne* (1840), en deux actes, avec M. Ancelot; *le Hochet d'une coquette*, *l'OEil de verre*, *Je connais les femmes* (1840), vaudevilles en un acte; *le Premier chapitre*, en un acte; *Une Maîtresse anonyme* (1842), en deux actes; *la Peau du Lion* (1844), en deux actes; *l'Étourneau*, en trois actes; *Georges et Maurice*, en deux actes; *Rage d'amour*, *le Groom*, en un acte; ces quatre derniers avec Bayard (1844-1849); *Emma, ou Un Ange gardien*, en trois actes (1844); *le Poisson d'avril* (1845), en un acte; *Un Coup de lansquenet* (1847), en deux actes; *Léonie* (1848), mélodrame en un acte; *les Cœurs d'or* (Gymnase, 1854), en trois actes, avec M. J. de Prémaray; *les Jeunes gens* (Français, 1855), en trois actes, imitation originale des *Adelphes*, de Térence; *les Pauvres d'esprit* (Ibid., 1856), en trois actes, paradoxe peu favorable aux gens de lettres de profession; *le Duc Job*, en quatre actes (1859-1860), l'un des succès de vogue les plus soutenus du Théâtre-Français; *la Loi du cœur*, en trois actes (même théâtre 1862), etc.

LAYARD (Austen-Henry), voyageur et homme politique anglais, né à Paris, le 5 mars 1817, appartient à une de ces familles protestantes que la révocation de l'édit de Nantes fit passer en Angleterre. Après avoir terminé son éducation, il étudia quelque temps la jurisprudence et l'abandonna pour voyager avec un de ses amis. Il parcourut l'Asie Mineure et la Syrie, pendant l'automne de 1839 et l'hiver de 1840, et suivit la rive droite du Tigre où l'on supposait avoir été l'emplacement de l'antique Ninive. En 1842, il avait traversé une seconde fois Mossoul, et à cette époque il y avait rencontré le consul de France, M. Botta (voy. ce nom), qui lui communiqua les dessins des sculptures gigantesques et des bas-reliefs dont il venait le premier de révéler l'existence au monde savant.

Après avoir obtenu de sir Stratford-Canning, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, les moyens nécessaires pour prendre part à ce grand travail de découvertes, M. Layard partit pour la Turquie d'Asie au mois d'octobre 1845, en ayant soin de garder le secret le plus absolu sur l'objet de son voyage. De Mossoul, il descendit le cours du Tigre sur un frêle radeau, aborda la rive gauche après quelques heures de navigation, pour prendre à sa solde un groupe d'Arabes errants, et commença les fouilles sur un monticule situé à vingt minutes de chemin, et à l'est du village portant le nom caractéristique de Nemroud. Dès le premier jour elles produisirent d'importants résultats, et la conviction fut pour lui acquise qu'il venait de découvrir l'ancienne Ninive. Les

nombreux bas-reliefs, sculptures, inscriptions, qu'il en a exhumés, furent promptement transportés au *British museum* de Londres.

Toutes les découvertes de ce voyageur ont été gravées et publiées dans un atlas in-folio; de plus, il les a décrites lui-même avec un soin scrupuleux dans son ouvrage intitulé *Ninive et ses ruines* (Nineveh and its remains; 1849, in-8), qui a eu plusieurs éditions. Au reste, cette collection ne diffère point sensiblement de celle que le musée du Louvre doit à M. Botta.

A son retour, M. Layard fut nommé, en récompense de ses travaux, attaché d'ambassade à Constantinople. Lors de la retraite de lord Palmerston en 1852, il fut appelé, par lord J. Russell, au poste éminent et lucratif de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères, et entra, la même année, à la Chambre des Communes, comme représentant d'Aylesbury. Il ne tarda pas à y prendre une position brillante parmi les membres du parti libéral : ce fut lui qui, par ses efforts réitérés, fit passer la motion de M. Roebuck sur l'enquête des événements de Crimée. Il ne réussit pas de même, en 1855, lorsqu'il se fit l'organe des plaintes générales contre l'administration civile, et qu'il exposa ses plans pour en réformer les parties défectueuses. En même temps il repoussait formellement l'offre des lords Derby et Aberdeen, d'accepter une place dans leur cabinet, préférant rester fidèle à ses convictions politiques. En 1854, il a suivi en amateur les opérations de l'armée alliée jusqu'en Crimée, et en 1856, après la conclusion de la paix, il fonda à Constantinople une banque nationale, dont il fut président. M. Layard a été élu, en 1854, correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).

LAYRLE (Marie-Jean-François), marin et administrateur français, né à Tarbes, le 6 mai 1791, fut élève de l'École navale de Brest, et obtint successivement les grades de lieutenant de vaisseau (1830), de capitaine de corvette (1837) et de capitaine de vaisseau (1843). L'année précédente, il avait obtenu les fonctions de gouverneur de la Guyanne française (1842) ; puis, il passa, en la même qualité, à la Guadeloupe. Rappelé après la révolution de Février, il quitta le service actif pour entrer dans l'administration et devint directeur du personnel et des mouvements de la flotte (janvier 1849). Sous le gouvernement impérial, il a été promu, par décret du 21 juin 1853, au rang de conseiller d'État ordinaire hors sections. M. Layrle est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 28 avril 1847. — De ses deux fils, l'un, Charles-Louis-Marie, né en 1831, est sous-ingénieur des constructions navales; l'autre, Charles-Jules, né en 1834, est déjà lieutenant de vaisseau et décoré de la Légion d'honneur.

LAZARE (Louis-Clément), publiciste français, né à Paris, le 7 octobre 1811, s'est exclusivement occupé d'études municipales ou de recherches historiques sur Paris, et a soumis au Conseil général de la Seine, en 1850, sur les grands travaux de restauration et de reconstruction de la ville, deux *Mémoires* dont les conclusions ont été officiellement approuvées. Il a publié avec son frère, M. Félix Lazare : *Dictionnaire des rues et monuments de Paris* (1844, in-4), dont la deuxième édition, en 1855, a été l'objet d'une délibération approbative du Conseil, et fondé, avec le même, la *Revue municipale*, qui, à partir de 1848, parut trois fois par mois, et a été supprimée, en 1861, pour contravention aux lois de presse. M. L. Lazare fournit depuis lors des articles sur les questions de municipalité parisienne au journal *la Patrie*. Il avait entrepris une *Bibliothèque municipale*, dont le premier volume, intitulé *Paris, son administration ancienne et moderne*, a paru en 1856 (in-12).

LAZAREFF (Jean et Christophe, comtes DE), chambellans de l'empereur de Russie et conseillers d'État actuels, curateurs de l'institut Lazareff des langues orientales de Moscou, sont les chefs d'une des plus illustres familles arméniennes de Russie. Leur père, Joachim, fonda, en 1815, le célèbre institut qui porte le nom de sa famille, et dans lequel 500 jeunes Arméniens, de toutes les parties de l'empire, reçoivent une instruction propre à leur ouvrir l'accès de toutes les carrières, militaire, civile, politique, religieuse même. Curateurs de cet institut, ils en ont élevé la dotation à plus d'un million de roubles (4 millions de francs). Un troisième frère, Lazareff, général-major, s'est distingué dans les guerres de la Russie contre la Perse et la Turquie en 1828 et 1829. Un quatrième, Artémi, est mort la même année que son père, à la bataille de Leipsick.

LAZERGES (Jean-Raimond-Hippolyte), peintre français, né à Narbonne, le 5 juillet 1817, et fils d'un boulanger de cette ville, ne put suivre qu'à vingt ans les goûts d'artiste qu'il avait manifestés dès l'enfance. Il vint à Paris en 1837, étudia quelque temps sous David d'Angers, puis sous François Bouchot, et débuta par un *Portrait* au salon de 1840. Il a principalement exécuté depuis cette époque : une *Descente de croix*, pour la chapelle du château d'Eu; *Jésus aux Oliviers*, pour l'hôpital de Beaune; *la Mort de la Vierge*, pour la chapelle des Tuileries; *le Génie éteint par la Volupté*, au musée de Carcassonne; *Suzanne au bain*, *l'Albane dans son atelier*, tous deux à M. Ach. Fould. (1841-1853) : une nouvelle *Descente de croix*, un *Ecce Homo*, *saint Sébastien mis au tombeau*, acquis par l'État (1855); *Reniement de saint Pierre*, *les Dernières larmes de la Vierge* (1859); *Kabyles moissonnant dans la plaine de la Mitidja*, *Sid-n'Aïssa revenant de la prière au jardin des Oliviers*, *la Danse des Aïssaouas* (1861); *Jésus priant pour ses persécuteurs* (1864). M. Lazerges a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1848 et un rappel en 1857. Le gouvernement lui a commandé, en 1856, *l'Empereur distribuant des secours aux inondés de Lyon*, exposé en 1857.

LEAKE (William-Martin), officier et voyageur anglais, né vers 1780, est cité comme le plus exact et le plus véridique des auteurs qui ont traité de la Grèce moderne. Il a consacré cinq années à parcourir ce pays en tous sens (1804-1809) alors qu'il se débattait sans secours contre la domination turque. Le résultat de ses patientes études se retrouve dans les ouvrages suivants : *Topographie d'Athènes* (1821; 2ᵉ édit., 1841, 2 vol.); *Voyages en Morée* (Travels in the Morea; Londres, 1830, 3 vol.); *Voyages dans le nord de la Grèce* (Travels in northern Greece; 1835, 4 vol.). Étendant ses excursions jusqu'à l'Asie Mineure et aux îles de l'Archipel, il publia encore : *Voyage en Asie Mineure* (a Tour in Asia Minor, 1824); *Mémoire sur l'île de Cos*, publié, en 1843, dans les *Transactions* de la Société royale, dont le colonel Leake est membre. Dans ces derniers temps, à la suite d'une nouvelle exploration, il a écrit : *la Grèce après vingt-trois ans de protectorat* (Greece at the end of twenty three years of protection, 1851), tableau favorable de la situation politique et sociale d'un pays généralement assez maltraité par ses historiens. Ces divers ouvrages sont estimés pour la sagacité, le savoir et le talent d'exposition.

LE BARBIER DE TINAN (Marie-Charles-Adelbert), marin français, né le 30 août 1803, fut admis, à l'âge de quinze ans, à l'École navale de Brest. Après avoir fait, comme enseigne, partie de l'expédition maritime contre les côtes d'Espagne (1823), il devint successivement lieutenant de vaisseau (1829), capitaine de corvette (1837) et capitaine de vaisseau (1843); il siégeait au Conseil d'amirauté lorsque, le 3 février 1851, il fut nommé contre-amiral. Au début de la guerre d'Orient, il prit le commandement de la station navale du Levant et s'associa au débarquement des troupes françaises à Gallipoli, ainsi qu'au blocus des ports de la Grèce. Ses services lui valurent le grade de vice-amiral (7 juin 1855), et une place au comité consultatif de l'Algérie. Chargé du commandement de l'escadre d'évolution de la Méditerranée il eut la délicate mission de surveiller, dans le port de Naples puis dans celui de Gaëte, les graves événements de l'Italie méridionale (octobre 1860). Après avoir fait accepter au roi François II un armistice proposé par la France, il s'éloigna, avec le reste de la flotte, lorsque l'armistice fut expiré (19 janvier 1861) et ramena son escadre à Marseille. Quelques mois plus tard (22 mai), il partit de Toulon pour conduire la flotte sur les côtes de Syrie. Rentré à Toulon à la fin d'octobre, il reçut la médaille militaire et, arrivé au terme de l'exercice de son commandement en chef, il fut remplacé par le vice-amiral Rigault de Genouilly (11 janvier 1862) et nommé membre du Conseil d'amirauté le mois suivant. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1849, M. de Tinan a été promu grand officier le 13 août 1859.

LEBARILLIER (Louis-Constant), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Lebisey, près de Caen (Calvados), le 2 octobre 1805, d'une famille d'agriculteurs, et élevé dans les idées libérales, fit partie, avant et après la révolution de 1830, de l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé, conjointement avec M. Auguste Marie, commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Calvados, se distingua par la modération de son caractère, et fut élu représentant du peuple, le troisième sur douze, par 80 832 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante à la politique présidentielle et appuya la proposition tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il s'est retiré en Touraine, où il a entrepris l'exploitation d'un vaste domaine agricole.

LE BAS (Philippe), helléniste et archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 juin 1794, est fils du conventionnel de ce nom. Après avoir fait ses études chez les oratoriens, il s'engagea dans la marine, à seize ans, et passa, trois ans après, dans l'armée de terre, où il devint maréchal des logis de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et 1814, puis quitta le service et occupa, pendant six ans, un emploi dans les bureaux de la préfecture de la Seine. Choisi, en 1820, par la reine Hortense pour faire l'éducation du prince Louis-Napoléon, aujourd'hui Napoléon III, il ne rentra en France qu'en 1828. Reçu presque immédiatement licencié et docteur ès lettres (1829) et agrégé des classes supérieures, il fut chargé d'une division au collége Saint-Louis. Il prit une part active à la révolution de Juillet et est cité comme ayant rétabli le premier sur le fronton du Panthéon l'inscription primitive. La même année, il devint maître de conférences à l'École normale, où il a enseigné l'histoire jusqu'en 1834, et depuis cette époque, la langue et la littérature grecques.

M. Le Bas a été élu, en 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où ses connaissances en épigraphie et en numismatique lui marquaient une place. De 1843 à 1851, il a exécuté un double voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1838, et promu officier en 1858. Bibliothécaire administrateur de la Sorbonne, il y a établi une classification nouvelle des livres et dressé, par le dépouillement de toutes les collections et publications périodiques, une précieuse table analytique, par noms d'auteur, d'écrits qui, sans cela, restaient perdus dans un immense dédale. — M. Le Bas est mort en 1860.

Nous citerons d'abord de M. Le Bas les travaux qui se rapportent plus particulièrement à l'épigraphie : sa thèse française pour le doctorat, *Dissertation sur l'utilité de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens* (1829, in-8); *Explication des inscriptions grecques et latines trouvées par l'armée d'Afrique*, etc. (1836, in-8); *Explication des monuments d'antiquité figurée recueillis en Grèce par la commission de Morée* (1835-1837, in-8); *Antiquités grecques et romaines*, etc. (1836, in-12); *Restitution et explication des inscriptions grecques de la grotte de la Vipère, de Cagliari, etc.* (1840, in-8); enfin son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure* (1847 et suiv., in-folio avec atlas), ouvrage inachevé et qui ne devait pas former moins de 12 volumes.

M. Le Bas a donné aux *Classiques latins* de M. Nisard un *Commentaire de Tite Live*; à l'*Univers pittoresque* de MM. Didot : *Allemagne* (1838-1842, 3 vol. in-8); *Suède et Norvége* (1838); *Asie Mineure* (1856); *Autriche et Bohême* (1842). Il a dirigé pour les mêmes éditeurs un grand ouvrage sur la France, comprenant les *Annales historiques* (2 vol. in-8, avec 33 cartes) et le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* (12 vol. in-8, avec 620 planches). Il a traduit, dans la collection des *Mémoires dramatiques* : les mémoires de *Brandes* et d'*Iffland* (1823, 3 vol. in-8); dans la *Bibliothèque anglo-française* de Sullivan : *le Marchand de Venise* et *Othello* (1836, 2 vol. in-8); dans les *Romanciers grecs* de Merlin : *Eumathe* et *Nicétas* (1828-1841, in-18); etc. Citons encore la traduction de l'*Atlas historique des États européens*, de Kruse (1834, in-fol.). M. Le Bas a fourni aussi divers articles à la *Revue archéologique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal de l'instruction publique*, etc.

On lui doit enfin un très-grand nombre de publications élémentaires sur les littératures grecque et latine, sur la langue allemande, sur l'histoire, etc., la plupart avec divers collaborateurs, notamment : avec M. Regnier (voy. ce nom) : *Cours complet de langue allemande* (1830-1833, 7 vol. in-12); *Cours de versions grecques* (1834); *Cours de thèmes grecs* (1843); *Chrestomathie polyglotte* (1835, in-8); *Précis d'histoire du moyen âge* (1838, in-12); *Précis d'histoire romaine* et *Précis d'histoire de France* (1839, 2 vol.); *Précis d'histoire moderne* (1841, 2 vol.); plusieurs traductions interlinéaires de classiques grecs, etc.

LE BAS (Louis-Hippolyte), architecte français, membre de l'Institut, né en 1782, à Paris, où son père était procureur au Châtelet, suivit les ateliers de Vaudoyer, Percier, Fontaine et les cours de l'École des beaux-arts; il y remporta 18 médailles, le prix départemental et, au concours de 1806, un second grand prix, qui ne put

alors l'exempter du service militaire. Nommé, quelques années après, inspecteur des travaux de la Bourse, puis de ceux de la chapelle expiatoire du Roule, il entreprit, en 1822, le monument de Malesherbes au Palais de justice, étudia celui projeté en l'honneur de Louis XVIII au Palais Bourbon et exécuta plusieurs édifices publics dans les départements. Il exposa dans cet intervalle (1808-1828) : *Intérieur d'une salle décorée pour musée*, dans le style du xve siècle; *Projet des quatre grands cimetières*, demandé par la ville de Paris; *Fontaine monumentale* pour la place de la Bourse; et 14 livraisons d'un ouvrage commencé avec Debret, sous le titre d'*Œuvres complètes de Jacques Barozzi et Vignole* (1827-1835, in-8). Ces *dessins* et ces *études* lui valurent deux médailles d'or en 1808 et 1819. En 1824, M. Hippolyte Le Bas obtint, à la suite d'un double concours, les travaux de la prison modèle de la rue de la Roquette, pour les jeunes détenus, et ceux de l'église Notre-Dame de Lorette. Ce sont les deux œuvres capitales de cet architecte. Le dernier de ces deux édifices, entrepris avec un budget restreint, qui n'a guère été dépassé, est une basilique italienne qui rappelle, quoique sur une moindre échelle, l'église de Sainte-Marie-Majeure à Rome, avec un luxe de décoration qui convient d'ailleurs à cette riche paroisse.

M. Hip. Le Bas a dirigé, pendant plus de trente ans, un atelier d'élèves qui compte peu d'interruptions dans ses succès annuels tant à l'Académie qu'à l'École des beaux-arts. Cet architecte a encore exécuté les bâtiments nouveaux de l'Institut, la salle des séances particulières des Académies, et a restauré ou plutôt repris la salle des séances de l'Académie de médecine (1832-1843). Admis à l'Institut (section des beaux-arts), en 1825, comme successeur de Delespine, il a été longtemps, jusqu'en 1854, membre du conseil des bâtiments civils. Il a été nommé encore architecte des travaux publics, chargé de l'entretien de l'Institut et du monument Henri IV, professeur à l'École des beaux-arts, pour le cours de l'histoire de l'architecture, officier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, etc.

Son fils, M. Gabriel-Hippolyte Le Bas, peintre de paysages et d'aquarelles, a fréquemment figuré aux salons et obtenu une 3e médaille en 1845.

LEBAS (Jean-Baptiste-Apollinaire), ingénieur français, que l'on a souvent confondu avec le précédent, né le 13 août 1797, fut, de 1816 à 1818, élève de l'École polytechnique, et entra dans le génie maritime. Parvenu au grade d'ingénieur de 1re classe, il a été mis à la retraite en 1858. Il est surtout connu par les travaux auxquels on dut, en 1836, l'érection de l'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde. Ancien conservateur du musée naval du Louvre, ancien membre du conseil d'amirauté, M. A. Lebas est, depuis le 9 novembre 1834, officier de la Légion d'honneur.

Cet habile ingénieur a publié lui-même sur le fait principal de sa carrière un bel et important ouvrage dont voici le titre complet : *l'Obélisque de Luxor, Histoire de sa translation à Paris, description des travaux auxquels il a donné lieu, avec un Appendice sur les calculs des appareils d'abattage, d'embarquement, de halage et d'érection; détails pris sur les lieux et relatifs au sol, aux sciences, aux mœurs et aux usages de l'Égypte ancienne et moderne, suivi d'un Extrait de l'ouvrage de Fontana sur la translation de l'obélisque du Vatican* (1839, gr. in-4, 16 pl.).

LEBEAU (Jean-Louis-Joseph), homme d'État belge, né à Huy, le 2 janvier 1794, d'une famille appartenant à la classe moyenne, fut d'abord avocat à la Cour d'appel de Liége, où il se lia avec MM. Deveaux et Rogier. Ils fondèrent ensemble, dans cette ville libérale, un journal intitulé *Mathieu Laensberg*, qui s'appela plus tard *le Politique*, et fut un des organes les plus énergiques de l'opposition nationale contre l'administration hollandaise. M. Lebeau publia vers le même temps un *Recueil politique et administratif de la province de Liége*, et plus tard, ses *Observations sur le pouvoir royal*, qui rendirent son nom populaire. Il fut à cette époque un des fondateurs de l'association nationale, dite *l'Union*, qui réunissait le parti catholique et le parti libéral dans les mêmes efforts contre la domination étrangère.

Lorsque la révolution de 1830 éclata, le gouvernement provisoire confia à M. Lebeau le poste d'avocat général près la Cour de Liége. Il fut ensuite envoyé au Congrès par le district de sa ville natale, et en devint un des membres les plus influents. Avec MM. Devaux et Royer, il forma entre les catholiques et les libéraux fidèles à *l'Union* un parti de juste milieu, qu'on appela le parti doctrinaire, et dont il fut l'orateur. Au nom de ce parti, il se prononça hautement contre tout projet de réunion à la France et combattit la candidature du duc de Nemours. Après avoir voté en faveur du duc de Leuchtemberg, il contribua de tous ses efforts à l'élection du prince Léopold de Saxe-Cobourg. M. Lebeau était alors ministre des affaires étrangères (1831). En cette qualité, il dirigea les négociations engagées entre la Belgique et la Conférence de Londres. La diplomatie européenne reconnut la dissolution du royaume des Pays-Bas; mais elle rendit à la maison d'Orange le Luxembourg insurgé. Le Congrès national repoussa d'abord les arrangements adoptés par la Conférence sous le nom de *Traité des dix-huit articles*. Pour vaincre l'obstination des patriotes qui, par la voix de M. Gendebien, protestaient contre l'abandon du Luxembourg, M. Lebeau eut besoin de joindre à la modération et à l'habileté d'un diplomate une véritable éloquence. Le prince Léopold n'acceptait la couronne de Belgique qu'autant que le Congrès accepterait de son côté les dix-huit articles. Dans ces circonstances difficiles, la majorité, entraînée par M. Lebeau, crut nécessaire d'acheter l'appui de l'Angleterre par des concessions pénibles et ratifia le traité (9 juillet 1831).

Après cette victoire de la politique modérée, M. Lebeau quitta volontairement le pouvoir. Ses compatriotes le choisirent pour représentant, et sa voix eut dans la Chambre une incontestable autorité. Lorsque l'invasion des Hollandais en Belgique et la défaite de Louvain contraignirent le roi Léopold d'invoquer le secours d'une armée française, M. Lebeau, malgré ses préventions contre la France, se réjouit de voir sa patrie qui ne pouvait se défendre elle-même, sauvée par nos armes; il rentra au ministère et conserva, de 1832 à 1834, le portefeuille de la justice; c'est alors qu'eurent lieu le mariage du roi des Belges avec Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août 1832), la remise de la citadelle d'Anvers à la Belgique (1er janvier 1833), et la conclusion de la Convention de Londres (21 mai 1833), qui établit pour cinq ans le *statu quo* et donna raison à la politique de ménagements et de termes moyens suivie depuis 1831.

En 1834, à la suite de quelques manifestations orangistes, le peuple de Bruxelles saccagea, pendant les journées du 4 au 6 avril, les maisons de plusieurs partisans de l'étranger. Le ministre de la justice fut accusé de faiblesse envers l'émeute, et presque rendu complice des désordres qu'il n'avait pas su prévenir. Quelque temps après, le cabinet doctrinaire dont il faisait partie fut rem-

placé par un ministère mixte catholico-libéral. M. Lebeau était gouverneur de la province de Namur, lorsqu'au mois de mars 1840, le cabinet de Theux donna sa démission. Il rentra au pouvoir avec M. Rogier, et prit le portefeuille des affaires étrangères. Le nouveau ministère ne dura qu'un an. Il se retira devant l'opposition violente du parti catholique qui dominait dans les deux Chambres. Les hommes d'État les plus modérés du parti libéral et les doctrinaires les plus conciliants parmi lesquels s'était distingué jusqu'alors M. Lebeau, se virent conduits à faire alliance avec les radicaux et les démocrates pour défendre ou reconquérir les libertés de la nation. La coalition triompha en 1847; M. Lebeau fut, dès lors, le ferme appui du cabinet Frère et Rogier. Il compta depuis parmi les principaux adversaires du parti clérical. — M. Lebeau est mort en mars 1865.

LEBER (Jean-Michel-Constant), littérateur français, né à Orléans, le 8 mai 1780, avait fait de bonnes études et avait visité l'Angleterre et l'Italie, lorsqu'en 1807, il entra, comme surnuméraire, dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Longtemps chef du bureau du contentieux des communes, et mis à la retraite en 1839, il alla se fixer dans sa ville natale. Il a été décoré de la Légion d'honneur, en 1831. D'abord membre titulaire de la Société des antiquaires de France, il en fut ensuite correspondant. — Il est mort en 1860.

M. Leber a publié divers ouvrages d'érudition : *Des cérémonies du sacre, ou Recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie* (1825, in-8); *Histoire critique du pouvoir municipal* (1829, in-8); *De l'état de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV* (1834, in-8), réfutation d'un opuscule de Charles Nodier sur *la Liberté de la presse avant Louis XVI; Code municipal annoté* (1838, in-8), en société avec M. de Puibusque; etc. Il a aussi édité, avec MM. J. B. Salgues et J. Cohen, une *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (1826-1842, 20 vol. in-8) et inséré des dissertations dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences morales et dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc. L'un des collaborateurs du *Bulletin du Bibliophile*. M. Leber s'était formé une nombreuse et riche bibliothèque, dont il a publié le catalogue (1839-1852, 4 vol. in-8), et qu'il a vendue depuis à la ville de Rouen.

LEBERT (Herman), médecin allemand, né à Breslau, le 9 juin 1813, fit ses études classiques à Berlin et y étudia l'histoire naturelle et la médecine, avec l'intention de voyager. Il passa ensuite à l'Université de Zurich, où il se fit recevoir docteur en médecine en 1834, avec une thèse : *Des Gentianes de la Suisse*. Puis il vint à Paris suivre les cliniques médicales et chirurgicales des hôpitaux, et s'y lia avec les professeurs les plus célèbres. En 1836 il alla s'établir comme médecin praticien à Bex, canton de Vaux (Suisse) et fut nommé, en 1838, médecin des bains de Lavey, qui sous sa direction prirent un grand développement. A partir de 1842, il vint passer tous les hivers à Paris, y étudia pendant quinze ans avec les hommes les plus éminents de la science, à l'aide du microscope ou de l'analyse chimique, les altérations morbides des tissus de l'économie, et dessina ou fit dessiner sous ses yeux d'innombrables pièces anatomiques. Lors de la création du musée d'anatomie comparée de la Faculté de médecine de Paris, Orfila le chargea, avec M. le docteur Ch. Robin, d'aller sur les côtes de Normandie et de Bretagne observer et recueillir des objets d'histoire naturelle, qui font aujourd'hui partie du musée. Après avoir passé une partie des années 1846 et 1847 à Berlin, afin de se perfectionner dans la chirurgie sous le célèbre Dieffenbach, M. Lebert vint se fixer à Paris, où il obtint l'autorisation d'exercer et consacra son activité à la pratique civile, et à de nouvelles études dans nos hôpitaux. Membre des Sociétés anatomique, de biologie, de chirurgie médicale d'observations, etc., il prit la part la plus active à tous leurs travaux. En 1853, il accepta les places qui lui furent offertes de professeur de clinique médicale à l'Université de Zurich et de médecin de l'hôpital du canton, et, en 1859, il fut appelé à Breslau comme professeur de clinique médicale et médecin en chef de l'hôpital.

M. Lebert, qui appartient à la France par ses études, a publié presque tous ses travaux à Paris et en français. Parmi les plus importants, nous citerons : *Mémoires sur les eaux minérales de Lavey* (1839-1842); *Mémoire sur la formation des organes de la circulation et du sang*, avec M. Prevost de Genève (8 planches); *Physiologie pathologique, Recherches cliniques expérimentales et microscopiques sur l'inflammation, la tuberculisation, les tumeurs, la formation du cal*, etc. (Paris, 1845, 2 vol. in-8, avec 22 planches gravées); *Mémoires de chirurgie et de physiologie* [en allemand] (Berlin, 1848, in-8); *Mémoires sur les maladies des os que l'on observe chez les scrofuleux*, couronné par l'Académie impériale de médecine (*Mémoires* de l'Académie de médecine, 1849, t. XIV); *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8); *Traité pratique des maladies cancéreuses et des affections curables confondues avec le cancer* (1851, in-8); *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale, ou Description et iconographie pathologique des affections morbides tant liquides que solides observées dans le corps humain* (1855-1860, 4 vol. gr. in-folio, dont 2 vol. de texte et 2 vol. contenant 200 planches gravées et coloriées), publication considérable, résultat de plus de vingt ans de recherches et dont M. Andral a pu dire : « Cet ouvrage n'a pas d'analogue en France ni dans aucun autre pays; » *Manuel de médecine pratique* (Handbuch der praktischen Medicin, Tubingue, 2 vol. in-8); *Mémoire sur les maladies des vers à soie* (Zurich, 1859, in-8, avec pl.). M. Lebert a en outre publié de nombreux mémoires dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Archives générales de médecine*, les *Bulletins de la société anatomique*, les *Archives de physiologie* de J. Muller, etc., etc.

LEBLANC (Urbain), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à la Commanderie, près de Bressuire (Deux-Sèvres), le 26 novembre 1796, et fils d'un cultivateur, fut élève de l'École d'Alfort et se fit remarquer aux expositions de 1821 et 1823, par l'envoi de quelques appareils utiles et ingénieux pour la pratique de la médecine vétérinaire. Il est, depuis 1832, vétérinaire de la préfecture de police de la Seine. Il a été répétiteur à l'École d'Alfort, et a fondé un atelier de maréchalerie dans lequel il s'est associé son fils. Il a été admis à l'Académie de médecine en 1852. Il est membre de la Société médicale d'émulation et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

On a de lui : *Traité des maladies des yeux observées sur les animaux domestiques, principalement sur le cheval* (1823, in-8), couronné par la Société d'émulation; *Anatomie chirurgicale des principaux animaux domestiques*, avec M. Trous-

-seau (1829, 27 pl. in-fol.); *Recherches expérimentales sur les caractères physiques du sang*, avec le même (1832, in-8); *sur les Effets de l'inoculation du pus et du mucus morveux* (1839); un certain nombre de mémoires sur les diverses maladies du cheval et des animaux domestiques; puis des articles sous les titres de *Notices*, *Réflexions*, etc., dans les recueils spéciaux, etc. Il a dirigé et rédigé, de 1843 à 1847, la revue zooiatrique intitulée : *la Clinique vétérinaire* (5 vol. in-8).

LEBLANC DE PRÉBOIS (François), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1804, à Yverdun (Suisse), est fils d'un officier supérieur d'artillerie. Admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr, il entra, deux ans plus tard, dans le corps d'état-major, fut attaché, en 1830, en qualité de lieutenant, à l'expédition d'Alger, devint capitaine en 1832, et prit une part honorable aux événements militaires de notre colonie jusqu'en 1843, époque où il fut rappelé en France, pour avoir émis, sur l'administration de cette contrée, des idées tout à fait contraires à celles du gouvernement. Il les développa, en effet, dans les ouvrages suivants dont les titres sont suffisamment explicites : *Nécessité de substituer le gouvernement civil au gouvernement militaire* (1840, in-8); *Conditions essentielles du progrès en Algérie* (1840, in-8); *l'Algérie prise au sérieux* (1842, in-8); *les Départements algériens* (1844, in-8). En outre, il fonda, pour défendre cette thèse de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, une feuille spéciale (1843), qui passa bientôt entre les mains d'anciens disciples de Saint-Simon.

Lors des élections de 1848, M. Leblanc de Prébois ne fut pas oublié par les colons de l'Algérie, appelés, pour la première fois, à exercer leurs droits politiques, et à la suite d'une profession de foi très-républicaine, il fut élu, le troisième sur quatre, représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota néanmoins en général avec la droite et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu en 1849, il fut promu, à l'ancienneté, le 29 mai 1851, au grade de chef d'escadron et mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. M. Leblanc de Prébois a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1857.

On a encore de lui : *Réorganisation de l'armée et de sa solde* (1848), par laquelle il proposait de réaliser 150 millions d'économie sur le budget de la guerre.

Sa sœur, Mme Adèle REGNAULT DE PRÉBOIS, est auteur de plusieurs romans : *Trèfle à quatre feuilles* (1839), *Amour et dévouement* (1842), ainsi que d'un certain nombre de pièces de théâtre : *Une femme charmante* (1840), avec M. Chapelle; *Évelyne* (1849); *les Infidélités conjugales* (1850); *Marion* (1851), *Chien et chat* (1852); *Ben Salem* (1858); *Une pécheresse* (1860), etc.

LEBLEU (Philippe-Ézéchiel), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque (Nord), le 30 décembre 1804, et fils d'un médecin distingué, fit de bonnes études au collége de Douai et fut reçu à l'École polytechnique en 1824. Il passa, en 1826, comme officier de génie à l'École d'application de Metz. En 1830, il était lieutenant au 2e régiment du génie en garnison à Arras; à la première nouvelle des ordonnances de Juillet, il se prononça ouvertement pour la résistance. Envoyé à Lyon comme officier d'état-major, en 1832, il manifesta des sympathies pour les ouvriers. En 1833, il fut attaché au service des places de guerre et envoyé à Dunkerque, où il contribua à la fondation d'un journal républicain, *la Vigie*. De Dunkerque, il fut envoyé à Montpellier, puis à Oran. Son ancienneté de grade et ses services en Afrique lui valurent, en 1845, la décoration. De retour en France, il eut pour résidence la place de Béthune. En 1848, ses opinions démocratiques, bien connues dans le département du Pas-de-Calais, le firent nommer représentant du peuple, le onzième sur dix-sept, par 75 302 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Promu chef d'escadron, à l'ancienneté, le 5 décembre 1850, M. Lebleu devint chef du génie à Dunkerque.

LEBLOND (Désiré-Médéric), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 9 mai 1812, et fils d'un ancien conseiller de la Cour royale, étudia le droit, s'inscrivit au barreau, en 1833, et fut associé pendant quelques années, comme secrétaire, aux travaux du savant jurisconsulte Merlin de Douai. Il prit bientôt au palais une importante position personnelle. Ses opinions démocratiques lui valurent d'être choisi pour conseil par plusieurs sociétés ouvrières et par les journaux républicains, *l'Atelier* et la *Revue nationale*. Il défendit un grand nombre d'accusés politiques, et se signala par son dévouement à la cause du parti radical. En 1848, dès le lendemain de la révolution, il fut nommé substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris. Il se présenta au suffrage des électeurs de la Marne et fut nommé représentant du peuple, le huitième sur neuf, par 48 540 voix. Avant d'entrer à l'Assemblée, il résigna ses fonctions judiciaires. Membre du comité du travail et rapporteur de divers projets de loi, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Il fut l'auteur d'une proposition tendant à faire nommer le président de la République par l'Assemblée nationale. Après l'élection du 10 décembre, il fit peu d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, ne fut point réélu à la Législative, et reprit sa place au barreau de Paris. M. Leblond a été élu, depuis cette époque, membre du conseil de l'ordre.

LEBOEUF (Edmond), général français, né le 5 novembre 1809, fut élève de l'École polytechnique et de l'École d'artillerie de Metz. Capitaine en 1837, chef d'escadron en 1846, il commanda en second l'École polytechnique, de 1848 à 1850, devint colonel en 1852, et servit en Crimée, dès le début de la guerre, à la tête de l'artillerie. Fait général de brigade le 24 novembre 1854, il devint général de division le 31 décembre 1857. C'est lui qui commanda l'artillerie pendant la campagne d'Italie, en 1859. Il est devenu aide de camp de l'Empereur et membre du comité d'artillerie. Il a été élu membre du conseil général de l'Orne, pour le canton de Trun. Officier de la Légion d'honneur en 1840, commandant le 11 août 1850, le général a été promu grand officier le 25 août 1859.

LEBORNE (Aimé-Ambroise-Simon), compositeur français, né à Bruxelles, le 29 décembre 1797, et fils d'un artiste dramatique, fit ses premières études musicales à l'école gratuite de Versailles, fut admis en 1811 au Conservatoire, où il reçut des leçons de composition de Chérubini, obtint au concours de l'Institut un second grand prix en 1818 et le premier en 1820. Au bout de ses quatre années de séjour en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il se fixa à Paris et fit représenter, à l'Opéra-Comique, *le Camp du drap d'or* (23 février 1828), ouvrage auquel collaborèrent

Batton et Rifaut, et qui eut peu de succès. Dans la même année, il inséra quelques morceaux dans *la Violette*, opéra de M. Carafa. Plus tard il donna au même théâtre *Cinq ans d'absence* (1833), en deux actes, et *Lequel?* (1838), en un acte. Successivement répétiteur de solfége au Conservatoire (1816), puis professeur de la même classe (1820), il a été, le 13 août 1836, appelé à remplacer Reicha comme professeur de composition. Sous le dernier règne, il a eu le titre de bibliothécaire de la chapelle du roi. Il est aujourd'hui bibliothécaire de l'Opéra. M. Leborne est chevalier de la Légion d'honneur.

LEBORNE (Joseph-Louis), peintre français, né à Versailles, le 13 juin 1796, suivit, de 1812 à 1823, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier du chevalier Regnault. Il se livra à la fois à la peinture de paysage historique et à la lithographie, et exposa fréquemment jusqu'en 1840. Depuis cette époque, il est conservateur du musée de Nancy. Il faut rappeler de cet artiste, dont les envois sont devenus rares : *Méléagre tuant le sanglier de Calydon*, *Vue prise en Savoie*, deux tableaux qui ont été très-remarqués et reproduits par la gravure.

LEBOUTEUX (Denis), architecte français, né aux Batignolles-Saint-Denis, près Paris, le 6 août 1819, entra en 1833 à l'École des beaux-arts, suivit successivement les trois ateliers d'Adhémar, d'Huyot et de M. Hippolyte Lebas et remporta le grand prix de 1849, sur ce sujet : une *École des beaux-arts*. A la suite de son séjour en Italie, il passa dix-huit mois en Grèce et releva (1852) le *Temple d'Apollon*, à Phigalie; cet envoi a figuré, en 1854, au Palais des beaux-arts, et l'année suivante à l'Exposition universelle. De retour en 1855, M. Lebouteux a été aussitôt attaché comme sous-inspecteur à la ville de Paris pour la section des Écoles.

LE BOYS DES GUAYS (J... F... E...), auteur religieux français, né vers 1807, à Châtillon-sur-Loing (Loiret) fit son droit à Paris, après avoir fait les dernières campagnes de l'Empire, s'inscrivit au barreau de cette ville, se livra à l'étude du droit romain et collabora à *la Thémis*. En 1837, il fut nommé juge au tribunal civil de Saint-Amand. Quelques années après, il quitta la magistrature pour se consacrer entièrement à la propagation des doctrines religieuses de la *Société des membres de la nouvelle Église du Seigneur Jésus-Christ*, qui poursuit l'application des théories mystiques de Swedenborg.

M. Le Boys des Guays a, depuis 1842, traduit du philosophe suédois qui, comme on sait, écrivait habituellement en latin : *Arcanes célestes dévoilés* (1841-1854, 16 vol. gr. in-8). *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur l'Écriture sainte* (1842); *Du divin amour* (1843); *De la Foi* (1845); *De la Nouvelle Église* (1847) : *la Vraie religion chrétienne* (1852-1854, 2 vol. in-8), contenant toute la théologie de la secte; *De la divine Providence* (1855); *l'Apocalypse expliquée* (1855-1859, tom. I-VI), etc. Tous ces ouvrages et plus de vingt autres ont été imprimés à Saint-Amand aux frais du traducteur. Il avait fondé, en 1838, avec le même désintéressement, la *Nouvelle-Jérusalem*, revue philosophique et religieuse qui parut pendant dix ans.

LEBRALY (Charles-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Courtais (Corrèze), le 14 janvier 1809, se livra d'abord à ses goûts littéraires, concourut plusieurs fois pour le prix de poésie aux Jeux floraux à Toulouse, et obtint l'églantine d'or. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut nommé conseiller de préfecture de la Corrèze, puis sous-préfet de Boussac (Creuse). En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans la Corrèze, le dernier sur huit, par 24 244 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et retourna à Ussel. Membre du conseil général de la Corrèze, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1853.

LEBRETON (Charles-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ploermel (Morbihan), le 15 décembre 1807, étudia la médecine et fit quelques voyages comme chirurgien de marine. Il compléta son instruction à la Faculté de Paris et obtint le diplôme de docteur (1829). Établi comme médecin à Pleyben, résidence de sa famille, il y propagea les doctrines démocratiques et fut le correspondant du *National*. En 1848, les républicains du Finistère le choisirent pour candidat à la Constituante. Nommé, le cinquième sur quinze, par 99 416 voix, il fut secrétaire du comité de la marine. Il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit l'exercice de la médecine.

LEBRETON (Eugène-Casimir), général français, ancien représentant du peuple, député, né le 18 janvier 1791, à Nogent-le-Rotrou, s'enrôla comme volontaire, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1828, il fut attaché, comme capitaine-rapporteur, au conseil de guerre de Paris, et ses réquisitoires, empreints d'idées libérales, furent souvent cités avec éloge. Chef de bataillon au 53ᵉ de ligne (1830), il fut employé en Bretagne lors des troubles royalistes, puis en Algérie (1836), où il commanda le premier à Mascara, l'ancienne capitale de l'émir. Il remplissait, depuis 1837, les fonctions de directeur des études à l'École militaire de La Flèche, lorsqu'il fut nommé colonel du 22ᵉ de ligne (1840). De retour en Afrique, il prit avec son régiment une part brillante aux expéditions de 1841 à 1846, et son nom se rattache à tous les souvenirs glorieux de cette époque.

Général de brigade le 3 novembre 1847, M. Lebreton vit s'ouvrir devant lui, après le 24 février, la carrière parlementaire à laquelle il avait vainement aspiré l'année précédente. Élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, dans le département d'Eure-et-Loir, sous les auspices du parti républicain, il devint un des questeurs de l'Assemblée constituante. Il vota généralement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. A la Législative où il fut réélu, il fit partie de la majorité hostile à la République, et se rallia, lors du coup d'État, à la politique napoléonienne. Promu au grade de général de division le 28 décembre 1852, il a pris sa retraite en 1854. Il est entré, en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour une des circonscriptions de la Vendée, dans laquelle il a été réélu en 1857. En 1863, il a été élu de nouveau comme candidat du gouvernement, mais cette fois dans la deuxième circonscription d'Eure-et-Loir, par 21 387 voix sur 33 280 votants. Il est en outre membre du conseil général d'Eure-et-Loir, pour le canton de Nogent-le-Rotrou. M. Lebreton a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 juin 1850.

LEBRETON (Théodore), poëte français, ancien représentant, né à Rouen, en 1803, fils de pauvres artisans, entra, à l'âge de sept ans, faible et maladif, dans une fabrique d'indiennes, en qualité de *tireur*, et dut, pour un salaire de 50 cent., travailler quatorze heures par jour à étendre de la couleur dans les châssis. Il apprit tout seul à lire, puis à écrire, et enfin, sans trop se préoccuper de l'orthographe, il fit des vers naïfs, touchants, harmonieux, que Mme Desbordes-Valmore la première a loués. Grâce à elle, un journal rouennais inséra deux pièces : *l'Impiété* et *le Délire poétique*. Bientôt Chateaubriand, MM. Victor Hugo, Lamartine, Béranger, témoignèrent au poëte prolétaire leurs sympathies, et, en 1837, un éditeur s'offrit pour publier un premier recueil : *Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, in-18). Dès lors, une réputation rapide lui fut faite, et David d'Angers moula son médaillon en bronze.

En 1840, la ville de Rouen tira son poëte des ateliers, en le nommant conservateur de la bibliothèque Leber, et, en 1848, 150 000 suffrages le nommèrent, le quatrième sur vingt, représentant à l'Assemblée constituante, où il vota habituellement avec le parti démocratique modéré. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Théodore Lebreton, membre ou correspondant de plusieurs Sociétés savantes, a publié, outre ses *Heures de repos*, qui ont eu trois éditions : *Nouvelles heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, 1842, in-8) ; *Espoir*, recueil de nouvelles poésies (Ibid., 1845, in-18) ; *la Fraternité*, *revue maçonnique*, recueil mensuel de la franc-maçonnerie rouennaise (1843-1848).

LEBRUN. Voy. PLAISANCE (duc de).

LEBRUN (Pierre-Antoine), poëte français, membre de l'Académie française, sénateur, né à Paris, le 29 novembre 1785, attira par des essais poétiques très-précoces, entres autres par une tragédie de *Coriolan*, l'attention de François de Neufchâteau, un des ministres du Directoire, qui le nomma élève du Prytanée français (lycée Louis-le-Grand) en 1797. Quelques années après, une *Ode* dédiée à la grande armée, ayant pour sujet la campagne d'Austerlitz, lui valut une pension de 1200 francs. Toutefois on ne le compta point parmi les poëtes officiels : à peine en dix ans publie-t-il deux ou trois pièces (*la Guerre de Prusse*, *la Colère d'Apollon*), et ce ne fut qu'après la chute de l'Empire qu'il songea à célébrer ses gloires dans *Jeanne d'Arc*, *Super flumina*, *le Vaisseau de l'Angleterre*, et surtout dans le *Poëme sur la mort de l'Empereur*. Ces regrets, trop enthousiastes, lui firent ôter la recette particulière qu'il avait au Havre, dans les contributions, et un peu plus tard la pension impériale.

Rendu tout entier à la vie littéraire, M. Lebrun aborda le théâtre, où il avait déjà donné la tragédie d'*Ulysse*, qui, jouée en 1814, se perdit dans le tumulte des circonstances politiques. Une autre tragédie, *Pallas, fils d'Évandre*, composée en 1806, resta dans son portefeuille jusqu'en 1822. C'étaient des études qui accusaient, chez l'auteur, un sentiment assez élevé de l'antiquité. Après avoir partagé, en 1817, le prix de poésie avec M. Saintine dans un concours académique, dont le sujet était *le Bonheur de l'étude*, et dans lequel figuraient V. Hugo et C. Delavigne, M. Lebrun fit représenter, le 6 mars 1820, au Théâtre-Français, *Marie Stuart*, la seule tragédie de cette époque qui ait obtenu de rester au répertoire. Grâce aux emprunts sobrement faits à Schiller, au pathétique du sujet, et surtout à un certain degré d'innovation habilement mesuré, cette pièce fut accueillie avec joie par l'école romantique dont elle était le premier succès. En 1825, M. Lebrun réussit moins avec *le Cid d'Andalousie*, que la critique jugea trop audacieux. Il se vengea de cet échec injuste en composant son *Voyage de Grèce*, poëme que M. Thiers, alors journaliste, appelait « une composition pleine de charme, » et qui eut la plus grande vogue. L'année même où il le publia (1828), M. Lebrun entra à l'Académie française, en remplacement de François de Neuchâteau, son premier protecteur.

La révolution de 1830 rouvrit à M. Lebrun la carrière de la haute administration : il dirigea jusqu'en 1848 l'imprimerie royale et fut un des rares écrivains que Louis-Philippe honora d'un siége à la Chambre des pairs. Sous le nouvel empire, il fut appelé, le 8 mars 1853, à faire partie du Sénat. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, et commandeur le 13 août 1861.

La publication des *Œuvres de P. Lebrun*, commencée en 1844 (2 vol. in-8), a été complétée par trois nouveaux volumes en 1863.

LEBRUN (Pauline GUYOT, connue sous le nom de *Camille*), femme de lettres française, née vers 1810, est auteur d'un roman, *une Amitié de femme* (1843, in-8) ; de livres d'éducation : *Petites histoires vraies* (1844) ; *les Vacances* (1845) ; *Madeleine* (1851) ; *Contes moraux* (1852) ; d'une *Histoire descriptive et pittoresque du Dauphiné* (1847, in-8), et de diverses traductions de l'anglais. Collaboratrice du *Musée des familles*, de la *Revue britannique* et de la *Nouvelle Biographie générale*, elle a fondé sous ce titre : *le Miroir de la France* (1849-1855, 2 vol. in-8), un recueil de tableaux historiques.

LECANU (Louis-René), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 18 novembre 1800, y fut reçu docteur, en 1837, avec une thèse *sur le Sang considéré sous le rapport de ses éléments constitutifs*. Ancien chef des travaux chimiques du collége de France et membre du conseil de salubrité, il fait, depuis plus de vingt ans, à l'École de pharmacie, en qualité de professeur titulaire, des leçons solides et très-suivies. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1860.

M. Lecanu a publié un *Cours complet de pharmacie* (1842, 2 vol. in-8) et inséré dans divers recueils scientifiques, particulièrement dans le *Journal de pharmacie*, un grand nombre de mémoires, de notices, d'observations et de rapports dont les principaux sont : *Recherches sur le sang*, couronnées à la fois par l'Académie de médecine et par l'Institut ; *Recherches sur les corps gras* (1834, in-8) : *Documents scientiques et administratifs concernant l'emploi des chlorures d'oxydes, etc.* (1843, in-8) ; etc.

LE CHATELIER (Louis), ingénieur français, est né à Paris, le 20 février 1815. Élève de l'École polytechnique de 1834 à 1836, il en sortit dans le service des mines et y remplit aujourd'hui les fonctions d'ingénieur en chef de deuxième classe. On a de lui plusieurs ouvrages pratiques sur les chemins de fer : *Recherches expérimentales sur les machines locomotives*, publiées avec M. Gouin ; *Chemins de fer de l'Allemagne* (1845, in-8), description statistique, système d'exécution, frais d'établissement, etc. : *Études sur la stabilité des machines locomotives en mouvement* (1849, in-8) ; *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de machines locomotives* (1851, in-8, et atlas), en collaboration avec MM. Eug. Flachat,

Poiseuille, etc. Il a aussi concouru à la rédaction des *Annales des mines* et de *Patria*.

LECHESNE [DE CAEN] (Auguste), sculpteur français, né à Caen, vers 1818, vint à Paris étudier et pratiquer la sculpture et se fit connaître, en 1840, par l'exécution de la frise de la Maison dorée. Il a introduit, dans l'ornementation monumentale, au moyen de branchages animés de groupes d'animaux, beaucoup de richesse et de variété. On a de lui, outre de nombreux travaux exécutés dans divers hôtels et constructions particulières, des études et des modèles envoyés au salon depuis 1848, tels que: *Amour et jalousie*, combat d'oiseaux (1848); *Pendant le sommeil*, *Douleur et combat* (1849); *Chasse au sanglier*, *Combat et frayeur*, *Victoire et reconnaissance* (1853); deux groupes de *Dénicheurs*, à l'Exposition universelle de 1855, en plâtre; les mêmes, en bronze, au salon de 1857. Ces divers sujets ont valu à cet artiste une 2e médaille en 1848, et la décoration en novembre 1855.

LECLERC (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Aubusson (Creuse), le 30 juillet 1814, fit ses classes au petit séminaire d'Ajain, suivit à Paris les cours de droit, et revint s'inscrire au barreau de sa ville natale. Il n'exerça pas longtemps la profession d'avocat. Après avoir rédigé, pour M. Sallandrouze, quelques rapports sur l'état de l'industrie en Espagne, sur les paquebots transatlantiques, etc., il envoya des articles au journal *le Siècle*, et fit, dans *l'Album de la Creuse*, une opposition assez modérée à la politique du ministère Guizot, auquel il ne tarda pas à se rallier. Nommé en 1848, commissaire de la République dans le département de la Creuse, il excita des réclamations qui lui firent donner pour collègue un républicain de la veille, M. Guizard. Il fut choisi pour candidat à la Constituante par le parti modéré, et élu, le quatrième sur sept, par environ 19 000 voix. Secrétaire du comité des finances, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et se rapprocha de la droite après l'élection du 10 décembre. Non réélu à la Législative, il obtint un emploi au ministère des finances. Depuis les événements du 2 décembre, il a été nommé payeur à Rodez.

LECLERC (François) [de la Meurthe], ancien représentant du peuple français, né à Nancy (Meurthe), le 1er septembre 1796, et fils d'un artisan, était, en 1848, maître serrurier dans sa ville natale, lorsque les clubs républicains le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, et 75 065 voix sur 100 106 votants le nommèrent représentant du peuple, le neuvième sur onze élus. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans aller jusqu'à appuyer les demandes de mise en accusation contre le Président et ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et retourna à sa modeste boutique de serrurier.

LE CLERC (Joseph-Victor), érudit français, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris, né dans cette ville, le 2 décembre 1789, fit ses études au lycée Napoléon, obtint deux fois, aux concours de 1806 et 1807, le prix d'honneur de rhétorique, ainsi que le prix dit de l'Institut, et entra, l'année suivante, comme maître d'études, à son ancien lycée. En 1809 et en 1810, il y fit un cours public de langue grecque et de poésie latine, y fut, en 1811, chargé de la classe de troisième et succéda, en 1815, à M. Villemain, comme professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Nommé, depuis peu, maître de conférences à l'École normale, lors de son licenciement (1822), il devint, en 1824, professeur titulaire d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, chaire dans laquelle il a d'abord été suppléé par M. Ern. Havet, puis par M. Berger. M. Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres depuis 1832, conseiller ordinaire du Conseil de l'instruction publique depuis 1843, et haut dignitaire de l'Université, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1834, en remplacement de Pougens. Décoré de la Légion d'honneur en 1826, M. Le Clerc a été promu officier en juin 1837, commandeur en avril 1847.

On a de lui : *Éloge de Messire Michel, seigneur de Montaigne*, suivi de *Brennus*, dithyrambe, et de *la Mort de Rotrou*, poëme et chant lyrique (1812, in-8), morceaux honorés de trois mentions de l'Académie française; l'*Éloge* a reparu en tête des *Essais* édités par M. J. Lefèvre (1826); *Chrestomathie grecque* (1812, in-8), souvent rééditée; *Lysis*, poëme trouvé par un jeune Grec, et le *Pervigilium Veneris* (1814, in-8), traduits en vers français; *Pensées de Platon* (1818, in-8), rééditées en 1824, avec une *Histoire du platonisme*; *Nouvelle rhétorique française* (1822; 10e édit., 1848); *OEuvres complètes de Cicéron*, en latin et en français (1821-1825, 30 vol. in-8; 1823-1827, 35 vol. in-18), avec une recension du texte adoptée dans plusieurs éditions postérieures de cet écrivain; *Des Journaux chez les Romains* (1838, in-8), un des livres les plus curieux de l'érudition moderne; un grand nombre d'éditions et annotations, telles que celles de la *Grammaire latine de Port-Royal*, des *Tusculanes*, des *Mémoires de l'abbé Morellet*, etc.; des articles fournis à la *Biographie universelle* de Michaud et à la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, au *Journal des Débats*, etc. M. Victor Le Clerc, attaché en 1838 à la commission de l'Institut pour la continuation de la grande *Histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins, en est le président depuis la mort de Daunou (1840) et a publié, de 1842 à 1856, les tomes XX à XXIII, qui terminent le XIIIe siècle.

LECLERC (Louis), économiste français, né à Paris, en 1799, fut d'abord employé dans les forges, puis entra, sous la Restauration, à l'École de commerce de Paris en qualité de comptable, et, après 1830, professa dans cet établissement la littérature et la géographie. En 1836, il prit la direction de l'École néopédique, institution libre fondée pour toutes les branches de l'enseignement secondaire et se retira en 1848. Depuis plus de vingt ans, il s'est occupé d'économie politique et plus spécialement des questions qui touchent aux intérêts agricoles. Ainsi il a publié : *Études sur les vins français et étrangers* (1842, in-8), avec M. Joubert; *Écoliers et vers à soie*; un *Bulletin d'OEnologie*; etc. Membre du jury des expositions de 1849 et de 1851, il a été chargé, en 1852, d'une mission du gouvernement dans le midi de la France pour étudier la situation de l'industrie viticole; il en a publié le résultat en 1853 sous le titre : *les Vignes malades* (in-8), rapport adressé à M. de Persigny. M. Leclerc a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue d'économie politique*, au *Journal des Économistes* et à différentes feuilles politiques, notamment au *Constitutionnel*.

LECLERC D'OSMONVILLE (Jules-Olivier), homme politique français, député, est né à Laval, le 27 avril 1797. Connu pendant longtemps sous le nom de Leclerc, il a obtenu, par un récent

décret impérial, le droit de reprendre celui d'Osmonville, qui appartient légalement à son père. Il se livra longtemps à l'industrie, fit le commerce d'exportation, puis exploita de riches mines de charbon dans la Mayenne et dans la Sarthe. Maire de Laval, il contribua à l'érection de l'Évêché, et entra au conseil général pour le canton Ouest de cette ville. En 1853, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Mayenne, et il fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il a obtenu 17 819 voix sur 25 855 votants. M. Leclerc d'Osmonville a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

LECLERC-DOSTEIN (François Lafage, baron), général français, né, le 10 avril 1776, mort à Joigny, au mois de janvier 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LECLERCQ (Mathieu-Nicolas-Joseph), homme politique belge, né à Herve, près de Liége, en 1796, entra de bonne heure dans la magistrature et fut, avant la révolution de 1830, conseiller à la Cour supérieure de justice de cette dernière ville. Il fit partie du Congrès national, se prononça ouvertement pour l'exclusion de la maison de Nassau et pour la candidature du duc de Nemours, et se démit de son mandat, qu'il jugeait rempli, après la promulgation de la Constitution et le choix du régent (mars 1831). L'année suivante, il devint conseiller, puis, quatre ans après, procureur général à la Cour de cassation et fit partie des législatures de 1831 et de 1840. Pendant cette dernière, il a occupé le ministère de la justice. Il fut appelé, un an plus tard, aux fonctions de procureur général près la Cour suprême de Bruxelles.

M. Joseph Leclercq fait partie, depuis sa création, de l'Académie royale de Belgique. Il est grand officier de l'ordre de Léopold et décoré de plusieurs autres ordres.

LECLÈRE (Adolphe-Victor-Jean-Baptiste), acteur français, né à Reims, en 1802, s'engagea en 1820 dans une troupe nomade, et, après bien des tribulations, fut admis au Théâtre-Français de Rouen, où il resta treize ans. En 1841, il vint à Paris, débuta avec un succès d'abord contesté, au Vaudeville dans *l'Homme blasé*, *Riche d'amour*, etc. Il fut encore plus heureux aux Variétés où, depuis 1848, il a trouvé des rôles favorables dans un certain nombre de pièces, *A la Bastille*, *Paris qui dort*, *Un Monsieur qui prend la mouche*, etc. Il a été plus d'une fois applaudi à côté d'Arnal. — Il est mort à Paris, le 29 octobre 1861.

LECOINTE (Suzanne-Alexandre), littérateur français, né le 11 novembre 1797, à Laon, entra, en 1815, dans l'administration de la préfecture de l'Aisne et y fut chef de bureau de 1832 à 1852. Il a exercé longtemps la profession de libraire. Il rédigea de 1827 à 1831 le *Journal de l'Aisne*, et l'*Annuaire de l'Aisne*, de 1837 à 1854. Il a publié : *Éloge de la clémence* (1819), poëme ; *Essais poétiques* (1823, in-8); *Dictionnaire des communes de l'Aisne* (1837, in-8), avec M. Baget; *Collection annotée des actes administratifs de la préfecture de l'Aisne* (1836-1837, 4 vol. in-8), etc.

LECOINTE (Jean-François-Joseph), architecte français, né à Abbeville, le 21 juillet 1783, mort à Versailles, en avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LECOINTE (Charles-Joseph), paysagiste français, fils du précédent, né à Paris, en 1819, étudia sous MM. Picot et d'Aligny et débuta au salon de 1843. Il fit ensuite un voyage en Italie, concourut, à son retour, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique en 1849, et fit un second séjour en Italie. Il a exposé : *Paysage, effet de soir* (1843); *l'Enfant prodigue* (1844); *le Bon Samaritain*, *la Vallée de Chevreuse* (1845); *la Fuite en Égypte* (1846); *le Berger et la Mer*, *le Lac de Côme*, *le Héron*, commandé par le ministère de l'intérieur (1847-49); *le Figuier maudit*, acquis par l'État (1855); *l'Aqua Claudia* (1857); *les Ruines de Pierrefonds*, *la Campagne de Rome* (1859); *Tentation du Christ*, appartenant au ministère d'État, *Paysan romain jouant à la Ruzzica*, *Promenade habituelle de Pie IX à Torre di Quinto* (1861); *Horace à Tibur* (1863), etc. Il a exécuté également deux *Paysages, avec épisodes de la Vie de sainte Geneviève*, à Saint-Roch, et *l'Ile Saint-Denis*, dans la galerie dite du département, à l'hôtel de ville de Paris. M. Ch. Lecointe a obtenu deux 3e médailles, en 1845 et 1855 et un rappel en 1861.

LECOMTE (Eugène), homme politique français, député, est né en 1805. Il fit ses études à Paris, suivit les cours de l'École de droit, puis entra dans l'industrie, et s'occupa particulièrement des messageries, des chemins de fer, de la navigation et d'entreprises immobilières. Après 1830, il devint d'abord commandant, puis lieutenant-colonel de la garde nationale à cheval de la Seine. En 1848, il entra à l'Assemblée législative, comme député de l'Yonne, vota avec le parti conservateur, puis devint membre de la Commission consultative. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de l'Yonne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 29 378 voix sur 35 786 votants. Membre du conseil général pour le canton de Noyers depuis 1852, M. Lecomte a été promu officier de la Légion d'honneur. *

LECOMTE (Jules), littérateur français, né à Boulogne-sur-mer, le 20 juin 1814, et fils d'un officier supérieur de marine, entra de bonne heure dans la navigation. Après six années de voyages au long cours, il abandonna la marine pour les lettres. Il vint à Paris, s'y consacra exclusivement à la littérature maritime alors en vogue et débuta par un traité intitulé : *Pratique de la pêche de la baleine dans les mers du Sud* (1833, in-8); et la *Relation d'un naufrage sur la côte d'Afrique* (broch. in-8, 1833). Il fonda *le Navigateur* (1834), recueil mensuel, puis la *Revue maritime*, et concourut, comme rédacteur en chef, aux trois premiers volumes de *la France maritime* (1837-1840), publication hebdomadaire illustrée, où il donna un grand nombre d'articles. Il mit encore à profit ses connaissances techniques en publiant un *Dictionnaire pittoresque de marine* (1836, in-4), les *Chroniques de la marine française* de 1793 à 1815 (1836-37, 5 vol. in-8), avec M. Fulgence Girard ; des romans maritimes : *l'Abordage* (1835, 2 vol. in-8), *l'Ile de la Tortue* (1837, 2 vol. in-8); *Bras de fer* (1838, 2 vol. in-8; 1844, 5 vol. in-12), *la Femme pirate* (1839, 2 vol.), *le Forban des Cyclades* (1840, 3 vol.), *les Pontons anglais* (1844, 5 vol.), etc.

M. J. Lecomte aborda ensuite et avec succès le roman de mœurs en feuilletons ou en volumes, le théâtre, l'histoire, la critique, le journalisme. A partir de 1848, il prit une part active à la rédaction politique et littéraire du journal *l'Indépendance belge*; il y créa le feuilleton du *Courrier de Paris* dont les piquantes révélations sur toutes choses eurent bientôt un retentissement

européen. Ces causeries, qu'il écrivit pendant près de huit ans, parurent d'abord signées d'un N.; mais le désir de donner satisfaction au prince Bacciochi, qui s'y trouvait offensé (1851), fit lever à l'auteur le voile de l'anonyme. A la fin de 1856, une affaire judiciaire donnait à son nom encore plus de retentissement. M. J. Lecomte a fait paraître plusieurs de ses ouvrages sous le nom de *Du Camp* qui était celui de sa mère, et publié, sous le pseudonyme de *Van Engelgom*, des *Lettres sur les écrivains français* (1832), qui ont fait un grand bruit. Grâce à ses relations en Belgique, il s'est efforcé de contribuer à la conclusion du traité international qui a mis enfin un terme à la contrefaçon belge. M. J. Lecomte a été décoré de plusieurs ordres étrangers.

Ses écrits aussi divers que nombreux ont été, en grande partie, réimprimés et forment une collection de plus de 70 volumes in-8. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *le Capitaine Sabord* (1839, 2 vol. in-8; 1844, 4 vol. in-12); *Folies parisiennes* (1840, 2 vol. in-8); *la Marquise invisible* (1843, 2 vol. in-8); *l'Italie des gens du monde, Venise, description littéraire, historique, artistique, etc.* (1844, in-8), traduit en italien et en allemand; *Histoire de la révolution de Février jusques et y compris le siége de Rome* (1850, in-4); *la Charité à Paris* (1860, in-18), qui obtint, en 1861, l'un des prix Montyon de l'Académie française; *le Perron de Tortoni, indiscrétions biographiques* (1863, in-18); *Secrets de famille*, recueil de nouvelles (1864, in-18), etc. Il préparait, dit-on, depuis longtemps, sous le titre de *Mémoires du Temps*, une grande revue du monde, des lettres et des arts. Il a collaboré en 1857, sous le pseudonyme d'*André*, au *Monde illustré*, dont il rédigea depuis, sous son vrai nom, le courrier hebdomadaire, puis au *Figaro*.

Au théâtre, M. J. Lecomte a donné, outre une traduction d'*Othello* (1841); *le Paratonnerre* (2 actes, 1846); *les Eaux de Spa* (1 acte, 1850); *le Collier* (1 acte, 1857); *le Luxe*, comédie en 5 actes, jouée au Théâtre-Français (1858); *Une Loge d'opéra*, en 1 acte (même théâtre, 1863). — M. Jules Lecomte est mort le 22 avril 1864.

LECOMTE (Hippolyte), peintre français, né à Puyseaux (Loiret), en 1781, étudia, jeune encore, dans l'atelier de Regnault, s'exerça ensuite au genre du paysage sous la direction de Pierre Mongin et débuta, dès 1804, au salon. L'un des peintres de la liste civile, il fournit au Musée historique de Versailles une trentaine de toiles de la plus grande dimension, sans parler de celles qu'il exécuta avec M. Alaux (voy. ce nom). M. Hippol. Lecomte avait épousé une sœur de M. Horace Vernet. Depuis 1848, cet artiste n'a plus reparu aux salons. Il a visité à plusieurs reprises la Suisse, l'Italie et divers autres pays.

M. Hippolyte Lecomte a principalement exposé, depuis 1804 : un *Départ de croisés*, au château de la Malmaison; une *Vue de Mantoue; Henri IV et le paysan; Blondel racontant les exploits de Richard*, au Luxembourg; *l'Évasion de Marie-Stuart;* une *Vue de Neuilly; les Quatre époques de la Vie d'un cheval;* quatre sujets tirés de l'histoire de *Cinq-Mars* (1831-34); des *Convois*, des *Marches*, des *Episodes* et des *Types* nombreux de la vie militaire; quelques paysages, tels que : *la Marche des animaux au soleil couchant* (1829); *la Chute d'une avalanche au mont Saint-Bernard*, etc. Il a également envoyé aux salons la plupart des tableaux qui lui ont été achetés ou commandés pour Versailles, entre autres : les *Prises de Landrecies*, d'*Oppenheim*, de *Baccarach*, de *Creutznach;* les *Redditions de Mayence*, *Collioure*, *Bingen*, les *Combats du Pas de Suse* et de *Nordlingen*, *la Bataille de Cassel*, *la Levée du siége d'Arras*, dans les guerres de Louis XIII et de Louis XIV : *l'Entrée de Louis XV à Anvers*, *la Prise de Bréda*, celle de *Gertruydemberg*, *le Combat de Salo*, *le Bivac d'Ostérode*, *Napoléon rendant à Astorga la liberté aux captifs anglais*, reproduit par MM. Alaux et Baillif : *la Prise des retranchements de la Corogne*, en 1823; *le général Laharpe*, *Richelieu faisant à Louis XIII le don du Palais-Royal*, etc. Parmi les sujets traités avec M. Alaux, on remarque : *le Passage du mont Saint-Bernard*, *les Deux attaques de la bataille de Montebello*, *le Traité de Ratisbonne* et *la Fondation de l'Académie française*.

LECOMTE-VERNET (Charles-Hippolyte-Émile), peintre français, né à Paris, en 1821, étudia dans les ateliers d'H. Vernet et de M. Léon Cogniet la peinture de genre et d'histoire et débuta au salon de 1833. Nous citerons de cet artiste : un *Ecce Homo*, *der Abschied* (le Départ), inspiré d'une ballade allemande; des *Études* et *Souvenirs* d'un double voyage fait en Italie et Styrie, vers 1844; *l'Aria Cattiva* (1846); *l'Aurore*, *la Nuit*, *le comte Ugolino et ses enfants*, *la Visitation*, *Jeune Styrienne jouant avec une panthère*, *Orphée et Eurydice*, *sainte Catherine d'Alexandrie*, commandé par le ministère de l'intérieur (1843-1853); *la Reine de Navarre* (1855); des *Pifferari* et plusieurs *portraits* (1857); *Amphitrite*, *Jeune femme romaine* (1859); *Laissez venir à moi les petits enfants*, destiné à la chapelle de la Sainte-Enfance dans l'église Saint-Louis-en-Ile (1861); *Expédition de Syrie*, appartenant au ministère d'État (1863); *Femme fellah portant son enfant*, *M. Frémy*, membre de l'Institut (1864). Citons encore son *Saint-Jean-Précurseur*, exécuté dans l'église Saint-Louis-en-Isle, etc. M. Émile Lecomte a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846, un rappel en 1863 et la décoration de la Légion d'honneur en 1864.

LECOMTE (Narcisse), graveur français, né à Paris, le 7 avril 1794, et fils d'un employé au ministère de la police générale, qui le laissa libre à quinze ans de choisir sa carrière, entra à l'École des beaux-arts en 1801, y remporta jusqu'en 1810 les diverses médailles, entre autres la première de perspective, et étudia dans le même temps le dessin et la gravure dans les ateliers du chevalier Regnault, de Pauquet et de Frédéric Lignon. Il adopta la gravure d'histoire au burin et débuta au salon de 1822. Il a gravé et exposé depuis cette époque une foule d'œuvres très-estimées, entre autres : *l'Éducation d'Achille*, *Six petits Amours*, *Marius à Minturnes*; *la Vierge* dite *au coussin vert*, *la Vierge à l'oiseau*, *la Sainte-Famille*, de Raphaël; *le Tintoret*, peint par lui-même; *Lamennais*, *la Bohémienne annonçant la tiare à Sixte-Quint enfant*. Plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au voile*, de Raphaël, et *Dante et Béatrice*, d'après Ary Scheffer. M. Narcisse Lecomte a gravé de plus un grand nombre de portraits et vignettes pour des publications illustrées. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833 et une 2ᵉ en 1846.

LECOMTE (Aubry). Voy. AUBRY-LECOMTE.

LECONTE (John), naturaliste et voyageur américain, né à New-York, en 1825, entra au Collége des médecins, prit une connaissance approfondie des diverses branches de l'histoire naturelle et reçut, en 1846, le diplôme de docteur. En 1846, il entreprit d'explorer les territoires éloignés de l'Union et commença par le lac Supérieur, qu'il remonta jusqu'aux sources du Mississipi. Après

s'être aventuré, l'année suivante, dans les montagnes Rocheuses, il fit un second voyage au lac Supérieur, qu'il visita une troisième fois, en 1848, en compagnie du savant Agassiz. Les résultats de ces diverses explorations ont été consignés dans le *Voyage au lac Supérieur* du naturaliste suisse. De 1849 à 1851, il parcourut la Californie méridionale; il reconnut, au milieu des plus grands périls, les rives du rio Colorado depuis sa jonction avec le Gela jusqu'à la mer, et fut le premier voyageur qui ait pu remonter le cours de cette rivière à une si grande distance. Les écrits de ce jeune savant, en grande partie relatifs à l'entomologie, sont disséminés dans le *Journal de l'Académie des sciences*, les *Annales du Lycée d'histoire naturelle* de New-York, le *Journal d'histoire naturelle* de Boston, etc.

LECONTE DE LISLE (Charles-Marie), poëte français, est né en 1820, à l'île Bourbon. Attiré de bonne heure vers la France, il y fit d'abord plusieurs voyages et vint enfin se fixer à Paris en 1847. Après s'être jeté, un instant, dans la politique révolutionnaire en 1848, il se tourna tout entier vers les lettres et se fit connaître, en 1853, par ses *Poëmes antiques* (in-12), publiés d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, et, en 1855, par ses *Poëmes et poésies* (in-12). Ces deux volumes suffirent pour donner rang à M. Leconte de Lisle parmi les poëtes de cette école, amoureuse de la forme, qui travaille le vers comme une sculpture. Il a donné, outre un recueil intitulé *Poésies complètes* (1858, in-12), *Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques, traduction nouvelle* (1861, in-12); *Poésies barbares* (1862, in-12).

LECOQ (Henri), naturaliste français, né le 14 avril 1802, à Avesnes (Nord), étudia la pharmacie à Paris, reçut le diplôme de docteur en 1827, et alla s'établir à Clermont-Ferrand. Depuis plus de vingt ans, il est professeur d'histoire naturelle à l'École préparatoire de médecine de cette ville en même temps que conservateur du cabinet de minéralogie et directeur du jardin de botanique. Il a aussi présidé la chambre de commerce. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis 1850, il a été élu, en 1859, correspondant de l'Académie des sciences.

M. Lecoq a beaucoup écrit sur la chimie, la botanique, la géologie et l'agriculture; ses principaux travaux sont : *Éléments de minéralogie appliquée aux sciences* (1826, 2 vol. in-8), avec M. Girardin; *Précis de botanique* (1828, in-8); *Dictionnaire raisonné des termes de botanique* (1830, in-8), avec M. Juillet; *Traité des plantes fourragères* (1844, in-8), flore des prairies naturelles et artificielles; *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du plateau central de la France* (1847, in-8); *Remarques sur l'horticulture* (1849, in-8), en Italie et en Allemagne; *Études de la géographie botanique de l'Europe* (1854-1858, 9 vol. in-8); *la Vie des fleurs* (1861, in-18); *Botanique populaire* (1862, in-18, avec gravures); *les Eaux minérales, considérées dans leurs rapports avec la chimie et la géologie* (1864, in-8), etc.

Comme géologue, il a fait paraître : *Vues et coupes des principales formations du Puy-de-Dôme* (1828, in-8 et atlas), avec M. J. B. Bouillet, ouvrage complété par un *Itinéraire* du département; *Éléments de géographie physique et de météorologie* (1836-1837, in-8), pour servir d'introduction à l'étude de la géologie; *Élément de géologie et d'hydrographie* (1842, 2 vol. in-8, pl.), qui complètent le précédent; *Des glaciers et des climats* (1847, in-8), recherches sur les forces diluviennes et les phénomènes glaciaire et erratique; *Observations météorologiques* (1855, 2 vol. in-8), faites pendant les années 1850 et 1851 à Clermont. M. Lecoq a encore écrit, sous le titre général de *Description pittoresque de l'Auvergne*, plusieurs notices topographiques. Il a été fréquemment chargé de rapports sur des questions d'économie rurale et horticole, et il rédigea presque seul les *Annales de l'Auvergne* (30 vol. in-8), recueil qu'il a fondé en 1828.

LE COUPPEY (Félix), musicien français, né à Paris, le 14 avril 1814, fut destiné par son père, bibliothécaire du roi Louis-Philippe, à l'enseignement universitaire, mais, ayant obtenu de suivre les cours du Conservatoire, il y obtint, en 1828, le premier prix de piano, et, deux ans après, le premier prix d'harmonie. A dix-sept ans, Cherubini lui confiait une classe d'harmonie et d'accompagnement pratique, avec le titre de professeur adjoint. Devenu titulaire en 1837, il fut chargé d'une classe de solfége, puis d'une classe d'harmonie (1843). En 1848, il fut appelé à suppléer, comme professeur de piano, M. Harz qui se rendait en Amérique, et au retour de celui-ci, une classe de piano pour les femmes fut créée pour M. Le Couppey, dont l'enseignement a formé de nombreux professeurs. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1863.

Parmi ses compositions pour le piano, on remarque un recueil de romances sans paroles, intitulé *Chants du cœur*. Il est surtout connu par ses succès dans l'enseignement du piano et par ses ouvrages didactiques dont le principal est le *Cours de piano élémentaire et progressif* (7 vol.). Citons aussi une brochure, *De l'enseignement du piano* (1865, in-18).

LECOURTIER (l'abbé François-Joseph), écrivain ecclésiastique et prélat français, né le 19 décembre 1799, a été pendant longtemps, à Paris, curé des Missions étrangères. Prédicateur distingué, il a prononcé un grand nombre de sermons reproduits en partie par les journaux catholiques. Nommé archiprêtre et chanoine théologal de Notre-Dame, il a été appelé à l'évêché de Montpellier par décret du 5 juin 1861. Décoré, depuis plusieurs années, de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 29 avril 1863.

On a de M. Lecourtier : *Manuel de la messe* (1835, in-12, 3ᵉ édit., 1854); *Explication des messes de l'Eucologe de Paris* (1837-1838, 2 vol. in-18); *le Dimanche* (1839, in-8; 2ᵉ édition, 1849), etc.

LE CROM (l'abbé Mathurin-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Crédin (Morbihan), le 27 septembre 1800, fit ses études au séminaire, et, ordonné prêtre, devint professeur de théologie. En 1849, il était chanoine titulaire de la cathédrale de Vannes, lorsque le parti légitimiste le fit élire représentant à l'Assemblée législative. Il suivit la ligne politique de MM. Falloux et Montalembert, et appuya toutes les lois et mesures répressives, sans se rallier entièrement à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris sa place au chapitre ainsi qu'au séminaire de Vannes.

LÉCURIEUX (Jacques-Joseph), peintre français, né à Dijon, le 13 août 1801, étudia d'abord à l'école de Dijon, sous la direction d'Anatole Devosge, puis vint suivre à Paris l'atelier de Guillon Lethière et les cours de l'École des beaux-arts, de 1822 à 1826. Il débuta au salon de 1827, et figura depuis à presque toutes les expositions annuelles. Vers la fin de 1849, il refusa de remplacer son maître Devosge comme directeur du

musée de Dijon. Cet artiste a principalement exposé, comme peintre de genre et d'histoire : *François Ier au tombeau de Jean sans Peur à Dijon, saint Louis à Damiette, les Derniers moments de Louis XI, les Brigands travestis en moines, Jeune fille donnant ses cheveux aux pauvres, la Résurrection de la fille de Jaïre, l'Amour des fleurs, les Fiançailles de Rébecca, le Petit Chaperon rouge, Salomon de Caus à Bicêtre* (1827-1852); *Conduite du taureau sauvage pour le combat, Bœufs au repos* (1863); *une Ame chrétienne* (1864); comme portraitiste: *Marie de Bourgogne, Martin Luther, MM. Bouchet, Germain Delavigne fils, Dentu, Rabon, Villeneuve, Alta, Ducornet*, etc. Il a encore exécuté : *saint Bernard fondant Clairvaux, saint Vincent de Paul prenant les fers d'un forçat; saint Guillaume*, pour le ministère d'État; *saint Bernard prêchant à Vézelay la croisade; la Glorification de sainte Geneviève*, à l'église des Blancs-Manteaux, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

LÉCUYER (Louis-Victor-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Corbeil (Seine-et-Oise), le 31 décembre 1814, et fils d'un menuisier, reçut à l'école mutuelle les premiers éléments de l'instruction. Après avoir travaillé dans une fabrique d'indiennes, il apprit le métier de serrurier, puis, en 1834, il entra comme ouvrier mécanicien dans les ateliers de construction de la fabrique de Chantemerle (Essonne), où il resta jusqu'en 1848. Devenu secrétaire, puis président de la Société de secours mutuels de Chantemerle, Essonne et Corbeil, et signalé par le courage qu'il montra dans plusieurs sinistres, il entra, le 26 février 1848, au conseil municipal de Corbeil, et fut choisi par les clubs républicains pour candidat à l'Assemblée nationale. Nommé le quatrième, avant le duc de Luynes, Pagnerre et M. Remilly, par 69 925 suffrages, il fit partie du comité du travail. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit ses travaux de mécanicien.

LEDEBUR (Léopold-Charles-Guillaume-Auguste DE), historien allemand, né à Berlin, le 2 juillet 1799, n'eut guère d'autre maître que lui-même. Au commencement de 1816, il entra dans un régiment d'infanterie de la garde, devint lieutenant en second à la fin de l'année, premier lieutenant en 1827, et prit sa retraite, comme capitaine, en 1828. Lors de la fondation du nouveau musée de Berlin, il fut nommé directeur de la salle royale des arts, du musée des antiquités prussiennes et des collections ethnographiques.

On doit à M. Ledebur un certain nombre de travaux historiques importants, tous publiés à Berlin : *le Pays et le peuple des Bructères* (das Land und Volk der Brukterer, 1827); *Notes et éclaircissements sur les campagnes de Charlemagne contre les Saxons et les Slaves* (Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karl's des Grossen, etc., 1829); *les Cinq campagnes de Munster et les sept pays de la Frise* (die fünf münsterschen Gaue und die sieben Seelande Frieslands, 1836); *la Littérature des dix dernières années et la connaissance de la Germanie entre le Rhin et le Weser* (Blicke auf die Literatur des letzten Jahrzehends, etc., 1837); *Preuves trouvées dans les pays de la mer Baltique de relations commerciales avec l'Orient* (Ueber die in den Baltischen Laendern gefundenen Zeugnisse, etc., 1840); *la Campagne de Mayence* (der Maiengau, etc., 1842), *Thuringe du Nord et Hermundures ou Thuringiens* (Nordthüringen und die Hermundurer, etc., 1842 et 1852); *Coup d'œil sur les armoiries royales prussiennes* (Streifzüge durch die Felder des kœnigl. preuss. Wappens, 1845); *le Comte de Valkenstein am Harz* (1847); *les Antiquités païennes du cercle de Potsdam* (die heidnischen Alterthümer des Regierungsbezirks Potsdam, 1852); *Recherches dynastiques* (Dynastische Forschungen, 1853-1856); *Dictionnaire de la noblesse prussienne* (Preuss. Adelslexikon, 1854); *Souvenirs de la guerre de 1806 et 1807* (Erlebnisse aus den Kriegsjahren 1806 und 1807; 1855). M. Ledebur a aussi donné une très-importante édition des *Archives générales de l'histoire de Prusse* (Allgemeine Archiven für die Geschichtskunde des preuss Staates, 1830-1836, 21 vol.).

LEDHUY (Carle), romancier français, né vers 1804, à Coucy-le-Château (Aisne), termina ses études au collége Bourbon, entra, sous les auspices de Chateaubriand, dans la presse royaliste et collabora successivement à *la Quotidienne*, à *l'Union catholique* et à *la Mode*. Cette feuille est la seule qui, grâce à lui, ait publié le compte rendu de la dernière séance de la Chambre des Pairs (24 février 1848), où il occupait un emploi de sténographe. Il a été attaché au ministère de l'instruction publique, puis commissaire de police à Angoulême. — Il est mort en décembre 1862.

Dans l'espace de dix ans (1834-1844), il a écrit une douzaine de romans, parmi lesquels il suffit de citer : *Comment meurent les femmes* (1836, 2 vol. in-8); *la Belle Picarde* (1837, 2 vol. in-8); *les Mémoires de la Mort* (1838, 4 vol. in-8); *les Sires de Coucy* (1844, in-12), étude historique qui ne manque pas de vérité; *le Capitaine d'Aventure* (1853, in-8). La connaissance qu'il a de la littérature allemande lui a permis de populariser les productions de quelques écrivains d'outre-Rhin, entre autres les dramatiques récits de Spindler : *le Jésuite* (1835, 3 vol. in-8); *les Trois as, la Nonne, la Danse des Esprits*, etc. Il avait fondé, en 1848, un recueil hebdomadaire, à l'imitation des *Guêpes* d'Alp. Karr, intitulé *les Pichenettes*, et dont il a paru quelques numéros.

LÉDIER (Stanislas-Xavier-Sylvain), homme politique français, député, est né à Bacqueville, le 30 décembre 1798. Il entra en 1817 dans l'administration de l'enregistrement et des domaines et y resta jusqu'en 1827. Chef de bataillon de la garde nationale de 1830 à 1849, il entra au Conseil général pour le canton de Bacqueville, et devint maire de cette ville en 1849. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Seine-Inférieure et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il a obtenu 17 701 voix sur 25 545 votants. M. Lédier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste LEDRU, dit), avocat, jurisconsulte et homme politique français, né à Paris, le 2 février 1808, est fils du médecin Jacques-Philippe Ledru, membre de l'Académie de médecine et de la Société des antiquaires, et petit-fils du physicien Nicolas-Philippe Ledru, si connu, comme prestidigitateur, sous le nom de Comus, et professeur de physique des enfants de France, sous Louis XV. Destiné à la carrière du barreau, le jeune Ledru, après avoir fait de bonnes études, suivit le cours de droit, fut reçu avec distinction licencié et docteur, et prêta serment, comme avocat, en 1830. Peu après, pour se distinguer, au palais, d'un confrère homonyme, M. Charles Ledru, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de sa bisaïeule maternelle.

M. Ledru-Rollin commença à se mettre en évidence après l'insurrection de juin 1832, en rédigeant une consultation contre l'état de siége. Après les journées d'avril 1834, il publia une brochure intitulée : *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain* (1834, deux éditions). Il défendit tour à tour devant le jury *la Nouvelle Minerve* (1835), le *Charivari*, le *Journal du Peuple* (1838), etc., et, devant la Cour des Pairs, Marc Caussidière, dans le procès de Lyon; Lavaut et Dupoty, dans les affaires Meunier et Quénisset (voy. DUPOTY). En 1837, M. Ledru-Rollin fut élu membre du conseil de l'ordre.

Il se livrait en même temps à des travaux spéciaux de jurisprudence. Ayant pris la direction du *Journal du Palais*, il donna en outre une nouvelle édition des 46 années précédentes de ce grand recueil (*Journal du Palais; Recueil, etc.*, *de* 1791 *à* 1837, 3ᵉ édit., 27 vol. gr. in-8; — de 1837 à 1847, 17 vol. in-8). Il faisait aussi rédiger parallèlement à ce recueil, sous le titre de *Jurisprudence française ou Répertoire du Journal du Palais*, un important ouvrage dogmatique qui en était comme la table générale et qui contenait, avec la jurisprudence de 1791 à 1845, l'histoire du droit, la législation et la doctrine des auteurs (1843-1848, 8 vol. in-4); il en rédigea lui-même l'*Introduction*, qui traite de l'influence de l'école française sur le droit au XIXᵉ siècle. Il faut ajouter encore à ces ouvrages : la *Jurisprudence administrative en matière contentieuse de* 1789 *à* 1831 (1844-1846, 9 vol. in-8). Il fut aussi à la même époque rédacteur en chef du journal *le Droit*. En 1838, il avait acheté la charge de M. Dalloz à la Cour de cassation.

M. Ledru-Rollin s'était présenté, en 1839, comme candidat à la députation, devant le collége de Saint-Valery-sur-Somme, sous le patronage de M. Odilon Barrot; mais son refus d'adoucir sa profession de foi le fit échouer de 11 voix. Deux ans plus tard, il fut désigné aux électeurs républicains du second collége du Mans, pour remplir le vide que la mort de Garnier-Pagès laissait dans le parti. Il fit alors une profession de foi ouvertement républicaine, qui prit les proportions d'un événement. Tandis que les électeurs l'envoyaient à la Chambre à l'unanimité moins 3 voix, le gouvernement le poursuivit pour le langage qu'il avait tenu devant eux, et, se défiant du jury de la Sarthe, le traduisait devant la Cour d'assises d'Angers. Il y parut assisté de MM. Odilon Barrot, Berryer et Marie. La défense, si solennelle qu'elle fut, ne put détourner du nouveau député une condamnation à quatre mois de prison et à 3000 fr. d'amende, condamnation qui fut annulée, pour vice de forme, par la Cour de cassation.

Comme on s'y attendait, M. Ledru-Rollin devint l'orateur de l'extrême gauche. Les diverses phases de son procès avaient encore mis en relief son éloquence de tribun, passionnée, véhémente, parfois trop ambitieuse, plus faite pour agir sur les masses que sur une assemblée délibérante.

M. Ledru-Rollin eut bientôt à lutter contre la gauche dynastique aussi bien que contre les centres. Isolé, avec la minorité républicaine, au milieu des partis divisés entre eux par des intérêts particuliers, mais réunis contre lui par un intérêt commun, celui de la conservation de la forme monarchique, il n'avait pas assez de souplesse pour se prêter aux tactiques changeantes des coalitions et recevoir, contre les ministres d'aujourd'hui, le mot d'ordre des ministres de demain. Aussi eut-il de la peine à se faire écouter de la Chambre. Doué d'autant de force que Garnier-Pagès l'était d'habileté, il lui fallait prendre et garder la parole de haute lutte, et ses discours avaient le plus grand retentissement dans le pays. Pendant les sept dernières années de la monarchie il ne laissa passer aucune occasion de combattre et de poursuivre, au nom de son parti, un système de politique condamné, avec plus ou moins d'énergie, par toutes les fractions du libéralisme. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les principaux sujets sur lesquels s'est exercé le talent de parole de M. Ledru-Rollin : le budget, et particulièrement le chapitre des fonds secrets (10 mars 1842, 1ᵉʳ mars 1843, 1ᵉʳ juin 1846, juin 1847); les traitements infligés aux prisonniers politiques du mont Saint-Michel (23 mai 1842); les lois de chemins de fer (3 mai 1842); les fortifications de Paris, dirigées, disait-il, non contre l'invasion étrangère, mais contre la liberté (27 mai 1842); la loi de régence, qu'il appelait une téméraire usurpation (1842); le projet de refonte des monnaies, à propos duquel il s'élevait contre la tendance de l'État à absorber l'industrie et l'activité privées (10 mars 1843); l'indemnité Pritchard (12 avril 1844); la *flétrissure* infligée aux légitimistes dont il excusait les regrets par le dégoût du présent (27 janvier 1844); la discussion sur l'abolition de l'esclavage, où il eut une fois M. Berryer pour adversaire (mai 1845, avril et juin 1847); les restrictions du droit électoral (12 mars 1847); la question suisse et le Sonderbund (26 juin 1847); le droit de réunion (9 février 1848); les questions de politique générale (19 et 22 janvier 1846, 9 février 1847); enfin les questions sociales (26 juillet 1844, juin 1845, juin 1847, etc.), dans lesquelles il paraissait se faire le défenseur officiel des classes ouvrières.

Abandonné, dans la Chambre, par les différentes fractions de l'opposition, M. Ledru-Rollin n'était pas mieux soutenu dans la presse. Non-seulement les journaux de MM. Thiers et Barrot s'unissaient souvent aux feuilles ministérielles contre lui; mais le seul journal républicain, *le National* lui-même, qui avait dès l'origine combattu sa candidature auprès des électeurs du Mans, loin de l'avouer ensuite pour son organe ou son chef, minait sourdement sa prépondérance. Il refusait surtout de s'associer à ses manifestations en faveur des classes laborieuses. Général sans soldats, comme l'appelait la gauche dynastique, M. Ledru-Rollin chercha des appuis en dehors des anciens partis politiques, et fonda une nouvelle feuille plus avancée, *la Réforme*, qu'il soutint à la fois de sa plume, de sa parole devant le jury et de sa bourse. Là se développèrent librement ses vues politiques et aussi ses théories, ou plutôt ses tendances de réforme sociale. On y remarqua particulièrement le manifeste publié à la fin de la session de 1845, et où il reprenait les formules mêmes des écoles socialistes sur le rôle et l'avenir des travailleurs, d'abord *esclaves*, puis *serfs*, aujourd'hui *salariés*, dorénavant *associés*, et sur les devoirs nouveaux de l'État envers les différentes classes de citoyens.

En 1846, pour se livrer plus librement à son rôle public, M. Ledru-Rollin vendit sa charge d'avocat à la Cour de cassation, qu'il avait achetée 330 000 francs, et sur laquelle il subit une perte de 110000 francs, dépréciation qui valut d'amères ironies de la part des journaux conservateurs au soi-disant organisateur du travail. La fortune personnelle de M. Ledru-Rollin était en effet compromise de jour en jour par ses préoccupations politiques, malgré le surcroît de ressources que lui avait apporté un mariage brillant et quelque peu romanesque. Dès sa seconde année de législature, son attitude comme chef du parti républicain, l'éclat de son talent oratoire, avaient excité une vive sympathie chez une jeune et riche personne, fille d'un Français et d'une Anglaise, et élevée en Angleterre. A la suite d'une seule entre-

vue, ménagée au salon de peinture, par des amis communs, le mariage fut décidé. La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de la Chambre des Députés, avec Arago et M. de Lamartine pour témoins (5 mai 1843).

En dehors de la Chambre et de son journal, M. Ledru-Rollin prenait part à toutes les manifestations de l'opinion républicaine. Il faut rappeler son discours au banquet malencontreux organisé par *le National* en l'honneur d'O'Connel, qui repoussa si rudement les sympathies républicaines (1844); l'allocution prononcée sur la tombe de Godefroy Cavaignac; divers plaidoyers devant le jury, où la défense de l'accusé disparaissait dans les protestations du chef de parti, et surtout ses communications à ses électeurs du Mans, à la fin de chaque session. Ses manifestes électoraux, notamment celui qui signala sa seconde réélection (31 juillet 1846), marquaient de plus en plus le caractère social que tendait à prendre la révolution. Ce dernier, inséré dans *la Réforme*, sous le titre d'*Appel aux travailleurs*, s'adressait, en dehors du cercle des électeurs à 200 francs, à la masse laborieuse, faisait de leur misère une peinture exagérée, et leur promettait avec la plus entière confiance, comme consolation et remède, le suffrage universel.

Le caractère de la politique de M. Ledru-Rollin se dessina non moins nettement dans la fameuse campagne des banquets réformistes. Pour la première fois, le chef de la gauche républicaine se trouvait dans les mêmes rangs que les chefs de l'opposition dynastique; mais, au sein de cette universelle coalition, il reprit promptement son rôle particulier. Les toasts dynastiques, réclamés par l'opposition constitutionnelle, furent l'occasion de scissions éclatantes entre MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne et leur ombrageux allié. C'est ainsi que M. Ledru-Rollin ne parut pas au banquet du Château Rouge, et qu'au contraire il parut sans eux aux banquets de Lille, de Châlon-sur-Saône et de Dijon, où ses discours, également empreints de l'esprit socialiste et républicain, étaient comme les programmes de la prochaine révolution.

Aussi, quand à la suite des complications amenées par l'interdiction du banquet du XII[e] arrondissement, l'insurrection de Février eut emporté la monarchie de Juillet, M. Ledru-Rollin fut naturellement l'homme de la situation et en eut le premier les honneurs, les charges et les périls. Au moment où la majorité des députés, acceptant la régence de la duchesse d'Orléans, se disposait à proclamer la royauté du comte de Paris, malgré l'opposition de MM. Marie, Crémieux et Larochejaquelein, M. Ledru-Rollin, qui avait suivi toutes les phases de la lutte, dans la rue, accourt à la Chambre pour empêcher à tout prix ce dénoûment monarchique. Grâce à sa force athlétique, il occupe la tribune autour de laquelle se livrait un véritable assaut, en reste maître et reprend lentement la proposition d'un gouvernement provisoire émise avant son arrivée, puis la laisse développer encore par M. de Lamartine, jusqu'à ce qu'enfin le flot populaire que M. Marc Caussidière lui a promis une demi-heure auparavant de diriger sur l'Assemblée, l'envahisse et la disperse.

Porté un des premiers sur la liste des membres du gouvernement provisoire, par les acclamations de la foule, M. Ledru Rollin sentit bientôt toute l'énormité de la tâche qui retombait sur lui, s'il est vrai, comme il l'a répété plus tard, qu'il ait dit à M. de Lamartine, en montant à l'hôtel de ville : « Mon ami, nous allons au Calvaire. » Sa situation était en effet particulièrement difficile. Chef, en apparence, d'une révolution dont il avait senti d'instinct le caractère plutôt qu'il n'en avait prévu les conséquences, c'était à lui que les classes laborieuses allaient réclamer la satisfaction de toutes ces aspirations sociales dont il s'était fait une arme contre la monarchie. Mais la victoire du peuple, en lui donnant pour associés au pouvoir des hommes anciens et des hommes nouveaux, avait fait évanouir, entre eux et lui, d'anciens dissentiments, ou fait naître de nouvelles divergences. D'un côté, les hommes du *National*, qui n'avaient jamais demandé que la forme républicaine, avaient hâte maintenant de consacrer et de régulariser leur conquête; de l'autre, les chefs ou les adeptes des diverses écoles socialistes demandaient qu'on livrât la France à l'expérience de leur système et lui promettaient, à ce prix, le bonheur que la royauté n'avait pu lui donner. Pour les uns, la révolution était finie, pour les autres, elle commençait à peine. Les premiers, plus nombreux dans le gouvernement, formaient le parti de la modération et se résumaient pour le pays dans le grand nom de M. de Lamartine; les autres, plus fougueux et plus puissants auprès des masses, ne voyaient personne au pouvoir qui pût devenir leur chef que M. Ledru-Rollin. De là résultèrent, pour celui-ci, des tiraillements sans nombre, des contradictions entre les paroles et les actes, une suite de sacrifices à des nécessités opposées, au milieu desquels il perdit promptement sa popularité auprès des masses tout en devenant un objet de haine et d'épouvante pour la bourgeoisie.

Les membres du gouvernement provisoire, voulant, quels que fussent au fond leurs dissentiments, épargner au pays les désastres qu'aurait fait éclater la démission d'un seul, s'étaient promis de se faire réciproquement toutes les concessions nécessaires au maintien de la paix publique. M. Ledru-Rollin fut fidèle à cet engagement, et, repoussant les tentations de dictature que pouvaient lui suggérer ces grandes manifestations populaires qui étaient une ovation pour lui, une menace pour ses collègues, il préféra borner sa responsabilité à celle des décrets signés en commun et accepta entièrement la solidarité de tous leurs actes, même de ceux qu'il avait le plus vivement blâmés. Il eut donc sa part dans toutes les mesures prises par le gouvernement provisoire, telles que l'abolition de la peine de mort en matière politique, la proclamation immédiate du gouvernement républicain, la reconnaissance du droit au travail, l'abolition de l'esclavage, l'organisation de la commission des travailleurs qui eut son siége au Luxembourg, la réduction des heures de travail, l'abolition de l'exercice sur les boissons et d'une partie des droits d'octroi, l'abolition de la contrainte par corps, l'établissement de l'impôt général des 45 centimes, à la place duquel il demandait un impôt particulier de 1 fr. 20 centimes sur les riches, etc.

Comme ministre de l'intérieur, il eut une part toute spéciale dans l'organisation du suffrage universel et dans l'immense travail qui en facilita l'application. Il fit battre le rappel dans la journée du 16 avril et empêcha le renversement du gouvernement provisoire. Il alla protéger lui-même contre le pillage les presses de M. de Girardin qui avait donné, dans son journal, le signal des attaques contre les actes de ses collègues et surtout contre les siens. Ce fut à son influence sur les masses que l'on dut le retour de l'armée dans Paris. Deux choses encore appartiennent à M. Ledru-Rollin et lui ont été amèrement reprochées : ce sont les circulaires de son ministère et les commissaires extraordinaires de la République. Les « pouvoirs illimités » de ceux-ci, les distinctions alarmantes établies par celles-là entre les « vainqueurs » et les « vaincus » de Février, en-

tre les « républicains de la veille et ceux du lendemain » causèrent dans le pays une émotion que la parole modératrice de M. de Lamartine eut plus d'une fois besoin de calmer. Mais les effets ne répondirent pas aux menaces, et jamais administration sortie d'une semblable révolution, non-seulement n'exerça moins de vengeances, mais ne fit moins de destitutions et ne respecta autant les positions et les intérêts de ses adversaires et de ses ennemis. Un acte plus funeste du gouvernement provisoire, auquel M. Ledru-Rollin eut une grande part, est le retard apporté aux élections pour l'Assemblée constituante qui, quelques semaines plus tôt, eût compté plus de membres dévoués à la République. Les candidatures réactionnaires ne se produisirent que dans les derniers jours.

Il en fut le premier puni. Poursuivi par les attaques de la presse, chargé d'accusations contradictoires, M. Ledru-Rollin perdait chaque jour en autorité devant le pays ce que gagnait M. de Lamartine. Porté, comme ce dernier, candidat dans un certain nombre de départements, il ne fut élu que dans celui de Saône-et-Loire, où l'illustre citoyen de Mâcon n'avait pas voulu que leurs deux noms fussent séparés, en Algérie et à Paris, où la liste du gouvernement provisoire passa tout entière. Il n'eut, dans cette dernière ville, sur près de 300 000 électeurs, que 132 000 suffrages. L'Assemblée constituante une fois réunie, M. Ledru-Rollin, comme tous ses collègues, rendit compte de ces deux mois de pouvoir, et reçut un accueil dont la froideur contrastait avec les applaudissements enthousiastes prodigués à quelques-uns des fondateurs de la République. Il fut néanmoins admis à faire partie de la Commission exécutive; mais il vint le dernier sur la liste des cinq membres, et n'obtint que 458 voix sur environ 800 votants. Encore fallut-il, pour le faire passer, l'intervention toute-puissante de Lamartine, qui porta lui-même, par là, une première atteinte à sa propre popularité. La journée du 15 mai tourna encore contre lui. Comme la manifestation du 16 avril, elle avait pour but de faire triompher le parti violent dont il était désigné comme le chef. M. Ledru-Rollin fit pourtant les plus grands efforts pour calmer le peuple, et prévenir l'invasion de l'Assemblée, et après cet attentat contre la représentation nationale, il se rendit, aussi promptement que M. de Lamartine, à l'hôtel de ville, pour y représenter, contre toutes les éventualités de l'émeute, le gouvernement légal dont il faisait partie, malgré le conseil qui lui était donné par quelques représentants éperdus « de prendre la présidence pour les sauver de l'anarchie. »

M. Ledru-Rollin resta au pouvoir, sous le coup d'une suspicion constante, jusqu'au 24 juin, et ne se signala, dans cet intervalle, que par un véhément discours contre l'admission du prince Louis-Napoléon dans l'Assemblée et par une première défense de MM. Louis Blanc et Caussidière, dont on demandait la mise en accusation, à l'occasion de l'attentat du 15 mai (3 juin). Lorsque la Commission exécutive eut cédé la place à la dictature du général Cavaignac, M. Ledru-Rollin, redevenu simple représentant, eut à défendre contre des attaques sans cesse renouvelées sa personne, celle de ses amis et les intérêts ou les principes du parti démocratique. On retrouvera au *Moniteur* de 1848 comme les annales de toutes ces luttes au milieu desquelles M. Ledru-Rollin grandit chaque jour comme orateur, aux yeux même de ceux qui l'avaient trouvé le plus faible comme homme d'action ou comme homme d'État. Nous rappellerons ici son apologie personnelle devant la commission d'enquête dont le rapporteur fut M. Q. Bauchart; une seconde défense de MM. Caussidière et Louis Blanc contre une nouvelle demande d'autorisation de poursuites (24-25 août); son discours contre le rétablissement du cautionnement des journaux, dans lequel il rappelait, en défendant la liberté de la presse, tous les outrages dont celle-ci l'avait abreuvé; les discours contre l'état de siége (4 septembre), pour le droit au travail (12 septembre); son interpellation sur l'entrée au ministère de MM. Dufaure et Vivien (16 octobre); ses explications sur les journées de juin, dans le grand procès de tribune fait au général Cavaignac (25 novembre); enfin, sa première protestation contre le projet d'intervention à Rome, déjà conçu et à demi exécuté par le général Cavaignac, à la veille de l'élection présidentielle (30 novembre).

M. Ledru-Rollin était lui-même un des candidats à la présidence. Mais, malgré un nouveau rapprochement au banquet des écoles, entre lui et le parti socialiste, les chefs des différents systèmes, entre lesquels il évitait de se prononcer, lui gardaient toujours rancune, et, à la suite d'une vive querelle entre *la Voix du peuple* et *la Révolution démocratique et sociale*, la candidature de M. Raspail fut préférée à la sienne. Réduit à ses seules forces, le parti montagnard donna à M. Ledru-Rollin 370 119 suffrages.

Après l'élection du 10 décembre, le chef de la Montagne combattit avec une vivacité nouvelle la politique de moins en moins républicaine soutenue par la majorité de la Constituante. Il s'élève à plusieurs reprises contre les pouvoirs du général Changarnier (26 décembre 1848, 23 mai 1849); il attaque l'ensemble de la politique extérieure du cabinet (8 janvier); il repousse l'application rétroactive de la juridiction de la haute Cour nationale à l'attentat du 15 mai (20 janvier); il soutient la liberté d'association, et défend la légalité de la *Solidarité républicaine* (27 et 31 janvier); il reproduit, en face de M. Odilon Barrot, le discours véhément qu'il a prononcé contre sa politique, au banquet du Chalet, le jour de l'anniversaire de la fondation de la première république (22 septembre); il est ramené, dans la question des clubs, par les accusations de Denjoy, à justifier une fois de plus sa conduite, comme membre du gouvernement provisoire (11 et 12 avril), et les violents débats de ces deux journées sont suivis d'un duel entre lui et son accusateur. Mais les plus nombreuses et les plus violentes batailles parlementaires de cette période se livrent à propos de l'expédition de Rome; elles remplissent près de dix séances de la Constituante (20 février, 12, 30 et 31 mars, 16 avril, 9, 10 et 11 mai, etc.), et font pressentir les luttes suprêmes au bout desquelles il va bientôt succomber dans l'Assemblée législative.

L'infatigable tribun portait cependant dans les départements une nouvelle agitation électorale. Les banquets du Mans, de Châteauroux, de Moulins réunissaient autour de lui des milliers d'auditeurs et attestaient toute l'influence qu'il ressaisissait au sein des populations ouvrières. A la suite de celui de Moulins, au sortir des plus bruyantes ovations, il faillit être, sur la place même de l'hôtel de ville et par les mains de plus de 150 hommes de la garde nationale, la victime d'un attentat auquel lui et ses amis n'échappèrent que par miracle. Il en fit lui-même le récit à la tribune de l'Assemblée le 2 mai suivant.

Les élections de la Législative mirent au grand jour un revirement de l'opinion publique en faveur de M. Ledru-Rollin. Cinq départements : la Seine, l'Allier, le Var, Saône-et-Loire et l'Hérault, l'élurent à la fois comme représentant, sans compter les nombreux suffrages qu'il réunit

dans la Gironde, la Haute-Garonne, les Bouches-du-Rhône, la Seine-Inférieure, le Gard, le Gers, l'Eure et la Sarthe.

Il ne jouit pas longtemps de la puissance que pouvait lui donner dans la Législative cette multiple élection. Après une nouvelle sortie contre le général Changarnier (30 mai), il se hâta de reprendre en main la cause de la république romaine. Le 11 juin, sa protestation au nom de l'article 5 de la Constitution se terminait par ces paroles : « La Constitution est violée, nous la défendrons par tous les moyens, même par les armes. » Une demande de mise en accusation du président et de ses ministres accompagnait cette conclusion menaçante. Le surlendemain, 13 juin, le chef de la Montagne, poussé par quelques fougueux meneurs, descendait dans les rues de Paris, pour tenter, sans confiance, la fortune des armes auxquelles il avait fait appel. Mais cet appel n'avait pas été entendu. Le choléra remplissait alors Paris de cadavres. Un petit nombre de représentants, une centaine d'artilleurs, commandés par M. Guinard (voy. ce nom), une poignée d'hommes du peuple, lui firent cortége jusqu'au Conservatoire des arts et métiers, où il fut bientôt cerné par les troupes. Refoulés de cour en cour par les soldats, les représentants furent ensuite laissés quelque temps seuls dans l'intérieur, d'où il leur fut facile de sortir par la porte du jardin. M. Ledru-Rollin resta caché, pendant vingt-trois jours, dans la banlieue, puis gagna la Belgique et passa de là en Angleterre, d'où il adressa une protestation contre l'arrêt qui le traduisait devant la haute Cour nationale; celle-ci le condamna par contumace à la déportation.

M. Ledru-Rollin vécut, à Londres, des restes de sa fortune et du produit de sa plume. Il a publié d'abord le récit des derniers événements sous ce titre : *Le 13 juin 1849* (in-18), puis deux ouvrages plus étendus : *De la décadence de l'Angleterre* (Paris, 1850, 2 vol. in-8, avec pièces justificatives et des tableaux), et *la Loi anglaise* (2 vol. in-8). Il a été aussi l'un des principaux rédacteurs de *la Voix du proscrit*. Uni tour à tour aux principaux proscrits des divers pays où la république a succombé, MM. Kossuth, Mazzini, Ruge, etc., il forma avec eux un comité révolutionnaire destiné à centraliser les efforts de la démocratie européenne. En 1857, impliqué avec M. Mazzini, dans un obscur complot contre la vie de l'empereur Napoléon III, il fut poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine, et, malgré ses protestations dans la presse anglaise, condamné une seconde fois, par contumace, à la peine de la déportation. Comme conséquence de cette condamnation, il fut excepté de l'amnistie générale de 1860.

Aux publications de M. Ledru-Rollin que nous avons citées, il faut ajouter, outre ses principaux *Discours* et *Plaidoyers*, imprimés à part, les écrits suivants : *Lettre à M. de Lamartine*, *sur l'État, l'Église et l'enseignement* (1844, in-8); *Du Paupérisme dans les campagnes et des réformes que nécessite l'extinction de la mendicité*, et diverses brochures sur le gouvernement direct, dans lesquelles il se sépare des écoles socialistes qui attendent tout de l'État.

LEDUC (Pierre-Étienne-Denis Leduc, dit Saint-Germain), littérateur français, né à Paris, le 1er janvier 1799, fils d'un sculpteur et orphelin à douze ans, fut élevé à Saint-Germain par une de ses tantes et prit le nom de cette ville. Destiné au notariat, il fut clerc dans différentes études; mais il ne tarda pas à se tourner vers les lettres. Il traduisit d'abord, avec J. A. Buchon, ancien professeur, *les Antiquités de la Grèce* (2 vol. in-8); puis il écrivit, avec M. Bailleul, un traité de géographie intitulé *le Bibliomappe* et fit un *Atlas de la France* pour l'éditeur Baudoin. En 1829, il collabora aux journaux *la Pandore*, *le Figaro* et *le Corsaire;* publia, en 1830, avec J. A. Buchon, une édition des *Mémoires de Saint-Simon* (20 vol. in-8). De 1834 à 1847, il fournit des articles au *Paris révolutionnaire* et plusieurs feuilletons au *National*, rédigea une douzaine de volumes pour la collection de *Maître Pierre, ou le Savant du village*, et publia : *Vacances en Suisse* (1836, 2 vol. in-12); *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande* (1837, 3 vol. in-12); *Sir Richard Arkwright*, étude de mœurs anglaises (1840); *Campagnes de Mlle Thérèse Figueur* (1842); *les Religions de l'Amérique et de l'Océanie* (1844, gr. in-8), dans l'*Histoire universelle des religions; le Nouvel ami des enfants* (1847), écrit pour le comte de Paris; etc.

Depuis 1848, M. Saint-Germain Leduc s'est beaucoup occupé d'agriculture et a publié sur ce sujet, outre un assez grand nombre d'articles dans *l'Illustration*, trois essais dans les *Cent traités* (1849); *Curiosités des inventions et découvertes* (1855); *Conservation, assainissement et commerce des grains* (1855, in-12; etc).

LEE (Robert-Edmund), général américain séparatiste, né en 1808, d'une famille qui possède de vastes domaines en Virginie, descend de Washington. Il fit son éducation militaire à l'école de West-Point, d'où il sortit le 2e de sa promotion, en 1829, avec le grade de lieutenant en 2e du génie. Il fit alors un voyage en Europe, puis se consacra exclusivement aux services publics. En 1835, il fit partie, comme astronome, de l'expédition chargée de délimiter les États de Michigan et d'Ohio. Lieutenant en 1er (septembre 1836), capitaine (juillet 1838), il eut, pendant la guerre du Mexique, la direction du génie, et fut attaché spécialement au corps d'armée du général Wool. Nommé major à Cerro-Gordo (avril 1847), il reçut le grade de lieutenant-colonel après les affaires de Contreras et de Cherubusco (août) et celui de colonel après la bataille de Chapultepec (septembre), où il fut grièvement blessé. Il devint ensuite surintendant de l'école militaire de West-Point (1852); puis, pendant la guerre d'Orient, fut envoyé en Europe avec son collègue Mac-Clellan, pour étudier les opérations du siége de Sébastopol. A son retour, il reçut le commandement du 1er régiment de cavalerie de l'armée régulière, avec lequel il se trouvait, en 1861, à San Antonio, au Texas. Dès le début de la guerre civile, il donna sa démission, reçut du gouverneur Letcher un commandement dans l'armée confédérée qui s'organisait en Virginie, puis il fut nommé gouverneur militaire de Richmond. Au commencement de la campagne suivante, il se trouvait à Yorktown avec Johnston et Magruder, lorsque les confédérés durent évacuer cette place. Quelques jours après, il reprenait l'offensive et livrait à l'armée de Potomac la bataille de Fair-Oaks.

A dater du 26 juin, Lee remplaça Johnston blessé, et dirigea les opérations de la défense de Richmond. Le 27 juin, après avoir rallié les troupes de Jackson, il gagna sur les fédéraux la bataille de Gaine's-Mill; puis les deux généraux réunis poursuivirent vigoureusement l'armée de Potomac en retraite, jusqu'au moment où ils se heurtèrent, sur la ligne du Rappahannock, à l'armée de Virginie, sous les ordres du général Pope. Ils parvinrent à mettre cette armée en déroute après quatre jours de combats sanglants (20-23 août); la lutte recommença le 27 près de Manassas et ne se termina que le 30 par la défaite complète de l'armée fédérale. Aussitôt le général Lee franchit le Potomac, envahit le Maryland et lança une proclamation pour appeler les habitants

sous ses drapeaux, invitation qui paraît avoir eu peu de succès. Pendant ce temps Mac Clellan, sorti de Washington avec une nouvelle armée improvisée à l'aide des débris des meilleurs régiments, vint attaquer Lee à Hagerstown (14 septembre). La bataille dura deux jours et se termina par la retraite des confédérés. Jackson étant accouru au secours de Lee, celui-ci livra de nouveau le combat à Sharpsburg et à Antietam où il fut blessé (16 et 17 septembre). Ces deux affaires, qui furent très-meurtrières, surtout la dernière, furent des succès pour les fédéraux et délivrèrent le Maryland. Retiré derrière le Rappahannock, il repoussa victorieusement Burnside à Fredericksbourg (13 décembre) et s'y fortifia d'une manière redoutable : aussi, dans cette position, put-il triompher encore des efforts de Hooker, qui était venu l'attaquer à Chancelorsville (2, 3 et 4 mai 1863).

Encouragé par cette double victoire, le général Lee tenta une nouvelle invasion du territoire fédéral (15 juin), mais après quelques succès partiels, il fut définitivement battu par Meade à Gettysburg (1 3 juillet 1863) et repoussé sur le territoire confédéré. Bientôt, il dut concentrer toutes ses forces pour défendre Richmond menacée par l'armée de Grant : celui-ci, s'avançant avec cette indomptable ténacité qui est le trait saillant de son caractère, parvint, dans une série de sanglants combats, notamment les 5, 6 et 10 mai 1864, à repousser les confédérés à Spottsylvania, et plus tard, à les refouler peu à peu autour de Richmond, et à les y enfermer dans un cercle de fer. Dans cette situation difficile, Lee, nommé généralissime en chef des armées du Sud, se maintint encore jusqu'aux derniers jours de mars 1865, et, à défaut d'avantages marqués sur les fédéraux, il leur fit payer cher leurs succès. Mais la double chute de Petersburg et de Richmond rendit impossible toute résistance. Poursuivi dans sa retraite, Lee essaya vainement de rallier la dernière grande armée séparatiste aux ordres de Johnston : après un dernier combat à Burkesville, il dut capituler le 9 avril à des conditions honorables. Il se retira à Weldon, et fit peu après sa soumission au gouvernement fédéral.

LEE (R. BOWDICH, mistress), femme auteur anglaise, née vers 1800, accompagna en Afrique son premier mari, M. Bowdich, chargé d'une mission pacifique auprès des chefs de la Cafrerie, et, durant son séjour à la colonie du Cap, recueillit les matériaux de son intéressant recueil des *Contes étrangers* (Stories of strange lands, 1825) dont les mœurs des tribus sauvages étaient le principal sujet. Il fut suivi des *Voyageurs africains* (the African wanderers; 3e édit., 1854), récit d'aventures, écrit avec autant de charme que de fidélité et qui est devenu populaire. Cette dame vint ensuite habiter Paris, où elle vécut dans la société de littérateurs et de savants, de Cuvier entre autres, sur lequel elle a écrit un excellent *Mémoire* (1831).

Mistress Lee a publié, en outre, plusieurs traités souvent réimprimés : *Éléments d'histoire naturelle et la Taxidermie*, adoptés par le Comité d'éducation nationale; *Histoire naturelle à l'usage des familles* (Familiar natural history, 1852); *Histoire des poissons d'eau douce* (History of fresh-water fishes), dont elle a dessiné les illustrations elle-même; *Mœurs et instincts des oiseaux, reptiles et poissons* (1854), etc.

LEE (Frédéric-Richard), paysagiste anglais, né vers la fin du dernier siècle, à Barnstaple (comté de Devon), entra d'abord au service militaire, reçut de bonne heure un brevet d'officier au 6e régiment d'infanterie et fit la campagne de Waterloo. A la paix, il donna sa démission, étudia la peinture et réussit en peu de temps à se faire remarquer du public. Un de ses premiers paysages obtint des directeurs de la *British institution* un prix de 50 liv. (1250 fr.). En 1824, il fut admis aux expositions de l'Académie; dix ans plus tard, cette société lui donnait le titre de membre associé et, en 1838, celui d'académicien. On a surtout de lui, entre autres tableaux, très-goûtés de l'aristocratie et disséminés dans les galeries particulières : *Brise de mer*, site emprunté aux côtes du Lincolnshire, au Musée national; *l'Avenue du parc de Sherbrooke*, à lord Lansdown; *l'Orage sur un lac; les Eaux argentées, la Cabane du pêcheur* (1854); *le Braconnier*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, à l'alderman Salomons. En *1848*, cet artiste a peint une série de paysages avec M. Sydney Cooper.

LEECH (John), dessinateur anglais, né à Londres, en 1817, fut élevé à la grande école de Charterhouse, où il se lia avec M. Thackeray. Il étudia ensuite la chirurgie, mais des revers de fortune l'ayant empêché d'achever ses études pour cette profession, il se tourna vers la peinture pour laquelle il avait des dispositions naturelles extraordinaires, et trouva des ressources dans son pinceau, sans avoir reçu une éducation régulière d'artiste. Ses premières publications se trouvent, entre 1838 et 1840, dans les colonnes de *Bell's Life in London*. Il a fourni au journal satirique, *le Punch*, un grand nombre de dessins et caractères sur les questions du jour; c'est un des meilleurs élèves de Cruikshank. Un de ses plus amusants recueils est intitulé : *Esquisses d'intérieur* (Pictures of life and character). En 1856, il a illustré un compte rendu critique de l'Exposition universelle de Paris, où il avait envoyé lui-même six bois. Le célèbre caricaturiste anglais a fait aussi des lectures sur l'art qui ont eu beaucoup de succès. — Il est mort le 6 novembre 1864.

LEEDS (Francis-Godolphin D'ARCY OSBORNE, 7e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1798, mort le 3 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LEEDS (George GODOLPHIN OSBORNE, 8e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1802, à Gogmagog-Hills, près Cambridge, et connu d'abord sous le nom de lord Osborne, fut élevé au collége de Rugby, et prit en 1850 les titres de son père qui était entré en 1830 à la Chambre des Lords. En 1859, il succéda aux titres de son cousin le 7e duc de Leeds. Il s'attacha aux principes libéraux. De son mariage (1824) avec miss Steward, qui mourut en 1852, il a eu huit enfants, dont l'aîné, George Godolphin, marquis de Carmarthen, né à Paris en 1828, a épousé, en 1861, la seconde fille du baron Rivers.

LEEMANS (Conrad), archéologue hollandais, né à Zalt-Boëmel, dans la Gueldre, le 28 avril 1809, et fils d'un médecin qui s'était retiré à Leyde, étudia, à l'université de cette ville, la théologie et l'archéologie. En 1829, il vint à Paris explorer les richesses de nos musées; mais, pendant les deux années suivantes, il interrompit ses études pour se joindre en volontaire à la guerre contre la Belgique. Il partit ensuite pour l'Angleterre, où il a fait, depuis, deux autres voyages scientifiques. Spécialement occupé des monuments égyptiens, il donna à Leyde, en 1835, l'année même où il fut reçu docteur, une riche édition des *Hieroglyphica* d'Hérapollo et commença la grande publication des *Monuments égyp-*

tiens du Musée des antiques de Leyde, qui ne fut terminée qu'en 1852. A la mort de Reuvens, son maître, il devint directeur provisoire du musée des antiques, et bientôt premier conservateur. M. Leemans a fait tous ses efforts pour enrichir les collections et recueillir les monuments épars dans toutes les villes de la Hollande. En 1838, parut sa collection des *Monuments égyptiens portant des légendes royales*, qui lui valut sa nomination comme directeur titulaire du musée.

Il a donné depuis : *Description raisonnée des monuments égyptiens de Leyde* (1840); *Animadversiones ad musei Lugduni Batavensis inscriptiones græcas et latinas; Description des antiquités asiatiques et américaines du musée de Leyde* (1842); *Antiquités romaines de Maëstricht; Papyri græci musei Lugduni Batavensis* (1843); *Mémoire sur la peinture des anciens* (1854); etc.

LEESER (Isaac), hébraïsant américain, né en 1806, à Neukirch (Westphalie), fut élevé au gymnase de Munster et passa, en 1825, aux États-Unis où il se livra au commerce. Depuis 1829, il est rabbin de la synagogue de Philadelphie. Ses principaux ouvrages sont : *les Juifs et la loi mosaïque* (the Jews and the mosaic law; 1833); *Discours religieux* (Discours argumentative and devotional; 1836-1840, 2 vol.); *Formulaire de prières d'après le rite portugais* (Portuguese form of prayers; 1837, 2 vol.), avec le texte hébreu en regard; *le Pentateuque* (Pentateuch; 1846); *Géographie physique et historique de la Palestine* (a Descriptive geography of Palestine; 1852), traduite de l'allemand; des petits livres d'éducation et de morale, etc. Depuis 1843, il rédige le *Jewish advocate*, recueil destiné à défendre les intérêts de ses coreligionnaires dans le nouveau monde.

LEFAUCHEUX (Émile), armurier français, est le fils de l'industriel inventeur des pistolets et carabines dits *revolvers Lefaucheux*, et a poursuivi l'application du système de son père dans quelques nouvelles armes par lui récemment imaginées. A la suite d'expériences, faites en 1855, sur des revolvers Colt, Adams et Lefaucheux, celui de ce dernier a été adopté pour la marine, par arrêté de septembre 1856. Le même procédé avait valu à son auteur, en 1855, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

LEFÉBURE (Jean-Baptiste-Charles-Eugène), homme politique français, député, est né le 15 avril 1808. Voué aux exploitations agricoles, il devint maire d'Orbey, membre du conseil général pour le canton de Lapoutroye, et entra au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Haut-Rhin. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 18 412 voix sur 23 661 voix. M. Lefébure a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LEFÉBURE DE FOURCY (Louis-Étienne LEFEBVRE, ou), mathématicien français, né à Saint-Domingue, le 26 août 1785, suivit de 1803 à 1805 les cours de l'École polytechnique, et fit à sa sortie partie de l'artillerie de terre. Il entra ensuite dans le corps des ingénieurs des mines, dont il parcourut les divers grades jusqu'à celui d'ingénieur ordinaire de première classe, et se consacra à l'instruction. Il fut successivement nommé examinateur d'admission à l'École polytechnique, puis professeur à la Faculté des sciences (1838), pour les cours de calcul différentiel et intégral. Il faisait en outre partie de toutes les commissions d'examen pour les brevets de capacité et l'admission dans les écoles du gouvernement, et son enseignement est très-suivi. Il a été admis à la retraite, comme examinateur à l'École polytechnique, au mois de mars 1861, et comme professeur à la Sorbonne, le 28 octobre 1863; il reçut alors le titre de professeur honoraire. M. Lefébure de Fourcy a été décoré de la Légion d'honneur le 22 juillet 1824.

On a de lui : *Leçons d'algèbre* (1826; 5e édit., 1845); *Leçons de géométrie analytique* (1827; 5e édit., 1847), comprenant la trigonométrie rectiligne et sphérique, les lignes et surfaces des deux premiers ordres; *Traité de géométrie descriptive* (1832; 5e édit., 1847, in-8 et atlas); *Éléments de trigonométrie* (1849, in-8), et autres travaux de mathématiques pures et transcendantes édités par Mallet-Bachelier.

LEFÉBURE DE FOURCY (Michel-Eugène), né le 29 novembre 1812, élève de l'École polytechnique de 1829 à 1831, est entré dans le service des mines, où il est, depuis avril 1856, ingénieur en chef de 2e classe. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1849.

LEFÉBURE DE FOURCY (Charles), né le 4 novembre 1815, également élève de l'École polytechnique, de 1832 à 1834, est entré dans les ponts et chaussées, où il est, depuis juin 1855, ingénieur en chef de 2e classe. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

LEFÉBURE-WÉLY (Louis-James-Alfred), organiste-compositeur français, né à Paris, le 13 novembre 1817, et fils d'un organiste de Saint-Roch, qui lui donna une éducation musicale précoce, exécuta, dès l'âge de huit ans, sa première messe à l'orgue de cette église. Quelques mois après, il remplaça son père devenu paralytique, en exécutant aux offices les compositions préparées exprès pour ses petites mains par la prévoyance paternelle. Après la mort de son père (1831), il conserva, grâce à la reine Amélie, sa place d'organiste à Saint-Roch, et commença en même temps des études sérieuses sous MM. Séjan, Mérault et Rigel. Reçu, en 1832, au Conservatoire, il suivit tour à tour la classe d'orgue de M. Benoist, celles de piano de MM. Laurent et Zimmermann, et celle de composition de Berton. Il remporta successivement les deux seconds et les deux premiers prix d'orgue et de piano (1833-1835). Après avoir reçu aussi les leçons de M. Halévy, il ne tarda pas à venir grossir les rangs de nos compositeurs. En 1847, il quitta l'orgue de Saint-Roch pour entrer à la Madeleine, où il a, jusqu'à la fin de 1857, attiré la foule, soit par ses improvisations, soit par l'exécution de morceaux classiques, ou de ses compositions personnelles. M. Lefébure-Wély a été, en 1850, décoré de la Légion d'honneur.

Il est auteur de plusieurs *Messes*, dont une à grand orchestre. On lui doit aussi un grand nombre de morceaux de salon estimés, deux *Symphonies*, un *Quatuor*, un *Quintette* pour instruments à cordes, des *Études* pour orgue et piano, des *Cantiques*, des *Offertoires*. C'est au jeu gracieux et expressif de M. Lefébure-Wély que l'on doit en quelque sorte la révélation de *l'Orgue expressif*, créé par MM. Cavaillé-Coll, sous le nom de *Poikilorgue*, et connu depuis sous ceux de *Melodium*, *Harmonium* et *Harmonicorde*. Il a donné plus récemment au théâtre : *les Recruteurs*, opéra-comique en trois actes (Opéra-Comique, 11 décembre 1861). Pendant quelque temps il s'est beaucoup occupé de photographie, et a été associé quelque temps, pour l'exploitation de cette industrie artistique, à MM. Nadar jeune et H. Lefort.

LEFEBVRE (Armand-Édouard), conseiller d'État français, membre de l'Institut, né en Hollande, en 1807, et fils d'un ministre plénipotentiaire de France alors à Hambourg, fut, dès la Restauration, employé supérieur au ministère des affaires étrangères. Écarté de ses fonctions par la révolution de Juillet, il ne rentra dans la carrière diplomatique qu'en 1850 et fut alors nommé ministre plénipotentiaire à Calsruhe, et, l'année suivante, à Berlin. Il fut compris, en janvier 1852, dans la première liste des membres du nouveau conseil d'État. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur au mois de décembre de la même année, et, en 1855, nommé d'office membre de l'Institut, dans la nouvelle section d'administration ajoutée à l'Académie des sciences morales et politiques. — M. Armand Lefebvre est mort en septembre 1864.

On a de lui : une *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire* (1845-1847), écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, et dont le tome III s'arrête en 1808; et de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres: *la Crise d'Orient* (1838); *Méhémet-Ali* (1839); *les Bourbons d'Espagne* (1847), etc.

LEFEBVRE (Charlemagne - Théophile), voyageur français, né le 26 avril 1811. — Il est mort en 1849. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

Son frère, M. Louis-Jules LEFEBVRE, né le 18 juillet 1813, capitaine de vaisseau depuis le 12 août 1858, a fait le tour du monde sur *la Vénus*, avec M. Dupetit-Thouars. Il est décoré de la Légion d'honneur depuis le 25 septembre 1840.

LEFEBVRE (Charles), peintre français, né à Paris, vers 1798, étudia sous Gros et M. Abel de Pujol et débuta au salon de 1827. Il a traité particulièrement l'histoire et le portrait et a exposé, à la suite de divers voyages en Espagne, en Suisse et en Allemagne : *le Prisonnier de Chillon* (1827) ; *la Madeleine repentante* (1831) ; *Louis XI refusant la grâce de Nemours* (1833) ; *la Vierge miraculeuse* (1838) ; *Souvenirs de Normandie* (1841) ; *Jésus-Christ aux limbes* (1845); *Guillaume le Conquérant, Jeune bacchante*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850) ; un *Ecce Homo, la Femme de Candaule, le docteur Adelon* (1855); *le Triomphe d'Amphitrite, Bohémienne*, des *Bretons, M. Al. Gloria, saint Louis débarquant à Damiette* (1859); *une Fête à Bacchus, Madeleine repentante*, cartons de deux croisées exécutées dans l'église de Saint-Leu ; dix dessins (1861) ; *la Mort de Guillaume le Conquérant, Jacob et Joseph*, une *Étude* (1863) ; *Moïse sur la montagne* (1864) ; citons encore les peintures exécutées dans l'église de Saint-Louis en l'Ile, chapelle de Sainte-Madeleine, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1845, une 3e en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en 1859.

LEFEBVRE (Mlle Constance-Caroline), cantatrice française, née à Paris, le 21 décembre 1828, se destinait à l'enseignement et donnait des leçons de musique dans une famille où le hasard la fit connaître de M. Auber. Entrée d'après ses conseils au Conservatoire, elle y obtint le prix de chant en 1842, et débuta à l'Opéra-Comique en 1852. Admise dans un rang inférieur, elle doubla Mme Ugalde ou joua des rôles secondaires jusqu'à *la Chanteuse voilée*, qui fut une complète révélation de son talent. Elle a repris ou créé sans interruption, depuis ce premier succès, les grands rôles du *Val d'Andorre*, du *Songe d'une nuit d'été*, du *Toréador*, celui de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de *la Dame de Pique*, celui de Psyché, dans la pièce de ce nom, etc. Mlle Lefebvre, joignant une savante méthode à une voix très-agréable, s'est vue particulièrement recherchée pour l'exécution des cantates couronnées par l'Institut. Elle a épousé M. Faure. (Voyez ce nom.)

LEFEBVRE (Charles-Aimé), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 décembre 1811, fit partie de l'Université de France, puis passa en Belgique et fonda un collége libre à Saint-Josse-ten-Noode, près Bruxelles. Il est auteur de plusieurs ouvrages qu'il a souvent signés du pseudonyme de Jean-Paul Faber : *Scènes de la vie privée des Belges* (Bruxelles, 1833, in-8) ; *Méthode mutuelle simultanée* (Ibid., 1836, 2 part. in-8), qui doit embrasser tout le cercle des connaissances humaines ; *Préliminaires des sciences* (Ibid., 1839, 2 vol. in-12) ; *Revue du musée de Bruxelles* (1840, in-8), qui a paru en partie dans le feuilleton du *Courrier belge; la Littérature et les littérateurs de la Belgique* (1841, in-12) ; *l'Art du style* (1841 ; 2e édition, 1845); *Notes d'un voyageur sur la Hollande* (1842, in-8) ; *le Cardinal Giraud* (Paris, 1851, in-8) ; *Van der Burch, archevêque de Cambrai* (1852, in-8), extrait des mémoires de la Société d'émulation de cette ville, où M. Lefebvre est revenu résider.

LEFEBVRE DE BÉCOUR (Charles), diplomate français, né à Abbeville (Somme), le 25 septembre 1811, fit son droit à Paris, entra en 1834 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, fut envoyé à Buenos-Ayres en 1840 et y resta jusqu'en 1842. Il fut ensuite consul à Manille, à Macao, à Calcutta. Rentré en 1851 dans les bureaux du ministère comme sous-directeur à la direction politique, il est devenu, au commencement de 1856, ministre plénipotentiaire près de la Confédération argentine. M. Lefebvre de Bécour a été promu officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Danebrog.

Il a publié : *la Belgique et la révolution de Juillet* (1835, in-8). Il a traduit de l'italien du général Coletta, avec M. L. Bellaguet, *Histoire du royaume de Naples depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV*, 1734 à 1825 (1835, 4 vol. in-8), et publié, avec le même, les *Mémoires* du cardinal Pacca. Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Constitutionnel*, à *l'Impartial* et au *Journal des Débats*, dans la rédaction duquel il avait remplacé M. de Bourqueney.

LEFEBVRE-DURUFLÉ (Noël-Jacques), manufacturier français, ancien ministre, sénateur, né à Pont-Audemer (Eure), le 19 février 1792, doit sa fortune à l'industrie. Vers 1824, il fonda à Elbeuf une fabrique de draps, qui prit une extension rapide et considérable. Sous Louis-Philippe, sa candidature à la députation fut opposée plusieurs fois et toujours sans succès, par l'opposition dynastique, à celle de M. Ern. Hébert (voy. ce nom). M. Lefebvre-Duruflé, dont le second nom est celui de sa femme, faisait partie du conseil général de l'Eure lorsque ce département l'envoya à l'Assemblée législative (1849). Il appartint longtemps à la majorité, dont il ne se détacha que pour soutenir la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État de décembre 1851, il fut appelé à la Commission consultative, et plus tard au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics (25 janvier 1852). Il a quitté ces fonctions élevées, où son passage fut trop court pour être marqué par aucune mesure saillante, pour entrer au Sénat, par décret du 28 juillet 1852. Le 5 janvier de la même année, il avait

été promu officier de la Légion d'honneur, dont il est devenu commandeur, puis grand officier, le 14 août 1862.

LEFEUVE (Charles), littérateur français, né à Paris, à la fin de 1818, et fils d'un directeur de théâtre, fit ses études au collège Bourbon et fournit d'abord des articles littéraires à divers journaux de Paris et des départements. Il a écrit de plus trois volumes de *Poésies* (1842-1844) : un *Éloge historique* du médecin Bordeu ; l'*Histoire de Sainte-Geneviève* (1842), et l'*Histoire de Saint-Germain l'Auxerrois* (1843); d'intéressantes monographies du *Lycée Bonaparte* (1851) et du *Collège Rollin* (1853); *Interlaken*, roman; un drame en vers sous le titre de *Léa* (1851), qui n'a point été représenté; *les Anciennes maisons des rues de Paris sous Napoléon III* (1858 et suiv.), et autres publications analogues.

LEFÈVRE (Jacques), éditeur français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1779, mort à Paris le 5 janvier 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LEFÈVRE (André), littérateur français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 9 novembre 1834, fit ses études au collège Sainte-Barbe. Après plusieurs années d'études diverses, il entra, dès 1857, dans la carrière des lettres. Son premier ouvrage fut un travail curieux et souvent cité sur *les Finances de la Champagne aux treizième et quatorzième siècles;* il collabora ensuite à l'*Histoire de France par les monuments*, de MM. Bordier et Charton, et y écrivit les règnes de Charles VI, Charles VII, Louis XI, le Directoire, le Consulat et l'Empire. En même temps il publiait dans le *Magasin pittoresque* de très-nombreux articles d'histoire, d'art, de fantaisie, et collaborait à la *Revue de l'instruction publique*. Occupé surtout de poésie, il donna dans la *Revue des Deux-Mondes : le Rêve d'une reine d'Asie* (1861), et bientôt après il publia, chez Dentu, *la Flûte de Pan* (in-18, 1861; 2[e] éd., 1862). Il écrivit ensuite, d'après les notes de M. Henry Cammas, photographe, *la Vallée du Nil* (1863, in-18, avec photographies). On a de lui encore : *les Merveilles de l'architecture* (1865, in-18), revue des plus beaux monuments des différentes époques; *la Lyre intime* (1865, in-18), etc. Il a succédé, en février 1864, comme critique littéraire de *l'Illustration*, à J. de Wailly.

LEFÈVRE (Désiré-Achille), graveur français, né à Paris, en 1798, et fils de Sébastien Lefèvre, étudia sous son père et traita, comme lui, la gravure d'histoire et les vignettes. Après avoir fourni des œuvres nombreuses à une foule de publications illustrées, il s'est plus spécialement occupé de lithographie. Nous citerons de lui : *le portrait du général Foy* (1827); *l'Empereur Napoléon*, d'après Steuben (1829); *l'Enfant endormi*, de Proud'hon (1831); *J. J. Rousseau dans sa jeunesse*, *la Bataille d'Aboukir*, d'après Gros; *la duchesse d'Orléans et le comte de Paris*, d'après M. Winterhalter (1835-1843) ; *l'Annonciation*, *la Conception*, de Murillo; *sainte Cécile*, d'après Raphaël; *la reine Amélie*, etc. (1844-1859); les vignettes de nombreux classiques (1832-1853); *Jupiter et Antiope*, d'après le tableau du Corrége du musée du Louvre (1861). Ce graveur a obtenu une 2[e] médaille en 1831, une 1[re] en 1843 et la décoration en mai 1851.

LEFÈVRE (sir John-George-Shaw), homme politique anglais, né à Londres, en 1797, fut élevé à Eton et à Cambridge, entra au barreau en 1824. Nommé sous-secrétaire d'État pour les colonies en 1833, et en 1834 commissaire pour la loi des pauvres, il devint en 1841 secrétaire adjoint au bureau du commerce, député-clerc des parlements en 1848 et clerc des parlements en 1856. Il a été aussi nommé vice-chancelier de l'Université de Londres et commissaire du service civil; mais il a donné sa démission de ces dernières fonctions en 1862. Marié en 1824 à miss Wight, il n'a pas eu d'enfants.

LEFÈVRE (Amédée), médecin français, né à Paris, le 4 juin 1798, entré au service de la marine, comme chirurgien de 3[e] classe, en mai 1818, fit partie de diverses expéditions ou missions dans le Sénégal et les mers du Levant, et assista en 1828 à la guerre de Morée sur *l'Atalante*, dont il était chirurgien-major. Nommé au concours, en 1836, médecin professeur à l'École de Rochefort, où il fit dix ans les cours d'histoire naturelle, de pathologie, de clinique et de zoologie, il devint 2[e] médecin en chef en 1846, 1[er] en 1852, directeur du service de santé en 1854, et fut alors appelé au port de Brest. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. Am. Lefevre a publié de nombreux *Mémoires*, parmi lesquels nous citerons : *Sur l'asthme* (1836) ; *Recherches sur la maladie qui a régné au bagne de Rochefort en* 1838 (1840) ; *Sur les perforations spontanées de l'estomac* (1842) ; *Sur la salubrité des places de guerre dans la Charente-Inférieure* (1844) ; *Influence des lieux marécageux sur la phthisie pulmonaire et la fièvre typhoïde* (1845) ; *Sur la marche et les effets du choléra asiatique à Rochefort* (1850) ; *Sur les causes de la colique sèche* (1859), etc.

LEFÈVRE-DEUMIER (Jules LEFÈVRE, dit ensuite), littérateur français, né vers 1814, mort le 13 décembre 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LEFÈVRE-DEUMIER (Marie-Louise ROULLEAUX-DUGAGE, dame), artiste sculpteur française, femme du précédent, née à Argentan (Orne), vers 1820, se tourna spécialement vers la sculpture qu'elle avait étudiée comme art d'agrément ; elle débuta, en 1850, au salon, sous son nom de dame, et elle a continué depuis ses envois, accueillis de la presse avec une faveur marquée. Elle a coopéré, vers la fin de 1855, au journal intitulé *le Travail universel*.

Nous rappellerons de cette dame, non moins connue comme femme du monde que comme artiste, les œuvres suivantes : *Jeune pâtre de l'île de Procida* (1850) ; *le Prince président*, buste (1852) ; *Mgr Sibour* (1853) ; *Portrait du fils de l'auteur*, exposé en 1853 et 1855 ; *Virgile enfant*, statue ; *Matrone romaine*, *le général Paixhans*, bustes (1857) ; *M. Alfred Busquet*, *l'Impératrice* (1859) ; *l'Étoile du matin* (1863), etc. Mme Lefèvre-Deumier a obtenu une 3[e] médaille en 1853, et une mention à l'Exposition universelle de 1855.

LE FLAGUAIS (Joseph-Alphonse), poète français, né le 19 mars 1805, débuta de bonne heure dans la carrière littéraire par deux recueils intitulés : *Poésies élégiaques* et *Mélodies françaises* (1826, 2 vol. in-18), qui se ressentaient de l'influence romantique. Il publia ensuite : *les Neustriennes* (1835, in-8 ; 2[e] édit., 1847), chroniques et ballades rimées ; *Poésies d'un jeune aveugle* (1839, in-18) ; *Marcel* (1843, in-12), poëme ; *Guillaume et Mathilde* (1855, in-8), légendes ; et différents morceaux, insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Caen et *l'Art en province*. En 1850, il a commencé la réimpression de ses *Œuvres complètes*, qui formera quatre volumes. M. Le

Flaguais a été un des conservateurs de la bibliothèque de Caen.

LE FLO (Adolphe-Emmanuel-Charles), général français, ancien représentant du peuple, né à Lesneven (Finistère), le 2 novembre 1804, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, passa en Afrique comme lieutenant, en 1831, y fut fait capitaine, puis chef de bataillon, après sa brillante conduite devant Constantine. Promu colonel le 20 octobre 1844, il fut nommé général de brigade le 12 juin 1848.

Élu représentant du Finistère à la Constituante, aux élections supplémentaires du 17 septembre 1848, le général Le Flo ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée avant la fin de mars 1849, et remplit, dans l'intervalle, une mission diplomatique à Saint-Pétersbourg. A son retour, il prit place dans les rangs de la droite et soutint la politique de Louis-Napoléon. Réélu, le deuxième à la Législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République, jusqu'au moment de la scission entre la droite parlementaire et l'Élysée. Il prit alors parti contre la politique napoléonienne, et fut, comme questeur de l'Assemblée, un des plus vifs adversaires des projets du pouvoir exécutif. Aussi, dès le matin du coup d'État du 2 décembre, fut-il arrêté à l'hôtel même de la Présidence, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Il se retira en Belgique, puis à Jersey. Le général Le Flo est rentré en France en 1859. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848.

LEFORT (Pierre-Alexandre-Francisque), ingénieur français, né à Paris, le 13 mars 1809, fut, de 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique et fait, depuis cette époque, partie du corps des ponts et chaussées, où il est parvenu au grade d'ingénieur en chef de première classe (juillet 1857). Il a dirigé diverses constructions sur les lignes de chemins de fer du Nord et a été chargé d'étudier de nombreux projets. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

On cite de M. Lefort : une *Notice sur les travaux de fixation des dunes* (1832, broch.); des *Études relatives à la construction des ponts biais* (1839, in-8); plusieurs *Rapports*, entre autres celui sur la ligne de Valenciennes à Mézières, etc.

LEFRANC (Édouard-Edme-Victor-Étienne), avocat et homme politique français, ancien représentant, né à Garlin (Basses-Pyrénées), le 2 mars 1809, et neveu d'un conventionnel girondin, fut élevé dans une institution ecclésiastique, à Aire, puis suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, et alla s'inscrire au barreau de Mont-de-Marsan. Bientôt à la tête du parti libéral dans les Landes, il devint membre du conseil municipal de Mont-de-Marsan, fut nommé, en 1848, commissaire général de la République, et fut, aux élections pour la Constituante, envoyé à l'Assemblée par 57 000 voix, le troisième sur sept. Il vota ordinairement avec la gauche républicaine non socialiste, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après le dix décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, repoussa la proposition Rateau, et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, le premier de la liste, il y siégea jusqu'au 2 décembre, et prit alors place au barreau de Paris.

LEFRANC (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Montmirey-la-Ville (Jura), en 1815, et fils d'un ancien volontaire de 1792, fut occupé, dans sa première jeunesse, aux travaux des champs. Il entra à seize ans dans une étude de notaire et apprit, presque sans maître, les langues classiques. Après avoir suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, il écrivit en 1844 dans la *Revue indépendante*, où il signait ses articles du nom de Jacques Bonhomme. En 1846, la famille Arago le choisit pour rédacteur en chef du journal qu'elle fonda à Perpignan, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, organe de l'opposition démocratique qui fit une guerre sans relâche à l'administration et au général Castellane, et auquel la vivacité de sa polémique attira jusqu'en 1848 un grand nombre de procès.

Après la révolution de Février, M. Pierre Lefranc fit partie de la commission administrative du département et fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le quatrième sur cinq, par 14 794 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le Président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il s'associa à tous les efforts tentés par le parti démocratique. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique. Il se mit alors à la tête d'une maison de commerce.

LEFRANC (Pierre-Charles-Joseph-Auguste), auteur dramatique français, né le 2 février 1814, à Bussières près Mâcon, se fit recevoir avocat à Paris et se mêla activement au mouvement de la presse parisienne. Il rédigea *les Papillotes*, *l'Audience* et *les Coulisses*, créa *la Chaire catholique*, journal de la prédication, et donna des articles au *Chérubin*, à *la Vogue*, au *Journal de Paris*, à la *Revue de France*, à *l'Époque*, à la *Revue des théâtres*, à la *Galerie des artistes* de 1853, etc.

Comme vaudevilliste, il a donné un grand nombre de pièces en collaboration avec M. Labiche. Nous citerons : *Une Femme tombée du ciel* (1836); *l'Article 960* (1839); *le Fin mot* (1840); *Un Grand criminel* (1841); *Une Femme compromise* (1843); *Une Existence décolorée*, *l'Enfant de quelqu'un* (1847); *Une Idée fixe*, *les Roués innocents* (1850); *En manches de chemise* (1851); *Un Ut de poitrine* (1853); *Un mauvais coucheur* (1854), etc. La plupart de ces pièces ont été applaudies sur la scène du Palais-Royal.

LEFUEL (Hector-Marin), architecte français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 14 novembre 1810, étudia l'architecture sous son père, puis sous la direction d'Huyot, entra en 1829 à l'École des beaux-arts, y remporta le second prix d'architecture en 1833 et le grand prix en 1839, sur ce sujet : *un Hôtel de ville pour Paris*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi des *trois Temples de la Piété, de l'Espérance* et *de Junon Matuta*, envoyés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. A son retour, M. Hector Lefuel ouvrit un atelier d'élèves, dirigea plusieurs travaux particuliers et dessina, pour le palais de Florence, une *Cheminée monumentale*, exécutée par M. Ottin (1848). Nommé vers cette époque architecte du château de Meudon, il remplaça ensuite Abel Blouet au palais de Fontainebleau et fut chargé, à la mort de Visconti (1854), de l'achèvement de la réunion du Louvre aux Tuileries, terminée en août 1857. Les plans et dessins laissés par ce dernier architecte ont été sérieusement modifiés, dans l'aménagement, les détails et les motifs d'exécution.

M. Hector Lefuel a aussi conduit, comme architecte en chef, les travaux du Palais des beaux-arts, pour l'Exposition universelle de 1855. Il a construit en 1856, pour M. Achille Fould, un grand hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, dirigé les arrangements intérieurs des splendides appartements du ministère d'État au Louvre, etc.

Membre de l'Institut depuis 1855, en remplacement de M. Gauthier, il est devenu architecte en chef du Louvre et des palais impériaux, et membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'exposition de 1855. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1854, il a été promu au grade d'officier le 15 août 1857.

LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), magistrat français, ancien pair, né à Hatton-Châtel (Meuse), le 18 février 1797, fut d'abord substitut à Vouziers (1820), puis à Metz (1821), procureur du roi à Charleville (1825), premier avocat général à Metz (1826), et procureur général à la même cour (1833), d'où il passa à celles de Grenoble (1836) et de Douai (1839). Après le débarquement de Louis-Napoléon à Boulogne, ce fut lui qui dirigea les premières poursuites auxquelles cet événement donna lieu. L'année suivante, il fut nommé premier président de la Cour de Grenoble, puis transféré, en 1843, avec le même titre, à celle de Toulouse. Créé pair de France le 23 septembre 1845 et conseiller à la Cour de cassation en 1847, M. Legagneur a, depuis, fait partie de la chambre criminelle de cette cour. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en septembre 1842.

LEGEARD DE LA DIRIAYS (Joseph-Prudent), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Rhétiers (Ille-et-Vilaine), le 31 mai 1788, fut élevé dans les idées religieuses et monarchiques, entra dans la magistrature en 1816, fut procureur du roi à Saint-Brieuc jusqu'en 1823, et devint ensuite conseiller à la Cour d'appel de Rennes. Après la révolution de Juillet, il reconnut le nouveau gouvernement et fut nommé président de chambre en 1838. En 1848, le gouvernement provisoire le maintint dans ce poste, et les électeurs d'Ille-et-Vilaine l'envoyèrent à la Constituante, le neuvième sur quatorze, avec 78 937 voix. Président du comité de la justice, il vota constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége de président de chambre à la Cour d'appel de Rennes. En 1858, il a été admis à la retraite et promu en même temps officier de la Légion d'honneur. Il a été élu membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine. — On a annoncé sa mort en 1862.

LEGENDRE (Alexandre-Joseph), ancien député et représentant du peuple français, né le 10 novembre 1782, à Pont-Audemer (Eure), étudia le droit et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Ami de Dupont (de l'Eure), dont il partagea toujours les opinions politiques, il s'associa à toutes ses luttes contre la Restauration. En 1829, le collége électoral de Pont-Audemer l'envoya à la Chambre des Députés, où il fut un des plus actifs adversaires du ministère Polignac. Après l'établissement de la monarchie de Juillet, il suivit Dupont (de l'Eure) dans l'opposition. Non réélu, en 1834, à Pont-Audemer, où il eut pour concurrent M. Hébert, il le fut à Mamers. En 1837, il échoua complétement, et ne rentra à la Chambre qu'en 1842, comme député de Brionne. Il s'associa aux attaques de l'extrême gauche contre le ministère Guizot, ne fut pas réélu en 1846, et prit une part chaleureuse à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Eure; il y fut élu représentant du peuple par 91 264 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche et, après l'élection du 10 décembre, fit une vive opposition à la politique de l'Élysée. Il vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, mais, dans le conseil général du département de l'Eure, il continua de défendre les institutions républicaines et protesta, en 1850, contre les projets de révision. Après le coup d'État du 2 décembre, il resta en dehors des affaires publiques.

LEGENTIL (Charles), industriel français, ancien pair, né à Rouen, le 9 mars 1783, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LE GLAY (André-Joseph-Ghislain), archéologue français, né le 29 octobre 1785, à Arleux (Nord), vint étudier la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1812, et alla s'établir à Cambrai. Le goût des travaux d'archéologie qui se manifesta de bonne heure chez lui le fit à peu près renoncer à l'exercice de sa profession. Ses premières recherches, qui se portèrent sur les antiquités de son pays natal, furent insérées dans le recueil de la Société d'émulation, dont il fut tour à tour secrétaire et président; elles traitent *de l'Étude du grec dans les Pays-Bas*, *des Duels judiciaires*, *des Fêtes et cérémonies publiques de l'Église métropolitaine de Cambrai*, etc. Nommé, vers 1825, bibliothécaire de cette dernière ville, il devint, après 1830, archiviste du département du Nord et correspondant de l'Académie des inscriptions. M. Le Glay a été décoré de la Légion d'honneur en 1838. — Il est mort en mars 1863.

On doit encore à cet érudit, qui passe pour un des plus distingués de la province : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai* (1831, in-8), qui contient plus de mille articles; *Mélanges historiques et littéraires* (1834, in-4), *Analectes historiques* (1839-1852, 2 vol. in-8), documents inédits pour servir à l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature; *Maximilien Ier et Marguerite d'Autriche* (1840, in-8), esquisses biographiques complétées par la *Correspondance* (2 vol. in-8) de ces deux personnages, publiée la même année; *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche* (1845, 2 vol. in-4) durant les trente premières années du XVIe siècle; *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille* (1848, in-8); *Cameracum christianum* (1849, in-4), histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai; *Glossaire topographique de l'ancien Cambrésis* (1849, in-8); *Archives des églises et des maisons religieuses* (1852, in-8); *Vies des Saints* (1855-1857, 6 vol. in-8): nouvelle édition de Butler et de Godescard. M. Le Glay a fourni en outre un très-grand nombre de notices et d'articles aux *Archives historiques*, aux *Mémoires* de la Société de Lille, à la *Revue numismatique*, à l'*Annuaire du Nord*, aux *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc.

LE GLAY (Edward-André-Joseph), fils du précédent, né à Cambrai, le 6 mars 1814, s'est aussi occupé d'archéologie. Élève de l'École des chartes, il fut quelque temps conservateur adjoint des archives de Lille, puis passa dans l'administration, en qualité de conseiller de préfecture. Depuis 1848, il a été sous-préfet de Gex, de Moissac et de Libourne (août 1857). M. Le Glay

fils a été décoré de la Légion d'honneur en 1852.

Il a édité des romans du moyen âge, collaboré à quelques revues du Nord, et publié : *Fragments d'épopées romanes du* XII*e siècle* (1838, in-8), traduits et annotés; *Histoire de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre* (1841, in-8), et *Histoire des comtes de Flandre* (1843-1844, 2 vol. in-8), qui s'étend jusqu'à l'avénement de la maison de Bourgogne.

LE GOARANT DE TROMELIN (Louis-François-Marie-Nicolas), marin français, né le 11 janvier 1786, entra au service en 1800, et fit partie, pendant cinquante ans, d'une longue suite de voyages, d'explorations et de campagnes de guerre. Il devint successivement aspirant en 1801, enseigne en 1811, lieutenant de vaisseau en 1818, capitaine de frégate en 1825, capitaine de vaisseau en 1829, et fit, de 1827 à 1829, le tour du monde sur *la Bayonnaise*. Promu contre-amiral le 17 décembre 1845, il a été mis à la retraite en 1851, puis compris dans le cadre de réserve. Il fait partie du conseil général du Morbihan. Il a été promu, en mars 1851, grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. B. O. L. G. M. LE GOARANT, né en 1781, élève de l'École polytechnique, de 1798 à 1801, et plus tard capitaine de génie retraité, se fixa à Lorient, où il s'occupa de littérature et de philologie. Il a notamment publié, en 1832, une *Nouvelle orthologie française* (2 vol. in-8), et, en 1858, sous le titre de *Nouveau dictionnaire critique de la langue française* (in-4), un supplement aux principaux dictionnaires existants.

LE GORREC (Claude-Jean-Marie), ancien député et représentant du peuple français, membre du Corps législatif, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1800, fit ses études de droit, se fixa à Pontrieux, fut nommé maire de cette commune, où il possède de grandes propriétés, et devint, après 1830, membre du conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Pontrieux. Durant les législatures de 1839, de 1842 et de 1846, il représenta, à la Chambre des Députés, l'arrondissement de Guingamp, et prit place sur les bancs de l'extrême gauche. En 1848, 89 813 suffrages l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le sixième sur la liste des seize élus des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de faire partie de la majorité, vota la loi du 31 mai, et se prononça pour la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta, sous les auspices du gouvernement, comme candidat au Corps législatif, et fut nommé dans la circonscription de Guingamp, où il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 14 715 voix sur 21 433 votants. M. Le Gorrec a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LEGOUVÉ (Gabriel-Jean-Baptiste-Ernest-Wilfrid), littérateur français, né à Paris, le 15 février 1807, et fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, débuta par une pièce de vers sur *la Découverte de l'imprimerie*, qui obtint le prix de l'Académie française en 1827. Il publia ensuite des ouvrages qui ne furent pas très-remarqués : *Max* (1833), roman; *les Vieillards* (1834), poëme; *Édith de Falsen* (1840), autre roman, l'un des meilleurs de l'auteur. En 1847, il fit, au collége de France, sur *l'Histoire morale des femmes*, des leçons gratuites qu'il publia l'année suivante et qui sont aujourd'hui parvenues à la 3e édition. Mais M. Ernest Legouvé doit surtout sa réputation à un certain nombre d'ouvrages dramatiques qui lui ont ouvert, en 1855, les portes de l'Académie française, en remplacement d'Ancelot.

Il a jusqu'ici donné au théâtre, avec M. Prosper Dinaux : *Louise de Lignerolles*, drame en cinq actes et en prose, qui a fourni à Mlle Mars un de ses derniers bons rôles et est resté au répertoire du Théâtre-Français; avec M. Scribe, trois œuvres capitales : *Adrienne Lecouvreur* (1849), *Bataille de dames* (1851), *les Contes de la reine de Navarre* (1851), qui furent représentées au Théâtre-Français, et dont la première dut un succès soutenu au talent de Mlle Rachel. Il avait écrit pour cette tragédienne une pièce en cinq actes, *Médée*, qu'après de longues tergiversations elle refusa décidément de jouer : il en résulta un assez long procès que M. Legouvé gagna et dont il abandonna les dommages-intérêts à la Société des gens de lettres et à la Société des auteurs dramatiques. *Médée*, traduite en italien par M. Montanelli, a été jouée en 1856, au Théâtre-Italien, et ensuite dans toutes les capitales de l'Europe, avec le plus éclatant succès, par Mme Ristori.

Citons encore les œuvres dramatiques suivantes : *Par droit de conquête*, qui a réussi en 1855; *le Pamphlet*, satire à l'adresse de certains biographes, et qui a échoué, malgré son à-propos (octobre 1857); *les Doigts de fée*, en cinq actes, avec M. Scribe (mai 1858); *Béatrix*, comédie en cinq actes, en prose (Odéon, 1861), pour les débuts de Mme Ristori dans une pièce française; *Un jeune homme qui ne fait rien*, en un acte, en vers (Théâtre-Français, 1861), etc. On trouve dans toutes ces pièces de l'esprit, de la verve, un style pur, sans être trop académique, et de la finesse d'observation.

On a en outre de M. Legouvé : une tragédie, *Guerrero, ou la Trahison* (1845); *les Morts bizarres*, poëmes dramatiques (1832); *Béatrix ou la Madone de l'art* (1860, in-18), d'où il tira le drame cité plus haut; *Lecture à l'Académie* (1862, in-18); *la Croix d'honneur et les comédiens* (1863, broch. in-8), ainsi que des articles et des pièces de vers dans *la Presse*, *le Siècle*, *les Débats*, *l'Illustration*, *le Dimanche des enfants*, *la Galerie historique des hommes célèbres d'Italie*, *le Keepsake Paris-Londres*, etc. Il a lu à la séance publique annuelle de l'Institut, en 1864, des scènes inédites d'un drame inédit ayant pour titre *les deux Reines* et pour sujet la répudiation d'Ingeburge par Philippe Auguste. Ces scènes ont été reproduites par les journaux, mais les circonstances politiques ne permirent pas à l'auteur d'obtenir l'autorisation de représenter la pièce.

LEGOYT (Alfred), économiste et statisticien français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 18 novembre 1815, fit ses classes au collége de cette ville et vint à Paris suivre les cours de droit. Secrétaire de M. Tissot, de l'Académie française, de 1836 à 1839, il prit part à la préparation de plusieurs de ses publications littéraires, puis il entra au ministère de l'intérieur, où il remplit les fonctions de chef de bureau de l'administration générale et de secrétaire de la commission permanente des archives. Depuis 1849, plusieurs mesures administratives importantes furent dues à son initiative, entre autres le décret de 1850, qui met au concours la nomination aux emplois d'archivistes départementaux, et l'organisation nouvelle du dénombrement de la France, en

1851, sorte de vaste enquête sur la population, considérée sous les points de vue les plus divers.

Appelé, au mois de mars 1852, à remplacer M. Moreau de Jonnès, dans la direction du bureau de la statistique générale de France, M. A. Legoyt provoqua aussitôt (1er juillet) l'organisation, dans chaque canton de l'Empire, d'une commission permanente non rétribuée, chargée de dresser, *tous les ans*, la statistique de la production agricole, et, *tous les cinq ans*, celle de l'industrie. Puis il prépara l'instruction ministérielle du 24 septembre 1853, qui régularisa et étendit les opérations du bureau de la statistique générale. En décembre 1854, il a fait paraître le tome XIV de la grande *Collection de la statistique générale de France*, précédé d'une *Introduction*.

On doit encore à ce laborieux économiste : *la France statistique* (1843, gr. in-8), qui obtint, en 1845, l'un des prix de statistique décernés par l'Académie des sciences et où les faits, coordonnés dans une série de tableaux, sont accompagnés de toutes les déductions auxquelles ils peuvent donner lieu; *le Livre des chemins de fer, ou Essai statistique sur les chemins de fer français et étrangers* (1845, in-12); *Recherches sur la charité officielle et privée à Londres* (1847, in-8), étude et statistique complète du paupérisme et des moyens employés inutilement pour le détruire; *Essai sur la centralisation administrative* (1849, in-8); *l'Émigration européenne, son importance, ses causes, ses effets, avec un appendice sur l'émigration africaine, hindoue et chinoise* (1862, in-8); *la France et l'étranger*, études de statistique comparée (1864, in-8). Citons encore : *Introduction à l'étude du mouvement de la population en France et dans le reste de l'Europe*, destinée au quinzième volume de la *Statistique de France; Rapport au ministre sur le mouvement de la population en France en* 1843 (in-4); *Notices historiques et statistiques sur les chertés anciennes et modernes*, (in-8); *Matériaux pour une histoire de la statistique* (in-8). La plupart des recueils et publications générales d'économie politique, de statistique et de science administrative ont compté M. Alfred Legoyt parmi leurs collaborateurs.

LEGRAND (Pierre), publiciste français, député, né à Lille, le 12 juin 1804, mort dans cette ville, le 13 avril 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LEGRAND [DE L'OISE] (Léon-Victorin), administrateur français, ancien député, né à Saint-Just (Oise), le 20 janvier 1791, d'une famille de cultivateurs, fut destiné à suivre la carrière des finances, obtint, à l'aide de protecteurs puissants, un avancement rapide, et devint inspecteur en 1821. Il se démit de ses fonctions à l'arrivée de M. de Villèle au ministère (1824), et il s'occupait de travaux agricoles lorsqu'aux élections générales de 1831, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Clermont. Son mandat lui a été renouvelé jusqu'à la révolution de Février. M. Legrand fit d'abord partie de l'opposition, mais il se rapprocha bientôt du ministère qui le nomma conseiller d'État, puis directeur général de l'agriculture et des haras. M. d'Argout le plaça ensuite à la tête de l'administration des forêts qu'il réorganisa avec autant de zèle que d'intelligence. Mais il donna sa démission en même temps que ses amis politiques quittaient le ministère (1838) et rentra dans les rangs de l'opposition dynastique. M. Dumon l'appela, en 1840, à la direction générale des contributions directes, d'où il passa ensuite à celle des forêts. Il soutint, comme député, la politique du dernier ministère de Louis-Philippe. M. Legrand a été promu, en juin 1844, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

LEGRAND [D'AMIENS] (A....), médecin français, né à Amiens, vers 1800, reçu docteur à Paris, en août 1827, s'est signalé par ses tentatives pour substituer l'or au mercure dans le traitement de la syphilis et des maladies de la peau. Il est devenu médecin du bureau de bienfaisance du Xe arrondissement et a été décoré de la Légion d'honneur en 1846.

On cite de lui : *De l'or, de son emploi dans le traitement de la syphilis, etc.* (1825; 2e édit., 1832); *De l'or dans le traitement des scrofules* (1837); *De l'Hydropathie* (1843); *De l'Analogie et des différences entre les tubercules et les scrofules* (1849), honoré d'une mention au concours Portal; *Sur le traitement des maladies scrofuleuses des os* (1850) et divers *Rapports*, *Notes*, *Mémoires* et *Extraits* de recueils spéciaux.

LEGRAND (Charles-Dominique, dit *Paul*), artiste dramatique et pantomime français, né à Saintes, le 4 janvier 1820, vint très-jeune à Paris, et fut successivement bijoutier, commis voyageur, courtier, tout en jouant successivement au théâtre Bonne-Nouvelle, au Luxembourg et sur la scène de la Madeleine, créée et inaugurée en 1840. Engagé l'année suivante aux Funambules pour doubler Deburau, il y resta jusqu'en 1847, et prit le prénom de *Paul* pour se distinguer de nombreux homonymes. En 1848 il fit à Londres un court séjour, puis vint reprendre avec M. Ch. Deburau le répertoire resté libre depuis la mort de Deburau père. Il passa, en 1852, aux Folies-Mayer, devenues les Folies-Concertantes et les Folies-Nouvelles, et représenta sur cette scène tous les types de Pierrot dans de nombreuses pantomimes, faites pour lui par les chefs de l'école réaliste et souvent par lui-même, et donna à ce muet personnage un costume moins uniforme que la traditionnelle casaque blanche. En 1856, il a pris part à l'organisation du pré Catelan, et y a monté sur une grande échelle, au milieu de décors et de feuillages naturels, une série de danses et de grandes pantomimes.

LE GUILLOU (l'abbé Corentin-Marie), compositeur et théologien français, naquit à Quimperlé (Finistère), le 31 janvier 1804. Après avoir étudié chez les jésuites, il reçut la prêtrise en 1829 et fut placé par M. de Quelen à l'hôpital de la Charité en qualité d'aumônier. Il a composé beaucoup de musique religieuse, ne demandant, dit-il, d'inspirations qu'à une piété franche. On a de lui une *Messe solennelle* (1838), divers *Motets*, *Psaumes*, *Offertoires*, plus de deux cents cantiques, et même des albums de romances pieuses, telles que *Fleurs de bruyères*, *Branches d'aubépine*, etc. L'abbé Le Guillou a publié des livres nombreux, presque tous relatifs à la dévotion, aux saints ou à la Vierge.

LEHARIVEL-DUROCHER (Edmond-Victor), sculpteur français, né à Chanu (Orne), le 20 novembre 1816, étudia la sculpture sous Ramey fils et M. Dumont, suivit, de 1838 à 1844, l'École des beaux-arts, y remporta les prix de tête d'expression et de figure modelée, et débuta au salon de l'année suivante. Il a principalement exposé : *le Rédempteur et la Vierge*, groupe en plâtre; *la Cène*, bas-relief, acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *la Rêverie*, statuette; *Un miracle de Jésus-Christ enfant*, bas-relief acheté par l'État. La *Cène* de 1849 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une *sainte Geneviève* et *saint Théodechilde*, statues commandées par la

ville de Paris pour l'église Sainte-Clotilde; un *Médaillon* en marbre, et le *Monument des trois frères Eudes*, destiné à la ville d'Argentay. Cet artiste a encore exécuté un *Groupe d'anges*, placé dans l'église Saint-Sulpice; le *Buste de Racine*, à l'École normale; plusieurs *bustes* et *statuettes* (1857); *L. J. J. Visconti* (1859); *Rosa mystica*, *Être et paraître*, statues marbre; *Colin-Maillard*, statue plâtre (1861); *Jésus bénissant les petits enfants*, *Regina martyrum*, bas-reliefs en plâtre; la *Vierge*, buste en marbre de Paros (1863); *sainte Marie Madeleine*, destinée à l'église Saint-Augustin, *Colin-Maillard*, statue en bronze (1864); citons encore ses *Litanies de la Vierge* prises dans l'abside de la chapelle du séminaire de Séez. Il a obtenu une 3e médaille en 1849 et une 2e médaille en 1857.

LE HIR (Jean-Louis), jurisconsulte français, né à Saint-Pol-de-Léon (Finistère), le 9 décembre 1806, reçu docteur en droit à la Faculté de Rennes, en juin 1837, inscrit, depuis la même année, au barreau de Paris, a rédigé, de 1826 à 1837, le *Recueil des arrêts de la cour de Rennes*, puis entrepris les *Annales de la science et du droit commercial*, ou *Mémorial du commerce et de l'industrie*, qui forment annuellement 2 volumes. Il a en outre publié : *Harmonies sociales* (1847, in-8) ; *Crédit foncier* (1852) ; *Traité de la prisée et de la vente aux enchères* (1855, 2 vol.) ; *Manuel d'assurance* (1857) ; *De l'assurance par l'État* (1857), etc.

LEHMANN (Charles-Ernest-Rodolphe-Henri), peintre allemand naturalisé français, né à Kiel (duché de Holstein), le 14 avril 1814, et fils d'un peintre distingué, reçut de son père les premières leçons de dessin, vint ensuite en France, où il entra dans l'atelier de M. Ingres, et débuta au salon de 1835, avec un tableau religieux, *Tobie et l'ange*. Il exposa ensuite : *la Fille de Jephté*, *le Cid*, au musée de Lyon, *le Pêcheur*, au musée de Carcassonne (1837); *sainte Catherine portée au tombeau par les anges*, *la Vierge avec l'enfant Jésus* (1840); *les Filles de la source*, *Mariuccia* (1842); *les Créanciers*, *Hamlet et Ophélia* (1846); *Léonide*, au musée de Nantes (1849); *la Consolation des affligés*, *Prométhée*, au Luxembourg (1851); une *Pieta*, une *Assomption*, *sainte Agnès*, *l'Éducation de Tobie* (1852-1859); *Profil sur fond d'or* (1863) : *le Repos* (1864).

M. Henri Lehmann s'est fait aussi, à côté de MM. Ingres et Flandrin, une grande réputation de portraitiste. On cite surtout les portraits de *Liszt*, de *la marquise de Bedmar*, de *la comtesse d'Argout*, de *la princesse de Belgiojoso*, de *Mme la comtesse Lehon*, du *comte de Nieuwerkerke*, d'*Alphonse Karr*, de *Mme Arsène Houssaye*, de *M. Galimard*, de *M. Baroche*; de *l'abbé Gabriel*, curé de Saint-Merry; enfin, au château de Versailles, le portrait de *Hugues de Payers*. On lui doit encore des peintures murales, entre autres celles de chapelles dans l'église Saint-Merry, où il a représenté *l'Annonciation*, *le Baptême du Christ*, *la Pentecôte* et *la Confession*. Chargé par l'Empereur, en 1852, de décorer la galerie des fêtes à l'hôtel de ville, il y exécuta, en dix mois, cinquante-six compositions, qui ont été reproduites par la photographie. On lui doit aussi les peintures des deux hémicycles de la nouvelle salle du Trône, au palais du Sénat, et les six murs qui forment le transsept de la nouvelle église Sainte-Clotilde.

Nous citerons à part les envois de M. Lehmann à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Enfant Jésus et les mages*, *l'Adoration*, *Jérémie*, *Vénus Anadyomène*, *Ondine*, *le Rêve d'Erigone*, projet de plafond, *le Lai d'Aristote*, toile de genre semi-historique, et plusieurs portraits non désignés.

Cet artiste, qui s'est inspiré tour à tour des livres saints, d'Eschyle, de Shakspeare, de Gœthe et de Victor Hugo, unit ordinairement à un dessin soigné un grand éclat de couleur, qui n'exclut pas toujours une certaine poésie rêveuse. Il a obtenu, tour à tour, comme peintre d'histoire ou comme portraitiste, une 2e médaille en 1835, trois 1res, en 1840, 1848 et 1855. Le 30 avril 1864, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du peintre Alaux. Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il a été promu officier en 1853.

LEHMANN (Rodolphe), peintre allemand naturalisé français, frère du précédent, né à Ottensen, près de Hambourg, le 19 août 1819, fut élève de son père et de son frère, et s'est fait à côté de ce dernier un nom distingué. Depuis longtemps, à part quelques voyages en Allemagne et en Angleterre, il réside à Rome, où son atelier est le rendez-vous des plus illustres voyageurs. La plupart de ses toiles, qui retracent les mœurs, les costumes ou le ciel de l'Italie, ont paru à nos salons, de 1842 à 1859. Nous citerons : *la Fileuse*, *Pèlerine des Abruzzes dans la campagne de Rome*, *la Faneuse*, *Grazia*, *Mater amabilis*, *le pape Sixte-Quint bénissant les marais Pontins* (musée de Lille); *Haydée*, *Chevrière des Abruzzes*, *Graziella*, et quelques *portraits*. Il a répété plusieurs fois chacun de ces tableaux pour satisfaire aux demandes des amateurs; aussi ses œuvres sont-elles plus nombreuses que ses sujets. Il a obtenu une 3e médaille en 1843 et deux secondes en 1845 et 1848.

LEHMANN (Pierre-Martin-Orla), homme politique danois, né à Copenhague, le 19 mai 1810, passa, en 1833 et 1835, l'examen de fonctionnaire judiciaire et se montra de bonne heure propagateur ardent des idées libérales, qu'il a toujours soutenues. Il acheva ses études de droit romain à Berlin. Mêlé activement au mouvement politique que fit naître l'institution des États provinciaux, il fournit à *la Poste de Copenhague* et à *la Patrie* (Fædrelandet) de remarquables articles sur les finances, l'industrie, la liberté de la presse, les affaires du Schleswig, et fut nommé, en 1840, député aux États des Iles. Traduit devant la haute Cour pour un discours prononcé à Nykjœbing, il fut condamné, en 1842, à trois mois de prison. Sa *Défense* (Forsvar-tale; Copenhague, 1842) fut deux fois éditée dans la même année et traduite en allemand (Kiel, 1842, in-8). Après avoir voyagé en France, en Italie, en Allemagne et en Suisse (1842-1843), il se fit recevoir avocat à la haute Cour. Lorsque le parti du *Danemark jusqu'à l'Eider* (Eider dansk) parvint aux affaires (22 mars 1848), M. Lehmann, qui en était l'un des chefs les plus populaires, fut nommé ministre sans portefeuille. Il se retira, avec la plupart de ses collègues, le 15 novembre 1848. Appelé à faire partie de la haute Cour d'État chargée de juger le ministère Œrsted, il fut récusé par les inculpés. Il remplit les fonctions de préfet (*amtmand*), et continua d'exercer une grande influence dans les Assemblées législatives. — M. Lehmann est mort à la fin de juillet 1862.

LEHON (Charles-Aimé-Joseph, comte), homme politique belge, né en 1792, à Tournay, embrassa la carrière du barreau et s'établit comme avocat à Liége. Son habileté et aussi le brillant mariage qu'il contracta avec Mlle Mosselmann, fille du plus riche propriétaire de houilles de la Belgique, lui acquirent bientôt une telle influence que, dès

1835, il fut chargé, par ses concitoyens, de les représenter à la deuxième chambre des États généraux, qui se réunissait à la Haye. Il s'y fit remarquer par plusieurs excellents discours relatifs à l'agriculture, aux douanes ou à l'industrie, et prit rang parmi les adversaires les plus prononcés de l'administration hollandaise. Lors de la révolution de septembre 1830, il vint siéger au Congrès national, concourut puissamment à l'élection du duc de Nemours (3 février 1831), et fut un des membres chargés de faire agréer sa candidature au roi Louis-Philippe. Nommé ministre plénipotentiaire à Paris, par le régent Surlet de Chokier (mars 1831), il se maintint dans ces difficiles fonctions pendant douze ans, eut une grande part aux négociations relatives au mariage du roi Léopold avec la princesse Louise d'Orléans et fut mêlé à toutes les questions débattues entre les deux pays limitrophes. Le roi Léopold le récompensa de ses services par le titre de comte. En 1842, M. Lehon se vit forcé, à la suite de l'immense retentissement des affaires de son frère, notaire à Paris, depuis 1826, de donner sa démission. Sa femme, qui continua de résider en France, a jeté le plus grand éclat dans les salons parisiens. Pour lui, il se retira à Tournay et siégea, jusqu'en 1856, à la Chambre des Représentants, où il seconda les efforts du parti modéré. Les relations de sa famille avec le pouvoir issu, en France, des événements de décembre, furent exploitées par l'opposition libérale contre sa popularité. M. le comte Lehon, commandeur de l'ordre de Léopold, a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

Son fils aîné, M. Louis-Xavier-Léopold LEHON, né à Paris, le 16 février 1832, auditeur, puis maître des requêtes au conseil d'État français, était, lors du coup d'État, chef du cabinet de M. de Morny. Il est entré, depuis, par une élection partielle (1856), comme candidat officiel au Corps législatif, où il a remplacé M. Benoit-Champy, député de la 1re circonscription de l'Ain; il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 22583 voix sur 22669 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

LEHOUX (Pierre-François), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous M. Hor. Vernet, fit ensuite un voyage en Orient, et débuta au salon de 1831. Il a surtout exposé : *Vue d'Alexandrie, Ruines de Thèbes* (1831); *Camp d'Arabes, Mosquée d'Alexandrie* (1833); *la Mort d'un fils, Bedouins; les Adieux de l'hôtesse arabe, le Port de Beyruth, Halte d'Arabes, Ruth, Ermites du mont Liban, la Vallée du Jourdain, l'Improvisateur nubien* (1834-1853); *le Réveil, la Visite du médecin* (1857); *Vente d'une jeune esclave nubienne dans un bazar, Corps de garde en Syrie, Vue des ruines de Kourna* (1861); *Vue d'un petit khan près Beyruth, Retour de chasse, Fontaine syrienne* (1863), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1833.

LEICESTER (Thomas-William COKE, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1822, à Holkham, est fils d'un député qui, après avoir siégé cinquante-huit ans à la Chambre des communes, fut élevé, en 1837, à la pairie héréditaire. Il entra, en 1842, à la Chambre haute, où il vota avec le parti libéral, et fut nommé, en 1846, lord-lieutenant du comté de Norfolk. De son mariage avec miss Whitbread (1843), il a eu huit enfants, dont l'aîné, Thomas-William, vicomte COKE, est né en 1848.

LEIGH (William-Henry LEIGH, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1824, à Adlestrop-House, appartient à une branche de la famille éteinte des comtes de Chichester. Élevé à l'université de Cambridge, il prit, en 1850, la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa aux votes du parti libéral. Il a été nommé députe-lieutenant du comté de Warwick en 1852, et lord-lieutenant en 1856. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1848), il a eu quatre enfants, dont l'aîné, Gilbert-Henry-Chandos LEIGH, est né à Londres en 1851.

LEIGH HUNT. Voy. HUNT.

LEININGEN. Voy. LINANGE.

LEINSTER (Auguste-Frédéric FITZ-GERALD, 3e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend des barons d'Offaley, très-ancienne famille d'Irlande, élevée au rang ducal, en 1766, et à la pairie héréditaire, en 1747. Il succéda, en 1804, aux honneurs de son père, et se distingua, à la Chambre haute, par ses opinions libérales; en 1831, il fut nommé membre du Conseil privé et lord-lieutenant du comté de Clares. Grand maître des francs-maçons d'Irlande, il a, dans la noblesse irlandaise, le rang de seul duc (*sole duke*), de premier marquis et de premier comte. De son mariage avec la fille du comte d'Harrington (1818), il a quatre enfants, dont l'aîné, Charles-William, marquis de KILDARE, né en 1819, à Dublin, a fait ses études à Oxford, et a siégé, de 1847 à 1852, à la Chambre des Communes, parmi les libéraux. L'un des commissaires pour l'éducation nationale en Irlande, il a été nommé député-lieutenant de Kildare.

LEISNIER (Nicolas-Auguste), graveur français en taille-douce, né à Paris, en 1787, étudia sous Halbon la gravure des ornements, des figures et de l'architecture pittoresque. Il débuta, par un premier cadre de planches, au salon de 1822 et travailla, depuis, à un grand nombre de publications artistiques. Il fit ensuite plusieurs voyages, notamment en Allemagne et à Genève, dont il rapporta plusieurs de ses sujets les plus estimés. Il a exposé, depuis 1822, outre les planches principales tirées de diverses publications : *le portrait de Rabelais* (1824); *le Porche intérieur de la cathédrale de Cologne*, des *Vases étrusques* et d'autres de différents styles, commandés par le roi de Prusse (1827-1834); *la Chapelle de la Vierge*, à Saint-Sulpice (1831); le *Marc-Antoine et la Fornarina*, de Raphaël; une *Église*, d'après Peter Neels (1839 et 1846); le *Michel Servantes* de Velasquez (1853), donné, avec *Ptolémée Philadelphe et Arsinoë*, d'après un camée du cabinet de l'empereur d'Autriche, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Cet artiste a particulièrement attaché son nom aux *Cérémonies du sacre de Charles X*, au *Voyage en Nubie*, aux *Souvenirs du golfe de Naples*, à la *Description de l'Égypte* et à celle de *la Morée*, et à l'*Iconographie grecque et romaine*. Il a obtenu une 1re médaille en 1831 et la décoration de la Légion d'honneur en mai 1834.

LEITRIM (William-Sydney CLEMENTS, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né à Dublin, en 1806, appartient à une ancienne famille irlandaise. Connu d'abord sous le nom de lord Clements, il servit dans l'armée et se retira avec le grade de lieutenant-colonel, en 1855, lorsqu'il prit la place de son père à la Chambre des Lords. De 1839 à 1847, il avait représenté le bourg de Leitrim à la Chambre basse, où il votait déjà avec le parti libéral. Il a été magistrat pour Galway, Leitrim

et Donegal, mais il a été remplacé dans ces fonctions en 1863. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif son frère puîné, Charles-Skeffington CLEMENTS, né en 1807, élevé à Harrow, entré dans l'armée en 1825 et retiré en 1838 avec le grade de capitaine, et député pour la législature de Leitrim de 1847 à 1852.

LEJEUNE (Alexandre-Louis-Simon), botaniste belge, né à Verviers, près de Liége, en 1779, fit ses études médicales, fut reçu docteur, et se livra à la botanique et aux sciences naturelles. Il se lia avec le célèbre Decandolle, pendant le séjour que celui-ci fit en Belgique en 1803, et plus tard, de 1806 à 1812; il prit, aux recherches du naturaliste genevois, une part avouée par celui-ci. Il a été nommé, dès la création de l'Académie royale de Belgique, membre effectif de la classe des sciences. On a de lui deux ouvrages estimés: *Flore de Spa* (Liége, 1811-1816, 3 vol. in-8) et *Choix des plantes de Belgique* (Ibid., 1825-1830, 2 vol. in-4).

LELEUX (Adolphe), peintre de genre français, né à Paris, le 15 novembre 1812, embrassa la carrière des arts sans autre guide ni maître que la nature. Il fit d'abord, pour vivre, de la gravure, de la lithographie, des vignettes, et, après plusieurs années de luttes et de labeurs, débuta au salon de 1835, par un *Voyageur*, aquarelle qui fut remarquée. Il put faire alors une première tournée artistique qui lui fournit trois études : *Chasseur des côtes de Picardie* (1836); *Gardeur de porcs*, *Joueur de musette* (1837). Il étudia ensuite à loisir la nature âpre et sauvage de la basse Bretagne et cette variété de costumes qu'il a souvent reproduite avec bonheur. De 1838 à 1842, parut une série de scènes bretonnes : *Un Marché en basse Bretagne*, *Mendiant dans son intérieur* (1838); *Braconniers bretons* (1839); *Bûcherons bretons*, *Jeunes Bretonnes* (1840); *le Rendez-vous de chasse breton* (1841); *la Danse bretonne*, acheté par le duc d'Orléans; *le Paralytique breton* (1842), etc. A la suite d'excursions dans les Pyrénées aragonaises et, plus tard, en Algérie (1847), il continua d'exposer : *le Chanteur espagnol à la porte d'une posada* (1843), au duc de Montpensier; *les Cantonniers espagnols* (1844), en Angleterre; *Départ pour le marché*, *un Chariot de bœufs*, *les Contrebandiers espagnols* (1846), au duc de Saxe-Cobourg; *le Départ d'un contrebandier espagnol*, aquarelle, à la duchesse de Montpensier; *les Jeunes pâtres espagnols* (1847), au musée de Toulouse; *les Bergers des Landes*, *le Retour du marché*, *les Pêcheurs picards*, *Deux petits pâtres bretons*, au duc d'Aumale; *les Faneuses bretonnes*, *l'Improvisateur arabe*, pour le ministère de l'intérieur (1848); *la Danse des djinns* (1849), etc.

Les événements de 1848 jetèrent M. Ad. Leleux dans une voie nouvelle; il donna : *le Mot d'ordre*, scène de juin 1848; *la Sortie*, autre scène de juin; *une Patrouille de nuit à cheval*, scène de Février, au musée de Lyon; *une Promenade publique à Paris*, appartenant à l'Empereur; *un Convoi de prisonniers de juin*, à la Société de Boulogne-sur-Mer (1849-1852). Ce tribu payé à la politique, *la Forge et l'étable*, *le Chemin creux de Bretagne*, *les Bedouins attaqués par des chiens*, *les Petits Bedouins à une source*, *la Demande en mariage de Jean Bonnin*, scène de *François le Champi*, marquèrent son retour à ses premières études. Il a encore exposé, en 1851 : *un Suicide breton*, *Petits marchands de hannetons*, *un Jeune marchand de chiens*; en 1852: *Paysage bourguignon*, *Chien tourmenté par des dindons*, *Place du marché de Dieppe*, à l'Empereur; en 1853: *le Dépiquage des blés en Algérie*, au ministère de l'intérieur; *les Terrassiers après le repas*, au musée de Marseille; *l'Arrivée au champ de foire*, à l'Empereur; enfin, à l'Exposition universelle de 1855 : *Poules et coqs*, *Enfants conduisant des oies*, *Portrait de jeune fille*, *Deux jeunes pâtres conduisant leurs bêtes aux champs*; en 1857 : *la Petite Provence à Paris*, *Cour de cabaret*, *Jeunes tricoteuses*; en 1859 : *Marché de bestiaux*, *Moissonneurs*, *Bûcherons*, etc.; en 1861 : *une Noce en Bretagne*, appartenant au ministère d'État; *les Joueurs de boule*, *un Maréchal ferrant en basse Bretagne*; en 1863 : *Pêcheurs de Villerville*, *le Marché conclu*, et une seconde *Noce en Bretagne*, achetée également par le ministère d'État; en 1864 : *Lutteurs en basse Bretagne*, *Halte de chasseurs*, etc. Ajoutons encore aux œuvres de ce fécond artiste : *la Jeune fille au piano*, *le Meunier affûtant ses outils*, *la Rentrée du troupeau*, *Effet du soir*, *les Bœufs au labour*, *Deux têtes d'enfants*, et quinze sujets à l'aquarelle, divisés en trois parties : *la Vache*, *la Prairie*, *la Laiterie*, etc.

Les œuvres de M. Adolphe Leleux, qui se distingua par son exactitude à reproduire la nature, ont été aussi bien accueillies en province qu'à Paris. Plusieurs villes, Amiens, Rouen, le Havre, ont ses tableaux dans leurs musées et lui ont décerné des médailles. A Paris, il a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration en novembre 1855.

LELEUX (Armand), peintre de genre, frère du précédent, né à Paris, en 1818, entra en 1832 dans l'atelier de M. Ingres et le suivit à la villa Médici, en 1834. Mais deux ans en Italie ne purent changer son goût pour le genre familier. A son retour en France, il exposa à la fois, au salon de 1839, une petite *Scène bretonne* et un *saint Jérôme lisant la Bible*, et se tourna définitivement vers la peinture de genre dans laquelle son frère s'était déjà fait un nom. Il donna dès lors : *le Retour de chasse* (1840); *un Intérieur d'étable* (1841); *un Intérieur d'atelier* (1842); *deux Scènes de la Forêt-Noire*, *Repos de Montagnards*, *Laveuse à la Fontaine* (1844); *les Zingari*, *un Intérieur de forge* (1845); *Danse suisse*, un autre *Intérieur d'atelier*, *Villageoise*, *Chasseur des Alpes* (1846). Au milieu de ces travaux, M. Leleux avait fait deux nouveaux voyages en Italie et un voyage en Allemagne. En 1846, le gouvernement l'envoya en mission artistique à Madrid.

Il a donné depuis : *une Mendiante espagnole*, *le Guitarero*, *Arriero andalous*, *un Intérieur* (1847); *le Contrebandier*, *la Fileuse*, *la Fenaison*, au musée de Grenoble (1848); *les Lavandières* (1849); *une Posada*, *les Forgerons*, effet de nuit; *un Guide du Saint-Gothard*, acquis en 1850 par le Président de la république; *une Tricoteuse suisse* (1853), à la maison de l'Empereur; *la Manola*, *Arrieros*, etc. (1853); *Fontaine suisse*, *Amoureux dans les bois*, *Récréation maternelle*, *Scène d'intérieur*, *l'Entretien* (1855); *le Bouquet de la moisson*, *le Grand-père*, *une Dévideuse*, *Sabotier*, *la Rencontre* (1857); *Jeune fille endormie*, *le Message* (1859); *l'Enfant gâté*, appartenant au ministère d'État; *la Jeune convalescente*, *les Marguerites*, *Intérieur d'atelier*, *la Servante du peintre*, *la Famille du charron*, appartenant à la Société des Amis des arts de Lyon (1861); *Chanteurs ambulants à Rome*, *le Capucin mort*, *Intérieur de la pharmacie du couvent des capucins à Rome* (1863); *la Partie d'échecs*, *Cuisine du couvent des Franciscains de Sassuolo* (1864), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1844, deux secondes en 1847 et 1848, un rappel en 1857,

une première médaille en 1859 et la décoration de la Légion d'honneur en 1860.

LELEUX (Mme Armand), née Émilie Giraud, femme du précédent, née à Genève (Suisse), élève de MM. Luzardon père et Armand Leleux, a exposé au Salon de 1859 : *une Matinée au dix-huitième siècle;* à celui de 1861 : *Baisement des pieds de la statue de saint Pierre, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome; l'Anecdote;* à celui de 1863 : *le Petit lever, la Confidence, la Lecture de la gazette;* à celui de 1864 : *la Visite du médecin, Répétition de musique.*

LELEWEL (Joachim), homme politique et historien Polonais, né à Varsovie, le 21 mars 1786, d'une famille noble, commença ses études au collége des Piaristes; il alla les achever au collége de Krzemieniec (Volhynie), où il devint maître d'histoire en 1809. Nommé professeur suppléant d'histoire universelle à l'université de Vilna en 1813, il fut, en 1816, appelé à occuper la même chaire, avec le titre de professeur ordinaire, à l'université de Varsovie, où il remplit également les fonctions de conservateur à la bibliothèque nationale. Quelques années plus tard, il retourna à l'université de Vilna. Ses leçons sur l'ancienne histoire nationale furent si suivies que le gouvernement russe prit ombrage de la popularité du professeur, et l'exila de Vilna après l'avoir destitué, en 1824. Cette persécution ne fit que le grandir. Député à la Diète en 1828, il contribua, par ses discours et ses écrits, à faire éclater la révolution de 1830, et fut successivement appelé à faire partie du comité exécutif, du gouvernement provisoire, et enfin du gouvernement national, après la chute du dictateur Chlopicki, dont il avait été l'adversaire. Le club patriotique le choisit pour son président. M. Lelewel parut alors compter moins sur l'énergie révolutionnaire que sur l'intervention étrangère. Lorsque la Russie eut triomphé, il s'éloigna de sa patrie et vint chercher un asile en France (octobre 1831), où il fut nommé président du comité de l'émigration polonaise. Le gouvernement de Louis-Philippe ne tarda pas à l'exiler de Paris, à raison des diverses proclamations qu'il avait signées, et finit par le bannir du territoire français, à la prière de l'ambassadeur de Russie (mars 1833). M. Lelewel s'était retiré à Bruxelles, où il fit pendant quelque temps des leçons à l'université nouvellement érigée. — M. Lelewel est mort le 29 mai 1861.

On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages écrits en polonais et en Français : on se contentera de citer les suivants : *l'Edda des Scandinaves* (Wilna, 1807); *Coup d'œil rétrospectif sur les antiquités du peuple lithuanien* (1808); *Recherches sur le chroniqueur Mathieu Cholewa* (1811); *Recherches sur la géographie ancienne* (Varsovie, 1818); *Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique* (1821); *Ancienne bibliographie polonaise* (1823-1826, 2 vol.); *Monuments de la langue et de la Constitution de Pologne et de Masovie aux* XIII*e*, XIV*e et* XV*e siècles* (1824); *Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle, de 730 à 1430* (Varsovie, 1828, en polonais; Paris, 1830, en français); *Histoire de Pologne* (Dzieje polski; Varsovie, 1829), dont il a donné en français une édition remaniée (Lille, 1844, 2 vol. in-8 avec atlas in-4); *Histoire de la Pologne sous Stanislas-Auguste* (trad. en allemand par Drake; Brunswick, 1831); *Analyse et parallèle des trois Constitutions polonaises de 1791, 1807 et 1815* (Varsovie, 1831, trad. française, Paris, 1832, in-32); *Numismatique du moyen âge* (Paris et Bruxelles, 1835, 2 vol. in-8 avec un atlas et des planches in-4); *Petits écrits géographiques et historiques* (trad. en allemand, par Neu; Leipsick, 1836); *Pythéas de Marseille et la Géographie de son temps* (Paris, 1836, in-8); *Histoire de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur union avec la Pologne* (1830); *Études numismatiques et archéologiques, type gaulois ou celtique* (Bruxelles, 1840, in-8 avec un atlas in-fol.); *Traités critiques* (Rozbiory dziel; Posen, 1844); *la Pologne au moyen âge* (Ibid., 1846-1851, 3 vol.), considérée sous le rapport archéologique, juridique, bibliographique; *Géographie du moyen âge* (Berlin, 1852, 4 vol., avec un atlas gravé par l'auteur); *Géographie des Arabes* (Paris, 1851, 2 vol.). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en russe, en allemand, etc. Il a donné des articles à la *Revue numismatique belge*, fait imprimer plusieurs des discours prononcés par lui en diverses occasions, et édité en français et en polonais des *Fragments des Voyages de Guillebert de Lannoy* (1846).

LELOIR (Jean-Baptiste-Auguste), peintre français, né à Paris, le 27 juillet 1809, entra dans l'atelier de M. Picot, vers 1827, et l'année suivante à l'École des beaux-arts. A la suite d'un voyage en Italie, il débuta par un *Portrait* au salon de 1835. Il a surtout exposé : *Ruth et Noémi, la Parabole des dix Vierges, le Bon ange, sainte Cécile, Marguerite en prison* (1839); *Jeunes paysans au bas de la Voie sacrée, Homère,* au musée du Luxembourg (1842); *la Cène,* pour le ministère de l'intérieur; *Famille chrétienne livrée aux bêtes, le Christ et la Samaritaine, la Nuit de la Toussaint, les Chrétiens aux catacombes, les Athéniens captifs à Syracuse,* de nombreux *portraits,* la plupart en pied, des *Études d'enfants, la Vierge et saint Jean après la mort du Christ* (1855); *le Départ du jeune Tobie* (1857); *la Mort d'Homère* (1859); *Daphnis et Chloé,* portrait de feu *Petitot,* le statuaire (1863); *Sapho au cap Leucade* (1864). Il a exécuté aussi différents travaux de décoration, notamment aux églises Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Méry et Napoléon-Saint-Leu. Il a obtenu une 3e médaille en 1839 et une 2e en 1841.

Sa femme, Mlle Héloïse Colin, née à Paris, vers 1820, fille et élève de M. Al. Colin, s'est également fait un nom dans la peinture de genre et dans le portrait. Connue aux salons, dès 1835, par des aquarelles envoyées de Nîmes, où demeurait alors sa famille, elle a continué d'exposer, depuis 1843, époque de son mariage, sous le nom de Mme Leloir. Elle a traité aussi la miniature et les sujets allégoriques, et a obtenu une 3e médaille en 1844 pour l'aquarelle.

LÉLUT (Louis-François), médecin et philosophe français, membre de l'Institut, député, né à Gy (Haute-Saône), le 15 avril 1804, d'une famille où la profession de médecin était presque héréditaire, vint faire ses études spéciales à Paris. La disposition philosophique de son esprit le tourna vers la branche psychologique de la médecine, et il se livra à la clinique des maladies mentales. Médecin de l'hospice de Bicêtre, puis de celui de la Salpêtrière, il se fit connaître d'abord par quelques *Mémoires,* un, entre autres, intitulé : *Recherches des analogies de la folie et de la raison,* publié en 1834, dans la *Gazette médicale.* Il a combattu la doctrine de Gall dans plusieurs ouvrages : *Qu'est-ce que la phrénologie?* (1835); *De l'origine phrénologique de la destruction chez les animaux* (1838); *Rejet de l'organisation phrénologique* (1843), réédité en 1859, sous le titre de *la Phrénologie, son histoire, ses systèmes et sa condamnation.*

En 1836, M. Lélut avait essayé, dans son livre du *Démon de Socrate*, d'établir que ce grand philosophe avait été halluciné. Les nombreuses critiques auxquelles cette opinion donna lieu n'ébranlèrent pas l'auteur, qui, dans une seconde édition, l'a reproduite, étayée de nouveaux arguments. Il a montré ensuite dans la vie et dans quelques-uns des écrits de Pascal, les preuves de la maladie mentale à laquelle ce grand penseur était en proie. Son livre sur *l'Amulette de Pascal* (1846, in-8) est précédé d'une théorie sur la formation des hallucinations, exposée avec une remarquable clarté.

M. Lélut a publié en outre d'assez nombreux *Mémoires* sur divers points de psychologie physiologique, de médecine et d'ethnologie, et entrepris un grand ouvrage sur *la Physiologie de la pensée*, qui, longtemps annoncé, a paru en 1861 (2 vol. in-8). Adversaire du matérialisme brutal de l'école de Broussais, il se place par ses doctrines entre l'école purement physiologique et celle de Th. Jouffroy. Il a été élu, en 1844, non sans une vive opposition de la part de l'école éclectique, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du baron de Gérando.

La considération dont M. Lélut jouissait dans son département, où il siége au conseil général, l'y fit choisir en 1848 pour candidat à la Constituante. Élu le huitième sur neuf, il vota constamment avec le parti modéré, se déclara pour la candidature du général Cavaignac, mais se rattacha après l'élection du 10 décembre à la politique de l'Élysée et fut renvoyé à l'Assemblée législative, où il suivit la même ligne de conduite. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la Commission consultative. Son département l'accueillit comme candidat du gouvernement au Corps législatif; et il a été réélu en 1857. Dans cette assemblée M. Lélut a pris part à un certain nombre de discussions, et s'y est montré surtout le défenseur persévérant du système pénitentiaire cellulaire. Il a publié à ce sujet divers écrits et son autorité d'ancien médecin de prison et d'aliéniste est d'un grand poids dans les débats relatifs aux effets physiques et moraux de l'isolement des détenus. Il a également pris part à la discussion de la loi relative aux titres de noblesse, et en a combattu les principes et les conséquences par des raisons qu'il a reproduites dans la 2ᵉ édition de son *Petit traité de l'égalité* (1857). Quoique médecin des aliénées de l'hospice de la Salpêtrière, depuis plus de quinze ans, M. Lélut ne pratique pas la médecine; mais il en a repris momentanément l'exercice, en 1854, pendant l'épidémie du choléra, dans son département. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1854.

LEMAIRE (de l'Oise) (Théodore-Eugène), député français, né à Nanteuil-le-Haudoin (Oise), le 24 avril 1785, d'une famille de cultivateurs, se fit maître de poste, sous l'Empire, et a conservé plus de trente ans cet emploi. Maire de sa commune et membre du conseil général du département pour le canton de Nanteuil, il remplaça, en 1832, à la Chambre des Députés le maréchal Gérard, qui venait d'être nommé pair de France, et fut constamment réélu par le collége de Senlis jusqu'à la révolution de Février. M. Lemaire soutint dans cette longue carrière parlementaire, les divers ministères du dernier règne. En 1849, il reparut à l'Assemblée législative, dans les rangs de la majorité composée des anciens partis, et se rallia ensuite à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, il fut nommé comme candidat officiel, aux élections du Corps législatif pour la 3ᵉ circonscription de l'Oise; il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 23 791 voix sur 30 503 votants. M. Lemaire, chevalier de la Légion d'honneur en 1836, a été, en 1852, promu officier. — Il est mort en août 1865.

LEMAIRE (Philippe-Henri), sculpteur français, membre de l'Institut, député, né à Valenciennes (Nord), en 1798, fut élève de Cartellier et obtint le grand prix de Rome au concours de 1821, sur ce sujet : *Alexandre chez les Oxydraques*. Il débuta au salon de 1831 par la *Jeune fille effrayée par un serpent*, placée au musée du Luxembourg. En 1836, il fut chargé, à la suite d'un concours, de décorer le fronton de la Madeleine. Cette vaste composition, son œuvre capitale, lui ouvrit les portes de l'Académie des beaux-arts, qui le choisit, en septembre 1845, comme successeur de Bosio. M. Lemaire a exécuté, pour les galeries de Versailles, les statues de *Kleber* et de *Louis XIV*; un bas-relief en bronze (1843), un *saint Marc*, pour la Madeleine, quelques bustes d'hommes politiques et un *Archidamas se préparant à lancer le disque* (1847). Il a exécuté, en 1856, pour sa ville natale, l'important *Monument de Froissard*, statue et bas-relief dont les modèles ont figuré au salon de 1857, avec ceux d'autres statues faites pour la même ville et une *Tête de Christ*. En 1859, il a exposé deux *Frontons* destinés à la ville de Strasbourg. Aux salons, il a successivement obtenu une 1ʳᵉ médaille en 1827, la décoration de la Légion d'honneur en 1834, et le rang d'officier de cet ordre en 1843.

En 1852, M. Lemaire est entré dans la vie politique comme candidat officiel au Corps législatif, où il a été envoyé par le département du Nord et réélu en 1857.

LEMAIRE (Auguste), humaniste français, né le 11 janvier 1802, à Triaucourt (Meuse), est neveu du latiniste de ce nom, mort en 1832. Il fit ses études à l'institution Sainte-Barbe, prit, en 1823, le diplôme de docteur ès lettres et enseigna la rhétorique au collége Louis-le-Grand. Il a préparé, pour la *Collection des classiques latins* de son oncle, les éditions de Properce, Térence, Velleius Paterculus, Silius Italicus, Pline le jeune, et surtout de Lucrèce (1838, 2 vol.), exclu d'abord par ordre de Louis XVIII. Il a augmenté la *Grammaire des Grammaires* de Girault-Duvivier (15ᵉ édit. 1853, 2 vol.). On a aussi de lui un poëme, *de l'Affranchissement des Grecs*, qui remporta, en 1827, le prix de poésie à l'Institut. M. Lemaire a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

Son frère, M. Hector LEMAIRE, qui a aussi travaillé à la grande *Collection des classiques latins*, a professé avec une grande distinction la rhétorique au lycée Charlemagne jusqu'en 1864. A cette époque, il est devenu inspecteur général de l'enseignement secondaire. M. H. Lemaire a été décoré de la Légion d'honneur en 1850.

LEMAÎTRE (Augustin-François), graveur français, né à Paris, en 1797, fut élève de Michallon et de Fortier, et débuta au salon de 1822 par des *Vues* de monuments français et des *Paysages* de Claude Lorrain. Les années suivantes, il exposa les *Ruines du théâtre de Taormine*, d'après Forbin, des *Vues* de Naples et de la Sicile, d'après M. T. Turpin de Crissé, *l'Enlèvement de Proserpine*, de Rémond, *la Chapelle des Feuillants*, d'après Daguerre. Quelques lithographies, datant de cette époque, notamment *l'Eglise de Rueil*, accrurent sa réputation.

Depuis lors les nombreuses planches de M. Le-

maître appartiennent à d'importantes publications et ne forment qu'une faible partie des œuvres exécutées par lui ou sous sa direction. Citons : *Naples et la Sicile*, l'*Expédition scientifique de Morée*, *l'Algérie*, la *Description de la Perse*, *Rome au siècle d'Auguste*, les *Documents inédits* du comte Delaborde sur l'Acropole et le Parthénon, le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* (Didot, 1842), etc. Il a surtout traité les sujets d'histoire naturelle et les formes végétales. M. Lemaître, qui dans ces derniers temps s'est occupé activement du commerce des estampes, a gravé *la Revue* et *le Bivouac*, *le port d'Alger*, sujets exposés en 1850 et 1853. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, où figurait *le Berger et la mer*, d'après M. Turpin de Crissé, déjà exposé en 1839. Il avait reçu précédemment une 2e médaille en 1824 et une 1re en 1831.

LEMAÎTRE (Anne-Clara), aujourd'hui Mme CLÉMENT, fille du précédent, née à Paris, vers 1827, fut élève de son père, et partagea de bonne heure ses nombreux travaux. Elle s'est appliquée surtout aux sujets d'architecture et a donné un grand nombre de planches à la *Description de l'Arménie et de la Perse*, à *Rome au siècle d'Auguste*, au *Voyage en Grèce et en Asie* et à d'autres publications pittoresques. La plupart ont figuré aux salons depuis 1846. Mariée en 1851, elle a exposé depuis sous le nom de Mme Clément et obtenu une mention en 1855.

LEMAÎTRE (Frédérick), célèbre acteur français, né au Havre, en juillet 1798, d'une famille d'artistes, fit ses études dans sa ville natale, et entra au Conservatoire où il reçut, deux ans, les leçons de Lafon. Il se présenta à l'Odéon, où il ne put débuter, malgré le suffrage de Talma, et se résigna à figurer sur les derniers théâtres de Paris. Engagé à l'Odéon, en 1826, il parut dans les rôles de Narcisse et de Théramène, et entra, l'année suivante, à la Porte-Saint-Martin. Une pièce restée célèbre, *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, rendit son nom populaire. Dès lors sa vie d'artiste fut comme une promenade d'un théâtre à l'autre. En 1830 il joua à l'Ambigu *les Comédiens*, et *Peblo* avec Mme Dorval. En 1831, il reparut à l'Odéon dans *le Maréchal d'Ancre*, *le Moine*. Il créa ensuite aux Folies-Dramatiques, ce type fameux de Robert-Macaire, dans la pièce de ce nom, dont il était lui-même, avec MM. Antier et Saint-Amand [Amand Lacoste], un des auteurs (1834, in-8), et qui eut un si grand succès de vogue. Bientôt MM. Alexandre Dumas et V. Hugo lui confièrent des rôles écrits pour lui dans *Richard d'Arlington* et *Lucrèce Borgia*.

En 1835, M. Frédérick Lemaître fit une tournée en Angleterre et fut à son retour engagé aux Variétés, où le drame avait fait invasion avec le *Kean* de M. Dumas. A l'ouverture de la Renaissance, *Ruy-Blas* fit à la fois le triomphe de l'artiste et la fortune du nouveau théâtre. Après des réapparitions passagères à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, il fut engagé aux Français en 1842. Il joua dans *Brunehaut et Frédégonde* et dans *Othello;* mais il y fut peu goûté par le public et revint aux boulevards. A la Porte-Saint-Martin, il créa *Don César de Bazan*, *la Dame de Saint-Tropez*, *les Mystères de Paris*, et surtout *le Chiffonnier* de M. Félix Pyat. Il y joua encore *Michel Brémond*, *le Docteur noir*, *Mlle de La Vallière*, *Tragaldabas*, etc. En 1845, il était retourné à Londres et y avait fait réussir *Robert Macaire*. Il refusa, en 1848, un engagement que M. Bocage lui offrait à l'Odéon. Depuis, il a joué *Paillasse* à la Gaîté (1850); *le Roi des drôles* aux Variétés (1852); *Toussaint Louverture* (1851) et *le Vieux caporal* (1853) à la Porte-Saint-Martin : *la Bonne aventure*, *Henri III*, à la Gaîté (1854-1855); *André Gérard*, à l'Odéon (1856). Après avoir semblé plusieurs fois renoncer à la scène, il a essayé à plusieurs reprises d'y reparaître: la plus malheureuse tentative eut lieu au Palais-Royal, où il consentit à jouer *les Saltimbanques* et eut un échec complet (août 1862). Le ministre d'État, M. Walewski, lui a accordé une pension annuelle de 2000 fr.

M. Frédérick Lemaître, qui dans les derniers temps suppléait à sa voix usée par les effets de la pantomime, était vraiment l'acteur du drame romantique. Le bouffon et le tragique allaient également à son talent. Il a été appelé le « Talma du boulevard. » — Il a un fils, M. Charles-Frédérick LEMAÎTRE, qui a joué le vaudeville et écrit quelques pièces, entre autres, *Fais la cour à ma femme*, en un acte (Ambigu, 1850).

LEMAOUT (Emmanuel), naturaliste français, né à Paris, vers 1812, prit, en 1842, le grade de docteur en médecine et, se tournant vers l'étude de l'enseignement des sciences naturelles, fut attaché, comme démonstrateur, à la Faculté de médecine, et ouvrit ensuite des cours particuliers de littérature et d'histoire naturelle. Il a été depuis spécialement occupé par de grandes et riches publications éditées chez M. Curmer.

On a surtout de lui : *le Jardin des Plantes* (1840), avec M. Couailhac; *Cahiers de physique, de chimie et d'histoire naturelle* (1841, in-4); *Leçons analytiques de lecture à haute voix* (1842, in-8; nouv. édit., 1850); *Leçons élémentaires de botanique*, précédées d'un *Spécimen*, en 1843 (2 part. avec 500 grav., 1845); *Atlas élémentaire de botanique* (1684 fig., 1848), avec texte en regard; *les Mammifères* et *les Oiseaux* (1851-1854, 2 vol. gr. in-8, illustrés), belle publication d'où l'éditeur a tiré ses principaux envois à l'Exposition universelle de 1855.

LE MARCHANT (sir Denis), homme politique anglais, né en 1795, à Newcastle-sur-Tyne, est fils d'un général de cavalerie. Admis au barreau de Londres en 1822, il remplit d'abord quelques charges judiciaires et quitta la magistrature pour entrer dans l'administration politique. Zélé partisan des idées libérales, il fut nommé, par lord Melbourne, secrétaire du bureau de commerce (1836), puis secrétaire de la Trésorerie (1841); après la retraite des conservateurs, il passa, en la même qualité, au ministère de l'intérieur (1847), et pour la seconde fois au bureau du commerce (1848). De 1846 à 1847, il siégea à la Chambre des Communes pour la ville de Worcester. En 1850, il a été appelé à occuper, auprès de ce corps politique, l'office lucratif de *clerc* (50 000 fr. par an), qui correspond à peu près à celui de questeur. En récompense de ses services administratifs, il a reçu, en 1841, le titre de baronnet. On a de sir D. Le Marchant la publication des *Mémoires du règne de George III* (Memoirs of the reign of George III), par Horace Walpole.

Son frère, sir John-Gaspard LE MARCHANT, né en 1803, entra au service militaire en 1821; il commandait un régiment d'infanterie lorsqu'il fut nommé gouverneur de Terre-Neuve (1847) ; de là il passa, en 1852, à la Nouvelle-Écosse. Plusieurs campagnes dans les rangs de l'armée espagnole, durant les troubles de la minorité, lui ont valu le grade de brigadier général et des décorations.

LE MAROIS (Jules-Napoléon-Polydore, comte), sénateur français, né à Paris, le 25 décembre 1802, est fils du général Le Marois qui servit de témoin à Napoléon lors de son mariage avec Jo-

5éphine. Héritier d'une immense fortune dont il fait, dit-on, le plus noble usage, il est entré fort tard dans la carrière politique. Candidat malheureux aux élections pour la Constituante en avril 1848, il reussit, l'année suivante, à être nommé représentant de la Manche à l'Assemblée législative. Il fit partie de la majorité conservatrice, et, fidèle aux sympathies de sa famille, se rallia au parti de l'Élysée. Le retour du régime napoléonien l'a fait entrer au Sénat dès 1852. Il est aussi devenu membre du conseil général de la Manche. Décoré en 1843, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

LEMÉLOREL DE LA HAICHOIS (Joseph-Hyacinthe-Auguste), homme politique français, député, est né à Rennes, le 17 février 1807. Après avoir terminé ses études de droit, il entra au barreau, puis devint juge suppléant. Maire de Lorient en 1850, et membre du conseil général pour le 1er canton de cette ville, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Morbihan. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 22 383 voix sur 29 868 votants. M. Lemélorel de la Haichois a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LEMER (Jean-Baptiste-Raymond-Julien), littérateur français, né à Rochefort, le 17 juin 1815, fit ses études à Paris, sous la direction de M. Ad. Blanqui, son parent. D'abord clerc de notaire et d'avoué, puis employé au ministère de la marine (1841), il se résolut, en 1844, à se consacrer exclusivement à la littérature. Après une collaboration active à la plupart des petits journaux de modes et de théâtre, il s'essaya, en 1848, au journalisme politique, dans *la Liberté*, *le Courrier Français*, *la Semaine*, etc. Occupé, depuis plusieurs années, du commerce de la librairie, M. J. Lemer a pris la direction de la librairie centrale.

Comme auteur, il a publié un *Manuel de l'exposant* (1849, in-8), *les Poëtes de l'amour* (1850, in-32) et *les Lettres d'amour* (1852, in-32), recueils spéciaux des pages érotiques de toute notre littérature; puis, avec des *Notices*, les *OEuvres de Corneille* (1854, 2 vol. in-18); le *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de sir John Franklin en 1851 et 1852*, par J. R. Bellot (1854, in-8), etc. M. Lemer, qui a écrit sous les pseudonymes de *J. Raymond*, *Bachaumont*, *Raymond de Lerme*, a fondé *la Sylphide* (1853), *la Lecture*, journal de romans (1856), auquel fut annexée une *Biographie universelle*, etc. Il a inséré, à partir de 1850, des comptes rendus dramatiques, littéraires ou industriels dans une foule d'organes de la presse périodique.

LEMERCIER (Augustin-Louis, comte), sénateur français, est né le 22 février 1787. Fils d'un sénateur de l'Empire, il fut d'abord page de Napoléon, entra ensuite au service militaire, fit les dernières campagnes de la grande armée et donna sa démission du grade de lieutenant-colonel après la bataille de Waterloo. Sous la Restauration, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Domfort (1827), et vota d'abord avec les libéraux modérés. Après avoir siégé, comme député, dans les rangs des conservateurs, depuis 1830 jusqu'en 1845, il fut appelé, le 9 juillet 1845, à prendre place au Luxembourg, à côté de son père. Au mois de janvier 1852, il a été compris dans la première promotion des membres du nouveau Sénat. Il était en outre membre du conseil général de l'Orne. Le comte Lemercier a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 17 octobre 1831. — Il est mort le 4 mai 1864.

LEMERCIER (Jean-Baptiste-Nicolas, vicomte), député français, né en 1789, et frère cadet du précédent, servit d'abord dans la marine, et échangea, en 1809, le grade d'enseigne de vaisseau contre une lieutenance dans un régiment de dragons. Il déploya une grande bravoure en Espagne et en France, reçut plusieurs blessures et ne quitta le service qu'avec le grade de colonel. Retiré dans ses foyers, il devint tour à tour maire de Saintes et membre du conseil général de la Charente-Inférieure. Élu, en 1842 et en 1846 député de Cognac, il soutint, au dedans et au dehors, la politique conservatrice. En 1852, il vint siéger, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été remplacé, en 1855, par M. Tesnière. Il a été promu le 28 août 1839, commandeur de la Légion d'honneur. — Son fils, le vicomte Anatole LEMERCIER, né en 1822, ancien attaché d'ambassade à Lisbonne, est entré, en 1852, au Corps législatif, comme candidat officiel, pour l'une des circonscriptions de la Charente-Inférieure, et a été réélu en 1857. Il a publié, en 1860, *Quelques mots de vérité sur Naples* (in-8).

LEMERCIER (Marie-Edme-Joseph-Gabriel), ingénieur français, né à Paris, le 7 octobre 1821, entra à l'École polytechnique en 1839. Il en sortit, en 1841, dans les premiers, et passa à l'École des ponts et chaussées. En novembre 1841, il fut nommé ingénieur à Uzès (Gard), et, au même mois de l'année suivante, à Étampes (Seine-et-Oise). A l'exemple de tant d'ingénieurs distingués qui ont quitté le service de l'État pour celui des compagnies de chemins de fer, M. G. Lemercier obtint, en décembre 1852, un congé illimité, pour entrer à la compagnie d'Orléans. Nommé d'abord ingénieur de l'arrondissement du centre, comprenant les lignes de Paris à Limoges et à Clermont et Roanne, il devint, en janvier 1856, ingénieur en chef, chargé de l'ensemble du réseau, en avril 1862, chef d'exploitation de toute la compagnie. M. G. Lemercier a été décoré de la Légion d'honneur, pour sa conduite pendant les inondations du Cher et de la Loire, en août 1856.

LEMERCIER (Rémond-Jules), imprimeur français, né en 1802, s'occupa de la lithographie dès son introduction en France et fit, avec Motte, des tentatives de lavis lithographiques. En 1837, il s'associa avec l'imprimeur Bénard, qui, de son côté, avait fait déjà d'heureux essais des presses lithographiques et, secondés par des actionnaires, ils donnèrent un immense développement à l'imprimerie artistique, que M. Lemercier dirige seul aujourd'hui. Il a édité de magnifiques travaux chromolithographiques, dont beaucoup sont commandés par l'étranger et qui ont figuré avec succès à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839. Il y a obtenu une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or en 1844 et 1849, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, et la décoration en avril 1857.

LEMOINE (Gustave), auteur dramatique français, né à Paris, le 29 octobre 1786, s'est fait surtout connaître par le libretto d'un opéra-comique, *le Mauvais œil* (1836), et les nombreux albums de romances, dont Mlle Loïsa Puget, devenue plus tard sa femme, composait la musique. Parmi ces petites œuvres, moins remarquables par la poésie que par les mélodies si gracieuses, si vives et souvent si originales auxquelles elles servirent de thème, il faut au moins rappeler l'*Ave Maria*, *la Demande en mariage*, *le Soleil de ma Bretagne*, *la Dot d'Auvergne*, *Depuis la Noël*, *la Prière de ma mère*, etc., etc. Mais au milieu de la plus grande popularité que le genre de la romance puisse

donner, Mlle Loïsa Puget rentra tout à coup dans le silence.

M. G. Lemoine a donné plusieurs drames qui ont obtenu un grand succès : *une Femme malheureuse* (1837 : *l'Abbaye de Castro* (1840) ; *les Prussiens en Lorraine* (1840) ; *la Grâce de Dieu* (1841), jouée de cinq à six cents fois à la Gaîté et mise au théâtre des Italiens sous le titre de *Linda di Chamounix ; la Dot de Suzette* (1842); *Mlle de La Faille* (1843), etc. Il a écrit aussi en collaboration quelques vaudevilles : *Carlin à Rome* (1837) ; *l'Habit noisette* (1840) ; *l'Article* 213 (1846); *Une Femme qui se jette par la fenêtre* (1847); *la Niaise de Saint-Flour* (1848); *le Mariage au miroir* (1852); et seul : *le Feu à une vieille maison* (Gymnase, 1858). M. et Mme Gustave Lemoine habitent depuis assez longtemps un petit domaine au pied des Pyrénées.

LEMOINE (Adolphe), dit LEMOINE-MONTIGNY, auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris en 1812, fut connu de bonne heure au théâtre sous le dernier de ces deux noms. Il dirigea quelque temps la Gaîté avec M. Meyer et succéda à M. Delestre-Poirson dans l'exploitation du privilége du Gymnase (1844). Grâce à son activité et à son expérience, la vogue est revenue à ce théâtre, qui peut, à bon droit, passer pour une des premières scènes littéraires de Paris. C'est là que depuis dix ans on a applaudi les meilleurs ouvrages dramatiques de Balzac, Mme Sand, MM. Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Sandeau, etc. Quant à l'habile directeur, qui s'est entièrement consacré aux soins multipliés de son administration, il est auteur, en collaboration, de quelques vaudevilles et drames, entre autres : *le Doigt de Dieu* (1834); *la Découverte du quinquina* (1836) ; *Zarah* (1837) : *Samuel le marchand* (1838), etc. *Un Fils* (1839) est la seule pièce qu'il ait écrite seul. M. Lemoine-Montigny a épousé Mlle Rose Chéri (voy. ce nom).

LEMOINE (Édouard), littérateur français, frère puîné des précédents, né à Paris, fit ses études au collége Bourbon. Après avoir été répétiteur, il débuta dans les lettres par un vaudeville, *Norbert, ou le Campagnard* (1832), composé en société de son frère Adolphe. Il se jeta ensuite dans le journalisme libéral, fonda à Châlon-sur-Saône *le Drapeau tricolore* et collabora à *la Constitution de* 1830, au *Siècle* et à *la Patrie*. Il a été attaché depuis au secrétariat de l'administration du Gymnase.

On a de M. Éd. Lemoine : des *Physiologies* (1841) ; *l'Abdication du roi Louis-Philippe* (1851, in-18), récit des conversations qu'il a eues à Claremont avec le roi exilé ; *le Dessous des cartes* (1854), recueil de nouvelles ; des articles disséminés dans *les Étrangers à Paris*, les *Scènes de la vie des animaux*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

LEMOINE (Jacques-Félix-Albert), professeur de philosophie français, né à Paris, le 8 avril 1824, fit ses études au collége Charlemagne, entra à l'École normale en 1844, et fut reçu agrégé de philosophie en 1847. Nommé d'abord professeur de cette classe au collége de Nantes, il devint, en 1855, professeur titulaire de philosophie à la Faculté de Nancy, et passa, l'année suivante, à celle de Bordeaux. Il fut rappelé à Paris, en 1859, comme professeur de philosophie au lycée Bonaparte, et chargé, en 1862, à l'École normale, d'une conférence de philosophie, dont il devint titulaire en 1864. M. Albert Lemoine est membre des Académies de Nancy, de Bordeaux, etc.

On peut citer de lui, outre ses thèses de doctorat (*Charles Bonnet, philosophe et naturaliste*, et *Quid sit materia apud Leibnitium*) : *le Sommeil* (1855, in-18), mémoire qui avait obtenu le prix, l'année précédente, au concours de l'Académie des sciences morales et politiques; *Stahl et l'animisme* (1858, in-8) ; *l'Aliéné devant la philosophie, la morale et la société* (1862, in-8 et in-18); *l'Ame et le corps*, études de philosophie morale et naturelle (1862, même format) ; *De la physionomie et de la parole* (1865, in-18). Plusieurs de ces ouvrages sont formés de mémoires lus à l'Institut ou d'articles insérés dans divers recueils, notamment dans la *Revue contemporaine*.

LEMOINNE (John-Émile), publiciste français, né à Londres, de parents français, le 17 octobre 1815, commença en Angleterre ses premières études, qu'il acheva en France. Les langues anglaise et française lui étaient aussi familières l'une que l'autre. C'était un précieux avantage dont le directeur des *Débats* sut profiter en lui confiant, en 1840, la correspondance anglaise de son journal, auquel M. Lemoinne n'a pas cessé d'appartenir. Il y a constamment traité les questions de la politique étrangère; il y a aussi donné des articles littéraires dont les écrivains anglais lui ont en général fourni les sujets.

M. John Lemoinne a fourni aussi de nombreux travaux à la *Revue des Deux-Mondes*; quelques-uns se rattachent à l'histoire politique, comme ceux-ci : *De la monarchie des Afghans*, *les Druses et les Maronites*, *les Anglais et les Russes dans le Caboul* (1842). D'autres sont des études sur l'Angleterre, parmi lesquelles nous citerons : *Mœurs électorales de la Grande-Bretagne ; De la Législation anglaise sur les céréales ; De l'Éducation religieuse des classes manufacturières ; l'Église d'Irlande ; l'Irlande et le Parlement anglais* (1847); plusieurs enfin sont des études biographiques parmi lesquelles on a distingué : *la Vie de Brummel* (1844); *la Cour de Berlin*, *la Cour de Saint-Pétersbourg*, *Caroline de Brunswick* (1846). Il a réuni quelques-uns de ses articles sous le titre d'*Études critiques et biographiques* (1862, in-18).

LEMON (Marc), journaliste anglais, né le 30 novembre 1809, a contribué à la fondation du *Punch*, le seul journal satirique de l'Angleterre, et lorsque M. Mayhew se retira, il lui succéda comme rédacteur en chef. Cette feuille, rédigée avec beaucoup d'esprit et de verve, fut regardée comme le pendant de notre *Charivari* et usa largement de la liberté entière qu'on a, dans la Grande-Bretagne, de traiter à tous les points de vue les matières politiques; elle se tirait à 8000 exemplaires et ne paraissait qu'une fois par semaine. M. Lemon collabora en outre à divers recueils littéraires, les *Household Words* de Ch. Dickens, *l'Illustration de Londres*, etc. L'un des auteurs les plus populaires de l'Angleterre, il a fait aussi représenter sur les scènes de second ordre environ quatre-vingts pièces, où l'on trouve de l'entrain et une remarquable facilité. Il a ouvert à Londres, en 1862, un cours de lecture et d'improvisation sur l'histoire de cette capitale.

LE MONNIER (François-Félix), éditeur italien, né à Verdun (Meuse), en décembre 1806, fut destiné à la carrière militaire et entra à l'École préparatoire de Saint Cyr en 1816, dut en sortir, à cause de son âge, lorsqu'elle fut transformée en école spéciale, et fit quelques classes au collége Henri IV. Après trois ans d'apprentissage dans une imprimerie, il était prote chez l'imprimeur du journal *le Temps*, lorsqu'arriva la révolution de 1830. Cette même année, il passa en Italie, se fixa à Florence, et y dirigea la maison Borghi, avant de fonder lui-même, en 1840, une impri-

merie importante. M. Le Monnier est depuis plusieurs années l'éditeur le plus populaire de l'Italie. Il est surtout connu par la publication de la *Biblioteca nazionale*, qui comprend toutes les principales productions de la littérature italienne, spécialement dans l'ordre politique. Il l'inaugura, en 1843, par la fameuse tragédie politique de Niccolini (voy. ce nom), *Arnaldo da Brescia*. Ses relations avec les écrivains patriotes lui attirèrent souvent des tracasseries de la part du gouvernement grand-ducal. Le comte Mamiani, devenu ministre de l'instruction publique du royaume d'Italie, a décoré M. Le Monnier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare (1860).

LE MOYNE (Nicolas-René-Désiré), ingénieur français, né en 1796, fut admis en 1814 à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Quelque temps ingénieur en chef de première classe dans les Vosges, il est aujourd'hui retraité. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1837.

Nous citerons parmi ses écrits : *Des ponts suspendus* (1825, in-4); *Du service des ponts et chaussées en Prusse et dans les Pays-Bas* (1829, in-8); *Association par phalanges* (1838, in-8), considéré comme un des livres les plus sérieux de l'école de Fourier; *Calculs agronomiques* (1849, in-8); *Doctrines hiérarchiques fusionnées* (1860, in-8); sous le pseudonyme de *Médius*, etc.

LEMOYNE (Camille-André), littérateur français, né à Saint-Jean-d'Angély, en septembre 1822, fit son droit à Paris, et fut reçu avocat en 1847. Ayant perdu sa fortune en 1848, il se fit ouvrier typographe et entra dans la maison F. Didot. De 1856 à 1860, il a inséré dans la *Revue de Paris*, *l'Artiste* et la *Revue française*, des pièces de vers que MM. Didot ont réunies en un petit volume in-16, portant pour titre le nom des principales poésies du recueil : *Stella Maris. — Ecce Homo. — Renoncement* (1860, in-16), et qui ont reçu de la presse un très-favorable accueil. Il a donné depuis, outre des éditions plus ou moins augmentées du même recueil, *les Sauterelles de Jean de Saintonge* (1863, in-12).

LEMOYNE-SAINT-PAUL (Paul Le Moyne, dit), sculpteur français, né à Paris, en juillet 1784, et fils d'un orfévre, suivit les cours de l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1808, et débuta par un *Groupe* au Salon de 1814. Quelques années après, il fit un premier voyage à Rome, où il exécuta différents travaux et revint à Paris, à la suite d'un séjour de neuf années à Rome, où il est devenu professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts, conseiller de l'Académie pontificale de Saint-Luc et enfin correspondant de l'Institut de France, pour la section des beaux-arts (1847).

Il faut citer de cet artiste, dont les premières œuvres sont plus connues que les dernières : *Jeune fille jouant avec un enfant; Galathée sur un dauphin; Bacchante et jeune faune; l'Espérance; Jeunes chevriers; Sainte Juliette; Médée; Jeune femme sur une tombe*, statues et groupes exposés à Paris (1814-1837); *la Vierge et l'enfant Jésus; la Nymphe Écho;* des *Allégories*, figures et bas-reliefs pour monuments et tombeaux, etc., exécutés à Rome (1818-1848). Il a obtenu une médaille d'or en 1817 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1837.

LEMULIER (Henri), officier français, ancien représentant, né en 1803, élève de l'École polytechnique en 1820, sortit dans l'artillerie, devint capitaine en novembre 1831, chef d'escadron en mai 1849. A cette dernière date, il fut élu représentant de la Côte-d'Or à la Législative, en remplacement de James Demontry, et présida la Société du 10 décembre. En août 1851, il intenta à M. Eug. Forcade, à propos d'insinuations relatives à sa vie publique, un procès qui fit du bruit, et dans lequel les tribunaux se déclarèrent incompétents. Promu colonel le 25 mars 1855, il a été mis alors à la tête du 1[er] régiment d'artillerie. M. Lemulier a été admis à la retraite en 1863. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 10 mai 1852 et commandeur le 12 mars 1862.

LENEPVEU (Jules-Eugène), peintre français, né à Angers, le 12 décembre 1819, étudia sous M. Picot, débuta par une *Idylle* au Salon de 1843 et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847 (sujet du programme : *Mort de Vitellius*). De retour d'Italie en 1853, il a continué aux Salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Portrait d'un enfant* (1844); *Saint Saturnin* (1847); *les Martyrs aux catacombes, Pie IX à la chapelle Sixtine, la Fête-Dieu à Venise* (1855); *Noce vénitienne*, acquis par M. Ém. Pereire (1857); *Moïse secourant les filles de Madian* (1859); *la Vierge au Calvaire, Portraits, Dessins* (1861); citons encore les peintures exécutées dans le chœur de la chapelle de l'hospice général Sainte-Marie, d'Angers. M. Lenepveu a obtenu une 3[e] médaille en 1847, une 2[e] en 1855, un rappel en 1861 et la décoration de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

LENGLET (Lucien), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 9 mars 1796, et fils d'un membre du Conseil des anciens, fut élevé dans les idées démocratiques. Après avoir terminé ses études de droit, il s'établit, comme avocat, à Douai, et devint un des principaux rédacteurs du *Progrès du Pas-de-Calais*. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, et devint conseiller à la cour de Douai, en 1840; mais il resta dans les rangs de l'opposition, et prit même une part active à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général près la Cour d'appel d'Amiens, et les électeurs du Nord l'envoyèrent à la Constituante, le vingt-deuxième sur vingt-huit, par 118013 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, en votant contre l'interdiction des clubs et pour l'amnistie des transportés, et en condamnant l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. L. Lenglet reprit son siége à la Cour impériale de Douai.

LENGLET (Émile-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais), le 1[er] avril 1811, d'une famille de négociants, fit ses études au collége de sa ville natale, vint à Paris en 1829 pour suivre les cours de la Faculté de droit et prit part, l'année suivante, à l'insurrection de Juillet. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau d'Arras, où il professa ouvertement des opinions radicales. Il fut le défenseur habituel et l'un des rédacteurs du journal républicain le *Progrès du Pas-de-Calais*. Membre du conseil municipal d'Arras et premier adjoint, il fut désigné, le 27 février 1848, pour porter au gouvernement provisoire l'adhésion de ses compatriotes, puis nommé représentant du peuple, l'avant-dernier sur dix-sept, par 72900 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche et demanda plusieurs fois la

parole pour soutenir à la tribune les principes démocratiques. Il vota, en général, avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 3 janvier 1849. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative et reprit place au barreau d'Arras.

LENNÉ (Pierre-Joseph), horticulteur et architecte allemand, né à Bonn le 29 septembre 1789, et fils d'un jardinier botaniste très-distingué, fit des études de botanique à l'école d'horticulture de sa ville natale, puis visita successivement Paris, Genève et Vienne, où l'empereur le nomma ingénieur des jardins de la cour, et le chargea d'embellir celui de Luxembourg. M. Lenné revint à Bonn en 1815. Il a exécuté, en Prusse, une série de travaux analogues et appliqué l'architecture à l'embellissement des jardins, avec une originalité qui l'a rendu populaire. En 1839, son nom fut donné à une place de Berlin.

L'œuvre capitale de M. Lenne est la réunion des différentes résidences royales placées dans le réseau de Potsdam. Il y travailla sept années consécutives, de 1833 à 1840. Ses autres travaux, dont quelques-uns attestent un habile ingénieur, sont l'assainissement et l'agrandissement de Coblentz, la prison de cette ville (1815), le pavillon Hardenberg à Potsdam, la restauration complète de Sans-Souci, où son buste fut inauguré en 1848; Charlottenhofer, la Colonie-Russe (1830-1833); Charlottenburg (1820 à 1830), la transformation de la ménagerie de Berlin en jardin public (1832-1840); le jardin zoologique, le plan d'un canal au sud de Berlin, l'école d'horticulture, l'école d'architecture naturelle, etc.

LENNEP (Jacob VAN), célèbre romancier hollandais, né à Amsterdam, le 24 mars 1802, et fils d'un philologue distingué, mort en 1853, dans un âge avancé, reçut, sous la direction de son père, une excellente éducation, embrassa la carrière du barreau, ne tarda pas à se faire une grande réputation par ses connaissances en droit et fut même, à différentes reprises, chargé d'emplois considérables. Sans négliger la nombreuse clientèle qu'il s'est acquise, il a, depuis trente ans, cultivé avec succès divers genres de littérature, notamment le roman, et a mérité de ses compatriotes le surnom de Walter Scott hollandais. En effet, comme ce dernier, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance, il a introduit l'histoire de son pays dans le domaine de la fiction; son style est élégant, sa fable intéressante.

Il débuta dans la littérature, quelque temps avant 1830, par un recueil de poésies, intitulé *Légendes nationales* (Vaderlandsche Legenden; Amsterdam, in-8), et ayant pour objet les traditions et les fastes héroïques. Puis, la révolution belge lui fournit l'occasion de s'essayer au théâtre dans deux comédies politiques qui obtinrent beaucoup de vogue, *le Village frontière* (Het dorp aan die Grenzen, 1830), et *le Village au delà de la frontière* (Het dorp over die Grenzen, 1830). La liste de ses romans s'élève à plus de cinquante; les principaux sont : *Nos aïeux* (onze voorouders), longue série de récits historiques où il passe en revue toute l'histoire de la Hollande; *la Rose de Dekama*, traduit en français et en anglais et l'un des plus populaires; *le Fils adoptif* (de Pleegzoon), etc. Très-versé dans la connaissance de la littérature anglaise, il a traduit des poëmes de Southey et de Tennyson, ainsi que plusieurs des drames de Shakspeare, entre autres *Roméo et Juliette* et *Othello* (1852), qui, transportés sur la scène d'Amsterdam, n'ont reçu du public qu'un assez froid accueil. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné de lui, en français, *les Aventures de Ferdinand Huyck* (1858, in-12), traduites par M. Wocquier et van Lennep fils; *Brinio*, 1 vol. (1859, in-12); *la Rose de Dekama*, 1 vol. (1859, in-12), etc.

On a encore de M. van Lennep une *Histoire de la Hollande septentrionale*, racontée aux enfants; une *Description des vieux châteaux de la Hollande*, des opéras, des comédies, et un annuaire littéraire, *la Hollande*, qu'il a édité en 1850. Ses œuvres dramatiques ont été réimprimées avec luxe à Amsterdam (1852-1855). Il a préparé pendant quelques années une édition complète du poëte hollandais Vondel.

LENNOX (lord Arthur), homme politique anglais, né en 1806, est frère du cinquième duc de Richmond (voy. ce nom). A l'âge de dix-sept ans, il entra au service militaire comme enseigne, et en 1842 il avait le grade de lieutenant-colonel. Député de Chichester à la Chambre des Communes (1831-1846), il représenta quelques mois Yarmouth en 1847, et renonça alors à la vie politique. Après avoir appuyé le bill de la réforme parlementaire et d'autres mesures libérales, il passa au parti conservateur et fit partie de l'administration de sir Robert Peel comme lord de la Trésorerie (1844-1845), et comme directeur du Dépôt de la guerre (1845-1846).

LENNOX (lord Henry-Charles-George GORDON), homme politique anglais, né en 1821 à Goodwood (comté de Sussex), est le second fils du cinquième duc de Richmond. Élevé au collége de Westminster et à l'université d'Oxford, il fut d'abord attaché au cabinet du comte d'Aberdeen, alors ministre des affaires étrangères (1841-1846), et succéda à son oncle dans la représentation électorale de Chichester à la Chambre des Communes (1846). Il appartient au parti conservateur. Sous le ministère de lord Derby, il a fait partie de la Trésorerie en 1852, puis en 1859.

Son frère, lord Alexandre-Francis-Charles GORDON, né en 1825, est devenu capitaine de la garde à cheval. Il a siégé, depuis 1849, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shoreham.

LENOIR (Adolphe), chirurgien français, né à Meaux, en 1802, reçu docteur à Paris en 1833, a successivement obtenu aux concours les places d'interne, d'aide d'anatomie et de prosecteur. Chirurgien du bureau central des hôpitaux, il a suppléé le docteur Sanson à la Pitié, et fut enfin chargé du service chirurgical à l'hôpital Necker. Il subit avec succès, en 1835 et 1840, les épreuves de l'agrégation et du concours de médecine opératoire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai 1846. — Il est mort en juin 1860.

On a surtout de lui : *des Lieux et des cas de l'amputation de la jambe* (1832, in-4); *de la Bronchotomie* (1835, in-4); *Recherches sur la lithotritie* (1837); *des Opérations qui se pratiquent sur les muscles de l'œil* (1840); *Note sur une modification de la méthode circulaire appliquée à l'amputation de la jambe* (1840); *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, avec MM. Roche et Sanson (1843-1844, 5 vol. in-8); un *Atlas* complémentaire de tous les *Traités d'anatomie* (120 pl. gr. in-8, 1854-1864); des articles, *Notes*, *Analyses*, fournies à divers recueils, entre autres aux *Annales de la Société de chirurgie*, dont il est un des fondateurs.

LENOIR (Alexandre-Albert), architecte français, né à Paris, le 21 octobre 1801, et fils d'Alexandre Lenoir, le fondateur du musée des Au-

gustins, fit ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte), étudia l'architecture sous Debret et partit en 1830 pour l'Italie, où il resta deux années. Il parcourut ensuite le midi de la France et diverses contrées de l'Europe et fit un voyage en Orient en 1836. M. Lenoir, qui avait exposé, en 1833, une aquarelle ayant pour titre: *Projet d'un musée historique*, formé par la réunion du palais des Thermes et de l'hôtel de Cluny, fut chargé d'exécuter ce projet, en qualité d'architecte du musée de Cluny et devint, en même temps, membre du comité des monuments historiques près le ministère de l'instruction publique. Il s'est surtout occupé de plans et de travaux archéologiques, destinés soit à la *Statistique monumentale de Paris*, dont il fut directeur, soit à la collection des *Documents inédits pour l'histoire de France*. Il a exécuté à l'hôtel de Cluny des travaux complets d'agrandissement et de restauration.

Dessinateur habile et savant archéologue, M. Lenoir a publié, indépendamment des *Rapports* par lui rédigés pour les divers comités dont il est membre, de nombreux ouvrages, entre autres: *Projet d'un musée historique*, texte et dessins du sujet exposé en 1835; *Atlas* de Rollin (1835, 88 pl. in-4); *des Monuments antérieurs à l'établissement du christianisme dans les Gaules; Architecture militaire au moyen âge; Monuments religieux du moyen âge* (1840-1847); *Rapport sur l'introduction de l'art dans les étoffes par les procédés Despréaux* (in-8, 1858); *Architecture, Archéologie* (Instruction pour le peuple, 1849, in-8); *Architecture monastique* (Documents inédits, 1852, in-4); *Not ce et dessins du tombeau de Napoléon Ier* (1855, in-4). Il a collaboré au *Palladio* édité par MM. Corréard et Chapuy, de 1825 à 1842, aux *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud, à la *Revue générale d'architecture*, aux *Annales archéologiques*, et il continue, avec M. Berty, le *Plan archéologique de Paris*. Il a aussi exécuté avec M. Jules Laure, un tableau de *la Sainte-Chapelle au* XIII*e siècle*, admis à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que quatre dessins de *l'Hôtel de Cluny* appartenant aux archives des monuments historiques. Il a obtenu, à la suite de cette exposition, une mention honorable. M. Alb. Lenoir a été élu secrétaire de l'École des beaux-arts, en remplacement de M. Vinit (31 mai 1862). Il a été décoré depuis le mois de mai 1845.

LENORMANT (Charles), archéologue et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er juin 1802, mort à Athènes, le 24 novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LENORMANT (François), fils du précédent, né à Paris en 1835, s'est fait connaître fort jeune encore par des recherches de numismatique et d'archéologie entreprises par les conseils et sous la direction de son père. Il a publié de bonne heure un *Essai sur la classification des monnaies des Lagides* (1856); *sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques* (1859, in-8), a fourni quelques articles à la *Revue de numismatique* et au *Rheinisches Museum für Philologie* de Bonn. Il a fait partie de la rédaction de l'*Ami de la religion* et écrit dans la *Gazette de France*. Il a pris une part active, dans le *Correspondant*, à la polémique sur la découverte du prétendu cimetière mérovingien de saint Éloi, de l'authenticité duquel il a, dit-on, contribué beaucoup à persuader son père et quelques autres savants. Au milieu de 1860, se trouvant en Orient, il a adressé aux journaux des lettres pleines d'intérêt sur les massacres des chrétiens en Syrie et les a réunies sous ce titre: *Une Persécution du Christianisme en 1860, les Derniers événements de Syrie* (1860, in-8).

Il a publié depuis: *Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux aux* XIVe *et* XVe *siècles* (1861, in-8); *le Gouvernement des îles Ioniennes, Lettre à lord John Russell* (1861, in-8); *Histoire des massacres de Syrie en 1860* (1861, in-8); *Recherches archéologiques à Éleusis* (1862, in-8); *la Révolution de Grèce, ses causes*, etc. (1862, in-8); *Essai sur l'organisation politique et économique de la monnaie dans l'antiquité* (1863, in-8); *Mémoires sur les peintures de Polygnote, dans la Lesché de Delphes* (Bruxelles, 1864, in-4), etc.

LENSTROEM (Charles-Jules), écrivain suédois, né à Gefle, en 1811, fit ses études à Upsal et obtint une chaire d'histoire de la littérature à Atterbom. Après de grands voyages dans le Danemark et en Allemagne, il entra dans les ordres, puis fut nommé professeur de philosophie au collége de sa ville natale. Il débuta, en 1835, par des articles de critique littéraire dans le *Journal* de la Société de littérature suédoise et fonda lui-même une feuille littéraire intitulée *Eos* (Upsal, 1839-1840).

Outre une foule d'articles dans ces journaux et dans beaucoup d'autres, M. Lenstrœm a publié un très-grand nombre d'ouvrages: *la Nouvelle École romantique française* (Om den Nyromantiska Skolan i Frankrike; Upsal, 1835); *Traité d'esthétique* (Førsœk till Lærobok i Æsthetiken; Stockholm, 1836); *Thorild's æsthetiska Asigter* (Upsal, 1838); *Lars Fornelius* (1838); *Histoire des théories de l'art* (Konst-Theoriernas Historia; Upsal, 1839, 2 vol.); *Histoire de la poésie suédoise* (Svenska Poesiens Historia; Orebro, 1839-1840); *Manuel de l'histoire de la poésie* (Handbock i Poesiens Historia, 1840): *Dictionnaire du dialecte de l'Helsingeland* (Ordbock œfver Helsinge-Dialecten; Upsal, 1841); *Histoire de la littérature et de l'art en Suède* (Sveriges Literatur Och konst-historia; Upsal, 1841); *Anthologie suédoise* (Svensk Anthologi; Orebro, 1840-1841); *De l'Art dans ses rapports avec la religion* (Om Konstens fœrhallande till Religionen; Upsal, 1842), etc.; puis des travaux de théologie: *Traité de l'histoire du dogme* (Lærobok i Dogm-Historien; Orebro, 1843); *Histoire de l'Église en Allemagne et en Suède* (Lærobok i Dogm-Historien; Ibid., 1843); *Histoire de l'Église universelle et de l'Église suédoise* (Lærobok i allmænna och Svenska Kyrko-Historien; Gefle, 1843), etc.; enfin des poésies: *Sigurd et Brynhilda* (Sigurd och Brynhilda; Upsal, 1836), poëme épique en vingt-quatre chants; des *Chants lyriques* (Lyriska fœrtslingar; Gefle, 1837); un drame, *Neron* (1838), etc.

LÉO (Mme N.... CHAMPSEIX, dite *André*), femme de lettres française, née vers 1833, a été mariée à M. Champseix, qui, après avoir collaboré à divers journaux, devint rédacteur en chef du *Peuple* de Limoges, en 1848, fut exilé après le coup d'État de 1851, et revint plus tard en France. Restée veuve en 1861, elle résolut de demander des ressources à sa plume, et adopta le pseudonyme littéraire d'*André Léo*, formé des prenoms de ses deux enfants. Son premier livre fut un roman de mœurs, *Un mariage scandaleux* (1862, in-18; 2e édit., 1865), qui fut accueilli avec faveur, et dont on a dit qu'il n'avait rien de scandaleux que le titre.

André Léo a publié depuis, dans le cadre du roman, d'autres études de mœurs: *les Deux filles de M. Plichon* (1864, in-18); *Une vieille fille*

(1864, in-18); *Jacques Galeron* (1865, in-18), tableau de la situation difficile d'un instituteur, etc. Elle a donné des nouvelles et romans en feuilletons, *les Désirs de Mariette*, dans le petit journal quotidien, le *Peuple* (avril 1864), *le Divorce*, dans le *Siècle* (1865), etc. Citons encore une *Lettre d'une mère de famille au Ministre de l'instruction publique*, sur l'instruction et l'éducation que reçoivent les enfants dans les maisons de l'État (1865, in-8).

LEO (Henri), célèbre historien allemand, né à Rudolstadt, le 19 mars 1799, fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, puis à dix-sept ans alla étudier la médecine à l'université de Breslau. Sur les conseils de Louis Jahn, il renonça à cette carrière, se voua, comme beaucoup de jeunes libéraux d'alors, à l'enseignement, se rendit à Iéna, puis à Gœttingue, et se livra à de sérieuses études sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge.

Reçu docteur à Iéna, en 1820, il préluda à ses nombreux travaux sur l'Italie, par son traité *Sur la Constitution des villes lombardes* (Uber die Verfassung der Lombard; Staedte, 1820), puis passa à Berlin, où il fut l'auditeur et le fervent disciple de Hegel, dont il devait plus tard déserter avec éclat et combattre les doctrines: contradiction qui domine toute la carrière de M. Leo, et qui conduit à diviser ses ouvrages en deux catégories distinctes, les uns empreints de l'esprit hégélien et libéral, les autres de l'esprit diamétralement opposé.

Sa vie présente elle-même deux phases: d'abord de rudes nécessités, une suite de luttes et de labeurs; puis le succès, la fortune et toutes les faveurs officielles. Un voyage d'Italie, que la protection de la princesse douairière de Schwartzbourg-Rudolstadt lui permit d'exécuter, lui fournit les documents historiques nécessaires pour continuer les travaux qu'il avait entrepris, et à son retour en Allemagne, il fit paraître le complément de son premier ouvrage sur l'Italie, sous ce titre: *Développement de la constitution des villes lombardes* (Entwickelung der Verfassung der Lombard. Staedte; Hambourg, 1824). Nommé ensuite professeur adjoint et sans traitement, il se vit dans la nécessité, en 1826, d'accepter un modeste emploi à la bibliothèque de Berlin. Mais il le quitta à la fin de l'année suivante, pour aller demander à l'enseignement, dans d'autres villes, une position meilleure. Après avoir encore rempli à Iéna, pendant deux ans, les fonctions de professeur extraordinaire, il fut enfin, en 1830, appelé comme professeur ordinaire d'histoire à Halle, et dès lors il put se consacrer librement aux travaux qu'il aimait.

C'est de cette époque que date son *Manuel de l'histoire du moyen âge* (Handbuch der Geschichte des Mittelalters; Halle, 1830), qui eut un grand succès. Il avait donné, presque en même temps, dans la collection Heeren Uckert, une *Histoire des États italiens* (Geschichte der Ital. Staaten; Hambourg, 1829-30, 5 vol.), qui avait également réussi. Deux ans plus tard, il publia une autre œuvre considérable: *Douze livres de l'Histoire des Pays-Bas* (Zwœlf Bücher niederlaend. Geschichten; Halle, 1832-35, 2 vol.).

Déjà le professeur de Halle se tournait peu à peu contre l'hégélianisme; il l'attaqua bientôt ouvertement, dans divers écrits, tels que: *M. le Docteur Diesterweg et les universités allemandes* (Herr Dr Diesterweg und die deutschen Universitaeten; Leipsick, 183.); *Lettre à Gœrres* (Sendschreiben an J. Gœrres; Halle, 1838), plus agressive encore; *les Hégéliens* (die Hegelingen; Ibid., 1838; 2e édit., 1839), où l'ancien disciple de Hegel ne garde plus aucun ménagement. Les récriminations les plus vives furent le résultat de ce démenti donné par M. Léo à son passé. Ce fut une *tempête* (ein Sturm), pour nous servir des expressions des biographes allemands.

A cette seconde période de sa vie et de ses doctrines appartiennent les ouvrages suivants: *Études et Esquisses pour servir à l'histoire naturelle de l'État* (Studien und Skizzen zur Naturgeschichte des Staats); *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (Leitfaden für den Unterricht in der Universalgeschichte; Halle, 1838-1840, 4 vol.). Dans les années qui suivirent, M. Henri Leo est revenu à des travaux plus calmes et dégagés de toute polémique; tels sont les ouvrages ayant pour titre: *les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (Altsaechs. und Angelsachs. Sprachproben; Halle, 1829); *Beowulf*, poëme en dialecte anglo-saxon (Ibid., 1849); *Rectitudines singularum personarum*; (Ibid., 1831). On peut rattacher à ces études la dissertation, qui date d'une autre époque, *sur le culte d'Odin en Allemagne* (Ueber Odin's Verehrung in Deutschland; Erlangen, 1822).

LÉONCE. Voy. LAURENÇOT.

LÉONHARD (Charles-César DE), géologue et minéralogiste allemand, né le 12 septembre 1779, à Rumpenheim, près Hanau (Hesse électorale), étudia aux universités de Marbourg et de Gœttingue, et, après quelques voyages d'exploration à travers l'Allemagne, exerça, jusqu'en 1814, diverses fonctions importantes dans l'administration du duché de Hanau. S'étant retiré alors du service de l'État pour se livrer exclusivement à l'étude, il devint, en 1816, membre de l'Académie des sciences de Bavière, et, en 1818, professeur ordinaire de minéralogie et de géologie à l'université de Heidelberg.

Parmi les ouvrages de M. Leonhard, aussi estimés que nombreux et particulièrement remarquables par le talent d'exposition, nous citerons: *Minéralogie topographique* (Topographische Mineralogie; Francfort, 1805-1809, 3 vol.); *Éléments d'oryctognosie* (Grundzüge der Oryktognosie; Heidelberg, 2e édit., 1833); *Manuel d'oryctognosie* (Handbuch der Oryktognosie; Ibid., 2e édit., 1826); *Caractères des espèces rocheuses* (Characteristik der Felsarten; Ibid., 1823); *les Formations basaltiques* (die Basaltgebilde; Stuttgart, 1832); *Agenda geognostica* (Heidelberg, 2e édit., 1839); *Éléments de géognosie et de géologie* (Grundzüge der Geog., etc.; Stuttgart, 2e édit., 1849); *Géologie ou Histoire naturelle de la terre* (Geol. oder Naturgeschichte der Erde; Ibid., 1836-1845, 4 vol.), ouvrage qui doit son origine à des leçons populaires publiques, et qui a été traduit dans les principales langues de l'Europe, notamment en français par MM. P. Grimblot et Toulouzan; *Histoire naturelle du règne minéral* (Naturgeschichte des Steinreichs; Ibid., nouv. édit., 1853), etc., etc. Ce savant rédige en outre, depuis 1830, avec le docteur H. G. Bronn, l'*Annuaire de minéralogie, de géologie, de géognosie et de la science des pétrifications* (Jahrbücher für Mineralog., Geolog., Geogn. und Petrefactenkunde; Ibid.), un des meilleurs recueils de ce genre. Plus récemment il s'est associé aux savants naturalistes: Agassiz, Bronn, Perty, Quitzmann et Seubert, pour publier une *Histoire naturelle populaire des trois règnes* (Volksnaturgeschichte der drei Reiche; Stuttgart, 1856, tomes I-IV).

Son fils, Gustave LEONHARD, né à Munich, le 22 novembre 1816, s'est livré aussi à l'étude de la géologie, et s'est fait connaître par plusieurs travaux relatifs, en général, à l'état géognostique

du grand-duché de Bade; entre autres : *Dictionnaire de minéralogie topographique* (Handwœrterbuch der topogr. Mineralogie; Heidelberg, 1843); *Esquisse géognostique du grand-duché de Bade* (Geognostische Skizze des Grossh. Baden; Stuttgart, 1846); *Études sur l'état minéralogique et géognostique du grand-duché de Bade* (Beitraege zur mineralog. und geognost Kenntniss des Grossh. Baden: Ibid., 1853); *Description géognostique et minéralogique de la route de montagnes en Bade* (Geol. mineralog Beschreibung der bad. Bergstrass; Ibid., 1853); *les Minéraux de Bade* (die Mineralien Badens; Ibid., 2e édit., 1854), etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages géologiques anglais.

LÉOPOLD Ier (Georges-Chrétien-Frédéric), roi des Belges, né à Cobourg, le 16 décembre 1790, est le fils du duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld. Une excellente éducation scientifique et littéraire lui avait fait la réputation d'un des princes les plus instruits de l'Europe, lorsque le mariage de sa sœur Juliane avec le grand-duc Constantin le détermina à entrer au service de la Russie. Dès 1808, il accompagnait l'empereur Alexandre à Erfurt, en qualité de général. Mais la volonté souveraine de Napoléon, qui disposait de sa principauté, le contraignit, en 1810, à quitter Moscou, et à se renfermer dans l'administration de Saxe-Cobourg. En 1811, le prince Léopold conclut un traité de frontières avec la Bavière, puis voyagea à l'étranger jusqu'au jour où le mouvement de 1813 lui permit de rentrer dans l'armée russe. Général de cavalerie, il déploya beaucoup de bravoure et de talent dans les campagnes de Saxe et de France, à Lutzen, à Bautzen, à Kulm et surtout à Leipsick, puis à Brienne, à Arcis-sur-Aube, et à La Fère Champenoise, et à la suite de ces affaires il reçut les insignes des ordres de Saint-Georges et de Marie-Thérèse. Après être entré à Paris, il accompagna l'empereur Alexandre en Angleterre, où il fixa l'attention de la princesse Charlotte, fille du prince de Galles et héritière du trône de la Grande-Bretagne, alors fiancée au prince d'Orange. Il quitta Londres pour aller faire valoir ses droits au congrès de Vienne, et, rappelé subitement à l'armée par le retour de l'île d'Elbe, rejoignit son corps sur les bords du Rhin. Après la bataille de Waterloo, il retourna en Angleterre, se fit naturaliser Anglais le 27 mars 1816, et épousa, le 2 mai, la princesse Charlotte. Il recevait en même temps une pension annuelle de 50000 livres sterling, le titre de duc de Kendal, et le rang de prince du sang. Les Anglais semblaient avoir fondé sur cette union de grandes espérances, lorsque la princesse mourut subitement en couches, le 5 novembre 1817. Retiré à Claremont, Léopold conserva la haute sympathie du roi qui le nomma feld-maréchal et membre du Conseil privé.

La proclamation de l'indépendance des Grecs le tira de sa retraite. Au commencement de février 1830, les représentants des puissances alliées lui offrirent le trône de Grèce, qu'il accepta d'abord conditionnellement sous certaines garanties de frontières et de politique, et qu'il finit par répudier franchement devant le mauvais vouloir de la diplomatie. Il se vit désigné presque immédiatement au choix des Belges, qui venaient d'accomplir leur révolution, et à l'acceptation des puissances, qui ne voulaient point de la candidature faite au duc de Nemours. Le 26 juin 1831, le prince Léopold reçut officiellement à Londres la députation du congrès national belge, et réclama l'adhésion de ce congrès au traité préliminaire de paix, dit des dix-huit, puis des vingt-quatre articles, proposé par la conférence de Londres. Après de longs débats, la nécessité de la paix, et la triple hostilité de la Hollande, de l'Angleterre et de la Russie firent consentir les Belges au partage de la dette et du Luxembourg. Léopold fit son entrée à Bruxelles le 21 juillet 1831. A dater de cette époque il renonça à la pension que lui faisait l'Angleterre, à condition qu'on entretiendrait son domicile de Claremont et qu'on acquitterait les legs de sa première femme.

En 1832, fut conclu son mariage avec la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août). La même année, la Hollande ayant recommencé les hostilités, le roi paya de sa personne dans cette lutte, qui eut pour résultat la prise de la citadelle d'Anvers par les Français. Un traité de *statu quo*, conclu pour cinq ans, permit à la Belgique d'organiser son gouvernement, et de développer les éléments de sa prospérité intérieure. Le roi créa, malgré une certaine opposition, l'ordre de Léopold, destiné à récompenser les services civils et militaires. Bientôt il eut à protéger le *statu quo* et contre l'exaltation belge et contre les prétentions hollandaises. A la suite d'armements considérables et d'hostilités insignifiantes, qui durèrent quatre années, le traité des vingt-quatre articles fut enfin ratifié par les deux pays, le 16 avril 1839. Il n'arrêta point les conspirations orangistes, dont la dernière, celle des généraux Vandermeer et Vandersmissen, montra, en 1841, ce que conservaient encore d'influence en Belgique les partisans de la maison de Nassau.

Cependant cette constitution si libérale, qui fait la gloire de la Belgique, avait été votée et promulguée en 1833. Égalité civile et politique, droit d'association et de réunion, liberté des cultes et de l'enseignement, liberté de la presse, séparation absolue de la société civile et de la société religieuse, pouvoir exécutif confié à un roi héréditaire, pouvoir législatif remis à deux chambres élues presque au suffrage universel, juridiction absolue du jury : tels en sont les principes fondamentaux. Modèle du roi constitutionnel, Léopold a dû s'occuper plutôt, dans tout le cours de son règne, de concilier les partis que de s'en défendre. Esclave de l'opinion publique, il est aussi habile à la connaître que prompt à la satisfaire. Deux grands partis se partagent la Belgique depuis qu'elle a conquis son indépendance, le parti catholique et le parti libéral. Un instant l'union, officiellement constituée, régna entre eux, sous le ministère Lebeau-Nothomb. Mais une majorité catholique dans les Chambres força le roi à former le ministère de Theux-Nothomb, qui jouit d'une souveraineté de six années (1834-1840), et se signala surtout par deux lois : l'une qui imposait à l'enseignement un système unitaire, l'autre qui consacrait l'indépendance des conseils communaux. La chute éclatante du ministère de Theux laissa la place au cabinet libéral Rogier-Lebeau, qui, après avoir accordé une amnistie générale et négocié un emprunt de 90 millions, destiné à de grandes entreprises industrielles, se vit contraint de demander au roi la dissolution d'une Chambre dont la majorité appartenait au parti clérical. Le roi refusa, le ministère tomba, et l'*Union* revint au pouvoir avec M. Nothomb (1841-1845). Ici se placent deux années de tâtonnements et d'hésitations. Le roi choisit un nouveau ministère libéral, M. Van de Weyer, puis le remplace tout à coup par l'ancien chef des catholiques, M. de Theux (1846-1847). L'opinion publique protesta par des élections radicales, qui eurent pour résultat de ramener au pouvoir M. Rogier, assisté d'un homme nouveau, M. Frère-Orban. Tous deux déployèrent beaucoup de zèle pour le bien public et d'énergie contre l'influence politique du clergé. Le roi traversa avec eux la

tempête de 1848. A la suite de mouvements républicains, qui n'avaient trouvé d'ailleurs que peu de partisans, on raconte que Léopold se présenta tout à coup au peuple de Bruxelles et lui offrit sa démission de roi. Mais la loi des incompatibilités et la réforme électorale semblaient même au parti radical des satisfactions suffisantes. Le désintéressement ou la savante tactique du roi avait consolidé son trône.

Cependant une scission affaiblissait le ministère, qui, malgré d'éclatantes manifestations populaires, crut devoir se retirer devant l'opposition du sénat (1852). Un cabinet mixte, composé par M. de Brouckère, céda la place, en 1855, à un cabinet catholique, où entrèrent MM. de Decker et Vilain XIV, deux ministres plutôt conservateurs que réactionnaires. Le roi, dont le fils aîné était venu à Paris, fut accusé par quelques feuilles d'avoir subi l'influence du cabinet des Tuileries, et la loi contre les étrangers vint montrer les concessions qu'il était prêt à faire aux intérêts de la paix. Mais le peuple belge lui prouva qu'il ne faisait pas remonter jusqu'à lui l'impopularité de quelques-uns de ses ministres en lui donnant, lors du vingt-cinquième anniversaire de son avénement (21 juillet 1856), les plus éclatants témoignages de respect et de sympathie, qui se sont reproduits, d'année en année, avec le même enthousiasme.

Mais les luttes des partis n'étaient pas éteintes. Au mois de mai 1857, l'opinion, déjà excitée par l'affaire d'un professeur de l'université de Gand, M. Brasseur, que l'on essaya de destituer sous prétexte d'hérésie, se manifesta violemment à l'occasion de la loi sur la charité. Après les débats les plus vifs au sein des Chambres, et quelques désordres dans la rue, le roi rappela au ministère MM. Rogier et Frère-Orban, et, dissolvant la représentation nationale, convoqua de nouveau les électeurs qui donnèrent une forte majorité au parti libéral. A la fin de 1863, le roi des Belges fut un des premiers à adhérer au projet de congrès européen proposé par Napoléon III.

De nombreux traités de commerce ont été conclus, dans les dernières années du règne de Léopold, entre la Belgique et les pays étrangers, tels que les traités avec la France (1er mai 1861), avec la Suisse (11 décembre 1861), avec la Chine (8 août 1862), avec les Pays-Bas (12 mai 1863), avec la Suède et la Norvége (26 juin 1863), etc. Il a été fait non moins de conventions pour la protection de la propriété littéraire et artistique dans les pays qui jusque-là avaient été si largement exploités par la contrefaçon belge.

Pour la famille royale dont Léopold est le chef, voy. Belgique.

LÉOPOLD II (Jean-Joseph-Ferdinand-Charles), dernier grand-duc de Toscane, né à Florence, le 3 octobre 1797, est le second fils du grand-duc Ferdinand III. Celui-ci, chassé par les Français en 1799, l'ammena d'abord à Vienne, puis à Salzbourg, dont l'évêché, sécularisé en sa faveur, lui fut donné comme dédommagement au traité de Lunéville. Il échangea cette résidence à la paix de Presbourg (1805) contre l'évêché de Wurtzbourg, érigé en grand-duché. Le jeune prince reçut dans cette dernière ville une brillante éducation et y étudia les littératures allemande et italienne. De retour à Florence en 1814, il épousa, en 1817, la princesse Marie-Anne, fille de Maximilien de Saxe. Ayant succédé à son père, le 17 juin 1824, il continua les traditions administratives de Léopold Ier, connu comme empereur d'Allemagne sous le nom de Léopold II, qui avait fait du duché de Toscane un des pays les plus florissants de l'Italie.

Lorsque, en 1847, éclata le grand mouvement réformiste italien, le duché de Léopold II était un des plus avancés sous le rapport des améliorations matérielles, de la liberté et de la tolérance. Le prince céda néanmoins un des premiers aux exigences du temps. Mais les événements ultérieurs, le progrès du parti démocratique, la coopération à la guerre contre l'Autriche et la pression d'un ministère républicain (voy. Guerrazzi), amenèrent sa fuite. Après la chute d'une révolution qui n'avait pas de racines dans le pays, le retour de Léopold fut accueilli avec joie par la population. Seulement le souvenir de 1848 exerça sur sa conduite une influence décisive, et la réaction contre les idées républicaines fit succéder aux progrès antérieurs l'influence militaire et cléricale. Aussi, dès le commencement de la nouvelle guerre de l'indépendance, en 1859, il se vit forcé encore une fois de fuir de ses États, où un gouvernement provisoire prit la direction des affaires pour toute la durée de la guerre contre l'Autriche. La paix de Villafranca stipula vainement la réintégration du grand-duc de Toscane, qui, après avoir abdiqué, le 21 juillet 1859, en faveur de son fils Ferdinand IV (voy. Toscane), vit ses États héréditaires annexés, par suite d'un vote national, à la monarchie piémontaise.

Léopold II a témoigné de son goût pour la littérature, en publiant une splendide édition des *Œuvres de Laurent de Médicis* (Opere di Lorenzo de Medici, Florence, 1825, 4 vol. in-fol.).

LÉOUZON-LEDUC (Louis-Antoine), littérateur français, né le 10 décembre 1815, débuta dans les lettres par des articles de critique dans *l'Union catholique*. A la suite d'un voyage dans plusieurs contrées du Nord, dont il avait étudié particulièrement l'histoire et les langues, il reçut, en juillet 1846, la mission d'aller chercher en Finlande le marbre destiné au tombeau de Napoléon Ier. En 1856, il devint rédacteur en chef de *l'Observateur*, feuille financière. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Une saison de bains au Caucase*, extrait de Lermontoff (1845, in-8); *Études sur la Russie et le nord de l'Europe* (in-12); *le Glaive russique* (in-8); *la Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, etc.* (1845, 2 vol. in-8); *Histoire littéraire du Nord* (1850, in-8); *Essai biographique et critique sur le comte Ouwaroff*, en tête des *Esquisses* de cet écrivain, *la Russie contemporaine* (in-16); *l'Écho de la guerre* (1854); *les Iles d'Aland* (in-16); *la Baltique* (in-16); *l'Empereur Alexandre II* (mai 1855), à l'occasion de l'avénement du nouveau czar; *Ivan* (1859); *les Financiers contemporains. J. Mirès* (1860, in-8); *les Couronnes sanglantes. Gustave III, roi de Suède* (1861, in-12), etc.; des traductions du suédois, de nombreux articles dans la *Presse*, etc.

LEPAGE (Henri), historien français, né à Amiens, le 3 septembre 1814, fixé depuis vingt-cinq ans environ à Nancy, où il est archiviste du département, a publié jusque dans ces derniers temps un grand nombre d'annuaires, de mémoires, d'ouvrages et de fragments relatifs à l'histoire de la Lorraine.

Nous citerons principalement de lui : *Histoire de Nancy* (1838); *Fleurs lorraines* (1842); *le Département de la Meurthe*, statistique historique et administrative (1843, 2 parties); *le Département des Vosges* (1847), avec M. Charton; *Sept lettres sur l'histoire de Lorraine* (1848); *Pierre Gringoire* (1849), extrait d'études sur le théâtre en Lorraine; *Rôle des habitants de Nancy pendant les guerres de Henri II* (1854); *les Communes*

de la Meurthe (1855); *Jeanne d'Arc* (1856); *Dictionnaire géographique de la Meurthe* (1860, in 8, avec une carte), qui obtint, en 1861, une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles lettres; *Documents inédits sur la guerre des Rustauds* (1861, in-8), etc.

LÉPAULE ou LÉPAULLE (Guillaume-François-Gabriel), peintre français, né à Versailles, le 21 janvier 1804, suivit les ateliers de Regnault, de M. H. Vernet et de V. Bertin, et étudia tour à tour l'histoire, le genre et le paysage. Entré en même temps à l'École des beaux-arts, il débuta au salon de 1824. Il a figuré depuis à toutes les expositions annuelles, malgré de nombreux voyages en Espagne, en Italie, en Flandre, en Afrique et en Turquie. Nous citerons parmi ses envois, qui appartiennent à tous les genres : *l'Invention de la lyre* (1824); *Intérieur d'appartement Louis XIV* (1831); *la Coquette* (1835); *Frascatane en habits de fête*, *Vue de Paris* (1839); *la Rêveuse italienne* (1841); *la Mandoline*, *Au bal de l'Opéra* (1842); *Chacun chez soi*, scène flamande (1845); *les Odalisques au bain*, *l'Intérieur du harem* (1846); *l'Esclave favorite* (1847); *l'Indécision* (1852); les portraits des *barons Léonel Rothschild*, *Frossard*, des *ducs de Choiseul*, *Plaisance*, *Ossuna*, *d'Infantado*, des *comtes Lanjuinais*, *Montesquiou*, *Rigny*, *Montebello*, *Breteuil*, des *marquis Maison*, *Las Marismas*, des *généraux Rouyer*, *Cavaignac*, de *MM. Cicéri*, *Dupin*, *Paulin*, *Poncelet*, *Lemaire*, *Raoul-Anglès*, *Frum*, *Halévy*, *Grevedon*, *Castil-Blaze*, *Levy Alvarès*, *G. Chadeuil* (1831-1853); *la Reine Isabelle* d'Espagne, *l'Empereur Napoléon III* (1853). Il a exécuté, comme portraitiste, une longue galerie d'acteurs en pied et souvent dans leurs rôles. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *le maréchal Leroy Saint-Arnaud;* au salon de 1857, *le Rêve d'amour*, une *Chasse*, une *Madeleine*, et le *portrait de Mme Miolan Carvalo;* à celui de 1861, les portraits de *Victor-Emmanuel*, du *général comte de Pontevès*, de *Tamberlick* dans le rôle de *Poliuto;* à celui de 1863, un *Rendez-vous de chasse de l'empereur à Pierrefonds* et plusieurs *Portraits;* à celui de 1864 deux *Portraits*. Citons encore : des *Oiseaux*, des *Rendez-vous de chasse*, *l'Attaque*, *l'Accompagnée*, *le Hallali*, *la Curée*, acquis par les princes de Wagram et de Plaisance, *Chevaux effrayés par un épervier*, *le Steeple-chase*, etc. Il a enfin envoyé à la Société des amis des arts de Lyon une *Ariane abandonnée* (1840), et travaillé à la décoration intérieure de Saint-Merry. M. Lépaule a obtenu une 2e médaille en 1831.

LE PAYS DE BOURJOLLY (Jean-Alexandre), général français, sénateur, né à Saint-Domingue, le 24 mars 1791, de parents français, vint à Paris sous le Consulat et fut emmené en Hollande par Louis Bonaparte et placé parmi ses pages. En 1807, il fut nommé sous-lieutenant d'infanterie, suivit en qualité d'aide de camp le maréchal de Bessières en Espagne, en Russie et en Allemagne, puis le maréchal Soult aux batailles de Toulouse et de Waterloo. Il était chef d'escadron en 1814 lorsqu'il fut mis en demi-solde au second retour des Bourbons. Il ne put continuer une carrière commencée sous de si brillants auspices qu'après les événements de 1830. Il devint alors major de place à Alger à l'issue de l'expédition, colonel en 1835, maréchal de camp le 21 juin 1840, et, après sept années de combats en Afrique, il fut promu au grade de lieutenant général le 20 octobre 1845. M. Le Pays de Bourjolly a commandé plusieurs divisions militaires jusqu'au rétablissement de l'Empire. Appelé alors à la présidence du comité consultatif de cavalerie, il est entré au Sénat par décret du 31 décembre 1852. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1849. — Il est mort en septembre 1865.

On doit à ce général quelques écrits militaires : *Colonies de l'Algérie* (1849, in-8); *Du mode de gouvernement en Algérie* (1850, in-8); *De l'armée en 1848* (1853, in-8), récit des événements accomplis à Lyon pendant les premiers mois de la République.

LE PAYS DE BOURJOLLY DE SERMAISE (Guillaume-Jean-Marie-Édouard), général français, cousin du précédent, est né de parents français, à Philadelphie, le 10 juin 1793. Après avoir servi trois ans dans l'armée italienne de Murat, il passa capitaine dans l'armée française, et fit la campagne de 1814. A la Restauration, il fut employé dans les mousquetaires de la garde royale, puis dans la cavalerie de ligne, et prit part à l'expédition d'Espagne. Colonel en 1836, maréchal de camp en 1846, il devint général de division le 22 décembre 1851. Après avoir commandé quelque temps à Nancy, il a été mis, en 1852, à la tête de la 10e division militaire, dont le siége est à Montpellier, et compris, en 1858, dans le cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur, le 28 mai 1850, il a été promu grand officier le 1er juin 1858.

LE PELETIER D'AULNAY (Octave, comte), député français, né le 27 juin 1816, est neveu du député de ce nom qui fut un des vice-présidents de la Chambre de 1842 à 1848 et est mort en 1855. Nommé auditeur de seconde classe au conseil d'État en 1840, il passa deux ans plus tard dans la première et fut destitué à la révolution de Février. En 1849, il fut élu le septième sur la liste des représentants de Seine-et-Oise, s'associa à la politique monarchique de la majorité, puis se déclara pour l'Élysée et fit partie de la Commission consultative de décembre 1851. Maire de Cervon et membre du Conseil général pour le canton de Clamecy, il entra, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, pour la 3e circonscription de la Nièvre, où il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 19 539 voix sur 21 901 votants. M. Le Peletier d'Aulnay a été promu officier de la Légion d'honneur, le 7 juillet 1862, et il a été, depuis plusieurs années, secrétaire de la Chambre.

Un de ses oncles, M. Charles-Ange-Ernest LE PELETIER-D'AULNAY, fut nommé, en 1834, juge au tribunal civil de la Seine; il en devint, en 1847, un des vice-présidents et obtint, en 1855, un siége de conseiller à la Cour impériale. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

LE PELLETIER [DE LA SARTHE] (Alme), médecin français, né au Mans, vers 1798, fut reçu docteur à Paris en 1825, et se fixa dans sa ville natale, où il s'est fait un renom de praticien distingué. Occupé en même temps de travaux scientifiques, il a publié d'importants écrits, la plupart édités à Paris, et est devenu, en 1825, correspondant de première classe de l'Académie de médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837.

On a de lui : *Essai de médecine physiologique* (1823, in-8); *Traité complet sur la maladie scrofuleuse et sur ses variétés* (1830, in-8); *Traité de physiologie philosophique et médicale* (1831, 4 vol. in-8); *Des Hémorroïdes et de la chute du rectum* (1834, in-8); *De l'emploi du tartre stibié à haute dose en particulier dans la pneumonie et le rhumatisme* (1835, in-8); *Traité de l'éré-*

sipèle et de ses variétés (1836, in-8) : *Système pénitentiaire complet* (1851, in-8); *Illusions et réalités, ou Régénération des peuples* (1858, in-8) ; *Traité complet de physionomie, ou l'homme moral positivement révélé*, etc. (1864, gr. in-8); des *Observations, Lettres, Mémoires*, etc., sur différents sujets (1828-1853).

LE PLAY (Pierre-Guillaume-Frédéric), ingénieur français, conseiller d'État, né à Honfleur, le 11 avril 1806, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, entra dans le corps des mines et parcourut les différents grades jusqu'à celui d'ingénieur en chef de première classe. Dès 1830, il se fit connaître par des mémoires dans divers journaux scientifiques et fut nommé professeur de docimasie à l'École des mines, où il est, en outre, aujourd'hui sous-directeur, chargé de l'inspection des études. En 1853, lors des préparatifs de l'Exposition universelle de l'industrie pour 1855, il fut attaché, en qualité de commissaire général, à la sous-commission impériale, dont il devint président, à la retraite du général Morin, et dirigea cet important service avec une activité qui a été récompensée par le titre de conseiller d'État en décembre 1855. Il a été également nommé commissaire de l'empire français pour l'Exposition universelle de Londres en 1862. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 décembre 1855.

On a de M. Le Play, qui a fait, dans divers pays, plusieurs excursions scientifiques : *Observations sur l'histoire naturelle et la richesse minérale de l'Espagne* (1834, in-8); *Aperçu d'une statistique générale de la France*, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840); *Description des procédés métallurgiques dans le pays de Galles* (1848, in-8, pl.); avec M. le baron Brisse, l'*Album de l'Exposition universelle* (1856); un grand nombre d'articles, *Observations, Descriptions, Notices*, sur des questions scientifiques ou pratiques, etc. Il faut citer à part, dans un nouvel ordre d'idées : *les Ouvriers européens* (1855, in-8), ouvrage qui a fait une grande sensation et dans lequel l'auteur, abordant le problème du prolétariat, propose comme solution une sorte de retour à l'organisation féodale de la société industrielle; *la Réforme sociale en Europe déduite de l'observation des peuples européens*, etc. (1864, 2 vol. in-8), etc.

LE POITTEVIN (Edmond-Modeste-Eugène POIDEVIN, dit), peintre de genre français, né à Paris, le 31 juillet 1806, entra, à vingt ans, à l'École des beaux-arts, comme élève de M. Hersent et y remporta la première médaille au concours de paysage historique, en 1828. Il avait débuté en 1826 et 1827 à l'exposition de la Société des amis des arts, avec *les Moissonneurs*, acquis par la duchesse de Berri, et divers *paysages*. Il fit divers voyages artistiques en Angleterre, dans la Normandie et tout le nord de la France, en Flandre, en Hollande et en Italie, et envoya sans interruption aux salons annuels de nombreux sujets de genre, et principalement des vues maritimes : *Moulins anglais près de la mer, Écurie, les Bords de la Tamise, Cour normande* (1831); *Marée basse*, au musée du Luxembourg, *les Côtes d'Écosse* (1833); *Cabane flamande, Pêcheurs normands* (1836); *la Rentrée des Pêcheurs, Souvenir de Belgique* (1835) : *Derrière la dune, Effet de glaces*, pris en Hollande; *le Chaperon Rouge* (1838); *les Naufragés*, au Luxembourg (1839); *les Gueux de mer, Pâturage hollandais, Adrien Van der Velde débarquant à Blanckemberg* (1840); *le Golfe de Naples* (1841); *la Villa d'Este, la Grotte d'azur*, dans l'île de Capri (1842); *Van der Velde dessinant au milieu du combat, le Fossoyeur et ses enfants, le Peintre à la taverne, le Campo-Vaccino* (1844); *le Coup de l'étrier* (1845) : *la Première blessure* (1847); *Pas de feu sans fumée, la Lune de miel* (1848); *le Mur mitoyen* (1849); *le Berger et la mer, le Coup de cidre* (1850); *les Forbans, les Amis de la ferme* (1852); *le Droit de la force, les Religieux du Cap, les Gardeurs de dindons* (1853); quelques *portraits* (1840-1852) ; *la Marée basse, l'Hiver de Hollande*, tableau appartenant à l'État (1855); *l'Hiver, l'École buissonnière, le Halage d'un canot* (1857); *les Pilotes hollandais, la Vigie, Chaumière normande* (1859); *les Plaisirs de l'été, le Médecin de campagne*, tous deux achetés pour le ministère d'État; *Vue de la base de l'aiguille d'Aral* (*Étretat*); *la Pêche sur la glace, Pêcheurs de la côte de la Manche recueillant des épaves*, un *Futur peintre de nature morte* (1861); *les Sarcleuses, les Préposés à l'entretien des phares du Hourdyck, Honni soit qui mal y pense* (1863); *les Sonneurs, le Rêve de Cendrillon* (1864), etc.

M. Eugène Le Poittevin a peint, pour les galeries de Versailles, la *Prise de Baruth*, la *Bataille navale d'Embro*, le *Combat de Wertingen*, ainsi que divers *Épisodes* maritimes (1836-1845), et pour la collection du château d'Eu, *Un Déjeuner au mont d'Orléans* (1845). Il a obtenu deux 2[es] médailles en 1831 et 1848, une 1[re] en 1836, une 3[e] en 1855, et la décoration en juin 1843.

LE PRÉDOUR (Fortuné-Joseph-Hyacinthe), marin français, sénateur, né le 16 février 1793, entra dès l'âge de onze ans dans la marine et prit part aux guerres maritimes de l'Empire. Nommé successivement enseigne (1812), lieutenant (1822), capitaine de corvette (1831), et de vaisseau (1838), il fut promu contre-amiral le 27 mars 1847, et mis en même temps à la tête de la station navale du Brésil. Jusqu'en 1851, époque où il résigna le commandement, il eut à surveiller le blocus de la Plata et fut appelé à négocier avec Rosas le traité qui porte son nom, et dont les principales clauses étaient la libre navigation du Parana, le *statu quo* avant la guerre et l'indépendance de la République orientale (1850). L'envoyé anglais en conclut un semblable sur les mêmes bases. M. Le Prédour a été promu au grade de vice-amiral, le 3 février 1852 et appelé au Sénat le 3 février 1858. Il y a voté, en mars 1861, contre l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle des papes. Admis dans le cadre de réserve, il est devenu membre titulaire du Conseil d'amirauté. L'amiral Le Prédour, promu grand officier de la Légion d'honneur le 11 août 1855, a été nommé membre du Conseil de l'ordre par décret du 28 janvier 1862.

On a de lui : *Instructions nautiques sur la mer de Chine* (1824, in-4; 3[e] édit. augmentée, 1851); *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde* (1837-1839, 5 vol. in-8; 2[e] édition augmentée, 1851, 3 vol. in-4), tirées et traduites de l'anglais de J. Horsburgh et divers articles insérés dans les *Annales maritimes*.

LE PRÉVOST (Auguste), antiquaire et historien français, membre de l'Institut, né à Bernay (Eure), le 4 juin 1787, mort le 15 juillet 1859.— Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LEPSIUS (Karl-Richard), célèbre orientaliste allemand, fils de l'historien de ce nom, né à Naumbourg, le 20 décembre 1813, alla étudier la philologie comparée à Leipsick, à Gœttingue, et, en dernier lieu, à Berlin, sous la direction de Bopp. En 1833, il fut reçu docteur en philosophie avec une thèse *de Tabulis Eugubinis*, et se rendit

à Paris, muni de lettres de recommandation de M. de Humboldt. L'Académie lui décerna, l'année suivante le prix Volney, pour un mémoire intitulé : *la Paléographie appliquée aux recherches de linguistique* (die Palæographie als Mittel der Sprachforschung; Berlin, 1834; 2e édit., Leipsick, 1842). Ce mémoire fut suivi de deux autres très-importants, imprimés dans la collection de l'Académie de Berlin : *Rapport des alphabets sémitique, indien, vieux persan, vieux égyptien, éthiopien* (Ueber die Anordnung und Verwandtschaft der Semitischen.... Alphabete; Berlin, 1835), et *Sur l'origine et les rapports des noms de nombre dans les langues indo-germaniques, sémitiques et cophtes* (Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwœrther, etc.; Ibid., 1835).

En 1835, M. Lepsius partit pour l'Italie, où il se livra, dans les bibliothèques de Turin, de Pise et de Côme, à de nombreux et importants travaux et fut admis dans l'institut archéologique de cette dernière ville, dont le fondateur, M. de Bunsen, était devenu son ami. Il y publia sa célèbre *Lettre à M. Rosellini sur l'alphabet hiéroglyphique* (Rome, 1837), suivie de Mémoires sur le style architectural et les monuments des Égyptiens.

Depuis cette époque, en dehors d'un ouvrage intitulé *Inscriptiones umbricæ et oscæ*, avec un commentaire (Leipsick, 1841), et auquel il faut rattacher deux mémoires *sur les Pélages tyrrhéniens en Étrurie et sur l'Origine étrusque du système des monnaies italiennes* (Ibid., 1842), M. Lepsius s'est presque exclusivement renfermé dans le domaine des langues et des antiquités égyptiennes. Envoyé en Angleterre, en 1838, par l'Institut archéologique, il s'y rencontra de nouveau avec M. de Bunsen, et tous deux y formèrent le plan d'un grand voyage en Égypte, que le roi de Prusse, sur les pressantes sollicitations de MM. Eichhorn et de Humboldt, consentit à faire exécuter. L'expédition se composa d'artistes et de savants anglais et allemands, et mit à la voile en Angleterre au mois de septembre 1842. Protégée par le vice roi Méhémet-Ali, elle dura quatre années, et eut les résultats les plus heureux. De retour en Allemagne, en 1846, M. Lepsius fut nommé professeur titulaire à Berlin, et, en 1850, membre de l'Académie des sciences de cette ville, dont il avait enrichi le musée de collections précieuses. Il s'occupa alors de publier le fruit de ses recherches sur l'histoire, la géographie, la chronologie, l'art, la langue, la littérature et la religion des anciens Égyptiens. Ce savant orientaliste a été élu, en décembre 1858, correspondant de l'Institut.

Citons encore de lui, outre de nombreuses dissertations, quatre grands ouvrages : *Monuments de l'Égypte et de l'Éthiopie* (Denkmaeler aus Ægypten und Æthiopien; 1853-1857, in-folio), avec *Texte abrégé* (Vorlaeufigue Nachricht; in-4), contenant le récit de l'expédition; *Chronologie des Égyptiens* (Chronologie der Ægypter, 1849, tome I), accompagné d'une table des rois d'Égypte; *les Premiers dieux des Égyptiens* (Ueber den ersten ægypt. Gœtterkreis, 1851); *Lettres sur l'Égypte, l'Éthiopie et la presqu'île du Sinaï* (Briefe aus Ægypten, Æthiopien, etc., 1852). Il faut encore citer : *Importance de quelques monuments égyptiens pour la connaissance de l'histoire des Ptolémées* (Ueber einige Ergebnisse der ægyptischen Denkmaeler, etc., 1853) et un grand ouvrage intitulé : *Alphabet de linguistique universelle* (das allgemeine linguistische Alphabet, 1855).

LE PUILLON DE BOBLAYE (Théodore), général français, ancien député, né à Pontivy le 23 octobre 1795, mort en mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LEQUESNE (Eugène-Louis), sculpteur français, né à Paris, le 15 février 1815, se destina d'abord au barreau et se fit inscrire avocat en 1839. Il entra à l'École des beaux-arts, en 1841, comme élève de Pradier, et remporta le grand prix de sculpture en 1844, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Dès 1842, pendant un premier voyage à Rome, il avait envoyé au salon une *Tête de saint Joseph* et exposé, l'année suivante un *Buste* et une *Jeune fille jouant avec une coquille*. Son premier envoi de la villa Médicis fut une *Copie* du Faune de Barberini.

De retour en 1850, il reparut au salon, avec le modèle en plâtre du *Faune dansant*, sujet devenu bientôt populaire. Il exposa ensuite, cette même année et les suivantes, les bustes de *Mlle Léry*, de *Portalis*, celui d'*Étienne*, commandé par le ministère d'État pour le foyer de l'Opéra. Il exécuta, pour la chapelle du château de Montrichard (Haute-Saône), le *Tombeau* de Mme de Trayrou. Vers la même époque, Pradier lui confia, avant sa mort, le soin de terminer les *Victoires* du tombeau de Napoléon, aux Invalides. *Le Faune* de 1850, acquis par la direction des musées, a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste d'*Hippolyte Guérin*, le buste du *maréchal Saint-Arnaud*, demandé par sa famille, celui de *Visconti*, appartenant à M. Achille Fould. En 1855, M. Lequesne a exécuté, au nouveau Louvre, les sculptures du couronnement du pavillon Mollien, les œils-de-bœuf du pavillon Denon, et la statue de *Philippe de Comines*. Au salon de 1857, il a envoyé *Lesbie*, une *Baigneuse*, statuettes, *le maréchal Saint-Arnaud*, statue en pied pour Versailles; *Soldat mourant*, d'après une esquisse de Pradier; au salon de 1859, *Jeune fille pesant des Amours*; à celui de 1861, cinq *Bustes*, parmi lesquels on remarquait celui de *M. Clapisson*, membre de l'Institut; à celui de 1863, *l'Esclave romain*, le portrait de *Mlle A. Patti* et un *Griffon ailé*, bronze destiné au musée Napoléon à Amiens; *l'Été*, statue fonte de fer, *M. Reinaud*, membre de l'Institut (1864). Il a été chargé du chemin de la croix destiné à l'Institut de l'Impératrice, de la fontaine monumentale de la grande place de la ville de Nevers; puis de la décoration de la nouvelle église Saint-Augustin du boulevard Malesherbes (1864), etc. M. Lequesne, qui avait obtenu une 1re médaille en 1851, a reçu deux premières médailles, aux expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), et la décoration le 31 décembre de cette dernière année.

LEQUEUTRE (Hippolyte-Joseph), peintre français, né à Dunkerque, en 1793, étudia la peinture sous Périn Granger, la miniature sous Aubry et J. B. Isabey et débuta au salon de 1824. Après avoir essayé et produit une foule de compositions à l'aquarelle, à l'estompe, au crayon lithographique, il se renferma, dès 1830, dans le genre du portrait à l'aquarelle et de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de *la duchesse de Berri*, du *duc de Bordeaux*, de *la princesse de Nassau*, de personnages pris à peu près dans toutes les classes, et de son maître *Isabey*; quatre de ses miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, deux au salon de 1861; à celui de 1863, il a exposé *le Renard effrayé*, *l'Épagneul en arrêt*. La lithographie la plus heureuse de cet artiste est le portrait de *Casimir Périer*, publié en 1828. Il a obtenu une 3e médaille, pour la miniature, en 1831.

LEQUEUX (l'abbé J.... F.... M....), théologien français, né vers 1800, a été tour à tour vicaire général des diocèses de Soissons et de Paris, puis

est devenu chanoine de Paris et supérieur du séminaire de Soissons. Docteur en théologie, il a publié des ouvrages de droit canonique et de philosophie, adoptés pour l'enseignement ecclésiastique : *Manuale compendium juris canonici* (1840-1844, 4 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1850); *Synopsis juris canonici communis* (1845, in-4), rédigé sous forme de tableaux avec des citations; *Selectæ quæstiones* (1846, in-12); *Institutiones philosophicæ* (1846-1847. 4 vol. in-12), contenant la psychologie, la théodicée, la cosmologie et l'histoire de la philosophie.

LEQUEUX (Paul-Eugène), architecte français, né à Paris, le 10 août 1806, entra, en 1822, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Guénepin, y suivit douze ans les cours d'architecture et remporta le grand prix au concours de 1834, dont le sujet était : un *Athénée*. Marié depuis quelques années à la sœur de M. Victor Baltard et attaché déjà, comme architecte, à la ville de Paris, il renonça au séjour des cinq années à la villa Médicis; c'est depuis ce moment que les élèves mariés ont été exclus du concours des grands prix. Les travaux de M. Lequeux se sont à peu près renfermés dans la circonscription de Sceaux et de Saint-Denis, dont il est depuis longtemps l'architecte. Il a construit la sous-préfecture de Saint-Denis, la mairie de Montmartre, l'église de la Villette, divers tombeaux particuliers, et, plus récemment (1856), l'église paroissiale de Villetaneuse et la mairie de Puteaux, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1859.

LEQUIEN (Arthur), député français, ancien représentant, né en 1813, s'inscrivit, comme avocat, au barreau de Douai, puis entra, en 1838, dans l'administration et fut, pendant dix ans, sous-préfet de Béthune. En 1849, il fut élu représentant du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative, le neuvième sur quinze, s'associa à tous les actes de la majorité monarchique et fit partie, en décembre 1851, de la commission consultative. Candidat officiel du nouveau gouvernement, il est entré au Corps législatif en 1852 et a été réélu en 1857. M. Lequien a été nommé conseiller-maître à la Cour des comptes en 1860. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 20 janvier 1857.

LERCHENFELD (Gustave, baron DE), homme d'État allemand, fils du baron Maximilien de Lerchenfeld, né à Munich, en 1801, fit de sérieuses études de droit, et devint juge dans un cercle du Palatinat, puis conseiller à la Cour d'appel de la Haute-Franconie. Après la mort de son père (1843), héritier de son titre et de son domaine, il quitta la magistrature pour les affaires politiques, et fit partie des chambres bavaroises de 1843 à 1848. Dévoué aux idées libérales, M. de Lerchenfeld accepta le portefeuille des finances, en mars 1848, après la chute du ministère Wallerstein et l'abdication du roi Louis. En novembre, il passa à l'intérieur. Il s'opposa de tout son pouvoir à la reconnaissance, par la Bavière, de la constitution de Francfort, et à la réunion des chambres des États. Devenu dès lors très-impopulaire, il donna sa démission, au mois de décembre, et ne conserva qu'une place au conseil d'État, et une pension de retraite. Depuis, M. de Lerchenfeld a toujours compté parmi les représentants du parti constitutionnel, à la Chambre des Députés.

LERDO DE TEJADA (N....), économiste mexicain, est connu surtout par la publication d'un grand ouvrage de statistique, unique en son genre, au Mexique, et intitulé : *Tableau synoptique de la république mexicaine en* 1850. Partisan des idées démocratiques et de la sécularisation des biens du clergé, il était entré, en 1856, dans le ministère du général Comonfort (voy. ce nom), comme ministre des finances, en remplacement de M. Manuel Payno. — Il est mort le 22 mars 1861.

LEREBOURS (Nicolas-Marie-Paymal), opticien français, né à Paris, le 15 février 1807, et fils du célèbre ingénieur Noël-Jean Lerebours, l'auteur de tant d'admirables instruments, aujourd'hui à l'Observatoire, partagea, jeune encore, les travaux de son père. A la mort de ce dernier (1840), il reprit l'établissement qu'il avait fondé, et le dirigea jusqu'en 1853, avec M. Secrétan. Il s'est consacré, en dehors du commerce, à des études scientifiques sur l'optique et la photographie. Il a été adjoint au Bureau des Longitudes le 26 mars 1862.

M. Lerebours a publié plusieurs traités et mémoires, entre autres : *Traité de photographie* (1842; 4ᵉ édit., 1844); *Traité de galvanoplastie* (1843); *Galerie microscopique* (1843); *Instruction pratique sur les mycroscopes* (1846); *Des papiers photographiques* (1848); etc.

LEREMBOURE [Basse-Pyrénées], ancien représentant du peuple français, né à Bayonne, vers 1798, s'établit comme avocat à Pau, puis à Bayonne, et fut, dans son département, un des chefs de l'opposition radicale, sous la monarchie de Juillet. Nommé juge suppléant au tribunal de Bayonne, il siégea dans l'affaire de M. Achille Marrast, contre les juges d'Orthez. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire à Bayonne, et il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur onze, par 55 175 voix. Membre du comité de l'intérieur, il parut quelquefois à la tribune de la Constituante, et vota ordinairement avec le parti du *National*, se montrant très-opposé aux doctrines socialistes, mais en politique, assez avancé pour appuyer l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de Louis-Napoléon, mais sans s'associer aux demandes d'accusation présentées à l'extrême gauche. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit place au barreau de Bayonne.

LERET D'AUBIGNY (Alphonse), homme politique français, député, est né au Mans, le 23 août 1804. Conseiller de préfecture de la Sarthe en octobre 1830, il devint, deux ans après, sous-préfet de St-Calais, puis, en 1844, conseiller de préfecture de Seine-et-Oise. Membre du Conseil général pour le canton de La Ferté-Bernard, il entra au Corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement, dans la 2ᵉ circonscription de la Sarthe, en remplacement de M. Langlais devenu conseiller d'État. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 23 570 voix sur 24 181 votants. M. Leret d'Aubigny a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LÉRIS (Alfred DESROSIERS, connu sous le nom de DE), auteur dramatique français, né vers 1814, a collaboré à un grand nombre de pièces jouées sur les théâtres de genre, telles que : *Zizine* (1837); *Un Mariage russe* (1840); *Un Miracle de l'amour* (1843); *le Marché aux servantes* (1844); *le Châle bleu* (1846); *Un Gentilhomme campagnard* (1848); *Portes et placards* (1850); *Royal Tambour* (1851); *les Moutons de Panurge* (1853); *Un Drôle de corps* (1854); *Simonne* (1858); *les Profits du jaloux* (Odéon, 1861); *les Deux dots* (Folies-Dramatiques, 1862), etc. En 1855, il a publié un recueil de poésies intitulé : *Mes vieux amis* (in-18).

LERMINIER (Jean-Louis-Eugène), littérateur français, né à Paris, le 29 mars 1803, mort dans cette ville, le 25 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LEROI (Joseph-Adrien), médecin français, né à Versailles, le 19 mars 1797, étudia la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur, et alla se fixer dans sa ville natale. Sous-bibliothécaire de cette ville en 1841, il est devenu bibliothécaire en 1850, et, depuis, correspondant du ministère de l'instruction publique. Il a écrit, entre autres ouvrages relatifs aux questions et aux travaux archéologiques : *Des eaux de Versailles, dans leurs rapports historique et hygiénique* (1847); *Louis XIII et Versailles* (1848); *Relevé des dépenses de Mme de Pompadour* (1853); *Histoire anecdotique des rues, etc. de Versailles* (1854-57, 2 vol.); *Récit de la grande opération faite au roi Louis XIV* (1857); *Madame du Barry* (1858), tous ouvrages imprimés et publiés à Versailles; puis *Journal de la Santé du roi Louis XIV, écrit par Vallot, d'Aquin et Fagon* (1862, in-8).

LE ROUSSEAU (Julien-Jean-Baptiste, dit JULIEN), écrivain français, né à Ménilmontant, le 6 octobre 1812, et destiné par son père à l'architecture, se tourna vers les études littéraires et les questions religieuses ou sociales, et fut un des adeptes de l'abbé Châtel. De 1837 à 1838, il alla faire un cours de philosophie populaire et de morale à la Société de concerts du peuple de Bruxelles, et revint, en 1839, prendre part à la rédaction de *la Phalange* et de *la Démocratie pacifique*, qu'il abandonna pour diriger, pendant cinq ans (1843-1848), *l'Observateur des Pyrénées*. Mêlé depuis au mouvement de la presse parisienne, il a été, en avril 1857, l'un des fondateurs et le premier gérant du *Courrier de Paris*, dont il devint ensuite rédacteur.

On doit à M. Julien Le Rousseau un certain nombre d'opuscules et d'ouvrages, qui, sous les titres les plus divers, renferment tous des questions philosophiques et des théories indirectes d'organisation sociale : *Discours contre le célibat, l'Église française, Anniversaire de la révolution de 1830, les Saintes gens de l'Église catholique, apostolique et romaine, Formulaire de foi, Théorie de l'immortalité de l'âme* (1835-1840), brochures; *Notions de phrénologie* (1847, in-12); *de l'Organisation de la démocratie* (1850, in-8); *Baudoin IX, comte de Flandre*, drame historique (1854, in-12).

LEROUX (Pierre), philosophe et économiste français, ancien représentant, né en 1798, à Paris, commença ses études au lycée Charlemagne, alla les continuer à Rennes, puis revint à Paris où, après quelques vicissitudes, il devint typographe et correcteur d'épreuves. En 1824, M. P. Dubois, son ancien condisciple, l'ayant rencontré dans l'imprimerie où il se proposait de faire paraître *le Globe*, l'associa à son œuvre, et M. P. Leroux fut dès lors le collaborateur de MM. de Broglie, Guizot, Cousin, Jouffroy, etc. En janvier 1831, il adhéra au saint-simonisme, et détermina la transformation du *Globe*, qui devint l'organe de la doctrine nouvelle. Il fit partie de la communauté de la rue Monsigny, jusqu'au mois de novembre de la même année. Mais quand M. Enfantin posa la question de l'émancipation des femmes et du couple prêtre, il protesta avec Bazard et se sépara de la communauté. Après avoir pris quelque temps la direction de la *Revue encyclopédique*, qui n'eut pas de succès, M. Leroux, pour mettre en œuvre ses connaissances universelles, fonda avec M. Jean Reynaud, en 1848, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil auquel il fournit des articles nombreux et remarquables sur les questions les plus diverses. Cette publication, où toutes les lettres de l'alphabet étaient entamées à la fois dans des livraisons séparées, est demeurée inachevée.

Après l'interruption de ce travail, M. Pierre Leroux collabora à la *Revue des Deux-Mondes*. Puis reprochant à cette revue d'abandonner ses tendances démocratiques pour se convertir à l'optimisme ministériel, il fonda, en 1841, la *Revue indépendante*, avec M. Viardot et Mme Sand, qui y inséra plusieurs romans de philosophie sociale. A cette époque, M. Pierre Leroux poursuivait avec ardeur ses attaques contre la religion et la philosophie régnantes. Déjà en 1839, il avait publié à part un long article de l'*Encyclopédie nouvelle*, sous le titre de *Réfutation de l'éclectisme, où se trouve exposée la vraie définition de la philosophie, etc.* (in-18); en 1843, un article de la *Revue indépendante*, publié aussi à part, et intitulé : *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy, etc.* (in-8), attaqua la loyauté même de l'éditeur et de l'illustre philosophe qui l'avait conseillé. Mais l'œuvre capitale de M. Pierre Leroux, fut le livre intitulé : *De l'Humanité, de son principe et de son avenir* (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1845), où il s'efforce de mettre en lumière l'universalité de la philosophie, et oppose à la psychologie, à l'éclectisme, l'étude de l'esprit humain dans l'histoire, « la doctrine de la vie. » L'ouvrage est dominé par la conception du progrès continu de l'homme et de la nature, vers la perfection, à travers des formes changeantes; mais à côté de ces idées apparaît la tendance habituelle de M. Pierre Leroux à emprunter au passé une partie de ses doctrines, à mêler la théologie à la métaphysique : pour lui la perfection consiste dans une sorte de trinité; c'est la *Triade* mystérieuse, loi universelle, triple harmonie de la sensation, du sentiment et de la connaissance.

A partir de 1843, M. P. Leroux se montre préoccupé de philosophie appliquée, de socialisme. Il prend, en 1845, la direction d'une imprimerie à Boussac (Creuse), compose et édite lui-même plusieurs petits traités et fonde la *Revue sociale*, où il continue l'exposition de ses idées *humanitaires*, et où il répondra plus tard aux vives attaques de M. Proudhon, qui, dans *la Voix du peuple*, se déclarera l'implacable adversaire de sa doctrine. En 1848, aux élections partielles du 4 juin, il fut envoyé à l'Assemblée nationale par le département de la Seine; il y vota constamment avec la Montagne, et prononça plusieurs discours sur la fixation des heures du travail, sur la triade, sur l'émancipation politique et sociale de la femme, etc. Mais le socialisme spéculatif de M. Leroux, qui s'adresse aux idées plutôt qu'aux passions, n'était pas de nature à être discuté dans les assemblées politiques, et des railleries accueillirent plusieurs fois ses discours. Réélu à la Législative, en 1849, il parvint, par un amendement qui porta son nom, à faire inscrire la condamnation pour cause d'adultère parmi les causes qui font perdre l'exercice des droits politiques. Le coup d'État du 2 décembre 1851 ramena M. P. Leroux au culte exclusif des lettres et de la philosophie. Il résida pendant plusieurs années à Jersey, avec sa famille. L'amnistie générale de 1860 lui permit de rentrer en France.

Nous ajouterons aux ouvrages déjà cités : *Sept discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain* (1 discours, 1841, in-8); *d'une Religion nationale, ou du culte* (Boussac, 1846, in-18); *Discours sur la situation actuelle de la société*, etc. (1847, 2 vol. in-16); *De l'Humanité, solution pacifique du problème du prolétariat*

(Boussac, 1848, in-8); *Projet d'une constitution démocratique et sociale* (Ibid., 1848, in-8); *le Carrosse de M. Aguado; De la Ploutocratie ou du gouvernement des riches* (1848, in-16); *Du Christianisme et de ses origines démocratiques* (1848, in-16); *de l'Égalité* (1848, in-8); *Malthus et les économistes, ou Y aura-t-il toujours des pauvres?* (1849, in-16), réimpression d'articles de la *Revue sociale; Assemblée nationale législative* (Paris, 1849, in-4), et, plus récemment *la Grève de Samarez*, poëme philosophique (1863-1864, livraisons 1 à 3, in-8), etc.

M. Leroux a encore donné, avec le concours d'un anonyme, une remarquable traduction du *Werther* de Gœthe (1843, in-12; plusieurs édit.), avec une préface de George Sand.

LEROUX (Émile-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Épineuse (Oise), le 10 juin 1804, fut reçu avocat vers la fin de la Restauration, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, devint bâtonnier de son ordre, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la monarchie de Juillet et fut élu membre du conseil général de l'Oise. En 1848, il devint maire de Beauvais et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur dix, par 77 131 suffrages. Secrétaire du comité de la justice, il monta souvent à la tribune, et fut assez souvent nommé rapporteur. On remarqua ses rapports sur la loi relative au jury, sur la peine de mort, dont il réclama hautement le maintien, et sur la question du timbre des effets de commerce. Il votait ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, et appuya la proposition Rateau (voy. ce nom). Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative par 37 082 suffrages, il prit place au centre, et suivit la ligne de M. Dufaure en combattant le socialisme et la démagogie, avec les seules armes de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Retiré dès lors de la vie publique, il s'est fait inscrire au barreau de Paris.

LEROUX (Paul-Augustin-Alfred), homme politique français, député, est né le 11 décembre 1815. Riche propriétaire en Vendée et à Paris, il dirigea fort jeune la maison de banque de son père, l'une des plus importantes de Paris, puis devint membre du Conseil général de la Vendée pour le canton de l'Hermenault, puis, président de ce Conseil. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2ᵉ circonscription de la Vendée, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 19 491 voix sur 20 574 votants. Sa compétence dans les questions financières, l'a fait nommer souvent secrétaire des commissions du budget. Il a été notamment rapporteur du budget de 1857. Dans la session de 1863, il a été choisi pour remplacer M. Réveil à la vice-présidence du Corps législatif. M. Alfred Leroux a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui quelques productions littéraires : un volume de *Poésies* publié en 1842; *Édouard Aubert*, roman (1843); *Henriette*, nouvelle insérée, en 1844, dans la *Revue des Deux-Mondes*. *

LEROUX (Hippolyte), auteur dramatique français, né vers 1805, aborda le théâtre en 1827 et collabora à plusieurs pièces de MM. Bayard, Ancelot, etc. Seul il a écrit les vaudevilles suivants : *le Petit Tambour* (1829); *le Soupçon* (1833); *la Famille de la future* (1835); *le Client* (1844); *Péché et pénitence* (1845); *une Chaise pour deux* (1847); *les Bloomeristes* (1852), etc.

LEROUX (Charles-Marie-Guillaume), peintre et homme politique français, né à Nantes, le 25 avril 1814, suivit d'abord la carrière du barreau, puis étudia le paysage à Paris, dans l'atelier de M. Corot et débuta au salon de 1834. Après avoir avoir habité quelque temps Paris, il est retourné se fixer, en 1842, dans sa ville natale, d'où il a envoyé aux salons : *Souvenirs de Fontainebleau, Marais de la Sèvre, Allée d'ormes* (1834 et 1842); *Fête du Haut-Poitou, Mare* (1843); *Lande* (1846); *la Prière des ormeaux, les Dunes d'Escoublac, Ruisseau, Vue du Croisic, Terrain* (1848); *le Bourg de Batz, Souvenir de Pornic* (1853); *le Marais de la Rabinière, Vallon, Lisière des bois* (1855); *l'Erdre pendant l'hiver, Marais de Gorion, Bords de la Loire* (1857); *Iles de la Basse-Loire, Bords de l'Erdre* (1859), etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840, une 2ᵉ en 1846 et en 1848, un rappel en 1859 et la décoration de la Légion d'honneur en 1859. Maire de Corsept depuis 1852, et membre du conseil général pour le canton de Châtillon-sur-Sèvre, il a été nommé, en 1860, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription des Deux-Sèvres, et réélu, au même titre, en 1863, par 17 849 voix sur 23 795 votants.

Son fils, M. Célestin Leroux, fixé aussi à Nantes, où il est né, a étudié sous son père et sous Rousseau et a débuté, comme paysagiste, au salon de 1853; à celui de 1861, il a donné deux tableaux : *Soleil levant* et *Lisière de bois dans le Haut-Poitou*.

LEROUX (Jean-Marie), graveur et dessinateur français, né à Paris, le 6 janvier 1788, étudia sous Louis David et suivit l'École des beaux-arts. Les gravures qu'il publia à partir de cette époque ont figuré la plupart aux salons et forment une œuvre importante. Nous citerons, parmi de nombreux sujets empruntés aux maîtres des grandes écoles : *François Iᵉʳ, la Madeleine* de Gennari (1822); *la Léda* (1835); *la Vierge* dite *de Parme* (1838); *Saint Jérôme, la Dame à l'éventail* (1840); *la Vierge à l'étoile* (1841); *la Vierge aux anges* (1845); *la Vierge à l'auréole* (1848); *la Vierge aux roses* (1850); *la Vierge à la chaise, Jeanne d'Aragon*, d'après Raphaël (1852); et parmi ceux de l'école contemporaine : *le Rendez-vous* et *la Fuite de Bianca Capello, les Costumes du Sacre, Sainte Thérèse*, de Gérard, dans deux réductions différentes; *la comtesse de Souza*, le *portrait de La Fayette, la Marseillaise, la Libération des modérés*, d'après Ary Scheffer; *le Tombeau du général Foy, Sainte Cécile* et *le Fronton du Panthéon*. Il a gravé en outre une véritable série d'illustrations, d'après MM. Horace Vernet, Desenne, Hersent, Devéria, notamment pour les *OEuvres* de Molière, de Boileau, de Voltaire et de J. J. Rousseau. Il a obtenu, à la suite des salons, une 2ᵉ médaille en 1824, une 1ʳᵉ en 1831, la décoration en août 1838; et dans nos provinces ou à l'étranger, une médaille de bronze à Douai, en 1829, deux médailles à l'Académie de Cambrai (1827 et 1829) et une médaille d'or à l'Académie de Naples (1826). Il est devenu, en 1844, correspondant de l'Institut des États-Unis.

LEROUX (Paul-Louis), acteur français, né à Saint-Quentin le 29 juin 1819, entra à dix-neuf ans au Conservatoire, dans la classe de Michelot, obtint en 1848 un second prix de comédie et débuta par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, à la Comédie-Française (26 mai 1841). Reçu aussitôt pensionnaire et quatre ans après sociétaire, il eut à lutter contre une mémoire souvent rebelle et un jeu naturellement froid. Mais, depuis plusieurs an-

nées déjà, cet acteur porte dans divers rôles nouveaux autant de sentiment que de distinction. Il s'est surtout signalé dans l'ancien répertoire par les rôles du marquis de Moncade, de *l'École des bourgeois*, et du comte Almaviva dans la trilogie de Beaumarchais. Il a également joué le rôle de Tartufe avec une originalité remarquable. Plusieurs nouvelles comédies de genre lui ont enfin fourni des rôles favorables.

LEROUX DE LINCY (Adrien-Jean-Victor), bibliographe et antiquaire français, né à Paris, le 22 août 1806; suivit les cours de l'École des chartes. Il s'est fait connaître par une série non interrompue de publications et par de nombreux articles dans des recueils périodiques, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, le *Moniteur universel*, la *Revue britannique*, la *Revue historique de la noblesse* et le *Bulletin du bibliophile*. Il a donné notamment une édition critique du *Roman du Brut*, du trouvère Wace (Rouen, 1838, in-8); un *Essai historique et littéraire sur l'abbaye de Fécamp* (Ibid., 1840, in-8); une édition des *Quatre livres des Rois traduits en français du* XIIe *siècle, et fragments accessoires* (Imp. royale, 1842, in-4); *Recueil de chants historiques français, depuis le* XIIe *jusqu'au* XVIIIe *siècle*, avec *Notice et introduction* (1841, 2 vol. in-12); *le Livre des proverbes français* (1842, 2 vol. in-12); *Introduction* à une grande publication sur les légendes, restée à l'état de projet (1836, in-8); un ouvrage intitulé : *les Femmes célèbres de l'ancienne France, mémoire historique sur la vie privée des femmes françaises depuis le* V^e *siècle jusqu'au* XVIIe (1847, 2 vol. in-12).

Dans ces dernières années, M. Leroux de Lincy s'est spécialement occupé des antiquités de la ville de Paris; il a rassemblé une des plus riches bibliothèques sur cette matière et publié successivement : *Recherches sur la grande confrérie Notre-Dame aux prêtres et bourgeois de la ville de Paris*, dans le tome VII des *Mémoires* de la Société des antiquaires de France (1844); *Recherches historiques sur la chute et la reconstruction du pont Notre-Dame à Paris;* les *Registres de l'hôtel de ville de Paris pendant la Fronde* (1846-49, 2 vol. in-8), avec M. Douët d'Arcq; le texte du grand ouvrage sur l'hôtel de ville, dessiné, gravé et publié par M. Victor Calliat (1846, in-4); *Description de la ville de Paris au* XVe *siècle par Guillebert de Metz* (1855, in-12). Citons à part : *Vie de la reine Anne de Bretagne* (1861, 4 vol. in-8, avec pl. photographiées).

M. Leroux de Lincy, secrétaire de la Société des bibliophiles français, aux publications de laquelle il a coopéré, a appartenu, de 1842 à 1848, à la Société des antiquaires de France et a été, pendant plusieurs années, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Il a été promu, le 24 avril 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

LE ROY (Ernest-Hilaire), baron de BOISAUMARIE, sénateur français, né en 1807, fut reçu avocat à Paris et entra, après 1830, dans l'administration départementale. Tour à tour sous-préfet des arrondissements de Saint-Sever (1836) et de Bayonne (1840), il fut nommé, en 1847, préfet des Landes et destitué par le gouvernement provisoire comme étant l'un des partisans les plus dévoués du régime déchu. Sous le ministère Barrot, en 1849, il fut appelé à la tête du département de Loir-et-Cher (1849) et chargé, en 1850, de l'importante préfecture de la Seine-Inférieure. Par décret du 7 juin 1857, il a été élevé à la dignité de sénateur, tout en conservant ses fonctions administratives. M. Le Roy a été promu grand officier de la Légion d'honneur (16 août 1860).

Son frère, Pierre LE ROY, a aussi parcouru la carrière administrative, et a été préfet de Saône-et-Loire et du Calvados. — Il est mort en 1857.

LEROY (Pierre-Joseph-Jean-Baptiste-Onésime), littérateur français, né à Valenciennes, le 30 juillet 1788, vint terminer ses classes à Sainte-Barbe et au lycée Napoléon, et se tourna de bonne heure vers le théâtre. De 1822 à 1830, il habita Senlis, puis Passy, où ses relations avec Raynouard le portèrent vers les recherches historiques. En même temps, il s'occupait de diverses fondations dans sa ville natale, où son frère Aimé-Nicolas Leroy (mort en 1848) était alors bibliothécaire. Il contribua activement et efficacement, en 1841, à y organiser une « bibliothèque de prêt, » qui a pris depuis un grand développement. M. Onésime Leroy a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1838.

On a de lui : *le Méfiant*, en cinq actes, en vers (Odéon, 1813); *l'Esprit de parti*, en trois actes, en vers (Odéon, 1817), avec Bert, pièce suspendue, par ordre, à la 26e représentation; *l'Irrésolu*, en un acte, en vers (Français, 1819); *la Femme juge et partie*, en trois actes, en vers (Ibid., 1821), arrangée d'après Montfleury; *les Deux candidats*, en trois actes, en prose (Odéon, 1821); *le Fantasque et le méfiant*, en un acte, en prose (Français, 1825), dont l'insuccès écarta pour longtemps l'auteur du théâtre; *les Femmes sous Caton le censeur* (1853, in-8), comédie en cinq actes et en vers, reçue, mais non encore jouée aux Français, où M. Leroy avait présenté, dès 1823, un acte intitulé *Caton le censeur, ou la Guerre d'Espagne*. Citons, comme travaux d'histoire : *Études sur la personne et les écrits de Ducis* (1832 et 1834), couronnées par l'Académie française; *Études sur les mystères, monuments historiques et littéraires...., et sur divers manuscrits de Gerson*, etc. (1837), couronnées par l'Académie des inscriptions; *Corneille et Gerson dans l'Imitation de J. C.* (1841); *Époques de l'histoire de France en rapport avec le Théâtre-Français* (1843 et 1844). Il a aussi inséré un certain nombre d'articles dans *les Cent-et-un*, la *Biographie universelle* de Michaud, le *Journal général de France*, etc.

LEROY (Alphonse), graveur français, né à Lille, vers 1820, a étudié sous M. P. L. Cousin et s'est consacré particulièrement à la reproduction des dessins des anciens maîtres. Il a exposé, depuis ses débuts au salon de 1847 : *la Mère de douleur*, d'après Van Dick; *la Vierge et l'enfant Jésus*, de Raphaël; *la Vierge à l'écuelle*, du Corrége; *le Christ au tombeau*, et neuf *dessins* de Raphaël, au musée de Lille, commandés par le duc de Luynes (1847-1853) : la plupart des mêmes sujets, à l'Exposition universelle de 1855; *la Sainte-Famille*, de Jules Romain (1857); la *Calomnie*, d'après un dessin de Raphaël, du musée du Louvre, *Femme debout*, d'après un dessin de Paul-Véronèse, *Deux enfants qui s'embrassent*, d'après un dessin de Luini, pour la collection des dessins originaux des grands maîtres, publiés en fac-simile et commandés par l'Empereur (1861); *Saint Jérôme* d'après le Pérugin, *Portrait* d'après Van Dick (1863); un *Portrait de femme*, d'après M. Adolphe Brune (1864). Ces œuvres appartiennent à la Chalcographie du Louvre. M. A. Leroy a obtenu deux 3es médailles, en 1853 et en 1855, deux rappels en 1859 et en 1863.

LEROY DE SAINT-ARNAUD (Louis-Adolphe), conseiller d'État français, né à Paris, en 1802, et frère du maréchal de Saint-Arnaud mort en Crimée, le 29 septembre 1854, fit ses études de droit

et s'inscrivit au barreau de la Cour royale en 1825. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la position éclatante que prit son frère aîné en ces derniers temps, le mit lui-même en évidence. Nommé, en 1851, maire du XIIe arrondissement de Paris, il a été appelé, par décret du 28 janvier 1852, à faire partie du conseil d'État (section des finances). Il a été créé sénateur par décret du 26 décembre 1857. Il est membre du conseil général de la Gironde. M. Leroy de Saint-Arnaud, officier de la Légion d'honneur depuis 1852, a été promu commandeur le 24 novembre 1859. En 1855, il a réuni et publié la correspondance privée de son frère : *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* (2 vol. in-8).

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), médecin français, l'un des inventeurs de la lithotritie, est né à Paris, le 5 avril 1798, d'une famille originaire de Bretagne qui habitait le village d'Étiolles, près Corbeil. Il fit ses classes à Paris au lycée Impérial aujourd'hui Louis-le-Grand. Il s'engagea pendant les Cent-Jours dans les volontaires royalistes et fut désigné comme officier d'ordonnance du général Lamotte-Piquet, chargé de diriger l'expédition. Mais le général fut arrêté, et le lycéen revint finir son cours de philosophie; après quelques incertitudes sur le choix d'une carrière, il embrassa la médecine. En 1822, deux ans avant d'être reçu docteur, il présenta à l'Académie de médecine des instruments nouveaux dont il s'était déjà servi pour détruire les calculs urinaires dans la vessie, sans recourir à l'opération de la taille. L'honneur de cette découverte lui fut vivement disputé par M. Civiale, devant l'Académie des sciences, et un rapport de M. Percy donna à la méthode de M. Leroy le nom de *méthode Civiale*. Après bien des réclamations de part et d'autre, après une série de rapports plus ou moins explicites, émanés des membres les plus distingués du corps médical et de prix décernés aux deux concurrents, au nom de l'Institut, la question de priorité d'invention semble avoir été tranchée d'une manière décisive dans un rapport du baron Larrey et de M. Roux, présenté à l'Académie des sciences le 16 août 1836. « Il est probable, dit ce rapport, que ces deux habiles lithotritistes, sans avoir connaissance des instruments l'un de l'autre, ont eu la même idée et l'ont mise à exécution chacun de son côté. Mais enfin il ne reste aucun doute pour vos commissaires que M. Leroy d'Étiolles l'a émise le premier. »

Déjà, en 1825, une commission de l'Institut avait tâché de faire la part de ces deux compétiteurs et d'un troisième, M. Amussat (voy. ce nom), en accordant à chacun d'eux une mention honorable ainsi motivée : « A M. Amussat, pour avoir mieux fait connaître la structure de l'urètre, ce qui a rendu plus facile l'emploi des instruments de lithotritie; à M. Civiale, pour avoir fait sur l'homme l'application de ces instruments; et à M. Leroy d'Étiolles, pour les avoir imaginés et avoir fait connaître successivement les perfectionnements que ses essais lui ont suggérés. » Trois ans plus tard, en 1828, une autre commission, à propos de perfectionnements dus à un quatrième praticien, M. Heurteloup (voy. ce nom), rappelait encore le titre d'inventeur de M. Leroy, dont M. Heurteloup lui-même, l'année précédente, dans une lettre à l'Académie des sciences avait proclamé les découvertes comme le point de départ des travaux de M. Civiale et des siens. Aussi, après diverses récompenses accordées à plusieurs reprises à M. Leroy d'Étiolles par l'Académie, le prix de 6000 fr. lui fut décerné en 1831, à la suite du rapport le plus favorable.

M. Leroy d'Étiolles, comme médecin spécialiste, eut de vives polémiques contre les médecins encyclopédistes. Il écrivit contre eux sa brochure intitulée : *Moralité de la présentation à l'Académie des sciences pour la place vacante en chirurgie*, avec cette dédicace satirique : « A mes confrères qui ne sont rien. » Malgré la diversité des applications de son esprit, ses principales publications appartiennent à l'urologie.

Nous rappellerons ici : *De hydrocele tunicæ vaginalis* (1828), thèse pour le concours d'agrégation; *Traité de lithotritie* (1836, in-8); *Sur la dissolution des calculs urinaires* (1837); *Sur les fistules vésico-vaginales* (1838); *Sur les fistules urinaires* (1839); *Étude anatomique et chirurgicale sur la prostate* (1840); *Traité des angusties et rétrécissements de l'urètre* (1845); *Sur le cancer* (1846); *Thérapeutique des rétrécissements* (1848); *Traitement des anévrismes par la coagulation du sang* (1853); *Sur les corps étrangers existant dans la vessie* (1854), etc.; puis divers *Mémoires* adressés à l'Académie, notamment sur le danger de l'insufflation des poumons des asphyxiés. — On trouvera d'ailleurs dans l'*Exposé des titres scientifiques de M. Leroy d'Étiolles* (1854, in-4), avec la liste de ses ouvrages, la description des instruments chirurgicaux qu'on lui doit. Il compte lui-même parmi ses plus utiles inventions celle d'un bourrelet à réseau élastique pour les enfants, et dans des ordres d'idées bien différents, une charrue perfectionnée, divers engins de guerre ou d'industrie : boulets à mitraille, bombe éclatant par le choc, système de locomotion. — M. Leroy d'Étiolles est mort le 25 août 1860.

Amateur passionné de peinture, le célèbre lithotritiste possédait une des plus riches galeries particulières de Paris, dans laquelle sont représentés, par une ou plusieurs belles œuvres, les premiers maîtres des écoles italiennes, de l'école française et surtout de l'école flamande. Décoré de la Légion d'honneur et de quelques ordres étrangers, M. Leroy d'Étiolles était membre de plusieurs sociétés médicales des départements et d'une foule d'académies des sciences ou de médecine à l'étranger, médecin du bureau central pour les voies urinaires et membre honoraire du conseil de salubrité.

Son fils, M. Raoul LEROY D'ÉTIOLLES, reçu docteur à Paris en 1850, poursuit la même spécialité. Il a publié, en 1857, des *Études sur la gravelle* (in-8).

LEROY DE KERANIOU. Voyez KERANIOU (de).

LE ROY DE MÉRICOURT (Alfred), médecin français, né à Abbeville (Somme), le 13 octobre 1825, se destina de bonne heure à la médecine navale. Admis chirurgien de 3e classe en 1845 et de 2e classe en 1849, il fit, comme chirurgien-major, trois ans de campagne dans les mers des Indes. La relation médicale de ses voyages fut le sujet de sa thèse inaugurale, soutenue devant la Faculté de médecine de Paris, en 1853. Il fut reçu chirurgien de 1re classe la même année. Il fit, comme chirurgien-major, sur le vaisseau *l'Alger*, la campagne de Crimée et fut décoré de la Légion d'honneur en 1854. L'année suivante, il fut nommé médecin-professeur à l'École de médecine navale de Brest et secrétaire de la commission chargée de réviser l'organisation du corps de santé de la marine. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1863.

M. Le Roy de Méricourt a publié divers travaux de géographie médicale et de pathologie exotique, notamment sur *la Calenture*, *la Chorée d'Abyssinie*, *le Beriberi*, *la Chromhydrose*, etc. Il a été choisi pour directeur des *Archives de mé-*

decine navale, recueil fondé par le ministre de la marine, le comte de Chasseloup-Laubat, en 1863.

LEROY-DUVERGER (Philippe-Alexis-Marie-Antoine), général français, né à La Flèche (Sarthe), le 25 septembre 1784, s'engagea, en 1805, au 25e de chasseurs à cheval, fit les campagnes de l'Empire, devint capitaine à la bataille de Friedland, chef d'escadron après celle de Hanau et reçut un coup de feu au passage de la Bérésina. Colonel en 1831, puis chef d'état-major de l'armée d'Afrique, il fit partie de plusieurs expéditions, commanda la place de Bone, et fut souvent cité avec éloge dans les rapports officiels. Il obtint le grade de maréchal de camp (24 août 1838) et bientôt après la subdivision militaire du Var, où il se trouvait encore en février 1848, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Rappelé à l'activité sous la Présidence, il fut chargé du commandement de la Sarthe, puis placé dans la section de réserve. Le général Leroy-Duverger a été promu commandeur de la Légion d'honneur (30 avril 1854).

LESBROS (Joseph-Aimé), officier français, né le 3 juillet 1790, à Vynes (Hautes-Alpes), fit ses classes au lycée de Grenoble et entra à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique. Nommé, à sa sortie (1810), officier de génie, il prit part aux campagnes de 1812 à 1815. Capitaine depuis 1812, il devint chef de bataillon au siége d'Anvers en 1832, lieutenant-colonel en 1840, et en 1844 colonel et commandant en second de l'École polytechnique. En 1848, il fut chargé par le maréchal Dode de La Brunerie de la partie scientifique du Comité des fortifications. Il est rentré, en 1851, dans la vie privée. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 24 octobre 1848.

M. Lesbros a publié : *Expériences sur les lois de l'écoulement de l'eau à travers les orifices rectangulaires verticaux à grandes dimensions* (1832), insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences; *Hydraulique expérimentale* (1850, in-4, 37 planches), insérée dans le même recueil et qui a obtenu le prix Montyon de mécanique.

LESBROUSSARD (J.-B.-Philippe), professeur et poëte belge, né à Gand, en 1781, mort à Ixelles en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LESCORNÉ (Stanislas-Joseph), sculpteur français, né à Langres, vers 1808, étudia à Paris, sous M. Petitot et débuta par un *Buste* au salon de 1831. Il a depuis exécuté pour les musées de l'État et les théâtres royaux un grand nombre de bustes, ainsi que quelques sujets de genre, tels que *Agar et Ismaël dans le désert* (1833); *Statue de jeune fille prise sur nature morte*, etc. Nous citerons parmi ses bustes : *Philippe V*, *Bouchardon*, *le duc Decrès*, pour les galeries de Versailles (1836-1838); *Andromède*, en marbre de Paros (1840); *la Mère de l'auteur* (1842); *Barbé-Marbois*, l'académicien *Roger*, *Clytie*, en marbre d'Italie (1843 et 1848); *Ariane abandonnée*, *J.-J. Virey*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); *Monsigny*, à l'Opéra-Comique; *Diderot*, au Théâtre-Français; *Ducos*, pour Versailles (1857); *Bacchus enfant*, *Dufrénoy*, buste (1859); *l'Évêque de Nancy*, buste (1861); *M. Vacherot*, buste (1863) : citons encore sa statue colossale en bronze du *Sire de Joinville*, à Joinville (Haute-Marne). Il a obtenu deux secondes médailles, en 1836 et 1848.

LESCUYER D'ATTAINVILLE (Jean-Raymond), homme politique français, député, est né à Beauvais, le 26 juin 1809. Employé d'abord comme inspecteur dans les eaux et forêts, il se retira à vingt-six ans pour s'occuper d'agriculture. Maire de Notre-Dame de Thil (Oise) en 1843, et membre du conseil général pour le canton de Comps (Var), il entra, en 1855, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Var. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 18 341 voix sur 25 992 votants. Il avait pour concurrent M. Emile Ollivier. M. Lescuyer d'Attainville a été promu officier de la Légion d'honneur.

LESELLYER (Achille-François), ou LE SELLYER, jurisconsulte français, né à Amiens, vers 1798, fut reçu docteur en droit à Paris, en avril 1826. Après avoir concouru sans succès, en 1829, pour une suppléance à la Faculté, il fut nommé, par ordonnance royale du 29 mai 1830, professeur titulaire de procédure et de législation criminelle, chaire nouvelle, qui fut supprimée par une autre ordonnance du 6 septembre suivant. M. Lesellyer alla s'inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. On lui doit un ouvrage important : *Traité du droit criminel français en tout ce qui se rapporte aux actions publiques et privées*, etc. (1842-1844, 6 vol. in-8).

LESENNE (Napoléon-Madeleine), jurisconsulte français, né à Sauseuzemane (Seine-Inférieure), le 4 mars 1811, fut reçu docteur en droit à Paris, en avril 1844, et avocat à la Cour impériale, en 1840. Il est devenu suppléant d'un des juges de paix de Paris. M. Lesenne a publié : *le Livre de tous les citoyens, ou Éléments de législation usuelle* (1845); *Traité des droits d'auteur et d'inventeur* (1846); *De la condition civile et politique des prêtres* (1847); *le Conseiller de la jeunesse, ou Entretiens familiers* (1852); *Code de la mère de famille* (1855); *Code des brevets d'invention* (1857); *De la propriété* (1858), etc.

LESGUILLON (Pierre-Jean), littérateur français, né à Orléans, vers 1800, débuta par une *Épître à M. Lemercier* (1824), bientôt suivie d'une comédie en vers, *les Nouveaux Adelphes* (1825), jouée à l'Odéon. En même temps, il concourait pour les académies de province, écrivait des vers de circonstance et, sans compter la part qu'il prenait à la rédaction des recueils périodiques existants, concourait à fonder *l'Album national*, *le Conteur*, *la Revue des théâtres*, *la Vérité*, *l'Année française*, *l'Almanach des Muses*, etc. Après avoir mis la main à une vingtaine de vaudevilles, il revint au genre sérieux et fit représenter successivement, avec un succès d'estime : *le Cachemire* (1827), comédie; *la Cachette* (1830); *Méphistophélès* (1832), drame en vers; *la Fiancée du proscrit* (1834), drame; *le Jeton de Frascati* (1837), drame; *les Prétendants* (1842), comédie en vers; *le Dernier Figaro, ou Cinq journées d'un siècle* (1848), comédie en prose; *le Protégé de Molière* (1848), avec M. Saint-Yves; *Figaro en prison* (1850), avec M. Monrose; *les Deux lièvres*, comédie en un acte, en vers (Odéon, 1862), etc.

On doit encore à cet auteur des romans : *Marie Touchet* (1833, in-8); *Albéric, ou la Comédie de quinze ans* (1839, 2 vol. in-8), etc., et des poésies : *la Colonne* (1830); *Émotions* (1833, in-8); *Napoléon au camp de Boulogne* (1847), poëme; *le Télescope* (1852), poëme couronné aux Jeux floraux; un recueil de dithyrambes en l'honneur du nouvel Empire, *la Poésie à Napoléon III* (1852, gr. in-8), un autre recueil de poésies de lauréat, *Concours académiques* (1861, in-18), sans compter une foule de pièces de vers couronnées par toutes

les académies départementales. Citons encore des mémoires en prose : *la Camaraderie* (1853); *les Devoirs de l'homme de lettres* (1854), couronnés également dans les départements, et *la Musique* (1856), poëme lyrique.

LESGUILLON (Hermance Sandrin, dame), femme du précédent, née vers 1810, et mariée en 1836, a publié aussi plusieurs volumes de vers, où l'on a relevé, au milieu de jolies strophes, des marques d'une grande facilité et d'une certaine précipitation. Nous citerons : *Rêveuse* (1833, in-18); *Rosées* (1837, in-8); *Rayons d'amour* (1841, in-8); *le Midi de l'âme* (1842, in-8); *le Prêtre au* XIXe *siècle* (1845, in-8); des pièces de vers adressées à la République et à l'Empire; *Contes du cœur* (1855), in-18). Elle est également l'auteur de romans : *Rosane* (1843), *les Mauvais jours* (1846); *les Femmes dans cent ans* (1859), de *Nouvelles* disséminées dans les petits journaux, et des livres d'enfants : *les Sept vertus* (1838), *les Anges de Noël* (1851), etc.

LESLIE (miss Élisa), femme de lettres américaine, née à Philadelphie, le 15 novembre 1787, cultiva de bonne heure la poésie; mais ses premiers ouvrages appartiennent à un ordre d'idées plus humble, mais que plus d'une femme célèbre par ses talents littéraires aux États-Unis, n'a pas jugé indigne de sa plume; ils traitent de cuisine et d'économie domestique et ils ont eu tous une circulation extraordinaire. Elle n'en a pas moins conquis un rang honorable parmi les écrivains de son pays par ses travaux purement littéraires. On cite d'elle de nombreuses nouvelles : *Kitty's Relation*, *Leonilla Lynmore*, etc.; un ouvrage de plus longue haleine : *Amelia or A young Lady's vicissitudes*, *Pencil Sketches* (3 vol.), recueil de récits publiés dans les *Magazines;* puis des livres pour les enfants, récits de voyages et ouvrages d'imagination, entre autres : *the American Girl's Book* (1831) et *the Behaviour Book* (1853), deux des meilleures publications de l'écrivain.

LESLIE (Charles-Robert), célèbre peintre anglais, frère de la précédente, né à Londres, en 1794, de parents d'origine américaine, fut élevé à Philadelphie, où sa famille s'était établie en 1799. Il revint en Angleterre en 1811, étudia sous la direction de Benjamin West et de W. Allston, s'essaya d'abord à de grandes compositions, telles que *Saül et la Pythonisse d'Endor*, et abandonna le genre historique pour se livrer exclusivement à l'illustration des scènes de Shakspeare. Il s'inspira ensuite de Cervantes, Sterne, Fielding, Smollett, des conteurs et des historiens, et mérita d'être appelé le poëte par excellence des mœurs domestiques. On le regarde comme le représentant le plus fidèle de l'esprit anglais.

Dès ses premiers débuts, M. Leslie sut attacher le succès à presque toutes ses œuvres. Nous rappellerons d'abord : *Sancho chez la duchesse* (1824), peint pour lord Egremont, et reproduit, à vingt ans de là, pour la galerie Vernon; *Slender et Anne Page* (1825), qui le fit admettre à l'Académie royale; la gravure a rendu ces deux sujets populaires; *Don Quichotte dans la Sierra Morena* (1826); *la Dulcinée* (1838); *Colère du chapelain à la table du duc* (1849); *Sancho et le docteur* (1855). Mais il a emprunté à Shakspeare les meilleures pages de son œuvre, en le commentant toutefois avec la plus extrême liberté : *les Joyeuses commères de Windsor* (1831); *Petruccio et le tailleur* (1832); *Antolycus* (1836); *Perdita* (1837); *sir Toby et sir André* (1842); des scènes tirées de *Henri VIII* (1842); *Wolsey découvrant le roi au bal* (1849); *Catherine écrivant au roi* (1850); *Falstaff jouant le rôle du roi* (1851); *Juliette* (1852), etc. Interprétant aussi Molière et les humoristes anglais du dernier siècle, il en a tiré : *sir Roger de Coverley et les bohémiennes* (1829), excellente toile de genre; *l'Oncle Tobie et la veuve Wadmann* (1831), à la Galerie nationale; un chapitre du *Vicaire de Wakefield* (1843); *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes* (1845); *Tom Jones et Sophie* (1850), etc.

M. Leslie s'est signalé dans le genre intime par quelques productions touchantes : *la Mère et l'enfant* (1833), gravé par Robinson; *la Récréation* (1847); *les Écailles* (1848). Parmi ses portraits, on remarque ceux de *Walter Scott* (1825), de la famille *Grosvenor* (1832), de la famille *Holland* (1841), du *Couronnement de la Reine* (1843). Enfin il a signé aussi quelques grandes toiles : *Jane Grey acceptant la couronne; Marthe et Marie* (1838); *le Pharisien et le publicain* (1847); la fresque de *Comus* (1844).

Nommé professeur de dessin à l'École militaire de West-Point aux États-Unis (1833), M. Leslie résigna cet emploi au bout de cinq mois; mais il a repris la carrière de l'enseignement à l'Académie royale de Londres, et le cours de peinture qu'il y a fait de 1848 à 1851 a été publié avec des additions sous le titre : *Manuel des jeunes peintres* (Handbook for young painters, 1853). On a aussi de lui une *Notice biographique sur Constable* (Life of Constable, 1845), qui passe pour un bon morceau de critique d'art. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Leslie a envoyé une dizaine de tableaux choisis parmi ses meilleurs : *Catherine et Petruccio*, *Sancho et la duchesse*, etc. Il a obtenu une 1re médaille.

LESPÉRUT (François, baron de), homme politique français, député, est né à Paris, le 5 août 1813. Agronome et maître de forges, il devint maire d'Eurville, membre du conseil général pour le canton de Poissons, et fut nommé, en 1849, représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1852, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Haute-Marne, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 21 696 voix sur 32 217 votants. M. le baron de Lespérut a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LESPÈS (Napoléon, dit *Léo*), littérateur français, né à Bouchain (Nord) en 1811, entra, comme conscrit, en 1832, au 55e de ligne, signa alors une boutade en vers de son titre de « fusilier, » et débuta, après sa libération, en 1840, dans les petits journaux. Sous le titre du « Commandeur, » et sous l'anagramme de *Lepsel*, avec son prénom abrégé, *Léo*, il publia, dans *l'Audience*, des romans tels que *les Yeux verts de la morgue;* puis il fonda divers organes secondaires de littérature ou de publicité. En 1862, M. Léo Lespès fut un des fondateurs et l'un des principaux collaborateurs du *Petit journal*, qui parvint, en moins de deux ans, à se tirer à plus de 200 000 exemplaires et auquel il fournit sous le pseudonyme de *Timothée Trimm*, en guise de premier-Paris, un article quotidien de causerie, l'un de ses premiers éléments de succès.

Parmi ses productions, plusieurs fois remaniées, on cite : *Histoires roses et noires* (1842, in-32); *les Mystères du grand Opéra* (1843, in-8); *Histoire à faire peur* (1846, 2 vol. in-8); *les Esprits de l'âtre*, petit roman (1848, in-8); *les Soirées républicaines* (1848, in-folio); *Histoire républicaine et illustrée de la révolution de Février* 1848 (1848); *Paris dans un fauteuil* (1854); *les Veillées de la Saint-Sylvestre* (1856); *les Quatre*

coins de Paris (1863, in-18); *les Filles de Barrabas* (1864, in-4), etc.; sans compter une foule d'articles et feuilletons fournis aux journaux qu'il a fondés ou dirigés, tels que la *Revue des marchands de vin*, *le Magasin des familles*, *le Journal des loteries*, la *Presse théâtrale*, *le Journal-monstre*, etc. M. Léo Lespès a aussi collaboré au *Figaro*. Des recueils bibliographiques lui attribuent par erreur certaines œuvres enfantines illustrées qui ont été publiées par M. Ratisbonne sous le pseudonyme de *Trim*.

L'ESPINAY (l'abbé Henri-Victor DE), ancien représentant du peuple français, né à Sainte-Cécile (Vendée), le 26 juillet 1808, mena quelque temps la vie du monde, avant d'entrer, en 1836, au séminaire de Saint-Sulpice. En 1842, il fut nommé curé de la commune des Essarts (Vendée), et, quatre ans après, appelé au vicariat général du diocèse de Luçon. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, le premier sur neuf, par 50 072 voix. Membre de l'extrême droite, il se rapprocha de la gauche, dans quelques questions, notamment en votant contre le maintien de l'état de siége, pour l'abolition de la peine de mort, etc. Il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et continua de s'associer à toutes les lois et mesures adoptées par la majorité; mais il se prononça contre la politique particulière de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Il alla reprendre alors ses fonctions ecclésiastiques à Luçon.

LESSEPS (le vicomte Ferdinand DE), célèbre diplomate français, né à Versailles, le 19 novembre 1805, entra dans la diplomatie, dès 1825, comme attaché au consulat général de Lisbonne (Portugal). Employé, en 1827, sous le comte de La Ferronays, dans les bureaux de la direction commerciale au ministère des affaires étrangères, il fut nommé, le 19 octobre 1828, élève consul, puis attaché au consulat général de Tunis. Quelques mois après la conquête d'Alger, il remplit, auprès du maréchal Clausel, une mission relative à la soumission de la province de Constantine, et passa en Égypte, en 1831, pour y exercer, jusqu'en 1833, les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Promu, le 12 novembre 1833, au grade de consul de deuxième classe au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie, notamment pendant la grande peste de 1834-1835, qui enleva le tiers de la population. Il fut récompensé de cette gestion par la croix de la Légion d'honneur, en 1836. Appelé, le 1er mai de cette année, à une nouvelle gestion du consulat général et de l'agence diplomatique en Égypte, il fit, pendant dix-huit mois, l'intérim dans des circonstances politiques importantes. Il profita de l'occupation de la Syrie par Ibrahim-pacha, pour assurer ainsi une protection efficace à nos religionnaires, et contribua au rétablissement des bons rapports du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali avec le sultan. Revenu en congé, à Paris, il fut désigné, le 17 juillet 1838, pour aller gérer le consulat de France à Rotterdam. Le 8 juillet 1839, il fut nommé au consulat de Malaga, et enfin, le 24 mai 1842, au consulat de Barcelone.

Au milieu du bombardement de cette ville, en novembre 1842, et des événements qui suivirent, M. de Lesseps, placé dans une situation fort délicate, prit de si bonnes mesures pour la sûreté et les intérêts de nos nationaux, donna si impartialement asile, sur les bâtiments de l'État, aux Espagnols dont la vie était en péril, et fit des démarches si fructueuses pour détourner, d'une ville populeuse, les plus effroyables malheurs, que tous les gouvernements lui prodiguèrent des récompenses et des honneurs. Le 20 décembre, il fut promu officier de la Légion d'honneur; la chambre de commerce de Marseille lui envoya une adresse des plus flatteuses; les Français, résidant à Barcelone, lui firent frapper une médaille; la chambre de commerce de Barcelone lui adressa des remerciments publics, et commanda son buste en marbre, et l'évêque s'associa à ces hommages. Les rois de Sardaigne, des Deux-Siciles, de Suède, des Pays-Bas lui envoyèrent les insignes de leurs ordres; les autres gouvernements le firent remercier par voie diplomatique, et un des premiers actes de la reine Isabelle, après la déclaration de sa majorité, fut de le nommer commandeur de première classe de l'ordre de Charles III. M. de Lesseps fut promu au grade de consul général et maintenu à son poste de Barcelone, par une ordonnance datée du 26 janvier 1847.

A la révolution de 1848, il fut rappelé à Paris par le télégraphe (25 mars); il en repartit bientôt pour Madrid, en qualité de ministre de France (10 avril 1848). Il y réussit à faire remettre, sous une administration française, l'église et l'hospice Saint-Louis, ainsi que des biens qui en dépendaient, et négocia, avec succès, le traité postal, qui admettait une réduction considérable des taxes. Remplacé par Napoléon-Joseph Bonaparte, le 10 février 1849, il reçut, le 2 mai suivant, le titre et les insignes de chevalier grand-croix d'Isabelle la Catholique. La légation de Berne lui était destinée, lorsqu'à la nouvelle de l'attaque faite contre Rome, le 10 avril, par l'armée française, il y fut envoyé pour essayer une intervention conciliatrice, qu'exigeait l'attitude de l'Assemblée constituante.

Dans une telle crise, M. de Lesseps vit les hommes et les choses de la République romaine, sous un jour plus favorable que ne le désirait le gouvernement, et il eut la franchise de dire hautement ses impressions. Aussi, dès que la Constituante eut fait place à la Législative, on le rappela, en donnant l'ordre de reprendre les hostilités. M. de Lesseps répondit, par une dépêche du 7 juin 1849, dans laquelle il réclamait la disponibilité qui lui était acquise par le nombre de ses années de service. Son *Mémoire au conseil d'État* et sa *Réponse à l'examen de ses actes* sont des documents acquis à l'histoire de cette époque.

En octobre 1854, M. de Lesseps partit pour l'Égypte, où le nouveau vice-roi, Mohammed-Saïd, l'avait invité à lui rendre visite. Il y conçut et mûrit le projet du percement de l'isthme de Suez. Il s'en ouvrit à Saïd-pacha, pour la première fois, dans un voyage qu'il fit avec lui d'Alexandrie au Caire, à travers le désert Libyque, et le prince, entrevoyant du premier coup les résultats de cette idée, demanda aussitôt un mémoire sur ce sujet. La belle publication qui parut sous ce titre : *Percement de l'isthme de Suez, Exposé et documents officiels* (1856; nouv. édit., 1858, in-8), donna tous les détails de cette entreprise, à laquelle M. de Lesseps se consacra tout entier. Des difficultés diplomatiques, les ombrages de la Porte, les rivalités de l'administration anglaise, interprétées par les ministres eux-mêmes et soutenues ouvertement par le Parlement, suspendirent longtemps l'exécution de ce projet grandiose, mais profondément étudié. Aux doutes émis, aux accusations parfois violentes de ses adversaires, M. de Lesseps a répondu par des faits et, à force de persévérance, il parvint à exciter, dans tous les pays, en faveur de son entreprise, un concours de sympathies et de

vœux, devant lequel dûrent céder toutes les résistances. En 1859, après avoir réuni, sans le concours des banquiers et par la seule popularité d'une grande idée, des souscriptions pour un capital de plus de deux cents millions, M. de Lesseps fit commencer les travaux que la faiblesse et le mauvais vouloir de la politique ont, à plusieurs reprises, failli interrompre.

La mort de Saïd-pacha, en 1863, menaça l'entreprise de nouvelles complications, surtout l'application des fellahs égyptiens à la culture du coton, priva la compagnie des nombreux bras qu'elle employait. Mais les difficultés soulevées par le gouvernement nouveau contre la compagnie furent soumises d'un commun accord à l'arbitrage de l'Empereur Napoléon III (août 1864) qui les concilia en imposant des concessions réciproques. Les travaux continuèrent, quoique plus lentement, et au milieu de l'année suivante, un premier canal fut ouvert, suffisant pour porter des bateaux d'une mer à l'autre (15 août 1865). M. Ferd. de Lesseps a publié, pendant les diverses périodes de cette œuvre gigantesque, une suite de brochures, *Notes*, *Documents*, *Rapports*, *Discours*, etc., où l'on en retrouvera toute l'histoire. Il a aussi fait sur l'état des travaux de l'isthme de Suez, soit à l'amphithéâtre de l'École de Médecine, en 1862, soit à la salle des cours de la rue de la Paix, en 1864, des conférences publiques qui ont eu un grand succès de curiosité.

M. Ferdinand de Lesseps a deux frères, dont l'aîné, le comte Théodore DE LESSEPS, a été appelé au Sénat par décret du 22 janvier 1861. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Le plus jeune, M. Jules DE LESSEPS, a été agent, à Paris, du bey de Tunis, et s'est associé à la direction et à l'administration de la grande œuvre de son frère.

LESSEPS (Charles), publiciste français, né en 1800, de la même famille que le précédent, fit ses études à Paris, fut quelque temps attaché à *la Tribune*, devint secrétaire de M. Mauguin, qui venait de fonder *le Commerce* et lui succéda dans la rédaction de cette feuille, qui était alors l'organe de l'opinion bonapartiste. Il y fit une guerre continuelle au gouvernement, surtout à propos de la loi des fortifications qu'il combattit avec la plus grande vivacité. En 1845, il passa à *l'Esprit public*, journal d'opposition démocratique, et réussit, aux élections générales de l'année suivante, à se faire nommer député par l'arrondissement de Villeneuve-d'Agen. Il siégea, à la Chambre, à l'extrême gauche, parla sur les mariages espagnols, et donna sa démission quelques jours avant la révolution de Février. Ce fut à son instigation que le gouvernement provisoire publia le décret qui abolissait la peine de mort en matière politique. Compris dans la liste des conseillers d'État choisis par l'Assemblée constituante, il ne fut pas maintenu, en 1849, par la Législative, se rapprocha de la Montagne et rédigea, de concert avec MM. Bertholon et J. Brives, *le Vote universel*, fondé en novembre 1850, pour remplir le vide laissé par la suppression de *la Réforme*, et qui fut à son tour supprimé après le coup d'État du 2 décembre. Depuis 1852, M. Lesseps surveille la réimpression de *la Biographie universelle* des frères Michaud.

LESSING (Charles-Frédéric), peintre allemand, né à Wartenberg, en Silésie, le 15 février 1808, est le petit-neveu du célèbre Éphraïm-Gottlob Lessing, l'un des réformateurs de la littérature allemande. Son père, employé supérieur de l'administration, voulut le pousser vers l'étude des sciences naturelles; mais, passionné pour la peinture, il obtint enfin la permission d'aller étudier à l'Académie des arts de Berlin. Il y fit de rapides progrès sous deux maîtres célèbres, Rösel et Dähling. Toutefois, son père, redoutant pour lui les mécomptes de la vie d'artiste, voulait qu'il se contentât de l'honorable et lucrative profession d'architecte. Un coup d'éclat triompha de cette dernière résistance : *le Cimetière en ruines* valut à l'artiste de dix-sept ans (1825) le prix de l'Académie, qu'on doubla pour lui en cette circonstance. C'est alors que M. Schadow l'appela auprès de lui et l'aida de ses conseils et de ses leçons. Pendant trois années, l'artiste put, grâce à cette protection éclairée, mûrir son talent. En 1829, il exécuta, pour le compte de Spée, une *Bataille d'Iconium;* puis, avec une verve de production qui fut à peine ralentie par la nécessité du service militaire, *le Couple royal en deuil*, *le Brigand et son fils* (1830-1831); *Léonore;* etc.

Le hasard qui lui mit entre les mains une *Histoire de la Bohême* fournit à M. Lessing des sujets dramatiques, entre autres *le Sermon des Hussites*, exposé à Paris en 1837, et qui valut à l'artiste une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur. Mais ces succès soulevèrent contre lui des inimitiés nombreuses en Allemagne, où tout ce qui se rapporte aux Hussites avait le privilége d'exciter la plus vive passion. Il répondit aux attaques par deux toiles empruntées aux mêmes événements : *Jean Huss devant le concile de Constance, Jean Huss marchant au bûcher*, qui excitèrent l'indignation de l'école d'Overbeck. Vinrent ensuite : *le Tyran Ezzelin repoussant dans sa prison les exhortations des moines, la Bataille des Mongols près de Lecgnitz, les Pèlerins allant au tombeau de N. S. Jésus-Christ, le pape Pascal II prisonnier de Henri V*, et plus récemment *Luther brûlant la bulle du pape*, qui, ainsi que le *Jean Huss marchant au bûcher*, a été acheté par la ville de New-York. Un grand nombre des productions de M. Lessing sont au musée de Francfort-sur-le-Mein.

Parmi ses paysages, il faut citer : *le Cloître dans la neige, Vue prise dans l'Eifel*, des *Rochers*, un *Lac au fond d'un cratère*, surtout ses fameux *Chênes de mille ans*, gravés par Steifenhend; en un mot, presque tous les sites pittoresques, couvents en ruines, châteaux gothiques, antres sauvages de la forêt de Soleny.

M. Lessing, également renommé dans le paysage et dans la peinture historique, passe pour avoir dominé, tout en l'acceptant, l'influence que la poésie romantique a exercée sur l'école de Dusseldorf. Comme coloriste, il est mis de beaucoup au-dessus de la plupart des maîtres de son pays, avec lesquels il partage les qualités ordinaires de la nouvelle école allemande : grandeur de style, profondeur et énergie, sans tomber dans la philosophie prétentieuse ou subtile, si chère à ses compatriotes. Il est devenu membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

LESTAPIS (Paul-Jules-Sever), homme politique français, ancien représentant, né à Pau (Basses-Pyrénées), en 1814, et fils du receveur général de ce département, fut élève de Saint-Cyr et passa à l'École d'état-major, d'où il sortit en 1846. Employé en Algérie dans le 24e léger, les spahis et le 3e chasseurs, il donna sa démission en 1841 et se retira avec le grade de capitaine d'état-major et la décoration que lui valut une blessure reçue pendant l'expédition des Portes-de-Fer (23 novembre 1840). Revenu dans les Basses-Pyrénées, il s'occupa d'agriculture, se fit connaître par ses idées libérales et fut élu, en 1848, représentant du peuple par 43 599 voix, le huitième des dix. Membre au comité d'agriculture, il vota ordinai-

rement avec le parti du général Cavaignac, repoussa l'amendement Grévy et la mise en accusation du Président et de ses ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative. Il fait partie du conseil général de son département.

LESTIBOUDOIS (Thémistocle), homme politique français, publiciste et naturaliste, né à Lille, en 1797, est fils d'un botaniste distingué. Reçu, en 1818, docteur en médecine à Paris, il alla exercer à Lille, professa la botanique et la zoologie à l'école secondaire de cette ville, devint médecin en chef de l'asile des aliénés, membre du jury médical du Nord, etc. Il fut élu correspondant de l'Académie des sciences, de celle de médecine, etc. Il est l'auteur de plusieurs mémoires scientifiques et d'un ouvrage estimé : *Études sur l'anatomie et la physiologie des végétaux* (1840, in-8 et pl.). Après la révolution de 1830, M. Lestiboudois, qui appartenait au parti libéral, fut nommé membre du conseil municipal de Lille.

En 1839, il fut élu député du Nord comme candidat de l'opposition. Il vota constamment avec la gauche pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités à la loi électorale, contre la dotation, le recensement, l'indemnité Pritchard, etc. En 1844, il demanda la suppression de l'impôt du timbre qui pèse sur les journaux et les écrits périodiques. Il fit aussi partie, depuis 1843, du conseil général du Nord. Nous devons rappeler le dévouement dont il fit preuve lors du désastre arrivé le 8 juillet 1846 sur le chemin de fer du Nord : jeté dans une des tourbières de Fampoux, blessé lui-même, il n'échappa à la mort qui le menaçait, que pour prodiguer aux victimes les premiers secours de la médecine.

La révolution de Février jeta M. Lestiboudois dans le parti de la résistance. Il ne fut pas élu à la Constituante, et se vit chargé du cours d'anatomie et de physiologie végétales à la faculté des sciences de Paris. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par le département du Nord, il vota avec la majorité monarchique, se rallia à la politique de l'Élysée, et fut appelé, le 2 décembre 1851, à faire partie de la Commission consultative. Lors de la réorganisation des pouvoirs (janvier 1852), il fut nommé maître des requêtes de première classe et parvint, en 1855, au rang de conseiller d'État. En 1859, il fut nommé président du conseil général de la province de Constantine (Algérie). Décoré de la Légion d'honneur en 1854, il a été promu officier le 18 septembre 1860.

Il faut citer encore de M. Lestiboudois deux écrits dirigés contre les doctrines de la liberté commerciale : *Des colonies sucrières et des sucreries indigènes* (1839, in-8), et *Économie pratique des nations* (1847, in-8), dont la conclusion est que la protection doit durer un temps qui sera déterminé par la position relative des nations; et sous le titre de *Voyage en Algérie* (1853, in-8), des études sur la colonisation civile.

LESUEUR (Jean-Baptiste-Cicéron), architecte français, membre de l'Institut, né à Claire-Fontaine, près de Rambouillet (Seine-et-Oise), le 5 octobre 1794, entra à l'École des beaux-arts en 1811, comme élève de Percier et plus tard de Famin, remporta le second prix d'architecture en 1816 et le grand prix au concours de 1819, dont le sujet était : un *Cimetière ou Champ de repos*. Son séjour à Rome fut signalé par l'envoi d'une étude sur *la Basilique ulpienne* (1822). De retour à Paris en 1826, il exécuta peu après l'église paroissiale de Vincennes (1828-1830). Vers 1840, il fut associé à M. Godde (voy. ce nom) pour l'achèvement et l'agrandissement de l'hôtel de ville de Paris; œuvre importante à laquelle il s'était préparé par une étude spéciale de plusieurs années. Il lui revient donc une grande part des éloges donnés à la complète transformation du palais municipal.

M. Lesueur a encore construit dans Paris plusieurs maisons particulières et fait, pour la ville de Genève (1854-1857), un conservatoire de musique. Admis à l'Institut, le 11 juillet 1846, comme successeur de Vaudoyer, il devint, en outre, professeur de théorie à l'École des beaux-arts, à la mort d'Abel Blouet (1852), membre du jury d'architecture à la même école et attaché à la ville de Paris comme architecte commissaire voyer. M. Lesueur a reçu la décoration en avril 1847.

Ce savant architecte a publié, comme archéologue et dessinateur : avec P. Alaux, *Vues choisies des monuments antiques de Rome* (1827); avec Félix Callet, *l'Architecture italienne, ou Palais, maisons et édifices de l'Italie moderne* (in-8, 1829 et suiv.) et la *Chronologie des rois d'Égypte*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1846, et imprimé par ordre du gouvernement (1848-1850, in-4).

LESUEUR (François-Louis), artiste dramatique français, né à Paris, d'une famille pauvre, fut d'abord apprenti chez un papetier; mais il parvint à figurer sur des théâtres de société, y obtint quelque succès et fut engagé au théâtre Montparnasse, où il joua *les Brodequins de Louise*. Cependant, pour ne point déplaire à son père, il était resté dans la papeterie et avait même refusé un engagement pour Rouen. En 1842, il se fit décidément acteur, et parut successivement aux théâtres Saint-Marcel, du Panthéon, de la Gaîté et du Cirque. Il est passé de là au Gymnase, qu'il n'a plus quitté depuis et où il a épousé Mlle Anna Chéri (voy. ce nom). *Mercadet*, *Un soufflet n'est jamais perdu*, *Moricette*, *l'Échelle des femmes*, *le Fils de Famille*, *le Pressoir*, *Diane de Lys*, (1853) et plusieurs autres pièces lui ont fourni les rôles qui ont établi sa réputation. Depuis, des œuvres très-diverses, *un Ange de charité*, *un Père prodigue* (1859), *le Capitaine Bitterlin* (1860), *les Ganaches* (1862), *le Démon du jeu* (1863), *Don Quichotte*, *un Mari qui lance sa femme* (1864), ont fait de M. Lesueur un des premiers sujets de son théâtre.

LÉTANG (Georges-Nicolas-Marc, baron DE), général français, senateur, est né à Meulan (Seine-et-Oise), le 2 mai 1788. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il entra dans un régiment de cavalerie comme sous lieutenant (1807), et servit cinq années en Espagne où il enleva deux drapeaux à l'affaire d'Ocagna et fut atteint d'un coup de feu à Talaveira. Sa conduite à Dresde et à Leipsick lui mérita le grade de chef d'escadron au 7ᵉ de dragons. Colonel en 1829, il fut envoyé en Afrique et se distingua dans plusieurs expéditions, entre autres à celle de Mascara, où il fut blessé. Nommé maréchal de camp en 1835 et lieutenant général en 1845, il a commandé plusieurs divisions militaires et fait partie du Sénat depuis la promotion du 31 décembre 1852. Inspecteur général de la cavalerie et membre du Comité supérieur, il a été admis dans la réserve en 1853. Grand officier de la Légion d'honneur depuis mars 1851, il a été promu grand'croix le 31 décembre 1857. — Le baron de Létang est mort en septembre 1864.

Son frère, M. Philippe-Éléonore DE LÉTANG, ancien maire, employé au ministère des travaux publics, est auteur, sous le pseudonyme de *Marville*, de nombreux articles et nouvelles insérés

dans la *Patrie*, la *Gazette de France*, le *Magasin pittoresque*, etc. Il a aussi écrit une étude de mœurs, *l'Échelle du mal* (1839, 2 vol. in-8), et quelques vaudevilles.

LETAROUILLY (Paul-Marie), architecte français, né à Coutances, le 8 octobre 1795, mort à Paris, en octobre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LETTE (Guillaume-Adolphe), économiste et homme politique allemand, né à Kienitz (Prusse), le 10 mai 1799, fit, à quatorze ans, la campagne de 1813, puis étudia, de 1814 à 1820, la philosophie et le droit aux universités de Berlin, de Heidelberg et de Gœttingue. Affilié aux sociétés secrètes en 1817, il fut emprisonné pendant quelque temps. En 1821, il entra dans la magistrature et resta quatre ans auditeur aux tribunaux de Francfort-sur-l'Oder et de Landsberg. En 1825, il fut nommé assesseur et chargé de réviser le cadastre de sa province. Dix ans plus tard, il prit une part très-active à un travail analogue, comme membre de la Commission de Poméranie, et fut nommé, en récompense, conseiller de la haute Cour de Posen. En 1839, il devint conseiller du gouvernement et fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Rouge. De 1843 à 1845, M. Lette, en qualité de chef de division de l'agriculture, fut un des conseillers les plus influents du ministère d'Arnim, et fut ensuite président du comité chargé de réviser le cadastre de la monarchie prussienne. En même temps il fondait ou dirigeait, à Francfort, à Berlin, à Potsdam, un certain nombre de sociétés économiques, agricoles ou industrielles, dont la politique le força d'abandonner successivement la présidence.

Connu dès longtemps pour ses opinions libérales, M. Adolphe Lette, fondateur du club constitutionnel de Berlin, au mois de mars 1848, fut élu député à l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'un des représentants du parti constitutionnel fédéral, dit du Casino. Membre du Comité d'agriculture, il donna sa démission en même temps que ses collègues, en mars 1849. Envoyé en 1851 à la première Chambre prussienne par la ville de Cologne, M. Lette se rattacha au parti libéral, qui avait pour chef M. de Vincke. En 1852, il fut député de Brandebourg, et après la dissolution des Chambres, député de Trèves pour la première Chambre, et de Halle pour la seconde. Il y devint à son tour, avec MM. d'Auerswald et de Patow, un des chefs de l'union libérale. Il a été élu député de Kœnigsberg pour la session 1855-1858. En 1854, il a été destitué de ses différends emplois. L'université de Greifswald lui a envoyé récemment le titre honorifique de docteur.

On a de M. Lette un certain nombre d'ouvrages de droit, d'économie ou de politique : *Commentaire sur la réforme de la loi des mariages en Prusse* (Beleuchtung der preussischen Eherechtsreform; Francfort-sur-l'Oder, 1842); *la Société provinciale et la police dans les provinces orientales de la Prusse* (die laendliche Gemeinde und Polizeiverfassung, etc.; Berlin, 1848); *Loi sur l'application des cours d'eau propres à l'irrigation* (die Gesetzgebung über Benuzung der Privatflüsse; Ibid., 1850); un grand ouvrage sur la *Législation agricole de la Prusse* (die Landesculturges etzgebung, etc.; Ibid., 1853-1854, 3 vol.), avec M. de Rœnne; *la Constitution prussienne* (Ueber die Verfassungszustaende in Preussen; Ibid., 1857), etc. M. Lette a collaboré au *Journal de droit criminel* de Hitzig et au *Dictionnaire politique* (Staatslexicon), de MM. Welcker et Rotteck.

LEULLIER (Louis-Félix), peintre français, né à Paris, le 14 novembre 1811, étudia dans l'atelier de Gros et débuta au Salon de 1839. Il s'est consacré presque exclusivement à la peinture d'histoire et a surtout exposé : *les Chrétiens livrés aux bêtes* (1839); *Héroïsme de l'équipage du* Vengeur (1841); *Daniel dans la fosse aux lions* (1844), repété en 1846; *Chasse aux caïmans* (1847); *Chasse aux nègres* (1849); *l'Homme entre le vice et la vertu* (1850); *Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem*, *le Christ présenté au peuple* (1859); quelques *pastels*, etc. M. Félix Leullier a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1841.

LEUPOLDT (Jean-Michel), médecin et écrivain allemand, né le 11 novembre 1794, à Wesseinstadt, en Bavière, acheva ses études à l'université d'Erlangen, et devint, dans cette même ville, professeur adjoint (1821), puis titulaire de médecine. Adversaire déclaré des doctrines de l'école médicale matérialiste, il a fait de la psychologie le sujet principal de ses recherches.

Voici quelques-uns des nombreux travaux de cet écrivain, très-accrédités auprès des défenseurs du spiritualisme en médecine : *Médecine thérapeutique, traitement des maladies mentales et magnétisme animal* (Heilwissenschaft, Seelenheilkunde, etc.; Berlin, 1821); *Éléments de physiologie de l'homme* (Grundriss der Physiologie des Menschen; Ibid., 1822); *Éléments de pathologie générale et de thérapeutique* (Grundrissd er allgemeinem Pathologie und Therapie; Ibid., 1823); *Histoire universelle de la médecine* (Allgemeine Geschichte der Heilkunde; Erlangen, 1825); *De la Vie et de l'action, et Clinique psychiatrique dans un hôpital d'aliénés* (Ueber Leben und Wirken und über psychiatrische Klinik in, etc.; Nüremborg, 1825); *Paieon, ou Philosophie populaire de la médecine et de son histoire* (Paieon oder Popularphilosophie der Heilkunde und ihrer Geschichte, Erlangen, 1826); *Eubiotique, ou Hygiène de la vie physique et psychique* (Eubiotik oder Diaetetik, etc.; Berlin, 1828); *Une Nouvelle Alexandrie et un nouveau Galien* (Von einem neuen Alexandria und einem neuen Galen; Munich, 1828); *l'Anthropologie générale comme base de la médecine dans l'esprit de la science germanique-chrétienne* (die gesammte Anthropologie; etc.: Erlangen, 1834, 2 vol.); *Traité de psychiatrie* (Lehrbuch des Psychiatrie; Leipsick, 1837); *Histoire de la santé et des maladies* (Geschichte der Gesundheit und der Krancheiten; Erlangen, 1842); *Des Caractères de la médecine de l'époque* (Zur Characteristik der Medicin der Gegenwart; Ibid., 1851); *Théorie de la médecine, ou Biologie, anthropologie, hygiène, pathologie et thérapeutique générale* (Lehrbuch der Theorie der Medicin, etc.; Ibid., 1851); *De l'Éducation médicale et des écoles de médecine* (Ueber aerztliche Bildung und Bildungsanstalten; Ibid., 2e édit., 1853).

LEUTZE (Emmanuel), peintre allemand, né en 1816, dans une petite ville de l'Allemagne du sud, d'une famille qui, aussitôt après sa naissance, émigra en Amérique, perdit son père quelques années plus tard, à Philadelphie. Cherchant des ressources dans le dessin, dont il avait appris seul les premiers éléments, il se familiarisa promptement avec la peinture et se mit à faire des portraits. Il passa ensuite à Washington, pour y entreprendre sans succès la publication d'une galerie des hommes d'État les plus célèbres. Revenu à Philadelphie et retombé dans le dénûment, il exécuta à la hâte une toile allégorique, dont le sujet, *Agar et Ismaël dans le désert*, lui avait été inspiré par ses malheurs. Elle

fut achetée par un riche amateur, avec quelques portraits et une autre grande toile : *l'Indien contemplant le coucher du soleil*, et valut au peintre de nombreuses commandes. En quelques années, M. Leutze acquit une certaine fortune et put venir en Europe (1841). Agé seulement de ving-cinq ans, il se présenta à M. Lessing, directeur de l'école de Dusseldorf, pour recommencer ses études à l'Académie. Admis parmi les élèves, il donna bientôt une toile de grande dimension, *Christophe Colomb au concile de Salamanque*, qui fut très-remarquée et achetée par la Société des arts; puis trois autres tableaux se rapportant au même personnage : *Colomb dans les fers*, qui obtint, en 1842, une médaille à l'exposition de Bruxelles; *Colomb devant la reine*, et la *Réception de Colomb à Barcelone*.

M. Leutze passa à Munich, en 1843, pour étudier les œuvres de MM. Cornélius et Kaulbach, puis visita l'Italie, et revint, en 1845, se fixer à Dusseldorf. Parmi ses œuvres importantes, nous citerons : *le Débarquement des Normands en Amérique, Cromwell et sa fille, la Fuite des puritains, la Cour d'Elisabeth, les Iconoclastes, Henri VIII et Anne de Boleyn*, enfin *Washington passant la Delaware* (1852) : œuvres la plupart commandées pour l'Amérique.

LEUVEN (Adolphe, comte RIBBING, dit DE), dramaturge français, né en 1800, est le fils du comte Ribbing, banni de Suède, avec le comte de Horn, en 1792. Retiré, en 1815, à Villers-Cotterets, avec sa famille, dévouée à la cause bonapartiste, il y connut M. Alex. Dumas, avec lequel il donna sa première pièce. Il a depuis associé son nom à celui de presque tous les dramaturges contemporains, et signé avec eux près de cent cinquante pièces, dans le nombre desquelles dominent les vaudevilles et les opéras-comiques. M. de Leuven a été nommé directeur de l'Opéra-Comique, en décembre 1862.

On a sous son nom seul : *le Réveil du lion, ou Paris dans les immortelles journées de Juillet 1830, par un patriote de 1789* (1830); *le Comte de Paris*, stances (1838); *l'Automate de Vaucanson*, opéra-comique en 1 acte (1840); etc. Il a donné comme auteur principal : *Biribi le mazourkiste, la Chasse aux maris, Un conte de fées, les Deux voleurs, Mademoiselle de Mérange, le Panier fleuri, la Rose de Péronne, Sylvandire, Vert-Vert*, etc. (1827-1849). Il a eu sa part dans quelques succès plus récents, tels que *le Voyage sentimental*, vaudeville (Palais-Royal, 1853); *la Promise* (Théâtre-Lyrique, 1854); *la Fanchonnette, Jaguarita l'Indienne, Schahabaham II, Margot* (Ibid., 1855-1857); *Maître Pathelin* (Opéra-Comique, 1856); *Trois femmes contre un secret* (Ibid., 1857); *les Désespérés* (Ibid., 1858); *le Jardinier galant* (Ibid., 1861); etc. M. de Leuven a caché son pseudonyme ordinaire sous celui de *Granval*, pour le petit opéra-comique intitulé *les Commères* (1847).

LEVAILLANT DE FLORIVAL (Paul-Émile), orientaliste français, né à Paris, le 11 février 1799, suivit, de 1821 à 1823, les cours de l'École des chartes, puis ceux des langues orientales vivantes, et devint lui-même, en 1826, professeur d'arménien à la Bibliothèque royale. Il était membre de l'Académie arménienne de Venise et avait reçu la décoration en avril 1839. Livré spécialement à l'étude de la littérature arménienne, il a publié : *Exposé des persécutions exercées, en 1828, à Constantinople contre les catholiques arméniens* (1831), *Histoire d'Arménie*, de Moïse de Khorène, texte et traduction, et *Précis historique sur l'Arménie* (Venise et Paris, 1841); *Fables* de Méchitar Coch, avec *Notice* sur les Méchitaristes (1843-49). Il a collaboré au *Journal asiatique*. — M. Levaillant de Florival est mort en janvier 1862.

LEVASSEUR (Polycarpe-Anne-Nicolas), général français, sénateur, né à Beaugency, le 26 janvier 1790, prit part aux dernières guerres de l'Empire et fut licencié après la journée de Waterloo; il était alors capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. Remis, quelque temps après, en activité, il n'obtint aucun avancement de la Restauration, gagna au siége d'Anvers le grade de lieutenant-colonel du 22e de ligne, régiment qu'il commanda en 1833, et fut promu maréchal de camp le 16 novembre 1840. Envoyé en Afrique, il se distingua aux combats de Sétif (1840), de l'Oued-Melat (1841), où il fut blessé, et l'Aydoussa (1845). Après avoir commandé temporairement le département des Côtes-du-Nord (1846), il revint en Afrique et y reçut du général Cavaignac sa nomination au rang de général de division (17 août 1848). Depuis cette époque, il a été employé à Lyon et à Paris, où il a pris une part importante à la répression des tentatives d'insurrection qui suivirent le coup d'État; en 1850, il fut désigné pour inspecter les troupes d'infanterie. Il venait d'être placé dans le cadre de réserve, lorsqu'il a été appelé à siéger au Sénat par décret du 31 janvier 1855. M. Levasseur a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 12 décembre 1851.

LEVASSEUR (Nicolas-Prosper), chanteur français, né à Bresle (Oise) le 9 mars 1791, d'une famille de cultivateurs, vint, dès l'âge de seize ans, à Paris et, grâce à sa voix de baryton, se fit recevoir au Conservatoire. Il reçut à l'école de déclamation les leçons de Garat et débuta, en 1813, à l'Opéra, dans *la Caravane*. Cependant sa méthode plutôt italienne que française, nuisit longtemps à ses succès et ce ne fut qu'après deux congés passés l'un en Angleterre (1816), l'autre en Italie (1822), qu'il prit son rang sur les grandes scènes parisiennes; la vogue qu'il avait obtenue, à Milan, dans la *Marguerite d'Anjou* de M. Meyerbeer, lui fit enfin confier des rôles sérieux sur notre Théâtre-Italien. En 1828, il rentra avec succès à l'Académie royale de musique où il joua, dès l'origine, *le Comte Ory* et *le Siége de Corinthe*. Depuis cette époque jusqu'en 1852, il ne quitta plus ce théâtre que pour faire quelques excursions dans les départements ou en Allemagne; depuis sa retraite, il a presque toujours habité ou parcouru ce dernier pays.

M. Levasseur se faisait également remarquer par sa méthode, la puissance et l'étendue de sa voix, l'aisance de son jeu; il a laissé son nom attaché à de nombreuses et importantes créations, telles que celles du cardinal de Brogni dans *la Juive*, de Bertram dans *Robert le Diable*, de Raymond dans *Charles VI*, de Zacharie, l'un des trois anabaptistes du *Prophète*; etc.

LEVASSEUR (Pierre-Émile), professeur et historien français, né à Paris, le 8 décembre 1828, fit ses études au collége Bourbon (depuis lycée Bonaparte), entra à l'École normale en 1849, et fut professeur de seconde au lycée d'Alençon de 1852 à 1854. Reçu alors docteur et agrégé, il fut nommé professeur de rhétorique à Besançon. Il revint à Paris en 1856, fut professeur-adjoint de seconde au lycée Saint-Louis jusqu'en février 1861, époque où il fut nommé professeur d'histoire au lycée Napoléon. Il est devenu, en 1861, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes.

M. Levasseur a obtenu, de suite, trois prix aux concours de l'Académie des sciences morales et

politiques, sur les questions historiques et économiques relatives aux classes populaires en France (1858), à l'accroissement récent et soudain des métaux précieux (1860), aux changements survenus depuis la Révolution dans la condition des classes ouvrières. Il a publié : *Recherches historiques sur le système de Law* (1854, in-8), et *De pecuniis publicis apud Romanos* (même année, in-8), Thèses de doctorat; *la Question de l'or* (1858, in-8); *Histoire des classes ouvrières en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution* (1859, 2 vol. in-8); *la France industrielle en 1789* (1865, in-8), servant d'introduction aux *Classes ouvrières depuis* 1789, puis des articles dans divers recueils. *

LEVASSOR (Pierre), acteur comique français, né à Fontainebleau, en 1808, fut, après diverses hésitations de sa famille, placé dans le commerce et envoyé, quelques années après, à Paris, où il figura, vers 1826, dans les soirées dramatiques de l'hôtel d'Uzès. En août 1830, se trouvant à Marseille, il chanta plusieurs fois au Grand-Théâtre la cantate des *Trois couleurs*. Il prit ensuite un engagement aux Nouveautés, dont la fermeture lui permit à peine de créer quatre ou cinq rôles. Rentré alors dans le commerce, il dut à Mlle Déjazet de débuter sur la scène du Palais-Royal et s'y fit en quelques mois une rapide célébrité. A part une absence de trois années, pendant lesquelles il joua aux Variétés (1840-43), il n'a pas quitté ce théâtre de 1832 à 1856, et s'y est montré dans près de deux cents créations différentes, toutes marquées d'un cachet d'originalité. C'est un des acteurs qui se griment de la façon la plus complète et la plus variée. Il excelle surtout dans la caricature et déploie, dans les pièces à tiroirs, une grande habileté. Il a donné toute sa mesure dans *Sir John Esbrouff* et *Un Brelan de troupiers*. Il a repris, en 1857, un engagement aux Variétés.

En dehors de tous ses rôles, M. Levassor a chanté au théâtre du Palais-Royal la plupart des chansonnettes comiques et parodies devenues populaires; c'est même par ce côté de son talent qu'il est le plus connu à l'étranger. Recherché dans les soirées pour ses chansonnettes, il leur a dû la plus grande partie d'une assez belle fortune.

LEVAVASSEUR (Charles), homme politique français, né à Rouen, en 1802, a été longtemps négociant armateur. Élu député de Dieppe, en 1842, il fit partie de l'opposition dynastique et prit souvent la parole pour défendre les intérêts de la marine marchande. En 1846, il dut céder son mandat à M. Rouland, candidat conservateur. En 1848, sans se rallier aux institutions républicaines, il fut nommé, le sixième sur dix-neuf, représentant de la Seine-inférieure à l'Assemblée constituante, où il vota constamment avec la droite. Renvoyé à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et fut inscrit, lors du coup d'État, sur la première liste de la Commission consultative. Il a été choisi pour candidat du gouvernement dans les élections de 1852 et a siégé au Corps législatif jusqu'en 1856. On a de M. Levavasseur quelques brochures sur la question des sucres (1837), la question coloniale (1839), la race noire (1841), etc.

LÉVEIL (Jean-Arnoud), architecte et dessinateur français, né à Paris, le 29 août 1806, entra à quatorze ans à l'École des beaux-arts, sous la direction de Lavit, remporta le second prix d'architecture en 1831 et le grand prix au concours de 1832, dont le sujet était un *Musée*. Pendant son séjour en Italie, il fit comme envoi de troisième année une des études les plus estimées du *Forum*. De retour à Paris, M. Léveil dirigea trois ans un atelier formé d'une partie de celui d'Huyot. L'indépendance de ses goûts l'écartant des travaux officiels, il a exécuté des œuvres nombreuses pour les éditeurs. Nous citerons de lui des *frontispices* d'ouvrages d'architecture et de voyages, dont plusieurs ont figuré aux Salons (1845 et 1848) et le *Plan de Rome antique*, sous Auguste et sous Tibère, restauré d'après le plan du musée Capitolin, pour l'ouvrage de *Rome au siècle d'Auguste*, de M. Dézobry.

LEVEN (John-Thornton LESLIE MELVILLE, 9e comte DE), pair représentatif d'Écosse, né en 1786, appartient à une ancienne famille écossaise. En 1860, il succéda aux titres de son frère mort avec le grade de contre-amiral. En 1861, il a été nommé député-lieutenant du comté de Surrey. Marié deux fois, il a pour héritier son fils Alexandre, vicomte Kirckaldy, né en 1817, de son premier mariage.

LÉVÊQUE (Jean-Charles), professeur de philosophie français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 7 août 1818, fit ses classes au collége de cette ville, y fut deux ans maître d'études suppléant, et entra à l'École normale en 1838. Agrégé de philosophie en 1842, il professa cette classe aux colléges d'Angoulême et de Besançon (1841-1847), fit partie de l'École française d'Athènes (1847-1848), lors de sa création, et obtint à son retour la chaire de philosophie de Toulouse. Reçu docteur ès lettres en 1852, il fut d'abord chargé de la suppléance de M. Peyron, à la Faculté de Besançon, et devint l'année suivante professeur titulaire à Nancy. Mais il fut appelé aussitôt à Paris et attaché comme délégué à la Sorbonne, d'où il passa, en 1856, au Collége de France, comme chargé du cours de philosophie grecque et latine. Il fut nommé titulaire de cette chaire, le 28 décembre 1861, en remplacement de M. Barthelémy Saint-Hilaire, démissionnaire. M. Lévêque fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1865. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1860.

On a de M. Lévêque : ses deux thèses, *le Premier moteur et la nature dans le système d'Aristote*, et *Quid Phidiæ Plato debuerit* (in-8); une série de *Leçons sur Albert le Grand et saint Thomas*, rédigées pour la *Revue des cours publics* (1856); des articles de philosophie et plus particulièrement d'esthétique, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal général de l'instruction publique*, et plus tard dans le *Journal des savants :* plusieurs de ces derniers, notamment une *Notice sur la vie et les œuvres de Simart* (1857, in-8), ont été tirés à part. En 1859, il a obtenu le prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour un mémoire *Sur le beau*, publié l'année suivante sous ce titre : *la Science du beau, étudiée dans ses principes, ses applications et son histoire* (1860, 2 vol. in-8) : le même ouvrage obtint, l'année suivante, un prix de 3000 fr. de l'Académie française et un prix de l'Académie des beaux-arts. M. Lévêque a publié depuis : *Études de philosophie grecque et latine* (1864, in-18); *Du spiritualisme dans l'art* (1864; in-18); etc. — Il ne faut pas confondre avec M. Ch. Lévêque un autre philosophe, M. Eugène LÉVÊQUE, connu par sa participation à la traduction des *Ennéades* de Plotin, par M. Bouillet.

LEVÊQUE (Louis-Auguste-Edmond), ou LEVECQUE, sculpteur français, né à Abbeville (Somme), le 1er juillet 1814, vint à Paris en 1830, suivit

l'atelier de Sébastien Guersant, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts et fit ses débuts au salon de 1833. Il a principalement exécuté et exposé : un *saint Sébastien*, *la Danseuse canadienne*, *le Jeune faune courant sur un lézard*, *la Lesbie* d'Horace (*odi et amo*), *les Bacchanales*, bas-relief en terre cuite; les bustes de *MM. Lesueur*, *Pongerville*, *Guyon*, le médaillon en bronze de *M. Duhousset*, des *Têtes de femmes*, des *Études* et divers essais de sculpture scabreuse par lesquels il s'est fait un renom spécial. En 1855, il a envoyé au Palais de l'industrie, où les exposants avaient la faculté d'indiquer les prix de vente, une *Bacchante renversée* d'une grande hardiesse d'idée et d'exécution. Au salon de 1863, il a exposé une statue en marbre, *l'Amazone;* à celui de 1864 : *Pendant la vendange*, groupe en plâtre; on cite encore de lui : *Saint Maurice*, statue en pierre exécutée pour la fontaine publique de Soultz (Bas-Rhin) et achetée par le ministère d'État.

LEVER (Charles-James), romancier anglais, né à Dublin, le 31 août 1806, et fils d'un riche entrepreneur, étudia la médecine à Dublin, où il fut reçu docteur et vint se perfectionner à Paris. En 1832, lorsque le choléra sévit dans son pays natal, il fit partie du comité médical de Londonderry, et combattit courageusement le fléau. Plus tard, il fut envoyé à Bruxelles, en qualité de médecin de l'ambassade anglaise. C'est là qu'il a écrit le roman de *Harry Lorrequer*, dont la verve joyeuse et l'esprit de satire firent la popularité. Encouragé par le succès, il a publié, depuis 1836, les romans suivants, consacrés à la peinture des mœurs irlandaises : *Charles O'Malley*, *Jack Hinton*, *le Commissaire* (the Commissioner) ; *les O'Donoghe*, que l'on présente comme un des plus intéressants; *Notre pension* (Our Mess); *la Fontaine de Saint-Patrick* (Saint-Patrick eve), *Roland Cashel*, *le Chevalier de Gwynne* (the Knight of Gwynne); *les Daltons*, *la Famille Dodd en voyage* (the Dodd family abroad), etc. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné de lui les traductions françaises de *Harry Lorrequer* (in-12), et de *l'Homme du jour* (in-12).

En 1842, M. Lever prit la direction du *Dublin university Magazine*, qu'il ne tarda pas à abandonner. Retiré à Florence en 1845, il y a écrit encore un roman, emprunté aux mêmes inspirations nationales : *Arthur O'Leary* (1856, 3 vol.)

LE VERRIER (Urbain-Jean-Joseph), astronome français, sénateur, né à Saint-Lô (Manche), le 11 mars 1811, manifesta de bonne heure un goût prononcé et d'heureuses dispositions pour les sciences mathématiques. Admis, en 1831, à l'École polytechnique, il en sortit, deux années après, dans un rang qui lui permettait de choisir un des services publics les plus recherchés, mais il préféra être attaché en qualité d'ingénieur à l'administration des tabacs, afin d'être fixé à Paris et de s'y livrer à l'étude des sciences. Ses fonctions le conduisant à s'occuper de chimie, il se livra, pendant quelques années, à des recherches de laboratoire, et publia, en 1837, dans les *Annales de physique et de chimie*, un mémoire où il faisait connaître une nouvelle combinaison du phosphore et de l'oxygène, et où il donnait les moyens de préparer de l'oxyde de phosphore dans un état de pureté absolue. Mais, malgré ces débuts brillants dans la voie de l'expérimentation, il se livrait déjà de préférence à l'étude des mathématiques. Il approfondit la géométrie descriptive et l'analyse infinitésimale et, signalé au conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, il ne tarda pas longtemps à être attaché à cette école en qualité de répétiteur.

Entraîné surtout vers l'étude de la mécanique céleste, capable d'un travail continu et doué d'une force d'abstraction rare, M. Le Verrier ne craignit pas de s'attaquer aux problèmes les plus généraux et les plus élevés de l'astronomie théorique, aborda le calcul des inégalités séculaires qui s'effectuent dans le mouvement de révolution des planètes, et reprit le problème de la stabilité du système solaire dans toute la généralité de son application. Dans deux mémoires qu'il soumit, en 1839, à l'Académie des sciences, il prouva que, si l'on adopte les valeurs actuellement attribuées aux masses de la Terre et des six planètes principales, l'ensemble de ces corps satisfait aux conditions de stabilité posées par Lagrange, et montra en outre que les erreurs supposables dans les évaluations de leurs masses sont trop petites pour y porter atteinte. De là, il déduisit les limites numériques dans lesquelles les excentricités et les inclinaisons mutuelles des orbites doivent toujours rester comprises et seulement osciller; il constata ainsi que la stabilité est ultérieurement et même indéfiniment assurée par le système des trois planètes Jupiter, Saturne et Uranus, laissant la question encore indécise pour Mercure, Vénus, la Terre et Mars.

Ces mémoires remarquables et ceux qui en complétèrent les résultats, attirèrent l'attention des géomètres et des astronomes et valurent à l'auteur la bienveillance d'Arago, qui l'engagea à appliquer son habileté de calculateur à déterminer, avec plus de rigueur qu'on ne l'avait fait encore, l'orbite de Mercure et ses perturbations, c'est-à-dire les altérations que subit la planète dans son mouvement elliptique autour du soleil, par suite de l'attraction des autres corps. M. Le Verrier apporta, dans l'exécution de ce travail, la rigueur, la clarté et la pénétration analytique qu'il avait révélées jusque-là; puis, abandonnant un instant l'étude des planètes pour celle des comètes qui fixait alors davantage l'attention des astronomes, il présenta à l'Académie des sciences, en 1844, une théorie de la comète périodique de 1770 et un premier mémoire sur la comète périodique de 1843. Ces travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, et il y fut élu, dans la section d'astronomie, le 19 janvier 1846, en remplacement du comte Cassini.

Le succès avec lequel M. Le Verrier avait refait les éphémérides inexactes de la planète Mercure l'encouragea à tenter de calculer des tables plus imparfaites encore, celles de la planète Uranus. Peu de temps après son élection à l'Institut, il soumit les premiers résultats de son travail à ce corps savant. Pour vérifier les tables d'Uranus, publiées par Bouvard en 1821, et construites d'après les formules de Laplace, il s'attacha d'abord à évaluer les perturbations que produisent sur le mouvement de cette planète celles de Saturne et de Jupiter, les seules, parmi celles que l'on connaissait alors, qui pouvaient exercer sur elle une influence appréciable. Il construisit ensuite des tables provisoires, se dressa une éphéméride de toutes les positions observées jusqu'en 1845 et se fit une idée des écarts qui séparaient les faits de la théorie. Convaincu que les mouvements d'Uranus ne pouvaient être expliqués par les attractions des corps célestes connus, il fut conduit à chercher, dans un corps inconnu, un nouvel élément de perturbation. Après avoir éliminé les hypothèses d'un gros satellite ou d'une comète ignorée, il reconnut l'action lente, continue, persistante et cependant variée, d'une planète. Partant du mouvement même qu'il fallait expliquer par son influence, il arriva, par des équations, à déterminer la masse, l'orbite et la position de l'astre perturbateur inconnu, et le 1er juin 1846, il

annonça publiquement à l'Académie des sciences quelle serait, à moins de dix degrés près, sa place dans le ciel du 1er janvier de l'année suivante. Comme la lenteur de son mouvement devait, dès cette époque, la tenir très-peu écartée de la position prédite, il était possible, dès ce moment, de la chercher. Un astronome allemand, M. Galle, occupé à dresser la carte de la région du firmament où la planète devait exister, la découvrit, en effet, le 23 septembre; au 1er janvier, *Neptune*, car tel est le nom de la planète annoncée, atteignait une longitude excédant seulement de deux degrés celle calculée *à priori* par le géomètre français.

La sensation produite par cette découverte fut immense : tandis que toute l'Europe savante admirait la sûreté des calculs exécutés par M. Le Verrier et le parti nouveau tiré de méthodes déjà connues, le public s'émerveillait de la rigueur d'une science et de la puissance d'un esprit qui peuvent deviner sans le secours des télescopes l'existence de corps si lointains. M. Le Verrier reçut les témoignages les plus flatteurs et, il faut le dire, les plus enivrants de l'admiration universelle. A la nouvelle de la découverte et sur le rapport de l'astronome Schumacher, le roi de Danemark lui envoya immédiatement l'ordre de Danebrog; la plupart des Académies de l'Europe s'empressèrent de l'inscrire parmi leurs membres étrangers, M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, fit dresser solennellement son buste et le roi Louis-Philippe, qui lui conféra la croix d'officier de la Légion d'honneur, lui donna des marques toutes particulières de son estime.

Une chaire d'astronomie ne tarda pas à être créée à la Faculté des sciences de Paris en faveur du grand géomètre qui fut également attaché, en qualité d'astronome-adjoint, au Bureau des longitudes. Le travail complet de M. Le Verrier sur la planète Neptune, qui reçut un instant le nom de *planète Le Verrier*, a été imprimé dans la *Connaissance des temps pour* 1849.

D'un autre côté, sa découverte était l'objet de contestations assez vives, et quelques rivaux se vengeaient de l'homme sur le savant et lui en disputaient l'honneur et le mérite. Un jeune mathématicien anglais, M. Adams (voy. ce nom), s'était occupé, dès 1841, de rechercher les causes des irrégularités d'Uranus, et, après de longs calcul, était arrivé à plusieurs des résultats consignés dans le travail de M. Le Verrier, environ vers le même temps que lui. Il avait reconnu de même l'existence de la nouvelle planète et en avait déterminé la position, mais avec moins de rigueur. Sans entrer dans les questions toujours si délicates de priorité, nous voulons croire qu'ici comme dans bien des circonstances analogues, chacun des deux mathématiciens astronomes n'ayant rien dû à l'autre, le mérite du second n'enlève rien à la gloire du premier. De plus, les découvertes, comme les idées, sont dans l'air, et les premiers esprits d'élite qui se tournent vers les questions dont la solution est mûre, ne peuvent manquer d'avoir l'honneur de les résoudre.

Grâce à la popularité que ses succès de savant lui avaient donnée dans son pays natal, M. Le Verrier, qui avait inutilement tenté de prendre un rôle politique à Paris, dans le mouvement démocratique de 1848, fut élu, en 1849, représentant du département de la Manche à l'Assemblée législative. Il y siégea dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire et s'occupa plus particulièrement des questions d'instruction publique et des projets de lois qui se rattachaient à des découvertes scientifiques. C'est ainsi qu'il fut chargé, en 1850, du rapport sur le projet de loi relatif à la construction des nouvelles lignes télégraphiques électriques, qu'il prit part aux discussions auxquelles donnèrent lieu les projets de lois sur l'instruction publique, l'organisation de l'École polytechnique et le recrutement des ingénieurs des ponts et chaussées. Il fut nommé membre de la commission chargée de rédiger le programme de l'enseignement professionnel et fut l'auteur de diverses propositions. Sans être précisément orateur, M. Le Verrier parlait avec facilité et surtout avec une clarté qui fit remarquer son cours d'astronomie à la Sorbonne. Peu de temps après l'ouverture de l'Assemblée législative, on l'avait vu prendre part à la discussion sur le projet de loi relatif aux coalitions et il s'était acquis dans l'Assemblée, par ses connaissances spéciales, une certaine influence. Lorsque les partis commencèrent à se diviser nettement au sein de la majorité de l'Assemblée législative, M. Le Verrier se déclara pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, il fut nommé membre du Sénat, lors de la première promotion (26 janvier 1852), et un peu plus tard, inspecteur général de l'enseignement supérieur.

Dès ce moment, M. Le Verrier exerça sur l'organisation de l'enseignement en France une influence notable et contribua à imprimer à la direction des études scientifiques un caractère plus pratique et plus restreint. Telle est aussi la direction qu'il s'efforça de donner à l'enseignement de l'École polytechnique. Dès 1850, il avait adressé au ministre de la guerre, au nom d'une commission mixte, un rapport sur l'enseignement de cette école, et, en 1854, il fut désigné comme membre de son conseil de perfectionnement. Ses idées trouvèrent parmi ses confrères de l'Institut de nombreux adversaires, et l'opposition des opinions de toute nature qui existait entre lui et Arago donna lieu plusieurs fois à des discussions vives et prolongées. Cependant, l'influence de l'illustre astronome républicain tendait à diminuer, et M. Le Verrier se mit en mesure de recueillir son héritage. Par ses relations avec les principaux savants de l'Europe, il se fit en France le centre d'une vaste correspondance astronomique dont il communiqua fréquemment à l'Académie des sciences des extraits ou les résultats. Ses nouvelles positions officielles n'avaient point d'ailleurs ralenti ses travaux scientifiques. En 1849 et 1850, il avait lu à l'Académie des sciences de nouvelles recherches sur le mouvement des planètes et, en 1853, présenté à ce corps savant des tables du mouvement apparent du soleil, déduites de la comparaison de la théorie avec les observations faites depuis 1850 jusqu'à nos jours; puis des considérations sur l'ensemble du système des petites planètes situées entre Mars et Jupiter.

Malgré le rang élevé qu'il avait pris dans les sciences, M. Le Verrier conservait encore son simple titre d'astronome-adjoint au Bureau des longitudes, établissement qui avait, plutôt de nom que de fait, la direction de l'Observatoire. La mort d'Arago (octobre 1853), fut l'occasion de changer cette situation. M. Le Verrier fut le promoteur de la nouvelle organisation qui, en laissant subsister le Bureau des longitudes où il remplaçait Arago comme astronome titulaire, lui donnait le titre et l'autorité de directeur de l'Observatoire (30 janvier 1854). M. Le Verrier résolut aussitôt de réformer le mode et la nature des observations, et présenta au gouvernement un rapport exposant tout le système qu'il se proposait d'établir. Les travaux ne tardèrent pas à commencer sous son impulsion et, en 1855 et 1856, il en fit paraître les premiers résultats dans les *Annales de l'Observatoire de Paris* (2 vol. in-4). Cet ouvrage remarquable, dans lequel a été imprimé le *Rapport* au gouvernement, renferme un code complet de

calculs astronomiques. Malheureusement, les difficultés qui s'élevèrent souvent entre le successeur d'Arago et les savants qu'il s'était adjoints, n'ont pas permis la réalisation de tous ses projets. M. Le Verrier a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863. Il est membre et président du conseil général de la Meurthe.

LEVET (Henri), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Montbrison (Loire), le 25 décembre 1798, d'une famille influente, fut lui-même, dès 1835, conseiller de préfecture et secrétaire général à Montbrison. Connu par ses opinions libérales, il fut élu représentant de son département à l'Assemblée constituante, le neuvième sur onze, par 34 797 suffrages, et à la Législative par 37 045. Il fit partie du comité de la rue de Poitiers et vota avec la droite. Sorti de la politique, il a pris place comme avocat au barreau de sa ville natale. — On a de lui plusieurs brochures administratives, entre autres : *Observations sur le transfert de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1834), et *Conséquences du déplacement projeté de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1849).

LÉVI (Leone), économiste anglais, d'origine italienne, né en 1820, à Ancône (États-Romains), exerça d'abord le commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Liverpool en 1844, et reçut, trois ans plus tard, des lettres de naturalisation. Une brochure sur la nécessité pour le commerce de multiplier les chambres et les tribunaux spéciaux, lui valut le secrétariat de la chambre de commerce, fondée, en 1849, à Liverpool. Dans cette position, il se mit en relation avec les principales places du monde, et les renseignements qu'il recueillit servirent de base à l'important ouvrage qu'il publia par fragments à Édimbourg : *Droit commercial universel* (Commercial law of the world; 1850-1852, 4 part.). On y trouve le code commercial d'environ quarante nations, avec les chiffres officiels de leur statistique.

Après avoir fait une série de lectures sur cet objet, à Édimbourg, Glasgow, etc., M. Lévi a été nommé professeur de droit commercial dans un des colléges de Londres (1852). On a encore de lui, sous le titre de *Manual of the mercantile law of the United Kingdom* (1854), une exposition abrégée de son système ; et *la Loi divine dans ses rapports avec la loi naturelle* (the Law of nature and nations as affected by divine law ; 1855, in-8), où il cherche quels liens rattachent l'économie politique à la religion.

LÉVI-ALVARÈS (David-Eugène), professeur et écrivain pédagogique français, né à Bordeaux, le 12 octobre 1794, de parents israélites, fut élevé à Choisy-le-Roi. Il passa quelque temps au service et suivit le 10e de ligne en Italie, en 1814. A son retour, s'étant consacré à l'enseignement libre et aux leçons particulières, il se voua spécialement à l'éducation des femmes, d'après une méthode qui porta son nom et qui tend à élever le niveau de l'instruction des jeunes filles, en variant et multipliant les objets de leurs études. Il fonda en 1825, à Paris, un cours d'éducation maternelle, qui prit par la suite une grande extension, et que, dans ces dernières années, son fils dirigea avec lui. M. Lévi-Alvarès fonda en 1833, avec M. Lourmand, un cours normal à l'Hôtel-de-Ville, pour les institutrices. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 janvier 1837.

M. Lévi-Alvarès a fait paraître, à l'usage de sa méthode, beaucoup d'ouvrages élémentaires, dont quelques-uns ont été approuvés par l'archevêque de Paris; nous citerons : *Mnémosyne classique* (1826, in-8); *Nouveaux éléments d'histoire générale* (1829) ; *Esquisses historiques* (1830); *Études géographiques* (1832) ; *la Mère institutrice* (1834-1836, 3 vol. in-8); *Lectures progressives* (1838-1840, 4 vol.); *Notions sur les sciences* (1844) ; *Dictées normales des examens* (1849); *Manuel historique des peuples anciens* (1854), etc.

Un de ses neveux, M. Ernest LÉVI-ALVARÈS, né aussi à Bordeaux, le 25 décembre 1823, a fondé, en 1852, d'après la même méthode, des cours analogues. Il a publié outre quelques livres élémentaires à l'usage de son enseignement, un remarquable livre de lecture pour la jeunesse, sous le titre de *la France* (1852-1857), 4 vol. in-16), avec la collaboration de son beau-frère, M. Eug. Manuel, ancien élève de l'École normale, professeur titulaire au lycée Bonaparte et au nouveau séminaire rabbinique.

LÉVIS (Gaston, duc DE), ancien pair de France, né en 1794, descend d'une noble famille dont on fait remonter l'origine aux premières croisades. Sous l'Empire, il reçut un brevet de sous-lieutenant, devint aide de camp du duc d'Angoulême en 1814 et prit part, en 1823, à la guerre d'Espagne, comme chef de bataillon, et, en 1828, à celle de Morée, comme colonel. Nommé, à son retour, officier de la Légion d'honneur, il donna, en 1830, sa démission de pair, pour rester fidèle à la famille de Bourbon, qu'il accompagna dans l'exil, soit en Écosse, soit en Allemagne. Il n'a cessé d'être un des principaux conseillers du comte de Chambord. Marié, en 1821, avec Mlle de La Feuillade, il n'en a pas eu d'enfant. — Il est mort le 9 février 1863.

LEVITSCHNIGG (Henri, chevalier DE), poëte allemand, né à Vienne, le 25 septembre 1810, étudia le droit et la médecine, puis se fit soldat. Après une campagne en Italie, dans le régiment du roi Louis de Bavière (1831), il changea plusieurs fois de corps, se dégoûta de la vie militaire, prit son congé en 1834 et se fixa à Vienne, où il cultiva la poésie. Il se fit d'abord connaître en insérant, dans les revues autrichiennes, des chansons d'amour, des poésies orientales, des nouvelles, et même des articles de critique. Il donna ensuite deux volumes; un poëme romantique, *Rustan* (Stuttgart, 1841) et des *Poésies* (Gedichte, Vienne, 1842). Il fit aussi représenter deux drames qui eurent peu de succès : *Lord Byron* et *le Lion et la rose* (Lœve und Rose), imprimés depuis dans les *Drames avortés* de Foglar (Verworfene Schauspiele; Pesth, 1847).

On cite encore de M. Levitschnigg, qui se distingue par l'abondance des descriptions et le luxe du style, un recueil de poésies érotiques, *West-OEstlich* (Vienne, 1847), ainsi que plusieurs autres volumes : *Amour brûlant* (Brennende Liebe; (Vienne, 1852) ; *Alphabet des soldats* (Soldatenfibel; Ibid., 1852); *le Monténégrin, ou les Souffrances des chrétiens en Turquie* (der Montenegriner, etc., Ibid., 1853), etc. Il a en outre rédigé le *Journal de Pesth*, de mars 1845 à avril 1849. — M. Levitschnigg est mort en janvier 1862.

LÉVY (Michel), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Strasbourg, le 28 septembre 1809, entra dans le service militaire à vingt ans, comme chirurgien sous-aide aux ambulances de la Morée, puis assista au siége d'Anvers, et devint aide-major de seconde classe en 1832, de première classe en 1834, major de première classe en novembre 1841, principal en 1849, et inspecteur en mars 1852. Dans cet intervalle, il s'était fait recevoir docteur à Montpellier en 1834. Fixé à Paris, il devint médecin

principal au Val-de-Grâce, à la suite d'un concours, en 1836. Lors de la guerre de Crimée, il fut attaché, comme médecin en chef, à l'armée d'Orient, et fut à son retour nommé directeur de l'École de médecine et de chirurgie militaires. Il est membre de l'Académie de médecine depuis 1850, membre du conseil de santé des armées, et commandeur de la Légion d'honneur depuis le 21 septembre 1854.

On a de ce praticien distingué plusieurs ouvrages et mémoires : ***De l'empyème***, thèse inaugurale (1834); ***Traité d'hygiène publique et privée*** (1843-1845, 2 vol. in-8; 3e édit., 1857); ***Mémoire sur la rougeole des adultes*** (1847); ***Histoire de la méningite cérébro-spinale, observée au Val-de-Grâce en 1848 et 1849*** (1850, in-8); ***Rapport sur le traitement de la gale*** (1852, in-8), adressé au ministre de la guerre, etc.; des ***Discours*** prononcés au Val-de-Grâce, les ***Éloges*** de Broussais, de Larrey, et des articles médico-philosophiques dans la ***Gazette médicale***.

LÉVY (Michel), frères. Voy. MICHEL-LÉVY.

LEWALD (Jean-Karl-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 14 octobre 1792, passa du gymnase dans une maison de commerce puis se mit au service de la Russie et fit les campagnes de 1813 à 1815. Secrétaire au quartier-général, il resta chargé de la direction générale des hôpitaux russes en Allemagne, et voyagea, à cette époque, dans une grande partie des contrées européennes. En 1817, il se lia, à Breslau, avec MM. Schall et Holtei, et écrivit avec eux un drame anonyme, ***le Grand-Papa*** (der Grosspapa). L'année suivante, il joua sur le théâtre de Brünn, et de 1818 à 1827, devint successivement directeur des théâtres de Brünn, de Munich, de Nuremberg, de Bamberg et de Hambourg. En 1831, il vint à Paris, dans l'espoir d'y obtenir le privilége d'un théâtre; mais le choléra fit échouer ce projet. Après de nouveaux voyages dans le Tyrol et en Italie, il se fixa, en 1834, à Stuttgart, et y fonda l'année suivante un journal qui eut un grand succès : ***l'Europe, chronique du monde civilisé;*** le dirigea pendant douze années, tant à Stuttgart qu'à Baden-Baden. En 1848, il écrivit des articles politiques modérés dans plusieurs journaux de Francfort. Revenu à Stuttgart, en 1850, il fut attaché à la rédaction d'un journal conservateur, ***la Chronique allemande***, et obtint en même temps une place de régisseur au Théâtre Royal. En 1853, M. Lewald s'est converti au catholicisme.

On a de lui des romans, des traductions, des essais de critique d'art ou de littérature, qui témoignent d'études très-variées, et dont le style offre une négligence qui ne manque pas de charme. Nous citerons : ***Nouvelles*** (Novellen; Hambourg, 1831-1835, 3 vol.); ***Aquarelles de la vie*** (Aquarelle aus dem Leben; Manheim, 1836-1837, 4 vol.), où l'on trouve des relations très-intéressantes de ses voyages; enfin une série de travaux analogues, dont la plupart font partie de ses ***OEuvres complètes*** (Gesammelte Werke; Leipsick, 1844-1845, 12 vol.).

LEWALD (Fanny), romancière allemande, parente du précédent, est née à Kœnigsberg, le 24 mars 1811. Son père, riche négociant israélite, admis aux fonctions municipales, lui fit donner une éducation des plus brillantes, et la laissa libre dans le choix de sa religion. A dix-sept ans elle se fit chrétienne. A la suite de voyages en Allemagne et en France, qui excitèrent son imagination, elle se mit à écrire, pour amuser une sœur malade, des nouvelles qui parurent sans nom d'auteur dans ***l'Europe*** et dans ***l'Urania*** de 1834 à 1845. C'étaient : ***le Remplaçant, Clémentine, Jenny, une Question de vie, la Pauvre fille***. En 1845, au milieu d'un voyage d'étude en Italie, elle perdit son père et rentra en Allemagne. Dès lors, elle signa une série de romans, écrits avec un esprit très-libéral, un style plein de grâce, et surtout une faculté d'analyse qui la rapproche de nos romanciers français.

Nous citerons de Mme Fanny Lewald : ***Tableaux d'Italie*** (Ital. Bilderbuch; Berlin, 1847); ***le prince Louis-Ferdinand*** (Breslau, 1849, 3 vol.); ***Souvenirs de l'année 1848*** (Erinnerungen aus dem J. 1848; Brunswick, 1850, 3 vol.); ***Lettres d'amour*** (Liebesbrief; Ibid., 1850); ***Récits de la dune et de la montagne*** (Dunen-und Berggeschichten; Ibid., 1851, 2 volumes); ***Impressions de voyage en Angleterre et en Écosse*** (Reisetagobuch durch England und Schottland; ibid., 1852, 2 vol.); ***Promenades*** (Wandlungen; Ibid., 1853, 3 vol.).

LEWES (George-H....), littérateur anglais, né à Londres, le 18 avril 1817, fut élevé en partie sur le continent, en partie sous la direction du docteur Burney, à Greenwich, puis entra chez un négociant russe. Après avoir voulu embrasser la médecine et étudié l'anatomie et la physiologie, il choisit, au retour d'une excursion en Allemagne (1839), la carrière littéraire. Établi à Londres, M. Lewes n'a cessé de produire. Abordant, avec une remarquable aisance les sujets les plus opposés, il connaît les auteurs d'Allemagne, de France ou d'Espagne aussi bien que ceux de son pays et unit souvent au badinage du style une assez profonde philosophie.

Nous citerons en première ligne parmi ses études littéraires : ***Lope de Vega et Calderon***, exposition critique du drame espagnol, et ***la Vie de Gœthe*** (1856, 2 vol. in-8), qui lui a coûté dix années de recherches. Viennent ensuite : une ***Histoire biographique de la philosophie*** (Biographical history of philosophy), une traduction anglaise de la ***philosophie positive*** d'Auguste Comte (voy. ce nom) que s'est aussi efforcée de populariser au delà du détroit miss Martineau; ***la Vie de Robespierre*** (Life of R.); des romans agréables, tels que ***Ranthorpe***, et ***Rose, Blanche et Violette;*** enfin la tragédie, ***un Noble cœur*** (the Noble Heart).

Comme journaliste, M. Lewes a collaboré aux grandes ***Revues d'Édimbourg, de Westminster***, à la ***Foreign quarterly***, à ***l'Atlas***, aux ***Magazines*** de Fraser et de Blackwood, au ***Monthly chronicle***, ainsi qu'à des feuilles politiques du parti libéral. En 1849, il fonda le ***Leader*** (le Guide), journal radical qui s'est rapidement élevé au premier rang de la presse hebdomadaire; il en conserva la direction jusqu'au mois de juillet 1854. M. Lewes prépare une édition anglaise des ***OEuvres de Spinosa***, et un ouvrage destiné à vulgariser les découvertes de la physiologie.

LEWINSKI (Jacques), ou LENSKI, général polonais, né vers 1792, servit dans la guerre de l'indépendance, en 1831, comme chef d'état-major général de l'armée nationale. Il passa ensuite de longues années en exil sur les confins de la Sibérie. Revenu dans sa patrie, il se tint complétement à l'écart et accepta seulement la direction supérieure d'un réseau de chaussées en construction dans tout le royaume de Pologne. Les troubles récents qui ont éclaté dans son pays l'ont tiré de sa retraite, où il vivait aimé et respecté de tous. Le prince Gortschakoff, qui connaissait son influence, le nomma président de la délégation de Varsovie, lui confia les fonctions de chef

de la police pendant la maladie du général Paulucci, le fit entrer dans le comité chargé d'élaborer la loi sur le Conseil d'État de la Pologne; enfin, après les funestes événements du 8 avril, il lui offrit le ministère de l'intérieur: mais le vieux général qui, malgré son grand âge, montrait la même fermeté et le même dévouement, posa pour conditions à son acceptation l'appel du comte Zamoyski à la présidence du Conseil d'État et la rentrée des troupes russes dans les casernes et la citadelle. Le 25 septembre, le 10e arrondissement de Varsovie l'élut membre du Conseil d'État. Appelé, depuis quatre mois, au poste de secrétaire d'État pour le royaume de Pologne, en remplacement de Limowski, il donna sa démission au moment où l'insurrection éclata (janvier 1863); deux mois plus tard, il se démettait également, ainsi que son frère Michel, du titre de membre du Conseil d'État.

LEWIS (Taylor), savant américain, né en 1802, à Northumberland (État de New-York), étudia le droit et exerça la profession d'avocat dans un petit bourg de sa province natale. Là, dans ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu et à des travaux littéraires et philosophiques. En 1833, il abandonna le droit pour l'enseignement et devint plus tard professeur de grec au collége de l'université de New-York, puis au collége de l'Union à Schenectady (New-York).

M. Lewis a beaucoup écrit pour les revues théologiques et littéraires, et publié des conférences et des discours sur des sujets de philosophie et de morale religieuse. On cite de lui: *Sur la Nature et les bases de la pénalité* (1844), où le droit est subordonné à la philosophie; *Plato contra Athæos* (New-York, 1845, in-12), écrit en anglais et contenant une analyse du dixième livre des *Lois*, commenté et comparé avec les Écritures; le *Théétetes* de Platon, traduction avec commentaires où l'auteur essaye d'approprier à notre époque les théories platoniciennes; *les Six jours de la création* (the Six days of Creation or Scriptural Cosmology: 1855, in-12), où sont traités les rapports des traditions bibliques avec les découvertes géologiques et astronomiques modernes; *la Science et la Bible* (Science and the Bible or the World Problem; New-York, 1856), réponse aux critiques suscitées par le livre précédent; etc. M. Lewis a traité en outre dans le *Harper's Magazine* les questions sociales, politiques et philosophiques à l'ordre du jour.

LEWIS (Estelle-Anna-Robinson, dame), femme poëte américaine, née vers 1820, près de Baltimore, mariée (1841), au jurisconsulte Lewis et fixée depuis à Brooklyn, dans l'État de New-York, a publié: *Souvenirs du foyer* (the Records of the heart, 1841); *l'Enfant de la mer* (the Child of the sea, 1848); *Mes rêveries* (My study, 1851), recueil de sonnets; *Chants du ménestrel* (Myths of the minstrel, 1852). Elle a fourni des pièces de vers et des articles au *Literary World* et à *l'Art and artits in America*.

LEWIS (sir George-Cornewall), écrivain et homme politique anglais, né en octobre 1806, étudia au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, fut reçu avocat par la société de Middle-Temple (1831) et attaché à plusieurs commissions d'enquête sur l'Église d'Irlande, les affaires de Malte, etc. En 1832, il succéda à son père dans les fonctions de commissaire de la taxe des pauvres. Devenu membre du Parlement pour le comté d'Hereford (1847), il a été appelé, sous l'administration des wighs, à occuper divers emplois politiques; ainsi il a été tour à tour secrétaire du bureau des affaires des Indes (1847), sous-secrétaire de l'intérieur (1848), et secrétaire de la Trésorerie, de 1850 à 1852. Après avoir échoué aux élections générales de cette année, il fut nommé député par le bourg de Radnor en février 1855 et chargé à la même date, de la chancellerie de l'Échiquier, laissée alors vacante par la retraite de M. Gladstone. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1858. En 1859, il devint ministre de l'intérieur, puis remplaça lord Herbert de Léa à la guerre, en juillet 1861. — Il est mort le 13 avril 1863.

M. Lewis a publié divers ouvrages ayant trait à des questions politiques, tels que: *De l'Église irlandaise* (1836); *De l'Influence de l'autorité sur l'opinion; De l'Observation et du raisonnement en politique*, etc. Après la mort du professeur Empson, il a pris la direction de la *Revue d'Édimbourg* qu'il n'a abandonnée que pour entrer dans le ministère de lord Palmerston. Il a traduit de l'allemand l'*Économie politique des Athéniens* de Bœche, et écrit un livre savant sous le titre: *Du Gouvernement des colonies* (on the Governement of Dependencies; Londres, 1841, in-8). Depuis, il a fait paraître un ouvrage dont les recherches l'occupaient depuis longtemps: *Du Degré de croyance qu'il faut accorder aux premiers âges de l'histoire romaine* (Enquiry in to the credebility of early roman History; Londres, 1856, 2 vol. in-8).

LEWIS (John-Frédéric), peintre anglais, est né à Londres, le 14 juillet 1805. Fils d'un graveur qui a aussi pratiqué la peinture, il attira d'abord l'attention par des études d'animaux et voyagea ensuite dans le midi de l'Europe et en Orient; sa plus longue absence a été de treize années (1837-1851). Vers 1835, il rapporta d'Espagne un album de dessins lithographiés contenant des vues de l'Alhambra et du Généralife de Grenade et des copies à l'aquarelle de maîtres espagnols et vénitiens : soixante-quatre ont été achetées par l'Académie écossaise (1853).

Cet artiste, presque toujours absent de son pays, a peu contribué aux expositions publiques. Parmi ses productions on remarque: *le Harem d'un bey* (1852); des *Toreros* et des *Manolas*, des *Paysans romains*, *les Chameaux d'Égypte* (1854); *Dame arménienne au Caire* (1855). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; *le Harem*, *le Scribe arabe*, une *Halte au Désert* et *le Jour de Pâques à Rome*.

LEYEN (Erwin-Charles-Damien-Eugène, prince DE), prince allemand reconnu comme altesse sérénissime par le grand-duché de Bade et par l'empire d'Autriche, est né le 3 avril 1798. Le 23 novembre 1829, il a succédé à son père Philippe-François comme prince de Leyen et de Hohengeroldseck. Il est général major à la suite au service de Bavière. Marié le 18 août 1818 à la princesse *Sophie*-Thérèse-Jeanne, fille du comte de Schœnborn-Buchceim, il a eu d'elle deux fils : Philippe, prince héréditaire, né le 14 juin 1819, marié le 8 juin 1853 à la princesse Adélaïde de Tour et Taxis, dont il a eu trois filles et un fils; et François, né le 17 février 1821, lieutenant en premier au 1er régiment des cuirassiers bavarois. La résidence de la famille est à Waal, près d'Augsbourg.

LEYMARIE (Achille), historien français, né à Limoges, le 15 novembre 1812. Fixé à Paris depuis plusieurs années, il s'occupa spécialement de travaux d'économie politique, écrivit dans plusieurs journaux et devint un des rédacteurs ordinaires du *Journal des économistes*. M. Leymarie était membre de plusieurs sociétés savantes.— Il est mort en mars 1861.

On cite de lui : *le Limousin historique* (1839, gr. in-8), recueil de pièces manuscrites ; *Histoire du Limousin* (1845, 2 vol. in-8), couronnée l'année suivante par l'Académie des inscriptions; *Histoire des paysans en France* (1849, 2 vol. in-8); un *Manuel de morale et d'économie politique* (1857, in-18), etc.

LEYNADIER (Camille), homme de lettres français, est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de littérature, de morale et d'histoire, entre autres : *les Gitanos* (1835, in-8) ; *les Deux Moines* (1838, 2 vol. in-8) ; *les Victimes de l'Inquisition, ou les Crimes d'un moine* (1839, 4 vol. in-12), roman historique ; *Histoire de la famille et de son influence sur les mœurs* (1844, in-8); *Histoire des peuples et des révolutions de l'Europe, depuis 1793 jusqu'à nos jours*, etc. (1846-1848, 8 vol. in-8) ; *grand Catéchisme de l'électeur de* 1848, etc., (1848, in-fol.); *Histoire des mémorables Journées de* 1848 (même année, in-8) ; *Mémoires authentiques sur Béranger* (1858, in-8); *les Anciens Martyrs de la liberté* (1861, in-8), etc. Il a signé, avec M. Clausel, l'*Histoire de l'Algérie française* (1846, 2 vol.) et continué l'*Histoire de Paris*, de Dulaure (1856), ainsi que *les Femmes célèbres*, de M. Leroux de Lincy.

LEYRAUD (André), homme politique français, né le 25 janvier 1786, à Guéret (Creuse), exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale dont il fut maire de 1815 à 1834. En 1815, il fit partie de la Chambre des représentants. Rallié au gouvernement des Bourbons, il célébra dans une pièce de vers la naissance du duc de Bordeaux. Plus tard, il s'affiliait à la socité libérale : *Aide-toi, le ciel t'aidera !* Nommé en 1830 procureur du roi à Guéret par Dupont (de l'Eure), il résigna cet emploi pour entrer, l'année suivante, à la Chambre des Députés, où il fut constamment réélu par ses compatriotes, malgré les manœuvres dont son élection fut l'objet, et qu'il dénonça publiquement à la tribune, en 1845. Il votait habituellement avec le centre gauche, et divers mouvements ministériels le rapprochèrent du pouvoir. Il fut décoré en 1837, et occupa dans le cabinet du 12 mai 1839 la place de directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Sous l'administration de M. Guizot, il marqua davantage son opposition, et s'associa aux efforts de la gauche pour obtenir des réformes. Ce fut vers cette époque qu'il fonda *l'Éclaireur de la Creuse et de l'Indre* (1843), feuille démocratique qui passa ensuite aux mains de Mme Sand et de M. P. Leroux. Élu en 1848 représentant de la Creuse, le troisième sur sept, par 20 500 suffrages, M. Leyraud fit partie à la Constituante du comité de la justice, et vota habituellement avec la droite. Non réélu en 1849 à la Législative, il s'est retiré dans sa ville natale. — Il est mort en janvier 1865.

LEYS (Jean-Auguste-Henri), peintre belge, né à Anvers, le 18 février 1815, fut d'abord destiné à la carrière ecclésiastique et fit ses études dans un séminaire. En 1830, à l'âge de quinze ans, il entra dans l'atelier de son beau-frère, M. de Braekeleer. Dès 1833, il exposa au salon d'Anvers son *Combat d'un grenadier contre un cosaque*, qui fut remarqué. Des voyages en France et en Hollande furent le complément de son éducation artistique. De retour en Belgique, il trouva dans un riche financier, M. Couteau, le protecteur le plus généreux et pour lequel, à part quelques commandes officielles, il a exécuté presque toutes ses toiles.

Parmi les œuvres de M. Leys, qui, par la science de la couleur, la verve de sa composition, l'originalité poétique de ses types empruntés au moyen âge, est un des premiers peintres de genre historique de son pays, nous devons citer surtout : *la Furie espagnole en* 1576 ; *les Chaperons blancs*, sous Philippe le Hardi ; *Côte avec des pêcheurs ; Famille de gueux se défendant contre les Espagnols ; Bohémienne disant la bonne aventure à un brigand ; le Massacre des magistrats de Louvain en* 1379 ; *Mendiants demandant l'aumône à une famille riche ; l'Intérieur de l'atelier d'un peintre ; Une Fête de famille en Bretagne ; Une Noce au* XVII*e siècle ; le Bourgmestre Six chez Rembrandt ; le Roi des arbalétriers ; Faust et Wagner*, au duc de Brabant ; *Franz Floris se rendant à une fête donnée par la confrérie de Saint-Luc ; Un Prêche*, au musée de Bruxelles ; *Albert Durer à Anvers ; Faust et Marguerite*, récemment achevé (1856) et deux ou trois gravures : *Une Exécution au moyen âge, Un Intérieur de paysans, Vestibule avec un escalier antique*.

A l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Leys a exposé trois tableaux de moyenne grandeur : *les Trentaines de Bertal de Hase*, *la Promenade hors des murs*, *le Nouvel an en Flandre*, qui ont obtenu une des grandes médailles d'honneur. A son retour de Paris, l'artiste fut accueilli en Belgique par une fête splendide, qui fut un véritable triomphe. Décoré de l'ordre de Léopold depuis le 30 août 1840, élevé au grade d'officier en 1851, il fut alors nommé commandeur de l'ordre. M. Leys est membre de l'Académie royale de Belgique depuis le 1er décembre 1845.

LEZAY-MARNESIA (Albert-Madeleine-Claude, comte DE), sénateur français, né le 5 juin 1772, mort à Blois le 31 mai 1857.—Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

LHERBETTE (Armand-Jacques), homme politique français, né le 16 septembre 1791, embrassa la carrière du barreau, prit part avec les libéraux aux luttes de la Restauration et fut nommé, après 1830, procureur du roi à Bernay. Il donna sa démission, en accusant le gouvernement de se montrer infidèle à son origine et se présenta, en 1831, avec l'appui de M. Odilon Barrot, aux électeurs de Soissons, qui, jusqu'en 1848, lui renouvelèrent constamment leur mandat. Parmi les députés de la gauche, il fut un de ceux qui se mêlèrent le plus activement aux travaux parlementaires, abordant toutes les questions et multipliant les interpellations aux ministres. Il se fit surtout remarquer dans les discussions auxquelles donnèrent lieu l'hérédité de la pairie, les fonds secrets, les fortifications de Paris, la liste civile, la dotation, les apanages, etc. Avec M. de Cormenin, il n'y avait pas de plus infatigable éplucheur de budgets. Partisan de la réforme électorale, il assista et parla aux principaux banquets de la campagne de 1847.

Nommé liquidateur de l'ancienne liste civile par le gouvernement provisoire, M. Lherbette refusa cet emploi et fut envoyé à la Constituante par 124 392 suffrages, le premier des quatorze représentants de l'Aisne. Son attitude à cette Assemblée, ainsi qu'à la Législative, dont il fit aussi partie, fut presque constamment hostile aux nouvelles institutions républicaines. Après avoir voté avec la gauche pour le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il s'associa à tous les votes de la droite, approuva les deux Chambres, le vote à la commune, la proposition Rateau, l'expédition de Rome, la loi du 31 mai, la révision immédiate de la Constitution, etc. Mais, partisan du régime parlementaire, il vit avec regret se produire le coup d'État du 2 décembre 1851, et se tint dès lors à l'écart des affaires publiques. — M. Lherbette est mort au mois de mai 1864.

LHÉRIE. Voy. BRUNSWICK.

LHÉRITIER (S... D...), médecin français, né vers 1805, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1834. Il est inspecteur-adjoint des eaux minérales de Plombières. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité complet des maladies de la femme* (1838, in-8); *Traité de chimie pathologique* (1842, in-8), recherches sur les solides et les liquides du corps humain ; *Traité des altérations du sang* (1840, in-8), avec M. Piorry; *Éléments populaires de la chimie agricole* (1847, in-12); *Du Rhumatisme et de son traitement* (1853, in-8); *Hydrologie de Plombières* (1856, in-8), avec M. Ossian Henry.

LHÉRITIER (Paul THOMAS, dit), artiste dramatique français, né à Paris, en septembre 1809, fit ses études au collège Bourbon, entra à dix-huit ans chez un banquier, et joua comme amateur chez Doyen, puis vers 1830, à la salle Chantereine et à Tivoli. Après une courte apparition à la salle Molière, en 1831, il débuta au mois d'octobre au théâtre du Palais-Royal, qu'il n'a pas quitté depuis. Cet acteur, bien accueilli dans un grand nombre de rôles les plus divers, a longtemps essayé plusieurs types avant de trouver son emploi dans ce qu'on nomme, au théâtre, « ganaches prématurées. » Les principales créations comiques de M. Lhéritier, en ce genre, ont été dans *la Pile de Volta*, *le Célèbre Vergeot*, *la Rue de la Lune.*

LIADIÈRES (Pierre-Chaumont), littérateur et homme politique français, né en 1792, à Pau, mort le 17 août 1858.—Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire.*

LIAIS (Emmanuel), astronome français, né à Cherbourg, en 1826, attaché, en 1852, au bureau des longitudes, et chargé, en 1858, d'une mission scientifique pour le Brésil, a surtout étudié, en même temps que l'astronomie, l'électricité, le magnétisme animal et la mécanique. Il a publié, depuis 1850 : *De l'emploi des courants inverses instantanés pour détruire dans les applications de l'électro-magnétisme l'influence de la force coercitive; Sur les électro-moteurs; Machine à vapeur à rotation directe; Méthode nouvelle pour déterminer l'influence de la température sur les carreaux magnétiques.* Il a fourni un certain nombre d'articles et de mémoires au recueil de l'Académie de Cherbourg et aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*

LIBELT (Charles), patriote et écrivain polonais, né à Posen, en 1806, fit ses premières études dans sa ville natale, puis alla suivre des cours de philologie, de mathématiques et de philosophie à l'université de Berlin qui couronna, en 1828, son mémoire *de Pantheismo.* Reçu docteur en philosophie, l'année suivante, il vint à Paris; mais il s'empressa de regagner la Pologne, à la nouvelle de la révolution de Varsovie. Engagé volontaire dans l'artillerie de l'armée nationale, il déploya, à l'affaire d'Ostrolenka et pendant toute la durée du siége, une bravoure qui lui mérita la croix *Virtuti militari.* Après la ruine définitive des espérances polonaises, il se retira à Posen, où, forcement écarté des fonctions universitaires, il partagea son activité entre des études d'économie rurale et la rédaction de deux journaux littéraires qui devinrent très-florissants, *Krok* et *Tygodnick literacki* (1840-1846).

Impliqué, avec de nombreux amis, dans la grande conspiration de 1847, M. Charles Libelt fut arrêté et incarcéré à Berlin, en attendant son jugement définitif. La révolution de 1848 le délivra. Après la réorganisation du grand-duché de Posen par le roi de Prusse et pendant la guerre qui s'ensuivit, il fit partie du comité national. Envoyé successivement par les électeurs polonais au congrès slave de Prague, à la seconde Chambre prussienne de 1848, enfin à l'Assemblée nationale de Francfort, M. Libelt eut peu de part au dernier soulèvement tenté par Mieroslawski. De retour à Posen, en 1859, il y fonda un journal démocratique, *Dziennik polski*, que fit disparaître la loi prussienne sur la presse.

M. Libelt a publié, dans sa langue maternelle ou en allemand, un certain nombre d'ouvrages sur les mathématiques, la philosophie et l'économie rurale : *Cours de mathématiques pour les colléges* (Wyklad matematyki dla szkol gimnazyalnych; Posen, 1844, 2 vol.); *Philosophie et critique* (Filozofia i Krytyka; Ibid., 1845-1850, 5 vol.); *la Pucelle d'Orléans* (Dziewica Orleanska; 1847); *Petits écrits divers* (Gesammelte kleinere Schriften; Ibid., 1849, t. 1.); *Traité d'esthétique* (Estetyka; Ibid., 1851), etc.

LIBERT (Adam-Charles-Jules), littérateur français, né le 18 décembre 1827, à Joigny (Yonne), mort à Montpellier le 20 juillet 1857.—Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire.*

LIBRI-CARRUCCI (Guillaume-Brutus-Icilius-Timoléon comte), mathématicien français, ancien membre de l'Institut, né à Florence, le 2 janvier 1803, est le fils d'un réfugié italien, le le comte Libri-Bagnano, qui fut condamné par la Cour d'assises de Lyon, en 1816, à dix ans de travaux forcés et à la marque, pour faux en effets de commerce et qui, après s'être échappé et s'être attiré des condamnations nouvelles, fut, de 1825 à 1830, l'agent secret du roi des Pays-Bas en Belgique. Livré, de bonne heure, à l'étude des mathématiques, M. Libri devint professeur à l'université de Pise et fit insérer dans les recueils des académies dont il était membre différents mémoires remarquables sur *la Théorie des nombres* (1820); *Quelques points d'analyse* (1823); *la Résolution générale des équations indéterminées du premier degré* (1826); des questions de physique (1829), etc.

S'étant compromis, après 1830, dans les mouvements politiques, M. Libri se réfugia en France, où sa double qualité de savant et de patriote lui valut l'amitié et la protection d'Arago. A peine eut-il obtenu des lettres de naturalisation (2 janvier 1833), qu'il fut, grâce au célèbre astronome, appelé à faire partie de l'Académie des sciences (section de géométrie) en remplacement de Legendre. A peu de temps de là, il organisait, parmi ses nouveaux collègues, une coalition destinée à tenir en échec l'immense influence qu'exerçait le secrétaire perpétuel. Il passa ensuite au parti doctrinaire, obtint la chaire d'analyse à la Faculté des sciences de Paris, fut chargé, par délégation, des fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique et surtout de missions, toutes nouvelles, d'inspection générale dans les bibliothèques de France. Il fut décoré de la Légion d'honneur et fut nommé rédacteur du *Journal des savants*.

Les travaux de M. Libri, à cette époque, sont variés et nombreux; il faut citer à part son *Histoire des sciences mathématiques en Italie depuis la Renaissance jusqu'à la fin du* XVII*e* *siècle* (1838-1841), 4 vol. in-8, où il déploya beaucoup de sagacité et d'érudition. Puis viennent des mémoires disséminés dans les recueils scientifiques, tels que : la *Théorie mathématique des températures terrestres* (1833); l'*Intégration des équations li-*

néaires aux différences du second ordre et des ordres supérieurs (1834) : les *Équations linéaires différentielles à deux variables* (1839) ; l'*Emploi des fonctions discontinues dans l'analyse* (1842). Citons encore *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon* (1842, in-8) ; *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement* (184., in-8) ; la rédaction annotée d'une foule de catalogues de livres publiés sous divers pseudonymes, et beaucoup d'articles de science et de politique dans le *Journal des savants* (1840-1846) ; la *Revue des Deux-Mondes* (8[32-1848) et le *Journal des Débats*.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, M. Libri avait été plusieurs fois l'objet d'accusations indirectes de détournements de livres et manuscrits précieux, commis par lui durant ses visites officielles aux divers dépôts publics de Paris et de la province, notamment à Grenoble, à Montpellier, à Troyes, à Poitiers et à Alby, ainsi qu'aux bibliothèques Mazarine et de l'Arsenal. Un rapport avait même été secrètement dressé à ce sujet par M. Boucly, procureur du roi, et communiqué à M. Guizot, afin d'agir suivant sa décision; on y estimait approximativement à plus de 500 000 francs la valeur des objets soustraits, de 1842 à 1847. Ce document, qui portait la date du 4 février 1848, fut trouvé, à l'hôtel des affaires étrangères, à la révolution de Février; la Cour d'appel évoqua aussitôt l'affaire, et le trop fameux bibliophile, à la suite d'une longue et minutieuse instruction, fut condamné, le 22 juin 1850, à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics. Mais, averti à temps, il avait pris la fuite quelques jours après la révolution, et, de Londres où il avait établi sa résidence, il ne cessa pendant deux ou trois ans de protester de son innocence, dans des *Lettres* adressées tour à tour à M. de Falloux (1849), au ministère de la justice (1850), à M. Barthélemy Saint-Hilaire (1850) et rédigées de la façon la plus hautaine. Son procès donna, d'ailleurs, naissance à beaucoup d'écrits en sa faveur, parmi lesquels on distingue ceux de MM. Paux Lacroix, Gustave Brunet, Achille Jubinal et Mérimée, qui furent réfutés avec non moins de vivacité par MM. Lalanne, Bordier et Bourquelot, préposés à l'expertise bibliographique. M. Libri qui s'est acquis une véritable fortune par la vente souvent renouvelée de son inépuisable bibliothèque, a fait encore procéder, en 1857, aux enchères de trois collections dont les catalogues renferment plusieurs milliers de numéros. Une vente plus récente encore a eu lieu, à la diligence de l'administration des domaines. En 1861, une pétition adressée au Sénat en faveur de M. Libri, fut l'objet d'un rapport de M. Bonjean, dont les conclusions furent plus sévères encore que celles du réquisitoire, et les tentatives de M. Mérimée pour défendre le condamné donnèrent lieu a de nouvelles révélations contre sa personne et sa famille (*Moniteur* du 11 juin).

LICHFIELD (Thomas-Georges Anson, 2e comte de) pair d'Angleterre, né à Shugborough (comté de Stafford), en 1825, descend de l'amiral Anson. Connu d'abord sous ce dernier nom, il fut attaché au cabinet de lord Palmerston et représenta le bourg de Lichfield, de 1847 à 1854, à la Chambre des Communes; à cette dernière date il prit la place de son père à la Chambre haute, où il continue de voter avec le parti libéral. En 1855, il devint député-lieutenant, et en 1863 lord-lieutenant du comté de Stafford. Marié en 1855 à la fille du marquis d'Abercorn, il a pour héritier son fils Thomas Francis, vicomte Anson, né à Londres en 1856.

LICHNOWSKY (*Charles*-Marie-Faust-Timoléon, prince de), chef actuel de la maison silésienne de ce nom, admise au rang princier, en Prusse, le 30 janvier 1773, en Autriche, le 4 septembre 1824, est né le 19 décembre 1820. Il était chevalier de justice de l'ordre de Malte, lorsqu'il fut appelé à succéder à son frère le prince *Felix*, assassiné le 18 septembre 1848, à Francfort-sur-le-Mein, comme cinquième prince de Lichnowsky, comte de Werdemberg, seigneur noble de Woschutz et possesseur de nombreux domaines dans la Silésie prussienne et la Silésie autrichienne. Major de cavalerie à la suite de l'armée prussienne et membre héréditaire de la Chambre des Seigneurs, il a épousé, le 2 mai 1859, *Marie* de Croy-Dulmen, dont il a eu un fils et une fille.

Un de ses frères, le comte *Robert*-Richard-Fortuné-Marie, né le 7 novembre 1822, est prélat domestique du pape, conseiller du consistoire et de la cour matrimoniale et chanoine de la cathédrale d'Olmutz. Son autre frère, le comte *Othenio*, né le 7 mai 1826, est chevalier de justice de l'ordre de Malte, chambellan et major au service d'Autriche en retraite.

LICHTENSTEIN (famille princière de), voyez LIECHTENSTEIN.

LICHTENSTEIN (Martin-Henri-Charles), naturaliste allemand, né à Hambourg, le 10 janvier 1780, mort le 3 septembre 1857.—Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

LIEBER (François), philosophe et publiciste américain d'origine allemande, né à Berlin, le 18 mars 1800, avait commencé dans cette ville des études de médecine, lorsqu'en 1815 il fut compris dans le service de la chirurgie militaire. Il préféra s'enrôler parmi les volontaires et prit part à la campagne et à la bataille de Waterloo. Blessé à Namur, il revint à Berlin l'année suivante, se mêla au mouvement démocratique des universités allemandes, fut condamné à quatre mois de prison et exclu des Écoles prussiennes. Ayant pris ses grades à Iéna, en 1820, il obtint de continuer ses études à Hall, d'où les tracasseries de la police le forcèrent de passer à Dresde. En 1821, il parcourut la Suisse, puis s'embarqua à Marseille pour la Grèce, où il eut beaucoup à souffrir, et passa en Italie. A Rome, il trouva dans Niebuhr un protecteur, et revint avec lui en Allemagne. Mais malgré toutes les assurances contraires qu'il avait reçues, il se vit en butte à de nouvelles poursuites, et jeté encore en prison. Mis en liberté par l'intervention de Niebuhr, et toujours menacé par le gouvernement, il se réfugia, à la fin de 1825, en Angleterre, où il vécut une année en donnant des leçons. Il se résolut enfin à passer en Amérique. Après avoir fait des cours de science politique et d'histoire dans plusieurs villes, et fondé à Boston une école de natation d'après les principes de la gymnastique allemande, il entreprit des publications qui lui firent un nom parmi les écrivains américains. En 1825, il obtint une chaire d'histoire et de philosophie politique à Colombie (Caroline du Sud). M. Lieber est correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Parmi ses nombreux ouvrages, dont la plupart ont été réimprimés ou traduits en Europe, et que recommande en général l'alliance de la science allemande avec le sentiment de liberté propre au peuple anglo-américain, on cite comme les plus importants : *Morale politique* (Political ethics; 2 vol.), et *du Gouvernement Constitutionnel* (On institutional selfgovernment or discourses on civil freedom, 1853). Ses autres

ouvrages sont : *Mon séjour en Grèce* (Tagebuch meines Aufenthalts in Gr. im. J. 1822; Leipsick, 1823); *Ivresse et Volupté* (Wein-und Wonnelieder; Berlin, 1825); *Encyclopédie américaine* (Encyc. americana; Philadelphie, 1829-1833, 13 vol.), sur le plan du *Conversations-Lexicon* allemand; des *Lettres à un Allemand* sur les États-Unis, réimprimées à Londres sous ce titre : *l'Étranger en Amérique* (The etranger in. Am.); puis toute une série d'écrits politiques ou de législation : *Travail et propriété, les Lois pénales et le système cellulaire, la Législation et la Politique*, etc., en anglais; *Fragments de droit pénal* (Bruchstucke üb. Gegenst. der Strafkunde; Hambourg, 1855); *Justice et Liberté* (Ueber die Unabhaengigkeit-der Justiz und die Freiheit des Rechts; Heidelberg, 1848); une curieuse étude de philologie archéologique; *the Vocal sounds of Laura Bridgman*, etc.

LIEBIG (Justus, baron DE), célèbre chimiste allemand, né le 12 mai 1803, à Darmstadt, fut élevé au gymnase de cette ville. En 1818, ses études classiques terminées, son penchant prononcé pour les sciences naturelles détermina son père à le placer dans une pharmacie à Heppenheim. Il n'y demeura que dix mois, et habita successivement Bonn et Erlangen, où il continua de se livrer à l'étude; il fut jugé digne d'être envoyé à Paris, aux frais du gouvernement, pour s'y perfectionner dans la connaissance de la chimie. Pendant deux années (1822-1823), il se mit en rapport avec les plus savants chimistes français et étrangers, notamment avec MM. Gay-Lussac, Pelouze, Dumas et Alex. de Humboldt. Un mémoire sur *l'Acide fulminique*, présenté à l'Académie des sciences, révela dès lors chez lui une singulière pénétration. M. de Humboldt, frappé des vues ingénieuses et neuves de ce mémoire, fit nommer l'auteur, en 1824, professeur adjoint de chimie à l'université de Giessen. M. de Liebig devint, en 1836, professeur titulaire et fit, pendant vingt-cinq ans, des cours qui donnèrent à cette petite université une importance inattendue. Il y établit, avec le concours et sous le patronage du gouvernement, le premier laboratoire-école que l'Allemagne ait possédé, et Giessen devint, grâce à lui, un foyer scientifique où l'on vit accourir de nombreux élèves de tous les pays de l'Europe et surtout de l'Angleterre. D'autres laboratoires ont été fondés sur le modèle de celui de Giessen, par exemple ceux de Leipsick et de Gœttingue. En 1850, M. de Liebig fut nommé professeur à Heidelberg, en remplacement de Gmelin, et fut, deux ans plus tard, chargé de la chaire de chimie à l'université de Munich, où il resta depuis. Il est, en même temps, conservateur du laboratoire de chimie de cette ville. Le grand-duc de Hesse, Louis II, lui a conféré, en 1845, le titre de baron. Au mois de mai 1861, le célèbre chimiste a été élu associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, en remplacement de M. Liedmann.

M. de Liebig, qui est regardé comme une des plus puissantes intelligences scientifiques de notre époque, a développé ce qu'on peut appeler la philosophie chimique. Des faits, qu'il excelle à observer, il remonte aux lois et aux causes, embrasse les rapports dans leur ensemble, et les résume dans des principes féconds en applications. Grâce à une méthode de généralisation hardie et éclairée, il est arrivé à expliquer par des réactions chimiques la plupart des phénomènes si longtemps obscurs de la vie, tant dans l'état normal que dans l'état morbide. Il est un des créateurs de la science nouvelle, appelée la chimie organique.

Ce savant a consigné les résultats de ses recherches dans une foule de *Mémoires* dont la plupart ont été publiés dans les grands recueils de chimie et de pharmacie de l'Allemagne, et traduits dans nos *Annales de chimie et de physique*. Il a donné, en collaboration avec M. Poggendorf, un *Dictionnaire de chimie* (Brunswick, 1837-1851, 5 vol.), avec *Supplément* (1850-1852), et, en collaboration avec M. Geiger, un *Manuel de pharmacie* (nouvelle édition, revue et corrigée; Heidelberg, 1839). La partie de cet ouvrage relative à la chimie organique, entièrement due à M. de Liebig, a été publiée à part et traduite en français par Ch. Gerhardt sous ce titre : *la Chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie* (Paris, 1842, in-8).

M. de Liebig a publié en outre : *Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture* (Brunswick, 1840; 6e édit., 1846), traduit par Ch. Gerhardt (Paris, nouvelle édit., 1844, in-8); *Manuel pour l'analyse des substances organiques*, traduit par A. J. L. Jourdan, et suivi de l'*Examen critique des procédés et des résultats de l'analyse des corps organisés*, par F. V. Raspail (Paris, 1838, in-8); *Traité organique de chimie organique*, édition française revue et considérablement augmentée par l'auteur, et publiée par Ch. Gerhardt (Paris, 1841-1844, 3 vol. in-8); *Introduction à l'étude de la chimie*, traduite par Bichon (Paris, 1843); *Lettres sur la chimie considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie*, et *Nouvelles lettres sur la chimie*, traduction de Ch. Gerhardt (Paris, 1852, 2 vol. in-12); *Lettres sur l'agriculture moderne*, traduites par le docteur Th. Swarts (Bruxelles, 1862, in-12); *les Lois naturelles de l'agriculture*, traduites en français par M. A. Scheler (Bruxelles, 1864, 2 vol. in-8), etc.

LIEBNER (Théodore-Albert), théologien allemand, né en 1806, près Naumbourg, étudia aux universités de Leipsick et de Berlin et au séminaire de Wittemberg, fut, en 1832, ministre à Kreisfeld, puis, entrant dans l'enseignement, professa la théologie à Gœttingue (1833), à Kiel (1844), enfin à Leipsick (1851), où il dirigea aussi l'école de prédication. En 1855, il a été appelé à Dresde, en qualité de conseiller ecclésiastique et de vice-président du consistoire.

Parmi ses nombreux travaux relatifs à la fois au dogme et à l'histoire, nous citerons : *Hugues de Saint-Victor et la théologie de son temps* (Hugo von S. Victor und die Theologie seiner Zeit; Leipsick, 1832); *Sermons* (Predigten, 1849), prononcés devant les étudiants de Gœttingue; *Essais sur la théologie pratique* (Studien uber die praktisch. Theologie; 1843); *Exposé de la foi chrétienne d'après les principes du Christ* (die christl. Dogmatik; Gœtttingue, 1849). Il a aussi inséré diverses dissertations dans les recueils académiques. Depuis 1856, il est attaché à la rédaction des *Nouvelles annales de théologie allemande*, publiées à Gœttingue.

LIECHTEMBERGER (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ribeauviller (Haut-Rhin), le 10 août 1789, destiné de bonne heure au barreau, se plaça au premier rang des avocats de Strasbourg, et fut, sous tous les régimes, dévoué à la cause libérale. Il défendit, sous la Restauration, le colonel Caron, fut, au procès d'avril, l'avocat choisi par Godefroi Cavaignac, plaida également dans le procès de Louis-Napoléon, et parut lui-même devant le jury, comme accusé d'avoir formé une association pour empêcher la perception de l'impôt sur les boissons et sur le sel. Chef reconnu du parti républicain en

Alsace, il fut, en 1848, nommé commissaire général dans le département du Bas-Rhin, conseiller général et représentant du peuple, le premier de la liste, par 118 501 voix sur 125 968 votants. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la gauche et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée, au dedans et au dehors, mais sans se prononcer sur la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à propos de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Liechtemberger reprit sa place au barreau de la Cour d'appel de Strasbourg.

LIECHTENSTEIN (maison DE), famille souveraine allemande qui occupe, en Autriche, les plus hautes positions de la cour et de l'armée. Son chef actuel, qui est en même temps prince régnant de Liechtenstein, est *Jean II* (Marie-François-Placide), né le 5 octobre 1840, qui a succédé, le 12 novembre 1858, à son père *Aloïs*-Joseph, comme duc de Troppau et Jægerndorf, comte de Rittberg, membre héréditaire du conseil de l'empire, et souverain d'un État indépendant qui comprend 7000 habitants. Il a pour mère la princesse *Françoise* de Paule, comtesse Kinsky, née le 8 août 1813.

Le prince régnant a un frère, *François de Paule*-Marie, etc., né le 28 août 1853, et huit sœurs, dont l'aînée, *Marie*-Joséphine, est née le 20 septembre 1834. Parmi ses oncles, nous mentionnerons: 1° le prince *François de Paule* Joachim, né le 25 février 1802, général de cavalerie, inspecteur-général de cette arme, conseiller d'empire à vie, propriétaire du 9e régiment de hussards autrichiens, marié, le 3 juin 1841, à la comtesse *Julie* Potocka, dame du palais de l'impératrice Élisabeth; 2° le prince *Frédéric*, né le 21 septembre 1807, général de cavalerie, conseiller intime, gouverneur civil et militaire du Banat et de la Voïvodie serbe, propriétaire du régiment de hussards autrichiens n° 13, appelé, en avril 1865, à remplacer le général de Coronini dans le commandement en chef en Hongrie; 3° le prince *Édouard*-François-Louis, né le 22 février 1809, feld-maréchal-lieutenant, propriétaire du 5e régiment d'infanterie, et commandant du deuxième corps d'infanterie (Léopold). Leur sœur aînée, la princesse Marie-*Sophie*, née le 5 septembre 1798, veuve du comte Vincent Esterhazy de Galantha (19 octobre 1835), a été grande maîtresse de l'impératrice Élisabeth.

Il existe une branche cadette de Liechtenstein, qui a pour chef *Charles*-François-Antoine, né le 23 octobre 1790, général de cavalerie, propriétaire du 9e régiment de lanciers autrichiens, conseiller intime et conseiller héréditaire, et premier grand maître de l'empire d'Autriche. De son mariage avec la comtesse *Françoise* de Wrbna-Freudenthal (21 août 1819), il a eu quatre filles et deux fils, dont l'aîné le prince *Charles*-Rodolphe, né le 19 avril 1827, est devenu chambellan et lieutenant colonel en retraite, et le plus jeune, *Rodolphe*, né le 18 avril 1838, est chambellan, capitaine au 9e régiment de hussards, et officier d'ordonnance de l'empereur. — Le prince Charles est mort le 10 avril 1865.

LIEDTS (Auguste-Charles), homme politique belge, né à Audenarde, en 1803, fut, en 1830, un des secrétaires du congrès. Il se prononça contre l'exclusion de la branche de Nassau et ensuite pour l'élection du prince Léopold, prit une part active à la constitution belge, puis fut commissaire du gouvernement près les tribunaux d'Audenarde et de Gand (1830), président du tribunal de première instance d'Anvers (1831-1840) et envoyé extraordinaire en Hollande en 1839. Appelé, de 1840 à 1841, au ministère de l'intérieur, il contribua surtout à améliorer la voirie vicinale, et occupa, de 1843 à 1848, la présidence de Chambre belge, dont il n'avait cessé de faire partie depuis 1831. Gouverneur du Hainaut pendant quatre ans (1841-1845), une médaille fut frappée en son honneur par cette province reconnaissante. Il devint gouverneur du Brabant et de la ville de Bruxelles. Il a fait partie du ministère, de septembre 1852 à 1855, avec le portefeuille des finances. A la fin de 1860, il fut nommé plénipotentiaire belge auprès du gouvernement français pour la négociation du traité de commerce entre la France et la Belgique, lequel fut signé le 1er mai 1861. Au mois de juin suivant, il fut nommé gouverneur de la Société générale pour favoriser l'industrie nationale. M. Charles Liedts, commandeur de l'ordre de Léopold, grand-croix du Lion néerlandais, a été promu, en 1861, grand officier de la Légion d'honneur, etc.

LIEVEN (Dorothée de BENKENDORFF, princesse DE), princesse russe, née en 1784, morte à Paris, le 27 janvier 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

LIGIER (Pierre), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1797, d'une famille pauvre, exerça quelque temps la profession de vitrier, puis cédant à sa vocation, débuta dans des rôles secondaires au théâtre de sa ville natale. Il consacra ses appointements à faire le voyage de Paris et débuta, en 1819, au Théâtre-Français, sous les auspices de Talma. En 1825, il entra à l'Odéon et quelque temps après, à la Porte-Saint-Martin, où il put déployer toute l'ampleur de son talent dans le drame de *Marino Faliero*. Ses succès dans les pièces de l'école moderne le firent admettre au Théâtre-Français, en 1831. Il y resta vingt et un ans jusqu'en 1852, et y créa, au milieu d'une foule d'autres rôles, Louis XI, Glocester dans *les Enfants d'Édouard*, Frédéric de Hohenstaufen dans *les Burgraves*. C'est lui qui joua Triboulet à l'unique représentation de *le Roi s'amuse*. Il réussit également dans l'ancien répertoire et brilla, à côté de M. Beauvallet, dans *Nicomède*, *Andromaque*, *Britannicus*, etc. Quand il quitta le Théâtre-Français, il renonça à sa pension, pour se réserver le droit de jouer sur d'autres théâtres. Il reparut à la Porte-Saint-Martin, de 1852 à 1854, et eut encore du succès dans *Richard III* et dans *les Noces vénitiennes*. De 1854 à 1856, il donna des représentations à l'Odéon, où il joua notamment *Tartufe*, puis en province, et même à l'étranger; il fut très-applaudi en Italie. Citons encore parmi les pièces où il parut: le *Masque de fer*, *Kernok le fou*, *Christine à Fontainebleau*, *Don Juan d'Autriche*.

M. Ligier, qui semble aujourd'hui complétement retiré de la scène, frappait surtout par la sombre énergie de son jeu et par le masque de laideur effrayante qu'il savait imprimer à son visage. Des deux grands éléments dramatiques, la pitié et la terreur, il donnait surtout à ce dernier toute sa puissance.

LIGNE (*Eugène* LAMORAL, prince DE), homme d'État belge, prince d'Amblise et d'Épinoy, grand d'Espagne, est né à Bruxelles le 23 janvier 1804. Après la révolution de 1830, ses amis le mirent un instant sur les rangs pour le trône de Belgique; mais il avait peu de sympathie pour la cause nationale et il préféra se tenir à l'écart. En 1838, il fut chargé de représenter la Belgique au couronnement de la reine Victoria. Ambassadeur en France de 1842 à 1848, il occupa le même

poste auprès des cours d'Italie de 1848 à 1849. Nommé membre du sénat en 1851, il est resté président de ce corps depuis 1852. M. le prince de Ligne est chevalier de la Toison-d'Or, grand cordon de l'ordre de Léopold, grand'croix de la Légion d'honneur, etc. La maison de Ligne est alliée aux plus grandes familles de l'Europe.

Le prince de Ligne, veuf deux fois, a épousé en troisièmes noces, le 28 octobre 1836, la princesse *Hedwige*-Julie-Wanda, fille du prince Lubomirski. De ces trois lits il a eu cinq enfants dont l'aîné, le prince *Henri*-Maximilien-Joseph, etc., a épousé, le 28 septembre 1851, la princesse Marguerite, née comtesse de Talleyrand-Périgord.

LIGNIER (Nicolas-Joseph-Ferdinand-Alphonse), homme politique français, ancien représentant, né à Molins (Aube), le 6 septembre 1809, fut reçu avocat vers la fin de la Restauration, s'inscrivit au barreau de Troyes, et devint un des chefs du parti libéral dans le département. Nommé commissaire de la République après les journées de février 1848, il fut envoyé par les électeurs de l'Aube à la Constituante, le premier des sept, presque à l'unanimité des suffrages de tous les partis. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et fut, en 1849, appelé au conseil d'État, lors de sa reconstitution. Membre du conseil général de l'Aube jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il vécut depuis en dehors des affaires publiques.

LIGNIM. Voy. BON DE LIGNIM.

LILFORD (Thomas-Atherton POWYS, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1801, appartient à une famille élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et fut quelque temps chambellan de la reine. Depuis 1825, il siégea à la Chambre des Lords, où il prit place parmi les libéraux.—Le 3ᵉ baron Lilford est mort en 1861. De son mariage avec la fille de lord Holland (1830), il a eu dix enfants, dont l'aîné, Thomas-Lyttleton LILFORD, né en 1833, à Londres, lui a succédé comme 4ᵉ baron Lilford en 1861. Ce dernier, marié en 1859, à miss Brandling, a pour héritier son fils Thomas Atherton, né en 1861, à Londres.

LIMA (José-Ignacio D'ABREU E), écrivain brésilien, né à Fernambuco, vers 1796, fut élevé à Rio-de-Janeiro et entra dans la carrière militaire. Il était devenu, en 1817, capitaine d'artillerie, lorsqu'à la suite du mouvement révolutionnaire, qui coûta la vie à son père, il passa dans le Vénézuela, où Bolivar le nomma général. Après avoir servi sous ses ordres jusqu'en 1830, il vint en Europe, séjourna quelque temps à Paris, et retourna dans son pays à la fin de 1832. Après la mort de don Pedro, il vécut dans la retraite.

On cite de M. d'Abreu e Lima un certain nombre de travaux historiques, entre autres: *Bosquejo historico, politico e literario do Brazil* (1835); *Compendio da historia do Brazil* (1843, 2 vol.); *Defesa da historia do Brazil* (1844); *Synopsis.... dos feitos principaes da historia do Brazil* (1845); *Compendio da historia universal* (1847, 5 vol., com estampas); *O socialismo* (1855), etc.

LIMAYRAC (Paulin), littérateur français, né à Caussade (Tarn-et-Garonne), le 26 février 1817, a commencé ses études à Montauban et les a achevées avec succès à Paris au collége Henri IV. Il débuta, en 1840, dans la *Revue de Paris*, puis il passa en 1843 à la *Revue des Deux-Mondes*, dont il fut jusqu'en 1845 l'un des rédacteurs assidus. Chargé de la chronique littéraire du mois, il y publia, en outre, une série d'articles sous le titre général de : *Simples essais d'histoire littéraire*, parmi lesquels on remarqua: *la Femme moraliste*, *la Poésie symbolique et socialiste*, *l'Esprit de désordre en littérature*, *du Roman et de nos romanciers*, *De l'Esprit critique en France*, et, en dernier lieu, un roman humoristique et philosophique, intitulé *l'Ombre d'Éric*, qui fut édité séparément (1845, in-8). En 1849, M. Limayrac fit recevoir au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en prose, *la Comédie en Espagne*, que les événements politiques ne permirent pas de jouer. Elle n'en valut pas moins à l'auteur, en 1855, la croix de commandeur de Charles III d'Espagne.

Depuis le mois d'avril 1852 jusqu'au mois d'août 1855, M. Limayrac, qui était connu pour l'indépendance libérale de ses idées, rédigea le feuilleton de critique littéraire de *la Presse*. Il a publié un recueil d'articles écrits pour ce journal sous le titre de : *Coups de plume sincères* (1854, in-8). Il fut attaché, en mai 1856, à la rédaction politique du *Constitutionnel*, où il fit aussi des comptes rendus littéraires. Le 15 août suivant, il fut décoré de la Légion d'honneur. Après avoir écrit quelque temps dans la *Patrie*, il quitta ce journal, en juin 1861, pour remplacer, au *Pays*, M. Granier de Cassagnac, comme rédacteur en chef et directeur politique du journal, et, le 15 août suivant, il fut promu officier de la Légion d'honneur. Au mois d'octobre de la même année, il passa du *Pays* au *Constitutionnel*, dont la direction était reprise par le docteur L. Véron, qu'il remplaça comme rédacteur en chef dans les premiers jours de janvier 1862. Au mois d'octobre de la même année, il fut nommé commandeur de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare. Lors de la fondation de l'empire du Mexique, il a été décoré de l'ordre de Notre-Dame de Guadaloupe (avr. 1864).

LIMERICK (William-Henry-Tennyson PERY, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1812, à Limerick, appartient à une famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Il prit en 1844 la place de son grand-père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il a été nommé député-lieutenant de Limerick. Marié deux fois, il a eu huit enfants dont l'aîné, William-Hale-John-Charles, lord GLENTWORTH, est né en 1840 à la Nouvelle-Galles du Sud.

LIMNANDER (Armand-Marie), compositeur français, d'origine belge, né à Gand, le 23 mai 1814, est fils de Benoît-Jérôme Limnander de Nieuwenhove et d'une mère française, la comtesse de Mallet de Coupigny, et fut envoyé, à l'âge de neuf ans, au collége des jésuites de Saint-Acheul, près d'Amiens, où il eut pour premier professeur de solfége M. Cornette, qui fut depuis chef des chœurs à l'Opéra-Comique de Paris. A la suppression de Saint-Acheul, en 1828, il passa au collége de Fribourg en Suisse et eut pour premier maître de composition le P. Lambillotte, qui lui fit écrire quelques essais. Il apprenait en même temps à jouer de plusieurs instruments à vent, et prenait part aux comédies, drames et opéras joués sur le théâtre des PP. jésuites.

De retour en Belgique, en 1835, M. Limnander se livra entièrement à la composition. Il écrivit successivement une trentaine de chœurs pour voix d'hommes, sans accompagnement; une messe de *Requiem* avec orgue, un *Stabat* avec orchestre, une *Sonate* pour piano et violoncelle, un *Quatuor* d'instruments à cordes; enfin des fragments d'un opéra, *les Druides*, exécutés, en 1845, au Con-

servatoire de Paris, et parmi lesquels se trouvait un chœur chanté à bouche fermée (*bocca chiusa*), combinaison vocale originale, alors inconnue à Paris. En mars 1849, il fit représenter à l'Opéra-Comique *les Monténégrins*, opéra en trois actes, qui fut ensuite joué avec succès sur la plupart des scènes françaises. Il donna au même théâtre, en décembre 1851, *le Château de la Barbe bleue*. A peu près vers la même époque, la direction de l'Opéra reçut de lui un grand ouvrage qui n'a pas encore été joué, et un acte intitulé : *Maximilien, ou le Maître-chanteur*, représenté en 1856. M. Limnander, qui par la vigueur des combinaisons chorales et par le rhythme de ses mélodies, se rapproche de l'école allemande, a aussi composé une grande symphonie sous ce titre : *la Fin des moissons*, et un grand nombre de mélodies, romances, etc.

LIMPO D'ABREU (Antonio), homme d'État brésilien, d'origine portugaise, né à Coïmbre, en 1797, fit de bonnes études de droit dans cette ville, puis émigra au Brésil, et s'établit comme avocat à Minas-Geraes. Bientôt, il entra dans la magistrature, devint conseiller au premier tribunal de justice, et fut nommé successivement député et sénateur. M. Limpo d'Abreu prit une part active à la révolution du 7 avril 1831, qui força l'empereur don Pedro Ier à abdiquer en faveur de son fils don Pedro II, et soutint ardemment le régent qui était l'indomptable P. Feijo, ministre de la justice. En 1841, l'assemblée des États ayant déclaré don Pedro II majeur, il fut appelé à faire partie d'un ministère hétérogène et de coalition, qui ne tarda pas à se dissoudre. Tombé du pouvoir, il prit une part considérable à l'émeute de Minas et de San-Paolo, à la suite de laquelle il dut s'exiler un instant en Portugal (1842). La victoire remportée par son parti, les *santa-luzias* (libéraux) sur les *saquaremas* (conservateurs), le ramena au Brésil et au pouvoir, en 1843. Lui ou les siens l'occupèrent jusqu'en 1848. Pendant la session de 1851-1852, il déploya au sénat, dans diverses questions importantes, beaucoup d'éloquence. Son opposition s'étant d'ailleurs modérée, il entra, le 6 septembre 1853, comme ministre des affaires étrangères dans un cabinet conservateur présidé par son ancien adversaire, Carneiro Leão, marquis de Parana. L'année suivante, il exploita habilement la lettre des traités, pour intervenir dans les affaires de l'Urugay, occuper Montevideo, et subordonner complétement l'existence du pays à la politique du Brésil. Moins heureux avec le Paraguay, il y envoya, pour vider une question de territoire, une flottille commandée par l'amiral Ferreira, qui accepta un traité désavantageux, dont la responsabilité força M. Limpo d'Abreu à sortir du ministère en 1585.

LINANGE ou LEININGEN (maison princière de). Cette famille, une des plus anciennes de l'Allemagne, fut médiatisée en 1806; ses domaines sont placés en partie sous la souveraineté du grand-duc de Bade, en partie sous celle du roi de Bavière. Elle se compose d'une ligne princière et de plusieurs lignes collatérales qui n'ont que le titre de comte.

Chef actuel : prince *Ernest*-Léopold-Victor-Charles-Auguste-Joseph-Emich, né le 9 novembre 1830, fils aîné du prince Charles, mort le 13 novembre 1856, et de Marie, comtesse de Klebelsberg : il est membre héréditaire de la première Chambre de Bavière, et sert dans la marine britannique en qualité de capitaine de vaisseau. Il a épousé, le 11 septembre 1858, *Marie*-Amélie, fille de feu le grand-duc de Bade. Son frère puîné, le prince *Édouard*-Frédéric-Maximilien-Jean, né le 5 janvier 1833, est capitaine de gendarmerie au service d'Autriche en retraite. Sa grand'mère, la princesse *Victoire*, avait épousé en secondes noces le duc de Kent (voy. GRANDE-BRETAGNE).

Les lignes collatérales comtales se divisent en deux branches : LINANGE-HARDENBOURG-DACHSBOURG et LINANGE-WERTERBOURG, qui se subdivisent, la première en quatre, la seconde en trois rameaux.

LINANT DE BELLEFONDS (Maurice-Adolphe), plus connu sous le nom de *Linant-bey*, directeur général des ponts et chaussées du vice-roi d'Égypte, est né à Lorient, en décembre 1800. Fils d'un lieutenant de vaisseau, ses goûts, son éducation semblaient devoir faire de lui un marin; mais, en 1818, après avoir accompli un voyage à Terre-Neuve, il fit rencontre, sur les côtes d'Italie, d'une société de savants qui se rendaient en Égypte, pour étudier les monuments de cette contrée; il s'y adjoignit, comme dessinateur, et prit part à l'exploration. Quand elle fut terminée, il entra, en qualité d'ingénieur, au service de Méhémet-Ali, qui le chargea, pour son début, de tracer la carte hydraulique de l'Égypte; mais bientôt, à la suite de tracasseries qui lui furent suscitées par l'entourage du pacha, il résigna ces fonctions, et entreprit une série de voyages. Il visita d'abord la haute Égypte, où il détermina la position de plusieurs villes de l'intérieur, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour, etc. (1819); puis la Palestine, où il peignit les panoramas de Jérusalem, de Bethléem, etc.; l'Arabie-Pétrée, où il accompagna, vers 1827, M. Léon de Laborde, et divers autres pays.

Rentré, peu de temps après, au service du vice-roi, avec le titre d'ingénieur en chef, M. Linant couvrit, en quelques années, l'Égypte de canaux, de routes (routes de Suez, d'Abbassyè), dirigea, en 1845, avec l'aide de la brigade française, commandée par M. Bourdaloue, les premières explorations relatives au percement de l'isthme de Suez, et présenta, en 1847, à M. Enfantin, le premier projet complet sur le même objet. Traité avec froideur par le successeur de Méhémet-Ali, Abbas, il a recouvré toute sa faveur sous le vice-roi actuel, Saïd-Pacha (voy. ce nom), qui l'a confirmé dans ses fonctions de directeur général des ponts et chaussées et ingénieur en chef du canal de Suez. Promu au rang de bey, en 1847, M. Linant est décoré de la Légion d'honneur et des principaux ordres de Turquie, de Grèce, d'Autriche, d'Espagne, de Hollande, etc.

LINCOLN (Abraham), homme politique américain, seizième président de la république des États-Unis, est né dans l'État de Kentucky, le 12 février 1809. Fils d'un pionnier, il dut lui-même, dès l'âge de sept ans, prendre part aux rudes labeurs de défrichement, et pendant douze ans, sa vie fut celle d'un simple laboureur, privé de toute instruction régulière et réduit à travailler pour vivre. A dix-neuf ans, il fit un voyage à la Nouvelle-Orléans, comme travailleur loué à bord d'un chaland; puis à son retour il se fit bûcheron charpentier, et débita des traverses pour les chemins de fer, d'où le surnom de *rail spitter*, qu'on lui a plus tard conservé. C'est alors qu'il se construisit, de ses propres mains, une maisonnette, sur un enclos de dix acres de terre. L'année suivante, il se loua de nouveau à raison de douze dollars par mois pour construire un chaland et le conduire à la Nouvelle-Orléans. En 1832, lors de la guerre des Indiens de Black-Hawk, le hardi batelier du Mississipi s'offrit comme volontaire et, nommé capitaine à l'unanimité, servit avec honneur.

Rendu à la vie civile, il fut tour à tour arpenteur, charpentier, épicier, maître d'école et maître de poste, et, au milieu de ces changements de métier imposés par la nécessité des circonstances, il commença seul ses études, à l'aide de livres empruntés. Bientôt ses connaissances appelèrent l'attention sur lui : il embrassa la profession d'avocat, puis entra dans la carrière politique. Il fit partie pendant quatre sessions de la législature de l'Illinois, et siégea pendant deux années au congrès (1847-1849), où il vota avec le parti whig. Après 1852, il se rapprocha des défenseurs du sol libre et des abolitionnistes, sans toutefois jouer un rôle bien actif. Mais, en 1858, il disputa vivement le siége de sénateur à M. Stephen Douglas, plus tard son concurrent pour la présidence, et la lutte électorale, où il fut vaincu, le mit néanmoins en relief.

Le 16 mai 1860, la convention du parti républicain et abolitionniste, réunie à Chicago, choisit M. Lincoln pour candidat à la présidence, avec M. Annibal Hamlin, du Maine, membre influent du Congrès depuis dix-huit ans, pour vice-président. Malgré les violentes menaces de séparation mises en avant par les États du Sud, M. Lincoln fut élu, le 9 novembre, par 180 colléges électoraux sur 303.

En attendant l'époque de son entrée en fonctions, le nouveau président s'efforça, par une attitude des plus inoffensives, de calmer l'agitation populaire, et il crut donner à son futur cabinet un caractère de conciliation en y appelant MM. Seward et Cameron. Au mois de février 1861, il partit de Sprinffield pour se rendre à Washington, et malgré l'accueil triomphal qu'il reçut en beaucoup d'endroits, il évita soigneusement d'engager l'avenir. La crainte plus ou moins fondée d'un complot contre sa vie le décida à précipiter son voyage, et il fut paisiblement installé le 5 mars.

Il déclara qu'il s'abstiendrait d'intervenir dans l'institution de l'esclavage sur les territoires où il existait, qu'il maintiendrait la loi actuelle sur les esclaves fugitifs, et défendrait constitutionnellement l'Union, protégeant les propriétés fédérales, percevant les revenus, regardant toute sécession comme nulle et n'employant la force que s'il y était contraint.

Cependant les menaces de sécession ne tardèrent pas à se réaliser. A l'attaque du fort Sumter, M. Lincoln répondit par un premier appel de 75 000 hommes de milices, par le blocus des ports de la Caroline du Nord et de la Virginie (27 avril), enfin (4 mai) par un nouvel appel de 42 000 volontaires, 23 000 réguliers et 18 000 marins. Toutefois on ne tarda pas à reconnaître que ces forces seraient bien insuffisantes pour venir à bout des rebelles : le message du 4 juillet demanda au Congrès 40 000 hommes et 400 millions de dollars pour achever la guerre civile, et le Congrès répondit en accordant au président un pouvoir dictatorial. Il n'en abusa pas, et affecta de se renfermer dans sa fidélité à la constitution en désavouant les actes du général Frémont relativement à l'affranchissement des esclaves. A la fin de l'année, il se borna à constater dans son message (3 décembre) la nécessité de pourvoir à la défense du littoral et d'organiser l'armée navale; il proposa en outre la formation d'une colonie de noirs émancipés et la reconnaissance des républiques d'Haïti et de Libéria.

Les premiers jours de 1862 furent marqués par de nouvelles mesures. Le 27 janvier, un ordre du jour fixa au 22 février l'attaque générale par terre et par mer de tous les points occupés par les confédérés; le 8 mars, l'armée du Potomac fut organisée en cinq corps d'armée, dont un devait rester à Washington comme réserve, et les principaux commandements furent répartis entre les généraux Mac Clellan, Halleck et Frémont. La veille, M. Lincoln avait proposé au Congrès, comme une mesure propre à éteindre graduellement l'esclavage, une coopération pécuniaire destinée à indemniser les propriétaires d'esclaves, et le 14 juillet il présenta le projet de loi qui fixait le chiffre de l'indemnité offerte. En même temps (17 juillet), il sanctionna un bill qui décrétait la confiscation de la propriété et l'émancipation des esclaves de toutes les personnes qui n'auraient pas déposé les armes dans le délai de soixante jours.

Pendant ce temps, les événements militaires avaient marché, les armées fédérales avaient été repoussées : le président disgracia les généraux Pope et Mac-Dowell, alla personnellement visiter l'armée du Potomac, et, le 4 août, appela 300 000 hommes sous les drapeaux. Quelques jours plus tard (22 septembre), il suspendit l'*habeas corpus*, décréta l'application de la loi martiale à tous les fauteurs de la rébellion et s'engagea à proclamer, au 1er janvier 1863, la liberté de tous les esclaves des États encore révoltés à cette époque. Trois jours plus tard à Altona, les gouverneurs des seize États restés fidèles à l'Union approuvèrent ces mesures, par une adresse collective, et lui promirent un énergique appui.

Le 1er janvier 1863, M. Lincoln tint sa parole et proclama libres les esclaves du Texas, de l'Arkansas, du Mississipi, de l'Alabama, de la Floride, de la Géorgie, des deux Carolines et de quelques parties de la Louisiane et de la Virginie. Puis il sanctionna la loi pour l'émission ultérieure de cent millions de bons du trésor destinés au payement de l'armée. Il fit répondre négativement (6 février) aux proppsitions d'accommodement faites par la France. En même temps, un bill du Sénat l'autorisait à délivrer des lettres de marque pendant une durée de trois ans; un autre obligeait tous les citoyens de 26 à 45 ans à trois années de service militaire. Au mois de novembre, une nouvelle levée de 300 000 hommes fut faite pour remplir les vides de l'armée, et en décembre le président offrit aux rebelles une amnistie, dont il n'excluait que ceux qui avaient pris une part directe à la rebellion comme chefs civils ou militaires.

L'année 1864 a vu M. Lincoln faire de nouveaux et énergiques efforts pour terminer la guerre. Après avoir inutilement confié le commandement militaire aux généraux Burnside, Hooker, Meade, dont aucun n'avait complétement réalisé ses espérances, il a cru trouver dans Grant, vainqueur de Wicksburg, l'homme qu'il cherchait et l'investit du titre de généralissime des armées du Nord. Une nouvelle levée de 500 000 hommes fut décrétée le 31 janvier et toutes les ressources militaires furent concentrées pour assurer le succès de l'expédition contre Richmond. On a vu ailleurs au prix de quels efforts, de combien de sang versé, de quels sacrifices de toute sorte, l'énergique général en chef, soutenu par la fermeté du président, vint à bout de la résistance opiniâtre de Lee, généralissime des confédérés (voy. Grant et Lee).

Mais en même temps que se poursuivait la guerre, déjà la question de la réélection présidentielle s'agitait, et M. Lincoln était adopté comme futur président par la convention de Baltimore, tandis que celle de Chicago portait son choix sur Mac-Clellan. Il se cachait derrière cette dernière candidature des idées favorables à la séparation des États du Sud; la réélection de M. Lincoln, au contraire, signifiait le rétablissement et le maintien de l'Union à tout prix. Le

président fut réélu, au mois de novembre, à une importante majorité, par 148 colléges électoraux sur 213, qui prirent part au vote. Sa réinstallation eut lieu le 4 mars 1865, et il renouvela son serment avec une solennelle simplicité. On lui avait donné pour vice-président M. Andrew Johnson (voy. ce nom).

Cependant les événements avaient marché, et le Sud était déjà presque entièrement vaincu. Le généralissime Grant, après les combats les plus acharnés, força Richmond à capituler, le 2 avril, et, le 9, Lee déposait les armes. Tout semblait prendre une tournure favorable à la pacification de la république. Cinq jours après, le vendredi saint, 14 avril, Lincoln qui venait de visiter l'ancienne capitale des confédérés, fut assassiné, à Washington, en plein théâtre dans une loge d'avant-scène, par un ancien comédien exalté et à demi fou, John Wilkes Booth. Atteint d'une balle à la tête et presque à bout portant, il expira le lendemain matin.

Ce funeste attentat causa la plus vive émotion. Tous les gouvernements et toutes les assemblées législatives d'Europe exprimèrent leur douloureuse indignation et leur sympathie pour la victime. Le procès-verbal du Corps législatif français porte entre autres témoignages : « Appelé à diriger les affaires dans un temps de crise à jamais mémorable, M. Abraham Lincoln s'était maintenu à la hauteur de sa difficile mission. Après avoir montré son inébranlable fermeté dans la lutte, il semblait, par la sagesse de son langage et de ses vues, devoir amener bientôt, entre les enfants de la patrie américaine, une féconde et durable réconciliation. Ses derniers actes sont le couronnement de sa vie d'honnête homme et de grand citoyen. »

Aux États-Unis, où l'on aime à désigner les hommes politiques par des sobriquets, M. Lincoln était avant son élection à la présidence, très-connu sous celui de *l'honnête vieux Abe* (abréviation d'Abraham) par son esprit de finesse et sa bonhomie dissimulant une grande fermeté. A part les articles de journaux et de Revues qui lui ont été consacrés, nous citerons : *Abraham Lincoln, sa naissance, sa vie, sa mort*, etc., par M. Ach. Arnaud (1865, gr. in-8, illustré).

LIND (Jenny), cantatrice d'origine suédoise, est née à Stockholm, le 6 octobre 1821, de parents qui tenaient un pensionnat dont les ressources suffisaient à peine à les faire vivre, et qui ne pouvaient lui donner l'éducation musicale que semblaient réclamer ses précoces et merveilleuses dispositions; car elle fut, elle aussi, un enfant prodige. Remarquée par une actrice retirée du théâtre, elle put entrer, à neuf ans, au Conservatoire de Stockholm, où elle reçut les excellentes leçons des professeurs Crœlius et Berg, et du compositeur Lindblad. Bientôt elle fut produite à la cour, où elle réussit, moins par les agréments de sa voix que par son entrain dans les rôles comiques. A seize ans, elle débuta au théâtre et obtint un succès d'enthousiasme, dans le rôle d'Agathe du *Freyschütz*. Plus sévère pour elle-même que le public, elle sentit qu'il lui restait encore beaucoup à faire, et résistant à l'enivrement d'un premier triomphe et aux prières de ses compatriotes, elle vint chercher à Paris, en 1841, les leçons de Garcia, qui, effrayé du peu d'étendue de sa voix, fonda sur elle peu d'espérances. Soutenue par M. Meyerbeer, elle obtint de M. Léon Pillet une audition à l'Opéra, puis un début. Soit défaillance chez l'artiste, soit indifférence du directeur ou du public, soit, comme on l'a dit, rivalité jalouse d'une prima dona, alors toute-puissante, ce début passa presque inaperçu (1843). Les blessures que reçut alors l'amour-propre de la cantatrice furent telles qu'elle jura de ne jamais reparaître devant le public français, et, lorsque sa renommée fut faite, il n'y a point eu d'instances ni d'offres qui pussent la décider à donner à Paris, même une représentation. Il faut dire pourtant que, dans les dernières négociations entre Mlle Jenny Lind et l'Opéra français, ce ne sont pas des repugnances d'artiste froissée qui ont motivé son refus, mais des exigences pécuniaires exorbitantes qui ont rendu son admission impossible. M. Meyerbeer, qui avait plus attendu de son talent, lui fit obtenir, après cet échec, un magnifique engagement pour Berlin, où elle ne consentit à se rendre que deux ans plus tard (1845). En attendant, elle recueillit à Stockholm des bravos frénétiques dans *Robert le Diable*.

De Berlin, où elle excita le même enthousiasme, elle passa à Vienne et fit fureur dans *Norma*, *le Camp de Silésie* et *la Fille du régiment*. En 1847 et 1849, elle se rendit à Londres, où jamais on n'avait vu pareils triomphes et pareilles recettes. En 1850, elle contracta, avec le fameux Barnum, un engagement qui lui valut de bien autres ovations dans l'Amérique du Nord, et une moisson de dollars. Les places partout se vendaient aux enchères. Mlle Jenny Lind s'y maria l'année suivante avec un pianiste compositeur distingué, M. Otto Goldschmidt. De retour en Europe (1852), elle se fixa à Dresde, où elle employa en bonnes œuvres et en fondations pieuses une partie de son immense fortune. — Elle est morte en 1860.

Mme Jenny Lind a été aussi vantée comme comédienne que comme cantatrice. On a été jusqu'à la comparer à Mlle Rachel. Mais elle semble avoir moins réussi dans les rôles tragiques, tels que ceux de *Norma*, *Sémiramis*, que dans les rôles de *mezzo carattere*, comme ceux de *la Somnambule*, *la Fille du régiment*. Sa voix, soprano léger, facile, étendue, ne rivalisait ni d'éclat ni de puissance avec plusieurs célèbres cantatrices modernes; elle brillait par la souplesse et la douceur, et son chant faisait toute la grâce et tout le charme qu'on se plaisait à vanter dans sa personne.

LINDBERG (Jacob-Christian), théologien et numismate danois, né à Ripen (Jutland), en 1797, étudia à l'université de Copenhague. Un mémoire sur les monnaies carthaginoises et une dissertation *De Inscriptione melitensi phœnico-græca* lui valurent le grade de docteur, en 1828. Il inséra dans le *Journal théologique* de Grundtwig et Rudelbach plusieurs articles très-hardis qui soulevèrent une vive polémique. Protestant zélé, il professait néanmoins un christianisme purement historique et symbolique, qui laissait peu de place à la révélation, et joignait à une grande science et à une rare puissance de dialectique une vivacité de langue qui lui attira, ainsi qu'à ses amis, les poursuites du gouvernement et plusieurs procès. De 1833 à 1840, il publia un *Journal ecclésiastique du Nord*, rempli d'articles tout littéraires, qui jettent une grande lumière sur la vie et le mouvement religieux du Danemark, à cette époque. M. Lindberg commença aussi une traduction de *la Bible*, dont il ne parut que sept livraisons (1837-1843), et publia quelques écrits mystiques, entre autres *la Harpe de Sion* (Copenhague, 1831) et les *Rosen Kjæden* (Copenhague, 1843). En 1844, il devint pasteur d'une petite paroisse de l'île de Falster.

Comme numismate, archéologue et philologue, il est auteur d'importants travaux, dont il a gravé lui-même les planches. Nous citerons : *Lettres à Brøndsted sur quelques médailles cufiques* (Copenhague, 1830); *Grammaire hébraïque* (Ibid., 1822; 2e édit., 1828); *Dictionnaire hébraïque*

(Ibid., 1831), ouvrages qui ont beaucoup servi à l'étude de l'hébreu en Danemark; enfin d'excellents articles sur les monnaies cufiques et bouides dans les *Annaler for Nordisk Oldkyndighed* et dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord* (1840-1844).

LINDLEY (John), botaniste anglais, né à Catton, près Norwich, le 15 février 1799, a été chargé de la chaire de botanique au collège de l'université de Londres et est devenu secrétaire de la Société d'horticulture.

Il a écrit de nombreux ouvrages pratiques, excellents manuels souvent réimprimés. Le plus savant et le plus complet est son *Royaume végétal* (the Vegetable Kingdom; 3e édit., 1853, gr. in-8), où se trouvent décrits la nature et les usages des plantes les plus connues. On a encore de ce laborieux professeur : une *Introduction à l'étude de la botanique* (Introduction to Botany, 2 vol.); un *Système rationnel de botanique* (Natural system of B.); des *Éléments*, un *Traité spécial* (Treatise on B.); et des manuels à l'usage des enfants et des familles: une *Flore médicale* (Flora medica); une *Botanique domestique* (Medical and economical B., avec atlas); une *Flore fossile de la Grande-Bretagne* (Fossil Flora of Great Britain, 3 vol.); un *Traité d'horticulture* (Theory of horticulture; nouv. édit., 1853); une *Histoire botanique des roses; la Pomologie anglaise* (3 vol.), etc.

LINDNER (Frédéric-Guillaume), pédagogue allemand, né à Weida, le 11 décembre 1779, étudia la philosophie et la théologie à l'université de Leipsick, où il prit ses grades universitaires et devint, en 1815, professeur suppléant de philosophie, et en 1825, de catéchèse et de pédagogie. Il a contribué activement à l'organisation de l'école urbaine de Leipsick. Sévèrement orthodoxe, il fait du christianisme la base de toute pédagogie.

On cite particulièremen de lui les dissertations : *De Methodo genetica* (Leipsick, 1808) et *De Finibus et præsidiis artis pædagogicæ secundum principia doctrinæ christianæ* (Ibid., 1825), dans lesquelles il résume les idées qui dominent ses autres ouvrages, et *Mac Renac, ou Ce qu'il y a de positif dans la franc-maçonnerie* (Mac Renac oder das Positive, etc.; Ibid., 1817), livre traduit en plusieurs langues et écrit par l'auteur après sa scission avec la Société des francs-maçons de Leipsick, dont il avait été, durant plusieurs années, un des principaux membres.

Son fils, M. Guillaume-Bruno LINDNER, théologien allemand, né en 1814, à Leipsick, fit ses études dans sa ville natale où, après avoir été agrégé à l'université, en 1839, il devint, en 1846, professeur suppléant à la Faculté théologique. Il a le titre honorifique de docteur en théologie de l'université d'Erlangen. Son principal ouvrage est un *Traité d'histoire ecclésiastique chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Kirchengeschichte. Leipsick, 1842-1854, 2 vol.). On lui doit en outre : *Marie et Marthe, ou l'Église et la mission intérieure* (Maria und Martha, etc.; Ibid., 1852); un *Recueil de sermons christologiques* (Christologische Predigten; Ibid., 1865), etc., puis un *Recueil de contes et d'histoires* (Erzaehlungen; Ibid., 1852, 4 vol.), dédié à la population chrétienne.

LINDPAINTNER (Pierre-Joseph), compositeur allemand, né à Coblentz, le 8 décembre 1791, mort le 21 août 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

LINDSAY (James), général anglais, né le 17 avril 1793, mort le 5 décembre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Son fils aîné, sir Coutts-Trotter LINDSAY, né en 1824, servit, de 1846 à 1850, dans le régiment commandé par son père, et passa, en 1855, dans la légion anglo-italienne avec le grade de major. Il est député-lieutenant du comté de Fife. On a de lui deux tragédies : *Alfred* et *le Prince noir*.

LINDSAY (Alexandre-William CRAWFORD, lord), écrivain anglais, né en 1812, est le fils aîné du comte de Crawford. C'est un des rares patriciens anglais qui ont pris place parmi les hommes de lettres, et trouvé auprès du public toute la faveur qu'ils méritent. A la fin de ses études, qu'il fit à l'université d'Oxford, il partit, suivant l'usage de ses compatriotes, pour visiter le continent, et parcourut l'Égypte, l'Arabie et la Syrie. Au retour, il publia, sous forme de lettres, ses impressions de voyage (*Letters on Egypte, Edom and the Holy Land;* Londres, 1838), peinture aussi agréable que fidèle des mœurs orientales. Ses ouvrages postérieurs sont d'un caractère plus élevé : *De l'Évidence du christianisme* (1841); *le Progrès fondé sur l'antagonisme* (1846), théorie rationnelle dont la liberté fait la base et qui renferme des considérations sur l'état et la destinée politique de l'Angleterre; un *Précis de l'histoire de l'art chrétien* (1847), qui prouve des études archéologiques assez étendues.

En 1849, lord Lindsay a publié l'histoire de ses ancêtres (*Lives of the Lindsays*): il y raconte, dans un style souvent enjoué ou poétique, la vie agitée des membres de cette famille normande dont le nom se retrouve à chaque instant dans les annales de l'Écosse.

LINDSAY (William SHAW), homme politique et industriel anglais, né en 1816, à Ayr (Écosse), et orphelin de bonne heure, fut, à quinze ans, obligé de se créer, par son travail, des moyens d'existence. Admis, comme mousse, à bord d'un bâtiment marchand de Liverpool, il navigua trois ans, faillit périr dans un naufrage, et obtint, en 1836, la conduite d'une barque qui trafiquait dans les parages de l'Inde. Dès qu'il se vit possesseur d'un petit pécule, il renonça à la mer (1840) et devint le principal agent d'une compagnie houillère d'Angleterre. En 1845, il s'établit à Londres pour y jeter les bases d'une des plus considérables maisons de commission de cette capitale. Tout en préparant l'édifice de sa fortune, il n'avait pas un seul instant négligé son instruction personnelle et, grâce à sa persévérance, il fut bientôt en état de prendre une part active au mouvement politique, en écrivant plusieurs lettres, brochures ou articles sur les questions du moment. Son écrit intitulé : *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (Our navigation and mercantile marine law, 1842, in-8), contient une critique de la confusion du droit maritime de l'Angleterre.

En 1842, M. Lindsay épousa la fille du lord-prévôt de Glascow. Après avoir inutilement disputé les suffrages des bourgs de Monmouth et de Dartmouth, il réussit, en mars 1844, à emporter, de quelques voix seulement, le mandat parlementaire de Tynemouth. L'un des membres les plus capables du parti réformiste à la Chambre des Communes, il s'est mêlé très-vivement à l'agitation qui, en 1855, s'était formée contre les abus de l'administration civile. En 1859, il fut nommé à la Chambre des communes par le bourg de Sunderland, et il s'opposa vivement à l'augmentation de dépenses demandée pour la conversion et l'augmentation de la flotte. M. Lindsay possédait, en 1852, vingt-deux bâtiments de premier rang et avait, l'année suivante, assuré contre les risques maritimes, la valeur de 70 millions de francs. Il a été nommé magistrat de Middlesex.

LINDSEY (Georges-Auguste-Frédéric-Albemarle BERTIE, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1814, à Uffington-house (comté de Lincoln), appartient à une ancienne famille élevée, en 1626, à la pairie héréditaire. Il succéda, en 1818, aux honneurs de son père et vota comme lui avec le parti conservateur. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Lincoln en 1849. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif son frère, Montaigu-Peregrine BERTIE, né en 1815.

LINNELL (John), peintre anglais, né à Londres, en 1792, fut élève de John Varley et exposa pour la première fois à l'Académie en 1807; l'année suivante, il envoya, à la *British Institution*, *les Pêcheurs*, scène d'après nature, et se représenta en 1821, à l'Académie avec un *paysage* et des *portraits*. Dans l'intervalle, il avait produit une foule de sites, de miniatures, d'eaux-fortes, de portraits surtout, parmi lesquels nous signalerons: une série de *Vues du pays de Galles*, des *Effets de matin, de soir* et *de nuit;* des scènes rustiques, comme *le Milking, la nuit de Windsor*, un *Chemin sablonneux*, une *Bruyère*, etc. Il ne parvint toutefois que très-difficilement à vaincre l'indifférence du public, et ce furent ses portraits, dont le nombre est incalculable, qui lui attirèrent la renommée dont il est aujourd'hui en pleine possession. On cite comme ses meilleurs : *Groupe d'enfants* (1825); les peintres *Calcott, Mulready, Philips* et *Colins*, camarades de l'auteur : *Malthus* (1833); *Waren, Whately* (1838); l'écrivain *Th. Carlyle* (1834); *sir Robert Peel*, exécuté deux fois (1838 et 1839); *lord Lansdowne* (1840); *Une Dame à la promenade* (The morning Walg. 1847), etc. Depuis cette époque, il est revenu complétement au paysage. Dans ce genre, où il imite Ruysdaël et Hobbema, il a donné : *le Moulin à vent* (1847), à la galerie Vernon, ainsi qu'une *Vue de forêt*, *le Commencement du déluge* (1848); *le Retour d'Ulysse* (1849); *le Christ et la Samaritaine* (1850); *Avant l'orage, le Passage du ruisseau, Sous l'Aubépine*, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *le Prophète désobéissant*, exposé à Londres en 1854, *la Route dans une forêt, la Récolte de l'orge, le Chariot* et *Un Chemin dans les montagnes*.

LINTON (William), peintre anglais, né à Liverpool, dans les dernières années du siècle précédent, fixé à Londres, a donné, au milieu de nombreux voyages, une longue série de paysages et de sujets de genre, parmi lesquels nous citerons : *Boutique de menuisier* (1819), son œuvre de début; *l'Italie, Positano, le Temple de la Fortune, le Lac de Lugano* (1834-38); *la Baie de Naples, Ruines de Pæstum, Athènes* (1843-47); *Temple de Minerve à Rome, Venise, Lancastre* (1850-52); *le Tibre* (1856), etc.

LIOUVILLE (Joseph), savant français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Saint-Omer, le 24 mars 1806, fit de brillantes études à l'École polytechnique, de 1825 à 1827. Classé, à sa sortie, dans les ponts et chaussées, il renonça aux carrières qui lui étaient ouvertes, pour se consacrer aux sciences exactes et aux mathématiques transcendantes. En 1831, il entra dans l'enseignement public, devint professeur à l'École polytechnique, et fut chargé, six ans plus tard, du cours de mathématiques au Collége de France. Il a été nommé membre titulaire du Bureau des longitudes le 26 mars 1862. Après la révolution de Février, M. J. Liouville, connu par ses idées indépendantes, fut élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée constituante, le second sur onze par 96067 suffrages. Il vota avec le parti démocratique modéré, et ne fut pas réélu à la Législative. Admis à l'Académie des sciences, dès 1839, en remplacement de Lalande, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1833 et promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

M. J. Liouville est auteur d'un grand nombre de découvertes importantes, exposées dans une suite de *Notes* et *Mémoires*, dont les titres ne sauraient trouver place ici : ils sont indiqués d'une manière complète, soit dans la *Littérature contemporaine*, soit dans le *Catalogue* de la librairie Mallet-Bachelier. Il a donné diverses éditions estimées, telles que les *OEuvres mathématiques* d'Évariste Galois, la *Géométrie* de Monge, les *Leçons* de Navier; etc. Il dirige le *Journal des mathématiques pures*, qui se désigne même le plus ordinairement sous le nom de *Journal de M. Liouville*, et a collaboré, en outre, aux principaux recueils scientifiques.

LIOUVILLE (Félix-Sylvestre-Jean-Baptiste), avocat français, frère aîné du précédent, né à Toul, le 31 octobre 1803, fit à Paris de fortes études de droit, prit le diplôme de docteur, consacra ensuite cinq ans, comme clerc d'avoué, à se familiariser avec la procédure et la pratique des affaires, et ne se fit inscrire qu'en 1829 au tableau des avocats de la Cour royale. Orateur véhément, il s'est tenu toutefois à l'écart de la Cour d'assises, où la puissance de son talent semblait marquer sa place, et s'est attaché aux causes civiles où son habileté de jurisconsulte et sa science des affaires lui ont valu de notables succès. Appartenant à l'opinion démocratique, il fut porté comme candidat au Corps législatif à Paris, en 1858, pour remplacer le général Cavaignac, et échoua. Au mois d'août 1856, il a été nommé bâtonnier de l'ordre, en remplacement de M. Bethmont et a été réélu en 1857. Les discours qu'il a prononcés en cette qualité, sur la profession d'avocat, ont été publiés sous ce titre : *Devoirs, honneurs, avantages, jouissances de la profession d'avocat* (2e édit., 1858, in-12); *le Stage* (1858, in-4), etc. — M. F. Liouville est mort le 7 avril 1860.

LIPARINI (Ludovico), peintre italien, né à Bologne, le 17 février 1800, mort à Venise le 19 mars 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

LIPINSKI (Charles), violoniste polonais, maître de chapelle à la cour de Dresde, né à Ratzin, au mois de novembre 1790, fit, sous la direction de son père, ses premières études musicales, et devint, tout enfant, un virtuose sur le violoncelle. Nommé à vingt ans, chef d'orchestre du théâtre allemand de Lemberg, il y resta quatre années, pendant lesquelles il travailla à acquérir sur le violon une exécution large et classique, pure de toutes les afféteries à la mode. En 1814, il entendit Spohr à Vienne, quitta sa place de chef d'orchestre, pour se livrer tout entier à l'étude. Il partit, en 1817, pour l'Italie, eut de grands succès dans plusieurs villes, surtout à Plaisance. Il fut ensuite accueilli avec faveur dans son pays, en Allemagne, en Hongrie et en Russie où l'empereur le choisit pour son premier violon. De retour à Varsovie, en 1829, il s'y rencontra, dit-on, avec Paganini et lui disputa les suffrages du public. Le bruit se répandit, en 1833, qu'il était mort du choléra. Aussi sa réapparition subite, en 1835, fit-elle une grande sensation. Cette même année, il vint à Paris, où il excita moins d'enthousiasme que dans les autres capitales et passa bientôt en Angleterre. Après de nouveaux voyages en Alle-

magne, en Italie et en Russie, il fut nommé, en 1840, maître de chapelle de la cour de Dresde. Comme compositeur, M. Lipinski a produit un assez grand nombre d'œuvres qui n'ont guère ajouté à la réputation du virtuose. Son jeu large, hardi et sûr se distinguait, en outre, par une intensité extraordinaire.

LIPPE (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux lignes souveraines de LIPPE et de SCHAUMBOURG-LIPPE; à la première se rattachent les branches héréditaires de LIPPE-BIESTERFELD et de LIPPE-WEISSENFELD.

LIPPE (Paul-Frédéric-Émile-*Léopold*, prince DE), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 1er septembre 1821, a succédé à son père, le prince Paul-Alexandre-*Léopold*, le 1er janvier 1851. Il s'est marié, le 17 avril 1852, à la princesse Élisabeth, née le 1er octobre 1833, fille d'Albert, prince de Schwartzbourg-Rudolstadt. Il a trois sœurs et trois frères : Gunther-Frédéric-*Woldemar*, né le 18 avril 1824, marié le 9 novembre 1858 à la princesse *Sophie* de Bade ; Émile-*Hermann*, né le 4 juillet 1829, et Charles-*Alexandre*, né le 16 janvier 1831, capitaine dans le régiment des gardes du corps du roi de Hanovre.

LIPPE-BIESTERFELD (*Jules*-Pierre-Hermann-Auguste, comte et seigneur noble DE), chef actuel de la branche aînée de la ligne de Lippe, né le 2 avril 1812, a succédé le 8 janvier 1840 à son père le comte Guillaume-Ernest. De son mariage avec la comtesse *Adélaïde*-Clotilde-Auguste, fille du comte Frédéric de Castell, née le 18 juin 1818, il a deux filles et huit fils : *Ernest*, né le 9 juin 1842; *Adalbert*, né le 15 octobre 1843; *Léopold*, né le 12 mai 1846; *Casimir*, né le 5 octobre 1847; *Frédéric*, né le 10 mai 1852; *Rodolphe*, né le 27 avril 1856; *Frédéric-Guillaume*, né le 16 juillet 1858 et *Charles*, né le 19 juin 1861. Il a deux frères : *Hermann*, né le 8 juin 1818, et *Léopold*, né le 19 janvier 1821.

Il a deux oncles, le comte Constantin, né le 14 mars 1811, lieutenant de hussards au service de Prusse, mort le 8 octobre 1861 ; *Charles*-Frédéric, né le 28 septembre 1818, capitaine de cavalerie au service de la Hesse grand-ducale.

LIPPE-WEISSENFELD (*Gustave*, comte et seigneur noble DE), chef actuel de la branche cadette de la ligne de Lippe, né le 21 août 1805, a succédé, le 31 juin 1846, à son père, le comte Ferdinand; marié, le 21 août 1843, à la comtesse Ida de Lippe, il a trois enfants, dont l'aîné, *Ferdinand*, est né le 6 octobre 1844. Il a quatre sœurs et un frère, *Hugues*, né le 13 décembre 1809, et marié, le 27 octobre 1851, à *Wilhelmine*, fille du baron Ernest Schenk de Geyern de Syboug dont il a eu un fils et une fille.

Deux oncles du comte Gustave, le comte *Chrétien*, né le 21 février 1777, mort le 21 octobre 1859, et le comte *Louis*, né le 14 juillet 1781, mort le 14 juillet 1860, ont eu : le premier six filles et quatre fils, le second, trois filles et cinq fils. Les neuf fils occupent tous des places dans l'armée, la magistrature ou l'administration.

Le chef actuel de la ligne souveraine de SCHAUMBOURG-LIPPE est le prince *Adolphe*-George, né le 1er août 1817. Il a succédé, le 21 novembre 1860, à son père, le prince *George*-Guillaume. Lieutenant-général à la suite des armées prussienne et hanovrienne, et propriétaire du 2e bataillon de chasseurs hanovriens, il a épousé le 25 octobre 1844, *Hermine* de Waldeck et Pyrmont, dont il a eu deux filles et quatre fils.

LIPRANDI (Paul-Petrowitsch), général russe, né en 1796, prit part, sous les ordres du général Woronzow, aux campagnes de 1812 à 1815, se distingua, en 1831, à la prise de Varsovie, où son régiment enleva deux redoutes polonaises, et, après un avancement régulier, devint lieutenant général et commandant de la douzième division d'infanterie, en 1848. En janvier 1854, il remplaça le général Anrep dans le commandement du corps d'armée qui bloqua Kalafat; mais, en avril, il évacua la petite Valachie, et après la bataille d'Alma accourut en Crimée, où il parvint à s'emparer des travaux de retranchement de l'armée turque et causa de grandes pertes à la cavalerie anglaise. Jusqu'à l'hiver il occupa ensuite les hauteurs de la Tschernaïa, menaçant le flanc de l'armée des alliés. En 1855, après avoir assisté à la bataille de Traktir, où il commanda l'aile gauche de l'armée russe, il fut chargé de la défense des défilés du Belbeck. Après la conclusion de la paix, il ramena la sixième division d'infanterie dans l'intérieur de la Russie. Appelé au commandement du 1er corps de l'armée russe, cantonné en Pologne, il a été représenté par divers journaux comme s'opposant ou prenant part malgré lui à la répression sanglante des premiers mouvements qui éclatèrent dans ce pays, aux mois de mars et avril 1861.

LIREUX (Auguste), littérateur français, né à Rouen, vers 1810, débuta dans les lettres en fondant, dans cette ville, un petit journal, *l'Indiscret*, qui justifia son titre. Après un certain nombre de duels, M. Lireux vint chercher à Paris la fortune littéraire, et fut, en 1841, l'un des fondateurs de *la Patrie*, qui était alors comme un journal d'opposition. A la même époque, il fut chargé de la direction de l'Odéon, et contribua à la résurrection soudaine de la tragédie, en accueillant la *Lucrèce* de M. Ponsard (1843). Bientôt il dut abandonner une direction malheureuse et entra, comme feuilletoniste dramatique, au *Charivari*. En 1848, M. Véron le chargea, pour trois ans, du feuilleton du *Constitutionnel*.

M. Lireux a, en outre, collaboré au *Courrier français* (1846), à la *Revue comique* (1848), à la *Revue et Gazette des théâtres*, au *Messager des théâtres*, à *la Séance*, etc. Dans ces dernières années, appartenant aux affaires plutôt qu'à la littérature, il a dirigé, avec MM. Xavier Eyma et Amédée de Césena, le *Journal des chemins de fer*, fondé par M. Mirès, et rédigé, avec M. Eug. Forcade, *la Semaine financière*.

LISKENNE (François-Charles), littérateur français, né à Nantes, le 12 octobre 1795, fit les dernières campagnes de l'Empire, devint officier et, après s'être retiré du service à la Restauration, collabora aux journaux de l'opposition. Il a été décoré en 1840. On a de lui : *Lettres à Palmyre sur l'astronomie* (1824, in-8; 2e édit., 1828); *Résumé de l'histoire des Jésuites* (1825, in-8); *Histoire de Louis XI* (1830, 2 vol. in-8); *Bibliothèque militaire* (1836-1846, 6 vol. in-8, atlas), avec M. Sauvan; *Atlas des principales batailles de la République et de l'Empire* (1853, in-4); *Crécy, Poitiers, Azincourt et Waterloo* (1855, in-8), parallèles historiques, etc.

Son frère, M. Louis LISKENNE, né à Nantes, le 19 mars 1799, ancien inspecteur de la salubrité à Paris, a publié, seul ou en société avec M. Parisot, plusieurs ouvrages grecs ou latins, traduits ou annotés à l'usage des classes. Il a collaboré à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

LISMORE (George-Ponsonby O'CALLAGHAN, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1815, d'une famille irlandaise, hérita de la baronnie de son père en 1857. Il a servi quelque temps dans le

17e régiment de lanciers et a été nommé lord-lieutenant du comté de Tipperary. Marié en 1839 à miss Norbury, il a pour héritier son fils George-Cornelius Gérard, né en 1846.

LISZT (François), célèbre pianiste et compositeur hongrois, est né à Raiding, le 22 octobre 1809. Son père, employé dans l'administration des biens du prince Esterhazy, qui cultivait lui-même la musique, voulut tirer parti de ses dispositions précoces, et le mit à six ans au piano. Mais dès lors se manifesta chez l'enfant cette sensibilité maladive qui a influé sur son caractère et sur la conduite de toute sa vie. La lecture passionnée de *René* en fut le premier symptôme, et lui fournit un nouvel aliment. A neuf ans, il donna un premier concert et ses parents commencèrent à le promener en Allemagne. A Presbourg, il trouva deux grands seigneurs qui lui assurèrent pendant six ans, une pension de 600 florins pour continuer ses études. Il reçut dix-huit mois, à Vienne, les leçons de Czerny, et fit des progrès miraculeux. Dès l'abord, il dédaigna comme trop facile la musique de Clementi, et ne trouva bientôt plus de difficultés dans Hummel et Beethoven. Après un brillant concert à Vienne, ses parents l'emmenèrent à Paris (1823); mais le jeune étranger ne put entrer au Conservatoire, malgré les recommandations de M. de Metternich. Il s'en consola en donnant des concerts à l'Opéra, et quelques mois après on ne parlait plus que du « petit Liszt. » Cependant il travaillait sans cesse, et la sévérité assez despotique de son père le condamnait à jouer tous les jours douze fugues de Bach, et à les transposer dans tous les tons. De 1824 à 1825, il obtint à Londres et à Paris de véritables triomphes.

C'est alors qu'il composa son opéra, *Don Sanche ou le Château des Amours* (1825), que la jeunesse et la célébrité de l'auteur firent écouter avec indulgence. Élève de Salieri, à Vienne, et de Paër, à Paris, il prit ensuite dans cette dernière ville, des leçons de composition de Reicha; mais elles furent interrompues tout à coup par un accès de dévotion mystique, que des voyages guérirent, mais qui ne fut pas le dernier. Après la mort de son père, qui lui rendit l'indépendance, il travailla pendant six mois dans la retraite, et reparut avec plus d'éclat. Une maladie, dont la convalescence dura deux années, le replongea dans la plus austère dévotion. En juillet 1830, il écrivit une *Symphonie révolutionnaire* qui est restée inédite. Puis, tout à coup, il reprit les allures du monde, et redevint le brillant pianiste d'autrefois. Toute l'Europe admira sous ses doigts les œuvres de Bach, de Haendel, de Beethoven et de Weber. Nommé maître de chapelle à Weimar, en 1848, il conduisit son orchestre avec la passion et la chaleur qui le caractérisaient comme virtuose.

Depuis M. Liszt, vivant dans la retraite, a fait de longs séjours à Rome et quelques voyages en France. On a beaucoup parlé, en 1861, de son projet de mariage avec la princesse Wittgenstein, mariage auquel la cour de Rome s'opposa, après l'avoir autorisé. A cette époque, il fut nommé chambellan du grand-duc de Saxe-Weimar. On fit courir plus tard le bruit de son entrée dans un couvent, et il écrivit, de Rome, en juin 1864, une lettre pour le démentir; mais l'année suivante, il entra positivement dans les ordres ecclésiastiques, et le 25 avril, la tonsure cléricale lui fut conférée par Mgr de Hohenlohe, son ami, dans la chapelle du Vatican. En 1861, le célèbre artiste avait été promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. Liszt a été regardé comme le plus habile et le plus original des pianistes. Les difficultés n'étaient rien pour lui, et son exécution n'était souvent qu'une suite de tours de force. On l'a appelé le Paganini du piano. Il sait pourtant se livrer aussi à des improvisations ravissantes, et couvrir un thème connu de brillantes broderies. Mais, en général, il a montré plus de fougue que de grâce, de puissance que de goût, il n'a pas toujours préservé son talent de l'inégalité, de la bizarrerie.

Outre l'opéra déjà cité, M. Liszt a écrit des compositions pour le piano, des *Fantaisies* sur les opéras des maîtres, sur *la Clochette* de Paganini, etc : elles n'étaient abordables qu'à leur auteur. Comme œuvres plus importantes, il faut citer, à partir de 1855, douze partitions d'orchestre, sous le titre de *Poëmes symphoniques* (*Mazeppa*, *Préludes*, etc.); les grandes symphonies de *Faust*, de *la Divine comédie*, etc Critique distingué, il a soutenu, dans la *Gazette musicale*, une polémique sur M. Thalberg, et a publié des brochures : *Dissertation sur Chopin; Tanhaeuser et Lohengrin de R. Wagner* (Leipsick, 1854, en français; Cologne, 1852, en allemand); *la Fondation Gœthe à Weimar*, et divers articles sur la littérature et sur l'art.

LITOLFF (Henri), pianiste et compositeur, né à Londres, le 6 février 1818, d'un père français et d'une mère anglaise, vint de bonne heure sur le continent et eut une jeunesse toute remplie d'épreuves et de malheurs. Marié en France, à dix-huit ans, il se fit maître de piano dans une petite ville de province, perdit coup sur coup sa femme et ses enfants, et vint à Paris, en 1839. Il parcourut ensuite l'Allemagne, la Pologne, la Hollande, la Belgique, où il reçut des leçons de M. Fétis, et trouva enfin un asile auprès du duc de Saxe-Gotha, qui le prit pour maître de chapelle. A la fin de 1857, il est revenu à Paris, où il a donné une série de brillants concerts. Après un second mariage contracté en Allemagne et dissous par le divorce, il a épousé en troisièmes noces une demoiselle de La Rochefoucauld (1860).

M. Litolff, dont les œuvres se font remarquer par les idées, le sentiment, et une profondeur qui ne nuit pas à la clarté, a écrit des *Ouvertures*, des *Opéras*, joués en Allemagne, et surtout des *Symphonies* et des *Concertos*, qui l'ont fait connaître à l'étranger. Comme pianiste, il appartient par la richesse de l'effet, à l'école pittoresque, et sacrifie volontiers la pureté classique à la fantaisie.

LITTRÉ (Maximilien-Paul-Émile), publiciste et philologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er février 1801, fit des études brillantes, et obtint diverses nominations au grand concours. Ayant embrassé l'étude de la médecine, il fut reçu, au concours, interne des hôpitaux, ne poussa pas plus avant la pratique et négligea de prendre le grade de docteur, pour se livrer à des recherches de philologie et d'histoire sur l'art médical. Il s'y prépara par de fortes études de langue et de littérature et aborda le grec, le sanscrit, l'arabe et les principaux idiomes anciens et modernes. Il y eut peu de connaissances humaines auxquelles il restât alors étranger.

En même temps que M. Littré prenait une part active à la rédaction de divers journaux et recueils littéraires, il préparait une édition et une traduction des *Œuvres d'Hippocrate* (1839-1861, 10 vol. in-8), publication qui, dès le début, fut jugée comme un travail assez remarquable pour lui ouvrir, le 22 février 1839, les portes de l'Académie des inscriptions.

M. Littré qui partageait les opinions démocra-

tiques, et s'était distingué parmi les combattants de Juillet, entra plus tard à la rédaction du *National*, dont il est resté, jusqu'en 1851, l'un des principaux rédacteurs. Lorsque M. Auguste Comte (voy. ce nom) proposa, sous le nom de *philosophie positive*, une nouvelle doctrine philosophique et sociale, M. Littré, séduit par le caractère scientifique et systématique de cette doctrine, l'embrassa avec ardeur, en fit, en 1845 (*de la Philosophie positive*, Paris, in-8), un résumé lucide et habile et la défendit, plus tard, dans des brochures et des articles de journaux. Il accueillit la révolution de 1848 comme l'avénement de ses opinions, mais, bientôt détrompé, il se retira de la politique active au mois d'octobre 1848, résignant même les fonctions de conseiller municipal de la ville de Paris, fonctions non salariées, et les seules qu'il eût jamais acceptées. Il avait même refusé la décoration de la Légion d'honneur.

Rentré dans la vie d'étude, M. Littré reprit le cours de ses recherches sur la médecine, tout en se livrant à des travaux sérieux sur l'histoire de la langue française. Déjà maître de notre vieil idiome, il avait publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a fourni, à diverses époques d'autres études aussi ingénieuses que savantes, un article intitulé : *la Poésie homérique et l'ancienne poésie française* (1er juillet 1847), et qui fit sensation : il y tentait la traduction du premier chant de l'*Iliade* en style des trouvères.

L'Académie des inscriptions le choisit, en 1844, pour faire partie, en remplacement de Fauriel, de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de France*, et il est un des auteurs des tomes XXI, XXII, XXIII. En 1854, il fut désigné au choix du ministre, comme rédacteur du *Journal des savants*, et il a fourni depuis à ce recueil de nombreux articles.

Le travail capital de M. Littré, quoique le dernier en date, est le *Dictionnaire de la langue française*, contenant outre les renseignements ordinaires des dictionnaires français, des exemples de chacun des sens des mots, avec l'indication précise des sources, c'est-à-dire des auteurs et des ouvrages classiques, plus l'historique de l'emploi de chaque mot dans les monuments antérieurs au XVIIe siècle. Préparé depuis de nombreuses années, il a commencé à paraître en 1863, et est poussé avec une grande rapidité (1863-1864, grand in-4, à 3 col., livraisons 1-10). Ce bel ouvrage qui promet à la langue française son véritable *thesaurus*, si longtemps attendu, n'empêcha pas, en 1863, l'Académie française de repousser l'auteur, dont M. Dupanloup venait de dénoncer publiquement les doctrines comme immorales et impies.

On doit ensuite à M. Littré une traduction très-estimée de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss (1839-1840; 2e éd., 1855, 4 part. in-8); celle de l'*Histoire naturelle* de Pline (1848, 2 vol. in-8), dans la collection des *Classiques latins* de M. Nisard; *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés et, en particulier, à la crise actuelle* (1849, in-8); etc. Il a publié, avant l'invasion du choléra à Paris, un écrit sur cette maladie (1832); il a été un des principaux collaborateurs de la nouvelle édition du *Dictionnaire de médecine*. Il a longtemps travaillé à la *Gazette médicale de Paris*, et en 1837, il a fondé, avec M. Dezeimeris, le journal de médecine et chirurgie *l'Expérience*.

Citons encore de lui : *Histoire de la langue française* (1862, 2 vol. in-8), simple recueil de quelques articles sur notre ancienne langue, puis, dans un autre ordre : *Paroles de philosophie positive* (1859, in-8), sorte de la doctrine positiviste, dont M. Littré s'est constitué le défenseur et *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863, in-8). Il a publié, en 185', les *OEuvres complètes* d'Armand Carrel. — M. Sainte-Beuve a publié une intéressante *Notice sur M. Littré, sa vie et ses travaux* (1863, in-8).

LITTROW (Karl-Louis DE), savant allemand, fils aîné du célèbre astronome de ce nom, né à Kasan, le 18 juillet 1811, fit d'excellentes études, sous la direction de son père, et lui fut adjoint comme sous-directeur de l'observatoire de Vienne. En 1842, à la suite de travaux remarquables sur la révolution de Vénus, et sur les éclipses, il en devint lui-même directeur. Il a collaboré à la réédition du *Dictionnaire physique* (Physikalisches Wœrterbuch) de Gehler, et dirigé les *Annales de l'Observatoire de Vienne* (Annalen der wiener Sternwate), une des plus savantes collections du monde. En 1847, il fut chargé, avec M. Struve, de représenter l'Autriche au congrès austro-russe de trigonométrie, et, en 1850, il a contribué à la création des écoles d'instruction professionnelle supérieure.

Son frère M. Henri DE LITTROW, né à Vienne, le 26 janvier 1820, capitaine dans la marine autrichienne, s'est fait connaître par des poésies et des articles politiques dans divers journaux.

LIVERANI (Fr.), prélat italien, né à Castel-Bolognèse en 1823, et filleul du pape Pie IX, fut successivement reçu dans le patriciat de Sinigaglia, élève de l'Académie des nobles ecclésiastiques de Rome, chanoine de Sainte-Marie *in via lata*, puis de Sainte-Marie-Majeure, prélat domestique, auditeur de rote pour la province de Ravenne et protonotaire apostolique. Savant distingué et théologien habile, il a passé presque toute sa vie à étudier les Pères de l'Église primitive, et a écrit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire ecclésiastique. Toutefois il doit sa célébrité moins à ses travaux qu'à l'attitude qu'il a prise dans la question du pouvoir temporel de la papauté. Déjà, dans les premiers mois de 1861, il avait indiqué clairement ses sympathies en défendant, par une lettre, le Père Passaglia, attaqué par *l'Armonia* et par quelques autres feuilles dévouées au clergé. Cette lettre ne pouvait laisser aucun doute sur les sentiments de son auteur : il déplorait les malheurs du saint-siége et en rejetait la responsabilité sur le parti de la violence cléricale, qu'il appelait une race de vipères. Il protestait énergiquement contre les lettres pastorales, les harangues, les pamphlets de cette minorité turbulente, et accusait l'entourage du pape d'iniquité, d'intrigues et d'immoralité. Bientôt il donna à ses critiques une forme plus directe et plus vive : au commencement de juillet, il publia à Florence, *la Papauté, l'Empire et le Royaume d'Italie*, mémoire adressé à M. de Montalembert, et dont l'étrange hardiesse fit une profonde sensation. Ce livre n'épargnait ni les hommes, ni les abus; il dévoilait une foule de détails ignorés sur l'administration intérieure du saint-siége, et condamnant le pouvoir temporel, il engageait Pie IX à se rapprocher du roi d'Italie et à faire revivre en lui le saint empire romain, conception de Charlemagne. L'impression produite par cette œuvre inattendue fut aussi générale que variée : en quelques jours Rome fut inondée de cette publication qui répondait à tant de secrètes aspirations. D'un autre côté, par ordre du saint-père, Mgr Liverani fut rayé de la liste des prélats domestiques et des protonotaires apostoliques, le chapitre de Sainte-Marie-Majeure prononça son expulsion sous prétexte de non-résidence, et il fut assigné à comparaître à Rome, dans l'espace de deux mois pour se rétracter, sous peine d'être

privé de son canonicat et de sa prébende. En vain le prélat protesta contre ces mesures exceptionnelles et demanda à être jugé selon les formes des lois canoniques. Il quitta alors la Toscane et se retira près du lac de Bracciano, chez un ami, où, dans un nouvel écrit intitulé : *Douze ans de vol*, il exposa méthodiquement les abus les plus évidents de l'administration du cardinal Antonelli. Le 30 septembre de la même année, il écrivit au cardinal Marini, pour déplorer l'exécution malheureuse de Locatelli, et pour engager ce cardinal à tenter de nouveau, entre le saint-père et le roi d'Italie, une réconciliation basée sur l'abandon du pouvoir temporel. Il a depuis vécu dans la retraite. *

LIVET (Charles-Louis), littérateur français, né à Château-la-Vallière (Indre-et-Loire), le 10 janvier 1828, fit ses études à Angers et vint les compléter à Sainte-Barbe, étant déjà bachelier. Voué d'abord à l'instruction, il s'établit chef d'institution, en 1849, à Nantes, d'où il revint à Paris pour se consacrer aux travaux littéraires. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Auteur de nombreux articles de critique dans le *Moniteur* et le *Constitutionnel*, M. Livet a donné diverses éditions à la *Bibliothèque elzévirienne*, notamment le *Dictionnaire des précieuses* (2 vol.); annoté l'*Histoire de l'Académie* de Pélisson, et publié : *la Grammaire française et les grammairiens au seizième siècle* (1859, in-8) ; *Précieux et précieuses, Caractères et mœurs littéraires du dix-septième siècle* (même année, in-8).

LIVINGSTONE (David), voyageur anglais, né vers 1815, à Blantyre (Écosse), et fils d'un marchand de thé, fut placé, dès l'âge de dix ans, dans une filature de coton, employa ses rares loisirs à étudier, puis alla suivre à Glasgow les cours de langues anciennes, de médecine et de théologie. Dès qu'il eut reçu du collége des médecins de cette ville le grade de licencié, il se fit agréer de la Société des missions de Londres avec l'intention d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Empêché par la guerre qui venait d'éclater avec ce pays, il s'embarqua, en 1840, pour l'Afrique méridionale, résida quelque temps au Cap, afin de s'y familiariser avec les idiomes de l'intérieur, et se retira, en 1843, dans la belle vallée de Mabotsa; il en fit le siége de ses travaux religieux, épousa la fille du révérend Moffat et vécut le plus souvent au milieu des Béchuanas, s'accommodant à leurs mœurs et partageant même les fatigues de leurs expéditions guerrières.

Le 1er juin 1849, il s'avança pour la première fois vers le nord et, en compagnie de MM. Murray et Oswell, longea le Zouga, parcourut plus de trois cents milles et atteignit les bords du lac Ngami. Une seconde expédition, entreprise l'année suivante, fut arrêtée par une épidémie. En 1851, il poussa jusqu'à Sebitoane, principale ville du Makalolo, et découvrit une vaste contrée fertile, bien arrosée, coupée de mines, de riches vallées, de lacs et de rivières navigables et habitée par un peuple doux, actif et industrieux. Sa troisième tentative fut couronnée d'un succès encore plus éclatant : parti le 8 juin 1852, il arriva, après des fatigues inouïes, à la station portugaise de Saint-Paul de Loanda, située sur la côte occidentale de l'Afrique, y fit une longue et cruelle maladie, et néanmoins se remit en marche, pour traverser le continent dans toute sa largeur au sud; il atteignit Quilimane, sur la côte orientale, au mois de mai 1856. A son retour en Angleterre, il reçut des Sociétés de géographie de Londres et de Paris deux médailles d'or. Il a publié les résultats de ses travaux sous le titre de : *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale* (Missionary travels and researches in South Africa; Londres, 1857, in-8, fig.), ouvrage d'un grand intérêt et d'une haute importance, traduit en français par Mme Henriette Loreau (1859, gr. in-8 av. gravures). Il fit depuis cette époque de nouvelles explorations dans l'intérieur de l'Afrique. Dans l'une d'elles, il vit mourir sa femme qui, voulant partager ses dangers, l'avait rejoint trois mois auparavant : elle succomba, dans le Zambèse, à une fièvre du pays le 27 août 1862. L'intrépide voyageur, rentré à Londres, dans les derniers jours de juillet 1864, se préparait à retourner dans les régions les plus inconnues du continent africain.

LLANTA (Jacques-François-Gaudérique), lithographe français, né à Perpignan, le 18 novembre 1807, de parents d'origine espagnole, étudia d'abord la peinture dans l'atelier du baron Gros, et entra à l'École des beaux-arts, en 1828. Il exposa même, bien qu'à d'assez longs intervalles (1838-1848), plusieurs tableaux de genre, un *Sujet Catalan*, *C'est la foi qui sauve*, etc.; livré de préférence à la lithographie, il a produit, depuis 1825, un nombre infini de compositions dans ce genre, la plupart destinées au commerce. Ses principales lithographies sont celles dont il a fait lui-même un choix assez heureux pour les expositions annuelles ; nous rappellerons la *Déclaration de la Chambre des Députés au duc d'Orléans*, de M. Heim (1835); une *Vierge* et *la Religion chrétienne*, de M. Signol (1839); *la Reine des cieux*, d'après M. Cazes; *la Mère du divin Sauveur*, de Raphaël; *le bon Pasteur*, de Ziégler; le *portrait du Régent*, de Santerre; celui du *baron Desnoyers*, d'après M. Dubufe, et ceux enfin du *vicomte pair de Caux*, de *MM. Tamburini*, *Santini*, et d'autres artistes de toutes les classes. M. Llanta a obtenu une 3e médaille en 1839.

LOBE (Jean-Christian), musicien allemand, né à Weimar, en 1797, reçut de son père ses premières leçons de musique, et acquit, dès l'âge de onze ans, un talent de flûtiste qui engagea la grande-duchesse à faire les frais de son éducation. Admis, en qualité de violoniste, à la chapelle de la cour, il y étudia seul la composition. En 1819 et 1820, il se fit applaudir, comme flûtiste, à Vienne et à Berlin. De retour à Weimar, il y donna son premier opéra : *Witikind* (1821) dont il avait lui-même composé le libretto, puis *la Cage*, *le Flibustier* (1830); *la Princesse de Grenade* (1833); *le Domino rose* (1837), qui furent bien accueillis d'abord à Weimar, et ensuite sur les principales scènes de l'Allemagne, et *le Roi et le fermier* (1844), son principal succès.

M. Lobe qui avait quitté, en 1842, sa place à la chapelle de Weimar, pour entrer, comme professeur à l'institut musical nouvellement fondé, passa à Leipsick en 1846, et y dirigea pendant deux années le *Journal musical* fondé par Rochlitz, en 1798. Les articles qu'il y inséra font preuve d'une grande science et d'une excellente méthode. Il a, comme professeur, peu de rivaux parmi ses compatriotes. On a encore de lui des *Concertos*, des *Variations* et des *Fantaisies*.

LOBECK (Chrétien-Auguste), philologue allemand, né à Naumbourg (Prusse), le 5 juin 1781, fit de bonnes études au collége de sa ville natale, sous la direction de son père, pédagogue distingué, fréquenta ensuite différentes universités et après avoir obtenu ses grades, et fait, pendant plusieurs années, des cours particuliers de philologie classique, devint, en 1807, co-recteur, en 1806, recteur du collége de Wittemberg, et un

peu plus tard professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1814, lors de la suppression de cette ancienne et célèbre université, M. Lobeck dont la réputation s'était déjà répandue en Allemagne, fut appelé à Kœnigsberg, pour y occuper la chaire de littérature ancienne et d'éloquence classique. Il y a célébré le cinquantième anniversaire de sa promotion au grade de docteur. L'un des hellénistes les plus érudits de l'Allemagne, M. Lobeck a exercé, durant les longues années de son professorat, une grande influence sur le développement des études classiques dans les provinces orientales de la Prusse. Il a obtenu le titre de conseiller intime supérieur du gouvernement et diverses distinctions honorifiques. — M. Lobeck, associé étranger de l'Académie des inscriptions depuis 1849, est mort à Kœnigsberg, le 25 août 1860.

Ses travaux les plus estimés sont : *Ajax Sophoclis commentario perpetuo illustratus* (Leipsick, 1810 ; 2ᵉ édit., 1835) ; l'édition critique du *Phrynichus* (Leipsick, 1820) ; *Aglaophamus, seu de theologiæ mysticæ Græcorum causis* (Kœnigsberg, 1829, 2 vol.) ; *Paralipomena grammaticæ græcæ*, deux parties, formant deux recueils distincts ; d'excellentes *Dissertations* grammaticales (Leipsick, 1837) ; *Pathologiæ sermonis græci prolegomena* (Leipsick, 1843) ; *Ῥηματικὸν sive verborum græcorum et nominum verbalium technologia* (Kœnisberg, 1846) ; *Pathologiæ linguæ græcæ elementa* (Kœnisberg, 1ᵉʳ vol., 1853), etc.

On lui doit en outre un très-grand nombre d'écrits académiques qui ont paru à Kœnigsberg, et parmi lesquels nous pouvons à peine citer les plus importants : *Dissertationes de vocabulorum græcorum Metathesi ; de Metathesi aspirationis et quantitatis ; Dissertatio de syntaxi indeclinabilium ; Quinque dissertationes de proschematismo ; de Orthographiæ græcæ inconstantia ; de Apocope vocalium ; Dissertationes de accentu vocabulorum parentheticorum* ; etc., etc.

LOBIN (Julien-Léopold), né à Loches, en 1815, a fait ses premières études dans l'atelier de Weuben et débuté au salon de 1841 par un tableau de *Sainte Geneviève*. Ce premier envoi fut suivi de plusieurs peintures historiques parmi lesquelles on remarque son *François Iᵉʳ visitant l'atelier de Benvenuto Cellini*. Au salon de 1859, on vit de lui un portrait de Mgr *Guibert*, archevêque de Tours, et à celui de 1864 le portrait de Mgr *la Croix*, protonotaire apostolique à Rome. Dans ces dernières années il se livra entièrement à la peinture sur verre et fonda un établissement à Tours. Dans ce genre de peinture, il a exposé au salon de 1863 : *le Christ aux enfants*, le *Martyre de Saint Léger, évêque d'Autun, l'Adoration des Mages*, *le Mariage de la Vierge* et *l'Assomption*, carton de vitrail pour l'église de Château-Renault. M. Lobin a obtenu une médaille de 3ᵉ classe, en 1846, pour le genre historique et le rappel de cette médaille, en 1863, pour sa peinture sur vitraux. — Il est mort en octobre 1864. *

LOCKE (Joseph), ingénieur anglais, né en 1850, à Attercliffe, près Sheffield, fit ses études au collége de Barnsley, travailla quelque temps sous la direction de M. Stephenson dont il devint l'ami, et fut admis, vers 1832, à l'Institution des ingénieurs civils. Il prit une part importante, comme ingénieur en chef, à la construction d'un grand nombre de chemins de fer, soit en Angleterre soit en France, reçut de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur, en 1845, et fut, plus tard, promu officier. C'est lui qui introduisit les premières machines locomotives en France. En 1847, il entra à la Chambre des Communes, sous les auspices du parti libéral, pour le bourg d'Honiton. — M. Locke, directeur du railway de Glasgow à Greenock, est mort le 17 septembre 1860.

LOCKROY (Joseph-Philippe Simon, dit), auteur dramatique français, né à Turin, le 17 février 1803, a joué pendant quelque temps la comédie et le drame. Ses débuts littéraires remontent à la Restauration ; en 1827, il collabora à une des jolies pièces de M. Scribe, *la Marraine*. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, en société surtout avec MM. Anicet Bourgeois et Arnould, il a donné aux théâtres de drame : *Catherine II* (1831) ; *Périnet Leclerc* (1832) ; *l'Impératrice et la Juive* (1834) ; *Karl ou le Châtiment* (1835) ; *la Vieillesse d'un grand roi* (1837) ; *Marie Rémond* (1839) ; *la Jeunesse dorée* (1849). A l'Opéra-Comique il a fourni : *le Bon garçon* (1837) ; *Bonsoir, monsieur Pantalon* (1851) ; *la Croix de Marie* (1852) ; *le Chien du jardinier* (1855) ; au Théâtre Lyrique, *les Dragons de Villars, la Reine Topaze* (1856), etc. ; et aux scènes de genre : *Pourquoi ?* (1833) ; *C'est encore du bonheur* (1834) ; *le Frère de Piron* (1836) ; *Passé minuit* (1839), un des meilleurs rôles d'Arnal ; *un Duel sous Richelieu* (1840) ; *les Trois épiciers* (1840) ; *le Chevalier du guet* (1840) ; *Charlot et le maître d'école* (1841), un des plus grands succès des Variétés ; *l'Extase* (1843) ; *les Deux compagnons du tour de France* (1845) ; *Irène, ou le Magnétisme* (1847), etc. En 1855, on lui a attribué une forte part de collaboration dans le drame de *la Conscience*, de M. A. Dumas. Il a signé plus récemment, avec M. H. Cogniard, *la Fée Carrabosse*, en trois actes (Théâtre Lyrique, 1859). M. Lockroy a été nommé, en 1863, directeur du futur théâtre du Prince-Eugène.

LOCMARIA (Noël-Marie-Victor Duparc, comte de), littérateur français, né vers 1795, a servi dans la garde royale et donné sa démission, après 1830, du grade de lieutenant-colonel. Il a écrit quelques ouvrages : *De l'état militaire en France* (1831, in-8), *les Guérillas* (1834, 2 vol. in-8), roman : *Souvenirs des voyages du duc de Bordeaux* (1846, 2 vol. in-8 ; 2ᵉ édit., 1847) ; une *Histoire du règne de Louis XIV* (1853, 2 vol. in-8), qui est une entière apologie des actes de ce prince. Il a été promu le 30 octobre 1829 officier de la Légion d'honneur.

LOEBELL (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Berlin, le 15 septembre 1786, commença ses études fort tard, suivit les cours des universités d'Heidelberg et de Berlin, donna d'abord des leçons particulières à Breslau, et obtint ensuite la chaire d'histoire à l'École militaire de cette ville. Nommé, en 1823, professeur d'histoire à l'École des cadets de Berlin, il devint professeur adjoint à Bonn, en 1829, et titulaire en 1831. En 1852, il a été fait conseiller intime du gouvernement.

M. Lœbell s'est surtout fait connaître par trois travaux très-importants, le remaniement et la continuation de l'*Histoire du monde* (Weltgeschichte) de Becker (Berlin, 1836-1838, 14 volumes) ; une histoire universelle, sous ce titre : *Histoire du monde, dans ses traits principaux et son développement général* (Weltgeschichte in Umrissen, etc. ; Leipsick, 1846) ; *Grégoire de Tours et son temps* (Ibid., 1839) : dans ce dernier ouvrage, il a compris et traité le développement de la puissance des Francs et des Germains, comme l'ont fait depuis les grands historiens de l'Allemagne. On lui doit encore des *Lettres d'un voyageur* (Reisebriefen ; Berlin, 1837), publiées à la suite d'un voyage en Belgique ; un livre didactique : *Principes d'une méthode pour l'enseigne-*

ment de l'histoire (Grundzüge einer Methodik des geschichtlichen Unterrichts (Leipsick, 1847); etc.

LOEHN (Anna), femme de lettres allemande, née en 1830, à Naundorf, en Saxe, est fille d'un pasteur protestant qui soigna lui-même son éducation. Elle suivit fort jeune sa vocation dramatique et fut successivement attachée aux théâtres de Leipsick, d'Oldenbourg et de Dresde. Outre le drame d'*Ulysse en Ogygie*, qu'elle publia dès l'âge de seize ans, elle a écrit deux volumes de vers; *Poésies* (Gedichte; 2e édit., Leipsick, 1856), et *Jeanne* (Giovanna; Dresde, 1854), et le drame d'*Iduna* (1854). Elle a aussi traduit de l'italien les *Mémoires* d'Alfieri.

LŒNNROT (Élias), philologue finlandais, né le 9 avril 1802, à Sammati, dans le district d'Helsingfors, et fils d'un tailleur de village, entra, en 1820, dans une pharmacie. S'étant lui-même préparé à l'examen universitaire, il fut admis, en 1822, à l'université d'Abo. Promu au grade de docteur en médecine en 1832, il fut nommé médecin du cercle de Cajana (Carélie) et remplit ces fonctions jusqu'en 1853, époque où il fut appelé à succéder à Castren, comme professeur de langue et de littérature finnoise, à l'université d'Helsingfors. Il a consacré une partie de sa vie à parcourir la Finlande, afin de réunir les vieilles poésies populaires et de concourir à la restauration de l'idiome national, œuvre déjà commencée par Topelius et qui devint le but de tous ses efforts. Son premier livre, *Kalevala* (Helsingfors, 1835; 2e édit., 1849, traduit en français par M. Léouzon Le Duc, Paris, 1845, 2 vol. in-8), est une collection de 32 pièces qui forment une espèce d'épopée fabuleuse sur l'Orphée finnois, Waïnamoïnen, le dieu de la poésie, et sur ses aventures avec le forgeron Ilmarinen. Une excellente traduction suédoise, couronnée par la Société littéraire d'Helsingfors, en a été donnée en 1841 par M. A. Castern, avec des remarques critiques qui confirment l'opinion exprimée par M. Lœnnrot que ces poëmes sont dus à plusieurs Runnasingers d'époques différentes.

M. Lœnnrot publia ensuite *Kanteletar ou Chant de la harpe* (Helsingfors, 1841, 3 vol.), qui ne contiennent pas moins de 652 légendes et ballades fort anciennes (traduction allemande, Helsingfors, 1852); des *Proverbes finnois* (Suomen kansan Sanalaskuja 1842), au nombre de 7000; et une *Collection d'énigmes*, familières dans la Finlande et l'Esthonie (Suomen kansan arvoituksia, 1844; 2e édit., 1852). Ces matériaux ont été patiemment recueillis par M. Lœnnrot dans le cours des nombreuses excursions qu'il a entreprises aux frais de la Société littéraire d'Helsingfors. Un certain nombre de ses mémoires sont écrits en langue nationale, innovation qui a eu le plus grand succès et qui a trouvé de nombreux imitateurs. Purgeant son style des idiotismes suédois et russes, il a choisi le dialecte de l'ouest, dont le professeur Rennvale avait déjà, en 1826, publié le *Dictionnaire*. Grâce au concours dévoué du docteur Lœnnrot et à son zèle infatigable pour tout ce qui se rattache à la nationalité de la Finlande, divers ouvrages populaires ont été imprimés et une société littéraire finlandaise a été fondée à Wiborg.

On a encore de lui: *Dictionnaire et manuel de conversation suédois-finnois-allemand* (Schwedisch-finnisch-deutschen Wœrter und-Gespraech-buch-Helsingfors, 1847); *De Wæinæmæine, priscorum Fennorum numine* (Abo, 1827); *Sur la Médecine magique des Finnois* (Om Finnarnes magiska Medicin; Helsingfors, 1832); *sur la Langue des Tschoudes septentrionaux* (Om nordtschudiska Spraket; *Ibid.*, 1853). Il a rédigé *Mehilæinen*, journal populaire mensuel, de 1836 à 1840; donné des Mémoires à la revue intitulée *Suomi*, et aux recueils de l'Académie des sciences de Finlande, dont il a été nommé président en 1854.

LOEWE (Jean-Charles-Godefroid), compositeur allemand, né à Lœbejün, près de Halle, le 30 novembre 1796, et fils d'un chantre, apprit de bonne heure les éléments de la musique, fut enfant de chœur dans plusieurs villes, écrivit quelques compositions précoces, puis, alla, en 1817, suivre les cours de philosophie et de théologie à l'université de Halle, tout en donnant des leçons de musique, pour subvenir à sa subsistance et à son éducation. En 1819, il connut Weber à Dresde, plus tard Hummel à Weimar, et Gœthe à Iéna. Leurs encouragements le décidèrent à publier plusieurs morceaux qui lui valurent à Stettin, après divers emplois, celui de directeur de musique à l'église Saint-Jacques, au gymnase et au séminaire des instituteurs. Il est auteur de plusieurs publications, notamment de *Leçons de chant, théorie et pratique, pour les gymnases, les séminaires* et *les écoles* (Stettin, 1826, in-4).

On a de M. Lœwe des opéras qui n'ont jamais été représentés: *la Chaumière des Alpes*, *Rodolphe ou le Seigneur allemand*, *les Trois Souhaits*, *Malek-Adhel*, *les Taquineries*, *le Conte en rêve*; des oratorios qui ont eu beaucoup de succès; *la Destruction de Jérusalem*, exécutée à Stettin, puis à Berlin; *le Serpent d'airain*, *les Apôtres de Philippe*, *Gutenberg*, ces trois derniers sans orchestre; puis des chants, très-populaires en Allemagne, sur les ballades des plus grands poëtes, Uhland, Gœthe, Kœrner et sur des poésies de Byron, tels que: *le Roi des aulnes*, *le Noël de sainte Waldpurge*, *la Nonne de la Sprée*, *la Caverne des amants*, *la Revue nocturne*, *la Fiancée de Corinthe*, *la Maison sainte*, *Mazeppa*, etc. Citons enfin: des *Symphonies*, des *Ouvertures* et un recueil de cantates et de motets, sous le titre de *Trois années complètes*.

LOEWE, nom d'une famille très-nombreuse d'artistes dramatiques allemands qui compte les principaux membres suivants:

Louis LŒWE, né à Rinteln, en 1795, actuellement régisseur du théâtre royal de Vienne. Il a joué sur presque tous les théâtres de l'Allemagne, à la fois dans la comédie et dans le drame. Ses principales créations furent dans *Hamlet* et *Macbeth*. La plupart des bons acteurs allemands contemporains ont reçu ses leçons.

François-Louis-Feodor LŒWE, neveu du précédent, né à Cassel, en 1816, depuis 1847 régisseur du théâtre de Stuttgart, où, après avoir joué dans plusieurs autres villes, il a déployé, dans les rôles de Leicester, de Posa, de Tasso et d'Hamlet, une énergie savante et contenue, une belle diction et une majesté d'attitudes qui l'ont rendu célèbre. Il s'est aussi fait connaître comme poëte lyrique par plusieurs recueils: *les Chansons de Francfort* (Frankfurter Lieder); *Sonnets vénitiens* (Venetianische Sonette). Il a donné une édition complète de ses poésies, en 1855.

Sophie LŒWE, cantatrice, sœur du précédent, née à Oldenbourg, en 1815, élève de Cicemarra, engagée, en 1832, au théâtre de la porte de Carinthie, et, en 1838, au théâtre royal de Berlin. Elle eut une grande vogue dans *le Domino noir* et *le Barbier*. Après avoir visité la France, l'Angleterre et l'Italie, elle a épousé, en 1840, un prince de la maison de Lichtenstein.

Sa sœur, Lilla LŒWE, après avoir paru avec éclat à Vienne, comme jeune première, a aussi

quitté la scène, pour épouser le baron livonien de Küster.

LOISELEUR (Jean-Auguste-Jules), littérateur français, bibliothécaire de la ville d'Orléans, est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'érudition, notamment : *Résidences royales de la Loire* (1863, in-18, avec vignettes), et *les Crimes et les Peines* dans l'antiquité et dans les temps modernes (même année, in-18). Il a autrefois donné au théâtre du Gymnase une comédie, *Lénore*, et inséré des articles d'érudition et de critique dans les recueils des sociétés savantes de l'Orléanais et de la Touraine, ainsi que dans le *Journal du Loiret*. Membre du conseil municipal d'Orléans, c'est à son initiative qu'a été due l'érection de la statue équestre de Jeanne d'Arc de M. Foyatier, sur la principale place publique de la ville.

LOISET (Alexandre-Benoît), vétérinaire français, ancien représentant du peuple, né à Lille (Nord), le 18 février 1797, mort le 26 septembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LOISON (Pierre), sculpteur français, né à Mer (Loir-et-Cher), en 1821, étudia la sculpture dans l'atelier de M. David d'Angers et débuta avec succès au salon de 1845; il y exposait à la fois *Jésus parmi les docteurs*, une *Psyché*, les bustes d'*Alexandre Andryane* et de *M. Sallandrouze de Lamornaix*, avec six *médaillons*, bronze et plâtre. Depuis, il a exécuté et exposé de nouveaux bustes, notamment *M. Alfred Magne*, *Mme Renet*, *le général Corbineau*, commandé par le ministère de l'intérieur; une statue d'*Héro* et celle du *Printemps* (1853), achetée par le comte de Morny; plusieurs *bustes*, une *Nymphe*, statue en marbre appartenant à l'État (1855); le buste de *M. Magne*, *la Jeune convalescente*, avec les modèles de *l'Histoire*, de *la Vérité*, de *l'Agriculture* et de *Condorcet*, sujets qu'il a exécutés au nouveau Louvre (1857); *Pénélope*, *Sapho* (1859); *Pandore*, statue achetée par le ministère d'État; *Jeune fille portant un vase*, le buste de *M. Adolphe Duchalais* (1861); *Enfant dans une coquille*, *Jeune Romain enlevant une Sabine*, *Jeune fille tenant un rython* (1863); citons encore de lui sa statue de *Clovis* à la tour Saint-Germain l'Auxerrois, et son bas-relief en pierre de la halle au blé de la ville de Mer (Loir-et-Cher), ayant pour sujet : *l'Agriculture distribuant des couronnes aux enfants de la Beauce et de la Sologne*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une 1re en 1853, et la décoration en 1859.

LOLA MONTÈS (Maria Dolores PORRIS Y MONTEZ, dite), danseuse et aventurière célèbre, est née, selon les uns, à Séville, d'un père espagnol, en 1818, selon les autres, à Montrose (Écosse), d'un père anglais, en 1820, et, selon elle-même, à Limerick, en 1824. Sa mère, créole d'une grande beauté, épousa successivement un officier espagnol et un officier irlandais; de là l'incertitude. Elle fut, du moins, élevée en Angleterre, dans la maison maternelle, puis dans une pension, à Bath. Belle et séduisante, elle s'y maria, fort jeune encore, avec un officier nommé James, qui l'emmena aux Indes orientales. Un tel séjour ne pouvait lui convenir; elle s'échappa bientôt et, sur le vaisseau même qui la ramenait en Europe, inspira déjà de grandes passions. C'est alors qu'elle fit en Espagne un court séjour qui accrédita son origine espagnole. Elle ne tarda pas, du reste, à retourner en Angleterre, où elle fut disputée par plusieurs grands seigneurs. De leur palais, elle se laissa tomber très-bas, puis vint chercher en France une vogue qu'elle n'avait plus en Angleterre.

Elle débuta comme danseuse, en 1840, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle ne fit preuve que d'un talent médiocre; mais, grâce à sa beauté et à sa réputation d'aventurière, elle devint bientôt une femme à la mode et la maîtresse du gérant de *la Presse*, Dujarrier. La mort de ce dernier, dans un duel que les tribunaux qualifièrent si sévèrement, donna lieu à un procès scandaleux où Lola Montès vint en grand deuil glorifier son amant. Son succès en augmenta, et les directeurs de théâtre lui firent à l'envi des propositions.

Tout à coup on apprit qu'elle était en Bavière, où le vieux roi Louis la comblait de ses faveurs. C'est ici la période la plus importante de la vie de Lola Montès, dont l'influence politique s'accrut jusqu'à produire des révolutions. Elle voulut être comtesse de Landsfeld; le ministère ultramontain de Charles d'Abel ayant refusé son adhésion, fut dissous; Lola fut nommée comtesse et naturalisée Bavaroise (1846). Un second ministère, celui de Wallerstein, qu'elle avait elle-même composé, lui étant devenu hostile, elle le brisa encore. C'est alors que la nation indignée se prononça hautement contre elle et demanda son expulsion. Soutenue par le roi, il se tint ferme et s'entoura d'une société de jeunes gens, *Alemannia*, qui croyait voir en elle la protectrice des idées libérales et républicaines. Mais la plus grande partie de l'université se souleva contre ces scandales. L'ancienne danseuse, dotée d'une pension viagère de 52 000 francs, traitée à l'égal de la reine et décorée, ne put paraître en public sans être poursuivie par les huées et les sifflets. Des émeutes durement réprimées augmentèrent encore les ressentiments du peuple. Lola Montès se servait indistinctement de sa cravache contre ses valets et les premiers personnages du royaume.

Enfin l'orage éclata. Le 9 février 1848, les partisans de l'*Alemannia*, poursuivis dans les rues par la foule des étudiants, durent subir un siége en règle dans la maison d'un traiteur. A cette nouvelle, Lola Montès quitta son hôtel et arriva, suivie du roi, sur le théâtre du combat. Contrainte de se réfugier dans une église, elle en sortit bientôt, armée d'un pistolet, et fit mine de tenir tête toute seule au peuple exaspéré. Elle ne fut sauvée, et le roi avec elle, que par une charge de cuirassiers. Le lendemain, un décret royal ferma pour un an l'université de Munich. Alors étudiants et peuple se réunirent pour faire une démonstration. Sabrée par les gendarmes, la foule conservait une attitude menaçante qui fit enfin réfléchir le roi. La Chambre des Pairs lui arracha l'ordre qui éloignait la comtesse. Elle partit frémissante, à peine protégée, par plusieurs escadrons, contre la fureur populaire. Son palais fut mis au pillage, et, au milieu du désordre et de la confusion, le roi lui-même fut blessé. Le soir même, Lola Montès rentrait à Munich par une autre porte; mais les abords du palais lui furent irrévocablement défendus. Elle erra encore quelque temps dans les provinces, parmi les résidences royales; mais la révolution de mars et l'abdication du roi lui apprirent que son rôle était terminé.

Elle se résigna, et dédaignant la position brillante que pouvait encore lui offrir l'ex-roi, regagna l'Angleterre et s'y maria, l'année suivante, avec un riche officier anglais, M. Heald. La famille du jeune homme, irritée d'une pareille alliance, se souvint de M. James, et intenta à Lola Montès un procès en bigamie. Mistress Heald et son mari prirent le parti de s'enfuir et

voyagèrent en Espagne, où la nouvelle de la mort de M. James vint les délivrer de tout souci. Mais le caractère de Lola Montès était opposé aux longues unions. En 1852, elle partit pour l'Amérique du Nord, et y donna des représentations qui eurent un grand succès. Héroïne et actrice tout ensemble, elle jouait : *les Aventures de Lola Montès en Bavière*. Les habitants de la Nouvelle-Orléans s'étant déclarés contre elle, Lola crut devoir se retirer à San-Francisco, en Californie, où elle a encore contracté un mariage.

A la fin de 1855, elle a abordé en Australie avec une troupe dont elle était la directrice, et elle a même donné, à Melbourne, plusieurs représentations au profit des blessés de Sébastopol. On a lu une partie de ses *Mémoires* dans *le Pays* (1854) ; mais sa véritable autobiographie est dans les *Lectures* qu'elle a faites sur elle-même et dont il existe, en anglais, plusieurs éditions. Il en a paru des extraits dans *le Figaro*, en octobre 1858.

Lola Montès est morte à New-York, le 17 janvier 1861. Depuis plusieurs années, clouée par la paralysie sur un lit de douleur, elle vivait chez une dame qu'elle avait connue en Angleterre, et elle a terminé, dit-on, dans les pratiques religieuses et les sentiments les plus chrétiens une vie agitée par tant d'orages.

LOMÉNIE (Louis-Léonard DE), littérateur français, né en 1818, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), et non à Paris, comme le dit la *Littérature française contemporaine*, descend de François de Loménie, conseiller au siége présidial de Limoges en 1570, frère de Martial de Loménie, secrétaire du roi, qui fut le chef de la branche des Loménie de Brienne. En sortant du collége d'Avignon, où il fit de brillantes études, M. de Loménie vint à Paris pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. Très-jeune encore, il entreprit, en 1840, sous le pseudonyme d'*Un Homme de rien*, la publication d'une série d'études biographiques qui formèrent la *Galerie des contemporains illustres* (Paris, 1840-1847, 10 vol. in-18, avec portraits). Cet « homme de rien » fit beaucoup de bruit dans le monde, sans chercher le scandale et sans forcer la curiosité publique par des révélations indiscrètes. Il sut garder, dans ses confidences sur la vie privée des contemporains, la mesure et la réserve convenables, s'attacha surtout à peindre des portraits vraiment historiques, et se montra écrivain de mérite et de goût, autant que chroniqueur bien informé. Ses biographies, qui obtinrent un succès très-légitime et très-honorable, ont trouvé plus de plagiaires que d'imitateurs.

M. de Loménie a publié sous son nom, dans divers journaux, une nouvelle série d'études biographiques intitulées *les Hommes de 89*, publication malheureusement interrompue. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il a fait paraître, dans ce recueil, un travail très-étendu et très-curieux sur Beaumarchais, d'après des documents inédits et authentiques, et qui a été réimprimé sous ce titre : *Beaumarchais et son temps ; Études sur la société française*, etc. (1855, 2 vol. in-8, 2e édit., 1858). On cite encore de lui l'*Histoire du droit de succession en France au moyen âge* (1845), traduite d'Édouard Gans et précédée d'une *Notice historique et littéraire*. Il a été attaché à la rédaction de *la Patrie* par M. Solar, en 1861.

En 1845, M. de Loménie fut appelé à suppléer M. J.-J. Ampère dans la chaire de littérature française, au Collége de France. Répétiteur de littérature à l'École polytechnique, il y a été nommé professeur en décembre 1862.

LONDE (Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Caen, en 1795, reçu docteur à Paris, en 1819, a été le président de la commission envoyée en Pologne pour étudier le choléra (1831). Membre de l'Académie depuis 1825, il était chevalier de la Légion d'honneur depuis janvier 1832.—Il est mort le 15 octobre 1862.

M. Ch. Londe a publié : *Gymnastique médicale* (1821, in-8); *Nouveaux éléments d'hygiène* (1827, 2 vol. in-8, 3e édit., 1845), traduit en plusieurs langues : *Influence des événements et des commotions politiques sur le développement de la folie* (1849, in-8). Il a fourni un grand nombre d'articles au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, aux *Archives générales de médecine*, à la *Revue du progrès social*, à la *Revue des spécialités*, etc.

LONDESBOROUGH (William-Henry-Forester DENISON, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1834, fut nommé député-lieutenant de Yorkshire en 1856. L'année suivante, il entra à la Chambre des Communes, où il représenta successivement Beverley et Scarborough. En 1860, il succéda à son père à la Chambre haute. Marié en 1863, à une fille du duc de Beaufort, il a jusqu'à présent pour héritier son frère Albert Denison Somerville, né en 1835, nommé lieutenant à bord du *Cumberland* pour ses services en Chine. *

LONDONDERRY (Frédéric-William-Robert STEWART, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée à la pairie héréditaire, en 1814, et qui compte le fameux ministre tory lord Castlereagh parmi ses membres. Son deuxième titre est celui de vicomte Castlereagh. A sa majorité, il entra à la Chambre des Communes (1826), pour le comté irlandais de Down, où d'immenses domaines assuraient son influence, et fut constamment réélu jusqu'en 1852; dévoué aux doctrines conservatrices, il s'opposa de tout son pouvoir à la levée des prohibitions commerciales et aux empiétements successifs du libre échange. En 1854, il hérita du siége de son père à la Chambre des Lords. Son nom n'a guère été mis en évidence, si ce n'est sous lord Wellington, qui le fit entrer au Conseil de l'amirauté (1828), et sous celui de sir R. Peel, qui lui remit une des hautes charges de la cour (1834). Il est néanmoins entré au Conseil privé. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec la vicomtesse Powerscourt (1846), il a pour héritier présomptif de ses dignités son frère consanguin, le comte Vane (voy. ce nom).

LONG (Georges), érudit anglais, né en 1800, à Poulton (comté de Lancastre), fut élevé dans un collége de Macclesfield et obtint une bourse à l'université de Cambridge, où il fit aussi partie du corps enseignant. Après avoir professé deux ans à l'université de la Virginie, il entra, en 1826, à celle qui venait d'être créée à Londres, y occupa la chaire de langue et de littérature grecques jusqu'en 1831, et celle de langue latine, de 1842 à 1846. Reçu avocat en 1837, il fit des cours de droit à la Société de Middle-Temple, puis rentra dans l'enseignement en 1849, comme professeur d'humanités au collége de Brighton.

Membre actif de la Société pour la propagation des connaissances utiles, M. Long a édité, sous son patronage : le *Journal d'éducation* (1831-1835); l'*Encyclopédie à un sou* (Penny Cyclopædia ; 1832-1836, 29 vol. in-4), qui fut un des ouvrages les plus populaires en ce genre, et commencé *le Dictionnaire biographique universel* (the Biographical Dictionary; 1842-1844), dont il ne parut

que la lettre A. Citons encore une traduction des *Vies des grands hommes* de Plutarque (Lives; 1844, 5 vol); *les Révolutions de France* (France and its Revolutions; 1850), histoire pittoresque; quelques éditions classiques et de nombreux articles dans les *Dictionnaires* du docteur W. Smith.

LONGCHAMPS ou LONGCHAMP (Mlle Henriette DE), femme peintre française, née à Saint-Dizier (Haute-Marne), vers la fin de 1818, s'est consacrée au genre des fleurs et des fruits, qu'elle a souvent traité à l'aquarelle. On a vu d'elle, depuis ses débuts au salon de 1841 : des *Paniers de fleurs*, des *Groupes de fruits*, des *Légumes ; Offrande à la Vierge* (1841-1847); *Croix de chemin* (1848) : *Camélia*, *Guirlandes de roses* (1849-1853); plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 : *Roses blanches* (1857) : *Camélias* (1859); *Groupes de fruits*, *Roses à cent feuilles* (1861) : *Offrande à Sainte-Geneviève*, *Reines-marguerites*, *Pensées* (1863); *Étude de Marguerites*, *Étude de Giroflées* (1864), etc. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847, et une 2e en 1848.

LONGET (François-Achille), médecin et physiologiste français, né à Saint-Germain en Laye, en 1811, montra de bonne heure un goût prononcé pour les études anatomiques et physiologiques, et s'y livra presque tout entier, à partir de l'année 1836. Il dirigea d'abord plus spécialement ses investigations sur le système nerveux, et publia une suite de travaux très-importants, entre autres son *Traité d'anatomie et de physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés* (Paris, 1842) et son *Traité complet de physiologie* (1850-1859), un des meilleurs ouvrages de ce genre dans notre langue; l'auteur y remonte des phénomènes fonctionnels aux lois, suit les développements de la vie dans toute l'échelle zoologique, consolide et confirme, par de nouveaux modes d'expérimentation, la belle découverte de Charles Bell sur le rôle différent des cordons antérieurs et des cordons postérieurs de la moelle épinière, relativement à la sensibilité et au mouvement.

M. Longet s'est aussi livré à de savantes recherches sur les lois de l'excitabilité dans les nerfs, sur l'irritabilité propre et directe de la fibre musculaire dépouillée du filet nerveux, qui, pendant la vie, lui transmet les ordres de la volonté; sur l'existence des nerfs mixtes et la classification des nerfs crâniens; sur l'action de l'électricité sur le système nerveux. Il a publié, en 1840, les expériences qu'il a faites sur ce dernier sujet, avec M. Matteucci. Adversaire de l'école appelée électro-nerviste, il admet que l'irritabilité est une propriété inhérente aux muscles vivants, sur laquelle le courant électrique agit seulement comme un excitateur spécial, sans pouvoir la remplacer quand elle est épuisée. Dans un travail publié en 1847, M. Longet a établi que le principe moteur de la respiration a son siége dans le faisceau gris ou intermédiaire du bulbe rachidien. Il a aussi entrepris, en 1847, une série d'expériences relatives aux effets de l'inhalation de l'éther sulfurique sur le système nerveux de l'homme et des animaux; en 1852, en collaboration avec M. Masson, des études expérimentales sur la voix et sur la production du son dans divers instruments de musique; enfin, des recherches nouvelles sur les exhalations sanguines des méninges, sur l'emphysème pulmonaire, sur la composition chimique de la salive, etc.

M. Longet a obtenu deux fois le prix Montyon de physiologie, à l'Académie des sciences. Il a été élu membre de l'Académie de médecine à la presque unanimité, en 1844. Officier de la Légion d'honneur, M. Longet est médecin en chef des maisons de Saint-Denis et d'Écouen, et un des médecins consultants de l'Empereur. Il appartient à plusieurs des principales académies de l'Europe.

Ses principaux travaux, qui se distinguent tous par la clarté, la précision et la rigueur logique, sont consignés dans les *Archives générales de médecine*, la *Gazette médicale de Paris*, les *Annales des sciences naturelles* et les *Annales médico-psycologiques*, dont il a été un des trois fondateurs (voy. BAILLARGER).

LONGFELLOW (Henry-Wadsworth), poëte américain, né à Portland (Maine), le 27 février 1807, entra, à quatorze ans, au collége Baudoin, à Brunswick, et y prit ses grades. Encore sur les bancs, il écrivit des poésies pour la *Gazette littéraire des États-Unis*. Il étudiait le droit dans l'étude de son père, quand on lui offrit, malgré sa jeunesse, la chaire des langues modernes au collége où il avait fait ses études. Avant d'y entrer, il parcourut presque toute l'Europe, et, en 1829, revint à Brunswick, où, tout en remplissant ses fonctions de professeur, il consacra ses loisirs à la poésie. En 1835, déjà célèbre par son roman *Outre mer*, il fut appelé à remplacer Ticknor dans sa chaire de langues modernes à Cambridge, la première des universités américaines. Il se remit à voyager, afin d'étudier à fond les langues et la littérature de l'Europe septentrionale, et passa plus d'un an à visiter le Danemark, la Suède, l'Allemagne et la Suisse. Depuis son retour à Cambridge, il n'a quitté sa chaire qu'en 1842, pour faire un court voyage en Angleterre et en France. Il a résigné ses fonctions en 1854, et a vécu depuis dans la retraite.

L'influence du monde européen se fait sentir dans toutes les œuvres de M. Longfellow, et surtout dans *Évangéline*, épopée-idylle, aux hexamètres harmonieusement sonores. Sa composition est dramatique, son style pittoresque; on lui trouve plus de noblesse dans le sentiment que de force dans la pensée. Outre ses poésies dans la *Gazette des États-Unis*, et des articles remarquables dans la *Revue de l'Amérique du Nord*, il a publié : une excellente traduction du *Coplas* de don José Manrique, avec une introduction sur la poésie espagnole (1833, in-8) ; *Outre mer* (1835, in-8); *Hyperion* (Cambridge, 1839; nouv. édition illustrée; Londres, 1853), roman artistique conçu sous l'influence de l'Allemagne ; *Voix de la nuit* (Voices of the night, 1840), recueil de poésies; *Ballades et autres poëmes* (Ballads and other poems, 1841); *Skeleton in armour* (1842) ; une traduction des *Enfants de la communion* de Tegner ; *l'Étudiant espagnol*, drame (The spanish Student, 1842) ; *Poëmes sur l'esclavage* (Poems on slavery; Camb., 1843) ; *Poëtes en Europe* (Poets and poetry in Europe (Philad., 1045), contenant des traductions de poésies allemandes; *le Beffroi de Bruges* (The beffry of, etc., 1847) : *Évangéline* (1848) ; *Kavanagh*, nouvelle (1848); *le Bord de la mer et le coin du feu* (The seasides and the fireside, 1850); *la Légende dorée* (The golden legend, 1851), dont le sujet est pris au *Pauvre Henri* de Hartmann de Aue : *le Chant d'Hiawatha* (Song of Hiawatha, 1855), etc. Les œuvres de M. Longfellow ont été réunies dans la *Miniature library* de Bohn (Lond., 1851, 2 vol. in-8). Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits récemment en français (1863).

LONGFORD (William-Lygon PAKENHAM, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1819, a succédé, en 1860, à son frère Édouard Michaël. Colonel dans l'armée anglaise, il fut, en 1865, adjudant-général dans l'armée ottomane et fit avec

distinction la guerre de Crimée. Député-adjudant-général de l'armée anglaise aux Indes en 1857, il devint l'année suivante adjudant-général et prit sa retraite en 1860. Il a été promu officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Marié en 1862, à une fille de lord Dynevor, il a pour héritier son frère Thomas-Alexandre, né en 1820, capitaine dans l'armée royale. *

LONGLEY (rév. Charles-Thomas), pair ecclésiastique et primat d'Angleterre, est né en 1794, à Boleyhill (comté de Rochester). Il fit ses études à l'école de Westminster, passa en 1812 à Oxford et y fut attaché à l'enseignement de 1818 à 1828. Après avoir administré une paroisse du Hants, il devint, en 1829, principal du collége d'Harrow, puis fut élevé, en 1836, au siége épiscopal de Ripon, lequel donne accès à la Chambre des Lords, transféré en 1856, à l'évêché de Durham, en 1860 à l'archevêché d York et en 1862 au siége de Cantorbery. Il vote avec le parti libéral.

LONGPÉRIER (Henri-Adrien PRÉVOST DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 septembre 1816, manifesta de très-bonne heure une aptitude toute particulière pour la numismatique. Élevé à Meaux, au sein d'une famille riche et considérée, il put, encore enfant, se livrer librement à ses goûts. De retour à Paris, en 1835, il ne tarda pas à se faire attacher, en qualité d'employé, au cabinet des médailles de la bibliothèque royale; et là, pendant près de onze années, il ent eprit des études persévérantes sur toutes les branches de l'antiquité figurée. Dès 1837, il était admis à la Societé des antiquaires de France. A la mort de M. Dubois, conservateur adjoint du musée égyptien du Louvre (1847), il fut appelé par le roi Louis-Philippe, sur la recommandation de MM de Cailleux et Letronne, à ce poste, dont les attributions se grossirent bientôt de la conservation du nouveau musée assyrien. Seul, à la révolution de 1848, M. de Longpérier garda sa position au Louvre, et il fut même bientôt élevé au grade de conservateur en titre : chargé dès lors de la sculpture antique, des vases peints et du musée mexicain, qui venait de se former, il commença la redaction de nouveaux calalogues, et opéra, dans les monuments, un classement nouveau. En 1854, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut au nombre de ses membres titulaires, après l'avoir couronné à deux reprises differentes dans le concours de numismatique. A ses connaissances en archeologie, il joint celle de la lange arabe, et appartient au conseil de la Société asiatique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

M. de Longpérier, qui joint la connaissance pratique des monuments à une rare sagacité naturelle, a publié, outre un grand nombre de catalogues raisonnes de médailles, divers mémoires dans la *Revue archéologique*, le *Recueil des antiquaires de France*, les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, et surtout la *Revue de numismatique*, dont il fut un des fondateurs. Il a été aussi l'un des fondateurs de l'*Athenæum français*. Particulièrement versé dans la numismatique orientale, il a donné, en 1840 et 1854, deux importants mémoires *Sur la Numismatique des rois sassanides et des rois arsacides*. Citons, en outre, *le Musée Napoléon III, architecture, sculpture*, etc. (1864, liv. 1, avec pl.).

LONGPRÉ (Alexandre DE), auteur dramatique français, né à Paris, le 17 juillet 1795, mort à Chaulmes (Seine-et-Marne), le 5 octobre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LONGSTREET (James), général américain confédéré, né en 1821 dans la Caroline du Sud, entra à l'école militaire de West-Point en 1838, et devint ensuite sous-lieutenant d'infanterie, d'abord au 4e régiment (1842), puis au 8e (1845). Il venait d'être nommé lieutenant (février 1847), lors de la guerre du Mexique. Il prit part à tous les combats importants, fut fait capitaine à Chérubusco, major à Molino del Rey et reçut une grave blessure à Chapultepec. Il fut mis deux fois à l'ordre du jour. En 1858, il fut promu officier payeur. Dès le début de la guerre civile, il prit parti pour le Sud, donna sa démission, et le 17 juin 1861, il combattait, comme brigadier-général, à Blackburn's Ford. Sa brigade se distingua au premier combat de Bull's Run, et à la bataille de Manassas, qui suivit, ce fut Longstreet qui conduisit l'attaque principale. Nommé général de division sous les ordres de Lee, il se distingua dans toutes les affaires de la campagne de Chickahominy en 1862, refoula les fédéraux de la vallée de la Shenandoah, et prit part à l'invasion du Maryland, et aux batailles d'Hagerstown (14 septembre) et d'Antietam (17 septembre). Promu lieutenant général (octobre), il commanda l'aile gauche de Lee à Frédéricksburg (13 decembre). Il se distingua également à Chancelorsville (2-4 mai), puis à Gettysburg (1-3 juillet), où il conduisit les volontaires géorgiens à la charge contre les batteries fédérales. Quelques mois plus tard, chargé de conduire deux divisions de renfort à l'armée du Tennessee, il parvint à rallier Braxton Bragg et contribua à la victoire de Chickamanga (19-20 novembre 1863). Mais Grant, ayant remplacé Rosencranz, réorganisa l'armée fédérale, battit Bragg et força Longstreet à la retraite, après une résistance longue et opiniâtre.

Grand et fort, l'air résolu, le général Longstreet passait pour un des plus braves officiers de l'armée confédérée : il ne s'éloignait jamais de Lee qui le regardait comme son bras droit. Son caractère, jadis ouvert et joyeux, était devenu sans doute, grâce aux soucis de la guerre, sarcastique et taciturne : il n'en était pas moins très-aimé de ses soldats qui l'avaient familièrement surnommé l'*Oncle Pierre*. *

LONGUEMAR (Alphonse LE TOURÉ DE), antiquaire et géologue français, né à Saint-Dizier, au commencement du siècle, ancien capitaine d'état-major démissionnaire en 1836, membre de la Société géologique de France depuis 1843, a publié : *Étude géologique du terrain de la rive gauche de l'Yonne* (Auxerre, 1843. *Supplément*, 1844); *Chroniques du Poitou* (Poitiers, 1851); *Excursion archéologique sur les bords du Thoué* (1852); *Pérégrinations d'un touriste sur la limite de trois provinces* (1856). M. de Longuemar a fourni des articles, notes ou notices à divers *Bulletins*, *Annuaires*, *Mémoires*, et autres recueils de sociétés savantes.

LONGUERUE (Gabriel-François DEHAT, marquis DE), général français, né au Vigan (Gard), le 17 février 1778, et fils d'un maréchal de camp qui s'était distingué dans l'Inde, fut emmené par sa mère en émigration. Rentré en France, en 1808, il fut attaché au cabinet du premier consul, comme interprète, et nommé lieutenant des guides, en 1804. L'année suivante, il fit, sous les ordres du général Lauriston, la campagne des Antilles, et assista aux batailles navales du cap Finisterre et de Trafalgar. Capitaine de dragons à Friedland, il passa dans la garde impériale en 1808, et prit part aux campagnes d'Espagne et d'Autriche. En 1810, il devint chef d'escadron et

remplit, à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg, les fonctions d'attaché d'ambassade. Dans la guerre de Russie, il fut blessé au combat de Krasnoë; dans celle de Saxe, il fit des prodiges de valeur à la tête du 2e de cuirassiers. Colonel chef d'état-major auprès du général Gérard (1814), il se distingua à Montereau ainsi qu'à Waterloo.

La seconde Restauration mit M. de Longuerue en demi-solde: il y resta jusqu'en 1823, époque où il reprit quelque temps son ancien poste d'aide de camp auprès du général Lauriston. En 1827, il fut envoyé dans la 6e division militaire (Besançon), comme chef d'état-major. Ce ne fut qu'en 1834, après vingt ans de grade de colonel, qu'il fut promu à celui de maréchal de camp. Depuis 1839, il est en retraite. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en juin 1831.

LONSDALE (William Lowther, 2e comte de), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1787, à Uffington (comté de Lincoln), appartient à une ancienne famille élevée en 1797 à la pairie héréditaire (2e titre, vicomte Lowther). Après avoir fait ses études à Cambridge, où il prit ses grades universitaires, il entra, dès qu'il eut atteint sa majorité, à la Chambre des Communes (1808), où, pendant une période de trente-trois ans, il représenta principalement le comté de Westmoreland. Il acquit, de bonne heure, une certaine influence dans le parti tory, aux actes duquel il s'est associé d'une manière énergique. Attaché, dès 1810, au Conseil de l'amirauté, il passa, en 1815, à la Trésorerie, où lord Castlereagh le maintint jusqu'en 1826. Il eut, dans le ministère de Wellington (1828-1830), la direction générale des bois et domaines, qui lui ouvrit l'accès du conseil. Sir R. Peel lui confia, en 1835, la vice-présidence du bureau de commerce, et, en 1841, l'administration des postes, en même temps qu'il l'élevait, du vivant de son père, à la Chambre des Lords.

Lord Lonsdale résigna ce dernier emploi en novembre 1845 et ne consentit, en 1852, lors du ministère Derby, à s'associer à sa politique qu'en acceptant la présidence sans portefeuille. En 1828, il entra au Conseil privé. Non marié, il a pour héritier de ses titres et dignités son frère cadet, Henry-Cecil Lowther, né en 1790, qui, après avoir servi pendant les guerres de l'Empire, dans les hussards et dans l'infanterie, est entré au Parlement pour Westmoreland en 1818, et a été nommé, en 1852, député-lieutenant du comté de Rutland.

LONSDALE (rév. John), pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1793, est fils d'un recteur de Darfield. Élevé à Éton, puis au collége du Roi à Cambridge, où il a pris ses degrés universitaires, il reçut, en 1818, la prêtrise, devint, en 1822, chapelain particulier de l'archevêque de Canterbury, et, de 1831 à 1843, fut attaché à la cathédrale de Saint-Paul, comme chanoine prébendier. Il fut aussi principal du collége du Roi, de 1839 à 1843. Pendant plusieurs années, il a été chargé de prêcher à l'École de droit de Lincoln's-Inn. Il venait d'être nommé archidiacre du Middlesex lorsqu'il fut élevé à l'évêché de Lichfield (1843), un des siéges qui donnent droit à la pairie, et dont le revenu est de 4500 liv. par an (112 500 fr.). Le rév. J. Lonsdale appartient au parti conservateur. On a de lui plusieurs traités de piété et surtout un recueil de *Sermons* fort estimé.

LOOMIS (Elias), mathématicien américain, élevé à Yale-Collége (Connecticut), puis professeur de mathématiques et de physique à Western-Reserve-College (Ohio), fut chargé en 1844, de la même chaire à l'université de la ville de New-York. Il est auteur d'un grand nombre de mémoires scientifiques, et de divers ouvrages qui sont devenus de véritables manuels classiques, et ont eu un grand nombre d'éditions: *Elements of algebra* (in-12, New-York): *Elements of geometry and Conic sections* (in-8); *Trigonométrie et tables de logarithmes* (Trigonometry and tables, in-8); *Éléments de géométrie analytique et de calcul intégral et différentiel* (Elements of analytical Geometry and of the differential and integral Calculus; New-York, in-8); *Introduction à l'astronomie pratique, avec un recueil de tables astronomiques* (an Introduction to practical Astronomy, with a collection of astronomical tables; New-York, in 8); *Progrès récents de l'astronomie, spécialement aux États-Unis* (Recent progress of astronomy, especially in the United-States (in-12, 1850; nouv. édit., 1856), revue sérieuse des grandes découvertes astronomiques modernes; *Traité d'arithmétique théorique et pratique* (a Treatise on arithmetic theoritical an practical; New-York, 1856, in-12).

LOOZ-CORSWAREM (*Charles*-François-Guillaume-Ferdinand, duc de), chef actuel d'une famille belge, ci-devant souveraine, est né le 9 mars 1804. Il a épousé, le 15 octobre 1829, *Mina*-Anne-Gertrude-Jacqueline, née le 31 octobre 1802, fille du chevalier van Lockhorst, baron de Bonlez. Il a deux filles et deux fils, *Charles*, né le 21 février 1833, officier d'artillerie dans l'armée belge, et *Ernest*, né le 5 septembre 1834, marié en 1859 à *Marie*, fille du prince Godoy de Bassano, dont il a eu un fils et une fille; une de ses sœurs, *Caroline*-Arnoldine-Irène, née le 28 juin 1807, s'est mariée, le 26 juillet 1826, à don José Mariano, marquis de la Riva-Aguero, de Monte-Alegre d'Aulestia, ancien président de la république du Pérou.

LOPEZ (Bernard), auteur dramatique français, né vers 1815, débuta au théâtre par un drame, *le Tribut des cent vierges* (1839). Sans compter un certain nombre de vaudevilles, il a donné en collaboration plusieurs pièces applaudies sur nos premières scènes, notamment: *Regardez, mais n'y touchez pas* (1842), comédie en trois journées, avec Th. Gauthier; *les Filles sans dot* (1852), comédie en trois actes: *l'Imagier de Harlem* (1852), drame, avec MM. Méry et Gérard de Nerval; *le Sage et le fou* (1854), comédie en vers, *Frère et sœur* (1855), drame, avec M. Méry; *Paris hors Paris* (1859), avec M. Clairville, etc.

LOPEZ (François-Solano), président de la république du Paraguay, est né en 1827, à l'Assomption. Après avoir reçu une instruction qu'il vint perfectionner en Europe, il s'occupa des affaires publiques sous la direction de son père, le président Carlos-Antonio Lopez. En 1853, il fut envoyé pour ratifier les traités de commerce conclus par le Paraguay avec la France, l'Angleterre et la Sardaigne. Ministre de la guerre et de la marine, il était brigadier-général des armées de la république, quand son père mourut, le 10 septembre 1862, après l'avoir, d'après les règles constitutionnelles, désigné comme son successeur pour le temps qui lui restait à conserver le pouvoir. Le 16 octobre, il fut proclamé président à l'unanimité par le Congrès réuni à l'Assomption. Une de ses premières mesures a été de donner une grande extension à la culture du coton. En 1865, le président Lopez a engagé une guerre terrible contre le Brésil et s'est mis lui-même à la tête de ses troupes.

LORAIN (Paul), professeur français, est né à Paris, le 5 février 1799. Il fit ses études au lycée Charlemagne, entra à l'École normale, en 1817, et professa la rhétorique à Chinon, Cluny et Falaise. En 1823, des *préventions* politiques et religieuses le firent suspendre de ses fonctions par l'évêque d'Hermopolis. Reintégré, en 1828, par M. de Vatimesnil, il fut chargé d'une conférence à l'École normale, puis d'une chaire de rhétorique au lycée Louis-le-Grand (1830). Après avoir suppléé deux années M. Le Clerc à la Sorbonne dans son cours d'éloquence latine, il a été nommé proviseur du collége Saint-Louis (1837). Avant de quitter la carrière du professorat, M. Lorain a rendu des services à tous les degrés de l'enseignement : il a revisé les livres élémentaires, dirigé le *Manuel général de l'instruction primaire*, inspecté les écoles du 12e arrondissement de Paris; enfin il a été, sous le ministère Guizot, chef du bureau de l'instruction primaire. En 1850, il a resigné volontairement les fonctions de recteur de l'Académie de Lyon, qu'il remplissait depuis quelques années, et a pris sa retraite, dont il consacra les loisirs à d'importants travaux littéraires. M. Lorrain était officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique. — Il est mort en janvier 1861.

M. Lorain a d'abord écrit, pour l'enseignement primaire, divers traités élémentaires: *Petite grammaire, Manuel de l'enseignement primaire, Manuel de l'enseignement simultané, Exercices*, etc. Il a de plus fait paraître un *Tableau de l'instruction primaire en France* (1837, in-8), d'après des documents authentiques et les rapports annuels des inspecteurs; un *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie* (1838, 2 vol. in-8), édition classique souvent réimprimée; une traduction remarquable de *Raoul Glaber* dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot. Il a pris aussi, sous la Restauration, une part très-active à la rédaction du *Lycée*, qui avait pour interprètes MM. Patin, Guigniaut, Quicherat, Geruzez, etc., et y a inséré, contre la méthode Jacotot, une série d'articles d'un style incisif et d'une vive argumentation. M. Lorain a dirigé, pour M. Lahure, la traduction des romans de Dickens et de Lytton-Bulwer dans la collection des *Chefs-d'œuvre des littératures modernes étrangères*.

LORDAT (Jacques), médecin français, né à Tournay, près de Tarbes, le 11 février 1773, étudiait la médecine chez les doctrinaires de Tarbes, lorsque éclata la Revolution. Compris, comme élève chirurgien, dans le service militaire, il reprit ses études à Perpignan, puis se fit recevoir docteur, en 1797, à Montpellier, où il s'attacha au savant Barthez, qui, quelques années plus tard, lui légua ses manuscrits. Nommé prosecteur inamovible de la Faculté de cette ville en 1802, chef des travaux anatomiques en 1804, professeur de médecine opératoire, à la suite d'un concours, en 1811, et enfin, à la mort de Ch.-Louis Dumas, chargé du cours d'anatomie et de physiologie, M. Lordat devint en outre doyen de la même Faculté, secrétaire perpétuel de la Société médicale, etc. M. Lordat, qui a pris sa retraite, comme professeur (1860), était, par son enseignement et par la pratique, un des chefs distingués de l'école médicale du Midi. Promu officier de la Légion d'honneur, en avril 1845, il a été fait commandeur en juillet 1860.

On a de M. Lordat : *Réflexion sur la nécessité de la physiologie pour l'étude et l'exercice de la médecine* (1797), thèse inaugurale; *Observations sur quelques points de l'anatomie du singe vert* (1805); *Traité des hémorragies* (1808); *Considérations sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme* (1814); *Exposition de la doctrine médicale de P. J. Barthez, avec des mémoires sur sa vie* (1818); *Essai sur l'iconologie médicale* (1833); *Leçons de physiologie, de la Perpétuité de la médecine*, etc. (1837); *Ébauche du plan d'un traité complet de physiologie humaine* (1841); *Preuve de l'insénescence du sens intime de l'homme*, etc. (1845); *Rappel des principes doctrinaux de la constitution de l'homme, énoncés par Hippocrate, démontrés par Barthez et développés par son école*, etc. (1857); et un nombre considérable de *Notes, Considerations, Lettres, Mémoires, Extraits*, tirés des plus importantes publications du Midi, et surtout des *Annales cliniques de Montpellier*, qu'il a fondées.

LORENCEZ (Charles-Ferdinand Latrille, comte DE), général français, est petit-fils, par sa mère, du maréchal Oudinot, duc de Reggio. Nommé, le 28 octobre 1840, capitaine au 3e bataillon des chasseurs d'Orléans, il fut chargé plus tard du commandement d'un bataillon de zouaves, prit part en cette qualité au siége de Zaatcha, devint lieutenant-colonel au 7e de ligne, puis colonel au 49e. Il fit, avec ce régiment, la campagne de Crimée, et fut nommé général de brigade pour sa brillante conduite lors de la première attaque de la tour Malakoff. A la paix il rentra en France, et commanda successivement la 1re brigade de la 3e division d'infanterie de l'armée de Paris; la subdivision militaire qui comprend les départements de la Haute-Saône et de la Haute-Marne, une brigade au camp de Châlons, enfin le département de la Moselle.

Au mois de janvier 1862, le général de Lorencez fut appelé à commander le corps expéditionnaire destiné au Mexique. Arrivé le 5 mars à la Vera-Cruz, il fut réduit à l'inaction pendant les premières semaines par suite des négociations pendantes; il en profita pour organiser sa petite armée et s'avança jusqu'à Cordova. Pendant ce temps, il était nommé au grade de général de division. Les pourparlers n'ayant pas abouti, du moins avec les représentants de la France, le général Zaragoza lui fit sommation, le 18 avril, de retirer les soldats laissés dans Orizaba à la garde des malades français. C'était la guerre : aussi le général de Lorencez n'hésita-t-il pas et il se mit en route pour Mexico, avec le faible corps d'armée resté sous ses ordres après la retraite des Espagnols et des Anglais. Le 19, il marcha sur Orizaba; le 20, il y entra, après avoir dispersé, dans un combat de cavalerie, les Mexicains qui voulaient lui barrer la route. Le 23, il fut rejoint par le général mexicain Galvez, qui lui amenait un certain nombre de partisans. Le 27 avril, le général annonça à ses troupes qu'il prenait désormais le commandement supérieur de toutes les forces françaises au Mexique par suite du départ du vice-amiral Jurien de la Gravière, rappelé en France. Ce jour même, l'armée partit pour Puebla, et le lendemain, près d'Aculcingo, après un brillant combat, délogea les troupes de Zaragoza des fortes positions qu'elles occupaient sur les monts Combrès. Le 4 mai, l'armée entra à Amozoc; le 5, elle essaya vainement d'enlever le fort de la Guadelupe, à Puebla, position formidable, protégée par une nombreuse artillerie et par une troupe de 12000 défenseurs. Le petit corps français était trop faible pour triompher de pareils obstacles : il fallut donc, après des prodiges de valeur, se résigner à la retraite. Toutefois le général de Lorencez resta jusqu'au 8 devant Puebla, il quitta Amozoc le 11, et enfin le 16 mai repassa le défilé des Combrès. Le lendemain 17, il rencontra à Tecamalucan le chef de partisans Mar-

quez, qui lui amenait un corps assez nombreux de cavalerie. L'ennemi, ayant voulu empêcher la jonction de ces troupes avec les nôtres, fut battu à Aculcingo, le 18, par le 2e bataillon du 99e de ligne qui donna la main aux cavaliers de Marquez. Le général français ramena son armée à Orizaba et s'y fortifia en attendant les renforts nécessaires.

Zaragoza, ayant voulu tenter une attaque le 14 juin, fut forcé d'y renoncer par suite de l'occupation du mont Borrego par les Français auxquels un audacieux coup de main avait livré la nuit précédente cette position presque inexpugnable. Le corps français ne fut plus inquiété, et lorsqu'on eut décidé l'augmentation de l'armée du Mexique sous les ordres supérieurs du général Forey, le général de Lorencez fut désigné pour commander la 2e division d'infanterie composée des brigades Douay et de Bertier. Mais il demanda et obtint son rappel, remit le commandement au général Forey et rentra en France le 17 décembre 1862. *

LORETTE (Joseph-Ambroise), ancien représentant du peuple français, né à Anet (Eure-et-Loir), le 23 mars 1810, acquit sous le règne de Louis-Philippe, comme maire de sa ville natale et conseiller général du département de la Sarthe, une certaine influence populaire. Il s'occupa surtout des questions agricoles. En 1848, candidat des républicains modérés, il fut nommé représentant du peuple aux élections complémentaires du 4 juin. C'est par erreur que les biographies politiques de ce temps et, d'après elles, notre première édition l'ont présenté comme s'étant converti au protestantisme.

Membre du comité de l'administration départementale et communale, M. Lorette vota avec la gauche contre les deux Chambres, contre le vote à la commune et pour l'abolition de la peine de mort, et, avec la droite, dans presque toutes les autres questions. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il vota encore quelque temps avec le parti démocratique modéré, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Attaqué du choléra, il ne put prendre part aux derniers débats de la Constituante. Il entra dans l'administration comme sous-préfet de Montélimart, puis devint préfet à Montauban. Décoré de la Légion d'honneur le 9 février 1852, il est en outre commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand.

LORICHON (Antoine-Louis Constant), graveur français en taille-douce, né à Paris, le 20 octobre 1800, étudia de bonne heure sous M. Forster, entra, en 1816, à l'École des beaux-arts et y remporta le second prix de gravure en 1818 et le grand prix en 1820. Pendant son séjour en Italie, où il dessina les principaux sujets des maîtres, il envoya un *Ecce homo*, du Titien, et *le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, du Corrége, exposés au Palais des beaux-arts et au musée royal (1823-1827). De retour à Paris, en 1826, il grava plusieurs costumes pour l'ouvrage du *Sacre de Charles X*, et travailla peu après à l'*Iconographie grecque et romaine*, et à l'*Expédition de la Morée*. Parmi les sujets gravés et exposés par lui depuis cette époque, en dehors des fragments de ces publications, nous citerons : un *buste de Mécène*, le *portrait de Dambray*, d'après M. Jules Dupré (1833); *la Vierge* dite *du palais de Bridge-Water*, *la Vierge du palais Pitti*, *la Bénédiction*, du musée de Naples. Ces trois dernières gravures, d'après Raphaël, ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au rideau*, du musée de Florence, et plusieurs anciens envois. M. Constant Lorichon a obtenu une 2e médaille en 1827, et une 1re en 1836.

LOROIS (Édouard-Louis), administrateur français, né à Nantes, le 27 janvier 1792, fit son droit à Rennes, fut choisi par l'école de cette ville pour aller complimenter l'Empereur après son retour de l'île d'Elbe et obtint, dans cette occasion, la sous-préfecture de Châteaulin. A la rentrée des Bourbons, il fut emprisonné par suite de la loi des suspects, puis banni de France. Il se retira à Bruxelles, où il exerça, pendant quatorze ans, la profession d'avocat et épousa la fille de M. Ravel, ministre de finances. A peine le gouvernement de Juillet fut-il constitué que M. Lorois fut appelé à la préfecture du Morbihan (10 août 1830), qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. En 1832, il empêcha le mouvement insurrectionnel des carlistes de s'étendre à son département. En 1842, il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire. M. Lorois a été promu, le 30 mai 1838, commandeur de la Légion d'honneur.

LORTET (Pierre), médecin français, ancien représentant, né à Lyon, le 4 juin 1792, reçu docteur à Paris en 1819, collabora, sous la Restauration, au *Précurseur* et à *l'Indépendant*, journaux lyonnais, et fut secrétaire du comité philhellénique de sa ville natale. Administrateur des hôpitaux de Lyon, depuis 1836, il fut élu, le 26 février 1848, commandant de la garde nationale et, peu après, représentant du Rhône à la Constituante, mais se démit presque aussitôt du grade et du mandat que lui avaient donnés ses compatriotes. Il a fondé à Lyon, en 1854, la Société protectrice des animaux.

M. P. Lortet a traduit de l'allemand : l'*Essai historique sur les mœurs, la littérature et la nationalité allemandes*, de Jahn (1825), et *De l'idée d'une guerre légitime*, de Fichte (1831). Il a activement collaboré à la *Bibliothèque allemande*, au *Journal de minéralogie* d'Heidelberg, à la *Revue du Lyonnais*, aux *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, etc.

LOS HERREROS (Don Manuel Breton de), célèbre poète espagnol, né à Quel (province de Logroño), le 19 décembre 1800, fut élevé à Madrid et, en 1814, entra au service comme volontaire. En 1822, il obtint un emploi au département des finances, puis devint secrétaire des intendances de Jativa et de Valence. Ses opinions libérales lui firent perdre sa place à la restauration de Ferdinand. Chargé du soutien de sa famille, il trouva des ressources en même temps que la gloire au théâtre, où son premier essai dramatique : *A la vejez viruelas*, écrit à l'âge de dix-sept ans, eut en 1824 le plus grand succès. En 1834, il fut appelé, sans avoir rien sollicité, au poste de conservateur de la Bibliothèque nationale, qu'il perdit, dix ans plus tard, sous la régence d'Espartero. M. Breton de Los Herreros est membre de l'Académie royale d'Espagne depuis 1837.

Comme auteur dramatique, il est d'une fécondité que l'on comprendra facilement, si l'on songe qu'un grand nombre de ses pièces ne sont que des remaniements d'anciens drames nationaux ou des traductions d'œuvres françaises et italiennes. Quelques-unes pourtant sont originales et témoignent de la pensée de créer un théâtre espagnol en dehors de l'imitation étrangère. Une troupe espagnole a joué en 1847, sur le Théâtre-Italien de Paris, plusieurs pièces de M. Breton de Los Herreros, notamment *le Poil de la prairie*, publié en français à cette occasion (1847, in-8). La verve comique et la causticité mordante qu'il sait allier

à la facilité harmonieuse de son style se retrouvent dans un autre genre traité par lui avec un égal succès, la satire. On cite les pièces suivantes : *Contra el furor filarmonico, o mas bien contra los que desprecian el teatro espagnol* (Madrid, 1828); *Contra los hombres en defensa de las mugeres* (Ibid., 1829); *el Carnaval* (Ibid., 1833); *Contra la mania contagiosa de escribir para el publico* (Ibid., 1833); *la Hipocrésia* (Ibid., 1834); *Contra los abusos y desproposilos introducidos en el arte de la declamacion teatral* (Ibid., 1834); *Recuerdos de un baile de mascaras* (Ibid., 1834); *Epistola moral sobre las cos tumbres sel siglo* (Ibid., 1841). Citons, en outre, un recueil lyrique : *Poesias sueltas* (Madrid, 1831) ou simplement *Poesias* (Paris, 1840) et un assez long poëme, plus récent, *le Dévergondage* (la Desvergüenza, poema jacoserio: Madrid, 1858, in-8). Il a été publié, à Madrid, une première édition de ses *Œuvres complètes* (1850 et suiv., 5 vol.).

LOSSING (Benson), écrivain et dessinateur américain, né vers 1819, dans la ville de Bickman (Dutchess-County, New-York), reçut une éducation très-imparfaite, passa quelque temps dans une ferme, puis s'associa à un horloger de Pougkeepsie (New-York), et abandonnant les affaires, dès 1835, devint un des propriétaires du principal journal de cette ville, puis son rédacteur en chef, jusqu'en 1841. Dans cet intervalle, il avait appris la gravure sur bois. Il se mit alors au nombre des élèves de l'académie de dessin de New-York et eut bientôt fait assez de progrès pour qu'on lui confiât la direction et les illustrations du *Family Magazine* de New-York. Dessinateur à New-York et dessinateur à Poughkeesie, M. Lossing écrivit, en outre, pendant l'hiver de 1840 à 1841, un petit volume qui fut accueilli avec estime : *An outline history of the Fine Arts* (New-York, in-18), et qui fut suivi d'importants ouvrages sur la révolution américaine : *Seventeen-hundred and Seventy six* [17 6] (1846, grand in-8 de plus de 500 pages), illustré de 70 gravures de la main de l'auteur; *Lives of the signers of the declaration of Independance* (1847, in-12); *Pictorial Field-Book of the Revolution* (1848-1852), 2 grands vol. in-8, avec plus de 1,000 gravures, publication monumentale destinée à illustrer, par la plume et le crayon, les lieux, les hommes et les grandes scènes de la révolution, et préparée par quatre années de voyages. Au milieu du succès qui accueillit ce bel ouvrage, l'incendie qui détruisit l'immense établissement de ses éditeurs, les célèbres Harper, de New-York, anéantit la plus grande partie de la première édition à peine terminée. Une seconde, perfectionnée par l'auteur, fut mise sous presse en mars 1855.

On a encore de M. Lossing : *Histoire illustrée des États-Unis*, destinée aux écoles (1857); *Nos compatriotes* (Our Countrymen, 1855, illustré), suite de notices biographiques avec portraits. Il a donné plusieurs pamphlets historiques et biographiques, et collaboré, par des études de biographie historique et par des dessins, à divers recueils, notamment au *Harper's Magazine*. M. Lossing prépare ou exécute en ce moment un double pendant du *Pictorial Field Book*, une grande *Histoire illustrée de la guerre des États-Unis en* 1812, et une *Histoire de la domination française en Amérique*, ainsi qu'une série de volumes relatifs à l'histoire des premiers établissements au delà des Alleghanys et à la biographie des plus anciens colons de l'Ouest.

LOTHIAN (William-Schomberg-Robert Kerr, 8ᵉ marquis de), pair d'Angleterre, né en 1832, près d'Édimbourg, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1701, au marquisat et, en 1821, à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit, en 1841, la place de son père à la Chambre des Lords. Marié en 1857 à une fille du comte de Shrewsbury, il a pour héritier présomptif son frère, lord Schomberg Henry, nommé 2ᵉ secrétaire d'ambassade à Francfort en 1862.

LOTTIN DE LAVAL (Réné-Victorien Lottin, dit *Victor*), voyageur français, né à Laval (Mayenne), en 1815, débuta comme romancier et puisa dans les mémoires et les chroniques la matière d'un certain nombre de volumes qu'il produisit jusqu'en 1842. Dès 1835, ses goûts se tournèrent vers les voyages scientifiques, et il entreprit une promenade à travers l'Italie, la Sicile, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie Mineure, puis en 1844, une excursion dans l'Asie occidentale. Il dessina et moula les curiosités du pays, d'après des procédés nouveaux et commodes, qui composent la méthode qu'il a appelée lui-même *lottinoplastie*. Trois ans plus tard, il fut officiellement envoyé en Égypte et au Sinaï. La propriété de sa méthode a été acquise par l'État. M. Lottin de Laval a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1847.

On a de lui : *les Truands* (1832, 3 vol. in-12); *Marie de Médicis* (1834, 2 vol. in-8); *Robert le Magnifique* (1835, 2 vol. in-8); *le Comte de Néty* (1838, 2 vol. in-8); *Andalousia, ou la Perle des Andalouses* (1842, 2 vol. in-8); *les Comtes de Montgomery* (1843, 2 vol. in-8); *Un an sur les chemins* (1837, 2 vol. in-8); *Manuel complet de lottinoplastique* (1858, in-18); *Voyage dans la péninsule arabique* (1859-1860, in-4); des *Rapports*, *Lettres*, sur les antiquités de l'Asie, les ruines de Ninive et des articles de variétés, de science et d'archéologie dans différents journaux et recueils.

LOTZE (Rodolphe-Hermann), philosophe et physiologiste allemand, né à Bautzen, le 21 mai 1817, acheva ses études à l'université de Leipsick, où il prit, en 1838, le double titre de docteur en philosophie et en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à la Faculté de médecine et à celle de philosophie. Après avoir exercé deux ans à Leipsick, comme professeur adjoint, il fut nommé, à Gœttingue, professeur titulaire de philosophie.

Parmi les travaux philosophiques de M. Lotze on remarque : *Métaphysique* (Leipsick, 1841), d'après la méthode de Herbart; une *Logique* (Ibid., 1843); un traité, *l'Idée du beau* (Ueber den Begriff der Schœnheit; Gœttingue, 1845), et un écrit sur *les conditions du beau dans l'art* (Ueber die Bedingungen der Kuntschœnheitein; Gœttingue 1847). Il a aussi publié quelques ouvrages de médecine : *la Pathologie et la thérapeutique générales considérées comme des sciences naturelles mécaniques* (die Pathologie und Therapie als, etc.; Leipsick, 1842; 2ᵉ édit., 1848); *Physiologie générale de la vie corporelle* (Allgemeine Physiologie des Kœrperlichen Lebens; Gœttingue, 1851); *Psychologie médicale* (Medicinicshe Psychologie; Ibid., 1852), etc. Dans la querelle entre les spiritualistes et les matérialistes, aujourd'hui si vive en Allemagne, M. Lotze est signalé parmi les principaux adversaires du matérialisme.

LOUANDRE (Charles-Léopold), bibliographe français, est né le 15 mai 1812, à Abbeville, où son père, M. François-César Louandre, auteur lui-même de quelques travaux, et avec lequel on l'a plusieurs fois confondu, remplissait les fonc-

tions d'archiviste, s'est fait connaître par la part qu'il prit, de 1844 à 1848, à la rédaction de l'utile recueil *la Littérature française contemporaine* [BONA-GAU], avec M. Bourquelot (voy. ce nom). Il est membre du comité des travaux historiques et chevalier de la Légion d'honneur.

On cite particulièrement de lui : *Catalogue de la bibliothèque communale de la ville d'Abbeville* (1837, 2 vol. in-8); des *Essais historiques*, dont plusieurs en société avec M. Ch. Labitte; *la Sorcellerie* (dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); une traduction nouvelle de *Tacite* (1845, 2 vol. in-18; 2e édit. 1853, avec texte latin), de nombreuses éditions annotées, telles que celles de *Pascal*, *la Fontaine*, *Molière*, *Racine*, *Voltaire*, *Machiavel*, *Montaigne*, etc., etc. (1846-1862); enfin des articles fournis à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à l'*Encyclopédie moderne*, à *Patria*, au *Journal de l'instruction publique*, dont M. Louandre est devenu rédacteur en chef en 1855, à la *Revue contemporaine*, etc.

LOUBENS (Émile), écrivain français, né à Toulouse le 7 août 1799, s'est consacré de bonne heure à l'enseignement libre, et a publié : *Répertoire des termes principaux employés dans l'histoire naturelle et la géographie* (1839); *Manuel de morale pratique et religieuse* (1841); *Conseils aux écoliers* (1847); *Programme d'un cours de morale* (1851); *Précis de morale* (1858), et autres livres à l'usage de la jeunesse et en vue de l'enseignement secondaire. — M. Charles LOUBENS, son frère, a fait des cours à l'Athénée, publié des livres d'éducation, comme l'*Histoire de France dédiée aux enfants* (1864, in-4 avec grav.), et collaboré à la *Revue indépendante*.

LOUBON (Charles-Joseph-Émile), peintre français, né à Aix, le 12 janvier 1809, reçut d'abord les conseils de Granet, son compatriote, qu'il accompagna à Rome, en 1829 et vint, en 1832, à Paris, où il suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts. Il débuta en même temps au salon de 1833, mais il retourna au bout de quelques années en Provence et fut, en 1845, nommé directeur de l'École pratique de dessin de Marseille. Il a fait encore quelques voyages en Suisse, en Italie, en Toscane (1851-1853). Il a produit un nombre considérable de sujets, régulièrement envoyés aux salons annuels de Paris ou aux expositions départementales. Nous citerons : *la Communion d'un prisonnier* (1833); *Promenade aux Cascini de Florence* (1837); *Jésus-Christ et la Samaritaine*, *les Génois à la fontaine* (1840); les quatre ports de *Nantes*, du *Havre*, de *la Ciota*, des *Martigues*, commandés par le ministère pour la chambre de commerce de Marseille (1842); *Épisode du choléra*, au musée de Montpellier (1846); *le Col de la Gineste*, *la Levée du camp du midi*, *Muletier du Var*, *le Fermière de Soumabre* (1855); *Razzia* (1857); *Retour de la montagne*, *Souvenir de la campagne de Rome* (1859); *Cascarottes attendant le poisson à Saint-Jean-de-Luz*, *Cascarottes portant le poisson sur la route de Saint-Jean-de-Luz à Bayonne* (1861); *Matinée d'automne*, *Environs d'Aix*, *Après-midi d'automne* (1863), et une foule de sujets de genre, *portraits*, *paysages*, etc. (1835-1856); des dessins fournis à *l'Illustration*, aux *Français peints par eux-mêmes*, etc. M. Émile Loubon a obtenu, outre de nombreuses récompenses dans les expositions départementales, une 3e médaille au salon de 1842 et la décoration en novembre 1855. — M. Loubon est mort en 1863.

LOUDON (Jane WEBB, mistress), femme auteur anglaise, née près Birmingham, au commencement de ce siècle, eut de bonne heure pour les travaux littéraires une aptitude dont elle voulut tirer parti pour venir en aide à son père, ruiné par des spéculations malheureuses. Son premier roman, *la Momie* (the Mummy, 1827), attira l'attention des *reviewers* ou critiques anglais, qui en louèrent le plan et l'exécution. La scène se passait en l'an 2000, et il y était question d'une foule de choses regardées alors comme des chimères, telles que les chemins de fer atmosphériques, les rails suspendus au-dessus des villes, le télégraphe électrique, l'éclairage des horloges, la charrue à vapeur, etc. Ce fut même cette dernière idée qui amena le mariage de miss Webb avec M. John Claudius Loudon, savant qui a publié de nombreux ouvrages sur la botanique, le jardinage et l'agriculture.

Cette union changea la carrière de mistress Loudon; elle se voua aux travaux de son mari, devint son intelligent collaborateur, et, après sa mort, arrivée en 1843, édita avec soin quelques-unes de ses plus importantes productions. Quant aux siennes propres, voici les plus répandues : *le Parterre des dames* (the Lady's Flower-garden); *le Jardinage des dames* (Gardening for Ladies); *le Manuel de campagne* et *le Manuel de l'amateur des jardins* (Companions to the Flower-garden). Tous ces livres, dont le dernier s'est tiré à plus de 20 000 exemplaires, sont clairs, élégamment écrits et font aimer ce qu'ils enseignent. A la fin de 1853 elle a donné, avec M. George Don, une édition complétement refondue de son *Encyclopédie des plantes* (Loudon's Encyclopædia of plants, in-8 et fig.), comprenant la description, l'historique, la culture et les usages en médecine ou en industrie de toutes les plantes de l'Angleterre. Mistress Loudon reçoit de la liste civile une pension annuelle de 100 livres sterling (2500 fr.), en récompense des services rendus aux lettres par elle et son mari.

Sa fille, miss Agnès LOUDON, née vers 1830, a publié plusieurs contes et petits livres à l'usage des enfants, et fourni aux recueils périodiques un assez grand nombre d'essais et de nouvelles.

LOUDON (Charles), médecin anglais, né vers 1808, fit partie, en qualité de commissaire royal, de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre; le résultat de ses observations sur les classes ouvrières fut un livre singulier intitulé : *Solution du problème de la population et de la subsistance, soumise à un médecin dans une série de Lettres* (1842), 2 vol. in-8. S'appuyant sur un fait d'expérience expliqué par la physiologie, l'auteur croit avoir trouvé un remède contre l'excès de fécondité, qui est l'objet des préoccupations malthusiennes, en proposant un système d'allaitement triennal.

LOUDUN (Eugène BALLEYGUIER, dit), journaliste et homme de lettres français, né à Loudun (Vienne), le 8 juillet 1818, fit ses études à Nantes et à Poitiers, se fit recevoir licencié en droit dans cette dernière ville en 1843, fut professeur d'histoire à Châtellerault en 1842 et vint à Paris, où il écrivit dans les journaux des articles de philosophie, de littérature et de critique, qui attirèrent sur lui l'attention. En 1848, il prit part à la rédaction de *l'Ère nouvelle* et du *Correspondant*. Quand M. de Falloux devint ministre, M. E. Loudun devint son secrétaire particulier; il en sortit en même temps que son chef au mois de juillet 1849, pour devenir sous-bibliothécaire de l'Arsenal. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1860.

On a de lui : *la Vendée* (Paris, 1849, in-8), ouvrage historique et descriptif; *les trois Races*, *ou*

les Allemands, les Anglais et les Français (1852, in-8; 1863, in-18), étude philosophique; *les Derniers orateurs, ou la tribune française de* 1858 *à* 1852 (1855), ouvrage dont on a loué l'impartialité; *le Salon, ou l'Exposition universelle des beaux-arts* (1855); *Vie du général Abattucci* (1855); *les Victoires de l'Empire* (1859, in-12); *la Bretagne, paysages et récits* (1861, in-18); M. E. Loudun a été, jusqu'en 1856, un des rédacteurs de l'*Union*. Il a été chargé, en 1858, de la partie politique du *Journal des Instituteurs*.

LOUGH (John-Graham), sculpteur anglais, né à Greenhead (comté de Northumberland) dans les premières années du siècle, et fils d'un petit fermier, aidait son père aux travaux des champs, lorsqu'un gentleman du voisinage, qui par hasard vit son penchant pour les arts plastiques, s'intéressa à lui et lui communiqua des copies de Michel-Ange et de Canova. Il vint alors à Londres, où son premier soin fut d'étudier l'admirable collection des marbres d'Elgin. En 1826, il débuta aux expositions de l'Académie royale par la *Mort de Turnus*, bas-relief composé d'après le récit de Virgile. L'année suivante, sa statue de *Milo* fit beaucoup de sensation, et fut proclamée par le peintre Haydon « l'effet le plus extraordinaire de l'art depuis les Grecs. » M. Lough donna ensuite le *Samson*, acheté, ainsi que *Milo*, par le duc de Wellington. Après avoir achevé le groupe des *Chevaux de Duncan*, M. Lough partit pour l'Italie (1834), où il séjourna quatre ans. Ce fut là qu'il exécuta plusieurs travaux pour le duc de Northumberland, un de ses plus généreux patrons, ainsi que pour le duc de Sutherland, lord Brougham, etc. Depuis son retour en Angleterre (1838), il envoya à l'Académie royale plusieurs bustes en marbre et quelques productions idéales: *l'Enfant et le dauphin, une Jeune Romaine vendant des fruits, Ophélie, Hébé chassée de l'Olympe, Jago*, et le beau groupe des *Pleureurs* (1844), qui appartient à la *British Institution*.

En dehors des expositions, on doit encore à M. Lough *la Reine Victoria*, pour la Bourse de Londres, et le *Monument funéraire de Southey* (1845); *lord Hastings* (1848), statue colossale, érigée par souscription sur les remparts de Malte; l'évêque de Sydney, *Broughton* (1855), à la cathédrale de Canterbury. On peut voir au palais de Sydenham des copies des meilleurs ouvrages de M. Lough: *Milo, Satan, David, Ariel, Titania, le Lutin*, dont certains originaux appartiennent à sir M. W. Ridley, un des plus anciens protecteurs de M. Lough, et qui possède à Carlton Terrace, de cet artiste, dix statues de grandeur naturelle, représentant des héros de Shakspeare, des groupes en bronze qui retracent les principales scènes de ce poëte et une série de bas-reliefs d'après les drames de *Macbeth* et de *la Tempête*.

LOUIS (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1787, à Aï (Marne), fut reçu docteur à Paris en 1813. Après un voyage en Russie, il entra, sans titre et sans fonctions, à l'hôpital de la Charité, où, pendant plusieurs années, il poursuivit, malgré les exigences d'une nombreuse clientèle, ses études de diagnostic et d'anatomie pathologique. Il commença assez tard à écrire. Ses *Recherches anatomico-pathologiques sur la phthisie* (1825, in-8), et ses *Mémoires sur la membrane muqueuse de l'estomac, le croup, les abcès du foie*, etc. (1826, in-8, 2ᵉ édit., 1843), le firent nommer, en 1826, membre de l'Académie de médecine. Sa réputation comme praticien était déjà faite à cette époque et lui avait assigné une place remarquable dans cette école dont Bayle et Laënnec étaient les chefs. En 1828, il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar pour observer la fièvre jaune, et concourut avec ses confrères, MM. Chervin et Trousseau, à la publication des *Documents* (1832, 2 vol. in-8) sur cette épidémie; il s'y déclare partisan du système de la contagion. En 1831, M. Louis se présenta sans succès au concours pour la chaire de clinique interne à la Faculté. Médecin de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, il s'est retiré, en 1854, après avoir acquis, pendant le long exercice de ses fonctions, une grande autorité dans le corps médical. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 20 décembre 1842.

Ce savant médecin a encore écrit: *Recherches sur la fièvre typhoïde* (1828, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1841), comparée avec les maladies aiguës les plus ordinaires; *Examen de l'examen de Broussais* (1834, in-8), où il démontre par des faits irrécusables dans quelle erreur était tombé ce dernier en traitant comme de simples flegmasies la phthisie pulmonaire et l'affection typhoïde; *Recherches sur les effets de la saignée dans quelques maladies inflammatoires* (1835, in-8); enfin des dissertations dans les *Mémoires* de la Société médicale d'observation, qui lui a décerné le titre de président perpétuel.

LOUIS (Charles-Auguste), ex-roi de Bavière, né le 25 août 1786, du premier mariage du roi Maximilien-Joseph, étudia aux universités de Landshut et de Gœttingue, et prit part aux campagnes contre l'Autriche en 1809. Se livrant ensuite tout entier à son goût pour les beaux-arts, il vécut à l'écart des affaires publiques, et s'imposa la plus stricte économie, afin de consacrer ses épargnes à l'acquisition d'objets d'art et à la construction de la *Glyptothèque*, magnifique musée de sculpture. Il succéda à son père, dont il était le fils aîné, le 13 octobre 1825. Son gouvernement donna d'abord les plus belles espérances. La censure fut abolie pour les écrits non politiques, des réformes économiques eurent lieu dans l'administration; mais bientôt l'influence toujours croissante du clergé, la fondation de nouveaux couvents dont le nombre doubla en moins de dix ans, enfin le système de réaction que le roi suivit à partir de 1830, causèrent des alarmes aux amis de la liberté. Plusieurs de ces derniers, tels que Behr, Eisenmann, Volkhardt, furent détenus arbitrairement, exilés ou forcés de prendre la fuite. Plus d'une fois les protestants se virent privés de la jouissance des droits que leur accorde la constitution. L'influence de l'ultramontanisme ne cessa que pour faire place à celle d'une courtisane, Lola Montès, qui avait captivé le cœur du vieux monarque (1846). L'ex-danseuse fut créée comtesse de Landsfeld et reçut un fief dont les revenus s'élevaient à 125000 fr. Elle fit renvoyer, en 1847, le ministère Abel, tout dévoué au clergé. Mais quoiqu'elle fît profession de favoriser la cause du progrès, l'opinion publique ne laissa pas que de la flétrir, ainsi que tous ceux qui se ralliaient à elle. L'indignation populaire se trahit en mouvements tumultueux auxquels l'université prit une part active. Pour punir les étudiants, le roi, le 9 février 1848, fit suspendre les cours pour le reste de l'année; mais de nouveaux troubles le forcèrent deux jours après à retirer son décret, et à renvoyer la favorite (11 février).

A la nouvelle de la révolution de Février, le roi Louis convoqua de nouvelles chambres et promit plusieurs réformes par son manifeste du 6 mars. Mais ne pouvant se résoudre à renier son passé, il abdiqua, le 20 du même mois, en faveur de son fils aîné, Maximilien II.

On s'accorde à reconnaître la sagesse du gouvernement de ce prince, dans tout ce qui ne touchait pas aux questions politiques. Il fit un bon emploi des finances, inaugura le premier chemin de fer qu'ait possédé l'Allemagne, celui de Nuremberg à Furth; fit creuser le beau canal de Louis (Ludwigskanal) qui unit le Danube au Mein, et fonda la ville de Ludwigshafen. Parmi les édifices qui furent élevés par ses ordres, les plus remarquables sont l'Odéon, le Palais-Royal de Munich, la porte de la Victoire, la nouvelle Pinacothèque de Munich, le Walhalla à Ratisbonne. Non content d'embellir sa capitale, il réussit à en faire une des premières villes artistiques et scientifiques de l'Europe, par la protection qu'il accorda aux peintres et aux sculpteurs, et par le soin qu'il eut d'y transférer l'université de Landshut (1826).

Le roi Louis a lui-même publié des *Poésies* (Gedichte; Munich, 1829; 3ᵉ édit., 1839, 4 vol.), et un ouvrage en prose intitulé *les Compagnons du Walhalla* (Walhalla's Genossen: Ibid., 1843), ouvrages qui portent l'empreinte d'une grande originalité dans la forme. Depuis qu'il vit dans la retraite, ses anciens sujets ont oublié les griefs qu'ils avaient contre lui, et n'ont conservé que le souvenir des belles entreprises qu'il a conçues et exécutées. Il a reconquis la popularité dont il jouissait dans les premières années de son règne.

Du mariage qu'il contracta, en 1810, avec la princesse Thérèse de Saxe Hildburghausen, il a eu quatre filles et quatre fils, dont les deux premiers occupent des trônes, savoir : Maximilien II celui de Bavière, Othon celui de Grèce. Le quatrième, le prince Adalbert, né le 19 juillet 1828, est désigné comme successeur de son frère Othon, qui n'a pas d'enfants.

LOUIS Iᵉʳ (Philippe-Marie-Ferdinand-Pierre-d'Alcantara-Antoine-Michel-Raphaël-Gabriel-Gonzague-Xavier-François-d'Assise-Jean-Jules-Auguste-Volfando de Bragance-Bourbon), roi de Portugal et des Algarves, duc de Saxe, est né le 31 octobre 1838. Connu d'abord sous le nom de duc d'Oporto, il avait le grade de capitaine de vaisseau et commandait la corvette à vapeur *Bartholomeu-Dias*, lorsque la mort de son frère, le roi Pédro V, l'appela au trône (11 novembre 1861). Couronné le 23 décembre de la même année, il épousa, le 27 septembre 1862, la princesse Marie-*Pie*, fille de Victor-Emmanuel II, roi d'Italie, dont il a eu, le 28 septembre 1863, un fils, le prince royal, *Charles*-Ferdinand, duc de Bragance. Les principaux actes de son règne sont : le traité de Tien-tsin (13 août 1862), par lequel la Chine lui a cédé définitivement la presqu'île de Macao; le decret du mois d'avril 1863 qui supprime les passe-ports à l'intérieur pour les nationaux et les étrangers; enfin son adhésion au Congrès européen proposé par la France (18 novembre 1863).

LOUIS III, grand-duc de Hesse-Darmstad, né le 9 juin 1806, est fils du grand-duc Louis II. Il passait, avant 1848, pour un prince libéral, et faisait à la politique autrichienne de son père plus ou moins d'opposition. Pendant la période révolutionnaire, il fut nommé co-régent, prit possession du pouvoir, le 16 juin 1848, et acquit une grande popularité en s'associant aux efforts du parti national pour constituer l'unité de l'Allemagne. Mais il ne tarda point à changer de politique, s'éloigna de la Prusse qui représentait encore le principe libéral, et se rallia entièrement à l'Autriche (juillet 1850). A l'intérieur, la réaction ramena le régime militaire et bureaucratique.

Le grand-duc Louis III a épousé, le 26 décembre 1833, Mathilde-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, fille de Louis, roi de Bavière.

LOURDOUEIX (Jacques-Honoré Lelarge, baron de), publiciste et journaliste français, né en 1787 au château de Beaufort (Creuse), fit ses études au collége de Pont-Levoy, et avant 1814, fut employé dans les bureaux de la préfecture d'Anvers. Venu à Paris sous la Restauration, il collabora au *Mercure* et à la *Gazette de France*, et publia dès cette époque les *Folies du siècle*, roman philosophique dont le succès attira sur lui l'attention de MM. Decaze et Lainé, alors ministres. Attaché à la rédaction du *Spectateur*, il défendit la politique de ses protecteurs jusqu'au moment où M. Lainé se retira sous l'influence du centre gauche. M. de Lourdoueix se jeta alors dans l'opposition, et combattit la politique ministérielle dans la *Gazette de France* jusqu'en 1821. A cette époque, un ministère de la droite s'étant formé, il fut appelé à la division des beaux-arts, sciences et belles-lettres, au département de l'intérieur, sous M. de Corbières, reçut le titre de baron et fut créé chevalier, puis le 29 octobre 1826, officier de la Légion d'honneur.

La surveillance des journaux se trouvant dans ses attributions, M. de Lourdoueix fut nommé, en 1827, directeur du bureau de censure; mais il sortit du ministère à la chute de M. de Villèle, et refusa d'y rentrer quand M. de Pyronnet fut appelé au département de l'intérieur, en 1830. A partir de cette époque, il devint le collaborateur assidu de son ami, M. de Genoude, à la *Gazette de France*. Polémiste ardent mais sincère, il se plaça parmi ceux qu'on appelait alors les *hérésiarques de la légitimité*, ou encore *Voltairiens de la droite*, et qui s'efforçaient d'allier les traditions religieuses et légitimistes avec les tendances philosophiques et libérales de leur époque. C'est ainsi qu'au moment où les autres partis se bornaient à demander une simple réforme électorale, M. de Lourdoueix mettait en avant le principe de la souveraineté du peuple, et réclamait de toutes ses forces le suffrage universel. En 1849, après la mort de M. de Genoude, il devint propriétaire et rédacteur en chef de la *Gazette de France* où il continua de défendre avec talent les traditions de son prédécesseur. — M. de Lourdoueix est mort le 2 octobre 1860.

On a de lui : outre *les Folies du siècle* (1817, in-8) : *les Séductions politiques ou l'an* 1821, roman (1822, in-8); *de la Restauration de la société française* (1833, in-8); *de la vérité universelle pour servir d'introduction à la philosophie du Verbe* (1838, in-8); *la Raison monarchique* (1838, in-8), en collaboration avec M. de Genoude; *Élévations et prières* (1847, in-12; 2ᵉ édit., 1850), etc., sans compter un certain nombre de brochures politiques.

LOURDOUEIX (Sophie Vessier, veuve Pannier, dame de), femme du précédent, est née à Paris le 8 juin 1793. Élevée dans un couvent de Paris, elle épousa à dix-huit ans un commerçant, M. Pannier, que ruinèrent les événements politiques de 1814. Quelques années plus tard, elle épousa en secondes noces M. de Lourdoueix, alors censeur royal. Encouragée par le succès des articles qu'elle fit insérer dans les journaux du temps, sous le nom de Sophie Pannier, entre autres : *le Prêtre* (1820, 4 vol. in-12); *la Vieille fille* (1821, 2 vol.); *Contes mythologiques* (1823, 2 vol.); *l'Écrivain public* (1825, 3 vol.), recueil de nouvelles qui obtint un des prix de Montyon à l'Académie française, etc. Ses œuvres plus récentes sont : *l'Athée* (1836, 2 vol. in-8), et *un Secret dans*

le mariage (1845, 2 vol.), qui a pour suite *le Fils de ses œuvres* (1845, 2 vol.). Depuis cette époque elle paraît avoir renoncé à ce genre de littérature et s'est bornée à insérer de temps à autre quelques articles dans la *Gazette de France*.

Mme de Lourdoueix avait eu de son premier mariage une fille, Sophie PANNIER, qui a épousé un des rédacteurs de la *Gazette*, M. Brisset, et qui a écrit elle-même dans cette feuille et dans *la Mode*, sous le nom de *Sophie des Nos*.

LOUVET (Charles), ancien représentant du peuple français, député à Saumur (Maine-et-Loire), 22 octobre 1806, fit ses études de droit, puis s'établit comme banquier dans sa ville natale. Partisan de la monarchie de Juillet, il fut nommé maire de Saumur et conseiller général du département pour le canton de Montreuil-Bellay. En 1848, il accueillit la proclamation de la République et fut élu représentant de Maine-et-Loire, le septième sur treize, par 86 842 voix. Membre du comité des finances, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne, et fut réélu par 83 193 suffrages à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité royaliste. Après le coup d'État du 10 décembre, il fut nommé comme candidat officiel, député au Corps législatif par la 3ᵉ circonscription de Maine-et-Loire, qui l'a élu de nouveau au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 18 632 voix sur 20 916 votants. M. Louvet a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

LOVAT (Thomas-Alexander FRASER, 14ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1802 dans le comté d'Aberdeen, descend d'une ancienne famille écossaise. Connu d'abord sous le nom de Fraser, il a obtenu en 1837 un siége à la Chambre des Lords avec le titre de baron qu'il réclamait comme seul représentant des Lovat. Il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Inverness en 1853, député-lieutenant de celui d'Aberdeen, et appartient à l'opinion libérale. De son mariage avec une fille de lord Stafford (1823), il a eu six enfants, dont l'aîné, Simon FRASER, est né en 1828.

LOVELACE (William KING, 1ᵉʳ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, descend d'un chancelier du XVIIᵉ siècle. Il a siégé à la Chambre des lords depuis 1838, où il fut créé pair avec les titres de comte de Lovelace et de vicomte Ockham; il appartient à l'opinion libérale et est devenu en 1840 lord-lieutenant du comté de Surrey. De son mariage avec la fille unique de lord Byron (1825), qui est morte en 1852, il a eu trois enfants, petits-fils du poëte et dont l'aîné, Byron-Noël, vicomte OCKHAM, est né en 1836, à Londres.

LOVER (Samuel), peintre et littérateur irlandais, né à Dublin, vers la fin du dernier siècle, et fils d'un négociant, fit dans la maison de son père l'apprentissage du commerce, avant de suivre son goût pour la littérature et les arts. Encouragé par Thomas Moore, un de ses plus illustres compatriotes, qui lui ouvrit l'accès de la haute société de Dublin, il écrivit, vers 1820, une série de *Légendes et contes irlandais*, à laquelle plus tard il donna une suite. En même temps, il étudiait la miniature; quelques-uns de ses portraits, *Wellington*, *lord Brougham*, *Paganini*, accusent un talent remarquable. En 1836, il fit partie de la Société royale des peintres irlandais dont il a été quelque temps secrétaire.

Cette même année, M. Lover vint se fixer à Londres, où il déploya comme peintre et comme écrivain une égale activité. Tout en reproduisant sur l'ivoire les traits des plus éminents personnages, il envoyait aux *Magazines* littéraires de gracieux petits poëmes, dont les superstitions populaires de son pays lui fournissaient le sujet, tels que *la Voix des anges*, *le Véritable amour*, *Molly Bawn*, *Rosée de mai*, *le Trèfle à quatre feuilles;* ou bien des nouvelles : *Rory O'more*, *l'Adroit Andy*, etc. Les poésies ont été réunies en un recueil. Il a aussi écrit quelques livrets d'opéras, pour lesquels il a mis en action ses propres récits : *Rory O'more*, *le Cheval blanc*, *l'Homme heureux*, etc.

Il y a dans les œuvres légères de M. Lover, et surtout dans ses esquisses irlandaises, de l'esprit, de la naïveté, une gaieté pleine de malice et de bonhomie. Doué en outre d'un talent inimitable pour interpréter en lisant, ses propres écrits, et sentant sa vue affaiblie par le travail, il imagina de faire des lectures publiques de ses contes en vers et en prose. Cette idée originale et éminemment anglaise, fut couronnée d'un plein succès à Londres, puis dans les principales villes du Royaume-Uni, et enfin dans celle de l'Amérique du Nord. Les derniers écrits de M. Lover, qu'il a également lus en public, datent de 1848; c'est un recueil de *Poésies* et de *Nouvelles* sur l'Angleterre et une relation de son *Voyage littéraire aux États-Unis*.

LOVY (Jules), journaliste français, né en 1801 à Furth en Bavière, d'une famille israélite, vint terminer ses études à Paris, où son père, Israël Lovy, auteur de chants religieux très-remarquables, était devenu ministre officiant du temple israélite. Il commença son droit, puis se jeta dans la petite presse, qui faisait à la Restauration une guerre si vive. Sa verve anonyme s'y est montrée intarissable. Entré, en 1826, à l'ancien *Figaro*, il fut tour à tour ou à la fois rédacteur de l'ancien et du nouveau *Corsaire*, du *Vert-Vert*, de *l'Entr'acte*, du *Charivari*, du *Pamphlet*, de *la Comédie*, du *Journal du plaisir*, du *Journal pour rire*, et d'une foule d'autres publications de ce genre. En 1840, il rédigea avec M. Commerson (voy. ce nom) le *Tam-tam*, et fonda plus tard avec lui le *Tintamarre*. Il y écrivit une foule d'articles, remplis de boutades excentriques, sous le pseudonyme de *Jérôme Sol-Dièze*. On crut l'y reconnaître aussi sous celui de *Citrouillard*.

Il faut citer à part la collaboration de M. Lovy au premier journal de musique hebdomadaire qui ait paru en France, le *Ménestrel* (1833), dont il fut quelque temps directeur, et dont il resta longtemps le rédacteur en chef. Sa critique musicale se faisait remarquer par un caractère général de bienveillance qui contrastait avec l'esprit mordant qu'il porta pendant plus de trente ans dans le petit journalisme. De 1858 à 1860, il a été secrétaire général du théâtre des Variétés, puis secrétaire du Théâtre-Lyrique. — M. J. Lovy est mort le 8 juin 1863.

LOWE (Robert), homme politique anglais, né en 1811, à Bingham (comté de Notts), où son père était curé, fit au collége de Winchester ses premières études et, après avoir pris ses degrés à Oxford, donna dans les divers colléges de cette université des répétitions particulières, de 1836 à 1842. A cette époque, il fut admis au barreau, puis il partit pour l'Australie, où il ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une belle clientèle. Élu, un an après son arrivée, membre du conseil législatif, il prit une part active à toutes les discussions importantes, entre autres au plan d'éducation nationale qui a été adopté par tous les centres de la colonie, Sydney excepté, et à la suppression

de la peine de l'emprisonnement pour acquitter les frais d'un procès.

M. Lowe était de retour en Angleterre depuis deux ans, lorsqu'aux élections de 1852, il obtint un siége à la Chambre des Communes pour un des bourgs du Worcestershire qui l'a réélu en 1857. Il a pris place dans les rangs de l'opinion libérale. Dans le courant de 1855, il a successivement été nommé conseiller privé, vice-président du conseil de commerce (*Board of trade*) et enfin trésorier en chef ou *paymaster-general*.

LOWELL (James Russel), poëte américain, né en 1819, à Boston, et fils d'un ecclésiastique distingué de la secte des congrégationnalistes, fit ses études à l'université d'Harvard et fut reçu avocat. Mais il préféra se consacrer aux travaux littéraires pour lesquels, dès le collége, il avait manifesté un goût décidé. Il donna successivement : *la Vie d'une année* (a Year's life; 1841); un second recueil contenant, entre autres morceaux remarquables, ceux de *Prométhée* et de la *Légende bretonne* (1844); puis un troisième recueil (1848), où il aborde la poésie politique et prend avec chaleur la défense des noirs dans les pièces de *la Crise; l'Anti-Texas*, *l'Esclave fugitif*, etc. La même année, il publia, sous le titre de *Biglow papers*, une série de satires animées du même esprit frondeur et écrites en dialecte américain; enfin *la Vision de sir Launfall* (the vision), poëme.

On a encore de M. Lowell : des *Entretiens sur quelques anciens poëtes* (Conversations on some of the old poets; 1845), recueil d'esquisses littéraires, et une *Fable dédiée aux critiques* (a Fable for critics; 1848), où il passe en revue les journalistes américains. Après avoir collaboré à la *North American review* et au *Pioneer*, il prit la direction de *l'Anti-Slavery standard*, journal abolitionniste de Boston.

LOYAU (E.), littérateur français, né à Amboise vers 1805, débuta dans le monde des lettres par un roman philosophique, *le Prêtre* (1830), qui eut une certaine vogue, et publia successivement : *Vie de saint François de Sales* (1843, in-8); *les Anges sur la terre* (1836, in-8); *la Nouvelle Antigone* (1837, in-8), premier ouvrage d'une collection qu'il présentait au public comme une digue aux mauvais romans; *le Sous-diacre* (1849, in-8), etc.

Il est aussi l'auteur de quelques tragédies représentées à l'Odéon : *les Français à Naples* (1837); *une Invasion des Normands* (1837); *le Lys d'Évreux* (1845), pièce qui, jouée à la suite d'un procès, eut un échec complet. Il a aussi fait recevoir à un théâtre des boulevards *l'Échelle des passions*, drame, et collaboré en 1839 au vaudeville du *Chevalier de Créquy*, et en 1841, à la *Physiologie du parterre*. On a encore de lui un mélange de vers et de prose adressé aux *Ninivites* par Jonas (1851, in-8).

LOYD (Samuel-Jones), économiste anglais, né vers la fin du siècle dernier, mort en avril 1859. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LOYER (Eugène-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Versailles, en 1807, d'une famille pauvre, fut placé par un de ses oncles au collége Sainte-Barbe, y fit d'excellentes études, se tourna vers le droit et reçut, en 1832, le diplôme de docteur. Inscrit au barreau de Rouen, il devint l'émule de son ami M. Senard, dont il partageait les opinions politiques. Après avoir plaidé pendant huit ans avec beaucoup de succès, il quitta la profession d'avocat pour s'associer au commerce de son oncle, dont il avait épousé la fille, et il se mit à la tête d'une filature de coton dans la vallée d'Houlme. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, il fut nommé juge au tribunal de commerce de Rouen et membre du conseil municipal. En 1848, il fut nommé représentant de la Seine-Inférieure, aux élections complémentaires du 4 juin, par 49 233 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; puis, après l'élection du 10 décembre, soutint au dedans et au dehors la politique de l'Élysée. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il appuya le ministère Odilon Barrot; mais, après le message du 31 octobre, il se prononça pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il a été nommé maître des requêtes de première classe au conseil d'État (section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce). M. Loyer a été momentanément préfet de l'Indre. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

LOYER (Jean-Marie) [des Côtes-du-Nord], ancien représentant du peuple français, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1803, et fils d'un patriote de 1789, fut élevé dans les idées libérales. Établi comme notaire à Glomel (arrondissement de Guingamp), il en fut nommé maire en 1830, mais donna sa démission en 1834, et fut élu conseiller général du département. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante par 82 665 voix. Il vota ordinairement avec la gauche et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative de 1849, et retourna à son étude.

LUBBERT (Émile-Timothée), compositeur français, administrateur, né à Bordeaux, le 18 février 1794, mort en 1859. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LUBBOCK (sir John-William), physicien anglais, né le 26 mars 1803, est le fils unique d'un négociant de Londres qui lui transmit, en 1840, son titre de baronnet. Élevé à l'université de Cambridge, il s'appliqua à l'étude des sciences mathématiques et naturelles et lut, en 1829, devant la Société royale un mémoire sur *la Détermination de l'orbite des comètes*, qui le fit élire la même année membre de cette compagnie; il en devint le trésorier en 1830 et fit longtemps partie de son bureau. Membre actif de la Société des connaissances utiles, sir J. Lubbock fut aussi de 1837 à 1842 l'un des vice-chanceliers de l'université de Londres. — Il est mort à High-Elms (Kent), à la fin de juin 1865.

Ses plus importants travaux sur l'astronomie, les mathématiques, la physique et la géologie ont été insérés dans les *Philosophical Transactions* de la Société royale, entre autres : *Du Pendule et de la précession des équinoxes* (1830); *Des Marées à Londres* (1831-1837), série d'articles remarquables qui lui ont valu la médaille d'or en 1834. Il a fait aussi de nombreuses communications aux recueils de la Société d'astronomie et de la Société de géologie (1848), au *Philosophical Magazine*, au *Companion to the British Almanac*, etc., et publié à part : *de la Théorie de la lune et des perturbations des planètes* (1833, in-8, 2[e] édit., augmentée; 1834-1836); *Computation des éclipses* (Computation of eclipses); *Classification des différentes branches de connaissances humaines* (Classification of the different branches of human knowledge), qui eut deux éditions; *Traité élémentaire des marées* (Elementary treatise on the tides; 1839, in-8), etc.

LÜBECK (Ernest-Heinrich), pianiste hollandais, né le 24 août 1829, à la Haye, fit ses études de musique sous la direction de son père, maître de chapelle à la cour de Hollande et, après avoir donné, en 1849, un concert dans sa ville natale, entreprit un voyage artistique en Amérique. Pendant trois ans, il visita toutes les grandes villes des Antilles, du Mexique, du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, etc., et se fit entendre dans 235 concerts, qui lui valurent de grands succès : la ville de Santa-Fé de Bogota frappa une médaille d'or en souvenir de son séjour dans ses murs. De retour en Europe, M. Lübeck se rendit d'abord à la Haye, où le roi de Hollande le nomma pianiste de sa cour. Depuis l'hiver de 1855, il a joué à Paris dans plusieurs concerts et a soutenu dignement, au milieu de nos innombrables pianistes, la réputation que l'Amérique lui avait faite. — Il est mort en mars 1865.

On a aussi quelques compositions de cet artiste, entre autres : *Souvenir du Pérou*, une *Tarentelle* et plusieurs *Morceaux de salon*.

LUBIS (E.... P...), publiciste français, né en 1806, mort en novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LUBIZE (Pierre-Henri MARTIN, dit), auteur dramatique français, né à Bayonne, le 21 février 1800, fit ses études au collège Bourbon, à Paris, et travailla d'abord dans les bureaux de Laffitte. Il débuta au théâtre par une pièce en trois actes, *Tout pour ma fille* (1832), en société avec MM. Varez et Léonce. Depuis cette époque, il n'a cessé d'écrire pour les scènes de genre des vaudevilles, dont quelques-uns ont obtenu de légitimes applaudissements. Seul, il a donné, en 1834 : *la Cinquantaine*, *le Commis et la grande dame*, *l'Adjoint de campagne*, *Latude*; en 1838, *la Bonne vieille*; en 1842, *les Jolies filles de Stilberg*, *Mon illustre ami*; en 1845, *la Coqueluche du quartier*; en 1846, *l'Héritage de notre oncle*, etc.

La part de la collaboration est chez M. Lubize, comme chez tous ses confrères, beaucoup plus grande. Avec Théaulon, il a donné : *le Spectacle à la cour*, *Une Assemblée de créanciers* (1840); avec MM. Cogniard, *le Conseil de discipline*; avec M. Varin, *le Gamin* (1833), *le Muet de Saint-Malo* (1837); *les Trois péchés du diable* (1844); avec M. P. Vermond, *la Tasse cassée* (1849); avec MM. Labiche et Siraudin, *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1842) : *la Femme doit obéissance à son mari!* (1855); *Obliger est si doux* (1856); etc. Il a encore eu pour collaborateurs MM. Brisebarre, Paul de Kock, Grangé, Desvergers, Delaporte, Salvat, Laurençot, N. Fournier, etc. M. Lubize est mort le 28 janvier 1863.

LUBONIS (Louis Ignace-Clément), homme politique français, député, est né à Nice, le 9 août 1816. Après avoir fait ses études de droit à l'université de Turin, il fut reçu docteur en 1837, puis entra comme répétiteur à l'École de droit. Bientôt il devint substitut du procureur général près la cour d'appel de Nice, puis conseiller et procureur général près la même cour. Nommé, en 1860, gouverneur de la province de Nice, il se prononça pour l'annexion, et fut élu, le 9 décembre 1860, député au Corps législatif, comme candidat officiel, pour la 1re circonscription des Alpes Maritimes. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 16 228 voix sur 16 318 votants. Il a été aussi élu membre du conseil général du département pour le canton de Saint-Martin Lantosque. Déjà commandeur de l'ordre de SS. Maurice et Lazare. M. Lubonis a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

LUCAN (Georges-Charles BINGHAM, 3e comte), général et pair d'Angleterre, né en 1800, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée, en 1795, au rang de comte. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet d'enseigne dans l'armée, servit, en 1828, dans l'état-major russe en Bulgarie, et venait d'être promu au grade de major général (1853), lorsqu'il fut envoyé en Crimée, avec le commandement d'une division de grosse cavalerie; il fut blessé à Balaklava, et nommé, à son retour, lieutenant général et colonel du 8e régiment de dragons (1855). Élu pair représentatif d'Irlande, en 1840, et lord-lieutenant du comté de Mayo en 1845, il vota avec le parti conservateur. En 1859, il est devenu lieutenant général.

De son mariage avec la fille du comte de Cardigan (1829), le comte Lucan a eu cinq enfants, dont l'aîné, Georges, lord BINGHAM, né en 1830 à Londres, élevé à Rugby, a suivi également la carrière militaire. Aide de camp de son père dans la guerre de Crimée, major en 1855, chevalier de la Légion d'honneur en 1857, il est devenu, en 1859, lieutenant-colonel aux Coldstream-guards et s'est retiré en 1860.

LUCAS (Charles-Jean-Marie), économiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 3 mai 1803, se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris en 1825, et plaida avec distinction et succès dans un certain nombre d'affaires intéressantes, telles que celle de *l'Évangile* de Touquet, celle de l'abrogation du règlement de 1723, relatif au commerce de la librairie, etc. A la même époque, il se signala par diverses pétitions adressées aux Chambres, sur l'instruction primaire, sur le système pénitentiaire, etc., puis se livra spécialement à des études relatives à la peine de mort, dont il réclamait l'abolition, et aux divers systèmes de pénalité. Il fut, en 1830, attaché au ministère de l'intérieur, avec le titre d'inspecteur général des prisons. Il est devenu, en 1853, président du conseil des inspecteurs généraux des services administratifs du même ministère. Il a été admis à la retraite en juillet 1865.

Élu membre de l'Institut en 1836, comme successeur du comte Rœderer, à l'Académie des sciences morales et politiques, il devint en outre correspondant ou associé des Sociétés des prisons de Philadelphie, de Londres, de Dublin, de la Société phrénologique. Il a été fondateur, en 1833, de la Société de patronage des jeunes libérés de la Seine, et, en 1847, de la colonie agricole pénitentiaire du Val-d'Yèvre, près de Bourges. M. Charles Lucas a été promu officier de la Légion d'honneur en janvier 1852 et commandeur en juillet 1865.

On a de lui : *Du système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis* (1826-1830, 3 vol. in-8), honoré, en 1831, du prix Montyon de 6000 francs; *Du système pénal en général et de la peine de mort en particulier* (1827, in-8), couronné à Genève et à Paris; *Recueil des débats législatifs sur la peine de mort* (1830, in-8); *Dissertation sur l'usure* (1830); *De la réforme des prisons, ou De la théorie de l'emprisonnement* (1836-1838, 3 vol. in-8); *Appendice* au même (1838); *Des moyens et des conditions d'une réforme pénitentiaire en France* (1848); *De la ratification donnée par l'Assemblée nationale au décret d'abolition de la peine de mort*, d'après le résumé des débats législatifs, 1789-1848 (1848, in-8).

Son frère, M. Prosper LUCAS, médecin français, né à Saint-Brieuc, en 1805, a été reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris, avec une thèse : *De l'imitation contagieuse* (1833, in-4). Il a publié, en outre : *De la liberté d'enseignement*, ouvrage couronné par la Société de la morale

chrétienne, etc. (1831, in-8); *Du jugement de l'Académie de médecine*, *Des questions renfermées sous l'expression complexe : Magnétisme animal* (1837); *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* (1847, 1850, 2 vol. in-8), etc.

LUCAS (Hippolyte-Julien-Joseph), littérateur français, né à Rennes, le 20 décembre 1807, où son père était avoué, fit ses études au collège de cette ville, et y commença son droit, qu'il vint terminer à Paris en 1826. Reçu avocat, il retourna dans sa ville natale, où il s'occupa surtout de poésie. Sous le prétexte de se faire recevoir docteur en droit, il revint à Paris en 1829, et se livra entièrement à ses goûts littéraires. M. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, son parent, le chargea de traduire pour ce journal des articles de la *Revue d'Édimbourg* et les séances du Parlement britannique. En même temps il présentait à l'Odéon, avec M. E. Boulay-Paty, un drame en vers, tiré du *Corsaire* de lord Byron, qui ne fut pas joué, mais qui valut aux jeunes auteurs leurs entrées au théâtre. La révolution de Juillet ramena M. H. Lucas à Rennes, mais sans le faire renoncer aux lettres. Il contribua à fonder la *Revue de Bretagne*, et tout en y donnant des articles, il composa son premier livre qu'il vint publier à Paris, *le Cœur et le monde* (1834, in-12, 1842, 2 vol. in-8), recueil de poésies et de nouvelles qui commença sa réputation. Il collabora successivement au *Cabinet de lecture*, au *Voleur*, à la *Revue du théâtre*, au *Bon sens*, à l'*Artiste*, au *Charivari*, au *National* et au *Siècle*. Il y faisait la critique du théâtre ou des revues bibliographiques. M. Hip. Lucas a été un des fondateurs de la Société des gens de lettres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 26 mai 1847, il est décoré des ordres hollandais de la couronne de Chêne et du Lion néerlandais.

Ses écrits sont nombreux et se composent de romans, de poésies, d'études historiques et biographiques, sans compter une vingtaine de pièces de théâtre, presque toutes en vers, jouées aux Français et à l'Odéon. La plupart de ces dernières rappellent, par le choix des sujets et la manière de les traiter, l'ancien théâtre espagnol. C'est de là qu'il a tiré notamment *l'Hameçon de Phénice* (1843); *le Médecin de son honneur* (3 actes, 1844); *le Tisserand de Ségovie* (3 actes, 1844), dont le succès à la scène n'a pas répondu au talent poétique que l'auteur y révèle. Ses emprunts à l'ancien théâtre grec, *les Nuées* (1844), *Alceste* (1847), *Médée* (Odéon, 1855), n'ont qu'imparfaitement réussi. On lui doit aussi les paroles de quelques opéras : *Bélisaire*, *Maria Padilla*, *Linda de Chamouni*, *la Bouquetière*, *l'Étoile de Séville*, *le Siége de Leyde*, et plus récemment *Lalla-Roukh* (1862); quelques vaudevilles, tels que : *C'est l'amour, l'amour* (1859), avec M. Dumanoir, etc.

Nous citerons parmi les ouvrages en prose de M. Hipp. Lucas : *Caractères et portraits de femmes* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français* (1843, 2 vol. in-18; 2ᵉ édit., 1847 : un 3ᵉ volume en 1863); *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); *le Portefeuille d'un journaliste* (1856) *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1861, in-8 et in-18); *la Pêche d'un mari* (1862, in-18.)

LUCAS (Hippolyte), naturaliste français, né vers 1812, et aide au Muséum depuis 1846, a fait partie de la commission scientifique d'Algérie, est auteur de travaux d'histoire naturelle et d'entomologie exécutés avec un grand soin, la plupart pour la *Bibliothèque zoologique*. Nous citerons parmi les plus importants : *Histoire naturelle des lépidoptères ou papillons d'Europe* (1834-1835, in-8, pl. in-4; réédité en 1845, 80 pl); les *Lépidoptères exotiques* (1835-1836, réédité en 1845, 80 pl.); *les Papillons*, vade-mecum *du lépidoptérologiste*, extrait du *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle* (1838); *Histoire naturelle des crustacés* (1840-1841); *Histoire naturelle des animaux articulés* (1846, 3 vol. in-4, 117 pl.); *Essai sur les animaux articulés de l'île de Crète* (1854); des *Notes*, *Observations*, *Mémoires*, à la suite de recherches et d'excursions scientifiques, notamment en Algérie, et des articles dans les journaux ou recueils spéciaux.

LUCE (Siméon), historien et littérateur français, né à Bretteville-sur-Ay (Manche), le 29 décembre 1833, fut admis le premier, en 1856, à l'École des Chartes. Tout en suivant les cours de l'École de Droit, il se fit recevoir docteur ès lettres de la Faculté de Paris en 1860. Nommé en 1858 archiviste du département des Deux-Sèvres, élu à l'unanimité l'année suivante auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il prit dès lors la part la plus active aux travaux de cette Académie qui l'a chargé de nombreuses missions scientifiques.

M. Siméon Luce est auteur des ouvrages suivants : *Histoire de la Jacquerie d'après des documents inédits* (1859) 1 vol. in-8); *De Gaidone, poemate gallico vetustiore, disquisitio critica* (1860, in-12). Il a découvert au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale et a publié pour la Société de l'histoire de France une chronique inédite du XIVᵉ siècle qui a paru sous le titre de : *Chronique inédite des quatre premiers Valois* (1 vol. in-8). Il a collaboré, sous la direction de M. Guessard, aux *Anciens poëtes de la France*, et il a publié dans cette grande collection nationale le poëme inédit de *Gaidon* (1862, 1 vol. in-12). L'un des directeurs de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* il a fourni des articles à la *Revue de l'Instruction publique*. *

LUCCHESI-PALLI (Hector, comte DE), diplomate italien, époux morganatique de la duchesse de Berri, est né vers 1805, d'une famille qui fait remonter son origine aux ducs souverains de Bénévent. Fils d'un ancien ministre et neveu d'un ambassadeur de Naples à Madrid, il fut lui-même attaché à l'ambassade napolitaine au Brésil. De là il passa en Espagne, où il acquit une grande influence sur la reine Marie-Christine. Il excita la jalousie du ministre Calomarde, qui le força de quitter Madrid. Envoyé à la Haye, il se dirigea vers son nouveau poste, lorsqu'il rencontra, dit-on, à Massa, Mme la duchesse de Berri, qui se préparait alors à débarquer en France, pour donner aux légitimistes le signal de la guerre civile. Elle s'éprit d'un vif amour pour le jeune diplomate, et conclut avec lui un mariage qui fut tenu secret jusqu'au moment ou la princesse, prisonnière au château de Blaye, se vit contrainte de justifier sa grossesse, constatée par les médecins du gouvernement. De cette union morganatique sont nés plusieurs enfants, dont les almanachs de cour ne font pas mention. Depuis 1833, M. le comte Hector de Lucchesi Palli est sorti de la carrière diplomatique. — Il est mort le 1ᵉʳ avril 1864.

Un membre de la même famille, D. Antonia LUCCHESI-PALLI, prince de Campofranco, était ministre conseiller d'État et président de la consulte générale du royaume des Deux-Siciles.

LUCENA (comte DE). Voy. O'DONNELL.

LUCHET (Auguste), littérateur français, né à Paris, le 22 avril 1806, fit quelques classes au collège de Dieppe, remplit dans cette ville, jusqu'à dix-sept ans, de modestes emplois, et vint en 1823 à Paris, où il entra dans plusieurs maisons de commerce. Cette époque de sa vie est esquissée dans son roman de *Frère et sœur*. D'après les conseils de M. Guibal, son dernier patron, il quitta les magasins et aborda la carrière des lettres. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part, il épousa la sœur du docteur Vincent Duval, et fut mis en rapport avec Broussais, qui l'associa à ses recherches physiologiques.

Lié avec les hommes les plus avancés du parti démocratique, il entreprit des publications qui lui valurent en 1842, à la suite d'un bruyant procès, 2000 francs d'amende et deux ans de prison; il échappa à cette peine en allant passer cinq années à Jersey. Après la révolution de 1848, M. Luchet obtint le poste de gouverneur du château de Fontainebleau; il fut porté, mais sans succès, candidat à la Constituante, et se renferma bientôt dans des études de philosophie et de littérature.

On a de lui des romans ou études de mœurs : *Thadéus le ressuscité*, avec M. Michel Masson (1831, 2 vol.); *Frère et sœur* (1838, 2 vol.); *le Nom de famille*, l'ouvrage poursuivi dans le procès cité plus haut (1841, 2 vol.); *Souvenirs de Fontainebleau* (1842, in-16), réédité en 1847, avec *le Confessionnal de sœur Marie* (2 vol.); *le Passe-partout* (1846, 2 vol.); *l'Éventail d'ivoire* (1847, 2 vol.); *les Mœurs d'aujourd'hui* (1854); *la Côte-d'Or à vol d'oiseau* (1858, in-12); *les Mauvais côtés de la vie*, *Souvenirs d'exil* (1860, un vol. in-8); *la Science du vin*, *Lettres écrites à M. Havin* (1861, in-18), etc. Il a aussi donné des pièces de théâtre : *le Brigand et le philosophe* (1832), *Ango* (1834), drames en cinq actes, avec M. F. Pyat; *le Cordonnier de Crécy*, au théâtre Beaumarchais, qui fut fermé pendant le cours des représentations (décembre 1855); *la Marchande du Temple* (1856); puis un grand nombre d'articles et de travaux, dont quelques-uns anonymes ou pseudonymes, fournis à des journaux, recueils et collections de divers genres.

LUCKE (Godefroy-Chrétien-Frédéric), savant théologien allemand, né le 23 août 1790, à Egeln, près Magdebourg (Prusse), mort le 14 février 1855. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

LUDEN (Henri), criminaliste allemand, né à Iéna, le 9 mars 1820, et fils de l'historien de ce nom, s'appliqua de bonne heure à l'étude du droit, fut nommé conseiller au tribunal d'appel de Iéna et obtint une chaire de législation.

Outre de nombreux articles insérés dans les recueils périodiques, il a publié une traduction de la *Genesi del diritto penale* de Romagnosi (Iéna, 1833, 2 vol. in-8) et un *Manuel du droit pénal allemand* (Iéna, 1844, in-8).

LÜDERS (Alexandre-Nicolaiewitch DE), général russe, né, en 1790, d'une famille allemande établie depuis longtemps en Russie, entra dans l'armée en 1807, fit la guerre de Finlande, en 1808, et prit part aux campagnes de 1812 à 1814. Signalé par sa bravoure et son sang froid, il passa rapidement par tous les grades. En 1831, il commandait une brigade en Pologne et fit des prodiges à l'assaut de Varsovie. Lieutenant général, puis chef d'état-major, il remplaça, en 1838, Murawiew, à la tête du 5[e] corps d'infanterie. En 1843, il commanda une division dans le Caucase, se distingua contre Schamyl, surtout à la prise de Dargo. Après un congé assez long, nécessité par l'état de sa santé, il fut envoyé, en juillet 1848, dans les principautés danubiennes, et, de concert avec Omer-Pacha, étouffa la révolution roumaine. Il passa l'année suivante en Hongrie et en Transylvanie, remporta sur Bem, le 31 juillet, une complète victoire et eut la plus grande part à la pacification du pays. Son souverain et l'empereur d'Autriche lui témoignèrent leur satisfaction par toutes sortes d'honneurs.

Dès le début de la guerre d'Orient, le général Lüders dut payer de sa personne : mis sous les ordres du prince Gortschakoff, il opéra sur le Danube, exécuta une marche périlleuse vers Silistrie, mais se vit forcé par la maladie de quitter son armée. A peine guéri, il prit, en mars 1855, le commandement de l'armée du Sud, établit son quartier général à Odessa, puis à Nicolaïeff, et mit cette ville, après la prise de Kinburn (17 octobre 1855), à l'abri de toute attaque. Au mois de janvier suivant, le nouvel empereur Alexandre II lui confia, avec le titre de chef du régiment d'infanterie de Prague, le commandement supérieur en Crimée. Il se préparait activement à soutenir la lutte contre les alliés, lorsque fut conclu le traité de Paris (30 mars 1856). Épuisé de fatigues et menacé d'une cécité complète, le général Lüders obtint peu après sa retraite. En 1857, il visita une partie de l'Allemagne, la France et l'Italie. Lieutenant du royaume de Pologne, lors des mouvements qui eurent lieu à la fin de 1861, à Varsovie, il s'efforça de les réprimer tout d'abord avec rigueur, et, pour récompense de ses services, il fut élevé à la dignité de comte de l'empire de Russie, au commencement de juin 1862. A la même époque, il faillit être victime d'un attentat : un soldat russe, compagnon d'armes de plusieurs officiers que le général avait fait récemment fusiller pour cause politique, tira sur lui et le blessa au menton. Le général Lüders fut alors relevé de son commandement en chef de la première armée et de la lieutenance générale de Pologne.

LUDWIG (Otto), littérateur allemand, né en 1812, à Eisfeld (duché de Meiningen), cultiva de bonne heure les beaux-arts, dirigea dans sa ville natale une troupe d'amateurs et se livra à des études de composition musicale, que sa santé le força d'interrompre. Il s'occupa alors de littérature et publia des tragédies : *le Droit des cœurs*, *Agnès Bernauer*, *les Macchabées* (1855), etc.; un recueil de contes humoristiques (*die Heitereitei*); *Entre ciel et terre* (Zwischen Himmed und Erde; Francfort, 1856, in-8), traduit en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, 1 vol. (1858, in-12), etc. — M. Otto Ludwig est mort en mars 1865.

LUGARDON (Jean-Léonard), peintre suisse, né à Genève, en 1801, vint suivre à Paris les ateliers de Gros et de M. Ingres et débuta au salon de 1831. Habitant tour à tour Paris et Genève, il a fait, à nos expositions annuelles, des envois fréquents et s'est attaché à mettre en scène les souvenirs de l'indépendance helvétique. On a vu de lui, depuis ses débuts jusque dans ces derniers temps : *Un criminel* (1831); *le Serment du Grütli*, plusieurs fois répété; *Guillaume Tell sauvant Baumgartner*, *Arnold de Melchtal* (1841); *le Christ et la Vierge*, *Ruth et Booz*, *le Dernier jour d'un condamné*, *les Regrets*, de nombreux *portraits*, quelques sujets d'intérieur (1833-1853); *le Christ sur la croix*; *Ruth*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite au couvent dévasté* (1857), etc. M. L. Lugardon a obtenu une 2[e] médaille à Paris, en 1831.

LUGEOL (Jean), marin français, né le 9 septembre 1789, entra au service en 1813, et devint successivement enseigne en 1821, lieutenant de vaisseau en 1828, capitaine de corvette en 1837, capitaine de vaisseau en 1843 et contre-amiral le 2 décembre 1852. Pendant la guerre d'Orient, il fut chargé d'un commandement dans la mer Noire, puis nommé commandant en chef de la division navale des côtes occidentales d'Amérique et de l'Océanie. Vice-amiral depuis le 8 novembre 1858, M. J. Lugeol est devenu préfet maritime à Rochefort. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 3 mai 1851, il a été promu grand officier en 1860.

Son frère, M. Alexis LUGEOL, né le 8 septembre 1800, entré au service en 1813, capitaine de vaisseau en 1846, a été nommé vice-amiral le 19 juillet 1860. Il est major-général à Rochefort.

LUGNOT (Joseph), général français, né à Charentenay (Haute-Saône), le 12 décembre 1780, mort en 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LUGUET (Henri), acteur français, né à Périgueux, en 1822, et fils d'artistes dramatiques, fut élevé au théâtre et fut engagé, à onze ans, dans la célèbre troupe d'enfants de Castelli, puis au théâtre de Brest, comme troisième amoureux; de là il alla à Genève, et de Genève à Rouen, où il fut sauvé de la conscription par une soirée à bénéfice organisée en sa faveur par Mlle Déjazet. En 1847, il parut un instant à l'Odéon, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin, où il resta. Il y a créé César Borgia, dans *l'Imagier de Harlem;* François Ier, dans *Benvenuto Cellini*; Athos, dans *la Jeunesse des mousquetaires;* Faliero, dans *les Noces vénitiennes*, etc. On cite de lui un vaudeville en trois actes, *Un dimanche à Robinson* (Folies-Dramatiques, 1861). Sa sœur s'est fait connaître aussi, comme artiste dramatique, sous le nom de Marie LAURENT (voy. ce nom).

LUKASZEWITSCH (Joseph), historien polonais, né vers 1800, dans le grand-duché de Posen, fut arrêté au milieu de ses études par la ruine de son père, puis les continua seul avec persévérance, et donna pour vivre des leçons particulières. En 1820, il fut nommé bibliothécaire de la bibliothèque Raczynski, à Posen, et se mit à étudier aux sources l'histoire de sa patrie. Il était en même temps professeur de langue et de littérature nationale au gymnase évangélique. Pour répandre et populariser les ouvrages polonais, il fonda une imprimerie, une librairie, ainsi que deux journaux, l'un littéraire, l'autre politique et appartenant aux opinions libérales.

M. Lukaszewitsch publia, en 1832, une *Histoire des dissidents de Posen aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*, et, en 1855, les *Églises des frères moraves dans la grande Pologne*, et toute une suite d'ouvrages très-estimés et qui traitent également de quelques parties intéressantes de l'histoire nationale : la *Description historique et statistique de Posen dans les anciens temps* (1838, 2 vol.); l'*Histoire des églises évangéliques suisses en Lithuanie* (1842, 2 vol.), et l'*Histoire des établissements d'éducation en Pologne et en Lithuanie* (1849-1851), etc.

LUMBROSO (Abraham), médecin tunisien, de famille israélite, né à Tunis en avril 1813, fit des études classiques à Florence et suivit le cours de médecine à Pise, où il prit, en 1835, le grade de docteur. De retour à Tunis, il fut aussitôt nommé premier médecin du bey du Khan, puis du bey de la régence (1842), et chargé, en 1853, de la direction générale du service sanitaire. En 1846, il accompagna le bey dans son excursion en France, et fut décoré de la Légion d'honneur par le roi Louis-Philippe. Il a été, dans diverses circonstances, notamment pendant le choléra de 1849, promu aux grades les plus élevés du Nicham-Iftikar. Il a fondé en 1835, à Tunis, une société littéraire qu'il préside, et est devenu, en 1851, membre de l'Académie de Marseille.

Le docteur Lumbroso, qui est, dans la régence de Tunis, le partisan le plus éclairé des idées françaises, a entretenu avec notre pays, depuis dix ans, des relations scientifiques non interrompues, et il a tour à tour publié à Marseille ou soumis aux sociétés savantes de cette ville : *Observations historico-scientifiques sur le choléra asiatique* (Cenni storico-scientifici sul cholera-morbus asiatico che invase la reggenza di Tunis, etc., 1850, in-8), *Sur la peste bubonique*, et *Lettres médico-statistiques sur la régence de Tunis*.

LUMINAIS (Évariste-Vital), peintre français, né à Nantes, vers 1818, vint étudier à Paris sous M. Léon Cogniet, et débuta par quelques sujets de genre au salon de 1843. Il a reproduit de préférence les mœurs populaires et les types bretons, et a principalement exposé : *Scène de guerre civile sous la République*, *Intérieur d'écurie*, *Foire bretonne*, *Jeunes filles passant un gué*, *Jeune fille malade*, *Après le combat* (1843-1847); *Déroute des Germains à Tolbiac*, *le Soir* (1848); *Siége de Paris par les Normands*, *Pilleurs de mer*, *le Retour de la foire*, *la Leçon de musette* (1849-1850); *Berger breton* (1852); *Une lecture de testament*, *Récolte de varech* (1853); *Dénicheurs d'oiseaux de mer*, *le Grand carillon*, *la Leçon de plain-chant* (1855); *le Pèlerinage*, *Pâtre de Kerlat* (1857); *Scène de cabaret*, *le Cri du chouan* (1859); *Champ de foire*, *Retour de chasse* (1861); *Une consultation*, *Hallali*, *Tendresse* (1863); *les Deux gardiens*, *Récolte de varech* (1864); quelques *portraits*, etc. M. É. Luminais a obtenu deux 3es médailles en 1852 et 1855, et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1861.

LUNEAU (Sébastien), homme politique français, né le 21 juin 1800, à Bouin (Vendée), se destina au barreau, fut reçu avocat sous la Restauration et fut envoyé, en 1831, à la Chambre par l'arrondissement des Sables-d'Olonne. Réélu pendant dix-sept ans, il fit, dès son entrée, adopter une réduction considérable sur le traitement du haut clergé, signa le compte rendu et protesta contre les actes et les tendances de la monarchie nouvelle. Il combattit les diverses administrations qui se succédèrent au pouvoir, celle de M. Thiers exceptée. Il se montra surtout contraire à la politique de M. Guizot. Nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Vendée en 1848, il devint, aux élections du 23 avril, l'un des représentants de ce département et prit une part active aux discussions de l'Assemblée constituante, où il faisait partie du comité des finances. A part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle de la réduction de l'impôt du sel, il vota constamment avec la droite. Non réélu à la Législative, M. Sébastien Luneau se retira de la vie politique et résida tour à tour à Paris et à Bouin.

LUNEL (Adolphe-Benestor), littérateur français d'origine belge, né à Tamines (Belgique), en 1822, a été professeur avant de se consacrer à la publication d'ouvrages relatifs à l'enseignement élémentaire ou supérieur. Il fut nommé membre et il a été fondateur de nombreuses académies et sociétés savantes. — Il est mort en juin 1864.

On a de M. Lunel : *Histoire de la tour de Nesle* (1840, in-8); *Traité élémentaire de musique*, *Manuel complet et méthodique d'enseignement primaire élémentaire*, *Leçons primaires de géométrie* (1846); *Fables nouvelles en prose* (1848); *Dictionnaire de la conservation de l'homme* (2 vol.: 3e édit., 1857); *Dictionnaire universel de médecine* (1861-1863, 4 vol. in-18, avec atlas), etc.; quelques comédies ou scènes comiques : *les Deux amis, ou le Trésor de l'instruction*, *les Deux amis, ou l'Heureuse rencontre*, *Don Pedro le charlatan*, *les Écoliers, ou la République* (1848); des *Questionnaires*, *Relations*, *Expériences*, *Manuels*, etc., et une foule d'articles dans de nombreux journaux et recueils, qu'il avait lui-même le plus souvent fondés (1845-1858).

LURGAN (Charles Brownlow, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1831, à Londres, est fils d'un député irlandais, élevé en 1839 à la pairie héréditaire. Après avoir servi quelque temps dans l'armée (1849-1850), il prit, en 1847, la place de son père à la Chambre des Lords. En 1853, il a épousé une fille de lord Kilmaine et a pour héritier son fils, William, né à Dublin en 1858.

LURIEU (Gabriel de), homme de lettres et administrateur français, né à Paris, le 28 octobre 1803, fit ses études au collège Henri IV et débuta de bonne heure au théâtre par des vaudevilles : il n'en donna pas moins de trois en 1823. Suivant en même temps la carrière administrative, il est devenu, en 1838, inspecteur général des établissements de bienfaisance au ministère de l'Intérieur, en 1846, maître des requêtes au conseil d'État, en 1847, président du conseil de la section des établissements de bienfaisance, en 1863, membre du comité d'hygiène et du service médical des hôpitaux, enfin, en 1865, vice-président du conseil des inspecteurs généraux des services administratifs. Décoré de la Légion d'honneur en 1839, il a été promu officier en 1853, et a été décoré de divers ordres étrangers.

M. G. de Lurieu est auteur d'un ouvrage intitulé : *Études sur les colonies agricoles de mendiants, de jeunes détenus et des enfants assistés, Hollande, Belgique, Suisse, France* (1851), et qui a obtenu de l'Académie française un prix Montyon. Mais il a surtout manifesté son activité littéraire en produisant, seul ou en collaboration, de nombreux vaudevilles, deux drames et un certain nombre de librettos d'opéras-comiques. Parmi les premiers, nous citerons : *Un jour à Rome*, en 1 acte (1823); *L'Éligible*, en 1 acte (1825); *la Prise de voile*, en 2 actes (1832); *Marmitons et Grands seigneurs*, en 1 acte (1835); *Gilblas de Santillanne*, en 3 actes (1836); *Lazarille de Tormes*, en 2 actes (1837); *Un cordon bleu*, en 3 actes (1839); *la Pêche aux beaux-pères*, en 2 actes (1845). Les deux drames sont : *Dolly*, en 3 actes (1835); *le Loup de mer*, en 2 actes (1839). Parmi les opéras-comiques figurent : *le Château d'Urtuby*, en 1 acte, musique de Berton fils (1834); *Angélique et Médor*, en 1 acte, musique d'Ambroise Thomas (1843); *l'Amazone*, en 1 acte, musique de Thys (1845); *les Monténégrins*, en 3 actes, musique de Limnander (1849); *les Porcherons*, en 3 actes, musique de Grisar (1850); *les Trois Nicolas*, en 3 actes, musique de Clapisson (1858); etc. — Des recueils bibliographiques ont rapporté par confusion la plupart des pièces de M. Gabriel de Lurieu à l'auteur dramatique connu sous le nom de Gabriel (Voy. ce nom).

LURINE (Louis), littérateur français, né en 1810, à Burgos, fut élevé à Angoulême et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Il débuta par une satire, *le Cauchemar politique* (1831), écrivit quelques pièces avec Jacques Arago, rédigea des journaux de province et revint, vers 1840, à Paris, où il donna de nombreuses nouvelles au *Siècle* et au *Courrier français*. Pendant plusieurs années, il attacha son nom à diverses entreprises de librairie, telles que *les Rues de Paris* (1843, gr. in-8, fig.); *les Environs de Paris* (1844, gr. in-8, fig.); *les Couvents* (1845, in-8, fig.), avec M. Alph. Brot; *les Prisons de Paris* (1845, in-8, fig.) et *la Police de Paris* (1847, in-8, fig.), avec Maurice Alhoy. En 1848, il devint rédacteur en chef de *la Séance*, journal politique, et en 1853, de *la Comédie*, journal de théâtre. Il a été président de la Société des gens de lettres. Il était depuis un an directeur du Vaudeville, lorsqu'il est mort à Paris le 30 novembre 1860. Il a été remplacé dans cette direction par MM. Dormeuil, Beunou et Duponchel.

On a de M. Lurine, à part sa collaboration à des œuvres collectives : *le Treizième arrondissement* (1850, in-8), roman; *Ici l'on aime* (1854, in-18; 2e édit. 1859); *le Traité de Bordeaux* (1854, in-18), recueil de nouvelles; un *Éloge de Balzac* (1856); *le Droit d'aînesse* (1842), *la Comédie à Ferney* (1857), pièces en un acte, avec M. A. Second, *les Comédiennes* (4 actes, 1857), *la Botte d'argent* (1 acte, 1858), *Monsieur Jules* (1 acte, 1859), avec M. R. Deslandes.

LUSSON (Adrien-Louis), architecte français, né à la Flèche, le 4 août 1790, fit ses classes au collège militaire de cette ville et vint en 1806 à Paris, où il travailla sous Abel Lahure, Percier et Fontaine, et obtint plusieurs médailles aux concours de l'École des beaux-arts. Nommé sous-inspecteur des travaux publics en 1812, il fut attaché au marché de Saint-Germain. Il parcourut l'Italie de 1816 à 1819. Devenu à son retour inspecteur des bâtiments de la ville, il fut chargé de plusieurs missions. Il perdit, en 1830, ses fonctions et ses titres. Il a voyagé depuis à peu près dans toute l'Europe et dirigé plusieurs travaux et publications. En 1855, la nouvelle église Saint-Eugène fut projetée et commencée par lui : elle a été reprise par M. Boileau (voy. ce nom). — Il est mort à Rome en février 1864.

M. Lusson, qui a publié la plupart de ses *Études* et de ses *Projets*, a en outre exposé, aux salons de 1827, 1831 et 1833, plusieurs de ses projets ou travaux exécutés; il a envoyé, en outre, au palais de l'Industrie, en 1839, un *Spécimen d'architecture gothique*.

LUTHER (Robert), astronome allemand, né vers 1810, fixé en Prusse, à Bilk, près de Dusseldorf, a découvert, dans ces huit dernières années, les planètes suivantes : *Thétis* (17 avril 1852), *Proserpine* (5 mai 1853), *Amphitrite* (2 mars 1854), *Leucothée*, *Fides* (19 avril et 5 octobre 1855), *Aglaïa* (15 septembre 1857), *Calypso* (4 avril 1858). L'Institut de France lui a décerné, en 1855, un prix dont il a fait l'abandon à la ville de Leyde, pour la fondation d'un observatoire. Il a encore obtenu, en décembre 1861, comme prix d'astronomie, une médaille de la fondation Lalande.

LUTHEREAU (Jean-Guillaume-Antoine), littérateur français, né à Bayeux, le 14 septembre 1811, débuta, sous le nom du *vicomte H. de Roberval*, par des chroniques et feuilletons dans *l'Indicateur de Bayeux* (1837). Fixé à Paris de 1842 à 1845, il alla vivre ensuite à Bruxelles, où il fut près de huit ans rédacteur en chef de *la Renaissance*. De retour à Paris en 1855, il a pris part à la fondation de divers journaux et entreprises commerciales ou industrielles.

On a de lui : *Jean Joret, poëte normand du XVe siècle, escripteur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII* (1841, in-8); *Album du Salon* (1845); *le Livre d'or des familles, ou la Terre Sainte illustrée* (1847, in-8); *Revue du Salon* (1848, in-4); *Revue de l'exposition des beaux-arts* (1851, in-4); *le Diable au Salon*, revue comique (1851, in-32), anonyme; des brochures d'art et de littérature (1841-1856). Parmi les journaux qu'il a fondés, nous citerons la *Revue de la province à Paris, la France élégante, la Belgique industrielle, la Célébrité* (1840-1856); il a collaboré à *l'International*, à *l'Europe artiste*, au *Courrier de Paris*, au *Siècle industriel*, etc.

LUYNES (Honoré-Théodoric-Paul-Joseph D'ALBERT, duc DE), archéologue français, ancien député, membre de l'Institut, est né à Paris, le 15 décembre 1802. Mme la duchesse de Luynes, sa grand'mère, suppléa dans son éducation Mme de Chevreuse, sa mère, exilée par Napoléon. En 1818, il entra comme garde du corps dans la compagnie de Luxembourg, et quitta, en 1825, un service dont ses goûts l'écartaient de plus en plus, pour devenir directeur adjoint du nouveau musée de Charles X. Vers cette époque, la perte inattendue de sa jeune femme, née Mlle de Dauvert, l'avait jeté dans l'étude, lorsque la découverte du temple de Métaponte, dans une de ses terres de la Pouille, lui fournit le sujet de ses premiers ouvrages.

Après les journées de Juillet 1830, M. de Luynes, qui garda jusqu'en 1839 le nom d'Albert de Chevreuse, mit à la disposition du gouvernement une somme de 10 000 francs en cas d'invasion étrangère, organisa ensuite et équipa à ses frais la garde nationale de Dampierre, dont il fut élu chef de bataillon, devint membre du conseil général de Seine-et-Oise, mais borna là son rôle politique sous le régime de Juillet, et refusa de siéger au Luxembourg, à la place de son père, qui n'avait pas voulu prêter serment au nouveau roi. Après la révolution de Février 1848, il fut nommé dans le département de Seine-et-Oise, représentant à l'Assemblée constituante, par 63 441 suffrages, le cinquième sur douze élus. Il vota ordinairement avec la droite, se déclara toutefois contre les deux Chambres et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Réélu en mai 1849 à la Législative, il fit partie de la majorité également hostile à la République et à la politique de l'Élysée, et fut arrêté, au 2 décembre 1851, avec les députés réunis au 10e arrondissement. Mme de Contades, sa seconde femme, vint partager au Mont-Valérien sa captivité, qui fut de courte durée.

M. de Luynes est moins connu par ces phases politiques de sa vie que par ses goûts de numismate, d'archéologue et d'artiste, et par la royale façon dont il dépense son million et demi de revenu. Il a appris la plupart des langues mortes et vivantes, qu'il parle avec facilité, étudié les sciences chimiques et métallurgiques, et perfectionné, au milieu de ses expériences, la fabrication de l'acier français; enfin, cultivé la peinture et dirigé la restauration de plusieurs de ses châteaux. Il faut surtout citer son manoir patrimonial de Dampierre, remanié par M. Duban, et dans lequel il a réuni des trésors artistiques et de somptueuses fantaisies, tels que la statue en argent de Louis XIII, le bienfaiteur de la famille, exécutée par Rude, et placée dans une immense salle dont elle est le seul ornement : des peintures ou sculptures de MM. Ingres, Flandrin, Duret, Pinart; la *Pénélope* de M. Cavelier, la *Minerve* de Simart, etc. En même temps, il a fait leur part aux littérateurs et aux artistes, et commandé à MM. Baltard, Ch. Garnier, Huillard-Breholles (voy. ces noms), et autres, des ouvrages de texte ou de gravures richement édités à ses frais. En 1864, il accomplit en Syrie, en Palestine et dans diverses régions de l'Asie, un voyage d'exploration scientifique et archéologique d'une grande importance.

Non content de cette initiative et de ces encouragements, M. de Luynes s'est mêlé personnellement à tous ces travaux. Il a écrit et publié, entre autres ouvrages estimés : *Études numismatiques* (1835, in-4); *Métaponte* (1836, in-fol.), avec Debacq; *Commentaire sur les éphémérides de Matteo di Giovenazzo* (1838, in-4); *Choix de médailles grecques* (1840, in-fol.); *Essai sur la numismatique des Satrapies*.... (1846, in-4); des *Mémoires*, *Rapports*, dont quelques-uns sont purement scientifiques, etc. (1837-1856).

Admis à l'Institut en 1830, comme membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Schweigguser, M. de Luynes a présidé, à diverses reprises, les commissions et jurys d'industrie et de beaux-arts; il a été choisi, en 1854, pour diriger le *Catalogue* si longtemps projeté de la Bibliothèque impériale. En novembre 1862, il a légué à la Bibliothèque impériale sa collection de monnaies et de médailles. Le duc de Luynes a été promu officier de la Légion d'honneur.

LUZARCHE (Victor), bibliophile français, né à Tours (Indre-et-Loire), le 20 juillet 1805, a été, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, maire de cette ville, où il comptait parmi les membres actifs du parti libéral. Conservateur honoraire de la bibliothèque municipale, vaste dépôt où s'étaient entassés pêle-mêle, sous la Révolution, les livres et les manuscrits des nombreux couvents de la Touraine, il en prépara le catalogue, et publia quelques-uns de ses manuscrits inédits, avec beaucoup de soin et une grande élégance d'exécution.

On lui doit : *la Chape de saint Mesme de Chinon* (Tours, 1851), qui a donné lieu à une polémique avec M. Ch. Lenormand (2e édition, 1853, avec *Réponse à M. Lenormand*); *Petri filii Bechini Chronicon Turonense*, revu sur les manuscrits du Vatican et de la bibliothèque nationale (Tours, 1851, in-8); une édition du *Discours de la méthode* de Descartes, à l'occasion de l'inauguration de la statue de ce philosophe, à Tours (1852, in-16); *Journal historique de Pierre Fayet sur les troubles de la Ligue* (1852, in-12, avec commentaire); *Adam, drame anglo-normand du XIIe siècle* (1854, in-8), édition *princeps* du premier drame écrit en langue française, honorée d'une mention de l'Académie en 1854; *l'Office de Pâques ou de la Résurrection*, avec la notation musicale (Tours, 1856, introduction et notes); *Vie du pape Grégoire le Grand, légende française* (1857, in-18, avec *Introduction* et Glossaire), des *Mémoires* dans le recueil de la Société archéologique de Touraine, etc.

LUZURIAGA (Claude-Antoine DE), homme politique espagnol, remplit, jusqu'en 1852, de hautes fonctions dans la magistrature, s'associa alors à plusieurs membres de l'opposition, et reçut lui-même, en 1854, le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère Espartero; en juin 1855, il reprit sa place aux cortès et devint président du tribunal suprême. En 1858, il a été appelé au nouveau conseil d'État. Il a été, depuis sa fondation (1857), membre de l'Académie espagnole des sciences morales et politiques.

LUZY-PELLISSAC (Louis-Henri-François, marquis DE), général français, né le 13 août 1797,

était colonel depuis le 14 avril 1844, lorsqu'il fut envoyé en Algérie. Fait général de brigade le 10 juillet 1848, il commanda une brigade à l'armée des Alpes, puis la subdivision de Constantine. Général de division le 26 janvier 1854, il était à la tête d'une division de Lyon lorsqu'il fut appelé à faire partie du 4e corps de l'armée d'Italie. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 7 août 1851, il a été promu grand officier de cet ordre après la bataille de Solferino (25 juin 1859). Membre du comité consultatif de l'infanterie, il fut admis dans le cadre de réserve en 1862, et devint membre du conseil général pour le canton de Romans. Il a été nommé en 1863 député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Drôme, par 18314 voix sur 18524 votants.

LYAUTEY (Hubert-Joseph), général français, sénateur, né à Villefaux (Haute-Saône), le 13 juillet 1789, fut admis, en 1805, à l'École polytechnique et, en 1807, à l'École d'application de Metz. Entré dans l'artillerie, où il a passé par tous les grades de la hiérarchie militaire, il prit part aux guerres de l'Empire, fut nommé chef d'escadron dans la garde royale et se trouvait, en 1830, adjoint au commandant de l'École de la garde royale à Vincennes. Promu colonel la même année, il fut envoyé à Brest, placé ensuite à la tête du 12e régiment de l'arme (1834) et chargé du commandement supérieur de l'artillerie en Afrique (1840); en même temps il recevait le grade de maréchal de camp et, peu après, il était promu commandeur de la Légion d'honneur. De retour en France en 1843, il dirigea, de 1844 à 1846, l'École de Vincennes et vint siéger, en 1847, au comité consultatif d'artillerie. Le 10 juillet 1848, il passa général de division. Élevé, le 19 juin 1854, à la dignité de sénateur, il ne tarda pas à être mis dans la section de réserve de l'état-major général. M. Lyautey est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 26 décembre 1852.

Un général du même nom, M. Auguste-Nicolas Lyautey, né en 1794, élève de l'École polytechnique, général de brigade d'artillerie depuis le 1er novembre 1853, a été compris, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

LYELL (sir Charles), célèbre géologue anglais, né en 1797, à Kinnordy (comté de Forfar), est le fils d'un botaniste distingué, mort en 1849, et dont le nom a été donné par R. Brown à une famille de plantes d'Australie. En sortant de l'université d'Oxford (Exeter college), où il a été élevé, il étudia le droit et fut admis au barreau de Londres; mais il abandonna bientôt l'exercice de cette profession pour se consacrer exclusivement à l'étude des sciences naturelles, et notamment à celle de la géologie. En 1824, il entreprit un voyage dans les parties montagneuses de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, et inséra les observations géognostiques, qu'il eut l'occasion de recueillir, dans les *Mémoires* de la Société géologique et les *Annales des sciences naturelles*.

Il ne fut guère connu avant 1832, époque où il fut chargé du cours de géologie au collége du roi, à Londres; ce cours fut publié l'année suivante, sous le titre de *Principes de géologie* (Principles of geology; 1833, 4 vol. in-12; 1853, 9e édit.), et traduit par Mme Tullia Meulien (1840, in-12), sous la direction d'Arago. Il y explique les modifications successives de la croûte terrestre par des causes purement physiques encore agissantes et par des bouleversements merveilleux, d'après le système qui a reçu le nom de *Métamorphisme*. Les *Éléments de géologie* (Elements of geology; 1838, in-12), abrégé populaire de l'ouvrage précédent, obtinrent aussi un succès légitime.

Deux voyages que sir Ch. Lyell fit aux États-Unis, l'un en 1841-1842, l'autre en 1845, lui ont fourni le sujet de deux ouvrages intéressants au point de vue scientifique: *Excursions dans l'Amérique du Nord* (Travels in Northern America; Londres, 1845, 2 vol.), accompagnées d'observations sur la nature des terrains; et *Une seconde visite aux États-Unis* (A Second visit to the United States, 1849). En 1840, il fut créé chevalier (*knight bachelor*), en récompense des services qu'il avait rendus à la science, et, dès 1831, il avait été nommé député-lieutenant du comté de Forfar. Il a été appelé deux fois à l'honneur de présider la Société géologique de Londres (1836 et 1850), et en 1853, il a été désigné pour prendre part aux travaux de la commission envoyée par le gouvernement anglais à l'Exposition universelle de New-York. Sir Ch. Lyell a reçu, en 1855, de l'université d'Oxford, le grade honoraire de docteur en droit.

LYNDHURST (John-Singleton Copley, 1er baron), homme d'État anglais, ex-chancelier, pair, né à Boston (États-Unis), en 1772, est fils d'un peintre, Copley, qui jouissait d'une assez grande réputation. Sa famille ayant quitté les États-Unis après la reconnaissance de leur indépendance, il fut élevé en Angleterre, où il commença, en 1804, la carrière d'avocat. Après avoir professé des opinions libérales, il entra au Parlement sous les auspices des tories, et devint successivement solicitor general (1819), attorney general (1826), maître des rôles et chancelier (1827); il garda ces dernières fonctions jusqu'à la chute du ministère Wellington (1830). Dès lors, il s'attacha au parti conservateur représenté par Robert Peel et revint avec lui au pouvoir en 1834 et en 1841. Ses discours pleins de force, d'éclat et de traits satiriques, et ses comptes rendus des sessions parlementaires passent pour avoir exercé une grande influence sur l'opinion. Lorsqu'en 1846 les peelites furent obligés de se retirer des affaires, lord Lyndhurst déclara publiquement que sa carrière politique était close. Il n'en a pas moins pris part aux travaux de la Chambre des Pairs, où sa parole est très-écoutée; on a remarqué l'exposition qu'il a faite, en 1855, de la politique prussienne. — Il est mort le 12 octobre 1863.

LYNN (miss Eliza), femme de lettres anglaise, née en 1828, et la dernière des douze filles d'un pasteur protestant, reçut dans la maison paternelle, au sein de la vie la plus retirée, une éducation soignée. Venue à Londres, en 1845, avec l'espoir de se faire un nom dans les lettres, elle se mit aussitôt à l'œuvre et débuta, à peine âgée de dix-sept ans, par une étude sur l'ancienne Égypte, *Azeth l'Égyptien* (Londres, 1846, 3 vol. in-8). Son second ouvrage, *Amymone* (1848), ne remontait qu'au temps de Périclès. L'un et l'autre furent lus et discutés et manifestèrent de l'imagination, de la force, de l'érudition même. Cependant l'auteur abandonna ce genre suranné pour le roman moderne; elle fit paraître, en 1851, *les Réalités* (Realities). Depuis elle s'est surtout fait connaître par une collaboration assidue aux divers recueils périodiques.

LYONNET (Jean-Baptiste), prélat français, né à Saint-Étienne (Loire), le 5 juin 1801, d'une famille de négociants qui a donné plusieurs prêtres à l'Église, se destina d'abord au commerce; mais ses études finies au collége de Saint-Chamond, il entra au séminaire de l'Argentière, d'où il en-

voya une suite d'articles aux *Annales de la propagation de la foi* qui venaient de paraître. Ordonné prêtre, en 1824, il dirigea quatre ans le grand séminaire de Blois, puis celui de la Primatiale, à Lyon, avec le titre de chanoine. En 1846, lors de la nomination de M. Pavy à l'évêché d'Alger, il fut chargé, par ce dernier, d'organiser l'administration ecclésiastique dans ce diocèse nouvellement créé. Au moment où la révolution de Février éclata, il allait être nommé primicier du chapitre de Dreux, et Louis-Philippe avait demandé pour lui un titre archiépiscopal *in partibus*. Il était alors vicaire général de M. de Bonald, à Lyon. Depuis le 15 octobre 1851, M. Lyonnet était évêque à Saint-Flour; le 24 juin 1857, à la mort de M. Chartrousse, il a été appelé au siége de Valence. Il est, depuis août 1858, officier de la Légion d'honneur.

Théologien versé dans la science des traditions ecclésiastiques, M. Lyonnet a écrit plusieurs ouvrages adoptés pour l'enseignement des séminaires, entre autres: *Tractatus de contractibus* (1837, in-12); *Tractatus de justitia et jure* (1837, in-12): réimprimés l'un et l'autre dans la *Theologia* de Bailly, en 1844 et 1848; *le Cardinal Fesch* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de Mgr d'Avian* (1847, 2 vol. in-8); et un *Mémoire* sur les droits de l'église primatiale de Lyon (1847).

LYONS* (Edmond Lyons, 1er baron), amiral et pair d'Angleterre, né le 21 novembre 1790, à White-Hayes (Hants), mort en novembre 1858.— Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

LYONS (Richard-Bickerton-Pemell Lyons, 2e baron), fils du précédent, est né à Lymington en 1817. Élevé à Oxford, il entra dans la diplomatie, débuta comme attaché d'ambassade à Athènes en 1839, puis passa à Dresde en 1852 et à Florence l'année suivante. Dans ce dernier poste, il devint secrétaire de légation en 1856 et eut le titre d'envoyé en 1858. Il fut, quelques mois après, chargé des mêmes fonctions aux États-Unis. Il montra une grande fermeté lors de l'affaire du *Trent*, et, dans le principe de la guerre civile d'Amérique, déclara qu'il ne reconnaîtrait pas le blocus des ports confédérés, si ce blocus n'était pas effectif. Sa santé l'a forcé de donner sa démission de ce poste en novembre 1864. Il a succédé en 1858 aux titres de son père.

LYTTELTON (George-William Lyttelton, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Londres, est arrière-neveu de l'historien de ce nom, qui fut chancelier de l'Échiquier et devint pair en 1757. Il a fait ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et a pris, en 1837, la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti conservateur fondé par sir R. Peel, et dont les membres se font remarquer par leurs efforts pour maintenir les priviléges de l'Église officielle. Dans les derniers mois de l'administration de cet homme d'État, il a occupé le sous-secrétariat des colonies (1846). C'est lui qui a en grande partie fondé l'établissement religieux de Canterbury dans la Nouvelle-Zélande; aussi a-t-on donné le nom de *Lyttelton* à son premier village. Lord Lyttelton est devenu lieutenant pour la reine du comté de Worcester. De son mariage (1839) avec la fille de sir Saint-Glynne, morte en 1857, il a eu dix enfants, dont l'aîné, Charles-George Lyttelton, est né en 1842, à Hagley-Park (comté de Worcester).

LYTTON-BULWER (sir Edward). Voy. Bulwer-Lytton.

LYTTON-BULWER (Rosine Wheeler, lady), femme de lettres anglaise, est née en Irlande, vers 1808, et a épousé sir Edward Bulwer (voy. ce nom) le 29 août 1827. Elle cultiva les lettres avec succès, et porta dans les productions qu'elle a livrées à la publicité un cachet de bon goût et d'esprit qui lui assigne un rang distingué parmi les nombreuses *authoresses* de son pays. Le roman de *Chevely ou l'homme d'honneur* (1839), son livre de début, fut assez bien accueilli dans le grand monde (*high life*), dont l'auteur reproduisait finement quelques types. Il fut bientôt suivi du *Budget de la famille Bubble* (the Budget of the Bubble family; 1840), scènes mordantes de la vie bourgeoise, et de *Bianca Capello* (1842). Cette histoire, si souvent racontée, mais rajeunie par une fable intéressante, parut offrir des caractères vrais, des incidents bien amenés, et surtout une intelligence remarquable des sujets historiques. Ces qualités se retrouvent à un plus haut degré encore dans *les Filles du pair* (the Peer's daughters; 1846), tableau fidèle des mœurs de l'aristocratie française sous le règne de Louis XV.

On doit également à lady Lytton-Bulwer des esquisses sur la société moderne en Italie, sous le titre de *Mémoires d'un Moscovite* (1844), et en ces derniers temps deux ouvrages pleins de finesse et d'observation railleuse: *Dans les coulisses* (Behind the scenes) et *l'École des maris, ou Molière et son temps* (the School for Husbands). — La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné des traductions françaises de la plupart de ses œuvres.

Lytton-Bulwer (Robert-Édouard), fils du célèbre écrivain de ce nom (voy. Bulwer-Lytton) et de la précédente, né en 1831, fit ses études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière diplomatique et occupa le rang de secrétaire d'ambassade. En 1855, il a publié, sous le titre de *Clytemnestre* (Londres, 1 vol.), une série de poëmes qui révèlent un sentiment vrai de l'antiquité, ainsi qu'une vive préoccupation des problèmes psychologiques. Il faut citer dans ce recueil, signé du pseudonyme d'Owen Meredith, d'abord *Clytemnestre*, puis *le Retour du comte* et *la Perte d'une âme*.

M

MACAULAY (Thomas Babington, 1er baron), le plus célèbre des historiens anglais contemporains, né en 1800, à Bothler-Temple (comté de Leicester), mort le 28 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MACCHI (Mauro), publiciste italien, né à Milan, en 1815, était professeur de rhétorique à vingt-quatre ans, lorsque, désigné à la police autrichienne par la liberté de ses opinions, il fut arrêté, jugé sommairement, destitué de sa chaire et privé même du droit de donner des leçons particulières. Il débuta, comme écrivain, dans la rédaction du *Politecnico*; puis il entreprit lui-même une revue mensuelle, *Spettatore industriale*, destinée à répandre en Italie le goût des sciences physiques et économiques. Il fut nommé secrétaire de la Société d'encouragement des sciences, des lettres et des arts, fondée à Milan par le célèbre Ugo Foscolo. Inquiété de nouveau,

il put prendre la fuite, et chercha un asile en Piémont où il collaborait avec M. Brofferio au *Messagiere torinese*, quand la révolution de Milan lui ouvrit les portes de la Lombardie. Il se rendit à Milan où il combattit avec beaucoup d'ardeur la fameuse proposition giobertienne, l'*Italia fara da se*, comme fatale à l'Italie. Partisan de l'alliance française, il prédit les revers auxquels un patriotisme étroit et jaloux exposait la cause de l'indépendance.

En 1849, il rentra en Piémont et fonda à Turin une association d'ouvriers auxquels il fit des cours gratuits d'histoire, de politique et de morale. Contraint, après le désastre de Novare, de dissoudre cette association et de suspendre son cours, il défendit, dans le journal de Turin, le *Proletario*, le parti républicain, accusé de tous les malheurs de l'Italie, et fit paraître un écrit intitulé : *la Politique de M. Massimo d'Azeglio*. En 1850, il fonda à Gênes le journal *l'Italia*, nouvel organe de la révolution, qui le fit expulser du Piémont. Il se réfugia dans le canton du Tessin, y fonda un *Moniteur bibliographique* et prit part à la rédaction des *Archives triennales de la révolution italienne* publiées par la typographie de Capolago. En 1851, le gouvernement piémontais lui permit de revenir à Gênes, où il s'attacha, comme journaliste, à défendre la France insultée par la presse libérale étrangère, et combattit cette formule de M. Brofferio : « La France, n'est plus, l'Italie sera, » dans sa brochure *le Coup d'État et la démocratie européenne*. Il fit ensuite paraître un volume sous ce titre : *les Contradictions de M. Vincent Gioberti ;* puis des *Études politiques* (1853), nouvelle protestation contre la maxime *Fara da se; le Armi et le idee* (1855), dont le but est d'appeler sur les questions sociales l'attention des révolutionnaires, etc. M. M. Macchi s'est associé à la tentative du prêtre rationaliste Ausonio Franchi (voy. ce nom). En 1861, il a été élu à Cremone, député au Parlement italien, où il a soutenu avec son ancienne ardeur politique l'alliance française.

MAC-CLELLAN (George-B...), général américain au service de l'Union, né à Philadelphie en 1827, prit ses grades à l'École militaire de West-Point, et en sortit en 1846 comme sous-lieutenant du génie. Dans la guerre du Mexique, il se distingua à Contreras, à Cherubusco, à Molino-del-Rey, à Chapultepec, et sa brillante conduite dans cette dernière affaire lui valut le grade de capitaine. A la paix, il revint à West-Point, où il resta jusqu'en 1851 ; à cette époque, il fit un manuel militaire adopté aujourd'hui comme le guide officiel du soldat : il introduisit dans l'armée l'exercice de la baïonnette, et surveilla la construction du fort Delaware. En 1852, il fit partie de l'expédition qui, sous les ordres du major Marcy, explora la rivière Rouge. Puis il alla au Texas comme ingénieur en chef, et inspecta les rivières et les ports de cet État. Pendant les deux années suivantes, il fut chargé de l'inspection du chemin de fer du Nord du Pacifique. En 1855, il fut, avec Lee, un des membres de la commission envoyée en Crimée et dans l'Europe septentrionale, et, à son retour, il mit le sceau à sa réputation de militaire instruit en publiant un *Rapport sur l'organisation des armées européennes et sur les opérations de la guerre*. En 1857, chargé du commandement d'un régiment de cavalerie, il quitta l'armée et devint vice-président du chemin de fer central de l'Illinois. En 1860, on lui offrit la présidence de la ligne de l'Ohio et du Mississipi. Dès que la guerre éclata, les gouverneurs de la Pensylvanie et de l'Ohio lui offrirent une commission de major-général; il accepta le commandement des volontaires de l'Ohio, auxquels se joignirent ceux de l'Illinois et de l'Indiana, et établit son quartier général à Cincinnati. Le 3 juin, il remporta un premier avantage sur les confédérés à Philippi, dans la Virginie occidentale, et s'avança jusqu'à Cumberland. Le 12 juillet, il s'empara de Beverly qu'occupaient 10 000 séparatistes ; il y prit deux cents tentes, dix wagons, six canons et 1000 prisonniers. Deux jours plus tard, il acheva, par la défaite et la mort de Garnett à Carrackford, de délivrer la Virginie occidentale.

Ces succès avaient appelé l'attention sur lui, et après le désastre de Mac-Dowell à Bull's-Run, il fut appelé à Washington pour y prendre le commandement en chef de l'armée du Potomac. Toutefois il n'accepta ce poste qu'à la condition d'être revêtu de pleins pouvoirs pour le choix de ses officiers et la direction de la guerre. Il s'occupa aussitôt avec activité de constituer l'armée, de l'exercer par des manœuvres fréquentes, et de lui donner une organisation forte et solide. Le 30 juillet, il publia un ordre du jour qui interdisait aux militaires l'entrée de Washington, et il établit un maréchal-prevôt, le colonel Porter, pour faire observer cette mesure disciplinaire. Quelques jours plus tard, il obtint des journalistes l'engagement de ne rien publier qui pût faire connaître à l'ennemi les nouvelles militaires. Il employa le mois de septembre à se fortifier sur la ligne du Potomac assez solidement pour arrêter la marche de l'ennemi. Franchissant lui-même cette rivière, le 21 octobre, il essaya de surprendre près d'Edward-Ferry, en avant de Leesburg, un camp confédéré protégé par des bois.

Lorsque le général Scott donna sa démission (31 octobre), le général Mac-Clellan fut, à l'unanimité, appelé à le remplacer. Il conserva peu de temps ces pouvoirs étendus : vers la fin de février, son commandement fut restreint à l'armée du Potomac, il y transporta son quartier général, et par une proclamation, en date du 17 mars 1862, annonça à ses troupes réorganisées l'ouverture prochaine des hostilités. Quelques jours après, en effet, l'armée était embarquée, et le général lui-même partait le 1er avril, d'Alexandrie, avec son état-major pour descendre dans la petite péninsule que forment, dans la baie Chesapeake, les embouchures des rivières York et James. Les confédérés y avaient élevé à Yorktown des retranchements formidables : l'armée fédérale arriva le 5 avril en face de ces obstacles. Le général Mac-Clellan reconnut l'impossibilité de les emporter de vive force : il entreprit de les tourner, et ses opérations forcèrent en effet les confédérés à évacuer Yorktown les 1er, 2 et 3 mai. La retraite des confédérés ne fut connue que le 4 ; aussitôt les fédéraux se mirent à leur poursuite, les rejoignirent le 5 à Williamsburg, et entrèrent dans cette ville après un combat acharné.

Richmond devint alors l'objectif des forces fédérales, et Mac-Clellan marcha dans cette direction. Le 1er juin, il prit part à la bataille de Fair-Oaks. Arrivé sur le champ de bataille à midi seulement, il rétablit le combat, et le lendemain refoula les séparatistes vers Richmond. Mais il échoua dans l'attaque qu'il projetait contre cette place. On sait que son échec tint à des causes diverses et nombreuses : les maladies décimèrent son armée, le défaut d'organisation et l'hostilité des habitants du pays soumirent les fédéraux aux plus fâcheuses privations; enfin, un mouvement rapide et habilement combiné des différentes armées séparatistes jeta subitement sous les murs de Richmond une masse énorme de défenseurs. Pendant que Pope, avec l'armée de Virginie, cherchait partout un ennemi invisible, Mac-Clel-

lan et l'armée du Potomac voyaient toutes les forces rebelles concentrées pour les cerner. Dans cette situation, le général fédéral résolut de se retirer entre le Chickahominy et la rivière James. Le 24 juin, il commença son mouvement de retraite en évacuant une partie de White-House, mais l'opération était périlleuse, car il fallait exécuter une longue marche de flanc en face d'un ennemi prêt à profiter de tous ses avantages, et qui, dès le 26, commença ses attaques. Le 27, la lutte s'engagea sur deux points à la fois, et, malgré ce double combat, dont l'un, celui de Gaine's-Mill, fut une défaite, Mac-Clellan parvint à transporter ses immenses approvisionnements au delà du Chickahominy. Il y fit également passer toutes ses troupes, sauf ses blessés et vingt-cinq canons, et s'appuyant à droite sur ce fleuve, à gauche sur la rivière James, put défier tous les efforts de l'ennemi.

La position qu'il occupait ne découragea point les séparatistes : le 29 juin ils passèrent à leur tour le Chickahominy, et le 30, ils livrèrent à l'aile gauche fédérale un combat sanglant, mais indécis, à Turkey-Creek ; ils reprirent l'attaque le lendemain 1er juillet, mais ils furent repoussés avec des pertes nombreuses, et le général Shield, ralliant Mac-Clellan ce jour même, vint assurer sa victoire, en lui permettant d'en profiter. Après un jour de repos, les fédéraux reprirent, le 4, leur mouvement de retraite, pleins de confiance dans leur général, malgré les circonstances difficiles où ils se trouvaient. Ils ne furent plus inquiétés en effet, et à partir de ce moment les efforts des confédérés se tournèrent contre Pope, qui, accablé par le nombre, fut enfin le 30 août, après deux séries de sanglants combats, expulsé de la Virginie.

Le Maryland était ouvert aux rebelles, qui se hâtèrent de franchir le Potomac. Washington était menacé. Dans cette extrémité le gouvernement fut amené à prendre des mesures de rigueur. On avait tenu quelque peu rancune à Mac-Clellan de son échec devant Richmond; on lui reprochait encore de n'avoir pas secouru Pope à Centreville, le 30 août; néanmoins la confiance qu'on avait en lui fit oublier ces griefs plus ou moins fondés. Le 2 septembre, le général Halleck le chargea du commandement supérieur de l'armée destinée à défendre Washington. Cette nomination fut accueillie avec joie par l'armée : le jeune général profita de ces heureuses dispositions pour improviser une nouvelle armée avec des troupes d'élite, afin de surprendre les confédérés qui ne le croyaient pas prêt à prendre si tôt l'offensive. Il réussit complétement; le 14 et le 15 septembre, il rencontrait le corps de Lee à Hagerstown et le forçait à battre en retraite. Stonewall Jackson accourut au secours de son collègue et, le 16 septembre, arrêta les fédéraux à Sharpsburg; mais Mac-Clellan acheva le lendemain la déroute des deux généraux séparatistes et les rejeta au delà du Potomac.

Le gouvernement fédéral le pressait instamment de poursuivre ses succès; mais, par des motifs qu'il est assez difficile de préciser, le général restait dans l'inaction. La principale cause était, disait-on, l'opposition du parti démocratique, dont Mac-Clellan fait partie, aux mesures abolitionistes décrétées par M. Lincoln, pour en finir avec la résistance du Sud. Alors le chef victorieux de l'armée du Potomac fut remplacé par le général Burnside (7 novembre). Il recevait en même temps l'ordre de se retirer à Trenton (New-Jersey). Sur la proposition de M. Van Buren, les démocrates de New-York le choisirent comme candidat pour les futures élections présidentielles, et la convention de Chicago, formée en opposition à celle de Baltimore, adopta cette candidature à l'unanimité (10 septembre 1864). Toutefois le général déclara, dans sa profession de foi, que malgré ses tendances pour les mesures de conciliation et le respect des droits, il maintiendrait l'union à tout prix, et le parti favorable à la séparation, dont il était le candidat désigné, se trouva trompé dans ses espérances.

Le général Mac-Clellan était représenté comme un militaire des plus instruits, actif, préoccupé du bien-être de ses soldats qui l'aiment et lui sont dévoués. Simple dans ses vêtements et dans ses habitudes, il portait ordinairement la simple blouse des carabiniers, vivant comme ceux qui l'entourent, donnant à tous des encouragements et se tenant toujours en tête des colonnes, au plus fort du danger. Il y a en lui du vieil esprit presbytérien, comme le prouve la proclamation qu'il a adressée à ses troupes pour leur prescrire le repos du dimanche.

MACCLESFIELD (Thomas-Auguste-Wolstenholme PARKER, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1811, à Londres, descend d'un chancelier élevé en 1716 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Parker, il représenta, de 1837 à 1841, le comté d'Oxford à la Chambre des Communes et prit en 1850 la place de son père à la Chambre haute. Il appartient à l'opinion libérale. Marié deux fois, en 1839 et en 1842, il a eu six enfants dont l'aîné, Georges-Auguste, vicomte PARKER, est né en 1843, à Londres.

MAC-CONNEL (John), romancier américain, né dans l'Illinois, le 11 novembre 1826, entra, à la suite de ses études, à l'École de droit de Lexington (Kentucky), où il reçut ses degrés. A l'âge de vingt ans, il prit part, comme volontaire, à la guerre du Mexique, se signala dans plusieurs occasions, surtout à la bataille de Buena-Vista, où il reçut deux blessures, et mérita le brevet de capitaine. Depuis il s'est fait homme de loi à Jacksonville.

Il est l'auteur de *Talbot and Vernon* (New-York, in-12, 1850); *Graham ou Jeunesse et virilité* (Graham or Youth and Manhood; Ibid., in-12, 1850): *les Gleens, histoire de famille* (The Gleens, a Family History; Ibid., in-12, 1851), et de *Caractères de l'Ouest* (Western Characters, 1853), peinture intéressante des premiers jours d'une société naissante dans les villages du Sud-Ouest.

MAC-CORMICK (N....), inventeur américain, né vers 1800, résidant à Chicago, a pris, en 1831, un brevet d'invention pour une machine à moissonner qui, grâce à des perfectionnements successifs, s'est rapidement répandue, et a valu à son auteur une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que le premier rang aux deux grands concours internationaux qui eurent lieu sur le domaine impérial de Fouilleuse, en juillet 1859 et juillet 1860.

MAC-CROHON (José), général et administrateur espagnol, né au Ferrol, en 1803, fut, tout enfant, cadet honoraire au régiment d'Ibernia dont son père était major. Nommé sous-lieutenant en 1817, il entra, l'année suivante, au bataillon des guides faisant partie de l'armée d'outre-mer, et qui ayant proclamé, en 1820, la Constitution de 1812, prit le nom de « bataillon de la Constitution. » Mêlé dès lors aux événements militaires qui signalèrent les diverses phases de la révolution espagnole, il lutta vainement contre l'intervention française, fut fait prisonnier vers la fin de 1823 et emmené en France. Rentré en Espagne l'année suivante, il en fut encore banni, pour ses

opinions libérales, et vécut en Portugal et à Gibraltar, jusqu'à l'amnistie de 1833. Il ne put obtenir sa réintégration dans les cadres de l'armée, et après avoir rempli quelques postes administratifs obscurs, il fut chargé, en 1835, par la junte de Malaga, de former un corps franc, à la tête duquel il combattit énergiquement pour la cause de la reine, au plus fort de la guerre civile. Il rentra comme colonel dans l'armée régulière, et, en 1841, il fut envoyé à Cuba avec le régiment d'Isabelle II. Chargé par le général en chef d'une mission pour la métropole, en 1843, il trouva de nouveau l'Espagne en feu, combattit l'insurrection, à Madrid, sous les ordres du général Narvaez, et fut promu au grade de général de brigade. De nouveaux services lui valurent celui de maréchal de camp, en 1846. L'année suivante, il fut nommé commandant général du district oriental de Cuba et gouverneur de Santiago, où pendant trois ans son administration fut signalée par diverses améliorations et le maintien de la paix, malgré le débarquement de l'aventurier Lopez. Forcé par sa santé de revenir en Espagne, en 1851, il fut comblé d'honneurs par la reine, et nommé membre du Conseil d'outre-mer, sous-secrétaire du ministère de la guerre, sous O'Donnel, qu'il remplaça par intérim, en 1855, inspecteur de la garde civique, lieutenant général et, après une retraite momentanée, capitaine général de la Nouvelle-Castille, en 1858. Au mois de novembre de la même année, il entra, comme ministre de la marine et des colonies, dans le cabinet présidé par le maréchal O'Donnel, et remplaça celui-ci au département de la guerre pendant la durée de l'expédition du Maroc. Le maréchal Mac-Crohon vient d'être remplacé au ministère par le général don Juan de Zabala, et nommé capitaine général des îles Philippines (1860).

MAC-CULLOCH (John-Ramsay), économiste anglais, né à Wigton, en 1789, descend d'une ancienne famille du midi de l'Écosse. Il fut d'abord éditeur du journal *the Scotsman*, fondé en 1817 et l'un des plus anciens organes des opinions libérales. Nommé, en 1828, à la chaire d'économie politique créée dans la nouvelle université de Londres, il y professa cette science jusqu'en 1832. En 1838, il fut appelé au poste de contrôleur de la papeterie de la reine (*Stationery office*). Il devint associé étranger de l'Institut (sciences morales et politiques) en 1843.

Parmi les ouvrages économiques de M. Mac-Culloch, qui tous ont eu plusieurs éditions, et qui se recommandent par la défense éclairée de la liberté commerciale, nous citerons : *Dictionnaire pratique, théorique et historique du commerce et de la navigation commerciale* (Londres, 4ᵉ édit., 1855, in-8 avec cartes); *Dictionnaire géographique, statistique et historique des différentes contrées du globe* (Ibid., nouvelle édition, 1851, 2 vol. in-8) ; *Tableau descriptif et statistique de l'empire britannique* (Ibid., 1847, 2 vol. in-8), « la meilleure statistique raisonnée de la Grande-Bretagne, » selon l'économiste Blanqui; *De la richesse des nations*, par Adam Smith, avec *Vie de l'auteur*, des notes, etc. (Édimbourg, 1828; 3ᵉ édit., 1850) ; *Principes d'économie politique*, avec des recherches relatives à leur application et un tableau de l'origine et du progrès de la science (Ibid., 4ᵉ édit., 1849), l'ouvrage principal de l'auteur, traduit en français par M. Augustin Planche (Paris, 1851, 2 vol. in-18) ; il avait d'abord paru sous le titre de *Discours sur l'origine, le progrès, l'objet et l'importance de l'économie politique, suivi de l'Essai d'un cours sur les principes de cette science* (Édimbourg, 1825), et avait dès lors été traduit par M. Prévost de Genève (1825); *Traité sur les principes et l'influence pratique de l'impôt et du système d'amortissement* (Londres, 1845, in-8) ; *Littérature économique, ou Catalogue méthodique d'un choix de publications dans les diverses branches de l'économie politique*, etc. (Londres, 1845, in-8), répertoire précieux pour la bibliographie économique anglaise : *Traité sur le droit de succession*, etc. (Ibid., 1848, in-8); *Essais et traités sur divers sujets d'économie politique*, etc.

On doit en outre à M. Mac-Culloch de nombreuses brochures ou pamphlets sur toutes les questions d'actualité financière et économique, entre autres : *Essai sur les circonstances qui déterminent le taux des salaires et le sort des classes laborieuses* (Édimbourg, 1826, in-12; 2ᵉ édit., 1851), qui a été l'objet d'une savante analyse de feu Léon Faucher dans le *Journal des économistes* (tome XXXI); *Esquisse historique de la Banque d'Angleterre* avec un *Examen de la question de la prolongation des privilèges de cet établissement* (Londres, 1831, in-8); *Sur le Commerce, ses principes et son histoire* (Ibid., 1833, in-8), publication de la Société pour la propagation des connaissances utiles.

MAC-CULLOCH (Horatio), paysagiste écossais, né en 1806, à Glasgow, où son père était fabricant, fit à Édimbourg ses études artistiques, et y exposa en 1829 *les Bords de la Clyde*. Neuf tableaux de lui furent remarqués à l'exhibition de 1834. Ses œuvres sont peu connues en France, et nous nous bornerons à citer trois des plus célèbres : *Highland Lock*, *Loch-an-Eilan* (1837), et *la Forêt de Cradon* (1838), qui le fit admettre au nombre des membres de l'Académie écossaise. Cet artiste s'est fixé à Édimbourg.

MACDONALD (Laurence), sculpteur écossais, né vers 1815, ancien élève de l'Académie de Londres, depuis longtemps fixé à Rome, est surtout connu par les statues suivantes : *Andromède*, *Hyacinthe*, *Ulysse*, *Euridice*, *Aréthuse*, *Bacchante;* plusieurs d'entre elles appartiennent à de riches amateurs anglais, et ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

MAC-DOWELL (J....), général américain au service de l'Union, né dans l'État d'Ohio vers 1818, et neveu du général Cass, fut élevé en France, entra ensuite à l'école militaire de West-Point, où il eut pour compagnon le général confédéré Beauregard, et en sortit en 1838 pour servir dans l'artillerie. Au commencement de la guerre actuelle, il fut nommé brigadier général, et mis à la tête des troupes cantonnées à Alexandrie. Lorsque le général Scott, qui dirigeait les mouvements des armées fédérales, se décida, en juillet 1861, à prendre l'offensive, Mac-Dowell reçut l'ordre d'enlever d'abord Manassas-Junction, tête des chemins de fer de Virginie, pour marcher ensuite au centre contre Richmond, pendant qu'il serait appuyé dans ces opérations par les généraux Patterson et Mac-Clellan. Il se mit en marche le 15 juillet; le 17, il prit, sans coup férir, Fairfax-Court-House, évacuée par les confédérés; le 18, il atteignit Centreville, où il ne rencontra également nulle résistance. Trompée par ces apparences rassurantes, son avant-garde s'engagea sans ordre dans les forêts; mais arrivée à Bull's-Run, elle fut tout à coup foudroyée par de l'artillerie qu'elle essaya vainement d'enlever, et après trois heures d'efforts inutiles, elle fut obligée de se replier avec des pertes sensibles. Au lieu d'attendre des renforts de Patterson et de Mac-Clellan, le général Mac-Dowell, impatient de prendre sa revanche, et ne croyant d'ailleurs

qu'à une simple embuscade, lança de nouveau ses troupes à l'assaut des collines boisées hérissées d'artillerie. Après une lutte de treize heures, l'arrivée du corps confédéré de Johnson, qui venait d'échapper à Patterson, acheva la déroute de l'armée fédérale (21 juillet), qui se débanda dans le plus grand désordre. Toutefois le gouvernement ne disgracia point complétement le général vaincu : il se borna à le remplacer par Mac-Clellan et à lui donner, sous ce nouveau chef, un commandement secondaire.

Les troupes furent réorganisées le plus promptement possible, et au printemps de 1862, le général Mac-Dowell eut sous ses ordres le 1er corps de l'armée du Potomac, composé de quatre divisions, et il fut chargé du département militaire du Rapahannock. Lorsque les fédéraux, repoussés de Richmond, reculèrent devant les forces combinées du Sud, Mac-Dowell fut placé sous la direction supérieure de Pope, et il livra, avec ce dernier, les sanglants combats (20-23 août et 27-31 août) qui, soit sur le Rappahannock, soit entre Manassas et Warrenton, se terminèrent par la retraite désastreuse de l'armée fédérale au delà du Potomac. Le malheur qui semblait s'attacher à toutes ses entreprises lui avait enlevé la confiance de ses soldats : aussi le gouvernement crut-il ne pouvoir lui conserver son commandement. Un congé provisoire lui fut accordé, et les débris de son corps d'armée furent fondus dans celui de Hintzelmann. *

MACDOWELL (Patrick), sculpteur anglais, né le 12 août 1799, à Belfast (Irlande), et fils d'un commerçant qui s'était ruiné par des spéculations malheureuses, passa quatre ans dans une école de Belfast dont le maître, qui était graveur, lui enseigna les premiers éléments du dessin. En 1811, il vint en Angleterre avec sa mère, fut confié quelque temps à un ecclésiastique du Hampshire, et dut se résigner, pour échapper à la misère, à se mettre en apprentissage chez un carrossier. Enfin, un sculpteur français nommé Chenu, frappé de ses dispositions, le prit pour élève; le jeune apprenti put compléter ses études à l'Académie et débuta par une réduction en plâtre de la *Vénus au Miroir* de Donatelli.

Vers 1820, M. Macdowell obtint, au concours, l'exécution du monument funéraire élevé par souscription au major Cartwight. Puis il produisit *Céphale et Procris*, groupe en marbre; *la Jeune fille lisant*, charmante figure, achetée par l'Académie royale et dont une copie a été faite par lord Ellesmere, et toute une série de travaux pour un amateur éclairé, M. William Beaumont, aux frais duquel il alla passer huit mois en Italie. Élu membre titulaire de l'Académie en 1846, il exposa successivement : *l'Amour vainqueur*, *la Prière*, *la Mort de Virginie* et *l'Amiral Exmouth*, qui est à Greenwich. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a vu de lui cinq plâtres ou marbres pleins de grâces et de sentiment des formes féminines : on a surtout remarqué *la Jeune fille lisant*, *Ève*, *la Jeune fille se préparant au bain*. M. Macdowell a obtenu une mention.

MACÉ (Antoine-Pierre Laurent), historien français, né à Piouër, le 31 mai 1812, fut, de 1834 à 1837, élève de l'École normale, et fut reçu docteur ès-lettres en 1846, agrégé en 1849. Successivement professeur d'histoire à Nantes, Montpellier, Toulouse, Lyon, et au collége Saint-Louis, il a été, en juin 1849, attaché à la Faculté de Grenoble. Il est membre de l'Académie delphinale de cette ville ainsi que de la Société de l'histoire de France.

On a de lui : *Cours d'histoire des temps modernes* (1840, 3 vol. in-8); *Des lois agraires chez les Romains*, *De Agobardi vita et operibus* (1846), thèses; des traductions de l'*Histoire des Allobroges*, d'Aymar du Rivail (1853, in-8), et de celle *du Dauphiné au XVIIe siècle*, d'Ab. Golnitz (1854, in-8); *les Voyageurs modernes dans la Cyrénaïque et le Silphium des anciens* (1857, in-8); *Excursions aux environs de Grenoble* (1857, in-18); ainsi que des articles dans divers recueils.

MACÉ (Jean), littérateur français, est né à Paris, le 22 avril 1815, fils d'ouvriers, il fut élevé au collége Stanislas de 1825 à 1835, et chargé, l'année suivante, d'un cours d'histoire à ce collége. Après avoir été peu de temps répétiteur à Louis-le-Grand et maître de conférences à Henri IV, il fut soldat, servit dans le 1er léger, de 1842 à 1845, et fut caporal pendant trois ans. Il fut racheté du service militaire par Théodore Burette, son ancien professeur d'histoire, dont il resta le secrétaire jusqu'à la mort de cet homme distingué, en 1847.

Rédacteur du journal *la République*, en 1848, M. J. Macé quitta Paris après le coup d'État du 2 décembre, se retira au pensionnat du Petit-Château, à Blebenheim, et resta dix ans sans donner signe de vie. Il fit paraître alors son *Histoire d'une bouchée de pain*, lettres à une petite fille, sur nos organes et leurs fonctions (1861, in-18; nombreuses éditions), l'un des livres les plus goûtés de vulgarisation scientifique à la portée des enfants. Il a donné depuis : *Contes du Petit-Château* (1862, in-18); *Théâtre du Petit-Château* (1862, in-8); *Arithmétique du Grand-Papa ou Histoire de deux petits marchands de pommes* (1863, in-18), etc. Il a fourni de très-bonne heure des articles à des revues, et est devenu, en 1864, conjointement avec Stahl, fondateur et co-directeur du recueil *le Magasin d'éducation et de récréation*. M. J. Macé a organisé, en 1863, la société des bibliothèques communales du Haut-Rhin, dont il a raconté l'histoire dans une nouvelle *Morale en action* (1865), et développé le système dans des articles de journaux. *

MAC-GREGOR (Jonh), économiste anglais, né à Stornoway (comté de Ross), en 1797, mort à Boulogne-sur-mer, le 23 avril 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MACHELARD (Eugène), jurisconsulte français, né à Carpentras, le 20 mars 1815, fit ses études et son droit à Poitiers. Reçu docteur, il se fit inscrire d'abord au barreau de cette ville, devint suppléant à la Faculté de droit de Caen, puis à celle de Paris (1844) et suppléa successivement MM. Bravard et Blondeau. Il obtint au concours, à la mort de Ducaurroy (1850), la chaire de droit romain qu'il a occupée depuis. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

On a de lui : *Textes de droit romain expliqués, à l'usage de la Faculté de droit de Paris* (1856 et 1856) in-8); *Des obligations naturelles en droit romain* (1860-1861, 2 vol. in-8); quelques dissertations, etc.

MACHET (Louis-Philibert), auteur religieux français, né à Reims, vers la fin du siècle dernier, a publié sur divers sujets et notamment sur la religion catholique, plusieurs écrits qu'il a signés de l'initiale *M.* : *Du système de la loi naturelle* (1826), considérée comme une hérésie; *Traité métaphysique des dogmes de la Trinité*, *De l'incarnation*, etc. (1827); *la Religion constatée universellement* (1823, 2 vol. in-8), à l'aide des sciences et de l'érudition moderne; *la Religion expliquée catholiquement* et défendue contre les erreurs, etc. (1837, 2 vol. in-8); *l'Art d'être heu-*

reux dans toutes les conditions (1844, in-8); *Prodiges et merveilles* (1854), etc. Cet auteur a collaboré à divers journaux légitimistes et écrit des brochures sur des questions politiques.

MAC-INTOSH (Maria), romancière américaine, née à Sunbury (Géorgie), au commencement du siècle, passa ses vingt premières années dans sa ville natale auprès de sa mère, et après la mort de celle-ci, alla résider dans sa famille à New-York. En 1835, des revers de fortune la forcèrent de recourir à sa plume pour vivre, et elle entreprit, sous le pseudonyme de *Tante Ketti* (Aunt Ketty), une série de livres pour les enfants, destinés, comme les *Contes de Peter-Parley* (voy. GOODRICH), à leur enseigner par des exemples les différentes vertus morales, ainsi que l'histoire, la géographie et les éléments des sciences. Son premier volume : *Blind Alice*, où elle montrait le bonheur que procure la bienfaisance, parut en 1841. Elle donna successivement plusieurs volumes du même genre, réunis plus tard sous le titre de *Contes de la tante Ketty* (Aunt Kitty's Tales, 1847, in-12).

Miss Maria Mac-Intosh donna ensuite divers romans moraux, la plupart en un seul volume, qui ont eu d'assez nombreuses éditions en Amérique et en Angleterre, et dont quelques-uns ont été traduits en français à Genève : *Conquest and Self-Conquest* (New-York, 1844, in-18); *Woman an Enigma* (1844, in-18); *Praise and Principles* (1845, in-8); *the Cousins* (1845, in-18), nouvelle pour les enfants; *To Seem and to Be* (in-12, 1846); *Charms and counter charms* (1846, in-12); *the Lofty and the Lowly* (1853, 2 vol. in-12), esquisse sur les mœurs du sud des États-Unis; *Violet, ou la Croix et la couronne* (Violet, or, etc., Boston, 1856, in-12), etc.; elle a publié en outre un recueil d'articles écrits à diverses époques et rattachés les uns aux autres par un léger fil : *Evenings at Donaldson Manor* (New-York, 1847, in-12), et une étude philosophique et morale sur le rôle de la femme en Amérique : *Woman in America* (Ibid., 1850, in-12).

MAC-IRVAINE (Charles-Petit), théologien américain, évêque anglican de l'Ohio, né à Burlington (New-York), vers la fin du dernier siècle, fut reçu docteur en théologie au collége de Princeton. Ordonné ministre, il passa sept ans à l'école militaire de West-Point, en qualité de chapelain. Chargé pendant quelque temps d'une paroisse de Brooklyn (New-York), il fut nommé en 1832 évêque de l'Ohio, et résida depuis à Cincinnati. Il jouit d'une réputation méritée comme prédicateur et comme polémiste. On a de lui un grand nombre de brochures et d'adresses principalement dirigées contre les doctrines puséistes, et réunies en deux volumes sous le titre de *Discourses* (New-York, 2 vol. in-8), puis *Evidences of Christianity in their external or historical division* (New-York, 1832, in-12); un recueil de vingt-deux sermons : *la Vérité et la vie, the Truth and the Life* (New-York, 1855, in-8), etc.

MACKAU (Ange-René-Armand, baron DE), amiral français, ancien ministre, est né à Paris, le 19 février 1788, mort le 15 mai 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MACKAY (Charles), poëte anglais, né à Perth (Écosse), en 1812, passa son enfance à Londres et sa jeunesse en Belgique. Ses premiers vers, publiés en 1844, le mirent en relation avec l'éditeur du *Morning Chronicle*, auquel il collabora plusieurs années. En 1844, il alla fonder à Glascow l'*Argus*, organe du parti whig, et le dirigea jusqu'en 1847, époque à laquelle il se retira pour écrire les articles politiques de l'*Illustration* de Londres. M. Mackay a pris un rang honorable parmi les poëtes anglais, et quelques-uns de ses ouvrages sont signalés avec éloge : *l'Espérance du monde* (1837); *Voix de la foule* (1844); *Voix des montagnes* (1846); *Égérie* (1850).

MACKENZIE (Collin), officier anglais, né vers 1815, accompagnait sir Williams lorsque ce dernier fut traîtreusement assassiné à Caboul par les ordres d'Akhbar-Khan. En 1846, il fut mis à la tête d'un régiment sikh de nouvelle formation et prit, en 1848, le commandement d'une brigade de troupes anglaises, pendant la guerre de Nizam. Après avoir occupé le Dekkan, il revint en Angleterre, en 1852. — Sa femme, qui l'a accompagné dans l'Inde, a écrit ses aventures sous ce titre : *Six années dans l'Inde* (Six years in India; Londres, 1853, 3 vol. in-8).

MACKIE (John-Milton), écrivain américain, né en 1813, à Wareham (Massachussets), prit ses degrés à Brown University (Rhode-Island), en 1832, et y fut répétiteur de 1834 à 1838. Il est auteur d'une *Vie de Leibnitz* (1845); d'un volume qui fait partie de la *Biographie américaine* de Sparks : *Vie de Samuel Gorton* (Life of Samuel Gorton, 1848), l'un des premiers pionniers de Warwick (Rhode-Island); d'une relation originale d'un voyage dans le midi de l'Europe, sous ce titre : *Cosas de España, ou Un Voyage à Madrid par Barcelone* (Cosas de España, or going to Madrid, etc., 1855, in-12), etc. Il a fourni de nombreux articles particulièrement sur la littérature et l'histoire de l'Allemagne, à différentes revues, entre autres au *North American Review*.

MACKINNON (William-Alexander), littérateur et homme politique anglais, né en 1789, en Écosse, où il est chef du clan qui porte son nom, étudia le droit à l'école de Lincoln. Sa vie parlementaire commença en 1830; l'année suivante, il força le ministère, en divisant la Chambre, à prendre pour base de la réforme électorale le recensement de 1831 au lieu de celui de 1821, qui aurait restreint le nombre des électeurs admissibles. Après avoir appuyé la politique conservatrice, il s'est déclaré, depuis l'adoption du libre échange qu'il a propagé par ses écrits, pour le nouveau parti libéral. De 1831 à 1852, il a siégé pour Lymington; en mars 1853, il a remplacé son fils contre l'élection duquel le bourg de Rye avait protesté, et a été réélu en 1857.

M. Mackinnon a publié divers ouvrages estimés sur l'histoire et l'économie politique : *l'Opinion publique* (Public opinion); *De la Circulation monétaire* (Thoughts on the currency question); *Histoire de la civilisation* (The History of Civilisation), etc. Il est associé à diverses compagnies savantes, dont les recueils scientifiques ont reçu de lui plusieurs communications.

MACLEOD (Xavier-Donald), romancier américain, né à New-York, le 17 novembre 1821, prit les ordres dans l'Église épiscopalienne, en 1845; mais, dans un voyage en Europe (1848), il se fit catholique. Il avait débuté, en 1841, par des nouvelles et des poésies dans les revues. Il a écrit, depuis son retour d'Europe, plusieurs romans intéressants et habilement conduits : *le Désœuvré et les Alpes, ou Pynnshurst et ses excursions* (The Idler and the Alps, or, etc.; New-York, 1852, in-12); *la Pierre de sang* (The Bloodstone; New-York, in-12); *Lescure, ou le Dernier marquis* (Lescure, or, etc., in-12), et une *Vie de Walter Scott*, extraite en partie de celle de Lockhart.

MACLISE (Daniel), peintre anglais, né le 25 janvier 1811, à Cork (Irlande), fut obligé, malgré sa prédilection pour les beaux-arts, de travailler quelque temps chez un banquier. Mais il étudiait en secret le dessin et l'anatomie. En 1828, il vint à l'Académie royale de Londres, et gagna l'année suivante le prix accordé à la meilleure copie d'un tableau de maître. En même temps, il envoya au *Fraser's Magazine* des dessins, des caricatures et même des pièces de vers. Après être venu en France, il donna sa première toile historique, *le Choix d'Hercule* (1831), qui lui valut la médaille d'or et le droit de passer trois années en Italie; il préféra rester en Angleterre, où sa facilité prodigieuse ne tarda pas à lui assurer une fortune assez considérable.

Cet artiste, qui a abordé tous les genres, paraît surtout réussir dans les scènes familières ou demi-historiques. Suivant l'usage, il a traité des sujets connus qu'il a empruntés soit à Shahspeare: *Puck* (1832), *Macbeth et les sorcières*, *Malvolio et Olivia*, une scène d'*Hamlet* (1843), tous quatre à la galerie Vernon; soit à Th. Moore : *Origine de la harpe* (1845); soit à W. Scott : *Robin Hood et Richard Cœur de Lion dans la forêt Verte;* ou enfin au roman de Gil Blas : *Gil Blas et le parasite*, peint pour la reine; *Gil Blas s'habillant en cavalier* (1840). Au même style appartiennent : *François I*er *et Diane de Poitiers* (1833); *le Vœu des dames* (1835), qui le fit élire associé de l'Académie; *les Gipsies*, *Midas*, à la galerie de la Reine; *Salvator Rosa peignant Masaniello* (1840); *le Départ* et *le Retour du chevalier*, *le Sommeil de la beauté*, acquis par l'Alliance des arts; *le Jeu de la savate* (1844), etc.

Dans la peinture d'histoire, il a exposé : *l'Entrevue de Henri VIII et d'Anne de Boleyn*, *Charles I*er *et Cromwell*, *le Banquet de Macbeth*, à lord Chesterfield; *Chevaliers du temps de Henri VIII* (1847); *le roi Alfred au camp des Danois* (1852), etc. Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, deux grandes allégories, *la Chevalerie* et *la Justice*, et *les Fiançailles de Strongbow et de la princesse Éva* (1854).

On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Manoir du baron*, *l'Épreuve du toucher*. Cet artiste a illustré un grand nombre d'*Annuaires*, d'*Albums*, de *Keepsakes*, de romans même; il a aussi travaillé pour les arts industriels, et l'on cite de lui les dessins d'une magnifique table de marqueterie pour le duc de Northumberland, et ceux d'une table de jeu en porcelaine, représentant les *Sept âges*. Il est, depuis 1840, membre de l'Académie royale.

MACLURE (sir Robert-John Le Mesurier), navigateur anglais, célèbre par la découverte du passage du N. O. dans les mers polaires, est né le 18 janvier 1807, à Wexford (Irlande). Fils d'un capitaine d'infanterie, il fut, par les soins du général Le Mesurier, élevé au collége d'Éton, puis à l'École militaire de Sandhurst, et obtint un brevet de midshipman à bord du vaisseau *la Victoire*. Après six ans de navigation dans les eaux de l'Amérique et des Indes, il fit avec le capitaine G. Back son premier voyage aux mers arctiques, et le zèle qu'il y déploya lui valut le grade de lieutenant. De 1837 à 1846, il fut employé au service des côtes du Canada. En 1848, il accompagna, en qualité de second, sir J. C. Ross (voy. ce nom) dans sa périlleuse expédition à la recherche de Franklin.

La troisième campagne de sir J. Maclure, qui venait d'être promu lieutenant de vaisseau, devait résoudre un problème dont la solution n'avait jusqu'alors pu être trouvée par les efforts multipliés de tant de navigateurs. *L'Investigator* et *l'Entreprise*, qui la composaient sous les ordres du capitaine Collinson, quittèrent Plymouth le 20 janvier 1850, et firent voile de conserve jusqu'au détroit de Magellan, où une tempête les sépara. Resté seul, M. Maclure, persistant à remplir la mission de l'Amirauté qui était encore de rallier l'équipage de Franklin, gagna les mers du pôle, doubla les caps Bathurst et Parry, et découvrit à 50 milles au nord une terre couverte de hautes montagnes et de vallées verdoyantes qu'il nomma île Baring. Un peu plus loin, sur l'île du Prince-Albert, il rencontra une peuplade d'indigènes qui n'avaient jamais eu de communications avec les Européens. Traversant ensuite le détroit du Prince-de-Galles, il pénétra dans celui de Barrow, c'est-à-dire dans l'océan Atlantique, et reconnut alors qu'il venait de découvrir le passage au nord-ouest (26 octobre 1850).

Malgré cette découverte inespérée, il continua ses explorations dans ces hautes latitudes, et consacra les deux hivernages forcés qu'il fit au milieu des glaces à reconnaître et à relever exactement la géographie des endroits inconnus où, le premier, il avait mis le pied. De retour en Angleterre en 1853, il fut nommé capitaine, reçut, en 1855, du Parlement une somme de 5000 livres (125000 fr.) à titre de récompense publique, et fut créé chevalier à vie. On peut consulter sur les résultats de cette expédition la *Relation* rédigée par le capitaine Osbor, d'après les documents de sir Maclure (*A Narration of the discovery of the North-West passage;* Londres, 1856, in-8).

MAC-MAHON (Marie-Edme-Patrice-Maurice de), duc de Magenta, général français, sénateur, né à Sully (Saône-et-Loire), le 13 juillet 1808, descend d'une ancienne famille catholique irlandaise qui s'attacha à la destinée des Stuarts. Fils d'un pair de France, qui fut un des amis personnels de Charles X, il fut reçu, en 1825, à l'École militaire de Saint-Cyr, entra dans le corps d'état-major, fit ses premières armes durant l'expédition d'Alger, assista comme aide de camp du général Achard au siége d'Anvers, devint capitaine en décembre 1833 et retourna en Afrique, où il se signala par plusieurs actions d'éclat, notamment, en 1837, à l'assaut de Constantine. Ayant passé dans l'infanterie, il commanda le 10e bataillon de chasseurs à pied et servit, comme lieutenant-colonel, dans la légion étrangère; il fut nommé colonel le 24 avril 1845, général de brigade le 12 juin 1848, et administra en cette qualité la subdivision de Tlemcen. Il fut élevé, le 6 juillet 1852, au grade de général de division. Officier de la Légion d'honneur dès novembre 1837, commandeur en juillet 1849, il fut promu grand officier le 10 août 1853.

Après avoir commandé la division de Constantine, il fut rappelé à Paris, en avril 1855, puis nommé, au mois d'août suivant, au commandement d'une division d'infanterie, dans le corps du maréchal Bosquet, en Crimée. Il fut chargé, lors de l'assaut donné, le 8 septembre, à Sébastopol, du périlleux honneur d'enlever les ouvrages de Malakoff, qui étaient la clef de cette place. En quelques instants il réussit, grâce à l'incroyable élan de ses troupes, à y pénétrer, résolut de s'y maintenir « mort ou vivant, » et résista pendant plusieurs heures aux attaques désespérées des Russes, qui, lassés par son énergique opiniâtreté, se résolurent enfin à la retraite. Le rang de grand-croix de la Légion d'honneur (22 septembre 1855), et plus tard la dignité de sénateur (24 juin 1856) furent la récompense de cet éclatant fait d'armes.

En 1857, le général Mac-Mahon commandait une division d'infanterie pendant l'expédition de

Kabylie, où il se distingua en chassant les Kabyles de leurs postes les plus escarpés; il fut, peu après, nommé commandant en chef des forces de terre et de mer en Algérie. Appelé, dès le commencement de la nouvelle guerre d'Italie (23 avril 1859) au commandement du deuxième corps de l'armée des Alpes, il prit une part signalée à la victoire de Magenta (4 juin) et se vit nommé, sur le champ de bataille même, duc de Magenta et maréchal de France.

Chargé de représenter la France au couronnement de Guillaume III, roi de Prusse, le maréchal Mac-Mahon déploya une pompe extraordinaire (novembre 1861). A son retour, il fut nommé au commandement du 3e corps d'armée, en remplacement du maréchal Canrobert (14 octobre 1862). Par décret du 1er septembre 1864, il a été nommé gouverneur général de l'Algérie. Il se rendit aussitôt à son poste, et sa première proclamation (19 septembre) exposa le programme des idées impériales qui allaient être mises en pratique.

Le duc de Magenta avait un frère plus jeune, M. Joseph Mac-Mahon, qui, parvenu au grade de capitaine, quitta le service en 1830, et fut élu membre du conseil général de Saône-et-Loire. — Il est mort en juillet 1865.

MAC-NAB (sir Allan-Napier, 1er baronnet), homme politique anglais, né en 1798, à Niagara, et fils d'un officier général, n'avait que quatorze ans lorsqu'il s'engagea dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit les campagnes de 1814 et 1815 contre les Américains; sa bravoure lui mérita le grade d'enseigne. Lorsqu'en 1816 on réduisit les cadres de l'armée, il vint à Toronto étudier le droit, fut admis en 1824 au barreau, puis s'établit à Hamilton, village qui, grâce à son infatigable dévouement, est devenu aujourd'hui une importante cité. Élu en 1830 député du comté de Wentworth où il résidait, il siégea à l'assemblée du Haut-Canada, puis au parlement canadien jusqu'en 1855, présida plusieurs fois l'un ou l'autre de ces corps politiques, et devint en 1856 chef du cabinet (*prime minister*).

Durant l'insurrection des patriotes (1837-1838), sir A. M'Nab commanda la milice anglaise et fut placé en observation sur la frontière. Au mépris de ses instructions qui lui défendaient d'entreprendre aucune démonstration hostile sur le territoire de l'Union, il ordonna à l'un de ses détachements de s'emparer la nuit du vapeur américain *la Caroline* et d'y mettre le feu. Cet ordre barbare fut exécuté et l'État de New-York réclama une réparation éclatante que le gouvernement anglais n'osa pas contester, mais qu'il parvint à éluder. On envoya à l'auteur de ce coup de main le titre de chevalier. Sir A. M'Nab est un homme d'une grande énergie; il est très-estimé de ses concitoyens, qui le regardent comme le chef du parti saxon (*loyalists*). C'est à son zèle que l'on doit une partie des améliorations agricoles et commerciales qui se sont produites dans la colonie, et notamment l'établissement du chemin de fer Great-Western canadien. En 1858, il reçut le titre de baronnet, et en 1860, il fut nommé aide de camp de la reine avec le grade de colonel honoraire. — Sir All. Mac-Nab est mort en 1862.

MAC-NEILL (Duncan) ou **M'NEILL**, avocat écossais, né en 1793, fit ses études aux universités d'Édimbourg et de Saint-André, et fut admis en 1816 au barreau écossais. Ses opinions conservatrices lui firent donner, en 1834, la charge de *solicitor general* (procureur général) d'Écosse; il la résigna l'année suivante et la reprit un moment sous l'administration de sir R. Peel (1841). Depuis 1843, il représenta, au Parlement, le comté d'Argyll. M. M'Neill s'est fait, dans son pays, une réputation méritée par son érudition et ses recherches en législation; ses confrères l'ont choisi pour doyen de leur corporation, et le gouvernement l'a nommé, en 1842, lord avocat d'Écosse et procureur de la reine.

MAC-NEILE (révérend Hugues), théologien protestant irlandais, né en 1795, à Ballycastle, près de Belfast, abandonna l'étude du droit pour celle de la théologie et prit ses gardes universitaires au collége de la Trinité à Dublin. Après avoir épousé la fille du dernier archevêque de cette ville, le docteur Magee, dans la famille duquel il avait donné des leçons, il se fit connaître par ses attaques véhémentes contre le clergé catholique, et devint un des prédicateurs les plus en vogue de Liverpool. Il a prêché à Londres, et l'on a beaucoup vanté ses talents oratoires. Il a publié des *Sermons* et quelques écrits de controverse.

MAC-SHEEHY (Jean-Bernard-Louis), journaliste français, né à Paris, le 4 décembre 1783, d'une famille irlandaise réfugiée en France avec les Stuarts, était sous-lieutenant de cavalerie en 1802; il fit, à la grande armée, la campagne de 1805 à 1809, où il fut blessé deux fois, et gagna en Portugal le grade de chef d'escadron (1813). Il continua de servir sous la Restauration, prit part à l'expédition d'Espagne, et donna en 1834 sa démission de lieutenant-colonel. Collaborateur de *la Quotidienne* depuis un grand nombre d'années, M. Mac-Sheehy devint gérant de cette feuille en 1845, et, en 1847, administrateur de *l'Union monarchique*, aujourd'hui *l'Union*, l'organe le plus accrédité du parti légitimiste. On lui doit quelques ouvrages militaires : *Relations de la campagne de Saxe; Du Service de la cavalerie légère en campagne*, etc.

MACREADY (William-Charles), célèbre tragédien anglais, est né à Londres, le 3 mars 1793. Son père, qui dirigeait une troupe de province en même temps qu'une agence dramatique, voulut l'éloigner du théâtre où il avait eu une vie précaire, et le destina au barreau. Mais vers 1819, sa position s'embarrassa, et le jeune homme, malgré le concours que lui offraient des amis, pour achever à Oxford une éducation brillamment commencée, voulut suivre son goût pour le théâtre. Il débuta avec succès à Birmingham dans le rôle de Roméo, et devint à dix-sept ans chef d'emploi et régisseur de la scène. A la fin de 1814, M. Macready, se séparant de son père, parcourut les comtés du Nord, l'Irlande et l'Ecosse, et obtint enfin un engagement pour Londres. Il y parut, le 16 septembre 1816, au théâtre de Covent-Garden, dans le rôle d'Oreste de *la Mère abandonnée*. Il eut toutefois de la peine à se faire une place auprès de Kean, Kemble et Young, favoris du public à cette époque. On lui disputa longtemps l'interprétation des œuvres de Shakspeare, qu'il n'obtint qu'après ses belles créations dans *Virginius*, *Mirandola* et *Rob-Roy*. Ce fut à Drury-Lane qu'il joua la plupart des drames de M. Sheridan Knowles, entre autres *Caius Gracchus* et *Guillaume Tell*. Après avoir entrepris deux fois inutilement de lutter avec les théâtres royaux en organisant une troupe rivale, il alla donner des représentations en Amérique (1826), puis à Paris (1828). Son second voyage aux États-Unis fut interrompu, à New-York, d'une manière tragique : une rixe, suscitée, dit-on, par la jalousie d'un acteur américain, et dans laquelle les soldats durent intervenir, coûta la vie à une trentaine de personnes. De retour à Londres, il joua de temps

en temps à Hay-Market, mais le mauvais état de sa santé le força de prendre sa retraite le 8 février 1851.

MADAGASCAR (roi de). Voy. Radama II.

MADDEN (sir Frédéric), archéologue anglais, né à Portsmouth, en 1801, est le septième fils d'un capitaine d'infanterie de marine. Sur la recommandation de Roscoe, qu'il avait assisté dans la rédaction d'un catalogue de manuscrits, il entra, en 1826, à la bibliothèque du British Museum, pour travailler au classement des imprimés, devint, en 1828, conservateur adjoint au département des manuscrits, et conservateur titulaire en 1837. Cinq ans auparavant, il avait été créé chevalier de l'ordre de Hanovre par Guillaume IV. Ses travaux ont principalement trait aux premiers siècles de la littérature anglaise, dont il a remis plusieurs monuments en lumière; nous citerons les publications suivantes : *Havelock le Danois* (Havelock the Dane, 1828), chronique rimée du XIIIe siècle, imprimée pour le club Roxburghe et accompagnée d'un glossaire; *Dépenses privées de Marie Stuart* (Privy purse expenses of the Queen Mary, 1831, in-8); *William and the Werwolf* (1832); *Ornements tirés des manuscrits et des premiers livres imprimés* (Illuminated ornaments, 1833, in-4); *Gesta Romanorum* (1838); *Sir Gawayne* (1839), collection d'anciennes légendes anglaises et écossaises sur ce chevalier; *Layamon's Brut* (1847, 3 vol. in-8), paraphrase poétique du poëme de Wace, traduite du saxon avec notes et glossaire; *Paléographie universelle* (Universal palæography, 1850, 2 vol. in-8), version de l'ouvrage français de Silvestre; *la Sainte Bible* (the Holy Bible, 1850, 4 vol. in-4), éditée d'après la version de Wycleff, et contenant d'un bout à l'autre les variantes des deux plus anciens manuscrits. Sir F. Madden a travaillé vingt-deux ans à la collection de ce grand ouvrage, qu'il a publié de concert avec son collègue, le révérend J. Forshall. Il appartient à la Société des antiquaires de Londres.

MADESCLAIRE (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Tulle (Corrèze), le 22 mars 1803, et fils d'un employé des finances, entra dans le commerce, et dirigea une brasserie avec succès. Avant 1848, il faisait partie de l'opposition radicale, fut membre du conseil municipal de Tulle et eut de nombreux démêlés avec le pouvoir. Nommé représentant du peuple, par 25 183 voix, le troisième sur une liste de huit élus, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation du Président et de ses ministres. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et prit part aux essais de résistance tentés contre le coup d'État du 2 décembre, qui l'a rendu à la vie privée.

MADIER DE MONTJAU (Paulin), magistrat et homme politique français, né en 1785, à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), est fils d'un membre royaliste de la première Constituante qui fut anobli au retour des Bourbons. Après avoir rempli les fonctions d'auditeur au conseil d'État et d'inspecteur général des droits réunis, il entra, en 1813, à la Cour impériale de Nîmes avec le titre de conseiller. Maintenu par le nouveau gouvernement, il fut du petit nombre des magistrats qui s'efforcèrent, au nom de la loi et de l'humanité, de réprimer les horribles excès commis dans le Midi par les bandes des Truphémy et des Trestaillon. A la fin de février 1820, il dénonça, dans une pétition adressée à la Chambre des Députés, les excès de la réaction absolutiste et cléricale; cette pétition, corroborée par un mémoire à l'appui, donna lieu aux plus orageuses discussions. Traduit devant la Cour de cassation, en séance solennelle, M. Madier se défendit lui-même avec beaucoup d'énergie; mais il fut condamné à la censure, parce qu'il s'était refusé à révéler à la Cour les noms des individus coupables des faits dénoncés.

Après 1830, il obtint le poste de procureur général à Lyon, puis un siége à la Cour suprême (décembre 1831). Élu député en juin 1830 par Castelnaudary, il prit part à l'établissement de la dynastie d'Orléans, fut réélu jusqu'en 1837 par le collége de l'Argentière, et siégea, pendant dix ans, parmi les conservateurs. En 1841, il prit la plume pour signaler les tendances réactionnaires du pouvoir, se repentit de les avoir encouragées par ses votes, pencha vers le parti légitimiste, qualifia le gouvernement de Juillet « d'épouvantable abus de pouvoir, » et fut un des fondateurs, en 1846, du journal *l'Esprit public*, qui représentait les oppositions réunies. Le 19 avril 1848, pour protester contre des atteintes portées à l'inamovibilité des magistrats, il donna avec éclat sa démission de conseiller à la Cour de cassation. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1818. — Il est mort en mai 1865.

MADIER DE MONTJAU (Noël-François-Alfred), avocat et homme politique français, fils aîné du précédent, né à Nîmes, en 1814, s'inscrivit au barreau à la Cour royale de Paris, en 1838, et se fit connaître en plaidant des causes politiques. Il prit une part active à la révolution de 1848. Après les journées de Juin, il défendit un grand nombre d'insurgés et plaida plusieurs fois pour le journal *le Peuple*. Élu représentant à l'Assemblée législative par le département de la Saône, en mars 1850, il vit son élection annulée; mais il fut réélu et vota constamment avec la Montagne. Lors du coup d'État du 2 décembre, il prit part aux premières tentatives de résistance, fut blessé sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, et expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852. — Son frère, M. Édouard MADIER DE MONTJAU, également avocat, fut compromis dans l'affaire du 13 juin 1849, passa en Belgique et fut condamné, par contumace, par la Haute-Cour de Versailles.

MADOU (Jean-Baptiste), peintre et lithographe belge, né à Bruxelles, en 1796, étudia sous Célestin François, cultiva, comme son maître, la peinture de genre et dut sa renommée à la correction de son dessin et au choix heureux de ses sujets. Il fit aussi de la lithographie, et concourut, dès 1825, à un grand nombre de publications illustrées. Il est membre effectif de l'Académie royale de Belgique, associé de l'Académie d'Anvers, professeur à l'École royale de Bruxelles, professeur de dessin du comte de Flandre et de la princesse Charlotte, et chevalier de l'ordre de Léopold.

M. Madou a principalement exécuté, comme peintre, *les Musiciens ambulants*, *le Marchand de bijoux*, *le Proscrit*, *les Pages à la ferme*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Paysans dans l'admiration* (1835-1850); *les Trouble-fête*, acquis par le gouvernement belge; *la Fête au château*, admis tous deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855: comme lithographe : *Voyage pittoresque dans les Pays-Bas* (1821-1828); *Dessins et costumes belges, anciens et modernes*, avec

M. Eeckout (1825-1827); *Scènes de la vie des peintres de l'école flamande et hollandaise* (Bruxelles et Paris, 1840, in-fol., 120 pl.). Il a illustré, en 1835, l'ouvrage intitulé : *Physionomie de la société en Europe de Louis XI à nos jours*. Cet artiste a obtenu chez nous, en 1855, une médaille de seconde classe, et la décoration de la Légion d'honneur.

MADOZ (Pascal), homme politique espagnol, né à Pampelune, le 17 mai 1806, fut envoyé, à quatorze ans, à l'université de Saragosse, pour étudier le droit, prit, malgré sa jeunesse, une part active au mouvement libéral, et fut, en 1823, du nombre des défenseurs du château de Monzon; tombé aux mains des Français, qui l'assiégèrent, il fut jeté en prison et y passa plusieurs mois, avant d'être relâché. Ayant repris le cours de ses études, il obtint son diplôme de docteur en droit, à la suite d'un brillant examen; mais à peu de temps de là, on l'expulsa de l'université, sous prétexte qu'il professait des opinions jansénistes, et comme il lui était interdit, d'après un arrêté du ministre Calomarde, de pratiquer le barreau avant l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva dénué de ressources. Ce fut alors qu'il se retira en France et qu'il résida à Tours, jusqu'à l'édit d'amnistie rendu par la régente Marie-Christine. S'étant établi à Barcelone, la cité la plus littéraire de l'Espagne, il prit la direction d'un *Dictionnaire géographique universel* (Diccionario geografico universal; Barcelone, 1829-1834, 10 vol. in-8), commencé par Bergnes et continué par lui depuis la lettre B. Puis il édita un autre ouvrage de moindre importance, quoique plus étendu, intitulé : *Recueil universel des causes célèbres* (Coleccion de causas celebres; Ibid., 20 vol. in-8); la partie consacrée à l'Espagne comprend le tiers de l'ouvrage. Il dirigea aussi *le Catalan*, journal d'opposition.

En 1835, M. Madoz se fit inscrire au tableau des avocats de Barcelone. Nommé, dans la même année, juge au tribunal civil de cette ville et gouverneur de la vallée d'Arran, il dut ce dernier poste à la vigueur avec laquelle il combattit les bandes carlistes, qu'il ne cessa de harceler pendant dix-huit mois, à la tête d'un bataillon de miliciens et de volontaires. Sa popularité lui valut, en 1836, le mandat électoral de la province de Lerida, qui, pendant vingt ans, lui est restée fidèle. En 1843, il se tourna contre Espartero, souleva une partie de la Catalogne, et joua un rôle important au milieu de cette lutte, à la fin de laquelle il refusa le portefeuille des finances et un siége au tribunal suprême de justice qui lui étaient offerts. La fortune tourna bientôt contre lui : jeté en prison, au mois de février 1844, avec son ami Manuel Cortina, il y resta plus de trois mois, et reprit ensuite sa place dans les rangs de l'opposition constitutionnelle.

Lorsque la révolution de 1854 eut éclaté, il fut invité par ses amis de Barcelone à user de son influence pour faire cesser la lutte des ouvriers et des fabricants de cette ville : du 28 juillet au 4 août, il fit les plus grands efforts de conciliation, et ne repartit qu'après avoir rétabli les bons rapports. Nommé, le 9 août, gouverneur de Barcelone par le nouveau ministère, il combattit le choléra par les mesures de salubrité les mieux entendues, fit donner du travail aux ouvriers et des secours aux pauvres, et organisa les salaires. La ville lui décerna une couronne civique, et inscrivit les services qu'il avait rendus sur une table commémorative, et le gouvernement lui offrit les grand's croix d'Isabelle et de Charles III, ainsi que le titre de comte de Tremp. M. Madoz refusa ces dernières faveurs, rentra aux Cortès et y devint le chef reconnu du parti progressiste; bientôt il fut porté au fauteuil de la présidence par un vote presque unanime et il dirigea les débats avec une rare impartialité.

Nommé, le 21 janvier 1855, ministre des finances, l'œuvre capitale de son administration fut la loi de désamortissement (*desamortisacion*), proposée le 8 février et par laquelle il décrétait la vente immédiate de tous les biens appartenant à l'État, aux établissements de bienfaisance et d'instruction publique, aux communes et au clergé. Cette mesure hardie, à la fois politique et financière, rencontra de grands obstacles, notamment de la part de l'Église, à laquelle le concordat de 1851 reconnaissait le droit d'acquérir et de posséder; adoptée pourtant, le 1er mai, par les Cortès, et sanctionnée avec beaucoup de répugnance par la reine, elle neutralisa les négociations déjà entamées à ce sujet avec le saint-siége, et amena plus tard une rupture complète. Au mois de juin 1855, M. Madoz saisit, pour quitter le cabinet, le prétexte d'un dissentiment à propos de la milice nationale, et reprit sa place sur les bancs de la gauche. Lors de la révolution du 14 juillet 1856, il présida la dernière séance des Cortès, fit adopter un vote de non-confiance contre le nouveau ministère formé par O'Donnell, et, se mettant à la tête d'un détachement de la milice, donna l'exemple d'une vive résistance. A l'issue de la lutte, il réussit à se cacher, puis à gagner l'étranger.

M. Madoz est auteur d'un ouvrage estimé, un des meilleurs qu'ait produits l'Espagne moderne, et qui lui a coûté de longues années de recherches; nous voulons parler de son *Dictionnaire géographique, statistique et historique de l'Espagne* (Diccionario geografico, estadistico y historico de España; Madrid, 1848-1850, 16 vol. in-4), vaste répertoire, un peu confus peut-être, mais exact et fort détaillé, dont il fut à la fois l'éditeur, le vendeur et l'imprimeur, ayant organisé, à ses frais et dans ce seul dessein, un vaste établissement typographique. Au reste, il reçut du gouvernement, pour cette œuvre, un puissant concours, qui se traduisit, assure-t-on, par une somme de 2 millions de réaux (environ 500 000 fr.) de subventions diverses et par des souscriptions imposées, en guise d'appointements, aux employés des ministères.

MADRAZO (don Federico MADRAZO Y KUNT, dit), peintre espagnol, né à Rome, le 12 février 1815, et baptisé dans la basilique de Saint-Pierre avec des circonstances romanesques, racontées depuis par M. Eugenio Ochao, son beau-frère, est fils du peintre José Madrazo, mort en 1859, dont il reçut ses premières leçons. Il étudia à Paris, sous M. Winterhalter, et exposa à plusieurs de nos salons, mais presque toujours avec des retards qui motivent l'absence de son nom dans les livrets. En 1855, au contraire, l'inscription anticipée au livret d'un tableau non classé induisit MM. Planche et Th. Gautier dans une erreur dont l'artiste demanda compte au premier devant les tribunaux. Peintre de la cour de Madrid, M. Madrazo est recherché surtout comme portraitiste. Il avait fondé à Madrid, en 1835, une petite revue artistique espagnole.

On a de cet artiste : *Godefroid de Bouillon*, portrait historique (1838); *Godefroid proclamé roi de Jérusalem*, au musée de Versailles (1839); *Marie-Christine en costume de religieuse au chevet de Ferdinand VII* (1843); *la reine Isabelle, la duchesse de Medina-Cœli, la comtesse de Vilchès* (1845-1847); une foule enfin de *Portraits* de l'aristocratie espagnole, parmi lesquels nous citerons encore : *le roi don Francisco, les du-*

chesses d'Albe, *de Séville*, *la comtesse de Robertsart*, *Mlle Sofia Vela*, *MM. Posada*, *Mazarredo*, *Ventura de la Vega*, *P. de Madrazo*, *Dal Borgo*, qui ont paru, avec les *Saintes femmes au tombeau*, à l'Exposition universelle de 1855. M. Fed. Madrazo a obtenu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1839, deux 1res en 1845 et 1855, la décoration en 1846 et le grade d'officier en 1860.

Son frère, M. Louis MADRAZO, également élève de M. J. Madrazo, son père, a obtenu à l'École de Madrid le grand prix de Rome, en 1848, et envoyé à l'exposition universelle de 1855 un *Enterrement de sainte Cécile*, appartenant au musée de Madrid. Il a obtenu une mention.

MADROLLE (Antoine), écrivain religieux e politique français, né en 1792, au bourg de Saint-Seine (Côte-d'Or), commença ses classes à Châtillon-sur-Seine, vint les terminer à Paris, fit ses études en droit et prit part en 1820 au concours pour la chaire de droit criminel. En même temps il collaborait au *Conservateur* et à la *Gazette de France*. Il débuta dans la carrière des lettres, avec l'appui de de Bonald, par une défense des émigrés; intitulée : *De la Révolution dans ses rapports avec ses victimes* (1824, in-8). Ses écrits, qui déduisent hardiment des doctrines ultramontaines les conséquences les plus rigoureuses, excitèrent plus d'une fois la colère des feuilles libérales. Nous rappellerons : *les Crimes de la presse* (1825, in-8), que l'auteur considérait comme générateurs de tous les autres; *Défense de l'ordre social* (1826, in-8), double réfutation des systèmes si opposés de MM. Montlosier et Lamennais; *Apologie du clergé et des jésuites* (1828) ; *Histoire des assemblées délibérantes* (1829, t. I, in-8), interrompue par les événements de Juillet; *Mémoire au conseil du roi* (1830), dénoncé à la tribune par B. Constant.

M. Madrolle avait préféré aux emplois publics qui lui avaient été offerts, la liberté de ses études. Il conseilla pourtant dans son *Manifeste des catholiques français* (1831) la plus entière obéissance au nouveau gouvernement. Depuis, il a publié : *les Crimes des faux catholiques* (1832, in-8), qu'il représente comme source première des calamités de la France; *Histoire secrète du parti et de l'apostasie de M. de Lamennais* (1834, in-8), destinée à démontrer la perfidie des *Paroles d'un croyant* et continuée dans *la Logique d'un fidèle* (1837, in-8); *le Prêtre devant le siècle* (1835, in-8), un des ouvrages les plus connus de l'auteur; *Démonstration eucharistique* (1838, in-8), traduite en espagnol par E. de Ochoa; *Tableau de la dégénération de la France* (1839, in-8); *Dieu devant le siècle* (1841, in-8), essai d'une législation de la Providence; *les Magnificences de la religion* (1841, in-8), rééditées ensuite par fragments; *le Voile levé sur le système du monde* (1842, in-8); *Législation universelle de la France et des nations civilisées* (1846, in-fol.), etc. Vers 1848, M. Madrolle s'est fait tout à coup le disciple du prétendu prophète Michel Vintras et a écrit *l'Almanach de Dieu* (1847-1851), qui s'annonce comme le seul prophétique et perpétuel ; *la Constitution divine* (1850) ; *l'Évangile du règne futur* (1851); *l'Esprit saint des tables animées* (1854, in-18), et plusieurs brochures. — M. Madrolle est mort en 1861.

MADVIG (Jean-Nicolas), philologue et homme politique danois, né à Svaneke, dans l'île de Bornholm, le 7 août 1804, commença ses études au lycée de Fréderiksborg, et les continua à l'université de Copenhague, où il s'occupa spécialement d'histoire et de philologie. Il y devint répétiteur en 1826, et professeur de langue et de littérature latines en 1829, après la mort de Thorlacius. Il avait déjà commencé ses grands travaux de philologie et publié : *De Asconii Pediani commentariis in Ciceronis orationes* (Copenhague, 1826) : *Emendationes in Ciceronis libros philosophicos* (Ibid., 1826) ; *Epistola critica ad Orellium de orationibus Verrinis* (Ibid., 1828), trois ouvrages qui auraient suffi à lui faire une réputation européenne. Depuis, M. Madvig a donné des éditions du traité *De finibus bonorum et malorum* (Ibid., 1839) et de douze autres traités de Cicéron (1830-1848) ; des travaux d'exégèse sur Lucrèce, Tite-Live et Juvénal ; une petite brochure qui fit grand bruit, dans laquelle il prétend que la fameuse *Grammaire* d'Apulée, découverte et éditée par Chaï et Osana, n'est qu'une mystification philologique.

On a encore de lui des *Opuscula academica* (Copenhague, 1834-1842, 2 vol.), qui contiennent des documents précieux et des critiques intéressantes sur l'histoire et les antiquités romaines ; *Coup d'œil sur les constitutions de l'antiquité* (Blick auf die Staatsverfassungen des Altertums ; 1840) ; *Latiurk Sproglære tel Skolebrug* (1841, 5e édit., 1852); *Sur l'essence, le développement et la vie du langage* (Von dem Wesen, der Entwickelung und dem Leben der Sprache, 1842) ; *Om sprogenes Forhold og Stilling Cultur udwiklingen* (1843) ; *Sur l'instruction classique supérieure* (Ueber den gelehrten Schulunterricht) ; *Sur les fondements de l'ancienne métrique* (Ueber die Grundbegriffe der alten Metrik) ; *Græsk Ordfœiningslære* (1846), etc.

M. Madvig a beaucoup contribué par ses conseils aux réformes radicales apportées dans ces derniers temps à l'enseignement classique en Danemark. Député à la Diète nationale depuis 1839, il y a défendu les priviléges de l'université et des étudiants. Comme homme politique, il s'est attaché à propager les idées favorables à l'union scandinave. En 1848, il se montra l'un des plus ardents radicaux, et comme tel, partisan de la guerre contre les grands duchés. Au mois de novembre de la même année, il reçut le portefeuille des cultes, et le garda, même après que ses collègues eurent été tous successivement éliminés. Il dut enfin se retirer au mois de janvier 1852, et reçut en échange la direction générale de l'instruction publique.

MAEDLER (Johann Heinrich), astronome allemand, professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire à Dorpat, en Russie, est né le 29 mai 1794, à Berlin, où il fit ses premières études, et où il obtint plus tard, dans la direction de l'École normale, une place qu'il occupa jusqu'en 1830. Pendant ce temps, il fit avec Beer, le frère aîné de M. Meyerbeer (voy. ce nom), des observations astronomiques, et ils publièrent ensemble la grande *Carte de la lune*, en quatre feuilles (Berlin, 1829-1836), la meilleure de toutes celles qui existaient encore et à laquelle la *Sélénographie générale* (Allgemeine vergleichende Selenographie, 1837, 2 vol.) servit de commentaire. Ce travail valut à M. Maedler, en 1836, une place à l'observatoire de Berlin, et, en 1840, la direction de l'observatoire de Dorpat en Russie. Il s'y occupa particulièrement de la détermination du déplacement des étoiles fixes, problème capital de l'astronomie moderne. Ses observations le conduisirent à une hypothèse sur le système de l'univers concluant à l'existence d'un grand corps céleste appelé par lui *le soleil central*, autour duquel toutes les étoiles fixes tourneraient avec leurs systèmes planétaires, comme les planètes tournent autour de notre soleil; il regarda ce soleil comme le centre de

l'univers, et peut-être même comme le séjour de la divinité. M. Maedler publie, comme directeur de l'observatoire de Dorpat, des observations annuelles dont les résultats sont consignés dans les *Recherches sur le système des étoiles fixes* (Untersuchungen über das Fixsternsystem). Les beaux instruments donnés à cet établissement par le gouvernement russe fournissent à M. Maedler tous les moyens de faire avec une grande exactitude les déterminations les plus délicates.

Parmi les autres écrits de ce savant, on remarque : *Astronomie populaire* (Berlin, 4e edition, 1849), ouvrage très-répandu en Allemagne; un mémoire sur l'*Existence d'un soleil central* (Dorpat, 2e édit., 1846), *Éléments de géographie mathématique et physique* (Leitfaden zur mathematischen und allgemeinen physischen Geographie; Stuttgart, 1844); *Lettres sur l'astronomie* (Mitau, 1845-1847); des *Mémoires* contenant des calculs importants sur les mouvements de quelques étoiles doubles et de deux satellites de Saturne.

MAGALHAENS (José-Estevaõ Coelho-), député portugais, né le 26 décembre 1809, s'exila en 1838, à l'avénement de don Miguel, se rendit aux Açores, revint en Portugal avec lord Pedro et servit comme officier d'artillerie au siége de Porto. Après avoir repris et terminé ses études de droit interrompues, il fut élu député en 1837, prit part à l'insurrection contre Cabral, émigra de nouveau et séjourna en France de 1843 à 1846. Depuis son retour, il s'est associé à tous les efforts du parti progressiste, soit à la Chambre des Députés, dont il est considéré comme un des plus brillants orateurs, soit comme propriétaire et rédacteur de *la Revoluçao de setembro*, qu'il n'a quittée qu'en 1860. — On a annoncé sa mort en novembre 1862.

MAGENDIE (François), médecin français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 15 octobre 1782, mort à Paris, le 7 octobre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

MAGENTA (duc de). Voy. Mac-Mahon.

MAGHIÉRO (Georges), général valaque, né dans la Petite-Valachie, en 1804, entra au service russe pendant la guerre de 1828 et 1829, et se signala, à la tête d'un corps de volontaires pandours, par des exploits de partisan et des coups d'audace, dont le souvenir vit encore aujourd'hui dans la tradition. Rentré dans la vie civile après la paix d'Andrinople, il remplit pendant plusieurs années les fonctions de juge, puis de président d'un tribunal de province, jusqu'à ce qu'il fût nommé, sous l'hospodar Bibesco, administrateur du district de Romanati (1846). Lors des événements de 1848, il se rattacha à Héliade et aux autres chefs du parti national, devint membre du gouvernement provisoire (23 juin), et fut chargé du commandement de la gendarmerie et des volontaires avec le grade de capitaine général. Après les journées des 11 et 12 juillet, il fut nommé commissaire général dans les cinq districts de l'Olto. Il était en même temps chargé réunir toutes les milices en un camp central. A deux mois de là, M. Maghiéro avait, dans son camp de Trajan, environ 6000 hommes et six pièces d'artillerie, lorsqu'il apprit l'entrée des Turcs à Bucharest (25 septembre), et reçut l'ordre, signé de ses anciens collègues, de licencier son armée. Il obéit à regret et sur l'invitation expresse du consul général britannique; le 10 octobre suivant, après une double protestation, adressée aux commissaires de la Porte et aux consuls des puissances étrangères, il renvoya ses soldats, gagna, avec quelques officiers, la frontière de Transylvanie, et se rendit à Vienne. Au mois de février 1854, il fut appelé par le sultan, à Constantinople, pour recevoir un commandement actif dans l'armée d'Omer-pacha et concourir à la formation d'une légion roumaine. Il vit avorter ces projets et publia une série de nouveaux mémoires consacrés à la défense des droits et des intérêts de son pays, où il est rentré en 1857. M. Maghiéro a fait partie du divan *ad hoc*.

MAGIN (Alfred-Joseph-Auguste), ou Magin-Marrens, professeur et administrateur français, né le 31 décembre 1806, à Modene (Italie), et fils d'un officier superieur, fut admis, comme boursier au lycée de Turin, en 1812, continua ses études, en 1815, au college d'Orléans, fut reçu, en 1830, agrégé des lettres après avoir été maître élémentaire à Sainte-Barbe, et occupa dans cette même institution une chaire d'histoire, de 1832 à 1843. Décoré de la Légion d'honneur en 1844, il devint successivement recteur de l'académie de Nancy, inspecteur de l'Université (1847), recteur de l'académie de Seine-et-Oise (1852), inspecteur général de l'enseignement primaire (1854), enfin recteur de l'académie de Rennes (27 février 1862).

M. Magin est auteur de quelques ouvrages élémentaires, tels que : *Précis de géographie universelle* (1840, 2 vol. in-8), et *Cours complet de géographie historique* (1841-1843, 6 vol. in-12), avec M. Barberet; *Histoire de France abrégée* (1848, in-18; nouv. édit., 1864). Il a traduit pour la *Collection des classiques*, de M. Nisard, les *Comédies de Térence* (1845).

MAGNAN (Bernard-Pierre), maréchal de France, sénateur, est né à Paris, le 7 décembre 1791. Il étudiait le droit, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans il s'engagea dans le 66e de ligne, avec lequel il fit, de 1809 à 1813, les campagnes de Portugal et d'Espagne; sous-lieutenant en 1811, et capitaine en 1813, il assista aux siéges de Rodrigo et d'Almeida, ainsi qu'aux batailles de Busaco, de Fuentès d'Oñor, des Arapiles et de Vittoria. Sa brillante conduite lui valut à cette époque la décoration de la Légion d'honneur. Passé, avec son grade, dans la garde impériale, il prit part à la guerre de France jusqu'à la capitulation de Paris et reçut, après le combat de Craonne, la croix d'officier. Quoiqu'il se fût battu à Waterloo, il fut incorporé dans la garde royale (1815), grâce à l'appui du maréchal Gouvion Saint-Cyr qui l'avait remarqué au blocus de Soissons.

Chef de bataillon au 34e de ligne, en 1817, M. Magnan fit, en qualité de lieutenant-colonel, la campagne de 1823, en Espagne, sous les ordres du maréchal Moncey, et fut cité à l'ordre du jour pour son intrépidité dans les combats d'Esplagas et de Caldès. Il avait alors la réputation d'un officier aussi brave au feu que dévoué au gouvernement; son avancement fut rapide. Il ne tarda pas à être promu colonel (21 septembre 1827) : à la tête de son nouveau régiment, le 49e, il fit partie de l'expédition d'Alger (1830), se distingua à la bataille de Staouëli, ainsi que sous les murs de Bone et fut, à son retour, élevé au rang de commandeur de la Légion d'honneur. En 1831, il tenait garnison à Montbrison, lorsqu'il reçut l'ordre de marcher sur Lyon, où une question de salaires avait fait éclater une insurrection; arrivé aux portes de la ville, au lieu de faire avancer ses soldats, il ouvrit des pourparlers avec les ouvriers, et fut, pour ce motif, mis en disponibilité.

Aussitôt, voyant sa carrière compromise, il

alla offrir ses services au roi des Belges, qui le nomma général de brigade (1832) et le chargea d'investir la place de Maëstricht sur les deux rives de la Meuse, puis lui confia la division militaire de Gand. En 1839, lorsque la guerre fut sur le point de se rallumer avec la Hollande, il commanda, au camp de Beverloo, l'avant-garde qui était composée de 25 000 hommes, la moitié de l'armée belge. La paix ayant été signée la même année, il demanda à rentrer en France, où d'ailleurs il avait rang de maréchal de camp, depuis le 31 décembre 1835. Après avoir été employé quelques mois au corps d'observation des Pyrénées, il obtint le commandement subdivisionnaire du département du Nord, un des plus importants du territoire, et l'occupa près de sept ans; durant cet intervalle, il eut à réprimer plusieurs émeutes d'ouvriers à Lille et à Roubaix, de même que les troubles qui éclatèrent à l'occasion du recensement de 1841. L'année précédente, son nom ayant été mêlé aux débats de l'affaire de Boulogne, il se défendit avec indignation, devant la Chambre des Pairs, d'avoir jamais consenti au rôle et aux honneurs qui lui étaient, disait-on, destinés, dans l'éventualité du triomphe.

Nommé lieutenant général en 1845, M. Magnan remplit deux fois les fonctions d'inspecteur général de l'infanterie, et il se trouvait en disponibilité à Paris, lors de la révolution de Février; il courut offrir ses services au roi Louis-Philippe, qui ne les accepta pas, et resta néanmoins aux Tuileries auprès du duc de Nemours; il est cité comme le seul officier général qui accompagna en uniforme la duchesse d'Orléans et ses enfants à la Chambre. Bientôt après il fut appelé par M. Arago, ministre provisoire de la guerre, au commandement de la 3ᵉ division de l'armée des Alpes, qui acquit par ses soins une attitude militaire des plus remarquables: pendant les journées de Juin, il l'amena tout entière au secours de Paris, en lui faisant parcourir cent vingt lieues en sept jours. Quatre mois plus tard, il fut sur le point de devenir général en chef de l'armée piémontaise; mais le roi Charles-Albert, après avoir fait les premières ouvertures, ne s'étant décidé à l'appeler qu'en 1849, le général déclina la responsabilité de diriger des troupes à moitié battues, découragées, qu'il ne connaissait pas.

A cette époque, il reçut du maréchal Bugeaud l'ordre de se rendre à Lyon pour le remplacer à la tête de l'armée et prit une part décisive à la répression du mouvement qui fut le contre-coup du 13 juin. De concert avec le général Gémeau, il laissa l'insurrection s'organiser, puis conduisit lui-même les troupes à l'attaque de la Croix-Rousse, qu'il plaça entre deux feux et força à se rendre, à la suite d'un combat acharné qui dura six heures et demie. Il reçut comme récompense de cet acte d'énergie, le cordon de grand officier de la Légion d'honneur (23 juin) et le commandement de l'importante division de Strasbourg. Au mois de juillet, le général Magnan obtenait en outre le mandat des électeurs de la Seine et entrait à l'Assemblée législative sous les auspices du parti de l'ordre. Mais il prit peu de part aux travaux parlementaires, retenu d'abord par les fonctions qu'il remplissait sur les frontières, puis par celles de commandant en chef de l'armée de Paris, qui lui furent confiées et qu'il a conservées depuis le 15 juillet 1851.

Dévoué à la politique de l'Élysée, il se garda, malgré les plaintes et les colères de l'Assemblée, d'interdire ou de réprimer les manifestations impérialistes qui se produisirent, sous les armes, aux revues de Satory et du Champ de Mars. Il fut du petit nombre des personnes qui préparèrent, avec le Président, le coup d'État pendant les derniers jours de la lutte entre la majorité parlementaire et le pouvoir exécutif. Du 2 au 4 décembre, il fut constamment à la tête des troupes et il exécuta, avec autant de promptitude que de fidélité, les ordres du général Saint-Arnaud. Après la victoire, il obtint le bâton de maréchal, le rang de grand-croix de la Légion d'honneur et une place au Luxembourg, lors de la création du nouveau Sénat (22 janvier 1852). Il fut investi de la charge de grand-veneur, en 1854, en remplacement du maréchal Saint-Arnaud. Lors de la guerre de l'indépendance italienne en 1859, le maréchal Magnan a été nommé commandant de l'armée dite de Paris, ayant son quartier général dans cette ville (23 avril 1859). Au commencement de 1862, il fut nommé par l'Empereur grand maître du Grand-Orient de France: c'était la première fois que le gouvernement nommait à ces fonctions. Le maréchal, fait franc-maçon seulement depuis dix-huit jours, avait, dans cet intervalle, traversé tous les grades de la hiérarchie maçonnique. Il a été élu membre du conseil général du Bas-Rhin. — Le maréchal Magnan est mort le 29 mai 1865.

MAGNE (Pierre), sénateur français, ministre, né à Périgueux, le 3 décembre 1806, et d'abord expéditionnaire à la préfecture de cette ville, alla étudier le droit à Toulouse, et retourna, en 1831, s'inscrire au tableau des avocats de Périgueux. Sous l'administration de M. Romieu, il devint conseiller de préfecture (1835), et lors de la démission de M. de Marcillac, en 1843, il reçut de ses compatriotes le mandat de député, qu'il remplit jusqu'en 1848. Dans cet intervalle, pendant lequel il eut avec M. Bugeaud d'utiles relations, il se signala par divers *Rapports* sur les crédits de l'Algérie. Il fut choisi pour secrétaire de la commission du budget, puis nommé directeur du contentieux au ministère de la guerre (1846) et sous-directeur d'État au même département. On le désignait alors pour le ministère des affaires d'Algérie, projeté par M. Guizot.

Rentré dans la vie privée, en 1848, M. P. Magne fut nommé, en novembre 1849, sous-secrétaire d'État aux finances, et reçut, dans la combinaison du 10 avril 1851, le portefeuille des travaux publics, qu'il garda jusqu'au 26 octobre. Rappelé au même ministère, le 1ᵉʳ décembre de la même année, la veille même du coup d'État; il se démit à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans, le 22 janvier 1852; mais il reprit son portefeuille cinq mois après. En 1854, il passa au ministère des finances, qu'il n'a quitté qu'à la fin de novembre 1860. Il eut pour successeur M. de Forcade Laroquette, et devint, avec M. Billault, l'un des deux premiers ministres sans portefeuille. Il assista, pour la première fois, en cette qualité, aux séances du Sénat, pour la délibération du sénatus-consulte relatif à la reproduction par les journaux des débats législatifs (22 janvier 1861). A la fin de mars 1863, par suite de divergences d'idées avec M. Fould, il donna sa démission, et l'Empereur, par une lettre spéciale, le nomma membre du conseil privé (*Moniteur* du 1ᵉʳ avril).

M. Magne avait été nommé conseiller d'État, avec le titre de président de la section des travaux publics, dans la première promotion de janvier 1852, puis sénateur le 31 décembre suivant. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 29 octobre 1851, il a été fait depuis grand officier et enfin grand-croix (4 août 1854). Il a été élu membre du conseil général de la Dordogne. — Son fils, M. Alfred Magne, a été nommé receveur général du Loiret, décoré de la Légion d'honneur, etc.

MAGNE (Jean-Fleury), vétérinaire français, né à Sauveterre (Aveyron), le 15 juillet 1804, suivit, de 1824 à 1828, les cours de l'École vétérinaire de Lyon, d'où il sortit avec le premier rang, et fit quelques mois partie du service militaire dans un régiment de dragons. En mai 1829, il obtint, au concours, la place de chef de service à l'École de Lyon, puis celle de professeur adjoint au cours de physique et de matière médicale (1832) et de professeur titulaire d'agriculture, d'hygiène vétérinaire et de botanique (1838). Il a été appelé, en 1843, à occuper la même chaire à l'École d'Alfort. Il a reçu la décoration en mai 1856.

On a de lui : *Des Principes d'hygiène vétérinaire* (1842, in-8, 2e édit., 1844), traduit en allemand; *Traité d'hygiène vétérinaire appliquée* (1843, 2 vol. in-8, 2e édit., 1847), réédité en 1858, sous le titre de *Traité d'agriculture pratique et d'hygiène vétérinaire générale* (3 vol.); *Choix des vaches laitières* (1850, in-12, 3e édit., 1859); *Choix du cheval* (1854, in-12); plusieurs *Notices* (1839-1845), entre autres celle sur Grognier, dont il a revu et complété l'*Agriculture* (1839), et des articles dans les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, le *Moniteur agricole*, qu'il a dirigé plusieurs années, et le *Journal des économistes*, etc. (1847-1855).

MAGNE (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, né à Étampes, en 1818, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en juin 1842, avec une thèse sur l'oculistique en général, et se consacra à la spécialité des maladies des yeux. Il est oculiste des indigents du premier arrondissement. Il a été, jusqu'en 1851, chirurgien-major de la garde nationale, et a été décoré de la Légion d'honneur en août 1852.

M. Al. Magne, disciple et ami du docteur Sanson, a publié plusieurs travaux pratiques estimés : *Nouveau procédé pour guérir l'ectropion; De l'existence réelle de la cataracte noire; Des moyens de guérir le leucoma et l'albugo; Sur les tumeurs de l'œil; De l'anévrisme*, etc. (1843-1846); *Hygiène de la vue ou conseils sur la conservation et l'amélioration des yeux....* (1847, in-8); *De la cure radicale de la tumeur et de la fistule du sac lacrymal* (1850); *Des lunettes, conserves, lorgnons*, etc. (1851, in-8).

MAGNIER (Léon), littérateur français, né à Saint-Quentin, en 1813, est depuis 1845 conservateur de la bibliothèque de cette ville. Rédacteur du *Courrier de Saint-Quentin et de l'Aisne*, qu'il a fondé en 1839, il a en outre publié plusieurs volumes de vers : *Fleurs des champs* (1840); *Bruits du siècle* (1843); *Cloches et grelots* (1848), en collaboration avec M. G. Démoulins; *Fleurs du bien* (1858), etc.

MAGNIN (Charles), érudit et critique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1793, entra, en 1813, comme employé, à la Bibliothèque impériale, dont il devint conservateur-administrateur en 1832, et se livra d'abord à la littérature. Il obtint un accessit au concours de l'Institut, en 1815, pour une pièce sur *les Derniers moments du chevalier Bayard*, et une mention en 1820, pour des *Entretiens sur l'éloquence*. En 1826, il fit représenter à l'Odéon, *Racine, ou la troisième représentation des* Plaideurs, comédie en prose. Il rédigea, de 1825 à 1830, la critique théâtrale du *Globe*, et, de 1830 à 1833, celle du *National*. Le gouvernement de Juillet voulut se l'attacher en le nommant, en 1832, conservateur-administrateur des imprimés à la Bibliothèque royale. M. Magnin a fait à la Sorbonne, en 1834 et 1835, comme suppléant de Fauriel, un cours qui devint plus tard la matière d'un livre : *les Origines du théâtre en Europe* (1838). Il a été élu, la même année, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Silvestre de Sacy. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 octobre 1847. — Il est mort le 8 octobre 1862.

Portant ses recherches sur toutes les branches de l'histoire et de l'art dramatique, il a traduit du latin les pièces de la religieuse Hrotswitha (1845, in-8) et publié l'*Histoire des marionnettes en Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1852). Il a aussi donné à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Journal des savants* un grand nombre d'articles littéraires, dont plusieurs ont été réunis sous le titre de *Causeries et méditations* (1842, in-8).

MAGNIN (Joseph), homme politique français, député, est né à Dijon, le 1er janvier 1824. Maître de forges et membre du conseil général pour le canton de Saint-Jean de Losne, il fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante. En 1863, concurrent de M. Vernier aux élections générales pour le Corps législatif, il avait échoué; mais celui-ci étant passé au conseil d'État, M. Magnin fut nommé, comme candidat de l'opposition pour la 1re circonscription de la Côte-d'Or, à l'élection partielle du 13 décembre. Il obtint 18 650 voix sur 33 857 votants.

MAGNUS (Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 7 janvier 1799, reçut une première éducation très-soignée et fit successivement de la médecine, de l'architecture et de la philosophie. Enfin il renonça aux leçons de Hegel, fréquenta l'atelier de peinture de Schlesinger et débuta avec succès à l'exposition de 1826. Il visita alors la France et l'Italie et transporta le style italien dans quelques tableaux de genre, *le Retour du pirate, la Bénédiction du petit-fils*, qui lui firent une grande réputation. M. Magnus revint à Berlin en 1835. Nommé, deux ans après, membre de l'Académie des beaux-arts, il y est devenu professeur en 1844.

On cite encore parmi ses tableaux de genre, gravés par Mandel, Trossin, etc : *Deux jeunes filles au lever du soleil; Deux enfants; Une campagnarde et un jeune pêcheur de Nice*. Connu comme portraitiste, il a peint : *Jenny Lind, la comtesse de Rossi-Sontag le grand-duc et la grande-duchesse de Meck'embourg-Schwérin*, toute la *famille royale de Prusse*, etc. Les deux premiers ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec le portrait de *Mendelssohn-Bartholdy*. Il a obtenu une 2e médaille à cette Exposition de 1855.

MAGUIRE (John-Francis), député irlandais, né à Cork, et fils d'un négociant, étudia à l'université de Dublin, et fut admis, en 1843, au barreau de cette ville. Mais, au lieu de s'adonner à la pratique judiciaire, il prit part aux luttes ardentes du parti national, dont il s'efforça de modérer l'effervescence en ne réclamant du gouvernement que les progrès praticables, tels que l'établissement du régime hypothécaire, la réforme des droits de fermage, etc. Après de vaines tentatives, il réussit à entrer au Parlement (1852) pour le bourg de Dungarvan, qui l'a réélu en 1857. Il est rédacteur et propriétaire de l'*Examiner*, feuille libérale de Cork, qu'il a fondée en 1841. On a de lui sous le titre : *Le mouvement industriel en Irlande* (the Industrial movement in Ireland; Cork, 1853, in-8, fig.), une appréciation de l'agriculture et de l'industrie de son pays, à l'occasion de l'exposition générale de Dublin, en 1852.

MAHON (James-Patrick O'Gorman), homme politique irlandais, né vers la fin du dernier siècle, dans le comté de Clare et élevé au collége de la Trinité à Dublin, étudia la jurisprudence, et fut admis, en 1834, au barreau de son pays. Dès sa jeunesse il s'était associé avec ardeur au mouvement national propagé par O'Connell et ses adhérents, et était devenu un des promoteurs de l'*Association catholique* ayant pour but d'obtenir l'émancipation politique des catholiques, toujours systématiquement repoussée par les tories (1828). Quelques années après, il contribua puissamment, avec M. Steel, à faire élire O'Connell dans le comté de Clare, où il jouissait d'une grande influence. Quant à lui, après avoir vu casser son élection, en 1830, par la haine des orangistes, qui le déclarèrent le plus dangereux des partisans du rappel de l'union, il ne put rentrer qu'en 1847 à la Chambre des Communes, où il a siégé parmi les radicaux jusqu'en 1852.

MAHUL (Alphonse-Jacques), homme politique français, né le 31 juillet 1795, à Carcassonne (Aude), fut élevé au lycée de Toulouse, vint de bonne heure se fixer à Paris, où il se jeta avec son compatriote, M. Barthe, dans la politique agissante, et contribua par ses brochures à la propagande libérale. Il fut en même temps l'un des plus actifs rédacteurs de la *Revue encyclopédique* (1819), des *Tablettes universelles* (1820-1824) et du *Temps*, et entreprit, sous le titre d'*Annuaire nécrologique* (1820-1827, 7 vol. in-8), une publication biographique faite avec beaucoup de soin, et qu'il interrompit pour s'adonner entièrement aux affaires publiques.

Élu député de l'Aude en 1830, M. Mahul prit place à la Chambre parmi les partisans de la politique conservatrice : dans la séance du 12 novembre 1831, il émit cette opinion : « que les fonctionnaires d'ordre politique étaient la chair de la chair et les os des os du ministère. » Son mandat n'ayant point été renouvelé en 1834, il entra, comme maître des requêtes, au conseil d'État, et fut nommé, l'année suivante, préfet de la Haute-Loire, d'où il passa à la préfecture de Vaucluse. Il administrait celle de la Haute-Garonne, lorsqu'au mois de juillet 1841, à l'occasion du recensement, éclatèrent les troubles de Toulouse, qui eurent, pour lui, une issue malheureuse; après avoir essayé sans succès des moyens de répression, il céda devant l'émeute et se retira, sur l'avis unanime des fonctionnaires supérieurs de l'ordre civil et militaire, pour éviter une collision imminente entre la garde nationale et l'armée, toutes deux en présence et l'arme au bras. M. Mahul ne reçut pas d'autres fonctions. En 1846, il fut réélu député de l'Aude. Il avait été décoré de la Légion d'honneur, en mai 1839.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Mahul : *Notice sur les erreurs des Dictionnaires historiques* (1818, in-8) ; *le Curé de village* (1819, in-12), histoire morale; *Tableau de la constitution politique de la monarchie française* (1838, in-8) ; *Explication de M. Mahul, ex-préfet de la Haute-Garonne, sur les derniers événements de Toulouse* (1841, in-4); *Considérations sur l'économie et la pratique de l'agriculture* (1846, in-8), relatives surtout aux propriétaires du Midi; *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne* (1859, 2 vol. in-4); une traduction des *OEuvres de Macrobe*, qui fait partie de la *Collection des auteurs latins*, de M. Nisard; etc.

MAIGNE (Julien-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Brioude (Haute-Loire), en 1816, et professeur à Paris, lors de la révolution de Février, fut envoyé comme sous-commissaire de la République dans sa ville natale. De retour à Paris, il fut un des membres les plus actifs du comité des Écoles; se signala dans les banquets démocratiques, et fonda *le Défenseur du peuple*, organe de la jeunesse révolutionnaire. Au mois de mai 1849, il fut nommé représentant à l'Assemblée législative par la Haute-Loire, s'associa à tous les actes de la Montagne, fut arrêté le 13 juin, condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et détenu à la prison d'État de Belle-Isle. — Son frère, M. Francisque Maigne, qui l'avait remplacé comme représentant, fut éloigné de France, après le coup d'État du 2 décembre, et passa en Belgique.

MAILATH (Jean-Népomucène-Joseph, comte), historien et poëte allemand, né à Pesth, le 5 octobre 1786, mort le 3 janvier 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

MAILHER DE CHASSAT (Antoine), jurisconsulte français, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), le 27 janvier 1781, d'une famille de magistrats, étudia le droit en Allemagne, vint à Paris où il se fit inscrire au barreau en 1808. En 1812, il devint secrétaire du comte Louis de Narbonne, aide de camp de l'Empereur, et le suivit en Allemagne et en Pologne. Ramené à Paris par les événements de 1814, il y reprit l'exercice de sa profession, et occupa pendant plusieurs années, sous la Restauration, la place de juge-suppléant au tribunal de première instance.

M. Mailher de Chassat, qui avait débuté en traduisant de l'allemand *la Guerre de trente ans*, de Schiller, et l'*Histoire de la paix de Westphalie*, de S. de Wolman (1820, 2 vol. avec notes), a donné comme jurisconsulte: *Traité de l'interprétation des lois* (Impr. roy., 1822, in-8; 2e édit. avec des *suppléments*, 1825, in-8); *Commentaire approfondi du Code civil* (1832, 2 vol. in-8) ; *Traité des statuts* (*lois personnelles, lois réelles*) *d'après le droit ancien et le droit moderne* (1845, in-8), et des articles dans divers recueils.

MAILLART (Louis-Aimé), compositeur français, né à Montpellier, le 24 mars 1817, entra au Conservatoire en 1833, et remporta en 1841 le grand prix de Rome au concours de l'Institut. De retour en 1845, il a débuté, en 1847, par l'opéra-comique de *Gastibelza* (3 actes), au Théâtre-Lyrique, et donné depuis, avec le même succès : *le Moulin des tilleuls*, en un acte (1845), *la Croix de Marie*, en trois actes (1852), ces deux derniers à l'Opéra-Comique ; *les Dragons de Villars*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1856); *Lara*, en trois actes (Opéra-Comique, 1864). Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

MAILLART, acteur français, né à Metz, le 10 décembre 1812, et fils d'artistes dramatiques de province, parut enfant sur la scène, puis fut un instant typographe, et s'essaya dans les rôles d'amoureux sur les théâtres de la banlieue et du boulevard. Après un premier séjour de trois ans aux Français (1838-1841), il parut aux Variétés, et rentra en 1846 à la Comédie-Française; il fut reçu sociétaire à la fin de la même année. M. Maillart a créé, avec un succès marqué, le chevalier d'Aubigny dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, Rodolfo dans *Angelo*, le chevalier d'Haydée dans *Aïssé*, Agrippa d'Aubigné dans la pièce de ce nom, etc. (1838-1854). Il a pris sa retraite du Théâtre-Français le 11 avril 1863.

MAILLE-SAINT-PRIX (Louis-Antoine Maille, dit), peintre français, né à Paris, vers 1802, étudia

sous MM. Bidault, Hersent et Picot et débuta comme paysagiste au salon de 1827. Il se produisit en même temps aux expositions départementales, et fit plusieurs voyages, entre autres une longue excursion en Orient (1849-52). Il a exécuté principalement : *Vue du pont de Breuil*, *les Ruines de Saint-Jean-de-l'Ile* (1827); *le Hameau de Soisy* (1831); *le Pont d'Olivet*, *le Matin*, effet de brouillard (1835-41); *la Vallée de Corbeil* (1844); *Souvenirs du Mont-Dore*, *les Bords du Rhin*, *Souvenir de Mayence* (1845-48); *Intérieur d'une maison turque*, à Damas; *la Première cataracte du Nil*, *le Village de Zoldoni* (1857); *le Soir* (1859); *Paysage*, peinture à la cire, *le Soir* (1863); *Environs de Thion*, (Auvergne), *Vallée d'Étiolles* (1864); citons encore ses peintures décoratives de deux chapelles de l'église d'Étiolles. M. Maille-Saint-Prix a obtenu une 3e médaille en 1841, et une 2e en 1844.

MAILLET (Jacques-Léonard), sculpteur français, né à Paris, le 12 juillet 1823, étudia la sculpture sous Pradier, concourut avec succès à l'École des beaux-arts, obtint un second prix en 1841, et remporta le grand prix de Rome en 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant les cendres d'Hippias à Phalante*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il exécuta *Agrippine et Caligula*, groupe en marbre. De retour en 1853, il exposa, avec ce dernier envoi, *une Novice de Vesta*, et un buste ou *Portrait de jeune fille*. Les deux premières œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Primavera della vita*, modèle de statue en plâtre.

M. Maillet a concouru à plusieurs décorations monumentales. Il a exécuté, à Saint-Séverin, un *saint Martin* dans le tympan d'une des portes latérales; à Sainte-Clotilde, *saint Césaire* et *saint Doctrovée;* à Saint-Leu, des *Anges* décorant le maître-autel, et au nouveau Louvre, deux groupes et trois statues : *la Science*, *Gérard Audran* et *l'Abondance*, dont les modèles ont figuré aux salons de 1857 et 1859, avec une *Jeune Syracusaine*. On a eu de lui au salon de 1861 : *Agrippine portant les cendres de Germanicus*, *la Réprimande;* à celui de 1863: *la Primavera della vita*, *un Chasseur;* à celui de 1864 : *Chasseurs*, groupe bronze, *le roi Jérôme en* 1812, statue en bronze destinée au monument de la famille Napoléon à Ajaccio. Il a obtenu une 1re médaille en 1853, une 2e en 1855, un rappel en 1857, et a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

MAILLY (Adrien-Auguste-Amalric, comte DE), marquis de Nesle et d'Harcourt, officier français, né à Paris, le 19 février 1792, est fils du dernier maréchal de Mailly. Élève des Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saint-Germain, il en sortit en 1811, avec le grade de sous-lieutenant de carabiniers et fit la campagne de Russie, où il fut blessé sur la route de Kalouga. Sous la Restauration, à laquelle il se rallia avec empressement, il remplit les fonctions d'aide de camp auprès des ducs de Berri et de Bordeaux, et fut promu, en 1824, au grade de lieutenant-colonel. Nommé pair de France, le 17 août 1815, M. de Mailly prit part, dès qu'il put siéger, aux travaux de la Chambre, se signala par son dévouement aux institutions monarchiques et donna sa démission à l'avénement de Louis-Philippe. Marié, en 1816, à Mlle de Lonlay, il a eu d'elle plusieurs enfants, dont l'aîné, Ferry-Paul-Alexandre de Mailly, marquis de NESLE, est né en 1821.

MAINDRON (Étienne-Hippolyte), sculpteur français, né à Champtoceau (Maine-et-Loire), le 16 novembre 1801, fut d'abord sculpteur ornemaniste; venu à Paris, en 1827, il entra, la même année, dans l'atelier du graveur Daniel, ainsi qu'à l'École des beaux-arts, prit peu après des leçons de David d'Angers, traita la sculpture monumentale et les sujets historiques, et fit ses débuts au salon de 1834. Il a notamment exposé : *Jeune pâtre mordu par un serpent* (1834 et 1835); *les Chrétiens livrés aux bêtes*, *les Baigneuses* (1838); *Velléda*, au jardin du Luxembourg (1839); un *Christ en croix*, une *Vierge* (1842); *Aloys Sennefelder*, statue placée dans l'atelier lithographique de M. Lemercier; le groupe colossal en plâtre de *sainte Geneviève désarmant Attila* (1848), commandé et exécuté plus tard pour l'église Sainte-Geneviève (Panthéon); *le général Auguste Colbert*, commandé par le ministre de l'intérieur pour les galeries de Versailles (1849); *la Fraternité*, bas-relief; *l'Harmonie*, figurée sous les traits de sainte Cécile; *Geneviève de Brabant; le bas-relief* dit *des Musiciens, ou la Réception de François Habeneck aux Champs Élysées;* le buste de *Monge*, ceux de *Paer*, de *M. Bocage*, du *comte d'Espagnac* et divers autres. A l'Exposition universelle de 1855, M. Maindron n'a envoyé que les copies du *Christ* et de la *Velléda* précédemment exposés. Il a encore exposé au salon de 1861, la *sœur Rosalie*, buste destiné à la mairie du 5e arrondissement; à celui de 1863, la statue d'*Aloys Sennefelder, de Prague*: le buste du marquis *F. G. de la Rochefoucauld-Liancourt*.

En dehors des salons, cet artiste a exécuté; *Thésée, vainqueur du Minotaure*, offert par lui à la ville d'Angers; un *Christ* colossal, trente-deux statues et dix figures en pierre pour la cathédrale de Sens; un *bas-relief* en marbre pour celle de Reims; un *saint Grégoire de Valois*, à la Madeleine; *la Justice* et *la France*, au Palais de justice; *le Martyre de sainte Marguerite*, les statues de *d'Aguesseau*, du *général Travot*, pour Bordeaux (bronze); une *Lucrèce*, le buste de *M. Lallemand*, à la mairie du 12e arrondissement; *M. Bocage*, statuette; le bas-relief du *Tombeau de Mlle Devéria*, et un certain nombre de décorations funéraires; la statue de *Cassini* et deux *Groupes d'enfants*, au nouveau Louvre; un *Baptême de Clovis*, demandé par la ville de Paris, pour faire le pendant de sa *sainte Geneviève* (1858), etc. M. Maindron a obtenu une 3e médaille en 1838, deux secondes en 1843 et 1848, et un rappel en 1859.

MAINVIELLE-FODOR (Joséphine FODOR, dame), cantatrice française, née à Paris, en 1793, et élevée par son père, commença à se faire connaître au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg dans les *Cantatrici villane* de Fioraventi. En 1812, elle épousa M. Mainvielle, acteur du Théâtre-Français, chanta quelque temps à Stockholm et à Copenhague, puis se rendit à Paris où elle eut d'abord peu de succès à l'Opéra-Comique, à la salle Ventadour, à l'Odéon et aux Bouffes. En 1819, elle fut de nouveau engagée à l'Opéra italien où elle joua *il Matrimonio segreto, don Juan, il Barbiere di Siviglia*, son triomphe, et *la Gazza ladra*. Un enrouement obstiné qui se déclara, vers 1825, l'obligea, après des efforts pour le combattre, à quitter la scène (1828). Elle se retira à Fontainebleau. On a d'elle des *Conseils et réflexions sur l'art du chant* (1857, brochure in-8).

MAISONNEUVE (Jules-Germain-François), médecin français, né à Nantes en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1835. Il fit à l'École pratique un cours d'opérations et suppléa M. Roux à l'Hôtel-Dieu, en 1843. D'abord chirurgien de l'hôpital Cochin, il est aujourd'hui chirurgien de la Pitié, membre de la Société de chirurgie de Pa-

ris. En 1848 et en 1855, à l'occasion d'un concours pour une chaire de médecine opératoire, M. Maisonneuve a publié ses *Titres et travaux scientifiques*. Il a été nommé, en 1848, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux travaux sont : *Recherches et observations sur l'épilepsie, suivies d'un tableau des genres et des espèces de cette maladie, avec le traitement qui leur convient* (sans date); *le Périoste et ses maladies* (1839); *De la coxalgie* (1845); *des Tumeurs de la langue* (1848); *Des opérations applicables aux maladies de l'ovaire* (1850). *Nouvelle méthode de cathétérisme* (1855). On lui attribue en outre, mais à tort, les *Tracasseries des hommes studieux, ou la Physiologie comparée des médecins du XIX*e *siècle* (1838) avec MM. Valleix et Chaissaignac.

MAISSIAT (Jacques), médecin français, ancien représentant du peuple, né le 28 mars 1805, à Nantua (Ain), où son père a été maire de longues années, fit ses classes au collége de cette ville, et ses études de médecine à Lyon, à Montpellier et à Paris. Reçu docteur en février 1838, il devint agrégé la même année. Appelé en 1847, par le choix d'Orfila, au poste de conservateur adjoint des cabinets de la Faculté, il obtint, en 1852, le titre de conservateur en chef. Il était jusqu'en 1848 resté étranger à la vie publique, lorsqu'il fut nommé, le premier de la liste, représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Ain. Membre du comité de l'instruction publique, il prit plusieurs fois la parole et fut chargé de divers rapports, notamment sur le régime forestier. Il vota constamment avec la droite. Réélu, mais non sans peine, à la Législative, il fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État de 1851, il s'est renfermé dans l'exercice de ses fonctions à l'École de médecine, qui lui est redevable, en grande partie, de l'organisation du musée d'anatomie comparée. Il a été nommé en 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Maissiat a publié : *Études de physique animale*, 1843, in-4, pl.); *Lois générales de l'optique* (1843, in-4); *Notions statistiques sur la Bresse* (1851, in-8), etc.

MAITLAND (Samuel-Roffy), littérateur anglais, né à Londres en 1792, reçu avocat en 1816, entré dans les ordres en 1821, bibliothécaire de l'archevêque de Canterbury, de 1837 à 1848, docteur en théologie, membre de la Société royale de Londres, est auteur des ouvrages suivants : *Index of such English books printed before* 1600 *as are now in the archiepiscopal library at Lambeth* (1843); *the Dark ages, being a series of essays intended to illustrate the state of religion and literature in the IX*th*, X*th*., XI*th*. and. XII*th*. centuries* (1844); *Eruvin, or Miscellaneous essays on subjects connected with the nature, history and destiny of man* (1850); *Light essays on various subjects* (1852); *False Worship, an essay* (1856), et autres essais.

MALAGUTI (François), chimiste français d'origine italienne, né le 15 février 1802, à Bologne, où son père était pharmacien, fit ses études à l'université bolonaise, y prit, à l'âge de seize ans, le diplôme de pharmacien, et dirigea dès lors l'établissement de son père. Forcé de s'expatrier, à la suite des événements politiques de 1831, auxquels cependant il n'avait pas pris de part directe, il vint en France, sans même connaître notre langue. Il eut le bonheur d'exciter les sympathies de Gay-Lussac, qui l'admit dans son laboratoire, dirigé alors par M. Pelouze. Après avoir suivi les cours de l'École polytechnique, M. Malaguti fut attaché, comme chimiste, à la manufacture de Sèvres, et y commença sa carrière scientifique. Au milieu de ses travaux, il se fit recevoir docteur ès sciences et fut nommé, en 1850, à la suite d'un concours, à la chaire de chimie de Rennes, qu'il occupa depuis. Depuis longtemps membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, il a été élu, en 1855, correspondant de l'Institut et nommé, la même année, doyen de la Faculté des sciences de Rennes. Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il a été promu officier en 1860.

M. Malaguti a publié un très-grand nombre de *mémoires* importants, insérés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, notamment sur les éthers, les amides, les sels métalliques, etc.

On a, en outre, de lui : *Leçons de chimie agricole* (1848, in-12); *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques*, avec M. Durocher; *Leçons élémentaires de chimie* (1853, 2 vol. in-12); *Analyse annuelle des cours de chimie agricole professés à Rennes* en 1852-1855 (4 broch. réunies en un in-12 de 754 pages); *Cours de chimie agricole, professé en* 1862 *à la Faculté de Rennes* (1864, in-18).

MALAKOFF (duc DE). Voy. PÉLISSIER.

MALAN (César-Henri-Abraham), pasteur suisse, chef actuel de la secte des mômiers, né à Genève, le 17 juillet 1787, fit ses études dans cette ville et fut consacré en 1810 ministre du saint Évangile; mais s'étant affilié à une association mystique de méthodistes, à laquelle on donna, par dérision le surnom de *Mômiers* (comédiens); il fut, en 1823, privé de sa place. La même année, il se sépara de l'Église nationale de Genève, et, avant de devenir le chef de la secte des mômiers suisses, constitua l'Église dissidente dite du témoignage. En 1826, il a reçu de l'université de Glasgow le diplôme de docteur en théologie.

M. Malan a écrit en faveur de ses coreligionnaires une foule de livres et opuscules, imprimés à Genève, en grande partie publiés sans nom d'auteur et empreints de l'exagération intolérante propre aux ouvrages de ce genre. Nous rappellerons : *Venez et voyez* (1817); *les Deux vieillards* (1820); *la Valaisane* (1821); *les Mômiers sont-ils nuisibles?* (1828); *les Chants de Sion* (1826, in-12; 5e édit. augm., 1841), avec un cahier de musique de la composition de l'auteur; *Théogènes* (1828); *le Véritable ami des enfants* (1830, in-12: 4e édit., 1845, 4 vol.); *la Famille baptisée* (1845); *le Témoignage de Dieu* (1833, in-8), annoncé dans des sermons, des homélies et des instructions familières: *les Grains de sénevé* (1846, 4 vol. in-12), recueil de traités religieux, d'entretiens et d'anecdotes évangéliques; *Manuel du vrai protestant*, *les Quatre curés* (1849), etc.

MALBOIS (Jean-Pierre-Marie-Gaudens), ancien représentant du peuple français, né à l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), le 21 mai 1787, entra en 1807 dans les vélites et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Espagne. Nommé officier de cavalerie en 1811, il prit part aux dernières guerres de l'Empire. Il ne servit point sous la Restauration et s'occupa de travaux agricoles. Membre du conseil général sous le règne de Louis-Philippe, il fut, après la révolution de Février, nommé président de la commission municipale de l'Isle-en-Dodon et envoyé à l'Assemblée constituante, le neuvième sur douze, par 44960 suffrages. Il y vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit

la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le septième, à l'Assemblée législative, il appuya le ministère Odilon Barrot; mais, lors de la scission entre l'Élysée et la majorité royaliste parlementaire, il se rapprocha du tiers-parti républicain. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques; mais il a conservé sa place au conseil général de la Haute-Garonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 18 octobre 1852. — M. Malbois est mort en janvier 1864.

MALEVILLE (Léon DE), homme politique français, ancien député et représentant, ancien ministre, né à Montauban, le 8 mai 1803, d'une ancienne famille du Midi, fit ses études de droit à la Faculté de Paris, où il fut reçu avocat en 1823. Il était attaché au cabinet de M. Hennequin, lorsqu'en 1828 il accompagna, en qualité de secrétaire particulier, son oncle, M. de Preissac, qui venait d'être nommé préfet du Gers, et qui donna sa démission à l'avénement du ministère Polignac. Après la révolution de Juillet, M. de Preissac fut appelé à la préfecture de Bordeaux et M. L. de Maleville occupa près de lui les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1833. A cette date, il donna sa démission, et ayant, l'année suivante, obtenu le mandat des électeurs de Caussade (Tarn-et-Garonne), il vint siéger à la Chambre des Députés dont il était le plus jeune membre (1834). Il vota contre les lois de septembre, appuya le cabinet du 22 février 1836, rentra dans l'opposition en 1837, et fut un des adversaires les plus décidés de M. Molé. En 1840, lors de la formation du cabinet du 1er mars, il en fit partie, comme sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, et reçut, quelques jours avant sa chute, la croix d'officier de la Légion d'honneur (23 octobre 1840).

Ami dévoué de M. Thiers et partisan d'une monarchie constitutionnelle et progressive, M. de Maleville s'associa à tous les efforts de la gauche dynastique contre la politique des doctrinaires, leur reprocha avec une indignation véhémente l'indemnité Pritchard et le système de corruption électorale; faisant allusion à des faits connus de toute la Chambre, il s'écriait un jour, en présence de la majorité silencieuse : « Ne connaissons-nous pas le tarif des consciences que vous vous êtes récemment attachées? » Orateur disert, poli, spirituel, il savait se faire écouter des centres qui connaissaient sa probité politique et qui appuyèrent même, en 1846, sa candidature à la vice-présidence de la Chambre, en remplacement de M. Hébert. Durant le mouvement réformiste de 1847, il prit une part active à la campagne des banquets, dont il devait bientôt regretter l'issue.

Envoyé à l'Assemblée constituante de 1848, le premier des six représentants de Tarn-et-Garonne, par 43 319 suffrages, M. de Maleville n'apporta à l'établissement de la République qu'un concours des plus tièdes. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite et soutint la politique contre-révolutionnaire du comité de la rue de Poitiers. Le 20 décembre il fut invité à prendre dans le premier cabinet de Louis-Napoléon le portefeuille de l'intérieur, que, dix jours plus tard (30 décembre), il céda à M. Léon Faucher. Sa retraite, qui était attribuée à une demande du chef du pouvoir relative aux dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne, causa une vive sensation, et M. de Malleville fut appelé à donner à la tribune des explications. Non réélu par son département, il fut envoyé à la Législative par celui de la Seine, dans l'élection partielle du 13 juillet 1849 et continua de faire partie de la majorité hostile à la République. Fidèle à ses principes de tiers-parti, il se sépara d'elle, en 1850, pour s'opposer, d'accord avec la gauche, aux projets de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Maleville est rentré dans la vie privée. — On cite de lui une petite comédie politique très-gaie, *les Tribulations de M. le préfet* (vers 1827).

Son frère, officier supérieur, né à Domme, en 1813, après être entré à Saint-Cyr, en sortit comme sous-lieutenant, et gagna tous ses grades en Afrique, où il est resté quinze années. Devenu colonel du 55e de ligne, il trouva la mort à la tête de son régiment, à la bataille de Solferino (1858). Sa défense héroïque près de la ferme de Casanova a été mentionnée dans les journaux.

MALEVILLE (Guillaume-Jacques-Lucien, marquis DE), né le 30 août 1805, fut d'abord conseiller à la cour de Bordeaux, puis à celle de Paris, et député de la Dordogne en 1842. Créé pair de France le 4 juillet 1846, il s'est renfermé, depuis 1848, dans ses fonctions de magistrat. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 mars 1839.

MALÉZIEUX (François-Adrien-Ferdinand), homme politique français, député, est né à Gricourt (Aisne), le 3 janvier 1821. Il fit son droit à Paris, et fut, en 1842, lauréat de l'École, puis s'inscrivit au barreau de Saint-Quentin dont il a été élu bâtonnier dans les derniers mois de 1863. Éloigné par sa mauvaise santé de l'exercice de sa profession, il se livra avec ardeur aux travaux agronomiques et fit dans ce but plusieurs voyages scientifiques, en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne. De 1852 à 1858, il publia, dans les *Annales de l'agriculture française*, des *Études agricoles sur la Grande-Bretagne*, qui parurent plus tard en volume séparé. Il publia aussi plusieurs brochures *sur la question chevaline*, et donna une nouvelle édition du *Manuel de la fille de basse-cour* de Pannentin. En 1863, candidat de l'opposition dans la 2e circonscription de l'Aisne, il a été nommé député du Corps législatif au second tour de scrutin par 16 731 voix contre 12 117 données au candidat officiel, M. d'Hargival.

MALGAIGNE (Joseph-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Charmes-sur-Moselle (Vosges), le 14 février 1806, fit d'excellentes études d'humanité et de médecine et donna, dès 1828, des articles remarqués à plusieurs journaux scientifiques. Reçu docteur en 1831, avec une thèse intitulée : *Paradoxes de médecine théorique et pratique*, il publia, en 1834, la première édition de son *Manuel de médecine opératoire fondée sur l'anatomie normale pathologique* (in-12, 7e édition, 1860), ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues. Il fit paraître ensuite son important *Traité d'anatomie chirurgicale et de chirurgie expérimentale* (1838, 2 vol. in-8, nouv. édit. aug., 1859); puis son édition annotée et collationnée sur vingt-deux éditions précédentes, des *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* (1840, 3 vol. gr. in-8). Ces travaux lui ouvrirent, en 1846, les portes de l'Académie de médecine. Agrégé de la Faculté et chirurgien du bureau central depuis 1835, il fut nommé professeur de médecine opératoire en 1850. Après avoir rempli divers services de chirurgie dans plusieurs établissements, il devint, de 1845 à 1858, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, puis de la Charité. De 1846 à 1848, il fut député d'un arrondissement de Paris. Décoré en 1841, il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1856.

A ces œuvres qui se recommandent par l'érudition, l'esprit pratique et l'élégance du style, il faut ajouter ses *Leçons chimiques sur les hernies* (1839-1840, in-8) et son *Traité des fractures et des luxations* (1847, 2 vol. in-8, avec atlas in-folio). M. Malgaigne a inséré un grand nombre de mémoires importants, et soutenu les polémiques les plus vives dans différents recueils scientifiques, notamment dans le *Journal de chirurgie* (1843 et suiv.), puis dans la *Revue médico-chirurgicale* (1847 et suiv.). Nous mentionnerons : *Nouvelle théorie de la voix humaine*, essai couronné, en 1828, par la Société médicale d'émulation; *Mémoire sur l'inflammation, l'ulcération et la gangrène des os* (1832); *Coup d'œil sur la médecine en Pologne* (1832); *Des Polypes utérins* (1833); *Observations sur les plaies des artères* (1834); *Mémoire sur l'asphyxie par le charbon* (1835); *Recherches historiques et pratiques sur les appareils employés dans le traitement des fractures en général* (1844, in 8) : *Parallèle des diverses espèces de taille* (1850) : *Discours sur la surdi-mutité* (1853), et beaucoup de communications ou des rapports à l'Académie de médecine, et insérés dans le *Bulletin* de cette société.

MALITOURNE (Armand), journaliste français, né à l'Aigle (Orne), en 1797, vint à Paris en 1816, obtint peu après un prix académique, et débuta dans *la Quotidienne*, à laquelle il fournit longtemps des articles périodiques. Il s'associa pourtant au mouvement libéral de la Restauration, et collabora à diverses feuilles, surtout au *Messager des Chambres*, sous le ministère Martignac. Il reçut la décoration en octobre 1828. Après la révolution de Juillet, il écrivit dans la *Charte de 1830*, qui devint peu après le *Moniteur parisien*, dans *le Messager*, *le Constitutionnel*, les *Nouvelles à la main* de 1841, la *Revue de Paris*, etc.

On n'a de M. Malitourne, à qui ses articles, semés dans tant de journaux ont fait une grande réputation d'homme d'esprit, que peu d'ouvrages séparés : *Éloge de Lesage*, couronné par l'Académie française en 1819; *Des révolutions militaires et de la charte* (1820); *Traité du mélodrame*, avec MM. Ader et H. Hugo, signé A! A! A! (1817). Il a travaillé au *Dictionnaire de la conversation*, donné une édition des *OEuvres de Balzac*, et mis en ordre les manuscrits de Mme Ida Saint-Edme sous le nom de *Mémoires d'une contemporaine* (1826).

Un autre écrivain du même nom, M. Pierre Malitourne, depuis 1846, bibliothécaire à l'Arsenal, a souvent été confondu avec le précédent, dont il est parent. Il a écrit, depuis plus de quinze ans, un grand nombre d'articles de journaux et de revues qui ont ajouté à la notoriété jusqu'ici indivise de leur nom de famille.

MALKNECHT (Dominique Molkne, dit Molknecht ou), sculpteur français d'origine étrangère, né à Greden (Tyrol), en 1808, reçut d'abord en Italie les leçons de Canova, et vint achever en France ses études artistiques. Il débuta au salon de 1831, et se fixa dès lors à Paris. Il s'est fait naturaliser Français en 1848, et a exécuté chez nous la plupart de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Adonis*, la *Ville d'Aix*, pour l'arc de triomphe de l'Étoile; *Ulysse*, *Buste du roi* (1831-1833); *Vénus désarmant l'Amour*, *l'Annonciation*, *saint Mathieu*, *saint Roch*, *Vénus au bain* (1834-1835); *sainte Catherine*, *la Vierge*, pour la cathédrale de Versailles; *Nymphe caressant l'Amour* (1836-1837) : *Christ en croix*, le *maréchal de Bessières*, pour la ville de Cahors (1839-1844) ; l'*Adoration des mages*, *Mars blessé* (1847-1848); *Terpsichore*, la *Vierge* et *saint Jean l'évangéliste*, pour la chapelle des Invalides (1850-1852) ; les bustes de MM. *Héricart de Thury*, *Pasquier*, *Sarrazin*, *Aug. Rougetin* (1839-1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1831.

MALLEFILLE (Jean-Pierre-Félicien), littérateur français, né à l'Ile-de-France (île Maurice), le 3 mai 1813, d'une famille de marins et de colons, vint assez jeune en France, et fit avec succès une partie de ses études aux colléges de Charlemagne et de Stanislas. Il débuta dans la *Revue de Paris* par *le Concert de fleurs* (août 1834), et travailla aussitôt pour le théâtre. Son premier drame, *Glenarvon*, représenté à l'Ambigu le 25 février 1835, eut un grand succès. Il fut suivi des *Sept infants de Lara* (Porte-Saint-Martin, 1836); du *Paysan des Alpes* (Gaîté, 1837); de *Randal* (Porte-Saint-Martin, 1838); de *Tiégault le Loup* (Ambigu, 1839); des *Enfants blancs* (Odéon, 1841); de *Psyché* (Vaudeville, 1842); de *Forte Spada* (Gaîté, 1845); du *Roi David*, tragédie lyrique, avec Alexandre Soumet (Opéra, 1849).

M. Mallefille a aussi écrit plusieurs romans : *le Collier* (1845, 2 vol. in-8); *le Capitaine Laroze* (1844, 2 vol. in-8); *Marcel* (1845, 2 vol. in-8); les *Mémoires de don Juan*, imprimés dans *la Presse* et non terminés, qui se distinguent, comme ses compositions dramatiques, par une grande habileté d'agencement, l'intérêt des péripéties et le soin du style.

En 1848, M. Mallefille quitta un instant la carrière littéraire, et fut envoyé par le gouvernement provisoire à Versailles pour défendre la ville et le château contre la bande d'incendiaires qui venait de dévaster Neuilly. Le 13 juin de la même année il fut nommé chargé d'affaires à Lisbonne, où il est resté jusqu'au 17 juin 1849. Redevenu homme de lettres, M. Mallefille a donné au théâtre dans les années suivantes : *le Cœur et la dot* (Théâtre-Français, 1852), comédie en cinq actes, pleine de gaieté, restée au répertoire, et *les Mères repenties* (Porte-Saint-Martin, 1858), drame en quatre actes, assez remarqué d'abord et repris au Vaudeville en septembre 1860.

MALLET (Jacques), sénateur français, né en 1787, fut, de 1806 à 1808, élève de l'École polytechnique, et sortit dans les ponts et chaussées, où il parvint au grade d'inspecteur général. Le 9 juin 1857, il a été appelé à faire partie du Sénat. En 1864, il fut nommé membre de la commission devant examiner les questions pendantes entre la compagnie de l'isthme de Suez et le vice-roi d'Égypte. M. J. Mallet a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ mai 1843, et grand officier le 14 août 1862.

MALLET (Charles-Auguste), philosophe français, né à Lille, le 12 janvier 1807, entra à l'École normale en 1826, sortit le premier de sa promotion en 1828, fut reçu agrégé des classes supérieures en octobre 1828, puis agrégé de philosophie et docteur ès lettres en 1830. Nommé alors professeur d'histoire au lycée de Douai, il fut successivement chargé du cours de philosophie à Limoges (1833), à Amiens (1834), à Grenoble (1836), à Rouen (1838), à Versailles (1842), et au collége Saint-Louis (1842-1848). Inspecteur de l'Académie de Paris de 1848 à 1850, il devint, lors de la nouvelle organisation des académies départementales, recteur de l'académie de Rouen (1850-1852). M. Mallet, admis à la retraite en 1852, a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

On a de lui : *Sur l'Histoire de Rollin et de Veritate* (1834), thèses pour le doctorat; *Manuel de philosophie* (1835), remanié sous le titre de *Manuel de logique* (1853); *Études philosophiques*

(1837-38, 2 vol.), couronnées par l'Académie française; *Histoire de la philosophie ionienne* (1842); *Histoire de l'École de Mégare et des écoles d'Élis et d'Érétrie* (1845). Il a traduit de l'anglais de James Beattie les *Éléments de science morale*, etc. (1840, 2 vol.), a adressé à l'Institut plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie des sciences morales et politiques, collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Nouvelle biographie générale*, au *Moniteur* (1845-1850), et fourni d'assez nombreux articles à la *Revue de l'instruction publique*.

Son frère, M. Alfred Mallet, né le 4 juillet 1813, fut régent de philosophie et de physique à Saint-Quentin de 1835 à 1842. Il entra dans l'industrie en 1843, et fonda à Belleville une usine de produits chimiques. Il a obtenu, aux expositions nationales, une médaille de bronze en 1844, une d'argent en 1849, et une de première classe en 1855.

MALLET-BACHELIER (Alexandre-Louis-Jules), éditeur français, né vers 1795, a pris en 1836, à la mort de Victor Bachelier, son beau-père, la direction de la librairie scientifique que celui-ci avait fondée en 1828. Imprimeur de l'École polytechnique, de l'Observatoire et autres institutions, il a continué d'exécuter les publications les plus spéciales avec une perfection que n'atteint pas toujours l'Imprimerie impériale elle-même. Nous citerons, parmi celles qu'il a entreprises depuis 1836 : le *Journal des mathématiques pures* dit *Journal de Liouville*, les *Annales de mathématiques*, le *Journal de l'École polytechnique*, et l'utile *Répertoire* de cette école, avec tableaux et résumés statistiques (1855), etc., de 1794 à 1853. Des *Spécimens* de cette librairie ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont obtenu une médaille de seconde classe.

MALLOUF (Nassif), orientaliste, né à Zabouga, dans le mont Liban, au mois de mars 1823, d'une famille catholique du rit grec melkite, fut élevé dans un couvent du mont Liban et annonça dès lors une très-grande aptitude pour les langues. Outre l'arabe, sa langue maternelle, il étudia le turc et le persan à Beyrouth et à Constantinople, sous les maîtres les plus habiles, puis les idiomes européens. A vingt et un ans, il entra dans l'école des frères de la doctrine chrétienne de Smyrne, pour s'y familiariser avec le français, et fut admis, l'année suivante (1845), au collége de la Propagande de Smyrne, dirigé par les PP. Lazaristes, en qualité de professeur de langues orientales. C'est là qu'il a composé la plus grande partie de ses nombreux ouvrages, notamment : *Clef de la langue turque* (Liçani turkinin anakhtaridir; Smyrne, 1848) : *Dialogues français-turcs, français-arabes, arabes-turcs; Plaisanteries de Nasr-Eddin Khodja*, texte turc avec traduction française; *Dictionnaire français-turc* (Smyrne, 1849; 2e édit., Paris, 1856); *Historiettes, conversations et petits contes*, en turc et en français; *Nouveau manuel épistolaire turc* (Inchayidjédid ; Constantinople, 1850); *Guide de la conversation en turc, arabe, persan* (Smyrne, 1852); *Abrégé de grammaire orientale turque, arabe, persane* (Févaydi-Chardiyé, 1853).

En 1854, pendant la campagne de Crimée, M. Mallouf devint premier secrétaire interprète du général commandant en chef le contingent anglo-ottoman, et fut chargé, en cette qualité, de faire un cours de langue turque aux officiers anglais. Depuis la paix, il a été appelé à Londres. Il a été décoré de l'ordre du Medjidié de Turquie, et nommé membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne.

MALMESBURY (James-Howard Harris, 3e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né à Londres, le 26 mars 1807, est petit-fils du célèbre diplomate James Harris, élevé en 1788 à la pairie héréditaire sous le titre de vicomte Fitz Harris; il fit ses études au collége d'Oriel à Oxford, et représenta, de juillet à septembre 1841, le bourg de Wilton à la Chambre des Communes. A cette dernière date, il prit le titre et le nom de son père qui venait de mourir, et entra à la Chambre haute où il continua de soutenir la politique du parti tory. Vers 1839, il se lia d'amitié avec le prince Louis Bonaparte, alors réfugié à Londres.

Ses principes conservateurs le firent appeler, sous le ministère Derby, à tenir le portefeuille des affaires étrangères (février 1852). Lors de la proclamation de l'Empire en France, il mit une telle précipitation à reconnaître un ordre de choses que l'opinion en Angleterre considérait comme une menace, qu'il eut beaucoup de peine à se justifier devant le Parlement. Quelques jours plus tard, l'administration des tories purs ayant été renversée, il venait à Paris offrir ses félicitations personnelles au nouvel empereur. Le 25 février 1858, il a repris le même portefeuille dans le nouveau ministère Derby et l'a gardé jusqu'en juin 1859. Jaloux de la prépondérance de son pays, il a proposé et fait adopter à la Chambre des Lords, en juillet 1864, une motion déclarant l'amoindrissement de l'influence de l'Angleterre dans les conseils de l'Europe.

On doit à lord Malmesbury la publication des *Mémoires* de son grand-père (*Diaries and correspondence of James Harris*, 1846, 2 vol. in 8), riches en matériaux précieux pour l'histoire des cours européennes et des partis politiques. A ce sujet, on lui a reproché d'avoir mis au jour un grand nombre de documents sans avoir obtenu l'autorisation des familles qu'ils concernaient. — De son mariage avec la fille unique du comte de Tankerville (1830), il n'a pas d'enfants, et l'héritier présomptif de sa pairie est son frère puîné, Édouard Harris (voy. ce nom).

MALO (Thomas-Gaspard), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque (Nord), le 22 février 1804, et fils d'un marin qui s'était signalé par son audace, comme corsaire, dans les guerres contre les Anglais, entra de bonne heure dans la marine marchande, puis s'établit comme armateur et constructeur de navires dans sa ville natale. En 1832, associé avec son frère, il mit à la disposition de don Pedro et des libéraux portugais deux vaisseaux qui transportèrent à Oporto des troupes et des munitions destinées à combattre la tyrannie de don Miguel. Les deux frères s'engagèrent même dans la légion étrangère et furent blessés l'un et l'autre dans un combat contre les Miguélistes. Après le triomphe du parti libéral, M. Gaspard Malo revint à Dunkerque, décoré de l'ordre de la Tour et l'Épée, mais sans recevoir de don Pedro les indemnités convenues. De retour en France, il fut chargé d'importantes constructions maritimes pour le compte du gouvernement. Dévoué néanmoins aux doctrines libérales, il protesta contre la politique du ministère Guizot et assista, en 1847, au banquet démocratique de Lille. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 174527 voix. Membre du comité de la marine, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça contre la politique du Président, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui et ses ministres, à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna à Dunkerque, où il compta parmi les principaux armateurs.

MALO (Charles), polygraphe français, né à Paris, le 19 juillet 1790, auteur d'un grand nombre de chansons et de poésies légères, insérées dans les recueils périodiques, fut, dès l'âge de dix-neuf ans, correspondant du *Caveau moderne*, et, quelques années plus tard, l'un des fondateurs des *Soupers de Momus*. Ses travaux littéraires comprennent des éditions nouvelles, des traductions, des vers, des compilations et des livres de morale, d'éducation ou d'étrennes. Nous mentionnerons : *Histoire de l'île de Saint-Domingue* (1819, in-8); *Panorama d'Angleterre* (1817-1818, 3 vol. in-8), collection d'éphémérides anglaises; *Histoire des Juifs depuis la destruction de Jérusalem* (1826, in-8); *le Mérite des femmes* (1833, in-8), en prose; *la France illustre* (1843 et ann. suiv.), galeries historiques des célébrités de notre pays, etc.

M. Ch. Malo a collaboré, en outre, aux *Étrennes lyriques* (1812-1818), à la *France littéraire* (36 vol. in-8), qu'il a fondée en 1832, à la *France industrielle* (1834), au *Journal des rentiers* (1849), à *la Presse*, où il a inséré, en 1844, une remarquable pièce de vers sur *le Monument de Molière*, etc. Membre d'une foule de sociétés savantes de Paris et de la province, il est devenu l'agent général de la société pour l'instruction élémentaire dont il rédige le *Bulletin*. Il a été nommé en 1839 chevalier de la Légion d'honneur.

MALOU (Jean-Baptiste), prélat belge, né à Ypres, le 30 juin 1809, fit sa philosophie chez les jésuites de Saint-Acheul, et sa théologie au collége germanique de Rome, et entra, en 1835, au séminaire de Bruges, d'où il fut appelé à la chaire de théologie dogmatique de l'université de Louvain. Chanoine de la cathédrale de Bruges en 1840, il devint coadjuteur de l'évêque au commencement de 1848, et évêque lui-même le 11 décembre de la même année. — Il est mort le 23 mars 1864.

M. Malou a publié d'importants ouvrages : *Chronique du monastère d'Audenbourg* (Bruges, 1840, in-4); *Pieuse explication des principales prières du chrétien* (1843, in-12); *Bibliotheca ascetica* (1846); *la Lecture de la sainte Bible en langue vulgaire, jugée d'après l'Écriture, la tradition et la saine raison* (Louvain, 1846, 2 vol. in-8); *Recherches historiques et critiques sur le véritable auteur de* l'Imitation (Ibid., 1848, in-8).

MALOU (Jules), homme politique belge, frère du précédent, né à Ypres, le 19 octobre 1810, entra de bonne heure dans l'administration, et devint chef de division au ministère de la justice, puis gouverneur d'Anvers. Nommé, en 1841, membre de la seconde Chambre, il entra, le 30 juillet 1845, comme ministre des finances, dans le cabinet libéral formé par M. Van de Weyer. Ses opinions ultramontaines le mirent en désaccord avec ses collègues, et il demeura seul d'entre eux dans le nouveau ministère formé par M. de Theux, en 1846, et renversé l'année suivante (12 août 1847). Il fut un des orateurs les plus brillants, mais aussi les plus acerbes, de la seconde Chambre des États de Belgique, où il faisait partie de l'opposition catholique. Il est devenu l'un des directeurs de la Société générale pour favoriser l'industrie nationale.

On cite de M. Jules Malou : *Situation financière de la Belgique* (juillet 1847); *Impôts, Recettes et Dépenses, Dette flottante, Dette constituée* (Bruxelles, 1847, in-8); *la Question monétaire* (Bruxelles, 1859, in-8) : traduction de l'allemand de *la Situation monétaire de la Suisse en septembre* 1859, par O.-T. (Bruxelles, 1859, in-8), etc.

MALTBY (Edward), prélat anglais, évêque de Durham, né vers 1770, fit ses études au collége de Pembroke, reçut en 1806 son diplôme de docteur en théologie, et, après avoir exercé les fonctions sacerdotales dans le comté de Hunts, fut attaché comme chapelain à l'évêque de Lincoln. Consacré évêque de Chichester en 1831, il passa avec la même dignité à Durham (1836), siége dont les revenus sont estimés à plus de 200 000 fr. par an. Ce prélat a écrit plusieurs volumes de *Sermons; des Psaumes et Hymnes; Vérité de la religion chrétienne* (Truth of the christian religion); *Mœurs et coutumes bibliques*, expliquées d'après les récits des voyageurs (1845), traduit en français, etc. On lui doit également une édition revue et augmentée du *Dictionnaire de prosodie grecque* de Morell. En septembre 1856, il a résigné la dignité épiscopale.

MALTE-BRUN (Victor-Adolphe), géographe français, né à Paris, en 1816, et fils du célèbre géographe de ce nom, obtint, après la mort de son père (1826), une demi-bourse au collége de Versailles, entra en 1837 dans une étude d'avoué, et embrassa, en 1838, le professorat. Il enseigna successivement l'histoire à Pamiers (1838), à Sainte-Barbe (1840), au collége Stanislas (1846), et, à partir de 1847, se voua entièrement aux études géographiques. Il devint membre de la Société de géographie, dont il a été secrétaire général en 1855 et en 1861, etc.; il a participé activement à la rédaction du *Bulletin* de cette société. Il est en outre rédacteur en chef des *Nouvelles annales des voyages*, fondées par son père, en 1808.

M. Malte-Brun a publié : *les Jeunes voyageurs en France* (1840; 2e édit., 1844, 2 vol. in-12); une nouvelle édition, de la *Géographie* de son père (1852, 55, 8 vol. in-8) et, avec divers collaborateurs, *la France illustrée*, histoire, géographie et statistique (1855-1857, 3 vol. in-8); *la Destinée de sir John Franklin dévoilée* (1860, in-8); *Résumé historique de l'exploration à la recherche des grands lacs de l'Afrique*, etc. (1860, in-8); *les Nouvelles acquisitions des Russes dans l'Asie orientale*, etc. (1861, in-8); *les États-Unis et le Mexique, histoire et géographie* (1862, in-4), etc.

MAME (Alfred-Henri-Armand), imprimeur français, né à Tours, le 17 août 1811, dirige dans cette ville une maison considérable d'imprimerie et de librairie, fondée par son père au commencement de ce siècle, et bornée pendant longtemps à la clientèle locale et à l'impression de quelques livres de droit ou de liturgie, la plupart même pour le compte des éditeurs de Paris. En 1833, l'établissement passa aux mains de MM. Alfred et Ernest Mame. Les deux beaux-frères l'exploitèrent en commun jusqu'en 1845, et lui donnèrent ensemble une extension considérable. Mais c'est surtout depuis que M. Alfred Mame est resté seul à la tête des affaires que la librairie a pris les plus grandes proportions.

La maison Mame représenta bientôt une vaste usine, où s'exécutèrent à la fois les fonctions, ordinairement divisées, de l'éditeur, de l'imprimeur, du libraire et du relieur, avec tous les travaux accessoires que ces professions appellent; où la matière première des livres entra, sous la forme de manuscrits, de papiers en rames, de caractères, de cartons et de peaux, pour en sortir en volumes préparés pour toutes les nécessités de la consommation. L'imprimerie, exclusivement affectée aux besoins de la librairie, s'est pourvue de vingt mécaniques à imprimer, à glacer, à couper ou à monter le papier, toutes mues par la vapeur, et produisant jusqu'à 15 000 volumes par

jour. Les ateliers consacrés à la reliure, plus vastes encore, furent garnis de machines et d'instruments nouveaux. Des milliers de cartonnages y furent frappés tout d'une pièce, et on y confectionna depuis la plus modeste couverture en basane jusqu'aux plus riches reliures en chagrin et en velours, avec ciselures sur les tranches. Chaque jour ouvrable, il sortit de la maison 3 ou 4000 kilogrammes de livres brochés ou reliés, formant un total de 1 000 000 à 1 200 000 kilogrammes par an. Des galeries, qui peuvent contenir 2 000 000 de volumes, furent comme les réservoirs alimentant régulièrement cet écoulement considérable. L'établissement occupa 700 ouvriers ou employés au dedans, et 4 à 500 au dehors.

Le fonds de la maison Mame se compose particulièrement de livres de liturgie et de dévotion, et de petits ouvrages d'éducation religieuse, publiés sous les auspices de l'archevêque de Tours, et sévèrement expurgés par une commission d'ecclésiastiques; elle y a ajouté quelques éditions d'auteurs classiques et des publications élémentaires d'histoire et de science, soumises également au contrôle de l'autorité religieuse. Dans cette spécialité, la maison Mame est parvenue à atteindre la première une haute puissance de production, qui fut quelque temps sans égale.

La maison Mame qui fabriquait des opuscules à cinq centimes, et de petits *Paroissiens*, reliés tout en peau et dorés sur tranche, à trente-cinq, a voulu se présenter à l'Exposition universelle de 1855, avec un monument de typographie artistique, *la Touraine*, splendide in-folio, avec illustrations et vignettes de MM. Français, K. Girardet et Catenacci (voy. ces noms). M. Mame avait déjà obtenu, en 1849, une médaille d'or et la décoration; puis une médaille de prix (*prize-medal*), à l'Exposition universelle de Londres (1851); il obtint, en 1855, comme exposant de la XXXIe classe (produits à bon marché), une grande médaille d'honneur.

MAME (Charles-Ernest-Auguste), beau-frère du précédent, gendre et neveu du fondateur de la maison, est né à Angers le 4 novembre 1805. Après avoir dirigé la librairie, de concert avec M. Alfred Mame, de 1833 à 1845, il se retira des affaires, devint maire de Tours en 1851, fut pendant seize ans président de la Chambre de commerce et entra au Conseil général pour le canton de Tours-centre. Le 23 octobre 1859, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription d'Indre-et-Loire. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 18 461 voix sur 24 802 votants. A l'occasion des élections municipales de juin 1865 à Tours, il donna sa démission de maire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1852, il fut promu officier en 1856, en récompense du dévouement dont il fit preuve à l'époque des inondations de la Loire.

MAMIANI (Terenzio DELLA-ROVERE, comte), poëte, philosophe et homme politique italien, né en 1800, à Pesaro (États de l'Église), fut mêlé, au sortir des études, aux mouvements révolutionnaires que l'avénement de Grégoire XVI provoqua en Italie, prit une part très-active au soulèvement de la Romagne, et, après la formation du gouvernement provisoire de Bologne, fut choisi, avec Amaroli, Bianchetti, Armandi, Orioli, pour être un des membres du pouvoir exécutif. Bologne ayant été pris, et la révolution comprimée, comme à l'ordinaire, par les Autrichiens, M. Mamiani passa en France et forma à Paris un comité de propagande, dont il eut la présidence, et Leopardi fut un des membres les plus actifs. M. Mamiani, esprit indépendant et religieux, tentait de relever le courage de ses compatriotes, en répandant les principes d'une philosophie qui était un compromis entre la raison et le sentiment, la science et la foi, et où le poëte se laissait facilement sentir.

L'avénement de Pie IX et les troubles qui précédèrent la révolution le ramenèrent en Italie. Il refusa pourtant d'accepter le bénéfice d'une amnistie qui réclamait de lui le désaveu du passé, et ne consentit à rentrer que sans aucune condition (1846). Au commencement de 1848, il reparut à Rome et prit place aussitôt parmi les membres les plus actifs du parti libéral modéré. Après les mouvements du mois de mars, et la promulgation de la constitution, lorsque déjà toute l'Italie était en feu, il accepta, non sans avoir hésité quelque temps, le ministère de l'intérieur dans un cabinet où avaient déjà passé les cardinaux Gizzi, Ferretti, Bofardi et Antonelli (voy. ce nom). Il s'y trouvait dans une situation difficile et que sa popularité ne suffisait pas à sauver, entre les répugnances ou les terreurs du pape et les exigences de la démocratie, représentant un parti modéré qui n'existait guère et presque forcé, pour combattre les intrigues sourdes du parti absolutiste, d'accepter les avances et la coopération de la faction mazzinienne. Son but principal était l'indépendance de l'Italie, et il voulait former une ligue sérieuse entre Rome, le Piémont, la Toscane et Naples, contre l'Autriche. En politique, il était pour la monarchie constitutionnelle. Le pape, qui ne pouvait se résoudre à en appliquer les principes, lui fit, au sein même des assemblées représentatives, une guerre qui fit demander au prince de Canino (voy. ce nom) « si le discours du trône était la pensée du ministère amovible, ou le programme du prince même. » De son côté, le cabinet refusait au pape la réunion des deux portefeuilles des affaires extérieures (ecclésiastiques et laïques). De Paris, les violences du journal *l'Univers* envenimèrent la querelle, et, à la suite d'une manifestation belliqueuse, à laquelle prit part un de ses collègues, M. Mamiani se retira du cabinet, impopulaire, mal vu de la cour, suspect au parti avancé. S'il avait échoué dans les questions générales, il avait du moins préparé d'excellentes mesures, telles que l'introduction dans l'État des télégraphes, du système décimal, des livrets d'ouvriers et de domestiques, etc. Il alla à Turin, où il fonda, avec Gioberti et quelques autres, la Société de l'union italienne, dont il ne tarda pas à être nommé président.

Après l'assassinat de Rossi (novembre), il fut désigné, avec l'abbé Rosmini, pour faire partie du ministère Galletti; la fuite du pape et la difficulté des circonstances, le décidèrent seules à accepter par patriotisme le portefeuille des affaires étrangères, qu'il avait d'abord refusé. Croyant au mauvais vouloir de la cour de Gaëte, il conseilla de cesser avec elle toute communication et de se constituer franchement en pouvoir révolutionnaire; le cabinet préféra conserver une apparence de légalité. Toutefois, M. Mamiani ne consentait point à décréter à tout jamais la déchéance du pape, et il dut bientôt, avec un de ses collègues, donner sa démission (décembre 1848). Il resta dans Rome, où, sondé par l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, il se montra favorable à une intervention française, la seule qui, selon lui, pût sauver la liberté des dangers dont la menaçait l'invasion des Autrichiens, ou le retour des cardinaux. Quand il vit cette intervention se réaliser, il se retira à Gênes, où il vécut depuis. Dix ans plus tard, au milieu de la reconstitution de l'Italie, il s'est fait naturaliser Sarde et a été appelé par Victor-Emmanuel au ministère de l'in-

struction publique (janvier 1860). Au mois de mars 1861, il fut envoyé comme ambassadeur à Athènes, et sa mission avait, dit-on, un but scientifique. Dans la Chambre piémontaise, où il fut envoyé dès 1856 comme député de Gênes, ainsi qu'au parlement italien, il a joui, comme orateur, d'une certaine influence, et défendu la politique du comte de Cavour.

M. Mamiani est resté pour tous les partis un poëte très-distingué, un savant jurisconsulte, et le chef d'une philosophie plus attrayante qu'originale, sorte de compromis entre le scepticisme dogmatique de Kant et le sentimentaliste de Gioberti. C'est ce qui apparaît du moins dans son *Renouvellement* (Rinnovamento della filosoffa antica italiana, 1835-1836). Il a en outre publié les *Dialogues de science première* (Dialoghi di scienza prima; Paris, 1846); *les Poëtes du moyen âge* (Poeti dell' età media; Paris, 1842; 2ᵉ édition, 1848), ainsi qu'un grand nombre de pièces de vers détachées. Comme fondateur de l'Académie philosophique de Gênes, il a publié une série de mémoires dont voici les plus remarquables: *De l'impossibilité d'une science absolue* (Della impossibilità d'una scienza assoluta); *Du beau dans la théorie du progrès* (Del bello in ordine alla Teorica del progresso): *De l'usage de la métaphysique dans les sciences physiques* (Dell' uso della metafisica nelle scienze fisiche); *Sur l'origine, la nature et la constitution de la souveraineté* (Sull' origine, natura è constituzione della sovranità); *Du droit de propriété* (*Del diritto di proprietà; Del fondamento della filosofia del diritto* (Naples, 1851); d'un *Nuovo diritto europeo* (Turin, 1859); puis quelques autres qui ont trait à l'économie ou à la politique sociale. En 1851, il publia à Paris un livre très-important et qui, de lui, a une grande valeur; il est intitulé : *De la Papauté* (del Papato; Paris, 1851), et depuis *Scritti Politici* (Florence, 1853), une nouvelle édition de ses *Poésies* (Ibid., 1857), et divers écrits d'actualité qui ont eu un grand retentissement. M. Mamiani a donné fréquemment des articles très-remarqués à la *Rerista contemporanea* de Turin, important recueil fondé en 1853, et qui fut, pendant les années suivantes, le champ de bataille des hommes politiques italiens vaincus en 1848.

MANCEL (Georges-Jean-Baptiste), archéologue français, né le 10 décembre 1811, à Caen, où il fut élevé. Il y fit son droit, et fut quelque temps compositeur d'imprimerie. Il écrivit de bonne heure des articles politiques pour les journaux libéraux de cette ville, sous le pseudonyme de *J. B. Gérard*. Puis il consacra ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de sa province. Il étudia *le Père André jésuite* (1845, in-8), avec M. Charma : le *Journal d'un bourgeois de Caen* (1848, in-8), qui s'étend de 1652 à 1733, et les *Lettres inédites de Malherbe* (1853, in-8), etc. Il a fourni un grand nombre de mémoires au *Journal des savants de Normandie* et au *Bulletin* de l'Académie de Caen, dont il fait partie. Il devint, en 1839, un des trois conservateurs de la bibliothèque de Caen.

Parmi ses travaux plus personnels, on remarque : *Caen sous Jean sans Terre* (1840); *Essai sur l'histoire littéraire de Caen* (1842); des *Recherches biographiques sur Alain Chartier* (1846); *le Calvados pittoresque et monumental* (1846, in-folio); *Documents, notes et notices pour servir à l'histoire du département du Calvados* (1852), etc. En 1852, il a pris la direction de *la Normandie illustrée* (in-folio), magnifique publication qui n'est pas encore terminée.

MANCHESTER (William-Drago MONTAGU, 7ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, est né en 1823, à Kimbolton-Castle (comté de Huntingdon), d'une illustre famille qui a obtenu la pairie en 1620 et le titre de duc en 1719 sous Georges Iᵉʳ. Élevé au Collége militaire de Sandhurst, il acheta un brevet de sous-lieutenant d'infanterie et servit, de 1843 à 1846, au cap de Bonne-Espérance, où il fut aide de camp du général Maitland. En 1850, il se retira avec le grade de capitaine aux grenadiers-gardes. Il a fait, suivant l'usage, l'apprentissage de la vie politique à la Chambre des Communes, y siégeant pour Bawdley de 1848 à 1852, et, pour le Huntingdonshire, de 1852 à 1855, époque où il a hérité de la pairie. Partisan des principes conservateurs, il a fait partie de la maison du prince Albert sous le ministère Derby (1852). Marié à la comtesse d'Alten (1852), il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, *Georges*-Victor-Drogo, vicomte MANDEVILLE, est né en 1853.

MANCINI (Laura-Beatrice OLIVA, dame), femme poëte italienne, née à Naples, en 1823, passa les plus belles années de sa première jeunesse auprès d'un père malade, qui, en échange de ses soins dévoués, l'instruisit dans les littératures anciennes et modernes et dans l'histoire universelle. Dans ses loisirs, elle cultivait avec succès la peinture, la musique et la poésie. Elle se maria, en 1840, malgré des résistances de famille, avec l'avocat, professeur en droit, Pasquale Mancini. Ce mariage fut tout un roman dont elle fit une pièce de théâtre, *Inès*, jouée à Florence en 1845. L'année suivante, elle publia un poëme : *Colombo al convento della Rabida*, et un volume de *Poésies diverses* (Gênes, 1846).

Son mari, s'étant mêlé aux mouvements révolutionnaires de Naples en 1848, dut, après la réaction, prendre avec elle la route de Turin. Trois ans après, lorsque M. Gladstone eut fait paraître ses lettres célèbres sur Naples, Mme Mancini fit écho par des vers patriotiques intitulés : *A Gladstone une exilée napolitaine* (Turin, 1851). Elle donna encore dans le même esprit : *l'Italie sur la tombe de Vincent Gioberti* (Turin, 1863), sorte d'improvisation écrite aussitôt après la mort du philosophe et qui excita un vif enthousiasme. Les œuvres de cette dame, très-célèbre en Italie, surtout comme poëte lyrique, ont de la chaleur, du sentiment et souvent de la force et de l'éclat. Depuis la constitution du royaume d'Italie, elle a composé un grand nombre de poésies pour les diverses cérémonies patriotiques.

MANDEL (Édouard), graveur allemand, né à Berlin, le 15 février 1810, fut de bonne heure encouragé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III; admis, en 1826, aux cours de l'Académie, il travailla quatre années avec le professeur Buchhorn. Le succès de sa première œuvre, *le Guerrier et sa fille*, d'après Hildebrand, en 1830, le fit charger par l'Académie de graver la *Loreley* de Regass. Il en devint membre lui-même en 1837. La même année, il obtenait une 3ᵉ médaille au salon de Paris, puis une 2ᵉ en 1844. Nous citerons de lui : *le Berger italien*, de Pollack; le *portrait de Van Dyck*, d'après l'original du Louvre; le *portrait du Titien*, d'après l'original de Berlin; le *portrait de la reine Élisabeth de Prusse*, d'après Stieler; le *portrait de Charles Iᵉʳ*, d'après le tableau de Van Dyck, à Dresde (1851); *la Madone de Colonna*, d'après Raphaël (1853), etc. M. Mandel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 plusieurs planches qui lui ont valu une médaille de seconde classe; ce sont : *le Christ pleurant sur Jérusalem*, d'après M. Ary Scheffer, le *portrait de Frédéric-Guillaume IV*, d'après Otto; *Deux enfants*, d'après M. Magnus, et son fameux *portrait de Charles Iᵉʳ*.

Enfin, au salon de 1861, il a exposé trois gravures : *Ecce homo*, d'après Guido Reni; *Mater Dolorosa*, d'après Carlo Dolci, et le *portrait de Raphaël*, d'après Raphaël. Il est professeur de gravure depuis 1842. Outre les trois médailles mentionnées plus haut, M. Mandel a obtenu deux rappels de 2e médailles, l'un en 1857 et l'autre en 1861.

MANDL (Louis), médecin français, né à Pesth (Hongrie), en décembre 1812, a fait ses études à l'université de Vienne. Reçu docteur en médecine à Pesth en 1836, il se fixa à Paris à la fin de la même année et fut reçu docteur à la Faculté de Paris en 1842, avec une thèse intitulée : *Recherches médico-légales sur le sang*. Il a été naturalisé Français en 1849. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

M. Mandl a beaucoup contribué par ses cours à l'école pratique et ses publications, à répandre l'application médicale du microscope en France. Collaborateur des *Archives de médecine*, il a publié, en outre, *Traité pratique du microscope et de son emploi à l'étude des corps organisés* (1839, avec pl.); *Anatomie générale* (Paris, 1843, avec 5 pl.); *Anatomie microscopique* (Paris, 1838-1847, 2 vol. in-fol. avec 92 pl.). Plusieurs de ses travaux ont été couronnés par l'Institut.

MANEC (J.... P....), médecin français, né en 1799, suivit à Paris les cours de la Faculté, et fut reçu docteur en 1826. Longtemps chirurgien à l'hospice de la Salpêtrière, puis à la Charité, et chef des travaux anatomiques de l'administration des hôpitaux, il a pris sa retraite en 1860. M. Manec avait été nommé, en 1836, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui une thèse *Sur la Hernie crurale* (1825); deux tableaux représentant *l'Axe cérébro-spinal* et *le Nerf grand-sympathique*, et un *Traité de la ligature des artères* (1832, in-fol.; 2e édit., 1836), ouvrage couronné par l'Académie des sciences. Il a également coopéré au *Traité d'anatomie descriptive* de Jules Cloquet.

MANGEART (Jacques), littérateur français, né à Reims, le 12 mars 1805, fit son droit à Paris, prit le diplôme d'avocat, en même temps que les grades universitaires, et suivit, en 1827, l'expédition de Morée. A son retour, il entra dans l'enseignement, fut, de 1834 à 1839, professeur de philosophie aux colléges de Dôle et de Valenciennes, et se fit inscrire, en 1840, au barreau de cette dernière ville, dont il a été bibliothécaire de 1818 à 1858.

On a de lui : *Souvenirs de la Morée recueillis pendant le séjour des Français* (1830, in-8); des *Rapports* et *Questions* à M. Cousin, sur des curiosités bibliographiques ou des points contestés d'histoire philosophique (1838); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes* (1857-1858); de nombreuses tradcutions fournies à la *Bibliothèque latine-française*, notamment de Martial, d'Ovide et de Cicéron (1833-1843); *Mérope*, tragédie de Maffei, traduite en vers français (1845); des éditions annotées et commentées de César, Virgile, Cicéron, pour la librairie Panckoucke, etc., etc.

MANGUIN (Pierre), architecte français, né à Paris, le 12 février 1815, suivit, de 1842 à 1845, l'École des beaux-arts, comme élève de M. H. Lebas. Il fut attaché peu après à la commission des monuments historiques, et dessina pour elle des *Études* et des *Projets de Restauration* envoyés aux salons. En 1853, il exécuta à Lyon le piédestal de la statue équestre de Napoléon Ier, due au comte de Nieuwerkerke. M. Manguin a successivement exposé, entre autres dessins : une *Restauration de l'église de la Ferté-Bernard* (Sarthe) en 1840; *les Cérémonies des funérailles des victimes de juin* 1848, ordonnées par MM. Duc et H. Labrouste; un *Projet de la statue de Napoléon Ier*, avec les *Plans* de tout un quartier nouveau (1850): un *Projet de Théâtre*, *l'Église Notre-Dame-de-Calma* (Drôme) en 1852, et diverses *Études archéologiques*, qui ont reparu, avec les précédentes, à l'Exposition universelle de 1855. Il a signé, avec M. Lussy, les *Vues de l'église de Rueil* (1847). M. Manguin a obtenu une 1re médaille en 1848, une mention en 1835 et la décoration en octobre 1852.

MANIN (Daniel), homme politique italien, ancien président de la république de Venise, né dans cette ville, le 13 mai 1804, mort à Paris, le 22 septembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. — La statue de Manin a été inaugurée à Turin, avec un grand éclat, le 22 mars 1861.

Un fils de Manin, Giorgio MANIN, né en 1832, a pris part, en 1859, à la guerre de l'indépendance italienne, comme aide de camp du général Ulloa, qu'il suivit à Florence. L'année suivante, il fit partie des expéditions de volontaires conduites par Garibaldi en Sicile et à Naples et s'y distingua, en plusieurs rencontres, par son intrépidité.

MANN (Horace), célèbre philanthrope américain, né à Franklin (Massachussets), le 4 mai 1796, fut élevé à l'université de Brown, pratiqua le droit à Litchfield et à Denham, et représenta cette dernière ville à la législature; il vint habiter Boston en 1836 et fut élu au sénat de Massachussets. En 1848, à la mort de John Quincy Adams, il lui a succédé comme sénateur au Congrès des États-Unis. Nommé, en 1853, président du collége d'Antioche dans l'Ohio, il a enseigné la philosophie et l'économie politique et s'est fait une grande réputation comme *lecturer*.

M. Horace Mann a attaché son nom à l'œuvre de la réforme des écoles et du développement de l'éducation populaire. Grâce à des efforts persévérants, il est parvenu, surtout dans les États du Nord, à multiplier les salles d'école pour les enfants, à fonder des écoles de perfectionnement pour les maîtres et les institutrices, et à régénérer, en un mot, tout l'enseignement primaire. Il a écrit une série fort remarquable de douze *Rapports* annuels à la société, dont il était secrétaire, sur l'éducation physique et intellectuelle; un petit volume extrait de son septième rapport a été publié à part sous ce titre : *Compte rendu d'un voyage entrepris pour étudier les divers systèmes d'éducation en Allemagne, en Angleterre*, etc. (Report of an educational tour in Germany, Britain, etc.; 1843), réimprimé à Londres en 1846, et cité comme un chef-d'œuvre de ce genre d'écrits. On a encore de lui : *Quelques pensées pour les jeunes gens* (A few Thoughts to young men; Boston, 1850, in-8); *Quelques pensées sur l'influence et les devoirs de la femme* (A few Thoughts on the powers an duties of woman; New-York, in-18); *Deux lectures sur l'intempérance* (Two lectures on Intemperance; Syracuse, 1852, in-18).

MANNA (Giovanni), publiciste et homme politique italien, s'était déjà fait connaître à Naples par ses opinions libérales et par ses écrits de jurisprudence, lorsqu'au milieu des événements révolutionnaires de 1848, il fut appelé par Ferdinand II à faire partie du cabinet du 3 avril comme

ministre des finances. La contre-révolution le rendit bientôt à ses études. Grâce à son beau-père, le général Sabatelli, il échappa aux vengeances de la réaction. Lorsqu'à la fin de juin 1860 François II se vit forcé de rétablir la constitution de 1848, il confia à M. J. Manna son ancien portefeuille dans le ministère Spinelli et l'envoya aussi à Turin, pour essayer de négocier une alliance avec le Piémont. Depuis la constitution du royaume d'Italie, M. Manna est devenu ministre du commerce (8 décembre 1862). On cite comme une œuvre importante le *Cours de droit administratif* de ce publiciste patriote, qui a écrit depuis un volume tendant à provoquer la fondation du Crédit immobilier dans son pays. — On a annoncé sa mort en juillet 1865.

MANNERS (John-James-Robert, lord), homme politique anglais, né le 13 décembre 1818, à Belvoir-Castle (comté de Leicester), est le second fils du présent duc de Rutland (voy. ce nom). Il fit ses études au collège d'Eton et à l'université de Cambridge, et fut envoyé, en 1841, à la Chambre des Communes par le bourg de Newark, où domine l'influence de sa famille. Partisan des doctrines conservatrices, il défendit avec assez de talent la politique de sir R. Peel, et se rallia plus tard au parti exclusif qui reconnaissait M. Disraeli pour chef. Ses électeurs lui ayant préféré, en 1847, son cousin John Sutton-Manners, il se porta candidat, en 1849, à Londres même, en concurrence avec le baron Lionel de Rothschild, qui fut élu. En février 1850 il rentra au Parlement avec le mandat de Colchester, qui lui a été renouvelé en 1852 et en 1857.

En février 1852, lord Manners reçut du cabinet Derby les fonctions de haut commissaire des forêts avec voix délibérative au conseil et les conserva jusqu'à l'arrivée de lord Aberdeen aux affaires (décembre 1852). Il rentra dans le nouveau ministère Derby, avec le portefeuille des travaux publics (25 février 1858-juin 1859), et fit, à ce titre, partie du Conseil privé.—Lord Manners est mort en novembre 1864.

On a de lui quelques écrits qui lui ont fait une place distinguée dans l'école littéraire dite de la *Jeune Angleterre*, école dont la prétention est de restaurer le système féodal et l'aristocratie religieuse du moyen âge. Son *Plaidoyer pour les antiques fêtes nationales* (A Plea for national holidays; 1843) est surtout conçu dans cet esprit. Il publia encore *l'Alliance espagnole* (the Spanish match: 1846) et, à la suite d'une visite en Irlande, un volume de *Notes de Voyage* (Notes of an irish tour; 1849), où le passé est de nouveau glorifié aux dépens de la civilisation moderne.

Son frère puîné, lord George-John MANNERS, né à Londres en 1820, a été élevé à Eton et à Cambridge et est entré dans les gardes à cheval, où il est devenu major, avec le grade de lieutenant-colonel dans l'armée (1861). De 1847 à 1857, il a siégé au Parlement pour le comté de Cambridge, et voté avec les conservateurs. En 1863, son mandat législatif a été renouvelé.

MANNERS (John-Henry-Thomas MANNERS, 2e baron), pair d'Angleterre, parent des précédents, né en 1818, à Dublin, appartient à une branche cadette de la maison des ducs de Rutland. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il prit, en 1842, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur et protectionniste. Il est devenu, en 1850, député-lieutenant du comte de Suffolk. De son mariage avec miss Dashwood (1843), il a eu quatre enfants, dont l'aîné, John-Thomas MANNERS, est né en 1852, à Londres.

MANNING (le révér. Henry-Edward), prélat catholique anglais, né à Totteridge, dans le comté de Hertford, en 1808, et fils de William Manning, ancien membre du Parlement, fut d'abord élevé à l'école aristocratique de Harrow et passa, en 1827, à l'université d'Oxford. Trois ans plus tard, il devint agrégé de Merton-College. Ayant reçu les ordres anglicans, il obtint, en 1833, le bénéfice de Lavington, dans le comté de Sussex, et publia dès lors une série de sermons qui furent très-goûtés. En 1840, il fut nommé à l'archidiaconat de Chichester.

M. Manning, entraîné d'abord dans le mouvement puséyste d'Oxford, fut conduit à embrasser le catholicisme, en 1851. Il reçut la prêtrise des mains du cardinal Wiseman et alla étudier la théologie à Rome. Il revint, en 1854, en Angleterre, où il mit au service de la propagation de sa foi nouvelle beaucoup d'activité et une grande influence. Devenu successivement prévôt du chapitre de Westminster, prélat domestique du pape, etc., il fut choisi, en mai 1865, pour succéder au cardinal Wiseman comme archevêque de Londres. Parmi les écrits de Mgr Manning, nous citerons : *Conférences prêchées à Londres sur le pouvoir temporel de J. C.*, traduit en français par l'abbé Chambellan (1865, in-18). *

MANSFIELD (William-David MURRAY, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1806, à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1776, à la pairie. Dès 1830, il vint siéger à la Chambre des Communes sous les auspices du parti tory, et y représenta différents bourgs jusqu'en 1840, époque de son passage à la Chambre haute. Sous la première administration de sir R. Peel (1834-1835), il remplit dans le cabinet les fonctions de lord de la Trésorerie. Protestant fervent, il a été nommé, en 1852, haut commissaire du synode général de l'Église d'Écosse et a été de nouveau appelé à ce poste en 1858 et en 1859. Député-lieutenant du comté de Perth en 1846, il a été nommé lord-lieutenant de Clackmannan en 1852. De son mariage avec miss Ellison (1829), il a eu deux enfants, dont l'aîné, William-David, vicomte STORMONT, né à Londres en 1835, a fait la campagne de Crimée comme lieutenant aux grenadiers-gardes et s'est retiré en 1856.

MANTEUFFEL (Othon-Théodore, baron DE), homme d'État prussien, né à Lübben, dans le Brandebourg, le 3 février 1805, fit ses humanités à l'École de Schulpforta, puis étudia le droit et les sciences politiques à l'université de Halle. En 1827, il vint à Berlin, où il occupa un modeste emploi dans la magistrature. En 1829, il passa dans l'administration, et fut nommé successivement à plusieurs postes de confiance dans la province de Brandebourg, qui le choisit pour son député à la diète provinciale en 1837. De 1841 à 1843, il dirigea, comme grand conseiller, les affaires intérieures du gouvernement de Kœnigsberg, et presque toutes les villes placées dans son cercle d'administration lui témoignèrent leur gratitude par la concession du droit de cité. Il venait de se marier, lorsqu'il obtint la vice-présidence du gouvernement de Stettin (1843). L'année suivante il fut nommé conseiller intime, conseiller particulier du prince de Prusse, et membre du conseil d'État. En 1845, il devint chef de division, remplissant les fonctions de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur.

Aux États généraux de 1847, M. de Manteuffel émit hautement des idées conservatrices, et défendit de toutes ses forces l'ancienne constitution de la Prusse. A la diète de 1848, comprenant l'influence des grands centres de population, il ne

craignit pas de demander pour chacune des provinces du royaume un nombre égal de suffrages et de représentants. Contraint de s'effacer pendant tout le temps que dura l'effervescence révolutionnaire, il conserva pourtant son poste, et aussitôt que la réaction triompha, il fut choisi par le roi pour ministre de l'intérieur dans le cabinet Brandenbourg (8 novembre 1848). C'est sous son ministère que fut promulguée la constitution du 5 décembre, arrachée au roi par l'émeute, et contre laquelle se sont tournés depuis tous les efforts du gouvernement. C'est lui qui, en 1850, au moment où la guerre menaçait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, fit prévaloir les idées de paix aux conférences d'Olmutz et de Dresde. Après la mort de M. Brandenbourg et la démission de M. de Ladenberg, il devint chef du cabinet et ministre des affaires étrangères (19 décembre 1850).

Pendant les huit années qui suivirent, M. de Manteuffel a eu l'initiative de presque toutes les mesures conservatrices prises par le gouvernement prussien, et de toute la correspondance diplomatique avec les puissances étrangères. Après avoir penché pour la guerre dans la question d'Orient, il dut subir l'inaction et accepter la neutralité. Son habileté au Congrès de Paris, où il représenta la Prusse, contribua du moins à relever ce pays de l'effacement que lui avait imposé l'alliance de la Russie (1856). « Le sombre et austère Manteuffel, un ministre d'avant le déluge » (ainsi l'appelait un des chefs de l'opposition), était le représentant des idées modérées en Prusse. Sa politique consistait à tenir la balance égale entre le libéralisme avancé des uns et les opinions féodales des autres. Dans les derniers temps il a eu surtout à lutter contre le parti de la croix, dont l'influence paralysait son action dans les conseils intimes du roi. Après que le prince régent eut pris en main le gouvernement, M. de Manteuffel dut enfin sortir du pouvoir (11 octobre 1858) et fut remplacé, comme président du ministère d'État, par le prince de Hohenzollern-Sigmaringen (6 novembre).

MANTEUFFEL (Karl-Othon, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, est né à Lübben, le 9 juillet 1806. Il fit, comme son frère, à la Schulpforta et à Halle des études à la suite desquelles il devint assesseur au tribunal de Francfort-sur-l'Oder. Nommé, en 1841, conseiller provincial à Luckau, en remplacement de son frère aîné, il devint, en 1850, vice-président du gouvernement de Kœnigsberg, et, en 1851, président du gouvernement de Francfort. Au mois d'août de la même année, il alla prendre à Berlin le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Appelé, en octobre 1854, à occuper le ministère de l'agriculture, il partagea, à la fin de 1858, la retraite de son frère.

MANTZ (Paul), critique d'art français, né à Bordeaux, le 28 avril 1821, vint faire son droit à Paris en 1839, et débuta en 1844, dans *l'Artiste*, par des articles de critique littéraire. En même temps, il se préparait à suivre la voie où le portait plus naturellement son goût, et commença, en 1848, dans le journal *l'Événement*, des études sur les beaux-arts qu'il continua dans la *Revue de Paris*, dans la *Revue française*, où il fit les salons de 1855 et 1857, et dans la *Gazette des beaux-arts* où il écrivit celui de 1859. Il a aussi publié dans ce dernier recueil, entre autres articles remarqués, une série intitulée : *Recherches sur l'histoire de l'orfèvrerie française*, et destinée à former un volume. Ses connaissances approfondies, des jugements consciencieux, un style élégant et sobre ont mérité à M. Paul Mantz une des premières places parmi les critiques d'art contemporains. On a encore de lui de nombreuses notices dans *l'Histoire des peintres*, publiée par la maison Renouard.

MANUEL (Jacques-André), sénateur français, ancien député et représentant, né à Nevers, le 8 juin 1791, mort dans cette ville en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MANVERS (Sydney-William-Herbert PIERREPONT, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1825, à Holme-Pierrepont, près Nottingham, descend d'une branche cadette des ducs de Kingston. Élevé à Oxford, où il prit ses grades en 1846, il entra en 1852 au Parlement pour le comté de Nottingham, dont il devint député-lieutenant en 1854. En 1860, il succéda aux titres de son père. Marié, en 1852, à la seconde fille du duc de Coigny, il a pour héritier son fils Charles-William-Sydney, vicomte Newark, né à Londres en 1854.

MANZONI (Alexandre comte), célèbre poëte italien, est né à Milan, le 8 mars 1784. Son père, quoique comte, était un homme sans instruction; mais sa mère, femme très-distinguée, était fille de Beccaria, l'auteur du fameux traité : *des Délits et des peines*. Le jeune Manzoni, qui connut, tout enfant, son grand-père, subit l'influence de ses idées, et, dès le collége, fut voltairien et philosophe, ce qui explique l'aversion si profonde qu'il eut plus tard contre l'éducation publique. Il fit toutefois d'excellentes études à Milan, puis à Pavie, et se passionna pour Alfieri, Monti et Foscolo. En 1805, il vint avec sa mère à Paris, où le nom de Beccaria lui ouvrit l'accès de cette fameuse société d'*idéologues*, qui se réunissait alors à Auteuil et comptait parmi ses membres Volney, Garat, de Tracy et Fauriel. Ce dernier devint l'ami intime d'Alexandre Manzoni, qui lui dédia plus tard sa tragédie du *Comte de Carmagnole*.

Sous les auspices de cette compagnie d'élite, le poëte débuta, l'année suivante, par une pièce de vers blancs, inspirée par la mort subite d'un ami de sa famille, et intitulée : *In morte di Carlo Imbonati* (Paris, 1806). Au milieu de plaintes un peu banales, on y remarqua ce beau passage qui devint en quelque sorte le programme de sa propre vie :

> Non far tregua coi vili; il santo vero
> Mai non tradir; nè proferir mai verbo
> Che plauda al vizio, o la virtù derida.

« Ne faire aucun pacte avec la bassesse; ne trahir jamais la sainte vérité; ne proférer jamais une parole qui encourage le vice ou qui ridiculise la vertu. » De retour à Milan avec sa mère (1807), il épousa, en 1808, Louise-Henriette Blondel, fille d'un banquier genevois. De cette époque date le poëme mythologique d'*Uranie* (Uranie, 1809), qui ne parut qu'un pastiche de fades poésies italiennes.

Cependant M. Manzoni se sentait, en dépit de son éducation, entraîné, par les besoins d'une âme ardente, vers le catholicisme, auquel sa femme s'était convertie; il en embrassa peu après les principes les plus absolus, et une belle œuvre poétique signala ce changement d'idées. Ce sont les *Inni sacri* (Milan, 1810), recueil d'hymnes sur la Nativité, la Passion, la Résurrection, la Pentecôte et l'Assomption, où, abandonnant les formes païennes, il crée une poésie lyrique nouvelle, pleine d'élévation et de ferveur. Bientôt il allait renouveler complétement la littérature nationale et la retremper aux sources romantiques. La réforme prêchée en Allemagne par Schlegel,

accomplie par Gœthe et Schiller, pénétra en Italie presque en même temps qu'en France. Fatigué des timides essais de Foscolo et de Silvio Pellico, M. Manzoni fit paraître, en 1820, sa première tragédie romantique: *le Comte de Carmagnole* (il Conte di Carmagnola). Elle lui attira de vives critiques, qu'il réfuta avec beaucoup d'autorité dans sa lettre écrite en français *Sur l'Unité de temps et de lieu;* au reste Gœthe lui consacra tout un article d'éloges. On reconnaît généralement aujourd'hui qu'elle ne méritait point de passionner si fort le public. Une seconde tragédie, *Adelchi*, parut en 1823, accompagnée de notes et d'éclaircissements historiques. Le sujet en est plus compliqué, l'action plus animée, les effets plus dramatiques; mais la principale beauté de l'ouvrage consiste surtout dans les chœurs à la manière antique, déjà introduits dans la pièce précédente. Entre ses deux œuvres dramatiques, il avait publié, à l'occasion de la mort de Napoléon, une ode célèbre: *le Cinq mai* (il Cinque maggio, 1821), où la religion, au grand étonnement du parti à la fois religieux et royaliste, réclamait l'Empereur comme un des siens: « Jamais, dit-il, grandeur plus superbe n'humilia son orgueil devant l'opprobre du Golgotha. » Cette ode a été regardée comme une des plus belles de notre époque.

Mais la gloire de M. Manzoni est surtout attachée à son roman: *les Fiancés* (I promessi Sposi, storia milanese del secolo XVII; Milan, 1827, 3 vol.). On a traduit dans toutes les langues cette touchante histoire, où l'auteur, à propos d'un amour de village, trace un tableau si complet de la société italienne au XVII[e] siècle. Tous les personnages en sont restés populaires: ce sont autant de types et de caractères originaux conçus avec vigueur, mais surtout rendus avec une variété de style qui fait les délices des oreilles italiennes. Naïveté, ironie douce et bienveillante, familiarité digne, éloquence tour à tour simple et majestueuse, tout, dans ce roman, concourt, malgré quelques longueurs, à un admirable ensemble. Dans une édition illustrée des *Fiancés*, qui parut à Milan, en 1842, M. Manzoni ajouta au texte primitif une *Histoire de la colonne infâme* (Storia della colonna infame), où il fait un tableau saisissant des exécutions cruelles et iniques auxquelles donna lieu la superstition populaire pendant la terrible peste de 1830, et aborde, comme Beccaria, les plus hautes questions d'économie sociale et de droit criminel.

Après le succès des *Fiancés*, M. Manzoni renonça pour toujours à la littérature profane. Passionné pour la vie de famille et pénétré de plus en plus des sentiments chrétiens, il vécut depuis plus de vingt-cinq ans dans une retraite absolue, à l'écart des agitations politiques, insoucieux de la liberté comme de la gloire. Il a été d'ailleurs éprouvé par de cruels malheurs; remarié peu de temps après la mort de sa première femme (1833), il a vu périr successivement ses quatre enfants; la dernière de ses filles est morte en 1856, laissant le vieillard dans l'isolement. Il habitait depuis fort longtemps à Brussado, aux environs de Milan. En février 1860, il fut nommé sénateur du royaume d'Italie. Le 8 mars 1864, son anniversaire a été encore célébré avec un certain éclat par ses compatriotes. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1840.

M. Manzoni n'avait repris qu'une fois la plume pour réfuter un passage de l'*Histoire des républiques italiennes*, où Sismondi appréciait, avec une grande sévérité, l'influence morale de l'Église catholique au moyen âge. Sa réponse est intitulée: *Observations sur la morale catholique* (Osservazioni sulla morale cattolica; Florence, 1834). On cite encore un *Discours sur quelques points de l'histoire des Lombards*. Par ses différents ouvrages, qui ont fait à M. Manzoni une gloire durable comme romancier, comme poëte lyrique, ou même comme auteur tragique, il a exercé moins d'influence sur ces genres de littérature eux-mêmes que sur la langue, à laquelle il a donné plus de souplesse, de variété et d'élégance. Il s'est surtout efforcé de ramener à l'unité d'une langue littéraire nationale, en les reprenant à leur source, les nombreux dialectes italiens qui ont privé les œuvres modernes de l'unité des siècles classiques.

MAQUET (Auguste), littérateur français, né à Paris, le 13 septembre 1813, entra de bonne heure dans l'enseignement, et fut, en 1831, professeur suppléant au collége Charlemagne, où il avait fait ses classes. Ayant échoué, quelques années après, aux épreuves du doctorat, il se décida « à chercher gloire et profit dans la littérature. » *Bathilde*, son premier drame, dont Anténor Joly, le directeur de la Renaissance, confia le remaniement à M. Alexandre Dumas, commença ses relations avec cet écrivain. On lui attribue, dès lors, dans les œuvres de celui-ci, une part à laquelle lui-même eût suffi difficilement. Cette collaboration, révélée pour la première fois dans le pamphlet *Maison Alexandre Dumas et compagnie* (1845), devint publique et avouée l'année suivante; elle dura jusqu'à ce qu'en 1851 des complications de comptes arriérés l'interrompirent. M. Maquet a continué de travailler pour lui-même avec un succès qui a fait, depuis, défaut plus d'une fois à son ancien patron. Président de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

On a de cet écrivain, en dehors de cette collaboration anonyme que les tribunaux ont plusieurs fois reconnue, tout en refusant de lui en allouer tous les bénéfices, un certain nombre de romans personnels, publiés dans divers journaux: *le Beau d'Angennes* (1843, 2 vol.); *Deux trahisons* (1844); *Histoire de la Bastille*, avec MM. Arnould et Alboise (1844, gr. in-8); *les Prisons de l'Europe*, avec ce dernier (1844-1846, 8 vol.); *la Belle Gabrielle* (1853-1855, 5 vol.); *le Comte de Lavernie* (1855); *la Maison du baigneur* (1856, 2 vol.); *l'Envers et l'endroit* (1858, 4 vol.); *la Rose blanche* (1859, 3 vol.), etc., tous volumes réédités dans ces dernières années, sans être indiqués comme des réimpressions.

M. A. Maquet a donné au théâtre, d'abord avec M. Dumas: *les Mousquetaires* (1846); *la Reine Margot* (1847); *le Chevalier de Maison-Rouge* (1847); *Monte-Cristo* (1847); *Catilina* (1848); *le Chevalier d'Harmental*, *la Guerre des femmes* (1849); et tout récemment, après un long intervalle, *la Dame de Monsoreau* (1860). Il a donné ensuite avec M. J. Lacroix: *Valéria* (1851), drame en 5 actes et en vers, essai de réhabilitation de Messaline; *la Fronde*, grand opéra (1853); enfin seul: *le Comte de Lavernie*, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1855); *la Belle Gabrielle*, drame en 5 actes (Ibid., 1857); *Dettes de cœur*, drame en 5 actes (Vaudeville, 1859); *la Maison du baigneur*, drame historique (Gaîté, 1864); quelques vaudevilles, des articles, fragments, pièces de vers, fournis à une foule de revues et journaux (voy. DUMAS).

MARBEAU (Jean-Baptiste-Firmin), philanthrope français, fondateur de l'institution des crèches, né en 1798, à Brives (Corrèze), fit son droit à Paris et, après avoir été reçu avocat, y exerça pendant près de huit ans la profession

d'avoué. Il se fit d'abord connaître par quelques ouvrages de droit et d'économie politique : *Traité des transactions* (1824, in-8), d'après les principes du Code civil; *Politique des intérêts* (1834, in-8), essai sur le moyen d'améliorer le sort des ouvriers, signé ainsi : *par un travailleur devenu propriétaire; Études sur l'économie sociale* (1844, in-8), etc.

Cette préoccupation des misères du peuple, soutenue par une philanthropie intelligente, amena M. Marbeau à l'utile fondation qui a entouré son nom d'une sympathie méritée. En 1844, en sa qualité d'adjoint au maire du 1er arrondissement de Paris, il fut chargé par le comité local d'instruction primaire d'un rapport général sur les asiles de l'arrondissement. Une lacune fâcheuse le frappa dans le cours de ses visites : depuis sa naissance jusqu'à l'admission à l'asile, l'enfant du pauvre manquait, pour le soutenir, de l'appui d'une institution sociale. S'appliquant dès lors à la combler, il proposa l'institution des crèches. Sa pensée, formulée dans son rapport, se résume ainsi : « Soigner en commun, pendant le « cours des journées de travail, les petits enfants « âgés de moins de deux ans, dont les mères pau- « vres, honnêtes et laborieuses sont obligées, « pour vivre, d'aller travailler hors de leur habi- « tation. »

Avec le concours de plusieurs personnes charitables, M. Marbeau organisa en peu de temps la première crèche, qui fut ouverte, le 14 novembre 1844, à Chaillot. L'année suivante, le livre qu'il écrivit pour propager cette institution : *Des Crèches* (1845, in-18; 4e édit., 1846), fut jugé digne, par l'Académie française, d'un prix Montyon de 3000 fr. De la crèche-mère de Chaillot naquirent, sur le même modèle, en 1845, les crèches de Saint-Louis d'Antin et de Saint-Philippe du Roule, de Belleville, de Saint-Pierre du Gros-Caillou, de Saint-Vincent de Paul. En 1846, on en créa sept à Paris et dans la banlieue; cinq en 1847; deux en 1848; deux en 1849; deux en 1851; une en 1852. Enfin, en 1856, le département de la Seine compta vingt et une crèches; c'était à peu près le même nombre d'asiles qu'il possédait en 1837, au moment où cette institution fut constituée en service public. Grâce aux efforts de la société, fondée en 1846, le nombre des crèches organisées aujourd'hui en France peut être évalué à quatre-vingts, réparties entre trente-deux départements. Depuis leur origine, les crèches de la Seine ont reçu plus de 20 000 enfants, et compté plus de 2 millions de journées de présence. En mai 1856, les crèches ont été déclarées établissements d'utilité publique, et placées sous l'administration et la surveillance de l'État.

Outre les ouvrages déjà cités, on doit encore à M. Marbeau : *Du paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1847); *De l'indigence et des secours* (1850), et divers mémoires, articles et brochures sur des questions d'économie charitable. Son *Traité des crèches* a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et l'institution appliquée dans un grand nombre de villes avec le même succès qu'à Paris.

Son fils, M. Pierre-Firmin-Eugène MARBEAU, né en 1825, est maître des requêtes de 2e classe au conseil d'État.

MARCEL (Étienne), général français, est né à Gien (Loiret), le 30 janvier 1792. Il était employé dans les bureaux de la préfecture d'Orléans, lorsqu'il fut nommé, à l'élection, capitaine dans la garde nationale du Loiret (1809), puis envoyé à l'armée du Nord. Bientôt après, il passa dans la garde impériale avec le grade de lieutenant, et, de 1810 à 1814, prit part aux pénibles guerres de la péninsule; il se distingua à la bataille de Sagonte, où il reçut une blessure grave. Capitaine depuis 1813, il fit la campagne de Waterloo, et fut, au second retour des Bourbons, compris au nombre des officiers licenciés.

Attaché à la légion du Loiret, devenue le 48e de ligne, M. Marcel obtint le grade de chef de bataillon, et fut envoyé, en cette qualité, à la Guadeloupe (1823). Après plusieurs campagnes en Afrique, il fut mis à la tête du 15e de ligne, qui devint sous ses ordres un des meilleurs régiments de l'armée. Nommé maréchal de camp (22 octobre 1845), il fut employé à l'intérieur et promu au grade de général de division le 28 décembre 1852. Il fait partie du cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur, le 2 décembre 1850, il a été promu grand officier le 28 janvier 1857.

MARCELLIN (Jean-Esprit), sculpteur français, né à Gap, vers 1822, vint étudier à Paris sous la direction de Rude et débuta par un *Buste* au salon de 1847. Il a depuis exécuté et exposé *le berger Cyparisse* (1848), modèle en plâtre, exposé en marbre au salon de 1851; *Couronnement d'épines* (1849); *Avant l'hymen*, portrait (1852); *Cypris allaitant l'Amour*, acquis par M. A Fould (1853); *le Retour du printemps*, envoyé, avec le sujet précédent, à l'Exposition universelle de 1855; *Zénobie retirée de l'Araxe* (1837), et un certain nombre de bustes, de médailles et de médaillons portraits (1847-1857); *la Douceur*, statue destinée à la décoration de la cour du Louvre, *la Jeunesse captive l'Amour* (1861); *le Trait-d'Union*, *Cypris allaitant l'Amour* (1861); *Bacchus enfant*, *Portrait* de femme (1864). M. Marcellin a obtenu deux 2es médailles, en 1850, en 1855, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859 et a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

MARCELLO (Voy. COLONNA, duchesse de CASTIGLIONE.

MARCELLUS (Lodoïs DEMARTIN DU TYRAC, comte DE), littérateur français, né le 19 janvier 1795, entra dans le corps diplomatique sous les auspices de son père, un des serviteurs les plus dévoués de la Restauration. Il fut successivement attaché à l'ambassade de Constantinople, premier secrétaire de légation à Londres, puis ministre plénipotentiaire à Lucques. En 1822, il accompagna M. de Châteaubriand à Londres. En 1829, il refusa le poste de sous secrétaire d'Etat que lui offrait M. de Polignac. L'année suivante, il rentra dans la vie privée et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. On sait que pendant sa mission à Constantinople il dota la France de la Vénus dite de Milo (25 mai 1820). Le comte rentra dans la vie privée à la révolution de 1830, et sous le règne suivant, il ne réclama pas le titre de pair héréditaire, auquel il avait droit (1841). Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1829. — Il est mort, non le 29 avril 1861, comme on l'a d'abord annoncé dans les journaux, mais en juillet 1865.

Le séjour du comte de Marcellus dans le Levant, lui a inspiré les ouvrages suivants : *Souvenirs de l'Orient* (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1853); *Vingt jours en Sicile* (1841, in-8); *Épisodes littéraires en Orient* (1851, 2 vol. in-8). En 1842, il a écrit le texte explicatif du *Portefeuille du comte de Forbin* (in-4), contenant ses tableaux, dessins et esquisses. On a encore de lui : *Chants populaires de la Grèce* (1851, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1860, in-18), avec le grec en regard; *Politique de la*

Restauration (1853, in-8), notamment pour les années 1822 et 1823; une traduction des *Dyonisiaques* de Nonnos (1855, in-8), poëme grec en 48 chants dont il a rétabli la version primitive; *Souvenirs diplomatiques, Correspondance intime de M. de Chateaubriand* (1858. in-8), et comme suite de ce dernier ouvrage, *Chateaubriand et son temps* (1859. in-8).

MARCH ET DARULEY (voy. RICHMOND).

MARCHAIS (André-Louis-Augustin), homme politique français, né à Paris, le 11 octobre 1800, mort à Smyrne, au commencement de 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARCHAL (Charles), littérateur français, né à Paris, en 1822, et fils d'un avocat du barreau de cette ville, fit ses études aux colléges Louis-le-Grand et Bourbon, et prit part de bonne heure à des publications de librairie. Condamné, en 1845, à cinq ans d'emprisonnement et à 10 000 francs d'amende pour un pamphlet intitulé *la Famille d'Orléans* (in-8, 2e édit., 1848), il fut mis en liberté en 1848, fonda deux ou trois feuilles éphémères et fut encore poursuivi à diverses reprises, pour des délits de presse. En 1851, il fut de nouveau condamné à cinq ans d'emprisonnement et à 10 000 fr. d'amende pour un livre intitulée : *Fin de la République* (in-18).

On a encore de M. Marchal une douzaine de romans : *les Nuits espagnoles* (1841, in-8); *Médéric* (1842, 2 vol. in-8); *un Grand homme politique* (1848, 2 vol. in-8); *les Mystères du grand monde* (1844, 6 vol. in-8), etc.; une *Histoire anecdotique du peuple parisien* (1844, 2 vol. in-8); *la Citadelle de Doullens* (1847, 2 vol. in-8); un grand nombre de brochures de circonstance et des articles dans *la Revue sociale*, dont il a été rédacteur en chef. Il a édité les *Souvenirs de M. Laffitte* (1844, 3 vol. in-8). On lui attribue généralement les ouvrages et brochures publiés depuis quelques années, sous le pseudonyme de *Ch. de Bussy*, tels que : *les Philosophes au pilori*, *les Courtisanes devenues saintes*, *les Régicides*, *Réfutation du socialisme*, etc.

MARCHAL (François-Joseph-Ferdinand), littérateur belge, né à Bruxelles, le 9 décembre 1780, mort le 9 mai 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARCHAL (Charles-Léopold-Jean-Baptiste), publiciste français, né à Lunéville le 24 juin 1801, fut d'abord avocat, puis nommé président du tribunal de Saint-Louis du Sénégal. Comme l'avocat général Auger, il poursuivit des employés accusés de falsification de vin des hôpitaux et de vente de poudre de l'État, mais aussi comme M. Auger, il fut suspendu par le gouverneur. Le *National*, fut le seul journal qui protesta alors contre cette suspension. Il se livra à la littérature et a publié : *Histoire de Lunéville* (1829); *Mémoire sur Singan-fou* (Paris, 1853); *Voyage scientifique au Sénégal* (1854); *Mélodies universelles* (1856), recueil de chants des principaux peuples. *Mémoire sur les paratonnerres de la Chine* (1857). M. Marchal a aussi collaboré à divers journaux; ainsi en 1857 il a fait paraître dans l'*Illustration*, un résumé d'un voyage en Chine par la Russie et la Sibérie, en 1856 et 1857 dans *la Phrénologie*, les moyens de créer une langue universelle par la phrénologie; en 1858-1859 dans l'*Industrie*, l'Histoire de la télégraphie électrique; on compte encore de lui, de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et le *Journal de la marine et des colonies*.

MARCHAL [DE CALVI] (N....), médecin français, né à Calvi (Corse) vers 1811, fut reçu docteur à Paris en 1837, et agrégé de la Faculté au concours de 1844. Le mémoire qu'il avait publié, l'année précédente *sur la Question des embaumements*, lui attira, de la part de Gannal, un procès en contrefaçon qu'il gagna. M. Marchal de Calvi, professeur au Val-de-Grâce, a été décoré de la Légion d'honneur en 1846.

Ses principaux travaux sont : *Précis d'histoire naturelle* (1841, 2 vol. in-8); *Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde* (1841, in-8); *Du sentiment et de l'intelligence chez les femmes* (1841); *Des abcès phlegmoneux intra-pelviens* (1844, in-8); *De la prosopalgie traumatique* (1844, in-8); *la Question du cancer devant l'Académie de médecine*, mémoire (1855). Citons encore deux brochures d'économie sociale et publiées sous l'influence des événements de 1848, auxquels M. Marchal [de Calvi] s'est activement mêlé : *Discours sur l'organisation du crédit en général et en particulier du crédit foncier*, et *l'Émancipation du prolétariat*. L'un des auteurs du *Recueil de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire*, il a aussi collaboré à la *Revue chirurgicale* et aux *Annales de la chirurgie française et étrangère*.

MARCHAND (Armand-Louis-Marie), conseiller d'Etat français, né vers 1800, étudia le droit à Paris et fut reçu docteur en 1824. Etant entré, peu de temps après, au conseil d'Etat, en qualité d'auditeur de seconde classe, il fut nommé, en 1832, auditeur, et en 1843, conseiller. Son zèle et sa capacité éprouvés le firent maintenir lors de la double réorganisation de ce corps, en 1848 et en 1852, dans la section du contentieux. M. Marchand a fait partie, après 1848, du tribunal des conflits. Il a été nommé membre de la Commission française pour la seconde Exposition universelle de Londres, en 1862. Décoré dès 1835, M. Marchand a été promu officier de la Légion d'honneur en août 1860.

MARCHAND (comte Louis-Joseph-Narcisse), ancien valet de chambre de Napoléon, né à Paris, le 28 mars 1791, fit quelques études dans un lycée, et entra, le 20 juin 1811, au service de Marie-Louise, d'où il passa à celui de l'empereur. Il le suivit à l'île d'Elbe, puis à l'île Sainte-Hélène: il écrivait souvent sous sa dictée, et c'est lui qui s'est fait l'éditeur du manuscrit du *Précis des guerres de César* (1836, in-8). Chargé par l'empereur de remettre divers objets de sa toilette à son fils, il fit des démarches inutiles pour s'acquitter de sa mission; il a été porté sur le testament de son maître pour les legs suivants : une somme de 600,000 fr., un collier de diamants, 50,000 fr. comptant, une partie du mobilier de Longwood et le tiers de la bibliothèque. De retour à Paris en 1822, il épousa, conformément au vœu exprimé par Napoléon, la fille d'un ancien soldat, le général Brayer. Décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1840, lors du retour des cendres de Napoléon, il fut promu officier le jour où elles ont été déposées dans la crypte des Invalides (2 avril 1861).

MARCHANT (Antoine-Philibert), sénateur français, né à Maubeuge (Nord), le 27 novembre 1796, mort à Amiens, le 12 novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARCHEGAY (Paul-Alexandre), archiviste paléographe français, né à Saint-Germain-de-Prinçay (Vendée), le 10 juillet 1812, fit d'abord son droit à Paris, puis devint pensionnaire de l'École des chartes. Après avoir été attaché trois ans aux

travaux historiques de la Bibliothèque royale, il fut nommé, en 1841, archiviste du département de Maine-et-Loire. Il a donné sa démission à la fin de 1853.

On a de lui : *Archives d'Anjou* (Angers, 1843-1853, 2 vol. in-8), recueil de documents et mémoires inédits, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a accordé une médaille d'or et un rappel de médaille; *Recueils des chroniques d'Anjou* (Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8), avec M. Salmon; *Cartulaire du Ronceray d'Angers* (Angers, 1856, in-8); *Archives du Bas-Poitou* (Ibid., 1856, in-8); *Cartulaire des sires du Rays* (Nantes, 1857, in-8), etc. Il a inséré un grand nombre d'articles et de documents dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans la *Revue de l'Anjou* et autres recueils de nos provinces de l'Ouest. Il a réuni les principaux, sous le titre de *Notices et documents historiques* (1857, fort in-8).

MARCHESI (Pompée, chevalier), sculpteur italien, né en 1790, mort à Milan, le 6 février 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

MARCY (William-Larned), homme d'État américain, né à Sturbridge (État de Massachussets), le 12 décembre 1786, mort le 4 juillet 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

MAREAU (Théodore-Pascal), ancien représentant du peuple français, né à Cholet (Maine-et-Loire), le 8 mars 1807, est propriétaire d'une importante fabrique de toiles de lin, qu'il a établie lui-même à Mortagne, et dont les produits ont été mentionnés avec honneur à différentes expositions. Issu d'une famille bourgeoise, il embrassa les idées légitimistes et dut au concours de son parti son élection à l'Assemblée constituante, en 1848, dans le département de la Vendée; il prit place à l'extrême droite et vota pour toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à l'Assemblée législative (1849), il se sépara de la majorité en 1851, et protesta contre le coup d'État. Depuis cette époque, il a repris la direction de sa filature.

MARÉCHAL (Étienne), avocat français, ancien représentant, né à Beaune, le 8 septembre 1797, se fit recevoir avocat et appartint, sous la Restauration, à l'opposition libérale. En 1830, il fut nommé substitut du procureur du roi à Châtillon-sur-Seine, puis à Chaumont et à Dijon, quitta la magistrature en 1834 et reprit place au barreau de Beaune. Élu en 1848, représentant de la Côte-d'Or, le dernier des neufs, il vota constamment avec la gauche constitutionnelle, fut réélu, le troisième sur huit, à la Législative et rentra après le coup d'État du 2 décembre dans la vie privée.

MARÉCHAL (Charles-Laurent), peintre français, né à Metz (Moselle), vers 1800, de parents pauvres, apprit une profession manuelle, et resta quelque temps ouvrier sellier. Ses heureuses facultés et l'énergie de sa volonté le tirèrent de cette position; il partit pour Paris, et y fit toutes les études qui pouvaient se concilier avec les exigences de la vie. Après avoir été, pendant plusieurs années, l'élève de Regnault, il revint, en 1825, habiter Metz, et l'année suivante, il représentait, à l'exposition de la Moselle, un tableau de *Job*, qui lui valut la médaille d'argent de première classe et commença sa popularité parmi ses concitoyens. Il ouvrit à cette époque un atelier qui eut beaucoup de succès. En 1831, M. Maréchal, dont le talent s'était développé, présenta au roi Louis-Philippe, qui visitait Metz, un tableau de genre, *la Prière*, obtint une mention au salon de cette année. Mais, après avoir fait encore quelques tableaux à l'huile, entre autres, *la Moisson*, il chercha, dans le pastel, des moyens d'exécution plus prompts et plus en harmonie avec le caractère fougueux et vaporeux à la fois de son talent. Les types originaux de familles bohémiennes, qu'il avait rencontrées dans les montagnes du pays de Bitche, furent pour lui un élément de succès aux expositions de Paris, du Bruxelles et de Londres. Il envoya aux salons de Paris, entre autres pastels, *les Sœurs de misère*, *les Bûcherons hongrois* (1840); *le Petit gitano* (1841); *le Loisir*, *la Détresse*, *les Adeptes*, qui lui valurent successivement une 3[e], une 2[e] et une 1[re] médailles.

Cependant M. Maréchal, qui avait déjà exposé, avec ses pastels, des vitraux peints, *Masaccio enfant*, *le Vieux Hoffe de Pfeifer* (1841), *l'Apothéose de sainte Catherine* (1842), destiné à la cathédrale de Metz, était devenu, dans sa ville natale, le créateur d'une industrie nouvelle et importante. Les vitraux qu'il a exposés au Palais de cristal de Londres (1851), furent honorés d'une médaille de premier ordre, et les deux vastes hémicycles qu'il exécuta pour le Palais de l'industrie de Paris, en 1855, firent élever l'artiste, décoré en 1846, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il fut ensuite élu correspondant de l'Institut. M. Maréchal a orné de vitraux la plupart des grandes églises de France : à Paris, Saint-Vincent de Paul, Sainte-Clotilde, Sainte-Valère, la nouvelle église Saint-Augustin; à Troyes, à Metz, à Cambrai, à Limoges, les cathédrales, et une foule d'églises paroissiales qu'il serait trop long d'énumérer.

Parmi les élèves de cet artiste, il faut citer son fils, M. Charles-Raphaël MARÉCHAL, né à Metz, vers 1830, auteur de belles compositions au fusain, dont quelques-unes, *le Simoun*, *la Halte du soir*, *les Naufragés*, ont été exposées aux Salons de 1853 et 1857. C'est lui qui a fait les cartons des peintures du grand salon du ministère d'État, au Louvre. Il a obtenu une 2[e] médaille en 1853.

MARESCHAL (Jules), littérateur français, est né à Paris, en 1793. Après avoir étudié le droit fit quelques écrits politiques qui furent remarqués. M. de la Rochefoucauld, chargé de la direction générale des beaux-arts, le fit entrer dans ses bureaux et le nomma successivement sous chef, premier inspecteur et chef de division sous-directeur. M. Mareschal quitta en 1830 ses fonctions pour se livrer à des travaux d'utilité publique, parmi lesquels on compte la colonisation des landes des Bordeaux, la filtration des eaux publiques de Paris.

Parmi les publications dues à la plume de M. Mareschal on cite : *Considérations sur l'état moral et politique de la France* (1815, in-8); *Essai sur les factions* (1822, in-8); *Mémoire sur les landes du littoral du golfe de Gascogne* (1842, in-8); *Souvenir d'Allemagne* (1842, in-4°); *Un Régent* (1843, 2 vol. in-4°); *Nasta, ou la Charte des femmes, chronique de Bohême* (1844, in-12); *Mathilde de Haremberg, légende allemande du* XII[e] *siècle* (1847, in-16); *l'Étoile du salut* (1848, in-8°); allégorie en vers; *des Chemins de fers considérés au point de vue social* (1854, gr. in-8°); *Marseille et Bayonne, leur avenir et celui du Midi au point de vue du réseau pyrénéen* (1856, in-8°); *la Vérité, suivie de l'Étoile du salut* (1864, in-8°), etc.

MARET (l'abbé H.... L.... C....), théologien français, né à Alais, vers 1804, étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Dès qu'il eut reçu les ordres, il se consacra à l'enseignement ecclésias-

tique, fut quelque temps vicaire à Saint-Philippe du Roule et fut nommé, en 1840, professeur de dogme à la Faculté de Paris, dont il est devenu doyen. Chanoine de Notre-Dame, il a été, jusqu'en 1857, vicaire général honoraire de l'archevêque de Paris. En septembre 1860, M. Maret fut promu à l'évêché de Vannes, mais sa nomination ne fut pas approuvée en cour de Rome, à cause de ses idées libérales et gallicanes; il donna sa démission, et, quelque temps après, le pape le nomma évêque, *in partibus*, de Sura. Il fut, à la même époque, nommé chanoine de premier ordre du chapitre impérial de Saint-Denis. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

Les principaux ouvrages sont : ***Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*** (1839, in-8, 3ᵉ édit., 1845), ouvrage spécialement dirigé contre la philosophie universitaire; *Théodicée chrétienne* (1844, in-8, 2ᵉ édit., 1850), comparaison de la notion chrétienne avec la notion rationaliste de Dieu; *Philosophie et religion* (1856); *Lettre à NN. SS. les évêques de France* (1858). L'abbé Maret a aussi collaboré au *Correspondant* et, en 1848, à *l'Ère nouvelle*.

MAREY-MONGE (Guillaume-Stanislas), comte DE PELUSE, général français, sénateur, né le 17 mars 1796, à Nuits (Côte-d'Or), est le petit-fils du célèbre Monge et l'aîné des sept enfants du conventionnel Marey, qui mourut en 1818, laissant une fortune considérable à sa famille. Entré, en 1814, à l'École polytechnique, il prit part, avec ses camarades, à la défense de Paris, passa, en 1817, à l'École d'application de Metz et en sortit, en 1819, le premier de sa promotion; ayant choisi l'arme de l'artillerie, il devint lieutenant en premier (1824) et capitaine (1826), et publia douze mémoires qui fixèrent l'attention du comité supérieur d'artillerie. Attaché, en 1830, à l'expédition d'Alger, il assista aux affaires de Staouëli, à l'attaque de Blidah, passa dans la cavalerie comme chef d'escadron (octobre 1830), organisa les deux premiers escadrons de cavalerie indigène, à la tête desquels il rendit de brillants services à Médéah et à Bouffarick, et fut chargé, par une ordonnance de 1834, de former les cadres des spahis réguliers et auxiliaires. Nommé lieutenant-colonel (17 septembre 1834), il fut investi en même temps du commandement et de la direction politique et militaire de toutes les tribus arabes des environs d'Alger, sous le titre d'agha.

Colonel des spahis, le 31 mars 1837, M. Marey-Monge rentra en France en 1840, puis retourna en Algérie commander le 2ᵉ chasseurs. Nommé maréchal de camp le 9 avril 1843, il resta dans cette colonie à la disposition du gouverneur général jusqu'en 1848, époque où il obtint le grade de général de division (12 juin). Employé à l'intérieur, il commanda tour à tour la 20ᵉ division militaire (1850), et la 5ᵉ (1851). En 1857, il prit part à l'expédition de la Kabylie, puis revint commander la division de Metz. Décoré de la Légion d'honneur en 1830, officier en 1835, commandeur en 1845, grand officier le 10 décembre 1851, M. Marey-Monge a été promu grand-croix le 7 août 1859. Appelé au Sénat le 7 mai 1863, il est mort à Pomard (près Beaune), le 15 juin de la même année. — On cite de lui une traduction des *Poésies d'Abd-el-Kader*, contenant les règlements militaires.

MAREY-MONGE (Guillaume-Alphonse-Félix), homme politique français, député, parent du précédent, est né le 30 août 1818, à Nuits (Côte-d'Or). Grand propriétaire et maire de Pomard, il a été envoyé au Conseil général par le canton de Gevry. En 1861, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription de la Côte-d'Or, en remplacement de M. Justin Ouvrard. Réélu, au même titre, en 1863, quoiqu'il eût pour concurrent M. Pelletan, il a obtenu 21 251 voix sur 25 248 votants. M. Marey-Monge a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MAREZOLL (Gustave-Louis-Théodore), jurisconsulte allemand, fils du chancelier de ce nom, né à Gœttingue, le 13 février 1794, fit ses études à Iéna, puis à Gœttingue, sous le célèbre jurisconsulte Hugo et obtint, dès 1815, un prix académique pour une dissertation remarquable : *De Institutionum ordine* (Gœttingue, 1815). A la suite de cours très-fréquentés qu'il fit à Iéna, il fut appelé, en 1819, comme professeur adjoint de droit à Giessen et, en 1818, à Rostock, comme professeur titulaire. Il devint, en 1836, conseiller de la haute Cour d'appel. En 1837, il obtint, à l'université de Leipsick, une chaire qu'il a toujours occupée depuis avec éclat.

On a de M. Marezoll plusieurs ouvrages qui se recommandent par une application très-élevée de la philosophie à la jurisprudence : *Traité de droit naturel* (Lehrbuch des Naturrechts; Giessen, 1818), sorte de juste milieu entre les doctrines de Hugo et de Kant; *Traité des institutions* (Lehrbuch der Institutionen; Leipsick, 1839; 5ᵉ édit., 1853); *le Droit criminel des villes allemandes* (das Gemeine deutsche Criminalrecht, 2ᵉ édit.; Ibid., 1847); une suite de dissertations dans le *Magasin* de Grolman et Lœhr, sous ce titre : *Remarques, doutes et conjectures sur quelques points du droit civil romain* (Bemerkungen, Zweifel und Vermuthungen über, etc.); enfin, un certain nombre d'articles et de monographies dans le *Journal de droit civil et de procédure*, publié par M. Mazezoll, en collaboration avec MM. Linde, Schreter et Wening-Ingenheim.

MARGARITA (Louis-Clément SOLAR, comte DELLA), homme d'État italien, ancien ministre de Sardaigne, né à San Quirico (États sardes), le 8 mai 1792, fit ses études à Sienne, suivit les cours de droit à Turin, alors ville française, y professa de bonne heure le droit civil, puis devint procureur général et avocat général à la Cour d'appel de Turin. Nommé, en 1816, secrétaire de la légation sarde à Naples, il s'acquit de la réputation et remarqué pour son esprit de clarté, il fut envoyé, comme chargé d'affaires, à Madrid, où il eut, en 1825, les titres d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Appelé, en 1845, au ministère des affaires étrangères, et nommé, le 21 mars, premier secrétaire d'État du roi Charles-Albert, il étendit les relations diplomatiques et commerciales de la Sardaigne, conclut quinze traités de commerce avec diverses puissances, et encouragea les écoles et les missions en Orient. Après l'avénement de Pie IX, le comte Solar, qui ne partageait aucune des patriotiques espérances de Charles-Albert, soumit au roi un rapport plein de franchise pour le dissuader de rompre avec l'Autriche; il reçut alors la mission d'aller à Rome, observer l'état des esprits. A son retour, n'ayant pu faire partager ses craintes au roi, il sortit du ministère, le 11 octobre 1847. Il a publié, en 1852, sous le titre de *Memorandum*, l'apologie de son passé diplomatique, et des *Avvenimenti politici*, ou conjectures sur l'avenir des sociétés modernes. Porté, en 1854, à la Chambre des Députés, par les électeurs de San Quirico, le comte della Margarita s'y montra l'ardent adversaire de la politique libérale de M. de Cavour. Il était le chef de l'extrême droite; mais il n'a pas été réélu. Il est grand-croix de plusieurs ordres, no-

tamment de SS. Maurice et Lazare, de Sardaigne, du Sauveur de Grèce, du Danebrog, etc.

MARIANINI (Pietro), médecin italien, né dans la province de Lomellina, le 30 juin 1787, et fils d'un médecin distingué, étudia la médecine et les sciences accessoires à la célèbre université de Pavie. Reçu docteur en 1806, il alla bientôt exercer, à côté de son père, dans sa province natale, où il contribua, de tous ses efforts, à populariser la vaccine. En 1817, à la suite de l'horrible dépopulation exercée en Italie par le typhus pourpré, il passa à Mortara, où il acquit une véritable célébrité auprès du peuple et des savants. Malgré son horreur de l'empirisme, il s'occupait surtout de médecine pratique, et popularisa l'usage du quinine en Italie. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, correspondant de l'Académie royale des sciences et de l'Académie royale médico-chirurgicale de Turin, fondateur ou coopérateur de plusieurs établissements utiles, etc. Il est, depuis plus de trente ans, professeur d'histoire et de sciences naturelles à Mortara. Décoré d'une vingtaine d'ordres, il est grand-croix des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne (1858).

Praticien habile et écrivain actif, M. Marianini a publié divers ouvrages et surtout des mémoires et des articles de journaux. En 1816, dans les *Notes* d'une édition des ouvrages de son père, publiée à Alexandrie, il soutint, contre les *Annales de médecine* de Omodei et la *Biblioteca italiana* de 1817, une polémique très-vive sur les maladies vénériennes. Ses principaux écrits sont : *Réflexions sur l'usage et l'efficacité du sulfate de quinine* (Alcune indagini intorno all'uso ed efficacia del solfato di chinina, 1822); *Observations sur l'usage du sulfate de quinine* et *Notice sur plusieurs fièvres intermittentes* (Osservazioni sulla pratica del solfato di cinconina, etc., 1829); un mémoire *Sur un électro-moteur voltaïque, nommé patoscopio*, appliqué comme agent thérapeutique; des *Observations* sur la galvanoplastie, sur l'électrographe, sur le daguerréotype et sur le magnétisme; un mémoire sur la création d'un *Code sanitaire universel*, et des articles de médecine et de chirurgie dans la plupart des journaux scientifiques italiens, notamment sur le choléra et ses propriétés contagieuses. — Un des fils de M. Marianini a été reçu docteur à Pavie, en 1854.

MARIE (Alexandre-Thomas), avocat français, ancien représentant du peuple, ancien ministre; né le 15 février 1797, à Auxerre (Yonne), fit ses classes avec succès au collége de cette ville, vint étudier le droit à Paris, et se fit inscrire au barreau de la Cour royale en 1819. Remarqué dès ses débuts au palais, comme avocat stagiaire, dans plusieurs affaires criminelles, il songea un instant à la carrière de l'enseignement du droit; mais ses opinions politiques l'ayant fait échouer, malgré de brillantes épreuves, au concours pour une chaire de la Faculté, il revint tout entier à sa profession. Il obtint, surtout après 1830, de grands succès dans les procès politiques. Il fut un des avocats des accusés de juin (1832), et défendit l'année suivante M. Cabet, député, poursuivi pour son livre de la *Révolution de* 1830, avec un talent qui lui mérita les encouragements de Dupont (de l'Eure). Il fut aussi le défenseur de Pépin, complice de Fieschi. Les affaires politiques n'empêchèrent pas M. Marie de plaider des affaires civiles en grand nombre et des plus importantes. Élu membre du conseil de l'ordre dès 1830, il en fut bâtonnier en 1840 et 1841.

M. Marie, envoyé à la Chambre des Députés, en 1842 et en 1846, par le Ve arrondissement de Paris, se plaça naturellement dans les rangs de l'opposition, mais il combattit par ses votes plus que par ses discours la politique ministérielle.

Il prit un rôle plus important à la révolution de Février 1848. C'est lui qui, le premier, dans la séance du 24, déclara illégale la régence proposée, et mit en avant la nomination d'un gouvernement provisoire, dont il devait lui-même faire partie. Chargé du ministère des travaux publics, c'est lui qui dut organiser les ateliers nationaux. M. Marie représentait dans le gouvernement le parti républicain modéré. Aux élections générales pour la Constituante, il fut élu le sixième sur les trente-quatre représentants du département de la Seine, entre MM. Crémieux et Marrast, à une majorité de 225 276 voix. Accueilli par l'Assemblée nationale avec une faveur marquée et nommé membre de la Commission exécutive par 702 suffrages, il fut renversé avec elle par l'insurrection de juin. Mais aussitôt après la victoire, l'Assemblée le choisit pour son président, en remplacement de M. Senard, appelé par le général Cavaignac au ministère de l'intérieur. Bientôt après, M. Marie était appelé lui-même par le général au ministère de la justice (15 juillet), qu'il occupa jusqu'à l'élection présidentielle.

A la Constituante, M. Marie appartint à la fraction la plus modérée du parti républicain. Il appuya les demandes de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, et renonçant, suivant son expression (séance du 11 août), « à des idées plus chevaleresques que réelles, » il repoussa, avec la droite, l'abolition de la peine de mort, l'impôt progressif, l'amendement Grévy, le crédit foncier, le droit au travail, etc. Il approuva dans sa première phase l'expédition d'Italie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia plus étroitement au parti démocratique, désapprouva le siége de Rome, combattit, en toute rencontre, la politique de l'Élysée, mais sans aller jusqu'à appuyer les demandes de mise en accusation contre le Président et ses ministres. Non réélu à la Législative, en 1849, M. Marie reprit sa place au barreau de Paris, où il fut plus occupé que jamais. En 1860, il fut réélu membre du conseil de l'ordre pour la trentième fois. En 1863, candidat de l'opposition dans la 4e circonscription des Bouches-du-Rhône, il a été nommé député au Corps législatif par 6570 voix sur 12 936 votants.

M. Marie est un des auteurs d'une consultation contre le serment que le gouvernement prétendait imposer aux décorés de Juillet (1831, in-4; il a donné une introduction au *Code des avocats* (1841, in-18), et collaboré à la *Revue municipale*, à l'*Encyclopédie du droit*, au *Courrier des tribunaux*, à la *Gazette des tribunaux*, etc.

MARIE-AMÉLIE (Amélie-Marie DE BOURBON), reine des Français, de 1830 à 1848, née à Caserte, le 26 avril 1782, est l'une des filles de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche. Sœur de l'impératrice Marie-Thérèse, la seconde femme de François Ier et de la grande-duchesse de Toscane, elle reçut, sous la direction de Mme d'Ambrosio, une éducation soignée, suivit sa mère à Palerme, lors de la conquête de Naples par les Français en 1798, alla ensuite passer deux ans à Vienne, et ne retourna dans son pays qu'en 1802. Bientôt elle fut forcée de partager le nouvel exil de sa famille en Sicile, où, en 1808, elle connut le duc d'Orléans, alors banni, comme elle, de sa patrie. Après quelques retards causés par les affaires d'Espagne, elle épousa ce prince à Palerme le 25 novembre 1809, et devint mère, une première fois, dès l'année suivante. Arrivée en France au mois de septembre 1814, elle n'y fit

qu'un séjour passager, se rendit, en 1815, en Angleterre avec ses enfants, et ne revint à la cour qu'au commencement de 1817.

Quand le duc d'Orléans fut appelé au trône en 1830, Marie-Amélie, qui passait alors pour avoir montré beaucoup de répugnance à partager une couronne qu'elle croyait entachée d'illégitimité, eut la sagesse de renoncer à toute espèce de rôle en politique. Se consacrant tout entière à l'éducation privée de ses nombreux enfants, sur lesquels elle exerçait un grand ascendant, elle ne vit dans son élévation qu'un moyen d'élargir encore le cercle d'activité de ses inépuisables bienfaits. Déjà cruellement éprouvée par les vicissitudes de sa jeunesse, elle eut la douleur de voir expirer les princesses Marie et Louise, le duc d'Orléans, le roi Louis-Philippe, et plus récemment, deux de ses belles-filles, les duchesses de Nemours et d'Orléans. Le 24 février 1848, après avoir donné, pour sa part, l'exemple d'une attitude courageuse et digne, elle accompagna seule son mari jusqu'en Angleterre et partagea les fatigues et les périls de sa fuite. Retirée à Claremont sous le nom de comtesse de Neuilly, elle vécut dans le plus complet isolement des affaires politiques. Cependant on attribue à son influence l'adhésion de quelques membres de sa famille au système de la fusion fondée sur la reconnaissance des droits légitimes de la branche aînée des Bourbons.

Marie-Amélie a eu de son mariage cinq fils et trois filles, qui lui ont donné vingt-deux-petits-fils (voy. ORLÉANS, [famille d']; en outre, elle est tante de Ferdinand II, ex-roi des Deux-Siciles, de la duchesse de Berri, de Marie-Christine, reine douairière d'Espagne, de la grande-duchesse de Toscane, de l'impératrice du Brésil, etc.

MARIE-CHRISTINE, reine douairière d'Espagne, née à Naples, le 27 avril 1806, est la seconde fille des onze enfants de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de sa seconde femme, Marie-Isabelle, infante d'Espagne. Elle reçut une éducation forte autant que distinguée et devint peintre habile en même temps qu'audacieuse chasseresse. Les efforts de sa sœur aînée Louise-Charlotte, mariée à l'infant d'Espagne don Francisco de Paula et toute-puissante sur l'esprit de Ferdinand VII, déterminèrent le mariage de Marie-Christine, qui épousa ce roi, trois fois veuf, le 11 décembre 1829. Il y eut alors entre Marie-Christine et Louise-Charlotte d'un côté, la femme de don Carlos et sa sœur de l'autre, une guerre de palais qui aboutit enfin au triomphe de la jeune reine par la pragmatique *siete partidas* du 29 mars 1830 (voy. ISABELLE II). Un instant, elle fléchit sous l'attaque réitérée de ses adversaires, et, d'après les conseils du ministre Calomarde, demanda elle-même au roi le rappel de la pragmatique: mais Louise-Charlotte arriva à Madrid, souffleta de sa main le ministre, et Marie-Christine, déclarée reine-régente avant la mort du roi (octobre 1832), débuta par une amnistie.

Dès lors, Marie-Christine suivit assez passivement l'impulsion des ministres qui lui furent tour à tour imposés par l'opinion publique. Un instant, sous Zea Bermudez, elle publia un manifeste pour justifier le despotisme de Ferdinand VII, puis elle accorda, sous Martinez de la Rosa, l'*Estatuto real* (15 avril 1834). Sous Toreno, elle déclara hors la loi les juntes provinciales, qu'elle reconnut sous Mendizabal (1835). Sous Isturiz, elle attaqua violemment la constitution de 1812, qu'elle rétablit en 1837, sous Calatrava.

Cependant Marie-Christine avait pris pour favori un ancien officier des gardes du corps, don Fernando Muñoz, avec lequel elle s'unit par un mariage secret et dont elle eut plusieurs enfants. D'un autre côté, elle s'était brouillée avec sa sœur aînée, Louise-Charlotte qui se retira en France avec toute sa famille. Toutes ces intrigues avaient bien déconsidéré un gouvernement déjà affaibli par la guerre civile, lorsque Marie-Christine, encouragée par les récentes victoires d'Espartero, proposa aux Cortès la loi impopulaire des *ayuntamientos*. Le duc de la Victoire se mit à la tête du mouvement occasionné par la dissolution des Chambres, et Marie-Christine, après avoir renoncé à la régence (10 octobre 1840), se retira en France d'où elle ne cessa guère d'avoir la main dans les affaires d'Espagne. Elle y rentra, en 1843, après la chute d'Espartero; Marie-Christine se maria solennellement avec le chambellan Muñoz, élevé à la dignité de duc de Rianzarès. L'influence que le roi Louis-Philippe avait prise sur elle pendant son séjour en France, se manifesta par le triomphe de la politique française sur la politique anglaise et la politique russe dans la question des mariages espagnols. Bien qu'Isabelle eût été déclarée majeure, Marie-Christine continua à gouverner l'Espagne sous le nom de sa fille, et malgré quelques tentatives d'indépendance de la part de la reine et de son mari, MM. Narvaez et Bravo-Murillo attentèrent successivement, sous la direction de Marie-Christine, à la plupart des libertés, et ce fut encore sous son influence que se forma, en 1853, le cabinet du comte de San Luis, dont les excès réactionnaires accélérèrent la révolution de Juillet 1854, qui commença par l'exiler; elle se retira de nouveau en France, où elle avait eu soin de placer la plus grande partie de sa fortune. Elle résida à la Malmaison. — La seconde fille de Marie-Christine, l'infante Louise, a épousé le duc de Montpensier (Voy. ce nom).

Rentrée momentanément en Espagne, elle n'a été mêlée que très-indirectement aux événements et a fait successivement quelque séjour à Rome, à Bologne, à Florence, etc.

MARIETTE (Auguste-Édouard), voyageur et égyptologue français, né à Boulogne-sur-mer, le 11 février 1821, fit ses études au collége de cette ville, où il fut lui-même, à la fin de ses classes, chargé d'enseigner la grammaire et le dessin. Il profita des loisirs que ses fonctions lui laissaient pour se livrer à l'étude de l'antiquité, et publia, dès 1847, sous le titre de *Lettres à M. Bouillet sur l'article* Boulogne *de son Dictionnaire d'histoire et de géographie*, une dissertaiton sur les noms des villes anciennes dont Boulogne a occupé l'emplacement, suivant les diverses opinions des géographes (Paris, 1847, in-8). L'étude des hiéroglyphes égyptiens captivait déjà son attention. Malgré le peu de ressources que lui offrait sa ville natale, il parvint, avec l'aide de quelques livres à peine, à se rendre maître des principales difficultés d'une science si nouvelle.

Après la révolution de Février 1848, il fut attaché au musée égyptien du Louvre et s'y fit remarquer par son intelligence et son savoir. Recommandé par l'Institut à la sollicitude du ministre de l'instruction publique, il fut chargé d'une mission scientifique en Égypte. Il partit, en 1850, pour le Caire, dans le but de rechercher les manuscrits coptes conservés dans les couvents; mais à peine arrivé dans le pays, son attention fut attirée sur des monuments provenant des lieux occupés par l'ancienne Memphis. Il y entreprit des fouilles qui lui firent retrouver sous le sable le temple du dieu Sérapis, les tombeaux des bœufs Apis et un grand nombre de monuments précieux. Ayant obtenu la prolongation de sa mission, il poursuivit pendant quatre ans, au milieu du désert, ses

fouilles, les plus importantes et les plus vastes qui aient jamais été faites en Égypte. Après avoir mis au jour le Sérapeum, il déblaya, à l'aide d'une allocation fournie par le duc de Luynes, le célèbre colosse du Sphinx, et s'assura que ce monument gigantesque avait été taillé sur place, dans un rocher naturel.

A son retour d'Égypte, M. Mariette, décoré de la Légion d'honneur, fut nommé conservateur adjoint du musée égyptien au Louvre. Envoyé, en 1855, à Berlin pour y étudier le musée égyptien, il fut accueilli de la manière la plus honorable par les savants de cette ville, et reçut, des mains du roi, la décoration de l'Aigle-Rouge. Il a reçu les titres d'inspecteur général et de conservateur des monuments de l'Égypte. En 1863, M. Mariette a été proposé pour le grand prix biennal de l'empereur, qui fut accordé à M. Oppert. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

M. Mariette n'avait publié qu'un petit nombre de mémoires, avant son départ pour l'Égypte, soit dans la *Revue archéologique*, soit dans le bulletin archéologique de l'*Athenæum français* (1855 et 1856). Le résultat de ses fouilles a été consigné par lui dans un opuscule intitulé : *Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Sérapeum de Memphis* (1856, in-4) spécimen d'une grande publication qu'il a commencée peu après sous ce titre : *le Sérapeum de Memphis, dédié à S. A. I. le prince Napoléon, et publié sous les auspices du ministère d'État* (1857-1864, livrais. 1-9, in-folio avec pl.). Citons encore : *Lettres à M. le vicomte de Rougé sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte* (1860, in-8, avec planche).

MARIN LAVIGNE (Louis-Stanislas), peintre et lithographe français, né à Paris, le 12 avril 1797, étudia d'abord sous Girodet et suivit, de 1814 à 1819, les cours de l'École des beaux-arts. Il se livra ensuite à la lithographie dès son apparition, et débuta à la fois comme peintre et comme lithographe, au salon de 1824. Son tableau le plus connu est l'*Extrême-Onction* (1824), resté dans le cabinet de M. Dusommerard. Comme lithographe, il a exécuté : *la Très-Sainte Vierge*, *Mater Dolorosa*, *la Vierge au chapelet*, de Murillo; *la Vierge* dite *la Belle Jardinière*, de Raphaël; *le Sermon sur la montagne*, de Pietro Brassine; *l'Immaculée Conception*, de Morelli; *le Christ sur la croix*, *la Vengeance divine poursuivant le crime*, de Prud'hon; *la Madone et l'enfant Jésus*, de M. Émile Signol; les *Batailles de Marengo*, d'*Eylau*, d'*Austerlitz*, d'après M. Hipp. Bellangé; *le Vieux berger d'Italie*, d'après M. Schnetz; *le Sac de Missolonghi*, d'après M. C. Langlois; *le Chien du pêcheur*, *la Retraite de Moscou*, *l'Éducation normande*, *le Tasse à Ferrare* et *le Tasse en prison*, *les Chiens du Saint-Bernard*, le portrait de *M. Berryer*, d'après M. H. Scheffer, et une foule de sujets d'après MM. Victor Adam, Beaume, Colin, Grenier, Monten, Wattier (1824-1853). Nous citerons encore de lui : les *Funérailles des rois chez les anciens Égyptiens*, composition originale, et *Gaspard Notscher et sa fille*, dans la *Galerie de Dresde*. M. Marin Lavigne a obtenu une 3e médaille en 1834 et une 2e médaille en 1840.

MARINUS (Jean-Romuald), médecin belge, né à Tubize (Brabant), en 1800, se fit recevoir docteur à Bruxelles, et fut, dès l'origine, un des membres titulaires de l'Académie de médecine de Belgique; il en est secrétaire adjoint. Il est correspondant ou associé de l'Institut historique de France et d'autres sociétés savantes.

M. Marinus a fondé le *Bulletin médical belge* et l'*Encyclographie des sciences médicales* (1834-1839) ; puis le *Journal de médecine de Bruxelles* (1843-1846). Il a publié entre autres mémoires : *Recherches sur le ténia* (1830, in-4); *Mémoires sur les moyens d'arrêter la propagation de la syphilis* (1836), couronné par le congrès médical; *Tableau analytique de l'art des accouchements* (1837, in-folio); *Hygiène du soldat* (1840); *de la Prostitution à Bruxelles* (1857, in-8); etc., des *Discours* académiques et des articles insérés dans les journaux et recueils spéciaux.

MARIO (Joseph, marquis DE CANDIA, dit), chanteur italien, né à Turin, en 1808, reçut, comme fils de famille, une excellente éducation musicale, et entra, en 1830, avec le grade d'officier, dans le régiment des chasseurs sardes, caserné à Gênes. Exilé, pour méfait de jeunesse, à Cagliari, il donna sa démission, qu'on n'accepta point, et se réfugia à Paris, où son admirable voix de ténor lui valut, dans les salons, des succès qui déterminèrent M. Duponchel à lui offrir, à l'Opéra, un premier engagement de 1500 francs par mois. Le marquis de Candia, qui avait des dettes, accepta, changea son nom en celui de *Mario* et, après deux ans d'études au Conservatoire, sous la direction de MM. Ponchard et Bordogni, débuta, le 2 décembre 1838, dans *Robert le Diable*. Il réussit à souhait; mais, dès l'année suivante, il fut enlevé à l'Opéra par le Théâtre-Italien, où il devint l'émule de Rubini. M. Mario a fait partie de cette pléiade vraiment unique, où brillèrent à la fois Rubini, Tamburini, Lablache, Mmes Malibran, Persiani, Sontag et Grisi. Il resta le seul, avec cette dernière, qui poursuivit la carrière de l'art, et les liens de l'intimité la plus étroite réunirent ces deux débris d'une sorte d'époque héroïque. Après avoir consolé le Théâtre-Italien de la perte de Rubini, qui s'était fixé à Saint-Pétersbourg, M. Mario alla lui-même passer cinq années en Russie, de 1845 à 1850. Depuis cette époque, il chanta alternativement l'été à Londres et l'hiver à Paris, aux théâtres italiens, à raison de 15000 francs par mois. Il créa encore quelques rôles, notamment celui de Riccardo, dans *Un ballo in Maschera*, de Verdi. En 1862, il tenta de rentrer à l'Opéra, mais ayant échoué, il retourna aux Italiens.

M. Mario a repris tout l'ancien répertoire : *Tancrède*, *le Barbier*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*, *Mathilde de Sabran*, *Moïse*, et tout Rossini; *le Pirate*, *la Somnambule*, *les Puritains*, *Norma*, *la Straniera*, de Bellini; *Lucie*, *la Favorite*, *Lucrèce Borgia*, *Anna Bolena*, *Poliuto* et *don Pasquale*, de Donizetti. Aujourd'hui, il est encore préféré, dans le nouveau répertoire, à de plus jeunes ténors, et il a dû un retour de popularité aux opéras de Verdi : *i Lombardi*, *Ernani*, *Rigoletto*, *la Traviata* et *il Trovatore*. Le charme et la fraîcheur d'une voix qui sait être puissante au besoin, le goût de ses vocalises, l'excellence de sa méthode, ont fait la réputation européenne de Mario, et, malgré quelques défaillances, la soutinrent depuis. Comme acteur, il avait de l'aisance, de la verve, et excellait surtout à jouer les grands seigneurs. Il était incomparable dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*, mais l'on a dû transposer, pour lui, celui de Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart.

MARION (Jean-Louis), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 2 avril 1801, étudia le droit, se fit recevoir avocat, puis s'occupa spécialement de l'exploitation de ses propriétés, situées près de Fougeray. Membre du conseil

d'arrondissement de Redon, il fut élu, en 1848, représentant du peuple pour le département d'Ille-et-Vilaine, le troisième sur quatorze, par 93 706 suffrages. Membre du comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans la question de Rome, appuya toutes les mesures contre-révolutionnaires, et ne fut point réélu à l'assemblée législative. Maire du Grand-Fougeray, il a été nommé membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine.

MARION (Claude-Jules), archiviste français, né à Dijon, le 29 janvier 1818, suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des chartes, et fut ensuite attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique. Il est membre de la commission des archives et fait partie de la Société des antiquaires de France. On a de lui : *Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale de Notre-Dame de Laon* (1843) ; *Notes d'un voyage archéologique dans le sud-ouest de la France* (1852, in-8); des *Notes* et *Études* fournies à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Mémoires de la Société des antiquaires*, au *Bulletin monumental;* etc.

MARION DE FAVERGES (André), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né à Grenoble (Isère), en 1794, et fils d'un avocat général très-dévoué au gouvernement des Bourbons, fut nommé par M. de Peyronnet conseiller à la Cour royale de Grenoble. Après la révolution de Juillet, professant des opinions libérales, il obtint le mandat législatif dans l'arrondissement de la Tour-du-Pin, avec l'appui de l'opposition; fit partie, à la Chambre, du centre gauche, et, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, combattit assez vivement le ministère Guizot. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire de la République dans le département de l'Isère, où l'opinion républicaine était puissante. Il fut élu représentant du peuple, le troisième sur quinze, par 124 103 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de l'Élysée une opposition modérée et ne fut pas réélu à la Législative. M. Marion de Faverges est devenu président de chambre à la Cour impériale de Grenoble.

MARKHAM (Frédéric), général anglais, né vers 1808, et fils de l'amiral de ce nom, entra en 1824, avec le brevet d'enseigne, au 32ᵉ régiment d'infanterie, où il a fait toutes ses campagnes, devint lieutenant l'année suivante et capitaine en 1829. Il se trouvait avec ce corps au Canada, lors de l'insurrection de 1836, et fut grièvement blessé dans un engagement. Lieutenant-colonel en 1842, il passa en 1846 au service de la Compagnie des Indes, dont les possessions furent bientôt mises en péril par la formidable révolte qui éclata au Pendjâb. Sous les ordres de sir H. Gough, qui lui confia le commandement d'une brigade, il fit, avec une grande distinction, cette courte et meurtrière campagne contre les Sikhs (1848-1849), durant laquelle il assista à quatre batailles rangées. Sa belle conduite lui valut le titre d'aide de camp de la reine et le grade d'adjudant général des troupes de l'Inde.

Nommé major général le 28 novembre 1854, il reçut l'ordre de rejoindre l'armée anglaise sous Sébastopol et prit, pendant le siége, le commandement de la deuxième division. Après s'être bravement conduit à l'assaut du Redan, il retourna en Angleterre (1855). Le sultan lui a conféré le titre honorifique de lieutenant général de ses armées.

MARLBOROUGH (John-Winston SPENCER CHURCHILL, 6ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1822, descend par les femmes du fameux général de ce nom, créé duc en 1702. Sous le nom de lord Blandford, il fut élevé à l'université d'Oxford et représenta Woodstock à la Chambre des Communes de 1844 à 1845, puis de 1847 à 1857. A cette dernière date, il fut nommé lord-lieutenant du comté d'Oxford et prit les titres et la place de son père à la Chambre haute, où il continua de se montrer favorable au parti conservateur. Il est prince du Saint-Empire, et jouit d'une pension de 5000 livres (125 000 francs) accordée au chef de sa famille pour ses services militaires, et reversible à perpétuité sur ses descendants.

Marié, en 1843, à une fille du marquis de Londonderry, il a pour héritier son fils George-Charles, marquis de Blandford, né en 1844, nommé cornette aux *horse-guards* en 1863.

MARLE (C.... L....), grammairien français, né vers 1795, est cité comme l'inventeur d'une méthode d'orthographe fondée sur le son des mots, et qui lui fit, sous la Restauration, une sorte de célébrité. Le *Journal grammatical et didactique*, qu'il fonda en 1826, servit à propager cette tentative de réforme, aussi malheureuse que toutes celles de ce genre qui se sont produites depuis le XVIᵉ siècle. On trouvera la méthode nouvelle expliquée dans le *Manuel de diagraphie* (1839, in-8) et la *Grammaire diagraphique* (1839, in-12). M. Marle a été quelque temps directeur de l'École normale de Saône-et-Loire et s'est mêlé plus récemment à des affaires financières. En 1856, il a donné une troisième édition entièrement refondue et augmentée de son *Dictionnaire philologique et critique de la langue française.*

MARLOYE (N...), opticien français, né à Paris, vers 1795, a rendu de grands services à l'étude expérimentale de l'acoustique. Dans un mémoire en tête de son *Catalogue* d'instruments, il décrit avec soin la manière d'exécuter les expériences élémentaires d'acoustique, et fait connaître les moyens d'augmenter à la fois la finesse et la sensibilité de l'organe auditif, constituant ce qu'il appelle l'*éducation de l'oreille.* Depuis quelques années, il s'est retiré des affaires et a cédé ses appareils à la maison Sécretan. Il est, depuis 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

MARMIER (Alfred-Étienne-Philippe-Ferdinand, duc DE), ancien député français, né le 7 mai 1805, appartient à une famille originaire de la Bourgogne. Fils d'un ancien colonel de la garde nationale de Paris, il fut d'abord maître des requêtes, puis conseiller d'État honoraire (1847); de 1845 à 1848, il siégea à la Chambre sur les bancs du centre, comme député de l'arrondissement de Jussey (Haute-Saône). Retiré de la vie politique lors de l'avénement de la République, il devint maître de forges à Seveux, puis membre du conseil général pour le canton de Dampierre. En 1863, candidat de l'opposition dans la 3ᵉ circonscription de la Haute-Saône où il avait pour concurrent officiel M. Lélut, député sortant, il fut nommé député au Corps législatif par 11 241 voix sur 20 277 votants. M. le duc de Marmier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 mai 1838.

MARMIER (Xavier), voyageur et littérateur français, né à Pontarlier (Doubs), le 24 juin 1809, fit ses études en province, et écrivit ensuite

dans un journal de Besançon. Possédé, très-jeune encore, de la passion des voyages, il parcourut la Suisse et la Hollande, puis vint à Paris publier des *Esquisses poétiques* en 1830. Très-versé dans les littératures allemande et scandinave, il eut, pendant deux ans, la rédaction en chef de la *Revue germanique*. En 1832, il visita l'Allemagne, qui lui a fourni tant de sujets d'étude. De 1836 à 1838, il fit aux frais du ministère de la marine, dans les pays du Nord, un voyage archéologique auquel on doit aussi plusieurs de ses ouvrages, et à la suite duquel il fut décoré de la Légion d'honneur. M. Marmier a parcouru depuis la Russie (1842), l'Orient (1845), l'Algérie (1846) et l'Amérique (1849). En 1839, il fut chargé du cours de littérature étrangère à Rennes: mais il fut bientôt rappelé à Paris, en qualité de bibliothécaire au département de l'instruction publique (1840-1846). Depuis le 22 novembre 1846, il est devenu conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

M. X. Marmier a surtout publié une série d'ouvrages intéressants sur l'Allemagne et sur le Nord: *Choix de paraboles de Krummacher* (Strasbourg, 1833, in-18); *Nouveau choix* (1837, in-18); *Études sur Goethe* (Strasbourg, 1835, in-8): *Langue et littérature islandaises* (1838, in-8); *Histoire de l'Islande depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1838, in-8); *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839, in-8); *Lettres sur le Nord, Danemark, Suède, Laponie et Spitzberg* (1840, 2 vol. in-18); *Souvenirs de voyages et traditions populaires* (1841, in-18); *Chants populaires du Nord, traduits en français* (1842, in-12); *Lettres sur la Hollande* (1842); *Poésies d'un voyageur* (1844); *Relations des voyages de la commission scientifique du Nord* (1844, 2 vol. in-8); *Nouveaux souvenirs de voyages en Franche-Comté* (1845); *du Rhin au Nil* (1847, 2 vol.); *Lettres sur l'Algérie* (1847); *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1848, 2 vol. in-12); *Lettres sur l'Amérique* (1852, 2 vol.); *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro* (1854, 2 vol.); *Un été au bord de la Baltique* (1856, in-18); *les Fiancés du Spitzberg* (1858, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; *Voyage pittoresque en Allemagne* (1858-59, 2 vol. in-8); *En Amérique et en Europe* (1859, in-12); *Gazida* (1860, 1 vol. in-12), roman auquel l'Académie française a décerné un prix de 2000 francs; *Histoires allemandes et scandinaves* (1860, in-18); *Voyage en Suisse* (1861, gr. in-8 illustré); *Hélène et Suzanne* (1862, in-18); *Voyages et littérature* (1862, in-18); *En Alsace, l'Avare et son trésor* (1863, in-18); *En chemin de fer*, nouvelles de l'Est et de l'Ouest (1864, in-18), etc.; puis des traductions nombreuses de l'allemand: le *Théâtre de Goethe* (1839); le *Théâtre de Schiller* (1841, 2 vol.); les *Contes fantastiques d'Hoffmann* (1843); une réédition de *l'Allemagne*, de Mme de Staël (1839); de très-nombreux articles relatifs à ses voyages dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue britannique*, l'*Histoire des villes de France*, et même le *Journal des jeunes personnes*. On cite enfin de M. Marmier quelques petits livres de morale à l'usage de l'enfance, tels que *Pierre, ou les Suites de l'ignorance* (1833).

MARMONTEL (Antoine-François), pianiste français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 18 juillet 1816, fut élevé par son grand-père, A.-Fr. Marmontel, neveu et filleul de l'auteur des *Incas*, qui fut appelé, en 1822, au collége royal d'Orléans, comme professeur de troisième. Il fit ses premières études musicales dans cette ville et à Clermont, où il trouva dans le professeur Pruneau, homme excentrique, un excellent maître. Sur les conseils du compositeur Onslow, son compatriote, il fut amené à Paris par son grand-père, en 1827, présenté à Cherubini, et accueilli sur-le-champ au Conservatoire, dans les classes de Zimmermann et d'Amédée. Après quatre ans d'études et de succès (1828-32), il en sortit et dut se livrer à l'enseignement particulier. Sa première élève fut la fille de M. Victor Hugo, celle qui périt plus tard, au Havre, d'une manière si tragique. M. Marmontel traversa plusieurs années de travail, de privations et de luttes, donna des concerts, écrivit des études de contre-point et de fugue, qu'il mit sous le patronage de M. Halévy, et remporta de nouveaux prix au Conservatoire, où il fut nommé, en 1836, professeur adjoint de solfége. Titulaire de cette chaire en 1844, il fut chargé en 1847, après le départ de M. Henri Herz pour l'Amérique, de sa classe de piano, qu'il échangea, l'année suivante, contre celle de Zimmermann, admis à la retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

M. Marmontel a publié un grand nombre de romances, mélodies, morceaux de piano, nocturnes, valses, mazurkas, etc., qui attestent un rare talent d'harmoniste. Mais sa *Grande sonate*, ses trois cahiers d'*Études pour piano*, et quelques *Nocturnes* sont les seules productions qui jouissent d'une certaine notoriété et qui aient ajouté quelque chose à la réputation de l'éminent professeur et de l'excellent artiste.

MARNIER (Ange-Ignace), jurisconsulte français, né à Paris, le 29 juillet 1786, étudia le droit dans cette ville, devint avocat à la Cour impériale, et, en 1823, bibliothécaire de l'ordre, place qu'il occupa constamment depuis. Il est peut-être le premier de nos jours qui se soit occupé de la publication des monuments de l'ancien droit français.

On cite de lui: *Établissements et coutumes, assises et arrêts de l'échiquier de Normandie au* XIIIe *siècle, 1207 à 1245* (1839, in-8), ouvrage auquel la rareté des documents judiciaires antérieurs à 1250 donne de l'intérêt; *Ancien coutumier inédit de Picardie, contenant*, etc., *de 1300 à 1323* (1840, in-8); *Conseil de Pierre de Fontaines, conseiller de saint Louis, ou Traité de l'ancienne jurisprudence française* (1845, in-8; nouvelle édition, avec notes explicatives, variantes, etc.); *Anciens usages inédits d'Anjou, publiés d'après un manuscrit du* XIIIe *siècle* (1853, in-8), etc. Il a collaboré à la *Revue de législation*, à la *Revue historique du droit français*, etc. M. Marnier a rédigé en outre le *Catalogue* de la bibliothèque confiée à ses soins; ce travail bibliographique important, encore manuscrit, forme 4 vol. in-folio.

MARNIX (Gustave-Ghislain-Marie-Charles, comte DE), diplomate belge, né à Bornhem, en 1807, fut tour à tour chargé d'affaires de Belgique en Danemark, puis en Espagne, et eut, en 1847, le titre de ministre plénipotentiaire. Il a été nommé, l'année suivante, maréchal de la cour du roi Léopold. Le comte de Marnix, un des représentants de l'ancienne noblesse des Pays-Bas, était chevalier de l'ordre de Léopold, grand-cordon de la Couronne de Fer, grand officier de la Légion d'honneur et grand-croix ou grand officier de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort en 1862.

MAROC (Empereur du). Voy. SIDI-MOHAMMED.

MAROCCHETTI (Charles, baron), sculpteur français, né à Turin, en 1805, de parents naturalisés Français, fit ses études au lycée Napoléon, puis fut placé dans l'atelier de Bosio. Il n'obtint aux concours de l'École des beaux-arts qu'une men-

tion et fit à ses frais le voyage d'Italie. Il revint en France dès 1827 et exposa, la même année, une *Jeune fille jouant avec un chien*, qui lui valut une médaille, et fut offerte par lui au roi de Sardaigne. En 1831, il exposa son *Ange déchu*; quelque temps après, à la suite d'un brillant concours, il exécuta pour l'Académie des beaux-arts de Turin la statue de *Mgr Mossi*, et, gratuitement, pour la capitale de la Sardaigne, une statue équestre d'*Emmanuel Philibert*, son chef-d'œuvre, et le seul envoi de cet artiste à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Dès lors, M. Marocchetti, tour à tour statuaire et ornemaniste, exécuta un des bas-reliefs de l'Arc de triomphe de l'Étoile; le *Tombeau de Bellini*, au cimetière du Père-Lachaise; la statue de *La Tour d'Auvergne*, pour la ville de Carhaix; le magnifique *maître autel* de l'église de la Madeleine à Paris; un *Saint-Michel*; une statue de *l'Empereur*; et trois statues équestres du *duc d'Orléans*, celle, entre autres, qui fut placée, en 1844, dans la cour du Louvre.

Peu de temps après la révolution de Février, M. Marocchetti passa en Angleterre où il trouva bientôt des protecteurs puissants et des commandes de toutes sortes. Les principales œuvres qu'il y a exposées sont: *Richard Cœur de Lion* (1851), colossal modèle en plâtre qui décorait l'entrée du Palais de cristal et qui a été coulé en bronze à l'aide d'une souscription nationale; *Sapho* (1850); *l'Amour jouant avec un lévrier* (1854); *la Reine Victoria* (1854), statue équestre pour la ville de Glasgow; *l'Obélisque*, en granit, élevé à la mémoire des soldats anglais tués en Crimée (1856); le *Mausolée de la princesse Élisabeth* (1857), fille de Charles Ier; une statue équestre du roi Charles-Albert, pour Turin, et un grand nombre de *bustes*, notamment celui du *prince Albert*.

M. Marocchetti a été décoré de la Légion d'honneur en 1839 et fait grand officier des saints Maurice et Lazare en juillet 1861.

MAROLLES (Louis-Roger DE), général français, né en 1808, à Batavia, mort le 8 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARQUIS (Donatien), homme politique français, né le 18 décembre 1789, à Chambly (Oise), d'une famille de négociants, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique, et, en 1811, à l'École d'application de Metz. Il fit, dans l'artillerie, les dernières campagnes de l'Empire, ainsi que la guerre de 1823, en Espagne, et donna, en 1826, sa démission du grade de capitaine. Il se retira alors à Chambly pour s'occuper d'agriculture, fit partie pendant plusieurs années du conseil général de l'Oise, entra, en 1843, à la Chambre comme député de Beauvais, et fut réélu en 1846. Il prit place dans les rangs de l'opposition dynastique, et fut rapporteur de diverses commissions de finances et d'administration. Sa réputation d'intégrité politique le fit, en 1848, nommer le second sur la liste des représentants de son département. Il prit une part active aux travaux de la Constituante, monta souvent à la tribune et se distingua par l'indépendance et la modération de sa conduite. En général il votait avec la droite. Non réélu à la Législative, il n'est plus rentré dans la vie politique.

MARQUIS (Pierre-Charles), peintre français, né à Tonnerre, vers 1812, vint étudier à Paris sous Lethière, et débuta par un *portrait* au salon de 1831. Il a exécuté un certain nombre de tableaux officiels. Nous citerons de cet artiste: *Charles VII* (1833); *Madeleine pénitente*, *Saint Antoine* (1834-1835); *la Destruction de l'ordre des Templiers* (1836); *les Croisés au saint sépulcre*, *Saint Pierre et le boiteux*, *le Christ et la Samaritaine*, *le Christ au tombeau*, *les Obsèques de Guillaume le Conquérant*, *les Bohémiens à Paris*, *Jésus guérissant l'aveugle-né* (1837-1853); *Saint Louis et sa mère se rendant à Notre-Dame* (1857); *le Denier de la veuve* (1859); *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1861); *le Martyre de saint Denis et de ses compagnons* (1863); *Jésus-Christ prédisant les ruines du temple de Jérusalem* (1864), etc., puis *le Baptême du Christ*, *la Piscine miraculeuse*, *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*, *Dieu donnant à Moïse les tables de la loi*, sujets qui ornent deux chapelles de Saint-Eustache (1856). M. Marquis a obtenu une 3e médaille en 1836 et deux rappels l'un en 1859 et l'autre en 1863.

MARRAST (François), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Bayonne (Basses-Pyrénées), en 1800. Fils d'un négociant, il entra dans l'armée au commencement de la Restauration, puis donna bientôt sa démission d'officier, et partit pour l'Amérique du Sud, où il combattit contre les Espagnols. Dix ans après, il revint dans son pays pour se livrer tout entier à l'agriculture. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs des Landes comme républicain de l'école américaine, et fut nommé représentant du peuple par 33000 voix. M. François Marrast, qu'on a quelquefois confondu avec son célèbre homonyme, Armand Marrast, vota ordinairement avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition des anciens partis contre la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé au Corps législatif par la circonscription de Mont-de-Marsan, qui l'a réélu en 1857.

MARRYAT (Frank), littérateur anglais, est fils du célèbre romancier de ce nom, mort en 1848. Il navigua quelque temps, donna sa démission d'officier et alla s'établir, en 1850, en Californie. De retour en Angleterre, en 1853, il publia le récit de ses excursions au pays de l'or sous le titre de: *Montagnes et taupinées* (Mountains and molehills; Londres, 1855).

MARSCHNER (Henri), compositeur allemand, né à Zittau (Haute Lusace), le 16 août 1795, montra de très-précoces dispositions pour la musique. Il obtint une place de chanteur soliste au Gymnase, et, avant d'avoir étudié la composition, écrivit, à seize ans, un ballet, *la Fière paysanne*, qui eut un commencement d'exécution, mais que des fautes contre les règles les plus élémentaires interrompirent au milieu même de la représentation. Soutenu par les conseils de Tomascheck et de Weber, il reprit ses études musicales, tout en suivant, d'après la volonté paternelle, les cours de droit à Leipsick (1814), et essaya, sur une traduction du *Titus* de Métastase un nouvel opéra qui n'a jamais vu le jour. Il cultivait en même temps le piano, donnait des concerts et avait des relations utiles avec les plus grands maîtres, entre autres Beethoven. En 1817, il devint professeur à Pesth.

M. Marschner composa alors un certain nombre de motifs, de sonates, de symphonies, qui l'exercèrent à écrire avec facilité. En 1816 il était revenu au théâtre avec un petit opéra, *la Mon-*

tagne de Kiffhaus, qui réussit dans plusieurs villes d'Autriche. L'année suivante, il envoya à Weber, directeur du théâtre de Dresde, une œuvre plus considérable qui contenait des beautés, *Henry IV et d'Aubigné*. En même temps il faisait jouer à Presbourg, *Saidar*, avec un complet succès. Fixé à Dresde en 1821, il s'y lia avec Weber et Tieck, et fit une introduction et des intermèdes pour *le prince de Hombourg* de ce dernier. De 1822 à 1823, il donna quatre opéras, *Lucrèce*, *la Belle Ella*, *Ali Baba*, *le Voleur de bois*, et fut nommé directeur de la musique à l'opéra italien et allemand, conjointement avec Molacchi et Weber (1827). Peu après la mort de ce dernier (1826), trouvant la tâche trop lourde, il donna sa démission. Il dirigeait, en outre l'almanach musical intitulé *Polyhymnie*. En 1826, il se maria avec une cantatrice connue, Mlle Wohlbruck, qu'il suivit à Berlin, puis à Leipsick (1827). Il donna dans cette dernière ville le meilleur et le plus populaire de ses opéras, *le Vampire*, qui fit à l'œuvre du même nom de Lindpaintner une concurrence victorieuse (1828), fut joué à Londres et faillit l'être à Paris. Vinrent ensuite : *le Templier et la juive* (1829); *la Fiancée du fauconnier* (1832); *Hans Heiling* (1833); *le Château au pied de l'Etna* (1836). Depuis, M. Marschner, qui avait été appelé, dès 1832, à la cour de Hanovre, comme maître de chapelle, a composé pour le piano surtout un grand nombre de *Rondos*, *Sonates*, *Polonaises*, *Romances*, *Chansons*, etc., qui ont eu du succès. Sa santé l'a forcé de renoncer à ses fonctions en 1859.

Comme compositeur dramatique, M. Marschner se rapproche de Weber sans cesser d'être original. Il brille surtout par la mélodie. Il sait aussi, comme M. Meyerbeer, marquer par la musique le caractère de ses personnages; il atteint le comique sans tomber dans le trivial. Son principal défaut est une négligence qui semble tenir à sa grande facilité. — M. Marschner est mort en 1861.

MARSH (George-P....), philologue américain, né à Woodstock (Vermont), en 1801, s'établit à Burlington en qualité d'homme de loi. En 1843, il fut élu représentant, et se maintint au Congrès jusqu'en 1849. Nommé par le président Taylor ministre des États-Unis à Contantinople, il y resta jusqu'en 1853. Le président Lincoln l'accrédita, en la même qualité, à Turin, en 1861. Sa réputation littéraire repose principalement sur son érudition et sa connaissance étendue des langues de l'Europe et du nord. Il a écrit sur ce sujet : *Grammaire abrégée des anciennes langues du Nord* (Compendious grammar of the old northern languages; Burlington, 1838), tirée ou traduite des travaux originaux de Rask. On a encore de lui plusieurs articles sur la littérature islandaise, et divers *Discours* prononcés dans des réunions savantes sur le rôle et la supériorité des peuples de la race gothique, dont il croit retrouver la trace dans les premiers colons puritains, notamment ; *les Goths dans la Nouvelle-Angleterre* (1836).

MARSH (Anne Caldwell, mistress), femme de lettres anglaise, née dans le Staffordshire, vers la fin du dernier siècle, reçut de son père, archiviste à Newcastle, une très-bonne éducation, épousa un banquier et vint habiter dans le voisinage de Londres. La surveillance d'une famille qui s'accrut rapidement l'éloigna quelque temps de la littérature; ce ne fut qu'en 1834 qu'elle débuta par les *Contes d'un vieillard* (Two old man's tales), publiés sous le voile de l'anonyme, que, malgré la faveur du public, elle persista à garder. Ce livre, où l'on se plaît à reconnaître de la chaleur, de l'originalité et un grand talent de description, fut suivi des *Contes des bois et des champs* (Tales of the woods and fields; 1836) et des *Triomphes du jour* (Triumphs of time), recueils de nouvelles qui n'eurent pas le même accueil. L'auteur donna ensuite ses deux meilleurs romans : *Mount Sorel* (1843) et *Emilia Wyndham* (1846), très-souvent réédités. En 1845 parurent en outre *la Réforme en France* (the Protestant reformation in France), morceau d'histoire, et le *Père Darcy* (Father Darcy), épisode de la conspiration des poudres.

Dès lors mistress Marsh produisit, avec une rapidité dont on reconnaît la trace, volumes sur volumes : *la Fille de l'amiral* (Admiral's daughter); *Norman Bridge* (1847), qui embrasse trois générations; *Angela*, histoire touchante au début surtout; *Mordaunt Hall*, *Lettice Arnold*, *les Wilmingtons*, dont le principal caractère a inspiré *le Temps est un vengeur* (the Time a venger); *Ravenscliffe*, *Castle Avon*, *Aubrey* et *l'Héritière d'Haughton* (Heiress of Haughton, 1855), etc.

MARSHALL (William-Calder), sculpteur anglais, né en 1813, à Édimbourg, vint à Londres, reçut les conseils de Chantrey et de Bailly, et gagna, aux concours de l'Académie royale, la médaille d'or, qui lui permit d'aller passer deux années à Rome. Il a été admis à l'Académie en 1852. Voici la liste de ses œuvres principales : *la Cruche cassée* (1842); *Rébecca* (1843); *le Premier chuchotement de l'amour* (1845); *la Danseuse au repos* (1846), qui lui valut un prix de 12500 fr. de l'Union des Arts, et dont on a fait des réductions en marbre de Paros; *Sabrina* (1847), espèce de naïade romantique; *l'Amour captif* (1848); *Zéphire et l'Aurore* (1849); *la Jeune Indienne* (1852); *Pandore* (1853); *la Concorde* (1855); groupe symbolique en plâtre, représentant l'alliance de la France et de l'Angleterre; et *Imogène endormie* (1856). Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, les statues très-vantées des lords *Clarendon* et *Somers*, ainsi que celles de *Robert Peel*, pour la ville de Manchester, du célèbre *Jenner*, et des poëtes *Cowper* et *Campbell* (1849).

MARSTON (Westland), poëte et auteur dramatique anglais, né à Boston (comté de Lincoln), le 30 janvier 1819, et fils d'un pasteur de l'Église dissidente, entra chez un de ses oncles qui avait à Londres un office d'avoué; mais il abandonna le droit pour la littérature. Depuis 1843, il a travaillé pour le théâtre et essayé de créer un genre national, tenant à la fois du classique et du romantique. Ses efforts ont été presque toujours couronnés de succès. Il a fait représenter, jusqu'en 1856, plusieurs tragédies ou drames en 5 actes : *la Foi jurée, ou la Rivale d'elle-même* (Plighted Troth); *la Fille du patricien* (the Patrician's daughter); *le Cœur et le Monde* (the Heart and the World); *Strathmore*, *Philippe de France* et *Anna Blake;* une comédie en 2 actes; *la Politique au village*, et, en collaboration, *Trevanion, ou une Fausse position;* etc.

Peu de temps après l'apparition de *la Fille du Patricien*, une de ses bonnes pièces, M. W. Marston fit paraître un poëme, *Gérald*, suivi de poésies diverses. Il a également fourni à l'*Athenæum* anglais quelques pièces de vers d'un grand mouvement lyrique, entre autres, *la Promenade de la mort à Balaklava* (1855).

MARSTRAND (Guillaume-Nicolas), peintre danois, né en 1810, à Copenhague, étudia à l'Académie de cette ville, puis à Munich et à Rome. De retour dans sa patrie, il fut nommé profes-

seur à l'Académie des beaux arts, dont il est devenu directeur. M. Mastrand a peint les principales scènes des comédies de Holberg et de nombreuses fêtes populaires. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855 : *Habitants de la Dalécarlie traversant le Sylvan pour se rendre à l'église*, et *Jeunes Romaines dans une guinguette*. Il a été nommé chevalier du Danebrog.

MARTEL (N...), homme politique français, député, fit ses études de droit, entra au barreau, puis devint représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Membre du conseil général pour le canton d'Audruick, il fut, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition dans la 5e circonscription du Pas-de-Calais, où le candidat officiel était M. Lesergeant de Monnecave, député sortant. M. Martel obtint 13 860 voix, sur 25 962 votants. *

MARTENS (Charles, baron de), diplomate et écrivain français, né vers 1790, à Francfort, est le fils du publiciste allemand Georges-Frédéric de Martens, mort en février 1821. Entré dans le service diplomatique de Prusse, il fut chargé d'affaires dans plusieurs cours allemandes. Ses ouvrages écrits en français sont les suivants : *Manuel diplomatique, ou précis des droits et des fonctions des agents diplomatiques* (Paris, 1822, in-8), réimprimé sous le titre de *Guide diplomatique* (1832, 2 vol. in-8, et 1837, 5 vol. in-8); *Annuaire diplomatique* (Paris, 1823-1825, 3 vol. in-18); *Causes célèbres du droit des gens* (Leipsick, 1827, et années suiv., 3 vol. in-8); *Nouvelles causes célèbres* (Leipsick, 1843, 3 vol. in-8); *Nouveau recueil de traités de* 1808 *à* 1839, avec MM. Sæalfield et Murhard (Gœttingue, 1817-1842, 16 vol. in-8 en 19 part.); *Recueil manuel de traités, conventions et autres actes diplomatiques depuis* 1760, avec M. de Cussy (Leipsick, 1846-49, 5 vol. in-8). *

MARTENSEN (Hans-Lassen), prédicateur et théologien danois, né le 19 août 1808, à Flensborg, et fils d'un capitaine de vaisseau, reçut une sérieuse éducation et subit particulièrement l'influence des idées de Hegel. Il passa, en 1832, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, et obtint une médaille d'or pour son mémoire sur la question théologique mise au concours. La même année, il voyagea aux frais de l'État et visita tour à tour Berlin, où il se lia avec Steffens et Marheinecke, disciples de Hegel; Munich, Vienne et Paris, où il étudia particulièrement la philosophie du moyen âge. De retour dans sa patrie en 1836, il prit le grade de licencié en théologie, avec une remarquable thèse, intitulée : *de Autonomia conscientiæ sui humanæ* (Copenhague, 1837, in-8), qui fut traduite en allemand. Chargé, l'année suivante, d'un cours de philosophie morale à l'université de Copenhague, il fut reçu, en 1840, docteur en théologie à Kiel, avec le diplôme d'honneur, et devint professeur suppléant. Ses leçons attirèrent une foule d'auditeurs; publiées sous le titre de : *Plan d'un système de philosophie morale* (Grundrids til Moral philosophiens System; 1841), elles établirent la réputation du jeune professeur dans toute l'Allemagne, en Hollande et en Suède. *Mester Eckart* (1840, 2e édit., 1857, in-8), étude sur le mysticisme au moyen âge, et le *Baptême chrétien* (De christelige Daab; 1843), n'eurent pas moins de succès.

En 1845, M. Martensen fut nommé prédicateur de la cour et n'interrompit ni ses leçons ni ses écrits. *Ses Sermons* (Prædikener), dont un premier recueil parut en 1847, et un quatrième en 1857, durent à l'élévation des pensées et du style, le plus grand succès. Dans l'intervalle, paraissait son œuvre principale : *la Dogmatique chrétienne* (Den Chistelige Dogmatik; Copenhague, 1849, 1re et 2e édit.). Le système que l'auteur y expose, se sépare dès lors de celui de Hegel, autant par les idées que par la terminologie, qui est devenue toute danoise. Philosophe essentiellement chrétien, M. Martensen a pour premier principe : croire pour comprendre, ou la foi préliminaire indispensable de la science. La vivacité de l'argumentation et la pureté classique du langage, distinguent ses écrits, tous traduits en allemand, et quelques-uns en suédois et en hollandais. En 1843, M. Martensen est devenu évêque de Seeland. Il a été nommé chevalier du Danebrog (1847) et membre de l'Académie des sciences de Danemark (1841).

MARTIMPREY (Edmond-Charles DE), général français, né le 16 juin 1808, fut élève de Saint-Cyr, entra dans l'état-major, devint capitaine en 1835, et servit en Algérie. Lieutenant-colonel à la révolution de Février, il fut employé à Paris dans l'insurrection de juin 1848, et nommé colonel le 10 juillet suivant. Général de brigade en 1852, général de division le 11 juin 1855, il fut, dans la guerre de Crimée, chef d'état-major de l'armée, puis commanda la division d'Oran. Il a été chef d'état-major général de l'armée d'Italie en 1859, puis nommé au commandement supérieur des forces de terre et de mer en Algérie, dont il devint sous-gouverneur, puis gouverneur, par intérim, à la mort du maréchal Pélissier.

Lors des mouvements insurrectionnels des Arabes en 1864, le général de Martimprey contribua personnellement à les réprimer et opéra la reddition complète des Flittas, qui laissèrent 4000 prisonniers entre ses mains. Il a été nommé sénateur par décret du 1er septembre 1864. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 25 juillet 1859, et grand'croix le 30 décembre 1863.

MARTIMPREY (Ange-Auguste DE), général français, parent du précédent, né en 1809, était colonel du 43e de ligne lorsqu'il présida, à la suite des événements de décembre 1851, le conseil de guerre chargé de juger les insurgés de Clamecy. Général de brigade depuis août 1854, il a commandé une brigade en Italie et a été promu général de division le 23 juillet 1859. Officier de la Légion d'honneur depuis septembre 1846, il a été promu commandeur le 8 août 1859, et grand officier en août 1862.

MARTIN (François-Marie-Émile), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né en 1794, entra à l'École polytechnique en 1812, passa en 1814 à l'École d'application de Metz, et donna sa démission en 1820, comme lieutenant d'artillerie. M. Boigue, fondateur de l'usine de Fourchambault, le mit alors à la tête de ce bel établissement. La fonderie, déjà munie des plus utiles machines, prit, sous la direction de M. Émile Martin, une importance nouvelle et s'accrut d'ateliers de construction pour le matériel des chemins de fer, pour la construction des ponts en fonte, les pièces de mécanique et les grands travaux d'art. Ses produits obtinrent des médailles à toutes les expositions nationales, et M. Martin fut nommé officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846. Les princes d'Orléans, M. le duc de Montpensier surtout, montraient pour le directeur de Fourchambault une bienveillance particulière.

M. Martin professait néanmoins des opinions très-libérales, et, après la révolution de Février, il se porta candidat dans la Nièvre, pour la Constituante. Nommé représentant du peuple, le quatrième sur huit, par 33 114 voix, et membre

du comité des travaux publics, il vota avec la gauche modérée et, après l'élection du 10 décembre, fit une opposition modérée à la politique du président. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses travaux à la fonderie de Fourchambault.

MARTIN (Louis-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure) le 5 août 1805, et fils d'un riche négociant de cette ville, qui fut député sous la Restauration et ami de Dupont (de l'Eure), fit de bonnes études au collége de sa ville natale, et entra dans la carrière du commerce. En 1830, il marcha sur Paris avec une colonne de volontaires rouennais, pour prendre part à la révolution de Juillet. La crise politique ayant ruiné sa famille, il s'établit, en 1834, à Orléans, et, comme négociant, il acquit dans cette ville une position très-honorable. Partisan déclaré des doctrines démocratiques, il fut élu conseiller municipal et combattit vivement l'administration. Après la révolution de Février, il fut nommé adjoint au commissaire de la République et maire d'Orléans. La sagesse et l'énergie de son administration lui concilièrent alors tous les suffrages, et 58 248 voix l'envoyèrent siéger à la Constituante, le troisième sur une liste de huit élus. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche; et, après l'élection du 10 décembre, combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le deuxième, à l'Assemblée législative, il protesta contre la loi du 31 mai qui restreignait le suffrage universel, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Martin vécut en dehors de la politique, occupé d'affaires industrielles. — Il est mort le 2 mars 1863.

MARTIN [de Strasbourg] (Edouard), avocat français, ancien représentant, né le 7 juin 1801, mort à Paris, le 20 décembre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

MARTIN (Bon-Louis-Henri), historien français, né le 20 février 1810, à Saint-Quentin (Aisne), où son père, originaire de cette même ville, était juge au tribunal civil, eut de bonne heure sous la main une partie d'une belle bibliothèque laissée par son aïeul maternel, grand amateur de livres, et fut conduit par le goût de la lecture aux études historiques. Élevé par son père, il suivit, comme externe, les cours du collége de Saint-Quentin, puis fut destiné au notariat. Mais, en 1830, il se jeta dans la carrière des lettres, où il débuta par des romans. Après *Wolfthurm* (1830, in-12), publié avec son ami et compatriote Félix Davin, sous les pseudonymes de *Félix* et *Irner*, il écrivit une suite de romans historiques, dont l'époque de la Fronde était le sujet : *la Vieille fronde* (1832, in-8); *Minuit et midi* (1832, in-8), réimprimé dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, sous le titre de *Tancrède de Rohan* (1855, in-18); *le Libelliste* [1651-1652] (1833, 2 vol. in-8).

Les relations de M. Henri Martin avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) l'amenèrent à aborder plus directement l'histoire. Ils conçurent ensemble une *Histoire de France par les principaux historiens*, dont M. Mame se fit l'éditeur (Tours, 1833 et suiv.), publication qui ne devait être, d'après le plan primitif, qu'une série d'extraits des principales histoires et chroniques, reliés par des transitions et des compléments, et confiés à plusieurs collaborateurs, qui, M. Paul Lacroix le premier, l'abandonnèrent. Après l'avoir continuée seul, M. Henri Martin essaya d'y substituer une œuvre personnelle; il donna, avec le concours plus ou moins direct du bibliophile Jacob et de sa précieuse bibliothèque, la première édition de son *Histoire de France*, qui devint l'œuvre capitale de toute sa vie (Paris, 1833-36, 15 vol. in-8). Le premier volume avait d'abord paru dans le format in-18, et le nom de l'auteur n'est porté sur le titre qu'à partir du dixième volume. Ils publièrent ensemble, aussitôt après, l'*Histoire de la ville de Soissons* (1837, 2 vol. in-8), dans laquelle M. H. Martin eut la plus grande part.

La première édition de l'*Histoire de France* était à peine terminée que l'infatigable auteur se mit à la reprendre en sous-œuvre, avec des matériaux plus abondants et sur un plan plus vaste. Cette refonte de la réimpression durèrent dix-sept ans (1837-1854, 19 vol. in-8). Les volumes de cette troisième édition (car la première avait eu un second tirage, sans révision par l'auteur) se succédèrent à des intervalles inégaux, et plusieurs ont été l'objet des plus flatteuses distinctions. Les tomes X et XI (*Guerres de religion*) ont obtenu, en 1844, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le premier prix Gobert, et en 1851, l'Académie française, qui maintenait depuis tant d'années son premier prix Gobert à M. Augustin Thierry, a décerné aux tomes XIV-XVI (*Siècle de Louis XIV*) le second prix, qu'elle leur a accordé encore les années suivantes (1852-55), jusqu'à ce que la mort d'Aug. Thierry permît, en 1856, de leur décerner le premier. Plus sévère pour son œuvre que l'Institut et le public, M. H. Martin avait déjà préparé les éléments d'une quatrième édition, qui fût au niveau des découvertes récentes sur les antiquités celtiques, et des connaissances plus approfondies que l'on a acquises sur le moyen âge. Toutes les parties relatives à l'histoire et à la religion des Gaulois, aux origines de la poésie et de la langue, aux événements du moyen âge et aux institutions féodales, ont été remaniées et ont formé un ouvrage nouveau et complet (1855-1860, 16 vol. in-8).

L'*Histoire de France* de M. H. Martin, qui allie heureusement au besoin d'exactitude dans les faits un sentiment philosophique très-élevé, demeure, sous toutes ces transformations, une des œuvres les plus consciencieuses et les plus honorables du siècle. Depuis longtemps déjà l'auteur a résumé, sous ce titre : *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847, in-12), les idées philosophiques qui ressortent à ses yeux de toute l'histoire de notre pays.

En 1848, M. Carnot, ministre provisoire de l'instruction publique, avait chargé M H. Martin du cours d'histoire moderne, à la Sorbonne. Le professeur prit pour sujet *la Politique extérieure de la Révolution;* ses leçons interrompues par les événements, n'allèrent pas au delà du premier semestre. Il a encore publié un certain nombre d'articles et de nouvelles historiques dans divers journaux et recueils, appartenant en général à l'opinion libérale : *l'Artiste*, *le Siècle*, *le Monde*, *le National*, *la Revue indépendante*, *la Liberté de penser*, *la Revue de Paris*, *l'Encyclopédie nouvelle*, etc. Citons aussi : *Daniel Manin*, précédé de l'élégie de M. Legouvé sur Manin (1859, in-8); *L'unité italienne et la France* (1861, in-8); *Jean Reynaud* (1863, in-8); *Pologne et Moscovie* (1863, in-8).

MARTIN (Thomas-Henri), philosophe français, né le 4 février 1813, à Bellesme (Orne), fut admis, en 1831, à l'École normale, et professa la philosophie dans divers colléges. Docteur ès lettres en 1836, il devint professeur de littérature ancienne et doyen de la Faculté des lettres de Rennes. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

M. H. Martin a publié divers ouvrages qui portent le cachet d'une érudition aussi profonde que variée; entre autres : *Études sur le* Timée *de Platon* (1841, 2 vol. in-8), précédées du texte grec avec la traduction; *Theonis Smyrnæi Platonici liber de astronomia* (1849, in-8); *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8), ouvrage considérable dont il n'a encore donné que l'introduction; *la Vie future* (1855, in-12), apologie de la doctrine chrétienne sur l'autre vie; *Examen d'un problème de théodicée* (1859, in-8), lu à l'Institut; *les superstitions dangereuses pour la science*, etc. (1863, in-8), ainsi que de nombreux mémoires scientifiques dans la *Revue archéologique*.

MARTIN (l'abbé Chaffrey), écrivain ecclésiastique français, né à Abries (Hautes-Alpes), en 1813, fit de brillantes études au petit séminaire d'Embrun, où, après avoir été ordonné prêtre en 1839, il fut nommé professeur de rhétorique. Livré à l'étude et à l'exercice de l'éloquence de la chaire, il conçut l'idée d'une « Nouvelle méthode dans la composition des ouvrages destinés à faciliter la prédication, » et consacra sa vie à la réaliser. Il en fit la première application dans le *Panorama des prédications* (1851-1855, 3 vol. in-4; 1863, 8e édit.), ouvrage spécialement approuvé par l'épiscopat français, le pape Pie IX et les sommités du clergé catholique de l'Europe.

M. l'abbé Martin a entrepris depuis, une autre grande publication relative à la chaire; *la Bibliothèque des prédicateurs*, qui contient, sous des titres particuliers, les ouvrages suivants : *Répertoire de la doctrine chrétienne* (3 vol. in-8); *Portraits littéraires des plus célèbres prédicateurs contemporains* (1 vol. in-12); *Mois de Marie des prédicateurs* (1858, 2 vol. in-8); *Théologie morale en tableaux* (1 vol. in-8); *Sermons nouveaux sur les mystères de N.-S. J.-C.* (1860, 2 vol. in-8); *Vies des Saints, à l'usage des prédicateurs* (4 vol. in-8); etc. Il a fondé en 1857 un journal de la prédication. L'abbé Martin, chanoine honoraire de plusieurs chapitres, a été nommé vicaire de la cathédrale de Gap, aumônier et professeur de philosophie au collége, officier d'Académie, membre de diverses sociétés savantes, etc. *

MARTIN (Nicolas), littérateur français, né à Bonn sur le Rhin, le 7 juillet 1814, d'un père français, et neveu par sa mère du poëte allemand Karl Simroch (voy. ce nom), fut élevé dans un village frontière de la Flandre belge. A dix-huit ans, il entra comme surnuméraire dans la division des douanes de Dunkerque, qu'il quitta, en 1838 pour venir à Paris, où il est devenu chef de bureau à la direction centrale. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

Ses premiers essais poétiques datent de son séjour à Dunkerque, où il inséra dans le journal quelques pièces de vers, réunies sous le titre : *les Harmonies de la famille* (Lille, 1837, in-8). Il donna ensuite *Ariel* (Paris, 1841, in-8), sonnets et chansons; *Louise* (1842, in-8), poëme; *les Cordes graves* (Lille, 1845, in-12); puis *les Poëtes contemporains de l'Allemagne*, suite d'études critiques et biographiques qui avaient d'abord paru dans *l'Artiste* et *la Revue de Paris* et dont il vient d'être publié une série nouvelle (1860, in-12). A la suite de cette publication, M. N. Martin fut chargé par le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, d'une mission littéraire en Allemagne pour y faire des recherches concernant les cycles épiques de ce pays; il publia sur ce sujet, dans le *Journal général de l'instruction publique* et *le Moniteur universel*, des articles qui ont formé le livre de *France et Allemagne* (1852, in-8).

On lui doit encore une traduction des *Contes de la famille*, des frères Grimm (1846-1847, 2 vol. in-8); et de nouvelles œuvres poétiques : *Une Gerbe* (1849, in-16); *l'Écrin d'Ariel* (1853, in-18); *la Guerre* (1854, in-18); *le Presbytère* (1856, in-18; 3e édition, 1859), épopée domestique; *Mariska, Légende Maggyare* (1861, in-18, in-32 et in-48); gazette en vers. *Julien l'Apostat. Poésies nouvelles* (1863, in-8), etc. Il a été chargé de la critique littéraire au *Moniteur universel*, de 1842 à 1852.

MARTIN (Louis-Auguste), littérateur français, sténopraphe, né à Paris, le 25 avril 1811, était sténographe au collège de France et à la Sorbonne, en 1835, lorsqu'il fut admis, par Concours, dans la sténographie officielle du *Moniteur*, pour la reproduction des débats de la Chambre des Députés. Il a fait partie du service sténographique de nos diverses assemblées législatives depuis cette époque, tant après la révolution de 1848 qu'auparavant. Lorsque ce service supprimé après le coup d'État du 2 décembre et sans objet sous la constitution de 1852, eut été rétabli à la suite des décrets du 24 novembre 1860, M. A. Martin fut rappelé avec ses anciens collègues encore disponibles.

Il est auteur d'un assez grand nombre d'écrits, dont plusieurs ont été mis à l'index à Rome, et dont l'un, *les Vrais et faux catholiques* (in-8), lui valut, en 1858, des poursuites judiciaires, et une condamnation à six mois d'emprisonnement et 3000 francs d'amende, pour attaque contre la liberté des cultes, et le respect dû aux lois. Ses autres livres sont : *le Livre du cœur* (in-18); *Esprit moral du* XIXe *siècle* (in-18); *Histoire morale de la Gaule* (in-8); *Voyage autour de ma prison* (in-32); *la Morale chez les Chinois* (in-18); *les Civilisations primitives en Orient* (in-8); *Histoire de la femme* (in-18), etc. M. A. Martin a fondé, en janvier 1864, un *Annuaire philosophique*, par livraisons mensuelles. *

MARTIN (Anna-Marie-Joséphine Bourgeois, dame), femme de lettres française, née à Genève, en 1825, de parents français, fut mariée dès l'âge de seize ans, et devint bientôt veuve. Sans fortune, elle songea à tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue et se mit à écrire pour élever ses deux enfants. Elle débuta par deux nouvelles insérées, l'une dans *la France* (1845), l'autre dans *la Réforme* (1846), collabora ensuite au *Journal des Enfants*, et écrivit *les Mystères du jeune âge* (1846), qui eurent du succès. Après 1848, cette dame quitta le nom d'Anna Martin pour prendre le pseudonyme d'Anna Prévost, sous lequel elle a publié de petits livres de morale et plusieurs nouvelles, entre autres *le Médecin du cœur* (1854).

MARTIN (Ferdinand), chirurgien français, né à Groslay (Seine-et-Oise) le 10 juin 1795, fut d'abord ouvrier horloger. Les conseils de son père, simple mécanicien, mais homme profondément réfléchi, et ceux de l'académicien Berthoud, dont il était le filleul, le portèrent à faire des études d'anatomie et de chirurgie qui lui permirent d'appliquer à la guérison des difformités plusieurs procédés empruntés à la mécanique. L'orthopédie lui est redevable d'une méthode rationnelle, et ses travaux ont exercé une notable influence. A la suite d'une brillante démonstration devant un lit d'hôpital, à Liége, il reçut le diplôme honorifique de docteur de l'Université royale, décerné, suivant la loi, à l'unanimité. En 1854, il a été honoré d'une médaille d'or offerte par la ville, l'hospice et le bureau de bienfaisance de Saint-Germain, pour services rendus aux malheureux. Les jambes

artificielles sont particulièrement citées entre ses inventions.

M. F. Martin a publié : *Exposition du mécanisme de la production du pied-bot de naissance* (1823) ; *Mémoire sur les ostéotomes* (1835), auquel l'Institut a décerné un prix Montyon ; *Mémoire sur l'amputation sus-malléolaire*, en collaboration avec le docteur Arnal (1840), inséré dans les *Mémoires de l'Académie de médecine; Essai sur les appareils prothétiques des membres inférieurs* (1849, in-8), ouvrage couronné par l'Institut; *Mémoire sur le relâchement pathologique des symphyses du bassin* (1850), inséré dans les *Mémoires de la Société de chirurgie; Essai sur une nouvelle méthode de traitement des fractures du col et du corps du fémur* (1850), travail repris en 1853 et couronné par la Société centrale de médecine du Nord; *Mémoire sur la coxalgie*, en collaboration avec le docteur Collineau (1865), qui a aussi reçu de l'Académie des sciences un prix Montyon. *

MARTIN (Alexandre), dit MARTIN DE PROVINS, industriel et inventeur français, né à Sourdun (Seine-et-Marne), en 1813, d'une famille originaire d'Auvergne, reçut quelques notions de musique, fut d'abord clerc chez un notaire, puis organiste dans une petite paroisse des environs de Provins, et consacra quelques années à l'étude et à la pratique de la serrurerie. Fixé jusqu'en 1849 à Provins, il prit successivement, en 1841 et 1845, deux brevets relatifs au système de percussion des orgues, appelé à faire une véritable révolution dans la fabrication de ces instruments. L'exploitation de ces brevets fut presque aussitôt concédée par lui à la maison Alexandre (voy. ce nom), avec laquelle il forma une association qui subsista plus ou moins tacite jusqu'en juillet 1855. Depuis cette époque, il a repris ses droits, dont la revendication a donné lieu à divers procès. Il dirige aujourd'hui une maison spéciale pour la fabrication des orgues d'après le système de percussion dont il est l'incontestable inventeur.

M. Martin [de Provins] a figuré en son nom, même sous l'empire de son traité avec MM. Alexandre, aux expositions industrielles de 1844 et de 1849, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855); il a obtenu une médaille de bronze, une médaille d'argent et, en dernier lieu, la récompense plus flatteuse de la décoration (novembre 1855).

MARTIN (Chrétien-Reinhald-Dietrich), jurisconsulte allemand, né en 1772, à Bovenden, près Gœttingue, mort le 13 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARTIN-BEAULIEU (Marie-Désiré), musicien français, né à Paris, le 11 avril 1791, et fils d'un officier d'artillerie, remporta un prix de composition musicale en 1809, et le grand prix en 1810; il renonça au voyage d'Italie et se maria à Niort, où il se fixa. En 1829 il y créa la société philharmonique, et organisa définitivement, en 1835, l'association musicale de l'ouest. Il est correspondant de l'Académie des beaux-arts.

On lui doit : un *Requiem* composé à la mort de Méhul et exécuté depuis à la Sorbonne, en 1840; plusieurs *Messes*, chantées à Saint-Eustache (1846) et à Saint-Roch (1851) ; un certain nombre de *Cantates*, *Oratorios*, et autres œuvres dont plusieurs ont été données dans des concerts de la salle Herz (1842-1844-1846); *Anacréon*, opéra, etc., enfin un mémoire *Sur le Rhythme*, dans le Recueil de l'Académie des beaux-arts.

MARTIN-BERNARD. Voy. BERNARD (Martin).

MARTIN DE MOUSSY (Jean-Antoine-Victor), voyageur et médecin français, est né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 26 juin 1810. Après s'être fait recevoir docteur en médecine en 1835 et avoir servi comme aide-major dans les hôpitaux militaires, partit pour l'Amérique du Sud en 1841 et pratiqua la médecine d'abord à Rio-Janeiro, puis à Montevideo où il établit un observatoire. En 1843, lors de l'attaque de Rosas, il fut directeur du service médical des légions française et italienne, commandées par les colonels Thiébaut et Garibaldi, et occupa ce poste pendant les neuf ans que dura le siége de Montevideo, c'est-à-dire jusqu'à la paix de 1852. Ce fut à cette époque qu'il entreprit ses voyages dans le bassin de la Plata. De 1855 à 1858 il visita les fleuves Uruguay et Parana, traversa la république du Paraguay, visita les Indiens du Chacao, les Patagons du Sud, parcourut les régions des Andes du 33e au 22e degré de latitude sud. Ce voyage qui dura quatre années fut pour M. Martin de Moussy la source de nombreuses observations sur la géographie, l'ethnographie, la géologie et la statistique de ces pays. M. Martin de Moussy revint en France en 1859.

Il a publié les observations recueillies dans son voyage sous le titre : *Description géographique et statistique de la Confédération argentine* (Paris, F. Didot, 1860, 3 vol. in-8, avec atlas). On a encore de M. Martin de Moussy un *Essai historique sur les céréales, considérations sur leur culture, leur conservation, leurs altérations, principalement sous le point de vue botanique, agricole et médical* (Paris, 1839, in-8); différents articles insérés dans *le National*, sur la Turquie, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, etc., dans *l'Encyclopédie des connaissances utiles* et dans le *Dictionnaire politique*. *

MARTIN-DOISY (Félix), économiste français, né à Pithiviers (Loiret), vers 1795, et fils d'un banquier d'Orléans, fit son droit à Paris, où il s'inscrivit au tableau des avocats, et s'occupa de travaux historiques et de questions sociales. Il fut longtemps avoué à Orléans, en même temps que rédacteur assidu du *Garde national*, journal publié dans cette ville. Attaché, vers 1840, au ministère de l'intérieur, en qualité d'inspecteur des prisons, il résigna ces fonctions en 1848. Il est rentré, depuis, dans l'administration, comme inspecteur général des établissements de bienfaisance, et fait partie de la Société d'économie charitable, dont il est un des fondateurs.

On a de lui : *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot* (1836, in-8) ; *Examen de la vie politique de Louis XVIII* (1839, in 8), en tête d'un *Manuscrit* inédit de ce prince; *Origines et fondements de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes, ou Histoire de la charité* (1848, in-8) ; *Travaux du comité d'extinction de la mendicité à la première Assemblée constituante* (1849) ; *Dictionnaire d'économie charitable* (1856, in-8); divers *Appels* aux Chambres, une *Correspondance* dans *l'Indépendance belge*, etc.

MARTIN-PASCHOUD (Joseph) pasteur protestant, a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs aux doctrines de l'Église réformée. Nous citerons : *Qu'est-ce qu'un protestant ?* (1836); *Lettre à M. A. de Gasparin sur le méthodisme* (1840); *la Mort du duc d'Orléans*, stances (1842); *Discours sur la Rédemption* (1846) ; *Liberté, Vérité, Charité, prédication chrétienne* (1864, in-8), etc. Il a été le principal rédacteur du *Disciple de Jésus-Christ* (1839 et années suiv.), où se trouvent exposées les doctrines du protestantisme libéral, etc.

MARTIN-SAINT-ANGE (Gaspard-Joseph) médecin français, né le 29 janvier 1803, à Nice (Piémont), fut reçu docteur à Paris en 1829. Il a cultivé avec le même zèle les sciences naturelles et la médecine et publie un assez grand nombre de travaux. Il est, depuis le 30 avril 1847, officier de la Légion d'honneur.

Nous citerons de M. Martin-Saint-Ange : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les membranes du cerveau* (1829, in-4); *Circulation du sang chez l'homme et les animaux* (1832; 2e édit., 1837), travail qui a remporté, en 1830, le prix des sciences physiques et, en 1832, celui de physiologie expérimentale; *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1834-1840, 3 part. in-8), avec M. Guérin; *Recherches sur la métamorphose des batraciens* (1831), qui lui ont valu une mention honorable à l'Académie des sciences; *De l'organisation des cirrhipèdes* (1835, in-4); *Histoire de la génération de l'homme* (1837, in-4), avec M. Grimaud de Caux; *Recherches de physiologie expérimentale sur les phénomènes de l'évolution embryonnaire des oiseaux et des batraciens* (1850, in-4, 18 planches); *Mémoire sur les organes de la reproduction dans la série des vertébrés* (1847. in-4), couronné, comme le précédent, par l'Académie des sciences. Il a également fourni des articles aux *Annales des sciences naturelles*, à la *Revue médicale*, au *Bulletin* de la Société anatomique, dont il fait partie, au *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, etc.

MARTIN-SOLON (M....), médecin français, né en 1795, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MARTINEAU (miss Henriette), femme de lettres anglaise, née le 12 juin 1802, à Norwich (comté de Norfolk), descend de parents d'origine française, émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes, et qui dirigeaient dans sa ville natale une manufacture de tissus. Sa santé extrêmement délicate, la surdité dont elle a été atteinte dès l'enfance, tournèrent son attention vers l'étude, et, à dix-huit ans, elle dut songer à tirer parti de la solide instruction qu'elle avait acquise par suite des malheurs qui réduisirent sa nombreuse famille à un état voisin de la misère. Elle dut une vie indépendante à ses premiers travaux : *Exercices de dévotion à l'usage des jeunes personnes* (Devotional exercises; 1823); *Exhortations, hymnes et prières*, *le Jour de Noël* (Christmas day; 1824); *l'Ami* (the Friend; 1825); *Traditions de Palestine* (Traditions of Palestine, 1830), traduites, en 1838, par Mme Amable Tastu; *Cinq années de jeunesse;* trois traités religieux imprimés aux frais de l'association des Unitaires dont elle fait partie; *la Foi de l'Église universelle* (the Essential faith of universal Church; 1831), etc.

A cette époque, un libraire lui ayant demandé un petit ouvrage dans le genre narratif, miss Martineau prit pour thème l'ignorance du peuple de Manchester, qui venait de briser des machines au détriment de l'industrie et au sien, et donna le conte de *la Révolte* (the Rioters, 1826), qui fut suivi d'un autre sur les salaires; *le Renvoi des ouvriers* (the Turn out; 1827), et de brochures intitulées: *Théorie et application* (Principle and practice); *Mary Campbell* et *Ma servante Rachel* où elle obéissait à ses sympathies pour les classes inférieures, sans se douter, de son propre aveu, qu'elle abordait des problèmes d'économie politique. Initiée à cette science, elle conçut l'idée d'en développer les principes sous forme d'entretiens et de narrations.

Ce plan, rejeté d'abord comme irréalisable par la Société des connaissances utiles, fut mis à exécution aux frais de miss Martineau, sous le titre d'*Éclaircissements de l'économie politique* (Illustrations of political economy; 1832), publication qui obtint une vogue immense et fut traduite en français avec notes par B. Maurice (1833-1841, 8 vol. in-8). Dans les éditions postérieures, on y a ajouté les *Contes sur l'impôt* (Illustrations of taxation), et sur *la Loi des pauvres* (Poor law and paupers), qui datent de la même époque. Parmi ses contes, qui abondent en charmants détails d'intérieurs, les plus jolis sont : *la Colonie isolée*, *l'Irlande*, *la Mer enchantée*, *la Voisine Marshall* et *la Coalition des ouvriers*. Ils lui ont valu le double renom de conteur ingénieux et de savant professeur d'économie politique.

En 1835, miss Martineau visita les États-Unis, où ses écrits lui avaient concilié des sympathies nombreuses, et rapporta de cette excursion deux ouvrages remarquables: *De la société américaine* (Society in America; 1837, 2 vol. in-8) et *Souvenirs d'Occident* (Retrospect of a western Travel; 1838, 2 vol.), traduits l'un et l'autre par B. Laroche, et où elle juge avec beaucoup d'impartialité l'état social, politique et religieux de l'Amérique, ainsi que ses plus illustres citoyens. Après avoir inséré dans un des recueils de l'éditeur Ch. Knight d'excellentes pages sur *le Talent d'observer* (How to observe), elle essaya du roman d'imagination: *Deerbrook* (1839), et du roman historique, *l'Heure et l'homme* (the Hour and the man; 1841), dont le héros est le nègre Toussaint-Louverture. Elle revint alors à ces cadres plus restreints où elle met en lumière un principe ou une règle de morale, et publia pour la jeunesse une série de contes qui ont été réunis sous le titre du *Compagnon du plaisir* (the Play-fellow).

Cependant le travail avait altéré sa santé; une fièvre d'épuisement qui lui ôtait jusqu'à la force de penser, la tint plus de trois ans entre la vie et la mort. Au début de sa maladie (1839), lord Melbourne, chef du ministère, lui fit renouveler l'offre déjà faite par lord Grey en 1832, d'une pension annuelle de 150 livres (3750 francs). Elle répondit une seconde fois qu'elle ne pouvait bénéficier d'un système d'impôts qu'elle avait blâmé dans ses écrits. Abandonnée en 1843 par les médecins, elle dut ou crut devoir son rétablissement complet au magnétisme, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même dans l'*Athenæum*. Reprenant avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux, elle donna successivement: *la Vie d'une malade* (Life in a sick-room; 1844), qui retrace ses impressions personnelles; *la Braconnage et la Chasse* (Forest and game laws tales; 1845, 3 vol.), suite de tableaux familiers où elle oppose, sur cette matière, les temps modernes aux temps anciens; *la Vague et le Rocher* (1846); *l'Orient d'autrefois et d'aujourd'hui* (Eastern life past and present; 1848), récit d'un voyage qu'elle y fit en 1846, en compagnie de son frère, le rév. J. Martineau, et de quelques amis intimes.

Plus récemment miss Martineau a encore fait paraître une traduction abrégée de la *Philosophie politique* d'Aug. Comte, laquelle n'a eu aucune espèce de succès, et une *Histoire d'Angleterre durant la paix de trente ans* (History of England during the thirty years'peace; 1850), que l'on dit être fort impartiale. En 1851, elle a publié plusieurs lettres échangées entre elle et un partisan de Mesmer : *De la Condition sociale et du développement de l'homme* (Letters on the laws of man's social nature and development). Citons encore un *Guide aux lacs anglais* (Complete Guide to the english lakes; 1856, in-4, grav.).

MARTINENG (André-Jules-François), marin français, né à Toulon (Var), le 29 novembre

1776, et fils d'un brigadier des armées navales, fit ses premières études à l'École militaire d'Alais, entra dans la marine en 1788, et ne suivit pas la plupart des officiers nobles dans l'émigration. Le 12 août 1795, à la suite de plusieurs combats contre les Anglais, il fut nommé enseigne de vaisseau, et, l'année suivante, il assista au combat sous Fréjus. Lieutenant de vaisseau (21 mars 1796), il servit comme officier d'état-major sous les ordres de l'amiral Richery, et, dans l'expédition d'Irlande, prit part à la descente de Bull-Bay. Il fut nommé capitaine de frégate le 19 juin 1797. En 1801, sur la frégate *le Muiron*, il se distingua de la façon la plus brillante, au combat d'Algésiras; tout son équipage reçut du premier consul des récompenses extraordinaires, et lui-même passa capitaine de vaisseau (17 septembre 1802). Il fut nommé officier de la Légion d'honneur à la création de l'ordre (1804). M. Martineng continua de se signaler par son intelligence et son énergie à Trafalgar (1805), au Ferrol (1806), à Cadix (1808), et à Arcos (1809).

Pendant la Restauration, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur (1821) et commandeur de Saint-Louis (1829). Promu au grade de contre-amiral le 4 août 1824, il remplit, pendant près de quatre ans, à Toulon les fonctions de préfet maritime, et prit part aux opérations préparatoires de l'expédition d'Alger. Le 20 mars 1836, il passa en la même qualité à Cherbourg, et fut admis dans la réserve le 29 novembre 1841; à cette époque, les chefs et les officiers des différents services de la marine lui firent hommage d'un tableau du combat d'Algésiras, peint par M. Morel-Fatio, et représentant particulièrement les exploits de la frégate *le Muiron*. — Le contre-amiral Martineng est mort à Versailles, en février 1860. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847.

MARTINET (l'abbé), prêtre du diocèse de Moutiers (Savoie), docteur en théologie, est auteur de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons: *Concordia rationis et fidei contra veteres nuperosque rationalistas*, *De la perfectibilité humaine* (1835), thèses; *Platon polichinelle* (1840-1841, 3 parties); *Solution de grands problèmes* (1843); *Réflexions de Polichinelle* (1847); *les Idées d'un catholique* (1847); *Statolâtrie ou Communisme légal* (1848); *l'Emmanuel ou le Remède à tous nos maux* (1849); *Des affaires de l'Italie* (1849); *la Science de la vie* (1850, 2 vol.): *le Réveil du peuple* (1850); *Arche du peuple* (1851, 2 vol.), etc.

MARTINET (Louis), médecin français, né à Paris, en 1795, et reçu docteur dans cette ville, en mai 1818, a été successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, agrégé libre de la Faculté de Strasbourg et médecin du prince Francisco Borghèse, qu'il accompagna plusieurs fois en Toscane. Fixé à Paris, il s'est occupé de la pratique de la médecine et de la littérature médicale. Il a été décoré en janvier 1833.

Nous citerons de lui: *Manuel de clinique médicale* (1824, 3ᵉ édit., 1837); *Du Traitement de la sciatique par la térébenthine* (1829); *Traité élémentaire de thérapeutique médicale* (1835); *Sauvons la France pour sauver le genre humain* (1854); différents *Mémoires*, *Comptes rendus* et articles fournis soit aux ouvrages et recueils spéciaux, soit à la *Revue médicale*, dont il a été propriétaire.

MARTINET (Achille-Louis), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 janvier 1806, étudia de bonne heure sous MM. Heim et Forster, remporta un second prix de gravure en 1826 et le premier grand prix en 1830. Il prit en Italie, dans les tableaux des maîtres, le sujet des plus belles planches publiées depuis son retour. On lui doit: les *portraits de Rembrandt* et *du Pérugin*, d'après eux-mêmes (1835 et 1842); d'après Raphaël, *la Vierge à l'oiseau*, *la Vierge au palmier*, *la Vierge à la rédemption*, *le Sommeil de l'enfant Jésus* (1838-1853); *Charles Iᵉʳ* (1843) et *Marie au désert* (1850), de Paul Delaroche; le *portrait de M. Viardot*, d'après Ary Scheffer (1849); *les Derniers moments du comte d'Egmont*, d'après M. Gallait (1852); *la Femme adultère*, de M. Signol; *Le Tintoret au lit de sa fille*, d'après M. L. Cogniet, admis à l'Exposition universelle de 1855; *les Comtes de Horn et d'Egmont*, d'après M. Gallait (1857); *Portrait équestre de Napoléon III*, d'après Horace Vernet (1861), etc.

Les excursions de M. Martinet en dehors de la gravure se bornent à quelques portraits à l'aquarelle exposés en 1835. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1835, une 1ʳᵉ en 1843, une 2ᵉ en 1855, la décoration en juillet 1846, et la croix de l'ordre de Léopold à Bruxelles, en 1851. Il a été admis à l'Institut en 1857, comme successeur du baron Desnoyers.

Son frère, M. Charles-Alphonse MARTINET, né à Paris, le 17 septembre 1821, a suivi l'atelier de Delaroche et l'École des beaux-arts, étudié la gravure sous Sixdeniers et M. Achille Martinet, et débuté, comme graveur, au salon de 1843. On a de lui: *les Fêtes d'octobre à Rome*, d'après M. Karl Müller; *le Petit frère*, de M. Meyer Von Bremen; *la Jeune fille et son chien; l'Innocence*, d'après M. Winterhalter, et *la Belle de nuit*, d'après M. Court.

MARTINEZ DE LA ROSA (Francisco), homme politique espagnol, né à Grenade, en 1789, fit d'excellentes études dans un collége de sa ville natale. A dix-neuf ans, il obtint, au concours, la chaire de philosophie morale de l'université. C'était l'année même où la nationalité espagnole se soulevait contre Napoléon: le jeune professeur transforma sa chaire en tribune patriotique, et fut chargé par la junte nationale de Cadix d'aller à Gibraltar demander le secours des armes anglaises. En même temps, il écrivait un poëme épique, *Saragosse* (Saragoza, imprimé à Londres en 1811), en l'honneur de cette héroïque cité. N'ayant pas l'âge requis pour faire partie des Cortès constituantes de 1810, il passa en Angleterre, et se pénétra de l'esprit libéral des institutions de ce pays. De retour en Espagne l'année suivante, il se rendit à Cadix, dernier boulevard de l'insurrection espagnole, et fut nommé, sans être député, secrétaire de la commission de la liberté de la presse. Pendant le siége de la ville, il fit représenter, entre deux assauts, outre une comédie destinée à flétrir la fièvre des places en Espagne, et intitulée *le Pouvoir d'un emploi* (Lo que puede un empleo); une tragédie, *la Veuve de Padilla* (la Viuda de Padilla), destinée par les analogies du sujet avec la situation, à enflammer le courage des assiégés.

Après le triomphe de la liberté espagnole et le vote par les Cortès constituantes de la fameuse constitution de 1812, à laquelle son influence n'avait pas été étrangère, M. Martinez de la Rosa fut nommé par la ville de Grenade membre des Cortès législatives, et y déploya, de 1812 à 1814, un zèle libéral, que Ferdinand VII ne lui pardonna point. Arrêté aussitôt après la restauration et enfermé, pendant sept mois, dans un cachot souterrain, il s'appuya sur son inviolabilité de député, pour refuser constamment de subir une procédure inique, et fut exilé pour quatre ans,

dans un des *presidios* d'Afrique destinés aux forçats. On assure qu'il n'y alla point, quoiqu'il aimât plus tard à plaisanter sur le temps où il était aux galères. La révolution de Riego le ramena, en 1820, à Madrid et aux Cortès; mais en face de la démocratie menaçante, son libéralisme se refroidit : il condamna, avec son ami Toreno, la constitution de 1812, comme trop républicaine, et perdit sa popularité. Les élections de 1822 ayant produit une majorité révolutionnaire, qui força le ministère de donner sa démission, Ferdinand VII offrit à M. Martinez la présidence du conseil qu'il accepta à contre-cœur. Le nouveau ministre essaya en vain de garder l'équilibre entre l'absolutisme et la liberté et ne satisfit ni le roi ni les partis. Échappé avec peine à l'émeute, il fut exilé par Ferdinand, lorsque les armées françaises vinrent rétablir le trône (1823). Après avoir visité Rome, il se fixa à Paris où il demeura huit années, au milieu des témoignages d'estime de tous les membres de l'opposition libérale.

Le ministre poëte venait de faire représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame dont les idées étaient peut-être plus françaises que le style, et qui avait pour titre : *Aben Humeya, ou la Révolte des Maures sous Philippe II*, lorsque la révolution de palais qui déshérita don Carlos, en 1830 (voy. Isabelle II), amena son rappel dans sa ville natale. Totalement gracié par Christine en 1833, il sembla être, l'année suivante, le seul ministre possible. Son nom a toujours reparu depuis dans les diverses tentatives de politique modérée et conciliatrice. Chef du cabinet, de mars 1834 à juin 1835, il fut le promoteur du fameux *Estetuto réal* qui, tout en abrogeant implicitement la constitution de 1812, accordait du moins des garanties constitutionnelles et deux Chambres. La révolte des Provinces Basques, à l'occasion de la suppression de quelques franchises municipales ou *fueros*, détermina sa chute, et il fut remplacé par Toreno. Pendant la crise de 1839-1840, il s'exila de lui-même à Paris, où le régent Espartero le maintint quelque temps comme ambassadeur. Il fut aussi ambassadeur à Rome de 1842 à 1843.

Après la restauration de Marie-Christine, il entra dans le cabinet Narvaez et n'en sortit qu'avec le président du conseil, en février 1846. C'est la période la moins libérale de sa vie politique. De 1847 à 1851, M. Martinez de la Rosa occupa de nouveau le poste d'ambassadeur d'Espagne à Paris, puis il vint reprendre sa place aux Cortès, comme président de la première Chambre, et fit, pendant trois années une opposition constitutionnelle au gouvernement. Ce poste d'honneur lui a été conservé au sein même des crises que l'Espagne a traversées dans ces dernières années. Il s'y maintint avec une sorte de sérénité qui, dans ces temps de passions extrêmes, semblait annoncer une renonciation à tout rôle plus actif. Il accepta néanmoins la place de premier secrétaire d'État dans le cabinet Armero-Mon (octobre 1857). Sous le nouveau ministère du maréchal O'Donnel (juillet 1858), il fut appelé à la présidence du conseil d'État. Il a été de nouveau réélu président de la Chambre en 1861. M. Martinez de la Rosa était secrétaire perpétuel de l'Académie espagnole, président du conseil de l'université, etc. — Il est mort le 7 février 1862.

A côté de l'orateur éloquent, du citoyen courageux, de l'homme politique estimé de tous, il y a dans M. Martinez de la Rosa, le poëte et l'écrivain. Parmi ses poésies nous mentionnerons ses *OEuvres littéraires* (Obras literarias, Paris 1827, 5 vol.), qui contiennent, outre les ouvrages dramatiques déjà cités, trois drames remarquables *OEdipe* (Edipo); *Morayma*, *la Conjuration de Venise* (la Conjuracion de Venecia); une comédie de mœurs jouée avec succès à Madrid et intitulée : *la Fille à la maison et la mère au bal* (la Higa en casa y la madre en la mascara); ainsi qu'un *Art poétique* (el Arte poetica), dont les vers ont beaucoup de précision et d'élégance. Les *OEuvres lyriques* de M. Martinez de la Rosa (Madrid, 1833; 2e édit., 1847) jouissent aussi en Espagne d'une réputation méritée. Il a donné avec moins de bonheur des romans : *Hernan Perez del Pulgar* (Madrid, 1834); *Isabelle de Solis* (Madrid, 1837-1840, 3 vol.) et une histoire de la révolution française, sous ce titre : *l'Esprit du siècle* (Espéritu del siglo; Madrid 1835-1841). 10 volumes qui semblent n'être qu'un remaniement de celle de M. Thiers, l'homme politique français, auquel il a été le plus souvent comparé. Un recueil de ses *OEuvres diverses* a paru dans *la Bibliothèque espagnole* de M. Baudry (Paris, 1844-1846, 6 volumes).

MARTINS (Charles-Frédéric), botaniste et météorologiste français, né à Paris, le 6 février 1805, d'une famille de savants d'origine allemande, étudia la médecine à Paris, et reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Après avoir rempli à la Sorbonne les fonctions d'aide naturaliste, il y fit, en qualité d'agrégé, un cours de sciences naturelles. Décoré, en mai 1846, il obtint, peu de temps après au concours, la chaire de botanique de la Faculté de Montpellier. Ce savant a inséré de nombreux mémoires dans les recueils académiques, tels que les *Annales des sciences naturelles*, la *Bibliothèque de Genève*, la *Revue médicale*, le *Bulletin de la Société géologique*, les *Annales de chimie et de physique*, la *Revue botanique*, etc.; il en a rédigé quelques-uns en commun avec M. Bravais.

Les travaux suivants nous semblent mériter une mention spéciale : *OEuvres d'histoire naturelle* (1837, in-8), traduites de Gœthe; *Causes générales des syphilides* (1838, in-8); *Du Microscope et de son application à l'étude des êtres organisés* (1839); *Délimitation des régions végétales sur les montagnes du continent* (1841, in-8); *Cours complet de météorologie* (1843, in-18), traduit de Kaemtz et annoté; *Météorologie et botanique de la France* (1845), insérées dans *Patria; De la Tératologie végétale* (1851, in-4); *Terrains superficiels de la vallée du Pô* (1851, in-4); *le Jardin des plantes de Montpellier* (1854, in-4); essai historique et descriptif. En 1848, M. Martins a fondé, avec MM. Haeghens et Bérigny, un *Annuaire météorologique*, qui continue de paraître sous sa direction. Membre de plusieurs compagnies savantes, notamment de la Société de géologie, il a été nommé correspondant de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale, en février 1863.

MARTIUS (Charles-Frédéric-Philippe DE), célèbre voyageur et naturaliste allemand, né en 1794, à Erlangen (Bavière), et fils du pharmacien de la cour, étudia, dès sa jeunesse, les sciences naturelles, et, après avoir suivi les cours de médecine à l'université d'Erlangen, où il prit le grade de docteur, fut attaché à l'expédition scientifique que les gouvernements d'Autriche et de Bavière envoyèrent au Brésil, de 1817 à 1820. Chargé spécialement de la partie botanique, il s'occupa également de l'ethnographie, de la statistique et de la géographie du pays qu'il parcourait. A son retour, il fut nommé professeur de botanique et directeur du Jardin des plantes de Munich. Depuis 1842, il est devenu secrétaire de la classe de mathématiques et de physique de l'Académie des sciences, et président de la Société

de botanique de Ratisbonne; il a reçu aussi le titre de conseiller de la cour de Bavière.

M. de Martius a publié un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont rapport à son voyage au Brésil. Nous citerons : *Plantarum horti Erlangensis enumeratio* (Erlangen, 1814); *Flora cryptogamica Erlangensis* (Ibid., 1817); *Voyages au Brésil* (Reisen nach Brasilien; Munich, 1824-1831, 3 vol.), avec Spix, son compagnon de voyage; *Nova genera et species plantarum* (Ibid., 1824-1832, 3 vol. avec 300 pl. coloriées); *Icones plantarum cryptogamicarum* (Ibid., 1828-1834; 76 planches coloriées); *Flora Brasiliensis*, publiée depuis 1829, à Stuttgart, avec le concours des gouvernements d'Autriche et de Bavière, et la collaboration de plusieurs savants; *Amœnitates botanicæ monacenses* (Francfort, 1829-1831); *Conspectus regni vegetabilis secundum characteres morphologicos* (Nuremberg, 1835); *Systema materiæ medicæ vegetabilis Bresiliensis* (Leipsick, 1843). Il a fourni, en outre, beaucoup de *Mémoires* et de *Monographies* aux *Mémoires* de la Société de botanique de Ratisbonne et au journal de cette société intitulé *Flora*. D'autres ont été publiés à part : *Les amaranthacées* (Bonn, 1825) : *Sæmmeringia* (Munich, 1828); *les Plantes et les animaux de l'Amérique équatoriale* (Pflanzen und Thiere des tropischen Americas; Ibid., 1831); *les Ertocaulées* (Bonn, 1833); *Erythroxylon* (Munich, 1840); *la Constitution, les maladies, l'art médical et les remèdes des indigènes du Brésil* (das Naturel, die Krankheiten, das Arztthum und die Heilmittel der Urbewohner Brasiliens (Ibid., 1843), etc.

Mais le titre scientifique le plus sérieux de M. de Martius est sa grande monographie des palmiers, publiée sous le titre de *Genera et species palmarum* (Munich, 1823-1845, 3 vol. gr. in-fol.; 219 planch. coloriées). L'idée d'entreprendre une étude complète de cette famille si éminemment caractéristique des régions tropicales, lui fut inspirée par le grand nombre de palmiers qu'il avait rapportés lui-même du Brésil. Avec la collaboration des plus célèbres botanistes de l'Allemagne, il parvint à donner la description de 582 espèces, tandis que Linné n'en avait décrit que 15, et M. de Humboldt 99. Cet ouvrage est le fruit de vingt-sept années d'études et d'observation. En Allemagne, on n'hésite pas à comparer M. de Martius aux plus célèbres voyageurs, et à Alex. de Humboldt lui-même, auquel il ressemble, non-seulement par la science du naturaliste, mais aussi par le talent de l'écrivain.

Son frère, M. Théodore-Guillaume-Chrétien DE MARTIUS, qui prit, en 1824, la direction de la pharmacie de leur père à Erlanger, est devenu, en 1848, professeur-adjoint de pharmacie et de pharmacognosie à l'Ecole de médecine de cette ville. Il est auteur de quelques travaux scientifiques : *Eléments de pharmacognosie du règne végétal* (Grundriss der Parmakognosie des Pflanzenreichs: Erlangen, 1832); *Traité de zoologie pharmaceutique* (Lehrbuch der pharmaceutischen Zoologie; Stuttgart, 1838), etc.

MARTONNE (Guillaume-François DE), archéologue français, né au Havre, le 18 mai 1791, entra dans la magistrature en 1816, puis devint, en 1824, chef du bureau des grâces au ministère de la justice; il fut mis à la retraite en 1849. Membre de la Société des antiquaires de France, il a préparé la publication de plusieurs romans du moyen âge, édité pour la première fois celui de *Parise la duchesse* (1836, gr. in-12) et communiqué des mémoires d'archéologie littéraire aux *Annales des beaux-arts*, à l'*Echo du monde savant*, au *Gymnase littéraire*, à la *Revue maritime*, au *Bulletin de l'Académie ébroïcienne*, au *Recueil de la Société des antiquaires*, etc. On a encore de lui : *Jean de Bethencourt, roi des îles Canaries* (1851, in-12). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849.

MARTONNE (Louis-Georges-Alfred DE), littérateur et archéologue français, fils du précédent, né au Havre, le 30 août 1820, ancien élève de l'école des Chartes, fut, en 1848 et 1849, professeur d'histoire à Draguignan, puis devint rédacteur du *Journal de la Haute-Saône* et du *Journal de Saint-Quentin*. Il a été nommé, en 1854, archiviste de Loir-et-Cher. Il a publié : *les Étoiles* (1844, 4 livraisons), poëmes; *Examen de l'Histoire de la littérature française de M. Nisard* (1848, in-18), *les Offrandes* (1851, in-12), recueil de 50 sonnets; *Isabelle d'Autriche* (1848); *Deux mots sur le crédit foncier* (1850); *Du rôle de l'armée en Europe* (1852); *les Fêtes du moyen âge* (1853, in-8); *Palmyre Trompette* (1854); *la Piété du moyen âge* (1855); *Ysopet*, fables imitées de l'italien, du grec et de l'indien (1858); *Notice historique sur l'abbaye de La Guiche, près de Blois* (1863, in-8), etc. En outre, il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, à *l'Athenæum*, etc.

MARTY (Jean-Baptiste), ancien acteur français, né le 17 mai 1779, fut deux ans soldat, entra au Conservatoire et parcourut, à ses débuts, différents théâtres. Il s'est fait à la Gaîté, de 1812 à 1845, la personnification de la victime honnête et de la vertu récompensée au dénoûment des drames. Tel fut dans cet intervalle le nombre de ses créations, qu'une statistique spéciale constatait, dès 1823, 11 000 empoisonnements avec variantes, qu'il avait subis à la scène. On le désignait ordinairement sous le nom du « vertueux monsieur Marty. » Avec de tels états de service, cet acteur, depuis longtemps déjà maire de Charenton, se renferma dans ses fonctions municipales, et reçut en juillet 1850, à l'occasion du choléra, une médaille d'argent. Le 10 décembre 1849, il avait été décoré de la Légion d'honneur. Il est mort en octobre 1863.

MARTY-LAVEAUX (Charles), fils du précédent, né le 15 avril 1823, ancien élève de l'école des Chartes, employé aux travaux du *Catalogue* de la Bibliothèque Impériale, a réédité, en 1847, le *Dictionnaire raisonné des difficultés de la langue française*, de J.-C. Laveaux, son grand-père, et publié, en 1853, un *Essai sur la langue de la Fontaine*. Il a donné à la *Bibliothèque Elzévirienne*, les *OEuvres complètes* de la Fontaine, obtenu le prix proposé (1858) par l'Académie française pour le *Lexique de la langue et du style de Corneille*, et fourni des articles au *Moniteur*, à la *Bibliothèque* de l'école *des Chartes* et à l'*Ami de la religion*. Sa principale publication est une édition, dans des conditions nouvelles d'exactitude et de richesse de textes comparés, des *OEuvres de P. Corneille*, dans la collection des *Grands écrivains de la France* (1862-1864, tome I-IX).

MARX (Adolf-Bernhard), compositeur et musicographe allemand, né le 27 novembre 1799, à Halle où son père était médecin, fut destiné aux fonctions publiques, étudia le droit à Halle et fut attaché au parquet de cette ville et plus tard, comme référendaire, au tribunal de Nuremberg. Mais livré avec passion à l'étude de la musique, et initié à l'harmonie par le professeur Turk, le jeune magistrat écrivit à Nuremberg deux premiers opéras. Il se rendit alors à Berlin, où il se fit une position indépendante en donnant des

leçons et en publiant des ouvrages d'histoire musicale qui fondèrent sa réputation. Docteur en musique depuis trois ans, il fut nommé, en 1830, professeur à l'université de Berlin.

M. Marx déploya dans ses cours une extrême variété de savoir, embrassant avec toutes les parties de la composition, l'histoire et la philosophie de la musique. On cite comme ses deux principaux ouvrages, un *Traité de composition* (die Lehre von der musicalischen Composition; Leipsick, 1837-1845, 4 vol.: 3ᵉ édit., 1852), l'un des meilleurs de l'Allemagne, et sa *Théorie générale de la musique* (Allgemeine Musiklehre; Ibid., 1839; 4ᵉ édit., 1850). Il faut mentionner ensuite : *l'Art du chant* (die Kunst des Gesanges; Berlin, 1826); *De la Peinture en musique* (Uber Malerei in der Tonkunst; Ibid., 1828); les articles sur le contre-point, sur Bach, Beethoven, Gluck, Gretry, Haydn, Hændel, etc., dans le *Dictionnaire universel de la musique*, du docteur Gustave Schilling (Stuttgart, 1835), etc, M. Marx a été longtemps rédacteur de la *Gazette musicale générale de Berlin*.

Parmi ses compositions musicales, nous rappellerons : *Jery et Baetely*, drame musical représenté à Berlin en 1825; *la Vengeance attend* (die Rache wartet, 1827), mélodrame; une *Symphonie*, pour le mariage du prince Guillaume de Prusse (1829); *Livre de chant choral et d'orgue* (Evangelisches Choral und Orgelbuch) dans lequel on trouve environ deux cents préludes; deux oratorios : *Saint Jean Baptiste* et *Moïse* (1833); *Nahid et Amar; le Chant du printemps* (das Frühlingsspiel); plusieurs *Hymnes pour voix d'hommes*; des *Chœurs* et divers *Morceaux pour piano et pour chant*, etc. M. Marx a édité plusieurs œuvres de Sébastien Bach, notamment *la Passion*, et *la Grand'messe en si mineur*, ainsi qu'un recueil de ses meilleurs morceaux pour piano et orgue, précédé d'une *Dissertation sur la manière de comprendre et d'exécuter les œuvres de Séb. Bach*.

MARY (Louis-Charles), ingénieur français, né le 11 janvier 1791, entra en 1808 à l'École polytechnique, sortit dans les ponts et chaussées, devint ingénieur en chef en 1835, inspecteur divisionnaire en 1848, inspecteur général de 1ʳᵉ classe en décembre 1855. Il a été chargé du cours de navigation à l'École des ponts et chaussées. Il a été promu, le 26 avril 1846, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Canal de la Somme*; *Fondation de l'écluse de Froissy* (1831); *De l'emploi du béton dans la fondation des écluses* (1832); quelques traductions d'ouvrages anglais de technologie, et un assez grand nombre d'articles, notes ou mémoires insérés dans les *Annales des ponts et chaussées* (1831-1845).

MARY-LAFON (Jean-Bernard), littérateur français, né à la Française (Tarn-et-Garonne), le 26 mai 1812, fit ses études au collége de Montauban et vint à Paris, vers la fin de 1830, pour se livrer à la carrière des lettres. Il commença à se faire connaître par des articles dans *la France littéraire* (1833) et le *Journal de l'Institut historique* (1834), et par un volume de poésies : *Sylvie, ou le Boudoir* (1835, in-8). Il aborda ensuite le roman, l'histoire, le théâtre, et obtint, en 1841 et en 1843, des succès académiques pour ses écrits sur le midi de la France, dont il a fait une étude spéciale. Il a coopéré au *Moyen âge et la Renaissance*, à *l'Histoire des villes de France* (1847-1851), et fourni des romans et des feuilletons à divers journaux.

Ses écrits principaux sont : *la Jolie royaliste* (2 vol. in-8, 1836), roman de mœurs du Midi; *Bertrand de Born*, peinture militaire et chevaleresque du moyen âge méridional (2 vol. in-8, 1838); *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France* (1841, in-8); *Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France* (1841-1844, 4 vol. in-8); *Rome ancienne et moderne* (1852, in-4, et 1853, in-8); *Histoire d'un livre* (1857, in-8); *le Maréchal de Richelieu et Mme de Saint-Vincent* (1862, in-8); *Histoire d'une ville protestante* (1862, in-8); *la Bande mystérieuse* (1863, in-18); *la France anciennement moderne* (1864, gr. in-8, avec gravures), etc. M. Mary-Lafon a fait représenter à l'Odéon trois pièces en vers : *le Maréchal de Montluc* (1842), drame en trois actes; *le Chevalier de Pomponne* (1845) et *l'Oncle de Normandie* (1846), comédies en trois actes. M. Mary-Lafon, membre de la Société des antiquaires de France et décoré de divers ordres étrangers, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1860.

MAS-LATRIE (Jacques-Marie-Joseph-Louis DE), archiviste français, né à Castelnaudary, le 9 avril 1815, suivit, de 1835 à 1838, les cours de l'École des Chartes, où il est devenu depuis sous-directeur des études. Après avoir exploré les plus importantes bibliothèques et archives d'Europe, il a publié de nombreux ouvrages, remporté un prix à l'Académie des inscriptions et une médaille au concours des antiquités nationales (1843 et 1852). Il a été décoré en janvier 1851.

On lui doit principalement : *Chronique historique des papes, des conciles généraux et des conciles des Gaules et de France* (1837; 2ᵉ édit., 1841); *Archevêchés, évêchés et monastères de France sous les trois dynasties* (1837, in-18); *Histoire de France* (1845, 6 vol.), continuation d'Anquetil depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837; *Dictionnaire de statistique religieuse* (1851, in-4); *Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan* (1853-1854, t. I et II, gr. in-8, qui n'a pas été terminé); des *Lettres*, *Rapports*, *Extraits*, *Analyses* d'archéologie, des brochures d'économie politique, des éditions annotées, et des articles dans *la Bibliothèque de l'École des Chartes*, le *Mémorial de la noblesse*, le *Moniteur*, le *Correspondant*, l'*Encyclopédie catholique*, etc.

MASON (N....), homme politique américain, né en 1798 dans la Virginie, d'une famille anglaise, prit ses grades à l'université de Pensylvanie en 1818, puis étudia le droit et fut admis comme avocat au barreau de Richmond en 1820. En 1823, il essaya, dans une convention des États du Sud, de faire adopter un des plans de Washington, la construction d'un canal de l'Ohio à la Chesapeake. En 1826, il fut nommé député de la chambre de Virginie, puis représentant de ce pays au congrès. Nommé sénateur en 1846, il a, jusqu'à la séparation, toujours fait partie du comité des relations extérieures, et il en a été président pendant dix ans. Habile en affaires, et jouissant d'une grande considération personnelle, M. Mason appartient en politique au parti des démocrates. Dès 1850, avec M. Jefferson Davis, à l'occasion de la reconnaissance de la Californie, il conseillait au Sud de se séparer du Nord. La même année, il provoquait contre les esclaves fugitifs la loi qui fait un crime de les recevoir, de les nourrir ou de les cacher, même dans les États où l'esclavage est prohibé. Il a dit en plein sénat que l'annexion de Cuba était une nécessité politique. Enfin, partisan déterminé de l'esclavage, il fut un de ceux qui, la veille de l'exécution de John Brown, troublèrent sa dernière heure par leurs questions.

Dès l'origine de la scission entre les États du

Sud et ceux du Nord, M. Mason s'est fait remarquer parmi les plus ardents sécessionistes. Le 19 février 1861, il proposa au sénat de décréter la suspension des lois fédérales dans les États séparatistes. Quelques semaines plus tard, il était nominalement expulsé du Congrès, comme traître à l'Union. Le président Jefferson Davis l'envoya comme commissaire des États confédérés auprès de l'Angleterre, avec M. Slidell qui venait en France décoré du même titre. Le 8 novembre, le navire anglais *le Trent*, qui les portait, fut arrêté par le capitaine Wilkes, qui commandait *le San-Jacinto*, frégate des États-Unis, et qui, considérant les deux envoyés comme contrebande de guerre, les enleva malgré la résistance du commandant anglais. La Grande-Bretagne intervint avec une fermeté menaçante, et, après quelques pourparlers, les deux commissaires confédérés, qui avaient été provisoirement emprisonnés, furent rendus le 27 décembre. Ils purent donc accomplir leur mission et arrivèrent à Southampton le 29 janvier. Toutefois ils ne réussirent pas dans la défense des intérêts qui leur étaient confiés, et ils furent rappelés en Amérique par M. Jefferson Davis. *

MASSÉ (Gabriel), jurisconsulte français, inscrit avocat à Paris en 1833, puis juge à Provins, président du tribunal de Reims, est, devenu en 1858, vice-président de celui de la Seine. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. G. Massé : *Dictionnaire du contentieux commercial* (1839-1845; 2ᵉ édit., 1851, 2 vol.), avec M. L.-M. Devilleneuve; *le Droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens et le droit civil* (1844 et suiv., 6 vol.); la traduction du *Droit civil français*, de Zachariæ 1854-1859, 5 vol.), avec M. Ch. Vergé. Il a collaboré au *Journal des économistes*, ainsi qu'à l'*Annuaire de l'économie politique*.

MASSÉ (Félix-Marie-Victor), compositeur français, né à Lorient, le 7 mars 1822, fit ses études au Conservatoire de Paris, et remporta le grand prix de composition musicale en 1844. A son retour de Rome, il composa des romances et mélodies, quelques-unes inspirées des poésies de l'école moderne, notamment des *Orientales*, de M. Victor Hugo. En 1852, il fit enfin jouer *la Chanteuse voilée*, opéra-comique en un acte, qui révéla à la fois l'avenir du compositeur et de l'artiste principale, Mlle Lefebvre.

Les pièces qui suivirent ont eu presque toutes du succès et ont fait de M. Victor Massé, l'un des représentants de la musique française légère et facile : *les Noces de Jeannette*, en un acte, dont presque tous les airs sont devenus populaires (1853); *Galathée*, en trois actes (1854); l'une de ses meilleures œuvres; *la Fiancée du Diable*, en trois actes; *Miss Fauvette*, en un acte (1855); *les Saisons*, en trois actes (1856) : toutes ces pièces à l'Opéra-Comique; *la Reine Topaze*, en trois actes, au Théâtre Lyrique (1856), l'un des succès de ce nouveau théâtre; *la Favorite et l'esclave* (la Favorita et la schiava), joué à Vienne au théâtre de la Canobbiana, en 1855, et plus récemment un petit opéra donné aux fêtes de Bade (1857). Il a encore donné : *la Fée Carabosse* (Théâtre-Lyrique, 28 février 1859), en trois actes; *le Dernier couplet*, en un acte (Théâtre de Bade, 1861), etc. Chef du chant à l'Opéra, M. Massé a été décoré de la Légion d'honneur, et on a annoncé qu'il recevait du ministre d'État une pension de 2400 francs (avril 1863).

MASSEREENE (Clotworthy-John-Eyre FOSTER SKEFFINGTON, 11ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1842, à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Il remplaça son père, en 1863, à la Chambre des Lords. Non marié, il a pour héritier présomptif son frère Hungerford Henry, né en 1845.

MASSEY (William-Nathaniel), membre du Parlement britannique, né en 1809, admis en 1826 dans la société d'Inner-Temple, remplit longtemps, à Portsmouth, l'office de *recorder* (archiviste) et fut reçut avocat en 1844. Du mois d'août 1855 au mois de mars 1858, il occupa au ministère de l'intérieur le poste de sous-secrétaire d'État avec un traitement de 1500 livres (37 500 fr.). En 1859, il devint président des Comités de la Chambre. C'est un libéral, favorable à l'extension du suffrage et au scrutin secret. Le bourg de Newport l'a élu député en 1852 et réélu jusqu'en 1857, époque où il a reçu le mandat de Salford. On a de lui quelques ouvrages estimés, entre autres : *Sens commun et droit commun* (Common sense versus common law) et une *Histoire d'Angleterre sous le règne de George III*.

MASSEY (Gerald), poëte anglais, né en mai 1828, près Tring (comté de Herts), et fils d'un pauvre batelier, eut une chétive et misérable enfance, travaillant dans les fabriques, treize heures par jour pour un shilling par semaine; le dimanche, il fréquentait l'école à un sou (penny school). Ne connaissant encore que la Bible et Robinson Crusoé, il vint à Londres à l'âge de quinze ans, s'y fit commissionnaire et consacra à l'étude tout le temps qu'il put dérober à ses pénibles travaux : puis s'étant avisé d'écrire des vers, il s'y exerça pendant quatre ans et se fit connaître du public par un petit poëme sur *l'Espérance* (Hope, in-8), où il plaçait dans l'instruction la grandeur future du peuple, et par un volume de *Chansons et poésies* (Poems and chansons, 1847), qui fut imprimé par souscription. Il fonda ensuite, avec des ouvriers, *l'Esprit de la liberté* (the Spirit of Freedom, 1849), journal républicain qui parut onze mois et dont le mauvais renom lui fit perdre cinq emplois successifs. Revenu à la poésie, il écrivit la touchante ballade de *Babe Christabel* (1853; 5ᵉ édit., 1855), accompagnée d'une esquisse autobiographique. En 1855, il alla s'établir à Edimbourg où il publia son nouveau recueil de vers : *Craigcrook Castle*.

MASSIMINO (Frédéric), musicien italien, né à Turin, en 1786, mort à Paris, le 15 mai 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

MASSIMO (Camille-Victor, prince), chef actuel de la maison princière de ce nom, né à Rome, le 15 août 1803, a succédé, le 7 mai 1840, à son père le prince Camille Maximilien, comme possesseur de la principauté d'Arsoli. Il a été nommé grand maître des postes pontificales. Fils d'une princesse de Saxe et veuf d'une princesse de Savoie-Carignan, il a épousé, en secondes noces, le 2 octobre 1842, la princesse *Hyacinthe* Della-Porta Rodiani. Il a, du premier lit, un fils, Charles-Albert, né le 3 décembre 1836, et du second, trois enfants, dont l'aîné est *Philippe*-Maximilien, né le 15 novembre 1843.

La branche cadette a pour chef le prince *Marius* Massimo, duc de Rignano et d'Acquasparta, né le 8 juin 1808, marié le 18 mai 1834 à Marie-Hippolyte, de la maison de Piombino.

MASSOL (Jean-Étienne-Auguste), chanteur français, né à Lodève (Hérault), le 23 août 1802, fut admis, comme pensionnaire, au Conservatoire le 5 août 1823. Élève pour le chant, de Plantade

et de Bordogni, il obtint le premier prix de chant en 1825 et fit son début au théâtre de l'Opéra, le 11 novembre de cette année, dans le rôle de Licinius de *la Vestale*, de Spontini. — Il a créé un grand nombre de rôles dans les opéras de Rossini et de Meyerbeer. Sa représentation de retraite a été donnée à l'Opéra, le jeudi, 14 janvier 1858, le soir même de l'attentat d'Orsini contre l'Empereur. M. Massol a vécu depuis retiré aux environs de Paris. *

MASSON (Auguste-Michel-Benoît Gaudichot-Masson, plus connu sous le nom de Michel), romancier et auteur dramatique français, est né à Paris, le 31 juillet 1800. Successivement figurant danseur au théâtre Monthabor, où il a donné sa première pièce, *la Conquête du Pérou*, garçon de café, commis-libraire et ouvrier lapidaire, il poursuivit avec zèle au milieu de ces diverses professions son instruction littéraire. Il quitta enfin l'atelier, pour entrer à la rédaction du *Figaro*, qui, jusqu'à la fin de 1830, le compta parmi ses collaborateurs; en même temps, il travaillait à *la Lorgnette*, à *la Nouveauté*, au *Mercure*, où ses articles spirituels furent remarqués.

A la fois romancier et auteur dramatique, M. Masson s'est acquis une réputation solide, moins par les qualités de son style que par la moralité de ses compositions. Après son roman de début, *le Maçon* (1829, 4 vol. in-12), écrit en société avec M. Raymond Brucker, il publia le recueil si populaire des *Contes de l'atelier, ou Daniel le lapidaire* (1832-1833, 4 vol. in-8; dernière édit., 1849), dont presque tous les sujets ont été mis avec succès au théâtre; *Thadéus le Ressuscité* (1833, 2 vol. in-8), sombre histoire en collaboration avec M. Aug. Luchet; *Un Cœur de jeune fille* (1834, in-8); *Vierge et martyre* (1835, in-8); *Une Couronne d'épines* (1836, 2 vol. in-8); *les Romans de la famille* (1838, 4 vol. in-8); *Souvenirs d'un enfant du peuple* (1838-1841, 8 vol. in-8), où il a, dit-on, raconté les premières phases de son existence; *Hyacinthe l'apprenti* (1841, in-8); *Basile* (1841, 2 vol. in-8): *Un amour perdu* (1842, 2 vol. in-8); *l'Honneur du marchand* (1843, 2 vol. in-8); *Diane et Sabine* (1845, 2 vol. in-8); *le Capitaine des trois couronnes* (1846-1847, 4 vol. in-8), avec M. Fr. Thomas; etc.

A cette dernière date, il abandonna tout à fait le roman pour se vouer exclusivement au théâtre où il avait obtenu déjà de beaux succès. Dans le vaudeville, il a écrit en collaboration : *Frétillon* (1849), un des rôles favoris de Mlle Déjazet; *la Garde de nuit* (1829); *Mon oncle Thomas* (1832); *l'Aiguillette bleue* (1834); *le Mari de la favorite* (1834); *le Diable amoureux* (1836); *Madame Favart* (1837); *Rendez donc service* (1839); *le Secret du soldat* (1840); *Un Cœur d'or* (1846); *Mauricette* (1847); *Héloïse et Abeilard* (1850); *Pendu* (1854); *Aimer et mourir* (1855), etc. Mais c'est surtout dans le drame, genre qu'il a abordé dans ces derniers temps seulement, qu'il a déployé un talent plein de ressources. Nous citerons : *les Mystères du carnaval* (1847); *Marceau* (1848); *Piquillo Alliaga* (1849), tiré d'un roman de M. Scribe; *les Orphelins du pont Notre-Dame* (1849); *Marianne* (1850); *Marthe et Marie* (1851), représenté à l'Ambigu pendant une centaine de soirées; *la Dame de la halle* et *la Mendiante* (1852); *Marie-Rose* (1853), etc.

M. Masson est aussi l'auteur d'un recueil de biographies, *les Enfants célèbres* (1838, in-12), qui a eu de fréquentes réimpressions; *Une Couronne d'épines* (1861, in-18); *De la Gerbée*, contes à lire en famille (1861, in-18), etc.

MASSON (Antoine-Philibert), savant français, né le 22 août 1806, fut élève de l'École normale en 1828, reçu agrégé en 1830 et chargé, en 1840, du cours de physique à la Faculté des sciences de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1843.

On cite de lui, outre divers articles dans les *Annales de physique et de chimie* : *Théorie physique et mathématique des phénomènes électro-dynamiques et du magnétisme* (1838); *Études de photométrie électrique* (1845), etc.

MASSON (Victor), éditeur français, né à Beaune, le 2 avril 1807, et fils d'un propriétaire de vignobles, s'occupa d'abord du commerce des vins, et fit ensuite deux ans de haut apprentissage dans la librairie Hachette. En 1838, il devint associé de la maison Crochard, dont il resta, huit ans après, l'unique propriétaire. Son premier soin fut de substituer à des publications scientifiques défectueuses ou mesquines, des éditions soignées, élégantes, souvent splendides. Il fonda en 1847, avec les libraires Langlois et Leclercq, la collection in-18, dite *Bibliothèque polytechnique;* elle comprend de nombreux ouvrages de science dont les modèles ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris, en 1851 et 1855, avec des traités anatomiques et des planches d'une grande perfection. M. V. Masson a fondé, en 1854, la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*. Nommé juge suppléant au tribunal de commerce de la Seine en 1857, il est devenu titulaire en 1860. Il a été membre de la section française du jury international de Londres, lors de l'Exposition universelle de 1862 et a été décoré de la Légion d'honneur le 20 janvier 1863.

MASSON (David), littérateur écossais, né en 1823, à Aberdeen, acheva ses études d'une manière brillante à l'université d'Édimbourg, et débuta dans la presse à dix-neuf ans. En 1844, il vint à Londres, fut accueilli dans le *Fraser's Magazine* et dans d'autres recueils périodiques. Il travailla pour les revues de Londres et d'Édimbourg, et fut attaché par les frères Chambers à la rédaction des journaux et encyclopédies de leur librairie. Il a obtenu, en 1852, une chaire de littérature anglaise au collége de l'Université.

M. Masson, que M. Carlyle appelle « un écrivain de qualités éminentes », a écrit, dans la *British* et la *Quaterly Review*, de nombreux articles sur MM. Carlyle, Dickens et Thackeray, sur *le Génie de Rabelais*, *la Dignité du travail*, *le Préraphaélisme moderne*, *les Poétiques nouvelles*, sur Shakspeare et Gœthe, Hugues Miller, le géologue écossais; etc.

MASZMANN (Jean-Ferdinand), linguiste et pédagogue allemand, né le 15 août 1797, à Berlin, fit, comme volontaire, la campagne de 1814 contre la France, étudia, de 1815 à 1818, la philologie et l'histoire aux universités de Berlin et d'Iéna, et fut ensuite professeur dans différentes villes de la Prusse et de la Bavière. Après avoir fait à Munich, pendant trois ans, un cours public de littérature allemande ancienne, il fut nommé, en 1829, professeur titulaire et conseiller référendaire au ministère de l'instruction publique. Membre de l'Académie royale des sciences de Bavière, il quitta Munich en 1842, et passa à Berlin en qualité de professeur titulaire de langue et de littérature allemande anciennes.

On a de M. Maszmann de nombreux travaux linguistiques et littéraires, parmi lesquels on cite en première ligne ceux qui ont rapport à l'ancien allemand, tels que : *Commentaire de la prière de Wessobrunn du* VIIIe *siècle* (Erlaeuterungen zum Wessobrunner Gebete; Berlin, 1824); *Poé-*

sies allemandes du XII*e siècle* (Deutsche Gedichte des XIIten jahrh.; Quedlinbourg, 1837, 2 vol.); *Formules allemandes d'abjuration, de confession, d'expiation et de prière depuis le* VIII*e jusqu'au* XIII*e siècle* (Deutsche Abschwœrungsbeicht-, etc.; Formeln, etc.; Ibid., 1839); un certain nombre d'éditions savantes : *Fragmenta Theotisca* (1841); *Heraclius* (1843); *Vie de saint Alexius* (1843); *Tristan* de Godefroy de Strasbourg (Stuttgart, 1843); *le Livre des rois et des empereurs ou la chronique impériale* (der Kaiser und der Kœnige Buch, etc., 1849-1852, 3 vol.); le texte gothique du *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* (Auslegung des Evangeliums Johannis; Munich, 1843); *Documents gothiques trouvés à Naples et à Arezzo* (Gothische Urkunden zu Neapel und Arezzo; Vienne, 1838); *la Bible gothique d'Ulfilas* (Stuttgart, 1855), avec version grecque et latine, commentaires, dictionnaire, grammaire et introduction historique; etc. On cite encore son *Libellus aurarius* (Leipsick, 1841), travail estimé sur l'épigraphie romaine.

On doit enfin à M. Maszmann plusieurs écrits sur *la Gymnastique*. Élève de Jahn, qui s'est fait une popularité en Allemagne en considérant la gymnastique au point de vue pédagogique, il travailla toute sa vie à faire de cet art une branche ordinaire de l'enseignement public. En 1817 il dirigea, en l'absence de Jahn et d'Eiseln, la grande École de gymnastique de Berlin, et plus tard la gymnastique de l'École militaire de Munich, où il fonda, en 1828, un vaste établissement gymnastique à l'usage des écoles. Il fut chargé, en 1842, par le gouvernement prussien d'introduire dans toutes les écoles du royaume l'enseignement systématique de l'exercice corporel.

MATER (Denis), magistrat français, né le 30 septembre 1780, à Viarmes, village de Seine-et-Oise, fit à Paris ses études de droit, et occupa, de 1804 à 1815, une charge d'avoué à Bourges, où il prit ensuite un rang distingué au barreau. Promu d'emblée, en 1830, premier président de la Cour royale de cette ville, il passa, en 1852, à la Cour de cassation en qualité de conseiller. De 1839 à 1848, il représenta le Cher à la Chambre des Députés et y appuya constamment la politique ministérielle. Il était, depuis le 4 mai 1844, commandeur de la Légion d'honneur. On a de lui divers opuscules publiés sans nom d'auteur, tels que : *la Guerre théâtrale* (1809), poëme en trois chants, dédié à Mlle Duchesnois; *Recueil de poésies* (1803); *Hymnes français* (1815), etc. — M. Mater est mort le 25 février 1862.

MATHAREL DE FIENNES (Charles), journaliste français, né à Laon (Aisne), le 8 février 1814, fut élevé dans une pension de Paris, et entra dans l'administration du mont-de-piété (1830), tout en faisant son droit. C'est lui qui, se présentant à la Cour pour prêter serment comme avocat, s'attira, par l'omission de la cravate blanche, cette fameuse admonition du président Séguier : « Jeune stagiaire, allez vous habiller. » Il était chargé, au mont-de-piété, des affaires contentieuses, lorsqu'il abandonna cet emploi en 1838, pour devenir administrateur du *Siècle*, dans lequel son beau-frère, Louis Perrée, qui prit la direction en 1840, lui confia les comptes rendus des petits théâtres. Éloigné depuis 1849, par ses opinions légitimistes, de l'administration politique du journal, il se chargea de la rédaction exclusive de la critique dramatique, qu'il garda jusqu'en 1856. Ses feuilletons hebdomadaires composent une revue complète et des plus consciencieuses de l'art dramatique pendant les quinze dernières années. M. Matharel de Fiennes, qui a longtemps signé, dans le *Siècle*, du simple nom de Matharel, a aussi travaillé à quelques autres journaux, le *Charivari*, le *Voleur*, le *Dimanche*, l'*Entr'acte*, la *Semaine* et l'*Illustration*. Il a aussi fait représenter, sans se nommer, quelques vaudevilles.

MATHÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Cosnes (Allier), le 18 mai 1808, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MATHEW (le P. Théobald), prêtre irlandais, surnommé *l'apôtre de la tempérance*, né le 10 octobre 1790, à Thomastown (comté de Tipperary), mort le 8 décembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MATHEWS (Cornélius), romancier américain, né le 28 octobre 1817, à Port-Chester (New-York), débuta de bonne heure par de nombreux articles dans les *Magazines*. En 1838, il fit paraître *the Motley Book*, recueil de contes et de nouvelles, et, en 1839, un roman de fantaisie, *Behemoth*, dont la scène se passe dans les temps antédiluviens. En 1840, il donna une comédie contre l'abus des manœuvres électorales, *the Politicians*, suivie d'un roman satirique sur le même sujet : *the Career of Puffer Hopkins*. Vinrent ensuite : un volume de vers *Poems on Man in the Republic* (1843; 2e édit., 1846); un drame tiré des légendes de sorcellerie de Salem, *Witchraft;* une pièce historique; *Jacob Leisler*, un de ses meilleurs romans; *Money penny or the Heart of the World* (1850), sur l'opposition des mœurs de la ville et de celles de la campagne aux États-Unis: un conte de Noël, *Chanticleer;* enfin un choix de morceaux publiés dans les journaux, et un recueil assez complet d'écrits divers, *Miscellaneous writings* (New-York, in-8). M. Mathews, qui s'est rendu assez populaire par la peinture des classes inférieures de la société, imite habituellement la manière de M. Ch. Dickens.

MATHIEU (Jacques-Marie-Adrien-Césaire), prélat et cardinal français, sénateur, est né le 20 janvier 1796 à Paris, où son père tenait un bureau d'affaires. Il quitta l'Ecole de droit, dont il suivait les cours, pour aller gérer, dans les Landes, les biens de M. de Montmorency, qui, par la suite, lui ouvrit la carrière des dignités ecclésiastiques. Il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre, devint secrétaire de l'évêque d'Evreux (1823) et, peu de temps après, un des grands vicaires de M. de Quelen à Paris. Ce fut en cette qualité qu'il tenta vainement de réconcilier avec l'Église le fameux auteur de la constitution civile du clergé, l'abbé Grégoire. En 1833, après avoir été curé d'une paroisse de Paris, M. Mathieu fut nommé évêque de Langres, et, l'année suivante (11 juin), promu au siége archiépiscopal de Besançon. Membre du Sénat, en sa qualité de cardinal, il a pris une part importante à certaines discussions générales et particulières. En janvier 1865, un recours comme d'abus a été formé devant le conseil d'État contre lui pour avoir lu, malgré l'interdiction du gouvernement, l'*Encyclique* du pape du 8 décembre précédent. L'abus fut prononcé par décret du 8 février 1865. M. Mathieu a été nommé cardinal (ordre des prêtres) le 30 septembre 1850. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 juin 1856.

On cite de lui des *Mandements* dans lesquels il s'est plusieurs fois élevé contre l'Université, l'esprit philosophique et quelques-unes des inventions modernes qu'il regardait comme des fléaux divins. Parmi ses derniers écrits, citons : *Un mot sur la brochure :* Pape et Empereur, *de*

M. *Cayla* (1860, in-8); *la Cause italienne et le Père Passaglia* (1861, in-8); et le *Pouvoir temporel des papes justifié par l'histoire*, etc. (1863, in-8).

Son frère, M. Pierre-Louis-Aimé MATHIEU, né le 13 août 1790, entré dans la marine en 1801, capitaine en 1837, gouverneur de la Martinique de 1844 à 1847, contre-amiral depuis le 18 octobre 1846, est passé dans la section de réserve et a été nommé directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 9 avril 1846 et grand officier le 31 décembre 1863.

MATHIEU (Pierre-Henri) [de l'Ardèche], magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Langogne, le 23 février 1793, exerça pendant douze ans, la profession d'avocat au barreau de l'Argentière. Nommé, en 1830, président du tribunal civil de cette ville, il fut élu député en 1834, mais son élection fut cassée faute par lui d'avoir pu justifier du cens d'éligibilité. En 1837, il remplaça à la Chambre M. Madier de Montjau et obtint, jusqu'en 1848, le renouvellement de son mandat. Quoique fonctionnaire public, il combattit les différents ministères du dernier règne, excepté celui de M. Thiers, et vota constamment avec l'opposition dynastique. A l'Assemblée constituante, où il continua de représenter son département, il montra la même indépendance de conduite, votant avec la droite ou avec la gauche, selon l'inspiration de ses principes ou les besoins de l'ordre social. Non réélu à la Législative, il a repris son poste au tribunal de l'Argentière. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1840.

MATHIEU (Philippe-Antoine) [de la Drôme], ancien représentant du peuple aux Assemblées républicaines, né le 7 juin 1808, à Saint-Christophe, près Romans, fut de bonne heure un des agents actifs de l'opposition libérale dans son département. Après 1838, il ouvrit à Romans, avec le concours de quelques amis, un athénée littéraire où il se chargea d'enseigner l'économie politique et qui ne tarda pas à être fermé par ordre de l'autorité. Il fonda alors à ses frais, sous le titre de *la Voix d'un solitaire*, une revue qu'il rédigea avec autant de courage que d'indépendance jusqu'à la révolution de Février. Élu à cette époque le second des représentants de la Drôme à l'Assemblée constituante, il y prit souvent la parole. Favorable au développement des doctrines socialistes, il vota constamment avec la Montagne et appuya le droit au travail, l'établissement des clubs et la mise en accusation du président et de ses ministres. A la Législative, il représenta le même département, après avoir obtenu concurremment le mandat du Rhône. Il tint la même ligne de conduite, s'associa à la protestation de l'extrême gauche contre l'expédition de Rome, contre la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution, exalta plus d'une fois le socialisme, qui, selon lui, « loin d'être un ennemi, devait purifier les sources de la propriété. » Arrêté dans la nuit qui précéda le coup d'État de décembre, il fut, par décret du 1er janvier 1852, expulsé du territoire français et se retira en Belgique; puis en Suisse.

Dans ces dernières années, il s'est beaucoup occupé de la prédiction du temps, et publia dans la *Presse* du 25 janvier 1863, des pronostics pour toute l'année. Il commença dès lors une série d'almanachs, qu'il intitula comme pour faire concurrence aux *double* et *triple Liégeois* de Mathieu Laensberg : *le double* et le *triple* Mathieu de la Drôme. Il a aussi publié : *De la prédiction du temps* (1862, in-8). — Il est mort le 16 mars 1865.

MATHIEU (Louisy), homme de couleur, ancien représentant du peuple français, né vers 1820, à la Guadeloupe, entra, comme ouvrier typographe, dans une imprimerie de la Pointe-à-Pître. Après la révolution de Février et l'émancipation des esclaves, il fut choisi par les nouveaux citoyens de l'île pour être le représentant spécial de la race noire à l'Assemblée constituante. Élu premier suppléant, par 11 682 voix, il fut admis, après vérification de ses pouvoirs, le 20 octobre 1848, et remplaça M. Schœlcher (voy. ce nom), qui avait opté pour la Martinique. Membre du comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il désapprouva l'expédition de Rome, mais il s'abstint de signer la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome, « par reconnaissance pour plusieurs des membres du cabinet qui avaient lutté vingt ans en faveur de l'abolition de l'esclavage. » Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

MATHIEU (Claude-Louis), astronome français, membre de l'Institut, ancien député, né à Mâcon, le 25 novembre 1783, et fils d'un menuisier, reçut son éducation première de l'abbé mathématicien Sigorge et vint, en 1801, à Paris où il suivit les cours de Lacroix et de Delambre. Admis à l'École polytechnique en 1803, puis à celle des ponts et chaussées en 1805, il fut nommé peu après secrétaire du Bureau des longitudes et adjoint, en 1808, à M. Biot, pour les expériences du pendule à secondes sur la Méditerranée. A son retour, il fut attaché comme astronome à l'Observatoire et au Bureau des longitudes. Nommé professeur adjoint d'astronomie au collége de France, il obtint, en 1809 et en 1812, le prix d'astronomie fondé par Lalande et entra, en 1817, en remplacement de Messier, à l'Académie des sciences. Examinateur à l'École polytechnique il s'est démis de ces fonctions en 1863. Il a été nommé membre titulaire du bureau des longitudes le 26 mars 1862. Décoré de la Légion d'honneur en 1829, il a été promu officier en 1855 et commandeur le 14 août 1863.

En 1834, M. Mathieu, qui avait épousé la sœur de François Arago, suivit son beau-frère sur la scène politique : il fut constamment réélu député par le collége de Mâcon jusqu'en 1848. A la Chambre, il siégea à l'extrême gauche, et présenta, notamment dans la question des chemins de fer et sur l'établissement définitif des poids et mesures du système métrique décimal, différents *Rapports* qui furent très-remarqués. Après la révolution de Février, les électeurs de Saône-et-Loire l'envoyèrent à la Constituante, le premier de la liste, avec 127 052 suffrages sur 132 000 votants; il y fit aussi partie de la gauche. Non réélu à la Législative, il s'est renfermé dans ses travaux scientifiques.

M. Mathieu a édité l'*Histoire de l'astronomie du XVIIIe siècle* (1827), de Delambre, d'après les papiers et conformément aux dernières volontés de l'illustre astronome : il y a ajouté une *Préface historique* et une *Table analytique*. Il a encore publié, sous le titre de *Notes* ou *Rapports*, divers extraits de la *Connaissance des temps* et des *Annuaires* scientifiques.

MATHIEU (Auguste), homme politique fran-

çais, député, est né à Airze (Marne) le 24 novembre 1814. Après avoir terminé ses études au collége d'Épernay, il vint en 1832 faire son droit à Paris, puis, forcé de se créer lui-même les ressources qui lui manquaient, retourna à Épernay, entra dans l'étude d'un avoué, et là put achever de prendre ses inscriptions et de passer ses examens. En 1837, il se fit inscrire au barreau de Paris comme avocat stagiaire, puis fut secrétaire de M. Delangle, alors bâtonnier. Devenu lui-même membre du Conseil de l'ordre et membre du Conseil général de la Marne pour le canton d'Airze, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de la Corrèze où il avait pour concurrent M. de Jouvenel. M. Mathieu obtint 25 166 voix sur 33 327 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MATHIEU (Auguste), peintre français, né à Dijon, vers 1812, vint étudier la peinture à Paris et travailla quelque temps dans l'atelier de M. Cicéri. Il débuta au salon de 1838, fit ensuite de fréquents voyages en Allemagne, et cultiva particulièrement, comme son maître, le genre des intérieurs et des vues pittoresques. On a de lui : *Intérieur de l'église de Nuremberg*, aquarelle (1838); *Saint-Nicolas de Brou* (1842); *Souvenirs de Ratisbonne, d'Andernach, de Picardie, Salle du musée de Dijon, la Cathédrale d'Ulm, l'Intérieur* de celle d'Angoulême (1844-1850); *la Maison mystique d'Adam Krafft* à Saint-Laurent de Nuremberg, acquis par l'État (1853); *Vue générale de la place de Prague, le Samedi à Nuremberg* (1855); *la Marchande de marée, Saint-Géréon à Cologne* (1859); *l'Église Saint-Laurent à Nuremberg, Chapelle de l'hospice du mont Saint-Bernard* (1863), etc. Cet artiste a obtenu un 2e médaille en 1842 et la décoration en 1859.

MATHIEU (Adolphe-Charles-Ghislain), littérateur belge, né le 22 juin 1804, à Mons, où son père était notaire, étudia aux universités de Louvain et de Gand, prit le diplôme de docteur en droit, et dirigea quelque temps l'étude de son père. Il fut chargé, lors de la révolution de 1830, de sommer la garnison hollandaise de Charleroi de mettre bas les armes; cette mission lui valut, en 1835, la croix de Fer. Conservateur de la bibliothèque publique de Mons de 1840 à 1842, il a été nommé, en 1852, conservateur adjoint de la bibliothèque royale de Bruxelles. Il est membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Académie de Belgique. Il a coopéré successivement à la rédaction d'un grand nombre de feuilles politiques et littéraires, *l'Écho du Hainaut, la Sentinelle*, la *Revue Belge* (1835-1843), *le Messager de Gand*, etc.

Dans le grand nombre des œuvres poétiques et autres de M. Mathieu, nous signalerons : *Passe-temps poétiques* (Mons, 1830, in-12; nouv. édit., 1838), dont *Quatre-vingt-treize, Waterloo, la Mort de David* sont les pièces principales; *la France et la Belgique* (Ibid., 1831, in-8), poëme; *Deux mariages pour un* (1836), comédie en un acte; *Roland de Lattre* (Mons, 1838; 2e édit., 1840), poëme dédié à Victor Hugo; *Olla Podrida* (Ibid., 1839, in-18), recueil où sont réunis à peu près tous les genres; *Mons et ses environs* (Ibid., 1842, in-8), description anonyme; *le Guersillon* (Ibid., 1848, in-18), recueil satirique; *Poésies du clocher* (Ibid., 1847, in-12); *les Mémoires d'outre-tombe* (Ibid., 1849), poëme contre la tyrannie de la presse; *Givre et gelées* (Bruxelles, 1852, in-8), nouveau recueil; et quantité de morceaux de circonstances. Parmi les écrits en prose de M. Mathieu, on remarque une *Biographie montoise* (1848, gr. in-8), des recherches archéologiques et des articles de critique littéraire.

MATHIEU (Joseph-Lambert), peintre belge, né à Bure, près de Namur, en 1804, étudia sous M. Van Brée et cultiva la peinture d'histoire et les sujets religieux. Il s'est fixé à Louvain, et plusieurs de ses tableaux sont au musée de cette ville et à celui de Bruxelles. Nous citerons : *la Mort de Marie de Bourgogne, le Christ au tombeau*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec une *Vierge à l'enfant*. Sa principale toile de genre représente une *Jeune fille vénitienne à son balcon*. M. L. Mathieu était directeur de l'Académie de peinture de Louvain, et chevalier de l'ordre de Léopold. — Il est mort à Louvain en 1861.

MATHIEU-BODET (Pierre), avocat français, ancien représentant, né à la Moulede (Charente), le 16 décembre 1817, fit son droit à Paris, et y obtint en 1842 le grade de docteur. Avocat à la Cour de cassation depuis 1845, il fut, en 1848, élu représentant de la Charente, le huitième sur neuf, et, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans, pour lequel il se prononça avec la gauche, vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, le premier des huit, il soutint la politique de l'Élysée et fut secrétaire de la commission des budgets de 1850 et 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, mais il donna sa démission à la suite des décrets du 22 janvier, et se borna dès lors à ses travaux d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il a fait partie du conseil général de la Charente-Inférieure.

MATHIEU DE LA REDORTE (Joseph-Charles-Maurice, comte), ancien pair de France, né en 1804, est fils du général de ce nom qui fut anobli sous l'Empire. Admis, en 1829, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans l'artillerie de terre, il prit part à la campagne de Morée, reçut la croix d'honneur en 1828 et fut attaché, en 1833, à la personne du duc d'Orléans, en qualité d'officier d'ordonnance. En 1835, il se démit de son grade de capitaine pour remplacer M. Mahul à la Chambre des Députés, où l'avaient envoyé les électeurs indépendants de Carcassonne. Tout d'abord, il adopta avec empressement la politique de M. Thiers, mais il repoussa les lois de septembre. Il fit partie de la coalition et fut, pendant quelques mois, ambassadeur à Madrid, sous le cabinet du 1er mars. Malgré l'indépendance de ses votes, il fut, l'année suivante, créé pair de France (20 juillet 1841). Après la révolution de Février, il vint siéger à l'Assemblée législative comme le premier des représentants de l'Aude, seconda les efforts de la majorité contre-révolutionnaire et se retira dans la vie privée à la suite du coup d'État de 1851.

MATHIEU-MEUSNIER (Mathieu-Roland, dit), sculpteur français, né à Paris, en 1824, étudia sous MM. Dumont et Nanteuil, et débuta au salon de 1843 par le buste d'*Azaïs*. Il donna ensuite *la Mort du jeune Viala* (1847), marbre exécuté avec un sentiment énergique et qui fut acheté par le musée de Versailles; *Napoléon* (1847), placé dans le jardin de la place Vintimille, à Paris; *la Mort de Laïs* (1849), au jardin des Tuileries; plusieurs bustes et médaillons, entre autres ceux de *Boïeldieu*, au foyer de l'Opéra-Comique, de *Beaumarchais*, au Théâtre-Français, de *Cortot*, au musée du Louvre, de *MM. Bouffé, Yvon, Geffroy*, etc.; la statue d'A-

danson (1856), pour la ville d'Aix; *le comte de Pontevès* (1857), au musée de Versailles; *la Mort de Laïs* (1859); les bustes de *M. Barré*, conseiller à la cour des comptes, de *M. Carvalho* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844.

MATHILDE (Mathilde-Lætitia-Wilhelmine Bonaparte, princesse), princesse française, fille de l'ex-roi Jérôme, est née à Trieste, le 27 mai 1820. D'abord connue sous le nom de comtesse de Montfort, du titre que son père portait depuis la chute de l'Empire, elle épousa à Florence, le 10 octobre 1841, le prince russe Anatole Demidoff de San-Donato (voy. Demidoff). Elle avait obtenu, en se mariant, que ses enfants seraient élevés dans la religion catholique; cette clause, qui attira pour quelque temps au prince la disgrâce de l'empereur de Russie, fut rendue inutile par la stérilité de cette union, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse; une séparation de corps et de biens eut lieu, par consentement mutuel, en 1845. La princesse Demidoff à qui son mari avait été obligé par le czar de payer une pension de 200 000 roubles, vint alors en France, et elle occupait déjà, à Paris, un rang élevé dans la société, lorsque son cousin Louis-Napoléon fut élu, en 1848, président de la République. Depuis 1849, jusqu'au mariage de Napoléon III, c'est elle, qui sous le nom de princesse Mathilde, faisait les honneurs du palais de la Présidence. A l'avénement de l'Empire, elle fut comprise parmi les membres de la famille impériale de France, et reçut le titre d'Altesse; sa résidence d'été est à Saint-Gratien, auprès du lac d'Enghien, où ont eu lieu souvent des réunions littéraires et artistiques.

La princesse Mathilde cultive elle-même les arts avec succès. Au salon de peinture de 1859, elle a exposé, comme élève de M. Giraud, trois aquarelles : deux *Portraits* et une copie d'après Rembrandt; à celui de 1861, quatre aquarelles : *une Fellah*, trois portraits, dont un du *baron de Wick*, d'après Rubens et un autre d'après Murillo; à celui de 1863 : deux aquarelles, *Étude d'après nature* et *Portrait du duc de Lesdiguières*, d'après H. Rigaud, appartenant à M. Lebrun, de l'Académie française, etc. Elle a obtenu, en 1861, une mention honorable.

MATHON DE FOGÈRES (Henri-Napoléon), économiste français, ancien député, né à Bourg-Argental (Loire), le 26 novembre 1806, d'une famille de magistrats originaire de la principauté de Dombes, fit ses classes au collége de Saint-Chamond et son droit à Paris, et fut admis au barreau en 1829. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de sa ville natale, il fut, en 1846, envoyé à la Chambre des députés, où il fit, durant cette dernière session du régime parlementaire, partie de l'opposition indépendante. On a de lui, outre une *Lettre* en vers sur la vie privée et la vie politique (1844), un *Essai d'économie sociale, ou Recherches sur les moyens d'améliorer le sort du peuple* (1839, in-8), livre plein d'observations pratiques. Il appartient à plusieurs sociétés savantes, entre autres à la Société des monuments historiques de France.

MATTER (Jacques), philosophe français, né à Alt-Eckendorf (Bas-Rhin), le 31 mai 1791, et fils d'un cultivateur protestant, fut d'abord destiné au notariat, et, ayant appris de bonne heure le français, commença ses études sous la direction d'un ministre de campagne et les termina au gymnase de Strasbourg. Il se rendit ensuite à Gœttingue, où il suivit les cours de Schulze et de Bouterweck, ainsi que ceux d'Heeren et d'Eichhorn, et revint, après les Cent-Jours, suivre ceux de la Faculté des lettres de Paris. Couronné, en 1817, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour son mémoire sur *l'École d'Alexandrie*, il se fit recevoir, l'année suivante, docteur ès lettres. Appelé, en 1818, à la chaire d'histoire du collége de Strasbourg, il obtint, en 1820, la chaire d'histoire ecclésiastique à l'Académie de Strasbourg, et la direction du gymnase de cette ville. Il s'y livra à l'étude de l'histoire de la philosophie et des religions anciennes, et obtint un nouveau prix de l'Institut pour son travail sur *le Gnosticisme*. Il fut nommé, en 1828, inspecteur de l'Académie de Strasbourg, et, en 1831, correspondant de l'Académie des inscriptions, qui le couronna une troisième fois pour une *Histoire des sciences mathématiques et cosmographiques à l'École d'Alexandrie*, mémoire inséré dans la 2e édition du mémoire sur *l'École d'Alexandrie*. Appelé à Paris, en 1832, comme inspecteur général, il devint conseiller de l'Université, puis inspecteur général des bibliothèques de France. Admis à la retraite, M. Matter continua ses travaux philosophiques et philologiques. Membre de plusieurs académies et sociétés savantes, il a été promu, en 1845, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en juin 1864.

On a de lui : ses deux thèses: *Sur la Protection accordée aux sciences, aux belles-lettres et aux arts chez les Grecs*, *Commentatio de principio rationum philosophicarum Pythagoræ, Platonis et Philonis* (Strasbourg, 1817, in-4); *Essai historique sur l'École d'Alexandrie* (1820, 2 vol. in-8, 2e édit. refondue, 1840, 3 vol.); *Tables chronologiques pour servir de base à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique* (1827, in-8); *Histoire critique du gnosticisme* (1828, 2 vol. in-8; 2e édit., 1843); *Histoire universelle de l'Église chrétienne* (1829-1832, 4 vol. in-8; 2e édit., 1838); *De l'Influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs* (1832, in-8; 2e édit., 1833), ouvrage auquel l'Académie française a décerné, en 1833, un prix extraordinaire de 10 000 francs; *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles* (1836-1837, in-8); *Nouveau manuel de l'histoire de la Grèce* (1839, in-8); *De l'affaiblissement des idées et des études morales* (1841, in-8); *Schelling et la philosophie de la nature* (1842, in-8); *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*; *Pièces rares ou inédites* (1846, in-8; 1847, 2 vol. in-8); *Une Excursion gnostique en Italie* (1851, in-8), complément de son histoire du gnosticisme; *Du Ministère ecclésiastique et de sa mission spéciale dans ce siècle* (1851, in-8); *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec la religion* (1854, in-12); *Philosophie de la religion* (1857, 2 vol. in-8), comprenant la science de Dieu, du monde matériel et du monde spirituel; la *Morale*, *Philosophie des mœurs* (1860, in-12); *Saint-Martin le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits*, etc. (1862, in-8); *Emmanuel de Swedenborg*, etc. (1863, in-8). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en allemand, en suédois, en danois et en espagnol.

Ajoutons encore quelques livres d'une utilité pratique, tels que l'*Instituteur primaire* (in-8); le *Visiteur des écoles* (in 8); puis quelques *discours* et *mémoires*, et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, le *Dictionnaire de la conversation*, le *Journal de l'instruction publique*, etc. M. Matter a dirigé pour MM. Hachette le *Manuel général de l'instruction primaire*, lors de la fondation de cette publication périodique.

MATTEUCCI (Carlo), homme politique et savant italien, né à Forli, le 21 juin 1811, et fils

d'un chirurgien militaire, étudia à Bologne, y fut reçu docteur en mathématiques en 1829, et vint à Paris suivre, comme élève externe, les cours de la Sorbonne et du collége de France, ainsi que ceux de l'École polytechnique. De retour à Forli en 1831, il y commença la série d'expériences qui ont fondé sa réputation. Arago et de Humboldt le recommandèrent vivement au grand duc de Toscane. Professeur de physique et directeur de laboratoire à Ravenne en 1838, il passa en 1840 à Pise, où il fut chargé de la chaire de physique jusqu'au moment où la formation du royaume d'Italie lui ouvrit la voie des plus hautes fonctions.

M. Matteucci qui avait surtout dirigé ses recherches sur l'électro-physiologie, a obtenu en 1844, un prix de l'Académie des sciences et la grande médaille de Copley de la Société de Londres. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages qui ont eu de nombreuses éditions, tant à Pise qu'à Turin, notamment : *Leçons de physique* (4 éditions); *Manuel de télégraphie; Traité des phénomènes électro-physiologiques; Éléments d'électricité appliquée aux arts; Leçons sur les phénomènes physico-chimiques des corps vivants*, traduit en français et en anglais, etc., de nombreux *Mémoires* dans les principaux recueils savants de son pays et de l'Europe. Il a fondé le recueil *il Nuovo cimento*, qu'il dirigea longtemps. Il a été élu, en 1857, correspondant de l'Institut.

M. Matteucci, auquel la Toscane dut l'établissement de ses premières lignes télégraphiques, en 1846, est devenu directeur de ce service, et a été fait sénateur en 1848. Après avoir rempli, pendant les troubles de cette époque, plusieurs fonctions importantes, il fut nommé, en 1859, membre de la consulte de Toscane, et l'un des trois députés toscans auprès de Napoléon III. Après la consécration du royaume d'Italie, il fut nommé membre du Sénat italien. Il fut le rapporteur du projet de loi conférant à Victor-Emmanuel le titre de roi d'Italie et de celui qui déclarait l'annexion des Deux-Siciles. Il fut à la même époque nommé inspecteur général des lignes télégraphiques du nouveau royaume. Choisi par le roi comme ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Mamiani (31 mars 1862), il travailla avec ardeur à la réorganisation la plus libérale de l'enseignement dans son pays, et appuya de toutes ses forces, en politique, les vues du comte de Cavour. L'un des quarante de l'Académie italienne de Modène, et depuis longtemps commandeur des saints Maurice et Lazare, il a reçu le grand cordon de cet ordre en juin 1865.

MATTHYS (Jacob), philologue suisse, né en 1802, à Wolfenschiessen (canton d'Unterwald), apprit, à seize ans, à lire, à écrire et à calculer, puis s'engagea comme domestique dans une ferme de Bavière. En 1825, quelques gens charitables le mirent à même d'étudier pour entrer dans les ordres; il passa quelques années à Soleure et à Fribourg, fut reçu prêtre en 1831 et devint curé de Nieder-Rickenbach et, en 1845, de Thalwyl, dans l'Unterwald.

M. Matthys parvint, seul et sans secours, à la connaissance de presque toutes les langues littéraires. Une grammaire et un dictionnaire, quelquefois l'un sans l'autre, lui ont suffi pour reconstruire celle qu'il voulait apprendre, pour la traduire et l'écrire même. Il fut constaté, en 1854, qu'il possédait le latin, l'espagnol, le portugais, l'italien, l'anglais, le français, le grec ancien et moderne, l'arabe, l'hébreu, le malais et le sanscrit; quant au chinois, il expliqua couramment de longs passages de Confucius. Le prince-abbé du couvent des bénédictins d'Engelbert lui offrit d'intervenir auprès de la cour de Rome pour le faire entrer dans la savante Confrérie de la Propagande; mais le pauvre chapelain, qui ne se regarde point comme un philologue, refusa en alléguant son âge et l'impossibilité de quitter ses montagnes. Depuis, plusieurs savants suisses et anglais ont fourni généreusement à M. Matthys les moyens de cultiver et d'étendre les connaissances polyglottes qu'il a acquises avec une si admirable patience.

MAUBANT (Fleury-Polydore), acteur français, né à Chantilly, le 23 août 1821, entra en 1839 au Conservatoire, y obtint en 1841 un second prix de tragédie, et débuta l'année suivante au Théâtre-Français. Après avoir passé quelques mois à l'Odéon, il rentra, en 1845, aux Français, dont il est devenu sociétaire en 1852. Il tint, en général, l'emploi tragique, et parfois celui des pères nobles et raisonneurs et devint un des artistes de ce théâtre qui disent le mieux le vers classique ou moderne. On a remarqué parmi ses créations celles de Danton, dans *Charlotte Corday*, et d'Eumée, dans *Ulysse*, de M. Ponsard (1852), celle du meunier dans *Corneille à la butte Saint-Roch*, de M. Ed. Fournier (1862), celle du banquier Lacroix dans *la Volonté*, de M. J. Duboys, etc.

MAUDUIT (Hippolyte-Hyacinthe DE), écrivain militaire français, né vers 1800, fut admis à l'École spéciale de Saint-Cyr, servit quelque temps dans l'infanterie et donna sa démission de capitaine pour fonder la *Sentinelle de l'armée*, qu'il a dirigée jusqu'à ce jour. Il est auteur des *Derniers jours de la grande armée* (1847-1848, 2 vol. in-8), souvenirs, documents et correspondance inédits de Napoléon en 1814 et 1815; de *la Révolution militaire du 2 décembre* (1852, in-18) et de divers opuscules relatifs à l'armée. Il a été nommé en 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

MAUPAS (Charlemagne-Émile DE), sénateur français, ancien ministre, né le 8 décembre 1818, à Bar-sur-Aube (Aube), est fils d'un député au Corps législatif (voy. le suivant). Élevé à Paris, il y fit son cours de droit, publia, en 1841, des *Considérations sur le système des impôts* et obtint, en 1845, sous l'administration Guizot, la sous-préfecture d'Uzès, d'où il passa, deux ans plus tard, à celle de Beaune. Destitué par le gouvernement provisoire, il se lia étroitement avec le parti bonapartiste, et parcourut rapidement tous les degrés de l'échelle politique : d'abord sous-préfet à Boulogne-sur-Mer (1849), il administra successivement l'Allier (1849) et la Haute-Garonne (1850), et déploya dans ces deux départements beaucoup de zèle pour la cause du président. Appelé, au mois de novembre 1851, à remplacer M. Carlier à la préfecture de police, il fut du très-petit nombre de personnes admises à préparer avec le président le succès du coup d'État. Il invita, dans une première proclamation, les habitants de Paris à rester tranquilles, sous peine « de se briser immédiatement contre une inflexible répression, » et fut chargé de veiller à l'arrestation nocturne des représentants qu'on jugeait les plus hostiles.

A peu de jours de là, M. de Maupas fut mis à la tête du ministère de la police générale, qui venait d'être rétabli (22 janvier 1852), avec la mission officielle « de faire parvenir jusqu'au prince la vérité, qu'on s'efforce trop souvent de tenir éloignée du pouvoir. » Surveillant tout, sans rien administrer, M. de Maupas s'acquitta de sa tâche avec beaucoup d'activité, imprima à la direction de la police et de la presse une vive impulsion, appliqua le premier le décret du 17 février sur la presse, donna de nombreux avertissements aux

journaux politiques, et étendit la juridiction des commissaires de police à toutes les communes des cantons où ils devaient être établis. Le ministère de la police fut supprimé au bout d'une année (10 juin 1853), l'expérience d'une « organisation défensive » ayant été jugée complète, et l'institution superflue.

Envoyé à Naples avec le titre d'ambassadeur, M. de Maupas y resta peu de temps, fut remplacé par M. de La Cour au mois d'avril 1854, et vint reprendre son siége au Sénat, où il avait été élevé par décret du 21 juin de l'année précédente. A la fin de septembre 1860, il a été mis à la tête de l'administration des Bouches-du-Rhône, en remplacement du préfet, M. Besson. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, M. de Maupas a été promu commandeur le 2 mars 1852 et grand officier le 14 août 1862.

MAUPAS (Memmie-Rose DE), député français, est né à Bar-sur-Aube (Aube) en 1796. Maître d'une grande fortune, il ne s'était occupé, avant le rétablissement de l'Empire, que des intérêts de son arrondissement natal. Dans les différentes fonctions auxquelles il fut appelé, il ne se montra hostile ni à la monarchie de Juillet ni à la République; mais il s'attacha plus étroitement au gouvernement qui a fait de son fils un des premiers hommes de l'État. M. de Maupas est arrivé pour la première fois aux affaires en 1852, comme représentant d'une circonscription de l'Aube au Corps législatif. Il avait été réélu en 1857. Il était chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 2 juin 1861.

MAURER (Georges-Louis, chevalier DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Erpolsheim, dans le Palatinat bavarois, le 2 novembre 1790, fils d'un pasteur protestant, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit et exerça quelque temps la profession d'avocat. En 1812, il vint à Paris, fit, dans nos bibliothèques, de nouvelles études sur le droit, les mœurs et les constitutions de l'Allemagne, et de retour dans son pays, en 1814, entra dans la magistrature. Grâce à sa connaissance du droit français, il fut placé, comme substitut du procureur général, dans des villes à moitié françaises, Mayence, Spire et Landau. Après avoir occupé plusieurs autres places, il devint, en 1824, procureur à Frankenthal. La même année, il fit paraître son premier ouvrage: *Histoire de l'ancienne procédure orale en Allemagne et surtout en Bavière* (Geschichte des altgerman. und namentlich altbair mündlichen Gerichtsverfahren; Heidelberg, 1834), qui lui valut le premier prix de l'académie de Munich et le titre de membre de cette société. Deux ans plus tard, il obtint une des principales chaires de droit à l'université de Munich. En 1829, il remplaça Eichhorn à Gœttingue, et reçut le titre de conseiller intime. A la même époque, il devint membre ordinaire de l'Académie des sciences de Gœttingue, conseiller d'État, et enfin conseiller de l'empire à vie.

En 1832, le roi de Bavière envoya M. Maurer en Grèce, comme conseiller de régence, avec le comte Armansperg, le major général de Heidegger et M. d'Abel. D'abord il suivit la ligne politique du président, M. Armansperg, mais bientôt il se sépara de lui sur plusieurs points importants, tels que le degré de liberté qu'on devait laisser au pays. Ce fut grâce à M. Maurer que la Grèce obtint une révision de son code pénal, l'établissement d'une procédure civile et de tribunaux réguliers. L'opposition déclarée de MM. d'Abel et Maurer au président eut enfin pour résultat de les faire rappeler en 1834; mais ils ne tardèrent pas à regagner toute la faveur du roi. M. Maurer publia à cette occasion un ouvrage très-intéressant: *le Droit public, le droit canon et le droit privé du peuple grec, avant et après la guerre de l'indépendance jusqu'au 31 juillet 1834* (das griech. Volk in œffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung, etc.; Heidelberg, 1836, 3 vol.). Après la chute du ministère d'Abel en 1847, M. Maurer devint ministre des affaires étrangères et de la justice, et chef du ministère appelé ministère de l'aurore. Il fut bientôt renversé à son tour pour avoir voulu essayer quelques réformes; et le parti révolutionnaire, qui allait bientôt triompher, se fit de sa retraite une arme contre le roi. Depuis ce temps, M. Maurer a cessé de se mêler à la politique active, et s'est renfermé dans des travaux d'histoire et de jurisprudence.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Esquisse du droit privé allemand* (Grundriss des deutschen Privatrechts; Munich, 1828); *les Villes de Bavière et leur constitution sous la domination des Romains et sous celle des Francs* (Ueber die bair. Staedte und ihre Verfassung unter der Rœm. und Frank. Herrschaft; Ibid., 1829); *Sur le droit territorial allemand et l'histoire du droit* (Ueber die deutsche Reichsterritorial- und Rechtsgeschichte; Ibid., 1830); une édition du *Droit municipal et provincial de Ruprecht de Freysing* (Stuttgart, 1839); une *Introduction à l'histoire du droit de la Souabe* (Schwabenspiegel); une *Introduction à l'histoire de la constitution des marches, des cours, des villages et des états, et à l'histoire du pouvoir public* (Einleitung zur Geschichte der Mark-Hof-Dorf und Stadtverfassung und der œffentlichen Gewalt; Munich, 1854), etc.

MAURICE (rév. Frédéric DENISON), théologien anglais, né en 1805, et fils d'un ministre de la secte dissidente des unitaires, étudia au collége de la Trinité de Cambridge, prit ses degrés à Oxford, et entra, en 1828, dans l'Église établie. Il édita quelque temps l'*Athenæum*, et écrivit un roman, *Eustache Conway*, qui eut du succès. Un discours qui parut entaché d'hérésie, lui fit perdre la chaire de théologie qu'il avait obtenue au collége du Roi, à Londres. Il a pris avec le rév. Kingsley (voy. ce nom) une part active à l'organisation des associations de travailleurs, ainsi qu'à l'instruction des enfants du peuple. Il est devenu chapelain de la Société de jurisprudence de Lincoln's Inn.

Le rév. Maurice a beaucoup écrit; nous mentionnerons: *Essais théologiques* (Theological essays. 2 vol.); *les Religions du monde et leurs rapports avec le Christianisme* (the Religions of the world: 1852, 3e édit.); *Histoire des deux premiers siècles de l'Église* (Lectures on the ecclesiastical history of the I and II centuries: 1854, in-8), cours fait à l'université de Cambridge; *les Patriarches et les législateurs de l'Ancien Testament* (the Patriarchs and lawgivers of Old Testament; 1855, 2e édit., in-8); *S'instruire et travailler* (Learning and working; 1854), lectures destinées aux ouvriers; *la Religion catholique romaine* (the Religion of Rome; 1855); des *Sermons* et un exposé des *Doctrines philosophiques au moyen âge* (Mediæval philosophy; 1856), qui a paru dans l'*Encyclopédie métropolitaine*.

MAURICE-DESCOMBES (Jean-Charles-François), auteur dramatique et critique français, né à Paris, le 26 mars 1782, était employé au ministère des cultes lorsqu'il fit jouer, en 1805, sous le patronage de Picard, deux comédies en un acte et en vers, *les Consolateurs* et *le Parleur éternel*, dont la seconde dut à sa versification spirituelle un succès prolongé. Il avait déjà fait

représenter un essai dramatique en cinq actes, intitulé *Gibraltar*, et qui réunissait à la fois la comédie, la tragédie, l'opéra, le vaudeville et le drame. Il a encore écrit pour le théâtre : *la Cigale et la Fourmi*, en un acte et en prose ; *la Servante maîtresse*, en un acte et en vers ; *Mascarille, ou la Sœur supposée*, comédie en cinq actes en vers, imitée de *la Sœur* de Rotrou, et très-défavorablement accueillie au Théâtre-Français (24 avril 1812) ; *la Fille mal gardée*, comédie en trois actes et en vers libres (Odéon, 1814); *les Comédiens d'Angoulême*, en un acte et en vers; *le Misanthrope en opéra-comique*, comédie en un acte et en vers; *la Lettre anonyme*, en un acte et en prose (1823); *M. Benoît, ou l'Adoption*, drame historique en trois actes (1822), représenté déjà en 1814 à l'Odéon, sous le titre de *la Partie de chasse*, etc.

M. Charles Maurice s'est aussi fait un nom dans la critique littéraire par un esprit vif, mordant, parfois acerbe, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Il fonda en 1818 le journal *le Camp volant*, qui a pris successivement les titres de *Journal des Théâtres*, *Courrier des Théâtres*, *Nouvelles des Théâtres*. Il a aussi collaboré à plusieurs autres journaux et signé de divers pseudonymes, notamment de celui de *F. C. Tricotel*, des brochures et des feuilletons. Il a vécu depuis près de quinze ans retiré à la campagne et y a rédigé ses *Mémoires*, dont il a paru une partie sous le titre d'*Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature et de diverses impressions contemporaines*, etc. (1856, 2 vol. in-8).

MAURICE-DESCOMBES (Louis), frère aîné du précédent, né le 4 décembre 1780, a suivi aussi quelque temps la carrière littéraire. En 1820, il fut attaché au *Journal de Bruxelles* qui devint ensuite la *Gazette des Pays-Bas*, et, en 1830, *le Lynx*. Il y fit spécialement, de 1820 à 1836, la critique littéraire et les comptes rendus dramatiques avec toute l'indulgence et la mesure qui manquaient au talent de son frère. Il a exercé depuis plus de vingt-cinq ans l'emploi de correcteur d'imprimerie.

MAURICE-SAINT-AGUET (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris, le 17 mars 1809, fit ses classes comme boursier au collége de Rouen. Fils d'un capitaine au corps des ingénieurs-géographes, il entra, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit au bout d'une année. Il était précepteur dans une riche famille, lorsqu'il fit insérer en 1833, dans *Salmigondis*, une nouvelle, *l'If de Croissey, ou la Croix d'or*, qui eut du succès. Il voulut, sur la foi de ce début, tenter la fortune littéraire, collabora à *l'Entr'acte* et au *Vert-Vert*, puis devint professeur de mathématiques au collége de Vendôme. Il ne cessa pas de se livrer à son goût pour les lettres, et publia par souscription un petit volume de poésies, *les Perce-neige* (Vendôme, 1835), dont une pièce, *le Fil de la Vierge*, grâce à la musique de M. Scudo, devint rapidement populaire.

Revenu à Paris en 1837, M. Maurice-Saint-Aguet entra, en qualité de secrétaire de la rédaction, au *Journal général de la France*, et y donna ses premiers feuilletons. Il réussit dans ce genre de littérature et vit ses romans accueillis par divers journaux, principalement par *le Siècle*. De 1839 à 1842, il fut employé dans l'administration du domaine privé du roi Louis-Philippe. Ses romans, à l'exception de *Jean le matelot* (1837, 2 vol. in-8), n'ont pas été imprimés à part.

MAUROCORDATO (Alexandre), homme d'État grec, né le 11 février 1791, à Constantinople, appartient par sa mère, la princesse S. Caradja, comme par son père, descendant direct du grand interprète de la Porte, Alexandre Maurocordato, à des familles qui ont fourni une suite d'hospodars à la Valachie et à la Moldavie. Son éducation, comme celle de tous les jeunes Grecs de cette époque, destinés par leur naissance aux fonctions les plus importantes de la diplomatie et du gouvernement, fut extrêmement soignée. Il fit ses études, en partie dans la maison paternelle, en partie dans l'école de Kourou-Tchesme, fondée nouvellement par Demetrius Mourousi dans un petit village du Bosphore, et qui jouissait d'une grande réputation à cause de sa chaire de philosophie. Remarqué surtout pour son aptitude pour les langues, il parla et écrivit de bonne heure avec facilité le grec, le turc, le persan, le français et l'italien. Il y joignit dans la suite l'allemand et l'anglais. En 1817, il accompagna à Bucharest, en qualité de secrétaire, son oncle maternel Jean Caradja, nommé hospodar de Valachie, et parvint en peu d'années aux grades les plus élevés de l'administration. Il fut initié aux projets de l'hétairie et fut même bientôt admis par le conseil secret de l'association au nombre de ses membres. Lorsque Caradja fut remplacé par Alexandre Soutzo, M. Maurocordato visita les principales contrées de l'Europe, et vint se fixer à Pise, où il ne tarda pas à être rejoint par G. Argyropoulo, l'archevêque Ignatius et plusieurs autres Grecs de distinction, préoccupés comme lui du désir d'affranchir leur pays. L'empereur Alexandre, qu'il avait été chargé en 1818 de complimenter, de la part de la Porte, lors de son passage en Bessarabie, lui fit à cette époque des offres considérables pour l'attacher au service de la Russie. Mais l'entreprise à laquelle il s'était voué ne lui permit pas de les accueillir. Cependant, lorsque, à quelque temps de là, le généralissime de l'hétairie, Alexandre Hypsilantis, après avoir envahi la Moldavie, l'engagea à venir le rejoindre, il refusa de prendre part à cette échauffourée, pensant que l'insurrection ne pouvait réussir qu'au cœur même de la Grèce, parmi les populations belliqueuses de la Macédoine et du Magne. C'est de là qu'il attendait le signal, qui fut donné du haut des remparts de Calamata.

Le 3 août 1821, M. Maurocordato débarquait à Missolonghi sur un brick d'Hydra, nolisé à Livourne à ses frais, avec une cinquantaine de philhellènes français et italiens. Parmi eux était Maxime Raybaud, officier distingué, à qui l'on doit d'intéressants mémoires sur les commencements de la guerre de l'indépendance. M. Maurocordato, qui est resté la personnification la plus éclatante et la plus pure de cette lutte nationale, ne cessa de figurer au premier rang durant six années, soit comme général, soit comme homme d'État et administrateur. Ce fut lui qui, lors de la convocation de l'assemblée générale d'Épidaure, signa, en qualité de président du conseil exécutif, la fameuse proclamation du 1er janvier 1822. Deux semaines auparavant, il avait promulgué la constitution réglant l'organisation provisoire de la Grèce. Au mois de juillet de la même année, au retour d'une mission extraordinaire dans la Grèce continentale, il se rencontra pour la première fois à Missolonghi avec lord Byron, qui, rendant hommage à ses talents et à son caractère, offrit 20 000 talaris (105 000 fr.) pour les besoins de la flotte, à la condition que Maurocordato reprendrait dans les affaires de la Grèce continentale une prépondérance à laquelle il avait renoncé dans l'intérêt de l'union. L'amitié qui s'établit alors entre eux, dura jusqu'à la mort de l'illustre poëte, qui expira l'année suivante entre ses bras. Après

l'héroïque défense de Sphactérie, M. Maurocordato rentra dans la vie privée, sans refuser au gouvernement le concours de son influence auprès des comités philhellènes et des gouvernements étrangers. Sous l'administration du comte Capo d'Istria, il remplit une mission importante dans l'île de Crète, et eut une grande part à l'organisation de la flotte, qui comptait à cette époque cent voiles en activité.

Pendant la minorité du roi Othon et la régence bavaroise, après un court passage au ministère des finances et à la présidence du conseil, il reçut, à titre de retraite volontaire, la légation de Munich, puis celle de Londres. Appelé de nouveau, en 1840, à composer un ministère (8 juillet), il donna sa démission aussitôt qu'il vit l'impossibilité de faire adopter au roi ses vues libérales. Une immense popularité, accrue encore par le refus d'une pension de 7800 drachmes, l'accompagna dans sa retraite. Il en sortit après la révolution du 15 septembre (1843); élu représentant de Missolonghi, il présida, pendant six mois, avec un talent et une autorité remarquables, cette assemblée, la plus orageuse qu'on eût vue jusqu'alors. Après la promulgation de la constitution, il accepta, à regret, le pouvoir dans le ministère du 24 mars 1844. Bientôt, en effet, les minorités, vaincues dans le sein de l'assemblée, se coalisèrent contre son administration et lui firent une opposition violente, secrètement encouragée par le roi. Il offrit alors sa démission, et reprit sa place dans la Chambre, où il avait été appelé par cinq colléges électoraux, et dont les manœuvres de la caramilla parvinrent à le faire exclure avec quarante-cinq de ses collègues. De ce moment, il devint le chef de l'opposition, et soutint contre le système Colettis une lutte acharnée qui se prolongea même au delà de la mort prématurée de cet homme d'État. Après la révolution de Février, M. Maurocordato, fermement attaché au principe monarchique, rendit son concours au gouvernement et accepta, à la fin de 1850, la légation de Paris, mais en réservant son opinion touchant la politique intérieure. A la suite des graves événements dont la Grèce fut le théâtre au printemps de 1854, et qui amenèrent l'occupation du Pirée par une division anglo-française, le roi rappela M. Maurocordato pour le mettre à la tête de ses conseils (26 mai 1854): c'était comme un engagement qu'il prenait de se prémunir désormais contre des entraînements dangereux. Mais M. Maurocordato jugea que l'engagement était mal tenu, et quitta encore une fois le ministère avec ses principaux collègues. — Il est mort, non comme on l'a annoncé, par erreur, en 1858, mais le 18 août 1865.

MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), érudit français, membre de l'Institut, né à Meaux (Seine-et-Marne), le 23 mars 1817, fut destiné par son père, ingénieur des ponts et chaussées, à l'étude des mathématiques, et se prépara pour l'École polytechnique; mais en 1836, cédant à son goût pour l'érudition, il se fit attacher à la Bibliothèque royale, qu'il quitta, au bout de deux années, pour se livrer plus librement aux études les plus diverses. Tout en s'occupant de préférence d'archéologie et de langues, tant anciennes que modernes, il étudia la médecine et se fit recevoir avocat. Mais, en 1840, les conservateurs de la Bibliothèque royale, qui avaient apprécié ses connaissances bibliographiques, l'y rappelèrent, et il y resta employé jusqu'en janvier 1844. A cette époque il fut élu par l'Institut sous-bibliothécaire. M. Maury occupa près de ce corps savant ces fonctions, dans lesquelles son savoir universel rendit des services si précieux, jusqu'à ce qu'en 1857, il fut élu lui-même membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Dureau de La Malle. Il a été nommé par l'Empereur, en novembre 1860, bibliothécaire des Tuileries. Le 23 novembre 1862, il fut appelé à succéder à M. Guigniaut démissionnaire, comme professeur d'histoire et de morale au collége de France. M. Maury a été nommé, en 1856, chevalier de la Légion d'honneur.

Cet actif et laborieux écrivain, dont les écrits témoignent des connaissances variées, a publié : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (Paris, 1843); *les Fées du moyen âge* (1855, in-12); *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1850, in-12), à laquelle se rattache son mémoire sur la *Topographie des anciennes forêts de la France*, inséré dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions (1856), et qui valut à l'auteur une médaille d'or au concours des antiquités nationales en 1854; *la Terre et l'homme* (1856, in-12), sorte de résumé des plus récentes connaissances géographiques, ethnographiques, philologiques, pour servir d'introduction à la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy (voy. ce nom); *la Magie et les magiciens* (1860, in-12); *Histoire des religions de la Grèce antique* (1857-1860, t. I-III, in-8), première partie d'une *Histoire du polythéisme gréco-romain*, *le Sommeil et les rêves, Études psychologiques*, etc. (1861, in-8 et in-18); *les Académies d'autrefois, L'ancienne Académie des sciences* (1863, in-8); *Croyances et légendes de l'antiquité*, *les Religions de la Perse et de l'Inde* (1863, in-8 et in-18), etc.

Continuateur du *Musée de sculpture ancienne et moderne* de son ami le comte Clarac, M. Maury a été le collaborateur de M. Guigniaut (voy. ce nom) pour les deux derniers volumes des *Religions de l'antiquité*. Il a donné en outre un grand nombre de mémoires et d'articles dans une foule de recueils, tels que les *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, société dont il a été président en 1843; la *Revue archéologique* (1844-1852); l'*Encyclopédie moderne*, rééditée par MM. Didot; l'*Athenæum français* (1852 et suiv.); le *Moniteur universel* (1849-1855); la *Revue des Deux-Mondes* (1850-55); les *Annales médico-psychologiques* (1846-1855), etc. Secrétaire général de la Société de géographie de Paris, il en a dirigé le *Bulletin*, dans lequel il a inséré, outre ses *Rapports* officiels, divers travaux de géographie et d'ethnographie.

MAURY (Matthew F.), hydrographe et astronome américain, né dans l'État de Virginie, le 14 janvier 1806, d'une famille pauvre qui passa dans le Tennessee, se destina à la marine, et obtint, en 1825, un brevet de *midshipman* (aspirant). Au retour d'un voyage autour du monde qui dura quatre ans, il passa ses examens, reçut le commandement du navire *le Falmoth*, et quelque temps après le brevet de lieutenant, et fut nommé astronome de l'expédition chargée d'explorer les mers du Sud. On lui confia ensuite le dépôt des cartes et instruments, qui est devenu l'Observatoire national et le bureau hydrographique des États-Unis. Il resta à la tête de ces deux établissements scientifiques jusqu'à l'époque de la guerre civile. Partisan du Sud, il s'expatria et vint en Europe.

Dans la position qu'il occupait, le lieutenant Maury a recueilli et collationné un grand nombre de journaux nautiques et de livres de bord, et a composé avec leur secours ces *Cartes de vents et de courants* (Wind and current charts), qui ont été d'une si grande utilité pour la navigation. C'est de ces cartes mêmes qu'il a tiré son ouvrage sur la

Géographie physique de la mer (Physical Geography of the Sea; New-York, 1854, in-8, avec planches et dessins), le premier de ce genre qui ait paru et où est résumé un nombre incalculable d'observations maritimes, faites par l'auteur lui-même et par les hommes les plus compétents. On y trouve surtout les plus curieux détails sur le *Gulf-Stream*, cet immense et rapide courant d'eaux toujours chaudes qui parcourt sans cesse, de l'est à l'ouest, la partie septentrionale de l'océan Atlantique. La *Géographie physique de la mer* a été traduite dans plusieurs langues européennes. M. F. Maury a reçu de l'empereur d'Autriche, Ferdinand-Maximilien, la grande médaille d'or pour les arts et les sciences, « en récompense de ses longs et utiles travaux. » Au début de la guerre entre les États du Nord et ceux du Sud de l'Amérique il s'est, dit-on, occupé d'inventions tendant à augmenter la force destructive du *Merrimac* et autres vaisseaux cuirassés.

MAUS (Jean-Marie-Henri), ingénieur belge, né à Namur, en 1808, travailla d'abord dans sa ville natale, avec M. Ph. Cauchy, dirigea ensuite une usine de charbon, et entra dans le service public des ponts et chaussées. Il exécuta avec succès et habileté le chemin de fer d'Ans à Liége; ce travail, ainsi que plusieurs autres, le fit choisir, en 1847, par le gouvernement de Turin pour organiser les lignes projetées dans le Piémont. M. Maus est chevalier de l'ordre de Léopold, et membre, depuis 1849, de l'Académie royale de Belgique.

MAXIMILIEN II JOSEPH, roi de Bavière, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, de Franconie et de Souabe, propriétaire du régiment de cuirassiers autrichiens n° 2, chef du 1er régiment de hussards prussiens de Westphalie n° 8 et propriétaire du régiment de lanciers russes de Saint-Pétersbourg, né le 28 novembre 1811, est fils aîné du roi Louis (voy. ce nom). Après avoir été l'élève de Schelling, il alla terminer ses études à l'université de Gœttingue (1829-1831), puis parcourut l'Italie et la Grèce, qu'il visita de nouveau de 1837 à 1840. Quoique son père l'eût nommé major général, en 1830, et lui eût donné place au conseil d'État, en 1836, il l'éloigna systématiquement des affaires publiques, jusqu'à l'époque où il abdiqua en sa faveur, le 21 mars 1848. Le roi Maximilien commença par sacrifier aux tendances libérales de l'époque; il accorda une amnistie générale pour les crimes et delits politiques, et sanctionna les décisions législatives qui établissaient la responsabilité ministérielle, abolissaient les corvées et les fiefs, organisaient la liberté de la presse et la publicité des débats dans les procès criminels. Mais il revint sur ces concessions à la suite des troubles qui eurent lieu dans le palatinat du Rhin, en 1849. Il demanda aux Chambres l'expulsion de plusieurs députés, prononça la dissolution de la diète, et exila divers écrivains sans énonciation de motif. La réaction pourtant fut loin d'être complète. Le roi a fait passer, en 1855, deux lois que la diète de 1848 avaient laissées à l'état de projets. L'une d'elles soumit également à l'impôt le produit du travail journalier et celui de l'exercice des professions libérales, ou des fonctions publiques; l'autre introduisit l'impôt progressif sur le revenu. Dans la question religieuse, le gouvernement refusa son appui aux ultramontains, et il a présenté, relativement à l'émancipation des juifs, un projet de loi qui a été repoussé.

Dans ses rapports avec l'Allemagne, le roi travailla d'abord à maintenir l'indépendance de son royaume, menacée par les prétentions de la Prusse, et plus tard, il voulut former un triumvirat avec les deux grands souverains de l'Allemagne; mais cette tentative échoua, à la grande joie du peuple bavarois, parmi lequel la cause de l'unité allemande est très-populaire.

Le roi Maximilien, très-versé dans les études philosophiques, avait, dit-on, préparé une réfutation des doctrines de Hegel. Comme son père, il protégea les lettres et les sciences. Il a appelé à Munich plusieurs hommes célèbres, tels que MM. Liebig, Pfeufer, Siebold, Carrière, et le poëte E. Geibel. En 1853, il a fait un voyage de santé à Naples et en Sicile, et en 1857, il a visité Paris. — Il est mort le 10 mars 1864. — Pour la famille royale, voy. Bavière.

MAXIMILIEN-JOSEPH, duc de Bavière, né le 4 décembre 1808, est fils unique du duc Pius Auguste, qui lui transmit, en 1834, le titre et les privilèges de chef de la maison des Deux-Ponts-Birkenfield. Après avoir étudié à l'université de Munich, l'histoire, l'économie politique et les sciences naturelles, il visita la France, où sa mère possédait de grands domaines, l'Angleterre (1828), la Suisse et l'Italie (1831), et enfin, en 1838, il fit un voyage en Grèce, à Constantinople, en Égypte, en Nubie et en Palestine. Il en a donné la relation (*Wanderung nach dem Orient;* Munich, 1839; 2e édit., 1840), et il a publié, sous le pseudonyme de *Phantasus*, des drames et des nouvelles qui révèlent un grand talent pour le genre narratif. Parmi ses dernières nouvelles, on cite : *Novellen* (Munich, 1831, 2 vol.); *Livre d'esquisses* (Skizzenbuch, 1833); *Jacobina* (1835); *le Beau-frère* (Stiefbruder, 1838). On lui doit aussi une *Collection de chants populaires et de mélodies de la Haute-Bavière* (Sammlung oberbairischer Volkslieder und Singweisen, 1846). En 1827, le duc Maximilien fut admis au conseil d'État; il a depuis assisté à toutes les diètes. Entré dans l'armée bavaroise avec le grade de colonel, en 1824, il fut nommé, en 1848, lieutenant général et commandant de la milice du cercle de Haute-Bavière.

MAXIMILIEN Ier (Ferdinand-Joseph), empereur du Mexique, ancien archiduc d'Autriche, est né le 6 juillet 1832. Frère de l'Empereur d'Autriche François-Joseph Ier (voy. ce nom), second fils de l'archiduc François-Charles (voy. ce nom) et connu sous le nom d'archiduc Ferdinand, il servit d'abord dans la marine autrichienne, comme vice-amiral, membre du conseil d'amirauté et commandant en chef de la marine impériale. Il devint aussi propriétaire du régiment de lanciers autrichiens n° 8, et chef du régiment prussien des dragons de Neumark n° 3. Il fut, pendant quelque temps, gouverneur du royaume Lombardo-Vénitien, et ne quitta ce poste qu'en 1859. En 1861, il fut nommé président de la Chambre haute des seigneurs, mais il donna bientôt sa démission et fit, la même année, un voyage en Angleterre.

Le succès de l'expédition française au Mexique lui réservait d'autres destinées. A la suite de longues négociations diplomatiques, le 10 juillet 1863, il fut proclamé empereur du Mexique par l'assemblée des notables réunie à Mexico, et dont les délégués vinrent lui offrir la couronne à son château de Miramar. Après les délais indispensables pour régler les conditions de son acceptation, il renonça à ses droits éventuels à la couronne d'Autriche, accepta solennellement, le 10 avril 1864, le titre qu'on lui offrait, et, partit, quelques jours après (14 avril), sur la frégate autrichienne, *Novara*, pour ses lointains Etats.

Le nouvel empereur arriva à la Vera-Cruz, le 28 mai, et débarqua le lendemain. Après un voyage, où il fut bien accueilli, surtout par la po-

pulation indienne, il fit son entrée à Mexico, le 12 juin, et s'occupa activement de l'organisation du nouvel empire. Un décret (26 juin) chargea l'impératrice de la régence, en cas d'absence ou de mort de l'empereur; des commissions, composées d'hommes spéciaux, furent formées pour chaque département; celle de la guerre fut placée sous la direction du général Bazaine, celle des finances fut confiée au député français Corta. Le ministre d'État, M. Velasquez de Léon fut chargé d'étudier les meilleures méthodes à suivre pour constituer l'administration intérieure; une amnistie générale fut accordée pour les délits purement politiques, et des audiences publiques furent instituées, où l'empereur reçut, chaque dimanche, tous ceux qui avaient des griefs à exposer, des projets d'utilité publique à présenter. Il reçut en même temps la soumission d'un certain nombre de chefs juaristes, et parcourut quelques parties de son empire. En 1865, il continua ces réformes, parmi lesquelles il faut signaler surtout le décret de mars qui déclara le catholicisme religion de l'État et assura tolérance complète aux autres cultes, puis la lettre à M. Siliceo, ministre de l'instruction publique, pour lui recommander l'organisation de l'enseignement primaire gratuit et obligatoire.

Maximilien Ier a épousé, le 27 juillet 1857, l'archiduchesse Marie-*Charlotte*-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, née le 7 juin 1840, fille de Léopold Ier, roi des Belges. *

MAYER (Alexandre), médecin et inventeur français, né à Belfort (Haut-Rhin), le 4 août 1814, commença sa carrière dans la chirurgie militaire et servit onze ans en France et en Algérie. Ex-médecin adjoint de l'hôpital de sa ville natale, il est devenu médecin de l'inspection générale de la salubrité de Paris et médecin adjoint de l'hôpital des Quinze-Vingts. Fondateur de la *Revue médicale de Besançon et de la Franche-Comté*, puis de *la Presse médicale* de Paris, il a publié de nombreux mémoires de médecine, notamment sur l'emploi d'un nouveau scarificateur de son invention (1852, in-8). Son ouvrage le plus répandu a pour titre : *Des Rapports conjugaux considérés sous le triple point de vue de la population, de la santé et de la morale publique* (3e édit., 1856, in-18).

Comme inventeur, M. Mayer a été signalé à l'attention publique, avec son collaborateur M. Beaumont, tourneur, par un appareil thermogénérateur, admis en 1855, à l'Exposition universelle, tardivement et par ordre exprès de l'Empereur, et dont le principe consiste dans la production de la chaleur par le frottement. Cet appareil économique fut d'abord appliqué dans plusieurs filatures de soie. Les deux inventeurs ont été décorés de la Légion d'honneur.

MAYER (Étienne-François-Auguste), peintre français, né à Brest, le 8 juillet 1805, se tourna de bonne heure vers le genre des marines et débuta au salon de 1833. Il a depuis exécuté différents voyages sur les bâtiments de l'État, en Scandinavie (1845), en Hollande, sur les côtes de l'Asie mineure (1834-46). Il a fait quelques toiles de genre et des portraits. On a surtout de lui : la *Rade de Brest en* 1698, *le Combat du Bucentaure, le Combat du Pluton* (1835-36); *la Corvette* la Recherche *au milieu des glaces, Frégate égyptienne, l'Incendie du Devonshire par Duguay-Trouin* (1837-38); *le Cap Nord, Sites de Norvège* (1839); *Calvaire breton, la Prise de l'île Episcopia*, aux galeries de Versailles; *le Naufrage de* l'Algésiras, *le Port du Conquet, la Bourse de Copenhague, Un homme à la mer*, dessin; *le Soir d'un combat* (1841-1852); *l'Incendie de la bourse de Hambourg en* 1842 (1857); *Arrivée de Napoléon III dans le port de Brest en* 1858 (1859); *la Frégate* l'Herminie, *par le travers du cap Horn, en* 1841, *envoie une embarcation pour sauver un matelot enlevé par une vague*, *Vue prise à l'île de Groix, Baie des Trépassés et du Bec du Raz* (1861); *Phare de la presqu'île de Kermorvan, Pêcheurs de Goëmon, surpris par la marée, Napoléon III se rendant le* 11 *août* 1863, *sur* le Borda (1863); *Embarcation du vaisseau-école* le Borda, *le Donjon du château de Brest* (1864), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1836, et la décoration le 29 janvier 1839.

MAYER (Brantz), littérateur américain, né à Baltimore, le 27 septembre 1809, fut élevé au collége de Saint-Mary, visita l'Inde, Java, Sumatra et la Chine, retourna, en 1828 aux États-Unis, où il étudia le droit, puis alla parcourir l'Europe et revint exercer en Amérique la profession d'homme de loi. En 1841, il fut nommé secrétaire de légation à Mexico et résida dans cette ville jusqu'en 1843. Ayant donné sa demission, il rentra dans les affaires judiciaires à Baltimore, où il a dirigé pendant quelques temps un des principaux journaux de cette ville, et écrit, sous le voile de l'anonyme, de nombreux articles pour la presse quotidienne, mensuelle et trimestrielle.

Ses publications signées furent d'abord des ouvrages historiques sur le Mexique, fruits d'une longue résidence dans ce pays : *le Mexique tel qu'il a été et tel qu'il est* (Mexico as it was and as it is; 1844, in-8; 1847, 3e édit.) et *le Mexique sous les Astèques, sous les Espagnols et sous la république* (Mexico Aztec, Spanish and Republican; Philadelphie, 1851, 2 vol. in-8). En 1854, parut son ouvrage si populaire : *le Capitaine Canot, ou Vingt ans de la vie d'un negrier* (the Captain Canot; in-12, New-York) : ce roman, d'un intérêt puissant et d'une vérité de details scrupuleuse, a été deux fois traduit en français. M. Mayer est encore l'auteur de quelques brochures historiques, entre autres : *A Memoir and the Journal of Charles Carroll of Carrollton, during is Mission to Canada with Chase and Franklin, in* 1776 (in-8, 1844). Il a publié aussi plusieurs discours prononcés devant la Société historique du Maryland, dont il est l'un des fondateurs.

MAYHEW (Henry), littérateur anglais, est né à Londres, le 25 novembre 1812. Fils d'un avoué, il passa quelques années au collége de Westminster fut envoyé à bord d'un bâtiment par mesure de correction, puis étudia le droit et occupa un emploi dans les mines du pays de Galles. Maître de lui-même, il revint à Londres, se jeta dans le journalisme, fonda le *Figaro à Londres* (Figaro in London) puis prit, avec son ami G. A. Beckett, la direction du théâtre de la Reine, où il donna une amusante farce, *le Ménestrel errant* (the Wandering minstrel), qui est resté au répertoire courant. En 1841, M. Mayhew lança le premier numéro du *Polichinelle* (the Punch), ce *Charivari* de l'Angleterre, qui, rédigé avec esprit et talent, a réussi à prendre dans la presse une place importante. M. Mayhew ayant quitté le journal se mit à écrire des livres. Sa réputation y gagna. Aussi fécond que M. Al. Dumas, il a signé, pour le théâtre, la librairie et les *magazines*, un nombre incalculable de pièces, de nouvelles, d'articles, d'essais de toute sorte.

Dans la foule de ses petits volumes, qui passent tous pour être écrits avec une *humour* toute britannique, et qui, accompagnés de dessins comiques, jouissent d'une circulation considérable,

nous mentionnerons : *la Plus grande des petites misères* (the Greatest plague of life; in-8), tribulations d'une lady à la recherche d'une bonne servante; *Lequel épouser?* (Whom to marry); *C'est le portrait de son père* (the Image of his father); *les Modèles* (Model men and women); *le Paysan philosophe* (the Peasant-boy philosopher); *les Merveilles de la science* (the Wonders of Science, 1851); *la Magie de l'industrie* (Magic of industry), etc.

On doit à cet écrivain un ouvrage sérieux : *Londres travailleur et Londres mendiant* (the London Labour and the London poor, 1849), qui parut d'abord sous forme de lettres adressées au *Morning Chronicle;* c'est le fruit d'une enquête particulière de deux années sur les causes et les effets du paupérisme, exécutée avec autant de courage que de sagacité.

M. Henry Mayhew avait quatre frères qui se sont aussi fait un certain nom dans le journalisme et la littérature.

MAYHEW (Thomas), né vers 1810, à Londres, s'est fait connaître, après les frères Chambers, par ses efforts pour mettre la presse et la librairie à la portée des classes pauvres. Entre autres journaux, il a fondé le *Poor man's Guardian*, dont le ministère essaya, dit-on, d'acheter le silence, lors du bill de la réforme parlementaire. Plus tard, il commença la *National Library*, vaste encyclopédie à un *penny* le volume, qui coûta plus de 250 000 fr. à ses actionnaires.

MAYHEW (Edward), né en 1813, a dirigé pendant sa jeunesse une troupe d'acteurs ambulants. Il a collaboré pendant plusieurs années au *Morning Post*, ainsi qu'à d'autres journaux et *magazines*. Il a écrit des farces amusantes et s'est fait une sorte de spécialité dans la littérature du *sport*. En 1854, il a donné une nouvelle édition de *l'Art du vétérinaire* de Blaine.

Deux derniers frères, MM. Horace et Auguste MAYHEW, ont fourni des articles au *Punch*, depuis sa fondation; ils ont signé, avec Henry, plusieurs de ces petites histoires comiques auxquelles leur nom a donné tant de vogue.

MAYNARD (Henry MAYNARD, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1786, appartient à une famille élevée en 1766 à la pairie. En 1824, il hérita des titres de son oncle et de son siége à la Chambre des Lords, où il suivit les principes du parti conservateur. En 1825, il a été nommé lord-lieutenant et vice-amiral d'Essex. De son mariage avec miss Rabbett qu'il épousa en 1810, et qui est morte en 1857, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Charles-Henry MAYNARD, né en 1814, a servi quelque temps aux gardes à cheval comme lieutenant, puis est devenu en 1844 député-lieutenant d'Essex. Celui-ci, héritier présomptif du titre et du siége à la Chambre haute, a été marié deux fois, d'abord en 1840, à une fille du 1er baron Glenlon, morte en 1858, puis, en 1860, à une fille de sir Fitz-Roy.

MAYNE REID. Voy. REID.

MAYNZ (Charles), jurisconsulte allemand, né à Essen, près de Dusseldorf, le 8 août 1812, étudia, à Rome, la médecine et le droit, et passa ensuite à Berlin. Impliqué, comme président de la Burchenschaft de Bonn, dans les poursuites dirigées, en 1834, contre les associations académiques, il se réfugia en Belgique, prit de nouveau tous ses grades à l'Université de Gand, et fit à Liége son stage d'avocat. Il occupe, à l'Université libre de Bruxelles, la chaire de droit romain élémentaire et celle des Pandectes.

Il a publié : *Eléments de droit romain* (Bruxelles, 1845-1855, 2 vol. in-8; 2e édit., Bruxelles et Paris, 1856-57, 3 vol. in-8).

MAYO (Robert BOURKE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Dublin, au palais archiépiscopal, descend d'une branche de la famille irlandaise des Clanricarde, élevée à la pairie en 1785. Il a hérité, en 1849, des titres de son oncle et a été élu pair représentatif d'Irlande en 1852; il appartient au parti libéral. Marié en 1820 à miss Jocelyn, petite-fille du 1er comte de Roden, il a pour héritier son fils aîné Robert Southwell, lord NAAS (voy. ce nom).

MAYO (William-Starbuck), romancier américain, né à Ogdensburg (État de New-York), en 1812, étudia la médecine au collége médical de New-York, reçut son diplôme en 1833 et exerça pendant plusieurs années. Mais, poussé par le goût des aventures, il entreprit un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique : il ne pénétra pas au delà des États barbaresques, et, après une excursion en Espagne, il s'empressa de retourner dans son pays.

Il a publié, en 1849, sous le titre de *Kaloolah or Journeyings to the Djebel Kumri* (New-York, in-12; 2e édit., 1851), un récit d'aventures fabuleuses, sorte d'utopie satirique, aussi étrange qu'intéressante, qui a été traduite en français dans la *Revue britannique*. Il a donné depuis : *the Berber, or the Mountaineer of the Atlas* (New-York, 1850, in-12, plusieurs éditions), roman dramatique dont la scène se passe en Afrique à la fin du XVIIe siècle, et un volume de nouvelles sous le titre de *Poudre d'or romantique tirée du placer de l'histoire* (Romance dust from the historic placer).

MAYRAN (Joseph-Décius-Nicolas), général français, né en 1801, mort à la fin de juin 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MAYSEDER (Joseph), violoniste et compositeur allemand, né à Vienne, le 26 octobre 1789, apprit, de maîtres assez obscurs, la musique et le violon et n'en fit pas moins de brillants progrès. De 1815 à 1820, il donna avec Hummel, puis avec Moschelès, des concerts à un ducat (*ducatenconcerte*) qui eurent le plus grand succès. Il devint successivement virtuose de la chambre impériale, premier violon solo de l'église Saint-Étienne et du théâtre de la porte de Carinthie et, en dernier lieu, chef d'orchestre de la cour. Il a eu particulièrement du succès dans la chapelle impériale. M. Mayseder n'a pas fait, comme la plupart des artistes, de voyages à l'étranger, mais à Vienne il a formé de nombreux et excellents élèves. Son jeu, remarquable surtout dans le *staccato*, avait à la fois de l'élégance, de la souplesse et de l'éclat.

Comme compositeur, M. Mayseder a publié environ soixante-dix œuvres de musique instrumentale, pour violon principal, avec accompagnement de quatuor ou d'orchestre : des *concertos*, des *sonates*, des *rondos*, des *airs*, des *polonaises*, des *quintettes*, des *quatuors*, et surtout des *Trios* pour violon, piano et violoncelle : ces morceaux ont dû à la pureté de la mélodie et au goût délicat des détails un succès européen.

MAZADE (Charles DE), publiciste français, né à Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne), en 1821, est petit-fils du conventionnel de Mazade d'Avèze, et fils d'un magistrat mort en 1831. Il fit ses études au collége de Bazas et son droit à Toulouse, puis vint à Paris, et y publia, en 1841, un volume

d'*Odes*. Il débuta peu après dans *la Presse*, puis dans la *Revue de Paris* et passa à la *Revue des Deux-Mondes*, à la rédaction de laquelle il a depuis constamment appartenu; de 1852 à 1858, il y a rédigé la chronique. Outre des études de critique sur des œuvres littéraires contemporaines, il a fourni des séries d'articles sur l'Espagne et l'Italie, qu'il a visitées à plusieurs reprises.

M. de Mazade a publié à part les volumes suivants : *l'Espagne moderne* (1855); *l'Italie moderne*, *Récits des guerres et des révolutions italiennes* (1860); *la Pologne contemporaine*, *Récits et portraits* de la révolution polonaise (1863, in-18), *l'Italie et les Italiens*; *Nouveaux récits de guerre*, etc. (1864, in-18).

MAZAS (Alexandre), littérateur français, né à Castres, le 26 décembre 1797, mort au mois d'avril 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

MAZENOD (Charles-Joseph-Eugène DE), prélat français, sénateur, né à Aix, le 1er août 1782, d'une ancienne famille de robe de la Provence, entra assez tard dans les ordres (1811), dirigea deux ans le séminaire de Saint-Sulpice, où il avait fait ses études théologiques, puis se rendit à Aix et y fonda une congrégation de missionnaires, reconnue par le pape en 1826, et qui compte aujourd'hui plus de dix succursales. Grand vicaire de son oncle, qui venait d'être appelé au siége de Marseille (1829), il fut, en 1832, menacé d'être privé de ses droits de citoyen et déchu de ses fonctions pour avoir été sacré évêque *in partibus* d'Icosie par Grégoire XVI, sans autorisation préalable du gouvernement. Cette querelle dura plus d'un an; soixante évêques se rangèrent du parti de M. de Mazenod. Enfin Louis-Philippe intervint lui-même, reçut le serment de ce dernier entre ses mains et le nomma, en 1837, évêque de Marseille. Ce prélat, qui s'est voué avec zèle à l'instruction des paysans et des pauvres, fut également renommé comme prédicateur et comme théologien. Il publia, en 1844, une *Réclamation adressée au Roi*, à son conseil et aux chambres législatives, au sujet de loi sur l'instruction secondaire. Mgr de Mazenod a été appelé au Sénat par décret du 12 juin 1856. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en mai 1861.

MAZÈRES (Édouard-Joseph-Ennemond), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 septembre 1796, et fils d'un riche colon de Saint-Domingue, fit ses études aux lycées de Versailles et Napoléon, embrassa la carrière militaire, servit quelques années en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, et donna sa démission en 1820, pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires. Il s'essaya d'abord dans le vaudeville et travailla à la pièce d'*Un jour à Rome* (1821). Sa comédie d'*Une heure de veuvage* (1822), eut du succès; la collaboration et l'amitié de M. Scribe et de Picard lui ouvrirent les portes de l'Odéon. En quelques années, il donna à ce théâtre : *l'Enfant trouvé* (1824); *les Trois quartiers* (1827) et *le Bon garçon* (1829), comédies en trois actes signées avec Picard; et *Chacun de son côté* (1828), qu'il écrivit seul. Précédemment la charmante pièce du *Jeune mari* (1826), reprise en 1857, avait consacré sa réputation dramatique au Théâtre-Français. A la même époque, il collaborait aux plus jolis vaudevilles de M. Scribe, tels que *le Coiffeur et le perruquier* (1824); *l'Oncle d'Amérique* (1826); *la Quarantaine* (1827); *le Charlatanisme* (1828), etc.

Vers la fin de la Restauration, M. Mazères se lia d'amitié avec M. Empis (voy. ce nom), et fut le collaborateur de quelques-unes de ses meilleures comédies. Ils firent jouer ensemble : *la Mère et la fille* (1830); *la Dame et la demoiselle* (1830); *Un changement de ministère* (1831), et *Une liaison* (1834). La froideur de l'accueil fait à plusieurs de ses pièces l'éloigna du théâtre. Il se tourna vers les fonctions administratives et fut un des rares préfets littéraires du dernier règne. La révolution de 1848 lui fit reprendre ses anciens travaux; il donna seul trois nouvelles pièces : *l'Amitié des femmes* (1849); *le Collier de perles* (1851) et *la Niaise* (1854), dont les deux premières obtinrent un succès d'estime; mais la dernière ne fut jouée que trois ou quatre fois aux Français. M. Mazères, a reçu, en 1857, à titre de littérateur, une pension de 2000 francs sur la cassette de l'Empereur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 octobre 1832. Il a recueilli récemment ses principales œuvres, sous le titre de *Comédies et souvenirs* (1858, 3 vol. in-8).

MAZILLIER (N....), chorégraphe et danseur français, né à Marseille, en 1798, débuta à Bordeaux en 1820 et à la Porte-Saint-Martin en 1822; la manière dont il dansait la mazourka le fit engager à l'Académie de musique, où il est encore aujourd'hui. Il est connu par le grand nombre de ballets qu'il a joués ou montés à l'Opéra, presque sans interruption. Aujourd'hui secondé par son neveu, M. Diétoff, il a été remplacé dans la danse par son fils M. Henri Mazillier.

M. Mazillier a signé, avec MM. Gautier, Saint-Georges et autres collaborateurs, la plupart des grands ballets de ces vingt dernières années. Nous rappellerons, entre autres succès : *la Gipsy*, *le Diable amoureux*, *Lady Henriette* (1839-1845); *le Diable à quatre* (1846); *Betty* (1846; *Griseldis, ou les Cinq sens* (1848); *les Elfes* (1855); *le Corsaire* (18..6); *Marco Spada* (1857), etc.

MAZON (A....), littérateur et journaliste français, né en 1828, à Largentière (Ardèche), a été, de 1855 à 1861, rédacteur en chef de l'*Avenir de Nice*, journal favorable, depuis 1848, à l'idée de l'annexion à la France. Lorsque l'issue de la guerre d'Italie eut rendu cette idée praticable, les journalistes de l'*Avenir* furent traités durement par les autorités italiennes, qui rendirent contre M. Mazon un arrêté d'expulsion. Il vint à Paris où, en récompense de ses services dans l'affaire de l'annexion, il fut décoré de la Légion d'honneur.

M. Mazon a publié plusieurs ouvrages : *le Vieux musicien* (1862, in-18); *Jean Bruyère* (1864, in-18), etc.

MAZURE (P.-Adolphe), litérateur français, ancien professeur de philosophie dans divers colléges, inspecteur d'académie, membre des Sociétés des Antiquaires de Normandie et de l'Ouest, a publié : *Essai de poésie à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux* (1821); *Études du cartésianisme* (1827); *Cours de philosophie* (1832, 2 vol.; 2e édit., 1835); *Spiritualisme et progrès social* (1835); *Petite bibliothèque des chroniques de l'histoire de France* (1837, 2 vol.); *Odes de Pindare* (*Olympiques, Pythiques*), traduites en vers français (1838); *Philosophie des arts du dessin* (1838); *Précis de philosophie* (1844); *l'Auvergne au XIVe siècle* (1845); *Leçons instructives et morales sur l'industrie* (1847), etc.

MAZZINI (Joseph), homme politique italien, né à Gênes, le 28 juin 1808, est le fils d'un professeur de médecine de l'université, qui lui fit donner une brillante éducation. Reçu docteur en droit, il fut détourné du barreau par la politique. Son esprit,

l'austérité de sa manière de vivre et de sa tenue, son éloquence précoce, l'avaient déjà signalé parmi la jeunesse génoise, lorsqu'il débuta par des articles de critique littéraire dans *l'Indicateur génois* et *l'Indicateur livournais*. Il y soutenait chaudement la révolution romantique inaugurée par Manzoni. Ces deux organes ayant été supprimés, il écrivit pour l'*Anthologie* de Florence des articles signés *un Italien*, et réunis plus tard en trois volumes sous le titre d'*Écrits littéraires*.

Dès 1830, M. Mazzini était affilié à la Société des carbonari, qu'il songeait à réformer. Dénoncé à la police, il fut arrêté, et remis en liberté, après six mois de détention préventive, avec ordre de quitter l'Italie. Il se retira à Marseille en 1831, et accusant les lenteurs et les circonspections du carbonarisme, fonda la société, devenue bientôt célèbre, de la *Jeune Italie*. Son mot d'ordre, *Dio e popolo*, exprimait l'idée fondamentale d'un chef qui prétendait appuyer la démocratie naissante sur les débris de l'ancienne religion. Ses membres ne devaient pas avoir plus de quarante ans; son but était l'affranchissement prochain de l'Italie. Malgré la vigilance des princes et la défiance des peuples, M. Mazzini lança son armée contre le Piémont, en mai 1833. Elle fut décimée et dispersée; mais il la recomposa avec cette opiniâtreté qui fait le fond de son caractère, et la confia au général Ramoniro pour une seconde tentative, en février 1834. Cette fois elle fut complétement détruite. M. Mazzini perdit beaucoup de son influence, et vécut près de trois années en Suisse dans un repos apparent. En 1836, il s'établit à Londres. La tentative malheureuse des frères Bandiera, à laquelle il était pourtant resté étranger, ramena l'attention publique sur lui. Il consentit à s'entendre avec les comités révolutionnaires de Malte et de Paris, qu'il avait refusé de reconnaître jusque-là. En 1842, il fonda à Londres *l'Apostolato popolare*, journal qui fut suspect même au gouvernement anglais. Sa correspondance fut saisie, et il fut inquiété pour un assassinat de deux espions italiens, qu'on l'accusait d'avoir ordonné en France, et auquel il s'est toujours défendu d'avoir prêté les mains.

Lorsque l'avénement de Pie IX vint exalter les espérances de la nation italienne, M. Mazzini écrivit au pape (septembre 1847) pour le féliciter de son initiative et l'encourager dans l'œuvre de résurrection de la patrie commune. Après la révolution de Février, il se rendit à Paris où il présida un club, conduisit à l'hôtel de ville les volontaires italiens, et reçut les encouragements de M. de Lamartine. Bientôt il passa en Italie, à Gênes, puis à Milan, y organisa des clubs révolutionnaires, entre autre le *Circolo nazionale*, et, au nom de ses principes républicains, s'opposa de toute son influence à l'annexion de la Lombardie au Piémont. Son journal, *l'Italia del popolo*, sema entre les patriotes une division qui précipita la ruine de l'indépendance lombarde. Après la prise de Milan par Radetzky, il s'inscrivit parmi les volontaires de Garibaldi, puis se retira à Lugano, où il annonça, dans une brochure fameuse, que la guerre des rois était finie, que celle des peuples allait commencer. De Lugano, il se rendit à Florence, où M. Guerrazzi (voy. ce nom) lui refusa toute participation aux affaires.

Après le meurtre de Rossi et la fuite du pape à Gaëte, le parti mazzinien, représenté par l'orateur populaire Cicerovacchio, étant devenu dominant dans les États de l'Église, M. Mazzini parut tout à coup à Rome et demeura maître de la situation. Il fut aussitôt nommé représentant par 9000 suffrages. Le 18 mars 1849, il fit un appel à la concorde et exhorta « Rome républicaine » à s'allier au « Piémont monarchique. » Le 23 mars, sa dictature fut réellement proclamée par la réorganisation du triumvirat qu'il partagea avec Armellini et Saffi. Il conserva toutes les anciennes formes religieuses et fit célébrer en grande pompe les fêtes de Pâques. Dans les mois qui suivirent, la constitution républicaine fut rédigée, votée et promulguée, pour ainsi dire sous ses auspices. Il conduisit toutes les négociations relatives à l'intervention française avec l'envoyé spécial de France, M. de Lesseps, auquel il finit par faire accepter des conditions que le général Oudinot et le gouvernement français refusèrent de ratifier. Après avoir soutenu la défense de Rome aussi longtemps que possible, contre un siége en règle, il proposa de porter la guerre dans les provinces, et sur le refus de l'Assemblée constituante, il donna, en termes violents, sa démission de triumvir.

Lors de l'entrée des Français dans Rome, M. Mazzini se réfugia en Suisse, où il rétablit, avec une partie des représentants exilés, un simulacre d'assemblée nationale et de gouvernement italien qui, malgré son impuissance, ne fut pas longtemps toléré par les gouvernements européens. Obligé de repasser en Angleterre, il devint, à Londres, président du Comité national italien, et adressa, en cette qualité, à l'Assemblée nationale française une lettre où il protestait énergiquement contre les faits accomplis. Placé avec MM. Kossuth et Ledru-Rollin (voy. ces noms) à la tête du Comité révolutionnaire international, il contracta, en 1850, ce fameux *emprunt mazzinien*, qui avait pour but et qui eut pour résultat une nouvelle insurrection italienne. Elle éclata à Milan, le 6 février 1853, et se termina par la victoire des Autrichiens et la mise du pays en état de siége. M. Mazzini, à qui on a reproché de payer rarement de sa personne, parvint à s'échapper, malgré les infinies précautions de la police autrichienne, et regagna Londres, où il continua son œuvre révolutionnaire. Au mois de juillet 1857, il parut tout à coup à Gênes, avec un plan d'insurrection générale, et excita un soulèvement promptement comprimé, dans cette ville, et à Livourne, pendant que son chef d'état-major, le colonel Piscane excitait une révolte, un instant redoutable, dans le royaume de Naples. En même temps, M. Mazzini se trouva impliqué, avec M. Ledru-Rollin, dans une conspiration d'assassinat contre l'empereur des Français. Jugé au mois de septembre par la Cour d'assises de Paris, il fut condamné par contumace à la déportation perpétuelle. Il ne cessa pas de trouver, en Angleterre, un asile.

En 1859, pendant la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, M. Mazzini resta d'abord sur l'arrière-plan, témoignant dans quelques écrits la défiance qu'inspirait à son parti l'alliance du Piémont avec la France. Depuis, son nom et sa présence dans l'Italie ont donné lieu à quelques agitations, et l'on a souvent prétendu reconnaître sa main dans les diverses tentatives faites, surtout depuis les victoires de Garibaldi dans les Deux-Siciles, pour arracher la conduite de la révolution italienne à la politique du comte de Cavour, et faire tourner les succès de la cause de l'indépendance au profit de celle de la démocratie républicaine. Il a publié alors un manifeste intitulé : *Ni apostat, ni rebelle*. Après la constitution du royaume italien, sa rentrée en Italie, inutilement demandée au Parlement, fut toujours considérée comme une cause d'agitation dangereuse. Au commencement de 1864, M. Mazzini fut impliqué, à Paris, avec d'autres réfugiés dans le procès Greco. Retiré en Suisse à cette époque, un ordre d'expulsion fut lancé contre lui, en avril

1864, par le conseil fédéral de Berne. Il rentra de nouveau en Angleterre.

MAZZOCHI DE BELLUCCI (Tito), peintre italien, né à Florence, vers 1805, étudia sous M. Benvenuti et vint ensuite à Paris, où il a presque toujours résidé. Il y a exécuté la plupart de ses tableaux d'histoire et portraits, parmi lesquels nous rappellerons : *Raphaël chez Fra Bartoloméo* (1833), exécuté de nouveau en 1841; *Jeune fille malade* (1839); *la Vierge du Sacré Cœur* (1844); *la Fleur, Jeune fille* (1845); les portraits de *MM. Marandon de Montyel, Tamburini, Coquereau, Gabriel Champy, Thibault* (1838-1849); deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855, et un autre, au salon de 1857. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, une 2ᵉ en 1846 et un rappel en 1863.

MEADE (George-G.), général américain fédéral, est né, en 1816, à Barcelone, où son père, originaire de la Pensylvanie et marié à une Catalane, était consul des États-Unis. Le jeune Meade fut cependant élevé dans sa patrie, puis, en 1831, il entra à l'École militaire de West-Point, et en sortit, en 1835, comme 2ᵉ lieutenant au 3ᵉ régiment d'artillerie. En 1836, il donna sa démission, et ne rentra au service que le 19 mai 1842, comme lieutenant en 2ᵉ du génie. Il fit, en cette qualité, la guerre du Mexique, fut cité à l'ordre du jour pour sa conduite à Palo-Alto, et fut promu lieutenant en 1ᵉʳ après la bataille de Monterey (1846). Devenu capitaine le 19 mai 1856, il avait obtenu le grade de major depuis le mois de juin 1860, lorsqu'éclata la guerre civile. Pendant que son frère, capitaine dans la marine fédérale, recevait le commandement du *North-Carolina*, il fut lui-même placé comme brigadier-général de volontaires, sous les ordres du général Mac-Call qui commandait les réserves de Pensylvanie (31 août 1861). Il servit ensuite en Virginie sous Mac-Dowell, au 1ᵉʳ corps de l'armée du Potomac, et se distingua particulièrement à Mechanisville (26 juin), à Gaines-Mill (27 juin) où il mérita d'être proposé pour le grade de lieutenant-colonel dans l'armée régulière; à la bataille des Sept jours, où il fut blessé à New-Market-Road, à South-Mountain, à Antietam, où il remplaça le général Hooker, blessé, dans le commandement du 9ᵉ corps. Il fit plus encore à Frédéricksburg (13 décembre 1862) : la journée fut perdue pour les fédéraux, et Meade dut battre en retraite avec ses troupes décimées, mais, seul dans cette sanglante affaire, il avait obtenu des succès en perçant la gauche des confédérés. Aussi fut-il, deux jours après, nommé major-général et chargé du commandement du 5ᵉ corps. Il se montra digne de son passé à Chancelors'ville (2-4 mai 1863) où il commandait l'aile droite, avec laquelle il couvrit bravement la retraite. Peu de jours après, lorsque Lee envahit de nouveau le Maryland, le gouvernement fédéral, qui venait de voir échouer successivement Burnside et Hooker, appela le général Meade au commandement en chef. Celui-ci justifia la confiance qu'on lui témoignait en battant Lee à Gettysburg (1-3 juillet), et en le chassant du territoire fédéral, mais il essaya vainement de profiter de sa victoire. Après avoir franchi le Rappahannock, puis le Rapidan, il rentra dans ses lignes, trouvant les positions de l'ennemi trop fortes pour les enlever. Cette conduite, qui n'était peut-être qu'une sage prudence, fut taxée de faiblesse, et au mois de mars 1864, le général Meade fut remplacé par le général Grant dans le commandement en chef. Il n'en prit pas moins part, dans cette dernière année, à différentes actions, et plusieurs fois avec éclat.

MEATH (William Brabazon, 11ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1803, à Dublin, descend d'une des plus anciennes familles irlandaises, élevée, en 1831, à la pairie avec le titre de baron Chaworth. Connu d'abord sous le nom de lord Brabazon, il représenta à la Chambre des Communes, de 1837 à 1841, le comté de Dublin, dont il a commandé depuis la milice et dont il est devenu député-lieutenant. En 1851, il prit la place de son père à la Chambre haute, et continua de s'y associer aux votes du parti libéral. De son mariage avec lady Brooke (1837), il a eu deux enfants dont l'aîné, Reginald, lord Brabazon, est né en 1841.

MÉAULLE (Hyacinthe-Charles), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 12 juillet 1795, et fils d'un député à la Convention, étudia le droit, se fit inscrire vers 1820 au barreau de Rennes, où il acquit une position très-honorable et fut nommé trois fois bâtonnier de l'ordre. Parmi les causes qu'il plaida avec le plus de succès et d'éclat, nous citerons les affaires du capitaine Bellot et du professeur Sarget, qui lui fournirent un texte d'accusations véhémentes contre la politique du ministère Guizot. Après le 24 février 1848, il forma dans le sein du conseil municipal un comité révolutionnaire qui s'installa à la préfecture, proclama la République et administra la ville. Nommé représentant d'Ille-et-Vilaine, mais seulement aux élections complémentaires du 4 juin 1848, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac, et, après le 10 décembre, fit une opposition très-modérée au gouvernement de Louis-Napoléon. En décembre 1848, il proposa, par voie d'amendement, la suppression de l'impôt du sel, à condition de le remplacer par un impôt de un pour cent sur la rente. M. Méaulle ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Rennes.

MEAUME (Édouard), jurisconsulte français, né à Rouen, le 18 janvier 1812, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville, puis passa à celui de Nancy, et devint, en 1842, professeur de législation et de jurisprudence à l'École forestière. Il est devenu juge-suppléant au tribunal de première instance de Nancy. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Meaume a écrit de nombreux ouvrages spéciaux de droit, entre autres : *Manuel du droit forestier* (Nancy, 1843-1846, 3 vol. in-8); *Programme du cours élémentaire de législation et de jurisprudence forestière* (Ibid., 1846, in-8); *Des Droits d'usage dans les forêts, de l'administration des bois communaux et de l'affouage* (Paris, 1847, 2 vol. in-8). Il a publié, depuis 1842 avec M. Loiseau, le *Bulletin des annales forestières* et donné de nombreux articles aux *Annnales forestières*. Il est l'un des collaborateurs de la *Jurisprudence générale* de MM. Dalloz.

Livré à des travaux d'un autre genre, M. Meaume a fourni aux *Mémoires de l'Académie de Stanislas* et publié ensuite séparément : *Recherches sur quelques artistes lorrains : Claude Henriet, Israël Henriet, Israël Silvestre et ses descendants* (Nancy, 1842, in-8); *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot* (Ibid., 1853, in-8); *Études sur la vie privée de Bernardin de Saint-Pierre* [1792-1850] (Ibid., 1856, in-8); *Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet, peintre et graveur lorrain* (Ibid., 1853, in-8), insérées d'abord dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de Lorraine*.

MECKLEMBOURG (maison grand-ducale de), comprend les branches de Mecklembourg-Schwé-

rin et de Mecklembourg-Strélitz, toutes deux souveraines des États dont elles portent le nom.

Mecklembourg-Schwérin (branche de). Grand-duc : *Frédéric*-François, né le 28 février 1823, successeur (7 mars 1842) de son père le grand-duc Paul-Frédéric; chef du 8e régiment des grenadiers russes et propriétaire du 24e régiment d'infanterie prussienne, ainsi que du 6e régiment d'infanterie de Hanovre, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 57; marié le 3 novembre 1849 à *Auguste*-Mathilde-Wilhelmine, née le 26 mai 1822, fille de feu Henri LXIII, prince de Reuss-Schleiz-Koestritz, et morte en 1862. — Enfants : *Frédéric-François*-Paul-Nicolas-Ernest-Henri, grand-duc héréditaire, né le 19 mars 1851; lieutenant au bataillon des grenadiers de la garde, et à la suite du régiment d'infanterie prussienne de Brandebourg, n° 24; *Paul-Frédéric*-Guillaume-Henri, né le 19 septembre 1852; Marie-Alexandrine-Élisabeth-Éléonore, née le 14 mai 1854; *Jean-Albert*-Henri, né le 8 décembre 1857.

Frère du grand-duc : Frédéric-*Guillaume*-Nicolas, né le 5 mars 1827, colonel et commandeur du 6e régiment des cuirassiers prussiens. — Grande-duchesse mère : Frédérique-Wilhelmine-*Alexandrine*-Marie-Hélène, née le 23 février 1803, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, mariée le 25 mai 1822 au grand-duc Paul-Frédéric, veuve le 7 mars 1842.

Mecklembourg-Strélitz (branche de). Grand-duc : *Frédéric*-Guillaume-Charles-Georges-Ernest-Adolphe-Gustave, né le 17 octobre 1819, successeur (6 septembre 1860) de son père le grand-duc Georges, général de cavalerie dans l'armée prussienne, général d'infanterie au service de Hanovre, propriétaire du régiment autrichien d'infanterie de Hongrie, n° 31; chef du 2e régiment prussien de lanciers de Poméranie, n° 9; et propriétaire du 7e régiment d'infanterie hanovrien, docteur en droit civil de l'Université d'Oxford; marié le 28 juin 1843 à la princesse *Auguste*-Caroline-Charlotte-Élisabeth-Marie-Sophie-Louise, née le 19 juillet 1822, fille de feu *Adolphe*, duc de Cambridge. — Fils : George-*Adolphe-Frédéric*-Auguste-Victor-Ernest-Adalbert-Gustave-Guillaume-Wellington, grand-duc héréditaire, né le 22 juillet 1848. — Frère et sœur : *Caroline*-Charlotte-Marianne, née le 10 janvier 1821, mariée le 10 juin 1841 à *Frédéric*, alors prince royal, et depuis roi de Danemark, séparée le 30 septembre 1846; *George*-Auguste-Ernest-Adolphe-Charles-Louis, né le 11 janvier 1824, général d'artillerie au service de Russie, aide de camp général et chef de la batterie n° 1 de l'artillerie à cheval, inspecteur général des bataillons de chasseurs, marié le 16 février 1851 à la grande-duchesse *Catherine*-Machaïlowna (voy. Russie.) — Grande-duchesse mère : *Marie*-Wilhelmine-Frédérique, née le 21 janvier 1796, fille de feu le landgrave Frédéric de Hesse-Cassel, mariée le 12 août 1817 au grand-duc George, veuve le 6 septembre 1860.

MEHDURST (Walter-Henry), sinologue et missionnaire anglais, né à Londres, en 1796, mort le 24 janvier 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MÉGE (Jacques-Philippe), homme politique français, député, est né à Riom, le 15 septembre 1817. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il entra, en 1844, au barreau de Clermont-Ferrand, et fut, dès l'année suivante, nommé juge suppléant au tribunal de cette ville. Devenu maire de Clermont (1862) et membre du Conseil général, il entra, en 1863, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Puy-de-Dôme. Il obtint 20 986 voix sur 23 965 votants. Bâtonnier de son ordre en 1862, M. Mége a été, la même année, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André du), archéologue français, est né à la Haye, vers 1790. Après avoir servi dans le génie militaire, il se retira à Toulouse où il devint directeur des musées. Ses nombreux travaux archeologiques le rendirent un des principaux membres de la société archéologique du midi de la France et le firent nommer correspondant de la société des antiquaires de France et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Parmi les ouvrages de M. du Mège, nous citerons : *Monuments religieux des Volcæ-Tectosages, des Garumni et des Convenæ* (Toulouse, 1814, in-8) : *Biographie toulousaine*, avec Lamothe-Langon (Toulouse, 1825, 2 vol. in-8) ; *Notice sur le musée des antiques de Toulouse* (1828, in 8) ; *Voyage littéraire et archéologique dans le département de Tarn-et-Garonne* (Toulouse, 1828, in-8); *Statistique générale des départements des Pyrénées ou des provinces de Guienne et de Languedoc* (Toulouse, 1828-1830, 2 vol. in-8); *Saint-Papoul* (1836, in-8) ; le *Cloître de Saint-Étienne, à Toulouse* (1836, in-8); une édition annotée de l'*Histoire générale du Languedoc*, par dom Vic et dom Vaissette (1838, 10 vol. in-8); un curieux *Mémoire sur un bas-relief représentant le Triomphe de Tetricus* : bas-relief apocryphe, objet d'une des plus grandes mystifications archéologiques: *Histoire des institutions religieuses, politiques, judiciaires, littéraires de Toulouse* (Toulouse, 1848, 4 vol. in-8, avec fig. et cartes); *Archéologie pyrénéenne;* antiquités religieuses, historiques, militaires, domestiques et sépulturales d'une partie de la Narbonnaise et de l'Aquitaine (Toulouse, 1858-1859, T. I, en deux part., in-8) : une première partie de cet ouvrage avait paru en 1830 et avait été couronnée par l'Académie des inscriptions. M. du Mège a mis en ordre les *Mémoires du général Dugua*, publié un *Guide des Pyrénées*, et présenté plusieurs dissertations à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

MÉHÉMET-ALI-pacha, homme d'État ottoman, ex-grand vizir, né vers 1807, à Trébisonde, d'une famille originaire du Lazistan, vint de bonne heure à Constantinople pour s'y créer une position: sa belle prestance le fit remarquer du sultan Mahmoud, qui, après la destruction des janissaires, recomposait sa maison militaire. Il fut élevé dans le sérail avec les autres jeunes gens choisis par le prince, et reçut à dix-neuf ans les premiers éléments d'une éducation qui resta toujours incomplète. Il passa de là sur la flotte, en qualité de cadet ou d'aspirant, à bord du vaisseau amiral, commandé par le capitan-pacha Ahmed-Papoudji, et rentra, en 1829, dans le sérail, comme page du sultan. De cette époque date sa fortune qui eut un accroissement si rapide. Il devint successivement officier de la garde-robe (1830); chambellan (1832), et général de brigade (*liva*). Chargé en cette qualité, lors de la dernière guerre avec l'Égypte, d'une mission conciliatrice, la défaite de l'armée ottomane à Nezeb (juillet 1839) lui fit d'autres devoirs : il rallia les fuyards et il était parvenu à former, avec les débris de l'armée, un corps de réserve assez puissant pour inquiéter Ibrahim dans sa marche sur Constantinople. Il apprit à Kutahié la mort du sultan Mahmoud. Sa faveur continua sous le nouveau règne. Général de division en 1840, grand-maître de l'artillerie en 1844 avec le grade de *muchir* (maréchal), il épousa, le 28 mars de l'année suivante, la plus

jeune sœur d'Abdul-Medjid, Adilé-sultane, et reçut une dotation qui le plaça au nombre des plus riches particuliers de la Turquie. A partir de cette époque, Méhémet-Ali a occupé successivement les postes les plus élevés de l'empire : capitan-pacha, ministre de la guerre, enfin grand vizir (octobre 1852). La manière dont il résigna ses hautes fonctions, le 13 mai de l'année suivante, quelques jours avant que le prince Mentschikoff quittât Constantinople, témoigne d'une indépendance de caractère peu ordinaire chez un ministre ottoman. Rappelé quelques jours après au séraskiérat, ou ministère de la guerre, il se montra, dans les grands conseils qui furent tenus à cette époque, l'un des plus ardents partisans de la résistance. Dans toute sa carrière politique, il s'était fait remarquer par son opposition constante à la Russie; ce fut lui qui refusa, en 1849, aux risques d'une guerre que la Turquie eût été seule alors à soutenir, de livrer à l'Autriche et à la Russie les réfugiés hongrois et polonais.

Méhémet-Ali-pacha fut l'adversaire politique de Reschid. Cet antagonisme a donné naissance à plusieurs écrits, entre autres, *Confidences sur la Turquie* (1855) ; sous le pseudonyme de *Destrilhes*, Méhémet-Ali est présenté par des amis trop zélés comme la personnification la plus éclatante et la plus pure de la réforme, et ses adversaires le montrent sous un jour tout à fait opposé. Ramené au pouvoir par les vicissitudes de la politique ottomane, il en est tombé pour y revenir encore. Ainsi, il a été révoqué de toutes ses fonctions, dans les premiers jours de l'année 1863, et il a été nommé ministre sans portefeuille au commencement de mai 1864.

Le fils aîné de Méhémet-Ali, Ethem-pacha, général de brigade, a été fiancé, le 21 février 1854, à Refihé-sultane, fille cadette du sultan Abdul-Medjid.

MÉHÉMET-ALI-pacha, dernier né des enfants de Méhémet-Ali, né au Caire, l'an 1250 de l'hégire (1833), fut élevé par un précepteur français. Bien que n'ayant que peu d'influence dans sa famille, il imita ses autres parents lors de leurs démêlés avec Abbas (voy. Ahmet-Rifaat-pacha), et partit avec eux pour Constantinople; nommé pacha et officier supérieur dans la garde du sultan, Méhémet-Ali fit, à diverses reprises, des voyages en Egypte et finit par se rallier à Abbas, dont il devint un des favoris. Après l'avénement de son frère Mohammed-Saïd, il devint un des serviteurs des traditions et des idées du grand pacha. — Il est mort en 1861.

MÉHÉMET-DJEMIL-pacha, diplomate ottoman, né en 1823, à Constantinople, et fils aîné de Reschid-pacha, accompagna son père dans ses diverses ambassades à Paris et à Londres, de 1834 à 1845, et reçut une éducation tout européenne. Lorsque son père fut appelé à la direction des affaires étrangères et au grand vizirat, il fut nommé membre du bureau du protocole, et peu après, ayant épousé une sœur de Méhémet-Ali-pacha, beau-frère lui-même du sultan, il fut attaché au palais impérial en qualité de secrétaire du sultan (1849). Il ne quitta ces fonctions que pour venir représenter la Porte à Paris (février 1855) ; il assista, l'année suivante, Ali-pacha, comme second plénipotentiaire au Congrès de Paris, puis fut accrédité comme ambassadeur à Turin. Nommé chancelier du divan, le 8 août 1861, et chargé intérimairement du ministère des affaires étrangères, il a été envoyé de nouveau comme ambassadeur à Paris, en octobre 1862. A la mort de son père, qui eut lieu à cette époque, il fut créé pacha, puis muchir (maréchal). Méhémet-Djemil-pacha, décoré de l'ordre impérial du Medjidié, a été promu grand-croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare de Sardaigne, et de la couronne de fer d'Autriche.

MÉHÉMET-KIBRISLI-pacha, ancien grand vizir de l'empire ottoman, originaire de l'île de Chypre, comme l'indique son surnom de *Kibrisli* (Cypriote), est né dans cette île, vers 1810. Appelé de bonne heure à Constantinople par un de ses oncles, trésorier du sultan Mahmoud, il entra à l'école des pages, et de là dans la garde impériale avec le rang d'officier. Le sultan le distingua et l'envoya en France pour y compléter son éducation militaire. Méhémet passa plusieurs années à Paris et à Metz, servit pendant quelque temps, avec le grade de capitaine, dans un de nos régiments de cavalerie, passa de là en Angleterre, puis en Allemagne, et revint dans sa patrie au commencement du règne d'Abdul-Medjid. Élevé successivement aux grades de colonel et de général de brigade, chargé du commandement de l'École militaire, puis de l'organisation de la réserve qu'il fit rentrer dans le cadre des troupes régulières, Méhémet-Kibrisli fut un des principaux promoteurs de la réforme militaire à laquelle Riza-pacha attacha son nom. Gouverneur militaire de la province de Saint-Jean-d'Acre, puis de Jérusalem (1846), et de Belgrade en 1848, il maintint par sa fermeté la neutralité des Serbes pendant l'insurrection de Hongrie. Vers la fin de l'année, il fut envoyé comme ambassadeur à Londres, où il soutint énergiquement les droits de la Porte dans les négociations relatives aux réfugiés hongrois et polonais. Rappelé par le sultan et chargé de pacifier la province d'Alep, en qualité de gouverneur général et avec le titre de muchir (octobre 1850), il donna l'exemple du premier châtiment infligé par le gouvernement ottoman au fanatisme de ses propres sujets. Il pacifia ensuite le Hauray (1851-1853). De retour à Constantinople, peu après l'arrivée du prince Mentschikoff (février 1853), il se montra dans les grands conseils tenus à cette époque un des plus ardents partisans de la résistance. La rupture devenant imminente, il fut mis à la tête du pachalik d'Andrinople, si important par sa position au centre des populations grecques de l'empire. Six mois après (30 janvier 1854), il succéda à Riza-pacha en qualité de ministre de la marine, et passa de là au grand vizirat, où il fut remplacé par Reschid la même année (30 novembre). Il a été nommé depuis président du conseil d'État et du *tanzimat*, ou conseil des réformes, et *caïmacam* remplaçant du grand vizir Aali-pacha, pendant la durée des conférences de Paris (1856). Chargé, en 1860, d'examiner la position des chrétiens dans les provinces méridionales de la Turquie d'Europe, son rapport sur cet objet fut vivement attaqué par le corps diplomatique européen. Après l'avénement d'Abdul-Azis, il fut remplacé au grand vizirat par Aali-pacha, et sa retraite fut l'objet des interprétations les plus diverses (août 1861), mais quelques semaines après il fut nommé gouverneur d'Andrinople. Grâce aux vicissitudes incessantes de la politique ottomane, Méhémet-Kibrisli-pacha a été appelé plusieurs fois à faire partie du ministère du sultan et plusieurs fois remplacé. Il y est encore rentré avec Ruchdi-pacha en juillet 1865. On le représente comme très-partisan d'un système d'économies sévères peu usité dans son pays.

MÉHÉMET-RUCHDI. Voy. Ruchdi.

MEIER (Maurice-Hermann-Édouard), philologue allemand, né à Glogau, le 1er janvier 1796,

mort le 5 décembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

MEIFRED (Joseph-Jean-Pierre-Émile-Joseph), musicien français, né à Colmars (Basses-Alpes), le 22 novembre 1791, apprit tout enfant la musique et le cor, entra en 1813 à l'École des arts et métiers de Châlons, en 1815 au Conservatoire, sous la direction de Dauprat et de Reicha, et remporta le premier prix de cor au concours de 1818. Engagé comme second cor aux Italiens jusqu'en 1822, il remplaça Colin jeune, à la suite d'un concours, à l'Académie royale de musique ainsi qu'à la chapelle du roi, supprimée en 1830. En 1833, après avoir adressé au ministre de l'intérieur un *Mémoire* sur la création d'une classe de cor-basse au Conservatoire, il en fut nommé professeur, et deux ans plus tard, sur la proposition de Chérubini, membre du Conseil d'enseignement, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849.

On doit à M. Meifred d'importantes modifications apportées au mécanisme du cor à piston, qu'il contribua puissamment à introduire en France. C'est lui qui le fit entendre pour la première fois à la Société des concerts, en 1827, et il en donna la première *Méthode* (1828), aujourd'hui généralement adoptée, avec *Douze duos faciles* (même année). Il a écrit sur ce même sujet : *de l'Étendue, de l'emploi et des ressources du cor en général, et de ses corps de rechange en particulier* (1852, in-8); *Quelques mots sur les changements proposés pour la composition des musiques d'infanterie* (1852, in-16).

En dehors de ces travaux tout spéciaux, M. Meifred s'est fait un certain renom littéraire. Nous citerons de lui : *le Café de l'Opéra*, poëme didactique en vers libres (1832, in-8); *la Société des boulettes en 1829*; *l'Impromptu impossible* et *le Mécanicien*, contes en vers (1848-1851); les *Dernières paroles d'Odry à son fils, sur le choix d'une profession* (1858, in-8); *Suis-je mort ou vivant?* (1856), etc.

MEIGNAN (Guillaume-René), prélat et écrivain ecclésiastique français, né à Renazé (Mayenne), le 1er avril 1817, fit de brillantes études à Angers et à Château-Gontier. Ordonné prêtre le 13 juin 1840, il fut employé, comme professeur, au collége de Tessé, fondé alors par Mgr Bouvier au Mans. Lorsque ce collége fut transféré à Château-Gontier, trois ans plus tard, l'abbé Meignan fut autorisé à exercer le ministère à Paris, il fut successivement directeur des études au séminaire de Notre-Dame-des-Champs, aumônier à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, vicaire à Saint-Joseph et à Saint-André, paroisses de création nouvelle, et premier vicaire à Sainte-Clotilde, où il resta cinq ans (1857-1862). Nommé professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, il devint vicaire-général de Paris en septembre 1863, puis évêque de Châlons, par décret du 17 septembre 1864.

M. Meignan a publié, entre autres ouvrages : les *Prophéties messianiques* (1858, tome Ier, in-8); *M. Renan réfuté par les rationalistes allemands* (1863, in-8); les *Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8). Il a fourni d'importants articles au *Correspondant.*

MEILHEURAT (Alfred), publiciste français, né en 1824, appartient à la famille de l'ancien magistrat de ce nom, à la fois député et directeur des affaires criminelles, sous le ministère Guizot, et retiré de la vie politique depuis 1848. Il s'est d'abord fait connaître par la publication de quelques recueils de poésies religieuses et politiques, *les Flèches parisiennes*, satire mensuelle (1844, in-18); a envoyé des articles et des nouvelles aux journaux légitimistes, la *Mode*, le *Corsaire*, et a rédigé, à Bourges, le *Journal du Cher*. En 1854, il a fondé le *Courrier de la province*, revue mensuelle qui, l'année suivante, a pris le titre de la *France scientifique et religieuse.*

MEILLET (Auguste-Alphonse), chanteur français, né à Nevers, le 7 avril 1828, et fils d'un avoué, fit ses classes au collége Louis-le-Grand, et commença son droit ; mais en même temps il suivit les cours du Conservatoire, où il remporta plusieurs prix en 1848. Après un début à l'Opéra, dans *l'Ame en peine*, de M. de Flotow (1850), et un court engagement à l'Opéra-Comique, il est entré au Théâtre-Lyrique (1854); il s'est signalé dans *Bonsoir, voisin! le Bijou perdu, Maître Wolfram*, dans la reprise de *Richard Cœur de Lion* (1856), dans le *Médecin malgré lui* (1857), *les Noces de Figaro* (1858), etc.

Sa femme, Mlle Marie-Stéphanie MEYER, née à Paris, en 1829, remporta aussi en 1848 deux prix au Conservatoire, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique. L'année même de son mariage (1852), elle fut engagée à côté de son mari au Théâtre-Lyrique, et s'y distingua dans *Bonsoir, voisin! la Fille invisible*, la reprise de *Robin des bois*, etc.

MEINEKE (Jean-Aubert-Frédéric-Auguste), philologue allemand, né en 1791, à Soest en Prusse, fit de bonnes études à Leipsick et fut bientôt employé comme professeur au *Conradinum* de Jenkau. Plus tard il obtint une chaire à l'Athénée de Dantzick dont il devint directeur en 1821. Cinq ans après, il fut appelé à Berlin, en qualité de directeur du *Joachimsthal*, une des premières écoles savantes de la Prusse, où il introduisit encore d'utiles réformes.

M. Meineke s'est surtout occupé de la critique et de l'explication des fragments des anciens poëtes comiques et de quelques poëtes alexandrins. Deux ouvrages ont marqué sa place parmi les premiers hellénistes de l'Allemagne : *Fragmenta poetarum comicorum Græcorum* (Berlin, 1839-1843, 5 vol.; édit. réduite, Berlin, 1847, 2 vol.), et *Analecta Alexandrina* (Ibid., 1843). Citons ensuite : *Curæ criticæ in comicorum fragmenta ab Athenæo servata* (Ibid., 1815); *Commentationes miscellaneæ* (Dantzick, 1822); *De Euphorionis Chalcidensis vita et scriptis* (Ibid., 1823); *Quæstiones scenicæ* (Berlin, 1826-1830, trois parties); *Philologicæ exercitationes in Athenæum* (Ibid., 1843-1846, deux cahiers); *Vindiciarum Strabonicarum liber* (Ibid., 1852). On doit encore à M. Meineke une excellente édition des *Menandri et Philemonis reliquiæ* (Berlin, 1823) et de savantes observations critiques sur les textes des poëtes bucoliques *Théocrite, Bion* et *Moschus* (Berlin, 1836), sur les œuvres d'*Horace* (Ibid., 1834), et sur les lettres d'*Alciphron* (Leipsick, 1853).

MEINICKE (Charles-Édouard), géographe allemand, né à Brandenbourg sur la Havel (Prusse), le 31 août 1803, étudia au collége de Postdam et à l'université de Berlin, et obtint, en 1835, une place au collége de Prenzlau qu'il ne quitta plus. Professeur titulaire depuis 1838, il est devenu directeur en chef de cet établissement (1846).

M. Meinicke a publié sur l'Océanie plusieurs ouvrages : *le Continent australien* (das Festland Australien, Prenzlau, 1837, 2 vol.); *les Peuplades de la mer du Sud et le christianisme* (die Südseevölker und das Christenthum; Ibid., 1844); *Observations sur la géographie de l'île de Sumatra* (Bemerkungen über die Geographie der Inse

Sumatra; Ibid., 1833); *Orographie de l'île de Java* (Ueber den Gebirgsbau der Insel Java; Ibid., 1844); *le Volcan Smeru, à l'est de l'île de Java* (Ibid., 1851), etc. On a encore de lui : *Études ethnographiques sur l'Asie* (Beitraege,etc.; Ibid., 1837); *Traité de géographie* (Lehrbuch der Geographie; Ibid., 1839; 2ᵉ édit., 1845), suivi d'un livre plus élémentaire (*Leitfaden*, etc., 1845; 2ᵉ édit., 1848), et un *Essai d'une histoire des colonies européennes et des Indes occidentales* (Versuch einer Geschichte der europaeischen Colonien in Westindien; Weimar, 1831).

MEISSAS (Alexandre-André DE), mathématicien français, né en 1795, fut admis, en 1813, à l'École polytechnique. Licencié en 1814, il embrassa la carrière de l'enseignement et devint professeur de mathématiques au lycée Napoléon. Il a publié : *Leçons d'arithmétique* (1831, in-8; 6ᵉ édit., 1852), résumé d'un cours fait aux ouvriers; *Cours de géométrie* (1832, in-8); *Notions de chimie et de physique* (1835, 2 vol. in-8).

MEISSAS (Achille DE), frère du précédent, né vers 1800, a été un des élèves de l'abbé Gaultier, dont il a propagé par ses écrits la méthode d'enseignement. Il a occupé une chaire d'histoire au collége Henri IV. Auteur, avec M. Michelot (voy. ce nom), d'un grand nombre de publications élémentaires fréquemment réimprimées, nous citerons de lui : *Manuel de grammaire avec tableaux* (1834, in-18); *Manuel d'histoire de France* (1834); *Nouvelle géographie méthodique* (1827; 36ᵉ édit., 1856), adoptée par l'Université; *Atlas et cartes* (1841, grand in-8); *Cartes murales* (1842), muettes et écrites; *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne* (1847, in-8; nouvelle édit. augmentée, 1854); *Géographie ancienne* (1855); etc.

MEISSAS (Nicolas DE), frère des précédents, a professé la cosmographie au collége Charlemagne; il a dirigé ensuite une des institutions du collége Bourbon. Il a publié principalement : *Éléments de cosmographie* (1837, in-12; 2ᵉ édit., 1849; *Nouveaux éléments de physique* (1838-1839, 2 vol.); *Nouveaux éléments de chimie* (1839-1840, 2 vol.); *Résumés d'histoire naturelle* (1839-1841, 5 vol.); *Tableau de l'harmonie universelle* (1843, in-8), et beaucoup d'abrégés.

MEISSNER (Alfred), poëte allemand, né à Teplitz, le 15 octobre 1822, étudia la médecine, reçut, en 1846, le grade de docteur et passa une année à Paris. Après avoir changé plusieurs fois de résidence pendant les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, il se fixa, en 1850, à Prague. Il représente, avec son compatriote, M. Maurice Hartmann (voy. ce nom), la poésie slave de l'Allemagne contemporaine. Ses vers sont mélodieux et élégants, son poëme épique *Ziska* (Leipsick, 1846; 7ᵉ édit., 1856) passe pour une œuvre très-remarquable. Ses dernières productions sont empreintes d'une grande mélancolie.

Nous citerons de M. Meissner : *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1845; 7ᵉ édit., 1856); *Études révolutionnaires faites à Paris* (Revolutionaere Studien aus Paris; Francfort, 1839, 2 vol.); *l'An de grâce* 1848 (Im Jahre des Heils 1848 Ein Gedicht; Leipsick, 1848); *le Fils d'Atta Troll* (der Sohn des Atta Troll; Ibid., 1850); *la Femme d'Urie* (das Weib des Urias, tragédie en cinq actes; Ibid., 1851); *Reginald Armstrong, ou le Monde de l'argent* (Reginald Amrstrong oder, etc.; Ibid., 1853), autre tragédie; *le Pasteur de Grafenried* (der Pfarrer von Gr.; Hambourg, 1855, 2 vol.); *Souvenirs de la vie de Henri Heine* (Henrich Heine, Erinnerungen; Ibid., 1856), etc.

MEISSONIER (Jean-Louis-Ernest), peintre de genre français, membre de l'Institut, né à Lyon, vers 1813, vint jeune à Paris, et passa quelque temps dans l'atelier de M. Léon Cogniet. Il mit en relief son originalité naturelle, en cherchant un genre que personne, en France, n'avait abordé avant lui, et fit de la peinture microscopique. Son *Petit messager*, exposé en 1836, attira d'abord quelques amateurs curieux, puis la foule qui s'étonnait qu'on pût allier tant de précision à tant de finesse.

M. Meissonier exposa depuis : *Religieux consolant un malade* (1838); *le Liseur* (1840); *la Partie d'échecs* (1841); *le Peintre dans son atelier* (1843); *le Corps de garde*, *Jeune homme regardant les dessins*, *la Partie de Piquet* (1845); *la Partie de boules*, regardée comme un de ses meilleurs tableaux, et *les Soldats* (1848). La même année il commença *Une journée de juin* 1848, petite toile, que des scrupules généreux l'ont empêché de terminer. En 1849, il exposa encore un petit sujet : *le Fumeur;* mais il agrandit dans les années suivantes le cadre de ses tableaux, et produisit *les Bravi* (1852), qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Joueurs de boule*, *la Lecture* et *la Rixe*. Il a figuré au Salon de 1857, avec neuf tableaux et dessins de genre; au salon de 1861, il a exposé : *Napoléon III à Solferino*, *un Maréchal ferrant*, *un Musicien*, *un Peintre* et deux *Portraits*.

On doit encore à M. Meissonier quelques portraits moins vantés que ses miniatures; les petites figures du *Parc de Saint-Cloud*, tableau de M. Français; des vignettes pour *les Français peints par eux-mêmes*, la *Comédie humaine* de Balzac, une édition de *Paul et Virginie;* enfin, des gravures et des lithographies estimées.

M. Meissonier est un vrai peintre hollandais. On l'a même comparé à Terburg et à Metzu. Il a leur patience, sinon leur perfection. La finesse, l'esprit, la vivacité animent ses petits tableaux. Son dessin est ferme, précis. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en 1861, comme successeur d'Abel de Pujol, a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840, une 2ᵉ en 1841, deux 1ʳᵉˢ en 1843 et 1848, et une des grandes médailles d'honneur en 1855. Décoré en 1846, il a été promu officier en juin 1856. — M. Meissonnier a un fils qui a exposé au salon de 1865.

MELBYE (Antoine), peintre danois, né à Copenhague, commença ses études à Dusseldorf, sous la direction de M. J.-Fr. Eckersberg et vint les compléter à Paris, où il se fixa en 1847. Il se consacra au genre des marines et débuta au Salon de l'année suivante. Il a dès lors exposé, sans interruption : *le Christian VIII*, vaisseau danois; *le Phare d'Eddystone*, près de Plymouth; *Pêcheur hollandais*, *Pointe du jour*, *Effet de lune* (1848-1852); *En pleine mer* (1853); *le Combat naval de la baie de Kyœge en* 1667, commandé par le roi de Danemark, à l'Exposition universelle de 1855; *Un Combat naval de Botwell sur les côtes de l'Écosse*, acquis par le comte de Morny (1856). M. Melbye a été décoré de la Légion d'honneur en août 1856.

MÉLESVILLE. Voy. DUVEYRIER.

MELIER (P....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, reçu docteur à Paris en 1823, avec une thèse *Sur le Diagnostic médical*, fit, en 1827, un cours d'hygiène à l'Athénée, et fut nommé membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale), en 1843. M. P. Melier est devenu inspecteur général des services sanitaires. Il a été promu, le 19 janvier 1852, commandeur de la Légion d'honneur.

Il a publié des mémoires *Sur les résultats comparatifs des divers traitements employés contre la gale*, *Sur l'emploi du sous-carbonate de fer dans le traitement de la névralgie*, *Sur les maladies de la matrice*, *Sur l'influence de l'instruction sur la santé publique et sur la mortalité*, *Sur les subsistances envisagées dans leurs rapports avec les maladies et la mortalité*, *Sur le traitement des fièvres intermittentes*, *Rapport au ministre du commerce sur les marais salants*: ces quatre derniers mémoires dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*; *De la santé des ouvriers employés dans les manuactures de tabacs* (1823-1845), etc.; des rapports à l'Académie et à la Société de médecine et des articles dans le *Journal de médecine et chirurgie pratiques*.

MELIN (Joseph), peintre français, né à Paris, vers 1815, étudia à la fois sous Paul Delaroche et David d'Angers et débuta au Salon de 1843. Il a traité presque exclusivement, depuis quelques années, le genre des animaux et des chasses. Nous citerons de lui : *Saint Jacques pardonnant à son accusateur* (1843); *le Christ guérissant un aveugle* (1845) ; *la Bataille de Ravenne*, *Chiens anglais* (1847) ; *le Sommeil* (1848) : *Chiens et dogues*, *Chasse au sanglier* (1850-1852) ; des *Portraits* (1844-1849); *Hallali du cerf*, *Chien qui se réclame*, *Chiens hardés*, à l'Exposition universelle de 1855 : *Découplé*, *Relais*, *Chien d'arrêt* (1857); *un Relancer*, *un Chien de Terre-Neuve* (1861) ; *Valet de chiens conduisant des mâtins à l'attaque du sanglier*, *Chienne d'arrêt anglaise* (1863), etc. Il a obtenu deux 3es médailles, en 1843 et 1855, une 2e en 1845, et un rappel en 1857.

MÉLINGUE (Étienne-Marin), acteur et sculpteur français, né à Caen, vers la fin de 1812, vint jeune encore à Paris, où il travailla d'abord, comme sculpteur, à l'église de la Madeleine. Il parcourut ensuite la province et revint, après bien des traverses, à la maison paternelle. Bientôt il s'engagea pour la Guadeloupe, et s'y fit un commencement de fortune comme peintre miniaturiste. De retour en France, il joua un an à Rouen et rentra enfin à Paris, où il fut engagé à la Porte-Saint-Martin. *La Tour de Nesle*, *les Américains*, *don Juan de Marana*, *le Manoir de Montlouvier*, et plus récemment *le Comte Hermann* et *Benvenuto Cellini* lui ont valu de grands succès. En 1856, il a paru sur la scène de la Gaîté dans *l'Avocat des pauvres*, *Lazare le pâtre*, etc. Il est passé à l'Ambigu, où il a créé le rôle de Chicot, dans *la Dame de Montsoreau* (1860).

Dans ses loisirs, M. Mélingue s'occupe encore de sculpture. Plusieurs de ses statuettes sont célèbres : *le grand Frédéric*, *M. Bouffé*, dans *le Gamin de Paris*, *Rabelais*, *Satan*, l'*Hébé*, qu'il a modelée pour l'une des scènes de *Benvenuto*, et qu'il reproduisait à chaque représentation, *l'Histrion*, *Æneïs*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1852 et une mention en 1855.

Sa femme, Mlle Rosalie-Théodorine THIESSET, dame MÉLINGUE, née à Bordeaux, le 24 décembre 1813, a longtemps joué la tragédie, et figuré sur les scènes de l'Odéon et du Théâtre-Français, dont elle est sociétaire retirée.

MELLEVILLE (Maximilien), archéologue français, né à Laon (Aisne), le 20 avril 1807, fut d'abord imprimeur. Il abandonna bientôt l'établissement fondé par son père pour se livrer exclusivement à l'étude des sciences et des lettres. Ses premiers ouvrages sont le résultat de travaux géologiques et ont pour titre : *Du diluvium, recherches sur les dépôts auxquels on doit donner ce nom et sur la cause qui les a produits* (Paris, 1842, in-8); *Carte géologique du nord du bassin parisien* (1843, in-plano); *Mémoire sur les sables tertiaires inférieurs du bassin de Paris* (Paris, 1843, in-8). Ses autres travaux, qui ont pour but l'histoire de son pays natal, sont les suivants : *Notice historique sur l'ancien diocèse de Laon* (1844, in-8); *Recherches sur l'étymologie du nom des communes du département de l'Aisne* (1845, in-8); *Histoire de la ville de Laon* (Laon, 1846, 2 vol. in-8, avec grav.) ; *Histoire de la ville et des sires de Coucy* (Laon, 1848, in-8) ; *Histoire de la ville de Chauny* (Laon, 1851, in-8) ; *Notice historique sur Quierzy* (Laon, 1852, 1855, 1858, in-8) ; *Histoire de la commune du Laonnais* (Laon, 1853, in-8) ; *Notice historique sur le bourg de Sissonnes* (1857, in-8); *Dictionnaire historique, généalogique et géographique du département de l'Aisne* (Laon, 1858, 2 vol. in-8) : ce dernier ouvrage a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

MELLIN (Gustave-Henri), littérateur suédois, né à Revolax (Finlande), le 23 avril 1803, fut, dès l'âge de sept ans, emmené en Suède par son père, qui était pasteur et que les Russes avaient forcé à prendre la fuite. Resté orphelin, en 1816, il fut recueilli par un ami de sa famille, le poëte Franzen, alors pasteur à Kumla. Après avoir terminé ses études, il prit les ordres, et fut nommé, en 1829, adjoint du pasteur de Clara. Il a visité Lisbonne (1839), et fait quelques autres voyages.

M. Mellin a publié un très-grand nombre de romans. Doué d'un rare talent descriptif, il excelle dans les scènes de la vie quotidienne; mais, parfois, l'invention et l'imagination lui font défaut. Ses romans historiques, qui n'ont pas toujours conservé le caractère propre des personnages, reproduisent assez fidèlement la physionomie générale de l'époque. Son style, clair, facile et pittoresque, lui vaut surtout une foule de lecteurs. Ses principaux romans, qui ont tous eu plusieurs éditions, sont : *la Fleur de Kinnekulle* (Stockholm, 1829); *Anna Reibnitz* (1831 ; 2e édit., 1833); *le Mariage de Sivard Kruse* (S. Kruses Brœllop, 1830) ; *Johannes Fjællman* (1831-1833, 2 vol.) ; *Gustave Brahe* (1832) ; *la Jeune insulaire* (Œjungfrun; 1832) ; *les Filles d'Askersund* (Flickorna i Askersund ; 1832) : *la Fille du nouveau Kungsholmsbron* (Flickan panya K.; 1833); *Helena Wrede* (1834); *la Charbonnière* (Kolarflickan; 2e édit., 1837); *Pawo Nissinen* (2e édit., 1838), scènes de la dernière guerre de Finlande; *Naëma* (2e édit., 1839); *la Princesse d'Angola* (1839) ; *les Demoiselles* (Frœkarna; 1840); *les Habitants de Kolmard* (Kolmardsboerna ; 1841); *l'Étranger parmi les siens* (Fremlingen bland sina ; 1842) ; *Ulla Fersen* (2e édit., 1845); deux recueils : *Nouvelles historiques suédoises* (Svenska historiska noveller; 1846, 4 vol.), et *les Fleurs d'hiver* (Vinterblommer ; 1832-1836, 1838 et suiv.); *la Vieille comtesse* (Den gamla Grefvinnan; 1846) ; *la Jeune comtesse* (Den unga G.; 1847) ; *l'Étranger à Als* (Fremlingen pa Als ; 1846); *Jacob Casimir de la Gardie* (1849) ; *l'Expédition sur le grand Belt* (Taget œfver store Belt; 1849). La plupart de ces romans ont été reproduits en allemand dans la revue de Spindler, *Das belletristische Ausland*.

On a aussi de M. Mellin quelques écrits poétiques, entre autres : *Eric XIV et son fils* (1828); *Gyrith* (1833) et *l'Esclave* (Slafven; 1840), poëmes qui ont été couronnés par l'Académie suédoise. Il a donné un recueil de ses *Poésies* (Samlade Dikter; 1852). *La Dernière guerre de la Suède* (Sveriges sista strid; 1840) est un pamphlet politique contre la Russie.

M. Mellin a encore écrit des ouvrages de géogra-

phie descriptive et d'histoire, qui, sans avoir beaucoup de valeur scientifique, ont popularisé l'instruction. Tels sont : *la Suède en tableaux* (Sverige framsta elldt i Tekningar; 1836-1840); *Stockholm et ses environs* (Och dess Omgifningar; 1839), traduit en 1841 en français; *Aventures des voyageurs suédois* (Svenska Resandes afventir i fræmmande Laender; 1848, in-8); *Guide du voyageur en Suède* (2e édit., 1850); *Essai de description de la vie populaire et de la nature scandinave* (Ett Fœrsœk att skildra den skandinaviska Lordens folklif och natur purt. I. Laponie; 1855); *Panthéon suédois* (Svenskt Pantheon; 1832-1834, in-16 avec portraits); *les Femmes les plus remarquables de la Suède* (Sveriges mærkværdigaste Fruntimmer); *les Grands hommes de la Suède* (Sveriges store mæn; 1840-1849, 68 livr.); *Histoire d'Oscar Ier* (1844); *Histoire de la patrie* (Fæderneslandets historia, 1845; 4e édit., 1852), traduit en allemand; *la Guerre et les révolutions politiques à notre époque* (Krigen och statshvælfningerna i væra Dagar; 1849); *Histoire du Nord scandinave* (Den skandinaviska Nordens historia; 1850 et suiv.), *la Guerre de trente ans* (Trettioariga Kriget; Norrakœping, 1847-1840, in-8), avec M. A. Cronholm, etc.

MELLINET (Émile), général français, né à Nantes, le 11 juin 1798 et fils d'un général de l'Empire, fut sous-lieutenant dès 1815 et fut blessé, la même année, sous les murs de Metz. Il prit part à la guerre d'Espagne, en 1822, et fut blessé au siége de Saint-Sébastien. Promu, en 1840, au grade de chef de bataillon, il fut envoyé l'année suivante en Algérie, se distingua dans l'expédition du Chéliff (1842), défit Bou-Maza sous les murs de Mostaganem (1845), et, devenu colonel (1846), fut mis à la tête de la subdivision de Sidi-bel-Abbès et fonda la ville de ce nom. Rappelé en France et promu au rang de général de brigade (2 decembre 1850), il fut employé à l'armée de Lyon jusqu'à la création de la garde impériale dont il devint un des chefs. Ce fut en cette qualité qu'au mois d'avril 1855 il rejoignit l'armée d'Orient devant Sébastopol. Il fut encore blessé à la première attaque de Malakoff (18 juin), et sa conduite lui valut le grade de général de division (22 juin). A la fin de l'année, il rentra en France et fut chargé du commandement de la 1re division d'infanterie de la garde, à la tête de laquelle il a encore fait la campagne d'Italie. Le 23 octobre 1863, il a été nommé commandant supérieur des gardes nationales de la Seine. Le général Mellinet passe pour avoir beaucoup contribué à l'amélioration de la musique des régiments.

Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865. Au mois de juin de la même année, il a été élu grand-maître de l'ordre maçonnique de France, en remplacement du maréchal Magnan. Le général Mellinet a reçu, en 1856, les insignes de commandeur du Bain. Grand officier de la Légion d'honneur depuis la même époque, il a été promu grand-croix le 17 juin 1859, et nommé membre du conseil de l'ordre le 30 juillet 1863.

MELLINET (François), général belge d'origine française, né vers 1769, à Corbeil (Seine-et-Oise), fit les guerres de la Révolution, devint adjudant général, mais se retira du service après le 18 brumaire, et ne reprit les armes qu'au moment de l'invasion de la France. En 1815, il accepta de Napoléon la mission de réorganiser la jeune garde, et se distingua par des prodiges de courage à la journée de Waterloo. Pendant la Restauration, il se tint à l'écart et s'occupa de littérature et de politique. La révolution de 1830 le fit rentrer dans la vie active. Il organisa une troupe de volontaires pour secourir les Belges insurgés, se dirigea sur Maestricht et fit le blocus de cette ville. A la suite d'une collision qui éclata à Namur entre les volontaires et les troupes de ligne, le régent Surlet de Chokier lui retira son commandement. Après être resté quelque temps à Tournai en disponibilité, le général Mellinet revint à Bruxelles et s'unit étroitement avec le parti radical. Son nom se trouva gravement compromis en 1848 dans l'affaire de *Risquons-tout*, et le jury le frappa d'une condamnation rigoureuse. Enfermé dans la citadelle d'Anvers, l'énergique vieillard subit la réclusion avec courage. Lorsqu'en 1850, à la prière du prince Jérôme, le ministère consentit à lui rendre la liberté s'il prenait l'engagement de quitter la Belgique, il refusa de terminer sa vie loin de sa patrie adoptive.

MELVILL VAN CARNBÉE (Pierre, baron), géographe hollandais, né à la Haye, le 20 mai 1816, mort le 24 octobre 1856, à Batavia. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MELVILLE (Hermann), romancier américain, né à New-York, le 1er août 1819, et fils d'un négociant, fut élevé dans le Massachussets. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua à dix-huit ans comme simple matelot à bord d'un trois-mâts frêté pour Londres. En 1841, il se joignit à l'équipage d'un baleinier. Après une croisière de dix-huit mois, il profita d'une relâche à Noukahiva (1842) pour descendre à terre en compagnie d'un jeune matelot et gagner en hâte l'intérieur de l'île; tombé entre les mains de la tribu des sauvages Taïpis, il resta quatre mois leur prisonnier. Un bâtiment du Sidney l'ayant repris à son bord, il visita Taïti et les îles Sandwich, passa en 1843 sur une frégate militaire des États-Unis, et consacra quatre années à un voyage semé d'accidents extraordinaires (1844).

Le premier livre de M. Melville eut une vogue prodigieuse : il avait pour titre *Taïpi* (Typee, New-York, 1846), et racontait ses aventures aux îles Marquises. A *Taïpi* succédèrent : *Omou* (Omoo, 1847), complétant le récit de sa captivité chez les sauvages; *Mardi* (1849), rempli de digressions philosophiques; *Redburn* (1849), relation de la première campagne d'un jeune matelot; *White Jacket* (1850), tableau des mœurs des gens de mer; *Moby Dick* (1851), ou la pêche à la baleine. Un accueil moins favorable fut fait à *Pierre* (Peter, 1842), à *Israël Potter* (1854), et à quelques autres romans dramatiques. M. Melville a aussi fourni beaucoup d'articles et de nouvelles aux recueils périodiques de New-York.

MELVILLE (Henri DUNDAS, 3e vicomte), général et pair d'Angleterre, né en 1801, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), descend d'une famille écossaise qui s'est distinguée dans la marine, et qui a été, en 1802, élevée à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Duneira, il entra à dix-huit ans au service militaire comme enseigne, il parvient rapidement au grade de colonel. Il se trouvait dans le Haut-Canada lorsque éclata l'insurrection des patriotes (1837), et il conduisit avec beaucoup de vigueur les opérations du 83e régiment d'infanterie. Après avoir été quelque temps l'aide de camp de la reine Victoria, il passa aux Indes et s'y distingua durant la sanglante guerre des Sikhs; à la bataille de Goudjeràte (1849), il commanda une brigade et reçut pour sa belle conduite l'ordre du Bain et les remercîments du Parlement. Deux ans après (1851), il succéda aux titres de son père, qui avait

pendant dix-sept ans occupé les fonctions de président du conseil de l'Amirauté : à la Chambre des Lords, où il se montra passagèrement, il soutint la politique libérale. En 1853, il fut mis à la tête d'une division de l'armée indo-britannique, et promu successivement major général en 1854, commandant supérieur des forces en Écosse (1856), lieutenant général et gouverneur du château d'Édimbourg (1860). En 1852, il a été nommé député-lieutenant du Midlothian. Lord Melville n'est pas marié, et il a pour héritier de sa pairie son frère puîné, l'amiral Richard-Saunders DUNDAS (voy. ce nom).

MEMBRÉE (Edmond), compositeur français, né à Valenciennes, en 1820, a été élève du Conservatoire et de M. Carafa. D'abord connu par des *Romances* et des *Ballades*, dont plusieurs d'un caractère sombre et énergique, eurent une assez grande vogue, il a abordé récemment le théâtre et a donné : *François Villon*, opéra en un acte, dont M. Got avait écrit les paroles (Grand-Opéra, 1857), et l'année suivante (septembre 1858), les *Chœurs* de l'*OEdipe roi*, de M. J. Lacroix.

MENDES LEAL (José DA SILVA), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 22 octobre 1822, débuta par des articles dans le *Diario* de la Chambre des députés, fut, en 1846, secrétaire du duc de Terceira, pendant sa mission dans le nord du Portugal, et administra provisoirement, lors des troubles de 1847, la préfecture de Vianna. Nommé, en 1848, secrétaire du Conservatoire, puis, en 1850, premier bibliothécaire à Lisbonne, il perdit ces dernières fonctions l'année suivante, et les recouvra en 1857. Dans cet intervalle, il fut élu député (1851) et devint collaborateur de diverses feuilles chartistes, notamment du *Jornal do commercio*. En 1845, M. Mendes Leal a été élu membre de l'Académie de Lisbonne, où il est secrétaire de la deuxième section (littérature).

Il a déjà publié un grand nombre d'écrits, embrassant les genres les plus divers : histoire, roman, poésie, théâtre. Nous rappellerons seulement : *Guerra de Oriente; a Estatua de Nabucho, a Flor do Mar, Um sonho na vida, a Menina de Val de Mil; Ave Cesar*, ode sur la mort de Charles-Albert; *Abd-el-Kader, Garrett e Camoens, Suspiros de abril; a Vizao de Ezequiel, Napoleo no Kremlin; os Dois renegados, D. Maria de Alencastre, a Pobre das ruinas, o Tributo das cem donzellas, os Homens de marmora, os Homens de viro*, drames; *Quem tudo quer, tudo perde, Um romance por Cartas* (joué en portugais et en français); *O Tio André que vem do Brazil, a Escala social*, comédies, etc, etc., sans compter divers articles et mémoires d'actualité. M. Mendes Leal est chargé, depuis la mort de Santarem (voy. ce nom), de continuer le grand travail de ce dernier sur la cosmographie.

MÈNE (Pierre-Jules), sculpteur français, né à Paris, vers 1802, étudia sous René Compaire, et débuta au Salon de 1838 par un groupe d'animaux. Il s'est depuis consacré exclusivement à ce genre de sculpture, et s'est associé M. Cain, son gendre, avec lequel il est l'éditeur de bronzes originaux, aujourd'hui fort répandus. Il a continué aux Salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Chasse au cerf, Taureau normand, Épagneul anglais* (1842-1845); *Chasse à la perdrix, Chasse au sanglier* (1848), *Chevaux arabes Combat de cerfs*, (1852-53); *Hallali sur pied, Chiens terriers* à l'Exposition universelle de 1855; *Chasse au cerf, Chiens anglais, Bassets* (1857); *Chevreuils* (1859); la *Prise du renard, Chevreuil, Lièvre et Poissons* (1861); *Vainqueur du Derby, Hallali du renard, Cheval breton* (1863); enfin, une foule incalculable de tous les types et jeux d'animaux, en fonte, en cire, en plâtre, etc. M. Mène a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1852, une 3e en 1855, et a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 juillet 1861.

MÉNÉTRIER (Charles), littérateur français, né en 1804, débuta, en 1831, dans la *Tribune*, le *Globe* et l'*Entr'acte* par des feuilletons dramatiques. Il se produisit au théâtre de 1832 à 1845, avec un certain nombre de vaudevilles et comédies, dont plusieurs en collaboration. Attaché depuis 1852 à la *Revue et Gazette des Théâtres*, il s'est renfermé dans la critique littéraire. Nous citerons de lui : *le Maugrabin*, drame mêlé de chant; *le Nabab* (1836), comédie en un acte : *le Cœur d'une mère* (1837); *Arthur de Bretagne* (1841), épisode en un acte; *Un Bal d'enfants, les Enfants d'Armagnac* (1841), pièces en un acte; etc. Il a signés ses pièces et ses articles de journaux du pseudonyme de *Listener*.

MENJAUD (Jean-Adolphe), acteur français, né à Paris, le 12 juillet 1795, fils d'un ancien liquidateur de la trésorerie nationale, se livra d'abord à la peinture, puis entra, en 1811, au Conservatoire. Après avoir débuté à l'Odéon, il se rendit à Bordeaux, où il seconda Talma et Mlle Mars, pendant leur passage dans cette ville, et leur dut, en mai 1817, un premier début aux Français. Il ne fut pas longtemps à s'y faire un nom et une place dans les rôles de caractère, et prit la succession d'Armand, en 1830. Il occupa, pendant plus de trente années de service, les premiers rôles dans *Turcaret, le Misanthrope, Don Juan*, et plusieurs autres pièces, où l'on jugeait qu'il serait difficilement remplacé. Il donna sa représentation de retraite le 1er avril 1851. — M. J. A. Menjaud est mort le 24 novembre 1864. La famille de l'ancien archevêque de Bourges du même nom a démenti, à cette occasion, le bruit très-accrédité qui les faisait passer pour frères.

MENNE (Pierre-Maurice), général français, né à Agen (Lot-et-Garonne), le 29 décembre 1785, partit soldat en 1804, et fut, en 1806, nommé sous-lieutenant et décoré pour sa brillante conduite à la prise du pont de Guntzbourg. Il prit part à la campagne de Prusse, passa cinq ans en Espagne, où il devint chef de bataillon après la journée des Arapiles (1812), servit durant les Cent-Jours, et fut laissé en demi-solde par la Restauration jusqu'en 1827. Il assista à l'expédition d'Alger et à la prise d'Anvers, obtint le commandement du 2e léger (1831), avec lequel il fit en Afrique cinq campagnes successives, et fut promu au grade de maréchal de camp le 27 août 1839. Admis à la retraite en 1848, M. Menne a été replacé plus tard dans le cadre de réserve. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 mars 1836.

MENNESSIER-NODIER (Marie-Antoinette-Élisabeth NODIER, dame), femme de lettres française, née le 22 avril 1811, à Quintigny (Jura), est la fille unique de Charles Nodier. Élevée sous les yeux de son père, qui vendit sa bibliothèque pour lui faire une dot, elle se fit connaître par un recueil de poésies, *le Perce-neige* (1836, in-8), qui ne manque pas d'une vraie sensibilité. Elle a aussi fourni beaucoup d'articles, de vers et de nouvelles aux *Heures du soir* (1833), au *Livre rose*, au *Paris-Londres*, (1838), au *Journal des Femmes*, à la *Vie privée des animaux*, au *Livre des petits Enfants*, etc.

MENSDORF-POUILLY (Alexandre de), général et homme d'État autrichien, né en 1812, est cousin-germain de la reine d'Angleterre par sa mère qui était fille du duc de Saxe-Saalfert-Cobourg, sœur de la duchesse de Kent. Entré à l'âge de seize ans dans la carrière militaire, il servit d'abord dans l'infanterie, puis dans les hulans et les hussards. Chef de bataillon encore en 1848, il s'éleva au grade de colonel dans la campagne de 1849, et mérita la croix de Marie-Thérèse dans la bataille de Comorn.

L'année suivante il fut fait général de brigade, reçut une mission diplomatique, à l'occasion de la guerre du Schleswig-Holstein, pour Londres, puis une ambassade à Saint-Pétersbourg; il obtint ensuite le commandement militaire du Banat et après la promulgation du diplôme d'octobre il fut nommé commissaire impérial pour la Voïvodie serbe. Depuis 1862, il remplissait les fonctions de gouverneur et commandant militaire en Gallicie, lorsqu'il fut nommé ministre des affaires étrangères, en octobre 1864. Il fut chargé de la présidence du conseil des ministres en juin 1865, lors de la démission de l'archiduc Renier. *

MENTSCHIKOFF (Alexandre-Sergeewitsch, prince), amiral russe, ministre de la marine et aide de camp de l'empereur Nicolas, est le petit-fils de ce garçon pâtissier, qui parvint aux premières dignités sous Pierre le Grand et Catherine. Né en 1789, il entra au service en 1805, et resta quelque temps attaché à l'ambassade de Vienne. Aide de camp de l'empereur Alexandre, de 1812 à 1816, il fit les diverses campagnes de l'époque, et y gagna le grade de général. Il devint, pendant la paix, le chef d'un parti russe, qui projetait pour la Grèce la restauration de l'empire des Paléologues. Mais ce plan n'ayant pas obtenu l'agrément de l'empereur, il donna sa démission en 1823, avec Strogonow et Capo d'Istria. A son avénement, l'empereur Nicolas le rappela à la cour, et le chargea d'une mission extraordinaire auprès du shah de Perse, Abbas-Mirza, qui, encouragé par une révolte de l'armée russe, rompit les négociations et faillit s'assurer du négociateur. Échappé à grand'peine, le prince Mentschikoff assista, sans commandement, aux premières hostilités. En 1824, il eut le commandement d'une division, s'empara d'Anapa, puis passa en Europe comme général en chef, et entreprit le siége de Varna. Grièvement blessé, il laissa le commandement au prince Woronzoff. Nommé vice-amiral et chef d'état-major de la marine russe, alors bien déchue, il travailla, avec le grand-duc Constantin, à la rétablir. En 1831, il reçut le gouvernement de Finlande, en 1834, le grade d'amiral, et en 1836, le portefeuille du ministère de la marine. Son administration en Finlande avait déployé une grande rigueur contre une population encore toute suédoise.

En 1853, l'empereur Nicolas lui confia l'ambassade de Turquie. On connaît tous les incidents de la négociation relative aux lieux saints, et l'insolence préméditée du prince, et son ultimatum, et son départ, qui équivalait à une déclaration de guerre. Accueilli à Saint-Pétersbourg avec une certaine froideur, il fut pourtant chargé du gouvernement de Crimée. On attribue à son action le soulèvement de la Thessalie et de l'Épire, et au système d'observation qu'il avait établi, cette connaissance précise des mouvements de la flotte turque, qui permit de l'anéantir à Sinope. Sa résistance en Crimée, malgré ses insuccès, augmenta sa réputation. Vaincu en personne à l'Alma, il fortifia à la hâte Sébastopol, fit couler la moitié de la flotte russe à l'entrée du port, et refusa, avec une constance opiniâtre, tout combat naval. Quelque temps après la défaite d'Inkermann et la mort de l'empereur Nicolas, il tomba malade, fut remplacé au mois de mars 1855, et fut chargé, en décembre, de la defense de Cronstadt. Il a eté rappelé à Saint-Pétersbourg au mois d'avril 1856. Le prince Mentschikoff, qui est resté comme le chef reconnu du vieux parti russe et l'adversaire déclaré de toute réforme, continua de siéger au Conseil de l'empire.

MENZEL (Charles-Adolphe), historien et archéologue allemand, né à Grünberg (Basse-Silésie), le 7 décembre 1784, mort le 19 août 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MENZEL (Wolfgang), critique et littérateur allemand, né à Waldenbourg (Silésie), le 21 juin 1798, et fils d'un médecin distingué, perdit son père de bonne heure, et vint avec sa mère à Breslau, où il commença ses études. Il les interrompit pour faire, comme volontaire, la campagne de 1815, puis alla suivre les cours d'Iéna, d'où l'éloignèrent des causes politiques. En 1820, il gagna la Suisse, obtint une place de professeur à l'école municipale d'Aarau, où il fit ensuite des cours particuliers. En 1824, il retourna en Allemagne, habita quelque temps Heidelberg, puis se fixa à Stuttgart. De 1830 à 1838, il joua un certain rôle politique aux États de Wurtemberg, où il fut réélu presque chaque année. Il y défendait les principes du gouvernement constitutionnel modéré.

M. W. Menzel, connu surtout comme critique et littérateur, débuta, en 1823, par un ouvrage intitulé : *Streckverse* (Heidelberg), et remarqué pour ses aperçus nouveaux et ingénieux sur l'art et la littérature. En même temps il était un des fondateurs des *Feuilles européennes*, journal de critique qui attaqua violemment l'ancienne école allemande, ainsi que les plus fervents disciples de Goethe et Goethe lui-même. Cette publication lui fit beaucoup d'ennemis: il n'en donna pas moins son *Histoire des Allemands* (Geschichte der Deutschen; Zurich, 1824-1825; 4e édition, Stuttgart, 1843), conçue également à un point de vue satirique, puis se jeta dans la querelle élevée au sujet de Voss, et publia : *Voss et la symbolique* (Voss und die Symbolik; Stuttgart, 1825). Enfin, parut sa *Littérature allemande* (die deutsche Literatur; Ibid., 2 vol., 1828; 2e édition, 4 vol., 1838), ouvrage très-remarqué et qui partagea ses lecteurs en deux camps. M. Menzel répondit aux attaques dont il fut l'objet, par des articles virulents, et quelquefois anonymes, dans divers journaux, surtout dans la *Feuille littéraire* fondée par lui en 1825.

Après la révolution de Juillet, il se mit à diriger ses attaques contre l'influence française, ce qui donna lieu à l'écrit satirique de Bœrne : *Menzel, le mangeur de Français* (Menzel der Franzosenfresser; Paris, 1837), et plus tard aux mordantes plaisanteries de Henri Heine, renouvelées, en toute occasion, avec une verve toujours croissante. En 1848, M. Menzel abandonna la rédaction de la *Feuille littéraire*, pour aller siéger, comme député, aux États de Wurtemberg. Il l'a reprise en 1852, pour la mettre, par un revirement qui fit beaucoup de bruit, au service de la politique contre-révolutionnaire.

En dehors de la critique, M. W. Menzel a publié, comme poëte, historien et romancier : *Rübezahl* (Stuttgart, 1839) et *Narcisse* (Ibid, 1830), fantaisies poétiques; *Voyage en Autriche* (Reise nach Œstreich; Ibid., 1831), tableau très-exact, dit-on, des mœurs autrichiennes, et surtout des mœurs de la capitale; *Voyage en Italie au prin-*

temps de 1835 (Reise nach Italien im Frühjahre 1835; Ibid., 1835); *Tablettes d'histoire moderne* (Taschenbuch der neuesten Geschichte; Ibid., 1829-1833, 5 vol.); *l'Esprit de l'histoire* (Geist der Geschichte; Ibid., 1835); *l'Europe en* 1840 (Europa in J. 1840; Ibid., 1839); *Recherches et Collections mythologiques* (Mythologische Forschungen und Sammlungen; Ibid., 1842); *les Chants des peuples* (die Gesaenge der Vœlker; Leipsick, 1851); *l'Histoire de l'Europe de* 1789 *à* 1815 (Geschichte Europas von, etc.; Stuttgart, 1853, 2 vol.); *la Prusse en* 1854 (die Aufgabe Preussens 1854; Weimar, 1854, etc.); *Furore* (Leipsick, 1851, 3 vol.), roman historique offrant le tableau de l'époque de la guerre de Trente ans.

MENZEL (Adolphe), peintre et lithographe allemand, né à Breslau, le 8 décembre 1815, reçut d'abord une éducation littéraire et scientifique très-soignée, puis suivit les cours de l'Académie de Berlin, où son père s'était décidé à fonder un atelier de lithographie. Mais, s'accommodant mal des entraves classiques, il n'eut guère d'autre maître que lui-même. En 1833, il fit paraître une série de lithographies : *Pérégrinations d'un artiste* (Erden wallen), qui furent très-remarquées de tous les artistes prussiens. Il donna trois ans après douze nouvelles lithographies empruntées à l'histoire prussienne et une série d'autres planches, notamment *les Cinq sens*.

M. Menzel, retardé par le défaut d'études élémentaires, n'aborda la peinture à l'huile qu'en 1827. Son premier tableau de genre fut *Une Consultation de droit;* vinrent ensuite *le Jour du jugement*, *une Promenade de Frédéric le Grand*, et *le Dérangement*. En même temps il fournissait à un grand nombre d'ouvrages ou de recueils périodiques, une foule d'illustrations souvent satiriques. Mais M. Menzel a surtout consacré son talent à populariser l'histoire de Frédéric le Grand. Les lithographies qu'elle lui a fournies forment une grande série qui a occupé près de quinze ans de la vie de l'artiste, et qui comprend : *l'Histoire de Frédéric le Grand*, *l'Armée de Frédéric le Grand en uniformes*, *les Soldats de Frédéric le Grand*, *les Capitaines de Frédéric le Grand;* il-lustré l'édition de luxe des *OEuvres* de ce monarque. Dans ces derniers temps il a exécuté quelques grandes toiles historiques à l'huile, *Frédéric le Grand à Sans-Souci*, *Un concert à Sans-Souci*, *Frédéric le Grand en voyage;* la première a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Mentionnons enfin la dernière série lithographique de M. Menzel, intitulée : *Essai sur la pierre au pinceau et au grattoir* (Versuche auf Stein mitt Pinsel und Schabeisen; Berlin, 1851). Cet artiste est membre de l'Académie des arts de Berlin depuis 1853.

MERCADANTE (Saverio), compositeur italien, né à Altamura, village de la Pouille, en 1798, entra, à douze ans, au collége musical de Saint-Sébastien, à Naples. Il y apprit le violon et la flûte et ne tarda pas à y devenir chef d'orchestre. Mais congédié par le directeur Zingarelli, il chercha des ressources dans la composition dramatique, et donna au théâtre San Carlo son premier opéra, *l'Apothéose d'Hercule* (1819), que suivit la même année un opéra-bouffe, *Violenza e costanza;* tous deux réussirent. *Anacréon à Samos* eut, l'année suivante, un succès encore plus complet, et toutes les scènes de l'Italie s'ouvrirent au nouveau compositeur.

La vie de M. Mercadante ne répond pas tout entière à ces débuts, mais présente une perpétuelle alternative de succès et d'échecs. Son opéra-bouffe *il Geloso raveduto* et *Scipion à Carthage* réussirent à Rome; *Marie Stuart* tomba à Bologne (1821). A Milan, le succès d'*Elisa e Claudio*, son meilleur ouvrage, le fit comparer un instant à Rossini; puis les revers recommencèrent et se multiplièrent à Venise, à Mantoue, à Milan, à Turin. En 1824, il partit pour Vienne, mais il n'y fut pas goûté. Alors, il se partagea entre l'Espagne et l'Italie, qui lui gardaient au moins de temps en temps des retours de popularité. La *Rappresaglia* fut applaudie à Cadix, en 1829, et à Naples; Nourrit contribua au succès du *Serment* (il Giuramento), l'opéra de Mercadante qui peut-être s'est le mieux soutenu au théâtre.

M. Mercadante vint à Paris en 1836 et fit représenter *les Brigands* au Théâtre-Italien. La pièce tomba malgré les efforts de Rubini, Lablache, Tamburini et Mme Grisi. Mais *les Deux illustres rivaux* frappèrent par la grandeur et la vigueur du style, et obtinrent un brillant succès. On a encore représenté à Paris, en 1842, sa *Vestale*, qui, malgré de beaux morceaux d'ensemble, a peu réussi. Il a été nommé maître de chapelle à Novare en 1833, et directeur du Conservatoire de Naples en 1839. En 1856, il a été élu membre étranger de l'Institut de France (Académie des beaux-arts), en remplacement de L. Canina.

La musique de M. Mercadante est en général facile, abondante, naturelle; son instrumentation est large et simple, et sa mélodie empreinte de sentiment, mais il manque souvent d'originalité et de profondeur. On s'aperçoit qu'en travaillant pour vivre, il a composé vite et cherché des chances de succès dans le nombre plutôt que dans la perfection de ses œuvres. La gloire de Rossini a, d'ailleurs, nui à la sienne. Outre les opéras déjà cités, il a donné *Andronico Didone* (1822-1823); *la Nitocri*, *la donna Caritea* (1825-1826); *Zaira*, etc.; et, plus récemment, *Statira* (1852), *la Violetta* (1853), *il Pelagio* au théâtre San Carlo de Naples, (1857), etc.

MERCADIER (Paul-Louis), théoricien musical français, né vers 1810, est connu par un *Essai d'instruction musicale à l'aide d'un jeu des gammes* (1855, in 8), couronné par le jury de l'Exposition universelle et adopté par le Conservatoire. Il lui a donné pour complément, en 1857, *Solfége simplifié* et *Essai sur l'étude de l'harmonie* (2 vol. in-8). Il a défendu sa méthode dans plusieurs brochures contre les partisans des méthodes de notation par chiffres de MM. Galin, Chevé, etc. Il a été décoré, comme officier de la garde nationale, en août 1848.

MERCEY (Frédéric Bourgeois de), peintre et littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, vers 1805, s'est formé, comme artiste, par de nombreux voyages. De 1829 à 1838, il visita l'Écosse, l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie, et fut ensuite attaché au ministère de l'intérieur comme chef de bureau dans le département des beaux-arts. En 1852, il passa au ministère d'État, avec le titre de chef de la même section. Il a dirigé, en 1855, avec M. P. de Chennevières, en qualité de commissaire général, la construction du Palais des beaux-arts de l'avenue Montaigne. En mars 1853, il fut élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du comte d'Houdetot. — Il est mort le 5 septembre 1860.

M. F. de Mercey a publié : *Tiel le Rêveur* (1834, 2 vol.), romans et tableaux de genre; *le Tyrol* (1835, 2 vol. avec pl.); *Scotia* (1841, 2 vol.), souvenirs et récits de voyages; *le Tyrol et le nord de l'Italie* (1836, 2 vol. gr. in-8 illustrés; 2ᵉ édit., 1845); *le Salon de* 1848, sous le pseudonyme de *La Genevais* (1848, in-18); *Burck l'étouffeur* (1857, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*); *Études*

sur les beaux-arts (1858, 3 vol. in-8); *la Toscane et le midi de l'Italie* (1858, 2 vol. in-8), une longue série d'articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans l'*Artiste* (1834-1857), etc.

Il a principalement exposé, depuis ses débuts au salon de 1831 : *le Palais ducal*, à Venise, *le Moulin de Magadino*, en Suisse, *le Pont de Laudek*, *Pâturage normand*, *Granville*, *Soleil couchant*, *Port de Gênes* (1831-1837); *Edimbourg Herbages normands* (1838); *les Marais Pontins*, *Vue de Florence*, *le Lac Majeur* (1839 et 1847); *les Environs de Terni*, *Défilé du Tyrol* (1848); *Vue d'Édimbourg*, *Étude de paysage* (1857), etc. Il avait reçu une 2e médaille en 1838, la décoration de la Légion d'honneur en 1843 et la croix d'officier en decembre 1855.

MERCIER (Jacques, baron), homme politique français, député, né en 1776, mort en mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Théodore MERCIER, né en 1804, entra, sous la dynastie de Juillet, dans l'administration et fut préfet de la Manche et de l'Oise. En 1852, il fut envoyé par la 2e circonscription de la Mayenne, au Corps législatif comme candidat du gouvernement. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 20 772 voix sur 24 293 votants. Membre du conseil général pour le canton est de la Mayenne. Il a été promu officier de la Légion d'honnuer en 1862.

MERCIER (Georges-Louis), ancien magistrat piémontais, a été successivement, jusqu'en 1860, avocat, intendant de Chambéry, conseiller à la Cour de cassation de Turin, et, en dernier lieu, à celle de Milan. En juin 1860, après l'annexion de la Savoie, il a été appelé à remplacer, à Paris, M. Pascalis, comme conseiller à la chambre civile de la Cour de cassation. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

MERCIER (Louis-Auguste), médecin français, né au Plessis-Saint-Jean (Yonne), en 1811, fut interne des hôpitaux, et reçu docteur à Paris en 1839; il a pris comme spécialité les maladies des voies urinaires. M. Mercier a été secrétaire de la Société anatomique. Il a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

On lui doit : *Recherches anatomiques, pathologiques, etc., sur les maladies des organes urinaires* (1841, in-8); *Recherches sur la nature et le traitement d'une cause fréquente et peu connue de rétention d'urine, etc.* (1844, in-8; 2e édit., 1848); *Recherches.... sur les rétrécissements de l'urètre* (1845); *Observations et remarques nouvelles sur le traitement des valvules du col de la vessie* (1847); *Explications de la maladie de J. J. Rousseau et de l'influence qu'elle a eue sur son caractère et ses écrits* (1859); et différents articles et mémoires (1835-1858).

MERCURI (Paul), ou MERCURY, graveur italien fixé en France, né à Rome, vers 1808, vint à Paris en 1832, et débuta à la fois comme peintre et comme graveur au Salon de 1834. Ses portraits passèrent inaperçus, mais sa planche des *Moissonneurs* fut très-remarquée, et il se donna dès lors à la gravure. Il exposa plusieurs fois avec le même succès, et retourna, en 1847, à Rome, où il est devenu professeur de gravure à l'Académie des beaux-arts, membre de l'Académie de Saint-Luc, ainsi que de plusieurs sociétés artistiques de l'étranger et, en dernier lieu, correspondant de l'Académie royale de Belgique (7 janvier 1857).

Il faut citer de cet artiste, dont la réputation est aussi française que ses œuvres : *les Moissonneurs* (1834); *Sainte-Amélie*, d'après Paul Delaroche (1838); *la Pia*, sujet original (1839); *la Vierge*, d'après Raphaël (1845); *le Tasse*, *Christophe Colomb*, pour les *Galeries historiques de Versailles* (1846); *Mme de Maintenon*, gravure miniature d'après l'émail de Petitot, pour l'*Histoire* de M. de Noailles (1848); des *portraits*, la plupart à la mine de plomb, et des sujets ou esquisses de Delaroche. Il a obtenu une 2e médaille en 1834, une 1re en 1838 et un rappel en 1859.

MERCX (Maurice DE), général Belge, né à Bruxelles, le 17 février 1781, mort à Bruxelles au mois d'août 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MÉRIEL (Paul), compositeur français, né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 4 janvier 1818, et fils d'acteurs, fit quelques études au milieu des voyages de sa famille, eut pour maître, à Lisbonne, Alessandro Napoleone, à Perpignan le maestro Somma, devint à Amiens deuxième chef d'orchestre au théâtre, et fit représenter le petit opéra de *Cornélius l'argentier*. Après un court passage à Avignon, il se fixa, vers 1847, à Toulouse, où il a composé et publié une grande symphonie, *le Tasse*, un oratorio, *Caïn*, et divers morceaux de musique de chambre. Il y a même fait jouer un grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, *l'Armorique*.

MÉRILHOU (Joseph), homme politique et magistrat français, ancien ministre, né le 15 octobre 1788, à Montignac (Dordogne), mort à Paris, le 18 octobre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MÉRIMÉE (Prosper), littérateur français, membre de l'Académie française, sénateur, né à Paris, le 28 septembre 1803, est le fils du peintre Mérimée, secrétaire de l'École des beaux-arts, à qui l'on doit un des plafonds des salles de sculpture au Louvre, et un *Traité de la Peinture à l'huile* (1830). Il fit son droit et fut reçu avocat, mais il ne plaida point, entra dans l'administration et s'occupa plus spécialement de littérature.

Après la révolution de 1830, le comte d'Argout, devenu ministre, le choisit pour secrétaire de son cabinet, puis le nomma successivement secrétaire du ministère du commerce, et chef de bureau au ministère de la marine. En 1831, il succéda à M. Vitet, comme inspecteur des monuments antiques et historiques de France, place qu'il abandonna un instant, pour rentrer au ministère, mais qu'il a reprise et gardée depuis. Il fit en France plusieurs voyages archéologiques dont il donna des relations : *Voyage dans le midi de la France* (1835, in-8); *Voyage dans l'ouest de la France* (1836, in-8); *Voyage en Auvergne et dans le Limousin* (1838), in-8; *Voyage en Corse* (1840, in-8); *Monuments historiques* (1843, in-4), rapport au ministre de l'intérieur; *Peintures de l'église Saint-Savin* (1844, in-folio), avec des dessins par Gérard Seguin. En 1840, dans un voyage en Espagne, il eut occasion de connaître la famille qui devait plus tard donner une impératrice à la France. Le gouvernement provisoire de 1848 le choisit pour l'un des commissaires chargés de l'inventaire des biens de la famille d'Orléans. Quelque temps après, lorsque les tribunaux eurent condamné par coutumace M. Libri, la fidélité de M. Mérimée à un ancien attachement le porta à récriminer contre la chose jugée dans deux lettres qu'inséra la *Revue des Deux-Mondes* et qui lui valurent, en police correctionnelle, une condamnation à l'amende et à quinze jours d'emprisonne-

ment. Il a été nommé sénateur en 1853. En 1844, il a remplacé Ch. Nodier à l'Académie française. Il est aussi membre libre de l'Académie des inscriptions. Le 12 avril 1860, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. Prosper Mérimée a fait de l'archéologie, de l'histoire et surtout des romans. Il trouva la célébrité, dès ses débuts, avec deux ouvrages apocryphes auxquels il ne mit point son nom : le *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole* (1825) et *la Guzla* (1827), recueil de chants illyriens attribués par lui à Hyacinthe Maglanowich. Le *Théâtre de Clara Gazul* précipita la révolution romantique en France, et, suivant l'expression d'un critique, M. Mérimée fut le Mazeppa d'une armée dont M. Victor Hugo fut le Charles XII. Il publia encore sous le voile de l'anonyme : *la Jacquerie* (1828), scènes féodales, suivie de *la Famille Carvajal* et la *Chronique du règne de Charles IX* (1829). Bientôt après, il signa *Tamango, la Prise de la redoute, la Vénus d'Ille, les Ames du purgatoire, la Vision de Charles XI, la Peste de Tolède, la Partie de trictrac, le Vase étrusque, la Double méprise, Arsène Guillot, Matteo Falcone, Colomba*, et d'autres nouvelles charmantes, publiées, de 1830 à 1840, dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, et plus tard réunies en volumes. Citons encore *Carmen* (1847, in-8). Tous ces petits romans présentent, sous une forme sobre et élégante, du mouvement et de l'intérêt. Il n'a donné au théâtre qu'une des pièces de *Clara Gazul : le Carrosse du Saint-Sacrement*, qui n'eut point de succès (1850).

Les autres ouvrages de cet écrivain sont une *Notice sur la vie et les ouvrages de Michel Cervantès* (1828), pour une édition de Don Quichotte; *Essai sur la guerre sociale* (1841, in-8); *Histoire de don Pèdre Ier, roi de Castille* (1843, in-8); *Épisode de l'histoire de Russie : les Faux Démétrius* (1854, in-8); *Mélanges historiques et littéraires* (1855, in-8); une *Introduction* aux *Contes et poëmes de la Grèce moderne* de Marino Vreto (1855); des éditions nombreuses d'auteurs français et des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, notamment *le Salon de* 1839, dans la *Revue archéologique*, dans la *Revue contemporaine*, dans le *Plutarque français*, le *Globe*, le *Constitutionnel*, le *Moniteur*, l'*Histoire des villes de France*, etc.

MÉRITENS (Mme DE). Voy. ALLART (Hortense).

MERIVALE (Hermann), économiste anglais, né vers 1804, s'était déjà fait remarquer par quelques ouvrages historiques lorsqu'il fut nommé professeur titulaire de la chaire d'économie politique fondée à l'université d'Oxford par M. Drummond. Quelques-uns de ses cours ont été publiés, entre autres : *Cinq leçons sur les principes de la charité légale appliquée à l'Irlande* (Five lectures on the principles of a legislative provision for the poor in Ireland; 1838, in-8); *Leçons sur la colonisation et les colonies* (Lectures on colonisation and colonies; Londres, 1841, 2 vol. in-8), l'ouvrage le plus complet sur cette matière en Angleterre. En histoire il a écrit : *les Romains sous les empereurs* (1850-1851, 4 vol. in-8), et *la Chute de la république romaine* (1853, in-8).

MERLE D'AUBIGNÉ (Jean-Henri), théologien et littérateur suisse, est né aux Eaux-Vives, faubourg de Genève, le 16 août 1794, d'une famille de protestants français, chassés de Nîmes par la révocation de l'édit de Nantes, et dont l'origine remonte à l'historien Agrippa d'Aubigné. Il suivit les cours de l'Académie de Genève, étudia la théologie, se consacra, en 1817, au ministère évangélique, et, après avoir complété ses études aux universités de Leipsick et de Berlin, fut pendant cinq années pasteur de l'église française réformée de Hambourg, puis, de 1823 à 1831, président du consistoire de l'église protestante française et allemande de Bruxelles. Il devint ensuite professeur de théologie historique à l'École de théologie évangélique de Genève, et reçut en outre la direction de cet établissement.

Les écrits les plus importants de M. Merle d'Aubigné sont : *Histoire de la réformation au* XVIe *siècle* (Paris, 1835-1853, 5 vol. in-8; nouvelle édit. 1861-1862, 5 vol. in-18), qui a été réimprimée trois fois en France et dont une traduction anglaise s'est vendue à plus de 200 000 exemplaires; *le Protecteur, ou la république d'Angleterre aux jours de Cromwell* (Paris, 1848, in-8); *Germany, England and Scotland, or Recollections of a Swiss minister* (Londres, 1848, in-8); *Trois siècles de luttes en Écosse, ou deux rois et deux royaumes* (Paris, 1850, in-18); *l'Ancien et le ministre* (1856); *Caractère du réformateur et de la réformation de Genève* (1862, in-8); *Histoire de la réformation en Europe, au temps de Calvin* (1862, tom. I-II, in-8), etc. M. Merle d'Aubigné a fourni des articles à divers recueils périodiques, notamment aux *Archives du christianisme*.

MERLET (Gustave), professeur et littérateur français, né à Paris, le 7 octobre 1829, fit ses études aux colléges Stanislas et Charlemagne, et remporta au concours général, entre autres prix, ceux de discours français, en rhétorique, et de dissertation latine, en philosophie. Entré à l'École normale en 1848, dans la même promotion que MM. About, Taine, etc., il fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1851, et alla professer la troisième au lycée de Douai. Rappelé à Paris en 1856, il fut successivement nommé professeur de troisième et de seconde au lycée Charlemagne, puis de rhétorique au lycée Louis le Grand.

M. G. Merlet a publié, dans divers journaux et revues, des articles de critique littéraire, qui lui ont fait une réputation d'écrivain spirituel et ingénieux, et qu'il a réunis en volumes sous ces titres : *les Réalistes et les Fantaisistes* (1861, in-18); *les Portraits d'hier et d'aujourd'hui* (1863, in-18); *Causeries sur les femmes et les livres* (1865, in-18), etc. Les recueils auxquels il a collaboré sont : *l'Indépendant* de Douai, *le Journal de l'instruction publique*, *la Revue européenne*, *la Revue française*, et plus récemment, *la France*. *

MERLEY (Louis), sculpteur français et graveur en médailles, né à Saint-Étienne (Loire), le 7 janvier 1815, vint à Paris en 1838, suivit les ateliers de Galle, de David et de Pradier, entra, l'année suivante, à l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix de gravure en médailles au concours de 1843, sur ce sujet : *Arion sauvé par un dauphin*. Dans cet intervalle, il avait envoyé, comme sculpteur et comme graveur, aux salons, de 1840 à 1842, entre autres œuvres, plusieurs *Bustes* et la médaille de *Saint-Étienne*. De retour d'Italie, en 1848, il se renferma dans la gravure en médailles. Nous citerons : *les Villes d'Algérie faisant leur soumission à la France*, les *Têtes* et *revers de la république française*, ou type des monnaies d'or de la révolution de Février; divers *portraits-médaillons* (1849-1850); la médaille du *maréchal Bugeaud*, pour la Commission des monnaies; la *Découverte de Ninive* et la *Pacification de l'Algérie*, pour le ministère d'État (1853). Ces trois dernières médailles ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec les nouvelles médailles du *chemin de fer de Paris à la Méditerranée*, pour le ministère d'État, et du

chemin de fer de ceinture, celles de *l'Agriculture* et de la *statue de Napoléon Ier*, à Lyon, d'après le comte de Nieuwerkerke. Il a envoyé au salon de 1857 l'*Emprunt des 500 millions*, médaille commémorative, à celui de 1861, huit *Portraits, médaillons et camées*, et à celui de 1863, une *médaille commémorative du voyage de la reine d'Angleterre en France*, et une *médaille commémorative du Traité de commerce entre la France et l'Angleterre*. Citons encore de lui, un groupe représentant *la Justice, la Vérité et la Force*, destiné au Palais-de-Justice de Saint-Étienne, etc.

M. Louis Merley a obtenu le premier prix au concours des monnaies de 1848, une 2e médaille en 1851, trois rappels 1857, 1861, 1863, et une mention en 1855.

MERLIEUX (Louis-Parfait), sculpteur français, né à Paris, le 27 novembre 1796, fut élève de Roman et de Cartellier; il avait achevé, en 1821, un groupe en bronze ayant pour sujet *Hercule étouffant Antée*, lorsque, l'année suivante, il entra au Muséum d'histoire naturelle pour reproduire les formes perdues des animaux antédiluviens : il acquit rapidement, sous la direction de Cuvier, les connaissances nécessaires, et ce fut par ses soins intelligents que furent rétablies les nombreuses espèces fossiles qui enrichissent la galerie de paléontologie. Il ne négligea pas toutefois la sculpture artistique, et exposa successivement *l'Enfant qui veut prendre un lézard* (1824); les bustes de *Latreille*, de *Cuvier* (1833); celui de *Soufflot*, placé à la bibliothèque Sainte-Geneviève; *Capanée foudroyé* (1837); *l'Éloquence;* les trois *Archanges* de la fontaine Notre-Dame; etc.

MERLIN (Romain), bibliographe français, né à Montfort-l'Amaury, le 13 mars 1793, et fils d'un savant libraire et bibliophile, seconda son père dans son commerce, puis s'occupa de littérature grecque et de philologie. Successivement conservateur du dépôt de la librairie et sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur, il est devenu, en 1852, conservateur des souscriptions au ministère d'État. M. Merlin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : la traduction des *Aventures d'amour de Parthénius*, dans les *Romans grecs* de Paul-Louis Courier dont il était l'éditeur (1822); des *Réflexions impartiales sur le catalogue des livres de la Bibliothèque royale* (1847); la *Table systématique du Journal de la librairie* (1848); un certain nombre de *Catalogues* de bibliothèques importantes (1832-1845); et tout récemment : *Calligraphie, gravure, cartes à jouer, reliure*, etc. (1857), in-18), rapport sur l'Exposition universelle de 1855.

MÉRODE (Philippe-Félix-Balthasar-Othon-Ghislain, comte DE), homme d'État belge, né à Maestricht, en 1791, mort le 7 février 1857. Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Un de ses fils, M. Charles-Werner-Ghislain de MÉRODE, né en France, le 13 janvier 1816, a été député du Doubs de 1846 à 1848, représentant du Nord à la Législative, député du Nord en 1852, et s'est démis de son mandat en 1853.

Le second, M. Frédéric-Xavier-Ghislain de MÉRODE, né le 15 mars 1802, servit quelque temps comme officier dans l'armée belge, fit en cette qualité deux campagnes en Afrique et fut décoré de la Légion d'honneur en 1846. Entré dans les ordres, il est devenu camerier secret, grand échanson du pape et ministre des armes. C'est lui qui, en 1860, détermina le général Lamoricière à se mettre à la tête de l'armée pontificale. On lui attribue, à partir de cette époque, une grande influence sur les relations du pape avec le gouvernement français. Les premiers mois de l'année 1861 furent marqués par des discussions très-vives de M. de Mérode avec le général de Goyon, qui, dit-on, à la suite de l'une d'elles, aurait déclaré qu'il « le souffletait moralement, » et qui, du reste, ne voulut plus dès lors traiter directement qu'avec le cardinal Antonelli.

Le chef actuel de la famille est le comte Charles-Antoine-Ghislain de MÉRODE, neveu du comte Félix, né le 1er août 1824. Il est marquis de Westerloo, prince de Rubempré et grand d'Espagne. Depuis 1850, il est membre de la Chambre des Représentants. La famille de Mérode est alliée à celles d'Egmont, de Hornes, de Montmorency, de Brederode, de Holstein, d'Oldenbourg, de Rohan-Montauban, de Nassau, d'Aremberg, de Grammont, de Hohenzollern, de Montalembert, de Talleyrand, de Grimaldi, de Lévis-Mirepoix, etc.

MERRUAU (Charles), administrateur français, né vers 1805, fit de bonnes études au petit séminaire de Paris, entra ensuite au grand et en sortit pour embrasser la carrière de l'enseignement; il enseigna les humanités à Tulle, la rhétorique à Évreux (1830) et l'histoire à Metz, à Louis-le-Grand et à Bourbon (1833). Peu de temps après, il quitta l'université et devint rédacteur en chef du *Temps*, auquel il collaborait déjà; puis il passa, en la même qualité, au *Constitutionnel*, à la tête duquel il se trouvait encore en 1849. Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, il avait été appelé par M. Cousin à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. A partir de 1850, il occupa celles de secrétaire général à la préfecture de la Seine. Il a été nommé conseiller d'État le 16 février 1861, et, au mois de mai suivant, membre du conseil municipal de Paris et de la commission départementale de la Seine. Décoré le 10 décembre 1850, il a été promu officier de la Legion d'honneur le 10 août 1854.

Son frère, M. Paul MERRUAU, qui a été longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*, a traduit de Wahs. Irving (voy. ce nom) les *Voyages et aventures de Christophe Colomb* (1833, in-12) et publié *les Convicts en Australie* in-16).

MERSON (Louis-François), écrivain militaire français, né vers 1795, fit, dans la cavalerie, les dernières guerres de l'Empire; parvenu au grade de major dans un régiment de dragons, il exerça jusqu'en 1855 les fonctions de commissaire impérial près le conseil de guerre de la 18e division militaire. Il a été décoré en 1841. On a de lui deux volumes de vers : *Scholies militaires* (1838), et *Poésies militaires* (1841); une *Étude sur l'art de la guerre du grand Frédéric* (1851), et de nombreux articles de critique ou d'histoire dans le *Moniteur de l'armée*.

MÉRY (Joseph), poëte français, né aux Aygalades et non à Marseille, le 21 janvier 1798, commença le latin sous un vieux prêtre, dans la maison paternelle, et acheva ses études à Marseille. Il y fut témoin des massacres qui signalèrent la rentrée des Bourbons, et se jeta dans le parti bonapartiste, confondu, sous la Restauration, avec le parti libéral. Une satire en vers, publiée, vers 1820, contre l'abbé Elicagaray, le fit connaître en lui attirant quinze mois de prison. Après un premier voyage à Paris, il devint, à Marseille, sous la direction d'Alphonse Rabbe, un des plus actifs rédacteurs du *Phocéen*, qui faisait au pouvoir une violente opposition. Bientôt il fonda lui-même *la Méditerranée*, et ces deux feuilles se réunirent

plus tard sous le nom de *Sémaphore*. En 1824, il vint se fixer à Paris, où Rabbe l'occupa d'abord à des traductions latines devant servir à son *Histoire des papes*. Mais M. Méry, ayant connu M. Soulé, alors directeur du *Nain jaune*, obtint d'entrer à la rédaction de ce journal, et y prit bientôt, grâce au succès de ses articles, la première place.

C'est à cette époque que M. Méry se lia avec Armand Carrel, MM. Victor Hugo et Barthélemy. Ce dernier, qui avait des rancunes particulières contre le gouvernement, les associa aux haines politiques de M. Méry, et les deux poëtes publièrent leurs premières satires, *les Sidiennes*. En 1826, parut *la Villéliade*, que l'éditeur leur paya 25 000 fr.; honorée d'un article dans le *Constitutionnel*, elle émut le public, et contribua avec *Rome à Paris*, *la Corbiéréide* et *la Censure*, publiées six mois après, à la chute du ministère. MM. Méry et Barthélemy se virent aussitôt recherchés par toutes les célébrités de l'époque.

Renonçant à la satire, sous le ministère réparateur de M. de Martignac, ils écrivirent leur *Napoléon en Égypte*. Mais, quand M. de Polignac arriva au pouvoir, *la Peyronnéide* et *la Guerre d'Alger* répondirent aux provocations des ultra-royalistes, et précédèrent de bien peu la révolution de Juillet. M. Méry prit les armes pendant les trois jours, et chanta la victoire dans un poëme, *l'Insurrection*, et dans une hymne, *la Tricolore*, dont M. Halévy composa la musique.

Déçu bientôt dans ses espérances, il se promit de renoncer à la politique, et se retira quelque temps à Marseille. Mais M. Barthélemy, qui venait d'annoncer sa *Némésis*, comme le « journal en vers d'un seul homme, » le rappela à Paris pour partager le travail. Il eut donc sa part dans ces mille traits vigoureux et méchants qui, grâce à la franchise du rhythme, restèrent pour longtemps attachés à de grands noms (1831). Mais l'année suivante, la *Némésis*, trop pauvre pour payer au trésor un cautionnement de 100 000 fr., cessa de paraître, et M. Méry partit pour l'Italie, où l'appelaient la reine Hortense et les exilés de la famille impériale.

Il n'était encore connu, comme prosateur, que par un roman, *le Bonnet vert;* il rapporta de son voyage une foule de notes qu'il transporta dans une suite de romans ou de nouvelles : *Scènes de la vie italienne* (1837, 2 vol. in-8) ; *Un Amour dans l'avenir* (1841, 2 vol. in-8); *Van Dyck au palais Brignola*, *les Adeptes de l'immortalité*, *l'Ame transmise*, *la Comtesse Hortensia* (1844); *Saint-Pierre de Rome*, *Sémiramide*, etc., et plus récemment *la Juive au Vatican*. A la suite d'un voyage en Angleterre, il publia *les Nuits de Londres* (1840). Puis, sans avoir vu l'Inde ni l'Amérique, il les peignit dans trois romans publiés par *la Presse : Héva*, *la Guerre du Nizam*, *la Floride*, qui parurent ensuite en volumes. Il esquissa aussi le pays inconnu de la Chine dans *Anglais et Chinois* (1843).

On a encore de M. Méry, soit en feuilletons, soit en volumes, souvent réimprimés sans indication d'éditions : *la Ferme de l'orange*, *Une Conspiration au Louvre*, *la Circé de Paris*, *Une Veuve inconsolable*, *Adrienne Chenevier*, *les Deux enseignes*, *le Transporté*, *Un Mariage de Paris*, *les Damnés de Java*, *le Carnaval de Paris*, *Salons et souterrains de Paris*, *Saint-Pierre de Rome*, *les Étrangleurs de l'Inde* (1858); *Ursule* (1860, in-12), etc. Il a écrit dans *le Figaro*, *la Mode*, *le Mousquetaire* et une foule d'autres feuilles.

Enfin, M. Méry a fait plusieurs pièces de théâtre : *l'Univers et la maison*, comédie en cinq actes et en vers; *le Vrai club des femmes*, *la Bataille de Toulouse*, *Guzman le brave*, *Frère et sœur* (1854-1856), drames en cinq actes, le dernier avec M. Lopez ; *le Mari enlevé*, vaudeville (1856); *l'Essai du mariage* (Théâtre-Français); *Être présenté* (théâtre de Bade, 1861) ; *Valse et menuet*, opéra comique en un acte (Ems, août 1865), et diverses autres pièces pour les théâtres de villes d'eaux. Il a réuni un certain nombre de ses pièces sous ce titre : *Théâtre de Salon* (1861, in-18). Il a collaboré avec M. Hadot au libretto d'*Herculanum*, grand opéra (1859), et traduit celui de *Sémiramis* (1860).

Parmi ses poésies, il faudrait encore citer, depuis le recueil des *Mélodies poétiques* (1853), in-18), toute une suite de poésies de circonstance, rapides improvisations inspirées par les événements politiques et militaires, lues solennellement dans les théâtres ou mises en musique sous le nom de *Cantates*. Parmi les poëmes de ce genre, on a remarqué celui intitulé : *Napoléon en Italie* (1859, gr. in-8).

M. Méry a la réputation d'être doué d'une rare facilité. Il passe pour improviser à volonté un roman ou un drame, comme il invente ou devine un pays. On vante particulièrement, dans ses vers, la netteté du rhythme et la richesse extraordinaire des rimes. Ses panégyristes le disent aussi mathématicien, et lui ont fait la réputation d'un esprit universel. Il passe en outre dans les salons pour un des plus spirituels causeurs de notre temps. Son style brille par un éclat et une couleur qui répond bien à la vivacité toute méridionale de son imagination. Il a été nommé, le 9 août 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

MÉRY (Louis), frère du précédent, né à Marseille, le 2 juin 1800, s'est aussi tourné de bonne heure vers la littérature. Membre de la Société de statistique de Marseille et, dès 1827, son président, il a surtout publié des recherches d'un intérêt local. On cite notamment : *Histoire de Provence* (1830, in-8) ; *le Choléra à Marseille, seconde invasion*, etc. (1837, in-8), avec M. Franc; *Chroniques de Provence* (1838-1840, 2 vol. in-8); *le Siege de Marseille par le connétable de Bourbon* (1841, in-8) ; *Histoire analytique et chronologique des actes et délibérations du corps et du conseil de la municipalité de Marseille* (1842-1845, 4 vol. in-8), avec M. F. Guindon.

MESLIN (Jacques-Félix), général français, député, né à Briquebec (Manche), le 1er mars 1785, partit comme soldat l'an x, fut nommé sous-lieutenant à la suite du combat d'Essling (1809). A Wagram, il commanda une batterie qui causa beaucoup de mal à l'ennemi, enleva huit pièces de canon à Polotsk (1812), et la fermeté qu'il déploya en Russie à l'arrière-garde du général Maison le fit passer chef d'escadron. A la bataille de Leipsick, il s'empara du village de Wachau, y fut grièvement blessé et eut trois chevaux tués sous lui (1813). Plus tard, il se trouva à Fleurus et à Waterloo, où il repoussa quatre attaques de l'ennemi.

Licencié en 1815, M. Meslin ne put rentrer au service qu'en 1819 ; il prit part à la guerre d'Espagne (1823) et montra une grande bravoure au blocus de Saint-Sébastien. Colonel en 1829, il fit la campagne de Belgique dans la division Sébastiani, et reçut, en 1835, le grade de maréchal de camp et le commandement de la Manche. Nommé lieutenant général le 20 avril 1845, il fut mis à la retraite en 1848 et placé dans le cadre de réserve l'année suivante. Maire de Valognes, membre du conseil général de la Manche pour le canton de Barneville, il a été, en 1852, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Manche.

Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 21 934 voix sur 23 632 votants. Le général Meslin a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 septembre 1860.

MESNARD (Jacques-André), magistrat français, membre de l'Institut, sénateur, né à Rochefort, le 11 novembre 1792, mort le 24 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. — Son fils, M. Léonce MESNARD, nommé maître des requêtes au conseil d'État, a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

MESNARD (Paul), littérateur français, ancien professeur, né à Paris le 9 août 1812, fut agrégé des classes de lettres et docteur ès lettres en 1832, et successivement professeur au collège d'Auch, et aux collèges Charlemagne et Saint-Louis, à Paris. En 1844, le roi Louis-Philippe lui confia l'éducation de son petit-fils, le duc Philippe de Wurtemberg, fils de la princesse Marie d'Orléans. A la fin de l'année 1848, il rentra dans l'Université comme agrégé en disponibilité, et, en 1852, quoiqu'il n'eût pas encore été réintégré dans ses fonctions actives, il fut considéré comme démissionnaire, pour refus de serment. Depuis, il a été, pendant quelques années, maître de conférences à Sainte-Barbe.

M. Mesnard a publié, en 1857, une *Histoire de l'Académie française* (in-8). En 1859, il recueillit les *Œuvres d'Hippolyte Rigault* (4 vol. in-8). Il est auteur de la *Notice* qui fut placée en tête des *Conversations littéraires* du même écrivain, publiées un peu auparavant. En 1861, il édita pour la première fois les *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, par le duc de Saint-Simon, avec une introduction. En 1861, il écrivit la *Notice biographique sur Mme de Sévigné* pour la nouvelle édition de M. Monmerqué, dans la grande *Collection des grands écrivains de la France*, publiée par M. A. Regnier. En 1863, il a donné une traduction en vers de l'*Orestie d'Eschyle*, avec avant-propos et introduction (in-8).

MESNARD (ADLER). Voy. ADLER-MESNARD.

MESNIER (Alexandre), littérateur français, est né le 15 mars 1811, à Lisieux (Calvados). Après avoir succédé à Sautelet comme libraire-éditeur à Paris, il embrassa la carrière des lettres et fournit plusieurs romans au *Siècle* sous le nom de *Paul Ferney*; il rédigea aussi pour *la Mode* des articles de critique littéraire. Nous citerons de lui : *Une chaîne d'argent* (1841); *Joies et pénitences* (1844); *Aimer à la folie* (1845); *Myrtile* (1848); *le Corps et l'âme* (1849); *la Brune Thérèse* (1850); *Hermine Sénéchal* (1852), etc.

MÉSONAN (Séverin-Louis-Marie-Michel LE DUFF DE), officier français, ancien député, sénateur, né à Quimper (Finistère), le 10 décembre 1781, était employé depuis 1800 dans l'administration de la marine, lorsqu'il entra en 1809 dans l'armée de terre, en échangeant le grade de quartier-maître contre celui de lieutenant au 45e de ligne. Un mois après, il fut compris dans la capitulation de Flessingue et resta jusqu'en 1814 prisonnier des Anglais. Après avoir été mis en demi-solde à la seconde rentrée des Bourbons, il fut admis dans le corps royal d'état-major (1819), fit la guerre d'Espagne comme aide de camp du général Bourke, et ne passa chef d'escadron qu'en 1831. Quelques années plus tard, il était mis à la retraite (1837).

S'attachant dès lors à la fortune du prince Louis-Napoléon, M. de Mésonan fut chargé de gagner à la même cause plusieurs officiers supérieurs. La Cour des Pairs le condamna à quinze ans de détention pour sa participation à la tentative de Boulogne (1840). Mis en liberté par le gouvernement provisoire, après la révolution de Février, M. de Mésonan servit avec ardeur la politique de l'Élysée, reçut diverses missions particulières et devint, à la suite du coup d'État, député de Quimper au Corps législatif. Il a été nommé sénateur le 9 juin 1857. Il a été élu membre du conseil général du Finistère. M. de Mésonan a été promu, le 15 août 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

MESSAROS (Lazare), général hongrois, né à Boja (Hongrie), le 20 février 1796, d'une famille noble, fut destiné à l'état ecclésiastique, puis au barreau; mais, entraîné dans le mouvement de 1813, il fit, comme lieutenant dans les volontaires hongrois, trois campagnes et passa après la paix comme sous-lieutenant de cavalerie dans l'armée régulière. Il acquit lentement ses divers grades. Colonel du 5e hussards à l'armée d'Italie en 1845, il avait gagné la confiance et l'estime du maréchal Radetzky, quand éclata la révolution de Milan, suivie bientôt de la révolution de Hongrie. Après avoir pris part à la retraite de Vérone et au combat de Sainte-Lucie, il fut appelé par le comte Batthyanyi à prendre, dans son cabinet, le portefeuille de la guerre. Il fallut une lettre autographe de l'empereur d'Autriche pour l'y décider et lui donner l'assurance qu'il ne se rendait pas coupable de trahison. Il fit partie de la fraction modérée du ministère.

Député de sa ville natale à l'Assemblée nationale de Pesth, il blâma la révolution d'Italie, combattit l'idée de la secourir (29 juillet), puis se prononça contre la formation d'une armée hongroise distincte, contre l'abolition des couleurs nationales, etc., et se vit accusé de trahison par les révolutionnaires. Il prit le parti d'aller combattre dans les rangs de l'armée. Il réorganisa ou créa plusieurs corps, commandant lui-même celui des Carpathes. Battu à Kaschau en janvier 1849 par le général Schlick, il laissa le commandement à Klapka et suivit le gouvernement à Debreczin, où il déploya, comme ministre de la guerre, une prodigieuse activité. Après la déclaration d'indépendance du 14 août, il se retira du cabinet Szemere (voy. ce nom); mais dès le 2 juillet, M. Kossuth, pour l'opposer à Gœrgei, lui rendit son poste de ministre de la guerre avec le titre de généralissime des armées hongroises. De nouvelles combinaisons lui firent perdre l'un et l'autre en quelques jours; il se contenta de servir, comme chef d'état-major de M. Dembinski, à l'armée de la Theiss, prit part aux batailles de Szœveg et de Temeswar, et, après la catastrophe de Vilagos, se retira avec son général en chef sur le territoire turc, où il partagea les vicissitudes de l'émigration hongroise. Dans l'été de 1851, il s'embarqua à Kutahia avec M. Kossuth pour l'Angleterre, d'où il passa en France. Après le coup d'État du 2 décembre, il se réfugia dans l'île de Jersey et de là fit voile pour l'Amérique. Jugé par une commission militaire, il avait été pendu en effigie avec tous ses amis.

Soldat et administrateur, M. Messaros se faisait remarquer en outre par une éloquence originale qui l'avait rendu populaire à l'Assemblée. Étant au service, il se livra à des études économiques et publia plusieurs brochures sur le mûrier, l'éducation des vers à soie, le commerce des vins, les banques agricoles, etc. Elles passent pour être écrites en excellent style hongrois, et elles lui valurent le titre de membre honoraire de l'Académie de Pesth.

MESTRO (Henri-Joseph), administrateur français, né le 8 novembre 1804, mort le 28 avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

METAXAS (André, comte), homme d'État grec, né en 1796, dans l'île de Céphalonie, d'une des plus anciennes familles de l'aristocratie ionienne, passa en Grèce dès le début de l'insurrection (1821), et s'y fit remarquer à la tête d'un corps de troupes levé à ses frais. Rappelé par le gouvernement ionien, et menacé de la confiscation de ses biens, il subit cette rigueur plutôt que d'abandonner la cause nationale. Son désintéressement et quelques succès militaires, notamment à l'affaire de Lala (1822), lui valurent la confiance et l'estime des principaux chefs de la révolution. Porté, à diverses reprises, à la tête du gouvernement, il prit part, pendant toute la durée de la guerre de l'indépendance, aux événements les plus importants. Ministre du gouvernement provisoire dès 1822, il fut député de la Grèce au congrès de Vérone. Sous le gouvernement de Capo d'Istria et de son frère, le comte Augustin, son influence s'accrut, et après le renoncement de ce dernier, il fit partie de la commission administrative des sept (1832-1833). Depuis la régence bavaroise, il servit surtout le gouvernement par des missions à l'étranger. Cependant il fit partie, en 1841, du cabinet mixte formé par M. Maurocordato (voy. ce nom). En 1843, il fut un des chefs du mouvement constitutionnel, et présida, pendant quelque temps, le nouveau cabinet. Il a occupé plusieurs fois le ministère des finances. En 1849, le roi lui décerna le grade de général, en récompense de ses anciens services, et, en 1850, il le choisit pour ministre à Constantinople. M. Metaxas a conservé ce poste jusqu'à la rupture des relations diplomatiques entre la Turquie et la Grèce, à la suite des événements de l'Épire et de la Thessalie. Chef du parti napiste, il était devenu membre du sénat du royaume. En 1859, il était sorti de sa retraite pour former, dans des circonstances assez critiques, un ministère populaire. — Il est mort en 1860.

METHFESSEL (Albert-Gottlieb), compositeur allemand, né le 28 septembre 1786, à Stads-Ilm, et fils d'un artiste, joua en public dès l'âge de dix ans. Compositeur précoce, il était encore au collége, quand il publia un *Recueil de chansons*. Du lycée de Rudolstadt, où il resta sept ans (1800-1807), il passa à Leipsick, pour y étudier la théologie. Une pension du prince de Schwarzbourg-Rudolstadt (1809) lui permit d'aller à Dresde pour s'occuper d'études musicales et du chant. Il devint, en 1811, maître de musique de ce prince. En 1816, il s'établit à Brunswick, et, en 1822, à Hambourg, où il se fit de la réputation comme professeur. Il fonda, en 1823, la Société de chant de Hambourg, qui existe encore. En 1832, le duc de Brunswick le nomma maître de sa chapelle. M. Methfessel occupa dix ans cette place, qu'un accès de surdité le força de quitter en 1842.

M. Methfessel n'a guère été populaire qu'en Allemagne, où l'on goûte beaucoup ses *Quatuors à quatre voix d'hommes* et ses *Chansons d'étudiants*. Son *Commersbuch*, recueil des meilleures compositions de ce genre, est très-répandu dans toutes les universités. On a de lui d'autres ouvrages, plus sérieux quoique peu connus, entre autres : un *Cycle de chants d'église pour chœur d'hommes*; un *Oratorio, la Jérusalem délivrée*; et un opéra, *le Prince de Basra*.

METHUEN (Frédéric-Henry-Paul METHUEN, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, est fils d'un député des Communes créé pair en 1838. Il servit quelque temps aux gardes et dans l'infanterie, donna sa démission en 1842, et prit, en 1849, la place de son père à la Chambre des Lords, où il se rangea dans les rangs du parti libéral. Député-lieutenant du comté de Wilts, depuis 1852, il a été nommé aide de camp de la reine en 1859. De son mariage avec miss Sanford (1844) il a eu sept enfants, dont l'aîné, Paul-Sanford METHUEN, est né en 1845.

METTERNICH (Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince DE), né à Coblentz, le 15 mai 1773, célèbre diplomate autrichien, mort à Vienne le 11 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

METTERNICH (Richard-Clément-Joseph-Lothaire-Hermann, prince de), fils du précédent, né à Vienne, le 7 janvier 1829, fut élevé sous les yeux de son père, qu'il suivit, en 1848, à l'étranger. Il passa avec lui deux années à Londres, une année à Bruxelles et fut initié par lui à la diplomatie. Il débuta dans cette carrière comme attaché à la légation d'Autriche à Paris, le 2 décembre 1852, et fut promu secrétaire de légation lors de la conclusion du traité du 2 décembre 1854. Il a été accrédité auprès de la cour de France, comme ambassadeur extraordinaire, lors de la reprise des relations diplomatiques entre les deux empires (fin 1859). Il a été nommé, le 18 avril 1861, conseiller héréditaire de l'empire d'Autriche, et conseiller intime en novembre 1864. Le prince Richard de Metternich-Winneburg a épousé, le 30 juin 1846, la princesse Pauline Sandor, née le 26 février 1836, dont il a eu une fille, née le 17 mai 1857.

MEUNIER (Victor), publiciste français, né vers 1810, débuta dans *l'Écho du monde savant*, et prit part à diverses publications scientifiques et sociales. Il dirigea, en 1842, le *Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle*, et peu après la *Revue synthétique*, travailla ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Il a rédigé jusqu'en 1855 le feuilleton scientifique de *la Presse*. A cette époque, il fonda *l'Ami des sciences*, auquel il a joint depuis, avec le concours de Mme Meunier, *la Presse des enfants*. M. Victor Meunier est chargé du bulletin scientifique de plusieurs autres journaux, notamment du *Siècle*, puis de l'*Opinion nationale*.

On a encore de lui : *Embryogénie comparée* (1837, in-4), rédigée avec M. Gerbe, d'après un cours de M. Coste; *Histoire philosophique des progrès de la zoologie générale* (1839, t. I, in-8); *Jésus-Christ devant les conseils de guerre* (1848; 3e édit., 1849), simple extrait de *la Démocratie pacifique*, qui a fait le bruit d'un volume, a été traduit en plusieurs langues, et expressément interdit à Gênes par l'autorité ecclésiastique; *l'Apostolat scientifique* (1859), etc.; un grand nombre d'articles ou extraits, tels que : *Union démocratique et sociale*, *les Cités ouvrières*, *les Tables tournantes et parlantes* (1854); *Essais scientifiques* (1851-1858, 3 vol.).

MEUNIER (Louis-Arsène), écrivain pédagogique français, né vers 1805, entra de bonne heure dans l'instruction primaire, devint directeur de l'École normale d'Évreux, et vint diriger à Paris, en 1845, un pensionnat qu'il quitta, en 1848, pour se livrer à la politique.

On a de lui : *Grammaire française* (Évreux, 1838); *Enseignement simultané* (Ibid., 1841); *Caractères et portraits des enfants* (1846); *Défense des institutions laïques contre les attaques du*

clergé (1847); *les Frères de l'École chrétienne devant la loi* (1848); *Aux curés de campagne* (1850); *Du Rôle de la famille dans l'éducation* (1856), etc.

MEURICE (François-Désiré-Froment), artiste orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, mort le 17 février 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MEURICE (François-Paul), romancier et auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris, en février 1820, fit d'excellentes études au collége Charlemagne et commença son droit. Il débuta, dès 1842, en faisant représenter à l'Odéon *Falstaff* d'après Shakspeare, en trois actes et en vers, avec MM. Th. Gautier et Vacquerie. Il donna au même théâtre, avec ce dernier : *le Capitaine Paroles* (1843), en un acte et en vers, aussi d'après Shakspeare, puis une imitation de l'*Antigone* de Sophocle, qui fut un événement littéraire. En 1847, il signa, avec M. Dumas, une traduction, en cinq actes et en vers, de l'*Hamlet* de Shakspeare, représentée avec succès au Théâtre-Historique, et collabora, sans signer, à plusieurs romans du même auteur : *Ascanio*, *Amaury*, *les Deux Diane*, etc.

En août 1843, M. Paul Meurice, dévoué aux idées démocratiques, devint rédacteur en chef de l'*Événement*, journal de M. Victor Hugo, son beau-frère, et en 1851, fut condamné, comme gérant, à neuf mois de prison pour le fameux article de M. Victor Hugo fils, sur la peine de mort.

M. Paul Meurice a encore donné au théâtre : *Benvenuto Cellini* (1852), drame en cinq actes, spécialement fait pour l'acteur Mélingue; *Schamyl* (1855); *Paris*, drame cyclique (1855), joués tous trois à la Porte-Saint-Martin; *l'Avocat des pauvres* (1856), drame en cinq actes, à la Gaîté; *Fanfan la Tulipe*, *le Maître d'école*, *le Roi de Bohême et ses sept châteaux*, *les Beaux messieurs de Bois-Doré*, en collaboration avec G. Sand, *François les bas bleus*, drame à grand spectacle (Ambigu, 1858-1863). Il a encore donné en collaboration avec G. Sand, *le Drac*, pièce fantastique (Vaudeville, 1864). Il faut encore citer de lui deux romans : *les Tyrans de village* et *la Famille Aubry*, publiés dans *le Siècle* et *la Presse*, en 1853, et réimprimés en volume; puis des poésies dans la *Revue de province et de Paris*.

MEUSNIER (Mathieu). Voy. MATHIEU-MEUSNIER.

MEXIQUE (Empereur du). Voy. MAXIMILIEN.

MEYENDORFF (Pierre, baron DE), diplomate russe, né vers 1790, descend d'une famille noble originaire de la Saxe. Fils d'un général de cavalerie, il fit la campagne de 1812 comme officier d'état-major, et entra, après la paix, dans le service diplomatique. D'abord secrétaire de légation à Madrid, puis conseiller d'ambassade à Vienne, il fut, en 1832, nommé ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Transféré à Berlin, en 1829, avec le titre d'ambassadeur, il s'y comporta avec une rare prudence, surtout lors des événements de 1848. Au mois d'octobre 1850, il passa, en la même qualité, auprès de la cour de Vienne, afin de s'interposer entre la Prusse et l'Autriche, qui se disputaient la suprématie de l'Allemagne, et prit part aux négociations d'Olmutz. Rappelé en 1854, il devint conseiller privé actuel et membre du Conseil de l'empire. — Il est mort en mars 1863.

Son frère puîné, M. Alexandre, baron de MEYENDORFF, signala son passage à la chambre de commerce de Moscou, qu'il a longtemps présidée, par les encouragements donnés à l'industrie. En 1840, il accompagna les savants géologues Murchison et de Verneuil dans leur exploration au nord de la Russie, et fit dresser, avec l'aide de Paul Sinoffjeff, une carte industrielle de l'empire. En 1851, il fut adjoint au prince Worontzoff, pour la direction commerciale des provinces du Caucase, et en 1853, nommé conseiller intime.

MEYER (Hermann DE), naturaliste allemand, né le 3 septembre 1801, à Francfort-sur-le-Mein, entra d'abord dans une maison de banque de cette ville, puis étudia en 1822, à Heidelberg, le droit administratif et la chimie; occupa, en 1834, une place importante dans l'administration municipale de Francfort, et devint, en 1837, un des administrateurs de la caisse de la Confédération germanique.

Livré par goût à l'étude des sciences naturelles, surtout de la géologie et de la paléontologie, M. Meyer a écrit plusieurs ouvrages estimés pour la scrupuleuse exactitude des descriptions et des dessins : *Palæologica, pour servir à l'histoire de la terre et de ses habitants* (Palæologica zur Geschichte der Erde und, etc.; Francfort, 1832); *Tableau de géologie* (Tabelle über die G.; Nuremberg, 1833); *les Ossements fossiles de Georgensymund* (die fossilen Knochen von G.; Francfort, 1834); *Nouvelles espèces d'écrevisses fossiles* (Neue Arten fossiler Krebse; Stuttgart, 1840); *Recherches sur la paléontologie du Wurtemberg* (Beitraege zur Palæontologie W.; Ibid., 1844), avec Plieninger; *Homœosaurus et Rhamphorhynchus* (Francfort, 1847); *Paleontographica. Recherches sur l'histoire du monde antédiluvien* (Palæontogr. Beitraege zur Naturgeschichte der Worwelt; Kassel, 1846), avec M. Dunker; *les Reptiles et les mammifères des différentes époques de la terre* (die Reptilien und Saeugethiere der verschiedenen Erdepochen; Francfort, 1852), etc. M. Meyer a entrepris, en 1845, une publication importante, *Faune antédiluvienne* (Zur Fauna der Vorwelt). Ses belles recherches sur les sauriens lui ont valu, en 1847, la grande médaille de la Société des sciences de Harlem.

MEYER (Jean-Georges), dit MEYER DE BRÊME, peintre de genre allemand, né à Brême, vers 1810, fut élève de l'école de Dusseldorf, s'exerça d'abord dans la peinture historique et traita un assez grand nombre de sujets tirés de *la Bible : le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Agar et Ismaël*, *le prophète Élie*, *Abraham et Sara*, *la Mort de Moïse*, etc. Ces compositions attiraient déjà l'attention sur lui, lorsqu'il se tourna vers un genre plus modeste. Il se mit à peindre des scènes de la vie privée; la famille, l'enfance surtout, lui fournirent une foule de sujets qu'il traita avec tant de bonheur, qu'on l'a surnommé le Meyer des enfants (*Kinder-Meyer*). On a remarqué surtout dans ce genre *l'Enfant Jésus au milieu des enfants*, *la Veuve au convoi de son mari*, *les Enfants au bord du ruisseau*, *Mère et enfants*, *le Petit frère dormant*, *la Première prière*, *la Tricoteuse diligente*. Ces quatre dernières toiles ont été exposées à Paris, en 1855 et 1859. M. Meyer a obtenu, en 1850, une médaille d'or de Prusse, et, deux ans plus tard, s'est fixé à Berlin.

MEYER (Jean-Louis-Henri), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1809, fut élève de Jean Pienemann et s'essaya dans les tableaux d'histoire et les paysages avant de peindre des marines. Il a beaucoup produit dans ce dernier genre et souvent exposé à Paris, où il a résidé de 1841 à 1848 : *le Naufrage de Guillaume Ier*, au musée de Harlem; *Vue des environs de Gorcum* (1841); *Bateaux*

pêcheurs en Normandie; l'incendie en mer du navire l'India (1843); *le Combat de* l'Abeille *contre* l'Alacrity (1844); *Souvenirs d'Étretat* (1845); une *Marine* et des *Barques hollandaises aux environs de Flessingue* (1847); un *Effet du matin sur mer* (1852); à l'Exposition universelle de 1855, *Un Coup de vent* et un *Navire échouant sur les côtes d'Angleterre;* et au Salon de 1861, un *Brick hollandais faisant naufrage sur les côtes de l'île de Jersey et secouru par le paquebot la Comète, Vue de Saint-Jean-de-Luz, Vue de Biarritz, Vue de la cascade des Eaux-Bonnes.* Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, la croix d'honneur en 1847, et une 3e médaille en 1855.

MEYERBEER (Giacomo), ou plutôt Meyer-Liebman Beer, le plus illustre, avec Rossini, des compositeurs dramatiques contemporains, membre étranger de l'Institut de France, est né à Berlin, le 23 septembre 1791, d'après le registre de la commune israélite. Les divers recueils biographiques le faisaient naître le 5 septembre 1794. Son père, Jacques Beer, dont il prit le prénom en l'italianisant, était un riche banquier juif, dont les trois enfants eurent le mérite de devenir des hommes remarquables, sans être poussés au travail par l'aiguillon du besoin. Guillaume, le premier des frères de Meyer, mort le 27 mars 1850, et qui s'occupait d'affaires de banque, se distingua comme astronome, et fut le collaborateur de M. Maedler (voy. ce nom); le second, Michel, était un poëte dramatique dont les premières œuvres, *le Paria* et *Struensée*, ont fait vivement regretter en Allemagne la mort prématurée (23 mars 1833).

Le goût et l'aptitude du jeune Meyerbeer pour la musique furent des plus précoces. A sept ans, c'était déjà un de ces pianistes prodiges qu'une famille moins riche n'eût pas manqué d'exploiter. Mais le fils du banquier ne joua d'abord que dans des concerts d'amateurs, et eut tout le loisir de se livrer à la composition. Cependant, à neuf ans, son nom et son talent firent du bruit, et un article de le *Gazette de Leipsick*, en 1803, vantait en lui un des meilleurs pianistes de Berlin.

M. Meyerbeer n'avait encore reçu qu'indirectement les leçons des grands maîtres : un élève de Clémenti, Lanska, avait été son professeur de piano, et Bernard-Anselme Weber, chef d'orchestre au grand théâtre de Berlin, ancien élève de l'abbé Vogler, lui enseignait la composition. Sa première fugue ayant été envoyée par Weber à l'illustre abbé, celui-ci comprit tout l'avenir du jeune israélite; il voulut diriger lui-même ses études, et le fit venir à Darmstadt, où il était organiste de la cathédrale (1809). M. Meyerbeer trouva auprès de lui de dignes condisciples, Gansbacher, depuis maître de chapelle à Vienne, Charles-Marie de Weber, l'auteur de *Freyschutz*, et Godefroy de Weber son frère. Il s'établit entre eux une heureuse émulation et une douce amitié. Pendant plus de deux ans M. Meyerbeer se familiarisa avec la pratique et la théorie de la musique d'église, et fut initié à tous les mystères de la science de l'harmonie. Parmi ses compositions religieuses de cette époque, son premier oratorio, *Dieu et la nature*, obtint à Darmstadt un grand succès, et lui valut le titre de compositeur ordinaire de la cour grand-ducale.

Son premier opéra, *le Vœu de Jephté*, fut représenté à Munich en 1812. La musique en était grave et sévère, mais froide et sans mouvement; c'était plutôt celle d'un oratorio que celle d'un drame, et elle fut plus estimée qu'applaudie. L'année suivante, M. Meyerbeer eut à Vienne plus de succès, mais comme pianiste, et passant à volonté de l'école de Clémenti à celle de Hummel, il se fit tour à tour applaudir par des traits nouveaux et brillants et par la grâce et la pureté de son jeu. Mais à ces triomphes éphémères du virtuose il préféra la gloire plus solide du compositeur, et écrivit un opéra-comique, *Abimelech ou les Deux Califes* (Vienne, 1814). Malheureusement l'élève de Vogler y porta encore la gravité et la froideur de la musique religieuse, et l'œuvre savante, goûtée du maître et de l'école, n'eut auprès du public aucun succès.

M. Meyerbeer reçut alors de Salieri, l'auteur des *Danaïdes* et de *Tarare*, le conseil d'aller chercher en Italie une autre méthode et d'autres modèles; il s'y rendit, en passant par Paris (1815). Rossini, avec sa musique encore tout italienne, régnait alors sans partage; *Tancrède* surtout avait porté l'enthousiasme au comble. M. Meyerbeer resta plus de deux ans sans trouver un libretto ni une scène; mais, grâce à sa fortune, il attendit patiemment et étudia à loisir cette musique si vive, si légère, si peu allemande. Enfin il put faire représenter à Padoue, le 20 juillet 1817, son premier opéra italien, *Romilda e Constanza.* La Pisaroni chantait le principal rôle; une mélodie gracieuse s'unissait à une instrumentation large et brillante; le succès fut complet. Il donna à Turin, en 1819, *Semiramide riconosciuta*, et, au commencement de 1820, la ville de Venise, dont les théâtres avaient repoussé ses premières œuvres italiennes, accueillait en même temps son *Emma di Resburgo* et l'*Eduardo e Christina* de Rossini, fit aux deux maestros les mêmes ovations.

M. Meyerbeer revint alors en Allemagne s'offrir aux applaudissements de ses compatriotes; mais il fut traité à Berlin comme un déserteur de la musique nationale, et à Vienne, comme un plagiaire de Rossini. Un accueil meilleur dans quelques provinces le consola un peu des sévérités des deux capitales. Après avoir écrit pour l'opéra de Berlin *la Porte de Brandebourg*, qui ne fut pas représentée, il se hâta de retourner en Italie, où le Scala de Milan s'ouvrit à *Marguerite d'Anjou* (1820), jouée plus tard à Paris, sur la scène de l'Odéon. Vinrent ensuite *l'Esule di Grenata*, dont le succès fut enlevé de haute lutte par Lablache et la Pisaroni, malgré les cabales, et *Almanzor*, écrit pour Rome, mais qu'une maladie de Mme Bassi empêcha de jouer. Enfin en 1825, fut représenté à Venise le chef-d'œuvre de sa manière italienne, *i Crociato in Egitto.* Le succès fut immense; applaudie sur tous les théâtres de l'Italie, la pièce fit promptement le tour de l'Europe; elle triompha, en Allemagne, des vieilles rancunes, et vainquit, même en France, le dédain des admirateurs exclusifs de Rossini.

Ici se place dans la vie de M. Meyerbeer une période de repos pendant laquelle son génie se prépare à une transformation nouvelle. Marié en 1827, il eut deux enfants qu'il perdit presque aussitôt. Au milieu de son recueillement et de sa tristesse, il revint à la musique religieuse, et écrivit un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, *Douze Psaumes* et ses *Huit cantiques de Klopstock.* Mais il se faisait chez lui, en silence, un travail plus fécond; l'inspiration qui le débordait put enfin se donner carrière dans un poëme qui offrait pour sujet, sous toutes les fantaisies d'une légende merveilleuse, la grande, l'éternelle lutte du bien et du mal, et le 21 novembre 1831, *Robert le Diable* vint marquer dans l'art dramatique une ère nouvelle. Cette musique savante, profonde, toute psychologique, qui faisant encore au sentiment et à la passion leur place, unissait, dans une orchestration exubérante, les mélodies gracieuses et les chants puissants à tous les effets mystérieux

et étranges du surnaturalisme allemand, étonna, confondit la critique, mais passionna le public, et conquit tout d'un coup une incroyable popularité. L'Opéra de Paris, où *Robert* avait pour interprètes Nourrit, M. Levasseur, Mmes Dorus, Damoreau et Falcon, lui dut les plus beaux jours et en compta les représentations par centaines. Le docteur Véron, qui avait hésité à l'accueillir, lui dut une partie de sa fortune. Le poëme fut immédiatement traduit dans toutes les langues, et toutes les scènes de France, d'Europe, du monde essayèrent de l'interpréter.

Après cet effort de création, M. Meyerbeer rentre encore dans le repos : pendant cinq années, il ne donne que quelques mélodies dramatiques, *le Vœu pendant l'orage*, *le Moine*, etc. Mais, le 29 février 1836, au milieu de l'attente générale, paraissent *les Huguenots*, annoncés sous le titre de *la Saint-Barthélemy*, comme le digne pendant de *Robert*. Le succès de cette seconde œuvre française, interprétée encore par Nourrit et Mlle Falcon, fut grand sans doute, mais moins prompt, moins électrique, pour ainsi dire. La critique, que n'entraînait pas un élan universel, put se reconnaître et discuta davantage. On établit entre les deux opéras un parallèle sans fin; on trouvait dans *les Huguenots* autant et plus de science peut-être, mais moins d'idées, autant de puissance dramatique, mais moins de profondeur. Certaines parties, comme le grand duo final du quatrième acte, étaient au-dessus de toute comparaison; mais l'ensemble de l'œuvre (était-ce la faute du poëme?) paraissait avoir moins d'unité, et dans la perfection égale du travail, l'inspiration était moins soutenue.

Le *Prophète*, qui ne vint que treize ans plus tard (1849), compta aussi les représentations par centaines comme ses aînés. Pourtant il excita plus de surprise que d'enthousiasme, et il n'est pas descendu au même degré de popularité. C'est qu'ici l'équilibre entre l'inspiration et le travail, maintenu dans *Robert*, compromis déjà dans les *Huguenots*, paraît rompu; la passion et le sentiment cèdent le pas à la science: la mélodie, excepté dans les ballets, est plus rare et s'évanouit plus vite dans l'harmonie. L'élève de Vogler a reparu; la majesté religieuse, qui se fait une place dans toutes les œuvres de Meyerbeer, envahit de nouveau les situations dramatiques mêmes et amortit le mouvement; les voix se perdent dans l'orchestre; l'instrumentation domine tout.

Après cette grande trilogie dramatique, l'auteur essayé de se restreindre aux proportions de l'Opéra-Comique; en 1854, *l'Étoile du Nord* obtint à son tour en France et à l'étranger un de ces succès que les années n'épuisent pas. C'était dans un cadre nouveau, la même manière, les mêmes qualités et leur excès. Sous un luxe d'effets d'orchestre, inusité encore à la scène comique, on retrouva pourtant la grâce, l'esprit même qui conviennent au genre et, avec la richesse de couleur locale prodiguée dans la peinture de la vie militaire, une sensibilité douce et pénétrante. Un autre opéra-comique, annoncé à plusieurs reprises et monté avec le plus grand soin et le plus grand luxe de décors, *le Pardon de Ploërmel*, a été représenté à Paris le 4 avril 1859, et depuis sur les principaux théâtres de l'Europe. Le succès de cette œuvre a été grand encore, mais le mérite plus contesté.

Entre *les Huguenots* et *le Prophète*, M. Meyerbeer a donné à Berlin *le Camp de Silésie* (1844), opéra patriotique qui ne dut son succès qu'à l'esprit national et à Jenny Lind, et dont l'auteur a transporté quelques parties dans *l'Étoile du Nord*. Il a écrit en outre, pour le mariage du prince de Prusse, la célèbre *Marche aux flambeaux*; une *Marche* pour l'ouverture de la seconde Exposition universelle de Londres, et, dit-on, un *Mois de Marie*, sur les paroles de M. Em. Deschamps. On annonçait toujours qu'il retenait d'une main avare une partition nouvelle, *l'Africaine*, qui ne devait paraître, comme les autres, qu'à son jour et à son heure, quand le maître aurait trouvé les conditions le plus favorables au succès et des voix capables de l'interpréter.

M. Meyerbeer, jouissant de la plus grande considération, avait été décoré de tous les ordres, commandeur de la Légion d'honneur, et élu associé étranger de l'Académie des beaux-arts depuis 1834, en remplacement de Morghen.

M. Meyerbeer est mort le 2 mai 1864. Son corps a été transporté à Berlin. Il laissait en portefeuille la fameuse partition de *l'Africaine*, dont il autorisait, par son testament, la représentation à l'Opéra de Paris. M. Fétis, de Bruxelles, était chargé par lui de la révision dernière de l'œuvre. Il a fait un certain nombre de legs, dont quelques-uns considérables, en faveur des artistes, notamment un legs de 10 000 thalers pour payer les frais de voyage de jeunes musiciens allemands en Italie, à Paris et dans l'Allemagne, un legs de 10 000 fr. à la Société des auteurs et compositeurs dramatiques de Paris, et un autre de même valeur à l'association française des artistes musiciens. *L'Africaine* a été enfin donnée en 1865, avec un des plus grands succès de curiosité, sinon d'admiration, qu'on puise voir au théâtre, pendant la saison d'été. — Un neveu de l'illustre Meyerbeer, M. J. Beer, a fait la musique de plusieurs opéras, notamment de la *Fille d'Égypte*, opéra-comique en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1862).

MEYERHEIM (Frédéric-Édouard), peintre de genre allemand, né à Dantzick, le 7 janvier 1808, et fils d'un artiste estimé, se destina de bonne heure à la peinture et en apprit, dans l'atelier de son père, les premiers éléments. A quinze ans, il s'était fait connaître par quelques paysages, et la Société de la paix, qui a pour but principal d'encourager et de soutenir les jeunes talents, lui fit, en 1830, une pension, pour lui permettre d'aller à Berlin suivre les cours de l'Académie. Il prit toutefois le parti d'être son seul maître et se contenta de demander des conseils à quelques jeunes artistes, qui formaient une petite société d'opposition contre l'Académie. Obligé pour vivre de faire de la lithographie, M. Meyerheim publia, avec MM. Kugler et Srack, des vues de monuments ou de sites remarquables. C'est de 1834 que datent ses premiers tableaux. Il débuta par un coup d'éclat, le *Mendiant aveugle*, qui fut accueilli comme une des meilleures toiles de genre de l'époque. Nous citerons ensuite : *le Tir à la cible en Bavière*, plusieurs *Moissons*, *Laitière comptant sa recette*, *la Grand'mère montrant à sa petite fille à sauter à la corde*, *les Petits chats*, *l'École de village*, etc. Il envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux petites toiles : *Paysans de Brunswick allant à l'église*, *la Famille d'un artisan*, qui lui valurent une médaille de seconde classe. Dans sa patrie il a été honoré de toutes les distinctions. Il est membre des Académies de Dresde et de Berlin et professeur dans cette dernière ville depuis 1855.

MEYNERT (Hermann-Gunther), historien allemand, né à Dresde, le 20 décembre 1808, débuta par des articles de critique dans différents journaux de Dresde et de Leipsick et par deux volumes de littérature légère, un recueil de poésies, (*Fleurs d'automne de Vienne* 1832) et un recueil de nouvelles, *les Branches de corail* (1833). S'é-

tant consacré alors à des études plus sérieuses, il publia un premier ouvrage historique, l'*Histoire du peuple saxon* (Leipsick, 1835); puis il vint à Vienne où il travailla avec ardeur à une œuvre très-importante, l'*Histoire de l'Autriche, de ses peuples et de ses provinces* (Pesth, 1843, 6 vol.,) dont un *Supplément* (Vienne, 1853) donne la suite jusqu'aux événements de 1848 et 1849. On cite encore avec éloge une *Histoire de l'armée autrichienne* (Vienne, 1852-1854, 4 vol.), faite d'après des documents inédits.

MEZA (Christian-Julius DE), général danois, est né à Elseneur, le 14 janvier 1792. Au siége de Copenhague, en 1807, il était premier cadet d'artillerie dans la citadelle de Frederickschasen. Devenu ensuite professeur à l'École militaire, il quitta ce poste en 1842, et passa, comme major, dans le corps de l'artillerie. Chargé du commandement de cette arme, à la révolution de 1848, il se distingua à l'attaque de Schleswig, de Bau et de plusieurs autres places. Nommé colonel au mois de décembre, il fut, le 16 avril 1849, mis à la tête de la brigade de 15 000 hommes qu'on avait laissée dans l'île d'Alsen, et prit une part active à la bataille de Frédéricia (6 juillet 1849). Le 1er janvier 1850, il fut promu au grade de major-général, mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas d'agir. Toutefois, ne voulant pas rester inactif, il entra dans l'état-major du général Kroghs, et, lors de la défaite de Stolk (24 juillet), fut appelé à recueillir les troupes battues du général Schleppegrell. Il les réorganisa, les ramena à la charge, et finit par mettre l'ennemi dans une déroute complète à la bataille d'Istedt (25 juillet). A la fin de la guerre, il devint inspecteur du corps de l'artillerie, puis fut chargé du commandement général des troupes cantonnées à Heusburg (Schleswig), Jutland et Fynen. Promu lieutenant général le 21 avril 1860, il fut, au mois de janvier 1864, nommé général en chef de l'armée danoise retranchée dans les positions de Danewike. Il n'exerça ces fonctions que quelques jours : en présence d'un mouvement tournant les Austro-Prussiens, il n'hésita pas à compromettre sa popularité pour sauver l'armée, et évacua ses positions à la suite d'un conseil de guerre où la retraite avait été décidée par dix voix contre une. Si justifiée que fût cette conduite, elle causa un vif désappointement et le général de Meza fut remplacé dans son commandement. — Il est mort à Copenhague, le 11 septembre 1865. *

MÉZIÈRES (Louis), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1793, fut admis, en 1811, à l'École normale et prit, en 1816, le grade de docteur ès lettres. Après avoir professé la rhétorique à Soissons et à Lyon, il fut nommé recteur de l'Académie de Metz, en 1848. Admis à la retraite, M. Louis Mézières a été promu officier de la Légion d'honneur en 1846.

Parmi ses ouvrages, on remarque : *Leçons anglaises de littérature et de morale* (1823, 2 vol. in-8; 2e édit. augmentée, 1841); *Histoire critique de la littérature anglaise* (1834, 3 vol. in-8), depuis le règne d'Elisabeth jusqu'à nos jours; *Influence du régime représentatif sur la félicité publique* (1846, in-8); *Éloge de l'économie* (1851, in-18; 2e édit., 1853), couronné par l'Académie française.

Son fils, M. Alfred MÉZIÈRES, né à Rehon (Moselle), le 19 novembre 1826, élève de l'École normale en 1845, puis de l'École d'Athènes, a été chargé, en 1854, du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy, d'où il a été appelé à remplir, comme délégué, la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne. Il est devenu titulaire de cette dernière le 18 juin 1863 et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

M. Alfred Mézières, a publié une *Étude sur les œuvres politiques de Paul Paruta* (in-8) : *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques* (1861, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *Prédécesseurs et contemporains de Shakspeare* (1863, in-8, 2e édit., 1864, in-18), qui valurent aussi à l'auteur un prix Montyon, en 1864; *Contemporains et successeurs de Shakspeare* (1864, in-8).

MIALHE (L....), pharmacien français, né vers 1810, fit ses études spéciales à Paris et y reçut tour à tour le diplôme de pharmacien (1836), et celui de docteur en médecine (1838). Il est agrégé de la Faculté. Nous citerons parmi ses travaux souvent communiqués à l'Académie : *Traité de l'art de formuler* (1845, in-8); *Recherches sur les purgatifs* (1848), extraits de *l'Union médicale*; *De l'Albumine* (1852, in-8); *Chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique* (1855, in-8). Il a aussi revu *le nouveau Formulaire des hôpitaux* (1841), de Milne-Edwards. M. Mialhe a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

MICHAUD (Louis-Gabriel), littérateur et libraire français, né à Bourg d'Albens (Savoie), en 1772, mort aux Ternes, le 20 mars 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MICHEL (Emmanuel), magistrat et littérateur français, né à Douai, le 4 juillet 1799, est fils du magistrat Claude Michel, mort à Douai, le 16 janvier 1814. Après avoir étudié le droit à Paris, il devint en 1821 substitut au tribunal de Montreuil-sur-Mer, et exerça cette fonction et celle de procureur du roi dans plusieurs villes jusqu'en 1834, époque à laquelle il fut nommé conseiller à la Cour royale de Metz. Il prit sa retraite en 1851 et resta depuis conseiller honoraire à cette même cour. M. E. Michel, membre de l'Académie de Metz, a été nommé correspondant de la Société des antiquaires de France et de celle des antiquaires de Morini.

On cite de lui : *Histoire du Parlement de Metz* (Metz, 1843, in-8); *Biographie populaire du département de la Moselle*, première partie : *Artistes, Artisans, Industriels et Ouvriers* (Metz, 1849, in-18); *Biographie du parlement de Metz* (Metz, 1853, in-8). Il a publié divers articles dans la *Revue d'Austrasie* et dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*. *

MICHEL (Adolphe), littérateur français, né à Moulins, en 1801, rédigea, dans les dernières années de la Restauration, la *Gazette constitutionnelle de l'Allier*. Après 1830, il fut nommé chef de bureau à la préfecture du Cher. On a de lui : l'*Annuaire de l'Allier* (1832 et ann. suiv.), puis l'*Annuaire du Berry* (1840), des brochures, et un magnifique ouvrage sur *l'Ancienne Auvergne et le Velay* (Moulins, 1843-1851, 3 vol. in-fol.), qui comprend l'histoire, l'archéologie, les mœurs et la topographie de ces deux provinces. Il a aussi pris part à la continuation de *l'Ancien Bourbonnais* (1833-1837, 2 vol. in-fol.).

MICHEL (Francisque-Xavier), archéologue français, né à Lyon, le 18 février 1809, fit ses études à Lyon et vint à Paris, où il fournit des articles littéraires au *Cabinet de lecture* et à divers journaux et publia, en 1832, deux nouvelles historiques, *Job* et *Audefroi le bâtard* (in-8). Mais ce fut surtout aux travaux philologiques qu'il consacra son activité et, de 1830 à 1833, il se fit l'éditeur

d'un grand nombre d'opuscules de la littérature française du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *la Chronique de Duguesclin* (1830) ; *les Chansons de Coucy* (1830) ; *Mahomet* (1831) et *le Lai d'Havelok le Danois* (1833). En 1835, il fut chargé par M. Guizot, alors ministre, de faire des recherches sur les monuments de l'histoire et de de la littérature française dans les bibliothèques de l'Angleterre. Décoré de la Légion d'honneur, en 1838, il fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux. Il est devenu correspondant de l'Institut, membre du comité des monuments historiques, de la Société des antiquaires et autres sociétés savantes.

De 1834 à 1842, M. Michel ne fit pas paraître, à Paris ou à Londres, moins d'une trentaine d'ouvrages, écrits entre le XIe et le XIVe siècle en français, en saxon et en anglais, revus d'après les manuscrits originaux et dont la plupart voyaient le jour pour la première fois. Voici les plus importants au point de vue archéologique : *le Roman d'Eustache Lemoine* (1834, in-8), pirate fameux du XIIIe siècle; *Tristan* (Londres, 1835, 2 vol. in-12), recueil des poëmes de ce trouvère : *Chronique anglo-normande* (Rouen, 1836-1840, 3 vol. in-8), extraits et écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les XIe et XIIe siècles; *Lais inédits des* XIIe *et* XIIIe *siècles* (1836, in-8) ; *la Chanson de Roland* (1837, in-8), *Chronique des ducs de Normandie* (Imprim. roy., 1837-1844, in-4), par le Trouvère Benoît : *Roman du roi Flore et de la reine Jeanne* (1838, in-8) ; *Théâtre français au moyen âge* (1839, in-8), recueilli avec Monmerqué; *Chanson des Saxons* (1839-1840, 2 vol. in-8), histoire héroïque de Witikind ; *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* (1840, in-8) ; etc. En ces derniers temps, il a édité les poëmes de *Mellusine* (1854, in-8), de *Gérard de Rossillon* (1856, in-8), *du Roman de la rose* (1864), etc.

En dehors de ces travaux de recherches, M. Michel a donné, comme auteur, quelques ouvrages d'une grande érudition, tels que l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* (1847, 2 vol. in-8) ; *le Livre d'or des métiers* (1851-1854, 2 vol. in-8), histoire des hôtelleries, cabarets, restaurants et cafés, avec M. Édouard Fournier; *Histoire des tissus de soie au moyen âge* (1852-1854, 2 vol. in-4), qui a été couronnée par l'Institut; *les Écossais en France et les Français en Écosse* (1862, 2 vol. in-8, avec blasons et grav.). Il a encore traduit de l'anglais les *OEuvres* de Sterne et de Goldsmith.

MICHEL (Marc-Antoine-Amédée), dit Marc-Michel, littérateur et vaudevilliste français, né à Marseille, le 22 juillet 1812, commença ses études à Aix, chez les Jésuites, sous le P. Loriquet, et les acheva au collége de sa ville natale. Après avoir publié des poésies élégiaques, sous le pseudonyme de *Scribomane Job* dans *le Sémaphore* de Marseille, il vint à Paris en 1834, donna encore, dans la *Revue de France*, des vers lugubres, puis entra à *la Revue des théâtres*, où il changea tout à coup de ton et de style. Chargé alors des comptes rendus de la police correctionnelle au *Journal général des tribunaux*, puis au *Droit* (1838-1845), il y porta une verve comique qui fut très-goûtée. Il écrivait en même temps des feuilletons dans divers journaux quotidiens et faisait jouer des pièces sur les théâtres secondaires, en collaboration avec une foule d'auteurs, particulièrement avec MM. Labiche et Lefranc (voy. ces noms), dont les noms se sont quelquefois cachés avec le sien, sous le pseudonyme collectif de *Paul Dandré*.

M. Marc Michel est devenu un des fournisseurs ordinaires de nos scènes de vaudevilles; sa réputation et ses succès sont dus à cette excentricité bouffonne de situations et de langage que des acteurs aimés de la foule exploitent si volontiers dans des rôles créés pour eux. Le nombre de ses pièces s'élève à plus de 100. Parmi celles qui furent le plus applaudies, nous citerons : *M. de Coyllin, ou l'Homme infiniment poli* (1838), pour les débuts de Grassot, au Palais-Royal; *la Chanteuse des rues* (1840); *Un Tigre du Bengale* (1849); *Une Femme qui perd ses jarretières* (1851); *le Chapeau de paille d'Italie* (1851), l'une des plus connues des œuvres de ce genre; *Maman Sabouleux* (1852); *Otez votre fille s'il vous plaît* (1854); *Mmes de Montenfriche* (1856) : *la Dame aux jambes d'azur* (1857); *J'ai perdu mon Eurydice*, *les Amours de Cléopâtre* (1860) ; *les Voisins de Molinchart* (1861), *la Station de Champbaudet* (1862), *les Finesses de Bouchavannes* (1863), etc.

MICHEL (Nicolaewitch), frère de l'empereur de Russie Alexandre II (voy. ce nom), est né le 25 (13) octobre 1832. Il est général d'artillerie, aide de camp général de l'empereur, grand maître de l'artillerie, gouverneur-général du Caucase, chef d'un régiment de lanciers, d'un régiment de dragons, chef du régiment de grenadiers ci-devant de Tauride, ainsi que du régiment de hussards de la Russie blanche, et d'un régiment de chasseurs, chef de la brigade d'artillerie de grenadiers du Caucase, propriétaire du 26e régiment d'infanterie autrichien, et chef du 1er régiment de hussards prussiens de Silésie, n° 4. Il est marié (28 août 1857) à la princesse *Olga*-Féodorovna, ci-devant *Cécile*-Auguste, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade. De ce mariage sont nés : le grand-duc *Nicolas*, le 26 avril 1859, chef de la 3e brigade d'artillerie de la garde et de grenadiers; la grande-duchesse *Anastasie*, le 28 juillet 1860; les grands-ducs *Michel*, le 16 octobre 1861, chef de la batterie de position de l'artillerie à cheval de la garde et du régiment d'infanterie de Bessarabie; *George*, le 23 août 1863, chef du régiment d'infanterie d'Apcheron et de la 1re batterie de canons rayés d'artillerie de la garde.

MICHEL LÉVY frères (Calmann et Michel Lévy, ou), libraires éditeurs français, nés à Phalsbourg (Meurthe), le premier, le 19 octobre 1819, le second, le 20 décembre 1821, sont les propriétaires actuels de l'importante librairie fondée à Paris, en 1836, par le plus jeune d'entre eux, sous la raison sociale : *Michel Lévy frères*, avec le concours de ses deux frères, dont l'un s'est retiré depuis. Au milieu du développement rapide que leur maison a pris dans toutes les branches de l'exploitation littéraire, elle eut pour spécialité les publications théâtrales, et, à part la mise en vente des principales pièces du jour, forma une *Bibliothèque dramatique*, grand in-18 anglais, ainsi que *le Théâtre contemporain illustré*, in-4. Propriétaires du journal de théâtre *l'Entr'acte*, depuis 1858, et du magasin illustré *le Journal du Dimanche*, les frères Michel Lévy ont fondé, comme publications périodiques, *l'Univers illustré* (1858), *le Journal du Jeudi* et *les Bons romans*. Aux ouvrages littéraires qu'ils éditent ou réimpriment, ils ont consacré trois collections : la *Collection Michel Lévy*, gr. in-18, à 1 fr.; la *Bibliothèque contemporaine*, gr. in-18, à 3 fr.; le *Musée littéraire contemporain*, in-4, à 20 c.

MM. Michel Lévy sont devenus les éditeurs des œuvres nouvelles de MM. Villemain, Guizot, Victor Hugo, de Lamartine, de Tocqueville, Sainte-Beuve, Ernest Renan, Prosper Mérimée, Ch. de Rémusat, Saint-Marc Girardin, Ampère, Edg.

Quinet, Salvador, Méry, J. Sandeau, D. Nisard, Léon Gozlan, Alexandre Dumas fils, Th. Gautier, Champfleury, de VielCastel, Duvergier de Hauranne, d'Haussonville, J. de Lasteyrie, le duc d'Aumale, le prince de Joinville, Prévost-Paradol, Mme A. de Gasparin; etc.; puis des *OEuvres complètes* de MM. de Balzac, Alex. Dumas, George Sand, Alfred de Vigny, Frédéric Soulié, Eug. Scribe, F. Ponsard, Émile Augier, Octave Feuillet, Henry Murger, Charles Monselet, Vict. de Laprade, Louis Reybaud, L. Vitet, Cuvillier-Fleury, J. Janin, de Pontmartin, Ern. Feydeau, G. Flaubert, Ch. de Bernard, Stendhal, Em. Souvestre, Jules Noriac, Auguste Maquet, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, H. Heine, Mme Ém. de Girardin, etc. Ils publient en outre la traduction de quelques écrivains étrangers contemporains, tels que H. Conscience, Edgar Poë, lord Macaulay, Léopold Kompert, Ch. Dickens, Thackeray, Lothrop Motley, etc.

MICHEL OBRENOVITCH, ex-prince de Serbie, né le 4 septembre 1828, est le fils cadet du prince Miloch (voy. ce nom). Confié, dès son jeune âge, avec son frère aîné Milane, aux soins d'un professeur russe, M. Zoritch, il passa, en 1837, aux mains d'un jeune Grec de Trieste, M. Ranos, et acquit une connaissance suffisante de l'allemand et du français. Les deux jeunes princes se disposaient à quitter la Serbie avec leur précepteur pour visiter l'Europe, lorsque éclata la révolution, qui renversa Miloch du pouvoir. Milane, appelé à lui succéder après son abdication, étant mort au bout de trois semaines (8 juillet 1839), Michel, qui avait suivi son père dans sa retraite, revint alors en Serbie, où il fut proclamé kniaz, aux termes du hatti-chérif de 1838, puis il se rendit à Constantinople, où le nouveau sultan Abdul-Medjid lui conféra l'investiture, et le décora du titre de muchir (janvier 1840). De retour en Serbie, il prêta, le 30 mars, le serment de fidélité à la constitution. Une régence composée des chefs de l'ancienne opposition, sous Miloch, Ephrem, oncle du prince, Voutchitch et Petroniwitch, avait administré les affaires pendant son absence, et, à son retour, les deux derniers lui furent adjoints par la Porte, en qualité de conseillers, ou plutôt de surveillants.

Cette tutelle, naturellement odieuse au jeune prince, compliquait pour lui une situation déjà délicate. Dominé par sa mère, qui rêvait en secret le retour de Miloch, il était placé entre les exigences du parti que soutenait la Porte et le sourd mécontentement du peuple impatient du joug étranger. Il ne chercha qu'à se débarrasser de Voutchitch et de Petroniwitch, contre lesquels il excita les knetz, ou chefs de plusieurs districts. Menacés d'être mis en jugement, ils se réfugièrent sous la protection du pacha, et passèrent à Constantinople, où les membres les plus influents de leur parti les suivirent (1840).

Michel, après leur départ, opéra quelques réformes administratives utiles; mais il ne ménagea pas assez le sentiment national, et ses mesures fiscales achevèrent de dépopulariser son gouvernement. A la fin de 1841, la Porte demanda et obtint le rappel des exilés. Dès lors, une double opposition agita le pays : celle des partisans de Miloch et celle du parti constitutionnel, à la tête duquel étaient Voutchitch et Garachanin, et que favorisait ouvertement la Turquie; plusieurs districts s'insurgèrent. Au mois d'août 1842, Michel, qui, après avoir transféré le gouvernement à Kragougevatz, s'était laissé persuader de le reporter à Belgrade, marcha, avec 10 000 hommes, sur Kragougevatz, où Voutchitch campait avec 2000 partisans. Mais son armée se débanda, et, après une campagne de sept jours, il se retira sur le territoire autrichien, tandis que Voutchitch entrait en triomphe dans la capitale, et formait, avec Petroniwitch et Simitch, le second triumvirat qui fut reconnu par le commissaire de la Porte. Deux mois plus tard, l'Assemblée nationale proclama la déchéance de la famille Obrenovitch et conféra la dignité de kniaz à Alexandre Karageorgevitch (voy. ce nom). Michel, retiré à Semlin, et encouragé par la présence des consuls européens qui l'avaient suivi, protesta contre cette décision de l'Assemblée, confirmée par la Porte. Il attendit en vain une intervention des puissances, et dut quitter Semlin où sa présence inquiétait le nouveau gouvernement de Belgrade. Après avoir passé quelque temps à Vienne, auprès de son père, il se rendit à Berlin (novembre 1843), accompagné du célèbre écrivain et philosophe serbe, Vuk Stefanovitch (voy. ce nom). Tandis qu'il y paraissait occupé exclusivement d'études philosophiques, ses agents provoquaient en Serbie, avec l'appui secret de l'Autriche, une suite de conspirations ou de soulèvements que la vigilance et l'énergie du nouveau prince firent échouer. Depuis, le prince Michel a fait, dans toutes les contrées de l'Europe, de continuels voyages. En septembre 1861, le roi Othon l'a nommé grand'croix de l'ordre du Sauveur.

MICHELANT (Henri-Victor), antiquaire français, né à Liége, le 8 août 1811, se fit connaître par la publication de quelques manuscrits poétiques du moyen âge. D'abord greffier du tribunal de Metz (1836-1841), il se fit recevoir docteur en philosophie, fut chargé, en 1845, du cours de littérature étrangère à la Faculté de Rennes, et attaché, en 1853, aux manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il est membre de la Société des antiquaires de France et de plusieurs corps savants de l'Allemagne et du Nord. M. Michelant a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

La plupart de ses recherches archéologiques ont été consignées dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, la *Revue d'Austrasie*, dont il a été l'un des fondateurs et le directeur, le *Bulletin monumental* et les *Annales archéologiques*. Il a donné de bonnes éditions du *Roman d'Alexandre* (Stuttgart, 1846, in-8), des *Mémoires de Philippe de Vigneules* (Ibid., 1852, in-8) et du *Trésor de vénerie* de Hardouin (1856).

Son frère, M. Louis MICHELANT, né à Reims, en 1814, a pris, dès sa jeunesse, une part active au mouvement de la presse parisienne. Collaborateur de la *Revue des théâtres*, de la *Revue de France*, du *Journal de l'instruction publique*, du *National*, de la *Revue d'architecture*, du *Capitole* et de *la Patrie*, il est devenu secrétaire-rédacteur du Sénat. Il a publié à part les ouvrages suivants : *la Morale en images* (1842-1843, in-8); *Illustrations de l'Histoire de France* (1843, gr. in-8, fig.); *la Fille du chirurgien* (1853, in-16), roman tiré des *Chroniques de Canongate*, de Walter Scott, et des *Contes* (1856, in-18), etc.

MICHELET (Jules), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1798, et fils d'un employé à l'imprimerie des assignats, qui fonda, dans une ancienne église, une imprimerie supprimée en 1810, devait entrer à l'Imprimerie impériale; mais les sacrifices de sa famille lui permirent de faire au collége Charlemagne de brillantes études, sous MM. Villemain et Le Clerc. Appelé, en 1821, à la suite d'un remarquable concours d'agrégation, à une chaire d'histoire au collége Rollin, il y professa également les langues anciennes et la philosophie jusqu'en 1826. La même année parurent les *Tableaux synchroniques de*

l'histoire moderne, son premier ouvrage, puis sa traduction de *Vico* et le jeune auteur fut nommé maître de conférences à l'École normale. Il s'était marié en 1824.

La révolution de 1830 donna à M. Michelet la place, tant enviée par les hommes laborieux, de chef de la section historique aux archives du royaume. En même temps M. Guizot le choisissait pour son suppléant à la Sorbonne, et le roi le nommait professeur d'histoire de sa fille, la princesse Clémentine, fonctions qu'il remplit peu de temps. A cette époque parut le premier volume de son *Histoire de France*, puis se succédèrent une série d'ouvrages historiques qui valurent, en 1838, à M. Michelet la succession de Daunou au Collége de France, dans la chaire de morale et d'histoire et celle du comte Reinhard à l'Académie des sciences morales. La chaire de M. Michelet devint bientôt une tribune dans laquelle, soutenu par les sympathies de la jeunesse, il commença, en faveur de l'idée démocratique et surtout contre la Société de Jésus, cette vive et brillante propagande qui a excité contre lui de si vives animosités. Trois livres en furent les fruits : *Des Jésuites*, avec M. Quinet (1843, in-12) : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille* (1844, in-8 et in-12) ; *Du Peuple* (1846, in-12).

En 1847, parut le premier volume de l'*Histoire de la Révolution*. L'année suivante, le parti libéral mit son nom en avant pour la députation ; mais il déclina toute candidature, en se rejetant sur la nécessité d'achever ses grands travaux historiques. Il continua toutefois, au Collége de France, cet ardent enseignement démocratique qui amena le gouvernement à fermer son cours en mars 1851. M. Michelet protesta inutilement, dans les journaux, contre les rapports qui défiguraient ses leçons. A la suite du 2 décembre, il quitta sa place aux Archives, pour refus de serment. Depuis, M. Michelet, qui avait perdu sa première femme, s'est remarié, et, tout en continuant, dans la retraite, la publication de ses ouvrages historiques, il s'est livré à des travaux moins austères qui lui ont inspiré des livres très-différents et très-diversement accueillis : *l'Oiseau* (1856, in-18), *l'Insecte* (1857, in-18), *l'Amour* (1858, in-18), *la Femme* (1859, in-18), et *la Mer* (1861, in-18). A ses livres de polémique ou de propagande appartiennent encore : *la Sorcière* (1862) ; *la Bible de l'humanité* (1864, in-18).

Voici la liste des principaux travaux historiques de M. Michelet : *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825) ; *Histoire de France* (1833-1863, 15 vol. in-8), dont les diverses parties forment, en volumes détachés et sous leur second titre, autant d'études distinctes : le tome XV a pour sujet et pour titre *la Régence ; Introduction à l'histoire universelle* (3ᵉ édit., 1843, in-8) ; *Précis de l'histoire moderne* (1833, in-8), livre devenu classique et comptant aujourd'hui plus de vingt éditions ; *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution française* (7ᵉ édit., 1842, in-8) ; *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel* (1837, in-8) ; *Histoire de la Révolution française* (1847-1853, 7 vol. in-8), qui n'est que la suite de *l'Histoire de France ; les Femmes de la Révolution* (2ᵉ édit., 1855) ; une imitation de la *Scienza nuova* de Vico, intitulée : *Principes de la philosophie de l'histoire* (1831, 2 vol. in-8) ; une traduction des *Mémoires de Luther* (1835, 2 vol. in-8) ; une collection de documents inédits sur le *Procès des Templiers* (1841-1852, 2 vol. in-4), etc. On peut citer encore : *la Pologne martyre*, Russie, Danube (1863, in-18) ; puis des *Rapports* dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, des articles dans la *Revue des deux-Mondes*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et dans divers autres recueils.

MICHELET (Charles-Louis), philosophe allemand, né à Berlin, le 4 décembre 1801, d'une famille française établie en Prusse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, fit ses humanités au collége de la colonie française et son droit à l'université. Devenu, en 1822, auditeur dans un des tribunaux de Berlin, il abandonna bientôt cette place pour continuer ses études de philosophie et de philologie. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1824, avec une thèse sur un sujet de droit : *De doli et culpæ in jure criminali notionibus*, où il exposait de larges principes de morale, qu'il a développés lui-même dans son *Système de morale philosophique* (das System der philosophischen Moral ; Berlin, 1828). En 1825, il obtint au collége français une chaire de philologie qu'il a conservée jusqu'en 1850. Agrégé de la Faculté de philosophie en 1826, il y fut nommé professeur en 1829. Dans l'intervalle, il vint faire à Paris des études spéciales sur Aristote, qui lui paraissait rigoureusement le prince de la philosophie. A cette époque se rapportent son *Éthique d'Aristote dans ses rapports avec l'ensemble de la morale* (die Ethik des Aristoteles, etc. ; Berlin, 1827) ; son édition de l'*Éthique à Nicomaque* (Berlin, 1829-1835, 2 volumes, 2ᵉ édit., 1848) et son *Examen critique de la métaphysique d'Aristote* (Paris, 1836), qui partagea, en 1835, le prix de l'Académie des sciences morales. En 1845, il fonda à Berlin, avec le comte de Lieszkowski, une société philosophique dont les travaux parurent, de 1846 à 1848, dans deux recueils spéciaux : *Annales de philosophie spéculative* et *Annales de la science et de la vie*.

Pendant les années 1848 et 1849, M. Michelet prit part au mouvement politique et publia une série de brochures et d'articles de journaux empreints d'un esprit très-libéral : *la Question constitutionnelle* (Zur Verfassunsfrage) ; *la Question d'éducation* (Zur Unterrichtsfrage) ; *la Solution de la question sociale* (die Lœsung der gesellschaftlichen Frage) ; *De la Création d'écoles allemandes* (Vorschlaege zur Umgestaltung, etc.) ; *la Question sociale dans ses rapports avec la liberté du commerce* (die gesellschaftliche Frage, etc.) etc. En 1852, il fit en Italie un voyage d'études dont il a donné le récit sous forme de lettres (*Eine italienische Reise in Briefen ;* Berlin, 1856).

L'essence générale de la doctrine de M. Michelet, devenu l'un des philosophes les plus autorisés de l'Allemagne, est un spiritualisme néo-chrétien dont on trouvera le développement sous les titres suivants : *Histoire des derniers systèmes de philosophie en Allemagne depuis Kant jusqu'à Hegel* (Geschichte der letzten Systeme der Phil. in Deutschland, etc. ; Berlin, 1837-1838, 2 volumes) ; *Histoire du développement de la nouvelle philosophie allemande, avec des considérations particulières sur la querelle d'Hegel et de Schelling* (Entwickelungsgeschichte der neuesten deutschen Philosophie, etc. ; Ibid., 1843), ouvrage auquel il faut rattacher : *Schelling et Hegel, ou Preuve de la vérité*, etc. (Schelling und Hegel, etc., Ibid., 1839) ; *Anthropologie et Psychologie* (Ibid., 1840) ; *Leçons sur la personnalité de Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la personnalité immortelle de l'esprit* (Vorlesungen über die Persœnlichkeit Gottes, etc. ; Ibid., 1841) ; *l'Évidence de la personnalité éternelle de l'esprit* (die Epiphanie der ewigen Persœnlichkeit des Geistes, etc., trilogie philosophique, comprenant : *la Personnalité de l'absolu* (Nuremberg, 1844) ; *le Christ historique et le nouveau christianisme* (Darmstadt, 1847) ; *l'Avenir de l'humanité et l'im-

mortalité de l'âme, ou Théorie des choses suprêmes (Berlin, 1852), etc. Mentionnons encore de M. Michelet un volume *De Sophoclis ingenii principio* (1830); un mémoire *Sur la Madone de la chapelle Sixtine* (Ueber die Sixtinische Madonna; 1837), et des articles de philosophie ou d'histoire philosophique dans les journaux les plus importants de la Prusse. Il a aussi collaboré à la *Revue philosophique* qui s'est publiée à Paris (1857.

MICHELINI (Jean-Baptiste), comte DE SAINT-MARTIN, économiste italien, né à Levaldis, province de Saluces, en 1798, et reçu, à vingt ans, docteur en droit, se préparait à l'agrégation, lorsque éclata la révolution de 1821, à la suite de laquelle il crut prudent de s'éloigner. Après avoir consacré plusieurs années à l'étude et à des voyages dans les divers pays de l'Europe, il reprit un rôle politique lors de l'établissement du gouvernement représentatif en Piémont. Il a depuis fait constamment partie de la Chambre des Députés, où il a pris la parole dans toutes les questions économiques et légales. Il a présidé, à plusieurs reprises, des conseils et comités provinciaux. — Son fils, qui l'a accompagné dans ses divers voyages, s'est distingué dans les campagnes de 1848 et 1849, comme aide de camp du général Durando.

On a de M. Michelini : *Principes de législation forestière* (Osservazioni interno ai principii sui quali debbono essor fondate le leggi forestali, 1833), et un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils, tels que le *Subalpino*, les *Letture popolari*, l'*Educatore*, l'*Antologia*, la *Gazetta delle Alpi*, etc.

MICHELOT (Charles-Auguste-Jean), littérateur français, né à Strasbourg, le 26 novembre 1792, fut admis, en 1810, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le génie militaire. Après quelques campagnes, il donna sa démission de capitaine, devint ingénieur des bateaux à vapeur de la Seine, puis employé au ministère de la guerre, et s'associa avec M. Meissas, pour diriger une des institutions qui suivent le collége Saint-Louis. Depuis 1830, il a plusieurs fois été chargé d'inspecter les écoles primaires de la Seine pour l'instruction élémentaire. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages destinés à l'éducation et rédigés en partie avec M. Meissas, il a travaillé à la *Revue encyclopédique* (1820-1829), au *Journal de l'instruction élémentaire* (1830-1832), qu'il a fondé, au *Journal de la Société d'éducation nationale* (1831), au *Complément du Dictionnaire de l'Académie*, au *Journal de l'instruction publique* depuis 1832, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1836.

MICHELSEN (André-Louis-Jacques), publiciste allemand, né le 31 mai 1801, à Satrop (duché de Schleswig), fit ses classes au collége d'Altona sous la direction du comte Blüchen-Altona, son tuteur, et étudia ensuite aux universités de Kiel, Gœttingue, Berlin et Heidelberg, la jurisprudence et les sciences politiques. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la France, la Hollande et le Danemark, et se fixa, vers 1825, à Copenhague où il écrivit : *Histoire de la Frise septentrionale au moyen âge* (Geschichte Nordfrieslands im Mittelalter; Schleswig, 1848). Ce travail estimé lui valut, l'année suivante, en remplacement de Chr. Dahlmann, la chaire d'histoire et de science politiques à l'université de Kiel. M. Michelsen l'occupa d'une manière brillante pendant douze ans. Il était, en outre, un des membres les plus actifs de la Société des historiens des duchés de Schleswig, Holstein, et Lauenbourg et son secrétaire perpétuel

Les opinions politiques de M. Michelsen en faveur de l'élément allemand des duchés excitèrent contre lui le mécontentement du gouvernement danois. Aussi il accepta, en 1842, une place que l'université d'Iéna lui offrit. Mais, en 1848, il vint se mettre à la disposition du gouvernement provisoire de Rendebourg qui lui confia une mission extraordinaire à Berlin. Élu membre du parlement de Francfort, il y vota avec le centre droit, fut nommé vice-président du comité législatif, et eut une certaine influence dans les discussions relatives au code général du commerce allemand.

Après la dissolution de l'Assemblée nationale, M. Michelsen retourna à Iéna, où il fit des cours très-suivis de droit et d'économie politique. Nous citerons parmi ses travaux : *Histoire du pays des Dithmarses* (Geschichte des Landes Dithmarschen; Altona, 1838): *l'Ancienne constitution représentative dans le Schleswig et le Holstein* (die vormalige Landesvertretung in, etc.; Lambourg, 1831); *Du bail emphytéotique des grandes et petites propriétés du Schleswig* (Ueber die Erbverpachtung grœsserer und kleinerer Grundstücke; Rostock, 1822); *l'Ancienne cour supérieure de Lubeck* (der ehemalige Oberhof zu Lübeck ; Altona, 1839) : *Documents relatifs à l'ancienne jurisprudence dans le pays des Dithmarses* (Sammlung altdithmarscher Rechtsquellen; Ibid., 1832); *la Cour de Mayence à Erfurt vers la fin du moyen âge* (der Mainzer Hof in Erfurt am, etc.; Iéna, 1853); un recueil des *Documents de jurisprudence de la Thuringe* (Rechtsdenkmale aus Thüringen; Ibid., 1852 et suiv.); puis un certain nombre de brochures sur la situation et les droits des duchés, notamment, en 1864, *Mémoire contenant l'exposé des droits de succession de la maison de Sonderbourg-Augustenbourg* (Leipsick, in-4). M. Michelsen a collaboré activement aux publications périodiques de la Société des historiens de la Thuringe dont il fut président.

MICHELSEN (Ove-Wilhelm), homme politique danois, né le 28 août 1800, à Tœnningen, où son père était secrétaire de la commune, devint, en 1818, second lieutenant à l'état-major maritime. Nommé, en 1838, maître d'artillerie à l'École des cadets de marine, il a publié, par ordre de l'Amirauté, un *Traité d'artillerie de marine* (Lærebog i Sø-Artilleriet; Copenhague, 1836 avec pl.). Capitaine en 1842, puis commandant, il fut appelé à faire partie, comme ministre de la marine, du cabinet présidé par M. Bang, le 12 décembre 1854. Il est resté à son poste, malgré diverses modifications survenues dans le ministère en 1856. En juillet 1855, M. Michelsen a été nommé, avec quelques-uns de ses collègues, membre de l'Assemblée nationale.

MICHIELS (Joseph-Alfred-Xavier), littérateur français, né à Rome, le 25 décembre 1813, d'un père hollandais et d'une mère bourguignonne, vint en France en 1817, et fit ses classes au collége Saint-Louis. En 1834, il commença son droit à Strasbourg, d'où il visita à pied l'Allemagne. Au retour de ce voyage, il se jeta dans la littérature et se fixa à Paris. De 1843 à 1856, il passa trois années à Bruxelles, aux frais du gouvernement belge.

On a de lui : *Études sur l'Allemagne* (1839, 2 vol.); *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle, et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (1842, 2 vol.); *Angleterre* (1844); *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Bruxelles, 1845, 4 vol.; Paris, 1847, 4 vol.), ouvrage qui fut l'occasion d'une des polémiques

les plus vives entre l'auteur et M. Ars. Houssaye, au sujet du livre publié en 1846 par ce dernier, et qui fut suivi de deux brochures intitulées : *Un Entrepreneur de littérature*, et *les Nouvelles fourberies de Scapin* (1847); *l'Architecture et la peinture en Europe depuis le vᵉ siècle jusqu'à la fin du* xviᵉ (1853), extrait du *Moyen âge et la Renaissance* de MM. P. Lacroix et Oct. Seré; *Rubens et l'école d'Anvers* (1854); *le Nouveau péché originel* (1856, in-32), extrait de la *Revue de Paris; les Bûcherons et les schlickters des Vosges* (1856, in-4); *Contes des montagnes* (1857, in-18); *Histoire secrète du gouvernement autrichien* (1859); *les Anabaptistes des Vosges* (1860, in-18); *Histoire de la politique autrichienne, depuis Marie-Thérèse* (1861, in-8) : puis quelques traductions, telles que celles de *l'Oncle Tom* (1852); du *Capitaine Firmin* (1853); du *Lundi de la Pentecôte*, etc. (1856); *les Chasseurs de chamois* (1859); enfin un grand nombre d'articles fournis au *Temps*, à *l'Artiste*, à la *Revue indépendante*, à la *France littéraire*, à *la Réforme*, au *Siècle*, etc. (1855-1856).

MICHON (Louis), médecin français, né vers 1805, reçu docteur à Paris en mai 1832, et, l'année suivante, agrégé libre de la Faculté, est un de ces praticiens qui doivent surtout leur réputation à leur talent d'opérateur. Il professa, de 1834 à 1845, un cours d'anatomie et de médecine opératoire fort suivi, et fut, dès la même époque, nommé chirurgien du lycée Louis-le-Grand et de l'hôpital Cochin, d'où il passa avec le même titre à celui de la Pitié. M. Michon est devenu membre de la Société anatomique, dont il a été longtemps président, et il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

On n'a de lui que quelques thèses, entre autres : *Des Opérations que nécessitent les fistules vaginales* (1841, in-8) et *Des Tumeurs synoviales de l'avant-bras, du poignet et de la main* (1851, in-8, avec planches).

MICKIEWICZ (Adam), célèbre poëte polonais, né en 1798, à Nowogrodek (Lithuanie), mort le 26 novembre 1855.—Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

MIDDLETON (William-John Brodrick, 7ᵉ vicomte), pair d'Angleterre, né en 1798, est fils d'un archevêque irlandais. Entré dans les ordres, il fut recteur de Bath de 1839 à 1854, chanoine de Wells en 1856 et devint doyen d'Exeter en 1863. En 1847, il fut nommé chapelain de la reine, et il a succédé, en 1863, aux titres de son frère aîné. Marié deux fois, il a pour héritier son fils William, né en 1830 et admis en 1855 au barreau de Lincoln's Inn.

MIDDLETON (Henry Willoughby, 8ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1817 à Apsley-Hall, descend d'une famille élevée en 1711 à la pairie héréditaire. Il hérita, en 1856, des titres de son cousin et de son siége à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti tory. Il a été nommé député lieutenant de Notts, en 1859. Marié, en 1843, à miss Boville, il a pour héritier son fils Digby Wentworth Bayard, né en 1844, à Chorpe House, près de Bridlington (Yorkshire).

MIEROSLAWSKI (Louis), général et publiciste polonais, est né en France, à Nemours, en 1814, d'une mère française. Son père, qui avait servi avec honneur dans l'armée du grand-duché de Varsovie, et sous les ordres du maréchal Davoust, rentra dans sa patrie après les traités de 1815, et reprit son rang d'officier supérieur dans l'armée nationale, réorganisée par l'empereur Alexandre. Louis Mieroslawski reçu, dès l'âge de douze ans, à l'École militaire de Kalisz, termina ses études en 1830, et fut nommé porte-enseigne du 3ᵉ régiment de chasseurs à pied. Avec plusieurs officiers de ce corps, il prit une part active à la révolution du 29 novembre, et contribua par son courage à la prise de l'arsenal. Durant la guerre de 1831, il obtint le grade de premier lieutenant et ne quitta les champs de bataille qu'avec les derniers débris de l'armée insurrectionnelle. Il vint demander asile à la France.

De soldat il se fit écrivain, et publia en français quelques ouvrages qui furent remarqués, des romans, des nouvelles, et surtout une *Histoire de la révolution de Pologne* (Paris, 1835, 3 vol.). Dans sa langue nationale, il fit paraître l'*Histoire de la révolution de* 1830 *à* 1831 (Paris, 1842 et 1843) et l'*Analyse critique de la campagne de* 1831 (Paris, 1845).

En novembre 1844, M. Mieroslawski fut élu membre du comité central de la Société démocratique polonaise, qui le désigna comme l'un des chefs de l'insurrection de 1846. Il se rendit à son poste; mais il fut arrêté dans le grand-duché de Posen et condamné à mort par le tribunal de Berlin, devant lequel il soutint les droits de la Pologne avec beaucoup de talent, d'énergie et de dignité. Au moment même où sa vie était en jeu, il fit paraître à Leipsick une brochure en français avec ce titre : *Débat entre la révolution et la contre-révolution* (1847). Le 19 mars 1848, la victoire des bourgeois de Berlin sur les troupes royales le délivra avec ses compagnons de captivité. Bientôt après, le grand-duché de Posen se souleva tout entier contre la Prusse, mouvement purement local, à la tête duquel M. Mieroslawski courut se mettre. Sous ses ordres, les paysans polonais, dans les journées du 1ᵉʳ et du 3 mai 1848, battirent avec leurs faux, à Miloslaw et à Wrzesnia, les troupes quatre fois supérieures en nombre, des généraux Blumen et Hirschfeld. Mais, épuisés par leurs propres succès, dans une lutte inégale, les Posnaniens durent capituler, et leur chef fut une seconde fois emprisonné.

Rendu à la liberté, il avait regagné Paris, lorsque les patriotes siciliens l'appelèrent à leur tête, pour diriger la résistance contre le roi de Naples. Il accepta, et, tentant de sauver une cause désespérée, se distingua surtout dans la défense de Catane. Grièvement blessé, le 6 mars 1849, il fut contraint de quitter la Sicile.

Le gouvernement provisoire de Bade lui offrit alors le commandement de l'armée révolutionnaire du Rhin et du Necker. Il s'agissait de repousser des forces très-supérieures. M. Mieroslawski, avec l'aide de Svegiel et d'Oborski, défit, le 16 juin 1849, le corps de Peucker à Leutershaufen sur le Necker, et, le 20 juin, celui d'Hirschfeld, à Waghausel sur le Rhin. La défection de sa cavalerie le força de se retirer sur Radstadt. Là encore, appuyé sur la Murg, il tint en échec 60 000 hommes, conduits par les généraux Peucker, Hirschfeld et Graeben, sous le commandement supérieur du prince de Prusse. Cette campagne se termina par des revers faciles à prévoir, et M. Mieroslawski, abandonné de ses soldats, posa les armes.

Après avoir eu trois armées sous ses ordres, M. Mieroslawski vécut à Paris, dans une retraite modeste, partagé entre l'enseignement qui le fit vivre, et de savantes recherches sur l'art militaire, l'histoire, la géographie, la politique. Ses connaissances stratégiques, son talent d'écrivain, l'audace de son caractère, la fermeté de ses convictions, l'ont placé parmi les chefs du parti qui, en dépit de tous les échecs, espérait ou préparait la

résurrection de la Pologne. Depuis 1860 les journaux ont souvent parlé des relations de M. Mieroslawski avec le général Garibaldi et M. Kossuth. Par suite de cette entente, il forma à Gênes, à la fin de 1861, une légion slave, composée en partie de Polonais. Au commencement de 1863, voyant le moment venu d'agir, il entra en Pologne par la frontière gallicienne, annonçant, dans un ordre du jour, que le gouvernement provisoire lui avait déféré le commandement en chef de l'insurrection, puis il se retira pour ne pas donner au mouvement national de son pays un caractère révolutionnaire.

MIGEON (Jules, dit comte), publiciste français, député au Corps législatif, né à Méziré (Haut-Rhin), le 7 février 1815, acheva à Paris ses études, commencées en Alsace. Il fit paraître, dès 1844, dans le journal *le Pionnier*, des nouvelles et un roman intitulé : *Louise*. Il a publié depuis : *la France et ses institutions* (1846, in-8); *Bonheur et infamie* (1847, broch. in-8; 7ᵉ édit. 1857). Après la révolution de 1848, M. Migeon traita plusieurs questions d'économie politique dans le *ournal du Haut-Rhin*.

En 1850, une élection partielle le porta comme représentant de son département à l'Assemblée législative, et le patronage du nouveau gouvernement lui ouvrit l'entrée du Corps législatif, en 1852. Aux élections générales de 1857, il fut réélu, malgré l'opposition que fit cette fois l'administration à sa candidature. Mais son élection donna lieu aux poursuites du ministère public contre lui et à un long et bruyant procès dans lequel furent révélés les plus curieux détails d'influences électorales. M. Migeon, condamné par le tribunal correctionnel de Colmar pour port illégal de la décoration, donna sa démission de député, pour se représenter devant ses compatriotes, qui le réélurent (1858) ; mais l'élection fut annulée. M. le comte Migeon, qui revendique ce titre en s'appuyant sur ce que la croix de Saint-Sylvestre, dont il est décoré, donne celui de comte romain, avait été aussi élu membre du conseil général du Haut-Rhin en 1854.

MIGLIORETTI (Pascal), sculpteur italien, né à Milan, étudia la sculpture à l'Académie de cette ville, où il a exécuté divers morceaux de sculpture religieuse et des décorations monumentales. Cet artiste s'est fait connaître en France par son unique envoi à l'Exposition universelle de 1855 : une statue d'*Abel mourant*, qui a obtenu de grands éloges, et une 2ᵉ médaille.

MIGNARD (Thomas-Joachim-Alexandre-Prosper), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, le 15 décembre 1802, appartient à la famille du célèbre peintre de ce nom. Après avoir exercé deux ans la profession d'avocat, il se consacra aux travaux d'érudition. Correspondant du ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Dijon, il a reçu de Pie IX la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

Ses principaux écrits, dont la plupart ont obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une mention honorable, ont pour titres : *Histoire de différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne* (Dijon, 1851, in-4); *Éclaircissements sur les pratiques occultes des Templiers* (Ibid., 1851, in-4); *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* (Paris, 1853, in-4); *Découverte d'une ville gallo-romaine*, dite Laudunum (Ibid., 1854, in-4); *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre, ou Philologie comparée de cet idiome, suivie de quelques poésies inédites de Bernard de La Monnoye* (Dijon, 1856, in-8); *le Roman en vers de très-excellent, puissant et noble homme Girart de Roussillon, jadis duc de Bourgogne*, etc. (Paris et Dijon, 1858, gr. in-8), avec de nombreuses notes philologiques, et des recherches sur le personnage réel de Girart et sur son rôle dans la politique du IXᵉ siècle, etc.

MIGNE (Jacques-Paul, abbé), éditeur français, né à Saint-Flour (Cantal), le 25 octobre 1800, vint faire ses études de théologie à Orléans, dont le grand séminaire s'est longtemps recruté en Auvergne. Il fut quelque temps professeur de quatrième au collége de Châteaudun, ordonné prêtre en 1824, puis envoyé comme curé au bourg de Puiseaux (Loiret). Quelques démêlés avec l'évêque du diocèse, M. de Beauregard, l'amenèrent à donner sa démission ; en 1833, il vint à Paris et fonda, la même année, *l'Univers religieux* (plus tard *l'Univers*) qui devait, dans sa pensée, rester neutre entre les partis et être catholique avant tout. En 1836, il céda son journal, où il a écrit une foule d'articles signés L. M., et se fit imprimeur au Petit-Montrouge, près Paris.

L'abbé Migne posséda bientôt un vaste établissement, auquel il a donné le nom d'*Imprimerie catholique*, et où plus de 300 ouvriers compositeurs, brocheurs, relieurs, etc., travaillèrent sans relâche. Il sortit peu d'œuvres originales de cette maison, particulièrement consacrée à la réimpression pure et simple d'anciens ouvrages théologiques ou de collections latines et françaises, édités à bas prix, et avec une extrême rapidité. La *Patrologie* (Patrologiæ cursus), l'*Encyclopédie théologique* et la *Bibliothèque* de l'abbé Migne, comptent les volumes par centaines.

Il a été aussi, jusqu'en juin 1856, propriétaire d'un journal quotidien, *la Vérité* (ancien *Journal des faits*), qui, se bornant à la reproduction des autres journaux, avait la prétention d'être l'écho impartial de toutes les opinions. Acheté par le banquier M. Prost, le journal *la Vérité* est devenu *le Courrier de Paris*. M. Migne a repris un journal sous ce dernier titre, en avril 1861.

MIGNET (François-Auguste-Marie), historien français, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, né à Aix, le 8 mai 1796, y commença ses études qu'il alla terminer, comme boursier, au lycée d'Avignon, et revint, en 1815, suivre les cours de droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il rencontra M. Thiers, et de cette époque date leur longue amitié. Reçus avocats en même temps, en 1818, ils débutèrent ensemble et suivirent de concert, pendant un an et demi, la carrière du barreau. Ils se tournèrent ensemble vers la littérature. Au moment où M. Thiers remportait les palmes de l'Académie d'Aix, M. Mignet était couronné par celle de Nîmes, pour son *Éloge de Charles VII*. Mais, en 1821, il obtenait un triomphe plus sérieux : il partageait, avec M. Arthur Beugnot, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le meilleur mémoire sur cette question : *de l'État du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avénement de saint Louis et des institutions de ce prince*. Encouragé par ce succès, il s'abandonna à sa vocation littéraire, et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier-Français*, dirigé par Châtelain. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours d'histoire qui eurent le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire*

de la Révolution française de 1789 *à* 1814 (2 vol. in-8), si souvent réimprimée chez nous, qui passa bientôt dans toutes les langues, et qui compte, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet et détaillé; c'était un tableau animé et rapide, un résumé brillant où l'art de condenser les faits ne servait qu'à mettre en relief les conclusions philosophiques. La popularité de l'historien ajouta à l'importance du journaliste, et les rancunes du gouvernement le jetèrent plus avant dans la lutte. Traduit devant les tribunaux pour avoir publié les discours prononcés sur la tombe de Manuel, il se vengea en faisant servir ses leçons de l'Athénée à la cause de l'opposition. Enfin, au commencement de 1830, il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel, à la fondation du *National* et fut, le 26 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet n'accepta du roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives, au ministère des affaires étrangères, si favorables au travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avénement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de Février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies, et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre. Il a été promu le 5 mai 1840 commandeur de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol. in-8), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques de* 1836 *à* 1843 (1843, 2 vol. in-8, 1re série); on remarque, parmi les *Notices*, celles de Sieyès, Broussais, Destutt-Tracy; *Antonio Perez et Philippe II* (1845, in-8), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; *Vie de Franklin*, un des meilleurs *Petits traités* publiés par l'Institut, en 1848; *Histoire de Marie Stuart* (1851, 2 vol. in-8); *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Saint-Juste* (1854, in-8; 3e édit., 1858, in-12), *Éloges historiques* : Th. Jouffroy, Gérando, Laromiguière, La Kanal, Schilling, etc. (1864 in-18), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à la *Revue des Deux-Mondes*, etc. M. Mignet, dit-on, travaille depuis plus de trente ans à une *Histoire de la réformation*, pour laquelle il aurait réuni des centaines de volumes de correspondance manuscrite.

MIGUEL (don Maria-Évariste), ex-roi du Portugal, né à Lisbonne, le 26 octobre 1802, troisième fils du roi Jean VI et de sa femme l'infante d'Espagne, Charlotte-Joachim, avait six ans quand il suivit ses parents au Brésil où son enfance, abandonnée à des valets et privée de toute éducation, donna des signes non équivoques des plus mauvais instincts. Il revint en Portugal, en 1821, ne sachant ni lire ni écrire et n'ayant d'autre talent que celui de l'escrime. C'est alors que sa mère, après avoir eu recours aux moyens les plus odieux, l'excita à la révolte contre le roi, son père, et le mit à la tête du parti clérical et absolutiste. Le 2 juin 1822, il se souleva une première fois, fut pardonné, recommença aussi vainement l'année suivante, avec l'aide du ministre de la guerre Subserra, obtint par une apparence de repentir un nouveau pardon et le titre de généralissime des armées portugaises. Bientôt, après l'assassinat du plus intime conseiller de son père, le marquis de Loulé, il excitait une troisième révolte (30 avril 1824), emprisonnait les ministres, et chassait le roi son père qui ne dut sa restauration qu'à l'intervention vigoureuse des ambassadeurs étrangers. L'infant banni, avec sa mère, par un décret du 12 mai, se retira à Paris, puis à Vienne où son esprit acquit un peu de culture, et où il parut subir l'ascendant de M. de Metternich.

En 1826, le roi Jean VI étant mort, la sœur aînée de l'infant, Isabelle-Marie, fut proclamée régente, pendant que son frère, don Pedro, empereur du Brésil, héritier légitime du trône de Portugal, le cédait à sa fille mineure, dona Maria de Gloria, dont il offrait la main à don Miguel, avec le titre de régent. Malgré l'incompatibilité formelle des fonctions du régent avec le titre d'époux de la reine régnante, il accepta, et consentit, après de longues négociations, à prêter serment à la constitution. Entré à Lisbonne, en 1828, il renvoya les Cortès, et pour donner à son usurpation un semblant de légalité, convoqua les anciennes Cortès constituantes, qui s'unirent à une partie du peuple pour le proclamer roi. En même temps, il repoussa toute idée de mariage avec sa nièce dona Maria qui ne put même aborder en Portugal et dut faire voile vers l'Angleterre pour regagner le Brésil. Les généraux Palmella et Villaflor, qui essayèrent de soutenir sa cause, furent vaincus, et l'insurrection d'Oporto fut comprimée. L'île de Terceira fut le seul point de la monarchie portugaise où purent se maintenir les partisans de dona Maria.

L'infant, reconnu roi par l'Espagne, et roi *de fait* par l'Angleterre, fit peser sur le Portugal un despotisme sans contre-poids. A la mort de la reine mère, en 1830, l'armée et les finances étaient dans un si déplorable état, que don Miguel offrit à l'Angleterre, pour s'acquitter avec elle, d'abaisser de deux tiers en sa faveur les tarifs des douanes. Mais peu à peu, de l'île de Terceira, l'esprit de résistance gagna le royaume, et la France soutint la cause de la reine dépossédée. En 1831, l'amiral Roussin captura dans le Tage la flotte portugaise, et don Pedro quitta le Brésil pour conduire en personne une expédition contre son frère. Les Açores furent prises, puis la ville d'Oporto, où fut octroyée une première charte constitutionnelle, au nom de Maria II. Don Miguel essaya vainement de se raffermir en rétablissant les jésuites (1832). Les Anglais se déclarèrent enfin contre lui et le capitaine Napier détruisit ses derniers vaisseaux au cap Saint-Vincent, pendant que le général Villaflor faisait son entrée à Lisbonne (juillet 1833). A la suite d'une lutte qui dura plusieurs mois autour de la capitale, don Miguel, attaqué même par les Espagnols, signa, le 29 mai 1834, la capitulation d'Evora. Banni du royaume à perpétuité, il s'embarqua le 1er juin pour Gênes, où il protesta contre une capitulation arrachée par la force, et se rendit ensuite à Rome, où le pape le reconnut pour seul roi. Du reste, don Miguel s'est conservé ce titre, et c'est comme tel qu'il a épousé, le 24 septembre 1851, en Allemagne, *Adélaïde*, princesse de Lowenstein-Wertheim-Rosemberg, dont il a eu trois filles et un fils, *Miguel*, né le 19 septembre 1853.

MILES (Pline), voyageur américain, né à Watertown (New-York), et fils d'un des pionniers de cette partie de l'État de New-York, fit quelques études de droit, puis passa cinq années à voyager à travers les États-Unis, trouvant des moyens d'existence dans ses lectures publiques et dans ses correspondances avec divers journaux. Il partit ensuite pour l'ancien monde, qu'il parcourut aussi pendant cinq années : sa correspondance, publiée dans les journaux sous le sobriquet de Communipaw, remplirait un grand nombre de volumes. Un seul épisode de ses longs et curieux voyages a été publié à part : *Excursion en Islande* (Rambles in Iceland; New-York, 1854, Londres, 1855), relation intéressante de ses aventures dans une partie peu connue du monde.

Un philosophe américain du même nom, James William MILES, ministre de l'église protestante épiscopalienne de Charleston (Caroline du Sud), et professeur de philosophie et de littérature grecque au collége de la Caroline du Sud, s'est fait une réputation de penseur sérieux et profond par son ouvrage intitulé : *Théologie philosophique, ou Origine des croyances religieuses fondées sur la raison* (Philosophic Theology, Charleston, in-8, 1850). Il a été l'un des principaux rédacteurs de la *Southern Quarterly Review*.

MILL (John-Stuart), économiste anglais, né à Londres, le 20 mai 1806, et fils de l'auteur de la remarquable *Histoire des Indes britanniques*, entra dès 1823 dans les bureaux de la Compagnie des Indes, où son père occupait un des premiers emplois. Après avoir écrit pour plusieurs journaux et revues une foule d'articles sur les sciences morales et politiques, il donna son premier livre : *Système de logique* (a System of logic rationative and inductive; Londres, 1843, 2 vol. in-8; 3e édit., 1851), basé sur le raisonnement et l'induction. Cherchant ensuite les applications sociales de la philosophie, il publia des *Essais d'économie politique* (Essays on some questions of political economy; 1844, in-8), qui ont pris les proportions d'un traité complet, sous le titre de *Principes d'économie politique* (Priciples of political economy; 1848; 3 vol. in-8, 4e édit., 1854). Cet ouvrage important, qui l'a placé au premier rang des promoteurs du libre échange, s'est fait remarquer par un sens droit et profond et la sûreté du jugement que donne une grande habitude des affaires, quoique ses vues particulières sur l'échange, les relations de peuple à peuple, l'association, la condition des paysans anglais, n'aient pas moins de nouveauté que de justesse. Quant au principe de la population, poussant à outrance les idées de Malthus, il voit dans ses excès la cause principale des misères humaines, et dans sa limite le salut et la vie des sociétés civilisées. Un de ses derniers ouvrages est intitulé *la Liberté*. M. Mill, devenu un des principaux fonctionnaires de la Compagnie des Indes, jouit d'une grande autorité, dont le Parlement a tenu compte en 1853, dans les discussions relatives à cette compagnie. Il a été élu correspondant de l'Institut (Acad. des sciences morales) en octobre 1860.

MILLAIS (John-Everett), peintre anglais, né à Southampton, le 8 juin 1829, d'une famille française, passa ses premières années en France et à Jersey, et fut envoyé à Londres où il suivit l'école préparatoire de Sass et les cours de l'Académie royale. A quatorze ans, il remporta une médaille d'argent, et, à dix-huit, la médaille d'or sur ce sujet : *les Benjamites enlevant leurs femmes* (1847). Il avait, l'année précédente, exposé son premier tableau, *Pizarre s'emparant de l'inca du Pérou* (1846) et, cette même année, *la reine Elgiva livrée aux envoyés de Dunstan* et *le Denier de la veuve* (1847).

Ce fut en 1849, dans une scène tirée de Keats, *Isabella*, que M. Millais inaugura une manière nouvelle, rompit avec les traditions de l'Académie et se posa, à vingt ans, en réformateur. De concert avec MM. H. Hunt, Rossetti, Ch. Collins, etc., il fonda l'école dite des *Préraphaélites*, qui seraient nommés plus justement *réalistes*, et dont le programme se réduit à ceci : supprimer les règles et les conventions, étudier la nature telle qu'elle est, replacer l'art à son berceau, avant Raphaël et chez les maîtres du XVIe siècle. Une revue fut même lancée sous ce titre bizarre : *le Germe, ou Art et poésie* (the Germ; 1850), qui ne dépassa guère quelques numéros. Un critique d'imagination, M. Ruskin (voy. ce nom) fournit heureusement à ces jeunes enthousiastes l'appui de sa plume et prit avec beaucoup de vivacité la défense de leurs doctrines d'abord dans une série de lettres adressées au *Times* (1851), puis dans son *Examen du Préraphaélitisme* et son *Cours d'architecture et de peinture* (1854).

Quant à M. Millais, dont les qualités, sinon les tendances, ne sont contestées par personne, voici quelle est sa part dans ce mouvement qui a soulevé en Angleterre d'interminables discussions. Après son *Isabella*, il exposa en 1850, *Ferdinand et Ariel*, *un Incident de l'enfance du Christ*; en en 1851, *la Fille du bûcheron*, *Mariana*, *le Retour de la fête de l'arc* : en 1852, *Ophélia*, *un Épisode de la Saint-Barthélemy*; en 1853, *le Proscrit royaliste*, scène dramatique, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, malgré une assez vive résistance. On a ensuite de lui un beau portrait de *M. Ruskin* (1854) et *les Feuilles d'automne* (1856). Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *l'Ordre d'élargissement*, *le Retour de la colombe à l'arche* et *Ophélie*, où le rendu et le fini sont poussés aux dernières limites de l'exactitude matérielle. Il a obtenu une 2e médaille.

MILLARD (Jean-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Troyes, le 1er janvier 1802, et fils d'un négociant, continua le commerce de son père jusqu'en 1840. Sous le règne de Charles X, il s'associa activement aux efforts du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il resta dans l'opposition, et passa peu à peu au parti de la République. En 1847, il fit avec ardeur la campagne des banquets réformistes, et après l'interdiction de celui du XIIe arrondissement, à Paris, prit part à la lutte pendant les journées de Février. Porté comme républicain de la veille, sur la liste des candidats à la Constituante dans le département de l'Aube, il fut élu, le second, par environ 46 000 voix. Il se plaça dans les rangs de la gauche, et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et se signala dans les débats relatifs à l'expédition de Rome, dans laquelle il refusait de voir une conséquence des mesures de précaution prises par le général Cavaignac pour assurer la liberté du saint-père. Au nom de M. Millard se rattachent la discussion et le vote du 14 mai, sur la fameuse dépêche télégraphique adressée aux préfets par Léon Faucher, ministre de l'intérieur. Celui-ci annonçant, dans l'Aube, que la majorité avait repoussé la proposition faite par M. Jules Favre de déclarer que le ministère avait perdu la confiance du pays, ajoutait : « Ce vote consolide la paix publique. Les agitateurs n'attendaient plus qu'un vote de l'Assemblée, hostile au ministère, pour courir aux barricades et pour renouveler les journées de Juin. Paris est tranquille. Ont voté

contre l'ordre du jour et contre le gouvernement MM. Millard, Gerdy, de La Porte. » Sur la proposition de M. Millard, l'Assemblée nationale, à l'unanimité moins cinq voix, infligea au ministre un blâme sévère. L'expiration du mandat pour la Constituante mit fin à sa carrière politique.

MILLAUD (Moïse), banquier français, né à Bordeaux, le 27 août 1813, et fils de modestes marchands israélites, entra d'abord chez un huissier, et devint, à seize ans, directeur de l'Athénée, société bordelaise de cent membres, puis fonda un journal intitulé *le Lutin*. En 1834, il vint à Paris et créa plusieurs journaux, d'après des idées plus tard heureusement exploitées : *le Gamin de Paris* (1835), le premier journal vendu à la porte des théâtres; *le Glaneur* (1836) ; *le Négociateur* (1838), la première feuille traitant exclusivement d'affaires, et la fameuse *Audience*, « seul journal des tribunaux paraissant le lundi, » qui eut six années de joyeux succès (1839-1845). Le 24 février 1848, il fonda *la Liberté*, qui se tira, pendant quatre mois, jusqu'à 122 000 exemplaires, et fut supprimée après l'insurrection de Juin comme feuille bonapartiste.

C'est alors seulement que M. Millaud se lança dans les spéculations financières. Avec M. Mirès il acheta, en octobre 1848, le *Journal des chemins de fer;* ils abordèrent ensuite les entreprises de chemins de fer et exploitèrent *le Conseiller du peuple*, de M. de Lamartine. En 1849, il conçut la pensée d'associer les petits capitaux, et ouvrit la Caisse des actions réunies qui contenait en germe le Crédit mobilier et qui donna, en deux ans, 90 % à ses actionnaires, puis, encore avec M. Mirès, la Caisse des chemins de fer, à la tête de laquelle ce dernier resta seul en 1853, après avoir partagé avec son collègue trois millions de bénéfices. En 1854, M. Millaud essaya d'organiser en commandite une compagnie générale immobilière, ayant pour objet l'achat, dans Paris, d'immenses terrains destinés à être revendus par lots, avec ou sans constructions. Le nombre insuffisant des souscripteurs fit échouer, mais pour le bonheur de M. Millaud, cette première combinaison ; il remboursa les douze cents actionnaires qui s'étaient présentés d'abord, en obligations, et resta seul ou principal propriétaire de valeurs qui ont presque quintuplé.

En mai 1856, M. Millaud transforma en *Journal des actionnaires*, le journal *le Dock*, et créa, avec MM. Léop. Amail, L. Jourdan, Ch. Duveyrier et quelques autres, sous le nom de Caisse générale des actionnaires, une association financière, au capital nominal de 25 millions de francs qui, outre toutes les opérations de banque ordinaires, eut pour objet spécial l'exploitation de son journal ; puis il acheta de M. de Girardin sa part de propriété dans *la Presse*, moyennant 800 000 fr. L'exploitation de cette dernière feuille donna lieu, en novembre 1857, entre M. Millaud et M. H. Rouy, l'un des anciens gérants, à des demêlés judiciaires, au milieu desquels est survenue la suspension pour deux mois de ce journal.

La fortune en quelque sorte improvisée de ce financier-journaliste, le luxe asiatique ou plutôt étrusque de son hôtel de la place Saint-Georges, meublé d'une foule de richesses artistiques, des fêtes splendides offertes à la presse parisienne, ont exposé M. Millaud à diverses invectives. Il n'en a demandé qu'une fois justice aux tribunaux, qui, sur sa plainte, ont condamné M. Eug. de Mirecourt (voy. ce nom), à des dommages-intérêts, dont le plaignant a fait remise. En février 1859, il a donné, sous le nom de *Frascati*, un vaudeville en trois actes, *Ma nièce et mon ours* (Palais-Royal). Depuis, M. Millaud, victime des caprices de la fortune, a dû abandonner toutes ses entreprises et a vendu sa part de propriété dans *la Presse* à M. Solar, qui, après diverses combinaisons, en est devenu rédacteur en chef (décembre 1860).

En 1863, M. Millaud a créé un nouveau type de journal quotidien à bon marché, *le Petit journal*, à cinq centimes, qui est arrivé, au bout d'un an, à un tirage de plus de 150 000, malgré les concurrences qu'il avait suscitées. A cette publication, qui, en 1865, annonçait un tirage de près de 220 000, il a rattaché successivement, en 1864, *le Journal illustré*, *le Journal littéraire*, *le Journal politique de la semaine*, sans compter quelques nouvelles opérations financières ou commerciales.

MILLER (Emmanuel), helléniste français, né à Paris, en 1812, entra, en 1834, à la Bibliothèque royale, comme employé au département des manuscrits, et se forma, dans cet établissement, à la connaissance de la paléographie grecque. Chargé de diverses missions dans les bibliothèques d'Italie et d'Espagne, il rapporta des copies de manuscrits importants, qui lui permirent de donner un *Supplément aux dernières éditions des petits géographes grecs* (1839, in-8), et de dresser, quelques années plus tard, un *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, qu'il publia par ordre du gouvernement français (1848, in-4). Depuis, il a donné une édition des *Poésies grecques inédites de Manuel Phile*, et préparé un recueil d'*Anecdotes*. En 1851, M. Miller fit paraître, à Oxford, le texte d'un manuscrit inédit, intitulé : *Réfutation des hérésies*, qui avait été rapporté du mont Athos par M. Minoïde Mynas (voy. ce nom) et dans lequel il avait cru reconnaître, le premier, un traité d'Origène; aussi parut-il sous le titre d'*Origenis philosophumena*. Il a annoncé une traduction de ce texte, le plus important peut-être qui ait été découvert depuis plus de cinquante ans.

M. E. Miller qui avait trouvé, dans le marquis de Fortia d'Urban, un protecteur et un ami, commença, grâce à son concours désintéressé, en 1840, avec M. Aubenas, une *Revue de bibliographie analytique* qui parut durant six années, et qui, malgré le caractère consciencieux de son compte rendu mensuel de toute littérature savante, n'obtint qu'un médiocre succès. Bibliographe estimé, il fut nommé, en 1849, bibliothécaire de l'Assemblée nationale, en remplacement de M. Beuchot. Il a conservé ces fonctions auprès du Corps législatif. Il vient d'être élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1860), et décoré de la Légion d'honneur.

M. Miller a publié un assez grand nombre d'articles dans le *Journal des Savants*, et donné diverses éditions d'opuscules grecs, notamment l'*Éloge de la calvitie* de Synésius, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale (1840, in-8). Il a été un des principaux éditeurs du *Recueil d'itinéraires anciens* (1844, in-4), publié aux frais de M. Fortia d'Urban.

MILLER (Thomas), ouvrier poëte anglais, né le 31 août 1809, à Gainsborough (comté de Lincoln), ne dut qu'à ses efforts persévérants et à son ardent désir de s'élever par l'étude, à la célébrité que ses contemporains lui ont faite. Toute sa première instruction se bornait « à écrire assez mal et à lire passablement la Bible. » Vannier de son état, il cultivait la poésie, comme un délassement, sans espérer y trouver un jour des ressources, lorsque le poëte Rogers, ayant pu juger du mérite de ses vers, l'encouragea vivement à

poursuivre une carrière plus conforme à ses goûts, et lui en fournit les moyens.

Doué d'une imagination vive et d'une grande facilité de style, M. Miller a traité des genres bien différents, mais a surtout réussi dans la poésie. Nous citerons parmi ses premières œuvres: *Une journée dans les bois* (a Day in the woods); *Beautés de la campagne* (Beauties of the country); *Esquisses champêtres* (Rural sketches); *la Vie à la campagne* (Pictures of country life), et *Scènes de village* (Country scenes). On a, en outre, de lui, des romans agréables, tels que: *Royston Gower, la Belle Rosemonde* (Fair Rosamond), thème favori des conteurs anglais; *Lady Jane Gray, Godefroy Malvern, Fred Holdersworth*, etc.; une *Histoire des Anglo-Saxons*, qui fut peu remarquée; des scènes de mœurs: *Esquisses pittoresques de Londres*, insérées dans l'*Illustrated news; la Vie au grand jour et à l'ombre;* des petits livres à l'usage des enfants: *Fortune et courage, la Vieille Angleterre*, etc.; et un grand nombre d'articles, de nouvelles et de variétés dans les recueils périodiques de Londres.

MILLER (Hugues), savant écossais, né en 1802, à Cromarty, près d'Inverness, mort le 24 décembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MILLET (Frédéric), portraitiste français, né à Charlieu (Loire), en 1786, mort le 20 octobre 1859. — Voyez les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

MILLET (Mme N....), fondatrice des salles d'asile, veuve du précédent, exerça dans sa jeunesse la profession de brodeuse. Elle se trouvait, sous l'Empire, à la tête d'un atelier florissant, quand elle se maria. Vers 1826, ses relations avec M. Cochin, maire du XIIe arrondissement, la portèrent à s'occuper des questions de charité publique. Elle fit, à son instigation, un voyage en Angleterre pour étudier les écoles de l'enfance; mais, au lieu d'imiter ce qu'elle y avait vu, elle conçut qu'il y avait mieux à faire et mit en avant l'idée des salles d'asile. La première fut fondée rue des Martyrs, en 1827. Mme Millet, pour propager l'institution, publia avec M. Cochin un livre qui devait en rendre la direction plus facile, sous le nom de *Méthode Cochin*. Parmi les innombrables asiles que possède aujourd'hui la France ou l'étranger, ceux de plusieurs villes ont été fondées par Mme Millet elle-même, et les cités d'Arras, de Lyon, de Verviers lui ont offert des témoignages publics de leur reconnaissance.

MILLET (Jean-Baptiste-Pierre), homme politique français, député, est né à Orange, le 16 janvier 1796. Il embrassa la profession d'avocat, puis devint procureur du roi sous la monarchie de Juillet, et enfin se fit manufacturier. Membre du conseil général pour le canton ouest d'Orange et ancien maire de cette ville, il fut, en 1852, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de Vaucluse, et fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 22 458 voix sur 22 582 votants. M. Millet a été décoré de la Légion d'honneur.

MILLET (Jean-François), peintre français, né à Gréville (Manche), vers 1815, vint étudier à Paris sous Delaroche et débuta au salon de 1844. Il s'est fixé depuis à Barbison, et a surtout exposé, comme peintre de genre et de paysage: *la Laitière, la Leçon d'équitation*, pastel (1844); *OEdipe détaché de l'arbre, les Juifs à Babylone* (1845-48); *Paysanne assise, Semeurs, Botteleurs* (1849-50); *Moissonneurs, Berger, Tondeurs de moutons* (1853); *Paysan greffant un arbre* (1855); *Glaneuses* (1857); *Femme faisant paître sa vache* (1859); *une Tondeuse de moutons, Femme faisant manger son enfant, l'Attente* (1861); *Berger ramenant ses troupeaux, Femme cardant de la laine, un Paysan se reposant sur sa houe* (1863); *Bergère avec son troupeau, des Paysans rapportant à leur habitation un veau né dans les champs* (1864), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1853 et une médaille en 1864.

MILLET (Aimé), peintre et sculpteur français, né à Paris, vers 1816, étudia à la fois la peinture et la sculpture, suivit plusieurs années l'atelier de David d'Angers, et débuta par trois *Dessins* au salon de 1842. D'abord partagé entre ces deux arts, il semble, depuis quelque temps déjà, se livrer exclusivement à la sculpture. On a vu de lui aux salons, entre autres dessins: *M. Gonthard, Lisa del Giocondo*, ou *la Joconde*, d'après Vinci; *l'Adoration des Bergers*, d'après Ribeira; *Balthazar Castiglione*, d'après Raphaël; *M. Taxile Delord* (1842-1852); puis, parmi ses œuvres de sculpture: une *Bacchante, Narcisse, le Docteur A. Richard, Gay-Lussac, Jeune fille couronnée de fleurs* (1845-1853), ces trois derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; *Ariane*, aussitôt acquise pour le musée du Luxembourg (1857); *le Maréchal Magnan, Léon Roches* (1861); *Mme P. Viardot* (1863). Citons encore de lui un *Mercure* destiné au palais du Louvre; *la Justice civile* pour la mairie du Ier arrondissement, et le tombeau de Murger, représentant *la Jeunesse effeuillant des roses*. M. A. Millet a obtenu une 1re médaille en 1857 et la décoration en 1859.

MILLET-ROBINET (Cora-Élisabeth Robinet, dame), femme auteur française, née à Paris, le 28 novembre 1798, et retirée depuis longtemps dans le Poitou, s'est consacrée particulièrement à l'étude de l'agriculture et à l'économie domestique. Elle a été nommée membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris et de l'Académie royale d'agriculture de Turin. Mme Millet-Robinet a obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe pour ses travaux agricoles et ses écrits.

Ses principaux ouvrages, empreints d'un remarquable caractère d'utilité pratique, sont: *Conseils aux jeunes femmes sur leur condition et leurs devoirs de mère pendant l'allaitement* (1841, in-18), un des meilleurs livres sur ce sujet spécial; *Maison rustique des dames* (1844-1845, 2 vol. in-12; 4e édit., 1859, in-12): *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins* (4e édit., 1854, in-12). Elle a donné dans la *Bibliothèque du cultivateur* les traités intitulés: *Économie domestique, Oiseaux de basse-cour, Lapins*; et dans les *Cent traités sur les connaissances les plus indispensables*, celui qui a pour titre: *Économie domestique* (3e édition, 1864, in-18), *Soins à donner à la première enfance*. Elle a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'agriculture pratique* et dans le *Journal de l'agriculture de l'Ouest*. Enfin elle a pris, pendant quinze années, une part très-active aux travaux sur l'industrie de la soie, publiés par M. Millet, son mari, et M. Stéphane Robinet, son frère.

MILLON (Eugène), chimiste français, né à Châlons-sur-Marne, en 1812, fut d'abord attaché, comme chirurgien, au service des hôpitaux militaires, puis se consacra à la pharmacie et devint professeur de chimie au Val-de-Grâce. Nommé, en 1847, professeur à l'hôpital de Lille, il est devenu depuis pharmacien en chef à Alger.

M. Millon a publié : *Éléments de chimie organique* (1846-1848, 2 vol. in-8) ; *Annuaire de chimie* (1844-1850, 7 vol. in-8), avec MM. J. Reiset, Hoefer et Nicklès. Il a fourni un grand nombre d'articles, notes, mémoires, sur des découvertes importantes ou des faits originaux, aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et à divers recueils périodiques.

MILLON (Claude), homme politique français, député, est né le 13 octobre 1828. Après avoir terminé ses études de droit, il embrassa la profession d'avocat et s'occupa en même temps de travaux agricoles. Maire de Bar-le-Duc et membre du conseil général pour le canton de Vaubecourt, il fut, le 19 août 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Meuse. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 25 764 voix sur 26 339 votants. M. Millon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

MILMAN (révérend Henry-Hart), littérateur et poëte anglais, né à Londres, le 10 février 1791, et fils du médecin de George III, fit ses études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford. En 1817, il entra dans les ordres et fut nommé vicaire d'une paroisse de Londres. Grâce à la liberté dont jouissent les ministres de l'Église protestante, il put satisfaire pleinement ses goûts pour la littérature profane et débuta par une tragédie, *Fazio* (1817), traduite en français en 18.5 et qui obtint un succès d'estime au théâtre de Covent-Garden. L'année suivante parut *Samor*, poëme héroïque en douze chants, que la *Quarterly Review* exalta comme l'œuvre la plus extraordinaire de l'époque. La mode était aux grands poëmes, et M. Milman, qui sentait en lui une verve intarissable et une puissance d'invention peu commune, sacrifia largement à la mode, et prenant tour à tour pour sujet la religion, l'histoire et la légende, donna successivement *la Chute de Jérusalem* (Fall of Jérusalem ; 1820), d'après le récit de l'historien Josèphe ; *Anna Boleyn*, *le Martyr d'Antioche* (Martyr of Antioch) et *Balthazar*. Les meilleurs fragments de ces poëmes ont été publiés à part (*Poetical works*; Londres, 18 9, in-8).

Les ouvrages en prose du révérend Milman ont concouru pourtant d'une manière plus efficace à sa réputation d'écrivain. Outre un grand nombre d'articles insérés dans la *Quarterly Review*, on a de lui : une *Histoire des Juifs* (History of the Jews) ; une bonne *Histoire du Christianisme* (History of Christianity; 1840, 3 vol. in-8), conduite jusqu'à l'extinction de l'idolâtrie païenne dans l'Empire; une *Vie de Gibbon* ainsi qu'une édition de son grand ouvrage augmentée de notes critiques et d'observations (*Notes and illustrations to Gibbon's Decline and fall*; 1840, 8 vol.); enfin une *Histoire de l'Église latine* (History of latin christianity : 1853-1855, t. I à VI, in-8).

Après avoir occupé la chaire de poésie à l'université d'Oxford, puis le rectorat de Sainte-Marguerite, à Londres, M. Milman a été porté, en 1849, à l'important décanat de Saint-Paul.

Son frère aîné, le général Francis-Miles MILMAN, né le 22 août 1783, entré au service militaire, en 1800, comme enseigne des *coldstream guards*, colonel en 1830, major général en 1841, et lieutenant général en 1851, assista, comme aide de camp du général Cranford (1808), aux batailles de Roleia, de Vimeira et de la Corogne. Ayant rejoint son régiment à Lisbonne, il se trouva au passage du Douro, à la prise d'Oporto et fut grièvement blessé à Talaveira; emmené prisonnier en France, il y resta jusqu'à la chute de Napoléon. Depuis cette époque, il a été employé à l'intérieur.

MILNE EDWARDS. Voy. EDWARDS (Milne).

MILNES (Richard-Monckton), poëte et homme politique anglais, né en 1809, dans le comté d'York, fit ses études au collège de la Trinité à Cambridge, puis voyagea sur le continent et visita l'Italie, la Turquie et la Grèce. Il a raconté ce voyage dans ses *Souvenirs* (Memorials of a tour in Greece; 1834). Élu, en 1835, député du bourg de Pontrefact à la Chambre des Communes, son mandat lui a jusqu'à présent été renouvelé (1857). Il a pris place parmi les conservateurs modérés et a soutenu avec beaucoup de force la liberté de conscience, qu'il regarde comme le droit de naissance de tout citoyen anglais.

Comme poëte, M. Milnes jouit d'une grande réputation, qu'il doit à l'élégance du style et à la pureté du sentiment. Les trois recueils qu'il a publiés sont écrits à la manière de Wordsworth, et, entre autres pièces, il convient de signaler *la Fuite du temps*, *Il y a longtemps*, *Chant des humbles* et *l'Homme d'autrefois*.

MILOCH OBRENOVITCH, ex-prince de Serbie, né en 1780, était fils d'un simple paysan de Dobrinié, dans le district d'Oujitzé, nommé Théodore Mikaïlowitch, et de Vichna, veuve en premières noces du pâtre Obren, de Brousnitza. Demeuré orphelin en bas âge avec ses deux frères cadets de second lit, Jovan (Jean) et Ephrem, Miloch, trop jeune pour cultiver la terre, il fut obligé de se mettre au service comme gardien de troupeaux, et accompagna plusieurs fois en cette qualité des marchands qui allaient vendre leur bétail à Zara en Dalmatie. Plus tard, Milane, son frère utérin, ayant amélioré son sort et entrepris le commerce des porcs, qui forment la branche la plus considérable de l'exportation de la Serbie, l'emmena avec lui à Brousnitza et lui donna un léger intérêt dans son commerce. Tels furent les débuts de l'homme qui devait un jour continuer l'œuvre de Czerni-Georges et prendre place parmi les princes régnants de l'Europe.

En 1804, Milane qui avait profité de l'insurrection générale contre les Turcs pour s'ériger, de sa propre autorité, en chef des districts de Radnik, d'Oujitzé et de Peséga, choisit Miloch pour son voïvode ou commandant militaire. C'est alors que Miloch, par reconnaissance pour son bienfaiteur et pour rappeler leur consanguinité, adopta, ainsi que ses deux frères cadets, le surnom d'Obrenovitch (fils d'Obren). A la mort de Milane, empoisonné, dit-on, à Bucharest, par l'ordre de Czerni-Georges (1810), Miloch réunit le pouvoir civil au commandement militaire dans les trois districts et devint un des chefs les plus influents de l'opposition contre le dictateur. Après la fuite de ce dernier (1813), et la restauration du pouvoir des Turcs, Miloch, au lieu de passer le Danube ou de se cacher dans les forêts et les montagnes comme les autres chefs, resta à la tête de 2000 hommes, disposé à attendre les événements et par son attitude inquiéta les vainqueurs, qui traitèrent avec lui. Le grand vizir, Kurchid-pacha, le confirma dans le commandement des trois districts et lui donna le titre de premier knès. Nourrissant déjà l'espoir de devenir à la fois le vengeur et le dominateur de son pays, Miloch, sans laisser rien percer de ses desseins, se ménagea la confiance de ses compatriotes, qui, dans l'éloignement des autres chefs, reportèrent sur lui toutes leurs espérances, et celle des Turcs qui croyaient l'avoir gagné à leur cause. Il attendait une occasion favorable. Les excès de la domination turque excitèrent bientôt une insurrection formidable qu'il dirigea sous main jusqu'à ce que, levant le masque, il déclara la guerre aux oppresseurs (1815).

Miloch déploya dans cette lutte encore plus d'habileté que de courage. Vainqueur des Turcs dans plusieurs occasions, il sut, lorsque la lutte devint trop inégale, traiter avec eux à des conditions encore favorables. Peu après, le meurtre de Czerni-Georges, qui entrait en Serbie pour y exciter un nouveau soulèvement (1816), délivra Miloch d'un dangereux compétiteur, et servit trop bien ses intérêts pour qu'il échappât au soupçon de complicité. Le 6 novembre de l'année suivante, une assemblée de tous les knès et des évêques des districts le proclama kniaz ou prince héréditaire de Serbie. Cette élection, renouvelée dix ans après dans une diète extraordinaire, fut confirmée par un hatti-chérif du sultan Mahmoud, daté du 22 novembre 1830, et qui reconnaissait l'indépendance administrative de la Serbie sous la garantie de la Russie.

L'administration de Miloch fit beaucoup de mécontents; ses violences, son inconduite privée, les monopoles établis sur certaines branches de commerce et qui lui permirent de se faire une énorme fortune personnelle; la vénalité et les abus de pouvoir de ses agents, son refus de convoquer la grande assemblée nationale, facilitèrent les entreprises des knès, irrités de la perte de leurs priviléges. Une première conspiration, ourdie à la fin de 1834 par Voutchich, chef de la milice serbe, échoua par l'habileté du prince. Toutefois, pour ôter tout prétexte aux agitateurs, il résolut d'octroyer aux Serbes une constitution (15 février 1835). Empruntée presque textuellement par son rédacteur, M. Davidovitch, secrétaire de Miloch, à la charte française de 1830, cette constitution, d'un libéralisme sans rapport avec l'état politique de la Serbie, dont le prince même ne savait pas lire, et trop contraire aux instincts despotiques de ce dernier, témoignait de sa part de beaucoup d'imprévoyance ou de duplicité. L'introduction du Code Napoléon, traduit par M. Zachariadis, compléta l'anomalie et acheva de porter le désordre dans le gouvernement. Miloch, en qui le bon sens suppléait aux lumières acquises, s'aperçut bientôt de son erreur ou bien jugea que le moment était venu de se faire avec impunité maître absolu, et la fameuse charte demeura une lettre morte.

L'orage recommença bientôt; la Russie le voyant chercher l'appui de l'Angleterre lui retira le sien; les chefs de l'opposition, de leur côté, en appelèrent à Constantinople, et le 24 décembre 1838 un hatti-chérif substitua à la charte avortée de 1835 une nouvelle constitution qui annulait presque complétement le pouvoir du prince par l'institution d'un sénat dans lequel entrèrent les adversaires les plus déclarés de Miloch. Ce premier succès enhardit l'opposition, qui parla déjà de forcer le prince à une abdication. Celui-ci résolut de jouer le tout pour le tout; mais son sang-froid et sa prudence habituels l'abandonnèrent au moment décisif; il s'enfuit à Semlin sous prétexte de se soustraire à la tyrannie du sénat, puis revint à Belgrade pour profiter de quelques soulèvements excités en sa faveur, mais que Voutchich, investi par le sénat de la dictature militaire, réprima sans peine. Le 13 juin 1839 il abdiqua en faveur de son fils aîné, Milane, et, trois jours après, quitta la principauté, suivi de son second fils, Michel, et d'un seul domestique. Il se rendit à sa terre de Milochia-Pojano en Valachie, d'où il protesta le 27 juin contre son abdication. Cette protestation, qu'il renouvela à la mort de Milane (8 juillet), demeura sans effet, et après avoir fait, pour ressaisir le pouvoir, plusieurs tentatives infructueuses, l'ex-prince Miloch se retira de la scène politique. Il résida, soit dans ses domaines en Valachie, soit en Autriche, où il avait dès 1839 une somme de un million six cent mille ducats (19 000 000 fr.) placée à la banque de Vienne.

Par un nouveau retour de fortune, l'assemblée nationale de Serbie, où Scuptchina, qui prononça, le 22 décembre 1858, la déchéance du prince Alexandre de Karageorgewitz (voy. ce nom), rappela à la tête de l'État le prince Miloch, qui se montra empressé de reprendre le pouvoir. La Porte a confirmé le mois suivant son élection, mais à titre viager seulement, tandis que le prince déclare lui-même que la dignité qui lui a été rendue est « transmissible par hérédité. » — Les journaux ont annoncé à diverses reprises, depuis deux ans, la mort du prince, qui a succombé le 26 septembre 1860.

Miloch avait épousé en 1807 la princesse Louise, morte en 1843 à Peterwardein, la même dont Ad. Blanqui, dans son *Voyage en Bulgarie*, a tracé un portrait un peu idéal. De ce mariage sont nés quatre enfants: deux filles, mariées à de riches particuliers, et deux fils: Milane, qui mourut après un règne de trois semaines, et Michel, qui gouverna la Serbie de 1839 à 1841. (Voy. MICHEL OBRENOVITCH.)

MILTON (vicomte William). Voy. FITZ-WILLIAM.

MILUTINOWITSCH (Siméon), poëte serbe, né à Sarajewo (Bosnie), le 3 octobre 1791, fils d'un négociant, fut, de 1806 à 1813, greffier à la chancellerie de Belgrade. Il prit une part active au soulèvement de 1813 et devint secrétaire de l'évêque serbe. Après diverses vicissitudes, au milieu desquelles il fut forcé de se cacher comme garçon jardinier chez un Turc de Widdin, il obtint une place chez le frère de Miloch Obrenowitsch; les défiances de la Porte lui interdirent le séjour de la Serbie et la Russie lui offrit une position qui lui permit de se livrer à son goût pour la poésie. En 1825, il alla se fixer à Leipsick, où il publia, l'année suivante, ses *Serbianka*, série de chants épiques en l'honneur de la guerre de l'indépendance. Deux autres recueils parurent ensuite: *Zorica* (1827) et *Nekolike pjesnice stare* (1828). L'amour de la patrie exprimé avec un grand éclat d'images fait le fond de ces trois volumes. Accueilli dans le Monténégro, M. Milutinowitsch rassembla et publia dans le texte original les *Chants populaires des Monténégrins et des Serbes de l'Herzegowine* (Leipsick, 1837), et, l'année suivante, une *Histoire de la Serbie de* 1813 *à* 1815. Rentré dans sa patrie depuis 1840, M. Milutinowitsch y a conservé comme poëte une influence qu'il a mise dans ces derniers temps au service de la cause de l'union des principautés.

MILWARD (Clément), amiral anglais, né en 1776, entra en 1793 dans la marine royale, et fut blessé l'année suivante à l'attaque de la Pointe à Pitre. Après avoir servi à la station navale des Antilles, il fut attaché au *Prince-de-Galles*, à bord duquel il assista à la prise de la Trinité et de Surinam. Nommé lieutenant, il eut un violent engagement avec la frégate française *la Sémillante*, contribua à l'occupation de la Martinique, et fut promu, pour son intrépidité à cette occasion, au grade de capitaine (juin 1809). Lors de la guerre d'Amérique, il commanda le vaisseau *le Herald*, s'empara de plusieurs navires ennemis et prit une part active à l'expédition qui fut tentée sans succès contre la Nouvelle-Orléans (1815). Il fut nommé contre-amiral en réserve le 1er octobre 1846.

MIMEREL [DE ROUBAIX] (Pierre-Auguste-Remy), sénateur français, né à Amiens, le 1er juin

1786, est l'un des plus riches manufacturiers de Roubaix, où il a fondé une filature de coton qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers et que son fils a dirigé depuis. Élu, en 1849, représentant du Nord à l'Assemblée législative par 92 982 suffrages, il vota constamment avec la majorité jusqu'à la scission entre celle-ci et l'Élysée, et fit partie de la Commission consultative, à la suite du coup d'État de décembre 1851. Dès le mois de janvier 1852, il fut élevé à la dignité de sénateur. Il est devenu membre du conseil général de manufactures et en a été plusieurs fois président. M. Mimerel a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 7 août 1852 et grand officier le 12 août 1863. Il a fait partie du conseil général du Nord. — Son neveu, M. Florin MIMEREL, né à Rouen, le 21 décembre 1821, reçu docteur en droit en 1849 et avocat à la Cour de cassation depuis 1851, a publié des travaux distingués dans la *Revue de législation et de jurisprudence*.

MIMEY (Étienne-Maximilien), architecte français, né à Paris, le 23 février 1826, étudia sous M. Henri Labrouste, suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts et accepta, à la fin de 1852, du gouvernement du Pérou, la place d'architecte en chef à Lima. Quoiqu'il n'ait quitté que récemment cette ville, il n'en a pas moins figuré à nos salons depuis 1852. On a surtout vu de lui : *Études sur le château de Fontainebleau*, *Projet d'un monument à la mémoire de Napoléon II sur les hauteurs de Chaillot*, *Restauration de Saint-Jean-aux-Bois près Compiègne*, projet (1852-1854), et un *Projet de trophée*, en mémoire de la défense de Silistrie, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 3e médaille en 1852, une 2e en 1853, et un rappel en 1863.

MINAL (P.... Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Héricourt (Haute-Saône), le 31 août 1789, entra de bonne heure au service militaire, et fit treize campagnes, depuis le camp de Boulogne jusqu'à la bataille de Waterloo. Trois blessures honorables et plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon dans la vieille garde impériale, et la décoration d'officier de la Légion d'honneur (15 octobre 1814). Mutilé de la main droite, il demanda sa mise en retraite dans les premières années de la Restauration, et rentra dans son pays natal, où sa famille possédait des établissements de filature et de tissage. Attaché à l'opposition libérale jusqu'à la proclamation de la République, en 1848, il fut nommé représentant du peuple par 75 648 électeurs de la Haute-Saône, fit partie du comité de la guerre, et vota ordinairement avec la droite. Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

MINARD (Charles-Joseph), ingénieur français, né en 1781, fut admis, en sortant de l'École polytechnique, dans l'administration des ponts et chaussées (1800). Inspecteur divisionnaire en 1839, il a pris rang en 1846 parmi les inspecteurs généraux, et s'est retiré en 1851. Pendant dix ans, il a été chargé du cours de constructions et de la direction des études à l'École des ponts et chaussées.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Cours de construction des ouvrages qui établissent la navigation des rivières et des canaux* (1841, in-4 et atlas), professé par l'auteur de 1832 à 1841 : *Cours de construction des ouvrages hydrauliques des ports de mer* (1846, in-4); *Notions élémentaires d'économie politique appliquées aux travaux publics* (1850, in-8). Il a également publié plusieurs mémoires ou brochures sur diverses questions techniques relatives aux voies de transport, parmi lesquels on remarque ceux sur l'*Importance du parcours partiel sur les chemins de fer* et les *Voyages internationaux entre la Belgique et la Prusse*.

MINAS (Minoïdis), érudit et littérateur grec, originaire de la Macédoine, étudia sous la direction de l'habile professeur Athanase de Paros. Professeur lui-même au collége de sa patrie, il quitta la Grèce quelque temps avant l'explosion de l'insurrection (1821), et vint à Paris, où il publia une suite d'écrits concernant la *Querelle sur la langue*, qui avait pris naissance, en Grèce, vers le commencement du siècle, et à laquelle les événements politiques venaient de donner une nouvelle activité ; mais c'est surtout à ses découvertes de manuscrits que M. Minas doit sa réputation européenne. Outre les *Fables de Babrius* qu'il trouva, en 1841, dans un monastère du Mont-Athos, lors d'une mission scientifique dont l'avait chargé M. de Salvandy, le monde savant lui doit encore les *Discussions philosophiques* d'Origène (φιλοσοφούμενα; Oxford, édition *princeps*, 1852), ouvrage dont l'authenticité est devenue l'objet de discussions très-vives, tant en Allemagne qu'en Angleterre, à raison même des lumières qu'il est destiné à répandre sur la philosophie des premiers chrétiens.

M. Minas, qui avait fixé sa résidence en France, avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par le roi Charles X. — Il est mort à Paris, au mois de février 1860.

Ses principaux ouvrages personnels sont : *Orthophonie grecque, ou Traité de l'accentuation et de la quantité syllabique* (Paris, 1824, in-8); *Calliope, ou Traité sur la prononciation* (Ibid., 1825, in-8); *Théorie de la grammaire et de la langue grecques* (Ibid., 1827, in-8), en français et en grec; *Canaris*, chant pindarique (Ibid., 1830, in-12).

MINCKWITZ (Jean DE), homme politique allemand, né le 1er février 1787, à Altenbourg, et fils d'un ministre d'État de Gotha-Altenbourg, fut élevé à l'École militaire des nobles de Dresde, entra, en 1803, comme officier, dans un régiment des cuirassiers, et prit part à plusieurs campagnes. Il devint, en 1810, aide de camp du général Thielemann, se distingua à la bataille de la Moskowa, fut nommé chef d'escadron, décoré de l'ordre militaire de Saint-Henri, et reçut du roi Murat de brillantes promesses dont les événements empêchèrent l'accomplissement. En 1814, il vint à Paris, comme officier d'état-major du grand-duc de Saxe-Weimar, et, durant les années suivantes, il fut chargé par le roi de Saxe de plusieurs missions diplomatiques. Nommé, en 1819, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du royaume de Saxe à la cour de Berlin, il fut rappelé à Dresde, en 1822, comme sous-directeur du ministère des affaires étrangères, et obtint successivement les titres de secrétaire d'État, de général-major, de conseiller intime ordinaire, de directeur, et enfin de ministre des affaires étrangères (1830). En 1833, il fut chargé en outre du ministère de la maison du roi. Il assista, l'année suivante, aux conférences de Vienne, dont il fut un des signataires. En 1835, il se rendit à Berlin, et fut, jusqu'en 1848, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Prusse et de Hanovre. La révolution le fit rentrer dans la vie privée, après quarante-cinq ans de service. En 1854, il fut encore chargé d'aller annoncer à la cour de l'empereur de Russie l'avénement du roi actuel de Saxe. M. de Minckwitz est devenu grand-croix de la Légion d'honneur, de l'ordre du Mérite, de l'ordre autrichien de Léo-

pold, et officier supérieur d'une foule d'ordres allemands et étrangers.

MINGHETTI (Marco), homme d'État et publiciste italien, né à Bologne le 8 septembre 1818, d'une famille enrichie par le commerce, perdit son père en bas âge; il n'en reçut pas moins, sous la direction de sa mère, une sérieuse éducation, mais il ne prit, à la fin de ses études, aucun titre académique. Il voyagea ensuite dans toute l'Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. De retour à Bologne, il y lut, au commencement de 1846, à la Société d'agriculture, un *discours* sur la réforme des lois anglaises sur les céréales; ce travail, dans lequel il se prononçait énergiquement pour toutes les libertés économiques, parut dans le recueil de la Société, ainsi que quelques autres que M. Minghetti donna dans les années suivantes sur des sujets d'économie politique et de philosophie sociale. Lorsque au début du règne de Pie IX la liberté fut annoncée à l'Italie, M. Minghetti fonda à Bologne un journal, le *Felsineo*, en collaboration avec M. Antonio Montanari, devenu sénateur, et M. Rodolfo Audinot, depuis député, et il créa des conférences économiques et agricoles qu'il présida. Appelé à Rome à la fin de 1847, comme membre de la consulte des finances, il entra dans le ministère laïque du 10 mars 1848 comme ministre des travaux publics. M. Minghetti s'appliquait avec ardeur à la réforme de la branche d'administration qui lui était confiée lorsque parut l'encyclique du 29 avril qui amena la démission du ministère. Nommé par plusieurs collèges député à l'assemblée romaine, il n'accepta pas ce mandat. M. Minghetti ne croyait plus à un pape constitutionnel et italien : toute illusion à cet égard avait disparu chez lui et avait compris que les chances de salut de l'Italie étaient ailleurs. Il courut en Lombardie, au camp de Charles-Albert, et voulut combattre. Le roi de Piémont nomma l'ex-ministre du pape capitaine d'état-major, et M. Minghetti fit la campagne de 1848. Il fut nommé major après la bataille de Goito et décoré de l'ordre de Saint-Maurice après celle de Custoza. Dans le même temps, Rossi, devenu ministre dirigeant à Rome, lui offrit un nouveau portefeuille dans son cabinet, mais il refusa sans hésiter. Après la paix de Milan, il quitta le service militaire et retourna à Bologne; il y reprit ses travaux scientifiques, sans autre interruption que plusieurs voyages à Turin où il se lia étroitement avec Cavour. En 1856, pendant le Congrès de Paris, celui-ci l'appela près de lui pour l'aider dans la rédaction du fameux mémorandum qui fut le point de départ de la révolution italienne. De retour dans sa patrie, il y acheva son important ouvrage intitulé : *Della economia publica e delle sue attinenza con la morale et col diritto*, qui parut à Bologne dans les premiers jours de 1859 et qui assura à l'auteur une renommée solide dans la science sociale. Il avait entrepris de visiter l'Orient et venait déjà de parcourir l'Égypte lorsque les événements le ramenèrent en Italie. Cavour l'appela aussitôt au secrétariat général du ministère des affaires étrangères, poste considérable dans les circonstances nouvelles, et qu'il conserva jusqu'à la paix de Villafranca. A cette époque, il se rendit à Bologne : élu membre et président de l'assemblée des Romagnes, il dirigea, avec le général Fanti, l'organisation militaire de l'Émilie et contribua puissamment au mouvement annexioniste. L'annexion réalisée, il fut élu député au Parlement national italien, par la ville de Bologne, qu'il y a représentée depuis. En octobre 1860, ministre de l'intérieur, dans le dernier ministère Cavour, il sentit vivement le coup que la mort de ce grand homme d'État portait à la politique libérale et conservatrice inaugurée par lui; cependant il garda son portefeuille dans le ministère de M. Ricasoli et prépara un projet d'organisation intérieure du royaume fondé sur le principe des libertés provinciales; ce projet, connu sous le nom de « système des régions, » échoua devant le Parlement. M. Minghetti, malgré un véritable talent oratoire, dont les caractères principaux sont l'élégance de la forme et la netteté des idées, n'avait pu conquérir une autorité comparable à celle que Cavour avait exercée. Il se retira et fut élu vice-président du Parlement pour la session de 1861; mais après la chute du ministère de M. Ratazzi, il est redevenu ministre, cette fois comme président du Conseil, avec le portefeuille des finances (mars 1863). M. Minghetti a présenté au Parlement italien un plan financier dont la réalisation, commencée par le vote et l'application des budgets de 1863 et de 1864, s'est présentée sous de favorables auspices. Il est parvenu à obtenir, mais non sans une opposition assez vive, l'adoption d'une loi sur la péréquation de l'impôt dans les diverses provinces italiennes.

M. Minghetti, major honoraire d'état-major et officier d'ordonnance honoraire du roi, grand-croix de l'ordre de Saint-Maurice, chevalier des ordres militaire et civil de Savoie, a été élu correspondant de l'Institut de France, en février 1864, et nommé grand officier de la Légion d'honneur, à la suite du traité de commerce entre la France et l'Italie.

MINIÉ (Claude-Étienne), officier français, né à Paris, vers 1805, s'engagea de bonne heure comme simple soldat et fit quelques-unes des campagnes de l'Algérie. Il était capitaine dans un bataillon de chasseurs à pied lorsqu'il s'occupa de perfectionner l'arme de ce corps d'élite; grâce à la protection toute particulière du duc de Montpensier, il put faire adopter, par le comité supérieur d'artillerie, quelques-unes de ses améliorations, qui portaient sur la forme et la fabrication des balles, cartouches et canons de fusils. Décoré, en 1849, et nommé chef de bataillon hors cadre, le 9 juillet 1852, il ne consentit ni à exploiter ses inventions en prenant un brevet, ni à quitter la France, pour les appliquer en Russie avec un grade supérieur. Napoléon III lui fit un don de 20 000 fr. Longtemps chargé de l'instruction du tir à l'École normale établie à Vincennes, M. Minié a grandement contribué au perfectionnement des armes portatives. Il a pris sa retraite en 1858 et a été appelé par le pacha d'Égypte à diriger une manufacture d'armes et une école de tir établies au Caire.

MINTO (William-Hugh ELLIOT MURAT KYNYNMOND, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1814, à Minto-Castle, descend d'une famille écossaise élevée en 1797 à la pairie héréditaire. Fils du célèbre diplomate de ce nom et petit-fils d'un gouverneur général du Bengale créé comte en 1813, il étudia à Cambridge et représenta, à la Chambre des Communes, les bourgs de Hythe (1837-1841), de Greenock (1847-1852) et de Clackmannan (1857-1859). Ses opinions sont libérales. A la mort de son père (31 juillet 1859), il succéda à ses titres et à sa pairie; en 1848, il a été nommé député-lieutenant du comté de Roxburgh. Marié en 1844, à la fille du général Hislop, il a pour héritier son fils Gilbert John, vicomte Melgund, né à Wilton-Crescent, en 1845.

MINTROP (Théodore), peintre allemand, né à Heithausen (Bavière), le 17 avril 1814, est célèbre

en Allemagne par la révélation tardive et toute spontanée de son talent. D'une famille de paysans et orphelin dès l'enfance, il dut, jusqu'à l'âge de trente ans, travailler à la charrue, sous les ordres de son frère aîné, seul héritier du champ paternel. Le sentiment de la nature éveilla en lui le goût de l'art, et sans maîtres, sans guide, il rendit dans des dessins d'une touche hardie la haute poésie des paysages qu'il avait journellement sous les yeux. Sans ambition, il se résignait facilement à ses rudes travaux, lorsqu'il fut découvert et révélé à l'Allemagne par un peintre très-distingué de l'école de Dusseldorf, M. Édouard Geselchap. Toute l'Académie vit avec étonnement les premiers dessins et les progrès rapides d'un jeune artiste à qui avaient manqué complétement les études préliminaires. Il fut confié à la direction spéciale de M. Sohn.

Jusqu'à présent M. Mintrop s'est fait surtout connaître par des cartons d'arabesques et des frises, où il a prodigué comme à plaisir les grâces et les fantaisies de son crayon, tels que *le Vin*, qui rappelle les plus charmantes idylles de la poésie grecque, *les Occupations de l'hiver*, *la Richesse de l'année*, qui forme toute une épopée champêtre, *l'Apothéose de Bacchus*, grande frise pleine de mouvement, dont la Société des arts de Dusseldorf a fait présent au critique Karl Schnaase, *la Vie des champs*, frise plus riche encore de détails. On cite aussi comme dessins de grande et de moyenne dimension : *l'enfant Jésus*, *la Sainte Famille*, deux chefs-d'œuvre de naïveté et d'imagination, et tout un poëme au crayon intitulé : *la Vie de Jésus*, et qui contient, entre autres dessins remarquables : *la Naissance du Christ*, *Laissez venir à moi les petits enfants*, *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*.

Comblé des éloges les plus flatteurs par toute la critique allemande, et comparé à Raphaël avant d'avoir touché un pinceau, M. Mintrop se vit aussi sollicité de tous côtés d'aborder la peinture à l'huile. Il exécuta deux toiles religieuses, *Marie, le Christ et saint Jean;* puis *Marie, Élisabeth*, qui parurent répondre assez dignement à l'attente enthousiaste que ses débuts avaient excitée.

MINUTOLI (Jules, baron DE), homme d'État et publiciste prussien, né à Berlin, en 1805, d'une ancienne famille italienne, dont plusieurs branches résident en Prusse, est le fils du baron Henri Minutoli, militaire et historien distingué, mort en 1846. Il fit ses études à Berlin et à Heidelberg, où il s'occupa de droit et d'administration. Il entra, en 1830, comme assesseur, au tribunal de Coblentz, et publia dès l'année suivante un ouvrage intitulé : *le Droit romain sur la rive gauche du Rhin* (Über das Rœmrecht auf dem linken Reinufer; Berlin, 1831). En 1832, il devint conseiller du gouvernement à Posen, et, en 1839, directeur de la police de cette ville et conseiller provincial. Il dut, en cette qualité, sévir contre l'évêque Dussin, rebelle au gouvernement, et réprimer, en mainte occasion, les prétentions du clergé polonais. Vers 1840, il entra, comme chef de bureau, au ministère de l'intérieur, mais, dès 1843, il reprit ses fonctions de directeur de la police du grand-duché de Posen, au milieu de complications de toute nature. Lors de l'insurrection polonaise de 1846, il montra autant d'humanité que d'habileté, se concilia l'affection de toute la province, et reçut des six villes le titre et les droits de citoyen.

En 1847, le gouvernement appela M. de Minutoli à Berlin, comme directeur de la police, et le nomma conseiller d'État de première classe. Mais, à la suite des troubles de 1848, pendant lesquels périt son frère Adolphe, diplomate et jurisconsulte distingué, il donna sa démission et se tint quelque temps à l'écart des affaires. Au mois de mars 1851, il devint consul général de Prusse en Espagne et en Portugal, et, en cette qualité, il a beaucoup agrandi les relations commerciales de son pays avec ces deux puissances.

Le baron Minutoli a recueilli dans les bibliothèques et les archives espagnoles ou portugaises des documents précieux pour ses trois ouvrages intitulés : *l'Espagne et son développement progressif* (Spanien und seine fortschreitende Entwickelung; Berlin, 1852); *les Iles Canaries, leur passé et leur avenir* (die Canarischen Inseln, ihre Vergangenheit und Zukunft; Ibid., 1854); et *le Portugal et ses colonies en* 1854 (Portugal und seine Colonien im J. 1854; Stuttgart, 1855). Il a donné, en outre, *Du système de pénalité et de correction en Europe* (Ueber das Straf-und Besserungssystem Europas; Berlin, 1843); *État de Berlin au XVe siècle* (Ueber die Zustaende Berlins im 15; Jahrh); ainsi que quelques brochures.

MINUTOLI (Alexandre, baron DE), archéologue allemand, né à Berlin, en 1807, de la même famille que le précédent, étudia le droit et l'administration à Gœttingue, mais témoigna surtout des goûts pour les recherches historiques. Nommé assesseur au ministère des finances, il y fit preuve de connaissances spéciales. En 1844, il devint commissaire de police du gouvernement à Reichenbach et y déploya une grande activité. Consacrant ses loisirs à des recherches d'art et de littérature, il usa de son influence pour faire construire des musées dans plusieurs villes de la Silésie. Il est passé conseiller du gouvernement à Liegnitz.

M. de Minutoli a publié plusieurs ouvrages d'un style facile et d'une solide érudition : *Monuments de l'architecture du moyen âge dans le Brandebourg* (Denkmaeler mittelalterlicher Baukunst in dem brandenb. Marken; Berlin, 1836); *la Cathédrale de Drontheim et l'architecture chez les Normands scandinaves* (der Dom zu Drontheim und, etc.; Ibid., 1853), etc.

MIOLAN (Mme). Voy. CARVALHO-MIOLAN.

MIOT (Jules), homme politique français, ancien représentant, né vers 1810, était pharmacien à Moulins-Engilbert (Nièvre), lorsqu'il fut élu par ce département, le premier sur sept, représentant à l'Assemblée législative; il y siégea à la Montagne et dut une certaine notoriété à son antagonisme avec le président Dupin, le dernier des élus de la Nièvre. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fut transporté en Algérie. Il n'est revenu en France qu'après l'amnistie du 15 août 1859, et s'est établi pharmacien à Paris. Au mois de mars 1862, M. Miot s'est encore impliqué momentanément dans des poursuites politiques.

MIRAMON (Miguel), ex-président de la république du Mexique, né à Mexico vers 1833, d'une famille française du Béarn, fut élevé à l'école militaire de Chapultepec, puis fit la guerre contre les Américains et servit enfin, comme lieutenant d'Osollo, dans la guerre civile entre les catholiques et les fédéraux après l'élection du président Zuloaga. Il ne tarda pas à se distinguer par son énergie, son activité, son intelligence militaire, au point qu'à la mort d'Osollo, il parut seul pouvoir le remplacer à la tête des forces du parti conservateur. Chargé du commandement de l'armée du Nord, il obtint de nombreux succès qui augmentèrent sa popularité, et la révolution militaire qui renversa Zuloaga, le 23 décembre 1858, nomma le jeune général président provisoire le

1er janvier suivant, avant même qu'il eût appris les événements qui lui donnaient le pouvoir. Lorsqu'il les connut, il en témoigna son mécontentement, prétendit que ces troubles devaient donner une nouvelle force à l'insurrection, revint à Mexico le 21 janvier, refusa toute escorte, toute démonstration officielle, et trois jours après, il rétablissait la présidence de Zuloaga, conservant pour lui-même le commandement en chef de l'armée qui en réalité le rendait maître du pouvoir. La démission de Zuloaga, le 2 février, le porta de nouveau à la présidence. Il songea d'abord à réduire le gouvernement rival qui siégeait à la Vera-Cruz sous la direction de M. Juarez, et le 16 février, il partit pour cette expédition. Mais les bandes constitutionnelles qui tenaient la campagne se rapprochèrent aussitôt de Mexico, battirent ses lieutenants, et le forcèrent de revenir défendre la capitale menacée. Il réussit facilement à éloigner l'ennemi, mais cette diversion l'avait détourné de sa marche sur la Vera-Cruz et, en ce moment même, un incident imprévu venait affermir le gouvernement de M. Juarez en lui donnant une sorte de consécration officielle.

Les États-Unis avaient reconnu le président Miramon : l'agent de Washington, M. Forsyth, sollicitait au profit de son gouvernement la cession de certains territoires situés entre le golfe du Mexique et l'océan Atlantique. N'ayant pu réussir auprès du général Miramon, il fut remplacé par M. Mac-Lane, qui s'adressa à M. Juarez, obtint ce qu'il demandait, et, en retour, reconnut le gouvernement de la Vera-Cruz

Miramon protesta aussitôt contre cette reconnaissance et contre le traité qui l'avait provoquée; il déclara aussi entachés de nullité les décrets qui autorisaient la vente des biens du clergé. Au mois de juillet, pour se créer quelques ressources, il appela au ministère M. Carlos de la Peza, qui prétendait régénérer les finances du Mexique, mais cette tentative échoua, et le gouvernement se trouva plus que jamais dans une position précaire. Pendant ce temps la guerre civile continuait dans mille petits combats, mais les armes ne décidaient rien, et la victoire de Miramon lui-même à la Estancia de las Vacas (novembre 1859) ne changea rien à la situation des deux partis.

Il fallait évidemment en finir, car si le gouvernement de Mexico était à bout de ressources, celui de la Vera-Cruz pouvait au moins se soutenir avec le produit des douanes. Le général Miramon le comprit, et le 8 février il partit avec la ferme résolution de s'emparer de la Vera-Cruz. Le 6 mars, il commença le siége, après avoir offert aux assiégés un arrangement que M. Juarez repoussa. La ville se ravitaillait par mer; les assiégeants comptaient trouver les mêmes ressources dans deux steamers qu'ils avaient frétés à la Havane, mais par suite d'une convention secrète avec M. Juarez, le vaisseau de guerre américain *le Saratoga* captura ces deux navires sous un prétexte futile. Privé de tout moyen de réparer ses pertes, Miramon fut forcé de lever le siége; il fit retraite, poursuivi par Juarez qui le battit à Salamanca et à Lagos, et le força de se renfermer dans Mexico avec huit mille hommes. Après avoir donné sa démission et avoir été réélu (14 août), Miramon tenta un dernier effort. Le 3 décembre 1860, il remporta à Guadalupe un léger avantage; le 8, il surprit et dispersa le corps d'armée du général Berriozabal à Toluca; mais le 22, il fut complétement battu à San-Miguelito ou San-Miguel de Calpulalpane par Gonzalès Ortega, général de M. Juarez, dont l'armée était d'ailleurs bien supérieure en nombre à la sienne. Il se réfugia d'abord à Mexico, mais n'y trouvant aucun moyen de défense, chercha à obtenir une capitulation qui lui fut refusée : alors avec l'assistance de M. Dubois de Saligny, ministre de France, il parvint à s'échapper à la Havane. Il vint ensuite en Europe, fut reçu par l'empereur des Français et la reine d'Espagne, visita Turin, et lors de l'expédition européenne retourna au Mexique pour rentrer aux affaires; mais l'amiral anglais Dunlop l'empêcha de débarquer à la Vera-Cruz et il fut forcé de revenir en France. En septembre 1863, il a donné son adhésion à l'intervention française, et aussitôt après la constitution du nouvel empire du Mexique, Maximilien l'a nommé grand maréchal. *

MIRECOURT (Eugène Jacquot, dit de), littérateur français, né à Mirecourt (Vosges), le 19 novembre 1812, fut élevé au séminaire et alla s'établir maître de pension à Chartres. Ayant quitté cette profession, il se fit homme de lettres, prit le nom de sa ville natale et débuta par des feuilletons dans les petits journaux, et par des nouvelles, dont une seule, à cause de son titre, *les Inconvénients d'un vilain nom* (*la Silhouette*, 1841), mérite d'être rappelée. Dans le même temps, il donnait avec M. Leupol (Fr. E. Leloup de Charroy) un ouvrage pittoresque, *la Lorraine* (Nancy, 1839-1840, 3 vol.). Bientôt, s'attaquant à la plus grosse ou à la plus grossie des renommées littéraires du temps, il publia sous le titre de *Maison Alexandre Dumas et compagnie. fabrique de romans* (1845), un livre où il reproduisait, avec les preuves à l'appui, les reproches auxquels avaient donné lieu les emprunts de notre trop fécond romancier; ce pamphlet lui valut l'éclat d'un premier procès. Vinrent ensuite plusieurs romans, entre autres, *les Confessions de Marion Delorme* (1848, 4 vol.) et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* (1852), dont il se donnait seulement comme l'éditeur, et qui étaient précédés d'un *Avant-propos* signé de M. Méry; puis un drame, joué aux Français, *Madame de Tencin*, avec M. Marc Fournier.

Citons à part ses *Contemporains* (1854-1859, 100 vol. in-32), publication si différente pour le fond et pour la forme, de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (voy. Loménie) et dont les indiscrétions et les injures ont soulevé les plus vives récriminations dans les journaux ou des poursuites judiciaires (*Lamennais*, *George Sand*, *Émile de Girardin*, *Jules Janin*, *Veuillot*, *Millaud*, *Proudhon*, etc.). Encouragé par le succès, M. E. de Mirecourt fonda ensuite, sous ce titre, *les Contemporains*, une feuille hebdomadaire, qui lui a attiré aussi coup sur coup, ainsi qu'à ses éditeurs, une suite de procès et de condamnations. Du reste, l'auteur a été l'objet de cruelles représailles dans diverses notices, notamment dans celle qui lui a été consacrée par son propre secrétaire et collaborateur, M. Mazerolle, sous ce titre : *Confession d'un biographe. Fabrique de biographies; maison Eugène de Mirecourt et compagnie, par un ex-associé* (1857, in-18).

Plus récemment, M. de Mirecourt a donné : *la Bourse, son abus et ses mystères* (1858, gr. in-8); *Lettres à M. Proudhon* (1858, in-12) : *Blanche Rienzy* (1859, 3 vol. in-8); *la Marquise de Courcelles* (1859, 4 vol. in-8); *la Queue de Voltaire* (1864, in-18), etc. En janvier 1861, on a répandu le bruit de la mort de M. de Mirecourt et inséré dans les journaux sa notice nécrologique : la nouvelle était inexacte. Depuis on a annoncé qu'il s'était retiré dans un couvent.

MIRÈS (Jules), banquier français, de famille israélite, né à Bordeaux, en 1809, était simple courtier d'affaires en 1848. Après la révolution de Février, il devint gérant de la compagnie du gaz

d'Arles, et s'associa avec M. Millaud (voy. ce nom) pour diverses entreprises. Ils fondèrent ensemble la Caisse des chemins de fer, dont il resta seul directeur en 1853, et commencèrent, avec *le Conseiller du peuple*, cette exploitation de la plume de M. de Lamartine, continuée plus tard avec *le Civilisateur* et *le Pays*. Peu après, il acquit le *Journal des chemins de fer*, soumissionna l'emprunt de la Seine, et se jeta dès lors, avec MM. Solar, Blaise, etc., dans de nombreuses et hardies spéculations, qui l'ont mêlé à toutes les grandes affaires de ces dernières années. Il a surtout dirigé ou commandité les Houillères de Portes et Sénéchas, la Société des ports de Marseille, d'immenses entreprises industrielles dans cette ville. Citons encore les chemins de fer romains, qui ont amené entre le banquier juif et les cardinaux actionnaires d'assez curieux rapprochements. Au mois de septembre 1860, lors du passage de l'Empereur à Marseille, M. J. Mirès fut décoré de la Légion d'honneur, au milieu même des travaux que cette ville lui doit. Sa dernière grande opération a été la négociation avec le gouvernement du Sultan de l'emprunt turc (décembre 1860).

Les poursuites judiciaires auxquelles M. J. Mirès a été en butte depuis 1861 ont excité au plus haut point l'attention publique. Arrêté, le 17 février, et jeté en prison à Mazas, tenu longtemps au secret le plus absolu, il ne put suivre l'instruction dirigée contre lui, comme gérant de la Caisse des chemins de fer, et qui, disait-on généralement, était de nature à compromettre les plus hauts personnages. Le garde des sceaux, M. Delangle, fit à l'Empereur un rapport où il publiait les paroles de l'Empereur lui-même : « Je veux que, dans cette triste affaire, la justice aille au fond des choses, résolûment et sans aucunes considérations personnelles. » Après avoir énergiquement protesté contre le rapport de l'expert en écritures, M. Monginot, et inutilement demandé une contre-expertise, il se vit condamné par le tribunal correctionnel de Paris, le 11 juillet 1861, à cinq ans de prison et 3000 fr. d'amende. Il interjeta appel devant la Cour impériale, qui confirma le jugement par arrêt du 24 août. M. Mirès avait fait éclater, dans les audiences publiques, une vivacité, une véhémence qui pouvaient indisposer contre lui. Il se pourvut devant la Cour de cassation, qui, dans son audience du 27 décembre, cassa l'arrêt de la Cour impériale de la Seine et renvoya l'accusé devant la Cour de Douai. Le procès recommença devant celle-ci le 31 mars 1862. M. Mirès persista, malgré ses défenseurs, à demander avant tout une seconde expertise, disant que, si on la lui refusait, il préférait rester condamné à cinq ans de prison. La Cour, par un arrêt longuement motivé du 21 avril, annula la condamnation prononcée contre M. Mirès, qu'elle réhabilita sur tous les points; elle ordonna sa mise en liberté immédiate et la reddition de ses biens et de ses livres. L'affaire n'en resta pas là. La Cour de cassation en fut saisie de nouveau, mais dans l'intérêt seulement de la loi, et elle cassa l'arrêt de Douai. Accessoirement, M. Mirès fut condamné par le tribunal correctionnel de Douai à un mois de prison pour distribution non autorisée d'un mémoire justificatif. A peine libre, M. Mirès ouvrit une souscription pour un projet d'emprunt d'État, sans désigner l'État emprunteur. Les journaux furent invités par le gouvernement à ne pas reproduire le projet, et la Banque refusa de recevoir les souscriptions au crédit de M. Mirès. Celui-ci ne cessa pas de faire tous ses efforts pour la reconstitution de la Caisse des chemins de fer.

L'un des propriétaires du *Constitutionnel*, M. Mirès a écrit quelques articles d'économie financière et donné dans la presse une grande publicité à des discours prononcés dans des assemblées d'actionnaires. — Il a un frère avec lequel il a passé ses premières années à Bordeaux, et qui était devenu, par son influence, gérant du *Constitutionnel*. — Sa fille, Mlle Marie MIRÈS, avait épousé en juin 1860 le prince Alphonse de Polignac (voy. ce nom).

MIRZA (Mahommed-Ah) ou ALEXANDER KAZEM BEG, orientaliste persan, né le 3 août 1803, à Recht, capitale du Ghilan (Perse), est fils du savant mollah persan Kazem Beg, entré au service de la Russie en 1809. Mirza se lia avec des missionnaires anglais qui lui firent embrasser le christianisme et il prit alors le nom d'Alexandre. Attaché comme son père au service de la Russie, il devint en 1825 interprète des langues turco-tartares à Omsk (Sibérie), et en 1826 lecteur à l'université de Kazan. Depuis il a été nommé professeur de langue et de littérature persane à l'université de Saint-Pétersbourg.

Ses ouvrages très-nombreux et en différentes langues sont les suivants : *Sur le mérite distinctif du christianisme, comparé à l'islam*, en arabe (Astrakan, 1821); *Essai sur la littérature des Arabes*, en persan (Kazan, 1832); *les Sept planètes sur l'histoire des princes tartares, ou Histoire des Khans de Crimée, de Mengheln I à Mengheln II, par Saïd Mahommed Riza, en turc*, publiée d'après le seul manuscrit connu avec préface russe (Kazan, 1832, in-8); *Chrestomathie complète des dialectes turco-tartares*, en russe (Saint-Pétersbourg, 1839); *Grammaire des langues turco-tartares*, en russe (Kazan, 1839-1846); *Guide des jeunes voyageurs en Orient*, en russe (Kazan, 1841); *Mahammedigé, ou Traité philosophique et religieux d'après le système des Soufis, en vers turcs, par Yazidechisi Zedé Mahommed effendi*, publié avec notes et indices, avec introduction (Kazan, 1841); *Makhtasar el Wykayé, ou Compendium de la Wikayé*, publié en arabe, avec introduction russe (Kazan, 1844); *Sabat al Kodjasmi* ou le *Soutien des faibles*, poëme en langue dchagataï, avec notes (Kazan, 1847); le *Derbend Nameh*, ou *Histoire du Derbend et Caghestan*, traduit du persan en anglais (Kazan, 1852). On cite encore de lui d'importants mémoires dans le *Journal asiatique de Paris* (1835-1850).

MISTRAL (Frédéric), poëte provençal, né à Maillane (Bouches-du-Rhône), le 8 septembre 1830, fit de bonnes études à Nyons et à Avignon, prit le grade de licencié en droit, et retourna se fixer dans son pays natal, où il s'occupa de poésie provençale. Il a donné dans cette langue, après plusieurs pièces séparées, un poëme intitulé *Miréio* [Mireille] (Avignon, 1859, gr. in-8), avec introduction et traduction française en regard, épopée rustique qui a reçu un grand accueil dans toute la presse et qui a obtenu de l'Académie française, en 1861, une médaille de 2000 francs, comme prix de poésie. Il en a tiré lui-même le livret d'un opéra-comique, *Mireille*, joué avec succès au Théâtre-Lyrique, en 1864 et 1865. M. Mistral a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

MITCHEL (John), homme politique irlandais, né en 1814, à Dungiven (comté de Londonderry), et fils d'un ministre presbytérien, fut envoyé de bonne heure au collége de la Trinité, à Dublin, et étudia ensuite le droit. En 1845, il devint un des rédacteurs les plus audacieux de *la Nation*, journal hebdomadaire, fondé pour seconder les efforts d'O'Connell, en faveur de l'Irlande.

M. Mitchel avait alors sous presse une esquisse historique sur un illustre chef de partisans du temps d'Élisabeth, Hugh O'Neill, comte de Tyrone, adversaire déclaré de la domination anglaise en Irlande (*the Life and times of Hugh O'Neill earl of Tyrone*), publiée dans la *Library of Ireland*.

Le parti de la jeune Irlande se divisant en deux camps, il se détacha d'O'Connell et se mit à la tête de l'opposition la plus radicale. En 1847, il fonda avec ses amis l'association politique, connue sous le nom de Confédération irlandaise, et dont *la Nation* fut le principal organe. Mais, l'année suivante, la politique de M. Mitchel devenant de plus en plus agressive, le journal et la société ne voulurent pas le suivre. Alors il fonda *les Irlandais unis* (United Irishmen), où il exposa toute sa pensée avec une hardiesse qui força le gouvernement anglais à sévir. Poursuivi et condamné à quatorze ans de transportation pour crime de félonie, il vit sa sentence immédiatement exécutée : après une détention de huit mois aux Bermudes, sur un ponton, il fut envoyé, en avril 1849, au Cap de Bonne-Espérance avec d'autres convicts; mais les habitants du Cap se refusant énergiquement à ce qu'on fît de leur colonie un lieu de transportation, on ne le laissa pas débarquer et il fut conduit à la terre de Van-Diémen (février 1850). Deux ans après, un de ses frères politiques, Patrick Smyth, réfugié aux États-Unis, vint exprès à Van-Diémen pour favoriser son évasion, et y réussit. Débarqué d'abord à San-Francisco, M. Mitchel passa à New-York, où il fut reçu avec enthousiasme (novembre 1853), et publia un récit de sa captivité, intitulé : *Journal de geôle, ou Cinq ans dans les prisons anglaises* (Jail journal or five years in british prisons; New-York, 1854, in-12). Il fonda en même temps un journal hebdomadaire, destiné à propager ses idées favorites de révolte contre l'Angleterre, *the Citizen* (le Citoyen). Il a prononcé de temps à autre quelques discours dans les *meetings* politiques.

MITCHELL (sir Thomas-Livingston), voyageur anglais, né en 1791, mort à Sidney (Australie) à la fin de 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MITCHELL (G. Donald), littérateur américain, connu sous le nom d'IK MARVEL, né en avril 1822, à Norwich (Connecticut), prit ses degrés à Yale-College en 1841, resta trois ans à la campagne à cause de sa mauvaise santé, puis il visita l'Europe, parcourut l'Angleterre à pied, et, après dix-huit mois de voyages sur le continent, publia le récit de ses impressions sous ce titre : *Nouvelles glanes, ou Nouvelle gerbe tirée des vieux champs de l'Europe continentale* (Fresh Gleanings, A new Sheaf from the old Fields; New-York, 1847, in-12). Un second voyage en Europe et un séjour de plusieurs mois à Paris, pendant la révolution de 1848, donnèrent naissance à un nouveau volume : *l'Été de la bataille, ou Impressions personnelles sur l'année* 1848 *à Paris* (the Battle summer; being transcriptions from personal observations, etc.). M. Mitchell fit ensuite paraître un recueil littéraire, *la Lorgnette, ou Études de la ville par un habitué de l'Opéra* (the Lorgnette, or Studies of the Town, by an Opera-goer), dont la collection forme deux volumes et renferme quelques-unes des meilleures pages de l'auteur. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est : *les Rêveries d'un célibataire* (Reveries of a Bachelor; New-York, 1851, in-8 illustré, plusieurs éditions), petit écrit de fantaisie, qui offre, sur un léger tissu romanesque, des scènes heureusement conduites et tour à tour enjouées, sentimentales ou pathétiques. L'année suivante parut un ouvrage du même genre : *la Vie du rêve* (Dream Life; New-York, in-12, 1852).

En 1853, M. Mitchell, nommé consul à Venise, s'occupa de recueillir des matériaux pour une *Histoire de Venise*, qu'il se proposait de publier. Il retourna en Amérique en 1855 et donna *les Aventures de la famille Doings* (Fudge Doings; New-York, 1855, in-12), qui parurent d'abord dans le *Knickerbocker Magazine*, et se composent d'esquisses satiriques, gaies et moqueuses sur les travers de la société fashionable de New-York.

Les œuvres d'Ik Marvel sont très-populaires aux États-Unis. On trouve dans son style un charme particulier de douceur et de mélancolie; mais il manque de variété. Les *Rêveries d'un célibataire* ont été traduites en français dans le *Moniteur* et dans *l'Illustration*.

MITIVIÉ (Jules-Étienne-Frumenthal), médecin français, né à Castres (Tarn), en 1796, neveu du célèbre Esquirol, fut reçu docteur à Paris, en août 1820, et se consacra à l'étude et au traitement de la folie dans la maison de santé fondée par son oncle, à Ivry près Paris, vers l'année 1820. A la mort d'Esquirol, en 1846, M. Mitivié devint directeur et propriétaire de l'établissement d'Ivry, et s'associa M. Baillarger. Depuis il a cédé à MM. Baillarger, Moreau (de Tours) et Marie. M. Mitivié est, depuis 1831, médecin du service d'aliénés à l'hospice de la Salpêtrière. En 1832, il fut choisi pour diriger l'hôpital temporaire ouvert à Paris pendant le choléra. M. Mitivié a été promu, en avril 1849, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il n'a écrit que quelques *Mémoires* et des brochures, parmi lesquelles nous rappellerons : *De l'hydrocéphale aiguë* (1820) et *De la fréquence du pouls chez les aliénés* (1832, in-8), avec M. Leuret.

MITRAUD (Antoine-Théobald), ecclésiastique et théologien français, né à Magnac-Laval (Haute-Vienne), le 15 septembre 1797, mort à Foume, à la fin de novembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MITRE (Bartolome), général américain, gouverneur de la ville de Buenos-Ayres et président de la confédération Argentine, né le 26 juin 1821, passa plusieurs années au Pérou et au Chili comme officier supérieur et comme journaliste. Revenu à Buenos-Ayres, il occupa, sous l'administration d'Obligado et d'Alsina, des postes importants, et se distingua comme orateur dans l'assemblée des représentants. Ministre de la guerre en 1859, il fut mis à la tête de l'armée envoyée contre les forces fédérales que commandait le général Urquiza, et perdit contre celui-ci la bataille de Cepeda, le 23 octobre. Néanmoins, au mois de mai de l'année suivante, il était nommé gouverneur de la province de Buenos-Ayres, et à l'occasion de la paix conclue entre les divers États de la confédération, des fêtes nationales réunissaient, le 9 juillet, à Buenos-Ayres le président Derqui, le général Urquiza et le général Mitre, qui recevait le titre de brigadier général de la nation.

Mais bientôt après survinrent les troubles de San-Juan, où le docteur Aberastein, gouverneur provisoire après le meurtre de Virasoro, fut exécuté par ordre du colonel Saa. Le général Mitre ayant en vain demandé au président Derqui le désaveu du colonel Saa, en appela au congrès. Une médiation fut tentée par les envoyés de France, d'Angleterre et du Pérou, et une conférence eut lieu entre les généraux Mitre et Urquiza à bord du vapeur anglais *Oberon*. Ils ne purent

s'entendre : Mitre, vainqueur à Pavon, le 17 septembre, grâce à la légion italienne que commandait l'ex-garibaldien comte Pilchi, envahit la province de Santa-Fé, et entra à Rosario avec 12000 hommes, après avoir reçu l'adhésion de la province de Cordova. Réduit à l'impuissance entre les deux généraux, le président Derqui abdiqua, et quelques mois après Mitre signait la paix avec Urquiza en lui laissant le gouvernement de la province d'Entre-Rios. Le 1er mai 1862, il ouvrit à Buenos-Ayres la neuvième législature provinciale par un message où il annonça le triomphe du parti libéral, le rétablissement de la paix, la prospérité croissante du commerce, l'état satisfaisant des finances, la construction de nouveaux chemins de fer et des progrès matériels et administratifs. Quelques mois plus tard, il était nommé à l'unanimité et définitivement président de la république Argentine (5 octobre), et la ville de Buenos-Ayres devenait, par convention provisoire, le siége du gouvernement. Le général Mitre ne s'est pas seulement fait estimer comme homme de guerre et comme orateur; réputé habile, et modéré, il a été regardé comme le chef le plus capable du parti unitaire à Buenos-Ayres. *

MITSCHERLICH (Eilhard), chimiste allemand, né le 7 janvier 1794, à Neuende près Jever (grand-duché d'Oldenbourg), eut pour précepteur l'historien Schlosser, alors professeur au collége de Jever, et qui l'emmena plus tard à Francfort. Il passa, en 1811, à Heidelberg, pour étudier l'histoire et la philologie, vint suivre à Paris, pendant un an, les cours de langues orientales, et, de retour en Allemagne (1814), fit à Gœttingue des recherches sur l'histoire des peuples ghurides et karachitayens. L'ouvrage qu'il entreprit sur ce sujet est resté inachevé et il n'en a été publié qu'un fragment intitulé : *Mirchondi historia Thaheridarum* (Gœttingue, 1815).

Les études de M. Mitscherlich prirent en effet une tout autre direction; il partit pour Berlin, en 1818, et se livra entièrement à l'étude des sciences naturelles et plus particulièrement de la chimie. Il debuta dans cette nouvelle carrière par la découverte de la loi de l'isomorphisme. Le célèbre chimiste suédois Berzélius, visitant Berlin en 1819, apprécia du premier coup d'œil toute la portée de cette nouvelle loi et tout le talent du jeune chimiste; il l'invita à le suivre à Stockholm pour prendre part aux travaux de son laboratoire. M. Mitscherlich passa près de deux ans en Suède. Quand il revint en Allemagne il fut nommé aussitôt (1821) membre de l'Académie des sciences de Berlin et professeur de chimie à l'université de cette ville.

Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales* (Abhandlungen) de l'Académie des sciences de Berlin et dans les *Annales de Poggendorf*, on doit à M. Mitscherlich un excellent *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Berlin, 1829-1831, t. I, 2 parties; 1835-1840, t. II; 5e édit., 1856).

Par sa loi de l'isomorphisme, M. Mitscherlich a posé de nouvelles bases pour la théorie de la constitution moléculaire des corps. D'après cette loi, la forme cristalline des corps composés paraît toujours être en relation avec la nature des composants et le poids de leurs équivalents; de telle sorte que, dans un grand nombre de corps composés, en vertu des analogies de composition, un des principes constituants peut être remplacé par un autre, sans que ces composés éprouvent d'altération dans leur forme extérieure. Cette découverte, si fertile en deductions et dont on fait un si fréquent usage pour établir la constitution des corps composés, fut complétée par une seconde découverte de M. Mitscherlich, celle du *dimorphisme* du soufre, c'est-à-dire de sa propriété de cristalliser, dans des circonstances dissemblables, sous deux formes différentes.

Occupé de cristallographie, le savant et ingénieux chimiste perfectionna les instruments qui servent à mesurer les angles des cristaux, et, à l'aide d'un nouveau goniomètre, il parvint à détruire une objection qui avait été faite contre sa découverte. On avait nié, en effet, l'isomorphisme des cristaux à cause de l'inégalité des angles correspondants. M. Mitscherlich démontra que ces anomalies ne sont pas rares même dans des cristaux de même composition chimique. Il découvrit aussi l'action inégale que la chaleur exerce sur certains cristaux, en suivant des directions différentes.

Les recherches de M. Mitscherlich sur les cristaux *artificiels*, comme il s'en forme, par exemple, dans les hauts fourneaux, jettent une nouvelle lumière sur la formation des cristaux *naturels*. Il constata en effet, pendant son séjour en Suède, l'identité de ces deux espèces de cristaux d'origine différente. Cette découverte, ainsi que ses observations sur le point de fusion des rochers et en particulier du granit, ont des conséquences très-importantes pour la géognosie. La chimie organique doit également à ce savant d'importantes observations, notamment la constatation de l'identité ou de l'analogie des corps organiques et des corps inorganiques.

Dans son enseignement, M. Mitscherlich s'est opposé, dès le commencement, aux tendances trop synthétiques de cette école de philosophie naturelle, dont Schelling est le chef, et qui avait acquis tant d'influence en Allemagne. Il fit de ses élèves des observateurs exacts et scrupuleux, pour qui l'expérience est le point de départ de toute induction spéculative. Son *Traité de chimie* est rédigé dans cet esprit. Il a été traduit en français par Valérius (3 vol. in-8). Un autre service rendu par M. Mitscherlich est d'avoir construit un grand nombre d'appareils aussi ingénieux que simples pour les expériences chimiques.

Tous ces travaux et une foule d'autres d'une importance inférieure ont acquis une grande réputation à M. Mitscherlich, tant à l'étranger qu'en Allemagne. La découverte de l'isomorphisme a été récompensée par la grande médaille de l'Académie des sciences de Londres, et l'auteur était du petit nombre des membres associés étrangers de l'Institut de France. — Il est mort le 28 août 1863.

MITTERMAIER (Charles-Joseph-Antoine), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 5 août 1787, fit ses études à Landshut et à Heidelberg, et devint en 1809 professeur particulier dans la première de ces deux villes. Dès l'année suivante, il commença la série des travaux qui ont fait sa réputation, en publiant un *Manuel de procédure criminelle* (Handbuch des peinlichen Processes; Heidelberg, 1810-1812, 2 vol.). En 1819, il fut appelé à une chaire de droit de l'université de Bonn, d'où il passa, en 1834, à celle de Heidelberg.

Parmi ses publications, qui tiennent une si grande place dans l'histoire du droit allemand, nous devons citer : *De la défense dans un procès criminel* (Anleitung zur Vertheidigungskunst im Criminal-processe; Landshut, 1814; 4e édition, Ratisbonne, 1844); *Erreurs fondamentales des recueils de lois en matière de droit pénal* (Uber die Grundfehler der Behandlung des Criminalrechts; Bonn, 1819), ouvrage important, complété par trois autres livres : *Nouvelles archives de droit criminel* (Neues Archiv. des Criminal-

rechts; *Nouvelle suite* (Neue Folge) et *la Législation pénale dans son développement* (die Strafgesetzgebung in ihrer Fortbildung geprüft; Heidelberg, 1841-1843); *la Procédure civile allemande, comparée avec les procédures civiles prussienne et française, et avec les progrès de la législation civile moderne* (der Gemeine deutsche bürgerliche Process, in Vergleichung, etc.; 1820-1826, en quatre parties, réimprimées séparément, 1838 et 1825-1840); *Cours de droit privé allemand* (Lehrbuch des deutschen Privatrechts; Landshut, 1821); *Théorie de la preuve dans la procédure criminelle* (Theorie des Beweises im peinlichen Processe; Darmstadt, 1821, 2 volumes), complétée par sa *Doctrine de la preuve dans la procédure civile allemande* (die Lehre vom Beweise, etc.; Darmstadt, 1834, traduit en français; Paris, 1848; en espagnol, Madrid, 1851); *État actuel de la législation pénale* (Ueber den neusten Zustand der Criminal gesetzgebung; Heidelberg, 1825); *Principes du droit privé allemand* (Grundsaetze des gemeinen deutschen Privatrechts; Ratisbonne, 1837, 2 vol.; 7e édit., 1847); *Leçons de procédure criminelle* (Lehre des Criminal-processes; Giessen, 13e édition, 1840) : ce dernier ouvrage est un remaniement du livre du jurisconsulte Feuerbach sur le même sujet; *Situation de l'Italie* (Ital. Zustaende; Heidelberg, 1844), ouvrage curieux pour les détails qu'il fournit sur l'état moral, judiciaire et politique de la Péninsule; *la Procédure orale, le principe d'accusation, la publicité et le jury* (die Mündlichkeit, das Anklageprincip, etc.; Stuttgart, 1845); le *Système pénal de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Amérique du Nord* (das Engl., schott. und nordamerik. Strafverfahren; Erlangen, 1851); enfin des articles dans plusieurs revues, telles que les *Archives de la civilisation*, les *Archives du droit criminel*, le *Journal critique de la science du droit*, etc. Les divers traités de M. Mittermaier se distinguent autant par la clarté du style que par l'érudition. On y trouve aussi une philosophie hautement libérale, dont l'auteur a porté les applications dans la politique.

Parallèlement, en effet, à sa vie scientifique, et comme pour y répondre, M. Mittermaier s'était tracé une carrière politique qu'il a parcourue avec constance et honneur. On s'accorde à louer en lui une éloquence simple et pleine d'onction, une grande affabilité de caractère et une droiture que ses adversaires mêmes savent respecter. Il fut, tout le temps qu'il resta aux affaires, un des principaux chefs du parti démocratique modéré. Élu, dès 1831, député de la ville de Bruchsal à l'Assemblée nationale badoise, il contribua, tant par ses votes que par ses rapports, à la promulgation de plusieurs lois libérales et réformatrices. Esprit conciliant, il a souvent apaisé ou fait tourner à l'avantage du pays des différends sérieux qui s'étaient élevés entre les deux Chambres, et c'est à lui, en grande partie, que l'Allemagne doit sa nouvelle procédure civile. Nommé, dès le début, président de l'Assemblée, il sut tenir la balance égale entre l'extrême gauche représentée par MM. Rotteck et Itzstein, et la droite dont M. Welcker était l'orateur. Il soutint la déclaration de la Chambre : « Pas de budget sans la liberté de la presse. » Il fit successivement partie de la diète en 1833, 1835, 1837 et 1839; mais en 1841, la douleur que lui causa la mort de son fils l'en éloigna pour quelques années. Il y rentra en 1846 et fut, dès l'année suivante, réélu président.

Les événements de 1848 vinrent encore agrandir son rôle. Il fut nommé tout d'abord président du parlement préparatoire de Francfort, et prit ensuite place dans l'Assemblée nationale allemande comme député de la ville de Bade. Membre du comité de constitution, il travailla de toutes ses forces à unir, par des lois générales, les éléments si hétérogènes de la confédération germanique. On sait combien cette idée, qui appartenait à un grand nombre d'esprits d'élite, rencontra d'obstacles dans l'application, et comment finit la révolution allemande. M. Mittermaier, découragé, vint reprendre son cours de droit à Heidelberg, en 1849. Après avoir pris part quelque temps aux discussions des clubs impuissants qui s'agitaient encore dans plusieurs villes de l'Allemagne, il renonça à toute activité politique et se renferma dans ses travaux de jurisconsulte.

MOCKER (Eugène-Ernest), chanteur français, né à Lyon, le 16 juin 1811, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique et vint à Paris étudier le chant sacré dans la classe de Choron; mais ses rapides progrès lui inspirèrent le goût du théâtre et il entra, en qualité d'alto et de contre-basse, à l'orchestre de l'Odéon, puis à celui de l'Opéra, comme simple timbalier (1829). M. Ponchard se plut alors à développer ses talents pour le chant lyrique. En 1830, M. Mocker débuta à l'Opéra-Comique dans *la Fête du village voisin;* il fut aussi engagé pour doubler M. Chollet et créa peu après un rôle bouffe dans *le Mannequin de Bergame*. Après la fermeture de Feydeau (1831), il accepta des engagements au Havre, à Amsterdam, puis à Toulouse, d'où il fut rappelé à l'Opera-Comique. Depuis 1839, ses rôles, dont le nombre s'élève à 42 dans le répertoire moderne et à 21 dans les reprises, ont été presque tous marqués par des succès. Dans l'ancien répertoire, nous rappellerons : *le Panier fleury*, *le Pré-aux-Clercs*, *le Domino noir*, *l'Ambassadrice*, *la Dame blanche*, *le Maçon*, et surtout *le Déserteur;* et, dans les pièces plus modernes, *Zanetta*, *les Diamants de la couronne*, *le Code noir*, *le Roi d'Yvetot*, *l'Eau merveilleuse*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Gilles ravisseur*, *les Porcherons*, *le Val d'Andorre*, *Galathée*, *l'Étoile du Nord*, etc.

MOCQUARD (Jean-François-Constant), littérateur et homme politique français, né à Bordeaux, le 11 novembre 1791, fit de brillantes études à Paris, où il avait obtenu une place de boursier au Prytanée, et remporta un prix d'honneur au concours général. Il suivit les cours de l'École de droit; mais dès 1812 il fut envoyé à Wurzbourg comme secrétaire de légation auprès du général de Montholon, et eut l'année suivante le titre de chargé d'affaires. Ramené à Paris par les événements de la fin de cette année, il reprit et acheva ses études de droit. Sous la Restauration, il se jeta avec tout le parti libéral dans la guerre contre les Bourbons. En 1817, encore simple stagiaire, il plaida avec éclat pour les accusés de la conspiration de *l'Épingle noire*, avec Merilhou, Mauguin, Carré, etc. Il se signala ensuite par des plaidoiries énergiques et brillantes dans l'affaire de la *Souscription nationale* (1820), dans le procès des *Sergents de la Rochelle* (1822), etc. Sa santé le força de renoncer au barreau en 1826, et il vécut dans la retraite et l'étude jusqu'en 1830.

Après la révolution de Juillet, M. Mocquard accepta le poste de sous-préfet à Bagnères-de-Bigorre, qu'il quitta, comme démissionnaire, en 1839. Depuis longtemps il entretenait des relations suivies avec les membres de la famille impériale, et dans plusieurs visites qu'il avait faites à Arenenberg, il avait gagné la confiance de la reine Hortense et l'amitié du prince Louis. Libre désormais d'engagements envers le gouvernement de Louis-

Philippe, il alla, en 1840, rejoindre à Londres le prince Louis, puis revint à Paris prendre la direction du *Commerce*, journal dévoué aux idées napoléoniennes et dont le prince venait de faire l'acquisition. Après l'affaire de Boulogne, il continua de défendre la cause du prisonnier de Ham, qu'il visita par intervalles dans la citadelle.

Au milieu des événements de 1848, M. Mocquard redoubla d'ardeur pour rallier autour du prince des partisans. Aux approches de l'élection présidentielle, il fut un des membres les plus actifs du comité électoral présidé par le général Piat, et s'établit auprès de Louis-Napoléon, dans son hôtel de la place Vendôme, en qualité de secrétaire particulier. Après l'élection du président, il conserva officiellement ces fonctions à l'Élysée, avec le titre de chef du cabinet. Initié l'un des premiers aux projets du coup d'État du 2 décembre, il prit une part importante à leur exécution (*Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, du Dr Véron, t. V, ch. VI). M. Mocquard est resté depuis, le secrétaire intime et le chef du cabinet de l'Empereur. Il a été appelé au Sénat par décret en mai 1863. Commandeur de la Légion d'honneur, il a été décoré de l'ordre de Notre-Dame de Guadeloupe par le nouvel empereur du Mexique (26 avril 1864). — Il est mort le 10 décembre 1864.

Unissant à la vie active des préoccupations littéraires, M. Mocquard a publié peu de chose sous son nom. On cite de lui une *Notice* sur la reine Hortense, insérée dans la *Biographie des Contemporains* de Jay et Jouy (1825), réimprimée dans la *Revue de l'Empire* (1846), et un recueil de procès criminels sous le titre de *Nouvelles causes célèbres* (1847, 6 vol. gr. in-8). On lui attribue en outre une part de collaboration dans plusieurs drames en cinq actes, avec tableaux, dont les premiers étaient tirés de ce recueil : *le Masque de poix* (27 janvier 1855), *la Fausse adultère* (29 décembre 1856), puis *les Fiancés d'Albano* (23 janvier 1858), *la Tireuse de cartes* (23 décembre 1859), *les Massacres de Syrie* (28 décembre 1860), *les Volontaires de* 1814, etc. En 1861, il a donné dans la *Revue contemporaine* un roman intitulé *Jessie*, qui a paru ensuite en volume (1861, 2 vol. in-18). On parle aussi d'une traduction encore inédite de Tacite, à laquelle M. Mocquard a consacré les loisirs de presque toute sa vie. Quelques-uns de ses *Plaidoyers* ont été publiés à part.

Son frère, M. Constant-Amédé Mocquard, d'abord notaire à Provins, puis à Paris depuis 1853, est devenu notaire de l'Empereur et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MODENA (Gustave), tragédien italien, né à Venise, en 1803, et fils d'un acteur distingué, étudia le droit à Padoue et à Bologne, et exerça quelque temps la profession d'avocat dans cette ville, puis à Rome, où il débuta comme acteur tragique, en 1826, avec le plus grand succès. Compromis dans l'insurrection de la Romagne en 1831, il s'exila en France, où il eut l'occasion d'entendre notre acteur Potier. Rentré dans son pays, à la suite de l'amnistie de 1847, il se méla de nouveau aux événements politiques et publia, dès le commencement de la révolution, des *Dialoghetti popolari* qui l'ont fait comparer à Paul-Louis Courier. Nommé membre de l'Assemblée constituante romaine, il y mit au service du parti radical une éloquence fougueuse et prit souvent les armes pendant toute la durée du siége. Après la prise de la ville, il se réfugia à Turin, où il donna des représentations et des séances de déclamation qui obtinrent le plus grand succès. Depuis 1849, il a été engagé sur toutes les scènes importantes de la Péninsule.

Les principales pièces abordées par M. Modena sont : *Jacques Ier*, *Louis XI*, *Saül*, *Philippe II*, *Zaïre*, *Othello*, *le Bourgeois de Gand*, *OEdipe roi*, *Oreste*, et en général le théâtre d'Alfieri, qu'il a brillamment fait valoir. Il excelle aussi à déclamer la *Divina Comedia*. Des critiques français l'ont placé immédiatement à côté de Talma. Puissance, variété, vérité, noblesse et même sobriété, rien ne manque, dit-on, à ce talent profond et original, qui a été comme le conservateur de la tragédie en Italie, et qui a formé la plupart des bons artistes contemporains.

MODÈNE (Maison ducale de), branche cadette de la maison impériale d'Autriche (voy. ce nom). — Ex-duc : François V (voy. ce nom). — Duchesse : *Adelgonde*-Auguste : Caroline-Élisabeth-Amélie-Sophie-Marie-Louise, née le 19 mars 1823, fille de l'ex-roi Louis, sœur du roi régnant de Bavière. — Sœurs : la duchesse *Thérèse*, mariée au comte de Chambord (voy. Chambord); la duchesse *Marie*-Béatrice, mariée à l'infant d'Espagne *Jean-Charles*, second fils de don Carlos.

MOEBIUS (Auguste-Ferdinand), astronome allemand, né le 17 novembre 1790, à Schulpforte près Naumbourg (Prusse), fut élevé à la célèbre école de cette ville, passa plusieurs années aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Halle, fut un des meilleurs élèves de Gauss et de Pfaff et vint se fixer, en 1819, à Leipsick. Sa thèse : *De Computandis occultationibus fixarum per planetas* (Leipsick, 1815), attira l'attention de la Faculté, et, dès l'année suivante, il fut nommé professeur adjoint d'astronomie. En même temps, le gouvernement saxon se chargea des frais d'un voyage scientifique, à la suite duquel M. Mœbius fit exécuter, à Leipsick, sur les plans que lui avait suggérés la comparaison des principaux observatoires de l'Allemagne, le nouvel observatoire de cette ville (1818-1821). Deux ans après, il publiait, comme premier résultat de ses opérations pratiques : *Observations faites sur l'Observatoire de Leipsick* (Leipsick, 1823). M. Mœbius n'a plus quitté cette ville, où il est devenu, en 1844, professeur titulaire de mécanique supérieure et d'astronomie.

On lui doit plusieurs ouvrages qui lui assurent une place à côté des premiers mathématiciens de son pays : *Calcul barycentrique, nouveau moyen de traiter la géométrie analytiquement* (Barycentrischer Calcul, ein neues Hülfsmittel, etc.; Leipsick, 1827); *Manuel de statique* (Lehrbuch der Statik; Ibid., 1837), où les rapports intimes entre la statique et la géométrie sont l'objet de démonstrations nouvelles; *Éléments de la mécanique céleste* (Elemente der Mechanik des Himmels; Ibid., 1854), où l'auteur essaye de développer la théorie des calculs des perturbations des mouvements célestes, sans avoir recours aux théorèmes supérieurs de l'analyse mathématique; *Principes d'astronomie* (Hauptsaetze der Astronomie; Leipsick, 4e édit., 1853). M. Mœbius a fourni, en outre, des articles importants au *Journal de mathématiques*, de Crelle, et aux *Revues* et *Recueils* publiés par l'Académie des sciences de Leipsick, dont il est membre.

Son fils, M. Théodore Mœbius, né en 1821, à Leipsick, s'est livré aux études philologiques et a débuté par des *Recherches sur l'ancienne Saga d'Islande* (Ueber die aeltere islaendische Saga; Leipsick, 1852); cette dissertation, lui ouvrant la carrière académique, lui a valu la place d'agrégé à l'université de sa ville natale.

MOELLER (Pierre-Louis), poëte et critique danois, né le 18 avril 1814, à Aalborg (Jutland),

mérita par ses premiers écrits, en 1848, un subside de l'État pour voyager à l'étranger. Se trouvant en Allemagne lorsque la diète prit le parti du Schleswig-Holstein contre le Danemark, il défendit la cause danoise dans le *Nordischer Telegraph* (Leipsick, 1848-1849), et dans plusieurs journaux allemands. Il publia aussi en allemand sa *Nouvelle utopie de Biedermann* (Biedermann neue Utopie; Berlin, 1850), ainsi qu'un grand nombre de portraits littéraires, et prit part à la traduction allemande des *OEuvres* de H. Ch. Œrsted le physicien, de Schouw et de Chr. Winther. A la fin de 1851, il vint résider à Paris. Très-versé dans la littérature française, il a fourni au *Kjœbenhavnspost*, au *Berlingske tidende*, etc., des notices sur nos livres, des esquisses de la vie parisienne, le compte rendu de l'Exposition de 1855 et des articles politiques.

Ses ouvrages en vers sont : *R. K. Rask*, éloge de ce savant (Copenhague, 1837, in-8); *Poésies lyriques* (Lyriske digte; Ibid., 1830); *Images et chants* (Billeder og sange; Ibid., 1847); *Chute des feuilles* (Lœvfald; Ibid., 1855), sous le pseudonyme de *Otto Sommer*. Plusieurs de ces poésies sont imitées de MM. V. Hugo, Béranger, Jasmin. Parmi ses ouvrages en prose il faut citer : *Esquisses critiques* (Kritiske skizzer; Copenhague, 1847, 2 vol. in-12), recueil de notices publiées en 1846 et 1847; *la Comédie moderne en France et son influence sur le théâtre danois* (Det nyere Lystspil, Frankrig og Danemark; Ibid., 1857), ouvrage intéressant, couronné par l'université de Copenhague. On doit encore à M. Mœller un grand nombre des notices du *Panthéon danois* (Copenhague, 1841-1851; gr. in-4, avec port.); des traductions du *Village*, de M. Octave Feuillet, et de *l'Invitation à la Valse*, de M. Alexandre Dumas, jouées en Danemark et en Norvége. Il a édité *Gæa*, annuaire littéraire, avec la collaboration des meilleurs écrivains danois (1845-1847), etc.

MOENCH-MUNICH (Charles-Victoire-Frédéric), peintre français, né à Paris, le 10 avril 1784, étudia sous Girodet-Trioson et débuta au salon de 1817. On a de lui beaucoup de sujets religieux et des paysages historiques, peints dans le style de l'ancienne école. Nous citerons : *Borée enlevant Orythie, Diane et Actéon, Vue prise à Rome*, où il passe plusieurs années; une *Sainte Famille* (1841); *le Christ enlevé du tombeau par les anges* (1842); *la Femme du roi Candaule* (1846); *l'Attente, le Retour*, deux sujets italiens (1847); deux *Vues du Tréport* (1850); *Tête de femme*, étude (1855); plusieurs *portraits*; une *Naïade, Suzanne au bain* (1857); *Ronde d'amours* (1859); *la Naissance de Vénus et de l'Amour* (1861), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1817.

MOERIKE (Édouard), poëte allemand, né à Ludwigsbourg, le 8 septembre 1804, étudia la théologie protestante aux séminaires d'Urach et de Tubingue, fut, à partir de 1827, vicaire du pasteur dans plusieurs paroisses du Wurtemberg, et en 1834, pasteur dans un bourg des environs de Weinsberg. Sa santé l'ayant forcé d'abandonner le ministère, il devint professeur dans un séminaire protestant à Stuttgart.

M. Mœrike, cité comme l'un des meilleurs poëtes de l'école souabe, se distingue par la verve, l'élégance du style et le sentiment de la nature. Ses principaux ouvrages sont : *le Peintre Nolten* (Maler Nolten; Stuttgart, 1832), roman mêlé de vers; un recueil de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1838; 2ᵉ édition, 1848); une série de nouvelles et de contes, la plupart en dialogues, sous le titre général d'*Iris* (Ibid., 1839); la charmante *Idylle du lac de Constance* (Idylle vom Bodensee; Ibid., 1846), etc.

MOHAMMED-BEN-OMAR (le scheikh), surnommé *el-Tounsy* (le Tunisien), voyageur arabe, né à Tunis, l'an 1204 de l'hégire (1789), fut conduit au Caire à l'âge de sept ans, et y fréquenta l'école de la célèbre mosquée Al-Azhar. Resté seul avec sa mère, il eut beaucoup à souffrir de la misère, puis alla rejoindre son père, qui était en crédit auprès du sultan du Darfour (1803). Il y resta huit ans. S'étant mis à parcourir toute la contrée, il courut chez les nègres quelques dangers et faillit un jour être mis en pièces par des anthropophages. Le sultan Mohammed-Fadhl lui témoigna longtemps la plus grande bienveillance, puis se croyant menacé d'une guerre de la part du sultan du Ouadây, auprès de qui s'était retiré le père de Mohammed, il priva celui-ci de la liberté et finit par l'expulser. Mohammed passa au Ouadây, où il resta un an, et retourna dans sa ville natale. A la mort de son père, dépouillé de sa riche succession par un de ses oncles, il se rendit au Caire et fut adjoint en qualité de prédicateur à un régiment égyptien qui fit partie de l'expédition de Morée. A son retour (1832), il devint reviseur des livres traduits en arabe ou imprimés à l'école d'Abou-Zabel et donna une édition des *Séances* (Makamat), de Hariri.

Les voyages de Mohammed-ben-Omar dans l'Afrique centrale, traduits en français par M. Perron, directeur de l'École de médecine du Caire, à qui le scheikh les dicta de mémoire, ont été publiés sous les titres de *Voyage au Darfour* (Paris, 1845, in-8); *Voyage au Ouadây* (1851, in-4). Le texte arabe du premier a été autographié par M. Perron (Paris, 1850, in-4). Ils sont l'un et l'autre précédés d'une préface par M. Jomard et accompagnés de cartes et de gravures.

MOHAMMED-ALI KIBRISLI, DJÉMIL, etc. Voy. MÉHÉMET-ALI, etc.

MOHL (Jules DE), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Stuttgart, le 25 octobre 1800, d'une famille considérée, et le second de quatre frères, qui se sont fait, dans des branches diverses, une réputation par leurs travaux, fut destiné d'abord au ministère évangélique, et étudia, à Tubingue, la théologie. Son goût pour d'autres études l'éloigna de cette carrière, et s'étant rendu en Angleterre, il s'y lia avec plusieurs des orientalistes les plus distingués, notamment avec le général anglais Briggs. Venu à Paris, en 1823, il devint l'élève et l'ami d'Abel Rémusat et suivit les cours d'arabe et de persan de S. de Sacy. Après avoir publié la traduction latine de l'*Y-King*, que le P. Régis avait laissée manuscrite (Stuttgart, 1834, in-8), il passa de l'étude du chinois à celle du persan. On commençait à délaisser l'étude purement esthétique des poëtes et des littérateurs de l'Orient, pour approfondir les questions d'origine religieuse, de linguistique et d'ethnologie; M. de Mohl, que ses premières études théologiques avait préparé aux questions de ce genre, entra dans cette voie et fit paraître, après la traduction latine du *Chi-King* (Stuttgart, 1828, in-8), le texte persan de *Fragments relatifs à Zoroastre* (Paris, 1829, in-8), et plus tard la traduction latine de l'*Y-King* du P. Régis (1834, 2 vol. in-8). Puis il s'attacha à l'interprétation du célèbre poëme d'Aboul-Kasim-Firdousi, intitulé le *Schah Nameh*, où ont été conservées une partie des plus anciennes traditions de la Perse. Malgré la difficulté de ce texte éminemment archaïque, il en poursuivit avec ardeur la traduction, qui parut avec le texte revu sur les manuscrits, dans la magnifique collection orientale de l'Imprimerie impériale (Paris, 1838-1855, 4 vol. gr. in-fol.).

Fixé définitivement en France, M. de Mohl s'y fit naturaliser et fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1844, en remplacement de Burnouf père, et fut décoré en avril 1845. A la mort d'Amédée Jaubert (1847), il hérita de sa chaire de persan au Collége de France. En 1852, il remplaça Eugène Burnouf, dont il avait été l'un des amis les plus dévoués, comme inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie impériale et surveilla avec le même zèle la gravure des nouveaux poinçons, dont s'enrichit chaque jour cet établissement. Il succéda aussi à M. Burnouf, en qualité de secrétaire de la Société asiatique, dont il avait été jusque-là secrétaire adjoint. Il conçut l'idée de donner tous les ans, dans la séance publique de cette société, un aperçu du mouvement des études orientales. De là, une série de *Rapports* qui témoignent d'une connaissance étendue et solide des récents progrès de ces études qu'ils ont beaucoup contribué à populariser dans notre pays. Peu de savants ont déployé plus de zèle. C'est sur les indications fournies par M. de Mohl à M. Botta, que celui-ci a déclaré avoir découvert l'emplacement d'une des capitales de l'empire de Ninive, et c'est grâce à son concours qu'a eu lieu l'expédition française en Mésopotamie.

MOHL (Robert DE), frère du précédent, jurisconsulte allemand, ministre de l'empire germanique en 1848, est né le 14 août 1799, à Stuttgart. Il fit ses premières études au lycée de sa ville natale, et suivit, de 1817 à 1821, les cours de droit et d'économie politique aux universités de Tubingue et de Heidelberg. Après avoir voyagé pendant trois ans, il fut appelé à Tubingue et y devint successivement professeur adjoint de droit (1824), professeur titulaire d'économie politique (1829), et conservateur de la bibliothèque de l'université (1836). En 1845, il se présenta comme candidat à la Chambre législative de Wurtemberg. La lettre qu'il adressa, à cette occasion, aux électeurs déplut au gouvernement, qui l'éloigna de sa chaire académique, en l'envoyant, en qualité de conseiller d'État, dans la ville d'Ulm. M. de Mohl donna sa démission, fit un voyage en Angleterre, pour étudier les institutions politiques du pays, et fut envoyé comme député à la seconde Chambre. En 1847, il rentra dans l'enseignement, en acceptant la place de professeur de droit que lui offrait l'université de Heidelberg; mais il n'y resta pas longtemps; car, en 1848, il fut élu d'abord membre du parlement; et, plus tard, de l'Assemblée nationale de Francfort. Nommé, le 25 septembre 1848, ministre de la justice de l'empire germanique, il donna, le 17 mai 1849, sa démission, en même temps que Henri de Gagern (voy. ce nom), dont il partageait les opinions politiques. Il reprit alors sa chaire à l'université de Heidelberg, où ses cours attirèrent une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne. Il a été nommé, en 1861, représentant du grand-duché de Bade à la Diète fédérale, et cette nomination fit une grande sensation en Allemagne.

Parmi les écrits de M. de Mohl, qui lui ont fait une réputation universelle, on remarque : *Indications historiques sur les mœurs des étudiants de Tubingue au* XVIe *siècle* (Geschichtliche Nachweisungen über die Sitten und das Betragen der Tübinger Studirenden, etc.; Tubingue, 1840); *Droit public du royaume de Wurtemberg* (Staatsrecht des Kœnigreichs Würtemberg; Ibid., 1829; 2e édit., 1840-1846, 2 vol.), *la Responsabilité des ministres dans la monarchie constitutionnelle* (die Ministerverantwortlichkeit in Einherrschaften mit Volksvertretung; Ibid., 1837); *le Système de la justice préventive* (2e édit., 1845); *la Science de la police d'après les principes de l'état légal* (die Polizeiwissenschaft, nach, etc.; Ibid., 1832-1834, 3 vol.; 2e édit., 1844-1846), l'ouvrage principal de M. de Mohl, où presque toutes les questions économiques soulevées par l'auteur ont reçu des solutions aussi sérieuses que nouvelles; *Histoire et littérature de l'économie politique* (Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften; Erlangen, 1855, tom. I). M. de Mohl a, en outre, fourni de nombreux articles au *Staats-Lexicon* de Rotteck et Welker, à la *Revue des sciences économiques de Tubingue*, et aux recueils les plus accrédités de l'Allemagne. M. Robert de Mohl a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales politiques).

MOHL (Hugues DE) botaniste allemand, frère des précédents, né à Stuttgart, vers 1801, étudia la médecine et les sciences naturelles à Tubingue, et y devint plus tard professeur et directeur du jardin botanique. Il fut nommé, en 1843, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), et en 1848, membre correspondant de l'Académie de Vienne.

M. Hugues de Mohl occupe une place distinguée parmi les botanistes physiologistes de l'époque, et ses recherches sur la structure et le développement de la cellule végétale ont particulièrement rendu son nom célèbre. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les plantes grimpantes* (Ueber den Bau und das Winden der Ranken und Schlingpflanzen; Tubingue, 1827); *des Pores du tissu cellulaire des plantes* (Ueber die Poren des Pflanzenzellgewebes; Ibid., 1828); *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des plantes* (Berne, 1834); *sur les Rapports qui existent entre les travaux de Liebig et la physiologie des plantes* (Liebig's Verhaeltniss zur Pflanzenphysiologie; Tubingue, 1843); *Micrographie, manuel pratique pour se servir du microscope* (Mikrographie oder Anleitung zur, etc.; Ibid., 1846); *Éléments de l'anatomie et de la physiologie de la cellule végétale* (Grundzüge zur Anatomie und Physiologie der vegetalischen Zelle; Brunswick, 1857), etc.; sans compter un grand nombre de mémoires insérés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne ou publiés à part.

MOHL (Maurice DE), homme politique et économiste allemand, frère des précédents, né en 1802, à Stuttgart, fit ses classes au collége de cette ville, étudia l'économie politique à l'université de Tubingue et à l'Académie de Hohenheim, et devint, en 1826, référendaire au ministère des finances de Stuttgart. De 1826 à 1848, il remplit différentes fonctions administratives dans le Wurtemberg, et plusieurs missions diplomatiques. Il résida cinq ans en France, où il étudia sérieusement le gouvernement et les institutions. En 1848, il se mêla aux affaires politiques, devint membre du parlement et de l'Assemblée nationale de Francfort, et plus tard de la seconde Chambre de Wurtemberg, et se distingua dans ces assemblées par un attachement ferme et éclairé aux principes libéraux. En 1851, il s'associa à l'extrême gauche de la Chambre de Wurtemberg, où il avait été envoyé, malgré les modifications restrictives des lois électorales. Il faut citer, parmi les écrits de M. Maurice de Mohl, des *Observations faites en France sur l'état industriel de ce pays* (Aus den gewerbs-wissenschaftlichen Ergebnissen einer Reise nach Franckreich; Stuttgart et Tubingue, 1845, avec 148 gravures).

MOIGNO (l'abbé François-Napoléon-Marie), savant français, né à Guémené (Morbihan), le 20 avril 1804, d'une ancienne famille noble de la

Bretagne, fit ses études au collège de Pontivy et chez les jésuites de Sainte-Anne d'Auray. En 1822, il entra au séminaire de Montrouge, où, durant les cours obligatoires de théologie, se révéla sa vocation scientifique. La Compagnie de Jésus, à laquelle il était lié par ses vœux, lui donna, en 1836, une chaire de mathématiques dans la maison de la rue des Postes, à Paris. Dès lors commença pour l'abbé Moigno une vie très-active et pleine des travaux les plus variés. Il menait tout de front : leçons de chaque jour, stations de Carême et d'Avent, sermons détachés, retraites, nombreux articles de discussion religieuse dans *l'Univers* et *l'Union catholique* (1840), fondation d'œuvres de bienfaisance. Ses succès lui firent nouer des relations suivies avec MM. Cauchy, Ampère, Arago, Binet, Beudant, Thénard et Dumas, qui fut son maître et resta son ami. Son vaste savoir, aidé d'une mémoire prodigieuse, aurait dû le rendre une des lumières de son ordre. Il en fut autrement.

Pendant la publication de ses *Leçons de calcul différentiel et intégral* (1840, 2 vol. in-8; 1861, tome IV), un des traités les plus complets qui aient été faits sur cette matière, le P. Boulanger, supérieur des jésuites, ordonna à l'abbé Moigno de suspendre ses recherches scientifiques et d'aller enseigner l'histoire et l'hébreu au séminaire de Laval. Celui-ci résista, et, après quatre ans de luttes sourdes et de tracasseries, il aima mieux sortir de l'ordre que d'interrompre le cours de ses études favorites. En 1845, il fut chargé dans *l'Époque* du bulletin scientifique, et fit, aux frais de ce journal, un long voyage dans presque toutes les contrées de l'Europe, envoyant de chaque ville le fruit de ses observations. Plus tard, il s'est acquitté avec honneur des mêmes fonctions dans *la Presse* (1850), conjointement avec M. Jobard, puis dans *le Pays*. En 1852, il quitta ce dernier journal pour fonder une revue encyclopédique qu'il intitula : *Cosmos*. L'abbé Moigno a été nommé par M. Sibour aumônier adjoint du lycée Louis-le-Grand (1848-1851).

On a encore de ce laborieux écrivain un *Traité de la télégraphie électrique* (1849, in-8); des mémoires sur *le Stéréoscope* et *le Saccharimètre* (1853), et un *Répertoire d'optique moderne* (1850, 4 vol. in-8), ouvrage considérable qu'il préparait depuis plusieurs années.

MOINAUX (Jules), auteur dramatique français, a signé, dans ces dernières années, un certain nombre de pièces, la plupart en collaboration : *Pepito*, opéra-comique (Variétés, 1853), avec Léon Battu; *la Question d'Orient* (Ibid., 1854); *les Deux aveugles* (Bouffes-Parisiens, 1855); *les Gueux de Béranger*, drame en cinq actes (Gaîté, 1855), avec M. Dupeuty : *la Botte secrète* (Vaudeville, 1857); *la Clarinette mystérieuse* (Folies-Dramatiques, 1859), avec M. Commerson; *Paris quand il pleut*, en deux actes (Variétés, 1861), avec M. Clairville; *le Voyage de M. Dunanan père et fils* (Bouffes-Parisiens, 1862), etc.

MOKE (Henri-Guillaume), historien belge, né au Havre, en 1803, de parents belges, qui rentrèrent en Belgique après la révolution de 1830, se consacra à l'enseignement, fit, comme professeur suppléant, des cours à l'Athénée royal de Gand, où il devint, en septembre 1851, professeur titulaire de rhétorique française, et professeur adjoint de littérature française et d'histoire politique moderne à l'université. Membre effectif de l'Académie royale de Belgique (1840), il a été décoré de l'ordre de Léopold. — Il est mort en décembre 1862.

On a de M. Moke : *les Gueux de mer, ou la Belgique sous le duc d'Albe* (1827); *les Gueux des bois, ou les Patriotes belges* (1828, 2 vol.) : *la Bataille de Navarin, ou le Renégat* (1828); *Herman, ou la Civilisation et la barbarie* (Paris, 1831, 2 vol.); *Philippine de Flandre*, roman historique belge (Ibid., 1832, 4 vol.); *Histoire des Francs* (4 vol.); *Histoire de la Belgique* (2 vol.), et autres travaux d'histoire exécutés pour la librairie Paulin, de 1835 à 1844; *Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges* (1846); *la Belgique ancienne et ses origines* (1856); *Thusvalde ou les Germains au temps d'Auguste*, son dernier livre, etc., des articles dans les journaux et recueils politiques ou littéraires, notamment dans *la Belgique monumentale, artistique et pittoresque*, etc.

MOLBECH (Christian), célèbre savant danois, né le 8 octobre 1783, à Soroe, mort à Copenhague, en juin 1857. Voy. les deux 1[res] édit. du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Christian-Knud-Frédéric MOLBECH, né à Copenhague, le 21 juillet 1821, est entré à la bibliothèque royale en 1843. Outre un mémoire d'esthétique *Sur la Statuaire* (Om Billedhuggerkonsten og dens Poesie; Copenhague, 1841, trad. en allemand dans *Kunstblatt*, 1841); il a publié *Dante*, drame (2[e] édit., 1856), des poésies qui ont eu du succès (Digtninger, 1846, in-8; Dæmring, 1852, in-8), et des souvenirs de voyage intitulés : *Un Mois en Espagne* (Et Maaned i Spanien; 1848; 2[e] édit., 1856, in-8).

MOLAND (Louis-Émile-Dieudonné), littérateur et érudit français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 13 avril 1824, vint à Paris étudier le droit et prêta serment, comme avocat, devant la Cour royale, en 1846; mais, au lieu de suivre le barreau, il se consacra entièrement aux études historiques et littéraires.

On peut citer de lui : *Peuple et roi au* XIII[e] *siècle*, étude historique (1851, in-8); *Saint Omer dans la Morée*, esquisse de la domination française dans la Grèce, au moyen âge (1852, in-32); *le Roman d'une fille laide* (1861, in-18), gracieuse mise en scène des rêves et du somnambulisme naturel; *Origines littéraires de la France*, la légende, le roman, le théâtre, etc. (1862, in-8 et in 18); *le Veuvage*, nouvelle (1863, in-18), etc. M. Louis Moland a en outre édité, avec introduction et notes : *le Livre de l'internelle consolacion*, première version de *l'Imitation* (1856, in-16); *Nouvelles françoises en prose du* XIII[e] *siècle* (même année), *Nouvelles françoises en prose du* XIV[e] *siècle* (même année) : ces trois éditions avec M. Ch. d'Héricault; puis les *Œuvres complètes de Molière*, avec commentaires (1863-1864, 7 vol. in-8). Citons aussi, dans *les Poëtes français*, recueil publié sous la direction de M. Eug. Crépet, la partie importante du tome I[er] consacrée aux XII[e], XIII[e] et XIV[e] siècles. Il a collaboré au *Moniteur*, à *la Revue contemporaine*, à *la Revue européenne*, à *la Revue archéologique*, au *Journal des villes et des campagnes*, à *la Liberté*, etc.

MOLÉ (Mathieu-Louis, comte), homme d'État français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 janvier 1780, mort le 25 novembre 1855, d'une apoplexie foudroyante, à son château de Champlâtreux. Voy. les deux 1[res] édit. du *Dictionnaire*.

MOLÉ-GENTILHOMME (Paul-Henri-Joseph), littérateur français, né à Paris, le 9 décembre 1814, mort à Paris, au mois d'août 1856. Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

MOLÈNES (Dieudonné-Jean-Baptiste-Paul GASCHON DE), littérateur français, né à Paris, en 1821,

et fils de M. Gaschon, qui fut, de 1836 à 1852, conseiller à la Cour d'appel de Paris, fit ses premières études au collège Charlemagne, prit le nom de sa mère, et débuta dans la carrière littéraire par le roman des *Cousins d'Isis* (1844, 2 vol. in-8), qui fut bientôt suivi de *Valpéri* (1845, 2 vol. in-8), mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. A la révolution de Février, il s'engagea dans la garde nationale mobile, fut élu officier, et reçut, pendant les journées de Juin, une blessure qui lui valut la croix d'honneur. Passé, comme simple soldat, aux spahis, il prit part à l'expédition de Crimée, devint, au mois d'août 1855, capitaine des chasseurs de la garde impériale et, en 1858, officier d'ordonnance du maréchal Canrobert. Collaborateur, depuis 1842, de la *Revue des Deux-Mondes*, il y avait successivement publié plusieurs séries de nouvelles qu'il avait intitulées : *Aventures du temps passé* (1853, in-18); *Histoires sentimentales et militaires* (1854, in-18); *Caractères et récits du temps* (1858, in-18); *Chroniques contemporaines*, *Histoires intimes* (1859); *Commentaires d'un soldat* (1860); *la Folie de l'épée* (1861, in-18); *le Bonheur des Maiges* (1862, in-18); *les Caprices d'un régulier*, etc. (1863, in-18), etc. — M. Gaschon de Molènes est mort d'une chute de cheval en mars 1862.

MOLÉRI. Voy. DEMOLIÈRE.

MOLESCHOTT (Jacques), savant hollandais, né le 9 août 1822, à Herzagenbusch, et fils d'un médecin distingué, reçut une très-bonne éducation et vint, à l'âge de dix-neuf ans, à l'université de Heidelberg, où il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique et de la chimie. Trois ans plus tard, il débuta d'une manière brillante dans la carrière des sciences, par sa *Critique de la théorie de Liebig touchant la nutrition des plantes* (Kritische Betrachtung von Liebig's Theorie der Pflanzenernaehrunge; Harlem, 1845), couronnée par l'Académie de Harlem. Ayant obtenu le diplôme de docteur, il retourna dans sa patrie, et s'établit comme médecin à Utrecht; mais en 1847 il revint à Heidelberg, y fut nommé agrégé, et ouvrit des cours particuliers de chimie physiologique et d'anthropologie. Il se signala par la hardiesse de ses idées matérialistes et la vigueur avec laquelle il les soutint contre ses nombreux adversaires. Forcé de s'éloigner il passa comme professeur de physiologie à Zurich.

On a de M. Moleschott, qui compte, à côté de M. Charles Vogt, parmi les chefs de l'école matérialiste en Allemagne : *De Malpighianis pulmorum vesiculis* (Heidelberg, 1845); *la Physiologie des aliments* (Physiologie der Nahrungsmittel; Darmstadt, 1850; 2e édit., 1859); *Traité populaire sur les aliments* (Lehre der Nahrungsmittel fur das Volk; Erlangen, 1850; 2e édit., 1853); *la Circulation de la vie*, *Réponse aux lettres chroniques de Liebig* (der Kreislauf des Lebens. Physiologische Antwort, etc.; Mayence, 1852; 2e édit., 1855); *De la Transformation des substances dans les plantes et dans les animaux* (Physiologie des Stoffwechsels in Pflanzen und Thieren; Erlangen, 1851); *Georges Forster, le naturaliste du peuple* (Georg Forster, der Naturfreund des Volkes; Francfort, 1854; nouv. édition, 1857), *Lumière et Vie* (Licht und Leben; Ibid., 2e édit., 1857), etc. M. Moleschott a traduit du hollandais l'*Essai de chimie physiologique* de Mulder (Versuch einer phys. Chemie; Heidelberg, 1844-1846).

MOLESWORTH (sir William), homme politique anglais, né le 23 mai 1810, à Camberwell, mort à Londres, le 22 octobre 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MOLINARI (Gustave DE), économiste belge, né à Liége, le 3 mars 1819, est fils du baron Philippe de Molinari, ancien officier de l'Empire, aujourd'hui médecin homœopathe à Bruxelles, et auteur de plusieurs *Guides* et traités homœopathiques. Il vint de bonne heure à Paris, où il écrivit dans différents journaux de l'opposition radicale. Rentré en Belgique après le coup d'État du 2 décembre, il occupa à Bruxelles la chaire d'économie politique au musée de l'industrie belge.

On a de lui : *Des moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses* (1844); *Études économiques* (1846, in-16); *Histoire du tarif, les Fers et les houilles; les Céréales* (1847, in-8); *les Soirées de la rue Saint-Lazare* (1849, in-8), entretiens sur les lois économiques et défense de la propriété; *les Révolutions et le despotisme* (Bruxelles, 1852), envisagés au point de vue des intérêts matériels; *Cours d'économie politique; De la production et de la distribution des richesses* (1855); *Conversations familières sur le commerce des grains* (1856); *De l'enseignement obligatoire* (1859); une *Étude* sur l'abbé de Saint-Pierre, en tête d'une édition de ses *OEuvres* (1857); *Lettres sur la Russie* (1861, in-18); *Napoléon III publiciste*, etc. (1861, in-18); *Questions d'économie politique et de droit public* (1861, 2 vol. in-8); *Cours d'économie politique* (1864, tome II, in-8); *le Congrès européen* (1864, in-8), etc., des articles fournis au *Courrier français*, à *la Patrie*, au *Libre-Échange*, à la *Revue nouvelle*, au *Commerce*, au *Journal des économistes* (1846-1856), et plus récemment à l'*Économiste belge* et à la *Bourse du travail*, journaux fondés par lui et M. Eugène de Molinari, son frère, avocat, rédacteur de la *Revue trimestrielle belge*, et auteur de l'*Éducation des pensionnats* (1857).

MOLINE DE SAINT-YON (Alexandre-Pierre), général français, ancien ministre et pair de France, né à Lyon, le 29 juin 1786, entra à l'École militaire de Fontainebleau, fut nommé sous-lieutenant en 1805, et prit part à toutes les guerres de la Péninsule. Blessé devant Saint-Jean-de-Luz (1813), il passa chef d'escadron et revint en France avec le maréchal Soult. Officier d'ordonnance de l'Empereur en 1815, il se trouva à la bataille de Waterloo. A la seconde Restauration, il fut mis en demi-solde et s'occupa de littérature. Il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs opéras : *Ipsiboé* (1824), représenté à l'Académie royale de musique; *Mathilde, ou les Croisades*, trois actes; *François Ier à Chambord* (1830), en société avec M. G. du Fougeroux; un opéra-comique, *les Époux indiscrets* (1829), joué à Feydeau; une comédie en cinq actes et en vers, *les Amours de Charles II*; etc.

Le gouvernement de Juillet favorisa l'avancement de M. Moline de Saint-Yon; colonel en 1831, il obtint, en 1835, le grade de maréchal de camp, et en 1844 celui de lieutenant général. Il venait d'être élevé à la dignité de pair de France lorsqu'il quitta la direction du personnel et des opérations militaires pour prendre le portefeuille de la guerre (10 novembre 1845); il le céda, le 9 mai 1847, au général Trézel. Depuis 1848, il a été admis d'office à la retraite. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur (7 novembre 1845).

On doit aussi à cet officier général des ouvrages militaires : un précis des *Guerres de religion en France de* 1585 à 1590 (1834, in-4), publié d'après des documents choisis par le comité d'état-major dont l'auteur était alors secrétaire; *les Deux Mina* (1840, 3 vol. in-8), chronique des guerres civiles de l'Espagne au XIXe siècle; *Histoire des comtes de Toulouse* (1859-1861, 4 vol. in-8); une biographie du prince Eugène Beau-

harnais dans le *Panthéon français*, et un grand nombre d'articles dans les recueils et journaux militaires.

MOLL (Louis), agronome français, né vers 1810, s'occupa d'abord d'essais et de travaux agricoles dans les Vosges, voyagea en Belgique et en Angleterre, où il approfondit ces questions, et fut chargé, par le ministère de l'agriculture, de missions en Corse et dans le midi de la France. Ancien professeur à l'Institut agricole de Rouville, il a été chargé, en 1837, du second cours d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, et décoré en avril 1845.

On a de lui : *Manuel d'agriculture, ou Traité élémentaire de la science agricole* (Nancy, 1835), pour les écoles rurales du nord-est de la France; *Excursion agricole dans quelques départements du nord de la France* (1836, in-8); *Colonisation et agriculture de l'Algérie* (1845, 2 vol. in-8, avec gravures) ; *État de la production des bestiaux* (1853, in-4); des *Rapports* sur ses voyages officiels, des articles et des travaux fournis aux journaux et recueils spéciaux.

MOLLOT (François-Étienne), magistrat français, né en 1794, fit son droit à Paris et s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville, en 1813. Il a fait partie, de 1839 à 1846, du conseil de l'ordre des avocats, dont il a été aussi archiviste. En juillet 1849, il est devenu juge au tribunal de première instance de la Seine et en 1860, conseiller à la Cour impériale. M. Mollot a été décoré de la Légion d'honneur le 10 novembre 1842.

On a de lui : *Bourse de commerce, agents de change et courtiers*, etc. (1831, in-8; 3e édit., 1853, 2 vol. in-8); *Règles sur la profession d'avocat, suivies des lois et règlements qui la concernent*, etc. (1842, in-8), dont un *Abrégé* a été imprimé sous le même titre aux frais du conseil de l'ordre (1852, in-12) ; *De la Compétence des conseils de prud'hommes* (1842, in-8); *le Contrat d'apprentissage* (1845, in-12); *le Contrat de louage d'ouvrage et d'industrie* (1846, in-12); *De la Justice industrielle des prud'hommes*, etc. (1846, in-12), etc.

MOLTENI (Giuseppe), peintre italien, né en 1800, à Alferi, près de Milan, suivit les cours de l'Académie de cette ville, se consacra à l'histoire et au portrait et débuta en 1829. Ses tableaux ont figuré depuis cette époque aux expositions de Milan, de Vienne et de Venise. Ses œuvres principales sont : *la Confession*, acquis pour le musée de Vienne (1836) ; *la Mendiante*, au comte de Poldi Pezzoli ; *la Délaissée*, au duc Ant. Litta, deux sujets qui ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. G. Molteni a obtenu une médaille d'or à Milan, en 1836, et des décorations de divers ordres.

MOLTKE (Adam-Guillaume, comte DE), homme politique danois, né le 25 août 1785, occupa le poste de ministre des finances sous le règne de Christian VIII, et eut une grande influence auprès de ce monarque. Malgré la faveur de M. de Bardenfleth, sous Frédéric VII, M. de Moltke garda son portefeuille, fit partie du comité chargé de faire un projet de constitution et fut même nommé président du ministère libéral du 24 mars 1848. Il resta à la tête des affaires, lorsque ses collègues se retirèrent, le 15 novembre 1848, et échangea le portefeuille des finances contre celui de l'extérieur. Il le céda, en octobre 1851, à M. Bluhme, et bientôt se démit également de la présidence du cabinet (12 janvier 1852). Les littérateurs et les artistes trouvaient en M. de Moltke dont on a évalué la fortune à plus de dix millions, un protecteur généreux et éclairé.

MOLTKE (Charles, comte DE), homme politique danois, cousin du précédent, né le 15 novembre 1800, mort en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MOLTKE (Magnus, comte DE), homme politique et publiciste du Schleswig, parent des précédents, né à Noër, le 20 août 1783, étudia successivement l'histoire, le droit, la politique et l'économie politique à Gotha, à Kiel, à Gœttingue, enfin à Paris. Après avoir passé l'examen judiciaire, il fut nommé auditeur (1806), puis conseiller (1813) au tribunal supérieur de Schleswig. A partir de 1830, ses tendances aristocratiques firent place à des principes opposés, à la suite de voyages en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne. Député par la ville de Schleswig, aux états provinciaux du duché de ce nom, il fut élu président à la première session (1834) et fut un des orateurs du parti libéral. — Le comte M. de Moltke est mort en avril 1864.

Ses principaux écrits sont : *Sur la Noblesse et ses rapports avec la bourgeoisie* (Ueber den Adel und dessen Verhaeltniss zum Bürgerstande; Hambourg, 1830); *Voyage dans l'Italie supérieure et moyenne* (Reise durch die obere und mittlere Italien, 1833) ; *Sur la Loi électorale* (Ueber das Wahlgesetz, 1834); *Sur les Sources des revenus de l'État* (Ueber die Einnahmequellen des Staats, 1836); *la Question du Schleswig-Holstein* (die Schleswig-Holsteinische; Frage, 1849).

MOMMSEN (Théodore), épigraphiste danois, né le 30 novembre 1817, à Garding, dans le Schleswig, fut élevé par son père, qui était pasteur, et alla étudier aux universités d'Altona et de Kiel la philologie, le droit et l'histoire. Après avoir donné, à Altona, des leçons particulières, il voyagea, de 1844 à 1847, aux frais de l'Académie de Berlin, en France et en Italie, s'occupa avec ardeur des inscriptions romaines et lut plusieurs mémoires à l'Institut archéologique de Rome et à l'Académie d'Herculanum, à Naples. De retour dans sa patrie en 1848, il donna de nombreux articles au *Journal du Schleswig-Holstein*, dont il prit bientôt la direction. Appelé, la même année, comme professeur de droit à Leipsick, il perdit sa place pour s'être mêlé aux événements politiques; mais il fut appelé, comme professeur titulaire de droit, à l'université de Zurich en 1852, et à celle de Breslau en 1854.

M. Théodore Mommsen a publié de nombreux ouvrages, presque tous sur l'épigraphie romaine, et a fait preuve, malgré des hypothèses trop ingénieuses, d'une science très-solide. Nous citerons : *De Collegiis et sodalitiis Romanorum* (Kiel, 1843); *les Tribus romaines au point de vue administratif* (die rœm. Tribus in administrativer Beziehung; Altona, 1844); *Études osques* (Oskische Studien ; Berlin, 1845), suivies de *Suppléments* (Nachtraege, Berlin, 1846); *les Dialectes de la basse Italie* (die unteritalischen Dialekte; Leipsick, 1860); *Corpus inscriptionum neapolitanarum* (Ibid., 1851), sans contredit le plus beau titre de l'auteur; *Sur le Système monétaire des Romains* (Ueber das Münzwesen ; Ibid., 1850) ; *Polemii Silvii laterculus* (1853); *Volusii Mæciani distributio partium* (1853) ; *Inscriptiones confœderationis helveticæ latinæ* (Zurich, 1854) ; *les Droits des municipes latins Salpensa et Malaga, dans la province de Bétique* (die Stadtrechte der lateinischen Gemeinden S. und M.; Leipsick, 1855), et un certain nombre de memoires, insérés la plupart dans les *Rapports* (Berichte) de la So-

ciété des sciences de Saxe. On cite aussi de M. Théodore Mommsen une *Histoire romaine* (Rœmische Geschichte : Leipsick, 1854, 2 vol.), où il a déployé beaucoup d'érudition. Son *Histoire de la monnaie chez les Romains* (Geschichte das rœmischen munzwesens. 1860) a obtenu, en 1861, le prix de numismatique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Plusieurs de ses ouvrages, notamment son *Histoire romaine*, ont été traduits en français (1864, tomes I-II, in-8).

Son frère, M. Jean-Tycho MOMMSEN, né à Garding, en 1819, s'occupa spécialement de philologie, voyagea en Grèce, de 1846 à 1848, puis obtint une chaire au lycée d'Husum (Schleswig). Banni de cette ville à la suite de la guerre des duchés, il est devenu, en 1850, professeur à l'établissement d'instruction professionnelle d'Eisenach. On a de lui, entre autres ouvrages, avec une dissertation sur *Pindare* (Kiel, 1845), une traduction en vers de ce poëte (Leipsick, 1846) et une *Étude sur Shakspeare* (Berlin, 1855).

A la même famille appartient M. Frédéric MOMMSEN, jurisconsulte, né dans le Schleswig-Holstein, vers 1800. Entré de bonne heure dans la magistrature, il devint chef de justice départementale à Kiel, fut banni avec toute sa famille en 1850, chercha aussi des ressources dans le professorat, et se fit recevoir agrégé à Gœttingue. Il est auteur, entre autres ouvrages, d'un traité estimé *sur les Obligations* (Beitraegezum Obligationsrecht; Brunswick, 1853-1855, 2 vol.).

MONACO (maison princière de), dynastie des Grimaldi. — Prince actuel : CHARLES III (Charles-Honoré), né le 8 décembre 1818, a succédé à son père Florestan Ier (voy. ce nom), le 20 juin 1856. Marié, le 28 septembre 1846, à la princesse *Antoinette*-Ghislaine, comtesse de Mérode, née le 28 septembre 1828, il en a un fils, le prince héréditaire, *Albert*-Honoré-Charles, né le 13 novembre 1848, grand d'Espagne de 1re classe. — Sœur du prince régnant : la princesse *Florestine*-Gabrielle-Antoinette, née le 22 octobre 1833, mariée, le 16 février 1863, à Frédéric-*Guillaume*-Alexandre-Ferdinand, comte de Wurtemberg. — Mère : la princesse Marie-Louise-*Caroline*-Gabrielle, née le 18 juillet 1793, mariée le 27 novembre 1816 au prince Florestan Ier, veuve en juin 1856.

MONCEL (DU). Voy. DUMONCEL.

MONCK (Charle STANLEY, 4e vicomte), homme politique anglais, né en 1819, à Templemore (comté de Tipperary), appartient à une famille irlandaise chez laquelle ce titre remonte à 1800. Après avoir été élevé au collége de la Trinité à Dublin, il étudia le droit et fut admis au barreau en 1841. Aux élections générales de 1852, il obtint le mandat de Portsmouth et entra à la Chambre des Communes sous les auspices du parti libéral. Il conserva ce mandat jusqu'en 1857. De 1855 à 1858, il fut, sous lord Palmerston, au nombre des lords de la Trésorerie. Au concours agricole universel de Paris, en 1856, il remporta plusieurs prix pour ses beaux échantillons d'espèce bovine (race Durham). — Député-lieutenant du comté de Wickloro, il a été nommé, en 1861, capitaine-général et gouverneur du Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'île du Prince-Édouard. Marié, en 1844, à la fille du comte de Rathdoune, il a pour héritier son fils Henri-Porver-Charles-Stanley, né à Dublin en 1847.

MONCLAR (A... V.... Amédée DE RIPERT, marquis DE), économiste français, né à Apt (Vaucluse), en 1807, est petit-neveu du procureur général qui fut appelé par Voltaire « l'oracle et la gloire du parlement de Provence. » Fidèle aux traditions de sa famille, il s'occupa avec ardeur des questions économiques. Nommé auditeur à la chancellerie de France en 1828, et, l'année suivante, substitut du procureur du roi à Avignon, il renonça, en 1830, à la carrière administrative pour se livrer tout entier à ses études. En 1830, il entreprit de fonder, sous le nom de *l'Omnium*, une vaste association de crédit général, d'après un système dont Lamennais rendit compte dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er octobre 1838).

Parmi ses écrits, nous citerons : *Des Banques en France* (1840), à propos du renouvellement du privilége de la Banque de France; *Conditions du développement du crédit en France* (1847); *Catéchisme financier* (1848), mettant les éléments de la science financière à la portée du peuple; *Statistique du Piémont* (1841); *Finances de l'Espagne, sa dette publique*, extrait du journal *le Napoléon* (1859), etc.

MONCREIFF (James), politique anglais, né en 1811, à Édimbourg, et fils d'un baronnet, étudia le droit et fut reçu avocat du barreau d'Edimbourg en 1833. Il fut appelé, sous l'administration de lord J. Russell, aux fonctions d'avoué général (*solicitor*), en 1858, et de lord avocat général d'Écosse en 1851. A la chute du ministère Derby (1852), il a repris ce dernier poste, dans lequel il a été maintenu par lord Palmerston. On l'a nommé en 1854 député-lieutenant d'Edimbourg. Depuis 1851, il a représenté à la Chambre des Communes, où il a été réélu en 1857, le district écossais de Leith, et voté avec le parti libéral.

MONE (François-Joseph), philologue et économiste allemand, né le 12 mai 1796, à Mingolheim, alla suivre en 1814, à Heidelberg, les cours de philologie et d'histoire, fut agrégé, en 1817, à la Faculté de philosophie, devint, deux ans plus tard, professeur adjoint et obtint, en 1822, la chaire d'histoire, comme professeur titulaire. Il fut en outre secrétaire, puis directeur de la bibliothèque. Dès ses débuts dans l'enseignement, il publia une *Histoire du paganisme dans l'Europe septentrionale* (Geschichte des Heidenthums im nœrd. Europa : Heidelberg, 1822-1823, 2 vol.), qui, par l'abondance des renseignements sur la mythologie des peuples anciens, semblait former le complément de la *Symbolique et mythologie des anciens peuples* de Creuzer (voy. ce nom). Livré ensuite à des études d'économie politique, il donna la première partie d'une *Théorie de la statistique* (Heidelberg, 1824) qui le fit appeler, en 1827, à la chaire d'économie à l'université de Louvain. C'est dans cette ville qu'il fit paraître en latin, la seconde partie de son ouvrage (Louvain, 1828), contenant l'histoire de la statistique. Il parut plus tard une traduction française de l'ouvrage entier (Louvain, 1834, in-4).

Après la révolution de Belgique, M. Mone, en sa qualité d'Allemand, fut suspendu de ses fonctions (1831) et revint à Heidelberg, où il vécut pendant quatre ans dans la retraite. En 1835, il fut nommé directeur des archives badoises, et chargé de rassembler tous les documents nécessaires à une histoire générale du duché de Bade. Le premier volume a paru en 1848.

Outre ces travaux, on a de cet écrivain, qui s'est beaucoup occupé du moyen âge, une édition du poëme allégorique latin : *Reinardus vulpes* (Stuttgart, 1832); *Documents et recherches pour servir à l'histoire de la littérature et de la langue allemandes* (Quellen und Forschungen zur Geschichte derdeutsch. Literatur, etc.; Aix-la-Cha-

pelle et Leipsick, 1830); *Recherches sur la poésie héroïque allemande* (Untersuchungen zur deutsch.; Heldensage, 1836); *Précis de la littérature populaire ancienne des Pays-Bas* (Uebersicht der niederlaend. Volksliteratur aelterer Zeit.; Tubingue, 1838); *Anciennes comédies allemandes* (Altdeutsche Schauspiele; Leipsick, 1841); *Histoire primitive de Bade jusqu'à la fin du VIIe siècle* (Urgeschichte des bad. Landes bis zum Ende des VII^ten Jahrh.; Carlsruhe, 1845, t. I et II); *la Langue gauloise et son utilité pour l'histoire* (die gallische Sprache und ihre Brauchbarkeit für etc.; Ibid., 1851; sans compter de nombreux articles dans le *Messager du moyen âge allemand* (Nuremberg, 1832-1834; Carlsruhe, 1835-1839).

MONFALCON (Jean-Baptiste), médecin et polygraphe français, né à Lyon, le 11 octobre 1792, fut reçu docteur en 1818, et se fixa dans sa ville natale, où il est devenu successivement médecin de l'Hôtel-Dieu (1825), médecin des prisons (1830), membre du conseil de salubrité (1831) et médecin en chef de l'hôpital de la Charité (1842). En 1835, il alla organiser, pendant le choléra de Marseille, un service médical qu'il dirigea jusqu'à la fin de l'épidémie. Ses nombreux travaux lui ont en outre valu le poste de conservateur de la bibliothèque du Palais des Arts, en 1841, et, en 1847, celui de bibliothécaire en chef de la ville de Lyon.

Il a publié : *Dissertations sur divers sujets de médecine, de chirurgie et d'anatomie* (1818-1825); *Histoire médicale des marais* (1826-1827); *Atlas historique et statistique de la Révolution française* (1833); *Histoire des insurrections de Lyon en 1831 et en 1834* (1834); *Histoire du choléra asiatique observé à Marseille* (1835); *Code moral des ouvriers* (1836); *Considérations sur les enfants trouvés* (1838); *Histoire des enfants trouvés* (1840), couronné d'un prix Montyon; *Études littéraires* (1839-1842); *Hygiène de Lyon* (1845); *Histoire de Lyon* (1845-1847, 2 vol.); *Catalogue des bibliothèques réunies au Palais des Arts* (1844-1850); *Lugdunensis historiæ monumenta* (1855, 3 vol. in-4); *le Nouveau Spon, ou Manuel du bibliophile et de l'archéologue lyonnais* (1856, gr. in-8, avec grav. et pl.). Il a encore traduit le *Commentaire* de Wieland sur les satires et sur les épîtres d'Horace (1816-1819, 4 vol.), édité la *Monographie de la table de Claude*, la *Dissertation* de M. Zell sur cette table, ainsi que le livre de Jacob Spon : *Recherches des antiquités de Lyon* (1848-1859), etc.

MONGLAVE (François-Eugène GARAY, dit DE), littérateur français, né à Bayonne, le 5 mars 1796, se rendit au Brésil après les événements de 1814, prit du service dans l'armée de don Pédro et passa, en 1819, en Portugal, où il se mêla au mouvement constitutionnel. Rentré en France, il se jeta dans la petite presse, fonda, en 1823, *le Diable boiteux*, journal qu'il fit revivre en 1832 et en 1857, et fit par ses articles et ses livres une guerre continuelle à la Restauration. Il expia plus d'une fois son opposition par la prison et de fortes amendes, et fut obligé de se cacher sous divers pseudonymes.

Outre ses brochures et ses traductions du portugais, nous citerons de lui les romans : *Mon parrain Nicolas* (1823); *les Parchemins et la livrée* (1825), avec M. Marie Aycard; *Octavie, ou la Maîtresse d'un prince* (1825); *le Bourreau* (1830): les biographies ou plutôt les pamphlets des *Drames de la cour*, des *Pairs de France*, des *Quarante* (1826) et quelques travaux historiques, tels que *le Siége de Cadix en 1810* (1823, in-8); *Résumé de l'histoire du Mexique* (1825); *Conspirations des Jésuites en France* (1825, in-8), etc. En 1833, il fonda l'Institut historique, société dont la création fut autorisée l'année suivante, et en fut élu le secrétaire perpétuel. Depuis 1830, il a pricipalement écrit des brochures administratives et des notices.

MONIER DE LA SIZERANNE (Henri), ancien député français, sénateur, est né en 1796, dans le Dauphiné. Grand propriétaire de vignobles situés dans la Drôme, il publia quelques travaux littéraires, entre autres *l'Amitié des deux âges* (1826), comédie en trois actes, et *Corinne* (1830), drame en vers. Il fut choisi par les électeurs de l'arrondissement de Die pour les représenter à la Chambre des Députés et siégea, de 1837 à 1848, sur les bancs du centre gauche; il prit une part honorable aux discussions parlementaires et proposa, en 1845, un dégrèvement provisoire de la taxe des lettres. En 1852, candidat du gouvernement, il est entré au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Monier de La Sizeranne a été nommé sénateur par décret du 7 mai 1863. Il a été élu membre du conseil général de la Drôme pour le canton de Saint-Donat. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

MONMERQUÉ (Louis-Jean-Nicolas), magistrat et littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 décembre 1780, y fit son droit et devint successivement juge auditeur à la Cour d'appel en 1809, conseiller auditeur en 1811, et conseiller en 1813. Il était doyen de cette compagnie, lorsqu'en 1852 il fut mis à la retraite pour raison d'âge. Magistrat distingué, M. Monmerqué, souvent chargé de la présidence de la Cour d'assises, dirigea en 1822 les débats relatifs à la conspiration de la Rochelle, et le fit avec une impartialité à laquelle M. de Vaulabelle rend hommage dans son *Histoire des deux Restaurations*. L'un des accusés ayant été déclaré coupable à la simple majorité, la cour se réunit à la minorité du jury pour prononcer son acquittement. L'étude de l'histoire et surtout de l'histoire littéraire de la France occupa longtemps les loisirs de M. Monmerqué, et ses travaux l'ont fait entrer, en 1833, comme membre libre, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est devenu, en outre, membre du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il a été promu, en 1846, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 27 février 1860.

Outre un assez grand nombre d'articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, et dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français (1822-1834) dont il était membre, on a de M. Monmerqué : *Notice historique sur Brantôme* (1823, in-8), extraite d'une édition des *Œuvres de Brantôme* qui lui a été faussement attribuée; *Notice sur Mme de Maintenon* (2e édit., 1828, in-12), extraite de la *Biographie universelle; Dissertation historique sur Jean Ier, roi de France et de Navarre, suivie d'une charte de Nicolas Rienzi* (1844, in-8, avec une carte), etc.

Cet érudit est particulièrement connu dans les lettres comme l'éditeur d'ouvrages dont voici les plus importants : *Collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis l'avénement de Henri IV jusqu'à la paix de Paris conclue en 1763, avec des notices sur chaque auteur et des observations* (1818-1829, 130 vol. in-8), en société avec M. Petitot; *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis* (1818-1819, 10 vol. in-8, ou 12 vol. in-12), édition revue et refondue par M. Ad. Régnier dans la collection des *Grands écrivains de la France* (1861-1863, t. I-VII); *Mémoires de M. de Coulanges, suivis de lettres inédites de Mme de Sévigné, de son fils*, etc. (1820,

in-8 et in-12); *les Historiettes de Tallemant des Réaux, publiées et revues sur le manuscrit autographe* (1834, 6 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1854-1856); puis, avec M. Francisque Michel : *le Lai d'Ignaurès, en vers du XIIᵉ siècle, par Renaut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers du XIIIᵉ* (1832, in-8); *Théâtre français du moyen âge publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, XIᵉ-XIVᵉ siècles* (1839, in-8): et pour la Société de l'histoire de France, *Mémoires de Coligny-Saligny, suivis de ceux du marquis de Villette* (1844, in-8).

MONMERQUÉ (Marie-Caroline-Rosalie de Gendrecourt, dame de SAINT-SURIN), plus tard femme du précédent, née à Villefranche (Rhône), au commencement de ce siècle, a écrit sous le nom de son premier mari plusieurs romans de mœurs, notamment : *le Bal des élections* (1827, in-18); *Miroir des salons* (1830, in-8); *Maria* (1837, 2 vol. in-8): un recueil de poésies intitulé : *l'Hôtel de Cluny* (1835, in-12); *Isabelle de Taillefer, Comtesse d'Angoulême, reine d'Angleterre* (1831, in 8); des articles dans le *Journal des Femmes* et *l'Écho français*, et des livres d'éducation et de morale; l'un de ces derniers, *Paul Morin* (11ᵉ édit. augmentée, 1859), a été couronné par l'Académie française.

MONNAIS (Désiré-Guillaume-Édouard), littérateur français, né à Paris, le 27 mai 1798, se fit recevoir avocat, puis s'occupa de critique théâtrale et collabora à la plupart des feuilles dramatiques avant d'aborder lui-même le théâtre. Entré, en 1836, au ministère de l'intérieur, dans la section des théâtres, il fut nommé, deux ans après, commissaire près les théâtres royaux et lyriques. De 1841 à 1847, il fut associé, dans la gestion de l'Opéra, à M. Léon Pillet; en 1852, il est passé au ministère d'État avec le même titre et les mêmes fonctions. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849.

On a de lui : *Mimili, ou Souvenirs d'un officier français dans une vallée suisse* (1827), traduit de l'allemand; *Éphémérides universelles* (1828-1833, 13 vol. in-8); puis *la Demande en mariage, ou le Jésuite retourné, la Cour des messageries, le Secret d'État, l'Anneau, ou Départ et retour, Un Ménage parisien, le Petit Suisse*, comédies vaudevilles en un acte, tous en collaboration (1830-1837); *Sultana* (1846), opéra-comique, avec M. Deforge; *Esquisses de la vie d'artiste* (1844, 2 vol. in-8); *Portefeuille d'une cantatrice* (1846), recueil d'articles; *les Sept notes de la gamme* (1848) etc., et une foule d'articles dans le *Courrier français*, le *Voleur*, le *Moniteur des arts*, la *Gazette musicale*, où il prit le pseudonyme de *Paul Smith*, *les Beautés de Walter Scott*, et autres recueils et journaux (1818-1852).

MONNARD (Charles), homme politique et historien suisse, né à Berne, le 17 janvier 1790, fut de bonne heure professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne. Lié avec plusieurs écrivains libéraux français, il fut un des collaborateurs du *Globe*. Membre et à plusieurs reprises président du grand conseil du canton de Vaud, et représentant du canton à la Diète, il fut un des promoteurs de la décision par laquelle cette assemblée refusa, en 1838, d'éloigner le prince Louis-Napoléon, sur la demande du gouvernement français. Les révolutions l'éloignèrent de son pays, et, en 1847, il alla occuper à Bonn la chaire de littérature française, créée pour lui par le roi de Prusse. — Il est mort en janvier 1865.

M. Monnard a exécuté avec M. Vuillemin (Voy. ce nom) la traduction et la continuation de *l'Histoire de la Suisse* de Jean de Muller, en dix-huit volumes in-8, dont les premiers et les derniers sont spécialement de lui. On lui doit encore la traduction en vers français de la *Satire de Sulpitia contre Domitien* (1816, in-8); la traduction de *l'Histoire suisse* de Zschokke; une *Chrestomatie des prosateurs français du XIVᵉ au XVIᵉ siècle* (1861-1862, 3 part. in-8); *Caroline Perthes, ou Épouse et mère chrétienne* (1863, 2ᵉ édit., in-8); diverses *Notices* et *Dissertations* et un grand nombre d'articles dans les revues de Suisse, de France et d'Allemagne.

MONNERET (Jules-Auguste-Édouard), médecin français, né à Paris, en 1810, débuta comme chirurgien militaire, et devint aide-major à vingt et un ans. En 1833, il quitta le service, se fit recevoir docteur, fut nommé au concours, en 1838, agrégé libre de médecine et, en 1840, médecin du bureau central. Il a fait, à l'école pratique, de 1838 à 1841, plusieurs cours publics et gratuits d'hygiène, de pathologie générale, de pathologie interne et de clinique externe. Médecin de l'hôpital Necker, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1848.

On lui doit : *Traité d'hygiène, ou Règles pour la conservation de la santé* (1837, in-8); *Hygiène du forestier, du jardinier, du tailleur* (1838-1842, in-18); *Principes hygiéniques* (1842); *Recherches cliniques sur quelques maladies du foie* (1849, in-8); *Études sur les bruits cardiaques et vasculaires* (1850); *Précis d'hygiène élémentaire* (1853, in-8); *Traité de pathologie générale* (1857-1860, 3 vol. in-8); *Traité élémentaire de pathologie interne* (1864, livre I-IV, in-8); puis des mémoires *sur l'Ondulation pectorale, sur le Choléra-morbus observé à Constantinople, sur le Bruit d'expiration et le souffle bronchique dans les épanchements, sur l'Emploi du sulfate de quinine à haute dose*, etc., ainsi que des articles dans les journaux de médecine. M. Monneret a pris une part active à la rédaction du *Compendium de médecine pratique* (1836-1846, 8 vol. in-8).

MONNET (François), ancien représentant du peuple français, né à Dijon (Côte-d'Or), le 30 avril 1796, disciple et héritier du conventionnel Prieur (de la Côte-d'Or), fut élevé dans les idées les plus libérales. Admis à l'École polytechnique en 1814, il se retira l'année suivante, pour ne pas servir la Restauration. Devenu notaire à Dijon, il professa sous la monarchie de Juillet des opinions très-avancées, et fut l'un des chefs de l'opposition du département, présida à Dijon la Société des droits de l'homme. En 1848, élu représentant du peuple, le premier sur dix, par 75916 suffrages, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il combattit ensuite la politique intérieure et extérieure de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. F. Monnet est devenu depuis caissier général du chemin de fer de Lyon.

MONNIER (Désiré-Hippolyte), archéologue français, né en 1788, se fit connaître par deux mémoires insérés dans le recueil périodique de la Société des Antiquaires, l'un sur *les Vestiges d'antiquités* (1823), et l'autre sur *le Patois rustique du Jura* (1824). Il rédigea ensuite l'*Annuaire* de ce département, et fut nommé, après 1830, conservateur du musée de Lons-le-Saunier.

On a de M. D. Monnier : *Essai sur l'origine de la Séquanie* (1818); *les Jurassiens recommanda-*

bles (1828, in-8), biographie locale; *Du Culte des rochers et des esprits dans la Séquanie* (1834, in-12); *Études archéologiques sur le Bugey* (1842, in-8); *Traditions populaires comparées* (1854, in-8), en collaboration avec M. Vingtrinier, etc., sans compter des pièces de vers et des notices archéologiques dans les recueils des sociétés départementales dont il fait partie.

MONNIER (Henri-Bonaventure), littérateur et artiste français, né à Paris, le 6 juin 1799, fut d'abord clerc de notaire, puis employé au ministère de la justice. Dégoûté du métier de « plumifère, » il se tourna vers la peinture et entra dans l'atelier de Girodet, où il fit de médiocres toiles et d'excellentes caricatures. Ses dessins à la plume furent très en vogue dans les dernières années de la Restauration. Il illustra les *Chansons* de Béranger et les *Fables* de La Fontaine, et figura au salon de 1826, comme lithographe.

En 1830, M. Henri Monnier publia le livre qui a fait sa réputation et est resté son principal titre : *Scènes populaires dessinées à la plume*, renfermant *le Roman chez la portière*, *le Dîner bourgeois*, *le Voyage en diligence*, *Jean Hiroux*, etc. Là se montraient pour la première fois ces types frappants de Mme Gibou et de Joseph Prudhomme, que l'auteur n'a fait que développer depuis dans la seconde édition des *Scènes populaires* (1831), dans les *Nouvelles scènes populaires* (1835-1839, 4 vol.), les *Scènes de la ville et de la campagne* (1841, 2 vol.), les *Scènes populaires complètes* (1846, 2 vol. in-8), les *Bourgeois de Paris* (1854), et surtout dans les *Mémoires de Joseph Prudhomme* (1857, 2 vol. in-12), reproduction, exacte comme une photographie, des mœurs, des habitudes et du langage des classes infimes ou de la partie la moins intelligente de la bourgeoisie.

M. Henri Monnier a encore arrangé plusieurs de ces types pour la scène, où il les a joués lui-même. Les meilleurs, tirés de ses premières *Scènes populaires*, furent enclavés, avec l'aide de Brazier, dans la *Famille improvisée* et très-favorablement accueillis au Vaudeville (4 juillet 1831). La *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes, représentée à l'Odéon en 1852, fut en ce genre son principal succès; *les Compatriotes* avaient également réussi aux Variétés en 1849. Il donna depuis : le *Roman chez la portière* et *le Bonheur de vivre aux champs*, en 1853 et 1855, au Palais-Royal; *Peintres et bourgeois*, en trois actes et en vers, en collaboration avec M. G. Renouti, à l'Odéon, en 1855, et enfin, aux Variétés, une dernière épreuve de son type favori : *Joseph Prudhomme, chef de brigands* (septembre 1860), comédie en 3 actes qui fut très-froidement accueillie.

On doit encore à M. Henri Monnier, soit seul, soit en collaboration avec M. Élie Berthet, divers romans ou pièces de théâtre : *Un Voyage en Angleterre* (1829); *le Chevalier de Clermont* (1837, 2 vol.), avec M. Lami; un *Voyage en Hollande*, publié dans l'*Illustration*, en 1845, *les Diseurs de riens*, dans le *Siècle*, en 1855; *la Religion des imbéciles; nouvelles Scènes populaires* (1862, in-18), etc. Il a fourni des articles au livre des *Cent et un*, à *la Grande ville*, au recueil intitulé *Babel*, aux *Petits Français*, à la *Bibliothèque pour rire*, etc. Il a collaboré constamment, depuis 1845, à la série d'*Almanachs comiques, pittoresques et charivariques* de MM. Huart, Taxile Delord et Moléri. Enfin, il a payé son tribut à la révolution de 1848 en publiant, à cette époque, une brochure politique intitulée : *Quelques mots sur la situation actuelle*.

MONNIN-JAPY. Voy. JAPY.

MONNY DE MORNAY (Marie-Joseph), agronome français, né à Langres, le 1er avril 1804, s'occupa d'exploitation agricole à Vertou, près Nantes et à Mornay sur Vingenne. Il entra, en 1841, comme inspecteur général, au ministère de l'agriculture, où il est devenu, en 1848, chef de division, puis directeur de l'agriculture. Il est officier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à la science agricole, tels que : *Encyclopédie agricole* (1842, 7 vol. in-18), comprenant des manuels du cultivateur, du vigneron, de l'éleveur, du forestier, etc., publiés antérieurement dans la *Bibliothèque des arts et métiers* (1837-1839), et *Pratique et législation des irrigations dans l'Italie supérieure et quelques États de l'Allemagne* (1844, in-8), rapport au gouvernement.

MONOD (Frédéric-Joël-Jean-Gérard), ministre protestant français, né le 17 mai 1794, à Monnaz (canton de Vaud), appartient à une nombreuse famille suisse, dont plusieurs membres ont exercé les fonctions sacerdotales. Fils de Jean Monod, président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, il fut consacré, en 1818, à l'état ecclésiastique et fut pasteur de l'Église réformée de Paris de 1819 à 1849. Il se démit alors de ses fonctions, pour fonder une église évangélique indépendante. Auteur de brochures et de sermons, il a rédigé, depuis 1824, les *Archives du christianisme*.

MONOD (Adolphe), un des frères du précédent, né à Copenhague, le 21 janvier 1802, mort à Paris le 6 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MONRAD (Ditler-Gothard), ecclésiastique danois, ancien ministre, né à Copenhague, le 24 novembre 1811, est fils d'un fonctionnaire norvégien qui, en 1814, suivit les vicissitudes de sa patrie. Pour lui, il préféra rester sujet du roi de Danemark. Il passa, en 1836, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie en 1838, et nommé, en 1846, pasteur de Vester-Ulsler, dans le diocèse de Laaland, dont il devint évêque en 1850. L'un des chefs du parti national (*Eiderdansk*), il fut nommé ministre du culte, le 24 mars 1848, et se retira, avec la plupart de ses collègues, en novembre de la même année; mais il continua à faire partie des diètes, et prit constamment la défense des libertés conquises pendant les années 1848 et 1849. Revenu au ministère, il y dirigea à la fois les deux départements des cultes et de l'intérieur. Au milieu des désastres qui amenèrent, en 1864, la perte pour le Danemark des duchés de Schleswig et de Holstein, il se déclara pour la continuation de la guerre, et eut alors dans la chambre une grande popularité. Il en fut nommé président à la presque unanimité.

Il est connu comme publiciste par son mémoire *Sur l'organisation des écoles dans plusieurs grandes villes protestantes* (Om Skolevæsenets ordning i flere store protestantiske Stæder; Copenhague, 1844) et ses *Feuilles politiques volantes* (Flyvende politiske; Blade, 1839-1842).

MONROSE (Louis), acteur français, né à Paris, en 1809, et fils aîné du célèbre Louis Barrizin, dit *Monrose*, mort en 1843, fut d'abord clerc chez un avoué et débuta deux fois, mais sans succès, à la Comédie-Française, en 1833 et 1837. Après de nouvelles tentatives pour prendre place sur la scène où régnait son père, il alla jouer en province, puis s'engagea, en 1841, à l'Odéon, où il fut à la fois, jusqu'en 1844, acteur et auteur.

Après une nouvelle tournée en province et un court passage au Vaudeville, il reparut, en juin 1846, aux Français, qu'il quitta encore une fois pour aller prendre la direction du théâtre de Nîmes, où il se maria avec Mlle Drouart, cantatrice, et rentra définitivement à Paris en 1847. Il joua deux ans encore à l'Odéon et fut enfin admis, en 1850, au Théâtre-Français, dont il est devenu sociétaire en juillet 1852.

Porté par son goût vers les excentricités et le burlesque, où le sert jusqu'à l'excès un physique sardonique, cet acteur réussit surtout dans les Crispin, les Frontin et autres personnages de charge ou de convention.

On a de lui plusieurs pièces de comédie, entre autres : *l'Obstacle imprévu*, en un acte, avec M. H. Hostein (1838)); *Un Comique à la ville*, en un acte; *la Couronne de France*, en trois actes, en vers; *les Viveurs de la Maison d'Or*, en deux actes, avec Arm. Durantin (Odéon, 1845-47-49); *Figaro en prison*, en un acte, en vers (Français, 1850); *Mon ami Babolein*, en deux actes (Gymnase, 1852), avec Mme Laya [Ach. Comte].

MONSELET (Charles), littérateur français, né le 30 avril 1825, à Nantes, où son père était libraire, fit ses études dans cette ville, puis à Bordeaux où sa famille était allée s'établir. Il inséra ses premiers écrits dans le *Courrier de la Gironde*, composa le gracieux poëme de *Marie et Ferdinand* (Bordeaux, 1842, in-8) et donna au théâtre plusieurs pièces tant en prose qu'en vers, entre autres une parodie de la *Lucrèce* de M. Ponsard. Arrivé à Paris en 1846, il fit paraître dans l'*Époque* (1847) et dans la *Patrie* (1848) deux romans qui n'ont pas été tirés à part, et fournit ensuite un grand nombre d'articles critiques ou littéraires au *Pays*, à *l'Assemblée nationale*, à *l'Athenæum français*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, au *Monde illustré*, où il fut chargé de la critique du théâtre, au *Figaro*, etc. En 1857, il avait fondé le *Gourmet*, feuille hebdomadaire répondant à un des titres plus ou moins authentiques de sa réputation et qui ne vécut que quelques mois.

M. Monselet a publié: *Histoire du tribunal révolutionnaire* (1850, in-18); *Statues et statuettes* (1851, in-18), études contemporaines; *Rétif de La Bretonne* (1853, in-12), intéressante monographie; *Figurines parisiennes* (1854, in-16); *les Vignes du Seigneur* (1855, in-16), poésies; *la Lorgnette littéraire* (1857, in-12), revue des gens de lettres vivants; *les Oubliés et les Dédaignés* (1857, 2 vol. in-18; 2ᵉ édit., 1863); collection de portraits du dernier siècle, imprimés en premier lieu dans *le Constitutionnel*; *la Franc-Maçonnerie des femmes*, roman inséré dans la *Presse* en 1856 (6 vol. in-8, 2ᵉ édit.: 1861, in-18); *les Chemises rouges* (1858, 4 vol. in-8); *les Folies d'un grand seigneur* (1858, 4 vol. in-8); *Monsieur Cupidon* (1858, in-18); *les Tréteaux de Ch. Monselet* (1859, in-18); recueil d'articles du *Figaro*, comme le suivant: *Théâtre du Figaro* (1861, in-18); *l'Argent maudit* (1862, in-18); *les Galanteries du* XVIIIᵉ *siècle* (1862, in-18); *les Femmes qui font des scènes* (1864, in-18); *Fréron ou l'illustre critique* (1864, in-18, avec eau-forte), etc.

MONSELL (William), homme politique anglais, né en 1812, dans le comté de Limerick (Irlande), fit ses études au collége de Winchester et à l'université d'Oxford, devint haut-shériff de son comté en 1855, puis député-lieutenant, et se fit connaître par divers écrits sur l'état social de l'Irlande. Envoyé à la Chambre des Communes en 1847, il a voté constamment avec le parti libéral et a fait plusieurs motions en faveur des améliorations agricoles que réclame son pays. Nommé directeur du dépôt de la guerre (*clerk of ordnance*) en décembre 1852, il a été mis, lors de la suppression de cet emploi en septembre 1857, à la tête du bureau de santé. Il est entré au conseil privé en 1855.

MONSON (William-John MONSON, 7ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1829, à Londres, appartient à une famille élevée en 1728 à la pairie héréditaire. Élevé à l'université d'Oxford, il prit, en 1862, la place de son père à la Chambre des Lords. Député-lieutenant du comté de Surrey, 1852, puis de celui de Lincoln, 1859, il a représenté Reigate au Parlement de 1858 à 1862. Non encore marié, il a pour héritier présomptif son frère Debonnaire John, né en 1830, retiré du service en 1862, après avoir servi comme capitaine aux Indes dans l'infanterie. *

MONTAGNAC (André-Joseph-Elisée DE), homme politique français, député, est né le 17 août 1808. Fabricant de draps à Sedan et membre du conseil général pour le canton nord de cette ville, il fut, en 1860, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 1ʳᵉ circonscription des Ardennes, devenue vacante par l'entrée de M. Riché au conseil d'État. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 14 223 voix sur 23 443 votants. M. de Montagnac a été décoré de la Légion d'honneur. *

MONTAGNE (Jean-François-Camille), chirurgien et botaniste français, membre de l'Institut, est né à Vaudoy (Seine-et-Marne), le 15 février 1784. Détourné par les événements de la carrière de la médecine que suivait son père, il dut servir dans la marine et prit part, pendant quatre ans, à la campagne d'Égypte. En 1802, il put venir à Paris faire des études médicales, rentra, deux ans après, dans la marine comme chirurgien de troisième classe, servit tour à tour dans les armées de mer et de terre, et passa rapidement par tous les grades pendant les guerres de l'Empire. En 1815, il était chirurgien en chef de l'armée commandée par Murat. Mis en disponibilité lors de la Restauration, il fut rappelé au service en 1819. Il était chef du service de l'hôpital militaire de Sedan en 1832, lorsqu'il prit sa retraite. Décoré de la Légion d'honneur en 1823, il a été promu officier en 1857.

Le docteur Montagne s'est livré à une partie difficile de la botanique et jusque-là très-négligée, l'étude microscopique des végétaux inférieurs dont il prétend embrasser l'universalité. Parmi ses nombreux ouvrages, *Mémoires*, *Notes*, *Monographies*, etc., écrits en français ou en latin, et insérés dans divers recueils, surtout dans les *Annales des sciences naturelles*, nous citerons : *Observations et expériences sur un champignon entomochtone* (1836); *Six centuries de plantes cellulaires exotiques nouvelles* (1837-1849); *Mémoire sur la coloration des eaux de la mer Rouge* (1844); *Sylloge generum specierumque cryptogamorum* (1856, gr. in-8), ouvrage général et systématique sur la matière.

Ces travaux ont mérité au docteur Montagne d'être élu, en 1853, membre de l'Académie des sciences par 56 voix sur 58 votants, comme successeur de Richard. Il fait partie d'un grand nombre de sociétés savantes françaises et étrangères.

MONTAGNY (Étienne), sculpteur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 17 juin 1816, étudia sous Rude et David d'Angers, suivit sous leur direction l'École des beaux-arts et débuta au sa-

lon de 1849. Il a surtout exposé : *Saint Louis de Gonzague* (1849); *la Vierge*, le *Buste de Claude Gelée*, *Mlle Esther* (1850); *l'abbé Lyonnet* (1852); *l'Enfant prodigue*, *J. B. Thiollier* (1853); *la Reine du ciel* et plusieurs des envois précédents, à l'Exposition universelle de 1855 : *Louis IX*, *Mgr Menjaud*, *l'abbé H. Maret*, *M. H. Heurtier*, *Buste d'enfant* (1857); *la Vierge et l'Enfant Jésus* (1859); *Psyché surprenant l'Amour endormi*, modèle de la statue destinée à la cour du Louvre, *M. le comte de Charpin de Feugerolle* (1861); le sujet de *Psyché* en marbre, la *Vierge à l'Enfant* (1863); *Saint Louis de Gonzague*, *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* (1864), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, une 2ᵉ en 1853, une 3ᵉ en 1855, et une 1ʳᵉ en 1857.

MONTAL (Claude), industriel français, né à la Palisse (Allier), le 28 juillet 1800, fut frappé à l'âge de cinq ans et demi d'une cécité qui aida peut-être au développement de son aptitude pour le calcul et de ses dispositions musicales. Entré en 1817 à l'Institution des Aveugles, il y apprit et y professa bientôt les sciences mathématiques, tout en se livrant avec adresse aux travaux manuels. Il étudia le mécanisme et la construction des pianos et ouvrit même, à sa sortie de l'école (1831), un cours public d'accord de cet instrument pour les gens du monde. Il publia, en 1834, un *Abrégé de l'art d'accorder soi-même son piano* (in-8, planches et figures), suivi, deux ans plus tard, d'un *Traité complet de l'accord du piano*, édité plusieurs fois et traduit en plusieurs langues. Vers la même époque, il formait un établissement qui envoya quelques pianos à l'Exposition de 1834 et qui depuis a obtenu toutes les récompenses et distinctions que peuvent décerner les jurys, les sociétés, les académies et les athénées. Il a été décoré en novembre 1851. M. Montal, dont l'habileté emprunte à sa position exceptionnelle quelque chose de merveilleux, jouit, comme facteur, d'une certaine popularité. De nombreuses notices, publiées dans une foule de revues et de journaux ont contribué à répandre son nom. Nous renvoyons à la plus complète, insérée dans les *Annales des sourds-muets et des aveugles*, en 1844, et publiée à part l'année suivante.

MONTALAND (Céline), actrice française, née à Gand (Belgique), le 10 août 1843, sur les planches mêmes du théâtre où son père jouait la comédie, remplit à quatre et cinq ans les rôles d'enfant dans *Gabrielle* et *Charlotte Corday* au Théâtre-Français, puis fut engagée au Palais-Royal (1850), où elle débuta dans *la Fille bien gardée*. Elle y eut un si grand succès que les auteurs travaillèrent à l'envi pour elle : *le Bal en robe de chambre*, *Mademoiselle fait ses dents*, *la Fée Cocotte*, *Maman Sabouleux*, *la Rose de Bohême*, *une Majesté de dix ans* (1854). Cette petite merveille, dont le talent précoce a rappelé celui de Léontine Fay, et dont M. J. Janin disait qu'on l'admirait, « non pas comme une enfant précoce, mais comme on eût admiré une très-grande artiste jouant le rôle d'un enfant, » a quitté le Palais-Royal pour faire des tournées en province, en Algérie et à l'étranger. Rentrée à Paris en 1860, elle a repris, à la Porte-Saint-Martin, le rôle de Léonora dans la féerie du *Pied de mouton*. Elle est passée ensuite au Gymnase, où elle a eu des rôles destinés à la faire valoir dans presque toutes les pièces nouvelles de ces dernières années, depuis les comédies sérieuses comme *l'Ami des Femmes*, jusqu'aux essais de féeries comme *Don Quichotte* (1864).

MONTALEMBERT (Charles-Forbes DE TYRON, comte DE), publiciste et homme politique français, né à Londres, le 29 mai 1810, descend d'une ancienne famille du Poitou, dont un membre, André, seigneur d'Essé, se distingua sous Louis XII et sous François Iᵉʳ. Son père, Marc-René, émigré de l'armée de Condé, fut pair de France et ambassadeur de Charles X à Stockholm. Sa mère était Anglaise. M. de Montalembert, qui s'est toujours déclaré catholique et libéral, accepta cette alliance du catholicisme et de la démocratie, dont Lamennais fut l'apôtre, et compta parmi les premiers rédacteurs du journal l'*Avenir*. Commençant, dès lors, contre l'Université, une sorte de croisade, il ouvrit, le 29 avril 1831, avec MM. de Coux et Lacordaire, une école dite *École libre*, et qui les mena en police correctionnelle. Pendant le procès, devenu pair de France par la mort de son père, il réclama la haute juridiction de la Chambre dont il faisait partie, fut jugé solennellement et condamné à 100 francs d'amende. Son discours de défense, prononcé du haut d'une pareille tribune, peut être considéré comme son début dans la carrière politique; toutefois son âge ne lui permit d'entrer à la Chambre qu'en 1835. Il y parla, dès cette année, contre les lois de septembre.

La condamnation de Lamennais en cour de Rome ramena M. de Montalembert à la plus sévère orthodoxie, et il se livra, sur le moyen âge, à des études dont l'influence a été pour lui décisive. Sa fameuse *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* est de 1836. En 1843, à l'occasion des discussions de la Chambre des Pairs, sur les rapports de l'Église et de l'État, il publiait son *Manifeste catholique*. En 1844, il combattit à outrance le projet de M. Villemain sur l'enseignement secondaire, et prononça ses trois discours sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement et la liberté des ordres monastiques. Dans ce dernier, il prenait ouvertement la défense de la Société de Jésus, et concluait par ces mots tant répétés : « Nous sommes les fils des Croisés; nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. » En 1845, il fonda le Comité de la Société religieuse, en vue des élections de l'année suivante. Par une autre conséquence de ses principes libéraux, il réclamait en faveur des nationalités opprimées, pour la Pologne, pour la Grèce, pour les chrétiens de Syrie (1831, 1844, 1848), pour l'Irlande. Mais en même temps il se faisait le défenseur du Sonderbund. Le 10 février 1848, il fit célébrer à Notre-Dame un service funèbre à la mémoire d'O'Connell. A la même époque, il prophétisait à la fois le triomphe prochain du radicalisme et la perte de la liberté qui en serait la suite; la révolution n'attendit même pas cette échéance.

M. de Montalembert parut se rallier franchement à la République sortie de la révolution de Février, et offrit ses services à la démocratie, dans un manifeste qu'on lui a souvent rappelé. Il se présenta aux élections de la Constituante, dans le département du Doubs, où sa famille avait des propriétés, fut élu le dernier de la liste, par 22 000 suffrages, et vint siéger à l'extrême droite. Membre du comité électoral de la rue de Poitiers, il vota, en général, avec le parti modéré, après avoir voté contre le bannissement de la famille d'Orléans. Toutefois il se prononça avec la gauche contre le rétablissement du cautionnement des journaux et contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, contre la mise en accusation de M. Louis Blanc, et refusa d'approuver l'ensemble de la Constitution. Mais, à la fin de la session, il subordonna sans réserve l'un de ses deux principes, la liberté, à l'autre, l'autorité, fut le premier à

provoquer l'intervention française en faveur de Pie IX, et donna toute son adhésion à l'expédition de Rome.

Réélu à l'Assemblée législative par le département du Doubs et, en même temps, par celui des Côtes-du-Nord, M. de Montalembert y dégagea encore plus vivement sa haute personnalité. Excité par l'éloquence rivale de M. Victor Hugo, qui devint comme son adversaire naturel, il y déploya un remarquable talent d'orateur. Cette lutte commença entre eux à propos du *motu proprio* du pape, et se poursuivit avec un caractère tout à fait personnel dans les discussions les plus orageuses. Membre de la commission qui prépara la loi du 31 mai, restrictive du suffrage universelle, M. de Montalembert déclara qu'il fallait entreprendre « l'expédition de Rome à l'intérieur. » Au commencement de 1851, à l'époque des premières récriminations de l'Assemblée contre le président de la République, il se sépara souvent de son parti, pour prendre la défense de ce dernier, en déclarant qu'il n'était ni son conseiller, ni son confident, mais *son témoin*, et en protestant « contre une des ingratitudes les plus aveugles et les moins justifiées de ce temps-ci. » Il se fit alors charger du rapport sur la loi « pour l'observation du dimanche » qui ne fut pas votée. Il fut l'un des auteurs du projet de révision de la Constitution, et membre de la commission chargée de la préparer (juin 1851).

Lors du coup d'État du 2 décembre, M. de Montalembert protesta contre l'incarcération des députés. Il fit néanmoins partie de la seconde Commission consultative, et fut élu au Corps législatif par le département du Doubs, en 1852, sous les auspices du gouvernement. Il y représenta cependant, et presque seul, l'opposition. En 1854, à l'occasion d'une lettre confidentielle écrite par lui à M. Dupin, publiée, contre sa volonté, dans les journaux belges, et colportée à Paris, l'Assemblée autorisa contre lui des poursuites, qui aboutirent à une ordonnance de non-lieu. Aux dernières élections de 1857, M. de Montalembert, vaincu, malgré tous ses efforts, par le candidat du gouvernement, a été écarté alors seulement de la vie publique.

Depuis, à propos d'un article publié dans *le Correspondant*, le 25 octobre 1858, sous ce titre : *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais*, il a été poursuivi devant le tribunal correctionnel de Paris, et condamné, le 24 novembre, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement de l'Empereur, attaque au respect dû aux lois, attaque contre les droits et l'autorité que l'Empereur tient de la Constitution et contre le principe du suffrage universel, à six mois de prison et 3000 fr. d'amende. Le jugement a été confirmé en appel, le 21 décembre, sur les deux premiers chefs seulement, et la peine de l'emprisonnement réduite à trois mois. Dans l'intervalle, remise de la peine avait été faite par l'Empereur, le 2 décembre, à M. de Montalembert qui l'avait repoussée comme prématurée. Un second décret, inséré au *Moniteur*, renouvela cette remise, lorsque la peine fut devenue définitive.

Orateur à la fois brillant et onctueux, M. de Montalembert s'est fait connaître, comme écrivain, par quelques ouvrages qui lui ont valu, à l'Académie française, le fauteuil de Droz (5 février 1852). Son discours, aux idées duquel M. Guizot, chargé d'y répondre, s'empressa de s'associer, était une attaque très-vive contre la Révolution. Nous citerons, outre sa *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe* (1830, in-8 ; 8e édit., 1858, in-12), plusieurs fois reproduite, abrégée (1841), illustrée (1838) : *Du Catholicisme et du Vandalisme dans l'art* (1829, in-8) ; *Du devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement* (1844) ; *Trois discours prononcés à la Chambre des Pairs* (1844) ; *Saint Anselme, fragment de l'introduction à l'histoire de saint Bernard* (1844, in-8) ; *Quelques conseils aux catholiques sur la direction à donner à la polémique actuelle, et sur quelques dangers à éviter* (1849), brochure ; *Des intérêts catholiques au XIXe siècle* (1852) ; *l'Avenir politique de l'Angleterre* (1855), *Pie IX et lord Palmerston* (1856) ; *les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard* (1860, t. I et II, in-8) ; *une Nation en deuil, la Pologne en 1861* (1861, in-8) ; *le Père Lacordaire* (1862, in-8) ; *l'Église libre dans l'État libre* (1863, in-8) ; *le Pape et la Pologne* (1864, in-8), etc., puis divers articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans l'*Encyclopédie catholique*, dans *le Correspondant*, dont M. de Montalembert a été un des rédacteurs assidus. Il a entrepris en 1861 une édition générale de ses *OEuvres* (t. I-VIII, in-8).

MONTALIVET (Marthe-Camille BACHASSON, comte DE), homme d'État français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Valence, le 25 avril 1801, est le second fils du comte de Montalivet, préfet, puis ministre sous le premier Empire et élevé à la dignité de pair par Louis XVIII, en 1819. Il fit ses classes au collége Henri IV (lycée Napoléon), et entra, en 1820, à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des ponts et chaussées en 1822. Son père et son frère aîné, officier du génie, étant morts tous les deux, cette même année, M. de Montalivet hérita du titre de comte et du siége à la Chambre des Pairs, où son âge ne lui permit d'entrer qu'en 1826. Il se montra, sous la Restauration, partisan des traditions constitutionnelles et les défendit dans plusieurs brochures, notamment dans celle qu'il intitula : *Un Jeune pair de France aux Français de son âge* (1827, in-8). Rallié, un des premiers, à la monarchie de Juillet, il prit, dès le 3 novembre 1830, le portefeuille de l'intérieur, passa, le 13 mars 1831, au ministère de l'instruction publique et des cultes, et revint, en 1832, après la mort de Casimir Périer, au département de l'intérieur, où la confiance du roi le maintint ou le rappela, jusqu'en 1840, presque constamment.

Attaché aux principes du libéralisme, M. de Montalivet eut cela de commun avec toute l'école doctrinaire qu'il fut toujours chargé d'en combattre l'application. En 1832, ce fut sur son rapport au roi que fut décrété l'état de siége de Paris ; en 1834, il fut un des pairs qui procédèrent à l'instruction du procès d'avril ; collègue de M. Molé, il soutint pour sa part, de 1836 à 1838, l'effort de la coalition, et défendit « l'influence pure et désintéressée » de l'administration dans les luttes électorales. Depuis 1840, il eut un rôle moins actif en politique, et parut se renfermer dans ses fonctions d'intendant de la liste civile, auxquelles il avait été appelé à cette époque. Après la révolution de février qui les lui enleva, sa fidélité à la famille royale déchue le tint à l'écart des affaires publiques. En 1851, il répondit aux accusations dont l'ancien roi était l'objet dans une importante publication qui a pour titre : *le Roi Louis-Philippe et la liste civile* (in-8 avec plans), et il a encore publié plus récemment : *Rien ! Dix années de gouvernement parlementaire* (1862, in-18), en réponse à un reproche officiellement adressé au règne de Louis-Philippe. M. de Montalivet a été élu, en 1840, membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il a été promu le 30 avril 1843, grand-croix de la Légion d'honneur.

MONTANELLI (Joseph), écrivain et homme politique italien, né à Fucecchio (Toscane), en 1813, reçut une première éducation toute musicale, puis suivit, à treize ans, les cours de l'université de Pise, où Carmignani réussit à lui faire aimer l'étude des lois, malgré sa passion pour la musique et ses succès comme organiste. Docteur en droit à dix-huit ans, il devint collaborateur de plusieurs recueils littéraires, entre autres, de l'*Anthologie italienne*, dirigée à Florence par Vieusseux et s'occupa plus particulièrement d'études philosophiques. Ramené par la douleur que lui causa la mort de sa mère, vers la poésie, il publia à Florence, en 1836, un volume de vers, où l'on remarqua diverses pièces touchantes: *le Poëte aveugle*, *l'Orpheline*, *la Cloche du soir*, etc.

En 1837, M. Montanelli cédant aux désirs de sa famille, se consacra à la profession d'avocat. Grâce à des succès oratoires, il avait déjà une nombreuse clientèle, lorsque l'université de Pise ayant été réformée (1840), il accepta la double chaire de droit toscan et de droit commercial. Outre des dissertations relatives à son enseignement, il publia alors une *Introduction philosophique à l'étude du droit commercial*. Continuant, dans sa chaire, la propagande libérale à laquelle il avait voué toute sa vie, il s'attira les persécutions du clergé. En 1844, il fonda l'association politique secrète des *Frères italiens*, qui considérait la réforme de l'individu comme la condition et la base de la régénération politique du pays. Avant l'avénement de Pie IX, il travaillait à exciter, par des écrits clandestins, le mouvement réformiste en Toscane. Un adoucissement des lois relatives à la presse lui permit de faire paraître, en mai 1847, un journal, *l'Italie*, ayant pour devise: *Réforme et nationalité.*

En 1848, M. Montanelli s'empressa de s'enrôler parmi les soldats de l'indépendance italienne. Il courut en Lombardie, alla soulever le Tyrol italien, puis revint rejoindre le contingent toscan sur le territoire de Mantoue, en face d'un ennemi beaucoup plus nombreux, et commandé par Radetzky en personne. Il combattit à Curtatone (29 mai 1848), au milieu des professeurs et des élèves qui formaient la légion universitaire, tomba frappé d'une balle dans la poitrine, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Enlevé par les Autrichiens, il ne fut délivré que par la capitulation de Milan. Il rentra en Toscane, où l'on avait célébré des services en l'honneur de sa mémoire et y fut reçu avec enthousiasme (septembre 1848). Après avoir employé sa popularité pour apaiser les troubles de Livourne, il fut chargé par le grand-duc de former un nouveau ministère. Mais bientôt, Léopold II s'enfuit à Gaëte (février 1849) et M. Montanelli fut nommé, par les Chambres, triumvir avec MM. Guerrazzi et Mazzoni. Il voulait la fusion immédiate de la Toscane avec les États-Romains; mais tous ses efforts vinrent échouer devant l'esprit municipal, encore vivace dans le pays. L'Assemblée constituante qui fut convoquée, ayant nommé M. Guerrazzi dictateur, M. Montanelli fut envoyé en France pour y organiser une légion. Le triomphe de la contre-révolution le força de rester en exil. Il se tint dès lors à l'écart des agitations, croyant qu'il faut laisser à l'Italie l'initiative et la direction de toute nouvelle tentative de régénération politique. L'un des Italiens réfugiés à Paris les plus connus et les plus estimés pour le caractère comme pour le talent, il était particulièrement lié avec Lamennais, auquel il fit entreprendre une traduction de la *Divine Comédie* et des études sur le Dante qui n'ont pas encore vu le jour. Rentré dans son pays, en 1859, il eut une grande part aux événements, fut nommé député à l'Assemblée qui proclama la déchéance du grand-duc et s'y prononça jusqu'au dernier moment contre l'annexion de la Toscane au Piémont (20 mars 1860). — M. Montanelli est mort le 17 juin 1862.

M. Montanelli a publié, depuis, plusieurs écrits de politique et d'histoire, entre autres ses *Mémoires* (Turin, 2 vol., 1853-1855). Il a donné au Théâtre-Italien de Paris, pour Mme Ristori (voy. ce nom), une tragédie, *Camma*, qui n'a pas eu beaucoup de succès au delà des Alpes, et traduit, pour la même tragédienne, la *Médée* de M. Legouvé (1856). Il a fourni un certain nombre d'articles à la *Revue de Paris*.

MONTARAN (Marie-Constance-Albertine DE MOISSON DE VAUX, baronne de), femme de lettres française, née à Rouen, vers 1795, est fille du baron de Vaux, écuyer de la reine Hortense. Mariée à M. de Montaran, écuyer de Napoléon Ier, elle fut attachée au service de la reine Hortense et de l'impératrice Joséphine. Un voyage fait en Italie, après la mort de sa mère, développa le goût qu'elle avait pour la littérature et les arts et fut le point de départ de sa vocation d'auteur. Retirée dans le département du Calvados, elle s'est formé une galerie de tableaux de valeur dont la possession a été assurée par elle au Musée de Caen.

Mme de Montaran a publié les ouvrages suivants: *Naples et Venise* (1837, in-8); *Rome et Florence* (1838, in-8); *les Bords du Rhin* (1838, in-8), traduits en allemand et en anglais; *Anselme* (1840, in-8); *la Marquise de Vironne* (1842, 2 vol. in-8); *Mes Loisirs* (1846, 2 vol. in-8); *la Clef des Champs* (in-8); *Poésies* (1855, in-8); *Jeanne de Kérouailles* 1859, in-18); *Passiflores*, poésies (1863, in-18).

MONTAUBAN (DE). Voy. COUSIN MONTAUBAN.

MONTAUBRY (Achille-Félix), chanteur français, né à Niort (Deux-Sèvres), le 12 novembre 1826, et fils d'un musicien qui s'occupa de bonne heure de son éducation artistique, commença par jouer divers instruments, notamment du violon, qu'il échangea ensuite contre le violoncelle. Admis au Conservatoire dans la classe de violoncelle, il en sortit pour essayer de se créer des ressources en jouant dans différents orchestres de théâtre et fut employé successivement comme alto, comme violon ou comme violoncelle aux Folies-Dramatiques, à la Porte-Saint-Martin et au Vaudeville. Il rentra au Conservatoire dans la classe de Panseron, en sortit avec un prix en 1846 et obtint immédiatement à l'Opéra-Comique, comme ténor, un premier engagement qu'il fit résilier pour aller s'exercer dans les premiers rôles à la Nouvelle-Orléans.

Après des débuts brillants en Amérique, il revint en 1848 en Europe et se fit entendre successivement à Lille, à Bruxelles, où il fut engagé à plusieurs reprises, au Théâtre-Royal de La Haye (1850), à Strasbourg, à Bordeaux, à Marseille, et ses succès en province et à l'étranger, notamment à Bruxelles, où ses appointements s'élevèrent à 40 000 fr. pour huit mois, lui firent proposer par M. Roqueplan, à l'Opéra-Comique, un engagement de cinq ans à des conditions analogues. M. Montaubry y débuta, le 16 décembre 1848, dans *les Trois Nicolas*, de Clapisson. Il y a joué depuis, de l'ancien répertoire, *Fra Diavolo*, *les Mousquetaires de la Reine*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Postillon de Lonjumeau*, *le Chaperon rouge*, *Rose et Colas*, *les Porcherons* (1865), etc. Ses principales créations sont: *le Roman d'Elvire*, de M. Ambroise Thomas (1860); *la Circassienne*,

dernière œuvre de M. Auber (1861), où il avait un rôle travesti de femme; *Lalla-Rouk*, de M. Félicien David (1862), le principal succès du compositeur et du chanteur; *Lara*, de M. Maillart (1864). Doué d'une voix de poitrine très-étendue et bien timbrée, avec des notes en fausset très-douces, M. Montaubry chante avec plus de facilité que de style et de distinction. Il a repris sans succès le rôle de *Zampa*. On cite de lui plusieurs romances, dont il a composé à la fois la musique et les paroles. En 1850, il a épousé à La Haye (4 novembre), Mlle Caroline Prévost, fille de la cantatrice Mme Zoé Prévost, cantatrice elle-même, et qui a rempli depuis divers engagements sur les mêmes théâtres que son mari.

MONTAUBRY (Édouard), compositeur français, frère du précédent, chef d'orchestre du Vaudeville, est auteur d'un certain nombre de mélodies, rondes et romances, dont quelques-unes, écrites pour des pièces de théâtre, ont eu un grand succès de popularité : tels sont les couplets de *la Dame aux camélias*, des *Filles de marbre*, de *la Vie en rose*. On cite aussi : *Frelucette*, *le Nid d'amour*, *le Rat de ville et le Rat des champs*, etc. Lors de son engagement à l'Opéra-Comique, M. Félix Montaubry a stipulé qu'il créerait un rôle dans un opéra spécialement écrit pour lui par son frère.

MONTEAGLE (Thomas SPRING-RICE, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1790, à Limerick, d'une ancienne famille irlandaise, connu, jusqu'en 1839, sous le nom de Th. Spring-Rice, fut élevé à l'université d'Oxford. Il se destinait au barreau lorsque son premier mariage avec la fille du comte de Limerick (1811) vint interrompre ses études. En 1820, l'appui des whigs le fit arriver à la Chambre des Communes, où il a siégé pour sa ville natale jusqu'en 1832; à cette époque, il fut réélu par le bourg de Cambridge. Il débuta dans les hautes charges de l'État lors du passage aux affaires de lord Goderich, l'héritier politique de Canning (1827), et occupa le sous-secrétariat de l'intérieur.

Après la chute du ministère Wellington (novembre 1830), M. Spring-Rice obtint le secrétariat de la Trésorerie, et en 1834 celui des colonies; l'année suivante, il fut mis, comme chancelier de l'Échiquier à la tête de l'administration des finances. Son inexpérience des affaires donna aux tories des armes contre lui : on l'attaqua vivement et lorsqu'en 1839 lord Howick sortit du cabinet, il fut obligé de céder les finances à sir Fr. Baring. En compensation, il reçut de lord Melbourne, qui présidait le ministère, la dignité de pair du Royaume-Uni avec le titre de baron Monteagle et la charge de contrôleur de la Chambre du trésor (*controller general of the Exchequer*). Cette élévation provoqua les attaques les plus vives et, comme pour lui donner cette charge, on avait dédommagé le titulaire par une grosse pension, les tories ne manquèrent pas de s'élever contre ce commerce de places. Depuis qu'il est entré à la Chambre haute, lord Monteagle s'est peu montré dans la vie publique. Il a continué cependant de soutenir ordinairement la politique des libéraux. Il est entré en 1834, au Conseil privé. Il est devenu membre de la Société royale de Londres et de la Société d'astronomie. En 1841, il a épousé en secondes noces la fille d'un propriétaire de Cumberland. De son premier mariage il a eu sept enfants dont l'aîné, Stephen-Edmond SPRING-RICE, est né en 1814, à Limerick et est devenu député-lieutenant de ce comté.

MONTEBELLO (Napoléon LANNES, duc DE), diplomate français, ancien pair et ministre, né à Paris, le 30 juillet 1801, est fils du maréchal Lannes, mort si glorieusement à Essling. Créé pair de France, en 1815, par Louis XVIII, en considération des services de son père, il ne siégea au Luxembourg qu'après la révolution de Juillet. D'abord il parut, par ses votes, se rattacher à l'opposition légitimiste; puis, se ralliant à la nouvelle monarchie dont la cour lui faisait le meilleur accueil, il appuya sans réserve la politique du système conservateur, et prit la parole dans un grand nombre de discussions. Après avoir débuté dans la diplomatie par une mission à la cour de Copenhague (1833), il fut nommé ambassadeur en Suisse (1836-1838) et obtint de l'autorité fédérale l'internement des réfugiés politiques qui pouvaient troubler la sécurité des États voisins; mais la manière dont cette demande avait été présentée faillit amener la guerre entre les deux pays. Chargé ensuite de représenter la France à Naples (1838), M. de Montebello fit partie, en qualité de ministre des affaires étrangères, du cabinet du 1er avril 1839, dissous le 12 mai suivant, reprit son poste en Italie, et fut chargé, en 1844, de négocier le mariage de la princesse Caroline de Salerne avec le duc d'Aumale. Le 9 mai 1847, il revint au pouvoir en remplaçant, au ministère de la marine, l'amiral de Mackau. Il présenta quelques projets de loi relatifs aux colonies et se prononça, dans un rapport au roi, contre l'opportunité de l'affranchissement des esclaves. Écarté par la révolution de Février, il fut envoyé à la Législative (1849) par le département de la Marne. Après le 2 décembre, il se tint quelque temps à l'écart des affaires politiques. Au commencement de 1858, il a été nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Il y a négocié, entre autres conventions, celle du 6 avril 1861, pour la garantie réciproque des œuvres d'art et d'esprit. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 5 octobre 1864. Il a été élu membre du conseil général de la Marne par le canton d'Ay. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 30 août 1844, il a le même rang dans plusieurs ordres étrangers. L'empereur de Russie lui a notamment conféré l'ordre suprême de Saint-André, après son séjour à Nice, en 1864.

Le duc de Montebello a épousé, en 1830, miss Jenkinson, fille d'un baronnet anglais, dont il a eu sept enfants; l'aîné, Napoléon DE MONTEBELLO, né en 1835, sert dans la marine.

MONTEBELLO (Gustave-Olivier LANNES, comte DE), général français, frère du précédent, né le 4 décembre 1804, à Paris, s'engagea en 1830 dans un régiment de cavalerie et prit part à l'expédition d'Alger. Il parcourut rapidement les grades inférieurs, devint capitaine aux spahis réguliers, avec lesquels il se distingua au combat de Ten-Salmet, et rentra en France, en 1840, en qualité de chef d'escadron. Décoré en 1843, il fut nommé colonel du 7e de chasseurs à cheval en 1847 et général de brigade le 22 décembre 1851; pendant toute la durée de la présidence, il fut un des aides de camp de Louis-Napoléon. Mis à la tête de la cavalerie de la garde impériale, en 1854, il a été nommé, le 28 décembre 1855, général de division. En 1847, il a épousé Mlle Adrienne de Villeneuve-Bargemont, aujourd'hui dame du palais de l'Impératrice. M. de Montebello, aide de camp de l'Empereur, fut chargé d'une mission à Rome, en octobre 1861 et eut une audience particulière du pape. Au mois de mai de l'année suivante, il fut appelé au commandement du corps d'occupation de Rome, dont on annonça en même temps la réduction. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le

25 juin 1859, il a été promu grand-croix le 10 septembre 1864. Il a été nommé grand-croix de Notre-Dame de Guadelupe par l'empereur du Mexique (août 1864).

Un troisième frère, M. Alfred Lannes, comte DE MONTEBELLO, s'était marié avec la fille d'un riche propriétaire de vignobles, et c'est particulièrement à son nom qu'est attachée l'exploitation d'un cru de vin de Champagne appelé dans le commerce *le Montebello*. Nommé député après la révolution de 1830, il avait proposé, le premier, l'abrogation de la loi qui interdisait le sol de la France aux membres de la famille Bonaparte. — Il est mort le 20 juin 1861.

MONTÉGUT (Émile), littérateur français, né à Limoges, le 24 juin 1826, d'une famille d'ancienne bourgeoisie, qui fut très-éprouvée pendant la Terreur, suivait encore les cours de droit lorsqu'il publia, au mois d'août 1847, son premier article dans la *Revue des Deux-Mondes*, dont il est devenu plus tard un des assidus collaborateurs. Il y exposait la doctrine, alors très-inconnue en France, du philosophe américain Emerson. Il fournit au même recueil un certain nombre d'études sur les littératures anglaise et américaine, jusqu'à ce qu'en 1857 il y recueillit la succession de Gustave Planche, et fut chargé des comptes rendus des principales publications nouvelles. Au mois de novembre 1862, il passa au *Moniteur*, où il fut chargé de la critique littéraire. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

En dehors de ses nombreux articles philosophiques, politiques et surtout littéraires, dont il a entrepris de publier un recueil sous le titre de *Libres opinions morales et historiques* (1858, t. Ier, in-12), on doit à M. E. Montégut : *Essais d'Emerson*, avec une *Introduction* (1850, in-18); la traduction de l'*Histoire d'Angleterre*, de lord Macaulay (1853, in-18, t. I-II, *Révolution de 1688*), etc.

MONTEMOLIN (*Charles*-Louis-Marie-Ferdinand, comte DE), infant d'Espagne, né le 31 janvier 1818, est le fils aîné de don Carlos (voy. ce nom). Son père ayant abdiqué en sa faveur les droits qu'il prétendait avoir à la couronne (1854), il accepta la cession paternelle le 18 mai 1845, et prit le titre de comte de Montemolin, dont il s'était servi jusque-là pour garder l'incognito. Les partisans de son père changèrent dès lors leur nom de *carlistes* en celui de *montemolinistes*. Le prince quitta Bourges le 16 septembre de l'année suivante et habita successivement Naples et l'Angleterre. Il a épousé, le 10 juillet 1850, la princesse Marie-Caroline-Ferdinande, sœur de feu Ferdinand II, des Deux-Siciles, née le 22 février 1820. Quatre tentatives de soulèvement ont été faites en sa faveur, en 1845, 1848, 1849, 1860, la dernière par le général Ortega dans les îles Baléares. Le général fut fusillé. Le prétendant fut pris et amnistié, après avoir signé une renonciation qu'il renia ensuite. Dans l'intervalle, son frère, don Juan de Bourbon, avait revendiqué les droits abandonnés. — On a annoncé la mort subite du comte et de la comtesse de Montemolin (14 janvier 1861).

MONTÉMONT (Albert), littérateur français, né à Remiremont (Vosges), le 20 août 1788, fut élevé en Allemagne, et vint terminer ses études au collége de sa ville natale, où il fut aussitôt chargé de la classe de seconde. Peu après, il entra dans l'administration des droits réunis (1805), et obtint, dans les Alpes, un emploi de payeur qu'il garda jusqu'aux Cent-Jours. De 1816 à 1829, il fut précepteur dans une famille anglaise et visita avec ses élèves diverses contrées de l'Europe, dont il étudia les langues. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, M. Montémont a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850. — Il est mort vers le 1er janvier 1862.

On a de lui : *Précis historique sur les progrès des connaissances astronomiques*, et *Lettre sur l'astronomie*, prose et vers (1823 et 1824, 3 vol. in-8); *Voyage aux Alpes et en Italie* (1824, 9 vol. in-8); *la Chute de Missolonghi*, *le Travail*, *le Passage du Saint-Bernard* (1826), odes; *Bibliothèque universelle des Voyages dans les diverses parties du monde* (1833-1837, 46 vol. in-8); *Guide de l'étranger dans Paris* (1836; 6e édit. 1855); les *Odes d'Horace*, en vers français (1829, in-8); *Grammaire générale, ou Philosophie des langues* (1845, 2 vol. in-8); *Voyages nouveaux par mer et par terre effectués de 1837 à 1847* (1846-1847, 5 vol. in-8); *le Palais de cristal*, *le Deux décembre*, *l'Avenir est à nous*, *le Retour de l'Empire*, (1851-1853); odes et dithyrambes; de nombreuses traductions, notamment celle des *Œuvres complètes* de Walter Scott (1834-1841, 30 vol.); des pièces de vers ou chansons dans l'*Almanach des Grâces*; *les Dix nombres, ou Décade poétique* (1859), etc.

MONTÉNÉGRO (prince régnant du). Voy. Nicolas Ier.

MONTÉPIN (Xavier AYMON DE), littérateur français, né à Apremont (Haute-Saône), le 18 mars 1824, fils du comte et neveu de l'ancien pair de ce nom, s'est montré, dans ces dix dernières années, l'un des écrivains les plus féconds dans le roman et au théâtre. En 1848, il se mêla un moment à la politique, fonda *le Canard* (9 avril 1848), une des nombreuses feuilles éphémères de l'époque, et collabora aux journaux contre-révolutionnaires *le Pamphlet* et *le Lampion*. Il publia encore, avec M. A. de Calonne, les *Trois journées de Février*, et *le Gouvernement provisoire*, pamphlets satiriques (1848), et revint entièrement à la littérature.

Comme dramaturge, M. X. de Montépin a donné au théâtre, seul ou avec divers collaborateurs : *les Trois baisers*, *les Fleurs animées*, *le Rossignol des salons*, vaudevilles en 1 acte (1846 et 1850); *les Étoiles, ou le Voyage de la fiancée*, en 3 actes et 6 tableaux (1850); *le Connétable de Bourbon*, 5 actes et 12 tableaux; *le Vol à la duchesse*, 5 actes et 8 tableaux (Porte-Saint-Martin, 1849 et 1851); *Pauline*, 5 actes et 10 tableaux, avec M. Alex. Dumas; *les Chevaliers du lansquenet*, 5 actes et 10 tableaux; *les Frères corses*, 3 actes et 5 tableaux (Ambigu et Théâtre-Historique, 1850); *la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, 5 actes et 11 tableaux, avec M. Alex. Dumas (Cirque, 1856); *les Viveurs de Paris*, 5 actes et 8 tableaux (Ambigu, 1857); *la Nuit du 20 septembre*, 5 actes, 8 tableaux (Ibid., 1858); *la Sirène de Paris*, 5 actes et 8 tableaux (1860-Ibid.), etc.

Comme romancier, il a principalement écrit : *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol. in-8); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol. in-8); *les Amours d'un fou* (1849, 4 vol. in-8); *les Confessions d'un bohême* (1849-1850, 5 vol. in-8); *le Brelan de dames* (1849, 4 vol. in-8); *le Loup noir* (2 vol.); *Mignonne* (3 vol., 1851); *le Vicomte Raphaël* (5 vol.); *la Reine de Saba* (3 vol.); *l'Épée du commandeur* (3 vol.); *Mademoiselle Lucifer* (3 vol.); *Geneviève Galliot* (2 vol.); *Un Roi de la mode* (3 vol.); *le Club des hirondelles* (4 vol.); *les Fils de famille* (3 vol.); *le Fil d'Ariane* (4 vol.); *les Oiseaux de nuit* (5 vol.); *les Valets de cœur* (3 vol.); *l'Auberge du Soleil d'or* (1852-1853, 4 vol.); *Un Gentilhomme de grand chemin* (1854, 5 vol.), *les Amours de Vénus* (4 vol.); *la Perle du*

Palais-Royal (2 vol.); *les Filles de plâtre* (7 vol., 1855), étude de mœurs trop hardie et trop réaliste, poursuivie et condamnée comme contraire aux mœurs; *les Viveurs de Paris*, 1852-1856, 14 vol.); *l'Officier de fortune* (1857, 7 vol.); *Souvenirs intimes d'un garde du corps* (1857, 10 vol.); *la Maison rose* (1858, 6 vol. in-8); *les Viveurs de province* (1859-1860, Ire et IIe parties, 16 vol. in-8): *la Gitane* (1860, publiée dans le *Journal pour tous*, dont M. X. de Montépin est devenu l'un des plus actifs collaborateurs; *le Compère Leroux* (1860, 5 vol. in-8); *un Amour maudit* (1861, 2 vol. in-8); *les Marionnettes du Diable* (1861, 1re partie, 5 vol. in-18); *les Compagnons de la Torche* (1862, 5 vol. in-8); *la Reine de la nuit* (1863, 5 vol. in-8); *les Chevaliers du lansquenet* (1863, 4 vol. in-18), *les Pirates de la Seine*, (1864, 5 vol in-8), avec plusieurs suites; enfin une foule d'autres romans de cabinet de lecture, publiés dans les catalogues annuels de librairie, sans indication du chiffre de l'édition.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Ambroise-Anatole-Augustin, comte DE), général français, ancien pair, né à Paris le 8 août 1788, et fils de la comtesse de Montesquiou, que Napoléon nomma gouvernante du roi de Rome, entra, en 1806, au service militaire comme simple soldat, et conquit rapidement ses grades sur le champ de bataille. Décoré à Essling, capitaine à Wagram, il prit part aux campagnes de Russie et d'Allemagne; sa brillante conduite à Hanau le fit nommer colonel et aide de camp de l'empereur (1813), dont il était, depuis 1809, officier d'ordonnance. Durant la campagne de France, il paya plusieurs fois de sa personne et s'empara d'un drapeau.

Après l'abdication de Fontainebleau, M. de Montesquiou, n'ayant pu obtenir la faveur de suivre Napoléon à l'île d'Elbe, se retira en Autriche. Cet acte de fidélité le fit porter aussitôt sur la liste des proscrits; mais, grâce à la protection de l'abbé de Montesquiou, son parent, il put rentrer en France et devint, en 1823, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Louis-Philippe, qui l'honora constamment de sa confiance, le choisit, après le 9 août 1830, pour aller faire reconnaître le nouveau gouvernement auprès des cours de Rome et de Naples, mission qu'il accomplit avec succès. Le 21 avril 1831, il fut promu au grade de maréchal de camp. Député de la Sarthe pour les législatures de 1834, 1837 et 1839, il compta au nombre des défenseurs les plus zélés de la dynastie de Juillet. En 1841, il fut élevé à la pairie. Il a été admis d'office à la retraite par décret du gouvernement provisoire (1848). Il a été promu le 20 avril 1831 grand officier de la Légion d'honneur.

M. de Montesquiou a consacré les loisirs que lui ont laissés les affaires publiques à la culture des lettres et des beaux-arts; sous la Restauration, il a travaillé au texte de la *Galerie des tableaux du duc d'Orléans*. Plus tard, il a donné une traduction en vers des poésies italiennes et latines de Pétrarque, sous le titre: *Sonnets, canzones et triomphes* (1843-1845, 3 vol. in-8). Sous le titre de *Chants divers* (1843, 2 vol. in-8), il a réuni des odes des morceaux épiques, des contes, des élégies, des chansons, dont la plupart sont destinés à raconter les splendeurs ou les désastres de l'Empire. On a de lui, dans ces derniers temps, un poëme religieux, *Moïse* (1850, 2 vol. in-8), en vingt-quatre chants, et une série d'essais dramatiques, en vers, dont les premiers volumes ont paru: *M. de Fargues*, drame en 3 actes (1852, in-12); *Un Crime*, en 5 actes (1853); *les Semblables*, comédie (1853, in-18), etc.

Son fils aîné, M. Napoléon-Anatole, vicomte DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, né en 1810, a siégé, en 1846, à la Chambre des Députés dans les rangs ministériels.

MONTESSUY (François), peintre français, né à Lyon, en 1804, étudia sous MM. Ingres et Hersent, et débuta par des gouaches au salon de 1834. Abordant ensuite la grande peinture, il a traité particulièrement les sujets religieux. En 1843, il fixa sa résidence ordinaire à Rome. Il a envoyé aux salons: *Fleurs*, à la gouache (1834); *Grégoire XVI à Saint-Benoît de Subiaco* (1834); *Paysans en pèlerinage*, *la Fête des villageois à Cervara* (1845-1848); *le Vœu à la Madone* (1849); *la Madone des grâces* (1853); *Une Devineresse prédisant sa grandeur au futur Sixte-Quint* (1857); *Intérieur d'un cloître en Italie*, *une Famille en prière* (1861), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1849, et un rappel en 1857.

MONTFERRIER (Alexandre-André-Victor SARRAZIN DE), mathématicien français, né à Paris, le 31 août 1792, est fils d'un ancien ingénieur en chef au service de l'Espagne. Il s'occupa d'abord des théories de Mesmer, dont il devint un des plus chaleureux partisans, et fonda, en 1814, les *Annales du magnétisme animal;* il en rédigea presque seul les premiers volumes. De la même époque date la publication, sous le pseudonyme de *Lauzanne*, de plusieurs ouvrages apologétiques: *Éléments de magnétisme animal* (1818); *Des Principes et des procédés du magnétisme* (1819, 2 vol. in-8), etc.; quelques années plus tard, il contribuait à l'établissement de la Société de magnétisme, à Paris. Il se mêla, en outre, au mouvement politique de l'époque, écrivit dans les journaux royalistes et fonda, en 1831, *l'Ère nouvelle*. Il fut ensuite gérant du *Moniteur parisien*, auquel il fournit beaucoup d'articles. — Il est mort en mars 1863.

Les principaux ouvrages scientifiques de M. de Montferrier sont: *Dictionnaire des sciences mathématiques pures et appliquées* (1834-1840, 3 vol. in-8; 2e édit., 1844); *Cours élémentaire de mathématiques pures* (1838, 2 vol. in-8); *Précis de physique et de chimie* (1839, in-8); *Dictionnaire universel et raisonné de marine* (1842, in-4; 2e édit., 1846), etc. Il a entrepris, en 1856, une *Encyclopédie mathématique* (t. Ier, gr. in-8), d'après les principes de Hoëné Wronski (mort en 1856) et donné, en 1859, *De la réorganisation de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, comme force armée des États pontificaux* (in-8).

MONTFORT (Alexandre), compositeur français, né à Paris, en 1803, mort le 12 février 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MONTGOLFIER (Mlle Adélaïde), femme de lettres française, née vers 1800, appartient à la famille des célèbres inventeurs de ce nom. Elle cultiva les lettres de bonne heure, fournit des morceaux de vers et de prose aux recueils périodiques et s'attacha d'abord à faire connaître en France les écrivains modernes de l'Angleterre. Depuis 1835, elle prit une part active à la rédaction du *Magasin universel*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de *la Ruche parisienne*, etc.

On a d'elle des traductions: *Scènes populaires en Irlande* (1830, in-8), de Sheil; *Grave et gai* (1837, 2 vol.); *les Jeunes industriels* (8 vol. in-18), avec Mme Sew. Belloc; puis une série de contes et de nouvelles: *Mélodies du printemps* (1855, in-12). *Contes devenus histoires* (1838, in-18); *Jeux et leçons en images* (1855, in-4), etc.

MONTGOMERY (Robert), poëte et théologien anglais, né à Bath, en 1807, mort à Londres, le 3 décembre 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MONTGOMERY-MARTIN (Robert), économiste et historien anglais, né dans le comté de Tyrone (Irlande), en 1803, étudia la médecine à Dublin et fit ensuite, comme chirurgien de marine, de nombreux voyages à bord des vaisseaux de l'État (1820-1830). Depuis son retour en Angleterre, il a deployé une grande activité littéraire et a publié des livres ou des brochures sur toutes les questions importantes à l'ordre du jour. Ses ouvrages sur les colonies, pour lesquels le gouvernement anglais lui a fourni des documents précieux, sont particulièrement estimés : *Histoire des colonies anglaises* (History of the british Colonies; Londres, 1834-1835, 5 vol. in-8), qui a eu plusieurs éditions; *la Bibliothèque coloniale* (the British colonial Library; 1838-1843, 10 vol.), où la richesse des matériaux atteste de consciencieuses recherches; *Politique du gouvernement anglais à l'égard de ses colonies* (the Colonial policy of the british Empire); *l'Inde* (3 vol.) sous le rapport de l'histoire, de la topographie et de la statistique.

Il faut encore citer de cet écrivain : une *Histoire statistique de l'Angleterre* (the Statistical history of England); *l'Irlande avant et après l'acte d'union* (Ireland before and after union with Great-Britain, 1843, in-8; 3e édit., 1848), où il démontre que cet acte a été très-avantageux à l'Irlande; une édition des *Dépêches militaires du marquis de Wellesley*, depuis lord Wellington (5 vol.), etc. M. Montgomery-Martin, qui, en 1843, était agent comptable au port chinois de Hong-Kong, a repris son poste en 1846.

MONTIGNY. Voy. LEMOINE-MONTIGNY.

MONTJOYEUX (Antoine-Richard DE), homme politique français, député, est né à Paris le 22 ocbre 1795. Maire d'Aunay, et membre du conseil général pour le canton de Cosne, il fut, en 1858, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Nièvre. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 17 062 voix sur 21 271 votants. M. de Montjoyeux a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

MONTLAUR (Joseph-Eugène DE VILLARDI, comte DE), littérateur français, né à Paris, le 1er octobre 1815, d'une famille italienne, connue en Toscane par ses collections et son goût pour les arts, s'est livré à divers travaux économiques et littéraires. Il est devenu membre de la Société d'agriculture de l'Allier, et chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Portraits, paysages et impressions* (1844, in-12); *De l'Agriculture en France* (1845); *la Question italienne* (1846), brochures; *Giacomo Leopardi* (1845); *De l'Ordre social* (1850); études politiques, de nombreux articles dans le *Courrier français*, *l'Art en province*, etc.

MONTLIVAULT (Jacques-Pierre-Marie GUYON, comte DE), général français, né le 28 mai 1786, mort en 1859. — Voy les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MONTMORENCY (famille ducale des), une des plus illustres et des plus anciennes de France, dont l'origine certaine remonte à Bouchard, seigneur de Montmorency à la fin du Xe siècle. Élevée deux fois à la duché-pairie, en 1551 et en 1758, elle a fourni à notre pays six connétables, dix maréchaux et quatre amiraux. En vertu du pacte de famille du 1er mars 1820, ne sont reconnues comme appartenant à cette famille, en ligne masculine, que les trois branches ducales qui suivent et dont les chefs n'ont point d'héritiers mâles.

MONTMORENCY (Anne-Louis-Victor-*Raoul*, duc DE), ancien officier supérieur, est né le 14 décembre 1790, à Soleure (Suisse), où ses parents s'étaient réfugiés dès les premiers troubles de la Révolution. Fils d'Anne de Montmorency, pair de France, mort en 1846, il entra, en 1807, au service militaire, fut sous-lieutenant de chasseurs à cheval et aide de camp du maréchal Davoust, puis officier d'ordonnance de l'Empereur (1810), qui en fit plus tard un de ses chambellans; il prit part à la campagne de 1809 en Autriche. Les vieilles traditions de sa famille le rallièrent aux Bourbons; mais il se contenta du grade honorifique de lieutenant-colonel et s'attacha à la maison d'Orleans jusqu'en 1820, époque à laquelle le mauvais état de sa santé le força de résigner ses fonctions d'aide de camp. Depuis il vécut dans la vie privée, aidant, de sa fortune et de ses connaissances personnelles, diverses entreprises industrielles et agricoles. — Il est mort en 1862.

Il était grand d'Espagne de première classe et officier de la Légion d'honneur depuis le 23 mars 1815. Marié en 1821 avec la veuve du comte Thibaut, son oncle, il n'en a pas eu d'enfants. Ses deux sœurs, *Laurence*, née en 1802, et *Alix*, née en 1810, ont épousé l'une, le prince Théodore de Bauffremont, qui l'a rendue veuve en 1853, et l'autre, le duc Louis de Valençay.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG (*Charles*-Emmanuel-Sigismond, duc DE), général et pair de France, né le 27 juin 1774, émigra de bonne heure et prit du service dans les armées étrangères. De retour en France avec les Bourbons, il fut appelé, dès 1814, à la Chambre des Pairs et nommé maréchal de camp; après avoir fait la campagne de 1823 en Espagne, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant général. Charles X lui donna le commandement d'une des quatre compagnies de ses gardes du corps. Pour rester fidèle à la famille déchue, il se démit en 1830 de ses titres et dignités et se retira dans la vie privée. Il a épousé, en 1847, la comtesse Caroline de Loyauté, fille d'un lieutenant-colonel d'artillerie. — Il est mort le 5 mars 1861.

MONTMORENCY-LUXEMBOURG-BEAUMONT (Anne-*Édouard*-Louis-Joseph, duc DE), prince de Luxembourg, né à Paris, le 9 septembre 1802, appartient à la branche des Beaumont, qui reçut en 1765 le titre de duc. Il a deux filles de son mariage avec la comtesse de Croix (1837). Son frère puîné, Anne-*Charles*-Maurice-Hervé de Luxembourg, prince de Tingry, né le 9 avril 1804, a servi dans l'ancienne garde royale.

MONTMORENCY. Voyez TALLEYRAND-PÉRIGORD.

MONTPENSIER (Antoine-Marie-Philippe-Louis d'ORLÉANS, duc DE), prince français, général, né à Neuilly, le 31 juillet 1824, est le cinquième fils du roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Il fit ses études au collége Henri IV et fut en 1842 reçu, après un examen spécial, dans le 3e régiment d'artillerie, avec le grade de lieutenant. Parti pour l'Afrique, en 1844, il prit part à l'expédition contre Biskara et se distingua dans la campagne du Ziban où il reçut une légère blessure près de l'œil gauche. Il obtint alors la croix d'honneur et l'épaulette de chef d'escadron. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Angleterre, il retourna en Algérie, en 1845, et

se signala de nouveau contre les Kabyles de l'Ouarensenis; puis il s'embarqua à Alger pour visiter Tunis, l'Égypte, la Syrie, Constantinople et la Grèce. A son retour, il fut nommé grand'-croix de la Légion d'honneur. Il venait d'être promu au grade de général de brigade, lorsqu'il épousa à Madrid, Marie-Louise-Ferdinande de Bourbon, sœur d'Isabelle II (10 octobre 1846). On se rappelle le vif désappointement que suscita, au sein du gouvernement anglais, cette question des mariages espagnols, menée à bonne fin par notre diplomatie et que Louis-Philippe regardait comme le fait capital à l'extérieur de son règne.

Le duc de Montpensier banni de France, comme les autres membres de la famille royale, par la révolution de Février, passa d'abord en Angleterre, puis en Hollande d'où il s'embarqua pour l'Espagne; il établit sa résidence à Séville. Décoré du titre d'infant d'Espagne, il a été nommé, le 10 octobre 1859, capitaine-général de l'armée espagnole. De son mariage il a eu quatre filles dont l'aînée, Maria-Isabelle-Francesca, etc. (elle n'a pas moins de 21 noms), est née le 21 septembre 1848, et deux fils, *Ferdinand*, né le 29 mai 1859 et *Philippe*, né le 12 mai 1862.

MONTRÉAL (Simon-François ALLOUVEAU DE), général français, sénateur, né le 14 septembre 1790, colonel du 75ᵉ de ligne en 1840, général de brigade en 1848, devint le 10 mai 1852 général de division. De 1853 à 1856, il a commandé l'armée de Rome. et a été à son retour (9 mars 1857), créé sénateur. Compris dans la réserve, il a été promu le 10 août 1853 grand officier de la Légion d'honneur.

MONTREUIL (Alfred, baron DE), ancien représentant du peuple français, ancien député, né à Paris, le 18 février 1802, s'occupa longtemps d'agriculture et resta, sous le règne de Louis-Philippe, presque entièrement étranger à la politique. En 1848, l'importance de sa fortune territoriale le fit choisir comme candidat à la Constituante. Élu, le dernier de la liste du département de l'Eure, par 37 548 voix, sur environ 100 000 votants, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et au dehors. Non réélu à l'Assemblée législative, il a été nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement, dans le département de l'Eure, député au Corps législatif, dont il a cessé de faire partie en 1857. Le baron de Montreuil a été aussi élu membre du conseil général. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

MONTROND (F. DE). Voy. FOURCHEUX DE MONTROND.

MONTROSE (James GRAHAM, 4ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1799, descend de l'ancienne famille écossaise des Graham anoblie au XVᵉ siècle et élevée, en 1722, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Graham, il fit ses études à l'université de Cambridge et prit, en 1836, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il fut élu en 1837 chancelier de l'université de Glasgow et occupa, sous le ministère Derby (1852), la charge de grand maître de la maison de la reine; il commanda la milice du comté de Stirling dont il devint aussi lord-lieutenant et shériff principal en 1843. De février 1858 à juin 1859, il a été chancelier du duché de Lancastre. De son mariage avec une fille du duc de Manchester (1836), il a eu cinq enfants dont l'aîné, James, marquis de GRAHAM, est né en 1847 à Londres.

MONVOISIN (Raymond-Auguste-Quinsac), peintre français, né à Bordeaux, en 1793, étudia sous Pierre Guérin, débuta au salon de 1819 et suivit en même temps l'École des beaux-arts, où il remporta, en 1820, un second prix qui lui valut une gratification du roi, puis le grand prix au concours de 1822, sur ce sujet : *Oreste et Pylade*. Pendant son séjour à Rome, où il se maria avec une jeune artiste (voy ci-dessous), il envoya *le Fleuve Scamandre*, *Télémaque et Eucharis* (1824-27). Il a, depuis son retour, exposé de nombreux sujets d'histoire, la plupart commandés ou acquis par la liste civile et la ville de Paris, notamment : *Saint Gilles surpris par le roi des Goths*, à l'église Saint-Leu; une *Assomption; Pasteur napolitain*; *Bergère soninaise*; *Philippe d'Orléans prenant possession du Palais-Royal en* 1665 (ancienne galerie d'Orléans); *la Naissance de la Vierge*, à Notre-Dame de Lorette; *Bataille de Denain*, au musée de Versailles (1824-1845); divers *Portraits* (1853) : *Deux époux du Paraguay* (1859); *Baigneuses*, *Souvenir des Cordillières*, *Résignation* (1863). Cet artiste a obtenu une 1ʳᵉ médaille en 1831, un rappel en 1837, et la décoration en mai 1857.

Sa femme, Mlle Domenica FESTA, née à Rome, vers 1805, a suivi son mari à son retour en France et exposé depuis de nombreux portraits miniatures. Elle a obtenu une 3ᵉ médaille en 1841, un 1ᵉʳ rappel en 1857 et un 2ᵉ en 1861.

MOORE (F... Nathaniel), érudit américain, né à Newtown (Long-Island), le 25 décembre 1782, étudia le droit et fut admis au barreau en 1805. En 1817, il devint au collège de Colombie à New-York, où il avait fait ses études, professeur des langues grecque et latine, puis bibliothécaire (1837-1839), et enfin président (1842). Il a fait un voyage en Europe (1835), un autre en Orient (1839) et est rentré, depuis 1849, dans la vie privée.

On cite, parmi les publications de M. Moore : *Minéralogie des anciens* (Ancient mineralogy; New-York, in-12); *Remarques sur la prononciation de la langue grecque* (Remarks on the pronounciation of the Greek language, in-12); *Lectures sur la littérature grecque* (Lectures on Greek Literature; New-York, in-12); *Esquisse historique du Columbia-College* (An historical Sketche of Columbia-College), etc.

MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Montpellier (Hérault), le 7 mai 1804, fit ses études dans sa ville natale, s'appliquant de préférence aux sciences naturelles et suivant les cours de botanique et de zoologie. Élève de Dunal et d'Auguste Saint-Hilaire, il fut reçu docteur ès sciences à vingt-deux ans, et docteur en médecine deux ans plus tard (1828); sa thèse avait pour titre : *Essai sur la phthisie laryngée syphilitique*. D'abord professeur de physiologie comparée à l'Athénée de Marseille (1829), il fut appelé, en 1833, à la Faculté des sciences de Toulouse comme professeur de botanique. Chargé en même temps de la direction du Jardin des plantes de cette ville, il occupa ces fonctions pendant vingt ans. Il fut aussi, pendant douze ans, secrétaire de la Faculté, dont il fut, pendant trois ans, le doyen.

Le séjour de M. Moquin-Tandon à Toulouse fut marqué par des préoccupations littéraires. L'un des quarante de l'Académie des Jeux floraux, il devint un des hommes les plus versés dans la littérature et la langue méridionales. Il écrivit même en provençal plusieurs pièces de vers insérées dans divers recueils du Midi, et se permit une

assez piquante supercherie littéraire en publiant, comme simple éditeur, une légende provençale : *Carya Magalonensis* (le Noyer de Maguelonne; Toulouse, 1836, in-8), œuvre supposée d'un ancien évêque qu'il tira à 50 exemplaires, lithographiés, dorés et coloriés de sa main, avec un prétendu fac-simile du manuscrit original. Les plus habiles y furent pris; le savant Raynouard écrivit à l'éditeur pour le remercier de cette utile publication et lui annoncer qu'il y avait recueilli plusieurs mots qui entreraient dans son *Lexique roman*. M. Moquin-Tandon donna ensuite une seconde édition de sa légende, avec la traduction en regard du texte (Montpellier et Toulouse, 1842, in-12 avec vignettes). Un avertissement de H. Fortoul révélait au public cet ingénieux mensonge.

En 1850, M. Moquin-Tandon fut chargé par le gouvernement d'une mission spéciale en Corse pour composer la *Flore de la Corse*, en collaboration avec M. Montagne. Après la mort de Richard, en 1853, il fut nommé à la chaire d'histoire naturelle de la Faculté de médecine de Paris, et directeur du Jardin des plantes de cette faculté. L'année suivante, il fut reçu à l'Institut (section de botanique), en remplacement d'Auguste de Saint-Hilaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1843. — M. Moquin-Tandon est mort à la fin de 1864.

On a de lui, dans un ordre tout spécial de recherches : *Manière dont les sangsues officinales entament la peau et blessures qu'elles produisent*, inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Toulouse (2ᵉ série, t. IV, 1837) ; *Mémoire sur la sangsue de cheval ou hæmopis chevaline*, dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de Toulouse (t. IX, 1845), et surtout la *Monographie de la famille des hirudinées*, dont la nouvelle édition, considérablement augmentée (Paris, 1827, in-8, 2ᵉ édition, 1846, avec atlas de 14 planches gravées et coloriées), comprend tout un volume nouveau sur l'anatomie, la physiologie et l'histoire naturelle de ces animaux, etc.; enfin une note *sur la Consommation des sangsues médicales en France* (*Mémoires* de l'Académie de Toulouse, 3ᵉ série, t. III, 1847) ; puis dans la zoologie et l'anatomie comparée, de curieuses *Recherches anatomico-physiologiques sur l'Ancyle* [ancylus fluviatilis] (1852), et une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de France* (1855, 2 vol. gr. in-8, avec atlas de 54 pl.); dans la botanique : *Essai sur les dédoublements ou multiplications d'organes dans les végétaux* (Montpellier 1826, in-4) ; *Éléments de tératologie végétale ou Histoire abrégée des anomalies de l'organisation dans les végétaux* (Paris, 1841, in-8), traduit en allemand en 1842, et présenté à l'Institut par Aug. de Saint-Hilaire, comme établissant pour la première fois un lien scientifique entre des phénomènes anormaux jusque-là observés et décrits isolément; *Éléments de zoologie médicale* (1860, in-18, 122 fig.), *Éléments de botanique médicale* (1860, in-18, 100 fig.). L'auteur a, en outre, collaboré avec M. Auguste de Saint-Hilaire, de 1827 à 1831, et avec M. Philippe Barker-Webb, de 1832 à 1849, à plusieurs ouvrages de botanique. Citons, pour finir, le beau livre posthume, *le Monde de la mer* (1865, gr. in-8 illustré), publié sous le pseudonyme d'Alfred Frédol.

MORAY (John Stuart, 12ᵉ comte de), né en 1797 à Édimbourg, descend d'un fils naturel de Jacques V, roi d'Écosse. Entré dans l'armée en 1815, il devint capitaine en 1825, puis fut nommé vice-lieutenant du comté d'Elgin et député-lieutenant du comté de Fife. Il prit, en 1859, la place de son frère à la chambre des lords. N'ayant pas été marié, il a pour héritier son frère Archibald-George, né en 1810, entré dans l'armée en 1829, et retiré du service en 1861 avec le grade de lieutenant-colonel.

MOREAU [de la Seine] (Jean-Baptiste-Martin), homme politique français, né à Château-Landon (Seine-et-Marne), le 21 novembre 1791, étudia le droit à Paris et succéda en 1825 à M. Lherbette dans son étude de notaire; il remplit cette charge jusqu'à la fin de 1854 et y acquit une réputation de sévère probité. Nommé maire au VIIᵉ arrondissement le 8 juin 1832, le surlendemain de la grande émeute du cloître Saint-Méry, il garda ces fonctions jusqu'après les terribles journées de juin 1848, entra en 1835 à la Chambre, comme député de la Seine, et prit d'abord place dans les rangs du centre gauche. A l'époque de la coalition, il passa dans l'opposition, vota en général toutes les propositions libérales et obtint le renouvellement de son mandat jusqu'à la révolution de Février. Dans les derniers jours, il avait refusé de signer avec ses amis de l'opposition la mise en accusation du ministère Guizot. Après avoir échoué, de quelques voix, aux élections générales d'avril 1848, il fut élu, le 4 juin suivant, représentant de la Seine. A la Constituante, comme le plus grand nombre de ses anciens collègues de la gauche dynastique, il se rapprocha de la droite et approuva les deux Chambres, l'interdiction des clubs, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, etc. A l'Assemblée législative, où il vint encore siéger pour le même département, élu le septième sur vingt-huit, son opposition aux institutions républicaines fut plus marquée et il s'associa aux efforts de la majorité pour obtenir la restriction du suffrage universel et la révision de la Constitution. Retiré de la vie politique à la suite du coup d'État, il conserva néanmoins sa place au sein de la commission municipale de la Seine, dont il a fait partie depuis le 7 juillet 1848 jusqu'en 1855. Il a fait aussi partie du conseil académique de la Seine à partir de 1852. M. Moreau [de la Seine], honoré de la grande médaille du choléra, en 1833, et décoré la même année, a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

Parmi ses nombreux homonymes dans nos différentes assemblées législatives, nous rappellerons seulement les deux suivants :

Moreau (Charles-Louis) [de la Meurthe], magistrat, ancien député, né à Bar-le-Duc, le 3 mars 1789, s'inscrivit comme avocat à la Cour de Nancy en 1810. Lorsque la révolution de Juillet livra le pouvoir au parti libéral, M. Moreau, qui avait été un des agents de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera !* fut d'abord nommé maire, puis député de Nancy. De 1834 à 1848, il siégea à la Chambre sur les bancs du centre et vota dans toutes les questions avec le ministère. Dans le même temps, il fut nommé successivement président de chambre et premier président à Nancy, puis procureur général à Metz En 1849, il a été nommé conseiller à la Cour de cassation. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 1ᵉʳ mai 1843.

Moreau (Valentin-Adolphe), né le 27 février 1803, à Bar-le-Duc, d'une famille de chirurgiens distingués, a représenté à la Constituante le département de la Meuse, où il avait été élu, le troisième sur huit, par 44 339 suffrages. Il vota en général avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative. Maire de la commune de Chaville, M. Valentin Moreau s'est occupé exclusivement de travaux agricoles.

MOREAU (Auguste-Jean), né à Paris, le 23 janvier 1792, fils d'un ancien président du

tribunal de la Seine, mort conseiller à la Cour de cassation, fut nommé lui-même conseiller à cette cour, en 1849, peu de temps avant M. Moreau [de la Meurthe]. M. Auguste Moreau avait été conseiller et président à la Cour de Paris avant de siéger à la Cour de cassation. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 15 juin 1856.

Un autre magistrat de ce nom, M. Paul-Émile Moreau, né à Tours, le 3 février 1803, avocat à la Cour de cassation en 1829, après avoir été président de son ordre, de 1847 à 1850, est devenu avocat général à la Cour de Paris en 1854. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, au mois d'avril 1847.

MOREAU (César), statisticien français, né à Marseille, le 22 novembre 1791, fut employé d'abord dans l'administration de la Westphalie, et passa, en 1810, en Espagne, où il travailla dans les bureaux de l'intendance générale de l'armée française. En 1813, il s'enrôla dans les gardes d'honneur, fit les campagnes d'Allemagne et de France, et quitta le service avec d'honorables blessures. Grâce à la protection du prince Léopold de Saxe-Cobourg, il obtint en 1816 d'être attaché au consulat général de Londres; là, indépendamment de ses fonctions, il chercha un nouvel aliment à son activité dans l'étude de la statistique dont le goût commençait à se répandre. Ses travaux, très-appréciés des Anglais, le firent admettre dans un grand nombre de compagnies savantes, entre autres la Société royale de Londres, l'Institut de la Grande-Bretagne, la Société des antiquaires de France, celle de géographie, etc., et lui valurent, en 1825, le poste de vice-consul à Londres et, en 1828, la croix d'honneur. L'année suivante, il revint à Paris, fut chargé de divers rapports par le ministre des affaires étrangères et fonda ensuite la Société française de statistique universelle et l'Académie de l'instruction agricole, industrielle et manufacturière.

M. César Moreau a publié beaucoup de tableaux synoptiques, parmi lesquels nous citerons ceux qui concernent l'Angleterre : *État du commerce* (1824) avec toutes les parties du monde, de 1697 à 1824, année par année; *Archives de la Compagnie des Indes de 1600 à 1827* (1827); *Commerce des soieries et des laines; État de la navigation marchande, intérieure et extérieure* (1828); *Archives chronologiques des finances* (1829); *Industrie britannique dans ses exportations pour chaque pays* (1830), etc. Il exécuta ensuite des travaux semblables sur la France : *Examen statistique du royaume en* 1787 (1830); *Tableau comparatif du Commerce; Commerce de la France avec tous les pays du monde;* etc. On a encore de lui : *Annuaire statistique* (1838, 2 vol. in-18), comprenant pour chaque État du monde la statistique physique, productive et administrative; *Échanges internationaux* (1849); des articles dans *l'Univers maçonnique* (1835 à 1837), etc.

MOREAU (Louis-Isidore-Eugène Lemoine, dit Eugène), auteur dramatique français, né à Paris, le 8 mars 1806, a donné sur divers théâtres, pendant plus de trente années, le plus souvent en collaboration, un certain nombre de vaudevilles et de drames, qui, par suite de l'homonymie avec le suivant, ont été l'objet de beaucoup de confusions, dans les meilleurs recueils bibliographiques. Nous citerons : *Candino, roi de Rouen* (1839); *les Peureux, le Chevalier de Beauvoisin, le Maître de poste, Ce qui manque aux grisettes; Polkette et Bambache; E.-H, Bréda street; les Deux sans-culottes* (1848); *le Courrier de Lyon*, etc.

MOREAU (Jean-Eugène), auteur dramatique et acteur français, né à Paris, le 28 octobre 1816, fut d'abord acteur au Gymnase-enfantin, au théâtre Comte, alla jouer à Caen, à Cambrai, revint à Paris, au théâtre du Panthéon, puis fut engagé pour Saint-Pétersbourg. De retour à Paris, avec une pension de l'empereur de Russie, il fut secrétaire-régisseur de la Porte-Saint-Martin, passa, en la même qualité, aux Variétés, puis devint, avec M.-J.-L.-Labriche (dit Montdidier), directeur du théâtre Beaumarchais.

M. Eugène Moreau est auteur de plusieurs pièces, qui ont été presque toutes attribuées au précédent, entre autres : *la Peau de singe* (théâtre Comte, 1833); *Louise de Rouvray* (Panthéon, 1839); *Deux couronnes* (Renaissance, 1840); *les Hirondelles* (Belleville, 1861); *le Zouave de la garde* (Folies-Dramatiques, 1863); *le Cabaret de la grappe dorée* (théâtre Saint-Germain, 1865); *les Vendanges du Clos-Tavannes* (Beaumarchais, 1865).

MOREAU (Louis-Ignace), littérateur français, né à Paris, le 11 août 1807, collabora d'abord à plusieurs recueils biographiques, entre autres au *Plutarque français*, et publia quelques brochures philosophiques. Il devint, en 1845, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine; il a réuni des documents pour la collection de la Société de l'histoire de France et a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1847.

M. L. Moreau, que des recueils bibliographiques ont confondu avec plusieurs de ses homonymes, notamment avec l'auteur de la *Bibliographie des Mazarinades*, a publié : *Du Matérialisme phrénologique* (1843, 2ᵉ édit., 1846); *Considérations sur la vraie doctrine*, opuscule religieux (1844); une étude sur *Saint Martin, le Philosophe inconnu* (1856); *la Destinée de l'homme*, ou du mal, de la peine et de la stabilité future (1857, in-8); une double traduction des *Confessions* et de *la Cité de Dieu*, couronnée par l'Académie française (1840 et 1843; plusieurs éditions), etc.

MOREAU (François-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 5 mars 1789, vint, en 1808, à Paris, où il fut interne des hôpitaux, et dut à ses succès, aux concours de l'École pratique, la délivrance gratuite du diplôme de docteur en décembre 1814. Marié, presque aussitôt, à la fille du docteur Evrat, il se livra, comme son beau-père, à la pratique des accouchements, fit, sur ce sujet, ainsi que sur les maladies des femmes et des enfants, des cours publics et gratuits, obtint, en 1813, le titre d'agrégé, et, en 1830, celui de professeur à la Faculté, où il occupa la chaire d'accouchements. C'est lui qui accoucha, sous le dernier règne, toutes les princesses de la famille d'Orléans. Membre de l'Académie de médecine depuis 1821, époque de sa formation, il avait rempli les fonctions de secrétaire de la section de chirurgie. Il avait été créé officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1835, et avait reçu diverses décorations étrangères. — Il est mort en janvier 1862.

On a, de M. F. J. Moreau : *Essai sur la disposition de la membrane caduque* (1844), thèse inaugurale; *Manuel des sages-femmes* (1839, in-12), à la suite du *Précis* de Baudelocque; *Traité pratique des accouchements* (1838-1841, 2 vol. in-8, avec *Atlas* in-folio), traduit en espagnol en 1845; des *Rapports, Dissertations Considérations*, sur des opérations difficiles; trois volumes de *Procès-verbaux* de l'Académie de médecine; des *Notes, Appendices*, etc.

Son fils, M. Alexis-Joseph Moreau, né le 6 oc-

tobre 1815, reçu docteur à Paris en août 1844, a été, en 1847, chef de la clinique d'accouchements. Appelé à remplacer son père auprès de la duchesse de Nemours, il l'avait accouchée déjà depuis quelques semaines, lorsqu'elle mourut, le 10 novembre 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849, à la suite de missions dans le Nord et le Cher, à l'époque du choléra.

MOREAU [DE TOURS] (Jacques-Joseph), médecin français, né à Montrésor (Indre-et-Loire), en 1804, commença la médecine à Tours, sous M. Bretonneau, vint, en 1826, à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1830, et fut, jusqu'en 1832, interne à Charenton, sous Esquirol. Il fit ensuite, avec plusieurs riches malades du célèbre aliéniste, un long voyage en Europe et dans l'Orient, et en rapporta une foule d'observations relatives à l'aliénation mentale. Il fut à son retour, en 1840, nommé, par concours, médecin adjoint au service des aliénés de Bicêtre. Peu après, il fut appelé par M. Mitivié à diriger l'établissement d'Ivry, fondé par Esquirol, et dont il devint plus tard propriétaire et directeur avec MM. Baillarger (voy. ce nom) et Marcé.

On a de lui : *De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles*, thèse inaugurale (1830); *les Facultés morales considérées au point de vue médical* (1836); *Études physiologiques sur la folie* (1840, in-8 brochure); *Recherches sur les aliénés en Orient* (1843, in-8); *Du hachisch et de l'aliénation mentale* (1845, in-8); *De l'étiologie, de l'épilepsie et de leur traitement* (1854); *la Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire* (1859, in-8); des articles fournis à la *Revue indépendante*, à la *Revue de l'Orient* et aux *Annales médico-psychologiques*, dont il a été un des fondateurs.

MOREAU (Mathurin), sculpteur français, né à Dijon, vers 1824, vient étudier à Paris, sous Ramey fils et M. Dumont, et débuta au salon de 1848. Il a depuis exécuté et exposé : *la Fée aux fleurs*, groupe, acquis pour la maison de l'Empereur; *l'Élégie*, statue (1848-53); *l'Été*, statue, à l'Exposition universelle de 1855 ; un groupe d'*Enfants endormis* (1857); *la Fileuse* (1859), etc. la *Méditation* et la *Fileuse* reproduites en marbre (1861); le *Printemps* (1863). M. Math. Moreau a obtenu une 2e médaille en 1855, une 1re en 1859, et deux rappels en 1861 et 1863.

MOREAU (Élise). Voy. GAGNE.

MOREAU-CHRISTOPHE (Louis-Mathurin), économiste français, né à Loches (Indre-et-Loire), en 1809, se destina d'abord à la carrière du barreau, puis entra dans l'administration, fut nommé sous-préfet et devint inspecteur général des prisons. Il a conservé ces dernières fonctions jusqu'en 1848. Il a été nommé, le 2 novembre 1833, chevalier de la Légion d'honneur.

Partisan du système cellulaire, M. Moreau-Christophe a publié sur les questions pénitentiaires un grand nombre d'écrits : *De l'état actuel des prisons en France* (1837, in-8); *De la Réforme des prisons en France, basée sur la doctrine du système pénal et le principe de l'isolement individuel* (1838, in-8); *De l'état actuel de la réforme aux prisons de la Grande-Bretagne* (1838, in-8); *Rapport sur les prisons de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse* (Imp. roy., 1839, in-4, avec planches et dessins); *De la mortalité et de la folie dans le régime pénitentiaire, et spécialement aux États-Unis et en Suisse* (1839, in-8); *Défense du projet de loi sur les prisons contre les attaques de ses adversaires* (1844, in-8) ; *Documents officiels sur le pénitencier de Cherry-Hill à Philadelphie* (1844, in-8); *Code des prisons de 1670 à 1845* (1845, in-8; nouv. édit., 1856); *Polémique pénitentiaire* (1840, in-8); *Revue pénitentiaire des institutions préventives* (1844 et suiv., in-8); etc. Citons encore, en dehors des questions pénitentiaires, deux ouvrages importants : *Du droit à l'oisiveté et de l'organisation du travail servile dans les républiques grecque et romaine* (1849, in-8); et *Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes* (1851, 3 vol. in-8).

MOREAU DE JONNÈS (Alexandre), statisticien français, membre de l'Institut, né près de Rennes, le 19 mars 1778, fut élevé dans les principes du XVIIIe siècle, et, embrassant avec ardeur la cause de la Révolution, s'enrôla, en 1792, parmi les volontaires du département d'Ille-et-Vilaine. Il servit successivement dans l'artillerie, dans les grenadiers réunis du général Hoche et dans l'état-major de l'armée et de la marine. Aide de camp de plusieurs généraux et amiraux, il fit, en Europe et aux colonies, les plus périlleuses campagnes de la République et de l'Empire, et fut fait prisonnier en 1809. Il quitta le service après le retour des Bourbons. Entré dans l'administration en 1818, M. Moreau de Jonnès fut chargé de diriger la publication de la *Statistique générale de la France*, entreprise par le ministère du commerce. Il a été admis à la retraite après le 2 décembre 1851, et promu officier de la Légion d'honneur, le 17 février de l'année suivante. Il était, depuis 1816, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Dès 1815, M. Moreau de Jonnès s'occupa particulièrement de la statistique, science alors nouvelle en France, et qu'il perfectionna par des travaux très-remarquables. Parmi tous ses ouvrages, que nous ne pouvons énumérer, qu'il nous suffise de citer : *Recherches statistiques et économiques sur les pâturages des différentes contrées de l'Europe*, mémoire lu à l'Académie des sciences en 1819; *Histoire physique des Antilles françaises* (1822, in-8); *Recherches sur les changements produits dans l'état physique des contrées par la destruction des forêts* (1825, in-4) ; *le Commerce au XIXe siècle; état actuel, causes et effets de son agrandissement et de sa décadence, et moyens d'accroître et de consolider la prospérité agricole, industrielle, coloniale et commerciale de la France* (1827, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie de Marseille; *Statistique de l'Espagne, territoire, population, industrie, commerce, navigation, colonies, finances*, avec une carte (1834, in-8); *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1838, 2 vol. in 8), couronnée par la Société de statistique de Marseille; *Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer* (1841, in-8); *Éléments de statistique* (1847, gr. in-18), comprenant les principes généraux de cette science et un aperçu historique de ses progrès; *Statistique de l'agriculture de la France* (1848, in-8), contenant le résumé des chiffres répartis dans les quatre grands volumes de la *Statistique générale de la France*, avec la comparaison de la production actuelle avec celle des temps anciens et des principaux pays de l'Europe; *Statistique des peuples de l'antiquité, les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains et les Gaulois* (1851, 2 vol. in-8), comprenant l'économie sociale, civile et domestique de ces peuples, le territoire, la population, l'origine, les races, castes et classes, l'agriculture, l'industrie, la consommation, la ri-

chesse publique et la force militaire; *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat* (1858, 2 vol. in-8).

Son fils, M. Alexandre **Moreau de Jonnès**, né à la Martinique, en 1808, chef de bureau au ministère des finances, a été rédacteur de la *Presse*, de 1846 à 1847. Il a publié la traduction d'un ouvrage allemand : *la Prusse, son progrès politique et social*, suivi d'un *Exposé économique statistique des réformes opérées depuis 1806 jusqu'à l'époque actuelle*, emprunté à Dieterici (1848, in-8), puis : *Ethnologie caucasienne* (in-8).

MOREL-FATIO (Antoine-Léon), peintre français, né à Rouen, vers 1810, appartient à la famille des banquiers et industriels de ce nom, originaire du canton de Vaud. Il se tourna de bonne heure vers la peinture et cultiva le paysage et les marines. Il a visité l'Angleterre (1835), l'Algérie, l'Italie, la Hollande et, plus tard, l'Orient et la Crimée. Lors du rétablissement de l'Empire, il fut attaché à la direction des musées, comme conservateur des galeries de la marine, au Louvre, et il publia la *Notice des collections maritimes du Louvre* (1854, in-8, plusieurs tirages). Il a fait la campagne de Bomarsund comme peintre attaché à l'expédition.

On a surtout de lui, depuis ses débuts au Salon de 1833 : *l'Ile de Wigh ; la Rue Bab-Azoun ; Coup de vent en rade d'Alger* (1833-1836); *Côtes de Bretagne ; l'Attaque d'Alger* (1837) ; *l'Entrée du Havre; le Transbordement de Napoléon à Cherbourg en 1840 : Amsterdam en 1700 : Saint-Jean-d'Ulloa* (1838-1842) : *le Négrier* (1843) : *Pêcheurs normands ; Marée basse ; Louis-Philippe allant au-devant du* Vittoria and Albert; un *Naufrage* (1844-1847): *Coup de vent au sud d'Elbe* (1848) : *Vue de Brest ; Vue de Bomarsund* (1855); *Vue de Toulon*, à l'État (1857) : *Épisode des fêtes de Cherbourg en* 1858 (1859) · *Vaisseau de ligne au plus près du vent; Naufrage de la corvette anglaise* le Wolf; *Vaisseaux anciens* [1700] (1861); *les Chasseurs de phoque, en Norvège; le Yacht impérial* la Reine Hortense, *gros temps* (1863), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1846.

Son frère, M. Arnold **Morel-Fatio**, qui a signé plusieurs ouvrages et brochures, passe pour un habile numismate. Nous rappellerons : plusieurs *Catalogues* de collections et médailliers (1845, 1847). — Un autre frère, M. François-Étienne-Louis **Morel Fatio**, a écrit : *Du Monopole des professions lucratives en France.... et de leur suppression moyennant indemnité* (1839).

MOREY (Mathieu-Prosper), architecte français, né à Nancy, le 27 décembre 1805, étudia à Paris sous Ach. Leclère et remporta le grand prix au concours de 1831, sur ce sujet : un *Établissement d'eaux thermales*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du forum de Trajan* (1835), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1837, il fut, jusqu'en 1852, auditeur au conseil des bâtiments civils, inspecteur des travaux publics, architecte expert auprès des tribunaux. Appelé à Nancy comme architecte de la ville et du département, il a exposé au Salon de 1858 des *Dessins de l'église Saint-Vincent et Saint-Fiacre*, à Nancy. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

MORGAN (Auguste **de**), mathématicien anglais, né en 1806, à Madura (Indes-Orientales), vint de bonne heure en Angleterre, fut élevé au collége de la Trinité, à Cambridge et embrassa la carrière de l'enseignement. Il a professé avec distinction les mathématiques à la nouvelle université de Londres, de 1828 à 1831, et depuis 1836. Il est devenu membre de plusieurs compagnies savantes, entre autres de la Société royale d'astronomie, dont il a été, pendant dix-huit ans, l'un des secrétaires.

M. de Morgan a écrit, quelquefois sans les signer, de nombreux livres sur les mathématiques, depuis l'histoire et les principes de cette science en général jusqu'aux questions particulières de chacune d'elles. Il a été le collaborateur ordinaire, pour la partie scientifique, des revues et encyclopédies, et a fourni des articles au *Penny cyclopædia*, au *Companion to the almanac* (1833-1856), au *Philosophical Magazine*, aux *Revues* de Cambridge, d'Edimbourg et de Dublin, ainsi que des traités pour la Société des connaissances utiles, et des biographies de savants, pour la *Gallery of Portraits* et les *British Wortheis* de Knight; etc.

MORGAN (Marie-Pierre-Édouard **de**), homme politique français, député, est né à Amiens, le 15 août 1803. Agriculteur et maire de Chaussoy-Épagny en 1834, il devint, en 1848, membre du Conseil général pour le canton d'Ailly-sur-Noye. En 1857 il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Somme. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 19714 voix sur 23830 votants. M. de Morgan a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MORGAN (Sydney **Owenson**, lady), célèbre femme de lettres irlandaise, née à Dublin, vers 1783, morte à Londres, le 13 avril 1859. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

MORHÉRY (Alphonse-Louis-Napoléon-Robin), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Loudéac (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1805, suivit à Paris les cours de medecine. Affilié à la charbonnerie et admis dans la première vente républicaine, il prit part à l'insurrection de 1830, et eut, le 30 juillet, une entrevue avec le général la Fayette, pour le presser de proclamer la République. Reçu docteur à la Faculté de Strasbourg, il fut, pendant tout le règne de Louis-Philippe, un des chefs de l'opposition à Loudéac, où il s'était établi comme médecin, et constitua dans cette ville la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général dans le département du Finistère. Envoyé à la Constituante, le premier des seize représentants des Côtes-du-Nord, par 62270 voix, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique napoléonienne, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna dans les Côtes-du-Nord, où il s'occupa activement, comme président du comice de Loudéac, des questions agricoles.

MORIER (David-Robert), diplomate anglais, né vers 1790, et frère d'un romancier distingué, mort en 1849, entra dans la carrière diplomatique et fut, pendant plusieurs années, envoyé plénipotentiaire en Suisse; il a été rappelé en 1849. On a de lui : *Rapports de la religion avec la politique* (What has religion to do with politics, 1848), et quelques œuvres littéraires, entre autres un roman grec, *Photo le Souliote* (Photo the Suliote, 1857, 3 vol. in-8).

MORIN (Étienne-François-Théodore), homme politique français, né le 10 novembre 1814, à Dieu-le-Fit (Drôme), est fils d'un fabricant de draps qui siegea à la Chambre des Députés. Il était avoué, maire de Dieu-le-Fit et membre du conseil général pour le canton de ce nom, lorsque son département l'envoya, en 1848, à l'Assemblée constituante, le septième sur huit, avec 30 398 suffrages. Il y vota avec la droite et vit d'abord échouer sa candidature à la Législative, où il ne put entrer qu'au mois de juillet 1849. Il continua d'y appuyer la politique de la majorité, puis se prononça pour l'Élysée, et lors du coup d'État du 2 décembre fut de la Commission consultative. Il devint ensuite député au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription de la Drôme. Réélu, au même titre en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 17 303 voix sur 24 278 votants. M. Morin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Morin a publié plusieurs *Essais*, notamment : *Essai sur l'esprit de la législation municipale en France* (1841, in 8) et *Essai sur l'organisation du travail* (1845, in-8).

MORIN (Arthur-Jules), général et mathématicien français, membre de l'Institut, né le 17 octobre 1795, fut, de 1813 à 1819, élève de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz et sortit dans l'artillerie de terre. Il est devenu général de division d'artillerie (7 avril 1855) et directeur du Conservatoire des arts et métiers. Connu par un grand nombre d'importants travaux de mécanique expérimentale, il est, avec le général Poncelet, un des savants qui ont le plus contribué aux rapides progrès de cette science, depuis une vingtaine d'années. Admis à l'Académie des sciences en 1843, comme successeur de Coriolis, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en août 1854 et grand officier le 14 mars 1858. Il a été president de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1855. En décembre 1862, il a été nommé président de la Société des ingénieurs civils.

On doit à M. Morin : *Mémoire sur la pénétration des projectiles et sur la rupture des corps solides par le choc* (*Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, 1835), et un *Mémoire sur les pendules balistiques* (Ibid., 1839), ces derniers avec M. Piobert ; deux *Mémoires sur les roues hydrauliques* (Ibid., 1835 et 1839) : un *Mémoire sur divers appareils chronométriques et dynamométriques*, qui a obtenu, en 1837, le prix Montyon (Ibid., 1836) ; des *Expériences sur le tirage des voitures* (Ibid., 1848 et 1849), travaux qui, sur les rapports les plus favorables, ont été imprimés dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie de sciences.

M. Morin est encore auteur des *Leçons de mécanique pratique* (5 vol., 2ᵉ édit., 1858), ouvrage qui traite successivement de la cinématique, c'est-à-dire de la représentation géométrique des mouvements et de leurs transformations (tome I) ; des notions fondamentales de mécanique et des résistances passives (t. II) ; de la résistance des matériaux (t. III) ; de l'hydraulique (t. IV) ; et de l'*Aide mémoire de mécanique pratique* (1858, in-8). Il faut aussi mentionner les recherches expérimentales de M. Morin sur le rendement des principaux systèmes de turbines ; sur la résistance au roulement et sur la roideur des cordes ; puis l'invention de plusieurs instruments, tels que le *dynamomètre de rotation*, la *manivelle dynamométrique* et l'*appareil à indications continues*, pour démontrer les lois du mouvement des corps pesants.

MORIN (Pierre-Achille), jurisconsulte français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 27 octobre 1802, entra d'abord dans l'administration, puis vint étudier le droit à Paris, où il obtint le grade de docteur. Avocat à la Cour royale en 1833, il est devenu, en 1836, avocat à la Cour de cassation et au conseil d'État, et en même temps suppléant du juge de paix du Xᵉ arrondissement de Paris. Principalement occupé de législation pénale, M. Morin rédige, depuis 1838, le *Journal du droit criminel*, fondé, en 1829, par MM. Ad. Chauveau et F. Hélie

On lui doit en outre : *Dictionnaire du droit criminel* (1842, gr. in-8) ; *De la Discipline des cours et tribunaux, du barreau et des corporations d'officiers publics* (1846-1847, 2 vol. in-8) ; *Répertoire général et raisonné du droit criminel, où sont méthodiquement exposées la législation, la doctrine et la jurisprudence sur tout ce qui constitue le grand et le petit criminel en toutes matières et dans toutes les juridictions* (1850-1851, 2 vol. gr. in-8).

MORIN (Frédéric), littérateur français, né à Lyon, le 11 juin 1823, d'une famille qui se signala en 1789 par son dévouement aux principes libéraux, est le fils de M. Jérôme Morin, rédacteur en chef du *Précurseur* en 1830. Élève de l'École normale de 1844 à 1847, il fut reçu agrégé de philosophie en 1848, et occupa, pendant deux ans chacune, les chaires de philosophie des lycées de Mâcon (1847) et de Nancy (1849). Envoyé en disgrâce, après le coup d'État du 2 décembre, au lycée de Bourges, il fut peu après considéré comme démissionnaire pour refus de serment, et vint à Paris, où il se consacra à l'enseignement libre et à ses diverses publications. Inquiété et poursuivi à plusieurs reprises pour l'ardeur de ses opinions politiques, il a été, en 1857, un des candidats de l'opposition pour le Corps législatif dans le département du Rhône. Sa candidature, reproduite aux élections générales de 1863, a réuni 9823 voix, contre 11 102, données au candidat officiel, M. Perras.

M. Fr. Morin, qui appartient à l'école de la démocratie catholique, a publié : *Saint François d'Assises et les Franciscains* (1853, in-12 ; *Biblioth. des chemins de fer*) ; *De la Genèse et des principes métaphysiques de la science moderne* (1856, in-8), résumé des idées propres de l'auteur, et sorte de programme de publications ultérieures ; *Dictionnaire de philosophie et de théologie scolastiques* (1857-1858, 2 vol. gr. in-8, à 2 col.), faisant partie de la collection de l'abbé Migne ; *les Idées du temps présent* (1863, in-18) ; *Origines de la démocratie*, *la France au moyen âge* (1864, in-18), etc. Il a en outre fourni des articles d'économie et de critique littéraire ou philosophique à divers journaux de province avant 1852, puis à l'*Avenir*, supprimé en 1855, au *Correspondant* dans sa première période, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue de Paris*, à l'*Illustration*, au *Courrier du dimanche*, à la *Presse*, au *Progrès de Lyon*, à l'*Avenir national*, etc. Il a réuni un choix de ces articles sous ce titre : *Les Hommes et les livres contemporains* (1862, in-8).

MORIN (Bon-Étienne), chimiste français, né à Livarot (Calvados), le 6 février 1796, acheva ses études au lycée de Rouen, fit un stage en pharmacie, entra au laboratoire de la Faculté de médecine de Paris, sous la direction de Barruel, et devint le préparateur des cours de chimie médicale et de médecine légale d'Orfila. Pharmacien de l'école de Paris, il vint se fixer à Rouen, où il fut nommé membre du jury médical de la

Seine-Inférieure, et, en 1838, professeur de chimie médicale à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie. En 1835, lors de la réorganisation des écoles de médecine de France, on lui confia les cours de pharmacie et de toxicologie. Chargé, depuis trente ans, des expertises de chimie légale dans le ressort de la Cour impériale de Rouen, il a été nommé, le 25 avril 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Morin doit surtout sa réputation, comme chimiste, à son enseignement clair, exact, savant et très-goûté du public rouennais. Il a fourni de nombreux travaux d'analyse chimique ou de chimie judiciaire aux principaux journaux de pharmacie et de toxicologie; mais ils n'ont pas été réunis en volume.

MORIN (François-Gustave), peintre français, né à Rouen, le 8 avril 1809, étudia, dans cette ville, sous de Chaumont, puis à Paris, sous M. Léon Cogniet. De retour à Rouen, il obtint par concours, en 1837, la place de directeur de l'Académie de peinture. Il est devenu membre de l'Académie de Rouen, vice-président de la Société des amis des arts, membre de la commission des antiquités de la Seine-Inférieure, etc.

On a de lui, entre autres tableaux de genre et d'histoire : une *Entrée de Louis XII*, *les Derniers habitants du clos Saint-Marc*, acquis par Louis-Philippe (1831-1837) : *la Lecture de l'Évangile*, *la Dernière heure*, *le Réfractaire* (1834-1838); *Sous la treille*; *la Mort d'Edswin, chef saxon*, 1845 et 1848) : *Arioste lisant des fragments de son poëme*, au musée de Rouen; *Le Titien préparant ses couleurs*, au musée du Havre (1849 et 1852); *Jeunesse de Bassompierre*, *les Antiquaires*, *les Amateurs de médailles* (1851-1855); *les Aigrefins*, *les Trameuses* (1859); *les Sabotiers de la forêt de Lyons* (Seine-Inférieure) *célébrant la victoire de Solférino*, *l'Assemblée de Saint-Vivien au* XVII*e* *siècle*, appartenant au musée de Rouen (1851), etc. Plusieurs de ces sujets ont été gravés, notamment par Sixdeniers.

MORISOT (T....), administrateur français, né en 1808, et fils d'un architecte, fit ses classes au collége Bourbon et étudia les beaux-arts à l'École royale et, de 1828 à 1832, en Italie, en Grèce et en Sicile. De retour en France, il rédigea un recueil économique consacré aux intérêts de la propriété (1832-1833, 2 vol.). En 1834, il fut nommé par M. Thiers sous-préfet d'Yssengeaux et passa de là à Valenciennes. Décoré en 1838, pour la promptitude avec laquelle il avait apaisé les coalitions d'ouvriers des mines d'Anzin, il devint, en 1840, préfet du Cher. Révoqué en 1848, il administra, de 1850 à 1852, le département du Calvados. Après avoir été secrétaire général du Crédit foncier, il entra à la Cour des comptes en qualité de conseiller référendaire de deuxième classe (1855). M. Morisot a été promu officier de la Légion d'honneur en 1846.

MORLACCHI (François), compositeur italien, né à Pérouse, le 14 juin 1784, d'une famille de musiciens, fut virtuose et compositeur dès son enfance. A dix-huit ans, il écrivit un oratorio remarquable : *gli Angeli al sepolcro*, et alla ensuite se perfectionner, à Lorette et à Bologne, sous la direction de Zingarelli et de l'abbé Mattei. Ses deux premiers opéras, joués à Bologne, *il Ritratto* et *il Poeta in campagna*, eurent un grand succès et il dut déployer, dès lors, une merveilleuse fécondité, pour satisfaire aux exigences dont il devint l'objet. De 1808 à 1810, il écrivit pour Rome, Parme ou Milan, sept opéras : *Corradino*, *Enone e Paride*, *Oreste*, *Rinaldo d'Asti*, *la Principessa per ripiego*, *le Aventure di una giornata* et *les Danaïdes*. Ce dernier ouvrage, représenté en Allemagne, le fit appeler à Dresde, comme directeur du théâtre italien. Il y resta vingt-six ans; son activité n'eut jamais de ralentissement. A peine installé (1811), il écrivit son plus bel opéra : *Raoul de Créqui*, qui fut suivi de beaucoup d'autres, *il Nuovo Barbiere di Siviglia*, *la Semplicetta di Pirna*, *donna Aurora*, *Tebaldo ed Isolina*, *la Gioventù di Enrico V*, *l'Ilda d'Avenelle*, *Laodicea*, *il Disperato per eccesso di buon cuore*, *i Saraceni in Sicilia*, *il Colombo*, *Francesca da Rimini*, etc. Plusieurs de ces œuvres furent écrites pour divers théâtres de l'Italie, où elles conservèrent à l'auteur toute la popularité d'une illustration nationale.

M. Morlacchi écrivait en même temps un grand nombre de compositions de tout genre, surtout de la musique officielle. L'empereur Alexandre fit conserver pour lui la chapelle royale de Dresde qu'on avait été sur le point de supprimer. Ami et collègue de Charles-Marie de Weber, il fit avec lui une cantate solennelle, il en écrivit seul plusieurs autres, ainsi que des motets, des messes en grand nombre, des oratorios célèbres. *Isaac*, *la Passion*, *la Mort d'Abel*, un *Miserere*, un *Requiem*, des *Sonates*, des *Ariettes*, etc.

Comblé, à Dresde, d'honneurs et de distinctions, M. Morlacchi, qui était retourné plusieurs fois dans son pays pour y faire représenter ses opéras, y fut définitivement rappelé, en 1836, à la mort de Fioravanti, pour le remplacer, comme maître de chapelle, à Saint-Pierre de Rome. Les rares ouvrages dramatiques qu'il a donnés depuis cette époque, ont paru inférieurs à ses premières œuvres. Le talent de M. Morlacchi, dans ses beaux jours, était remarquable par la verve facile et la grâce plutôt que par l'énergie.

MORLEY (Edmond PARKER, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1810, à Londres, appartient à une famille élevée, en 1815, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Boringdon, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1840, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti libéral. Pendant quelques années, il a rempli les fonctions de chambellan auprès de la reine. — Lord Morley est mort le 7 septembre 1864. Marié, en 1842, à la fille de Montagu-Edmond Parker, il a eu deux enfants dont l'aîné, Albert-Edward, vicomte BORINGDON, est né en 1843, à Londres et a été élevé à Eton.

MORLOT (François-Nicolas-Madeleine), prélat français, sénateur, né à Langres (Haute-Marne), le 28 décembre 1795, d'une modeste famille d'artisans, suivit, comme externe, les classes du collége de cette ville et alla faire sa théologie au grand séminaire de Dijon. Ayant terminé ses études avant l'âge requis pour la prêtrise, il entra, comme précepteur, chez M. de Saint-Seine, vit le monde et prit des habitudes de bon ton et d'élégance qui n'ont pas été étrangères à sa fortune. Grand vicaire du diocèse de Dijon depuis plus de cinq ans, lorsque M. Rey (voy. ce nom) en fut nommé évêque après la révolution de 1830, il se signala par une vive opposition contre ce prélat, à qui le clergé et le parti légitimiste reprochaient de tenir son évêché du gouvernement de Louis-Philippe. Écarté du grand vicariat, mais soutenu par *l'Ami de la religion* et les autres feuilles du même parti, il refusa, à plusieurs reprises, les fonctions de curé, n'accepta que la place de chanoine, publia, dans les journaux, sous le titre de *Remontrance*, une censure des actes de l'évêque, et fut l'âme des diverses dé-

marches à la suite desquelles le prélat donna sa démission et fut nommé chanoine au Chapitre de Saint-Denis (1837). On trouve dans plusieurs notices de la *Biographie du clergé contemporain*, par un solitaire, tout le détail de cet épisode curieux de l'histoire des premières relations du clergé avec la monarchie de Juillet.

Deux ans plus tard, M. Morlot fut nommé évêque d'Orléans et sacré par l'abbé Forbin-Janson, le 18 août 1839. Il reçut la croix de la Légion d'honneur à l'occasion du baptême du comte de Paris et, le 28 juin 1842, fut élevé à l'archevêché de Tours. Créé cardinal le 7 mars 1853, il prit place, en cette qualité, au nouveau Sénat, et, le 24 janvier 1857, il fut appelé à remplacer l'infortuné M. Sibour, comme archevêque de Paris. La même année, il fut nommé grand aumônier de l'Empereur (13 août), et devint en outre primicier de Saint-Denis. Au commencement de 1858, il fut désigné pour faire partie du Conseil de régence et du Conseil privé. Le cardinal Morlot, a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849, commandeur le 10 août 1855 et grand officier le 13 août 1861. — Il est mort le 29 décembre 1862.

Outre des *Mandements* et *Circulaires*, écrits avec une grande simplicité, nous ne connaissons de M. Morlot que des éditions revues par lui de l'*Explication de la doctrine chrétienne, en forme de lectures* (2 vol. in-12), du *Catéchisme du diocèse de Dijon* (in-18), des *Heures choisies* de la marquise d'Andelarre (1825, in-12, nombreuses éditions), et un *Mémoire* sur un autel votif, présenté à l'Académie de Dijon.

MORMONS Voy. Brigham.

MORNAND (Félix), littérateur français, né à Mâcon, le 12 juillet 1815, et fils d'un ancien avocat qui devint ensuite receveur des finances, fut élevé à Lyon et débuta dans les lettres en 1836. Trois ans auparavant, il avait suivi, comme secrétaire, la commission d'enquête composée de députés et de pairs de France, envoyée en Algérie par le gouvernement. Entré au ministère de la guerre, en 1834 (département des affaires d'Algérie), il donna sa démission dix ans après, et, en 1848, fut secrétaire du gouvernement provisoire, puis commissaire à Grenoble et, enfin, envoyé de la République en Savoie, à l'occasion de l'invasion de Chambéry par les *Voraces* et les ouvriers lyonnais. M. Mornand a collaboré successivement au *Journal du commerce*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, à l'*Estafette*, à *la Presse*, à tous les petits journaux parisiens, à la plupart des revues et particulièrement à *l'Illustration*, où il a fait la *chronique littéraire* depuis la fondation de ce journal jusqu'en 1857. A cette époque, il devint rédacteur en chef du journal politique quotidien *le Courrier de Paris*, où il établit, sur des bases nouvelles, un vaste système de correspondances. Amené, au bout de quelques mois, par des raisons politiques, à se borner à la direction littéraire de ce journal, il le quitta bientôt tout à fait. Il est devenu, en 1859, l'un des principaux collaborateurs de *l'Opinion nationale*, qu'il abandonna avec un certain éclat en août 1861.

M. Mornand a publié : *la Belgique* (1853, in-16), pour la *Bibliothèque des chemins de fer*; *la Vie des eaux* (1853, in-18); *la Vie de Paris* (1855, in-16); *Un peu partout* (in-16); *la Vie arabe* (1856), in-12); *Bernerette* (1858, in-12), etc. Il a donné, avec M. Joubert, le *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie* (1854, in-4), traduit, avec M. L. de Wailly, *l'Esclave blanc*, de Hildreth, et publié plus récemment les *Sermons* du Père Gavazzi (1860, in-12).

MORNAY (de). Voy. Monny de Mornay.

MORNINGTON (William Pole-Tilney-Long-Wellesley, 4e comte de), pair d'Angleterre, né en 1788, mort en 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*. — Son fils aîné, William-Richard-Arthur, né en 1813, vicomte Wellesley jusqu'en 1857, puis 5e comte de Mornington, est mort en 1863. Ses titres ont passé à son cousin, le duc de Wellington.

MORNY (Charles-Auguste-Louis-Joseph, comte, puis duc de), homme politique français, né à Paris, le 23 octobre 1811, fut élevé par la comtesse de Souza, connue par son rang à la cour de l'empereur et ses succès littéraires. Placé dans l'institution Muron, comme externe libre, il fit, en compagnie de M. Edgar Ney, et sous la direction spéciale de Casimir Bonjour, d'assez brillantes études, et obtint des prix au lycée Bonaparte et au grand concours. La vivacité de son esprit fit dire à Talleyrand : « Ce petit bonhomme sera ministre un jour. » Il déployait aussi dès cette époque ces manières de gentilhomme et cette distinction native qui firent partie de son originalité, et qui lui valurent, dans le monde, de grands succès. En 1832, M. de Morny, après avoir passé deux ans à l'École d'état-major, en sortit sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers. Caserné quelque temps à Fontainebleau, on assure qu'il y consacra ses loisirs à des études de métaphysique et de théologie. « Je veux, disait-il à Mme de Souza, couler tout de suite cette question-là à fond. » Il passa en Afrique, servit avec distinction sous les yeux du duc d'Orléans, qui lui portait un intérêt tout particulier, et fit sous le commandement de M. Changarnier, la campagne de Mascara et la première campagne de Constantine, dans laquelle il fut blessé. Plusieurs fois cité à l'ordre du jour, il fut décoré pour avoir sauvé la vie au général Trézel.

M. de Morny prit toutefois son congé en 1838, et se tourna vers l'industrie. En possession d'une fortune déjà considérable, il acheta, aux environs de Clermont, une grande usine pour l'exploitation du sucre de betterave, et publia, la même année, une brochure *sur la Question des sucres* (1838), qui révéla son aptitude pour les questions industrielles et le fit nommer, à vingt-sept ans, président du comité de l'industrie sucrière. Le succès de sa première spéculation engagea des capitalistes à le mettre à la tête de plusieurs entreprises plus importantes. Nommé, en 1842, député du Puy-de-Dôme, en concurrence de M. Jouvet, il élucida avec talent, devant la Chambre, plusieurs questions d'industrie spéciale, réclama des améliorations financières, notamment la coupure des billets de banque, et présenta, sur la conversion des rentes, une proposition qui demeura la base du système plus tard adopté. Il traita aussi avec élévation quelques points généraux de la politique constitutionnelle. Quoiqu'il eût, dans les rangs du centre, soutenu le cabinet Guizot par les votes les moins populaires, il appartenait à cette fraction de conservateurs progressistes, dont le journal de M. Émile de Girardin était devenu l'organe. Au mois de janvier 1848, il inséra, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous ce titre : *Quelques réflexions sur la politique actuelle*, un remarquable travail, où la question sociale était clairement posée, avec un vif sentiment des dangers qu'elle contenait.

Lorsque la révolution de Février éclata, M. de Morny se tint d'abord à l'écart de la politique. En 1849, grâce au concours du comptoir national d'escompte, il put reprendre des opérations industrielles et financières, qui, les événements ai-

dant, lui rouvrirent toutes les sources de la fortune. En même temps, il rentrait dans la vie publique, sous les auspices du comité électoral de la rue de Poitiers, et était élu, le dixième, à l'Assemblée législative par le département du Puy-de-Dôme. M. de Morny vota avec la majorité monarchique, jusqu'au moment où se déclara la scission entre la droite parlementaire et la politique de l'Élysée.

Dévoué à la personne et aux intérets du président, M. de Morny fut du petit nombre de ceux que la confiance de Louis-Napoléon appela à préparer le coup d'État et à l'accomplir, et, au moment suprême, il déploya beaucoup d'audace et de sang-froid. On lui prête même un certain nombre de mots qui témoignent d'une singulière liberté d'esprit, unie à une grande décision dans le caractère. Il passa la soirée du 1er décembre à l'Opéra-Comique, et une dame lui demandant, dans sa loge, ce qu'il ferait si l'on balayait l'Assemblée : « Je tâcherai, répondit-il, de me mettre du côté du manche du balai. » Ce même jour, il donnait à ses amis des billets pour la séance législative du lendemain. On dit pourtant, qu'en faisant l'éloge de M. de Thorigny, qu'il allait remplacer dans quelques heures, il se laissa aller à dire : « C'*était* un bon ministre. »

En effet, M. de Morny prenait en main le portefeuille de l'intérieur, le matin du 2 décembre, et, seul entre les nouveaux ministres, signait les premières proclamations. Il contre-signa tous les actes et décrets qui étaient plus particulièrement du ressort de son ministère. Lorsque plus de deux cents représentants se réunirent, sous la présidence de M. Benoît d'Azy, pour protester et organiser la résistance légale, M. de Morny prit encore sous sa responsabilité l'ordre qui fut donné de disperser ou d'arrêter cette importante fraction de l'Assemblée nationale. Il disait ensuite qu'il avait voulu sauver les représentants de leur propre courage. Parmi les circulaires qui signalèrent son court passage au ministère, il faut rappeler celle du 4 décembre, enjoignant aux préfets d'exiger de tous les fonctionnaires publics l'adhésion, par écrit, à la grande mesure que le gouvernement venait d'accomplir; celle du 13, aux commissaires extraordinaires, annonçant la fin de leur mission, et celle du 19 janvier 1852, expliquant amplement le nouveau mécanisme électoral et la pensée du pouvoir sur l'application du suffrage universel.

M. de Morny se retira du ministère le 23 janvier 1852, avec MM. Fould, Magne et Rouher, à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Ses trois collègues revinrent bientôt aux affaires. Pour lui, il se contenta de se présenter, comme candidat du gouvernement, aux élections pour le Corps législatif, fut nommé dans les deux circonscriptions d'Ambert et de Clermont, et opta pour cette dernière, qu'il n'a plus cessé de représenter. Aux élections de 1863, il a obtenu 21,432 voix sur 22,383 votants. En 1854, il succéda à M. Billault, comme président de cette Assemblée, et les discours qu'il prononça à l'ouverture des sessions eurent une véritable importance politique. De 1856 à 1857, M. de Morny a été ambassadeur en Russie, et, au sacre de l'empereur Alexandre II, il a représenté la dynastie napoléonienne avec le plus grand éclat. Le rétablissement de rapports intimes entre les deux empires et un traité de commerce avantageux furent les résultats de sa mission. Il a épousé, avant de rentrer en France, la fille d'un seigneur russe d'une branche cadette des Trubeskoï, l'une des grandes familles du pays.

Comme président du Corps législatif, il s'est fait remarquer par son attention à conserver, dans la direction des débats, la plus grande impartialité pour les orateurs des divers partis. L'opposition a joué, grâce à son influence, d'une liberté de discussion, dont le *Moniteur* offre d'irrécusables preuves. Il a déployé lui-même, dans certaines questions, un talent pour l'éloquence parlementaire.

Dans ces dix dernières années, le nom de M. de Morny a été associé aux plus grandes affaires : compagnies de chemins de fer, canaux, mines françaises et étrangères, sociétés de crédit, grandes entreprises industrielles et commerciales, etc. Au milieu de la politique et des affaires, le goût de la littérature et des arts tint une place dans son existence; l'acquisition des chefs-d'œuvre fut une de ses préoccupations, et sa galerie de tableaux est devenue une de nos plus belles collections particulières. M. le comte de Morny, promu grand-croix de la Légion d'honneur le 2 décembre 1852, avait le même rang dans un certain nombre d'ordres étrangers. En juillet 1862, il avait été fait duc par l'empereur. Il était membre et président du conseil général du Puy. — Il est mort le 10 mars 1865.

Sous le pseudonyme de Saint-Remy, M. de Morny a écrit plusieurs petites œuvres lyriques, jouées avec grand succès à l'hôtel de la présidence : *Sur la grande route*, proverbe en un acte (1861); *Monsieur Choufleury restera chez lui le 24 janvier*, opérette bouffe en un acte (même année); *les Bons conseils*, comédie; *Pas de fumée sans un peu de feu*, proverbe; *la Manie des proverbes*, proverbe; *les Finesses du mari*, comédie; *la Succession Bonnet*, vaudeville, etc. On annonçait pour l'hiver qui suivit deux autres pièces : *le Comice agricole*, opérette, et une comédie en un acte, lue au Théâtre-Français, et dont l'action se passait sous la Terreur.

MORRIS (Louis-Michel), général français, né le 17 octobre 1803, fut admis en 1821 à l'École militaire de Saint-Cyr, passa dans la cavalerie et fut envoyé en Algérie en 1837, avec le grade de chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique, corps où il devint lieutenant-colonel et colonel (1843). Cité pour de brillants faits d'armes à l'ordre du jour de l'armée, il se distingua principalement aux affaires de Graba et de Kammis, à la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader et à la bataille d'Isly. Promu maréchal de camp en 1847 et général de division en décembre 1851, il commanda en Crimée une division de cavalerie et fut, à son retour, mis à la tête de la cavalerie de la garde impériale. Il a aussi fait, en 1859, la campagne d'Italie. M. Morris est passé, en janvier 1863, au commandement de la cavalerie régulière et des établissements hippiques d'Algérie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1854.

MORRIS (Georges-P....), poëte et journaliste américain, né à Philadelphie en 1802, vint de bonne heure à New-York, et commença, en 1823, avec Samuel Woodworth, la publication du *New-York Mirror*. Pendant vingt ans, il fut à la tête de ce journal, qui, après avoir compté parmi ses rédacteurs plusieurs des grands noms littéraires des États-Unis, succomba pendant la crise financière de 1842. En 1843, M. Morris le ressuscita, de concert avec M. Willis, sous le titre de *the New Mirror* (3 vol. in-8), et, en 1844, ils en firent le journal quotidien et politique, intitulé : *the Evening Mirror*. En 1845, M. Morris créa seul un nouveau journal hebdomadaire de littérature et d'arts, *the National Press*, qui devint, l'année suivante, après une nouvelle association de son fondateur avec M. Willis, *the Home Journal* (le Journal de la Maison), aujourd'hui la feuille littéraire la plus répandue de toute l'Amérique.

Au milieu de sa carrière de journaliste, M. Morris se faisait, à divers titres, une brillante réputation littéraire. Il avait débuté avec succès sur un des théâtres de New-York, par un drame fondé sur quelques incidents de la révolution américaine, *Brier-Cliff*, et écrit, en 1842, le libretto d'un opéra, *the Maid of Saxony*, dont la musique fut composée par Horn. Mais son principal titre comme écrivain, ce sont ses poésies lyriques, dont les recueils ont eu des éditions fort nombreuses. L'un des plus récents est intitulé : *Poetical Works Complete* (New-York, 1853, gr. in-8 illustré). Citons encore un volume de *Mélodies* (Ibid., in-8), et un volume d'*Esquisses* en prose, publié en 1838.

Les vers de M. Morris, mis pour la plupart en musique, ont fait le tour des États-Unis. Sa célèbre chanson lyrique : *Woodman, spare that tree!* (Bûcheron, épargne cet arbre!) a été aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique.

MORSE (Samuel-Finley-Breese), peintre américain, inventeur du télégraphe électrique, né le 27 avril 1791, à Charlestown (Massachussets), est fils de l'auteur des premiers ouvrages de géographie qui aient été publiés en Amérique. Il fit ses études à Yale-College (Connecticut), et en sortit en 1810 pour se livrer à la peinture. En 1811, il se rendit en Angleterre pour se perfectionner dans cet art et exposa quelques tableaux aux exhibitions de l'Académie royale. A son retour en Amérique, il habita successivement Boston, le New-Hampshire et Charlestown (Caroline du Sud), et vint, en 1822, s'établir à New-York. En 1829, il fit un second voyage en Europe, où il resta trois ans. Sur le vaisseau qui le ramenait aux États-Unis une conversation fortuite attira son attention sur l'usage qu'on pouvait faire de l'électricité pour la transmission des nouvelles, et il conçut, pendant la traversée même, le plan de son télégraphe.

Le principe de cet instrument consiste à tracer sur une bande de papier, au moyen d'un mécanisme mis en mouvement par l'agent électrique, des points ou des lignes dont le nombre ou la dimension forme des caractères conventionnels. Il lui suffit, pour cela, avec un mouvement d'horlogerie pour faire glisser la bande de papier sur un petit cylindre, d'un électro-aimant qui attire, pendant le passage du courant, un petit levier de fer armé de pointes; celles-ci, s'enfonçant légèrement dans le papier, y laissent des points ou des lignes, suivant le temps du contact, c'est-à-dire du passage du courant. Le télégraphe Morse, auquel on reproche seulement d'employer un peu plus de temps que les autres systèmes (voy. BRÉGUET), offre l'avantage d'écrire lui-même la dépêche et de laisser entre les mains un moyen de vérification.

En 1835, M. Morse construisit un modèle de son télégraphe et l'exposa à l'université de New-York; mais il ne prit de brevet qu'en 1837, à peu près vers le temps où deux autres procédés, différents du sien, étaient inventés, l'un par Wheatstone, en Angleterre, l'autre par Steinheil, en Bavière. Toutefois, en 1841, le procédé de M. Morse fut préféré, du consentement de Steinheil lui-même, par une réunion de commissaires des États germaniques, chargée d'adopter un système uniforme de télégraphie électrique pour toute l'Allemagne. Ce procédé, qu'il avait déjà perfectionné en 1840, en prenant un nouveau brevet, a été mis en œuvre, dès 1844, en Amérique, et il s'étend aujourd'hui sur une étendue d'environ 25 000 kilomètres. Il a été adopté par l'administration des télégraphes français depuis le mois de décembre 1856, et plus récemment, les grands gouvernements d'Europe se sont concertés pour offrir à l'inventeur un témoignage de reconnaissance digne de ses services (août 1858).

Un frère de cet inventeur, M. S.-E. MORSE, s'est appliqué à la géographie et a publié plusieurs ouvrages, notamment l'*Atlas de l'Amérique du Nord* (North-American Atlas; New-York, in-fol.).

MORTEMART (Casimir-Louis-Victurnien DE ROCHECHOUART, prince DE TONNAY-CHARENTE, duc DE), général français, sénateur, né à Paris, le 20 mars 1787, appartient à l'illustre maison de Rochechouart et est le chef de la branche ducale de Mortemart, qui remonte, dit-on, au XIIIe siècle. Emmené en émigration par sa famille, il rentra en France en 1801, obtint, en 1806, une sous-lieutenance au 1er régiment de dragons et fit la campagne de Prusse et de Pologne. Décoré à Friedland (1807), pour la fermeté avec laquelle il avait soutenu les attaques des Russes, il prit part à la guerre de 1809 comme aide de camp du général Nansouty, se distingua de la manière la plus brillante à Essling et à Wagram et devint, en 1810, officier d'ordonnance de Napoléon, qui le chargea, entre autres missions de confiance, d'une inspection générale sur les côtes de la Hollande et du Danemark. Il vint rejoindre la grande armée à Posen et fit la campagne de Russie; quoique sa santé eût été affaiblie par les fatigues de la retraite, il combattit à Leipsick et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur (1813).

En 1814, M. de Mortemart fut nommé colonel des Cent-Suisses, que le duc de Brissac, son grand-père maternel, avait commandés avant la Révolution; il fut en même temps élevé à la dignité de pair de France. Il suivit le roi à Gand et fut, en 1815, récompensé de sa fidélité et de ses services par les titres de major général de la garde nationale de Paris, de chevalier des ordres, de grand officier de la Légion d'honneur, de capitaine-colonel des gardes du corps à pied et de maréchal de camp. Au mois de mars 1828, il remplaça M. de la Ferronays à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, fut, à la fin de l'année, promu au grade de lieutenant général et revint en 1830. Il se rendait aux eaux lorsqu'à la nouvelle des événements de Juillet, il accourut à Saint-Cloud et supplia le roi de prendre de nouvelles mesures. Charles X, après avoir longtemps résisté, crut faire à la révolution une concession suffisante en autorisant la formation d'un nouveau cabinet sous la présidence de M. de Mortemart (29 juillet), qui obtint, en outre, le rappel des ordonnances, le rétablissement de la garde nationale et la convocation presque immédiate des Chambres. Mais, ayant négligé de se présenter en personne à la réunion des députés présidés par M. Laffitte, il contribua, par cette faute, à la déchéance de la branche aînée, et ce fut à lui que M. Bérard répondit le mot fameux : « Il est trop tard. » Il s'installa cependant au Luxembourg, prépara quelques projets de loi, eut une entrevue avec le duc d'Orléans, qui l'assura de son dévouement au chef des Bourbons, et le 31 juillet reprit le chemin de Saint-Cloud.

La révolution consommée, M. de Mortemart, qui s'était fait remarquer par quelques votes favorables au libéralisme, rentra à la Chambre des Pairs, où il ne montra pas d'hostilité au nouveau pouvoir. Il fut encore employé, comme général, à l'intérieur, et élevé, en 1831, au rang de grand-croix de la Légion d'honneur. Un moment écarté de la scène politique par la révolution de Février, il se rallia au parti napoléonien, occupa quelques années le commandement de la division militaire de Bourges et fut, par décret du 27 mars 1852, appelé à siéger au Sénat. — De son mariage avec Mlle Virginie de Sainte-Aldegonde, le duc de Mortemart a eu plusieurs filles et un fils,

mort depuis. On a de lui des discours et une notice historique sur *le Château de Meillant sous Louis XIII* (1851).

MORTEMART (Anne-Victurnien-René-Roger DE ROCHECHOUART, marquis DE), député français, né près de Lyon, en 1805, neveu du précédent, et fils d'un pair de France mort en 1834, est chef de la troisième branche de la famille de Rochechouart, détachée au siècle dernier. Élève des Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saumur, il donna, en 1828, sa démission d'officier aux lanciers de la garde royale. Il professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions assez libérales et fut élu, en 1847, député de Villefranche (Rhône). Après les journées de Février, nommé le cinquième sur la liste des quatorze représentants du même département, il siégea à l'Assemblée constituante, parmi les membres de l'opposition légitimiste. Ayant échoué aux élections pour la Législative en 1849, il se rapprocha de l'Élysée et, après le coup d'État du 2 décembre, dut au patronage du gouvernement d'entrer au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. On a de lui une brochure sur *l'Impôt des boissons*, publiée en 1850. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

MORTEMART (Anne-Victurnien-Henri, vicomte DE), député français, frère du précédent, né en février 1806, page de Louis XVIII, puis officier aux grenadiers à cheval de la garde royale à sa sortie de l'École militaire de Saint-Cyr, se tint à l'écart des fonctions publiques sous le règne de Louis-Philippe. Après avoir représenté le département de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il ne dissimulait pas ses opinions légitimistes, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat officiel. En mars 1856, il a donné sa démission pour des raisons de santé. M. de Mortemart a épousé une fille du prince Aldobrandini, morte en 1838, et en a eu quatre enfants, dont l'aîné, François, est né en 1832. Il a publié, en 1850, une brochure sur la *Décentralisation administrative*, extraite du *Correspondant*. Il a été décoré en décembre 1828.

MORTEMART DE BOISSE (François-Jérôme-Léonard, baron DE), littérateur français, né à Versailles, le 12 janvier 1787, fils d'un colonel qui commandait l'arrondissement de Nice sous Bernadotte. Il est petit-fils de la comtesse de Marle-Mortemart, auteur de quelques ouvrages dédiés à la reine Marie-Antoinette. Il fit, en qualité d'officier d'infanterie, puis d'état-major, plusieurs campagnes de l'Empire, et se distingua par de brillants faits d'armes à Neumarck et à Essling, où il reçut la croix sur le champ de bataille. Il fut ensuite sous-préfet et préfet. Il s'est renfermé depuis longtemps dans les lettres, l'agriculture et les voyages. Commandeur de plusieurs ordres étrangers, il a été promu officier de la Légion d'honneur et est devenu membre de nombreuses sociétés savantes.

On a de lui : *Recherches sur les différentes races de moutons de la Grande-Bretagne*, etc. (1824); *Considérations sur l'industrie anglaise* (1826); *les Races ovines de l'Angleterre, ou Guide de l'éleveur*, etc. (1827); *Histoire, voyages et scènes intimes, ou le Touriste* (1833; 3e édit., 1846); *le Royaume des Pays-Bas* (1836); *Voyage pittoresque dans le grand-duché de Bade* (1836); *la Vie élégante à Paris* (1857; 2e édit., 1858); *Promenades en Piémont; Haltes en Toscane* (1861); un grand nombre d'*Observations*, *Mémoires*, *Rapports*, et des nouvelles, dont quelques-unes ont paru sous les pseudonymes de *Marle-Mortemart*, *lady Mortimer*, *lord Wigmore*, etc.

MORTIER (Hector-Charles-Henri-Édouard, comte), diplomate français, ancien pair, né le 25 mars 1797, était le fils aîné d'un frère du maréchal duc de Trévise. Après avoir terminé ses études au lycée Bonaparte, il entra dans le corps diplomatique et se trouvait en 1830 à Berlin en qualité de premier secrétaire de légation; la faveur dont son oncle jouit auprès du nouveau roi le fit appeler aux plus hauts emplois. Nommé ministre plénipotentiaire à Munich après la révolution de Juillet, il exerça les mêmes fonctions à Lisbonne (1833), où il appuya les efforts de l'Angleterre pour consolider le trône de dona Maria, à la Haye (1835), à Berne (1839) et à Parme (1844). En Suisse, il s'associa aux réclamations du parti catholique et, lorsque ce dernier eut été vaincu (janvier 1841), il demanda, au nom de la France, le rétablissement des couvents, qui avaient été supprimés; cette mesure fut votée, sous la pression de la diplomatie, par une diète extraordinaire. Révoqué en mars 1848, M. Mortier rentra dans la vie privée. Pair de France depuis le 11 septembre 1835, il a fort rarement siégé au Luxembourg. En 1856, le prince Jérôme le nomma son premier chambellan. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1841. — Il est mort en avril 1864. — Son frère, le baron Henri MORTIER, réside à Bruges.

MORTIMER-TERNAUX. Voyez TERNAUX.

MORTON (William-T.-Green), chirurgien américain, né à Boston, vers 1815, fit des études de médecine sous la direction du docteur Charles Jackson. Il s'établit, comme dentiste, dans sa ville natale et, frappé des propriétés calmantes de l'éther dont lui avait parlé son maître, il eut l'idée d'y avoir recours dans ses opérations, et, le 30 septembre 1846, grâce à l'inhalation préalable, exécuta une première extraction, sans que le patient se souvînt d'avoir éprouvé la moindre douleur. Quinze jours après, ce procédé anesthésique fut essayé avec succès à l'hôpital de Boston; le 3 novembre suivant, M. Bigelow lisait à la Société médicale un mémoire circonstancié, et la nouvelle découverte scientifique se propagea rapidement en Europe. MM. Morton et Jackson s'associèrent d'abord pour l'exploiter; puis ils s'en disputèrent l'invention avec tant d'acharnement qu'ils entretenaient chacun à Paris un avocat pour défendre leurs droits respectifs. Le maître obtint du gouvernement français la croix d'honneur (1847); mais l'Institut, voulant être juste envers l'un et l'autre, associa le disciple à l'honneur de la découverte et décerna, à l'un et à l'autre, un prix de 2500 fr., à Jackson, pour l'idée scientifique, et à Morton, pour l'invention.

MORTONVAL (Furcy GUESDON, connu sous le nom de), romancier français, né à Paris, vers 1780, et fils d'un ancien trésorier de la maison militaire de Louis XVI, entra, en 1809, dans l'administration des finances et fut attaché à l'armée d'Espagne, comme payeur, jusqu'en 1813, et à l'armée des Alpes, en 1815, comme payeur général. A la seconde Restauration, il donna sa démission pour entreprendre, dans le commerce des colonies, des affaires malheureuses, voyagea ensuite avec le duc d'Albe qui l'avait pris en amitié et revint, en 1823, se fixer à Paris, où il suivit la carrière littéraire. Il prit alors le pseudonyme de *Mortonval*, sous lequel il a publié, depuis trente ans, de nombreux ouvrages.

Parmi les romans historiques de cet auteur, auxquels l'intérêt toujours soutenu, l'exactitude des faits, l'observation et un style correct ont valu un favorable accueil, le meilleur est une

étude de l'Espagne sous Charles IV, intitulée *le comte de Villamayor* (1825, 5 vol.; réimpr. en 1856). Nous citerons ensuite: *Fray Eugenio* (1826, 4 vol.); *la Dame de Saint-Bris* (1827, 4 vol.); *le Siége de Rouen* et *le Siége de Paris* (1828, 9 vol.), chroniques du temps de la Ligue; *Martin Gil* (1830, 2 vol. in-8), histoire du règne de Pierre le Cruel. Ses principaux romans de mœurs sont: *le Tartufe moderne* (1825), qui a eu deux éditions de suite; *Mon ami Norbert* (1834); *Une sombre histoire* (1845), etc.

M. Mortonval a aussi produit quelques compositions purement historiques, telles que: *Histoire des campagnes de France en* 1814 *et en* 1815 (1826, in-8); *Histoire des campagnes d'Allemagne de* 1807 *à* 1809 (1827, 2 vol.); *Histoire des guerres de la Vendée de* 1792 *à* 1796 (1828); *Histoire de la campagne de Russie* (1829, 2 vol.), que l'on dit fort exacte; etc. Enfin, sous différents pseudonymes, on a de lui quelques vaudevilles joués à Paris, de 1800 à 1807, et beaucoup d'articles dans les journaux libéraux de la Restauration.

MOSCHELÈS (Ignace), pianiste et compositeur allemand, né à Prague, le 30 mai 1794, et fils d'un négociant israélite, fit ses premières études dans sa ville natale, sous Denis Weber, directeur du Conservatoire, et exécuta bientôt avec autant de facilité les œuvres de Mozart, de Haendel, de Bach, que celles de Clementi. Déjà applaudi dans les concerts, il prit encore les leçons d'Albrechtsberger et de Salieri, puis parcourut l'Allemagne et la Hollande. Il vint à Paris en 1820, mais l'année suivante il alla se fixer à Londres, où on lui donna une place de professeur à l'Académie. Il la garda jusqu'en 1846, tout en faisant des voyages d'artiste en Allemagne et en France. Il prit alors la direction du Conservatoire de Leipsick, où il rendit de grands services à l'enseignement musical. M. Moschelès est un des fondateurs de l'école moderne de piano. Sa manière à la fois savante et élégante passe pour la vraie manière classique. Avant MM. Thalberg et Liszt on ne lui opposait, en Allemagne, que Hummel et Kalkbrenner. Dans les salons, dans les concerts, on applaudit surtout ses improvisations faciles et brillantes. Il n'en a pas moins écrit des compositions importantes, des concertos, des sonates, des fantaisies et des études pour le piano. On cite particulièrement ses variations sur *le Clair de la lune*, et son *Hommage à Haendel*. Comme auteur didactique, il a collaboré à la *Méthode des méthodes du piano*. Il compte parmi ses élèves MM. Thalberg et Mendelssohn.

MOSEN (Julius), poëte allemand, né à Mariency, village de la Saxe, le 8 juillet 1803, et fils d'un maître d'école d'un esprit au-dessus de sa position, reçut une première éducation solide et variée, et acheva ses études à l'université d'Iéna en 1822. La mort de son père et la nécessité de soutenir sa famille retardèrent ses travaux. De Leipsick, où il avait repris ses études, à la suite d'un voyage en Italie, il passa à Dresde, où il s'établit comme avocat, et dut autant à ses essais littéraires qu'à son éloquence une prompte réputation. En 1840, l'université d'Iéna lui accorda le grade de docteur en philosophie. En 1844, il fut appelé au théâtre de la cour, à Oldenbourg, comme dramaturge ordinaire, avec le titre de conseiller.

Nous citerons parmi les œuvres poétiques de M. Julius Mosen: *Chant du chevalier Wasa* (Lied von Ritter Wasa; Leipsick, 1831), son poëme de début; *Ahasverus* (Dresde et Leipsick, 1838), épopée d'un mysticisme obscur et pompeux; des *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1836, 2ᵉ édit., 1843), empreintes d'un vif enthousiasme pour la cause de la liberté; *André Hofer*, et *les Dix derniers du quatrième régiment* (die letzten Zehn vom vierten Regiment), productions devenues populaires; puis au théâtre, après un certain nombre de tentatives infructueuses, une foule d'œuvres estimées en Allemagne: *Nicolas Rienzi*, *les Fiancées de Florence* (die Braeute von Florenz); *l'Empereur Othon III*, *Wendelin et Héléna*, imprimées dans son *Théâtre* (Stuttgard, 1842); *Bernard de Weimar*, *le fils du prince* (der Sohn des Fürsten); *Jean d'Autriche*, ainsi qu'une comédie, *la Gageure* (die Wette), etc.

M. Julius Mosen s'est aussi fait un nom comme conteur. Parmi ses récits, qui se distinguent par une fine ironie, le sentiment de la nature et une expression originale de la vie populaire en Allemagne, les plus remarquables sont: *George Veullot* (Leipsick, 1831); *le Congrès de Vérone* (Ibid., 1842, 2 vol.), et sous le titre special de *Nouvelles* (Novellen; Ibid., 1837); *la Fleur bleue* (die blaue Blume), et *le Mal du pays* (das Heimweh), imprimées dans le journal *Urania*. Ajoutons deux volumes de peintures pastorales: *Sur la mousse* (Bilder in Moose; Ibid., 1846, 2 vol.). Un libraire de Leipsick prépare depuis plusieurs années une édition complète des œuvres de Julius Mosen, qui a été l'objet d'une étude critique et biographique dans les *Classiques modernes* (Moderne Classiker; Cassel, 1853-1854).

MOSKOWA (Joseph-Napoléon NEY, prince DE LA), homme politique français, sénateur, né à Paris le 8 mai 1803, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 25 juillet 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*. Son titre est passé au dernier de ses frères, connu jusque-là sous le nom d'Edgar NEY (voy. ce nom).

MOSTYN (Edward-Mostyn, LLOYD-MOSTYN, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1795, à Mostyn, est fils de sir Lloyd, créé pair en 1831. Entré, en 1831, à la Chambre des Communes, il vota d'abord avec le parti tory; mais, lors des réformes de R. Peel, il se convertit à la liberté commerciale. De 1846 à 1854, il siégea sans interruption et prit à cette dernière date la place de son père à la Chambre haute. Lord-lieutenant du comté de Merioneth, puis député-lieutenant du comté de Hint, en 1852, il fut, en 1854, nommé vice-amiral du North Wales. De son mariage avec une fille du comte de Clonmell (1827) il a eu neuf enfants, et il a pour héritier présomptif son petit fils Llewelyn Nevill Vaughan Lloyd-Mostyn, né en 1856.

MOTLEY (John-Lothrop), littérateur américain, né le 15 avril 1814, à Dorchester, dans le Massachussets, fit, aussitôt après avoir terminé ses études, un premier voyage en Europe, étudia, à son retour en Amérique, les chroniques de l'histoire coloniale de son pays et publia deux romans puisés à cette source: le premier, *Morton's Hope, or the Memoirs of a Provincial*, en 1839; l'autre, *Merrymount*, en 1841. Il fut ensuite secrétaire de la légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg (1841-1842); continua de se livrer à des travaux littéraires et collabora principalement à la *North American Review*. En 1851, il revint en Europe, parcourut la Hollande et l'Allemagne, et se fixa à Dresde pour s'occuper exclusivement d'études historiques. Il publia à Londres, en 1856, en trois volumes, la première partie de son *Histoire de la fondation de la république de Hollande* (History of the Rise of the Dutch republic), qui obtint tout d'abord un grand succès en Europe et en Amérique, et fut traduit en plusieurs langues. M. Guizot en donna une traduction française. En 1860,

parut la première moitié de la seconde partie de l'ouvrage, en deux volumes, intitulé : *Histoire de l'Union néerlandaise depuis la mort de Guillaume le Taciturne jusqu'à l'assemblée de Dort* (The History of the United Netherlands from the death of William the Silent to the Synod of Dort).

En 1861, M. Motley fut nommé ambassadeur des États-Unis à la cour de Vienne. Il a été élu membre de nombreuses sociétés littéraires d'Europe et d'Amérique, membre correspondant de l'Institut de France, docteur de l'université d'Oxford et des Universités américaines de Cambridge et de New-York, etc.

MOTTEZ (Victor-Louis), peintre français, né à Lille, le 13 février 1809, entra vers la fin de 1828 dans l'atelier de M. Picot, suivit quelque temps les cours de l'École des beaux-arts et débuta au salon de 1835. Il a exposé le plus souvent des sujets religieux et concourut en 1846 et 1856, à la décoration de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Séverin. De 1851 à 1856, il a résidé en Angleterre. On a de lui : *le Martyre de saint Étienne*, *le Christ mourant* (1838) ; *la Fuite en Égypte*, *Jésus chez Marthe et Marie*, une *Sainte-Famille*, *Léda*, *Ulysse et les Syrènes* (1840-1850) ; *Mélitus, accusateur de Socrate* (1857) ; *Phryné*, *Zeuxis* (1859) ; *Clytemnestre* (1861) ; *le Christ au tombeau*, appartenant au ministère d'État ; *Pie IX*, *Stella* (1863) ; des *portraits* ; deux des plus connus sont ceux de *Mlle Judith* et de *M. Guizot* (1853). Il a obtenu une 3ᵉ médaille pour l'histoire en 1838, une 2ᵉ pour le portrait en 1845, et la décoration en novembre 1846.

MOU-TCHANG-HA, homme d'État chinois, premier ministre et président du conseil, a pour ainsi dire tenu les rênes du Céleste-Empire sous trois règnes consécutifs. Il contribua avec Ki-in (voy. ce nom), membre de la famille impériale, à maintenir l'harmonie entre les Chinois et les Anglais après le traité de Nankin. Conservateur progressiste, il a essayé de réaliser quelques réformes. A l'avénement de l'empereur actuel Hien-Foung en 1850, il fut destitué comme homme de progrès et sympathique aux Européens.

MOUILLERON (Adolphe), lithographe français, né à Paris, le 13 décembre 1820, se fit connaître en 1841 par quelques planches publiées dans les *Artistes*, de M. Challamel. Il n'exposa pour la première fois qu'en 1846, et débuta brillamment par l'*Auto-da-fé* et trois autres sujets de M. Robert Fleury. Il envoya ensuite aux salons : *André Vésale*, l'*Incendie du quartier juif* (1849) ; *l'École juive*, la *Marguerite* et *le Tasse* de M. Eug. Delacroix, une *Fantaisie* de M. Meissonnier (1850) ; *Un coin de jardin*, d'après M. K. Bodmer (1852) ; *Art et Liberté*, *le Bourgmestre Six chez Rembrandt* (1853). En 1854, M. Mouilleron fut chargé d'exécuter *la Ronde de nuit* de Rembrandt, qui se trouve au musée d'Amsterdam. Il est revenu en novembre 1857 d'un second voyage entrepris pour terminer cette œuvre importante, exposée en 1859.

Cet artiste a travaillé activement aux *Salons* ou *Artistes contemporains*, fondés par lui et M. Challamel, aux *Artistes anciens et modernes*, au *Caucase* du prince G. Gagarine, etc.

M. Mouilleron est un des chefs de la lithographie nouvelle. Fréquemment élu membre du jury des expositions, il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846, une 2ᵉ en 1849, une 1ʳᵉ en 1852, la croix de la Légion d'honneur et le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam cette même année, et à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où figuraient l'*École juive* et le *Coin de jardin*, une médaille de première classe.

MOULIN (Louis-Henri), avocat français, né à Octeville-lès-Cherbourg (Manche), le 30 janvier 1802, fut reçu licencié en droit à la Faculté de Caen, docteur à celle de Paris, en août 1827, et s'inscrivit au barreau de cette dernière ville, où il plaida fréquemment dans les procès de presse et de politique ; il défendit notamment *la Tribune*, *le Corsaire*, *le Charivari*, *Némésis*, *la Caricature*, et parla dans les affaires de la conspiration des Tours de Notre-Dame (1832), de la Société des Droits de l'homme, de l'attentat du pont Royal (1833), du complot de Neuilly (1836), etc. En février 1848, il fut nommé avocat général à Paris, et rentra, en février 1849, au barreau.

On a de lui, entre autres discours et mémoires : *Plaidoyer pour* la Tribune, *Procès des fusils Gisquet* ; *Dernier procès des volontaires parisiens* ; *De l'hérédité du trône et de la pairie* (1831) ; *Procès à l'histoire* (1832) ; *Procès du coup de pistolet* (1833) ; *Validité de l'adoption par un prêtre catholique* (1841), etc. ; et des articles dans différents recueils de législation, de critique et de biographie.

MOULY (Joseph), prélat français, né à Figeac (Lot), vers 1830, entra dans la congrégation des Lazaristes, puis se voua aussitôt aux missions étrangères. Ses succès en Mongolie le firent nommer évêque de Fessulah, administrateur apostolique de Pékin et visiteur supérieur de la province de Petchéli. En 1855, un de ses messagers ayant été arrêté, Mgr Mouly protesta hardiment, et invoquant les traités conclus avec la France, réclama pour lui-même la responsabilité des actes de son subordonné. La fermeté de son attitude triompha du mauvais vouloir des mandarins, et on se borna à le conduire, avec une honorable escorte, jusqu'à un des ports ouverts aux Européens. Il était à Shang-Haï, lorsque cette ville, attaquée par les Taïpings, fut défendue par les équipages des navires français. En 1860, Mgr Mouly suivit, dans sa marche victorieuse, l'expédition anglo-française ; nommé évêque de Petchéli, il entra à Pékin avec les ambassadeurs et prit possession de la cathédrale catholique de cette ville, où la croix fut érigée de nouveau. Ce fut là qu'en présence des troupes alliées, il rendit, le 28 octobre, les honneurs funèbres aux victimes du guet-apens de Tung-Chow (18 septembre) ; et le lendemain il inaugurait solennellement sa nouvelle église, en rendant grâces aux puissances qui venaient de la conquérir.

En 1861, Mgr Mouly est venu faire un court voyage en Europe ; il a passé quelque temps à Paris, s'est rendu à Rome, sur l'invitation du souverain pontife, qui désirait le voir, et enfin, le 22 février 1862, il s'est embarqué à Toulon, avec un grand nombre de religieuses de différents ordres et de missionnaires destinés à l'aider dans ses travaux apostoliques.

MOUNT-EDGCUMBE (Ernest-Auguste EDGCUMBE, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Richmond-Hill (comté de Surrey), descend d'une famille élevée, en 1742, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Valletort, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1839, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il était aide de camp de la reine. Il a publié de curieux extraits de son journal durant la révolution de Palerme et de Rome en 1849. — Il est mort en 1861.

De son mariage avec la fille du contre-amiral Feilding (1831), lord Mount-Edgcumbe a eu trois enfants, dont l'aîné, William-Henry, vicomte VALLETORT, né à Londres en 1832, a épousé en 1858

une fille du 2e marquis d'Abercorn, et a été élu membre de la Chambre des Communes pour Plymouth, en 1859. En 1861, il a succédé aux titres de son père comme 4e comte de Mount-Edgcumbe. Écuyer du prince de Galles en 1858, il avait été nommé député-lieutenant de Cornwall, en 1860, et de Devon en 1861. En 1862, il devint gentilhomme de la Chambre. Il a pour héritier présomptif son frère Charles-Ernest, né en 1838, capitaine aux grenadiers-gardes.

MOUNTAIN (rév. George-Jehoshaphat), prélat protestant américain, né à Québec (Canada), vers 1789, est fils du dernier évêque de cette ville. Il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge et inaugura, en 1836, le siége épiscopal de Montréal, qui venait d'être fondé. L'année suivante, à la mort du titulaire, il fut chargé d'administrer le diocèse de Québec et en devint, en 1850, le premier pasteur, avec un revenu de 50 000 fr. Sa famille prétend descendre du philosophe Montaigne par un protestant français, Jacob de Montaigne, qui se réfugia en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes.

MOURAWIEFF (Nicolas, prince), général russe, né à Moscou, en 1793, d'une vieille famille russe qui compte des illustrations dans tous les genres, entra au service en 1810, fit quelque temps partie de l'armée du Caucase, comme capitaine d'état-major, et fut chargé, en 1819, par le général Iermoloff, d'une mission à Khiva, auprès du schah de Perse, mission dont il a lui-même rendu compte dans une brochure spéciale. Nommé major général dans la guerre contre la Perse, il se distingua devant Kars en 1828, et devant Kalila en 1829. En 1830, il fit la campagne de Pologne à la tête des grenadiers de Lithuanie et contribua puissamment à la victoire de Kazimiez, qui lui valut le grade de lieutenant général. Il commandait l'aile droite de l'armée russe à la prise de Varsovie. Chargé, en 1832, de négocier la suspension des hostilités avec le vice-roi d'Égypte, Mehémet-Ali, il reçut ensuite le commandement des troupes du Bosphore et, en 1835, celui du 5e corps d'infanterie. Disgracié en 1838 par l'empereur Nicolas, pour avoir laissé s'introduire des désordres dans son corps et négligé l'armement de Sébastopol, il se retira à Moscou, où il conserva une certaine influence comme représentant du vieux parti et des vieilles idées russes.

En 1848, le prince N. Mourawieff fut admis à rentrer dans l'armée active et devint membre du conseil de la guerre, puis commandant des grenadiers de la garde. En 1855, on lui confia l'armée du Caucase et la conduite de la guerre en Asie. La prise de Kars fut son dernier fait d'armes. Il ne demeura commandant de l'armée russe des provinces caucasiennes que jusqu'à l'avénement de l'empereur Alexandre II, qui lui donna pour successeur le général prince Bariatrusky.

MOURAWIEFF (Michel), ingénieur russe, frère du précédent, né en 1795, fonda, à l'âge de quinze ans, une société de mathématiques à Moscou. Plus tard, il prit la direction d'une école militaire fondée par son père dans la même ville, et devint successivement gouverneur de Grodno et de Kusk. En 1842, il fut élu président du corps des géomètres, puis vice-président de la Société russe de géographie. Il est devenu, en 1850, lieutenant général et membre du conseil de l'empire. On doit au général Michel Mourawieff une traduction de la *Géométrie analytique* de Garnier.

MOURAWIEFF (André), littérateur et voyageur russe, frère puîné des précédents, est conseiller titulaire de l'empire, gentilhomme de la chambre, conseiller d'État, et membre de l'administration du saint-synode. Il a consacré la plus grande partie de sa vie à des pèlerinages en Syrie et en Palestine, aux villes saintes de Russie, à Rome et en Orient. Il a donné de nombreuses relations de ses voyages dans un style mystique très-goûté en Russie; elles forment environ 20 volumes et composent la partie la plus considérable de ses œuvres.

On cite encore de lui une tragédie : *Bitwa pri Tiweriade* (1832) ; un essai de drame : *Dante* (1841); puis une série d'ouvrages écrits en allemand : *Histoire biblique* (Biblische Geschite ; 1842) : *Histoire des quatre premiers siècles du christianisme* (Geschichte der ersten vier Jahrhunderte, etc.; 1842); *Histoire de Jérusalem* (Geschichte von Jerusalem; 1844, 2 vol.); *Histoire de l'Église russe* (Geschichte der russ. Kirche; Saint-Pétersbourg; 2e édit., 1845); *Description de l'Arménie* (Schilderung Armeniens; 1848, 3 volumes).

Un frère aîné des trois précédents, Alexandre MOURAWIEFF, a pris sa retraite comme colonel, et un de leurs cousins est actuellement lieutenant général et, depuis 1848, gouverneur de la Sibérie orientale.

MOURIER (Adolphe-Auguste-Corneille), administrateur français, né à Angoulême, le 21 juin 1807, fut élève de l'École normale de 1827 à 1829. Après avoir occupé plusieurs chaires, il professa la philosophie dans les colléges d'Angoulême et de Besançon : il avait été reçu agrégé pour cette classe en 1841. Entrant ensuite dans l'administration, il fut successivement censeur des études à Angoulême (septembre 1843), proviseur dans la même ville (août 1843), puis à Bordeaux (septembre 1847). Sous le régime des académies départementales, il devint recteur de l'Académie de Toulouse (août 1850), ou il fut promu à la première classe l'année suivante, puis à l'Académie de Bordeaux (septembre 1852). Après le rétablissement des grandes circonscriptions académiques, il fut nommé recteur de l'Académie de Rennes (août 1854), d'où il revint à Bordeaux (février 1861). Avant la fin de cette même année, il fut appelé, comme vice-recteur, à la tête de l'Académie de Paris, où le titre de recteur est réservé au ministre (11 novembre 1861). En cette qualité, M. Mourier préside le Conseil académique, prend part aux travaux du Conseil impérial, du Comité de l'inspection générale, et est vice-président du Conseil départemental. Décoré de la Légion d'honneur le 27 août 1845, il a été promu officier le 11 août 1855 et commandeur le 21 août 1858.

M. Mourier a été nommé membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de celles de Nantes d'Angers, et de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Ses thèses de doctorat ès lettres, portant sur deux sujets de philosophie, ont pour titre : *Quomodo a Spinozæ doctrina plane et aperte Leibnitzius dissenserit*, et *De la preuve de l'existence de Dieu dans Platon* (1854, in-8).

Son frère, Louis-Ath. MOURIER, né à Angoulême, le 26 octobre 1815, est entré dans l'administration de l'instruction publique en 1838. Secrétaire particulier, puis chef de cabinet de M. de Salvandy (1845-1848), il devint ensuite chef de bureau, et fut successivement secrétaire du Comité des inspecteurs généraux (1860), membre et secrétaire de la commission chargée de la révision du *Codex pharmaceutique* (1861). Décoré de la Légion d'honneur, le 21 février 1848, il a été nommé officier de l'instruction publique. M. Ath. Mourier a publié, entre autres opuscules:

Notice sur le doctorat ès lettres, suivie du Catalogue des thèses latines et françaises, etc., depuis 1810 (2e édit., 1855, in-8); *Notice sur le doctorat ès sciences, etc.* (1856, in-8). *

MOURLON (Claude-Étienne-Frédéric), jurisconsulte français, né à Chambon (Creuse), le 13 février 1811, et fils d'un notaire, ancien officier de l'Empire, fit ses premières études sous la direction d'un ecclésiastique. Après s'être fait recevoir licencié en droit et avocat à Paris (1846), il ne put, par suite de l'insuffisance de son instruction latine, prendre part aux concours du professorat. Toutefois, sous la direction de M. Valette, l'exercice de l'enseignement libre développa son aptitude pour la science juridique. Il subit en une année les deux examens du doctorat (1846), et remporta le second des prix fondés par Mme de Beaumont.

L'année suivante, M. Mourlon commença la publication de ses *Répétitions écrites sur le Code civil* (1847 et suiv., 3 vol. fort in-8; 6e édit., 1861), livre spécial pour les examens de l'École de droit de Paris. Il a donné depuis : *Traité théorique et pratique des subrogations personnelles, suivi d'un appendice sur la subrogation à l'hypothèque légale de la femme* (in-8); *Examen critique et pratique du Commentaire de M. Troplong sur les priviléges* (1856, 2 vol. in-8), véritable traité sur la matière; *Traité théorique et pratique de la transcription et des innovations introduites par la loi du 23 mars* 1855, *etc.* (1862, 2 vol. in-8), etc. M. Mourlon, qui a beaucoup écrit dans les revues de MM. Valette et Wolowski, fonda lui-même avec MM. Demangeat, Émile Olivier et Ch. Ballot, une *Revue pratique de jurisprence* (1856). Il a publié, en 1859, un *Commentaire de saisies immobilières et des ordres*, avec M. Émile Ollivier.

MOUSTAPHA-FAZIL-Pacha, prince égyptien, dernier des trois fils d'Ibrahim, héritier présomptif de la vice-royauté d'Égypte, est né au Caire, en l'an 1245 de l'hégyre (1830). Jeune encore, il fut nommé sous-saïd-pacha, membre du conseil d'État. Il était le seul de sa famille qui n'eût pas reçu une éducation européenne. Mais ses nombreux voyages dans toutes les contrées de l'Europe ont fait de lui un sérieux propagateur de la civilisation occidentale. On lui doit la première exposition nationale qu'on ait vue à Constantinople (1863); il fonda, à ses frais, plusieurs écoles en Égypte et fit instruire, à Paris, un certain nombre d'enfants de personnes attachées à sa maison, et son fils aîné lui-même. Nommé ministre de l'instruction publique, à Constantinople (1862), il fut appelé, quelques mois après, au ministère des finances, où il réforma de nombreux abus. Le premier il publia le budget de l'empire ottoman. Devenu ministre sans portefeuille, en 1864, Moustapha-Pacha passe pour un des hommes les plus influents dans le conseil du sultan.

MOUSTAFA-NAÏLI-Pacha, grand vizir ottoman, né en Albanie, vers 1796, fut appelé de bonne heure en Égypte près de son compatriote Méhémet-Ali, qui avait déjà à son service trois de ses oncles paternels. Après avoir fait ses premières armes dans le Hedjaz, il accompagna en 1821 son oncle Hassan-Pacha, chargé du commandement des forces égyptiennes dans l'île de Candie; et, après sa mort, qui arriva deux ans après, il lui succéda dans son commandement et dans son titre. En 1832, il fut nommé gouverneur général de l'île. Maintenu dans ce poste en 1841, lorsque Candie passa sous la domination de la Porte, il fut appelé à Constantinople en 1850 et devint successivement membre du conseil d'État et de justice, président de ce conseil, enfin grand vizir du 12 mai 1853 au 1er juin 1854. Remplacé par Méhémet-Kibrisli-Pacha, Moustafa-Naïli, qui possède une des plus grandes fortunes territoriales de la Turquie, a cessé alors de prendre une part directe aux affaires. •

Son fils aîné, Vely-Eddin-Rifaat-Pacha, a été ambassadeur de la Porte à Paris de 1853 à 1855; il a été nommé ensuite gouverneur général de l'île de Candie, devenu comme l'apanage de sa famille.

MOUSTAFA-NOUREDDIN-Bey, homme politique ottoman, né à Lesbos (île de Metelin), en 1231 de l'hégire (1815), fut envoyé, dès l'âge de cinq ans, en Égypte auprès de son frère Osman-Noureddin-Pacha, que ses voyages et ses études en Europe avaient rendu célèbre, et élevé au grade de major général de l'armée du vice-roi. Compris dans la première mission égyptienne envoyée en France par Méhémet-Ali (1830), il fut placé, par les soins de M. Jomard, dans l'institution de M. Meynier, où il resta quatre ans. A cette époque, son frère Osman-Noureddin, qui avait quitté le service du vice-roi et était devenu, à Constantinople, intendant général des poudres, le rappela; mais il mourut de la peste à l'âge de 45 ans, avant le retour de son jeune frère, qui fut accueilli avec bonté par le sultan Mahmoud. Kosrew-Pacha, qui voulut lui servir de père, le fit entrer au bureau de traduction de la Porte, dont il parcourut successivement tous les degrés. Nommé en 1851 grand interprète du divan à la place d'Emin-Muklis-Effendi, il fut adjoint en 1856, en qualité de conseiller, à l'ambassade extraordinaire d'Aali-Pacha, plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, et reçut, dans cette capitale, sa nomination comme *mustéchar* ou conseiller des affaires étrangères. Moustafa-Noureddin-bey, fonctionnaire du premier rang, et décoré du Medjidié de troisième classe, a reçu les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

MOUTOU (l'abbé Pierre), prêtre français, ancien représentant, né au Masnau (Tarn), le 5 octobre 1799, d'une famille de paysans, fit de bonnes études classiques et ecclésiastiques, se consacra à l'enseignement, puis entra dans les ordres, et fut nommé chanoine de l'église métropolitaine d'Albi. Il fut en outre placé à la tête du petit séminaire de Castres. En 1848, il fit, comme candidat à l'Assemblée nationale, une profession de foi républicaine, réunit les suffrages des protestants et des catholiques, et fut élu représentant du Tarn, le quatrième sur neuf, par 41 476 voix. Il vota en général avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses fonctions ecclésiastiques, comme chanoine titulaire et promoteur de l'officialité métropolitaine d'Albi.

MOUY (Charles DE), littérateur français, est né à Paris, le 11 septembre 1834, d'une ancienne famille de Picardie. Il fit de brillantes études au lycée Bonaparte, puis collabora à de nombreuses revues, la *Revue européenne*, le *Magasin de librairie*, la *Revue de Paris*, le *Correspondant*, la *Revue française*, la *Revue des provinces*. Il a publié, en 1860, *Raymond*, étude (Dentu, in-12); en 1861, recueil de portraits historiques, intitulé : *Grands seigneurs et grandes dames du temps passé* (Dentu; in-12); en 1862, *Don Carlos et Philippe II* (Didier; in-12), couronné par l'Académie française; en 1864, le *Roman d'un homme sé-*

rieux (Hachette; in-12). Il a été chargé de la critique littéraire à la *Presse*, depuis 1862 jusqu'en 1865. Attaché au ministère des affaires étrangères, il a été nommé, en 1865, secrétaire d'ambassade, et chevalier de Charles III d'Espagne et de la Couronne de chêne des Pays-Bas. Il a épousé, le 4 août 1863, Mlle Amet, petite-fille du général Junot et de la duchesse d'Abrantès.

MOVERS (Franz-Karl), philologue allemand, né le 17 juillet 1806, à Kœsfeld (Westphalie), mort le 28 septembre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

MOWATT (Anna-Cora OGDEN, mistress), artiste et auteur dramatique américaine, née vers 1821, à Bordeaux, où son père était négociant, fut emmenée tout enfant à New-York, et épousa, à l'âge de quinze ans, dans des circonstances assez romanesques, un avocat de cette ville, M. James Mowatt. Elle fit d'abord paraître à New-York un poëme en cinq chants, *Pelayo or the Cavern of Covadonga*, suivi de quelques poésies légères; puis, pendant un voyage en Europe, elle composa sa première pièce de théâtre, *Gulzara or the Persican Slave*, qu'elle n'avait pas d'abord l'intention de livrer à la publicité. Quelque temps après, son mari se trouvant ruiné, elle résolut de donner des *lectures* dramatiques, mais la maladie l'en empêcha et elle se mit à écrire de nombreuses nouvelles pour les *Magazines*. Elle donna ensuite un roman, *the Fortune Hunter*, et une comédie en cinq actes, *Fashion*, qui fut jouée avec un grand succès à New-York, en mars 1845. Mistress Mowatt se décida alors à paraître elle-même sur la scène, débuta, au mois de juin de la même année, dans la pièce de Bulwer, *the Lady of Lyons*, joua, quelque temps après, dans sa propre pièce, et ne tarda pas à acquérir une des plus brillantes renommées théâtrales des États-Unis. En 1847, elle écrivit et joua une nouvelle pièce en cinq actes, *Armand*, et donna des représentations en Angleterre, où elle resta plusieurs années. Veuve en 1851, elle revint aux États-Unis et fit un voyage d'adieu dans les grandes villes de l'Union avant de quitter le théâtre, en 1854. Quelques jours après sa retraite, elle se remariait à un journaliste de Richmond (Virginie), William Ritchie. Elle avait publié un peu auparavant : *l'Autobiographie d'une actrice, ou Huit ans de séjour au théâtre* (Autobiography of an actress, or eight years on the stage; Boston, in-12), récit intéressant et spirituel des incidents de sa vie privée et de sa carrière théâtrale.

MOZIN (Charles-Louis), peintre français, né à Paris, en 1806, étudia sous X. Leprince. Il a peint le genre, le paysage et les marines. On a de lui : *Fabrique au bord d'un canal; le Combat de Mouscron*, qui est au musée de Versailles (1831-1837); *le Canal de Rotterdam, Plage hollandaise* (1841); *le Gué* (1842); *Louis XVI à Cherbourg* (1845); *Trouville, le Marais de Cramayeux* (1846); *l'Embarquement, Épisode d'un naufrage, le Grand-Papa* (1846); *Souvenir de la rivière de Gênes* (1850); *Utrecht, l'Hiver* (1852); *le Port de Honfleur* (1853), acquis par l'État; *le Port de Rouen, l'Entrée du port de Trouville* (1857); *la Rade de Trouville, la Visite à bord* (1857); *Marine* (1859); *la Rentrée au port, Entrée du port de Trouville après un gros temps, un Moulin près de Saint-Malo* (1861), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, et une 1re en 1837. — Cet artiste est mort le 7 novembre 1862.

MUCKE (Henri-Charles-Antoine), peintre allemand, né à Breslau, le 9 avril 1806, est l'un des plus anciens élèves de l'école de Dusseldorf, où il a longtemps professé l'anatomie. Nous mentionnerons, parmi ses premiers tableaux : une *Sainte Geneviève*, une *Chrétienne en prison, Emma portant Eginhard, Barberousse et Gela, Sainte Élisabeth faisant l'aumône aux pauvres, l'Empereur Théodose arrêté par saint Ambroise à la porte de Milan*, puis, à une époque plus rapprochée : *Tristan et Yseult, Sainte Catherine condamnée à la roue et enlevée au ciel par les anges*, reproduite par la gravure et la lithographie; *Narcisse se contemplant dans la fontaine, la Prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon*. Comme peintre d'histoire, il s'est surtout signalé dans la fresque. Au château de Heltorf, qui appartient au comte Spee, il a exécuté : *Frédéric Barberousse et Henri le Lion à la diète d'Erfurt, le Sac de Milan par Frédéric Barberousse*, et son *Couronnement à Rome*, ainsi que deux portraits, *Saint Bernard*, et *l'évêque Othon de Freisingen*; plusieurs fresques dans la salle du conseil d'Elberfeld, dont il avait lui-même donné l'idée; une suite de toiles empruntées à la vie de saint Switberg, un des apôtres du Rhin; enfin une *Madone*, complétement détériorée par l'humidité, dans une église des villes du Rhin. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé une toile tirée de l'*Apocalypse; l'Ange montrant à saint Jean Babylone*.

MUELENAERE (Félix-Amand DE), homme d'État belge, né le 9 février 1794, à Pithem (Flandre occidentale), d'une famille de bourgeois, fut nommé procureur du roi à Bruges, presque aussitôt après avoir terminé son droit. Élu député à la seconde Chambre des états généraux en 1824, il fut l'un des orateurs les plus distingués de l'opposition. Le gouvernement réussit à faire échouer sa candidature en 1829. Mais, après la révolution de 1830, M. Muelenaere fut envoyé au Congrès national; il vota pour l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, pour la déchéance de la maison de Nassau, pour l'élection du duc de Nemours et ensuite pour celle du prince Léopold. Il a eu le portefeuille de l'intérieur du 12 septembre au 21 novembre 1831, et celui des affaires étrangères en 1831, en 1834 et 1841, et il était en 1857 ministre d'État. Il siégea en même temps à la Chambre des représentants, de 1830 à 1848, époque où fut mise en vigueur la loi sur l'incompatibilité du titre de représentant avec les fonctions ministérielles. S'étant démis de sa charge de gouverneur de la Flandre occidentale en 1849, il fut réélu en 1850, et reprit sa place à la Chambre comme membre du parti libéral catholique. M. Muelenaere a été créé comte en 1836; il était grand cordon de l'ordre de Léopold et grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à la fin de juillet 1862.

MÜGGE (Théodore), écrivain allemand, né à Berlin, le 8 novembre 1806, s'essaya dans plusieurs carrières, avant de se livrer à des travaux littéraires. L'esprit d'opposition qui perça dans ses premiers écrits, notamment dans *la France et les derniers Bourbons* (Frankreich und die letzten Bourbonen; Berlin, 1831), *l'Angleterre et la Réforme* (England und die Reform; Leipsick, 1831) et *la Censure en Prusse* (die Censurverhaeltnisse in Preussen; Ibid., 1845), lui attira des démêlés de la part de la police prussienne, et lui ferma l'accès des fonctions publiques. Il écrivit dans la *Gazette du monde élégant*, publia un grand nombre de nouvelles, des romans et esquisses de voyages, et fut, en 1850, un des fondateurs du journal libéral de la Prusse, *National Zeitung*, dont il rédigea, pendant quelque

temps, le feuilleton littéraire. — M. Mügge est mort le 18 février 1861.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Mügge, on cite comme le meilleur, le roman historique : *Toussaint Louverture* (Stuttgart, 1840, 4 vol.), contenant toute la lutte qui précéda, dans l'île d'Haïti, l'émancipation des noirs. Ses principales nouvelles, *Angélica*, *les Émigrants*, *Rosalie*, *les Deux fiancées*, *Paul Jones*, etc., etc., ont été réunies en quatre recueils : *Nouvelles et Contes* (Novellen und Erzaehlungen ; Brunswick, 1836, 3 vol.) ; *Nouvelles et Esquisses* (Novellen und Skizzen ; Berlin, 1838, 3 vol.) ; *Nouvelles complètes* (Gesammelte N. ; Leipsick, 1842-43, 6 vol.) ; *Nouvelles nouvelles* (Neue N. ; Hanovre 1845-47, 6 vol.).

On a encore de M. Mügge, dans le roman : *Tableau de la vie* (Bilder aus dem Leben ; Berlin, 1829) ; *le Chevalier* (Leipsick, 1835) ; *la Vendéenne* (Berlin, 1837, 3 vol.) ; *Danseuse et Comtesse* (Taenzerin und Greefin ; Leipsick, 1839, 2 vol.) *le Prévôt de Sylt* (der Vogt von Sylt ; Berlin, 1851, 2 vol.) ; la *Soirée de Noël* (der Weihnachtsabend, 1853) ; *l'Aîné de la famille* (der Majoratsherr ; 1853, 2 vol.) ; *Afraja* (1854), scènes de la vie de Laponie, etc ; puis, comme récits de voyages : *Esquisses du Nord*, *Voyage en Scandinavie* (Skizzen aus dem Nordem. Reise durch ; Hanovre, 1844. 2 vol.) ; *Excursions dans le Schleswig et le Holstein* (Streifzüge in Schl.; Francf., 1846, 2 vol.) ; *la Suisse* (Hanovre, 1847, 3 vol.) ; etc. M. Mügge rédigea, depuis 1850, le *Vielliebchen*, un de ces annuaires littéraires très-communs en Allemagne, sous le nom de *Taschenbücher*. — *Afraja* a été traduit en français dans la *Collection des meilleurs romans étrangers* (1857).

MUHAUT (Étienne), naturaliste français, né le 2 mars 1797, à Thizy (Rhône), fit ses études à Belley et à Tournon. Après avoir exercé les fonctions de maire à Saint-Jean-la Bussière, de 1818 à 1828, il exerça celles de juge de paix jusqu'en 1833, époque à laquelle il vint se fixer à Lyon. Attaché à la bibliothèque de cette ville, en 1839, il est devenu professeur d'histoire naturelle au collége, en 1843.

On cite parmi ses ouvrages : *Lettres à Julie sur l'entomologie* (Paris, 1830, 2 vol. in-8) ; *Cours d'entomologie réduit en tableaux synoptiques* (Lyon, 1833, in-8) ; *Cours de mammalogie réduit en tableaux synoptiques* (Lyon, 1835, in-8) ; *Histoire naturelle des coléoptères de France* (Paris, 1839 et suiv.) ; *Opuscules entomologiques* (Paris, 1832 et suiv.), contenant des monographies, mémoires, notices nécrologiques ; *Spécies des coccinellides* (Paris, 1851, gr. in-8) ; *Cours élémentaire d'histoire naturelle*, inachevé (Paris, 1856 et suiv.).

MULÉ (Bernard), ancien représentant français, né à Toulouse, le 13 novembre 1803, et fils d'un tonnelier, entra, à l'âge de quatorze ans, dans une maison de commerce. Il fit partie des sociétés secrètes, sous la Restauration, prit une part active à la révolution de 1830, puis fut un agent influent des comités radicaux de l'opposition, et le principal organisateur du banquet réformiste de Toulouse. A la nouvelle de la chute de Louis-Philippe, il se mit à la tête du peuple et monta au Capitole pour dissoudre l'administration locale et proclamer la République. Élu représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, le huitième sur douze, par 46577 suffrages, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, vota constamment avec la Montagne, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. A la suite du 2 décembre, il fut interné en Algérie. Rentré en France, il a été détenu pendant quelques mois en vertu des lois de 1858, relatives à la sûreté générale.

MÜLLER (Charles-Louis), peintre d'histoire français, né à Paris, le 22 décembre 1815, suivit les ateliers de E. Léon Cogniet et du baron Gros, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts. Il débuta au salon de 1837 et cultiva depuis, avec le même succès, la peinture d'histoire et le portrait. En 1850, il fut chargé de la direction artistique de la manufacture des Gobelins. Depuis cette dernière époque, on lui a souvent donné, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, le nom de *Muller de Paris*.

M. Louis Müller a exécuté et exposé, entre autres œuvres importantes : *le Lendemain de Noël* (1837) ; *le Martyre de saint Barthélemy* (1838) ; *l'Assassinat d'Arthur de Bretagne*, *Diogène et sa lanterne*, *Saint Jérôme en extase*, *Satan menant le Christ sur la montagne*, *le Massacre des innocents*, *une Fête d'Héliogabale*, *les Centaures et les Lapithes*, *Fanny*, *le Sylphe*, *Puck le lutin*, *Primavera* (1845) ; *la Ronde du mai*, *la Folie d'Haydée* (1848) ; *Lady Macbeth*, acquise par l'État et placée au musée du Luxembourg, ainsi que *l'Appel des victimes de la terreur* (1849-1850). Cette dernière toile, où une vingtaine de portraits historiques, groupés autour de celui d'André Chénier, représentent tout ce que la Révolution a sacrifié de plus illustre, est une des œuvres les plus remarquées de nos expositions modernes. C'est celle à laquelle le nom de l'artiste est resté particulièrement attaché. Il a exposé aussi de nombreux portraits, entre autres les *Enfants de M. Léon de Laborde* ; des pastels, dont le plus connu est *Fatinitza* (1845).

A l'Exposition universelle de 1855, M. Müller a envoyé, avec *l'Appel des victimes*, une grande toile historique : *Vive l'Empereur !* épisode du 30 mars 1814, sujet inspiré des vers de M. Méry, et représentant bien par le long défilé sur le boulevart Saint-Denis, de soldats en désordre,

« Tout un fleuve vivant de glorieux blessés. »

Ce tableau, reproduit presque aussitôt par la photographie, a aussi, quoique à moindre degré que son aîné, excité l'attention publique et pris, dans les discussions de la critique, une grande place. On a reproché à l'artiste une absence d'unité de composition qui contrastait avec l'arrangement presque symétrique de *l'Appel des victimes*, et une pauvreté de couleur qui ressemblait à du détain pour ce puissant moyen d'effet. M. L. Müller brille, d'ailleurs, moins par le coloris que par de rares qualités de composition et de dessin. La fidélité avec laquelle il reproduit les personnages d'une époque ou les costumes, fait de ses grandes pages de peinture des pages d'histoire.

M. Müller a reparu aux salons de 1857 et 1859, avec *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, *l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Saint-Cloud* ; *Proscription des jeunes Irlandaises catholiques* ; à ceux de 1861 et 1863, avec *Madame Mère* (Lætitia), *Léda*, *le Jeu*, *une Messe sous la Terreur*. Il a encore exécuté une *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, commandée par le ministère de l'intérieur (1843), et la décoration de la salle des États au Louvre (1858). Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1848, et aussi une 1ʳᵉ à l'exposition universelle de 1855. Décoré de la Légion d'honneur, en 1849, il a été promu officier en 1859. Au mois de mai 1864, il a été élu membre de l'Académie des

beaux-arts, en remplacement d'Hippolyte Flandrin.

MÜLLER (Jean-Frédéric-Charles ou Karl), peintre français d'origine allemande, né à Stuttgart, le 2 octobre 1813, vint en 1833, dans l'atelier de M. Ingres et suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts; il debuta au salon de 1839 et se fixa dès lors à Paris, où sauf un séjour de deux ans en Italie (1847-49), il a constamment vécu. Il a pris néanmoins le nom de *Müller de Stuttgart*, pour se distinguer de ses nombreux homonymes français ou étrangers. Il a principalement exposé : *Roméo et Juliette, les Fêtes d'octobre à Rome, le Carnaval italien*, sujets devenus populaires; *la Mère italienne, la Bacchante, l'Odalisque, le Lever d'une prima donna*, plusieurs *Portraits*, entre autres celui de *Mlle Sophie Cruvelli*, des *Têtes d'enfant* 1837-1853). Le *Roméo et Juliette* de 1837 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, où cet artiste était classé dans la division du Wurtemberg. Enfin, aux salons de 1861 et 1863, *le Jugement de Paris, Endymion, Hélène évoquée par Faust, Diane surprise par Actéon*, etc.

MÜLLER (Julius), théologien protestant allemand, frère du célèbre érudit Karl-Otfried Müller, qui mourut en 1840, est né à Brieg (Prusse), le 10 avril 1801. Après avoir fait ses classes au lycée de sa ville natale, il suivit les cours de droit des universités de Breslau et de Gœttingue, et se consacra ensuite, à Berlin, à l'étude de la théologie, déterminé par l'enseignement et les conseils des célèbres théologiens Tholuck, Strauss et Neander. En 1825, il devint pasteur de Schœnbrunn et Rosen (Prusse). En 1831, il fut nommé second prédicateur à l'université de Gœttingue, où il fit en même temps des cours publics de théologie et de pédagogie, et obtint, en 1834, le titre de professeur adjoint de théologie. L'année suivante, il accepta, à l'université de Marbourg, une chaire de philosophie dogmatique et de morale qu'il occupa quatre ans; puis il passa comme professeur titulaire de théologie à la Faculté de Halle. En 1846, M. Julius Müller était représentant de l'Union évangélique au synode évangélique de Berlin. Il fonda, en 1850, avec MM. Neander et Nitzsch, le *Journal allemand de la science et de la vie chrétienne*, auquel il a fourni, depuis cette époque, plusieurs articles remarquables sur des questions de philosophie dogmatique et de discipline ecclésiastique.

On a de M. Müller : *la Vie chrétienne, ses combats et sa perfection* (das christliche Leben, seine Kaempfe und seine Vollendung; Breslau, 1834; 3ᵉ édit., 1847), recueil de sermons; *le Dogme chrétien du péché* (die christliche Lehre von der Sünde; Ibid., 1839; 3ᵉ édit., 1849, 2 vol.); *le Premier synode général de l'Église évangélique de la Prusse* (die erste Generalsynode der evangelisch. Landeskirche; Berlin, 1847), etc.

MÜLLER (Édouard), écrivain allemand, frère du précédent, né à Brieg, le 12 novembre 1804, fit de fortes études de philologie et de philosophie, se consacra à l'enseignement, et devint vice-recteur de Ratibor, et plus tard de Liegnitz. En 1846, il fut nommé professeur du collège de Liegnitz, dont il devint directeur en 1853. Auteur d'une *Histoire de la théorie de l'art chez les Anciens* (Geschichte der Theorie der Kunst bei den Alten; Breslau, 1824-37, 2 vol.), et d'une tragédie en vers, *Samson et Dalila* (Ibid., 1853), il s'est fait connaître aussi par la publication de quelques ouvrages laissés par son frère Karl-Otfried, notamment de l'*Histoire de la littérature grecque jusqu'à l'époque d'Alexandre* (Geschichte der griechischen Literatur bis auf, etc.; Breslau, 1841, 2 vol.), et des *Petits écrits allemands* (Kleine deutsche Schriften; Ibid., 1847-1848, 3 vol.).

MÜLLER (Frédéric-Max), orientaliste allemand, fils du poète Guillaume Müller, né à Dessau, le 6 décembre 1823, acheva ses études à l'université de Leipsick, et sur les conseils de M. Hermann Brockhaus, se livra exclusivement à l'étude du sanscrit. De 1844 à 1845, il suivit, à Berlin, les cours de M. Bopp et de Schelling. En 1845, il vint à Paris, où il réunit, d'après les indications de Burnouf, les matériaux d'une édition du *Rigveda* et du commentaire du *Sdyandcdrya*. Pour compléter son travail, il se rendit, en 1846, en Angleterre, recommandé à la Compagnie des Indes-Orientales par Wilson. Pendant qu'il surveillait à Oxford l'impression de cet ouvrage, publié aux frais de la Compagnie, il fut nommé, en 1850, professeur d'histoire littéraire et de grammaire comparée, et, en 1851, membre honoraire de l'université. A la même époque, il était nommé membre de l'Académie de Munich. Il a été élu, en 1858, correspondant de l'Institut de France.

Outre l'édition du *Rigveda* (Oxford, 1849, t. I, 1854, t. II, 1856, t. III), qui, avant d'être terminée en Angleterre, a été reprise à Leipsick (1856-1857), avec une introduction contenant le premier livre du *Prâtiçâkhya*, on remarque, parmi les travaux de M. Müller, un des premiers orientalistes de l'époque : la traduction de l'*Hitopadesa* (Leipsick, 1844); *De la Philologie comparée des langues indo-européennes par rapport à leur influence sur la civilisation primitive de l'humanité* (On the comparative philology of the Indo-European languages in its. etc.), manuscrit qui a obtenu, en 1849, le prix Volney; la traduction du *Meghadûta de Kalidasa* (Kœnigsberg, 1848), etc.

MÜLLER (Jean), célèbre physiologiste allemand, né le 14 juillet 1801, à Coblentz (Prusse), mort à Berlin, le 28 avril 1858. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ édit. du *Dictionnaire*.

MÜLLER (Jean), physicien allemand, professeur de physique et de technologie à l'université de Fribourg en Brisgau, s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages scientifiques, aujourd'hui très-répandus dans toute l'Allemagne et connus et appréciés à l'étranger, tels que : *Lettres sur la physique* (Physikalische Briefe; Stuttgart, 1848, 3 vol.), avec M. Léonard Euler; *Compte rendu sur les derniers progrès des sciences physiques* (Bericht über die neusten Fortschritte in der Physik; Brunswick, 1851 et suiv., 2 vol.), livre pratique qu'une société savante de Boston a fait traduire en anglais; *Éléments de physique expérimentale* (Grundriss der Experimentalphysik; Ibid., 3ᵉ édit., avec 532 gravures sur bois, 1852); *Traité de physique et de Météorologie* (Lehbruch der Physik und Meteorologie; Ibid ; 5ᵉ édit. augmentée, 1857, 2 vol. avec 1500 gravures et plusieurs planches coloriées), fait d'après l'ouvrage français de M. Pouillet et auquel se rattache un traité supplémentaire de *Physique médicale* (die medicinische Physik ; Ibid., 1856) du docteur A. Fick; *Traité de physique cosmique* (Lehrbuch der kosmicchen Physik; Ibid , 1856, 1 fort vol. avec 281 gravures et atlas de 27 feuilles), etc.

MÜLLER (Charles), peintre allemand, né à Darmstadt, en 1818, étudia dans l'atelier de son père, peintre estimé, et à l'Académie de Dusseldorf sous M. Schadow. Après quelques tableaux

dans le goût de l'école, il fut chargé par le comte de Fürstemberg de décorer, sous M. Deger, l'église de Saint-Apollinaire à Remagen. On cite parmi ses principales fresques : *la Naissance* et *le Mariage de Marie*, *l'Annonciation*, *la Visitation*, *le Couronnement*, *l'Adoration de l'Agneau*, sept compositions représentant *les sept Sacrements*. M. Charles Müller a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Cène*, *la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, *l'Annonciation*, et au Salon de 1853, *la Sainte-Famille*.

Un autre peintre du même nom, M. André Müller, né à Cassel, en 1811, et élève de la même école, a aussi contribué par des fresques à la décoration de la même église de Remagen.

MÜLLER (Charles-Guillaume), peintre sur porcelaine allemand, né à Munich, vers 1819, s'est fait dans sa spécialité une réputation qui a dépassé les limites de l'Allemagne, et a reproduit avec bonheur plusieurs tableaux des grands maîtres, entre autres, *la Sainte-Famille*, *le Christ et saint Jean*, *la Vierge à la chaise*, et diverses *Madones* d'après Raphaël; une *Madone* d'après Murillo; une *Madone* d'après Carlo Dolce; une *Sainte Madeleine* d'après Maes; un *Groupe de chrétiens* d'après M. Kaulbach; *Judith*, *Sakontala*, *le duc d'Albe au château de Rudolstadt*, une *Albanaise* d'après Riedel; *Enfants et fruits* d'après Rubens, etc. Plusieurs de ces sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

MÜLLER de Kœnigswinter (Wolfgang), médecin et poëte allemand, né le 5 mars 1816, à Kœnigswinter sur le Rhin, étudia de 1835 à 1839 la médecine à l'université de Bonn et se lia intimement à cette epoque avec les poëtes Kinkel, Freiligrath, Simrock et autres. Établi comme médecin à Dusseldorf en 1842, il passa en 1853 à Cologne. Joignant la culture des lettres à l'exercice de la médecine, il se fit estimer à la fois comme poëte, comme médecin et comme homme, et fut envoyé en 1848 au parlement préparatoire de Francfort.

Parmi ses ouvrages, tous empreints d'un caractère particulièrement allemand et pour ainsi dire rhénan, nous citerons : *Chansons de jeunesse* (Junge Lieder; Dusseldorf, 1841); *Ballades et Romances* (Ibid., 1842); *le Voyage du Rhin* (die Rheinfahrt; Francfort, 1846); *Poésies* (Gedichte, 1847); *Germania*, *conte satirique* (Germania, ein satirisches Maerchen; Ibid., 1848); *Lorelei* (Cologne, 1851), recueil en vers des plus belles légendes du Rhin; *la Reine du mois de mai* (die Mai-Kœniginn; Stuttgart, 1852), histoire de village en vers; *le Prince Minerwie, conte d'un soir d'été* (der Prinz M., Ein Mittesommerabendmaerchen) et *le Livre du Rhin* (Rheinbuch, 1856); etc. M. Müller de Kœnigswinter a écrit en outre des contes en vers et en prose et des articles de critique dans divers recueils, tels que l'*Almanach des Muses*, de Chamisso, l'*Annuaire du Rhin*, l'*Album des Artistes* de Dusseldorf, le *Musée allemand*, la *Gazette de Cologne* et la *Gazette générale d'Augsbourg*.

MULOCH (miss Dinah-Maria), femme de lettres anglaise, née en 1826, à Stock-sur-Trent (comté de Stafford), écrivit à vingt-trois ans son premier roman, *les Ogilvy* (the Ogilvies; 1849), sentiment délicat des joies de la famille. A cet heureux début succédèrent les romans d'*Olive* (1850) et du *Chef de famille* (the Head of Family; 1851), peinture des mœurs bourgeoises en Écosse; et, plus récemment, *le Mari d'Agathe* (the Agatha's husband); un recueil de nouvelles sous ce titre : *Avillion and other Tales* (3 vol.); un conte fantastique, *Alice Learmont*, etc. On cite encore d'elle des petits livres pour la jeunesse, *les Leçons de Rhoda*, *Cola Monti*, *Un Héros*, etc., et de jolies pièces de vers, insérées dans les recueils périodiques. Quoiqu'elle ait pris une honorable place parmi les *authoresses* de son pays, miss Muloch, gardant le voile de l'anonyme, signe toujours « l'auteur des *Ogilvy*. »

MULREADY (William), peintre anglais, né à Ennis (Irlande), en 1786, fut admis, à quatorze ans, à l'académie royale, et se concilia dès lors l'amitié et les conseils de Banks. Il a donné une grande quantité d'œuvres, dont les premières affectèrent un style prétentieux et des dimensions exagérées, et qu'ont suivies des toiles plus simples, dans le goût des maîtres hollandais. Nous citerons de cet artiste, entre autres œuvres fort vantées : *la Boutique d'un charpentier*, *Sablonnière*, *l'Auberge de la route*, *le Combat interrompu*, *le Loup et l'agneau*, *le Messager insouciant*, *le Choix d'une robe de noce* (1811-1845), etc., etc.; une illustration du *Vicaire de Wakefield*, des dessins à la sanguine, etc. Plusieurs de ces sujets ont été très-remarqués à notre Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de cette Exposition. — M. Mulready est mort en juillet 1863.

MULSANT (Martial-Étienne), naturaliste français, né à Marnard (Rhône), le 2 mars 1797, s'est occupé, depuis 1830, de publications relatives à l'histoire naturelle et a professé, depuis la même époque, au lycée de Lyon. Il est devenu sous-bibliothécaire de la ville, président de la Société linnéenne, membre de l'Académie des sciences et des arts de Lyon, etc.

On a de lui : *Lettres à Julie sur l'histoire naturelle* (1830, 2 vol. in-8); *Histoire naturelle des coléoptères de France* (1839-1864, 13 parties, in-8); *Species des coléoptères* (1850-1851, grand-in-8); *Opuscules entomologiques* (1852-1859, 10 cahiers, in-8); *Cours élémentaire d'histoire naturelle* (1856, in-8); *Zoologie* (1857, in-8); *Physiologie* (1859, in-8); *Géologie* (1860, in-8); *Souvenirs d'un voyage en Allemagne* (1862, in-8); puis divers travaux insérés dans les *Annales de la Société linnéenne de Lyon* (1838-1854), etc.

MÜNCH (Ernest-Hermes-Joseph de), historien allemand, né à Rheinfelden, le 25 octobre 1798, fit ses classes au lycée de Soleure et son droit à l'université de Fribourg, où il s'affilia aux sociétés d'étudiants dites *Burschenschaften*. D'abord secrétaire du tribunal de sa ville natale, il alla professer de 1819 à 1821 dans une ville de la Suisse et rentra en Allemagne, où il ne tarda pas à se faire un nom par la multiplicité et la valeur de ses ouvrages historiques. En 1824, il fut nommé professeur des sciences historiques à Fribourg. Appelé à Liége en 1828 pour enseigner l'histoire de l'Église et le droit canonique, il s'attira par les tendances anti-catholiques de ses écrits et de ses cours de vives inimitiés. Sa sûreté personnelle fut même menacée, et il passa à la Haye en qualité de bibliothécaire. M. Münch revint en Allemagne en 1831, avec les titres de conseiller intime et de bibliothécaire du roi de Wurtemberg.

Parmi ses travaux, dont la publication répond aux différentes époques de sa vie et aux lieux qu'il a successivement habités, nous mentionnerons : l'édition des *Œuvres* d'Ulrich de Hutten (Berlin, 1821-1825, 5 volumes); celle de ses *Écrits choisis* (Auserlesene Schriften; Leipsick, 1822-1824, 3 vol.); *les Expéditions de l'Europe chrétienne contre les Ottomans et les tentatives des Grecs pour recouvrer leur liberté* (die Heerzüge

des christlichen Europa wider die Osmanen, etc. (Bâle, 1822-1826, 5 vol.); *les Actions de François de Sickingen* (Franz von Sickingen's Thaten; Stuttgart, 1827-1829, 3 vol.); l'édition des *Epistolæ obscurorum virorum* (Leipsick, 1827); *le roi Euzio* (Kœnig Enzio; Ludwigsbourg, 1827; 2e édit., Stuttgart, 1841); *Histoire des anciennes et des nouvelles Cortès en Espagne* (die Schicksale der alten und neuen Cortes in Spanien; Stuttgart, 1824-1827, 2 vol.); *le Système représentatif en Portugal* (Grundzuge der Geschichte des Repraesentatisystems in Portugal; Leipsick, 1827); *Histoire de la maison et de la province de Fürstenberg* (Geschichte des Hauses und Landes Fürstenberg; Aix-la-Chapelle, 1829-1832, 3 vol.), *Melanges historiques* (Vermischte historische Schriften; Ludwigsbourg, 1828); *Histoire de la maison d'Orange-Nassau* (Geschichte des Hauses Nassau-Oranien; Aix-la-Chapelle, 1831-1833, 3 vol.); *le Grand-duché de Luxembourg considéré comme partie intégrante de la Confédération germanique* (das Grossherzogthum Luxemburg als, etc.; la Haye, 1831); *Souvenirs des femmes illustres de l'Italie* (Erinnerungen an ausgezeichnete Frauen Italiens; Aix-la-Chapelle, 1831); *Collection complète des anciens et des nouveaux concordats* (Vollstaendige Sammlung aelterer und neuerer Concordate; Leipsick, 1831-1833, 2 vol.); *les Princesses de la maison de Bourgogne-Autriche dans les Pays-Bas* (die Fürstinnen des Hauses Burgund-Œstreich in den Niederlanden; Ibid., 1832, 2 vol.); *Histoire générale des temps modernes* (Allgemeine Geschichte der neuesten Zeit; Ibid., 1833-1835); *Études historiques et biographiques* (Historisch-biographische Studien; Stuttgart, 1836, 2 vol.); *Souvenirs et études des trente-sept premières années de la vie d'un savant allemand* (Erinnerungen und Studien aus den ersten 37 Jahren, etc.; Carlsruhe, 1836-38, 3 vol.); *Situation des affaires de Rome et questions catholiques* (Rœmische Zustaende und katholische Kirchenfragen; Stuttgart, 1838); *Paolo Sarpi et sa lutte contre la chancellerie et les jésuites* (Paolo Sarpi und sein Kampf., etc.; Ibid., 1839); *Mémoires sur l'histoire politique, religieuse et morale des trois derniers siècles* (Denkwürdigkeiten zur politischen, Kirchen-und Sittengeschichte der drei letzten Jahrhunderte; Ibid., 1839); *Mémoires sur l'histoire de la maison d'Este et de Lorraine au xe et au xviie siècle* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte des Hauses Este und Lothringen, etc., Ibid., 1840, t. Ier); *Souvenirs, Esquisses de voyages et fantaisies* (Erinnerungen, Reisebilder und Phantasiegemaelde; Ibid., 1841-1842, 2 vol.), et plusieurs autres ouvrages de description, de polémique religieuse ou de politique.

MUNCH (Pierre-André), philologue norvégien, né à Christiania, le 15 décembre 1810, et fils d'un pasteur très-connu, qui mourut en 1847, commença ses études sous la direction de son père et les acheva à l'université de Christiania. Reçu docteur en droit en 1834, il se consacra tout entier à des études d'histoire et de linguistique, fut nommé, en 1837, lecteur et, en 1841, professeur titulaire d'histoire à l'université, fit, avec beaucoup d'érudition et de méthode, sur des points obscurs de la littérature scandinave, des cours qui devinrent comme le fondement d'une science toute nouvelle, la grammaire des langues du Nord comparées. Il traita aussi la géographie de la Norvége avec le soin et la clarté qui caractérisent tous ses ouvrages.

Nous citerons de M. Munch : *Grammaire des langues runniques* (Christiania, 1848); *Grammaire des anciennes langues du Nord* (Ibid., 1847 et 1849); *Grammaire des langues gothiques* (Ibid., 1848); *Historisk geographisk Beskrivelse over kongeriget Norge i Middelalderen* (Ibid., 1849); *les Cartes de la Norvége* (1845-1848); enfin, comme résumé de toutes ses études, une *Histoire du peuple Norvégien* (Det norske Folks historie; Christiania, 1854-1858, 4 vol. gr. in-8).

Il a donné en outre plusieurs éditions d'anciens ouvrages danois, notamment du vieux recueil de légendes intitulé : *Edda*, et de manuscrits précieux, ayant rapport à l'histoire et à la géographie scandinaves, tels que : *Norges gamle Love* (Christiania, 1846-1849, 3 vol.), avec M. Keyser. Il a écrit en allemand un ouvrage cité comme très-remarquable sur *les Anciens séjours des peuples germaniques du Nord* (die Nordisch-germanischen Vœlker, ihre aeltesten Heimathsitze, etc.; Lubeck, 1853).— Il est mort à Rome, en juin 1863.

Un oncle du philologue, M. André **Munch**, poëte norvégien, né en 1811, et fils de l'évêque de Christiansand, Jean Storm Munch, élevé à l'université de Christiania et, depuis 1830, employé à la bibliothèque de cette ville, a publié trois recueils de poésies, qui témoignent d'une vive imagination et d'une grande facilité de versification : *Digte, gamle og nye* (Christiania, 1848); *Nye digte* (Ibid., 1850); *Sorg og trœst* (Ibid., 1852).

MÜNCH-BELLINGHAUSEN (Eligius-François-Joseph, baron DE), poëte et auteur dramatique allemand, connu sous le pseudonyme de *Frédéric Halm*, est né à Cracovie, le 2 avril 1806. Fils d'un magistrat, conseiller d'État au service de l'Autriche, il fut destiné à la carrière politique. La vocation littéraire l'emporta, et il fit représenter au théâtre royal de Vienne, en 1834, son premier drame, *Griseldis*, qui obtint un succès d'enthousiasme. Il donna successivement, avec des chances diverses, tant en vers qu'en prose : *le Camoens* (1838); *Imelda Lambertazzi* (1839); *Un doux arrêt* (Ein mildes Urtheil; 1849); *le Fils du désert* (der Sohn der Wildniss, 1842), qui reçut le meilleur accueil et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; *Maria de Molina* (1847), imité d'un drame espagnol, et *le Gladiateur de Ravenne* (1856), dont le succès retentissant finit par trahir l'auteur, qui avait d'abord cherché à garder l'anonyme; sans compter des reproductions de chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, tels que *le Roi et le paysan*, de Lope de Vega, *Cymbeline*, de Shakspeare (1841-1842), etc.

Une tentative de Frédéric Halm dans la tragédie classique, *Sampiero* (1844), réussit également. On lui doit aussi plusieurs comédies dont une surtout, *Défense et ordre* (Verbot und Befehl, 1848), demeure une des bonnes productions du théâtre allemand.

Comme écrivain dramatique, Frédéric Halm, qui a donné un recueil de *Poésies* (Gedichte, 1850), remarquable par l'abondance et la verve lyrique, est pourtant à peu près le seul des auteurs allemands qui ait su conserver aux pièces de théâtre leur véritable caractère, en évitant de substituer aux sentiments de ses héros ses sentiments personnels. Les Allemands lui reconnaissaient, pour qualité principale, l'objectivité. Il possède, du moins, à un haut degré la science toute française des effets et des combinaisons dramatiques.

Nommé conseillier du gouvernement, en 1840, M. Münch-Billinghausen devint, en 1845, grand conseiller d'État et premier conservateur de la bibliothèque impériale. Dans cette position, il s'occupa de recherches littéraires dont il a consigné les résultats dans un ouvrage *sur les Vieilles collections des drames espagnols* (Ueber die aeltern Sammlungen span. Dramen; Vienne, 1852). M. le baron Münch-Bellinghausen est un des membres les plus influents de l'Académie impériale.

MUNDT (Théodore), écrivain allemand, un des chefs de l'école littéraire dite *la Jeune Allemagne*, né le 19 septembre 1808, à Potsdam, étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, et se fixa en cette ville, où il se fit bientôt un nom parmi le grand nombre d'écrivains qui habitaient alors ce centre littéraire de l'Allemagne. Mais, lorsque M. W. Menzel (voy. ce nom) eut dénoncé, en 1835, la jeune Allemagne comme une école littéraire, « pervertie par l'irréligiosité française et vouée à la destruction de toutes les institutions sociales, politiques et religieuses, » il dut voyager pendant quelque temps, pour se soustraire aux persécutions dont plusieurs écrivains libéraux furent alors l'objet. Il revint à Berlin en 1839, et y résida jusqu'en 1848. Après la révolution, il fut, pendant deux ans, professeur de littérature et d'histoire de l'université de Breslau. Rappelé à Berlin, il y remplit les fonctions de bibliothécaire de l'université. — M. Mundt est mort en 1861.

Parmi ses ouvrages, on cite en première ligne : *Madelon, ou les Romanciers de Paris* (Madelon oder die Romantiker in Paris; Leipsick, 1832); *Madone. Entretien avec une sainte* (Madonna, Unterhaltung mit einer Heiligen; Ibid., 1835; 2ᵉ édit., 1840), dans lequel il prêche l'émancipation des femmes; l'*Art de la prose allemande* (Kunst der deutschen Prosa; Berlin, 1837; 2ᵉ édit., 1843), suivi d'un *Cours de lecture* (Lesebuch der deutschen Prosa; Ibid., 1844), et destiné à établir une union intime entre le langage de la prose et celui de la poésie; *Promenades et voyages* (Spaziergaenge und Weltfahrten; Altona, 1838-1840, 3 vol.); *Études d'un touriste* (Vœlkerschau auf Reisen; Stuttgart, 1840, où l'on a remarqué les chapitres sur Paris, Londres, la France méridionale et la Suisse; *Histoire de la littérature contemporaine* (Geschichte des Literatur der Gegenwart. Berlin, 1846; 2ᵉ édit., 1852), servant de complément à l'ouvrage de Fred. Schlegel; *Carmola ou le second baptême* (Carmola oder die Wiedertaufe; Hanovre, 1844), cité comme le meilleur roman de M. Mundt.

On a du même auteur beaucoup d'autres romans, contes, nouvelles et travaux de critique et d'histoire littéraire. Nous mentionnerons encore, parmi ses romans, contes et nouvelles : *le Duo* (das Duett; Berlin, 1832); *le Basilique, études de visages* (der Basilisk oder Gesichterstudien; Leipsick, 1833), recueil de nouvelles; *Embarras de la vie moderne* (Moderne Lebenswirren; Ibid., 1834), recueil de nouvelles; *Thomas Müntzer* (Altona, 1841, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1843); *Mendoza, le père des fripons* (Mendoza, oder der Vater der Schelme; Berlin, 1857, 2 vol.), roman; *les Matadores* (die Matadore; Leipsick, 1850, 2 vol.), roman; *Un Duc allemand* (Ein deutscher Herzog; Ibid., 1855); *Krim-Girai, un allié de Frédéric le Grand* (Krim-Girai, ein Bundesgenosse Friedrich des Grossen; Berlin, 1855); parmi les ouvrages de critique et d'histoire : *Charlotte Stieglitz* (Denkmal der Ch. St.; Ibid., 1835) : *Caractères et situation, nouvelles, esquisses, études littéraires*, etc. (Charactere und Situationen, Novellen, Skizzen, etc.; Weimar et Leipsick, 1837, 2 vol.), recueil d'articles insérés dans les journaux littéraires; *Histoire de la société, des progrès et des problèmes sociaux* (Geschichte der Gesellschaft, etc.; Berlin, 1844; nouv. édit., 1856, 2 vol.); *Traité d'esthétique* (Aesthetik; Ibid., 1845) : *le Saint-Esprit et l'esprit de l'époque* (der heilige Geist und der Zeitgeist; Berlin, 1845); *Histoire littéraire universelle* (Allgemeine Literaturgeschichte; Berlin, 1846, 3 vol.); *Mythologie des anciens peuples* (Gœtterwelt der ersten Vœlker; Ibid., 1847; 2ᵉ éd., 1854) : *Dramaturgie* (Ibid., 1847, 2 vol.); *Mélanges* (Gesammelte Schriften; Leipsick, 1847, 2 vol.); *l'Éloquence parlementaire des peuples modernes* (Staatsberedtsamkeit der neuern Vœlker; Berlin, 1848) : *Machiavel et la politique européenne* (Macchiavelli und der Gang der europaeischen Politik; Leipsich, 1851; 2ᵉ édit., 1853); *Histoire des États en Allemagne considérés au point de vue de leur développement social et de leur représentation politique* (Geschichte der deutschen Staende nach, etc.; Berlin, 1853); *la Guerre pour la mer Noire* (Der Kampf um das schwarze Meer; Leipsick, 1855); *Paris sous l'Empire* (Pariser Kaiser-Skizzen; Berlin, 1857), etc.

M. Mundt a aussi édité les *Écrits politiques de Luther* (Luthers politische Schriften; Berlin, 1844); et avec Varnhagen von Ense : *les Écrits posthumes et la Correspondance de Knebel* (Knebel's literarischer Nachlass und Briefwechsel; Leipsick, 1835-1836, 3 vol.), précédés d'une remarquable étude de lui sur cet écrivain. Il a, en outre, rédigé plusieurs journaux et revues, tels que *le Zodiaque littéraire*, que la police suspendit dès son apparition, et les *Dioskuren*, journal des arts et des sciences (1836-1837, 2 vol.).

MUNDT (Clara), femme du précédent, connue comme femme de lettres sous le nom de Louise *Muhlbach*, est née à Neubrandenbourg, le 2 janvier 1814. Mariée à l'âge de vingt-cinq ans, elle commença peu après à se faire connaître par la publication de quelques romans, qui témoignaient à la fois d'une vive imagination et d'une instruction sérieuse. Depuis cette époque, elle a produit un nombre considérable de volumes.

Mme Mundt appartient à la classe des femmes qui prêchent l'émancipation de leur sexe; elle professe des opinions politiques radicales, et aborde résolûment toutes les questions morales et sociales qui intéressent son sexe. On cite, parmi ses romans historiques, comme reposant particulièrement sur des études sérieuses : *Aphra Behn* (Berlin, 1849, 3 vol.); *Jean Gotzkowsky, le Marchand de Berlin* (Ibid., 1850, 3 vol.); *Katharina Parr* (Ibid., 1850, 3 vol.), et *Frédéric le Grand et sa cour* (Ibid., 1853, 3 vol.).

Parmi ses autres travaux, on remarque : *Premier et dernier amour* (Erste und letzte Liebe; Altona, 1838); *la Vie des femmes : Fille, épouse, artiste, princesse* (Frauenschicksal, das Maedchen, die Gattinn, die Künstlerinn, die Fürstinn; Ibid., 1839, 2 vol.); *Oiseaux voyageurs* (Zugvœgel; Ibid., 1840), recueil de contes et nouvelles; *le Monde* (Bunte Welt; Stuttgart, 1841, 2 vol.); *l'Enfant de la nature* (der Zœgling der Natur; Altona, 1842), roman; *Fortune et argent* (Glück und Geld; Ibid., 1842, 2 vol.); *Justin* (Leipsick, 1843); *Gisela* (Altona, 1844, 2 vol.); *Eva* (Berlin, 1844, 2 vol.); *Après le mariage* (Nach der Hochzeit; Leipsick, 1844, 2 vol.), recueil de quatre nouvelles; *Nouvelles et scènes* (Leipsick, 1845, 2 vol.); *Un roman à Berlin* (Ein Roman in Berlin; Berlin, 1846, 3 vol.); *Esquisses de voyage* (Federzeichnungen auf der Reise; Ibid., 1846); *Histoires de cour* (Hofgeschichten; Ibid., 1847, 3 vol.); *la Fille d'une impératrice* (Ibid., 1848, 2 vol.), roman historique; *l'Enfant de la société* (der Zœgling der Gesellschaft; Ibid., 1850, 2 vol.); *Berlin et Sans-Souci* (Ibid., 1853, 4 vol.), roman historique; *le Monde et le théâtre* (Welt und Bühne; Ibid., 1854, 2 vol.); *Joseph II et sa cour* (Joseph II und sein Hof; Ibid., 1856, 4 vol.); *la Reine Hortense* (Kœnigin Hortense; Ibid., 3ᵉ édit., 1857), étude biographique; etc.

MUNDY (George Rodney), marin anglais, né à Londres, le 19 avril 1805, et neveu du vice-amiral George Mundy, entra, en 1818, au Collége

royal naval, et s'embarqua l'année suivante, comme volontaire, sur *le Phaéton*. Lieutenant en 1826, et commodore en 1828, il fut chargé, en 1833, à l'occasion de la guerre des Pays-Bas, d'une mission en Belgique. Rentré en Angleterre, lors de la suspension des hostilités, il reçut ensuite le commandement de *la Favorite*, sloop de 18 canons, avec lequel il fut envoyé en croisière sur les côtes de la Syrie, puis de *l'Iris*, brick de 26: appelé, en 1846, dans l'archipel Indien, contre les pirates de Bornéo, il se distingua dans cette expédition et fut laissé à la tête de l'escadrille jusqu'à l'année suivante. Pendant la guerre contre la Russie, il opéra dans la Baltique, contribua à la prise de Bomarsund, puis fut chargé du commandement en second de la flotte de la Méditerranée, et commanda en chef une escadre à Palerme et à Naples (1859-1860) et sur les côtes de Syrie (1861), pendant l'occupation française. En 1863, il a été promu vice-amiral. On lui doit une intéressante *Relation de l'expédition de Bornéo* (Narrative of the events in Borneo and, etc.; Londres, 1848, 2 vol. in-8), précédée d'une partie inédite du *Journal de sir James Brooke; l'Hannibal à Palerme et à Naples* (1859-1861).

MUNK (Salomon), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Glogau, le 14 mai 1805, d'une famille israélite, vint, jeune encore, à Paris, suivit les cours de langues orientales et en particulier le cours d'arabe de Silvestre de Sacy; il apprit aussi le persan et le sanscrit; mais il se consacra plus spécialement à l'etude de la langue hébraïque, fournit plusieurs mémoires au *Journal asiatique* et quelques dissertations à la traduction de la Bible de M. Cahen, et collabora à l'*Encyclopédie des gens du monde* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dirigé par M Franck. En 1845, il fit paraître, dans la collection de *l'Univers pittoresque*, le volume de *la Palestine, description géographique, historique et archéologique* (in-8), qui, malgré sa forme populaire, est cité comme un de nos bons traités sur les antiquités hebraïques.

En 1842, M. Munk était entré, en qualité d'employé, au département des manuscrits de la Bibliothèque royale; mais au bout de peu d'années, la perte de la vue, résultat de son travail opiniâtre, le força de renoncer à ses fonctions. Malgré cette cruelle infirmité, il continua avec la même ardeur ses études, grâce à l'assistance de quelques amis et au concours de ses coreligionnaires, qui ont voulu lui conserver le titre de secrétaire de la synagogue de Paris. Il s'est attaché à l'interprétation des inscriptions phéniciennes et a fait paraître encore, en 1856, dans le *Journal asiatique*, où il avait déjà donné, avant 1847, la meilleure interprétation que l'on ait tentée de l'inscription phénicienne de Marseille, une explication d'une inscription funéraire découverte près de Sidon. Le 2 décembre 1858, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Lajard. Il a été décoré de la Légion d'honneur la même année.

Il a encore publié : *Notice sur Abou'l Walid Merwan Ibn Djanah et sur quelques autres grammairiens hébreux du* Xe *et du* XIe *siècle* (Imp. nat., 1851, in-8), mémoire auquel l'Institut a décerné le prix de linguistique; une traduction du célèbre livre de Maimonide, intitulé : *More Nevochim, ou le Guide des égarés* (1856-1861, 2 vol. gr. in-8); *Mélanges de philosophie juive et arabe* (1857-59, 1re et 2e parties, in-8), etc.

MUNOZ. Voy. RIANZARES (duc DE).

MUNSTER (William-Georges, FITZ-CLARENCE, 2e vicomte DE), pair d'Angleterre, né en 1824, est petit-fils du roi Guillaume IV et de mistress Jordan, la celebre comedienne. En 1842, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il a servi quelque temps aux gardes, a quitté le service en 1852, et est devenu, en 1855, député-lieutenant de Middlesex. En 1855, il a épousé lady Erskine, sa cousine, et a pour héritier son fils le vicomte Fitz-Clarence, né à Londres, en 1856.

MUNTZ (Georges-Frederick), membre du Parlement britannique, né en 1794, à Birmingham, et fils d'un Allemand qui y établit une forge en 1783, a joué un rôle des plus actifs dans le mouvement politique qui précéda la discussion du premier bill de reforme parlementaire. President de l'association de sa ville natale, il fut, en 1837, l'objet de poursuites judiciaires, à la suite d'un *meeting* tumultueux tenu contre les priviléges de l'Église, et fut renvoyé absous après avoir appelé d'une première condamnation. Élu par Birmingham membre de la Chambre des Communes (1840), il a constamment été réélu jusqu'en 1857. C'est un des plus fermes champions du parti reformiste et il a plus d'une fois exposé ses théories radicales à la tribune, dans la presse et dans les assemblées populaires. Il a, dit-on, fait une fortune considerable par la découverte d'un métal mixte, moins cher que le cuivre, et qui a été adopté pour doubler et cheviller la coque des navires.

MURAT (Napoléon-Lucien-Charles, prince), sénateur français, né à Milan, le 16 mai 1803, est le second fils de Joachim Murat, alors général, et de Caroline, troisième sœur du premier Consul. Élevé à Naples, dont son père occupait le trône depuis 1808, il suivit, après les evénements de 1815, sa mère aux environs de Trieste, resida ensuite à Venise et s'embarqua, en 1824, pour aller rejoindre, aux États-Unis, son oncle Joseph Bonaparte et son frère aîné Achille; mais son vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes d'Espagne, il fut conduit en prison et il éprouva de grandes difficultes pour recouvrer sa liberté. En 1827, il épousa miss Carolina Georgina Fraser; peu de temps après ce mariage, il fut réduit, par suite de faillites commerciales, à une situation si précaire qu'il n'eut, pendant plusieurs années, d'autres ressources pour subsister que le produit d'une école de jeunes filles tenue par sa femme. A deux reprises, en 1839 et en 1844, il vint en France, où le gouvernement ne lui permit de séjourner que peu de temps.

M. Murat, qui venait d'hériter des titres de son frère aîné, apprit aux États-Unis la proclamation de la République de 1848; il s'empressa de gagner l'Europe, présenta immédiatement sa candidature aux élections du Lot, et fut élu representant à la Constituante, le premier sur sept, par 45000 suffrages. Membre du comité des affaires étrangères, il vota en général avec la droite, excepté dans la question des deux Chambres. Il servit de tout son pouvoir, après l'élection du 10 décembre, la politique du président. Reélu par le Lot et la Seine, il opta pour le second département, fut nommé, le 3 octobre 1849, ministre plénipotentiaire à Turin, et remplacé, en 1850, par M. Ferd. Barrot; cette même année, la 2e légion de la garde nationale de la banlieue de Paris le choisit pour colonel. Devenu sénateur, à la suite du coup d'État, par decret du 25 janvier 1852, il obtint, en 1853, le titre de prince.

Plus tard, notamment en 1855 et en 1860, on a beaucoup parlé des prétentions du prince à

la couronne des Deux-Siciles et d'un parti libéral italien disposé à les soutenir. Aucun fait ne vint, jusqu'à la fin de 1860, donner d'autorité à ces bruits, si ce n'est des lettres rendues publiques, dans lesquelles le prince Murat, déclinant toute initiative, laissait aux Italiens liberté complète d'action. De son côté, le gouvernement français n'a rien fait pour encourager de telles espérances, que le *Moniteur* a même officiellement désavouées au mois d'août 1860. Une sorte de manifeste du prince L. Murat déclara enfin ses prétentions au trône de Naples, à la fin de mars 1861, et le journal officiel en renouvela le désaveu, en ajoutant que l'Empereur ne retirait pas pour cela au prince son amitié (*Moniteur* du 21 mai). On remarquait, à la même époque, que le prince Murat appuyait, dans le Sénat, l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle du pape (7 mars 1861) : ce qui lui aliénait les loges maçonniques dont il était président, et excita des orages au sein de l'ordre.

De son mariage avec miss Fraser (1827), il a eu cinq enfants : *Caroline*, née en 1830, et mariée, en 1856, au baron de Chassiron; *Joseph-Joachim-Napoléon* MURAT, né en 1831, devenu capitaine de cavalerie et officier d'ordonnance de l'Empereur, promu lieutenant-colonel aux guides de la garde le 31 janvier 1863; *Achille*, né en 1835; *Anna*, née en 1838, convertie du protestantisme au catholicisme, par l'abbé Deguerry, en avril 1864; et *Louis-Napoléon*, né en 1852.

Ses deux sœurs sont encore vivantes : l'une, *Lœtitia-Joséphine*, née le 25 avril 1802, a épousé le comte Pepoli, de Bologne; l'autre, *Louise-Julie-Caroline*, née le 22 mars 1805, est femme du comte Rasponi, de Ravenne.

MURAT (Joachim-Joseph-André, comte), député français, né à Paris, le 12 décembre 1828, descend d'un frère du roi de Naples, André Murat, qui reçut de l'Empereur le titre de comte. Fils de Pierre-Gaétan, ancien député du Lot, mort en 1847, il fut élevé à Paris, et entra de bonne heure dans la diplomatie. Attaché d'abord à la légation de France en Toscane, puis en Suède, il fut chargé d'affaires à Florence, en 1852, et à Stockholm, en 1853. Il se maria en 1854 et remplaça, la même année, M. Lafon de Caix au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Lot. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 35982 voix sur 36174 votants. En 1857, il a assisté, en Russie, au couronnement de l'empereur Alexandre II et en a publié la relation (in-8).

Secrétaire d'âge du Corps législatif de 1854 à 1860, secrétaire élu de 1860 à 1863, secrétaire et vice-président du Conseil général du Lot, M. le comte Murat, qui a été maire de Cahors, a été nommé, en 1861, maire de la Bastide-Murat. Décoré de divers ordres étrangers, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. — Sa sœur, Caroline, née en 1836, a épousé, en 1854, le marquis du Tillet.

MURAT (Jean), peintre français, né à Felletin (Creuse), en août 1807, étudia la peinture sous Regnault, Blondel et M. Hersent, entra à l'École des beaux-arts en 1828, et y remporta, après divers prix, de 1830 à 1836, le grand prix de peinture historique au concours de 1837, sur ce sujet : *Sacrifice de Noé au sortir de l'arche*. Il avait précédemment exposé : *Veuve au tombeau de son mari mort pour la liberté*, *Circé*, *Eucharis*, *Charles VII et Agnès Sorel*, plusieurs *portraits* (1831-1835). De retour de la villa Médicis, en 1842, il a exécuté depuis : *Agar dans le désert* (1842); *les Lamentations de Jérémie* (1844); *Numa écrivant ses lois agricoles sous l'inspiration d'Égerie*, acquis par la liste civile (1846); *Abraham recevant les trois anges* (1849): *Aimez-vous les uns et les autres, ou le Christ prêchant la charité* (1853). L'*Agar* de 1842 a été son seul envoi à l'Exposition universelle de 1855. En dehors des salons, M. J. Murat a concouru à quelques décorations monumentales, et a notamment exécuté, à Saint-Séverin, *Marthe et Marie aux pieds de Jésus-Christ* (1854). Il a obtenu une 2e médaille en 1842, et une 1re en 1844.

MURAT-SISTRIÈRES (Jean-Baptiste-Eugène DE), ancien représentant du peuple français, né d'une famille originaire du Cantal, en 1801, et fils d'un général de la République et de l'Empire, entra, en 1817, à l'École polytechnique et passa, en 1819, à l'École d'application de Metz. Il se retira du service militaire en 1836, avec le grade de capitaine d'artillerie et se fixa dans ses propriétés, près de Vic. Élu conseiller général du département du Cantal, il fut porté, mais sans succès, par les libéraux, comme candidat à la députation pour l'arrondissement d'Aurillac. Plus heureux en 1848, il fut nommé représentant du peuple, le troisième sur sept, par 20 000 voix environ. Membre du comité des finances, il vota, en général, avec la droite. Il fut réélu le deuxième à la Législative, et entra dans la coalition des anciens partis monarchiques, tout en se prononçant contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se tint à l'écart des affaires publiques, et cessa même, l'année suivante, de faire partie du conseil général de son département.

MURCHISON (sir Roderick IMPEY), célèbre géologue anglais, né le 19 février 1792, à Tarradale, village d'Écosse, et élevé au collège de Durham, fut admis à l'École militaire de Marlow, nommé enseigne en 1807 et envoyé en Espagne. Il servit d'abord dans l'infanterie, prit part à plusieurs campagnes et fut attaché à l'état-major de son oncle, le général A. Mackenzie; ensuite il passa dans la cavalerie et se retira en 1831 avec le grade de capitaine de dragons. Il y avait alors plus de quinze ans qu'il avait tourné toute son activité sur l'étude de la geologie et en particulier des plus anciennes couches de la croûte terrestre. De 1831 à 1835, il parcourut l'Angleterre et le pays de Galles en compagnie de Philipps et publia, en 1836, le fruit de ses longues recherches sous le titre : *le Système silurien* (the Silurian system, in-8), ouvrage qui lui fit une réputation européenne. Dans ce système qui a pris son nom de la tribu celtique des Silures, habitant originairement les pays de Galles, il décrivit avec exactitude les couches primordiales, composées en grande partie de schistes ardoises et de calcaires, et introduisit en même temps une nomenclature plus régulière touchant les formations successives du grauwacke. Plus tard, la similitude de ses observations le conduisit à l'étendre à diverses contrées de l'Europe occidentale, ainsi qu'aux massifs de la Scandinavie et de la Russie, où les énormes entassements de rochers avaient peu ou point souffert de l'action destructive des éléments.

En 1839, M. Murchison fut invité par le tzar Nicolas à étudier la constitution géologique de son vaste empire, qui avait déjà été exploré, à ce point de vue, par Strangway, Pander, Erman et autres savants. Il partit en compagnie de MM. Sedgwick, de Verneuil et de Keyserling, visita d'abord une grande partie de l'Allemagne et de la Pologne, puis, son voyage terminé, en consigna les importants résultats dans sa *Géologie de*

la Russie d'Europe et des monts Ourals (Geology of Russia in Europe and the Oural mountains; Londres, 1845, 2 vol. in-4; 1854, nouv. édit.), à laquelle se rattache un travail précédemment publié *sur la Structure géologique des régions du nord et du centre de la Russie* (On the geological structure of the northern and central regions of Russia; 1841). Le tzar n'attendit pas que sa mission fût achevée pour le combler des témoignages de sa satisfaction; il lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences de Pétersbourg, lui fit présent d'un magnifique vase d'aventurine monté sur un socle de porphyre et le nomma grand-croix de l'ordre de Saint-Stanislas et chevalier de Sainte-Anne. A son retour, M. Murchison reçut du gouvernement anglais des lettres de noblesse (février 1846).

Depuis cette époque, ce savant, revenant sur ses premiers travaux, a présenté dans un important volume le développement complet de ses idées et de ses recherches sur le système qu'il a créé (*Siluria*; 1854, in-8). Il y expose dans les plus grands détails ses vues sur la composition des roches primordiales, leurs altérations, les fossiles organiques qu'elles renferment, ainsi que sur l'universalité et l'identité du système silurien en Europe, dans l'Himalaya, au cap de Bonne-Espérance, en Océanie, au Chili, etc. Citons encore son magnifique *Atlas géologique de l'Europe* (1856, in-4), dressé avec la collaboration de MM. Nicol et Johnston.

Sir R. Murchison a présidé plusieurs fois la Société géologique et la Société géographique de Londres; il est devenu associé de la Société royale et de plusieurs compagnies savantes du continent, et correspondant de l'Académie des sciences (section de minéralogie). En 1855, il a succédé à Th. de La Bèche dans les fonctions de directeur du musée de géologie pratique. Sa collaboration aux divers recueils scientifiques est incessante, et l'on porte à plus de cent le nombre des mémoires qu'il y a fait insérer sur la plupart des branches de la physique. Nous pouvons ajouter que, dès 1844, il a constaté une frappante ressemblance entre les terrains aurifères des monts Ourals et ceux de l'Australie, et qu'en 1846, il a adressé à lord Grey, ministre des colonies, un rapport fort étendu sur ce sujet. En 1864, il a été créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain.

MURE (William), antiquaire écossais, né, en 1799, à Caldwell (comté d'Ayr), et fils d'un officier supérieur de l'armée, fit ses études à Westminster et à Édimbourg, et les compléta dans les universités d'Allemagne. Il siégea à la Chambre des Communes de 1846 à 1855 pour le comté de Renfrew. — Il est mort en avril 1860.

On a de lui quelques ouvrages estimés : *Journal d'un voyage en Grèce* (Journal of a tour in Greece; 1838), une dissertation sur *le Calendrier des anciens Égyptiens* (On the Calendar of ancient Egypt); *la Langue et la Littérature de la Grèce* (the Language and Literature of Greece: 1850), ouvrage d'érudition que l'on a comparé aux meilleures productions de l'Allemagne; etc.

MURET (Théodore-César), littérateur français, est né à Genève, le 24 janvier 1808, d'une famille de protestants qui avait été chassée de la France par la révocation de l'édit de Nantes. Il vint faire son droit à Paris et y fut reçu avocat; mais il abandonna le barreau pour la littérature et la critique. La franchise de ses opinions légitimistes lui valut, en 1842 et en 1845, un double emprisonnement d'un mois. Avant d'écrire dans *l'Union*, où ses feuilletons hebdomadaires ont eu du succès, il avait collaboré à *la Mode* (1831-1834), à *la Quotidienne*, à *l'Opinion publique* (1848-1849). Il a écrit plusieurs pièces de théâtre : un drame historique, *Paul Ier* (1832); des comédies en vers, *Corneille à Rouen* (2 actes), jouée à Rouen en 1829; *les Droits de la femme* (Théâtre-Français, 1837); *les Philanthropes*, en 3 actes (Odéon, 1841) : *Michel Cervantès*, en 5 actes, en vers (Odéon, 1856); *les Dettes*, comédie en 3 actes, en vers (Rouen, 1859), et plusieurs vaudevilles, en société avec divers collaborateurs, particulièrement avec les frères Cogniard : *le Médecin de campagne*, au Gymnase (1838) : *le Docteur Saint-Brice*, à la Porte-Saint-Martin (1840); *les Iles Marquises*, au même théâtre (1853), etc.

On a encore de M. Th. Muret, dans le genre historique : *Histoire de Paris* (1837, in-18; 2e édit., 1851); *les Grands hommes de la France* (1838, 2 vol. in-8); *Souvenirs de l'Ouest* (1839, in-18), *Histoire de l'armée de Condé* (1844, in-8); *Histoire des guerres de l'Ouest* (1848, 5 vol. in-8); dans le roman : *Jacques le Chouan* (1833, in-8); *le Chevalier de Saint-Pons* (1835, 2 vol. in-8), *Georges, ou Un entre mille* (1835, in-3); *Mademoiselle de Montpensier* (1836, in-8), etc. Il faut citer aussi les brochures politiques ou religieuses suivantes : *Vies populaires de Henri de France* (1840, in-18), *de Bonchamps* (1845, in-8), *de Cathelineau, de La Rochejaquelein, de Charette, de Cadoudal* (1845); *la Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats* (1849), écrit de circonstance, tiré à 610 000 exemplaires; *les Ravageurs, la Démocratie blanche, Paroles d'un protestant* (nouv. édit., 1857, in-18); *Histoire de Henri Arnaud*, pasteur de Vaudois (1853, in-18); *les Galériens protestants* (1854, in-18); *A travers champs* (1858, in-12); *Histoire de Jeanne d'Albret* (1861, in-12); une série de brochures d'actualité (*Italie, Au comte de Cavour, Du général Garibaldi*, 1860, in-8), etc.

MURGER (Henry), littérateur français, né à Paris, en 1822, d'une famille pauvre et obscure, ne reçut d'abord qu'une instruction élémentaire, puis entra, comme petit clerc, chez un avoué, et plus tard, en 1838, sur la recommandation de M. de Jouy, comme secrétaire, chez le comte russe Tolstoy; c'est alors qu'en lisant à son patron les œuvres contemporaines, il sentit s'éveiller sa vocation littéraire. Il commença par faire des vers, écrivit contre le poëte Barthélemy des satires restées inconnues, et acheva, en 1843, un poëme, *Via dolorosa*, qui ne trouva point d'éditeur. Il se jeta alors dans cette vie d'aventures et de misère lettrée qu'il a décrite sous le nom de *Bohême*. Rédacteur du *Moniteur de la mode*, puis du *Castor*, journal des chapeliers, il envoya en 1844, à *l'Artiste*, de gracieux sonnets : *le Balcon de Juliette* et *le Plongeur*, qui furent à peine remarqués, puis, en 1845, *l'Adieu à Nini, Après le carnaval, les Amours d'un grillon et d'une étincelle*, conte fantaisiste; et enfin, en 1848, les *Ballades allemandes*. Il passa alors au *Corsaire*, où il donna *Orbassan le confident* (1848), nouvelle; *Scènes de la vie de Bohême* (1848), mémoires de sa jeunesse, qui décidèrent enfin de sa réputation.

M. Murger publia ensuite *le Requiem d'amour*, poésie, dans *l'Artiste*; *les Amours d'Olivier*, récit autobiographique, dans *l'Événement*; *le Souper des funérailles*, nouvelle, dans *le Dix-décembre*. Il donna avec MM. Vitu, Banville et Fauchery : *la Résurrection de Lazare*, roman par lettres, faisant suite aux *Amours d'Olivier*. Il arrangea pour le théâtre *la Vie de Bohême*, et en fit, avec M. Th. Barrière, une pièce en cinq actes qui fut représentée aux Variétés, en 1851, avec un éclatant succès. L'année suivante, il fit jouer avec

moins de bonheur, au Théâtre-Français, une comédie en un acte, *le Bonhomme Jadis*. Enfin il donna au Palais-Royal une petite comédie, *le Serment d'Horace* (décembre 1860).

Après le succès de *la Vie de Bohème*, M. Murger publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1851, *Claude et Marianne*, épisode de la vingtième année; en 1852, *le Dernier rendez-vous*, roman; *le Pays latin*, scènes de la vie d'étudiant; en 1853, *Adeline Protat*, scènes de compagne; en 1854, *les Buveurs d'eau*, nouvelles scènes de la vie de Bohème; etc.

M. H. Murger, qui par ce retour fréquent sur les mêmes sujets ne témoignait peut-être pas d'une grande fécondité d'invention, y portait du moins toujours de la verve, de l'enjouement et ce mélange de la fantaisie et du sentiment de la réalité qui fit son originalité. Il a publié encore, de 1853 à 1860 : *Scènes de la vie de jeunesse; le Dessous du panier; Ballades et fantaisies; Propos de ville et propos de théâtre; le Roman de toutes les femmes; Scènes de la vie de campagne; Madame Olympe; le Sabot rouge*, etc. — M. H. Murger est mort le 28 janvier 1861.

On a réuni ses poésies en un volume intitulé : *les Nuits d'hiver* (1861, in-12). Il laissait un roman inédit et inachevé : *les Roueries de l'ingénue*, qui a été publié par *la Presse*, aussitôt après sa mort.

MURHARD (Karl), publiciste allemand, frère cadet de Frédéric Murhard, l'un des chefs de l'opposition en Westphalie, de 1815 à 1848, mort en 1853, est né à Cassel, le 23 février 1781. Après avoir fait ses études à Gœttingue et à Marbourg, il fut reçu docteur en droit, et entra en 1800 aux archives de Cassel, dont il devint directeur en 1804. Il fit partie du conseil d'État du roi Jérôme, fut nommé, en 1810, chef de division au ministère des finances de Westphalie, et, deux ans après, liquidateur de la dette publique. En 1812, il publia, avec Hassel, un journal intitulé : *la Westphalie sous Jérôme Napoléon*. Maintenu dans sa place, après la Restauration, il renonça, en 1818, sous l'inspiration de son frère, à toute fonction publique, alla habiter Francfort, fut compromis dans les affaires de 1823, et revint dans la suite habiter Cassel.

On doit à M. Karl Murhard : *Idées sur l'économie sociale et sur l'économie politique* (Ideen über wichtige Gegenstaende aus dem Gebiete der Nationalœconomie, etc.; Gœttingue, 1808); *Sur l'argent et les monnaies* (Ueber Geld und Münze; Cassel et Marbourg, 1809); *Théorie de l'argent et de la monnaie* (Theorie des Geldes und der Münze; Leipsick, 1817); *Théorie et politique du commerce* (Theorie und Politik des Handels; Gœttingue 1831, 2 vol.); *Théorie et politique de l'impôt* (Theorie und Politik der Besteuerung; Ibid., 1834). Il a repris, après son frère, la continuation du grand *Recueil des traités* de Martens (t. XII, 1854).

MURILLO (BRAVO). Voy. BRAVO-MURILLO.

MURRAY (Nicolas), théologien américain, né en Irlande, en 1802, et d'abord destiné au commerce, passa en Amérique en 1818, et fut quelque temps employé dans l'imprimerie des frères Harpers. Il entra à William College (Massachussets), en 1822, et, après avoir étudié la théologie au séminaire de Princeton (New-Jersey), fut ordonné en 1829, et chargé, en 1833, d'une église presbytérienne d'Elizabethtown. M. Murray est surtout connu comme un polémiste religieux plein d'originalité et de verve, et il jouit à ce titre, sous le pseudonyme de *Kirwan*, d'une véritable popularité. En 1847, parut, sous ce nom de plume, la première série de ses *Lettres à l'archevêque catholique de New-York* [M. Hughes] (Kirwan's Letters, nouvelle édition; New-York, 1855, in-12). Il donna, en 1848, une seconde et une troisième série de ses lettres, qui ont été traduites en plusieurs langues et notamment en français, sous ce titre : *Lettre à un évêque de l'Église romaine sur le caractère, les tendances et les influences de la papauté*, par Kirwan (in-12).

On a encore de M. Murray : *le Déclin de la papauté et ses causes* (the Declin of Popery ant its Causes); *le Papisme chez lui* (Romanism at home, 1852, in-12; New-York, nombreuses éditions) : *les Hommes et les choses en Europe* (Men and Things in Europe, in-12; Ibid., 1853), recueil d'observations faites dans un voyage en Europe en 1851; *Croquis de paroisse* (Parish Pencilling; Ibid., in-12, 1854), comprenant la vie et les impressions d'un ministre, puis des sermons, des articles de journaux et un petit volume sur Elizabethtown, le lieu de sa résidence.

MUSART (N....), musicien français, né en 1789, mort le 30 mars 1853. Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*. — Son fils, M. Alfred MUSART, né à Paris, en 1828, a entrepris, depuis 1856, de ressusciter, sous divers noms, les anciennes soirées musicales de la rue Vivienne.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred DE), célèbre poëte français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 11 novembre 1810, mort le 2 mai 1857. — Sa comédie en trois actes *On ne badine pas avec l'amour*, moitié idylle, moitié drame, a été jouée pour la première fois au Théâtre-Français, le 18 novembre 1861, et reprise depuis avec succès. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

MUSSET (Paul Edme DE), littérateur français, frère aîné du précédent, né à Paris, le 7 novembre 1804, s'est fait connaître par un certain nombre de romans où le style a beaucoup d'élégance et de sobriété. Les principaux sont : *la Table de nuit, équipées parisiennes* (1832); *Samuel* (1833); *la Tête et le cœur* (1834); *Lauzun* (1835, 2 vol.); *Anne de Boleyn* (1836, 2 vol.); *le Bracelet* (1839); *Mignard et Rigaud* (1839, 2 vol.); *Guise et Riom* (1840, 2 vol.); *Femmes de la régence* (1841, 2 vol. in-8; 4e édit., 1858, in-12); *Mme de la Guette* (1842, 2 vol.); *Course en voiturin* (1845, 2 vol.); *Originaux du XVIIe siècle* (1848); *les Nuits italiennes* (1848, 2 vol.); *Jean le Trouveur* (1849); *Lui et Elle* (1859, in-12), d'après les notes de son frère, en réponse au roman de G. Sand; *Elle et Lui*; *Extravagants et originaux du XVIIe siècle* (1863, in-12); un *Voyage en Italie. Partie septentrionale* (1863, in-8, nouvelle édition), etc., sans compter des nouvelles dans la *Revue des Deux-Mondes* : *le Dernier abbé, Puylaurens, Scènes de la vie sicilienne*, etc.

A la suite d'un voyage à Venise, d'où il rapporta une traduction des mémoires excentriques de Gozzi, publiée dans *le National* en 1846, il prit en 1848 la rédaction du feuilleton dramatique de ce journal, et se fit estimer par une consciencieuse érudition. En 1856, M. Paul de Musset aborda le théâtre et fit représenter à l'Odéon *la Revanche de Lauzun*, suivie de *Christine, roi de Suède* (1857), deux comédies qui manquaient d'entrain dramatique et qui n'obtinrent qu'un succès littéraire.

MUSTOXIDIS (André), littérateur et historien grec, né en 1787, à Corfou (îles Ioniennes), fit ses études en Italie et fut reçu, à l'âge de dix-huit

ans, docteur de l'université de Pavie. A la suite d'un essai historique sur la Grèce, depuis les temps héroïques jusqu'au XIIe siècle, publié l'année suivante, en italien, il fut nommé historiographe du gouvernement des Sept-Iles. Destitué, en 1820, par le haut commissaire britannique, lord Thomas Maitland, pour avoir publié un mémoire anonyme, intitulé : *Exposé des faits qui ont précédé et suivi la cession de Parga* (Paris, 1819), il se retira en Italie, où son ami, le comte Georges Mocenigo, ministre de Russie à Turin, le fit attacher à sa légation, avec mission de rechercher dans les bibliothèques et les musées de la péninsule, les divers documents relatifs aux établissements commerciaux des Génois et des Vénitiens dans la Crimée et la mer Noire. M. Mustoxidis publia, durant cet intervalle, une série d'ouvrages en langue italienne, notamment une traduction très-estimée d'Hérodote. Il rentra en Grèce, lors de l'avénement de Capo d'Istria à la présidence et fut nommé par lui directeur de l'instruction publique. Renonçant à cette fonction après la mort de son protecteur, il se retira à Corfou et s'y consacra tout entier à des travaux historiques et littéraires, au premier rang desquels l'on doit compter l'Ἑλληνομνήμων, recueil périodique de dissertations sur le moyen âge de la Grèce, et une grande *Histoire des îles Ioniennes*, entreprise par ordre du gouvernement. — Il est mort le 12 avril 1860. Il était, depuis 1816, membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres) et décoré des ordres de divers pays.

Philologue distingué, M. Mustoxidis a découvert et publié, pour la première fois en entier, le discours d'Isocrate (Περὶ τῆς ἀντιδόσεως ; Milan, 1812) ; puis, avec M. Démétrios Schinas, le *Recueil des fragments inédits des auteurs grecs*, d'après les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne (Venise, 1816-1817). Dans les dernières années, il a été le collaborateur actif de *la Pandore*, revue littéraire fort accréditée en Grèce.

MUSURUS (Constantin), diplomate ottoman, né en 1807, à Candie, d'une famille grecque ancienne, fut amené, dès sa jeunesse, à Constantinople et fut attaché, comme secrétaire, au prince Vogoridis (voy. ce nom), dont il devait plus tard épouser la fille, et qui le chargea, en 1832, d'une mission à Samos. Plus tard, il y fut envoyé par la Porte, en qualité de gouverneur (1840). Rappelé à Constantinople (janvier 1847), à la suite d'un incident qui amena une rupture des relations diplomatiques, pendant onze mois, entre la Grèce et la Porte ottomane, il retourna à son poste, le 21 février de l'année suivante, et faillit, deux mois après, être victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un Grec de Turquie. L'habileté et l'énergie dont le jeune diplomate fit preuve dans une situation difficile lui valurent, à la fin de cette même année, la charge de ministre à Vienne, et plus tard (avril 1851) celle d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Il rendit, dans ce nouveau poste, de grands services à la Porte, qui l'en récompensa en lui conférant, en 1855, le grade de fonctionnaire de premier rang, et l'année suivante (1856) le titre d'ambassadeur. A la suite des conférences de Paris, où il figura comme plénipotentiaire, il fut décoré de l'ordre du Medjidié de 1re classe.

MUTEL (Mlle Herminie), peintre miniaturiste française, née à Reims, vers 1817, et élève de Mme de Mirbel, a exposé presque sans interruption, de 1839 à 1857, une longue série de portraits de personnages, plus ou moins dissimulés sous des initiales. On ne peut citer, avec authenticité, que les généraux *Naudet* et *Dwernicki* (1846) ; *le général Carbuccia, MM. Oudot, Charles, Louis* et *René Dancla* (1853 et 1855). Cette artiste a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

MYLIUS (Ferdinand-Frédéric-Henri DE), général français, né à Louisbourg (Wurtemberg), le 6 février 1784, et fils d'un officier supérieur, fut, dès l'âge de huit ans, porté sur les cadres de la légion belge, reçut, dans les camps, une éducation toute militaire, devint lieutenant (1800) au corps des Francs du Nord, puis au 21e de ligne, et fut nommé capitaine à Iéna, où un coup de feu l'atteignit grièvement au côté. De 1808 à 1813, il prit part aux guerres de l'Espagne, reçut plusieurs blessures et fut cité dans les rapports pour sa brillante valeur à Gyon, aux Arapiles et à Vittoria. Il fit la campagne de France, au 117e régiment de ligne, avec le grade de major, et fut chargé d'organiser la garde nationale mobile du Rhône.

Mis en non-activité pour avoir repris du service dans les Cent-Jours, M. de Mylius ne fut employé qu'en 1819. Nommé colonel en 1823, il fit en cette qualité la double campagne de Morée (1828-1829), et sa belle conduite le fit porter, en 1830, pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur, qu'il obtint après la révolution de Juillet. Le 11 octobre 1832, il fut promu au grade de maréchal de camp et commanda les départements du Morbihan et de la Drôme. Laissé en disponibilité depuis 1837, le général de Mylius a été inscrit, en 1849, dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général. En 1864, il proposa à l'Institut la somme nécessaire pour fonder un prix qui devait être décerné à l'ouvrage le plus propre à encourager la tolérance, mais l'Institut refusa cette offre.

N

NAAS (Richard SOUTHWEL BOURKE, appelé par courtoisie lord), homme politique anglais, né en 1822, à Dublin, a quitté le nom de Bourke lorsque son père a été élu, en 1852, pair représentatif d'Irlande, sous le titre de comte de Mayo. Après avoir fait ses études à l'université de Dublin, il voyagea dans les pays du Nord et publia un récit de ses impressions : *Saint Pétersbourg et Moscou* (1845). Sous le ministère de lord Derby, dont il partage les opinions politiques, il a rempli les fonctions de secrétaire en chef de l'Irlande en 1852 et de 1858 à 1859. Envoyé, en 1847, à la Chambre des Communes, par le bourg de Kildare, il y a représenté ensuite celui de Coleraine, qui l'a réélu en 1857, puis celui de Cockermouth. Député-lieutenant du comté de Kildare, il est entré au Conseil privé en 1852. Il a épousé, en 1848, une fille de lord Leconfield.

NACHET (Louis-Isidore), magistrat français, ancien représentant, né à Paris, le 20 juillet 1802, et fils d'un pharmacien, étudia le droit, fut reçu avocat et se fit connaître par la publication de quelques ouvrages de morale et d'économie politique, tels que : *l'Abolition de la traite des noirs* (1823), mémoire qui obtint la médaille d'or de la Société de la morale chrétienne ; *Mélanges littéraires et scientifiques* de Malte-Brun (1828, 3 vol.

in-8) ; *De la liberté religieuse en France* (1830 ; 2e édit., augmentée, 1833, in-8), mémoire également couronné. Après la révolution de Juillet, il travailla à la rédaction du *Journal de Paris* et succéda, au mois d'août 1831, à M. Quenault, dans la charge d'avocat à la Cour de cassation. Depuis février 1848, M. Nachet occupa, auprès de la Cour suprême, les fonctions de premier avocat général, et, en 1849, il en fut nommé conseiller. Après s'être vainement porté, dans l'Aisne, en concurrence de M. Debrotonne (1846), comme candidat à la Chambre des Députés, il fut envoyé, en 1848, par le même département, à l'Assemblée constituante, où il s'inscrivit au comité de la justice. Républicain modéré, il vota, en général, avec la droite, jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la gauche avec laquelle il se prononça contre la proposition Rateau, l'interdiction des clubs et l'expédition d'Italie. Non réélu à la Législative, il reprit son siége à la Cour de cassation. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1858.

NACHIMOW (Paul-Stephanowitsch), amiral russe, né en 1803, dans le gouvernement de Smolensk, mort le 1. juillet 1855. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

NADAR (Félix TOURNACHON, dit), littérateur, dessinateur et aéronaute français, né à Paris, le 5 avril 1820, d'une famille d'anciens libraires lyonnais, fit des classes assez peu suivies au collége de Versailles et au collége Bourbon, puis alla étudier à Lyon la médecine, qu'il abandonna bientôt pour écrire dans le *Journal et fanal du commerce* et dans *l'Entr'acte lyonnais*. Revenu à Paris en 1842, il écrivit, sous le nom de *Nadar*, dans *la Vogue, le Négociateur* et *l'Audience*. Après avoir été secrétaire de M. Charles Lesseps et de Victor Grandin, député d'Elbœuf (1844-1846), il passa deux années à Versailles. En 1848, il fit, dans le nord de la Prusse, un voyage aventureux qui lui valut quelques semaines d'internement à Eisleben, et revint à Paris s'occuper à la fois de dessin, de littérature, de théâtre et même d'industrie. Il fonda la *Revue comique* (1849) et ouvrit plus tard un atelier de photographie qu'il laissa bientôt à son frère. Plus tard il voulut le reprendre, en disputant à ce dernier, par un long procès qu'il gagna définitivement, un pseudonyme qu'il regardait comme son exclusive propriété (avril 1856). Alors, sous le nom de *Nadar aîné*, puis de *Nadar* seul, il ouvrit un nouvel atelier de photographie. Ses produits ont obtenu deux médailles d'honneur aux deux premières expositions spéciales de photographie de Bruxelles.

M. Nadar était moins connu cependant par son habileté comme photographe que par ses œuvres de littérature légère et par les dessins répandus sous son nom. A la tête de ces derniers, on cite la grande galerie de célébrités contemporaines, intitulée *Panthéon-Nadar* (1854), qui a eu plus de succès encore chez les étrangers que chez nous, et qui en est restée à la première des quatre feuilles annoncées. Il a pris pendant dix ans une part active au *Charivari*, au *Journal pour rire*, ainsi qu'à une foule de feuilles que ces dernières années ont vues éclore, telles que *le Petit Tintamarre*, le *Polichinelle*, le *Petit journal pour rire*, etc. Ses titres littéraires sont des *Nouvelles*, fournies, de 1845 à 1848, au *Corsaire*, au *Commerce*, etc. ; *la Robe de Déjanire* (1841, 3e édit., 1859) ; *Quand j'étais étudiant* (1857, in-18), nouvelles ; *le Miroir aux alouettes* (1858) ; puis *Pierrot ministre*, par un pair sans ouvrage (1847), et *Pierrot boursier* (1854), pantomimes jouées, la première aux Funambules, la seconde aux Folies-Nouvelles, etc.

Dans ces dernières années, M. Nadar a beaucoup occupé l'attention publique par ses tentatives de navigation aérostatique. En vue de se créer des ressources pour la construction d'un vaisseau aérien à hélice, il a voulu donner au public le spectacle d'ascensions, par le système ordinaire, au moyen de ballons à gaz de dimensions démesurées. Il s'est enlevé, à Paris, avec toute une société de compagnons de voyage, à l'aide du ballon *le Géant*, les 4 et 18 octobre 1863 ; la première fois il tomba à Meaux, la seconde à Nieubourg, dans le Hanovre, au milieu d'incidents périlleux qui causèrent une grande émotion. La construction du *Géant* et ce voyage ont donné lieu à des procès entre lui et les frères Godard, ses associés. M. Nadar s'est enlevé, avec non moins de solennité, dans le même ballon, à Bruxelles, le 26 septembre 1864, puis à Lyon, en 1865. Il a publié dans l'intervalle les *Mémoires du Géant : A Terre et en l'air* (1864, in-18), et le *Droit au vol* (1865, in-18).

NADAUD (Martin), ancien représentant du peuple français, né à Lamartinesche (Creuse), en 1815, vint à Paris en 1830 pour y exercer son état d'ouvrier maçon, et fut un des adeptes des doctrines de M. Cabet. Il présida, après la révolution de 1848, le club des habitants de la Creuse à Paris. Aux élections de mai 1849, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée législative. Il travaillait alors à la mairie du XIIe arrondissement, et n'abandonna son échafaudage que le jour de l'installation des représentants. Pendant cette session, il passa rapidement dans les rangs des partisans de M. Proudhon et vota avec la Montagne. Il aborda même la tribune, et son nom a été attaché à proposition de modification de l'art. 1781 du Code civil, laquelle fut combattue par la droite avec une passion extraordinaire et repoussée. Après le 2 décembre, il quitta momentanément la France, puis revint à Paris.

NADAUD (Gustave), musicien et chansonnier français, né à Roubaix (Nord), le 20 février 1820, d'une famille de commerçants, fut envoyé, en 1834, au collége Rollin à Paris, et retourna à dix-huit ans à Roubaix pour entrer dans le commerce. En 1840, ses parents vinrent s'installer à Paris avec lui. Il montrait peu de goût pour les affaires, lorsque la révolution de 1848 et la crise qui suivit achevèrent de l'en dégoûter. Il quitta, l'année suivante, la maison de commerce pour les tissus de Roubaix qu'il tenait place des Victoires, pour se livrer tout entier à ses chansons. Celles qu'il avait fait entendre dans des cercles d'amis avaient eu tant de succès qu'on l'avait décidé à en publier un premier recueil (Paris, 1849 ; 2e édit., augmentée de 44 chansons nouvelles, 1852 ; 4e édit. augmentée de 43 chansons, 1862, in-18). Quelques-unes furent en outre éditées à part avec la musique qu'il composait lui-même. Elles ont été toutes réunies par groupes, comme celles qui suivirent, sous forme d'*Albums*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Les chansons que M. Nadaud a fait paraître jusqu'en 1865 s'élèvent à 200 environ. Une centaine au moins ont des airs originaux de sa composition. L'unité qui existe naturellement entre la mélodie et la poésie naissant d'une même inspiration, constitue un des caractères particuliers du poëte musicien. Ses œuvres roulent sur les sujets les plus divers ; apologies ironiques des héroïnes équivoques du quartier latin ; satires politiques plus ou moins réactionnaires ; chansonnettes comiques, pleines de gaieté et parfois un peu lestes ; cantilènes mélancoliques, d'un sentiment naturel et vrai, et tout imprégnées d'intimes souvenirs. Nous citerons

dans le nombre : *le docteur Grégoire, les Deux notaires, Pandore ou les Deux gendarmes*, plaisanterie qui fut un instant prise au sérieux par la police ; *Bonhomme, Ivresse, le Quartier latin, le Message, l'Insomnie, Paris, Souvenirs de voyage, le Voyage aérien, la Pluie, la Forêt, le Télégraphe, Carcassonne, Saint-Mathieu de la Drôme*, etc. Toutes ces poésies, légères ou sérieuses, l'auteur les dit lui-même, au piano, applaudi à la fois comme poëte, comme musicien et comme chanteur. On doit encore à M. Nadaud des opérettes de salon, paroles et musique : *le docteur Vieuxtemps, la Volière, Porte et fenêtre*, etc., fort goûtées des amateurs. Il est auteur d'un charmant roman de mœurs, *Une Idylle* (1861, in-18).

NADAULT DE BUFFON (Benjamin), ingénieur français, né le 2 février 1804, fut admis, en 1823, à l'École polytechnique, et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Décoré de la Légion d'honneur en 1841, il est devenu ingénieur en chef de première classe et professeur d'hydraulique agricole à l'École impériale.

Outre une collaboration active aux *Annales des ponts et chaussées*, il a écrit : *Considérations sur les communications intérieures* (1829, in-4 ; 2e édit. augm., 1836); *des Usines sur les cours d'eau* (1840-1841, 2 vol. in-8), développements sur les lois et règlements qui régissent cette matière; *des Canaux d'arrosage de l'Italie septentrionale* (1843-1844, 3 vol. in-8 et atlas), traité complet des irrigations, sous les divers points de vue de la production agricole, de la science hydraulique et de la législation; *Cours d'agriculture et d'hydraulique agricole* (1853-1856, 4 vol. in-8), etc.

M. Henri NADAULT DE BUFFON, magistrat, arrière-petit-neveu de l'illustre naturaliste, a publié la *Correspondance inédite de Buffon* (1860, 2 vol. in-8); l'*Education de la première enfance, ou la Femme appelée à la régénération sociale*, etc. (1862, fort in-18); *Buffon, sa famille, ses collaborateurs*, etc., mémoires de Humbert Bazile (1864, in-8, avec portraits).

NAIGEON (Jean-Guillaume-Elzidor), peintre français, né à Paris, le 8 avril 1797, et fils d'un peintre d'histoire estimé, mort en 1836, étudia d'abord sous lui et suivit plus tard l'atelier du baron Gros. Entré à l'École des beaux-arts en 1815, il y remporta le second prix au concours de 1824. Après un voyage en Italie, il débuta au salon de 1831. A la mort de son père, en 1836, il lui succéda dans le poste de conservateur du musée du Luxembourg.

Il a principalement exposé : *Madeleine dans le désert, la Berceuse napolitaine* (1836), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855; *l'Adoration des bergers*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *Glaneuse des environs de Naples, Jeune Italienne priant pour son enfant malade, Vendanges d'Amalfi*; des portraits : *le docteur Amussat, l'abbé Grivel, M. Didelot, etc.*, ainsi que de nombreuses *Têtes d'étude*; une répétition des *Vendanges d'Amalfi* (1857), etc. M. El.-Naigeon, qui a aussi exécuté pour les galeries de Versailles le *Portrait de Henri II*, a obtenu une 2e médaille en 1833. Il a été décoré en avril 1843.

NAJEAN (Véridique), ancien représentant du peuple français, né à Neufchâteau (Vosges), le 2 janvier 1795, servit sous l'Empire et devint, en 1813, lieutenant au 1er régiment de la garde, quitta le service après Waterloo, et revint dans son pays natal. Poursuivi comme bonapartiste, il fut contraint de s'expatrier quelque temps. Reçu avocat, vers 1820, il prit, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, une part active aux luttes de l'opposition libérale et devint un des chefs du parti démocratique dans le département des Vosges. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration de l'arrondissement de Neufchâteau. Élu représentant du peuple par 39 278 voix, le sixième sur onze, il fit partie du comité de la justice, vota, en général, avec le parti démocratique non socialiste, et fit, après l'élection du 10 décembre, une opposition assez vive à la politique napoléonienne. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Neufchâteau.

NAMUR (Jean-Pie), bibliographe luxembourgeois, né à Luxembourg, le 27 septembre 1804, fit ses études à Louvain et devint sous-bibliothécaire de l'université de cette ville, puis second bibliothécaire de l'université de Liége, et plus tard conservateur adjoint de la bibliothèque royale de Bruxelles. Il a été reçu docteur en philosophie et lettres.

Ses principaux ouvrages sont : *Manuel du bibliothécaire* (Louvain, 1834, in-8); *Bibliographie paléographico-diplomatico-bibliographique générale* (Liége, 1838, 2 vol. in-8); *Bibliographie académique, ou Répertoire systématique et analytique des mémoires, dissertations, etc., publiés jusqu'à ce jour par l'ancienne et la nouvelle Académie de Bruxelles* (Liége, 1838, in-8; 2e édit., Bruxelles, 1852, in-8); *Histoire des bibliothèques publiques de la Belgique* (Bruxelles, 1840-1842, 3 vol. in-8). Il a fourni des notices bibliographiques à divers recueils.

NAMUR (Antoine), littérateur luxembourgeois, frère du précédent, est né à Luxembourg, le 12 mars 1812. Bibliothécaire de l'Athénée de cette ville, il est devenu membre fondateur et secrétaire de la Société pour la recherche et la conservation de monuments historiques dans le grand-duché de Luxembourg.

On cite de lui : *De lacrymatoriis apud romanos*, etc., thèse de docteur en philosophie (Luxembourg, 1855, in-8); *Catalogue* de la bibliothèque de l'Athénée royal-grand-ducal de Luxembourg, etc. (*ibid.*, 1855, in-8); des *Notices* historiques et biographiques, etc.; puis des *Mémoires* de littérature, d'archéologie et de numismatique, insérés dans le *Bulletin du bibliophile belge*; la *Revue numismatique de la Belgique*; les *Bulletins de l'Académie royale*, et surtout dans les publications de la Société pour la recherche et la conservation des monuments de son pays.

NANA-SAÏB [Petit-Seigneur], prince hindou, dont le vrai nom est Dhondoopunt-Narajee, est né vers 1820. L'un des chefs de la révolte de l'Inde en 1857, a été, depuis cette époque, le sujet de notices biographiques contradictoires. On a vu généralement en lui un des descendants du puissant roi Tippô-Saïb, qui perdit ses États et la vie dans une bataille contre les Anglais, en 1799. Mais les droits qu'il revendiquait ne paraissent pas remonter si haut. D'une famille de princes mahrattes, il avait été adopté par le dernier souverain d'un des États de Lahore, dont la Compagnie acheva la conquête de 1846 à 1849, et cette adoption lui conférait, d'après les lois hindoues, les mêmes droits d'héritage que la filiation naturelle. Nana-Saïb soutint inutilement de longs procès pour obtenir les domaines de son père adoptif et y perdit une partie de son propre patrimoine, qu'il parut toujours avoir l'espérance de recouvrer. Il n'en vivait pas moins dans une certaine intimité familière avec les envahisseurs, et eut une certaine vogue parmi les offi-

ciers de la garnison de Cawnpore. Traité avec honneur, vivant dans le luxe, il se faisait remarquer par un piquant mélange de mœurs hindoues et de manières européennes.

Lors de la formidable insurrection de 1857, Nana-Saïb déploya à la fois beaucoup d'activité et la plus grande barbarie. Il harcela le général Havelock jusque sous les murs de Delhi, propagea sur une foule de points le mouvement et prolongea la résistance, présent partout et partout insaisissable. Il fut alors signalé à toute l'Europe par le massacre qu'il fit des prisonniers anglais à Cawnpore et par les cruautés exercées sur les soldats et sur les femmes qui tombaient entre ses mains. Depuis il n'a cessé d'entretenir une certaine agitation aux extrémités de l'Inde anglaise. Chassé de l'Oude, il se réfugia dans le Népaul. En 1850, on a annoncé la mort de Nana-Saïb; mais en 1860 de nouveaux mouvements insurrectionnels ont eu lieu, dans lesquels on a encore reconnu sa main. Depuis cette époque jusqu'à la fin de 1863, on a répandu, à plusieurs reprises, pour le démentir ensuite, le bruit qu'on s'était emparé de sa personne.

NANTEUIL (Charles-François LEBŒUF, dit), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1792, fut élevé à Naples, puis entra chez Cartelier et remporta le grand prix de sculpture en 1817, sur ce sujet : *Agis mourant sous les armes*. A Rome, il exécuta l'*Eurydice mourante*, exposée au salon de 1824, et achetée par Louis XVIII pour le jardin de Trianon; œuvre remarquable de sentiment et de mouvement, qui lui fit une grande réputation. En 1827, il reçut la commande d'une *Sainte Marguerite* pour l'église de ce nom. On lui doit encore : les figures de *Saint Jean* et de *Saint Luc*, exécutés en bronze; le buste de *Prud'hon*, pour le musée du Louvre, une *Naïade*, pour le palais de Saint-Cloud, et le fronton de Notre-Dame de Lorette.

M. Nanteuil est entré à l'Académie des beaux-arts en 1831, en remplacement de Cartelier. Il a obtenu une 1re médaille en 1827 et a été décoré en 1837.

NANTEUIL (Célestin), peintre et lithographe français, né à Rome, en 1813, de parents français, fut ramené en France en 1815, entra, en 1827, dans l'atelier de Langlois, dont il abandonna les enseignements classiques pour suivre quelque temps l'influence romantique de la nouvelle école. Tout en faisant des vignettes pour les éditeurs, il continua ses études et exposa une *Sainte Famille*, petit tableau romantique (1833); un *Mendiant*, figure d'étude, au musée de Boulogne (1834); *le Christ guérissant les malades* (1837), etc. A cette époque il entra dans l'atelier de M. Ingres, mais il fut encore forcé de faire des illustrations et contribua, par des procédés ingénieux, à perfectionner la lithographie. De 1840 à 1856, il a exécuté pour diverses publications littéraires ou musicales, près de 2000 vignettes pleines de goût et de fantaisie. En 1854, il devint un des principaux collaborateurs des *Artistes anciens et modernes*.

M. Célestin Nanteuil reparut au salon de 1848, avec *la Source*; *Dans les vignes*, au musée de Lyon; *Un rayon de soleil*. Cette même année il présidait un comité chargé de préparer la réforme de l'administration des Beaux-Arts. Il a encore exposé : une *Tentation* (1851); *la Vigne* (1853); à l'Exposition universelle de 1855, au retour d'un voyage d'étude en Espagne, *Souvenirs du passé*, dessin; *le Baiser de Judas*, autre dessin, d'après le tableau de Van Dick du musée de Madrid; *Phœbé*, paysage; *los Borrachos, las Meninas*, lithographies d'après Velasquez; *le Buveur*, lithographie d'après Téniers; au salon de 1859 : *Séduction, Perdition, Ivresse;* à celui de 1861 : *la Charité* et deux lithographies : *Saint Bartholomé*, d'après le tableau de Ribeira, du musée de Madrid, et *le Baiser de Judas*, d'après le tableau de Van Dick du même musée; enfin à celui de 1863 : *le Printemps ramène les amours*, et une lithographie, *Ils y laissent leurs plumes*. Il a obtenu une 3e médaille pour l'histoire, en 1837, une 2e pour le genre, en 1848, et un rappel en 1861.

NAPIER (sir Charles), célèbre marin anglais, né le 6 mars 1786, à Merchistoun Hall (comté de Stirling), appartient à la branche cadette d'une ancienne famille écossaise, dont un des membres, plus connu sous le nom de Neper, s'est illustré, au XVIe siècle, par l'invention des logarithmes. Fils d'un capitaine de vaisseau, il entra dans la marine, à l'âge de treize ans, durant la longue guerre de l'Angleterre contre la France, prit part aux croisières de l'Océan et de la Méditerranée et fut nommé, en 1805, lieutenant du *Courageux*, bâtiment capturé sur l'amiral Linois, et à la prise duquel il avait vaillamment contribué. En 1808, après avoir assisté à la réduction des Antilles danoises, il soutint une action très-vive avec la corvette française *la Diligente*, et, quoique blessé à la cuisse d'un coup de feu, il ne quitta son banc de quart qu'après la fin du combat. L'année suivante, il décida la prise de possession de la Martinique, en enlevant d'assaut le fort Édouard, et aida si puissamment sir A. Cochrane à s'emparer du *Hautpoul*, vaisseau de haut bord, qu'à sa pressante sollicitation, il fut promu au grade de capitaine (22 mai 1809).

En 1810, il fit partie de l'expédition dirigée sur les côtes d'Espagne, aborda en Portugal, et rejoignit l'armée de Wellington, dans les rangs de laquelle il combattit à Busaco et aux lignes de Torres Vedras. De 1811 à 1814, il fut employé dans la Méditerranée, et en plusieurs occasions il y fit preuve de ce singulier mélange d'audace et de sang-froid qui lui a valu tant de popularité; ainsi, il captura un grand nombre de navires de commerce, bombarda le port de Sapri (14 mai 1812), et, s'étant emparé de l'île de Ponza, sut s'y maintenir sous une foudroyante artillerie (26 février 1813). En 1814, il fit la seconde campagne contre les États-Unis et rendit de grands services, lors de l'attaque d'Alexandrie et de Baltimore. En 1815, on lui accorda les insignes du Bain, en le mettant en disponibilité.

Rappelé au service actif, en 1829, sir Ch. Napier monta à bord de *la Galathée*, croisa sur les côtes du Portugal et fit beaucoup parler de lui par les efforts qu'il tenta pour diriger sa frégate à l'aide de roues à aubes; à peu de temps de là, il devint un des plus ardents propagateurs de la navigation à vapeur. A cette époque, il joua un rôle important dans les troubles qui agitaient le Portugal, où don Miguel, au mépris de la loi de succession, prétendait se maintenir sur le trône. Avec son ardeur accoutumée, il se porta vers l'embouchure du Tage, rallia à son pavillon les forces du parti constitutionnel, prit en main le commandement en chef, que laissa échapper Sartorius, et remporta, sur la flotte de don Miguel, une victoire complète à la hauteur du cap de Saint-Vincent (3 juillet 1833). Il reçut de don Pedro des remercîments publics « pour avoir replacé sa fille sur le trône, » puis la grande croix de l'ordre de la Tour et l'Épée, le titre de vicomte du Cap-Saint-Vincent et le rang de vice-amiral dans la marine portugaise. Il retourna en Angleterre après la capitulation d'Évora (1834).

Rejeté, encore une fois, dans la non-activité, par la rancune des tories, il sollicita vainement un siége au Parlement, et ne reprit la mer qu'en 1839, en qualité de commodore. Placé sous les ordres de l'amiral Stopford dans la Méditerranée, il contribua activement, en 1840, au succès des opérations militaires des Turcs en Syrie, effectua plusieurs reconnaissances dans l'intérieur des terres, bombarda Sidon (septembre), Beyrouth (octobre) et Saint-Jean d'Acre (novembre), et, après la reddition de cette place, signa, à Alexandrie, le traité imposé à Méhémet-Ali par l'Angleterre.

Cette brillante campagne lui valut les insignes de commandeur du Bain (4 décembre 1840), les félicitations du Parlement et plusieurs décorations étrangères. De retour, en 1841, à Londres, il fut compris au nombre des aides de camp de la reine.

Élu, après avoir essuyé de nombreux échecs, membre de la Chambre des Communes (1841), sir Ch. Napier figura avec honneur dans les rangs du parti whig; mais son caractère remuant et plein de rudesse l'ayant brouillé avec ses amis politiques, ceux-ci, en arrivant au pouvoir, s'opposèrent, en 1847, à sa réélection, et il dut se contenter du commandement de la station de la Manche, qu'il garda pendant deux ans. Il se vengea de cet abandon par une série de lettres, adressées au *Sun* et au *Times*, et que le fond et la forme firent également remarquer. Signalant les nombreux abus de l'administration maritime, il ne ménageait à aucun homme en place les personnalités les plus offensantes. D'un autre côté, parlant de lui-même, il écrivait son apologie en ces termes : « J'ai détrôné don Miguel, dit-il; ma victoire du cap Saint-Vincent a changé les bases politiques de l'Europe. Par la prise d'Acre, j'ai écarté une guerre avec la France et raffermi le cabinet Melbourne. » Quant aux réformes, accomplies dans la marine depuis trente ans, il s'en attribue tout l'honneur, à lui, « le plus brillant officier de la flotte et le seul président possible du conseil de l'Amirauté. » On retrouve ces prétentions et ce style dans la lettre publique qu'il adressa, en 1849, à lord John Russell, à propos de sa destitution.

Contre-amiral, depuis 1846, sir Ch. Napier fut promu, à l'ancienneté, au grade de vice-amiral du pavillon bleu en mai 1853. L'année suivante, l'opinion qu'il avait soigneusement entretenue en sa faveur le désigna pour succéder à sir D. Dundas dans le commandement de la flotte destinée à agir dans la Baltique. Il promit de faire merveille, et notamment, de prendre en un mois Cronstadt d'assaut; mieux éclairé, il déclara, non-seulement Cronstadt, mais Sweaborg et Helsingfors imprenables, à moins d'avoir une flottille de bombardes; il ramena la flotte en bon état, et se plaignit amèrement du mauvais vouloir du ministère qui lui avait confié des équipages mal disciplinés. Cet échec faillit enlever au vieux Charlot (*old Charley*), comme on l'appelle, ce qui lui restait de popularité. Toutefois, il vint représenter un faubourg de Londres à la Chambre des Communes (4 novembre 1855), et obtint, en 1857, le renouvellement de son mandat. — Il est mort en novembre 1860.

A diverses reprises, sir Charles Napier s'est chargé de raconter les événements auxquels il a été mêlé; et il l'a fait avec moins de véracité que d'*humour* dans les ouvrages suivants : *Histoire de la guerre de succession en Portugal* (History of the war of succession in Portugal; Londres, in-8); *la Guerre de Syrie* (the War in Syria; Ibid., 1842, 2 vol.); *la Marine, son passé et son présent* (the Navy, its past and present state; 1851, in-8), recueil de lettres dont nous avons parlé; *Ma propre vie* (my own Life; 1856).

NAPIER (sir William), général et historien militaire anglais, né, en 1785, à Castletown, en Irlande, d'une famille alliée à celle du précédent, est frère de l'illustre conquérant du Scinde, mort en 1853. A l'âge de quinze ans, il entra au service militaire; après avoir pris part au siége de Copenhague et à la bataille de Koge, il passa, en 1808, dans la Péninsule et fit, sous les généraux Moore et Wellington, toutes les campagnes qui, en 1814, aboutirent à l'évacuation définitive du pays. Il commandait alors le 43ᵉ régiment d'infanterie. De 1842 à 1848, il administra l'île de Guernesey, en qualité de lieutenant gouverneur. En 1851, il devint lieutenant général, et fut mis à la tête du 22ᵉ de ligne en 1853.

Sir W. Napier s'est aussi fait connaître comme écrivain. Son premier ouvrage, rempli d'intérêt et écrit avec une impartialité assez rare chez ses compatriotes, est une *Histoire des guerres de la Péninsule de* 1807 *à* 1814 (the History of the war in the Peninsula; Londres, 1828-1840, 6 vol. in-8, avec planches), que le *Dictionnaire général de biographie* attribue par erreur au conquérant du Scinde (il a été réimprimé à Paris, 1839, 3 vol.), et une excellente traduction française, corrigée et enrichie de notes, en a été donnée par le général Mathieu Dumas (Paris, 1828-1838, 10 vol. in-8). Viennent ensuite : *la Conquête du Scinde* (the Conquest of Scinde), relation de la campagne de son frère, en 1842, *Batailles et Siéges de la Péninsule* (English Battles and sieges; 1855), extraits de sa grande *Histoire*; puis, divers traités d'économie politique sur la taxe des pauvres et celle des grains, et quelques ouvrages d'imagination. — Il est mort le 12 février 1860.

Un autre frère du conquérant du Scinde, le général sir George-Thomas NAPIER, né à Whitehall, le 30 juin 1784, mort à Genève, le 15 septembre 1855. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ édit. du *Dictionnaire*.

NAPIER (Francis, 9ᵉ baron), diplomate anglais, né le 15 septembre 1819, est le chef de l'ancienne famille d'Écosse, à laquelle se rattachent les précédents. Il succéda aux titres de son père en 1834. Ayant embrassé la carrière diplomatique, il fut attaché d'ambassade à Vienne (1840), à Téhéran (1842) et à Constantinople (1843); il se trouvait, depuis 1846, à Naples, lorsque, pendant la révolution de 1848, il fit, en sa qualité de chargé d'affaires par intérim, de louables efforts pour ramener le gouvernement à une politique plus libérale vis-à-vis de la Sicile. Secrétaire de légation à Saint-Pétersbourg, en 1852, puis secrétaire d'ambassade à Constantinople, en 1854, il fut nommé, en janvier 1857, envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire aux États-Unis, passa avec le même titre, en Hollande, en 1858, et devint enfin ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Russie, en 1860. Marié en 1845 à miss Lockwood, il a pour héritier son fils, William-John-George, né à Malte, en 1846.

NAPOLÉON III (Charles-Louis-Napoléon BONAPARTE), empereur des Français, né à Paris, au château des Tuileries, le 20 avril 1808, est le troisième fils du frère de l'Empereur, Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande, ce prince trop honnête homme pour rester roi, et « qui, suivant les paroles de son fils, descendit du trône, sans regret, le jour il ne jugea plus possible de concilier avec les intérêts de la France les intérêts du peuple qu'il avait été appelé à gouver-

ner. « Par la reine Hortense, sa mère, il était le petit-fils de l'impératrice Joséphine et de son premier mari, le vicomte de Beauharnais. Des trois fils du roi Louis, l'aîné, Napoléon-Charles, était mort l'année précédente, à la Haye, à l'âge de cinq ans. Le second était le prince Napoléon-Louis, cet aimable et généreux jeune homme, dont nous indiquerons plus tard la fin malheureuse. La naissance du troisième fut célébrée dans tout l'empire, comme celle d'un héritier du trône, car la loi de succession des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, soumise à l'acceptation du peuple, n'attribuait les droits d'hérédité, à défaut de descendants directs de l'Empereur, qu'aux fils de Joseph et de Louis, et ni Napoléon ni son frère Joseph n'avaient d'enfants. Par une première application de cette loi, le jeune prince Charles-Louis-Napoléon fut inscrit en tête sur le registre de famille de la dynastie napoléonienne, confié à la garde du Sénat. Il fut baptisé, le 10 novembre 1810, au palais de Fontainebleau, par le cardinal Fesch, et eut pour parrain l'Empereur et pour marraine la nouvelle impératrice, Marie-Louise. Napoléon avait pour les deux enfants de son frère Louis beaucoup d'affection et surtout pour le jeune Louis-Napoléon, qui s'attacha, de son côté, vivement à son oncle; et l'on se plaît à raconter que, lorsqu'il le vit, pour la dernière fois, à la Malmaison, pendant les Cent-Jours, on eut beaucoup de peine à l'arracher aux embrassements de l'Empereur et à l'apaiser, après la séparation.

Au rétablissement des Bourbons, la reine Hortense partit pour l'exil, emmenant avec elle ses deux fils. Elle était déjà séparée, depuis 1810, de l'ex-roi Louis, à la suite d'une union que « des torts réciproques » (tel est du moins le jugement de l'Empereur) avaient rendue malheureuse. Éloigné de son père par des discordes intérieures, de son pays par les malheurs publics, le prince Louis-Napoléon eut une éducation qui devait promptement le mûrir. La reine Hortense, qui porta dès lors le nom de duchesse de Saint-Leu, après s'être retirée successivement à Genève, à Aix, en Savoie, dans le duché de Bade, habita longtemps Augsbourg, en Bavière; elle passa plus tard en Suisse, avec la permission des puissances (1824), et s'établit, dans le canton de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance, au château d'Arenenberg qu'elle habita jusqu'à la fin de sa vie. Malgré les distractions d'une large et facile hospitalité, Louis-Napoléon fut l'objet, de la part de sa mère, de la plus attentive sollicitude. Il eut pour premier gouverneur, l'abbé Bertrand, et pour principal précepteur, M. le Bas, fils du conventionnel. Il suivit les cours du gymnase d'Augsbourg, étudia avec passion l'histoire et les sciences exactes, et montra pour celles-ci une grande aptitude. En même temps, il se livrait à tous les exercices du corps et acquérait, soit à l'escrime, soit comme écuyer et comme nageur, une grande supériorité de force et d'adresse. En Suisse, il obtint de se former, dans l'armée, aux manœuvres militaires et se distingua, au camp fédéral de Thun, sous la direction du général Dufour, par son application à tous les exercices du soldat. Il étudia particulièrement les manœuvres du génie et de l'artillerie et puisa dès lors les connaissances qu'il mit plus tard en œuvre dans son *Manuel d'artillerie, à l'usage des officiers d'artillerie de la république helvétique* (Zurich, 1836). Il exécuta aussi dans les montagnes des excursions à pied, le sac sur le dos et le bâton à la main.

Lorsque le prince Louis-Napoléon et son frère apprirent la nouvelle de la révolution de Juillet, ils espérèrent que la loi qui bannissait leur famille serait abrogée, et demandèrent au roi Louis-Philippe de rentrer en France. On le leur refusa. Ils voulurent alors servir la cause de la révolution en Italie, passèrent ensemble en Toscane, se jetèrent avec ardeur dans le mouvement insurrectionnel des États pontificaux et, après s'être distingués dans plusieurs rencontres, marchèrent sur Rome, à la tête de colonnes de révoltés qui assiégèrent Civita-Castellana. Mais le gouvernement révolutionnaire rappela les deux princes à Forli, où l'aîné, saisi d'une maladie subite, expira, après deux jours de convulsions, dans les bras de son frère. Louis-Napoléon, devant l'occupation autrichienne, s'était retiré à Ancône où il tomba lui-même gravement malade et fut sauvé par le dévouement de sa mère. A peine rétabli, il partit avec elle, sous un déguisement, et les deux fugitifs parvinrent, au milieu de beaucoup de dangers, à gagner la France. Le gouvernement ne toléra leur présence à Paris que quelques jours, et aussitôt que leur incognito fut trahi, ils durent s'embarquer pour l'Angleterre, d'où ils repassèrent peu après en Suisse. Ils reprirent leur ancienne existence au château d'Arenenberg, non sans porter ombrage à la diplomatie française.

Vers la fin de 1831, les chefs de l'insurrection polonaise, le général Cniarewicz et le comte Plater offrirent à Louis-Napoléon le commandement de leurs légions, comme « au neveu du plus grand capitaine de tous les siècles, » et lui proposèrent, dit-on, comme récompense, la couronne du nouveau royaume de Pologne. Il consentit seulement à combattre en volontaire. Il s'était à peine mis en route, que Varsovie était au pouvoir des Russes. C'est alors que, se croyant repoussé de France, seulement comme prince, il sollicita de Louis-Philippe la faveur d'y rentrer comme simple citoyen. Pour toute réponse, le gouvernement fit renouveler la loi de bannissement contre la famille Bonaparte (1832).

Louis-Napoléon avait reporté son activité vers l'étude, lorsque la mort du duc de Reischtadt (22 juillet 1832) vint ouvrir l'avenir à ses espérances et faire de leur réalisation l'objet de toutes ses pensées et le but de sa vie. De 1832 à 1836, il se fit connaître par un certain nombre de publications, qui entretinrent ou réveillèrent en France beaucoup de sympathies. A cette époque se rapportent : *Rêveries politiques*, suivies d'un *Projet de constitution: Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berri*, en vers (1833, in-8); *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (même année, in-8); le *Manuel d'artillerie*, déjà mentionné et signé : le prince Napoléon-Louis Bonaparte, capitaine au régiment d'artillerie du canton de Berne.

Ces divers ouvrages étaient particulièrement loués par la presse républicaine ou démocratique, qui voyait, dans le bonapartisme proscrit, une des forces de l'opposition. Armand Carrel en faisait l'éloge dans *le National* en ces termes : « Les ouvrages de Louis-Napoléon Bonaparte annoncent une bonne tête et un noble caractère. Il y a de profonds aperçus qui dénotent de sérieuses études et une grande intelligence des temps nouveaux. » Son *Manuel d'artillerie* avait en outre l'approbation des hommes spéciaux.

En 1836, croyant à l'instabilité du trône de Louis-Philippe et à une désaffection générale de la bourgeoisie, encouragé peut-être par les témoignages de sympathie de presque tout le parti démocratique pour sa personne, mais confiant surtout dans la vivacité des souvenirs laissés dans les masses par l'Empire, Louis-Napoléon résolut de sortir, par un coup d'éclat, de l'obscurité de l'exil et d'essayer, pour reconquérir une

patrie et peut-être un trône, de l'influence magique de son nom. Il se jeta dans ce projet avec toute l'ardeur et la confiance d'une nature chevaleresque qui obéit à des instincts plutôt qu'à des calculs. Il noua des relations, aux eaux de Bade, avec plusieurs des officiers de la garnison de Strasbourg et se lia étroitement avec le colonel Vaudrey qui commandait dans cette ville le 4e régiment d'artillerie, celui dans lequel l'Empereur avait fait ses premières armes et qui avait conservé avec le plus de fidélité les traditions napoléoniennes. A part la toute-puissance d'un nom et des souvenirs, rien n'était plus faible, en apparence, que les moyens d'exécution sur lesquels on pouvait compter. Des ouvertures avaient été faites au lieutenant général Voirol qui commandait le département du Bas-Rhin : malgré son culte pour la gloire impériale, il les avait repoussées et avait même cru de son devoir de les dénoncer au préfet et plus tard au ministère. Néanmoins, dans un premier voyage clandestin du prince à Strasbourg, un plan est arrêté chez le colonel Vaudrey; il repose tout entier sur la foi dans l'enthousiasme national. Accueilli par l'armée en Alsace, l'héritier de l'Empereur avait devant lui, de Strasbourg à Paris, un itinéraire triomphal, à travers les populations dévouées des Vosges, de la Lorraine et de la Champagne : le nom de Napoléon, associé au principe démocratique de la souveraineté nationale, pouvait renouveler les merveilles du retour de l'île d'Elbe.

Le 25 octobre, le prince quitte Arenenberg et sa mère, sous le prétexte d'une partie de chasse; il rentre à Strasbourg le 28, à dix heures du soir; il trouve le colonel Vaudrey découragé, ne voyant qu'obstacles et impossibilités et ne lui offrant qu'un dévouement sans espoir. La résolution de celui que la reine Hortense appelait « son doux entêté » demeura inébranlable. D'ailleurs, l'enthousiasme moins réfléchi du lieutenant Parquin et l'esprit de décision de M. de Persigny l'encouragent, et le lendemain, dans une délibération générale, on convient de toutes les mesures de détail. Le 30, à cinq heures du matin, le colonel Vaudrey fait sonner l'assemblée dans sa caserne et présente à ses soldats le prince, qui leur rappelle « qu'entre eux et lui il existe de grands souvenirs, » et se voit salué d'unanimes acclamations. On court au quartier général, et Voirol, qui se refuse à s'associer à leur cause, est fait prisonnier dans sa chambre. Le lieutenant Laity a gagné, de son côté, le bataillon des pontonniers. On s'empare du télégraphe; déjà les décrets et proclamations à l'armée et au peuple s'impriment. Le prince, entouré de toute l'artillerie, se rend à la caserne Finckmatt, occupée par l'infanterie, et dans laquelle on n'avait aucune intelligence. Le nom et la présence du prince y causent aussi une vive émotion; quelques vieux soldats l'embrassent avec cette effusion qui entraîne la foule, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'ils sont le jouet d'une insigne imposture, et que le prétendu neveu de l'Empereur n'était que le neveu ou même le fils du colonel Vaudrey. Un lieutenant met la main sur Louis-Napoléon; l'artillerie le délivre par une manœuvre menaçante. Une collision effroyable va éclater entre les deux corps d'armée; le peuple encourage les artilleurs par ses cris. Enfin l'énergie du lieutenant-colonel Taillandier domine tout, et, lorsqu'un nouveau régiment d'artillerie, le 3me, arrive sur les lieux pour prêter main forte au mouvement, la nouvelle de l'arrestation du prince a déjà mis en déroute tous ses partisans. Quelques-uns des chefs, M. de Persigny entre autres, parviennent à s'évader; mais la justice s'empare du plus grand nombre, notamment de la belle Mme Gordon, cette femme dévouée, passionnée, éloquente, qui avait ajouté, par l'élément romanesque, un intérêt de plus à cette téméraire entreprise.

Le gouvernement se trouva très-embarrassé de son prisonnier : les Pairs hésitaient à le juger, et il était dangereux de soumettre une telle cause à un jury ordinaire. Détenu à Strasbourg dans la citadelle du fort Louis jusqu'au 9 novembre, Louis-Napoléon fut conduit à Paris, y entra la nuit et n'y fut pas gardé plus de deux heures. Après un entretien avec M. Gabriel Delessert, préfet de police, il fut dirigé sur Lorient pour être embarqué pour l'Amérique. Il avait réclamé vivement d'être mis en jugement avec ses amis. Le procès qui s'instruisit ensuite à Strasbourg contre ces derniers, causa dans cette ville et dans tout le pays la plus vive émotion. Défendus par MM. Ferdinand Barrot, Parquin, frère du lieutenant, Thierret, Liechtemberger, Martin (de Strasbourg), et protégés surtout par l'absence du principal auteur, les accusés furent tous acquittés par le jury. Les démonstrations de joie avec lesquelles toutes les oppositions accueillirent cet échec du pouvoir, ne connurent point de mesure.

Cependant Louis-Napoléon, embarqué pour les États-Unis sur *l'Andromède*, faisait voile vers le Brésil, était retenu quinze jours devant Rio-Janeiro, et n'était déposé à New-York qu'après un trajet assez prolongé pour empêcher, pendant la durée du procès, toute communication entre lui et la France. Mais bientôt, apprenant que sa mère était dangereusement malade, il se hâta de venir en Europe. De Londres, où l'ambassade française lui refusa des passe-ports, il passa en Suisse, retrouva la duchesse de Saint-Leu dans un état désespéré, et reçut deux mois après (3 octobre 1837) ses derniers soupirs. L'année suivante, l'affaire de Strasbourg eut un nouveau retentissement : le lieutenant Laity (voy. ce nom) ayant publié, de l'aveu de Louis-Napoléon, une relation des événements du 30 octobre 1836, fut poursuivi devant la Chambre des Pairs, défendu par Michel (de Bourges), et condamné à cinq ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

Craignant quelque nouvelle conspiration, le gouvernement français demanda à la Suisse l'éloignement de Louis-Napoléon, et M. Molé enjoignit à M. de Montebello, notre ambassadeur, de réclamer ses passe-ports en cas de refus. De là une grande agitation : le canton de Thurgovie et le gouvernement fédéral voulaient tout braver plutôt que de chasser un citoyen; car le grade de Louis-Napoléon dans l'armée suisse lui donnait les droits attachés à ce titre. Déjà 20 à 25000 hommes étaient réunis sur nos frontières, lorsque l'illustre proscrit dont la cause était si bien servie par ces bruyantes persécutions et les marques d'affection et d'estime qu'elles avaient provoquées, annonça que, pour épargner à la Suisse de plus grands troubles, il s'éloignait volontairement de sa seconde patrie.

Il se réfugia en Angleterre. Installé à Londres, avec les amis fidèles à sa fortune, il y fut l'objet des prévenances de l'aristocratie et quelquefois même des sympathies populaires. Il assistait aux fêtes de la société anglaise, suivait les représentations du théâtre italien et d'une scène française, et se montrait accessible à de nombreux visiteurs. C'est à Londres qu'il publia l'année suivante son principal livre des *Idées napoléoniennes* (Paris, in-8), qui eut en France de nombreuses éditions, et qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. C'était une apologie de la monarchie de Napoléon, émanant de la souveraineté du peuple et consacrant tous les

faits et toutes les idées légitimes de la Révolution, dont Napoléon n'était pour ainsi dire que l'*exécuteur testamentaire*. L'amélioration continue des sociétés, conséquence forcée d'un besoin indestructible de perfectionnement, était présentée comme dépendant moins de l'initiative des peuples que de l'action constante du gouvernement. « Un gouvernement, selon l'auteur, n'est pas, comme l'a dit un économiste distingué, un ulcère nécessaire; c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social. » On trouve dans tout le livre, selon l'expression d'un juge, d'ailleurs très-favorable, « comme une odeur d'autocratie militaire, et un mélange de principes libéraux et de domination prétorienne. » En même temps, Louis-Napoléon se créait en France un organe nouveau, *le Capitole*, qui aidait le *Journal du Commerce*, déjà exclusivement dévoué à sa cause, à répandre ses idées et à rappeler son nom.

Les événements de 1840 le déterminèrent à une nouvelle tentative pour rentrer en France. Le gouvernement de Louis-Philippe y ramenait les cendres de l'Empereur, en qui M. Thiers déclarait reconnaître un souverain légitime, et par un triste contraste, la France subissait dans le traité du 15 juillet, qui l'excluait du concert européen, un de ses plus graves échecs diplomatiques. Le moment parut favorable au neveu et à l'héritier de l'Empereur, pour demander au pays de se prononcer, par le suffrage universel, entre la dynastie de Juillet et la dynastie napoléonienne. Cette fois surtout il ne voulut demander le succès qu'au grand principe de la souveraineté nationale et à la popularité de son nom, sans s'être même assuré sur les côtes de France le concours qu'il s'était ménagé dans la ville de Strasbourg. Il rédige et fait imprimer les proclamations qui doivent rappeler le peuple et l'armée au sentiment de leurs intérêts, de leur honneur et de leurs droits, ainsi que les décrets qui organisent la révolution, et par l'un desquels M. Thiers est nommé chef du gouvernement provisoire; puis, avec une cinquantaine de compagnons et de serviteurs qui, à part M. de Persigny, le général de Montholon, le docteur Conneau et quelques autres, ignorent encore ses desseins, il s'embarque sur un bateau à vapeur anglais *l'Edinburg-Castle*, et après les avoir fait revêtir d'uniformes militaires français, il aborde dans la nuit du 6 août sur la plage de Vimereux, à une lieue de Boulogne. Trois hommes seulement l'y attendaient, dont l'un, le lieutenant Aladenize, appartenait au même régiment que les deux compagnies qui occupaient la caserne de la ville. Le nom de Napoléon, la vue des aigles, la présence du prince, les cris enthousiastes de ses compagnons entraînent d'abord les soldats; mais le capitaine commandant, Col-Puygélier, accourt, les rappelle énergiquement au devoir, et malgré le coup de pistolet tiré sur lui par le prince, parvient à le repousser avec ses partisans de la caserne. Toute résistance devint dès lors inutile; la petite troupe est cernée par la garde nationale, poursuivie jusqu'à la mer où le prince et quelques-uns des siens se jettent en vain pour gagner une embarcation à la nage; tous sont faits prisonniers.

L'affaire de Boulogne donna lieu à un procès plus retentissant encore que celui de Strasbourg, et qui se déroula devant la Chambre des Pairs. Quoique assisté par MM. Berryer et Ferdinand Barrot, Louis-Napoléon voulut lire lui-même, à la première audience (23 septembre), une sorte de manifeste qui marquait ainsi, en finissant, sa pensée et son attitude : « Un dernier mot, messieurs : je représente devant vous un principe, une cause, une défaite. Le principe, c'est la souveraineté du peuple, la cause, celle de l'Empire, la défaite, Waterloo.... Représentant d'une cause politique, je ne puis accepter comme juge de mes volontés et de mes actes une juridiction politique. Vos formes n'abusent personne. Dans la lutte qui s'ouvre, il n'y a qu'un vainqueur et un vaincu. Si vous êtes les hommes du vainqueur, je n'ai pas de justice à attendre de vous, et je ne veux pas de votre générosité. » Après les interrogatoires et les dépositions des témoins, l'accusation fut vivement soutenue par le procureur général, M. Franck-Carré. Puis vint le tour des défenseurs. M. Berryer maintint la cause à la hauteur d'une grande lutte politique, et trouva comme orateur ses plus sublimes mouvements. Enfin le 9 octobre, la Cour des Pairs rendit son arrêt. Ne voulant pas attacher au nom de l'Empereur, ainsi que M. Berryer l'avait défiée de le faire, une peine infamante, elle condamna *le prince* Charles-Louis-Napoléon Bonaparte à la peine extra-légale de *l'emprisonnement perpétuel*, ses compagnons furent condamnés d'une manière plus conforme au Code pénal, Aladenize à la déportation, les autres à vingt, quinze, dix et cinq ans de détention, ou à cinq et deux ans d'emprisonnement.

Le lendemain même, Louis-Napoléon partait pour le fort de Ham. Il accepta sa captivité avec un mélange de résignation et de fierté qui se retrouve surtout dans ce passage célèbre d'une de ses lettres : « Je ne désire pas sortir des lieux où je suis; car ici je suis à ma place : avec le nom que je porte, il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir. » Trouvant d'ailleurs des consolations dans l'amitié du général Montholon et du docteur Conneau, cultivant quelques fleurs et lisant *Picciola*, il chercha surtout des distractions dans l'étude. C'est à Ham qu'il composa, outre une sorte de dithyrambe, *Aux mânes de l'Empereur* (in-4), les écrits suivants : *Note sur les amorces fulminantes et sur les attelages* (1841, in-8); *Fragments historiques* (même année, in-8), où il expose la chute des Stuarts; *Analyse de la question de Suisse* (1842, in-8); *Réponse à M. de Lamartine* (1843, in-12), à l'occasion d'attaques dirigées par le poëte contre le Consulat et l'Empire; *Extinction du paupérisme* (1844, in-32), où, abordant directement le problème de l'assistance sociale, il propose comme solution l'établissement de colonies dans les parties les plus incultes de France, au moyen de capitaux fournis par l'État. Il envoyait, en outre, des articles politiques aux journaux de l'opposition démocratique, collaborait au *Dictionnaire de la conversation*, et écrivait à divers personnages une suite de lettres dont le recueil ne serait pas la partie la moins intéressante de ses œuvres.

La captivité de Louis-Napoléon dura, sans épuiser sa patience, jusqu'au commencement de 1846. Mais, à cette époque, son père, gravement malade en Italie, lui ayant fait exprimer le désir de le voir avant de mourir, il demanda d'abord aux ministres, puis à Louis-Philippe lui-même, la grâce de se rendre auprès de l'ex-roi, s'engageant, sur l'honneur, à revenir aussitôt qu'on le rappellerait. Le roi et les ministres repoussèrent cette demande, et toute la pensée du prince se tourna vers des projets d'évasion, qui, grâce au zèle du docteur Conneau, furent promptement réalisés. Le 25 mai, au matin, Louis-Napoléon sortait de Ham, déguisé en ouvrier, une planche sur l'épaule, sous les yeux mêmes des soldats et des gardiens de la citadelle. Il gagna la Belgique, d'où il passa en Angleterre. En vain, il protesta, par une lettre à l'ambassadeur, M. de Saint-Aulaire, de sa résolution de ne recommencer contre le gouvernement français aucune tentative; le duc de Toscane n'osa pas lui permettre de venir

embrasser son père mourant, et il reprit, à Londres, sa vie d'exilé.

A la nouvelle de la révolution de Février, il accourt à Paris, offre son dévouement au gouvernement provisoire, qui, craignant que sa présence ne devienne un sujet d'embarras pour la République, l'invite à s'éloigner. Louis-Napoléon y consentit, en exprimant l'espérance qu'on verrait dans ce sacrifice « la pureté de ses intentions et de son patriotisme. » Il se tint à l'écart, lors des élections générales pour la Constituante, où entrèrent plusieurs de ses cousins (voy. BONAPARTE). Mais, aux élections partielles de juin, sa candidature fut portée et triompha à Paris, ainsi que dans trois autres départements. Déjà son nom donnait lieu à une vive agitation. Le 12 juin, la Commission exécutive demanda, par l'organe de M. de Lamartine, que la loi de bannissement de 1832 fût appliquée en ce qui le concernait, et l'ordre était donné d'avance par le télégraphe à tous les préfets de le faire arrêter. Il fut pourtant admis, le 13, comme représentant du peuple, par l'Assemblée qui reçut de lui, le lendemain, une lettre où il protestait de son regret « de voir son nom, symbole d'ordre, de nationalité, de gloire, servir à augmenter les troubles et les déchirements de la patrie. » Mais cette autre phrase: « Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir, » excita un violent orage, et les orateurs de la gauche s'empressèrent de « protester contre la déclaration de guerre d'un prétendant » Le 15, Louis-Napoléon envoyait au président de l'Assemblée sa démission.

Il ne revint en France qu'au mois de septembre, rappelé par une quintuple élection. A la Constituante, il voulut faire partie du comité de l'instruction publique; il ne parut à la tribune que pour remercier le pays de ses sympathies ou repousser quelques-unes des plus violentes attaques dirigées contre sa personne (26 septembre, 10 et 24 octobre). Il prit d'ailleurs, et ses ennemis le lui ont souvent reproché, peu de part aux travaux législatifs : dans le relevé général des votes de la Constituante, nous ne trouvons, sous son nom, que les quatre suivants : contre l'amendement Grévy, contre les bons hypothécaires, contre l'abolition du remplacement militaire, et pour l'ensemble de la Constitution.

A peine entré dans l'Assemblée, sa candidature à la présidence se posait déjà de toutes parts, dans le pays, et excitait de grandes rumeurs parmi ses collègues, qui n'osèrent pas toutefois exclure, par un article de la Constitution, de la présidence de la République les membres des anciennes familles souveraines, et qui même, le 10 octobre, abolirent formellement les lois de proscription contre la famille impériale. Après avoir pris les conseils de MM. Odilon Barrot et Thiers, tout en se réservant de ne pas les suivre, ceux de M. Thiers surtout, Louis-Napoléon publia son manifeste électoral, œuvre d'une grande modération de langage et de pensée. Il y rassurait les intérêts ou les droits de l'ordre, de la religion, de la famille et de la propriété, ne promettait que les réformes possibles, condamnait « cette tendance funeste qui entraîne l'État à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui, » se préoccupait de la liberté, de la dignité nationale, témoignait d'un entier désintéressement et du respect de la loi établie, et terminait par cette phrase, extraite textuellement de sa proclamation de Boulogne : « Quand on a l'honneur d'être à la tête du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est de le vouloir. »

Ces promesses pouvaient rallier une partie de la bourgeoisie et de la démocratie intelligente à la candidature de Louis-Napoléon; mais le prestige de son nom devait lui donner les masses. Aussi, le 10 décembre, tandis que, sur sept millions et demi de votants, 1 469 166 voix étaient données au général Cavaignac par la reconnaissance du pays, aidée de toute l'influence de l'administration, et que 400 000 voix environ, partagées entre MM. Ledru-Rollin et Raspail, mesuraient les forces du parti radical, le neveu et l'héritier de l'Empereur obtenait 5 552 834 suffrages. Le 20 décembre, Louis-Napoléon, après avoir prêté solennellement le serment constitutionnel, prit dans ses mains le pouvoir que le général Cavaignac quittait avec une noble simplicité, et se trouva en présence d'une assemblée qui lui avait été jusque-là si hostile.

Désormais, la biographie de Louis-Napoléon commence à se confondre avec l'histoire, et, au lieu d'une suite de faits personnels, qui constituent la vie d'un homme, nous avons devant nous un vaste ensemble d'événements qui composent une singulière période de notre existence nationale. Rappelons-en les points les plus saillants, en signalant l'intervention, par action ou par résistance, du président dans les destinées du pays.

A peine investi de la plus haute magistrature de la République, il compose son premier ministère d'hommes appartenant aux diverses fractions de la majorité de l'Assemblée; ce sont : MM. Odilon Barrot, Drouyn de Lhuys, Léon de Maleville, remplacé au bout de quelques jours par Léon Faucher, le général Rullière, de Tracy, Passy, de Falloux et Bixio. Il confie au général Changarnier, un des chefs du parti de l'ordre, le commandement des troupes de la 1re division militaire et de la garde nationale. L'Assemblée, de son côté, par esprit de conciliation, nomme pour vice-président un homme dévoué au chef du pouvoir, M. Boulay de la Meurthe, et tout le monde applaudit à ces gages d'union. Mais le vote, malgré les réclamations des ministres, de la réduction immédiate de l'impôt du sel (1er janvier 1849), qui sera suivie de la suppression de celui des boissons (18 mai), témoigne de la difficulté de marcher longtemps de concert. Par un double sentiment de défiance et de conservation personnelle, la Constituante décide qu'elle prolongera sa propre existence, en énumérant les dix lois organiques qu'elle entend promulguer; puis, sous la pression d'un énorme pétitionnement, elle admet la fameuse proposition Rateau (voy. ce nom) et cède volontairement la place à une assemblée qui devra se montrer plus confiante dans le pouvoir. L'expédition d'Italie, surtout, est l'occasion de nombreux conflits, qui deviennent plus violents encore après la réunion de la Législative (28 mai 1849). Le siége de Rome, regardé par le parti démocratique comme une violation de la Constitution, provoque, de la part de la Montagne, une demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, et la prise d'armes du 13 juin (voy. LEDRU-ROLLIN).

La majorité modérée de la Législative avait obtenu de nouveaux représentants au ministère, dans la personne de MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais (2 juin), et le premier message du président (6 juin) reprenait, pour les confirmer, toutes les promesses de son manifeste électoral. La pensée propre de Louis-Napoléon, relativement aux affaires de Rome, s'exprima nettement dans la lettre au colonel Edgard Ney, sorte de programme politique, auquel répondit imparfaitement le *motu proprio* de Pie IX, et qui fut, de la part de M. Thiers et des chefs de la droite, l'objet des hostilités les plus dédaigneuses. L'harmonie entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif étant tout à fait rompue, le président rend à l'autorité toute son indépendance par son

message du 31 octobre, et M. Ferdinand Barrot compose, avec MM. d'Hautpoul, Lahitte, Fould, Bineau, Dumas, de Parieu, Desfossés, Rouher, un ministère, parlementaire encore, mais plus dévoué à l'initiative présidentielle.

Le gouvernement obtient néanmoins le rétablissement de l'impôt des boissons (13 décembre) et une loi relative aux instituteurs, qui les soumet à l'autorité du préfet (20 décembre) et qui, complétée le 12 janvier suivant, est le prélude de la loi organique, du 15 mars 1850, sur l'enseignement (voy. DE PARIEU). Cependant, des élections partielles ont été favorables au parti socialiste (15 mars, 19 avril) : la majorité et le ministère, fortifié par l'adjonction de M. Baroche (voy. ce nom), y répondent, de concert, par la fameuse loi du 31 mai, qui restreint le suffrage universel et qui doit devenir le plus grand sujet de guerre entre l'Assemblée et le président. En attendant, elle est un des principaux actes de ce qu'on appelle l'expédition de Rome à l'intérieur. La majorité accorde encore la loi sur la déportation à Noukahiva (8 juin), un crédit de 2 560 000 francs pour les frais de la présidence (24 juin), une loi rigoureuse sur la presse, avec rétablissement du timbre, élévation du cautionnement et la signature obligatoire (16 juillet).

La prorogation de l'Assemblée, du 11 août au 11 novembre, est l'occasion de nouvelles discordes. Tous les partis s'agitent : les montagnards lancent leurs manifestes ; les royalistes font des pèlerinages à Claremont, où vient de mourir Louis-Philippe, et à Wiesbaden, où le comte de Chambord tient une véritable cour, et l'on parle tout haut de la fusion. De son côté, le président visite une partie des départements, inaugure des chemins de fer, assiste à des banquets officiels, prononce des discours de souverain, et passe des revues au champ de Mars et à Satory, au milieu d'acclamations peu constitutionnelles, qui provoquent les présomptueux ordres du jour du général Changarnier. Une Société du 10 décembre, qui a, sous le même titre, un journal quotidien, passe pour organiser en grand l'agitation bonapartiste. Aussi le retour de l'Assemblée est-il signalé par d'ardentes discussions, qui se prolongeront une année encore avant d'aboutir fatalement à une solution violente.

Au commencement de cette année historique (1851), Louis-Napoléon fait un acte énergique d'autorité en brisant les pouvoirs du général Changarnier, qui exerçait sur lui une tutelle hautaine et était présenté par tous les partis comme le Monk d'une restauration monarchique. En meme temps, un remaniement ministériel lui attirait le blâme de l'Assemblée. Ne pouvant ni former un cabinet dans une majorité ennemie, ni revenir sur la révocation du général, Louis-Napoléon nomma un ministère de transition, pris en dehors de tous les partis et pour l'expédition des affaires (27 janvier). L'Assemblée témoigna sa rancune, quelques jours après, en refusant le crédit supplémentaire de 1 800 000 fr. destiné aux frais de representation de la présidence. Après quelques mois de dissentiments, compliqués encore par les premières préoccupations relatives aux candidatures présidentielles pour l'année suivante, un dernier ministère parlementaire fut récomposé avec des éléments empruntés aux cabinets du 20 décembre 1848 et du 30 octobre 1849 : il réunissait, sans président de conseil, MM. Baroche, Fould, Léon Faucher, Buffet, Rouher, Chasseloup-Laubat, de Crouseilhes, le général Randon et Magne, qui, par leur résolution unanime de maintenir la loi du 31 mai, se firent accepter de l'Assemblée (10 avril).

Un autre sujet de division s'éleva alors. La Législative entrait, le 28 mai, dans sa troisième année de législature, année dans laquelle la question de la révision pouvait être légalement posée. Tous les partis voulaient bien de la révision à leur profit ; mais tous, excepté celui de l'Élysée, craignant qu'elle ne tournât contre eux, faisaient leurs réserves ou s'accordaient à la repousser. Du reste, l'article 68 opposait à une révision légale de fortes barrières, en exigeant une majorité des trois quarts des voix. Les amis du président la demandaient avec confiance, et provoquaient une foule de pétitions ayant pour objet, soit une révision totale, soit une révision partielle, mais avant tout une prorogation de la présidence. La question fut discutée du 14 au 19 juillet, et la révision, adoptée par 446 voix contre 278, ne ralliait pas encore une majorité suffisante. Pendant les vacances parlementaires, du 10 août au 4 novembre, les vœux de 80 conseils généraux appuyèrent les pétitions en faveur de la révision. Le pays entrait avec passion dans le débat. Les arrestations, les procès de presse se multipliaient ; des troubles éclataient dans les départements ; ceux du Cher et de la Nièvre étaient mis en état de siége (21 octobre). Le ministère, dévoué à la loi du 31 mai, donnait sa démission (14 octobre), était remplacé par un ministère plus docile à la pensée personnelle du président et décidé à soutenir devant l'Assemblée, malgré ses colères, le projet de rétablissement du suffrage universel. Il se composait de MM. Casabianca, Lacrosse, Fortoul, Giraud, Thorigny, Daviel, général Saint-Arnaud, Turgot, Lefebvre-Duruflé. M. de Maupas était appelé à la préfecture de police.

L'Assemblée, à son retour, vit dans toutes ces mesures une déclaration de guerre. Le message du président qui propose l'abrogation de la loi du 31 mai, comme le seul obstacle à la révision légale, est suivi d'un projet de loi électoral conforme au principe du suffrage universel : ce projet est rejeté (13 novembre). Vient alors la proposition des questeurs sur le droit de réquisition directe de la force armée par le président de l'Assemblée ; elle est repoussée, mais après avoir mis dans tout son jour les terreurs de la majorité parlementaire. Les lois organiques de l'administration municipale et de la responsabilité des agents du pouvoir donnent lieu encore aux plus irritants débats. Jamais situation ne fut plus tendue. Des bruits de coups d'État sont dans l'air, et chacun s'attend à voir, du jour au lendemain, ou l'Assemblée dispersée ou le président de la République envoyé à Vincennes.

Cette situation se dénoua par les événements du 2 décembre. Dans la nuit, les chefs du parti démocratique ou des partis royalistes sont arrêtés avec un grand nombre de représentants, et, dès le matin, un décret du président, contre-signé de Morny, et commenté par deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée, annonce que l'Assemblée nationale est dissoute ; la loi du 31 mai abrogée ; le suffrage universel rétabli ; le peuple français convoqué dans ses comices, pour se prononcer sur les bases d'une Constitution renouvelée du système du premier Consul. La mise en état de siége de Paris et de toute la première division militaire contient les mouvements de la rue. Une autre résistance, la résistance légale, s'organise en vain. La haute Cour de justice se constitue d'office, sous la présidence de M. Hardoin, pour mettre en accusation le président de la République ; elle déclare « Louis-Napoléon Bonaparte prévenu du crime de haute trahison. » Mais les magistrats sont dispersés avant d'avoir eu le temps de signer leur décret. A la mairie du Xe arrondissement, plus de

220 représentants se constituent en Assemblée nationale, sous la présidence de M. Benoit d'Azy. On y décrète, à l'unanimité, la déchéance du président, et M. Berryer l'annonce au peuple par les fenêtres; on se déclare en permanence; on investit le général Oudinot du commandement supérieur des troupes et de la garde nationale. Mais avant que tous ces actes eussent pu produire leur effet, l'Assemblée se voyait cernée par les troupes, et se séparait devant elles, avec une dignité muette ou des protestations sans écho.

Le ministère du mois précédent fut, à quelques modifications près, maintenu. M. de Morny, qui était, avec le général Saint-Arnaud et M. de Maupas, l'un des trois principaux acteurs des événements accomplis, avait pris le département de l'intérieur; MM. Rouher et Magne étaient rappelés, et le cabinet se complétait par la nomination de M. Ducos. En attendant le pouvoir législatif, que la nouvelle constitution devait créer, une Commission consultative fut formée, et un grand nombre de membres de l'Assemblée dissoute y prirent place. Du reste, les adhésions ne tardèrent pas à se produire; toutes les valeurs, à la Bourse, se mirent à la hausse. Le lendemain et les deux jours suivants, les tentatives de résistance, dans plusieurs quartiers de Paris, furent prévenues ou écrasées. Dans les départements, la lutte fut plus longue; on parla, pendant quinze jours, de graves désordres, d'essais de jacquerie. La répression fut assurée par l'envoi de commissaires extraordinaires, par l'état de siége, par le décret sur la transportation à Cayenne ou en Algérie des malfaiteurs en rupture de ban et des membres des sociétés secrètes, enfin par l'institution de commissions mixtes, jugeant, sans procédure, les hommes dangereux ou suspects. Le vote sur le plébiscite du 2 décembre eut lieu les 20 et 21 du même mois, et près de 7 500 000 suffrages donnèrent à Louis-Napoléon, avec les pouvoirs constituants qu'il demandait, la présidence pour dix années.

La nouvelle Constitution fut promulguée le 14 janvier 1852. Quelques jours après, les décrets relatifs aux biens de la maison d'Orléans provoquent la retraite de quatre ministres des plus dévoués au président (22 janvier). Le même jour, deux nouveaux ministères sont créés : celui de la police et le ministère d'État. Divers décrets sont rendus, entre autres le décret organique sur la presse qui est soumise, pour le régime des journaux, aux avertissements, à la suspension, à la suppression, par mesure administrative (17 février), et le décret organique qui règle l'élection des députés au Corps législatif (2 février). Le gouvernement présente lui-même ses candidats, qui sont élus partout, à trois ou quatre exceptions près, et, à côté d'un Sénat et d'un conseil d'État choisis par le pouvoir, le Corps législatif se compose d'hommes également dévoués, ou dont l'opposition secrète est enchaînée par le serment que la Constitution exige de tous les fonctionnaires (29 mars).

Ici commence, de fait, le règne de Napoléon III. Il ne manque plus à l'Empire que le nom. Ce nom est adopté, le 2 décembre, par suite d'un nouvel appel au suffrage universel, ce puissant instrument de fortune de Louis-Napoléon. Nous ne pouvons suivre davantage, pas à pas, une vie qui ne serait plus que l'histoire de quinze ans de règne, et du règne le plus rempli, au dedans et au dehors, dans la paix et la guerre, dans l'administration et la diplomatie, dans les finances et les travaux publics. Au-dessus de toutes les luttes, dans la haute et souveraine indépendance où Louis-Napoléon s'est placé, tout remonte jusqu'à lui, et il devient de plus en plus difficile de faire sa part dans les événements, au milieu de cette initiative et de cette responsabilité universelle. Tout au plus reste-t-il à la biographie à indiquer les faits qui touchent plus particulièrement à sa personne ou à sa famille, tels que son mariage (voy. EUGÉNIE), la naissance du prince impérial (16 mars 1856), les conspirations (Hippodrome et Opéra-Comique, 1853), ou les attentats contre lui (Pianori, 28 avril 1855; Orsini, Pierri, etc., 14 janvier 1858), ses voyages dans les différentes parties de la France, à Cherbourg, à Brest, dans toute la Bretagne, à Bordeaux, dans le midi et dans l'est, dans les nouveaux départements annexés et jusqu'en Algerie (août-septembre 1860 et mai 1865, etc.

Mais notre modeste cadre se refuse absolument à embrasser, dans l'ordre politique, toute cette suite de lois et de décrets qui complètent l'institution impériale et en développent, sans contestations, toutes les conséquences, en attendant la liberté, promise « comme le couronnement de l'édifice, » et à laquelle semblaient préluder enfin les décrets des 24 et 25 novembre 1860, ainsi que les décrets, arrêtés et circulaires des jours suivants; puis tous les actes d'intervention directe de l'Empereur dans les affaires intérieures, les changements de ministres, la restitution spontanée de la liberté de la parole au Corps législatif; enfin les divers usages de l'initiative que le chef d'État s'est réservée ou les moyens de communication avec l'opinion publique qu'il lui convient de choisir : discours d'ouverture des Chambres, allocutions solennelles, lettres de circonstance adressées à des ministres, à de hauts fonctionnaires, à divers personnages, etc. Nous ne pouvons que renvoyer à tous ces documents, qui appartiennent à l'histoire.

Nous pouvons encore moins suivre les innombrables événements de l'extérieur : après la déclaration que « l'Empire c'est la paix, » la rupture avec la Russie, l'alliance anglaise, la double expédition de la Baltique et de la Crimée, la chute de Sébastopol, le congrès et le traité de Paris (30 mars 1856); le rôle de la France dans les affaires italiennes, l'alliance plus intime avec le Piémont, l'expédition au delà des Alpes, les proclamations et les manifestes qui en déterminent solennellement l'objet, la part personnelle que prend l'Empereur aux combats et aux victoires, la paix de Villafranca (11 juillet 1859) et le traité de Zurich (10 novembre), les difficultés de la question romaine et la prolongation indéfinie de l'occupation française, dont le terme n'a été fixé que par la convention du 15 septembre 1864; par le double effet des traités et d'un vote populaire, l'annexion de Nice et de la Savoie (12 juin 1860); les traités avec la Chine et la double expédition aboutissant à la prise de Pékin par les forces franco-anglaises; les phases de l'expédition du Mexique, commencée de concert avec l'Angleterre et l'Espagne (convention du 20 novembre 1861), continuée par la France seule et aboutissant à la création d'un nouvel empire mexicain (1864); les progrès et les phases de l'influence française dans les conseils européens; les chrétiens de Syrie mis sous la protection momentanée des armes de la France; les échanges de relations courtoises ou diplomatiques entre le nouveau souverain et les anciennes dynasties, depuis la visite de la reine Victoria à la cour des Tuileries (septembre 1855) ou l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857), jusqu'aux solennelles réunions de Cherbourg (août 1858), au voyage de Bade (juin 1860), à la réception de Guillaume Ier de Prusse à Compiègne (6 oct. 1861), etc. : les vicissitudes politiques de nos diverses alliances; nos rapprochements et nos refroidissements avec l'Angleterre, l'Autriche, la Russie; les essais ou

les projets d'intervention diplomatique dans les dissensions des autres pays : la note au prince Gortschakoff sur la Pologne de concert avec les cabinets anglais et autrichien (avril 1863); la proposition de médiation aux États-Unis, non accueillie par les autres puissances; les difficultés politiques et diplomatiques avec le Saint-Siége par suite de la nécessité de mettre un terme à l'occupation romaine, aboutissant à la convention du 15 septembre 1864 : l'idée d'un congrès solennellement annoncé au Corps législatif, et présenté officiellement aux gouvernements européens pour la solution pacifique des questions qui troublent ou menacent (1862-1864).

Il faudrait aussi, dans autant de chapitres à part, signaler la réorganisation de la marine militaire et la transformation de tout le matériel de la flotte; au milieu de la guerre, les splendeurs de l'Exposition universelle; dans l'enseignement public, le remaniement successif du système général des études dans des sens contraires; les sciences, les lettres, les arts encouragés par des concours et des prix extraordinaires, notamment le prix quinquennal de 100 000 francs, dit le prix de l'Empereur (12 août 1864); les difficultés de la question religieuse et les relations délicates entre le pouvoir et le clergé, avec des retours de faveur et de refroidissement, marqués par des concessions comme la destitution de M. Ern.-Renan ou par des actes de fermeté, comme l'interdiction de publier la seconde partie de l'Encyclique du 8 décembre 1864 (décret du 5 janvier 1865); dans l'ordre économique, la conversion de la rente (14 mars 1852), la prompte réalisation de près de deux milliards par un triple emprunt national, sorte de révolution financière par le suffrage universel (1855-1859); le remaniement du système des douanes par l'abolition des prohibitions et l'abaissement des droits protecteurs jusqu'au traité de libre échange avec l'Angleterre (25 mars 1860); trois années de disette ou de crise alimentaire, traversées sans trouble pour la paix publique (1855-1857); les longues souffrances de l'industrie cotonnière, par suite de la guerre civile d'Amérique; la constitution de la propriété du sol en Algérie, en faveur des indigènes (*Lettre* au maréchal Pélissier du 7 février 1863 et décret du 23 mai); les programmes de décentralisation administrative; la promulgation de la liberté de la boucherie et de la liberté des théâtres (janvier 1864); d'immenses travaux accomplis, le Louvre achevé en cinq ans, Paris transformé, les chemins de fer poussés avec vigueur, le télégraphe électrique par toute la France et au service des particuliers; une fièvre universelle d'entreprises commerciales et industrielles, et, à côté de catastrophes, la création de fortunes colossales; enfin, un développement inouï du crédit public qui, à part ses conséquences pour l'avenir, multiplie à l'infini les forces et l'action du présent.

Les diverses œuvres que nous avons citées dans le cours de cette notice, ainsi que plusieurs autres écrits, brochures, fragments, lettres, discours, proclamations et messages, ont été plusieurs fois réunis. L'édition la plus récente et la plus complète a pour titre : *OEuvres de Napoléon III* 1854-1857, in-8, tomes I-IV). On a, en outre, sous le titre d'*OEuvres militaires de Napoléon III*, un volume à part, comprenant spécialement les écrits et fragments relatifs à l'artillerie (1856, in-8). On a longtemps annoncé comme devant être l'œuvre capitale de l'empereur Napoléon III une *Vie de César;* elle a commencé de paraître sous le titre d'*Histoire de Jules César* (1865, t. I, gr. in-8), traduite simultanément en plusieurs langues : cet ouvrage, dont le cadre s'était agrandi, comprend le tableau de la formation et des vicissitudes des institutions romaines. Ajoutons à ces publications une brochure écrite à la suite du second voyage en Algérie, intitulée *Politique de la France en Algérie*, sortie de l'Imprimerie impériale et datée du palais des Tuileries, le 20 juin 1865.

NAPOLÉON (Napoléon-Joseph-Charles-Paul BONAPARTE), prince français, général de division, ancien représentant du peuple, né le 9 septembre 1822, à Trieste (Illyrie), est le second fils de l'ex-roi Jérôme et de la princesse Frédérique de Wurtemberg. Il se trouvait à Rome, auprès de son aïeule, Mme Lætitia Bonaparte, lorsque l'insurrection de la Romagne, où deux de ses cousins furent compromis, le força, en 1831, d'émigrer à Florence; en 1835 il passa en Suisse, resta deux ans en pension à Genève et entra, en 1837, à l'École militaire de Louisbourg (Wurtemberg.) Son éducation terminée (1840), il refusa de porter les armes pour un pays qui n'était pas la France, et se mit à voyager; pendant cinq ans il parcourut l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, où il fit un assez long séjour sous la régence d'Espartero. Après des tentatives infructueuses, il obtint du ministère Guizot, en 1845, l'autorisation de visiter Paris sous le nom de comte de Montfort; mais ses relations avec le parti démocratique et ses opinions avancées ne tardèrent pas à le rendre suspect au gouvernement, qui, au bout de quatre mois, lui intima l'ordre de quitter sur-le-champ le territoire. Quelque temps après, la Chambre des Députés ayant accueilli favorablement une pétition de l'ex-roi Jérôme (voy. ce nom), il lui fut permis par le roi de rentrer provisoirement en France avec son pere (1847).

Le jour même de la chute de la dynastie de Juillet, le prince Napoléon accourut à l'hôtel de ville (24 février), et deux jours plus tard il écrivit une lettre, rendue publique, où il se mettait à la disposition du gouvernement provisoire, en déclarant que « le devoir de tout bon citoyen était de se réunir à la République. » Il se rallia d'une manière plus explicite au principe républicain dans sa profession de foi aux électeurs de la Corse, comme candidat à la Constituante. Il y traçait le programme d'un gouvernement aussi révolutionnaire au dehors que libéral au dedans. Élu, le premier, par 39 229 suffrages, il se rangea d'abord, à l'Assemblée constituante, parmi les républicains modérés et vota en général avec la droite : pour l'impôt proportionnel, les deux Chambres, l'institution de la présidence, l'expédition d'Italie, la proposition Rateau, pour le maintien de la peine de mort, etc.; il se prononça, avec la minorité, contre le bannissement de la famille d'Orléans.

Nommé, le 10 février 1849, ministre plénipotentiaire à Madrid, il fut révoqué peu de temps après pour avoir quitté son poste sans y avoir été autorisé, et remplacé par M. de Bourgoing. Cet acte de sévérité le jeta plus avant dans l'opposition démocratique, et, durant le cours de la Législative, où il représenta encore la Corse, il siégea sur les bancs de la gauche, dont il appuya plusieurs propositions jusqu'en 1851; à cette époque il s'abstint plus souvent de prendre part aux discussions orageuses qui marquèrent la fin de l'Assemblée, et se retira dans la vie privée à la suite du coup d'État. Toutefois, cet éloignement ne fut pas de longue durée. A la fin de l'année 1852, lors de la restauration de l'Empire, le prince Napoléon était appelé éventuellement à l'hérédité (18 décembre), et, en vertu du sénatus-consulte du 23 suivant, il portait le titre de prince français et avait de droit sa place au Sénat et au conseil d'État; en même temps il re-

cevait les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et, sans avoir encore servi, le grade de général de division.

Lorsque la guerre eut été déclarée à la Russie, il demanda à partager les périls de l'armée, s'embarqua, le 10 avril 1854, à Marseille, et commanda une division d'infanterie de réserve aux batailles de l'Alma et d'Inkerman; peu de temps après, la faiblesse de sa santé, et peut-être aussi la publication d'une brochure imprimée à Bruxelles et contenant une appréciation trop libre du plan de campagne adopté en Crimée, le firent rappeler en France, où il fut nommé président de la commission impériale de l'Exposition universelle. Le résultat de ses travaux personnels est consigné dans le livre intitulé : *Visite du prince Napoléon à l'Exposition universelle* (1856, in-18). En 1857 il entreprit, dans les mers du Nord, une assez longue excursion qui a été, de la part de M. Charles Edmond, l'objet d'une publication de luxe : *Voyage dans les mers du Nord, à bord de la corvette* la Reine Hortense (1857).

Le prince Napoléon fut mis l'année suivante à la tête du ministère nouvellement créé de l'Algérie et des colonies (24 juin 1858). Il déposa ces fonctions neuf mois après (8 mars 1859), au commencement des complications des affaires italiennes. Il avait épousé, le 30 janvier 1859, la princesse Clotilde-Marie-Thérèse de Savoie, fille du roi Victor-Emmanuel (voy. Sardaigne). Cette alliance de famille, déterminée, dit le *Moniteur* du 24, par les rapports intimes des deux souverains et les intérêts réciproques de la France et du Piémont, était l'objet de pourparlers que l'âge de la princesse fit prolonger pendant plus d'un an. On y vit le signe d'une alliance politique plus étroite et le prélude de la guerre de l'indépendance italienne. Lorsque celle-ci eut éclaté, le prince Napoléon fut envoyé à Livourne avec un corps d'armée, pour protéger la Toscane, qu'il ne quitta qu'après la paix signée par l'Empereur à Villafranca (12 juillet 1859).

Au sein du Sénat, le prince Napoléon a pris, dans les années qui suivirent la guerre d'Italie, une position importante comme orateur. Quelques-uns de ses discours furent des événements, et à propos du premier qu'il prononça le 1er mars 1861, sur la puissance temporelle des papes, l'Empereur crut devoir lui adresser une lettre officielle où, tout en le félicitant sur son éloquence, il croyait devoir dégager son gouvernement de toute solidarité de doctrines politiques avec lui. L'année suivante, dans la séance du 22 février, il s'éleva de nouveau contre le pouvoir temporel, avec une ardeur qui parut toute révolutionnaire; il s'efforça surtout de montrer par l'histoire de nos relations diplomatiques, que, depuis deux cents ans, nos ambassadeurs auprès du Saint-Siége ont dénoncé les abus et prédit la chute de ce pouvoir. Ces deux *Discours* ont été publiés à part, et le second surtout a eu, comme brochure, une grande circulation.

Un autre discours prononcé en Corse à l'occasion de l'inauguration de la statue de Napoléon Ier, au mois de mai 1865, eut plus de retentissement encore. L'Empereur, alors en Algérie, écrivit et fit insérer au *Moniteur* une lettre de blâme énergique contre les tendances révolutionnaires de ce discours. Le prince Napoléon qui, par un décret récent, avait été nommé membre et vice-président du conseil privé et qui faisait partie du conseil de régence en l'absence de l'Empereur, donna sa démission de ces fonctions ainsi que de celle de président de la commission de l'Exposition universelle de 1867.

Les excursions en Europe et les voyages plus lointains tiennent une grande place dans la vie du prince Napoléon. Sur un yacht à vapeur, construit pour lui, *le Jérôme-Napoléon*, il est allé plusieurs fois en Angleterre, en Corse, en Algérie, en Italie, etc. Il s'embarqua même, en juillet 1861, pour l'Amérique, avec la princesse Clotilde, qui l'avait accompagné dans plusieurs des précédents voyages. Après avoir visité, en passant, Lisbonne et les Açores, il arriva à New-York à la fin d'août. Il parcourut incognito une grande partie des États-Unis, visita Washington, et fut reçu par le président Lincoln et M. Seward. Du camp des fédéraux sur le Potomac, il passa avec un sauf-conduit sur le territoire occupé par les confédérés et visita le général sécessioniste Beauregard. Après des excursions à Saint-Louis, à Montréal, il rentra à New-York le 18 septembre. Il était de retour à Brest le 10 septembre. Ce voyage n'eut pour objet, dit-on, aucune mission politique. Depuis, le prince a encore une fois visité l'Angleterre à l'occasion de la seconde exposition universelle de 1862. Il est allé aussi en Égypte, pour examiner les travaux du canal de Suez, en juin 1863, ce qui lui permit de prendre hautement en main, l'année suivante, dans un discours solennel, la défense de la Compagnie.— Le prince Napoléon a eu de la princesse Clotilde deux fils, dont l'aîné, Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric, est né le 18 juillet 1862.

NAPTAL-ARNAULT. Voy. Arnault.

NARGEOT (Pierre-Julien), compositeur français, né à Paris, le 15 mars 1799, fut admis en 1813 au Conservatoire de musique, suivit le cours de Kreutzer pour le violon et obtint, en 1828, un second prix de composition musicale. Après avoir été attaché aux orchestres de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Italien et de l'Opéra, il a été chargé, vers 1845, de diriger celui des Variétés. On a de lui des airs variés pour violon, divers morceaux de chant insérés dans les pièces de son théâtre, telles que *le Lion empaillé*, *le Tricorne enchanté*, etc.: des *Quadrilles* et des *Rondes*, dont quelques-unes ont eu de la vogue; des opérettes : *le Docteur Frontin*, *les Contrabandistas* (1861), *la Volonté de mon oncle* (1862), etc.

NARREY (Charles), littérateur français, né à Becques (Nord), en 1825, d'une famille irlandaise venue en France à la suite de Jacques II, debuta, en 1847, par un roman, *Deux heures de mystère* (in-18). et par deux comédies jouées à l'Odéon, *les Notables de l'endroit*, en trois actes, et *En bonne fortune*, en un acte. Il a écrit depuis, pour divers théâtres, un certain nombre de pièces, entre autres, avec M. Michel : *le Passé et l'avenir* (Odéon, 1847), en un acte; *Van Dyck à Londres* (même théâtre, 1848), *les Tribulations d'une actrice* (Variétés, 1857), etc.; avec M. Alph. Royer et Vaëz: *la Dame de Trèfle*, *les Fantaisies de Milord*, etc. (1850 et suiv.), *Georges Brummell* (Bruxelles, 1860), etc.; avec M. Anicet Bourgeois : *la Femme à la broche* (1849); avec M. H. Lemonier : *Laure est une chimère* (1862), etc. Il a publié en outre : *le Quatrième larron* (1861, in-18); *Ce que l'on dit pendant une contredanse* (1863, in-18), etc. M. Ch. Narrey a été, ainsi que M. Vaëz, associé, comme directeur adjoint, à M. Alph. Royer, dans l'administration du théâtre impérial de l'Odéon (1853-1856).

NARSÈS, ou Nærses Chahasisian, patriarche universel (*catholicos*) des Arméniens, né en 1770, à Achtarak, au pied du mont Ararat, d'une des familles les plus anciennes et les plus illustres de la contrée, originaire de Chahasiz, d'où elle prit son nom, fut envoyé, à dix-huit ans, à Echmia-

zin, capitale religieuse de l'Arménie, auprès de son grand-père l'archevêque Kalast, puis alla passer deux ans à Constantinople. Revenu à Echmiazin, il fut ordonné archimandrite, puis évêque, et fut chargé de diverses missions délicates, dont il s'acquitta avec une habileté et un zèle qui lui valurent, en 1811, l'archevêché de Tiflis. Il y resta dix-sept ans, se vouant à l'accomplissement des plans qu'il avait formés depuis longtemps pour la régénération de l'Arménie. Il ouvrit d'abord à Tiflis une école élémentaire qui compta bientôt près de 400 élèves, institua un séminaire pour les jeunes prêtres, un lycée national, sous le nom d'*École narsétienne*, avec une imprimerie qui édita chaque année un certain nombre de livres de choix. Tournant ensuite son attention vers le commerce et l'industrie, il bâtit un vaste caravansérail, établit des filatures, une manufacture de glaces, etc. Tant de zèle le rendit suspect aux Russes, malgré les services qu'il leur avait rendus dans leur dernière campagne contre les Persans, pendant laquelle, en marchant la croix à la main, à la tête des milices arméniennes, il avait forcé une armée persane de 50 000 hommes à repasser la frontière On le relégua dans l'archevêché de Kichenew, en Bessarabie (1828). Narsès vécut quinze ans dans cette sorte d'exil. Le peuple ne l'avait point oublié; et, après la mort du catholicos Jean, le synode et les députes clercs et laïques de tous les diocèses de l'Arménie, réunis à Echmiazin, l'élurent à l'unanimité pour son successeur (avril 1843). Avant d'approuver cette élection, l'empereur de Russie voulut connaître Narsès par lui-même et le fit mander à Saint-Pétersbourg. Le patriarche y passa l'hiver suivant et eut de fréquentes entrevues avec l'empereur, qui, non-seulement le confirma dans sa dignité, mais le combla encore d'honneurs.

Narsès retourna, en 1844, à sa résidence d'Echmiazin. Il eut auprès de lui un synode de neuf archevêques, et son autorité spirituelle s'étendit sur toutes les églises arméniennes en Russie, en Turquie, en Perse et jusque dans les Indes.

En 1856, il a été personnellement invité à assister, à Moscou, au couronnement de l'empereur Alexandre II. On a remarqué à cette occasion que ce vieillard, qui n'avait pas besoin pour cela d'avoir l'âge de 104 ans, qu'on lui prêtait, avait déjà assisté à trois couronnements, à celui de Nicolas en 1826, à celui d'Alexandre Ier en 1802, à celui de Paul Ier en 1797.

NARVAEZ (Ramon-Marie), duc DE VALENCE, général et homme d'État espagnol, né à Loja, en Andalousie, le 4 août 1800, entra, après le retour de Ferdinand VII, comme cadet dans les gardes wallones, qui formèrent depuis le 2e régiment d'infanterie de la garde royale. En 1820, il était officier, lorsque le régime constitutionnel fut rétabli en Espagne, et, au 2 juillet 1822, lorsqu'une partie de la garde royale prit les armes pour détruire l'œuvre de la révolution, Narvaez se rangea du côté des libéraux, et contribua par son courage à la répression de l'émeute. Peu de temps après, sous les ordres de Mina, il fit la campagne de Catalogne contre les guérillas soulevés par les moines. Ce fut à lui que l'armée constitutionnelle dut la prise de Castelfollit; il fit sauter un des forts de cette place, vigoureusement défendue par les royalistes. Blessé dans cette expédition, et contraint de se retirer devant l'armée française (1823), il se rendit à Loja, et vécut obscurément dans sa ville natale jusqu'à la mort de Ferdinand VII (1832).

En 1834, il reprit du service, comme capitaine de chasseurs, au régiment de la princesse, et fit partie de l'armée du Nord, qui eut à soutenir, dans les provinces basques, une lutte si vive contre les carlistes. Il se signala par une charge vigoureuse à la bataille de Mendigorria, et reçut une assez grave blessure à l'attaque des lignes d'Arlaban. En 1836, il était brigadier et commandait une division sous les ordres d'Espartero. Il fut chargé de poursuivre le général carliste Gomez dans sa marche aventureuse à travers l'Espagne. Le hardi partisan, jusqu'alors insaisissable, avait échappé à toutes les divisions lancées sur ses traces, et semblait se jouer de tous les généraux d'Isabelle; Narvaez l'atteignit, le 25 novembre 1836, sur le plateau de Majaceite, près d'Arcos, et le mit en pleine déroute. Ce fut, dans sa fortune politique, une heure décisive. Dès ce moment, entouré d'une immense popularité, il put aspirer aux plus hautes fonctions de l'État, et fut regardé comme le rival d'Espartero.

Après avoir, en trois mois (1838), pacifié par des mesures terribles la province de la Manche, qui était devenue pendant la guerre civile un repaire de brigands et d'assassins, et dont les bandes, toujours en armes, interceptaient complétement les communications entre Madrid et l'Andalousie, Narvaez fut nommé capitaine général de la Vieille-Castille, puis général en chef d'une armée de réserve, qui devait faire contrepoids à l'armée du nord et au parti d'Espartero. Celui-ci para le coup par l'avénement du général Alaix au ministère. Narvaez déposa son commandement, et demanda la permission de se retirer à Loja. Tout à coup éclata, le 12 novembre, à Séville, un mouvement inexplicable. Des modérés et des progressistes, unis par une alliance inattendue, organisèrent une junte insurrectionnelle sous la présidence de Cordova; Narvaez accourut à Séville, dont il était le représentant aux Cortès, et fit insérer au programme du *pronunciamento* un article relatif à la formation de l'armée de réserve. L'insurrection ayant échoué, Narvaez gagna Gibraltar en toute hâte, et tandis que Cordova allait mourir en Portugal, il se réfugia en France, où il fut bientôt (1840) rejoint par la reine mère, dont la petite cour devint le foyer d'actives démarches contre Espartero.

En 1842, Narvaez dirigea la centralisation des christinos à Perpignan et, l'année suivante, se mit à la tête de l'insurrection qui renversa le dictateur. Il débarqua à Valence, marcha sur Madrid, se fit jour entre Seoane et Espartero, battit Seoane à Torrejon de Ardoz (23 juillet 1843), et entra victorieux dans la capitale de l'Espagne. Une partie des progressistes s'était associée au soulèvement des moderados. Aussi, dans le premier ministère formé après la chute d'Espartero, l'élément libéral eut-il d'abord la prépondérance. Mais l'autorité resta de fait dans les mains des généraux conservateurs, et Narvaez, après avoir quelque temps gouverné l'Espagne derrière le rideau, saisit ostensiblement le pouvoir; au mois de mai 1844, il fut nommé président du conseil, et créé duc de Valence. La même année, il prit rang parmi les capitaines généraux de l'armée.

Son administration fut une réaction déclarée contre le parti libéral. Il rappela Marie-Christine et fit reviser la constitution de 1837. Les modérés, par la *réforme* de 1845, effacèrent de la charte le principe de la souveraineté du peuple, établirent un cens électoral, conférèrent à la royauté le droit de nommer les sénateurs, restreignirent la liberté de la presse et l'indépendance des corporations municipales. Quelques améliorations matérielles, accomplies par un pouvoir arbitraire, ne pouvaient être acceptées par les progressistes comme une compensation suffisante de la perte de toutes les libertés publiques : des

émeutes éclatèrent; Narvaez les réprima d'une main ferme; mais ses manières impérieuses et ses airs de dictateur irritèrent même ses anciens partisans. Les conservateurs dissidents se prononcèrent en faveur de la légalité, trop souvent violée par les ministres; enfin, une intrigue de palais achevant l'ouvrage de l'opposition, Narvaez fut renversé le 10 février 1846. Maintenu à l'écart des affaires par la reine mère, pendant les négociations relatives aux mariages espagnols, il fut ensuite envoyé à l'ambassade de Paris. Il fut replacé à la tête d'un nouveau cabinet, le 4 octobre 1847; mais bientôt des dissentiments avec Marie-Christine le forcèrent de donner sa démission. Il revint encore au pouvoir le 21 octobre 1849 et y resta deux ans, soutenu par la majorité que lui donnèrent les élections de 1850. A sa retraite, il refusa l'ambassade de Paris pour celle de Vienne, que la cour lui confiait pour l'éloigner.

Les nouveaux mouvements révolutionnaires qui agitèrent l'Espagne de 1854 à 1856 ne lui permirent ensuite de prendre aucun rôle. Mais à mesure que l'influence d'O'Donnell l'emportait sur celle d'Espartero, le remplacement d'O'Donnel luimême par Narvaez, qui fut d'abord désigné pour l'ambassade de Paris, devenait imminent. Aussi, après la contre-révolution du 14 juillet, qui fit rentrer violemment dans l'ordre le parti libéral, une contre-révolution pacifique appela Narvaez à en développer les conséquences. Il reçut de la reine la présidence du conseil, sans portefeuille, le 12 octobre 1856, avec MM. de Pidal, Nocedal, les généraux Urbistondo et Lersundi pour principaux collègues. Il travailla résolûment à la restauration pleine et entière de l'autorité royale, effaça les dernières traces de la révolution de juillet 1854 dans les lois, épura l'administration, rendit la condition des journaux plus dure, et remit en vigueur, sur le conseil royal, sur l'administration communale et provinciale, les anciennes lois qui semblaient le complément de la constitution de 1845. M. Narvaez ne rencontra dans le pays aucune résistance matérielle; mais par l'effet des rancunes de ses prédécesseurs ou de l'ambition de ses rivaux, il se forma contre lui, autour de la reine, une suite d'intrigues au milieu desquelles, après bien des tentatives de combinaisons ministérielles avortées, il laissa la place au cabinet Armero-Mon (novembre 1857), qui préparait le retour d'O'Donnell aux affaires.

Une nouvelle révolution de cabinet ramena le maréchal Narvaez au pouvoir, au mois de septembre 1864. Nommé président du conseil sans portefeuille, il forma un ministère avec un programme de politique modérée. Les poursuites contre la presse furent suspendues, et les amendes payées par les journaux depuis 1857 leur furent même restituées. La question de l'occupation de Saint-Domingue amena bientôt une crise. Sur le refus de la reine de consentir à l'abandon du territoire dominicain, proposé par le ministère, le maréchal Narvaez et ses collègues donnèrent leur démission, qu'ils retirèrent presque aussitôt devant les concessions de la couronne (16-19 décembre 1864); et dans les premiers jours de 1865, un projet de loi fut présenté à la chambre espagnole, portant que le décret du 19 mai précédent sur la réintégration de Saint-Domingue dans la monarchie était aboli. Le cabinet Narvaez n'en fut pas moins remplacé par un nouveau ministère O'Donnell, au mois de juin suivant.

NASH (Joseph), peintre et dessinateur anglais, né vers 1813, a concouru à de beaux ouvrages d'art: *l'Architecture au moyen âge* (the Architecture of the middle ages; 1838); *les Habitations anciennes de l'Angleterre* (Mansions of England in the olden time; 1839-1849), etc. Quoiqu'il soit presque uniquement connu comme peintre d'architecture, on a pourtant de lui des scènes de Shakspeare et de W. Scott: *la Visite de la reine à Lincoln's-Inn-Hall* (1845), etc. Mais on cite particulièrement: *Abbeville*, *la Galerie des cartons de Knowle*, un *Escalier monumental*, des vues d'édifices, etc. Quatre grandes aquarelles exposées à Paris, en 1855, lui ont valu une mention.

NASSAU (famille de), comprend deux lignes, toutes deux souveraines; la ligne aînée, dite de WALRAM ou de NASSAU, qui règne sur le duché de ce nom, et la ligne cadette, dite d'OTHON ou de NASSAU-ORANGE.

NASSAU (maison ducale de), ligne aînée de la famille de Nassau. — Duc régnant: *Adolphe*-Guillaume-Charles-Auguste-Frédéric, né le 24 juillet 1817. Il succéda à son père, le duc *Guillaume*, le 20 août 1839. Il est général de cavalerie au service de Prusse et chef du régiment des lanciers de Westphalie, n° 5. Marié en premières noces (1844) à *Élisabeth*-Michailowna, fille du feu grand-duc Michel, morte le 28 janvier 1845, il s'est remarié le 23 avril 1851, à la duchesse *Adélaïde*-Marie, née le 25 décembre 1833, fille du prince *Frédéric*-Auguste, frère du duc régnant d'Anhalt-Dessau-Coethen. Il a eu de ce second mariage deux fils: le prince héréditaire *Guillaume*-Alexandre, né le 22 avril 1852, et *François-Joseph*-Guillaume, né le 30 janvier 1859.

Frères et sœurs du duc régnant: 1° du premier mariage du feu duc *Guillaume* de Nassau avec *Louise* de Saxe-Altenbourg, morte le 6 avril 1825: la princesse *Thérèse*-Wilhelmine-Frédérique-Isabelle, née le 17 avril 1815, mariée le 23 avril 1837 à Constantin-Frédéric-Pierre, prince d'Oldenbourg, général d'infanterie au service de Russie; la princesse *Marie*-Wilhelmine, mariée au prince *Hermann* de Wied (voy. WIED); 2° du deuxième mariage de Guillaume avec *Pauline*-Frédérique-Marie, fille de Paul, prince de Wurtemberg, née le 25 février 1810, mariée le 23 avril 1829, morte le 7 juillet 1856: le prince *Nicolas*-Guillaume, né le 20 septembre 1832, colonel aux chasseurs de Nassau; la princesse *Hélène*, mariée au prince régnant de Waldeck et Pyrmont (voy. WALDECK), et la princesse *Sophie*-Wilhelmine-Marianne-Henriette, née le 9 juillet 1836, mariée le 6 juin 1857 au prince Oscar de Suède, duc d'Ostrogothie.

NASSAU-ORANGE. Voy. PAYS-BAS.

NASSER-ED-DIN-SCHAH, souverain actuel (schah) de Perse, né en 1820, fils aîné de Méhémed-Schah, qui inaugura une politique de relations amicales avec les puissances européennes, monta sans difficulté sur le trône de son père, le 13 octobre 1848. Peu de temps après, il échappait heureusement à une tentative d'assassinat. Pénétré de l'esprit de réforme, le jeune prince s'attacha d'abord à introduire dans l'administration de son royaume des améliorations, qui furent le plus souvent compromises ou presque aussitôt détruites par des révolutions de palais. Pendant plusieurs années, l'influence russe et l'influence anglaise s'exercèrent dans ce pays à l'exclusion de l'influence française; ce n'est qu'en 1855 que la réception solennelle de notre envoyé extraordinaire, M. Bourée, par le schah, et l'échange des ratifications d'un traité de commerce et d'amitié (12 juillet) ont marqué une politique nouvelle. Au début de la guerre d'Orient, le cabinet de Téhéran s'était déclaré pour la neutralité entre la cour de Russie et la Porte ottomane; mais à la fin de 1855 il conclut avec la Russie un traité (15 décembre) qui

parut une menace contre les puissances occidentales. La paix générale en prévint les suites. Un an après, le siége et l'occupation d'Hérat par les Russes, sous le prétexte d'arrêter les envahissements des Anglais dans l'Afghanistan, amenèrent une déclaration de guerre de la part du gouverneur général de l'Inde (1er nov. 1856), et pendant que l'ambassadeur Feruck-Khan négociait à Constantinople, auprès de lord Redcliffe, les Anglais sous la conduite du général Outram s'avancèrent dans le golfe Persique, s'emparèrent de Karrack, bombardèrent et prirent Buschir. Remontant le fleuve Shatt-el-Arab, et maîtres de Mohammerah, ils remportaient partout de faciles victoires, lorsque fut signé à Paris, entre lord Cowley et Feruck-Khan, le traité du 4 mars 1857, qui donnait toutes satisfactions à l'Angleterre. En septembre 1858, le négociateur de ce traité fut rappelé à Téhéran pour y prendre le poste de premier ministre.

Plus heureux contre les peuples asiatiques que contre les forces anglaises, Nasser-ed-Din a triomphé successivement du khan de Kiva, de Salar, de l'imam de Mascate, etc. A l'intérieur, il a secondé constamment le mouvement du progrès, exerçant par lui-même une active surveillance et visitant tour à tour toutes les parties de son empire. Depuis 1860, des relations nous le montrent occupé à transformer son armée par l'introduction de la discipline et des méthodes françaises, et favorisant l'établissement des institutions les plus modernes : c'est ainsi qu'en janvier 1861, il assistait personnellement à l'inauguration de la première ligne de télégraphe électrique dans ses États.

Le schah de Perse a nommé pour son premier ambassadeur à Paris son aide de camp général Hassan-Ali-Khan (voy. ce nom). On dit qu'il a rédigé pour son souverain, en langue persane, une histoire de notre dernière campagne d'Italie.

NATHALIE (Zaïre Martel, dite), actrice française, née à Tournan (Seine-et-Marne), vers la fin de 1816, vint de bonne heure à Paris, où son père s'établit coiffeur. Elle quitta son magasin pour débuter au théâtre de la Porte-Saint-Antoine, en 1835. Elle parut ensuite aux Folies-Dramatiques, dans *Michaëla* et *la Fille de l'air*, avec un égal succès, comme actrice et comme danseuse, passa au Gymnase, en 1839, au Palais-Royal et au Vaudeville, de 1845 et 1848, fit plusieurs voyages en Angleterre, et débuta, en 1849, à la Comédie française, dont elle est devenue sociétaire en juin 1852. Elle a abordé successivement l'emploi des grandes coquettes et les rôles marqués, et y a déployé un talent incontesté. Elle a créé avec succès les rôles de mère, dans le *Fils de Giboyer*, dans *Maître Guérin* (1865), du nouveau répertoire de M. Ém. Augier.

NATHANSON (Mendel-Levin), journaliste et économiste danois, est né en 1780, à Altona (duché de Schleswig). Il entra d'abord dans le commerce, et devint, en 180., l'associé de la maison Meyer et Trier à Copenhague. Depuis 1838, il a pris la direction du *Berlingske-Tidende*, le plus ancien journal danois et qui, sauf les années 1848 et 1849, a toujours été ministériel. Il a publié divers ouvrages d'économie politique : *le Commerce, la navigation, les finances, etc., du Danemark, de 1730 à 1830* (Danemarks Handel, Skibsfart, etc.; Copenhague, 1832 1834, 3 vol.); *Renseignements détaillés sur le commerce et les finances sous les règnes de Chrétien VIII et de Frédéric VI* (Udførligere Ophysninger om Handels-og Finantsvæsenet; 1832); *Exposé historique et statistique de l'économie nationale et financière du Danemark* (Historisk-statistisk Fremstilling of, etc.; 1837-1840, t. I à X) : ce dernier ouvrage, le plus estimé de l'auteur, remonte au règne de Frédéric IV.

NAUDET (Joseph), savant historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 décembre 1786, est fils d'un comédien du Théâtre-Français. Après avoir fait d'excellentes études à l'École centrale du Panthéon (aujourd'hui lycée Napoléon), où il remporta deux fois le prix d'honneur, il y fut nommé d'abord professeur de troisième et, en 1808, professeur de rhétorique; en 1816, il fut appelé à l'École normale comme maître des conférences. Au mois d'août 1817, il vint remplacer Garran de Coulon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. A cette époque, il avait publié d'importants ouvrages : *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains* (1807, in-8), traduit de l'italien de Scrofani; *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* (1811, in-8), couronné, en 1810, par l'Institut; *Essai de rhétorique* (1813), suivi d'observations sur la partie oratoire des principaux historiens latins; *Conjuration d'Étienne Marcel contre l'autorité royale* (1815, in-8); *des Changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817, 2 vol. in-8), couronné également par l'Institut en 1815.

De 1817 à 1821, M. Naudet occupa, comme suppléant de M. de Pastoret, la chaire de droit naturel au Collége de France. Il succéda à M. Tissot, en 1821, comme professeur de poésie latine. Inspecteur général des études, de 1830 à 1840, il devint, à cette dernière date, directeur de la Bibliothèque royale, d'où il s'est retiré dans ces derniers temps. Il fut appelé à faire partie de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1832, lors de sa reconstitution. Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions depuis 1852, il s'est démis de ses fonctions en 1860. Il a fourni au recueil de cette compagnie trois mémoires remarquables sur *l'État des personnes en France sous les rois de la première race*, sur *les Secours publics chez les Romains* et sur *l'Instruction publique chez les anciens*, et à celui de l'Académie des sciences morales plusieurs mémoires sur *la Police* et sur *les Récompenses d'honneur chez les Romains*. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1825, il a été promu commandeur en avril 1847.

M. Naudet, humaniste distingué, a publié un certain nombre d'ouvrages classiques. Il a édité *Tacite* (1821) et *Catulle* (1825), dans la *Bibliothèque latine* de Lemaire; il a traduit, pour celle de Panckoucke, plusieurs odes d'*Horace* (1831-1838, 2 vol. in-8), *Plaute* (1836), travaux enrichis de notes et de commentaires et qui jouissent d'une réputation méritée. Enfin, il a collaboré à un grand nombre de recueils, notamment au *Journal des savants*, à la *Biographie universelle*, à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc. Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Rapport sur la situation du catalogue des imprimés* (1847); *Lettre à M. Libri* (1849); *de l'Administration des postes chez les Romains* (1863, in-4); *De la noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains* (1863, in-8); *Tableau historique de l'Académie, des inscription et belles-lettres* (1863, in-4), etc.; des notices sur le baron Walckenaër (1852), Burnouf père et fils (1854), Pardessus (1855), Guerard (1857), Boissonade (1858).

NAUENBOURG (Gustave), musicien allemand, né en 1803, à Halle, où son père était médecin, ne se livra à la musique qu'après avoir fait de

sérieuses études de philosophie. Des succès de salon, dus à la beauté de sa voix de baryton, l'engagèrent à entrer dans une société de chant, mais les résistances de sa famille l'empêchèrent de paraître au théâtre. Il fut très-goûté dans les concerts et dans diverses solennités. Un grand nombre de compositeurs allemands, Klein, Spohr, Reissiger, Lœve, Lobe, écrivirent spécialement pour lui. Il donnait en même temps des leçons très-productives, et s'occupait de critique musicale ou de travaux littéraires. Il écrit encore aujourd'hui dans la *Gazette musicale* de Berlin. Ses articles dans les principaux journaux de musique allemands lui ont fait une grande réputation de savoir et de justesse, et ils résument toute l'histoire musicale de l'Allemagne dans ce demi-siècle. On cite surtout : *Remarques sur l'Obéron de Weber; Un mot sur l'Opéra romantique; sur l'Enseignement du chant; sur la Théorie de la voix; le Chanteur dramatique; le Rationalisme dans son application à la science de la musique; Esquisse d'une esthétique musicale; sur l'État de culture de l'esthétique musicale;* etc.

NAUMANN (Jean-Frédéric), naturaliste allemand, né le 14 février 1780, à Ziebigk, près Cœthen, mort le 15 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

NAUMANN (Charles-Frédéric), minéralogiste allemand, né à Dresde, le 30 mai 1797, et fils du compositeur Amédée Naumann, étudia à l'Académie des mines de Freiberg, sous le géologue Werner, après la mort duquel il passa à Leipsick et à Iéna. Il revint à Freiberg, pour suivre les leçons de minéralogie de F. Mohs, qui avait remplacé Werner. Il consacra ensuite deux années (1821-1822) à un voyage d'exploration scientifique en Norvége, et publia sous le titre de *Documents sur la Norvége* (Beitraege zur Kenntniss Norwegens; Leipsick, 1824, 2 vol.), d'intéressants détails sur la constitution physique de ce pays. Agrégé, en 1823, à l'université d'Iéna et en 1824 à celle de Leipsick, M. Naumann écrivit son *Essai de minéralogie* (Versuch einer Gesteinslehre; Ibid., 1824) et ses *Éléments de cristallographie* (Grundriss der Krystallographie; Ibid., 1825), et fut désigné, en 1826, pour la chaire de cristallographie à l'Académie de Freiberg. Il fut en outre inspecteur des études et, depuis 1835, professeur de géognosie. En 1842, il a été appelé à Leipsick, comme professeur titulaire de minéralogie et de géognosie.

Outre ceux déjà cités, M. Naumann a publié encore plusieurs ouvrages de minéralogie, de cristallographie et de géologie, très-répandus en Allemagne et plusieurs fois réimprimés : *Traité de minéralogie* (Lehrbuch der Mineralogie; Berlin, 1828); *Traité de cristallographie pure et appliquée* (Lehrbuch der reinen und angewandten Krystallographie; Leipsick, 1830, 2 vol.); *Commentaires de la carte géognostique du royaume de Saxe* (Erlaeuterungen zur geognostischen Karte von Sachsen; Dresde, 1836-1845, 5 cahiers; 2e édit., 1845); *Éléments de cristallographie* (Anfangsgründe der Krystallographie; Ibid., 1841; 2e édit., Leipsick, 1854, avec 26 gravures); *Éléments de minéralogie* (Elemente der Mineralogie; Leipsick, 1846; 4e édit., augmentée et corrigée, 1854, avec 398 figures); *Traité de géognosie* (Lehrbuch der Geognosie; Ibid., 1850-1853, 2 vol. avec Atlas; 2e édit., 1854), etc.

NAUMANN (Maurice-Ernest-Adolphe), médecin allemand, frère du précédent, né à Dresde, le 7 octobre 1798, fit ses études à l'université de Leipsick, obtint à vingt et un ans le grade de docteur et devint en 1824 agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick. Dès l'année suivante, il fut appelé à Berlin en qualité de professeur adjoint et alla trois ans plus tard prendre possession d'une chaire à la Faculté de médecine de Bonn, où il fut chargé, après la mort du professeur Nasse, de diriger l'Institut clinique.

M. Naumann a surtout composé deux grands traités : *Manuel de clinique médicale* (Handbuch der medicinischen Klinik; Berlin, 1829-1839, 8 vol.; 2e édit., 1848 et suiv.) et *Pathogénie* (Ibid., 1841-1845, vol. I-III). Il a publié, en outre : *Recherches critiques des lois générales de polarité* (Kritische Untersuchungen der allgemeinen Polaritaetsgesetze; Leipsick, 1822); *Manuel de Séméiologie générale* (Handbuch der allgemeinen Semiotik; Berlin, 1846); *Théorie scientifique du traitement des maladies* (Theorie der praktischen Heilkunde; Berlin, 1827); *Essai d'une preuve physiologique de l'immortalité de l'âme* (Versuch eines physiologischen Beweises für die Unsterblichkeit der Seele; Bonn, 1830); *Problèmes de physiologie* (Ibid., 1835); *De la métaphysique dans la physiologie* (Ibid., 1848); *Traité de pathologie et de thérapeutique générale* (Berlin, 1851 et suiv.).

Son fils, M. Émile Naumann, né à Berlin, le 8 septembre 1827, étudia la musique sous la direction de Mendelssohn et débuta par un oratorio, *le Christ messager de paix* (Christus der Friedensbote), qui fut exécuté en 1848 à Dresde et en 1849 à Berlin. Une dissertation sur une réforme générale de la musique religieuse, qu'il présenta à M. Al. de Humboldt et que celui-ci lut au roi de Prusse, lui valut la place de directeur du chœur de la cathédrale de Berlin. M. Naumann a publié d'assez nombreux morceaux de musique religieuse, entre autres une *Grand'messe* exécutée à Dresde et à Berlin, en 1852.

NAVEZ (François-Joseph), peintre belge, né à Charleroi, le 16 novembre 1787, montra de bonne heure du goût pour la peinture, et étudia sous François, peintre d'histoire distingué de Bruxelles. En 1812, après avoir remporté plusieurs prix à l'Académie de cette ville, il obtint le grand prix d'histoire à Gand, sur ce sujet : *Virgile lisant son Énéide à Auguste*, et par suite une pension qui lui permit de venir suivre à Paris l'atelier de David. Plus tard, il l'accompagna dans son exil en Belgique, et travailla pour lui jusqu'en 1817. Il partit alors pour Rome et vécut avec ses anciens camarades de Paris. En 1822, il rentra à Bruxelles, où sa réputation était déjà faite. En 1830, ses opinions libérales le firent élire membre du conseil municipal.

M. Navez, depuis son retour en Belgique, a donné de grands tableaux d'histoire ou de religion : *Agar dans le désert* (musée de Bruxelles); *la Résurrection du fils de la Sulamite* (musée de la Haye); *la Rencontre de Rébecca et d'Isaac* (même musée); *Notre-Dame des affligés, la Résurrection de Lazare, l'Assomption de la Vierge* (église de Sainte-Gudule à Bruxelles); *Jésus-Christ découvrant ses plaies à saint Thomas, la Sainte Famille, le Mariage de la Vierge* (église des Jésuites à Amsterdam); *le prophète Samuel* (musée de Harlem); des tableaux de genre : *les Fileuses de Fondi, les Jeunes filles à la fontaine*, et un grand nombre de portraits, entre autres celui du *roi Guillaume* de Hollande, pour lord Wellington. De 1834 à 1837, il a envoyé aux divers salons de Paris, entre autres toiles remarquées, les suivantes : *Athalie interrogeant Joas, le Débarquement de Ver-Vert à Nantes, les Oies du frère Philippe, le Sommeil de Jésus, l'Aumône de la veuve, la Vierge récitant sa prière de-*

vant sainte Anne et saint Joachim, la Vierge et l'enfant Jésus, la Femme adultère.

Doué de cette heureuse fécondité qui n'est pas incompatible avec la perfection, M. Navez a rempli de ses œuvres toutes les églises et tous les musées de la Belgique. Il jouit d'une grande popularité comme chef de l'école dite académique, et il a formé de nombreux élèves qui l'ont représenté à l'exposition universelle de Paris, en 1855. Il est directeur et premier professeur de peinture à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, professeur à l'École normale, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1845, de l'école primaire modèle du gouvernement, vice-président de la commission royale des monuments de la Belgique, président de la commission du musée, correspondant des Instituts de France et de Hollande, et associé d'un grand nombre d'académies. Il est aussi décoré de l'ordre royal du Lion de Belgique, de l'ordre de Léopold, de Guillaume, de la Légion d'honneur, etc.

NAZLÉ-HANEM, plus connue en Égypte sous le nom de la Grande Princesse (*Buguk-Hanem*), née à la Cavale (Roumélie), en l'an 1216 de l'hégire (1799-1800), est, d'entre tous les enfants de Méhémet-Ali, celle qui approche le plus de cet homme célèbre, par son esprit entreprenant, par son caractère énergique et même par l'expression sévère et altière de ses traits. Du fond de son harem, malgré la loi musulmane qui frappe d'incapacité les femmes, *servantes de l'homme*, elle a joué un rôle dans l'histoire politique de l'Égypte pendant ces dernières années. L'enfance de Nazlé subit le contre-coup des épreuves diverses par lesquelles passa la fortune de son père, et l'adversité lui apprit à lutter au lieu de fléchir. Mariée très-jeune à un des favoris de son père, Méhémet-Deftédar-bey, intendant général de la vice-royauté, que ses cruautés, dans le Soudan, firent surnommer le tigre (*el-nemr*), elle acquit dans le commerce de cet homme une hauteur et une force de caractère qui contribuèrent, avec les divers événements de sa vie, à la revêtir de prestige dans l'imagination des Arabes. Très-attachée, dit-on, à son mari, qui la laissa veuve vers 1835, elle refusa de se remarier. Libre des soins de la famille, sans enfants, elle tourna toute son activité vers les choses politiques, et intervint, à ce qu'on assure, dans les conseils de son père, dont elle était très-aimée.

A l'avénement d'Abbas, qui s'empara des biens de la famille de Méhémet-Ali (1849), elle protesta hautement contre cet acte arbitraire, souleva les harems, remplit le monde officiel de ses réclamations, se mit à la tête du *parti des princes*, et devint l'âme d'une opposition formidable. Forcée enfin de fuir de l'Égypte, elle se réfugia à Constantinople, où elle fut très-bien accueillie, et où elle semble s'être définitivement fixée. En 1854, elle fit un voyage en Égypte pour féliciter son frère, Mohammed-Saïd, sur son avénement; son court séjour au Caire fut l'occasion de fêtes magnifiques; mais, quelques jours après, elle n'en quitta pas moins le Caire, avec la conviction qu'elle n'y avait plus aucun rôle à jouer.

NAVERY (Mme Marie DE NAVERY, dite *Raoul* DE), femme de lettres française, née aux environs de Ploermel (Morbihan), au mois de septembre 1831, fut élevée dans un couvent où sa vocation précoce pour la littérature se fit paraître et fut mollement combattue. Mariée de bonne heure, elle compléta avidement son éducation par la lecture et par les voyages; elle visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, et amassa les matériaux des nombreux et divers travaux littéraires qu'elle devait successivement publier.

Mme de Navery, qui s'est attachée à donner à ses écrits un caractère de moralité particulièrement chrétienne, fit paraître d'abord, soit sous son nom, soit sous son pseudonyme, de *Raoul*, des recueils de vers : les *Marguerites*, la *Crèche et la croix*, les *Prismes*, *Péblo* (1856 et suiv.), etc., qui furent très-favorablement accueillis par les journaux religieux; ainsi qu'un volume de *Souvenirs du pensionnat*, drames et mystères écrits pour les élèves du couvent où elle avait été élevée. Elle composa ensuite de nombreux romans qui, devant ou non paraître en volume, furent publiés dans divers journaux : *Un drame judiciaire*, *Amédée de Savoie*, *Hermos le corsaire* et *Reine des prés*, dans *la Ruche parisienne; la Fille du coupeur de paille*, et *Jeanne-Marie*, dans le *Messager de la semaine; les Chevaliers de l'écritoire*, dans le *Journal de Bruxelles; les Deux avares*, dans *la Patrie*, etc.; puis, pour prendre place dans des collections de librairie religieuse : *Viatrice*, *Monique*, *Récits consolants*, *l'Ange du bagne*, *Légendes d'Allemagne*, *l'Abbé Marcel*, le *Chemin du paradis*, *Voyage dans une église*, *Avocats et paysans*, *la Cendrillon du village*, *le Bonheur dans le mariage* (1864, in-18), etc. Elle a fourni, en outre, un nombre considérable d'articles littéraires, de variétés, d'études d'art, etc., à divers journaux : *les Salons de Paris*, la *Revue d'économie chrétienne*, la *Revue de Paris*, *la France*, la *Gazette des étrangers*, etc.

NEAL (John), écrivain américain, né à Portland (Maine), en 179?, entra dans le commerce, puis étudia le droit, avant de se jeter dans la littérature. Après un premier roman sans valeur, *Keep cool* (1817), il donna un volume anonyme de *Poésies* (1818), qui fut réimprimé l'année suivante avec le nom de l'auteur. Il revint au roman et produisit : *Logan* (1821); *Randolph* (1822); *Errata* (1822); *Seventy-Six* (18.2). De 1824 à 1827, il visita l'Angleterre, où il écrivit de nombreux articles pour le *Blackwood's Magazine*, et traduisit, en outre, de l'édition française de Dumont, *les Principes de législation* de J. Bentham, avec lequel il s'était lié.

A son retour en Amérique, M. Neal fit paraître un nouveau roman, *Rachel Dyer* (1828), où il met en scène les légendes de sorcellerie du temps des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, et qui fut suivi de *Auhorship* (1830), de *the Down Easters* (1831) et de *Ruth Elder*, son dernier roman. Il a écrit, en outre, une foule de morceaux en vers et en prose, dans les journaux littéraires. et de nombreuses autobiographies.

NEBENIUS (Charles-Frédéric), économiste et homme d'État allemand, né à Rhodt, près de Landau, le 29 septembre 1784, mort le 8 juin 1857. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

NEES VON ESENBECK (Chrétien-Godefroy), botaniste et écrivain allemand, né le 14 février 1776, à Reichenberg dans l'Odenwald, mort à Breslau, le 16 mars 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

NEFFTZER (Auguste), journaliste français, né à Colmar (Haut-Rhin), en 1820, étudia la théologie à la Faculté protestante de Strasbourg, et vint à Paris, après avoir fait quelque temps du journalisme en province. Il entra à *la Presse* en 1844 et, pendant plusieurs années, il signa cette feuille en qualité de gérant. C'est à ce titre qu'en 1851 il fut poursuivi et condamné à une année

de prison pour une des plus curieuses supercheries que la littérature politique ait commises. On attendait avec anxiété le dernier message du président de la République; *la Presse* prit les devants, et donna en tête de ses colonnes, avec toutes les apparences d'une pièce officielle, une suite d'extraits des *Œuvres* du prince Louis-Napoléon. Ce message apocryphe, d'une couleur démocratique très-prononcée, émut diversement toutes les opinions; la Bourse se troubla et traduisit à sa manière, par une baisse subite, les alarmes des divers partis hostiles à la République.

Les articles de M. Neffizer, dans le journal de M. de Girardin, roulaient, en général, sur la politique étrangère et la philosophie. C'est lui qui, depuis que le fondateur de *la Presse* ne la remplissait plus de son nom, rédigeait et signait chaque soir le bulletin politique de la journée; il apportait dans ce travail spécial une lucidité qui fut très-remarquée. Comme philosophe, il traitait de préférence les questions religieuses et se montrait, dans le journalisme français, un des rares représentants de la métaphysique néo-hégélienne. Rédacteur en chef de *la Presse* de 1856, jusqu'en novembre 1857, il y rentra en 1859, et y rédigea de nouveau presque constamment, le bulletin politique quotidien. Au mois de janvier 1861, il a quitté définitivement *la Presse* à laquelle il était attaché depuis seize ans, pour fonder lui-même un nouveau journal politique, *le Temps*, qui s'est fait une place à part dans la presse libérale. En 1858, M. Neffizer avait fondé, avec M. Ch. Dolfus, la *Revue germanique*, dont il est resté un des principaux collaborateurs et où il a surtout inséré des travaux d'histoire et de critique religieuses.

NEGRETE (Santiago-Fernandez), homme politique espagnol, né vers 1800, dans la province des Asturies, étudia le droit dans les universités d'Oviedo et d'Alcala de Henares et entra de bonne heure dans l'administration. Ayant refusé le poste de président de cour à Cuba, il resta quelque temps en disponibilité, puis fut nommé, en 1843, procureur fiscal au tribunal suprême de Cruzada. Envoyé peu après aux Cortès, par la province de Badajoz, il prit une place distinguée parmi les conservateurs. En 1850, il se déclara ouvertement contre la politique du ministère Narvaez, et reçut, l'année suivante, le portefeuille des travaux publics dans le cabinet Bravo-Murillo. Les succès du parti révolutionnaire le ramenèrent dans l'opposition conservatrice. Nommé juge au tribunal suprême du contentieux administratif, en 1854, il fit partie du Conseil royal jusqu'à l'avénement du ministère Ituriz. Il a été constamment réélu aux Cortès. En 1858, M. F. Negrete fut appelé au ministère de grâces et justice sous la présidence du maréchal O'Donnell.

NÉGRIER (André-Charles), officier français, ancien représentant, né à Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), le 23 février 1788, admis, en 1806, à l'École polytechnique, et en 1808 à l'École d'application de Metz, fit, dans le génie, les campagnes de l'Empire, et commanda en second, en 1838, le 2ᵉ régiment de cette arme. Promu au grade de colonel en 1842, il fut d'abord directeur du génie à Belfort, et remplit les mêmes fonctions à Lille, de 1843 à 1848. Il venait d'être retraité, lorsqu'il fut appelé le 17 septembre, par la reconnaissance des Lillois, à remplacer à l'Assemblée constituante le général Négrier, tué dans les journées de juin; il n'avait toutefois avec ce dernier rien de commun que le nom. Membre du comité de la guerre, il fit partie de la fraction modérée du parti républicain, repoussa les deux Chambres et la proposition Rateau (voy. ce nom), et approuva l'expédition d'Italie. Non réélu à la Législative en 1849, il se retira à Lille. Officier de la Legion d'honneur en 1842, M. Négrier a été promu commandeur le 22 avril 1847.

NEGRUZZI (Constantin), poëte moldave, né en 1809, d'une ancienne famille roumaine, reçut dans la maison paternelle des leçons de langue française d'un émigré, M. Bancovitz, qui, étant passé plus tard en Pologne, fut envoyé en Sibérie. En 1821, lors des troubles fomentés en Moldavie par l'hétairie grecque, il suivit son père en Bessarabie, où il séjourna trois ans. Il y connut le célèbre Poushkine, par les conseils duquel il étudia la langue russe. A son retour dans son pays (1824), il entra au service de la *vestiairie* (ministère des finances). Peu après, la douleur de la mort de son père, et les ennuis d'inextricables procès de famille, le poussèrent dans la misanthropie et le scepticisme. Mais les beaux vers de Carlova éveillèrent en lui le goût de la littérature nationale, et les encouragements d'Hélia de le tournèrent tout à fait vers la poésie. Il traduisit d'abord quelques œuvres étrangères, telles que *le Châle noir* de Poushkine, et quelques ballades de V. Hugo; puis il publia son poëme historique d'*Aprode Purice*, d'après la tradition populaire d'Étienne le Grand, le héros moldave; ce début lui fit une grande réputation. Plus tard, la traduction complète des *Ballades* de V. Hugo, celle des *Satires* du prince A. Cantimir, cette dernière avec Donici, et la publication des *Nouvelles et scènes historiques* en prose, le mirent au rang des principaux écrivains de la Roumanie.

M. Negruzzi a peu écrit depuis cette époque. Membre de l'Assemblée nationale de Moldavie, pendant dix ans, il a été occupé de fonctions administratives et délégué notamment, en 1857, auprès de la commission pour la délimitation de la nouvelle frontière de Bessarabie. Il a réuni ses œuvres, poésie et prose, et leur a donné le titre de *Péchés de jeunesse*. Son épisode historique d'*Alexandre Lepusneano*, considéré comme un des chefs-d'œuvre de la prose roumaine, a été traduit en français par Voïnesco, dans la *Revue de l'Orient* (1854). Sous le gouvernement du prince Couza, il a fait partie d'un des nombreux ministères que compta l'administration de ce prince (juin 1861).

NEHER (Bernard), peintre d'histoire allemand, né à Biberach, en 1806, fit ses premières études de dessin dans l'atelier de son père, artiste distingué, suivit ensuite les académies de Stuttgart et de Munich et séjourna quatre ans en Italie. Il peignit à Rome, *la Mort d'Ulrich à la bataille de Dœffingen*, et quelques autres toiles de grande dimension. A son retour de Rome, il décora à Munich, pour le roi de Bavière, le côté extérieur de la porte d'Isar (Isarthor) et y exécuta sur fond d'or une *Vierge* et un *Saint Benno*. Appelé à Weimar, en 1836, pour prendre part à la décoration des salles de Gœthe et de Schiller, il exécuta, dans la salle de Schiller, sept grandes compositions tirées de sept drames du poëte, quatre panneaux inspirés des ballades de *Toggenbourg*, du *comte de Habsbourg*, du *Combat avec le dragon* et de *la Forge*, une composition allégorique ornant le fond de la niche où se trouve le buste de Schiller, enfin des arabesques représentant les différents épisodes de la ballade populaire de *la Cloche*. Dans la galerie de Gœthe, il peignit aussi plusieurs compositions, inspirées des hymnes et des ballades du grand poëte allemand, et donna le dessus de trois portes de bronze. Le travail complet fut achevé pendant l'hiver de 1847. Dans

l'intervalle, M. Neher avait été nommé professeur à l'Académie des arts de Leipsick, puis directeur de la même académie, et bientôt professeur de peinture à Stuttgart, avec le titre et le rang d'un professeur de l'université. On lui doit encore un grand tableau d'autel pour la nouvelle église de Saint-Pierre, à Hambourg, une autre toile religieuse pour la paroisse catholique de Ratisbonne, des cartons pour les vitrines d'une église de Stuttgart, une *Descente de croix* et un *Ensevelissement*.

NEIGEBAUR (Jean-Daniel-Ferdinand), voyageur et publiciste allemand, né à Dittmannsdorf (Silésie), le 24 juillet 1783, et fils d'un pasteur, étudia aux universités de Schweidnitz et de Kœnigsberg, et entra, en 1807, dans la magistrature. En 1812, il était assesseur au tribunal de Marienwerder. Mais les circonstances et son propre caractère lui firent une vie agitée et errante. En 1813, il s'engagea et fut nommé capitaine dans les troupes régulières; mais il refusa ce grade et préféra lever à ses frais un corps de troupes, dont il fut le chef, et qu'il réunit aux volontaires de Lutzow. Pendant la campagne, il enleva un assez grand nombre de chevaux pour monter un escadron; mais il ne tarda pas à être fait prisonnier au combat de Lauenbourg sur l'Elbe, et ne fut remis en liberté qu'après les traités de 1814. Il obtint alors successivement différentes places et administra Neufchâteau, dans les Ardennes, puis le Luxembourg prussien. Il devint, en 1816, conseiller au tribunal de Clèves. C'est alors qu'il publia son premier ouvrage, intitulé : *Lettres d'un officier prussien pendant sa captivité en France* (Briefe eines preuss. Offiziers, etc.; Cologne, 1816-1817). De Clèves il passa à Ham, à Munster, à Breslau, à Fraustadt. En 1835, il présidait le tribunal criminel de Bromberg. Puis il abandonna la magistrature, et se fit nommer consul général prussien en Moldavie et en Valachie. Il n'y resta qu'un an, et se mit ensuite à voyager.

Les premiers ouvrages de M. Neigebaur ont rapport au droit. Ce sont : *la Procédure prussienne* (der preuss. Process., etc.; Iéna, 1819), et le *Manuel du juge-arbitre* (Handbuch zur Ausübung der freiwilligen Gerichtsbarkeit; Hambourg, 1824; 2e édit., 1827). On cite aussi une brochure écrite dans un sens très-libéral et intitulée : *Pas de représentation populaire dans les assemblées de la confédération allemande* (Keine Volksrepraesentation in den d. Bundesstaaten; 1816).

Parmi les nombreux livres qui furent le fruit de ses voyages, nous devons citer : *Guide du voyageur en Angleterre* (Handbuch für Reisende in England; Leipsick, 1829); *Nouvelle description de la Suisse* (Neuestes Gemael de der Schweiz; Vienne, 1831; 2e édition, 1840); *Nouvelle description de l'Italie, des îles Ioniennes et de Malte* (Neuestes Gemaelde Italiens, der Ion. Inseln, etc.; Ibid., 1832, 2 vol.); *Nouvelle description des Pays-Bas et de la Belgique* (Ibid., 1833); *Nouvelle description de la Norvége, de la Suède et du Danemark* (Ibid., 1833). Ces différents ouvrages font partie de la *Cosmologie générale* de Schutz (Allgemeine Weltkunde). On a encore de lui : *Relation d'un cavalier en* 1835 (Ansichten aus der Cavalier-perspective im J. 1835; Leipsick, 1836); *le Cavalier en voyage* (der Cavalier auf Reisen; Ibid., 1838); et *Ailleurs qu'au Nord* (Nur nicht nach Norden; Ibid., 1840). Ces trois ouvrages furent imprimés d'abord sous le voile d'un anonyme bientôt trahi. Sous son nom, M. Neigebaur fit paraître : *Guide du voyageur en France* (Handbuch für Reisende in Frankreich (imprimé une première fois en 1832, refondu en 1842); *Guide du voyageur en Grèce* (Leipsick, 1842, 4 vol.), avec Ferdinand Aldenhoven; *Dresde et la Suisse saxonne, illustrée par G. Schlick* (Dresden und die Sachs. Schweiz, etc.; Ibid., Leipsick, 1845); *le Pape et son royaume* (der Papst und sein Reich; Ibid., 1847; 2e édit., 1848); *la Sicile* (Sicilien; Ibid., 1848; 2e édit., même année); *Description de la Moldavie et de la Valachie* (Ibid., 1848); *les Slaves du Sud* (die Südslawen; Ibid., 1851); *les Antiquités classiques de la Dacie* (Daciens classische Alterthümer; Cronstadt, 1851); *la Sardaigne* (Sardinien; Leipsick, 1853); un dernier ouvrage sur *les Principautés danubiennes* (die Donau-Fürstenthümer; 1854), etc.

Ces différents livres, plus remarquables par l'exactitude que par la méthode, sont d'excellentes esquisses politiques, historiques et statistiques des contrées de l'Europe. En 1854, le savant voyageur, déjà plus que septuagénaire, paraissait s'être fixé en Italie; mais depuis il a entrepris de nouvelles explorations.

NÉLATON (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 17 juin 1807, a été l'élève de Dupuytren. Reçu docteur à Paris en décembre 1836, et peu après chirurgien des hôpitaux et agrégé de la Faculté de médecine, il est devenu, en avril 1851, professeur de clinique chirurgicale. Il a été admis, en 1856, à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, il a été promu officier le 16 juin 1856, et commandeur, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de la seconde Exposition universelle de Londres.

M. Nélaton est particulièrement estimé comme professeur et comme praticien; on lui doit l'invention récente d'une remarquable opération chirurgicale pour l'extraction immédiate de la pierre, en dehors de tous les procédés de lithotritie. Il a aussi publié : *Recherches sur l'affection tuberculeuse des os* (1837, in-8), thèse; *Traité des tumeurs de la mamelle* (1839, in-4); *Parallèle des divers modes opératoires dans le traitement de la cataracte* (1850, in-8); *De l'influence de la position dans les maladies chirurgicales* (1851, in-8); *Éléments de pathologie chirurgicale* (1844-1859, 5 vol. in-8), œuvre capitale à laquelle ont concouru plusieurs de ses élèves, qui ont aussi résumé, dans diverses notes, les points principaux de sa pratique et de son enseignement; le docteur A. Jamain a notamment rédigé les tomes IV et V. Une nouvelle édition a été commencée en 1861 (tom. I et II, in-8).

NELSON (Horace NELSON, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1823, près Salisbury, descend du célèbre amiral de ce nom élevé en 1801 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études au collége d'Eton, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1835. Il appartient à l'opinion conservatrice. En 1860, il a été nommé député-lieutenant du comté de Wilts. De son mariage avec une fille de lord Normanton (1845) il a pour héritier son fils, Herbert Horace, vicomte Trafalgar, né en 1854, à Londres.

NEMOURS (Louis-Charles-Philippe-Raphaël D'ORLÉANS, duc DE), prince français, ancien lieutenant général, né à Paris, le 25 octobre 1814, est le deuxième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il suivit les classes du collége Henri IV, obtint même quelques succès au concours et s'adonna plus spécialement à l'étude des sciences; il était encore enfant lorsque Charles X, d'après un usage de l'ancien régime, le nomma, en 1826, colonel

du 1er de chasseurs à cheval, régiment à la tête duquel il fit, le 3 août 1830, son entrée à Paris. Quelques mois plus tard, il fut élu roi des Belges (3 février 1831); mais Louis-Philippe, qui ne se voyait pas en mesure de faire accepter ce choix aux puissances européennes, refusa l'offre du Congrès national; il ne se prêta pas davantage aux avances qui lui furent faites pour placer son fils sur le trône de Grèce.

Après avoir pris part aux deux campagnes de Belgique et s'être formé au commandement dans les camps de Compiègne, de Lunéville et de Saint-Omer, il fut promu, le 1er juillet 1834, au grade de maréchal de camp. Ce fut dans la première expédition de Constantine (1836) qu'il débuta sur la terre d'Afrique; pendant deux mois, il partagea les fatigues et les dangers de l'attaque et de la retraite, et, de retour à Alger, refusa les fêtes qui lui furent offertes. Dans la seconde expédition (1837), il commanda la première brigade d'infanterie, puis les troupes du siége, soutint vigoureusement l'assaut, et reçut, le 11 novembre suivant, le grade de lieutenant général.

Le 27 avril 1840, le duc de Nemours épousa Victoire-Auguste-Antoinette, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née le 14 février 1822, et héritière, par sa mère, d'une partie de la grande fortune des princes de Kohary. Deux mois auparavant, la Chambre des Députés avait repoussé la demande d'une dotation de 500 000 francs en sa faveur et causé, par ce vote, la retraite du cabinet Soult et Passy (20 février). L'année suivante, il retourna pour la dernière fois en Afrique et prit part à une campagne décisive contre Abd-el-Kader, sur les bords du Chélif.

La mort prématurée de son frère aîné donna tout à coup au duc de Nemours une grande importance. Contrairement aux traditions de l'ancienne monarchie qui étaient en faveur de la mère de l'héritier présomptif, un projet de loi fut présenté aux Chambres qui lui attribua la régence; l'opinion ne parut pas ratifier cette loi que le sentiment du danger fit abandonner en 1848. Plusieurs fois le duc se retrouva à la tête des troupes réunies dans des camps d'instruction; il assista avec régularité aux travaux de la Chambre des Pairs, voyagea dans les départements et n'eut avec les populations ou les autorités municipales que des rapports tout à fait officiels.

Lorsque éclata la révolution de Février, le duc de Nemours commandait un corps de troupes massé sur la place du Carrousel. Sans essayer de se prévaloir de ses droits, il s'effaça aussi complétement que pouvaient le réclamer les exigences de la situation, et accompagna sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans, à la Chambre des Députés. A ce dernier acte de sa vie publique se rattache le souvenir d'un devoir dignement rempli. Depuis qu'il a rejoint sa famille dans l'exil, il a résidé à Claremont. Le bruit a couru plusieurs fois de son adhésion à la reconnaissance des droits au trône du comte de Chambord, auquel il a été le premier à faire visite.

Le duc de Nemours, qui est veuf depuis le mois de novembre 1857, a quatre enfants, dont deux fils : Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston d'Orléans, comte d'Eu, né le 28 avril 1842, et Ferdinand-Philippe-Marie d'Orléans, duc d'Alençon, né le 12 juillet 1844.

NERVAL (Gérard DE). Voy. GÉRARD DE NERVAL.

NESLE (Louis-Armand-Alexandre, comte DE), homme politique français, député, est né à Caen, le 3 mai 1803. Il embrassa d'abord la carrière des armes et devint capitaine au 8e régiment de dragons. Il se retira alors dans des propriétés qu'il possédait en Berri et s'occupa surtout d'agriculture. Il devint maire de Savigny, membre du conseil général pour le canton de Baugy, et président du comice agricole de Bourges, après avoir été lieutenant-colonel de la garde nationale de cette ville. En 1856, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Cher, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 19 997 voix sur 29 343 votants. M. le comte de Nesle a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1862. *

NESSELRODE (Charles-Robert, comte DE), diplomate russe, né à Lisbonne, où son père était ambassadeur, le 14 décembre 1780, appartient à une famille noble d'origine saxonne, qui, par de nombreuses alliances, se rattache encore aux familles aristocratiques de Francfort-sur-le-Mein. Après avoir débuté dans la carrière des armes, il passa bientôt dans celle de la diplomatie, fut attaché à l'ambassade de Berlin en 1820, puis à celle de Stuttgart, et remplit, en 1805 et 1806, les fonctions de secrétaire d'ambassade et de chargé d'affaires à la Haye. En 1807, il fut nommé conseiller d'ambassade à Paris. D'importantes révélations qu'il fit à l'empereur Alexandre sur les armements secrets ordonnés par Napoléon Ier, lui assurèrent le crédit de son souverain qui l'attacha à la chancellerie d'État et au ministère des affaires étrangères. Dès lors M. de Nesselrode prit part à toutes les grandes négociations diplomatiques, et prépara de longue main, dans les cabinets de l'Europe, la réaction qui amena la chute de Napoléon Ier. Le 19 mars 1813, il signa la convention de Breslau; le 13 juin suivant, en Silésie, le traité de subsides avec l'Angleterre, et contribua, avec M. de Metternich, à l'alliance de Tœplitz entre l'Autriche et la Russie (9 septembre), et à deux autres traités analogues entre l'Autriche et la Prusse. En 1814, il suivit en France l'empereur Alexandre, signa, le 1er mars, à Chaumont, le fameux traité de la quadruple alliance, et, le 31, traita avec Marmont de la reddition de Paris. Lorsqu'il fut question de reconstituer l'Europe au congrès de Vienne, M. de Nesselrode débattit avec habileté les intérêts russes, et, après le débarquement de Cannes, fut un des signataires de la déclaration qui mettait Napoléon au ban de l'Europe (13 mars). Après avoir accompagné le czar au congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Leibach et de Vérone, M. de Nesselrode fut nommé chef de la chancellerie intime, et obtint la direction des affaires étrangères, qu'il partagea d'abord avec le comte Capo d'Istria.

La mort d'Alexandre n'affaiblit pas son crédit, et il reçut une riche dotation de Nicolas, au caractère duquel il avait su s'accommoder avec souplesse. Bientôt les affaires d'Orient mirent de nouveau en relief son habileté diplomatique. Les traités d'Andrinople (1829) et d'Unkiar-Skélessi (8 juillet 1833), qui livrèrent la Turquie à la discrétion de la Russie, l'asservissement de la Pologne, l'influence russe sur la jeune Grèce, et enfin le traité du 15 juillet 1840, qui écartait la France du concert européen, sont en grande partie l'œuvre de M. de Nesselrode.

Après une politique réservée en 1848, la diplomatie russe porta un coup décisif à la révolution par l'intervention en Hongrie, augmenta l'influence du czar en Orient, par la convention de Balta-Liman, et s'efforça de resserrer l'alliance des puissances monarchiques compromises par les mouvements révolutionnaires. En 1853, M. de Nesselrode parut soutenir une politique paci-

fique et modérée, et se montra, en toute occasion, disposé à traiter du rétablissement de la paix sur des bases honorables. C'est lui qui, lors de l'expulsion des Russes des principautés danubiennes par les armes d'Omer-pacha, redigea cette note habile par laquelle la Russie déclarait se retirer par égard pour l'Autriche. Il usa, dit-on, de toute son influence pour amener le congrès et la paix de Paris. Lié à l'Allemagne par son origine et ses relations, il a constamment représenté le parti allemand en Russie, et, sous ce point de vue, on l'oppose au prince Mentchikoff.

Depuis l'avénement d'Alexandre II, le comte de Nesselrode avait demandé et obtenu un successeur dans la direction des affaires étrangères, afin de pouvoir prendre du repos; mais il avait été maintenu dans ses fonctions de chancelier de l'empire. Revêtu des plus hautes dignités honorifiques dans son pays et à l'étranger, il était grand-croix de la Légion d'honneur. Il est mort le 22 mars 1862. Il laissait un fils, le comte Dmitry de Nesselrode, maître des cérémonies à la cour de Russie, et deux filles, mariées, l'une au comte Chreptowich, l'autre au baron de Seebhac, ministre de Saxe à Paris.

NESTEROFF (Pierre), général russe, né dans le gouvernement de Kalouga, en 1807, et élevé à Moscou par un professeur allemand, entra au service militaire en 1823. Du corps des grenadiers il passa, en 1826, à l'état-major et, en 1828, au régiment des chasseurs de la garde. Il fit alors la campagne de Turquie. En 1831, il prit part à la guerre de Pologne et assista à l'assaut de Varsovie. Envoyé à l'armée du Caucase en 1834, il reçut, trois ans après, le commandement d'un bataillon de ligne. En 1841, avec six compagnies d'infanterie il soutint un combat meurtrier contre Schamyl, près de Nazrann, et repoussa les Circassiens. En récompense de cet action d'éclat, il fut nommé commandant de la forteresse de Wladikawkas (1842). Quelque temps après, il construisit, sur la rivière Asa, un fort qui porte son nom et entoura celui de Nazrann de solides ouvrages en pierres qui le rendirent presque inexpugnable. En 1844, il établit trois *stanitzes* ou corps de Cosaques dans le voisinage des tribus Tchetchines, les plus belliqueuses de la montagne. Nommé major général, il entreprit, de concert avec le général Freytaz, de grands travaux de déboisement dans la Tchechnia, ouvrit des voies de communication et enleva ainsi aux Circassiens des retraites jusqu'alors impénétrables. En 1846, il fut nommé chef militaire de l'arrondissement de Wladikawkas.

NETTEMENT (Alfred-François), littérateur et journaliste français, né à Paris, le 22 juillet 1805, fit ses études au collége Rollin et débuta, en 1829, par des articles de critique littéraire dans *l'Universel*, fondée par Abel de Rémusat et Saint-Martin; il faisait un cours de littérature à la même époque à la Société des bonnes lettres. Il rédigea ensuite dans *la Quotidienne*, les *Variétés du lundi*, qui eurent beaucoup de vogue. Un dissentiment avec cette feuille sur le sens politique de l'abdication de Charles X, le fit passer à *la Gazette de France* et à *la Mode*, où il inséra des *Études religieuses, philosophiques et littéraires*.

En 1848, M. Nettement fonda *l'Opinion publique*, où il défendait tout à la fois le principe de la légitimité et ce qui lui semblait acceptable des réformes de 89. Au 2 décembre 1851, cette feuille cessa de paraître. Envoyé à l'Assemblée législative par le Morbihan, il fit partie des représentants qui se réunirent lors du coup d'État à la mairie du Xe arrondissement, et fut incarcéré. Depuis, M. Nettement s'est borné, comme journaliste, à publier des articles de littérature et d'histoire dans la *Revue contemporaine*, que ses principes politiques lui firent quitter, lors de la transformation de ce recueil, en 1855.

Parmi ses œuvres de plus longue haleine, nous citerons: *Histoire de la révolution de Juillet* (1833, 2 vol. in-8); *les Ruines morales et intellectuelles* (1835); *Mémoires sur la duchesse de Berri* (1837, 3 vol. in-18); *Histoire du* Journal des Débats (1838, 2 vol. in-8); une traduction des *Conférences* du cardinal Wiseman, précédée d'un *Essai sur le progrès du catholicisme en Angleterre* (1839, 2 vol. in-8); *Exposition royaliste* (1842, in-8); *Vie de Suger* (1842, in-18); *Vie de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI* (1843, in-8); *Henri de France ou Histoire de la branche aînée pendant quinze ans d'exil* (1845, 2 vol. in-8); *Études critiques sur les Girondins* (1846, in-8); *Histoire de la littérature française sous la Restauration* (1852, 2 vol. in-8); *Histoire de la littérature française sous la royauté de Juillet* (1854, 2 vol. in-8); ce dernier ouvrage, où toute la littérature contemporaine est passée en revue et jugée au point de vue politique de l'auteur, est un de ses principaux titres littéraires; *Histoire de la Restauration* (1860-1863, tomes I à III, in-8); *Poëtes et artistes contemporains* (1862, in-8), *le Roman contemporain, ses vicissitudes, ses divers aspects, son influence* (1864, in-8), etc. Il a en outre publié: *Conquête d'Alger* (1856, in-8); *Vie de Mme de la Rochejaquelein* (1858, in-18); *Souvenirs de la Restauration* (1858, in-18); *Appel au bon sens, au droit et à l'histoire, en réponse à la brochure* le Pape et le Congrès (1860, in-18); Notre Saint-Père le pape. Les Scribes et les Politiques (1861, in-18); *le Général de Lamoricière*, etc. (1861, in-18), etc. Il a dirigé, à partir de 1858, le recueil littéraire, *la Semaine des familles*, etc.

NEUMANN (Charles-Frédéric), orientaliste allemand, né à Reichmansdorff, près Bamberg, le 22 décembre 1798, d'une pauvre famille israélite, entra d'abord à Francfort-sur-le-Mein dans une maison de commerce, d'où son penchant pour les études littéraires le fit sortir. Il suivit les cours des universités d'Heidelberg, de Munich où il se convertit au culte évangélique, et de Gœttingue. En 1822, il fut nommé professeur d'histoire à Spire, mais la liberté de ses opinions le fit révoquer; il partit pour Venise et apprit l'arménien au couvent de Saint-Lazare. En 1828, il vint à Paris, continua ses études sur les langues orientales en s'appliquant surtout au chinois, et passa l'année suivante quelques mois à Londres, d'où il s'embarqua pour l'Inde et la Chine. Chargé de l'achat d'une bibliothèque chinoise qui manquait absolument à l'Allemagne, il parvint à réunir environ dix mille volumes qui embrassent toutes les branches de la littérature, et dont plus de 2500 étaient destinés à la bibliothèque de Berlin.

De retour en Bavière, en 1831, M. Neumann fut peu après nommé professeur à l'université de Munich. Ses cours, outre les langues chinoise et arménienne, embrassaient l'histoire politique et littéraire des principaux peuples de l'Asie, et attirèrent un nombreux auditoire. Très-populaire parmi les étudiants, le savant professeur a été, pendant les années agitées de 1847 et 1848, un des chefs et des orateurs les plus accrédités du parti démocratique. Sa participation au mouvement révolutionnaire lui attira les rigueurs du gouvernement, qui le mit à la retraite en 1852. La Faculté de philosophie de Munich a plusieurs fois demandé son rappel à l'activité.

Dans ses études sur l'Orient, M. Neumann s'est occupé surtout de la haute Asie, de la Chine et des Indes. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Pèlerinages des prêtres bouddhiques de la Chine aux Indes* (Leipsick, 1833); *Mémoires sur la vie et les ouvrages de David*, philosophe arménien du ve siècle de notre ère (Paris, 1829); *History of Vartan by Elisoeus*, traduite de l'arménien en anglais (Londres, 1830); *Vahram's Chronicle of the armenian Kingdom in Cilicia* (Londres, 1830), traduit de l'arménien; *Essai sur l'histoire de la littérature arménienne* (Leipsick, 1833), d'après un ouvrage italien; *Histoire d'une colonie de 40 000 Arméniens* (Ibid., 1834), d'après des documents arméniens et russes; *Études asiatiques* (Ibid., 1837); *Catéchismes des Mahmes* (Londres, 1831), traduit du chinois en anglais; *Auditoire de l'empire du milieu* (Lehrsaal der Mittelreich; Munich, 1836); *Histoire de l'empire chinois* (Stuttgart, 1847), traduite de Gutzlaff; *Histoire de la guerre anglo-chinoise* (Leipsick, 1846); *Suppléments au Marco Paulo de Burck* (Ibid., 1846), etc. Mentionnons encore *les Peuples du midi de la Russie dans leurs développements historiques* (die Vœlker des südlichen Russeland in ihrer geschichtlichen Enwickelung; Ibid., 1847), ouvrage couronné par l'Institut de France.

NEUMANN (François-Ernest), physicien allemand, né au village de Mellin dans l'Ukermack, le 11 septembre 1798, fit ses premières études à Joachimsthal et à Berlin. Il les interrompit à 17 ans pour s'engager comme volontaire, et après avoir été frappé d'une balle au visage à la bataille de Ligny, il rentra à l'un des colleges de Berlin (1816), d'où il sortit un an après pour se livrer à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Reçu docteur en 1826, il obtint la même année la chaire de physique à l'université de Kœnigsberg, et le roi de Prusse lui conféra, en 1859, le titre de conseiller intime. M. Neumann est devenu membre ou associé des Académies de Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg, Gœttingue, Rome.

Outre sa thèse de doctorat : *De lege zonarum principio evolutionis systematum cristallinorum* (Berlin, 1826, in-4), qui pour la première fois mit au jour la loi des zones, M. Neumann s'est fait connaître par une série de mémoires sur les systèmes des cristaux, la théorie de la lumière, la chaleur, les courants d'induction, les applications auxquelles se prêtent les séries ordonnées suivant les fonctions Y de Laplace, etc. : ces mémoires ont été publiés dans les *Annales* de Poggendorff (1825-1837), les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin (1835-1847), le *Journal* de Crelle (1843), les *Astronomische Nachrichten* (1838), etc.

NEUMAYER (Maximilien-Georges-Joseph), général français, né à Neuhaus, près Worms (Hesse grand-ducale), le 1er avril 1789, fut élève des Écoles militaires de Fontainebleau et de Saint-Cyr, entra comme sous-lieutenant au 6e léger en 1809, et fit la guerre d'Allemagne. Il passa ensuite dans la Péninsule, où plusieurs beaux faits d'armes et les blessures qu'il reçut lui firent obtenir les grades de lieutenant et de capitaine (1810-1813). Devant Bayonne, il eut le bras gauche cassé d'un coup de feu; il n'en suivit pas moins l'armée à Toulouse, combattit vaillamment les Anglais et reçut encore une balle au même bras. Il prit part à la dernière lutte de Waterloo et fut rejeté dans les cadres de non-activité jusqu'en 1820. A cette époque, il fut attaché au 6e de ligne, fit en 1823 la campagne d'Espagne et en revint avec le grade de chef de bataillon.

A la suite de la révolution de Juillet, M. Neumayer fit partie de l'expédition de Belgique et fut envoyé, en 1835, en Algérie, en qualité de lieutenant-colonel de la légion étrangère. De retour en France, à la suite d'une fracture à la jambe, il fut appelé au commandement du 10e de ligne (1837) et, bientôt après, promu au grade de maréchal de camp (1840) et employé à l'intérieur. Le gouvernement républicain le nomma général de division (1848), lui confia la première division militaire (Paris), puis la deuxième (Rouen) qu'il conserva jusqu'en 1853, date de son admission dans la seconde section de l'état-major général de l'armée. Le général Neumayer est, depuis le 24 décembre 1853, grand officier de la Légion d'honneur.

NEUREUTHER (Eugène), dessinateur allemand, né en 1806, et fils du peintre distingué de la cour de Bavière mort en 1830, fit ses premières études sous la direction de son père et alla plus tard suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Bientôt Cornélius le chargea d'exécuter, dans la salle troyenne de la Glyptothèque, des fleurs et des arabesques et lui conseilla de faire spécialement des dessins et des illustrations. M. Neureuther s'essaya avec succès sur quelques ballades de Gœthe. Ses dessins ont paru lithographiés par lui-même, en 5 livraisons (1829-1839). L'éditeur envoya, en 1830, l'artiste à Paris, pour illustrer les nouveaux chants populaires des vainqueurs de Juillet. Ses dessins sur *la Parisienne* obtinrent, en Allemagne, le plus grand succès.

De retour dans son pays, M. Neureuther se proposa la tâche d'illustrer les grands poëtes nationaux. Il se fit aussi peintre décorateur, et il est peu de monuments récents en Bavière où l'on ne trouve de lui quelques dessins. En 1838, il fit le voyage de Rome et parut avoir puisé, dans l'étude des grands maîtres, de plus larges aspirations. En 1848, il devint directeur de la manufacture royale de porcelaine de Munich.

On doit au crayon de M. Neureuther les illustrations de Gœthe presque entier, de *l'Oberon*, de Wieland, pour une des maisons de plaisance de la reine de Bavière; du *Cid*, de Herder; du *Chant du Rhin*, de Becker; des *Chansons de Kobell*, des *Niebelungen*, en collaboration avec Jules Schnorr; de *la Vierge de la Forêt*, de Zedlitz, et d'une foule de contes allemands. Il a donné, en outre, en six planches, *la Vie et la Passion du Christ*; les *Étrennes de Noël*, dans les *Gravures des artistes de Munich* (Radirungen Münchner Künstler), et plusieurs autres sujets admirablement traités. Ses principales œuvres ont paru, à plusieurs reprises, sous le simple titre de : *Illustrations* (Randzeichnungen).

NÈVE (Félix-Jean-Baptiste-Joseph), orientaliste belge, né à Ath (Hainaut), le 13 juin 1816, étudia aux universités de Louvain, de Bonn et de Munich, puis vint à Paris suivre les cours de MM. Burnouf, Reinaud et Quatremère. Appelé en 1841, comme agrégé de littérature ancienne et de langues orientales, à l'Université catholique de Louvain, il y devint professeur en 1853.

Nous citerons de lui : *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales* (Louvain, 1845, in-8), leçons faites à l'Université catholique de Louvain; *Essai sur le mythe des Ribhavas...., avec le texte sanscrit et la traduction française des hymnes adressées à ces divinités* (Paris, 1847, in-8); *le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures* (Paris, 1854, in-8); *Mémoire historique et littéraire sur le collége des Trois-Langues, à l'ancienne Université de Louvain* (Bruxelles, 1856, in-4), couronné par l'Académie

royale de Belgique; ***Mémoire sur la vie d'Eugène Jacquot de Bruxelles, et sur ses travaux relatifs à l'histoire et aux langues de l'Orient*** (Bruxelles, 1856, in-4); ***Des portraits de femme dans la poésie épique de l'Inde***, etc. (Bruxelles, 1858, in-8). Il a collaboré au ***Journal asiatique***, aux ***Annales de philosophie chrétienne***, au ***Correspondant***, à la ***Revue catholique*** de Louvain, etc.

NEWCASTLE (Henry PELHAM CLINTON, 5e duc DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 22 mai 1811, à Londres, descend de l'ancienne famille des barons Clinton, qui hérita, en 1756, du duché de Newcastle, connu sous le nom de lord Lincoln; il fut elevé à l'université d'Oxford et entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1832), où il fut constamment réélu, jusqu'en 1851, d'abord par le comté de Nottingham, puis par le bourg de Falkirk. A cette dernière date, il prit le siége de son père à la Chambre haute et continua d'appuyer la politique du parti conservateur, dont il est un des représentants modérés. Il s'est separé des anciens tories sur la double question de la dotation du clergé catholique et de la réforme des tarifs pour laquelle il a voté. Nommé lord de la Tresorerie dans le premier cabinet de sir Robert Peel (1834), il tint, dans le second, le poste plus élevé de premier commissaire des domaines (1841-1846), qui lui donnait voix délibérative au conseil. En 1846, il fut quelque temps secrétaire en chef pour l'Irlande.

En 1852, lord Newcastle fit partie du ministère Aberdeen, et, après avoir dirigé l'administration des colonies, fut chargé, en juin 1854, du secrétariat de la guerre, que la déclaration des hostilités avec la Russie rendait fort important. La campagne fut à peine commencée, qu'un cri général s'éleva contre la manière insuffisante dont le ministère avait pourvu aux besoins d'une armée en marche. Le duc se defendit au Parlement avec autant d'esprit que de modération, et, plus tard, lord John Russell rejeta les fautes qu'on lui reprochait sur les nombreuses lacunes d'un ministère mal organisé. Il dut résigner son portefeuille entre les mains de lord Panmure (février 1855). Un comité d'enquête fut nommé qui ne justifia aucune des charges accumulées contre le malheureux duc. Il consacra l'automne de 1855 à visiter la Crimée et tous les postes militaires de la mer Noire. Il est redevenu secrétaire des colonies en juin 1859. Poste qu'il a conservé jusqu'au mois de mars 1864. Il a été nommé, en 1863, un des conseillers du prince de Galles.

De son mariage avec la fille unique du duc d'Hamilton (1832), dont il est publiquement séparé depuis 1850, le duc de Newcastle a eu cinq enfants; l'aîné, Henry-Pelham-Alexandre, comte DE LINCOLN, né en 1834, devenu député-lieutenant du comté de Nottingham, en 1859, a représenté Newark à la Chambre des Communes, de 1837 à 1859.

NEWMAN (John-Henry), théologien anglais, né en 1801, et fils d'un banquier de Londres, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, fut ordonné prêtre, puis se sépara de la secte évangélique à laquelle il appartenait, pour se rallier aux doctrines plus sévères de la haute Église officielle. Appelé, en 1828, à la cure de Sainte-Marie, à Oxford, il commença, dans ses sermons, qui lui acquirent beaucoup d'influence parmi les étudiants, à jeter les bases de ce système religieux, auquel son ami, le docteur Pusey (voy. ce nom), devait donner son nom.

Après avoir publié, en société avec ce dernier et quelques adhérents, une suite de brochures et des dissertations religieuses (***Tracts for the times;*** 1833), M. Newman fit paraître seul : ***les Ariens au IVe siècle*** (the Arians of the fourth century; 1834), ouvrage considéré comme le manifeste de cette école dissidente. Malgré les conversions nombreuses au catholicisme qui s'accomplissaient autour de lui, il hésita longtemps avant d'abjurer à son tour; enfin, deux ans après la suspension de M. Pusey, il se rendit à Rome et y reçut les ordres catholiques (1845). Revenu à Londres, il mit au service de son active propagande les ressources d'une dialectique subtile et d'une éloquence persuasive, tint des conférences très-suivies et combattit le protestantisme dans ses ***Lettres sur certains scrupules*** (Letters on certain difficultés; 1850), et ses ***Discours aux congrégations mixtes*** (Discourses addressed to mixed congregations; 1850, in-8), traduits en français par un des rédacteurs de ***l'Univers*** (2e édit., 1853, in-8). Ayant attaqué avec violence, dans la ***Revue de Dublin***, un prêtre italien, nommé Achilli, qui avait embrassé l'anglicanisme, il fut condamné, comme calomniateur, à la suite d'un procès, dont les détails causèrent une vive émotion (avril 1853), et dont les frais énormes furent couverts par des souscriptions recueillies jusque sur le continent. Depuis, on a fait courir le bruit de son retour à l'Église anglicane, mais il l'a démenti avec énergie dans les journaux (juin 1862).

NEWMAN (Francis-William), théologien anglais, né à Londres, en 1805, frère du précédent, fit d'excellentes études à Ealing, sous la direction du docteur Nicholas, et vint les compléter à l'université d'Oxford, où, de 1826 à 1830, il resta attaché en qualité d'agrégé. Après un voyage d'agrément en Orient, qui ne dura pas moins de trois années, il rentra dans la carrière de l'enseignement et occupa tour à tour une chaire d'humanités aux colleges de Bristol (1834) et de Manchester (1840), et à la nouvelle université de Londres (1846).

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, celui qui a obtenu le plus de succès est ***l'Ame, ses douleurs et ses aspirations*** (the Soul, her sorrows and aspirations; 1841, nombreuses éditions), livre d'un haut sentiment religieux, et auquel on attribue un grand nombre de retours à la foi chrétienne. On a encore de lui : ***Cours de logique*** (Lectures on logic), ***Grammaire berbère*** (a Grammar of the Berber language), ***les Phases de la foi*** (Phases of faith; 1853, in-8), ***Leçons d'économie politique*** (Lectures on political Economy; in-8), ***Rome royale*** (Regal Rome; 1854), ***Histoire de la monarchie juive*** (History of the hebrew monarchy; 2e édit., 1853, in-8), une traduction des ***Odes d'Horace*** en vers blancs; etc. Il a aussi fourni un grand nombre d'articles aux ***Eclectic*** et ***Prospective Reviews***, et collaboré à celle de Westminster. En 1853, il a publié une édition abrégée des ***Discours de Kossuth*** (Select sketches of Kossuth; in-8).

NEWPORT (Orlando-Georges-Charles BRIDGEMAN, appelé par courtoisie vicomte), homme politique anglais, né en 1819, et fils aîné du présent comte de Bradfort (voy. ce nom), fut élevé au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, et entra, en 1842, à la Chambre des Communes où il a été constamment réélu, par le comté de Salop. Vice-chambellan de la maison de la reine sous le double ministère Derby, en 1852 et en 1858, il fit partie du conseil privé. Il a été nommé député-lieutenant des comtés de Warwick et de Stafford. Les opinions du vicomte Newport sont conservatrices. Il a épousé, en 1844, une fille de lord Forester.

NEY (Napoléon-Henri-Edgar, comte), général français, sénateur, né à Paris, le 20 mars 1812, est le quatrième des fils du maréchal de ce nom. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il servit dans la cavalerie et n'était encore que chef d'escadron lorsqu'en décembre 1848 le prince Louis-Napoléon l'appela à faire partie de sa maison militaire, comme officier d'ordonnance. Chargé d'une mission particulière à Rome auprès de la commission pontificale, il reçut de lui, le 18 avril 1849, cette lettre fameuse qui excita des discussions si vives au sein de l'Assemblée constituante et dans laquelle la sécularisation et le Code Napoléon étaient indiqués comme les conditions de la restauration du pouvoir de Pie IX. Depuis 1852, M. Ney est devenu aide de camp et premier veneur de l'Empereur. Il a été, en outre, nommé général de brigade le 18 mars 1856, après avoir commandé quelque temps le 6e de hussards, et général de division le 13 août 1863. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a été élevé, le 12 mai 1855, au rang de commandeur. A la fin de 1857, il a été substitué, par décret impérial, au nom et titre du prince de la Moskowa, son frère aîné, qui venait de mourir (voy. MOSKOWA). Depuis, il a été appelé au Sénat, le 16 août 1859.

NEY (Michel-Alois), duc d'Elchingen, officier français, né à Paris en 1835, et neveu du précédent, est fils du général Michel Ney, duc d'Elchingen, le second des fils du maréchal, mort en 1854 à Gallipoli. Engagé volontaire au 7e de dragons, il est, depuis 1855, sous-lieutenant au 1er de chasseur d'Afrique. Le troisième fils du maréchal, Eugène Ney, consul sous Louis-Philippe, est mort en rentrant en France.

NEYEN (Auguste), médecin et historien luxembourgeois, né le 12 août 1809, à Luxembourg, fut reçu docteur à Liége et exerça sa profession à Mussy-la-Ville, près Virton, et à Wiltz. Outre un *Manuel de zoologie, ou exposé succinct et méthodique de l'histoire naturelle des animaux* (Liége, 1832, in-12), on lui doit les mémoires et notices historiques suivants : *La franc-maçonnerie expliquée par un ami de la vérité* (Metz, 1834, in-18); *Notice historique sur la famille de Wiltheim* (Luxembourg, 1842, in-4); *Histoire de la ville de Vianden et de ses comtes* (Luxembourg, 1851, in-8); *Biographie luxembourgeoise, histoire des hommes distingués originaires de ce pays* (Luxembourg, 1861, 2 vol. in-8) ; *Histoire du comte de Wiltz, avec titres justificatifs et planches* (Luxembourg, 1861, 2 vol. in-8); *Essai sur la ville de Bastogne, considérée principalement sous le rapport féodal* (Luxembourg, 1861, in-8). M. Neyen a fait paraître pour la première fois l'ouvrage d'Alexandre Wilthemius, intitulé : *Luciliburgensia, sive Luxemburgum romanum, hoc est Arduennæ veteris situs, populi, loca prisca, ritus, sacra, lingua*, etc. (Luxembourg, 1842, in-4), et publié divers articles dans les recueils périodiques du grand-duché de Luxembourg et de la Belgique. *

NIBOYET (Eugénie), femme de lettres française, née vers 1804, se maria sous la Restauration et débuta dans la carrière des lettres par de nombreuses traductions des ouvrages anglais de Mmes Barbauld, Child et Edgeworth. La Société de la morale chrétienne, qui l'avait admise parmi ses membres, encouragea plusieurs fois ses efforts par des prix et des médailles. Elle ne se contentait pas d'écrire des livres d'éducation et de philosophie pratique, tels que *Dieu manifesté par les œuvres de la création* (1842, 4 vol. in-18), ou des romans comme *les Deux frères* (1839, in-8), *Catherine II* (1847, in-8), elle s'occupait aussi de la réforme des prisons, concourait à l'établissement d'une banque philanthropique et fondait, en 1844, un journal socialiste, *la Paix des Deux-Mondes*, qui traitait toutes les questions de commerce, de science, d'art et de littérature. Après la révolution de Février, s'appuyant sur le principe de l'égalité, elle réclama pour son sexe, injustement déshérité, selon elle, tous les droits dont l'exercice appartenait aux hommes, et ouvrit, dans la salle Bonne-Nouvelle, un club, le seul de ce genre, dont *la Voix des femmes*, qu'elle rédigeait, devait être l'organe. Le club fut fermé par l'autorité, et le journal prit le titre de *l'Avenir*. Citons encore de Mme Eugénie Niboyet *le Vrai livre des femmes* (1862, in-18). Elle est devenue, en novembre 1864, rédactrice en chef d'un nouveau recueil hebdomadaire, *le Journal pour toutes*.

Son fils, M. Paulin NIBOYET, né à Mâcon, en 1828, fut envoyé très-jeune, comme vice-consul, dans l'Océanie. Il est auteur de quelques ouvrages : *la Reine de l'Andalousie* (1858, in-12); *les Amours d'un poëte* (nouv. édit., 1859, in-8); *le Roman d'une actrice* (1861, in-18), etc. Il a écrit pour le théâtre *le Livre d'or*, proverbe en un acte (1860); *l'Amour*, légende en sept parties (1860), etc. En décembre 1862, il a été nommé vice-consul de France à Sunderland en Angleterre.

NICAISE (Charles-Louis-Auguste), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne (Marne), le 5 avril 1828, est auteur de différents travaux d'histoire et de politique contemporaine, parmi lesquels nous citerons : *Études historiques* (1857, in-8); *l'Inde et l'Angleterre en* 1857-1858 (1858, in-18); *Châlons-sur-Marne et ses environs* (1862, in-18); *les Flibustiers américains, Walker et l'Amérique centrale, le Tueur de jaguars* (1862, in-18); *la Turquie depuis* 1850, *sa politique, ses réformes et son avenir* (1863, in-8); *Une année au désert, scènes et récits du Far-West américain* (1864, in-18). Il a aussi édité le *Journal des états tenus à Vitry-le-Français en* 1744, par Bertin du Rocheret, avec une *Étude sur la vie et les œuvres de Bertin du Rocheret* (1864, in-18), et fourni différents articles d'histoire et de critique aux revues et journaux. *

NICCOLINI (Jean-Baptiste), poëte italien, né Florence, le 31 octobre 1785, d'une famille pauvre, reçut néanmoins une éducation qui lui permit, en 1807, de devenir bibliothécaire et professeur d'histoire et de mythologie à l'Académie des beaux-arts. Après la restauration grand-ducale, il fut en faveur auprès de Ferdinand III, qui le fit bibliothécaire de son palais; mais il reprit bientôt à l'Académie des beaux-arts ses anciennes fonctions, qui lui laissaient plus d'indépendance. Enfin, un héritage l'ayant mis à l'abri du besoin, il se livra tout entier à la poésie dramatique.

Une de ses premières tragédies, *Nabucco* (Nabuchodonosor), fut une œuvre de circonstance où le poëte représentait, dans le roi de Babylone, Napoléon Ier, et, dans les autres personnages, Pie VII, Lætitia, Marie-Louise, etc. Parmi ses autres pièces, presque toutes très-applaudies, nous citerons : *Polyxène*, *OEdipe*, *Médée*, *Mathilde*, *Antoine Foscarini*, *Jean de Procida*, *Beatrice Cenci*, etc. Les pièces empruntées à l'antiquité sont jugées les meilleures de son théâtre. Une première édition des tragédies de M. Niccolini parut à Florence en 1831. En 1847, M. Le Monnier a publié ses *OEuvres complètes*, excepté toutefois les deux drames d'*Arnaud de Brescia* et de *Philippe Strozzi*, trop hardis pour être représentés ou même imprimés en Toscane, où ils n'en sont pas moins devenus populaires. M. Niccolini

a aussi écrit des poésies lyriques très-estimées, entre autres un poëme en trois chants, *la Pieta*.

Atteint, en 1847, d'une affection grave, le poëte ne prit pas, dans le mouvement réformiste de cette époque, le rôle que lui assignaient d'avance son caractère, la nature de ses écrits et ses relations avec toutes les célébrités de l'Italie libérale. Depuis, l'état de sa santé a fait espérer la publication de son *Histoire de la maison de Souabe*, à laquelle il a longtemps travaillé, et de divers écrits restés inédits. Il a laissé publier, en 1855, ses anciennes *Leçons de mythologie* et a donné, en 1859, un nouveau drame, *Mario è i Cimbri*. — Niccolini est mort en septembre 1861. Par un hommage extraordinaire, ce poëte populaire a été inhumé à Florence, aux frais de la ville, dans l'église de Santa-Croce, auprès d'Alfieri. Le prince Pierre-Napoléon Bonaparte a traduit en vers français et publié avec un grand luxe typographique sa célèbre tragédie de *Nabuchodonosor* (1861, in-4).

NICHOL (J.... P....), astronome écossais, né vers 1804, à Montrose, mort en septembre 1859. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

NICHOLSON (John), général anglais, né le 11 décembre 1822, mort à Delhi, le 21 septembre 1857. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

NICIAS-GAILLARD. Voy. GAILLARD (Nicias).

NICOLARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon (Côte-d'Or), en 1824, d'une famille de commerçants, fit ses études au séminaire de Plombière-lez-Dijon et au grand séminaire de Dijon. Au moment d'entrer dans les ordres, il vint à Paris pour y suivre la carrière des lettres. Après avoir publié, en 1851, sous le titre d'*Études sur les grands hommes*, un premier essai qui resta inconnu, il s'attaqua à la plus grande renommée du XVIIIe siècle, à Voltaire, et, puisant largement dans les écrits de Nonotte, Patouillet, etc., s'inspirant même des caricatures du temps, il publia, sous le titre de *Ménage et finances de Voltaire* (1854, in-8), un pamphlet de 700 pages tendant à prouver « que Voltaire n'était qu'un avare et un fripon. » Ce livre, dont personne ne songea à faire une réfutation sérieuse, fut la manifestation la plus hardie de la réaction alors à l'ordre du jour contre le XVIIIe siècle.

NICOLAS (Jean-Jacques-Auguste), écrivain catholique français, né à Bordeaux (Gironde), le 6 janvier 1807, fit d'abord son droit, fut reçu avocat et entra dans la magistrature. De 1841 à 1849, il fut juge de paix à Bordeaux et fut ensuite appelé par M. de Falloux au ministère des cultes, comme chef de la division des intérêts diocésains et de l'administration temporelle des circonscriptions ecclésiastiques. Il a quitté ce poste en 1854 et a été nommé, en 1860, juge au tribunal de la Seine. Il a reçu la décoration en janvier 1849.

On a de lui : *Observations sur le rétablissement de l'image du Christ dans les salles de justice* (Bordeaux, 1838, broch.); *Du tour des enfants trouvés* (Ibid., 1847); *Études philosophiques sur le Christianisme* (Ibid., 1842-1845, 4 vol. in-8; 3e édit., 1859), ouvrage capital de l'auteur, qui a obtenu un grand succès, et dans lequel il se préoccupe plus de répondre à un scepticisme voltairien qui n'est plus en cause qu'aux difficultés suscitées par l'exégèse moderne; *Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme* (1852, 2 vol. in-12; 3e édition, 1853); *la Vierge Marie et le plan divin* (1855; 2e édit., 1856), nouvelles études sur le christianisme; *la Vierge d'après l'Évangile* (1856, in-8 et in-18); *Étude sur Maine de Biran* (1858, in-12); *la Vierge Marie vivant dans l'Église* (1860, 2 vol. in-18); *Étude sur Eugénie de Guérin* (1863, in-18); *la Divinité de Jésus Christ, démonstration nouvelle*, etc. (1864, in-8); *Renan et sa vie de Jésus, sous les rapports*, etc. (1864, in-8).

NICOLAS (Michel), théologien protestant et philosophe français, né à Nîmes, le 22 mai 1810, fit ses classes au lycée de cette ville, alla étudier à Genève pendant six ans la philosophie et la théologie, passa ensuite quelque temps à Berlin et visita les principales universités de l'Allemagne. A son retour en France (juin 1834), il fut nommé pasteur suffragant à Bordeaux et passa quelques mois après à Metz en qualité de pasteur titulaire. S'étant fait recevoir, en 1838, docteur à Strasbourg, il fut nommé quelques mois plus tard à la chaire de philosophie de la Faculté de théologie protestante de Montauban.

M. Michel Nicolas, qui est regardé comme un des pasteurs les plus savants de l'Église réformée de France, a publié un grand nombre d'écrits philosophiques et littéraires, notamment : *De l'éclectisme* (1840, in-8), dirigé contre M. Pierre Leroux; *Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie* (1849-1850, 2 vol. in-8); *Jean Bon Saint-André, sa vie et ses écrits* (Paris et Montauban, 1848, in-12); *Histoire littéraire de Nîmes* (Nîmes, 1854, 3 vol. in-12); *Des doctrines religieuses des juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne* (1860, in-8); *Études critiques sur la Bible. Ancien Testament* (1861, in-8); *Nouveau Testament* (1863, in-8); *Essais de philosophie et d'histoire religieuse* (1863, in-8). Il a fourni divers articles à *la Liberté de penser*, à la *Revue de théologie de Strasbourg*, au *Bulletin* de la Société de l'histoire du protestantisme français, à la *Nouvelle biographie générale*, etc. Il a traduit de l'allemand l'ouvrage de Fichte sur *la Destination du savant* (1838, in-8), et l'écrit de H. Ritter *sur l'Idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*. On annonce de lui une *Histoire des établissements d'instruction publique chez les protestants avant la révocation de l'édit de Nantes*, et une *Histoire des croyances juives depuis et avant l'avénement du christianisme*, dont il a paru divers fragments.

NICOLAS Ier (Nikizza-Petrowich-Niegoch), prince régnant du Montenegro, né vers 1841, est le fils de Mirko Petrowich, frère du prince précédent Danilo, assassiné le 12 août 1860 à Cattaro. Le nouveau vladika avait été élevé à l'européenne, fait ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Le prince Danilo l'avait en mourant désigné pour son successeur; mais il lui aurait fallu vaincre bien des ambitions rivales pour assurer son autorité, s'il n'avait été puissamment secondé par la princesse Darinka, veuve de Danilo. Guidée par les conseils de M. Heckart, consul de France à Scutari, cette princesse surmonta sa douleur personnelle pour faire preuve d'énergie et d'activité : dès le 13 août, de ses propres mains, elle posa sur la tête de Nicolas le bonnet princier de feu Danilo, déclarant qu'elle obéissait ainsi aux volontés de son époux, et elle entraîna la foule et les notables à prêter serment de fidélité à son neveu. Un délégué d'Abdul-Medjid vint complimenter le vladika. Celui-ci déclara publiquement qu'il subordonnerait ses projets aux vues de Napoléon III, qui lui fit un cadeau de 250 000 fr. En même temps, il entrait en relations avec le pacha de Scutari, et tous deux s'entendaient pour concilier à l'avenir les conflits de frontière sans recourir à des juges étrangers. Ces premiers

actes semblaient présager une ère de paix sous un prince aimé pour l'aménité de son caractère, et auquel on ne reprochait que de subir trop docilement l'influence de son père Mirko, homme à la fois cupide et belliqueux.

Mais, dès le mois de février 1861, les hostilités recommencèrent sur toute la ligne des frontières. Cela ne tenait pas seulement à la délimitation défectueuse des deux États, qui est pour eux une source éternelle de contestations; les esprits étaient surexcités par les rumeurs relatives à un débarquement prochain de Garibaldi; les massacres et les pillages commis par l'indiscipline des troupes turques dans le district de Gatsko, et le réveil de l'insurrection chrétienne en Herzégovine, vinrent encore accélérer la marche des événements. Quelques Monténégrins avaient figuré dans les rangs des insurgés de l'Herzégovine, qui venaient de prendre Nicksik et le blockhaus de la Suttorina. La flotte turque mit en état de blocus les côtes de l'Adriatique, et Omer-pacha fut envoyé avec de nouvelles troupes pour comprimer l'Herzégovine. La diplomatie intervint inutilement pour régler ces différends : l'agitation était trop grande au sein des populations chrétiennes, et il paraît qu'au Monténégro la guerre était le vœu d'un parti puissant à la tête duquel était Mirko lui-même, en opposition sur ce point avec la princesse Darinka.

Il ne restait donc plus qu'à recourir aux armes : le 4 septembre 1861. une division de l'armée d'Omer-pacha, sous le commandement de Dervisch-pacha, franchissait la frontière de Montenegro. Les Turcs battus à Duga, le 4 octobre, et à Djubo, le 25, prirent leur revanche à Piva, le 21 novembre. Mais l'hiver ne tarda pas à venir entraver leurs opérations, et ce ne fut qu'au printemps de 1862 qu'ils purent reprendre les hostilités avec quelque vigueur. Alors seulement la lutte s'est engagée directement avec le Montenegro. Elle a été sanglante et féconde en vicissitudes : les Monténégrins, malgré leur petit nombre, ont opposé la plus vive résistance à la faveur de leurs montagnes, et infligé de graves échecs à l'armée d'invasion. Enfin, le 22 septembre, la paix a été signée dans des conditions qui replaçaient les parties à peu près au point où elles étaient avant la guerre, et qui accusaient plutôt leur épuisement mutuel que le triomphe de l'une d'elles. De nouveaux symptômes ont trahi encore en 1863. les difficultés de la situation.

Le 17 août 1862, le jeune vladika a été légèrement blessé par un coup de pistolet tiré sur lui par un des gens de sa suite : cet attentat, comme celui qui a coûté la vie au prince Danilo, paraît n'avoir été inspiré que par des causes d'intérêt particulier.

NICOLAS Ier (Pawlowitch), empereur de Russie, né au château de Gatschin près de Saint-Pétersbourg, le 7 juillet 1796, mort le 2 mars 1855. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

NICOLAS (Nicolaewitch), fils du précédent, frère de l'empereur Alexandre II (voy. ce nom), est né le 8 août (27 juillet) 1831. Il est général du génie, aide de camp général de l'empereur, inspecteur général du génie, commandant des gardes du corps, chef d'un régiment de grenadiers, du régiment de dragons d'Astracan et du régiment des hussards d'Alexandre; chef du 1er bataillon de sapeurs du Caucase; propriétaire du 2e régiment des hussards autrichiens, et chef du 5e régiment des cuirassiers prussiens. Il a épousé, le 6 février 1856, la grande-duchesse *Alexandra*-Petrowna, ci-devant *Alexandra*-Frédérique-Wilhelmine, fille de Pierre, prince d'Oldenbourg, née le 2 juin 1838, dont il a eu un fils : *Nicolas*, grand-duc, né le 18 novembre 1856, chef du régiment de la garde de Lithuanie.

NICOLE (Joseph), architecte français, né à Fontenay (Côte-d'Or), le 3 mars 1810, entra à seize ans à l'École des beaux-arts, comme élève de Baltard, puis de M. Félix Duban et débuta au salon de 1833, par un *Projet de fontaine publique*. Il fit alors un voyage en Italie, où il étudia et dessina des fragments de peinture architecturale. Attaché, à son retour, au chemin de fer de Lyon, il fut nommé, en 1852, dessinateur en chef de la manufacture de Sèvres. M. Joseph Nicole a exposé, depuis 1833, des *Vues* des églises Saint-Clément et Saint-Laurent, près de Rome (1838), et un choix de décorations ou peintures monumentales (1852). Il a obtenu une 2e médaille à ce dernier salon.

NICOLLE (Henri), journaliste et littérateur français, né à Paris, le 30 octobre 1819, fit ses études au collége de Cherbourg, débuta dans le *Musée des Familles*, en 1841, puis collabora aux divers petits journaux du temps et écrivit dans *l'Esprit public*, sous le pseudonyme de *Lucien de Rubempré*. En 1846, il alla rédiger à Perpignan, pour le ministère, le *Journal des Pyrénées-Orientales*. Après la révolution de 1848, il prit une part active à la rédaction de plusieurs feuilles contre-révolutionnaires, *la Liberté*, *la Propriété*, *le Pamphlet*, *le Dix décembre*, *le Pouvoir*; il donna aux uns des articles politiques, aux autres des romans-feuilletons. M. Nicolle est rapporteur à la commission permanente du colportage.

On a de lui : *Jacques Callot* (1849, 3 vol.), roman historique, publié dans *le Dix décembre*; *les Eaux-Bonnes* (1851, in-12), ouvrage qui a obtenu une médaille particulière de l'impératrice; *Contes invraisemblables* (1853); *Courses dans les Pyrénées* (1854; nouv. édit., 1860), etc.

NICOLOPOULO (Constantin-Agathophron), érudit grec, né à Smyrne, en 1786, d'une famille émigrée originaire d'Arcadie, commença ses études dans sa ville natale, les acheva, en Valachie, sous la direction de Lampros Photiodès, et vint en France, où il se fit connaître comme helléniste en publiant, dans les journaux scientifiques, plusieurs dissertations sur la philologie, la littérature et surtout la musique des Grecs anciens. Il a professé la littérature grecque à l'Athénée de Paris. Il est membre de la Société philotechnique, associé de l'Institut archéologique de Rome, et de plusieurs autres sociétés savantes.

On lui doit une édition de l'*Introduction à la théorie et à la pratique de la musique ecclésiastique* de Chrysanthe de Madyte, et des *Doxastika*, recueil d'hymnes notées de l'Église grecque (Paris, 1821, in-8), ainsi qu'une édition du *Traité de musique d'Aristoxène*, avec une traduction française et un commentaire. Il a donné aussi un *Chant religieux des Grecs*, et divers morceaux de musique à la fois religieuse et nationale.

NICOU-CHORON (Stephano-Louis), compositeur français, né à Paris, le 20 avril 1809, entra à l'âge de dix ans à l'École royale et spéciale de chant, fondée par Choron. Il devint professeur de cette école transformée, en 1824, en Institution royale de musique classique et religieuse, et, en 1832, il fut nommé inspecteur général des études. Gendre de Choron, il prit la direction de l'École à la mort de beau-père (1834). M. Nicou-Choron a obtenu trois médailles d'or et deux de bronze au concours, ouvert en 1847, pour la composition des chants religieux et historiques.

Ses œuvres comprennent un grand nombre de *Messes* solennelles, brèves, concertantes, à l'unisson, à une ou plusieurs voix, avec orgue ou orchestre; des *Oratiores* de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, etc.; les *Prestiges de l'harmonie*, cantate sacrée à six voix avec accompagnement; des *Cantates*; des *Chœurs*; un très-grand nombre de *Motets* et un plus grand nombre de *Cantiques*, une *Marche religieuse* à grand orchestre, composée sur le motif de l'*Adeste fideles*, etc. On doit en outre à M. Nicou-Choron une *Méthode* combinée de solfége et de chant, douze grandes *Vocalises* pour soprano et ténor, etc. *

NIEDERMEYER (Abraham-Louis), compositeur français, né à Nyon, près de Genève, le 29 avril 1802, fils d'un professeur de musique de cette ville, fit à Vienne, Rome et Naples ses études musicales (1818-1821), et y fit représenter son premier opéra, *il Reo per amore*. En 1822, il vint à Paris et connut Rossini, par l'entremise duquel il fit jouer au Théâtre-Italien un opéra, *la Casa nel Bosco* qui passa inaperçu (1828). Découragé par l'insuccès de ses premiers efforts, M. Niedermeyer passa à Bruxelles, en 1833, et prit un intérêt dans un pensionnat, où il professa le piano pendant dix huit mois. En 1835, il revint à Paris avec un grand opéra, *Stradella*, sur lequel il avait fondé de legitimes espérances, et qui fut representé sans succès l'année suivante. Des fragments de cette œuvre consciencieuse, semée de mélodies originales et delicates, mais qui ne flattait pas les preférences marquées de l'époque pour les effets bruyants de l'instrumentation, ont eté bien accueillis dans les concerts. M. Niedermeyer a donné encore au théâtre *Marie Stuart*, qui fournit à Nourrit son dernier rôle et eut quelque succès (1844); enfin *la Fronde* (1853), autre grand opéra, représenté à l'Académie impériale de musique, où il n'obtint que l'estime des connaisseurs. La composition la plus populaire de ce musicien est une heureuse mélodie sur les paroles du *Lac* de M. de Lamartine (1840), dont il a mis en musique un certain nombre de *Méditations*. On lui doit, en outre, des *Fantaisies* pour piano; des *Variations* sur des thèmes de Rossini, de Meyerbeer, de Weber et de Bellini. En 1854, il a fondé une école de musique religieuse et, en 1857, avec M. d'Ortigue, le recueil *la Maîtrise*. — M. Nierdermeyer est mort presque subitement, le 14 mars 1861.

NIEL (Adolphe), maréchal de France, sénateur, né à Muret (Haute-Garonne), le 4 octobre 1802, fut admis, en 1821, à l'École polytechnique et, en 1823, à l'École d'application de Metz. Lieutenant du génie en 1827, et capitaine en 1831, il s'embarqua l'année suivante pour l'Algérie, et prit à la prise de Constantine une part brillante, qui lui valut les félicitations du ministre de la guerre et le grade de chef de bataillon (1837). Classé dès cette époque, parmi les officiers de son arme les plus éclairés, il devint lieutenant-colonel en 1842, colonel en 1846, fut attaché, en 1849, à l'expédition de Rome, en qualité de chef d'état-major du génie, et rendit de tels services dans l'exercice de ces fonctions, qu'il fut, deux mois après, nommé général de brigade et qu'il eut mission d'aller à Gaëte porter les clefs de la ville au pape. De retour en France, il prit la direction du génie au département de la guerre, entra en même temps aux comités supérieurs du génie et des fortifications, ainsi qu'au conseil d'État en service extraordinaire, et fut promu, le 30 avril 1853, général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Niel fit partie du corps expéditionnaire de la Baltique et commanda le génie au siége de Bomarsund; la prise de cette forteresse lui valut auprès de l'Empereur le titre d'aide de camp. Au mois de janvier 1855, il se rendit en Crimée avec mission d'instruire ce dernier de l'exacte situation de l'armée, consacra quelques semaines à visiter minutieusement les travaux entrepris et formula son opinion dans les conclusions suivantes : l'investissement total de Sébastopol pour amener les différentes parties du siége dans les conditions régulières et possibles, et l'attaque du côté de Malakoff. Trois mois plus tard, il prit le commandement en chef du génie de l'armée d'Orient et dirigea en ce double sens le siége de la place. Quelques jours après l'assaut definitif, il reçut les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur (18 septembre 1855). Le 7 juin 1857, il fut créé sénateur.

Aide de camp de l'Empereur, le général Niel a été chargé, en 1858, de faire, auprès du roi de Piémont, la demande officielle de la main de la princesse Clotilde pour le prince Napoléon (voy. ce nom). Au commencement de la nouvelle guerre d'Italie (23 avril 1859), il a été nommé commandant du quatrième corps de l'armée des Alpes. A la suite de la victoire de Solferino (24 juin) à laquelle l'artillerie eut une si grande part, il fut nommé maréchal de France. Il est membre et président du conseil général de la Haute-Garonne. — Le maréchal Niel a publié *le Siége de Sébastopol* (1858, in-4, av. atlas).

NIELSEN (Nicolas-Pierre), acteur et écrivain danois, né le 28 juin 1795, au château de Fredericksborg (Sélande), où son père était directeur du haras, entra dans l'artillerie à cheval, en 1811, avec le grade de lieutenant en second, et devint premier lieutenant en 1819. La passion du théâtre l'enleva à la carrière militaire. A la suite de ses succès sur une scène de garnison, il donna sa démission, débuta au theâtre royal de Copenhague dans les rôles d'amoureux et de jeunes premiers, et parut indifféremment dans le drame, la comédie et l'opéra. Pendant longtemps il fit, avec Rygge, la gloire de la scène danoise. En 1824, il visita l'Allemagne et la France aux frais du roi, joua notamment à Carlsruhe, à Vienne et à Munich (1827), à Christiania et à Drammem (1843). Il devenu en 1829, instructeur au théâtre royal. Cet artiste a traduit de l'allemand et du français plusieurs pièces qui ont été jouées. Il a écrit l'histoire des chevaliers de l'arquebuse de Copenhague, sous le titre de *Société de la sainte Trinité* (Hellig Trefoldigheds Gilde; Copenhague, 1836, in-8).

NIELSEN (Anne-Hélène-Dorothée BRENŒC, dame), actrice danoise, femme du précédent, née à Copenhague, le 4 septembre 1803, et fille d'un fabricant de voiles, reçut une éducation soignée et se destina au théâtre. Elle débuta en 1821 sur le théâtre royal de Copenhague, épousa, en 1823, le maître de concert Wexschall et, en 1834, M. Nielsen. Chargée d'enseigner les principes de l'art théâtral, elle a formé des élèves distingués. Elle a surtout interprété et fait goûter les tragédies et les opéras d'Œhlenschlæger.

Une autre artiste danoise du même nom, Mlle Augusta NIELSEN, née à Copenhague, le 26 février 1823, admise à sept ans à l'école de danse du théâtre royal, débuta en 1838 et, l'année suivante, lors de la retraite de Mlle Grahn, lui succéda dans ses rôles et dans ses succès. Elle parut ensuite, en Suède, sur les théâtres de Stockholm, Gothenbourg et Malmoë, et se rendit à Paris, où elle fit un an d'études nouvelles sous MM. Prévost et Mazillier, et n'obtint qu'à

grand'peine un début sur la scène de l'Opéra. Depuis son retour dans sa patrie, elle a donné des représentations dans plusieurs capitales allemandes.

NIEPCE DE SAINT-VICTOR (Claude-Marie-François), chimiste et photographe français, neveu de Nicéphore Niepce, l'associé de Daguerre, est né à Saint-Cyr, près Châlons-sur-Saône, le 26 juillet 1805. Sorti à vingt-deux ans de l'École militaire de Saumur, il était à Montauban, en 1842, comme lieutenant au 1er de dragons, n'ayant guère pu cultiver les sciences dans ses diverses garnisons, lorsqu'une tache de vinaigre sur son uniforme lui fit chercher des procédés chimiques propres à raviver les couleurs. Ses premières expériences sur l'emploi de l'œillet d'Inde et du bois de fustel lui permirent de se mettre à la disposition du ministre de la guerre, qui venait d'ordonner le changement de couleur d'une partie de l'uniforme de treize régiments de cavalerie, et de réduire à 50 centimes par habit la dépense fixée à 6 francs. Pour une économie d'environ 100000 francs, il reçut une gratification de 500 francs. Trois ans après, son incorporation dans la garde municipale de Paris, obtenue par M. Gabriel Delessert, le laissa à peu près libre de suivre ses goûts scientifiques. Après le licenciement de ce corps, il reprit son grade de lieutenant au 10e de dragons et rentra dans la garde républicaine en 1849. Nommé chef d'escadron en février 1854, il fut appelé aussitôt au commandement du Louvre. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1849, et a reçu la même année un prix de 2000 francs de la Société d'encouragement. Il a aussi obtenu de l'Académie des sciences en 1861, le prix Trémont, qui lui a été conservé en 1862 et 1863.

Au milieu de cette existence militaire, M. Niepce a constamment poursuivi les travaux de son oncle, notamment ceux qui ont rapport à l'héliographie. Il fut l'un des premiers, en 1847, à tenter la photographie sur verre, bientôt adoptée par les principaux praticiens. C'est lui qui réussit le premier à reproduire avec éclat par la photographie les couleurs jaune, bleu, vert et noir, pour une courte durée. Il a adressé à l'Académie des sciences une série de *Notes* et de *Mémoires*, insérés la plupart dans les *Considérations* de M. Chevreul : *Sur l'Action des vapeurs* (1847 et 1853); *Sur la Photographie sur verre* (1847 et 1848); *Sur la Coloration des images ou héliochromie* (1851, 1852); *la Gravure héliographique sur acier et sur verre* (1853-1854-1855), etc. Ses principaux travaux ont été réunis sous le titre de *Recherches photographiques* (1855, in-8), avec un portrait de l'auteur, obtenu par ses procédés.

NIERITZ (Charles-Gustave), littérateur allemand, né le 2 juillet 1795, à Dresde, où son père dirigeait une école d'enfants pauvres, le seconda comme maître auxiliaire, vécut quatorze ans dans ces modestes fonctions, obtint, en 1831, l'emploi de maître de première classe, et, dix ans après, fut nommé directeur d'une école de district. Forcé de chercher dans la littérature quelques ressources pour soulager la pauvreté de sa famille, il composa des contes à la portée de l'intelligence des enfants et débuta dans ce genre par *le Petit oranger* (das Pomeranzenbaeumchen), publié en 1830 dans *le Mercure* de Dresde. En 1834, un éditeur l'ayant chargé de composer une série de petits livres à l'usage de l'enfance, il en a fait paraître plus de 80, qui ont rendu son nom presque aussi populaire que celui du chanoine Schmid. Nous citerons : *le Quatrième commandement* (das vierte Gebot; Leipsick, 1845); *les Gardes du corps* (Des Kœnigs Leibwache; Berlin, 1849); *le Modèle* (Das Vorbild; Ibid., 1850); *Gutenberg et son invention* (Gutenberg und seine Erfindung; Leipsick, 1852), etc.

NIEUWERKERKE (Alfred-Émilien, comte DE), statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 16 avril 1811, appartient à une famille noble, originaire de Hollande. Il voyagea longtemps et s'occupa de sculpture en amateur. La réputation que lui firent, dans le monde artistique, ses premiers essais, et surtout son modèle en plâtre de *Guillaume le Taciturne*, le déterminèrent à aborder les expositions publiques. Il donna cette dernière œuvre, coulée en bronze pour le roi de Hollande, au salon de 1843, avec un buste du *marquis de Mortemart;* puis successivement : *Descartes*, statue en bronze pour la ville de la Haye, remarquable ouvrage dont il fit une répétition en marbre pour la ville de Tours (1846); *Isabelle la Catholique entrant à Grenade,* le buste du *docteur Leroy d'Étiolles* (1847); *la Rosée* (1849); une statue de *Napoléon Ier*, aujourd'hui à Lyon (1852); un buste de *l'Empereur Napoléon III* et un *buste de femme* (1855); *la princesse Murat* (1859) : *Mme la marquise de Cadore, Mme Conneau, M. le marquis de la Valette* (1861), etc. Il a obtenu une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1855.

Recommandé par ses hautes relations ainsi que par ses œuvres, M. de Nieuwerkerke fut appelé, en 1849, par le président de la République au poste de directeur général des musées nationaux, qu'il occupa depuis. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, il a été créé officier en 1851, commandeur en 1855 et grand officier le 14 août 1863. Il a été élu, en 1853, membre de l'Académie des beaux-arts, comme successeur d'Aristide Dumont. Intendant des beaux-arts de la maison de l'Empereur, il a eu la mission difficile de présider à la réorganisation de l'École des beaux-arts, en décembre 1863. Un décret du 5 octobre 1864 l'a élevé à la dignité de sénateur.

NIGHTINGALE (miss Florence), dame anglaise qui s'est fait connaître par son dévouement philanthropique durant la guerre d'Orient, est née en 1823, à Florence (Italie), d'une bonne et ancienne famille du comté d'York. Elle reçut de son père une excellente éducation et fut initiée par lui à la culture des sciences et des lettres, ainsi qu'à la connaissance de la musique et de plusieurs langues modernes, le français, l'italien, l'allemand, qu'elle parle avec autant de facilité que sa langue maternelle. Sa jeunesse s'écoula loin des distractions du monde que sa fortune l'appelait à partager, et se consacra exclusivement à l'étude et au soulagement des misères humaines. En 1851, elle s'enferma volontairement dans l'institution allemande de Kaiserwerth destinée à former des sœurs de charité protestantes. A son retour, elle s'offrit pour réorganiser l'établissement analogue de Londres nommé *Sanatorium*, et le remit dans une situation régulière et même florissante.

Lorsqu'à la fin de 1854 le gouvernement songea à attacher au service des hôpitaux et ambulances de l'armée d'Orient un corps d'infirmières (*nurses*), on jeta les yeux sur miss Nightingale pour les diriger; celle-ci, avec son abnégation accoutumée, accepta aussitôt cette tâche pénible et voulut l'entreprendre à ses propres frais. Elle s'embarqua, le 21 octobre, sur *le Vectis*, et emmena avec elle une quarantaine de femmes, dont quelques-unes appartenaient aux plus hautes classes de la société anglaise; ce nombre s'éleva plus tard jusqu'à 150. A peine arrivée à Scutari, elle s'établit dans l'hôpital et n'épargna rien pour rendre aussi efficaces que possible les secours à don-

ner aux malades et aux blessés. Malgré les obstacles de toute sorte qu'elle eut à surmonter de la part des chirurgiens de l'administration ou même de ses subordonnées, malgré une violente attaque de choléra qui la surprit durant une excursion qu'elle fit aux ambulances de Balaklava, elle resta courageusement à son poste jusqu'à la fin de 1855. La reine lui fit présent, à son retour, d'un bijou monté en forme de décoration, et lui exprima, dans une lettre affectueuse, toute l'estime que lui avait inspirée son caractère. Miss Nightingale s'est mise à la tête d'une institution formée pour l'éducation et la protection des infirmières et des gardes-malades et en a écrit elle-même les règlements.

Elle a donné, en anglais, quelques publications dont nous traduisons les titres: *Notes sur des sujets qui concernent la santé, l'efficacité et l'administration hospitalière de l'armée anglaise, fondées principalement sur l'expérience acquise dans la dernière guerre* (1 vol. de 800 pages); *Notes sur les hôpitaux* (brochure de 108 pages); *Notes sur les soins à donner aux malades* (brochure de 56 p.). Les journaux français en ont rendu compte en 1861.

NILSON (Swen), naturaliste suédois, né le 8 mars 1787, à Landscrona, dans la Suède méridionale, fit ses études à l'université de Lund qui lui conféra, en 1811, le grade de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des sciences naturelles, il fut chargé, en 1819, de la direction du musée zoologique, auquel il était attaché depuis 1816. Après avoir passé plusieurs années à classer et à enrichir cette collection, il fut nommé professeur adjoint en 1821. Il achevait alors son premier ouvrage d'histoire naturelle : *Ornithologia suecica* (Copenhague, 1817-1821, 2 vol.), que plus tard il refondit dans sa *Faune scandinave*. En 1848, M. Nilson fut chargé par le gouvernement de réorganiser la collection zoologique de Stockholm, qu'il ordonna sur le modèle du muséum de Berlin. Trois ans plus tard il alla reprendre à Lund la direction du musée et, comme titulaire, son cours de zoologie.

Son principal ouvrage, *la Faune scandinave* (Skandinavisk Fauna: Stockholm, 1820-1853), est divisé en 4 parties *les Mammifères* (1820; 2e édit., 1847; *les Oiseaux* (1824; 2e édit., 2 vol., 1835); *les Amphibies* 1842 et *les Poissons* (1852-1853); il est accompagné d'un atlas de gravures (*Illuminerade figurer til Skandinavisk Fauna* 1832-1840), contenant, en 20 cahiers, 200 planches coloriées. Cette belle publication a fait de M. Nilson le premier zoologiste de son pays, et lui a valu, de la part du roi de Suède, Charles XIV Jean, la jouissance annuelle des revenus ecclésiastiques d'une riche paroisse.

Ses autres ouvrages de zoologie, tous publiés à Stockholm, sont : *Historia molluscorum Sueciæ* (1822); *Petrificata suecana formationis cretaceæ* (1827); *Prodromus ichthyologiæ scandinaviæ* (1832); *Comptes rendus sur les progrès des sciences zoologiques* (1829-1831); quatre brochures sur *la Pêche en Suède* (1826 1832), publiées par ordre du gouvernement; etc. Citons encore de M. Nilson, qui s'est occupé de recherches archéologiques, le livre intitulé : *les Habitants primitifs de la Scandinavie septentrionale* (Skandinaviska Nordens Urinvanare: Lund, 1838-1843), dans lequel il discute les questions les plus intéressantes sur l'origine des peuples primitifs de la Suède.

NIOL (Louis-René), général français, né le 22 mai 1802, devint capitaine au 40e de ligne en avril 1837, chef de bataillon au 27e en avril 1846, lieutenant-colonel du 44e en juin 1851, colonel du 26e en décembre 1853. Nommé général de brigade le 10 janvier 1855, il a servi avec distinction en Crimée. Le général Niol, décoré de la Légion d'honneur en avril 1849, et a été promu commandeur le 10 octobre 1858.

NISARD (Jean-Marie-Napoléon-Désiré), littérateur français, membre de l'Institut, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 20 mars 1806, fit de brillantes études à Sainte-Barbe, préféra d'abord la littérature à l'enseignement et fut admis en 1826 au *Journal des Débats*. En janvier 1830, il publia, avec son frère Auguste, la traduction d'un pamphlet anglais contre l'usurpateur du Portugal, don Miguel. Après la révolution de Juillet, il fut quelque temps attaché au ministère de l'instruction publique. Peu après, malgré la belle position qu'il avait prise, il quitta les *Débats*, dont il ne partageait pas entièrement les vues politiques, et fut attaché à la rédaction du *National* par Armand Carrel, ce républicain aussi classique en littérature que révolutionnaire en politique, et auquel l'unissait une tendre amitié, dont il n'a jamais désavoué le souvenir.

M. D. Nisard était en même temps un des représentants de la résistance en littérature. Son premier livre important *les Poëtes latins de la décadence* (1834, in-8; 2e édit., 1859), offre une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence qu'il tient à constater dans la littérature française, entre Lucain et Victor Hugo. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, le nomma, de préférence à M. Sainte-Beuve, maître de conférences de littérature française, à l'École normale. M. Nisard garda ces fonctions jusqu'en 1844. Nommé en 1836 chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique, il devint la même année maître de requêtes au conseil d'État, au moment même où il publiait, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sa belle notice sur Carrel, et l'année suivante, chef de la division des sciences et des lettres, il obtint enfin la députation dans son département en 1842 et prit place dans les rangs des conservateurs. Il n'aborda la tribune que pour parler sur des matières d'instruction publique. Dès 1843, M. Villemain l'appela à remplacer Burnouf, dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France.

Ce fut la seule de ses places que la révolution de Février n'enleva pas à M. Nisard, qui vit, en peu plus tard, l'Académie française lui ouvrir ses portes, après la mort de de Feletz (1850). Il fut chargé d'y recevoir à son tour, entre autres récipiendaires illustres, un poëte, M. Ponsard, et un homme politique, M. de Broglie (voy. ces noms). Inspecteur général de l'enseignement supérieur, il eut, comme rapporteur, une très-grande part dans la réorganisation du système d'études opérées à l'École normale, suivant les idées du ministre Fortoul. En même temps, il recevait la chaire d'éloquence française laissée vide par la mise à la retraite de M. Villemain. En 1835, des troubles éclatèrent à son cours et donnèrent lieu à un procès qui prit, devant la police correctionnelle de Paris, les proportions d'un événement politique. M. Nisard continua encore deux ans ses leçons. A la fin de 1857, sans perdre sa chaire de la Faculté, où il fut suppléé par M. Demogeot, il a été nommé par M. Rouland, directeur de l'École normale supérieure, et son avénement a été considéré comme le signal d'une sorte de rénovation de cet établissement. Il fut aussi appelé au Conseil impérial de l'instruction publique. Officier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été nommé commandeur le 16 juin 1856.

Il faut citer encore de M. Nisard : *Mélanges*

(1838, 2 vol. in-8); *Histoire et description de la ville de Nîmes* (1835, in-8); *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours* (1840, in-18), inséré d'abord dans le *Dictionnaire de la conversation; Histoire de la littérature française* (1844-1849, 2 vol. in-8), achevée seulement en 1861 (tome IV, in-8; 1863, nouv. édit., 4 vol. in-18); des articles dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue contemporaine*, la *Revue européenne*, etc.; quelques traductions de *Shakspeare;* deux ou trois nouvelles; des *Discours* à l'Institut, etc. Quelques-uns de ses plus intéressants articles : *Manifeste contre la littérature facile*, *Armand Carrel*, *Souvenirs d'Angleterre*, etc., ont été réunis sous les titres d'*Études de critique littéraire* (1858, in-12); d'*Études d'histoire et de littérature* (1859, in-12), et de *Nouvelles études d'histoire et de littérature* (1864, in-18). Enfin, M. Nisard a dirigé la publication de la *Collection des classiques latins*, avec la traduction en français (1839 et ann. suiv., 27 vol. gr. in-8, à 2 colonnes).

NISARD (Marie-Édouard-Charles), littérateur français, frère du précédent, né au même lieu, le 10 janvier 1808, entra dans le commerce au sortir du collége, passa plus de trois ans à se convaincre qu'il n'y pouvait réussir et se tourna du côté des lettres. Il débuta par une *Épître aux antiromantiques* (1829), que les chefs de l'école romantique applaudirent, mais que l'auteur jugea à propos de brûler en renonçant plus tard à la poésie. De 1831 à 1848, il fut attaché à la maison du roi Louis-Philippe et travailla à la rédaction de divers journaux consacrés à la défense de la monarchie de Juillet. En même temps il donnait à la *Collection des classiques latins*, dirigée par son frère, la traduction de *Valerius Flaccus*, de *Martial*, des poëmes érotiques d'*Ovide*, etc. En 1845, il publia, sous le titre de *Camera lucida*, un recueil de portraits allégoriques contemporains et de maximes de morale. Il fut décoré, à cette occasion, de la Légion d'honneur. M. Ch. Nisard est attaché au ministère de l'intérieur comme membre de la commission des livres du colportage.

Il a encore produit : *le Triumvirat littéraire au* XVIe *siècle* (1852), études sur J. Scaliger, J. Lipse et Casaubon; *les Ennemis de Voltaire* (1853, in-8); les *Mémoires de Huet, évêque d'Avranches* (1853, in-8), traduits du latin pour la première fois; *Histoire des livres populaires depuis le* XVe *siècle jusqu'en* 1852 (1854, 2 vol. in-8, avec 160 planches; 2e édit., 1864, 2 vol. in-18), curieux ouvrage de bibliographie contenant des extraits et des analyses des livres débités par le colportage durant plus de trois siècles; *les Gladiateurs de la république des lettres aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles* (1860, 2 vol. in-8); *Curiosités de l'étymologie française* (1863, in-18), etc. Il a aussi édité pour la première fois et annoté les *Mémoires du Père Garasse* (1861, in-18).

Un troisième frère, M. Jean-Marie-Auguste NISARD, né en 1805, ancien professeur de rhétorique au collége Bourbon (lycée Bonaparte), reçu docteur ès lettres en 1847 et décoré le 28 avril de la même année, plus tard recteur de l'Académie de Grenoble, est depuis 1857 inspecteur de l'Académie de la Seine. Outre ses thèses, dont la principale était un *Examen des poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau* (in-8), il n'a publié que la traduction de l'*Art poétique* d'Horace et celle des *OEuvres* de Virgile dans les *Classiques latins* de son frère.

NITZCH (Charles), théologien allemand, né à Borna, le 21 septembre 1787, étudia à l'université de Wittenberg et embrassa l'état ecclésiastique (1810). Reçu docteur en 1817 par la Faculté de théologie de Berlin, il fut nommé professeur au nouveau séminaire des prédicateurs. En 1822 il passa à l'université de Bonn. Après avoir franchi successivement tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, obtenu en 1843 le titre de conseiller du consistoire supérieur et représenté l'opinion libérale au grand synode prussien de 1846, il fut appelé à Berlin en 1847 pour succéder à Marheineke comme professeur et prédicateur de l'université et devint membre du conseil supérieur de l'Église. Dans la première Chambre, où il s'est placé sur les bancs de la gauche, il a prononcé plusieurs discours politiques.

Outre un grand nombre d'opuscules et d'articles dogmatiques insérés dans les revues allemandes, M. Ch. Nitzch a publié : *Système de la doctrine chrétienne* (System der christlichen Lehre, 6e édit.; Bonn, 1851); *Théologie pratique* (Ibid., 1847); des *Sermons* (Bonn, 1848) et un *Recueil de documents* sur les questions de l'union dans l'Église chrétienne (Urkundbuch; Ibid., 1855).

NITZCH (Grégoire-Guillaume), philologue allemand, frère du précédent, né à Wittenberg, le 22 novembre 1790, suivit à l'université de cette ville le cours de philologie du savant Lobeck. Après la bataille de Leipsick, il s'engagea comme volontaire dans la division de Theilmann et prit part à la guerre de délivrance, puis quitta le service et reprit ses études. Il enseigna successivement dans plusieurs colléges. En 1829, il fut nommé professeur à l'université de Kiel. En 1834 le gouvernement de Schleswig-Holstein lui confia l'inspection des établissements d'instruction publique dans les deux duchés. Pendant la guerre du Holstein contre le Danemark (1848-1851), M. Nitzch se signala par l'ardeur de son germanisme, et après la soumission des duchés fut révoqué (juin 1852). Il devint alors professeur d'archéologie à l'université de Leipsick. — Il est mort en juillet 1861.

Outre un certain nombre de dissertations sur Platon, sur Polybe, sur Homère et sur différentes questions d'histoire et d'archéologie (*Ion*, Leipsick, 1822; *Polybius*, Kiel, 1842; *De Eleusiniorum ratione publica*, Ibid., 1843; etc.), il a publié en 1849 un *Projet de réforme pour les colléges* (Ueber Reform der Gymnasien; Kiel).

NOAILLES (Paul, duc DE), historien français, membre de l'Académie française, né le 4 janvier 1802, descend d'une illustre famille originaire du Limousin. La branche aînée s'étant éteinte, en 1823, dans la personne de son grand-oncle, il hérita des titres et de la pairie de ce dernier, mais il ne siégea qu'en 1827, au Luxembourg. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu en 1848 à la vie privée, il s'est, depuis cette époque, tourné tout entier vers les études littéraires.

Le 6 décembre 1849, M. de Noailles fut reçu membre de l'Académie française; il succédait à Chateaubriand. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un essai sur *Saint-Cyr* [*Histoire de la Maison royale de Saint-Louis*] (1843, in-8), qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de Mme de Maintenon* (1848, 2 vol. in-8), dont la rédaction de seconde main l'a exposé à l'accusation de plagiat. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur Saint-Cyr (1856). Il a encore publié : *la Pologne*

et ses frontières (1863, in-8). Il a prononcé quelques discours, dans les séances solennelles de l'Académie, au sein de laquelle il fortifia ce qu'on a malignement surnommé *le parti des ducs*. M. de Noailles est chevalier de la Toison d'or. Marié, en 1823, avec Mlle Alix de Rochechouart, sœur du général duc de Mortemart, il a eu d'elle deux fils, Jules, duc d'Ayen, né en 1826, et Henri de Noailles, né en 1830.

NOBACK (Charles-Auguste), économiste allemand, né à Kœlleda (Thuringe), le 18 juin 1810, étudia les sciences physiques et mathématiques et, entrant à l'école de commerce fondée par son père à Erfurt, y enseigna, à deux reprises, pendant près de 20 ans. Dans l'intervalle (1835-1838), il fut trois fois professeur d'économie industrielle à Leipsick. En 1843, il fonda à Berlin, avec son frère (voy. ci-dessous) et sur le modèle de celle d'Erfurt, une école de commerce que la crise de 1848 l'obligea à fermer. M. Noback se retira à Hambourg, puis en Autriche où il a obtenu, en 1852, la place du secrétaire de la chambre de commerce de Budweis. L'année précédente, il avait fait partie du jury de l'Exposition universelle de Londres.

On a de lui des ouvrages de statistique et d'industrie générale : *De l'association dans le commerce* (der Handel in Compagnie; Weimar, 1842), *Description du cercle d'Erfurt* (Beschreibung des Regierungsbezirks Erfurt; Erfurt, 1840); *l'Industrie des toiles en Allemagne* (die Leinenindustrie in Deutschl; Hambourg, 1850), où il professe les opinions du libre échange; *Statistique industrielle et commerciale du cercle de Budweis* (Gewerbs-und Handelsstatistik des Kr. B.; 1853).

NOBACK (Frédéric-Édouard), frère du précédent, né à Krefeld (Prusse), le 28 février 1815), fit, comme son frère, des études relatives au commerce. En 1849, après la fermeture de leur établissement de Berlin, il passa à Chemnitz, où il dirigea l'école industrielle de la ville.

Il a écrit sur le commerce quelques livres pratiques tels que : *le Commerçant apprenti, commis et chef* (der Kaufmann, als Lehrling, etc.; Leipsick, 1842-1844, 2 vol.) : *Des lettres de change*, etc. (Ueber Wechsel und Wechselrecht; Berlin, 1845); *Manuel systématique du commerce* (Systematisches Lehrbuch der Handelswissenschaft (Ibid., 1848-1849), etc. Il a surtout donné une importante réimpression de l'ouvrage de son père : *Manuel des systèmes monétaires des poids et mesures des rentes sur l'État*, etc. *dans tous les pays* (Vollstaendiges Taschenbuch der Münz-Mass-und Gewichtsverhaeltnisse, etc., 1853; 2e édit., 1851, 2 vol.), ouvrage utile et très-répandu, dont un abrégé a été publié en 1853.

NOEL (François-Jean-Baptiste), jurisconsulte et littérateur français né à Nancy, le 7 juillet 1783, mort le 18 mars 1856. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

NOEL (Jules), peintre français, né à Quimper, vers 1818, reçut d'abord les leçons de M. Charrioux, à Brest, et vint compléter ses études artistiques à Paris. Il débuta au salon de 1840, exécuta ensuite plusieurs voyages, notamment en Orient (1843 1845), et habita tour à tour Paris et Nantes. Il a surtout exposé : *Le duc et la duchesse de Nemours dans la rade de Brest* (1844) : *Vue orientale*, *Souvenirs de Rhodes*, *le Port de Brest*, *Sites d'Orient*, *Noce en Bretagne* (1845-1848); *la Rade de Brest* pour le ministère de l'intérieur (1845); *Paysages*, avec figures, *Lisière de bois*, *la Vallée de Touques*, *Danse bretonne* (1850-1852); *Sites de Bretagne* (1853); *Bateau pêcheur au milieu des récifs* (1855); *le retour de la pêche*, *Vue des environs de Calais* (1857) : *Réception de la reine d'Angleterre à Cherbourg en 1858*, *le port de Morlaix* (1859); *Vue prise à Anvers*, *Une vieille rue à Quimper*, *Souvenir de Constantinople* (1861); *Presqu'île de Quiberon*, *Marché à Hennebon*, *Port de pêcheurs* (1863), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1853.

NOEL (Alphonse-Léon), lithographe français, né à Paris, le 7 février 1807, et fils de François Noel, graveur au burin, fut, de 1821 à 1824, élève de Gros, et commença avec Girodet la lithographie, à laquelle il s'attacha depuis. Parmi ses œuvres, qui ont figuré à toutes les expositions annuelles depuis 1827, on remarque les portraits en pied de *la famille d'Orléans* et de *la famille royale d'Angleterre*, d'après M. Winterhalter (1840-1848), ceux de *l'Empereur* et de *l'Impératrice*, qui lui ont été commandés en 1854; *la reine Isabelle*, *lady Villiers*, *MM. Adolphe* et *Achile Fould* (1857). Il a reproduit aussi des tableaux d'histoire : *la Femme adultère*, de M. Signol; *la Lecture de la Bible*, de Greuze, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1843, une 1re en 1845 et la décoration au 1er janvier 1856.

NOËL DESVERGERS. Voy. Desvergers.

NOGENT-SAINT-LAURENS (Edme-Jean-Joseph-Jules-Henri), avocat français, député, né le le 27 décembre 1814 à Orange (Vaucluse), et fils d'un juge, fut élevé au collége d'Avignon, étudia le droit à Aix et à Grenoble, fut reçu avocat en 1836 et se rendit, deux ans après, à Paris où il se fit inscrire au barreau de la Cour royale. Il ne tarda pas à acquérir de la célébrité en plaidant avec beaucoup d'éloquence plusieurs affaires devant la Cour d'assises, entre autres l'affaire Soufflard. Devant la Cour des pairs, il eut à défendre un des accusés de l'émeute du 12 mai 1839, et le colonel Laborde, gravement impliqué dans la tentative faite par le prince Louis-Napoléon à Boulogne, en 1840. A cette époque, il insérait de temps à autre des articles politiques dans les journaux. Après s'être tenu à l'écart de la politique, sous la République, il fut choisi pour candidat du gouvernement impérial, en 1853, et vint remplacer M. Lacave, député de la 1re circonscription du Loiret, au Corps législatif où il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 20 274 voix sur 26 413 votants. Membre du Conseil général du Vaucluse pour le canton de Valréas, M. Nogent-Saint-Laurent a été promu officier de la Légion d'honneur au mois d'août 1859.

On a de lui : *Traité de la Législation et de la jurisprudence des chemins de fer* (1841, in-8), publié sous les auspices de M. Teste, et *De la Législation des théâtres* (1842, in-8), avec M. Dubrena; un *Éloge d'Hennequin*, etc.

NOIRLIEU (Louis-François Martin de), écrivain ecclésiastique français, né à Sainte-Menehould (Marne), le 5 juin 1792, vint à Paris en 1810, et professa successivement les classes de seconde et de rhétorique au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il se rendit à Rome en 1815, reçut la prêtrise en mars 1816 et, après avoir étudié pendant quatre ans la théologie à l'université de la Sapience, il revint en France, où il devint aumonier de l'École polytechnique. En 1826, il fut

choisi comme sous-précepteur du duc de Bordeaux. Obligé de voyager pour cause de santé, il se rendit en Allemagne, puis à Rome, où il resta jusqu'en 1833, époque à laquelle il revint en France. En 1840, il fut nommé curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et, en 1848, curé de Saint-Louis d'Antin. M. Martin de Noirlieu a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses écrits, nous citerons : *Souvenirs de Tusculum, ou entretiens philosophiques près de la maison de campagne de Cicéron* (Paris, 1833, in-12); *Le Consolateur des affligés et des malades* (Paris, 1836, in-12); *La Bible de l'enfance, ou histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau testament* (Paris, 1836, in-18); *Histoire abrégée de la religion chrétienne, depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'au dix-neuvième siècle* (Paris, 1837, in-18); *Motifs de la conversion d'un protestant* (1837, in-12); *Exposition abrégée et preuves de la doctrine chrétienne* (Paris, 1842, in-18), refondu sous le titre de : *Exposition des dogmes principaux du christianisme* (Paris, 1853-1858, in-12); *Catéchisme philosophique, à l'usage des gens du monde* (Paris, 1860, in-12).

NOIROT (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 14 novembre 1795, fit de sérieuses études de droit, s'établit, en 1819, comme avocat dans sa ville natale, et professa, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, des opinions démocratiques. En 1848, envoyé à la Constituante, comme candidat des républicains, le sixième sur neuf, par 29 599 voix, il fit partie du comité de la justice et vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Partisan du général Cavaignac, il combattit, après l'élection du 10 décembre, la politique de l'Élysée, mais sans aller jusqu'à appuyer la mise en accusation du président et de ses ministres. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Vesoul.

NOIROT (l'abbé Joseph-Mathias), philosophe français, né à Latrecey (Haute-Marne), le 24 février 1793, est fils d'un commissaire à terrier du duc de Penthièvre, qui fit partie des notables en 1787, et de l'Assemblée législative. Ayant fait ses études à Langres et à Dijon, il professa successivement la rhétorique et la philosophie dans divers collèges, et, en 1827, fut nommé à la chaire de philosophie du lycée de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1852. Pendant ces vingt-cinq années de professorat, il exerça autour de lui une grande influence; une foule de jeunes gens distingués passèrent deux et trois ans dans sa classe, et suivirent, en outre, ses cours particuliers. On cite parmi ses élèves MM. Ozanam, Ponsard, de Laprade, H. Fortoul, de Parieu, Gourju, etc. Les leçons de son cours classique ont été publiées, sans la révision du professeur, par M. Tissandier, sur les rédactions des élèves (Lyon, 1852, in-8). M. l'abbé Noirot, à la fois catholique et rationaliste, place la vérité révélée au-dessus des lumières naturelles; mais, admettant une autre source de vérité que la tradition historique, il reconnaît à la raison humaine le pouvoir de s'élever par elle-même à la connaissance des vérités morales et métaphysiques. M. Noirot a été nommé, en 1852, inspecteur général de l'enseignement primaire, puis de l'enseignement secondaire, et enfin, en 1854, recteur de l'Académie de Lyon. Depuis, il a été admis à la retraite. Il est membre libre de l'Académie des lettres de Lyon et officier de la Légion d'honneur (29 août 1850).

NOIROT (Louis), médecin français, né en 1814, à Dijon, fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1844 et alla exercer dans sa ville natale. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Il s'est fait connaître par la traduction du *Manuel d'homœopatie* (1835, 2 vol.) de Jahr, et du *Cours d'agriculture pratique* (1836, in-8) de Burger, et par quelques ouvrages originaux sur des questions de statistique, d'économie rurale et de médecine; nous citerons : *Traité de la culture des forêts* (1839, in-8), *Traité de l'estimation des biens-fonds* (1843, in-12); *Histoire de la scarlatine* (1847, in-8); *Études sur la mortalité et la durée de la vie dans l'arrondissement de Dijon* (1850, in-8), couronnées, en 1852, par l'Académie de cette ville, et qui remontent jusqu'au XVIIIᵉ siècle; *Annuaire de la littérature médicale étrangère* (1857-1859, 3 vol. in-18), etc.

NOLAU (N....), artiste français, né vers 1808, s'est occupé d'architecture avec M. Baltard, et de peinture avec M. E. Cicéri, dont il a épousé la fille. Après avoir exécuté avec son beau-père des décorations pour l'Opéra, il passa en 1850 à l'Opéra-Comique, avec le titre de décorateur en chef. On lui doit, en société avec M. Rubé, les décors de *la Fée aux Roses*, de *Joseph*, de *Psyché*, etc. (1851-57), et en dehors du théâtre, l'organisation de plusieurs fêtes de la République. Il a réduit le grand ouvrage de Stuart et Revelt sous le titre de *les Antiquités d'Athènes et autres monuments grecs* (1855, in-32, édition portative). M. Nolau a été décoré de la Légion d'honneur, en 1854.

NORBLIN (Sébastien-Louis-Wilheim), peintre français, né le 24 février 1796, à Varsovie, de parents d'origine française, vint jeune encore, à Paris, fut élève de Vincent et de Blondel et suivit le cours de l'École des beaux-arts, où il obtint une médaille en 1813, la grande mention de peinture en 1822, le second prix en 1823 et le premier en 1825, sur ce sujet : *Antigone ensevelissant Polynice*. Pendant son séjour en Italie, il envoya une copie de *la Vierge de Foligno*, de Raphaël; *la Mort de Phalaris*, grande esquisse (1830); et au salon de 1827, *Cyparis mourant sur son cerf*. De retour à Paris en 1832, il a depuis exécuté et exposé : la *Mort d'Ugolin*, *Érigone*, la *Bacchante endormie*, *Souvenir de l'Ariccia ou les Apprêts d'un sacrifice*; une *Baigneuse*, *l'Italienne à la fontaine*, une *Sainte Famille*, *Jésus guérissant le paralytique*, *le Christ aux Oliviers*, *Saint Paul à Athènes* (1844); *Décollation de saint Jean*, *les Trois Parques*, tableau sur cire, une *Vue prise entre Rome et Palombara*, *l'Étoile du matin*, ainsi que plusieurs *études* et *portraits*. Il a peint, en outre, d'après des commandes officielles, *la Vision de saint Luc* et *le martyre de saint Laurent*, la copie de *François Iᵉʳ et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, d'après le baron Gros, pour le musée de Versailles; *Jésus-Christ et les petits enfants* (1857); *Sainte Susanne en prière* (1859); *saint Paul convertissant Lydie*, *La Nuit* (1861); *Xénocrate résistant aux séductions de Phryné*, *L'Age d'or* (1863), et pour la ville de Paris, des sujets religieux à l'église de Saint-Louis en l'île. M. Norblin a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, une 1ʳᵉ en 1844 et la décoration en 1859.

NORFOLK (Henry-Fitz-Alin HOWARD, 15ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1847, à Londres, descend de la célèbre famille des comtes d'Arundel, élevée à la duché-pairie en 1483 et si connue dans l'histoire par son dévouement à la branche des Stuarts. Il a succédé à son père, le 25 novembre 1860. Sa qualité de *comte maréchal*

héréditaire, *premier duc* et *premier comte*, lui donne le pas sur toute la noblesse d'Angleterre. Non marié encore, le 15e duc de Norfolk a pour héritier son frère lord Edmond Bernard, né à Londres, en 1855.

NORIAC (Claude-Antoine-Jules CAYRON, dit), littérateur français, né à Limoges, en 1827, avait acquis une certaine notoriété dans la petite presse de Paris et était devenu un des principaux rédacteurs du *Figaro*, lorsqu'il publia, en 1860, deux livres de fantaisie littéraire qui eurent un grand succès de vogue : Le 101e *régiment, physiologie militaire* (in-18; édit. illustrée, petit in-8) et *la Bêtise humaine, roman philosophique* (10 éditions dans l'année, in-18; édit. illustrée, in-8). Ce dernier a eu pour suite : *le Grain de sable* (1861, in-18).

M. J. Noriac a encore publié en volumes : *la Dame à la plume noire* (1861, in-18), qui a aussi paru dans le *Figaro* sous le titre de *de la Mort de la Mort*. *Sur le rail* (1862, in-18), recueil de fantaisies; *les Mémoires d'un baiser* (1863, 2e édit. in-18); *le Journal d'un flâneur* (1865, in-18); *Mademoiselle Poucet*, roman (1865, in-18), etc.

Outre ses nombreux articles de fantaisie philosophique ou de littérature légère fournis au *Figaro*, M. J. Noriac a encore inséré dans la *Revue fantaisiste*, des études sur la vie en détail, etc. Il a été rédacteur principal de la *Revue des Beaux-Arts*, directeur du *Figaro-Programme*, etc. Il a aussi collaboré à quelques ouvrages dramatiques, notamment à *la Boîte au lait*, vaudeville en 5 actes, avec M. E. Grangé (Variétés, 1862). Il est devenu en 1863, secrétaire du théâtre des Variétés. L'un des fondateurs du petit journal quotidien, *les Nouvelles* (20 septembre 1865), il s'est chargé d'y donner chaque jour, un article de causerie, sous forme de premier-Paris.

NORMANBY (Constantin-Henry PHIPPS, 1er marquis DE), diplomate et pair d'Angleterre, né le 15 mai 1797, à Mulgrave-Castle (comté d'York), descend de l'ancienne famille des Phipps qui fut élevée, en 1794, à la pairie héréditaire. Sous le nom du comte de Mulgrave, second titre de sa famille, il fit de bonnes études au collége d'Harrow et à l'université de Cambridge, et obtint, dès qu'il fut majeur, le mandat des électeurs de Scarborough à la Chambre des Communes (1818). Contrairement aux traditions de sa famille qui avait toujours voté contre les doctrines des whigs, il s'y rallia, fit son premier discours sur la nécessité d'émanciper les catholiques d'Irlande, et alla même plus loin que lord J. Russell en développant la motion de réforme parlementaire proposée par ce dernier. Par respect pour son père, dont il contrariait singulièrement les idées, il abandonna la scène politique (1820), alla voyager en Italie, et, à son retour, se mit à écrire des brochures en faveur de la réforme. De cette époque de sa jeunesse date aussi la publication de plusieurs nouvelles, où l'imagination s'allie au bon goût : *Oui et non* (Yes and no), *Clorinde*, *Mathilde*, *le Contraste* (the Contrast), *le Prophète de Saint-Paul*; etc.

Rentré en 1822 au Parlement, lord Mulgrave y représenta les bourgs de Higham-Ferrars (1826) et de Malton (1827-1830), et ne cessa de combattre avec énergie pour le remaniement de la loi électorale; il fit aussi une motion formelle contre les sinécures et les emplois inutiles, et réussit à obtenir la suppression de la sous-direction générale, des postes. En 1831, il hérita des titres de son père et de son siége à la Chambre haute, où il eut à prendre plusieurs fois la défense du cabinet de lord Grey. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Jamaïque au milieu de circonstances difficiles : la population noire, lasse d'attendre les améliorations sans cesse promises, venait de s'y révolter et d'y commettre les plus graves désordres. Sa conduite, ferme et modérée tout ensemble, rétablit la paix que l'acte d'émancipation des esclaves, rendu peu de temps après, n'eut pas de peine à affermir. A son retour en Angleterre, lord Melbourne lui confia, dans son premier ministère, le sceau privé, qu'il garda de juillet à novembre 1834.

Lorsque les whigs reprirent le pouvoir en 1835, lord Mulgrave fut appelé au gouvernement de l'Irlande, qui, pour la première fois depuis bien des années, entra dans une situation tranquille et régulière. Il n'hésita point à nommer des catholiques aux fonctions les plus importantes, à faire présider une stricte impartialité à la distribution de la justice, à déclarer une guerre impitoyable aux abus administratifs et à réprimer l'insolence du parti protestant. Une ordonnance rendue par lui, en 1836, supprima même les associations orangistes. Il fut le plus populaire des vice-rois, et O'Connell put dire de lui avec raison que « c'était le meilleur Anglais que l'Irlande eût jamais vu. » Il venait d'être nommé marquis de Normanby, lorsqu'il quitta l'Irlande pour entrer dans le cabinet Melbourne, en qualité de secrétaire des colonies (1839), puis de secrétaire de l'intérieur (1840-1841). A la chute de sir R. Peel, il fut envoyé à Paris comme ambassadeur (août 1846); il y reconnut la République et demanda son rappel quelque temps après le coup d'État du 2 décembre. Il a eu pour successeur lord Cowley (février 1852).

Depuis le mois de décembre 1854, lord Normanby a représenté son pays à la cour du grand-duc de Toscane. Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1847, la grand croix de l'ordre du Bain et, en 1851, les insignes de la Jarretière. En 1856, il a fait paraître un journal ou plutôt une histoire anecdotique et très-partiale des hommes et des choses après le 24 février, ayant pour titre : *Une Année de révolution* (A year of revolution, 2 vol. in-8) et traduite en français (1858, nouv. édit., 1859). On a aussi traduit de lui : *le Cabinet anglais*, *l'Italie*, *la France et le Congrès* (1860, in-8), *S. A. R. le duc de Modène, vengé des accusations de M. Gladstone* (1862, in-8). Lord Normanby est mort en juillet 1863. — De son mariage avec la fille de lord Ravensworth (1818), il n'a qu'un fils, lord MULGRAVE (voy. le suivant).

NORMANBY (George-Auguste-Constantin PHIPPS, 2e marquis DE), homme politique anglais, né en 1819, fut connu sous le nom de lord Mulgrave, jusqu'en 1863, époque où il hérita des titres de son père. Après avoir servi quelque temps dans la brigade des gardes, il entra, en 1847, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti libéral, perdit son siége en 1851, le regagna l'année suivante et donna presque aussitôt sa démission. Il a occupé dans la maison de la reine la charge de contrôleur (1851-1852), qui lui a ouvert l'accès du Conseil privé, et a été trésorier de 1853 à 1858. Au mois de décembre 1857, il a été envoyé dans la Nouvelle-Écosse en qualité de lieutenant gouverneur.

NORMAND (Pierre-François-Hubert), officier français, député au Corps législatif, né à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), le 12 octobre 1782, fut élève de l'École polytechnique, entra, en 1803, au 5e d'artillerie à pied, fit les campagnes de 1804 et 1805 à l'armée des côtes de l'Océan, et de 1806 à la grande armée. Attaché ensuite à l'École d'ap-

plication de Metz, il fut nommé, pendant la guerre de France, à laquelle il prit une part active, chef de bataillon et chevalier de la Légion d'honneur. En 1834, il fut promu colonel, passa, en 1838, à la direction d'artillerie de Saint-Omer, et obtint sa retraite en 1842. Membre du conseil général d'Eure-et-Loir, lorsqu'il devint, en 1852, sous le patronage du gouvernement, député du Corps législatif pour la circonscription de Chartres, qui l'a réélu en 1857, M. Normand est, depuis le 13 novembre 1842, commandeur de la Légion d'honneur.

NORMAND (Alfred-Nicolas), architecte français, né à Paris, le 1er juin 1822, et fils de l'architecte et graveur estimé Henri-Marie Normand, entra, en 1839, à l'École des beaux-arts, comme élève de son père, puis de M. Jay, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1846, sur ce sujet : un *Muséum d'histoire naturelle*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du Forum romain, avec restauration*, faite en 1850, et plus tard admise à l'Exposition universelle de 1855. Attaché depuis son retour à la sous-inspection de plusieurs bâtiments publics, il a repris et terminé, de 1855 à 1857, un hôtel, style Pompéi, pour le prince Napoléon dans l'allée des Veuves. M. A. Normand a obtenu, en 1855, une 1re médaille et la décoration de la Légion d'honneur en 1860.

NORMANT (Antoine), industriel français, ancien représentant du peuple, né à Romorantin (Loir-et-Cher), en 1783, resta orphelin à douze ans, et, l'aîné d'une nombreuse famille, il débuta dans l'industrie en travaillant de ses mains. En 1809, il fut chargé de diriger, à Romorantin, les premières machines établies dans cette ville pour la fabrication du drap. Après un premier insuccès, il surmonta peu à peu tous les obstacles, et la maison Normant arriva par degrés à une grande prospérité. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, elle donnait du travail à 2000 ouvriers. Après la révolution de Juillet, M. Normant avait été nommé maire de Romorantin et conseiller général du département de Loir-et-Cher. En 1835, il fonda, à ses frais, une salle d'asile; il établit, à l'hospice de la ville, trois lits pour les vieillards sans ressource; et, pendant la disette de 1847, il prodigua les secours aux indigents. En 1848, il ne suspendit point les travaux de sa manufacture, afin d'assurer l'existence de ses ouvriers. Aussi son élection, comme représentant du peuple par 32 000 suffrages (le troisième sur six), fut-ele comme un hommage de la reconnaissance publique. Membre du comité du travail, l'état de sa santé ne lui permit pas de prendre une part très-active aux travaux de l'Assemblée. Il y vota, en général, avec la fraction modérée du parti démocratique et ne fit point partie de l'Assemblée législative. En 1855, la maison Normant frères de Romorantin a obtenu à l'Exposition universelle de l'industrie une médaille de première classe.

NORTHAMPTON (Charles-DOUGLAS-COMPTON, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1816, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1618, à la pairie, et en 1812, au marquisat. Il fit ses études à l'université de Cambridge, devint député-lieutenant du comté d'Argyll et prit, en 1851, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec les libéraux modérés. Marié, en 1859, à miss Wyner, il a jusqu'à présent pour héritier de ses titres son frère William, lord COMPTON, né en 1818, et capitaine dans la marine royale.

NORTHUMBERLAND (Algernon PERCY, 4e duc DE), pair d'Angleterre, est né en 1792. Sous le nom de comte Percy second titre de sa famille, il entra, de bonne heure, dans la marine royale, fit la guerre contre les Français, obtint en 1816 la pairie, sous le nom de baron Prudhoe, et fut nommé, en 1850, contre-amiral du pavillon bleu. Sous le premier ministère du comte Derby, il fut placé, pendant quelques mois, à la tête du Conseil de l'amirauté (1852). En 1847, il hérita des titres de son frère aîné, mort sans postérité, et siégea à la Chambre haute parmi les conservateurs. Il devint membre du Conseil privé et fut décoré, en 1853, des insignes de la Jarretière. En 1862, premier lord de l'amirauté (de février à décembre), il a été placé, avec le grade d'amiral dans le cadre de réserve. — Lord de Northumberland est mort le 12 février 1865. De son mariage avec la fille du marquis de Westminster (1842) il n'a pas eu d'enfants; et a pour héritier son cousin le 2e comte DE BEVERLEY (voy. ce nom).

NORTHWICK (Georges RUSHOUT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811, fut élevé à Oxford, et devint, en 1842, capitaine au 1er *life-guards*. Nommé député aux communes par le bourg d'Evesham, (1837-1841) il y représenta aussi Worcester (1847-1859). Il est devenu député-lieutenant du comté de Salop, en 1852 et de celui de Worcester en 1860. En 1859, il a succédé au siége de son oncle à la Chambre haute.

NORTON (Caroline-Élisabeth SHERIDAN, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1809, d'une ancienne famille qui compte l'écrivain Sheridan parmi ses membres, manifesta un goût des plus vifs pour la poésie et écrivit en secret plusieurs pièces de vers et même un poëme, *Amonivada et Sébastien*, qui révélait un talent précoce. Son premier livre, *les Douleurs de Rosalie* (the Sorrows of Rosaly), qui ne parut qu'en 1829, trois ans après qu'il eut été achevé, reçut un accueil favorable. En 1827, elle épousa G. Norton, fils de lord Grantley; mais cette union fut rompue, peu de temps après, d'un commun accord.

Depuis cette époque, mistress Norton a publié divers poëmes : *l'Homme immortel* (the Undying one ; 1831), sur la légende du Juif errant; *le Rêve* (the Dream; 1840), composition fantastique ; *l'Enfant des îles* (the Child of the islands ; 1845), tableau pathétique de l'état des enfants pauvres, qui fut pour l'auteur l'occasion de quelques lettres d'une haute philanthrophie adressées au *Times ;* les *Ballades de la tante Carry* (Aunt Carry's Ballads; 1847), recueil de chants populaires destiné à la jeunesse; *Stuart de Dunleath*, essai dans le genre du roman; etc.

NORTON (George-Chapple), mari de la précédente, né à Édimbourg, en 1800, est frère puîné du présent lord Grantley (voy. ce nom) et héritier présomptif de sa pairie. Il a étudié le droit et fait partie depuis 1825, de la société de Middle-Temple, comme avocat, bien qu'il n'ait jamais pratiqué. Il est juge assesseur de Guildford, ville qui l'a élu membre du Parlement pour la session de 1826.

Une sœur aînée de mistress Norton, Hélène-Selina, née en 1798, a épousé en 1825 le baron Dufferin, et s'est fait connaître par des compositions musicales qui ne manquent pas de goût, ainsi que par d'élégantes pièces de vers.

NOSTITZ (Auguste-Louis-Ferdinand, comte), général prussien, né à Zessel, le 27 décembre 1777, mort à Dresde, le 5 décembre 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

NOSTITZ ET JAENCKENDORF (Édouard-Gott-

lob DE) homme d'État allemand, né à Bautzen, le 31 mars 1791, mort le 8 février 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Un de ses frères, Julien-Gottlob DE NOSTITZ, fut député de la diète de Francfort, de 1840 à 1848, se tint pendant la révolution en dehors des affaires, et reprit sa place à la Diète en 1851.

Leur sœur, Clotilde-Septimia DE NOSTITZ, née à Bautzen, le 27 janvier 1801, s'était fait un nom dans la littérature par des poésies assez originales. Après sa mort, un de ses frères en a publié un recueil sous ce titre : *Legs de ma sœur Clotilde de Nostitz* (Aus dem Nachlasse, etc.; Leipsick, 1853).

NOTHOMB (Jean-Baptiste, baron), homme d'État belge, né à Messancy (grand-duché de Luxembourg), le 3 juillet 1805, de parents obscurs, commença ses études à l'Athénée de Luxembourg, et les termina à l'université de Liége, où il fut reçu docteur en droit, en 1826, avec beaucoup d'éclat. Deux ans après, il fut attaché au *Courrier des Pays-Bas*, organe du parti libéral en Belgique, attaqua vivement l'administration hollandaise, déclara impossible une plus longue réunion des deux royaumes, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la révolution de 1830. Quand elle éclata, il était en vacances dans le Luxembourg; il accourut à Bruxelles, dès le 28 septembre, et fut nommé, par le gouvernement provisoire, membre du comité de constitution, dont il devint secrétaire.

C'est ici la période la plus brillante peut-être de la vie de M. Nothomb. Malgré sa jeunesse, il sut, avec quelques amis, comprendre la position difficile de la Belgique, conjurer tous les dangers du moment, manœuvrer habilement au milieu des puissances européennes, ouvertement ou secrètement hostiles à la nation nouvelle, enfin profiter de la crainte d'une guerre universelle, dont la Belgique affranchie menaçait d'être le motif ou le prétexte, pour la constituer définitivement.

Ambitieux de produire ses talents, il obtint, lorsque fut résolue la convocation d'un congrès national, qu'on abaissât à vingt-cinq ans l'âge d'éligibilité et put ainsi en faire partie. Il fut élu par trois districts de la province de Luxembourg, et prit aussitôt, dans l'Assemblée, une des premières places, comme orateur et comme homme d'État. Le but constant de ses efforts fut la constitution de la nationalité belge. Il avait à combattre, à l'intérieur, le parti républicain, qui, croyant la guerre inévitable, demandait la réunion à la France, puis à l'extérieur, la conférence de Londres, qui voulait imposer à la Belgique, sous le nom de médiation, un arbitrage injuste et partial. Dès le 16 novembre, il exposa un plan de constitution nationale d'abord avec MM. Lebeau, Devaux, Charles Rogier et Van de Weyer. Il voulut la monarchie constitutionnelle. Dans la question des rapports entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la question capitale de la politique belge depuis vingt-cinq ans, il se prononça pour la séparation complète et absolue des deux pouvoirs, qu'il crut favorable à la liberté, et, quoique libéral, se rencontra sur ce point avec la majorité du parti catholique. Enfin, pour ne point s'aliéner la France, il émit, pour le choix d'un roi, un vote favorable au duc de Nemours. En février 1831, quand une régence remplaça le gouvernement provisoire, il devint, dans les ministères de MM. van de Weyer et Lebeau, secrétaire général des affaires étrangères.

Lorsque la conférence eut tranché, contre la Belgique et en faveur de la Hollande, la question de la dette et des frontières, les ministres résolurent de ramener à eux les puissances européennes par l'élection d'un roi qui fût reconnu et avoué de tout le monde, et Léopold de Saxe-Cobourg fut choisi à une grande majorité. M. Nothomb partit alors pour Londres et obtint de la conférence le fameux traité des dix-huit articles, qui donnait en réalité à la Belgique le Luxembourg et le Limbourg, et partageait la dette avec plus d'équité. Accepté par l'Assemblée belge, Léopold se rendit à Bruxelles, et reçut des mains de M. Nothomb, secrétaire du congrès, la formule du serment constitutionnel.

Mais la prise d'armes de Guillaume d'Orange et la défaite des Belges à Louvain vint changer la face des choses. La conférence accorda au vainqueur le traité des vingt-quatre articles (15 novembre 1831), qui faisait des conditions beaucoup meilleures à la Hollande. M. Nothomb, envoyé de nouveau en Angleterre, ne put conserver à la Belgique qu'une petite partie du Luxembourg, où se trouvait sa ville natale. Résigné à tous les sacrifices pour maintenir la paix, il conseilla encore à ses concitoyens d'accepter le traité avec toutes ses conséquences. D'un autre côté, la présence d'une armée française et la prise d'Anvers firent déposer les armes à Guillaume, et le *statu quo* fut décidé pour cinq ans. Pendant ce temps, M. Nothomb, moins nécessaire comme diplomate, s'occupa de l'administration intérieure du royaume et révéla de nouvelles aptitudes. Il fut, pendant trois ans et demi, ministre des travaux publics, et c'est surtout à lui que la Belgique dut ce vaste réseau de chemins de fer et de canaux, ces routes et ces constructions, qui faisaient envie à des puissances plus grandes et disposant de plus gros budgets.

En 1839, les cinq années de *statu quo* étaient expirées; il fallait décidément accepter ou rejeter le traité des vingt-quatre articles. En face d'une opposition qui avait le peuple pour elle, M. Nothomb se prononça encore une fois, tout en les déplorant, pour des *nécessités* malheureuses, et perdit une partie de sa popularité. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération germanique, en 1840, il revint à Bruxelles en 1841. C'est alors que commence sa longue lutte avec M. Lebeau. Celui-ci, après avoir voulu donner à la politique une direction plus libérale, venait de quitter le ministère devant la violente opposition des catholiques. M. Nothomb consentit à le remplacer et à former un nouveau cabinet. Accusé de trahison par ses anciens amis, il trouva en eux de constants adversaires à tous ses actes. Il répondit aux attaques les moins mesurées en protestant de sa sincérité politique, de la persistance de ses convictions, et prétendit être resté seul fidèle à l'ancienne union catholico-libérale, pendant que M. Lebeau avait changé de parti. Son gouvernement, qui a reçu le nom de politique mixte, n'a pu s'acclimater sur le sol belge. Débordé par les catholiques, qui s'étaient ralliés sous son nom, il a été renversé, en 1845, par une réaction inévitable et remplacé par les chefs de l'opposition libérale, à la tête desquels était M. Rogier.

Depuis, M. Nothomb s'est renfermé dans la diplomatie. Nommé ministre plénipotentiaire à Berlin, le 8 septembre 1845, et accrédité auprès de plusieurs autres États allemands, il a su obtenir pour la Belgique, dans les questions européennes, une influence que semblait lui refuser la petitesse de son territoire. Il est décoré d'un grand nombre d'ordres, et membre de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique.

Son frère, M. Alphonse NOTHOMB, né en 1815, et trop jeune pour prendre une part aux événements dans lesquels son frère avait le premier rôle, en-

tra de bonne heure dans la magistrature, et y eut un avancement rapide. Il était procureur général de la Cour d'appel de Bruxelles, lorsqu'il fut appelé au ministère de la justice, dans le cabinet du 30 mars 1855.

NOUALHIER (Jean-Baptiste-Armand), homme politique français, député, est né à Limoges, le 1er mai 1803. Agriculteur et manufacturier, il devint juge au tribunal de commerce de 1840 à 1844, membre du conseil municipal en 1835, il administra la ville, comme adjoint au maire, de 1853 à 1860. Vice-président du conseil général de la Haute-Vienne, où il représente le canton sud de Limoges, il a été nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Haute-Vienne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 19 496 voix sur 26 329 votants. M. Noualhier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

NOUBEL (Raymond-Henri), homme politique français, député, est né à Agen, le 2 juin 1822. Ancien imprimeur et directeur du *Journal de Lot et Garonne*, il devint maire d'Agen, et membre du Conseil général pour le 2e canton de cette ville. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Lot et Garonne. Réélu, au même titre, en 1857, il a obtenu, à ces dernières élections, 15 133 voix sur 25 545 votants. Il avait pour concurrent M. Baze. M. Noubel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

NOUGUIER (Louis), jurisconsulte français, né vers 1810, avocat à Paris depuis 1831, est auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'administration; nous rappellerons : *Quelques idées sur la fondation définitive du Comptoir d'escompte pour la ville de Paris* (1832); *Des lettres de change et des effets de commerce en général* (1839, 2 vol. in-8; 2e édit., 1851); *Des tribunaux de commerce, des commerçants et des actes de commerce* (1844, 3 vol. in-8); *De la Banque de France, des Banques départementales*, etc. (1846), avec MM. Troupel et Vidal: *Des brevets d'invention et de la contre-façon* (1856, in-8), etc.

Un de ses frères, M. Charles NOUGUIER, né le 25 juin 1807, ancien secrétaire de M. Mérilhou, substitut au tribunal de la Seine en 1832, puis substitut du procureur général et avocat général à la Cour de Paris et à la Cour de cassation, en 1847, est, depuis 1851, conseiller à cette dernière Cour. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1839. Il a publié *la Cour d'assises, traité pratique* (1860, in-8, t. I).

NOVELLO (Clara-Anastasie NOVELLO, comtesse GIGLIUCCI, dite encore miss), cantatrice anglaise, née à Londres, le 10 juin 1818, et fille du compositeur distingué Vincent Novello, fut admise, en 1829, après un commencement d'éducation musicale, à l'école Choron et quitta Paris l'année suivante, lors de la fermeture de cet établissement. Dès 1833, elle débuta dans un concert, à Windsor, et fut aussitôt engagée par la Société des concerts et la Société philharmonique. Appelée par les directeurs d'Allemagne et en particulier par Mendelssohn, elle vint à Leipsick et se produisit ensuite aux cours de Berlin et de Vienne.

Après avoir passé l'hiver de 1839 à Saint-Pétersbourg, elle se rendit à Bologne et consacra une année entière à de nouvelles études. Puis elle parut sur le théâtre de Padoue dans le rôle de Sémiramis. A la suite de nombreux succès en Italie, elle fit avec éclat sa rentrée à Drury-Lane, en 1843. Elle épousa, en novembre 1848, le comte Gigliucci et quitta la scène. Elle reprit la carrière théâtrale en 1850, joua à Rome, Lisbonne, Madrid, Dusseldorf, etc., et s'engagea pour trois ans, en 1854, à la Scala de Milan.

NUGENT (Laval, comte DE WESTMEATH), général allemand, né en 1777, à Balearrast, près de Dublin (Irlande), descend d'une illustre et nombreuse famille irlandaise dont plusieurs membres passèrent en Autriche lors des persécutions contre le catholicisme dont l'expulsion des Stuarts fut le signal. Ils y formèrent deux branches, celle des Nugent de Westmeath et une branche cadette des Nugent Ballynacore, élevées toutes deux à la dignité de comte de l'Empire. Fils d'un officier supérieur, il fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Il était colonel en 1809, et fit partie de l'état-major de l'archiduc Jean. En 1811 il fut envoyé en mission diplomatique à Londres. En 1814, chargé du commandement d'une division, avec le titre de major général, il occupa Trieste et conclut avec Murat une convention qui lui assurait le trône de Naples. Lorsque le gouvernement des Bourbons fut établi dans ce royaume, il fut investi des fonctions de généralissime de l'armée napolitaine (1817). Mais la révolution de 1820 l'en dépouilla. Il rentra dans l'armée autrichienne en qualité de lieutenant-feld-maréchal, fut promu feldzeugmestre, et envoyé, en 1848, à la tête d'un corps d'armée au secours du maréchal Radetzky, pressé par les Piémontais. Les services qu'il rendit ensuite dans la guerre de Hongrie lui valurent le grade de feld-maréchal. En 1859, malgré son grand âge, le comte Nugent a pris encore une part active à la bataille de Solferino (24 juin). Il est mort le 22 août 1862. Entré dans l'armée à seize ans, il était doyen des maréchaux de l'empire d'Autriche, prince romain, grand prieur de l'ordre de Malte pour l'Irlande, chevalier de la Toison d'or, commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, de la Couronne de fer, etc.

NUITTER (Charles-Louis-Étienne TRUINET, dit), avocat et vaudevilliste français, né à Paris, le 24 avril 1828, s'est fait inscrire au barreau de Paris en 1849; mais il est surtout connu au théâtre, où il a déjà donné sous son pseudonyme anagrammatique, et avec divers collaborateurs : *la Perruque de mon oncle* (1852), *l'Amour dans un ophicléide* (1853), *M. Bannelet, le Manteau de Joseph* (1854), *une Mèche éventée, le Nid d'amour* (1856), *Un fiancé à l'huile* (1857), *X...* (1858), *les Jours gras de Madame, Une tasse de thé* (1860), vaudevilles en un acte; *la Servante à Nicolas*, opérette (1861), etc.

On doit encore à M. Nuitter, en société avec M. Beaumont, le libretto d'*Une nuit à Séville*, en un acte (1855), au Théâtre-Lyrique; ceux d'*Obéron*, en trois actes (1857) et de *Préciosa*, en un acte (1858), traduits et remaniés pour la même scène; la traduction de *Roméo et Juliette*, opéra, musique de Bellini (1859); celle du *Tannhæuser* de M. Richard Wagner, pour le Grand-Opéra (1860); *les Bavards*, opéra bouffe en deux actes (1863), etc.

NUMA (Marc BESCHEFER, dit), acteur français, né à Vincennes, en 1802, fit ses classes au lycée Charlemagne, commença la médecine, et joua ensuite chez Doyen. Après quelques mois de débuts au théâtre de Versailles, il vint en 1823 au Gymnase, où il hérita des rôles et de la vogue de Perlet. Il a appartenu pendant un grand nombre d'années à ce théâtre, sauf quelques engagements passagers à la Gaîté, au Cirque et

aux Variétés (1855). En 1861, il fut appelé au théâtre du Vaudeville par la nouvelle administration et y créa plusieurs rôles. M. Numa, pendant cette longue carrière, s'est produit dans près de deux cents créations ou reprises, avec une aisance qui a fait dire de lui qu'il jouait toujours les mains dans ses poches. — Son fils a également débuté, comme acteur comique, au Gymnase, en septembre 1852.

NUS (Eugène), auteur dramatique français, né à Châlon-sur-Saône, en 1816, fit ses études au collège de cette ville, vint à Paris en 1837, débuta dans *l'Entr'acte*, publia avec M. Fertiault *le Dix-Neuvième siècle*, satires (in-8, 1839), et fit jouer des petites pièces à Saint-Marcel, au Panthéon, à Saint-Antoine. Il commença à se faire connaître par un drame très-applaudi à la Gaîté, *Jacques le Corsaire* (1844), en collaboration avec M. Ch. Desnoyers. Depuis, il n'a pas cessé de travailler pour le théâtre, tout en faisant quelques excursions dans le journalisme et le roman. Après la révolution de 1848, M. Eug Nus a été un des principaux rédacteurs de la *Démocratie pacifique*.

Ses principales productions, sont : *l'Enseignement mutuel*, avec M. Ch. Desnoyers (5 actes, 1846); *le Trésor du pauvre* (3 actes, 1847) : *le Comte de Sainte-Hélène*, avec Charles Desnoyer (3 actes, 1849); *le Testament d'un garçon* (1851); *le Voile de dentelle*, avec M. Léonce (Laurencot) (1853); *le Vicaire de Wakefield*, avec M. Tisserant (5 actes, 1854); *Suzanne*, avec M. Brisebarre (5 actes, 1854); *la Tour de Londres*, avec M. Alph. Brot (5 actes, 1855); *la Servante*, *les Pauvres de Paris*, *les Ménages de Paris*, avec M. Brisebarre (1856-1859); *Jane Grey*, avec M. Alph. Brot (1856); *la Maison Saladier, scènes de la vie réelle*, avec M. Brisebarre (1861); *les Garçons de ferme*, drame, avec le même (1861); *les Lettres anciennes*, vaudeville, avec le même (1862); *Léonard*, et *la Femme coupable*, drames en cinq actes, le premier avec M. Brisebarre (Boulevard du Temple, 1863); *les Médecins*, pièce en cinq actes (Variétés, 1863), avec M. Brisebarre, etc. On cite aussi de lui un recueil de poésies, *les Dogmes nouveaux* (1861, in-18).

NYBERG (Julia-Christina SVÆRDSTRŒM, Mme), connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme d'*Euphrosyne*, femme poëte suédoise née le 18 novembre 1785, à l'usine de Skultuna (Westmanland), où son père était inspecteur, resta orpheline à treize ans, et fut envoyée par son tuteur à Stockholm, dans un pensionnat dirigé par une émigrée française, la marquise de Dariès, qui, plus tard encore présida au choix de ses lectures. On lui enseigna le français; elle apprit seule l'allemand. On lui fit apprécier surtout les classiques français et les poëtes suédois du XVIIIe siècle. Mariée, en 1809, à un marchand de Stockholm, M. Asping, dont les goûts ne sympathisaient pas avec les siens, elle fit rompre cette union par un divorce et se remaria en 1822. Elle vit très-retirée dans un village des montagnes du Westmanland; les travaux littéraires, la conduite de sa maison et la culture des fleurs occupent tout son temps. Elle visita Paris en 1843.

Le premier écrit de Mme Nyberg, qui passe pour un des poëtes les plus distingués de l'école dite phosphoriste, parut, en 1817, dans *l'Almanach poétique*, auquel elle fournit d'autres pièces les années suivantes. Encouragée par l'accueil favorable du public et des critiques, elle publia séparément : *Poésies d'Euphrosyne* (Dikter af Euphrosyne; Stockholm, 1821); *Vublina*, poëme dramatique (1821); *Nouvelles poésies* (Nyare Dikter: 1828), rééditées avec des corrections et des additions, sous le titre de *Samlade Dikter af Euphrosyne*, Œrebro, tom. I-II, 1832, tom. III, (1842); *les Sylphides* (Silfiden; 1840), en collaboration avec Dahlgren.

NYON (Eugène), auteur dramatique français, né vers 1810, fit ses études au collége Bourbon, et débuta dans la carrière littéraire, en 1836, par quelques articles insérés dans la petite presse parisienne. En collaboration avec M. Brisebarre et autres, il est auteur d'un certain nombre de vaudevilles, tels que : *M. Jouvenot* (1838); *les Deux Joseph* (1842); *la Baronne de Blignac* (1846); *Roch et Luc* (1847); *la Rose de Provins* (1848); *le Baiser de l'étrier* (1850); *Drinn, drinn* (1851); *le Laquais d'un nègre* (1852); *Histoire d'une femme mariée* (1853), drame; *M. de La Palisse* (1854); *l'Hiver d'un homme marié* (1855), etc. M. Eug. Nyon a aussi écrit, pour la librairie Mame, puis pour d'autres maisons, plusieurs livres de morale et d'éducation : *Contes et nouvelles* (1861, in-8); *les Nobles filles* (1861, in-8); *les Cours d'or* (1862, in-8); *les Enfants de Mérovée, récits historiques* (1863, in-8), etc. Il a fourni quelques types aux *Français peints par eux-mêmes*.

NYPELS (George), jurisconsulte belge, né à Maëstricht (alors département de la Meuse-Inférieure), le 3 juillet 1803, fit ses classes au collége de cette ville et au lycée de Bruxelles, son droit à Louvain, et vint s'inscrire au barreau de Maëstricht. Successivement substitut à Mons et à Namur et juge à Tongres, il fut chargé, en 1835, des cours de procédure civile et de droit coutumier à l'Université de Liége, puis, en 1839, du cours de droit criminel; il a été de plus recteur à Liége, de 1852 à 1854. Il est membre de plusieurs commissions belges et correspondant de sociétés de littérature ou de législation.

On a de lui : *Dissertation sur la récidive*, *Sur le système répressif du nouveau Code pénal belge*, *Des ordonnances criminelles rendues pour les Pays-Bas sous Philippe II* (1828-1842), une édition annotée de la *Théorie du Code pénal* (25e édit., 1860), fort estimée des juges spéciaux. *

NYSTROEM (Per-Axel), architecte suédois, né à Stockholm, le 23 février 1793, étudia à l'Académie des beaux-arts et fut nommé, en 1819, architecte de la cour. L'académie lui ayant accordé un subside de voyage, il vint à Paris, travailla sous M. Hipp. Le Bas (1819-1821), puis suivit en Italie le statuaire Fogelberg. Pendant trois ans il dessina les monuments les plus remarquables. Rentré dans sa patrie en 1825, il traça le plan ou surveilla la construction d'un grand nombre de monuments, d'édifices ou de maisons seigneuriales, entre autres le *Monument de Gustave II* à Upsal, celui d'Ansgar à Bjorkœ, le palais épiscopal de Lund (1839). Professeur à l'Académie des beaux-arts depuis 1836, il est en outre, depuis 1838, architecte de la ville de Stockholm. Il est chevalier de Wasa (1837), membre de l'Académie des beaux-arts, et secrétaire de l'Union artistique depuis sa fondation (1832).

O

OBERHOEUSER (Georges), opticien français, né le 16 juillet 1798, à Asfeld (Bavière), fit ses études au gymnase de sa ville natale, tout en apprenant de son père les premiers éléments de l'optique. En 1812, à la mort de celui-ci, il fut placé chez un ingénieur de Würtzbourg, où il construisit des instruments d'astronomie et de géodésie. Quelques années plus tard, il vint à Paris se perfectionner chez Gambey, et s'établit lui-même en 1822. Cinq ans après, il fut chargé, pour le dépôt de la guerre, de divers appareils destinés aux opérations de la carte de France. C'est seulement en 1830 qu'il se voua spécialement à la construction des microscopes achromatiques. Dans ces vingt-cinq dernières années (1831-1856), il en a construit plus de 3000, répartis entre la France et presque toutes les contrées connues du globe. Il a obtenu une médaille d'argent à l'exposition de 1849.

OBIN (Louis-Henri), chanteur français, né à Ascq, dans l'arrondissement de Lille (Nord), le 4 août 1820, fut admis élève-pensionnaire au Conservatoire, le 10 mai 1842. Il suivit avec succès la classe de chant de Ponchard et débuta à l'Académie royale de musique, le 21 octobre 1844, dans le rôle de Brabantio d'*Othello*. Peu de temps après il quitta Paris, où il rentra en 1850, pour créer le rôle du Monie, dans un grand opéra nouveau de M. Auber, l'*Enfant prodigue*. Depuis cette époque, il a tenu, sur notre première scène lyrique, un grand nombre de rôles importants, soit dans de solennelles reprises comme *Moïse*, soit dans de grandes œuvres nouvelles, comme l'*Africaine* (1865). La nature de la voix de M. Obin et sa méthode l'ont fait très-goûter dans les solos des concerts du Conservatoire. *

OBRENOVITCH. Voy. MICHEL et MILOCH.

O'BRIEN (William-Smith), homme politique irlandais, né en 1803, à Dromoland, appartient à une branche cadette des marquis de Thomond, dont les ancêtres ont été les derniers rois de l'Irlande. Il fut elevé à Harrow et à Cambridge et mis, dès sa jeunesse, en possession de la fortune considérable de sa mère. Élu en 1830 député du bourg d'Ennis, il ne put rentrer au Parlement qu'en 1835, avec le mandat du comté de Limerick, qui lui resta fidèle pendant treize ans. Bien que protestant et issu d'une famille aristocratique, il s'associa ardemment à l'agitation provoquée par O'Connell pour demander le rappel de l'Union; mais le système de résistance légale lui ayant paru ajourner indéfiniment la libération de l'Irlande, il résolut d'en appeler à la force. D'accord avec les hommes entreprenants du rappel, Duffy, Meagher, Mitchell, etc., il forma le parti de *la Jeune Irlande*, qui n'eut d'action prépondérante qu'après la mort du grand orateur. Cependant il croyait devoir user de prudence et, en 1846, dans une brochure intitulée *Reproductive employment*, sur les remèdes aux maux du pays, il recommandait de s'abstenir de toute précipitation.

Lorsque éclata la révolution de Février, M. S. O'Brien se rendit sur-le-champ à Paris, reçut un fort bon accueil du gouvernement provisoire, mais tout se borna à des vœux et à des paroles sympathiques. Déçu de cette espérance, il n'en convoqua pas moins à Dublin une Convention nationale de 300 membres, dont la réunion, prohibée aussitôt, fut regardée comme un acte de trahison. A sa voix, on s'émut de toutes parts, on forgea des piques, on attaqua des postes isolés, on menaça les orangistes. A Dublin, la panique régnait et lord Clarendon passa trois nuits à attendre l'attaque des insurgés. L'*Habeas corpus* fut suspendu, les protestants fideles furent armés et des mandats d'amener lancés contre S. O'Brien et ses lieutenants. Mais le chef du parti, sans illusion sur le sort d'une insurrection annoncée avec fracas depuis plusieurs mois, s'enfuit vers l'ouest, rassembla une centaine de paysans à Ballingarry (29 juillet 1848), et, vaincu à la suite d'un court engagement avec une poignée de *policemen*, il réussit quelque temps à se cacher dans les montagnes. Arrêté deux mois après, il fut traduit en justice avec Meagher et Mitchell, et condamné à la peine de mort (9 octobre). La peine ayant été commuée par la clémence de la reine en celle du bannissement perpétuel, il passa huit ans à la colonie de Van Diémen, fut compris dans l'amnistie de 1856 et put rentrer dans ses foyers. — Il est mort le 6 juin 1864.

O'BRIEN (sir Lucius), député anglais, frère aîné du précédent. (Voy. INCHIQUIN.)

O'BRIEN (rév. James-Thomas), prélat protestant irlandais, est né vers 1794, à New-Ross (comté de Wexford). Après avoir étudié et reçu la prêtrise à l'université de Dublin, il y fut chargé d'un cours de théologie. Il venait d'être nommé doyen de Cork lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat (1842) et chargé du diocèse d'Ossory, de Ferns et de Leighlin, qui rapporte annuellement 3850 livres (environ 100 000 fr.), prélevées en majeure partie sur les catholiques. On a du rév. O'Brien: un volume de *Sermons*, *l'Humanité de Notre-Seigneur* (Human nature of our Lord), etc.

OBRY (Jean-Baptiste-F...), érudit orientaliste français, né à Albert (Somme), en 1793, fit des études brillantes au lycée d'Amiens et vint à Paris étudier le droit. Ses cours achevés, il retourna dans son département, acheta une charge d'avoué à Amiens, l'occupa quinze ans, puis entra dans la magistrature, comme juge au tribunal de première instance de cette ville. Il employa laborieusement les loisirs que lui laissait sa nouvelle profession à étudier le sanscrit, l'hébreu, les langues modernes, se livra à des études sérieuses sur les religions de l'antiquité et en consigna les résultats dans divers mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences, lettres et arts de la Somme.*

Nous citerons de ce savant modeste: *De l'Immortalité de l'âme selon les Hébreux* (1839); *Du Verbe substantif et de son emploi comme auxiliaire dans les conjugaisons sanscrite, grecque et latine* (1835); *Esquisse sur la poésie indienne* (1844, imprimé en 1845): *Étude historique et philosophique sur le participe passé français* (1850), travail qui a paru à part, en 1852 (in-8); *De la Doctrine du Nirvâna indien* (1856); *du Nirvan boudhique, réponse à M. Barth. Saint-Hilaire* (1864, in-8).

OCHOA (don Eugenio DE), littérateur et traducteur espagnol, né à Madrid, vers 1812, a tour à tour habité la France et l'Espagne, et s'est fait connaître dans ces deux pays, par des écrits

dans tous les genres : poésies, traductions, grammaires, notices, biographies et journaux. En 1835, il fonda à Madrid, avec M. Fed. Madrazo, dont il est devenu le beau-frère, une feuille critique et satirique, puis vint à Paris, où il a exploré toutes les bibliothèques publiques au point de vue de la littérature espagnole. Après avoir créé ici, en 1843, avec D. P. de la Escosura, la *Revue encyclopédique de la civilisation européenne* (Revista encyclopedica de la civilizacion europea), il est retourné prendre à Madrid, en 1855, la direction d'une revue politique et littéraire. Quelques-uns de ses livres, comme *Paris, Londres et Madrid* (1861, in-8), s'impriment à Paris. Il est devenu membre de l'Académie espagnole et de différentes sociétés.

On a de lui : *Échos de l'âme* (Ecos del alma), poésies (Paris, 1841, in-8); *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols des Bibliothèques royale, de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, Mazarine* (Catalogo razonado de los manuscritos..., 1844, Imp. roy., in-4); *l'Espagne littéraire, scientifique, politique et artistique; galerie d'illustrations..., avec Notices et anecdotes* (España litteraria, scientifica, politica y artistica; Galeria..., etc.; 1847, gr. in-8, 100 portr.); un nombre presque incalculable de traductions, notamment de Pascal, Walter Scott, Gerbet, MM. Lacordaire, Lamartine, Madrolle, etc. (1840-1852) ; des *Trésors* dramatiques ou poétiques, tirés des auteurs espagnols (Teatro escogido, Tesoro de los poemas, etc.; 1838-1849) ; enfin, des livres élémentaires, *Lexiques, grammaires*, etc. ; ouvrages presque tous édités à Paris et répandus en France et en Espagne par les libraires Hingray et Baudry. On annonce de M. Eug. de Ochoa la publication prochaine d'une *Histoire parlementaire de l'Espagne* (décembre 1860).

OCHSENBEIN (Ulrich), homme politique suisse, né à Nidau, dans le canton de Berne, en 1811, fit de bonnes études de droit, à la suite desquelles il devint membre de la Société *la Jeune Suisse*, et rédacteur de son journal. En 1834, il entra, comme officier, dans l'artillerie bernoise, et contribua, en 1836, à l'arrestation de l'espion Conseil, qui amena des conflits diplomatiques entre la France et la Suisse. En 1844, il devint lieutenant-colonel de l'état-major fédéral et chef-mandant du même état major, en 1844. Radical déclaré, au milieu des luttes religieuses de la Suisse, il se mit de lui-même à la tête des corps francs, et dirigea contre Lucerne cette malheureuse expédition du 30 mars 1845, qui aboutit à une défaite complète. Il fut désavoué par le conseil fédéral et rayé de la liste de l'état-major; mais, se sentant favorisé par l'opinion de la majorité, il continua de préparer la guerre contre les cantons séparatistes.

Les modifications qui furent apportées en 1844 à la constitution de Berne, permirent à M. Ochsenbein d'arriver, l'année suivante, à la présidence du gouvernement cantonnal, fonctions qui lui donnèrent bientôt la présidence de la diète fédérale. Il venait en outre d'être nommé colonel de l'artillerie bernoise, et colonel de l'état major de la Confédération, quand éclata la guerre du Sonderbund. Il contribua surtout au vote de la diète contre les cantons révoltés. Il commandait, sous le général Dufour, un corps de réserve qui fut engagé plusieurs fois dans les expéditions victorieuses contre Fribourg et Lucerne.

En 1848, il combattit également l'intervention du pape. A la suite du triomphe définitif du parti radical et de la nouvelle constitution fédérale, qui en fut le résultat, M. Ochsenbein devint membre du conseil de la diète, et fut chargé de la direction des affaires militaires de la Confédération. Malgré les difficultés de la situation et les sollicitations faites à la Suisse pour qu'elle s'unît à l'Italie contre l'Autriche, il sut maintenir le principe de neutralité qui est une des garanties de l'existence de la Confédération. En 1849, il vota même l'expulsion des réfugiés allemands. Il resta encore cinq ans membre de ce conseil, où il assurait une majorité radicale. Non réélu en 1854, il s'offrit pour commander la seconde légion étrangère, que la France forma en 1855 pour la guerre d'Orient. Il venait d'être nommé général, au titre étranger, quand le traité de Paris donna lieu au licenciement d'une partie de son corps. Resté sans emploi, M. Ochsenbein rentra en Suisse.

O'CONNELL (John), député irlandais, né vers 1807, et le troisième fils de Daniel O'Connell, mort à la fin de mai 1858.—Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Son frère, Daniel O'CONNELL, né vers 1813, en Irlande suit la même ligne politique. Il a siégé au Parlement, de 1846 à 1848, pour Dundalk et Waterford; le bourg de Tralee l'a choisi, en 1853, pour succéder à son frère aîné, Maurice, qui venait de mourir. M. Daniel O'Connell a donné sa démission en 1863.

O'CONNOR (Feargus), chef du parti chartiste en Angleterre, né en 1795, mort le 30 août 1855.— Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ODART (Alexandre-Pierre, comte), viticulteur français, né à Prézault (Indre-et-Loire), le 1er mai 1778, et élevé au collége des Bénédictins de Pontlevoy, entra en 1796 à l'École polytechnique, ne choisit aucun service public et se livra, dès cette époque, à des études agricoles et particulièrement à la viticulture. Il a formé, depuis plus de vingt-cinq ans, une curieuse collection de cépages de tous les pays. En 1839, il fut chargé par le gouvernement d'une mission œnologique en Hongrie. Ses efforts pour introduire ou multiplier plusieurs arbres ou plantes utiles, la découverte de différents procédés agricoles, et surtout ses travaux sur la culture de la vigne, lui ont valu la décoration en 1849.

Parmi ses écrits relatifs à l'œnologie, où il oppose avec bonheur l'autorité des faits et de la pratique aux théories souvent hasardées de la science chimique, nous citerons : *Essai des divers modes de la culture de la vigne* (Tours, 1837, in-8); *Ampélographie universelle ou Description des cépages les plus estimés* (Ibid., 1841, in-8), ouvrage capital, arrivé à sa 4e édition; *Manuel du vigneron* (Paris, 1845, in-12), etc.

ODET-PELLION (Marie-Joseph-Alphonse), marin français, né le 30 septembre 1796, entra au service en 1812, et devint successivement enseigne en 1821, lieutenant de vaisseau en 1828, capitaine de corvette en 1837, de vaisseau en 1843, et contre-amiral le 2 décembre 1852. Après avoir exercé divers commandements, il fut mis à la tête de la division navale de l'Océan pacifique, et, pendant la guerre d'Orient, employé dans la mer Noire. Vice-amiral depuis le 12 août 1858, il devint préfet maritime à Brest, et fut admis, le 30 septembre 1861, dans la 2e section du cadre de l'état-major général de l'armée navale. Il a été promu, le 1er décembre 1855, grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère, M. Jean-Pierre ODET-PELLION, né en 1793, général de division de cavalerie, compris dans la réserve depuis 1858, est grand officier de la Légion d'honneur (13 août 1857).

O'DONNELL (Léopold), comte DE LUCENA, homme politique espagnol, né en 1808, entra de bonne heure au service militaire. Capitaine à dix-neuf ans, colonel à vingt-cinq, il se déclara, après la mort du roi Ferdinand VII (1832), pour la nouvelle loi de succession et la régence de la reine mère; et, alors que ses frères se trouvaient parmi les partisans de don Carlos, il combattit avec distinction dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Il gagna le titre de comte de Lucena en forçant Cabrera de lever le siége de cette ville et, à la fin de la guerre, fut promu lieutenant général. Fidèle à la personne de Marie-Christine, dans ses revers, il s'efforça, à la tête de l'armée du centre, de contre-balancer l'influence d'Espartero, et sembla redoubler de zèle et de dévouement pour une cause de plus en plus compromise. Enfin, lorsque la reine mère eut été forcée d'abdiquer la régence (1846), il veilla à sa sûreté, et protégea sa retraite jusqu'à la frontière. L'élévation d'Espartero à la régence le força de déposer son commandement et de quitter lui-même l'Espagne pour passer en France, cette terre de refuge ouverte tour à tour à tous les héros de ces luttes éternelles.

De l'exil, le général O'Donnell fomenta en Espagne l'agitation contre Espartero, et, lorsqu'en 1841, éclatèrent de toutes parts des conspirations militaires, il courut se mettre lui-même à la tête de la révolte de Pampelune. Vaincu, il se réfugia de nouveau en France, et reprit, sans se décourager, toutes ses démarches contre le régent, qui tomba enfin, en 1843. Le général O'Donnell fut envoyé, comme capitaine général, à Cuba, où l'on dit qu'il fut loin d'être hostile au commerce des esclaves. Il y acquit une fortune considérable. A son retour, il entra au sénat, et se rallia à l'opposition contre le ministère Bravo-Murillo. Narvaez, en revenant au pouvoir, lui confia le poste de directeur général de l'infanterie, qu'il garda jusqu'en 1851. Au milieu de toutes les intrigues de cour, qui tiennent tant de place dans l'histoire de l'Espagne à cette époque, il passa du parti de la reine Christine au parti des modérés, et se montra à la fois l'adversaire de la cour et des divers ministères qui succédèrent à celui de Bravo-Murillo, sous la présidence des généraux Roncali, Lersundi et du comte San-Luis. Impliqué, au commencement de 1854, dans une conspiration, il put échapper au décret d'arrestation rendu contre lui, et resta caché, pendant quelques mois, soit à Madrid, soit dans le voisinage, à Canaligo. Enfin, au milieu des soulèvements que l'emprunt forcé excita contre le gouvernement, il sortit de sa retraite, le 28 juin, se mit à la tête de la révolte, soutint contre les troupes royales le combat, sans résultat décisif, de Vicalvaro, et donna, le 7 juillet, un programme politique au mouvement révolutionnaire, en adressant aux habitants de Madrid une proclamation, datée de Manzanarès, dans laquelle il réclamait : le rétablissement de la constitution de 1837 ; l'émancipation d'Isabelle; le bannissement perpétuel de la reine mère; l'amélioration des lois d'élections et de la presse; la réduction des impôts; la décentralisation, etc. C'était une avance, un appel aux progressistes. La plupart des capitaines généraux et leurs troupes se mirent à sa disposition; Espartero se joignit à lui. La reine, en présence des émeutes partout victorieuses, dut renvoyer son ministère, et chargea Espartero, comme président du conseil, d'en composer un nouveau, dans lequel O'Donnell prit le portefeuille de la guerre.

C'était la révolution qui arrivait au pouvoir; Espartero et O'Donnell s'entendirent d'abord pour travailler à la satisfaire et à la contenir. *L'Union libérale*, c'est-à-dire l'union de deux chefs de parti, jusque-là si opposés, fut tout leur programme. Nous avons dit ailleurs (voy. ESPARTERO) les exigences du parti révolutionnaire et les alternatives de concessions et de résistance, au milieu desquelles la séparation des deux ministres devint de plus en plus profonde, et une lutte imminente. Ce fut l'impétuosité de M. de La Escosura, ministre de l'intérieur, qui la fit éclater, en rejetant les scènes barbares de la Vieille-Castille, incendies, massacres et pillage, sur le parti clérical, que voulait respecter O'Donnell. Celui-ci déclara qu'il fallait que M. de La Escosura ou lui-même sortît du ministère. Espartero dit : « L'un et l'autre, ou ni l'un ni l'autre. » A la suite d'une crise de plusieurs jours, et de l'avortement de plusieurs combinaisons, la reine accepta la démission de tous les ministres, excepté le ministre de la guerre, qu'elle chargea de former un nouveau cabinet, dont les membres principaux furent MM. Rios-Rosas, Cantero et Collado (14 juillet). Aussitôt, l'insurrection éclata à Madrid; une fraction des Cortès, alors en vacances, se réunit pour émettre contre O'Donnell un vote de défiance dont il refusa de reconnaître la légalité. Du 15 au 20 juillet, il comprima les révoltes formidables de Madrid, de Barcelone et de Saragosse, ainsi que les soulèvements d'une foule d'autres villes.

Le résultat de la victoire était de ramener la révolution à son point de départ de juillet 1854, et de le placer lui-même dans une situation fausse entre les progressistes qu'il avait abandonnés et les conservateurs qui ne pouvaient le considérer comme leur représentant définitif. La composition même du ministère, moitié libéral et moitié réactionnaire, lui créa de nouveaux embarras, que trahit l'indécision du gouvernement. La milice nationale fut supprimée et les Cortès dissoutes; mais on arrêta, dans les provinces, le zèle contre-révolutionnaire des préfets; la loi de désamortissement fut suspendue, mais on en revendiquait le principe; pour l'ensemble, la constitution de 1845 était rétablie. Cet état de choses amena le retour naturel et attendu du maréchal Narvaez (12 octobre). Le général O'Donnell, repoussé aux élections des Cortès du mois de mars 1857, gardait son siége au Sénat. C'est là qu'il adopta contre Narvaez une tactique qui atteste que son habileté n'est pas inférieure à son énergie. En le représentant comme moralement complice du soulèvement de Vicalvaro, il a trouvé l'occasion de faire sa propre apologie dans de longs débats qui jettent un grand jour sur la révolution de 1854, et un moyen de hâter la chute de son rival (octobre 1857). Il est revenu au pouvoir au milieu de tous ces ministères éphémères qui suivirent, et inaugura, le 1er juillet 1858, comme ministre de la guerre et comme président du conseil, un des cabinets les plus durables et les plus glorieux de l'Espagne constitutionnelle.

L'événement principal qui le signale est la guerre contre le Maroc, déclarée le 22 octobre 1859. Trois corps y prirent part, commandés par les généraux R. Echague, J. Zabella et Ros, avec une réserve confiée à don Juan Prim. Le général O'Donnell prit lui-même le commandement en chef. Après de grandes souffrances causées par le climat et les pluies, des engagements sanglants eurent lieu durant tout le mois de janvier; une grande bataille fut gagnée le 4 février, Tétuan fut pris le 6; Muley-Abbas, général de l'armée marocaine, entama des négociations qui furent rompues; les Espagnols marchèrent sur Tanger le 23 mars et, après deux batailles consécutives dont la seconde fut une complète victoire, la paix fut imposée au Maroc à des conditions qui en garantissaient la durée. L'effet moral de cette guerre

fut surtout considérable, et O'Donnell et les autres généraux furent, en Espagne, l'objet du triomphe le plus enthousiaste. Il reçut alors le titre de duc de Tétouan. Il fut, peu après, l'objet d'une tentative d'assassinat (6 décembre 1860). Dans le remaniement du cabinet qui suivit la démission de M. Caldéron Collantes, à propos des affaires du Mexique, le duc de Tétuan conserva la présidence du conseil et le ministère de la guerre (18 janvier 1863). Dès le 27 février, il donna sa démission et fut remplacé par Manuel Concha.

Une revolution de cabinet toute récente a encore ramené O'Donnel au pouvoir après un nouveau et très-court ministère de Narvaez, au mois de juin 1865. Il prit, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la guerre. C'est comme chef du parti appelé l'*Union libérale*, qu'il revenait aux affaires, et son ministère fut appelé d'avance ministère de conciliation.

OECONOMOS (Constantin), théologien et littérateur grec, né en Thessalie, le 8 septembre 1780, à Tzaritzani, mort à Athènes, le 8 mars 1857.— Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

OERSTED (Anders-Sandœe), homme politique et jurisconsulte danois, frère du célèbre physicien Hans-Christian Œrsted, est né à Rudkjœbing (île de Langeland), le 21 décembre 1778. Son père, pharmacien dans cette ville, était chargé d'une trop nombreuse famille pour pouvoir placer ses fils dans une école latine, et les deux frères reçurent une éducation commune à la maison paternelle. Ils apprirent l'allemand, l'anglais, le français et les langues anciennes. Envoyés à Copenhague (1794), ils passèrent l'examen d'admission à l'université, suivirent gratuitement les cours du collége Ehlers et vécurent du produit de quelques leçons. C'est de cette époque que datent leurs relations avec Œhlenschlæger, dont une sœur épousa plus tard Anders-Sandœe. Ce dernier remporta, en 1798, le prix de philosophie proposé par l'université et passa, l'année suivante, l'examen de fonctionnaire judiciaire. Nommé, en 1801, assesseur au tribunal de la cour et de la ville, puis assesseur à la haute Cour (1810), il fut élevé, en 1825, à la charge de procureur général, qu'il occupa jusqu'en 1848. Les motifs et les exposés de la plupart des lois qui furent promulguées durant cette période sont l'œuvre de M. Œrsted. Il était, en outre, député à la chancellerie danoise et professeur de droit ecclésiastique au séminaire pastoral (1809-1827). Les universités de Kiel et de Copenhague lui conférèrent le titre de docteur en droit (1815).

La première partie de la carrière de M. Œrsted fut signalée par de remarquables écrits de jurisprudence et de philosophie, entre autres : *Essai sur l'ordonnance relative aux limites de la liberté de la presse* (Forsøg til en rigtig Fortolkning og Bedœmmelse over, etc.; Copenhague, 1801), où sont déjà défendues les opinions conservatrices; *Supplémnt aux leçons de Nœrregaard sur le droit norrégien* (Supplement til Nœrregaards Forelæsninger over, etc.; 1804-1812, 3 vol. in-8); *Eunomia*, recueil de traités relatifs à la morale, à la politique et au droit danois et norvégien (1815-1822, 4 vol. in-8); *Manuel de jurisprudence danoise et norvégienne* (Haandbog over den danske og norske Lovkindighed; Ibid., 1822-1825, 6 vol. in-8). Il a en outre publié une foule de mémoires de droit, de philosophie et de polémique, notamment dans deux recueils dont il était lui-même l'éditeur : *Archives judiciaires* (Juridisk Archiv.; 1804-1830, près de 50 vol.), et *Journal du ministère danois* (Collegial Tidende for Danemark; 1815-1848).

Lorsque le Danemark entra dans la voie des réformes, M. Œrsted fut entraîné vers la politique. Nommé commissaire royal aux cinq premières sessions des États provinciaux des îles et de ceux du Jutland (1835-1844), il fut choisi pour ministre d'État, le 30 mars 1842. Mais, par suite de la vive opposition des partisans des idées libérales, qu'il refusait de suivre, il dut renoncer à la carrière parlementaire à la fin de la session de 1844; mais il n'en garda pas moins le poste de ministre d'État.

L'avénement de Frédéric VII (20 janvier 1848), n'apporta aucun changement dans la position de M. Œrsted. Le nouveau monarque le chargea, avec trois autres délégués, de rédiger un projet de constitution qui devait être présenté à des députés choisis par le roi et élus par le peuple. Mais les événements de 1848 dérangèrent entièrement ce plan. M. Œrsted, dont les idées n'étaient pas celles du jour, se démit de toutes ses charges. Élu député de Copenhague à l'Assemblée constituante (1848-1849), il publia : *Examen des projets de constitution et de loi électorale soumis à l'Assemblée nationale* (Prœvelse af de Rigsforsamlingen forelagte Udkast til, etc.; 1849); *Maintien de l'intégrité de la monarchie danoise* (For den danske Staats Opretholdelse i dens Heelhed; Copenhague, 1850), et défendit contre les attaques de M. Wegener le message royal qui réglait l'ordre de succession au trône (4 octobre 1852).

La réaction le ramena à la tête des affaires. Appelé à la présidence du cabinet qui remplaça le ministère Bluhme (21 avril 1853), et chargé du portefeuille du culte et de celui de l'intérieur, qu'il échangea contre celui de la justice en avril 1854, M. Œrsted réussit à faire passer la loi qui recula jusqu'à l'Elbe les limites douanières du Danemark. Mais son projet de modifications à la loi fondamentale de 1849 fut, à diverses reprises, repoussé par les deux Chambres, qui, après d'autres marques d'opposition, exprimèrent au roi, le 13 mars 1854, la défiance que leur inspirait le ministère. Les mesures réactionnaires prises par ce dernier, la sympathie qu'il montra pour la Russie, les dépenses occasionnées par des armements inutiles, les entraves mises à la liberté de la presse et à celle de réunion, les destitutions arbitraires portèrent le Rigsdag à une mesure plus énergique. Le roi ayant promulgué, par simple ordonnance, une constitution commune au royaume et aux duchés (26 juillet), l'Assemblée chargea un comité d'examiner si le ministère ne devait pas être mis en accusation, pour excès de pouvoir (14 octobre). La Chambre du peuple fut aussitôt dissoute; mais celle qui la remplaça se montra plus hostile encore, et le ministère prit le parti de se retirer (3 décembre 1854). Peu de temps après, ses membres furent traduits devant un tribunal composé de 8 députés du Landthing et de 8 juges de la haute Cour. L'accusateur public requit contre MM. Hansen (guerre), de Sponneck (finances) et Steen-Bille (marine) la peine de l'emprisonnement et la restitution de 540 737 rigsdaler banco (1 530 282 francs), dont ils avaient disposé en dépit de l'opposition des Chambres. L'accusation était moins grave contre MM. Œrsted, de Tillisch, Bluhme et Scheel, coupables, en cette affaire, de n'avoir pas protesté contre les actes inconstitutionnels de leurs collègues. Deux sentences opposées, émises par le tribunal à un nombre égal de voix, entraînèrent l'acquittement des accusés (27 février 1856).

Depuis cette époque, M. Œrsted s'est tenu à l'écart des affaires politiques. Il a achevé la publication des mémoires intitulés : *Ma vie et l'histoire de mon temps* (Af mit Livs og Min Tids Historie; 1851-1856, 4 vol. in-8) et a donné la

première partie d'un important ouvrage intitulé : *la Politique scandinave, dans les temps modernes* (Til Celysning af den myeste Tids skandinavirke Politik; 1857, in-8).

OERSTED (Anders-Sandœe), naturaliste danois, neveu du précédent, est né le 21 juin 1816, à Rudkjœbing (île de Langeland), où son père faisait le commerce. Élevé dans la maison de son oncle, il se tourna vers l'étude de l'histoire naturelle et fut nommé professeur de cette science en 1837. L'université lui décerna, en 1841, une médaille d'or pour son mémoire intitulé : *Annulatorum danicorum conspectus* (1843). Reçu docteur en 1844, il commença, l'année suivante, un voyage aux frais de l'université, visita les Antilles, le Nicaragua, toute l'Amérique centrale et rentra à Copenhague dans l'année 1848, avec les matériaux d'ouvrages considérables.

On cite de lui : *Histoire naturelle du règne végétal* (Planterigets Naturhistorie ; Copenhague, 1839, in-8); *De Regionibus marinis* (1844, in-8); 182 *Planches relatives à l'histoire naturelle des plantes*, avec une explication (1852); *Groenlandiæ annulata dorsibranchiata*, dans le tome X des *Mémoires* de l'Académie des sciences du Danemark; l'*Amérique centrale, recherches sur sa flore et sa géographie physique*, etc. (1864, in-folio, avec gravures) ; puis des mémoires dans plusieurs recueils ou journaux danois, allemands et anglais.

OESTERLEY (Charles), peintre et esthéticien allemand, né à Gœttingue, en 1805, fit ses premières études à l'école de dessin de sa ville natale et prit dans les vieux cloîtres le goût de la grande peinture religieuse. Ses dispositions précoces ainsi que les instances de l'architecte Müller déterminèrent son père à lui laisser suivre la carrière des arts. Il fit toutefois d'excellentes études littéraires à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur en philosophie dès 1824.

Il se rendit alors à Dresde, où il travailla sous le peintre Matthæy et, en 1827, entreprit le voyage d'Italie. De retour dans sa patrie en 1829, il fut chargé de faire à l'université des cours sur l'histoire de l'art. Nommé professeur suppléant en 1831, il publia la même année, avec Ottfried Müller, un recueil des *Monuments de l'art ancien* (Denkmaeler der alten Kunst). Quelque temps après, il alla à Dusseldorf, où il se plaça de lui-même dans la classe de M. Schadow, puis à Munich, pour y étudier la peinture à fresque, et exécuta une *Ascension du Christ*, pour une église de Hanovre. Nommé professeur ordinaire à la suite d'un voyage à Paris, il s'établit de nouveau à Dusseldorf, en 1844, pour y exécuter *le Christ et Ahasverus*, qui passe pour la plus forte de ses œuvres. Nommé peintre de la cour de Hanovre sans préjudice de sa chaire de Gœttingue, M. Œsterley s'est fait une fortune indépendante par ses œuvres d'art et par ses écrits.

Nous mentionnerons encore de lui : *Gœtz de Berlichingen en prison à Heilbronn* (1820); *Départ du jeune Tobie* (1829); *la Conversion de Witikind* (1833); *la Fille de Jephté* (1835); des cartons pour les verrines de l'église du château de Hanovre, une *Léonore*, d'après la ballade de Bürger; *Jésus bénissant les enfants*, toile exécutée à deux reprises; *Léonore et sa mère*, *la Vocation de Samuel* (1850); un certain nombre de tableaux religieux, et beaucoup de portraits estimés.

ŒTTINGEN (famille), maison princière allemande. Elle se divise en deux branches : Œttingen-Spielberg et Œttingen-Wallerstein.

ŒTTINGEN-SPIELBERG (*Othon*-Charles), chef de la maison princière de ce nom, né le 14 janvier 1815, a succédé, en vertu de l'acte de cession du 29 septembre 1848, à son père, le prince Jean-Aloïs III, mort le 7 mai 1855. Membre de la première Chambre du royaume de Bavière et de la Chambre des seigneurs de Wurtemberg, il est grand maître de la couronne de Bavière. Il a épousé, le 6 novembre 1843, la princesse *Georgine*-Clémentine, née le 1er avril 1825, de la maison de Kœnigsegg-Aulendorf. Le prince héréditaire est François-*Albert*, etc., né le 21 juin 1847.

ŒTTINGEN-WALLERSTEIN (Charles-*Frédéric*-Kraft-Ernest-Notger), chef actuel de la seconde branche de la maison d'Œttingen, né le 16 septembre 1840, a succédé sous tutelle le 5 novembre 1842 à son père Frédéric-Kraft-Henri et a été déclaré majeur, le 20 juin 1860, par décret du roi de Bavière. Le membre le plus connu de cette famille est un des oncles de ce jeune prince, Louis-Kraft-Ernest (voy. ci-dessous).

ŒTTINGEN-WALLERSTEIN (Louis-Kraft-Ernest, prince DE), homme d'État allemand, né au château de Wallerstein (Bavière), le 31 janvier 1791, est le fils de Kraft-Ernest, prince d'Œttingen-Wallerstein, homme de mœurs antiques et d'idées modernes, qui tenta un essai de royauté constitutionnelle dans ses petits États. Il mourut le 6 octobre 1802, laissant son fils sous la tutelle de sa mère, la fille du duc Louis de Wurtemberg, qui le fit voyager et lui donna une brillante éducation. Présenté à Napoléon, le jeune homme refusa le grade qui lui était offert dans l'armée française, et suivit les cours de l'université de Landshut où il fut l'un des meilleurs élèves de Savigny. A peine majeur, il devint grand officier de la couronne de Bavière, et obtint en même temps le titre de conseiller d'État. Envoyé à Paris en 1812, avec une mission secrète, il retourna l'année suivante en Allemagne où il s'occupa d'administrer ses domaines, et de collectionner des armes, des meubles et surtout des tableaux du moyen âge qu'il céda plus tard, en 1828, au roi de Bavière, pour sa galerie de Munich. La même année, il travailla très-activement à organiser et à armer les volontaires de la Souabe, de la Franconie et de la Bavière orientale, excitant de tout son pouvoir le sentiment national contre les Français. En 1815, il devint premier commissaire des États à la diète de Wurtemberg, puis se retira de nouveau dans ses terres, pour étudier l'art et la littérature du moyen âge.

L'octroi d'une constitution au royaume de Bavière le ramena sur la scène politique. Député aux États de 1819 et 1822, il affecta dans ces assemblées comme au conseil d'État une telle indépendance de vues et de parole, que le gouvernement le dépouilla de ses titres de prince de la couronne et de conseiller. En 1823 il se maria avec la fille de son jardinier, Marie Crescentia Bourgin (née en 1806, morte en 1853), à laquelle il avait fait donner une excellente éducation, et il transféra sa principauté à son frère puîné Frédéric d'Œttingen-Wallerstein. Le roi Louis de Bavière en montant sur le trône lui ayant rendu toutes ses dignités, il reparut aux diètes de 1828 et 1831 où il sut prendre une position si ferme entre les deux partis extrêmes de l'Assemblée, qu'il fut nommé d'abord président du gouvernement à Augsbourg, et bientôt ministre de l'intérieur. Ses fonctions n'ôtèrent rien à son libéralisme, et la Bavière cite encore la belle époque de son ministère. En 1837 il se brouilla avec le ministre des finances, l'accusant de gaspiller le budget, et dut, à la suite de ce débat où le gouvernement même semblait intéressé, donner sa démission. Il renonça en même temps de lui-même à la plupart des nouvelles dignités dont il

était revêtu, et ne garda que le titre de grand maître de la couronne et de conseiller de l'empire. Resté l'un des membres les plus influents de la diète, il reprit dès 1840 la question des finances et attaqua si vivement le ministère ultramontain de M. d'Abel, qu'il s'ensuivit un duel entre les deux hommes d'État. Le prince soutenait ouvertement Lola Montès (voy. ce nom), pour se faire un appui contre le parti catholique. Après la chute de M. d'Abel en 1847, il fut chargé de reconstituer un nouveau cabinet que ses adversaires appelèrent le ministère Lola, et prit pour lui-même le portefeuille des affaires étrangères. Les troubles de mars 1848, pendant lesquels le ministre ne parvint à inspirer confiance à aucun des deux partis, renversèrent le cabinet, et le prince rejeté dans l'opposition, devint l'un des membres les plus influents de la gauche.

OETTINGER (Édouard-Marie), littérateur et bibliographe allemand, né à Breslau, le 19 novembre 1808, d'une famille israélite ruinée par la guerre, acheva ses études à l'université de Vienne, se jeta dans le petit journalisme, et fonda à Berlin, en 1829, une feuille satirique, *l'Espiègle* (Eulenspiegel), poursuivie par les tribunaux. Il se réfugia à Munich, où son *Spectre noir* (das schwarze Gespenst) lui attira les mêmes ennemis. Il retourna à Berlin et reprit *l'Espiègle* 1830), auquel il substitua bientôt *le Figaro* (1831-1835). De 1830 à 1836, il rédigea *l'Argus* à Hambourg, subit de nouvelles condamnations de presse à Vienne et à Munich, habita successivement la Suisse, Stuttgart et Mayence, puis alla fonder à Manheim, dans l'été de 1839, *le Postillon allemand* (der deutsche Postillon), *l'Estafette* (Stafette) et le *Journal des Hôtelleries* (Allgemeine Gasthofszeitung), qui vécut deux ans. De 1841 à 1851, il rédigea à Leipsick *le Charivari*, et de 1843 à 1849, *l'Almanach des fous* (Narrenalmanach). A ces publications légères, il faut rattacher deux brochures anonymes : *la Grammaire du mariage* (die Ehestands grammatik; Leipsick, 1844), et *l'Art de devenir en vingt-quatre heures un gentleman* (Ibid., 1852). En 1852, M. Œttinger vint habiter Paris, d'où il fut forcé de s'éloigner l'année suivante. Il se retira à Bruxelles.

A côté du journaliste, il y a chez M. Œttinger le romancier, l'auteur dramatique, le poète, sans compter le bibliographe. Ses romans sont : *le Cercle de Nostradamus* (der Ring des Nostradamus; Leipsick, 1838, 3 vol.; 8e édit., 1853); *Onkel Zebra* (Ibid., 1842-1843, 7 vol.); *Sophie Arnould* (Ibid., 1847, 2 vol.); *Potsdam et Sans-Souci* (Ibid., 1848, 3 vol.); *Jérôme-Napoléon et son île de Caprée* (Jérôme-Napoleon und sein Capri; Dresde, 1853, 3 vol.), etc. Ses comédies ont été réunies sous le titre général de *Desserts dramatiques* (Dramatische Desserts; Hambourg, 1836-1837, 2 vol.). Ses principaux recueils de poésie sont : *le Livre de l'amour* (das Buch des Liebe; Berlin, 1832; 5e édit., Leipsick, 1850); *le Nouveau livre de l'amour* (Dresde, 1852); et une série de chansons de table, publiées sous le titre de *Bacchus, le livre du vin* (Das Buch des Weins; Leipsick, 1853). Citons enfin, parmi ses travaux bibliographiques : *Archives historiques* (Carlsruhe, 1841); *Bibliotheca Schahiladii* (Leipsich, 1844); *Iconographia Mariana* (Ibid., 1852), enfin sa *Bibliographie biographique* (Ibid., 1850, gr. in-8; 2e édit., avec *Supplement;* Bruxelles, 1854).

OFFENBACH (Jacques), compositeur français, né à Cologne, le 21 juin 1819, fut de 1833 à 1834 élève du Conservatoire. D'abord chef d'orchestre au Théâtre-Français, où il remplaça Barbereau en 1847, il se fit connaître comme compositeur, vers la même époque et broda sur les *Fables* de La Fontaine une musique facile et gaie qui courut bientôt les salons; les plus populaires de ces inspirations furent : *la Cigale et la Fourmi, le Corbeau, le Savetier, le Rat, la Laitière*, etc. Il s'était fait aussi un nom comme violoncelliste, lorsqu'en juin 1855, il obtint le privilége du nouveau théâtre des Bouffes-Parisiens, qu'il installa pour l'été aux Champs-Élysées, et l'hiver suivant dans l'ancienne salle Comte, au passage Choiseul. Ne négligeant aucun moyen d'assurer la vogue à ses productions, ainsi qu'à son théâtre, il a ouvert des concours, offert des prix et des primes et a conduit, en 1857 et 1858, son personnel chantant en Angleterre et en Allemagne.

M. Jacques Offenbach a écrit et fait jouer sur son théâtre, une série de « bouffonneries musicales, » auxquelles le succès a rarement fait défaut : *les Deux aveugles, Une Nuit blanche*, pièces d'ouverture (5 juin 1855); *Ba-ta-Clan, le Violoneux* (même année); *Tromb-Alcazar, le Postillon en gage, la Rose de Saint-Flour, le Financier et le savetier, la Bonne d'enfants* (1856); *Crock-Fer* (février 1857), opérettes ou saynètes en un acte; *les Trois baisers du diable*, fantasmagorie en trois tableaux, *Orphée aux enfers*, qui compta plus de trois cents représentations; *la Chanson de Fortunio* (janvier 1861); *le Pont des soupirs* (mars 1861); *Apothicaire et perruquier* (octobre 1861); *le Roman comique* (décembre 1861); *Monsieur et Madame Denis* (janvier 1862), etc. Un succès non moindre a été celui de *la Belle Hélène*, aux Variétés (1864-1865). Il a vu accueillir avec moins de faveur, à l'Opéra un ballet, le *Papillon* et à l'Opéra-Comique un opéra-bouffe, *Barcouf* (1860-1861), etc. La musique de M. Offenbach, plus remarquable par la verve que par la distinction, est une sorte de vaudeville continu, tournant facilement à la parodie. Il a été decoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861. — Son frère, M. Jules OFFENBACH, tient l'emploi de chef d'orchestre au même théâtre.

OHM (Martin), mathématicien allemand, né le 6 mai 1792, à Erlangen, fit toutes ses études dans cette ville, y devint, en 1811, agrégé à la Faculté des sciences, y fit, pendant six ans, des cours particuliers de mathématiques, fut nommé professeur au gymnase académique de Thorn, et quatre ans après s'établit à Berlin. Il y ouvrit aussi des cours particuliers, qui eurent un grand succès, et, outre quelques bonnes dissertations de mathématiques supérieures (Berlin, 1823), et un travail sur *le Maximum et le minimum* (Lehre vom Grœssten und Kleinsten; Ibid., 1825), il commença la publication de son grand *Traité de mathématiques analytiques*. Signalé à l'attention de l'université de Berlin, il fut nommé, en 1824 professeur adjoint et devint titulaire de la chaire de mathématiques en 1839.

M. Ohm a fait en outre plusieurs cours de mathématiques, à l'académie d'architecture, à l'École d'artillerie et du corps de génie de Berlin, et, depuis 1826 jusqu'à ce jour, à l'École militaire de cette même ville. En 1849, il a été élu député à la seconde Chambre. Il a pris part aux séances de cette Assemblée jusqu'en 1852, votant avec le parti libéral modéré.

Outre le grand ouvrage que nous avons déjà mentionné, et qui a pour titre complet : *Essai d'un système conséquent des sciences mathématiques* (Versuch eines vollkommenen consequenten Systems der Mathematik; Nuremberg, 1822-1852, tom. I-IX; 3e édit., 1853 et suiv.), on a encore de M. Ohm : *Traité élémentaire des mathématiques pures* (Reine Elementarmathematik; Berlin, 1826, 3 vol.; 3e édit., 1844); *Précis des sciences mathé-*

matiques élémentaires (Kurzes Lehrbuch für den gesammten mathematischen Elementarunterricht; Leipsick, 1836; 4ᵉ édit., 1848); *Traité de mécanique* (Lehrbuch des Mechanik; Berlin, 1836-1838); *Traité de mathématiques supérieures* (Lehrbuch für die gesammte hœhere Mathematik; Leipsick, 1839, 2 vol.); *Esprit de l'analyse* (Geist der mathematischen Analysis; Berlin, 1842-1845, 2 vol.), etc.

OHSSON (Constantin, baron D'), diplomate et historien suédois, né vers 1789, à Constantinople, où son père, Mouradjea d'Ohsson, d'origine arménienne, était ministre plénipotentiaire de Suède auprès du divan, s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues orientales, sans négliger celle des littératures européennes, de la philosophie et de l'histoire. En 1807 il entra dans la diplomatie. Envoyé d'abord à Berlin, puis en Espagne (1808), il fut attaché, de 1810 à 1812, à l'ambassade de Paris. En 1816, il passa à la Haye comme ambassadeur. En 1834, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Berlin. Il présenta, en 1848, plusieurs notes au gouvernement prussien sur les affaires du Schleswig et du Holstein.

Poursuivant, au milieu de sa carrière diplomatique, ses recherches sur l'histoire de l'Asie, dont la connaissance des langues orientales lui ouvrait toutes les sources, M. d'Ohsson a publié des additions au *Tableau de l'empire ottoman*, qui a fait la réputation de son père, et plusieurs ouvrages importants : l'*Histoire des Mongols*, (Amsterdam, nouv. édit., 1834-1835, 4 vol.); *les Peuples du Caucase au xᵉ siècle* (Paris, 1828).

OIKONOMOS. Voy. ŒCONOMOS.

OLDENBOURG (Nicolas-Frédéric-*Pierre*, grand-duc D'), chef actuel du second rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp, né le 8 juillet 1827, a succédé, le 27 février 1853, à son père Paul Frédéric-*Auguste*, comme grand-duc souverain d'Oldenbourg, prince de Lubeck et de Birkenfeld, seigneur de Jewer et de Kniphausen, etc. Il est général de cavalerie au service de Prusse (en retraite), général d'infanterie dans l'armée hanovrienne, chef du régiment d'infanterie russe Taroutino, ainsi que du régiment des cuirassiers prussiens de Westphalie, nº 4, et propriétaire du régiment d'infanterie hanovrienne, nº 3. Il règne sur une population d'environ 285 000 sujets, d'après une constitution promulguée le 18 février 1849, et qui était alors assez libérale, mais qui a été révisée dans le sens monarchique le 22 novembre 1852. Uni par des liens de famille à la maison impériale de Russie (voy. HOLSTEIN-GOTTORP), il a suivi, pendant la guerre d'Orient, la ligne politique de la Prusse et combattu l'influence de l'Autriche. A l'occasion de la conquête des duchés de Sleswig et de Holstein, par l'Autriche et la Prusse, le grand duc d'Oldenbourg a élevé sur une partie de ces pays des prétentions qu'il a défendues par des *Mémoires* auprès de la diplomatie européenne (1865).

De son mariage avec *Élisabeth*-Pauline-Alexandrine, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, née le 26 mars 1826, il a deux fils : le grand-duc héréditaire *Frédéric-Auguste*, né le 16 novembre 1852, et le duc *Georges-Louis*, né le 27 juin 1855, Une de ses sœurs est l'ex-reine de Grèce, Amélie (voy. ce nom).

Son cousin germain, Constantin-Frédéric-*Pierre*, né le 26 août 1812, est fils du prince Georges et de la grande-duchesse de Russie, Catherine Paulowna, depuis reine de Wurtemberg. Il est général d'infanterie dans l'armée russe, attaché à l'empereur, propriétaire du régiment de dragons russes Starodoub, membre du Sénat, président de la section des affaires civiles et ecclésiastiques, chef de la 4ᵉ section de la chancellerie privée de l'empereur et docteur honoraire en droit civil. Par ukase de l'empereur Nicolas, il a reçu le titre d'Altesse impériale. Marié, le 23 avril 1837, à *Thérèse*-Wilhelmine-Frédérique-Isabelle-Charlotte, née le 17 avril 1815, fille de feu Guillaume, duc de Nassau, il a quatre fils, dont l'aîné est le prince *Nicolas*-Frédéric-Auguste, né le 9 mai 1840, colonel, en retraite, au service de Russie, et trois filles, dont l'une, *Alexandra*-Frédérique-Wilhelmine, née le 2 juin 1838, a épousé, le 6 février 1856, Nicolas-Nicolaewitch, frère du czar Alexandre II.

OLD-NICK. Voy. FORGUES.

OLESZCZYNSKI (Antoine), graveur polonais, né à Krosnystaw, dans le palatinat de Lublin, en 1796, fit ses premières études sous l'abbé Piramowicz, et fréquenta ensuite l'École de droit et d'administration de Varsovie. Remarqué par l'empereur Alexandre, il entra à l'École des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et, pendant six années, obtint six médailles d'or, d'argent ou de bronze, ainsi qu'une épée d'honneur avec le privilége de faire élever ses descendants aux frais de l'Académie. Envoyé à Paris, en 1825, aux frais du gouvernement de Pologne, il débuta, sous la direction de Regnault et de Richomme, par une remarquable *Étude classique*, et fut nommé professeur de la première classe de l'Académie de Florence. Mais le portrait de *Kosciusko*, qu'il grava dans cette ville, et les tendances patriotiques qu'il ne dissimulait pas, offensèrent l'administration russe, qui le laissa à Paris sans subside et supprima la chaire qui lui était réservée à l'Académie de Varsovie. Il recevait, d'autre part, une médaille de la Société philotechnique de Paris et partagea bientôt ses travaux.

M. Oleszczynski entreprit alors les *Variétés polonaises*, recueil de 90 planches destinées à perpétuer les plus glorieux souvenirs de la Pologne, véritable monument national, où prennent place tous les héros, soit de l'aristocratie, soit du peuple, au milieu de la reproduction la plus exacte des armes, des costumes, des monuments d'architecture et des traditions populaires. Parmi les gravures les plus remarquables qui en font partie, nous citerons : *les Ambassadeurs de Hongrie offrant la couronne au fils de Ladislas Jagellon, l'Allemagne implorant le secours de Sobieski, l'Hommage du prussien Albert à Sigismond Auguste*, *l'Entrée de Boleslas le Grand à Kiew*, *Bogdan Schmielnicki*, le héros populaire qui voulait affranchir les cosaques et les serfs; *le cordonnier Kilinski*, qui souleva les habitants de Varsovie; *les Sorcelleries de Twardowski*, le Faust de la Pologne; *Henri III et son nain, la Métamorphose de Sycinski; Copernic, sa vie, ses travaux et les hommes illustres de son temps*; cette dernière planche a paru, avec l'*Étude académique*, à l'Exposition universelle de 1855.

Un de ses frères, Séverin OLESZCZYNSKI, s'est distingué dans le dessin et la gravure des cartes géographiques, la gravure de médailles et dans la sculpture. Il a longtemps dirigé l'institut lithographique de Varsovie.

Son second frère, Wladislas OLESZCZYNSKI, s'est également fait connaître comme graveur, comme sculpteur et comme patriote. Élève de David d'Angers, il se battit à Paris, dans les journées de Juillet 1830 et, à la nouvelle de la révolution de Pologne, il se rendit à Varsovie et servit avec ardeur la cause nationale. Blessé dans les derniers combats, il revint en France et reprit

ses travaux. On a de lui de belles médailles et des statues qui ne manquent pas de valeur. Il a obtenu pour la sculpture une 2e médaille en 1848.

OLIPHANT (Lawrence), voyageur et écrivain anglais, né vers 1831, à Ceylan, où son père était premier juge, voyagea tout jeune encore dans l'Inde, visita la cour de Nepaul avec Jung-Bahadoor, et publia le récit de cette excursion : *A Journey to Katmanda.* Il vint ensuite en Angleterre, et parut quelque temps au barreau; puis, en 1852, il alla en Russie, s'avança jusqu'à l'Oural, parcourut les steppes du Caucase et la Crimée, et raconta ce voyage dans un nouveau volume : *The Russian shores of the Black sea.* Devenu secrétaire particulier de lord Elgin, qui était alors gouverneur général du Canada, il écrivit, sous le titre de *Minnesota*, ses explorations dans ce pays. On lui doit encore : *la Campagne prochaine* (The Coming Campaign), ouvrage relatif à la guerre avec la Russie, et *The Caucassian Campaign of Omer Pasha*, souvenirs d'une expédition où M. Oliphant avait accompagné le général turc.

En 1857, il suivit lord Elgin en Chine, et en 1860 il publia le récit de cette intéressante mission : *A Narrative of the Earl of Elgin's mission to China and Japan, in the years* 1857-58-59; cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Chine et Japon, Mission du comte d'Elgin*, etc., avec une introduction de M. Guizot 1860, 2 vol. in-8). Quelques mois après, il acceptait le poste de secrétaire de légation à Yeddo, mais il exerçait ces fonctions depuis huit jours à peine lorsque, dans la nuit du 5 au 6 juin, la légation fut envahie par une bande d'assassins. On parvint à les repousser, mais M. Oliphant, qui avait montré la plus grande énergie dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre, et la gravité de ses blessures le força de revenir en Angleterre. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui un volume plus récent : *Patriots and Filibusters*, et de nombreux articles dans les publications périodiques.

OLIVA (Alexandre-Joseph), sculpteur français, né à Sailliagosa (Pyrénées-Orientales), vers 1824, étudia à Paris sous M. Delaistre et débuta au salon de 1850. Il a surtout adopté le genre des bustes et portraits, et a exposé, entre autres œuvres : *la reine de Hollande, le docteur Cazalas*, bustes (1850); *Napoléon Ier, Charlemagne, Rembrandt, la révérende mère Javouhey* (1852-1853); ces deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *l'abbé Deguerry* et *Albert Rigaux*, *Mgr Gerbet, le R. P. Ventura de Raulica* (1857); *le général Bizot, M. de Mercey* (1859); *François Arago*, destiné aux galeries de Versailles, *le Docteur Cazalas*, *Engelmann, Étienne* de l'Académie française, *le prince E. Sapieha* (1861); *M. Fould, le comte de Villèle*, commandé par le ministère des finances, *M. Lefuel*, membre de l'Institut (1863); citons encore sa statue, *le Message*, commandé pour le palais du Louvre, etc. Il a obtenu deux 3e médailles en 1852 et 1855, le rappel en 1857 et en 1859, enfin une 2e médaille en 1861 et un rappel en 1863.

OLIVIER (Juste-Daniel), poëte suisse, né le 18 octobre 1807, au village d'Eysins (canton de Vaud), ancien professeur d'histoire et de littérature au gymnase de Neufchâtel et à l'académie de Lausanne, fut forcé par les troubles politiques de s'expatrier et vint, après 1842, se fixer à Paris, où il résida depuis. Nourri de bonnes études littéraires, il remporta, en 1825, un prix de poésie au concours de Lausanne avec la pièce intitulée : *Marcos Botzaris.* Il donna ensuite successivement les *Poëmes suisses* (1830); *l'Avenir* (1831); *l'Évocation* (1833); *les Deux voix* (1835, in-8), recueil où l'on distingue le poëme des *Campagnes*, peinture gracieuse des mœurs et des paysages du canton de Vaud : les *Chansons lointaines* (Paris, 1847, in-18), le meilleur ouvrage de l'auteur, réimprimé avec luxe en 1854, et dont quelques pièces avaient paru dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes* et *la Suisse*.

Parmi ses œuvres en prose, nous citerons : *le Canton de Vaud* (Lausanne, 1837-1841, 2 vol. gr. in-8), où il est traité du pays, du peuple et de l'histoire; *Études d'histoire nationale* (Ibid., 1842, in-8), comprenant la vie du major Davel, *Voltaire à Lausanne* et la révolution helvétique de 1780 à 1830; *Mouvement intellectuel de la Suisse* (Paris, 1845), extrait de la *Revue des Deux-Mondes*; *M. Argant et ses compagnons d'aventures* (1850), roman, et enfin deux nouvelles en 1854. M. Olivier a pris depuis 1843 une part active à la rédaction de la *Revue suisse*, dont il est propriétaire, et a collaboré au *Semeur*.

Mme Olivier, née Caroline Ruchet, originaire d'Aigle (canton de Vaud), femme du précédent depuis 1830, a inséré des morceaux de sa composition dans *les Deux voix* (1835) et les *Chansons lointaines* (1847), citées plus haut. Elle a aussi coopéré à la rédaction de la *Revue suisse* et donné, d'après les auteurs français, le recueil : *Poésie chrétienne* (1843), plusieurs fois réimprimé.

OLLIVANT (révérend Alfred), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1798, à Manchester. Élevé à l'université de Cambridge, il y fit partie du personnel enseignant et remplit ensuite, de 1827 à 1843, les fonctions de sous-principal au collège de Saint-David et, de 1843 à 1849, celles de professeur royal de théologie. A cette dernière date, il fut nommé évêque de Llandaff dans le pays de Galles, siége qui donne accès à la Chambre des Lords, et dont le revenu annuel est de 4200 liv. (105 000 fr.). On a de lui quelques ouvrages de piété.

OLLIVIER (Démosthènes), homme politique français, ancien représentant du peuple, né au Bausset (Var), le 25 février 1799, entra fort jeune dans le commerce et fonda à Marseille une maison assez importante. Professant des opinions radicales, il s'associa aux luttes de l'opposition contre la Restauration et contre la monarchie de Juillet. En 1836, il fut élu conseiller municipal. Des pertes imprévues le forcèrent à déposer son bilan, et à chercher, hors de Marseille, un emploi qui lui permît d'élever une nombreuse famille; mais à force de travail, il parvint à remplir ses engagements et se fit réhabiliter. Après la révolution de Février, son dévouement de vieille date à la cause républicaine détermina le gouvernement provisoire à nommer son fils commissaire général de la République à Marseille. Il fut lui-même envoyé à la Constituante par 58 706 suffrages, le second ur les dix élus. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il demanda, dans la séance d'ouverture (4 mai 1848), qu'il fût constaté au procès-verbal que les acclamations en faveur de la République avaient été faites à l'unanimité, et l'Assemblée tout entière se leva dans un immense mouvement d'approbation. Il vota constamment avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, vota pour la suppression du cautionnement des journaux et contre l'interdiction des clubs, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée

par M. Ledru-Rollin contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de prendre une part active aux efforts du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, arrêté, menacé de la déportation, puis expulsé de France, il se réfugia en Belgique, d'où l'état de sa santé l'obligea de passer en Italie. Chassé de Nice par le gouvernement sarde, M. Démosthènes Ollivier alla s'établir à Florence. Il n'est rentré en France qu'en 1860.

OLLIVIER (Olivier-Émile), avocat français, député, fils du précédent, né à Marseille, le 2 juillet 1825, inscrit au barreau de Paris en 1847, fut, en 1848, commissaire général de la république à Marseille, puis préfet à Langres et rentra au barreau en janvier 1849. Il plaida, entre autres affaires importantes, celle de Mme de Guerry contre la communauté de Picpus, que défendait M. Berryer. Porté comme candidat de l'opposition dans la 3e circonscription de la Seine, aux élections générales de 1857, il a accepté les conséquences de ce mandat et a pris place au Corps législatif où il s'est mêlé aussitôt aux discussions les plus importantes, notamment à celles dont les lois de sûreté générale (1858), l'expédition d'Italie (1859), et le régime de la presse (1860) ont été l'objet. Il fut, pendant toute cette session, l'un des membres les plus brillants de ce petit groupe de députés de l'opposition que l'on appelait « les cinq » et celui de leurs orateurs le plus favorablement écouté par la majorité.

Dans l'intervalle, chargé de la défense de M. Vacherot, poursuivi correctionnellement pour son livre intitulé *la Démocratie*, M. Ém. Ollivier s'était vu frappé lui-même par le tribunal, à l'occasion des premiers mots de son plaidoyer, d'une interdiction de trois mois (30 décembre 1859). Appel et pourvoi contre ce jugement avaient été vainement portés et soutenus par le conseil de l'ordre devant la Cour impériale et la Cour de cassation.

En 1863, M. Ém. Ollivier fut réélu à Paris, dans la même circonscription, par 18 151 voix sur 29 088 votants. Il avait pour concurrent M. Varin, candidat du gouvernement, qui réunit 10 095 voix. Dans la première session de cette nouvelle législature, il s'est fait surtout remarquer par son rapport sur la loi des coalitions, et a montré, dans ses relations avec le pouvoir, une modération qui a jeté quelque froideur entre ses anciens amis politiques et lui. La session de 1865, où M. É. Olivier prit encore la parole, tantôt pour combattre, tantôt pour soutenir les projets du gouvernement, ne fit qu'aggraver les dissentiments. Il a été élu membre du conseil général du Var, en 1865, pour le canton ouest de Toulon.

On a aussi annoncé la nomination de M. Ém. Ollivier comme conseil judiciaire et commissaire général du vice-roi d'Égypte à Paris, aux appointements de 30 000 fr. (juillet 1865) : cette dernière fonction devait entraîner sa démission d'avocat du barreau de Paris, pour cause d'incompatibilité. C'était M. Ém. Ollivier que l'Empereur, choisi pour arbitre dans les difficultés relatives à l'isthme de Suez, avait chargé de rédiger un rapport sur le litige, et d'après les conclusions de ce rapport que la sentence arbitrale avait été rendue.

M. Émile Ollivier a publié de nombreux travaux juridiques dans la *Revue de droit pratique* de droit français, qu'il a fondée en 1856 avec MM. Mourlon, Demangeat et Ballot. Il est l'auteur d'un *Commentaire sur les saisies immobilières et ordres*, fait en collaboration avec M. Mourlon (1859); d'un *Commissaire de la loi du 25 mars 1864, sur les coalitions* (1864, in-8), etc.

OLMSTED (Denison), savant américain, né à East Hartford (Connecticut), en 1791, prit ses degrés au collège d'Yale, où, après avoir professé pendant sept ans la chimie à l'université de la Caroline du Nord, il est revenu occuper successivement, depuis 1824, les chaires de mathématiques, de physique et d'astronomie.

Outre de nombreux mémoires dans les journaux scientifiques, M. Olmsted, qui est plutôt un vulgarisateur qu'un savant, a publié : *Introduction à l'étude de la physique* (Introduction to natural philosophy; 1832); *Introduction à l'astronomie* (1839), refondue l'année suivante, en forme de lettres à une dame; *Éléments de philosophie naturelle et d'astronomie* (Rudiments of natural philosophy and astronomy; 1843), ouvrage écrit avec tant de simplicité et de clarté, qu'il a été imprimé en caractères repoussés, pour l'usage d'un asile d'aveugles au Massachussets, et qu'il a été également choisi pour l'éducation des sourds-muets; puis le récit d'une exploration géologique dans la Caroline du Nord, et beaucoup d'articles philosophiques et scientifiques dans les revues des États-Unis.

OLOZAGA (don Salustiano), homme politique espagnol, né à Logrono, vers 1803, fit ses études dans cette ville, et s'y établit comme avocat. En 1831, il fut mêlé, comme membre d'une société secrète, à une conspiration contre Ferdinand VII et emprisonné. Mais il s'évada, se réfugia en France et, à la mort du roi, rentra en Espagne (1833). Nommé député aux Cortès, M. Olozaga commença dès lors, d'y déployer cette activité presque fiévreuse qui lui fait une place à part parmi les hommes politiques de l'Espagne. Orateur habile et plein de ressources, il fut l'avocat de l'opposition contre le ministère Isturiz (1835). L'année suivante, il se rallia au ministère Mendizabal, et, après que celui-ci eut été renversé par l'émeute de la Granja, il devint le chef de l'opposition monarchique. Rapporteur de la commission de constitution de 1837, il insista tout en restreignant le pouvoir royal, sur la conservation du Sénat. En même temps, sur son initiative, les Cortès votaient la suppression des établissements monastiques, la réforme électorale, l'abolition de la dîme ecclésiastique et l'amnistie. En 1838, redoutant l'ambition d'Espartero, il refusa de voter l'accusation de Narvaez et de Cordova qui faisaient ombrage au maréchal. Celui-ci, devenu tout-puissant, se contenta d'éloigner M. Olozaga, en le nommant à l'ambassade de Paris, qu'il garda trois années (1840-1843).

Après la déclaration de majorité de la reine et la chute du ministère Lopez, il fut rappelé de Paris, pour composer un nouveau cabinet, qui ne put se maintenir entre l'opposition ouverte des Cortès et les intrigues secrètes d'une camarilla dirigée par Narvaez. Cependant M. Olozaga avait fait preuve d'une grande décision de caractère, en se rendant de nuit au palais pour faire signer d'autorité à la reine un décret de dissolution des Cortès. Abandonné d'Isabelle II, il s'enfuit sur la route du Portugal, pendant qu'on parlait à la seconde Chambre de le fusiller, comme coupable de haute trahison. Du Portugal, peu hospitalier pour lui, il passa en Angleterre où il resta quatre ans. L'impuissance des chefs de l'opposition contre la dictature de Narvaez fit souvenir de son talent et lui rendit une partie de sa popularité. Élu aux Cortès par deux districts, en 1847, il revint sur la foi de l'amnistie; mais à peine avait-il mis le pied sur le territoire espagnol, qu'il fut arrêté par ordre du ministère et emprisonné dans la citadelle de

Pampelune. On le relâcha bientôt, mais pour le condamner de nouveau à l'exil. L'agitation populaire arracha à la reine un nouvel ordre de rappel, et M. Olozaga put prendre place aux Cortès, à la tête du parti progressiste. Arrêté à la suite des troubles de mars 1848 et de la mise en état de siége de Madrid, il fut bientôt relâché comme innocent; mais il s'effaça quelque peu pendant deux années. Aux élections de 1859, les manœuvres du ministère le firent échouer avec tout le parti libéral. Il garda néanmoins assez d'influence à Madrid, comme membre de la réunion électorale progressiste, tenue au Circo.

Lors de la révolution de juillet 1854, M. Olozaga se rattacha à Espartero, qui lui rendit l'ambassade de France. Nommé député aux Cortès, il vota la conservation de la monarchie, tout en prenant rang parmi les *progressistes purs*. Il fut nommé à la fois rapporteur de la commission de constitution et de la commission des finances; la constitution de 1855, qui établissait un sénat électif, est presque son œuvre. Il vota avec son parti toutes les lois libérales, et se réunit même à l'extrême gauche dans la discussion de l'amendement Figueras sur les titres de noblesse, et de la motion de censure contre O'Donnell, à la suite des troubles de Saragosse. La contre-révolution de juillet 1856, qui donnait la victoire au général O'Donnell, relégua encore une fois sur le second plan cet homme qui a rédigé pour l'Espagne deux constitutions.

OLSEN (Oluf-Nicolay), topographe danois, né à Kjøge, le 4 mars 1794, sortit, avec le grade de second lieutenant (1812), de l'École des cadets d'artillerie et y devint professeur d'arpentage et de dessin en 181[illegible]. La Société géographique de Paris, à qui il avait présenté une carte orographique de l'Europe, lui décerna, en 1825, une médaille d'or. En 1830, attaché à l'état-major, il surveilla la publication de la carte d'Islande (en 4 feuilles, 1845, réduite de moitié en 1 feuille, 1849) et fut chargé de professer, à l'École royale militaire, la topographie qu'il avait enseignée, en 1825, au prince royal, devenu Frédéric VII. Ses leçons ont été publiées sous le titre de : ***Guide pour l'enseignement de la topographie*** (Ledetraad ved Underviisningen i Topographie; 1830-1831, in-4; 2e édit., 1837). Devenu directeur de la section topographique à l'état-major en 1842, il cessa ses cours. M. Olsen, chevalier du Danebrog (1829), est décoré de la Légion d'honneur. Il est membre de la Société littéraire islandaise et de l'Académie suédoise des sciences militaires.

On a encore de lui : ***Commentaire à l'esquisse orographique de l'Europe*** (Copenhague, 1833, en français) et ***Art de dessiner les cartes topographiques*** (Topographisk Tegnekunst; Ibid., 1831-1834, 3 part. in-4). Il a coopéré au ***Militairt Repertorium*** (tom. II-VI, 1837-1840).

OLSHAUSEN (Théodore), homme politique allemand, né à Gluckstadt, dans le Holstein, le 19 juin 1802, étudia le droit aux universités de Kiel et d'Iéna. Compromis par son affiliation aux sociétés patriotiques de la jeunesse allemande, il fut contraint de se réfugier à l'étranger et passa quatre années en France et en Suisse. Il revint dans son pays en 1828 et y exerça d'abord la profession d'avocat. Plus tard il obtint un emploi dans l'administration de la ville de Kiel. En 1830 il fonda la *Correspondance de Kiel* (Kieler Correspondenz-Blatt), organe des idées libérales et du parti allemand dans le Holstein.

N'admettant pas alors le principe de l'indivisibilité des duchés de Schleswig et de Holstein, il demandait que cette dernière province fût complétement séparée de la monarchie danoise, qu'elle eût une constitution distincte et un gouvernement particulier; mais il craignait de compromettre la cause de la population holsteinoise, exclusivement allemande, en la confondant avec celle du Schleswig où les Allemands et les Danois se disputent la majorité. Il a adopté depuis une autre politique, et, tandis que le parti danois de l'Eyder lui empruntait son programme de 1830, il a compris les deux duchés dans ses plans de séparation, perdant par là l'appui du parti libéral danois et tout espoir de conciliation.

En 1846, M. Olshausen s'associa au mouvement schleswig-holsteinois et prit part à plusieurs manifestations populaires contre le gouvernement danois. Directeur du chemin de fer de Kiel à Altona, il comptait parmi les chefs de la bourgeoisie libérale unie à la noblesse par le sentiment national. Dénoncé comme un agitateur dangereux, il fut arrêté; mais, au bout de quelques semaines, une décision judiciaire lui rendit la liberté (30 octobre 1846). Sorti de la forteresse de Rendsbourg, les électeurs le choisirent pour député à la diète de Holstein. Bientôt parut la lettre patente du roi Frédéric VII qui promettait une constitution commune au Danemark et aux duchés (20 janvier 1848), et qui fut le signal de la guerre. M. Olshausen, prenant le premier la parole dans la réunion des deputés des anciens États de Schleswig et Holstein à Rendsbourg, réclama l'indépendance du Schleswig-Holstein vis-à-vis le Danemark, son annexion au corps germanique, la réforme fondamentale de la constitution de la confédération allemande, etc. Une commission de cinq membres, dont il faisait partie, fut immédiatement envoyée auprès de Frédéric VII, pour recevoir ses réponses catégoriques sur ces divers points; mais avant qu'elle eût présenté au roi sa requête, les partisans de l'indépendance, sans attendre le retour des délégués, avaient proclamé à Rendsbourg un gouvernement provisoire (24 mars 1848).

Revenu de Copenhague, où sa vie fut plus d'une fois menacée, M. Olshausen prit place dans le gouvernement à côté du prince d'Augustembourg, du comte Reventlow-Leetz, de M. Beseler, etc., et représenta particulièrement la démocratie dans cette ligue de l'indépendance qui couvrait pour le prince d'Augustembourg une ambition personnelle et pour le comte Reventlow l'intérêt aristocratique. Il déploya la plus grande activité dans la direction de la police et de la sûreté générale, et ses mesures contribuèrent aux premiers succès obtenus contre les Danois. Mais bientôt sa voix, aimée de la jeunesse révolutionnaire, suspecte aux partisans des anciens priviléges, cessa d'être écoutée dans les conseils du gouvernement. Il donna sa démission (août 1848), et fut nommé député à la diète constituante où la gauche le prit pour guide et pour orateur.

Après la conclusion de l'armistice de Malmoë (26 août) et après l'installation du gouvernement collectif qui succéda au gouvernement provisoire, M. Olshausen, comprenant que la cause du Schleswig-Holstein était perdue, alla fonder à Hambourg un journal démocratique, *la Presse libre de l'Allemagne du nord*. Exclu en 1851 par le gouvernement danois de l'amnistie accordée aux vaincus, il partit pour l'Amérique. Retiré à Saint-Louis dans le Missouri, il s'occupa de travaux historiques et littéraires. En 1853, il a fait paraître le commencement d'un grand et remarquable ouvrage sur les États-Unis, ***la Vallée du Mississipi*** (Kiel, 1853).

OLSHAUSEN (Juste), orientaliste allemand, frère aîné du précédent, né à Hohenfeld, dans

le Holstein, le 9 mai 1800, suivit les cours de l'université de Kiel et de Berlin. En 1820, il vint, aux frais du gouvernement, étudier les langues orientales à Paris, et eut pour maître Silvestre de Sacy. En 1823 il entra dans l'enseignement comme agrégé, et en 1830 il obtint une chaire à l'université de Kiel. Décoré de l'ordre du Danebrog (1840), il fut nommé, cinq ans après, conseiller aulique et membre de l'Académie des sciences de Copenhague. En 1848, le gouvernement provisoire de Schleswig-Holstein le nomma curateur de l'université et directeur de la Faculté de médecine. Élu député de Kiel à l'assemblée des duchés, il se signala parmi les partisans les plus résolus de la cause allemande. Il fut vice-président de la diète jusque vers la fin de 1849. Après la soumission des duchés, le gouvernement danois le révoqua de ses fonctions de curateur et le destitua même de sa chaire. Mais le ministère prussien l'appela comme bibliothécaire en chef et professeur de langues orientales à Kœnigsberg, où son frère Hermann avait occupé la chaire de théologie.

Le principal ouvrage de M. Juste Olshausen est une édition du Zendavesta, publiée sous ce titre : *Vendidad-Zend-Avestæ pars vicesima adhuc superstes* (Hambourg, 1829). Citons encore ses *Corrections à l'Ancien Testament* (Kiel, 1826); *Topographie de l'ancienne Jérusalem* (Kiel, 1833); *Explication des Psaumes* (Leipsick, 1833), etc. Il a également travaillé aux *Catalogues des manuscrits arabes et persans de la bibliothèque de Copenhague* (1851).

OMALIUS D'HALLOY (Jean-Baptiste-Julien D'), géologue et administrateur belge, né à Liége, le 16 février 1783, parent du jurisconsulte liégeois Omalius, maire de Skeuvre en 1807 et de Brabant en 1811, fut nommé, lorsque la Belgique fut séparée de la France, sous-intendant de l'arrondissement de Dinant en 1814, secrétaire général de la province de Liége, puis gouverneur de celle de Namur en 1815, et enfin conseiller d'État. Il est entré, en 1848, au Sénat, dont il est devenu vice-président. M. d'Omalius, l'un des esprits les plus distingués de la Belgique, est membre de l'Académie royale de Bruxelles, dont il avait été président en 1850, correspondant de l'Académie des sciences de France et membre de la Société géologique de Paris, qu'il a présidée en 1852.

Il a publié, en 1827, un *Code administratif de la province de Namur* (Namur, 2 vol. in-8); mais il s'est occupé surtout des sciences naturelles et, dès 1808, il inséra dans le *Journal des mines* une remarquable *Description géologique des pays situés entre le Pas-de-Calais et le Rhin*. Il a donné depuis de nombreux ouvrages, notamment : *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines* (Namur, 1828, in-8), recueil des principaux mémoires de géologie fournis par l'auteur à des feuilles scientifiques françaises; *Éléments de géologie* (Paris, 1831, in-8; 3e édit., refondue et complétée, 1839, in-8); *Introduction à la géologie, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie* (Ibid., 1833, in-8), formant, avec le précédent, un traité complet d'*Histoire naturelle inorganique*; *Notions élémentaires de statistique* (Ibid., 1840, in-8), études sur les races humaines et sur leur répartition, etc., avec des tableaux de population; *Des roches considérées minéralogiquement* (Ibid., 1841, in-8); *Coup d'œil sur la géologie de la Belgique* (Bruxelles, 1842, in-8); *Précis élémentaire de géologie* (Paris, 1843, in-8); *Abrégé de géologie* (Bruxelles, 1853, in-12; 7e édit., 1862, in-8); puis de nombreux travaux dans le *Journal des mines*, le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, les *Mémoires de la Société géologique de France* et le *Bulletin* de l'Académie royale de Bruxelles. Il a extrait de ce dernier recueil et publié séparément : *Des races humaines ou Éléments d'ethnographie* (Paris, 1845, in-8; nouv. édit., Bruxelles, 1850, in-12).

OMER-pacha (Michel LATTAS, aujourd'hui), célèbre général ottoman, est né à Plaski, village croate, au commencement de 1806. Ses parents, qui s'appelaient Lattas, appartenaient à la religion grecque orthodoxe, et même un oncle du futur pacha était prêtre de cette religion. Le jeune Lattas reçut à sa naissance le nom chrétien de Michel. Son père, lieutenant administrateur du cercle d'Ogulini, dont Plaski dépendait, l'envoya d'abord à l'école normale militaire de son village natal, où il se distingua par sa belle écriture, qui fut plus tard l'occasion de sa fortune. Il alla ensuite étudier les mathématiques à Thurm, près de Karlstadt, et, son cours terminé, il fut enrôlé, comme cadet, dans le régiment d'Ougliui. Mais bientôt il passa dans l'administration des ponts et chaussées et devint secrétaire d'un officier ingénieur, dont il se concilia l'affection par son intelligence et son zèle. Il le suivit dans ses tournées d'inspection en Dalmatie, puis il fut, grâce à son patronage, nommé, en 1826, sous-inspecteur des ponts et chaussées à Zara.

Tout à coup, par une résolution dont on connaît mal les motifs, il quitta le service de l'Autriche et passa en Bosnie. Il y fut employé comme teneur de livres par un marchand turc; puis, après avoir embrassé le mahométisme, il devint précepteur des enfants de Hussein-pacha, l'exterminateur des janissaires, gouverneur de Widdin, qui, en 1834, l'envoya à Constantinople. Michel Lattas, qui avait pris dès lors le nom d'Omer et le titre d'effendi, sut se faire des relations utiles et des protecteurs puissants. Grâce à sa belle main, il trouva une place de professeur d'écriture dans une école militaire. En même temps, le vieux séraskier Kosrew-pacha le prit en amitié; il le présenta au sultan Mahmoud, qui le chargea d'apprendre à écrire au jeune prince Abdul-Medjid, aujourd'hui sultan; puis il le maria à une riche héritière, le fit nommer capitaine dans l'armée turque et lui ouvrit ainsi tous les chemins de la fortune.

Omer montra dès lors quels services la Turquie pouvait attendre de ses connaissances européennes. Il prit part, sous Mahmoud, à la réorganisation de l'armée et à des travaux topographiques qui devaient seconder plus tard ses opérations militaires. A l'avénement de son élève (1839), il devint colonel et fit en cette qualité, l'année suivante, sous l'Allemand Johemus, alors général de division dans l'armée turque, la campagne de Syrie. Il fut nommé au retour général de brigade. En 1842, il fut envoyé comme gouverneur militaire dans le Liban, où on l'a accusé d'avoir manqué, vis-à-vis des chrétiens, aux habitudes de douceur et de tolérance qu'on se plaît généralement à lui attribuer. L'année suivante, il accompagna Reschid-pacha en Albanie et eut la plus grande part à la pacification du pays. Le sultan lui témoigna sa confiance par diverses missions semblables; en 1846, il fut chargé, sous les ordres d'Osman-pacha, de réprimer la révolte du Khurdistan; ce fut pour lui l'affaire d'une campagne.

La révolution de 1848, par son contre-coup dans les principautés danubiennes, lui fit une plus large carrière et le mit, pour la première fois, en face des Russes. Pendant les deux ans que dura l'occupation des principautés par les armées de la Porte et du czar, Omer-pacha fit

régner dans la sienne la plus parfaite discipline et la prepara à loisir au rôle glorieux qu'elle devait jouer plus tard. Les deux révoltes, excitées en Bosnie (1850 et 1851) par l'enrôlement et les réformes du tanzimat, l'appelèrent à soutenir par les armes les nouvelles idées politiques et religieuses du gouvernement turc; il ne put comprimer le second soulèvement qu'en désarmant tout le pays; mais, jusque dans les rigueurs que cette mesure entraîna, il sut faire rendre hommage à son esprit de modération et de justice. Une tâche encore plus rude lui fut imposée dans le Montenegro; heureusement, les hostilités, commencées au cœur de l'hiver (décembre 1852) et au milieu des plus grandes difficultés, furent suspendues par l'intervention de l'Autriche.

La fin de 1853 fut pour Omer-pacha particulièrement glorieuse. La guerre avec la Russie, désormais inévitable, comblait ses vœux. Il proteste une dernière fois, dans sa lettre au général Gortschakoff, de la justice de sa cause et commence les hostilités. Il règle son plan de campagne sur la connaissance profonde qu'il a de ses soldats et du pays, dirige à son gré la guerre et contraint Gortschakoff à suivre ses mouvements. Il sait choisir ses positions, harcèle l'ennemi, le divise, le fatigue, l'affaiblit, le démoralise par une suite ininterrompue d'escarmouches, sans s'exposer contre des forces supérieures aux hasards d'une grande bataille. Le combat même d'Oltenitza, qui dura trois jours (2-4 novembre), fut moins important par les forces engagées, que parce qu'il témoigna de l'habileté du général et de la supériorité inattendue que son armée tenait de lui. Devant les manœuvres savantes du général et le courage des soldats turcs, les Russes repassèrent le Pruth, après avoir abandonné le siége de Silistrie.

Pendant la guerre de Crimée, Omer-pacha concourut, avec les généraux des armées alliées, à la direction des événements militaires, mais sans prendre la part qu'on pouvait attendre de son nom et de ses heureux débuts contre la Russie. Chargé de marcher au secours de la ville de Kars, le temps qu'il fut forcé de perdre à réunir un matériel insuffisant et le mauvais état des routes l'empêchèrent d'arriver à temps pour sauver cette héroïque cité. Aussi ces dernières années ont-elles porté, dans l'opinion de l'Europe, une certaine atteinte à sa réputation militaire. On ne put lui refuser toutefois plusieurs des qualités qui font les hommes supérieurs. Il excellait à former le soldat et s'en faisait aimer, tout en le soumettant à la discipline. Il parlait, dit-on, avec facilité un assez grand nombre de langues de l'Asie et de l'Europe.

Disgracié dans les années qui suivirent, et éloigné de Constantinople, il fut ensuite rappelé par le Sultan pour recevoir un grand commandement militaire et fut nommé général en chef de l'armée de Roumélie. A la fin de mars 1861, il fut nommé ministre sans portefeuille, et à la même époque, il dirigea l'expédition des troupes turques dans l'Herzegovine. Il sut calmer les populations par ses proclamations et ses promesses autant que les contenir par ses opérations militaires. Il ne triompha pourtant pas sans peine des Monténégrins et leur imposa une première fois la paix (août 1861): mais il essuya bientôt des revers qu'il dut racheter par des avantages plus décisifs. Après la lutte il fut maintenu dans son commandement dont il demanda plusieurs fois de se démettre sans l'obtenir (janvier 1863). Depuis, il a été encore chargé de diverses missions. Outre les honneurs qu'il a reçus en Turquie, Omer-pacha, qui avait été antérieurement décoré de l'ordre de Sainte-Anne par l'empereur Nicolas, a été nommé par Napoléon III, en 1854, grand-croix de la Légion d'honneur.

ONSLOW (Arthur-George ONSLOW, 3e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1777, à Londres, descend d'un chancelier de l'Échiquier, élevé en 1716 à la pairie. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1827, la place de son père à la Chambre des Lords, où il a toujours voté avec le parti conservateur. Marié depuis 1818, il a pour héritier son petit neveu William-Hillier Onslow, né en 1853.

OPPERT (Jules), orientaliste français, né à Hambourg, le 9 juillet 1825, d'une famille israélite, et neveu par sa mère du célèbre jurisconsulte Ed. Gans, fit ses études classiques dans sa ville natale et s'appliqua d'abord aux mathématiques. Il alla ensuite étudier le droit à Heidelberg; mais son goût pour la philologie le fit passer à l'université de Bonn, où il suivit le cours de sanscrit de Lassen et celui d'arabe de Freytag. En 1847, après deux années d'études à Berlin, il alla prendre le grade de docteur en philosophie à l'université de Kiel, avec une thèse sur le droit criminel des Hindous (*De Jure Indorum criminali*). M. J. Oppert étudia ensuite spécialement le zend et l'ancien persan et publia à Berlin un ouvrage sur le système vocal de cette dernière langue : *Lautsystem des altpersischen* (1847, in-8).

Sa religion lui fermant en Allemagne la carrière du professorat, il vint à Paris en 1847 et trouva des appuis dans Letronne et Eug. Burnouf. Nommé professeur d'allemand aux lycées de Laval et de Reims, il ne cessa de poursuivre ses études, et publia dans la *Revue archéologique* et le *Journal asiatique*, sur la langue persane et l'écriture cunéiforme persépolitaine, divers mémoires qu'il a recueillis sous ce titre : *les Inscriptions des Achéménides* (1852, in-8). Ces travaux attirèrent sur lui l'attention de l'Institut, et il obtint de faire partie, sous Fulgence Fresnel, de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie. De retour en juillet 1854, M. Oppert se livra avec ardeur au déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Les services qu'il a rendus dans ces circonstances, lui ont valu récemment des lettres de grande naturalisation.

Adoptant une partie des idées de MM. Hincks et Rawlinson, et s'appuyant sur ses propres recherches, il a exposé à l'Institut un système nouveau d'interprétation qu'il se proposait de consigner dans deux ouvrages suivants : *les Études assyriennes* et *l'Expédition scientifique de France en Mésopotamie* (1858, et suiv., gr. in-4). De 1855 à 1856, il a reçu, du ministre de l'instruction publique, la mission d'explorer l'Angleterre et l'Allemagne, en étudiant les monuments renfermés dans les musées, une chaire de sanscrit à la Bibliothèque impériale et la décoration de la Légion d'honneur. En 1863, M. J. Oppert se vit désigné à l'Institut par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le grand prix biennal de l'Empereur, décerné, pour la seconde fois, à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays. Il avait pour concurrent M. Mariette, l'égyptologue.

M. Oppert s'est aussi beaucoup occupé de la topographie de l'ancienne Babylone, et a présenté à la Société de géographie et à l'Institut un plan levé par lui, de cette antique cité. Il a fourni des articles à l'*Athenæum français*, aux *Annales de philosophie chrétienne* et à différents journaux anglais. Ses dernières publications importantes sont : *les Inscriptions cunéiformes déchiffrées une seconde fois* (1859, in-8); *Grammaire sanscrite* (Berlin, 1859, in-8; 2e édit. 1863); *Éléments de*

la grammaire assyrienne (1860, in-8); *État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes* (1861, in-8); *les Inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive* (1863, in-8); *l'Honover, le verbe créateur de Zoroastre* (1863, in-8); *les Fastes de Sargon*, traduits et publiés d'après le texte assyrien, etc., avec M. J. Ménant (1863, in-folio); *Grande inscription de Khorsabad*, commentaire philologique (1864, in-8), ainsi que des *Extraits* de la *Revue d'Orient* et autres recueils.

OPZOOMER (Charles-Guillaume), philosophe et publiciste hollandais, né à Rotterdam, le 20 septembre 1821, étudiait encore à l'université de Leyde lorsqu'il se fit connaître par une *Lettre à da Costa*, où il combattait l'enseignement orthodoxe, et par son *Jugement sur les Annales hollandaises de théologie*, où il attaquait les principes fondamentaux du christianisme. Reçu docteur en droit et en philosophie à l'université de Leyde, en 1845, il devint en 1846 professeur de philosophie à l'université d'Utrecht. Continuateur du XVIII[e] siècle, M. Opzoomer professe l'empirisme rationnel le plus absolu et veut qu'on introduise dans la philosophie la méthode des sciences naturelles. C'est ce qui ressort de ses ouvrages : *De Weg der Wetenschapen* (Utrecht, 1851, sorte de manuel de logique; *Oratio de philosophia naturæ* (Ibid., 1852); *Conservation et réforme* (Conservatismus und Reform; Ibid., 1852), écrit dans lequel il se prononce sur la politique d'Edmond Burke; et *Six discours sur la morale*.

Comme jurisconsulte, il a eu de l'influence sur la législation de son pays par ses écrits politiques *sur les Élections directes et indirectes*. Membre et secrétaire de la commission royale chargée de modifier la constitution des universités, il essaya d'y introduire une réforme radicale et de fondre en une seule les trois universités de la Hollande. Arrêté par la résistance de ses collègues, il voulut du moins publier son plan, qui parut sous ce titre : *Projet de loi sur la réforme des universités*. On lui doit encore un *Commentaire du Code civil de la Hollande*.

O'QUIN (Patrick), homme politique français, député, est né à Pau, le 21 février 1821, d'une famille originaire d'Irlande. Avocat et journaliste, il a dirigé longtemps le *Mémorial des Pyrénées*. Membre du Conseil général pour le canton Est de Pau en 1852, il est devenu maire de cette ville en 1860. En 1852, il a été nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1[re] circonscription des Basses-Pyrénées, et il a été réélu au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 29 772 voix sur 30 479 votants. Il a publié plusieurs brochures sur des questions d'économie politique, et a pris une part active aux travaux de la Chambre comme membre de plusieurs commissions importantes. M. O'Quin a été promu officier de la Légion d'honneur. *

ORBIGNY (Alcide DESSALINES D'), naturaliste français, né à Coueron (Loire-Inférieure), en 1802, mort à Paris, le 30 juin 1857. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

ORBIGNY (Charles DESSALINES D'), frère du précédent, né au même lieu, le 2 décembre 1806, fit également ses études à la Rochelle et vint, en 1827, à Paris, où il suivit les cours de médecine et fut secrétaire de l'ingénieur académicien Brochant de Villiers. En 1832, il se tourna spécialement vers les sciences naturelles, et devint en 1835, aide-naturaliste au Muséum d'histoire, où il est resté. Il a été élu membre de diverses Sociétés savantes, décoré de la Légion d'honneur depuis 1854, et honoré de plusieurs distinctions étrangères.

On a de lui : *Tableau synoptique du règne végétal* (1834); *Description géologique des environs de Paris* (1838); *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (1839-1849, 16 vol. in-8), qu'il a dirigé avec la collaboration de trente membres de l'Institut; *Dictionnaire abrégé d'histoire naturelle*, avec M. de Wegmann (1842); *Mémoire sur diverses couches de terrains nouvellement découvertes près Paris* (1848); *Tableau général des terrains et des principales couches du bassin parisien* (1849); *Manuel de géologie* (1852); *Géologie appliquée aux arts, aux mines et à l'agriculture, comprenant l'ensemble des révolutions du globe* (1855, in-8); et divers *Mémoires*, *Fragments* et articles insérés dans les recueils savants et périodiques.

ORD (Edward-Otto-Cresap), général américain, est né dans le comté d'Alleghany (Maryland), en 1822. Fils d'un officier de l'ancienne armée nationale, il entra à l'école militaire de Westpoint, en 1835, et en sortit, en 1839, comme sous-lieutenant au 3[e] régiment d'infanterie. Promu lieutenant, en juillet 1841, et capitaine, le 7 septembre 1850, il fut employé, à cette dernière date, dans les deux expéditions contre les tribus indigènes de l'Orégon. Il se trouvait en mission en Californie, lorsque la guerre civile éclata entre le sud et le nord des États-Unis, en 1861; il fut aussitôt rappelé et mis à la tête d'une brigade de volontaires pensylvaniens.

Le général Ord prit part successivement aux engagements les plus sanglants, à la bataille de Drainsville, en Virginie (20 décembre 1861), et à toute cette rude campagne de l'hiver pendant laquelle ses services lui méritèrent le grade de major-général, au siége de Corinth, dans le Mississipi, et aux batailles d'I-u-Ka (19-20 septembre 1862), et de la rivière Hatchie (4 octobre), où il fut grièvement blessé; au siége et à la prise de Wicksburg; aux opérations militaires du comté de Teche, dans la Louisiane, et à la campagne désastreuse du Texas, où il sauva les débris de l'armée de Banks; enfin à cette suite de grandes manœuvres et de combats journaliers qui se livrèrent entre les armées de Grant et de Lee, en Virginie, et qui amenèrent, en avril 1865, la prise de Richmond. Dans cette dernière et terrible campagne, il avait été mis, en juillet 1864, à la tête du 18[e] corps d'armée, sur le James-River; blessé au combat de Chaspin's Farne (6 septembre) et éloigné pendant deux mois, il était revenu, le 8 janvier 1865, remplacer le général Butler, puis, investi du commandement du département militaire de la Virginie, il prit, en cette qualité, une part active aux dernières attaques contre Richmond. Néanmoins, après la prise de la capitale confédérée, le général Ord fut remplacé dans son poste important par le général Halleck *

ORDENER (Michel, comte), général français, sénateur, né le 3 avril 1787, à Huningue (Haut-Rhin), est le fils du général de ce nom. Engagé, en 1802, comme volontaire dans un régiment de cavalerie, il entra, la même année, à l'École spéciale de Metz, servit d'aide de camp à son père et au général Duroc, auprès desquels il fit les campagnes de Pologne, d'Espagne et de Portugal, et passa, en 1809, avec le grade de chef d'escadron, à la grande armée qui opérait en Allemagne. Durant les campagnes de Russie, de Saxe et de France, il eut de nombreuses occasions de se distinguer, devint colonel de dragons et assista à la bataille de Waterloo. Licencié en 1815, il se tint à l'écart jusqu'à la révolution de Juillet. Rentré

dans le service, il fut nommé maréchal de camp le 2 avril 1831. A différentes reprises il fut chargé d'inspections générales. Après avoir commandé quelque temps le département de Maine-et-Loire, il fut appelé à la tête de la division militaire de Caen et promu en même temps au rang de lieutenant général (22 avril 1846). Atteint par le décret sur la limite d'âge, il fut, en 1852, placé dans le cadre de réserve. Le 22 janvier de cette année, il avait été élevé à la dignité de sénateur. M. Ordener est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 octobre 1848. — Il est mort le 22 novembre 1862.

ORÉLIE ANTOINE Ier (DE TONNEINS, roi sous le nom d'), roi d'Araucanie, né vers 1820, à Chourgnac, près de Périgueux, fut d'abord avoué à Périgueux, puis passa en Amérique et acquit une telle influence sur les différentes peuplades des Araucans, qu'elles se réunirent pour le proclamer roi en 1861. Le nouveau monarque se proposa aussitôt d'organiser ses États à l'européenne, et de leur donner une constitution et des lois semblables à celles de la France. Il voulut aussi établir des relations suivies entre son royaume et sa première patrie, et dans ce but demanda l'ouverture d'une souscription nationale qui pût l'aider à fonder, dans l'Amérique du Sud, une nouvelle France capable de prospérer et d'entrer dans les voies de la civilisation. La subite élévation du roi d'Araucanie n'avait guère excité d'autre sentiment que la surprise : la souscription qu'il proposait fut donc accueillie avec la plus grande froideur, et quelques-uns même n'y virent qu'une mystification. Cependant plusieurs voix s'élevèrent pour protester en faveur du monarque américain, et le 23 septembre 1861, *le Temps* publia une lettre écrite de Constantine, le 17 du même mois, par M. H. M. de Morestel, qui défendait avec chaleur et habileté la cause de l'ancien avoué, son ami, et blâmait vivement l'indifférence des Français, plus portés à railler les généreux efforts d'un audacieux compatriote qui travaillait à agrandir l'influence française, qu'à le seconder dans cette patriotique entreprise.

Un incident imprévu apporta à cette discussion un dénoûment au moins provisoire. Menacé d'une guerre par le Chili, qui voyait avec peine l'Araucanie se constituer fortement à sa frontière, Orélie parcourait ses États pour organiser la défense, et s'était déjà entendu avec le chef Guenterol, qui devait lui fournir 40 000 hommes. Le 4 janvier 1862, il se reposait dans la plaine de Los Perales avec quelques-uns de ses compagnons, lorsqu'il fut enlevé par un parti de cavalerie chilienne et incarcéré à Nacimento. Cette mesure était un attentat au droit des gens, puisque l'attaque avait eu lieu sur le territoire araucanien, indépendant depuis 1773. Soit pour cette raison, soit plutôt par crainte de la France, car le vicomte de Cazotte, notre consul à Santiago, avait reçu l'ordre de traiter diplomatiquement cette affaire, tous les tribunaux chiliens, civils et militaires se déclarèrent incompétents pour le juger. Pendant ce temps, l'ex-roi réussit à s'évader en sciant un des barreaux de sa fenêtre et en se jetant à la nage au milieu des balles des soldats chiliens préposés à sa garde. Repris quelques jours après, il fut réintégré dans sa prison. Enfin le 2 septembre 1862, la cour d'appel de Santiago décida qu'il serait détenu, comme fou, jusqu'à ce qu'il fût réclamé par sa famille ou par un agent du gouvernement français. Peu après, cependant, il était embarqué pour la France. Un procès où la qualité de prince prise par l'ex-roi était dénoncée par un de ses fournisseurs comme une manœuvre d'escroquerie, lui a été intenté, en 1864, devant le tribunal correctionnel de Paris, qui lui a reconnu le droit de prendre cette qualité. Le héros de cette étrange destinée, en a publié lui-même une relation sous ce titre : *Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, son avénement au trône, et sa captivité au Chili* (1863, in-8). Il a aussi fait du récit de ses aventures l'objet de conférences publiques.

ORELLI (Conradin), philologue suisse, frère du savant philologue de ce nom, mort en 1849, est né à Zurich, le 6 novembre 1788. Destiné à l'état ecclésiastique, il se voua plus tard à l'enseignement public, devint, en 1819, professeur de langue française à l'école urbaine de Zurich et, en 1833, professeur de philosophie au collége supérieur et professeur de langue française à l'école industrielle de cette ville.

On doit à M. Orelli une *Grammaire de vieux français* (Altfranzoesische Grammatik; Zurich, 2e édit., 1848) et une étude sur *la Vie et la doctrine de Spinoza* (Spinoza's Leben und Lehre; Zurich, 2e édit., 1850). Il a dirigé l'impression des treize dernières éditions de la *Grammaire française* de Hirzel (Aarau, 16e édit., 1852), si répandue dans toute l'Allemagne.

ORENSE (Francisco), marquis d'ALBAÏDA, homme politique espagnol, né vers 1820, fit ses premières armes dans le journalisme. En 1851, il prit la direction du *Clamor publico* et combattit à outrance le ministère Bravo-Murillo. Il était président du club démocratique des Variétés, quand éclata la révolution de juillet 1854. Il prit part à l'émeute de Madrid et fut, le 28 août, le chef de cette fameuse insurrection des *Basilios* qui dut renoncer, en présence de l'énergique attitude d'Espartero, à établir la république. Emprisonné par sentence judiciaire, il fut nommé, au mois de novembre, député aux Cortès par le peuple de Madrid et dirigea les huit membres de la fraction ultra-démocratique. Il fut des dix-neuf qui votèrent l'abolition de la monarchie. Doué d'une parole vive et agressive, il s'attaqua surtout à O'Donnell, qu'il accusait de perdre la révolution. Il lui reprocha, en décembre 1856, les troubles de Saragosse, et déposa, deux jours après, contre lui une motion de censure, qui fut repoussée à une grande majorité. Il s'en prit de même, sans plus de succès, au général Zabala, à propos des troubles de Valence, en avril 1856. Il vota naturellement toutes les mesures libérales et l'ensemble de la Constitution. Lors du coup d'État de O'Donnell (14 juillet 1856), il fit partie de la fraction de l'assemblée qui se réunit pour protester contre le nouveau ministère, puis il alla soulever les provinces. Mais il fut arrêté et incarcéré jusqu'au rétablissement de l'ordre.

ORFILA (Anne-Gabrielle LESUEUR, dame), veuve du célèbre chimiste, mort le 11 mars 1853, est née à Paris le 21 janvier 1793. Elle était fille du sculpteur Lesueur, membre de l'Institut. Douée d'un penchant très-vif pour l'art musical et d'une voix agréable, elle se fit surtout un nom distingué par la protection éclairée qu'elle accorda aux artistes dramatiques et lyriques. Son salon devint un des plus renommés de Paris et servit de théâtre non-seulement aux succès mondains d'acteurs et de chanteurs en renom, mais aussi aux débuts de talents qui devinrent plus tard célèbres. Les encouragements de Mme Orfila furent, pour beaucoup, le prélude de la réputation ou de la fortune. — Elle est morte à Passy, sa résidence d'été, le 15 juillet 1864.

ORFORD (Horace-William WALPOLE, 4e comte

D'), pair d'Angleterre, né en 1813, à Londres, descend par alliance du fameux ministre Robert Walpole, élevé, en 1723, à la pairie héréditaire. Élevé à Cambridge, il a succédé aux titres de son père en 1858. Marié en 1841 à miss Hetwood Pellew, il a jusqu'à présent pour héritier son frère Henri, né à Londres en 1818. — Une de ses tantes paternelles, lady Catherine LONG, a écrit, en 1852, un roman de mœurs modernes intitulé : *Sir Roland Ashton* (3 vol.). — Voy. WALPOLE.

ORLÉANS (maison D'), branche cadette de la ligne aînée de la maison de Bourbon, élevée au trône de France, le 7 août 1830, déchue le 24 février 1848. Du mariage de feu Louis-Philippe, mort à Claremont en Angleterre, le 26 août 1850, et de la reine *Marie-Amélie* (voy. ce nom), sont nés : feu le prince Ferdinand, duc d'Orléans, né le 3 septembre 1810, mort le 13 juillet 1842, marié à feu la princesse *Hélène*, duchesse d'Orléans (voy. ci-dessous) ; *Louis*, duc de Nemours (voy. NEMOURS); *François*, prince de Joinville (voy. JOINVILLE); *Henri*, duc d'Aumale (voy. AUMALE); *Antoine*, duc de Montpensier (voy. MONTPENSIER); feu la princesse *Louise*, née le 3 avril 1813, reine des Belges, morte le 11 octobre 1850, feu la princesse *Marie*, née le 13 avril 1813, mariée au duc *Alexandre* de Wurtemberg (voy. ce mot), morte le 2 janvier 1839, et la princesse *Clémentine*, mariée au prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha (voy. ce nom).

ORLÉANS (Hélène-Louise-Élisabeth DE MECKLEMBOURG-SCHWÉRIN, duchesse D'), princesse de la famille d'Orléans, née le 24 janvier 1814, à Ludwigslust, morte, à Richmond, le 18 mai 1858. —Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

De son mariage avec le duc d'Orléans elle a eu deux fils : Louis-Philippe-Albert d'Orléans, comte DE PARIS, né à Paris, le 24 août 1838 ; et Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc DE CHARTRES, né à Paris, le 9 novembre 1840, marié, le 11 juin 1863, à sa cousine *Françoise*-Marie-Amélie d'Orléans, née le 14 août 1844, fille aînée du prince de Joinville. Les deux frères ont servi quelque temps aux États-Unis dans l'armée fédérale, comme officiers attachés à l'état-major du général Mac-Clellan. En 1861, le comte de Paris, de retour d'un voyage en Terre sainte, a publié à Londres un livre intitulé *Damas et le Liban*.

ORLOFF (Alexis, comte), diplomate et général russe, né en 1787, est l'un des quatre fils naturels du comte Fedor Grigorewitsch, avec les descendants duquel s'éteignit la ligne mâle légitime d'une des plus illustres familles de Russie. Comme son frère aîné, Michel Orloff, mort en 1841, il entra au service militaire pendant les guerres de l'Empire, fit ses premières armes dans la campagne de France, devint ensuite adjudant du prince Constantin, puis colonel du régiment de la garde à cheval. Mais sa grande faveur date du 26 décembre 1825. Les gardes, qui s'étaient révoltés, étaient sur le point de triompher, lorsque M. Orloff, avec autant de présence d'esprit que de courage, se mit à la tête des escadrons encore fidèles et dispersa les mutins. L'empereur Nicolas le créa comte, le nomma général adjudant et lui donna le commandement d'une division de cavalerie. Après avoir rendu de grands services dans la campagne de Turquie en 1828, le général Orloff signa le traité d'Andrinople, le 14 septembre 1829, si avantageux pour son pays et fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, à Constantinople.

Chargé, deux ans plus tard, d'aller inspecter les travaux du siége de Varsovie, il était à peine arrivé que le feld-maréchal Diebitsch, qui commandait, mourut subitement, et le bruit public accusa, sans preuves, l'envoyé de l'empereur de sa mort. En 1832, le général reçut une autre mission, celle d'aller soutenir à Londres les droits de la Hollande contre la Belgique; il n'y réussit pas. Il parut de nouveau à Constantinople, en 1833, comme chef des troupes débarquées sur les rives du Bosphore pour protéger la Turquie contre Ibrahim-pacha, et signa le traité d'Unkiar-Skélessi, qui donnait à la Russie la clef des Dardanelles. En récompense l'empereur le nomma général de cavalerie, membre du conseil d'État, lui donna des apanages et, plus tard, le décora de l'ordre de Saint-André. A la mort de Benkendorff, en 1844, le général Orloff reçut le commandement de la gendarmerie et la direction de la police secrète, et s'acquitta de ces fonctions avec une entière vigilance. Ami de l'empereur Nicolas, il l'accompagna dans presque tous ses voyages, particulièrement en 1853, à Olmultz et à Berlin.

Lorsque les puissances occidentales eurent déclaré la guerre à la Russie, il fut envoyé à Vienne, où il demanda d'abord l'appui de l'Autriche; mais, ayant échoué contre la résistance du comte de Buol, il réclama au moins la neutralité, sans réussir davantage, et finit par quitter Vienne le 19 février 1854. Il représenta la Russie au Congrès de Paris. Depuis le 17 avril 1856, le général comte Orloff était président du grand conseil de l'empire, qui se compose des ministres et des trois grands-ducs, et chargé, sans portefeuille, de la présidence de celui des ministres; mais malade depuis quelque temps, il avait été, sur sa demande, relevé de ses nombreuses et importantes fonctions, et n'avait conservé que le titre honorifique d'aide de camp général de l'empereur. — Le comte Orloff est mort le 20 mai 1861.

Il y a en Russie une autre famille de ce nom, la famille ORLOFF-DEMIDOFF, dont le principal représentant, le comte Wassilji, a pris aux guerres de l'Empire, à la tête des Cosaques, une part si désastreuse pour nous. Il a laissé plusieurs fils qui occupent divers grades dans l'armée russe.

ORMONDE (James-Édouard-William-Théobald BUTLER, 3e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1844, est le chef actuel d'une famille irlandaise qui remonte au XIVe siècle. Il doit prendre, à sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords, où elle est vacante depuis 1854. Il a été nommé sous-lieutenant aux *life-guards* en 1863. — Son héritier présomptif est son frère lord James-Hubert-Henri-Thomas, né en 1847.

ORNANO (Philippe-Antoine, comte D'), maréchal de France, sénateur, né à Ajaccio, le 17 janvier 1784, descend d'une ancienne famille qui s'était distinguée dans la carrière des armes. Entré au service, dès l'âge de seize ans, comme sous-lieutenant au 9e de dragons (1800), il débuta par la deuxième campagne d'Italie, fut ensuite attaché à l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, et fut, en 1804, mis à la tête d'un bataillon de chasseurs corses. Nommé à Austerlitz officier de la Légion d'honneur, sa grande bravoure lui fit donner, après Iéna, le commandemandement du 25e de dragons avec lequel il fit la guerre de Pologne. Ce fut surtout en Espagne qu'il se distingua sous les ordres de Ney; il força le passage de la Navia, défendu avec vigueur par une nombreuse artillerie (.6 juin 1809), et enleva au combat d'Alba de Tormes quatre pièces de canon.

Promu au grade de général de brigade (1811),

il rejoignit l'expédition de Russie, se trouva à Ostrenow et à Mohilew, et fut nommé général de division deux jours avant la bataille de la Moskowa (8 septembre 1812), où il commanda toute la cavalerie de l'armée d'Italie, sous les ordres du vice-roi, et contribua puissamment au gain de cette journée. Grièvement blessé pendant la retraite, il ne dut son salut qu'à la générosité de l'Empereur, qui lui accorda une place dans la seule voiture qui lui restait. A la tête des dragons de la garde, il prit une part active à la campagne de France ainsi qu'à la défense de la capitale.

Maintenu dans son commandement par le roi Louis XVIII, en 1814, M. d'Ornano, qui avait adhéré au retour de l'Empire, fut, en 1815, emprisonné, puis exilé en Belgique. Lorsqu'il rentra dans ses foyers (1818), il se tint à l'écart, se rallia, en 1830, au nouveau gouvernement, qui le nomma successivement commandant de la quatrième division militaire (Tours) et pair de France (11 octobre 1832). Révoqué en 1848, il vint siéger à l'Assemblée constituante, à la suite d'une élection partielle dans le département d'Indre-et-Loire, où son nom et son titre d'allié du Président servirent de ralliement à tous les partisans de la politique napoléonienne (7 janvier 1849). Il revint à l'Assemblée législative, en tête de la liste des représentants du même département et vota constamment sous l'inspiration de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fit partie de la commission consultative. Jusque-là grand chancelier de la Légion d'honneur, il fut appelé au Sénat dès la création (janvier 1852). Il est, en outre, gouverneur de l'hôtel des Invalides. M. d'Ornano, qui figurait sur le tableau de l'activité comme le premier et le plus ancien des généraux de division, a été nommé maréchal de France le 2 avril 1861 le jour où les cendres de Napoleon Ier étaient déposées dans la crypte des Invalides. Il avait été promu, le 9 août 1850, grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort le 13 octobre 1863.

ORNANO (Rodolphe-Auguste, comte D'), fils du précédent, est né à Liége, le 9 juin 1817. Après avoir débuté dans la diplomatie, comme attaché d'ambassade à Londres, il se retira pour se livrer à la littérature. A cette époque, il a publié à Tours, où il a habité pendant assez longtemps, quelques essais de poésie, *les Tourangelles*, *les Napoléoniennes*, etc. Peu de temps avant le coup d'État du 2 décembre, il fut chargé de l'importante préfecture de l'Yonne et montra beaucoup d'énergie à l'occasion des troubles de Clamecy. Démissionnaire en 1853, il devint chambellan, et premier maître des cérémonies. En 1853, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Yonne. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 21 250 voix sur 30 613 votants. Il fut aussi élu membre et vice-président du conseil général de l'Yonne, où il représenta le canton de Saint-Florentin. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à son château de la Branchoire, près de Tours, le 15 octobre 1865.

ORSINI (Mathieu), ecclésiastique français, né en 1802, entra dans les ordres sous la Restauration, fut attaché au clergé de Paris et remplit, depuis l'Empire, les fonctions de chapelain à l'hôtel des Invalides. En 1837, il dirigea *le Conservateur de la Foi*, puis *le Moniteur de la religion*, et en 1849, la *Revue de l'éducation nationale*. Il fut un des nombreux candidats de la Seine aux élections de l'Assemblée constituante.

On a de l'abbé Orsini : une traduction des *Lettres de saint Jérôme* (1839, in-8); *la Vierge* (1837; nouvelle édition augmentée. 1844, 2 vol. gr. in-8), histoire de la Mère de Dieu et de son culte; *les Fleurs du Ciel* (1839, in-8), imitation des saints; *le Conseiller du peuple* (1842, in-8); *Histoire de saint Vincent de Paul* (1842, in-8; 2e édit., 1852); *la Bible des familles* (1842-1843, in-18), texte corrigé de la Bible de Sacy; *Considérations sur Napoléon* (1853); *Réponse à la brochure intitulée : le Pape et le congrès* (1860, in-8); *Réfutation du livre de M. Renan* (1863, in-8), etc.

ORSINI (famille), maison princière italienne, divisée en deux branches : ORSINI-GRAVINA et ORSINI DE PIEMONT.

ORSINI (Dominique, prince), chef de la maison Orsini-Gravina, né le 23 novembre 1790, a succédé aux titres et dignités de son grand-père, le 3 novembre 1824. Il est lieutenant général, prince-assistant au saint-siége, sénateur de Rome, et 18e duc de Gravina dans le royaume de Naples. Marié le 6 février 1823 à Marie-Louise, fille de Jean Torlonia, il a deux filles et un fils, le prince comte héréditaire Philippe, né le 10 décembre 1842.

ORSINI (Joachim-Marie-Innocent), comte de Rivalta et d'Orbassano, seigneur de Trana, chef actuel des Orsini de Piémont, est né le 28 décembre 1786. Chambellan du roi d'Italie et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, il a été marié trois fois, en dernier lieu à Antoinette, fille du colonel Grégoire Orloff; il a du troisième lit une fille, Isabelle-Anne-Marie, née le 8 mai 1853.

ORSINI (Felice), révolutionnaire italien, né en 1819, à Meldola, États romains, mort sur l'échafaud à Paris, le 13 mars 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ORTIGUE (Joseph-Louis D'), littérateur et musicographe français, né le 22 mai 1802, à Cavaillon (Vaucluse), fut d'abord avocat et juge-auditeur au tribunal civil d'Apt (1828). Venu à Paris, il fut attaché aux travaux historiques du gouvernement et fournit des articles de critique musicale à une foule de journaux : le *Temps*, l'*Avenir*, le *Courrier de l'Europe*, la *Revue de Paris*, la *Quotidienne*, et en dernier lieu le *Journal des Débats*. M. d'Ortigue a été professeur de chant au collége Henri IV. Il a pris rang, par ses livres et ses brochures sur la musique, parmi les critiques les plus instruits et les plus autorisés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1843.

Nous citerons de lui, comme œuvres étrangères à la musique : *la Sainte-Baume* (1834, 2 vol. in-8) et *Nouvelles chrétiennes* (1837); puis, dans un genre plus spécial : *la Guerre des dilettanti* (1829); *le Balcon de l'Opéra* (1833, in-8), recueil de divers articles; *Du Théâtre italien et de son influence sur le goût musical français* (1840, in-8); *Dictionnaire liturgique du plain-chant et de la musique d'église* (1854, in-8); *la Musique à l'église*; *Philosophie, histoire, critique et littérature musicales* (1861, in-8), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, au *Correspondant*, à la *Gazette musicale*, à *l'Université catholique*, où il a inséré des fragments d'un grand travail sur l'orgue. En avril 1857, il a fondé le recueil *la Maîtrise*, avec Niedermeyer.

ORTOLAN (Joseph-Louis-Elzéar), jurisconsulte français, né à Toulon (Var), le 21 août 1802, est fils d'un ancien juge de paix de cette ville, qui, au milieu d'une épidémie terrible, à laquelle avaient succombé presque tous les fonctionnaires, sortit de sa retraite pour reprendre son poste et

mourut victime de son dévouement. Il fut d'abord élevé au collége de Nice, fut forcé, par la chute de l'Empire, de rentrer en France et compléta, au collége d'Avignon, de brillantes classes littéraires par des études mathématiques, malgré son penchant pour la poésie. Il fit son droit à Aix et à Paris, fut licencié en 1825, s'inscrivit au barreau en 1826 et se fit recevoir docteur en 1829. Cédant dès lors au mouvement que l'école historique venait d'imprimer aux hautes études, il voulut contribuer à pousser dans la voie nouvelle la science du droit. Tout en se livrant à l'enseignement libre, il publia, en 1827, la première édition de son principal ouvrage : *Explication historique des Instituts de Justinien*, qui lui valut l'amitié de Mourre et d'Henrion de Pansey et la place de bibliothécaire adjoint à la Cour de cassation.

En 1830, M. Dupin ayant succédé à M. Mourre comme procureur général, M. Ortolan devint secrétaire général au parquet de la même cour. Il fit alors, pendant une année, à la Sorbonne, l'histoire du droit constitutionnel en Europe et, l'anné suivante, à l'Athénée industriel, fondé par la ville de Paris, un cours de droit commercial. Vers la même époque, il allait aussi faire à Marseille plusieurs leçons sur l'histoire des constitutions. En 1836, il fut nommé, par sa ville natale, délégué du Var auprès du conseil général de l'agriculture, des manufactures et du commerce; il y est resté jusqu'à la réorganisation en 1849, et parmi ses rapports on remarqua ceux où il réclamait l'abaissement des tarifs et l'établissement d'une caisse générale de retraite pour les ouvriers.

La même année, les deux chaires de droit constitutionnel et de droit criminel, supprimées en 1822, ayant été rétablies et la première, à laquelle M. Ortolan était plus spécialement préparé, ayant été dévolue à Rossi, on lui confia celle de législation pénale comparée, qu'il n'a cessé d'occuper avec éclat, attirant, par sa parole chaleureuse et ses vues élevées, un grand concours d'élèves. Connu pour ses idées libérales et progressives, il fut, en mars 1848, officiellement chargé, par M. Carnot, ministre de l'instruction publique, de faire à l'École de droit un cours publié depuis, *Sur la Souveraineté du peuple et les principes du gouvernement républicain moderne* (1848, in-8), qu'il avait spontanément ouvert le samedi 26 février. Appelé en même temps au conseil supérieur de l'instruction publique, il y prépara les programmes des cours de l'École d'administration; il y fut maintenu jusqu'au 2 décembre 1851. M. Ortolan a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847. Il a reçu la décoration de Saint-Jacques de l'Épée de Portugal, à propos de la rédaction du nouveau code portugais.

Ses principaux ouvrages, outre l'*Explication historique des Instituts de Justinien* (1827, 3 vol. in-8; 5e édit., 1851, 2 forts vol. in-8), devenue classique dans plusieurs universités d'Europe et d'Amérique, sont : *Histoire de la législation romaine* (1828; 3e édit., 1845, in-8) : *Introduction philosophique au cours de législation pénale comparée* (1839, in-8); *Introduction historique* au même cours (1841, in-8); *Éléments du droit pénal* (1856, un fort vol. in-8; 3e édit. 1863), avec introduction philosophique et historique et l'explication raisonnée de tout notre droit pénal; *Histoire du droit constitutionnel en Europe pendant le moyen âge* (1831, in-8); *Traité du ministère public en France*, publié avec M. Ledeau; etc.

Parmi ses publications d'une moindre importance, on peut citer, sur le droit public : *Origines du gouvernement représentatif, de la Pairie en France et en Angleterre, Déposition des rois par les Assemblées nationales* (1831) : une série d'*Études sur les Constitutions des Pays-Bas, des ligues anséatiques, de l'Espagne et du Portugal, de la Sicile*, etc., etc. (1831-1837) : *Sur les Déclarations des droits de l'homme. Influence de la Révolution française sur la législation constitutionnelle de l'Europe* (1835): *Des Lois du développement historique de l'humanité* (1840); *De la Peine de mort*, *Du Duel*, *Examen du Code pénal de Sardaigne*; etc., dissertations qui ont d'abord paru dans les recueils périodiques du temps.—M. Ortolan, qui aime et cultive la littérature, a, dans une *Notice sur Poncy* (1846, in-8), révélé ce poëte-maçon, son compatriote, à qui M. Villemain envoya toute une bibliothèque. Il a écrit les *Contre-paroles d'un croyant*, et un volume de poésies, *les Enfantines* (1845, in-12; 2e édit. 1860, in-18).

Son frère, M. Jean-Félicité-Théodore ORTOLAN, né le 12 janvier 1808, entré dans la marine en 1822, a été nommé capitaine de frégate le 22 juillet 1848 et officier de la Légion d'honneur. Il a publié un ouvrage important intitulé : *Règles internationales et diplomatie de la mer* (1844-1845. 2 vol. in-8).

Son fils, M. Eugène ORTOLAN, né à Paris, le 1er avril 1824, reçu docteur en droit le 25 août 1849, avait cultivé la musique en même temps que le droit et remporté le second prix de compositition musicale à l'Institut, en 1842. Il a donné au Théâtre Lyrique : *Lisette*, en deux actes (1855) ; aux Bouffes-Parisiens : *la Momie de Roscoco* (1857), opérette en un acte, et a mis en musique quelques pièces de poésie. Il est attaché au ministère des Affaires étrangères.

ORTS (Charles), homme politique belge, né à Bruxelles, vers 1815, est le fils de l'échevin Pierre-Jacques Orts, connu par ses principes libéraux. Après de bonnes études de droit, il devint, comme son père, avocat au barreau de Bruxelles, et obtint la chaire de droit public à l'université libre de cette ville. Ses manifestes, en faveur de l'université contre le parti clérical, le désignèrent en 1848 au choix des électeurs de Bruxelles. Orateur solide et nerveux, il combattit vivement les cabinets de Brouckère et de Decker. Nommé en 1856, vice-président de la Chambre des Députés, il prononça contre la loi sur la charité un discours célèbre, où il déclarait qu'elle ne comportait même pas d'amendement.

Après la dissolution des Chambres, qui eut lieu à ce propos, M. Orts fut réélu avec tous les candidats du parti libéral, par la ville de Bruxelles. Plusieurs mesures adoptées par le ministère ou des lois votées par la Chambre ont été dues à l'initiative de M. Orts. C'est sur une proposition de lui, tendant à augmenter le nombre des membres de la Chambre en raison de l'augmentation de la population, que la droite a déclaré qu'elle s'abstiendrait de prendre part aux séances et a exécuté sa menace: ce qui a amené une nouvelle dissolution de la Chambre en juillet 1864. L'année suivante, M. Orts proposa un amendement remarquable à la loi électorale, pour déclarer l'instruction obligatoire pour tout électeur : il ne fut pas admis (juillet 1865). En 1856, il avait établi, avec quelques amis, *la Presse belge*, qui bientôt se fondit avec *l'Indépendance belge*.

OSBORNE (George), pianiste et compositeur anglais, né à Limerick (Irlande), en 1806, et fils d'un organiste distingué, fut destiné à l'état ecclésiastique, fit très-jeune des études de théologie, mais fut entraîné par son goût pour la musique, à négliger toute autre étude que celle du piano. Il apprit presque tout seul, puis passa sur

le continent, et reçut en Belgique, du prince de Chimay, l'accueil le plus favorable, une généreuse hospitalité, et tous les moyens de se perfectionner par l'étude des maîtres classiques. Venu à Paris en 1826, M. Osborne prit des leçons de piano de Pixis, et d'harmonie de M. Fétis. Devenu ensuite l'élève de Kalkbrenner, il recommença sous sa direction toute son éducation, et prit bientôt à Paris, comme virtuose et comme professeur, une des premières places.

M. Osborne a souvent exécuté sa musique, qui consiste particulièrement en *Duos* pour piano et un autre instrument, le violon surtout. Plusieurs ont été écrits en société avec Bériot sur des thèmes de *Moïse*, de *Guillaume Tell*, *du Pré aux Clercs* et des principaux ouvrages de M. Auber. Il a aussi publié quelques *Fantaisies*, *Rondos*, *Variations*, qui ont été accueillis avec faveur.

OSCAR Ier (Oscar-Joseph-François BERNADOTTE), roi de Suède et de Norvége, mort le 8 juillet 1859. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*. Il a eu pour successeur son fils Charles XV (Voy. SUÈDE et NORVÉGE).

OSCULATI (Gaetano), voyageur italien, est né à Vedano (Lombardie), le 29 novembre 1808. Possédé de la passion des sciences naturelles, il avait à peine terminé ses études qu'il commença le cours de ses explorations qui l'ont conduit dans presque toutes les parties du monde. De 1830 à 1831, il visita les pays du Levant, c'est-à-dire la Grèce, l'Égypte, l'Asie Mineure et les provinces maritimes de la Turquie. Trois ans après, il s'embarqua pour l'Amérique méridionale (1834), qu'il traversa de l'Uruguay au Pérou, franchit les *pampas* et les Cordillières, parcourut le Chili et ne rentra dans son pays qu'après avoir doublé le cap Horn (1836). En 1841, il entreprit un nouveau voyage qu'il consacra au vieux monde; étudiant les races et collectionnant les plantes, il visita une partie de l'Arabie, l'Arménie, la Perse presque entière, passa d'Ormuz à Mascate et, de là, une barque arabe le conduisit dans l'Inde, où il explora la côte de Malabar.

Le souvenir des grands fleuves de l'Amérique ramena M. Osculati dans le nouveau monde (1846). Après avoir traversé rapidement le Canada, les États de l'Union, les Antilles et le Vénézuéla, il vint à Quito où il entendit parler des richesses fabuleuses des rives du Napo, l'un des plus grands affluents de l'Amazone. Aussitôt il se mit en route, mais les Indiens Yorumbos qui lui servaient de guides, s'enfuirent au bout de quelques jours de marche et le laissèrent seul au milieu d'un pays affreux, inondé d'eau et coupé de forêts inextricables. Pendant deux semaines, il n'eut pour toute nourriture que des tiges de palmiste et quelques fruits de manzanillo. Résolu enfin d'échapper à ce tombeau vivant, il marcha dans la direction du Napo dont, après des fatigues inouïes et des dangers sans cesse renaissants, il put reconnaître les merveilleux rivages. Grâce au gouverneur de la province de Quixos, il ne perdit rien de ses nombreux spécimens d'histoire naturelle et de ses collections ethnographiques et revint en Europe (avril 1848).

M. Osculati a donné de cette émouvante excursion un récit simplement écrit qui a été avidement lu par ses compatriotes; il est intitulé: *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo* (Milan, 1854, 2e édition, gr. in-8 avec figures).

OSGOOD (Samuel), théologien américain, né à Charlestown (Massachussets), le 30 août 1812, fit ses classes au collége de Harvard, étudia la théologie à Cambridge et prit ses degrés en 1835. Successivement chargé de différentes congrégations, il a été appelé à la tête d'une église unitairienne de New-York en octobre 1849. Il a traduit divers ouvrages théologiques allemands, le livre de M. Olshausen sur *la Passion* (Boston, 1839), et un autre de de Wette, *la Morale pratique* (Practical Ethics; Boston, 1842, 2 vol.). Il est en outre auteur de beaucoup d'ouvrages originaux parmi lesquels nous citerons: *Études biographiques sur les théologiens et réformateurs chrétiens* (Studies in Christian biography, Four hours with Theologians and Reformers; New-York, 1850, in-12), qui contiennent les vies de Calvin, Grotius, George Fox, Swedenborg et autres; *Dieu avec l'homme, ou marques de la Providence* (God withman; Ibid., in-12): *Pierres milliaires dans le voyage de la vie* (Milestones in our life journey; Ibid., in-12); *la Pierre du foyer, ou Pensées domestiques provenant d'une chaire de ville* (the Hearthstone; Ibid., in-12); sans compter de nombreux *sermons* et *discours* sur divers points de littérature et d'éducation, et une foule d'articles dans les revues de l'Amérique. M. Osgood jouit aussi comme orateur d'une certaine réputation.

OSMAN-Pacha, marin ottoman, né vers 1785, à Rizé, sur le littoral de la mer Noire, entra de bonne heure au service de la flotte comme simple matelot. Doué de quelque instruction, il ne tarda pas à être employé en qualité de *hadgia* (écrivain commissaire) à bord d'un bâtiment. Plus tard, il passa en Égypte, au service de Méhémed-Ali, comme lieutenant de vaisseau, et devint capitaine de corvette. En 1844, il revint en Turquie, où son grade lui fut conservé par le sultan Mahmoud. En 1847, il fut nommé contre-amiral. L'héroïsme dont il fit preuve à Sinope comme chef de la flotte incendiée par les Russes le fit connaître à l'Europe. Recueilli mourant sur une planche de son navire, qu'il avait incendié lui-même après trois heures d'une lutte désespérée, il fut transporté à Sébastopol et, de là, par l'ordre du prince Mentschikoff, à Odessa, où, contre toute attente, il guérit de ses blessures. Interné ensuite à Moscou, il fut, quelques mois avant la mort de Nicolas, conduit à Saint-Pétersbourg, où le czar lui fit un traitement des plus honorables. Mais la rigueur du froid ayant rouvert ses blessures, il fut ramené à Moscou. A la fin de 1855, échangé contre des prisonniers russes, il rentra à Constantinople, puis devint directeur de l'arsenal maritime d'Ismit.

OSTEN-SACKEN (Dmitri, comte D'), général russe, né en 1790, entra au service en 1805 et se distingua, en 1807, dans la campagne d'Eylau et de Friedland. Il obtint un avancement rapide dans les guerres de 1812 à 1815. Général-major et commandant d'une brigade des uhlans en 1825, il fut envoyé dans le Caucase comme chef d'état-major du général Paskewitsch et se distingua particulièrement aux siéges d'Achalkalaki et de Kars; il commandait l'aile gauche de l'armée russe à la bataille d'Araxos. Quelque temps après, il rendait des services plus brillants encore dans la guerre de Pologne, dégageait avec peu de monde Diebitsch, cerné par les insurgés, prenait part à la bataille d'Ostrolenka et à la prise de Varsovie. Nommé général de cavalerie en 1843, il fut chargé, en 1849, d'entrer en Hongrie à la tête d'une brigade; mais la guerre était terminée avant qu'il eût franchi la frontière. En 1856, le général Osten-Sacken reçut le commandement du 4e corps d'infanterie, qu'il échangea, en 1853, pour celui du 3e corps, avec lequel il

dut renforcer, sur le Pruth, la division de Gortschakoff. Il était commandant militaire d'Odessa, lorsque les flottes alliées bombardèrent cette place, le 22 avril et le 16 mai 1854; sa résistance lui valut les félicitations les plus flatteuses de la part de l'empereur Nicolas. Plus tard, il se rendit en Crimée et fut chargé, sous Mentschikoff et Gortschakoff, de défendre la partie sud de Sébastopol. Il obtint, pour récompense de ses services, les titres de général adjudant et de conseiller de l'empire. Depuis plusieurs années déjà, il avait été élevé à la dignité de comte — Il est mort à Saint-Pétersbourg en juillet 1864.

OSTROWSKI (Alexandre), homme politique et littérateur polonais, né en 1809, suivit les cours de l'université de Varsovie et terminait ses études à Munich en 1830, lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Il revint aussitôt en Pologne, entra dans la cavalerie comme simple soldat, et devint officier après les batailles de Dembe et de Dlugo-Siodio. Après la lutte, il se retira dans ses terres, fonda des écoles, des hôpitaux, des asiles, une grande fabrique de sucre de betteraves, et s'occupa spécialement d'améliorations agricoles. En 1842, il contribua, avec le comte André Zamoyski, à la création des *Annales de la Société agricole*, dont il fut l'un des collaborateurs les plus assidus. Il devint plus tard vice-président de cette société et membre de celle du Crédit foncier. Cette position lui donna une sorte d'autorité lors des sanglants désordres qui eurent lieu à Varsovie en février 1861, et ce fut à lui, ainsi qu'à M. Zamoyski, que le prince Gortschakoff s'adressa pour calmer l'effervescence populaire. Il le désigna aussi pour faire partie du comité chargé d'élaborer la loi sur le conseil d'État de Pologne. Au mois de mars 1864, M. Ostrowski fut relevé par un ukase impérial de ses fonctions de directeur général, présidant la commission administrative de l'intérieur du royaume de Pologne, tout en conservant sa dignité de membre permanent du conseil d'État du royaume.

M. Ostrowski est l'auteur de plusieurs pièces qui ont eu beaucoup de succès : *Pauvreté n'est pas vice; l'Orage; Il faut que chacun se tienne à sa place*. En février 1861, il a fait jouer : *On ne compte pas avec les siens*, pièce publiée depuis plus de dix ans, mais dont la censure avait interdit jusqu'alors la représentation, sous prétexte que le corps des marchands de Moscou y était trop maltraité. *

OTHON Ier (Othon-Frédéric-Louis), ex-roi de Grèce, né le 1er juin 1815, et le deuxième fils du roi Louis Ier de Bavière (voy. ce nom), achevait à peine ses études classiques, lorsqu'il fut appelé, sur le refus du prince Léopold de Saxe-Cobourg, à occuper le trône du nouvel État grec, par le protocole de Londres du 7 mai 1832. Le 25 janvier (6 février) de l'année suivante, il fit son entrée solennelle à Nauplie, accompagné de la régence qui lui avait été substituée pour l'exercice de l'autorité suprême jusqu'au terme de sa vingtième année, et qui se composait de MM. d'Armansperg, président, Maurer et Heideck. Le 1er juin 1835, il prit possession en personne du gouvernement, dans des circonstances difficiles. La régence bavaroise, son chef surtout, le comte d'Armansperg, étaient très-impopulaires en Grèce. Si l'État avait reçu un commencement d'organisation, il avait souffert du gaspillage des deniers publics, et surtout le sentiment national avait été vivement froissé par la nomination de Bavarois à la plupart des emplois civils et militaires. Les choses ne se passèrent pas autrement après l'avénement du roi, et, dès le commencement de l'année suivante, le mécontentement populaire, accru par le choix de M. d'Armansperg comme archichancelier et président du conseil, se traduisit par une révolte ouverte en Messénie et dans les provinces voisines (février 1836). La révolte fut apaisée, mais le mécontentement subsista. Le 22 septembre de la même année, le roi épousa la princesse Frédérique Amélie (voy. AMÉLIE), fille du grand-duc régnant d'Oldenbourg; ce mariage offrait cette singularité que le roi était catholique, la reine protestante, et que les enfants qui naîtraient devaient être élevés dans la religion grecque orthodoxe.

Le jour même où les deux époux débarquèrent au Pirée (14 février 1837), le roi signa un décret qui supprimait la charge d'archichancelier et démettait le comte d'Armansperg de son titre de président du conseil; puis la langue grecque fut substituée à la langue allemande dans la rédaction des actes officiels. C'était un commencement de satisfaction donné à l'opinion; mais les abus de la *xénocratie* ne cessèrent pas pour cela et s'accrurent même par les rivalités d'influence des puissances protectrices et leur immixtion dans les affaires intérieures du royaume. Malgré l'adoption de quelques mesures utiles, comme l'établissement de la banque nationale (1841), le malaise intérieur croissait de jour en jour, et avec lui l'agitation des esprits. De toutes parts on demandait le renvoi des étrangers et l'établissement de la constitution qui avait été promise par le roi de Bavière et les trois puissances, avant même l'arrivée du roi. C'était au milieu de ces conjectures qu'éclata la révolution du 3|15 septembre 1843, à la suite de laquelle le roi, contraint d'accepter le programme de M. Kalergis, forma un nouveau cabinet sous la présidence de M. A. Metaxas (voy. ces noms), et convoqua, dans le délai d'un mois, une assemblée nationale chargée d'arrêter la constitution définitive du royaume.

Le roi fit l'ouverture du congrès, le 8|20 novembre, et en mars 1844 eut lieu la promulgation de la nouvelle constitution, modelée presque entièrement sur la charte française de 1830. Les Bavarois furent renvoyés, et le 3 septembre fut déclaré fête nationale. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour la Grèce. Mais bientôt on revint aux anciens errements. La cour, mal inspirée par ses rancunes, ne parut plus occupée qu'à poursuivre les auteurs de la révolution de septembre et à retirer ou à amoindrir les concessions qu'elle avait faites. Les partis recommencèrent à s'agiter avec fureur, et l'instabilité du pouvoir, qui passait par quatre ou cinq ministres en moyenne, chaque année, paralysa tout progrès à l'intérieur. L'administration de Colettis, qui seule eut plus de durée, érigea ce que nous appelons l'abus des influences en système de gouvernement. Au commencement de 1847, une insulte publique adressée par le roi au ministre de la Porte ottomane à Athènes, M. Mussurus (voy. ce nom), amena entre les deux États une interruption des relations diplomatiques et commerciales qui dura jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, et qui compromit également les intérêts de la nation et la dignité du trône. Deux années après (1840), l'affaire Pacifico amena pour la Grèce une nouvelle épreuve (voy. PALMERSTON). Assaillie tout à coup, sous prétexte de réclamations fort contestées, par des forces navales anglaises considérables, elle n'échappa au blocus qui, depuis trois mois (11 janvier-27 avril), paralysait son commerce, en tenant fermés tous ses ports, qu'en payant le montant des indemnités réclamées par l'Angleterre (330 000 drachmes). La conduite du roi dans cette circonstance ne manqua ni de dignité ni d'énergie et, sous l'em-

pire du ressentiment causé par une agression injuste et violente, un certain rapprochement s'opéra entre la nation et son chef. Le contre-coup produit en Grèce par la guerre d'Orient, et les événements qui en furent la suite, contribuèrent à resserrer ce lien. Dans cette lutte engagée entre la Russie orthodoxe d'une part, et, de l'autre, ses vieux ennemis les Turcs, unis aux deux puissances contre lesquelles elle nourrissait de récents griefs, les sympathies de la Grèce ne pouvaient pas être douteuses. Des bandes armées s'organisèrent à Athènes, sous les yeux et peut-être à l'instigation de la cour, et, passant la frontière, cherchèrent à soulever les provinces turques de la Macédoine et de la Thessalie. Les alliés se montrèrent vivement irrités de cette conduite, et firent occuper le Pirée par une division anglo-française. Ils exigèrent en même temps la dissolution du ministère et la formation d'un nouveau cabinet (26 mai 1854), dont les chefs, MM. Maurocordato et Kalergis, étaient trop antipathiques au roi et surtout à la reine, pour qu'ils ne parussent point lui avoir été imposés. La nation y vit une atteinte portée à la prérogative royale, et par suite à sa propre indépendance, et se montra dès lors disposée à faire cause commune avec son souverain. Cet état de crise, aggravé encore par la retraite des deux ministres, se prolongea jusqu'à la fin de l'occupation (1856).

A partir de la fin de 1861, le roi Othon, qui venait de faire un long voyage en Allemagne, se vit en butte à diverses conspirations militaires. Après une première qui fut déjouée et qui engagea le roi à charger Ravaris de former un ministère, promptement remplacé par l'ancien ministère Miaoulis, il en éclata une seconde à Nauplie, le 12 février 1862, et elle s'étendit dans plusieurs parties du royaume, et fut assez difficilement comprimée. Les exceptions faites à l'amnistie laissèrent un ferment d'irritation. Nauplie cependant se rendit le 20 avril. Avant la fin de l'année éclata une nouvelle insurrection plus grave, celle du 21 octobre. Le roi qui était parti d'Athènes avec la reine sur la frégate *Amélie*, pour visiter le Péloponèse, ne put rentrer dans sa capitale en pleine insurrection. Un gouvernement provisoire, composé de MM. Bulgaris, Canaris et Kouffos, avait été formé, et, dès le 23, un décret avait prononcé la déchéance d'Othon, qui se dirigea sur Corfou et de Corfou à Venise. Après des protestations inutiles, il rentra en Allemagne.

Le roi et la reine de Grèce n'ont point eu d'enfants. En vertu d'un arrangement de famille, ratifié à Londres en 1852, par les puissances protectrices, la couronne, à défaut de postérité, devait passer au prince Adalbert de Bavière, dernier frère du roi, par suite de la renonciation du prince Luitpold (voy. Bavière). La révolution de 1862 a renversé cet arrangement.

OTREPPE DE BOUVETTE (Marie-Joseph-Albert d'), archéologue belge, né à Namur, le 16 novembre 1787, conseiller auditeur à la Cour d'Amiens en 1811, démissionnaire en 1816, et, depuis, auditeur militaire de la province de Liége, substitut adjoint du procureur général de Liége, retraité en 1832, avec le titre de conseiller honoraire, a pris une part active à la création du Musée provincial de Liége. Il est président de l'Institut archéologique liégeois, membre de diverses autres sociétés savantes, officier de l'ordre de Léopold, etc.

Il a publié: *Lettres sur l'archéologie* (Namur, 1858, in-12); *Recherches et fouilles dans le but de créer un musée provincial à Liége* (Liége, 1851, in-12); *Causeries d'un antiquaire* (Ibid., 1852, in-12); *De l'esprit et du cœur* (Ibid., 1852, 2 vol.); *Essai de tablettes liégeoises* (1853-1859, 29 livraisons in-8). Il a en outre inséré des articles dans divers recueils.

OTT (Auguste), publiciste français, né à Strasbourg, en 1814, se destina au barreau et se fit recevoir avocat en 1836; mais il fut détourné de cette profession par l'étude des philosophes et des économistes, et se fit le disciple de M. Buchez. Il s'occupa d'abord de travaux historiques et collabora au remaniement de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie allemande, se mêla un moment à la politique en 1848, dirigea quelque temps la *Revue nationale*, puis revint aux questions morales et économiques.

M. Ott a publié jusqu'ici: un *Manuel d'histoire universelle*, en deux parties (1840-1842, in-18); *Hegel et la philosophie allemande, ou Exposé critique des systèmes allemands depuis Kant et spécialement de celui de Hegel* (1844, in-8); *Comment doit être élue l'Assemblée nationale* (1848, brochure in-18); *Traité d'économie sociale, ou l'Économie politique coordonnée au point de vue du progrès* (1851, in-18).

OTTIN (Auguste-Louis-Marie), sculpteur français, né à Paris, le 11 novembre 1811, étudia la sculpture sous David, suivit l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1836. Le sujet était: *Socrate buvant la ciguë*. Pendant son séjour en Italie, il entreprit divers travaux qui rendirent son nom plus populaire à l'étranger qu'il n'est encore en France. Depuis son retour, il a souvent exposé des bustes, des statues, des groupes de genre et des sujets religieux; nous citerons: *Mlle Richardot*, *Mme Isabelle Constant*, *M. Ingres*, en bronze, puis en marbre; *Hercule au jardin des Hespérides*, *l'Amour et Psyché*, *Leuchosis*, statues en marbre; *le Chasseur indien et le boa*, *le Coup de hanche des lutteurs*, groupes en plâtre; un *Ecce Homo* et une *Vierge, ou Mater amabilis*. Il a, de plus, exécuté, pour le ministère de l'intérieur, les bustes de *Chaptal* et de *Prony*, ainsi que le groupe de *Polyphème surprenant Acis et Galatée*, destiné à l'achèvement de la fontaine rustique du jardin du Luxembourg, et envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste de *M. Ingres*. Il a terminé, pour le palais de Florence, en 1849, une cheminée monumentale dont les dessins ont été donnés par M. Lefuel. Cette composition, exposée en 1850, comprend le buste de *Ch. Fourrier*, les allégories de *la Justice* et de *la Vérité*, des groupes d'enfants, un bas-relief sur l'attique, figurant *les Travaux des quatre âges*. Il a exposé en 1857: *Jeune fille portant un vase*, acquis par l'Empereur; en 1861, *Napoléon III*, statue en marbre appartenant au prince Napoléon, et *Amour et Psyché*; en 1863, *M. de Belzunce*. M. Ottin a obtenu une 2e médaille en 1842 et une 1re en 1846.

OTTO (Frédéric-Jules), chimiste allemand, né le 8 janvier 1809, à Grossenhain (Saxe), apprit d'abord l'état de pharmacien, étudia ensuite la chimie à l'université d'Iéna, sous la direction de Wackenroder, travailla pendant deux ans dans la grande fabrique de porcelaine de Nathusius, à Althaldensleben, et fut appelé, en 1833, à Brunswick, où il devint successivement professeur extraordinaire et ordinaire de chimie, assesseur au comité supérieur des affaires médicales, directeur du laboratoire et enfin conseiller de médecine (1846). Les établissements pharmaceutiques de ce pays lui doivent en partie leur organisation.

Parmi ses ouvrages, qui répondent à plusieurs des branches nombreuses de son enseignement,

nous citerons : *la Fabrication du vinaigre* (Lehrbuch der Essigfabrication ; Brunswick, 1840) ; *Traité sur la pratique raisonnée des professions agronomiques* (Lehrbuch der rationellen Praxis der landwirthschaftlichen Gewerbe ; Ibid., 4e édit., 1851) ; *Traité complet de chimie* (Ausführliches Lehrbuch der Chemie ; Ibid., 1840-1843, 3 vol. ; 3e édit. augmentée, 1852-1855), ouvrage fait d'après les *Elements of chimistry* du docteur Thomas Grahams ; *Des moyens de retrouver les poisons dans les organes* (Anleitung zur Ausmittelung der Gifte ; Ibid., 1855), etc.

OTTO (Charles), médecin et écrivain danois, né le 20 mai 1795, dans l'île de Saint-Thomas (Antilles), fut amené, dès l'âge de cinq ans, à Copenhague. Peu de temps après avoir pris le grade de docteur en médecine (1819), il fit un voyage de quatre ans à l'étranger et visita particulièrement Berlin, Vienne, Rome, Paris, Londres et Edimbourg. Il a publié en danois, dans les tomes II à V de *Ny Hygæa*, et en allemand, sous le titre de *Voyage en Suisse, en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande* (Reise durch die Schweitz, Italien, Frankreich, Grossbritanien und Holland : Hambourg, 1825, 2 vol. in-8), les résultats de ses recherches sur les hôpitaux et sur l'état de la médecine dans ces différentes contrées. Nommé professeur adjoint de pharmacologie à l'université de Copenhague en 1832, il devint titulaire en 1840. Il est chevalier du Danebrog (1845), membre des Sociétés de médecine de Copenhague (1820) et de Stockholm, correspondant de l'Académie de médecine de Paris et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes de France, d'Allemagne ou d'Angleterre.

Ses principaux ouvrages sont : *Broussais et son école* (Broussais og Broussaisnem ; Copenhague, 1827) : *la Phrénologie* (Phrenologien ; 1825) ; *Sur les Eaux minérales* (Om de mineraliske Vande ; 1837) ; *Manuel de toxicologie* (1838) ; *Manuel de pharmacognosie* (1840) ; *Des Effets pernicieux de l'eau-de-vie sur le physique et le moral de l'homme* (Om Brændevinens fordærvelige Virkninger paa Menneskets Legeme og Aand, 1844), traduit en allemand et en suédois ; *Guide dans l'étude de la pharmacodynamique* (Ledetraad i Pharmacodydamiken ; Christiania, 1847, in-8). M. Otto a rédigé en outre plusieurs recueils : *Ny Hygæa* (1823-1826, tom. I-VIII) ; *Hygæa* (1827) ; *Tidsskrift for Phrenologien* (1827-1829, tom. I-III) ; *Bibliothek for Læger*, depuis 1828. Il a publié un très-grand nombre de mémoires fort estimés dans ces recueils ou dans d'autres revues danoises, allemandes et anglaises.

OTTOCAR (Amedæus). Voy. Daumer.

OUDET (Jean-Victor), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1788, reçu docteur à Paris en 1813, s'occupa particulièrement des maladies des dents et eut le titre de dentiste du roi Louis-Philippe. Il a écrit plusieurs mémoires spéciaux et a été admis à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale, en 1823. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons de ce praticien : *Expériences sur l'accroissement continu et la reproduction des dents chez les lapins* (1824 ; nouv. édit., 1850) ; *Considérations sur la nature des dents et leurs maladies* (1826) ; *De l'Emploi de l'éthérisation pour l'extraction des dents* (1849) ; *De l'accroissement continu des incisives chez les rongeurs* (1850, in-8) ; *Introduction à l'étude de l'anatomie des dents* (1854, in-8) ; *Odontogénie. L'ivoire est-il le produit d'une sécrétion ? etc.* (1855) ; *Recherches anatomiques, physiologiques et microscopiques sur les dents et sur leurs maladies* (1862, in-8), etc., des articles dans le *Dictionnaire de médecine*, et autres recueils.

OUDINÉ (Eugène-André), sculpteur et graveur français, né à Paris, le 1er janvier 1810, entra de bonne heure dans l'atelier d'André Galle et remporta le grand prix de Rome, en 1831. Il travailla sous Petitot et M. Ingres. Pendant son séjour en Italie, il exécuta *le Gladiateur blessé*, son plus bel envoi de Rome, qui figura au salon de 1837. De retour en France, il se maria avec une petite-fille de Galle, fut ensuite attaché au Timbre (1844) et quelques années plus tard, à la Monnaie de Paris. Il a été chargé fréquemment de commandes officielles ou particulières, comme sculpteur et comme graveur en médailles.

En sculpture, M. Oudiné a exécuté et exposé particulièrement depuis *le Gladiateur*, une *Bethzabée*, la statue du *général Espagne*, placée aux Invalides (1842) ; *le roi Louis VIII*, au musée de Versailles : le groupe de *la Charité*, acheté pour le musée du Puy-en-Velay (1843) ; *la Vierge à l'Enfant* et *les Quatre Évangélistes*, destinés à Saint-Gervais (1845) ; le buste du *duc de Richelieu*, donné à la bibliothèque de la Chambre des Pairs ; *la reine Berthe*, pour le jardin du Luxembourg ; une *Psychée endormie* (1848), au musée du Havre, et exposée de nouveau en 1855 ; les sculptures de l'hôtel du Timbre ; *la Loi, la Sécurité, la Justice* ; *le Martyre de sainte Valère* et *le Baptême de Clovis*, sculptés sur les portes latérales de Sainte-Clotilde (1853) ; un *Buffon* monumental, au nouveau Louvre (1855) ; un *saint Landry*, à la tour Saint-Germain-l'Auxerrois (1861) ; enfin plusieurs *bustes* en marbre et en plâtre, ceux de *Vulcain*, *Raphaël*, *Masaccio*, *le Prince royal* (1842) ; *Galle*, *Bugeaud*, *MM. A. Thomas*, *Horace Vernet*, *Lacave-Laplagne*, *P. Laplagne-Barris*, *de Boissieux*, *Perségol*, la plupart aujourd'hui dans les musées ou dans d'importants cabinets.

Dans la gravure en médailles, nous nous bornerons à rappeler les sujets suivants : les médailles de *l'Amnistie*, de *la Colonne de Boulogne* (1843) ; de *la cathédrale d'Alger*, du *Gouvernement provisoire* (1848) et du *Deux décembre* (1852) ; la grande médaille du *Chemin de fer de Paris en Espagne*, celle de *M. Lacave-Laplagne* ; les médailles du *Tombeau de Napoléon Ier* (1853) ; de *l'Exposition universelle*, de la *Bataille d'Inkermann* (1855) ; du *Voyage de l'Empereur à Reims*, d'*Inauguration de la Bourse de Marseille*, du *Corps municipal de la ville de Paris*, de *l'Annexion de la Savoie et du comté de Nice à la France*, la *Médaille d'honneur pour le ministère de l'agriculture et des colonies* (1861) ; la médaille commémorative des *Préliminaires de la paix de Villafranca* (1863) ; la médaille du *général Boinod*, les médailles de *Cambacérès*, de *Berthollet*, le *Type des monnaies* de la République (1848) : le *Type en pied* de la même figure ; l'*Apothéose de Napoléon Ier*, d'après le plafond de M. Ingres ; la médaille de *Dumont-d'Urville*, une médaille de *Cérès*, pour le comice agricole de Cognac ; la médaille des *Assurances maritimes*, les *Types* du Timbre, les médaillons de la plupart des bustes ci-dessus mentionnés, ceux du *prince Napoléon*, de *M. Galteaux*, de *M. E. Oudiné*, de *M. H. Delafontaine* (1861), etc., etc.

M. Oudiné a obtenu, en 1837 et en 1848, deux secondes médailles pour la sculpture : en 1839, une 1re médaille pour la gravure ; en 1843, une 1re médaille pour la sculpture, deux prix au concours des monnaies de 1848, une 3e médaille en 1855, et la décoration en 1857.

OUDINOT (Eugène-Stanislas), peintre-verrier français, né à Alençon (Orne), le 6 avril 1827, entra en 1842 comme élève à la manufacture de de Choisy-le-Roi, que dirigeait M. Bontemps. Il en sortit en 1848, et un an après, il suivit l'atelier d'Eugène Delacroix. Après avoir ainsi étudié au point de vue de l'industrie et à celui de l'art les secrets de la peinture sur verre, il fonda en 1854, une maison importante, et obtint à l'Exposition universelle de 1855 la première mention honorable. En 1858, la commission nommée pour juger le concours des peintres-verriers parmi lesquels devaient être choisis les décorateurs de Notre-Dame, plaça au premier rang la fenêtre présentée par M. Oudinot. En 1862, le jeune artiste fut médaillé à l'Exposition universelle de Londres et proposé pour la croix par le prince Napoléon. Depuis cette époque, il a été nommé peintre-verrier de la ville de Paris. Il est d'ailleurs médaillé de toutes nos expositions de province.

Les principaux travaux exécutés par M. Oudinot pour le compte de la ville de Paris, sont les vitraux de Sainte-Clotilde, de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, de Saint-Leu, les deux verreries de la cour Saint-Germain L'Auxerrois, compositions importantes représentant la *Résurrection de Lazare* et le *Repas du mauvais riche* (style renaissance), les vitraux de l'église Saint-Augustin et le chœur de la Trinité. Pour le compte des ministères, on peut citer de lui : la restauration du sanctuaire de la cathédrale de Limoges (les douze apôtres XIVe siècle); les vitraux neufs de la chapelle du saint sacrement, et de la chapelle des fonts dans la même basilique; les vitraux de l'oratoire de la princesse Marie-Clotilde au Palais-Royal, de la chapelle du Vésinet, de la cathédrale de Beauvais, etc., etc.

Les principaux travaux exécutés par M. Oudinot pour des particuliers, sont : les vitraux de Saint-Pierre de Limoges; ceux des églises de la Grand'-Combe et d'Argenteuil, de la chapelle de Touvent (Indre), appartenant à M. le sénateur Amédée Thayer, de l'église Saint-Bénigne (Ain), à M. Poisat, de la chapelle du château de Bort, etc. A l'étranger, on peut encore citer de lui les verrières de l'église Sainte-Croix de Liége (Belgique), et des vitraux de chambre appartenant au prince Cantacuzène en Valachie, au marquis de Guadalcazar en Espagne, à M. Sparke en Angleterre, à M. Aguado en Espagne, etc. *

OUDINOT (Nicolas-Charles-Victor), duc DE REGGIO, général français, ancien représentant du peuple, né le 3 novembre 1791, à Bar-le-Duc (Meuse), est le fils aîné du maréchal de ce nom, créé duc par Napoléon Ier et mort en 1847. Il avait déjà fait, avec son père, la campagne de Zurich lorsqu'en 1805 il entra dans les pages de l'Empereur, qui, satisfait de son courage au passage du Danube, lui donna un brevet de lieutenant au 5e de hussards (1809). Devenu aide de camp de Masséna, il fut, à ses côtés, témoin des vicissitudes de l'expédition de Portugal; de retour à l'état-major général (1811), il passa dans les chasseurs à cheval de la garde et gagna en Russie les épaulettes de capitaine et la croix d'honneur. Durant les campagnes suivantes, il se signala par la plus brillante valeur à Leipsick, à Hanau, à Montmirail, où il fit mettre bas les armes à un bataillon prussien, et à Craonne; blessé dans cette dernière affaire, il fut nommé chef d'escadron dans la garde impériale (1814).

Promu colonel par Napoléon après son abdication, M. Oudinot fut, quelques jours plus tard, confirmé dans ce grade par le comte d'Artois, reçut la mission d'organiser le régiment des hussards du roi et ne se laissa point aller, durant les Cents-Jours, à l'entraînement général. Sa fidélité fut récompensée par le commandement des hussards du Nord, qu'il échangea, en 1822, contre celui du 1er des grenadiers à cheval de la garde royale. Deux ans après, il avait le rang effectif de maréchal de camp (1824) et était chargé de réorganiser sur de plus larges bases l'École de cavalerie de Saumur, dont il conserva la direction jusqu'à la révolution de Juillet. « Plein de respect pour de hautes infortunes, » comme il l'écrivit au ministre de la guerre, il donna sa démission et ne fut rappelé à l'activité qu'en 1835, quelques mois après la mort de son frère, tué en Afrique dans un combat d'avant-garde. Mis à la tête de la première brigade du corps expéditionnaire de Mascara, il s'empara d'un camp arabe sur le Sig et eut la cuisse traversée d'une balle au combat de l'Habra. Obligé de rentrer en France pour rétablir sa santé, il fut promu, le 31 décembre 1835, au grade de lieutenant général; puis il fit partie des inspecteurs généraux de la cavalerie.

Aux élections de 1842, M. Oudinot enleva à M. Benjamin Delessert le mandat électoral de Saumur, où il avait laissé de bons souvenirs, mandat qui lui fut renouvelé en 1846: il siégea au centre gauche, vota avec l'opposition dynastique, et prit la parole dans les questions relatives à l'armée, à l'Algérie, aux haras et au code militaire. Lors de la révolution de Février, il adhéra à la République et fut élu représentant de Maine-et-Loire à la Constituante, le sixième sur treize. Il prit peu de part aux travaux de cette assemblée et s'associa à la ligne politique de la fraction modérée du parti démocratique. Dès le mois de mars 1848, il avait été mis à la tête de l'armée d'observation rassemblée au pied des Alpes et, dans son premier ordre du jour, il lui tenait ce langage: « La République est amie de tous les peuples.... Les soldats de l'Italie ont souvent partagé nos dangers et notre gloire; peut-être de nouveaux liens resserreront-ils bientôt une fraternité d'armes si chère à nos souvenirs. » Il fut remplacé, au mois de janvier 1849, par le maréchal Bugeaud. Réélu à l'Assemblée législative par la Meuse et le Maine-et-Loire, le général Oudinot opta pour ce dernier département.

Presque en même temps, il était placé à la tête de l'expédition destinée à agir contre la République romaine. Il débarqua le 25 avril à Civita-Vecchia, qu'il mit en état de siége, et marcha, le 28, sur Rome avec 7000 hommes et quelques pièces d'artillerie légère. La résistance de la légion de Garibaldi l'obligea à attendre des renforts, et le siége régulier fut confié au général Vaillant, qui dirigea spécialement les opérations militaires. La ville prise (3 juillet), le général Oudinot remit son commandement à M. de Rostolan, fut élevé au rang de grand-croix de la Légion d'honneur (12 juillet 1849) et vint reprendre sa place à la Législative, où il se fit remarquer par une attitude de plus en plus hostile à la politique particulière du pouvoir exécutif. Le 2 décembre 1851, il fit partie des 220 membres qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour protester contre le coup d'État, et s'y distingua par l'énergie de son attitude. Investi par un vote unanime du commandement des troupes de la première division militaire et de la garde nationale, il enjoignit en vain aux soldats ainsi qu'au général Forey de lui obéir, au nom des pouvoirs qu'il tenait de l'Assemblée; il fut arrêté avec ses collègues, conduit à la caserne d'Orsay et détenu quelques jours au Mont-Valérien. Depuis cette époque, il est rentré dans la vie privée. — Il est mort le 7 juillet 1863.

On a du général Oudinot plusieurs ouvrages spéciaux : *De la dignité de maréchal de France*

(1833, in-8); *De l'Italie et de ses forces militaires* (1835, in-8); *De la Cavalerie* (1840, in-8); *Des remontes de l'armée* (1842, in-8); *De l'armée et de son application aux grands travaux d'utilité publique* (1845, in-8); *Précis historique et militaire de l'expédition française en Italie* (1849, in-8), etc. Il a été, en outre, l'un des fondateurs du *Spectateur militaire* et y a communiqué plusieurs articles.

OUDOT (François-Julien), jurisconsulte français, né à Ornans (Doubs), le 10 avril 1804, est fils d'un officier qui, de simple cultivateur devenu colonel, puis maréchal de camp dans la campagne de France, périt à la tête de sa brigade sous les murs de Paris, le dernier jour de la campagne. Sa mère, avec sa seule pension de veuve d'officier, encore réduite par la Restauration, éleva ses trois fils. Après avoir fait de brillantes études littéraires au collége Charlemagne, il se donna tout entier au droit, fut licencié à vingt et un ans, docteur à vingt-deux, concourut la même année pour une chaire de suppléant, et, deux années après (1829), fut, à un nouveau concours, proclamé d'abord professeur titulaire de la Faculté de Poitiers, avec double dispense d'âge. Seulement, après discussion sur le vote et dans un second scrutin, on lui préféra un adversaire, ancien candidat, en possession d'emploi et député. Cet échec, pénible pour sa famille, lui valut de rester à Paris, et au concours de l'année suivante (1830), il obtint, comme suppléant, la chaire de droit civil qu'il occupa pendant vingt-cinq ans, à l'École de droit de Paris et dont le concours suivant le rendit titulaire (1837). Esprit élevé, il travailla à rattacher l'étude du Code civil aux principes de la science juridique et substitua aux traditions de la vieille exégèse un enseignement rationnel et méthodique. A la Faculté de Paris, on l'appellait le chef de l'école philosophique. En 1844, ses élèves lui ont offert une médaille comme hommage de leurs sympathies. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847. — Il est mort en septembre 1864.

M. Oudot a peu écrit; il a entrepris un *Commentaire critique du Code civil*, dont il a publié, comme introduction, les *Essais de philosophie du droit* (Paris, 1847, in-8), développés dans un traité complet intitulé : *Conscience et science du devoir* (1856, 2 vol. in-8).

OUTKIN ou OUTKINE (Nicolas-Iwanowitch), graveur russe, né dans le gouvernement de Twer (Russie), vers 1785, vint étudier à Paris, comme pensionnaire de l'empereur, fut élève de Bervic et exposa, en 1810, *Énée sauvant Anchise*, d'après le Dominiquin, qui lui valut une 2e médaille. Rentré alors en Russie, où après avoir été attaché à l'Académie royale de Saint-Pétersbourg, il est professeur honoraire, graveur particulier de l'empereur, etc., cet artiste a reparu, après une interruption de près d'un demi-siècle, à notre salon de 1857, avec une série d'œuvres choisies parmi ses plus importantes : *Jésus au jardin des Oliviers*, *la Communion de saint Basile le Grand*, *Catherine II à Zarskoé-Sélo*, *le métropolitain Michel*, *MM. Alex. Pouchkin*, *Souvoroff Rumnikskу*, *Simon d'Ouvaroff*, *W. Bonialsky*, *de Feherkoff*, *Al. Olenime*, *Semenowi Chichkoff*, *J. de Leighton*, *l'Auteur*. Il a obtenu un rappel de 2e médaille.

OUTRAM (sir James, 1er baronnet), général anglais, né en 1803, à Butterley-Hall (comté de Derby), et fils d'un ingénieur distingué, fit ses classes à Aberdeen, partit, à l'âge de quinze ans, pour les Indes, en qualité de cadet (1819), devint adjudant au 23e régiment d'infanterie indigène et fut, pendant quelque temps, détaché pour discipliner un corps de troupes irrégulières. Dans la suite, il exerça tour à tour les fonctions d'agent politique à Goudjerate, de commissaire dans le Scinde supérieur et de résident à Haiderabad, à Sattara, et, en dernier lieu, à Lucknow; il se recommanda à l'estime de ses chefs autant par sa vigueur militaire que par ses qualités administratives. En quittant le Scinde, il écrivit un ouvrage en deux volumes, où il critiquait sévèrement la conduite tenue par le général Napier, lorsqu'il fit la conquête de ce pays; cet acte de hardiesse ne contribua pas peu à retarder son avancement. On n'eut, du reste, qu'à se louer plus tard de l'activité qu'il mit à poursuivre la secte des Thugs ou étrangleurs, ainsi qu'à compléter l'annexion du royaume d'Oude, entreprise par lord Dalhousie.

Cet officier venait d'être nommé chevalier du Bain (novembre 1856) lorsqu'il fut envoyé en Perse, où il prit le commandement de l'expédition anglaise avec de pleins pouvoirs diplomatiques et le rang local de lieutenant général. La guerre, conduite vigoureusement par lui, fut marquée, en l'espace de deux mois, par l'action décisive de Mohammerah et la prise de Bushire; en janvier 1857, il signa l'armistice avec les envoyés du Shah et gagna à cette brillante campagne la grand'croix du Bain. De retour à l'armée des Indes, il passa de la présidence de Bombay à celle du Bengale et fut mis, au mois d'octobre, à la tête des divisions de Dinapour et de Cawnpour, destinées à combattre l'insurrection indienne. De concert avec le général Havelock, il se distingua particulièrement à Lucknow, et mérita par ses éminents services le titre de baronnet (1858). — Sir James Outram mourut à Pau, en 1863, et en considération de ses exploits dans l'Inde, une statue lui fut votée, et il eut l'honneur d'être enseveli à Westminster.

Son fils, sir Franklin-Boyd OUTRAM, 2e baronnet, né en 1836, à Almedabad, régence de Bombay, a succédé à ses titres. Entré en 1856 au service civil de la compagnie des Indes, il devint, en 1858, aide secrétaire du gouvernement des provinces du Nord-Ouest. Il a épousé en 1860 miss Davidson.

OUVRIÉ (Pierre-Justin, souvent dit JUSTIN-), peintre et lithographe français, né à Paris, le 9 mai 1806, étudia d'abord sous MM. Abel de Pujol et Châtillon, et s'occupa à la fois de peinture, d'aquarelle et de lithographie. Au milieu d'assez fréquents voyages en Italie, en Flandre et en Angleterre, il a envoyé de nombreuses œuvres aux salons d'exposition où il avait débuté dès 1830. Dans les différents genres de peinture tour à tour abordés par cet artiste, nous citerons, parmi les tableaux : *la Cérémonie funèbre du poëte Shelley* (1831); *le Grand canal de Venise*, *l'Hospice du Saint-Bernard*, une *Vue de Landernau* (1833); *la Place du Palais-Vieux*, à Florence, *le Quai des Esclaves* (1834); *Saint-Laurent de Nuremberg*, *le Phare d'Aigues-Mortes* (1835); *Saint-Pierre de Gênes* (1836); *la Cathédrale de Chartres* (1837); *Heidelberg* (1841); *le Château de Fontainebleau*, au Luxembourg (1842); *le Château de Pau* (1844); *les Eaux-Bonnes* (1845); *la Place de la Halle*, *la Rue Flamande* et *le Béguinage*, à Bruges (1848-1849); *le Château de Windsor*, *Somerset-House* (1850); une *Vue d'Amsterdam* (1853), etc.; parmi les aquarelles, divers *Sites* de la vallée du Mont-Dore, des *Vues* de la Romagne, de la Sicile et des environs de Venise, *la Cathédrale de Wurtzbourg*, *la Place* des *Vues de Rouen*, *les Bords de l'Arno*, *la Place du Schelestadt*, *la Place de Bruges*, *Aix-la-Cha-*

pelle, *le Marché de Nuremberg*, etc. (1833-1850). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre le *Somerset-House* de 1852 et la *Vue d'Amsterdam* de 1853, deux *Sites* des bords du Rhin, *le Quai Sainte-Lucie*, à Naples, *la Ville et château d'Heidelberg*; puis *l'Entrée de la Haye*, *Boppart*, près Coblentz, *Sites du Rhin* (1857) *Vue de Rotterdam* (1859); *Souvenir des bords du Rhin, entre Coblentz et Mayence*, *le Mont Blanc et la vallée de Chamouni*, *Vue prise à Anvers*, *Route d'Ancône à Bologne*, *la Moselle près Berm-Castel* (1861); *Vue de Salzbourg*, *le Monument de Walter Scott*, *Calton Hill et la Canongate*, *à Édimbourg*, appartenant au ministère d'État, *le Kéreen Gracht, à Amsterdam* (1863), etc.

M. Justin Ouvrié a en outre exécuté plusieurs tableaux pour les galeries de Versailles, notamment la *Marche de l'armée française sur Mascara*, d'après l'esquisse de M. Siméon Fort (1841); un *Christ*, d'après Prud'hon; *l'Assomption*, d'après Monvoisin, et une *Vue de pont gothique*, exposée à Lyon (1840). Comme lithographe, il a principalement reproduit, de 1825 à 1830, un certain nombre de paysages et activement collaboré, avec Thévenin et Demollu, à la *Galerie des portraits des rois de France*. Il a obtenu, comme peintre de genre et paysagiste, une 2ᵉ médaille en 1831, une 1ʳᵉ en 1843, une 3ᵉ en 1855, et la décoration le 30 décembre 1854.

OVERBECK (Frédéric), célèbre peintre allemand, né à Lubeck, le 3 juillet 1789, alla étudier à Vienne en 1806, se passionna dès lors pour les chefs-d'œuvre italiens de la Renaissance, se fixa à Rome en 1810, et n'en sortit plus. Une *Madone* et *l'Adoration des Mages* le posèrent comme un artiste original et attirèrent autour de lui un certain nombre de disciples qui devinrent le noyau de l'école romantique allemande. Il posa ce principe célèbre : que l'art n'existe pas pour lui-même et pour sa beauté, mais pour le service de la religion, et il le sanctionna en se faisant catholique. MM. Cornélius, de Kock, Vogel, Jean et Philippe de Vert, Schadow, Eggers, plus tard Schorr, tous artistes résidant à Rome, s'unirent à lui pour accomplir, dans ce sens, la régénération de la peinture.

Ils se signalèrent d'abord par de grandes fresques, dont M. Overbeck dirigea l'exécution. *L'Histoire de Joseph*, représentée dans la villa du consul général de Prusse à Rome, *la Jérusalem délivrée*, à la villa Massini, *le Miracle de la rose*, dans l'église des Saints-Anges à Assises, lui appartiennent presque entièrement. Parmi ses tableaux à l'huile, nous citerons : *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* (église de Notre-Dame à Lubeck); *le Christ sur la montagne des Oliviers* (à Hambourg); *le Mariage de la Vierge Marie*, plusieurs *Saintes Familles*, *la Mort de saint Joseph* et *l'Influence de la religion sur les arts*. On a aussi de lui des dessins remarquables : *Jésus bénissant les enfants*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *la Résurrection du jeune homme de Naïm* et *la Récolte de la manne*. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure ou la lithographie.

M. Overbeck est, depuis 1844, associé étranger de l'Institut de France. Il a publié à Paris une édition splendide de la *Passion de N. S. Jésus-Christ* (1842-1843, in-8, 10 livr.).

OVERSKOU (Thomas), auteur dramatique danois, né le 11 octobre 1798, à Copenhague, d'une famille d'artisans, ne fréquenta que l'école élémentaire et entra bientôt en apprentissage chez un menuisier. La lecture des comédies d'Holberg et des poëmes d'Œhlenschlæger lui avait inspiré une autre vocation et, à la suite d'une maladie qui l'avait forcé à quitter son atelier, il postula longtemps un emploi au théâtre. Au milieu de privations de tout genre, il sut se donner à lui-même l'instruction qui lui manquait et apprit seul plusieurs langues étrangères. Enfin par la protection de l'acteur Fryxendahl qu'il intéressa par sa persévérance, il obtint, en 1818, de paraître dans des rôles de peu d'importance, mais sans recevoir d'appointements. Il vivait du produit de ses copies et de ses traductions. L'extrême facilité de mémoire dont il était doué le fit admettre, en 1823, au nombre des comédiens du roi. La même année, il fit jouer *Pierre et Paul*, drame traduit du français de La Marsollière. Un drame original en cinq actes, *les Jours de péril* (Farens Dage), représenté en 1826, eut beaucoup de succès à la scène, mais excita des critiques si passionnées que l'auteur résolut de ne plus signer désormais ses œuvres de son nom. Il en écrivit un grand nombre sous les pseudonymes de *l'Auteur de Trois mois après la noce* et de *l'Auteur de Malentendu sur malentendu*, deux pièces qui avaient été bien accueillies en 1828. En 1843, il abandonna la carrière d'acteur, et une pension lui fut accordée. En 1846, il établit à Copenhague le théâtre populaire (Folketheater). En 1849, il fut nommé régisseur du Théâtre-Royal, et trois ans après professeur.

Les principales comédies de M. Overskou sont : *la Rue de l'Est et la rue de l'Ouest* (Œstergade og Vestergade; 5 actes, 1828; traduite en allemand); *les Hommes de notre temps* (Vor Tids Mennesker; 5 actes, 1830); *les Fatalités d'un jour de noce* (En Bryllupsdags Fataliteter; 2 actes, 1840); *la Canaille* (Pak; 5 actes, 1845). Il est auteur de quelques vaudevilles : *l'Anniversaire du jour de naissance à la Conciergerie* (En Fœdselsdag i Slutteriet; un acte, 1831); *la Vie artistique* (Kunstnerliv, 1832); et d'un assez grand nombre d'opéras : *Guerrilla banden*, musique de Bredah (3 actes, 1831); *l'Ouragan à Copenhague*, musique de Rung (Stormen i Kjœbenhaven; 5 actes, 1845); *la Croix de diamants*, musique de Salomon (Diamant Korset; 3 actes, 1847), etc. Il a traduit du français et de l'allemand plus de cinquante opéras et de vingt comédies.

Les autres écrits de M. Overskou sont : *le Théâtre du peuple* (Folketheatret, 1849); *le Théâtre de société* (Selskabstheatret, 1848); *Catalogue* (Fortegnelse, 1838, in-8) de toutes les pièces représentées sur le Théâtre-Royal depuis son ouverture jusqu'en 1838; *Histoire du théâtre danois* (Den danske Skueplads i dens historie; 1854-1856, in-8); *Coup d'œil rétrospectif sur l'année* 1848 (Tilbageblik paa Aaret, 1848). Il a rédigé d'octobre 1835 à mai 1838, le *Sœndagen* (in-folio) et, de 1836 à 1838, le *Dagen* (in-folio).

OVERSTONE (Samuel-Jones Loyd, 1ᵉʳ baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1796, a été, pendant trente ans, le chef d'une maison de banque dans cette ville. Après avoir fait ses études à Éton et à Cambridge, il vint représenter le bourg d'Hythe à la Chambre des Communes (1819-1826). En 1838, il devint haut shériff du comté de Warwick. Sous le ministère de lord J. Russel, il fut élevé à la pairie (1850) avec le titre de baron Overstone. Il appartient à l'opinion libérale. En 1860, il a été nommé député-lieutenant du comté de Northampton. Il a épousé, en 1829, miss Wight.

OWEN (Robert), célèbre réformateur anglais, né en 1771, à Newtown (comté de Montgomery), mort à Newton, le 17 novembre 1858.— Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

De ses deux fils, tous deux citoyens de l'Union, l'un, Robert-Dale Owen, né à New-Lanark, vers 1804, a été, en 1853, nommé chargé d'affaires à Naples où il est encore; et l'autre David-Dale Owen, a publié sous le titre de *Geological Survey* (1852), les résultats d'une exploration minéralogique, entreprise par ordre du gouvernement américain, dans les États de Wisconsin, d'Iowa et de Minnesota.

OWEN (Richard), célèbre naturaliste anglais, né à Lancastre, en 1800, fit ses études à l'université d'Édimbourg et se fixa ensuite à Londres pour y exercer la chirurgie. Il se livra alors aux sciences naturelles et particulièrement à l'anatomie comparée. En 1835, il fut nommé conservateur du musée du Collége des chirurgiens et en donna bientôt le *Catalogue*, ouvrage considérable (5 vol. in-4), qui contient, outre la nomenclature raisonnée de tous les spécimens physiologiques et anatomiques de la collection, un *Abrégé d'histoire naturelle générale*, ainsi que des considérations et des observations très-remarquables sur les animaux fossiles.

Homme pratique autant que patient investigateur, M. Owen s'est occupé de toutes les questions d'intérêt public qui ont du rapport avec ses connaissances spéciales. Il a constamment fait partie des commissions de salubrité instituées à plusieurs reprises par le Parlement. En 1851, nommé membre de la commission pour l'Exposition universelle de Londres, puis président de la section des substances animales et végétales employées dans l'industrie, il présenta, en cette qualité, à la Société royale des arts, un travail qui a été imprimé sous ce titre : *Rapport sur les matières brutes tirées du règne animal, envoyées à la grande Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations* (Londres, 1852).

M. Owen a été nommé professeur d'anatomie et de physiologie au Collége des chirurgiens, docteur de l'université d'Oxford, correspondant de l'Institut de France et de l'Académie impériale de médecine, chevalier de l'ordre du Mérite de Prusse, etc. Il a reçu de la reine Victoria, pour l'habiter toute sa vie, l'hôtel, situé à New-Green, qui appartenait au feu roi de Hanovre. Ces honneurs répondaient à l'admiration enthousiaste que les Anglais professent pour ce savant naturaliste, qu'ils n'ont pas craint souvent de comparer à Georges Cuvier.

Outre les deux ouvrages cités plus haut, et des mémoires insérés dans divers recueils, M. Owen a publié encore à Londres : *Mémoire sur le nautile à perles* (1832); *Odontographie, ou Traité d'anatomie comparée des dents et de la structure microscopique chez les animaux vertébrés* (1840, 2 vol. in-8; 168 pl.) ; *Mémoire sur une espèce éteinte de paresseux gigantesques* (1842) ; *Leçons d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (1843); *Histoire des Mammifères et des oiseaux fossiles de la Grande Bretagne* (1846); *Leçons d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (1846); *De l'Archétype et des analogies du squelette chez les vertebrés* (1848), traduit en français (1855, in-8); *De la Nature des membres* (1849); *De la Parthénogénésie ou génération successive d'individus procréateurs provenant d'un seul œuf* (1849); *Histoire des reptiles fossiles de la Grande-Bregne* (5 parties, 1849-51).

OWENSON (miss S.) Voy. Morgan (lady).

P

PAAR (*Charles*, prince de), chef actuel de la maison autrichienne de ce nom, né le 6 janvier 1806, a succédé, le 30 décembre 1819, à son père le prince Charles, comme possesseur de nombreuses seigneuries en Styrie et en Bohême, chambellan impérial et royal, conseiller intime, et conseiller d'empire, chevalier de la toison d'or, grand maître et maître général des postes de l'empire d'Autriche. Marié, le 30 juillet 1832, à la princesse *Ida*, de la maison de Liechtenstein, née le 12 septembre 1811, il a eu sept filles et quatre fils, dont l'aîné est le prince *Charles*-Jean-Wenceslas, né le 7 juillet 1834, chambellan et capitaine de cavalerie en retraite.

Un de ses frères, le comte *Alfred*, né le 30 décembre 1806, est feld-maréchal lieutenant et conseiller intime, 2e propriétaire du régiment de lanciers n° 4, lieutenant dans la garde allemande et commande une division de l'armée d'Autriche. Le plus jeune, *Louis*-Jean-Baptiste-Emmanuel, né le 26 mars 1817, secrétaire de légation à Turin et chargé d'affaires *ad interim*, a été mêlé activement aux derniers différends du Piémont et de l'Autriche; son rappel a amené la rupture des relations diplomatiques entre les deux cours.

PABST (Henri-Guillaume), agronome allemand, né dans la Haute-Hesse, en 1798, employé d'abord dans l'administration des vastes domaines du baron de Riedesel, devint, en 1821, professeur à l'École d'économie rurale d'Olenheim, dont il ne tarda pas à prendre la direction. En 1831, il fut nommé secrétaire perpétuel des sociétés agronomique du grand duché de Hesse. Il fonda, à Darmstadt, sans le secours de l'État, une école d'agriculture, à laquelle il annexa la terre de Kranichstein, comme école pratique. En 1839, il fut appelé à la direction de l'académie rurale d'Eldena. Les services qu'il rendit à l'agriculture dans ces diverses fonctions attirèrent sur lui l'attention du gouvernement autrichien. En 1850, il fut appelé au ministère de l'empire comme chef de la section d'agriculture. En cette qualité il a organisé l'enseignement agricole à l'école, aujourd'hui très-florissante, d'Altenbourg en Hongrie.

M. Pabst a publié de nombreux ouvrages; parmi les plus importants il faut citer : *Études sur l'éducation perfectionnée des brebis* (Beitraegs zur hœhern Schafzucht; Stuttgart, (1826); *Guide de l'éducation des bêtes à cornes* (Anleitung zur Rindviehzucht; Stuttgart, 1829), et *Traité d'économie rurale* (Lehrbuch der Landwirthschaft; Darmstadt, 1833, 2 vol. in-8; 4e édit., 1853).

PACCARD (Alexis), architecte français, né à Paris, le 19 janvier 1813, et fils du comédien, libraire et littérateur Edme Jean Paccard, entra à l'École des beaux-arts en 1830, fut élève d'Huyot puis de M. Hippolyte Le Bas, remporta le second prix en 1835 et le grand prix en 1841, sur ce sujet : *Palais d'ambassadeur à l'étranger*. Il ne resta que quatre ans à Rome, et profita le premier du voyage de Grèce, accordé aux pensionnaires de l'Académie. Son envoi, *le Parthénon d'Athènes*, qui fut le premier essai de restauration polychrome, a figuré à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1847. M. Al. Paccard surveilla, deux ans après, comme sous-inspecteur, les constructions du nouveau ministère des affaires étran-

gères, fut ensuite inspecteur des travaux du ministère de l'intérieur et de ceux des Tuileries, sous Visconti. Nommé, en 1852, architecte du palais de Rambouillet, il y a exécuté diverses restaurations, et commencé, en 1853, celle du château de Pau, continuée par M. Tétaz. A la mort de Blouet (1853), M. Paccard l'a remplacé comme architecte du musée de Fontainebleau. Il a été nommé professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, en décembre 1863. Comme artiste, il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855, et a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1857.

PACINI (Jean), compositeur italien, né à Catane, le 11 février 1796, quoique connu longtemps sous le nom de *Pacini di Roma*, vint très-jeune à Rome, où il commença son éducation musicale, puis passa à Bologne, où il reçut les leçons de Marchesi et Mattei. Sa famille voulant faire de lui un maître de musique, il écrivit dès l'âge de quinze ans, mais sans beaucoup de succès, de la musique religieuse. Entraîné par sa vocation vers le théâtre, il fit, trois ans après, un petit opéra, *Annetta e Lucindo*, que les Vénitiens accueillirent avec faveur. Le succès excitant sa verve facile, il donna sept opéras en quatre ans : *l'Evacuazione del tesoro*, à Pise; *Rosina*, à Florence; *il Matrimonio per procura*, *Dalla beffa il disinganno*, *il Carnovale di Milano*, *Piglia il mondo come il viene*, à Milan; enfin *l'Ingenua*, à Venise (1814-1817). La plupart de ses œuvres légères réussirent, et de 1818 à 1824 M. Pacini fit encore représenter dans les principales villes de l'Italie : *Adelaide e Comingio*, une de ses meilleures productions; *il Barone di Dolsheim*, *l'Ambizione delusa*, *gli Sposi dei Silfi*, *il Falegname*, *di Livonia*, *Ser Marcantonio*, *la Sposa fedele*, *la Schiava di Bagdad*, *la Gioventu d'Enrico V*, *la Vestale*, *l'Eroe Scozzese*, *la Sacerdotessa d'Irminsul*, *Atala*, *Isabella e Enrico*. Malgré les traces inévitables de la précipitation, ces différentes œuvres se distinguent par la légèreté, la grâce des motifs et par une abondance qui rappelle celle de Rossini. M. Pacini était alors un des compositeurs les plus populaires de l'Italie.

Toutefois il n'avait point encore abordé le théâtre Saint-Charles de Naples. En 1824 il y fit applaudir *Alessandro nelle Indie*. De 1824 à 1826 il donna, soit à Naples, soit à Milan, *Amazilia*, *l'Ultimo giorno di Pompei*, *la Gelosia corretta*. En 1826 Mme Pasta chanta sa *Niobe* au théâtre Saint-Charles. Cette composition, d'abord froidement accueillie, se releva plus tard dans l'opinion publique et est aujourd'hui considérée comme une des œuvres les plus sérieuses de l'auteur. Le musicien, alors âgé de 30 ans, avait écrit environ trente opéras, sans compter les messes de ses premières années, et plusieurs œuvres de musique instrumentale. M. Pacini écrivit encore, de 1827 à 1830 : *i Crociati in Tolemaide*, *gli Arabi nelle Gallie*, une de ses meilleures partitions; *Margherita d'Anjou*, *Cesare in Egitto*, *Giovanni di Calais*, *Giovanna d'Arco*. Cette dernière œuvre, interprétée, pendant le printemps de 1830, par Rubini, Tamburini, et Mme Lalande, au théâtre de la Scala, n'eut point de succès; le maestro, dégoûté subitement du théâtre, s'en retira pour toujours et affecta pour la musique la même indifférence qu'on attribue à Rossini, comme pour avoir avec le grand maestro une ressemblance de plus.

PADOUE (Ernest-Louis-Henri-Hyacinthe ARRIGHI DE CASANOVA, duc DE), sénateur français, né à Paris, le 26 septembre 1814, est le fils du général Arrighi, anobli par l'Empereur, et qui est mort le 21 mars 1833. Il passa deux années à l'École polytechnique (1833-1835); mais il donna sa démission d'officier de génie, sa fortune lui permettant de mener, sous un gouvernement qu'il n'aimait pas, une existence indépendante. L'élection du 10 décembre 1848 ayant répondu aux sympathies de sa famille pour le nom de Bonaparte, il fut appelé, pour son entrée dans les affaires, à l'importante préfecture si enviée de Versailles (1849) et la garda jusqu'en janvier 1852, époque à laquelle il fut admis au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes.

Après la mort de son père, M. Arrighi lui succéda en quelque sorte dans la dignité de sénateur (23 juin 1853) et prit alors le titre héréditaire de duc de Padoue. Du 5 mai 1859 au 1er novembre de la même année, il a occupé le ministère de l'intérieur. A sa sortie, il a été promu, à titre exceptionnel, de simple chevalier au rang de grand'-croix de la Légion d'honneur. Le duc de Padoue a été élu membre du conseil général de Seine-et-Oise par le canton de Limours.

PAGANEL (Camille-Pierre-Alexis), homme politique et littérateur français, né à Paris, en 1797. Mort au mois de décembre 1859. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

PAGE (Théogène-François), marin français, né le 31 mars 1807, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, entra dans la marine et devint enseigne en 1830, lieutenant en 1836, capitaine de vaisseau en 1845. Depuis 1848, il a rempli les fonctions de commissaire du gouvernement à Taïti, puis commandé la division française en Océanie. Contre-amiral depuis le 12 août 1858, il commanda, sous les ordres du vice-amiral Charner, dans les mers de Chine et fut nommé vice-amiral lui-même, le 10 août 1861. Dans les six premiers mois de cette année, il avait rendu de brillants services, en reconnaissant le Cambodge, au-dessus de Saïgong, en détruisant les obstacles construits sur ses rives et dispersant les Annamites dans plusieurs rencontres. Rentré en France en 1862 et devenu préfet maritime de Rochefort, il a été nommé membre titulaire du conseil d'amirauté, le 20 octobre 1863. L'amiral Page a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 octobre 1844.

PAGÈS. Voyez GARNIER-PAGÈS.

PAGET (lord William), homme politique anglais, né en 1803, frère puîné du présent marquis d'Anglesey (voy. ce nom), et lui-même l'aîné de trois autres frères, qui ont appartenu ou appartiennent au Parlement. Pour lui, ayant embrassé la carrière navale, il arriva promptement au grade de capitaine de vaisseau (1826), entra la même année à la Chambre des Communes pour le bourg de Carnarvon et y représenta, pendant la législature de 1841 à 1847, celui d'Andover. C'est un zélé défenseur de la liberté politique et commerciale.

PAGET (lord Clarence-Edward), frère du précédent, né en 1811, élevé à Westminster, servit également dans la marine, où, en 1839, il obtint le rang de capitaine. Il a assisté à la bataille de Navarin et commandait *la Princesse royale*, vaisseau de 91 canons, dans la campagne de la Baltique (1854). Député de Sandwich en 1847 à la Chambre des Communes, il s'est associé aux mesures ministérielles des whigs, ne s'est pas représenté en 1852, mais a été réélu en 1857. Pendant huit ans, il a rempli au bureau d'artillerie les fonctions de secrétaire (1846-1853). Créé chevalier du Bain en 1856, il devint, en 1859, secrétaire

de l'amirauté, et en 1863, contre-amiral de l'escadre rouge.

PAGET (lord Alfred-Henry), frère des précédents, né le 29 juin 1816, obtint, dès sa majorité, le mandat législatif des électeurs de Lichfield (1837), qui, satisfaits de ses opinions réformistes, le lui ont renouvelé. Nommé par lord J. Russell écuyer en chef de la reine, il remplit depuis 1864 cette charge, sauf une interruption de quelques mois en 1852, pendant le passage des tories au pouvoir. Il a servi plusieurs années dans les gardes et a reçu, en 1854, le grade de colonel hors cadre.

PAGET (lord George-Auguste-Frédéric), frère des précédents, né en 1818, à Londres, est entré, à l'âge de seize ans, au service militaire. Lieutenant-colonel de dragons en 1846, il reçut en 1855 le grade de brigadier général dans l'armée turque et fit avec une grande distinction la campagne de Crimée; la fermeté avec laquelle il a soutenu le choc des Russes à Balaklava lui a valu une pension annuelle et le rang local de brigadier général. Promu major-général en 1861, il a été appelé l'année suivante à commander une division de l'armée du Bengale. Élu membre du Parlement, de 1847 à 1857, par le district de Beaumaris, il a voté avec les libéraux avancés pour le scrutin secret et les courtes législatures. Créé chevalier du Bain en 1855, lord Paget a reçu, en 1856, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

PAGÉZY (David-Jules), homme politique français, député, est né le 20 septembre 1803. Maire de Montpellier et membre du conseil général pour le canton de Castries, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Hérault, par 19 631 voix sur 29 798 votants. M. Pagézy a été promu officier de la Légion d'honneur. *

PAGNERRE (Charles-Antoine), éditeur français, né à Paris, le 15 août 1834, est fils du libraire Laurent-Antoine Pagnerre, mort le 29 septembre 1854, secrétaire général du gouvernement provisoire en 1848, et l'un des créateurs du Comptoir d'escompte. Il fit ses études à Sainte-Barbe et à Louis-le-Grand. Il a pris lui-même, en 1856, la direction de la librairie paternelle, qui, sous le dernier règne, avait dû son développement et sa réputation spéciale à ses relations avec les écrivains du parti radical : Lamennais, Timon (Cormenin), Garnier Pagès, Louis Blanc, etc. Ses publications embrassent, avec la polémique politique et la politique proprement dite, l'administration, la philosophie morale, l'histoire, la littérature étrangère. Elle a donné dans les dernières années à la publication des almanachs populaires ou illustrés une extension considérable. M. Ch. Pagnerre a été l'éditeur, pour la France, des œuvres les plus récentes de M. Victor Hugo, notamment des *Misérables*, en 1862; de celles des fils de M. V. Hugo, de MM. Pelletan, Carnot, etc.

PAIGNON (Jacques-Philippe-Eugène), jurisconsulte français, né à Mussidan (Dordogne), le 3 septembre 1812, fit ses classes aux colléges d'Angoulême et de Bordeaux, son droit à Paris et à Toulouse, et fut reçu avocat en 1835. Avoué à Angoulême, de 1840 à 1850, il mena de front avec les affaires, les études de législation et de philosophie auxquelles se rapportent ses divers ouvrages, et en 1851, il vint prendre à Paris une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il l'a quittée en 1856 et a été, depuis cette époque jusqu'à la fin de 1859, à la tête d'une maison de banque; puis il s'est spécialement occupé de journalisme.

On a de M. Paignon : *Commentaire sur les ventes judiciaires* (1842, 2 vol. in-8); *Gorgias. Éloquence et improvisation* (1845, in-8 ; 3e tirage, 1863); *De la sainteté des gouvernements et de la moralité des révolutions* (1847, in-8) : *Traité de la plus-value en matière de travaux publics* (1854, in-8); *Théorie légale des opérations de banque, ou Droits et devoirs des banquiers*, etc. (1855, in-8); *Traité juridique de la construction, de l'exploitation et de la police des chemins de fer* (1857, in-12), etc.; puis des articles dans différends journaux, notamment dans *la Presse*, où il traite spécialement les questions judiciaires et économiques.

PAILLARD DE VILLENEUVE (Adolphe-Victor), avocat français, né vers 1802, s'inscrivit au barreau de Paris en 1825. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut avocat de la Liste civile, mais il s'est surtout fait connaître dans les débats et les procès littéraires, et comme défenseur habituel soit de nos principaux écrivains, soit de la Société des gens de lettres, dont il est membre. En 1836, M. Paillard de Villeneuve a succédé à Darmaing comme rédacteur en chef de la *Gazette des Tribunaux*. Élu à diverses reprises depuis 1841, membre du conseil de son ordre, il a été décoré en octobre 1847.

PAILLET (Alphonse-Gabriel-Victor), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Soissons, le 17 novembre 1796; mort à Paris, le 16 novembre 1855. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*. — Son fils a débuté avec distinction au barreau de Paris.

PAILLHOU (vicomte Louis), général français, né en 1786, fut, de 1802 à 1804, élève de l'École polytechnique, et sortit dans l'artillerie. Maréchal de camp dès 1819, il commanda l'artillerie de la garde royale, fut, de 1822 à 1830, sous-gouverneur de l'École polytechnique, puis commandant de l'École de Toulouse. Lieutenant général le 18 décembre 1841, il fut membre du Comité de l'artillerie. Il est aujourd'hui général de division compris dans la réserve. M. Paillhou a été, de 1822 à 1830, sous-gouverneur de l'École polytechnique. Il a été promu, le 23 avril 1847, grand officier de la Légion d'honneur.

PAILLIET (Jean-Baptiste-Joseph), ou, par erreur, PAILLET, jurisconsulte français, né à Orléans, le 17 décembre 1789, fut reçu avocat Paris et exerça quelque temps au barreau de sa ville natale, où il devint juge au tribunal civil, puis conseiller à la Cour d'appel. Il a pris sa retraite en cette qualité en 1851 et continua de figurer parmi les conseillers honoraires. M. Pailliet était depuis le 25 avril 1847, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort en avril 1861.

Parmi ses nombreux ouvrages, qui embrassent les diverses branches du droit français et témoignent d'une étude non moins approfondie que variée, nous citerons : *Manuel du droit français* (1812, in-8; 9e édit., 1836), dont le succès populaire est dû à la grande quantité de décisions et de points de doctrine qu'il renferme ; *Traité du contrat de mariage* (1813, 2 vol. in-8): *Sur l'État moral de la France* (1815); *Législation et jurisprudence des successions* (1816, 3 vol. in-8), selon le droit ancien et le droit nouveau ; *le Droit public français* (1822, in-8), histoire des institutions politiques depuis les Gaulois; *Dictionnaire universel de droit français* (1825-1828, 6 vol. in-8), ouvrage interrompu qui contient à peine

la lettre A. *Manuel complémentaire des codes français* (1845, 2 vol. in-8), etc.

PAJOT (Charles), médecin français, né à Paris, le 18 décembre 1816, a été reçu docteur en avril 1842, et s'est dès lors consacré à la pratique et à l'enseignement des accouchements. En 1853, il subit avec éclat l'épreuve de l'agrégation, et fut reçu au premier tour de scrutin. Il a été chargé, pour l'année 1850, du cours officiel d'accouchement à la Faculté de Paris et a été nommé professeur de ce cours le 20 décembre 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860.

On a de M. Pajot : *Sur les Acéphalocystes du foie* (1842), thèse inaugurale; *Des Lésions traumatiques du fœtus dans l'accouchement* (1853), thèse d'agrégation; des *Mémoires* sur l'éther et sur de nombreuses questions d'obstétrique; des articles dans la *Gazette des hôpitaux*, les *Célébrités médicales contemporaines*, etc.

PAKINGTON (sir John-Somerset 1er baronnet), homme politique anglais, né en 1799, à Powick-Court, et fils de M. Russell, propriétaire de Worcestershire, fut élevé au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et prit en 1831 le nom de Pakington comme héritier de son oncle maternel, le baronnet de Westwood. Après avoir été député-lieutenant du comté de Worcester, il entra en 1837 à la Chambre des Communes et y représenta jusqu'en 1852 le bourg de Droitwich. Exclusivement conservateur, il s'opposa en 1846 aux réformes économiques de sir R. Peel, qui néanmoins lui conféra le titre de baronnet avant de se retirer du ministère.

En 1848, sous l'administration de lord John Russell, au moment où le déplorable état des Indes orientales fit de la législation sur les sucres la question la plus importante du jour, sir J. Pakington prit dans la Chambre et au comité présidé par lord Bentinck une part active aux discussions auxquelles elle donna lieu et proposa comme transaction un impôt différentiel. L'arrivée de son parti aux affaires en 1852, lui fit donner au ministère des colonies la succession du comte Grey. Au bout de quelques mois, sir J. Pakington suivit lord Derby dans sa retraite et rentra à la Chambre des Communes dans les rangs de l'opposition. En 1855, il a développé devant ses collègues un plan très-étendu d'éducation qui, après de longs débats, a été rejeté. Il est revenu au pouvoir avec lord Derby et a pris la direction de l'amirauté, de février 1858 à juin 1859. — Son fils, John SLANEY, né en 1826, élevé à Oxford, a été nommé, en 1859, député-lieutenant du Worcester.

PALACKY (Franz), historien bohême, né le 14 juin 1798, à Hodslavice, petit village de la Moravie où son père était maître d'école, acheva ses études au lycée de Presbourg, où il se lia d'amitié avec le poëte Kollar, et fut attaché, en qualité de précepteur, à une riche famille noble de Vienne. Ses premiers écrits furent des *Éléments de poésie bohême* (1817), en collaboration avec P. J. Schafaryk : des *Fragments d'une théorie du beau* (1821) et une *Histoire générale de l'esthétique* (1823). Dès cette époque, il connaissait à fond toutes les langues de l'Europe et avait lu dans le texte original les grands poëtes de France et d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne.

En 1823, M. Palacky, se rendit à Prague, où il commença ses recherches sur l'histoire et les origines de la Bohême. Il compulsa les archives des anciennes familles slaves ainsi que les bibliothèques de Vienne, de Munich et de Rome. Ayant reçu du comte Sternberg la direction du *Journal du musée de Bohême* qu'il garda dix ans (1827-1837), il y inséra de remarquables morceaux d'histoire ou de critique, notamment une *Appréciation des chroniqueurs de la Bohême* (Würdigung des alten boehmischen Geschichtsschreiber), mémoire couronné en 1829, au concours de la Société des sciences de Prague. Les États de Bohême lui conférèrent, à la diète de 1829, le titre d'historiographe national, avec un traitement viager.

Collaborateur actif des sociétés savantes et des recueils périodiques, M. Palacky publia ensuite : *Histoire de la jeunesse de Wallenstein* (Jugendgeschichte Albrecht's von Waldstein; 1831); une étude complète sur la vie et les travaux du philologue Dobrowsky qu'il remplaça à la Société des sciences de Prague (*Joseph Dobrowsky's Leben und gelehrtes Wirken*; Prague, 1833, in-8); des recherches sur les tribunaux de la Bohême au XIIIe siècle; une *Tournée littéraire en Italie* (Literarische Reise nach Italien; Prague, 1838, in-4), résultat de son voyage; et, comme résumé de la plupart de ces travaux, une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines* (die aeltesten Denkmaeler der boehmischen Sprache; Prague, 1840, in-4), en société avec M. Schafaryk. En 1842 parut son mémoire sur l'*Invasion des Mongols au XIIIe siècle* (der Mongolen Einfall im Jahre 1241 ; Ibid., in-4).

L'œuvre capitale de M. Palacky est l'*Histoire de la Bohême* (Geschichte von Boehmen; Prague, 1836-1854, 6 vol. in-8), qui, partant des temps les plus éloignés, s'arrête à la fin du règne de Sigismond; conçue d'après les théories modernes, elle se recommande par des documents inédits, des tableaux animés, l'intelligence des faits et la vigueur du style. La cause de la race slave y est défendue avec beaucoup de vivacité, quoique l'auteur n'aille pas jusqu'à la faire dominer exclusivement en Allemagne.

Au milieu des troubles de l'année 1848, M. Palacky se tint à l'écart du parti exalté qui proclama en juin l'indépendance absolue de la Bohême. Ami constant de l'Autriche, « c'est Vienne, dit-il, qui l'attire, parce que là seulement est le centre appelé à protéger le droit et l'indépendance de ses compatriotes. » Aussi fut-il chargé, après le 15 mai, de prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Pillersdorf, qui fit d'impuissants efforts en faveur du régime constitutionnel. En décembre 1862, il a été décoré par l'empereur de Russie, à l'occasion de l'anniversaire millésime de cet empire. Aux ouvrages cités plus haut il faut ajouter les matériaux historiques publiés par ce savant tchèque dans les *Archives tchèques* et dans le *Recueil* de l'Académie des sciences de Vienne.

PALEOCAPA (Pietro, chevalier), ingénieur italien, ministre, né en 1789, à Bergame, où son père exerçait de hautes fonctions pour la République de Venise, reçut son éducation militaire à l'École de génie et d'artillerie de Modène, fut, à sa sortie, chargé des travaux de la citadelle d'Osopo et plus tard de celle de Mandella. Après la chute de Napoléon, il quitta le service et s'engagea dans le corps des ponts et chaussées de Venise. Quelques années après, il fut appelé à faire partie du Collége des ingénieurs du nouveau royaume lombard-vénitien, remplit diverses missions spéciales et fut nommé en 1829 ingénieur en chef, en 1833 inspecteur du service des eaux, en 1840 directeur général des constructions publiques. Il proposa et fit adopter à cette époque de grandes et utiles mesures pour la navigation de l'Adige, l'organisation des canaux et l'assainissement des marais.

Après la révolution de Venise en 1848, M. Paleocapa, nommé membre du gouvernement provisoire, prit le ministère des travaux publics puis celui de l'intérieur, et dut se retirer devant les manœuvres des divers partis. Il passa en Piémont où il devint aussitôt inspecteur du génie civil et membre du conseil supérieur des chemins de fer. En novembre 1849, il reçut de Vicenzo Gioberti le portefeuille des travaux publics qu'il garda jusqu'en 1859. Il a eu l'initiative dans la plupart des grands travaux entrepris dans le Piémont depuis cette époque. Il a soutenu avec talent le projet du percement de l'isthme de Suez (1852). M. Paleocapa, correspondant ou associé de différentes académies et décoré de divers ordres, est grand-croix de la Légion d'honneur. Il a paru, en 1858, une traduction de son *Mémoire hydrographique sur les bouches du Danube* (Paris, in-8).

PALFFY-D'ERDOED (*Antoine*-Charles, prince DE), chef actuel d'une famille princière de Hongrie, né le 26 février 1793, succéda, le 13 avril 1827, à son père, le prince *Joseph*-François, comme possesseur du majorat de Blasenstein et d'autres seigneuries en Autriche et en Bohême. Il a été, de 1821 à 1828, envoyé de l'empereur d'Autriche près les trois cours de Saxe. Il est devenu conseiller intime et chambellan impérial royal. Il a épousé, le 15 janvier 1820, la princesse *Léopoldine*-Dominica-Prisca, née le 18 février 1803, fille d'Aloïs, prince de Kaunitz, dont il n'a point eu d'enfants.

Son frère, le comte *Nicolas*, mort en 1830, a laissé de son mariage avec *Thérèse*, née comtesse de Rossi, une fille : *Thérèse*-Wilhelmine, née le 24 janvier 1824, mariée le 21 mars 1849 à Frédéric, comte de Schaaffgotsche, chambellan, colonel et commandant du régiment de lanciers n° 2, et trois fils: *Paul*-Joseph-Nicolas, né le 27 juin 1827, chambellan et capitaine de cavalerie en retraite au service de l'Autriche; *Antoine*-Joseph-Nicolas, né le 10 juin 1829, capitaine au régiment de hussards n° 7; et *Nicolas*, né le 28 janvier 1831, capitaine au 3e régiment de hussards. La comtesse *Anne*-Marie, sœur du prince régnant de Palffy, née le 19 avril 1804, s'est mariée le 12 avril 1825 au comte *Adolphe* de Schoenfeld.

PALFREY (John-Gorham), théologien américain, né à Boston, le 2 mai 1796, sortit du collége de Harvard en 1815 et, ayant étudié la théologie, fut chargé, en 1818, d'une église unitairienne de Boston jusqu'en 1831. Il fut nommé alors professeur de littérature sacrée à Harvard. En 1835, il prit la direction de la *North-American Review*, qu'il garda jusqu'en 1843. De 1839 à 1842, il avait fait, à l'Institut de Lowed, des conférences religieuses, qui furent publiées sous le titre de: *Preuves du christianisme* (Evidences of christianity; Boston, 1843, 2 vol. in-8). Il a aussi écrit: *Academical lectures on the Jewish scriptures and antiquities* (Ibid., 4 vol. in-8, 1838-1851), avec un volume supplémentaire sur les *Textes de l'Ancien Testament cités dans le Nouveau;* un volume de *Sermons moraux* et quelques *Discours*. Il a donné, dans l'*American biography*, de Sparks, la vie d'un de ses ancêtres, William Palfrey, payeur général de l'armée de Washington. Mêlé à la vie politique active, il a été, à plusieurs reprises membre du Congrès depuis 1847, s'y est distingué parmi les principaux abolitionnistes et a même publié une brochure sur l'esclavage.

Une fille du docteur Palfrey, miss Sarah PALFREY, est auteur d'un volume de poésies, publié, en 1855, sous ce titre: *Premices, by E. Foxton*, et contenant surtout deux récits en forme de longues ballades, dont on vante le mérite.

PALGRAVE (sir Francis COHEN), archéologue anglais, né à Londres, en 1788, quitta son nom patronymique pour prendre celui de Palgrave, et fut admis, en 1827, au barreau. Il dirigea, de 1827 à 1834, la publication des *Arrêts du Parlement* (Parliamentary Writz; 2 vol. in-fol.), reçut, en 1832, des lettres de noblesse pour les services qu'il avait rendus à l'époque de la réforme électorale et fut nommé, quelque temps après, conservateur royal des archives publiques. Il appartenait à la Société royale de Londres. — Il est mort dans cette ville, le 6 juillet 1861.

Ses travaux, qui sont nombreux et estimés, embrassent l'histoire du droit, les coutumes, les franchises communales, etc.; nous rappellerons entre autres: *Histoire d'Angleterre* (the History of England; Londres, 1831, in-12) pendant la période saxonne; *Origine et développement de la puissance anglaise* (Rise and progress of the english commonwealth; 1832, 2 vol. in-4), tableau de la politique, des institutions, lois et usages des Anglo-Saxons avant la conquête: *Catalogue et inventaire du trésor de l'Échiquier* (Calendars and inventories of the treasury of the Exchequer; 1836, 3 vol. in-8), très-intéressant recueil, riche surtout en documents du moyen âge; *Documents pour servir à l'histoire d'Écosse* (Documents illustrating the history of Scotland; 1837, in-8); *Des Prérogatives du Conseil royal* (Upon the authority of the king's council; 1844, in-8). Le dernier ouvrage de sir Francis Palgrave est une *Histoire de Normandie et d'Angleterre* (the History of Normandy and of England; 1851-1857, t. I et II, in-8), qui devait avoir cinq ou six volumes et s'arrêter au moyen âge.

PALIKAO (Comte DE), Voy. COUSIN-MONTAUBAN.

PALIZZI (Joseph), paysagiste napolitain, né en 1813, à Lanciano, dans les Abruzzes, et destiné au barreau, ne put qu'à vingt-trois ans se livrer à sa passion pour les arts. Il se rendit à Naples, où il obtint des succès à l'Académie et vint à Paris en 1844. Il a surtout composé des scènes pastorales avec des groupes d'animaux. Il a exposé à plusieurs de nos salons, notamment: *la Vallée de Chevreuse* (1848); *le Retour de la foire* (1858); *le Printemps*, pour M. de Morny (1852); *Chèvres ravageant des vignes*, à l'Exposition universelle de 1855; *Combat de béliers, Retour des champs, l'Ane complaisant* (1857); *la Traite des vaux dans la vallée de la Tonque* (1859); *les Ruines des temples de Pœstum, la Forêt* (1861), *les Anes, les Moutons, la Normandie* (1863).

PALLAVICINI DELLA PRIOLA (le marquis Emilio), général italien, né en 1823, à Ceva, province de Mondovi, d'une famille génoise, fut élevé au collége des barnabites de Moncalier, et entra ensuite à l'Académie militaire de Turin. Il fit, en qualité de volontaire, la campagne de Lombardie en 1848-1849. Devenu sous-lieutenant, il escaladait le premier, en 1849, les murs de Gênes soulevée par Mazzini, et recevait la médaille de valeur. En 1855, il fit partie du corps expéditionnaire que le Piémont envoya en Crimée. Il se distingua dans la guerre d'Italie en 1859, et sa conduite à la bataille de San Martino lui valut une seconde médaille de valeur. Quelque temps après, à l'assaut de Civitella del Tronto, il déploya tant d'intrépidité que le roi lui conféra la grande médaille d'or du Mérite militaire qui, comme on le sait, est très-rarement donnée. Lors de la marche insurrectionnelle de Garibaldi en Calabre, M. Pallavicini était colonel du 1er régiment de bersaglieri: le général Cialdini le char-

gea, par exception, de commander tous les régiments de cette arme, et à peine investi de cette concentration de pouvoirs, le colonel cerna et fit prisonnier Garibaldi à Aspremonte. Cette capture lui valut immédiatement le titre de major général.

M. Pallavicini, qui était alors un des plus jeunes officiers généraux de l'armée italienne, était décoré, outre ses médailles de valeur, de la croix de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, et il devint commandeur de l'ordre militaire de Savoie. Petit, prompt, vigoureux, plein de bravoure, il passait pour exceller dans la guerre de partisans et être essentiellement propre aux coups de main. On disait qu'il avait eu dix duels dans sa vie privée, et avait reçu de nombreuses blessures sur le champ de bataille. Chargé, en septembre 1863, de chasser les brigands de la calabre, il les poursuivit à outrance, les traqua et fit passer quelques-uns de leurs chefs par les armes. *

PALLAVICINO-TRIVULZIO (marquis Georges), homme politique italien, né d'une grande maison milanaise, vers 1795, s'associa de bonne heure aux tentatives du parti national. En 1821, il fut envoyé à Turin vers le prince de Carignan (depuis Charles-Albert), avec un certain Ferdinand Castiglia, qui fut arrêté. Voulant partager tous les dangers de son compagnon, il se livra lui-même à la police autrichienne. Condamné à mort, sa peine fut commuée en *carcere duro* perpétuel, et il fut détenu au Spielberg jusque vers 1835. En 1848, il s'abstint de toute participation aux mouvements politiques, habita ensuite Turin, et fut, en 1859, créé sénateur par Victor-Emmanuel.

M. Pallavicino a soutenu la politique de M. de Cavour, mais s'est hautement prononcé dans le Sénat contre la cession du comté de Nice à la France. En août 1860, Garibaldi (voy. ce nom) lui confia les fonctions de prodictateur, qu'il exerça jusqu'à l'arrivée de Victor-Emmanuel à Naples (7 novembre); dans cet intervalle, il contribua puissamment à conjurer la rupture qui semblait imminente entre le dictateur et le chef du cabinet piémontais. Le roi récompensa son zèle par la croix de l'Annonciade. M. Pallavicino-Trivulzio fut aussi, au mois d'avril de l'année suivante, l'auteur d'une réconciliation des généraux Garibaldi et Cialdini. Nommé, en avril 1852, préfet de Palerme, il fut recommandé par son ami Garibaldi « à la ville des barricades. » Mais à la suite d'un discours très-violent prononcé à Palerme par Garibaldi contre l'occupation française de Rome, il donna sa démission de préfet au mois de juillet de la même année. Le marquis Pallavicino avait été promu grand officier des Saints Maurice et Lazare.

PALLU (Léopold-Augustin-Charles PALLU DE LA BARRIÈRE, plus connu sous le nom de Léopold), officier de marine et littérateur français, est né, le 19 août 1829, à Saintes, où son père était professeur. Aspirant de deuxième classe en 1846, de première classe en 1848, enseigne en 1850, il fut, en 1868, promu au grade de lieutenant de vaisseau. Sa carrière maritime, quoique courte encore, a été des mieux remplies: il a navigué sur toutes les mers et pris part à la guerre de Crimée et aux expéditions de Chine et de Cochinchine. Dans cette dernière guerre, aide de camp du vice-amiral Charner, il commandait la compagnie d'élite des marins abordeurs, avec lesquels il se distingua surtout à l'attaque des lignes de Ki-Hoa. Blessé dans cette affaire de deux coups de lance à la poitrine, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, en 1864, il a été chargé de commander l'aviso à vapeur *le Tancrède* dans les mers de la Chine et du Japon.

Les premiers essais littéraires de M. Pallu parurent sous le pseudonyme de Léopold Constantin, nom de sa mère. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1863.

On cite de lui des relations remarquables par l'esprit d'observation, l'élévation des idées et le style: *Six mois à Eupatoria* (Paris, 1857, in-18); *les Gens de mer* (1860, in-18); *Relation de l'expédition de Chine en 1860*, d'après les documents officiels (1863, in-8): *Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861* (1864, in-8), etc. Il a aussi donné de nombreux articles à la *Revue contemporaine*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Moniteur universel*, au *Journal des Débats*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, etc. *

PALLUEL (Joseph-Ferdinand), homme politique français, député, est né à Chambéry, le 10 avril 1796. Inscrit en 1822 au barreau de cette ville, il entra en 1848 dans la vie politique, fut élu quatre fois député au Parlement de Turin, et fut appelé à la vice-présidence de la Chambre sarde. Il fut aussi membre de l'administration municipale de Chambéry. Lorsque la Savoie fut annexée à la France, il devint membre du conseil général pour le canton de Bourg-Saint-Maurice. Au mois de mars 1862, M. Greiffie de Bellecombe ayant donné sa démission, M. Palluel fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Savoie. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 20 237 voix sur 22 002 votants. *

PALMELLA (X.... duc DE), marquis de SOUZA-HOLSTEIN, un des hommes d'État les plus célèbres du Portugal, est né en 1786 à Turin, où son père représentait le Portugal. Il fut successivement: en 1808, ministre de Portugal près les Cortès espagnoles; en 1814, ministre à Londres; en 1815, plénipotentiaire de Portugal au congrès de Vienne; en 1823, ambassadeur à Paris. Ministre des affaires étrangères à Lisbonne, il fut l'auteur de la Constitution portugaise. Après avoir été ambassadeur à Londres, il fut, en 1827, de nouveau ministre des affaires étrangères. Destitué par don Miguel et exilé, il rendit des services signalés, à Londres, à la fille de don Pedro, dona Maria da Gloria. Il devint, en 1832, président de la régence à Terceire, et, en 1834, président du premier cabinet de la jeune reine de Portugal. Depuis, il a été plusieurs fois tantôt à la tête des affaires, tantôt dans l'exil; mais il resta constamment fidèle à l'opinion libérale. Retiré de la vie publique il ne conserva de ses dignités que la charge de capitaine général de la Cour et du royaume de Portugal. — Le duc de Palmella est mort à la fin de mars 1864. *

PALMERSTON (Henry-John-TEMPLE, 3e vicomte), un des principaux hommes d'État contemporains de l'Angleterre, né le 20 octobre 1784, à Broadlands (comté de Southampton), descend de la branche cadette d'une illustre maison, qui fait remonter son origine à l'époque de la conquête; il compte, parmi ses aïeux, sir William Temple, le fameux ambassadeur de Charles II, et appartient à la noblesse d'Irlande. Après avoir été élevé au collége d'Harrow, il fut envoyé à Édimbourg, puis à Cambridge, et donna dans le cours de ses études une opinion si haute de son intelligence, qu'à peine majeur il fut choisi comme candidat tory pour représenter cette dernière université en remplacement de M. Pitt qui venait de mourir (1806); cet honneur échut à lord Lansdowne, que, vingt-cinq ans plus tard, lord Pal-

merston devait rejoindre sous la bannière des whigs. Toutefois, après avoir été la même année nommé député à Newport, il obtint à son tour le mandat si recherché de Cambridge, depuis 1811, jusqu'en 1831, époque à laquelle ses commettants l'éliminèrent parce qu'il avait déserté la vieille politique aristocratique. Réélu aussitôt par Bletchingley, il siégea, lors de la suppression de ce bourg, pour celui de South-Hants (1832-1834), fut de nouveau écarté par la rancune du parti conservateur, et devint, au mois de juin 1835, l'élu de Tiverton dans le Devonshire, où son mandat a été renouvelé depuis sans interruption et même sans aucune opposition.

Dévoué dans sa jeunesse au torysme, alors à son apogée, lord Palmerston, qui, dès l'âge de dix-neuf ans, était entré en possession des titres et de la fortune de son père, fut appelé, en 1807, au Conseil de l'amirauté et, en 1809, au secrétariat de la guerre; il occupa ce dernier poste, un des services secondaires du gouvernement, pendant de longues années, et traversa successivement les ministères Portland, Perceval, Castlereagh, Canning, Goderich. Avec une supériorité évidente, il restait volontairement au second rang, malgré le peu d'efforts que, de l'aveu unanime, il lui aurait fallu faire pour passer au premier rang. Mais sans ambition encore, sa réputation de galant homme lui suffisait, et il visait moins à des succès de tribune qu'à des succès de salons. Canning, qui rendait justice à ses mérites, se plaignait de lui, et plus d'une fois quand il était harcelé par l'opposition, on l'entendit s'écrier: « Ah! si j'avais pu précipiter sur l'ennemi mon trois-ponts Palmerston. » Enfin, ce dernier secoua son indifférence, à propos d'une question qui passionnait le pays, l'émancipation des catholiques; il la traita d'une façon si élevée et avec des arguments si péremptoires, que ses discours furent l'objet d'une réimpression à part; celui de 1829 surtout est regardé comme un monument oratoire. A la suite d'un désaccord survenu entre lui et lord Wellington, qui l'avait maintenu au département de la guerre, il résigna son portefeuille (1828) et, après avoir hésité quelque temps, passa dans le camp des libéraux. L'opinion se rangeait de leur côté.

Le contre-coup de la révolution de Juillet ayant amené la chute des tories, lord Palmerston, qui les avait ardemment combattus, reçut du comte Grey, dans son cabinet, le ministère des affaires étrangères (*foreign office*); on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était enfin arrivé à sa place (novembre 1830). Développant la politique inaugurée par son ami Canning, il prit en main la cause de la Belgique qui venait de reconquérir son indépendance, et, sans s'inquiéter des dispositions formelles du traité de Vienne ni de l'attitude hostile des puissances du Nord, il travailla activement à asseoir sa nationalité sur les bases d'un gouvernement libéral et constitutionnel. D'accord avec la France, il réussit, durant les longues conférences qui se tinrent à Londres, à faire admettre la Belgique au rang des États européens et couronna son œuvre par l'intronisation d'un prince acquis depuis longtemps à l'influence des idées anglaises. Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, il fut obligé de sacrifier un peuple non moins sympathique à l'opinion, la Pologne, en faveur duquel, victorieux ou vaincu, il n'essaya pas même d'intercéder.

Vint alors la question de l'Espagne et du Portugal. Toute la Péninsule, placée sous le sceptre de deux reines mineures, était livrée à l'ambition de deux prétendants, ouvertement appuyés par les souverains absolus. Lord Palmerston se déclara, malgré les réclamations du parti aristocratique, pour dona Isabelle et dona Maria, c'est-à-dire pour le progrès et la liberté; ce fut principalement à ses efforts que l'on dut la conclusion du traité d'alliance entre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le Portugal, par lequel chacune des parties contractantes s'engageait à défendre les monarchies de la Péninsule contre toute agression intérieure ou étrangère. En outre, il autorisa la levée en Angleterre de plusieurs milliers d'hommes, qui combattirent sous le commandement du colonel Evans, et envoya une escadre croiser le long des côtes septentrionales, avec ordre de repousser les incursions de don Carlos. Plaidant toujours en faveur du système représentatif, il déjoua, par ses agents, les menées du parti absolutiste en Portugal, encouragea le soulèvement des libéraux quand la reine voulut à son tour gouverner sans contrôle, offrit ensuite sa médiation, et crut devoir, afin de préserver le trône menacé par les insurgés, arrêter ceux-ci dans leur marche triomphante sur Lisbonne, et faire restaurer la constitution supprimée.

Forcé, en novembre 1834, de suivre dans sa retraite le chef du cabinet lord Melbourne, il revint avec ce dernier au pouvoir, au mois d'avril de l'année suivante. Sa conduite, dans cette administration nouvelle, loin d'être favorable à la paix et à la liberté, fut marquée en quelque sorte par des résolutions agressives, un besoin extrême d'agitation et autant de hauteur que d'inconstance vis-à-vis des cabinets étrangers. Tandis que, au nom de l'humanité, il ordonnait le blocus des côtes du Brésil et l'incessante surveillance des mers d'Afrique, pour obtenir la suppression radicale de la traite des noirs, il fermait l'oreille aux légitimes réclamations du Canada et réprimait l'insurrection de 1837 avec la plus grande sévérité; en 1840, la guerre injuste de la Chine fut poussée par lui aussi activement que possible, afin de flatter le sentiment populaire. Mais ce fut dans la question d'Orient, dont il avait depuis longtemps fait une étude particulière, qu'il déploya les qualités qui le distinguent comme homme d'État: au lieu d'encourager, comme M. Thiers, les empiétements continuels de Méhémet-Ali, d'affaiblir par là l'empire ottoman et d'ouvrir, dans un avenir prochain, la route de Constantinople à la Russie, il ramena à ses vues particulières l'Autriche, la Turquie et la Russie, s'efforça vainement d'entraîner la France et signa, le 15 juillet 1840, à Londres, le fameux traité de la quadruple alliance. L'exclusion de la France aurait peut-être fait éclater une guerre européenne, si M. Thiers, qui ne craignait pas de s'y aventurer, n'eût cédé trois mois après le pouvoir à M. Guizot. Quant à lord Palmerston, il précipita les événements avec son ardeur accoutumée; par l'unique intervention de l'Angleterre, Méhémet-Ali fut contraint d'interrompre sa marche victorieuse, de restituer la Syrie et de rentrer sous la suzeraineté du sultan. Des victoires navales, la France mise à l'écart, l'influence anglaise mieux assurée que jamais en Orient, il n'en fallait pas davantage pour faire de lui l'idole de l'opinion publique et le véritable chef du ministère.

La popularité l'entoura pendant longtemps encore à la Chambre des Communes où, au printemps de 1841, il était revenu siéger en résignant son portefeuille; il y joua, avec lord John Russell, le rôle de chef (*leader*) de l'opposition, et, s'il appuya la réforme commerciale entreprise par sir R. Peel, il sut habilement exploiter les passions du moment pour forcer ses adversaires à compter avec lui. Aussi, lorsque son parti rentra au pouvoir (juillet 1846), il reprit la direction des affaires étrangères et pratiqua de nouveau ce système de

politique agressive, souvent tracassière et changeante, qui lui a attiré des attaques universelles, mais qui tendait partout à faire prévaloir l'influence ou l'intérêt de son pays. Son premier acte fut de rompre l'entente cordiale avec Louis-Philippe, à propos des mariages espagnols (1846) et de se brouiller avec l'Autriche, à propos de l'occupation de Cracovie (1847). Dans cette même année, il intervint si adroitement dans les affaires de la Suisse, qu'il sut, en pressant les événements, déjouer les efforts des grandes puissances limitrophes en faveur du Sonderbund; d'un autre côté il favorisa, par des envois d'armes et de munitions, le soulèvement de la Sicile, qu'il abandonna plus tard aux vengeances du roi de Naples, sous prétexte qu'elle inclinait vers la république. Il n'en demanda pas moins une indemnité en faveur des Anglais qui avaient subi des pertes par suite du bombardement de Messine, réclamation arrogante à laquelle le gouvernement napolitain s'empressa de souscrire, heureux d'étouffer à si bon marché tout l'éclat des révélations contenues dans les lettres de M. Gladstone (voy. ce nom).

La révolution de Février, qui ébranla tous les trônes du continent, consolida plus que jamais le parti whig au pouvoir. Lord Palmerston en profita pour rendre partout la médiation de l'Angleterre nécessaire. Se déclarant l'ami des peuples et le bienveillant protecteur des rois, il reconnut sans hésiter la République française, applaudit au manifeste pacifique de M. de Lamartine, qui lui laissait le champ libre, encouragea l'insurrection à Vienne et à Berlin, soutint Léopold contre les républicains belges, exalta les réformes de Pie IX et ne s'opposa point aux projets de conquête de Charles-Albert; un peu plus tard, il tendit une main aux révolutionnaires d'Italie, pendant qu'il abandonnait à elle-même la Hongrie, se débattant héroïquement entre les Autrichiens et les Russes. L'expédition romaine entreprise par la France en 1849 fut pour sa politique aventureuse un grave échec, qu'il essaya de réparer en arrêtant les représailles de l'Autriche contre le Piémont vaincu à Novare, et en s'opposant avec beaucoup de fermeté aux progrès de la contre-révolution européenne. En 1850, se produisit, à Athènes, un malheureux incident qui faillit amener une guerre générale. A propos des réclamations d'un juif portugais, Pacifico, placé sous la protection britannique, il ordonna le blocus des ports et des côtes de la Grèce, blocus que l'intervention française fit bientôt lever; d'assez vives explications furent échangées au Parlement, et l'ambassadeur de France dut s'éloigner de Londres pendant quelques jours. A la suite de cette affaire, qui fut pour lui l'occasion d'un magnifique discours, il sentit le besoin de sortir de l'isolement où se trouvait l'Angleterre, et de se rapprocher des autres grandes puissances. Ce fut le motif de son adhésion au traité du 4 juillet 1850, touchant le règlement de la question du Schleswig-Holstein; démentant par cet acte tous ses précédents, on le vit sacrifier le Danemark pour s'associer un instant aux vues de la politique russe.

En 1851, les plus vives inquiétudes vinrent encore de l'extérieur, en raison de l'attitude de plus en plus hostile prise par le ministre à l'égard des souverains absolus, de l'accueil triomphal fait aux réfugiés hongrois, et enfin du dénoûment ridicule de l'incident Pacifico, par lequel il fut démontré que, pour une misérable indemnité de 150 livres (3750 francs), lord Palmerston n'avait pas hésité à troubler la paix de l'Europe. L'approbation empressée donnée par lui au coup d'État accompli en France, sans en avoir au préalable conféré avec ses collègues, amena une crise ministérielle, et il fut aussitôt remplacé par lord Granville (décembre 1851). Il s'en vengea, à quelques mois de là, en déterminant, par une habile motion d'opposition sur le bill de la milice, la déroute complète de l'administration Russell (février 1852). Les tories, en recueillant sa succession, lui firent des avances; mais, tout en les déclinant, il les combattit avec modération à la Chambre des Communes. Lorsque lord Aberdeen fut, à la fin de l'année, chargé de composer un cabinet de conciliation, il fit appel aux peelites et aux whigs et invita son antagoniste à reprendre sa place dans les conseils de la couronne; mais, relégué au département de l'intérieur, il dut borner son activité à des améliorations qui lui valurent un accroissement de popularité, et il alla même jusqu'à se montrer favorable à une réforme administrative au nom de laquelle les radicaux agitaient le pays. Au mois de mars 1855, il reprit la présidence du ministère, en qualité de premier lord de la Trésorerie, et jamais il n'a donné de plus éclatants exemples de ce système d'équilibre diplomatique par lequel il prétendait imposer l'influence de l'Angleterre. A peine le traité de Paris était-il signé (30 mars 1856), qu'il se détachait sourdement de la France pour demander, d'accord avec l'Autriche, la non-réunion des principautés danubiennes et opposer, dans un intérêt exclusivement anglais, la plus opiniâtre résistance au percement de l'isthme de Suez. En 1857, un vote de blâme du Parlement contre la conduite de la guerre en Chine, amena la dissolution de la Chambre des Communes; puis le ministère eut à lutter contre la grande insurrection de l'Inde. Enfin, au commencement de 1858, il se retira devant les difficultés que lui suscita, dans les Chambres et dans le pays, son attitude vis-à-vis de la France, mais en conservant la plus grande influence sur la majorité du Parlement.

Il devait bientôt revenir au pouvoir. Lord Derby, ayant en vain dissous la Chambre des Communes, vit sa politique condamnée par le nouveau Parlement dans la discussion même de l'adresse. Lord Palmerston et lord John Russell s'étaient réunis contre lui. Ils formèrent le cabinet du 15 juin 1859, dans lequel le premier fut chargé de la trésorerie, le second des affaires étrangères. M. Gladstone fut appelé aux finances. La nouvelle administration se signala par ses sympathies pour la cause italienne, en faveur de laquelle elle soutint le principe de non-intervention; par le traité de commerce avec la France, qu'elle amena à entrer dans les voies du libre échange; par les succès de l'expédition anglo-française en Chine; par la continuation des armements dirigés contre l'éventualité d'une invasion et l'organisation, en pleine paix, de la défense nationale; par la modération à la fois et la fermeté dans les relations avec les États-Unis d'Amérique; par la prudence extrême dans les affaires de la Pologne et dans celles des duchés de Sleswig-Holstein, par un redoublement d'égards envers le gouvernement français, etc. (1859-1865). Lors des élections générales, il a été réélu avec enthousiasme dans le bourg de Tiverton, après avoir exposé à ses électeurs un résumé apologétique des six dernières années de son ministère (12 juillet 1865). Lord Palmerston a été nommé lord gardien des Cinq ports en 1861, recteur de l'Université de Glasgow en 1862, et en 1863 colonel honoraire de la 1re brigade d'artillerie des volontaires des Cinq ports. — Il est mort le 18 octobre 1865.

Marié depuis 1839 avec lady Cowper, fille du 1er vicomte Melbourne, veuve du 5e vicomte Cowper, lord Palmerston n'a point eu d'enfants, et le *Peerage* ne lui donne pas d'héritier présomptif. On cite le rév. H.-W. Sulivan, comme le seul représentant mâle de sa famille.

PALMSTEDT (Charles), savant suédois, né en 1794, a publié un grand nombre de mémoires sur des questions de chimie et d'agriculture appliquées aux arts. Il était professeur de technologie et de physique, lorsque le roi Charles XIV le nomma, en 1828, directeur de l'Institut technologique de Gothembourg. Dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne et en France, il a étudié les découvertes modernes et s'est mis au courant de tout le mouvement scientifique. En 1844, il fut envoyé à Paris par le gouvernement suédois, pour étudier l'exposition de l'industrie. Ami particulier de Berzélius, il s'occupa de faire paraître en Allemagne les premiers volumes de la chimie de cet illustre savant. Il dirigea quelque temps la fabrique de produits chimiques fondée à Gripsholm, et qui fut détruite par un incendie. M. Palmstedt est membre de l'Académie des sciences de Stockholm et d'un grand nombre de sociétés étrangères.

PALUDAN-MÜLLER (Frédéric), poëte danois, né le 7 février 1809; à Kjerteminde (Fionie), où son père, qui devint plus tard évêque, était alors pasteur, subit avec succès l'examen de fonctionnaire judiciaire (1835), mais ne rechercha jamais les charges publiques. A part le voyage qu'il fit, à la suite de son mariage, de 1838 à 1840, à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, la Suisse et l'Italie, il s'est renfermé constamment dans ses travaux poétiques. Il débuta par la publication de *Quatre romances* (Fire Romanzer; Copenhague, 1832, in-8), auxquelles fut décernée une mention honorable par la Société pour la diffusion du goût. Sous le pseudonyme de l'auteur des *Quatre romances*, il publia : *l'Amour à la cour*, comédie en cinq actes (Kjærlighed ved Hoffet; Copenhague, 1832), et la première édition de *la Danseuse* (Dandserinden; 1833, plusieurs éditions), charmant poëme en trois chants, dans le ton et la manière de Byron.

Les autres ouvrages de M. Paludan-Müller, qui passe pour un des plus brillants écrivains de son pays, sont quatre poëmes dramatiques empruntés à la mythologie : *l'Amour et Psyché* (1834; 3e édit., 1837), traduit en allemand par Michelsen et par Gæhler; *Vénus* (1841); *les Noces de la Dryade* (Dryadens Bryllup; 1844) et *Tithon* (1844); trois comédies : *Aventure dans la forêt*, *Alf et Rose*, *Prince et page*, imprimées dans son recueil de *Poésies* (Poesier; 1836-1838, 2 vol. in-8), qui contient aussi d'excellents récits en vers; *Trochées et iambes* (Trochæer og Iamber; 1837, gr. in-8), où il répond vivement aux critiques qui avaient attaqué quelques pièces du précédent recueil; *la Fuite de Zuleima* (Zuleimas Flugt; 1835, in-8), nouvelle en vers; *Adam Homo* (1841-1849, 3 vol.; 3e édit., 1857), poëme humoristique que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur; *l'Aéronaute et l'athée*, poëme (Luftskipperen og Atheisten; 1853, in-8); *Trois poëmes* (Tre Digte; 1854, in-8). Il a réédité sous le titre de *Travaux de jeunesse* (Ungdomsarbeider; 1847; 2e édit., revue, 1854, in-8), *l'Amour à la cour, la Danseuse, l'Amour et Psyché*.

PALUDAN-MÜLLER (Caspar-Peter), historien danois, frère aîné du précédent, né au même lieu, le 25 janvier 1805, fut nommé, en 1829, professeur-adjoint, en 1843 maître supérieur à l'École cathédrale d'Odensée et, la même année, membre de l'Académie des sciences de Copenhague. Ses principaux écrits sont : *Sur le Cloître de Saint-Jean à Odensée* (Om St. Hans Kloster i Odense; Odensé, 1831, in-8); *Sur la Législation de Harald Blaatand* (Om Harald Blaatands Lovgivning; 1832); *Jens Andersen Beldenak*, évêque de Fionie (1836; 2e édit., 1837); *Cola de Rienzo*, esquisse historique (1836); *Recherches sur Machiavel, considéré comme écrivain* (Undersœgelse om M., som Skribent; 1839); *Observationes criticæ de fœdere inter Daniam, Succiam et Norvegiam auspiciis Margaretæ reginæ icto* (Copenhague, 1840); *la Mort de Charles XII* (Carl XII s. Dœd.; 1847), recherches historiques sur cet événement; *la Guerre du Comte* (Grevens Feide; 1853-54, 2 vol.); *les Diètes d'Odensée en* 1526 *et* 1527 (Herredagene i Odense; 1857, in-4), etc.; sans compter des traductions et des mémoires insérés dans divers recueils.

PAMARD (Paul-Antoine-Marie), homme politique français, député, est né à Avignon, le 24 août 1802. Docteur en médecine, maire d'Avignon et membre du conseil général pour le canton sud de cette ville, il fut aussi chirurgien en chef des hôpitaux et vice-président du conseil d'hygiène du département de Vaucluse. En 1861, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de Vaucluse. Réélu au même titre en 1861, M. Pamard a obtenu 16 225 voix sur 25 367 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. *

PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe, vicomte DE), ancien député et représentant du peuple français, né le 21 mars 1787, à l'Isle-en-Jourdain (Gers), d'une bonne famille de la Gascogne, devint dès 1810, auditeur au conseil d'État. Chargé, la même année, d'une mission dans les îles de la Sonde, il revint en France, après la prise de Java par les Anglais, rejoignit aussitôt l'ambassade de France à Varsovie, fut attaché, en 1812 et 1813, aux corps d'armée des généraux Régnier et Schwartzenberg, et assista, en 1814, à la bataille de Toulouse. Après avoir fait partie de la compagnie des volontaires royaux organisée à Bordeaux par La Rochejaquelein, il devint secrétaire d'ambassade en Sicile, puis à Naples, et remplit à cette cour les fonctions de chargé d'affaires, de 1817 à 1819. Il s'en démit pour entrer dans l'administration, fut sous-préfet de Bayonne (1824) et préfet du Cantal (1828).

M. de Panat avait obtenu, en 1827, le mandat électoral du Gers; il s'opposa à l'Adresse des 221 et ne quitta sa préfecture qu'après juillet 1830. Après être resté plusieurs années à l'écart, il revint à la Chambre, comme député à Lombez (1839), vota avec la droite contre les dotations, le droit de visite, l'indemnité Pritchard, la loi de régence, les fortifications, etc., et se retira en 1846, pour laisser, disait-on, le champ libre à M. Léonce de Lavergne. Membre du conseil général de son département, depuis plus de vingt ans, il fut appelé, en juin 1848, à remplacer le général Subervie à l'Assemblée constituante. Il y prit souvent la parole, surtout dans les questions d'administration et de finances et fit partie du comité de la rue de Poitiers. A la législative, où il représenta aussi le Gers, il fut élu par la majorité questeur pour les deux sessions, et s'unit à ses deux collègues, MM. Baze et Leflô (voy. ces noms), pour présenter un projet de décret sur la réquisition directe dont ils voulaient armer le président de l'Assemblée contre les projets de l'Élysée. Arrêté dans la nuit du 1er décembre 1851, il fut détenu quelques temps à Vincennes et renvoyé ensuite dans son département, où il vécut depuis dans la plus complète abstention politique. M. de Panat avait été décoré de la Légion d'honneur en 1814. — Il est mort à Toulouse en 1860.

PANCKOUCKE (Ernest), libraire et littérateur français né à Paris, en 1806, fils de Charles

Panckoucke, mort en 1844, travailla d'abord à la *Bibliothèque latine-française*, publiée par son père. A la tête de l'importante typographie illustrée par trois générations de son nom, il fut directeur-gérant du *Moniteur*. Notable commerçant de Paris et capitaine de la garde nationale sous Louis-Philippe, il a été décoré en avril 1844.

On a particulièrement de M. Ern. Panckoucke : *OEuvres complètes d'Horace*, traduites en vers (1834; nouv. édit., 1855); *Fables de Phèdre*, traduites en prose (1839), et des *Notices* ou *Commentaires* fournis à divers ouvrages édités par lui, tels que *Victoires, conquêtes, revers et guerres civiles des Français* (1834-1835, 24 vol.).

PANIZZI (Antonio) bibliophile anglais d'origine italienne, né à Brescello, dans le duché de Modène, le 16 septembre 1797, fit ses études classiques à Reggio et son droit à Parme, où il prit le grade de docteur. Avocat dans cette ville, lors des troubles d'Italie, en 1821, il fut gravement compromis, arrêté à Crémone, et dut s'enfuir successivement à Lugano, à Genève et en Angleterre, où il cessa seulement d'être inquiété. D'abord professeur de langues à Liverpool, il dut à l'amitié de Roscoe et de lord Brougham la chaire de littérature italienne à l'université de Londres (1828-1830), puis, en 1831, la place de bibliothécaire adjoint au *British-Museum*, dont il devint, six ans plus tard, conservateur aux imprimes, et, en 1856, conservateur principal. Dès son entrée dans ces fonctions importantes, M. Panizzi s'occupa de réorganiser la Bibliothèque, élabora les *Catalogues*, obtint des subventions, rédigea des *Rapports* annuels adressés aux commissions établies par le parlement, et soumit enfin, en 1852, un *Projet* d'agrandissement et de reconstruction des salles publiques, qui fut adopté et heureusement mis à exécution de 1856 à 1858.

Outre ses *Rapports* et *Comptes rendus* relatifs au Musée britannique, M. Panizzi a publié un *Court index des imprimés mis à l'usage du public en* 1851, une *Grammaire italienne*, et des éditions annotées de l'*Orlando inamorato*, et des *Sonetti è canzoni*, de Bojardo, ainsi que l'*Orlando furioso*, d'Arioste.

PANMURE. Voyez DALHOUSIE.

PANOFKA (Théodore), célèbre archéologue allemand, né à Breslau, le 25 février 1801, mort le 20 juin 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PANOFKA (Henri), violoniste et compositeur allemand, né à Breslau (Silésie), le 2 octobre 1808, d'une bonne famille, fit au collége Frédéric d'excellentes études, fut destiné au barreau, et n'apprit d'abord la musique que comme art d'agrément. Il eut pourtant d'habiles maîtres, et étudiant le violon avec sa sœur, il avait déjà obtenu, avant de sortir du collége, les applaudissements du public dans des concertos de Rose et de Viotti. Son père lui ayant enfin permis de laisser l'étude du droit pour se livrer tout entier à la musique, il prit des leçons d'Hoffmann et de Mayseder et, à partir de 1827, il parcourut avec succès les principales villes de l'Allemagne, donnant des concerts à Vienne, à Munich, à Berlin, à Dresde, à Prague et à Varsovie. A Berlin, il écrivit dans la *Gazette musicale* publiée sous la direction de Marx, et se fit remarquer par une critique judicieuse et originale. En 1834, il vint à Paris, d'où il passa à Londres. Il réussit brillamment au Conservatoire de Paris, dans ses concerts particuliers et dans ceux de M. H. Berlioz, puis il se tourna bientôt plus spécialement vers l'enseignement et la critique musicale, et écrivit à la fois dans la *Gazette musicale* de Leipsick, fondée par MM. Schumann et Schundke, et dans celle de Paris, ainsi que dans *l'Impartial*, *le Messager* et *le Temps*.

M. Panofka s'est fait connaître comme compositeur par des *Thèmes variés*, des *Rondos*, plusieurs grands *Morceaux de concert*, des *Études*, des *Ballades* et des *Rêveries*. Il a traduit en allemand la nouvelle *Méthode de violon* de M. Baillot et donné un *Abécédaire vocal* (1858).

PANSERON (Auguste-Mathieu), musicien français, né à Paris, le 26 avril 1795, mort en juillet 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

PAPE (Jean-Henri), industriel français d'origine allemande, né dans le Hanovre, en 1789, fut d'abord ébéniste et quitta son pays pour échapper à la conscription. En 1810, il entra chez Pleyel, alla, quelques années après, se perfectionner en Angleterre et fonda à son retour une fabrique de pianos dont les premiers produits figurèrent à l'exposition de 1827. Une de ses principales innovations a été de placer les marteaux au-dessus des cordes. Plus tard, il donna le *piano organisé*, piano vertical augmenté d'un physharmonica; le *piano hexagone*, en forme de guéridon; le *piano-console*, réduit aux plus petites dimensions, et emprunta diverses améliorations à des systèmes anglais. On lui doit encore la substitution du feutre à la peau pour la garniture des marteaux et une machine à scier en spirale, qui porte aujourd'hui son nom et qui donne des feuilles d'ivoire de 15 pieds de longueur sur 2 et 3 de largeur. M. J. H. Pape, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, nationales ou étrangères, depuis 1827, a obtenu deux médailles d'argent, trois médailles d'or (1827-1844), et la décoration en juillet 1839. Le fils et le neveu de M. Pape ont embrassé, depuis quelques années, la même industrie.

PAPE-CARPANTIER (Marie CARPANTIER, dame), directrice de l'École normale maternelle de Paris, née à la Flèche (Sarthe), le 10 septembre 1815, est fille d'un maréchal de logis de gendarmerie tué par les chouans dans les Cent-Jours. Tout en vivant du travail de ses mains, elle s'exerçait secrètement à la poésie. Chargée d'organiser, puis de diriger, avec sa mère, la première salle d'asile de sa ville natale, elle compléta son instruction et se tourna avec succès vers l'étude des questions pédagogiques. Au mois d'avril 1848, elle fut mise à la tête de l'École normale maternelle, institution nouvelle projetée par de Salvandy et réalisée par M. Carnot. Mariée en 1849 à un officier de gendarmerie de Paris, elle est devenue veuve en 1858.

Mme Pape-Carpantier a publié, outre un volume de poésies (*Préludes*, 1841, in-12), des ouvrages très-estimés et plusieurs fois réédités, sur la première éducation de l'enfance : *Conseils sur la direction des salles d'asile* (1845), *Enseignement pratique dans les écoles maternelles, etc.* (1849), *Histoires et leçons de choses pour les enfants*), tous trois couronnés par l'Académie française; *Ce que dit un grain de sable*, *Géométrie de la nature* (1863, in-18), des *Manuels*, *Syllabaires*, etc.

PAQUIS (Amédée), littérateur français, né vers 1800, occupa d'abord quelques emplois dans l'enseignement et composa en 1828 une *Nouvelle grammaire latine*. Depuis 1830, il s'est plus particulièrement fait connaître par la traduction d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire ou d'imagination,

tels que : *les Exclusifs* (1830, 5 vol.) et *Oui et non* (1830, 4 vol.), romans de lord Normanby; *la Dame noire de Doona* (1834, 2 vol.), de Maxwell; *les Soirées de Dresde* (1834, 2 vol.), de Spindler; *le Robinson suisse* (1836, 2 vol.), de Wyss; *Ferdinand* (1836) et l'*Histoire de l'Europe pendant la révolution française* (1832, 2 vol.), de sir A. Alison; l'*Histoire d'Allemagne* (1835, 2 vol. in-8), de Pfister. Il a aussi fourni à la *Collection* de M. Parent-Desbarres une *Histoire d'Espagne et de Portugal* (1846-1848, 2 vol. in-8), d'après les meilleurs écrivains espagnols et allemands, et a donné beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

PARADIS (Jean-Baptiste), journaliste français, né à Lyon, en janvier 1827, et fils d'un des notables négociants en soieries de cette ville, resta, après avoir achevé ses études, quatre ans dans la maison de commerce de son père. La révolution de Février le jeta dans une autre carrière. Dès le 27, il fonda à Lyon un petit journal, *le 24 Février*, qui ne vécut que quelques semaines. Il écrivit ensuite dans *la Constitution* et *la Liberté*, journaux de la même ville. Il vint à Paris en mars 1849, pour y faire son droit, et y prit part successivement à la rédaction de l'*Événement* (1851), du *Bien-être universel*, journal hebdomadaire de M. de Girardin (1852). Il passa ensuite à *la Presse*, à laquelle il donna, jusqu'en 1854, des articles d'économie politique. Depuis lors il a rédigé le bulletin financier du *Constitutionnel*, la partie industrielle de la *Revue franco-italienne*, etc.

PARANA (Honorio-Hermeto CARNEIRO-LEAO, marquis de), homme d'État brésilien, né vers 1802 dans la province de Mina-Geraes, mort en septembre 1856. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

PARANDIER (Auguste-Napoléon), ingénieur français, ancien député, né le 14 août 1804, entra à l'École polytechnique en 1823, et à l'École des ponts et chaussées en 1825. Sous le règne de Louis-Philippe, il acquit, comme ingénieur, une assez grande réputation dans le département du Doubs et fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége de Montbéliard, pour soutenir les prétentions de la vallée du Doubs contre celles de la vallée de l'Ognon, dans les débats relatifs au tracé du chemin de fer de Dijon à Mulhouse. Il ne réalisa point les espérances de ses commettants; mais, malgré cet échec, il vota constamment avec la majorité, repoussa la réforme électorale et parlementaire et soutint de son vote toute la politique de M. Guizot. Depuis la révolution de 1848, il n'a plus reparu dans les assemblées politiques. Il est depuis 1850 ingénieur en chef de première classe à Besançon. Officier de la Légion d'honneur, M. Parandier fait partie du conseil général du Jura.

PARAVEY (Jean-Baptiste), prêtre français, né à Gray (Haute-Saône), en 1767, venait d'entrer dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, lorsque la Révolution supprima tous les ordres religieux. Après avoir servi quelques mois à l'armée du Rhin, il revint dans son pays natal et suivit les affaires commerciales de ses parents. La droiture de ses décisions dans les différents arbitrages dont il fut chargé le fit nommer membre du tribunal de commerce, qu'il présida même pendant sept années. Décidé à rentrer en religion, il fit sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre en 1826, étant presque sexagénaire. Attaché à Saint-Germain l'Auxerrois, comme prêtre des sacrements, il dut, en 1830 à un acte de courage, un moment de célébrité : pendant que tout le clergé se cachait ou prenait la fuite, il ne craignit pas d'aller de lui-même bénir les morts de Juillet, enterrés devant la colonnade du Louvre et, pour ainsi dire, consacrer l'œuvre révolutionnaire des trois jours. A six mois de là, le 13 février 1831, lorsqu'un peuple furieux saccagea l'église de Saint-Germain, où s'étaient célébrées des cérémonies légitimistes, on respecta, dans le presbytère, la chambre de l'abbé Paravey, *le prêtre des tombes du Louvre*, comme on l'appelait. Quelques jours après, celui-ci recevait la décoration. Ce digne homme, que la vie la mieux remplie comme prêtre et comme citoyen, recommandait à l'estime publique, est chanoine au chapitre de Saint-Denis, depuis plusieurs années.

PARAVEY (Charles-Hippolyte DE), orientaliste français, né le 25 septembre 1787, à Fumay (Ardennes), fut admis, en 1803, à l'École polytechnique, où, plus tard, il exerça les fonctions de sous-inspecteur, et contribua énergiquement, en 1816, au maintien de cette école; puis il passa dans le service des ponts et chaussées et prit, après 1848, sa retraite comme ingénieur. Il a été un des fondateurs de la Société asiatique. Il est décoré de la Légion d'honneur.

Connu par des recherches paradoxales sur la chronologie et les antiquités des peuples d'Orient, M. Paravey a publié : *Aperçu des mémoires sur l'origine de la sphère* (1821, in-8); *Nouvelles considérations sur le planisphère de Denderah* (1822, in-8); *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples* (1826, in-8); *De l'Origine des peuples du plateau de Bogota* (1835, in-8); *Du nom de la Judée* (1836); *Documents hiéroglyphiques* (1838), emportés d'Assyrie et conservés en Chine et en Amérique sur le déluge de Noé; *Dissertations sur les Amazones* (1840); *Pau, les Pyrénées et la vallée d'Ossau* (1847, in-8); et divers mémoires, extraits la plupart des *Annales de philosophie chrétienne : Sur la découverte de la poudre à canon*, *Chronologie biblique*, *Des symboles antiques exprimant le nom de Dieu*, *Illustrations de l'astronomie hiéroglyphique* (1850-1857, in-8), etc.

PARAVIA (Pierre-Alexandre), littérateur italien, né à Zara (Dalmatie), le 17 juin 1797, mort en 1857. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

PARCHAPPE (Charles-Jean-Baptiste), général français, député, est né à Épernay (Marne), le 4 avril 1787. Issu d'une famille anoblie par Henri IV au siége d'Épernay, il fit ses études militaires à l'École de Fontainebleau (1804). Sous-lieutenant d'infanterie en 1806, il se trouva aux siéges de Stralsund et de Colberg, à l'expédition du Danemark, aux batailles de Ratisbonne et d'Ebersberg; décoré à Essling, capitaine de voltigeurs en 1811, il fut blessé à Wagram et en Russie, et sa conduite durant la retraite fut digne des plus grands éloges. Il fit la campagne de 1813, combattit à Dresde, à Leipsick, fut promu chef de bataillon en 1814, et prit part, en 1815, à la campagne sur le Rhin.

Renvoyé dans ses foyers, M. Parchappe rentra bientôt au service et fit la campagne de 1823, en Espagne; il venait d'être mis à la tête du 51[e] de ligne et allait s'embarquer pour la Guadeloupe lorsque la révolution de 1830 éclata. Il se mit aussitôt à la disposition de La Fayette, prit possession de la Bourse, qu'il fit évacuer, et fut un des commissaires envoyés, le 1[er] août, à Saint-Cloud. Il reçut ensuite le commandement du

15e léger. Il contribua, sous les ordres du général Aymard, à réprimer la sanglante insurrection de Lyon (1834) et fut promu maréchal de camp en 1837. Il fut envoyé deux fois en Afrique, où il commanda à Oran et à Alger. Après avoir commandé quelque temps le département des Bouches-du-Rhône, il fut nommé directeur de l'administration de la guerre. M. Parchappe a été créé général de division le 12 juin 1848 et atteint, en 1851, par la loi sur la mise à la retraite. En 1852, il s'est présenté comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de la Marne où il a été nommé député au Corps législatif. Réélu au même titre en 1857 et en 1863, il a obtenu à ces dernières élections 24 305 voix sur 28 602 votants. Il a été promu, en décembre 1851, grand officier de la Légion d'honneur. Il fait partie du conseil général de la Marne, pour le canton d'Anglure.

PARCHAPPE (Max), médecin français, né vers 1800, suivit les cours de la Faculté de Paris, qui lui conféra, en 1827, le diplôme de docteur. Il exerçait son art à Rouen, où il était professeur de physiologie à l'École secondaire lorsque, vers 1840, il succéda à M. Foville dans la direction de l'asile des aliénés de cette ville. En 1850, il fut nommé inspecteur général de première classe du service des aliénés et des prisons. M. Parchappe, chevalier de la Légion d'honneur en 1846, a été élevé, en 1855, au rang d'officier.

M. le docteur Parchappe, comme écrivain spécialiste, a continué avec distinction les doctrines de Pinel et d'Esquirol, surtout dans les ouvrages suivants: *Recherches sur l'encéphale* (1836, 2 part., in-8); *Causes de l'aliénation mentale* (1839); *Traité théorique et pratique de la folie* (1841, in-8), série d'observations et de documents nécroscopiques; *Des principes à suivre dans la fondation des asiles d'aliénés* (1851-1853, gr. in-8). On a encore de lui : *De la nature et du traitement du choléra* (1832), avec M. Foville; *Du cœur, de sa structure et de ses mouvements* (1844, in-8); *De la folie paralytique, etc.* (1859, in-8).

PARDOE (miss Julia), femme auteur anglaise, née à Beverley (comté d'York), vers 1806, et fille d'un officier d'état-major d'origine espagnole, montra de bonne heure pour les lettres des dispositions naturelles, que fortifia une excellente éducation. A treize ans, elle composa un volume de vers, et quelque temps après un roman historique, *Lord Morcar d'Hereward*, dont le sujet était emprunté au règne de Guillaume le Conquérant. Sa santé décida sa famille à l'envoyer en Portugal, où elle passa quinze mois. A son retour elle écrivit, sur les instances de la princesse Augusta, qui s'était déclarée sa protectrice, deux volumes d'anecdotes, de nouvelles et d'esquisses de mœurs sur le pays qu'elle venait de quitter : *Traits and traditions of Portugal*. Ce livre, écrit au courant de la plume et dans un amusant désordre, eut deux éditions successives.

Encouragée par le succès, miss Pardoe, bien jeune encore, prêta une collaboration active aux recueils périodiques et publia deux romans : *Spéculation* et *les Mardens et les Daventrys*; puis de nouvelles études de mœurs étrangères, qui étaient le fruit d'un séjour assez prolongé à Constantinople pendant la terrible invasion du choléra en 1835 : *la Cité du sultan* (City of the sultan; 1836); *le Roman du harem* (the Romance of the harem, 1839), nouvelles; et *les Beautés du Bosphore* (the Beauties of the Bosphorus). Citons du même auteur : *le Fleuve et le désert* (the River and the Desert; 1838), tableau de la France méridionale; *la Cité du magyar* (City of the magyar; 1840), essai historique sur la Hongrie et ses institutions, sa première excursion dans le domaine de l'histoire; *le Manoir hongrois* (the Hungarian Castle); un grand ouvrage sur *Louis XIV, ou la Cour de France au XVIIe siècle* (Louis the XIV th, 1847); suivi, à peu d'intervalle, de la *Vie de François Ier* et de la *Vie de Marie de Médicis*. Mais ces essais dans un genre supérieur à la nature de son talent eurent un médiocre succès. Heureusement des œuvres de pure imagination ont ramené sur elle l'attention publique, telles que : *les Confessions d'une jolie femme* (the Confessions of a pretty Woman); *les Beautés rivales* (the Rival Beauties); *Reginald Lyle; la Femme jalouse* (the Jealous Wife; 1855), etc. — Miss J. Pardoe est morte en décembre 1862.

PARENT-DESBARRES (N.), libraire français, né à Clamecy, en 1798, fut d'abord professeur à l'institution royale des chevaliers de Saint-Louis fondée par Louis XVIII. Après 1830, il ouvrit à Paris un établissement de librairie spécialement consacré aux ouvrages de morale, de piété et d'éducation. Il dirige depuis 1836 la *Revue catholique*, et il a pris une part fort active à la rédaction de l'*Encyclopédie catholique*, où il a inséré la plupart des articles biographiques. On a de lui, sous les initiales P. D., une traduction de l'*Histoire de Jésus-Christ* de Stolberg (1838, 2 vol. in-8); *les Chefs-d'œuvre de l'art antique* (in-fo), et plusieurs *Abrégés historiques* sur l'Espagne (1839), la France (1840), la Pologne (1842), etc.

PARFAIT (Noël), littérateur français, ancien représentant, né à Chartres, le 30 novembre 1814, prit part à la révolution de 1830 et reçut la décoration de Juillet. Affilié aux sociétés républicaines, il fut traduit au mois de septembre 1833 devant la Cour d'assises, comme auteur d'un poëme intitulé : *l'Aurore d'un beau jour*, apologie de l'insurrection de juin, et condamné à deux ans de prison et à 500 fr. d'amende. A la même époque, il publia un recueil de *Philippiques* (1832-1834), satires adressées au roi, au peuple, aux ministres, etc., et une réplique à M. Barthélemy. En 1836, il entra à la rédaction de *la Presse*, et pendant longtemps, il passa pour fournir à M. Th. Gautier le canevas de ses feuilletons dramatiques. Après la révolution de Février, l'un des candidats du parti démocratique dans l'Eure-et-Loir, il alla représenter ce département à l'Assemblée législative et y prit place à l'extrême gauche. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris au nombre des représentants expulsés et se réfugia en Belgique.

On a encore de M. Noël Parfait quelques drames : *Fabio le novice* (1841); *Un Français en Sibérie* (1843), avec M. Ch. Lafont; *la Juive de Constantine* (1846), avec M. Th. Gauthier, ainsi que plusieurs poésies politiques, publiées de 1848 à 1851.

PARIEU (Marie-Louis-Pierre-Félix ESQUIROU DE), homme politique français, membre de l'Institut, né à Aurillac, le 13 mars 1815, d'une ancienne famille de robe, dont quelques membres au siècle dernier se sont distingués dans les sciences, acheva dans la maison de Juilly ses études commencées au collége de Lyon et se fit remarquer de bonne heure par des habitudes d'esprit sérieuses, l'amour du travail et un besoin de connaissances porté sur les objets les plus variés. Tout en faisant son droit à Paris et à Strasbourg, il s'occupait d'économie politique, d'histoire naturelle et même de philologie. Reçu docteur en droit, M. de Parieu épousa en 1841 Mlle Durant de Juvisy, dont la famille se rattache à Pascal, et

se fit inscrire au barreau de Riom où ses relations et sa valeur personnelle lui avaient déjà conquis une honorable position, quand la révolution de 1848 éclata.

Élu représentant à l'Assemblée constituante dans le département du Cantal, le second sur sept, M. de Parieu se fit aussitôt remarquer au sein de diverses commissions par son zèle et son aptitude dans les travaux préparatoires. Parmi les discours qui le signalèrent à l'Assemblée et au public, il faut citer celui inséré au *Moniteur* du 6 octobre 1848, sur l'ensemble des articles de la Constitution républicaine relatifs à l'élection du président. Dans ce discours, M. de Parieu, d'accord en cela avec la minorité avancée de la Constituante, demandait que le président de la République fût nommé par l'Assemblée et non par le pays, et il déduisait avec une rare intelligence des institutions républicaines, les complications et les dangers qui devaient naître du système qui a prévalu. Ses votes appartenaient du reste à la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Il approuva le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, repoussa l'impôt progressif, le droit au travail, l'abolition de la peine de mort, se prononça avec la gauche pour les deux Chambres, et avec la droite pour le vote à la commune, et appuya la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante.

M. de Parieu fut réélu à l'Assemblée législative et s'y fit de plus en plus apprécier comme un des hommes les plus estimables et les plus utiles du parti, qui, sous le nom de parti de l'ordre, travaillait à une sorte de restauration politique et religieuse. Appelé au ministère de l'instruction publique dans le cabinet inauguré par le message du 31 octobre 1849, il occupa ce poste jusqu'au 13 février 1851. C'est sous son administration que fut présentée, discutée et votée la loi organique du 15 mars 1850, qui, en éparpillant l'autorité en matière d'enseignement, entre 86 recteurs et 86 conseils d'académies départementales, ou l'influence locale du clergé était sans contre-poids, paraissait sacrifier les droits de l'État à toutes les exigences de l'Église. Il laissa du moins après lui la réputation d'un administrateur actif, jaloux de se rendre compte des droits de chacun et de l'utilité de chaque mesure; et si les institutions de l'université ont pu souffrir des concessions faites aux passions ou aux intérêts d'un parti, les personnes n'ont jamais eu qu'à se louer de son équité et de sa bienveillance.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. de Parieu fut nommé président da la section des finances au conseil d'État; il a été élevé à la vice-présidence de ce corps en 1855. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier en 1852, commandeur en 1854 et grand officier le 14 août 1857. Il est aussi grand-croix de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand. En 1856, il est entré à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la nouvelle section d'administration, en remplacement de M. Bineau non acceptant. Il est membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont, et de l'Académie de législation de Toulouse.

M. de Parieu est auteur de divers ouvrages, entre autres : *Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (Paris, 1850, in-8); *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (Aurillac, 1853, in-8); *Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu* (1856, in-8); *Traité des impôts considérés sous le rapport historique, économique et politique, en France et à l'étranger* (1862-1864 : t. I-V), in-8). Il a donné un très-grand nombre d'articles de jurisprudence d'histoire et d'économie politique dans plusieurs recueils, particulièrement dans le *Journal des Économistes*, la *Revue contemporaine* et la *Revue européenne*.

PARIEU (Jean-Hippolyte ESQUIROU DE), père du précédent, né à Aurillac en 1791, maire de cette ville depuis la Restauration, et membre du conseil d'arrondissement, a remplacé son fils en 1852, comme député au Corps législatif pour l'une des deux circonscriptions du Cantal, où il a été réélu en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 12 894 voix sur 22 481 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

PÂRIS (François-Edmond), marin français, né le 2 mars 1806, entra dans la marine en 1820, devint enseigne en 1826, lieutenant en 1832, capitaine de corvette en 1840, capitaine de vaisseau en 1846, et contre-amiral en novembre 1858. Il fit avec M. Laplace les campagnes de circumnavigation et étudia tout spécialement l'application de la vapeur à la marine. En décembre 1859, il a reçu un commandement dans l'escadre de la Méditerranée. Il a été promu, le 11 août 1855, commandeur de la Légion d'honneur.

M. Edmond Pâris a publié, avec M. de Bonnefoux, son beau-père, un ouvrage important : *Dictionnaire de marine à voiles et à vapeur* (1848, 2 vol. in-8). Il a signé seul : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens* (gr. in-folio); *l'Art naval à l'Exposition universelle de Londres* 1862 (1863, g. in-8, avec *Atlas*), etc.; des articles dans l'*Annuaire encyclopédique* (1860 et suiv.), etc.

PARIS (Alexis-Paulin), érudit français, membre de l'Institut, né à Avenay (Marne), le 25 mars 1800, vint à Paris encore jeune se livrer à ses goûts pour la littérature, et, se jetant dans les grands débats de l'époque, publia une assez équitable *Apologie de l'École romantique* (1824, in-8). Il prit part à la rédaction d'un grand nombre de recueils littéraires et de journaux, et donna une traduction du *don Juan* de Byron (1827, 2 vol. in-12), dont le succès l'enhardit à publier la traduction complète des *OEuvres* du poëte (13 vol. in-8, 1830-1832), y compris les *Mémoires* publiés par Thomas Moore.

Admis, en 1828, comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, M. P. Paris poursuivit ses études sur la littérature du moyen âge et se consacra surtout à faire connaître les épopées chevaleresques restées jusque-là manuscrites. Il donna une édition du roman de *Berte aus grands piés*, précédée d'une *Dissertation sur les romans des douze pairs* (1832, in-8), et joignit à la traduction d'*Hector Fieromosca*, roman de d'Azeglio, un *Essai sur les romans historiques du moyen âge* (1833). Le caractère et l'origine de ces épopées chevaleresques ayant soulevé des discussions, il soutint une polémique assez vive contre M. Michelet et inséra un examen critique du système de Fauriel dans son édition de *Garin le Loherhain* (1833, 2 vol. in-12). La même année il donnait son *Romancero français* (1833, in-12), qui fut suivi d'une édition des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (1836-1838, 6 vol. in-12).

La mort de Raynouard, dont les études sur les troubadours avaient ouvert la voie à celles de M. Paris, lui marqua, pour ainsi dire, sa place à l'Institut. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 2 juin 1837, il fut attaché peu de temps après à la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*.

Il continua ses publications personnelles, notamment celle du catalogue raisonné qu'il avait commencé en 1836 sous le titre : *les Manuscrits*

français de la Bibliothèque du roi, et qui comptait déjà sept volumes. Il édita *la Chanson d'Antioche composée au* XIIe *siècle par Richard, renouvelée par Graindor de Douai* (1848, 2 vol. in-12), lut à l'Académie de curieuses recherches sur l'auteur du *Songe du Vergier*, insérées au tome XI de son *Recueil* (1842), et fournit aux journaux de nombreuses dissertations sur des points contestés ou obscurs de notre histoire. On le vit particulièrement soutenir des polémiques au sujet du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale, prendre part à la discussion sur la découverte supposée du cœur de saint Louis et engager avec M. F. Génin, comme lui un des interprètes de la vieille langue française, une contestation qui dégénera en une véritable querelle. Les journaux et recueils auxquels il a particulièrement collaboré, appartenant en général à l'opinion légitimiste, sont *l'Universel*, *la Vieille France* et *la Jeune France*; *la Quotidienne*, etc.

Outre les publications ci-dessus mentionnées, on peut citer encore : *les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin, mises en nouveau langage* (1861, in-18); *Recueil complet des poésies de Saint-Pavin* (1861, in-8); *Historiettes de Tallemant des Réaux*, publiées avec de Monmerqué (1860, 3e édit., 9 vol. in-8).

M. Paris est devenu successivement premier employé et conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque impériale. En 1853, une chaire de langue et de littérature du moyen âge fut créée pour lui au College de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837.

Son fils, M. Gaston PARIS, s'est fait connaître par sa collaboration à des journaux littéraires et par quelques publications : *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française* (1862, in-8), etc.

PARIS (Antoine-Louis), archiviste français, frère du précédent, né à Épernay, le 14 août 1802, a longtemps été archiviste et bibliothécaire de la ville de Reims et attaché à la commission des monuments historiques. Il a publié ou édité un certain nombre d'ouvrages et de documents inédits, entre autres *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836); *Chronique de Reims* (1837); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841); *Mémoires de Maucroix, chanoine de l'église de Reims*, avec *Notes* (1842, 2 vol.); les *Œuvres* du même (1854, 2 vol.); les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims* (1843, 2 vol in-4, avec planches); *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.); *Remensiana* (1845); *le Livret de la bibliothèque de Reims* (1846); *Résumés séculaires de l'histoire du peuple de Dieu* (1852), et de nombreux articles dans divers recueils. Il rédige et publie, depuis 1855, *le Cabinet historique*.

PARIS (Claude-Joseph), musicien français, né à Lyon, en 1810, fut admis au Conservatoire de Paris, comme élève de Le Sueur et remporta le grand prix en 1825, avec une cantate intitulée *Herminie*. En Italie, il fit jouer à Venise un opéra-bouffe en un acte, *le Billet de logement* (l'Alloggio militare, 1829). Il a donné à Paris une messe de *Requiem* (1830) et un opera-comique, *la Veillée*, à la salle Ventadour. Depuis, soit à Lyon, soit à Paris, il s'est plus occupé d'enseignement que de composition.

PARIS (John AYRTON), médecin anglais, né le 7 août 1785, à Cambridge, mort le 24 décembre 1856. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PARISIS (Pierre-Louis), prélat français, ancien représentant, né à Orléans, le 12 août 1795, entra en 1804 au lycée et en 1807 au séminaire de sa ville natale. Il fut ordonné prêtre en septembre 1819. Chargé, de 1814 à 1822, des cours de rhétorique dans les divers séminaires du diocèse, il fut ensuite nommé vicaire de Saint-Laurent, puis de Saint-Paul d'Orléans, et, en 1828, curé de Gien. Signalé par son zèle et sa supériorité, il fut nommé, en août 1834, évêque de Langres. Au mois de septembre 1851, il est passé à l'évêché d'Arras. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 janvier 1853.

En 1848, M. Parisis, que différents écrits et brochures avaient fait connaître comme un partisan déclaré de la liberté religieuse et de la liberté d'enseignement, fut envoyé par les électeurs du Morbihan, le septième sur douze, à l'Assemblée constituante. Président du comité des cultes, il se prononça, avec la droite, pour les deux chambres, pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau-Lanjuinais, pour l'expédition de Rome. Réélu, le cinquième sur dix, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, et se renferma, après le coup d'État du 2 décembre, dans ses travaux ecclésiastiques ou littéraires.

Nous citerons de lui, entre autres écrits dont plusieurs ont eu un grand retentissement : *le Député père de famille, ou les Affaires impossibles* (1844); *Cas de conscience à propos des libertés exercées ou réclamées par les catholiques*, 1re série; *la Démocratie devant l'enseignement catholique*, 2e série (1847 et 1849); une suite de *Lettres* et brochures relatives à la *Liberté de l'Église* (1845-46) et à la *Liberté d'enseignement* (1843-44); *Démonstration de l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie* (1849); *les Libres penseurs désavoués par le simple bon sens* (1857); *Du Spirituel et du Temporel dans l'Église, lettre à M. Thouvenel* (1860, in-8); *les Conférences de saint Vincent de Paul et le saint Ministère, lettre au Ministre de l'instruction publique* (1862, in-8); *Jésus-Christ est Dieu, démonstration* (1863, in-8); enfin, des *Paroissiens*, un *Antiphonarium* et autres livres de piété ou de liturgie (1840-1858).

PARISOT (Valentin), littérateur français, né le 16 août 1800, à Vendôme (Loir-et-Cher), fut élève de l'École normale, et, après avoir été attaché au corps enseignant de plusieurs colléges, fut nommé, en 1841, professeur à la Faculté de Rennes, d'où il passa ensuite à celle de Grenoble. Il occupa, depuis 1854, la chaire de littérature étrangère à Douai. M. Parisot a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 8 octobre 1861.

Collaborateur de la *Bibliographie universselle*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, de la *Revue universelle*, etc., M. Parisot a traduit Ésope (1838), Pline le Jeune, les petits poëmes de Virgile, Salluste, et publié : un *Dictionnaire géographique* (1828) d'après Vosgien; un *Dictionnaire mythologique* (1832-1833, 3 vol. in-8), comme supplément à la *Biographie* Michaud, et un *Dictionnaire classique de mythologie comparée* (in-18); plusieurs petits traités pour l'*Encyclopédie populaire*, des précis historiques, une *Géographie de la France*, etc., des éditions classiques d'auteurs grecs et latins, et plus récemment une traduction annotée du *Râmâyana* (1853, in-8, t. I).

PARKER (Théodore), théologien américain, est né en 1810, à Lexington (État du Massachusets). Fils d'un cultivateur, il étudia la théologie chez les unitaires de Cambridge, prit ses grades en 1836 et fut reconnu ministre d'une paroisse de

Roxbury. De 1840 à 1842, il collabora assidûment au *Christian examiner* et forma, en 1843, un recueil de ses principaux articles, sous le titre : *Critique et mélanges* (Critical and miscellaneous writings, in-8). A cette époque, il publiia un *Discours sur des matières religieuses* (a Discourse of matters relating to religion; 1842, in-8), où il exposait ses principes nouveaux sur l'autorité de l'Église, l'infaillibilité des Écritures et le caractère divin de la personne du Christ. Mis au ban des communions unitaires de Boston, il organisa une société dissidente qui prit le nom de Vingt-huitième Société congrégationnelle de Boston et devant laquelle il traita toutes sortes de sujets, questions de morale ou de charité, économie politique et domestique, guerre, réforme, esclavage. — Il est mort en juin 1860.

On a encore de lui : *Du déisme, de l'athéisme et de la théologie populaire* (Sermons of theism, atheims and the popular theology); *Discours, harangues et sermons* (Discourses, addresses and occasional sermons; Boston, 1852, 2 vol.); *Dix sermons sur la religion* (Ten sermons of religion); *le Temps passé* (Old age; 1854), etc.

PARKER (sir William, 1er baronnet), marin anglais, né en 1781, à Almington-Hall (comté de Stafford), appartient à la même famille que le présent comte de Macclesfield (voy. ce nom). Destiné dès son enfance au service maritime, il assista à l'occupation de Saint-Domingue (1796) et venait d'être nommé capitaine lorsqu'il contribua à la capture de deux bâtiments espagnols de force supérieure (1801). Le 13 mars 1806, à bord de *l'Amazone*, il soutint contre la frégate française *la Belle-Poule*, appartenant à l'escadre de l'amiral Linois, un combat opiniâtre dans lequel il eut l'avantage. D'autres actions militaires, notamment la prise de la citadelle du Ferrol (1809), lui valurent en 1815 la décoration du Bain.

Élevé au grade de contre-amiral en 1830, il commanda la flotte anglaise mouillée dans le Tage et fit, contre les partisans de don Miguel, une démonstration menaçante. A son retour, il fut appelé, sous les deux ministères de lord Melbourne, dont il partageait les opinions libérales, à faire partie du cabinet en qualité de lord de l'Amirauté (1834-1841). Mais à cette dernière date, il succéda à l'amiral Elliot dans le commandement des opérations navales en Chine. Soutenu par le corps du général Gough (voy. ce nom), il conquit Chusan, Ning-po, Tschapoo, força l'entrée du fleuve Jaune et, apparaissant devant Nankin, il traita de la paix avec les plénipotentiaires chinois, que l'épouvante avait saisis. Cette campagne brillante lui valut les remercîments des deux Chambres et le titre de baronnet (1844). Bientôt après, il commanda l'escadre de la Méditerranée, où, lors des mouvements révolutionnaires de l'Italie (1847-1848), il se fit remarquer par son énergie en différentes occasions. Dans l'automne de 1849, il s'avança jusqu'aux Dardanelles, pour encourager le sultan dans sa résistance aux prétentions de l'Autriche et de la Russie à propos des réfugiés hongrois. L'année suivante, il vint appuyer par sa présence à Athènes les réclamations adressées par M. Wyse au gouvernement grec; en bloquant tous les ports, il força le roi Othon (voy. ce nom) à indemniser le juif Pacifico. Nommé, en avril 1851, amiral du pavillon bleu, il déposa le commandement entre les mains de sir Dundas; en 1854, il prit les fonctions de directeur du port de Plymouth. Enfin, il a été nommé contre-amiral du Royaume-Uni en 1862 et amiral de la flotte en 1863. Marié en 1810 à miss Biddulph, il a pour héritier son fils William Biddulph Parker, né en 1825, et qui a servi quelque temps aux fusiliers écossais de la garde.

PARKER (John), homme politique anglais, né en 1799, à Woodthorpe, près Sheffield, et élevé dans un collége du Derbyshire et à l'université d'Oxford, étudia le droit à Lincoln's Inn et fut admis, en 1824, au barreau. Attaché au ressort judiciaire des comtés du nord, il a longtemps pratiqué sa profession avec honneur. La réforme parlementaire de 1832 lui ouvrit l'accès de la carrière politique; élu député à Sheffield, il représenta cette ville sans interruption pendant vingt ans (1832-1852). Whig d'opinion et partisan déclaré des réformes praticables dans le gouvernement, il a été investi à diverses reprises de hautes fonctions qui lui donnaient entrée au conseil, sans voix délibérative; ainsi il a été, sous lord Melbourne, lord de la Trésorerie (1836-1841), et sous lord J. Russell, secrétaire adjoint de cette administration (1846-1849) et premier secrétaire du Conseil de l'amirauté (1849-1852). Ces dernières fonctions ont fait entrer lord John Parker au Conseil privé (1853).

PARKMAN (Francis), littérateur américain, né à Boston, le 16 septembre 1823, fit, à sa sortie du collége de Harvard, en 1844, un voyage à travers les prairies, et en publia le récit, d'abord dans le *Knickerbocker Magazine*, puis en un volume sous ce titre : *la Vie dans les prairies et les montagnes Rocheuses* (Prairie and rocky mountain life; New-York, in-12, 1852). Il écrivit ensuite : *Histoire de la conspiration de Pontiac et de la guerre des tribus de l'Amérique septentrionale contre les colonies anglaises après la conquête du Canada* (the History of the conspiracy of Pontiac; Boston, 1851, in-8, avec cartes). On annonce encore de lui une *Histoire des découvertes et de l'établissement colonial des Français dans l'Amérique du Nord*. On a aussi de lui un roman : *Vassall Morton* (Boston, in-12, 1856), qui a été remarqué.

PARLATORE (Philippe), savant naturaliste italien, né à Palerme (Sicile), le 8 août 1816, d'une famille qui a occupé longtemps un rang distingué dans le barreau, termina ses études dans une école privée renommée en Sicile; il fut conduit par son goût pour les sciences physiques, à embrasser la carrière de la médecine. Sa santé l'ayant forcé de se retirer à la campagne, il conçut une véritable passion pour la botanique. Rétabli, il reprit ses cours à l'université de Palerme et se distingua surtout par ses travaux en anatomie. Reçu docteur en médecine en 1834, il commença, l'année suivante, par divers mémoires sur des observations pathologiques, la série de ses publications. Lors de l'invasion du choléra à Palerme, en 1837, il soigna les malades avec dévouement et publia ensuite un *Traité* sur cette épidémie (in-8).

Cependant, attiré de plus en plus vers la botanique, sa liaison avec le baron Bivona, botaniste distingué, le décida à s'y livrer tout à fait. En 1840, il quitta la Sicile, parcourut l'Italie, la Suisse et vint à Paris où il publia un volume : *Plantæ novæ vel minus notæ, etc.*, et décrivit les graminées et les ombellifères de la *Flore des îles Canaries*, publiée par son ami Webb.

Il se signala ensuite au congrès des savants italiens, qui siégea à Florence en 1841, par un mémoire sur des points de botanique presque entièrement négligés en Italie : *l'Organographie*, *la Morphologie végétale*, *la Méthode naturelle*, *la Géographie botanique*, etc. Il y démontrait, en outre, la nécessité d'établir à Florence un herbier

général de toutes les plantes connues, dont le grand-duc de Toscane approuva l'installation, et M. Parlatore, appuyé d'ailleurs de la recommandation de M. de Humboldt, en fut nommé directeur. Il fut aussi appelé à remplir une chaire de botanique, supprimée depuis trente ans, et qui fut rétablie pour lui. En 1843, il publia, à Florence, ses *Leçons de botanique comparée*, et, plus tard, ses *Recherches sur l'anatomie des plantes aquatiques*. Il entreprit ensuite un voyage scientifique dans le nord de l'Europe, pénétra en Laponie et, le baromètre à la main, il assigna les limites des plantes du Nord, comme il l'avait déjà fait pour les plus hautes montagnes de l'Europe. Ces voyages pénibles lui fournirent les matériaux d'un grand travail sur la géographie botanique de toute la terre, auquel se rapportent les publications suivantes en italien: *Voyage au grand Saint-Bernard* (Florence, 1849), *Voyage au nord de l'Europe* (Ibid., 1854).

Mentionnons encore: *Monografia delle fumaricee* (Florence, 1844, in-8); *Flora palermitana* (Ibid., 1845-1847, 2 parties, in-8); *Flora italiana* (Ibid., 1850-1858, t. I-III, in-8); *Giornale botanico italiano* (Ibid., 1844, t. I, in-8).

M. Parlatore a été l'objet de distinctions honorifiques de la part de plusieurs souverains. La Société de botanique de France réunie à Paris en session extraordinaire, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855, le nomma, par acclamation, son président. Il était venu en France pour recueillir, au nom du grand-duc, les riches collections léguées à la Toscane par Webb.

PARME, PLAISANCE ET ÉTATS ANNEXÉS (ex-maison ducale de), branche cadette de la maison de Bourbon (voy. ce nom, figurant encore à l'*Almanach de Gotha*, parmi les familles souveraines, malgré la suppression du duché). Dernier duc: ROBERT Ier (Charles-Louis-Marie de Bourbon), infant d'Espagne, né le 9 juillet 1848, proclamé successeur de son père Charles III, le 27 mars 1854, sous tutelle maternelle.

Mère et régente: la duchesse *Louise*-Marie-Thérèse de Bourbon, née, le 21 septembre 1819, fille du feu prince Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, mariée, le 10 novembre 1845, au prince Ferdinand-*Charles* III de Bourbon, duc de Parme. Demeurée veuve, le 27 mars 1854, elle a pris, le même jour, les rênes du gouvernement des États de Parme, au nom de son fils mineur Robert Ier. Au milieu de la guerre de l'indépenpance italienne, en 1860, la duchesse de Parme s'est vue forcée de quitter ses États, qui ont été annexés au Piémont à la fin de l'année, malgré ses protestations et les clauses en sa faveur de la paix de Villafranca. — Elle est morte le 1er février 1864.

Le jeune duc a deux sœurs et un frère, le prince Henri-Charles-Louis-Georges-Abraham-Paul, comte de Bardi, né le 12 février 1851. Grand-père et grand'mère: le duc *Charles*-Louis de Bourbon (voy. CHARLES II); la duchesse Marie-*Thérèse* Ferdinand-Félicie-Gaëtane-Pie, née, le 19 septembre 1803, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne (voy. SARDAIGNE).

PARRY (sir William-Edward), navigateur anglais, né à Bath le 19 décembre 1790, mort à Ems, en Allemagne, le 7 juillet 1855. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

Son frère, Charles-Henri PARRY, médecin, né à Bath, s'est fait connaître par divers ouvrages de médecine et d'économie politique.

PARSEVAL-DESCHÊNES (Alexandre-Ferdinand), marin français, sénateur, né à Paris, le 27 novembre 1790, entra au service en 1804, sous les auspices de l'amiral Latouche-Tréville, assista, en 1805, à la bataille de Trafalgar, sur *le Bucentaure*, et survécut comme par miracle à la destruction de ce vaisseau. Le 2 avril 1807, il fut nommé aspirant. En 1809, à bord de l'*Italienne*, il combattit, dans la rade des Sables d'Olonne, l'escadre anglaise de l'amiral Topford. Nommé enseigne de vaisseau le 18 juillet 1811, il fit partie, jusqu'en 1814, de l'escadre de l'Escaut, commandée par le vice-amiral Missiessy, et fit plusieurs expéditions à la Guyane, au Brésil et aux Antilles. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), puis capitaine de frégate (5 avril 1827). Au siége d'Alger (1830), il commandait *l'Euryale*. En 1833, sur la frégate *la Victoire*, il ouvrit le feu contre Bougie, assiégée par le général Trézel. Le 26 octobre de la même année, il fut élevé au grade de capitaine de vaisseau. En 1838, il prit part à l'expédition dirigée contre le dictateur Rosas et à l'occupation de l'île de Martin-Garcia. Au siége de Saint-Jean d'Ulloa, il commandait *l'Iphigénie*; avec une colonne de marins débarqués à terre, il enleva par escalade le fort Saint-Jacques et un bastion près de la porte de la Merced. Son nom fut plusieurs fois cité avec éloge dans les rapports de l'amiral Charles Baudin.

Ces services lui valurent un avancement rapide. Nommé contre-amiral le 30 avril 1840, il devint, en 1841, préfet maritime de Cherbourg, vice-amiral le 15 juillet 1846; l'année suivante, membre de la commission mixte des travaux publics, puis préfet maritime de Toulon; en 1848, inspecteur général des équipages de ligne pour les ports de Brest, de Lorient et de Cherbourg; en 1851, membre du Conseil de l'amirauté.

Au mois d'avril 1854, il reçut le commandement de l'escadre française de la Baltique, composée de vingt-trois bâtiments. Cette escadre, née de la veille, eut à vaincre de nombreuses difficultés dans une mer trompeuse toute semée d'écueils. Elle subit courageusement la terrible épreuve du choléra, mais elle ne trouva point l'occasion de déployer la bravoure et l'habileté de ses équipages dans une lutte en pleine mer avec les flottes ennemies. Les Russes, enfermés dans leur port, refusèrent le combat offert par les escadres de la France et de l'Angleterre. La prise de Bomarsund est le seul événement militaire de cette campagne. M. Parseval-Deschênes, sur son vaisseau l'*Inflexible*, de 90 canons, seconda les opérations du général Baraguey d'Hilliers, et ses canonniers, comme il le dit dans son rapport, prouvèrent que le granit de la Finlande n'était pas complétement à l'épreuve de leurs boulets.

Esprit calme et réfléchi, marin expérimenté qui ne livrait rien au hasard, l'amiral Parseval-Deschênes a dignement soutenu l'honneur du pavillon français en face des Russes, nos ennemis, et des Anglais, nos émules, qui n'ont pas vu sans étonnement, dans l'expédition de la Baltique, l'attitude redoutable de notre escadre improvisée. Le 2 décembre 1854, il fut élevé à la dignité d'amiral; à ce titre, il fit partie du Sénat. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le mois de décembre 1844, il était grand-croix, depuis le 14 août 1854. — L'amiral Parseval-Deschênes est mort le 12 juin 1860.

PARTOES (Henri-Louis-François), architecte belge, né à Bruxelles, en 1792, a exécuté la plupart des bâtiments sanitaires que possède actuellement la capitale de la Belgique. Nous rappellerons, parmi ces travaux importants, commandés par le gouvernement et la ville de Bruxelles: les *Hospices de la Vieillesse, de Pacheco, des Fondations réunies* et l'*Hôpital Saint-Jean*. M. François

Partoes est chevalier de l'ordre de Léopold, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1836, et, depuis la même époque, attaché à la commission des monuments et professeur d'architecture à l'École royale de Bruxelles.

PARTOUNEAUX (comte François-Maurice-Emmanuel), général français, né en Piémont le 17 décembre 1798, entra dans la cavalerie, et devint lieutenant en 1820, capitaine en 1825, chef d'escadron en 1833, lieutenant-colonel en 1838, et colonel du 1er lanciers en décembre 1841. Général de brigade le 15 avril 1850, il commanda la subdivision de l'Isère, et fut fait général de division le 10 août 1853. Il était à la tête de la division de cavalerie de l'armée de Lyon lorsqu'il fut envoyé en Italie, en 1859, comme commandant de la division de cavalerie du 3e corps. Il a été, après la campagne, promu grand officier de la Légion d'honneur. Depuis, il a été placé à la tête de la division de cavalerie de Lyon. — Le général Partouneaux est mort le 1er février 1865.

PARTOUT. Voy. Boyer.

PASCAL (Louis-Jean-François), ancien représentant du peuple français, né à Arcs (Var), le 28 décembre 1812, suivit, dans sa ville natale, les cours de droit et se fit recevoir avocat. Inscrit au barreau d'Aix, il ne plaida guère que des causes politiques. En 1840, il fonda *l'Ère nouvelle*, journal d'opposition radicale qui disparut bientôt pour reparaître après la révolution de Février. La candidature de son directeur, soutenue par les clubs démocratiques de Marseille, ne réunit que 30 581 voix. Élu le dernier sur dix, il fut membre du comité de législation, il montra beaucoup d'activité, parut assez souvent à la tribune et se mêla surtout aux travaux des commissions. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse, et désapprouva, dans son origine même, l'expédition française à Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau d'Aix.

PASCAL (Adrien), écrivain militaire français, né vers 1815, débuta dans les lettres par un recueil de *Chansons politiques* (1837), et un drame en vers sur Frédégonde (1840). Depuis cette époque, il publia divers ouvrages, tous relatifs à l'armée française ou à notre histoire militaire, tels que: *Précis des actions de guerre du 17e léger* (1841); *Vie militaire de Louis-Philippe* (1841), *du duc d'Orléans* (1842), *du duc de Nemours* (1842); *Bulletins de l'armée d'Afrique* (1842, 2 vol. in-8); *Bulletins de la grande armée* (1843-1844, 6 vol. in-8), depuis le siége de Toulon jusqu'à Waterloo; *Histoire de l'armée et de tous les régiments* (1845-1849, 4 vol. in-8), depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours; *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8); *l'Empereur et sa garde* (1853-1854, in-fol.), avec des dessins de Charlet, etc. — Il est mort en août 1863.

PASCAL (l'abbé P....), prêtre du diocèse de Paris, ancien professeur à Pont-Levoy, est auteur de nombreux ouvrages et brochures mystiques, parmi lesquels nous citerons: *Recherches édifiantes et curieuses sur les œuvres de Dieu* (1840); *Traité de la vraie et solide vertu, la Bibliothèque paroissiale* (1841); *Traité du paradis* (1842); *la Clef du ciel* (1843); *le Pain vivant* (1845); *l'Emploi séraphique* (1846); *Beautés des fêtes de l'Église* (1848); *Recherches édifiantes et curieuses sur l'homme* (1849); *Histoire de Satan* (1859), etc.

PASCAL (Jacques), graveur français, né à Toulouse, en 1809, s'adonna de bonne heure et sans maître à l'art de la gravure, et s'attacha, d'après les traditions des anciennes écoles, à la reproduction du sentiment et du coloris plutôt qu'au travail, aujourd'hui si perfectionné, des tailles pures et brillantes. Sa première planche, le *Bélisaire* de Gérard, fut exposée à Toulouse en 1829, et lui valut les encouragements de M. de Montbell. M. Pascal n'a jamais exposé à Paris; mais sa *Madeleine* de Greuze (1835), son *Portrait de Cervantes* (1854) et, plus récemment (1859), sa *Vierge de Titien*, ont été très-remarqués des amateurs et des artistes et ont reçu, dans toute la presse, beaucoup d'éloges. Ary Scheffer tenait en grande estime le talent de ce graveur coloriste. Les planches précédentes n'ont pas été mises dans le commerce, et c'est l'État qui en a acquis presque toutes les épreuves tirées jusqu'ici. M. Pascal acheva vers 1860, avec le concours de l'État, la *Madeleine* du Carrache.

PASCAL (François-Michel), sculpteur français, né à Paris, vers 1815, étudia dans l'atelier de David d'Angers et débuta au salon de 1841. Il a traité particulièrement la sculpture ornementale et religieuse, et a exposé depuis ses débuts: *Moines lisant* (1847); *les Enfants d'Édouard*, groupe, à la comtesse Lehon (1849); *les Couronnes*, au comte de Morny (1853): *Anges portant la couronne d'épines*, *le Calice d'Amertume*, pour la chapelle de Vincennes; *Trappiste*, à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Vendredi saint* et *les Moines*, précédemment exposés; etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1847, et une 2e en 1848.

PASCALIS (Jacques-Joseph), magistrat français, ancien député, né à Barcelonette, le 30 novembre 1793, fut avocat à Aix, de 1817 à 1830. Sous le gouvernement de Juillet, il devint successivement procureur du roi à Marseille, procureur général à Amiens, maître des requêtes, chef de division au ministère de la justice, avocat général à la Cour de cassation (1838), et premier avocat général (1844). En 1837, il entra à la Chambre, comme député du Var, y siégea sans interruption jusqu'en 1848, et vota constamment avec le parti conservateur. Destitué par la révolution de Février, il se fit avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, où il est devenu, en 1850, conseiller. Il a été fait, le 4 mai 1844, officier de la Légion d'honneur.

PASHLEY (Robert), économiste anglais, né vers le commencement du siècle, fut élevé à l'université de Cambridge et embrassa la profession d'avocat. Au retour d'une excursion qu'il fit, en 1833 et en 1834, dans la Grèce, les îles Ioniennes, l'Archipel et l'Asie Mineure, il écrivit une relation estimée pour les documents statistiques qu'elle contient: *Voyage en Crète* (Travels in Crete; 1837, 2 vol. in-8). On cite encore avec éloge son livre intitulé: *le Paupérisme et les lois des pauvres* (Pauperism and poor laws; 1852, in-8), où des recherches historiques servent d'introduction à ses idées personnelles.

PASKEWITSCH (Jean-Fedorovitsch), général russe, prince de Varsovie, né en 1780, à Pultava, mort à Varsovie, le 1er février 1856. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PASQUIER (Étienne-Denis duc), homme d'État français, ancien ministre, ancien président de la Chambre des Pairs, ancien chancelier de France, membre de l'Institut, est né à Paris, le

22 avril 1767, d'une famille célèbre de magistrats, qui compte parmi ses membres, au XVIe siècle, le jurisconsulte et historien Étienne Pasquier. Il avait à peine fini ses études au collége de Juilly, qu'en qualité d'aîné d'une famille parlementaire, il fut admis, à vingt ans, avec dispense d'âge, à siéger au Parlement à côté de son père comme conseiller des requêtes. Pendant la tourmente révolutionnaire, son père, ancien conseiller de la grand'chambre, fut arrêté après le 10 août, et, malgré les démarches de son fils, périt sur l'échafaud, le 21 avril 1794, avec un certain nombre de ses collègues, entre autres le père de M. Molé. Jeté à son tour en prison, M. Pasquier fut délivré par le 9 thermidor. En 1804, sur la présentation de Cambacérès, il fut nommé maître des requêtes, en même temps que MM. Molé et Portalis. Distingué par l'Empereur, il devint rapidement conseiller d'État et procureur général du sceau des titres, reçut lui-même celui de baron avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, et fut enfin appelé, en remplacement de M. Dubois, aux fonctions délicates de préfet de police.

M. Pasquier crut pouvoir se rendre plus tard le témoignage de les avoir remplies avec toute l'honnêteté et tout le respect de la liberté des citoyens que le temps comportait. Déchargé d'ailleurs d'une partie de la surveillance politique par la coexistence d'un ministère de la police, il se renferma volontiers dans son rôle d'administrateur et s'occupa activement de la sûreté, de la salubrité et de tous les intérêts matériels de la ville de Paris. Surpris par l'audacieux coup de main du général Malet (24 octobre 1812), il fut un instant l'objet de la colère de l'Empereur, qui reconnut bientôt que sa conduite avait été irréprochable et le maintint dans son poste.

Lors de la première restauration, M. Pasquier, qu'on a tant accusé de défection, n'usa de son autorité ni pour le soutenir, ni pour aider à sa chute. Il s'efforça de maintenir la population, et, lorsque la déchéance de l'Empereur eut été prononcée par le Sénat, après l'adhésion des membres du Corps législatif présents à Paris et la proclamation si hostile du conseil municipal, M. Pasquier reconnut alors le nouveau gouvernement provisoire et invita ses administrés à se soumettre à son autorité. Puis il s'éloigna des affaires politiques et accepta le poste de directeur général des ponts et chaussées. Il l'abandonna au retour de l'Empereur et ne voulut remplir dans les Cent-Jours aucune fonction.

Son crédit auprès de Louis XVIII, à la seconde Restauration, en devait naturellement augmenter. Il fut appelé, comme garde des sceaux, dans le premier ministère formé par Talleyrand en 1815 et qui fut remplacé par le ministère Richelieu avant même l'ouverture des Chambres. M. Pasquier fut alors élu député par le département de la Seine, et choisi pour président de la Chambre (1816). Il fit partie de la commission formée pour la liquidation des créances des alliés, et se livra à cette occasion à de sérieuses études financières. Au commencement de l'année suivante il rentra dans le ministère, qui, malgré le changement de personnes, représentait toujours, en dépit de la majorité ultra-royaliste, les idées de modération et de sagesse du roi. Lorsque ces idées eurent le dessus, M. Pasquier se retira avec Richelieu sans vouloir faire partie du premier cabinet Decazes (1818). Il continua de servir les Bourbons par ses conseils, toujours très-écoutés. Le 19 novembre 1819, il composa avec M. Decazes un nouveau cabinet. Chargé du portefeuille de l'extérieur, il eut à soutenir au dedans tout l'effort des partis extrêmes, coalisés contre une politique d'équilibre. En butte aux attaques les plus diverses et désigné par son talent d'improvisation comme le défenseur de tout le système, il fit des prodiges de fermeté et de souplesse. Au milieu des concessions libérales qui irritaient tant l'extrême droite, survint l'attentat contre le duc de Berri (13 février 1820), dont le parti de la réaction fit remonter jusqu'au ministère l'odieuse responsabilité.

La retraite de M. Decazes donna à M. Pasquier dans le cabinet, à la tête duquel vint se replacer le duc de Richelieu, une grande influence. Il sut manœuvrer deux ans encore entre deux oppositions chaque jour plus puissantes, luttant tour à tour ou en même temps contre les républicains ou monarchistes libéraux, qui avaient pour chefs : Foy, Casimir Périer, Manuel, Benjamin Constant, La Fayette, Royer-Collard, et contre les champions fougueux de la contre-révolution, les Labourdonnaye, les Donnadieu, les Castelbajac, qui poussaient au pouvoir de Villèle et Corbière. Ces deux derniers entrèrent dans le ministère à la suite de la discussion de l'Adresse de 1821, mais, au lieu de rester les collègues de M. Pasquier, ils préférèrent bientôt rentrer dans l'opposition avec la perspective de devenir ses successeurs. L'éloquence parlementaire de M. Pasquier dans ces rudes circonstances avait pour caractères naturels la facilité, l'élégance, une politesse exquise et un sang-froid que les plus violentes agressions ne pouvaient troubler.

Louis XVIII, lassé enfin des luttes incessantes qu'il lui fallait lui-même subir pour maintenir sa politique contre tout son entourage et jusque dans sa famille, remplaça M. Pasquier par M. de Villèle. Il lui conféra, comme marque de sa reconnaissance, la dignité de pair. M. Pasquier, passant à son tour dans l'opposition, combattit dès lors dans la première Chambre toutes les mesures contre-révolutionnaires propres à aliéner le pays. Il parla souvent et avec éloquence : contre la loi de tendance, contre le droit d'aînesse, contre la loi du sacrilége, contre l'envahissement de l'enseignement par les jésuites, etc. Il prêta au ministère réparateur de Martignac un appui inutile. Charles X n'entendait de conseils que de ceux qui devaient le perdre.

La monarchie de Juillet trouva dans M. Pasquier un de ses plus constants serviteurs. Louis-Philippe le nomma dès 1830 président de la Chambre des Pairs. Il eut, en cette qualité, à diriger les débats des grands procès politiques qui se déroulèrent devant cette chambre, et fut généralement loué de la modération et de la dignité qu'il garda dans ce rôle difficile. Mais il ne prit à peu près aucune part, comme orateur, aux discussions législatives de tout le règne. Il n'en avait pas moins d'influence sur la marche des affaires par les conseils intimes que le roi aimait à prendre de lui. Ni M. Guizot ni M. Thiers ne trouvaient en M. Pasquier un chaud partisan de leur politique ou de leurs prétentions rivales. Ses préférences étaient pour M. Molé, et la fameuse coalition contre son ministère est le seul acte politique de l'époque qu'il ait vivement combattu. En 1837 Louis-Philippe rétablit, pour la conférer à M. Pasquier, la dignité de chancelier de France. Il lui donna le titre de duc en 1844.

La révolution de 1848 mit fin sans retour à la longue carrière de M. Pasquier, qui, malgré la diversité des régimes que les événements l'ont appelé à servir, a dû à la modération de ses idées et de son caractère d'effacer ou d'atténuer d'inévitables contradictions. — Il est mort le 5 juillet 1862.

En 1842, M. Pasquier avait été élu membre de l'Académie française (27 février) en remplacement de l'abbé de Frayssinous. Il fut reçu par M. Mignet. Ses titres littéraires consistaient dans un recueil

de *Discours prononcés dans les Chambres législatives de* 1814 *à* 1836 (1842, 4 vol. in-8). On y remarque particulièrement le bel *Éloge de Cuvier*, son ami, prononcé par lui à la Chambre des Pairs. M. Pasquier a, en outre, édité un ouvrage manuscrit d'Étienne Pasquier, *Interprétation des Institutes de Justinien* (1847, in-4). Il a laissé de volumineux Mémoires (15 volumes) sur la longue et curieuse série d'événements qu'il a traversés : ils n'ont pas été publiés, mais M. Saint-Marc Girardin a donné, d'après eux, dans le *Journal des Débats* toute une suite d'articles de *Souvenirs* (septembre-octobre 1862).

Le duc Pasquier, marié pendant la Terreur à la veuve du comte de Rochefort, morte le 6 juin 1844, ne laissait pas d'héritier direct de son titre. Il avait adopté son petit-neveu Edme-Armand-Gaston, marquis d'Audiffret-Pasquier, substitué au titre ducal de son grand-oncle depuis le 6 décembre 1844.

Un frère du duc, le baron Jules-Paul Pasquier, né en 1773, ancien directeur général de la Caisse d'amortissement, a été promu, en mai 1844, commandeur de la Légion d'honneur. Un fils de ce dernier, Louis-Étienne Pasquier, est devenu vice-président du tribunal de la Seine.

PASSAGLIA (Carlo), théologien italien, né à Lucques, dans les premières années du XIXe siècle, fut élevé à Rome, entra dans la Société de Jésus, et devint professeur de théologie au collége de la Sapienza à Rome. Il était bien connu en Italie, regardé comme libéral, parce qu'il s'était rattaché aux idées politiques de Pie IX en 1847, et estimé comme un des théologiens les plus instruits de la péninsule, mais il doit surtout sa célébrité aux récents débats qui se sont élevés sur la question romaine. En 1861, le P. Passaglia publia en latin un remarquable pamphlet intitulé : *Pro causa italica ad episcopos catholicos, præsbytero catholico auctore*, dans lequel il déclarait que le pouvoir temporel n'était pour la papauté qu'une nécessité relative. Il engageait donc le pape à sacrifier ce pouvoir à l'unité de l'Italie. L'ouvrage fut condamné par la Congrégation de l'Index, et l'auteur, pour éviter la prison, dut quitter Rome sous un déguisement sans avoir même pu présenter sa défense.

Au moment de son évasion (16 octobre), le P. Passaglia venait encore de publier deux autres brochures qui auraient appelé sur lui un redoublement de sévérité, s'il les eût avouées. L'une, sous le pseudonyme d'*Ernesto Filalete*, traitait : *De l'obligation de l'évêque romain, souverain pontife, de résider dans Rome, bien que devenue métropole du royaume d'Italie*. L'autre, intitulée : *De l'excommunication, observations d'un prêtre catholique*, tendait à prouver qu'on peut en appeler d'une sentence d'excommunication, parce qu'elle ne participe pas de l'infaillibilité dogmatique et ne peut être infligée que pour des causes spirituelles. Au mois de novembre, l'abbé Passaglia fut élu professeur de philosophie morale à l'université de Turin, et quelques jours plus tard, il publia une nouvelle brochure : *Le schisme n'est pas une menace des révolutionnaires, mais une appréhension très-juste des catholiques. Avertissement d'un prêtre catholique*. Au mois de mars suivant, il provoqua la formation d'une association réunissant toutes les assemblées libérales du clergé italien. Au mois d'octobre 1862, il a fait imprimer une pétition adressée au pape par le clergé libéral pour l'engager à renoncer au pouvoir temporel. Cette pétition avait recueilli en un mois près de 9000 signatures.

Élu député au Parlement italien, à Montecchio, en janvier 1863, il s'est déclaré hautement contre la timidité du ministère dans ses relations avec la France au sujet de la continuation de l'occupation romaine. Le P. Passaglia a été nommé officier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare (janvier 1863).

Outre les écrits que nous venons de citer, on a encore de lui : *Commentaire sur les prérogatives de saint Pierre, chef des apôtres* (Ratisbonne, 1850) ; *Sur l'éternité des châtiments futurs ; Conférences prêchées pendant le carême à l'église de Jésus, à Rome; Défense de l'immaculée conception de la sainte Vierge; Études sur la vie de Jésus de Ern. Renan* (1863 et 1864, in-8), etc. Il a édité et annoté le grand ouvrage de Petau sur la théologie dogmatique.

PASSAVANT (Jean-David), artiste et littérateur allemand, né en 1787, à Francfort-sur-le-Mein, étudia la peinture à Paris sous David et Gros, passa ensuite plusieurs années à Rome et visita plus tard les principaux pays de l'Europe, où il recueillit les matériaux de ses livres sur les beaux-arts, et en particulier sur la peinture. M. Passavant remplit à Francfort les fonctions d'inspecteur de la galerie de l'Institut Staedel.

On a de lui, entre autres ouvrages estimés : *Essais sur les beaux-arts* (Ansichten über die bildenden Künste; Heidelberg, 1820), dans lequel il défend les principes de l'école romantique allemande; *Voyage artistique à travers l'Angleterre et la Belgique* (Kunstreise durch England und Belgien ; Francfort, 1833); *Raphaël d'Urbino et son père Giov. Santi* (Leipsick, 1839, 2 vol.), ouvrage qui dénote la connaissance approfondie des œuvres de Raphaël et de tout son siècle; *l'Art chrétien en Espagne* (die christliche Kunst in Spanien; Ibid., 1853), etc.; ainsi que plusieurs articles insérés dans le *Journal des beaux-arts* (Kunst-Blatt), sur les anciennes écoles de peinture de l'Allemagne, des Pays-Bas et de l'Italie.

M. Passavant s'est distingué aussi comme peintre. On cite comme sa meilleure œuvre le *Henri II* placé dans la salle impériale de Francfort. — Il est mort en 1861.

PASSOS (Manoel da Silva), homme politique portugais, né en 1802, à Bouças, village voisin de Porto, fit ses humanités et son droit à l'université de Coïmbre. En 1823, il fonda à Lisbonne un journal très-libéral, *l'Ami du peuple*. Lors de la domination de don Miguel, il se cacha quelque temps à Porto, passa ensuite en Angleterre, et de là en France, où il fit partie du petit nombre de conspirateurs *pédristes* groupés autour de M. Saldanha. Après la chute de don Miguel, il revint à Porto et s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville; mais, mal satisfait de la charte octroyée par don Pedro, il fomenta contre les *chartistes* l'opposition des *constitutionnels*, se mêla à toutes les sociétés secrètes et devint président d'une loge de carbonari. Nommé membre du conseil municipal de Porto en 1834, il se fit élire député, et prit place, dans la Chambre, à la tête du parti radical. Réélu en 1836, il devint l'idole du peuple, et put, avec son ami Leonel Tavarès, faire éclater l'insurrection victorieuse du 9 septembre 1836. La charte de don Pedro fut renversée, la constitution de 1822 rétablie, et M. Manoel Passos nommé par la reine ministre des finances et de l'intérieur. Il abandonna le premier de ces portefeuilles à son frère Joseph avec le titre de sous-secrétaire d'État. Puis il se fit décerner une sorte de pouvoir dictatorial, dont il usa pendant quatre mois, pour assurer les libertés du Portugal et y importer une civilisation plus avancée. En 1837, il déposa son mandat devant les nouvelles Cortès, et se contenta de demeurer dé-

puté. Ses démêlés avec les Cortès, où son propre parti lui faisait une opposition violente, et ses essais d'alliance avec les chartistes, qui le déconsidéraient aux yeux du peuple, contribuèrent, avec une longue maladie, à le priver de son influence. Il reprit une attitude énergique quand la réaction eut triomphé avec M. Costa-Cabral, et il était président de la fameuse junte révolutionnaire de Santarem. Le second triomphe de M. Costa-Cabral, suivi du ministère Saldanha, qui dura cinq ans, de 1846 à 1851, replaça M. Passos à la tête de l'opposition parlementaire et constitutionnelle. Il fut membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi sur les chemins de fer, et par ses attaques accéléra la chute du ministère. M. d'Avila, ami intime de M. Passos, remplaça M. Saldanha, et l'ancien chef de toutes les oppositions et de toutes les insurrections radicales devint un des plus fermes appuis du pouvoir. — Il est mort en 1862.

Son frère, M. Joseph Passos, financier, a été, en 1846, le chef de la révolution de Porto contre le duc de Saldanha, et, en 1851, de celle qui fut faite en faveur du même ministre.

PASSOT (Gabriel-Aristide), peintre miniaturiste français, né vers 1798, à Nevers, apprit d'abord la peinture comme art d'agrément, fit quelques essais de tableaux à l'huile et adopta ensuite le genre et les portraits miniature. Il travailla quelques années sous M. Miller et Mme de Mirbel, lut les livres de Lavater et suivit les leçons de Gall. Depuis 1824, époque de son début, il a produit et exposé un nombre infini de miniatures : *MM. de Jouy*, *Rossini*, *Passot père*, *Artaud*, *Jousselin*, *Michaud*, *Devaux*, *Roche*, *Lottin de Laval*, *Véro fils*, *Lenfant*, *Ballard*, *Étienne*, *Dubuffe père et fils*, *Dupin*, *Sauzet*, *Lherbette*, *Marrast*, *Lamartine*, *Serizier*, *Galimard*, *Drouyn de Lhuys*, *Baroche*, *le duc de Bassano*, *Chaix d'Est-Ange*, *le prince L. Czartoryski*, *Mme de Pons de Wagner*, *Mme Houry*, *Mlles Conti*, *Mante*, *Julia Grisi*, *Rosine Delrou*; les princes *Garitzin* et *Troubeskoï*; et une foule de membres des grandes familles nobiliaires. Plusieurs de ces miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec quelques nouvelles spécialement commandées par ordre impérial : *l'Empereur* et *l'Impératrice*, d'après M. Winterhalter, *la reine Hortense*, d'après Gérar , *Louis-Napoléon roi de Hollande*, *Napoléon Ier*, et divers *spécimens* de portraits destinés aux présents diplomatiques.

M. Passot a traité à l'aquarelle quelques sujets de genre, tels que : *la Jeune femme à la harpe*, *Études des baigneuses*, *Après le bal*. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, deux secondes, en 1837 et 1848, une 1re en 1841, une mention en 1855 et la décoration en 1852. On cite aussi de lui quelques essais poétiques.

PASSY (Hippolyte-Philibert), homme politique français, ancien pair et ministre, membre de l'Institut, est né le 16 octobre 1793, à Garches-Villeneuve près Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Destiné d'abord à suivre la carrière des armes, il fut admis, en 1809, à l'École de cavalerie de Saumur, devint lieutenant de hussards, en 1812, et prit part aux dernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, après le désastre de Waterloo, il écrivit dans plusieurs journaux de l'opposition, notamment *le National*, et publia une étude *sur l'Aristocratie* (1826, in-8) considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation.

Élu député de Louviers, en 1830, il apporta à la Chambre ces opinions libérales modérées qui caractérisaient ce qu'on appelait le *tiers parti*. Chargé du rapport des budgets de 1831 et 1832, il s'acquitta de cette mission avec plus d'honnêteté que de vigueur, et combattit la politique ministérielle dans quelques questions de détail. Considéré comme l'économiste du centre gauche, qui l'opposait à M. Duchâtel, il fut appelé, dans le cabinet éphémère du duc de Bassano, à prendre le portefeuille des finances (11-14 novembre 1834). Ami de M. Thiers, il le soutint dans la présentation des lois de septembre et arriva avec lui au pouvoir en qualité de ministre du commerce (22 février-25 août 1836). S'étant retiré, en même temps que ses collègues, sur le refus du roi d'intervenir dans les affaires d'Espagne, il fit cause commune avec l'opposition la plus avancée, et combattit, pendant deux ans, l'administration Molé. Au moment du triomphe de la coalition, il fut, à son tour, chargé de la mission de former un ministère (janvier 1839).

Après avoir échoué, M. Passy fut appelé ensuite à faire partie du cabinet du 12 mai, essentiellement hétérogène et transitoire; sous la présidence du maréchal Soult, ce fut M. Passy qui, chargé du département des finances, en fut le véritable chef politique. Après une administration assez embarrassée à l'intérieur et marquée au dehors par les premières complications de la question d'Orient, il subit, en 1840, un grave échec en proposant la dotation du duc de Nemours (20 février) et fut forcé, quelques jours plus tard, de céder la direction des affaires au véritable chef du centre gauche, M. Thiers (1er mars). Il prit sa place dans les rangs de ce parti et ne fit qu'une opposition des plus modérées au gouvernement.

M. Passy entra dans la Chambre des Pairs le 16 décembre 1843, et peu de temps après, fut élevé au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Au Luxembourg, il s'occupa peu de politique, devint rapporteur de plusieurs projets de loi financiers, et justifia sa nomination de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il avait remplacé, en 1838, le prince Talleyrand, par de laborieuses recherches. On remarqua surtout sa publication intitulée : *Des systèmes de culture et de leur influence sur l'économie sociale* (1846, in-8; 2e édit., 1853), ainsi que sa collaboration au *Journal de législation* et au *Journal des économistes*.

Bien qu'il n'eût pas obtenu de mandat électoral à l'Assemblée constituante, M. Passy, toujours soutenu par sa réputation d'habile financier, fit partie du premier ministère de Louis-Napoléon, et dirigea encore une fois les finances, depuis le 20 décembre 1848 jusqu'au 31 octobre 1849. Après avoir rendu pleine justice à ses prédécesseurs, MM. Garnier-Pagès et Goudchaux, il s'opposa à la réduction de l'impôt du sel, refusa d'assumer la responsabilité de quelques droits nouveaux, et, pour établir l'équilibre du budget de 1850, qui se présentait avec un déficit de 200 millions, proposa une taxe sur les donations et successions, une autre sur les biens de main-morte, et le rétablissement de l'impôt des boissons. En reprenant sa place sur les bancs de la Législative, où il avait été élu à la fois par la Seine et l'Eure, il continua d'accorder son vote aux mesures générales du gouvernement jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, qui le rejeta dans la vie privée. Depuis cette époque, étranger à la politique, il passe la plus grande partie de son temps en Italie.

On a encore de M. Hipp. Passy : *Des causes de l'inégalité des richesses* (1849, in-18), traité inséré d'abord dans le *Journal des économistes*.

PASSY (Antoine-Frédéric), frère du précédent, membre de l'Institut, né en 1792, fut d'abord

référendaire à la Cour des comptes sous la Restauration. Nommé en 1830 préfet de l'Eure, il administra ce département jusqu'à ce qu'en 1837, l'opposition faite par son frère au ministère Molé amena sa destitution. Les électeurs des Andelys lui ayant, la même année, confié leur mandat, il vint à la Chambre grossir les rangs du centre gauche, et occupa en 1839 les fonctions de conseiller d'État en service extraordinaire. En 1840, il se sépara complétement de ses anciens amis, en acceptant de M. Duchâtel le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Ses votes, comme député, furent dès lors acquis au système conservateur. La révolution de Février le fit sortir du ministère. Il avait été nommé, en 1844, commandeur de la Légion d'honneur. Il est devenu en 1857 membre libre de l'Académie des sciences. En novembre 1860, il a accepté de professer le cours d'économie politique récemment fondé à Montpellier. Il a fait depuis des leçons analogues à Bordeaux.

M. Fr. Passy a publié : *Description géologique du département de la Seine-Inférieure* (1832, in-4, avec atlas); *Mélanges économiques* (1858, in-12); *De la propriété intellectuelle*, *De l'enseignement obligatoire* (1859); *De la souveraineté temporelle des papes* (1860, in-8); *Leçons d'économie politique faites à Montpellier* (1861, in-8); *Conférences d'économie politique faites à Bordeaux* (1862, in-8).

PASTA (Judith), cantatrice italienne, née d'une famille israélite à Sarrono, près de Milan, en 1798, reçut ses premières leçons de Bartolomeo Lotte, maître de chapelle à la cathédrale de Côme, et fut admise à quinze ans au Conservatoire de Milan. Ses débuts ne firent point présager son avenir. Élève médiocre, elle sortit du Conservatoire vers 1815, pour aller remplir les rôles inférieurs sur les scènes secondaires de Livourne, de Parme et de Brescia. L'année suivante, elle parut, à la suite de Mme Catalani, au Théâtre-Italien de Paris, où elle fut peu remarquée. Elle n'eut pas plus de succès à Londres et se décida à revenir dans sa patrie, pour perfectionner son jeu et son chant. De nouvelles et sérieuses études portèrent leurs fruits et, en 1819 et 1820, aux théâtres de Venise et de Milan, des applaudissements, les premiers qu'elle eût entendus, la récompensèrent de sa persévérance. Dès lors ses succès allèrent croissant et l'année suivante (1821), elle répara, au Théâtre-Italien de Paris, son premier échec. En 1822, elle charma, à Vérone, les membres du Congrès et revint à Paris où elle excita un véritable enthousiasme. La belle période de Mme Pasta est de 1824 à 1830. De 1824 à 1826, elle joua alternativement à Paris et à Londres. En 1827, à la suite d'un différend avec Rossini, alors directeur du Théâtre-Italien de Paris, elle regagna l'Italie et fut engagée à Naples, où le maestro Pacini écrivit pour elle *Niobe*. Toutefois, les Napolitains, qui estiment moins le talent dramatique que la perfection de la voix, ne lui firent qu'un demi-accueil. Elle fut dédommagée de cette froideur par l'admiration qu'elle rencontra à Bologne, à Milan, à Trieste et à Vérone. A Milan, Bellini écrivit pour elle *la Sonnambula* et *Norma*. Mme Pasta remporta son dernier triomphe à Vienne en 1832. Quand elle reparut à Paris, en 1833 et 1834, sa voix était sensiblement altérée; malgré de magnifiques éclairs dans *Anna Bolena*, *Otello*, *la Sonnambula*, *Roméo et Juliette*, malgré la puissance dramatique de son jeu, elle eut à subir une comparaison fâcheuse avec la Malibran. De retour en Italie, vers 1836, elle se retira dans sa magnifique villa du lac de Côme, qu'elle quitta une fois en 1840, pour aller gagner 200 000 francs à Saint-Pétersbourg. Longtemps elle passa l'hiver à Milan ou à Gênes, donnant aux artistes des leçons très-recherchées.

Dans ses beaux temps, la voix de Mme Pasta avait deux octaves et demie, et descendait aisément des notes aiguës du soprano aux tons graves du contralto. Mais elle manqua toujours d'assurance et de souplesse, loin de briller dans les tours de force de la vocalisation. Son talent consistait surtout dans une grande énergie dramatique, qui n'altérait jamais la noblesse des gestes et des attitudes. Par ce côté, elle reprenait les avantages que la Malibran avait sur elle par la voix. — Mme Pasta est morte en avril 1865.

PASTEUR (Louis), chimiste français, né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822, entra dans l'université, à dix-huit ans, comme maître d'études surnuméraire au collége de Besançon, et fut reçu, trois ans après, élève de l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en septembre 1846, il demeura, pendant deux années encore, attaché à l'École en qualité de préparateur de chimie, se fit recevoir docteur en 1847, fut nommé, l'année suivante, professeur de physique au lycée de Dijon et fut appelé, au bout de trois mois, à la suppléance de la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il est devenu titulaire en 1852. A la fin de 1854, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences nouvellement créée à Lille, en qualité de doyen. Trois ans plus tard il revint à Paris prendre la direction scientifique de l'École normale (1857). Il a été nommé, en décembre 1863, professeur de géologie, physique et chimie à l'École des beaux-arts, et, à la même époque, membre de l'Institut. La Société royale de Londres lui a décerné, en 1856, la médaille Rumford pour ses recherches sur les relations de la polarisation de la lumière avec l'herniédrie dans les cristaux. M. Pasteur décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853, a été promu officier en 1863.

On lui doit de nombreux travaux de chimie moléculaire, qui ont été aussi l'objet des rapports académiques les plus favorables. Il a obtenu, en 1861, le prix Jecker pour ses travaux sur la chimie. Ses mémoires, insérés presque tous dans le *Recueil des savants étrangers*, ont été reproduits dans les *Annales de chimie et de physique*, et analysés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Il a publié à part, à propos de la question des générations spontanées : *Nouvel exemple de fermentation déterminé par des animalcules infusoires pouvant vivre sans oxygène libre* (1863, in-4).

PASTORET (Amédée-David, marquis DE), homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 janvier 1791, mort à Paris, le 19 mai 1857. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PATAILLE (Alexandre-Simon), magistrat français, ancien député, né à Dijon, le 24 décembre 1781, mort en octobre 1857. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Henri-Jules-Simon PATAILLE, avocat à Paris depuis 1829, est le principal rédacteur des *Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire* (1856 et suiv.).

PATIN (Henri-Joseph-Guillaume), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1793, entra, comme élève, à l'École normale, où il devint, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. Il venait de se faire recevoir docteur ès lettres. On remarqua sa thèse française : *de l'Usage des ha-*

rangues chez les historiens (1814, in-4). En 1818, il obtint la chaire de rhétorique au collége Henri IV. Tout en se distinguant par son enseignement, il brigua les couronnes académiques et se fit connaître dans les concours littéraires par ses *Éloges de Bernardin de Saint-Pierre* (1816), *de Le Sage* (1822), *de Bossuet* (1824) et par un *Discours sur la vie et les ouvrages de de Thou* (1827). En 1830, il fut choisi pour suppléer M. Villemain à la Sorbonne. Après la mort de Lemaire (1833), la Faculté lui confia la chaire de poésie latine, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il y a montré une connaissance approfondie des littératures anciennes et une très-vive prédilection pour les auteurs du siècle d'Auguste, surtout pour Horace, que peu de modernes ont aussi bien connu.

Collaborateur du *Globe* sous la Restauration, puis de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue des Deux-Mondes*, etc., M. Patin a réuni, en 1840, ses meilleurs articles et plusieurs de ses leçons sous le titre de *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (1840, in-8). Il donna ensuite un ouvrage plus important, où il a réuni de véritables trésors d'érudition : les *Études sur les tragiques grecs, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque* (1841-1843, 3 vol. in-8; nouv. édit., 4 vol. in-8). Pendant qu'il publiait ce livre, il fut élu membre de l'Académie française, comme successeur de Roger; sa réception eut lieu le 5 janvier 1843. Il a donné depuis une traduction d'*Horace* (1859, 2 vol. in-18). M. Patin a été promu officier de la Legion d'honneur le 25 avril 1845, et commandeur le 13 août 1862.

PATISSIER (Philibert), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Amour, près Mâcon, en 1791, fut nommé au concours interne dans les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1815. A la suite de plusieurs voyages, il publia des travaux spéciaux sur les eaux minérales : *Manuel des eaux minérales de France* (1818, in-8; 2e édit., 1837), avec Boutron-Charlard; *Nouvelles recherches sur l'action thérapeutique des eaux minérales* (1839); *Rapport sur les eaux minérales naturelles* (1841); *Rapport sur le service médical des établissements thermaux* (1852), etc. On a en outre de lui un *Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions* (1822, in-8), ouvrage imité de Ramazzini. M. Patissier a été décoré de la Légion d'honneur le 31 janvier 1849. — Il est mort en novembre 1863.

PATMORE (Coventry), poëte anglais, né à Woodford (comté d'Essex), le 23 juillet 1823, et fils d'un écrivain distingué, suivit librement ses goûts littéraires. Son premier volume de vers (1846) reçut, malgré des qualités reconnues, un accueil assez froid du public; mais deux ouvrages, publiés à des dates récentes, *la Tour de l'église de Tamerton* (Tamerton church Tower; Londres, 1853), poésies diverses, et *l'Ange de la maison* (the Angel in the House; 1855), poëme domestique, ont été très-loués pour le charme des idées et du style. M. Patmore a collaboré à l'*Edinburgh Review* et à la *North British Review*. En 1846, il est devenu bibliothécaire adjoint au *British Museum*.

PATON (Joseph-Noël), peintre écossais, né à Dumferline (comté de Fife), en 1823, étudia à l'Académie d'Édimbourg, puis à celle de Londres et remporta, à vingt-deux ans, un des trois prix du concours de Westminster-Hall, avec un carton dont le sujet était *l'Esprit de la religion*. Les peintures à l'huile qu'il exposa en 1847, *le Portement de la croix*, grande toile de religion, et *la Réconciliation d'Oberon et de Titania*, obtinrent le prix de deuxième classe. Cette dernière surtout, véritable débauche de fantaisie, aussi finement touchée qu'une miniature, excita un engouement général; l'auteur s'empressa de lui donner un pendant, *la Querelle d'Oberon et de Titania*, et qui a été acquis pour le musée national d'Édimbourg au prix de 17 500 fr.

Cet artiste a mis plus d'une fois pour ses esquisses les romanciers et les poëtes à contribution; ses groupes ont une variété infinie d'attitudes et sont dessinés avec une souplesse d'une science peu commune. S'il manque de couleur et d'harmonie, il rachète ces défauts par un fini merveilleux et une verve toute britannique. Aussi est-il en grande faveur dans son pays. Regardé, malgré sa jeunesse, comme un des chefs de l'école écossaise, il a encore envoyé, entre autres productions, aux expositions de l'Académie écossaise : *Dante méditant l'épisode de Francesca de Rimini* (1852); *la Femme morte* (1854); *la Recherche du plaisir*, allégorie (1855); *le Passage gardé* (1856). La *Querelle d'Oberon*, le seul tableau que M. Paton ait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, y a obtenu une mention.

Un frère du précédent, M. Walter Paton, né vers 1825, élève de l'Académie d'Édimbourg, s'est fait remarquer comme paysagiste. On cite de lui : *Vue de rivière* et *Nuit d'été* (1856).

PATRIZI (Constantin), prélat italien, né à Sienne, le 4 septembre 1798, appartient, comme cardinal, à l'ordre des évêques. Réservé *in petto* le 23 juin 1834, il a été préconisé le 11 juin 1836. il est vicaire général de Sa Sainteté, évêque de Porto et Sainte-Rufine, préfet de la Congrégation de la résidence des évêques, préfet de la Congrégation des rits, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, sous-doyen du Sacré-Collége, etc.

PATTERSON. Voy. JÉRÔME.

PATTI (Adélina-Maria-Clorinda), chanteuse italienne, née à Madrid, le 9 avril 1843, fut élevée en Amérique, où ses parents s'étaient réfugiés après s'être ruinés dans une direction théâtrale. Elle étudia la musique dès son enfance, et parut en public, pour la première fois, en 1851, sur le théâtre italien de New-York, à côté de Mme Bosio. Elle continua ensuite ses études sous la direction de son beau-frère Maurice Strakosch, excellent pianiste, puis débuta, à New-York, avec un brillant succès, le 24 novembre 1859, dans Lucia de Lammermoor. Elle parcourut les principales villes d'Amérique, Boston, Philadelphie, Baltimore, la Nouvelle-Orléans. En 1861, elle vint en Europe, et obtint une série de triomphes en Angleterre, en France, en Hollande, en Belgique, en Autriche, en Prusse. Des débats judiciaires apprirent que le montant des sommes encaissées par ses tuteurs s'est élevé à plus de 600 000 fr. pour une seule année. Les succès de Mlle Adelina Patti n'ont fait que s'accroître depuis l'époque de sa majorité, et elle a été en 1864 et 1865 un des premiers sujets du Théâtre-Italien de Paris.

Sa sœur aînée, Carlotta PATTI, née en 1840, à Florence, où sa mère était *prima donna* au théâtre Pergola, parut, pour la première fois, en public, comme chanteuse, à New-York, au mois de janvier 1861, dans les grands concerts de l'Académie de musique. Elle parcourut ensuite les États-Unis, puis, malgré sa répugnance et une légère défectuosité dans sa marche, résultat d'un accident d'enfance, débuta à l'Opéra de New-York, et y obtint autant de succès que sa sœur dans les mêmes rôles. Elle est venue ensuite à Londres, à

Paris, à Vienne, et a réussi également sur ces diverses scènes.

Les journaux ont annoncé que le père de ces deux célèbres cantatrices, M. Carlo Patti, a servi pendant la guerre civile de l'Amérique du nord, dans l'armée des confédérés, comme aide de camp du général Beauregard. Il prit part à onze batailles, et fut fait prisonnier vers la fin de septembre 1864. *

PAUFFIN (Chéri), littérateur français, né en 1801, à Mézières, remplit successivement au tribunal civil de Rethel les fonctions de juge-auditeur (1829), de substitut (1834) et de juge; depuis 1854, il a pris sa retraite. On lui doit plusieurs ouvrages littéraires, entre autres deux recueils de poésies : *la Jeune lyre* (1826) et *les Chants du soir* (1844; 2ᵉ édit., 1856, des études sur *Rethel* (1845) et *Dubois-Crancé* (1854), etc. On a annoncé de lui un ouvrage plus important sur l'histoire et les mœurs des Ardennais.

PAULDING (James-Kirke), écrivain américain, né le 22 août 1779, dans le comté de Dutchess (État de New-York), fut élevé dans une école du comté de Westchester, où avaient émigré ses parents, dépossédés par la guerre. A sa majorité, il passa à New-York, se lia d'amitié avec Washington Irving (voy. ce nom), dont le frère aîné avait épousé sa sœur, et publia, de concert avec lui, une série d'essais littéraires et satiriques, dans un recueil périodique qu'ils fondèrent ensemble en janvier 1807, *le Salmagundi*. Il les réunit plus tard (New-York, 4 vol. in-12) et leur donna une suite dix ans après (1819). Au commencement de la deuxième guerre avec l'Angleterre (1812), M. Paulding composa un conte satirique d'actualité qui a eu plusieurs éditions : *l'Histoire divertissante de John Bull et de frère Jonathan* (the diverting History of J. Bull, etc.; New-York, in-12), bientôt suivi d'un poëme burlesque anonyme sur le même sujet : *le Lai du ménétrier écossais* (Lay of the Scottish fiddle; 1813, in-32). Vint ensuite une brochure politique : *the United States and England*, qui attira l'attention du président Madison. En 1815, parut le récit d'une tournée en Virginie : *Lettres écrites du Sud par un homme du Nord* (Letters from the South, by a Northern man; 2 vol, in-12); puis, en 1818, sa principale œuvre politique : *le Colon du fond des bois* (the Backwoodsman), poëme en six chants.

Après deux nouveaux pamphlets politiques : *Esquisses sur la vieille Angleterre par un homme de la Nouvelle-Angleterre* (a Sketch of old England; 1822) et *John Bull en Amérique* (or the New Munchausen), M. Paulding fit paraître son premier roman : *Köningsmarke, ou l'Ancien temps dans le nouveau monde* (Köningsmarke or Old Times in the new world; New-York, 2 vol. in-12), dont l'action se passe parmi les premiers colons suédois, sur les bords de la Delaware. Vinrent dès lors successivement et dans divers genres : *les Joyeuses histoires des trois sages de Gotham* (Merry Tales of the Three Wise men of Gotham; New-York, 1826, in-12), critique railleuse des théories de Robert Owen; *le Guide du voyageur* (the Traveller's Guide, or the New Pilgrim's Progress; Ibid., 1828), satire contre les récits de certains voyageurs anglais aux États-Unis; *les Contes de la bonne femme, par un indécis* (Tales of the good woman, by doubtful gentleman; Ibid., 2 vol. in-12); *le Livre de saint Nicolas* (the Book of S. N.), traduction supposée de vieilles légendes hollandaises sur New-Amsterdam, ancien nom de New-York; *le Coin du feu d'un Hollandais* (the Dutchman's Fireside; 1831, 2 vol. in-12), l'œuvre la plus populaire de l'auteur; six éditions s'écoulèrent dans l'année, et il fut traduit en français par Defauconpret, en hollandais et en plusieurs autres langues; c'est un tableau très-animé du temps de la domination hollandaise.

Citons encore de M. Paulding : *A l'Ouest! à l'Ouest!* (Westward Ho!; New-York, 2 vol. in-12), peinture vive et amusante, parfois jusqu'à la trivialité, des mœurs du Kentucky; une *Vie de Washington* (Life of Washington, 2 vol. in-18); *le Puritain et sa fille* (the Puritan and his daughter, in-12; nouv. édit., 1849), roman; un volume de comédies écrites avec le plus jeune de ses fils : *American Comedies* (Philadelphie, 1847, in-12), etc. La plupart des ouvrages précédents ont été réimprimés à New-York, en 1835, dans une édition générale stéréotypée.

Sans avoir jamais été mêlé d'une manière active à la politique de son pays, M. Paulding a néanmoins exercé, à diverses reprises, des fonctions publiques. Après avoir occupé douze ans un emploi important dans les affaires maritimes à New-York, il fut choisi en 1837, par le président Van Buren, pour ministre de la marine. A l'avénement au pouvoir du président Harrisson, il se retira à sa maison de campagne, sur les bords de l'Hudson, où il a trouvé le repos après une laborieuse carrière. — Il est mort le 9 avril 1860.

PAULIN (J....-B....-Alexandre), éditeur français, né en 1796, mort le 2 novembre 1859. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Victor PAULIN, officier de marine démissionnaire, lui a succédé quelques mois dans la direction de *l'Illustration*, dont il avait longtemps rédigé le bulletin politique hebdomadaire. Il a publié à part, en 1859 : *Guerre d'Italie* (in-folio, 265 grav.).

PAULIN-MÉNIER (René LECONTE, dit), acteur français, né à Nice, de parents français, en 1829, témoigna de bonne heure une grande passion pour les arts, fit de la peinture et débuta ensuite au théâtre Comte. De là il passa à l'Ambigu, parut une première fois à la Gaîté dans les rôles d'amoureux et obtint son premier succès dans celui de Grimaud, des *Mousquetaires*. Rengagé à l'Ambigu, qu'il devait quitter de nouveau pour y revenir encore, il y joua dans *les Paysans*, *le Drame de famille*, *la Closerie des genêts*, *Roquelaure*, *l'Oncle Tom* et *le Château des Tilleuls*. Depuis sa rentrée à la Gaîté, divers rôles dans *le Courrier de Lyon*, *les Cosaques*, *le Médecin des enfants*, *le Savetier de la rue Quincampoix*, *l'Escamoteur* (1860), lui ont fait jusqu'en ces derniers temps une grande popularité.

PAUR (Théodore), professeur allemand, né à Neisse (Silésie), le 2 mai 1805, acheva ses études à l'université de Breslau, fut reçu docteur, en 1842, et entra la même année, comme professeur, au collége de Neisse. En 1843, il fit paraître le *Commentaire de Jean Heidan, sur l'époque de Charles V*, et *Vie et idées de Frédéric de Sallet*. Sa brochure sur *la Raison et ses ennemis* (1846) lui attira de vives répliques de la part du clergé catholique, et le prince-évêque Melchior de Diepenbrock obtint, du ministère Eichorn et du roi de Prusse, l'ordre de le suspendre de ses fonctions. En 1848, M. Paur fit paraître *Un mot sur la liberté des ouvriers et des laboureurs*, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale de Francfort. Membre du centre gauche, il fit partie du comité d'instruction publique et prononça plusieurs discours pour demander l'émancipation des instituteurs vis-à-vis de l'Église. A cette époque, le ministère libéral de M. de Schwerin lui rendit sa chaire au collége de Neisse.

Parmi les écrits de Th. Paur, nous citerons encore : l'*Enseignement de l'histoire de la littérature allemande* (1844) ; la *Caractéristique des chants populaires et principalement des chants silésiens* (1846) ; *l'Empereur Charles-Quint et l'Afrique septentrionale*, d'après les documents du XVIe siècle (1848), et des *Études comparées sur Dante, Milton et Klopstock*.

PAUTET (Jules), littérateur français, né à Beaune, le 9 novembre 1799, acheva ses études à Paris et se consacra de bonne heure à la littérature. Outre ses poésies : *la Grèce sauvée*, chant lyrique (Genève, 1828, in-8), *Chants du soir*, suivis du *Jaloux imaginaire*, comédie en 5 actes et en vers (Paris, 1838, in-8) ; *Abdul-Medschid*, chant lyrique (1840, in-8), etc., il rédigea, pour l'*Encyclopédie Roret*, un *Manuel d'économie politique* (1834, in-18) et un *Nouveau manuel complet du blason* (1843, in-18). On cite aussi de lui des notices : *Gaspard Monge* (1838-1839, br. in-8) ; *Vergniaud* (1843, 2 vol. in-8) ; puis des nouvelles et mélanges : *Au Coin de l'âtre* (1844, in-8) ; *Ernest, ou la Profession de foi d'un autre vicaire savoyard* (1858, in-12); *le Pape, l'Autriche et l'Italie* (1859, in-8) ; *Nouvelles réformes industrielles et politiques* (1861, in-18) ; *les Alcéennes*, chants lyriques (1863, in-8) ; *le Railway pittoresque de Bourgogne*, et de nombreux articles dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, dans le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

M. Pautet débuta, comme journaliste, en 1832, dans *l'Opinion*, organe du parti napoléonien. Devenu rédacteur en chef du *Patriote de la Côte-d'Or*, il soutint, pendant deux ans, une ardente polémique contre le gouvernement de Louis-Philippe, fut traduit deux fois devant le jury, et deux fois acquitté. Lors de son second procès, qui eut lieu à la suite des événements de Lyon (avril 1834), il se défendit lui-même. « Me voici, dit-il, obligé de reparaître devant *messieurs de la Cour*, mais aussi, grâces à Dieu, devant *messieurs du peuple*. » Après les lois de septembre, il renonça au journalisme politique, fonda un recueil littéraire, la *Revue de la Côte-d'Or* (1836-1837), et fut nommé conservateur de la bibliothèque de Beaune. En 1851, il entra dans la carrière administrative comme sous-préfet de Marvejols, d'où il passa à Sisteron en 1854.— Son frère, sous-préfet à Beaune, a été décoré de la Légion d'honneur le 30 mai 1838.

PAUTHIER (Jean-Pierre-Guillaume), orientaliste français, né le 4 octobre 1801, à Besançon, fut d'abord sergent-major dans la garde royale. Il débuta dans la carrière des lettres par deux volumes de poésies intitulées : *Mélodies et Chants d'amour* (1825, in-18) et *Helléniennes* (1825, in-18), élégies sur la Grèce; il traduisit aussi en vers le *Pèlerinage de Child-Harold* (1828) et remporta en 1829 une médaille d'or, à Besançon, pour son poëme sur *le Dévouement de Desèze*.

S'étant, à partir de 1830, adonné à l'étude des langues orientales, M. Pauthier publia, entre autres résultats de ses travaux : *Doctrine du Tao* (1831), réimprimée et augmentée en 1838; *le Ta-Hio* (1837, in-4), code moral de Confucius, avec double version latine et française; *la Chine* (1837, in-8), qui fait partie de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8), comprenant le chou-king, les sse-chou, les lois de Manou et le Koran de Mahomet; *Documents statistiques sur la Chine* (1841, in-8) ; *les Quatre livres de philosophie morale et politique des Chinois* (1841, in-18; 4e édit., 1852); *Sinico-Ægyptiaca, essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in-8), composé principalement d'après les écrivains indigènes; *la Médecine, la Chirurgie et les établissements d'assistance publique en Chine* (1860, in-8) ; *les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine.— Confucius et Mencius* (1862, in-18), etc. Ce savant, qui est membre de la Société asiatique de Paris, a également fourni beaucoup d'articles au *Journal asiatique*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue d'Orient*, dont plusieurs extraits intéressants ont été publiés à part en 1860. Il faut citer à part : *les Iles Ioniennes pendant l'occupation française et le protectorat anglais*, etc. (1863, in-8).

PAUWELS (Antoine), industriel français, né à Paris, le 16 avril 1796, commença l'étude de la médecine, entra au service militaire, fut fait prisonnier à Leipsick et remplit, pendant sa captivité, les fonctions d'aide-pharmacien. A son retour, il reçut, de Louis XVIII, à dix-neuf ans, la décoration, qu'il n'a jamais portée. Peu après, il fonda à Paris une fabrique de produits chimiques, reprit les études de Windsor sur les propriétés éclairantes du gaz hydrogène et organisa, avec le concours de Manuel et du duc d'Orléans, une société, grâce à laquelle il créa la première usine. En mai 1821, le Luxembourg, l'Odéon et le quartier environnant furent éclairés par le nouveau système. Dans les vingt années qui suivirent, M. Pauwels continua l'organisation du nouvel éclairage dans la ville de Paris et installa les usines d'Ivry, de Saint-Germain, etc. Il entreprit d'autres travaux importants, ouvrit de vastes ateliers pour les appareils à vapeur et construisit les premiers bateaux qui firent le service de Rouen au Havre. Plus tard, M. Pauwels passa en Belgique, où le gouvernement mit à profit son talent et son activité.

PAVIE (Théodore-Marie), orientaliste français, né à Angers, le 16 août 1811, entreprit de bonne heure de longs voyages aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale et plusieurs contrées de l'extrême Orient. La connaissance approfondie qu'il avait acquise des idiomes asiatiques, notamment du chinois et du sanscrit, lui permit, à son retour en France, de fournir à la *Revue des Deux-Mondes*, depuis 1835, une longue suite d'études historiques et littéraires sur les *Jongleurs de l'Inde* (1840), *l'Ile Bourbon* (1844), *les Trois religions de la Chine* (1845), *la Littérature musulmane de l'Inde* (1847), etc., ainsi qu'au *Bulletin* de la Société de géographie et au *Journal asiatique*. De 1853 à 1857, il a été chargé du cours de langue et de littérature sanscrites au Collége de France.

Ses principaux ouvrages sont : *Voyage aux États-Unis et au Canada* (1828-1833, 2 vol. in-8) ; *Scènes et récits des pays d'outre-mer* (1853, in-18), et il a édité et traduit : *Choix de contes et de nouvelles* (1839, in-8), extraits du chinois; *Fragments du Mahabhârata* (1844, in-8), d'après le texte sanscrit de Calcutta; *le San-koué-tchi* (1845-1851, 2 vol. gr. in-8), histoire des trois royaumes entre lesquels la Chine fut partagée au XIIIe siècle : *Krichna et sa doctrine* (1852, gr. in-8) ; *Bhodiaprabandha* (1855, in-4), texte sanscrit de l'histoire de Bhodja, roi de Mâlwa; *Récits de terre et de mer* (1860, in-18); *Récits des landes et des grèves* (1863, in-18), etc.

PAVY (Louis-Antoine-Augustin), prélat français, né à Roanne (Loire), le 18 mars 1805, fut, de 1838 à 1843, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Lyon, puis doyen de la même Faculté. Le 26 février 1846, il fut appelé, par ordonnance royale, à l'évêché d'Al-

ger, et sacré à Lyon, le 24 mai suivant. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1852.

On doit à M. Pavy : *les Grands Cordeliers de Lyon, ou l'Église et le couvent de Saint-Bonaventure, depuis leur fondation jusqu'à nos jours* (1836, in-8) ; *les Cordeliers de l'Observance à Lyon, ou l'Église et le couvent de ce nom, etc.* (même année); *Règle de foi catholique, Commonitoire de saint Vincent de Lérins, et Lettre sur l'usage de l'Écriture sainte, etc.* (1839, in-12); *Catéchisme du diocèse d'Alger* (1849, in-8) ; *Lettres sur le célibat ecclésiastique. A M. d'Hautpoul* (1851, in-8; 2e édit., 1852); *Du mahométisme* (1853, in-8); *Statuts synodaux du diocèse d'Alger* (même année) ; *Appel en faveur de la chapelle de Notre-Dame d'Afrique, Histoire critique du culte de la sainte Vierge en Afrique* (1858-1859); *Esquisse du traité sur la souveraineté temporelle du pape* (1860, in-8); *A chacun selon ses œuvres !!! Observation sur le roman intitulé* la Vie de Jésus, *par E. Renan* (1863, in-8), etc. ; des *Mandements, Instructions, Lettres pastorales, Discours,* réunis, depuis 1858, sous le titre d'*OEuvres* (1858-1864, 4 vol. in-8).

PAXTON (sir Joseph), architecte et horticulteur anglais, député, né en 1803, à Milton-Bryant (comté de Bedford), fut élevé à l'école libre de Woborn, étudia le dessin et se consacra à l'architecture des jardins. Employé comme jardinier paysagiste par le duc de Somerset, il passa, en 1840, au service du duc de Devonshire. La magnifique serre qu'il fit construire à Chatsworth, et qui commença sa réputation d'habile architecte, fut le germe d'où plus tard devait sortir l'idée du Palais de Cristal. S'occupant de l'horticulture au point de vue scientifique, il publia, en 1838, un *Traité de la culture du dahlia;* en 1840, un petit *Dictionnaire de botanique* avec M. Lindley; un *Calendrier horticole* (Cottager's calendar), etc. Il a fourni en outre de nombreux articles à divers recueils, notamment à l'*Horticultural register* (Annales horticoles), qu'il avait fondé.

L'exposition universelle de Londres lui fournit, en 1851, l'occasion de se produire avec éclat. La commission royale avait mis au concours (1850) les plans de construction du futur édifice : parmi les deux cent quarante-cinq projets envoyés par les artistes de tous les pays, on avait choisi celui d'un Français, M. Hector Horeau, lorsqu'un nouveau plan, vivement appuyé par le prince Albert et l'ingénieur Stephenson, et que l'on avait à première vue traité de conception fantastique, fut définitivement adopté. Ce plan, conçu et exécuté, ou plutôt improvisé en dix jours, et dont la simplicité grandiose excita au plus haut degré l'enthousiasme en Angleterre, était l'œuvre de M. Paxton. L'auteur, chargé lui-même de l'exécution, réussit, avec l'aide des entrepreneurs Fox et Henderson, à livrer, dans le court délai de cinq mois, le colossal édifice de Hyde-Park aux merveilles de la première exposition universelle (1er mai 1851).

Le *Cristal-Palace* ou Palais de Cristal, comme on l'appela, était fort simple; construit en fonte et en verre, sans maçonnerie, il formait un long parallélogramme, divisé en galeries qui venaient déboucher, au centre, dans un vaste transsept, sous lequel se déployaient à leur aise les arbres les plus gigantesques de Hyde-Park. Il était long de 564 mètres, large de 139; la surface totale a été évaluée à près d'un million de mètres. Des colonnes en fonte, au nombre de 3300, étaient reliées entre elles par des châssis garnis de vitres; ces dernières représentaient un poids de 400 000 kilogrammes, et une étendue de 325 kilomètres. Le prix d'achat a été de 3 750 000 francs. En 1852, le Cristal-Palace fut, sous sa direction, démonté pièce par pièce et reconstruit, avec des agrandissements nouveaux et d'heureuses modifications du plan primitif, à Sydenham, où il est devenu un musée universel des sciences et des arts et où il reçoit annuellement près d'un million et demi de visiteurs.

M. Paxton a été anobli par la reine l'année même de l'exposition. En décembre 1854, il a siégé au Parlement pour Coventry, où il a été réélu en 1867. Il vote avec le parti libéral. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la Société royale d'horticulture (1826) et de la Société linnéenne (1833).

PAYEN (Anselme), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 janvier 1795, et fils d'un substitut royal que la Révolution jeta dans les entreprises industrielles, suivit, au sortir de ses classes, les laboratoires et les cours de Vauquelin, Chevreul et Thénard. Admissible à l'École polytechnique en 1814, il dut embrasser la nouvelle carrière de son père et dirigea, à Vaugirard, une importante fabrique de sucre de betterave. Il élabora dans la même usine, à la tête de laquelle il resta seul, en 1825, les sirops de fécule, le borax artificiel, le chlorure de chaux, etc., et introduisit une foule de procédés ou nouvelles applications des sciences, qui ont contribué à abaisser le prix de plusieurs denrées. M. Payen a occupé diverses fonctions municipales à Vaugirard et à Grenelle, et a été souvent membre et rapporteur des jurys de l'industrie française (1827-1844). Il reçut la décoration en 1831, lorsqu'il se trouvait dans un état de santé à faire craindre qu'elle ne fût qu'une distinction funéraire. Condamné par Broussais, Baron, Landré Beauvais, il se sauva lui-même en se créant un régime à l'albumine.

En 1835, M. Payen suppléa momentanément M. Dumas dans son cours de chimie appliquée aux arts et à l'agriculture. L'année suivante, il devint membre du conseil de l'École des arts et manufactures et professeur titulaire. Il a été depuis chargé du même cours au Conservatoire des arts et métiers, où il le professe encore. Membre résident ou correspondant de nombreuses sociétés ou académies, il est entré en 1842 à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), en remplacement d'Audouin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1847 et commandeur le 16 août 1863.

On a de lui : *Essai sur la tenue des livres d'un manufacturier, Méthode de l'actif et du passif pour la tenue des livres* (1818 et 1819); *Traité élémentaire des réactifs, Traité de la pomme de terre, Mémoire sur le houblon* (1822-29), avec M. A. Chevalier; *la Chimie expliquée en 22 leçons* (1825); *Traité de la fabrication des diverses sortes de bières* (1829); *Cours de chimie élémentaire et industrielle, destiné aux gens du monde* (1830-1831, 2 vol.); *Rapport du jury départemental de la Seine sur l'exposition publique de 1827* (1828-1832, 2 vol.); *Résumé du cours pratique de fabrication du sucre indigène* (1838), avec M. Gautier ; *Manuel du cours de chimie organique appliquée aux arts industriels et agricoles* (1841-1843); *Mémoires sur les développements des végétaux* (1844, in-4, avec pl.); *Cours de chimie appliquée* (1847); *Précis de chimie industrielle à l'usage des écoles, des fabricants, etc.* (1849; 4e édition, 1859, 2 vol., avec *Atlas*); *Traité complet de la distillation des principales substances qui peuvent fournir de l'alcool, etc.* (1861, 2e édit., in-8), et un grand nombre de *Mémoires, Extraits, Rapports*, articles, fournis aux feuilles, écrits et ouvrages spéciaux.

PAYEN (Auguste), architecte belge, né à Bruxelles, en 1804, devint en 1833 architecte du gouvernement et de la ville de Bruxelles, et exécuta ou dirigea depuis un grand nombre des embellissements et bâtiments utiles de cette ville. On lui doit surtout la ligne des nouveaux boulevards du Nord, les barrières construites dans ces quinze dernières années et, depuis l'introduction des chemins de fer, la plupart des gares et stations des grandes villes du Brabant. M. A. Payen est chevalier de l'ordre de Léopold, membre effectif de l'Académie royale, et professeur d'architecture à l'École royale de Bruxelles.

PAYEN (Jean-François), médecin et littérateur français, né à Paris, le 24 juin 1800, après avoir été reçu docteur se consacra spécialement à l'étude des eaux minérales, et forma une collection d'environ 4000 ouvages sur ce sujet. Les œuvres qui lui sont propres peuvent se diviser en deux groupes : ouvrages relatifs à la médecine, ouvrages biographiques et bibliographiques. Parmi les premiers nous citerons : *Mémoire sur l'opération de la taille*, qui lui valut le prix Montyon (Mémoire de l'Académie de médecine, t. VIII, 1840), *Notice sur les eaux thermales de Louesche* [*Suisse, canton de Valais*] Paris, 1828, in-8), *Notice sur les eaux minérales de Saint-Gervais en Savoie* (Paris, 1852, in-8., 3e édition, Paris, 1854, in-8), et différents articles dans la *Revue médico-chirurgicale*, la *Gazette des Hôpitaux;* parmi les seconds ouvrages nous mentionnerons : *Notice bibliographique sur Montaigne* (Paris, 1837, in-8), *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne* (Paris, 1847-1856, 4 vol. in-8), *Notice bio-bibliographique sur la Boëtie* (Paris, 1853, in-8), et plusieurs articles à la *Nouvelle Biographie générale* et au *Bulletin du Bibliophile*. M. Payen a écrit aussi quelquefois sous le pseudonyme du docteur *Souberbielle*.

PAYER (Jean-Baptiste), botaniste français, ancien représentant du peuple, membre de l'Institut, né le 3 février 1818, à Asfeld (Ardennes), fit ses classes à Paris, au collège Saint-Louis. Il commença ensuite l'étude du droit et celle des sciences et, en 1840, fut reçu licencié en droit et docteur ès sciences naturelles. La même année, l'agrégation pour les Facultés ayant été créée, il obtint, avec dispense d'âge, le titre d'agrégé et fut nommé professeur de géologie et de minéralogie à Rennes. En 1841, il revint à Paris pour enseigner la botanique à l'École normale et suppléer à la Sorbonne M. de Mirbel. Il conserva cette suppléance jusqu'en 1848 et se fit recevoir, dans l'intervalle, docteur en médecine et maître en pharmacie.

Après la révolution de Février, M. Payer fut attaché par M. de Lamartine, comme chef de cabinet, au ministère des affaires étrangères, et fut envoyé par le département des Ardennes à l'Assemblée constituante, le troisième sur huit représentants. Il vota, en général, avec la fraction la plus modérée du parti démocratique.

En 1852, il reçut à la Faculté des sciences, en remplacement d'Auguste de Saint-Hilaire, la chaire d'organographie végétale, qui, à la mort d'Adrien de Jussieu, professeur d'anatomie et de physiologie végétales, devint par la réunion des deux enseignements la chaire de botanique. M. Payer en demeura titulaire et, grâce à l'élégante facilité de parole qu'il mit au service de la science, attira de nombreux auditeurs à ses leçons. Il a été élu, en 1854, membre de l'Académie des sciences (section de botanique), en remplacement de Gaudichaud. — M. Payer est mort le 5 août 1860.

On a de M. Payer plusieurs *Mémoires* sur diverses questions d'anatomie et de physiologie végétales; mais ses travaux les plus importants se rapportent à une science nouvelle, créée par de Mirbel, l'organogénie. Ils ont été réunis par l'auteur dans un grand ouvrage intitulé : *Traité d'organogénie comparée de la fleur* (1859, 2 vol. in-8, 154 planches). Il a publié encore une *Botanique cryptogamique ou Histoire des familles naturelles des plantes inférieures* (in-8, avec figures), et édité le *Cours élémentaire d'histoire naturelle* (1845, 2 vol. in-18), de M. Adanson, en y ajoutant une introduction, des notes, ainsi que les *Familles naturelles des plantes* (1847, in-8), du même auteur.

PAYERNE (Prosper-Antoine), inventeur français, né à Theys, près de Grenoble, en 1806, étudia la médecine. Reçu docteur après 1830, il dirigea ses études sur les moyens de purifier l'air vicié et de le revivifier dans les lieux clos hermétiquement. Après avoir mis en pratique son procédé dans des cloches à plongeur, il fit construire, en 1846, à Paris, un *bateau sous-marin* en tôle de fer, qui, après divers essais heureux faits sur la Seine, fut envoyé à Brest où il servit à l'extraction d'un rocher granitique et au creusement d'un chenal. Il a été employé depuis avec succès, à Paris, à Cherbourg, pour des travaux d'une difficile exécution. Mû à la vapeur et à l'hélice, cet ingénieux appareil alimente d'air, par un procédé mécanique et chimique, l'équipage, qui ne s'en trouve pas moins toujours en contact avec le milieu dans lequel il navigue. On n'a de M. Payerne qu'une brochure intitulée : *Perfectionnement des modes de construction des travaux hydrauliques* (1852); il y émet l'idée de l'établissement d'un chemin de fer sous-marin entre Douvres et Calais.

PAYNE RAINSFORD. Voy. James (G. P. R.).

PAYS-BAS (maison royale des), dynastie de Nassau-Orange. Roi : Guillaume III (voy. ce nom). Reine : *Sophie*-Frédérique-Mathilde, née le 17 juin 1818, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg. Fils : le prince héréditaire *Guillaume*-Nicolas-Alexandre-Frédéric-Charles-Henri, prince d'Orange, né le 4 septembre 1840, lieutenant-amiral et général d'infanterie, propriétaire du régiment d'infanterie russe *ufa*. Guillaume-*Alexandre*-Charles-Henri-Frédéric, né le 25 août 1851, lieutenant au régiment des grenadiers et au régiment des chasseurs hollandais.

Le frère du roi, Guillaume-Frédéric-*Henri*, prince des Pays-Bas, né à Soestdyk le 13 juin 1820, est lieutenant-amiral, commandant en chef de la flotte et protecteur de l'Académie de Delft, lieutenant du roi dans le grand-duché de Luxembourg, chef de la deuxième division d'équipages de la flotte russe; il a épousé, le 19 mai 1853, la princesse *Amélie*-Marie-de-Gloria-Auguste, née le 20 mai 1830, fille du duc Bernard de Saxe-Weimar-Eisenach. Sa sœur, *Sophie*, née en 1824, est elle-même mariée au grand-duc régnant de Saxe-Weimar-Eisenach (voy. ce nom).

Reine mère : *Anna*-Paulowna, née le 18 janvier 1795, fille de feu Paul Ier, empereur de Russie, mariée le 21 février 1816 à Guillaume II, roi des Pays-Bas, veuve le 17 mars 1849 (voy. Russie). — Oncle : Guillaume-*Frédéric*-Charles, prince des Pays-Bas, né le 28 février 1797, feld-maréchal et amiral de la flotte, chef du 15e régiment d'infanterie prussien, marié le 21 mai 1825 à *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le 1er février 1808, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, dont il a deux filles.

PÉAN (Nicolas-Lucien-Émile), ancien représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né à Orléans, le 9 novembre 1809, suivit les cours de droit, fut reçu avocat et acheta, en 1836, une charge d'avoué à la Cour royale de Paris. Collaborateur du *National* et correspondant du *Journal du Loiret*, il comptait par son activité et sa vivacité d'esprit au rang des notabilités républicaines, lorsque éclata la révolution de Février. Nommé adjoint au maire du IVe arrondissement de Paris, il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département du Loiret, le sixième sur huit, par 40332 suffrages. Il fit partie du bureau de l'Assemblée, en qualité de secrétaire, vota, jusqu'au 10 décembre, avec la fraction modérée du parti démocratique et appuya vivement la candidature du général Cavaignac à la présidence. Après la retraite de ce dernier et à l'Assemblée législative, où il fut renvoyé par le même département, M. Péan vota constamment avec la gauche et manifesta d'autant plus d'attachement aux institutions démocratiques que la majorité mettait d'ardeur à les détruire. Compris, à la suite du coup d'État du 2 décembre, dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852, il se réfugia en Belgique.

PECHELL (sir George-Samuel Brooke-Pechell, 5e baron), officier anglais, né en 1819, à Chalford Saint-Giles (Bucks), servit pendant plusieurs années dans les troupes de l'Inde et se retira du service en 1851 avec le grade de lieutenant dans l'infanterie de Madras. En 1860, il a succédé aux titres de son cousin, le 4e baron Pechell. Marié en 1842 à miss Bremner, il a pour héritier son fils Samuel-George, né à Oldbury, en 1852. *

PECK (W. George), journaliste américain, né à Rehoboth (Massachusets), le 4 décembre 1817, et fils d'un fermier, essaya de diverses professions et, après avoir fondé un journal à Cincinnati, alla à Boston étudier le droit chez le fils du poëte Dana. Il se mêla alors activement à la presse dans cette ville et à New-York. En février 1853, il partit pour l'Australie, visitant sur sa route Lima et les îles Chinchas. Depuis, il s'est fixé à Boston, écrivit dans les journaux de nombreuses revues critiques, et devint le correspondant de *New-York Courier andEnquirer*.

Outre ses articles, qui suffiraient seuls à sa réputation, M. Peck a publié, sous le titre de *Melbourne et les îles Chinchas, avec des esquisses sur Lima et un voyage autour du monde* (Melbourn and the Chincha islands; with Sketches, etc.; New-York, in-12, 1854), un récit de son voyage en Australie, rempli d'observations neuves et de tableaux de mœurs d'un grand intérêt.

PECONTAL (Siméon), poëte français, né en 1802, se fit connaître, en 1831, par une violente satire contre la Restauration et les abus de la nouvelle royauté. Attaché, vers 1835, à l'administration de la Chambre des Députés, il fut, à la révolution de 1848, appelé au poste de sous-bibliothécaire adjoint à l'Assemblée nationale. Il a conservé les mêmes fonctions auprès du Corps législatif.

On a de M. Pécontal, outre sa *Première Ménipée* (1831) qui fut la seule : *Volberg*, poëme religieux (1838); *Ballades et Légendes* (1846), recueil réédité en 1859, sous le seul titre de *Légendes*, et couronné par l'Académie française : plusieurs de ces pièces avaient paru dans l'*Artiste*, la *Revue de Paris*, le *Musée des familles*, etc. Citons encore de lui : *Odes* et pièces de vers de circonstance : *l'Océan à Biarritz, Chateaubriand* (1852-1856), etc.

PÉCOURT (Louis-Marie-Gervais), magistrat français, né à Paris, le 8 juillet 1791, entra dans la magistrature sous la Restauration, et devint substitut au tribunal de la Seine, puis substitut du procureur général à la Cour en 1829. Avocat général en 1833, il porta la parole dans plusieurs procès littéraires, notamment dans ceux relatifs aux drames d'*Hernani* et d'*Angelo*, et fut nommé président de chambre en 1840. Nommé conseiller à la Cour de cassation en 1847, il devint doyen des juges de la Chambre de jugement, dans la Haute-Cour instituée en 1852. M. Pécourt, membre du comité du contentieux de la maison de l'Empereur, conseiller général de la Seine, a été promu officier de la Légion d'honneur (29 avril 1846). — Il est mort le 14 mai 1864.

PECQUEUR (Constantin), économiste français, né à Arleux (Nord), le 4 octobre 1801, s'associa, sous la Restauration, aux premiers efforts de l'école saint-simonienne; disciple de J. J. Rousseau, de Saint-Simon, d'Owen et de Fourier, il ne voulut point s'attacher à une secte particulière et fit un choix personnel parmi les doctrines des réformateurs modernes. Il publia des articles économiques dans la plupart des journaux qui se montrèrent favorables aux idées nouvelles, *le Globe*, *le Phalanstère*, la *Revue du progrès*, *la Presse*, *la Réforme*, la *Revue indépendante*, etc. Il travailla également au *Dictionnaire de la conversation* et à l'*Encyclopédie moderne*. En 1838, l'Académie des sciences morales et politiques le couronna pour un mémoire très-remarquable : *Des intérêts du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la civilisation en général, sous l'influence de l'application de la vapeur* (1839, 2 vol.; 2e édit., 1848). Vint ensuite son livre : *Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté* (1839, in-12), introduction à l'étude de l'économie sociale et politique. En 1840, parurent ses *Lettres adressées au ministre des travaux publics* (M. Dufaure) : *De la législation et du mode d'exécution des chemins de fer* (2 vol. in-8). La Société de la morale chrétienne couronna deux de ses ouvrages : *De la paix, de son principe et de sa réalisation*, et *Des armées dans leurs rapports avec l'industrie, la morale et la liberté*, ou *Des devoirs civiques des militaires* (1842). Son œuvre capitale est sa *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique, ou Études sur l'organisation des sociétés* (1842, in-8 de 900 pages), bientôt suivie de la *République de Dieu : Union religieuse pour la pratique immédiate de l'égalité et de la fraternité universelles* (1843-1845). Par ses doctrines religieuses M. Pecqueur se rapproche de M. Pierre Leroux, et ses théories sociales ont été accusées d'aboutir forcément au communisme.

Après la révolution de Février, M. Pecqueur fut nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Assemblée nationale; il a gardé ces fonctions à la suite du 2 décembre 1851. En 1849, il fonda *le Salut du peuple, journal de la science sociale*, dont il ne parut que six cahiers (1849-1850).

PEDRO II DE ALCANTARA (Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano-Francisco-Xavier-da-Paula-Leocadio-Michel-Gabriel-Raphaël-Gonzaga), empereur du Brésil, né en décembre 1825, est fils de don Pedro Ier et de Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, qui mourut l'année suivante (11 décembre 1826). Son enfance se passa au milieu des troubles qui suivirent la proclamation de l'indépendance du Brésil dont son père, fils de Jean VI, roi de Portugal, fut le premier empereur. En vain don Pedro Ier, par attachement à ses nouveaux sujets, avait renoncé

à la couronne de Portugal, en faveur de sa fille doña Maria (2 mai 1826), il ne réussit point à se faire pardonner par les libéraux et les démocrates son coup d'État contre l'Assemblée constituante (12 novembre 1823), l'exil des principaux chefs de la révolution et les tendances despotiques de son gouvernement tout personnel. Fatigué de lutter contre une opposition toujours croissante, il abdiqua le 7 avril 1831, en faveur de son fils, qui n'avait guère plus de cinq ans. Il lui donna pour tuteur l'ancien chef du parti démocratique, Bonifacio-Joze de Andrada e Sylva, exilé en France depuis 1823. Celui-ci, qui était à Bordeaux, accepta cette tâche difficile; mais, quoiqu'un tel choix fût une garantie pour la liberté, l'ancien ministre de la révolution devint bientôt suspect au parti populaire; en 1833, il fut démis de ses fonctions et arraché par la force publique du palais impérial. Don Pedro II passa sous la tutelle directe du conseil de régence.

Ce conseil abdiqua sa souveraineté le 23 juillet 1840. L'empereur, dont la majorité fut proclamée avant l'époque légale, prit solennellement la couronne le 18 juillet 1841. Des troubles, provoqués par la dissolution des Chambres, éclatèrent alors dans plusieurs provinces. Le général Caxias rétablit l'ordre dans celle de San Paulo; mais la guerre se prolongea dans le pays de Minas-Geraës, où le sénateur Jose Feliciano avait rallié autour de lui six mille insurgés. Enfin, en 1842, une victoire décisive de Caxias à San-Lucia sauva la monarchie brésilienne, et réduisit à l'impuissance les partisans d'une république fédérative.

Depuis cette époque Don Pedro gouverna en paix ses États, sans porter atteinte à la constitution qu'il a jurée. Il fit de louables efforts pour développer la prospérité commerciale du Brésil et son influence dans l'Amérique du Sud. Par l'abolition définitive du commerce des noirs (4 septembre 1850), il s'est délivré sagement des difficultés que la traite avait suscitées entre le Brésil et la Grande-Bretagne. Les secours qu'il a fournis au général Urquiza ont puissamment contribué au renversement de Rosas. Un agrandissement de territoire et la libre navigation de la Plata, fruits de cette heureuse intervention, préparent à la nation brésilienne une destinée brillante et prospère. En 1860, il a exécuté de grands et pénibles voyages dans toutes les parties de son empire. — Pour la famille de dom Pedro II, voy. **Brésil (maison impériale du).**

PEDRO V (Maria-Fernando-Miguel-Rafael-Gabriel-Gonzaga, etc., etc., DE ALCANTARA), roi du Portugal et des Algarves, né à Lisbonne, le 16 septembre 1837, est le fils de la reine de Portugal doña Maria II da Gloria et du roi don Fernando de Saxe-Cobourg-Gotha. Il succéda à sa mère, sous la régence paternelle, le 15 novembre 1853, et visita l'Angleterre, la France à l'époque de l'Exposition universelle (1855), l'Italie, la Suisse et la Belgique, en attendant sa majorité qu'il atteignit à l'âge de dix-huit ans, le 16 septembre 1855. Des traités avec la France et la Belgique, pour l'extradition des malfaiteurs, avec les États de l'Amérique du Sud, pour la navigation et le commerce étaient les principaux actes de la régence de son père. Don Pedro V, à son avénement, conserva d'abord le ministère du duc de Saldanha, qui gouvernait depuis quatre ans, mais qui tomba l'année suivante devant l'opposition de la haute Chambre, le roi se refusant formellement à créer de nouveaux pairs pour former une majorité au cabinet. Le ministère Loulé, qui lui succéda, fit place, en 1857, à un troisième ministère progressiste, dont le chef fut M. d'Avilla, qui à son tour fut remplacé par le ministère Terceira Fontès (1859) qui ne dura que quelques mois : le 5 juillet 1860 le roi rappela aux affaires MM Loulé et d'Avila. Ceux-ci entrèrent dans une voie d'amélioration et de sages réformes qui ne furent interrompues que momentanément en 1861 par une agitation politique et religieuse, terminée par la dissolution de la Chambre et par de nouvelles élections. Tout était rentré dans l'ordre quand, vers la fin de l'année, don Fernando, duc de Saxe et duc d'Alcantara, l'un des frères du roi, succomba en quelques jours à une fièvre maligne (novembre 1861). Atteint à son tour de la fièvre typhoïde, don Pedro mourut cinq jours après (11 novembre), laissant le trône à son frère don Louis. Sa mort, qui causa une vive agitation, fut elle-même suivie un mois plus tard de celle d'un autre de ses frères, Jean, duc de Saxe et duc de Béja.

Honnête et libéral, don Pedro était aimé de son peuple et méritait cette affection : le courage dont il avait fait preuve, lors de l'épidémie de 1859, l'avait rendu très-populaire. Son gouvernement avait marché lentement, mais constamment vers le progrès; sous lui, la presse a été libre, les relations étrangères ont été améliorées, les divers codes ont été corrigés, la majorité parlementaire a été écoutée, on a commencé les chemins de fer; en un mot, une ère de prospérité semblait commencer pour le Portugal sous ce roi de vingt-quatre ans, emporté par une mort prématurée. Le roi don Pedro avait épousé, le 18 mai 1858, Stéphanie de Hohenzollern-Sigmarringen, morte le 17 juillet 1859.

PEEL (William-Yates), homme politique anglais, né en 1789, à Bury (comté de Lancastre), mort en mai 1858. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire.*

PEEL (Jonathan), général anglais, né en 1799, frère du précédent, et élevé au collége de Rugby, embrassa la carrière militaire (1815), qu'il a honorablement suivie en s'élevant de grade en grade jusqu'à celui de major général (1854). Il est plus connu par ses travaux parlementaires et son activité à seconder les plans de sir R. Peel qui, durant son second ministère, lui confia les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie (1841-1846). Il y a trente ans qu'il soutient à la Chambre des Communes les principes du parti conservateur modéré ; après avoir siégé pour Norwich (1826), il représente, depuis 1831, Huntingdon, où il a été réélu en 1857. De février 1858 à juin 1859, il a tenu dans le ministère Derby le portefeuille de la guerre.

PEEL (sir Robert), homme politique anglais, né le 4 mai 1822, à Londres, fils aîné du ministre de ce nom et neveu des précédents, fut élevé à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, débuta, en 1844, dans la carrière diplomatique comme attaché d'ambassade à Madrid et déploya beaucoup d'activité à l'occasion des mariages espagnols. Il passa en 1846, en Suisse, comme secrétaire de légation et y devint, au bout de quelques mois, chargé d'affaires (1846-1850). A cette dernière date, il succéda à son père dans la représentation du bourg de Tamworth, qui l'a réélu en 1852, en 1857 et en juillet 1865, sir Robert Peel fut d'abord un des membres les plus distingués du parti conservateur, dont ses votes libéraux tendirent chaque jour à le séparer.

Il a reçu de lord Palmerston, à sa rentrée aux affaires (février 1855), un siége au Conseil de l'amirauté. Il a accompagné lord Granville aux cérémonies du couronnement d'Alexandre II à Moscou, et a prononcé à ce sujet, dans plusieurs

meetings, des discours mordants contre les mœurs et l'administration de la Russie (janvier 1857). En 1861, il a été nommé secrétaire en chef pour l'Irlande. Marié, en 1856, à une fille du marquis de Tweeddale, il a pour héritier son frère Frédéric. (Voyez le suivant.)

Peel (Frédéric), homme politique anglais, né en 1833, à Londres, frère du précédent, élevé aussi à l'école d'Harrow et à Cambridge, fut admis au barreau, en 1849, par la Société d'Inner-Temple. Envoyé la même année à la Chambre des Communes par le bourg de Leominster, il prit place parmi les libéraux et fut réélu, en 1852, par le bourg de Bury. Il a déjà rempli de hautes fonctions dans le gouvernement, où l'appelaient des connaissances variées et une expérience précoce des affaires : nommé sous-secrétaire d'État aux colonies (novembre 1851), il résigna cette charge à l'arrivée du cabinet Derby (1852), la remplit de nouveau sous lord J. Russell et lord Aberdeen jusqu'en février 1855, et passa alors, en la même qualité, au département de la guerre. Il ne fut pas réélu en 1857, mais il le fut en 1859. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Warwick.

PEISSE (Louis), littérateur français, né à Aix, en 1803, étudia la médecine à Montpellier, vint à Paris en 1826, et y publia les *Médecins français contemporains* (1827-1828, 2 livr. in-8), puis fut nommé conservateur des collections de l'École des beaux-arts. M. Peisse a été nommé, le 5 juin 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié des articles de critique et de philosophie dans *le Producteur*, *le National*, la *Revue des Deux-Mondes*, les *Salons* de 1841 à 1844, dans ce dernier recueil; *P. J. G. Cabanis* (1844, 1 vol. in-8); de nombreux articles dans la *Gazette médicale de Paris*, dont il fut un des principaux rédacteurs. Il a encore publié : *la Médecine et les médecins*, philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs et biographies (1857, 2 vol. in-18), etc. Il a traduit de l'anglais les *Fragments de philosophie* de sir W. Hamilton (1840, in-8); les *Éléments de la philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart (1844, 3 vol.), ainsi que les *Lettres philosophiques* de Galuppi (1844).

PELET (Jean-Jacques-Germain, baron), général français, sénateur, membre de l'Institut, né à Toulouse, le 15 juillet 1779, mort le 20 décembre 1858. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PELET [de la Lozère] (Privat-Joseph-Claramond, comte), homme politique français, ancien ministre, né le 12 juillet 1785, appartient à une ancienne famille protestante du Gard. Fils aîné d'un conventionnel qui devint conseiller d'État et pair de France, il fut d'abord auditeur au conseil d'État en 1806, préfet de la Lozère, puis administrateur général des forêts de la couronne jusqu'en 1814; il reçut de Napoléon le titre de baron. Après avoir, de 1820 à 1823, occupé la préfecture de Loir-et-Cher, il accepta, en 1827, le mandat électoral de ce département qu'il devait représenter pendant dix ans, et se rangea à la Chambre du côté des défenseurs de nos libertés nationales. Après la révolution de Juillet, il continua d'être un des orateurs les mieux écoutés du centre gauche et de réclamer le développement mesuré de la monarchie constitutionnelle. En 1835, lors de la dissolution du cabinet Mortier, il fut écarté des combinaisons ministérielles par la volonté expresse du roi, qui dut, l'année suivante, céder devant les tendances libérales de la Chambre et lui confier le portefeuille de l'instruction publique : six mois plus tard, il partagea la retraite de ses collègues (11 octobre 1836) et devint l'un des adversaires les plus influents de la minorité qui combattit la politique de M. Molé. Celui-ci le comprit dans la promotion de pairs du 3 octobre 1837. M. Pelet suivait sa ligne de modération libérale, lorsqu'au 1er mars 1840, il fut appelé à faire partie du cabinet Thiers, en qualité de ministre des finances. Démissionnaire, le 21 octobre suivant, il reprit sa place au palais du Luxembourg. La révolution de Février le rejeta dans la vie privée. M. Pelet (de la Lozère) a été promu, le 30 avril 1836, officier de la Légion d'honneur. Il a fait partie du conseil général du Gard.

PELET (Auguste), antiquaire français, né à Nîmes, le 13 mars 1785, ancien juge au tribunal de commerce de sa ville natale, est devenu inspecteur des monuments historiques du Gard, et correspondant du ministère de l'instruction publique. Membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de celle des antiquaires, il a publié, dans des recueils spéciaux, une foule de *Notices* sur les antiquités du Gard, telles que : *l'Arc d'Orange* (1833); *la Maison carrée* (1834), et les ouvrages suivants : *Description des monuments romains de la France* (1839), exécutés en relief à l'échelle d'un centième; *Des Amphithéâtres antiques* (1843); *la Porte d'Auguste à Nîmes* (1851); *Catalogue du musée de Nîmes* (1854, in-8).

M. Aug. Pelet a été décoré de la Légion d'honneur en 1839. — Il est mort le 15 février 1865.

PELIGOT (Eugène-Melchior), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1812, se livra d'abord à de longues expériences sur la distillation du sucre de betteraves et s'occupa ensuite de questions de chimie générale. En 1845, il fut délégué par la chambre de commerce de Paris pour examiner l'exposition de l'industrie autrichienne, nommé, à son retour, professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers et, peu après, essayeur à l'hôtel des monnaies. Il a été admis à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), comme successeur du baron de Silvestre, en 1852, et a reçu la décoration en avril 1844.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre* (1839, in-8) : *Rapport sur les expériences relatives à la fabrication du sucre et à la composition de la canne à sucre* (1842 et 1843, in-8); *Rapport sur les produits exposés à Vienne en 1845* (1846, in-8); une édition du *Traité pratique d'analyse chimique* de H. Rose (1843, 2 vol. in-8); des *Mémoires* fournis au *Recueil de l'Académie des sciences*, des articles ou petits traités dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Instruction populaire* et autres recueils.

PÉLISSIER (Aimable-Jean-Jacques), duc de Malakoff, maréchal de France, sénateur, né le 6 novembre 1794, à Maromme (Seine-Inférieure), appartient à une famille d'honnêtes cultivateurs. Admis, à vingt ans, au prytanée militaire de la Flèche, il fut envoyé au bout de deux mois à l'École spéciale de Saint-Cyr et, deux jours avant l'arrivée de Napoléon à Paris, entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie de la garde royale (18 mars 1815); mais, le 10 avril suivant, il alla rejoindre le 57e de ligne, un des régiments de l'armée d'observation du Rhin. Peu de temps après le licenciement général, il fut replacé dans la légion départementale de la Seine-Inférieure, occupa ses loisirs au milieu des plus sérieuses études et fit en 1819, à la suite d'un brillant examen, partie du corps royal d'état-major, que

l'on venait d'organiser. Nommé lieutenant en 1820, il servit au 35e de ligne, où son frère aîné était capitaine, et prit part, en qualité d'aide de camp du général Grundler, à la campagne de 1823, qui lui valut les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand. A son retour d'Espagne, il fut tour à tour attaché aux généraux Bourke, Vallin et Ledru des Essarts, adressa, en 1826, un rapport spécial au ministre de la guerre sur les manœuvres du camp de Saint-Omer, passa dans la garde royale en 1827, fut promu capitaine, rentra avec ce grade dans le corps d'état-major (8 juin 1828), et fit, avec le général Durrieu, la campagne de Morée. Après avoir conquis, dans l'expédition d'Alger, le grade de chef d'escadron (2 octobre 1830), il fut employé, en 1832, au dépôt de la guerre, puis de 1834 à 1837, à la place de Paris, enfin comme aide de camp du général Reille.

Envoyé en Algérie au mois de novembre 1839, avec le grade de lieutenant-colonel, M. Pélissier devait trouver dans cette colonie, où il resta plus de seize ans, un champ plus favorable au développement de ses talents militaires. Après avoir dirigé l'état-major de la province d'Oran pendant trois années, il devint colonel (8 juillet 1843), commanda l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Isly et attira, en 1845, particulièrement l'attention sur lui, en enfumant 500 Arabes réfugiés dans les grottes de l'Ouled-Riah, dans le Dahra. Cette exécution causa en France une grande sensation; les Chambres s'émurent et le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, blâma cet acte en termes formels; mais, de son côté, le maréchal Bugeaud déclara que son subordonné n'avait agi que d'après ses ordres positifs et le couvrit de sa responsabilité.

Malgré tout ce bruit, M. Pélissier fut promu maréchal de camp l'année suivante et mis à la disposition du gouverneur général (22 avril 1846). De 1848 à 1851, il commanda la province d'Oran, fut élevé au grade de général de division (15 avril 1850) et succéda par intérim à M. d'Hautpoul, dans le gouvernement de l'Algérie; à la nouvelle du coup d'État, il mit la colonie en état de siége, déclarant dans une proclamation qu'il était « résolu à maintenir l'ordre par tous les moyens en son pouvoir, au dedans comme au dehors. » De retour à Oran, le 31 décembre 1851, il fut chargé d'organiser la première expédition de la Kabylie et ce fut à ses combinaisons militaires que l'on dut, en 1852, la prise importante de Laghouat.

Appelé, au mois de janvier 1855, à l'armée d'Orient, M. Pélissier, que recommandaient auprès du chef de l'État l'énergie et l'audace de son caractère, ne tarda pas à obtenir le commandement supérieur, que lui abandonna M. Canrobert, en prenant sa place à la tête de la première division (16 mai). Se conformant aux instructions envoyées de Paris, il se mit aussitôt à l'œuvre pour terminer par un coup de vigueur le siége de Sébastopol, enleva, le 22, une place d'armes entre la mer et le bastion central, occupa la ligne de la Tchernaïa, s'empara, le 7 juin, du mamelon Vert et vint échouer, le 18, contre Malakoff; cette attaque prématurée nous coûta d'assez grandes pertes. Après les avoir réparées et avoir repoussé les Russes au combat de Traktir, il emporta d'assaut Sébastopol, le 8 septembre, et fut créé, le 12, maréchal de France. Rappelé lors de la conclusion de la paix (mars 1856), il fit opérer l'évacuation complète de la Crimée, avant de s'embarquer, et reçut de l'Empereur les plus hautes marques de faveur; il entra au Sénat et eut, avec le titre de duc de Malakoff, une dotation de 100000 francs, votée par le Corps législatif. Au mois d'avril 1858, au milieu des difficultés diplomatiques auxquelles donna lieu la question des réfugiés français en Angleterre, il alla remplacer M. de Persigny à l'ambassade de Londres.

Nommé au commencement de la dernière guerre d'Italie (23 avril 1859), commandant de l'armée d'observation, dont le quartier général était à Nancy, il quitta l'ambassade de Londres pour se rendre à ce nouveau poste, dont le choix même qui avait été fait de sa personne et les explications données ensuite par le *Moniteur*, firent sentir à l'Europe toute l'importance. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 24 décembre 1853, le duc de Malakoff devint à la mort du duc de Plaisance, grand chancelier de l'ordre (décembre 1858). Décoré de Saint-Louis avant 1830, il avait le titre de grand-croix d'un grand nombre d'ordres étrangers. — Le maréchal duc de Malakoff est mort le 22 mai 1864.

Un frère du maréchal, M. Philippe-Xavier PÉLISSIER, né le 4 décembre 1812, élève de l'École polytechnique en 1832, est entré dans l'artillerie de terre, où il était parvenu au grade de chef de bataillon depuis 1852, lorsqu'il fut attaché à son frère en Crimée. Lieutenant-colonel en juin 1855, colonel en juin 1856, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1855, et adjoint, en novembre 1859, à l'inspection générale de son arme.

PELLARIN (Charles), médecin et économiste socialiste français, né en 1804, à Jugon (Côtes-du-Nord), exerça, de 1824 à 1832, les fonctions de chirurgien de marine. Rallié à cette époque à l'école sociétaire fondée par Charles Fourier, il en soutint avec beaucoup de vivacité les applications pratiques dans *l'Impartial* de Besançon, journal qu'il rédigea de 1834 à 1839, dans *le Globe*, *la Réforme industrielle*, *la Phalange* et *la Démocratie pacifique*. En 1840, il se fit recevoir docteur en médecine à Paris, avec une thèse *sur la Myélite*, et alla s'établir, comme médecin, près de Paris, à Mont-rouge.

On cite de lui : *Fourier, sa vie et sa théorie* (1843, in-18 : 4e édit., 1850); *le Mal de mer* (1851-in-8); *Essai critique sur la philosophie positive* (1864, in-8), et des *Mémoires* insérés dans les *Annales d'hygiène*, *l'Union médicale*, etc.

PELLAT (Charles-Auguste), jurisconsulte français, professeur et doyen de la Faculté de droit de Paris, membre de l'Institut, né le 6 octobre 1793, à Grenoble, où son père était commerçant, fit ses classes et son droit dans cette ville, y fut reçu docteur en 1819, et nommé au concours, en 1830, professeur suppléant. Il fit, pendant un semestre, le cours de code civil; mais à la suite d'une certaine agitation politique, les cours de cette école ayant été supprimés, M. Pellat, qui s'était, avec d'autres professeurs, refusé à des révélations, passa pour entaché de libéralisme et ne fut point réintégré dans sa chaire. Venu à Paris, il concourut, dès 1822, pour une place de suppléant, mais ne l'obtint qu'au concours de 1827. Deux ans après, il gagna par la même voie la chaire de Pandectes, qu'il n'a cessé d'occuper depuis. Nommé doyen de la Faculté de droit en 1847, il a été maintenu jusqu'à ce jour dans ces fonctions. De 1848 à 1850, il fit partie du conseil supérieur de l'instruction publique. En 1858, il a succédé au comte d'Argout comme membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Décoré de la Légion d'honneur en 1838, il a été promu officier, le 11 décembre 1849, et commandeur le 17 août 1861. Il est en outre, depuis 1855, officier de l'ordre du Sauveur de Grèce.

M. Pellat, qui s'était familiarisé de bonne

heure avec les langues de l'Europe, a acquis une érudition connue et appréciée des savants, surtout en Allemagne. Il a porté dans la science du droit romain un certain nombre d'aperçus nouveaux et importants. D'un esprit ingénieux, mais d'une réserve timide, il recherche avec patience la filiation et les ramifications d'une théorie juridique et ne l'affirme qu'avec des preuves irréfragables. Ses interprétations font loi. On lui doit : *Encyclopédie juridique de Falck* (1841, in-8), traduite de l'allemand; *Traité succinct du droit sur le gage et l'hypothèque* (1840), par Schilling, traduit de l'allemand et précédé des textes latins sur ces matières; *Précis d'un cours sur l'ensemble du droit privé des Romains* (1840; 2e édit., 1852), traduit de l'allemand de Mazeroll; *Exposé des principes généraux sur la propriété et ses démembrements en droit romain, et particulièrement sur l'usufruit*, suivi du VIe livre des *Pandectes*, traduit et commenté (1837 et 1853, 1 vol.); les *Textes sur la dot*, traduits et commentés (1853, in-8); *les Instituts de Gaius*, avec traduction (1844, in-8); *Manuale juris synopticum* (1852; 2e édit., 1858); *Textes choisis des Pandectes*, traduits et commentés (1860-1863, 2 vol. in-8), etc. Il a en outre collaboré au *Bulletin universel* de Ferussac (1824 à 1830), à *la Thémis*, à la *Revue de législation* de M. Wolowski, et à la *Revue de droit français et étranger*, de MM. Fœlix, Duverger et Valette.

PELLEPORT (Pierre, vicomte), général français, né à Montréjeau (Haute-Garonne), le 26 octobre 1773, mort en 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PELLETAN (Eugène), littérateur et homme politique français, député, né le 29 octobre 1813, à Royan (Charente-Inférieure), et fils d'un notaire, termina ses études à Poitiers, et vint suivre les cours de droit à Paris. Il débuta dans la littérature en 1837 et écrivit, dans *la France littéraire*, des articles sur les critiques. En 1839 commence sa longue et importante collaboration à *la Presse*, qu'il a plusieurs fois interrompue, passant d'un journal à l'autre, « mais allant toujours à la liberté, à celui qui en laisse ou en prend la plus grande somme. » En 1849, il rédigea, avec M. Arthur de La Guéronnière, *le Bien public*, journal de M. de Lamartine, dont le style se reflète dans la prose de M. Pelletan, trop brillante parfois, mais pleine de chaleur.

Déjà il avait écrit dans les revues sous divers pseudonymes, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom de *La Genevais : les Livres illustrés* (1843), et dans *la Chronique : les Salons des écrivains célèbres, George Sand* (même année). De 1850 à 1851, parurent dans *la Presse* une série d'articles réunis plus tard en volumes sous ce titre : *Profession de foi du XIXe siècle* (1853, in-8; 2e édit., 1854). Ce livre qui, selon M. Michel Chevalier, « est une date philosophique, » malgré une forte empreinte de mysticisme, brillait surtout par le développement de l'idée du progrès, dont l'auteur s'est toujours inspiré. C'est à cette époque que M. Pelletan eut avec *l'Univers* de vives polémiques au sujet de l'inquisition et du prêt à intérêt. De 1853 à 1855, il collabora au *Siècle*, parut un instant à *l'Estafette* et rentra à *la Presse* en 1855. Il y publia entre autres études, ses *Lettres à un homme tombé*, où il défend la doctrine du progrès abandonnée par M. de Lamartine dans un de ses *Entretiens*. M. Pelletan a encore collaboré à *l'Avenir*, au *Dix-neuvième siècle*, au *Courrier de Paris*, où il a donné le *Salon de 1857*, sous forme de dialogues, dans lesquels il envisage la peinture à un point de vue tout métaphysique. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat de l'opposition dans la 9e circonscription de la Seine. Son élection ayant été annulée une première fois pour vice de forme, il fut réélu, le 13 décembre 1864, par 15 115 voix sur 24 620 votants.

On a encore de M. Pelletan : *la Lampe éteinte* (1840, 2 vol. in-8), roman littéraire et philosophique; *Histoire des trois journées de Février 1848* (1848, in-8); *les Dogmes, le Clergé et l'État* (1848, in-8), en collaboration avec MM. Morvonnais et Hennequin; *l'Histoire du brahmanisme* (1846), continuée par M. A. Maury, dans l'*Histoire universelle des religions*, dirigée par Buchon; *Vie de Condorcet*, dans le *Plutarque français; Heures de travail* (1854, 2 vol. in-8), recueil d'articles de journaux; le premier volume de la publication des *Morts inconnus*, intitulé *le Pasteur du désert* (1855, in-18); *les Droits de l'homme, les Rois philosophes* (1858); *Qu'allons-nous faire?* (1859); *Une étoile filante. Béranger* (1860, in-18), attaque très-vive contre le chansonnier national; *Décadence de la monarchie française* (1860, in-32); *la Naissance d'une ville* (1861, in-8); *la Comédie italienne* (1862, in-8); *la Tragédie italienne* (1862, in-8); *le Droit de parler, lettre à M. Imhaus* (1862, in-8); *la Nouvelle Babylone, lettres d'un provincial*, etc. (1862, in-18), revue satirique des mœurs modernes; *Adresse au roi-coton* (1863, in-8); *les Fêtes de l'intelligence* (1863, in-8); *la Charte du foyer* (1864, in-8); *le Termite* (1864, in-8), etc.

PELLETIER (Jean-Baptiste, baron), général français, né à Éclaron (Haute-Marne), le 16 février 1777, et élève à l'École d'artillerie de Châlons, fut appelé à seize ans à l'armée du Rhin comme lieutenant, et à l'armée du Nord comme capitaine (1794); il prit part avec sa batterie à la journée du 13 vendémiaire. Il fit ensuite plusieurs campagnes en Italie, assista au passage du Mincio et devint chef de bataillon en 1804. Sous l'Empire, il effectua le blocus de Colberg à la tête d'un corps italien, se signala aux batailles de Heilsberg et de Friedland et mérita, pour les services qu'il avait rendus en Prusse, d'être nommé colonel (1807) avec le titre de baron. Général de brigade en 1809, il reçut de l'Empereur le commandement de l'artillerie et du génie en Pologne; il assista au combat de Raczin près Varsovie, à la prise du pont de Gora et dirigea lui-même les troupes qui enlevèrent Zamosc par escalade. Pendant la guerre de 1812, il commanda l'artillerie dans le corps d'armée de Poniatowski; l'habileté de ses manœuvres contribua au gain des victoires si disputées de Smolensk et de la Moskowa. Au combat de Wiasma, il fut enlevé par un gros de Cosaques, emmené dans l'intérieur de la Russie et ne put revenir en France qu'à la paix de 1814. Rappelé en 1815, il combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Laissé en disponibilité sous la Restauration, M. Pelletier ne fut promu dans l'armée française que le 22 novembre 1836, au grade de lieutenant général, que le roi de Saxe lui avait déjà conféré en 1811. Il a commandé tour à tour les Écoles d'artillerie de Toulouse, de Metz, de Paris, et a été, sous le dernier règne, membre du comité supérieur et inspecteur général de son arme. Placé, depuis 1849, dans la réserve, il a été promu grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 13 juin 1857. — M. Pelletier est mort en mai 1862.

PELLETIER (Claude), ancien représentant du peuple français, né à l'Arbresle (Rhône), le 23 avril 1816, d'une famille pauvre, apprit un mé-

tier et vint à Paris chercher du travail. N'en pouvant d'abord trouver, il passa par les plus rudes épreuves, accepta toutes sortes d'occupations, fut obligé de vendre les livres qu'il avait achetés, son linge, ses vêtements. Après la révolution de Février, il se présenta dans le département du Rhône comme candidat à la Constituante, et fut nommé, par environ 45000 voix, le onzième sur quatorze. Il vota toujours avec la Montagne, et prit plusieurs fois la parole pour soutenir des propositions radicales. Il fut réélu à la Législative par 71000 suffrages. Arrêté le 2 décembre 1851, il fut compris dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852.

PELLETIER (Laurent-Joseph), paysagiste français, né vers 1810, à Éclaron (Haute-Marne), a étudié à l'École de Châlons-sur-Marne et a cultivé le paysage. Il a enseigné le dessin à l'École d'application de Metz pendant plus de vingt ans. Nous citerons de lui : *Vue des bords du Rhin* (1841); *Vues de Lorraine* (1842); *Vallée près de Sierck* (1846); *les Bords de la Moselle* (1848); *une Maire* (1852); une quinzaine d'*aquarelles* et d'*études*, au salon de 1857; quinze *pastels*, à celui de 1859; quatre *pastels*, quatorze aquarelles et divers sujets à la *sépia*, à celui de 1861; *le Bouquet d'Henri IV aux environs de Metz* (pastel); *une vue à Oberwesel, au mont Ussy* (aquarelles), au salon de 1863.

PELLEW (sir Fleetwood-Broughton-Reynolds), amiral anglais, né en 1789, est oncle du présent vicomte d'Exmouth (voy. ce nom). Il fut de bonne heure inscrit sur les cadres de la marine royale et assista à la destruction des forces navales de la Hollande dans les mers de l'Inde, où il continua de servir jusqu'à la réduction de Java (1811). Ensuite il contribua à la capture d'un convoi français à Port-d'Anzo (1813) et fut attaché à la station de la Méditerranée de 1818 à 1822. Nommé, en 1852, au commandement de l'escadre des Indes, il a été rappelé en 1854, promu, en 1855, au rang de vice-amiral du pavillon blanc, et, en 1858, à celui d'amiral du pavillon bleu. — Il est mort le 28 juillet 1861.

PELLISSIER (Henri-Jean-François-Edmond), historien français, né vers 1800, entra, sous la Restauration, à l'École de Saint-Cyr et fut attaché, comme officier d'état-major, à l'expédition d'Alger. Chef du bureau arabe de cette ville, de 1833 à 1835, il remplit ensuite le poste de consul de France à Malte et celui de chargé d'affaires à Tripoli. En 1852, il a été nommé consul général à Bagdad. M. Pellissier a été promu, en 1836, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 16 mai 1858.

On a de lui : *Annales algériennes* (1836-1839, 3 vol. in-8), dont il a paru une nouvelle édition en 1854, continuée jusqu'à la chute d'Abd-el-Kader : *Mémoires historiques et géographiques* (1845, in-8), faisant partie de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, publication à laquelle l'auteur a pris une part très-active et où il a inséré aussi sa traduction d'une *Histoire d'Afrique* arabe (1845, in-8); *Description de la régence de Tunis* (1853, in-8), etc.

PELOUZE (Théophile-Jules), chimiste français, membre de l'Institut, né à Valognes (Manche), le 26 février 1807, fut dix-huit mois élève en pharmacie à la Fère, vint en 1827 à Paris, et entra dans le laboratoire de M. Wilson, dirigé par MM. Gay-Lussac et Lassaigne. En quittant, deux ans plus tard, le laboratoire où il avait trouvé dans Gay-Lussac un ami autant qu'un maître, il se présenta avec succès au concours de l'internat de pharmacie, et, attaché à l'hospice de la Salpêtrière, mena de front les devoirs de son emploi et ses études favorites; sa santé le força de se borner à ces dernières et il ne quitta plus le laboratoire de son illustre maître qui, selon sa modeste expression, *le fit assister* à ses remarquables découvertes sur les essais d'or et d'argent, l'alcalimetrie, la chlorométrie, etc.

En 1830, M. J. Pelouze fut appelé à Lille pour y occuper la chaire de chimie, créée par la municipalité. Il put alors se livrer à des recherches exactes sur la composition et les propriétés du sucre indigène, qu'on croyait inférieur par nature à celui des colonies, et il démontra jusqu'à l'évidence que cette infériorité n'existe que par suite d'une culture ou d'une fabrication mal entendues, la betterave contenant en moyenne 10 pour 100 de sucre cristallisable identique à celui de la canne, et pas un atome de glucose de fruits. Rappelé bientôt à Paris, il fut nommé à l'unanimité répétiteur de chimie et suppléant de M. Gay-Lussac à l'École polytechnique. Les nombreux et intéressants mémoires qu'il publia dès lors le placèrent au premier rang des chimistes contemporains. Dans le voyage qu'il fit en Allemagne vers 1836, il entra en relations avec M. Justus Liebig, de Munich. Ils firent de concert, sur les corps organiques, des recherches dont un des résultats les plus remarquables fut la découverte de l'éther *énanthique*, à la présence duquel est dû le *bouquet* des vins.

Au mois de juin 1837, M. Pelouze fut admis à l'Académie des sciences, en remplacement de Deyeux. A la même époque, il suppléait M. Thenard au Collége de France, remplaçait momentanément M. Dumas comme titulaire à l'École polytechnique et optait, quelques années après, pour la chaire de M. Thenard, dont il se démit en 1851. Dès 1833, il avait été nommé, par concours, essayeur à la Monnaie; il y devint ensuite vérificateur des essais, et enfin, en 1848, président de la commission des monnaies. Depuis 1849, il a fait partie du conseil municipal de Paris. Toutefois, en quittant la carrière du haut enseignement public, il n'avait pas renoncé à faire des élèves : il avait fondé, en 1846, un laboratoire-école resté florissant. Il est membre des Académies de Berlin, de Turin, etc., commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre du Christ du Portugal, etc.

Parmi les travaux personnels de M. Pelouze, que nous ne pouvons entreprendre d'énumérer, et parmi lesquels il est difficile de choisir, nous signalerons les mémoires qu'il publia lorsqu'il n'était encore que répétiteur à l'École polytechnique, et qui sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*. Parmi ses travaux plus récents, nous citerons ceux sur le dosage du cuivre, par un procédé qui, en quelques minutes, donne une exactitude de 2 à 3 millièmes; sur la fabrication en grand de l'acide sulfurique; sur un nouveau moyen de doser les nitrates et particulièrement le salpêtre, moyen employé en Prusse et en Autriche dans les poudreries royales et impériales; un travail étendu, fait en collaboration avec M. Gélis, sur l'acide butyrique et sur la butyrine, premier corps gras qu'on soit parvenu à produire artificiellement; enfin des mémoires sur la dévitrification du verre et sur la saponification des corps gras par les savons et la découverte du *coton-poudre* ou *pyroxyle*, dont il a le premier entrevu l'utilité pour l'art militaire. M. Pelouze a commencé en 1853, en collaboration avec M. Frémy, un important *Traité de chimie générale, analytique*, etc. (1853-1856, 6 vol. in-8; 3e édit., 1860) et un *Abrégé* du

même (1859, 4e édit., 3 vol. in-12). On a de lui plusieurs articles insérés dans le *Dictionnaire de technologie* et dans les *Annales de chimie et de physique*, etc.

PELTEREAU-VILLENEUVE (René-Armand), ancien député français, né à Château-Renaud (Indre-et-Loire), le 17 novembre 1806, entra dans la magistrature comme juge-auditeur à Reims et fut nommé substitut (1830), puis procureur à Châlons. Il donna sa démission, en 1837, pour venir habiter la Haute-Marne, où il s'était allié à la famille d'un maître de forges. En 1842, les électeurs indépendants de Vassy l'envoyèrent à la Chambre des Députés. Bientôt il se rallia à la politique conservatrice, qu'il appuya jusqu'en 1848, tout en demandant que le pouvoir prît lui-même l'initiative de certaines réformes. La révolution de Février le rendit à la vie privée. Il exploita depuis, avec M. Raulot fils, l'usine métallurgique de Donjeux (Haute-Marne). M. Peltereau-Villeneuve a été élu par le canton de Joinville membre du Conseil général de la Haute-Marne, qu'il a présidé en 1860. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

PEMBERTON (John-C....), général américain confédéré, est né en Pensylvanie, en 1813. Il entra à l'École militaire de West-Point, en 1833, et en sortit en 1837, avec le n° 27 de sa promotion dont faisaient partie les généraux Sedgurick, Hooker, Todd, French et Braxton Bragg. Sous-lieutenant au 4e d'artillerie, il fut promu lieutenant le 19 mai 1842; puis prit part à la guerre du Mexique comme aide de camp du général Worth. Capitaine après les combats de Monterey et de Mexico, il reçut le grade de major à Molino del Rey (8 septembre), et se distingua à la prise de Mexico où il fut grièvement blessé. Resté au service sans avancement depuis cette époque, il embrassa, en 1861, la cause du Sud; fut d'abord nommé colonel, puis lieutenant général, et reçut le commandement de Wicksburg et des départements de Mississipi et de la Louisiane orientale. Il se fortifia dans Wicksburg et s'y défendit avec opiniâtreté contre les attaques de l'armée de Grant, bien supérieure en nombre. Mais après avoir été battu successivement à Champim-Hill et à Black-Rivet Ridge (16 et 17 mai 1863), il se vit bloqué et contraint de se rendre avec la garnison qu'il commandait. Quelques jours après, le général Pemberton fut tué.

PEMBROKE (Robert-Henry HERBERT, 12e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'un beau-frère de Henri VIII élevé en 1551 à la pairie. En 1827, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa aux votes du parti conservateur. — Il est mort en avril 1862. Marié en 1814 avec la veuve du prince de Butera, de Sicile, il ne laisse pas d'héritier direct : ses honneurs passent à son neveu George-Robert-Charles, lord Herbert, fils aîné de feu lord Herbert de Lea, né à Londres en 1850, et devenu 13e comte de Pembroke. L'héritier présomptif du titre est maintenant le frère de ce dernier, Sidney, né en 1853.

PÉNAUD (Charles), marin français, né le 24 décembre 1800, fut inscrit, à quatorze ans, sur les cadres de la marine. Devenu successivement enseigne en 1822, lieutenant de vaisseau en 1828, capitaine de corvette en 1838, de vaisseau en 1842, il commanda le brick *la Malouine* (1835), la frégate *la Didon* (1843) et le vapeur *l'Eldorado* (1851), à bord duquel il accomplit une périlleuse expédition dans la Cazamance; il commandait alors la station navale du Sénégal. Rappelé en 1853, il fut quelque temps directeur du cabinet au ministère de la marine, et commanda en sous-ordre l'escadre de réserve destinée à appuyer les mouvements de la flotte en Orient (1854). L'année suivante, il commanda l'escadre de la Baltique et prit part aux opérations contre Sweaborg et les ports de la Finlande. Élevé dès le 15 juin 1853 au rang de contre-amiral, il a été nommé membre du Conseil d'amirauté et promu vice-amiral en novembre 1858. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855. — M. Ch. Pénaud est mort le 25 mars 1864.

PÉNAUD (André-Édouard), frère du précédent, né le 21 juin 1804, a servi également dans la marine; admis à l'École navale en 1818, il est devenu lieutenant en 1831, capitaine de corvette en 1839 et de vaisseau le 8 septembre 1846, contre-amiral en février 1858, et mis à la tête de la station des Antilles. A son retour, il fut nommé membre du Conseil d'amirauté le 9 octobre 1861. Il a été nommé vice-amiral le 27 janvier 1864. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 8 mai 1852.

PENCO (Mme Rosina), cantatrice italienne, née en avril 1830, à Naples, de parents génois, débuta en 1847 au théâtre royal de Copenhague où elle remplit avec grand succès un premier engagement. Après une tournée heureuse dans les provinces suédoises et danoises, elle reçut au théâtre de Stockholm un chaleureux accueil dans les rôles si importants de *soprano* des meilleures pièces du répertoire italien. Elle passa ensuite à Berlin (1849), puis à Constantinople (1850-1851), et revint en Italie. Elle fut particulièrement applaudie à Florence, à Trieste, à Naples (1852), à Rome (1853), à Gênes, où elle se maria. Après de nouveaux succès en Italie, elle vint à Paris à la fin de 1855. Elle a tenu honorablement sa place à la salle Ventadour dans *Otello*, *Matilda*, *il Trovatore*, écrit pour elle, *Poliuto*, *il Giuramento*, *la Traviata*, Amelia, dans *Un ballo in Maschera*, etc. (1855-1864).

PÈNE (Henri DE), littérateur français, né à Paris, le 25 avril 1830, fit de bonnes études au collége Rollin et eut des succès au concours général. Il venait de commencer son droit, lorsque la fortune de son père, engagée dans de grandes affaires, fut compromise par la révolution de 1848. Il se tourna dès lors avec ardeur vers la politique et écrivit, avec les fils de M. V. Hugo, à *l'Événement*. Attaché par les relations de son père aux journaux légitimistes, il fut, depuis le mois d'octobre 1849 jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, le secrétaire de la rédaction de *l'Opinion publique*, dirigée par M. Nettement. Tant que celui-ci et le marquis de Belleval conservèrent leur influence sur la *Revue contemporaine*, M. de Pène y fit la chronique sous le pseudonyme de *Frédérick*. A la suite d'un voyage en Angleterre et en Portugal, il y publia des *Esquisses portugaises*. Au milieu de ces travaux, il acheva son droit; puis, s'étant marié, résolut de vivre de sa plume. Il fit dans le journal *le Nord* et dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Nemo*, des causeries très-remarquées. Au milieu de 1858, elles lui attirèrent un duel qui causa une grande émotion; dans une double rencontre consécutive avec des officiers qui prétendaient que tout le corps avait été offensé par une de ses chroniques, il reçut une blessure qu'on crut mortelle. M. de Pène a été attaché depuis à *l'Indépendance belge*, à la *Revue européenne*, à *la France*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861. Il a

publié ensuite un recueil de ses chroniques, sous le titre de : *Paris intime* (1859, in-12) et *Un mois en Allemagne. Nauheim* (1859, in-18).

PENGUILLY L'HARIDON (Octavien), artiste français, né à Paris, en 1811, et fils d'un sous-intendant militaire, fut de 1831 à 1833, élève de l'École polytechnique. Sorti dans l'artillerie de terre, il parvint au grade de capitaine en 1841, fut attaché, de 1850 à 1854, à l'inspection des études à l'École polytechnique, puis nommé conservateur du musée d'artillerie. Il a été promu chef d'escadron d'artillerie.

Au milieu des sa carrière militaire, M. Penguilly L'Haridon s'était livré à la peinture sous la direction de Charlet et avait exposé, dès 1835, des dessins à la plume qui eurent un certain succès. Il s'est depuis exercé à la grande peinture de genre et d'histoire et a principalement exécuté : *les Deux chevaliers* (1842); *Intérieur de ferme*, *Mendiant*, acquis par le duc de Montpensier; *Un tripot*, *Temps de pluie* (1847); *Écueils de l'île de Batz*, *Combat* et *Retour de Don Quichotte* (1848); *le Bernement de Sancho* (1849); *les Maraudeurs*, *Cavaliers flamands*, *Cabaret breton*, *la Danseuse et le feu follet*, *le Sabbat* (1850); *Calvin*, *Tempête à la marée montante* (1852); *le Cavalier* (1853); et, parmi un grand nombre de dessins à la plume et de types ou scènes militaires, 30 vignettes pour *le Roman comique* (1843); *Un inventeur*, *Binious breton*, *Vedette gauloise*, *l'Invitation*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Combat des Trente* (1857); *le Coup de l'étrier*, *la Plage*, *les Petites mouettes* (1859); *Mort de Judas*, *Saint Jérôme*, *les Rochers du Grand-Paon* (1861); *les Bergers conduits par l'étoile se rendant à Bethléem*, *l'Arrivée à l'auberge*, *la Leçon d'équitation* (1863), etc. M. Penguilly L'Haridon a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, la décoration de la Légion d'honneur en octobre 1851 et le grade d'officier le 18 août 1862.

PENIÈRES (Jean-Antoine-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Ussel (Corrèze), le 29 mars 1810, et petit-fils d'un membre de la Convention, fut élevé dans les doctrines républicaines et, sous le règne de Louis-Philippe, se signala par l'énergie de son opposition. En avril 1848 il fut élu dans la Corrèze, le cinquième sur huit, représentant à la Constituante. Sans faire partie de la Montagne et de la minorité socialiste, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Réélu à l'Assemblée législative par plus de 35 000 suffrages, il compta parmi le adversaires les plus décidés du gouvernement et de la majorité royaliste. Arrêté le 2 décembre 1851, il ne fut pas toutefois compris dans les décrets d'expulsion qui suivirent.

PENNEFATHER (sir John-Lysaght), général anglais, né en 1800, dans le comté de Tipperary (Irlande), et fils d'un ecclésiastique, entra au service en 1818 avec le brevet de cornette et passa successivement par tous les grades sans en avoir acheté un seul, jusqu'à celui de lieutenant-colonel qu'il obtint en 1839. Envoyé dans l'Inde, il fit la merveilleuse campagne du Scind. Le général Napier, envahissant le Beloutchistan, lui donna le commandement de l'infanterie, et ce fut en cette position que M. Pennefather contribua à la prise d'Haiderabad et à la sanglante bataille de Miani (17 février 1843), qui amena la complète soumission des Ameers. Le général en chef déclara dans son rapport qu'il devait la victoire au sang-froid et à l'héroïque contenance du brigadier qu'il avait choisi. Le Parlement vota des remerciments à ce dernier, qui, en outre, fut nommé commandeur de l'ordre du Bain; son nom fut inscrit à côté de celui de Napier sur la colonne triomphale érigée à Bombay en souvenir de la conquête du Scind.

Colonel du 16e d'infanterie (1846), M. Pennefather fut promu en 1854 au grade de général-major et compris dans l'état-major de l'armée d'Orient. Durant la campagne de Crimée, il a eu mainte occasion de se signaler à la tête de la 27e division anglaise, qu'il a commandée d'abord en partie, puis tout entière. A la bataille de l'Alma, il traversa la rivière sous le feu le plus meurtrier et parvint à déloger les Russes; à Inkermann, il reçut une blessure qui le força de prendre du repos. Lord Raglan faisait le plus grand cas de ses talents militaires. Ce brave officier, un des plus distingués de l'armée anglaise, a été élevé au rang de major général; en 1854, et à celui de lieutenant général en 1855. il fut chargé, en 1856 et 1857, de commander les troupes à Malte, et en 1860 reçut le commandement d'Alpershot et le titre de colonel du 22e régiment d'infanterie. L'empereur Napoleon III lui a conféré le cordon de grand officier de la Légion d'honneur par décret du 16 juin 1856.

PEPE (Guillaume), le plus jeune et le plus connu des trois généraux italiens du même nom, né à Squillace (Calabre), en 1782, mort à Turin, le 9 août 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PEPE (Florestan), général italien, frère du précédent, né au même lieu, en 1780, et déjà lieutenant lors de l'entrée des Français à Naples en 1799, entra aussi au service de la république parthénopéenne dont la chute le força à fuir. Rentré à Naples en 1806, il alla bientôt servir en Espagne comme chef d'état-major de la brigade napolitaine. Général de brigade en 1811, il fit l'année suivante la campagne de Russie et conduisit un corps de troupes italiennes à Dantzick. Pendant la retraite il couvrit, à la tête de la cavalerie napolitaine, la marche de l'arrière-garde française : malade et grièvement blessé, il tomba, après d'héroïques faits d'armes, au pouvoir de l'ennemi. Rendu à la liberté, il rentra en Italie et fut chargé par Murat de comprimer un commencement d'insurrection dans les Abruzzes en 1814. L'année suivante, il combattit les Autrichiens dans la haute Italie et reçut de Murat le grade de lieutenant général. Après la fuite du roi, il commanda seul à Naples jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Le roi Ferdinand lui laissa son grade. En 1820, lorsqu'elle eut triomphé à Naples et que la Sicile se révolta contre le nouveau gouvernement, il fut envoyé dans l'île avec 5000 hommes. La capitulation qu'il signa avec Palerme fut annulée par le parlement napolitain, qui lui refusa les récompenses dues à ses succès, le mit en non-activité et ne lui rendit son grade qu'à l'approche des Autrichiens. Ceux ci, vainqueurs, le lui enlevèrent pour toujours. Le général Florestan Pepe voyagea à l'étranger, puis revint vivre à Naples comme simple particulier. Pour prouver qu'il entendait rester étranger à la révolution de 1848, il donna sa démission de pair du royaume et de général en service actif.

PEPE (Gabriel), officier italien, frère des précédents, né à Bojano (province de Molise), en 1781, fit des études de droit, après lesquelles il entra, en 1799, dans l'armée franco-napolitaine de la république parthénopéenne, se réfugia en France après la restauration, fit partie de la légion italienne et revint à Naples en 1801. En 1806, il prit

du service dans l'armée du roi Joseph et fit les campagnes d'Espagne. Plus tard, colonel dans l'armée de Murat, il reçut, après la restauration de Ferdinand, le commandement d'un régiment avec lequel il tint garnison à Syracuse. Nommé, pendant la révolution de 1820, membre du parlement national de Naples, il vota la destitution de son frère Florestan (voy. ci-dessus) à propos de la capitulation de Palerme. Après la restauration autrichienne, il fut arrêté et emprisonné à Olmutz. Relâché deux ans après, il se retira à Florence et renonça à la politique pour s'occuper de sciences. Plus tard il se retira à Nice.

PEPOLI (Charles), littérateur italien, né à Bologne, d'une famille noble, en 1801, étudia à l'université, alors si florissante, de sa ville natale, et ses premiers essais lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies, surtout de celle des beaux-arts de Bologne. En même temps, il était, malgré sa jeunesse, investi de fonctions communales. En 1831, lors de l'insurrection de l'Italie centrale, il fut un des membres du gouvernement provisoire établi à Bologne, puis préfet des provinces réunies d'Urbin et Pesaro. La révolution étouffée, le gouvernement provisoire, qui s'était retiré à Ancône, capitula, et M. Pepoli, avec un grand nombre de patriotes, s'embarqua pour Corfou; mais le navire sur lequel il était fut capturé par les Autrichiens, et les passagers, au nombre de quatre-vingt-seize, furent amenés à Venise comme prisonniers de guerre.

M. Pepoli, après plusieurs mois de captivité, fut condamné à l'exil. Débarqué en France, il se rendit à Paris, puis à Genève, où il se lia avec Rossi et Sismondi. Il revint en France, à la prière de Bellini, pour écrire le poëme des *Puritains*; il alla ensuite à Londres composer deux autres libretti, *Malek Adel* pour Costa et *Jane Grey* pour Vaccai. Il parut plusieurs éditions de ces trois poëmes, mais si tronquées et si incorrectes que l'auteur finit par les renier. S'étant fixé à Londres en 1837, il y ouvrit un cours public d'histoire d'Italie et d'histoire des beaux-arts, et fit ses leçons tour à tour en français et en anglais. A la suite d'un brillant concours devant l'université de Londres, il fut nommé professeur de littérature italienne et occupa cette chaire avec succès de 1839 à 1848.

A cette époque, M. Pepoli, qui s'était marié en Angleterre, courut néanmoins se mettre au service de la cause italienne et fut nommé commissaire extraordinaire auprès de la petite armée pontificale qui, sous les ordres de Jean Durando, opérait dans la Vénétie. Il fut rappelé à Rome, comme député, et fut élu vice-président de l'Assemblée. Lorsque l'Italie succomba, il retourna à Londres pour ne plus s'occuper que de travaux historiques et littéraires, trop souvent suspendus par le mauvais état de sa santé. Parmi les œuvres très-nombreuses et très-éparses de cet écrivain, nous citerons quatre volumes de prose et de vers (Genève, 1833, 2 vol., et Londres, 1836, 2 vol.). Il a écrit aussi beaucoup d'articles pour les journaux et les revues d'Italie, de France et d'Angleterre, et surtout un grand nombre d'inscriptions tumulaires, très-estimées au delà des Alpes.

PEPOLI (Joachim-Napoléon, marquis), homme politique italien, né à Bologne, en 1825, est fils d'une princesse Murat, et a épousé la sœur du prince de Hohenzollern-Sigmaringen, qui a été président du conseil des ministres de Prusse. Sa carrière politique commença en 1848 où, membre du comité de salut public de Bologne, il concourut à la défense de cette ville; plus tard, il y maintint l'ordre comme colonel de la garde nationale. Spécialement occupé d'études financières, il publia, en 1856, un livre sur les *Finances pontificales*, dont il parut, quatre ans plus tard, une traduction française (1860, in-8). En 1859, mis à la tête du mouvement qui chassa les Autrichiens, il devint ministre des finances et des affaires extérieures de la Romagne, puis de l'Émilie. En 1860, il fut nommé député de Bologne, puis gouverneur de l'Ombrie. Dans ce poste, il décreta la suppression des couvents. En 1861, son mandat de député fut renouvelé par Bologne et par Pérouse, et il vota généralement avec le tiers parti libéral. Le 3 mars 1862, il entra dans le cabinet Ratazzi comme ministre de l'agriculture et du commerce, puis passa à l'intérieur au mois de septembre de la même année. Quelques mois plus tard (janvier 1863) il fut nommé ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, et il donna sa démission en octobre 1864. A cette époque, il s'est montré défenseur zélé de la convention du 15 septembre, conclue entre la France et le royaume d'Italie relativement à l'évacuation de Rome par les troupes françaises.

PERCHERON (Achille-Remy), naturaliste français, né à Paris, le 25 janvier 1797, et fils d'un avocat, travailla d'abord dans le cabinet de son père et fit son droit. En 1823, laissé maître de ses goûts, il entreprit des excursions scientifiques dans les Alpes et dans le Piémont, et poursuivit ses recherches d'histoire naturelle, jusqu'en 1848. Forcé par sa santé de suspendre ses travaux, il a donné sa collection d'entomologie à l'école Turgot.

M. Percheron a écrit: *Monographie des raphidies* (1833); *Monographie des scarabées mélitophiles, nommés cétoines* (1833, in-8, 77 pl.), avec M. Gory; la partie des *Insectes*, dans les six premiers volumes du *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, de M. Guérin Méneville (1833-38); *Monographie des passales* (1835); *Genera des Insectes* (1835-38), avec M. Guérin-Méneville; *Bibliothèque entomologique* (1836, 2 vol.); un certain nombre de *Mémoires* manuscrits, communiqués à l'Académie des sciences, et dans un autre ordre de recherches; *Recueil des chansons du Savoyard* (1862, nouv. édit. in-18); *le Caribary des artisans ou recueil nouveau des plus agréables chansons* (1862, nouv. édit. in-18).

PERCIVAL (James-Gates), poëte et géologue américain, né le 15 septembre 1795, à Kensington (Connecticut), fit ses études au collége d'Yale, écrivit de bonne heure des vers et composa en 1815 une tragédie, *Zamor*, imprimée plus tard. En 1820, il publia un premier volume de poésies, qui eut du succès, et ayant été reçu la même année docteur en médecine, il alla s'établir à Charleston (Caroline du Sud). Il publia, en 1822, les deux premières parties d'un ouvrage en vers et en prose, *Clio*, dont la troisième partie parut en 1827. En 1824, il fut nommé professeur de chimie à l'Académie militaire de West-Point, mais il résigna bientôt ces fonctions et alla vivre à Boston. Une édition composée d'un choix de ses poésies parut la même année à New-York (2 vol.) et fut réimprimée à Londres. En 1828 et 1829, il aida Noah Webster dans la publication de son dictionnaire, puis commença la traduction de la géographie de Malte-Brun, qu'il acheva en 1843.

D'un esprit actif et mobile, le docteur Percival, qui avait déjà étudié les sciences naturelles, s'adonna à la géologie. En 1835, il avait été chargé de faire, avec le professeur C. U. Shepard, une exploration minéralogique et géologique du Connecticut, dont la relation volumineuse parut,

en 1842, sous ce titre : *Report on the geology of the state of Connecticut*. En 1854, le gouverneur du Wisconsin le nomma géologue de cet État, à l'exploration duquel il se livra aussitôt. Il en publia les rapports annuels (Madison, 1855).

PERCY (Jocelyn, William-Henry, Jocelyn-William et Henry-Hughes-Manvers), marins et hommes politiques anglais.—Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PERCZEL (Maurice), général et homme politique hongrois, né à Tolna, chef-lieu du comitat de ce nom, en 1814, fit sa philosophie et son droit à Pesth, puis entra, comme cadet, dans le corps royal des ingénieurs. Il se fatigua de l'oisiveté militaire, donna sa démission au bout de deux ans et se consacra tout entier à la politique. Député du comitat de Tolna aux diètes de 1840, 1844 et 1847, il s'y plaça à la tête du parti démocratique. Après les événements de mars 1848, il devint député d'Ofen à la diète et conseiller au ministère de l'intérieur. Il quitta bientôt cette dernière place pour faire une opposition plus libre au ministère Batthyanyi, et notamment au général Messaros qu'il accusa, au sein même de la diète, de trahir la cause hongroise. Il était, avec Madaros et Nyaryi, l'un des membres du triumvirat qui se prétendaient plus démocratiques que Kossuth lui-même. Ses invectives contre l'Autriche et ses partisans lui occasionnèrent un duel avec le comte Chotek.

Quand la guerre éclata enfin (septembre 1848), il forma un corps de volontaires, qui avec l'aide des gardes nationales, fit rendre les armes, le 6 octobre, à tout un corps de l'armée de Jellachich. Nommé colonel, puis général de brigade, il combattit avec succès sur la Drave à Letenya et Kotori, et s'empara d'une île d'où il put lancer contre la Styrie une expédition brillante, mais sans grands résultats. Chargé de réunir ses troupes à celles de Georgey, pour un combat décisif vers Raab, il arriva trop tard et se fit battre à Moor le 29 décembre par Jellachich. Alors il se jeta dans Pesth pour rallier son armée menacée en même temps par Windisch-Graetz. A l'approche de ce dernier, il évacua la ville et alla couvrir la ligne de la Theiss, en s'appuyant sur Szolnok. Le coup de main qu'il tenta, le 23 janvier, contre la brigade Ottinger, campée de l'autre côté du fleuve, fut regardé comme un des plus hardis faits d'armes de la guerre de Hongrie.

La mésintelligence de M. Perczel avec Kossuth aboutit à sa destitution (février 1849). Il se rendit alors à Tolna, leva un nouveau corps de volontaires et fit aux Autrichiens sur le Danube une guerre de partisans. Après une suite d'escarmouches heureuses, il ravitailla Peterwaradin et alla se joindre à Bem en Transylvanie (avril). Défait, en juin et juillet, par Jellachich, il dut battre en retraite sur la Theiss et fut encore une fois dépossédé par Kossuth de son commandement. Il forma, sans se décourager, un troisième corps de volontaires qu'il joignit à ceux de Wysocki. Son hostilité ouverte contre Kossuth le fit destituer une troisième fois; il se plaça alors sous les ordres de Dembinski et livra avec lui les dernières batailles qui consommèrent la ruine de la Hongrie (août 1849). Après la capitulation de Vilagos, il se retira, avec les autres chefs hongrois, sur le territoire turc et fut interrogé successivement à Widdin et à Schumla, pendant qu'on le pendait à Pesth en effigie. Libéré en 1851, il gagna l'Angleterre, puis se fixa à l'île de Jersey. Chef de bandes aussi indiscipliné qu'énergique, M. Perczel n'a cessé d'accuser jusque dans l'exil la mollesse de Kossuth.

PERDIGUIER (Agricol), ancien représentant du peuple français, né à Morières, près d'Avignon, le 31 décembre 1805, et le septième enfant d'une famille nombreuse, dont le chef, ancien soldat de la République, était menuisier et cultivateur, ne reçut qu'une très-médiocre éducation, et sortit de l'école sachant à peine lire, pour exercer toutes sortes de métiers rustiques, puis entra dans un atelier de menuiserie. En 1815, il fut témoin et presque victime, avec toute sa famille, des sanglantes réactions royalistes du Midi. Après avoir travaillé pendant deux ans à Avignon, il commença son tour de France, qu'il fit complétement en quatre ans et demi. Reçu en 1823 compagnon du devoir libre, sous le nom d'Avignonnais-la-Vertu, il passa par tous les degrés de l'ordre, et fut reçu dignitaire à Lyon. M. Perdiguier sentait en lui un profond besoin de s'instruire. Après treize heures de travail manuel, il étudiait le soir le dessin linéaire, lisait le *Théâtre* de Voltaire, s'essayait à faire des vers, et composait des chansons de compagnonnage, dont plusieurs furent imprimées dans la suite. Venu à Paris pour la seconde fois, en 1829, il redoubla d'activité, et publia dix ans plus tard *le Compagnonnage, rencontre de deux frères* (1839, in-18), et le *Livre du compagnonnage* (1839, in-18; 3e édit., 1857, tome I). La franchise avec laquelle il y exposait l'histoire des corporations ouvrières, leur force par l'association, leur faiblesse par la rivalité et l'isolement, lui attira des insultes et des persécutions. En 1841, parut une 2e édition du livre, et, en 1843, l'*Histoire d'une scission* (in-18) et la *Biographie de l'auteur* (in-18).

Après la révolution de 1848, M. Perdiguier, élu à la fois par les départements de Vaucluse et de la Seine, opta pour le dernier, où il avait obtenu 117 200 voix. Il fut réélu à la Législative, et, dans les deux Chambres, vota constamment avec l'extrême gauche. Arrêté et incarcéré le 2 décembre, il fut exilé en Belgique et interné à Anvers, d'où il passa en Suisse, en 1853. Dans ces deux pays, il écrivit ses *Mémoires d'un compagnon* (Genève, 1854). Vers 1857, M. Perdiguier, jouissant d'une grande estime comme homme privé, est rentré en France. Il a imprimé ou réimprimé depuis : *Maître Adam, menuisier à Nevers, dialogue* (1863, 2e édit. in-18); *Question vitale sur le compagnonnage et la classe ouvrière* (1863, 2e édit. in-18).

PERDONNET (Albert-Auguste), ingénieur français, né en 1801, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, fut admis en 1821 à l'École polytechnique et se retira en 1822, pour se faire ingénieur civil; il a dirigé le matériel du chemin de fer de Versailles et fait plus tard partie du conseil d'administration de celui de Strasbourg. Il est devenu directeur de l'École centrale. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1851, M. Perdonnet a été nommé officier en septembre 1857.

Outre un grand nombre d'articles fournis au *Journal de l'industrie* et au *Dictionnaire de l'industrie*, il a publié, avec M. Élie de Beaumont et Dufrénoy, la relation du *Voyage métallurgique en Angleterre* (1827; 2e édit., 1837-1839, 2 vol. in-8); des *Mémoires métallurgiques* (1830, in-8), faisant suite au précédent ouvrage; et avec M. C. Polonceau : *le Portefeuille de l'ingénieur des chemins de fer* (1843, 3 vol. in-8), accompagné d'un atlas divisé en onze séries; *Nouveau portefeuille des chemins de fer* (1859 et suiv.); puis, seul : *Traité élémentaire des chemins de fer* (1855-1856, 2 vol. in-8); 2e édit., 1858); *Notices générales sur les chemins de fer* (1859, in-12). Le cours qu'il a professé sur cette branche d'industrie, à l'École

centrale, a été aussi publié. Il a fait aussi des conférences publiques à l'École de médecine pour la vulgarisation des connaissances scientifiques : elles font partie des publications de l'Association polytechnique.

PEREIRA DA SILVA (Juan-Manuel), avocat et littérateur brésilien, né à Rio-Janeiro, en 1816, fit à Paris ses études et son droit, puis il voyagea dans toute l'Europe afin de compléter son éducation. De retour dans sa patrie, il se distingua comme avocat et acquit une certaine popularité. Les questions de prises, la traite des nègres, l'institution du jury lui fournirent l'occasion de prononcer plusieurs beaux discours empreints de l'esprit libéral. Cependant, à l'Assemblée générale, où il fut élu en 1844, il prit place parmi les membres les plus influents du parti conservateur. Il se distingua du reste à la tribune comme au barreau et brilla par son éloquence. Mais il a surtout de la réputation comme littérateur et historien. On cite comme un ouvrage important son *Histoire de la fondation de l'empire brésilien* (Paris, 1864 et suiv.). Son *Plutarque brésilien* (Plutarcho brasileiro) est regardé comme une des meilleures œuvres de la littérature brésilienne.

PÉREIRE (Émile et Isaac), banquiers français, de famille israélite et d'origine portugaise, sont les petits-fils du philologue Jacob-Rodriguez Péreire, l'un des plus savants instituteurs de sourds-muets. Nés à Bordeaux, le premier le 3 décembre 1800, le second le 25 novembre 1806, ils furent longtemps simples courtiers d'affaires et s'attachèrent avec ferveur, de 1829 à 1834, à la secte saint-simonienne. M. Émile Péreire travailla au *Globe*, puis au *National*, avec Armand Carrel. Lorsque s'organisa le chemin de fer de Saint-Germain, qui devait servir de modèle aux lignes projetées, les deux frères en devinrent adjudicataires, sous la garantie de MM. de Rothschild, d'Eichtal, Thurneyssen et J. Davilliers; ce fut l'origine de leur réputation et de leur fortune. Plus tard, ils entreprirent, sous les mêmes auspices, la construction plus importante du chemin de fer du Nord.

En 1852, MM. Péreire réalisèrent la plus hardie des créations financières de l'époque, la Société générale du crédit mobilier, fondée au capital de 60 millions, sorte de banque commanditaire qui a imprimé la plus vive impulsion à toute l'industrie européenne, et dont les premières ressources, sans émission d'obligations, ni d'actions nouvelles, ont suffi aux fondateurs pour mettre à flot, dans ces dernières années, un grand nombre de sociétés financières, d'opérations et d'entreprises que nous pouvons à peine ici rappeler : la fusion des compagnies du gaz, celle des compagnies d'omnibus, le grand hôtel du Louvre, les chemins de fer et le crédit mobilier espagnols, les chemins de fer russes, l'acquisition des chemins de fer autrichiens, au prix de 300 millions; des prêts d'environ 1500 millions aux divers chemins de fer français, etc. : tout cela en moins de cinq années (1852-1857) et au milieu des fluctuations de toutes les valeurs. Depuis, leur action ne s'est pas ralentie.

M. Émile Péreire, connu, à part ses talents administratifs, par ses relations avec le monde artistique et le monde officiel, a été, en avril 1856, un des promoteurs de l'exposition posthume des œuvres de Paul Delaroche, au palais des Beaux-Arts. Il s'était, sur l'estimation même des propriétaires, porté caution principale pour tous les tableaux du maître. Dans cette galerie figurait son propre portrait, orné de tous les attributs de l'administration et de la finance. Il a été décoré en septembre 1837, puis créé officier de la Légion d'honneur. Il a été élu membre du conseil général de la Gironde pour le canton de la Réole. En 1863, candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription de la Gironde, M. Émile Péreire a été nommé député au Corps législatif par 18651 voix sur 24749 votants.

M. Isaac Péreire, toujours de moitié dans la fortune aussi bien que dans les travaux de son frère aîné, a été fait plus récemment chevalier de la Légion d'honneur. Membre du conseil général pour le canton de Perpignan, il a été, en 1843, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la circonscription des Pyrénées-Orientales par 21522 voix sur 36317 votants, après une première élection annulée. M. Isaac Péreire a signé, en 1864, une brochure sur *le Rôle de la Banque de France et l'organisation du crédit en France* (in-8).

M. Eugène Péreire, fils de M. Isaac, né à Paris, le 1ᵉʳ octobre 1831, est sorti de l'École centrale en 1852, avec le diplôme d'ingénieur, et a été attaché à l'administration du crédit mobilier. En 1863, candidat du gouvernement dans la 2ᵉ circonscription du Tarn, il a été élu député au Corps législatif par 20611 voix sur 27635 votants. On a de lui *Tables sur les intérêts composés et rentes viagères* (1864, 3ᵉ édition); *Tableau de l'intérêt composé.*

PÉRICAUD (Marc-Antoine), archéologue français, né à Lyon, le 4 décembre 1782, fit ses études dans cette ville et publia quelques écrits de compilation, tels que *Ciceroniana* (1812); des *Calendriers* de Thémis et des Muses; il s'occupa ensuite de traductions, composa un *Essai sur Martial* (1816) et donna une version de l'*Octavius* de Minutius Felix (1823). Devenu bibliothécaire de la ville de Lyon, il consacra tous ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de son pays.

Parmi ses nombreux travaux nous citerons : *Notice sur la bibliothèque de Lyon* (1827); l'édition du *Précis de l'histoire de Lyon de* 1600 à 1643 (1835), attribué à Thomas; *Tablettes chronologiques* (1831-1836), pour servir à l'histoire de Lyon depuis 1700; *Variétés historiques, biographiques et littéraires* (1837-1838); *Notes et documents* (1839-1845), composés en grande partie de pièces inédites; *Fragments extraits de l'histoire du P. de Colonia* (1850) : *Bibliographie lyonnaise du* xvᵉ *siècle* (1851, 2 vol. in-8); etc. M. Péricaud a aussi publié plusieurs notices extraites d'une *Biographie des archevêques de Lyon*, pour laquelle il a recueilli de nombreux matériaux. Il a également fourni des articles à divers recueils, à *la France littéraire*, à la *Biographie universelle* et au *Bulletin du bibliophile*, etc.

PÉRIER (Auguste-Casimir-Victor-Laurent), homme politique français, né à Paris, le 20 août 1811, est le fils aîné du célèbre ministre mort en 1832. Entré à vingt ans dans la carrière diplomatique, il fut successivement secrétaire d'ambassade à Londres, à Bruxelles et à la Haye, chargé d'affaires à Naples et à Saint-Pétersbourg et ministre plénipotentiaire en Hanovre. Élu député en 1846, par le premier arrondissement de Paris, il se démit de ses fonctions diplomatiques et siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février, à la suite de laquelle il se retira dans ses propriétés de l'Aube. En 1849, les électeurs de ce département l'envoyèrent, le second sur cinq, à l'Assemblée législative. Il s'associa par ses votes à la politique de la majorité, fut membre de la commission de permanence, vota la révision de la Constitution et soutint la politique de l'Élysée jusqu'à la formation du ministère qui précéda le

coup d'État, contre lequel il protesta. Conduit, le 2 décembre, au mont Valérien, il n'y fut retenu que quelques jours, et rentra dès lors dans la vie privée. Il dirigea, depuis quelques années, de grands travaux agricoles. Il a fait, de 1845 à 1851, partie du Conseil général de l'Aube, dont il a été réélu membre en 1861. M. Casimir Périer a été promu, le 27 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

Il a publié, comme économiste et publiciste: *le Traité avec l'Angleterre* (1860, in-8); *les Finances de l'Empire* (1861, in-8); *le Budget de 1863* (1862, in-8); *la Réforme financière* (1862, in-8); *les Finances et la politique* (1863, in-8); *les Sociétés de coopération* (1864, in-8), etc.

PERIER (Arthur), acteur français, né à Lyon, en 1786, eut dès l'enfance le goût du théâtre, mais ne put s'y livrer qu'après avoir fait deux campagnes, de 1806 à 1808. Il joua d'abord en province et se fit applaudir dans sa ville natale, puis à Bordeaux, à Strasbourg, à Nantes et à Rouen. Il sortait de la troupe dirigée par Mlle Raucourt, en Italie, lorsqu'il fut appelé pour débuter au Théâtre-Français, dans *le Cid*. Après cet essai, il obtint un engagement à l'Odéon. Les succès qu'il y obtint dans tous les grands rôles lui valurent des offres très-avantageuses à la Porte-Saint-Martin. Il tomba dans l'exagération et jugea bientôt prudent de rentrer au second Théâtre-Français. Vers 1818, il fut rappelé à la Comédie française, accueilli cette fois et bientôt reçu sociétaire. Il réussit surtout dans l'ancien répertoire; beaucoup de ses gestes, inflexions ou attitudes sont passés à l'état de tradition, pour *le Misanthrope*, *Tartufe*, *le Festin de pierre*, *le Glorieux*, *le Philosophe marié*. Dans le répertoire moderne, il fit plusieurs belles créations, telles que lord Damby dans *les Deux Anglais*, le mari dans *les Trois époques* de Mme Ancelot, et Yago dans l'*Othello* de Ducis. Il excellait encore dans *le Vieux célibataire*, *les Deux frères*, *le Bourru bienfaisant*. Il prit sa retraite, le 3 février 1849. — Il est mort en juin 1863.

PÉRIGNON (baron Paul), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né le 8 décembre 1800, mort en 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Son frère, Alfred Pérignon, maître des requêtes sous Louis-Philippe, décoré de la Légion d'honneur en 1845, élu conseiller d'État de 1849 à 1851, est aussi mort à Paris, en 1860.

PÉRIGNON (Alexis), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1806, et fils d'un peintre distingué, étudia d'abord sous Gros et se livra ensuite, avec M. Debay, à l'expertise et à la restauration des anciens tableaux. Il abandonna cette carrière au bout de quelques années, reprit la peinture, et débuta comme portraitiste au salon de 1834. Il a surtout exposé : *S. M. le roi des Belges* (1834); *la Mort de Montaigne* (1836); *la Femme adultère* (1838); *le Christ à la colonne*, *le Christ portant sa croix*; toute une série de *portraits* (1844); *Paysannes bretonnes* (1852); *Paysans des Abruzzes*, et cinq *portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *Mlle Virginie Huet* (1857); *la Sainte Famille*, *douze portraits* (1859); *trois portraits* (1863); etc. M. Pérignon, qui a dirigé, dans ces dernières années, l'école des beaux-arts de Dijon, a obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1838, une 1re en 1844, une mention en 1855, et la décoration en juin 1856.

PÉRIGORD (A. M. É. C. de Talleyrand, duc de). Voy. Talleyrand.

PÉRIN (Henri-Xavier-Charles), économiste belge, né à Mons (Hainaut), le 25 août 1815, d'une famille d'administrateurs et de magistrats, étudia le droit et l'économie politique à l'université de Louvain, exerça quelques années au barreau de Bruxelles, puis fut nommé par l'épiscopat belge (octobre 1844), professeur à la Faculté de droit de l'université catholique de Louvain. Chargé de la chaire de droit public, il remplaça, l'année suivante, M. de Coux, qui venait prendre à Paris la direction de *l'Univers*, dans sa chaire d'économie politique, qu'il a depuis lors occupée sans renoncer à sa première chaire.

On a de M. Périn : *les Économistes, les socialistes et le christianisme* (Paris, 1849, in-8), où il prétend trouver le germe des doctrines subversives du socialisme dans le sensualisme économiste, tandis qu'il attribue au spiritualisme chrétien tous les perfectionnements matériels modernes; *Du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8), recueil d'articles adressés au *Correspondant*; *De la richesse dans les sociétés chrétiennes* (1861, 2 vol. in-8); etc.

PÉRINON (A. F.). Voy. Perrinon.

PERNETY (Joseph-Marie, vicomte de), général français, sénateur, né à Lyon le 19 mai 1766, mort en 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

PERNOT (Alexandre-François), peintre français, né à Vassy (Haute-Marne), en juin 1793, d'une famille alliée à celle de Diderot, fut destiné à entrer dans le corps des géomètres du cadastre. En 1812, il devint élève de M. Hersent pour la figure et de Victor Bertin pour le paysage. Il exposa son premier tableau en 1819 et devint, sous Charles X, professeur de dessin des pages de la maison du roi. Après 1830, il entreprit des voyages en France, en Allemagne, en Suisse, en Écosse, sur les bords du Rhin, dans le duché de Bade, les Vosges et l'Aveyron et édita, à diverses époques, sous le titre de *Voyages*, un certain nombre de planches.

M. Pernot, qui a traité largement le paysage historique, a surtout exposé : *les Fossés de Vincennes en* 1815 (au salon de 1822); *Marius à Carthage*, *la Chapelle de Guillaume Tell*, *le Château de Bayard*, *la Vallée de Domremy*, *le Château d'Abbotsford*, les *Vues d'Édimbourg* et *d'Holyrood*, acquises par le vicomte de La Rochefoucauld; le *Lac Lhomond*, *une Usine dans la forêt Noire*, *la Cathédrale de Strasbourg*, *l'Incendie de la cathédrale de Chartres*, au musée de Chartres; *le Vieux Paris* (1846); *le Château de Saint-Point*, *la Chute de la Clyde*, *les Bords du Rhin*, *Saint-Michel de Tréport*, *la Maison aux piliers*, *Plessis-lès-Tours en* 1843, au musée de Tours; deux *Vues de Milly*, *les Bords de la Loire*, *les Ruines de Lindlithgow*, et *la Vallée des Vosges* (1853). Citons encore trois sujets se rattachant à l'histoire du clergé de Tours, pour l'archevêché de cette ville : *l'Étang Saint-Jean*, au musée de Dijon; *Vue de Salsbach*, à Versailles; 80 croquis du *Vieux Paris*, à l'hôtel de ville, et les 1500 dessins des drapeaux français et étrangers donnés par le ministre de la guerre à l'hôtel des Invalides. Les *Abîmes de Bozouls*, deux fois exposés (1839 et 1835), ont été acquis par l'État pour les galeries du Sénat. Il a encore exposé : des *paysages* et *dessins* (1857); *Ruines de Pierrefonds* (1859); les *Chutes de la Clyde près Larnak* (*Écosse*) et *seize autres dessins* de vues prises en Écosse (1861).

M. Pernot a obtenu une 3e médaille en 1820, une 2e en 1822, une 1re en 1839, et la décoration en mai 1846. Honoré de diverses médailles dé-

partementales ou étrangères, il est membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts et de nombreuses sociétés savantes.

PEROWSKI (Léon Alexiewitch, comte), général et ministre russe, né en 1791, mort à Saint-Pétersbourg, le 22 novembre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PERQUIT (Sébastien Biret, dit), général français, né le 2 mars 1768, à Schelestadt (Bas-Rhin), mort à Paris, au mois de juin 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PERRAS (Benoît-Hippolyte), homme politique français, député, est né à Régny (Loire), le 9 avril 1804. Avocat à la Cour impériale de Lyon, il fut nommé conseiller de préfecture du département du Rhône, le 3 février 1838, et conserva ces fonctions jusqu'à la Révolution de 1848. En 1863, candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Rhône, il fut nommé député au Corps législatif, au second tour de scrutin, par 13 363 voix sur 25 572 votants. Il avait pour concurrent M. Frédéric Morin. M. Perras a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

PERRAUD (Jean-Joseph), sculpteur français, né à Monay (Jura), en avril 1821, suivit l'atelier de Ramey et de M. A. Dumont, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*. De retour d'Italie en 1853, il envoya à l'Exposition universelle de 1855 : *Adam*, statue en marbre; *les Adieux*, bas-relief; aux salons de 1857 et 1859, *l'Enfance de Bacchus*, deux *Bustes*; à celui de 1861, *Ahi, null altro che pianto al mondo dura*, *Béranger*, buste appartenant à M. Perrotin; au salon de 1863, la reproduction en marbre de son groupe *l'Enfance de Bacchus*, pour lequel on lui a décerné la médaille d'honneur. Il a été chargé d'exécuter au Palais de Justice deux *Cariatides* et la *Justice*. M. Perraud a obtenu, dès ses débuts, une 1re médaille en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en 1857.

PERRENS (François-Tommy), historien français, né à Bordeaux, le 20 septembre 1822, et fils d'un des cinq aspirants de marine qui ravitaillèrent Bayonne, en 1814, sous le feu des Anglais, fit ses études au lycée de sa ville natale, et fut, de 1843 à 1845, élève de l'École normale. Professeur à Bourges (1846), à Lyon (1857) et à Montpellier (1850), il a été chargé, en 1853, du cours de seconde au lycée Bonaparte, et a pris, dans l'intervalle, le grade de docteur ès lettres. Il est correspondant de l'Académie royale de Turin, et chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

On a de lui : *Jérôme Savonarole*, thèse pour le doctorat (1854), couronnée par l'Académie française, traduite en allemand et parvenue à sa troisième édition (1859); *Deux ans de révolution en Italie* (1857, in-18); *Marcel* (1860, in-8), étude historique entreprise sous les auspices d'Augustin Thierry, puis un grand nombre d'articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal général de l'Instruction publique*, et autres recueils de Paris, de province et d'Italie.

PERREYVE (Henri), jurisconsulte français, né à Lyon, en 1800, est, depuis 1833, professeur à la Faculté de droit de Paris, où, d'abord suppléant, il est devenu, en 1839, titulaire du cours de droit civil. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849. Il a collaboré, de 1824 à 1836, au *Journal du Palais*.

PERRIN (Maximilien), romancier français, né à Paris, en 1796, prit la plume assez tard et marqua, dès son premier essai, *le Prêtre et la danseuse* (1832, 4 vol.), sa place en littérature parmi les successeurs de Pigault-Lebrun ou les rivaux de M. P. de Kock. Il a consacré à la peinture des mœurs populaires plus d'une soixantaine de romans. En voici quelques-uns : *les Mauvaises têtes* (1834), *la Femme et la maîtresse*, *les Soirées d'une grisette* (1835); *le Mari de la comédienne* (1837); *l'Amant de ma femme* (1838); *le Garde municipal* (1840); *Vierge et modiste* (1840); *le Bambocheur* (1841); *les Saltimbanques* (1842); *les Mémoires d'une lorette* (1843); *l'Enfant de trente-six pères* (1844); *le Sacripant*, *Cœur-de-Lièvre* (1845); *le Débardeur* (1846); *l'Ouvrier gentilhomme* (1847): *Ce qui plaît aux filles*, *la Belle de nuit* (1849); *la Marchande du Temple* (1850); *Laquelle des deux?* (1852); *le Beau cousin*, *le Sultan du quartier* (1853); *Un mauvais coucheur* (1854); *Une passion diabolique* (1855); *l'Amour à l'aveuglette* (1856); *le Mariage aux écus* (1857), etc. Plus de cinquante volumes de lui figurent encore dans les catalogues de 1858 à 1864; mais à part quelques-uns dont les textes indiquent l'actualité, comme *Mlle Colombe ou une nouvelle Rigolboche* (1860, 4 vol. in-8), il est difficile, par suite de l'absence d'indication d'éditions, de distinguer les nouveaux ouvrages des réimpressions.

PERRIN (l'abbé Théodore), littérateur français, né à Laval, le 18 novembre 1801, entra dans les ordres en 1827 et se fit libraire à Paris après 1830. Il fonda alors divers journaux : *l'Agriculture pratique* (1833); la *Revue d'agriculture* (1830); le *Journal de la jeunesse*, etc. Parmi les nombreux ouvrages de littérature et de piété dont il est auteur, nous citerons : *les Vertus du peuple* (1829-1830, 3 vol.); *les Martyrs du Maine* (1830); *Origine des dieux du paganisme* (1837, 2 vol.); *le Purgatoire* (1838, 2 vol.; 2e édit., 1847), traité historique et moral; plusieurs traductions des livres allemands de J. Drexelius et de P. Herman. En 1854, il a donné les premières livraisons d'un *Dictionnaire religieux universel*.

PERRIN (Alphonse), peintre français, né à Paris, le 12 mars 1798, suivit, dès 1817, l'atelier de Guérin et les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta plusieurs mentions et une médaille d'argent au concours de paysage historique. Après de brillants débuts au salon de 1827, il fit un voyage en Italie (1831) et obtint à son retour diverses commandes; il concourut à quelques décorations monumentales ou religieuses et peignit, à Notre-Dame de Lorette, la chapelle de la communion; les cartons de ces peintures murales ont paru au salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855. Il a de plus exécuté et exposé : *la Samaritaine*, paysage; une *Sainte Famille*, acquis par le ministre de l'intérieur pour la cathédrale de Fréjus (1827); *Femme de Genzano*, *Tobie rendant la vue à son père*; des *Vues d'architecture*, prises à Rome; des *portraits* et des *dessins*, notamment *le Captif, ou la Religion rendant l'espérance au prisonnier*. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1827, et la décoration en août 1854.

PERRIN (Emile), artiste et administrateur français, né à Rouen, en janvier 1815, et fils d'un conseiller à la Cour royale de cette ville, perdit son père au moment où il achevait ses classes et vint à Paris étudier la peinture. Élève de Gros, puis de Delaroche, il exposa, de 1840 à 1848, entre autres tableaux : *Louis XV au château de*

Crécy; la Mort de Malfilâtre, au musée de Caen; *le Poussin donnant des leçons à Gaspard Dughet son neveu; le Grand Corneille chez le savetier*, acheté par le ministre de l'intérieur. En même temps, il écrivait des articles sur les arts, et des comptes rendus des salons dans le *Moniteur parisien, l'Union catholique, le Nouveau correspondant*, etc.

Au mois de mai 1848, M. Ém. Perrin fut nommé commissaire de la République près le théâtre national de l'Opéra-Comique, dont il est resté directeur jusqu'en novembre 1857. Il y a monté avec goût et avec succès : *le Val d'Andore, le Caïd, la Fée aux Roses, le Songe d'une nuit d'été, les Porcherons, les Noces de Jeannette, Galathée, l'Étoile du Nord*, etc.; et, parmi les reprises, *Joseph, Jean de Paris, Joconde, le Pré-aux-Clercs, Zampa*. Il a favorisé les débuts d'un certain nombre d'artistes devenus célèbres, tels que Mmes Ugalde, Lefebvre, Miollan, MM. Bataille, Faure, Puget, etc. Après la mort de Jules Séveste, directeur du Théâtre-Lyrique (juillet 1854), M. Perrin fut appelé à diriger cette scène conjointement avec l'Opéra-Comique. Mais, désespérant de faire prospérer à la fois les deux théâtres, il résigna, après moins d'un an d'une administration difficile et infructueuse, ses nouvelles fonctions. M. Perrin quitta l'Opéra-Comique le 4 novembre 1857. Il y fut rappelé, en remplacement de M. Beaumont, le 27 janvier 1862 et y ramenait la prospérité, lorsqu'il fut nommé directeur de l'Académie impériale de musique à la fin de la même année. C'est à lui qu'était réservé le soin de monter le dernier opéra de Meyerbeer, *l'Africaine* (1865). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 janvier 1852.

PERRIN (Louis), imprimeur français, né à Lyon, le 12 mai 1799, entra d'abord dans la typographie Rusand, puis fonda lui-même, en 1823, avec Durand, un établissement dont il resta seul directeur en 1828. Ami et élève du peintre P. Révoil, il dessina quelque temps sous sa direction, et, d'après ses conseils, s'occupa de ressusciter les types élégants et corrects des premiers maîtres; en 1846, il fit graver et fondre, dans ces idées de réforme artistique, les caractères capitaux ou augustaux, relevés sur les monuments de la belle époque romaine, puis, en 1853, les caractères romains et italiques du seizième siècle. Depuis cette époque, il a vu les imprimeurs de Paris, et l'Imprimerie impériale elle-même, adopter ses heureuses tentatives. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1859. — Il est mort en avril 1865.

M. Perrin a notamment exécuté : les *Inscriptions antiques de Lyon*, la *Table de Claude, Delle Artiglierie*, de M. Cibrario; le *Tableau de la maison de Savoie*, le *Nouveau Spon*, les *Sonnets humoristiques* de M. J. Soulary, etc. (1846-1857). Plusieurs de ses ouvrages, exposés à Paris, en 1855, ont valu à cet habile imprimeur une médaille de 1re classe.

PERRIN (Alphonse), acteur français, né à Paris, en 1803, parut, à dix-huit ans, au Gymnase, où son père jouait avec succès depuis de longues années, et prit au théâtre le nom de *Béranger*, qu'il quitta depuis pour reprendre le sien. Il passa au Vaudeville, en 1829, partit trois ans après pour l'Amérique et joua, pendant sept années, à New-York et dans d'autres villes de l'Union. Il revint, en 1840, rentra d'abord au Gymnase, puis s'engagea à la Porte-Saint-Martin, où il resta dix ans, joua dans *le Docteur noir* et *Louis XVI*, et reprit le Bertrand de *Robert Macaire* et de *l'Auberge des Adrets*. Il reparut encore au Gymnase, en 1851, et entra enfin à la Gaîté où il a trouvé, à plusieurs reprises, dans *Jenny l'ouvrière*, un succès d'émotion et de larmes. Il a créé, à ce même théâtre, avec assez d'originalité, le Louis XI du *Sanglier des Ardennes*, le Capranica des *Oiseaux de proie*, etc.

PERRINON (Auguste-François), ou, par erreur, Périnon, ancien représentant du peuple français, né le 30 septembre 1812, à Saint-Pierre de la Martinique, d'une famille de couleur. Grâce à la protection d'un colon de l'île, il fut envoyé en France, fit ses classes au collége de Rouen, fut admis, en 1832, à l'École polytechnique, et, en 1834, à l'École d'application de Metz. Officier dans l'artillerie de marine, il fut employé, en 1841, au ministère de la guerre, passa l'année suivante à la Guadeloupe et y resta jusqu'en 1845; à cette époque, il vint prendre la sous-direction de la fonderie de Ruelle avec le grade de chef de bataillon (17 avril 1847). Après avoir été, en 1848, commissaire général à la Martinique, il fut un des trois députés qui représentèrent la Guadeloupe dans une assemblée française; admis le 20 octobre, il prit place à l'extrême gauche, fut chargé du rapport du budget de la marine, et repoussa toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à la Législative avec son ami M. Schœlcher, il vit son élection annulée sous prétexte de violences et d'intimidation, et n'en obtint pas moins une troisième fois, en 1850, le renouvellement de son mandat. En 1852, il donna sa démission d'officier supérieur et se retira dans la vie privée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1848. — Il est mort en 1861.

On a de M. Perrinon un *Aperçu sur l'artillerie de la marine* (1838, in-8); des *Observations sur les dépenses de la marine* (1849, in-4), et quelques brochures.

PERRONE (le R. P. Jean), théologien italien, né à Chieri (Piémont), en 1794, suivit le cours de théologie à l'université de Turin, où il fut reçu docteur. En 1815, il alla à Rome, entra dans la Compagnie de Jésus, et fut envoyé, un an après, à Orvieto, comme professeur de théologie dogmatique et morale. Rappelé à Rome pour enseigner la théologie dans la maison de la Compagnie, il reçut la prêtrise et fut nommé professeur au collége romain, puis recteur du collége de Ferrare (1830) et rappelé, comme professeur de théologie, au collége romain (1833). Il se réfugia en Angleterre, lors de la révolution romaine en 1848, et ne revint dans son pays qu'en 1850; trois ans après, il était nommé recteur du collége romain. Le R. P. Perrone fait partie des membres de la congrégation des évêques et réguliers, de celle chargée de la révision des livres des églises orientales, et de la congrégation des conciles provinciaux; il est, de plus, consulteur des rites, de la propagande, etc.

Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Prælectiones theologicæ* (Rome, 1835, 9 vol. in-8; Paris, 1864, 4 vol. in-8), ouvrage tiré à un grand nombre d'éditions, et traduit en français et en allemand, *Analyse et considérations sur la symbolique de Moehler* (Rome, 1836, in-8); *l'Hermésianisme* (Rome, 1838, in-8), traduit en français et en latin; *Analyse et réflexions sur l'histoire d'Innocent III* par R. Hurter (Rome, 1840, in-8); *Synopsis historiæ thologiæ cum philosophia comparatæ* (Rome, 1845, in-8); *De immaculato B. V. Mariæ conceptu, an dogmatico decreto definiri possit* (Rome, 1847, in-8), traduit plusieurs fois en allemand, français et hollandais; *le Protestantisme et la règle de foi* (Rome, 1853, 3 vol. in-8), traduit en français en 1854 par M. l'abbé A. Pel-

tier (Paris, 3 vol. in-8); *Memoriale prædicatorum* (1864, 2 vol. gr. in-8). *

PERROT (Benjamin-Pierre), général français, né en 1791, fit ses études militaires à l'École de Saint-Cyr, et passa, en 1818, dans le corps royal d'état-major, avec le grade de lieutenant. En 1824, il reçut des éloges publics pour avoir sauvé, en Espagne, l'équipage d'un brick sarde qui avait été jeté à la côte. Chef d'escadron après la révolution de Juillet, il fut employé pendant quelques années en Algérie, devint colonel en 1839, maréchal de camp en 1845, et commanda tour à tour le département de l'Aisne et la place de Paris. En 1847, il siégea au comité consultatif d'état-major; deux ans plus tard, il succéda au général Changarnier en qualité de commandant supérieur des gardes nationales de la Seine, et fut élevé au rang de général de division (2 juin 1849). fut, de 1852 à 1856, mis à la tête de la 4ᵉ division militaire. Il est entré, en 1858, au Corps législatif, pour la 3ᵉ circonscription de Paris. M. Perrot a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 9 août 1854. — Il est mort en octobre 1865.

PERROT (A... M...), géographe français, né vers 1795, débuta, en 1819, par la publication d'une belle *Collection historique des ordres de chevalerie civile et militaire*. Il dressa ensuite, avec le général Aupick, le *Nouvel atlas du royaume de France* (1823), composa, pour la collection Roret, les manuels du *Dessinateur* (1827), du *Graveur* (1829), de la *Construction des cartes* (1830) et rédigea, de 1825 à 1827, un *Annuaire géographique, statistique et commercial*. Parmi ses ouvrages spéciaux, nous citerons : ses *Atlas* de géographie ancienne et moderne (1822), des routes de France (1826), des quartiers de Paris (1834), des chemins de fer français (1854), et plusieurs *Itinéraires*, avec cartes, et, consacrés à l'Italie et aux Pays-Bas (1827), aux campagnes de Napoléon (1845) et à la Turquie (1855); *Guerre d'Italie* (1859), etc.

PERROT (Georges), professeur et archéologue français, né à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise), le 12 novembre 1832, fit de brillantes études au collége Charlemagne, entra à l'École normale en 1852, et fit partie, de 1855 à 1858, de l'École française d'Athènes. Il a professé à Angoulême, à Orléans, à Versailles, puis devint, en 1863, professeur suppléant de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Chargé, en 1861, d'une mission scientifique en Asie Mineure, il visita la partie septentrionale du pays, passa trois mois à Ancyre, et put, avec l'aide de M. Guillaume, architecte, étudier plus complétement qu'on ne l'avait fait jusque-là le temple élevé à Rome et à Auguste par les tribus des Galates, et qui contient la célèbre inscription connue sous le nom de *Monument d'Ancyre*, ou testament politique d'Auguste. M. Perrot prit une nouvelle et plus complète copie du texte latin, et la traduction grecque, dont on ne connaissait qu'une faible partie, fut pour la première fois relevée par lui dans son entier, à une colonne près. Les résultats de cette mission ont fait l'objet d'une importante publication, qui se poursuit aux frais du gouvernement, et qui est intitulée : *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, etc. (1863 et suiv., in-fol.). La partie pittoresque et politique de l'ouvrage a été exposée à part, sous ce titre : *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* (1864, in-8). M. Perrot a en outre publié divers articles dans la *Revue archéologique*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de l'instruction publique*, etc. *

PERROT (Jules), chorégraphe et danseur français, né vers 1800, joua quelque temps en province et fut, dès 1828, attaché comme maître de ballets à l'Opéra. Quelques années après, il quitta cette scène, sur laquelle il devait fréquemment reparaître, s'engagea à la Renaissance avec Mlle Carlotta Grisi, sa femme, et régla pour elle le célèbre ballet intitulé : *Zingaro*. Il la suivit dans diverses villes de France et d'Angleterre, pendant le peu d'années que dura leur union, et se distingua partout comme auteur ou metteur en scène de pièces, qui toutes ont eu du succès. Nous rappellerons seulement : *le Lutin* (1841); *l'Illusion d'un peintre* (1846) ; *la Filleule des fées* (1849); *Esméralda* (1855); *la Fille du bandit* (1857), etc.

PERROTIN (Charles-Arthur), éditeur français, né en 1796, fut soldat en 1812, et resta en Russie jusqu'en 1823. De retour à Paris, il s'établit libraire, vendit des portraits de Napoléon et des chansons de Béranger, et après diverses tracasseries de la police, subit une condamnation à un an de prison. En relation dès lors avec Béranger, il eut l'heureuse idée de se rendre propriétaire exclusif des *OEuvres* de Béranger, moyennant une faible rente viagère, qu'il a depuis portée spontanément à des chiffres plus élevés. Il a dû sa fortune aux éditions en quelque sorte perpétuelles du chansonnier, dont il a publié les œuvres dans presque tous les formats, quelques-uns avec *Musique* et illustrations splendides. A la mort du chansonnier national, avec lequel ses longues relations d'éditeur s'étaient changées depuis longtemps en une intime amitié, il a été désigné par lui comme son exécuteur testamentaire.

M. Perrotin, qui s'est particulièrement livré, comme éditeur, au commerce des ouvrages de luxe, tels que les *Chansons populaires de la France*, etc., a figuré, avec plusieurs spécimens, à l'Exposition universelle de 1855 et y a obtenu une mention honorable. En 1857, à la suite de la publication des *Mémoires de Marmont, duc de Raguse*, il s'est vu forcé par une condamnation sans précédent d'insérer dans l'ouvrage même la réfutation des attaques qu'il contenait contre la mémoire du prince Eugène.

PERSE (schah de). Voy. NASSER-ED-DIN.

PERSIANI (Mlle Fanny TACCHINARDI, dame), cantatrice italienne, née à Rome, le 4 octobre 1818, et fille d'un ténor distingué, fut formée par son père et débuta à Livourne, en 1832, dans *Francesca da Rimini*. Le succès qu'elle obtint décida de sa vocation. Mariée depuis deux ans avec le compositeur Persiani, elle embrassa, d'après ses conseils mêmes, la carrière du théâtre. Engagée à Padoue, puis à Venise, elle joua surtout dant *Roméo et Juliette*, *le Pirate*, *la Gazza ladra* et *l'Elisir d'amore*. A Rome, en 1834, deux opéras furent écrits pour elle : *Misantropia è sentimento* et *i Promessi sposi*. L'année suivante, elle obtint à Naples le plus grand de ses succès dans la *Lucia*, qui est toujours restée son rôle spécial. Un échec d'un jour qu'elle subit à Florence ne lui ôta rien de sa popularité, mais la fit renoncer à jouer jamais dans cette capitale. Elle se fit encore entendre à Bologne dans *la Sonnambula* et dans *Inès de Castro*, à Livourne, à Venise, où Donizetti écrivit pour elle *Pia dei Tolomei*, à Vienne, et vint enfin à Paris en 1837.

Son début dans *la Sonnambula* n'eut rien de brillant et l'actrice ne développa que dans la saison suivante toute la puissance de son talent et de sa méthode. Elle réussit surtout dans *il Matrimonio segreto*, *Mathilde di Shabran*, *Linda*

di Chamouni et *Lucia*. Depuis octobre 1838, Mme Persiani a fait partie, pendant environ douze ans, de la troupe du Théâtre-Italien. Un peu délaissée dans les dernières années, elle se releva par de nouveaux efforts, de 1849 à 1850; mais, se défiant de cette popularité difficilement reconquise, elle semble depuis avoir renoncé à la scène. La voix de Mme Persiani, soprano très-étendu, qui n'embrassait pas moins de deux octaves et demie, brillait surtout par une souplesse vraiment extraordinaire, qui permettait à la cantatrice les fioritures et les effets de vocalise les plus hardis. L'opéra élégiaque allait mieux à son talent que les rôles tragiques, que la petitesse de sa taille, la légèreté un peu maigre de sa voix et le manque d'énergie dramatique concouraient à lui interdire.

Son mari, le compositeur Joseph PERSIANI, né à Recanati, dans les États de l'Église, vers 1805, et formé au collége royal de musique ou Conservatoire de Naples, sous le professeur Tritto, débuta, en 1826, au théâtre de Florence, par un opéra bouffe, *l'Inimico generoso*, et au théâtre de Parme par un opéra sérieux, *Attila*. Il donna depuis plusieurs autres opéras qui réussirent la plupart sur les théâtres des principales villes d'Italie, et étaient destinés à mettre en relief toutes les ressources vocales de sa femme. Nous citerons : *Danao re d'Argo*, *Gaston de Foix* et *Inès de Castro*, ce dernier joué sans succès aux Italiens de Paris.

PERSIGNY (Jean-Gilbert-Victor FIALIN, comte, puis duc DE), homme politique français, sénateur, ancien ministre, est né le 11 janvier 1808, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire). Son père, ayant perdu les restes de son patrimoine dans de fausses spéculations, s'engagea dans la grande armée et trouva la mort en 1812, à la bataille de Salamanque. De ses deux fils, l'aîné, Henri Fialin, se retira, après 1830, dans la vie privée; quant au plus jeune, Victor, élevé d'abord par un de ses oncles, il entra, comme boursier, au collége de Limoges, s'enrôla à dix-sept ans, fut ensuite admis à l'École de cavalerie de Saumur (25 juillet 1826) et en sortit le premier deux ans plus tard, en qualité de maréchal des logis au 4ᵉ de hussards (1828). Imbu, à cette époque, d'opinions royalistes assez prononcées, il ne tarda pas à les modifier sous l'influence du capitaine de sa compagnie, M. Kersausie, et, en 1830, il prit une part des plus actives au mouvement militaire de Pontivy, en faveur de la révolution de Juillet; cependant sa conduite fut taxée d'insubordination par ses supérieurs, et à quelques semaines de là il reçut son congé de réforme, qui, d'abord temporaire, fut rendu définitif en 1833.

Sans état et sans fortune, il vint, en 1831, chercher une position à Paris; sur la recommandation de M. Baude, il collabora d'abord au *Temps*. On a dit, mais par erreur, qu'il suivit les prédications saint-simoniennes et partagea même la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. On a aussi raconté, en le confondant avec un de ses coaccusés du procès de Strasbourg, qu'à la fin de 1832, il alla faire un assez long séjour en Vendée, où la présence de la duchesse de Berri avait rallumé la guerre civile. Ce fut vers cette époque qu'il quitta son nom patronymique de Fialin, pour prendre le titre et le nom de vicomte de Persigny, appartenant depuis deux siècles à sa famille, bien qu'elle eût négligé de les porter.

Converti par une lecture attentive du *Mémorial de Sainte-Hélène* à la cause bonapartiste, M. de Persigny s'efforça aussitôt de lui créer un point de ralliement, et fonda dans cette intention la revue intitulée *l'Occident français* (1834, in-8), dont il ne put, faute d'argent, donner que le premier numéro; on y lisait cette définition de l'idée napoléonienne : « C'est la tradition tant cherchée du XVIIIᵉ siècle, la vraie loi sociale du monde moderne et tout le symbole des nationalités occidentales. » Cette publication enthousiaste lui valut les encouragements de l'ex-roi Joseph et une lettre d'introduction auprès du prince Louis-Bonaparte, qui résidait alors à Arenemberg. Tel fut le point de départ du dévouement sans bornes dont il donna tant de preuves à ce dernier, qui, de son côté, l'accueillit comme un ami et l'attacha définitivement à sa personne. Sans perdre un instant, il travailla avec ardeur à la reconstruction du parti impérialiste, parcourant dans ce but la France et l'Allemagne, et fut le principal instigateur de l'affaire de Strasbourg, dont il prépara les plans et la mise en scène. L'acte d'accusation le représente comme « un homme de tête et de résolution, actif, intelligent, présent dans tous les lieux où il s'agissait, soit d'activer le complot, soit de gagner des adhérents, et possédant, mieux que tous, le secret des ressorts sur lesquels reposait la conspiration. » Après s'être emparé de la personne du préfet, il rejoignit le prince devant la caserne Finkmatt, fut arrêté avec lui, et, grâce à une ruse de Mme Gordon, réussit à s'échapper; il erra quelque temps dans la Forêt-Noire, longea le Rhin et passa en Angleterre; là il rédigea aussitôt une *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis* (Londres, janvier 1837, in-8; 3ᵉ édit., New-York), brochure apologétique qui faisait retomber le mauvais succès sur la fatalité.

Quatre ans plus tard, M. de Persigny était encore associé à la tentative de Boulogne (juillet 1840). Traduit cette fois devant la Cour des Pairs, et chargé par le ministère public des accusations les plus graves, il essaya vainement de se défendre en s'appuyant sur la légitimité de la dynastie napoléonienne et fut condamné à vingt années de détention. Enfermé d'abord à Doullens, il y fut atteint d'une maladie de langueur, qui lui fit obtenir d'être transféré à l'hôpital militaire de Versailles; bientôt il n'eut pour prison que l'enceinte de la ville même, et le gouvernement poussa l'indulgence jusqu'à lui laisser la liberté d'action la plus entière. Pendant les loisirs de cette facile captivité, il composa et adressa à l'Institut un volumineux mémoire sur l'*Utilité des pyramides d'Égypte* (1844, in-8), où il veut démontrer que ces constructions gigantesques étaient uniquement destinées à protéger la vallée du Nil contre l'invasion des sables du désert.

Aussitôt qu'il apprit la chute de la famille d'Orléans en 1848, M. de Persigny accourut à Paris et s'empressa de tirer des événements le parti le plus profitable aux intérêts de la cause napoléonienne. Reprenant son rôle d'homme d'action, il s'entendit avec les membres de la famille Bonaparte, rallia leurs partisans, les organisa en société, dont il fut un des présidents, contribua à la publication de quelques feuilles populaires, parcourut les départements, se fit admettre au comité de la rue de Poitiers, et prépara, autant qu'il lui fut possible, l'élection victorieuse du 10 décembre. Il reçut en récompense les fonctions d'aide de camp du nouveau président, en même temps qu'un grade supérieur dans l'état-major de la garde nationale parisienne. Il avait échoué aux élections de l'Assemblée constituante; mais, en 1849, à celles de la Législative, il fut élu avec la plus forte majorité par les départements du Nord et de la Loire, opta pour ce dernier, et se montra, dans l'Assemblée, un des plus énergiques partisans de la politique de l'Élysée; pendant la durée de son mandat il fut chargé d'une mission temporaire à Berlin, laquelle n'ob-

tint pas le succès désiré. Lors du coup d'État, auquel il fut sans doute initié un des premiers, il prit possession, à la tête du 42e de ligne, du local de l'Assemblée nationale et fit partie de la Commission consultative.

L'œuvre napoléonienne une fois reconstituée, M. de Persigny en fut un des représentants les plus influents; il succéda, le 22 janvier 1852, à M. de Morny en qualité de ministre de l'intérieur, contre-signa les decrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans, cause de la retraite de quatre ministres, dirigea les premières élections du Corps législatif, et résigna, par raison de santé, son portefeuille au mois d'avril 1854. Après avoir siégé quelque temps au Sénat, où il était entré le 31 décembre 1852, il fut envoyé à Londres comme ambassadeur (mai 1855). Il est resté à ce poste jusqu'au commencement de 1858.

Remplacé alors par le maréchal Pélissier, il fut accrédité de nouveau comme ambassadeur à Londres le 18 mai 1859. Il fut rappelé de nouveau pour prendre la direction du ministère de l'intérieur, à la suite des décrets du 24 novembre 1860. Sa circulaire du 8 décembre suivant sur la liberté de la presse comparée en France et en Angleterre, a marqué la part qui devait être faite à la presse à côté des nouvelles réformes parlementaires. Un certain nombre de discours et de rapports officiels le montrèrent préoccupé de conserver à son administration cette couleur libérale. Les élections de 1863, où tous les candidats de l'opposition triomphèrent à Paris et quelques-uns dans les grandes villes des départements, furent suivies de la retraite de M. de Persigny. Sa démission est du 23 juin. Le 13 septembre suivant, il fut nommé duc par l'Empereur. La session des conseils généraux de 1864 a encore été pour lui l'occasion de proposer un programme libéral à la politique napoléonienne.

Le 27 mai 1852, M. de Persigny a épousé la fille unique du feu prince de la Moskowa; il avait reçu à cette occasion du souverain le titre de comte et un cadeau de noces de 500 000 francs. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été promu grand-croix le 16 juin 1857.

PERSIL ((Jean-Charles), homme politique français, ancien pair et ministre, sénateur, est né le 13 octobre 1785, à Condom (Gers). Destiné au barreau, il vint à Paris de bonne heure, passa ses examens de droit en une année, et fut reçu docteur en 1806. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *Régime hypothécaire* (1809, in-8; 4e édit. augmentée, 1833, 2 vol.), excellent ouvrage pour l'époque, bientôt suivi des *Questions sur les priviléges et les hypothèques* (1812, 2 vol. in-8). Après avoir inutilement concouru pour une chaire aux Facultés de Grenoble et de Paris, il se livra entièrement à la pratique du barreau. Quoiqu'il se montrât peu dans les affaires politiques, il plaida deux fois devant la Cour des Pairs, où il défendit son ami M. Bavoux.

Élu député de Condom en juin 1830, M. Persil fut l'un des premiers à critiquer les actes du ministère Polignac, protesta contre les fatales ordonnances, et poussa de toutes ses forces à la résistance. Il accompagna à Neuilly M. Dupin, chargé d'offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. En abordant la scène politique en qualité de procureur général près la Cour royale de Paris, il se rattacha de la manière la plus éclatante aux idées d'ordre et de conservation, et se rangea au nombre des plus véhéments adversaires des opinions libérales. « Furieux de modération, » suivant l'expression de La Fayette, il attaqua les associations, les clubs, les journaux, poursuivant partout des conspirations républicaines; jamais les procès de presse ne furent plus nombreux, et le jury refusait assez souvent de s'associer aux sévérités du pouvoir. M. Persil eut, en politique, une haute fortune. Appelé par le choix personnel de Louis-Philippe à remplacer M. Barthe au ministère de la justice (13 novembre 1834), il conserva son portefeuille jusqu'en 1836 (22 février) et le reprit du 6 septembre 1836 au 15 avril 1837, dans le cabinet Molé. Lorsqu'il donna sa démission motivée sur le refus de M. Molé de dissoudre la Chambre (15 avril), il reçut en dédommagement la direction de l'hôtel des monnaies. Mais peu de temps après, son entrée dans la coalition et la guerre acharnée qu'il fit au président du conseil, forcèrent celui-ci au commencement de 1839, de le destituer. La coalition ayant triomphé, M. Persil adressa au *Journal des Débats* son *Mea culpa* (25 avril), et déclara qu'il se ralliait plus étroitement que jamais au parti conservateur. Quelques mois après il fut élevé à la dignité de pair de France (7 novembre 1839), et réintégré presque en même temps dans ses fonctions à l'hôtel des monnaies. La révolution de 1848 fit rentrer M. Persil dans la vie privée; mais le 31 juillet 1852 il a été nommé conseiller d'État. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 5 novembre 1864. M. Persil, qui n'était pas décoré encore en 1830, avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 24 avril 1835.

Son fils aîné, Eugène PERSIL, mort en 1841, était substitut du procureur général et avait hérité de son mandat législatif, comme député de Condom, en 1839. — Son second fils, M Nicolas-Jules PERSIL, ancien député et substitut du procureur général, destitué en 1848, est devenu, en 1853, notaire à Paris.

PERSON (Félix), ancien représentant du peuple français, né le 3 février 1795, à Caen (Calvados), où son père commandait l'École d'équitation, fit ses études au lycée de cette ville, s'engagea en 1813, et devint maréchal des logis dans la garde d'honneur. En 1814, il refusa d'entrer dans la maison militaire de Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours il fut nommé officier des gardes nationales actives, et se rendit au camp formé par le général Vedel pour défendre les côtes de la Manche. Il fit une opposition constante au gouvernement des Bourbons, et après la révolution de 1830, ne tarda pas à se jeter dans l'opposition libérale, qui, en 1842, le porta sans succes comme candidat d'un collége électoral de Caen. Il appliquait son activité aux travaux de l'agriculture et particulièrement à l'amélioration de la race chevaline. Membre de la Société d'agriculture de Caen, secrétaire de la Société des courses, délégué au congrès central d'agriculture, fondateur et rédacteur de *la Normandie agricole*, il publia plusieurs brochures spéciales remarquables, entre autres : *les Chevaux français en* 1840 (Caen, 1841, in-8); *les Remontes, les haras, le pays* (1842, in-8); *Avenir des chevaux en France* (1845, in-8); *De la loi de roulage en général et surtout dans ses rapports avec l'agriculture* (1845, in-8).

Après avoir pris part, sur la fin du règne de Louis-Philippe, à la campagne des banquets réformistes, il fut nommé en 1848 représentant du peuple dans le Calvados, le sixième sur douze, par 63 083 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après le 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Élysée, surtout dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative, et alla reprendre dans sa propriété de

Graye (Calvados) ses travaux agricoles. En 1851, il fit paraître un mémoire adressé à la Société vétérinaire du Calvados, sous ce titre : *les Haras, ce qu'ils ont été, ce quils sont, ce qu'ils devraient être* (Caen, 1851, in-8).

PERSOZ (Jean-François), chimiste français, né en Suisse, le 9 juin 1805, de parents français, eut à lutter longtemps contre la mauvaise fortune et parvint à obtenir en 1826 au Collége de France la place de préparateur de M. Thénard, qu'il suppléa pendant l'été de 1832. L'année suivante, il prit tous ses grades universitaires et fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Strasbourg. En 1835, il réorganisa dans cette ville l'École supérieure de pharmacie dont on lui confia la direction et la chaire de chimie. En 1849, il fit partie du jury de l'exposition de Paris. Trois ans plus tard, on créa pour lui au Conservatoire des arts et métiers une chaire de teinture et d'impression des tissus qu'il occupa depuis. En 1850, M. Persoz a suppléé M. Dumas à la Sorbonne. Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris. On lui doit l'organisation de la condition des soies et laines dont il a été nommé directeur en 1853. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1840, M. Persoz a été promu en 1855 au rang d'officier.

Il a publié un grand nombre de mémoires scientifiques, notamment : *Sur la garance* (1826), avec M. Gaultier de Claubry; *Sur la dextrine*, avec M. Biot (*Recueil des savants étrangers*, 1832); *Sur la diastase*, avec M. Payen (*Ann. de phys. et de chim.*, 1832); *Sur la transformation du sucre de canne en sucre de raisin* (*Comptes rendus*, 1832); *Sur la solubilité des corps* (*Ann.*, 1835); *Sur la constitution moléculaire des corps* (Ibid., 1836); *Sur les volumes moléculaires des corps* (*Comptes rendus*, 1837); *Sur la formation de la graisse dans les animaux* (Ibid., 1844); *Sur l'emploi du sulfate mercurique comme agent comburant* (*Ann.*, 3e série, t. I); *Sur les tungstates* (*Comptes rendus*, 1852), etc. On a, en outre, de M. Persoz deux ouvrages : *Introduction à l'étude de la chimie moléculaire* (1839), contenant, avec les idées de l'auteur sur les combinaisons binaires successives, plusieurs faits et procédés analytiques nouveaux; *Traité théorique et pratique de l'impression des tissus* (1846, 4 forts vol. in-8), dans la *Bibliothèque des arts industriels*.

PERTH (George Drummond, 5e comte de), chef actuel d'une illustre famille écossaise, né en 1807, à Londres, servit quelque temps dans l'armée et fut en instance depuis 1841 auprès du gouvernement pour demander la restitution des anciens titres de sa maison frappés d'interdit en 1695 en la personne d'un Drummond, qui avait embrassé la cause de Jacques II. Justice lui a été rendue par acte du Parlement (1853). Il possède aussi en France les titres de duc de Melfort et comte de Lussan, octroyés par Louis XIV. En 1831, il avait épousé en premières noces la veuve du général Rapp. Il a pour héritier son petit-fils George Essex Montifex, lord Drummond, né en 1856.

PERTZ (Georges-Henri), historien allemand, né à Hanovre, le 28 mars 1795, étudia à Gœttingue, fut reçu docteur en philosophie, en 1816, et publia, en 1819, une *Histoire des maires du palais mérovingiens*, qui engagea le ministre baron de Stein à l'associer à son projet de publier une collection des historiens allemands du moyen âge. M. Pertz consacra dès lors sa vie aux recherches historiques et fut chargé d'explorer les bibliothèques et les musées de l'Europe. A la suite d'une première tournée en Allemagne et en Italie il fut nommé secrétaire des archives royales, puis président de la Société historique. La Belgique, la France, l'Angleterre lui ouvrirent tour à tour les richesses de leurs collections et de leurs manuscrits. Nommé par le roi d'Angleterre conseiller des archives de Hanovre, il devint plus tard historiographe de la maison de Brunswick-Lunebourg et membre de la société littéraire et scientifique fondée à Hanovre sous le nom de Grand-College. Nommé en 1832, représentant à la Chambre hanovrienne, ses fonctions politiques ne ralentirent point son activité littéraire; il continua ses voyages et ses travaux et fonda, la même année, le *Journal hanovrien* qui parut pendant cinq ans. En 1842, il reçut le titre de conseiller privé à la cour de Berlin, où il devint directeur de la bibliothèque royale et membre de l'Académie des sciences. Il fut nommé, en 1846, président de la Société d'histoire de Francfort, en 1847, de celle de Lubeck. Il a été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 20 novembre 1863, en remplacement de Jacob Grimm.

Parmi ses immenses travaux, les deux plus importants sont les *Monumenta Germaniæ historica* (Hanovre, 1826-1854, 13 vol.), vaste collection qui a tant contribué aux progrès de la science historique en Allemagne, et *Archives de la société de la vieille histoire allemande* (Ibid., 1824-1853, 3 vol. 5-10). On doit encore à M. Pertz : *Ernest, comte de Munster* (Brême, 1839); *les Historiens allemands du passé* (Berlin, 1846-1854, 22 livraisons); une édition des *Monuments écrits de l'histoire d'Allemagne et particulièrement de la Prusse*, par le baron de Stein, suivie d'une *Vie du baron de Stein* (Ibid., 1848-1854, 6 vol.); un mémoire *sur la Bibliothèque royale de Berlin* de 1846 à 1850 (Berlin, 1851) et le *Catalogue* de cette bibliothèque (1853), etc.; divers mémoires sur des points d'histoire et un certain nombre de savantes éditions, notamment : *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, et les *OEuvres diverses de Leibnitz* (Hanovre, 1843-1848, 4 vol.).

PERUZZI (Ubaldino), homme politique italien, né en 1821, d'une ancienne famille patricienne de Toscane, fut élève de l'École des mines de Paris, et étudia aussi quelque temps en Allemagne. Rentré en Toscane, il se fit connaître comme économiste et publiciste. En 1848, gonfalonier de Florence, il prit une part active au mouvement qui rappela le grand-duc. Attaché à l'opinion libérale modérée, il travailla, pendant les dix années qui suivirent, à préparer la fusion des partis démocratique et constitutionnel. Il prit part notamment à la publication de la *Bibliotheca civile* qui avait pour objet de préparer l'unité italienne sous la maison de Savoie. En 1859, après la fuite du grand-duc, il fut élu membre de l'assemblée toscane et chargé par le gouvernement provisoire de Florence d'une mission délicate auprès du gouvernement français. Il a publié à cette occasion une brochure sur les affaires de Toscane. En 1860, après l'annexion de son pays à la Sardaigne, il a été élu député de Florence au parlement national de Turin. Nommé ministre des travaux publics en 1861, dans le cabinet Cavour, il conserva ce poste sous M. Ricasoli, et montra une grande activité pour développer les chemins de fer italiens. Lorsque le ministère, dont il faisait partie, dut se retirer devant le cabinet Ratazzi, M. Peruzzi devint un des chefs de l'opposition, et il reçut, à la chute de ce cabinet, le portefeuille de l'intérieur. Il a été promu grand-croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare le 2 janvier 1863.

PETERMANN (Auguste-Henri), géographe allemand, né le 18 avril 1822, à Bleicherode, entre les montagnes du Hartz et la forêt de Thuringe, fut élevé au collége de Nordhausen et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais, par suite de son goût décidé pour l'étude de la géographie, il devint, en 1839, élève de l'académie spéciale que le savant Berghaus (voy. ce nom) venait de fonder à Potsdam, et il fut pendant six ans son secrétaire et son bibliothécaire, habitant chez lui, et ayant sous la main toutes facilités de s'instruire. Il connut alors les plus illustres savants, entre autres M. de Humboldt pour lequel il dressa, en 1841, la carte de l'Asie centrale.

La collaboration avouée de M. Petermann au grand *Atlas physique* de Berghaus fit naturellement songer à lui quand il fut question de préparer une édition anglaise de cet ouvrage. Il se rendit à Édimbourg (1845) et ne consacra pas moins de deux années entières à dessiner les cartes ainsi qu'à reviser le texte explicatif qui les accompagne. Le *Physical Atlas* qui parut, en 1847, à Édimbourg, porte son nom.

La même année, il vint à Londres, fut reçu membre de la Société royale de géographie, participa activement à ses travaux et fut chargé, dans le journal l'*Athenæum*, de rendre compte du progrès de la géographie; un semblable travail lui fut demandé pour la réimpression de l'*Encyclopædia britannica*. Il entreprit à Londres diverses publications, telles que l'*Atlas de géographie physique* (Atlas of physical Geography), en collaboration avec le révérend Thomas Milner, et un *Tableau de l'Afrique centrale* (Account of the expedition to central Africa), d'après les explorations les plus récentes. Il a toujours pris un vif intérêt à tout ce qui concerne cette région encore imparfaitement connue; grâce à ses incessantes sollicitations, ses compatriotes, Barth, Overweg et Vogel ont pu obtenir du gouvernement anglais des missions qui n'ont pas été infructueuses. Dernièrement ses hypothèses sur la géographie arctique ont été confirmées par la découverte qu'a faite le docteur Kane d'une véritable mer polaire.

Invité par le duc de Saxe-Cobourg à occuper la chaire de géographie à l'université de Gotha (1854), M. Petermann, sans cesser ses relations avec l'Angleterre, s'est établi dans cette ville où il a reçu de Gœttingue, en 1855, le diplôme de docteur en philosophie. En même temps qu'il dirige à Gotha le grand établissement géographique de Justus Perthes, il fit paraître, sous le titre de *Communications géographiques* (Mittheilungen aus J. Perthes' geographischer Anstalt; 1855 et suiv.), une revue mensuelle des voyages et des découvertes modernes.

PETERSEN (Niels-Matthieu), philologue et historien danois, né à Sanderum, dans l'île de Fionie, en 1791, reçut, tout enfant, les leçons du philologue Rask, et, sous sa direction, commença une étude approfondie de la langue et de la littérature danoises. Nommé, en 1815, professeur au séminaire de Brahetrolleborg, dans l'île de Fionie, il se livra à des recherches philologiques sur les origines de son pays. En 1825, il soutint son maître dans les débats ardents qu'il souleva sur les principes de l'orthographe danoise, et qui eurent pour résultat de renverser les systèmes des anciens grammairiens. Sa *Grammaire danoise* fut publiée à cette occasion (Daen. Grammatik; 1826). Le séminaire ayant été fermé la même année, il se retira à Copenhague et y vécut dans l'étude pendant quatre années. En 1830, il obtint aux archives secrètes une modeste place qui lui permit de continuer ses travaux.

Il avait déjà publié le grand ouvrage où ont tant puisé tous ceux qui, en Europe, se sont occupés du même sujet : *Histoire de la langue danoise, norvégienne et suédoise, et de son développement* (Geschichte der daen., norweg. und schwed. Sprache und ihrer Entwickelung, etc.; Copenhague, 1829-1830, 2 vol.). En 1830, il donna une traduction de l'ouvrage de Depping sur les expéditions maritimes des Normands. Depuis cette époque, outre de nombreux articles insérés dans le *Danske Magazin*, et dans les *Annales archéologiques du Nord*, parmi lesquels il faut citer une dissertation *sur la Langue du Nord*, M. Petersen a encore publié : *Diverses dissertations de Rask* (1834), avec une étude très-intéressante de la vie de ce philologue; *Dictionnaire de la vieille géographie du Nord* (Handbuch der Altnord. Geographie; 1834, inachevé); *Histoire du Danemark dans les temps les plus reculés* (1834, 3 vol.), contenant, avec les plus précieux détails sur toute la vie primitive du peuple danois, un grand nombre de *Sagen* ou chants populaires, curieux documents historiques; un recueil spécial de ces chants, avec une traduction, *Fornmanna-Sœgur* (Copenhague, 1839-1844, 4 vol.), et d'après ces sources mêmes une *Mythologie du Nord* (1849). — M. Petersen est mort à Copenhague en mai 1862.

PETERSEN (Frédéric-Chrétien), philologue et archéologue danois, né à Antvorskow, dans l'île de Seeland, en 1786, mort le 14 mai 1859. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

PETÉTIN (Anselme), administrateur et publiciste français, né en Savoie, sous la République, ancien préfet de la Haute-Loire, a été nommé, à la suite de l'annexion (juin 1860), préfet du nouveau département de la Savoie, et, depuis, directeur de l'Imprimerie impériale. Il a été élu, en 1864, membre du conseil général de l'Isère. M. A. Petétin a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Il est connu par plusieurs ouvrages ou brochures entre autres : *De la Pairie* (1831); *Du présent et de l'avenir* (1831); *Lyon vu de Fourrières* (1833); *Du droit d'association ou de ses limites naturelles et légales* (1847); *De l'annexion de la Savoie* (1859). Il a collaboré à divers journaux, notamment à la *Revue encyclopédique*, à *la Glaneuse* (de Lyon) et au *Siècle*.

PETIET (Auguste-Louis, baron), général français, député, né à Rennes, le 19 juillet 1784, mort en juillet 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

PETIET (Jules-Alexandre), ingénieur français, neveu du précédent, né le 5 août 1813, entra en 1829 à l'École centrale, dont il sortit, trois ans après, avec le diplôme de constructeur et de métallurgiste. D'abord chargé par M. Émile Flachat de diverses constructions industrielles, il fut, en juin 1842, attaché au service de la ligne de Versailles (rive gauche), d'où il passa, en 1845, au chemin de fer du Nord, comme chef de l'exploitation. Il est en outre, depuis 1848, ingénieur du matériel. Décoré en 1848, il a été créé officier de la Légion d'honneur en novembre 1853.

On doit à M. Petiet, qui a provoqué, par son initiative, d'importantes améliorations dans le service des chemins de fer français, quelques travaux et publications : *Accident du 8 mai 1842*; *Examen des questions techniques*, etc. (1843, in-4); *Statistique raisonnée de l'exploitation des chemins de fer* (1844, in-4), suite du précédent; puis, avec MM. E. Flachat, Polonceau et Le Châ-

telier, le *Guide du mécanicien conducteur de locomotives*, et avec MM. Flachat et Barrault, *Traité de la fabrication du fer et de la fonte*, ainsi que différents *Projets*, *Tracés*, *Mémoires*, relatifs aux chemins de fer (1838-1849).

PÉTIGNY (François-Jules Filleul de), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 mars 1801, mort à Blois, le 4 avril 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

PETIT (Jean-Martin, baron), général français, sénateur, né à Paris, le 22 juillet 1772, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

PETIT (Pierre-Guillaume-François), homme politique français, député, est né le 1er septembre 1804. Manufacturier à Louviers, président de la Chambre consultative de cette ville, président du Conseil des Prud'hommes, il devint aussi membre du Conseil général pour le canton de Louviers. En 1863, candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de l'Eure, il fut nommé député au Corps législatif par 20 567 voix sur 25 525 votants. M. Petit a été promu officier de la Légion d'honneur.

PETIT (Pierre-Félicissime-Victor-Alphonse), jurisconsulte français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 12 novembre 1790, termina ses études classiques à Paris et y fit son droit. En 1816, il fut nommé juge d'instruction au tribunal de Montreuil-sur-Mer et devint, la même année, procureur du roi au même siége. Appelé, en 1826, à la Cour royale de Douai, en qualité de substitut du procureur général, il y devint, l'année suivante, conseiller et, en 1840, président de chambre. Il est membre de la Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord, correspondant de l'Académie de législation de Toulouse, et chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Traité complet du droit de chasse* (1838-1844, 3 vol. in-8; 2e édit., Douai, 1853, 2 vol. in-8), le plus important des ouvrages qui traitent de cette matière; *Traité de l'usure, contenant le commentaire de la loi du 3 septembre 1807* (Douai et Paris, 1840, in-8) ; *Traité des surenchères* (Ibid., 1843, in-8) ; et des articles dans le *Journal des avoués* et le *Journal de droit administratif.*

PETIT (Georges), administrateur français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 6 décembre 1818, fit ses études au lycée de Poitiers, et entra en 1840 dans l'administration des finances. Nommé sous-préfet de Muret (1849) et de Dôle 1851, il fut appelé en 1853, par M. de Persigny, au ministère de l'intérieur, et attaché, comme chef de division, au bureau de la presse, de l'imprimerie et de la librairie, dont il organisa et dirigea trois ans l'important service. En 1856, il reçut le titre d'inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie. Décoré de la Légion d'honneur en août 1848, M. G. Petit l'est en outre de plusieurs ordres étrangers.

PETIT (Jean-Louis), peintre français d'histoire et de marines, né à Paris, en 1793, étudia sous Mandevare, Regnault et Rémond et débuta au salon de 1822. Sous la Restauration, il multiplia ses envois aux expositions départementales, exécuta quelques voyages, ouvrit ensuite un atelier pour les amateurs et fut, depuis 1831 jusque dans ces dernières années, professeur de dessin au collége Stanislas. Il faut citer de lui : *la Barque échouée* (1819), *une Fête à Diane* (1822); *le Combat de Roland et de Rodomont* (1827); *Clair de lune*, *Marine* (1829); *Vue de Port-Bail*, *les Sables de Port-Bail*, *l'Ancienne salle des Jeux floraux*, à Toulouse (1834); *le Port de Cherbourg*, *les Ports de la Manche* (1838); *Intérieur de ferme normande*, *le Phare de Gatteville* (1841) ; plusieurs *sites* et *dessins* à la mine de plomb (1836-1848) ; *Vue du port de Calais*, acquis par l'État (1857) ; *Vue de Trouville*, *Phare de Gatteville* (1859) ; *Vue du mont Saint-Michel*, *Bateau à vapeur partant de Calais* (1861) ; *Vue du port d'Honfleur* (1863), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, une 1re en 1841, et plusieurs médailles d'or aux expositions de Toulouse, Lille, Douai, etc. (1823-1829). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

PETIT (François-Charles-Savinien), peintre français, né à Trémilly (Haute-Marne), vers 1815, vint étudier à Paris, fréquenta quelque temps l'atelier de M. Aug. Hesse et débuta dans la peinture historique au salon de 1840. Il s'est livré depuis à l'étude de l'architecture, au point de vue de l'archéologie ou de la décoration monumentale et a été attaché, comme dessinateur, à la commission des archives historiques. Nous citerons de cet artiste : *l'Enfant Jésus expliquant l'Écriture à sa famille* (1840) ; *la Chute d'Ève* (1841) : *la Descente de croix*, commandé par le ministère de l'intérieur (1844) ; *De l'Institution de l'adoration du Saint-Sacrement* (1857); *sainte Gertrude* (1859) ; et, entre autres travaux d'architecture, les *Peintures murales de la chapelle du Liget* dans la Haute-Loire, à l'Exposition universelle de 1855. M. Savinien Petit a obtenu une 3e médaille (histoire), en 1844, une 2e (architecture), en 1855, et un rappel en 1857.

PETIT-SENN (John), littérateur suisse, né en 1790, à Genève, se fit connaître d'abord par plusieurs pièces de vers et fonda, en 1830, un journal littéraire, *le Fantasque*, qu'il rédigea à peu près seul pendant cinq ans. Plus tard, il collabora à l'*Album de la Suisse romande* et au *Magasin pittoresque.* Ses principaux ouvrages sont : *Œuvres choisies* (Berne, 1840, 2 vol. in-8), recueil de vers et de prose, composé de ses premiers essais; *Épître à Lamartine* (1840) ; *Nice* (Genève, 1842 ; 3e édit.), poëme dont on a loué l'enjouement; *Bluettes et Boutades* (Paris, 1845, in-12; 3e édit. augmentée, 1851); *les Perce-neige* (Genève, 1846, in-8) ; *Bigarrures littéraires* (Ibid., 1852).

PETITET (Nicolas), administrateur français, né vers 1800, servit d'abord dans l'infanterie et fit deux campagnes. Entré ensuite dans les bureaux du ministère de la guerre, il y fut tour à tour chargé des sections des écoles militaires (1841), de la correspondance générale (1843) et du recrutement (1844). Nommé directeur de la comptabilité générale (4 avril 1848), il a conservé ces fonctions sous le gouvernement impérial ; en outre, il est devenu conseiller d'État ordinaire (26 janvier 1852), et a été chargé en cette qualité, de soutenir au Sénat et au Corps législatif, les projets de loi intéressant son département. Commandeur de la Légion d'honneur en 1852, M. Petitet avait été créé grand officier le 31 décembre 1857. — Il est mort dans les derniers jours de juillet 1862.

PETITOT (Louis-Messidor-Lebon), statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 juin 1794, et fils d'un sculpteur, apprit de son père les éléments du dessin et entra chez Cartellier, dont il devait épouser la fille. A dix-neuf ans, il eut le second grand prix de sculpture et,

l'année suivante (1814), le premier grand prix, sur ce sujet : *Achille retirant la flèche de sa blessure*. De retour en France, il a produit depuis, avec une étonnante fécondité : *Ulysse chez Alcinoüs*, à Fontainebleau; *Jeune chasseur blessé par un serpent*, au Luxembourg; *Louis XIV honorant les grands hommes de son règne*, à Caen; *Saint Maurice expirant pour la foi*, à Saint-Sulpice; *la Fille de Niobé mourante*, un *Louis XIV* équestre, dont le cheval est de Cartellier, à Versailles; les *Villes de Lyon et de Marseille*, pour la place de la Concorde; *la Naïade de la Seine*, *la Ville de Paris*, *l'Abondance*, *l'Industrie*, aux quatre angles du pont du Carrousel; plusieurs groupes, dont le plus important est un *Pèlerin calabrais et son fils accablés de fatigue implorant le secours de la Vierge;* les bas-reliefs du *Monument de Quiberon*, de l'ancien *Monument du duc de Berri*, à Caen; *la Capitulation de Ballesteros*, inachevé; *Cyparisse*, *les Arts rendant hommage à Apollon*, *Minerve présidant aux récompenses accordées aux arts*, *Louis-Philippe distribuant des drapeaux à la garde nationale;* des tympans au Louvre, représentant *la Poésie* et *la Musique*, et le *Buste de Claude de Forbin*, à Versailles; citons encore le monument élevé dans l'église de Saint-Leu à la mémoire du roi Louis-Bonaparte, père de l'Empereur.

M. Petitot, honoré de toutes les récompenses décernées aux artistes, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en avril 1828 et promu officier le 6 août 1860. Il est entré à l'Académie des beaux-arts, comme successeur de Roman, en 1835. — Il est mort le 1er juin 1862.

PETO (sir Samuel-Morton), industriel anglais, né en 1809, à Woking (comté de Surrey), travailla jusqu'en 1830 sous la direction de son oncle, qui lui laissa une grande fortune; il s'associa alors avec M. Th. Grissell et entreprit le nouveau palais du Parlement, que ce dernier continua seul à dater de 1845. Il a depuis contribué à l'établissement des principaux chemins de fer de la Grande Bretagne et du Canada; nous rappellerons aussi les grandes lignes de Norvége et de Danemark, terminées en 1854. Vers la fin de cette année, il s'offrit à construire la voie de fer qui devait relier Sébastopol à Balaklava, sans aucune rémunération pour lui-même. Son désintéressement patriotique fut récompensé en 1855 par le titre de baronnet. Sir Sam. Peto député-lieutenant de Suffolk a représenté, depuis 1847 jusqu'à 1855, la cité de Norwich, à la Chambre des Communes, où il vote avec le parti libéral. En 1859, il a été nommé par L'Insbury. Marié deux fois, il a pour héritier son fils Henri, né en 1840.

PETRE (William-Bernard PETRE, 12e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Thorndon (comté d'Essex), descend d'un ministre d'État, élevé en 1603 à la pairie. En 1850, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a été nommé député-lieutenant du comté d'Essex. Marié en 1843 à miss Clifford, il a six enfants, dont l'aîné, William-Joseph PETRE, est né en 1847 à Leamington.

PETREQUIN (J.... E....), chirurgien français, né à Lyon, vers 1809, fut reçu docteur en 1835 et attaché en 1844 à l'Hôtel-Dieu de sa ville natale. Après y avoir rempli les fonctions de chirurgien en chef, il a donné sa démission en ces derniers temps. M. Petrequin est correspondant de l'Académie de médecine.

Il est auteur des ouvrages suivants : *Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique* (1842, in-8), dont il a publié, en 1856, une seconde édition augmentée; *Mélanges de chirurgie* (1845, in-8), qui renferment l'histoire médicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon; *Clinique chirurgicale* (1850, in-8), compte-rendu de sa pratique; *De la Suppuration bleue* (1852, in-8); *Traité pratique des eaux minérales de la France et de l'étranger* (Paris et Lyon, 1859, in-8), avec M. A. Socquet, etc.

PETROZ (Antoine), médecin français, né à Montmeillan (Savoie), le 2 juillet 1781, mort le 29 août 1859. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1853. — Voyez la 2e édition du *Dictionnaire.*

PETROZ (N....), pharmacien français, né vers 1785, fut reçu docteur à Paris en 1808. Longtemps pharmacien de l'hôpital de la Charité, il fut élu membre de l'Académie de médecine depuis 1824 (section de pharmacie). M. Petroz s'est fait surtout connaître par deux brochures : *Examen chimique d'une écorce désignée sous le nom de quina bicolore; Examen chimique des fruits du lilas;* et par sa collaboration active au *Dictionnaire des sciences médicales* de M. Panckoucke. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1832.

PETRUS, interprète et lettré annamite, dont le vrai nom est *Truong-Vinh-Ky*, est né vers 1840, dans la province de Vinh-Huong. Son père était soldat et périt dans une expédition contre le Cambodge. Élevé par un prêtre catholique qui l'envoya dans le Cambodge étudier la langue latine, l'enfant, qui avait reçu au baptême le nom de Petrus, remporta de grands succès au collége de Poulo-Pinang où l'avaient placé les pères des missions étrangères. Il passa ensuite deux ans auprès de Mgr d'Isauropolis, puis quitta la mission et devint interprète du gouvernement sous les ordres du vice-amiral Rigault de Genouilly. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à la préfecture de Saïgon, puis à l'état-major du vice-amiral Bonard. Enfin il fut nommé directeur des interprètes. Peu de temps après, il accompagna en France (1863) l'ambassade annamite en qualité de premier interprète, avec le titre de *Tam-Tinh-Tây-nam-Thong-ngân-hoc-Chanh*. De retour dans l'Annam, M. Petrus reprit la direction de l'école annamite française, pour laquelle il a écrit plusieurs traités dans les deux langues. Savant distingué, il parlait, avec une facilité et une pureté remarquable, l'annamite, le latin, le français, l'espagnol, l'anglais, le chinois, le malais, le cambodgien et le siamois. *

PETTER (Antoine), peintre allemand, né à Vienne, en 1783, contracta, dès sa jeunesse, avec Karl Russ, une liaison qui eut la plus grande influence sur son talent. A vingt-cinq ans, il partit pour Rome et s'y pénétra de la manière classique des grands peintres du XVIe siècle. De retour à Vienne, il y obtint successivement six prix, et, en dernier lieu, le grand prix Reichel, pour un tableau représentant *la Mort d'Aristide*. En 1820, il fut nommé professeur à l'Académie dont il devint directeur en 1828, à la suite d'un beau tableau qui représentait *Méléagre tué par sa mère sur le sein de sa femme*. Il traita également la plupart des sujets classiques grecs ou romains. Les conseils de l'historien Hormayr le poussèrent ensuite vers la peinture historique nationale, et il peignit successivement : *la Rencontre de Maximilien d'Autriche et de sa fiancée Marie de Bourgogne*, *la Rencontre de Maximilien et de sa femme après la bataille de Guinegate* (le premier à Graetz, le second au Belvédère de Vienne); *Rodolphe de Habsbourg choisissant le lieu de la bataille de Markfeld ; la reine Jeanne d'Aragon sur le cer-*

cueil de son époux Philippe, *Visite de Charles-Quint à François Ier prisonnier*, *la Mort de saint Wenceslas*, et *la Condamnation de saint Népomucène*, pour la cathédrale d'Olmütz. M. Petter, revenant à ses habitudes classiques, a peint encore un *Prométhée renvoyant Pandore*.

PETURSSON (Getur), savant islandais, né le 3 octobre 1808, à Miklabæ, se rendit en 1829 à l'université de Copenhague, passa en 1834 l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et prit, en 1844, le grade de docteur en théologie. On a de lui : *Historia ecclesiastica Islandiæ ab anno* 1740 *ad annum* 1840 (Copenhague 1841, in-4), qui fait suite à celle publiée par Finnus Johannæus en 1772; *Commentatio de jure ecclesiarum in Islandia ante et post reformationem* (Ibid., 1844), etc.

PETY DE ROSEN (Jules), littérateur belge, né à Neufchâteau, le 25 mai 1828, s'est particulièrement occupé de numismatique et a fait une étude approfondie des monuments monétaires de sa province. On cite de lui : *Recherches sur les monuments de l'ancien pays de Liége* (1847); *l'Abbaye de Saint-Hubert* (1853), travail préparatoire à l'*Histoire numismatique* qu'il a entreprise, et divers articles et mémoires d'archéologie. Il a aussi publié, sous le nom de *Ch. de Saint-Hélène*, des impressions de voyage : *Souvenirs de voyages* (Liége 1849-1850, 3 vol.); *De Paris à Meaux* (Ibid., 1853, in-8), etc.

PEUCKER (Édouard DE) général allemand, né à Schmiedeberg, dans la Silésie, en 1792, entra dans l'artillerie, comme simple soldat, en 1809, devint bientôt officier et fit avec distinction, comme adjudant, les campagnes de la guerre de l'indépendance allemande. En 1815, la confiance du roi de Prusse l'investit des fonctions extraordinaires d'attaché au ministère de la guerre, fonctions d'autant plus importantes qu'elles étaient moins définies. Après avoir travaillé avec succès à l'organisation de l'armée prussienne, il rentra dans la carrière militaire et fut nommé major en 1822. Au milieu de la paix, il parcourut lentement les différents grades et obtint celui de général-major en 1842. En 1848, il fut l'un des délégués de la Prusse à la commission militaire de l'alliance à Francfort. Au mois de juillet, l'archiduc Jean, fort embarrassé dans le choix de ses ministres, donna le portefeuille de la guerre à M. de Peucker, homme modéré, qui passait pour n'être point l'ennemi quand même de tout mouvement libéral. Celui-ci eut à subir, pendant près d'un an, les attaques de tous les partis et finit par donner sa démission, le 10 mai 1849.

Rentrant alors dans le service actif, il parut vouloir regagner, les armes à la main, la réputation qu'il avait perdue au ministère et accepta le commandement du corps prussien envoyé contre les révolutionnaires badois. Battu plusieurs fois par le général polonais Mieroslawski (voy. ce nom), il parvint cependant à arrêter les progrès des insurgés et finit par avoir raison de cette poignée d'hommes. Nommé lieutenant général en mai 1849, il entra dans la commission centrale de l'union allemande à la place du général Kadowitz, en mars 1850, fut mêlé en cette qualité, notamment au congrès de Cassel, à des négociations épineuses, puis se tint à l'écart des affaires publiques.

PEUPIN (Henri-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 2 septembre 1809, embrassa de bonne heure la profession d'horloger et ne s'occupa de politique qu'après la révolution de Juillet. Il fit alors insérer quelques articles dans une revue hebdomadaire spécialement rédigée par des ouvriers. Il était membre du conseil des prud'hommes, lorsqu'en 1848 il posa sa candidature dans les clubs de Paris, se déclarant sincèrement républicain, partisan de l'égalité et du progrès, mais combattant avec énergie les théories socialistes, et en particulier le système de M. Louis Blanc. Élu représentant de la Seine par 131 969 suffrages, le dix-septième sur trente-six, il fit partie du bureau de la Constituante, s'éleva contre la création d'un ministère du progrès, et vota tantôt avec la droite, tantôt avec la gauche. A l'Assemblée législative, il se rapprocha plus complétement de la majorité, approuva la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution, et se rallia au parti de l'Élysée. Décoré de la Légion d'honneur à la fin de 1849, M. Peupin devint, en 1852, sous-directeur du bureau des dons et secours de la maison de l'Empereur. Il a été nommé percepteur de l'un des arrondissements de Paris en février 1864.

PEUT (François-Marie-Hippolyte), publiciste français, né à Lyon, le 18 décembre 1809, et fils d'un conseiller à la Cour impériale de cette ville, étudia succcessivement le droit, la médecine, les sciences naturelles et l'économie politique. En 1830, il acclama, l'un des premiers, le gouvernement constitutionnel à l'hôtel de ville de Lyon, se fixa deux ans après à Paris et subit quelques persécutions politiques. En 1834, il acheta un vaste domaine dans le delta du Rhône et le premier en France, avec son associé, M. Peyret-Lallier, appliqua la vapeur à l'agriculture pour l'irrigation des terrains salés du delta. Après un voyage en Italie et en Algérie, il fonda à Paris, en 1844, sous le titre de *l'Afrique*, un journal consacré aux intérêts de cette colonie, qui disparut en 1845; il fit alors des *courriers d'Afrique* dans *la Presse* et dans divers journaux.

Au congrès scientifique de Marseille en 1846, M. Peut provoqua l'encouragement officiel de la culture du riz dans le delta du Rhône, ainsi que la création, à Arles, d'une école régionale d'agriculture pour tout le sud-est de la France. L'année suivante, il proposa et fit accepter le projet du canal Saint-Louis, destiné à triompher de l'obstacle opposé à la grande navigation par la barre du Rhône à son embouchure, projet important dont la Révolution de 1848 arrêta l'exécution.

M. Peut, qui se trouvait alors à Lyon, concourut au maintien et au rétablissement de l'ordre; puis il proposa à l'Assemblée nationale, dans un mémoire intitulé : *Du Delta du Rhône et de son amélioration au moyen de la culture du riz*, l'emploi immédiat de 15000 travailleurs, et ouvrit au passage Jouffroy un cours d'économie sociale. Au congrès de la paix tenu à Paris en 1849, M. Peut proposa et soutint vivement l'uniformité des poids, mesures et monnaies. Il publia peu après l'*Almanach pour tout le monde* (1850), renfermant un *Cours élémentaire d'économie politique*, et une brochure *sur le Gouvernement de la France* (1850, in-32). A la même époque, il fut nommé, par décret présidentiel, membre de la commission chargée de régler les indemnités pour les dommages causés par les journées de Février. Il prit encore part au congrès de la paix de Londres en 1851. Depuis le 1er janvier 1852, il publie les *Annales de la colonisation algérienne*, revue mensuelle scientifique et littéraire.

En 1855, le congrès de statistique ouvert à Paris a fourni à M. Peut une nouvelle occasion de développer ses idées d'internationalité. Il y jeta les bases d'une triple entreprise tendant au même but : *l'Association pour l'uniformité des poids*,

mesures et monnaies, dont il fut, sous la présidence de M. James Yates (voy. ce nom), le secrétaire général; la *Librairie internationale* et la *Revue internationale*. Il a collaboré en outre à de nombreuses publications périodiques. Il a pris une part active, depuis quinze ans, aux travaux du congrès central d'agriculture, de la Société d'économie politique, de la Société d'acclimatation, etc.

PEYRAT (Alphonse), publiciste français, né le 21 juin 1812, à Toulouse, fit ses études au séminaire de cette ville et suivit pendant quelques mois les cours de la Faculté de droit. Mais, sa vivacité méridionale se portant de préférence vers les agitations politiques de l'époque, il partit brusquement pour Paris en 1833. A peine arrivé, il se rendit aux bureaux de *la Tribune*, et, sans aucune recommandation, s'adressa au rédacteur Armand Marrast qui lui fit écrire, à titre d'essai, un article de critique sur les *Mémoires de la révolution de* 1830, de Bérard, nouvellement parus. L'article, jugé digne de figurer comme premier-Paris, fit saisir le journal et condamner le gérant à trois ans de prison et 10000 fr. d'amende. M. Peyrat, qui avait donné sa mesure par ce coup d'éclat, fut chargé du compte rendu des séances de la Chambre, dans cette même feuille qui fut suspendue au mois d'avril de l'année suivante. Secrétaire de M. Charles Thomas, directeur du *National*, M. Peyrat collabora pendant quelques mois à ce journal.

Après avoir rédigé, à Toulouse, la feuille conservatrice, *la France méridionale*, il revint à Paris et entra à *la Presse*, qu'il quitta pour entreprendre un double voyage en Italie et en Espagne, dans le but d'étudier les mœurs et l'état politique de ces deux pays. Il rentra, en 1844, au journal de M. de Girardin, auquel il a appartenu presque constamment jusqu'en 1863. A la fin de 1857, il venait de prendre, en remplacement de M. Nefftzer, la rédaction politique en chef de *la Presse*, lorsqu'elle fut suspendue pour deux mois. M. Peyrat avait traité particulièrement jusque-là, dans ce journal, la politique extérieure et les questions religieuses. Il a dû se renfermer, de 1858 à la fin de 1860, dans la bibliographie et la critique littéraire. Le 1er décembre 1862, il quitta la rédaction de *la Presse*, et ce n'est qu'en 1865 qu'il put reprendre la direction, comme rédacteur en chef, d'un nouveau journal quotidien, l'*Avenir national*.

Nous citerons encore de ce publiciste : *Correspondance d'Angleterre*, envoyée de Londres à *la Presse* (1854); *Réponse à l'instruction synodale de l'évêque de Poitiers* (même année); *Un nouveau dogme* (1855, in-8), histoire du dogme de l'Immaculée Conception; *Critique des hommes du jour* (1855), comprenant MM. Guizot, Thiers, Montalembert, etc.; *l'Empire jugé avec indépendance* (1856, inachevé); *Histoire et Religion* (1858, in-12); *Études historiques et religieuses* (1863, in-18); *Histoire élémentaire et critique de Jésus* (1864, in-8 et in-18), plus scientifique que la célèbre *Vie de Jésus* de M. Renan; diverses séries d'articles politiques et littéraires publiées à part : celle des articles en réponse à une brochure de Cobden contre la première République française, a paru sous ce simple titre : 1793, et forme comme l'introduction d'une *Histoire de la Révolution* que M. Peyrat devait publier.

Un écrivain homonyme, M. Napoléon PEYRAT, compte un certain nombre de publications, notamment : *les Réformateurs de la France et de l'Italie au* XIIe siècle (1860, in-18), et l'*Arise, romancero religieux, héroïque et pastoral* (1863, in-18).

PEYROL (Mme). Voy. BONHEUR (Juliette).

PEYRON (l'abbé Victor-Amédée), orientaliste italien, né à Turin, le 2 octobre 1785, fut élève de l'abbé Valperga di Caluso, auquel il succéda, en 1815, comme professeur de langues orientales à Turin. Il était docteur en théologie. Membre de l'Académie des sciences de cette ville, il a été élu associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres) en 1854. En 1848, le roi Charles-Albert l'avait nommé sénateur du Piémont.

M. Peyron commença à se faire connaître par ses découvertes d'anciens textes grecs et latins écrits sur palimpsestes. Il a consigné le résultat de ses recherches dans les *Memorie* de l'Académie des sciences de Turin, et dans les ouvrages suivants : *Descrizione d'un evangeliario greco* (Turin, 1808, in-8); *Empedoclis et Parmenidis fragmenta* (Leipsick, 1810, in-8); *Codicis Theodosiani fragmenta* (Turin, 1824, in-4); *Fragments des discours de Cicéron pour Scaurus, pour Tullius et contre Claudius* (Fragmente der Reden des Cicero, etc.; Stuttgart, 1824). Il est auteur de travaux très-importants sur la langue copte; les deux principaux sont : *Lexicon linguæ copticæ* (Turin, 1835, in-4) et *Grammatica linguæ copticæ* (Ibid., 1841, in-4), contenant un *Supplément* à l'ouvrage précédent.

PEZERAT (Philibert), ancien représentant du peuple français, né à Pressy-sous-Dondin (Saône-et-Loire), le 3 septembre 1789, étudia la médecine, se fit recevoir docteur, exerça pendant trente-cinq ans sa profession, tout en s'occupant des questions agricoles. Appartenant sous Louis-Philippe à l'opposition radicale, il fut élu, en 1848, représentant du peuple, le septième sur quatorze, dans le département de Saône-et-Loire, par 104 969 voix; il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, et vota ordinairement avec la gauche dans les questions politiques et avec la droite dans les questions sociales. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit ses travaux agricoles.

PEZZANI (André), littérateur français, avocat à Lyon, s'est fait connaître par les œuvres littéraires ou philosophiques suivantes : *Poëmes lyriques et dramatiques* (1844); *Exposé d'un nouveau système philosophique* (1847); *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès* (1847); *Falkir, ou les Mystères du siècle* (1847), en vers; *Présidence et royauté* (1849); *Principes supérieurs de la morale* (1857, 2 vol.); *Questions pendantes en philosophie religieuse* (1858); *le Règne de Dieu, prédit par les prophètes*, etc. (1860, in-18); *Appel au droit divin et à la légitimité* (1851, in-8); *la Pluralité des existences de l'âme*, conforme à la doctrine de la pluralité des mondes (1864, in-8), etc.

PFEIFFER (Ida REYER, dame), femme célèbre par ses lointains voyages, née en 1795, à Vienne (Autriche), morte à Vienne, le 27 octobre 1858. Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

PFEIFFER (Louis-Georges-Charles), naturaliste et médecin allemand, né le 4 juillet 1805, à Cassel, et fils d'un écrivain distingué mort en 1852, étudia la médecine aux universités de Gœttingue et de Marbourg, obtint en 1825 le grade de docteur et, après avoir visité les hôpitaux de Paris et de Berlin, s'établit en 1826 dans sa ville natale comme médecin. En 1831, lors de la révolution polonaise, il alla exercer les fonc-

tions de médecin d'état-major à Lazienki, à Pomonsk et à Varsovie. Dans la suite, il explora une partie des pays-Bas et de l'Allemagne et réunit les matériaux d'une monographie des cactées : *Enumeratio diagnostica cactearum hucusque cognitarum* (Berlin, 1837), suivie de la *Description et synonymique des cactées des jardins allemands* (Beschreibung und Synonimik der in deutschen Gaerten lebenden Cacteen; Berlin, 1837); il l'a fait suivre depuis de *Gravures et descriptions de cactées en fleur* (Abbildungen und Beschreibungen bluhender Cacteen ; Cassel, 1843-1850, 2 vol.).

En 1838, M. Pfeiffer partit avec MM. Otto et Gundlach pour l'île de Cuba où il s'occupa principalement des mollusques, puis il visita encore les collections de Paris, de Vienne, de Londres, etc., et, de retour à Cassel, commença la publication de sa grande *Monographia heliceorum viventium* (Leipsick, 1847-1848, 4 vol.; *Supplément*, 1853), contenant tous les genres et espèces connus avec une description d'espèces fossiles nouvellement découvertes.

Parmi ses autres travaux d'histoire naturelle, publiés à Cassel, il faut citer : *Symbolae ad historiam heliceorum* (Cassel, 1841-1846, 3 vol.); *Tableau de la Flore de l'électoral de Hesse* (übersicht der Kurhessisch, Flora; Cassel, 1844); *Flore de la Hesse septentrionale et de Munden* (Flora von Niederhessen und Münden; 1847-1854, 2 vol., et années suivantes) : *Monographia pneumonopomorum viventium; Sistens Descriptiones systematicas et criticas omnium hujus ordinis generum et specierum hodie cognitarum, accedente fossilium enumeratione* (1852); *Conspectus Cyclostomæorum emendatus et auctus* (Cassel, 1852); *Novitates conchiologicæ* (1855), contenant des figures et descriptions de coquilles nouvelles. L'auteur préparait une *Monographia auriculaceorum* et une *Nomenclature détaillée de botanique*.

Ce savant a traduit, en outre, des ouvrages de médecine de Pinel, Johnson et Wetterhead. Il a publié un *Répertoire universel de la journalistique allemande médicale, chirurgicale et obstétricale* (Universal Repertorium der deutschen medicinischen, etc., Journalistik; Cassel, 1833, 2 vol.); un *Essai sur la Phlegmasia alba dolens* (Versuch über die Phleg., etc.; Leipsick. 1837), et collaboré à plusieurs recueils scientifiques allemands, notamment à l'ouvrage de Philippi sur les coquilles *Abbildung und Beschreibung neuer oder wenig bekannten Conchylien* (Cassel, 1845-1851, 3 vol.). Depuis 1846, M. Pfeiffer dirigea avec le docteur K. Th. Menke le *Journal de malocozoologie* qui, a pris en 1854 le titre de *Feuilles malocozoologiques* (Malokozoologische Blaetter).

Un de ses parents, M. Théodore-Charles PFEIFFER, docteur en médecine depuis 1843, est propriétaire de l'établissement hydropathique d'Alenandersbad, près Unriedel en Bavière, et auteur de quelques travaux, tels que *De laparotomica in valvulo necessaria* (Marbourg, 1843).

PFEIL (Guillaume), écrivain forestier allemand, né à Ramelbourg près du Hartz, le 28 mars 1783, mort le 4 septembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PFIZER (Paul-Achatius), publiciste et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 12 septembre 1801, et fils d'un magistrat, professeur de droit et auteur d'écrits estimés, acheva ses études à l'université de Tubingue où il s'occupa spécialement de droit et de philosophie. En 1827, il entra dans la magistrature comme assesseur de haute justice au tribunal de Tubingue. Au moment où la Révolution française réveilla les espérances du parti libéral allemand, M. Pfizer publia une brochure pleine d'esprit et de verve contre le gouvernement, qui, sous le titre de *Correspondance de deux Allemands* (Briefwechsel zweier Deutschen: Stuttgart, 1831, 2ᵉ édit. 1832), lui fit perdre sa place, mais lui valut une grande popularité. Dès le mois de décembre 1831, il fut élu membre de la seconde Chambre. Il se fit bientôt à la diète une place parmi les chefs de l'opposition libérale, et ne perdit pas une seule occasion de réclamer une constitution, soit par des discours, soit par de nouvelles brochures, entre autres : *Pensées sur le but et les devoirs du libéralisme allemand* (Gedanken über das Ziel und die Aufgaben des deutschen Liberalismus; Tubingue, (1832) et *Sur le développement du droit public, au moyen d'une constitution nationale* (über die Entwickelung des œffentlichen Rechts in Deutschland durch eine Verfassung des Bundes; Stuttgart, 1835); cette dernière lui valut un procès et une condamnation, etc. Le résultat de la lutte fut le licenciement des deux Chambres et un régime encore plus sévère; M. Pfizer donna sa démission en 1838 avec toute l'opposition libérale, et mit à profit les loisirs de la retraite pour écrire un ouvrage plus sérieux, *le Droit, l'État et l'Église* (Gedanken über Recht, Staat und Kirche; Stuttgart, 1842).

En 1848, M. Pfizer fut choisi pour ministre des cultes, et nommé membre du parlement de Francfort; mais sa santé le força de donner sa démission des deux fonctions dès le mois d'août, et de rester étranger aux affaires publiques. Après le triomphe de la réaction, il publia une brochure qui fut saisie par le pouvoir : *Vues de l'Allemagne en 1851* (Deutschlands Aussichten im Jahr 1851; 1851). Depuis l'auteur a repris sa place dans la magistrature, et est devenu à Tubingue haut conseiller de justice.

PFIZER (Gustave), poëte et critique allemand, frère du précédent, né à Stuttgart, le 29 juillet 1807, alla aussi terminer ses études à Tubingue, où il devint répétiteur en 1836. Ses principes libéraux le retinrent longtemps dans cette position, et il ne fut nommé professeur au collége qu'en 1846. Lors de la révolution de 1848, il écrivit quelques brochures politiques.

Depuis longtemps M. Pfizer s'est acquis une grande réputation littéraire par plusieurs ouvrages de poésie, de critique et d'histoire : *Poésies* (Gedichte, 1831), un second recueil de *Poésies* publié à la suite d'un voyage en Italie (Stuttgart, 1835); *Vie de Martin Luther* (M. Luther's Leben; Ibid., 1836); un long poëme national intitulé : *le Welche et l'Allemand, Œneas Silvius Piccolomini et Grégoire de Hambourg, scènes historiques et poétiques du* xvᵉ *siècle* (der Welsche und der Deutsche, Æneas Sylvius, etc. (Ibid., 1844) ; *Histoire d'Alexandre le Grand pour la jeunesse* (Geschichte Alexander's des Grossen für die Jugend; Ibid., 1846), d'après la vérité des faits historiques; *Histoire des Grecs pour la jeunesse plus avancée* (Geschichte der Griechen für die reifere Jugend ; Ibid., 1847).

Citons encore un poëme volumineux : *la Bataille des Tartares* (die Tartarenschlacht; Stuttgart, 1840); *Uhland et Rückert* (Uhland und Rückert, ein kritischer Versuch (Ibid., 1837); des traductions de Bulwer et de Byron, et des articles dans plusieurs journaux très-importants dont il eut pour quelque temps la direction, entre autres l'*Ausland; les Feuilles pour la connaissance de la littérature étrangère* (Blaetter für Kunde der Literatur des Auslandes); le *Morgenblatt*, et *le Journal trimestriel allemand* (Deutsche Vierteljahrschrift). C'est dans cette dernière

feuille qu'il porta. contre le système poétique de Heine, des attaques auxquelles le poëte satirique répondit par son *Miroir souabe*, publication dirigée contre toute l'école souabe à laquelle M. Pfizer se rattachait.

PFNOR (Rodolphe), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse), en 1824, et d'abord élève du sculpteur prussien Rauch, vint en France vers 1846, et s'attacha à Visconti dont il a entrepris de graver complétement les œuvres. Fixé dès lors à Paris, il commença cette publication pour l'éditeur Baudry, et donna successivement *les Fontaines, le Louvre, le Tombeau de l'Empereur*, etc. (3 vol. in-fol., 1852-57). Les planches d'architecture de M. Pfnor, d'une gravure nette et d'une fidélité scrupuleuse, sont les plus grandes qui aient été publiées depuis Louis XIV. D'autres travaux de cet artiste, qui a aussi traité l'aquarelle et figuré à nos derniers salons, sont placés dans la bibliothèque de Darmstadt et dans divers cabinets de l'Allemagne. Citons encore : *Monographie du château de Heidelberg* (1858-59, in-folio) ; *Monographie du palais de Fontainebleau*, avec texte descriptif et historique de M. Champollion-Figeac (1859-1864, 76 livr. in-folio); *Recueil d'estampes relatives à l'ornementation des appartements aux* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (1859-1862, 12 livr. in-folio), etc.

PFORDTEN (Louis-Charles-Henri VON DER), homme d'État et jurisconsulte allemand, né à Ried-sur-l'Inn, le 11 septembre 1811, d'une ancienne famille saxonne émigrée en Bavière, fit ses études à Nuremberg, où son père était juge, puis à Heidelberg. Reçu docteur en droit avec une thèse *De Prælegatis*, il se fit recevoir agrégé à Munich, passa par les divers degrés du professorat à l'université de Wurtzbourg, et succéda, en 1843, au professeur Puchta dans la chaire de droit romain de l'université de Leipsick, dont il ne tarda pas à être nommé recteur. Dans l'intervalle, il avait exercé les fonctions de conseiller à la Cour d'appel d'Aschaffenbourg, et avait aussi été attaché, en 1833, au ministère de l'intérieur. Au milieu des difficultés de 1848, et après la retraite du ministère conservateur, il fut appelé à prendre le portefeuille des cultes, et travailla à la réalisation d'un programme modéré, mais libéral dont les Chambres ne se contentèrent pas. Forcé de donner sa démission sur un vote de défiance, en janvier 1849, il resta un mois encore en fonctions sur l'ordre du roi, essayant d'isoler autant que possible la Bavière du fédéralisme allemand. Maximilien le rappela, dès le mois d'avril, et lui confia les ministères de sa maison et des affaires étrangères. M. Pfordten combattit de tout son pouvoir l'influence de la Prusse, se prononça contre l'alliance des trois rois et le parlement d'Erfurt, et rallia la Bavière au nouveau Zollverein formé sous les auspices de l'Autriche. Au milieu des démêlés entre les deux grandes puissances de l'Allemagne, il défendit les intérêts de l'Allemagne du Sud aux conférences successives de Dresde, de Darmstadt et de Vienne; la solution pacifique de la question de suprématie fut due en partie à ses efforts combinés avec ceux de MM. de Metternich et Manteuffel. M. de Pfordten est resté, jusqu'en 1859, chef du cabinet de Bavière. Sa modération, diversement jugée, lui a attiré une vive animosité dans le parti radical.

On lui doit plusieurs travaux de jurisprudence, notamment : *Dissertations du droit romain* (Abhandlungen aus dem Pandektenrechte ; Erlangen, 1840); *De Obligationis civilis in naturalem transitu* (Leipsick, 1843), et un certain nombre d'articles dans les journaux de droit.

PHARMAKIDIS (Théoclite), théologien et archimandrite de l'Église grecque, fut ordonné diacre en 1802 et, neuf années après (1811), ayant reçu la prêtrise à Bucharest, passa à Vienne en qualité de desservant de l'église dite des étrangers. Il fut un des collaborateurs les plus assidus du *Mercure savant* (Λόγιος Ἑρμῆς), qui eut tant d'importance politique à cette époque. En 1819, il fut appelé à Corfou par le comte de Guilford, qui lui confia d'abord la chaire de théologie et l'envoya ensuite, à ses frais, à l'université de Gœttingue, étudier les méthodes d'enseignement. Il entra en Grèce lorsque la révolution éclata, mais les événements le forcèrent bientôt de revenir à Corfou, où il retrouva sa chaire et la protection de lord Guilford. Rappelé en Grèce en 1825, par le gouvernement provisoire, il fut chargé de la rédaction de la feuille officielle qui se publiait à Nauplie sous le titre de *Journal général de la Grèce*. Tenu à l'écart sous le gouvernement de Capo d'Istria, M. Pharmakidis revint en faveur à l'arrivée de la régence bavaroise, fut nommé secrétaire du saint synode et chargé, en cette qualité, de la constitution de l'Église hellénique. Il entra dès lors en lutte ouverte avec le parti napiste, représenté par le P. Œconomos (voy. ce nom), qui l'accusa d'avoir, dans la définition des rapports de l'Église avec l'État, sacrifié l'indépendance de la première. M. Pharmakidis a publié à l'appui de sa doctrine un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est l'Ἀντίτόμος, ἢ περὶ ἀληθείας, sorte de réfutation de l'acte synodal (Τόμος) par lequel l'Église de Constantinople a reconnu l'indépendance de l'Église hellénique. Il a publié également une *Bible*, avec commentaires, en 7 volumes. Il a été nommé professeur titulaire de théologie à l'université d'Athènes, lors de la fondation.

PHILARÈTE (Basile DROSDOF), métropolite de Moscou, né, en 1782, à Kolomna, près de Moscou, entra à vingt-six ans dans l'ordre de Saint-Basile. Nommé recteur, en 1812, à l'Académie de Saint-Pétersbourg, il fut distingué par Alexandre Ier, qui lui accorda toute sa confiance et le fit nommer successivement, évêque de Revel, en 1817, archevêque de Tver, en 1819, d'Iaroslaf, en 1820, et quelques mois après lui fit donner le siége de Moscou; il fut, dit-on, le seul avec le prince A. Galitzin, qui eut connaissance du testament de l'empereur. Nicolas fut loin d'avoir pour lui la même bienveillance, et pour l'éloigner du synode lui ordonna de retourner dans son diocèse. Malgré ses 79 ans, il passe pour avoir rédigé le manifeste qui rendit la liberté aux serfs (19 mars 1861).

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Dissertation sur la cause morale des incroyables succès des Russes, en 1812*; *Commentaires sur la Genèse*; *Étude sur l'histoire biblique*; *Catéchisme raisonné*, traduit en plusieurs langues; *Dialogue sur la foi orthodoxe de l'Église gréco-russe*, traduit en français par l'archi-prêtre Soudakoff, sous ce titre: *Entretiens d'un sceptique et d'un croyant*, etc. (1864, in-8); des *Sermons* et des *Discours*.

PHILIPON (Charles), journaliste français, né à Lyon, en 1804, vint jeune à Paris, se lia avec les auteurs libéraux et satiriques de l'époque et fonda, un an après la révolution de Juillet, *le Charivari*, feuille quotidienne ornée d'une caricature, dont le texte et les dessins composèrent une incessante satire à laquelle les actes officiels surtout servirent d'aliment. En 1833, la charge qu'il fit de la figure du roi lui-même lui attira des démêlés avec les tribunaux. En 1840, il créa et mit à la mode *les Physiologies*, in-32, dont la

collection, rapidement épuisée, a reparu en 1854 dans le format in-4. Il en signa lui-même quelques-unes. M. Charles Philipon, qui avait vendu, en 1842, *le Charivari* à une société d'actionnaires, fonda, en 1849, le *Journal pour rire*, intitulé, depuis janvier 1857, le *Journal amusant*, puis le *Musée pour rire*, dit *Musée Philipon*, et le *Musée anglo-français* (1854), pour lequel il s'associa M. G. Doré.

On peut citer de lui : *Physiologie du flâneur* (1842) ; *Parodie du Juif errant* (1844, in-12), complainte constitutionnelle en dix parties, avec M. L. Huart; plusieurs opuscules politiques, entre autres : *Aux prolétaires* (1838), et des articles fournis aux *Cent-et-un Robert-Macaire*, à l'*Almanach prophétique*, etc. — M. Philipon est mort en 1862.

PHILIPPAR (François-Aken), agronome français, né en 1801, à Peuving (Autriche), d'un père français et d'une mère allemande, fut élevé en France et, à la suite d'un voyage agronomique fait, en 1829, en Angleterre, fut nommé professeur de botanique et d'art forestier à l'École de Grignon, d'où il passa, vers 1840, à l'École normale de Versailles. En 1841, il devint directeur du jardin des plantes de cette ville. Il appartient à un grand nombre de sociétés agricoles et a été l'un des fondateurs de celle de Seine-et-Oise, dont il est secrétaire perpétuel.

On a de lui de nombreux travaux parmi lesquels on remarque : *Voyage agronomique en Angleterre* (1830, in-8, pl.), essai sur les cultures de ce pays comparées à celles de la France : *Catalogue des végétaux ligneux et herbacés* (1837, in-8), cultivés à Grignon; *Traité organographique sur les maladies des céréales* (1838, in-8, pl.); *Catalogue des végétaux du jardin de Versailles* (1841, in-8); *Programme raisonné d'un cours de culture* (1840, in-8); *Études forestières* (1843, in-8), etc. M. Philippar est aussi l'auteur de beaucoup de notices et d'articles insérés dans les *Annales de la Société d'horticulture*, les *Annales de Grignon*, *le Cultivateur*, et les *Mémoires* de la Société d'agriculture de Seine-et-Oise.

PHILIPPES DE KERHULLET (Charles-Marie), marin et hydrographe français, né à Rennes, le 17 septembre 1809, entra dans la marine, en 1825. Il fut successivement enseigne de vaisseau, en 1832, lieutenant de vaisseau en avril 1837, capitaine de frégate le 8 septembre 1846, et capitaine de vaisseau le 8 mars 1856. M. Philippes de Kerhullet a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Il a publié dans les ouvrages suivants les observations personnelles qu'il a faites dans ses campagnes du Levant, en Afrique, dans le golfe du Mexique, à Terre-Neuve, à Cayenne et au Sénégal: *Instructions pour remonter la côte du Brésil depuis San-Luiz de Maranhão jusqu'au Para* (Paris, 1841, in-8); *Description nautique de la côte occidentale d'Afrique depuis le cap Roxo jusqu'aux îles de Los* (Paris, 1849, in-8); *Instructions pour entrer et naviguer dans le fleuve de Cazamance jusqu'à l'établissement portugais de Zinghinchor* (1850, in-8); *Description des archipels des Canaries et du cap Vert* (1851, in-8); *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique* (1851-1852, 3 vol. in-8); *Considérations générales sur l'océan Atlantique* (1852, in-8, 3ᵉ édit., 1854); *Considérations générales sur l'océan Indien* (1851-1853, in-8); *Considérations générales sur l'océan Pacifique* (1853, in-8); *Manuel de la navigation dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique*, avec M. Vincendon-Dumoulin (2 vol. in-8); *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar* (1857, in-8); *Description nautique des îles du cap Vert* (1858, in-8); *Description de l'archipel des Açores* (1851-1858, in-8).

PHILIPPOTEAUX (Frédéric-Emmanuel-Henri), peintre d'histoire, né à Paris, le 3 avril 1815, suivit jeune encore l'atelier de M. Léon Cogniet, avec lequel il travailla plus tard pour les galeries de Versailles, notamment à la *Bataille de Monthabor* (1799), exposée en 1843. Son premier tableau d'exposition a paru au salon de 1833; les œuvres qu'il a depuis fréquemment exposées décorent aujourd'hui nos premiers musées modernes, celui du Luxembourg, ceux de Versailles, Rouen, Strasbourg et Marseille. Les principaux sont : *le Rocher de glace*, épisode des guerres de l'Amérique (1833); *la Retraite de Moscou* (1835); *la Prise d'Ypres* (1837), *la Mort de Turenne*, *le Siége d'Anvers en 1792*, *le Combat de Stockach* (1838 et 1839); *Bayard au pont du Garigliano*, *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy*, au Luxembourg (1840); *l'Entrée du col de la Mouzaïa*, *la Défense de Mazagran*, *l'Attaque de Médéah*, *le Combat de l'Oued-Jer*, *Une Razzia* (1842-1844), tableaux la plupart commandés à l'artiste à la suite d'un voyage en Algérie; *la Bataille de Rivoli* (1845); des *Femmes mauresques*, *Une Rue d'Alger* (1846); *le général Gourgaud sauvant la vie à Napoléon* (1848); *le Dernier banquet des Girondins*, aujourd'hui à Marseille, avec *la Mort de Turenne* (1850); *le général Bonaparte en Italie* (1853); *Défaite des Cimbres* (1855); *Charge des chasseurs d'Afrique à Balaklava* (1859); *le général Forey acclamé par les troupes de sa division après le combat de Montebello*, *l'Empereur embrassant le général Forey à la gare de Voghera*, *Religieuses à la chapelle* (1861); *Combat de Montebello*, *Combat de Diernstein*, appartenant à M. le duc de Richemont (1863), etc.

M. Philippoteaux a aussi donné quelques tableaux de genre : *la Pervenche*, *la Déception*, *le Brin d'herbe*, *le Retour du cabaret* (1853); quelques portraits militaires, et dans ces derniers temps, un certain nombre de dessins au *Journal pour tous* et à d'autres recueils illustrés. On voit enfin de lui à Versailles *le Combat du Raab*, *le Passage du Tagliamento*, *le Siége d'Anvers en 1832*. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1837, une 1ʳᵉ en 1840, et la décoration en juillet 1846.

PHILLIMORE (John-George), jurisconsulte anglais, né en 1809, et fils d'un magistrat, fit ses études au collége de Westminster et à l'université d'Oxford qui lui a conféré en 1831 le diplôme de maître ès arts. Admis au barreau l'année suivante par la société de Lincoln's-Inn, il pratiqua d'abord dans le ressort judiciaire d'Oxford et se fit ensuite connaître par des ouvrages de droit, dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés : *Introduction à l'étude et à l'histoire du droit romain* (Introduction to the study and history of Roman law; 1841), et *Histoire du droit de témoignage* (History of the law of evidence). Nommé répétiteur de droit civil et de jurisprudence à l'École de Middle-Temple (1850), il fut, en juin 1852, choisi par les délégués des différentes écoles de droit pour enseigner le droit constitutionnel et l'histoire du droit. Aux élections générales de 1852, il fut élu membre du Parlement par le bourg de Leominster et se montra favorable à la réforme électorale et judiciaire, à l'abolition des dîmes de l'Église, au scrutin secret, etc.

PHILLIMORE (sir Robert-Joseph), jurisconsulte et député anglais, né en 1810, est frère cadet du précédent. Élevé au collége de Westminster et à l'université d'Oxford dont il tient son diplôme de

docteur ès lettres, il étudia aussi le droit et fut reçu avocat par la société de Middle-Temple (1841). Il est devenu chancelier de Chichester et de Salisbury, juge des cinq ports, conseil de la reine en 1858, et, en 1862, avocat général à l'amirauté. Membre du Parlement de 1853 à 1857 pour le bourg de Tavistock, il a donné par ses votes indépendants des gages aux whigs comme aux tories. On a de lui des ouvrages de droit, entre autres : *Réflexions sur le divorce* (Thoughts on the law of divorce, 1849) ; *Du Droit international maritime* (On the international law), lettres à lord Ashburton et à M. Gladstone ; et la publication des *Mémoires de George, lord Lyttleton* (Memoirs and correspondence, 2 vol.).

PHILIPS (Georges), historien allemand, professeur d'histoire du droit à l'université de Vienne, membre de l'Académie des sciences de cette ville, est né à Kœnigsberg, en 1804. Prussien de naissance, il était fils de parents protestants, originaires d'Angleterre. Après avoir fait ses études à Munich et pris ses grades à Berlin, il alla passer quelques mois à Londres, et donna à son retour son *Essai d'une exposition de l'histoire du droit anglo-saxon* (Versuch einer Darstellung der Geschichte des angel-sæchsischen Rechts; Gœttingue, 1825), qu'il fit suivre de l'*Histoire de l'Angleterre et du droit anglais, depuis la conquête des Normands* (Englische Reichs- und Rechtsgeschichte, seit, etc. ; Berlin, 1827-1828, 2 vol.).

Vers cette époque, ses relations avec son compatriote Yarke, qui se disposait à abjurer le protestantisme, le déterminèrent à embrasser lui-même le catholicisme, avec lequel s'accordaient d'ailleurs toutes ses idées sur la philosophie et l'histoire. En effet, dans un premier ouvrage, les *Principes de droit privé allemand en général, comprenant le droit féodal* (Grundsætze des gemeinen deutschen Privatrechts, mit, etc. ; Berlin ; 3ᵉ édit., 1846), il donne pour base à toutes les institutions juridiques de l'Allemagne, les principes mêmes de la féodalité, et dans son *Histoire allemande, traitant particulièrement de la religion, du droit et de la constitution* (Deutsche Geschichte, mit besonderer Rücksicht auf Religion, Recht, etc. ; Ibid., 1832 et suiv.), il s'est montré l'admirateur du moyen âge, jusque dans ses plus mauvais jours, et a défendu sans réserve l'autorité de l'Église et son influence.

En 1833, M. Philipps fut appelé à Munich, en qualité de professeur de droit, et y trouva l'occasion de travailler plus efficacement à la propagation et à l'application même de ses idées. A propos des agitations dont Cologne fut le théâtre (1838), il publia, avec Gœrres, les *Feuilles historiques et politiques de l'Allemagne catholique*, dont la pensée avouée était d'établir par l'histoire la souveraineté de l'Église, et de réduire le rôle de l'État à la simple police. Il resta, dans les mouvements religieux qui suivirent, l'allié des deux Gœrres, de Dœllinger, de Windischmann, de tous les chefs de l'ultramontanisme allemand, et défendit avec eux, en toute occasion, la suprématie politique du catholicisme, jusqu'au moment où le ministère Abel tomba devant l'intervention de Lola-Montès (1847). M. Philipps fut alors éloigné de sa chaire et nommé conseiller royal à Landshut. Mais, au lieu d'aller remplir ces fonctions, il poursuivit le cours de ses travaux historiques. En 1849, il accepta une chaire de droit canonique général et d'histoire de droit à Inspruck, et l'échangea, deux ans plus tard, contre la chaire qu'il occupe à Vienne.

Outre les ouvrages que nous avons eu occasion de rappeler, il faut encore citer de M. Philipps : *le Droit canonique* (Kirchenrecht ; Ratisbonne, 1845-51, 4 vol.), son plus important ouvrage ; *Histoire de l'Allemagne et du droit allemand* (Deutsche Reichs- und Rechtsgeschichte : Munich, 1845 ; 2ᵉ édit., 1850) ; *les Synodes diocésains* (die Diocesan Synode ; Fribourg, 1849 ; édit., 1850) ; *Sur l'Origine des charivaris* (Ueber den Ursprung der Katzenmusiken ; Ibid., 1849).

PHILLIPS (Charles), avocat et littérateur irlandais, né à Sligo, en 1787, vint achever à l'université de Dublin (1802-1807), son éducation commencée dans sa ville natale. Il étudia le droit sous les auspices de la société de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1811 et ne tarda pas à y acquérir une brillante réputation par la facilité et l'abondance de son langage. En 1821, il s'établit à Londres, se livra exclusivement à la pratique judiciaire et devint un criminaliste des plus habiles. Durant son passage à la chancellerie, lord Brougham lui offrit vainement un siége à la haute Cour de justice de Calcutta.

En 1842, M. Phillips fut nommé par lord Lyndhurst commissaire des faillites à Liverpool et, en 1846, il entra au tribunal des débiteurs insolvables (*Insolvent court*), dont il resta membre. On a de lui des *Mémoires anecdotiques* sur la vie et l'époque de l'orateur Curran (Anecdotes of Curran), qui peuvent servir à l'histoire des troubles d'Irlande au dernier siècle.

PHILLIPS (John), géologue anglais, né vers 1800, est neveu du célèbre William Smith, qu'on a surnommé le père de la géologie anglaise, aux travaux duquel il eut une large part, de 1815 à 1839. Nommé, vers 1827, conservateur du musée de la *Philosophical Society* du Yorkshire, il acquit par ses cours, ses mémoires et ses dissertations, qui embrassent la physique générale, la chimie, la minéralogie et l'histoire naturelle, la réputation d'un habile vulgarisateur. Après avoir successivement professé aux universités de Londres et de Dublin (1844), il a obtenu, en 1856, la chaire du docteur Buckland à Oxford. Il appartient à plusieurs compagnies savantes, et il s'est fait remarquer dans les congrès publics, tenus par la Société pour l'avancement des sciences.

Les principaux ouvrages sont : *Traité de géologie* (Treatise on geology ; Londres, 1837, 2 vol.), destiné d'abord à la *Cabinet Cyclopædia*, et augmenté en 1852 ; *les Fossiles de Cornouailles, de Devon et de Somerset* (the Palæozoic fossils of Cornwall : 1841, 1 vol.) ; *les Rivières, montagnes et côtes du comté d'York* (the Rivers, mountains and sea coasts of Yorkshire ; 1855, in-8), et deux grandes cartes géologiques : *les Iles Britanniques* (1842) et *le Comté d'York* (1853). On trouve de nombreux travaux de ce savant dans les recueils encyclopédiques de son pays.

PIAT (Jean-Pierre, baron), général français, sénateur, né à Paris, le 6 juin 1774, partit à dix-huit ans comme un des enrôlés volontaires de la levée en masse qui répondit, en 1792, à l'appel du décret déclarant la patrie en danger ; il conquit péniblement tous ses grades sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, et fut blessé à Nerwinde, au Caire, à Alexandrie, en Espagne et à Waterloo. Napoléon le nomma général de brigade avec le titre de baron à l'issue de la campagne de Russie (1812), où il s'était signalé à la tête du 85ᵉ de ligne. Sous la Restauration, il resta en disponibilité jusqu'à son admission à la retraite, qui eut lieu d'office en 1824. Réintégré après la révolution de Juillet, il commanda successivement les subdivisions du Var et des Hautes-Alpes. Depuis 1837, M. Piat s'était retiré à Nogent-sur-Seine lorsque la révolution de

Février vint réveiller ses espérances napoléoniennes; il accourut à Paris, prit part à la fondation de plusieurs journaux populaires destinés à répandre le nom et les idées de Louis-Napoléon et organisa le comité qui dirigea dans cette vue les élections des départements. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, la nomination du général Piat à la dignité de sénateur (27 mars 1852), fut la récompense de son dévouement à une cause dont il n'avait jamais désespéré. Il était, depuis le 14 mars 1850, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 12 avril 1862.

PICARD (Louis-Joseph-Ernest), avocat français, député, né à Paris, le 24 décembre 1821, se fit recevoir avocat en 1844, et docteur en droit, en juillet 1846. Il débuta au barreau de Paris sous les auspices de M. Liouville, plus tard bâtonnier de l'ordre et dont il devint le gendre. En juin, 1858, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, par la 5ᵉ circonscription de la Seine et accepta les conséquences de ce mandat, avec les quelques autres députés de l'opposition. Il a pris part à plusieurs discussions, notamment sur l'élection de M. de Dalmas, sur l'annexion de la banlieue de Paris à la ville et sur diverses questions de finances (1859-1860). Il a été, pendant toute la session, un de ceux qu'on a appelés « les Cinq, » et il attirait l'attention de la chambre par sa verve mordante. Réélu en 1863, M. Picard a obtenu 17 044 voix sur 23 870 votants.

PICAS (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), en 1798, et fils d'un avoué, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, où il se plaça de bonne heure au premier rang. Sous la Restauration, il se mit au service de la cause libérale et défendit un grand nombre d'accusés politiques, entre autres Armand Carrel, dont il resta l'ami. Pendant le règne de Louis-Philippe, il continua de prendre part aux luttes de l'opposition. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration du département des Pyrénées-Orientales. François Arago, nommé représentant du peuple simultanément à Perpignan et à Paris, ayant opté pour le département de la Seine, M. Hippolyte Picas fut élu à sa place dans celui des Pyrénées-Orientales. A la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du *National;* il combattit vivement, après le 10 décembre, la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Perpignan.

PICCIONI (Vincent), homme politique français, député, est né à Pino, canton de Luri (Corse), le 19 août 1812. Après avoir fait ses études au collége de Sorrèze, il suivit les cours de l'École de droit de Toulouse, puis se fit inscrire au barreau de Bastia et devint bâtonnier de l'ordre des avocats. Appelé aux îles danoises de St-Thomas par des intérêts de famille, il y resta six ans, remplit pendant quelque temps les fonctions de vice-consul de France, et ne revint en Europe qu'après avoir parcouru une partie des deux Amériques. Il fut à son retour nommé maire de Bastia, mais bientôt il vint se fixer dans ses propriétés de la Haute-Garonne, devint membre du Conseil général pour le canton de Revel, et en 1863, fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 3ᵉ circonscription de ce département. Il obtint 21 666 voix sur 28 913 votants. Son concurrent était M. Marie. M. Piccioni a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PICCOLOS (Nicolas-Sava), médecin et écrivain grec, né le 15 novembre 1792, à Ternova, en Bulgarie, de parents grecs originaires de Thessalie, alla commencer à Bucharest ses études, qu'il vint compléter à Paris. Après un assez long séjour dans cette ville, il fut, en 1823, invité par lord Guilford à occuper à Corfou la chaire de philosophie de l'université ionienne. C'est là qu'il publia sa traduction en grec du *Discours de la méthode*, de Descartes. Forcé par sa santé de renoncer au professorat, il alla terminer à Bologne ses études médicales, qu'il avait commencées en France, revint à Paris, publia des articles intéressants sur la doctrine médicale italienne et partit pour Bucharest, où il exerça avec succès la médecine, fut nommé inspecteur des écoles et des hôpitaux civils, et reçut, entre autres distinctions honorifiques, la décoration de Nicham.

Revenu en France avec le titre de correspondant littéraire de l'Éphorie ou curatelle de l'instruction publique, M. Piccolos a publié à Paris: *Romans de Bernardin de Saint-Pierre*, traduits en grec, avec des notes (1841, in-8); *Vie de César* (1850, in-8), par Nicolas de Damas, nouvelle édition avec traduction française, par Alfred Didot; *Supplément à l'anthologie grecque* (1853, in-8), contenant des épigrammes et autres poésies légères inédites; etc. Il est encore l'auteur de deux ouvrages anonymes : *Philomouson parerga* (Paris, 1839), recueil de poésies originales et de traductions en vers (chansons de Béranger, extraits de Byron, Schiller, etc.), et *Paragoremata* (Leipsick, 1839), sa meilleure production poétique.

M. Piccolos a donné une foule d'articles littéraires et philologiques dans diverses revues de France ou de l'étranger. Passionné pour la littérature grecque, il a donné une édition de l'*Histoire des animaux* d'Aristote (1863), et préparé celle des *Vies des hommes illustres* de Plutarque. — Il est mort en 1864.

PICHAT. Voy. Laurent-Pichat.

PICHON (Jérôme, baron), littérateur français, né à Paris, le 3 décembre 1812, s'est surtout occupé des anciens monuments de la lanque française et de bibliographie. Il a présidé plusieurs années la Société des bibliophiles français. On a de lui : *la Chasse aux cerfs*, en rime française; *le Ménagier domestique*, publié d'après des manuscrits (1840 et 1846); *Histoire d'un braconnier, ou Mémoires de la vie de Labruyère* (1844); *Mémoire pour servir à l'histoire de Medan près Poissy* (1849) ; plusieurs de ses travaux sont sans nom d'auteur; enfin différents *Extraits* du *Recueil des antiquaires de France*, du *Bulletin du bibliophile*, etc.

PICHON (Pierre-Auguste), peintre français, est né à Sorrèze (Tarn), le 6 décembre 1805. Son père, musicien distingué, dont le talent ne fut apprécié qu'assez tard et qui devint professeur au Conservatoire de Toulouse, le destina d'abord à la musique, puis le plaça à l'académie de cette ville et mourut peu après (1820). Dans ces premières études, M. Pichon ne fit que cultiver son aptitude au dessin, puis il vint à Paris en 1829 et suivit l'atelier de M. Ingres, dont il fut l'élève et plus tard l'ami. Il eut bientôt comme portraitiste une grande vogue et produisit une galerie de portraits très-variée. Les plus connus sont : *Isambert*, *don Miguel*, *Jacques Bresson*, *Henri Prévost*, *Louis Monrose*, *Mme Eugénie Garcia*, tous exposés de 1835 à 1853, avec divers

portraits en pied et quelques miniatures à l'huile également estimés. Il a aussi exécuté des sujets d'histoire et des tableaux religieux : *saint Barthélemy; saint Martin partageant son manteau; le Christ à la Colonne;* une *Vierge aux Anges;* une *Immaculée Conception; Adam et Ève* (1836); *saint François recevant les stigmates* (1838); *la Cène*, commandée pour la cathédrale d'Amiens (1846), et dont une reproduction figurait à l'Exposition universelle de 1855; *Saintes femmes au tombeau* (1848); *Repos de la Sainte-Famille* (1857); *l'Annonciation* (1859); *Saint Memmie ressuscitant un enfant*, appartenant au ministère d'État, et, en dehors des salons, *l'Évêque saint Sulpice éteignant un incendie dans une église du Loiret, le Roi breton saint Judicaël prononçant des vœux;* les peintures murales de la chapelle Sainte-Geneviève, exécutées en 1854 à l'église Saint-Eustache. M. Pichon a obtenu, pour le portrait, une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1844, pour l'histoire, une 1ʳᵉ en 1846 deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1861 et a été décoré de la Légion d'honneur le 9 juillet 1861.

PICHOT (Amédée), littérateur français, né à Arles le 5 novembre 1796, fit ses études au collége de Juilly, puis sa médecine à Montpellier et à Paris, où il se fixa en 1819, mais ne tarda pas à se consacrer aux lettres, aux langues et aux sciences. En 1822 et 1824, il visita l'Angleterre et l'Écosse, rapporta des connaissances spéciales sur ces contrées, se familiarisa avec leur littérature et prit part dès lors à différents recueils littéraires. Il appartient à l'école libérale, modéré en politique et en littérature. En 1843, il succéda à M. L. Galibert comme rédacteur en chef de la *Revue britannique*, dont il n'a plus quitté la direction. M. Am. Pichot a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Vues pittoresques d'Écosse*, avec texte (1825, petit in-fol.); *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1825, 3 vol. in-8); *Essai sur lord Byron* (1825); *Histoire de Charles-Édouard* (1830, 2 vol. in-8; 4ᵉ édit., 1846); *Monsieur de l'Étincelle, ou Arles et Paris* (1837, 2 vol.); *les Beautés de lord Byron*, galerie de 15 tableaux tirés de ses œuvres (1838, in-4); *Galerie des personnages de Shakspeare* (1843); *sir Charles Bell* (1846); *le Dernier roi d'Arles* (1848, in-12); *Charles-Quint* (1853), étude historique; *les Mormons* (1854); dans la *Bibliothèque des chemins de fer; Scènes du bord et de la terre ferme* (1857); *les Poëtes amoureux, épisodes de la vie littéraire* (1858), traduites du D. Hall, pour la même collection, etc.; un recueil de poésies, *les Arlésiennes* (1860, in-18); *l'Écolier de Walter Scott*, contes biographiques (1860, in-18); *la Femme du condamné, scènes de la vie australienne* (1862, in-18), etc.; puis différentes traductions, notamment celles du *Diamant de famille* et des *Snobs* de Thackeray, pour la *Collection des meilleurs romans étrangers;* celle de l'*Histoire du règne de Guillaume III*, de Macaulay (1858-1861, 4 vol. in-8); enfin un grand nombre d'articles dans divers recueils, la *Revue universelle classique*, le *Supplément au Dictionnaire de la conversation* et surtout la *Revue britannique*.

PICKERSGILL (Frederick-Richard), peintre anglais, né à Londres, en 1820, étudia d'abord sous le paysagiste Witherington, son oncle maternel, et devint, en 1839, élève de l'Académie royale. Après avoir donné *l'Age d'airain*, le *Combat d'Hercule et d'Achelous, OEdipe maudissant son fils Polynice*, compositions peu remarquées, il fut plus heureux avec *la Mort du roi Lear* (1842), qui obtint un second prix, et *Amoret dans la chaumière de Sclaunder* (1845), scène d'un poëme de Spencer, qui de la collection de M. Vernon a passé à la Galerie nationale. En 1847, *l'Enterrement de Harold à l'abbaye de Waltham* remporta le premier des trois prix fondés par la commission royale d'encouragement; ce sujet, fortement rendu, et qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855, se trouve dans une des salles du nouveau Parlement. L'auteur fut, à la même époque, élu associé de l'Académie. Depuis il a exposé divers sujets, la plupart empruntés aux poëmes de Spencer ou aux annales d'Italie; nous citerons : *Samson livré par Dalila* (1850), que l'on regarde comme sa meilleure page dans le genre historique; *la Mort de Francesco Foscari* (1854); *Peines d'amour perdues* (1855). M. Pickersgill est devenu membre titulaire de l'Académie en 1850.

Son oncle paternel, W. H. Pickersgill, né au commencement du siècle, est membre de l'Académie et peint le portrait. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un portrait de *lord Brougham*.

PICOT (François-Édouard), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1786, manifesta pour la peinture un goût précoce, entra dans l'atelier de Vincent et remporta le premier grand prix de l'École des beaux-arts en 1813 sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. A son retour de Rome, il exposa *la Mort de Saphira* donné à l'église Saint-Séverin, puis *l'Amour et Psyché*. Bientôt en faveur, il fut chargé de décorer deux plafonds du Louvre, où il exécuta de grandes compositions allégoriques : *le Génie des arts découvrant l'Égypte à la Grèce* et *les Villes du Vésuve demandant protection à Cybèle contre les éruptions du volcan*.

Le gouvernement de Juillet le prit aussi pour un de ses peintres. On voit de lui au musée de Versailles : *l'Entrée du duc de Guise à Calais*, un *portrait de Talma* et deux nouvelles compositions allégoriques aux plafonds de la Salle de 1830 et de la Galerie des batailles. Il a peint, dans l'hémicycle de Notre-Dame de Lorette, *le Couronnement de la Vierge*, et, avec M. Flandrin, la décoration intérieure de Saint-Vincent de Paul. M. Picot a été admis à l'Académie des beaux-arts en 1836, comme successeur de Carle Vernet. Honoré de toutes les récompenses décernées aux artistes, il a été promu officier de la Légion d'honneur en juillet 1852.

PICOU (Henri-Pierre), peintre français, né à Nantes, le 27 février 1824, étudia sous Paul Delaroche et débuta au salon de 1847. Il cultiva d'abord la peinture d'histoire et le portrait, puis traita l'allégorie et les fantaisies mythologiques. Il a exécuté et exposé jusqu'ici, avec succès : *les Enfants du Nil*, dessin (1847); *Cléopâtre et Antoine sur le Cydnus* (1848); *A la Nature, Tentation, l'Esprit des nuits, Quand l'amour arrive, Quand l'amour s'en va* (1850); *les Érynnies* (1852); *Cléopâtre dédaignée par Octave*, acquis par l'État, *Scène champêtre* (1853); *l'Amour à l'encan, la Moisson des amours*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Étoile du soir, le Bain de la sultane* (1857); *les Marécages de Philostrate* (1859); *Fermez-lui la porte au nez, il rentrera par la fenêtre, Toilette* (1861); *Sapho, Femmes du bourg de Batz* (1863). Cet artiste a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848 et le rappel de cette médaille en 1857.

PICTET (François-Jules), naturaliste suisse, né à Genève, vers 1800, est depuis longtemps professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'académie de cette ville. Ses principaux ouvrages

scientifiques sont : *Recherches sur les phryganides* (Genève, 1834, in-4); *Histoire naturelle générale et particulière des insectes névroptères* (Ibid., 1841-1843, 2 vol. in-8, fig.), comprenant les familles des perlides et des éphémérides; *Traité élémentaire de paléontologie* (Ibid., 1844-1846, 4 vol. in-8), dont une seconde édition, augmentée d'un atlas de 110 planches, a paru à Paris de 1853 à 1855; *Description des mollusques fossiles qui se trouvent dans les grès verts des environs de Genève* (1847-1851, in-4, avec 51 pl.); *Matériaux pour la paléontologie suisse* (1854-1863, 1re série en 10 livraisons in-4, avec 61 pl.; 2e série en 12 livraisons aussi, avec planch.; 3e série en 13 livraisons, avec pl.); *Description des poissons fossiles du mont Liban* (1850, in-4, avec 10 planches); *Notices sur les animaux nouveaux du musée de Genève* (in-4, avec 23 pl.); *Mélanges paléontologiques* (1863, in-4), etc. Ce savant a en outre communiqué plusieurs mémoires au recueil de la Société de physique de Genève et collaboré à la *Bibliothèque universelle*.

PICTET (Adolphe), écrivain suisse, cousin du précédent, officier supérieur d'artillerie, s'est occupé à la fois de littérature et d'études linguistiques. Après avoir traduit de l'allemand (1823) l'*Histoire de la lutte et de la destruction des républiques démocratiques*, de Zschokke, il a donné: *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais* (1824); *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit* (1837), couronné par l'Institut; *Une Course à Chamounix* (1838), reproduit en 1840; *Essai sur quelques inscriptions en langue gauloise* (1859); *les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs* (1859-1863, tomes I-II, in-8).

PIE IX (Jean-Marie, comte DE MASTAI-FERRETTI, pape sous le nom de), est né à Sinigaglia le 13 mai 1792. Il fut, en 1815, sur le point d'entrer dans les gardes-nobles; mais la faiblesse de sa santé le détourna de l'état militaire. Il choisit la carrière ecclésiastique. Après de fortes études au collége de Volterra, il fut ordonné prêtre, et envoyé en mission au Chili en 1823. A son retour, en 1825, il fut nommé chanoine et chargé de la direction de l'hospice apostolique de Saint-Michel. Le pape Léon XII reconnut son zèle en lui donnant, en 1827, l'archevêché de Spolète; Grégoire XVI le nomma évêque d'Imola en 1832, et cardinal en 1840. Sa charité connue, sa haute raison, son caractère conciliant, attirèrent sur lui les regards quand il s'agit de nommer un successeur à Grégoire XVI (juin 1846), et son élection causa une grande satisfaction au peuple romain.

Les premières mesures du nouveau pontife rallièrent en sa faveur les plus mal disposés; il renvoya sa garde de Suisses, et se décida à accorder aux condamnés politiques une amnistie générale sans conditions. L'enthousiasme des Romains à cette époque lui prodigua les plus vives démonstrations de reconnaissance. Le 8 août, Pie IX choisit pour secrétaire d'État le cardinal Gizzi, à qui son libéralisme faisait pardonner un peu d'irrésolution; il changea les cardinaux des légations, soumit le clergé à l'impôt, nomma une commission de jurisconsultes pour la réforme du code romain, et diminua sensiblement les dépenses de la cour. Le contre-coup de ces réformes se fit sentir dans toute l'Italie et même à l'étranger. Les souverains italiens s'efforcèrent de suivre le pape dans cette voie de progrès; les chefs républicains, Montanelli, Balbo, Ricciardi et Mazzini lui-même (voy. ces noms) adhérèrent aux premières sympathies qu'inspira une telle conduite.

Cependant de sourds mécontentements ne tardèrent pas à se manifester. On accusa les lenteurs que mettait Pie IX à réorganiser les tribunaux, à armer la garde nationale, à donner quelques garanties politiques. Pendant les mois d'avril et de mai 1847, il s'occupa de régler la liberté de la presse et élabora le projet d'une *consulte d'État*, ou assemblée des notables. Une vaste union douanière qu'il méditait entre le saint-siége, la Toscane et la Sardaigne, n'aboutit point. Plusieurs mesures également salutaires rencontrèrent des obstacles invincibles dans les anciens préjugés et l'obstination routinière des fonctionnaires. La popularité du pape commença à décliner. Son manifeste, ou *motu proprio* du 12 juillet, excita des démonstrations bruyantes, où l'enthousiasme ressemblait à une menace. A la suite d'un arrêté qui défendait ces démonstrations tumultueuses et des combinaisons rétrogrades qui déterminèrent l'armement spontané de la garde civique, le cardinal Gizzi donna sa démission, accusant le chef du pouvoir de faiblesse et de mobilité. Il fut remplacé par un de ses parents, le cardinal Ferretti.

Pie IX se trouvait déjà en présence d'une nouvelle complication, la guerre étrangère, qu'il eût bien voulu conjurer. Ni son peuple, ni les Autrichiens ne le lui permirent; le premier, cédant à cette passion de l'indépendance nationale, qui avait déjà tant de fois agité vainement l'Italie, prétendait forcer la main au pape; mais ce furent les autres qui prirent l'offensive en occupant Ferrare. Le nouveau ministre adressa une protestation énergique à l'Autriche, qui retira ses troupes. Libre de ce côté, il organisa le conseil et le sénat municipal à Rome, conclut avec la Toscane et la Sardaigne cette union douanière qui avait manqué une première fois, et s'occupa de déterminer les attributions de la *consulte d'État*. Elle se réunit en novembre sous la présidence du cardinal Antonelli (voy. ce nom); mais le pape établit qu'elle n'avait d'autre droit que l'initiative. Elle demanda la liberté de la presse, la ligue italienne, l'émancipation des juifs, l'éloignement des jésuites. Pie IX, sans céder directement à ces exigences, constitua du moins son ministère d'après le système français, et y admit un certain nombre de laïcs. L'influence resta tout entière aux anciens conseillers conservateurs de Grégoire XVI, et, de jour en jour, la confiance réciproque diminua entre les Romains et leur pontife. Le parti modéré libéral, perdant toute son autorité, céda la place aux chefs révolutionnaires. Ceux-ci, excités par le succès de la révolution dans les autres États de l'Italie, encouragés par la révolution française de Février, par la démission du cardinal Ferretti, réclamèrent une constitution qui fut promise et promulguée le 14 mars 1848, sous le ministère du cardinal Antonelli, alors très-libéral. Elle faisait une large part au pouvoir ecclésiastique, et n'ouvrait les emplois qu'aux catholiques. Elle soumettait la presse à une censure sévère, et prêtait, sur beaucoup de points, à des interprétations arbitraires. Toutefois, c'était une constitution, et le peuple en fut content. Bientôt Pie IX dut encore céder sur la question de la guerre, et prendre part au mouvement d'indépendance qui avait déjà entraîné contre l'Autriche Venise et Milan. Il confia une armée de 17 000 hommes au général Durando, qui se dirigea vers le Pô, avec ordre de ne combattre qu'à la dernière extrémité : « Durando ne m'inquiète pas, » disait Pie IX. Il combattit pourtant et fut aussitôt désavoué par le pape; les ministres donnèrent leur démission.

L'agitation terrible que les chefs populaires, Cicerovacchio, Sterbini et autres, excitèrent à

Rome, pour protester contre cette conduite, détermina le pape à prendre pour ministre le philosophe libéral Mamiani (4 mai), et à écrire à l'empereur d'Autriche pour lui conseiller une renonciation volontaire à ses provinces d'Italie. Sur son refus, la guerre fut définitivement résolue, et Durando ouvertement autorisé. Mais le pape ne cessait de faire à son nouveau ministre une opposition qui ne pouvait toujours rester secrète. Cette mésintelligence empêcha Mamiani de lire son programme aux Chambres réunies en juin; jamais gouvernement constitutionnel ne parut moins comprendre son essence et ses lois. Mamiani finit par tomber sans avoir pu établir solidement, selon ses vues, la grande alliance nationale des divers États de la Péninsule. Quelques réformes administratives demeurèrent comme les seuls résultats de son ministère.

Le pape nomma, pour le remplacer, un cabinet provisoire, sous la présidence de M. Édouard Fabbri, qui, à son tour, céda la place (15 septembre) à M. Pellegrino Rossi. Cet homme d'État, ancien exilé, professeur de droit en France, ami intime de M. Guizot et des principaux doctrinaires, entreprit de faire régner dans Rome révolutionnaire le gouvernement constitutionnel. Dans ce but, il affecta de se tenir en dehors des partis. Le résultat de cette politique fut de le rendre, en deux mois, l'homme le plus impopulaire de toute l'Italie. Le 15 novembre, l'infortuné fut assassiné sur les marches de la Chambre des Députés. Une émeute éclata le lendemain, et imposa au pape le ministère Mamiani, Galetti, Sterbini. C'est alors que Pie IX se détermina à quitter Rome, et à demander asile au roi de Naples Ferdinand II. Retiré à Gaëte, il nomma deux fois, pour administrer en son nom, une commission exécutive qui refusa de gouverner en son absence, et il repoussa toutes les invitations qui lui furent faites de rentrer dans Rome. Quelque temps après, il protesta contre le gouvernement provisoire établi par la Chambre. Mamiani donna sa démission, et la Chambre elle-même se déclara dissoute, en convoquant le peuple au suffrage universel pour l'élection d'une Constituante. Cette assemblée nouvelle se réunit à Rome le 6 février 1849, et prononça, à la majorité de 143 voix contre 11, la déchéance du pape, avec garantie de son indépendance spirituelle, et proclama, comme forme du gouvernement romain, la république démocratique. Un comité exécutif, composé de trois membres, fut établi, et le ministère modifié dans le sens républicain. Le pape répondit à ces actes de vigueur, en faisant demander par le cardinal Antonelli le secours des quatre grandes puissances catholiques, la France, l'Autriche, l'Espagne et le royaume de Naples (18 février). Cependant, Mazzini, arrivé à Rome et nommé triumvir, faisait célébrer les cérémonies religieuses, en l'absence du pape, par l'aumônier d'un régiment, avec une pompe encore plus solennelle que de coutume.

Le pape n'hésita plus devant une restauration par le moyen des armes étrangères. En vain l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, négocia-t-il sa réconciliation avec le parti constitutionnel romain; Mamiani et ses amis se déclarèrent impuissants à le rétablir. C'est alors que la France envoya une armée, afin de prévenir du moins l'Autriche, qui, selon l'expression du général Lamoricière, aurait fait à Rome une contre-révolution complète. L'intervention du diplomate français, M. de Lesseps, au milieu de la lutte, ne put empêcher le bombardement et la prise de Rome. La nouvelle constitution venait d'être promulguée par l'assemblée, lorsque le général Oudinot entra dans la ville. La réaction commença. Le pape, au lieu de rentrer immédiatement à Rome, y envoya d'abord trois commissaires, les cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri, connus pour leurs opinions conservatrices, qui reprirent possession du pouvoir en son nom; ils témoignèrent une grande défiance contre les Français, organisèrent les représailles contre les citoyens, et établirent, en présence de nos troupes, une sorte d'inquisition.

Sur ces entrefaites, la lettre fameuse du président de la République au colonel Edgar Ney vint à propos rappeler au pape le caractère et les conditions de l'intervention française; amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. Le pape sembla se rendre à ces avertissements, promit, dans un *motu proprio*, du 19 septembre, une amnistie presque complète, ainsi qu'une réorganisation administrative et judiciaire, et rentra à Rome le 4 avril 1850. Le *motu proprio* fut à peu près éludé par le cardinal Antonelli, qui exerça, surtout dans les légations, une répression rigoureuse. Il introduisit des réformes dans les départements ministériels, établit un conseil d'État, et réorganisa l'administration des municipes.

Dans l'état nouveau des choses, le conseil d'État fut composé de prêtres et de laïcs; mais ces derniers n'eurent jamais une influence proportionnée à leur nombre. Le gouvernement presque entier appartint au ministre secrétaire d'État qui ne put être qu'un cardinal. Les municipes, que leur organisation présente fait rétrograder au delà de 1816, étaient gouvernés par une magistrature spéciale nommée par le pape, et des conseillers municipaux, élus par diverses catégories d'électeurs. Les historiens contemporains qui ont jugé dans ses résultats ce gouvernement nouveau, s'accordent à déplorer la situation des finances, du commerce et de l'industrie, la restauration des priviléges, et le maintien de beaucoup d'abus, surtout dans l'administration de la justice, la stagnation de l'éducation publique, l'absence de sécurité du pays, la compression qui règne sur toutes les manifestations de la pensée, enfin le mécontentement général entretenu par l'occupation permanente d'un corps d'armée autrichien et d'un corps d'armée français.

Les années 1859 et 1860 ont été particulièrement funestes à l'autorité temporelle du pape. Au milieu du grand ébranlement causé dans toute l'Italie par la guerre entre le Piémont, soutenu par la France, et l'Autriche, Pie IX se vit assurer d'abord le maintien et la consolidation de son pouvoir par le programme même de l'intervention française. L'Empereur fit plus : à Villafranca, il établit les bases d'une confédération italienne dont le pape devait avoir la présidence honoraire. Mais les événements marchèrent dans un autre sens. Obéissant au même mouvement d'affranchissement que les duchés de Toscane, Parme et Modène, les légations se soulevèrent, se rangèrent, pendant la guerre, sous l'administration provisoire du Piémont, témoignèrent ensuite par un double vote, à peu près unanime, de leur volonté de faire partie de la monarchie sarde, et, malgré toutes les représentations de la diplomatie, firent accepter leur annexion par le roi Victor-Emmanuel. Plus récemment, Pie IX confia en vain la défense du pouvoir temporel au général Lamoricière. L'armée papale, presque toute composée d'étrangers, fut anéantie à Castel-Fidardo. Ancône, où le général s'était jeté, fut prise, et tout le territoire des États-Romains, à l'exception de Rome, de Civita-Vecchia et de quelques petites places occupées par l'armée française, fut envahi par les troupes du Piémont. Un nouveau vote d'annexion vint encore confondre dans la

monarchie sarde la presque totalité de l'antique patrimoine de Saint-Pierre (5 novembre 1860).

Depuis cette époque, les rapports du saint-siége avec le gouvernement français, son protecteur à Rome, furent de plus en plus tendus. Les dissentiments intimes des deux cabinets se révélèrent par des allocutions, des réponses, des lettres et des notes diplomatiques qui reçurent une plus ou moins grande publicité. Enfin, la convention du 15 septembre 1864, entre l'empereur des Français et le roi d'Italie, vint fixer un terme à l'occupation de Rome par les troupes françaises et promettre solennellement d'abandonner, au bout de deux ans, le pouvoir temporel du pape à ses propres forces et le peuple italien à sa propre volonté. On a regardé comme la réponse à cette convention la fameuse *Encyclique* du 8 décembre suivant, véritable déclaration de guerre de la papauté contre les principes de 1789, proclamés par le gouvernement français et contre toutes les idées que représentent les institutions modernes. Le gouvernement français interdit, par décret du 5 janvier 1865, la publication officielle du *syllabus* ou partie de l'Encyclique qui en énonce les doctrines.

PIÉMONT (maison de). Voy. SARDAIGNE.

PIENEMAN (Nicolas), peintre hollandais, né à Amersfoort, le 1er janvier 1809, et fils du célèbre Guil.-Jean Pieneman, fut élève de son père, se livra comme lui à la peinture historique et se fixa à Amsterdam. Il a notamment exécuté : *la Mort d'Archimède, la Mort de Ruyter* (1829 et 1835); *la Découverte de l'Amérique par Colomb; Portrait du roi Guillaume II;* celui de *Guillaume III*, commandé par la ville d'Amsterdam, et le *Portrait de J. G. Pieneman*, qui a paru, avec le précédent, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. N. Pieneman est chevalier du Lion néerlandais, de la Couronne de chêne, et honoré de diverses distinctions.

PIERCE (Franklin), homme d'État et général américain, ancien président des États-Unis, né à Hillsborough (État du New-Hampshire), le 23 novembre 1804, est fils du général Benjamin Pierce, qui, d'abord simple fermier, s'était fait estimer par ses vertus autant que par son courage pendant la guerre de l'indépendance, et qui, sous la présidence de John Adams, avait repoussé l'offre d'un commandement militaire pour n'avoir pas à combattre la France, c'est-à-dire un peuple ami et une république. A l'école du vieux démocrate, le jeune Franklin reçut de bonne heure une forte éducation morale, basée sur le travail et le devoir. A seize ans il fut envoyé au collége Bowdoin, à Brunswick (Maine), où il eut pour compagnons de classe le professeur Stowe, le romancier N. Hawthorne, etc. Une année il occupa ses vacances à tenir une école de village; ce qui n'a rien d'extraordinaire aux États-Unis, où beaucoup d'hommes éminents ont souvent préludé dans ces modestes fonctions d'instituteurs à l'apprentissage de la vie politique.

En 1824, M. Pierce, ayant choisi la carrière du barreau, alla étudier le droit à l'École de Northampton (Massachussets) et dans l'office du juge Parker, à Amherst. Reçu avocat en 1827, il commença à plaider à Hillsborough, sa ville natale, qui le choisit pour le représenter à la législature de l'État (1829-1832). Mûr pour la vie publique, malgré sa jeunesse, il se concilia par son sang-froid, sa fermeté, son aptitude aux affaires, sa vie probe et indépendante, l'estime générale, et fut chargé deux années de suite de diriger les débats parlementaires. En 1833, il fut envoyé au Congrès. Dans les comités comme à la tribune, il se fit remarquer par sa parole claire, juste, concise, ramenant toutes les discussions au respect des principes démocratiques et de la constitution. A son lit de mort, le président Jackson parla de son jeune ami Pierce avec un véritable enthousiasme; il vanta ses capacités et son pur patriotisme, ajoutant même que « les intérêts du pays seraient bien placés dans de telles mains. »

M. Pierce venait à peine d'atteindre l'âge légal lorsqu'il se vit porté à la dignité de membre du sénat des États-Unis (1837). Il s'opposa vivement, avec le parti démocratique, à l'élection de Henri Clay, candidat whig. En 1842, il se retira du sénat et en même temps de la vie politique pour se consacrer tout entier à l'éducation et à la fortune de ses jeunes enfants. Il avait épousé, en 1834, la fille d'un pauvre ministre protestant, et son père, qui venait de mourir, ne lui avait laissé qu'un médiocre héritage. Il se transporta à Concordia, dans le New-Hampshire, et reprit l'exercice de sa profession d'avocat. Sa réputation d'orateur et de juriste s'était agrandie depuis son passage aux affaires. Il refusa alors de rentrer au sénat et d'occuper la plus haute magistrature judiciaire d'Amérique, la charge d'attorney général, que lui avait offerte le président Polk, nouvellement élu. Mais, lors de la déclaration de guerre au Mexique (1847), le pays ayant fait appel au courage des citoyens, M. Pierce n'hésita point à quitter sa famille et sa profession pour s'enrôler volontairement dans une compagnie formée à Concordia. Au bout de quelque temps il fut nommé colonel à l'élection, et devint brigadier général après l'affaire de Vera-Cruz. Il déploya dans cette campagne une intrépidité et un coup d'œil extraordinaires. Blessé grièvement au genou, à la bataille de Contrera, il ne voulut prendre aucun repos et persista, malgré les instances réitérées du général en chef Scott, à rester à son poste de combat, « afin, disait-il, de conduire au feu sa brigade, ainsi que c'était son devoir. » Il dut à cette rude guerre contre Santa-Anna une grande popularité. Tous les volontaires, reconnaissants des preuves de sympathie et de prévoyance qu'il ne cessait de leur donner, avaient pour lui une affection enthousiaste. Au retour du Mexique, le général Pierce revint simplement prendre sa place au barreau de Concordia, où il eut de fréquentes occasions de se distinguer, notamment au sujet des évasions d'esclaves fugitifs et des questions religieuses.

En 1850, lors de la révision de la constitution du New-Hampshire, M. Pierce fut nommé président de l'assemblée démocratique chargée de ce travail. Deux ans plus tard il fut appelé à un plus grand honneur. Porté comme candidat à la présidence des États-Unis par les démocrates, il refusa d'abord et fit rayer son nom de la liste des candidats de ce parti, entre lesquels eut à se prononcer l'assemblée démocratique de Baltimore. Mais l'impossibilité de se réunir sur aucun des autres noms, après environ quarante scrutins de ballottage, fit revenir au sien, qui fut accepté promptement par l'immense majorité de l'assemblée. Le parti whig ou aristocratique lui opposa celui du général Scott, qui l'avait eu sous ses ordres dans la guerre du Mexique; mais M. Pierce, appuyé vivement dans tous les États, l'emporta avec une majorité qui rappelait celle des Monroë et des Jackson (novembre 1852). Peu de temps auparavant son fils avait péri victime d'un accident de chemin de fer. Le général Pierce prit possession du gouvernement le 4 mars 1853, et choisit pour ministres MM. Marcy, Gathie, Jefferson Davis, Dobbins, Mac Clelland, J. Campbell et Caleb Cushing (voy. ces divers noms).

La nomination du président Pierce inspira des espérances au parti démocratique dans tous les pays. Il s'efforça de rassurer les gouvernements par la modération de son langage, dans son premier manifeste: mais le choix de ses agents diplomatiques parut témoigner du désir de profiter de tous les dissentiments, sinon d'en faire naître. Son administration, dont les actes appartiennent à l'histoire générale de son pays, fut signalée, à l'extérieur, par des démêlés avec presque tous les pays; avec le Mexique, au sujet des frontières; avec l'Espagne, au sujet de Cuba; avec l'Angleterre, au sujet du traité Clayton-Bulwer; avec le Danemark, au sujet du péage du Sund; avec tout l'ancien monde, au sujet des prétentions de la doctrine de Monroë; puis par des expéditions en Chine; par le libre accès de deux ports du Japon, etc.; au dedans, par le développement extraordinaire de la secte des Mormons qui se firent annexer à l'Union comme territoire (voy. BRIGHAM); par la transformation de plusieurs États par les entreprises des flibustiers; par le désaveu solennel des efforts du parti abolitionniste, comme attentatoires aux conditions essentielles de la constitution fédérale, etc.

Mais, malgré tous les sacrifices à une politique éminemment américaine, le général Pierce vit, en 1856, sa candidature à la présidence écartée par le parti démocratique, qui adopta et fit triompher celle de M. Buchanan (voy. ce nom). Il remit ses pouvoirs à son successeur au commencement de février 1857. Lors de la sécession des États du Sud, il proposa et fit accepter dans le sénat des mesures sévères contre tous les fauteurs ou complices du parti séparatiste (janvier 1861). Quelques mois après, l'échec des volontaires fédéraux sous sa conduite, à Bethel (10 juin), porta une atteinte grave à sa réputation.

PIERER (Victor et Eugène), éditeurs allemands, dirigent conjointement l'importante maison fondée au commencement de ce siècle, dans la ville d'Altenbourg, par leur grand-père Jean-Frédéric Pierer, mort en 1832. Leur père, Henri-Auguste Pierer, s'est fait connaître par la publication du *Dictionnaire encyclopédique* (Encyklopaedisches Wœrterbuch; Altenbourg, 1824-1836, 26 vol.; 2e édit., entièrement refondue, 1840-1846, 34 vol.), qui réunit aux matières ordinaires de toute encyclopédie la biographie universelle. MM. Victor et Eugène Pierer entreprirent d'en faire paraître eux-mêmes une nouvelle édition sous le titre de *Lexique universel* (Universal-Lexicon; Altenbourg, 1851-1854, 34 vol.). Ils l'ont complétée par un *Supplément* en 6 volumes (Altenbourg, 1851-1854), qui est lui-même suivi de *Compléments nouveaux* (Neueste Ergaenzungen; Altenbourg, 1855 et suiv., 12 livraisons), destinés à tenir au courant des événements leur publication et les publications analogues.

PIÉRON (Charles-Philippe-René), magistrat français, ancien député, né à Arras, le 27 février 1793, mort le 9 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PIÉRON-LEROY (Jules-Henri-Joseph), homme politique français, député, est né à Arras en 1802. Agronome et industriel, placé à la tête d'une importante sucrerie, il devint en 1848 maire d'Avion et siégea au Conseil général jusqu'en 1852. En 1863, candidat de l'opposition dans la première circonscription du Pas-de-Calais où le gouvernement patronnait M. Plichon, maire d'Arras, M. Piéron-Leroy a été nommé député au Corps législatif par 15444 voix sur 25086 votants. *

PIERPONT (John), poëte américain, né à Litchfield (Connecticut), le 6 avril 1785, fit ses études au collége d'Yale, passa quatre années comme précepteur dans une famille de la Caroline du Sud, étudia ensuite le droit, se fit tour à tour homme de loi et commerçant, et, tout en se livrant à cette dernière profession à Boston et à Baltimore, composa un premier volume de poésies, *Airs of Palestine* (Baltimore, 1816; 3e édit., 1817). Le succès de son livre lui fit quitter le commerce et, en 1819, il fut ordonné ministre d'une église unitairienne de Boston. Il a fait, en 1835, un voyage en Europe. En 1840, il a paru une édition choisie de ses *Poésies*.

PIERQUIN [DE GEMBLOUX] (Claude-Charles), médecin français, né à Bruxelles, le 26 décembre 1798, est fils d'un intendant militaire. D'abord attaché au collége de Valence, il se livra ensuite à l'étude de la médecine à Montpellier, y fut reçu docteur et vint exercer son art à Paris. Après avoir pris part à la révolution de Juillet, il fut réintégré dans l'Université en qualité d'inspecteur de l'Académie de Grenoble (1830), d'où il passa, en 1838, à l'Académie de Bourges. En 1849, il reçut la croix d'honneur et se retira de l'enseignement.

Membre d'une quarantaine de corps savants et correspondant du ministère de l'instruction publique, M. Pierquin a porté son activité sur les sujets les plus opposés, et le nombre de ses écrits de toute sorte s'élève au moins à cent cinquante, insérés la plupart dans les recueils périodiques ou académiques; ils embrassent tour à tour l'histoire, la biographie, l'archéologie, la numismatique, la philologie, la littérature et toutes les branches de la médecine. Voici quelques-uns de ceux qui paraissent le plus dignes d'être cités: *Réflexions sur les maladies du sommeil* (1829); *Traité de la folie des animaux* (1835); 2e édit., 1839, 2 vol. in-8), un de ses ouvrages les plus estimés; *Du Choléra épidémique* (1832); et parmi ses travaux de littérature générale: *Poésies nouvelles* (1828, in-18); *Poëmes et poésies* (1829); *les Livres saints* (1835), poëme; *Antiquités de Gap* (1837), in-8; *Histoire de La Châtre* (1820, in-8); *Histoire monétaire et philologique du Berri* (1840, t. I, in-4), qui n'a pas été continuée; *Histoire de Jeanne de Valois* (1840, in-4); *Histoire littéraire et bibliographique des patois* (1841, in-8), reproduite dans l'*Histoire du Midi*, de M. Mary-Lafon; *Paléographie gauloise* (1841, in-8); *Pensées et maximes* (1844, in-8); *Recherches sur le langage des bêtes* (1844, in-8); *Fluretas nouveletas* (1845, in-12), poésies patoises en dialecte de Montpellier; *Radicologie de la langue française* (1845, in-8), etc. En outre, il a collaboré activement à une foule de publications et de recueils, notamment à la *Biographie universelle*, à la *Biographie des contemporains* de Rabbe, etc. — M. Pierquin est mort en septembre 1863.

PIERRES (Stéphane, baron DE), homme politique français, député, est né en 1818. Premier écuyer de l'Impératrice et membre du Conseil général pour le canton de Saint-Aignan-sur-Roë; il a été nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Mayenne. Il a obtenu 11464 voix sur 19634 votants. M. le baron de Pierres a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

PIERRON (Pierre-Alexis), helléniste français, né le 17 juillet 1814, à Champlitte (Haute-Saône), fit ses classes aux colléges de Langres et de Di-

jon et entra en 1834 à l'Ecole normale. Agrégé des classes supérieures des lettres en 1837, il professa dans divers colléges et en dernier lieu à celui de Saint-Louis à Paris. Il était maître surveillant à l'École normale lorsqu'il se fit remarquer par la publication de la première traduction en français de la *Métaphysique* d'Aristote (1840, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Zévort. L'année suivante, il donna la traduction du *Théâtre d'Eschyle* (1841, in-12, plus. édit.), qui fut couronnée par l'Académie française. Nous citerons parmi ses autres traductions, celles des *Pensées* de Marc-Aurèle (1843, in-12); des *Vies des hommes illustres* de Plutarque (1843, 2 vol. in-12). Il a aussi revu la traduction des *Traités de morale* de Plutarque par Ricard (1847).

M. Pierron a publié, en outre, dans la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy, deux livres estimés et plusieurs fois réimprimés : l'*Histoire de la littérature grecque* (1850, in-12) et l'*Histoire de la littérature romaine* (1852, in-12; 2e édit., 1857).

PIERRON (Eugène-Athanase), artiste dramatique français, né à Mesy, près Meulan, le 2 mai 1819, débuta au théâtre de Saint-Germain en Laye, vers la fin de 1837, vint en 1840 à Paris, joua un an sur la scène du Panthéon, et entra en 1842 à l'Odéon. Il débuta en 1846 au Vaudeville, dans *Elle est folle!* et en 1849 au Théâtre-Historique; il y figura avec succès dans *le Chevalier d'Harmental* et dans *la Tempête dans un verre d'eau*. En 1851 il est entré à l'Odéon, où il est encore revenu en 1857, après avoir paru de 1851 à 1856 à la Gaîté, notamment dans *Henri III*. Il devint, en mars 1858, régisseur général de ce théâtre, où il a joué notamment *les Contes d'Hoffmann, les Deux Philibert, les Frélons*, etc. A la suite des journées de juin 1848, M. Pierron, qui avait combattu comme lieutenant de la garde nationale, fut, avec le confesseur de Mgr Affre, l'un des deux derniers gardiens du corps du prélat dans la nuit qui précéda ses funérailles.

Acteur et auteur à la fois, M. Pierron a écrit plusieurs vaudevilles, entre : autres. *Aline Patin* (1847), la comédie, *Livre III, chapitre Ier* (1851), en collaboration avec M. Laferrière; *les OEuvres d'Horace;* et une notice enthousiaste intitulée : *Virginie Déjazet* (1856). Secrétaire-rapporteur de l'Association des artistes dramatiques, depuis 1854, il a suscité et obtenu la révision des statuts, et s'est vu décerner, en 1857, une médaille d'honneur en or de première classe. — Il est mort au mois de septembre 1865.

PIÉTRI (Pierre-Marie), homme politique français, sénateur, né vers 1810, à Sartène (Corse), étudia le droit à la Faculté d'Aix, et y fut reçu avocat. Venu à Paris en 1831, il se fit inscrire au barreau de la Cour royale, et travailla quelque temps dans le cabinet de M. Crémieux. A cette époque de passions ardentes, il se distingua par la vivacité de ses opinions républicaines, fit partie de la Société des Droits de l'homme, combattit en juin 1832 et signa la protestation de M. Ledru-Rollin contre l'état de siége. Comme il le rappela dans sa profession de foi du 27 mars 1848, il resta dix-huit ans sur la brèche, et n'hésita pas à s'associer au mouvement populaire qui renversa la monarchie. Nommé par le gouvernement provisoire commissaire général en Corse, il demanda à tous les patriotes d'adopter sa candidature, en faisant par là un acte d'adhésion sans réserve à la République.

Élu représentant du peuple à la Constituante, le troisième sur une liste de six élus, parmi lesquels figuraient trois Bonaparte, M. Piétri fit partie du comité de l'intérieur, prit place dans les rangs de la gauche et jusqu'au milieu du mois d'octobre, vota avec le parti démocratique le plus avancé, contre les différentes poursuites dirigées contre MM. Louis Blanc et Caussidière, contre le rétablissement de la contrainte par corps, contre le maintien de l'état de siége, pour le décret sur les heures de travail, pour l'impôt progressif, contre les deux Chambres, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) qui supprimait la présidence, etc. Mais du moment où la candidature de Louis-Napoléon fut posée dans le pays, il la défendit devant l'Assemblée contre les violences de la gauche, et se rallia à ce qu'on appelait déjà le parti de l'ordre, avec lequel il vota la proposition Rateau (voy. ce nom), la suppression des clubs et l'expédition d'Italie. Attaché de plus en plus étroitement à la politique de l'Élysée, il ne siégea point à la Législative, et administra tour à tour les préfectures de l'Ariége (1849), du Doubs et de la Haute-Garonne (1851). Après le coup d'État, il vint à Paris remplacer comme préfet de police M. Maupas qui devenait chef du ministère de la police nouvellement créé, et réussit au milieu des complications et des conflits sans nombre élevés entre les administrations rivales, à se maintenir à son poste jusqu'au commencement de 1858. Le 9 juin 1857, il a été créé sénateur. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1851, M. Piétri a été promu grand officier le 17 juin 1856. — Il venait d'être fait grand'croix quand il est mort, le 28 février 1864.

PIÉTRI (Jean-Marie-François), officier et administrateur français, né à Sartène (Corse), le 20 octobre 1789, s'engagea comme volontaire dans la légion corse (an XII), fit la seconde campagne d'Italie et, de 1806 à 1811, fut attaché à l'armée de Naples. Pendant la guerre de Russie, il fut nommé capitaine (1812), et chef de bataillon dans les Cent-Jours. Licencié après Waterloo, il ne rentra au service qu'en 1818, avec le grade de capitaine seulement. Après avoir pris une brillante part à l'expédition d'Alger, il obtint en 1836 d'être réintégré dans le grade supérieur, et fut promu lieutenant-colonel d'infanterie légère, le 2 janvier 1844. En 1847, il donna sa démission et fut nommé dans les derniers jours de février 1848 à la sous-préfecture de Sartène (Corse).

Deux autres personnages du même nom, MM. Simon et Joseph PIÉTRI, ont administré plusieurs sous-préfectures et préfectures. Le dernier, qui a été à la tête des départements de l'Ariége et du Cher, vient de passer à la préfecture de l'Hérault (janvier 1861).

PIGAL (Edme-Léon), peintre français, né à Paris, en 1794, se fit d'abord connaître par des lithographies et des caricatures, cultiva ensuite la peinture et l'aquarelle et débuta au salon de 1827. Nous citerons de lui : *le Ménage du vieux garçon, l'Orgie, le Retour du cabaret, les Époux en brouille, l'Arracheur de dents, le Charlatan, la Toilette en plein vent, le Coup d'éponge, le Disciple de saint Crépin, le Propriétaire, les Étrennes, Paillasse, les Gouapeurs, les Musiciens ambulants*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Jeune fille mourante* (1834); *l'Enfance du Sauveur*, plusieurs *Vierges*, une *Sainte Famille*, et un *Épisode de la vie du Poussin*, tous deux commandés par le ministère de l'intérieur (1827-1853); divers *portraits*, de nombreuses aquarelles, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *le Chapeau de Sainte-Hélène* (musée des souverains), *le Passe-port*, au salon de 1857, et *la Fontaine de Jouvence* à celui de 1861. M. Pigal a obtenu une 3e médaille en 1834.

PIGEON (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Palaiseau (Seine-et-Oise), le 18 juillet 1816, fit ses études à Paris, entra, en 1836, à l'École polytechnique, et, en 1838, à l'École d'application de Metz. Nommé sous-lieutenant d'artillerie, il donna sa démission en 1839, s'occupa spécialement de questions agricoles, et se mêla aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, sa candidature à la Constituante fut adoptée par tous les partis, et il fut élu, le premier des représentants de Seine-et-Oise, par 75290 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais son éloignement pour la politique de l'Élysée le rattacha à la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il s'abstint de prendre part aux affaires publiques. Ayant obtenu, lors de la guerre d'Orient, la mouture du blé destiné à l'armée alliée, il a établi à Constantinople des moulins qu'il continue à exploiter.

PIGEORY (Félix), architecte français, né vers 1815, a fait ses études au collége Bourbon. Parmi ses travaux, nous citerons la restauration de l'église de Saint-Florentin (Yonne); un *Mémoire* relatif à la translation de la bibliothèque Sainte-Geneviève à l'Odéon (1843); un *Projet* de halles centrales (1851). De 1850 à 1859, il a été rédacteur en chef de la *Revue des beaux-arts*, qu'il a fondée. Il est encore auteur des ouvrages suivants : *les Monuments de Paris* (1847-1848, in-8, pl.), histoire de l'architecture civile et religieuse sous le règne de Louis-Philippe; *les Pèlerins d'Orient* (1854, broch. in-18).

PIGNEROLLE (Charles-Marcel, DE), peintre français, né vers 1815, à Angers, étudia sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique. Parmi ses productions, qui sont assez rares, nous citerons : *le Pèlerinage à Lorette* (1848); *une Gondole vénitienne* (1850); *Scène d'inondation dans la campagne romaine* (1855); *Raphaël faisant le portrait de la princesse Jeanne d'Aragon*, *le Printemps*, *le Ghetto à Rome* (1859) : *les Vendanges à Naples* (1861); *Souvenir de Castellamare* (1863), et une série d'*Études*, faites pendant un séjour prolongé en Italie. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1848 et 1855.

PIKE (Albert), poëte américain, né à Boston, le 29 décembre 1809, commença au collége de Harvard des études que le manque de ressources le força d'interrompre, et fut maître d'école en différents endroits. En 1834, il partit pour l'Ouest, parcourut les contrées sauvages voisines des montagnes Rocheuses et devint, en 1834, propriétaire d'un journal à Little-Rock (Arkansas). En 1836, il essaya de la pratique du droit, puis servit avec distinction, en qualité de volontaire, dans la guerre du Mexique et devint l'un des principaux hommes publics du sud-ouest.

On a de lui un récit en prose de ses voyages et de ses aventures (Boston, in-12), et des *Poésies*, la plupart descriptives ou lyriques. Il en a paru, sous le titre de *Nugæ* (1854, in-12), un recueil assez complet.

PILETTE (Égide-Armand-Désiré), journaliste français, né le 11 juillet 1817, à Saint-Amand (Nord), était encore étudiant en droit lorsqu'il fit paraître *les Stigmates* (1835), écrit violent dont presque tous les exemplaires furent détruits par son père. Inscrit, peu de temps après, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris, il devint l'un des agents les plus actifs du parti républicain, fonda en 1845, avec M. Louis Blanc, la revue mensuelle *les Écoles*, et passa, en 1846, à la *Réforme*. Lors de la révolution de Février, il fut nommé commissaire général du département du Nord, vit échouer sa candidature à l'Assemblée constituante et fut, avec son collègue, M. Delescluze, un des principaux rédacteurs de *la Révolution démocratique et sociale* (1848), supprimée, le 13 juin 1849, pour s'être associée à l'appel aux armes. Cette même année, il fut condamné à un an de prison comme l'un des fondateurs de la Solidarité républicaine, compromis de nouveau en 1851, condamné à deux ans et écroué à Sainte-Pélagie.

PILLET (Raymond-François-Léon), littérateur et administrateur français, né à Paris, le 6 décembre 1803, fit ses classes au lycée Napoléon (Henri IV), puis son droit, et passa quelques années dans une étude d'avoué. En 1827, à la formation du *Nouveau Journal de Paris*, il fut chargé des feuilletons dramatiques de cette feuille, d'abord littéraire, qu'il transforma, lors de la suppression du privilége des grands journaux, en organe politique, dont il devint rédacteur en chef et gérant responsable. Il soutint alors la cause libérale, subit plusieurs condamnations et signa, en juillet 1830, la protestation des journalistes; pendant les journées des 26, 27 et 28, son journal parut jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures.

En juillet 1831, le *Journal de Paris*, cédé à une nouvelle société, étant devenu une feuille ministérielle, M. Léon Pillet y défendit la politique du 13 mars. L'année suivante, il remplit auprès du duc d'Orléans, au siége d'Anvers, les fonctions d'officier d'ordonnance. Il obtint successivement la décoration (juillet 1832), le titre de maître des requêtes en service extraordinaire (1834), et celui de commissaire royal près du théâtre de l'Opéra (1838). Ayant vendu ensuite son journal, il devint, en mai 1840, associé, comme directeur de ce théâtre, à M. Duponchel, qui le laissa seul au bout de dix-huit mois. L'administration de M. Léon Pillet fut longue et active; mais ses dix années de toute-puissance directoriale, signalées par l'influence prédominante de l'actrice qui entraîna sa chute, n'eurent pas pour résultat de l'enrichir. Il eut à soutenir de nombreux procès contre divers artistes : MM. Duprez, Baroilhet, Gardoni, MMmes Elssler, Dupont, etc., écrivit des *Lettres* et des *Mémoires*, en réponse à une foule d'attaques, refit lui-même des libretti d'opéras, monta, reçut ou fit jouer un grand nombre de pièces, dont la plupart furent des succès : *la Juive*, *les Huguenots*, *le Philtre*, *la Camarilla*, *Don Sébastien*, *Robert le Diable*, *Guido et Ginevra*, *le Drapier*, *Gustave III*, *la Reine de Chypre*, *la Favorite*, etc.; et enfin *Robert Bruce*, dont la bruyante première représentation (1er mai 1847) rompit du même coup l'engagement de Mme Stoltz et le privilége de M. Pillet. Il le résigna, le mois suivant, entre les mains de MM. Duponchel et Roqueplan et dut recommencer sa carrière. Deux ans après, il reçut le titre de consul de France à Nice et le conserva jusqu'à l'annexion (juin 1860). L'année suivante, il fut nommé consul à Palerme. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui, à part les travaux déjà indiqués : *l'Obstiné, ou les Bretons* (1837), vaudeville en un acte, sous le nom de *Renaud*; *la Liste de mes maîtresses*, *Un mari du bon temps*, *le Cabaret de*

la veuve, la Mazurka, ou les Clarinettes et les marionettes, vaudeville en un acte, avec différents collaborateurs (1838-1844); *la Vendetta*, opéra en trois actes (1839); *De la situation actuelle des théâtres royaux et notamment de celle de l'Académie de musique* (1844, in-4), etc.

PILLET-WILL (Michel-Frédéric, comte), financier français, né à Montmélian (Savoie), le 26 août 1781, appartient, par sa mère, à la famille du chancelier d'Aguesseau. Établi, sous l'Empire, à Paris, où il fut d'abord négociant, puis banquier, il occupa dans l'administration un grand nombre de fonctions gratuites, comme celles de juge au tribunal de commerce (1817), de membre du conseil supérieur de santé (1831), etc. En 1818, il a été, avec Benjamin Delessert, un des fondateurs de la Caisse d'épargne, et resta l'un des directeurs. Il devint aussi régent de la Banque de France en 1828. Membre de l'Académie royale de Turin, il y a fondé quatre grands prix de chimie, de physique, de mathématiques et d'astronomie. M. Pillet-Will a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1843. — Il est mort le 10 février 1860.

On a de lui : *Rapport au conseil général du commerce sur les jurandes et maîtrises* (1821); *Examen analytique de l'usine de Decazeville* (1832,, in-4); *De la dépense et du produit des canaux et des chemins de fer* (1837, 2 vol. in-4); et divers opuscules sur des matières de finances.

PILLIARD (Jacques), peintre français, né à Vienne, vers 1815, étudia à Paris sous Victor Orcel et partit ensuite pour l'Italie. Il a presque constamment résidé à Rome, où il est encore, et traité un grand nombre de sujets religieux. On a vu de lui aux Salons, depuis ses débuts, en 1841 : *l'Éducation de la Vierge*, *la Mort de Rachel*, *l'Évanouissement de la Vierge* (1842-43); *Jésus chez Marthe et Marie* (1844); *la Résurrection de la fille du chef de la synagogue* (1845-48); *Saint Jean reconduisant la Vierge* (1849); *le Martyre de saint André et son apothéose* (1853); *le Martyre de saint Hippolyte* (1857); *la Crèche; l'Armée française à Rome* (1859); *N'oubliez pas le pauvre malheureux*, *Ayez pitié de la veuve infortunée* (1861); *la Charité pour le pauvre malade* (1863), etc. M. Pilliard a obtenu une 3e médaille en 1843, et deux secondes, en 1844 et 1848.

PILLON (Alexandre-Jean-Baptiste-Adrien), helléniste français, né à Amiens (Somme), le 5 octobre 1792, conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale, et depuis 1859, à celle du Louvre, a publié en 1825 un *Nouveau choix de pensées de Platon, ou Cours de métaphysique et de morale* (texte grec, suivi de notes), dont il donna l'année suivante une traduction. En 1838, il composa, avec M. Vendel-Heyl, un *Dictionnaire grec-français*, d'après le *Thesaurus* d'Estienne, œuvre importante rééditée en 1855. On a encore de lui : des annotations de classiques grecs; *Conciones historiæ græcæ* (texte grec avec notes, 1840, in-12); *Synonymes grecs* (1847, in-8), ouvrage auquel l'Académie a décerné, cette même année, le prix Volney, *Vocabulaire grec-français des noms propres historiques* (1858, in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

M. Pillon a écrit en outre quelques pièces reçues au Théâtre Français et à l'Odéon, et une épître en vers : *Plaintes de la Bibliothèque nationale au peuple français et à ses représentants* (1848, in-8). Il a collaboré au *Bulletin* de Ferussac, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à celle du XIXe *siècle*, à l'*Histoire des villes de France*, à a *Nouvelle biographie générale*, etc.

PILLOT (Gabriel-Maximilien-Louis), magistrat français, né à Avesnes (Nord), le 21 mai 1801, étudia le droit à Paris, fut reçu en 1820 avocat au barreau de sa ville natale, où il devint, en 1830, procureur du roi. Substitut du procureur général à la Cour royale de Douai en 1832, il y fut nommé, en 1838, conseiller. Il est, depuis 1834, président de chambre à la Cour impériale de Colmar. Comme président de la commission de surveillance de l'École normale primaire du Bas-Rhin, il a été nommé officier d'academie. M. Pillot est correspondant de la Société centrale d'agriculture, sciences et arts de Douai.

On a de lui : *Histoire du parlement de Flandre* (Douai, 1849, 2 vol. in-8); *Documents sur l'université de Douai, de 1699 à 1704, extraits des Mémoires inédits de Monnier de Richardin* (Ibid., 1850, in-8); *Esquisse sur les requêtes du palais du parlement de Paris* (Rouen, 1844, in-8), extraite de la *Revue de Rouen et de la Normandie*.

PILOT (Jean-Joseph-Antoine), archéologue français, né à Alexandrie (Piémont), en 1806, d'une famille française de Lorraine, s'est établi à Grenoble, dont il a pris l'histoire, les antiquités et les monuments pour sujet spécial de ses études. Outre un certain nombre de notices insérées dans l'*Album du Dauphiné* et une *Statistique complète du département de l'Isère*, dans *la France* de M. Loriol (1834, in-8), il a publié : *Histoire de Grenoble et de ses environs* (Grenoble, 1829, in-8); *Recherches sur les antiquités dauphinoises* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8); *Lettres à M. Berriat* sur l'indication des maisons où sont nés Vocanson (*sic*), Mably, Condillac, Mounier et Barnave (1836, in-8); *Coup d'œil sur le Dauphiné au* Xe *siècle* (1838, in-8); *Éphémérides du Dauphiné* (1839); *Usages, fêtes et coutumes existant ou ayant existé en Dauphiné* (1841); *Précis statistique des antiquités du département de l'Isère* (Vienne, in-8); *Annuaire statistique de la Cour royale de Grenoble et du département de l'Isère* (Grenoble, 1844 et suiv. in-12); et des *Notices* sur des églises du même pays (1851-1852), in-8, etc.

PILS (Adrien-Auguste-Isidore), peintre français, né à Paris, le 19 juillet 1813, suivit l'atelier de M. Picot et les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome, au concours de 1838, sur ce sujet : *Saint Pierre guérissant les boiteux à la porte du temple*. A son retour, il débuta par des tableaux religieux au Salon de 1846, exécuta ensuite plusieurs voyages et surtout celui d'Orient, en 1854, pendant la guerre de Crimée, à laquelle il a emprunté le sujet de ses meilleurs tableaux. Il faut citer de cet artiste : *le Christ prêchant dans la barque de Simon* (1846); *la mort de sainte Madeleine*, acquis par le ministre de l'intérieur (1847); *le Paysage de la Bérézina*, *Bacchantes et Satyres* (1848); *Rouget de l'Isle chantant pour la première fois la Marseillaise*, *la Gondole* (1849); *la Mort d'une sœur de charité*, un *Renard* (1850); *les Athéniens esclaves à Syracuse* (1852); *la Prière à l'hospice* (1853); *Une Tranchée devant Sébastopol* (1855); *le Débarquement de l'armée française en Crimée* (1857); *Défilé des zouaves dans la tranchée de Sébastopol*, *l'École à feu à Vincennes* (1859); *Bataille de l'Alma*, appartenant au ministère d'État (1861); des aquarelles militaires, etc. M. Pils a obtenu deux secondes médailles en 1846, en 1857 une 1re médaille et la décoration, et en 1861, une médaille d'honneur. Il a été nommé professeur de peinture à l'École des beaux-arts lors de sa réorganisation (10 décembre 1863).

PIMENTEL (Julio-Maximo D'OLIVEIRA), chi-

miste portugais, né à Montcorvo, le 4 octobre 1811, et fils du vicomte de Villamaior, a plusieurs fois interrompu ses études ou ses occupations scientifiques pour prendre part aux luttes civiles de son pays et pour entreprendre divers voyages; il est venu deux fois à Paris, où il a été aide de M. Peligot (1844-1846), et membre du jury de l'Exposition universelle (1855). Tour à tour professeur à l'École polytechnique, aux Instituts agricole et industriel de Lisbonne, directeur de l'École polytechnique, membre de la municipalité de Lisbonne, il est commandeur de la Conception, chevalier de la Légion d'honneur, et décoré de plusieurs autres ordres. Il est auteur ou collaborateur avec MM. J. Norta et J. Buis, ses deux savants compatriotes, d'un grand nombre de *Mémoires* et *Communications*, adressés à l'Académie de Lisbonne ou à notre Académie des sciences: tous ont rapport à d'importantes observations et découvertes de M. Pimentel, qui est regardé comme le créateur de l'étude de la chimie en Portugal.

PIN (Elzéar), poëte français, ancien représentant du peuple, né à Apt (Vaucluse), le 9 août 1813, s'occupa de bonne heure de littérature, et spécialement de poésie. Collaborateur du *Vert-Vert*, du *Corsaire*, du *Messager de Vaucluse*, de la *Revue aptésienne*, du *Mercure aptésien*, etc., il publia un volume de *Poëmes et sonnets* (Paris, 1839, in-8), qui attira sur lui l'attention publique. En même temps, il se livrait aux travaux agricoles, et se jetait dans la politique. Il prit part aux luttes du parti radical contre le gouvernement de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans le département de Vaucluse, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur six par 30000 voix. Il entra au comité de l'agriculture et du crédit foncier, et prouva sa compétence dans l'examen des questions qui lui étaient soumises, par la publication d'un *Projet de ferme régionale et essai d'endiguement de la Durance à Villelaure* (1848, in-8). Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et après l'élection du 10 décembre, fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée. Sa candidature échoua aux élections de la Législative; mais il continua de lutter dans le département de Vaucluse contre les partis hostiles à la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut expulsé du territoire français, chercha un asile dans les États sardes, et consacra à la littérature les loisirs de son exil.

PINARD (Marie-Oscar), magistrat français, né à Auxerre, en 1801, étudia le droit à Paris, se fit inscrire au barreau de la Cour royale, où il prit une place distinguée, et devint membre du conseil de l'ordre. Nommé, en 1848, successivement avocat général et procureur de la République à Paris, il devint conseiller de la Cour d'appel l'année suivante. Décoré de la Légion d'honneur, en 1859, il a été promu officier le 12 août 1862.

M. Pinard a publié deux ouvrages intéressants: *le Barreau de Paris* (1845, in-8), suite d'études sur les principaux avocats français contemporains, reprise en 1864, sous le titre, *le Barreau au* XIX*e siècle* (2 volumes in-8), et *l'Histoire à l'audience*, 1840-1848 (1848, in-8). Il s'est aussi fait remarquer par sa collaboration aux journaux et recueils de jurisprudence et a fourni le compte rendu des procès politiques à *la Tribune*.

PINART (Al.), homme politique français, député, est entré dans la vie publique aux élections de 1863. Maître de forges, maire de Falaise, et membre du Conseil général pour le canton de Marquise, il a été nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Pas-de-Calais, par 17443 voix sur 30916 votants. *

PINÇON (Pierre), bibliographe français, né à Montauban, le 2 février 1802, exerça la profession de coiffeur pendant quarante ans. Un rapport sur le plan d'une *Encyclopédie synoptique*, lu à l'Académie française par M. Dupin, lui valut, en juin 1841, une place à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il fut nommé sous-bibliothécaire en 1846, et bibliotécaire en 1856. C'est à lui qu'on doit le choix des noms des écrivains illustres placés dans l'ordre nécrologique sur la face extérieure de cette bibliothèque.

Parmi les ouvrages de M. Pinçon, nous citons: *Monographie bibligraphique, ou catalogue des ouvrages, manuscrits et imprimés, relatifs à Sainte-Geneviève, à son église*, etc., à la suite de l'*Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, par de Bougy (Paris, 1847, in-8); et avec M. F. Denis et de Martonne, *Manuel de bibliographie universelle* (Paris 1857, gr. in-8., à 3 col. ou 3 vol. in-18). *

PINGEL (Christian), naturaliste danois, né en 1793, à Copenhague, est un des premiers qui aient fait des recherches sur la géologie du Danemark. Après avoir étudié le droit, il se rendit en Allemagne (1814 à 1820), où il ne s'occupa que de philosophie et de sciences naturelles. Il parcourut les États scandinaves en 1820 et fit, aux frais de l'Académie des sciences de Danemark, dont il devint membre en 1842, un voyage en Groenland (1828-29). L'histoire, les antiquités et l'histoire naturelle de ce pays, font le sujet d'un grand nombre de mémoires qu'il a publiés dans les *Transactions* (Handlingar, t. X) de l'Académie des sciences, dans les *Monuments historiques du Groenland* (t. III), et dans les plus savants recueils du Nord. *

PINGRET (Joseph-Arnould), sculpteur et graveur en médailles, né de parents français, à Bruxelles, en 1798, vint de bonne heure à Paris, étudia sous Bosio, s'exerça en même temps à la gravure en médailles sous Armand Lenglet, et débuta au salon de 1824, par un cadre de médailles, jointes à quelques *Esquisses allégoriques*. Il a exposé depuis: *la Séparation d'Héloïse et d'Abeilard* (1838); *Mme Pingret*, buste; *l'Horticulture, le chancelier L'Hospital, le docteur Bourgelot; Mlle Rachel* (1848). Il a terminé en 1853, dans un grand module, la médaille de *Colonisation de l'Algérie*, commandée par le ministère d'État, et exposée en 1853 et 1855.

PIOBERT (Guillaume), général et mathématicien français, membre de l'Institut, né le 30 novembre 1793, fut reçu, en 1813, à l'École polytechnique; il en sortit comme sous-lieutenant d'artillerie et se distingua bientôt par ses travaux de mécanique appliquée à l'art de la guerre. Professeur d'artillerie à l'École de Metz, il fut élu, en 1840, membre de l'Académie des sciences (section mécanique), en remplacement de Prony. Général de division depuis le 28 décembre 1852, il a été compris, le 29 décembre 1858, dans la réserve de l'état-major général. Il a été promu, le 8 août 1858, grand officier de la Légion d'honneur.

On doit à M. Piobert d'importants mémoires, insérés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, entre autres: *Théorie des effets de*

la poudre (1835); *Sur la Pénétration des projectiles et sur la rupture des solides par le choc*, avec M. Morin (1836); *Influence de la rotation des mobiles sur leur mouvement de translation dans les milieux résistants* (1837); *Sur les Moulins employés en Algérie et qui sont mus par une roue hydraulique à axe vertical* (1840); *Sur un Perfectionnement des moyens de transport* (1841 et 1842); *Sur les dangers que présentent les chemins de fer, etc.*, *Sur l'Emploi du coton poudre* (1846).

M. Piobert est, en outre, auteur d'un *Traité d'artillerie théorique et pratique* (1847-1852, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1859-1860, in-8), contenant, dans la partie théorique (tome II), des expériences sur la force et les effets de la poudre. Les *Leçons d'artillerie*, professées à l'École d'application de Metz, avaient été déjà rédigées et éditées par MM. Didion et de Saulcy.

PIOGER (Frédéric-Armand-Alexandre DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Vincent (Morbihan), le 1ᵉʳ août 1816, fit ses études au collége de Pont-le-Voy, son droit à Rennes, et fut reçu licencié en 1838. Quelques articles insérés dans les journaux ultra-catholiques le firent connaître dans le parti légitimiste. En 1848, il fut élu le dernier sur douze, représentant du peuple, prit place au comité de l'instruction publique, et vota en général avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de combattre par ses votes les institutions républicaines, mais sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il s'est occupé à Hennebon de travaux agricoles.

PIOMBINO (*Antoine Iᵉʳ*, prince DE), chef actuel de la maison de Buoncompagni-Ludovisi, né le 11 août 1808, a succédé, le 9 mai 1841, à son père, le prince Louis, comme possesseur de la principauté de Piombino en Toscane, de la plus grande partie de l'île d'Elbe, du duché de Monte-Rotondo, etc., dans les États romains; du duché de Sora, etc., dans le royaume de Naples; et du marquisat de Vignola dans le duché de Modène. Grand d'Espagne de 1ʳᵉ classe, il a été, jusqu'en 1860, chambellan du roi des Deux-Siciles. Marié, le 4 octobre 1829, à Wilhelmine, sœur de Marius duc de Massimo, il a cinq enfants, dont l'aîné, *Rodolphe*, duc de Sora et chambellan du roi des Deux-Siciles, né le 6 février 1832, s'est marié le 31 mai 1854 à Agnès Borghèse dont il a eu deux fils et deux filles.

A la même famille appartient la branche de Buoncompagni-Ludovisi-Ottoboni, dont le chef actuel est *Marc*, duc de Fiano, né le 21 septembre 1832. Il a été mêlé à divers incidents ayant pour objet de faire cesser l'occupation de Rome par les troupes françaises et est venu à Paris, en 1861, à la tête d'une députation romaine. Réfugié dans le royaume d'Italie, il fut nommé sénateur et commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

PIORRY (Pierre-Adolphe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Poitiers (Vienne), le 31 décembre 1794, étudiait la médecine à seize ans lorsque, réclamé par la conscription, il partit comme chirurgien pour l'armée d'Espagne. De retour à Paris en 1814, il suivit les leçons de Fouquier et la clinique de Roux à l'hôpital de la Charité. Reçu docteur en juin 1816, il s'attacha d'abord à l'école de Broussais et commença des études personnelles sérieuses. Les cours de Magendie, qu'il suivait avec assiduité, modifièrent peu à peu ses opinions et, le ralliant à l'école des organiciens, le convainquirent de toute l'importance de l'anatomie pour la connaissance des fonctions de l'homme sain ou malade. C'est alors qu'il écrivit un certain nombre de mémoires, *sur les Sympathies*, *sur les Vomissements*, *sur l'Influence de l'estomac sur les autres organes*, etc., et des articles dans le *Journal de la Société de médecine*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Journal complémentaire*, etc. Reçu agrégé en 1826 et médecin des hôpitaux en 1827, il s'occupa sérieusement des altérations des liquides, dont l'étude avait été jusqu'alors fort négligée, et commença à recueillir les matériaux de son *Traité des altérations du sang* (1833).

Laennec, qui avait publié, en 1819, les résultats de ses recherches sur l'auscultation, remarqua le zèle avec lequel M. Piorry suivait son service à l'hôpital de la Charité et le prit en amitié. Peu de temps après, il imagina un nouveau mode de percussion, qu'il appelait percussion médiate, et qui consiste à percuter avec l'intermédiaire d'une petite plaque de métal ou d'ivoire à laquelle il donna le nom de plessimètre. Après de nombreuses expériences, il fit de l'usage de son instrument l'objet d'un *Traité sur la percussion médiate*, pour lequel l'Académie des sciences lui décerna le prix Montyon en 1828. M. Piorry, enthousiaste de percussion et de plessimétrie, voulut par cette méthode réformer la médecine entière; il essaya de créer, à l'aide d'un certain nombre de racines grecques, une nomenclature de médecine. Les doctrines exclusives de ce savant praticien lui ont fait beaucoup d'adversaires. Il cultive aussi la poésie. Membre de l'Académie de médecine depuis 1823, professeur de clinique à la Faculté, depuis 1840, et à la Charité depuis 1846, M. Piorry est passé comme professeur de clinique interne à l'Hôtel-Dieu, le 23 septembre 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1838.

Nous citerons encore outre les ouvrages précédents : *Mémoires sur l'irritation encéphalique des enfants* (1823); *Procédé opératoire sur la percussion* (1831); *Traité du diagnostic; Traité de séméologie* (1836); *Traité de médecine pratique et de pathologie iatrique ou médicale* (1842, 9 vol. in-8); *De l'hérédité dans les maladies* (1840, in-8); *Dieu, l'âme, la nature*, poëme (1854, in-8); *Mémoire sur la curabilité et le traitement de la phthisie pulmonaire*, etc. (1860, in-8); *Discours sur l'organisme, le vitalisme et le psychisme*, etc. (1860, in-8); *la Médecine du bon sens* (1864, in-8).

PIRÉ DE ROSNYVINEN (Alexandre-Élisabeth, marquis DE), homme politique français, député, est né à Rennes, le 12 juillet 1809. C'est le fils du général de division du premier Empire dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Devenu, en 1853, membre du Conseil général pour le canton de Jozé, et en 1855, membre du conseil municipal de Rennes, il fut nommé, le 13 avril 1856, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription d'Ille-et-Villaine. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 21 416 voix sur 28 933 votants. Chevalier d'honneur de S. A. la princesse Bacciochi, M. le marquis de Piré a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PIRO (Joseph-Marie DE), baron DE BUDACK, administrateur maltais, est né le 10 août 1794, à la Valette, capitale de l'île de Malte. Élevé à Rome pendant que les Français occupaient l'île, il revint à Malte après l'établissement des Anglais. Il y remplit depuis 1814 des fonctions

administratives. En 1833, il entra au conseil de l'université et du lycée et, en 1835, il fut nommé membre du conseil de gouvernement comme représentant la classe des propriétaires. Depuis 1842, il est protecteur du théâtre royal de Malte. Membre de plusieurs sociétés savantes, il s'est fait connaître par quelques recherches sur l'histoire de l'île; on cite particulièrement son *Tableau de la peste de Malte en* 1813 *et* 1814 (1833, in-8.) La reine Victoria a nommé à son avénement M. de Piro commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George.

PIROGOFF (Nicolas), médecin russe, né vers 1810, est docteur en médecine, chirurgien en chef d'un hôpital militaire à Saint-Pétersbourg, professeur à l'Académie médico-chirurgicale, chef des travaux anatomiques, membre de l'Académie des sciences et conseiller d'État. Il a publié à l'imprimerie française de Saint-Pétersbourg des *Recherches pratiques et physiologiques sur l'éthérisation* (1847, in-8, figures); *Anatomie pathologique du choléra-morbus* (1849, in-fol., planches coloriées); *Rapport médical d'un voyage au Caucase* (1849, gr. in-4, avec un atlas de 4 pl. lith. gr. in-fol.), contenant la statistique comparative des amputations et des recherches expérimentales sur les blessures d'armes à feu, ainsi que l'exposition détaillée des résultats de l'anesthésiation, obtenu sur le champ de bataille et dans différents hôpitaux de Russie.

PIROUX (Joseph), directeur à l'institution des Sourds-Muets de Nancy, né le 2 janvier 1800, à Hadigny (Vosges), est fils d'un architecte. Frappé de l'éducation alors insuffisante des Sourds-Muets, il employa les loisirs que lui laissait son emploi à la direction de l'enregistrement et des domaines, à rechercher une méthode nouvelle qu'il expérimenta sans succès de 1824 à 1825 sur trois jeunes sourds-muets réunis à l'hospice des Enfants-Trouvés. Au 1er juin 1825, il entrait comme élève-professeur à l'École royale, et l'année suivante était chargé d'une des classes supérieures. En 1827, M. Piroux revint à Épinal, et voulut de concert avec le préfet, fonder une institution, mais l'insuffisance des ressources pécuniaires, jointe au désavantage de la position géographique du département l'obligèrent à transporter cette fondation à Nancy (1828). On doit à M. Piroux, la propogation de l'enseignement des Sourds-Muets dans les écoles primaires. En 1849, il fonda la Société de patronage pour les sourds-muets, les aliénés guéris et les orphelins, et en 1853, créa, dans son établissement une section pour l'éducation des enfants arriérés. Il est membre titulaire de l'Académie de Stanislas de Nancy, membre correspondant de l'Académie impériale de Metz, des Sociétés savantes de Dijon, Troyes, Mezières, Verdun, Épinal, etc. Il a été nommé officier d'académie en 1862, chevalier de l'ordre de Pie IX, en 1864, et chevalier de la Légion d'honneur le 11 août 1864.

On a de lui : *le Vocabulaire des sourds-muets* (Paris, 1830, in-12); *l'Ami des sourds-muets* (Paris, 1838-1843, 5 vol. gr. in-8.); *Solution des principales questions relatives aux sourds-muets* (Paris, 1850, in-4); *Méthode de Dactylologie* (1856. gr. in-16); *Phrases primordiales* (Paris, 1842, gr. in-16), *Exercice d'arithmétique* à l'usage des sourds-muets (Paris, 1858, gr. in-16); des *Méthodes*, des *Tableaux* pour le premier enseignement des sourds-muets, etc.

PISARONI (Benedetta-Rosamunda), cantatrice italienne, née à Plaisance, le 6 février 1793, fut formée par les leçons de Moschini et de Marchesi, débuta à Bergame en 1811 et, en dépit de son visage dévasté par la petite vérole, captiva dès l'abord tous les suffrages. Sa voix, d'abord soprano aigu, ne tarda pas à se transformer en un contralto plein d'énergie et de puissance, auquel nuisait seulement, dans les notes tout à fait basses, un accent légèrement guttural qu'elle ne put jamais corriger complétement. Pendant quinze ans elle obtint des triomphes dans toutes les villes de la Péninsule, et vint débuter à Paris, en 1827, dans le rôle d'Arsace de *Sémiramide*. L'impression fâcheuse que produisit son visage lorsqu'elle entra en scène se changea en enthousiasme, aussitôt qu'elle eut fait entendre les premières notes, et après quelques mois les suffrages les plus rebelles lui furent acquis. Elle prouva dans *l'Italienne en Algérie* que son talent s'accommodait aussi bien au genre bouffe qu'au genre sérieux. *La Donna del Lago* lui fournit surtout l'occasion de développer sa manière large et ses accents vigoureux. Mme Pisaroni alla en 1829 à Londres où elle ne réussit pas, et passa en Espagne l'année suivante. De retour en Italie en 1832, elle eut à souffrir du refroidissement du public pour le répertoire de Rossini et du dédain des nouveaux compositeurs pour les voix de contralto. Elle se retira alors dans sa ville natale, où elle vécut des revenus d'une modeste fortune.

PISCATORY (Théobald-Émile-Arcambal), homme politique français, né à Paris, le 30 septembre 1799, se rendit en Grèce sous la Restauration pour y défendre la cause de l'indépendance. En 1832, il fut envoyé par l'arrondissement de Chinon (Indre-et-Loire) à la Chambre des Députés, où il s'associa tout d'abord aux efforts de la majorité conservatrice. Peu de temps après il fit partie de la commission d'Algérie, et contrairement à l'opinion émise par ses collègues, se prononça en faveur du maintien de l'occupation. Après avoir soutenu les diverses administrations qui se succédèrent jusqu'en 1837, il entra dans la coalition, fit à M. Molé une guerre assez vive. Rentré dans le parti conservateur, il se vit abandonné par les électeurs de Chinon, qui transférèrent en 1842 son mandat législatif à M. Crémieux. Il avait été appelé au conseil général de l'agriculture, lorsqu'en 1844 il alla en Grèce comme ministre plénipotentiaire, et s'y distingua pendant deux ans par l'habileté avec laquelle il contre-balança l'influence anglaise en maintenant le cabinet Coletti au pouvoir; il favorisa aussi de toutes ses forces l'établissement de l'école d'Athènes. De retour en France, il obtint un siége au Luxembourg (4 juillet 1846), puis succéda à M. Bresson, comme ambassadeur d'Espagne (10 décembre 1847).

Destitué par le gouvernement provisoire, M. Piscatory vint siéger à l'Assemblée législative pour le département d'Indre-et-Loire; membre influent du comité de la rue de Poitiers, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire tout en combattant la politique de l'Élysée. Il appuya la loi du 15 mars sur l'enseignement, la loi électorale du 31 mai, la révision de la Constitution, et fit partie le 2 décembre 1851 des représentants qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour résister au coup d'Etat. Le triomphe du président le rejeta dans la vie privée. M. Piscatory a été promu, le 31 août 1846, commandeur de la Légion d'honneur.

PISSARD (Hippolyte), homme politique français, député, est né en Savoie, le 3 juin 1815. Avocat, et ancien député au parlement sarde, il fut, lors de l'annexion, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement

dans la 1re circonscription de la Haute-Savoie. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 20,970 voix sur 21,313 votants. Membre du Conseil général pour le canton de Cruseilles, M. Pissard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1851. *

PITRA (Dom-Jean-Baptiste), prélat français, né le 31 août 1812, à Champforgeuil, près d'Autun, est le fils d'un percepteur. Voué jeune au sacerdoce, il fut professeur de rhétorique au petit séminaire d'Autun, puis entra aux bénédictins de l'abbaye de Solesme. Il occupa, à plusieurs reprises, la résidence de Ligugé, et prit part, comme membre de ce monastère, au concile provincial tenu à Périgueux en 1856. On a de lui une très-complète *Histoire de Saint-Léger*, mais son œuvre capitale est le *Spicilegium Solesmense*, publié à Paris, chez Didot, en cinq magnifiques volumes (1852-1860). C'est un trésor de documents inédits sur les antiquités ecclésiastiques, et l'auteur a consulté presque toutes les grandes bibliothèques d'Europe pour en recueillir les matériaux. En 1858, appelé à Rome, par Pie IX, il fut chargé d'étudier les canons anciens et modernes des églises orientales; et pendant quatre ans de voyages et de travaux il prépara ce grand ouvrage, dont le premier volume est sorti, en 1864, des presses de la sacrée congrégation de la Propagande à Rome, avec ce titre : *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta*. Nommé, en 1862, membre de la Congrégation pour les affaires religieuses d'Orient, dom Pitra a été créé cardinal dans le Consistoire du 16 mars 1863. *

PITRE-CHEVALIER (Pierre-Michel-François Chevalier, dit), littérateur français, né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), en 1812, débuta par quelques poésies en 1835, prit, en 1840, à la retraite de M. Alph. Karr, la rédaction en chef du *Figaro*, puis celle du *Musée des familles*, en 1845, et s'occupa dès lors à la fois de journalisme et de littérature. En 1849, il devint l'un des trois propriétaires du *Musée des familles*, dont il a eu en outre la direction littéraire et artistique. M. Pitre-Chevalier a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui : *les Jeunes filles. Mystères* (1835), poésies: *Donatien* (1838, 2 vol.) : *Études sur la Bretagne* (1839-1842, 6 vol.); *Brune et blonde* (1841, 2 vol.) ; *la Chambre de la reine* (1842-1843, 4 vol.) ; *la Bretagne ancienne et moderne* (1844, gr. in-8, illustré, plus. édit.); la traduction des *Romans de Schiller* (1838, 2 vol.); des *Comédies de la princesse Amélie de Saxe* (1841); *les Révolutions d'autrefois, chroniques de la Fronde* (1852, in-18); une comédie : *Un mari, s'il vous plaît!* (1843), avec M. L. Halévy, et plusieurs autres pièces de théâtre; enfin un très-grand nombre d'articles, prose et vers, insérés dans la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, le *Plutarque français*, *le Courrier*, *le Commerce*, *la France maritime*, *la Presse*, etc.; plusieurs ont été tirés à part (1839-1856). M. Pitre-Chevalier avait épousé, en 1835, Mlle Decan de Chatouville, qui, sous le pseudonyme de *lady Jane****, a donné quelques nouvelles dans divers journaux, recueils et keepsakes, et qui est morte à Paris, en avril 1859. — Il est mort à Paris, le 15 juin 1863.

PITZIPIOS (Jacques-Georges), publiciste grec, né à Scio, le 19 juillet 1802, appartient à une ancienne famille patricienne de l'empire byzantin, qui se réfugia à Gênes après 1453, puis s'établit dans les îles, d'où elle retourna ensuite à Constantinople et fournit des hommes distingués à la diplomatie ottomane. Son père, Georges, dévoué à la cause byzantine, périt dans la catastrophe de Scio en 1822. Pour lui, élevé au collége de sa ville natale, il avait été envoyé, en 1820, à l'École de droit de Paris, qu'il quitta, six mois après, pour aller combattre pour l'indépendance de la Grèce. Membre de l'Hétairie, il se distingua dans les rangs du « bataillon sacré, » à la bataille désastreuse de Sculeni, sur le Pruth. Ayant terminé son droit à Paris, il fut nommé par le gouvernement russe professeur de rhétorique et de littérature grecque au lycée Richelieu d'Odessa. Rappelé en Grèce par Capo d'Istria, il remplit plusieurs fonctions diplomatiques, fut forcé, à la mort de cet homme d'État, d'émigrer en Russie et revint en Grèce après l'avénement d'Othon. Par suite des divisions consacrées par la constitution de 1843, entre les autochthones et les hétérochthones, il quitta Athènes et entra dans le corps diplomatique de Constantinople où il reçut la direction générale des écoles de la communion orthodoxe. En 1849, il fut nommé par le sultan secrétaire de la haute commission chargée de veiller à l'application du Tanzimat. Il a fondé à Rome, en 1853, sous le patronage de Pie IX, une société chrétienne orientale.

M. J.-G. Pitzipios qui a écrit un certain nombre d'ouvrages estimés dans son pays, vient de publier en français un livre important intitulé *le Romanisme* (1860, in-8), ayant pour objet le rapprochement de la fusion des deux orthodoxies et un écrit sur *la Question d'Orient en 1860*. On annonce en outre comme devant prochainement paraître : *la Nation hébraïque, le christianisme et la société*.

PLACE (Victor), voyageur français, né à Paris, en 1822, d'une ancienne famille de bourgeoisie, fut, à la fin de ses études classiques, attaché en qualité d'élève consul au ministère des affaires étrangères, et successivement employé à Naples, à Gibraltar, à Haïti comme agent consulaire. Il fut bientôt remarqué pour son intelligence et son énergie. Envoyé en 1851 au consulat de Mossoul, il poursuivit, avec l'aide de M. Oppert, les fouilles de Khorsabad commencées par M. Botta (voy. ces noms). Elles le conduisirent à la découverte d'une foule d'antiquités assyriennes, dont il expédia la plus grande partie pour la France, par la voie du Tigre et de l'Euphrate, dans des barques qui furent coulées à fond avant d'arriver à Bassora.

Rappelé en Europe à la fin de l'année 1855, M. Place exposa devant l'Institut, l'année suivante, l'ensemble de ses travaux et découvertes et présenta une restauration du palais de Khorsabad. Il fut alors proposé, avec M. Botta, comme candidat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le prix triennal de 30 000 fr., décerné à la découverte la plus importante ou au travail le plus remarquable dans les lettres, les sciences et les arts; mais ce fut le candidat de l'Académie des sciences, M. Fizeau, qui l'emporta. M. Place fut envoyé ensuite consul à Jassy en Moldavie. M. Place a été décoré de la Légion d'honneur le 1er octobre 1846.

Son frère, M. Charles Place, docteur en droit et ancien avocat du barreau de Paris, fut secrétaire de M. de Corcelles, pendant le séjour de ce plénipotentiaire à Gaëte. Il quitta ce poste pour entrer dans les ordres, devint supérieur du petit séminaire d'Orléans, puis vicaire-général du même diocèse. En 1861, il fut appelé à diriger le petit séminaire de Paris. Deux ans plus tard, il fut nommé auditeur de Rote en cour de Rome, en remplacement de M. Lavigerie, promu à l'évêché de Nancy.

PLACE (Henri), peintre français, né à Paris, vers 1820, s'occupa très-jeune de peinture, étudia surtout la nature morte et les marines, et compléta son éducation artistique par différents voyages, notamment en Suisse et dans les provinces du midi. Il a débuté au salon de 1846, et exposé depuis : *les Falaises d'Étretat*, *le Pont d'Espagne*, dans les Pyrénées; *Barque de pêcheur* (1846-47); *Vues près de Cherbourg*, *le Pic du midi de Pau*, *Vue de Rosenlaï*, près de Berne; *Falaises de Douvres* (1848-1849); *Souvenir d'Étretat*, *Natures mortes*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et la décoration en janvier 1855.

PLAISANCE (Anne-Charles LEBRUN, duc DE), général français, sénateur, né à Paris, le 28 décembre 1775, mort le 21 janvier 1859.— Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PLANA (baron Jean-Antoine-Amédée), savant italien, né en 1781, de 1800 à 1803, élève de l'École polytechnique, et se consacra à l'enseignement. Après avoir été professeur à l'École d'artillerie, il quitta la France, comme Piémontais, en 1814. Il se fixa alors à Turin, où il fut, de 1817 à 1820, chargé de la construction de l'Observatoire; quelques années après, il dirigea, avec Carlini, la commission qui mesura la portion de l'arc du parallèle moyen, situé dans la Savoie et le Piémont. Il est aujourd'hui directeur de l'Observatoire de Turin, professeur d'analyse à l'Université, sénateur du royaume, correspondant de l'Institut de France, et officier de la Légion d'honneur. — Le baron Plana est mort le 21 janvier 1864.

On lui doit un grand nombre d'*Observations* et *Mémoires*, la plupart insérés dans le *Journal de l'École polytechnique* et le *Recueil de l'Académie de Turin*. Citons en outre : *Mémoire sur divers problèmes de probabilité* (Turin, 1813); *Sur le mouvement d'une ligne d'air et sur le mouvement des ondes* (Ibid., 1831): *Théorie du mouvement de la lune* (Ibid., 1832, 3 vol. in-4); *Mémoire sur la chaleur des gaz permanents* (1842).

PLANAT (Oscar-Abel), homme politique français, député, né à Limoges (Haute-Vienne), le 14 mai 1826, est le fils de M. Charles-Abel Planat, ancien maire de Cognac et représentant de la Charente à l'Assemblée constituante de 1848, mort en 1858. Ayant fait son droit, il fut reçu avocat, en 1849, à la Cour d'appel de Paris; mais, à la mort de son père, il lui succéda dans la direction de sa maison de commerce. En 1863, il fut, à son tour, élu député du département comme candidat du gouvernement par les arrondissements de Cognac et de Barbezieux. M. Oscar Planat a été aussi élu membre du conseil général de la Charente par le canton de Cognac.

PLANCHE (Jean-Baptiste-Gustave), littérateur et critique français, né à Paris, le 16 février 1808, mort le 18 septembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PLANCHE (Louis-Augustin), littérateur français, frère du précédent, s'est fait connaître par des travaux d'économie politique, notamment par des traductions d'ouvrages anglais : *Principes d'économie politique*, par Mac Culloch (1851, 2 vol. in-8), dans la *Collection des Économistes contemporains*; *de la Découverte des mines d'or en Australie et en Californie*, par P. J. Stirling (1853, grand in-18); *Introduction à un cours d'économie politique*, par le docteur Whately, archevêque de Dublin (1857). — M. Augustin Planche est mort à Paris en août 1862.

PLANCY (Charles, vicomte DE), homme politique français, député, né à Paris, le 4 janvier 1809, et petit-fils de l'archi-trésorier de l'Empire, M. Lebrun, fut d'abord auditeur au conseil d'État puis sous-préfet de Saint-Yrieix (1835), des Andelys, (1838) et de Clermont (Oise), (1839). La révolution de Février le rendit à la vie privée. En 1849, il fut élu représentant du peuple à la Législative et soutint avec zèle la politique de l'Élysée. En 1852, il est entré au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Oise, qui l'a réélu au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 26 883 voix sur 29 818 votants. Maire d'Agnetz et membre du conseil général de l'Oise pour le canton de Clermont, M. Ch. de Plancy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 juin 1843.

Son frère, Auguste, baron DE PLANCY, né à Paris, en 1815, entra dans la vie politique en 1849, comme député à l'Assemblée législative où il figura parmi les conservateurs. En 1862, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de l'Aube. Réélu, au même titre en 1863, il a obtenu 20 380 voix sur 34 325 votants. Membre du conseil général pour le canton de Bar-sur-Aube, puis pour celui de Méry-sur-Seine, et ancien premier écuyer du prince Jérôme Napoléon, M. A. de Plancy a été aussi décoré de la Légion d'honneur.

PLANCY (COLLIN DE). Voy. COLLIN DE PLANCY.

PLANTÉ (Francis), pianiste français, né à Orthez (Basses-Pyrénées), le 2 mars 1839, a fait ses premières études musicales sous Mme de Saint-Aubert et M. Tilmans aîné. A sept ans, il joua dans un concert de charité donné à l'hôtel de ville de Paris, une œuvre de Beethoven. Élève de M. Marmontel au Conservatoire, il remporta, en 1850, le premier prix. M. Alard, qui a complété son éducation musicale par des leçons d'accompagnement, se l'est adjoint pour ses séances de musique de chambre. M. Planté, indépendamment de l'exécution, portée si loin aujourd'hui chez tant de jeunes pianistes, s'est fait remarquer par le sentiment de la grande musique dont il est devenu promptement un des meilleurs interprètes.

PLATEAU (Antoine-Ferdinand-Joseph), physicien belge, né à Bruxelles, le 14 octobre 1801, et fils d'un peintre décorateur, fut envoyé à l'université de Liége, où il suivit, en même temps, les cours de droit et de sciences, puis se livra entièrement à l'étude des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Docteur ès sciences en 1829, il vint habiter Bruxelles et fut reçu, le 15 décembre 1836, membre de l'Académie royale. Lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur en Belgique (1835), il fut chargé, à l'université de Gand, de la chaire de physique et d'astronomie; depuis 1844, il y a rang de professeur titulaire. En 1852, il est devenu correspondant de l'Académie des sciences de France.

Les travaux de ce savant qui ont en général pour objet les phénomènes de la lumière, de l'optique et de la vision, ont été insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Bruxelles, *l'Institut*, les *Annales de physique et de chimie*, le *Philosophical Magazine*, etc.

PLATNER (Ernest-Zacharias), écrivain alle-

mand, né à Leipsick, le 1er octobre 1773, mort à Rome le 14 octobre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PLATNER (Édouard), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipsick le 30 août 1786, fit ses études dans cette ville et à l'université de Gœttingue, et devint, en 1811, professeur adjoint, et en 1814, professeur titulaire de droit à l'université de Marbourg. En 1836, il reçut le titre de conseiller intime de la cour. — Il est mort le 5 juin 1860.

Outre plusieurs dissertations insérées dans la *Revue philosophique* de Fichte et autres recueils, on a de lui une série de *Discours académiques* et plusieurs ouvrages de droit : *Documents pour servir à l'étude du droit attique* (Beitraege zur Kenntniss des attischen Rechts; Marbourg, 1820); *De la Procédure et des plaintes juridiques chez les Attiques* (der Process und die Klagen bei den Attikern; Darmstadt, 1824-1825, 2 vol.); *Quæstiones de jure criminum romano, præsertim de criminibus extraordinariis* (Marbourg, 1842:) *De sententiis prætoris* (Ibid., 1851); *De l'idée de la justice dans Eschyle et Sophocle* (Ueber die Idee der Gerechtigkeit in, etc.; Leipsick, 1858, in-8), etc.

PLAYFAIR (sir Hugh-Lyon), chimiste anglais, né au Bengale, en 1819, passa quelques années à l'université écossaise de Saint-André, suivit à Glasgow le cours de chimie du docteur Th. Graham, acheva son éducation scientifique à Londres, puis passa à Giessen (1838), où il assista aux leçons de M. Liebig. Il dirigeait une grande fabrique d'impressions sur étoffes en Écosse, lorsqu'il fut appelé à Manchester (1843) pour occuper la chaire de chimie à la *Royal Institution*. Protégé par Robert Peel, il fut adjoint à la commission d'hygiène publique nommée pour examiner l'état sanitaire des grands centres manufacturiers de l'Angleterre, et publia, à cette occasion, un *Rapport* qui lui valut une place au muséum de géologie pratique. En 1851, il fit partie de la commission supérieure et du jury de l'Exposition universelle et fut chargé de parcourir les districts industriels pour activer l'envoi de leurs produits. Le premier grade de l'ordre du Bain fut la récompense de ses services (1856). A part quelques articles sur les avantages que doit retirer le commerce d'un concours universel, on ne cite aucun ouvrage spécial de ce savant chimiste, qui, en 1855, a remplacé M. Cole au secrétariat de la direction des sciences et des arts, créée en 1853. — Il est mort en 1861.

PLÉE (Léon), journaliste français, né à Paris, le 30 juin 1815, débuta dans la carrière littéraire, en 1835, par un *Manuel encyclopédique et pittoresque des sciences et des arts*, et par une *Histoire des religions et des sectes*. En 1837, il commença la traduction de l'*Histoire universelle*, de Rotteck, puis donna l'*Atlas des familles*, et fournit au *Glossaire français polyglotte*, de L. Gaudeau (1845 et suiv., inachevé), « l'Histoire de la langue française, » qui en forme l'*Introduction*. Ces travaux lui firent confier des cours d'histoire aux colléges de Blois, de Reims et d'Orléans (1839-1846). De retour à Paris, il y fonda la *Revue des auteurs unis*, puis, à la révolution de Février, fut choisi pour rédacteur en chef du *Républicain de Lot-et-Garonne*. En 1850, il fut attaché au *Siècle*, où il est devenu, en 1851, secrétaire de la rédaction politique.

On a de M. Léon Plée, outre les travaux précédents et des articles journaliers dans le *Siècle* : *le Passé d'un grand peuple, histoire complète de la Pologne* (1847, in-8); *Abd-el-Kader, nos soldats, nos généraux, nos victoires en Afrique* (1854, in-4); des romans : *Un mariage d'autrefois* (1849), *les Deux routes* (1859); des notices littéraires, des brochures politiques, etc.

PLESS (Jean-*Henri XI*, prince DE), chef actuel d'une maison prussienne élevée en octobre 1850 à la dignité princière, né le 10 septembre 1833, a succédé le 20 décembre 1855 à son père *Henri X*, comme possesseur de la principauté de Pless, qui compte 55 000 habitants, et de la baronnie de Furstenstein, Waldenbourg et Friedland, qui en compte 38 000. Le prince de Pless, comte de Hochberg, est lieutenant à la suite du régiment des gardes du corps du roi de Prusse. Il a épousé, le 15 janvier 1857, la princesse *Marie* de Kleist de Zutzen, dont il a eu un fils et une fille.

PLESSY-ARNOULD. Voy. ARNOULD-PLESSY.

PLEYEL (Camille), pianiste et facteur français, né à Strasbourg, en 1792, mort le 4 mai 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son nom et la raison sociale de sa maison ont été perpétués par l'association de sa fille, Mlle Louise PLEYEL, morte elle-même depuis, et du pianiste Auguste-Désiré-Bernard WOLF. Celui-ci, né à Paris, le 3 mai 1821, élève de Zimmermann et d'Halévy, remporta, en 1839, le premier prix de piano au Conservatoire et y professa cinq ans. Depuis longtemps associé à Camille Pleyel, il s'était préparé, sons sa direction, à le remplacer.

PLEYEL (Marie-Félicité MOKE, dame), née à Paris, le 4 juillet 1811, élève de M. J. Herz et de Kalkbrenner, a été professeur au Conservatoire de Bruxelles (1847). Elle a donné, comme pianiste, des concerts dans toute l'Europe.

PLICHON (Charles-Ignace), homme politique français, député, est né le 28 juin 1814. Avocat, et député sous la monarchie de juillet, il fut nommé, en 1857, député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 1re circonscription du Nord. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 19 326 voix sur 31 745 votants. Il appartient au parti conservateur et religieux. Membre du Conseil général pour le canton sud-ouest de Bailleul, M. Plichon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PLOCQUE (Jean-Alexandre), avocat français, né en 1807, prit place au barreau en 1832. Dévoué à cette époque aux idées de l'opposition républicaine, il fut impliqué dans les événements et le procès d'avril. En 1845, il fut élu membre du Conseil de l'ordre, dont il a depuis, sauf en 1847, fait constamment partie. M. Plocque a été élu, pour les deux années 1858 et 1859, bâtonnier du barreau de Paris.

PLON (Philippe-Henri), imprimeur français, né à Paris, à la fin de mars 1806, d'une famille de typographes qui comptait six générations, s'associa, en 1832, avec M. Béthune, puis, en 1845, avec ses deux frères. Une de ses premières entreprises fut la publication du *Dictionnaire de la conversation* (52 vol. gr. in-8, 2 col.). Resté depuis seul directeur, il agrandit son établissement au point de vue de la typographie de luxe, des impressions en gravure ou en couleur, et accrut sa fonderie de caractères de tous les nouveaux types de Jules Didot. Il porta, depuis 1854, le titre d'éditeur libraire et particulièrement celui d'éditeur des *OEuvres de Napoléon III* : c'est lui qui, après les les autres ouvrages de l'empereur, a publié l'*Histoire de Jules César*, en 1865.

M. H. Plon a figuré aux expositions industrielles

depuis 1844 ; il a obtenu une médaille d'argent à cette première date, une médaille d'or en 1849, une *Prize medal* à Londres, en 1851, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur le 22 novembre 1851.

PLOUGOULM (Pierre-Ambroise), magistrat français, né à Rouen, le 16 janvier 1796, étudia le droit à Paris et se fit inscrire, en 1821, au barreau de la Cour royale. Après avoir, l'année suivante, plaidé pour un des accusés de la conspiration de la Rochelle, il prit une part active au mouvement libéral de cette époque, reçut la croix d'honneur en septembre 1830 et fut chargé de la rédaction officielle de tous les traits d'héroïsme et d'humanité qui avaient illustré les journées de Juillet; cette relation n'a jamais reçu de publicité. Nommé substitut du procureur général à Paris à la fin de 1834, il devint avocat général en 1835 et porta la parole devant la Cour des Pairs dans le procès d'Avril et dans celui de Fieschi. Il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur (1838) et les fonctions de procureur général près la Cour d'Amiens (1839). Le 10 décembre de la même année, il passa en la même qualité à Toulouse, où pendant les troubles causés par le recensement de 1841, il montra une fermeté qui fut d'abord méconnue. Après la retraite du préfet, M. Mahul (13 juillet), des agressions violentes le forcèrent de s'éloigner de Toulouse où il était rentré depuis deux jours, lorsqu'il fut frappé de destitution (19 juillet).

Après une disgrâce passagère, M. Plougoulm fut envoyé successivement comme procureur général à Nîmes (1842) et à Rennes (1843), où, dès 1845, il fut appelé à la présidence de la cour. Élu député par l'arrondissement de Vannes (1846), il siégea à la Chambre sur les bancs du centre et fut rapporteur des projets de loi relatifs à l'instruction secondaire et à l'instruction primaire. Lors de la révolution de Février, il se démit de ses fonctions judiciaires; mais, en 1849, il fut appelé à la Cour de cassation en qualité d'avocat général, puis nommé conseiller (juin 1854). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 4 mai 1845. — Il est mort le 17 mars 1863.

On a de M. Plougoulm quelques brochures politiques : *l'Hérédité de la pairie* (1831); *Événements de Toulouse* (1841), etc., puis la traduction du *Traité de la vieillesse* de Cicéron (1832), celle des *Harangues d'Eschine et de Démosthène sur la couronne* (1834), et plus tard des *Œuvres* de Démosthène (1861-1864, tomes I-III).

PLOUVIER (Édouard), littérateur français, né à Paris, le 2 août 1821, fut d'abord ouvrier corroyeur et débuta, comme littérateur, par des poésies et des feuilletons dans le *Musée des familles*. En 1850, il obtint un premier succès au théâtre, avec une comédie en deux actes, *Une Indiscrétion* (Français, août). L'année suivante, le soir de la première représentation à l'Ambigu de son drame en cinq actes, *les Vengeurs* (12 juin 1851), il épousa Mme Lucie Mabire (voy. ci-après).

On a encore de lui : *la Chanvrière*, vaudeville (Folies-Dramatiques, 1852); *le Songe d'une nuit d'hiver*, comédie en deux actes (Français, juin 1854); *le Sang mêlé*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1856); *le Pays des amours*, vaudeville en cinq actes (Variétés, 1858); *la Servante maîtresse* (1858); *l'Outrage*, drame en cinq actes (1859), avec M. Th. Barrière; plusieurs vaudevilles, en société avec M. J. Adenis, tels que : *Ne touchez pas à la hache! ; Trop beau pour rien faire; Une crise de ménage; Feu le capitaine Octave* (1854-1859); *Toute seule*, comédie en un acte, avec le même (1860); *les Fous ou la Vie à outrance*, comédie en cinq actes (1862, Gymnase); *Nahel*, drame lyrique, musique de M. H. Littolff (1863); *le Comte de Saules*, drame en cinq actes (1864), etc. ; des romans, notamment : *Contes pour les jours de pluie* (1854, in-18); *la Bûche de Noël* (1854, in-18); *le Livre du bon Dieu*, avec M. Darcier (1855); *les Refrains du dimanche*, avec M. Charles Vincent; *la Belle aux cheveux bleus* (1861, in-18), etc.

Plouvier (Rose-Françoise-Lucie Mabire, dame), femme du précédent, née à Rueil, près Paris, en 1822, morte à Paris, en août 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PLUMRIDGE (sir James-Hanway), amiral anglais, né, eu 1787, à Londres, est fils d'un architecte. Élevé à l'Académie navale de Chelsea, il entra, à l'âge de douze ans, dans la marine royale et assista à l'expédition d'Égypte, ainsi qu'à la bataille de Trafalgar. Lieutenant en 1806, il se distingua, durant les guerres de l'Empire, par son caractère aventureux et l'audace de ses attaques. Après avoir pris part à la prise de Gênes, en 1814, il fut employé successivement dans les stations de l'Inde, de Sainte-Hélène et de l'Irlande; il devint ensuite capitaine inspecteur à Falmouth et commissaire général de la marine. De 1841 à 1847, il siégea au Parlement et vota avec le parti libéral. Devenu contre-amiral, il fit les deux campagnes maritimes contre la Russie dans la mer Baltique (1854-1855) et contribua à la destruction de Bomarsund et au bombardement de Sweaborg. En 1855, il a reçu la charge d'amiral surintendant de Devonport. — Il est mort en décembre 1863.

PLUNKET (rév. Thomas Plunket, 2e baron); pair et évêque d'Angleterre, né à Dublin, en 1792, est fils d'un chancelier d'Irlande élevé, en 1827, à la pairie. Il fit ses études au collége de la Trinité à Dublin, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et, après avoir rempli diverses fonctions dans sa ville natale, fut appelé, en 1839, à l'évêché de Tuam, dont le rapport annuel est, en plein pays catholique, de 4600 livres (115 000 fr.). Il est entré au Conseil privé en 1846, a été nommé, en 1851, commissaire ecclésiastique pour l'Irlande, et en 1864, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords. Marié en 1819, il n'a pas d'enfants; l'héritier de ses titres est son frère, John Plunket, avocat, nommé conseiller de la reine, en 1837.

PLUYETTE (Auguste-Victor), peintre français, né à Paris, vers 1818, étudia dans l'atelier de M. Léon Cogniet et débuta par un portrait au salon de 1844. Il a depuis cultivé le genre et les sujets joyeux ou légers, et parfois, mais avec moins de succès, la peinture historique. Nous citerons de lui : *Ugolin et ses enfants* (1847); *le Coche et la mouche*, *le Combat du lutrin* (1849-50); *les Bohémiens chassés d'Écosse* (1852); *Duguesclin et son précepteur*, *la Vieille et les deux servantes* (1853-55); un *Épisode grotesque*, inspiré de *Gargantua* (1857); *le Martyre de saint Étienne* (1861); *la Fortune et le Jeune Enfant*, *Don Quichotte délivrant le jeune garçon maltraité par un paysan* (1863), etc. Cet artiste a obtenu deux secondes médailles en 1851 et en 1855.

POCCI (François, comte), poëte, dessinateur et musicien allemand, né à Munich, le 7 mars 1807, est fils du comte italien Fabricien Pocci, lieutenant général et grand chambellan de la reine Marie-Thérèse de Bavière, mort en 1844. Sa mère,

Francesca Haveria, qui cultivait avec succès la gravure à l'eau-forte et la peinture et s'était fait connaître par un certain nombre de petits poëmes illustrés, dirigea ses premières études, qu'il alla achever aux universités de Landshut et de Munich. La carrière politique s'ouvrait devant lui; mais entraîné par l'amour des arts, il se tint à l'écart des affaires et fit des poésies, de la peinture et de la musique. Il accepta seulement une place de maître des cérémonies, dont les loisirs lui permettaient de se livrer à ses goûts.

La réputation de M. Pocci commença vers 1830. Il donna aux *Feuilles volantes*, au *Staatshaemorrhoidarius*, aux feuilles illustrées de Munich, plusieurs articles de critique ou de petites pièces de vers qui furent généralement goûtés. En 1834, il fonda, avec Guido Gœrres, un journal d'art et de littérature, le *Festkalender*, dans lequel parurent les dessins de sa mère. Il commença, en 1840, la publication d'une suite de contes illustrés : *la Légende de Saint-Hubert*, *Petit livre pour les enfants*; *Sentences*, *Barbebleue*, *Chants des soldats*, *Chants des chasseurs*, *Chants des étudiants*, *Histoires et chants illustrés*, *Fantasmagorie*, etc. (1840-1854). On lui doit en outre les illustrations des *Contes allemands* de Grimm; des *Contes* de Schreiber; des *Schnadahupfles* de Kobell; des *Récits danois* (Tales from Denmarck), d'Andersen; du *Kinderheimat* de Güll, et d'un assez grand nombre d'ouvrages anglais écrits pour l'enfance. Ces dessins sont d'une remarquable naïveté.

Comme musicien, le comte Pocci s'est fait connaître par d'agréables compositions instrumentales, des opérettes pour des théâtres de société et un opéra, *l'Alchimiste*, représenté à Munich avec assez de succès. Le principal caractère de sa musique est cette grâce facile qui distingue ses poésies et ses dessins. Ses poésies, sans illustrations, ont paru en un seul recueil (*Dichtungen*: Schaffhouse, 1843). Ses œuvres jouissent d'une grande vogue parmi le peuple, dont l'auteur aime à retracer la vie et les souffrances. Artiste favori des rois de Bavière, il a toujours su garder une grande indépendance, et fait un noble emploi de sa fortune.

PODESTI (le chevalier François), peintre italien, professeur à l'Académie de Rome, a traité particulièrement l'histoire et les sujets religieux. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec une seule toile : *le Siége d'Ancône sous Frédéric Barberousse*, qui lui a valu une médaille de seconde classe.

POEPPIG (Édouard), voyageur et naturaliste allemand, né, en 1797, à Plauen (Saxe), étudia les sciences naturelles et la médecine à l'université de Leipsick et partit, en 1822, pour l'île de Cuba. Après y avoir consacré deux années à des excursions scientifiques, il se rendit aux États-Unis de l'Amérique du Nord, et, de là, en 1826, par le cap Horn, à l'Amérique du Sud. Il y explora les provinces centrales et méridionales du Chili, exécuta, le premier, l'ascension du volcan Antuco, visita une partie du Pérou et les forêts vierges de la province de Maynas, remonta, en compagnie de quelques indigènes, le fleuve des Amazones, et revint enfin, en 1832, en Allemagne, rapportant avec lui de précieuses collections de botanique et de zoologie. L'année suivante, il fut nommé professeur adjoint de zoologie à l'université de Leipsick, et en 1845, professeur titulaire. M. Pœppig a beaucoup contribué à la fondation et à la distribution scientifique du musée zoologique de l'université, qui lui doit même une partie de ses richesses.

Ses travaux scientifiques, relatifs pour la plupart à ses excursions, se trouvent insérés dans plusieurs importants recueils de l'Allemagne, notamment dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. Il a publié en outre : *Voyage au Chili, au Pérou et sur le fleuve des Amazones* (Reise in Chili, Peru und auf, etc.; Leipsick, 1835, 2 vol. avec un atlas); *Nova genera ac species plantarum quas in regno Chilensi, Peruviano ac Terra Amazonica annis* 1827-1832 *legit* (Ibid., 1835-1845, 3 vol. avec 300 gravures), rédigé, en partie avec M. H. Endlicher et contenant la description d'un grand nombre de plantes nouvelles; *Paysages et descriptions géographiques* (Landschaftliche Ansichten und erlaeuternde Darstellungen, etc. (Ibid., 1839, 18 gravures), etc.

POERIO (baron Charles), homme d'État napolitain, né à Naples, en 1803, et fils d'un avocat éminent mort en 1843, reçut une brillante éducation, et, très-jeune encore, suivit deux fois son père dans l'exil. De retour à Naples, il se prépara à la vie politique par l'étude de l'histoire et de la législation et y entra par des conspirations qui avaient toujours un double but, secouer le joug des Bourbons et affranchir l'Italie de la domination étrangère. De 1837 à 1848, il est sans cesse arrêté comme suspect, détenu arbitrairement, renvoyé faute de preuves, repris, relâché et repris encore.

Quand les événements de 1848 forcèrent le roi Ferdinand à promulguer une Constitution, M. Poerio passa d'une troisième captivité aux honneurs : il fut d'abord préfet de police, puis ministre de l'instruction publique et crut à la durée des concessions royales et au triomphe de la révolution. Bientôt désabusé, après la fatale collision du 15 mai qu'il avait voulu prévenir, il resta dans le nouveau parlement un des chefs de l'opposition, malgré tous les dangers et toutes les menaces, jusqu'au jour de la dissolution (12 mars 1849). Refusant d'échapper à la persécution par la fuite, il fut arrêté, traduit devant une cour spéciale avec une quarantaine de ses compatriotes, parmi lesquels plusieurs anciens députés; et condamné à vingt-quatre ans de travaux forcés. Chargé de chaînes, traîné de prison en prison, de bagne en bagne, il devint l'objet de tortures et de souffrances auxquelles on annonce souvent qu'il est près de succomber. M. Gladstone, qui en avait été le témoin, les dénonça dans ses fameuses *Lettres à lord Aberdeen*, à l'Angleterre et au monde. Poerio les supporta avec la fermeté d'un martyr. Transféré de Nisida à Ischia, puis à Montefusco et à Montesarchio, il a énergiquement refusé d'être déporté, en 1857, dans l'Amérique du Sud. Sa peine commuée en un bannissement perpétuel, il se retira en Piémont, d'où il n'a pas voulu rentrer à Naples avant le vote de l'annexion de sa patrie à la monarchie sarde, en octobre 1860. En novembre, M. Poerio fut nommé ministre sans portefeuille dans le cabinet Fanti, lieutenant général de Victor-Emmanuel dans l'Italie méridionale et eut une grande influence sur les affaires de la lieutenance. Élu membre de la Chambre des Députés d'Italie, il en fut nommé vice-président en mars 1861.

POËZE (Olivier-Charles-Marie, comte DE LA), homme politique français, député, est né le 25 juin 1821. Chambellan honoraire de l'Empereur et membre du conseil général pour le canton de Saint-Fulgent, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 3e circonscription de la Vendée. Il a obtenu 20199 voix sur 20827 votants.

POGGENDORF (Jean-Chrétien), physicien allemand, né le 26 décembre 1796, à Hambourg, fit ses études dans cette ville, puis à Berlin, où il devint, en 1834, professeur de physique à l'université, et, en 1838, membre de l'Académie des sciences. Il débuta dans la carrière scientifique par la publication d'un mémoire *Sur le Magnétisme de la pile voltaïque* (Ueber den Magnetismus der voltaischen Saeule; 1821), où sont développés, pour la première fois, les principes de l'application du *multiplicateur*. En 1824 il se chargea de la rédaction des *Annales de physique et de chimie* (Annalen der Physik und Chemie), jusque-là publiées par Gilbert, et qui, sous la direction de M. Poggendorf, devinrent un des premiers journaux scientifiques de l'Allemagne. Ce recueil ne forme pas moins de cent volumes. Il entreprit ensuite avec MM. Wœhler et Liebig (voy. ces noms) la publication d'un *Dictionnaire de Chimie* (Wœrterbuch der Chemie).

M. Poggendorf a fait, dans ces dernières années, sur l'histoire de la physique des cours qui l'ont conduit à préparer la publication d'un *Dictionnaire biographique des mathématiciens et des naturalistes*, dont les *Études pour servir à l'histoire des sciences exactes* (Lebenslinien zu einer Geschichte der exacten Wissenschaften; Berlin, 1853) furent considérées comme le préambule. En 1858, il commença la publication plus spéciale d'un *Dictionnaire biographique, bibliographique et historique des sciences exactes* (Biogr.-litterarisches Handwœrterbuch zur Geschichte der exact. Wissenschen).

Les recherches scientifiques de M. Poggendorf ont eu pour principal objet l'électricité et le magnétisme. Il est l'inventeur du galvanomètre destiné à mesurer l'action calorifique d'un courant, d'un autre instrument qui permet de reproduire rapidement le courant instantané de la pile ordinaire et de le faire agir comme un courant permanent, ainsi que d'une nouvelle méthode pour déterminer les courants qui correspondent aux déviations de l'aiguille d'un électromètre. Ses travaux importants sur la polarisation galvanique, sur la mesure exacte de la force des piles non constantes, sur le diamagnétisme, etc., etc., ont été l'objet de comptes rendus dans ses *Annales*.

POGGIALE (Antoine-Baudouin), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Valle (Corse), le 9 février 1808, successivement pharmacien élève, sous-aide et aide-major aux hôpitaux militaires de Strasbourg, Lille et Paris (1828-1834), attaché à l'armée d'Afrique (1833), professeur à Lille (1837), puis au Val-de-Grâce (1847-1858), est devenu, en 1854, pharmacien en chef de ce dernier hôpital, et, en 1858, pharmacien inspecteur. Il a été élu, en 1857, membre de l'Académie de médecine, et est devenu, en 1860, membre du conseil d'hygiène publique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849.

M. Poggiale a publié, outre un *Traité d'analyse chimique par la méthode des volumes* (1858, in-8), de nombreux travaux, rapports ou mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur les eaux des casernes des forts et des postes-casernes des fortifications de Paris* (1853); *Du pain de munition distribué aux troupes des puissances européennes et de la composition chimique du son* (1854); *Recherches sur la composition chimique et les équivalents nutritifs des aliments de l'homme* (1856); *Rapport sur la formation de la matière glycogène dans l'économie animale* (1858); *Rapport sur l'empoisonnement par le phosphore* (1859), etc.

POINSOT (Louis), mathématicien français, membre de l'Institut, sénateur, né le 3 janvier 1777, mort le 5 décembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

POINTE (J....-P....), médecin français, né à Lyon, vers 1787, et fils d'un praticien distingué mort en 1787, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1812 et alla exercer dans sa ville natale. Il a été, pendant de longues années, professeur à l'École de médecine de Lyon, correspondant de l'Académie impériale et chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort en février 1860.

On a de lui : *Notice historique sur les médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon* (1826); *Histoire topographique et médicale du grand Hôtel-Dieu de Lyon et du service des hôpitaux en général* (1842); *Notice sur l'hôpital de Guy à Londres et sur l'hospice des aliénés d'Auxerre* (1842); *Loisirs médicaux et littéraires* (1844); *Hygiène des colléges* (1846); *De l'Enseignement clinique* (1850); *Conseils au sujet du choléra* (1854), et un grand nombre de *Notices*, *Relations*, *Mémoires*, etc.

POIRSON (Auguste-Simon-Jean-Chrysostome), historien français, né à Paris, le 20 août 1795, fit de brillantes études, entra à l'École normale et débuta dans l'enseignement comme professeur de rhétorique au collége Henri IV. Il fut nommé professeur d'histoire, aussitôt que cet enseignement fut organisé par Royer-Collard, et fit acquérir à ses élèves une supériorité attestée par les annales du concours. Nommé, en 1834, proviseur du collége Saint-Louis, il y avait déjà élevé le niveau des études quand il fut appelé avec le même titre au collége Charlemagne, auquel il contribua beaucoup à donner, de 1837 à 1853, le premier rang entre les colléges de Paris. Au moment où il le quitta, le lycée Charlemagne avait une avance de quatre-vingt-quatre prix au concours général sur celui des lycées qui le suivait de plus près. M. Poirson avait en outre rendu son administration populaire dans tout ce quartier laborieux de Paris, en instituant parmi ses élèves une quête annuelle, dont le produit, environ de 5000 francs, était consacré à placer en apprentissage des enfants d'ouvriers et à faire aux meilleurs d'entre eux une première mise à la Caisse d'épargne. Aussi sa retraite excita-t-elle une assez grande émotion : elle avait pour cause les dissentiments du vieux proviseur avec l'administration nouvelle sur la réorganisation de l'enseignement, ainsi que sur la question de la liberté de conscience et de l'égalité des cultes, en ce qui concernait l'admission à l'École normale. Il avait siégé, en 1847, dans le conseil supérieur de l'Université.

On a de lui plusieurs ouvrages : *Tableau chronologique pour servir à l'enseignement de l'histoire ancienne* (1819); *Histoire romaine* (1827-1828, 2 vol. in-8), le plus littéraire de ses ouvrages; *Précis de l'histoire ancienne*, en collaboration avec M. Cayx (1827, in-8), premier ouvrage de science historique à l'usage des classes; *Précis de l'histoire de France* (1834, 1840, 1852); enfin l'*Histoire de Henri IV* (1857, 3 vol. in-8; 2e édit., 1862 et suiv. 4 vol. in-8); monographie complète d'un grand règne, à laquelle l'Académie a décerné et conservé depuis un prix Gobert.

M. Poirson a publié, en outre, dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue française*, le *Journal de l'instruction publique* et dans l'ancien *Constitutionnel*, plusieurs articles de critique littéraire, d'histoire politique ou artistique, de polémique universitaire et de pédagogie.

POISE (Jean-Alexandre-Ferdinand), compositeur français, né à Nîmes, le 3 juin 1828, vint

faire à Paris ses études musicales et remporta un second prix au concours de l'Institut, en 1852. L'année suivante, il débutait au Théâtre-Lyrique par *Bonsoir, voisin!* petit acte qui fut à la fois un des plus heureux débuts de l'auteur et de ce théâtre. Il a donné depuis : *les Charmeurs*, en un acte (1855), sur la même scène : *le Roi don Pèdre*, en deux actes, à l'Opéra-Comique (1857); *le Thé de Polichinelle*, opérette, aux Bouffes-Parisiens (1858); *le Jardinier galant*, en deux actes, à l'Opéra-Comique (mars 1861), etc.

POISEUILLE (Jean-Louis-Marie), médecin français, né à Paris, en 1799, obtint, dès 1819, une médaille d'or de l'Académie des sciences pour un *Mémoire sur la force statistique du cœur et sur l'action des artères*, et pour l'invention d'un instrument propre à évaluer la circulation du sang. En 1828, il fut reçu docteur, et, en 1831, ses *Recherches sur le cours du sang dans les veines* furent aussi couronnées par l'Institut. Physiologiste distingué, l'Académie l'a élu membre de la section d'anatomie et de physiologie en 1842. Il avait été, l'année précédente, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Poiseuille : *Recherches sur la force du cœur aortique* (1822); *Recherches sur les causes du mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires* (1839, in-4, avec 6 planches); *Recherches sur le mouvement des liquides dans les tubes de petits diamètres* (1844, in-4, avec fig.), ainsi qu'une série de *Mémoires* et *Rapports* lus à l'Académie sur diverses questions physiologiques. Il a été l'un des rédacteurs du *Dictionnaire de médecine usuelle*.

POITEVIN (Prosper), grammairien français, né vers 1810, fit ses études à Paris, professa quelque temps en province, et fut, pendant l'année 1842, chargé du cours de rhétorique au collége Rollin. Ses premières productions furent des épîtres adressées à MM. Viennet, V. Hugo, C. Delavigne, etc.; ensuite il fit paraître le poëme d'*Ali-Pacha et Vasiliki* (1833), et quelques pièces de théâtre parmi lesquelles nous signalerons : *Une nuit chez Putiphar* (1841), étude biblique; *le Mari malgré lui* (1842) et *Au petit bonheur!* (1847), comedies en prose représentées à l'Odéon. Mais il s'est fait surtout connaître par des travaux de grammaire : un *Cours théorique et pratique* (1842); un *Dictionnaire-Manuel* (1851); des *Éléments* (1853); un grand *Dictionnaire universel de la langue française* (1854-1857, 2 vol. in-4), qui a donné lieu entre lui et MM. Bescherelle à une vive polémique; *la Grammaire, les écrivains et les typographes modernes*, etc.; *Partie de l'élève* (1863, in-18), etc.

POITEVIN (Auguste), sculpteur français, né à la Fère, vers 1818, vint étudier à Paris sous MM. Rude et Maindron et débuta par un *médaillon-portrait* au salon de 1845. Il a exécuté et exposé depuis : *M. Lacrosse*, député; *le Dévouement de Viala* (1845-46); le *Buste de Buffon*, *le Combat du Vengeur*, bas-relief; *Judith*, groupe (1849-1852); le *Buste* de *M. Darcier* (1853). Il a fait au nouveau Louvre un fronton où figurent des *Enfants caractérisant les Beaux-Arts*, avec des *Génies* et des *Renommées*, comme groupes accessoires (1856). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846.

POITOU (Eugène-Louis), magistrat français, né à Angers, le 9 février 1815, étudia le droit à Paris et devint successivement substitut à Laval, au Mans, à Angers (1840-1842). Nommé en 1848 juge au tribunal de première instance de cette dernière ville, il y est depuis 1856 conseiller à la Cour impériale. M. Poitou a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1862.

On cite particulièrement de lui : *Discours sur la vie et les écrits du duc de Saint-Simon* (1855), qui a partagé, avec M. Lefèvre-Pontalis, le prix d'éloquence décerné par l'Académie française; *Éloge de Vauvenargues*, qui a obtenu le premier accessit d'éloquence en 1856; un second mémoire, couronné l'année suivante par l'Académie des sciences morales, sur cette question : *Influence que peut avoir sur les mœurs la littérature contemporaine, considérée surtout au théâtre et dans le roman*, édité sous ce titre : *Du roman et du théâtre contemporains et de leur influence* (1858, in-12); puis *Un hiver en Égypte* (1859, in-8); *les Philosophes contemporains et leurs systèmes religieux* (1864, in-18), etc., et des articles dans la *Revue de l'Anjou* et dans la *Revue des Deux-Mondes*.

POLAIN (Mathieu-Lambert), historien belge, né à Liége le 25 juin 1808, fit de brillantes études, obtint le titre de docteur et fut nommé professeur agrégé à l'université de Liége. A dix-neuf ans, il fit représenter sur le théâtre de cette ville une comédie-vaudeville en un acte, *les Eaux de Chaufontaine* (Verviers, 1827, in-8). En 1831, abordant des travaux plus sérieux, il fit paraître un ouvrage historique : *De la souveraineté indivise des évêques de Liége et des États généraux sur la ville de Maëstricht* (Liége, in-8). En 1835, il entreprit la publication d'une *Collection de chroniques originales relatives à l'histoire de Liége*, dont il ne parut que le premier numéro : *la Mutinerie des Rivageois* par Guillaume de Meeff (XVIᵉ siècle). Nommé président de l'Association nationale pour l'encouragement de la littérature en Belgique, et directeur de la *Revue belge* publiée par cette société, il fit paraître un grand nombre de notices : *le Massacre des magistrats de Louvain*, 1379 (Liége, 1838, in-8); *les Seize chambres de la cité de Liége, leur histoire*, etc.; *les Derniers Grigoux, ou le Règlement de 1634* (1836); *l'Assassinat de Charles le Bon* (1837); *le Duel de la place Verte* (1840); *la Vie et les ouvrages de Jean des Prez*, dit l'Outre-Meuse, chroniqueur du XIVᵉ siècle (1840), etc.

Ses *Esquisses historiques de l'ancien pays de Liége* (1837, in-12) ont eu plusieurs éditions, dont la troisième a pour titre : *Récits historiques sur l'ancien pays de Liége* (Bruxelles, 1842, in-8). En 1842, il publia *Liége pittoresque* (Bruxelles, in-8); et, l'année suivante, *Henri de Dinant, histoire de la révolution communale de Liége au XIIIᵉ siècle*, 1252-1257 (Liége, 1843, in-8). L'œuvre principale de M. Polain est *l'Histoire de l'ancien pays de Liége* (Liége, 1844-1848, 2 vol. in-8), un des livres les plus importants qu'ait produits en Belgique la nouvelle école historique.

Membre de l'Académie royale depuis le 7 mai 1849, et de plusieurs autres corps savants, M. Polain fait partie de la commission royale chargée de la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Ancien correspondant du ministère de l'instruction publique en France pour les travaux historiques, il l'est aussi devenu de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Il a été décoré de l'ordre de Léopold et de la Légion d'honneur.

POLEWOI (Nicolas-Alexejewitsch), littérateur russe, né en 1796, en Sibérie, et fils d'un libraire, écrivit tout enfant quelques essais poétiques, fut envoyé à dix ans à Moscou, où il suivit les cours publics des meilleurs professeurs, passa ensuite trois années (1812-1815) à Saint-

Pétersbourg et retourna en Sibérie pour s'associer au commerce de son père. Mais il y renonça bientôt pour se livrer à l'étude des littératures allemande et française. En 1820, il retourna à Moscou et y fonda un journal, *le Télégraphe de Moscou*, qu'il rédigea pendant plusieurs années avec beaucoup de verve. Il passe pour le fondateur du journalisme en Russie. En 1838, il alla fonder à Saint-Pétersbourg *le Fils de la patrie*. En même temps, il écrivait pour le théâtre des pièces qui furent représentées avec un grand succès; nous mentionnerons parmi les plus goûtées : *Parascha*, *les Ancêtres de la flotte russe*, et une traduction estimée d'*Hamlet*. On lui doit encore une *Histoire du peuple russe*, dont un épisode a été publié à part sous ce titre : *Chute et fin de Mentschikoff;* une *Biographie de Souvaroff*, et quelques études critiques sur Derschawin, Schukowski et Puschkin.

Son frère, Xénophon-Alexejewitsch Polewoi, après avoir été longtemps libraire à Moscou, s'est fixé dans ces derniers temps à Saint-Pétersbourg et s'est fait connaître par quelques travaux littéraires d'une certaine valeur.

POLIGNAC (Jules-Armand-Jean-Melchior, prince de), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 12 août 1817, est, selon l'*Almanach de Gotha*, et contrairement aux indications des divers recueils biographiques, le fils aîné du prince Jules de Polignac, dernier président du conseil de Charles X, et de miss Barbara Campbell, sa première femme. Il succéda à son père dans la dignité de prince le 29 mars 1847. Il habite Wildthurn en Bavière et a rang de capitaine dans l'armée bavaroise. Marié, le 14 juin 1842, à Marie-Louise-Amélie, fille du marquis de Crillon, née le 13 mars 1823, le prince de Polignac a quatre enfants, dont l'aîné est Armand-Héraclius-Marie, né le 14 juin 1843.

La famille de Polignac est très-nombreuse; elle comprend quatre frères du prince actuel, nés du second mariage du prince Jules avec Marie-Charlotte Parkins et dont le plus âgé, Alphonse-Armand-Charles-Marie, né le 27 mars 1826, élève de l'École polytechnique, capitaine d'artillerie depuis 1855, a épousé, le 5 juin 1860, Mlle Marie Mirès, et est mort le 29 juin 1863. Son jeune frère, Camille-Armand-Jules-Marie, né le 16 février 1832, ancien élève du collège Stanislas et lauréat du concours général, a fait, comme engagé volontaire, la guerre de Crimée, et est revenu en France avec le grade d'officier de chasseurs. N'espérant plus de guerre, il donna sa démission, et partit pour le Nicaragua avec M. Belly. Lors de la guerre civile aux États-Unis, il prit parti pour le Sud, fut attaché à l'état-major de Beauregard, puis nommé brigadier général en Louisiane dans le corps d'armée de Kirby Smith : il y servait encore avec distinction, en 1864. La veuve et les enfants du comte Camille-Henri-Melchior, mort en 1855; la belle-mère et le grand-oncle du prince actuel, le comte Héraclius-Auguste-Gabriel, né le 2 août 1788, général de brigade depuis le 23 août 1846, et commandeur de la Légion d'honneur. Celui-ci, marié le 18 août 1816 à la comtesse Betsy, née Petit de Veyrière, en a eu deux fils : Jules-Alexandre-Constantin, né le 14 juin 1817, et Alexandre-Louis-Charles, né le 12 juillet 1821, mort le 14 août 1858.

POLK (Léonidas), évêque et général américain confédéré, est né dans la Caroline du Nord, en 1806, de la famille qui a fourni à la république le président du même nom. Destiné à la carrière des armes, il entra à l'École militaire de West-Point, et en sortit en 1827 comme sous-lieutenant dans le 2e régiment d'artillerie, mais au bout de quelques mois, il donna sa démission et se mit à étudier la théologie. Ordonné diacre dans l'église épiscopale en 1830, il exerça son ministère de de 1831 à 1838, puis alla, comme évêque missionnaire, catéchiser les tribus autochthones de l'Arkansas. En 1841, il devint évêque de la Louisiane, et s'établit dans la paroisse Lafourche, où il possédait une grande plantation. La guerre civile réveilla ses instincts belliqueux, qui furent d'ailleurs excités par les instances du président Davis. En juillet 1861, il accepta le grade de major-général, établit son quartier-général à Memphis, et prit une part active à la guerre. Gravement blessé, à Columbes (Kentucky) 11 novembre), par l'explosion d'un canon, il conserva son commandement, rallia Beauregard à Corinth, et prit part à la sanglante bataille de Shiloh (6 et 7 avril 1862). Mis ensuite à la tête du 2e corps d'armée, il se distingua, sous Braston Bragg, dans l'invasion du Kentucky (septembre 1862), et fut promu au grade de lieutenant-général. L'année suivante, il prit aussi une part brillante aux batailles de Chickamanga et de Chattanooga (septembre et novembre 1863), et suivit Johnson dans sa retraite en Géorgie. Il fut tué sur le champ de bataille, au mois de juin 1864. *

POLLET (Joseph-Michel-Ange), statuaire français, né en 1814, à Palerme (Sicile), de parents français, est à tort indiqué dans les livrets comme élève de Thorwaldsen et de Tenerani; il n'eut pour maîtres que le peintre Patania, qui lui donna les éléments du dessin et le peintre et sculpteur de Villareale. Après cinq ans d'études et plusieurs essais remarqués, entre autres *Philoctète à Lemnos*, le *Buste de Bellini* et divers camées, se voyant exclu comme étranger des concours pour le prix de Rome, il vint en France en 1836, en visita à peu près tout le midi et se rendit à Paris. Le manque de travail et l'absence de relations le décidèrent à passer en Belgique, où il resta cinq années. De cette époque datent une *Esmeralda* achetée par le gouvernement belge, des bustes en partie exécutés à Gand, et la statue du *duc de Brabant*, restée à Bruxelles.

En 1843, M. Pollet visita de nouveau l'Italie, et se fixa ensuite à Paris. Il débuta au salon de 1846 par un *Buste* en plâtre, et exposa depuis : *l'Élégie*, sujet tiré des *Fragments* d'A. Chénier (1847); *l'Heure de la nuit*, en plâtre, aussitôt commandée en marbre par le gouvernement (1848); deux bustes de *Bacchantes*, plus tard achetés par l'Empereur pour les Tuileries. Il prit une grande part à l'organisation des fêtes nationales de la même époque (1848-1849).

M. Pollet a de plus exécuté : six *Anges*, pour l'orgue de Saint-Eustache; *sainte Radegonde*, pour l'église Sainte-Clotilde; un groupe d'*Achille et Déidamie*, acquis pour le Luxembourg (1855); le *Buste de l'Impératrice* (1857); une statue colossale représentant *la France* dans le grand salon de l'hôtel du ministère des affaires étrangères (1861; *Eloa*, groupe de bronze, dont le sujet est tiré du poëme de M. Alfred de Vigny (1863), des *Bustes*, des *Cariatides*, des *OEils-de-bœuf*, le tympan d'un des pavillons, au nouveau Louvre; enfin, un *Buste de Mlle Rachel*, un nouveau *Buste de l'Impératrice*, qui lui a commandé l'ornementation d'une grande cheminée, le *Buste de l'Empereur*, et trois répétitions de *l'Heure de la nuit*, dont la première épreuve est au palais de Saint-Cloud. Il a fait partie du jury d'admission pour l'Exposition universelle de 1855, à la suite de laquelle il a reçu une 2e médaille. Il avait obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une 1re en 1850 et la décoration en juin 1855.

POLLET (Victor-Florent), dessinateur et graveur français, à Paris, né le 22 novembre 1811, fut élève de Paul Delaroche et de Richomme et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure en 1838. Il s'était déjà fait connaître à cette époque par quelques dessins et vignettes gravés d'après MM. Tony Johannot, Chenavard et Émile Wattier, ainsi que par les portraits de *Mme Dorsay*, de *Jean Bart*, et les planches d'une *Imitation de Jésus-Christ*, publiée en 1836. Pendant son séjour à la villa Médicis, M. Pollet se consacra plutôt à l'étude de l'aquarelle qu'à celle de la gravure, qui lui était déjà très-familière.

Les principaux sujets qu'il rapporta de son voyage, et qui furent exposés aux Salons, sont : la *Vénus* du Titien, *l'Amour profane* et *l'Amour sacré*, du même maître, le *Teobaldino jocatore di violino*, de Raphaël, quatre sujets reproduits en aquarelles, ainsi que *la Naissance de Vénus* d'après M. Ingres, et le *Portrait de Mlle Lefebvre* dans *la Fée aux roses*. Ses gravures les plus importantes sont : *il Jocatore*, la *Jeanne Darc* de M. Ingres, *Bonaparte en Italie*, d'après M. Raffet, *le sultan Abdul-Medjid*, et d'après M. Winterhalter, les *Portraits de l'Empereur* et de *l'Impératrice* placés en tête de l'*Almanach impérial* de 1855. Ces dernières gravures, réunies à plusieurs portraits à l'aquarelle, ont été exposées, quelques-unes pour la seconde fois, à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Au salon de 1861, il a exposé *le Mur de Salomon*, d'après M. Bida; à celui de 1863, deux *Portraits* à l'aquarelle. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille, pour l'aquarelle, en 1845, une 1ʳᵉ, pour la gravure, en 1849, et la décoration en 1855.

POLTIMORE (Auguste-Frédéric-George-Warwick Bampfylde, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, est né en 1837, à Londres. Il est devenu député-lieutenant de Devon et, en 1858, a succédé aux titres de son père. Marié en 1858 à miss Sheridan, il a pour héritier son fils Copplestone Richard-Georges Warwick, né en 1859.

POLTORATZKY (Serge), bibliophile russe, né à Moscou, le 4 février 1803, termina ses études au lycée Richelieu à Odessa, fut admis en 1820 à l'École militaire de Moscou et en sortit, trois ans après, comme officier d'état-major. Il quitta, en 1827, la carrière des armes pour se vouer à l'industrie et surtout à son goût pour les recherches littéraires et bibliographiques. Il possède à sa résidence d'Avtchourino, près Kalouga, une bibliothèque remarquable où il a rassemblé tout ce qui concerne la littérature russe et la Russie en général, pour s'aider dans la composition d'un *Dictionnaire bibliographique de tous les auteurs russes*, véritable monument national auquel il travaille depuis plusieurs années. Il est devenu conservateur honoraire de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

On a de lui une foule d'articles ayant pour objet l'histoire et les écrivains de son pays et insérés dans des recueils français et russes, tels que la *Revue encyclopédique* (1822-1831); *le Fils de la patrie*, de Gretsch, *le Télégraphe de Moscou*, *le Bulletin du Bibliophile belge* (1847-1851); *l'Athenæum français* (1854). Il a aussi collaboré aux *Écrivains pseudonymes* et aux *Supercheries dévoilées* de M. Quérard, auquel il est venu plusieurs fois en aide pour ses publications.

POLWARTH (Henri-Francis Hepburne-Scott, 5ᵉ baron), pair représentatif d'Écosse, est né à Brighton, en 1800. En 1843, il a été élu membre de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Sous la double administration de lord Derby (1852 et 1858), il a été chambellan de la reine. Il est député-lieutenant des comtés de Roxburgh et de Selkirk. Marié en 1835 à une sœur du 10ᵉ comte de Haddington, il a pour héritier son fils Walter-Hugh, né en 1838.

POMFRET (George-William-Richard Fermor, 5ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1824, appartient à une ancienne famille élevée en 1692 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1833. Il vota avec le parti conservateur. En 1846, il devint député-lieutenant du comté de Northampton. Non marié, il a pour héritier présomptif son frère Thomas-Hatton-George, né en 1832, et retiré du service en 1858 avec le grade de capitaine aux *life guards*.

POMMAYRAC (Pierre-Paul de), peintre français, né vers 1818, à Porto-Rico, de parents français, revint avec eux en France et étudia, de 1831 à 1834, sous la direction de Mme de Mirbel, le genre de la miniature. Il a exposé, depuis 1835, époque de ses débuts : *la comtesse d'Adhémar*, *MM. Henri Berthoud, Dantan jeune, Henri Scheffer, Berlioz, Paul Sieyès, Galilée, Paganini*, *le président de la République* (1849); *Mme Henriquel Dupont*, *la princesse Mathilde*, *la reine Isabelle II*, *l'infante d'Espagne* (1835-1853), ainsi qu'une incalculable série de personnages aristocratiques et de médaillons anonymes; *l'Empereur*, *la marquise de Turgot* (1855); trois *Portraits* (1857); six *Portraits* (1859); cinq *Portraits*, dont ceux du général *Trochu*, du colonel *Lepic*, de *M. Henri de Pène*; six miniatures : l'*Empereur*, l'*Impératrice*, le *Prince impérial*, M. Wey, Isabey et deux anonymes (1861); M. A. de Pommayrac et deux miniatures (1863). Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1ʳᵉ en 1842, et la décoration en juillet 1852.

POMMIER (André), publiciste français, né le 2 janvier 1798, à Solers (Seine-et-Marne), fut d'abord membre du conseil général d'agriculture et secrétaire du congrès central; il devint, en 1829, l'un des propriétaires et le rédacteur en chef du journal *l'Écho des halles et marchés*, auquel il ajouta, comme supplément, *l'Écho agricole*. La collection réunie forme aujourd'hui 31 vol. in-folio. Indépendamment de ses nombreux articles dans ces deux recueils, on a de lui plusieurs rapports et brochures sur le monopole du tabac (1835), la question des sucres (1842 et 1851), le crédit foncier (1846), les exploitations agricoles (1849), etc. M. André Pommier faisait partie de la Société impériale d'agriculture. Il était chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort en 1862.

POMMIER (Victor-Louis-Amédée), poëte français, né à Lyon, le 20 juillet 1804, fit de bonnes études au collége Bourbon et commença par travailler aux *Classiques latins* de Lemaire, puis à *la Semaine* des frères Fabre, dans laquelle il inséra des articles de critique et des vers. Il entreprit, en 1826, une *Collection de classiques*, traduits en français et qui s'arrêta aux *Commentaires de César*. Il fit aussi quelques traductions pour la *Bibliothèque Panckoucke* (1827-1839). Mais ce fut par ses travaux littéraires qu'il acquit sa réputation : mêlé au mouvement romantique, il obtint plusieurs prix au concours des Jeux floraux, entre autres pour la pièce de *l'Expédition de Russie* (1827), et occupa en 1828 une chaire de littérature à l'Athénée. Après 1830, il collabora au *Livre*

des Cent et Un, à *l'Univers*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*.

M. Pommier, qui s'appelle lui-même un *métromane*, est auteur de plusieurs volumes de vers, où l'on remarque une verve extrême et un besoin d'originalité qui le conduit parfois à la trivialité et à l'emphase. Voici les titres de ses œuvres : *Premières armes* (1832); *la République*, *ou le Livre de sang* (1836, in-8), où l'anathème n'est pas épargné à la Révolution : *Océanides et Fantaisies* (1839, in-8), recueil qui abonde en néologismes de ce genre : « le flot rumoreux, exestuant, les rocs fluctisonnants, fleurs immarcessibles; « *Crâneries et dettes du cœur* (1842, in-8), où l'auteur exagère à plaisir les qualités et les défauts ordinaires de son style.

Citons encore de lui : *Colères* (1844, in-8); *les Trafiquants littéraires* (1844), satire imprimée dans la *Revue des Deux-Mondes*; *l'Époque* (1845), qui parut dans *l'Univers religieux*, ainsi que *Racine et J. J. Rousseau* (1846); *Sonnets sur le salon* (1851); le poëme catholique de *l'Enfer* (1853, in-32); *les Russes* (1854); un volume de discussions philosophiques en prose sur *l'Athéisme et le déisme* (1857); *Colifichets et jeux de rime* (1860). Malgré les écarts systématiques d'une verve immodérée, M. Pommier a obtenu en ces derniers temps de l'Académie française trois prix de poésie sur ces sujets: *la Découverte de la vapeur* (1847); *l'Algérie ou la Civilisation conquérante* (1848); *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849), et un prix d'éloquence pour l'*Éloge d'Amyot* (1849). En même temps, il était décoré de la Légion d'honneur le 24 juillet 1849.

POMPÉE (Pierre-Philibert), auteur pédagogique français, né à Besançon, le 6 juin 1809, et fils de François Pompée, connu par des travaux estimés sur l'orthographe, était apprenti à l'imprimerie du Collége de France quand Gail, Boissonade et Burnouf lui conseillèrent de se livrer à l'enseignement. Ayant pris ses grades, il fut nommé, en 1829, directeur de l'école municipale du cinquième arrondissement, et, dix ans plus tard, devint directeur du premier établissement d'enseignement professionnel de Paris, connu sous le nom d'École Turgot. Membre du comité central d'instruction primaire en 1833, il contribua activement à l'amélioration des études et rédigea un *Rapport historique sur les écoles primaires de la ville de Paris, depuis leur origine* (1839, Impr. royale, 1re partie, in-8). En 1830, il fut l'un des fondateurs des associations polytechnique et philotechnique, dont les cours étaient destinés aux ouvriers de Paris. Il fut, en 1848, membre de la commission des hautes études, instituée par la ministre Carnot. A la même époque, il était secrétaire de la Société des amis de la Constitution. Démissionnaire, en 1852, de ses fonctions de directeur de l'École Turgot, il a fondé, à Ivry-sur-Seine, un grand établissement d'enseignement préparatoire aux professions agricoles, commerciales et industrielles. M. Pompée a été nommé en 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

Il est encore auteur d'un *Mémoire sur l'organisation de l'enseignement professionnel en France*, auquel l'Académie du Gard a décerné une médaille d'or ; d'*Études sur la vie et les travaux de J. H. Pestalozzi* (1850, in-12), couronnées, dès 1847, par l'Académie des sciences morales; d'*Études sur l'éducation professionnelle en France* (1863, in-18), etc.

PONCELET (Jean-Victor), géomètre français, général du génie, membre de l'Institut, né à Metz, le 1er juillet 1788, fut admis à l'École polytechnique en 1807 et à l'École d'application en 1810. Lieutenant du génie en 1812, il partit pour les frontières de la Hollande, puis pour la campagne de Moscou. Fait prisonnier à Krasnoë avec 8000 hommes du corps du maréchal Ney, il fut envoyé à Saratof, sur le Volga, où les privations et les souffrances altérèrent profondément sa santé. Il se livra dès lors, sans livres, sans aucunes ressources scientifiques, à des recherches sur la géométrie descriptive, dont il consigna les résultats, de 1817 à 1821, dans les *Annales de mathématiques* publiées par Gergonne.

Rentré en France, il avait été attaché, comme professeur de mécanique, à l'École d'application d'artillerie de Metz, où il demeura quinze années consécutives. Plusieurs mémoires *sur les Propriétés projectives des sections coniques*, *sur les Propriétés projectives des figures*, *sur les Centres des moyennes harmoniques*, et sur divers sujets analogues; un travail concernant *les Roues hydrauliques verticales, à aubes courbes, mues par dessous*, et qui fut couronné, en 1825, par l'Académie des sciences, le placèrent au premier rang parmi les mathématiciens. Ses expériences, relatives aux roues hydrauliques, eurent une foule d'applications, et ses aubes courbes firent obtenir une vitesse double et un double effet. Certaines roues Poncelet ont une force de 70 à 100 chevaux.

Le *Cours de mécanique appliqué aux machines*, dont la première partie fut publiée en 1826, devint l'objet d'un rapport très-favorable fait à l'Académie des sciences par MM. Arago et Dupin. En 1834, M. Poncelet, alors chef de bataillon, fut élu membre de cette illustre compagnie, en remplacement d'Hachette, à une voix près, par l'unanimité des suffrages. Nommé successivement professeur de mécanique à la Sorbonne, puis au Collége de France, colonel (1845), général de brigade (19 avril 1848), commandant de l'École polytechnique (1848-1850), membre et président de la commission scientifique de l'Exposition universelle de Londres, il sut mener de front toutes ces fonctions, surveilla quantité de constructions militaires, écrivit un grand nombre de rapports scientifiques et publia des ouvrages qui resteront comme monuments d'analyse et de sagacité. Citons à part encore : *Applications d'analyse et de géométrie qui ont servi, en 1822, de principal fondement au Traité des propriétés projectives des figures*, etc. (1862-1864, T. I-II, in-8, avec fig.).

Quoique le général Poncelet n'ait jamais été un homme politique et se soit tenu volontiers en dehors des questions administratives ou gouvernementales, il dut répondre à l'appel que lui ont fait différentes fois ses concitoyens. Après 1830, il a fait partie du conseil municipal de Metz, ville dont il avait présidé l'Académie et où il avait fait des cours gratuits de géométrie appliquée aux jeunes ouvriers. Il fut aussi membre du conseil général de la Moselle. Après la révolution de 1848, il fut élu, le huitième sur onze, représentant à l'Assemblée constituante; il y vota avec le parti démocratique modéré et ne fut pas réélu à la Législative. Il fait partie du cadre de réserve des officiers généraux. Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1850, M. Poncelet est devenu grand officier le 9 juillet 1853.

PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), chanteur français, né à Paris, le 8 juillet 1789, et fils d'un maître de musique de Saint-Eustache, fit ses premières études à Lyon, où son père s'était retiré pendant les troubles de la Révolution, et entra ensuite au Conservatoire en 1808. Déjà connu comme violoniste, il négligea son talent de virtuose pour étudier le chant et débuta, comme ténor, en 1812, à l'Opéra-Comique. Il chanta avec un égal succès l'ancien répertoire : *Picaros et*

Diego, Zémire et Azor, les Événements imprévus, et les nouvelles pièces, *le Chaperon rouge, Mazaniello*. Mais il se plaça surtout au premier rang dans *la Dame blanche*.

M. Ponchard prit sa retraite dès 1834, et se renferma dans les fonctions de professeur de chant au Conservatoire, qui lui étaient confiées depuis 1819 et dont il ne s'est démis qu'en 1856. Nul n'était plus propre à former d'excellents élèves. Un profond sentiment de la musique, un goût parfait, une bonne méthode de vocalisation et l'expression de son chant avaient surtout contribué à ses succès au théâtre. Il excellait dans le *cantabile* et la romance, qui n'ont cessé de lui valoir des applaudissements dans les concerts. — Son fils, M. Charles-Auguste-Marie PONCHARD, né en 1824, à Paris, remplit, depuis longtemps déjà, des rôles de ténor à l'Opéra-Comique.

PONCY (Louis-Charles), ouvrier poëte français, né à Toulon, le 2 avril 1821, d'une très-humble famille, travailla dès l'âge de neuf ans au service des maçons, fut ensuite maçon lui-même et suivit un an et demi les cours de l'école primaire; le premier livre où il puisa ses inspirations poétiques, fut l'*Athalie* de Racine. Encouragé par les souscriptions volontaires de ses concitoyens, il publia ses *Marines* (1842, in-12), heureux essai que suivit *le Chantier* (1844, in-12). Le poëte maçon s'est vu offrir les moyens de s'instruire et des conseils par MM. Villemain, Salvandy, Arago, Béranger, George Sand, etc. Après avoir refusé longtemps de quitter ses instruments de travail, il accepta, en 1848, des fonctions administratives secondaires et devint ensuite suppléant de juge de paix.

M. Poncy a encore donné, en 1850, *la Chanson de chaque métier*, recueil de chants d'atelier mis en musique par M. Eugène Ortolan, et, en 1852, *le Bouquet de Marguerite*, rimes amoureuses à la manière de Pétrarque.

PONGERVILLE (Jean-Baptiste-Antoine-Aimé SANSON DE), littérateur français, membre de l'Académie française, né à Abbeville, le 3 mai 1792, termina ses études de bonne heure et s'exerça à de nombreux travaux littéraires. A vingt ans, il se passionna pour la lecture de Lucrèce et consacra dix années à sa traductien en vers, qu'il publia en 1823, et qui fit aussitôt sa réputation. Quelques années après, Charles Panckoucke lui confia la traduction en prose du même auteur pour sa *Bibliothèque latine-française*, et, par ce double travail, M. de Pongerville montra comme poëte et comme prosateur, autant d'exactitude que d'élégance. Après avoir échoué trois fois, faute d'une voix, aux élections de l'Académie française, il y entra, en avril 1830, en remplacement de Lally-Tollendal. En 1846, il fut nommé conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève et passa, en 1851, à la Bibliothèque impériale. Il a été choisi pour représenter au conseil municipal de la Seine, une circonscription de l'arrondissement de Saint-Denis (1864). M. de Pongerville a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1845.

On a de lui, outre sa traduction du poëme de Lucrèce, en vers (1823, 2 vol. in-8) et en prose (1829, 2 vol. in-8) : *Amours mythologiques*, version poétique des *Métamorphoses* d'Ovide (1827, in-18); *le Paradis perdu*, de Milton, en prose (1838, in-8, huit éditions); l'*Énéide* de Virgile, en prose (1846, in-8); puis une série d'épîtres et de fragments, entre autres : *Épître aux Belges* (1832); *Au roi de Bavière* (1834); *De l'indépendance de l'homme de lettres* (1838); *Épître au menuisier poëte de Fontainebleau* (1839); *A une femme poëte* (1840); *Sur la folie*, fragment d'un poëme inédit (1846); *A Ingres* (1849); *Sur l'abolition de la peine de mort* (1849); *les Poëtes*, dialogue (1856). Dans un autre genre, M. de Pongerville a composé une *Histoire de l'invasion d'Édouard III en France*, dont il n'a laissé paraître que des fragments. Citons encore la *Vie de Shakespeare* dans les *Femmes de Shakespeare* (1860, in-8).

PONIATOWSKI (Joseph-Michel-Xavier-François-Jean, prince), sénateur français, né à Rome, le 20 février 1816, est le fils naturel du célèbre prince polonais de ce nom, dont la filiation légitime s'est éteinte en 1831. Engagé volontaire dans l'expédition d'Alger, il fit plusieurs campagnes et parvint au grade de chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique. Par décret du 11 octobre 1854, il fut naturalisé Français, et par un autre décret du 4 décembre suivant, il fut élevé à la dignité de sénateur. Au mois de février 1851, il avait reçu les insignes de grand officier de la Légion d'honneur.

Le prince Poniatowski, amateur distingué de musique et compositeur, a donné plusieurs opéras, notamment *Don Desiderio, Pierre de Médicis*, ce dernier en 4 actes, au grand Opéra (9 mars 1859), *Au travers d'un mur* (Théâtre-Lyrique, 1861). — Son fils, M. Joseph-Stanislas PONIATOWSKI, a été nommé, en 1856, sous-lieutenant de cavalerie. Il a été nommé écuyer de l'Empereur le 6 février 1864.

PONINSKI (Calixte-Valentin), prince polonais, né le 14 février 1824, est fils du prince Charles-Henri-George, mort le 12 avril 1830. Commandeur de l'ordre de Malte, il a succédé, le 14 novembre 1833, à son frère Ladislas-Charles, comme possesseur des terres de Poninka dans la Volhynie russe, et de diverses seigneuries dans la Galicie autrichienne.

PONROY (Pierre-Gabriel-Arthur), littérateur français, né à Issoudun (Indre), le 25 mars 1816, commença ses études au collége de cette ville, les termina, sous la direction de son père, avocat, puis vint prendre à Paris le grade de bachelier ès sciences (1837). Il donna d'abord des répétitions, étudia la médecine et fit une éducation particulière. Il débuta dans la littérature, en 1841, par des opuscules en vers et en prose qui restèrent inaperçus, et se fit ensuite connaître par une tragédie, *le Vieux consul* (1844) à l'Odéon, qui reçut un bon accueil. A partir de ce moment, il publia un assez grand nombre de feuilletons et de brochures et collabora, après 1848, à diverses feuilles réactionnaires, soit à Paris, soit à Châteauroux. Plus récemment, il a fait recevoir au Théâtre-Français *Mirabeau* (1852) et *Minervine* (1854), drames en cinq actes et en prose; mais la représentation du premier fut interdite par la censure, et la mort de l'actrice Mlle Rimblot suspendit celle du second.

On a encore de lui : *Pamphlet littéraire* (1841, in-12); *Formes et couleurs* (1842, in-12), poésies; *Légendes orientales* (1842, in-12), poésies; *les Orateurs nouveaux traités en Atrides, humble épître à M. Jules Janin* (1848, in-8); *le Maréchal Bugeaud, récit des champs, des camps et de la tribune* (1849, in-18); *le Monde romain, les Bacchanales* (1855, 2 vol. in-18); *Une fille de Monck* (1857, 5 vol.); *la Cité maudite* (1858, 2 vol.); *la Paroisse de Valnay* (1859, 2 vol.); *le Présent de noces* (1862, in-18); *le Château de Colombes* (1863, in-18); *le Lion de Lucerne, Lettres familières* (1863, in-8), etc.; des feuilletons dans divers journaux.

PONSARD (Francis), poëte dramatique français, membre de l'Académie française, né à Vienne (Isère), le 1er juin 1814, fut élevé à l'école mutuelle et au collége de sa ville natale et s'y fit déjà remarquer par son goût pour les vers. Il alla achever ses études classiques à Lyon. Son père qui, après avoir été avocat à Vienne, s'était fait avoué, destinant son fils au barreau, l'envoya faire son droit à Paris (1833). Rangé, laborieux, mais toujours porté vers la poésie, le jeune étudiant sut à la fois satisfaire aux exigences paternelles et à ses goûts littéraires et, tout en se faisant recevoir avocat, il avait traduit en vers le *Manfred* de Byron. Après avoir, faute d'éditeur, publié à ses frais (1837) cette traduction estimable, mais qui passa inaperçue, il retourna à Vienne, où il fit son stage d'avocat, et continua ses débuts comme poëte dans une revue locale récemment fondée.

Bientôt, sous l'influence de la réaction classique que les succès de Mlle Rachel inauguraient sur la scène française, il composa, dans la retraite, sa tragédie de *Lucrèce* et la confia à un de ses compatriotes, M. Ch. Reynaud, qui se rendait à Paris (1842). A son arrivée, celui-ci courut déposer le manuscrit chez Mlle Rachel, qui ne l'ouvrit même pas. Après d'autres déceptions, il trouva par hasard, pour l'œuvre de son ami, un patron bienveillant dans M. Achille Ricourt, alors directeur de *l'Artiste*. La pièce fut présentée au comité de lecture de l'Odéon qui la refusa; mais le directeur, M. A. Lireux, passa outre et la mit à l'étude, en la faisant annoncer partout comme la contre-partie des *Burgraves*, qui venaient d'échouer au Théâtre-Français. Un nouveau camp se forma en face des *hugolâtres*, celui des *ponsardistes*, même avant le jour où la première représentation de *Lucrèce* (22 avril 1843) vint justifier la réputation faite à l'auteur. Le sujet simple et antique, le style concis et ferme, les caractères nettement tracés, une facture de vers toute cornélienne marquaient un retour vers la manière des grands maîtres du XVIIe siècle. Applaudie au théâtre, la nouvelle tragédie fut couronnée par l'Académie française.

Après ce double triomphe, M. Ponsard repartit pour sa ville natale, où il fut reçu avec de grands honneurs, et, se condamnant à la retraite, écrivit à loisir une tragédie plus moderne, *Agnès de Méranie*. Il rapporta à l'Odéon, en 1846, cette belle étude sur la société du moyen âge, dont le succès à la scène ne répondit pas aux espérances fondées sur l'auteur de *Lucrèce*. Ce ne fut qu'en 1850 qu'il aborda le Théâtre-Français, avec un grand et beau drame, *Charlotte Corday* (5 actes, en vers, avec prologue), inspiré particulièrement des *Girondins* de Lamartine et des événements récents. Cette nouvelle étude historique, si remarquable par la fidélité des peintures, la noblesse des idées et le mâle langage, « revenait, comme dit M. Sainte-Beuve, par la tradition cornélienne, à la vérité révolutionnaire. » Elle eut pourtant, elle aussi, moins de succès à la représentation qu'à la lecture, soit faute d'intérêt et de mouvement dramatiques, soit à cause des revirements de la politique contemporaine.

M. Ponsard donna peu de temps après, sur la même scène, sous le titre d'*Horace et Lydie ou une Ode d'Horace* (comédie en un acte), une gracieuse imitation du poëte latin, son auteur favori. Il essaya ensuite de se retremper dans l'antiquité grecque; en 1852, il publia son poëme d'*Homère*, et fit représenter, au Théâtre-Français, sa tragédie d'*Ulysse* avec chœurs, prologue et épilogue, deux études antiques fort remarquables, mais dont la seconde surtout ne présentait pas assez d'intérêt pour se soutenir à la scène, même avec le concours de la musique de M. Gounod.

Après le 2 décembre, M. Ponsard fut nommé bibliothécaire du Sénat. L'esprit indépendant du poëte et les insinuations d'un journal sur les prétendues causes de cette nomination le portèrent à donner sa démission et à provoquer M. Taxile Delord en duel. Il fit mieux : il écrivit *l'Honneur et l'Argent* (comédie en 5 actes et en vers), satire en action contre ceux qui préfèrent les dignités et les richesses mal acquises à une honorable pauvreté. Reçue à correction, c'est-à-dire poliment refusée, au Théâtre-Français, cette comédie, où tous les sentiments généreux parlent la bonne langue, se réfugia, comme *Lucrèce*, à l'Odéon (1853) et y obtint, à plusieurs reprises, le plus brillant succès. La popularité qu'elle fit à l'auteur lui ouvrit enfin les portes de l'Académie française, où il fut appelé à remplacer Baour-Lormian (1855). Son discours de réception unit courageusement à l'éloge de son prédécesseur, celui de deux grands poëtes, victimes de l'ingratitude et des révolutions, Lamartine et Victor Hugo. Le 6 mai 1856, il donna une autre grande étude dramatique, *la Bourse*, comédie en cinq actes et en vers, qui, sans avoir la même vogue que *l'Honneur et l'Argent*, dut à l'à-propos des peintures un très-favorable accueil. *L'Honneur et l'Argent* est passé, en 1863, au répertoire de la Comédie-Française.

La dernière œuvre de M. Ponsard est une trilogie dramatique en prose et en vers, représentée au Vaudeville, au mois de juillet 1860, intitulée : *Ce qui plaît aux femmes*. L'auteur y mêlait à la féerie la plus fantastique la peinture très-vive des misères sociales et de la corruption qui les exploite. Le gouvernement fit suspendre la pièce après quelques représentations. Reprise après corrections, elle fut traitée très-sévèrement par la presse et assez froidement accueillie par le public. La féerie du second acte fut jouée séparément pendant quelques semaines de plus.

M. Ponsard, que l'on appelle souvent avec dédain le chef de l'*École du bon sens*, n'est pas plus un chef d'école qu'un successeur de Corneille et de Racine. C'est tout simplement un poëte consciencieux et indépendant, qui a foi dans son art et en lui-même, et dont le talent puise sa force dans la noblesse du caractère. On voudrait dans ses compositions dramatiques plus de vie et de mouvement, dans son style une force plus soutenue; mais il n'en a pas moins su se faire une place entre les maîtres du passé et les maîtres nouveaux, par l'alliance du goût avec le sentiment de la vie moderne.

PONSON DU TERRAIL (Pierre-Alexis, vicomte DE), romancier français, né à Montmaur, près de Grenoble, le 8 juillet 1829, et d'abord destiné à la marine, renonça à cette carrière, à cause de son peu d'aptitude pour les mathématiques, et, se trouvant à Paris en 1848, entra dans la garde mobile où il fut élu officier. Ses premiers essais littéraires parurent dans *la Mode* et *l'Opinion publique*. Depuis 1850, il a fourni à divers journaux un très-grand nombre de romans-feuilletons, qui lui ont donné, dans cette spécialité féconde, un des premiers rangs.

Nous citerons, parmi ceux imprimés à part : *la Tour des Gerfauts* (4 vol. in-8); *les Coulisses du monde*, *la Duchesse de Valseranges*, *les Cavaliers de la nuit*, *le Filleul du roi*, *les Tonnes d'or* (1855, 4 vol. in-8); *Diane de Lancy* (1855, 4 vol. in-8); *le Page du roi* (1855); *les Cavaliers de la nuit* (1855); *Dragonne et Mignonne* (1855); *la Belle Provençale* (1857, 6 vol. in-8); *la Contessina* (1857, 5 vol. in-8), etc. Dans les seules années 1858-1859, les catalogues de la librairie parisienne citent jusqu'à soixante-treize volumes de M. Ponson du Terrail, dont *les Gandins* ont

rempli, pendant toute l'année 1860, sans s'épuiser, le feuilleton de *l'Opinion nationale*.

Parmi les romans que mentionnent les catalogues des années suivantes, sans indication de la date de l'édition, nous trouvons : *le Diamant du commandeur* (4 vol.); *l'Agence matrimoniale* (5 vol.); *les Chevaliers du clair de lune* (8 vol.); *les Bohèmes de Paris* (7 vol.); *les Bohémiens de Londres* (4 vol.); *la Farandole* (4 vol.), enfin *les Drames de Paris*, publiés en plusieurs suites élastiques dans *la Patrie*, et dont l'auteur a tiré, avec M. Anicet Bourgeois, le drame de *Rocambole* pour le théâtre de l'Ambigu (septembre 1864) : il en donne, dans *le Petit Journal*, une suite de plus : *la Résurrection de Rocambole* (novembre 1865).

PONSONBY (John PONSONBY, 2e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1770, mort à Brighton le 21 février 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son titre et son siége à la Chambre des Lords furent recueillis par son cousin, William PONSONBY, 3e baron, né en 1816, à Hampstead, mort le 2 octobre 1861 en Bavière. Il a eu pour successeur William-Brabazon Ponsonby, 4e baron *Ponsonby*, né en 1807.

Un autre membre du parlement britannique, Ashley-George-John PONSONBY, né en 1831, est fils du présent baron de Mauley (voy. ce nom). Il a fait, comme capitaine des grenadiers de la garde, la campagne de Crimée (1854) et s'est retiré du service en 1855. Élu député de Cirencester en juillet 1852, il est attaché aux principes whigs, perdit son siége en 1857, mais le reconquit deux ans plus tard. Il a été nommé magistrat et député-lieutenant du comté de Gloucester.

PONT (Paul-Jean), jurisconsulte français, né à Barcelone (Espagne), s'est fait recevoir docteur en droit à la Faculté de Toulouse, en décembre 1845. Tour à tour avocat à la Cour de Paris, président au tribunal de Corbeil, juge à Chartres, puis au tribunal de la Seine (1854), il est devenu, en 1858, conseiller à la Cour impériale de Paris.

On a de lui : *Traité du contrat de mariage et des droits respectifs des époux* (1847, 2 vol. in-8), en société avec M. Rodière; *Observations critiques sur la jurisprudence de la Cour de cassation, relativement au droit de la femme, etc.* (1855); *De la publicité des subrogations à l'hypothèque légale de la femme, etc.* (1857); *De la responsabilité des notaires* (1861, in-8), etc. M. Pont continue, depuis le tome VI, l'*Explication du Code Napoléon*, de V. Marcadé, ouvrage auquel il a ajouté trois volumes de 1856 à 1859, et le *Traité des petits contrats et de la contrainte par corps* (1863, 2 vol. in-8). Il est un des principaux collaborateurs de la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

PONTÉCOULANT (Louis-Adolphe LE DOULCET, comte DE), officier et littérateur français, né à Paris, en 1794, est fils du comte de Pontécoulant, qui fut le premier préfet du département de la Dyle, puis sénateur et pair de France. Entré à l'école militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1812 pour la campagne de Russie, et fut prisonnier au combat de Taroutina. Rentré en France à la fin de 1814, il fit la campagne de 1815, et fut chargé, après la bataille de Waterloo, de l'organisation et du commandement de la levée en masse du département de la Haute-Saône. Parti pour l'Amérique après la seconde restauration, il prit part à la révolution de Pernambouc (Brésil), et fut condamné à la peine capitale, mais parvint à s'évader et revint à Paris. En 1825, il fut nommé examinateur des livres au ministère de l'intérieur. Après la révolution de Belgique, en 1830, il organisa un corps de volontaires sous le nom de *Tirailleurs belges parisiens*, fut nommé aide de camp du général Van Halen, et envoyé à Gand, pour prendre le commandement supérieur des forces actives disséminées dans les deux Flandres. Il rendit d'importants services dans ces provinces, se trouva comme volontaire à la bataille de Louvain et y fut blessé. Après 1831, il rentra en France.

M. de Pontécoulant s'est depuis consacré particulièrement à l'étude de l'histoire de la musique dans l'antiquité, de l'acoustique et de la théorie de la construction des instruments. Il fournit un certain nombre d'articles sur ces sujets à la *Gazette musicale de Paris*, puis à la *France musicale*, et enfin *l'Art musical* (1864). Il a été spécialement chargé de l'examen des instruments de musique aux expositions industrielles pour ces recueils périodiques. Il a publié un livre intitulé : *Essai sur la facture instrumentale considérée dans ses rapports avec l'art, l'industrie et le commerce* (1857, gr. in-8), reproduit sous ce titre : *Organographie. Essai sur la facture instrumentale. Art, industrie et commerce* (1861, 2 vol. gr. in-8); puis *Douze jours à Londres; Voyage d'un mélomane à travers l'exposition universelle* (1862, in-18) : ce volume contient une appréciation des instruments admis à l'exposition internationale de Londres, en 1862; *Musée instrumental au Conservatoire de Musique, Histoire et anecdotes* (1864, in-18, 1re partie), etc. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, à l'*Encyclopédie catholique*, etc.

PONTEVÈS (Jean-Baptiste-Edmond, comte DE), général français, né à Marseille, le 24 juin 1805, mort devant Sébastopol, le 8 septembre 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PONTIN (Magnus-Martin DE), médecin et littérateur suédois, né le 20 janvier 1781, à Askeryd, mort le 30 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PONTMARTIN (Armand-Augustin-Joseph-Marie FERRARD DE), critique et littérateur français, né à Avignon (Vaucluse), le 16 juillet 1811, fit avec succès ses études à Paris, au collége Saint-Louis, et commença son droit. Attaché, par tradition de famille, à la branche aînée, il retourna dans sa province, après la révolution de Juillet; et rejoignit sa mère, née Cambis d'Orsan, qui se trouvait en relations d'alliance et d'amitié avec les premières maisons de la noblesse méridionale. Il s'inspira des idées et des ressentiments de cette société toute légitimiste contre les écrivains de l'ancienne école encyclopédique ou du libéralisme moderne. M. de Pontmartin débuta dans la *Gazette du Midi* (1833-1838) et, après avoir fondé une revue mensuelle, *l'Album d'Avignon*, il envoya des *Causeries provinciales* à *la Quotidienne* (1839-1842). Il donna ensuite, dans *la Mode*, des nouvelles et des romans qui eurent de la vogue, puis écrivit successivement dans la *Revue des Deux-Mondes*, *l'Opinion publique*, la *Revue contemporaine* et *l'Assemblée nationale* (1843-1856). Pendant quatre ans, il publia, dans ce dernier journal, des *Causeries littéraires*, auxquelles la vivacité de certaines attaques contre les gloires du parti libéral donnèrent du retentissement. Il est devenu un des rédacteurs du *Correspondant*.

Les articles de M. de Pontmartin ont paru en volumes, sous les titres suivants : *Contes et rêveries d'un planteur de choux* (1845, in-18); *Mémoires d'un notaire* (3 vol.); *Contes et nouvelles* (1853, in-18); *Causeries littéraires* (1854, in-18); *le Fond*

de la coupe (1854, in-18) : *Réconciliation* (1855, in-18) ; *la Fin du procès* (1855, in-18) ; *Dernières causeries littéraires* (1856) ; *Pourquoi je reste à la campagne* (1857) ; *Causeries du samedi* (1857) ; *Nouvelles causeries du samedi* ; *Or et clinquant* (1859) ; *Dernières causeries du samedi* (1860) ; *les Semaines littéraires* (1861, in-18) ; *Nouvelles semaines littéraires* (1863, in-18), etc.

Il faut citer à part *les Jeudis de Mme Charbonneau* (1862, in-18), revue satirique du journalisme littéraire, dans le cadre d'un roman, l'un des livres de ce temps-ci qui ont fait le plus de bruit par la franchise des appréciations ou la dureté des personnalités. Ajoutons : *le Père Félix*, étude et biographie (1861, in-18) ; *les Brûleurs de temples* (1863, in-18).

POOLE (Paul-Falconer), peintre anglais, né à Bristol, en 1810, débuta de bonne heure à l'Académie par une *Scène napolitaine* (1830), puis se tint à l'écart des expositions artistiques et ne reparut devant le public qu'en 1837, avec *l'Adieu*, toile de genre. Il exposa ensuite : *le Départ des émigrants* (1838) ; *Hermann et Dorothée à la fontaine* (1840) ; des sujets historiques de grande dimension, tels que : *les Hébreux en captivité à Babylone* (1842) ; *Salomon Eagle exhortant les habitants de Londres à la pénitence* (1843) ; *les Maures assiégés* (1844) ; *le Monastère de Sion* (1846). L'année suivante, il remporta le second prix au concours de Westminster-Hall avec son *Édouard III à Calais*. Ses œuvres suivantes sont : *Artète et Robert le Diable* (1848) ; trois jolies esquisses tirées de *la Tempête*, de Shakspeare (1849) ; *Job et les messagers* (1850), composition pleine de vigueur ; *les Goths en Italie* (1852), *le Chant du troubadour* (1854) ; *le Chant de Philomène* (1855), inspirés du *Décaméron*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *Job et les messagers*, *le Passage du ruisseau* et *la Reine des bohémiens*. Il y a obtenu une médaille de troisième classe.

POPE (John), général américain au service de l'Union, né en 1820, dans le Missouri, entra à l'école militaire de West-Point, prit part à la guerre du Mexique en 1847, et servait dans l'armée fédérale comme capitaine du génie quand éclata la scission entre les États du Nord et ceux du Sud. Il fut aussitôt nommé brigadier général de volontaires, et commanda quelque temps l'armée du Mississipi, entre la retraite du général Frémont et l'arrivée de son successeur Hunter. Le 14 mars 1862, il emporta, par une attaque vigoureuse, l'importante place de New-Madrid, dans le Tennessee, puis, ralliant le commodore Foote, bloqua l'île n° 10 sur le Mississipi, et parvint à triompher des obstacles de la nature et de l'énergique résistance des confédérés, qu'il réduisit à capituler le 8 avril. Quelques jours plus tard, l'armée du Potomac, après avoir échoué devant Richmond, était forcée de battre en retraite : le président Lincoln, sur l'avis du général Scott, eut alors recours au général Pope : il réunit sous son commandement les corps des généraux Frémont, Banks et Mac-Dowell, chargés d'opérer en Virginie (27 juin 1862).

Lorsque l'armée du Potomac eut terminé sa pénible retraite, tous les efforts des confédérés se concentrèrent sur les troupes de Pope. Au commencement d'août, le général unioniste soutint contre Jackson un premier combat sanglant, mais indécis, à Cédar-Mountain. Quelques jours après, les généraux Jackson et Lee opérèrent leur jonction, et vinrent, avec des forces supérieures, attaquer la ligne de Rappahannock, c'est-à-dire la route de Washington. La lutte dura quatre jours (20-23 août) ; malgré les efforts de ses divisionnaires Banks, Siegel, Mac-Dowell, le général Pope fut contraint de céder au nombre, et il ne put opérer sa retraite que par une série de combats acharnés. Placé entre les deux armées confédérées, il se fraya un passage à travers celle de Jackson, entre Kettle-Run et Manassas (27 août) ; le lendemain, avec les corps de Mac-Dowell et de Siegel, il tint jusqu'à la nuit à Centreville ; le 29, il livra une sanglante bataille à Bull's-Run et garda l'avantage tout le jour ; mais le lendemain, 30 août, écrasé par la réunion des forces confédérées, il fut définitivement forcé de battre en retraite, et recula jusqu'à Centreville, où il se fortifia. Pendant qu'on réorganisait les débris de son armée pour les confier à Mac-Clellan, chargé de défendre le Maryland envahi, il était lui-même nommé au commandement de l'armée du N. O.

On s'accorde à regarder le général Pope comme un officier distingué, peut-être un peu trop insoucieux du danger, mais déployant, dans les circonstances graves, une fermeté et une énergie peu communes.

POPPO (Ernest-Frédéric), philologue allemand, né le 13 août 1794, à Guben, dans la basse Lusace, suivit, à l'université de Leipsick, les cours du célèbre Hermann, puis au séminaire philologique de Berlin, ceux de M. Boeck. Le fruit de ces fortes études fut un premier travail remarquable : *Observationes criticæ in Thucydidem* (Leipsick, 1815). Attaché à la direction du lycée de Guben et du lycée Frédéric à Francfort, il s'occupa activement des diverses méthodes d'enseignement, et publia sur ce sujet un livre curieux et instructif qui est cité comme le véritable *Traité des études* en Allemagne : *Remarques sur la manière d'enseigner de divers professeurs* (Francfort, 1819).

Outre cet ouvrage didactique, M. Poppo a publié de nombreux travaux de philologie grecque ou latine, très-estimés en Allemagne et en France. Ses études spéciales sur Thucydide ont eu pour principaux résultats une édition complète de ses œuvres (1821-1840, 11 vol.) et le *Betantii lexici Thucydidei supplementum* (1845-1847, 2 parties). Pour l'usage des classes, l'auteur a publié une autre édition de Thucydide dans la collection des classiques grecs de Gotha (Gotha, 1843-1851).

M. Poppo a encore donné *la Cyropédie* (Leipsick, 1821) et *l'Anabase*, de Xénophon (1827) ; les *Dialogues des dieux*, de Lucien, etc. ; puis, comme dissertations : *De usu particulæ ἐν apud Græcos* (1816) ; *Remarques sur les rhythmes et le dialecte des tragiques grecs* (1821) ; *Sur l'île de Chio* (1822) ; *Sur le siége de Syracuse*, dans la guerre du Péloponnèse (1837) ; enfin l'important ouvrage de philologie latine : *De latinitate falso aut merito suspecta* (1841-1850, 2 parties).

POQUET (l'abbé Alexandre-Eusèbe), né dans le département de l'Aisne, vers 1810, directeur de l'institution des sourds-muets de Saint-Médard-lès-Soissons et correspondant du comité historique des arts et monuments, a publié un grand nombre de recherches sur l'histoire de sa province. Nous citerons : *Histoire de Château-Thierry* (Château-Thierry et Paris, 1839-1840, 2 vol. in-8), d'après les manuscrits d'un ancien curé de Lucy-le-Bocage ; *Notice historique et archéologique sur le bourg et l'abbaye de Chézy-sur-Marne* (Chézy, 1844, in-8) ; *Notice sur l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons* (1846, in-4) ; *Pèlerinage à l'ancienne abbaye de Saint-Médard-lès-Soissons* (1849, in-8), extrait des annales de l'institut des sourds-muets de Saint-Médard ; *Notice historique et description de l'ab-*

baye de Saint-Léger de Soissons (1851, in-4, avec dessins et gravures; 2e édit., 1852, in-12); *les Gloires archéologiques de l'Aisne* (1853, in-fol.); *Précis historique et archéologique sur Vic-sur-Aisne* suivi du poëme de *Sainte-Léocade*, par Gauthier de Coincy (1854, in-8); *le Couteau historique de l'abbaye de Longpoint* (1856), etc.

PORCHAT (Jean-Jacques), littérateur suisse, né le 20 mai 1800, à Crête, près de Genève, étudia le droit à Lausanne et à Paris, et fut nommé à 23 ans professeur de droit romain et criminel à l'Académie de Lausanne. En 1832, il y fut chargé d'un cours de littérature latine et y remplit enfin les fonctions de recteur. Il a fait plusieurs séjours à Paris, où il a résidé de 1845 à 1856. — M. Porchat est mort en mars 1864.

Après avoir écrit deux poëmes descriptifs sous le voile de l'anonyme, il fit paraître un *Recueil de fables* (Paris, 1826, in-18), genre qu'il a cultivé de préférence et où il a le mieux réussi. Un second volume, *Glanures d'Esope* (Lausanne, 1837, in-18), eut plusieurs éditions, et il le réunit au premier en 1854, sous le titre de *Fables et paraboles* (Paris, in-12). Il a encore écrit : *Poésies vaudoises* (Lausanne, 1832, in-12); beaucoup de pièces insérées dans l'*Album de la Suisse romande* de 1842 à 1846; *la Mission de Jeanne-d'Arc* (Paris, 1844, in-18), drame épisodique en cinq journées; *Winkelried*, autre drame en cinq actes; *Théodie* (1846, in-8), collection de chants sur l'histoire sainte; la traduction en vers des *Poésies de Tibulle* (1830) et celle de l'*Art poétique* d'Horace (Lyon, 1851; Paris, 1852). Comme prosateur, M. Porchat a surtout consacré sa plume à l'enfance et à la jeunesse: un de ses petits livres, *Trois mois sous la neige* (1849, in-18), a été couronné par l'Académie française. Citons aussi ses *Contes merveilleux* (1857, in-16). Il a été, en outre, collaborateur du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, etc.

M. Porchat a traduit de l'allemand l'*Histoire de France* de L. Ranke (1852, 2 vol. in-8); *Charlotte Ackerman* (1854), roman d'Otto Müller; *Récits et tableaux de la vie sociale*, de Mme Ottilie Wildermuth; enfin et surtout les *OEuvres complètes de Goethe* (1859, 10 vol. gr. in-8).

PORCIA (Alphonse-Séraphin, prince), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 20 septembre 1801, a succédé le 20 avril 1835 à son père, le prince *Alphonse*-Gabriel, comme possesseur du comté d'Ortenbourg en Carinthie, et de diverses seigneuries en Carniole et dans le gouvernement de Venise. Il est grand maître héréditaire du comté princier de Goritz et membre de la diète de Carniole et de Carinthie. Sa sœur, *Françoise*-Séraphine, comtesse de Porcia, née le 1er décembre 1808, est mariee, depuis 1834, au comte de Vimercati Sanseverino Taddini.

PORION (Louis-René-Désiré), ancien représentant du peuple français, né le 1er août 1805, à Amiens, mort à Amiens, le 10 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PORRO (Ignace), ingénieur italien, né à Pignerol, en 1795, suivit avec succès les cours de mathématiques supérieures à l'École militaire de Turin et fut attaché au corps royal du génie piémontais. Dès 1822, il fut chargé par le gouvernement de mesurer un arc parallèle, puis, dix ans plus tard, de dresser le plan nivelé du duché de Gênes et, enfin, de tracer le réseau général des chemins de fer de la haute Italie. En 1842, il organisa à Turin un vaste chantier pour les appareils des voies ferrées et le céda en 1847 pour voyager en Europe et se fixer définitivement à Paris. Il y a fondé et dirigé depuis l'établissement dit Institut technomatique.

Cet ingénieur, nommé dès ses débuts membre de diverses académies et sociétés d'Italie, a publié plusieurs ouvrages, entre autres un *Essai sur les moteurs hydrauliques* (1839) et un *Traité de tachométrie* (1847), plusieurs fois réimprimé. Comme inventeur, il a fait figurer à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, ses découvertes d'optique les plus récentes, telles que le lorgnon longue-vue, dit longue-vue Napoléon III, et une lunette astronomique ou grand réfracteur, l'une des plus grandes obtenues jusqu'ici.

PORRY (Antoine-Marie-Eugène DE), littérateur français, né à Marseille, le 31 juillet 1829, appartient à la branche aînée d'une ancienne famille lombarde établie en Provence au XVIe siècle, sur laquelle il a publié une *Notice historique* (Marseille 1859, in-16). Membre ou correspondant de plusieurs sociétés littéraires, il s'est particulièrement occupé de traduire en vers diverses poésies russes, notamment de Pouchkine : *la Captive chrétienne*, *les Bohémiens* (Marseille, 1857, in-16), *le Prisonnier du Caucase*, *Poltava* (Ibid., 1858, in-16), réunies, avec quelques autres pièces, sous le titre de : *Fleurs littéraires de la Russie* (Paris, 1861, gr. in-8).

M. Eug. de Porry a encore composé : *Uranie*, poëme mystique (Ibid., 1859, in-8; 2e édit., 1860, in-16); *les Amours chevaleresques* (Ibid., 1858, in-16), petits poëmes imités de l'Arioste; *les Métamorphoses sociales* (Ibid., 1865, in-18), recueil de « légendes historiques », et quelques autres opuscules poétiques. Il a fourni aussi à des journaux de Marseille des articles littéraires. *

PORT (François-Célestin), archiviste français, né à Paris, le 23 mai 1828, licencié ès lettres, ancien élève de l'École des chartes et, depuis 1854, archiviste du département de Maine-et-Loire, a publié *l'Ile de Lesbos* (dans l'*Univers pittoresque*); *Essai sur l'histoire du commerce maritime de la ville de Narbonne* (1854, in-8), mémoire couronné au concours des antiquités nationales en 1853; *Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers*, etc. (1861, in-8). Il est devenu rédacteur en chef de l'*Album angevin* et correspondant du ministère de l'instruction publique. M. Célestin Port a inséré en outre des articles dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue de l'Anjou* et autres recueils.

PORTAELS (Jean-François), peintre belge, né à Vilvorde (Brabant méridional), en 1820, suivit d'abord à l'Académie de Bruxelles les cours de M. Navez, puis vint à Paris étudier sous Paul Delaroche. De retour dans son pays, il remporta le grand prix de Rome en 1843 et séjourna plusieurs années en Italie. Ensuite il s'embarqua pour l'Orient et fit en Egypte le *Portrait de Méhémet-Ali*, qui le combla de présents. On a de cet artiste : *Rébecca*, *Ruth*, *la Sécheresse en Judée*, *Fatma la Bohémienne*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Caravane en Syrie surprise par le simoun ; Convoi funèbre au désert de Suez*, *la Fileuse grecque*, *Jeune femme des environs de Trieste*, *Jeune Juive de l'Asie Mineure*, *Conteur dans les rues du Caire*, *le Suicide de Judas*, qui lui ont valu une médaille de deuxième classe; un grand nombre de *portraits*, etc. Nommé directeur de l'Académie de Gand en 1847, en remplacement de Van der Haert, il a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold en 1851.

PORTAL (Jean-Pierre), général français, né à Montauban, le 15 janvier 1761, mort dans cette ville, le 13 janvier 1846. — Voyez les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PORTAL (baron, Pierre-Paul-Frédéric), archéologue français, neveu du précédent, né à Bordeaux, le 5 novembre 1804, d'une famille protestante très-connue dans les guerres de religion, entra jeune dans la diplomatie, et après vingt-quatre ans de service se retira du Conseil d'État avec le titre de conseiller honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838.

Le baron Portal a publié sous ce titre : *Des couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes* (1837, in-8), un ouvrage important traduit en anglais et pour lequel il fut décoré comme homme de lettres. On lui doit encore : *Symboles des Égyptiens comparés à ceux des Hébreux* (1840, in-8) et la publication des *Mémoires* du baron Portal d'Albarédès, son père.

PORTALIS (Joseph-Marie, comte), magistrat et homme politique français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 19 février 1778, mort à Paris, le 5 août 1858. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

Plusieurs des membres de la famille Portalis ont joué en ces derniers temps un rôle politique; nous citerons entre autres : *Frédéric* PORTALIS, fils aîné du précédent, avocat distingué, élu, en 1846, député du Var, et mort la même année; — *Ernest*, vicomte PORTALIS, frère du précédent, né à Paris, le 17 octobre 1816, qui entra en 1842, comme auditeur au conseil d'État et fut, en 1852, nommé maître des requêtes de seconde classe; il a fait partie de la dernière législature de la Chambre des Députés, où il représentait l'arrondissement de Toulon (1846-1848); — *Auguste*, baron PORTALIS, cousin germain des précédents, né en 1799, tour à tour procureur du roi (1823), vice-président du tribunal de la Seine (1830), conseiller à la Cour royale de Paris (1831), député de l'opposition, procureur général en février 1848, et représentant de Seine-et-Marne à la Constituante; il est mort le 28 janvier 1855; — *Jules*, baron PORTALIS, fils du précédent, né en 1825, élu, sous le patronage du gouvernement, député au Corps législatif, pour le Var; il a été réélu en 1857; — *Étienne* PORTALIS, juge au tribunal de la Seine.

PORTARLINGTON (Henri-John-Reuben DAWSON-DAMER, 3e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1822, à Londres, et fils d'un capitaine de marine, hérita, en 1845, des titres de son oncle, épousa, en 1847, une fille du marquis de Londonderry et fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1855. Il est libéral modéré. Il a pour héritier présomptif son cousin Lionel-Seymour-William Dawson-Damer, né à Brighton, en 1832, élevé à Eton, retiré du service en 1856, après avoir fait la campagne de Crimée comme capitaine aux fusiliers écossais de la garde, et membre de la chambre des communes pour Portarlington depuis 1857.

PORTER (David), marin américain au service de l'Union, né en Pensylvanie, vers 1817, est le plus jeune fils du commodore Porter qui se distingua en 1812 dans la guerre avec la Grande-Bretagne. Tout jeune encore, il navigua avec son père, et ce ne fut qu'en 1829 qu'il entra dans la marine de l'État en qualité de midshipman. Depuis cette époque sa carrière a été des plus actives : il fit d'abord une campagne en Europe, servit pendant cinq ans sur les stationnaires des côtes, passa en 1841, comme lieutenant, à bord du vaisseau *le Congrès*, et prit part en 1846 aux opérations dirigées contre le Mexique. Trois ans plus tard, il quitta le service militaire et accepta le commandement d'un steamer de la Compagnie entre New-York et le Pacifique. En 1853, il reprit du service, et, lorsque éclata la guerre civile, en 1861, il fut mis, en qualité de contre-amiral, à la tête de la flotte du Missisipi. De concert avec le commodore Ferragut, il prit la Nouvelle-Orléans (avril 1862); puis il alla bombarder Wicksburg. Le contre-amiral Porter a été représenté comme un officier fort distingué, très-instruit et familier avec un grand nombre de langues.

PORTLAND (William-John SCOTT BENTINCK, 5e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1800, à Londres, appartient à une famille originaire de Hollande et élevée, en 1689, à la pairie et, en 1716, au rang ducal. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1854, la place de son frère à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. En 1859, il a été nommé député-lieutenant de Notts. N'étant pas marié, il a pour héritier de ses titres son frère, Henry-William Scott, lord BENTINCK, né en 1804, et membre du Parlement depuis 1846 jusqu'en 1857.

PORTMAN (Édouard BERKELEY PORTMAN, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Bryanstone (comté de Dorset), descend d'un magistrat du temps d'Henry VIII. Il fit ses études à Oxford et siégea pendant dix ans à la Chambre des Communes; en 1837, le ministère Melbourne récompensa son dévouement au parti whig par le titre de baron et un siége à la Chambre des Lords. Lord-lieutenant du comté de Somerset en 1840, puis commissaire du duché de Cornwall, il fut nommé en 1847 conseiller du duché de Lancaster, en 1863 conseiller du prince de Galles.

De son mariage avec une fille du comte de Harewood (1827), il a eu six enfants, dont l'aîné, William-Henri Berkeley PORTMAN, né en 1829, à Londres, élevé à Eton et à Oxford, est devenu député-lieutenant du comté de Dorset et a représenté, depuis les élections de 1852, le bourg de Shaftesbury et celui de Dorset à la Chambre basse; il vota avec le parti libéral.

PORSTMOUTH (Isaac-Newton WALLOP, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1825, à Castle-Hill, descend d'une ancienne famille saxonne élevée, en 1720, à la pairie. En 1854, il quitta le nom de lord Lymington pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute; il appartient au parti libéral. En 1855, il a épousé une fille du comte de Carnarvon, et a pour héritier son fils Newton, vicomte Limington, né à Londres, en 1856.

PORTUGAL (maison royale de), dynastie de Bragance-Saxe-Cobourg-Gotha. — Roi : Louis Ier (voy. ce nom). — Père du roi : *Ferdinand*-Auguste-François-Antoine, ex-roi de Portugal, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 29 octobre 1816, maréchal général, marié, le 9 avril 1836, à la feue reine dona Maria da Gloria, veuf le 15 novembre 1853. Reconnu régent, pendant la minorité de son fils aîné, dom Pedro V, par les Chambres du royaume, il a gouverné depuis le 19 décembre 1853 jusqu'au 16 septembre 1855. Il est maréchal général et président de l'Académie royale des sciences de Lisbonne.

Frère et sœurs du roi : *Auguste*-Marie-Ferdinand, etc., duc de Saxe, né le 4 novembre 1847, sous-lieutenant au 10e d'infanterie; *Marie-Anne*-

Fernande-Léopoldine, etc., née le 21 juillet 1843, mariée, le 11 mai 1859, à Frédéric-Auguste-*George*, duc de Saxe, fils du roi Jean; *Antoinette*-Marie-Fernande, etc., née le 21 juillet 1845, mariée, le 12 septembre 1861, à *Léopold*-Étienne-Charles-Antoine, prince héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen.

Aïeule, oncle et tantes (voy. BRÉSIL). — Frère de l'aïeul dom Pedro Ier, empereur du Brésil : dom *Miguel* (voy. ce nom). — Sœurs de dom Pedro Ier : *Marie-Thérèse*, mariée à don Carlos, infant d'Espagne (voy. CARLOS); *Isabelle-Marie*, née le 4 juillet 1801, régente de Portugal depuis le 10 mars 1826 jusqu'au 26 février 1828.

POSADA HERRERA (José DE), homme politique espagnol, né à Llares (prov. d'Oviédo), en 1815, fils d'un homme qui avait joué un rôle important dans la guerre de l'indépendance et dans les premières luttes constitutionnelles, était déjà, malgré sa jeunesse, professeur d'économie politique à l'université d'Oviédo, lorsqu'il fut envoyé aux Cortès, en 1839, comme premier suppléant. Il fut bientôt élu, comme député, à celles de 1840. Libéral modéré, il se tint lui-même à l'écart pendant les périodes alternatives de réaction violente ou de révolution. Après dix années environ de retraite, il rentra aux Cortès de 1853, en fut élu vice-président et prit la part la plus active au mouvement libéral. Il se retira de nouveau lorsque la constitution même fut mise en question par la convocation de Cortès constituantes. M. J. de Posada Herrera était procureur fiscal du conseil d'État, lorsqu'eurent lieu les remaniements ministériels successifs de 1858 : il fut chargé du ministère de l'intérieur par M. Isturitz et le garda pendant cinq ans sous le maréchal O'Donnell. Il passait pour un des hommes d'État qui contribuèrent le plus à la formation du parti progressiste et modéré, qu'on appela l'Union libérale, et il n'a cessé de donner des preuves de son esprit de modération dans l'application des lois sur la presse, dans les questions électorales, et dans les réformes de l'administration municipale et provinciale. Très-ardent dans son opposition au ministère Narvaez, en 1864, il rentra au pouvoir, en juin 1865, dans le nouveau cabinet O'Donnell.

POTHERAT DE THOU (A......), économiste français, né à Paris, en 1807, s'est consacré, au milieu des loisirs que donne la fortune, à l'étude des questions politiques et financières. Il s'est fait une réputation par deux ouvrages très-estimés : *Recherches sur l'impôt foncier* (1838, in-8) et *De la politique d'Aristote* (1842).

POTIER (Henri-Hippolyte), compositeur français, né à Paris, le 10 février 1816, et fils du célèbre acteur Potier, mort en 1837, fut élève du Conservatoire en 1837, et y remporta le premier prix de piano en 1831 et le premier d'harmonie en 1832; il est devenu professeur d'études des rôles d'opéra et d'opéra-comique dans cet établissement. Premier chef du chant à l'Opéra, de 1850 à 1856, il fut destitué à cette dernière date et intenta à la direction un procès qu'il gagna, mais sans rentrer dans ses fonctions.

M. H. Potier a donné comme compositeur : *le Caquet du couvent* (1846); *le Rosier* (1859), pièces en un acte, jouées à l'Opéra-Comique. — Il a épousé, en 1837, Mlle Minette DE CUSSY, qui chanta longtemps à ce théâtre, et qui depuis a suppléé Mme C. Damoreau dans la classe de chant du Conservatoire.

POTIER (Charles), artiste et auteur dramatique français, né à Paris, vers 1805, et frère du précédent, débuta jeune encore sur la scène des Variétés, puis signa un engagement avec la direction du théâtre de Varsovie, où il passa plusieurs années. De retour à Paris, il fut successivement attaché aux théâtres du Panthéon, du Vaudeville, des Folies-Dramatiques et en dernier lieu à celui des Variétés.

M. Ch. Potier a écrit pour le théâtre un certain nombre de vaudevilles, parmi lesquels nous citerons : *le Peloton de fil* (1835); *Tic tac! tic tac! ou les Nouveaux mariés* (1843); *le Retour du conscrit* (1846); *Tout Paris y passera* (1859), vaudeville en un acte; *les Piliers de café*, vaudeville en 3 actes; *A bas les Revues* (1861), revue en 3 actes et 22 tableaux, ainsi que des parodies, drames-vaudevilles et revues d'année, avec MM. Deslandes, Renard et surtout avec M. Guénée, son collaborateur habituel.

POTT (Auguste-Frédéric), linguiste allemand, né à Nettelrede, le 14 novembre 1802, fit ses études au collége de Hanovre et à l'université de Gœttingue, fut employé deux ans au collége de Celle, alla recevoir le titre d'agrégé à Berlin, et par ses savantes leçons de grammaire comparée, acquit dès lors une réputation qui lui valut en 1833 la chaire de professeur titulaire de philologie générale à l'université de Halle. Dans ces fonctions M. Pott a fait preuve d'une érudition aussi solide que variée; joignant à la connaissance des langues indo-germaniques celle d'un grand nombre de langues des races asiatiques, africaines et américaines, il passe, avec MM. Guillaume de Humboldt, Bopp et Grimm, pour un des hommes qui ont le plus contribué à élever à la valeur d'une science la linguistique comparée. Son ouvrage philologique le plus important est simplement intitulé : *Recherches étymologiques* (Etymologische Forschungen; Lemgo, 1833-1836, 2 vol.).

Parmi ses autres travaux on remarque : *les Langues indo-germaniques* (Indogermanischer Sprachstamm), savante dissertation insérée dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; *De Borussico-Lithuanicæ tam in Slavis quam Celticis linguis principatu* (Halle, 1837 et 1841); *les Bohémiens en Europe et en Asie* (die Zigeuner in Europa und Asien; Ibid., 1844-1845, 2 vol.), couronné par l'Institut de France; *De la méthode quinaire et vigésimale chez des peuples de toutes les parties du globe* (die quinare und vigesimale Zaehlmethode bei Vælkern aller Welttheile; Ibid., 1847); *les noms propres et particulièrement les noms de famille et leur origine* (die Personennamen, insbesondere die Familiennamen, etc.; Leipsick, 1853); *De la différence des races humaines au point de vue philologique* (die Ungleichheit menschlicher Rassen vom sprachwissenschaftl. Standpunkte; Lemgo, 1856), essai chronologique suivi d'un *Aperçu général sur les rapports des langues des différents peuples*; enfin de savants mémoires et articles insérés dans le *Journal littéraire de Halle*, les *Annales de Halle*, les *Annales de critique scientifique*, le *Journal de linguistique comparée*, le *Journal de la Société orientale*, etc.

POTTER (Louis-Joseph-Antoine DE), publiciste et homme politique belge, né à Bruges, le 26 avril 1786, mort le 22 juillet 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Un des fils de M. Potter s'est fait connaître comme médecin et auteur de divers ouvrages philosophiques.

POTTIER (André-Ariodant), archéologue français, né à Paris, le 2 novembre 1799, a écrit pour

les recueils des sociétés savantes de Normandie un grand nombre de dissertations très-remarquées. Il a été nommé conservateur de la Bibliothèque de Rouen et directeur du Musée d'antiquités de la Seine-Inférieure. C'est à lui que la ville de Rouen doit l'acquisition des bibliothèques de MM. Lebon et Coquebert de Montbret.

Parmi ses dissertations nous citerons : *Notice sur l'église de Saint-Paul de Rouen* (1833, gr. in-8); *Lettre à M. Techener, éditeur à Paris, sur un manuscrit unique des* Quinze Joies du mariage, qu'il attribue à Ant. Lassale; *Revue rétrospective normande* (Rouen, 1842); *Origine de la porcelaine d'Europe* (Rouen, 1847); et dans les Mémoires de l'Académie de Rouen : *Rapport sur le concours pour le prix Gossier* (classe des lettres), dont le sujet était un *Essai philologique et littéraire sur le dialecte normand au moyen âge* (1855). M. A. Pottier a dirigé, de 1833 à 1852, la *Revue de Rouen*. **

POTTINGER (sir Henry), général anglais, né en 1791, d'une ancienne famille irlandaise, fut admis à treize ans, comme cadet, au service militaire de la Compagnie des Indes, et attira de bonne heure l'attention autant par son énergie que par ses capacités administratives. Il prit part à toutes les opérations de l'armée sur les frontières et fut chargé pendant plusieurs années des intérêts de son pays dans le Seind. Il était déjà major général lorsqu'en 1839 il fut élevé au rang de baronnet pour les services qu'il avait rendus. De retour en Angleterre l'année suivante, il partit, en 1841, pour la Chine avec le titre d'envoyé extraordinaire et de surintendant du commerce anglais. Les négociations qu'il ouvrit à Canton avec les mandataires de l'empereur aboutirent, après bien des peines, au traité du 29 août 1842, qui ouvrait cinq ports chinois au commerce étranger et cédait l'île de Hong-kong à l'Angleterre.

Ce traité, qui mettait fin à une guerre coûteuse, valut au négociateur la grand'croix de l'ordre du Bain, le titre de conseiller privé et une pension viagère de 1500 livres (37 500 fr.) votée par les Chambres. Après avoir été le premier gouverneur de Hong-kong, où tout était à créer (1843-1844), il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance (1846-1847) et, à cette dernière date, à la présidence de Madras. Élevé en 1851 au rang de lieutenant général, sir H. Pottinger s'est retiré, en 1854, de la vie publique et est allé résider à Malte.

POUCHET (Félix-Archimède), naturaliste français, né à Rouen, le 26 août 1800, d'une honorable famille de commerçants, voulut, par goût pour les sciences, se faire médecin. Il étudia à l'Hôtel-Dieu de Rouen, sous le chirurgien Flaubert, puis vint à Paris, où il fut reçu docteur en médecine en 1827. A peine de retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur d'histoire naturelle au Muséum, qui venait d'être fondé, et qui est devenu, sous sa direction, l'un des établissements les plus considérables de nos provinces. Il eut bientôt un nombreux auditoire qu'il a su conserver pendant trente ans d'enseignement. La presse rouennaise a souvent reproduit ses *Leçons*, entre autres celles sur les éléphants, la zoologie antédiluvienne. M. Pouchet a été nommé, en 1838, professeur à l'École de médecine de Rouen et, en 1843, chevalier de la Légion d'honneur. Il est membre de plusieurs sociétés savantes de France ou de l'étranger et correspondant de l'Institut.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages : *Histoire naturelle de la famille des solanées* (Rouen, 1829, in-8); *Zoologie classique ou Histoire naturelle du règne animal* (1841, 2 vol. in-8, avec atlas); *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des mollusques* (1842, in-4); *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine, basée sur l'observation de toute la série animale* (1847, in-8, atlas colorié), ouvrage qui a obtenu le prix de physiologie expérimentale à l'Académie des sciences; *Monographie du genre nérite*, présentée à l'Institut en 1847 (in-4); *Traité élémentaire de botanique appliquée* (1835, 2 vol. in-8); *Recherches sur les organes de la circulation, de la digestion et de la respiration des animaux infusoires* (1849); *Histoire naturelle et agricole du hanneton et de sa larve* (Rouen, 1853); *Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée* (1859), *Recherches et expériences sur les animaux ressuscitants* (1859, in-8); *Nouvelles expériences sur la génération spontanée et la résistance vitale* (1863, in-8, avec fig.); *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque*, etc.

POUGEARD (N.), magistrat français, ancien représentant du peuple, né vers 1802, était avocat à Confolens, lorsque éclata la révolution de 1848. Élu représentant de la Charente-Inférieure à la Constituante, le huitième sur neuf, il y vota presque constamment avec la droite et fut réélu à l'Assemblée législative, le quatrième sur huit. Il fut, en 1851, l'auteur d'une proposition sur le régime hypothécaire qui fut prise en considération. Nommé conseiller à la cour d'appel de Poitiers en 1852, il est devenu conseiller à la Cour impériale de Bordeaux. M. Pougeard est membre du Conseil général de la Charente-Inférieure et chevalier de la Légion d'honneur.

POUILLET (Claude-Servais-Mathias), physicien français, membre de l'Institut, né à Cuzance (Doubs), le 16 février 1791, entra, en 1811, à l'École normale, où il fut ensuite répétiteur et maître de conférences. Il remplissait, en outre, les fonctions de professeur de physique au collége Bourbon (aujourd'hui Bonaparte). En 1827, il fut chargé d'enseigner la physique au duc de Chartres et, plus tard aux autres fils du roi Louis-Philippe. Il fut nommé, en 1829, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers et chargé de la chaire de physique de cet établissement. Deux ans plus tard, il succéda à Dulong dans sa chaire de l'École polytechnique. Sa santé l'ayant forcé de renoncer à ces dernières fonctions, on lui confia celles de directeur du Conservatoire et de professeur à la Faculté des sciences de Paris.

C'est à la Sorbonne que le talent de l'illustre professeur brilla de tout son éclat. Avec une parole vive et animée, une élocution facile et élégante, il cherchait à se mettre à la portée de tous et sacrifiait volontiers une vaine satisfaction d'amour-propre à l'intérêt général de son auditoire.

Sincèrement attaché à la monarchie de Juillet, M. Pouillet siégea à la Chambre des Députés pour un collége électoral du Jura; il s'y montra un des fidèles partisans de la politique ministérielle. Après la Révolution de Février, il se retira de la vie politique et se renferma tout entier dans son enseignement. Mais, au 13 juin 1849, l'insurrection vint fondre sur le Conservatoire (voy. Ledru-Rollin); M. Pouillet, accusé de n'avoir point opposé une résistance assez énergique à l'invasion, fut révoqué de ses fonctions de directeur; dans un *Mémoire* plein de noblesse et d'élévation, il justifia sa conduite et fit voir que sa place, au moment du danger, était au milieu des collections confiées à ses soins. A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Pouillet, qui ve-

nait d'être frappé cruellement par la perte de ses enfants, se laissa considérer comme démissionnaire de ses fonctions universitaires pour refus de serment. Il se voua dès lors exclusivement à ses travaux académiques et aux soins que réclamait la publication de ses ouvrages. Il a fait partie, depuis le 17 juillet 1837, de l'Académie des sciences, où il a remplacé Girard; il en est toujours resté un des membres les plus actifs. Il nous suffira de rappeler, parmi ses nombreux *Rapports*, la remarquable description qu'il fit en 1850 des appareils télégraphiques de M. Siemens, de Berlin, et la belle *Notice* qu'il lut, en 1855, au nom de la commission chargée de publier les instructions nouvelles sur les paratonnerres. M. Pouillet a été nommé le 24 avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui deux ouvrages classiques : *Éléments de physique expérimentale et de météorologie* (2 vol. in-8, avec atlas; 7e édit., 1856), traité de physique complet et soigneusement écrit, rendu aussi populaire en Allemagne par la traduction libre de M. J. Müller, de Fribourg; *Notions générales de physique et de météorologie, à l'usage de la jeunesse* (3e édition, 1859) : les explications sont dégagées de tout calcul; *Instructions sur les paratonnerres, adoptées par l'Académie des sciences* (1823, remanié en 1855), avec Gay-Lussac; *Recherches sur les dilatations des fluides élastiques et les chaleurs latentes des vapeurs* (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1847); *Expériences sur la détermination des températures très-élevées et des basses températures, à l'aide d'instruments nouveaux* (Ibid., 1836 et 1837); des recherches sur les phénomènes d'interférence et de diffraction dans les milieux matériels autres que l'air, faites avec M. Ciot, et exposées dans le *Traité de physique expérimentale et mathématique* de ce dernier (tom. IV) ; *Sur la chaleur solaire, les pouvoirs rayonnant et absorbant de l'atmosphère et la température de l'espace* (*Comptes rendus*, 1838); *Sur la hauteur, la vitesse et la direction des nuages* (Ibid., 1840); *Note sur un moyen photographique de déterminer la hauteur des nuages* (Ibid., 1855); *Nouvelle méthode pour graduer les aréomètres à degrés égaux*, etc. (1863, in-4), etc. Citons à part deux mémoires insérés, dès 1837, dans les *Comptes rendus*, et contenant la première démonstration expérimentale des lois des courants électriques : *Mémoire sur la pile de Volta et sur la loi générale d'intensité que suivent les courants*, etc.; *Mémoire sur la mesure relative des sources thermo-électriques et hydro-électriques, et sur les quantités d'électricité qui sont nécessaires pour opérer la décomposition chimique d'un gramme d'eau*, etc.; mémoires dont les résultats s'accordent entièrement avec ceux que M. Ohm, de Berlin, avait obtenus dix années auparavant, mais par des méthodes tout à fait différentes, qui ne furent connues chez nous qu'en 1841.

POUJADE (Eugène), diplomate français, né à l'île de France, le 15 janvier 1815, et fils d'un architecte, vint en France, en 1831, achever ses études, puis fit son droit et entra, en 1838, comme élève consul, au ministère des affaires étrangères, et se familiarisa avec la plupart des langues de l'Europe. Nommé consul à Tarsous en 1843, consul gérant le consulat général de Beyrouth en 1844, il se signala pendant la guerre civile du Liban par l'énergie qu'il déploya spontanément pour maintenir l'influence française. En 1847, il fut nommé consul à Malte, puis envoyé l'année suivante comme consul général à Anvers, et comme chargé d'affaires dans les principautés danubiennes. Il y épousa une fille du prince Constantin Ghika. Il en fut rappelé, lors des premières complications de la question d'Orient, parce que, contrairement aux espérances de notre diplomatie, il soutenait que la France n'obtiendrait jamais la coopération de l'Autriche dans la lutte contre la Russie. Nommé en décembre 1854, au poste de consul général à Tunis, il n'accepta pas et fut mis en disponibilité. Il avait refusé déjà le titre de ministre en Chine, en 1852, et refusa encore, en 1858, celui de gouverneur des Antilles. Au mois d'août 1861, il fut nommé consul général de France à Rome. Décoré de la Légion d'honneur en août 1845, M. Eug. Poujade a été promu officier en janvier 1854.

Pendant son séjour en France, M. Poujade, qui avait déjà donné quelques traductions de l'anglais, s'est livré aux travaux littéraires et a publié, outre un grand nombre d'articles dans la *Presse*, le *Journal des économistes*, la *Revue contemporaine*, le *Courrier du dimanche* et la *Revue des Deux-Mondes* : *Chrétiens et Turcs* (1859, in-8); *le Lyban et la Syrie* (1860, in-8), etc.

POUJOULAT (Jean-Joseph-François), littérateur français, ancien représentant, né à la Fare (Bouches-du-Rhône), le 26 janvier 1808, d'une ancienne famille originaire du Dauphiné, fit ses études à Aix, vint à Paris en 1826, se lia avec Michaud et fut son collaborateur pour la *Bibliothèque des croisades*, dont l'objet était de réunir, avec l'indication des sources où il avait puisé les matériaux de son *Histoire des croisades*, des notices et des extraits des vieilles chroniques. Au mois d'avril 1830, il accompagna Michaud en Orient, visita avec lui la Grèce, Constantinople, l'Asie Mineure et Jérusalem, et explora, pour sa part, plus spécialement la Judée et la Syrie. A leur retour, ils firent paraître un curieux ouvrage, la *Correspondance d'Orient* (1833-1835, 7 vol. in-8), et publièrent ensuite une *Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIIe (1836-1838, 34 tomes en 32 vol. gr. in-8), qui contient des mémoires assez importants jusque-là inédits.

M. Poujoulat avait publié, en 1835, *la Bédouine* (2 vol. in-18; 3e édit. revue par Michaud, 1840, 2 vol. in-12), roman dont les scènes se passent au désert, et qui fut couronné par l'Académie française en 1836. Ayant encore accompagné en Italie Michaud, dont la santé réclamait ce voyage, il fit paraître : *Toscane et Rome, correspondance d'Italie* (1839, in-8). Il donna, d'après les derniers travaux et les dernières intentions de son ami, une nouvelle édition de l'*Histoire des croisades* (1840-1848, 6 vol. in-8), qu'il a fait précéder d'une *Notice* sur la vie de l'auteur.

On lui doit en outre : *Histoire de Jérusalem, tableau religieux et philosophique* (1841-1842, 2 vol. in-8; 4e édit., 1856), qui a obtenu de l'Académie française un prix de 4000 fr.; *Histoire de saint Augustin; sa vie, ses œuvres, son siècle; influence de son génie* (1844, 3 vol. in-8; 3e édit., 1850, 2 vol. in-18), couronné par l'Académie française en 1846; *Voyage en Algérie*, *Études africaines, récits et pensées d'un voyageur* (1846, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1861, in-18); *Histoire de la Révolution française* (Tours, 1847, 2 vol. in-8) : *Lettres sur Bossuet, adressées à un homme d'État* (1854, in-8; 2e édit., 1854, in-18); *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres* (1855, in-8, 2e édit., 1855); *Vie de Mgr Sibour, archevêque de Paris* (1857, in-8); *le Père Ravignan, sa vie, ses œuvres* (1858, in-8); une traduction des *Lettres de saint Augustin* (1858, 4 vol. in-8), etc.

M. Poujoulat a fourni à la *Quotidienne*, un nombre considérable d'articles littéraires, dont une partie a été réimprimée sous ces titres : *Re-*

ligion, histoire, poésie (Tours, 1843, in-8) et *Littérature contemporaine* (1856, in-8). Il a aussi donné des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Musée des familles*, et dans les *Sensitives, album des salons*. Il est devenu un des collaborateurs du *Correspondant*.

Après la révolution de 1848, M. Poujoulat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 4 juin, par les Bouches-du-Rhône, puis renvoyé par le même département à la Législative. Dans l'une et l'autre assemblée, il vota presque constamment avec la droite, dont il marqua le rôle dans une brochure intitulée : *la Droite et sa mission* (1848, in-32). Depuis, il a publié un certain nombre d'écrits d'actualité, et de brochures sur la situation politique et religieuse : *le Pape et la Liberté* (1860, in-8); *Lettre à M. de Persigny*, à propos de la Société de Saint-Vincent-de-Paul (1861, in-8); *Réponse à la brochure de M. de la Guéronnière* (1861, in-8); *Examen de la Vie de Jésus, de M. Renan* (1863, in-8), etc.

POULAIN DE BOSSAY (Auguste-Prosper), professeur français, né vers 1800, à Preuilly (Indre-et-Loire), embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement et, après avoir occupé, de 1836 à 1839, une chaire d'histoire au collège Henri IV, devint successivement recteur de l'Académie d'Orléans (1840), membre du conseil de l'instruction publique et proviseur du lycée Saint-Louis (1849); en 1852, il a pris sa retraite. Il est auteur d'ouvrages destinés à l'enseignement universitaire : *Atlas de géographie historique* (1833, in-4); *Atlas de géographie moderne* (1840, in-4); *Histoire de France* (1853, in-18); *Nouvel abrégé de géographie* (18ᵉ édit., 1854), etc. M. Poulain a été, en 1847, promu au rang d'officier de la Légion d'honneur.

POULETT (John POULETT, 5ᵉ comte), pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient à une branche cadette des marquis de Winchester élevée, en 1627, à la pairie héréditaire. En 1819, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords et s'est toujours associé à la politique du parti conservateur. Pendant plus de trente ans, il a commandé la milice du Somerset. — Il est mort en juin 1864.

De son mariage avec miss Portman (1820), le comte Poulett avait eu deux enfants, morts depuis, et son héritier présomptif était son neveu William-Henri, né en 1827, capitaine d'infanterie, devenu, à la mort, de son oncle, pair d'Angleterre, avec le rang de 6ᵉ comte Poulett.

POURQUINIÉ (Jean), savant physiologiste slave, est né en 1787. D'abord professeur à l'Université de Breslau, il devint ensuite directeur de l'Institut de physiologie de Prague. Un des plus ardents promoteurs du mouvement intellectuel chez les populations slaves de l'Ouest, il publia, à partir de 1852, en collaboration avec le géologue Kreïtchime, un journal de sciences naturelles, intitulé *Jiva*, avec des suppléments ayant pour titre *le Médecin domestique* et l'*Industriel*. On lui doit en outre plusieurs ouvrages spéciaux en allemand et en slave, et une excellente traduction des poésies lyriques de Schiller. En 1862, le docteur Pourquinié a été décoré par le czar à l'occasion de l'anniversaire millénaire de la Russie. *

POURTALÈS (Louis-Auguste DE), officier allemand, né à Neufchâtel, le 17 mars 1796, appartient à une des plus anciennes familles du canton; il émigra, en 1845, par dévouement à la famille royale de Prusse, et ne revint dans la principauté de Neufchâtel, avec le titre de conseiller d'État et le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, que pour tenter de la rendre à ses anciens maîtres. Le 3 septembre 1856, il attaqua subitement le château, vit la population se tourner contre lui et fut fait prisonnier. Mis en accusation, il dut la liberté aux considérations politiques qui rétablirent la concorde entre le gouvernement prussien et la république helvétique.

Son frère, M. Charles-Frédéric DE POURTALÈS, né à Neufchâtel, le 10 juin 1799, prit part au coup de main du 3 septembre, et, après un engagement avec les républicains de la Chaux de Fond, fut contraint de s'enfermer dans le château. Blessé grièvement, il dut la vie au colonel Danzler et recouvra sa liberté en même temps que son frère aîné. Il a naturellement perdu sa place d'inspecteur général des milices prussiennes dans la principauté de Neufchâtel.

Un troisième frère, M. Joseph-Alexandre DE POURTALÈS, né à Neufchâtel, le 9 octobre 1810, était, avant la dernière révolution, major dans l'artillerie prussienne du duché de Neufchâtel. La famille de Pourtalès, riche et influente, compte des branches nombreuses et possède des domaines considérables en Prusse, en Bohême, en Suisse et en France.

POUYER-QUERTIER (Augustin-Thomas), homme politique français, député, est né le 3 septembre 1820, à Étoutteville-en-Caux (Seine-Inférieure). Grand manufacturier, il devint, en 1854, maire de Fleury-sur-Audelle, qu'il représenta également au Conseil général, puis membre de la Chambre de commerce de Rouen, administrateur de la Banque de France (succursale de la Seine-Inférieure) et président du Comité de secours pour les ouvriers cotonniers. En 1857, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1ʳᵉ circonscription de la Seine-Inférieure, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 10907 voix sur 20845 votants. Depuis la signature du traité de commerce, il s'est fait remarquer surtout par ses vives attaques contre les partisans du libre échange et les plaintes qu'il porta, au nom des départements du Nord, devant le Corps législatif contre les effets du traité de commerce avec l'Angleterre. M. Pouyer-Quertier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

POWELL (Baden), savant anglais, né à Londres, vers 1798, fut élevé à Oxford et embrassa l'état ecclésiastique. Depuis 1827, il a occupé à cette université une chaire de géométrie. — Il est mort en juin 1860.

Membre de la Société royale de Londres, M. Powell a fourni aux *Philosophical transactions*, aux *Annals of philosophy*, au *Philosophical Magazine*, etc., de nombreux travaux, traductions ou mémoires originaux sur l'optique, les ondulations de la lumière, l'interprétation scientifique des écritures, les mathématiques, etc. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Éléments d'optique* (an Elementary treatise on optics; Oxford, 1833); *Aperçu historique du développement des sciences physiques et mathématiques* (an Historical view of the progress of the physical and mathematical sciences; Londres, 1834); *Rapports entre la vérité divine et la vérité humaine* (the Connections of divine truth; 1838); *De la théorie des ondulations* (a View of the undulatory theory; 1841); *l'Unité des mondes et de la nature* (the Unity of worlds and of nature; 1855, in-8; 2ᵉ édit., 1856), etc.

POWELL (George), peintre américain, né à New-York, en 1823, commença ses études artis-

tiques à Cincinnati, dans l'État de l'Ohio, et les compléta par un voyage en Italie. De retour en Amérique, où il s'exerça presque exclusivement à la peinture historique, il obtint en 1849, d'après une simple esquisse au crayon, la commande du grand tableau de *la Découverte du Mississipi*, sujet mis au concours et esquissé par soixante concurrents. Cet artiste vint alors à Paris, où il termina en trois ans cette toile importante, à laquelle les Américains prirent un intérêt tout patriotique; elle est aujourd'hui placée dans la salle des conférences du Capitole, dans la ville de Washington.

POWERS (Hiram), sculpteur américain, né à Woodstock, le 29 juillet 1805, est le huitième enfant d'un petit fermier de l'État de Vermont, dont la mort laissa toute la famille sans ressources. Il vint alors à Cincinnati chercher fortune et y fut tour à tour garçon d'hôtel, commis de magasin et apprenti horloger. Un sculpteur prussien, qu'on avait appelé dans cette ville pour faire le buste du général Jackson, lui donna quelques leçons de dessin et lui apprit à modeler; l'intelligence de l'élève devina le reste. En peu de temps, il exécuta des bustes et des médaillons d'un remarquable fini et d'une grande ressemblance. Encouragé par ce premier succès, il vint à Washington, d'où il put, en 1837, partir pour Florence. Sans cesser de modeler des bustes, il commença une œuvre purement idéale, *Eve* (1838), qui lui valut les éloges de Thorwaldsen. « C'est un début, lui dit le grand sculpteur, que tout artiste serait fier de présenter comme son chef-d'œuvre. »

M. Powers fit ensuite *l'Esclave grecque* (1839), *le Jeune pêcheur*, la figure en pied de *Calhoun*, etc. Dans le nombre considérable de ses bustes, nous indiquerons ceux de *Jackson*, *Webster*, *Adams*, *Calhoun*, *Marshall*, une *Tête d'étude de Proserpine*, etc. De toutes ses œuvres, *l'Esclave grecque* est la plus estimée; un spéculateur l'a montrée en spectacle (*exhibition*) comme une curiosité dans les divers États de l'Union; on l'a vue également à Londres, en 1851, au palais de Cristal, et il en a été fait des copies.

POWIS (Édouard-James HERBERT, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1818, à Pershore (comté de Worcester), descend d'un célèbre général, élevé en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Clive, il fit ses études à l'université de Cambridge, qui lui conféra en 1842 le diplôme de docteur ès lettres. Élu en 1843 député du comté de Montgomery, il se rangea du côté des conservateurs protectionnistes et garda son siége jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1848. Il soutint, depuis cette époque, les mêmes principes à la Chambre des Lords. Nommé député-lieutenant du comté de Salop, en 1846, et de celui de Montgomery, en 1852, il a été élu, en 1863, grand sénéchal.

Lord Powis, n'étant pas encore marié, a pour héritier présomptif de ses titres Percy-Egerton HERBERT, né en 1822; lieutenant-colonel d'infanterie en 1853, colonel en 1855, il a fait la campagne de Crimée, où il a servi comme quartier-maître général, et a été blessé à l'Alma et devant Sébastopol. En 1854, il a été envoyé par Ludlow à la Chambre basse, est devenu, en 1855, aide de camp de la reine et s'est retiré du service en 1860. En 1856, il avait reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

PRADEL (Pierre-Marie-Michel-Eugène COURTRAY DE), poëte français, né en 1787, mort en Belgique, en septembre 1857. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

PRADIÉ (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Marcillac (Aveyron), le 19 mai 1816, et fils d'un notaire, étudia le droit et fut reçu avocat. Disciple de l'école catholique révolutionnaire, dont M. Buchez était le chef, il publia plusieurs écrits dans ce sens, notamment un *Essai sur l'Être divin*. Après la révolution de Février, sa candidature à la Constituante, soutenue par les démocrates de l'Aveyron, ne fut point combattue par le clergé. Élu par 36 375 voix, le sixième sur dix, il fut secrétaire du comité des cultes. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Élysée et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il se rapprocha de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et se signala par une proposition relative à la responsabilité du président et des ministres, mise à l'ordre du jour peu de temps avant le coup d'État. Le 2 décembre 1851 termina sa carrière politique.

PRADIER-FODÉRÉ (Paul-Louis-Ernest), publiciste français, né à Strasbourg, le 11 juillet 1827, est neveu du sculpteur James Pradier et petit-fils, par sa mère, du médecin Fodéré. Après avoir étudié le droit à Strasbourg, il fit partie du barreau de Paris jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut nommé professeur de droit public au collége arménien Moorat.

On a de lui: *Précis de droit administratif* (Paris, 1853-1858, in-8); *Traité de droit commercial* (Paris, 1854-1862, in-8); *Cours de droit politique et d'économie sociale* (Paris, 1859, in-8); *Éléments de droit public et d'économie politique* (1864, in-18), etc. Il a publié divers articles dans le *Journal du droit administratif*, la *Revue pratique de droit français*, et a été un des collaborateurs de l'*Ami de la religion*. *

PRAROND (Ernest), littérateur français, est né le 14 mai 1821, à Abbeville, où il a été élevé. Rédacteur du *Journal d'Abbeville* et du *Pilote de la Somme*, il est auteur de plusieurs ouvrages d'imagination, tels que: *Vers* (1843, in-18); *Fables* (1847, in-18); *Contes* (1849, in-18); *Fables politiques* (1849); *les Voyages d'Arlequin* (1850, in-18); *De quelques écrivains nouveaux* (1852, in-18), portraits critiques; *Impressions et pensées* (1854); *Paroles sans musique* (1855, in-18); poésies; *Guerres et campagnes du fameux roi Bébé* (1856); *les Chasses de la Somme* (1858); *Histoire de cinq villes et de trois cents villages*, etc. (1860, t. II; 1862, t. Ier, in-8); *Dix mois de révolution*, *Sylves politiques*, etc. (1864, in-18), etc. Il a aussi collaboré à *l'Artiste* et à la *Revue contemporaine*.

PRATI (Giovanni), poëte lyrique italien, né à Dascindo, sur le versant méridional des Alpes tyroliennes, le 27 janvier 1815, d'une famille patricienne déchue, garda, de ses premières années passées aux confins de l'Allemagne et de l'Italie, des impressions qui influèrent sur les tendances de son esprit. Ses premières lectures furent le Tasse, les *Vies* de Plutarque, les *Nuits* d'Young; en même temps, il connaissait toutes les légendes fantastiques de l'Allemagne. Il étudiait le droit à Padoue, quand parut son premier poëme: *Edmenegarda* (Milan, 1841), simple histoire mélancolique d'amour, qui fut aussitôt accueillie avec enthousiasme.

M. Prati, entraîné désormais vers la poésie, quitta Padoue après ce premier succès et parcourut l'Italie. Les *Chants lyriques* (Canti lirici), les *Chants pour le peuple* (Canti per il popolo), les *Ballades* (Ballate), suivirent de près *Edmenegarda* et eurent la même vogue. Ils furent eux-

mêmes bientôt suivis de deux autres recueils lyriques: *Nouveaux chants* (Nuovi canti) et *Souvenirs et larmes* (Memorie e lacrime), que l'auteur publia, lors d'un premier voyage à Turin, avec les *Lettres à Marie* (Lettere a Maria). Il donna à Padoue, quelque temps après, les *Promenades solitaires* (Passeggiate solitarie), composées pendant un voyage dans la Suisse italienne. Ces diverses productions ont toutes le même caractère d'inspiration et composent la première période de la carrière poétique de Prati. Le lyrisme et la spontanéité y révèlent la jeunesse du poëte et la naïveté des premières émotions. Les *Ballades*, dans lesquelles il essaye de marier les rêveries fantastiques du Nord aux inspirations de l'Italie, sont autant de petits tableaux de genre, où la grâce des détails, l'abondance lyrique suppléent à la ténuité du fond. Les *Chants pour le peuple*, destinés à mettre à la portée des masses une poésie inspirée d'un sentiment moral très-élevé et d'un amour ardent de l'Italie, appartiennent moins à la poésie intime et subjective de toute cette première époque qu'à la poésie politique qui forme la seconde manière de l'auteur.

A cette seconde manière se rapportent le recueil intitulé: *Fantaisie et histoire*, et celui des *Chants politiques* (1849), parmi lesquels plusieurs pièces, restées célèbres, l'*Hymne à l'Italie*, le *Huit février à Padoue*, *Nous et les étrangers*, *le Cantique de l'avenir*, ont donné au patriotisme italien sa plus éclatante expression. Témoin des fautes et des revers de la révolution italienne, le poëte sent bientôt son âme défaillir et tour à tour pleure sur ces tristes journées dans *Justices et douleurs*, ou essaye de se venger de la destinée par les dialogues, amèrement ironiques, de *la Statue de Philibert-Emmanuel et la Sentinelle*, composés après la défaite de Novare.

Depuis cette époque, le talent de M. Prati a éprouvé une nouvelle évolution. Fatigué de subir les influences changeantes des événements et s'arrachant à ses propres émotions, il a voulu exprimer une idée philosophique dans chacun de ses nouveaux poëmes: *Rodolfo*, *la Battaglia d'Imera*, *Satania e le Grazie* (1855), *le Comte Riga* (1856), forment une série d'épisodes et de tableaux qui se rattachent, dans la pensée de l'auteur, à une vaste épopée sur les destinées humaines et sur la lutte éternelle entre le bien et le mal, Dieu et Satan. Là se succèdent et souvent se mêlent, sous le luxe inépuisable d'une phraséologie éclatante et sonore, le drame et l'épopée, l'ode et la satire, la pensée religieuse de Manzoni, l'élan patriotique de Niccolini et les idées fatalistes de Byron et de Léopardi. Un de ses derniers ouvrages est le poëme d'*Ariberto* (1860). Nommé, par le roi Charles-Albert, *poeta cesareo* de la maison de Savoie, M. Prati vécut à Turin depuis 1849. Au commencement de décembre 1862, il fut élu député au parlement italien.

PRÉAULT (Antoine-Augustin), sculpteur français, né à Paris, le 8 octobre 1809, et fils d'artisans, fut d'abord destiné au commerce, puis placé, à seize ans, chez un sculpteur d'ornements et enfin chez David. Se jetant dans le mouvement romantique de 1828, il se signala, dans ses travaux, par l'exubérance et la fougue. Il débuta, au salon de 1833, par *la Famine* et *Gilbert mourant à l'hôpital*, bas-reliefs, *la Misère*, groupe, et plusieurs médailles. Exclu des salons suivants, pendant quinze ans (1833-1848), il n'en a pas moins produit des œuvres nombreuses, notamment *la Tuerie*, *les Parias;* deux médaillons énormes d'*Empereurs romains*, *Tête de Juif arménien* (1834); *l'Ondine; la Rivière des Amazones* et *la Reine de Saba*, deux grands bas-reliefs; *Hécube*, statue couchée (1835); *Charlemagne*, statue colossale (1836); *Carthage*, statue (1838); *Adoration des Mages*, bas-relief; un *Christ*, à l'église Saint-Gervais (1839); *l'abbé de L'Épée*, pour la façade de l'hôtel de ville (1844); *la Douleur*, au cimetière des Juifs (1847).

Ces œuvres obtinrent enfin une grande place au salon de 1849. Depuis, M. Préault a figuré à toutes les expositions, sauf à celles de 1855 et 1857. Il a donné: *Clémence Isaure*, au Luxembourg; *saint Gervais* et *saint Protais*, avec Antonin Moine, à l'église Saint-Gervais (1848); *Ophélie*, bas-relief (1849); *l'abbé Liautard*, buste funéraire, dans l'église des Carmes; *Tombeau de l'abbé de l'Épée*, à Saint-Roch (1849); *le général Marceau*, à Chartres (1850); *la Comédie humaine*, statuette; *Dante et Virgile*, médaillons, à l'Empereur; *Cavalier gaulois*, sur le pont d'Iéna; *sainte Valère*, à l'église Sainte-Clotilde (1853); *Aristide Olivier*, avec bas-relief; *la Mort cueillant une fleur* (1855); *Mansard* et *Le Nôtre*, pour Versailles (1856); *André Chénier*, *la Paix*, *la Guerre*, *Génies ailés*, pour le Louvre (1858); *Hécube*, *le Meurtre d'Ibycus*, *la Parque* et *sainte Catherine*, à l'église Saint-Paul-Saint-Louis (1863), etc. M. Préault a obtenu une 2e médaille en 1849.

PRÉMARAY (Jules-Martial REGNAULT, dit DE), littérateur français, né à Pont-d'Armes (Loire-Inférieure), le 11 juin 1819, s'était fait connaître par quelques odes de circonstance et des vaudevilles, lorsque, à la suite de la mise en interdit du Gymnase, en 1844 (voy. DELESTRE-POIRSON), il devint, pendant trois ans, le fournisseur principal de cette scène. Après la révolution de Février, M. Delamarre confia la rédaction en chef de *la Patrie* à M. Jules Prémaray. Celui-ci, après avoir transformé le journal en organe contre-révolutionnaire, se démit de la direction politique, à la fin de 1849, et se renferma dans la rédaction du feuilleton littéraire.

On a de lui: *les Cendres de Napoléon* (1840); *le Drapeau de la République* (1848), et autres odes et couplets; puis *le docteur Robin* (1842); *Part à deux* (1844), vaudeville en un acte; *Bertrand l'horloger, ou le Père Job* (1843); *les Deux favorites, ou l'Anneau du roi; Manon, ou Un épisode de la Fronde* (1843); *Une femme laide* (1846), vaudeville en 2 actes; *la Marquise de Rantzau, ou la Nouvelle mariée* (1843); *le Tailleur de la place Royale* (1844); *la Comtesse de Moranges* (1846), drame-vaudeville en 3 actes; *le Chevalier de Saint-Rémy* (1847), drame en 5 actes, avec M. Varner, joués la plupart au Gymnase; *les Droits de l'homme*, comédie en 2 actes (Odéon, 1849); *les Cœurs d'or*, pièce en 3 actes, avec M. L. Laya (Gymnase, 1854); *Donnez aux pauvres*, en un acte (Odéon, 1854); *la Boulangère a des écus*, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1855); *la Jeunesse de Gramont*, comédie en un acte (Odéon, 1862); *Rien* (1861, in-18); enfin, des articles fournis au *Figaro* et à divers journaux.

PRESCOTT (William-Hickling), historien américain, né à Salem, dans le Massachussets, le 4 mai 1796, mort à New-York, le 1er février 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PREUSS (Jean-David-Erdmann), historien allemand, né à Landsberg (Prusse), le 15 avril 1785, acheva ses études à l'université de Francfort-sur-l'Oder où il s'occupa de théologie, de sciences physiques et mathématiques, mais surtout d'histoire. Après avoir pris ses grades, il fut d'abord précepteur chez un riche banquier de Berlin.

Mais une dissertation sur *les Arts de l'éloquence en Allemagne* (die schœnen Redekünste in Deutschland, 1816) lui valut une chaire d'histoire et de littérature allemande à l'institut de Frédéric-Guillaume, où il eut bientôt le titre de professeur royal d'histoire. Depuis il sembla se renfermer dans la biographie des rois et des princes, particulièrement de Frédéric le Grand. Il a été nommé historiographe de la maison de Brandebourg.

On a de lui : *Biographie de Frédéric le Grand* (Biographie Friedrichs des Grossen ; Berlin, 1832-1834, 4 volumes de texte, 5 volumes de pièces justificatives); *Histoire de la vie du grand roi de Prusse, Frédéric II* (die Lebensgeschichte des Grossen Kœnigs von Preussen, Friedrichs II; Ibid., 1834, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1837); *Frédéric le Grand écrivain* (Friedrich der Grosse als Schriftsteller; Ibid., 1837-1838); *Frédéric le Grand avec ses parents et ses amis* (Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden; Ibid., 1838); *Jeunesse et avénement de Frédéric le Grand* (Friedrichs des Gr. Jugend und Thronbesteigung; Ibid., 1839), etc. Il s'est occupé depuis de longues années, de publier une édition complète des *OEuvres* de son héros, *OEuvres historiques* (7 vol.); *OEuvres philosophiques* (2 vol.); *OEuvres poétiques* (6 vol.); *Correspondance*, *Essais littéraires*, *Papiers intimes* (9 vol., 1846-1855), etc. On cite encore de M. Preuss quelques écrits moins importants et des discours officiels à l'occasion de la fête du roi, genre dans lequel il excelle.

PREVOST (Antoine-Constantin DE), général français, né à Lieuvillers (Oise), le 17 juillet 1788, mort au mois de septembre 1857. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*

PRÉVOST (Louis-Constant), géologue français, né à Paris, le 4 juin 1787, mort le 18 août 1856. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

PRÉVOST (Jean-Marie-Michel-Hippolyte), sténographe français, né à Toulouse, en 1808, fit ses classes au collége de cette ville, puis devint à seize ans secrétaire du préfet de l'Aveyron. Exercé déjà à la sténographie, il vint en 1827 à Paris et fit ses premières preuves d'habileté dans *le Messager des Chambres* (1828). Après la révolution de 1830, il fut attaché au *Moniteur* et délégué près la Chambre des Pairs, dont il rédigea les comptes rendus du 4 août 1830 au 24 février 1848. Appelé, de nouveau, à organiser le corps sténographique de l'Assemblée constituante, il remplit les mêmes fonctions à la Législative, et devint, à la création du nouveau Sénat, secrétaire rédacteur des procès-verbaux de cette Chambre. M. H. Prévost a été décoré de la Légion d'honneur le 11 janvier 1843.

On a de lui : *Système (nouveau) de sténographie, ou Art d'écrire aussi vite que la parole, enseigné en 8 leçons* (1827, 4ᵉ édit., 1834); *Sténographie musicale, ou Art de suivre l'exécution musicale en écrivant* (1833), traduit en allemand et en italien; *Nouveau manuel complet de sténographie* (1843); quelques brochures de circonstance, etc. M. H. Prévost a recueilli à la Sorbonne et au Collége de France un grand nombre de *Cours* et de *Leçons*, notamment les *Leçons sur le choléra*, de Magendie, et rédigé, entre autres *Comptes rendus* de procès politiques, ceux de la Haute-Cour à Bourges et à Versailles. Il a fourni, pendant plus de trente ans, des articles de critique musicale au *Moniteur*, à *la France*, etc.

PRÉVOST (Zachée), graveur français, né à Paris, en 1797, fut élève de Berwic et se fit connaître en 1822, par quelques *vignettes*, gravées d'après divers maîtres, tels que MM. Desenne, Albrier, Hersent et Vernet. En 1827, il publia la gravure de *Corinne au cap Misène*, d'après le baron Gérard, concurremment avec la lithographie d'Aubry-Lecomte, et continua à produire et à exposer de nouvelles œuvres. Les plus remarquées furent : *Louis XIV bénissant Louis XV*, d'après Mme Hersent; *le Mauvais ménage*, de Pigal; le *saint Jérôme*, de Ribera; *la Musique*, *Bouledogue*, *Sancho Pança*, *don Quichotte et Sancho*, ces quatre derniers d'après Decamps; *saint Vincent de Paul* et *la Mendicité*, de M. Delaroche : *les Moissonneurs*, *la Madone de l'arc*, *l'Improvisateur* et *les Pêcheurs*, de Léop. Robert; *les Noces de Cana*, de P. Véronèse, à l'Exposition universelle de 1855, et *le Repas de J.-C. chez Simon* (1857). M. Prévost a obtenu une 2ᵉ médaille en 1828, une 1ʳᵉ en 1839 et la décoration en août 1852. — Il est mort en 1861.

PRÉVOST (Eugène), compositeur français, né à Paris, en 1806, fut élève du Conservatoire, étudia la composition sous Lesueur, remporta le second grand prix en 1829 et le premier grand prix en 1831 avec une cantate intitulée : *Bianca Capello*. La même année, il donna à l'Ambigu-Comique deux opéras en un acte, *l'Hôtel des Princes* et *le Grenadier de Wagram*, qui furent bien accueillis. De retour d'Italie, il fit jouer à l'Opéra-Comique une pièce en un acte, *Cosima*, qui justifia les espérances fondées sur lui. Mais l'année suivante il se maria et suivit sa femme, engagée au théâtre du Havre, dont il a été plusieurs années directeur. Depuis, M. Prévost a écrit quelques articles de critique insérés dans la *Gazette musicale*.

PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole), littérateur français, né à Paris, le 8 août 1829, est fils d'un chef de bataillon du génie maritime en retraite et de Mme Prévost-Paradol, sociétaire de la Comédie-Française. Il fit de brillantes études au collége Bourbon, remporta au concours général, en 1848, le premier prix de discours français et le prix d'honneur de philosophie l'année suivante, et entra aussitôt à l'École normale. Il en sortit en 1851 et resta en congé à Paris, se livrant plus librement à des travaux littéraires. La même année il obtint à l'Académie française le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*. Au mois d'août 1855, il se fit recevoir docteur ès lettres, et fut nommé à la chaire de littérature française de la Faculté d'Aix, qu'il n'occupa qu'une année; car à la fin de 1856, le *Journal des Débats* se l'attachait comme un de ses rédacteurs ordinaires. Au milieu de 1860, il a été attaché pendant quelques mois à *la Presse;* mais il est bientôt rentré aux *Débats*. Sa collaboration au *Courrier du Dimanche* a été très-remarquée et a attiré sur ce journal les rigueurs de l'administration que M. Prévost-Paradol a plusieurs fois provoquées par son ironie mordante, plutôt que par la violence des attaques. En 1863, sa candidature dans la 6ᵉ circonscription électorale de Paris fut soutenue avec éclat par le comte G. d'Haussonville et le parti parlementaire; elle ne réunit pourtant que peu de voix. Plus tard sa candidature à l'Académie française, appuyée par les mêmes influences, eut plus de succès. Il fut élu, le 7 avril 1865, en remplacement d'Ampère, à deux voix de majorité sur son collègue des *Débats*, M. J. Janin.

On a de M. Prévost-Paradol, outre ses deux thèses pour le doctorat, *Elisabeth et Henri IV* et *Jonathan Swift* (la seconde en latin); *Revue de l'histoire universelle* (1854, gr. in-8; nouv. édit.,

1865, 2 vo .in-18). *Du rôle de la famille dans l'éducation* (1857, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; *De la liberté des cultes en France* (1858); *Essais de politique et de littérature* (1859); *les Anciens partis* (1860, in-8), brochure politique qui fut poursuivie et valut à l'auteur un mois de prison et 1000 fr. d'amende; *Du gouvernement parlementaire: le décret du 24 novembre* (1860, in-8); *Deux lettres sur la réforme du Code pénal* (1862, in-8); *Élisabeth et Henri IV* (1862, in-8); *Nouveaux essais de politique et de littérature* (1862, in-8); *Quelques pages d'histoire contemporaine* (1862, in-18; 2e série, 1864); *Essais de politique et de littérature*, (1863, 3e série in-8); *Études sur les moralistes français*, (1864, in-18) etc.

PRICE (Sterling), général américain confédéré, surnommé par ses soldats *Old Pap*, né en Virginie, émigra jeune encore, dans le Missouri, et fut nommé représentant de cet État au congrès fédéral sous le président Polk. Il prit part à la guerre du Mexique à la tête du 2e régiment de volontaires missouriens, et reçut le grade de brigadier général le 20 juillet 1847. Devenu, six ans plus tard, gouverneur du Missouri, il garda ce poste jusqu'en 1857, puis le changea contre celui du directeur de la banque de l'État.

Lorsque la guerre civile éclata, il se trouvait à la tête du parti sécessioniste : président de la commission locale et chef militaire des révoltés, il fut attaqué, dès le 11 juin 1861, par les fédéraux aux ordres du général Lyon, et forcé de battre en retraite pour organiser sa défense. Vainqueur, de Mac-Culloch à Wilson's Creek (10 août), il s'empara de Lexington (20 septembre), mais il dut, quinze jours plus tard, l'évacuer devant les forces supérieures de Frémont.

Nommé major général au mois de décembre suivant, il se distingua aux batailles de Pea-Ridge (mars), Juka (septembre) et Corinth (octobre 1862), passa ensuite dans l'armée de Pemberton, puis servit successivement dans la Louisiane, le Texas et l'Arkansas. Enfin, il couronna sa carrière militaire par l'heureuse invasion de Missouri (septembre-octobre 1864), où il s'empara d'un immense butin. — Il mourut le 1er janvier 1865. *

PRIEUR (Romain-Étienne-Gabriel), peintre français, né à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), vers 1805, étudia le paysage sous Victor Bertin et remporta le grand prix de Rome en 1833. De retour d'Italie en 1836, il a ensuite exploré les contrées les plus pittoresques et a surtout exposé depuis ses débuts, en 1831 : *Métabus roi des Volsques*, paysage historique, *la Récolte des foins* (1831-33); *la Voie des Tombeaux*, près de Rome (1836); *les Ruines de Sassenage*, *Moïse protégeant les filles de Jethro*, *la Porte aux Vaches*, *la Fontaine Désirée*, dans la forêt de Fontainebleau 1837-39); *le Parc de Versailles*, *Souvenir d'Italie* (1840); *les Murs de Rome*, *Bougival*, *la Tour des Esclaves*, *le Moulin de Saint-Ouen* (1842-45); *l'Approche de l'orage*, *la Statue de Démosthènes*, *le Mont Palatin*, *la Moisson*, *Chevaux en halage* (1846-48): *la Fête des Loges*, *Ruines d'un tombeau antique* (1849-53); *le Nid de l'aigle*, *les Gorges d'Apremont* (1855); *le Marché des Innocents* (1857); *Vue prise sur les bords du grand Morin*, *Villeneuve-lez-Avignon*, *Vue prise près de Cannes*, *Vue prise près de Narni* (1861); *Vue de la porte Saint-Jean, à Provins; la Moisson* (1863), etc. M. Prieur a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 2e en 1845.

PRIM (don Juan), comte DE REUS, marquis de LOS CASTILLEJOS, général espagnol, né à Reus (Catalogne), le 6 décembre 1814, fit ses premières armes comme officier dans la guerre civile qui suivit l'avénement d'Isabelle au trône d'Espagne (1833). Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il fut promu en 1837 au grade de colonel. Après la fuite de celle-ci, il s'associa aux hostilités dirigées par le parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse du mois de novembre 1842. Il échappa à une condamnation en se réfugiant en France, où il s'occupa auprès de Marie-Christine elle-même de préparer une restauration. Nommé en 1843 député aux Cortès par la ville de Barcelone, il put revenir en Espagne et entrer dans l'alliance formée contre Espartero par les christinos et les progressistes réunis. Dès le mois de mai, il souleva Reus, sa patrie, dont il rédigea lui-même le *pronunciamento*. Chassé de cette ville par Zurbano, lieutenant d'Espartero, il trouva dans Barcelone un asile d'où il put propager le soulèvement. La chute d'Espartero et la victoire de Marie-Christine lui valurent le grade de général avec le titre de comte de Reus et le gouvernement de Madrid.

Cependant l'alliance entre les modérés et les démocrates ne tarda pas à se dissoudre, et l'émeute recommença à Barcelone en faveur des principes libéraux. On comptait sur la popularité du général Prim pour pacifier le pays, mais il dut employer la force et disputer la Catalogne pied à pied, pendant un an, à son ancien frère d'armes Ametller. Regardé comme traître par le peuple, il fut bientôt disgracié par la reine, qui n'avait point oublié ses opinions libérales. Il fut arrêté au mois d'octobre et accusé de complot contre le gouvernement et de tentative d'assassinat contre Narvaez; il repoussa victorieusement devant les tribunaux cette dernière accusation, et ne fut condamné que sur le premier chef, à six ans de prison. Relâché six mois après, à la prière de sa mère, il resta pendant neuf années étranger à la politique, puis il se rendit en Turquie en 1853, pour renouveler sa popularité en prenant part à la guerre contre les Russes. On lui attribua les premiers avantages remportés par les Turcs sur le Danube. Absent pendant la révolution de 1854, il fut rappelé en Espagne par son élection aux Cortès, où il vota d'abord le maintien de la royauté avec tout le parti progressiste groupé autour d'Espartero et d'Olozaga, puis la plupart des mesures libérales. Il fut le seul membre de l'ancien parti progressiste réélu aux Cortès en 1857, après la dernière victoire de la royauté signalée par l'avénement de Narvaez. Pendant la dernière guerre de Maroc (1859-1860), le général Prim, mis d'abord à la tête de la division de réserve, eut une brillante part aux batailles et aux succès de l'armée espagnole, particulièrement à la journée du Marabout. Il reçut à cette occasion le titre de marquis de Castillejos, et fut investi de la dignité de grand d'Espagne en janvier 1861.

A la fin de l'année, le général Prim fut appelé au commandement du corps expéditionnaire envoyé au Mexique. Arrivé à la Vera-Cruz dans les premiers jours de 1862, il eut la plus grande part aux préliminaires de la Convention de Soledad conclue le 19 février. Après des dissentiments avec les Français, notamment au sujet de l'arrivée du général Almonte au Mexique et de nos projets relatifs à l'établissement d'un trône pour un archiduc d'Autriche, il se sépara tout à fait de notre politique en prostestant en faveur de l'indépendance du Mexique, et fit rembarquer ses troupes. Il rentra en Espagne au mois de juillet, après avoir visité New-York.

PROCTER (Byrad-Waller), poëte anglais plus connu sous le nom littéraire de *Barry-Cornwall*, né à Londres vers la fin du dernier siècle, fit ses études au collége d'Harrow et, après avoir été reçu docteur en droit, ouvrit à Colne dans le Wiltshire un office d'avoué (*solicitor*). Depuis, il exerça à Londres la profession d'avocat.

Ses goûts le portant vers la littérature, il débuta en 1815 par un petit recueil de *Scènes dramatiques* (Dramatical scenes); puis, sous le pseudonyme de *Barry-Cornwall*, il publia : *Marcien Colonna* (1820), histoire sicilienne; *Mirandola* (1821), tragédie jouée avec succès au théâtre de Covent-Garden; *le Déluge de Thessalie* (the Flood of Thessalia), poëme en vers blancs loués pour l'énergie et la grandeur; les *Chants anglais* (English songs; 1831; dern. édit. 1853), série de petites pièces dont la plupart, telles que *la Mer*, insérées dans les journaux et mises en musique, sont devenues populaires. Ce volume et les précédents ont eu de nombreuses éditions.

Comme prosateur, M. Procter a produit aussi quelques ouvrages : la *Vie d'Edmond Kean*, le tragédien (1837, 2 vol.); un essai sur la vie et les écrits de Ben Johnson (*Memoirs of the life and writings of Ben Johnson;* 1838); un autre essai sur le génie de Shakspeare (*Essay upon the genius of Shakspeare;* 1843), qui a servi d'introduction à l'édition en trois volumes des *OEuvres* de ce poëte. En 1852, il a paru de Barry-Cornwall un recueil d'opuscules en prose, sous le titre : *Esquisses et nouvelles* (Essays and tales prose; 2 vol.).

PROKESCH-OSTEN (Antoine, baron DE), officier supérieur, diplomate et écrivain autrichien, né à Graetz, le 10 décembre 1795, fit de sérieuses études de philosophie et de droit, entra en 1813 dans l'armée des alliés, assista à la campagne de France et devint officier d'ordonnance de l'archiduc Charles d'Autriche, gouverneur de Mayence. Après la conclusion de la paix, il exerça pendant deux ans les fonctions de professeur de mathématiques à l'École militaire d'Olmutz, mais en 1818, le maréchal prince Charles de Schwartzenberg l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire intime. En 1821, il reprit du service dans l'armée autrichienne, et fut dès lors employé dans diverses négociations diplomatiques, telles que le rachat des prisonniers grecs, où il fit paraître une heureuse habileté. En 1831 il devint commissaire impérial de l'armée autrichienne de Bologne et en 1833 il fut envoyé au Caire pour rétablir la paix entre le sultan et le vice-roi d'Égypte; de 1834 à 1849, il résida à Athènes en qualité d'ambassadeur d'Autriche. Depuis cette époque jusqu'en 1852 il représenta son pays à la cour de Berlin, et en 1853 il fut nommé ambassadeur d'Autriche à Francfort. Représentant de son pays à Constantinople en 1857, il travailla avec lord Redcliff à neutraliser l'influence de la France dans la question roumaine.

M. de Prokesch-Osten, à la fois comme un diplomate habile et un écrivain distingué, a été anobli dès 1830, créé baron en 1845, et nommé depuis conseiller intime et maréchal de l'empire autrichien. Membre des académies des sciences de Berlin et de Vienne, il a inséré dans les *Mémoires* de ces sociétés des articles remarquables d'archéologie et de numismatique. Parmi ses autres travaux littéraires on remarque : *Souvenirs d'Égypte et de l'Asie Mineure* (Erinnerungen aus Aegypten und Kleinasien; Vienne, 1829-1831, 3 vol.); *le Pays compris entre les cataractes du Nil* (das Landzwischen den Kataracten des Nil; *Ibid.*, 1832); *Voyage dans la terre sainte* (Reise ins heilige Land; Ibid., 1831); *Mémoires et souvenirs de l'Orient* (Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient; Stuttgart, 1836-1837, 3 vol.), ouvrage publié par C. Munch; *Mélanges* (Kleine Schriften; Stuttgart, 1842-1844, 7 vol.).

PROMPSAULT (l'abbé Jean-Henri-Romain), érudit français, né le 7 avril 1798, à Montélimar (Drôme), mort à Paris, le 7 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PROMPSAULT (l'abbé Jean-Louis), littérateur français, frère du précédent, né le 24 juin 1820, à Bollène (Vaucluse), a fait ses études classiques sous la direction du savant chapelain des Quinze-Vingts, et a étudié la théologie au grand séminaire d'Avignon (de 1838 à 1843). Incorporé, au sortir de son cours de théologie, parmi les professeurs du petit séminaire de Notre-Dame-de-Sainte-Garde-des-Champs, dans son diocèse, il y remplit ensuite les fonctions d'économe. Ordonné prêtre en 1849, il a constamment partagé son temps entre ses études et les devoirs des divers emplois par lesquels il est passé dans cet établissement.

L'abbé J.-L. Prompsault a publié : *Extrait du catalogue de la bibliothèque de vingt-cinq à vingt-six mille volumes de feu M. l'abbé J. H. R. Prompsault* (1858, in-8); *Lettre pour dévoiler les convoitises de quelques libraires, au sujet de la bibliothèque de feu J. H. R. Prompsault* (23 février 1859); *les Quinze-Vingts, Notes et documents recueillis par feu l'abbé J. H. R. Prompsault, chapelain de cette maison de 1829 à 1855, coordonnés, rédigés et édités par M. l'abbé J. L. Prompsault;* des *Notices sur Louis de Blois, Thomas à Kempis, le cardinal Bona, le prince Ulrich de Brunswick et saint Grégoire le Grand*, en tête des opuscules de ces auteurs traduits par J. H. R. Prompsault. *

PROTET (Auguste-Léopold), contre-amiral français, né le 20 février 1808, entra en 1824 à l'École de marine d'Angoulême, devint enseigne de vaisseau en 1830, lieutenant en 1837 et capitaine de frégate en 1846. Officier plein de vigueur et d'énergie, il fut nommé bientôt après gouverneur du Sénégal, puis capitaine de vaisseau en 1852. Il signala son passage dans cette colonie par la prise du village de Dinmar (1854), position très-forte, défendue par plus de 2000 hommes et qu'il enleva, après un assaut meurtrier, avec 600 hommes seulement.

En 1861, il fut promu contre-amiral, et chargé du commandement de la station navale française dans les mers de la Chine et du Japon. Il joignit ses forces à celles de l'amiral anglais Hope pour combattre l'insurrection des Taepings, remporta sur eux plusieurs avantages, particulièrement à Kao-Kiao (21 février), à Siao-Tan (1er mars), et à Na-Kio (17 mai 1862); mais dans cette dernière affaire, il périt, frappé d'une balle au commencement de l'action. M. Protet, officier de la Légion d'honneur depuis 1852, avait été promu commandeur le 8 juillet 1854. *

PROUDHON (Pierre-Joseph), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Besançon, le 15 juillet 1809, d'une des branches de la famille du célèbre jurisconsulte du même nom, était l'aîné des cinq enfants d'un pauvre tonnelier. Destiné à embrasser l'état de son père, il dut à la bienveillance de quelques personnes charitables la faveur de suivre gratuitement les cours du collége de sa ville natale; malgré le zèle dont il fit preuve et les succès qu'il remporta, il ne put y rester longtemps et fut placé en apprentissage dans un atelier de typographie, où il se distingua de nouveau par des habitudes d'ordre et de

travail. Grâce à un labeur opiniâtre et à une vie de privations continuelles, il put tout à la fois venir en aide à ses parents nécessiteux et recommencer, sur les bases les plus larges, son éducation entière.

En 1830, il refusa d'être attaché à la rédaction d'un journal de préfecture. Après avoir été employé dans diverses imprimeries départementales, il devint, en 1837, l'associé de MM. Lambert et Maurice, de Besançon, pour l'exploitation d'un nouveau procédé typographique. A cette époque, il ne s'était encore occupé que de travaux d'étymologie : chargé de préparer une édition de la *Bible*, il l'avait enrichie de notes sur les principes de la langue hébraïque. D'après les conseils d'un ecclésiastique érudit, il réimprima un ouvrage de l'abbé Bergier sur les *Éléments primitifs des langues* (Besançon, 1837, in-8); à la suite, il ajouta, mais sans se nommer, un travail de sa composition sous le titre d'*Essai de grammaire générale* (pages 255 à 339). Ce travail, réimprimé à part en 1840, s'est peu vendu, mais l'Académie de Besançon, qui en reconnut le mérite, accorda à l'auteur la pension triennale de 1500 francs fondée par Mme Suard (1838).

Profitant aussitôt de cette ressource inespérée, M. Proudhon vint à Paris, fournit quelques articles à l'*Encyclopédie catholique* de M. Parent-Desbarres, entre autres *Apostasie*, *Apocalypse*, etc., et adressa à l'Académie de Besançon, qui avait mis ce sujet au concours, sa défense de *la Célébration du dimanche* (Besançon, 1840, in-12; 4e édition, 1850). Ce fut aussi à la même société qu'il envoya son fameux mémoire intitulé : *Qu'est-ce que la propriété ?* (Paris, 1850, in-12), qui eut de nombreuses éditions. De tous ses écrits c'est celui qui a soulevé le plus de critiques, sérieuses ou plaisantes; il est consacré tout entier au développement de cette sorte d'axiome placé dès les premières lignes : « la propriété, c'est le vol, » à propos duquel l'auteur disait plus tard : « Il ne se prononce pas deux mots comme celui-là dans un siècle ; » et il conclut à la transformation radicale de la propriété, droit inné, imprescriptible et individuel, en une sorte de possession qui s'agrandit selon la mesure du travail, devoir absolu et universel. Au reste, ce mémoire, appelé plus tard à un si grand retentissement, fut à peine remarqué à l'époque de sa publication ; l'Académie de Besançon seule, à laquelle il était dédié, s'en émut au point d'infliger à l'auteur un blâme sévère et de lui retirer la pension qu'elle lui faisait; il fut bien alors question de poursuites judiciaires, mais l'économiste Blanqui, délégué pour examiner l'ouvrage incriminé, déclara qu'il n'y avait trouvé rien de répréhensible. Ce jugement, si bienveillant, valut à ce dernier la dédicace d'un second mémoire sur la propriété ayant pour titre la même question (1841, in-18) et destiné à étayer le précédent par de nouvelles argumentations.

Traduit, au mois de janvier 1842, devant la Cour d'assises de Besançon pour un troisième mémoire, intitulé : *Avertissement aux propriétaires* (1842, in-12), M. Proudhon fut acquitté. Dans la même année, il abandonna l'exploitation typographique à laquelle il s'était associé, et fut invité par MM. Gauthier, ses amis, à venir prendre à Lyon la direction d'une entreprise de transports par eau sur la Saône et le Rhône; il occupa cet emploi de 1843 à 1847, et introduisit dans ce service d'importantes améliorations. Poursuivant néanmoins le cours de ses travaux philosophiques, il faisait paraître à Paris deux de ses principales productions : *De la Création de l'ordre dans l'humanité* (1843, in-12; 2e édit., 1848), exposé d'une théorie d'organisation politique, et *Système des contradictions économiques* (1846, 2 vol. in-8; dernière édition, 1854), où il bat en brèche, en les opposant les uns aux autres, les réformateurs utopistes aussi bien que les économistes de l'école anglaise. Il travaillait à la publication d'un ouvrage de longue haleine relatif à la *Solution du problème social* (1848, in-8) par l'organisation du crédit et de la circulation monétaire, lorsque la révolution de Février vint brusquement le jeter dans des luttes plus ardentes.

Surpris et hésitant d'abord, et n'accordant aux chefs du mouvement qu'une médiocre confiance, M. Proudhon se contenta pendant un mois d'observer les événements et prit, au 1er avril, la rédaction du *Représentant du peuple*, journal quotidien, suspendu au mois d'août suivant, et dans lequel ses articles, rédigés dans un style vigoureux et violent, attirèrent rapidement l'attention. Sa popularité grandit si vite que, lors des élections complémentaires du 4 juin, il fut nommé représentant de la Seine par 77 094 suffrages. Trois semaines après, il détourna de lui les poursuites auxquelles aurait pu donner lieu sa présence dans le faubourg Saint-Antoine pendant les journées de juin, par cet étrange aveu, qu'il y allait « admirer la sublime horreur de la canonnade. » A l'Assemblée constituante, affectant le plus grand dédain pour les formes politiques, il se posa hardiment en chef de secte et n'intervint dans les discussions que pour en faire ressortir de la façon la plus tranchante le vide ou la puérilité. Après avoir voté avec la droite contre l'abolition de la peine de mort, il développa, le 31 juillet, sa fameuse proposition relative à l'impôt sur le revenu, par laquelle il demandait que l'État s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'arriver, par la gratuité du crédit, à la fondation sérieuse de la République. C'était, en d'autres termes, exiger, au nom du prolétariat, la liquidation immédiate de la propriété, qu'il transformait, d'après son système, en possession transitoire et individuelle. Cette proposition, dont la lecture souleva les interruptions les plus violentes, fut repoussée par 691 votants, dans un ordre du jour motivé, comme étant « une atteinte odieuse aux principes de la morale publique et un appel aux plus mauvaises passions. » Un seul membre, M. Greppo, parut protester, par un vote d'adhésion, contre ce blâme universel. A quelque temps de là, M. Proudhon s'abstint d'appuyer l'amendement de M. Pyat en faveur du droit au travail (5 novembre), pour ne pas soutenir « une théorie dans laquelle les conséquences détruisaient les prémices, » et il vota contre l'ensemble de la Constitution (4 novembre), qu'il regardait, avec son cortége d'institutions monarchiques, « comme un péril pour la liberté. » Sur les autres questions, politiques ou sociales, ses votes furent acquis au parti démocratique.

Après avoir reconnu l'impossibilité de propager ses idées à la tribune, M. Proudhon reprit la plume et fonda tour à tour trois journaux quotidiens; *le Peuple* (23 novembre 1848 — avril 1849), *la Voix du peuple* (1er octobre 1849 — 16 mai 1850) et *le Peuple de* 1850 (15 juin—13 octobre 1850), accablés de condamnations et supprimés tous les trois. Ce fut dans ces feuilles qu'il engagea une polémique passionnée avec les divers chefs d'école ou de parti qu'il s'efforça de convaincre d'impuissance; MM. Ledru-Rollin, Pierre Leroux, de Lamartine, Louis Blanc, Cabet, Considérant, Cavaignac, furent exposés à toutes les violences de sa plume. Déféré plusieurs fois à la Cour d'assises, il vit les amendes que lui avait infligées le parquet, payées par les souscriptions empressées d'une partie du peuple qui s'obstinait à personnifier en sa personne la révolution de Février. Ses discours et ses

brochures, exaltés et dénigrés avec la même passion, s'enlevaient par milliers d'exemplaires; nous citerons *le Droit au travail* (1848); *les Malthusiens* (1849); *Démonstration du socialisme* (1849); *Idées révolutionnaires* (1849), dont les principes, éminemment subversifs de l'ordre politique et social, avaient pour principaux antagonistes MM. Thiers, Bastiat, Alphonse Karr, de Lavergne, Forcade, et aussi le spirituel caricaturiste Cham, dans *le Charivari*.

Passant enfin de la théorie à la pratique, M. Proudhon créa, le 31 janvier 1849, sous le titre de *Banque du peuple*, une société de commerce au capital de 5 000 000 de francs, destinée à organiser l'abolition de l'intérêt, la circulation gratuite des valeurs et, par suite, la suppression du capital. Malgré les attaques unanimes des journaux, il avait recueilli un certain nombre de souscriptions, lorsqu'une condamnation à trois années d'emprisonnement, pour délit de presse, l'engagea à interrompre cette opération et à prendre la fuite (28 mars). Les bureaux de la Banque du peuple furent, peu de temps après, fermés par l'autorité, sans qu'il fût donné suite à l'instruction commencée. Après avoir résidé plusieurs mois à Genève, auprès de M. Fazy, M. Proudhon revint se constituer prisonnier (4 juin), fut incarcéré à Sainte-Pélagie et s'y maria, en 1850, avec la fille d'un négociant. C'est en prison qu'il écrivit les ouvrages suivants : *Confessions d'un révolutionnaire* (1849, in-12), dont la troisième édition, augmentée, a paru en 1851; *Actes de la Révolution* (1849); *Gratuité du crédit* (1850), discussion contre Bastiat, avec lequel il avait déjà échangé une série de lettres réunies sous le titre d'*Intérêt et principal* (1849); *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État* (1852, in-12; six édit.), ouvrage aussi remarqué par ce qu'il sous-entendait que par ce qu'il exprimait, et dans lequel il ne présentait d'autre alternative au futur empereur que l'anarchie ou le césarisme.

Mis en liberté le 4 juin 1852, M. Proudhon rentra dans la vie privée. Un des écrits de cette époque, *Manuel des opérations de la Bourse* (1856, in-18, 4e édit.), publié d'abord sans nom d'auteur, est une satire des plus vives de la spéculation et des spéculateurs. Plus récemment encore, il publia un volumineux ouvrage qui réunit les allures de la métaphysique et du pamphlet et qui est dédié ironiquement à Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon, et dans sa personne, à tout le clergé français : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église. Nouveaux principes de philosophie pratique* (1858, 3 forts vol. gr. in-18). Saisi, au bout de huit jours, chez l'éditeur et les libraires, ce livre a été déféré aux tribunaux et a valu trois ans de prison et 4000 francs d'amende à l'auteur, qui s'est réfugié en Belgique. A la fin de décembre 1860, remise entière de sa peine lui fut faite et notifiée à Bruxelles par la légation française. — Le célèbre publiciste est mort à Besançon, le 20 janvier 1865. Une souscription publique fut ouverte en faveur de sa veuve et de ses enfants.

M. Proudhon a publié dans ces derniers temps : *la Guerre et la Paix, Recherches sur le principe et la constitution du droit des gens* (1861, 2 vol. in-18); *Théorie de l'impôt* (1861, in-18); *la Fédération et l'unité en Italie* (1862, in-18); *les Démocrates assermentés et les réfractaires* (1863, in-18); *les Majorats littéraires, Examen d'un projet de loi ayant pour but de créer au profit des auteurs, inventeurs et artistes, un monopole perpétuel* (1863, in-18); *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution* (1863, in-18); *Si les traités de 1815 ont cessé d'exister? Actes du futur congrès* (1863, in-18).

PROVOST (Jean-Baptiste-François), acteur français, né le 29 janvier 1798, entra, à la fin de 1816, au Conservatoire, où il fut classé dans les troisièmes rôles. Quelques années après, il en sortit avec le second prix de tragédie et fut aussitôt nommé répétiteur du cours de déclamation tragique, dont il devait devenir professeur en 1839. De 1819 à 1828, il appartint au personnel de l'Odéon, joua successivement les raisonneurs, les amoureux et les comiques, puis passa à la Porte-Saint-Martin : il y tint pendant sept ans d'importants emplois dans le drame, le mélodrame et la parodie. Il fut enfin admis à débuter aux Français en 1835, obtint quatre ans après le titre de sociétaire et justifia, par de nombreuses créations toujours applaudies, l'épithète qu'on a si souvent répétée à son sujet, de parfait et d'inimitable.

M. Provost, qui excellait dans l'ancien répertoire, où il maintenait fermement les bonnes traditions, apporta la même vérité et le même bon ton dans les pièces modernes. Il a rempli avec succès le rôle de Claude dans la tragédie de *Valéria* (1852), et celui du marquis de Rieux dans *le Duc Job* (1859). Mais ses rôles les plus complets et les plus populaires ont été dans le nouveau répertoire de M. Em. Augier : *les Effrontés* et *la Fille de Giboyer* (1863-1864), où il a donné aux personnages du banquier Charrier et du député Maréchal, la plus vivante physionomie.

Son fils, M. Eugène PROVOST, qui jouait depuis quelque temps divers rôles du théâtre classique et du répertoire courant, a été nommé sociétaire de la Comédie-Française, en 1865, malgré l'opposition que sa jeunesse avait soulevée contre sa candidature.

PROVOSTAYE (Ferdinand HERVÉ DE LA), physicien français, né à Redon (Ille-et-Vilaine), le 15 février 1812, débuta dans l'Université comme maître surveillant à l'École normale. Reçu agrégé des sciences physiques en 1836, il fut, pendant quatre ans, chargé d'un cours au collège Louis-le-Grand. En 1840, il soutint ses thèses pour le doctorat, subit avec succès les épreuves du concours d'agrégation des Facultés et fut nommé professeur de physique à la Faculté des sciences de Rennes. L'année suivante, il fut attaché, comme agrégé divisionnaire, au collège Louis-le-Grand. En 1844, il fut appelé à la chaire de physique du collège Bourbon, l'occupa trois ans et, quittant l'enseignement en 1847, devint inspecteur de l'Académie de Paris. En 1850, il fut élevé aux fonctions d'inspecteur général. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Alger, le 28 décembre 1863.

On doit à M. de la Provostaye de nombreux et utiles travaux sur diverses questions de physique, de chimie et de cristallographie. Il a publié, avec M. Paul Desains, divers mémoires sur l'optique et sur la chaleur, insérés dans les *Annales de physique et de chimie* et contenant souvent des résultats nouveaux : *Sur la théorie des anneaux colorés de Newton obtenus sous des incidences obliques* (3e série, t. XXVII); *Sur la chaleur latente de fusion de la glace* (t. VIII); *Sur la variation des pouvoirs émissifs*, etc. (t. XXII); *Sur la réflexion régulière et la diffusion de la chaleur* (t. XXII, XXVI et XXVII); *Sur l'absorption de la chaleur provenant des sources lumineuses, par les corps athermanes* (t. XXX); *Sur les lois du refroidissement dans le vide et dans les gaz* (t. XVI et XXII); *Sur la polarisation de la chaleur* (t. XXII, XXVIII et XXX), etc.

Il a fait paraître encore et sous son seul nom : *Action de l'acide sulfureux sur l'acide hypo-azotique; Théorie de la fabrication de l'acide sulfu-*

rique (1840), mémoires où il expose la composition exacte des cristaux des chambres de plomb: enfin plusieurs *Notes sur des recherches cristallographiques*, où il décrit le premier les formes d'un grand nombre de substances organiques et minérales (*Annales de chimie et de physique*).

PRUDENT (Racine Gaultier, dit Émile), pianiste et compositeur français, né à Angoulême, le 3 février 1817, et fils d'un accordeur de pianos, reçut de son père les premières leçons et vint à Paris, à l'âge de dix ans, suivre les cours du Conservatoire. Il remporta le premier prix de piano dans la classe de Zimmermann. Après de longues études personnelles, il se produisit en Belgique, sous le patronage de Bériot, et se fit promptement une place parmi les virtuoses modernes par l'éclat de son exécution. Il donna ensuite de brillants concerts à Paris, chez Érard et surtout au Théâtre-Italien, où il exécuta un célèbre duo sur la *Norma*, avec M. Thalberg. Il était déjà un des chefs de cette école pour qui les difficultés n'existent pas ou plutôt concourent à produire les plus grands effets d'harmonie et de sonorité, lorsqu'en 1842 il publia sa *Fantaisie sur Lucie*, l'un des types populaires du genre brillant; il s'en est vendu plus de 100 000 exemplaires. L'auteur fut appelé dans les divers pays de l'Europe, joua devant les cours des souverains, et se vit particulièrement accueilli en Angleterre, où il a passé plusieurs saisons. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1847. — Il est mort le 14 mai 1863.

Comme virtuose et comme compositeur, M. Prudent, possédé du besoin de progrès et de l'esprit de recherche, a subi plusieurs transformations. L'un des premiers pour la science du mécanisme et la sonorité, il a cherché ensuite à unir la grâce à la puissance et à vivifier les formes si pures des anciens maîtres par le mouvement et l'expression des écoles modernes. De là une assez grande variété dans ses œuvres, écrites tour à tour pour le piano seul ou avec accompagnement d'orchestre. Nous citerons : *l'Hirondelle*, *la Ronde de nuit*, *la Danse des fées*, qui eut le plus grand succès à la cour de la reine Victoria; trois *Caprices*, *l'Andante*, *Barcarolle*, *Duettino*, pour piano seul; *Étude de concert*, *Air et marche arabes*, *Caprice sur le Lac* de Niedermeyer; *les Naiades*, *Romances sans paroles*, *Souvenirs de Beethoven*, *de Schubert*; un grand *Concerto-symphonie*, premier essai d'un esprit français dans le genre allemand; *la Prairie*, etc.

PRUMIER (Antoine), musicien français, né à Paris, le 2 juillet 1794, entra au Conservatoire en 1811 et, après avoir obtenu un second prix, devint l'année suivante répétiteur du cours d'harmonie. Il fut admis à l'École normale en 1813. En 1835, il a succédé à Naderman, qui avait été, avec Bochsa, un de ses maîtres, comme professeur de harpe. Mais l'abandon de cet instrument pour le piano a fait de sa classe l'une des plus solitaires du Conservatoire. On a de cet artiste une grande quantité d'œuvres de fantaisie, de *Rondos* et de *Thèmes variés* pour la harpe.

PRUNER (François), médecin et ethnologiste allemand, né le 8 mars 1808, à Pfreimd (Bavière), fit ses études à Munich. Reçu docteur en 1830, il vint à Paris et fut accueilli par le président d'une commission pour l'Égypte, M. Pariset, qui lui facilita les moyens de se rendre dans cette contrée. A son arrivée au Caire, M. Pruner fut nommé professeur d'anatomie, trois ans après directeur de l'hôpital militaire, et, en 1841, il fut attaché au service d'Abbas-Pacha. En 1846, il revint en Europe publier les résultats des observations faites pendant ses voyages. De retour en Égypte vers la fin de 1847, il devint médecin principal d'Abbas-Pacha, qui lui conféra la dignité d'archiatre et le titre de bey. en 1852, sa santé altérée par le climat le ramena en Europe; mais rappelé l'année suivante, il obtint un congé illimité. Il se retira tout d'abord en Bavière, puis vint se fixer à Paris en 1851. M. Pruner a soutenu, l'un des premiers parmi les ethnologistes, la persistance des types dans les temps historiques tant qu'il n'y a pas eu de changement de milieu, et a fondé les caractères différentiels sur leur développement physiologique. Il a été nommé membre de la Société ethnologique de Paris.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Opera posthuma E. de Grossi* (Stuttgart, 3 vol. in-8, 1830-1831), publiés en commun avec M. Fischer; *La peste est-elle réellement contagieuse?* en allemand (Munich, 1839); *Topographie médicale du Caire*, avec le plan de la ville et des environs (Ibid., 1846); *Die Weltseuche Cholera oder die Polizey der Natur* (Erlangen, 1851); *Des débris de la race des anciens Égyptiens*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Munich (1846); *L'homme dans l'espace et dans le temps* (Ibid., in-4, 1854).

PRUSSE (maison royale de), dynastie de Hohenzollern (voy. ce nom). Chef en 1860 : le roi Frédéric-Guillaume IV (voy. ce nom), marié le 29 novembre 1823 à la reine *Élisabeth*-Louise, née le 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière. — Roi depuis le 2 janvier 1861 : Guillaume Ier (Voy. Guillaume), femme et enfants du roi :

Marie-Louise-Auguste-Catherine, fille de feu le grand-duc de Saxe-Weimar, née le 30 septembre 1811; mariée le 11 juin 1829. De ce mariage sont nés deux enfants : *Frédéric-Guillaume*-Nicolas-Charles, né le 18 octobre 1831, héritier présomptif de la couronne, et Marie-*Louise*-Élisabeth, née le 3 décembre 1838, mariée le 20 septembre 1856 au grand-duc régnant *Frédéric*-Guillaume-Louis de Bade. Le prince Frédéric-Guillaume de Prusse est lieutenant-général, inspecteur de la 1re division de l'armée, commandant de la 1re division d'infanterie de la garde, chef du 1er régiment de grenadiers de la Prusse orientale, n° 1; 1er commandant du 1er bataillon (Berlin) du 2e régiment de la landwehr de la garde, à la suite du 1er régiment de la garde à pied, aussi à la suite du 2e régiment de grenadiers de Silésie, n° 11; lieutenant-général de la Poméranie, chef du régiment des hussards russes, n° 11, et propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 20. Il a épousé, le 25 janvier 1858, la princesse *Victoria*, fille aînée de la reine d'Angleterre, et il a deux fils : *Frédéric-Guillaume*-Victor-Albert, né le 27 janvier 1859; Albert-Guillaume-Henri, né le 14 août 1862, et une fille Victoire-Élisabeth-Auguste-Charlotte, née le 24 juillet 1860.

Frères du feu roi : *Guillaume*, prince de Prusse, aujourd'hui roi; — Frédéric-*Charles*-Alexandre, né le 29 juin 1801, grand-maître du bailliage de Brandebourg de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, feldzeugmestre-général et commandant supérieur de l'artillerie, chef du 12e régiment d'infanterie prussienne, 1er commandant du 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, propriétaire du 8e régiment de cuirassiers autrichiens, chef du 4e régiment des mousquetaires russes; marié le 26 mai 1827 à la princesse *Marie*-Louise-Alexandrine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 3 février 1808; de ce mariage sont issus : 1° *Fré-*

déric-Charles-Nicolas, né le 20 mars 1828, général de cavalerie, commandant du 3ᵉ corps d'armée, 1ᵉʳ commandant du 3ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, 2ᵉ chef du régiment prussien de hussards, nº 1, chef du 12ᵉ régiment de hussards russes; marié le 29 novembre 1854 à la princesse *Marie*-Anne, fille du duc régnant d'Anhalt-Dessau dont il a eu trois filles; 2º Marie-*Louise*-Anna, née le 1ᵉʳ mars 1829, mariée le 27 juin 1854 à *Alexis*-Guillaume, landgrave de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, divorcée le 6 mars 1861, par un décret du prince-électeur, en vertu de son pouvoir spirituel; 3º Marie-*Anne*-Frédérique, née le 17 mai 1836, mariée le 26 mai 1853 au prince de Hesse. *Frédéric*-Guillaume; le prince Frédéric-Henri-*Albert*, né le 4 octobre 1809, général de cavalerie, inspecteur de la 2ᵉ division de l'armée, commandant du régiment de dragons de Lithuanie, chef du 7ᵉ régiment des dragons russes, 1ᵉʳ commandant du 1ᵉʳ bataillon du 1ᵉʳ régiment de la landwehr de la garde, marié le 14 septembre 1830 à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Louise-Charlotte-*Marianne*, fille de feu Guillaume Iᵉʳ, roi des Pays-Bas, née le 9 mai 1810, dont il s'est séparé par un divorce le 28 mars 1849 après avoir eu d'elle deux enfants : le prince Frédéric-Guillaume-Nicolas-*Albert*, né le 8 mai 1837, colonel et commandant du 1ᵉʳ régiment de dragons de la garde, 1ᵉʳ commandant du 2ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de la landwehr de la garde, ainsi qu'à la suite du régiment de dragons russes, nº 7, et la princesse Frédérique-Wilhelmine-Louise-Élisabeth-*Alexandrine*, née le 1ᵉʳ février 1842. — Après son divorce, le prince *Albert* s'est remarié morganatiquement, le 13 juin 1853, à *Rosalie*, comtesse de Hohenau.

Sœurs du feu roi : la grande duchesse douairière de Mecklembourg-Schwérin, *Alexandrine*, veuve du grand-duc Paul-Frédéric (voy. MECKLEMBOURG); la princesse *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, mariée à Frédéric, prince des Pays-Bas (voy. PAYS-BAS).

Cousins germains du feu roi : le prince *Frédéric*-Guillaume-Louis, né le 30 octobre 1794, mort le 27 juillet 1863, fils de feu le prince *Louis*-Frédéric-Charles, mort en 1796, et de feue *Frédérique*-Caroline, née princesse de Mecklembourg-Strélitz, général de cavalerie, chef du 1ᵉʳ régiment des cuirassiers prussiens et du régiment des lanciers russes de Kharkoff, marié le 21 novembre 1817 à la princesse Wilhelmine-Louise, fille de feu *Alexis* duc d'Anhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799, dont il a deux fils : le prince Frédéric-Guillaume-Louis-*Alexandre*, né le 21 juin 1820, lieutenant-général, chef du 3ᵉ régiment d'infanterie de Westphalie, nº 16, 1ᵉʳ commandant du 3ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de la landwehr de la garde; et le prince Frédéric-Guillaume-*Georges*-Ernest, né le 12 février 1826, lieutenant-général, chef du 1ᵉʳ régiment de lanciers de Poméranie, nº 4; 1ᵉʳ commandant du 3ᵉ bataillon du 2ᵉ régiment de la landwehr de la garde; — le prince *Adalbert* (voy. ce nom); — la princesse Marie-*Élisabeth*-Caroline-Victoire, née le 18 juin 1815, fille de feu Frédéric-Guillaume-Charles, sœur du prince Adalbert, mariée le 22 octobre 1836 à Charles-Guillaume-Louis, prince de la Hesse grand-ducale : la princesse Frédérique-Françoise-Auguste-*Marie*-Hedwige, née le 15 octobre 1825, sœur de la précédente, mariée à Maximilien II, roi de Bavière.

Il faut citer encore *Auguste*, princesse de Liegnitz, comtesse de Hohenzollern, née le 30 août 1800, fille de feu Ferdinand, comte de Harrach; mariée morganatiquement le 9 novembre 1824 au roi Frédéric-Guillaume III, père du roi actuel, veuve le 7 juin 1840. — Pour les autres branches de la maison royale de Prusse, voy. HOHENZOLLERN.

PRUTZ (Robert-Ernest), poëte et écrivain allemand, né le 30 mai 1816, à Stettin, étudia aux universités de Berlin, Breslau et Halle, obtint en 1838 le grade de docteur en philosophie, et débuta bientôt après dans la carrière des lettres. De 1840 à 1847, poursuivi comme écrivain libéral par la police allemande, il vécut tour à tour à Dresde, Iéna, Halle, Berlin et Hambourg. Pendant le mouvement révolutionnaire de 1848, il eut à Berlin une assez grande influence dans le parti démocratique modéré. L'année suivante il fut nommé professeur d'histoire littéraire à l'université de Halle.

M. Prutz est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait une place fort distinguée parmi les écrivains de l'Allemagne contemporaine. On cite surtout ses romans : *la Belle Sœur* (die Schwaegerinn; Dessau, 1851), *le Petit ange* (das Engelchen; Leipsick, 1851, 3 vol.) et *Félix* (Ibid., 1851, 2 vol.); des *Œuvres dramatiques* (Dramatische Werke, Ibid., 1847-1849, 4 vol.); deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1844; 3ᵉ édit., Zurich 1849; Neue Gedichte; Mannheim, 2ᵉ édit., 1849); des travaux historiques et littéraires : *les Poetes de Gœttingue* (der Gœttinger Dichterbund; Leipzick, 1841); *Histoire du journalisme allemand* (Geschichte des deutschen Journalismus; Hanovre, 1845); *Histoire du théâtre allemand* (Geschichte des Deutschen Theaters; Berlin, 1847); *la Littérature allemande contemporaine* (Deutsche Literatur der Gegenwart; Leipsick, 1847); *Histoire de dix ans*, 1840 à 1850 (Zehn Jahre 1840-1850. Geschichte der neustent Zeit; Ibid., 1858-1850); *Mélanges de politique et de littérature* (Kleine Schriften zur Literatur und Politik; Merseburg, 1847, 2 vol.); de piquantes *Causeries politiques* (Politische Wochenstube; Zurich et Winterthur; 1845), etc. Depuis 1851, M. Prutz a rédigé le *Deutsche Museum*.

PUCHELT (Frédéric-Auguste-Benjamin), médecin allemand, né le 27 avril 1784, à Bornsdorf, mort le 2 juin 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ édit. du *Dictionnaire*.

PUCKLER-MUSKAU (Hermann-Louis-Henri, prince DE), voyageur et écrivain allemand, né à Muskau (Saxe), le 30 octobre 1785, étudia le droit à Leipsick de 1800 à 1803, puis entra dans les gardes du corps du roi de Saxe. Il avait depuis longtemps obtenu son congé, lorsqu'en 1813 il prit du service dans l'armée russe et devint aide de camp du prince Auguste de Saxe-Weimar. Il se distingua particulièrement dans les Pays-Bas, fut nommé lieutenant-colonel, puis gouverneur militaire de Bruges. En 1817, il épousa la fille du chancelier d'État, prince de Hardenberg; mais il divorça en 1826. En 1822, il avait été élevé à la dignité de prince par le roi de Prusse.

Pendant trente ans le prince Puckler partagea sa vie entre les voyages, l'horticulture et les lettres. En 1828, il visita la France et l'Angleterre, en 1835, le nord de l'Asie et de l'Afrique, et plus tard l'Italie et les autres pays de l'Europe. Écrivain brillant et d'une originalité facile, il a développé dans plusieurs de ses livres des idées libérales.

On a de lui : *Lettres d'un mort* (Briefe eines Verstorbenen; Munich et Stuttgart, 1831, 4 vol.), sorte de journal cosmopolite; *Tutti frutti*, tirés des papiers d'un mort (Ibid., 1835, 3 vol.); *Avant-dernier voyage de Semilasso autour du*

monde (Semilasso's vorletzter Weltgang; Ibid., 1835, 3 vol.); *Semilasso en Afrique* (Ibid., 1836, 5 vol.); *Excursions de jeunesse* (Jugend-Wanderungen; Ibid., 1835); *le Précurseur* (der Vorlæufer; 1838); *Galerie du Sud et de l'Orient* (Südœstlicher Bildersaal; 1840, 3 vol.); *le Royaume de Mehémet Ali* (1844, 3 vol.); *le Retour* (die Rückkehr; Berlin, 1846-1848, 3 vol.).

Le prince Hermann de Puckler-Muskau n'a point d'enfants. Sa famille ne comprenait, en 1859, que son oncle, Sylvius-Guillaume-Charles-Henri, comte de Puckler, né le 21 août 1800, mort le 13 mars 1859, chambellan prussien, seigneur héréditaire de Schœnfeld dans le cercle de Schweidnitz en Silésie, et qui avait eu, d'un premier mariage, *Louis*-Albert-Henri-Hermann-Victor-Sylvius, né le 14 avril 1835.

Ce dernier est devenu seigneur héréditaire de Schœnfeld en Silésie, lieutenant de cavalerie dans la landwehr prussienne, etc. Marié, en 1861, à la fille du baron de Constant Rebecque, il a eu un fils, le comte Frédéric-Ertmann-Adrien-Henri-Louis-*Sylvius*, né le 25 avril 1862.

PUGET (Henri), chanteur français, né à Marseille, en 1813, et fils d'un marin, se sentit peu de goût pour la carrière paternelle et, vers l'âge de quinze ans, joua le vaudeville avec une société d'amateurs. Entré au Conservatoire de Marseille, il remporta, la première année, les trois prix de chant, de solfége et de déclamation, suivit néanmoins un nouveau cours à la même école, sous la direction du musicien Roussel et parut au théâtre dans *la Dame blanche*. Mais il refusa de signer l'engagement qu'on lui proposa dès la seconde représentation et partit pour Alger. De là, après s'être exercé dans le drame et la comedie, il se rendit à Toulon, puis à Nantes, où il aborda les grands rôles d'opéra-comique et d'opéra, dans *les Mousquetaires de la reine, le comte Ory, l'Éclair, Masaniello*. Il fut deux ans pensionnaire du baron Grovestein au théâtre de la Haye, remplit un engagement de deux ans à l'Opéra de Marseille et parut encore sur les scènes de Toulouse et de Rouen. C'est dans cette dernière ville qu'il fut entendu par M. Ém. Perrin, qui l'attacha aussitôt au personnel de l'Opéra-Comique. Depuis 1854, M. Puget a chanté sur ce théâtre tous ses rôles applaudis en province, qui étaient precisément restés libres pour la plupart depuis le passage de M. Roger à l'Opéra. Il a repris également, dans le *Songe d'une nuit d'été*, le rôle de Shakspeare abandonné par M. Couderc, et créé, peu après, Andriol dans la *Fiancée du diable* et Desgrieux dans *Manon Lescaut*. Ses services dans le répertoire si riche de l'Opéra-Comique, à une époque où les ténors sont devenus rares, l'ont fait engager par l'administration de l'Opéra, en juillet 1856. Il a joué pendant la saison d'hiver de 1857 à Florence.

PUGET (Loïsa). Voy. LEMOINE (Gustave).

PUIBUSQUE (Adolphe-Louis DE), littérateur français, né à Paris, le 7 mars 1801, est fils d'un officier supérieur de l'Empire. Reçu avocat, il collabora à quelques recueils périodiques du Midi, concourut à l'Académie des Jeux floraux et exerça quelque temps les fonctions de sous-préfet.

On a de lui : *les Mystères italiens* (1823, 4 vol. in-12), roman traduit de l'anglais; *la Mort de Léonard de Vinci* (1824), poème qui obtint une médaille d'or à Cambrai; *le Naufrage de Camoëns* (1828), pièce couronnée à Toulouse; *Dictionnaire municipal* (1838, 2 vol. in-8; 3e édit., 1843), manuel analytique d'administration commerciale; *Code municipal annoté* (1836, in-8), avec M. Leber; *Histoire comparée des littératures espagnole et française* (1843, 2 vol. in-8), ouvrage qui, en 1842, a remporté le prix proposé sur cette matière par l'Académie française : *le comte Lucanor* (1854, in-8), apologues et fabliaux espagnols du XIVe siècle, traduits pour la première fois. Il a aussi fourni des articles au *Plutarque français*, à la *Revue du Midi*, au *Recueil* de l'Académie de Bordeaux, au *Journal des jeunes personnes*, etc.

PUISEUX (Victor-Alexandre), mathématicien français, né à Argenteuil, le 16 avril 1820, entra à l'École normale en 1837, fut d'abord professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Rennes, puis revint à Paris, où il suppléa Binet au collége de France (1852), et devint maître de conférences à l'École normale, professeur d'astronomie à la Sorbonne, ainsi qu'astronome adjoint à l'Observatoire (1855). M. Puiseux a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On lui doit plusieurs notes sur diverses questions d'analyse et de mécanique, présentées à l'Académie des sciences et insérées pour la plupart dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville. Ses mémoires *sur les Racines des équations considérées comme fonctions d'un paramètre variable* (*Comptes rendus*, 1850), *sur les Fonctions algébriques* (Ibid., et *Journal* de Liouville, 1851); *sur les Variations de l'intensité de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre et les effets qui en résultent* (*Comptes rendus*, 1856), plus particulièrement dignes de l'attention des géomètres, ont été l'objet de rapports élogieux de M. Cauchy et insérés dans le *Recueil des savants étrangers*.

PULSZKY (François-Aurèle), littérateur et homme politique hongrois, né à Eperies, dans le comitat de Saros, le 17 septembre 1814, descend d'une ancienne famille d'émigrés polonais. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par un de ses oncles, antiquaire et savant distingué, qui lui fit faire dans plusieurs universités de la Hongrie de fortes études de philosophie, de droit et de théologie. Il voyagea ensuite en Allemagne et en Italie, et fut nommé, en 1836, à peine âgé de vingt-deux ans, membre de l'Institut archéologique de Rome. A la suite de nouveaux voyages en Russie, en Angleterre et en France, il se lia, en Hongrie, avec Kossuth et les chefs du parti libéral, et s'associa à leur opposition contre le gouvernement autrichien. A cette époque, il publia en allemand le *Voyage d'un Hongrois en Angleterre* (Aus dem Tagebuche eines in Grossbritannien reisendem Ungarn; Pesth, 1837), qu'il traduisit plus tard en langue hongroise, pour le journal *Arvizkœnys*. Il reçut à cette occasion le titre de membre correspondant de l'Académie hongroise. En 1840, nommé député à la diète de Hongrie par le comitat de Saros, il se fit remarquer parmi les orateurs de l'opposition. Il fit partie, en qualité de secrétaire, de la commission impériale chargée d'elaborer un nouveau code pour la Hongrie. Non réélu aux diètes de 1843 et de 1847, il soutint activement dans les journaux allemands la cause des idées libérales. Marié à Vienne, en 1845, il acheta de grands domaines dans les environs de sa ville natale, et s'occupa quelque temps d'études sérieuses sur l'économie agricole.

A la première nouvelle des mouvements de 1848, il se rendit à Pesth, et fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des finances dans le cabinet Batthyanyi. Peu de temps après, le prince hongrois Esterhazy, ministre des affaires étrangères à Vienne, l'appela auprès de lui et lui confia le

même poste. M. Pulszky eut alors sur les affaires de Hongrie une influence à laquelle on a attribué en grande partie les mouvements du mois d'octobre. Surveillé et menacé par la police de Windisch-Graetz, il parvint cependant à s'échapper et à gagner la Hongrie, où il fut nommé aussitôt membre du comité de défense nationale. L'approche de Windisch-Graetz le força de se réfugier en Galicie, d'où il passa en France. En mars 1849, il se rendit en Angleterre, où M. Kossuth le nomma ambassadeur, en l'exhortant à veiller aux intérêts de la cause hongroise. Après la catastrophe de Villagos, et la délivrance de l'ex-dictateur, il l'accompagna dans son voyage en Amérique. Il a donné, en collaboration avec sa femme (voy. l'article suivant) une relation de ce voyage, intitulé : *Blanc, rouge, noir* (White, red, black; Londres, 1852, 3 vol.; traduit en allemand, Cassel, 1853, 5 vol.).

Lors des mouvements révolutionnaires de 1861, M. Pulszky fut élu membre de la diète par le comitat de Nergrad. Ayant été autrefois condamné à mort par contumace pour crime de haute trahison, il demanda, pour rentrer dans son pays, un passe-port qui lui fut refusé. Retiré en Italie, comme émigré hongrois, il prit une part assez active au mouvement garibaldien et fut arrêté à Naples, à la suite de l'échauffourée du mois d'août 1862. Il fut relâché quelques semaines après.

On doit encore à la plume éloquente et facile de M. Pulszky : *les Jacobins en Hongrie* (die Jakobiner in Ungarn; Leipsick, 1851, 2 vol.) et *Philosophie de l'histoire de Hongrie* (Ideen zur Philosophie der Geschichte Ungarns), travail inséré dans l'*Athenæum* hongrois; *un Drame en Hongrie*, publié en français, par M. Am. Pichot (1862, in-18).

PULSZKY (Thérèse-Walder, dame), femme du précédent, née à Vienne, en 1815, était la fille d'un riche marchand, qui lui fit donner la meilleure éducation. Depuis son mariage, elle partagea constamment la destinée de son époux; elle passa avec lui en Angleterre en 1849 et, après la confiscation de leurs biens, contribua de sa plume à leur existence commune. Outre la grande relation de voyage à laquelle elle a collaboré, avec son mari, elle a écrit en anglais des ouvrages d'un style élégant et d'un intérêt soutenu : *Mémoires d'une dame hongroise* (Memoirs of a Hungarian Lady; Londres, 1850, 2 vol.); *Récits et traditions de la Hongrie* (Tales and traditions of Hungary; Ibid., 1851, 2 vol.), tous les deux traduits en allemand.

PUREUR (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Condé-sur-Escaut (Nord), le 7 mai 1798, fit son droit, s'établit comme notaire dans sa ville natale, et fit partie de l'opposition radicale sous Louis-Philippe. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le Nord, le huitième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste, fit après le 10 décembre une opposition très-vive à la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation, présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

PUSEY (Édouard), théologien anglais, né en 1800, fit de bonnes études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière ecclésiastique et occupa avec succès une chaire de théologie. D'accord avec plusieurs de ses collègues, comme lui professeurs ou prédicateurs à Oxford, MM. Palmier, Newman, Wilberforce, Keble, Perceval, Ward, etc., il propagea, par son enseignement plus encore que par ses écrits, cette réaction religieuse ou plutôt cette nouvelle exégèse de la théologie anglicane, à laquelle on a donné le nom de *puséysme*. C'est surtout dans la collection des petits traités connus sous le titre de *Tracts for the times* (1833 et ann. suiv.), et dans les ouvrages du docteur Newman (voy. ce nom), que l'on peut suivre, dans ses développements, les tendances hétérodoxes de la nouvelle école. Unanimes dans l'attaque de la constitution de ce qu'on appelle en Angleterre la haute Église, le docteur Pusey et ses adhérents, s'affranchissant de la tutelle de l'État, séparaient le spirituel du temporel, et, remontant par delà la réforme du XVIe siècle, prétendaient se rattacher à l'Église apostolique; leur maxime « point de salut dans une église sans traditions et asservie à l'État, » impliquait un retour prochain aux dogmes et à la discipline du catholicisme.

A cette nécessité de renouer la chaîne des temps, les nouveaux sectaires ajoutèrent toute une suite de mesures de restauration : la lecture de la Bible retirée aux laïques; la consécration épiscopale et l'ordination sacerdotale réservées aux seuls évêques; les sacrements et les prières déclarés partie essentielle du culte, la messe rétablie, avec la pénitence et la confession auriculaire, l'efficacité absolue de la grâce, la croyance au purgatoire. L'opinion ne tarda pas à s'émouvoir de la hardiesse de ces professeurs, qui en étaient venus à prêcher ouvertement la nécessité d'une réconciliation avec Rome; l'évêque d'Oxford interdit la publication des *Tracts*. Cette mesure n'arrêta pas le zèle des dissidents, qu'encourageait au sein de l'université la majorité des étudiants séduits par leur éloquence; loin de rétracter aucune de leurs propositions, ils préconisèrent l'invocation des saints, le culte de Marie, le célibat des prêtres, l'organisation monacale, la liturgie romaine.

Quant au docteur Pusey, qui allait, en 1843, jusqu'à prêcher en faveur du dogme de la transsubstantiation, il fut accusé d'hérésie et traduit devant une commission spéciale, et l'usage de la chaire lui fut interdit pendant deux ans. A peu de temps de là, soit qu'il fût effrayé des conséquences logiques de ses doctrines, soit qu'il répugnât à suivre ses disciples dans l'abjuration formelle du protestantisme, il écrivit à l'évêque de Londres une lettre dans laquelle il cherchait à se justifier de ses erreurs passées. Il est devenu chanoine de l'église du Christ, et professeur d'hébreu à l'université d'Oxford.

PUTLITZ (Gustave-Henri-Gans DE), poëte allemand, né le 20 mars 1821, à Retzien (Prusse), d'une ancienne famille seigneuriale de la Marche de Brandebourg, fit ses classes au collége de Magdebourg, étudia le droit aux universités de Berlin et de Heidelberg et entra, en 1836, dans une administration publique, qu'il quitta, en 1848, pour se livrer exclusivement à la littérature.

On a de M. de Putlitz une série de *Comédies* (Lustspiele; 1850-1852, 3 vol.), et deux recueils de poésies : *Ce que la forêt se raconte à elle-même* (Was sich der Wald erzaehlt; Berlin, 1850; 15e édit., 1853) et *Ne m'oubliez pas* (Vergiss mein nicht; Berlin, 1853).

PUYMAIGRE (Théodore-Joseph BOUDET, comte DE), né à Metz, le 17 mai 1816, d'une famille noble et ancienne du Berry. Son père fut sous la Restauration, préfet et gentilhomme de la chambre du roi. Collaborateur assidu d'un journal légitimiste de Metz il prit part, en 1846, au congrès de la droite pour la réforme électorale. La même année, il obtint pour la députation de nombreux suffrages dans l'arrondissement de Thionville, mais il échoua contre une candidature ap-

puyée par le gouvernement. M. Th. de Puymaigre, voué aux travaux littéraires est devenu, depuis 1842, membre titulaire de l'académie de Metz, correspondant de l'académie de Lyon, de celle de Stanislas de Nancy, de la société philotechnique de Paris, de la société des antiquaires de France, etc.

Ses principaux ouvrages sont : *Jeanne d'Arc*, poëme dramatique (1843); *Poëtes et romanciers de la Lorraine*. (Metz, 1848, in-18); *Les vieux auteurs castillans*, (1861-1862, 2 forts vol, in-18) : ce livre contient l'examen de plus de vingt auteurs espagnols dont les œuvres n'ont pas été traduites en français.

PUYNODE. Voy. Du Puynode.

PYAT (Félix), écrivain français, ancien représentant du peuple, né le 4 octobre 1810, à Vierzon (Cher), est le fils d'un avocat dévoué au régime royaliste. Il avait à peine seize ans lorsqu'il vint, après avoir terminé son éducation d'une manière brillante, suivre les cours de droit de la Faculté de Paris; dès 1829, il signala la hardiesse de ses opinions en portant dans une réunion politique un toast à la Convention nationale, et en remplaçant le buste de Charles X par celui de La Fayette. Reçu avocat, en 1831, il résista aux remontrances de sa famille, quitta le barreau, et embrassa avec ardeur la carrière du journalisme. Après avoir travaillé au *Figaro* et au *Charivari*, il écrivit, pour le *Barnave* de M. Jules Janin, l'épisode si remarqué des *Filles de Séjan* et envoya des articles importants à la *Revue de Paris*, à l'*Artiste*, au *Livre des Cent-et-un*, à *Paris révolutionnaire*, qui contient de lui une paradoxale appréciation du *Télémaque*, et au *Salmigondis*. Pendant quelque temps, il devint directeur de la *Revue britannique*, passa ensuite à l'*Europe littéraire*, où fut inséré son drame d'*Arabella* (1838), pièce allégorique, qui représente, sous des noms espagnols, les auteurs supposés de la mort du prince de Condé, et fut chargé ensuite du feuilleton au *Siècle*. En même temps, il collaborait à la *Revue du progrès* et au *National*.

C'est principalement au théâtre que M. Pyat a fondé sa réputation littéraire; chacune de ses œuvres, où la recherche de l'effet, dans la pensée et le langage, l'entraînait à l'exagération, était destinée à établir et à populariser quelque conclusion politique ou sociale. Son drame de début, *Une Révolution d'autrefois* (1er mars 1832), en 3 actes, joué à l'Odéon, souleva tant de clameurs par ses allusions politiques qu'il fut interdit le lendemain; il lui donna pour pendant, avec le même collaborateur, Théodose Burette, *Une Conjuration d'autrefois* (1833), imprimé dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui présente une étude sévère des vices de la société romaine. *Arabella*, que nous avons déjà mentionné, fut joué la même année. Avec M. Luchet, il fit représenter à la Porte-Saint-Martin, *le Brigand et le philosophe* (22 février 1834), qui rappelle la manière allemande, et à l'Ambigu, *Ango* (29 juin 1835), pièce à prétentions philosophiques qui fut fort applaudie, quoique mutilée par la censure. Après un intervalle de six années, consacrées à la rédaction militante du *National*, il reparut seul à la Porte-Saint-Martin avec le drame des *Deux serruriers* (25 mai 1841), dont la vogue fut immense, et, à l'Odéon, avec *Cedric le Norwégien* (26 février 1842); cette même année, il travailla au drame de *Mathilde*, d'Eugène Suë. Ses deux dernières pièces, *Diogène* (6 janvier 1846) et *le Chiffonnier de Paris* (1847), qui accusent plus nettement ses tendances révolutionnaires, donnèrent lieu aux appréciations les plus diverses, mais reçurent du public un accueil favorable.

A l'occasion d'un feuilleton offensant pour la mémoire de M.-J. Chénier, inséré par M. J. Janin dans les *Débats* (18 septembre 1843) M. Pyat lança contre celui-ci un pamphlet intitulé : *Marie-Joseph Chénier et le prince des critiques* (1844, in-8), où il se laissait entraîner à de fâcheuses personnalités et qui le fit condamner à six mois de prison. Il fut un des rédacteurs de la *Réforme*.

Aussitôt que la République eut été proclamée, il abandonna la carrière des lettres pour se jeter corps et âme dans les rangs les plus avancés du parti démocratique socialiste. Nommé l'un des commissaires généraux du Cher, il fut élu le quatrième des représentants de ce département, siégea quelque temps au bureau de la Constituante parmi les secrétaires, et vota constamment avec la Montagne. Il prononça à la tribune un certain nombre de discours très-passionnés : on cite notamment ceux en faveur de la liberté de la presse et du droit au travail, ainsi que le toast qu'il porta, dans un banquet, aux paysans de la France. Réélu par la Seine et le Cher, en 1849, il signa le 10 juin l'appel aux armes de M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), l'accompagna au Conservatoire des arts et métiers, et réussit à se dérober aux poursuites. Il chercha un refuge en Suisse, puis passa en Belgique où il a résidé depuis, et où il a publié divers écrits : *Loisirs d'un proscrit* (Paris, 1851, in-18); plusieurs *Lettres* adressées, en 1811, au comte de Chambord, à M. Barbès, au prince de Joinville, aux ouvriers et au président de la République, etc. Plus récemment, une brochure de M. Felix Pyat, contenant l'apologie de l'attentat du 14 janvier 1858, a causé en Angleterre une vive agitation et a été déférée, sans résultat, aux tribunaux de ce pays.

PYE (John), graveur anglais, né en 1782, à Birmingham, vint, en 1801, se fixer à Londres, passa quatre ans dans l'atelier de James Heath et débuta, en 1810, par une gravure d'après Turner, *la Villa de Pope*. On recherche encore les vignettes qu'il prodigua dès lors dans les albums de l'époque, l'*Amulet* et le *Literary souvenir*, et dans les éditions elzéviriennes de Peacock. Mais c'est principalement à la reproduction des œuvres de Turner qu'il a dû sa réputation de restaurateur de la gravure anglaise; nous citerons particulièrement : *le Temple de Jupiter à Égine*, les *Résidences d'Hardrawfall* et de *Wycliffe* (Yorkshire) et *la Forteresse d'Ehrenbreitstein sur le Rhin*.

M. Pye a été, en 1809, un des plus actifs fondateurs de l'*Artist's fund*, association qui a servi de modèle à celle des gens de lettres (*Literary fund*) et aux sociétés du même genre, que M. Taylor a suscitées en France. On a de lui une *Histoire des beaux-arts en Angleterre* (Patronage of British art; 1845), qui s'étend depuis le règne de George II jusqu'à nos jours, et plusieurs brochures en faveur de l'admission des gravures à l'Académie. M. Pye a obtenu, comme graveur une médaille de 3e classe en 1846. Il a été élu membre correspondant de l'Académie des beaux-arts le 20 décembre 1862.

PYM (sir Samuel), marin anglais, né en 1778, à Édimbourg, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

PYNE (B....-James), paysagiste anglais, né à Bristol, le 5 décembre 1800, fut d'abord placé chez un procureur, qu'il quitta à l'âge de 20 ans, puis donna des leçons de dessin et restaura de vieux tableaux. Il ne put venir compléter ses études à Londres qu'en 1835. Dix ans après, la pro-

tection de quelques riches amateurs lui permit de visiter l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. A son retour (1847), un éditeur de Manchester lui commanda une série de trente *Vues* prises dans les environs de cette ville; il travailla trois ans à cette œuvre, rapidement répandue par la lithographie. De 1851 à 1854, il parcourut une seconde fois l'Italie. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Lac Derwent*, *le Collége d'Eton* et une *Vue d'Heidelberg*. M. J. Pyne est devenu membre et vice-président de la Société libre des artistes anglais. Dans les derniers temps, il a écrit quelques articles dans l'*Art-Journal* de Londres.

Q

QUADT-WYKRADT (*Othon*-Guillaume-Frédéric-Bertram, comte DE), chef actuel de la maison comtale de ce nom, né le 27 septembre 1817, a succédé en vertu d'un acte de cession, le 20 novembre 1846, à son père, le comte Guillaume, mort le 2 juillet 1849, comme possesseur de la ville et du comté d'Isny, seigneur et membre héréditaire de la première Chambre de Wurtemberg, conseiller d'État héréditaire de la couronne de Bavière, etc. De son mariage avec *Marie*-Émilie, fille d'Alban, comte régnant de Schœnbourg-Forder-glauchau, née le 5 décembre 1825, il a eu quatre fils, dont l'aîné est le comte héréditaire *Bertrand*-Othon-Guillaume-Frédéric-Waldemar, né le 11 janvier 1849. Son frère, le comte *Frédéric*-Guillaume, né le 23 décembre 1818, après avoir été conseiller de la légation bavaroise à Paris, est devenu ministre résident à la cour de Hanovre.

QUANDT (Jean-Dieudonné DE), esthéticien allemand, né le 9 avril 1787, à Leipsick, mort le 18 juin 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

QUATREBARBES (comte DE), officier français, était membre du conseil général de Maine-et-Loire, lorsqu'il fut élu, en 1846, député de l'arrondissement de Cholet : il avait pour concurrents M. de Sevret, député sortant, et le général Lamoricière. Il siégea, dans les rangs de la minorité légitimiste, jusqu'à la révolution de Février. Envoyé à l'Assemblée constituante, par le département du Finistère, lors des élections partielles de juin 1848, il vit son élection annulée et ne fut pas réélu. Il continua de faire partie du conseil général de Maine-et-Loire jusqu'en 1852. En 1860, le comte de Quatrebarbes se rendit à Rome, où il reçut un grade du général Lamoricière. Nommé gouverneur d'Ancône, il resta dans cette place jusqu'au moment de la capitulation.

QUATREFAGES DE BRÉAU (Jean-Louis-Armand DE), naturaliste français, membre de l'Institut, est né à Berthezeme, près de Valleraugue (Gard), le 10 février 1810, d'une famille protestante, alliée à celle du publiciste la Baumelle. Fils d'un agriculteur instruit qui avait servi avec distinction en Hollande avant la Révolution, mais qui rentra en France dès que la guerre eut éclaté entre les deux pays, il reçut une éducation des plus soignées et alla étudier la médecine à Strasbourg. Il prit le double diplôme de docteur en médecine et de docteur ès sciences; l'une de ses thèses, soutenue le 29 novembre 1829, a pour titre : *Théorie d'un coup de canon*. L'année suivante, il faisait paraître à Strasbourg, un travail *sur les Aérolithes* (in-4) et, en 1832, une thèse de médecine, *De l'extraversion de la vessie* (in-4). Nommé au concours préparateur de chimie à la Faculté de médecine de Strasbourg, il se fixa plus tard à Toulouse, mena de front l'étude des sciences naturelles et la pratique de la médecine, et publia divers articles dans le *Journal de médecine et de chirurgie de Toulouse*, et des mémoires dans les *Annales des sciences naturelles* (1834-1836). En 1835, il assista au congrès scientifique qui se tint à Toulouse et prit une part active à ses travaux.

Distingué par M. de Salvandy, alors ministre, M. de Quatrefages fut appelé, à la fin de 1838, à la chaire de zoologie de la Faculté des sciences de Toulouse ; mais ne pouvant poursuivre ses recherches en province, il résigna bientôt ses fonctions, vint se fixer à Paris, où il trouva, dans M. Milne-Edwards, un protecteur et un ami, et poussa avec ardeur ses études et ses publications. On remarque parmi celles-ci : *Considérations sur les caractères zoologiques des rongeurs* (1840, in-4) ; *De l'organisation des animaux sans vertèbres des côtes de la Manche* (*Annales des sciences naturelles;* 1844); *Recherches sur le système nerveux, l'embryogénie, les organes des sens et la circulation des annélides* (Ibid., 1844-1850) ; *Sur les affinités et les analogies des lombrics et des sangsues* (Ibid., 1852); *Sur l'histoire naturelle des tarets* (Ibid., 1848 à 1849), etc. La série la plus vaste de ses travaux est celle qui a pour titre général : *Études sur les types inférieurs de l'embranchement des annelés*. A partir de 1842, il exécuta, sur les côtes de l'Océan, de la Méditerranée, en Italie et en Sicile, des voyages scientifiques qui fournirent à sa plume élégante le sujet d'une série d'articles pour la *Revue des Deux-Mondes;* il en a réuni plusieurs sous le titre de *Souvenirs d'un naturaliste* (1854, 2 vol. in-12).

En 1850, M. de Quatrefages fut nommé professeur d'histoire naturelle au lycée Napoléon et, le 26 avril 1852, élu membre de l'Académie des sciences (section de zoologie), en remplacement de Savigny. En août 1855, il fut appelé à la chaire d'anatomie et d'ethnologie au Muséum d'histoire naturelle, dont M. Serres venait de se démettre, pour prendre celle d'anatomie comparée. Membre de la Société philomathique, de la Société d'ethnologie, ainsi que des Sociétés de géographie et d'acclimatation, décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1845, il a été promu officier le 14 août 1863.

QUATREMÈRE (Étienne-Marc), célèbre orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 12 juillet 1782, mort à Paris, le 18 septembre 1857. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

QUECQ (Jacques-Édouard), peintre français, né à Cambrai, en 1796, étudia dans sa ville natale, obtint plusieurs médailles aux expositions qui s'y firent sous la Restauration, et débuta à Paris au salon de 1827. En 1829, il partit pour l'Italie, fit un assez long séjour à Rome, par suite d'importants travaux et revint à Paris, où il a continué ses tableaux d'histoire. Il faut citer de cet artiste : *les Premiers combats de Romulus et de Rémus* (1828) ; *Enfants menacés par un serpent; Mort de Vitellius*, exposé à Rome (1830); *Martyrs chrétiens* (1845) ; *Laïs et Diogène* (1850); et, après une nouvelle interruption de six années, un *Épisode du siége d'Avaricum* et des *Baigneuses* (1857);

Première chute de Jésus-Christ sous la croix, appartenant à l'église d'Ywuy (Nord) (1861). M. Éd. Quecq a obtenu une 2ᵉ médaille en 1828.

QUÉNAULT (Hippolyte-Alphonse), magistrat français, ancien député, né à Cherbourg, le 6 juin 1795, s'inscrivit comme avocat à Paris en 1816, fut reçu docteur en droit en 1828 et passa en 1829 au barreau de la Cour de cassation. Après la révolution de Juillet, il fut tour à tour juge au tribunal de la Seine, chef de division au ministère de la justice, maître des requêtes au conseil d'État (1836), avocat général à la Cour de cassation (1842) et conseiller à la même Cour (1846). Il fut chargé de la rédaction des lois de septembre. De 1837 à 1848, il siégea plusieurs fois à la Chambre des Députés, dans les rangs du parti conservateur. En 1848, il se démit de ses fonctions et redevint avocat à la Cour de cassation; mais son titre de conseiller lui fut restitué en 1849. M. Quenault est, depuis le 19 février 1840, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Traité des assurances terrestres*, suivi de deux traités traduits de l'anglais (1827, in-8); *De la juridiction administrative* (1830, brochure).

QUÉRARD (Joseph-Marie), bibliographe français, né le 25 décembre 1797, à Rennes, reçut une éducation élémentaire dans une école de cette ville et fut placé, dès 1807, dans le commerce de la librairie. Il vint, en 1812, à Paris et fut, de 1819 à 1824, attaché à une importante maison de Vienne en Autriche; ce fut là qu'il rassembla les matériaux du premier travail bibliographique qui commença sa réputation, *la France littéraire* (1826-1839, 10 vol. in-8). Il entreprit ensuite de lui donner pour complément *la Littérature française contemporaine* (1837-1844, t. I et II, in-8), dont l'éditeur obtint par jugement, en juin 1844, de lui retirer la direction à cause du développement excessif qu'y prenaient certaines notices biographiques: l'ouvrage devant avoir primitivement trois volumes, le tome II arrivait à peine à la moitié de la lettre B.

Cette dernière publication devint pour M. Quérard une source de tribulations; dépossédé de ses droits d'auteur, il passa quelques mois à la prison pour dettes et fut condamné à d'assez forts dommages et intérêts envers son libraire. Depuis, il n'a laissé passer aucune occasion de signaler, avec une clairvoyance jalouse, les inexactitudes du travail de ses continuateurs (voy. BOURQUELOT). En 1855, avec l'aide d'une souscription ouverte en sa faveur en France et à l'étranger, il fonda un recueil périodique, qu'il nomma de son nom, *le Quérard* (1855-1856, 2 vol. in-8), revue de bibliographie universelle, dont l'existence chancelante fut anéantie par un nouveau procès, sur les poursuites de M. de Saint-Albin. M. Quérard a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

On a encore de M. Quérard, dont la malveillance a souvent égaré le savoir : *les Auteurs déguisés de la littérature contemporaine* (1845, brochure grand in-8); *les Supercheries littéraires dévoilées* (1845-1860, 5 vol. in-8), galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles; *les Écrivains pseudonymes* (1854-1864, t. I-II, in-8), où les dernières lettres de l'alphabet ont pris tout à coup, à partir de 1859, une étendue sans proportion avec la brièveté des premières : cet ouvrage, en s'allongeant a repris le titre de la *France littéraire*, dont il forme les tomes XI et XII (livraison de 1864, pages 481-750 du tome XII. ROBE-ROUBT.) M. Quérard avait aussi projeté une *Encyclopédie du bibliothécaire*, qui en est restée à son prospectus. Il a collaboré à une *Revue bibliographique* (1839), au *Bibliothécaire* (1844), avec M. Poltoratzky (voy. ce nom), au *Moniteur de la Librairie* (1843-1844), etc.

QUESNÉ (Henri-Mathieu), homme politique français, député, est né à Elbeuf le 18 octobre 1813. Issu d'une famille de négociants rouennais, il se fit lui-même manufacturier et dirigea une importante fabrique de drap. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription de la Seine-Inférieure. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 12 692 voix sur 23 312 votants. M. Quesné a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

QUESNET (Eugène), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous M. Dubufe et se livra, comme son maître, à la spécialité du portrait. Il a débuté au salon de 1833 et exposé depuis de nombreux et hauts personnages, dont les discrètes initiales ne permettent que de citer : *le comte Excelmans*, *MM. Chaumeil de Stella*, *Maxime Du Camp*, *Géraldy*, *Jacques Herz*, *Alary*, etc. (1834-1849), quelques pastels et sujets de genre, *la Convalescente* (1836); des *Têtes d'étude*, *Portraits*, *Groupes d'enfants* (1843-1864). M. Quesnet a obtenu une 3ᵉ médaille en 1838, et une 2ᵉ en 1843.

QUESNEVILLE (Gustave-Augustin), chimiste français, né à Paris, le 1ᵉʳ janvier 1810, est l'élève et le successeur de Vauquelin dans sa fabrique de produits chimiques. Il fut reçu docteur en médecine en 1834, et se tourna vers l'étude des sciences et de leurs applications à l'industrie. Il prit, en 1840, la direction d'une publication mensuelle qui jusqu'en 1857, porta le nom de *Revue scientifique*, et s'appela ensuite *Moniteur scientifique*, organe indépendant des idées nouvelles en matière de science et d'industrie. M. Quesneville a été l'éditeur de l'*Histoire de la chimie* de M. Hœfer que les librairies spécialement scientifiques refusaient de publier.

QUESTEL (Charles-Auguste), architecte français, né à Paris, le 18 septembre 1807, étudia sous Peyre, Blouet et M. Duban et entra, en 1823, à l'École des beaux-arts, dont il sortit en 1828. Dix ans après, à la suite du concours ouvert en 1835, pour la cathédrale à construire à Nîmes, il vit adopter son *Projet* qu'il mit aussitôt à exécution. Cette église, l'église Saint-Paul, commencée en 1838, a été terminée en 1849. La grande fontaine de l'Esplanade, dans la même ville, fut également élevée sur ses dessins en 1846, et inaugurée le 1ᵉʳ juin 1851. Comme architecte attaché à la commission des monuments historiques, M. Questel releva et dessina *l'Amphithéâtre d'Arles*, avec projet de restauration, et, en collaboration de M. Laisné, *le Pont du Gard*. Ces dessins ont figuré aux salons de 1846 et 1852, ainsi que l'*Église Saint-Paul* et la *Fontaine de l'Esplanade*, et ont tous reparu à l'Exposition universelle de 1855.

Devenu depuis architecte des châteaux de Versailles et de Trianon, M. Questel y a dirigé les fêtes d'août 1855, pour la visite de la reine d'Angleterre. Il fit ensuite partie du conseil des bâtiments civils, devint professeur à l'École des beaux-arts et dirigea, depuis juin 1856, l'atelier abandonné par M. Gilbert. Il a successivement obtenu une 3ᵉ médaille en 1846, une 1ʳᵉ en 1852, une médaille de première classe en 1855, la dé-

coration de la Légion d'honneur en août 1852, et a été promu officier en 1863.

QUET (Jean-Antoine), physicien français, né le 18 octobre 1810, à Nîmes, sortit de l'École normale en 1833, fut nommé professeur de physique au collége royal de Grenoble et chargé en même temps, comme suppléant, du cours de mathématiques pures et appliquées à la Faculté des sciences. En 1835, il fut appelé à la chaire de physique du collége et à celle de l'école normale primaire de Versailles. Pendant six années (1840-1845), il joignit à ces fonctions celles d'examinateur pour l'admission aux Écoles de marine, de Saint-Cyr et forestière, et passa en 1849 au lycée Saint-Louis. En 1854, il fut nommé recteur de celle de Besançon. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

On doit à M. Quet de nombreux mémoires de mathématiques et de physique qui ont paru pour la plupart dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Annales de chimie et de physique*, et quelques-uns dans le *Journal* de M. Liouville. Les plus importants en mathématiques traitent des mouvements relatifs des corps tournants, assujettis à des liaisons déterminées, et des oscillations du pendule, eu égard au mouvement de la terre. En physique, ses travaux portent sur les *Oscillations des corps flottants et les oscillations de la mer*; sur la *Réflexion de la lumière paralysée à la surface des corps bi-réfringents*; sur les *Couleurs supplémentaires de l'arc-en-ciel*; sur la *Teinte de l'atmosphère*; sur l'*Action des électro-aimants sur l'arc voltaïque*; sur la *Force coërcitive du fer doux*; sur les *Courants indirects des diverses conditions*; sur la *Stratification de la lumière électrique*; sur la *Diffraction de la lumière*, etc.

QUÉTELET (Lambert-Adolphe-Jacques), savant belge, né à Gand, le 22 février 1796, devint à dix-huit ans professeur de mathématiques au collége de cette ville et, cinq ans après, à l'Athénée de Bruxelles. En 1824, le roi Guillaume l'envoya compléter ses études astronomiques à Paris, d'où il rapporta, après deux années de relations avec les savants français, le plan de l'observatoire qui fut créé à Bruxelles en 1826, et dont on lui confia la construction et la direction qu'il occupe encore. De 1827 à 1829, il visita l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et se consacra, à son retour, à une foule de travaux et de publications. En 1841, il fut nommé président de la commission centrale de statistique et reçut à diverses époques les titres et les distinctions les plus variés. Membre de l'Académie royale de Belgique depuis le 1er février 1820, il en est devenu secrétaire perpétuel; il est correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).

On a de lui : *Astronomie élémentaire* (1826), rééditée sous le titre d'*Éléments d'astronomie* (1847); *Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas* (1830); *Projet de loi pour l'enseignement public en Belgique* (1832); *Recherches sur la reproduction et la mortalité, et sur la population de la Belgique* (1832); *Statistique criminelle de la Belgique* (1832); *De l'influence des saisons sur la mortalité aux différents âges* (1838); *Sur la théorie des probabilités appliquées aux sciences morales et politiques* (1846), lettres au duc de Saxe-Cobourg et Gotha; *Du système social et des lois qui le régissent* (1848); *Sur la statistique morale et les principes qui doivent en former la base* (1848); *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles* (1833-1857), publication qui se continue, etc.; et des *Mémoires* fournis à la *Correspondance physique et mathématique de Belgique*, aux *Annales de l'Observatoire*, etc.

QUICHERAT (Louis-Marie), philologue français, né à Paris, le 12 octobre 1799, fit ses études à Sainte-Barbe, fut reçu agrégé pour les classes des lettres en 1826, professa d'abord la rhétorique dans l'Université et devint, en 1843, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1844. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 13 mai 1864, en remplacement de M. Hase.

M. L. Quicherat est depuis longtemps connu par l'important *Thesaurus poeticus linguæ latinæ* (1836, in-8 à 2 col.)., le premier des ouvrages destinés à nos classes qui ait été mis au niveau des travaux modernes des savants. Il lui a donné pour suite et complément, avec la collaboration de M. Daveluy, le *Dictionnaire latin-français* (1844), qui, plus utile encore que le précédent, en a partagé le succès, depuis le *Dictionnaire français-latin* (1858), fruit du travail de vingt années.

On a encore de lui un grand nombre de *Traités, Exercices*, etc., à l'usage des classes. Nous citerons : *Traité de versification latine* (1826), qui a atteint sa quinzième édition en 1858; *Traité élémentaire de musique* (1833), réédité avec des *Tableaux de musique ou Exercices gradués*, en 1835 et 1837; *Traité de versification française* (1838, in-12, 2e édit., 1850, in-8); *Petit traité de versification française* (1838, in-12); *Polymnie* (1839), recueil classique de morceaux de chant, avec M. H. Sonnet; *Nouvelle prosodie latine* (1839); *Premiers exercices de traduction grecque* (1848); un grand nombre d'éditions et annotations, dont les plus estimées sont celles d'*Horace*, de *Virgile*, de *Quinte-Curce*, d'*Homère*, etc.; quelques *Notices* et *Discours*, et des articles dans la *Revue de l'instruction publique* ou autres recueils littéraires.

QUICHERAT (Jules-Étienne-Joseph), archéologue français, frère du précédent, né à Paris, le 13 octobre 1814, fit de brillantes études classiques et, se consacrant à la fois à l'histoire et aux arts, fréquenta l'atelier de Charlet, et se présenta à l'École des chartes, où il fut admis le premier en 1835. Attaché aux travaux historiques à la Bibliothèque royale, il entreprit la publication de toutes les pièces et documents concernant la condamnation et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, et donna le premier volume de ce travail, sous les auspices de la Société de l'histoire de France, en 1841. L'ouvrage forme aujourd'hui 5 vol. in-8.

M. J. Quicherat fut un des principaux fondateurs de la Société de l'École des chartes, et il a publié dans son recueil (*Bibliothèque de l'École des chartes*) un grand nombre de mémoires estimés sur l'histoire de France, la littérature latine et française au moyen âge et l'archéologie, entre autres : *Fragment inédit d'un versificateur latin sur les figures de rhétorique* (série I, tome II, 1840); *Thomas Basin, sa vie et ses écrits* (tome III, 1842); *Rodrigue de Villandro* (1844); *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc, d'après une chronique inédite du XVe siècle* (1849); *Henri Baude, poëte ignoré du temps de Louis XI* (1849). Élu membre de la Société des antiquaires de France en 1845, il a aussi donné divers mémoires au recueil de cette société, notamment : *Du lieu de la bataille entre Labienus et les Parisiens* (nouvelle série, tome XXI). Il a encore fourni à la *Revue archéologique* plusieurs dissertations sur des points de l'histoire de l'architecture et publié récemment :

Conclusion pour Alaise dans la question d'Alesia (1858, in-8). Il faut citer à part sa très-importante *Histoire de Sainte-Barbe*, collége, communauté, institution (1862-1864, tom. I-III, in-8).

Lors de la réorganisation de l'École des chartes en 1847, M. J. Quicherat y fut appelé comme répétiteur. Nommé professeur en 1849, il fut spécialement chargé de l'enseignement de l'archéologie. Il passe pour un des hommes les plus versés en France dans la connaissance du moyen âge. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

QUINEMONT (Arthur, marquis DE), homme politique français, député, est né le 19 août 1808. Ancien colonel de la garde nationale de Tours et membre du Conseil général pour le canton d'Ile Bouchard, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription d'Indre-et-Loire, où il avait pour concurrent, M. de Flavigny, député sortant. Il a obtenu 20003 voix sur 28440 votants. M. le marquis de Quinemont a été élu membre du Conseil général d'Indre-et-Loire. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

QUINET (Edgar), écrivain français, ancien représentant, né à Bourg (Ain), le 17 février 1803, est fils d'un ancien commissaire des guerres. Après de brillantes études, il partit pour l'Allemagne, ce pays de la science et de la rêverie, dont l'influence se révèle dans ses écrits, et il se fit remarquer des savants professeurs de l'université d'Heidelberg. Il traduisit, à son retour, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder (1827, 3 vol. in-8, avec introduction). Déjà, en 1823, il avait publié un petit ouvrage intitulé : *les Tablettes du Juif errant*. Membre de la commission scientifique envoyée en Morée (1828), il rassembla, en Grèce, des documents pour son ouvrage : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (1830, in 8). Il collabora dès lors à la *Revue des Deux-Mondes*, où il fit paraître successivement : *De l'avenir des religions; De la Révolution et de la philosophie; Rapport sur les épopées françaises du* XIIe *siècle; De l'épopée des Bohêmes; Du génie des traditions épiques de l'Allemagne et du Nord; le Pont d'Arcole; De l'Allemagne et de la Révolution; De l'art en Allemagne* (1831-1832); et *Ahasvérus*, cette œuvre étrange publiée ensuite à part (1833, in-8), qui, suivant l'auteur lui-même, est « l'histoire du monde, de Dieu dans le monde et enfin du doute dans le monde. » Ce livre fut mis à l'index par la cour de Rome. M. Quinet rêvait alors l'*Épopée démocratique:* après avoir encore inséré dans la *Revue* des études sur *les Poëtes de l'Allemagne* (1834), *la Poésie épique, Homère, l'Épopée latine* (1836); *l'Épopée française* (1837), il s'efforça de réaliser son rêve dans deux poëmes : *Napoléon* (1836, in-8) et *Prométhée* (1838, in-8).

M. Quinet, se multipliant en quelque sorte, écrivait dans la *Revue de Paris*, continuait dans la *Revue des Deux-Mondes* ses *Études sur l'Allemagne* et y donnait : *le Champ de Waterloo* (1836); *De la Vie de Jésus par Strauss* (1838); *De l'unité des littératures modernes* (1838); *Du génie de l'art* (1839); publiait ses *Voyages d'un solitaire*, souvenirs d'Italie (1836, in 8), et *Allemagne et Italie*, philosophie et poésie (1839, 2 vol. in-8), et enfin complétait ses grands travaux sur la poésie épique par une double étude, *l'Épopée indienne*, et *De Indiæ poesis origine* (1839), thèses qu'il passa à Strasbourg.

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon depuis 1839, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril de cette année, M. Quinet publia, l'année suivante, une brochure politique très-vive, à l'occasion de la guerre d'Orient, sous ce titre : 1815 *et* 1840 (in-8), et, en 1841, *Avertissement au pays*. Il n'en obtint pas moins, en 1842, au Collége de France, la chaire nouvellement créée de langue et littérature de l'Europe méridionale; il s'en fit une tribune d'où il répandit parmi la jeunesse l'enseignement révolutionnaire. De là plusieurs ouvrages empreints de l'esprit du temps : *le Génie des religions* (1842, in-8); *les Jésuites*, en collaboration avec M. Michelet (1843, in-8), résumé des leçons brillantes par lesquelles les deux professeurs répondaient aux vives attaques dont l'enseignement laïque était l'objet; *De la Renaissance dans l'Europe méridionale; De la liberté de discussion en matière religieuse; Réponse à quelques observations de Mgr l'archevêque de Paris* (1843); *l'Ultramontanisme, ou la Société moderne et l'Église moderne; l'Inquisition et les sociétés secrètes en Espagne* (1844).

Le gouvernement retira la parole à M. Quinet (1846). La jeunesse des écoles et les journaux de l'opposition protestèrent; mais la majorité du Collége de France approuva, et le professeur consacra ses loisirs forcés à visiter l'Espagne. A son retour, il publia une partie de ses anciens cours sous ce titre : *Mes vacances en Espagne; le Christianisme et la Révolution française* (1846, in-8).

M. Quinet combattait avec ardeur dans la presse la réaction politique et religieuse. Élu député en 1847, par l'opposition du collége de Bourg, il eut une part active à l'agitation réformiste, prit les armes en Février et ne les quitta que pour « inaugurer la République au Collége de France, dans la chaire d'un *lecteur du roi.* » Nommé colonel de la 11e légion, il fut élu, par son département, représentant à l'Assemblée constituante, où il siégea à l'extrême gauche, et fut renvoyé à la Législative, où il suivit la même ligne politique. A l'occasion de l'expédition de Rome, M. Quinet, qui avait publié, l'année précédente, son livre des *Révolutions d'Italie* (1848, in-8), fit paraître, sous le titre de *Croisade autrichienne, française, napolitaine et espagnole contre la république romaine*, un opuscule qui eut cinq éditions coup sur coup, et fut suivi de *l'État de siége* (1849); de *l'Enseignement du peuple* (1854), et de la brochure intitulée *Révision* (juillet 1851). Expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852, M. Quinet se retira à Bruxelles, où il épousa une jeune veuve moldave, la fille du poëte Assaki.

Depuis cette époque, il a publié : *les Esclaves* (Bruxelles, 1853, in-18), poëme dramatique en cinq actes et en vers, dont Spartacus est le héros; *Fondation de la république des Provinces-Unies* (1854, in-18); *Philosophie de l'histoire de France* (*Revue des Deux-Mondes*, 1855), sorte d'appel à tous les écrivains de ce siècle, que l'auteur conjure de rétracter, dans une sorte de nuit morale du 4 août, toutes les erreurs au service desquelles ils ont mis leur talent; *la Révolution religieuse au* XIXe *siècle* (1857); *Merlin l'enchanteur* (1800, 2 vol. in-8), grande allégorie philosophique, etc. Il a été entrepris deux éditions de ses *OEuvres complètes* (1856-59, 10 vol. in-8 et in-18).

QUINET (Benoît), poëte belge, né à Mons, en 1819, s'est acquis dans le parti catholique une certaine réputation par la vivacité avec laquelle il a attaqué les doctrines libérales, philosophiques et révolutionnaires. Ses principaux écrits en vers sont : *la Voix d'une jeune âme* (1839): *la Prière civique* (1844), et le recueil de ses *OEuvres*, qui a déjà eu trois éditions (1854, 2 vol.). Sous le titre de *Souvenirs de la presse* (1849, in-8), il a réuni des articles de critique.

QUINETTE DE ROCHEMONT (baron), homme politique français, conseiller d'État, né à Amiens, le 7 septembre 1802, est fils du conventionnel de ce nom qui devint plus tard ministre et sénateur. Emmené, en 1814, à Bruxelles par son père, qui venait d'être exilé, et élevé sous ses yeux, il rentra en France cinq ans après. Sa vie politique date de la révolution de Juillet. Maire de Soissons en 1832, il remplaça en 1835 le général Sébastiani comme député de Vervins, et obtint, pendant quatorze ans, le renouvellement de son mandat. Il vota constamment avec la gauche et traita à la tribune les questions administratives; c'est à lui qu'on doit l'établissement des trottoirs dans les grandes villes. Élu, en 1848, le second sur la liste des représentants de l'Aisne, il ne fit à la Constituante qu'une courte apparition, fut nommé, le 15 juin, ministre plénipotentiaire en Belgique, et remplit ces fonctions jusqu'à la fin de 1851. Remplacé par le duc de Bassano, il resta quelque temps à l'écart. En 1854, il a pris place au conseil d'État. M. Quinette est, depuis 1850, officier de la Légion d'honneur.

QUINTANA (don Manuel-Joseph), célèbre poëte espagnol, né à Madrid, le 11 avril 1772, mort le 11 mars 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

QUITARD (Pierre-Marie), grammairien français, né en octobre 1792, à Valres (Aveyron), fit ses classes au collége de Saint-Affrique et à l'École centrale de Rodez. Après avoir passé deux ans au service, il suivit la carrière de l'instruction publique, entreprit des éducations particulières et voyagea dans les principales contrées de l'Europe. Depuis 1818, il a fourni de nombreux articles de critique, de linguistique et de littérature légère à la presse parisienne, notamment au *Journal de la langue française* (1827-1838), à la *Revue théâtrale* (1833), à *l'Écho des écoles primaires* (1837-1842); au *Moniteur* et à *l'Époque*.

On a, en outre, de lui : *la Morale en actions* (1838) : *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes français* (1842, in-8), extrait d'un ouvrage plus considérable projeté; *Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français* (1859); des poésies, des essais biographiques et quelques œuvres théâtrales.

QUOY (Jean-René-Constant), naturaliste français, né le 10 novembre 1790, entra, à l'âge de dix-sept ans, dans le service de santé de la marine et prit part aux dernières campagnes de l'Empire. Nommé successivement officier de santé (1821), professeur (1824), médecin en chef (1835), il fut chargé de rédiger, avec M. Gaimard, la partie zoologique du *Voyage autour du monde*, de Freycinet (1824-1844) et du *Voyage de* l'Astrolabe (1832); il a aussi fourni des articles à la *Revue des Deux-Mondes* et aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, qui l'a élu au nombre de ses correspondants. Arrivé, le 17 novembre 1848, au grade d'inspecteur général du service de santé de la marine, la plus haute position de ce corps, il a été mis à la retraite en 1858. M. Quoy a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 31 décembre 1852.

R

RABAN (Louis-François), romancier français, est né le 14 décembre 1795, à Damville (Eure). Il débuta, dès 1816, par quelques pamphlets politiques qui obtinrent du succès, notamment *Cadet vilain* (1816) et *le Petit Jésuite* (1826), des brochures, des biographies et des compilations historiques. Mais ce fut dans le roman qu'il chercha surtout à se faire une place; de 1819 à 1838, il parut sous son nom plus de cinquante ouvrages qui furent désavoués, en partie, par lui, et dont quelques-uns lui ont attiré néanmoins des poursuites correctionnelles.

On cite, parmi ses romans les plus répandus : *le Curé capitaine* (1819, 2 vol. in-12); *l'Époux parisien* (1820, 3 vol.); *l'Incrédule* (1824, 2 vol.); *Mon cousin Matthieu* (1824, 2 vol.); *la Fille du commissaire* (1828, 3 vol.); *Mémoires d'un forçat, ou les Aventures de Vidocq* (1828-1829, 4 vol.); *la Patrouille grise* (1829, 4 vol.); *le Conscrit* (1830, 3 vol.); *la Vie d'une jolie femme* (1831, 4 vol.); *la Résurrection* (1832, 4 vol.); *l'Auberge des Adrets* (1833, 4 vol.) : *le Curé de village* (1833, 4 vol.); *le Bonnet rouge* (1834, 4 vol.); *la Vie d'un garçon* (1835, 3 vol.); *Robert Macaire* (1838, 2 vol. in-8); *le Valet du diable* (1838, 4 vol.); *la Conversion d'un mauvais sujet* (1839, 4 vol.); *les Mystères du Palais-Royal* (1845, 2 vol. in-8); *les Amours secrètes* (1849, 2 vol) : *Dix ans de la vie d'une femme* (1850, in-18) : *Comme l'esprit vient aux filles* (1850, 2 vol.); etc. M. Raban est de plus auteur, sous des noms d'emprunt, d'un grand nombre de compilations de toute sorte : sous celui du *comte Fœlix*, il a écrit en ces derniers temps : *les Fleurs animées* (1846, gr. in-8; 2e édit., 1856); *les Étoiles* (1847, gr. in-8); *l'Astronomie des dames* (1849, gr. in-8); *Perles et parures* (1850, 2 vol. in-8), avec des dessins de Gavarni; *Muses et fées* (1851, in-8), avec M. Méry; *Plus de fraudes! les falsificateurs dévoilés* (1859).

RABANIS (Joseph-François), historien français, né à Chambéry (Mont-Blanc), le 11 février 1801, ancien professeur d'histoire au collége de Bordeaux, obtint la chaire d'histoire et le titre de doyen à la Faculté des lettres de cette ville, lors de la fondation (1840). Il quitta l'une et l'autre en 1852, devint maître de conférences à l'École normale et entra, l'année suivante, au ministère de l'instruction publique, comme chef de bureau dans la division de l'administration. Il était membre du comité de l'histoire, établi près du même ministère. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 23 avril 1843. — M. Rabanis est mort à la fin de 1860.

On a de lui : *Histoire de Bordeaux* (1837 et suiv., in-8); *Saint-Paulin de Nole, études historiques et littéraires* (Bordeaux, 1841, in-8); *Recherches sur les dendrophores* (1841, in-8); *Lettre à M. Victor Cousin* (1842, in-8) : *les Mérovingiens d'Aquitaine* (1856, in-8); des comptes rendus et mémoires et plusieurs travaux manuscrits.

RABOU (Charles-Félix-Henri), littérateur français, né à Paris, le 6 septembre 1803, et fils d'un sous-intendant militaire, fit ses classes au collége Henri IV et son droit à Dijon. Avocat stagiaire à Paris, il quitta le barreau pour la presse et écrivit successivement dans *la Quotidienne*, *le Messager des Chambres*, *le Nouvelliste*, le *Journal de Paris* et *la Charte de* 1830, où il donna un grand nombre d'articles de politique, de critique littéraire, théâtrale et artistique. Il débuta dans le roman par *l'Histoire de tout le monde* (1829, 3 vol. in-8), roman en collaboration avec Régnier-Destourbet,

et sous le pseudonyme d'*Émile de Palman;* puis il publia, avec Balzac et M. Philarète Chasles, un recueil de nouvelles sous le titre de : *Contes Bruns par une tête à l'envers* (1831, in-8). M. Rabou fut un des fondateurs de la *Revue de Paris*, dont il eut un instant après M. Véron (1830-1833) la direction, qu'il céda à M. Amédée Pichot. Il fonda ensuite *la Cour d'assises* et fut plus tard au nombre des rédacteurs de *l'Assemblée Nationale* (1848). Déjà il s'était donné tout entier au genre à la mode, le roman feuilleton. C'est à lui que Balzac, en mourant, légua le soin de terminer un certain nombre de romans qu'il laissait inachevés : *le Député d'Arcis* (1854, 4 vol. in-8); *le comte de Sallenave* (1855, 5 vol.); *la Famille Beauvisage* (1855, 4 vol.) et *les Petits bourgeois de Paris* (1856-1857, 8 vol.). M. Rabou a été décoré de la Légion d'honneur en 1850.

Ses principaux romans sont : *Louison d'Arquien* (1840, in-8); *le Pauvre de Montlhéry* (1842, in-8); *le Capitaine Lambert* (1843, 2 vol. in-8); *la Reine d'un jour* (1845, 3 vol. in-8); *l'Allée des veuves* (1846); *le Cabinet noir* (1856, 5 vol. in-8); *la Fille sanglante* (1857, 4 vol. in-8); *le marquis de Lupiano* (1858, 5 vol.); *les Tribulations et métamorphoses posthumes de maître Fabricius, peintre liégeois* (1860, in-12); etc.

RABUTAUX (Auguste-Philippe-Edouard), littérateur français, né à Paris, le 13 février 1814, est auteur de divers travaux littéraires insérés sous des pseudonymes dans la *Revue de province*, le *Journal de la jeunesse*, dont il a été rédacteur en chef; *la France départementale*, etc. On a encore de lui : *De la Prostitution en Europe depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVIe siècle* (1851, in-4), et plusieurs articles pour le *Moyen âge* et l'*Encyclopédie moderne*. Il a rédigé la table systématique de la *Bibliographie de la France* pour les années 1854, 1855 et 1856.

RACHEL (Élisa-Rachel FÉLIX, dite), célèbre tragédienne française, née à Munf, en Suisse (canton d'Argovie), le 28 février 1820, morte au Cannet, près Toulon, le 3 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

La famille de Mlle Rachel a fourni, outre cette illustre tragédienne, toute une série de notabilités dramatiques. — L'aînée de ses quatre sœurs, Mlle Sophie, dite *Sarah* FÉLIX, née à Obrooth, près de Francfort, le 2 février 1819, a successivement joué la haute comédie au Gymnase, aux Français, à l'Odéon, et a parcouru, à diverses reprises, la province et l'étranger; elle a prolongé d'un an son séjour en Amérique, à la suite du voyage de sa sœur à New-York. — Mlle Lia FÉLIX, vouée spécialement aux grands rôles de drame, a abordé de nombreuses créations sur les scènes du boulevard, notamment à la Porte-Saint-Martin. — Mlle Rébecca FÉLIX, qui donnait, comme tragédienne, de grandes espérances, est morte en 1854, après avoir appartenu cinq ans à la Comédie-Française. — Mlle Dinah FÉLIX, la plus jeune de toutes, a joué, au même théâtre, le rôle de Joas, et a appartenu depuis aux scènes de vaudeville. — Enfin, M. Raphaël FÉLIX, le seul frère de Mlle Rachel, a été aussi introduit par elle au Théâtre-Français, qu'il a quitté depuis. Il a été à la fois le promoteur et le directeur de la grande entreprise d'exploitation dramatique, tentée dans le Nouveau-Monde en 1856, par notre illustre tragédienne. — A la même famille appartient encore Mlle JUDITH (Voy. ce nom).

RACINET (Antoine), ancien représentant du peuple français, né le 1er janvier 1788, fit de bonnes études médicales, s'établit à Goarec (arrondissement de Loudéac), fit partie, avant comme après 1830, de l'opposition libérale, et siégea quelque temps au conseil général des Côtes-du-Nord. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, l'avant dernier sur treize, par 83 359 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, sans demander sa mise en accusation. Non réélu à la Législative, il reprit à Goarec l'exercice de la médecine.

RADAMA II, ou RAKOTO-RADAMA, roi de Madagascar, né vers 1830, plus de deux ans après la mort du roi Radama Ier, fut cependant accepté comme fils du défunt, sur l'affirmation de la reine Ranavolo, sa mère, qui attribua sa naissance à un miracle. Radama Ier avait commencé à civiliser ses sujets, la puissante tribu des Hovas; en lui succédant, en 1828, sa veuve Ranavolo interrompit son œuvre, subit tout l'ascendant des vieux préjugés populaires, et jusqu'à sa mort (18 août 1861), se montra hostile à tout progrès.

Le prince Rakoto, son fils, fut élevé dans le catholicisme, par un Français; malgré la tache de sa naissance, il avait pour lui la masse du peuple, et on accueillit favorablement un des derniers actes de Ranavolo qui, peu de jours avant de mourir, l'avait déclaré son successeur. Mais, à cause de ses tendances libérales, le prince avait contre lui le vieux parti hova, qui lui suscita un rival dans la personne de Ramboasalam, fils d'une sœur de Ranavolo. Celui-ci, bien plus âgé que son cousin Rakoto, rusé, entreprenant, cruel, ambitieux, soutenu par l'aristocratie et par l'ancien ministre de la reine, Rainisvere, commença aussitôt la lutte. Mais Rakoto était sur ses gardes; déjà prévenu par plusieurs tentatives d'assassinat auxquelles il n'avait échappé du vivant de sa mère qu'à force de prudence et en s'entourant d'une garde, il parvint encore à déjouer les manœuvres de ses ennemis et à se maintenir au pouvoir. Saisi avec son complice le ministre, Ramboasalam subit le supplice de la faim.

Radama II put alors régner tranquille : il choisit pour ministres les hommes qui l'avaient élevé, abolit tous les droits de douanes pendant les six mois du deuil royal, rapporta les édits de sa mère contre les étrangers, et proclama la liberté du commerce dans ses États. Non-seulement il fit lui-même le meilleur accueil aux Européens qui répondirent à son invitation, mais il demanda et obtint l'admission des produits de Madagascar à l'Exposition de Londres, et envoya en Europe M. Lambert pour nouer, en son nom, des relations avec les gouvernements français et anglais, présenter ses hommages à la cour de Rome, et ramener à Madagascar des missionnaires et des sœurs de charité pour y fonder des écoles et des hôpitaux. A la fin de 1862, il conclut un traité d'amitié et de commerce avec la France, à laquelle il céda le beau fort de Diégo-Suarez.

Couronné solennellement à Tananarive, le 22 septembre de la même année, il vit bientôt son pouvoir et sa personne en butte à de puissantes conspirations. Le 12 mai 1864, il fut assassiné, et tous ses ministres pendus. Sa veuve fut proclamée reine, son règne fut déclaré non avenu, le deuil de sa mort prohibé, ses traités avec les Européens suspendus. Son nom garda cependant beaucoup d'influence, et quelques mois après, sur le bruit que le roi Radama n'était pas mort, un soulèvement éclata en sa faveur. Sa veuve, nommée RABODO, avait environ cinquante ans, c'est-à-dire, quinze ans de plus que son mari, quand elle lui succéda.

RADETZKY (Joseph-Wenzel), comte DE RADETZ, célèbre général autrichien, né à Trzebnitz (Bohême), le 2 novembre 1766, mort le 5 janvier 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

De son mariage avec la comtesse Franziska Strassoldo Grafenberg, morte en 1854, il a eu huit enfants, cinq fils et trois filles, dont les seuls survivants sont le comte Théodore de Radetzky, colonel autrichien, et la comtesse Wenkheim.

RADIGUET (Maximilien-René), littérateur français, né le 17 janvier 1816, à Landerneau (Finistère), accompagna, à l'âge de vingt ans, les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indemnité avec la république d'Haïti. De 1841 à 1845, il fit, en qualité de secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars, la campagne de *la Reine Blanche* dans l'Océanie, rapporta un travail artistique considérable en trois atlas in-fol. et reçut à cette occasion la croix d'honneur. Depuis 1847, il a fourni divers articles de voyage et de littérature, sous son nom ou sous le pseudonyme de René de *Kerilian*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Illustration*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, et des poésies à la *Revue de Paris*. On a encore de lui : *Souvenirs de l'Amérique espagnole* (1856, in-18); *Études de mœurs sur l'Amérique du Nord* (1857), et un volume de promenades en Bretagne.

RADNOR (William PLEYDELL-BOUVERIE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1779, à Londres, appartient à une famille élevée en 1747 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Folkestone, il débuta fort jeune dans la vie politique et prit, de 1802 à 1828, une part active aux luttes parlementaires comme député de Salisbury. A cette dernière date, il occupa à la Chambre des Lords la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti whig. Marié deux fois, en 1800 et en 1814, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Jacob, vicomte FOLKESTONE, est né en 1815, à Londres (Voy. BOUVERIE).

RADOULT DE LAFOSSE (Pierre-Thomas), général français, ancien représentant, né le 30 décembre 1783, à Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), et fils d'un receveur des finances, fut admis, en 1803, à l'École polytechnique et, en 1806, à l'École d'application de Metz. Il servit dans l'arme de l'artillerie, prit part à toutes les campagnes de l'Empire jusqu'à Waterloo et fut laissé dans l'inactivité par la Restauration. Rentré au service depuis 1821, il eut à maintenir l'ordre, à Toulouse, à l'époque de la révolution de Juillet et fut nommé lieutenant-colonel en 1832. En 1835, il reçut, avec le grade de colonel, la direction de l'artillerie à Bastia et, bientôt après, le commandement en second de l'École d'application, qu'il conserva cinq ans; promu, en 1842, maréchal de camp, il fut employé à Besançon et placé sur sa demande, en 1845, dans la section de réserve. Envoyé en 1848, par le Lot-et-Garonne, à l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite et suivit la même ligne de conduite à la Législative, où il fut réélu. Depuis 1852, il s'est retiré dans son pays natal. Il a été élevé, en décembre 1845, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

RÆDER (Jacob-Tode), écrivain militaire danois, né le 11 février 1798, à Gaarden Næss (Norvége), entra, en 1811, à l'Académie des cadets de l'armée de terre. Reçu officier, en 1814, il aima mieux rester au service du roi de Danemark que de devenir sujet du roi de Suède. Le régiment d'infanterie, dans lequel il était second lieutenant, tint garnison en France en 1818. Reçu ingénieur en 1821, M. Ræder fut adjoint à l'astronome Schumacher dans ses travaux géodésiques (1822-1830). Il devint professeur à l'École royale militaire, en 1833. Chevalier de l'ordre prussien de Saint-Jean de Jérusalem, du Danebrog et de l'ordre suédois du Glaive, il est décoré de la Légion d'honneur (1847).

Parmi ses publications, toutes relatives à l'art militaire, on doit citer principalement : *Sur l'Armée prussienne*, comparée à l'armée danoise (Ueber das preussische Militairwesen; Schleswig, 1832); *Organisation de l'armée danoise* (Den danske Armees Organisation; Copenhague, 1837, in-8), et une bonne *Histoire militaire et politique du Danemark* (Danmarks Krigs og politiske Historie), depuis la déclaration de la guerre en 1807 jusqu'à la paix de Jœnkœping le 10 décembre 1809 (1845-1852, 3 vol., avec cartes).

RAFFENEL (Anne-Jean-Baptiste), voyageur français, né le 26 avril 1809, mort à Madagascar, le 12 juin 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RAFFET (Denis-Auguste-Marie), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 1er mars 1804, d'une famille pauvre, suivit d'abord des cours de dessin gratuits, entra en 1827 dans l'atelier de Gros, et plus tard dans celui de Charlet. Après quelques tableaux d'histoire qui obtinrent peu de succès, il se renferma bientôt dans un genre plus modeste, et suivit sa véritable vocation en se faisant dessinateur de vignettes et lithographe. Il exposa en 1835 plusieurs épisodes du siége d'Anvers; mais depuis, sans cesser de produire, il a négligé de paraître aux salons. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1849. — M. Raffet est mort à Gênes, le 18 février 1860.

On lui doit une foule de dessins remarquables soit au crayon, soit à l'aquarelle, parmi lesquels il faut citer en première ligne *la Revue des morts*, sorte de fantasmagorie impériale, puis des illustrations pour l'*Histoire de la révolution* et pour *le Consulat et l'Empire* de M. Thiers, pour la *Révolution* de M. Louis Blanc, pour la *Némésis* et le *Napoléon en Égypte* de M. Barthélemy. Son chef-d'œuvre en lithographie est le grand album qu'il a exécuté pour le *Voyage en Crimée et en Asie Mineure* du comte Anatole Demidoff.

RAFFLES (le révérend Thomas), littérateur anglais, né à Londres, le 17 mai 1788, d'une famille honorablement connue au barreau, fut élevé à l'ancien collége d'Homerton, près de Londres, entreprit avec ardeur l'étude de la théologie et reçut, en 1809, la consécration sacerdotale. Envoyé d'abord comme pasteur à Hammersmith, il s'y rendit tellement populaire par son dévouement et ses prêches qu'au bout de trois ans il fut, malgré sa jeunesse, appelé à une des églises protestantes de Liverpool (1812), qu'il n'a cessé d'administrer. C'est un des ministres les plus influents de la secte des non-conformistes.

Il a écrit, outre un volume de vers, en collaboration : des *Lettres* datées de France, de Suisse, d'Allemagne et des Pays-Bas (*Letters during a Tour through some part of France, Switzerland, Germany and Netherlands*; 1817), composant un itinéraire qui eut longtemps une assez grande vogue; de nombreux articles disséminés dans les recueils littéraires; deux volumes d'*Entretiens* sur des sujets religieux, une grande variété de *Sermons* et une *Vie du révérend Thomas Spencer*, plusieurs fois réimprimée. Il a reçu d'office les diplômes de docteur en théologie de l'université d'Aberdeen, et de docteur ès lettres du collége américain de l'Union.

RAFFORT (Étienne), peintre français, né à Châlon-sur-Saône, vers 1805, a surtout cultivé le paysage et les vues pittoresques et développé son talent au milieu de lointains voyages, notamment en Algérie (1832), en Italie (1829 et 1835), en Orient (1844), etc. Il a exposé depuis ses débuts : *Sites de Palerme, de Gênes, de Partenico* (1831); *la Place du Gouvernement*, à Alger, *Vues de Saint-Malo, la Porte Babazounn, le Port de Dieppe, l'Entrée du Havre* (1833-1836); *la Plage de Saint-Malo* (1837); *Une Cour de ferme*, en Bretagne; *Marine, le Grand canal et l'église de della Salute*, à Venise (1838-1840); *Site de Thun, en Suisse, l'Entrée de Henri III à Venise* (1841-1843) ; *la Cathédrale de Palerme, le Palais ducal de Venise* (1848); *la Mosquée de Scutari, la Fontaine du sérail, le Port de Constantinople, la Fontaine d'Eyoub, la Mosquée de Mahmoud* (1850 et 1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1840, et une 1re en 1843.

RAFN (Charles-Christian), archéologue danois, né en 1795, à Brahesborg, dans l'île de Fionie, fit ses études à Odensée, manifesta tout d'abord un goût très-vif pour la littérature et les langues du Nord, et s'occupa aussi d'histoire et de jurisprudence. Placé, en 1821, à la bibliothèque royale de Copenhague en qualité de sous-bibliothécaire, il entreprit une révision générale de tous les manuscrits islandais et norvégiens qui en faisaient partie. En 1825, il fonda la Société de la littérature scandinave, qui a pour principal objet l'impression ou la révision des anciens manuscrits, dans l'ancienne langue du Nord.

Pour son compte, M. Rafn, secrétaire de la Société, a fait paraître une traduction en langue danoise des *Histoires héroïques du Nord ou des Sagas mythiques et romantiques des Scandinaves* (Nordische Heldengeschichten oder mythische und romantische Sagen; 2e édit., 1829-1830, 3 vol.); une édition du *Chant de mort*, de Regner Lodbrog, avec des notes critiques et une savante révision du texte, sous ce titre : *Krakumal seu epicedium Ragnaris Lodbroci, regis Daniæ* (Copenhague, 1826); une collection des principales légendes historiques du Nord : *Fornaldar-Sœgur Nordrlanda* (Copenhague, 1829-1830, 3 vol.); *Færeyinga-saga* (1832), avec des commentaires critiques, et une traduction en langue danoise : c'est l'histoire primitive des habitants des îles Féroë et de l'introduction du christianisme parmi eux.

M. Rafn, s'occupant de l'Amérique, a publié un grand ouvrage, où il essaye de démontrer que les anciens Scandinaves avaient découvert l'Amérique dès le Xe siècle; qu'au XIe et au XIVe, ils y avaient fait de fréquents voyages et créé même des établissements importants dans les districts, appelés aujourd'hui Rhodes-Island et Massachussets. Cet ouvrage, intitulé : *Antiquitates americanæ, seu Scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America* (Copenhague, 1837, in-8), a servi de point de départ aux recherches topographiques et archéologiques des savants américains, qui ont adopté de tout point les idées de l'auteur. Celui-ci a, du reste, donné avec Finn Magnusen, un appendice important à ce premier travail : *Monuments historiques du Groenland* (Copenhague, 1838-1845, 3 vol.). Il a aussi pris une grande part aux *Antiquités russes* (Ibid., 1850-1852, tomes I et II). — M. Ch. Rafn est mort en octobre 1864.

RAGGI (Nicolas-Bernard), sculpteur italien, né à Carrare, le 7 juin 1791, d'une famille patricienne exilée du Genovesat par les événements politiques, étudia à Milan, sous la direction de Pizzi et de Bartolini, et obtint le second prix dans sa ville natale, au concours institué par la princesse de Lucques, Élisa, sœur de Napoléon. Il partit alors pour Marseille et se mit dans une maison de commerce tenue par son frère. Mais, bientôt repris de la passion de l'art, il vint à Paris, reçut les leçons de Bosio, et eut à lutter contre toutes les difficultés de la vie d'artiste.

Il exposa, en 1818, le *Jeune Discobole*, puis *l'Amour s'approchant du lit de Psyché* (1819); un *Henri IV*, commandé par le comte de Dijon pour la ville de Nérac; une *statue de Bayard*, *Hercule pleurant sur Icare* (1824), placé au bas du grand escalier du Louvre; une *Statue équestre de Louis XIV*, pour la ville de Rennes; *Louis XVI*, pour Bordeaux; *Lapérouse*, pour Alby. M. Raggi exposa, en 1830, *Métabus, roi des Volsques*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855, et qui est un de ses plus beaux ouvrages. Il faut encore citer de lui : *Saint-Michel* et *Saint-Vincent de Paul*, pour la Madeleine; le *président de Montesquieu*, les statues de *Hugues Capet* et du *maréchal de Boucicault*, destinées au musée de Versailles; une *Sainte Vierge*, pour l'église Saint-Étienne du Mont, etc. M. Raggi a obtenu une 2e médaille en 1819, et la décoration en 1828. — Il est mort le 24 mai 1862.

RAGLAN (James-Henry FITZ-ROY SOMERSET, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né le 30 septembre 1788, mort, devant Sébastopol, au mois de juin 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RAGLAN (Richard-Henry FITZ-ROY SOMERSET, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Paris, est fils aîné du précédent. Employé civil de la Compagnie des Indes à Ceylan de 1841 à 1849, il fut ensuite secrétaire particulier du roi de Hanovre jusqu'en 1855. A cette époque, il succéda aux honneurs héréditaires, et il jouit d'une pension de 2000 liv. st. (50 000 fr.), accordée par le Parlement en récompense des services de son père. Il appartient au parti conservateur. En 1858, il a été nommé gentilhomme de la Chambre de la reine et a conservé ce poste pendant dix-huit mois. Marié, en 1856, à une fille du comte Beauchamp, il a pour héritier son fils George-Fitz-Roy Henri, né à Londres, en 1857.

RAGON (Jean-Marie), littérateur français, né à Bray-sur-Seine (Seine-et-Marne), le 25 février 1781, est connu par ses travaux spéciaux sur la franc-maçonnerie. Reçu franc-maçon dès 1803, à Bruges (Lys), où il était caissier de la recette générale, il fut nommé après 1814 chef de bureau au ministère de l'intérieur. — Il est mort en 1862.

Parmi les écrits de M. J.-M. Ragon, à part de nombreux articles dans les divers journaux de l'ordre maçonnique, nous citerons : *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes* (Paris, 1841, in-8; 2e édit., Nancy, 1843, in-8), attribué par erreur à l'historien du même nom; *Notice historique sur le calendrier, suivi d'un Comput maçonnique, etc.* (Nancy, 1842, gr. in-12); *la Messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, etc.* (Nancy, 1842, in-8, anonyme; 2e édit., Paris, 1846, in-8); *l'Orthodoxie maçonnique* (Paris, 1853, in-8), etc.

RAGON (Félix), historien français, né à Avallon (Yonne), le 24 novembre 1795, entra, en 1813, à l'École normale et fut longtemps professeur d'histoire au collége Bourbon, puis inspecteur de l'Académie de Paris. De 1849 à 1852, il remplit les fonctions d'inspecteur général des études. Il est, depuis 1844, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses ouvrages historiques, adoptés pour l'ensei-

gnement, sont : *Abrégé de l'histoire générale des temps modernes* (1824 1826, 3 vol. in-8), depuis la prise de Constantinople jusqu'à la mort de Louis XIV; *Précis élémentaire de l'histoire de France* (1835, in-18; 14e édit., 1852); *Histoire générale du XVIIIe siècle* (1836, in-8); *Précis de l'histoire moderne* (1846, in-12). L'*Abrégé* et *le XVIIIe siècle* ont été reimprimés, sous le titre : *Histoire générale des temps modernes* (1846, 3 vol. in-8; 6e édit. augmentée, 1855). On doit encore à cet auteur diverses traductions, dont quelques-unes en vers : *Horace* (1841 1832); *Child-Harold* (1833); *les Lusiades* (1842); *Essai de poésies bibliques* (1849).

RAHDEN (Guillaume, baron DE), écrivain militaire allemand, né le 10 août 1793, près Breslau, fut élevé à l'École militaire de Kalisch, entra en 1809 dans l'armée prussienne, obtint en 1812 le grade de lieutenant et fit en cette qualité les campagnes de Saxe, de France et de Belgique. Plus tard, fatigué de la vie de garnison, il prit successivement du service en Russie, en Hollande et en Espagne. Dans ce dernier pays, où il avait embrassé la cause du carlisme, il combattit sous les ordres de Maroto et de Cabrera et devint rapidement général de brigade (1837-1840). Grièvement blessé, il revint en Allemagne, où il écrivit deux livres d'un grand intérêt historique : *Cabrera* (Francfort, 1840), et les *Excursions d'un vieux militaire* (Wanderungen eines alten Soldaten; Berlin, 1846-1851, 3 vol.). En 1849, M. Rahden rentra dans l'armée prussienne et eut part à la guerre de Schleswig-Holstein et à la campagne contre les révolutionnaires de Bade. Peu de temps après il prit sa retraite.

RAIGE-DELORME (Jacques), médecin français, né le 18 octobre 1795, à Montargis (Loiret), fit à Paris ses études spéciales et y reçut en 1819 le diplôme de docteur. Nommé bibliothécaire adjoint de la Faculté en 1836, il est devenu titulaire en 1852, à la mort de Dezeimeris. Auteur de quelques opuscules, il s'est fait surtout connaître comme rédacteur principal des *Archives générales de médecine* de 1823 à 1854, où il a inséré des articles remarqués pour le bon sens et l'érudition. Il a collaboré en outre à plusieurs publications importantes, telles que le *Dictionnaire de médecine* de Béchet (1821); le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (1828), et le *Nouveau Dictionnaire des sciences médicales* (1851-1860).

RAIKEM (Antoine-François-Joseph), médecin belge, né à Liége, le 21 juillet 1783, fit ses études à l'École centrale de cette ville, se rendit en 1800 à Paris, devint interne des hôpitaux, remporta trois fois de suite le prix annuel d'émulation et reçut en 1807 le diplôme de docteur. Sur la proposition de Hallé, il fut nommé médecin des enfants du prince de Lucques (1810) et exerça, de 1815 à 1836, sa profession en Toscane. A cette dernière date, il revint en Belgique, fut nommé médecin du roi, et fut chargé de la chaire d'hygiène et d'anatomie comparée à l'université de Liége; en 1854, il eut le titre de professeur émérite. — Il est mort en octobre 1862.

On a de lui beaucoup de mémoires et de dissertations dans les recueils scientifiques de la France, de l'Italie et de la Belgique, ainsi que des *Recherches expérimentales* (1848, in-8).

RAINGO (Germain-Benoît-Joseph), littérateur belge, né à Mons, le 12 février 1794, a rempli successivement dans la province du Hainaut les fonctions de directeur de l'École normale (1819), d'inspecteur des écoles (1827) et de principal du collége de Mons depuis 1831. Il a publié un grand nombre d'ouvrages d'enseignement, entre autres : *Traité d'arithmétique* (1818, 2 vol. in-8); *Bibliothèque des institutions* (1819-1832), ouvrage périodique spécialement consacré à l'amélioration de l'instruction primaire; *Cours de langue hollandaise* (1824, in-8); *Précis de l'histoire des Pays-Bas* (1825); *Précis de l'histoire belgique* (1836); *Annales du Hainaut* (1838-1840), revue hebdomadaire; *Éléments d'algèbre* (1842); *Éléments d'agriculture* (1849, in-8), etc.

RAKOTO. Voy. RADAMA II.

RAM (Pierre-François-Xavier DE), théologien belge, né à Louvain, le 2 septembre 1804, étudia la théologie au séminaire de cette ville. Devenu prêtre et docteur *in utroque jure*, il enseigna la philosophie et l'histoire ecclésiastique au petit et au grand séminaire de Malines. Élu membre de l'Académie royale de Bruxelles en 1837, il y présida la classe des lettres en 1850 et en 1854. Il est chanoine honoraire de l'Église de Paris.

Parmi les principaux ouvrages de ce savant ecclésiastique, on remarque : *Vies des Saints* (Levens van de voornaemste Heylingen; Malines, 1827, 4 vol. in-12), en flamand; *Historia philosophiæ* (Ibid., 1832, in-8), qui conduit seulement jusqu'à la naissance de Jésus-Christ : *Dissertation sur le calendrier ecclésiastique* (Ibid., 1834, in-8), traduit de l'allemand de Binterim; et un grand nombre de mémoires sur divers points d'archéologie nationale imprimés dans le *Bulletin* de l'Académie de Bruxelles. Il a également dirigé *le Nouveau Conservateur belge* (1830-1835, 11 vol. in-8), recueil historique et littéraire, ainsi que l'*Annuaire de l'université de Louvain* (1837-1856, 20 vol.), et édité plusieurs publications importantes, notamment : les *OEuvres de Veith* (Malines, 1824-1826, 8 vol. in-12); *Synodicon belgicum* (Ibid., 1828 et ann. suiv., t. I-III); *Vies des Saints* de Buttler (Louvain, 1828-1835, 22 vol. in-8; 2e édit., 1850); *Chronique des ducs de Brabant* (1854, 2 vol. in-4), etc.

RAMBOURGT (Amand-Ambroise-Charles, vicomte DE), homme politique français, député, est né à Ervy (Aube), le 25 octobre 1819. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il devint juge suppléant, puis secrétaire général de la préfecture de l'Aube. Après 1848, il fut envoyé au Conseil général par le canton d'Estissac. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Aube. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 27 179 voix sur 33 859 votants.

RAMBUTEAU (Claude-Philibert BARTHELOT, comte DE), administrateur français, ancien pair, membre de l'Institut, est né à Mâcon (Saône-et-Loire), le 9 novembre 1781, d'une ancienne famille de la Bourgogne. Nommé chambellan du palais en 1809, il s'attacha avec enthousiasme à la fortune de Napoléon, qui lui confia, en 1811, une mission en Westphalie et, en 1812, l'importante préfecture du Simplon. Les troupes autrichiennes ayant fait invasion en Suisse, il fut obligé de se retirer à Chambéry avec une poignée de Français. Le 8 janvier 1814, il vint prendre possession de la préfecture de la Loire que les alliés menaçaient déjà, organisa quatre bataillons de garde nationale mobile qu'il conduisit lui-même au maréchal Augereau et stimula l'activité de la fabrique d'armes de Saint-Étienne au point de lui faire produire 800 fusils par jour. Roanne,

une des villes de son département, ne capitula que le 11 avril, après Paris, Lyon et Toulouse.

Maintenu à son poste par la première Restauration, il mena à bonne fin la liquidation de plus de 2 millions de créances sur le gouvernement, réparties entre 17 000 parties prenantes. Les électeurs de la Loire l'envoyèrent à la Chambre des Représentants, en consignant au procès-verbal de l'élection que « leur choix était un hommage de la reconnaissance publique. » Durant les Cent-Jours, il administra les départements de l'Allier et de l'Aude, et fut investi de pouvoirs extraordinaires, afin d'apaiser à Montauban le fanatisme des partis. Disgracié au retour des Bourbons, il se retira à Mâcon et se livra à des travaux d'agriculture. Ce ne fut qu'après douze ans de repos qu'il consentit à représenter ses compatriotes (1827) à la Chambre des Députés, où il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre les tendances rétrogrades du gouvernement.

Après le changement de régime auquel il avait contribué de tout son pouvoir, M. de Rambuteau se dévoua au service de la nouvelle dynastie. En 1833, il quitta la Chambre pour succéder à M. de Chabrol dans les importantes fonctions de préfet de la Seine. Malgré les attaques incessantes de toute la presse de l'opposition, il sut se maintenir à la tête de l'édilité parisienne jusqu'à la révolution de 1848. A cette époque, il se retira tout à fait dans la vie privée. C'est ici le lieu de rappeler les immenses travaux qui, durant la longue administration de M. de Rambuteau, métamorphosèrent la physionomie de Paris. Par les soins d'un conseil municipal éclairé et d'un préfet plein de zèle, et sans les ressources d'une législation en matière d'expropriation aussi favorable qu'elle l'a été depuis à toutes les volontés du pouvoir administratif, on rendit les vieilles rues plus praticables, 120 kilomètres d'égouts furent remaniés, les boulevards nivelés, les quais et les places plantés d'arbres, l'éclairage au gaz devint presque universel. On continua la grande ligne des quais, la Cité fut déblayée ainsi que les abords de l'hôtel de ville et une partie des halles; la grande rue Rambuteau fut ouverte au milieu d'une foule de ruelles; vingt-sept boulevards extérieurs furent commencés; on traça les belles places de la Concorde et de la Bastille; les Champs-Élysées se couvrirent de constructions pittoresques. De 1833 à 1848, plus de 4000 maisons furent bâties; les terrains restés vides ou même cultivés dans les marais du Temple, du clos Saint-Lazare, des faubourgs Saint-Martin et Montmartre, de la Chaussée-d'Antin, se transformèrent en quartiers sains et aérés. La population augmenta de 300 000 habitants. Parmi les édifices restaurés ou construits à cette époque, il faut compter : l'hôtel de ville, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame de Lorette, la Madeleine, Saint-Vincent de Paul, Sainte-Clotilde, le Collége de France, l'École normale, les annexes du Muséum d'histoire naturelle, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, le grand hôpital Lariboisière, les prisons modèles de la Roquette et de Mazas, les ponts Louis-Philippe et du Carrousel, les fontaines Richelieu, Cuvier et Saint-Sulpice, le monument de Molière, le Conservatoire des arts et métiers, l'Arc de triomphe de l'Étoile, etc.

M. de Rambuteau remplaça, en 1843, M. de Chabrol, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il a été promu le 30 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

RAMÉ (François-Alfred), archéologue français, né à Rennes, le 12 décembre 1826, suivit les cours de la Faculté de droit de cette ville, s'inscrivit comme avocat au barreau de la Cour, puis devint substitut au tribunal. Occupé depuis plus de dix ans d'archéologie, il inséra ses premiers essais dans le *Bulletin de l'association bretonne* (1846), et, l'année suivante, fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Ses publications les plus importantes sont : *Classification des monnaies de Bretagne du IXe au XVIe siècle* (1846, in-8); *Des Autels chrétiens* (1851), inséré dans le tome XI des *Annales archéologiques; l'Art au XIXe siècle* (1851, in-4), à propos de l'achèvement de la cathédrale de Saint-Ouen à Rouen; *Notes sur quelques châteaux de l'Alsace* (1855, in-8), extrait du *Bulletin* de M. de Caumont; *Histoire de la céramique au moyen âge* (1856-1857, gr. in-8, pl.), études sur les carrelages historiés du XIIe au XVIIe siècle en France et en Angleterre. M. Ramé a travaillé depuis à un ouvrage important sur l'*Histoire des arts en Bretagne*.

RAMÉE (Daniel), architecte et littérateur français, né le 16 mai 1806, à Hambourg, est fils de Jean Ramée, architecte distingué, chargé, en 1790, d'ériger le premier autel de la fédération au Champ de Mars. Il suivit, tout enfant, son père aux États-Unis, revint à Hambourg, en 1818, et fit ses études au collége de Dinant, puis à Mézières, où il se livra de préférence à des travaux purement artistiques. Il vint à Paris en 1823. Possédant déjà les principes de l'architecture, il s'appliqua particulièrement à l'étude du moyen âge, et fut bientôt attaché à la commission des monuments historiques. Il a restauré pour elle les cathédrales de Noyon, de Senlis et de Beauvais, la façade du palais de justice de cette ville, les abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Wuilfrand d'Abbeville, la petite église de Rut, Saint-Leu d'Esserand, la paroisse de Roy, et Tracy-la-Vue, près de Rouen. Vers 1830, la Société des antiquaires de Normandie le chargea de mouler la statue gothique de la reine Nantekield à Saint-Denis, première œuvre de ce genre faite en France. Peu après, il visita une première fois l'Italie (1832), vécut deux ans à Florence, parcourut toute la Toscane, et fit de fréquentes excursions en Angleterre et en Allemagne. En 1848, il se trouvait à Rome pour la septième fois.

Au milieu de ses travaux d'art et de ses voyages, M. Ramée entreprit de nombreuses publications. Après avoir traduit en français les *Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*, d'Ernest Forster (1836, in-4), il donna : *Cours de dessin* (1840, in-4, texte et planches); *Manuel général de l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge* (Paris, 1843, 2 vol. in-8), ouvrage traduit par l'auteur lui-même en anglais et en hollandais, et qui se réimprime en ce moment avec luxe (1860, 2 vol. in-4); *Introduction au Moyen âge monumental et archéologique* (1843, in-folio); la traduction française du texte de l'*Ornementation au moyen âge*, de Handeloff (1846, 2 vol. in-4); *l'Ornement* (1848, texte et planches); *Théologie cosmogonique* (1853), livre inspiré de l'esprit philosophique et révolutionnaire; *Histoire des carrosses* (1856); *Action de Jésus sur le monde, ou conséquences du Christianisme* (1864, in-8); *Sculptures décoratives, Motifs d'ornementation.... du XIIe au XVIe siècle* (1864, 2 vol. in-folio, avec planches), etc.

M. Ramée a écrit, en 1848, quelques articles dans *le Peuple* de M. Proudhon, entre autres l'histoire du drapeau rouge, et s'est trouvé mêlé à divers événements politiques de cette année. Il a encore donné des articles à la *Revue britannique* (1845-1846); une série de *Notices* dans les *Monuments anciens et modernes*, de M. Jules Gailhabaud (1845-1849); des *Cartes d'Orient* (1855),

ainsi que le texte et les bois d'un *Résumé d'histoire de l'architecture*, pour le *Nouveau journal des connaissances utiles*.

RAMUS (Joseph-Marius), sculpteur français, né à Aix, le 19 juin 1805, obtint dans sa jeunesse tous les prix à l'académie de cette ville, vint à Paris en 1822, suivit, comme élève de Cortot, les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second grand prix en 1830. Une mission spéciale du gouvernement lui permit de visiter l'Italie : il était chargé de mouler, dans les galeries de Florence, tous les morceaux précieux du XVe siècle et de la Renaissance, pour le musée des Augustins, devenu le Palais des beaux-arts. M. Ramus débuta au salon de 1831 par le buste du *Comte de Forbin*, et exposa ensuite les statues de *La Fontaine* et de *Séguier*, les bustes de *Tourville* et de *Tournefort*, destinés au musée de Versailles : la statue de *Portalis*, placée dans l'hémicycle de l'ancienne Chambre des Pairs; *Anne d'Autriche*, pour le jardin du Luxembourg; *Daphnis et Chloë*, *l'Innocence*, *Céphale et Procris*, *les Arts*, *la Bienfaisance*, *Une première pensée*, acheté par le gouvernement pour le musée de Marseille. D'autres travaux nombreux ont contribué à populariser son nom, surtout dans le midi de la France; tels sont : le *fronton* du palais de justice de Montpellier, les statues de *Portalis* et de *Siméon*, pour la ville d'Aix; le buste de *Vauvenargues*, pour sa bibliothèque; un *Gassendi* en bronze, à Digne; *Puget* et *Belzunce*, pour Marseille, et le *Monument d'Adam de Craponne*, à Salon (1854). Dans ces derniers temps, M. Ramus a exécuté la statuette de *Mgr Sibour*, une statue de *Philippe de Champagne*, un buste de *Carbonel* (1850-1853); un *Saint Jean*, admis, avec sa statue de *Puget*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Marguerites*, groupe en marbre; *le docteur Rayer* (1857); *Didon*, statue destinée à la cour du Louvre, *Mgr de Mazenod*, *Isaïe et Saint-Jean*, *Bacchus enfant tourmenté par un nymphe*, bustes de *M. Delangle* et de *Mgr Chalandon* (1861); *Saint Michel* et *Saint Gabriel*, pour Saint-Eustache, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, la décoration en octobre 1852, et une mention en 1855.

RANCÉ (Alexandre-Nicolas POLANGIE DE), officier français, ancien représentant, né en 1796, à Nonancourt (Eure), assista aux dernières campagnes de l'Empire, fut admis, en 1818, dans le corps royal d'état-major et y resta jusqu'à la fin de sa carrière militaire. Nommé membre de la Chambre des Députés en 1830, il y fit, pendant quatre ans, partie de l'opposition. Il accompagna ensuite en Algérie le maréchal Clausel, en qualité d'aide de camp, fut chargé par lui de réclamer l'augmentation de troupes nécessaire à la première expédition de Constantine, insista avec beaucoup de fermeté auprès des ministres et du roi lui-même, sans rien obtenir, et, malgré les services qu'il avait rendus durant la retraite, partagea la disgrâce de son chef et fut mis en disponibilité (1836). En 1842, il donna sa démission de chef d'escadron et se retira aux environs de Dreux.

Partisan de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, M. de Rancé fut choisi par les colons, en 1848, pour faire prévaloir ce système à l'Assemblée constituante; il vota, avec le parti démocratique, contre les deux Chambres, la présidence et le remplacement militaire, et, d'un autre côté, pour le vote à la commune, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. Il demanda, avec ses collègues, que notre colonie formât une partie intégrante du territoire français. Réélu, le troisième, à la Législative, il s'associa d'abord aux actes de la majorité, puis suivit la politique de l'Élysée, appuya le coup d'État, et accepta une place dans la Commission consultative. Depuis cette époque, il n'a plus reparu sur la scène politique. M. de Rancé a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 14 décembre 1849.

RANDOING (Jean-Baptiste), manufacturier et homme politique français, né à Cusset (Allier), le 28 avril 1798, entra de bonne heure dans la carrière commerciale, et prit à Abbeville la direction de la fabrique de draps fins, dits de Van Robais, créée par Colbert, et connue sous le nom de manufacture des Rames. Sous le règne de Louis-Philippe, il était président du tribunal de commerce d'Abbeville, membre du conseil général de la Somme, du conseil général des manufactures et du commerce, etc. Partisan du système protecteur en économie politique, il montrait, dans les questions politiques proprement dites, un certain libéralisme. En 1848, il fut élu, le dixième sur quatorze, représentant du peuple à l'Assemblée constituante, et le département de la Somme lui renouvela son mandat pour l'Assemblée législative. En 1851, il faisait partie de la réunion des Pyramides. Le 2 décembre, il fut conduit au fort de Vincennes; mais il recouvra bientôt sa liberté et fut porté comme candidat du gouvernement pour le Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Randoing, a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Son frère, Camille RANDOING, qui fut aussi représentant à la Constituante, est mort en 1857.

RANDON (Jacques-Louis-César-Alexandre, comte), maréchal de France, ministre, sénateur, est né à Grenoble (Isère), le 25 mars 1795. Neveu du général de l'Empire, Marchand, il s'engagea de bonne heure et fit à la grande armée les campagnes de Russie, de Saxe et de France. Sous-lieutenant d'infanterie après la Moskowa, lieutenant et capitaine en 1813, il fut blessé de deux coups de feu à Lutzen et prit part aux événements militaires des Cent-Jours. La paix qui survint et son dévouement à la cause impériale, retardèrent sa carrière; mais le gouvernement de Juillet répara l'oubli de la Restauration.

Nommé chef d'escadron du 13e chasseurs (septembre 1830) et colonel des chasseurs d'Afrique (avril 1838), M. Randon passa alors dans notre colonie et, pendant dix ans, son nom se trouva mêlé à toutes les expéditions entreprises contre les Arabes. Il y gagna, en 1841, le brevet de maréchal de camp et, en 1847, celui de lieutenant général; sa bravoure, autant que la bienveillance des princes d'Orléans, contribua à ce rapide avancement. Il obtint, en outre, en 1846, des résultats fort importants dans l'administration politique de la subdivision de Bône.

Après avoir dirigé les affaires de l'Algérie sous le gouvernement provisoire (mars 1848), il fut placé en juin à la tête de la 3e division militaire (Metz) et inspecta, à diverses reprises, les régiments de cavalerie. Appelé au ministère de la guerre (24 janvier 1851), il s'est retiré le 26 octobre de la même année et, quelques jours après le coup d'État, a pris possession du gouvernement général de l'Algérie, qu'il a occupé jusqu'à la réorganisation de la colonie (1858). C'est lui qui a dirigé l'une de nos expéditions de Kabylie et assuré la soumission de la contrée en 1857.

Au commencement de la dernière guerre d'Italie, le maréchal Randon fut nommé major-général des Alpes (23 avril 1859); mais peu après (5 mai), il échangea ces fonctions avec le maréchal Vaillant contre celles de ministre de la guerre, qu'il garda après la conclusion de la paix.

Le décret du 31 décembre 1852 avait compris le général Randon au nombre des sénateurs. Il a été élevé à la dignité de maréchal le 10 mars 1856. Promu, depuis le 26 août 1850, grand officier de la Légion d'honneur, il a été fait grand croix le 24 décembre 1853.

RANFURLY (Thomas-Granville-Henry-Stuart KNOX, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1849, à Madère, d'une famille irlandaise, élevée en 1826 à la pairie héréditaire, a succédé, en 1858, aux titres de son père qui, lui-même n'en avait joui que pendant trois mois. — Son héritier présomptif est son frère Uchter John Mark, né en 1856.

RANGABÉ (Alexandre-Rizo), poëte, archéologue et homme d'État grec, né en 1810, à Constantinophe, est fils de Jean-Rizo Rangabé, célèbre lui-même comme poëte et comme érudit, mort en 1855, et auteur des *Hellenica, ou Description géographique, historique et statistique de la Grèce ancienne et moderne*. Entré à l'âge de dix-neuf ans au service bavarois comme sous-lieutenant d'artillerie, il passa l'année suivante en Grèce avec le même grade, mais il quitta l'armée après la formation du nouveau royaume et remplit successivement les fonctions de conseiller aux ministères de l'instruction publique (1833) et de l'intérieur (1841), de directeur de l'imprimerie royale (1841), de professeur d'archéologie à l'université d'Athènes (1844-1856). Durant cet intervalle, avec l'archéologue allemand, le docteur Bursian, il entreprit dans les ruines de l'ancien temple de Junon, près d'Argos, des fouilles qui eurent pour résultat de mettre à découvert tout l'emplacement de cet édifice, ainsi qu'une quantité considérable de fragments de statues et de bas-reliefs en marbre de Paros. En 1856, M. Rangabé est devenu ministre de la maison du roi et des relations extérieures (26 février); peu après, il fut élu député de l'université à la Chambre des Représentants. Il fut alors chargé, en sa qualité de membre du conseil municipal d'Athènes, de prononcer à l'Acropole l'oraison funèbre du général Fabvier.

M. Rangabé est surtout connu comme littérateur et archéologue. On a de lui des ouvrages très-variés et nombreux : *Poésies diverses* (Athènes, 1837-1840, t. I et II), contenant deux drames en 5 actes, *Phrosyne* et *la Veille*; un poëme à lord Byron (*l'Imposteur*), des traductions en allemand et en grec moderne et des essais en français; *les Antiquités helléniques, ou Répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce* (Athènes, Imprim. royale, 1842-1855, t. I et II, in-8); *Contes et nouvelles* (Athènes, 1855-1857, t. I et II, in-8); puis un grand nombre de mémoires d'archéologie, la plupart en français, tels que : *Tournée archéologique en Arcadie* (1855); le *Théâtre d'Hérode Atticus* (1849); *Lettre à M. de Saulcy sur quelques découvertes récentes* (1845), etc. M. Rangabé est membre correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres, membre honoraire de l'Académie de Bavière, associé ou correspondant de la Société des antiquaires de France, de l'Académie de Prusse, des Sociétés archéologiques de Saint-Pétersbourg, de Rome, etc.

RANIERI (Antonio), écrivain italien, né à Naples, en 1806, fit de bonnes etudes à l'université de cette ville, puis parcourut l'Italie et séjourna tour à tour à Rome, à Bologne et surtout à Florence. Il y collabora à *l'Anthologie* de M. Vieusseux. Après un séjour en France, où il assista au mouvement littéraire de la Restauration et à la révolution de Juillet, et où il fut en relations avec Lamennais, La Fayette, B. Constant, il alla étudier les institutions libérales de l'Angleterre, puis les écoles philosophiques et historiques de l'Allemagne. De retour à Florence, il voua au malheureux poëte Leopardi une amitié devenue célèbre, lui prodigua des secours, des consolations, des soins tout maternels, lui ferma les yeux, se chargea de ses funérailles et publia ensuite une édition de ses *OEuvres*, avec une étude sur sa vie et son talent.

M. Ranieri, révolté de la déplorable administration des établissements de bienfaisance de Naples, surtout de l'hospice des Enfants-Trouvés de *l'Annunziata*, en dénonça les abus à l'indignation publique dans un roman pathétique (*Ginevra, ovvero l'Orfana dell' Annunziata*; 1838; 3e édit. 1862), auquel ne manqua ni le succès ni la persécution. Traduit devant les tribunaux, l'auteur fut acquitté, mais n'en subit pas moins quarante-cinq jours de prison. L'hospice, du moins, fut réformé, assaini, doté. Ce roman était, en outre, remarquable par la pureté du langage toscan que M. Ranieri a conservé dans ses autres ouvrages.

Il a publié depuis : *Histoire d'Italie* (della Storia d'Italia da Teodosio a Carlomagno; Capolago, 1841), où prenant l'Italie moderne à ses origines, il profite, pour les expliquer, des conquêtes de la science contemporaine, selon une méthode historique et philosophique qu'il expose dans deux *Discours préliminaires*; *Histoire de Naples* (Storia di Napoli; 1842), qu'il publiait par livraisons, et que la police supprima : elle interdit en même temps un journal de mœurs qu'il venait de fonder au profit des asiles de l'enfance, et un petit roman (*Frate Rocco*; Naples, 1844), que la censure avait déjà mutilé.

RANK (Josèphe), écrivain allemand, né, le 10 juillet 1815, à Friedrichstal, près de Neumark (Bohême), fit des études de droit à l'université de Vienne et se destina au barreau; mais, entraîné vers la littérature, il débuta par des histoires très-simples appartenant au genre mis alors en vogue par M. Auerbach (voy. ce nom) : *De la Forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Leipsick, 1843), et *Nouvelles histoires de la forêt de Bohême* (Neue Geschichten aus dem Bœhmerwald; Vienne, 1845), où des défauts de forme étaient rachetés par l'intérêt des détails. Il donna ensuite : *Fleurs d'aubépine* (Weissdornblüten; Leipsick, 1846); *Une Mère de campagne* (Eine Mutter vom Lande; 1848); *Florian* (Ibid., 1853); *Histoire de pauvres gens* (Geschichten armer Leute; Stuttgart, 1853); *la Belle Minna* (Schoen Minnele; Leipsick, 1854); *les Amis* (die Freunde; Prague, 1854, 2 vol.); *Goton* (das Hofer-Kätchen; Leipsick, 1854), etc., et diverses nouvelles et histoires populaires reunies dans un nouveau recueil intitulé : *De la Forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Ibid., 1851, 3 vol.).

En 1848, M. Rank fit partie du parlement de Francfort, où il vota avec la fraction démocratique modérée.

RANKE (Léopold), célèbre historien allemand, l'aîné des cinq frères de ce nom, né à Wiche, en Thuringe, le 21 décembre 1795, obtint, au sortir de l'université, une place de professeur au collége de Francfort-sur-l'Oder, et consacra tout son temps à l'étude de l'histoire. Dans un premier ouvrage intitulé : *Critique de quelques historiens modernes* (Kritik neuerer Geschichtschreiber; Berlin, 1824), il les rappelait à l'étude des sources, à la nécessité d'une méthode exacte et de vues philosophiques. Nommé professeur d'histoire à l'université de Berlin, en 1825, il y fit des cours qui eurent le succès le plus retentissant. En 1827, il entreprit un voyage scientifique

de quatre années à Vienne, à Venise, à Rome et à Florence. A son retour, il fonda son célèbre *Journal historique et politique* (Historisch politische Zeitschrift; Berlin et Hambourg, 1832-1836, 2 vol.), où il jugeait les differentes formes de gouvernement. Professeur titulaire à l'université de Berlin, depuis 1834, et historiographe du roi depuis 1841, M. Ranke se partagea entre ses cours, ses voyages scientifiques dans toute l'Europe, et ses grands travaux d'histoire.

En 1848, il fut nommé, par un cercle de la Prusse, député à l'Assemblée nationale de Francfort, et fit partie de la commission qui alla offrir le vicariat de l'empire à l'archiduc Jean. S'efforçant de rester fidèle tout à la fois aux intérêts de la Prusse, à la nationalité allemande et à la liberté, M. Ranke vota le plus souvent avec le parti de M. de Gagern (voy. ce nom.)

Parmi ses travaux, qui embrassent l'histoire universelle, il faut citer à part quatre œuvres magistrales : *Les Papes romains, leur Église et leur État au* XVIe *et au* XVIIe *siècle* (die rœm. Paepste, ihre Kirche und ihr Staat, etc.; Berlin, 1834-1836, 3 vol.; 2e édit., 1844-1845), ouvrage impartial, traduit dans un grand nombre de langues; *Histoire de l'Allemagne au temps de la réforme* (Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation; Ibid., 1839 1847, 6 vol.; 3e édit., 1851-1852), contre-partie, non moins impartiale, du précédent; *Neuf livres de l'histoire de Prusse* (Neun Bücher preuss. Geschichte; Ibid.. 1847-1848, 3 vol.) et l'*Histoire de France aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Franz. Geschichte vornehmlich im, etc.; Stuttgart, 1852-1853, 2 vol.), citée avec les plus grands éloges par M. Michelet.

Nous mentionnerons ensuite : *Histoire des populations romaines et germaniques de* 1494 *à* 1535 (Geschichte der roman. und german. Vœlkerschaften, etc.; Berlin, 1824); *Princes et peuples du midi de l'Europe aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Fürsten und Vœlker von Sudeuropa, etc.; Ibid., 1827); *la Révolution serbe* (die Serbische Revolution); ibd., 1829; 2e édit., 1844); *la Conjuration contre Venise en* 1688 ((die Verschvœrung gegen Venedig., etc.; Ibid., 1831); *Leçons sur l'histoire de la poésie italienne* (Vorlesungen sur Geschichte der ital. Poesie; Ibid., 1837); ainsi qu'un grand ouvrage, publié sous la direction de M. Ranke, par une société d'historiens : les *Annales de l'Empire allemand sous la maison de Saxe* (Jahrbücher der deutschen Reichs, etc., Berlin, 1837-1840, 3 vol.).

RANKE (Frédéric-Henri), théologien, frère du précédent, né en 1797, d'abord prêtre à Rückersdorf, près de Nuremberg, fut successivement conseiller aux consistoires de Thurnan, de Baireuth, d'Anspach, et professa la théologie dogmatique à Erlangen, en 1840. On a de lui : *Recherches sur le Pentateuque* (Untersuchungen über den Pentateuch; Erlangen, 1834-1840, 2 vol.); *Sermons* (Predigten; 1839-1854, 4 vol.); *Témoignage touchant le Christ* (Zeugniss von Christo; Erlangen, 1845-1848, 2 vol.); *la Vie en Jésus-Christ* (das Leben in Christo; Francfort, 1852, etc.

RANKE (Charles-Ferdinand), frère des précédents, né en 1802, s'est fait une certaine réputation comme écrivain pédagogique. Maître d'études, censeur, puis directeur du collège de Quedlimbourg, puis de celui de Gœttingue, il devint en 1842 directeur de l'École professionnelle préparatoire d'Élisabeth, à Berlin, puis directeur d'une école normale à Gœttingue, et, en dernier lieu, professeur de littérature ancienne à l'université de cette ville. On a de lui, outre des brochures sur l'histoire de Quedlimbourg : *De Hesiodi operibus et diebus* (Gœttingue, 1838); *De Lexici Hesychiani vera origine et genuina forma* (Quedlimbourg, 1831); *Pollux et Lucianus* (Ibid., 1831) et surtout *De Aristophanis vita* (Leipsick, 1844).

Des deux autres frères RANKE, Frédéric-Guillaume, né en 1804, est connu comme fonctionnaire et conseiller du gouvernement, à Breslau, et le dernier, Ernest, né en 1814, après avoir été pasteur à Buchau, en Franconie, est devenu professeur de théologie à Marbourg, en 1851. On lui doit un savant ouvrage intitulé : *das Kirchliche Perikopensystem* (Berlin, 1847).

RAOUX (Scipion-Édouard), littérateur suisse, né à Mens (Isère), le 24 juillet 1817, étudia les sciences à Grenoble, la théologie à Strasbourg, et reçut, à Leipsick, le diplôme de docteur en philosophie. Quatre ans après, en 1848, il fut nommé professeur à l'Académie de Lausanne, où il se trouve encore. Auteur d'un livre remarquable sur *la Destinée de l'homme d'après les lois de sa nature* (1845, in-8), où il s'était proposé de populariser les idées philosophiques sous une forme attrayante, il s'est fait connaître par les nombreux articles insérés dans les recueils périodiques; il a successivement collaboré au *Courrier de la Drôme* (1842), à *la Semaine* (1849), à *la Liberté de penser* (1850), au *Bulletin* de l'Institut genevois, à *la Libre recherche* (1856), etc.

RAPETTI (Louis-Nicolas), juriste français, est né à Bergame, le 27 novembre 1812, d'une famille du Montferrat, qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collége de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes et reçut, en juillet 1841, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté, avec une thèse remarquée sur *la Condition des étrangers en France*. Appelé au collége de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée, il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique, cours qui sont restés inédits. A cette époque, il prit une part active à la rédaction de divers recueils, tels que l'*Encyclopédie nouvelle* (1836), le *Journal général des tribunaux* (1837), l'*Encyclopédie du droit* (1839), la *Gazette des tribunaux*, la *Revue de législation*, le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, de Le Bas; *le Correspondant* (1844), etc. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut un des collaborateurs ordinaires de plusieurs journaux politiques de l'opposition. Il obtint, en 1848, une place de maître de conférences à l'École d'administration, qui fut supprimée l'année suivante. M. Rapetti se rapprocha alors du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé, sans toutefois y attacher son nom, de colliger le *Recueil des adhésions* (1852-1853, 6 vol. in-4), adressées au président à l'occasion du coup d'État, recueil tiré à un petit nombre d'exemplaires. Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit en outre, au ministère d'État, les fonctions de chef de bureau de la commission qui s'occupe de réunir la correspondance de Napoléon Ier (1854). Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Rapetti plusieurs études de droit ancien insérées dans *le Moniteur*, entre autres : *les Frères du Temple* (1854); une *Réfutation* des mémoires du duc de Raguse (1857); une édition des *Livres de justice et de plet* (1850, in-4), préparée par H. Klimrath, et dont il avait été chargé dès 1839; *la défection de Marmont en* 1814, *A*-

toine Lemaistre, *Quelques mots sur les origines des Bonaparte* (1858).

RAPOPORT (Salomon-Jehuda), savant écrivain allemand, né en juin 1790, à Lemberg, d'une famille israélite, fit de fortes études sur la législation, l'histoire et la littérature hébraïques, publia plusieurs ouvrages qui lui firent une grande réputation parmi ses coreligionnaires et devint, en 1837, rabbin du cercle de Farnapol, et, en 1840, premier rabbin et jurisconsulte israélite supérieur de la ville de Prague. La plupart de ses travaux sont écrits en langue hébraïque, et se trouvent insérés dans les recueils périodiques *Bikkure Haitim* (Vienne, 1820-1831, 12 vol.) et *Kerem Chemed* (Vienne et Prague, 1833-1845, 7 vol.), et dans l'ouvrage grammarique *Abne-Miluim* (Lemberg, 1815), publié par le rabbin Lœw Neller, son beau-père.

On lui doit en outre une *Description de la ville de Paris et de l'île d'Elbe* (Lemberg, 1814); *Lettre d'un rabbin à l'assemblée des rabbins à Francfort* (Tochachath Megalah; Francfort, 1844); traduite en allemand par M. Kirchheim; *Opinions raisonnées d'un rabbin sur la circoncision* (Rabbinisches Gutachten über die Beschneidung; ibid., 1844); *Schene Hameoroth*, avec annotations de Steinschneider (Berlin, 1847); *Nachlah Leisrael* (Vienne, 1857), etc., puis des traductions libres de l'*Histoire juive* de Salomon Cohen (Varsovie, 1838) et de l'*Astronomie* de Slonynosky (Varsovie, 1838); plusieurs ouvrages poétiques parmi lesquels on remarque surtout la traduction rhythmée en langue hébraïque de l'*Esther* de Racine (Scheirith Jehuda; Vienne, 1827); enfin plusieurs savantes dissertations en langue allemande, dans divers recueils.

Un homonyme du savant rabbin, M. le docteur Maurice Rapoport, s'est fait connaître par la publication d'un poëme épique : *Moïse* (Moses; Leipsick, 1842).

RASPAIL (François-Vincent), célèbre chimiste et homme politique français, né à Carpentras (Vaucluse), le 29 janvier 1794, est le troisième fils d'une famille pauvre qui s'était, avant la Révolution, montrée fort attachée à la cause de la monarchie. Après avoir été élevé par un ecclésiastique aussi distingué par son savoir que par ses vertus, l'abbé Eysseric, il dut, selon le vœu de ses parents, terminer son éducation au séminaire d'Avignon et fit preuve de dispositions telles que, malgré son extrême jeunesse, il y fut chargé en 1811 d'un cours de philosophie et en 1812 d'un cours de théologie. Refusant ensuite d'entrer dans les ordres, il se contenta d'un modique emploi au collége de sa ville natale. Lors des deux invasions, il exhorta vainement ses concitoyens à oublier leurs dissentions pour defendre la patrie menacée et. tandis que les patriotes étaient obligés de chercher asile dans les montagnes, il ne craignit pas d'affronter, avec ses deux frères aînés, officiers de l'ancienne armée, les colères du parti royaliste, jusqu'au moment où le Midi devint un peu plus calme. Il partit alors pour Paris et n'y trouva d'abord que la misère; renvoyé deux ou trois fois, à cause de ses opinions républicaines, des maisons d'éducation où il avait été accueilli comme répétiteur, il se mit à donner des leçons particulières pour le baccalauréat. Au milieu de cette existence incertaine, dont une partie était vouée à la politique active dans les sociétés secrètes de la Restauration, il fit son droit, prit toutes ses inscriptions et entra chez un avoué; puis il se livra entièrement à l'étude des sciences physiques, tout en vivant et faisant vivre sa famille du produit de ses répétitions.

C'est en 1824 que M. Raspail présenta à l'Institut le fruit de ses premiers travaux relatifs à la famille des graminées, dont il réduisit au tiers les innombrables espèces en basant sa classification, non plus sur les caractères fugitifs de l'enveloppe, mais sur les caractères anatomiques et physiologiques. De 1824 à 1830, il consigna ses nombreuses recherches sur la botanique, la zoologie, la paléontologie, la médecine légale, et surtout la chimie et l'anatomie microscopique dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires du Muséum*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, le *Répertoire général d'anatomie*, enfin dans le *Bulletin les sciences* de Férussac, qui, en outre, renferme de lui un grand nombre de notes originales et de critiques raisonnées, et dans les *Annales des sciences d'observation*, fondées par lui en 1829 avec M. Saivey. D'après les résultats d'une observation patiente, il écarta du domaine de la science une foule de matières organiques mal étudiées, ce qui lui attira l'animosité de plusieurs chimistes et de ceux qui multiplient les espèces en botanique, tandis que les savants étrangers faisaient le plus grand cas de ses découvertes et qu'un Italien, en lui dédiant ses ouvrages, ne craignait pas de l'appeler « le créateur de la chimie organique. » Plus tard, ayant voulu introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques et s'étant laissé aller à des diatribes passionnées contre les corps savants et l'administration, dont il demandait la réorganisation complète, il vit accueillir ses nouveaux travaux par le dénigrement, le silence ou des insinuations malveillantes.

En 1830, M. Raspail, un des combattants de la révolution, reçut un coup de feu à la prise de la caserne de la rue de Babylone. Quoiqu'il eût refusé de prêter serment à Louis-Philippe comme décoré de Juillet et qu'il comptât parmi les chefs du parti républicain, on mit à sa disposition de hauts emplois; on alla même jusqu'à vouloir créer exprès pour lui une place de conservateur général des collections du Muséum. Il ne s'entendit pas à ce sujet avec G. Cuvier, qui répugnait à une réforme radicale, écrivit une lettre d'adieux aux places et se réunit au comité de rédaction des Amis du peuple. Devenu président de cette société, il collabora activement à son journal, ainsi qu'à ses nombreux écrits de propagande révolutionnaire. Alors commença contre lui une série de procès, notamment celui des Vingt-sept (1834), qui, en augmentant sa popularité, lui valurent presque coup sur coup six ou sept années d'emprisonnement. Telle était la passion avec laquelle il exposait ses convictions républicaines que, portant un jour la parole pour ses compagnons, il osa dire au tribunal : « Il faudrait enterrer vivant dans les ruines des Tuileries le citoyen qui demanderait à la pauvre France quatorze millions pour vivre. » La cour punit immédiatement cette audace de quinze mois de prison et de 500 francs d'amende. Au mois d'octobre 1834, il avait pris la rédaction en chef du *Réformateur*, qui pendant une existence de quinze mois, eut à subir près de vingt condamnations et à payer cent mille francs d'amende; outre beaucoup d'articles scientifiques que contient de lui ce journal, il y donna une suite de lettres sur les prisons de Paris, réimprimées à part sous le titre de *Réforme pénitentiaire* (1839, 2 vol. in-8).

Cependant M. Raspail ne sacrifiait pas entièrement aux agitations politiques du jour ses études favorites. De cette époque si tourmentée date la publication de grands ouvrages composés en bonne partie sous les verrous. Nous rappellerons

les suivants : *Coups de fouet scientifiques* (1830, in-8), polémique avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire : *Essai de chimie microscopique* (1831, in-8), appliquée à la physiologie : *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale* (1831-1832, in-18; 2ᵉ édit., 1837), à l'usage des écoles primaires; *Nouveau système de chimie organique* (1833, in-8, pl.), dont il donna plus tard une édition complètement refondue (1838, 3 vol. in-8 et atlas), et qui traite principalement de la manipulation, de la chimie descriptive et de la chimie générale ou analogie; *Nouveau système de physiologie végétale et botanique* (1837, 2 vol. in-8, fig. et atlas de 60 planches), fondé sur les méthodes d'observation développées dans le précédent traité.

Depuis quelques années, M. Raspail avait renoncé à la politique militante lorsqu'il intervint avec éclat en 1840, au milieu des émouvantes péripéties du procès de Mme Lafarge. Sur l'invitation de la défense, il contrôla l'expertise de M. Orfila, qui, à l'aide de l'appareil de Marsh, avait retrouvé l'arsenic dans les intestins de la victime, soutint qu'un fait de cette nature ne prouvait rien, attendu que cette substance toxique était répandue dans tous les corps et se fit fort de la découvrir « jusque dans le bois du fauteuil du président de la Cour d'assises. » Cette affirmation, bien faite pour jeter beaucoup d'incertitude dans tous les esprits, fut développée dans le *Mémoire à consulter*, rédigé, lors de l'issue du procès, à la requête de la défense (1840, in-8).

A peu de temps de là, ses travaux ayant amené M. Raspail à admettre que le plus grand nombre des maladies provenaient de l'invasion des insectes parasites internes ou externes et de l'infection produite dans le corps par leur action désorganisatrice, il chercha un agent capable d'étouffer la cause immédiate du mal et d'en neutraliser les effets et arrêta sa préférence sur la camphre, déjà usité en médecine comme calmant et antiseptique; il en vint même à convertir cette substance énergique en une sorte de panacée universelle. Debité d'abord sous forme de cigarettes, le nouveau médicament devint rapidement à la mode; bientôt l'inventeur, le prenant pour base d'une médication hygiénique et curative tout ensemble, développa son système dans son *Médecin des familles* (1843, in-12) et principalement dans son *Manuel de la santé* (1846-1864, in-18), sorte d'encyclopédie usuelle de thérapeutique, publiée tous les ans, vendue à un nombre considérable d'exemplaires, et dont les recettes ordinaires, composées de quantités diverses de camphre en poudre et en pommade, d'aloès et d'eau sédative, se réduisent à une médication antivermineuse. Depuis 1854, il fit paraître *le Fermier-Vétérinaire* (in-18), autre manuel annuaire destiné au traitement des animaux domestiques d'après les mêmes principes. Poursuivi plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine, il fut obligé de renoncer à pratiquer lui-même son système; mais de nombreuses consultations gratuites ont été, jusqu'en ces derniers temps, organisées publiquement, soit par les partisans de l'homme politique, soit par des médecins qui ont adopté une méthode populaire.

La révolution de février 1848 ramena M. Raspail sur la scène politique. Dès le 24, il prit, le premier, possession de l'hôtel de ville, et, même avant l'arrivée des membres du gouvernement provisoire, il proclama la République; puis, refusant les fonctions publiques qui lui étaient alors offertes, il fonda, le 27 février, un journal quotidien, *l'Ami du peuple*, avec cette épigraphe : « Dieu et patrie, liberté pleine et entière de la pensée, tolérance religieuse illimitée, suffrage universel. » Il ne tarda pas à accuser le gouvernement de mollesse et de réaction, et, d'accord avec le parti révolutionnaire, eut une part plus ou moins directe aux journées du 17 mars et du 16 avril. Un des organisateurs de la manifestation du 15 mai, en faveur de la Pologne, ce fut lui qui, à la tribune de l'Assemblée constituante, se chargea de lire la pétition rédigée dans une des séances du club qu'il présidait. Arrêté le même jour, bien qu'il n'eût pas suivi MM. Barbès et Blanqui à l'hôtel de ville, il fut détenu au fort de Vincennes jusqu'au mois de mars 1849; traduit alors devant la haute Cour de justice séant à Bourges, il se vit condamner, le 2 avril, à cinq ans d'emprisonnement, qu'il subit à la maison d'arrêt de Doullens. Pendant qu'il était encore en prévention, il fut nommé, lors des élections partielles du 17 septembre 1848, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, où il était dans l'impossibilité de siéger. Au mois de décembre son nom fut proposé dans les élections pour la présidence de la République par les démocrates plus avancés que les partisans de M. Ledru-Rollin. Sa candidature, qui n'était qu'une protestation contre l'institution même de la présidence, considérée comme trop monarchique, rallia encore 36 226 voix. A l'expiration de sa peine (avril 1854), M. Raspail se retira volontairement en Belgique, au village de Boitsfort-lez-Bruxelles, où il reprit les cours de ses études scientifiques.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *de la Pologne* (1839, in-8); *Histoire naturelle des ammonites* (1842, in-8); *Histoire naturelle de la santé et de la maladie* (1843, 3 vol. in-8, fig.; 3ᵉ édit. augmentée, 1857) ouvrage considérable, où il développe son système particulier de médication en l'appliquant aux végétaux, aux animaux et à l'homme; *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie domestique* (2 vol. in-8; dernière édit., 1855), qui a paru par livraisons mensuelles du 15 juin 1847 au 15 mai 1849; *Revue complémentaire des sciences appliquées* (1ᵉʳ août 1854), recueil périodique; *Almanach et Calendrier météorologique*; *Nouvelles études scientifiques et philologiques* (1861-1864, gr. in-8, av. pl.), etc. M. Raspail a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 mars 1831; mais il protesta contre cette faveur contraire à ses opinions égalitaires.

Un de ses fils, M. Benjamin Raspail, né le 16 août 1823, l'a aidé dans quelques-uns de ses travaux; il a siégé à l'Assemblée législative comme représentant du Rhône et a constamment voté avec la fraction socialiste de la gauche.

Son neveu, M. Eugène Raspail, né à Gigondas (Vaucluse), le 12 septembre 1812, s'est beaucoup occupé de sciences naturelles et de géologie, et a publié, en 1842, le résultat de ses observations sur un nouveau genre de saurien fossile. Il était directeur de l'éclairage au gaz de la ville d'Avignon lorsque les électeurs démocrates de Vaucluse le choisirent, en 1848, pour les représenter à l'Assemblée constituante, où il a toujours voté avec la Montagne.

RASTOUL [de Mongeot] (Alphonse-Simon), littérateur français, né le 12 septembre 1800, à Avignon, où il fit ses études, fut d'abord imprimeur, puis professa l'histoire au collége d'Avignon (1831) et se rendit, en 1836, à Paris, où il fut un des rédacteurs de *l'Europe littéraire*. Il alla, vers 1840, s'établir en Belgique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature légère et d'histoire, entre autres : *Histoire de la nation française* (1832-1834, 2 vol. in-8), qui ne va pas plus loin que le règne de Louis IX; *Tableau d'Avignon* (1835, in-8), un drame représenté à Liége en 1842; *Léopold Iᵉʳ* (Bruxelles, 1846, in-8; 2ᵉ édit., 1850); *Lamartine*

(Ibid., 1848), étude critique : *Histoire de Hollande* (Ibid., 1850, 2 vol.); *Vienne et Bruxelles* (Ibid., 1854, in-18), ou la maison d'Autriche et la Belgique; *Pétrarque*, *les Manteaux rouges*, etc. En outre, il a fondé divers journaux : *l'Écho de Vaucluse* (1828); *la France provinciale* (1832); un *Cours d'histoire et de littérature* (1835) et *l'Étoile belge* (1847). — Un de ses frères, M. Antoine RASTOUL, a publié, en 1836, une version de *l'Avare* de Molière en vers français.

RASTRELLI (Joseph), compositeur allemand, né à Dresde, le 13 avril 1799, et fils d'un compositeur distingué, reçut de son père des leçons de musique, et montra un talent précoce. Ayant étudié l'harmonie, sous la direction de l'organiste Feidler, il passa en Italie, avec son père, en 1814, reçut de Mattei des leçons de contre-point, et fit représenter à Ancône son premier opéra, *la Destruction de Jérusalem*, qui eut du succès. Il avait dix-sept ans. De retour à Dresde, il accepta pourtant, en 1820, une place de violoniste dans la chapelle du roi de Saxe, et, la même année, donna son second opéra, *la Schiava Circassa*, qui obtint au théâtre de Dresde l'accueil le plus favorable, et fut suivi des *Donne Curiose* et de *Velleda*, dont le succès fut plus contesté. Le roi de Saxe lui accorda un subside pour faire en Italie un second voyage, pendant lequel il fit représenter à la Scala de Milan, en 1824, un drame musical, intitulé *Amina*. Revenu en Saxe, il se livra plus particulièrement à l'étude du piano et à l'enseignement du chant, fut nommé, en 1829, second chef d'orchestre du théâtre et, l'année suivante, chef d'orchestre de la chapelle de la cour. En 1832, M. Rastrelli donna à Dresde son premier opéra allemand, *Salvator Rosa*, suivi, en 1835, de *Berthe de Bretagne;* ces deux partitions sont généralement considérées comme ses meilleures. On lui doit encore un ballet : *l'Enlèvement de Zétulbé*, la musique de la tragédie de *Macbeth*, et un rondo pour piano, intitulé *les Charles de Dresde*.

Comme maître de chapelle, il a composé plusieurs *Messes*, des *Vêpres*, un *Miserere*, un *Salve Regina*, deux motets à huit voix pour la chapelle Sixtine, à l'occasion desquels le pape lui a envoyé l'ordre de l'Eperon d'or, etc. Sa musique, qui se distingue surtout par la largeur du style, et la science des grands effets d'instrumentation, est très-goûtée des savants amateurs de l'Allemagne.

RATAZZI (Urbain), homme d'État italien, est né à Alexandrie, le 29 juin 1808, d'une famille déjà distinguée dans le barreau et dans la politique. Son père était secrétaire du conseil de justice, et son oncle avait été membre de la junte constitutionnelle d'Alexandrie, en 1815. Élevé gratuitement au Collége des provinces, M. Ratazzi fit son droit avec succès, fut d'abord avocat au barreau de Turin, puis à la Cour d'appel nouvellement établie à Casale (1838), où il se fit remarquer par son savoir et son éloquence. Après la révolution de 1848 et la constitution de Charles-Albert, il fut envoyé par le collége d'Alexandrie à la Chambre des députés de Turin, où il prit place parmi les libéraux et les patriotes. Après la défaite de Custoza, le roi l'appela à un ministère qui ne dura que huit jours. M. Ratazzi se jeta alors avec ardeur dans l'opposition, qui avait pour chef l'abbé Gioberti. Après le triomphe de ce parti, le 15 décembre, M. Ratazzi reçut le ministère de l'intérieur, puis celui de grâce et de justice. Mais il se sépara de son chef à propos du projet d'une expédition piémontaise à Rome pour réintégrer le pape. Cette proposition, vivement repoussée par le parlement, amena la chute de Gioberti. M. Ratazzi resta au ministère, et il était au département de la justice lorsque eut lieu, prématurément et avant la réorganisation de l'armée et des finances, la dénonciation de l'armistice entre le Piémont et l'Autriche, qui eut pour conséquence le désastre de Novare (23 mars 1849).

Renversé du pouvoir trois mois après, par suite de l'abdication de Charles-Albert, M. Ratazzi prit d'abord place, comme démocrate, dans l'opposition. Puis il se rapprocha peu à peu du pouvoir, et se rangea parmi les chefs intelligents du centre gauche, qui demandaient avec modération de nouvelles réformes. Il devint vice-président, puis président de la Chambre (1852). Un peu plus tard il entra, avec le portefeuille de la justice, au ministère, où il eut pour collègue son ancien adversaire, M. de Cavour, président du conseil (1854). M. Ratazzi, qui n'avait mis son talent au service de partis opposés que pour sauver ce que le Piémont pouvait garder de liberté au milieu de la ruine universelle des constitutions libérales, jouit, à Turin et dans tout le Piémont, d'une popularité qui fut hautement consacrée dans les dernières élections de 1857. Il fut particulièrement l'auteur des lois libérales qui ont consommé, dans le Piémont, la séparation de l'État et de l'Église, et il avait présenté, en 1856, la loi pour l'abolition des couvents.

Éloigné du ministère en 1858 et remplacé, dans son département, par M. de Cavour lui-même, M. Ratazzi fut ramené au pouvoir l'année suivante par la retraite de ce dernier à la suite de la paix de Villafranca (cabinet du 19 juillet). Il en sortit six mois après lorsque M. de Cavour fut appelé à reprendre la présidence du cabinet en 1860, et il combattit vivement, au mois de mai suivant, la cession de la Savoie et de Nice à la France, consentie par son ancien collègue. Au mois de juillet 1861, il fut élu à l'unanimité député d'Alexandrie. Nommé président de la Chambre, il remplit d'une manière éminente ces difficiles fonctions. Vers la fin de l'année, il fut envoyé en mission à Paris, où la rédaction des journaux *la Presse*, *l'Opinion nationale*, *le Siècle* lui offrirent un banquet solennel (novembre 1861). Peu après son retour en Italie, il donna sa démission de la présidence de la Chambre, mais il la retira pour déférer aux vœux exprimés par un vote de l'Assemblée (21 décembre).

M. Ratazzi fut rappelé au ministère, dans les premiers jours de mars 1862, avec le titre de président du conseil des ministres et le portefeuille des affaires extérieures, auquel il joignit celui de l'intérieur. Son avénement marquait à la fois l'aspiration des Italiens vers Rome et le désir de satisfaire aux conditions imposées par l'alliance française en faveur du Saint-Siége. Il réunit, dans la Chambre, une très-grande majorité. Le 31 mars, il avait résigné le portefeuille de l'intérieur, confié au général Durando. Il eut dès lors pour principal adversaire M. Minghetti, avec lequel il eut plus tard un duel à l'épée (juin 1863). Le 1er décembre 1862, il donna sa démission avec tout son ministère.

M. Ratazzi a épousé, au commencement de février 1863, Mme Marie DE SOLMS, née Bonaparte-Wyse, femme célèbre dans la société française par ses relations, par sa collaboration à des journaux et par ses livres, dont quelques-uns ont eu du retentissement. En juillet 1865, elle a fondé à Florence, un journal, *le Courrier de Florence*, rédigé en français, et se proposant pour but la réconciliation de la papauté avec l'Italie.

RATEAU (Jean-Pierre LAMOTTE-), ancien représentant du peuple français, né à Bonnes (Charente), le 10 août 1800, fut reçu licencié en droit

à la Faculté de Toulouse, se fit inscrire, en 1824, au tableau des avocats de Bordeaux et s'y distingua par une grande habileté de parole. Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale qui réclamait la réforme électorale et parlementaire, et il fut élu membre du conseil général de la Gironde. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Charente, le septième sur neuf, et par 37 839 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Il donna son nom à la fameuse proposition qui avait pour objet de dissoudre la Constituante avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservé de voter, et de hâter la convocation de la Législative, pour délivrer le pouvoir exécutif de l'opposition qu'il rencontrait dans la majorité républicaine. La proposition Rateau, qui donna lieu aux plus vives discussions (12 janvier 1849), fut adoptée, après l'amendement proposé par M. de Lanjuinais, par 470 voix contre 337. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, M. Rateau, continuant de se montrer hostile à la République, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la revision de la Constitution; mais il resta attaché au système parlementaire, et refusa de servir jusqu'au bout la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée, et il reprit sa place au barreau de Bordeaux.

RATHERY (Edme-Jacques-Benoît), littérateur français, né à Paris, le 19 novembre 1807, étudia le droit, se fit recevoir, en 1830, avocat à la Cour royale et suivit le palais pendant un certain nombre d'années. Ses études sur l'ancien droit public et privé de la France, l'histoire de nos institutions judiciaires et la biographie des magistrats et des jurisconsultes, lui fournirent le sujet de plusieurs articles dans *le Droit*, la *Gazette des Tribunaux*, la *Revue de législation et de jurisprudence*. En même temps il travaillait à la *Revue française*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. Puis il fit paraître des *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes* (1843, in-8), fragments d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques avait, l'année précédente, accordé une première mention honorable; et une *Histoire des États généraux de France* (1845, in-8), qui lui valut le prix au concours de la même Académie.

Attaché, en 1844, à la bibliothèque du Louvre, où il obtint, en 1849, le titre de bibliothécaire, M. Rathery devint, en 1859, conservateur-adjoint aux imprimés de la Bibliothèque impériale et conservateur, sous-directeur-adjoint au même département par décret du 14 juin 1862. Il joignit à ses précédents travaux des études de bibliographie et d'histoire littéraire, et il publia sous ce titre : *De l'influence de la littérature et du génie de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le* XIII*e siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (1853, in-8), un ouvrage qui avait partagé un prix proposé par l'Académie française. Il a donné plus récemment, avec M. Burgaud des Marets : *Œuvres de Rabelais* (1857, 2 vol. in-8), collationnées pour la première fois, avec notes; puis une édition complète du *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre (1859-1864, tome I-VI, in-8); enfin quelques publications moins importantes : *le Journal des États tenus à Vitry-le-François*, en 1744, etc. (1864, in-8), *le Journal du baron de Gauville*, etc. (même année, in-8).

M. Rathery, membre du comité des travaux historiques, a collaboré au *Moniteur universel*, à la *Revue contemporaine*, au *Journal général de l'instruction publique*, au *Bulletin du bibliophile*, etc. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

RATIBOR (*Victor*-Maurice-Charles, duc DE), prince de Corvey, l'aîné de la branche Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, en Bavière, né le 10 février 1818, a été mis en possession du duché de Ratibor, dans la haute Silésie, par le testament du landgrave Victor-Amédée de Hesse-Rothenbourg, mort sans enfants, le 12 novembre 1834, en même temps que son frère *Clodwig* (voy. ci-après) héritait, en vertu du même testament, de la principauté de Corvey, en Silésie. Une des clauses de cet acte imposait aux deux frères les titres qu'ils portent depuis. Le duc de Ratibor est propriétaire des seigneuries de Kieferstaedtl et de Zembowitz, et major-général à la suite de l'armée prussienne. Marié, le 19 avril 1845, à la princesse Marie-*Amélie*-Sophie, etc., fille de feu le prince de Furstenberg, née le 12 février 1821, il a eu neuf enfants, dont l'aîné, *Victor*-Amédée, etc., est né le 6 septembre 1847.

RATIBOR ET CORVEY (*Clodwig*-Charles-Victor, prince DE), frère puîné du précédent, né le 31 mars 1819, a succédé, en vertu d'un traité conclu avec lui, en date du 15 octobre 1845, à leur frère, le prince Philippe-Ernest de Hohenlohe-Schillingsfurst, en Bavière, le 12 février 1846. Il est membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière. De son mariage avec la princesse *Marie*-Antoinette-Caroline-Stéphanie, fille du prince de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, née le 16 février 1829, il a deux filles et deux fils, dont l'aîné, le prince héréditaire *Philippe*-Ernest-Marie, est né le 5 juin 1853.

RATIER (Félix-Séverin), médecin français, né à Paris en 1797, fit ses études spéciales dans cette ville, et y fut reçu docteur en 1819. D'abord connu par des traductions de Celse et de Martini, il publia ensuite : *Essai sur l'éducation physique des enfants* (1821, in-8), couronné par la Société de Bordeaux; *Formulaire pratique des hôpitaux* (1823, in-18; 4e édit., 1831); *Nouvelle médecine domestique* (1825-1826, 2 vol. in-8); *Pharmacopée française* (1827), avec M Henry; *Traité élémentaire de matière médicale* (1829, 2 vol. in-8); *Lettres sur la syphilis* (1845), etc. En outre, on lui doit un très-grand nombre d'articles, imprimés dans divers recueils scientifiques, tels que le *Journal général de médecine*, les *Archives générales*, le *Bulletin* de M. de Férussac, l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, l'*Encyclopédie des gens du monde*. — Son frère puîné, M. Victor RATIER, né à Paris, professeur d'anglais au lycée de Bourges, a rédigé le *Journal du Cher*, collaboré au *Bon sens*, écrit quelques vaudevilles, et traduit, en 1853 et en 1855, des romans anglais.

RATISBONNE (Marie-Théodore), prédicateur français, né le 28 décembre 1802, à Strasbourg, où son père était président du consistoire israélite, était depuis peu de temps avocat, lorsqu'en 1826 il se convertit à la religion catholique. Entré dans les ordres, il devint successivement professeur au petit séminaire, et vicaire à la cathédrale de Strasbourg, missionnaire apostolique et supérieur général de l'œuvre de Notre-Dame de Sion, fondée par lui en 1842, en mémoire de la conversion de son frère (v. ci-dessous). Le Rév. P. Ratisbonne a publié, entre autres écrits : *Essai*

sur l'éducation morale (Strasbourg, 1828, in-8), mémoire couronné par l'Académie du département; une *Histoire de saint Bernard* (1841, 2 vol. in-10; 5e édit., 1864), qui a été traduite en plusieurs langues; le *Manuel de la mère chrétienne* (1860, 5e édit., augm., in-18).

Son frère puîné, M. Alphonse-Marie RATISBONNE, né à Strasbourg, le 1er mai 1812, était licencié en droit lorsqu'il se rendit à Rome et y abjura la religion juive le 20 janvier 1842; peu de temps après, il fit son noviciat dans la Compagnie de Jésus et entra dans la Société des prêtres de Notre-Dame de Sion. Sa conversion, entourée de circonstances romanesques et merveilleuses, fit beaucoup de bruit et donna lieu à une foule de brochures où elle était livrée aux appréciations les plus diverses.

RATISBONNE (Louis-Gustave-Fortuné), littérateur français, né à Strasbourg, le 29 juillet 1827, et neveu des précédents, fit ses études à Paris et entra, vers 1853, à la rédaction du *Journal des Débats*. Son principal titre littéraire est une traduction en vers de *la Divine Comédie* du Dante (1852-1857, 4 vol. in-18), rendue tercet par tercet et dont la première partie, *l'Enfer* (2 vol. in-8), a été couronnée en 1854 par l'Académie française. Il a donné depuis *le Purgatoire* (1857, 2 vol., in-8) et *le Paradis* (1859, 2 vol. in-8).

On a encore de M. Ratisbonne : *Henri Heine* (1855), extrait de la *Revue contemporaine*; *Impressions littéraires* (1855, in-18), articles de critique; *Au printemps de la vie* (1857, in-32) recueil de vers; *Héro et Léandre*, drame antique en un acte, en vers (Théâtre-Français, 1859), *la Comédie enfantine* (1860, in-8), recueil de fables où plusieurs de La Fontaine sont refaites au point de vue de la morale; *Morts et vivants, nouvelles impressions littéraires* (1860, in-12). *Dernières scènes de la Comédie enfantine* (1862, in-8); poésies (1865, in-12), etc. *La Comédie enfantine* a aussi obtenu de l'Académie française un prix Monthyon (médaille de 2000 fr.), en 1861. M. Ratisbonne est un des collaborateurs du *Magasin d'éducation et de récréation*. On lui attribue, sous le pseudonyme de *Trim*, une série d'*Albums* avec texte versifié pour l'amusement et l'instruction des enfants du premier âge.

RATTAZZI. Voy. RATAZZI.

RATTIER (François-Édouard), ancien représentant du peuple, né à Paris, le 30 avril 1822, entra en 1843 au service militaire, et, devançant l'appel de sa classe, obtint d'être incorporé dans le corps des zouaves, qui venait d'être organisé. Après une longue maladie, qui le força de revenir en France, il partit de nouveau pour l'Algérie et y rejoignit le 48e de ligne. Il était sergent au bataillon de dépôt, à Reims, lorsqu'il fut porté aux élections de l'Assemblée législative, par le comité démocratique-socialiste. Élu, par 110 482 voix, le vingtième représentant de la Seine, il fit partie du bureau provisoire, protesta, dès les premiers jours, au nom de l'armée, contre le mode de votation des soldats, et s'associa aux actes de la Montagne, ainsi que ses camarades les sergents Boichot et Commissaire. Le 13 juin 1849, il se rendit, avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), au Conservatoire, signa l'appel aux armes et fut condamné à la déportation, par la haute Cour de Versailles; mais il avait réussi à gagner Londres, où il s'est marié et où il exerça la profession de chapelier.

RATTIER (Marie-Stanislas), philosophe français, né le 1er juin 1793, à Provins (Seine-et-Marne), entra en 1811 à l'École normale, professa deux ans à Troyes, puis à Paris, où il suivit les cours de la Faculté de droit, et se fit inscrire en 1822 au tableau des avocats. En même temps, il collaborait assidûment au *Drapeau blanc* et à *la Quotidienne*, et fondait, avec M. Laurentie, le recueil de *la France chrétienne*. Après avoir exercé un an les fonctions de répétiteur des lettres à l'École polytechnique, il devint, en 1823, chef du bureau des théâtres à la préfecture de police et donna sa démission en 1830. Rentré au barreau, il coopéra à la rédaction de plusieurs journaux royalistes, *le Correspondant*, *le Courrier de l'Europe*, *l'Univers*, et passa en 1834 au collége de Pont-le-Voy, en qualité de professeur de philosophie. Décoré en 1829, il est devenu inspecteur de l'Académie de l'Aube.

M. Rattier a publié : *Perrette* (1822), poëme héroï-comique; *De la condition des femmes sous l'Empire* (1822, in-8), plusieurs fois reimprimé; *Cours complet de philosophie* (1844-1845, 4 vol. in-12), où cette science est ramenée aux principes du catholicisme.

RAU (Charles-Frédéric), jurisconsulte français, né à Bouxwiller (Bas-Rhin), fut reçu docteur en droit à la Faculté de Strasbourg, en décembre 1826, et y devint professeur du Code Napoléon, puis peu après juge suppléant au tribunal de la même ville. Il est en outre membre du Consistoire supérieur de la communion luthérienne à Strasbourg, et, depuis décembre 1850, chevalier de la Légion d'honneur. — Il a publié, avec M. Aubry, une édition annotée du *Cours de Droit français*, de K.-S. Zachariæ (1843-1846, 5 vol. in-8, 3e édit., 1856 et suiv.).

RAU (Karl-Heinrich), célèbre économiste politique allemand, né le 23 novembre 1792, à Erlangen, finit, à l'âge de vingt ans, toutes ses études universitaires et prit ses licences à Gœttingue. Deux ans plus tard, il remporta le premier prix dans un concours solennel ouvert par l'Académie de cette ville *sur les Maîtrises et jurandes*. En 1816, il s'annonça déjà comme un économiste distingué par sa dissertation : *Primæ lineæ historiæ dolitices*. Il obtint en 1818 une chaire à l'université d'Erlangen, et en 1820, il remporta un autre premier prix proposé par l'Académie de Harlem, pour le meilleur travail *sur les Causes de la pauvreté*. Nommé en 1822 professeur d'économie politique à l'université de Heidelberg, il a résidé depuis dans cette ville, se livrant avec une activité extraordinaire à l'enseignement et aux savantes recherches.

De 1837 à 1840, M. Rau fit partie de la première Chambre du grand-duché de Bade et, en 1851, de la commission du Zollverein, envoyée en Angleterre pour étudier l'Exposition de l'industrie. Il est devenu conseiller intime, docteur en droit et en philosophie, membre de plusieurs académies, décoré de plusieurs ordres, correspondant de l'Institut (juin 1856), etc.

Le principal titre scientifique de M. Rau, regardé généralement comme le véritable fondateur de l'économie politique moderne en Allemagne, est son *Traité d'économie politique* (Lehrbuch der politischen Œkonomie; Heidelberg, 1826-37, 3 vol.), dont les différentes parties, publiées successivement, ont eu, ensemble ou séparément, plusieurs éditions. Elles embrassent l'économie politique proprement dite, ou la théorie des richesses (t. I), la science administrative (t. II) et les finances (t. III). On y loue la clarté de l'exposition, la sûreté des principes, pour lesquels Smith et Say ont en général servi de guides.

Nous citerons, parmi les autres ouvrages de

M. Rau : *Du luxe* (Ueber den Luxus; Erlangen, 1817, in-8); *De la suppression des maîtrises et jurandes* (Ueber bie Aufhebung der Zünfte; Leipsick, 1816; 2e édit., 1820, in-8): *Vues d'économie politique* (Ansichten der Staatswirthschafs; Ibid., 1824); *Vues d'économie politique par rapport surtout à l'Allemagne* (Ansichten der Volkswirthschaft mit, etc.; Ibid., 1821, in-8); *Malthus et Say, sur les causes de l'interruption du commerce dans le temps présent* (Malthus und Say, etc.; Hamb., 1821); *Précis de la science camérale et de l'économie politique* (Grundriss der Kameralwissenchaft; Heidelberg, 1823, in-8); *De la science camérale, son essence et ses parties* (Ueber die Kameralwissenschaft, Entwickelung, etc.; Ibid., 1825, gr. in-8; *Histoire de la charrue*, (Geschichte des Pfluges; Ibid., 1845, in-8); *les Instruments d'agriculture à l'Exposition de Londres* (die Landwirthschafftlichen Geraethe der Londoner Ausstellung; Ibid., 1853).

M. Rau a publié aussi une traduction du *Cours d'économie politique de Storch*, avec des additions qui ont paru à part (Hambourg, 1820). Il est, depuis 1834, un des principaux rédacteurs des *Archives d'économie politique* (Archiv. der politischen Œkonomie; vol. 1-6, 1834-49; 2e série, 10 vol., 1840-1853). Cette revue, qui paraît encore, est rédigée dans l'esprit des doctrines d'Adam Smith. Plusieurs des articles nombreux et remarquables que M. Rau y a insérés ont été publiés à part : *Du minimum de la grandeur d'une propriété de paysan* (Ueber den kleinsten Umfang eines Bauergutes; Heidelberg, 1851); *Sur la crise du Zollverein dans l'été de* 1852 (Ueber die Krisis des Zollvereins im Sommer 1852); *Critique du système national d'économie politique de Fr. List* (Zur Kritik des nationalen Systems der politischen Œkonomie von Fr. List; Ibid., 1853). On cite encore de lui un certain nombre d'articles importants : *De la dette badoise*, *la Nouvelle loi anglaise sur les pauvres*, *Des banques américaines*, etc., etc.

RAUCH (Chrétien), célèbre sculpteur prussien, né à Arolsen (principauté de Waldeck), le 2 janvier 1777, mort à Berlin, le 3 décembre 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RAUCOURT (N.... Achille), artiste dramatique français, né à Rennes, en 1804, mort le 5 juin 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RAUDOT (Claude-Marie), publiciste français, ancien représentant du peuple, né le 24 décembre 1801, à Saulieu (Côte-d'Or), entra dans la magistrature, vers 1825, fut attaché comme substitut aux parquets de Sens, d'Auxerre et de Versailles, et donna sa démission, après la révolution de 1830, par attachement pour la famille déchue. Membre du conseil général de l'Yonne, de 1842 à 1852, il fut envoyé par son département à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 19 novembre 1848. Réélu à la Législative, il fit partie, dans ces deux Assemblées, de la droite monarchique et appuya ses votes de la publication de quelques écrits contre-révolutionnaires qui donnèrent lieu, à l'époque où ils parurent, à une polémique passionnée ; nous citerons : *De la décadence de la France* (1849, in-8; 4e édit., 1850) et *De la grandeur possible de la France* (1851, in-8).

Rentré dans la vie privée depuis le coup d'État de 1851, M. Raudot a encore publié : *la France avant la Révolution* (1841, in-8; 2e édit., 1847), exposé de situation politique et sociale du pays, lors de l'ouverture de l'Assemblée des notables en 1787, et plusieurs articles, insérés dans le *Journal des économistes*, sur l'Algérie, les défrichements, la richesse de la France au dernier siècle (1852-1855), etc. Il est aussi devenu un des collaborateurs du *Correspondant* (1860).

RAULIN (Félix-Victor), géologue français, né à Paris, le 8 août 1815, entra, en 1838, au Muséum d'histoire naturelle, en qualité de préparateur de géologie et fut chargé, en 1846, à la Faculté de Bordeaux, de l'enseignement de cette science. Au mois de novembre 1848, il reçut, à Paris, le diplôme de docteur ès sciences naturelles, avec une double thèse *sur la Classification des terrains tertiaires de l'Aquitaine* et *les Transformations de la flore de l'Europe centrale*. A l'exception d'une *Carte géologique du département de l'Yonne* (1855, 6 feuilles), dressée avec M. Leymarie, les travaux de ce savant sont disséminés, depuis 1837, dans les recueils spéciaux ou les collections académiques, tels que le *Bulletin de la Société zoologique* (1838-1855), les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1844-1851), les *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1848-1856) et *Patria* (1846), où il a donné tout un traité de la *Géologie de la France*. M. Raulin a publié plus récemment une *Statistique géologique et minéralogique de l'Yonne* et une *Description physique de l'île de Crète*, celle-ci sous les auspices et avec le concours du ministère de l'instruction publique.

RAUMER (Frédéric-Louis-Georges de), célèbre historien allemand, professeur à l'université de Berlin, fils de l'agronome de ce nom, est né à Wœrlitz, près Dessau, le 14 mai 1781. Il étudia au Joachimsthal de Berlin, aux universités de Halle et de Gœttingue, entra en 1801 dans la carrière judiciaire et obtint, en 1810, une place de conseiller dans le cabinet du chancelier d'État de Hardenberg. Il avait déjà publié à cette époque plusieurs ouvrages : *Six Dialogues sur la guerre et sur le commerce* (Sechs Dialoge über Krieg und Handel; Berlin, 1806); *le Système des contributions en Angleterre*, etc. (das brittische Besteuerungssystem; Berlin, 1810), traduit en français par M. Théremin, et imprimé à la suite du *Tableau de l'administration intérieure de la Grande-Bretagne* par Vincke (Paris, 1819), les *Discours d'Eschine et de Démosthènes sur la couronne* (Berlin, 1811) et *CCI emendationes ad tabulas genealogicas Arabum et Turcarum* (Heidelberg, 1811). Ces deux derniers travaux, qui révélaient des recherches aussi consciencieuses qu'intelligentes, lui ouvrirent selon ses désirs la carrière de l'enseignement académique. Il obtint en 1811 une chaire à l'université de Breslau.

Après avoir visité de 1815 à 1817, en partie aux frais du gouvernement, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse, il écrivit deux nouveaux ouvrages : *Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge* (Handbuch merkwürdiger Stellen aus den lateinischen Geschichtsschreibern des Mittelalters; Breslau, 1813) et *Voyage d'automne à Venise* (Herbstreise nach Venedig; Berlin, 1816, 2 vol.). Ces publications, plus importantes que ses premiers essais, lui valurent la place de professeur d'économie politique et d'histoire à l'université de Berlin.

Depuis cette époque M. Fréd. de Raumer a occupé plusieurs charges considérables. Il fit pendant plusieurs années partie du comité supérieur de censure et fut, jusqu'en 1847, membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin. Le mauvais accueil que l'on y fit à son *Éloge* du roi Frédéric II, l'amena à se démettre de ces dernières fonctions, mais la ville de Berlin, qui ne partagea pas les scrupules de l'Académie, le porta

par ses suffrages au conseil municipal et en 1848, au parlement de Francfort. M. F. de Raumer y prit place au centre droit, puis fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur de Jean, vicaire de l'Empire. De retour à Berlin, il fut élu membre de la première Chambre de la Prusse. Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, et fatigué des agitations et des travaux de toute sa vie, M. de Raumer fit valoir en 1853 ses droits au repos, et obtint le titre de professeur émérite de l'université de Berlin.

L'ouvrage auquel cet écrivain doit principalement sa réputation est : l'*Histoire des Hohenstaufen et de leur temps* (Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit; Leipsick, 6 vol., 1823-1825; 2e édit., 1840-42) : écrite à une époque où le romantisme allemand dirigeait tous les esprits vers le moyen âge, elle obtint un succès éclatant. Sa grande *Histoire de l'Europe depuis la fin du XVe siècle* (Geschichte Europas seit dem Ende des XVten Jahrh., 1832-1858. tom. I.-X), quoique accueillie avec estime, n'a pas eu un succès aussi complet. L'auteur a le courage d'y exprimer des opinions contraires à celles qui devenaient de plus en plus puissantes en Allemagne.

M. F. de Raumer entreprit depuis 1830 de nouveaux voyages, notamment en France, en Italie, en Suisse et en Amérique, à la suite desquels il publia des livres d'un très-grand intérêt : *Lettres de Paris et de la France en* 1830; (Briefe aus Paris und Frankreich, 1830; Leipsick, 1831, 2 vol.); *Lettres de Paris pour servir de commentaires à l'histoire du XVIe et du XVIIIe sciècle* (Briefe aus Paris zur Erlaeuterung, etc.; Ibid., 1831, 2 vol.); *l'Angleterre en* 1835 (England in 1835; Leipsick, 1836, 2 vol.; 2e édit. avec un 3e volume, intitulé *l'Angleterre en* 1841; Ibid., 1842); *Documents puisés dans le Musée britannique et dans les archives de l'Angleterre pour servir à l'histoire moderne* (Beitraege zur neuern Geschichte aus dem brit. Museum und, etc.; Ibid., 1836-39, 5 vol.); *l'Italie, notices pour la connaissance de ce pays* (Italien. Beitraege zur Kenntniss dieses Landes; Ibid., 1840, 2 vol.) ; *les Etats-Unis de l'Amérique du Nord* (die Vereinigten Staaten von Nordamerika; Ibid., 1845, 2 vol.) ouvrage fort remarqué où l'auteur, traitant des questions d'histoire, de politique, de religion, de philosophie et d'art, se montre partisan de la constitution américaine; *Lettres de Francfort et de Paris* (Briefe aus Frankfurt und Paris; Ibid., 1849, 2 vol.).

On a encore sous le nom de M. F. de Raumer des *Leçons sur l'histoire ancienne* (Vorlesungen über die alte Geschichte; Leipsick, 1821, 2 vol.; 2e édit., 1847), puis diverses brochures : *Sur le Développement historique des idées du droit, de l'État et de la politique* (Ueber die geschichtliche Entwickelung der Begriffe von Recht, Staat und Politik; Ibid., 1826; 2e édit., 1832) ; *Sur l'administration municipale en Prusse* (Ueber die preussische Staedteordnung; Ibid., 1828); *Lettres sur les antiquités* (Antiquarische Briefe; Ibid., 1851); enfin un grand nombre d'articles, discours, mémoires, réunis en partie sous le titre de : *Mélanges* (Vermischte Schriften; Ibid., 1852 et suiv.).

M. Fréd. de Raumer a aussi publié, en commun avec Tieck, les *Œuvres posthumes* (Nachgelassene Schriften und Briefwechsel; Leipsick, 1826, 2 vol.) du philosophe allemand Karl Salger, mort en 1817. Il prit après 1830 une part active à la rédaction du recueil intitulé : *Historisches Taschenbuch*, dont le 2e volume contient une belle dissertation de lui sur *la Fin de la Pologne*.

RAUMER (Charles-Georges DE), géologue et géographe allemand, frère du précédent, né au même lieu, le 9 août 1783, étudia aux universités de Gœttingue et de Halle, et suivit à l'École des mines de Freiberg les cours de Verner. Il visita ensuite l'Allemagne et la France, et fit particulièrement dans les environs de Paris des recherches géognostiques. En 1810 il obtint à Berlin une place dans l'administration des mines, et de là il passa en 1811 à Breslau pour y remplir les fonctions de professeur de minéralogie à l'université, et de conseiller à l'administration des mines. Pendant les guerres de 1813 et 1814, il s'enrôla comme volontaire. Il professa plus tard à l'université de Halle, et se fixa définitivement en 1827 à Erlangen, où il obtint la chaire d'histoire naturelle et de minéralogie.

M. Charles de Raumer doit surtout sa réputation à ses excellents ouvrages de géographie : *Manuel de géographie* (Lehrbuch der allgemeinen Geographie; Leipsick, 1848, 3e édit.); *Palestine* (Ibid., 1850, 3e édit.), etc. Parmi ses ouvrages de minéralogie et de géognosie, on cite : *Fragments géognostiques* (Geognostische Fragmente; Nuremberg, 1811); *les Granits des montagnes des Géants* (der Granit des Riesengebirges; Berlin, 1813); *les Montagnes de la basse Silésie* (das Gebirge Niederschlesiens; Berlin, 1819); *les Éléments de la cristallographie* (A, B, C Buch der Kristallkunde; Ibid., 1817, 2 vol.; *Appendice*, 1821).

*Vivement préoccupé de l'éducation, M. Ch. de Raumer a fait, dans les instituts de Pestalozzi à Ifferten et de Dittmar à Nuremberg, des études sérieuses qui ont eu pour résultat entre autres ouvrages, son *Histoire de la pédagogie depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* (Geschichte der Paedagogik seit dem Wiederaufblühn, etc.; Stuttgart, 2e édit., 4 vol., 1855) : cet ouvrage qui a paru aussi sous le titre : *les Universités allemandes*, est le résumé de cours publics professés à Halle et à Erlangen ; on y remarque surtout les articles sur Comenius, Locke, A. H. Francke, J. J. Rousseau et Pestalozzi. Il faut y rattacher *l'Éducation des filles* (die Erziehung der Maedchen ; Stuttgart, 1853).

On a encore de cet écrivain : *la Sortie d'Égypte* (der Zug der Israeliten aus Aegypten nach Canaan ; Leipsick, 1837) ; *Croisades* (Kreuzzüge Stuttgart, 1840), recueil de dix dissertations sur divers sujets; d'autres dissertations et mémoires, réunis sous le titre de *Mélanges* (Vermischte Schriften, Berlin, 1819-1822, 2 vol), etc.

En 1851, M. Ch. de Raumer perdit un de ses fils, Hans DE RAUMER; né en 1820, et qui, malgré sa jeunesse, avait pris une place très-distinguée au parlement de Francfort. Il avait aussi combattu courageusement dans le Schleswig-Holstein pour la cause allemande, et l'on dit qu'il mourut de douleur de la voir perdue.

Un autre fils du savant géologue, M. Adolphe DE RAUMER, né à Breslau le 14 avril 1815, entra dans la carrière de l'enseignement, devint, en 1846, professeur adjoint et, en 1852, titulaire de langue et de littérature allemandes à l'université d'Erlangen. Il a collaboré à l'*Histoire de la Pédagogie* de son père, et écrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *l'Influence du christianisme sur le haut allemand* (die Einwirkung des Christenthums auf die althochdeutsche Sprache (Stuttgart, 1845) ; *De l'Esprit allemand* (Vom deutschen Geiste ; Erlangen, 1850, 2e édit.).

RAUMER (Georges-Guillaume DE), historien allemand, né vers 1790, à Berlin, mort le 11 mars 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RAUTENSTRAUCH (Barbe-Jeannette-Pauline-Lucie GIEDROYC, dame DE), femme de lettre- po-

lonaise, née à Varsovie, le 22 juin 1798. Fille du prince Romuald Giedroyc, elle fut mariée au lieutenant-général polonais de Rautenstrauch, aide de camp de l'empereur de Russie en 1831. Elle s'est fait connaître par un certain nombre de romans ou récits de voyage.

Nous citerons les suivants : *Emmelina i Arnolf*, Emmelina et Arnolphe (Varsovie, 1821, in-8) ; *Ragana* (Varsovie, 1830, 3 vol, in-8) ; *Przez naezenia*, Destinées (Varsovie, 1831, 2 vol. in-12); *Mes souvenirs de la France* (Cracovie, 1839, in-8), et *Dernier voyage en France et dernières impressions*, suite du précédent ouvrage (Leipsick, 1842, in-12) : *Miasta gory i doliny*, villes, monts et vallées (Posen, 1844, 5 vol. in-18); *Dans les Alpes et au delà des Alpes* (Varsovie, 1847, 3 vol., in-8) ; Mme de Rautenstrauch a, pendant un séjour à Paris, donné divers articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*. *

RAVAISSON (Jean-Gaspard-Félix), philosophe français, membre de l'Institut, né à Namur, le 23 octobre 1813, fit de brillantes études au collége Rollin et remporta le prix d'honneur de philosophie au concours général, en 1833. Reçu agrégé en 1836, il partagea l'année suivante, avec M. Michelet [de Berlin] le prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour un travail très-considérable intitulé : *Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1837-1846, 2 vol. in-8). Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, de 1838 à 1840, il devint ensuite inspecteur général des bibliothèques publiques, emploi récemment créé par M. de Salvandy, qui, pendant son ministère, l'avait choisi pour chef du cabinet. A part une interruption d'une année (1845-1846), pendant laquelle il fut remplacé par M. Matter, il resta titulaire jusqu'en 1853. Il devint alors inspecteur général de l'enseignement supérieur et membre du conseil de l'instruction publique. Il avait remplacé Letronne à l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1849. M. Ravaisson a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

On a encore de lui : *De l'habitude* (1838, in-8 de 48 pages), thèse pour le doctorat; une révision partielle du *Catalogue général des bibliothèques publiques* de M. Libri (1849, in-4), et quelques rapports au ministre sur le même sujet.

Son frère, M. François Ravaisson, né à Namur, en 1811, étudia le droit, mais se livra plus volontiers à l'étude de la littérature et de l'histoire. A l'époque où son frère était chef du cabinet de M. de Salvandy, il fut nommé secrétaire-trésorier de la bibliothèque de l'Arsenal, dont il est devenu l'un des conservateurs.

RAVEL (Pierre-Alfred), artiste dramatique, né vers 1815, à Bordeaux, où son père était marchand de chevaux, fut placé dans une étude de notaire, entra ensuite chez un opticien de Paris, et se tournant vers le théâtre, courut la province avec une troupe ambulante. De Marseille il revint à Paris, fut engagé au Vaudeville, joua avec succès *le Tourlourou*, et reprit le répertoire d'Arnal : *le Cabaret de Lustucru, les Intimes, Pages et poissardes*. Attaché peu à après au Palais-Royal, il est un de ceux qui ont contribué le plus à la fortune de ce théâtre. Il excella dans *le Caporal et la payse, l'Omelette fantastique, l'Étourneau, la rue de la Lune, le Voyage sentimental, un Monsieur qui suit les femmes, une Fièvre brûlante, le Chapeau de paille d'Italie*, etc. Son nom a été réuni à celui d'un autre acteur, chéri du même public, dans une pièce spéciale, *Grassot embêté par Ravel*. M. Ravel a fait de nombreuses excursions en province et en Italie. Au commencement de 1865 il était à Turin où il ne recevait pas l'accueil favorable auquel il est accoutumé.

RAVENEL (Jules-Amédée-Désiré), bibliographe français, né à Paris, le 2 juillet 1801, débuta par fournir des annotations aux éditions-diamant des classiques français de Lemoine (1827). De 1830 à 1839, il fut sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de la ville de Paris et devint ensuite employé à la Bibliothèque royale. Aussitôt après les événements de février 1848, il fut nommé conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, où il passa depuis du département des manuscrits au dépôt des imprimés. Il devint, en outre, en 1859, sous-directeur de cet établissement. Membre de la Société de l'histoire de France et du comité historique près le ministère de l'instruction publique, il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

Dans un voyage qu'il fit en Suisse vers 1829, M. Ravenel a découvert à Berne de nouveaux écrits de J. J. Rousseau inutilement attendus jusque-là. Mais ses études bibliographiques portent principalement sur le XVII° et le XVIII° siècle; parmi les éditions annotées qu'il a données, il faut rappeler : *les Amours de Pierre le Long*, de Billardon de Savigny (1829); les *OEuvres complètes* de Montesquieu (1835); *la Pucelle*, dans le Voltaire complet de Beuchot; les *Lettres du cardinal de Mazarin à la princesse Palatine, pendant les années* 1651 *et* 1652 (1836); les *Lettres de Mlle Aissé à Mme Calandrini* (1846); les *Mémoires de Mme Roland*, d'après des papiers authentiques (1841) que le *Catalogue de la Bibliothèque impériale* (1855) dit lui être faussement attribués; etc. On lui doit encore de nombreux articles fournis au feuilleton du *Journal de la Librairie*, sous la direction de Beuchot, etc.

RAVENSWORTH (Henri-Thomas Liddell, 2° baron), pair d'Angleterre, né en 1797, dans le comté de Durham, appartient à une ancienne famille elevée, en 1821, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Liddel, il vint, en 1862, représenter le Northumberland à la Chambre des Communes et s'associa à la politique des tories ; non réélu en 1830, il obtint un nouveau mandat d'un district du comté de Durham (1837-1847). Il siégeait depuis 1853 pour Liverpool lorsqu'il fut appelé, en 1855, à prendre la place de son père à la Chambre des Lords. Il a été nommé député-lieutenant du Northumberland et de Durham. Marié, en 1820, avec une fille de lord G. Seymour, il a eu onze enfants, dont l'aîné, Henry-George Liddell, né en 1821, à Édimbourg, élevé à Eton et nommé député-lieutenant du Northumberland, en 1852, est entré la même année au Parlement où il prit place dans les rangs du parti conservateur modéré.

RAVERGIE (Auguste-Léonce), littérateur français, né à Paris, le 15 janvier 1817, mort en septembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RAVIGNAN (le P. Jules-Adrien Delacroix de), célèbre prédicateur français, né en 1793, à Bayonne, mort le 26 février 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RAVINA (Jean-Henri), pianiste français, né le 20 mai 1818, à Bordeaux, où sa mère enseignait le piano, apprit très-jeune la musique, fut admis, à treize ans, au Conservatoire, y obtint les premiers prix de piano et d'harmonie, en 1834 et 1835, négligea de concourir pour les prix de

Rome, à l'Institut, et fut à dix-sept ans nommé professeur. Livré en même temps à l'enseignement particulier, il a formé de nombreux élèves, pour le piano et l'harmonie. Il ne compte pas toutefois parmi nos brillants virtuoses et se produit rarement devant le public. En 1855, à la suite d'un voyage dans les Pyrénées, pendant lequel on avait répandu le bruit de sa mort, il a fait preuve de vie, en donnant un concert; c'était le premier depuis vingt ans. Connu surtout comme professeur et compositeur, il a publié de grandes *Études caractéristiques* que l'on cite à côté de celles de Cramer et de Bertini. Quelques-unes de ses œuvres sont empreintes d'une rêveuse et poétique élégance. Il a publié, outre ses *Cahiers d'études*, des *Concertos*, des *Ouvertures*, des *Fantaisies*, entres autres *la Sicilienne*, *le Dernier soupir*, etc. M. Ravina a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

RAVINEL (Henri-Félix-Dieudonné, baron DE), homme politique français, ancien représentant, député, né le 16 avril 1806 à Nossoncourt (Vosges), et fils d'un ancien député de la Restauration dévoué à la politique de M. de Villèle, fut porté sur la liste des candidats légitimistes des Vosges, aux élections générales de 1849 pour la Législative. Ayant échoué, il fut élu au mois de juillet suivant, en remplacement de M. Deblaye, décédé. Il prit place dans les rangs de la droite et combattit la politique de l'Elysée. Il fut au nombre des représentants arrêtés, le 2 décembre 1851, à la mairie du Xe arrondissement. Aux premières élections pour le Corps législatif, il échoua comme candidat de l'opposition à Épinal, mais fut élu à Saint-Dié. Il a été réélu, comme candidat officiel, en 1857 et en 1863, dans la 2e circonscription des Vosges. A ces dernières élections, il a obtenu 22 509 voix sur 23 130 votants. Maire de Nossoncourt, il fait partie du conseil général des Vosges pour le canton de Rambervillers. M. le baron de Ravinel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

RAWLINSON (Sir Henry-Creswicke), archéologue anglais, né en 1810 à Chadlington (comté d'Oxford), entra comme enseigne au service militaire (1826) et fut envoyé aux Indes, où il ne tarda pas à acquérir une connaissance approfondie des langues orientales. Il servit dans la présidence de Bombay jusqu'en 1833, puis fut attaché, jusqu'en 1839, à l'armée du shah de Perse. Il entreprit différents voyages et publia, de 1839 à 1841, dans le recueil de la Société géographique de Londres, d'intéressants mémoires sur la position de l'ancienne Ecbatane, les peuplades du Kourdistan et les caractères cunéiformes; il parvint même à déchiffrer la grande inscription de Darius à Behistoun, résultat d'une certaine importance pour la philologie persane. Agent politique à Candahar, de 1840 à 1842, pendant la guerre des Afghans, en 1844, il reçut l'ordre du Bain et fut envoyé, sur sa demande, à Bagdad en qualité de consul et avec toute latitude de poursuivre ses études archéologiques. Lors de la découverte des monuments de Ninive, M. Rawlinson, qui avait assisté aux fouilles faites par M. Layard, écrivit à ce sujet une dissertation intitulée : *Des Inscriptions assyriennes* (On the inscriptions of Assyria and Babylonia, 1850). En novembre 1850, il fut nommé consul général toujours en résidence à Bagdad, où il reprit le cours de ses recherches sur les peuples de l'Asie ancienne. En 1856, il devint un des directeurs de la Compagnie des Indes, et deux ans après, membre du Conseil de l'Inde. Il a rang de lieutenant-colonel dans l'armée anglaise. Au mois de mai 1859, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Perse. Il a représenté Reigate à la Chambre des communes pendant quelques mois en 1858. Sir Rawlinson, qui a reçu en 1856 le titre de chevalier pour ses travaux scientifiques, est devenu aussi membre correspondant de l'Institut de France et membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe.

RAWLINSON (George), érudit anglais, né vers 1815 à Chadlington, entra en 1835 au collége de la Trinité à Oxford, et parcourut avec distinction tous les degrés de la hiérarchie universitaire. Il est aujourd'hui l'un des délégués du musée d'Oxford, examinateur à l'université et au conseil d'éducation militaire. Outre de nombreux articles dans des revues et autres publications périodiques, M. Rawlinson a donné : *The History of Herodotus*, traduction anglaise avec notes, appendices, cartes et illustrations, 4 vol. in-8, 1858-1860; *l'Évidence historique de la vérité des Écritures* (The Historical Evidences of the Truth of the Scripture Records, 1 vol. in-8, 1860); *les Contrastes du Christianisme avec les systèmes païen et juif* (The Contrasts of Christianity with heathen and jewish sistems, 1 vol. in-8, 1861). Il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire de la Bible*, du Dr Smith. *

RAYER (Pierre-François-Olive), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Saint-Sylvain (Calvados), le 7 mars 1793, étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en avril 1818. Élève et protégé de M. Duméril, il se destina d'abord au professorat, auquel il dut renoncer, sous le régime de la Restauration, par suite de son mariage avec une protestante. Le choix que fit alors de lui, comme médecin, le riche banquier Aguado, assura la rapide extension de sa clientèle. Nommé, en 1825, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, en 1832, médecin à la Charité, il fut ensuite attaché au corps consultant de la maison du roi, et il a été compris, en 1852, dans le service médical de la maison de l'Empereur. Il a été nommé, le 19 août 1862, professeur de médecine comparée (chaire nouvelle) à la Faculté, et appelé aux fonctions de doyen, dont il s'est démis le 18 janvier 1864.

M. Rayer a été admis à l'Académie de médecine (section de thérapeutique) en 1823, et à l'Académie des sciences (section d'économie rurale) en 1843, comme successeur de Morel-Vindé. Il a fondé la Société de biologie, dont il a dirigé les travaux. Président du Comité central d'hygiène publique et de l'Association générale des médecins de France, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 novembre 1854 et grand officier le 10 janvier 1864, en résignant ses fonctions de doyen.

On a de lui : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique* (1818); *Mémoire sur le delirium tremens* (1819); *Histoire de l'épidémie de suette miliaire qui a régné en 1821 dans l'Oise et la Seine-et-Oise*, avec divers *Aperçus et Tableaux* (1822); *Traité théorique et pratique des maladies de la peau* (1832, 3 vol., avec *Atlas*); *De la morve et du farcin chez l'homme* (1837); *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire* (1839-1841, 3 vol. in-8, atlas de 60 pl. in-fol.), étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec différentes maladies; *Archives de médecine comparée* (1842), etc.; et de nombreux *Mémoires* fournis au *Recueil de l'Académie*, au *Journal de médecine*, etc.

RAILEIGH (John-James STRUTT, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, fit ses

études universitaires à Oxford. En 1836, il hérita de la pairie de sa mère à qui elle avait été conférée en 1821, en souvenir des services militaires de son mari. Il appartient au parti conservateur. Marié avec miss Vicars (1842), il a eu cinq enfants dont l'aîné, John-William STRUTT, est né en 1842.

RAYMOND (l'abbé D....), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration et exerça son ministère dans le Midi. Il est devenu vicaire général du diocèse de Châlons, chanoine de Mende et docteur en théologie. On a de lui : *Entretiens de l'ermite du mont Liban* (1836, in 8), sur la philosophie, le prêt à usure, etc.; *Poésies diverses* (1836, in-8); *Du catholicisme dans les sociétés modernes* (1842, in-8), considéré dans ses rapports avec les besoins du XIXe siècle: *Manuel des devoirs du soldat* (1844), etc. En 1849, il créa une association agricole et industrielle en faveur des enfants trouvés, laquelle fut l'objet d'un rapport favorable de M. Waleck-Rousseau à l'Assemblée constituante.

RAYMOND (Louis-Anne-Xavier), journaliste français, né à Paris, le 20 juin 1812, fit ses études au collége Sainte-Barbe, embrassa les doctrines de l'école saint-simonienne, débuta par quelques articles dans *le Globe* (1832), et entra ensuite au *Temps*, où il ne s'occupa que de littérature. Après avoir collaboré quelque temps à la *Revue britannique*, il fut admis au *Journal des Débats*, vers 1840, et y traita de préférence les questions de politique étrangère. Cependant ce fut lui qui, en 1850, engagea avec A. Marrast, au sujet des comptes de son administration passagère en 1848, une polémique qui tourna à la complète justification de ce dernier. En 1845, M. Raymond a fait partie, en qualité d'historiographe, de l'ambassade de M. de Lagrenée en Chine et a rapporté de ce voyage des notes précieuses, dont la plus grande partie resta malheureusement enfouie dans les bureaux du ministère des affaires étrangères.

On a de lui, outre des traductions de l'anglais, quelques ouvrages : *l'Inde* (1845), et *l'Afghanistan* (1853), dans la collection de *l'Univers pittoresque; la Turquie* (1836, 2 vol. in-8); les deux *Campagnes de la Chine* (1841-1842, 2 vol.); *Lettres sur la marine militaire* (1857), etc.

RAYNAL (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Narbonne (Aude), le 12 septembre 1819, entra de bonne heure dans le journalisme et combattit vivement la politique du ministère Guizot. Sur les instances de sa famille, il se décida à fonder, dans sa ville natale, une maison de commerce. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Narbonne, et, malgré sa jeunesse, il fut élu représentant du département, le quatrième sur sept, par 39666 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, mais adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans appuyer pourtant la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Il ne fut point réélu à l'Assemblé législative, et reprit ses affaires dans sa ville natale.

RAYNAL (Louis-Hector CHAUDRU DE), magistrat et historien français, né à Bourges, le 28 janvier 1805, entra très-jeune dans la magistrature et, sous le règne de Louis-Philippe, fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Bourges. Il était en même temps correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. En 1840, il entreprit, avec M. Adolphe Michel, la publication de l'*Annuaire du Berri* (1840 et ann. suiv., in-8), et inséra dans ce recueil une *Notice historique sur l'ancien hôtel de ville de Bourges*, une *Note sur le château de Bois-sir-Ame*, etc. Son œuvre principale est l'*Histoire du Berri, depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1789 (Bourges et Paris, 1844-47, 4 vol. in-8, avec 5 cartes et plans et 45 planches de blasons et sceaux).

M. Louis de Raynal, qui avait été appelé, comme procureur général, à Caen, est devenu, en février 1852, avocat général à la Cour de cassation. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1843, il a été promu officier en août 1858.

RAYNEVAL (Alphonse GÉRARD DE), diplomate français, né à Paris, le 1er août 1813; mort à Paris, en février 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

READ (Charles), écrivain protestant français, né à Paris en 1819, entra dans la magistrature en 1842, fut, de 1849 à 1857, chef du service des cultes non catholiques au ministère de l'instruction publique et des cultes, et passa, à la dernière date, à la préfecture de la Seine, comme chef du contentieux de la ville de Paris.

M. Read, l'un des fondateurs, en 1852, de la Société de l'histoire du protestantisme français, a publié, comme président, huit volumes de son *Bulletin*. On lui doit en outre : *Daniel Chamier* (1858, in-8); *Carte de la France protestante*, *Henri IV et le ministre Daniel Chamier*, *Cultes non catholiques*, *la France protestante* (1846-1859), etc.

READ (Buchanan), poëte américain, né dans le comté de Chester (Pensylvanie), le 12 mars 1822, s'occupa d'abord de peinture, tout en publiant des pièces de vers dans différents journaux de Boston. Son premier volume de *Poésies* parut en 1847 et fut suivi d'un second intitulé : *Lays and Ballads* (Philadelphie, 1848, in-12). Il a aussi publié une collection de *Femmes poëtes des États-Unis* (Female poets of America; Ibid., in-8). Deux éditions de ses *Poëmes* ont paru, l'une à Londres, en 1852, l'autre, plus complète, à Philadelphie, en 1853. Depuis, pendant son séjour à Rome, où il était allé continuer ses études de peinture, il a fait paraître : *the New pastoral* (Philadelphie, 1855, in-12), et un poëme où le surnaturel joue un grand rôle : *la Maison au bord de la mer* (the House by the sea, 1856, in-12). Les œuvres de M. Buchanan Read, remarquées pour la sensibilité et l'élégance, ont été favorablement accueillies dans son pays et en Angleterre.

REBELLO DA SILVA (Luis-Augusto), historien portugais, né le 2 avril 1822, fils d'un des membres influents des assemblées politiques, débuta de bonne heure dans le journalisme et devint rédacteur en chef du *Diario do Governo*, le journal officiel. Député au parlement depuis 1848, il s'y est distingué comme orateur. En 1849, il a été nommé secrétaire du conseil d'État. Membre de l'Académie des sciences de Lisbonne depuis 1853, et du conseil général de l'instruction publique depuis 1859, il a été chargé du cours supérieur de littérature fondé par le roi don Pedro V.

A part de nombreux et remarquables articles de journaux, M. Rebello da Silva a écrit des romans historiques très-goûtés : *Odio velho não cança* (1849, 2 vol.); *A Mocidade de D. Joao V* (1852,

4 vol.); puis pour la scène: une imitation d'*Othello*, *la Jeunesse de Jean V*, tiré du roman précédent, une imitation de *l'Honneur et l'argent*, de M. Ponsard, etc. Désigné pour continuer, après la mort de Santarem (voy. ce nom), le grand travail de celui-ci sur les rapports diplomatiques du Portugal avec les puissances étrangères, il en a publié, de 1858 à 1860, les tomes XVII, XVIII et XIX, avec d'importantes *Préfaces*. Il a été aussi chargé par le gouvernement portugais d'écrire une *Histoire du Portugal aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, qui a commencé à paraître en 1861.

REBER (Napoléon-Henri), compositeur français, membre de l'Institut, né à Mulhouse, le 21 octobre 1807, fut d'abord destiné à l'industrie, et ne put s'occuper que furtivement de musique et de composition. A vingt et un ans il vint à Paris, entra aussitôt au Conservatoire, et fit ses études musicales sous la direction de Jelensperger, de Seuriot et de Lesueur. Il s'essaya dans la musique instrumentale, puis composa des mélodies, dans le genre des anciennes romances françaises, ou des *Lieder* allemands, et aborda enfin le théâtre. En 1853, M. Reber a été appelé à l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Onslow. Chargé d'une des classes d'harmonie au Conservatoire, il a été nommé professeur de composition musicale, en remplacement d'Halévy, en 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

Cet habile harmoniste, que distinguent à la fois l'originalité et l'abondance, a principalement produit, depuis 1835: plusieurs *Quintettes*, pour violon; un grand *Quatuor*, des *Trios*, *Valses*, *Variations*, etc.; *Pensées musicales*, pour piano; *le Voile de la Châtelaine*, *la Captive*, *Hailuli*, *la Chanson du pays*, mélodies (1835-1842); le second acte du *Diable amoureux*, ballet (Opéra, 1840); *la Nuit de Noël*, opéra-comique en trois actes (1848); *le Père Gaillard*, opéra-comique en trois actes (1852); *les Papillotes de M. Benoist*, opéra-comique en un acte (1854); *les Dames capitaines*, opéra-comique en trois actes (juin 1857); *Naïm*, ouverture pour les concerts de la Société de Sainte-Cécile, etc.

REBOUL (Jean), poëte français, ancien représentant, est né à Nîmes (Gard), le 3 janvier 1796. Fils d'un serrurier, il reçut, dans un pensionnat de Nîmes, une instruction assez médiocre qu'il compléta plus tard par des lectures choisies et un travail assidu. Pour venir en aide à sa mère, restée veuve avec quatre enfants, il dut prendre un état manuel et se décida pour celui de boulanger. Il ne tarda pas cependant à débuter dans la poésie par des chansons et des satires d'une gaieté un peu anacréontique, composées pour un petit cercle d'amis. Ces premiers vers ne sont remarquables que par leur contraste avec le sentiment profond et intime de ses œuvres postérieures.

Ce fut en 1828 que parut, dans *la Quotidienne*, la charmante pièce de *l'Ange et l'enfant*, dédiée à une dame qui venait de perdre un enfant au berceau. M. de Lamartine adressa au poëte artisan une de ses *Harmonies*, *le Génie dans l'obscurité*. Le premier recueil de M. Reboul fut publié en 1836 sous le titre de *Poésies*, et eut cinq éditions successives. On y distingue, outre *l'Ange et l'Enfant*, divers morceaux pleins de charme et de douce mélancolie: *l'Aumône au Christ*, *Consolation sur l'oubli*, *la Lampe*, *un Soir d'hiver*, etc. En 1839, M. Reboul vint à Paris, où il reçut dans le monde un accueil empressé; il apportait le manuscrit du *Dernier jour*, poëme biblique qui fut publié en 1840, ainsi que deux épîtres à Berryer et à J. Canonge. Depuis cette époque, il a composé trois tragédies, dont l'une, *le Martyre de Viria*, a obtenu à l'Odéon, en 1850, un succès d'estime, et des poésies restées en partie inédites qui devaient, dit-on, montrer son talent sous un aspect nouveau. Son dernier ouvrage est un recueil de poésies, *les Traditionnelles* (1857).

M. Reboul s'est un moment mêlé au mouvement politique; en 1848 il a été nommé représentant du Gard à l'Assemblée constituante, le septième sur dix, et ses votes furent acquis à la minorité légitimiste. — Il est mort le 29 mai 1864.

RECHBERG (*Albert*, comte DE), chef actuel de la maison comtale de Rechberg et Rothenlœven de Hohenrechberg, né le 7 décembre 1803, a succédé, par cession, en septembre 1842, à son père Aloïs, mort le 10 mars 1849, comme possesseur des seigneuries de Donzdorf, Ramsberg, etc., en Wurtemberg, et de Mickhausen en Bavière. Il est conseiller à vie du royaume de Bavière et membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière. De son mariage (6 juillet 1830) avec la comtesse *Walbourge* de Rechberg, née le 16 février 1809, il a trois filles et un fils, le comte héréditaire *Othon*, né le 23 août 1833. — Il a pour frère, Jean-*Bernard*, comte de Rechberg et Rothenlœven (Voy. ci-dessous). — Son cousin-germain, le comte Louis DE RECHBERG, né le 15 janvier 1814, chambellan, major général et aide de camp général du roi de Bavière, a épousé, le 8 juillet 1839, Gabrielle de Bray, dont il a eu quatre filles et un fils, *Ernest*-Béro, né le 3 juin 1840, lieutenant au 1er régiment de cuirassiers bavarois.

RECHBERG ET ROTHLEWOENEN (Jean-Bernard, comte DE), homme d'État allemand, né le 17 août 1806, suivit d'abord la carrière diplomatique. Il était ministre plénipotentiaire de l'Autriche près la Confédération germanique et président de la diète fédérale de Francfort depuis le 12 octobre 1855, lorsqu'au commencement de la guerre d'Italie, en 1859, il fut appelé à remplacer le comte de Buol dans le ministère des affaires étrangères. C'est lui qui eut à traverser toute cette série de complications diplomatiques qui furent la conséquence pour l'Europe des affaires d'Italie. Peu après, ce fut encore le comte de Rechberg que l'empereur François-Joseph chargea provisoirement de l'organisation administrative des nouvelles institutions octroyées par le diplôme impérial du 20 octobre 1860. C'est en lui que s'est personnifiée depuis lors, à l'étranger, la politique autrichienne. Pendant les années 1863 et 1864, il conduisit, pour ce qui concerne l'Autriche, la grande affaire des duchés du Slesvig-Holstein, et la signature du traité de paix imposé au Danemark fut le dernier acte de son ministère. Au mois de novembre 1864, il fit agréer sa démission à l'empereur, eut pour successeur le comte Mensdorff-Pouilly, et fut nommé chevalier de la Toison-d'Or.

Membre à vie de la Chambre des seigneurs, le comte de Rechberg a épousé, le 26 juillet 1834, *Barbe* de Waron; il a eu un fils, Louis, né le 4 juillet 1835, chambellan et capitaine au régiment de lanciers volontaires autrichiens n° 13.

RÉCHID-pacha (Mustapha-Mehemed), homme d'État turc, grand vizir, né à Constantinople, l'an de l'hégire 1216 (1802); mort le 5 janvier 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Un des fils de Réchid-pacha, Mehemed-Djemil-bey (voy. ce nom), a occupé quelque temps l'ambassade ottomane à Paris. Un autre de ses fils,

Ali-Ghalib, a épousé, le 10 août 1854, la sultane Fatmé, la fille aînée du sultan Abdul-Medjid.

RECLUS (Jean-Jacques-Élisée), littérateur français, né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 15 mars 1830, et élevé dans la Prusse rhénane, fit ses études à la Faculté protestante de Montauban, puis à l'université de Berlin, où il eut pour maître K. Ritter. Éloigné de la France à la suite du 2 décembre 1851, il parcourut, de 1852 à 1857, l'Angleterre, l'Irlande, les États-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, où il séjourna plusieurs années. De retour à Paris, il a fourni à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Tour du monde* et à d'autres recueils des articles où sont consignés les résultats de ses études géographiques et de ses voyages. Il est membre de la commission centrale de la Société de géographie.

M. Reclus a publié pour la collection Joanne le *Guide à Londres* (1860, in-12); *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*, paysages, etc. (1861, in-12); *les Villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes-Maritimes* (1864, in-12, avec cartes et plans); une très-importante *Introduction* au *Dictionnaire des communes de la France*, etc.

RECURT (Adrien-Barnabé-Athanase), médecin et homme politique français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à la Salle (Hautes-Pyrénées), le 9 juin 1797, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en juillet 1822. Il vint à Paris en 1828 et ne tarda pas à s'associer au parti républicain, dont il adopta les idées et partagea plus d'une fois les condamnations. Ami des hommes de *la Réforme* et du *National*, il acquit, dans les quartiers populeux de la capitale, une réputation de désintéressement et de courage qui le fit nommer, aussitôt après les journées de Février, adjoint au maire de Paris. A l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par le département de la Seine et par celui des Hautes-Pyrénées pour lequel il opta, il fut le premier des vice-présidents élus. Sous le gouvernement provisoire, M. Recurt occupa successivement le ministère de l'intérieur et celui des travaux publics; écarté de ce dernier par le général Cavaignac (23 octobre 1848), il remplaça M. Trouvé-Chauvel à la préfecture de la Seine, et se démit au 10 décembre. Avec l'Assemblée constituante, dans laquelle il appartint constamment au parti démocratique modéré, se termina sa carrière d'homme public, et il reprit son titre et ses fonctions de médecin des pauvres.

REDCLIFFE (DE). Voy. STRATFORD.

REDDING (Cyrus), écrivain et journaliste anglais, né en 1785, à Penryn (comté de Cornouailles), vint à Londres en 1806, collabora au *Pilot*, journal du soir, et alla fonder à Plymouth un *Chronicle*, qu'il dirigea plusieurs années. Il publia alors un poëme peu remarqué, *le Mont Edgecumbe*, quelques traductions en vers de Th. Kœrner et plusieurs brochures politiques et littéraires. Il quitta la *Dramatic Review* de Warwick pour venir prendre en France la direction du journal anglais *Galignani's Messenger*, fondé après le second retour des Bourbons; il la conserva jusqu'en 1818. Appelé, deux ans après, par Thomas Campbell au *New Monthly Magazine*, qui exerça une influence marquée sur la littérature anglaise, il prêta encore au poëte le secours de sa plume et de son expérience administrative lors de la fondation du *Metropolitan* en 1830. Après la mort de Campbell, il donna au *New Monthly Magazine* une suite d'articles fort curieux sur la vie et les œuvres de ce dernier. En 1834, il revint à la presse politique, et, sous les auspices du parti whig, il prit la rédaction du *Guardian* à Bath, puis de l'*Examiner* dans le Staffordshire. Ces feuilles de province acquirent entre ses mains une véritable importance. M. Redding abandonna la vie agitée du journalisme en 1840 pour s'occuper des travaux d'une nature toute speciale, auxquels se rattachent son traité d'œnologie, souvent réimprimé, *Histoire des Vins modernes* (A History and description of modern Wines; Londres, 1833, in-8, avec fig.), et le *Manuel du Sommelier* (Every man his own butler), qui en est comme le complément pratique.

Il a encore fait paraître des poésies classiques, *Gabrielle* (1829), et, dans ces dernières années, un roman, *Velasco* (3 vol.), une traduction anglaise de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers; un *Dictionnaire de Géographie maritime* (A naval Gazetteer), entrepris sous les auspices de l'amirauté, et qui a été interrompu, etc.

REDEN (Frédéric-Guillaume-Otton-Louis, baron DE), célèbre statisticien allemand, né le 11 février 1804, mort à Vienne, le 12 décembre 1857.— Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

REDESDALE (John-Thomas FREEMAN-MITFORD, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1805, en Irlande, est fils d'un magistrat élevé en 1802 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études universitaires à Oxford, il prit, en 1830, la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique du parti conservateur. En 1851, il fut appelé à présider les travaux des comités. Il n'est pas encore marié et n'a point d'héritier présomptif de sa pairie.

REDGRAVE (Richard), peintre anglais, né à Londres, le 30 avril 1804, et fils d'un manufacturier, fut d'abord l'associé de son père et contribua par ses dessins à la prospérité de la fabrique. A dix-neuf ans, il fit des études spéciales et suivit, en 1826, les cours de l'Académie royale. Des revers de fortune réduisirent bientôt sa famille à la pauvreté, et lui-même dut chercher des ressources précaires dans l'enseignement du paysage. Après une pénible lutte de huit années, il reprit la peinture, se mit deux fois sur les rangs pour les concours de l'Académie et attira l'attention par un *Épisode des aventures de Gulliver* (1837). Ses premiers essais dans la peinture de genre furent : *Ellen Orford* (1838), tiré des poésies de Crabbe; *Quintin Matsys*, *le Retour d'Olivia* (1839); *la Fille du seigneur* (1840). L'Académie lui conféra alors le titre d'associé.

Parmi les tableaux qu'il produisit ensuite et qui marquent un progrès constant de composition et de sentiment, nous citerons : *le Fondateur du château* (1841); *le Pauvre maître d'école* (1843); *la Couturière*, *le Départ de la noce* (1844); *la Gouvernante* (1845); *le Dimanche matin* (1846); *les Esclaves de la mode* (1847); *les Cousins de province* (1848); et dans le paysage : *le Petit ruisseau* (1846); *la Retraite des poules d'eau* (1847); *la Mare déserte* (1849); *le Bois d'Evelyn* (1850); *le Ravin des poëtes* (1851); *l'Entrée de la forêt* (1853); *Un Vieux château anglais* (1854); *les Ruines du manoir* (1855). Cependant, quelques toiles, comme *la Fuite en Égypte* (1851), témoignent du désir de cet artiste de ne pas renoncer aux études historiques. On a vu de lui à Paris, en 1855 : *le Ravin des poëtes*, *le Miroir de la forêt*, *Ophélie effeuillant des fleurs*, *la Fille du pauvre gentilhomme*.

Membre de l'Académie depuis 1851, M. Redgrave a été nommé inspecteur des beaux-arts, place nouvellement créée. Il fut, avec M. Cole,

chargé de l'enseignement artistique à l'École de Marlborough-House.

REDWITZ-SCHMELTZ (Oscar, baron DE), ou REDIVIZ, poëte allemand, né le 28 juin 1823, à Lichtenau, près Anspach, fit ses classes à Spire et au collége français de Wissembourg, et vint à l'âge de dix-huit ans à l'université de Munich où il étudia, durant cinq ans, la philosophie et la jurisprudence. Il entra ensuite dans une administration publique de Bavière, qu'il quitta plus tard pour se livrer exclusivement à l'étude des belles-lettres. En 1849, il publia une épopée romantique, *Amaranth* (Mayence, 1849; 17e édit., 1854), qui, répondant aux tendances catholiques et réactionnaires d'une partie de l'Allemagne, obtint un succès prodigieux. Nommé, à cette occasion, professeur à l'université de Vienne, il fit, en 1852, un cours public sur la tragédie grecque; mais il renonça bientôt à ces fonctions et revint à ses compositions personnelles.

Depuis cette époque, il a publié entre autres œuvres inspirées des mêmes opinions religieuses et politiques : *Histoire du ruisseau et du sapin* (Maerchen vom Waldbaechlein und Tannenbaum; Mayence, 1850; 5e édit., 1854); *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1852; 3e édit., 1854); *Sieglinde* (Ibid., 1854, trois édit.), tragédie chrétienne; *Thomas Morus* (Ibid., 1856), tragédie historique; *le Doge de Venise*, représentée à Munich avec le plus grand succès (mai 1861), etc.

REED (le révérend André), pasteur anglais, né le 27 novembre 1788, fut choisi par la secte des non-conformistes ou Église indépendante, dont il fut un des pasteurs, pour lui rendre compte de l'état religieux et de l'enseignement aux États-Unis, et publia, à son retour, le *Récit* de son voyage et de ses observations (2 vol. in-8). On a aussi de lui un ouvrage où il expose, avec beaucoup de véhémence, la nécessité d'une réforme dans la religion anglicane officielle; il a pour titre : *Pas de mensonges!* (No fiction! 1819), et n'a pas obtenu moins de vingt éditions. Le révérend Reed exerça depuis longtemps son ministère à Londres; il y a fondé, avec le concours de ses coreligionnaires, plusieurs asiles pour les orphelins, les petits enfants, les idiots, ainsi qu'un hôpital pour les incurables. — Il est mort le 25 février 1862.

REEDTZ (Holger-Christian), homme politique danois, né à Odensé, le 14 février 1800: mort le 11 février 1857. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

REGGIO (duc DE). Voy. OUDINOT.

REGNARD (Philippe-Marie-Napoléon-Nestor), ancien représentant du peuple français, né à Namur (Belgique), de parents français, le 16 avril 1806, fit son droit à Paris, fut reçu docteur en 1828, alla, vers la fin de la Restauration, se faire inscrire au barreau de Valenciennes et y exerça sa profession avec beaucoup de succès. Il s'occupa de travaux sérieux sur les richesses houillières du nord de la France, et de recherches historiques sur le Hainaut, qu'il publia sous ces titres : *Examen du droit des seigneurs hauts justiciers du Hainaut sur les mines de charbon, avant et depuis la réunion d'une partie de cette province à la France* (Valenciennes, 1844, in-8), *Examen du périmètre de la concession de Condé et du Vieux-Condé, d'après*, etc., suivi d'une *Dissertation sur la nature des mains-fermes du Hainaut*, etc. (Paris, 1845, in-8, carte).

Rédacteur de *l'Impartial du Nord*, son dévouement connu aux principes de la Révolution le plaça parmi les chefs du parti libéral dans son département. Après le 24 février, il fit partie de la commission administrative de Valenciennes et fut élu représentant du peuple le septième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Il demanda, au nom de la proportionnalité de l'impôt, que les contributions indirectes fussent abolies ou transformées complétement, et prononça un discours remarqué contre le rétablissement de la contrainte par corps, « arme de luxe, disait-il, dont le prix est trop élevé pour être à la portée du créancier pauvre; dont l'usage est impossible dans le seul cas peut-être où il serait presque moral » (1er septembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, rejeta la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs, contre l'expédition de Rome, contre l'augmentation du traitement alloué au président de la République. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Valenciennes.

M. Regnard a publié depuis une consultation pour trois sociétés réunies contre la compagnie d'Anzin, sous le titre d'*Examen, ou ce qui concerne la seigneurie Gagère, ou du château de Condé, de l'arrêt de la Cour d'appel de Douai*, du 16 juillet 1849 (Paris, 1850, in-8).

REGNAUD DE SAINT-JEAN-D'ANGELY (Auguste-Michel-Marie-Étienne, comte), maréchal de France, sénateur, est né à Paris le 29 juillet 1794. Héritier d'un nom que son père a rendu célèbre dans l'histoire parlementaire de la République et de l'Empire, il fut élevé au Prytanée de Saint-Cyr, entra en 1811 à l'École militaire de Saint-Germain, et alla, l'année suivante, rejoindre en Russie le 8e de hussards en qualité de sous-lieutenant. Mais son régiment ayant été à peu près détruit à la journée de Leipsick, il fit à l'état-major impérial la campagne de 1814, se distingua sous les murs de Reims, et, bien qu'il eût pris du service sous la première Restauration, n'en devint pas moins au 20 mars officier d'ordonnance de Napoléon, qui le nomma chef d'escadron sur le champ de bataille de Waterloo.

Rayé des contrôles de l'armée, M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely partit en 1825 pour la Grèce, y organisa un corps de cavalerie européenne, avec le colonel Fabvier, et, en 1828, suivit comme volontaire l'expédition du général Maison en Morée. Il était rentré dans l'armée française, en 1829, lorsqu'à la révolution de Juillet, il fut exceptionnellement reconnu dans le grade que lui avait conféré l'Empereur. Nommé lieutenant-colonel, dès le 11 septembre 1830, puis colonel du 1er de lanciers le 23 octobre 1832, il devint maréchal de camp le 10 décembre 1841 et reçut le commandement du département de la Meurthe, où il resta jusqu'à l'avénement de la République. Sous le nouveau gouvernement, il fut employé à l'armée des Alpes, et promu, le 10 juillet 1848, général de division. Envoyé l'année suivante par la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité. En 1851, il eut pour quelques jours seulement (9-24 janvier) le portefeuille de la guerre. Après le coup d'État du 2 décembre, il entra au Sénat dès la création (25 janvier 1852). M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, qui prit, en 1854, le commandement des différents corps composant la garde impériale, a été quelque temps en Crimée. Il a pris, pendant la guerre d'Italie (1859), une part brillante à la bataille de Magenta et a reçu, après la victoire, le titre de maréchal de France. En 1862, il a été nommé vice-président du Sénat. Promu grand officier de la

Légion d'honneur le 12 janvier 1849, le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely a été fait grand-croix le 28 décembre 1849. En décembre 1864, l'Empereur a autorisé la transmission de son titre et de son nom à son beau-fils, M. Davillier.

REGNAULT (Antoine-Louis, baron), général français, né à Paris, le 14 mars 1788, et fils d'un peintre du roi, fut admis à l'Ecole militaire de Saint-Cyr en 1805 et en sortit l'année suivante en qualité de sous-lieutenant au 24e de ligne qu'il rejoignit à la grande armée. Il prit part aux campagnes de Prusse et de Pologne, fut atteint à Eylau d'un coup de biscaïen et passa en Espagne (1808); il s'y signala aux siéges de Saragosse, de Lérida et de Pampelune. Capitaine en 1812 et chef de bataillon en 1813, il fit la campagne de Saxe et celle de France, comme aide de camp du général Abbé, et fut blessé à Leipsick. Il fut mis en demi-solde en 1815.

Rappelé au service actif en 1816, M. Regnault fit la guerre d'Espagne en 1823. Il mérita par sa belle conduite au siége d'Anvers d'être mis à la tête du 66e de ligne (1832), fut avec ce corps envoyé à Ancône et ne rentra en France qu'en 1838. Nommé maréchal de camp (22 janvier 1843), il a commandé le département de la Creuse et a pris sa retraite en 1844 à cause de ses blessures. Il a été promu le 28 avril 1841, commandeur de la Légion d'honneur.

REGNAULT (Élias-Georges-Soulange-Oliva), historien français, né à Londres, le 22 avril 1801, est fils du médecin de ce nom, qui eut un rôle comme président de la section de Saint-Eustache sous la première République et a laissé plusieurs ouvrages de médecine. Il étudia le droit à Paris, et devint avocat à la Cour royale de cette ville. Après la révolution de 1848, il fut chef de cabinet du ministre provisoire de l'intérieur, puis chef du cabinet au ministère des finances sous M. Trouvé-Chauvel. Il débuta dans la littérature par des ouvrages de médecine légale : *Du degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires relatives aux aliénations mentales*, etc. (1828, in-8); *Examen d'un rapport sur deux homicides commis par un homme atteint de monomanie*, etc. (1830, in-8).

On cite de lui : *la Presse et le Parlement* (1838, in-18); *Procès de M. F. de Lamennais*, etc., suivi d'une *Notice biographique et littéraire* (1841, in-8); *Histoire criminelle du gouvernement anglais* (1841, in-8); *Procès d'O'Connell..., précédé d'un Aperçu historique sur la question du rappel*, etc. (1843-1844); *Histoire de l'Irlande* (1846, in-32); *Histoire d'Angleterre depuis son origine jusqu'en 1845*, etc. (1846, 2 vol. in-18); *Histoire de Napoléon* (1846-1847, 4 vol. in-18); *Histoire du gouvernement provisoire* (1849, in-8); *Histoire de huit ans*, faisant suite à l'*Histoire de dix ans* de M. Louis Blanc (1851 et suiv., 3 vol. in-8), ouvrage que M. Louis Blanc a publiquement désavoué comme suite du sien : *Histoire politique et sociale des principautés danubiennes* (1855, in-8); *Mystères diplomatiques aux bords du Danube* (1858); *la Province, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être* (1861, in-8); *l'Odyssée polonaise* (1862, in-8); *la Question européenne* (1863, in-8), etc.

M. Regnault a encore traduit *Sénèque* dans la *Collection des classiques* de M. Nisard; il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, au *Dictionnaire politique*, ainsi qu'à diverses revues; il a aussi traduit, de Jérémie Bentham, le *Catéchisme de la réforme électorale* (1839) et les *Sophismes parlementaires* (1840, in-8); de Wordsworth, *la Grèce pittoresque et historique* (1839-1840, in-8), etc.

REGNAULT (Henri-Victor), physicien français, membre de l'Institut, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810, élève de l'École polytechnique de 1830 à 1832, et admis dans le service des mines, est ingénieur en chef des mines (1847), directeur de la Manufacture impériale de porcelaines de Sèvres (1854), professeur de physique au Collége de France (1841) et de chimie à l'École polytechnique (1840). Membre de l'Académie des sciences depuis 1840, en remplacement de Robiquet, il est correspondant des Académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, etc. Il a été promu en décembre 1850 officier de la Légion d'honneur et commandeur le 7 février 1863.

Le premier travail qu'on doit à M. Regnault est un mémoire de chimie organique, traitant de l'*Action du chlore sur l'éther chlorhydrique* (*Annales de physique et de chimie*, tome LXXI); l'auteur y confirme ce fait, antérieurement établi par Laurent, que le chlore est capable de se substituer, équivalent pour équivalent, à l'hydrogène des composés organiques; il y décrit en outre avec le plus grand soin tous les derivés chlorés de l'éther chlorhydrique. C'est comme physicien toutefois que M. Regnault s'est placé au premier rang dans la science. Il le doit à l'exactitude minutieuse de la méthode d'observation qu'il a substituée aux généralisations un peu trop promptes, et par suite souvent arbitraires, des créateurs de la physique moderne. Parmi les grandes lois de la nature découvertes à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, celles formulées par Mariotte et Charles sur les rapports des volumes des gaz et des fluides élastiques, avec les pressions qu'ils supportent ou avec l'élévation de la température, jouissaient de la plus grande autorité. Les expériences de ces physiciens, faites dans des limites assez restreintes, avaient été l'objet des travaux de vérification et de généralisations exécutées par Dulong, Petit, Arago, Gay-Lussac, etc. Mais, égarés par cette idée préconçue que toutes les lois de la nature doivent être d'une extrême simplicité, ces hommes de génie, tenant trop peu de compte des résultats directs de leurs propres observations, attribuèrent à des erreurs de manipulation les faibles différences qu'ils trouvèrent entre ces résultats et ceux qu'ils attendaient de la simplicité des lois qu'ils se proposaient de confirmer. Des doutes ne tardèrent point à s'élever. M. Despretz reconnut que la loi de compressibilité n'était point la même pour deux gaz différents; M. Rudberg que le coefficient de dilatation de l'air trouvé par Gay-Lussac, et vérifié par Dulong, était inexact. Il était donc nécessaire de contrôler de nouveau tout un ensemble de résultats qui avaient paru définitivement acquis à la science. M. Regnault y consacra tous ses efforts; il montra que les lois simples, admises jusqu'alors, ne donnent qu'une première approximation de la mesure des phénomènes et qu'elles ne peuvent s'appliquer à un ensemble de corps pris dans des conditions physiques tout à fait différentes; reconstruisant ensuite toute cette partie de la siencce, il détermina par des expériences précises toutes les constantes numeriques entrant dans le calcul des effets de la chaleur et de la compression.

Les travaux de M. Regnault ont été publiés dans les *Annales de chimie et de physique*; des extraits en ont été donnés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie. La plupart d'entre eux ont été réunis dans le volume XXI des *Mémoires de l'Académie des sciences* sous ce titre : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le ministre des travaux publics, et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur*, etc. Ce volume de 748 pages comprend

dix mémoires traitant des dilatations des fluides élastiques; de la détermination de la densité des gaz; de la mesure des températures; de la densité et de la dilatation absolue du mercure; de la compressibilité des fluides élastiques et des liquides; des forces élastiques de la vapeur d'eau aux différentes températures; des chaleurs latentes de la vapeur aqueuse à saturation sous diverses pressions; de la chaleur spécifique de l'eau liquide à diverses températures. Ses autres travaux, insérés dans les *Annales*, portent sur les chaleurs spécifiques des corps solides et liquides; sur l'hygrometrie; sur la respiration des animaux, etc.

On doit à M. Regnault un *Cours élémentaire de chimie* (4 vol. in-12, avec figures dans le texte), dont l'auteur a publié lui-même un abrégé : *Premières notions de chimie* (in-12), et qui a été reproduit dans plusieurs langues de l'Europe : M. Ad. Strecher en a donné une édition allemande mise en rapport avec ses propres idées et l'état des connaissances dans son pays.

REGNIER (Jacques-Auguste-Adolphe), philologue français, membre de l'Institut, né le 7 juillet 1804, à Mayence, alors chef lieu du département français du Mont-Tonnerre, entra de bonne heure dans l'enseignement public. Il avait déjà professé la seconde et la rhétorique dans des colléges de province lorsqu'il fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres au concours de 1829. Attaché d'abord au collége Saint-Louis, il fut ensuite nommé professeur de rhétorique au collége Charlemagne et maître de conférences de langue et de littérature allemandes à l'École normale supérieure. Il fit en outre, pendant deux ans, à la demande de M. Eugène Burnouf, son maître et son ami, un cours élémentaire de sanscrit dans une salle de la Société asiatique et, en 1838, il suppléa Burnouf père, dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1841, M. Regnier fut honoré, deux ans plus tard, d'une mission que justifiait son mérite, quoique sa modestie, sa vie studieuse et retirée ne la fissent pas prévoir; il fut choisi, le 7 avril 1843, par le roi Louis-Philippe et la duchesse d'Orléans pour être le précepteur du comte de Paris. Lorsque éclata la révolution de Février, il accompagna son royal élève à la dernière et mémorable séance de la Chambre des Députés, puis, au sortir de cette séance, à l'hôtel des Invalides et à Bligny, et de là, sans avoir pu même revoir sa famille, en Belgique et à Ems. Il demeura auprès de lui, tantôt en Allemagne et tantôt en Angleterre, jusque vers la fin de 1853, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les mathématiques commencèrent à tenir une très-grande place dans les études du comte de Paris. M. Regnier vint alors rejoindre à Paris sa famille dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois. En 1862, il fut proposé, comme premier candidat pour la chaire de sanscrit du Collége de France, par l'Assemblée des professeurs de cet établissement et par l'Institut, cette proposition fut renouvelée, en 1864, par l'assemblée des professeurs pour la nomination à la chaire de philologie comparée.

On doit à M. Regnier divers ouvrages, entre autres : une excellente *Grammaire allemande* (1830, in-12; 10e édit., 1857), publiée, ainsi que divers ouvrages accessoires pour l'enseignement de l'allemand (*Exercices*, *Cours de littérature allemande*, etc.), sous les noms réunis de MM. Le Bas et Regnier); *Dictionnaire allemand* (1841, 2 vol. grand in-8), en collaboration avec M. Schuster; deux *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le milieu du IVe siècle jusqu'à nos jours* (*Recueil* de l'Académie des inscriptions, 1848 et 1850); *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque, avec des notions comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques* (1855, in-8 : une première édition de cet ouvrage avait paru en 1841, in-12); *Études sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite* (1855, in-4); *le Prâtiçâkya du Rig-Véda*, texte sanscrit, publié pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, traduit en français, avec un commentaire perpétuel et une *Étude sur la grammaire védique* (1856-1859, 3 vol. in-8).

M. Regnier a donné, en outre, plusieurs éditions de classiques grecs, latins et allemands, accompagnées de notes, entre autres celles de *Lucrèce* (1834, in-8); de l'*Hécube* d'Euripide (1838, in-12); du *Guillaume Tell* de Schiller (1841, in-18); d'*Iphigénie en Tauride* de Goethe (1843), etc. Il a entrepris et mené à fin une traduction complète des *OEuvres de Schiller* (1860-1862, tom. I-VIII, in-8). Il a été chargé de diriger la magnifique collection des *Grands écrivains de la France*, dans laquelle il a donné lui-même une nouvelle édition, revue sur les textes authentiques, de *Madame de Sévigné* (1862-1865; tom. I-X, in-8).

REGNIER (Jacques-Augustin), peintre français, né à Paris, en 1787, étudia sous Victor Bertin et débuta au salon de 1812. Il a presque exclusivement cultivé le paysage et exécuté un grand nombre de tableaux placés dans divers châteaux et musées : *Une forêt dans le Puy*, *Paris vu du champ de Mars*, *Pierrefonds*, *Coucy-le-Château*, *Moines en prières*, *le Tombeau du roi Arthur*, *Jeanne d'Arc se dévouant au salut de la France*, *Vue de Royat* (1815-1835); *la Forêt solitaire*, *Ruines celtiques*, *Effet d'automne* (1837); *le Parc du Raincy*, *Sortie de forêt*, *Vue d'Amboise*, *Site solitaire*, *le Cours de l'Oise*, *la Tombe de Molière*, effet de lune (1833-1853); *la Vision de saint Hubert* (1857), la *Mission* et le *Martyre de saint Denys*, exécutés à Saint-Roch (1856). Il a obtenu, outre les récompenses aux expositions départementales, une 2e médaille en 1819, une 1re en 1828, et la décoration en août 1837.

RÉGNIER (François-Joseph), acteur français, né à Paris, le 1er avril 1807, et fils de Mme Charlotte-Zoé Tousez, née Régnier de La Brière, prit le nom de sa mère en abordant la carrière théâtrale. Un instant élève architecte, il joua successivement à Montmartre, à Metz, à Nantes, au théâtre du Palais-Royal, et parut avec bonheur, en novembre 1831, sur la scène de la Comédie-Française, dans *le Mariage de Figaro*, qui est resté un de ses grands succès. Une absence de M. Samson, qui suivit ses débuts, lui permit de se montrer en peu de temps dans divers rôles, et il fut reçu sociétaire en 1834. Il tint bientôt, à côté de MM. Provost et Samson, les premiers rôles comiques du répertoire classique et contemporain. Il a su, dans différentes créations, notamment dans *Gabrielle*, dans *la Joie fait peur*, dans *les Effrontés*, dans *Jean Baudry*, dans *le Supplice d'une femme* (1865), obtenir le double succès du rire et des larmes. Il est devenu professeur au Conservatoire en 1854.

M. Régnier, qui a rempli plusieurs fois des fonctions importantes auprès de l'Association des artistes dramatiques, dont il est un des membres actifs, a beaucoup contribué par ses démarches

à l'érection du monument de Molière (1843). Il a signé, avec M. Paul Foucher, *la Joconde*, comédie en 5 actes, jouée aux Français en 1856, et dirigé la mise en scène d'œuvres moins importantes. On lui a souvent attribué une part de paternité dans plusieurs des pièces où il a le mieux réussi. M. Régnier a rédigé l'histoire du théâtre dans *Patria*.

RÉGUIS (Louis-Xavier), homme politique français, député, né le 12 novembre 1790, entra à l'École polytechnique à dix-huit ans et sortit en 1810 dans l'arme de l'artillerie. En 1835, il occupait, avec le grade de capitaine, le poste d'inspecteur de la raffinerie de salpêtre de Marseille. En 1850, il fut retraité avec le grade de lieutenant-colonel. Membre du conseil général pour le canton de Valonne, il fut, en 1852, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour le département des Basses-Alpes. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 31 262 voix sur 34 663 votants. M. Réguis a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1860.

REIBELL (Félix-Jean-Baptiste-Joseph), ingénieur français, ancien représentant, né à Strasbourg, le 22 novembre 1795, fut admis en 1812 à l'École polytechnique, passa dans le service des ponts et chaussées et devint successivement ingénieur ordinaire (1820), ingénieur en chef (1830), et inspecteur divisionnaire (1844). Pendant près de vingt ans, il a dirigé les travaux du port de Cherbourg, où il a exécuté la fameuse digue de quatre kilomètres, à une lieue au large et de près de vingt mètres de profondeur. Nommé inspecteur général le 25 février 1852, il a quitté la direction des travaux de Cherbourg en 1857, et a été chargé, au ministère de la marine, de l'inspection des travaux hydrauliques de tous les ports militaires de l'Empire.

Connu pour ses opinions monarchiques, M. Reibell fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante, le neuvième sur quinze, par le département de la Manche et vota avec la droite, excepté dans la question des deux Chambres. Au mois de décembre suivant, il donna sa démission. Membre du Conseil des travaux de la marine, du Conseil général des ponts et chaussées, du Conseil supérieur de l'Algérie et des colonies, etc., M. Reibell, promu, le 6 décembre 1850, commandeur de la Légion d'honneur, a été élevé au grade de grand officier le 10 août 1861.

On a de lui des articles communiqués aux *Annales des ponts et chaussées* et une édition refondue des *Leçons d'un cours de construction* de L. Sganzin (1839-1841, 3 vol. in-4).

REIBELL (Eugène-Louis-Joseph), frère du précédent, officier supérieur de cavalerie, né le 11 avril 1796, devenu général de division le 22 décembre 1851, a été mis à la tête de la 6e division militaire (Strasbourg). Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 25 juin 1849, il a été promu grand-officier le 30 décembre 1849.

REICHENBACH (Charles, baron DE), naturaliste et industriel allemand, né le 12 février 1788, à Stuttgart, étudia à Tubingue, où il obtint le grade de docteur en philosophie. Emporté par une imagination très-vive, il conçut, dès l'âge de seize ans, l'idée de fonder un nouvel État allemand dans les îles de la mer du Sud. Il poursuivit ce plan avec ardeur pendant trois années, mais la police française le fit arrêter et enfermer pendant quelques mois. Se tournant vers l'application des sciences à l'industrie, il visita les grandes usines et hauts fourneaux de France et d'Allemagne, et établit lui-même des usines à Villingen et à Hausach. En 1821, il se lia avec le comte Hugues de Salm et fonda, en Moravie, avec cet homme entreprenant, une foule d'établissements industriels qui lui procurèrent bientôt une fortune considérable et lui permirent d'acheter les belles propriétés de Gutenbrun, de Nisko, de Reisenberg, etc. Vers la même époque, le roi de Wurtemberg l'éleva à la dignité de baron.

M. de Reichenbach s'est aussi fait connaître comme savant. Il a écrit la première monographie géologique qui ait paru en Autriche : *Recherches géologiques en Moravie* (Geologische Mittheilungen aus Maehren ; Vienne, 1834), et fait quelques intéressantes découvertes en chimie, celle, entre autres, de la paraffine (1831) et de la créosote (1833). Dans les années suivantes, il s'est lancé dans des spéculations toutes nouvelles. Étudiant avec ardeur le magnétisme animal, il a cru découvrir dans la nature une nouvelle force qu'il appelle *Od*, et sur laquelle il a publié déjà plusieurs ouvrages, tels que : *Recherches physico-physiologiques sur le magnétisme, l'électricité*, etc., *et leurs rapports à la force vitale* (Physikalisch-physiologische Untersuchungen über die Dynamide des Magnetismus, etc.; Brunswick, 3 vol.; 2e édit., 1849) ; *Lettres odiques-magnétiques* (Odisch-magnetische Briefe, Stuttgart, 1852; nouv. édit., 1856), traduites en français (Paris, 1854) ; *l'Homme sensitif et ses rapports avec l'Od* (der sensitive Mensch und sein Verhalten zum Od.; Stuttg., 1854, 2 vol.); *Qui est sensitif et qui ne l'est pas?* (Wer ist sensitiv, wer nicht? Brunswick, 1856). Dans ces écrits, qui ont fait du bruit en Allemagne et aussi à l'étranger, M. de Reichenbach essaye de prouver l'existence et d'étudier les qualités de son nouvel agent impondérable aussi répandu, selon lui, que le magnétisme et l'électricité. Il explique par cette force inconnue jusqu'ici les antipathies et les sympathies des hommes entre eux ou pour les choses. Il prétend que l'*Od* se manifeste visiblement sous la forme d'une lumière vacillante; mais il n'y a que les personnes qu'il appelle *sensitives* qui soient capables de subir l'influence odique et fort peu de chimistes et de physiciens appartiennent à cette catégorie. Aussi la doctrine de l'*Od* a été assez mal accueillie par les savants, contre lesquels M. de Reichenbach n'a pas craint d'engager les plus vives polémiques. Il a aussi publié, sous le titre de *Foi de charbonnier et fausse science* (Kœhlerglaube und Alterwissenschaft), une réponse au fameux écrit, *Foi de charbonnier et science*, de Charles Vogt (voy. ce nom).

M. de Reichenbach possède de très-précieuses collections scientifiques installées, pour la plupart, dans son château de Reisenberg, qu'il habite ordinairement. Celle de météorites surtout est fort remarquable et l'une des plus belles que l'on connaisse. Il a acheté aussi le grand herbier de Sieber, dans lequel se trouvent réunies des plantes de toutes les parties du globe.

REICHENBACH (Henri-Théophile-Louis), naturaliste allemand, fils du lexicographe de ce nom mort en 1839, est né à Leipsick, le 8 janvier 1793. Après de fortes études à l'université de sa ville natale, il obtint, dès 1815, le diplôme de docteur en philosophie, et, en 1817, celui de docteur en médecine. Nommé presque aussitôt professeur adjoint à Leipsick, il alla, en 1820, occuper la chaire d'histoire naturelle à l'Académie chirurgico-médicale de Dresde, qu'il n'a plus quittée. Il est devenu conseiller de la cour de Saxe, directeur du musée d'histoire naturelle, et membre de plusieurs académies.

M. Reichenbach s'est d'abord spécialement occupé de botanique, et c'est à cette science que se rapporte le plus grand nombre de ses ouvrages. Le principal est sa grande *Flora germanica* accompagnée d'une *Iconographia botanica* (Leipsick, 1823-1854, 17 vol.). La direction de cette œuvre est confiée, depuis 1850, à son fils (voy. ci-après). Citons ensuite : *Conspectus regni vegetabilis* (Leipsick, 1828) ; *le Botaniste allemand* (der deutsche Botaniker ; Ibid., 1841), *Icones floræ Germanicæ et Helvetica* (Ibid., 1842) ; *Flore allemande* (Deutschlands Flora ; Ibid., 1843); plusieurs *Monographies* (Ibid.) et le *Traité d'un système naturel des plantes* (Handbuch des natürlichen Pflanzensystems ; Dresde et Leipsick, 1837), où l'auteur, développant une théorie indiquée déjà dans plusieurs autres écrits, divise, d'après le développement des organes, tout le règne végétal en huit classes, et arrive, au nom de principes différents, à des résultats analogues à ceux du système de Jussieu et de Decandolle.

Dans ces dernières années, M. Reichenbach s'est entièrement tourné vers l'étude de la zoologie, qu'il avait déjà abordée dans son *Regnum animale* (Leipsick, 1834-1836, tome I), resté incomplet et suivi, en 1842, d'une *Faune allemande* (Deutschlands Fauna ; Leipsick, 1842, 2 vol.). Il a donné depuis un *Coup d'œil sur la vie des animaux comparée à celles des hommes* (Blicke in das Leben der Thierwelt verglichen mit, etc. ; Dresde, 1843) et commencé son *Traité complet d'histoire naturelle* (Vollstaendigste Naturgeschichte; Leipsick, 1844 et suiv.), vaste et consciencieuse publication qui embrassa d'abord dans les plus petits détails les mammifères et les oiseaux.

Son frère, Antoine-Benoît REICHENBACH, né aussi à Leipsick, en 1807, est professeur à l'École polytechnique de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment une *Botanique pour les dames* (Leipsick; 2e édit., 1854).

Son fils, Gustave REICHENBACH, né à Dresde, le 3 janvier 1822, étudia sous sa direction et enseigna ensuite pendant quelque temps la botanique et la zoologie à l'Académie forestière de Tharand. Il professa depuis à Leipsick, en qualité d'agrégé à l'université, des cours publics d'histoire naturelle. Il s'est distingué comme botaniste, par plusieurs travaux insérés dans divers recueils scientifiques et par sa collaboration à la *Flora germanica* de son père, où il a surtout traité les orchidées.

REICHENSPERGER (Auguste), homme politique et littérateur allemand, né en 1808, à Coblenz, entra dans la magistrature et devint conseiller à la cour d'appel de Cologne. Après avoir siégé au parlement allemand de Francfort (1848 et 1849), il fut élu à la seconde chambre prussienne, où il devint un des chefs du parti catholique

Ses études sur l'art du moyen âge ont eu pour résultat les ouvrages suivants : *les Statues du chœur de la cathédrale de Cologne* (Die Standbilder im Domchore zu Köln, Cologne, 1842, in-4); *l'Architecture chrétienne et germanique* (Die christlichgermanische Baukunst, Trèves, 1845-1852, in-8); *Vues sur l'art chrétien* (Fingezeige auf dem Gebiete der Kirchlichen Kunst, Leipsick, 1854, in-8); un volume de *Mélanges sur l'art chrétien* (Vermischte Schriften über christliche Kunst 1856).

REID (sir William), officier et physicien écossais, né en 1791, à Kinglassie (comté de Fife), mort le 31 octobre 1858.— Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

REID (Mayne), littérateur anglais, né en 1818, dans le nord de l'Irlande, où son père était ministre de la communion presbytérienne, fut élevé d'abord pour l'état ecclésiastique; mais il abandonna l'étude de la théologie pour courir le monde, s'embarqua, en 1838, pour le Mexique, le visita, passa aux États-Unis et vécut pendant deux ans au milieu des grandes plaines, sur les bords de la rivière Rouge, trafiquant et chassant en compagnie des sauvages indiens. De retour, en 1840, à la Nouvelle-Orléans, il se joignit aux volontaires qui prétendaient repousser par la force les incursions armées des Mexicains sur le Texas; mais la guerre n'ayant pas éclaté, il reprit sa vie errante dans les prairies du Missouri, et, après cinq ans d'aventures de toutes sortes, vint résider à Philadelphie, pour s'y faire journaliste. Il y était depuis quelques mois lorsque, à la nouvelle des préparatifs de la lutte avec le Mexique (1845), il s'engagea de nouveau sous les drapeaux de l'Union, avec un brevet de capitaine; durant cette campagne, à laquelle il prit une part des plus brillantes, il assista à la prise de la Vera-Cruz et aux combats de Cerro-Gordo, de Churubusco et de Chapultepec. En 1849, il leva une compagnie de volontaires pour aller au secours de la Hongrie; mais il apprit en France la capitulation de Gœrgey, qui mettait fin à la lutte, et s'établit à Londres, où il reprit ses travaux littéraires.

Des ses premiers ouvrages, M. Mayne Reid, à qui est resté le nom de capitaine Reid, s'est acquis une grande réputation de conteur, justifiée surtout par la nouveauté, l'originalité hardie et l'exactitude de ses récits; les mœurs étranges des pionniers de l'Ouest, la vie guerrière des tribus indiennes, les tableaux pittoresques, les aventures, les chasses, les voyages, sont le fond naturellement intéressant de ses romans. Les principaux qui ont été traduits en français et en allemand sont : *le Corps franc des rifles* (the Rifle rangers; Londres, 1849, 3 vol. in-18) : *les Chasseurs de chevelures* (the Scalp hunters; Ibid., 1850, 3 vol.); *le Chef blanc* (the White chief; Ibid., 1855, 3 vol.); *le Chemin de guerre* (the War trail, 1857, 3 vol.), imprimé d'abord dans le *Chamber's journal*. Outre de nombreux articles fournis à plusieurs recueils périodique, il a publié une série de livres destinés à la jeunesse, tels que : *la Maison abandonnée* (the Desert home; 1851); *les Petits chasseurs* (the Boy hunters, 1852); *les Exilés de la forêt* (the Forest exiles; 1854), etc. Plusieurs ont été traduits par Mme Loreau, dans la *Bibliothèque illustrée* (1858 et suiv., in-18.)

REIFFENBERG (baron Fréderic-Guillaume-Émeric-Cuno-Marsilius DE), littérateur belge, né à Louvain, le 28 août 1830, est l'un des deux fils du fécond polygraphe belge, le comte Fréd.-Aug.-Ferd.-Thomas de Reiffenberg, mort en 1850. Destiné à la carrière militaire, il se tourna vers la littérature, engagea de vives polémiques contre ce qu'on appelle « la petite presse, » et se fit remarquer par sa précoce fécondité.

Le baron Fr. de Reiffenberg, menant de front la poésie, la prose, le roman, la critique, la science administrative, a successivement publié : *Juvenilia, choix de poésies* (Bruxelles, 1848), *Charlotte Corday* (Ibid., 1849), poëme; *Péchés de jeunesse* (Ibid., 1851), poésies; *les Drames du foyer* (Paris, 1853) ; *Guillaume le Taciturne*, poëme ; *le Dernier des gnomes* (1854) ; *A propos de bottes*, *Entre deux cigares* (1855) ; *le Poëme de Nassau* (1856); *les Femmes qu'on aime* (1859); *Poëmes et poésies militaires* (in-8); *les Régiments de fer* (1861, in-8); *l'Intendance militaire* (in-8); *la Vie de garnison* (1863, in-18); *Nouvelles propositions d'administration militaire* (1864, in-8), etc.

M. de Reiffenberg a aussi écrit pour le théâtre, entre autres vaudevilles ou comédies : *Un Monsieur qui a peur*, *De Bruxelles à Ostende*, *De la lumière s'il vous plaît!* *Dans un bouton d'habit*, *Une paire de bottes*, *M. Taboureau s'amuse*, etc., le drame en cinq actes, *le Testament du Czar* (Bruxelles et Paris, 1848-1864), etc. Il a, en outre, collaboré au *Tintamarre*, à la *Chronique de France*, etc., fondé et rédigé presque seul le *Pantagruel*, et fourni des feuilletons à divers journaux, notamment la *Bande rouge* à *la Patrie*.

REIGNIER (Jean), peintre français, né à Lyon, vers 1814, étudia à l'École des beaux-arts de cette ville, à laquelle il a été ensuite attaché comme professeur. Il s'est consacré au genre des fleurs et des fruits, et a donné quelques tableaux de genre. Nous citerons de lui, depuis ses débuts, en 1842 : *Guirlande de fleurs autour d'une croix*, *A la mémoire de Berjon*, peintre lyonnais; *Vase antique*, *Fleurs sur un banc* (1842-1849) ; *Primevères*, *Églantier* (1848) ; *Deux pensées*, hommage à la reine Hortense; *le Lierre et le rosier* (1852-1853) ; *A la mémoire de Jean Gerson*, *le Jour*, *la Nuit*, à l'Exposition universelle de 1855; le *Buste de S. M. Hortense-Eugénie avec des attributs fleuris*, *Fleurs à la gouache* (1857) ; *les Trois couronnes*, *Vase de fleurs*, portrait à la gouache de *M Marc Jubinal*, *Fleurs* (1861), *Fruits et Fleurs* (1863) ; etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, un rappel en 1861 et la décoration de la Légion d'honneur en 1863.

REILLE (Honoré-Charles-Michel-Joseph, comte), maréchal de France, sénateur, né le 1er septembre 1775, à Antibes (Var), mort le 1er mars 1860. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

REILLE (Gustave-Charles-Prosper), homme politique français, député, est né à Paris, le 1er décembre 1818. Admis à l'École polytechnique à 18 ans, il sortit, en 1838, dans la marine, comme élève de première classe, devint enseigne en 1840 et lieutenant de vaisseau en 1845. Il avait, en 1853, le grade de capitaine de frégate lorsqu'il donna sa démission pour entrer au Corps législatif. Il y fut nommé député comme candidat du gouvernement pour la première circonscription d'Eure-et-Loir en remplacement du marquis d'Argent. Réélu au même titre en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 21 230 voix sur 38 694 votants. Conseiller général pour le canton de Bonneval, il est devenu, en 1861, membre du comité consultatif des colonies, et, le 28 janvier 1862, membre du conseil de la Légion d'honneur. M. le vicomte Reille a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1855.

REIMER (Charles-Auguste), libraire-éditeur allemand, né le 26 octobre 1801, mort le 23 juin 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

REIMER (Georges-Ernest), frère du précédent, né le 25 novembre 1804, a repris, en 1842, la maison fondée à Berlin, en 1800, par son père Georges-André Reimer. C'est cette maison qui a édité les *Œuvres* de Hoffmann, Guillaume de Humboldt, H. de Kleist, de Lenz, de Novalis, Jean-Paul, Fieck, Niebuhr, Lachmann, Jacobi, Hufeland, Fichte, Schleiermacher; le Shakspeare allemand de Schlegel, etc. Nous citerons parmi les contemporains les plus célèbres, dont les principaux ouvrages ont paru chez G. Reimer : les historiens Ranke et Varnhagen von Ense; le géographe Charles Ritter, les philologues Bœckh et Meinecke; les archéologues Gerhard et Panofka; le mathématicien Crelle; le physicien Dove, les naturalistes Ehrenberg et Burmeister; les chimistes Karsten et Rose (voy. ces divers noms), etc.

Un troisième frère, M. Thierri REIMER, né le 13 mai 1818, a fondé, en 1845, à Berlin, une librairie qui publie spécialement des cartes, des gravures, etc., et qui a édité les grands travaux de MM. Berghaus, Mohlmann, Ziegler, Zimmermann, Hornisch, Kolbe, etc., etc. (voy. ces noms).

REINACH (baron Charles DE), homme politique français, né le 11 août 1785, fut de 1830 à 1832 député du Haut-Rhin. Le 27 juin 1833, il fut créé pair de France. Depuis 1848, il n'a rempli d'autres fonctions que celles de membre du Conseil général du Haut-Rhin, dont il a, depuis plus de trente ans, presque toujours fait partie. Il a été promu, le 30 mai 1837, commandeur de la Légion d'honneur.

Son fils Antoine-Hesso, baron de REINACH, né le 21 juin 1819, à Hittzbach (Haut-Rhin), est devenu maire de cette ville, et membre du Conseil général pour le canton d'Obernai. En 1852, il a été nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription du Haut-Rhin. Réélu au même titre, en 1857 et en 1863, il a obtenu, à ces dernières élections, 21 007 votants sur 23 019 votants. M. le baron de Reinach a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

REINAUD (Joseph-Toussaint), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795, et destiné à l'état ecclésiastique, entra au séminaire; mais, entraîné par son goût pour les études orientales, il vint suivre à Paris les cours de Silvestre de Sacy et étudia l'arabe, le turc et le persan; attaché, en 1818 et 1819, au comte Portalis, ministre plénipotentiaire près du saint-siége, il continua, en Italie, ses travaux philologiques et archéologiques. De retour à Paris, il fut nommé, en 1824, par la protection du comte, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale. C'est là qu'au milieu des secours de toute nature offerts à ses études, il entreprit une suite de publications qu'il n'a cessé de poursuivre. Le 16 novembre 1832, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de M. Chézy, nommé la même année conservateur adjoint des manuscrits orientaux; il a été appelé, en août 1855, aux fonctions de conservateur-administrateur. A la mort de Silvestre de Sacy (1838), M. Reinaud hérita de sa chaire d'arabe à l'École des langues orientales vivantes. Depuis 1847, il a été constamment élu président de la Société asiatique, dont il avait été un des fondateurs. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1836 et fait officier en 1858.

On doit à M. Reinaud, outre un grand nombre de dissertations et de traductions insérées dans le *Journal asiatique*, les ouvrages suivants : *Monuments arabes, persans et turks du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes* (Impr. roy., 1829, in-8); *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades* (Impr. roy., 1829, in-8), formant le tome IV de la *Bibliothèque des Croisades*, de Michaud; *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse pendant les* VIIIe, IXe *et* Xe *siècles* (1836, in 8); *Notice historique et littéraire sur le baron Silvestre de Sacy* (1839), extrait du *Journal asiatique*; *Histoire de l'artillerie* (1845, in-8, t. I, avec *Atlas*), traitant du

feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'après des textes nouveaux, en collaboration avec M. Favé; *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IXe siècle*, texte arabe, traduction, notes et éclaircissements, avec M. Derembourg (Impr. roy., 1845. 2 vol. in-12); une 2e édition du texte arabe des *Sciences* de Hariri, commentées par S. de Sacy, avec le même; *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois* (Impr. roy., 1847, in-4), extrait du tome XVIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions; Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français, avec une introduction générale à la géographie des Orientaux* (Imp. nat., 1848-1852, 2 vol. in-4). M. Reinaud avait déjà publié, en 1837, en commun avec un très-habile arabisant, M. le baron de Slane, et aux frais de la Société asiatique, une édition du texte arabe de ce géographe; *Mémoire sur le gouvernement et la fin du royaume de la Mésène et de la Characène*, etc. (1862, in-8); *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale*, etc. (1863, in-8); etc.

Il a fourni, à partir de 1822, de nombreuses notes à Michaud pour la dernière édition de son *Histoire des croisades*, et publié, en 1831, avec M. Fr. Michel, le *Roman de Mahomet en vers du XIIIe siècle et le Livre de la loi au Sarrazin* (in-8). Il a donné plus récemment, sous le titre de *Notice sur Mahomet* (1860, in 8), un résumé, d'après les meilleures sources, de la vie et des doctrines du prophète et diverses brochures.

RHEINHOLD (Chrétien-Ernest-Théophile-Jens), philosophe allemand, né le 18 octobre 1793, à Iéna, mort le 17 septembre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

REINICK (Robert), peintre et poëte allemand, né à Dantzick, le 22 février 1807, étudia d'abord à Berlin, sous Begas, puis à Dusserdorf, partit pour l'Italie avec plusieurs des peintres de l'école, et y reçut le meilleur accueil de tous ses compatriotes. De retour en Allemagne, il exécuta, dans le genre romantique et historique, plusieurs toiles, et se fit en même temps connaître par des poésies. En 1830, il donna *trois Esquisses d'après les gravures sur bois d'Albert Dürer, avec un texte explicatif et des poésies* (Drei Umrisse nach Holzschnitten von A. Durer, etc.: Berlin). Il publia ensuite, avec Kugler, le fameux *Chansonnier des artistes allemands* (Liederbuch für Deutsche Künstler; Ibid., 1833) et *les Chansons d'un peintre avec des illustrations par ses amis* (Lider eines Malers mit Randzeichnungen seiner freunde; Dusseldorf, 1838), qui contient trente et un dessins originaux des meilleurs artistes de Dusseldorf. Il a encore donné, avec Richter, une édition des *Poésies alemanniques* (Allemanische Gedichte) de Nebel, traduites en haut allemand, et fait les vers de la *Danse des morts* du peintre Rethel (voy. ce nom). Il a réuni sous le titre de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1844; 2e édit., 1852), un recueil de pièces détachées. Enfin il s'est fait le poëte de la jeunesse dans les ouvrages suivants : *Abécédaire illustré* (Illustrirtes Abc-Buch; Leipsick, 1845); l'*Almanach illustré de la jeunesse* (Illustrirter Jugend-Kalender; Ibid., 1849-1852); les *Chansons et fables pour la jeunesse* (Lieder und Fabeld für die Jugend; Leipsick, 1849), etc.

REINSBERG (Ida DE DÜRINGSFELD, baronne DE), femme de lettres allemande, née le 12 novembre 1815, à Militsch (Silésie), d'une famille noble mais peu fortunée, dut mettre à profit l'éducation brillante qu'elle avait reçue, ainsi que sa connaissance des littératures anglaise et italienne, pour améliorer sa position. Elle fournit d'abord de nombreux articles originaux ou traduits à l'*Abendzeitung*, recueil littéraire, et publia, sous le nom de *Thécla*, un volume de *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1835), et la série de nouvelles intitulée *l'Étoile d'Andalousie* (das Stern von Andalusien; Ibid., 1838). Condamnée à l'inaction par une longue maladie nerveuse, elle ne put reprendre la plume qu'en 1841, et fit paraître successivement, toujours sous le voile de l'anonyme, plusieurs romans qui reçurent du public un excellent accueil: *le Château de Goczyn* (das Schloss Goczyn; Breslau, 1841; 2e édit., 1845); *Esquisses du grand monde* (Skizen aus der vornehmen Welt; Ibid., 1842-1845, 3 vol.); *Madeleine* (Magdalene; Berlin, 1843); *Dans la terre natale* (In der Heimat; Ibid., 1843).

Mariée, en 1845, au baron de Reinsberg, Mlle de Düringsfeld continua d'écrire, mais sans cacher son nom. Elle visita, de 1846 à 1850, la Suisse et l'Italie, et vint se fixer à Breslau. Dès ce moment, sa réputation littéraire était faite. On trouvait chez elle une extrême élégance de style, un talent réel de composition et une connaissance approfondie des intrigues et des préjugés du grand monde, objet presque exclusif de ses peintures. On la comparait aux plus célèbres femmes auteurs du *high life* anglais : Mmes Gore, Morgan et Trollope. Depuis, elle est passée en Belgique, où elle a acquis une grande notoriété littéraire et publié de nouveaux écrits.

On a encore de la baronne de Reinsberg : *les Femmes de Byron* (Byron's Frauen; Breslau, 1845); *Marguerite de Valois et son siècle* (Margarethe von Valois und ihre Zeit: Leipsick, 1847, 3 vol.), roman historique; *Esquisses de voyage* (Reiseskizzen; Brême, 1850-1851, 3 vol.); *une Pension sur le lac de Genève* (Eine Pension am Genfersee; Breslau, 1850); *Pour toi* (Für Dich: Ibid., 1851), recueil de poésies; *Roses de Bohême* (Böhmische Rosen; Ibid., 1851), contenant un choix de chants et légendes tchèques les plus populaires traduits en allemand; *Niko Velski* (Bruxelles, 1856): plusieurs autres recueils rapportés de ses voyages (1856-57); des nouvelles et articles en français et en flamand, dans des revues belges, notamment des fragments de *Kœniginhof* (1858), etc.

Son mari, le baron de REINSBERG, a publié lui-même quelques écrits, notamment : *les Auteurs dalmates et leurs ouvrages* (Bruxelles, 1850), extrait du *Bulletin du bibliophile belge*.

REISINGER (François), médecin allemand, né en 1788, mort à Munich, le 20 avril 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

REISSIGER (Carl-Gottlieb), compositeur allemand, né le 31 janvier 1798, à Belzig, près Wittemberg, mort à Dresde, le 7 septembre 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Son frère, M. F.-A. REISSIGER, né en 1804, est devenu, en 1843, directeur de musique à Christiania, et s'est fait aussi connaître par diverses compositions.

RELLSTAB (Louis), littérateur allemand, né le 13 avril 1799, à Berlin, y fit ses études, entra de très-bonne heure dans l'armée prussienne, et fut quelque temps professeur de mathématiques et d'histoire à l'École militaire. En 1821, il quitta le service, se fixa, en 1823, à Berlin, et y devint, en 1826, rédacteur du journal le plus répandu, la *Gazette de Woss* (Voss'sche Zeitung). Il a pris une place très-importante dans la critique musi-

cale. Il la doit à la sûreté de son jugement et à la vivacité de sa polémique. Il a soutenu contre Spontini, qui dirigea l'Opéra de Berlin jusqu'en 1842, une lutte de douze ans, et ses invectives contre cet artiste lui ont valu six semaines de prison. En 1827, une brochure intitulée : *Henriette, la belle cantatrice*, dirigée contre Mme Sontag, lui avait attiré plusieurs mois de la même peine. La critique de M. Rellstab a perdu depuis longtemps de son aigreur, sans perdre de son autorité. — Il est mort le 28 novembre 1860.

On cite, parmi ses nombreux travaux littéraires, deux romans historiques : *Alger et Paris* (Berlin, 1830, 3 vol.), et *L'année* 1812 (Leipsick, 1834; 5e édit., 1860, 4 vol.), l'ouvrage le plus connu de l'auteur; plusieurs œuvres dramatiques : *les Vénitiens, Eugène Aram, François de Sickingen*, etc. Citons encore : *Trois ans sur trente* (Drei Jahre von dreissigen, Leipsick, 1858, 5 vol.); *Natures mortes* (Trachtstœcke, Berlin, 1860, 2 vol.); *Souvenirs de ma vie* (Aus meinem Leben, ibid., 1860, 2 vol.); enfin, un grand nombre de nouvelles études artistiques, esquisses, etc., dont la plupart ont été réunies sous le titre de : *Gesammelte Schriften* (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.; nouvelle suite, ibid., 1846-1848, 8 vol.). Une nouvelle édition générale de ses *Œuvres* a paru à Leipsick (1860-1861, 24 vol.).

REMACLE (Bernard-Benoît), économiste français, né le 19 août 1805, à Avignon, où il a fait ses premières études, fut reçu docteur en droit à la Faculté d'Aix, en 1824, et rédigea, la même année, un *Rapport au ministre de l'intérieur sur les infanticides et les mort-nés* (Imp. roy., 1825), avec tableau statistique. Substitut au parquet de Nîmes en 1827, il exerça ces fonctions jusqu'en 1830. Il fit paraître, en 1838, son important ouvrage, *des Hospices d'enfants trouvés*, couronné par l'Académie du Gard, par la Société académique des sciences et belles-lettres de Mâcon et par la Société des établissements charitables de Paris (in-8, avec atlas). L'année suivante, il reçut du gouvernement une mission scientifique en Allemagne, et donna, à son retour, un intéressant ouvrage intitulé : *des Prisons du midi de l'Allemagne* (1840, in-4). Retiré en Provence depuis la révolution de Février, il a été nommé maire de la ville d'Arles en 1850, et, aux élections de 1852, il fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par le département des Bouches-du-Rhône. Il est devenu, en 1854, préfet du Tarn. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

REMILLIEUX (Pierre-Étienne), peintre français, né à Vienne (Isère), vers 1815, étudia à l'école de Lyon sous Bonnefond et M. Thierriat, et débuta au salon de 1841. Il a adopté le genre des fleurs et des fruits, et a principalement exposé : *Groupe de fleurs dans une fontaine, Corbeille de fruits* (1841); *Hommage à la princesse Marie, Marguerites, Bouquet dans un oratoire* (1844-1852); *Vase de fleurs*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, et une 2e en 1847.

REMILLY (Ovide), homme politique et administrateur français, né à Versailles, le 18 novembre 1800, d'une ancienne famille de riches commerçants, fit son droit, suivit d'abord la carrière du notariat, puis se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Attaché au parti de l'opposition avant 1830, il soutint énergiquement ses opinions politiques. Il alla réclamer du gouvernement provisoire, pour la ville de Versailles, une municipalité nouvelle et poursuivit Charles X jusqu'à Rambouillet. Bientôt il fonda, avec MM. Dupoty et Dubos, un journal politique très-avancé, le *Vigilant*. Adjoint au maire de Versailles, en 1834, il devint maire de cette ville en 1837, et, depuis cette époque jusqu'en 1855, il a été réélu ou renommé sept fois de suite. La ville lui doit des réformes et des améliorations importantes : la démolition de nombreuses baraques, la construction de ses halles, l'éclairage au gaz, l'extinction de la mendicité.

Élu membre de la Chambre des députés, de 1839 à 1848, M. Remilly prit place dans la majorité, mais vota contre l'indemnité Pritchard et contre la flétrissure des députés légitimistes au sujet du pèlerinage de Belgrave-Square. Il prit une part assez active aux travaux législatifs, et attacha particulièrement son nom à deux propositions, repoussées avec la même constance qu'il mettait à les renouveler : l'une, relative aux députés fonctionnaires (1841), fut à plusieurs reprises l'objet de brillants débats parlementaires; l'autre, tendant à l'établissement d'un impôt sur les chiens (1846), n'eut pendant longtemps qu'un succès d'hilarité.

Après la révolution de Février, M. Remilly, démis officiellement de son titre de maire de Versailles, en remplit les fonctions en l'absence de son successeur. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le dixième sur douze, se plaça dans les rangs des républicains modérés et prit part à un certain nombre de discussions importantes. A la suite des journées de Juin, il fut un des premiers à réclamer les mesures répressives contre les sociétés secrètes, les clubs et la presse. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et vota dès lors constamment avec la droite. M. de Remilly fit aussi partie de l'Assemblée législative (1849-1851), où il s'occupa particulièrement de la loi sur l'instruction publique. Malgré les gages qu'il avait donnés à la contre-révolution, il resta, en 1851, partisan du système parlementaire, et refusa, après le coup d'État, la candidature au Corps législatif. La ville de Versailles lui vota alors une médaille d'or.

RÉMUSAT (Charles-François-Marie, comte DE), écrivain et homme politique français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Paris, le 14 mars 1797, est le fils du comte de Rémusat, chambellan de l'Empereur, préfet de la Haute-Garonne et du Nord, et de Jeanne Gravier de Vergennes, femme distinguée, amie intime de l'impératrice Joséphine, et auteur de l'*Essai sur l'éducation des femmes* (1824, in-8). Il fit ses études classiques e son droit à Paris; reçu avocat, il se livra spécialement aux études de politique et de législation. Il publia, dès cette époque, sous ce titre : *de la Procédure par jurés en matière criminelle* (1820, in-8), un petit ouvrage qui eut l'honneur, quelques années plus tard, d'être traduit en espagnol (*del Modo de enjuiciar por jurando;* Paris, 1827, 2 vol. in-18); le traducteur prête gratuitement au jeune publiciste les titres de chevalier et de pair de France. M. de Rémusat collabora, de 1820 à 1830, au *Lycée français*, aux *Tablettes universelles*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, au *Courrier français*. En 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes de Paris contre les ordonnances de Juillet.

Libéral de la veille, allié de La Fayette et parent de Casimir Périer, il avait sa place marquée dans la politique active, sous le nouveau régime. Dès le mois d'octobre 1830, il fut élu député par la ville de Toulouse, et, craignant de « se laisser aller à ce qu'on appelle les conséquences de la révolution de Juillet, » il prit place parmi les partisans de la résistance. Pendant six ans, il suivit la ligne de conduite de l'école dite doctrinaire,

et tout en professant les principes du libéralisme, travailla à en restreindre l'application. Il vota les lois de septembre (1832), celle sur les crieurs publics, celle contre les associations (1834), et contribua particulièrement, par un de ses plus brillants discours (14 mars), à faire passer cette dernière. En 1836, il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Rallié à l'opposition l'année suivante, M. de Rémusat fut, avec son ami, M. Duvergier de Hauranne, un des principaux soldats de M. Thiers, dans le centre gauche. Au 1er mars 1840, il fut chargé du ministère de l'intérieur, où la rapidité de son passage et la préoccupation des questions étrangères ne lui permirent pas de laisser de profondes traces.

L'échec que subit la politique de M. Thiers, au 29 octobre, le rejeta dans les rangs de l'opposition. Pendant les sept années qui suivirent, il attacha son nom à la question des incompatibilités parlementaires, l'une des deux principales applications de la réforme, dont les débats remplissent les derniers jours de la monarchie. Dans ces luttes, M. de Rémusat donna toute sa mesure comme orateur; ses discours, dont on vantait surtout l'esprit et la causticité, et qui n'étaient pas moins remarquables par la clarté et l'heureuse ordonnance, indiquèrent l'intelligence entière de la situation. La durée du cabinet Guizot permit alors à M. de Rémusat de se livrer avec une nouvelle ardeur à ses travaux littéraires et philosophiques, et c'est à cette époque qu'il fut successivement appelé à recueillir, au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, l'héritage de Jouffroy (1842), et au sein de l'Académie française celui de Royer-Collard (1846). Dans les derniers jours de la monarchie, il fut appelé, avec M. Thiers, à faire partie du ministère nommé par le roi Louis-Philippe, par une concession tardive à la politique réformiste.

Après la révolution de Février, M. de Rémusat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, par 43 840 voix, le dixième sur les douze élus par le département de la Haute-Garonne, et prit place au comité de la guerre, dont il fut vice-président. Comme plusieurs des chefs de l'opposition du dernier règne, il vota constamment avec la droite, soit dans les questions politiques, soit dans les questions sociales. En 1849, il fut réélu, le second, par 62 413 voix, à la Législative. Il y fit partie de la majorité monarchique, qui soutint longtemps la politique de l'Élysée dans la guerre contre les hommes et les choses de la révolution, sauf à s'en séparer dans les questions où étaient en jeu les intérêts propres du président. Après les luttes inutiles du parti parlementaire contre la fortune de Louis-Napoléon, il fut, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, éloigné momentanément de France, puis rejeté dans la vie privée. M. de Rémusat a été promu le 27 avril 1840, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux ouvrages ont fait de lui, dans le monde, le plus brillant représentant de cette école de philosophie dont M. Cousin (voy. ce nom) fut le chef dans l'enseignement. Nous citerons : *Du paupérisme et de la charité légale*, lettre aux préfets (1840, in-18); *Essais de philosophie* (1842, 2 vol. in-8); *Abélard* (1845, 2 vol. in-8); *De la philosophie allemande*, rapport à l'Académie des sciences morales, avec une *Introduction* (1845, in-8); *Passé et présent*, mélanges (1847, 2 vol. in-12); *Saint Anselme de Cantorbéry*, tableau du pouvoir spirituel au XIe siècle (1852); *Critiques littéraires* (1856); *l'Angleterre au XVIIIe siècle*, études et portraits (1856); *Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie, et de son influence jusqu'à nos jours* (2e édit., 1858, in-12); *Politique libérale ou fragments pour servir à la défense de la Révolution française* (1860, in-8); *Channing, sa vie et ses œuvres* (1861, 2e édit., revue et augmentée, in-12); *Philosophie religieuse*, ou *De la Théologie naturelle en France et en Angleterre* (1864, in-18), etc.

M. de Rémusat a, en outre, collaboré à la *Revue française*, à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales maritimes*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc., et à divers journaux. Il a fourni à la collection des *Chefs-d'œuvre étrangers* la traduction de cinq pièces de Schiller, et écrit une *Préface* pour une édition de l'*Essai* de sa mère (1842, in-12).

De ses deux fils, l'aîné, M. Pierre-François-Gilbert DE RÉMUSAT, né à Paris, étudia le droit et fut reçu docteur en 1855, avec une thèse sur *le Prêt à intérêt et la rente*. Il est mort en 1862. Le second, M. Paul DE RÉMUSAT, fit également son droit et s'inscrivit au barreau de la cour impériale de Paris. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, depuis 1854, il y rédigea le *Bulletin scientifique*. Un choix de ses articles a paru sous le titre : *les Sciences naturelles, études sur leur histoire et leurs plus récents progrès* (1857, in-18).

REMY (Jules), voyageur et naturaliste français, né le 2 septembre 1826, aux environs de Châlons-sur-Marne, fut de 1848 à 1850, professeur suppléant d'histoire naturelle au collége Rollin. En 1851, il entreprit un long voyage d'outre-mer et visita les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, l'Archipel Pomotu et Taïti. Il resta trois ans dans les îles Sandwich et sut gagner l'amitié du roi Kaméhaméha III, qui essaya inutilement de se l'attacher. M. Remy se dirigea avec le voyageur anglais, M. Brenchley, vers la Californie, visita la région du lac Salé habitée par les Mormons et revint ensuite à San-Francisco. Après avoir voyagé une seconde fois dans la Bolivie, le Chili, le Pérou, M. Remy s'embarqua pour les États-Unis qu'il parcourut en tous les sens avant de rentrer en France.

On cite de lui : *Ancecaluta boliviana, seu genera et species plantarum in Bolivia crescentium* (Paris, 1846-1847, 2 liv. in-8); *Monografia de las compuestas de Chile* (Paris, 1849, in-8, avec atlas); *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises* (Paris, 1849, in-8); *Ascension du Pichincha* (Châlons-sur-Marne, 1858, in-8); *Récits d'un vieux sauvage pour servir à l'histoire ancienne de Havaïi* (Châlons-sur-Marne, 1859, in-8); *Voyage au pays des Mormons* (Paris, 1860, 2 vol. in-8, avec fig. et cartes), traduit en anglais en 1860; *Ka Moolelo Hawaii. Histoire de l'Archipel havaïen* (îles Sandwich), texte et traduction, avec une *Introduction sur l'état physique, moral et politique du pays* (Paris, 1862, in-8).

REMY, dit HONORÉ. Voy. HONORÉ.

RENAN (Joseph-Ernest), philologue français, membre de l'Institut, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823, fut destiné à l'état ecclésiastique et vint de bonne heure à Paris; ses heureuses dispositions l'ayant fait remarquer de ses supérieurs, il fut choisi, à la fin de ses études classiques, pour suivre les cours de haute théologie du séminaire Saint-Sulpice. C'est alors qu'il prit le goût de l'étude des langues et de la philosophie, et commença à apprendre l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Mais l'indépendance de sa pensée ne s'accordant pas avec les qualités d'esprit nécessaires au prêtre, il sortit du séminaire et se livra à l'enseignement privé, afin de poursuivre ses études. En 1848, il se présenta au concours de l'agrégation de philosophie, et en sortit le premier. En même temps il obtenait, au con-

cours de linguistique, le prix Volney pour un mémoire sur les langues sémitiques, qu'il a fait paraître en partie depuis sous le nom d'*Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* (1845, in-8; 2e édit., 1858. 2 vol.). Deux ans plus tard, M. Renan était encore couronné à l'Institut pour un mémoire historique sur l'*Étude de la langue grecque au moyen âge.* Désigné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir une mission littéraire en Italie, en 1849, il rapporta de son voyage les matériaux d'un travail sur le philosophe Averroès, qu'il a publié en 1853 (in-8). En avril 1851, il fut attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. En 1856, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Augustin Thierry. A la fin de 1860, il a été chargé d'une mission en Syrie et a été décoré de la Légion d'honneur (décembre). Il a épousé la fille du peintre Henri Scheffer.

Le livre de M. Renan qui a fait le plus de bruit est sa fameuse *Vie de Jésus* (1863, in-8, nombreuses éditions, dont une populaire, in-18), qu'il écrivit à la suite de son voyage en Syrie. Il a été l'occasion d'un mouvement bibliographique incroyable, et les volumes ou brochures consacrés à l'examiner ou à le réfuter, formeraient toute une bibliothèque. Il fut particulièrement combattu et anathématisé par d'innombrables mandements d'évêques. Une conséquence des attaques du clergé contre ce livre fut la destitution de l'auteur, qui avait été nommé professeur d'hébreu, l'année précédente, et avait été tenu à l'écart de sa chaire par crainte du retour des manifestations bruyantes produites à sa leçon d'ouverture (février 1862). M. Duruy, ministre de l'instruction publique, avait essayé de dissimuler cette révocation, en nommant M. Renan à la Bibliothèque impériale, nomination contre laquelle il protesta hautement et qui fut rapportée par un décret motivé (11 juin 1864).

M. Renan a encore publié divers mémoires de philologie comparée et de nombreux articles dans la *Liberté de penser* (1848-50), la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal de l'instruction publique*, le *Journal des Débats.* Un certain nombre de ces articles, très-remarqués à la fois pour le style et la pensée, ont été, après de nouveaux remaniements, réunis par l'auteur sous le titre d'*Études d'histoire religieuse* (1857, in-8; 7e édit., 1864), avec une très-remarquable *Préface* sur le rôle et les caractères de la critique modernes, et sous celui d'*Essais de morale et de critique* (1859). Il a encore publié une traduction en prose rhythmée du *Livre de Job* (1859) et du *Cantique des cantiques* (1860, in-8); une *Lettre à mes collègues*, à propos de la suspension de son cours d'hébreu (1862, in-8); *Mission de Phénicie* (1864, livr. 1-3, in-fol.); *Trois inscriptions phéniciennes* (1864, in-8, avec grav.), etc.

RENARD (Jules), auteur dramatique français, né à Paris, le 15 mars 1813, fut d'abord banquier à Versailles, puis gérant d'une banque importante de Paris, et se tourna vers le théâtre où il a obtenu de certains succès. Il a donné, dans ces huit dernières années : *le Chemin des amoureux*, en deux actes, *l'Embarras d'un mari*, en un acte (1851); *Chérubin, ou la journée aux aventures*, en cinq actes et six tableaux (1852); *Un Monsieur qui voit tout en jaune*, en trois actes (1854); *Monsieur est de la noce?* en trois actes (1856); *Allons-y tout de même*, revue en trois actes et seize tableaux (1857); *En avant! marche!* revue (1858), avec M. Guénée; *Allez vous asseoir!* revue (1859), avec M. de Jallais, toutes pièces jouées sur la scène des Délassements-Comiques; *l'Hôtel des haricots*, vaudeville en trois actes, avec M. Delbès (1861); une revue de fin d'année à Beaumarchais (janvier 1862), *Un tailleur pour dames* (Palais-Royal, 1864), etc.

RENARD (Jean-Baptiste-Christian-Bruno), architecte belge, né à Tournai, en 1781, professeur de dessin et d'architecture à l'Académie des beaux-arts de cette ville depuis la création, a exécuté ou dirigé de nombreuses constructions publiques et particulières. On lui doit principalement, outre divers châteaux et villas, la reconstruction des ponts, l'alignement des quais, les abattoirs et la salle des concerts de Tournai. Il était chevalier de l'ordre de Léopold, et avait été compris dans la première promotion des membres effectifs de l'Académie royale de Belgique. — Il est mort en 1861.

Son fils, M. Jean-Baptiste-Joseph-Bruno Renard, né à Tournai, le 14 avril 1804, général de l'état-major de l'armée belge depuis 1854, aide de camp du roi, et décoré d'une foule d'ordres, a écrit des brochures et traités relatifs aux questions militaires. Nous citerons : *Considérations sur l'infanterie légère* (1848, in-8; 2e édit., 1858); *De l'artillerie en Belgique au* XIVe *siècle* (1840); *Manuel des reconnaissances militaires* (1845, in-12); *Histoire politique et militaire de la Belgique* (1847-1851, 2 vol.), etc. Il fait partie de la Société d'histoire de France et de la Société historique de Tournai.

RENAUD (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 10 septembre 1806, et fils de pauvres artisans, était ferblantier en 1848, lorsque les clubs républicains de Grenoble proposèrent d'inscrire son nom sur la liste des candidats populaires. Envoyé à la Constituante, l'avant-dernier sur quinze, par 58 386 voix, il fut membre du comité de l'administration départementale, et vota ordinairement avec les démocrates non socialistes. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Grenoble son atelier de ferblantier.

RENAUD (Pierre-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 12 avril 1812, est un ancien négociant qui s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'à la révolution de Février. Il refusa les fonctions de sous-commissaire à Mauléon, pour se présenter avec plus d'indépendance aux élections pour la Constituante. Élu le quatrième des onze représentants de son département, il fit partie du comité des cultes et vota en général avec la gauche modérée. Il fut le seul candidat démocrate réélu à la Législative dans les Basses-Pyrénées. Il s'associa dès lors aux efforts de la Montagne contre la limitation du suffrage universel, la révision de la Constitution et les différents actes de la majorité monarchique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion (9 janvier 1852), et se réfugia en Espagne. Peu après, il fut l'objet d'une amnistie dont il refusa de profiter.

RENAUD (Claude-Hélène-Hippolyte), économiste français, né à Besançon, en 1803, entra à l'École polytechnique en 1823, et en 1825 à l'École d'application de Metz. Officier d'artillerie, il se livra, comme un certain nombre de ses collègues, à l'étude des théories phalanstériennes (voy. Considérant), et les adopta avec ardeur. En 1842, il publia, sous le titre de *Solidarité*, une *Vue synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier* (2e édit., Besançon, 1845, in-8; 3e édit., Paris, 1846, in-18).

La librairie sociétaire a fait un nouveau tirage de ce livre en 1851. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848, M. Hipp. Renaud, chef d'escadron au 11e régiment d'artillerie en 1851 et sous-inspecteur des forges de l'Est, à Metz, est devenu lieutenant-colonel en 1860.

RENAUD (Édouard), architecte français, né à Gravelines (Nord), vers la fin de 1818, vint étudier à Paris sous Alavoine, et débuta en construisant avec M. A. Lechesne, en 1843, la maison ornementée de la place Saint-Georges. L'année suivante, il parut au salon, et s'occupa dès lors de dessins d'architecture et de *Projets d'étude* ou de *Restaurations*. On cite de lui : *Projet d'un hospice pour les invalides civils; Projet d'une mairie pour le IIe arrondissement* (1849); *Projet d'une fontaine sur la place du Palais-National; Embellissements pour le Carrousel et la rue de Rivoli*, avec ou sans l'achèvement du Louvre (1850); *Projet de reconstruction du palais de Thérapia* (1850), etc. M. Ed. Renaud a obtenu une 3e médaille en 1849, une 1re en 1857 et la décoration de la Légion d'honneur en 1859.

RENAULDIN (Léopold-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nancy, le 27 juin 1775, mort le 23 février 1859. — Voy les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RENAULT (Pierre-Hippolyte-Publius), général français, sénateur, né le 20 janvier 1807, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, entra dans l'infanterie et fut nommé capitaine dans la légion étrangère en 1835. Chef de bataillon aux zouaves en août 1839, lieutenant-colonel en 1841, il devint colonel du 6e léger en avril 1843, général de brigade en août 1846, et servit constamment en Afrique, de 1839 à 1848. A cette dernière date, il commanda une brigade de l'armée d'observation des Alpes; général de division depuis le 14 juillet 1851, il était à Paris lors du coup d'État, et prit part aux mouvements militaires du 2 décembre. Employé de nouveau en Algérie, où il exerça plusieurs fois les fonctions de gouverneur général par intérim, il en a été rappelé en 1859, avec sa division, pour faire partie du 1er corps de l'armée d'Italie. Le 16 août de la même année, il a été créé sénateur. Chevalier de la Légion d'honneur en 1838, officier en 1842, commandeur en 1846, grand officier en 1852, le général Renault a été promu grand-croix le 25 octobre 1857.

Son frère, M. Henri-Joseph-Barthélemy RENAULT, né en 1808, élève de Saint-Cyr et de l'École d'état-major, a été nommé colonel le 28 mars 1855 et est devenu major de la place de Paris. Il a été attaché comme aide de camp au prince Jérôme Napoléon. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 août 1853.

RENAULT (Eugène), vétérinaire français, membre de l'Academie de médecine, né à Pontoise, en 1805, est attaché, depuis longues années, à l'École d'Alfort, où il a été nommé professeur de clinique et de médecine opératoire, puis directeur, en 1839. Il a été nommé, en 1860, inspecteur des écoles vétérinaires. Admis à l'Académie de médecine en 1840, il est devenu correspondant de l'Institut en 1859. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1843. — Il est mort à Bologne (Italie), le 27 mai 1863.

On a de M. Renault : *Traité du javart cartilagineux* (1830) ; *Gangrène traumatique, ou Observations sur une de ses causes les plus fréquentes* (1840); *Considérations à l'appui du projet de loi sur un changement dans la position des vétérinaires militaires* (1842) ; des *Notices*, et différents articles, notamment dans le *Recueil de médecine vétérinaire pratique*.

RENDU (Louis), évêque d'Annecy (Haute-Savoie), né à Meyrin, dans le pays de Gex (département de l'Ain), le 9 décembre 1789, mort le 1er septembre 1858. — Voy. la 2e édition du *Dictionnaire*.

La célèbre sœur Rosalie RENDU, morte à Paris le 7 février 1856, après cinquante ans d'apostolat, décorée de la Légion d'honneur, était la cousine germaine du prélat.

RENDU (Louis-Athanase, baron), magistrat français, cousin du précédent, né à Paris, en 1777, et fils d'un des quarante notaires de cette ville, fut élève de l'École polytechnique, de 1794 à 1796, s'occupa ensuite de droit et de notariat, puis exerça différentes charges dans la magistrature et devint secrétaire général de la préfecture de la Seine, puis procureur général près la Cour des comptes et conseiller d'État. Après la révolution de 1830, il se retira dans la vie privée. Depuis, il a siégé pendant vingt ans au conseil général de Seine-et-Oise. Il tient de Louis XVIII le titre de baron et le rang de commandeur de la Légion d'honneur (1824).

RENDU (Ambroise-Modeste-Marie), administrateur français, frère du précédent, né à Paris, le 25 octobre 1778, fut aussi admis, en 1794, à l'École polytechnique, d'où il fut expulsé comme indigne, pour avoir refusé de prêter le serment de haine à la royauté. Il choisit alors la carrière du droit, fut reçu avocat, et, après avoir plaidé pendant quelque temps, entra dans la nouvelle Université impériale, comme inspecteur général des études (1806). Ces dernières fonctions, dont il se vit dépouillé durant les Cent-Jours, il les remplit jusqu'à la révolution de Juillet. En 1810, il fut nommé membre de la commission qui devint, en 1830, le Conseil royal de l'instruction publique. A la réorganisation de ce corps en 1850, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite. — M. A. Rendu est mort le 11 mars 1860. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 mars 1839.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés et qui sont presque tous relatifs à l'enseignement, on remarque : *Essai sur l'instruction publique* (1819, 3 vol. in-8), et particulièrement sur l'instruction primaire ; *Code universitaire* (1827, in-8; 3e édit., 1846) ; *Traité de morale* (1834); *Considérations sur les écoles normales primaires* (1838); *De l'instruction secondaire et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques* (1842, 2 vol. in-8), etc. On a de lui dans un autre ordre : *Considérations sur le prêt à intérêt* (1806); *Considérations sur quelques parties de notre législation civile*, etc. ; une traduction des *Psaumes*, d'après l'hébreu (1859, 2 vol. in-8).

RENDU (Victor), agronome français, né à Paris, le 3 mai 1809, est fils d'un frère cadet des précédents. Après avoir été reçu avocat, il fit paraître quelques compilations sur les littératures espagnole et anglaise, et tourna son activité vers l'étude des sciences naturelles et leur application à la pratique agricole. Il publia en 1838, pour l'enseignement primaire, des *Manuels* de botanique, de zoologie, etc., puis *Nouveau spectacle de la nature, ou Dieu et ses œuvres* (1839, 10 vol. gr. in-8; nouv. édit., 1854), avec son frère; *Lectures choisies* (1840); *Maître Pierre* (1846, 2 vol.), dialogues familiers; etc. En 1842, il fut nommé inspecteur d'agriculture, fit partie du conseil général, et reçut la croix d'honneur en 1847.

On a encore de lui : des traductions de l'allemand et de l'italien; *Agriculture du département du Nord* (1840, in-8); *Principes d'agriculture* (1853, in-12). Il a annoté le traité des *Assolements* d'Yvart (1842, 3 vol.).

RENDU (Ambroise-Augustin-Eugène-Charles-Marie), jurisconsulte français, cousin du précédent, et fils aîné d'Ambroise Rendu, né à Paris, le 1er juillet 1820, suivit tout d'abord les traditions paternelles, et publia, dès l'âge de vingt ans, un *Cours de pédagogie ou Principes de l'éducation publique* (1841, in-12), ouvrage très-répandu encore dans les écoles primaires. Se livrant ensuite à l'étude du droit, il obtint le grade de docteur et se fit avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation (1845). — Il est mort le 28 mai 1864.

On lui doit, entre autres écrits relatifs à l'éducation, le livre des *Récits moraux et instructifs*, parvenu à la 30e édition; puis diverses publications de jurisprudence telles que : *Traité pratique de droit industriel, Traité des marques de fabrique*, etc.

RENDU (Eugène), administrateur et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 10 janvier 1824, fit son droit, tout en poursuivant ses études littéraires et fut reçu licencié ès lettres. Dans un voyage en Italie (1844), il se lia avec plusieurs hommes remarquables du parti libéral, le comte Balbo, le marquis Massimo d'Azeglio, etc., et traita dans la presse périodique les questions italiennes. En 1848 et 1849, il rédigea avec le P. Lacordaire, Ozanam et l'abbé Maret, *l'Ère nouvelle*. Appelé par M. Esquirou de Parieu au ministère de l'instruction publique, au moment de l'élaboration de la loi du 15 mars 1850, il fut ensuite nommé inspecteur de l'instruction primaire à Paris, puis rappelé, en 1854, au ministère, comme chef du service du personnel de l'enseignement primaire, dont il fut nommé inspecteur général en 1860. Il a été chargé, en Angleterre et en Allemagne, de deux missions qui donnèrent lieu à deux des ouvrages cités plus loin, et en 1857 il retourna à Londres pour prendre part aux travaux du congrès de l'instruction publique, présidé par le prince Albert. Membre de sociétés savantes françaises et étrangères, M. E. Rendu a été décoré de la Légion d'honneur (1856), de l'ordre piémontais des SS. Maurice et Lazare, etc.

Nous citerons parmi les travaux qui continuent, dans l'instruction publique, l'œuvre si importante de son père : *Manuel de l'enseignement primaire* (diverses éditions), ouvrage devenu populaire; *Commentaire théorique et administratif de la loi sur l'enseignement* (1850, in-8); *De l'instruction primaire en Angleterre dans ses rapports avec l'état social* (1852, in-8); *De l'enseignement populaire dans l'Allemagne du nord* (1855, in-8); un mémoire *sur l'Obligation de l'enseignement* (1840, in-8); cinq volumes du journal des salles d'asile, *l'Ami de l'Enfance*, etc.; puis, dans un autre ordre d'idées : *l'Italie devant la France* (1849, in-12); *Conditions de la paix dans les États romains* (1849, in-8); *l'Italie et l'empire d'Allemagne* (1859, in-8), étude historique; *l'Autriche dans les États du pape* (1859); *Note sur la fondation d'un collége international à Paris, à Rome, à Munich et à Oxford* (1862, in-8); *la Souveraineté pontificale et l'Italie* (1862, in-8), etc.

RENÉE (Lambert-Amédée), publiciste français, né à Caen, le 8 mai 1808, mort à Marseille, le 9 novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RENIER (Charles-Alphonse-Léon), archéologue français, membre de l'Institut, né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809, entra d'abord dans l'instruction publique et fut quelque temps principal du collége de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, s'y livra à l'enseignement privé et fut un des principaux collaborateurs que s'adjoignit Philippe Le Bas pour la composition du *Dictionnaire encyclopédique de la France* (1840-1845, 12 vol.); les trois derniers ont été publiés sous sa direction. Ses relations avec ce savant lui inspirèrent le goût des études épigraphiques, et il y consacra, dès lors, presque tous ses loisirs. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, qu'il dirigea pendant les deux dernières années de son existence, tout en publiant divers travaux d'épigraphie grecque et latine. En même temps il dirigeait la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, publiée par MM. Didot (1845-1851, 30 vol. in-8).

Son savoir philologique l'ayant fait remarquer de l'Institut, M. Renier obtint successivement, en 1850 et 1852, la mission d'aller rechercher et recueillir les inscriptions romaines de l'Algérie. Il en rapporta un grand nombre, que le ministre de l'instruction publique le chargea ensuite de publier. L'aptitude dont il avait fait preuve comme épigraphiste le fit en outre désigner par le comité historique pour recueillir les éléments d'un *Corpus* des inscriptions romaines de la Gaule. M. Renier devint conservateur adjoint à la bibliothèque de la Sorbonne, où il était entré, comme sous-bibliothécaire, en 1847. En 1861, il fut appelé à la chaire d'épigraphie au Collége de France. En 1855, il fut élu président de la Société impériale des antiquaires, dont il était membre depuis 1845. En 1856, il est entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de H. Fortoul. Décoré de la Légion d'honneur en 1852, il a été promu officier le 14 août 1862.

M. Renier a dirigé l'impression du Ve volume du grand ouvrage des *Catacombes de Rome*, publié aux frais du gouvernement (1851-1853, 6 vol. gr. in-fol.), et il a rédigé l'explication des planches qui composent ce volume, exclusivement consacré aux inscriptions recueillies dans les cimetières des premiers chrétiens. Les quatorze premières livraisons gr. in-4 de son *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie* contiennent le texte et la traduction de 4417 monuments, et forment la collection la plus nombreuse d'inscriptions romaines inédites qui ait été publiée depuis le milieu du XVIIIe siècle. C'est M. L. Renier qui fut chargé par l'Empereur, en 1861, d'acheter à Rome la portion du mont Palatin, connu sous le nom de jardin Farnèse, et d'y faire des fouilles au milieu des ruines du palais des Césars.

On lui doit enfin des *Mélanges d'épigraphie* (1854), divers *Mémoires* imprimés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des antiquaires de France*, et plusieurs éditions classiques, nommément une édition avec traduction du poëte grec *Théocrite*.

RENOUARD (Augustin-Charles), magistrat et ancien pair, économiste français, né à Paris, le 22 octobre 1794, et fils du libraire de ce nom mort en 1853, fut élève de l'École normale en 1812, répétiteur de la conférence de philosophie en 1815, puis avocat à Paris, et l'un des secrétaires de la Société d'instruction élémentaire. Conseiller d'État en 1830, en même temps que secrétaire général au ministère de la justice, il fut, de 1832 à 1842, élu plusieurs fois député de la Somme, nommé conseiller à la Cour de cassation en 1837, et créé pair de France le 4 juillet 1846. Depuis 1848, M. Ch. Renouard s'est renfermé dans ses fonctions de conseiller et dans les

travaux de la Société d'économie politique, dont il est un des vice-présidents. Il a été nommé en avril 1835 officier de la Légion d'honneur.

On a de ce magistrat d'assez nombreux écrits, dont plusieurs font autorité : *Sur le style des prophètes hébreux* et *De identitate personali* (1814), thèses pour le doctorat; *Projet de quelques améliorations dans l'éducation publique* (1815, in-8); *Éléments de la morale* (1818; 2e édit., 1820); *Considérations sur les lacunes de l'éducation secondaire en France* (1824, in-8); *Mélanges de morale, d'économie et de politique, extraits des ouvrages de B. Franklin* (1824, 2 vol. in-8; 3e édit., 1853, in-18); *Traité des brevets d'invention* (1825; 2 édit., 1844); *Examen du projet de loi contre la presse; Aide-toi le ciel t'aidera; Il faut semer pour recueillir* (1827, in-8), brochures; *l'Éducation doit-elle être libre?* dissertation honorée d'une mention par l'Académie française en 1828; *Mémoire sur la statistique de la justice civile en France*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1834; *Traité des droits des auteurs dans la littérature, les sciences et les beaux-arts* (1838-1839, 2 vol. in-8); *Traité des faillites et banqueroutes* (1842, 2 vol. in-8; 3e édit., 1857); et des *Lettres, Notices, Rapports*, touchant les questions politiques ou littéraires. M. Charles Renouard a en outre fourni de nombreux articles à *la Thémis*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, à la *Revue de législation*, au *Journal des économistes*, etc.; il a aussi collaboré au *Dictionnaire de l'économie politique* (1819-1859).

RENOUARD (Jean-Pierre-Fortuné-Libre), magistrat français, ancien représentant, est né le 5 mars 1792, à Mende (Lozère), où son père était greffier au tribunal civil. D'abord avoué, puis avocat consultant, il fut nommé, en 1834, conseiller de préfecture, exerça pendant quatorze ans ces fonctions, et obtint, en 1841, la croix d'honneur. Révoqué en février 1848, il fut nommé, le dernier sur quatre, représentant de la Lozère à la Constituante, et fut réélu à la Législative. Il vota successivement avec le parti modéré, la majorité réactionnaire et le parti de l'Élysée. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et fut élu, comme candidat du nouveau gouvernement, député au Corps législatif (1852); mais, dans le courant de l'année, il résigna son mandat et fut nommé président du tribunal civil de Mende. Depuis la même époque, il a siégé au conseil général de la Lozère.

RENOUVIER (Jules), archéologue français, ancien représentant, né à Montpellier (Hérault), le 13 décembre 1804, et fils d'un patriote qui fut élu député en 1827 et fit partie des 221, s'enrôla de bonne heure dans le parti démocratique et fut un des premiers disciples de l'école saint-simonienne, dont il ne se sépara qu'après la rupture de Bazard et de M. Enfantin (voy. ce nom). Tout en prenant une part active aux luttes des sociétés républicaines contre le gouvernement de Louis-Philippe, il se livrait avec ardeur à de sérieuses études d'histoire et d'archéologie. Il commença, en 1835, la publication des *Monuments de quelques anciens diocèses du bas Languedoc* (Montpellier et Paris, 1835 et suiv., in-4, avec lith. gr.). En 1838, il fit paraître un *Essai de classification des églises d'Auvergne* (Caen, br. in-8). Vinrent ensuite des *Notes sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie, Pise, Florence, Rome et Naples* (Caen, 1841, in-8), et, en collaboration avec M. Ad. Ricard, *Des maîtres de pierre et des autres artistes gothiques de Montpellier* (Montpellier et Paris, 1844, in-4, avec fig.). Il publia, en outre, divers articles dans les *Mémoires* de la Société archéologique de Montpellier et autres recueils spéciaux. Grâce à ces travaux, M. Renouvier fut nommé inspecteur divisionnaire des monuments historiques, membre de la Société des antiquaires de France et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Malgré ces titres officiels, il ne cessa point de professer des opinions très-radicales. Candidat de l'opposition dans le département de l'Hérault, il entra, en 1844, au conseil municipal de Montpellier, mais sollicita vainement le mandat législatif, dans l'arrondissement de Lodève, en 1846. En 1847, il se signala, au banquet réformiste présidé par M. Garnier-Pagès, en réclamant l'établissement du suffrage universel. Le 25 février 1848, il fit partie de la commission administrative qui s'installa à la préfecture et proclama la République. Quelques jours après, il fut nommé, par M. Ledru-Rollin, commissaire général dans ce département. Il abandonna aussitôt son traitement à l'État et, le 3 avril, il donna sa démission pour se présenter aux suffrages des électeurs. Nommé représentant par 34 566 voix, le cinquième sur dix, il vota avec le parti démocratique non socialiste. Après avoir fait partie de la gauche modérée sous l'administration du général Cavaignac, il s'associa aux attaques de l'extrême gauche contre la politique de Louis-Napoléon et vota pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort à Montpellier, le 23 septembre 1860.

M. Jules Renouvier a encore publié, en 1853, un ouvrage intitulé : *Des types et des manières des maîtres graveurs, pour servir à l'histoire de la gravure en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France au* XVe *siècle* (Montpellier, in-4); la suite de cet ouvrage, relative aux siècles postérieurs, a paru plus récemment.

RENOUVIER (Charles-Bernard), publiciste français, frère du précédent, né en 1815, entra à l'École polytechnique en 1834, en sortit en 1836, et renonça aux fonctions publiques. De l'étude des sciences mathématiques, il passa à celle de la philosophie et de l'économie sociale. Partisan des idées émises par les réformateurs contemporains, il prit rang dans le parti radical et se fit d'abord connaître par la publication d'un *Manuel de philosophie moderne* (1842, in-12) et d'un *Manuel de philosophie ancienne* (1844, 2 vol. in-12). Après la révolution de Février, il fit paraître, sous les auspices de M. Carnot, ministre de l'instruction publique, un *Manuel républicain de l'homme et du citoyen* (1848, in-18). Cette brochure, qui contenait quelques propositions socialistes, fut dénoncée à l'Assemblée constituante, et l'approbation officielle qu'elle avait reçue fut la cause ou le prétexte de la chute du ministre.

En 1851, M. Ch. Renouvier rédigea, avec plusieurs démocrates socialistes, un projet d'organisation communale et centrale de la République, qui parut sous le titre de *Gouvernement direct* (10 livraisons in-8). En même temps, il combattait la politique de l'Élysée dans les journaux de l'opposition, et particulièrement dans *la Liberté de penser*. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il s'est occupé spécialement des questions philosophiques et religieuses. Outre un certain nombre d'articles insérés dans la *Revue*, il a publié un ouvrage important : *Essais de critique générale* (1854, in-8). La première partie de ces *Essais*, qui doivent former quatre volumes, présente l'analyse générale de la connaissance, avec un *Appendice* sur les principes généraux de la logique et des mathématiques : il a paru les 2e, 3e et 4e *Essais*, de 1859 à 1864 (3 vol. in-8).

RENWICK (James), savant américain, né vers 1785, prit ses degrés au collége de Columbia (New-York) en 1807 et y occupa les chaires de physique et de chimie, de 1820 à 1854. La réputation scientifique que lui ont valu ses travaux en chimie, en physique et en mécanique l'a fait désigner par le gouvernement comme l'un des commissaires chargés de l'exploration des frontières du nord-est. On a de lui de nombreux manuels, la plupart adoptés pour l'enseignement; les principaux sont : *Premiers principes de chimie* (First principles of chemistry; New-York, in-12); *Notions élémentaires de physique* (Illustrations of natural philosophy; in-12); *Applications de la mécanique aux usages pratiques* (Applications of the science of mechanics to practical purposes; in-12); *Traité sur la machine à vapeur* (Treatise of the steam-engine), etc. Il a aussi écrit, dans la *Biographie américaine* de Sparks, les vies de Rittenhouse, Robert Fulton, comte Rumfort, etc.

REPELLIN (Joseph-François), ancien représentant du peuple français, né à Moirans (Isère), le 10 février 1797, mort à Moirans le 10 février 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

REPLAT (Jacques), avocat savoisien, né à Chambéry, le 14 décembre 1807, reçu docteur en droit à Turin, en mai 1827, avocat à l'ancien sénat de Savoie, agrégé de l'Académie savoisienne, a été nommé membre titulaire, associé ou correspondant de plusieurs sociétés savantes, notamment de l'association florimontane d'Annecy, dont il devint président. Il a été décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

M. Jacques Replat a publié : *Duingt, Menthon et Montrottier* (1835), poésies; *Esquisse du comté de Savoie au* XIe *siècle* (1836); *Manuel du jurisconsulte savoisien* (1838); *Esquisse du vieux Annecy* (1854); *Voyage au long cours sur le lac d'Annecy* (1858), etc.; puis un certain nombre d'articles, extraits des recueils des sociétés dont il était membre; *la Maison de Rousseau* (1837, in-8), *Note sur le passage d'Annibal* (1851, in-8), *la Poésie des Alpes* (1857, in-8), etc.

REPP (Thorleifr-Gudmundson), littérateur danois, né le 6 juillet 1794, à Reykyadal (Islande), fit ses études à l'université de Copenhague, qui lui décerna plus tard deux médailles pour des mémoires de philosophie (1819 et 1824). En 1825, il fut nommé sous-bibliothécaire de la bibliothèque des avocats, à Édimbourg, où il a publié l'ouvrage intitulé : *A historical treatise on trial by jury, wager of law and other coordinate forensic institutions, formerly in use in Scandinavia and in Iceland* (1832, in-8, traduit en allemand). Il fournit des articles à plusieurs recueils anglais et traduisit en anglais des ouvrages italiens ou allemands. De retour à Copenhague (1837), il donna des leçons publiques de langue et de littérature anglaises. Il y a publié : *Laxdæla Saga*, avec une traduction latine (1826, in-4); *Dictionnaire danois-anglais* (a Danish-english Dictionary, 1845), avec Ferrald; quelques poésies, et des traductions d'ouvrages anglais.

RESAL (Victor-Bernard), publiciste et homme politique français, né à Remiremont, le 8 mars 1807, exerçait la profession d'avocat et était membre du conseil général des Vosges, lorsqu'il fut élu par ce département à l'Assemblée législative, en 1849. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'eloigna de la vie politique. Outre des articles et mémoires dans les *Annales* de la Société des Vosges, dont il fut un des premiers membres, M. Resal a publié : *Considérations sur la mendicité* (1835, in-8); *Un mot sur la situation* (1849, in-8); *Examen du projet de loi sur l'administration intérieure* (1851, in-8), etc. — Son parent, M. Amé-Henri RESAL, ingénieur des mines, né en 1828, entré à l'École polytechnique en 1847, a publié des *Éléments de mécanique* (1851, in-8, avec pl.), et un assez grand nombre de savants mémoires insérés dans les *Annales des mines*, le recueil de la Société d'émulation du Doubs, etc.

RESBECQ (Ad.-Ch.-Th. DE FONTAINE DE). Voy. FONTAINE DE RESBECQ.

RÉSIGNY (Marie-Louis-Jules d'Y DE), général français, né en 1789, sortit de l'École militaire de Fontainebleau en 1806, en qualité de sous-lieutenant au 7e de chasseurs à cheval. Il fit toutes les campagnes de la grande armée, soit en Espagne, soit en Russie. L'Empereur, qui l'avait remarqué en différentes occasions, l'avait appelé à remplir dans sa maison militaire les fonctions d'officier d'ordonnance, avec le grade de chef d'escadron. En 1815, il accompagna Napoléon jusqu'à bord du *Bellérophon*. Accusé alors d'avoir conspiré contre les Bourbons, il fut fait prisonnier de guerre et transporté ainsi que les généraux Savary et Lallemand, à l'île de Malte, d'où il ne put sortir qu'au mois d'août 1815. Rayé des cadres de l'armée sous la Restauration, M. de Résigny reprit du service à la révolution de Juillet. Nommé colonel du 1er de dragons en 1832 et maréchal de camp le 13 décembre 1841, il a commandé plusieurs subdivisions militaires de l'intérieur, et n'a été compris dans la réserve que par le décret de 1852 sur les limites d'âge. Il a été promu le 31 septembre de la même année, grand officier de la Légion d'honneur.

RESSÉGUIER (Jules, comte DE), littérateur français, né en 1789, à Toulouse, appartient à une très-ancienne famille noble du Rouergue, qui a fourni une longue suite de magistrats au parlement de Toulouse. Sous l'Empire, il servit dans la cavalerie jusqu'en 1814. Entré au conseil d'État en qualité de maître des requêtes, en 1823, il fut démissionnaire par refus de serment en 1830. Il était, depuis 1816, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 7 septembre 1862.

Mainteneur de l'Académie des Jeux floraux, M. J. de Rességuier a pris une part active à la fondation de *la Muse française*, le moniteur officiel de l'école romantique, et collaboré à divers recueils littéraires, tels que *le Livre des Cent et un*, *les Femmes de Shakspeare*, *les Français peints par eux-mêmes*, *la Galerie d'Orléans*, etc. Il a publié : *Tableaux poétiques* (1828, in-8); *Almaria* (1835, in-8), roman; *les Prismes poétiques* (1838, in-8), et des comptes rendus académiques en 1852 et en 1855.

Son frère, le comte Fernand DE RESSÉGUIER, également mainteneur des Jeux floraux, est secrétaire des assemblées de cette académie. Il a publié quelques *Mémoires* et des *Rapports* relatifs à ses travaux littéraires.

RESSÉGUIER (Albert, comte DE), ancien représentant, fils du comte Jules, né à Toulouse en 1818. Après avoir fait son droit à Paris, il alla terminer ses études dans les universités d'Allemagne; il publia en 1838 une traduction française d'*Athanase*, par Goerres, ouvrage de polémique relatif à l'emprisonnement de l'archevêque catholique de Cologne et collabora à diverses publications littéraires et religieuses, et entre autres à *la Vie des Saints*, éditée par Delloye (1845). Élu représentant des Basses-Pyrénées à l'Assemblée législative, il vota habituellement avec la

majorité monarchique et parlementaire; proposa la réduction de l'indemnité allouée aux représentants; des modifications au *Régime forestier;* la mise en liberté d'*Abd-el-Kader;* membre de la commission permanente de l'Algérie, il fit adopter par l'Assemblée diverses propositions relatives à cette colonie; fit un rapport sur la reglementation du droit de pétition, etc., etc. Le 2 décembre 1851, il fit partie de la réunion des représentants à la mairie du Xe arrondissement, signa le décret de déchéance du Président de la République et fut conduit prisonnier au Mont-Valérien. Il a été membre du conseil municipal de Pau et du conseil général des Basses-Pyrénées. *

RETHEL (Alfred), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 15 mai 1816, mort à Dusseldorf, à la fin de novembre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

RETZIUS (Magnus-Christian), médecin suédois, né à Lund, le 22 mars 1793, élevé à l'Institut Carolin, où son père était professeur, passa, en 1815, ses examens de médecine et de chirurgie, et fut nommé médecin à l'hôpital général de la garnison de Stockholm. Il devint, en 1824, directeur de la maison d'accouchement de la Société royale *Pro patria*, et, en 1830, chirurgien-major dans la garde royale. En 1843, le Collége de santé l'appela à faire partie du comité chargé de composer une nouvelle pharmacopée militaire. Il a voyagé en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. M. Retzius, médecin honoraire du roi depuis 1819, est chevalier de l'Étoile polaire (1842), membre de l'Académie royale des sciences militaires (1821) et de l'Académie des sciences de Suède (1836), associé de l'Académie de médecine de Paris et correspondant d'un grand nombre de sociétés étrangères.

On a de lui : *Manuel d'hygiène militaire* (Førsøk till en Handbok i militær Hygienen; Stockholm, 1821) : des *Rapports* sur la maison qu'il dirigeait, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences militaires (1823-1843), et, dans plusieurs autres recueils suédois et norvégiens, des mémoires, dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues étrangères, et notamment en français, dans la *Gazette médicale* de Paris.

RETZIUS (Anders-Olof), médecin suédois, frère du précédent, est né à Lund, le 3 octobre 1796. Il étudia la médecine à Londres et à Copenhague, et remplissait les fonctions de médecin suppléant à l'Académie de Marienberg, lorsqu'il fut reçu docteur en 1819. Entré comme maître à l'Institut vétérinaire de Stockholm en 1820, il y devint professeur en 1823. L'année suivante, le gouvernement lui confia la mission de chercher les moyens d'arrêter une maladie contagieuse qui faisait périr un grand nombre de chevaux dans le district de Kopparberg. M. Retzius était professeur d'anatomie à l'Institut Carolin depuis 1824, et à l'Académie des beaux-arts depuis 1839. Il a plusieurs fois parcouru l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la péninsule scandinave. Il était chevalier de l'Étoile polaire (1836) et du Danebrog, membre de toutes les académies de médecine et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe et des États-Unis. En 1844-1845, il présida l'Académie des sciences de Suède, qui l'avait choisi pour représentant à la diète de 1840. — Il est mort à Stockholm, le 18 avril 1860.

Ses écrits consistent en mémoires relatifs à la médecine, à l'art vétérinaire, à l'ethnographie et à l'histoire naturelle. On les trouve dans le recueil (*Handlingar*) de l'Académie des sciences depuis 1822; dans les *Rapports annuels de la Société suédoise de médecine de* 1822 *à* 1832 (Svensk-Læcare Sællskapets arsberættelser); dans la *Revue pour les médecins et les pharmaciens* (Tidsskrift fœr Lækare och Pharmaceuter), et dans plusieurs autres recueils suédois ou étrangers.

RETZSCH (Moritz), dessinateur allemand, né à Dresde, le 9 décembre 1779, mort le 11 juin 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

REUME (Auguste-Joseph DEREUME ou DE), bibliographe belge, né à Maestricht, en 1807, capitaine d'artillerie après la révolution de 1830, officier de place à Charleville en 1835, et depuis attaché à l'état-major et au département de la guerre, est auteur des travaux suivants : *Recherches historiques sur les Elzevier, variétés bibliographiques et littéraires* (1847); *Notices sur les imprimeurs belges* (1848); *Nécrologe des officiers de l'armée belge* (1857). Il a fourni un grand nombre d'articles à divers recueils, notamment au *Bulletin du bibliophile belge.*

REUMONT (Alfred DE), écrivain allemand, né le 15 août 1808, à Aix-la-Chapelle (Prusse), où son père était médecin, étudia à Bonn et à Heidelberg, entra dans la carrière diplomatique et fut envoyé, en 1829, à Florence; en 1832, il alla à Constantinople, où il resta trois ans, visitant dans l'intervalle, la Grèce et les îles Ioniennes. De 1836 à 1843, il reprit son poste à Florence, passa à Rome, puis à Londres, et fut rappelé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères à Berlin. En 1848, il représenta son pays auprès du pape, qu'il suivit à Gaete et à Naples. Il devint ensuite conseiller de légation et chargé d'affaires auprès de la cour de Toscane. Il est membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, commandeur du Mérite de Toscane, et chevalier de la Légion d'honneur.

Familier avec l'histoire, les arts et les mœurs de l'Italie, M. de Reumont a publié, d'après les meilleures sources, deux grands ouvrages : les *Lettres romaines écrites par un Florentin* (Rœmische Briefe von einem Florentiner; Leipsick. 1840-1844, 4 vol.) et les *Documents pour servir à l'étude de l'histoire italienne* (Beitraege zur italienischen Geschichte; Berlin, 1853-1855, 4 vol.), contenant une foule d'essais historiques remarquables tels que : *Diplomates italiens, Galilée et Rome, l'Enlèvement des trésors d'art de Florence par les Français, le Cardinal Wolsey et le saint-siége, les Dernières années de Benvenuto Cellini, Souvenirs de Bonaparte en Toscane, la Jeunesse de Catherine de Médicis*, etc., etc. On doit aussi mentionner les études suivantes, publiées à part : *M. A. Buonaretti* (Berlin, 1834); *Andrea del Sarto* (1835); *Tavole cronologiche e sincrone della storia fiorentina* (Florence, 1841), *la Campagne romaine* (Ibid., 1842); *Benvenuto Cellini* (Berlin, 1846); *Ganganelli, ses lettres et son temps* (Ganganelli, seine Briefe und seine Zeit; Ibid., 1847); *les Carafa de Mandaloni* (Ibid., 1851, 2 vol.); *Delle relazioni tra la litteratura italiana e quella di Germania* (Florence, 1853), etc. M. de Reumont a fourni des articles non moins intéressants sur l'Italie à l'*Archivo storico italiano* de Florence, à la *Revue artistique* (Kunstblatt) de Tubingue, et à l'annuaire littéraire, *Italia,* qu'il a publié à Berlin en 1838 et en 1840.

En dehors de ce cercle d'études, on doit à sa plume facile et élégante : *Contes, histoires et légendes du Rhin* (Rheinlands Sagen, Geschichten und Legenden; Cologne, 1837; 2e édit., 1844); *Esquisses de voyages dans les pays méridionaux* (Reiseschilderungen aus südlichen Gegenden; Stuttgart, 1836); une traduction libre de l'ou-

vrage de White : *Vie domestique et mœurs des Turcs* (Haeusliches Leben und Sitten der Türken; Berlin, 1844-1845, 2 vol.), et plusieurs articles historiques et littéraires, entre autres la biographie de *sir Frédérik Adam*, dans l'*Annuaire historique* de Raumer (1855).

REUS (comte DE). Voy. PRIM.

REUSS (Édouard), théologien protestant français, né à Strasbourg le 18 juillet 1804, fit de brillantes études dans sa ville natale, puis suivit les leçons de Gesenius à Halle et celles de Silvestre de Sacy à Paris. Depuis 1829 il professa avec distinction à la Faculté de théologie de Strasbourg, où il a été nommé titulaire en 1838. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

Ses principaux travaux sont : *Histoire des livres du Nouveau Testament* (en allemand, 3e édit., 1859); *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique* (en français, 2e édit., 1859); *Histoire du canon des saintes Écritures dans l'Église chrétienne* (1864, 2e édition, in-8). Il a inséré dans la *Revue de théologie* de M. Colani (voy. ce nom) des travaux nombreux et variés, consacrés à la défense de la théologie libérale, notamment des articles sur la *Bible française au moyen âge*. Pendant plusieurs années il a dirigé lui-même un recueil scientifique (*Beitraege, etc.*) paraissant à Iéna.

REUSS (maison de), famille princière allemande. Elle comprend les deux lignes de *Reuss-Greiz* et de *Reuss-Schleiz*; la ligne cadette se partage en deux branches, *Reuss-Schleiz* et *Reuss-Schleiz-Kœstritz*, subdivisée en trois rameaux.

REUSS-GREIZ (*Henri XXII*, prince souverain DE) chef actuel de la ligne aînée de Reuss, né le 28 mars 1846, fils du prince Henri XX, lequel est mort en 1859, a succédé à son frère, sous la tutelle de sa mère, la princesse *Caroline*-Amélie-Élisabeth, née le 19 mars 1819, fille de feu Gustave de Hesse-Hombourg, mariée le 1er octobre 1839, veuve le 8 novembre 1859. — Sœurs : les princesses Chrétienne-*Hermine*-Amélie-Louise-Henriette, née le 25 décembre 1840, mariée le 29 avril 1862 à *Hugues*, prince de Schoenbourg-Waldenbourg, et *Marie*-Henriette-Auguste, née le 19 mars 1855.

REUSS-SCHLEIZ (*Henri LXVII*, prince DE), chef actuel de la branche aînée de la ligne cadette de ce nom, né le 20 octobre 1789, général de cavalerie à la suite de l'armée prussienne, a succédé, le 19 juin 1854, à son frère le prince *Henri LXII*, comme prince régnant de Schleiz. Il a épousé, le 18 avril 1820, la princesse Sophie-*Adélaïde*-Henriette, née le 28 mai 1800, fille de feu *Henri LI*, prince de Reuss-Ebersdorf. De ce mariage, il a deux enfants, le prince héréditaire *Henri XIV*, né le 28 mai 1832, major à la suite de l'armée prussienne, marié en 1858 à la princesse Pauline-Louise-Agnès de Wurtemberg, dont il a eu un fils et une fille, et la princesse *Anne*-Caroline-Louise-Adélaïde, née le 16 décembre 1822, mariée, le 7 mars 1843, au prince *Adolphe* de Bentheim-Tecklenbourg.

REUSS-SCHLEIZ-KŒSTRITZ (*Henri LXIX*, prince DE), chef actuel du premier rameau de la branche cadette de la ligne de Reuss-Schleiz, né le 19 mai 1792, est fils du comte *Henri XLVIII* de la maison de Kœstritz-Kœstritz et cousin du prince *Henri LXIV*, auquel il a succédé le 16 septembre 1856. Il a épousé, le 5 novembre 1834, *Mathilde*-Harriet-Élisabeth, fille du lieutenant général anglais John Locke, née le 12 mai 1804, dont il n'a point d'enfants.

Le second rameau de la branche de Reuss-Schleiz-Kœstritz comprend les descendants du comte Henri IX, frère du comte Henri VI. Des deux mariages de son fils, le prince Henri XLIV, mort en 1832, sont sorties, à des degrés divers, trois séries de princes et de princesses qui jettent dans la seconde branche de Reuss une extrême complication.

Le troisième rameau de la branche de Reuss-Schleiz-Kœstritz descend du plus jeune frère de Henri VI, le comte Henri XXIII, mort en 1787.

REUTERDAHL (Henri), théologien suédois, né à Malmoë, d'une famille pauvre, le 10 septembre 1795, fit, à l'université de Lund, des études souvent interrompues par la nécessité de se suffire à lui-même, en donnant des leçons. Appelé, en 1817, au séminaire de Lund, pour y faire un cours de théologie, il devint, en 1824, adjoint extraordinaire à la Faculté de théologie, et, deux ans après, préfet du séminaire. Ordonné prêtre, il ne tarda pas à se faire connaître par des travaux importants et fut membre du haut chapitre en 1827, docteur en théologie en 1830. Il défendait alors les idées religieuses dans un journal philosophique et théologique, publié avec Thomander, de 1828 à 1832, et repris de 1836 à 1840. Le séminaire théologique de Lund ayant été supprimé, M. Reuterdahl obtint une place à la bibliothèque de la ville, dont il devint, en 1838, bibliothécaire général. Il rendit, en cette qualité, d'importants services et fit plusieurs voyages tant en Allemagne que dans les différentes villes de la Suède, pour acheter des livres nouveaux, étudier des collections et comparer des manuscrits. Le roi l'appela, en 1842, au ministère de l'instruction publique et des cultes; mais de nouvelles combinaisons politiques le forcèrent bientôt à se retirer. Il fut nommé professeur de théologie à Lund, en 1844. Envoyé, la même année, à la diète par le clergé de son chapitre, il se tint généralement à l'écart et ne prit la parole que dans les questions qui intéressaient particulièrement la religion.

Parmi ses travaux les plus importants, qui se distinguent par les recherches consciencieuses et la finesse de la critique, il faut citer : *Introduction à la théologie* (Lund, 1837), ouvrage original qui renferme des idées d'une haute philosophie; *Histoire de l'Église suédoise* (Ibid., 1838 et suiv., 4 vol.); *Recueil des mots suédois* (Ibid., 1840). M. Reuterdahl a aussi ajouté à l'*Apparatus ad historiam sueco-gothicam* de Magnus de Celse, une nouvelle partie qui contient les statuts des conciles suédois jusqu'à la réformation.

RÉVEIL (Jacques-Édouard), homme politique français, ancien député, sénateur, né dans le midi, 1797, a été directeur de la Compagnie impériale des assurances contre les incendies. En 1848, il devint maire de Lyon. Après avoir été porté plusieurs fois candidat à la députation ou à la représentation nationale, il a été élu en 1852 et réélu en 1857, comme candidat officiel, député du Rhône au Corps législatif, dont il devint un des vice-présidents. M. Réveil, officier de la Légion d'honneur depuis le 25 juin 1849, a été promu commandeur le 12 août 1859. Il a été appelé au Sénat par décret du 7 mai 1863. Il a été nommé président honoraire de la Société d'horticulture du Rhône.

RÉVEIL (Pierre-Oscar), chimiste français, né à Villeneuve-de-Marsan, le 20 mai 1821, fut nommé au concours, en 1842, interne en pharmacie, puis en 1850, pharmacien des hôpitaux de Paris. Il remporta plusieurs prix de 1843 à 1846, et fut reçu docteur en 1850, avec une *Dissertation sur*

l'opium. Il est devenu, en 1857, professeur agrégé de toxicologie et de pharmacie, expert près des tribunaux, etc.

Il a publié : ***Mémoire sur le lait*** (1857); ***Traité de l'art de formuler*** (2e édit., 1859), et de nombreux ***Mémoires*** dans le *Journal de pharmacie*.

REVENTLOW-CRIMINIL (Henri, comte DE), homme politique danois, est fils du comte de Criminil, émigré français, qui devint gendre et fils adoptif du comte Frédéric de Reventlow, seigneur d'Emkendorf. Entré de bonne heure dans l'administration, il devint amtmand de Schwarzenbeck, et fut plus tard nommé ambassadeur à Vienne, d'où il fut rappelé pour recevoir le portefeuille des affaires étrangères (1843). Lors de l'insurrection du Schleswig-Holstein (23 mars 1848), il donna sa démission, et ne se décida que difficilement à accepter le titre de commissaire dans les duchés. Après la pacification de ces derniers, il fut nommé ministre du Holstein-Lauenbourg (1852). Allié aux principales maisons du pays, il tint une conduite toute conciliante, jusqu'à l'époque où il donna volontairement sa démission (1855). Le comte de Reventlow-Criminil a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Alfred de REVENTLOW-CRIMINIL, né en 1824, est devenu, il y a plusieurs années, secrétaire de légation à Londres

REVENTLOW-PREETZ (Frédéric, comte DE), homme politique danois, cousin du précédent, un des chefs du mouvement de 1828, né à Wittenberge (Holstein), le 16 juillet 1897, étudia le droit à l'université de Gœttingue. D'abord auditeur, puis conseiller au tribunal supérieur du Holstein, il fut nommé, en 1834, conseiller au tribunal supérieur d'appel pour le Schleswig-Holstein. La considération dont il jouissait auprès de la noblesse s'accrut encore lorsqu'il eut été élu prévôt du cloître de Preetz. Ce titre lui donnait de droit place aux États provinciaux du Holstein. Il s'y prononça vigoureusement contre la lettre patente de Christian VIII (1846), et sur sa motion la diète vota une adresse à la Confédération germanique. M. de Reventlow conservait cependant toujours l'espoir d'arranger amiablement les affaires, et il se rendit à cet effet auprès du roi, qui était venu à Ploen, dans le Holstein. Mais, blessé de l'insuccès de ses remontrances, il se jeta résolûment dans le parti des séparatistes. Son exemple fut suivi de tous les grands propriétaires fonciers, qui se rattachèrent également à la cause de l'insurrection, lorsque le comte eut été appelé à faire partie du gouvernement provisoire, le 23 mars 1848. Il se montra l'adversaire de toute réforme libérale. A la suite de l'armistice de Malmoë, il se retira avec ses collègues pour faire place au gouvernement danois-prussien, le 2 octobre 1848. Mais lors de la cessation des pouvoirs de la commission mixte, il fut nommé, le 24 mars 1849, président de la lieutenance des duchés. Comptant, dit-on, sur l'amnistie du gouvernement danois et sur l'intervention de la Prusse, il s'opposa aux mesures énergiques de résistance que voulaient prendre quelques hommes d'État. Alors eut lieu la soumission des duchés. M. de Reventlow, qui, après la retraite de M. Beseler, avait seul gardé le pouvoir, dut le céder, au bout de quelques jours, à trois commissaires, le 16 janvier 1851. Il fut proscrit et se retira en Allemagne après avoir vendu son domaine de Wittenberge.

Son frère, le comte Ernest de REVENTLOW, seigneur de Farve, né le 26 juillet 1799, fit partie de la députation qui se rendit à Copenhague en avril 1850, pour tenter un arrangement avec le Danemark.

REVERCHON (François-Alexis-Émile), jurisconsulte français, né à Laferrière (Doubs), le 10 mai 1811, fut reçu docteur en droit à Paris en mai 1835. Attaché au conseil d'État, comme auditeur, en 1838, il devint chef du cabinet du ministre de la justice, Martin du Nord, fut fait maître des requêtes en 1846, et maintenu, avec ce titre, dans la double réorganisation de 1849 et de 1852. En mai 1851, il fut chargé des fonctions du ministère public près la section du contentieux; révoqué en juillet 1852, il entra alors au barreau de la Cour de cassation, où il remplaça son beau-père M. Hautefeuille. Il a été décoré de la Légion d'honneur (5 mai 1844).

M. Reverchon a publié : ***Des autorisations de plaider nécessaires aux communes et aux établissements publics*** (1841, in-8; 2e édit., 1853); ***Notice sur M. Martin (du Nord)*** (1849).

REVERE (Joseph), littérateur italien, né en 1812, à Trieste, de parents lombards, fut d'abord destiné au commerce; mais il obtint, par son goût opiniâtre pour l'étude, d'être mis au collége de Milan. Avide d'apprendre, il s'occupa tout à la fois d'histoire, de philosophie et de poésie. Avec ses amis Torti, Grossi, Bazzoni, il forma une société littéraire dont les œuvres firent bientôt du bruit dans la Péninsule. De 1829 à 1840, il fit représenter, pour son propre compte, quatre drames historiques : ***Laurent de Médicis***, ***les Piagnoni et les Arrabbiati***, ***Sampiero di Bastelica***, et ***le Marquis de Bedmar***. Le but avoué de l'auteur, qui était de réveiller l'esprit national en Italie, contribua à la popularité de ces essais, qui se distinguent d'ailleurs par la noblesse du style, la force des caractères et des situations, avec une roideur qui rappelle Alfieri. ***Laurent de Médicis*** a été traduit par M. Alex. Dumas.

En 1847, M. Revere publia un travail historique : ***la Cacciata degli Spagnuoli da Siena***, qui n'obtint pas moins de succès. Mais à la fin de cette même année, il quitta la Lombardie, où les Autrichiens réprimaient violemment les premières manifestations révolutionnaires; il se rendit à Turin et devint un des collaborateurs zélés du journal libéral *la Concorde*. Lorsque la révolution éclata à Milan, il revint dans cette ville et prit une part active aux affaires politiques. Après la défaite des Lombards, il retourna de nouveau dans le Piémont, où il se consola, par le culte de la poésie, de la ruine des espérances nationales. Il a publié depuis deux recueils de sonnets sous ces titres : ***Sdegno e affetto***, ***Nemesi-Nuovi sonetti***, remarquables par la perfection de la forme et la force des pensées, ***Bozetti alpini***, etc.

RÉVIAL (Alphonse), musicien français, né à Toulouse, le 29 mai 1810, fut élève du Conservatoire, puis quelque temps ténor à l'Opéra-Comique (1834), et alla passer six années en Italie. Après avoir été professeur du prince d'Orange (depuis Guillaume III) et avoir fait à Londres des cours suivis, il devint, en 1849, professeur de chant au Conservatoire. Il a formé, tant chez lui que dans cet établissement, un certain nombre d'élèves distingués, d'après une méthode que lui-même résume ainsi : « Émission naturelle du son, expression juste du chant. » Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

RÉVILLE (Jean), ministre et écrivain protestant français, né à Limeray (Seine-Inférieure), le 17 septembre 1794, fut pasteur dans sa commune natale, de 1816 à 1825, puis à Dieppe où il devint plus tard président du Consistoire. Au milieu des travaux de son ministère, il se livra à des études littéraires et ecclésiastiques et se fit

remarquer par sa collaboration à plusieurs journaux protestants et par la publication de divers ouvrages.

On cite de M. Jean Réville : *le Vieux pasteur de campagne* (1842, in-18); *la Veuve du vieux pasteur* (1844, in-18); *Pierre le diacre* (1845, in-18); *Lettre à M. l'archevêque de Dublin* (1847, in-8), etc.; puis des *Discours* sur des points de doctrine et de morale; enfin des articles insérés dans *le Disciple de Jésus-Christ*, *le Lien*, etc.

RÉVILLE (Albert), pasteur et écrivain protestant français, fils du précédent, né à Dieppe, le 4 novembre 1826, suivit la carrière paternelle, collabora aussi aux plus importants organes du protestantisme français, et prit un des premiers rangs parmi ses coreligionnaires par ses écrits. Il fut appelé à Rotterdam, comme pasteur de l'église française.

M. Alb. Réville a publié successivement : *Introduction à l'histoire du culte*, traduit de l'anglais du docteur Whately (1849, in 8); *Authenticité du Nouveau Testament*, traduit de l'allemand du doct. H. Olshausen (1851, in-18); *De la Rédemption*, études historiques et dogmatiques (1859, in-8); *Essais de critique religieuse* (1860, in-8); *Manuel d'histoire comparée d'histoire de la philosophie et de la religion*, traduit de l'allemand de J. H. Scholten (1861, in-8); *Études critiques sur l'évangile selon S. Mathieu* (1862, in-8); *la Vie de Jésus de M. Renan*, devant les orthodoxes et devant la critique (1863, in-18); *Manuel d'instruction religieuse* (même année); *Notre christianisme et notre bon droit*, lettres à M. le docteur Poulain (1864, in-8), etc. Il a collaboré activement au journal *le Lien*, à la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* de M. Colani, au *Disciple de Jésus-Christ*, etc. : ses principaux articles ont été publiés à part, ainsi que quelques-uns de ses *Sermons*, sous des titres particuliers.

Son frère puîné, Henri Réville, né à Dieppe, le 31 janvier 1820, est devenu pasteur au village de Limeray. On ne cite de lui qu'une thèse de théologie : *Démonstration de l'inspiration des apôtres* (Strasbourg, 1856, in-8). *

REVILLIOD (Gustave), littérateur et bibliophile suisse, est né à Genève, le 8 avril 1817, d'une des plus anciennes familles nobles de la Suisse romande, qui fournit au pays des magistrats et des savants distingués. Il se consacra exclusivement aux travaux littéraires et se fit surtout connaître par des reproductions d'anciens ouvrages, particulièrement du XVIe siècle, reproductions pour lesquelles il renouvela à Genève, avec le concours de l'imprimeur J. Guill. Fick, l'art de la typographie imitatrice. Collaborateur de plusieurs recueils littéraires, il est devenu, avec le docteur Édouard Fick, l'un des deux directeurs de l'importante *Bibliothèque universelle et revue suisse*.

On doit à M. G. Revilliod les reproductions suivantes : *le Levain du calvinisme*, ou commencement de l'hérésie de Genève, faict par révérende sœur de Jussie, lors religieuse à Sainte-Claire de Genève (Genève, 1853, in-8); *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, nouvellement convertie à l'Évangile, faictz du temps de leur réformation par Antoine Fromment (Ibid., 1854, in-8); *Advis et devis de la source de l'idolâtrie et de la tyrannie papale*, par François Bonnivard (Ibid., 1856, in-8), tirés du manuscrit original, ainsi que les deux écrits suivants du même auteur : *Advis et devis de noblesse* (1 vol.), et *Advis et devis des langues*, etc. (1 vol.); *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, attribuées à Conrad Badius (Ibid., 1857, in-8); *la Comédie du pape malade* (Ibid., 1859); *Epistre de Jacques Sadolet et réponse de Jehan Calvin audit Calvin* (Ibid., 1860); *le Traité des religions* de Jehan Calvin (Ibid., 1863) : ces deux dernières réimpressions et quelques-unes de moindre importance, en collaboration avec M. Éd. Fick, etc.

Comme productions plus personnelles, on peut citer : *Contes orientaux*, traduits de l'allemand de Hauff (1836-37, in-18); *Scènes de la vie californienne*, traduites de F. Gerstaecker (1857), avec grav.); *Jean Gutenberg, premier maître imprimeur*, traduit de Fr. Dingelstedt (1859, petit in-fol., avec grav.); *la Prairie du Jacinto*, roman américain, traduit de l'allemand de Ch. Sealsfield; puis d'assez nombreux et grands articles dans la *Bibliothèque universelle* et dans d'autres revues. *

RÉVOIL (Bénédict-Henry), littérateur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 16 décembre 1816, et fils du peintre lyonnais Pierre Révoil, mort en 1841, passa quelques années au ministère de l'instruction publique et au département des manuscrits de la Bibliothèque royale. En 1842, il se rendit aux États-Unis, où il vécut neuf ans, et d'où il a rapporté le sujet et les matériaux de plusieurs de ses ouvrages.

Il a publié : *Histoire et recherches succinctes sur l'origine des ports d'armes* (1839, brochure); *les Harems du nouveau monde*, traduit de l'anglais (1856, in-18); *Chasses et pêches de l'autre monde* (1856, in-16; 2e édit., 1860); *les Pirates du Mississipi*, traduit de l'allemand, de Gerstaecker (1857, in-18); *le Roi d'Oude, Mœurs de l'Inde* (1857, in-18); *Abigail, ou la Cour de la reine Anne*, traduit de l'anglais (1857, in-8); *l'Inde à vol d'oiseau* (1857, in-8); *les Deux convicts*, traduit de l'allemand (1858, in-18); une série de romans traduits de l'anglais, sous le titre de *Drames du nouveau monde*, comprenant : *la Syrène de l'enfer*, *l'Ange des prairies*, *les Prairies du Mexique* (1865, in-8), etc. M. B. Révoil a fait jouer en outre, pendant son séjour en Amérique, trois comédies anglaises : *New-York comme il est et comme il était*, *Nut-Yer-Stick*, fantaisie chinoise, *Horatius Trelay ou le Fouriérisme*. Il a donné, depuis son retour : *le Vaisseau fantôme*, opéra en deux actes, avec M. P. Foucher; des articles dans *l'Illustration*, *l'Assemblée nationale*, *l'Ordre*, le *New-York Herald*, etc.

Son frère, M. Henry-Antoine Révoil, né à Lyon, le 12 février 1820, a étudié l'architecture sous M. Caristie, et a été nommé, en 1854, architecte diocésain des Bouches-du-Rhône, du Var et de l'Hérault. Il a, depuis cette époque, restauré le cloître de Moulmajous, près d'Arles, construit le petit séminaire et la chapelle des Carmélites d'Aix, réédifié le portail de l'église des Prêcheurs de cette ville, dirigé la reconstruction partielle de la cathédrale de Montpellier, etc. Il a été nommé correspondant du comité des travaux historiques.

REY (Claude), prélat français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 27 novembre 1773, mort à Aix, le 17 août 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

REY (Joseph-Philippe-Étienne), publiciste et magistrat français, né le 24 octobre 1779, à Grenoble, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Après avoir écrit plusieurs brochures sur les questions politiques du jour, il fut rayé, en 1819, du tableau de la Cour royale pour avoir signé une plainte contre les mesures vexatoires des autorités de l'Isère; compromis, en 1820, dans

la conspiration militaire, il fut condamné à la peine capitale, réussit à gagner l'Angleterre, et ne put rentrer en France qu'à la révolution de Juillet. Depuis cette époque, il remplit les fonctions de président de tribunal civil et de conseiller à Angers, puis à Grenoble. Démissionnaire en 1844, il alla s'inscrire au barreau de sa ville natale.

Parmi les nombreux écrits de M. Rey, on remarque : *Préliminaires du droit* (1819, in-8); *Des institutions judiciaires de l'Angleterre* (1826, 2 vol. in-8), ouvrage consciencieux, et qui a eu, en 1839, une seconde édition entièrement refondue ; *Traité des principes généraux du droit et de la législation* (1828, in-8) ; *Lettres sur le système de M. Owen* (1828, in-18), d'abord insérées dans *le Producteur des bases de l'ordre social* (1837, 2 vol. in-8) ; *Histoire de la conspiration de Didier* (Grenoble, 1837, in-8) ; *Traité d'éducation physique, intellectuelle et morale* (1841, in-8; 2e édit., 1852, et atlas), un de ses ouvrages les plus complets sur la matière, sous le rapport de la théorie et de la pratique, etc.

REY (Philippe), général français, ancien représentant, né à la Bastide (Tarn), le 9 juillet 1793, et élève de l'École militaire de Saint-Cyr, fit avec honneur les dernières campagnes de l'Empire et fut nommé adjudant-major en 1813. La Restauration le mit en demi-solde. Pendant les Cent-Jours, il reprit du service, et, après Waterloo, quitta de nouveau l'armée. Rappelé en 1819, il fit, en 1823, l'expédition d'Espagne, et fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Ses opinions politiques retardèrent son avancement. Enfin, après la révolution de 1830, il obtint le grade de chef de bataillon, puis celui de colonel et le commandement du 60e de ligne. Il persista dans son dévouement aux principes de la révolution, et applaudit, en 1848, à la proclamation de la République. Aux élections d'avril, il fut nommé représentant du peuple par ses compatriotes du Tarn, le cinquième sur neuf, avec 40 988 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition assez vive au gouvernement de Louis-Napoléon et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il se rapprocha de la Montagne pour défendre la Constitution contre la réaction, refusa sa confiance à tous les ministères nommés par le président, repoussa la loi du 31 mai et vota contre la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Philippe Rey, qui avait été promu au grade de général de brigade, le 12 juin 1848, a été admis dans la section de réserve. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur en août 1832.

REY (Daniel-Marie-Hospice), ancien représentant du peuple français, est né à Aurel (Drôme), le 20 mai 1802. Propriétaire aisé, il devint en 1836 maire du bourg de Saillans, et refusa, en cette qualité, de prêter son concours à l'exécution de la loi sur le recensement (1841). L'année suivante, il arriva au conseil général du département et y siégea jusqu'en 1851. Après s'être empressé, en 1848, de proclamer la République, il fut élu par 36 000 suffrages, le cinquième sur huit, représentant de la Drôme à l'Assemblé constituante; il y fit partie du comité de l'instruction publique et vota constamment avec la fraction républicaine dite du Palais-National. Réélu à la Législative, il suivit la même ligne de conduite, protesta contre l'expédition d'Italie et contre la loi du 31 mai, et rentra, à la suite du coup d'État, dans la vie privée.

REY (Alexandre), journaliste français, ancien représentant du peuple, né en octobre 1818, à Marseille, débuta dans la politique et dans les lettres par une collaboration active à la *Revue du progrès*, fondée par M. L. Blanc, et à divers journaux. Après la révolution de Février, il fut envoyé par le gouvernement provisoire, à Anzin, pour apaiser les troubles survenus parmi les mineurs, et réussit dans sa mission. Nommé, lors des élections supplémentaires de juin 1848, représentant des Bouches-du-Rhône à la Constituante, il y vota avec le parti démocratique, et n'obtint pas, en 1849, le renouvellement de son mandat. Il demeura l'un des principaux rédacteurs du *National* jusqu'à la suppression de cette feuille, en 1851. Dans ces derniers temps, il a inséré des articles dans des recueils littéraires.

REYBAUD (Marie-Roch-Louis), littérateur et publiciste français, membre de l'Institut, né le 15 août 1799, à Marseille, où son père était négociant, fut destiné au commerce, et après avoir fait ses études au collége de Juilly, fit dans le Levant et dans l'Inde de nombreux voyages. Il n'aborda la carrière des lettres qu'en 1829, époque où il vint se fixer à Paris. Journaliste libéral, il écrivit tour à tour dans *la Révolution de* 1830, *le Constitutionnel* et *le Corsaire;* en même temps, il lançait des satires contre le pouvoir, collaborait aux premiers numéros de la *Némésis* de Barthélemy, et raillait, dans le poëme de *la Dupinade* (1831, in-8), le règne de la bourgeoisie. En 1830, il prit la direction d'un ouvrage considérable : *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (1830-1836, 10 vol. in-8 et 2 atlas), qui n'était que la refonte plus complète du travail que Napoléon fit établir à si grands frais; sa principale part est la rédaction particulière de l'expédition sous Bonaparte, Kléber et Menou (6 vol.). Il entreprit aussi la rédaction du *Voyage autour du monde* de Dumont d'Urville (1833) et du *Voyage dans les deux Amériques* de M. d'Orbigny (1835).

Après avoir longtemps fourni des articles littéraires au *National*, sous le pseudonyme de *Léon Durocher*, M. Reybaud fit paraître, à peu d'intervalle, deux ouvrages d'un esprit bien différent, et qui suffirent à sa double réputation d'économiste et de romancier. Le premier : *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* (1840-1843, 2 vol. in-8; 7e édit., 1864, 2 vol. in-18), parut en fragments détachés, de 1836 à 1840, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et obtint, en 1841, le grand prix Montyon décerné par l'Académie française. On y trouve des vues générales sur les utopies depuis Platon, et l'analyse souvent très-rapide des théories de Saint-Simon, de Ch. Fourier, Robert Owen et Cabet. L'auteur a exprimé le regret de s'être montré trop indulgent pour « ces destructeurs de tout principe social. » Il dut néanmoins à ces *Études* de remplacer, en 1850, de Villeneuve Bargemont à l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale).

L'œuvre vraiment populaire de M. Reybaud et la plus remarquable sous le rapport de l'originalité, est son *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1843, 3 vol. in-8; dern. édit., 1854), critique spirituelle et bien observée des mœurs de la société française après la révolution de Juillet. Il essaya, mais avec moins de succès, de lui donner un pendant, en écrivant le pamphlet politique intitulé : *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (1848, 4 vol. in-18). D'autres romans, auxquels on a reproché d'être des copies plus ou moins pâles de son premier type, ont été signés par lui : *César Falempin, ou les Idoles d'argile* (1845, 2 vol.

in-8); *le Dernier des commis voyageurs* (1845, 2 vol.); *le Coq du clocher* (1846, 2 vol.), inséré dans *le National*; *Édouard Mongeron* (1846-1847, 5 vol. in-8); *Athanase Robichon* (1851, in-18), tribulations d'un candidat perpétuel à la présidence; *la Comtesse de Mauléon* (1853, in-18); *Marines et voyages* (1854, in-18); *Scènes de la vie moderne* (1855, in-18); etc.

Soutenu par l'opposition libérale, M. Reybaud obtint, en 1846, l'un des mandats électoraux de Marseille et siégea sur les bancs de la gauche. La révolution de Février, comme il l'a dit plus tard, lui dessilla les yeux. Élu représentant à la Constituante par le département des Bouches-du-Rhône, en 1848, comme candidat du parti modéré, et réélu, en 1849, à l'Assemblée législative par le parti réactionnaire, il soutint en général, par ses votes, le gouvernement jusqu'en 1851, mais il refusa formellement de s'associer au coup d'État, ainsi que de faire partie de la Commission consultative qui le suivit. Membre et rapporteur de la commission envoyée en Algérie, en 1849, par la Législative, pour y inspecter les colonies agricoles fondées l'année précédente, il vit l'Assemblée et le gouvernement adopter toutes les conclusions de son rapport. Depuis qu'il est sorti de la vie politique, M. L. Reybaud a partagé son temps entre ses nouveaux romans et des articles sérieux fournis au *Journal des économistes* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1849.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Reybaud : *la Syrie, l'Égypte et la Palestine* (1834, in-4, fig.), avec le baron Taylor; *la Polynésie* (1843, in-8); *l'Industrie en Europe* (1856); *Études sur le régime des manufactures* (1859); *Économistes modernes* (1862, in-8); *Mœurs et portraits du temps*, etc. Il a aussi fourni des articles de tout genre à la *Revue maritime* (1844), au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, au *Dictionnaire du commerce*, à celui *de l'Économie politique*, au *Constitutionnel*, etc.

REYBAUD (Joseph-Charles), littérateur français, né à Marseille, le 10 janvier 1801, frère du précédent, fit comme lui ses études au collège de Juilly, puis commença son droit à la Faculté d'Aix, où se trouvaient encore MM. Thiers et Mignet. Il voulut ensuite chercher fortune dans le commerce maritime, et partagea les opérations et les voyages de son frère. Il revint finir ses études de droit et se fit recevoir avocat en 1822. Vers la fin de la Restauration, il rédigea *le Précurseur de l'Ouest* à Angers et vint à Paris après la révolution de 1830. Tout en se mêlant à la propagande saint-simonienne, il devint rédacteur de six journaux, notamment du *Pour et le Contre*, plus tard de *la Révolution de* 1830, du *Constitutionnel*, de la *Patrie*, du *Conservateur*. Il concourut, quelques années après, à organiser l'agence Havas, dont il rédigea le bulletin politique, après l'élection présidentielle du 10 décembre. M. Ch. Reybaud renonça au journalisme en 1852 et fut nommé à cette dernière date agent du Brésil. Attaché au cabinet du ministre d'État, il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Il a publié, d'après des données et des documents officiels : *le Brésil* (1856, in-8); *la Colonisation du Brésil* (1858, in-8); des articles dans les *Débats* sur l'Amérique méridionale, etc. On a encore de lui une édition des *Mémoires authentiques de Maximilien Robespierre* (1830, tom. I-II, in-8, inachevé).

REYBAUD (Henriette-Étiennette-Fanny Arnaud, dame Charles), romancière française, femme du précédent, née à Aix, le 13 décembre 1802, et fille d'un médecin distingué, puisa dans sa famille le goût de l'étude et une instruction solide. Mariée à M. Charles Reybaud, elle le suivit à Paris, écrivit, pendant qu'il était gérant du *Constitutionnel*, des feuilletons dans ce journal, et fournit à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, des romans publiés ensuite en volumes. Depuis quelques années, elle a abordé plus spécialement, en dehors de l'influence et des relations de son mari, les études de mœurs et le roman historique.

On a surtout de Mme Ch. Reybaud : *les Aventures d'un renégat* (1836, 2 vol.); *Pierre* (1839); *le Château de Saint-Germain* (1836); *Deux à deux* (1837); *Espagnoles et Françaises* (1837); *Mézélie* (1839); *Valdepeyras* (1839); *Thérésa* (1840); *Georges et Fabiana* (1840, 2 vol.); *Gabrielle et Lucie* (1842; 2 vol.); *le Moine de Chaalis* (1843); *Mademoiselle de Chazeuil* (1844); *Rose* (1844); *Géraldine* (1844, 2 vol.); *Sans dot* (1845, 2 vol.); *les Deux Marguerites* (1845); *les Anciens couvents de Paris* (1848, 2 vol.); *Mademoiselle de Malepeire* (1854); *la Dernière Bohémienne* (1856); *Faustine et Sidonie*, *le Cadet de Colobrières* (1857, in-16); *Hélène*, *Misé Brun*, *le Cabaret de Gaubert* (1858); *l'oncle César* (1859), etc. Un certain nombre de ces romans, dont la Provence est ordinairement le théâtre, ont paru ou ont été réimprimés dans la *Bibliothèque des chemins de fer*.

REYNAUD (Jean-Ernest), littérateur et philosophe français, ancien représentant, né à Lyon, en 1806, et pupille du conventionnel Merlin de Thionville, fit ses études avec succès au collège de Thionville, et fut admis, en 1824, à l'École polytechnique. Après avoir obtenu, en 1830, le titre d'ingénieur de seconde classe dans les mines, il donna sa démission à la suite de la révolution de Juillet. En 1849, il commença, à l'École des mines, un cours gratuit de droit administratif, et fut rayé des cadres, en 1851, pour refus de serment. En 1830, M. Reynaud adhéra au saint-simonisme; il collabora à *l'Organisateur*, au *Globe*, au livre des *Prédications saint-simoniennes* (1832, 2 vol. in-8) et aux *Missions de province*, où il inséra des articles sur la *Société saint-simonienne*, sur la *Cérémonie du 27 novembre*, etc. Il avait toutefois protesté, en 1831, contre les idées de M. Enfantin. Lié depuis longtemps avec M. Pierre Leroux, il dirigea avec lui la *Revue encyclopédique*, en 1835. Après la chute de cette publication, les deux collaborateurs entreprirent, en 1836, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil dont il n'a été exécuté que des parties, mais qui ne témoigna pas moins de la variété et de l'étendue de leur érudition.

La révolution de Février 1848, appela M. Reynaud à jouer un rôle politique. Nommé, dès l'origine, président du comité des hautes études scientifiques et littéraires, il prit une part importante aux travaux de M. Carnot, ministre de l'instruction publique. Il résigna ses fonctions lorsque M. Carnot, après une orageuse discussion à l'Assemblée nationale, se retira du ministère. Il était alors représentant à la Constituante, où il avait été envoyé par le département de la Moselle, le deuxième sur une liste de onze élus, et à une majorité de 77 087 voix. Dans cette assemblée, il prit place parmi les membres les plus modérés du parti démocratique, et se prononça avec la droite contre les clubs, contre l'abolition de la peine de mort, l'impôt progressif, l'amendement Grévy, le droit au travail, etc. Il soutint jusqu'au bout le général Cavaignac et appuya, dans sa première phase, l'expédition de Rome.

Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche pour combattre la politique de l'Élysée et donna sa démission, le 20 avril 1849.

Rentré dans la vie privée, M. Jean Reynaud a publié, en 1854, son œuvre capitale : *Terre et Ciel* (in-8). Ce livre, dont le caractère élevé et la haute valeur littéraire produisirent une grande impression, a pour idées fondamentales la continuité de la vie humaine à travers des épreuves successives, et le progrès continuel de la nature et de l'homme vers Dieu, toujours infiniment éloigné. Mais on a reproché à l'auteur le mélange du mysticisme et de la raison, du rêve et de la métaphysique, et l'alliance qu'il tente d'établir entre la philosophie et la théologie lui a valu à la fois les critiques des théologiens et des philosophes. M. J. Reynaud est mort le 28 juin 1863.

On a encore de lui une *Minéralogie à l'usage des gens du monde* (1836, in-18), puis divers articles de l'*Encyclopédie nouvelle*, imprimés à part, notamment l'article *Druidisme*, sous le titre de : *Considérations sur l'esprit de la Gaule* (1847, in-8); un *Discours sur la condition physique de la terre* (1840, in-8), etc.

REYNAUD (François-Léonce), ingénieur français, frère du précédent, né à Lyon, le 1[er] novembre 1803, et admis, en 1821, à l'École polytechnique, en sortit pour manifestations politiques au bout d'un an, se tourna vers l'architecture et s'y prépara à l'École des Beaux-Arts et en Italie. Après la révolution de Juillet, rappelé selon son rang à l'École des ponts et chaussées, il fut nommé ingénieur en 1835; il se livra, dès lors, spécialement à la construction des phares, et établit celui de Bréhat, sur les côtes de Bretagne. En 1837, il fut désigné pour la classe d'architecture à l'École polytechnique, et, en 1840, chargé du même cours à l'École des ponts et chaussées. Il fut ensuite seul chargé de la direction des phares, et a été, de 1853 à 1857, attaché au service des édifices diocésains. Il a été fait inspecteur général des ponts et chaussées en 1856, décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, et promu au grade d'officier le 31 décembre 1854. Il a publié, de 1852 à 1856, les deux parties d'un *Traité d'architecture*, accompagnées d'un *Atlas* (2 vol. in-4), résumé de ses leçons à l'École polytechnique.

REYNAUD (Aimé-Félix-Saint-Elme), marin français, frère des précédents, né à Lyon, le 16 septembre 1808, sorti le premier de l'école de la marine en 1827, devint lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1850 et de vaisseau en 1855. Il commanda en second l'expédition de la corvette *le Rhin* autour du monde (1842-1846), dirigea, en 1854, comme commandant du *Primauguet*, le débarquement des troupes en Crimée, et prit part, en 1858, à l'attaque des forts de Peï-Ho et à la prise de ceux de Tourane. Nommé contre-amiral depuis le 17 août 1850, il fut appelé au commandement en chef de la station navale des Antilles, du golfe du Mexique et de l'Amérique du Nord, le 21 mai 1861. Cette station ayant été scindée, par suite des événements qui s'accomplissaient dans ces parages, l'amiral Reynaud garda la surveillance des Antilles et de l'Amérique du Nord. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 février 1858.

M. Reynaud a fait en 1838, dans les forêts de la Guyane, une exploration dont les résultats sont imprimés dans les *Annales des ponts et chaussées*.

REYNAUD (Auguste-Adolphe-Marc), médecin français, né à Foulon, le 7 mai 1804, entra au service de la marine à dix-sept ans, comme chirurgien de 3[e] classe, devint chirurgien de 2[e] classe en 1823, de 1[re] en 1829, en même temps que docteur en médecine, et, le 1[er] avril 1840, chirurgien professeur à l'école de Brest. Successivement second chirurgien en chef (1836), premier chirurgien en chef (1848), directeur du service de santé (1854), il est passé, en 1854, au ministère de la marine, comme inspecteur général de ce service. M. Reynaud, qui s'est également distingué par ses utiles observations dans le voyage scientifique de *la Chevrette* (1827-28) et par l'habileté qu'il déploya dans le service de Toulon, pendant la guerre de Crimée (1854-56), est devenu correspondant de l'Académie de médecine, membre de la Société d'histoire naturelle, etc. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il n'a publié qu'un *Traité des maladies vénériennes* (1845, in-8).

REYNAUD-LA-GARDETTE (Joseph-Isidore), ancien représentant du peuple français, né à Aurpies (Drôme), le 20 octobre 1799, professa de tout temps les opinions les plus libérales et fit une opposition très-vive à la Restauration. Propriétaire à Bollène (Vaucluse), il fut nommé, en 1830, maire de cette commune. En 1832, sa destitution fut mise en question à la suite d'une harangue officielle adressée au duc d'Orléans, et dans laquelle il avait osé dire : « Prince, l'éclat du soleil de Juillet a pâli. » Mais l'énergie qu'il avait montrée contre le parti légitimiste le fit maintenir. Bientôt il sollicita le mandat législatif, sous le patronage du *National*, et fit, devant les électeurs d'Orange, une profession de foi républicaine que suivit alors sa destitution. Cette disgrâce lui valut une place au conseil général du département de Vaucluse, où pendant neuf ans il ne cessa de réclamer des réformes radicales. Correspondant de quelques journaux de l'opposition, il publia contre le gouvernement et les députés ministériels divers écrits. En 1848, M. Reynaud se présenta, comme candidat démocrate, devant les électeurs de Vaucluse. Nommé par 29651 voix, le troisième sur six, il vota ordinairement, dans les questions politiques, avec l'extrême gauche, se réunissant à la droite dans toutes les questions sociales. Il se prononça spécialement contre le bannissement de la famille d'Orléans, « aimant, disait il, à voir tous les prétendants de près. » Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par M. Ledru-Rollin, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative. — M. Reynaud-la-Gardette est mort en février 1865.

REYNOLD DE CHAUVANCY (Charles DE), officier de marine français, né à Pont-de-Veyle (Ain), le 21 mai 1810, se fit, à dix-neuf ans, pilotin, sous les auspices de l'amiral Baudin, alors armateur au Havre. Après avoir exploré, par mer et par terre, les deux Amériques, il entra au service de l'État en 1844, et fut attaché comme lieutenant de port à l'île Bourbon, où il créa et commanda les compagnies de discipline qui servirent à maintenir l'ordre en 1848. Destitué par le commissaire du gouvernement provisoire, il revint en France et fut nommé officier de port à l'île de Ré. En 1856, il reçut le commandement du port de Dieppe, avec le grade de lieutenant. A la même époque, il fut décoré de la Légion d'honneur. Depuis, il fut envoyé comme consul à Saint-Louis de Moragnan; il en fut rappelé, sur les plaintes des autorités brésiliennes, provoquées par son énergie. Il est passé au consulat de la Spezia.

M. de Reynold est surtout connu par ses importants travaux sur les signaux maritimes, dont il a publié les résultats sous ce titre : *Code de signaux, télégraphie nautique polyglotte* (1856, in-8. Cet ouvrage, appelé communément *Code-Reynold*, a été rendu réglementaire, puis obligatoire par les ministres Ducos et Hamelin, adopté par dix-sept puissances maritimes jusqu'en 1863, et traduit en sept langues. M. de Reynold a aussi fait paraître la traduction d'un ouvrage espagnol intitulé : *le Pape dans tous les temps*.

RHALLIS (Georges-Alexandre), homme d'État et jurisconsulte grec, président de l'Aréopage à Athènes, né à Constantinople, le 30 avril 1804, est fils d'un ancien chargé d'affaires de la Porte près la République française, compris l'un des premiers dans les massacres de 1821. A 17 ans, il se rendit, pour son instruction, d'abord à Vienne, puis à Paris, où il fit ses études au collége Henri IV, et prit ensuite le grade de licencié àla Faculté de droit (1828). Dans cet intervalle, il fit plusieurs publications à l'usage des colléges et travailla à la partie grecque de la *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIII*e siècle*, de M. Pardessus. Décidé à se fixer en France, il venait d'être nommé, par M. de Vatimesnil, professeur de rhétorique au collége de Marmande, lorsqu'il fut rappelé en Grèce et compris dans le personnel de la magistrature, qui commençait alors à être organisée. Il fut successivement greffier, puis procureur général près le tribunal d'appel d'Argos, procureur général à Thèbes (1833), à Athènes (1835), enfin président de cette même cour (1837).

L'université du roi Othon ayant été fondée la même année, M. Rhallis fut nommé professeur de droit commercial et doyen de la Faculté de droit; et l'année d'après (1838), il fut élu recteur de l'Université. En 1841, il devint ministre de la justice et fut chargé, en outre, du département des finances. Après la révolution du 15 septembre 1843, il se renferma dans la carrière d'avocat et de professeur. Chargé de nouveau du portefeuille de la justice en juillet 1848, il passa de là à la présidence de la Cour de cassation, poste qu'il occupa depuis.

On cite de M. Rhallis un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, entre autres : *le Droit des gens*, par Vattel, traduction en grec (Nauplie, 1833, 2 vol. in-8); *Manuel du droit romain*, par Mackeldey, trad. de l'allemand, avec M. Renieris (Athènes, 1838, 2 vol. in-8); *Cours de droit commercial* (Ibid., 1849-1851, 3 vol. in-8); *Corps de droit canonique de l'Église grecque* (Ibid., 1851-1854, 5 vol. in-8), avec les anciens commentateurs, en collaboration avec M. Potlis, ouvrage capital; *les Codes grecs* (Ibid., 1855-1857, 4 vol. in-8), répertoire de la législation civile, commerciale, criminelle, administrative et internationale de la Grèce.

RHANGABÉ. Voy. RANGABÉ.

RHÉAL (Séb.). Voy. CÉSENA (Séb. GAYET DE).

RIANCEY (Henri-Léon CAMUSAT DE), publiciste français, ancien représentant, né à Paris, le 24 octobre 1816, et petit-fils d'un chevalier de Saint-Louis mort à l'armée de Condé, fit de brillantes études au collége Henri IV, et s'inscrivit comme avocat au barreau de Paris en 1844 et 1845; il se fit remarquer par ses plaidoiries pour les abbés Combalot et Souchet, pour le journal *l'Univers*, etc. Choisi pour secrétaire du comité électoral pour la liberté religieuse, présidé par M. de Montalembert, il était en même temps collaborateur des journaux catholiques et légitimistes, *l'Ami de la religion*, *le Correspondant* et *l'Union*. En 1849, il fut envoyé par le département de la Sarthe, le dernier des dix élus, à l'Assemblée législative, où il prit place sur les bancs de la droite. Il fut rapporteur de plusieurs commissions et parla plusieurs fois à la tribune, notamment sur la loi de l'enseignement. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et emprisonné au fort de Vincennes. Il a repris depuis ses travaux historiques et hagiographiques, et a conservé la rédaction en chef de *l'Union*.

M. Henri de Riancey a publié, seul ou en collaboration avec M. Ch. de Riancey (voy. ci-dessous) : *Histoire du monde, depuis la création jusqu'à nos jours* (1838-1841, 4 vol. in-8; nouvelle édition augmentée, 1863-64, tom. I-II, in-8); *Histoire résumée du moyen âge* (1841, in-18); *Histoire critique et législative de l'instruction publique et de la liberté d'enseignement en France* (1844, 2 vol.); *la Loi et les Jésuites* (1845, 2 éditions); *Compte rendu des élections de 1846, etc.* (1846); *Mgr Affre* (1848); *les Deux psautiers de la bienheureuse vierge Marie* (1852), traduit de saint Bonaventure; *Fête du couronnement de l'image de la très-sainte Vierge, etc.* (1854); *Recueil des actes de N. T. S. P. Pie IX* (1852-1854, 3 vol.) traduits et mis en ordre; *Des joies et des espérances présentes de l'Église*, *le Général comte de Coutard*, *étude historique sur la République, l'Empire et la Restauration* (1856); *Madame la duchesse de Parme et les derniers événements* (1859), et de nombreuses brochures, lettres et circulaires politiques et religieuses.

RIANCEY (Charles-Louis CAMUSAT DE), frère du précédent, né à Paris, le 19 octobre 1819, fit aussi de brillantes études au collége Bourbon. Secrétaire du comité des pétitions pour la liberté d'enseignement, il a collaboré à la plupart des mêmes feuilles que son frère aîné et publié surtout avec lui les *Histoires du monde*, *Histoire du moyen âge* (1838-1841). Il a rédigé en outre diverses brochures politiques ou religieuses, publiées au nom du comité électoral que présidait M. de Montalembert, et jusqu'en 1860 des brochures sur les principaux événements.

RIANZARÈS (Fernando MUÑOZ, duc DE), mari de la reine douairière d'Espagne, né en 1810, à Tarrancon (province de Cuença), et sorti des rangs les plus obscurs du peuple, s'engagea de bonne heure dans l'armée. Il servait dans les gardes du corps lorsqu'il inspira à la régente Christine une passion profonde. Sa sœur était encore blanchisseuse. On raconte de la façon suivante l'origine de sa fortune : Un jour qu'il faisait partie de l'escorte qui accompagnait Christine, de Buen-Retiro à Madrid, il ramassa le mouchoir brodé qu'elle avait laissé tomber sur la route; celle-ci, frappée de sa bonne mine, de sa belle tournure et de sa vivacité, lui ordonna de se tenir à la portière et, pendant quelques heures, s'entretint familièrement avec lui. Ferdinand VII venait de mourir et, trois mois après, sa veuve épousait secrètement le beau garde du corps (28 décembre 1833). Cette union, qui causa un grand scandale en Espagne, ne put être ratifiée publiquement que le 13 octobre 1844.

Don F. Muñoz s'est contenté jusqu'à présent d'être le mari d'une reine qui a eu quelquefois pour lui plus d'ambition que lui-même. En 1846, lors de la fameuse expédition du général Florès à l'Équateur, il fut question de reconstituer en monarchie cette ancienne colonie espagnole et d'en offrir la couronne à don Muñoz. Celui-ci, dont on s'accorde à louer la réserve, n'a jamais cherché

à devenir un personnage politique. Créé duc de Rianzarès, grand d'Espagne de première classe et chevalier de la Toison d'or, il a reçu, en 1847, de Louis-Philippe, à l'occasion des mariages espagnols, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et le titre français de duc de Montmorot (voy. CHRISTINE.)

RIARIO-SFORZA (Sixte), prélat italien, né à Naples, le 5 décembre 1810, fut nommé archevêque de Naples, le 24 novembre 1845, et préconisé cardinal, de l'ordre des prêtres, le 19 janvier 1846. Son action politique au milieu des événements qui ont fait disparaître le royaume des Deux-Siciles, appela l'attention de l'Europe sur lui pendant tout le cours de l'année 1861. Ennemi déclaré de l'annexion des provinces napolitaines au Piémont et de la constitution de l'unité italienne, il protesta hautement contre divers actes du prince de Carignan, lieutenant du roi Victor-Emmanuel à Naples. Accusé d'agir illégalement en empêchant de dire des prières solennelles pour le roi d'Italie, il se vit menacé de poursuites judiciaires, suspendit néanmoins dix-sept prêtres, « pour avoir participé à la fête nationale du 2 juin. » Il fut impliqué dans une conspiration bourbonnienne découverte à Naples le mois suivant et fut exilé à Civita-Vecchia.

RIAUX (Francis-Marie), littérateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1810, fit ses classes au collége de cette ville, entra à l'École normale en 1830, fut reçu agrégé de philosophie en 1834, et docteur ès lettres en 1840. Professeur de philosophie au collége, puis à la Faculté de Rennes, il vint à Paris professeur le même cours aux lycées Charlemagne (1846) et Bonaparte (1856-1858).

M. Riaux a publié plusieurs travaux de philosophie ou de littérature ; une traduction des *Niebelungen* (1837, 2 vol. in-8), d'après Mme La Mettière, avec introduction et notes ; un savant *Essai sur Parménide d'Élée* (1840, in-8), thèse pour le doctorat; une traduction nouvelle des *OEuvres philosophiques de Bacon* (1842, 2 vol. in-8); une édition des *Mémoires de Mme de Motteville* (1855, 4 vol. in-18). Il a fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Plutarque français*, au *Siècle*, de 1849 à 1851, et au *Constitutionnel*, depuis 1853.

RIBBLESDALE (Thomas LISTER, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1828, à Armytage-Park, appartient à une famille élevée en 1787 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1832; il est officier aux gardes à cheval et a été nommé député-lieutenant de West-Riding en 1850. Marié en 1853 avec une fille du colonel Mure, il a un fils, né en 1854, à Londres.

RIBEAUPIERRE (Alexandre DE), diplomate russe, né le 21 avril 1783, est issu d'une famille alsacienne que la révocation de l'édit de Nantes contraignit de quitter la France. Fils d'un brigadier général, il devint l'un des aides de camp de Paul Iᵉʳ, fut chargé de quelques missions diplomatiques en 1806 et 1807, et prit ensuite la direction générale des banques de l'empire. Nommé en 1823 ambassadeur à Constantinople, il fut un des négociateurs du traité d'Ackjerman, qui rétablit les relations entre la Porte et la Russie, intervint plusieurs fois dans les affaires de Grèce et demanda ses passe-ports en novembre 1827, lorsque la guerre éclata. Après la victoire de Navarin, il reprit son poste à Constantinople et sut avec beaucoup d'habileté rendre de plus en plus prépondérante l'influence de la Russie. De 1831 à 1839, il fut accrédité auprès de la cour de Berlin et, de retour à Saint-Pétersbourg, il vint siéger au conseil suprême, et remplit auprès de l'empereur Nicolas la charge de grand échanson.

RIBERA (Charles-Louis), peintre espagnol, né à Rome, vers 1812, et fils d'un artiste distingué, étudia d'abord sous son père, et vint suivre l'atelier de Paul Delaroche. Résidant souvent à Paris, il a figuré, depuis 1839, à la plupart de nos salons. On y a surtout vu de lui : *Vierge adorant son enfant*, *l'Apocalypse de saint Jean*, *Don Rodrigo de Calderon conduit au supplice* (1839); *Marie Madeleine au sépulcre*, *M. Gomez*, *M. Toca et sa fille*, *l'Assomption de la Vierge* (1840-42); *Bataille contre les Maures de la Sagra de Tolède* (1845); *Vue des bas côtés de Notre-Dame de Paris* (1848); *Origine de la famille de Los Girones*, *MM. d'Alcanices*, *Lopez Mollinedo*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839 et une 2ᵉ en 1845.

RIBEROLLES (Barthélemy-Jean DE), magistrat français, ancien député, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 4 février 1787, mort le 23 mars 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RIBEYRE (Félix), journaliste et littérateur français, né à Pont-du-Château (Puy-de-Dôme), le 6 juin 1831, et fils d'un ancien officier de l'Empire, se consacra de bonne heure au journalisme et fut successivement attaché à la rédaction de plusieurs feuilles départementales, *le Journal du Cher*, *le Mémorial de la Loire*, *le Journal de Saint-Quentin*, dont il devint rédacteur en chef en 1857. Dès cette époque il prépara sur la ville et le département un livre d'un intérêt spécial : *l'Industrie dans le département de l'Aisne, et en particulier dans le rayon de Saint-Quentin* (1860, in-8). Il vint, en 1861, suivre la carrière des lettres et du journalisme à Paris.

M. F. Ribeyre a encore publié : *l'Institution des Petites sœurs des pauvres* (Saint-Quentin et Paris, 1857, in-8); *la Paix et l'Opinion* (1859, in-8, avec carte), à propos de la fin de la guerre d'Italie ; *la Galerie historique et biographique*, *les Grands journaux de Paris*, avec M. Jules Brisson (1861 et suiv., in-8); *l'Empereur et l'Impératrice en Auvergne*, *Relation complète du voyage*, etc. (1862, in-8, avec gravures); *Histoire politique, militaire et pittoresque de la guerre du Mexique* (1863, in-4); *les Grands corps d'État, Corps législatif* (1864, in-18); des *Notices biographiques* détachées; des articles insérés dans divers recueils, etc.

RICARD (Joseph-Barthélemy-Honoré-Louis-Aimable, marquis DE), général français, né à Cette (Hérault), le 17 novembre 1787, fut admis en 1806 à l'École militaire de Fontainebleau, et en sortit la même année avec le brevet de sous-lieutenant au 4ᵉ de chasseurs, qui se trouvait en Italie; il obtint d'être envoyé en Espagne où il resta de 1808 à 1810. Nommé capitaine en 1813, il fit à la grande armée les dernières campagnes de l'Empire et fut mis en disponibilité à la rentrée des Bourbons. Il passa en 1818 à la Martinique, dont son père était un des administrateurs, fut attaché à l'état-major des généraux Donzelou et de Bouillé, gouverneurs de l'île, revint en France en 1829 et fut, en 1838, mis à la tête du 5ᵉ léger, avec lequel il s'est distingué dans la guerre d'Afrique. M. de Ricard, qui a été promu au grade de général de brigade le 20 avril 1845, a reçu divers commandements à l'intérieur, avant d'être porté dans la réserve. Après la proclamation de l'Em-

pire, il devint le premier aide de camp de l'ex-roi Jérôme. Il était, depuis le 4 juin 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

RICARD (Louis-Gustave), peintre français, né à Marseille, vers 1824, est venu compléter ses études artistiques à Paris, où il s'est fixé, et a presque exclusivement cultivé le portrait. On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts, en 1850 : *Jeune Bohémienne*, *Mlle Whilhelmine Clauss*, *le docteur Philipps*, *M. Troplong*, et une quantité de personnages désignés de simples initiales (1850-1859). M. Ricard a obtenu une 2e médaille en 1850, et une 1re en 1852.

RICASOLI (le baron Bettino), homme d'État italien, né le 9 mars 1809, en Toscane, appartient à une des familles les plus anciennes et les plus illustres de ce pays. Élevé à Florence, il commença sa réputation par des travaux agronomiques, et, à l'Exposition universelle de Paris, obtint la médaille et la croix pour ses vins de Chienti. Cependant il ne restait pas étranger à la politique et il était en relation avec plusieurs exilés. En 1847, il avait présenté au grand-duc un mémoire très-hardi sur quelques réformes, et avait été nommé gonfalonier de Florence. Lors des événements de 1848, il essaya d'abord d'obtenir du pouvoir quelques concessions libérales; refusa son concours au gouvernement républicain, et fit partie de la commission exécutive nommée après la chute de Guerrazzi et de Montanelli. Il contribua à la restauration du grand-duc; mais indigné du retour de l'influence autrichienne, il rentra dans la vie privée. Pendant dix ans, il ne s'occupa plus que d'améliorations agricoles, fertilisa une partie de la Maremme, donna une grande extension à l'éducation des vers à soie, etc.

En 1859, le nouveau mouvement sur l'indépendance italienne tira M. Ricasoli de sa retraite : il devint (8 mai) ministre de l'intérieur dans le gouvernement formé par M. Boncompagni. Bientôt (1er août) le départ de celui-ci le laissa dictateur de la Toscane. Dans ce poste difficile, il fit preuve d'une énergie et d une activité peu communes : il triompha des incertitudes et des difficultés sans cesse renaissantes, comprima l'anarchie, guida, en le modérant habilement, le sentiment national, et amena, par une série de mesures aussi fermes que prudentes, l'annexion de la Toscane au royaume d'Italie. Nommé par trois colléges député au parlement italien, il y devint le chef de la majorité qui appuyait le ministère Cavour. Aussi, lorsque mourut ce grand homme, M. Ricasoli fut-il aussitôt désigné pour le remplacer et pour continuer les traditions de sa politique. Comme le comte de Cavour, il prit pour principe l'entente complète avec la France, poursuivit par les voies légales l'unification de l'Italie et la solution de la question romaine, et s'appliqua à maintenir l'Italie dans ce patriotisme hardi mais modéré qui a déjà produit tant d'heureux résultats. Le 2 mars 1862, M. Ricasoli se retira avec tout son ministère et fut remplacé par M. Rattazzi. M. Ricasoli est représenté comme un homme loyal, altièrement sincère, inflexible dans ses résolutions, meilleur administrateur que diplomate. Porté à la présidence de la Chambre, il déclina l'honneur de ces délicates fonctions, en déclarant qu'il ne se sentait pas assez de souplesse de caractère pour les remplir. Il est devenu aux yeux des divers partis, un des hommes politiques les plus remarquables de l'Italie et l'un des plus généralement estimés.

RICAUDY (Louis-Anselme-Alphonse DE), marin français, né le 4 juillet 1789, mort à Perpignan, le 16 février 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

RICCIARDI (Joseph-Napoléon), homme politique et poëte italien, né à Naples, le 19 juillet 1808, d'une noble famille, est fils de François Ricciardi, comte de Camaldoli, ministre sous Joachim Murat. Sa mère, patricienne éclairée et libérale, l'éleva dans l'horreur du despotisme napolitain. Il avait à peine terminé ses études, qu'il témoigna par ses premiers vers sur le réveil de la Grèce son enthousiasme pour l'indépendance des nations. Celle de l'Italie devint son unique pensée, à la suite d'un voyage qu'il avait fait avec sa famille à travers la malheureuse péninsule (1826). Après quelques années de luttes obscures, il fonda, en 1832, le *Progrès des sciences, des lettres et des arts*, dont une arrestation arbitraire lui enleva bientôt la direction. Rendu à la liberté, à la mort de sa mère, il parcourut, pendant dix-huit mois, une grande partie de l'Europe.

A peine rentré à Naples, M. Ricciardi fut incarcéré comme chef d'une conspiration républicaine (13 septembre 1834), et ne fut relâché, huit mois plus tard, que pour être jeté dans une maison de fous. Dès qu'on lui en eut ouvert les portes, il alla en Espagne offrir ses services à la cause libérale. Chétif et boiteux, il ne put se faire admettre comme soldat. Il passa en France, d'où il fit un voyage en Angleterre. A Paris M. Ricciardi devint le collaborateur de plusieurs journaux et revues. Familier avec la langue française, il écrivit, dans la *Revue indépendante*, une série d'articles, où, loin de partager l'enthousiasme inspiré au parti libéral par les premières réformes de Pie IX, il soutenait l'incompatibilité de la papauté et de la liberté. En même temps il publiait divers recueils de *Poésies* et des brochures politiques, dont la principale (*Conferti all'Italia*) était dirigée contre les doctrines soutenues alors par MM. d'Azeglio, Balbo et Gioberti.

Après avoir parcouru secrètement l'Italie pendant l'automne de 1847, M. Ricciardi, qui était à Paris au moment de la révolution de Février, concourut à fonder l'association italienne, puis il rentra dans sa patrie. Élu spontanément député de la Capitanate, il siégea à la Chambre napolitaine, fit de vains efforts pour empêcher le soulèvement du 15 mai, qui servit de prétexte à Ferdinand II pour retirer la constitution. Il se jeta alors dans la Calabre, parvint à la soulever, organisa des comités insurrectionnels et présida celui de Cosenza jusqu'aux premiers jours de juillet. Forcé de battre en retraite, il échappa aux royaux qui le cernaient et, avec quinze de ses compagnons, gagna Corfou, d'où il passa à Rome, puis en Corse, et revint enfin à Paris, où il présenta, au nom d'un certain nombre d'Italiens, une adresse à l'Assemblée nationale (juin 1849).

M. Ricciardi se retira quelque temps à Genève et y écrivit son *Histoire de la révolution d'Italie* (1850, in-12, double édition, en italien et en français), où il ne combat pas avec plus de force la politique du pape que la politique de M. Mazzini. Il rentra ensuite en France, et obtint de s'interner à Tours (Indre-et-Loire), d'où il envoya divers articles aux journaux français ou étrangers. Condamné à mort par contumace (4 février 1853), ses biens furent mis sous le séquestre, et, avec une fortune considérable dans sa patrie, il n'eut dans l'exil qu'une vie précaire. Lors de la révolution napolitaine, suscitée par Garibaldi, M. Ricciardi s'unit au parti radical et fédéraliste qui s'efforça en vain de retarder l'annexion au Piémont. Un de ses drames, *la Ligue lombarde*, fut alors joué à Naples et accueilli avec enthousiasme (octobre 1860). Il fut ensuite élu député au par-

lement italien où il se fit remarquer parmi les orateurs de l'extrême opposition.

Aux écrits cités plus haut il faut ajouter un recueil de poésies italiennes (Paris, 1844-1848); *Drames historiques* (Drammi storici; Paris, 1855), comprenant *la Ligue lombarde*, *les Vêpres siciliennes*, *Mazaniello* et *l'Expulsion des Autrichiens de Gênes*, études patriotiques qui n'ont pas été écrites pour la scène; *le Martyrologe italien* (Martirologio ital. dal 1792 a 1847, Turin, 1856); *Précis de l'histoire d'Italie* (Paris, 1857, gr. in-8 à 2 col. avec illustrations); *Memorie autografe d'un Ribelle* (1857, in-12); *Histoire de l'Italie et de ses rapports avec l'Autriche depuis 1815 jusqu'à nos jours* (1859, in-4, illustré), etc.

RICCIARDI (Irène), dame CAPECELATRO, femme de lettres italienne, l'une des sœurs du précédent, est auteur d'un grand nombre de *Stances*, d'*Odes* et de *Sonnets*, qui lui firent obtenir, très-jeune encore, le titre de membre de plusieurs Académies italiennes. Ayant épousé, en 1831, M. Capecelatro, compositeur distingué, elle écrivit pour lui plusieurs libretios d'opéra, entre autres *Gaston de Chanley*, qui obtint un grand succès à Florence. On a aussi d'elle un mélodrame, joué, en 1842, sur le principal théâtre de Palerme, et un certain nombre de *Nouvelles*.

RICHARD (Jules), publiciste français, ancien représentant, né le 1er janvier 1810, à la Mothe-Saint-Heraye (Deux-Sèvres), fit ses études et son droit à Poitiers. Vers 1840, il travailla à la rédaction de *l'Écho du peuple*, journal démocratique de la Vienne, y inséra des articles historiques sur les hommes de l'ancienne révolution, propagea de tous ses efforts l'instruction primaire dans son département, et prit une part active aux luttes électorales du dernier règne. Au mois de janvier 1846, il fut un des fondateurs de *la Chronique des Deux-Sèvres*. En 1848, élu représentant de ce département par 38 600 suffrages, le dernier sur huit, il fit à la Constituante partie du comité de l'administration départementale, qui le choisit pour secrétaire, et vota en général avec la gauche. Non réélu en 1849, il se retira dans son pays natal, où il publia un *Compte rendu parlementaire* (Niort, 1849, in-8), exposé très-détaillé de sa participation aux travaux de l'Assemblée.

On cite de M. J. Richard: *Mémoire biographique sur le général Chabot* (1844, in-6); *Histoire de l'administration supérieure des Deux-Sèvres depuis 1790 jusqu'en 1830* (1846, in-8, 2 vol.); *l'Armée française en Italie* (1859, in-18); *Napoléon III en Italie* (1859, in-18).

RICHARD [du Cantal] (A....), agronome français, ancien représentant du peuple, né en 1809, à Pierrefort, près Saint-Flour, fut élève de l'École d'Alfort. Médecin vétérinaire au 1er d'artillerie, il mit à profit son séjour à Strasbourg pour suivre les cours de la Faculté de médecine et se faire recevoir docteur; il passa ensuite quatre ans en Algérie, professa à Grignon un cours d'économie du bétail, fonda, vers 1838, en Auvergne, une école d'agriculture et fut attaché, de 1840 à 1848, à l'École royale des haras, en qualité de professeur d'histoire naturelle. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il publia, en 1845, les *Annales des haras et de l'agriculture*, revue mensuelle qui ne s'est pas soutenue, et un ouvrage considérable sur la *Conformation du cheval* (1847, in-8), au point de vue physiologique et mécanique.

M. Richard était depuis 1832 lié au parti républicain et il avait été affilié à la Société des Droits de l'homme, lorsqu'à la révolution de Février il fut envoyé dans le Cantal comme sous-commissaire du gouvernement provisoire. Élu représentant du peuple, le sixième sur sept, il fit, à l'Assemblée constituante, partie du comité de l'agriculture et vota constamment avec la fraction modérée de l'opinion démocratique. Il fut chargé du rapport du décret de 1848 sur l'enseignement agricole en France. Son mandat lui fut renouvelé pour l'Assemblée législative, et il y suivit la même ligne de conduite. Écarté des affaires par le coup d'État de 1851, il s'est consacré entièrement à ses anciennes études et a pris, dans ces dernières années, une part importante à la fondation de la Société zoologique d'acclimatation.

On a encore de M. Richard [du Cantal]: *Principes généraux sur l'amélioration des races de chevaux et autres animaux domestiques* (1850, in-8), complément de l'ouvrage déjà cité; *Dictionnaire raisonné d'agriculture et d'économie du bétail* (1854-1855, in-8), et beaucoup d'articles spéciaux insérés dans *le Siècle*.

RICHARD (Maurice), homme politique français, député, est né à Paris, le 26 octobre 1832. Après avoir fait ses études de droit, il devint avocat à la Cour impériale de Paris. En 1863, il a été élu député au Corps législatif comme candidat de l'opposition dans la 4e circonscription de Seine-et-Oise. Un premier tour de scrutin avait donné la majorité relative au général Mellinet, candidat du gouvernement; au second tour, M. Richard obtint 13 527 voix sur 23 240 votants.

RICHARD (Fleury-François), peintre français, né à Lyon, le 25 février 1777, fit ses classes au collége de l'Oratoire, entra comme dessinateur dans une fabrique d'étoffes, vint à Paris en 1793, y étudia sous David et retourna se fixer dans sa ville natale. Il envoya au salon de 1801: *sainte Blandine*, et aux salons suivants: *Valentine de Milan* (1802); *Charles VII quittant Agnès Sorel*, *François Ier écrivant le distique*: Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie! *Vert-Vert*, *intérieur d'atelier* (1804), acquis tous quatre par l'impératrice Joséphine pour la Malmaison; *saint Louis*, *Bayard consacrant ses armes à la Vierge*, *Jacques Molay allant à la mort*, *Henri IV et Gabrielle* (1804-1808). Nommé peintre de l'impératrice, il produisit jusqu'en 1814: *Henri IV après sa mort à l'entrée du caveau de Saint-Denis*, *Mlle de La Vallière et Louis XIV*, *Mlle de La Vallière carmélite*, *Marie Stuart*, *Gil Blas chez le chanoine Sedillo*, etc.

A l'arrivée du comte d'Artois à Lyon, M. F. Richard reçut la décoration et le titre de peintre du prince; puis, à l'avénement du roi Charles X, celui de peintre ordinaire du roi. De 1818 à 1823 il fut professeur de peinture à l'École de Lyon, et exposa encore: *Tanneguy du Châtel sauvant le Dauphin*, *Michel Montaigne visitant le Tasse à Ferrare*, *la Mort de Talmont tué devant Paris* (1819-1823); *la Chartreuse de Saint-Bruno* (1829); *Louis de La Trémouille* (1832); *Comminge et Adélaïde au couvent de la Trappe* (1846), le dernier envoi de cet artiste, qui n'a plus figuré aux salons que par ses nombreux élèves.

RICHARD (Théodore), peintre français, né à Milhau (Aveyron), vers 1805, vint étudier à Paris sous Victor Bertin et se livra, comme son maître, à la peinture de paysage. Il a aussi, pendant quelque temps, traité les fleurs et les fruits sur porcelaine. En 1835, il alla se fixer à Toulouse. On a vu de lui aux salons, depuis d'heureux débuts en 1831: *Don Quichotte et Sancho*, *le Lac*, *les Bords du Tarn*, *les Bûcherons*, *le Passage du bac*, *le Pic du midi de Pau*, *Forêt de hêtres*, *Souvenir de Saint-Chély*, *Bouriers de l'A-*

reyron, *le Château de la Rocque*, *le Moulin de Creissels* (1831-39); *Forêt en hiver*, *le Garde-chasse et le braconnier*, *Vue de Pau*, *Moutons au pâturage*, *le Matin*, *le Dernier arbre de la forêt*, *le Chemin creux*, *Soleil couchant* (1840-48); *Forêt en automne* (1853); *la Source*, *Chênes dépouillés* (1857); *le Torrent* (1859), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, et la décoration en août 1854.

RICHARDSON (Charles), philologue anglais, né en juillet 1775, abandonna l'étude du droit pour s'occuper de travaux de linguistique, et débuta par des *Essais de philologie anglaise* (Illustrations of english philology; Londres, 1815, in-4). Peu de temps après, il fut chargé de la partie grammaticale de l'*Encyclopædia metropolitana*, commencée par le rév. H. J. Rose en 1815 et continuée, après plusieurs années d'interruption, jusqu'en 1832. C'est cet immense travail qu'il a remanié et publié séparément sous le titre : *Nouveau Dictionnaire de la langue anglaise* (New Dictionary of the english language; Londres, 1835-1837, 2 vol. in-4). Ce dictionnaire, purement étymologique, ne contient que les mots vraiment anglais, distribués par racines; des citations nombreuses, mises par ordre chronologique, y servent constamment d'exemples. Un *Abrégé* in-8 a été imprimé en 1838 par les soins de l'auteur.

M. Richardson a encore écrit un petit traité sur l'*Étude des langues*, où il se plaît à reconnaître que c'est un passage des *Diversions* de Purley qui lui a inspiré le plan de son dictionnaire; un essai historique sur *la Grammaire et les grammairiens anglais*, un autre sur *la Fantaisie et l'imagination*, en réponse aux opinions émises à ce sujet par D. Stewart et Wordsworth; plusieurs articles de critique ou de philologie au *Gentleman's Magazine*; etc.

RICHARDSON (sir John), naturaliste écossais, est né en 1787, à Dumfries. En sortant du collége de cette ville, il vint étudier la médecine à l'université d'Édimbourg et fut reçu docteur en 1816. Environ dix ans auparavant, il était entré dans la marine royale en qualité d'aide-chirurgien; après avoir assisté au siége de Copenhague, il devint en 1808 chirurgien de *l'Hercule* pour s'être bravement conduit dans l'attaque d'un brick français sur le Tage, et servit ensuite au Canada. En 1819 et en 1825, il accompagna sir J. Francklin dans ses voyages de découvertes au pôle nord; ce fut lui qui, la seconde fois, découvrit le passage entre les embouchures des rivières de Mackenzie et de la Copermine. En 1838, il fut nommé médecin de la flotte, et, en 1840, inspecteur des hôpitaux. Peu de temps après (1846), il était anobli.

Parmi les ouvrages de sir J. Richardson, on remarque : *Fauna boreali-americana* (Londres, 1829, in-4), description zoologique des régions extrêmes de l'Amérique anglaise; *Supplément zoologique* (Zoological appendix; in-4), au second voyage du capitaine Parry; *Zoologie de l'expédition du capitaine Beechey* (Zoology of captain Beechey's voyage; 1839, in-4), etc. Sir Richardson est devenu membre de la Société royale.

RICHAUD (Joseph), peintre français, né à Aix, vers 1812, vint étudier à Paris sous Paul Delaroche, et se consacra à l'histoire et au portrait. Il a débuté au salon de 1838 et exposé depuis : *Saint Sébastien* (1846, répété en 1852; *la Communion* (1848); *le Baptistère de la cathédrale d'Aix*, *Vue de l'église Saint-Laurent* (1850-52); *la Chapelle de la Communion* à Saint-Merry, à l'Exposition universelle de 1855; des *portraits*, entre autres celui de *M. Charet* (1852), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

RICHÉ (Jules), homme politique français, ancien représentant du peuple et député, né vers 1814, et avocat à Charleville, a été, en 1849, envoyé à la législative par le département des Ardennes, qui l'élut le cinquième sur sept. Attaché au parti de l'Élysée, il devint, en 1852, député des Ardennes au Corps législatif, puis, en mars 1860, conseiller d'État en service ordinaire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

RICHEBOURG (Pierre-Ambroise), photographe et opticien français, né à Paris, en novembre 1810, fut conduit par ses relations avec Daguerre, dont il était le fournisseur et dont il devint l'élève, à s'occuper de l'étude et de la pratique de la photographie. En 1839, il donnait les premières épreuves daguerriennes redressées par glaces parallèles, et, deux ans après, il appliquait le premier l'industrie nouvelle à la reproduction des objets et des atomes au moyen du microscope solaire. Il prépara pendant cinq ans les leçons de photographie faites par Orfila. C'est lui qui, depuis 1855, a photographié, pour le ministère de l'agriculture et du commerce, les animaux des concours annuels de Poissy, Chartres, Paris. Il a reproduit, pour la ville de Paris : l'*Album* dédié à la reine d'Angleterre, le *Berceau du Prince impérial*, et autres sujets d'actualité, et exécuté une foule de portraits historiques. Il fut l'un des premiers, en 1852, à la suite des *Recherches* de M. Niepce de Saint-Victor, à s'occuper de la photographie sur verre ou sur collodion, et il a inventé plusieurs appareils adoptés de tous les praticiens. Auteur de plusieurs *Opuscules* élémentaires sur le daguerréotype, il a publié un *Nouveau Manuel de photographie sur collodion* (1853, broch. in-8) et entrepris en 1860, avec M. Th. Gautier, à la suite d'un séjour d'un an à Saint-Pétersbourg : *les Trésors d'art de la Russie* (in-folio).

M. Richebourg a exposé plusieurs fois, comme opticien, jusqu'en 1844, et depuis comme photographe. Il a obtenu une citation favorable du jury en 1844. Il a été appelé officiellement en Russie à la fin de 1857.

RICHELIEU (Armand-François-Odet de CHAPELLE DE JUMILHAC, duc DE), ancien pair de France, né le 19 novembre 1804, est fils du général Antoine de Jumilhac. A la mort de son oncle maternel, l'ancien ministre de Louis XVIII (17 mai 1822), il lui succéda, par ordonnance royale, dans ses titres et pairie. Rallié à la dynastie d'Orléans, il siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Le duc de Richelieu a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

RICHELOT (Henri-Ange-Jules-François), économiste français, né à Nantes, le 17 octobre 1811, étudia le droit à Rennes et à Paris, retourna à Nantes où il fut le secrétaire de l'avocat Bellault, puis quitta le barreau pour professer la géographie et l'histoire à l'école primaire supérieure de cette ville, dont il était un des fondateurs. En 1839, il revint à Paris et fut attaché au collége Chaptal, d'où il passa, après 1848, en qualité de sous-chef, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il y devint chef en 1853, et, en 1861, il fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort en octobre 1864.

Ses principaux ouvrages sont : *Esquisses de l'in-*

dustrie et du commerce de l'antiquité (1838, in-8); *l'Association douanière allemande* (1845, in-8), contenant l'histoire et les résultats de toute sorte de cette institution; *Histoire de la réforme commerciale en Angleterre* (1853-1855, 2 vol. in-8). On a aussi du même auteur plusieurs brochures sur les écoles primaires et le mont-de-piété, et des traductions de l'allemand, telles que les *Mémoires de Goethe* (1847, in-18), et *Système national d'économie politique* de Fred. List (1851, in-8, 2e édit., 1857). M. Richelot a fourni beaucoup d'articles économiques au *Journal des Débats*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à la *Revue de Paris*, au *Journal des économistes*, au *Dictionnaire d'administration* de M. Block; etc.

RICHELOT (Hippolyte), jurisconsulte français, oncle du précédent, professeur à la Faculté de droit de Rennes, puis doyen de cette Faculté, membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine pour le canton de Châteaubourg, a entrepris la publication d'un ouvrage important : *Principes du droit civil français suivant la législation actuelle* (1841-1843, t. I, 2 parties, in-8). Cet ouvrage, attribué par erreur à son neveu par les auteurs de *la Littérature française contemporaine* et par nous-même dans notre édition précédente, devait avoir six volumes; il en est resté au tome Ier.

RICHEMONT (Paul PANON DES BASSYNS, baron DE), homme politique français, ancien député, sénateur, né à Suresnes (Seine), le 29 août 1809, prit une part active, sous l'ancienne monarchie, au mouvement de l'industrie naissante des chemins de fer et devint directeur du chemin de fer d'Orléans, dont il est resté l'un des administrateurs. Aux élections de 1842, il fut porté sans succès par le ministère, comme candidat à la députation, en concurrence contre M. César Bacot, dans le département d'Indre-et-Loire. De 1852 à 1869, il a représenté l'arrondissement de Loches au Corps législatif. Le décret du 16 août de cette dernière année lui a conféré la dignité de sénateur. Il a aussi été élu membre du Conseil général d'Indre-et-Loire. Le 2 mai 1863, il fut nommé gouverneur de la compagnie foncière, industrielle et commerciale de Madagascar. Le baron de Richemont a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1864. Il a prononcé au Sénat plusieurs *Discours* qui ont été tirés à part.

RICHEMONT (Louis-Gustave-Adolphe LEMERCIER DE MAISONCELLE-VERTILLE, vicomte DE), homme politique français, député au Corps législatif, est né à la Guadeloupe, le 1er janvier 1805. Ancien élève de l'école de Saint-Cyr et ancien officier de cavalerie, il fut envoyé en 1835 à la Chambre des Députés, où il siégea au centre gauche et suivit la politique de M. Odilon Barrot. Maire de Tombebœuf et membre du conseil général pour le canton de Seyches, il fut élu député en 1852, comme candidat officiel pour la 3e circonscription de Lot-et-Garonne. Il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 23 945 voix sur 24 398 votants. M. le vicomte de Richemond a été promu officier de la Légion d'honneur. *

RICHET (L.... A....), chirurgien français, né à Paris, en 1820, y fut reçu docteur en 1844 et obtint la même année, au concours, la place de chirurgien du bureau central. Reçu, depuis, à l'agrégation de chirurgie, il a été attaché aux hôpitaux de Lourcine, Saint-Antoine et Saint-Louis. Il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1848.

On lui doit, avec plusieurs mémoires, deux ouvrages : *Des opérations applicables aux ankyloses* (1850) et *Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale* (1850, in-8; 2e édit., 1860).

RICHIER (Claude-François-Marcel), ancien représentant du peuple français, né le 8 août 1805, à Joinville (Haute-Marne), étudia le droit à Paris, prit part aux journées de Juillet 1830, et alla peu après s'établir à Bordeaux; mais au lieu d'y pratiquer le barreau, il se livra à son goût pour l'économie rurale. Il a participé à l'organisation du comice agricole central (1834) et du comité vinicole (1840), et il a présidé, depuis 1845, la Société centrale d'agriculture. En 1841, il devint acquéreur d'un des vignobles du Médoc et opéra dans la culture d'importantes réformes. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Gironde, le troisième sur quinze, il vota constamment avec la droite, excepté dans la question de la suppression de l'impôt des boissons qu'il appuya avec beaucoup d'insistance. A la Législative, où il fut réélu le premier de son département, il se joignit à la majorité monarchique jusqu'en 1850, et se sépara d'elle pour s'opposer aux derniers actes de l'Élysée. Écarté des affaires depuis le coup d'État, il retourna à Bordeaux, où il a concentré son activité dans la solution des problèmes de commerce et d'agriculture. M. Richier a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1850.

RICHMOND (Charles-Henri GORDON LENNOX, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth. Le deuxième titre héréditaire de la famille est celui de comte de March, sous lequel il fut connu jusqu'en 1860. Après avoir pris à Oxford ses grades universitaires, il embrassa la carrière des armes, devint capitaine d'infanterie et fut attaché en qualité d'aide de camp d'abord à lord Wellington, puis à lord Hardinge. Depuis 1841, il représenta à la Chambre des Communes le comté de Sussex et appartient au parti conservateur. En 1859, nommé président du bureau de la loi des pauvres, il fit alors partie du conseil privé. Il donna sa démission peu de temps après, et, en 1860, hérita des titres de son père. En 1846, il a été nommé député-lieutenant du comté de Bauff. Marié, en 1843, à miss Algernon Grecille, il a pour héritier son fils Charles-Henri, comte de March, né à Londres en 1845. L'une de ses sœurs, *Augusta-Catherine*, née en 1827, a épousé morganatiquement en 1851 le prince Édouard de Saxe-Weimar; elle porte le titre de comtesse de Dornberg (voy. LENNOX). *

RICHOMME (Jules), peintre français, né à Paris, vers 1812, d'une famille d'artistes célèbres comme graveurs, se livra à la peinture, sous la direction de Drolling, et débuta comme portraitiste au salon de 1839. Il a surtout exposé depuis cette époque : *Abraham recevant Agar* (1842); *saint Pierre repentant* (1843); *saint Sébastien délié par les saintes femmes* (1844); *le Christ apparaissant à saint Martin*, acquis par l'État, *Repentir de saint Pierre*, *Léda* (1848); *la Fiancée du roi de Garbe*, *Érigone*, des *Vues de Rome et des environs*, à la suite d'un voyage en Italie (1850-1852); *Mendiante italienne*, *Jésus-Christ guérissant le paralytique*, acquis par l'État (1853); *le Christ guérissant un malade*, à l'Exposition universelle de 1865; *saint Nicolas sauvant des matelots*, acquis par le ministère d'État, *M. Leroy de Saint-Arnaud* (1857); *M. Varé* (1859); *Laissez venir à moi ces petits enfants*, appartenant au ministère d'État, *l'Étude interrompue*, *Jeune mère*, *Portrait de femme* (1861); *Consolatrix af-*

flictorum, destiné à l'église de Bercy, *Portraits* (1863); *saint Pierre d'Alcantara guérissant un enfant malade*, *la Leçon de lecture* (1864). Citons encore les peintures murales de la chapelle Saint-Vincent-de-Paul, à l'église Saint-Séverin; une foule de *portraits*, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, une mention en 1855 et deux rappels, l'un en 1861, l'autre en 1863.

RICHTER (Émile-Jules), jurisconsulte allemand, né à Stoled en Saxe, le 15 février 1808, fit des études de philologie et de jurisprudence à l'université de Leipsick, ouvrit en 1831 un cours particulier de droit ecclésiastique dans cette ville et publia, bientôt après, deux ouvrages de droit ecclésiastique : *Corpus juris canonici* (Leipsick, 1833-1839) et *Documents pour servir à l'étude des sources du droit canon* (Beitraege zur Kenntniss der Quellen des Kanonischen Rechtes; Ibid., 1834), qui lui valurent le titre de docteur en droit et, en 1835, la place de professeur adjoint à l'université de Leipsick. En 1838, il fut appelé à Marbourg, où il occupa pendant huit ans les chaires de droit canon et de procédure civile, et, en 1846, à Berlin comme professeur titulaire de droit canon. Il y devint en outre, en 1850, membre du conseil supérieur au ministère des affaires ecclésiastiques. En 1852, il fut nommé conseiller supérieur du consistoire de Prusse. Plusieurs souverains de l'Allemagne lui ont envoyé des décorations en récompense de ses travaux, qui ont beaucoup contribué à fixer les bases du droit canon évangélique.

Les principaux ouvrages de ce jurisconsulte sont : un *Manuel du droit canon catholique et évangélique* (Lehrbuch des katholischen und evangelischen Kirchenrechts; Leipsick, 1841-1842, 2 cahiers; 4e édit., 1853); *les Ordonnances ecclésiastiques évangéliques du* XVIe *siècle* (die evang. Kirchenordnungen des XVIten Jahrh.; Weimar, 1846, 2 vol.); *Histoire de la constitution de l'Église évangélique* (Geschichte der evang. Kirchenverfassung; Berlin, 1851); une édition des *Canones et decreta concilii Tridentini* (Leipsick, 1853), etc. Il a rédigé en outre, pendant plusieurs années, les *Annuaires critiques de jurisprudence allemande* qu'il avait fondés en 1836.

RICHTER (Herman-Evrard), médecin allemand, né à Leipsick, le 14 mai 1808, s'établit en 1831 à Dresde, et devint, en 1838, professeur de l'Académie de chirurgie et de médecine de cette ville. En 1849, accusé d'avoir pris part à l'émeute de mai, il fut mis en disponibilité. Le procès intenté contre lui à cette époque se termina néanmoins, après deux années de procédure, par un acquittement complet. — Il est mort en juin 1864.

M. Richter appartenait à l'école naturaliste moderne qui a introduit un si grand nombre de réformes dans les sciences médicales, et il doit sa réputation aux ouvrages principaux qui suivent : *Manuel à l'usage des médecins de la Saxe* (Arznei-Taschenbuch für saechs. Aerzte; Dresde et Leipsick, 1842; 2e édit., 1855); *De la réforme à introduire dans la médecine* (Ueber Medicin. Reform.; 1844); *la Gymnastique en Suède, etc.* (die schwed. Gymnastik; 1845); *De la gymnastique au point de vue physiologique et médical* (Ueber das Turnen vom physiologisch-aerzlich. Standpunkte; 1846); *De l'enseignement public des sciences naturelles* (der naturwissenschaftliche Unterricht auf Gymnasien; 1847), avec M. H. G. L. Reichenbach; *la Beauté de la femme au point de vue médical* (Ueber die weibliche Schœnheit, etc.; 1849); *Chlorose et pauvreté du sang, multiplicité de ces affections à notre époque*, etc. (Blutarmuth und Bleichsucht, etc., 1850; 2e édit., 1854), à l'usage des parents, des malades et des médecins; *Organum de la thérapeutique physiologique* (Organon der physiol. Therapie; Leipsick, 1850), destiné à ramener la médecine aux principes des sciences naturelles; *le Corps humain* (der menschliche Kœrper; Ibid.; 2e éd. avec 18 gravures, 1855); *Éléments de la clinique moderne* (Grundriss der neuern Klinik; Ibid.; 3e édit., 1855, 2 vol.), etc.

On doit encore à M. Richter quelques travaux de botanique, une édition critique du *Systema vegetabilium* de Linné (Leipsick, 1839); une nouvelle édition du *Traité de la pathologie et thérapeutique spéciales de l'homme*, de Choulant (Ibid.; 4e édit., 1845-1846); enfin un grand nombre de dissertations et de mémoires insérés dans différents journaux et revues scientifiques, et dont plusieurs traitent des réformes à introduire dans la médecine et dans l'enseignement public.

RICHTER (Adrien-Louis), artiste allemand, né à Dresde, le 28 septembre 1803, et fils d'un graveur de l'école de Zingg, travailla avec lui, dès l'âge de treize ans, aux 70 *Vues de Dresde et de la Suisse* (1817). Il s'exerça particulièrement à dessiner d'après les maîtres de l'école des Pays-Bas, dont son père possédait une belle collection, et reçut les conseils de MM. Dahl, Friedrich et Carus. En 1820, il accompagna le prince Narischkin, comme dessinateur, à Nice et à Paris, et en 1823 le libraire Ch. Arnold l'envoya à ses frais à Rome, où il resta trois ans auprès de MM. Overbeck, Veit, Schnorr, etc. Il y finit trois paysages : *le Watzmann*, *la Rocca di Mezzo*, *le Val d'Amalfi*, dont le premier surtout fut très-remarqué (1821). De retour à Dresde (1826), il se fit apprécier par plusieurs œuvres, entre autres sa *Vue de l'Ariccia* et sa *Civitella*; et en 1828, il accepta une place à l'école de dessin de la fabrique de porcelaine de Meissen. Cette école ayant été abolie (1836), il fut appelé à l'académie de Dresde, y devint, en 1841, professeur et président de l'atelier des paysagistes, et, en 1852, membre du conseil académique.

Outre les tableaux précédents, nous citerons encore : *la Vallée de Lauterbrunn* (1826); une seconde *Vue de Rocca di Mezzo* et un *Paysage près de Palestrina* pour le Saechsischer Kunstverein; des *Vues de Baies* (1830), *Un* Ave Maria *au pied du monte Serone*, *le Puits près de la grotte Ferrata* 1834); *Vue de la campagne de Rome* (1835); *les Schreckentein* (1837); *Geneviève dans la forêt*, pour le Saechsischer Kunstverein; *les Musiciens ambulants* (1839); *Prière du soir* (1840); *Clair de lune* (1845); *Jeune fille au puits* (1846); *Fête nuptiale au printemps*, pour l'institut du ministre de Lindenau (1847), etc., etc., toutes toiles qui ont placé M. Richter au premier rang des paysagistes allemands, quoique des critiques aient fait consister l'originalité de ses œuvres dans sa prédilection pour l'accessoire.

Cet artiste, également distingué comme peintre, dessinateur et graveur, a en outre collaboré, en 1836, à *l'Allemagne pittoresque et romantique*, et, depuis, aux *Livres populaires*, édités par M. Wigand; aux *Chansons populaires*, aux *Chansons d'étudiant*, aux *Musées* et *Poésies* de Hebel, et à une foule de publications illustrées, éditions de luxe ou recueils périodiques. En 1853, il commença le *Gœthe-Album*. Un choix de ses dessins et gravures a été publié sous le titre de *Richter-Album* (Leipsick, 1855, 3e édit.).

RICHTER (Adolphe), peintre allemand, né à Thorn, en 1813, étudia à Dusseldorf, et débuta par *Hermann et Dorothée*, tableau de genre in-

spiré de Gœthe. Il donna ensuite : *la Cabane du vigneron*, *les Enfants pauvres et les enfants riches*, *Deux jeunes filles lisant la Bible*, *les Émigrés au bord de la mer*, *le Pasteur protestant apportant la communion à une mourante*, *le Cinquième enfant*, *les Enfants pendant l'averse*, etc., toutes toiles remarquables par l'expression des idées et des sentiments; puis quelques dessins très-recherchés dans les ventes.

RICHTER (Gustave), peintre allemand, né à Berlin, vers 1822, vint étudier la peinture à Paris sous M. Léon Cogniet, exposa un *Portrait* au salon de 1846, et retourna se fixer dans sa ville natale, où il a exécuté divers tableaux officiels. L'un de ses plus remarqués, *Jésus ressuscitant la fille de Jaïr*, commandé par le roi de Prusse, a figuré à Paris au salon de 1857. Cet artiste a en outre envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, un *Portrait de femme* qui lui a valu une 2ᵉ médaille, et un nouveau *Portrait* au salon de 1859.

RICOIS (François-Edme), peintre français, né à Courtalin (Eure-et-Loir), en 1795, étudia sous Victor Bertin et Constant Bourgeois, parcourut ensuite la Suisse et débuta, comme paysagiste, au salon de 1819. Il a exécuté différents voyages d'artiste, et a principalement exposé : *Vue de Montreuil*, *Fête de l'Oberland bernois*, *l'arrivée de Berne*, *Interlachen*, *Vue du Tréport*, *Montmeillan*, *la Forêt de Compiègne* (1819-1834); *le Cours de la Seine*, *le Château du Lude*, *Fête du Dauphiné*, *le lac Brientz*, *les Ruines de Jumièges*, *Grésivaudan*, *l'Aqueduc* et *le Château de Maintenon*, *l'Entrée de la Grande Chartreuse*, *Chasse au héron*, *Rade de Toulon* (1835-39); *Nogent-le-Rotrou*, *Ville d'Hyères*, *Chenonceaux*, *Vue de Rochecotte*, *Chambord en 1579*, *Forêt de Marly*, *Héron au bord d'un marais*, *le Crépuscule dans la Beauce* (1840-49) : *Vue de Mareil-Marly*, *Effets de matin en été* (1850-57); *Vue du mont Blanc, prise de Sallanches; Vue du cours de la Seine, prise du Pont-Neuf; Vue du cours de la Seine, prise du quai d'Orsay* (1863); *Vue prise à Sallanches, effet de matin, vue prise dans la forêt de Marly-le-Roy; Vue du château des Grotteaux, près Chambord*, aquarelle gouachée (1864), etc., etc. Cet artiste a obtenu une 2ᵉ médaille en 1824.

RICORD (Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né le 10 décembre 1800, à Baltimore (États-Unis), où son père, autrefois riche armateur français de la Compagnie des Indes, vint inutilement tenter, en 1790, de refaire sa fortune. Petit-fils d'un médecin marseillais distingué, et frère de J. B. Ricord, auteur d'ouvrages sur la langue, sur la médecine et l'histoire naturelle, restés classiques en Amérique, il fit, sous ce dernier, des études scientifiques, et vint, en 1820, à Paris, avec un autre de ses frères (voy. l'article suivant). Admis presque aussitôt à l'internat, attaché successivement à l'Hôtel-Dieu, sous Dupuytren, à la Pitié, sous Lisfranc, il fut reçu docteur, en mars 1826, avec une thèse inaugurale, dédiée à Guill. Dinier, son protecteur. Malgré les succès d'école et d'examens, M. Ricord, dépourvu des ressources nécessaires pour se fixer à Paris, alla exercer à Olivet, près d'Orléans, puis à Crouy-sur-Ourcq, où il se fit promptement une brillante clientèle. Mais il laissa ces chances de fortune pour se présenter, en 1828, au concours du bureau central. Sorti le premier de l'épreuve, à la majorité absolue, il vécut près de deux ans du produit d'un cours qu'il fit à la Pitié sur les opérations chirurgicales, et fut nommé, en 1831, chirurgien en chef de l'hôpital des vénériens du Midi, où il est resté jusqu'à sa retraite, pour limite d'âge, en octobre 1860.

Là commencèrent la carrière et la réputation spéciales du docteur Ricord. Il apportait, dans ce vaste champ ouvert à la chirurgie autant qu'à la médecine, une sorte d'instruction encyclopédique, une main sûre, une spontanéité et une hardiesse d'initiative remarquables. Il organisa et délimita, en peu de temps, le service de son hôpital, où les malades étaient confondus, sans distinction de sexe ni d'âge, et se livra, dès lors, au milieu des manifestations innombrables sous lesquelles les affections syphilitiques s'offraient à lui, à des études qu'il a publiées avec une incessante activité, substituant les données de l'observation aux généralités longtemps passées en doctrine. Il ouvrit, en 1834, au même hôpital, un cours de syphiliologie qu'il a toujours continué et pour lequel il lui fut accordé un amphithéâtre particulier. D'autres travaux de M. Ricord, encore importants, sont moins connus. Ainsi, on lui doit pour la cure du varicocèle et pour l'opération de l'urétroplastie, des méthodes couronnées, en 1842, d'un prix Montyon.

M. Ricord, qui passe pour avoir la clientèle la plus étendue et la plus fructueuse de tout Paris, est membre de l'Académie impériale (section de pathologie chirurgicale) depuis 1850, membre de la Société de chirurgie, attaché, comme chirurgien consultant, au dispensaire de salubrité publique. Un décret du 28 juillet 1862 l'a nommé médecin ordinaire de la maison du prince Napoléon. M. Ricord a été promu, le 12 août 1860, commandeur de la Légion d'honneur. Il était décoré de presque tous les ordres étrangers.

Nous citerons de lui : *De l'emploi du speculum* (1833), à propos du *speculum biviale*, inventé par lui; *De la blennorrhagie de la femme* (1834); *Emploi de l'onguent mercuriel dans le traitement de l'érésipèle* (1836); *Monographie du chancre* (1837), exposition la plus absolue de son système personnel; *Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite* (1838); *Traité des maladies vénériennes* (1838), avec la strophe célèbre de Malherbe sur la mort, en guise d'épigraphe; *De l'Ophthalmie blennorrhagique* (1842); *Clinique iconographique de l'hôpital des vénériens* (1842-1851, gr. in-4, avec planches); *De la syphilisation et de la contagion des accidents secondaires* (1853); des annotations considérables au *Traité de la maladie vénérienne* de J. Hunter, traduit de l'anglais par Richelot (3ᵉ édit., 1859); un nombre très-grand de *Mémoires*, *Observations*, *Recherches*, *Communications*, insérés la plupart dans les *Mémoires* et *Bulletins de l'Académie de médecine* (1834-1850); des vers et des couplets fort spirituels, et, en dernier lieu, des *Lettres sur la syphilis* (1854; 3ᵉ édit., 1857), où la science est exposée avec cette facilité de style qui a fait surnommer le savant spécialiste le « Marivaux de la médecine. »

RICORD (R....-Alexandre), médecin français, frère du précédent, né, comme lui, aux États-Unis, en 1798, et reçu docteur à Paris en août 1824, s'est surtout occupé d'histoire naturelle. Après avoir été l'élève de Cuvier, il a voyagé, en 1826, comme correspondant du Muséum. Il a été chirurgien auxiliaire de la marine, et est devenu correspondant de l'Académie de médecine en 1838. Il a été decoré de la Légion d'honneur en avril 1845.

RIDDERVOLD (Hans), ecclésiastique norvégien né à Holmestrand, le 7 novembre 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, ne se sentit aucune vocation pour l'état paternel, et fit de sérieuses études de théologie à Christiania. Profes-

seur dans cette ville, puis à Frederickstad, il s'acquit assez de popularité pour être nommé, en 1827, député à la diète. Deux ans plus tard, il accepta une cure à Friedrichshall et fut réélu député par les électeurs de cette ville. Depuis ce temps il n'a point cessé de faire partie de la diète, où il exerça une très-grande influence et où il eut souvent l'initiative de sages et importantes réformes. En religion, il a prêché la tolérance; en politique, il a incliné vers cette démocratie évangélique dont quelques prêtres de sa nation se sont épris; mais il s'est allié depuis au parti conservateur.

RIDIER (Antoine), agronome français, né à Castries (Hérault), en 1820, et fils d'agriculteurs qui cultivaient leurs terres en même temps que celles des ducs de Castries, sortit en 1837 du collége de Montpellier et entra à l'École de Saumur en 1840. Compromis dans l'affaire de Boulogne, il dut renoncer à la carrière militaire et se rejeta dès lors dans les travaux agricoles. En 1848, il fut maire de Castries. De 1843 à 1847, il fut chargé par la compagnie Richstenstein, de Montpellier, de surveiller l'élève du bétail sur le domaine de Mandirac, où il fut rappelé en 1852. Il le quitta pour se livrer exclusivement à la culture de la garance. A la suite d'un voyage de Paris, entrepris dans un intérêt agricole, il fonda à Castries une petite association dont il a publié les comptes rendus, en 1850, sous ce titre : *Bataillon agricole* (Montpellier, in-8).

RIDOLFI (Côme, marquis DE), célèbre agronome italien, ancien ministre de Toscane, né à Florence, en 1794, perdit son père de bonne heure et fut élevé à la campagne, par sa mère, sous la direction de maîtres habiles, et alla compléter ses études au musée de Florence, avec son ami Taddei; il créa dans son palais un laboratoire de physique et de chimie, et entra en relation avec les plus illustres savants de l'Italie.

A vingt-six ans, il visita la France et revint s'occuper, auprès de sa mère, dans sa villa de Bibbiani, d'études et d'expériences agricoles. En 1825, nommé par le grand-duc directeur de la Monnaie, il entreprit, à ses frais, des voyages d'études et tenta, à son retour, mais en vain, d'introduire en Toscane le système décimal. Il fut chargé, en 1828, de la direction de la maison de travail et s'installa, avec sa famille, au milieu des condamnés; mais, contrarié dans ses réformes par le chef de la police, Ciantelli, il dut, après deux ans de luttes, donner sa démission.

C'est alors qu'il fonda, dans sa propriété de Meleto, un *Institut agronomique*, qui fournit à toute l'Italie des élèves et des maîtres. M. de Ridolfi, président depuis quelques années de l'Académie des géorgophiles, le fut aussi du troisième congrès scientifique, réuni à Florence en 1843. Sur ses propositions, le grand-duc Léopold II créa à Pise un institut et une chaire d'agriculture, et confia au marquis l'éducation de ses deux fils. En 1847, il le nomma ministre de l'intérieur et, l'année suivante, président du conseil des ministres. Mais M. de Ridolfi céda bientôt ce poste au marquis Capponi, pour aller, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Paris, à Londres et à Bruxelles. A l'avénement du ministère Montanelli (voy. ce nom), il donna sa démission. Il fit tous ses efforts, en 1849, pour empêcher le grand-duc de se rendre à Gaëte et pour sauver en Toscane les institutions constitutionnelles. Après s'être éloigné quelque temps de son pays, il ne voulut plus accepter aucune charge publique. Il revint à Paris en 1855, comme commissaire de la Toscane à l'Exposition universelle.

Le marquis de Ridolfi a encore servi, par ses écrits, l'agriculture et l'industrie toscane. Il a donné beaucoup d'articles à diverses publications, au *Journal d'agriculture*, fondé par lui-même en 1827, avec Ricci, Lambruschini et Vieusseux, à l'*Anthologie italienne*, etc. Son institut de Meleto est resté un établissement modèle, qu'aucun voyageur ne négligeait de visiter. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences) le 28 mars 1859. — Il est mort en mars 1865.

RIEDEL (Auguste), peintre allemand, né à Baireuth, en 1800, d'une famille d'artistes, fit de fortes études à l'Académie des beaux-arts de Munich, et débuta, en 1823, par un *Christ sur la montagne des Oliviers*. En 1829, il partit pour l'Italie, et négligea dès lors la peinture religieuse pour le genre et le paysage, qu'il traita avec chaleur. On cite : *Jeunes filles au bain*, *Paysannes au repos*, *Romaine et son enfant*, souvent reproduit; *Judith*, achetée par le roi de Bavière; une *Sacontala* et une *Médée*, qui appartient, ainsi que plusieurs autres tableaux du peintre, au roi de Wurtemberg; *les Albanaises* (1851), l'œuvre capitale de M. Riedel; *les Baigneuses*, appartenant au comte Michel Tyszkiewicz; *une Jeune fille de Frascati*, *la Moretta* (1861). Cet artiste s'est établi à Rome depuis quelques années.

RIEFFEL (Jules), agronome français, né à Barr (Bas-Rhin), le 5 décembre 1806, étudia l'agriculture à l'école de Roville. Devenu, depuis 1835, directeur de l'établissement du Grand-Jouan, il fut appelé, de 1842 à 1851, à siéger au conseil général d'agriculture, et reçut en 1836 la croix d'honneur. Collaborateur assidu des *Annales de Roville*, du *Cultivateur* et autres feuilles spéciales, il a dirigé la publication d'une revue trimestrielle, *l'Agriculture de l'ouest de la France* (Nantes, 1840-1847, 6 vol. in-8) et a fourni beaucoup de mémoires aux compagnies savantes dont il fait partie, notamment à la Société impériale d'agriculture.

Un de ses parents, M. François-Xavier-Joseph RIEFFEL, professeur à l'École d'artillerie de Vincennes, a collaboré au *Journal des sciences militaires*. Il a traduit de l'allemand : *Manuel historique de la technologie des armes à feu* (1837-1838, 2 vol., in8); *Traité de fortification passagère* (1845, in-8); *Théorie du tir à ricochet* (1845, in-8, etc.), et de l'italien : *la Balistique* (1846, 2 vol.,in-8), de Tartaglia. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1851.

RIEPENHAUSEN (Jean), peintre et graveur allemand, né à Gœttingue, en 1788, d'une famille célèbre de graveurs, exécuta ses premiers travaux sous la direction de son père, Ernest-Louis, et de son frère aîné, François, et prit part aux illustrations de l'édition d'*Homère* donnée par Heyne. Il suivit les Académies des beaux-arts de Cassel et de Dresde et, en 1807, accompagna en Italie son frère et le poëte Tieck, grâce à un subside fourni par le roi de Westphalie. Il donna, en commun avec son frère, *la Vie et la mort de sainte Geneviève*, en quatorze gravures (Francfort, 1806); plusieurs grands tableaux à l'huile dans le genre néo-romantique, entre autres *Henri le Lion défendant l'empereur Frédéric contre une révolte des Romains*; une copie très-remarquable de la *Transfiguration* de Raphaël, et une *Histoire de la peinture en Italie* (Geschichte der Malerei in Italien; Stuttgart et Tubingue, 1820, 3 vol.), avec 24 esquisses d'après les plus célèbres maîtres italiens; enfin les *Peintures de Polygnote dans la Lesché de Delphes* (Rome, 1826, 16 pl.), œuvre de peinture archéologique.

Après la mort de son frère, arrivée à Rome en 1831, M. Jean Riepenhausen publia sous le titre: *Vie de Raphaël* (Vita di Rafaello, Rome, 1834; Gœttingue, 1835), une série de gravures dont les sujets sont empruntés à la vie du grand artiste italien. Il exécuta aussi un certain nombre de tableaux d'histoire, de religion ou de mythologie : *la Mort de Raphaël* (1836): *le duc de Brunswick demandant à l'empereur Maximilien Ier la grâce des prisonniers*; une *Madone avec saint Jean et l'enfant Jésus*; *l'Amour apprenant à lire à deux jeunes filles*; *Jésus-Christ et les petits enfants*, etc.

RIESENER (Louis-Antoine-Léon), peintre français, né le 21 janvier 1808, et fils d'un portraitiste de l'école de David, étudia la peinture historique dans l'atelier de Gros et débuta au salon de 1833. Il a surtout exécuté et exposé depuis : *Jeune fille tenant un livre* (1833); *Flore, Bacchante* (1836); *Thalie, Léda* (1841); *la Naissance de la Vierge, la Naissance du Christ, Clitie* (1849); un certain nombre de *portraits* et *pastels*; et à l'Exposition universelle de 1855 : *Léda, Vénus, Bacchante, Petite Égyptienne et sa nourrice*; *Portrait d'enfant*, pastel (1861); *Vue prise dans l'herbage des fonderies à Beuzeval*, *Vue prise à Beuzeval* (1863); *Érigone, Une Nymphe*, acheté par le ministère de la maison de l'Empereur (1864). M. Riesener a obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1855 et une médaille en 1864.

RIETSCHEL (Ernest) ou RITSCHELL, sculpteur allemand, né à Pulsnitz (Saxe), le 5 décembre 1804, obtint difficilement de ses parents de suivre sa vocation artistique, et entra à l'Académie de Dresde en 1820. Il exécuta peu après, pour une fontaine de Nordhausen, un *Neptune* qui fut fondu en fer, et excita une vive admiration. En 1826, il se rendit à Berlin où il devint un des élèves favoris de Rauch. L'année suivante, le gouvernement saxon lui fournit le subside nécessaire pour faire le voyage d'Italie. De retour en Allemagne, au bout d'un an, il exécuta la statue colossale du roi *Frédéric-Auguste de Saxe*. En 1832, il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde. Il est devenu en outre chevalier du mérite de Saxe et de l'ordre de Bavière, correspondant de notre Académie des beaux-arts de France et chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi les différents travaux que M. Rietschel a exécutés depuis cette époque, nous citerons : le fronton du musée Auguste, à Leipsick; pour la cour de ce musée, une suite de bas-reliefs représentant les diverses époques de la vie humaine, ainsi que les bustes en marbre de plusieurs membres de la famille royale; les deux frontons du nouveau théâtre de la nouvelle salle de l'Opéra de Berlin : une petite statue de *Cérès* (1839); *Marie pleurant sur le cadavre du Christ*, groupe colossal commandé par le roi de Prusse; la statue de *Thaer*, pour Leipsick, et celle de *Lessing*, pour Brunswick (1850). Dans cette dernière et dans trois autres belles statues plus récentes, celles de *Schiller* et de *Goethe*, pour Weimar, celle de *Charles-Marie de Weber*, pour Dresde, l'auteur a sacrifié l'usage du manteau drapé pour s'en tenir au simple costume moderne. M. Rietschel, qui avait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Pieta*, groupe en marbre; *l'Ange au Christ*, bas-relief; *l'Amour domptant une panthère*, *l'Amour emporté par une panthère*, *les Quatre heures du jour*, *Fr. Listz*, et plusieurs des sujets précédents, y a obtenu une des grandes médailles d'honneur.

On doit encore à M. Rietschel une série d'ornements pour le musée de Dresde, des statues d'artistes et des bas-reliefs; les bustes de *Luther* et du *prince de Saxe Auguste II*, pour le Walhalla, etc. Il a été élu, en 1858, associé de l'Institut de France (Académie des beaux-arts), en remplacement du sculpteur Rauch. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

RIFAAT-pacha (Sadik), homme d'État turc, né en 1798, fut, en 1837, avec le titre de bey, ambassadeur à Vienne. En 1840, il fut élevé à la dignité de pacha, entra au conseil d'État et fut chargé, après la conclusion de la quadruple alliance, d'une mission à Alexandrie, auprès de Méhémet-Ali. A son retour, il fut nommé secrétaire d'État au ministère de l'intérieur et prit, l'année suivante (1841), le portefeuille des affaires étrangères, à la place de Réchid-pacha (voy. ce nom). Après neuf mois d'exercice, il alla reprendre son poste d'ambassadeur à Vienne. Appelé de nouveau à faire partie du divan, en mai 1842, il passa, après plusieurs modifications, au ministère de la marine, avec le titre de capitan-pacha (grand amiral). Président du conseil de l'empire, après la chute de Riza-pacha, au mois d'août 1845, il devint, en 1846, ministre de l'instruction publique, département nouvellement créé. Depuis ce moment, sa vie n'est qu'une suite d'alternatives de disgrâce et d'élévation, qui répondent à toutes les crises de l'empire ottoman, et qui font de lui, à des intervalles très-rapprochés, le collègue ou le successeur de Réchid. Il a été successivement ministre des finances (1848), président de la Cour de justice, ministre des affaires étrangères (1853), avant la guerre de Russie, qu'il travailla inutilement à prévenir, membre du conseil du tanzimat et président du conseil de guerre (1855). Rifaat-pacha remplissait ces deux dernières fonctions, lorsqu'il mourut. Par son esprit de ressources, il avait rendu de grands services à l'administration de son pays.

RIFFAUT (Adolphe-Pierre), graveur français, né à Paris, en 1821, mort en août 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RIGAULT (Ange-Hippolyte), littérateur français, né à Saint-Germain en Laye, le 2 juillet 1821, mort à Évreux, le 21 décembre 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

RIGAULT DE GENOUILLY (Charles), marin français, sénateur, est né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 12 avril 1807. Élève de l'École polytechnique, il en sortit dans la marine, en 1827, avec le titre d'aspirant, et fut nommé enseigne en 1830, lieutenant en 1834, capitaine de corvette en 1841, et commanda dans ce grade *la Victorieuse*, qu'il perdit dans les mers de la Chine. Jugé par un conseil de guerre à la suite de cet événement malheureux, il fut acquitté et sa conduite approuvée complétement. Il fut nommé capitaine de vaisseau le 22 juillet 1848.

Après avoir siégé, en 1853, au conseil des travaux de la marine, M. Rigault de Genouilly fut nommé contre-amiral, le 2 décembre 1854, et envoyé en Crimée, où, durant le siége de Sébastopol, il commanda un détachement de marins. En 1856, il a été mis à la tête de la division navale de l'Indo-Chine et a coopéré avec les Anglais, l'année suivante, à la prise et à l'occupation de Canton. M. Rigault de Genouilly, qui a été promu au grade de vice-amiral en août 1858, fut appelé, en janvier 1862, au commandement de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, en remplacement de M. Le Barbier de Tinan. Nommé amiral, par décret du 27 janvier 1864, il avait été appelé au Sénat le 11 juillet 1860, il y vota, en mars 1861, pour l'amendement favorable au maintien du

pouvoir temporel des papes. L'amiral Rigault de Genouilly a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855.

Il a publié la quatrième édition du *Routier des Antilles*, de Chaucheprat (1852, 2 vol. in-8), corrigée d'après celle du dépôt de Madrid, et augmentée de documents anglais. Il a aussi donné ses soins à la seconde édition du *Dictionnaire universel et raisonné de marine* de M. de Montferrier (1846, in-4).

RIGNY (Alexandre Gaultier, vicomte de), général français, né le 19 mars 1790, est fils d'un ancien officier de cavalerie et d'une sœur de l'abbé Louis. Après avoir fait ses premières études à Bruxelles, il fut envoyé à l'École militaire de Fontainebleau; sous-lieutenant d'infanterie en 1807, il prit part aux campagnes de Prusse, de Pologne et d'Autriche, et suivit, en qualité d'aide de camp, le maréchal Suchet en Espagne (1810), où il devint capitaine et chef d'escadron. Envoyé en 1813 en mission près de l'Empereur, il fut attaché à l'état-major du prince de Neufchâtel, et reçut une grave blessure à la tête lors de la retraite de Leipsick; par la suite, il tomba aux mains de l'ennemi, et demeura prisonnier jusqu'au retour de la paix. Nommé lieutenant-colonel en 1814 et colonel de cavalerie en 1818, il fit à la tête du 2e hussards la guerre de 1823 en Espagne. Promu maréchal de camp le 25 octobre 1830, il fut deux fois employé en Belgique.

Au mois d'octobre 1836, il alla prendre à Bone le commandement de l'avant-garde de l'expédition destinée à agir contre le bey de Constantine, sous les ordres du maréchal Clausel. On sait quel en fut le malheureux résultat: affaiblie de moitié, l'armée fut obligée de lever le siége et de rentrer à Alger à marches forcées, au milieu des attaques presque continuelles des tribus arabes. M. de Rigny, chargé de l'arrière-garde, supporta en quelque sorte tout le poids de cette désastreuse retraite; cependant, il se vit l'objet, de la part du général en chef, d'un ordre du jour où il était formellement accusé d'*insinuations perfides*, de *conseils coupables*, et déclaré rebelle et indigne. Renvoyé, sur sa demande, devant le conseil de guerre de la division de Marseille, il obtint en sa faveur un jugement de non-culpabilité rendu à l'unanimité (juin 1837). Malgré la solennité de cette réparation, il tomba dans une sorte de disgrâce et fut relégué dans le commandement d'une subdivision intérieure (l'Indre) jusqu'en février 1848. Sous la République, il commanda quelque temps le Finistère et fut ensuite admis dans le cadre de réserve. M. de Rigny a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 juin 1831.

RIHOUET (N....), homme politique français, né en 1795, entra, en 1827, à la Cour des comptes, où, de conseiller référendaire, il devint, en 1841, conseiller maître. Sous le régime de Juillet, il fut plusieurs fois élu député de la Manche et membre du Conseil général du département, qu'il a présidé. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846.

RING (Bernard-Jacques-Joseph-Maximilien de), archéologue français, fils d'un colonel alsacien, est né à Bonn (Prusse rhénane), le 27 mai 1799. Passionné pour l'étude de l'archéologie et des beaux-arts, il s'y consacra dès l'âge de seize ans et s'occupa surtout des antiquités de l'Allemagne. Il resta dans ce pays de 1815 à 1848, s'occupant principalement de l'hagiographie et des légendes. En 1845, il a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Parmi les travaux de M. Ring, qui se recommandent surtout par l'érudition et l'exactitude des recherches, on cite particulièrement : *Vues pittoresques des vieux châteaux du grand-duché de Bade* (Bade, in-folio, 1829); *Description du château de Tubingue* (Paris, in-8, 1835); *Établissements celtiques dans le sud-ouest de l'Allemagne* (Fribourg, in-8, 1842); *Histoire des Germains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne* (Paris, 1850, in-8); *Établissements romains du Rhin et du Danube*, principalement dans le sud-ouest de l'Allemagne (Paris, 1852-1853, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions; *Essai sur la Rigsmaal-Saga et sur les trois classes de la société germanique* (Paris, 1854, in-18); une suite de Notices et de Mémoires sur les *Tombes celtiques de l'Alsace, de la Souabe, de l'Allemagne*, etc., sur des fouilles et explorations archéologiques, sur des monuments des personnages ou des événements historiques du moyen âge (1840-1864, in-8 et in-4); *Histoire des peuples opiques, de leur législation, de leurs mœurs, de leur langue*, etc. (Paris, 1859, in-8). *

RIO (Alexis-François), écrivain religieux et critique d'art français, né à l'île d'Arz (Morbihan), avait à peine fini ses études au collége de Vannes, qu'il y fut employé comme professeur d'humanités. Nommé, au bout de trois ans, professeur de rhétorique à Tours, il passa encore par quelques colléges de province, et devint enfin professeur d'histoire au collége Louis-le-Grand. Ses relations avec son compatriote Lamennais et quelques autres écrivains religieux le jetèrent dans le mouvement littéraire et philosophique dont l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* fut le promoteur, et un riche mariage avec l'héritière d'une famille catholique anglaise lui permit de renoncer à l'enseignement pour suivre ses goûts artistiques et littéraires, et publier des livres où l'art et son histoire sont subordonnés rigoureusement au point de vue catholique.

On cite de lui : *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité* (1828-1830, 2 vol. in-8); *De l'art chrétien* 1841-1855, 2 vol. in-8; 2e édit., 1861, 3 vol. in-8); *De la poésie chrétienne* (1861, in-8), formant le tome III de l'ouvrage précédent; *la Petite chouannerie*, histoire d'un collége breton sous l'Empire (1842, in-8); *les Quatre martyrs* (1856, in-18; 5e édit., 1862), contenant quatre biographies édifiantes; *Shakspeare* (1864, in-18), etc.; puis divers articles dans l'ancienne *Université catholique*, dans *le Correspondant*, etc. *

RIOS Y ROSAS (Antoine de los), homme politique espagnol, né à Ronda (Andalousie), en 1812, se distingua comme avocat et entra dans la vie politique après l'avénement de la reine Isabelle. En 1837, il fut député aux Cortès, où il vota constamment avec les conservateurs. Pendant la dictature d'Espartero, il s'associa aux efforts de l'opposition et rédigea plusieurs journaux modérés. La chute des progressites le ramena au pouvoir; il fut nommé conseiller d'État à la création de ce nouveau corps politique, et devint un des instruments du ministère Narvaez. Mais il refusa de suivre le gouvernement d'Isabelle dans la voie périlleuse des coups d'État, fit partie de l'opposition modérée, et fut destitué de ses fonctions de conseiller. En 1854, après le *pronunciamento* d'O'Donnell (voy. ce nom), il fit partie du ministère des Quarante heures, présidé par le duc de Rivas. Membre des Cortès constituantes, il se plaça dans les rangs de la droite, combattit à la tribune les idées démocratiques et battit continuellement en brèche l'autorité d'Espartero. Au mois de juillet 1856, il s'associa aux vues

d'O'Donnell, et prit part au coup d'État qui, dans la personne du duc de la Victoire, frappa la révolution. Il reçut alors le portefeuille de l'intérieur. Toujours mêlé depuis aux révolutions de cabinet, il a été, en novembre 1863, élu, comme candidat ministériel, président du congrès espagnol.'

RIOULT (Louis-Édouard), peintre français, né à Montdidier (Somme), le 26 octobre 1790, étudia sous David et Regnault, remporta un second prix à l'École des beaux-arts en 1814, et débuta comme peintre d'histoire au salon de 1819. Atteint peu après d'une affection nerveuse qui le priva de l'usage de la main droite, il reprit ses travaux de la main gauche, et exposa avec peu d'interruption jusqu'en 1850 : *Martyre d'Eudore et de Cymodocée* (1819); *le Sommeil d'Endymion* (1822); *Angélique délivrée par Roger*, au château de Meudon; *Écolier donnant son déjeuner à un pauvre* (1824); *Deux Baigneuses* (1827); *Brigand calabrais* (1829); *l'Entrée au bain* (1831); *la Poursuite* (1834); *Un Jeune malade*, *les Roses* (1835); *Madeleine pénitente* (1838); *le Siége d'Ostende*, pour les galeries de Versailles (1841); *la Danse*, *Mort du chevalier de d'Assas* (1841); *la Visitation*, acquis par l'État (1850). La *Mort de d'Assas* a seule reparu à l'Exposition universelle de 1855, à laquelle cet artiste n'a survécu que de quelques jours. Il avait obtenu une 2e médaille en 1824, et une 1re en 1838.

RIPON (Frédéric-John ROBINSSON, 1er comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 1er novembre 1782, à Londres; mort le 28 janvier 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

De son mariage avec la fille unique du comte de Buckinghamshire (1814), lord Ripon n'avait eu qu'un fils, lord George-Frédéric-Samuel, vicomte GODERICH, né à Londres en 1827, et qui, en 1859, a succédé à la fois à son père et à son oncle, le comte de Grey, et est devenu sous-secrétaire d'État la même année, et 2e comte de Grey (voy. ce nom).

RISTELHÜBER (Paul), littérateur et bibliophile français, né à Strasbourg, le 11 août 1834, est fils d'un médecin distingué de cette ville, chirurgien en chef de l'hôpital civil et auteur de quelques mémoires spéciaux. Il fit ses études au collége Sainte Barbe et au lycée Louis-le-Grand et prit le grade de licencié ès lettres. De retour dans son pays, il collabora à de recueils littéraires alsaciens et donna diverses publications, dont quelques-unes très-remarquables sous le rapport typographique.

Nous citerons : *Bouquet de lieder*, traduit de l'allemand (Strasbourg, 1856, in-18); *Intermezzo*, traduit de H. Heine, en vers français (Ibid., 1857, petit in-18); *Héro et Léandre*, traduction en vers (Ibid. 1859, in-8); *Marie Stuart*, drame, d'après Schiller, en vers (1859, in-18); *Faust*, d'après Gœthe, adopté à la scène française (1861, in-18); *Faust dans l'histoire et dans la légende*, essai sur l'humanisme superstitieux du XVIe siècle (1863, in-8); *Rhythmes et refrains*, poésies (Lyon, imp. Perrin; 1864, in-18). Il a édité le curieux *Liber vagatorum*, ou *Livre des gueux*, du XVIe siècle, avec une *Notice* (1862, in-8), etc.

RISTORI (Adélaïde), célèbre actrice italienne, née en 1821, à Cividale, petite ville du Frioul, est la fille de comédiens obscurs, qui la firent paraître sur la scène, dès l'âge de deux mois, dans une pièce de Giraud, *le Précepteur dans l'embarras*. A quatre ans, elle joua les rôles d'enfant, et à douze ceux de soubrette et d'ingénue. Elle parut enfin, deux ans plus tard, dans *Françoise de Rimini*, de S. Pellico, et joua, pour son premier bénéfice, une pièce imitée du français, *les Deux fantômes*. Elle entra à quinze ans dans la troupe sarde dont elle fit longtemps partie. La célèbre Charlotte Marchionni, qui jouait les premiers rôles, la prit en affection, et lui donna, avant et après sa retraite, de précieuses leçons. En 1841, Mlle Adélaïde Ristori passa dans la troupe de Parme, et brilla à côté d'Antoinette Robotti. Elle déploya ensuite tout son talent, à Livourne, dans les rôles de jeune première; car, à cette époque, elle jouait de préférence la comédie et excellait surtout dans les pièces de Goldoni. Gherardi dei Festa, l'un des meilleurs comiques italiens, écrivit exprès pour elle une bluette intitulée : *il Regno d'Adelaide*. Applaudie dans la comédie, elle se montrait parfois avec éclat dans le drame et s'essayait dans la tragédie sous la direction bienveillante de Caroline Internari.

Des amours qui tiennent du roman, suivis de son mariage avec le jeune marquis Capranica del Grillo, en 1847, interrompirent quelque temps la carrière dramatique de Mme Ristori; sa passion pour l'art fut réduite aux théâtres de société. Une bonne action la ramena sur la scène. Elle joua un soir au bénéfice d'un impresario ruiné et obtint un triomphe qui fit taire toutes les considérations de famille. Après avoir formé et dirigé elle-même une troupe pendant quelque temps, elle s'engagea dans celle de Domeniconi, excellent acteur lui-même. Caroline Internari lui fit alors étudier les principaux rôles du théâtre tragique italien, celui de Myrrha surtout, la Phèdre de cette autre Rachel. Malheureusement, son début dans le chef-d'œuvre d'Alfieri eut lieu à Rome, en 1849, au moment du siége de cette ville. Le bombardement fit cesser bientôt tout spectacle, et Mme Ristori, se faisant alors sœur de charité, alla soigner les blessés dans les hôpitaux. Ce ne fut qu'en 1850 qu'elle reprit ses représentations. Avec *Myrrha*, elle fit applaudir trois autres tragédies du même auteur : *Rosemonde*, *Octavie* et *Antigone*. Rentrée dans la troupe sarde elle joua chaque année quelques mois à Turin, et parcourut toute la Péninsule, accueillie avec faveur dans ses pièces de prédilection, *Myrrha*, *Françoise de Rimini*, *Pia dei Tolomei* et *Marie Stuart*.

Ces mêmes pièces furent aussi, à Paris, ses triomphes en 1855. Jamais actrice étrangère n'avait reçu pareille ovation sur nos théâtres. Admise à jouer aux Français quelques jours après une représentation de Rachel, elle dut à ce rapprochement même un redoublement d'enthousiasme; car les griefs du public parisien contre l'actrice française ne furent pas étrangers au succès de sa rivale. Le nom de la Ristori fut dans toutes les bouches; ses portraits se vendirent à profusion; M. de Lamartine lui adressa des vers; le gouvernement lui fit les offres les plus brillantes pour l'attacher à la Comédie française. Elle eut le bon sens ou le patriotisme de rester Italienne.

Pendant cinq ans, Mme Ristori a donné régulièrement au Théâtre-Italien de Paris une saison dramatique, ainsi qu'un certain nombre de représentations dans les départements. En 1856, M. Legouvé lui confia sa *Médée*, que Mlle Rachel s'était refusée à jouer, et que Montanelli traduisit pour elle en italien. Ce dernier écrivit aussi pour sa compatriote une pièce originale, *Camma*, qui lui valut un succès de plus. Les triomphes de Mme Ristori en France ne parurent pas avoir ajouté à la faveur dont elle avait pu jouir jusque-là en Italie; mais ils lui ont fait

une popularité européenne, et elle a recueilli tour à tour, dans toutes les capitales, les applaudissements dont Paris avait donné le signal. A la fin de 1857, elle reçut en Espagne l'accueil le plus enthousiaste. Dans sa saison de 1858, à Paris, elle a enfin osé lutter, dans une traduction italienne de *Phèdre*, contre les plus puissants de nos souvenirs; un peu plus tard, à la suite de la dernière guerre d'Italie, elle s'est risquée à réciter sur la scène du Théâtre-Français des vers de circonstance, écrits pour elle dans notre langue. En 1860, elle alla donner des représentations en Hollande et en Russie; elle obtint particulièrement un grand succès à Saint-Pétersbourg, au commencement de 1861.

Elle revint en France et joua à l'Odéon le rôle de Béatrix, dans le drame écrit pour elle par M. Legouvé. C'était la première fois qu'elle jouait en français, et son succès fut vif et prolongé. Depuis, elle n'a cessé de voyager, donnant des représentations dans toute l'Europe. Le roi Guillaume Ier lui décerna en 1862, à Berlin, la médaille ès sciences et ès arts. En 1864, elle passa même à Constantinople, où elle reçut l'accueil le plus enthousiaste. Elle vint, reprendre à Paris, sur la scène du Vaudeville, au printemps de 1865, le drame de *Béatrix*, mais elle n'y retrouva pas son premier succès.

Le talent de Mme Ristori est puissant et varié, mais sans analogie avec celui de Mlle Rachel, à laquelle on s'est tant plus à l'opposer. L'actrice italienne a autant de vivacité et d'expansion que la tragédienne française avait de concentration et de profondeur. Au début de ses succès, elle avait particulièrement cette sensibilité sympathique que les italiens appellent *affetto*. Douée surtout d'une remarquable souplesse, elle se plaisait à passer, dans la même soirée, du drame à la comédie, de la haute tragédie au vaudeville. Dans ses rôles français, elle n'avait pas entièrement dépouillé l'accent étranger.

RITCHIE (Leitch), littérateur anglais, né à Greenock, au commencement du siècle, entra d'abord dans les bureaux d'un banquier écossais et s'occupa longtemps d'affaires de commerce à Londres et à Glasgow, avant d'aborder la carrière littéraire. Après avoir essayé ses forces dans le *Wanderer*, journal de Glasgow, il publia deux recueils de contes en prose : *Vignettes et fleurons* (Head pieces and tail pieces; 1828); *Contes et confessions* (Tales and confessions). En même temps, il collabora activement aux plus importantes revues de l'époque, *Foreign quarterly Review*; *Westminster Review*, et notamment à la *London Review*, dont il prit même la direction avec son ami Auguste Saint-John (voy. ce nom).

Vers 1830, M. Ritchie s'établit en Normandie avec sa famille et y écrivit le roman du *Jeu de la vie* (the Game of life, 3 vol.), ainsi que les *Chroniques de l'histoire de France* (Romance of the french history; 1832), le premier ouvrage qui attira sur lui l'attention du monde littéraire. Quelque temps après, il fonda *le Magasin anglais* (the Englishman's Magazine), dont le mauvais état de sa santé, affaiblie par un labeur excessif, le força d'abandonner la rédaction. Plusieurs années de sa vie furent employées ensuite à alimenter un genre tout nouveau alors, la littérature de voyages; il publia, coup sur coup, une douzaine de volumes illustrés, sur les diverses contrées de l'Europe, sous les titres généraux de *Turner's Annual tour* et de *Heath's Picturesque annual*. L'auteur, qui, en vue de ces publications pittoresques, avait parcouru les endroits qu'il décrivait, en fit pour lui-même une espèce de résumé intitulé : *Voyage d'un piéton* (a Pedestrian tour), d'une lecture aussi amusante qu'instructive. Au milieu de cette vie agitée, il collaborait à l'*Athenæum*, écrivait deux romans : *le Magicien* (the Magician) et *Schinderhannes, ou le Brigand du Rhin*, et préparait la collection de la *Library of Romance*.

M. Ritchie a encore fondé ou dirigé plusieurs journaux à bon marché, tels que : *the Era*, *the Indian news*, qui se fondit plus tard avec *the Indian mail*, et la Revue mensuelle des frères Chambers (*Chamber's journal*), pour le compte desquels il a édité, revu ou corrigé un certain nombre de livres populaires.— Il est mort en janvier 1865.

RITSCHL (Frédéric-Guillaume), philologue allemand, né le 26 avril 1806, à Grossvargula, en Thuringe, étudia la philologie à Leipsick, sous la direction de Hermann, et à Halle, sous celle de Reissig. En 1829, sa thèse de doctorat, *Schedæ criticæ*, attira sur lui l'attention particulière de l'université de cette dernière ville, où il devint, en 1832, professeur adjoint. Mais, l'année suivante, il passa à Breslau en qualité de professeur titulaire de philologie et de codirecteur du séminaire philologique. Appelé à l'université de Bonn en 1839, il y exerça depuis, de la manière la plus distinguée, les fonctions de codirecteur du séminaire philologique et de professeur de littérature et d'éloquence classiques. En 1856, le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller intime du gouvernement.

Le principal travail de M. Ritschl est sa célèbre édition critique de *Plaute* (Bonn, 1848-1853, t. I-III), que l'on considère en Allemagne comme une des meilleures études critiques dont l'ancienne poésie romaine ait été l'objet. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons : *De Oro et Orione* (Breslau, 1834); *les Bibliothèques d'Alexandrie et le recueil des poésies d'Homère fait par Pisistrate* (die Alexandrinischen Bibliotheken und die Sammlung, etc.; Breslau, 1838); *Parerga Plautina et Terentiana* (Leipsick, 1845); *Titulus Mummianus* gr. in-8); *Inscriptio quæ fertur columnæ rostratæ ad fidem lapidis Vaticani, etc.* (Berlin, 1852); *Monumenta epigraphica tria. Ad archetyporum fidem exemplis, etc.* (Ibid., 1852, avec 3 grav., *tratæ Duellianæ, etc.* (Bonn, 1852); *Anthologiæ latinæ corollarium epigraphicum* (Berlin, 1853); *De sepulcro Furiorium Tusculano disputatio grammatica* (Ibid., 1853); *De fictilibus litteratis Latinorum antiquissimis quæstiones grammaticæ* (Ibid., 1853); *Poesis Saturninæ spicilegium* (Bonn, 1854), etc.; puis diverses éditions : *Thomas Magister* (Halle, 1832); *Lex Rubria* (Bonn, 1851); *Sermo Philolachetis adolescentis* (Ibid., 1851), etc., etc.; enfin, un grand nombre de savantes dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Bonn, dans les *Recueils* de l'institut archéologique de Rome, et dans le *Musée de philologie du Rhin* (Francfort, 1846-1857, t. I, II), revue périodique que M. Ritschl rédigea en commun avec M. F. G. Welcker.

RITSCHL (Albrecht), théologien allemand, né le 25 mars 1822, suivit, dans diverses grandes universités allemandes, les cours des principaux professeurs de théologie, et prit, en 1846, ses grades à Bonn. Ses travaux de théologie et d'histoire ecclésiastique lui valurent, en 1855, les fonctions de conservateur en chef de la bibliothèque de l'université de cette ville et du musée artistique qui y est attaché, et celles de directeur du musée d'archéologie allemande du Rhin.

Parmi ses écrits, on remarque : *l'Évangile de Marcion et l'évangile canonique de saint Luc* (das Evangelium Marcions's, etc.; Tubingue,

1846), où l'auteur s'inspire encore des leçons du théologien Baur (voy. ce nom); *l'Origine de l'ancienne Église catholique* (die Entstehung der alt-Katholischen Kirche; Bonn, 1850), ouvrage dirigé, au contraire, contre l'école théologique critique de Tubingue; puis une série de mémoires et dissertations sur l'histoire ecclésiastique.

RITT (Georges), mathématicien français, né à Toulon, en 1801, élève du lycée de Nice, puis de l'École normale, est devenu successivement inspecteur des écoles primaires de la Seine (1836), inspecteur de l'instruction primaire (1841), inspecteur supérieur (1847), inspecteur général (1852). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847. — Il est mort le 10 janvier 1864.

On cite de M. G. Ritt, les ouvrages suivants: *Problèmes d'algèbre* (1836); *Problèmes de géométrie* (1836); *Manuel des aspirants à l'École polytechnique* (1839); *Traité d'arithmétique* (1839); *Nouvelle arithmétique des écoles primaires* (1847); *Réponses et solutions* (1848).

RITTER (Henri), philosophe allemand, né à Zerbst, en 1791, suivit les cours de théologie aux universités de Halle et de Gœttingue, partit, en 1813, comme volontaire pour la campagne de France, et acheva ses études philosophiques à l'université de Berlin. De bonne heure, il s'appliqua à l'étude de l'histoire et rechercha, dans les doctrines antérieures, les origines de la philosophie contemporaine. Dès 1817, il fit paraître deux opuscules inspirés par cette préoccupation historique: *Sur la formation du philosophe par l'histoire de la philosophie; Quelle influence la philosophie de Descartes a-t-elle exercée sur la formation de celle de Spinoza, et quels sont leurs points de contact?* Le même esprit anima son enseignement à Berlin (1824), Kiel (1835) et Gœttingue (1837).

Après un mémoire *sur la Doctrine philosophique d'Empédocle* (Ueber die philos. Lehre des E.; 1820), une *Histoire de la philosophie ionienne* (Geschichte der ionisch. Phil.: 1821), ses *Remarques sur la philosophie de l'école mégarique* (Bemerkungen üb. d. Phil. de megarisch. Schule), et une *Histoire de la philosophie de Pythagore* (Gesch. d. Pythagor. sch. Phil.; Hambourg, 1826), traités spéciaux qui commencèrent sa réputation, M. Ritter entreprit un ouvrage considérable, qui est le résumé des études de toute sa vie: c'est l'*Histoire générale de la philosophie* (Geschichte der Phil.; Hambourg, 1829-1853, t. I-XII), et qui a pour complément l'*Essai sur la philosophie allemande moderne depuis Kant* (Versuch zur Verstaendigung über die neueste deutsche Phil. seit Kant. Brunswick, 2e édit., 1853).

En dehors de ses travaux historiques, M. Ritter a exposé quelques parties de sa doctrine personnelle dans plusieurs livres qui méritent d'être cités, tels que l'*Introduction à la logique* (Vorlesungen zur Einleitung in die Logik; Berlin, 1823); le *Précis de logique* (Abriss der philosophisch. Logik: Berlin, 1824; 2e édit., 1829); *les Demi-Kantiens et le panthéisme* (die Halbkantianer und der Pantheismus; Ibid., 1827); *la Connaissance de Dieu dans le monde* (Ueber die Erkenntniss Gottes in der Welt; Hambourg, 1836); le *Traité sur le mal* (ueber das Bœs; Kiel, 1839), et les *Petits écrits philosophiques* (Kleine philosoph. Schriften; Kiel, 1839-1840, 2 vol.).

M. Ritter est toujours resté indépendant des diverses écoles philosophiques qui se partagent l'Allemagne. Philosophe éclectique, il a été mis chez nous en grand honneur par M. Cousin. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment l'*Histoire de la philosophie ancienne*, par M. S. Tissot (Paris, 1836-1837, 4 vol. in-8), et l'*Histoire de la philosophie chrétienne*, précédée d'*un Mot sur la relation de la croyance avec la science*, par J. Trullard (Paris, 1843-1844, 2 vol. in-8).

RITTER (Karl), célèbre géographe allemand, né le 7 août 1779, à Quedlinbourg, en Prusse, mort le 29 septembre 1859.— Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

RITTER (Henri), peintre américain, né à Montréal (Canada), le 24 mai 1816, vint de bonne heure en Allemagne, étudia à Dusseldorf et s'adonna à la peinture de genre et aux épisodes de la vie maritime. On remarqua parmi ses premières toiles: *Enfants attendant leur père sur le bord de l'Océan, Rencontre de contrebandiers avec des dragons anglais, Marins sur les côtes de Hollande, la Déclaration d'amour d'un vieux matelot, l'Histoire d'un mariage sur les côtes de Normandie*, sorte de petit roman complet; *le Départ du vaisseau, le Repos de midi*, etc. (1835-1845). Dans une manière plus large, il donna: *le Dimanche au bord de la mer*, avec cette petite légende: Comme les vieux chantent, les jeunes sifflent; *le Noyé, le Braconnier pris à l'affût et conduit devant le propriétaire*, scène de mœurs anglaises; *l'Incendie de la prairie*, tiré de Cooper; *le Vieux matelot fumant sa pipe; un Jeune étudiant qui s'est fait mousse prêchant la sobriété à trois matelots en goguette*, etc. M. Ritter a en outre illustré le *Journal mensuel* de Dusseldorf, l'*Album des artistes*, les *Œuvres* de Washington Irving, etc.

RIVARA DA CUNHA (Joachim-Heliodoro), littérateur et administrateur portugais, né à Arragolos (Alemtejo), le 23 juin 1809, fils d'un médecin d'origine genevoise, acheva ses études à l'université de Coïmbre, fut reçu médecin, et, après avoir été quelque temps employé à la préfecture d'Evora, devint bibliothécaire de cette ville, qui possédait une importante collection de manuscrits. Il en entreprit le *catalogue*, dont le tome Ier, imprimé aux frais du gouvernement, parut à Lisbonne en 1844. En 1852, il fut élu député au parlement, où il vota avec le parti libéral. Il publia alors ses *Apuntamentos sobre os oradores parlamentares*. En 1855, nommé secrétaire général du gouvernement de l'Inde portugaise, il partit pour Goa, où il eut à défendre les droits des évêques portugais et du gouvernement contre les prétentions des missionnaires de la congrégation romaine de la propagation de la foi; il publia sur ce sujet une foule d'écrits en portugais ou en latin qui eurent de l'influence sur le concordat conclu entre le Portugal et le saint-siége. M. Rivara da Cunha est membre de l'Académie des sciences de Lisbonne.

Nous citerons encore, parmi ses nombreuses publications: *De Lisboa a Goa polo mediterraneo* (Goa, 1859); deux éditions différentes, corrigées et annotées de la *Grammaire de la langue Concani* (1857-1858, in-4); *Ensaio historico da lingua Concani* (1858, in-4); *Reflexoes sobre o padroado portuguez no Oriente* (1858, in-4), publié également, ainsi qu'un *Supplément* (Additamento 1858), en langue anglaise; une collection de *Memorias sobre as possessoẽs portuguezas na Azia, escriptas em 1823, etc.* (1859); quelques traductions, de nombreuses brochures de circonstance; des articles de journaux, notamment *O Panorama*, où il fit ses débuts littéraires.

RIVAS (duc DE). Voy. SAAVEDRA.

RIVE (Auguste DE LA). Voy. LARIVE.

RIVERS (Georges PITT RIVERS, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, descend d'un diplomate élevé en 1802 à la pairie héréditaire. En 1831, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Chambellan de la reine sous le ministère R. Peel (1841-1846), il est entré en fonctions depuis 1853 jusqu'en 1858, puis encore en 1859. Marié avec une fille du comte Granville (1833), il a pour héritier son fils Henri-Peter PITT RIVERS, né en 1849, à Londres.

RIVES (Dominique-Armand), jurisconsulte français, né à Miélan (Gers), le 11 mars 1789, fut secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées de 1814 à 1817, avocat à la Cour de cassation de 1820 à 1822, et secrétaire général du ministère de la justice de 1822 à 1830. En mars 1830, il fut appelé au conseil d'État et nommé conseiller à la Cour de cassation, dont il est devenu doyen. Il a été promu, le 11 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort en novembre 1863.

M. Rives a édité les *Œuvres* d'Omer et de Denis Talon (1821), les *Lettres inédites* de d'Aguesseau (1823). Il a publié : *Essai sur les anciens parlements de France* (1823); *De la propriété du cours et du lit des rivières non navigables et non flottables* (1843).

RIVET (Jean-Charles), ancien député et représentant du peuple français, né à Brives (Corrèze), le 19 mai 1800, fut attaché, comme sous-chef, au cabinet de Martignac. Après la révolution de Juillet, il fut nommé sous-préfet, puis préfet de la Haute-Marne et du Rhône, directeur au ministère de l'intérieur et conseiller d'État. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par le collége électoral de Brives (Corrèze). Il fit partie du centre gauche et combattit le ministère Guizot. En 1842, il fit le rapport sur le budget et soutint la conversion des rentes. Il ne fut pas réélu en 1846. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le 17 septembre 1848, par le département du Rhône, où il n'eut que 41 850 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota avec la droite avant et après l'élection du 10 décembre. Élu conseiller d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849, conserva ses nouvelles fonctions jusqu'au 2 décembre 1851 et protesta contre le coup d'État. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1836.

RIVET (Marie-Constant Alphonse), général français, né en 1810, mort devant Sébastopol, le 8 septembre 1855. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire*.

RIVOIRE (Jacques-Nicolas-Hector), statisticien français, né à Caprée, dans le royaume de Naples, le 29 mars 1809, vint en France après la chute de l'Empire et fit ses études au collége Louis-le-Grand. Pendant l'expédition d'Espagne (1823), il suivit son père, qui était directeur des hôpitaux militaires. Après avoir fait ses études de droit à la Faculté d'Aix, il entra dans l'administration comme employé à la préfecture du Gard (15 octobre 1830). En 1832, il fut attaché à la rédaction de la partie littéraire et artistique du *Courrier du Gard*. Nommé, en 1838, secrétaire du comité supérieur d'instruction primaire, il devint, en 1840, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux publics. Chef de division à la préfecture depuis le 1er janvier 1838, il composa, à l'aide de documents officiels, la *Statistique générale du département du Gard* (Nîmes, 1842-1843, 2 vol. in-4 avec fig.), ouvrage considérable, imprimé aux frais du conseil général et successivement couronné, le 16 novembre 1844, par la Société de statistique universelle, dont l'auteur a fait partie depuis le 9 juin 1841, et, le 10 mars 1845, par l'Académie des sciences. M. Rivoire a composé, en outre, une *Histoire illustrée de la ville de Nîmes*.

RIVOLI (Victor MASSÉNA, duc DE), homme politique français, député, deuxième fils du maréchal de ce nom, est né vers 1826. Ancien officier, il a été nommé, en 1861, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription des Alpes-Maritimes. Il a obtenu 11 954 voix sur 18 142 votants. M. le duc de Rivoli a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

RIZA-HASSAN-pacha, homme d'État ottoman, né vers 1809, mort en avril 1858. — Voy. les deux premières édit. du *Dictionnaire*.

ROBBE (Louis-Marie-Dominique-Romain), peintre et avocat belge, né à Courtrai, en 1807, suivit, de 1820 à 1824, les cours de l'Académie de sa ville natale; mais, afin de s'assurer une position moins incertaine, il quitta tout à coup la peinture, fit ses humanités, puis son droit, fut reçu docteur à Gand en 1830, nommé peu après avocat au ministère des finances, et mena dès lors de front ses fonctions et la peinture. On a de lui des paysages et des animaux : *Une Bergerie*, *Animaux au pâturage*, *Taureau effrayé par l'Orage*, *Vue prise dans la bruyère au soleil couchant*, *Étable*, etc. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *la Campine*, paysage avec bestiaux, et au salon de 1859, *Vaches au pâturage*, *Moutons au repos*. Il a obtenu une médaille d'or à Bruges en 1847, une 3e médaille à Paris en 1844, et une 2e en 1855. Il est chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold, de l'ordre de Charles III d'Espagne, etc.

Son frère, M. Henri ROBBE, cultive aussi la peinture, et a figuré à l'Exposition universelle de Paris avec des *Fruits* et des *Fleurs*.

ROBERT (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Voncy (Ardennes), le 4 août 1813, petit-fils d'un conventionnel et fils d'un député libéral, fut élevé dans les idées démocratiques. Établi à Sedan, il employa contre M. Cunin-Gridaine (voy. ce nom) l'influence qu'il devait à une grande fortune territoriale. Il était correspondant du *National*. Après la révolution de Février, il vint à Paris prendre les instructions du gouvernement provisoire, et retourna ensuite dans les Ardennes pour organiser la propagande démocratique, à l'aide d'un journal qu'il fonda à ses frais, et d'un comité républicain dont il fut élu président. Malgré l'opposition des légitimistes et des anciens conservateurs, il fut nommé représentant du peuple par 21 914 suffrages. Membre du comité de l'agriculture et secrétaire de l'Assemblée constituante, il vota ordinairement avec la gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée; non réélu à l'Assemblée législative, il continua jusqu'au 2 décembre de se mêler activement à la politique.

ROBERT (baron Louis-Vincent-Benoît), administrateur français, né à Menerbes (Vaucluse), le 21 janvier 1816, ancien sous-préfet à Carpentras et à Ribérac, chevalier de la Légion d'honneur, depuis quelques années retiré à Bar-le-Duc, a inséré divers articles dans les journaux de Paris ou de la province et publié une *Notice*

sur le général baron Robert de Tortose, dont il est le neveu, le filleul et l'héritier.

ROBERT (l'abbé Jean-François), écrivain ecclésiastique français, chanoine honoraire de Tours, né à Abbeville (Somme), le 3 septembre 1797, a écrit un certain nombre de petits livres pieux ou édifiants, tels que : *Sainte Philomène, son éloge et l'abrégé de sa vie et de son culte* (Lille, 1843, in-18); *Histoire de saint Paul* (Limoges, 1846, in-12); *Edgard, ou le Triomphe du christianisme sous Clovis* (Ibid., 1848, in-12); puis, comme ouvrages plus sérieux : *le Catholicisme considéré dans ses vérités fondamentales mis à la portée de tout le monde* (Limoges, 1844, in-8); *Histoire de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry* (Ibid., 1844, in 8); *Divinité du catholicisme démontrée à un docteur d'Oxford*, d'après la Bible et les Pères des premiers siècles (Paris, 1842, in-8): *Souvenirs d'Angleterre et considérations sur l'Église anglicane* (Lille, 1841, in-12 et 2 vol. in-18; 2ᵉ édit., 1849), etc.

ROBERT (Antoinette-Henriette-Clémence), romancière française, née à Mâcon, le 6 décembre 1797, et fille d'un juge-suppléant du tribunal de cette ville, se tourna de bonne heure vers la littérature et la poésie, et débuta, en 1820, par le *Cri de joie d'une Française sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux* (in-8). En 1830, elle perdit son père et rejoignit son frère (voy. plus loin) à Paris, où elle dut, avant de figurer parmi nos femmes auteurs, se livrer sans profit et sans gloire à des travaux de librairie. Le fantasque de Sénancourt et l'éditeur Gabriel Roux la tirèrent enfin de l'obscurité. En 1845, elle s'éloigna du monde et se renferma à l'Abbaye-aux-Bois; mais, après une retraite de courte durée, elle reprit le cours de ses publications.

Mlle Clémence Robert a publié : *Une Famille, s'il vous plaît!* (1837, 2 vol.); *l'Abbé Olivier* (1039); *Paris silhouettes* (1840), poésies; *René l'ouvrier* (1841); *Amour de reine* (1842); *la Famille de Tavora* (1843); *le Roi* (1844, 2 vol.); *William Shakespeare* (1845, 2 vol.); *la Duchesse de Chevreuse* (1845); *le Marquis de Pombal, la Duchesse d'York, le Capitaine Mandrin* (1846); *le Pauvre diable* (1847); *les Quatre sergents de la Rochelle* (1849, in-4), le roman le plus dramatique et le plus populaire de l'auteur; *les Mendiants de Paris* (1851); *le Confesseur de la reine* (1853); *Serfs et boyards* (1854); *Louise de Lorraine, le Fou de la Bastide* (1855); *les Deux sœurs de charité, Héloïse et Abeilard, les Anges de Paris* (1856); *Nana Sahib, la Tour Saint-Jacques* (1858); *Daniel le laboureur* (1860), etc., etc.; un grand nombre de feuilletons fournis, ainsi que plusieurs des romans précédents, au *Siècle*, à *la Patrie*, à *la République*, aux journaux populaires illustrés, tels que *les Cinq centimes, le Dimanche, l'Omnibus, la Semaine, le Siècle illustré*, et des fragments, prose ou vers, dans divers recueils et *Albums*. Mlle Clémence Robert a aussi abordé le théâtre, et fait jouer notamment *Château et chaumière*, en deux actes, *l'Héritage du château*, drame en deux actes, et *la Chambre de feu*, drame en cinq actes (théâtre Beaumarchais).

ROBERT (Cyprien), littérateur français, né à Angers, le 1ᵉʳ février 1807, professeur de littérature et de langue slaves au Collège de France, de 1845 à 1857, a publié : *Essai d'une philosophie de l'art* (1836); *les Slaves de Turquie* (1844, 2 vol.); *le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir* (1851, 2 vol.). Il a collaboré activement, depuis 1842, à la *Revue des Deux-Mondes*.

ROBERT (Auguste-François), poëte français, né à Paris, le 28 février 1813, fit de brillantes études au collége Henri IV, où il eut pour professeur de rhétorique Alfred de Wailly, qui facilita ses débuts dans le monde littéraire. Malgré de précoces succès, il entra de bonne heure dans la carrière administrative et ne consacra que ses loisirs à la poésie.

Il faut citer comme premiers essais deux scènes historiques en vers sur Louis XI : *Louis XI et saint François de Paule* (1830), et *Louis XI et Olivier Ledaim* (1831), insérées dans l'ancienne *Revue de Paris*, ainsi que la scène dialoguée en vers, *la Confession des bandits* (1831). Il donna ensuite : *Une Soirée à l'hôtel Saint-Pol* (1834), comédie en un acte, en vers, représentée sur les deux théâtres de Rouen; *la Réforme en Allemagne*, poëme dramatique (1865), 1 vol. in-8); *le Connétable de Bourbon*, drame historique en cinq actes, en vers (1849) : ces deux derniers ouvrages couronnés par l'Académie française; des *Poésies* détachées dans divers journaux et revues; une remarquable *Étude sur le poëte Runeberg*, dans la *Revue contemporaine*; des *Notes* et *Notices* sur les écrivains des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècle dans le *Cours de littérature française* du major Staaff (voy. ce nom), etc.

ROBERT (Adrien). Voy. BASSET (Adrien-Ch.-Alex.).

ROBERT (César-Alphonse), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Marseille, en 1801, fut nommé interne des hôpitaux de Paris en 1824 et remporta, de 1826 à 1828, divers prix à l'École pratique. Reçu docteur, en 1831, avec une thèse *sur les Plaies par armes à feu*, il devint successivement aide d'anatomie, prosecteur, agrégé de la Faculté et chirurgien titulaire des hôpitaux en 1835. Il concourut sans succès, en 1841 et en 1842, pour les chaires de médecine opératoire et de clinique chirurgicale. En 1849, il fut élu membre de l'Académie de médecine (section de médecine opératoire). Décoré de la Légion d'honneur en 1847, M. Alphonse Robert a été successivement chirurgien de l'hôpital Beaujon, de l'Hôtel-Dieu et des salles d'asile de la ville de Paris. Il fut nommé, en 1856, professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts. — Le docteur Robert est mort le 1ᵉʳ décembre 1862.

Ses principaux travaux sont : *Examen des méthodes de traitement des fractures du col du fémur* (1833); *Des Affections cancéreuses et des opérations qu'elles nécessitent* (1841); *Des Anévrismes de la région sus-claviculaire* (1841); *Des Amputations partielles et de la désarticulation du pied* (1850), ainsi qu'un certain nombre de mémoires, la plupart lus à l'Académie, et parmi lesquels nous citerons : *Sur le Traitement des fractures compliquées de plaies; Sur l'inflammation des follicules muqueux de la vulve; Sur la Fièvre miliaire; Sur le gonflement chronique des amygdales chez les enfants*, etc.

ROBERT (Louis-Eugène), médecin et naturaliste français, né à Meudon (Seine-et-Oise), le 6 décembre 1806, reçu docteur à Paris, en 1834, a fait divers voyages scientifiques dans l'Amérique du centre, puis en Islande, au Groënland, en Scandinavie, en Laponie, etc., comme membre d'une commission qui accompagnait, sur la corvette *la Recherche*, le lieutenant de vaisseau Tréhouard, pendant les années 1835-1836. Il prit ensuite une part active aux belles publications relatives à cette expédition. M. L.-E. Robert a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

Nous devons surtout citer de lui, dans le *Voyage*

en Islande et au Groënland, publié par ordre du roi, sous la direction de M. P. Gaimard, le tome II de l'*Histoire du voyage* (1838-1850, 2 vol. gr. in-8, avec atlas), et quatre livraisons de *Géologie, minéralogie, botanique, zoologie*, etc. (1840-1841, in-8, avec planches). Il a publié en outre : *Lettres sur la Russie* (1840, in-8) ; *Histoire et description naturelle de la commune de Meudon* (1843, in-8); puis un certain nombre de *Mémoires, Notes, Notices*, articles de journaux sur des questions d'actualités scientifiques ou d'archéologie.

ROBERT (Louis-Valentin-Élias), sculpteur français, né à Étampes vers 1818, étudia à Paris, chez David d'Angers et Pradier, débuta par deux *Bustes* au salon de 1845, et devint, en quelques années, un des sculpteurs les plus en vogue auprès des villes des départements et de l'étranger. Nous citerons, parmi ses œuvres déjà nombreuses : *l'Enfant-Dieu* (1846); *Houdon*, buste pour les salles du Louvre (1852); *le comte de Persigny*, pour la ville de Roanne; les généraux *Pajol* et *Bailly*, pour Versailles (1853); *Phryné*, les bustes de *MM. Rouville* père et fils (1855); *la Fortune*, *le docteur Chaussier*, buste, quatre *Cariatides* monumentales, pour l'Opéra de Philadelphie (1857); les docteurs *Magne* et *Vigla*, *Mlle Madel*, *Brohan* (1859); *la France couronnant l'art et l'industrie*, groupe colossal surmontant le fronton du palais des Champs-Élysées (1855); *Rabelais*, *Jacques Cœur*, *la Science*, *l'Industrie*, statues placées au nouveau Louvre (1856); *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, pour Orléans (1857), puis pour Étampes (1859), *Deidamie*, *la Justice*, statue de bronze pour la fontaine Saint-Michel; les quatre angles du plafond du grand escalier au Conservatoire des arts et métiers; le maréchal *Jourdan*, pour la ville de Limoges (1861); des *Bustes*, le *Drame*, statue de pierre pour le théâtre impérial du Châtelet (1863), etc. M. Élias Robert a obtenu une 3e médaille en 1847 et la décoration le 15 février 1858.

ROBERT (Henri), horloger français, né à Mâcon, le 29 mars 1795, frère de Mlle Clémence Robert (voy. plus haut), abandonna, en 1824, une charge d'avoué qu'il exerçait, depuis plusieurs années, près le tribunal civil de Mâcon, pour venir à Paris étudier l'horlogerie, comme simple ouvrier, chez Bréguet. Dès 1829, il s'établit pour son propre compte, et, cinq ans plus tard, à l'exposition de 1834, il obtint une médaille d'argent pour ses compteurs à secondes et ses pendules perfectionnées. Depuis lors, il s'est voué plus particulièrement à l'horlogerie nautique. Nommé horloger de la marine royale, il reçut en 1839 une nouvelle médaille d'argent, et, en 1844, une médaille d'or; puis, peu après, la croix de la Légion d'honneur et la grande médaille d'or de la Société d'encouragement.

En 1850, M. Henri Robert construisit, pour l'enseignement élémentaire de la cosmographie, des appareils démontrant les principaux phénomènes astronomiques. L'un des plus ingénieux est celui qui est relatif à la précession des équinoxes, et qui donne une représentation exacte du phénomène et des causes. On a de lui plusieurs ouvrages et mémoires spéciaux : *Études sur diverses questions d'horlogerie* (in-8, avec pl.); *Description d'une nouvelle montre à secondes; Description d'une nouvelle montre marine; l'Art de régler les pendules et les montres* (in-12, avec pl.); *Considérations pratiques sur les huiles employées en horlogerie; Description et usage des nouveaux appareils construits pour faciliter l'étude des principaux phénomènes célestes*, etc.

ROBERT (Alexandre), peintre belge, né à Trasignies, dans le Hainaut, vers 1816, étudia à l'Académie de Bruxelles sous la direction de M. Navez, débuta au salon de 1845 et séjourna ensuite jusqu'en 1848 en Italie. Il a notamment exécuté et exposé, depuis son retour : *Luca Signorelli faisant le portrait de son fils expiré; les Capucins, Jeune mendiant, Souvenirs de Rome et de Naples, le Dolce far niente* (1848-1852); un *Portrait*, à l'Exposition universelle de 1855; *Mme Stevens* (1857); *le comte de Morny* (1859). M. Alex. Robert a obtenu une médaille de vermeil en 1845, une d'or en 1848, à Bruxelles, et une 3e médaille à Paris, en 1855.

ROBERT-FLEURY (Joseph-Nicolas-Robert Fleury, dit), peintre français, membre de l'Institut, né à Cologne (alors département de la Roër), le 8 août 1797, vint étudier à Paris, où il eut pour maîtres Girodet, Gros, M. H. Vernet, fit un voyage de plusieurs années en Italie, et débuta au salon de 1824. Il a donné aux expositions successives : *le Tasse au couvent de Saint-Onuphre* (1827); *Une Scène de la Saint Barthélemy* (1833), au Luxembourg; *Henri IV rapporté au Louvre* (1836); *les Derniers moments de Montaigne, l'Entrée de Clovis à Tours*, au musée de Versailles; *Jane Shore, le Colloque de Poissy*, au Luxembourg; *Une Scène d'inquisition, Un Auto-da-fé, Benvenuto Cellini*, etc. La plupart de ces œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le *Pillage d'une maison, le Judecca de Venise au moyen âge*. Il a exposé, en 1857, *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*.

Beaucoup des tableaux de M. Robert Fleury ont été mis au nombre des belles œuvres de l'école française, et ils ont eu les honneurs de toutes les sortes de reproductions. L'auteur, qui compte parmi les chefs d'école, a obtenu une 2e médaille en 1824, deux 1res en 1834 et 1835, la croix d'honneur en 1836 et le grade d'officier en 1849. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en janvier 1850, en remplacement de Granet, et, en 1855, a succédé à Blondel comme professeur à l'École des beaux-arts, dont il est devenu directeur pour cinq ans lors de sa réorganisation, en décembre 1863. Il a été nommé membre du conseil municipal de Paris, pour le 6e arrondissement, par décret du 15 novembre 1864.

ROBERT-HOUDIN (Jean-Eugène), prestidigitateur français, né à Blois, le 6 décembre 1805, et fils d'un horloger, fit ses études au collége d'Orléans; puis, selon le désir de son père, se tourna vers le notariat; mais ses goûts pour la mécanique et l'escamotage le décidèrent à venir, en 1830, à Paris, où il exposa plusieurs fois des automates et machines de son invention, qui obtinrent successivement, en 1839, 1844, 1855 et 1859, des médailles d'argent, de bronze, de 1re classe et d'or. En 1845, il ouvrit au Palais-Royal la salle des *Soirées fantastiques*, dans laquelle il exécuta pendant sept ans, avec une vogue soutenue, les tours et les fantaisies qu'il avait introduits dans la prestidigitation. Il eut pour successeur, en 1855, M. Hamilton, son beau-frère et son élève.

En 1856, M. Robert-Houdin reçut du gouvernement une mission en Algérie, dont le but était de détruire les illusions des Arabes sur les prétendus miracles de leurs marabouts. Il a publié, en 1858, au retour de ce voyage, *Confidences d'un prestidigitateur* (2 vol. in-8), résumé de la vie de l'auteur, et où l'on trouve l'exposé des applications qu'il a faites de l'électricité à la mécanique, particulièrement à l'horlogerie. On a encore de lui : *les Tricheries des grecs dévoilées* (1861, in-8).

ROBERTI (Albert), peintre belge, né à Bruxelles, en 1811, étudia d'abord sous M. F. Navez et vint fréquenter quelque temps les ateliers de nos maîtres. Il a plusieurs fois exposé avec succès aux salons français et s'est fixé dans sa ville natale, où il est professeur de dessin à l'Académie royale des beaux arts. Nous citerons de lui : *Revue d'un chapitre de la Toison d'or par Charles-Quint*, *le Baptême du Christ*, *Sainte Famille*, *le Regard maternel*, *Maximilien relevant l'ordre de la Toison d'or* (1838-1845); *Blanche de Castille, en l'absence de Louis IX, délivrant les prisonniers*, *Charles-Quint et la duchesse d'Étampes* (1846-1849); divers *portraits*, entre autres ceux du capitaine *Magré*, de *MM. Guillois*, *Rainvilliers*, etc. M. Roberti a obtenu une 3e médaille en 1843 et une 2e médaille en 1846.

ROBERTS (Arthur Henry), peintre français, né à Paris, vers 1812, fut élève de Drolling et débuta au salon de 1839. Il a cultivé le portrait et les sujets religieux, et a principalement exposé : *Saint Robert fondateur de Cîteaux*, *Marguerite*, *Jésus chez Marthe et Marie* (1842-48); *Nazareth* (1853); *sainte Claire*, à l'Exposition universelle de 1855; *Intérieur du cabinet de M. Sauvageot* (1857); un *portrait* (1861); *Tribulation* (1863); *Une Trouvaille* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1855.

ROBERTS (David), peintre écossais, né à Édimbourg, le 24 octobre 1796, et d'abord apprenti chez un peintre en bâtiments, suivit les cours de l'Académie libre de cette ville, et débuta ensuite à Londres par peindre des décors, avec son camarade Cl. Stanfield, pour la scène de Drury-Lane (1822). Il exposa pour la première fois à l'Académie royale en 1826; depuis, on vit de lui une *Vue de la cathédrale d'Amiens* (1827); une série de *Vues d'Espagne* (1835) : *la Sortie d'Égypte*, etc. Plus récemment, il a donné : *Inauguration de l'Exposition universelle de Londres* (1854); *Rome au coucher du soleil* (1855); et, en 1856, *la Fête de Noël à Saint-Pierre de Rome*, *les Ruines du temple de Koumombos dans la haute Égypte*, où les détails d'architecture sont bien traités. A Paris, en 1855, il a envoyé deux *Intérieurs d'église* qui offrent de beaux effets de lumière, et deux vues d'un aspect grandiose, quoique un peu théâtral : *le Grand canal de Venise* et *le Temple du soleil à Balbek*. Il obtint une médaille de première classe. — M. Roberts est mort en novembre 1864.

Cet artiste partage, avec Landseer et quelques autres peintres de l'école anglaise, le privilége assez rare d'être connu et estimé ailleurs que dans son pays; il doit cette célébrité surtout à sa prodigieuse facilité comme dessinateur et au nombre incalculable de ses croquis, esquisses, aquarelles et lithographies. Son *Album d'Espagne* est un des recueils les plus répandus. Il a également illustré *les Pèlerins du Rhin* de Bulwer, plusieurs volumes du *Landscape annual* (1835-1838), revue pittoresque, et *la Terre sainte, l'Arabie, l'Égypte et la Nubie* (1855, nouv. édit.). M. Roberts était membre de l'Académie royale depuis 1841.

ROBERTSON (Théodore), professeur d'anglais, né à Paris, en 1803, y a fait, de 1822 à 1852, des cours d'anglais fort suivis des gens du monde, et a publié, dans le même intervalle, un certain nombre d'ouvrages : *Nouveau cours de langue anglaise* (3 parties in-8; plusieurs édit.); *Dictionnaire idéologique de la langue française* (1859); *Synthèse de la langue anglaise*, etc. Le *Cours* de M. Robertson, qui consiste dans une application spéciale de tout ce qu'il y avait de pratique et d'utile dans la fameuse méthode Jacotot, a été, depuis 1836, traduit dans toutes les langues d'Europe, et sa méthode adaptée à l'enseignement de l'anglais, avec les modifications propres à chacune de ces langues.

ROBIAC (Louis-Michel-Illide de Veau, marquis DE), homme politique français, député, est né à Alais, en l'an V. Après avoir servi comme officier de 1815 à 1824, il donna sa démission et devint propriétaire des mines de houille de Robiac et de Bességes. Maire de Robiac en 1825, il devint l'année suivante membre du conseil d'arrondissement d'Alais, et entra, en 1833, au conseil général du Gard pour le canton d'Ambroix. On doit en partie à son initiative le chemin de fer de Bességes à Alais, qui, décrété en 1854, fut achevé en 1858. Cette même année, M. de Robiac devint maire de Bességes. En 1863, il a été nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 4e circonscription du Gard, par 14 572 voix sur 19070 votants. M. le marquis de Robiac a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1861.

ROBIE (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, en 1821, et fils d'un serrurier, dont il partagea longtemps les travaux, étudia presque furtivement la peinture, et suivit plus tard les cours de l'Académie de Bruxelles. Il se consacra au genre des fleurs et des fruits et mérita, dans cette spécialité banale, un renom d'originalité. Citons parmi ces sujets, forcément les mêmes : *la Guirlande*, *les Raisins*, *la Fenêtre*, *le Parc*, etc. (1846-1851) : *le Pain et le Vin*, *Nature morte*, admis à l'Exposition universelle de Paris en 1855; *Fleurs, Raisins* (1863); *Raisins et nature morte*, appartenant à M. J. Dixon (1864). Il a obtenu une médaille d'or en 1851, à Bruxelles, une 3e médaille en 1851, rappelée en 1863, et une mention à Paris, en 1855.

ROBIN (Charles-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Jafferon (Ain), le 4 juin 1821, fit ses études médicales à Paris, fut reçu interne des hôpitaux en 1843. Il remporta, au concours de 1844, le prix de l'École pratique de médecine, et fut envoyé, en 1845, avec Lebert, par Orfila, sur les côtes de Normandie et dans l'île de Jersey, pour recueillir des objets d'histoire naturelle et d'anatomie comparée pour le musée qu'il fondait à l'École. Il fut reçu docteur le 31 août 1846. Esprit scrutateur et positif, il pensa que l'anatomie pathologique consistait dans l'examen comparé, minutieux, complet, des tissus et des humeurs dans l'état normal et dans l'état morbide. De là ses recherches sur la structure intime des tissus et les altérations des humeurs, qui, ayant pour objet des modifications accidentelles, invisibles à l'œil nu, exigent tour à tour l'emploi du microscope et l'emploi des réactifs chimiques. Il est donc un des promoteurs de l'application du microscope à l'anatomie normale et pathologique, méthode nouvelle qui a soulevé de nombreuses discussions parmi les médecins, et qui, toute exagération à part, ne peut manquer d'être utile par la multitude des faits qu'elle révèle.

M. Robin, en dehors de ses travaux microscopiques, a aussi étudié profondément les sciences naturelles, si utiles aux recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques. Il s'est fait recevoir docteur ès sciences l'année même où il fut nommé, au concours, professeur agrégé à la Faculté (1847), et il fit avec beaucoup d'éclat un cours particulier d'anatomie générale. Un décret du 19 avril 1862 l'a nommé professeur d'histolo-

gie (chaire nouvelle) à la Faculté de médecine de Paris. M. Robin est membre de l'Académie de médecine depuis 1858, ainsi que des Sociétés de biologie, philomatique, entomologique et anatomique de Paris, correspondant de l'Académie médico chirurgicale de Stockholm, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les écrits déjà publiés par M. Robin, et qui se rapportent en grande partie à l'emploi du microscope, nous citerons sa thèse pour l'agrégation : *Des Fermentations*, un curieux *Mémoire sur l'existence d'un œuf ou ovule, chez les mâles comme chez les femelles des végétaux et des animaux*, etc., lu à l'Institut, le 23 octobre 1848, et reproduit dans plusieurs recueils scientifiques français et étrangers; *Observations sur le développement de la substance et du tissu des os* (*Gazette médicale*, 1849); *Mémoire sur l'existence de deux espèces nouvelles d'éléments anatomiques qui se trouvent dans le canal médullaire des os* (1849); *Mémoire sur l'anatomie des humeurs érectiles* (*Comptes rendus de la Société de biologie*, 1853); *Mémoire sur la distinction, à l'aide du microscope, de la matière cérébrale, de l'albumine*, etc. (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1851); *Mémoire sur le tissu hétérodémique*, lu à l'Académie des sciences (7 avril 1855); *Du Microscope et des injections dans leur application à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales* (1849, in-8, avec figures et 4 pl. gravées); *Tableaux d'anatomie contenant l'exposé de toutes les parties à étudier dans l'organisme de l'homme et dans celui des animaux* (1851, in-4); *Traité de chimie anatomique et physiologique, normale ou pathologique, ou Des principes immédiats normaux ou morbides qui constituent le corps de l'homme et des mammifères* (1852, 3 forts vol. in-4, avec un atlas de 45 pl. d'après nature), avec M. Verdeil; *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux vivants* (1853, in-8, avec atlas de 15 pl. gravées), développement de la thèse de l'auteur pour le doctorat ès sciences, etc. M. Robin a refondu, avec M. Littré, les 10e et 11e éditions du *Dictionnaire de médecine*, etc., de P.-H. Nysten (1855 et 1858, in-8, avec 500 fig.). Il a aussi publié une *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte* (1864, 2e édit. in-8).

ROBINET (Stéphane), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 6 décembre 1799, est élève de Vauquelin et de Pelletier, et, à partir de 1836, s'est livré à l'étude de l'agriculture, et particulièrement de l'industrie de la soie, sur laquelle il a fait à Paris, de 1838 à 1847, des cours publics et gratuits. Il est inventeur d'un nouveau système de claies pour les éducations de vers à soie, du sérimètre et d'une éprouvette métrique et décimale pour le tirage des soies. M. Robinet, membre de l'Académie de médecine (1825) et de la Société centrale d'agriculture, ancien membre du conseil général de la Seine, décoré de Juillet, officier du Medjidié, etc., a été décoré de la Légion d'honneur, en 1831, et promu officier le 13 août 1861.

Ses principaux écrits sont : *Tableaux chimiques du règne animal*, par Fr. John (1816, in-4), traduits de l'allemand et mis au courant de la science : *Essai sur l'affinité organique* (1826, in-8); *Manuel de l'éducateur des vers à soie* (1848, in-8). Il a donné, avec Mme Gacon-Dufour, la 2e édition du *Dictionnaire des ménages* (1822, in-8) : adressé des *Rapports* à l'Académie de médecine; fourni des mémoires et analyses de chimie au *Journal de pharmacie*, aux *Annales de chimie et de physique*, au *Journal de chimie médicale*, etc., ainsi qu'aux *Annales de l'agriculture française*, au *Journal d'agriculture pratique*, et aux *Mémoires de la Société centrale d'agriculture*.

M. Robinet, au milieu de ses recherches scientifiques, s'est occupé de sculpture : ses bustes de *Vauquelin*, de *Mathieu de Dombasle*, etc., ont figuré aux salons de 1833 et 1834.

ROBINET (Edmond), littérateur français, né, en 1811, à Saint Pol-de-Léon (Finistère), fit ses études en Bretagne et vint suivre les cours de droit à Paris, en 1829. Mis en relation avec Lamennais, par l'entremise d'Élie de Kersanguy, qui épousa plus tard une nièce du célèbre prêtre, il fit paraître, peu de temps après la publication des *Paroles d'un croyant*, une *Étude et notice biographiques sur M. de Lamennais* (1835). Après avoir été attaché au journal *le Monde*, sous la direction de M. de Lamennais, il publia, à partir de 1836, des articles littéraires dans *le National*. De 1849 à la fin de 1851, il a rédigé la correspondance politique annexée à ce journal, sous le titre de *Bulletin de correspondance*. M. Edm. Robinet, après avoir collaboré au *Journal général de l'instruction publique*, a dirigé chez MM. Hachette la *Revue de l'instruction publique* et quelques autres publications littéraires ou bibliographiques. Au mois d'avril 1863, l'affaiblissement de sa santé l'a contraint de se retirer. — Il est mort le 22 novembre 1864.

On a encore de lui : la continuation de l'*Histoire des Français*, de Sismonde de Sismondi (1844, in-8, tome III); puis dans la collection de l'*Europe*, de Langlois et Leclercq : *France* (1845, 2 vol. in-12); *Angleterre* (1846, 2 vol. in-12); *Russie, Pologne, Suède et Norvége* (1847, in-12), etc.

ROBINSON (le révérend Édouard), orientaliste américain, né en 1797, à Southington (État du Connecticut), fit ses études au collége Hamilton de New-York et y professa trois ans le grec et les mathématiques. En 1821, après la mort de sa première femme, il entra au séminaire d'Andover, y reçut les ordres et fit ensuite un voyage sur le continent, dans le but de se perfectionner dans la connaissance des idiomes et des littératures de l'Orient (1826). A Halle, il épousa la fille du professeur allemand Jacobi, déjà connue dans les lettres sous le pseudonyme de *Talvi* (voy. ci-après). A son retour aux États-Unis, il fut nommé professeur suppléant et bibliothécaire à Andover et, plus tard, professeur de littérature sacrée au séminaire théologique de New-York.

Pour se préparer à ces fonctions, le révér. Robinson alla passer deux années en Syrie, étudiant la topographie et la physionomie des lieux saints et éclaircissant, à l'aide de la Bible, les témoignages du passé par les mœurs et les monuments du présent. Le résultat de ces patientes investigations a été publié sous le titre de : *Recherches bibliques en Palestine, au mont Sinaï et dans l'Arabie pétrée* (Biblical Researches in Palestina....; New-York, 1841, 2 vol. in-8); la Société royale de géographie de Londres lui accorda une médaille d'or. Cet ouvrage, qui faisait bon marché des traditions catholiques, souleva de longues discussions; l'auteur, pour y répondre plus pertinemment, entreprit de nouvelles recherches sur les lieux mêmes. Ce second voyage, entrepris en 1851, a donné lieu aux *Dernières recherches en Palestine* (Further researches in Palestina, 1854). On doit encore à M. Robinson des travaux moins importants, publiés isolément ou dans les journaux américains, sur les diverses branches de la littérature sacrée.

ROBINSON (Fr.-John). V. RIPON (comte de).

ROBINSON (Thérèse-Albertine-Louise VON JAKOB, mistress), femme de lettres allemande, née le 26 janvier 1797, à Halle, est la femme du précédent. Fille d'un économiste distingué, elle l'accompagna en Russie, en 1806, où elle se familiarisa avec les idiomes slaves, revint dix ans après à Halle et compléta son éducation par l'étude des langues anciennes. Dès lors, elle fournit aux recueils littéraires un grand nombre de contes et de nouvelles, imités ou originaux, dont une partie fut réunie sous le titre de *Psyché* (1825); ce volume, ainsi que tout ce qu'elle a livré plus tard à la publicité, fut signé du pseudonyme *Talvi*, composé des lettres initiales de ses nom et prénoms. L'année suivante, sous la direction de Karadjich et de Kopitar, elle traduisit la plupart des légendes recueillies par le premier de ces savants : *Chants serbes* (Serbische Lieder; Halle, 1826, 2 vol.; dern. édit. augmentée, 1853), tentative encouragée par Gœthe et qui la mit en correspondance suivie avec les frères Grimm, Humboldt, de Savigny, Ch. Ritter, etc.

Devenue, en 1828, la femme du professeur Robinson, elle l'accompagna deux ans plus tard en Amérique et fit encore, dans ce pays, une étude soignée des langues aborigènes. Sa dernière visite à l'Europe eut lieu en 1832.

Nous citerons encore de mistress Robinson, qui occupe un rang honorable parmi les femmes auteurs de l'Union: *Idiomes indiens* (über die indian Sprachen; Leipsick, 1834), traduits de Pickering; *Chants populaires des nations de race teutonique* (Charakteristik der Volkslieder german. Nationen; Ibid., 1840), dont la *North-American Review* imprima quelques fragments; *de l'Authenticité des poëmes d'Ossian* (die Unechtheit der Lieder Ossian's; Ibid., 1840); *Histoire de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre* (die Colonisation von Neu-England; Ibid., 1847), traduite en anglais, par Hazlitt, en 1851; *Aperçu historique sur les idiomes slaves* (Historical view of the Slavic languages; New-York, 1850), recueil d'articles insérés en 1834 dans le *Biblical repository*. Cette dame a, plus récemment, écrit quelques romans, publiés à la fois en anglais et en allemand : *Héloïse* (New-York, 1850); *les Exilés* (the Exiles; 1853) : *la Discipline de la vie* (the Life's discipline; 1854), etc.

ROBINSON (John-Henry), célèbre graveur anglais, est né à Bolton (comté de Lancaster). Élève de J. Heath, il est regardé comme le chef de l'école anglaise de gravure, qu'il chercha, ainsi que Pye, Doo, Cousins, à faire remonter à la place élevée qu'elle occupait au dernier siècle. Il joint un fini extrême à une délicatesse d'exécution peu commune. Parmi ses meilleures productions on cite : *l'empereur Théodose* et *le Portrait de Rubens*, d'après Van Dick; *la Bouquetière*, de Murillo; *l'Entrevue de Napoléon et de Pie VII*, de Wilkies; *le Loup et l'Agneau*, de Mulready; *la Mantille*, *la marquise d'Abercorn* et *le Petit Chaperon rouge*, de Landseer; *sir W. Scott*, de Lawrence; *la Mère et l'enfant*, un de ses chefs-d'œuvre de sentiment; etc. Plusieurs de ces belles gravures, envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, lui ont valu une médaille de première classe. Au mois de novembre 1856, il a été élu membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

ROBIOU (Félix-Marie-Louis-Jean) [DE LA TRÉHONNAIS], professeur et historien français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 10 octobre 1818, fut élève de l'École normale, de 1840 à 1843, et reçu agrégé pour l'enseignement d'histoire en 1847. Professeur de cette classe au collége de Pontivy, plus tard Napoléonville, depuis 1843 jusqu'en 1853, sauf une année passée au collége de Laval (1845-1846), il occupa ensuite les chaires d'histoire ou de rhétorique de plusieurs lycées, et revint en 1859 à celui de Napoléonville.

M. F. Robiou, collaborateur actif de plusieurs revues, *l'Univers catholique*, *les Annales de philosophie chrétienne*, *la Revue archéologique*, etc., a publié à part les ouvrages suivants : *De l'influence du stoïcisme à l'époque des Flaviens et des Antonins*, thèse française pour le doctorat ès lettres (1852, in-8); *le Gouvernement de l'Égypte sous les Ptolémées*, thèse latine (Egypti regimen, etc., 1852, in-8); *Recherches sur la 14e dynastie de Manéthon* (1860, in-8); *Mémoire sur les connaissances des anciens dans la partie de l'Afrique comprise entre les tropiques*, qui obtint, en 1860, une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle il avait été présenté, et qui ne fut imprimé que par fragments dans divers recueils (1861); *Histoire ancienne des peuples d'Orient jusqu'aux guerres médiques* (1862, in-18), ouvrage à l'usage des classes et auquel l'auteur a donné un *Appendice* pour les professeurs (1863, in-18); *Campagne de Manlius Vulso contre les Galates* (1863, in-18), etc. *

ROCHE (Louis-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nevers en 1790, chirurgien militaire de 1808 à 1815, se fit recevoir docteur à Paris, en 1819, avec une thèse sur les *Phlegmasies du système fibreux des articulations*. Ancien membre de la Société de médecine de Paris, membre adjoint de l'Académie de médecine, dont il fut longtemps secrétaire annuel, il est entré définitivement, en 1850, dans la section de pathologie médicale. Il est devenu membre de plusieurs autres sociétés médicales. Décoré de la Légion d'honneur en 1837, il a été promu officier le 14 août 1862.

Disciple de Broussais, M. Roche a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs rappellent l'influence du maître : *Réfutation des objections contre la nouvelle doctrine des fièvres* (1821, in-8); *la Nouvelle doctrine médicale considérée sous le rapport des théories et de la mortalité* (1827, in-8); *Éléments de pathologie médico-chirurgicale* (1825-1828, 5 vol. in-8), avec M. Sanson, ouvrage classique qui a eu sa 4e édition en 1845; *Lettres sur le choléra* (1832 et 1849); *l'Influence de la vaccine sur la population* (1855), etc., et de nombreux rapports à l'Académie. M. Roche a rédigé, avec MM. Bousquet et Pariset, le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* (1836-1846, 9 vol. in-8) et collaboré au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*.

ROCHE (Antonin), littérateur français, né le 10 novembre 1813, à Solignac-sur-Loire (Haute-Loire), fit les études les plus brillantes au collége du Puy, puis vint à Paris commencer son droit, et, tout en donnant des leçons, tenter la fortune littéraire. Après avoir professé à Paris, pendant cinq ans, sous la direction d'un ancien élève de l'abbé Gaultier, il alla fonder à Londres des cours de littérature, d'histoire, de géographie et d'astronomie, destinés aux jeunes personnes et fréquentés par les premières familles de l'Angleterre. Ces cours professés dans un établissement qu'il appela *Educational-Institute*, ont beaucoup contribué à répandre au delà du détroit la langue et la littérature française. « C'est plus qu'un enseignement, disait un ministre de la reine, sir G. Lewis, c'est une influence. » M. Antonin Roche a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 avril 1864.

Comme complément à ses leçons, il a publié, à Londres et à Paris, de 1840 à 1865 : *Grammaire*

française avec exercices (4 éditions) ; *Abrégé de la Grammaire avec exercices; Du style et de la composition littéraire* (3 éditions) ; *Histoire des principaux écrivains français* (2 vol. in-12, 2 édit.) ; *les Poëtes français*, recueil de morceaux avec notes et notices (6 édit.) ; *les Prosateurs français*, recueil analogue au précédent (7 édit.) : *Histoire d'Angleterre* (2 vol in-12, 3 édit.) ; *Histoire de France* (2 vol. in-8) en société avec M. Philarète Chasles : *Tableau d'histoire universelle* : ces livres et quelques autres, appropriés au même but, se distinguent en général par la pureté de style, la netteté et la clarté de la composition. M. Antonin Roche n'a publié en dehors de cette utile spécialité qu'un roman de jeunesse, *une Destinée* (1833, 4 vol. in-18).

ROCHECHOUART (Louis-Victor-Léon, comte DE), général français, né à Paris, le 14 septembre 1788, et emmené par sa famille en émigration, se mit, en 1805, au service de la Russie et fit, pendant six ans, la guerre aux peuplades du Caucase. Nommé, en 1812, capitaine et aide de camp d'Alexandre, il repoussa avec ardeur l'invasion des troupes françaises et reçut le grade de colonel sur le champ de bataille de Leipsick (1813). Après avoir commandé Paris quelques mois, lors de l'entrée des alliés, il passa au service du roi de France (14 juillet 1814) avec le grade de maréchal de camp, correspondant à celui de général-major que lui avait donné le czar. Il entra ensuite dans les mousquetaires noirs, suivit Louis XVIII à Gand, commanda le département de la Seine jusqu'en 1823, prit part à l'expédition d'Alger et fut mis en disponibilité, bien qu'il eût prêté serment à Louis-Philippe. Retraité en 1848, il fit ensuite partie de la réserve. M. de Rochechouart avait épousé en 1822 Mlle Ouvrard, la fille du célèbre fournisseur des armées de l'Empire. Officier de la Légion d'honneur le 1er mai 1821, il fut nommé commandeur le 26 avril 1856.

ROCHEMURE (Jean-Xavier-Victor-Charles de Fages de la Tour, comte DE), homme politique français, député, est né le 10 octobre 1818. Maire de Largentière et membre du conseil général pour le canton de cette ville, il a été nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Ardèche. Réélu au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 16 104 voix sur 21 555 votants. M. le comte de Rochemure a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

ROCHER (Joseph), magistrat français, né à la Côte-Saint-André (Isère), le 7 juillet 1794, fut d'abord conseiller à la Cour de Lyon, puis secrétaire général du ministère de la justice, et nommé, en mai 1830, conseiller à la Cour de cassation. Retraité sur sa demande, en 1854, et nommé conseiller honoraire, il est devenu, en 1856, recteur de l'Académie de Toulouse. Membre du Conseil général de l'Isère, il a été promu, en 1854, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort en janvier 1864.

ROCHET (Louis), sculpteur français, né à Paris, en 1817, et fils d'un sculpteur ornemaniste, étudia sous David d'Angers, et débuta par une *Statuette* au salon de 1838. Il se consacra particulièrement aux bustes et statues-portraits, et fut appelé, en 1854, par l'empereur du Brésil pour exécuter le monument de son père. On a surtout de lui : *le comte Ugolin et ses enfants*, groupe (1839) ; *le Christ et les enfants* (1841) ; *saint Caprais, évêque d'Agen*, commandé par le ministère (1843) ; *le docteur Foderé*, pour la place de Saint-Jean de Maurienne, en Savoie, *le député Dumont* (1846) ; *Napoléon Bonaparte élève de Brienne*, pour la ville de Brienne-Napoléon (1853), exposé de nouveau en 1855 et 1859 : *Mahé de la Bourdonnais*, pour la colonie de l'île Bourbon ; un *Buste* en bronze, au salon de 1857 ; la statue de *Mme de Sévigné*, inaugurée à Grignan en 1857 ; *l'empereur dom Pedro Ier*, statue équestre colossale, ornée de figures décoratives : ce monument était destiné à la ville de Rio de Janeiro (1861) ; *Portrait d'homme* (1863) ; *Guillaume le Conquérant*, *Minerve* (1864), *Richard-Lenoir*, pour Villers Bocage (1865), etc. Cet artiste a obtenu deux 3es médailles en 1841 et 1855, et la décoration le 28 juin 1856.

ROCQUANCOURT (Jean-Thomas), écrivain militaire français, né à Saint-Waast (Calvados), le 24 avril 1792, entra à l'École polytechnique en 1810 et à l'École de Metz en 1812. Comme lieutenant de génie, il fut chargé, en 1813, d'improviser la défense de Maëstricht. Le comte Merle, gouverneur de cette place, le nomma capitaine le 1er mars 1814. Cette promotion ne fut point confirmée par la première Restauration. Pendant les Cent-Jours, il prit part à la campagne de Belgique. A l'issue de la bataille de Waterloo, il soutint un siége à Philippeville contre les Prussiens et les Anglais. Le 6 février 1818, il devint capitaine à l'ancienneté dans le 1er régiment du génie ; il passa avec le même grade dans le corps d'état-major nouvellement créé et fut nommé aide de camp du général Razout, puis du baron Strolz, commandant supérieur extraordinaire de Brest et du Finisterre. En décembre 1821, il entra comme sous-directeur des études, à l'École spéciale de Saint-Cyr, où il professa l'art et l'histoire militaires. Chef de bataillon en 1837, il reçut le titre de directeur des études en 1839 et le grade de lieutenant-colonel en 1844. En janvier 1846, il eut le commandement de l'École militaire égyptienne. Colonel le 13 juin 1848, il a été mis depuis à la retraite. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 3 mai 1852.

M. Rocquancourt a publié, en 1841, des *Considérations sur la défense de Paris* (in-8) et *Nouvel assaut à l'enceinte projetée de Paris, ou Examen critique du Rapport de M. Thiers* (in-8), avec ces épigraphes : « Ce n'est pas à Paris qu'il faut défendre Paris; c'est en Champagne. — Si Dieu est pour les gros bataillons, il n'est pas pour les grandes murailles. » Son principal ouvrage est le *Cours complet d'art et d'histoire militaires* (4 vol., plusieurs éditions).

RODAKOWSKI (Henri), peintre originaire de Pologne, né à Lemberg ou Léopol, dans la Galicie autrichienne, au commencement de 1823, fit ses études à Vienne, et y suivit même les cours de droit. Il vint en 1846 se fixer à Paris. Après cinq ans passés dans l'atelier de M. Léon Cogniet, il débuta au salon de 1852 par le *Portrait du général Dembinski*. Il a exposé depuis : le *Portrait de sa mère* (1853) ; celui de *M. Fréd. Villot* (1855) ; *le prince A. Czartoryski*, *Adam Mickiewicz*, *Paysans de la Galicie à l'église* (1857) ; *le comte Roger Raczynski* (1859) ; *le roi Sobieski promettant de secourir Vienne assiégée par les Turcs en 1683* (1861) : un *Portrait de femme* (1863), etc. Citons encore une toile historique de grande dimension (1856), représentant un des faits glorieux de l'histoire polonaise, la *Bataille de Choczim* [11 novembre 1673]. Il a obtenu une 1re médaille en 1852, une 3e en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

RODAT (Pierre-Marie-Henri), ancien représen-

tant du peuple français, né à Olemps, près de Rodez (Aveyron), le 14 janvier 1808, petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de l'opposition, fut élevé dans les idées libérales, étudia le droit, fut nommé, en 1833, substitut du procureur du roi à Espalion et passa l'année suivante au parquet de Rodez. Il donna sa démission en 1841, se fit inscrire au tableau des avocats, et fut élu bâtonnier de son ordre. Après la révolution de Février, candidat du parti républicain modéré de l'Aveyron, il fut envoyé à la Constituante par 38 000 voix environ. Membre du comité de la justice, il vota presque constamment avec la droite, soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique de l'Élysée, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point aux derniers actes de la politique de l'Élysée et, rejeté par le coup d'État du 2 décembre 1851 en dehors des affaires publiques, il reprit sa place au barreau de Rodez, qui compta parmi ses membres quatre anciens constituants.

RODEN (Robert JOCELYN, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1788, à Brockley-Park (Irlande), est petit fils d'un magistrat. Élevé à l'École d'Harrow, il exerça à la cour de Georges III les fonctions de trésorier, puis de chambellan et obtint un siége à la Chambre des Lords avec le titre de baron Clanbrassil (1821). Avant cette époque, il avait siégé onze ans au Parlement dans les rangs de la majorité conservatrice. En 1812, il est entré au Conseil privé. Marié en 1813 avec une fille de lord Le Despencer, il a pour héritier de sa pairie son petit-fils, Robert, vicomte JOCELYN, né en 1846, à Londres.

RODENBACH (Alexandre), homme d'État belge, auteur d'ouvrages sur les aveugles, né à Roulers (Flandre occidentale), le 28 septembre 1786, d'une famille originaire de la Hesse, devint aveugle à l'âge de onze ans et entra au Musée des aveugles dirigé à Paris par V. Haüy, dont il fut l'élève favori. Le roi Louis l'appela en Hollande et lui confia l'école des aveugles d'Amsterdam qu'il quitta en 1814. Rentré en Belgique et occupé à la fois de commerce et de ses études spéciales, M. Rodenbach publia sa *Lettre sur les aveugles* (1828), complétant et rectifiant celle de Diderot, puis *Coup d'œil d'un aveugle sur les sourds-muets* (1829).

Tourmenté du besoin d'agir, il fournissait des articles très-divers à plusieurs journaux, se jetait avec ardeur dans l'opposition libérale et nationale contre le gouvernement hollandais et contribuait activement avec ses trois frères Ferdinand, Constantin et Pierre Rodenbach, à la révolution de 1830.

Il fut un des députés de la Flandre occidentale au Congrès national, où il se signala par de chaleureuses improvisations; élu ensuite membre de la Chambre des représentants et constamment réélu de 1830 à 1860, il ne cessa de prendre part aux travaux parlementaires et publia de nouveaux et importants écrits sur *les aveugles et les sourds-muets* (2e édit., 1835), et provoqua en leur faveur des mesures philanthropiques. Décoré d'un grand nombre d'ordres européens, M. Alex. Rodenbach a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 juin 1856.

RODIER (Anne-Charles-Prosper, baron), magistrat français, né à Paris, le 31 mars 1790, est fils d'un conseiller à la Cour des aides. En sortant du lycée Louis-le-Grand, il fut admis dans les bureaux du trésor impérial, parcourut rapidement les degrés inférieurs et fut, après vingt-deux ans de service, choisi en 1830 pour remplacer M. d'Audiffret dans les fonctions de directeur de la comptabilité générale aux finances. Il y continua l'œuvre de son prédécesseur et se fit remarquer dans les commissions dont il fit partie par sa grande aptitude à traiter les questions les plus ardues de l'administration. Il fut également, de 1830 à 1848, maître des requêtes, puis conseiller d'État en service extraordinaire, autorisé à participer aux travaux du Conseil. Enfin sa longue gestion au ministère fut récompensée par une place de conseiller-maître à la Cour des comptes en 1852. En 1857, il est devenu président de chambre à la même Cour. M. Rodier a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 8 mars 1839. — Il est mort en avril 1864.

RODIÈRE (Aimé-Bernard-Yves-Honoré), jurisconsulte français, né à Albi, et reçu docteur en droit, à Toulouse, le 26 mars 1831, est, depuis plusieurs années, professeur de procédure civile et de législation criminelle à la Faculté de cette dernière ville. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Exposition raisonnée des lois de la compétence et de la procédure en matière civile* (1840-42, 3 vol. in-8); *Éléments de procédure criminelle* (1845, in-8); *Traité du contrat de mariage* (1847, 1 vol. in-8), avec M. Pont; *De la solidarité et de l'indivisibilité* (1852, in-8); *Grandes scènes de l'histoire moderne* (1858, in-8), et quelques opuscules d'orthodoxie catholique.

RODNEY (Robert Dennett RODNEY, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1820, à Alresford (Hants), descend du célèbre amiral qui défit le comte de Grasse. Il servit quelque temps aux gardes et prit, en 1846, la place de son oncle à la Chambre des Lords. En 1848, il fut nommé député-lieutenant du comté d'Hereford. Il s'est marié en 1850 à miss Singleton. — Il est mort en août 1864. Il avait pour héritier son fils Georges Bridges Harley Dennett, né en 1857 à Berrington-Hall (Hereford).

RODRIGUES DE BASTOS (Jose-Joachim), littérateur portugais, né à Valongo, le 8 novembre 1777, d'abord avocat, puis magistrat à la Cour de Porto, député au congrès de 1820, puis aux Cortès, intendant de la police de la cour et du royaume, de 1826 à 1828, signa, en 1828, le procès-verbal qui décernait la couronne à don Miguel, et rentra dans la vie privée en 1834. Il a publié depuis : *Meditaçoes ou Discursos religiosos* (in-8, 7 éditions); *Collecão de pensamentos, maximas e proverbios* (2 vol. in-8, 3 éditions) ; *A virgem da Polonia* (in-8, 4 éditions); *O medico de dezerto* (in-8, 2 éditions), tous ouvrages traduits à l'étranger.

Son fils, M. Manoel-Maria RODRIGUES DE BASTOS, reçu docteur à Paris, en 1838, a été physicien majeur de la province d'Angola, où il essaya avec succès l'emploi du sulfate de quinine à la plus haute dose, et, à son retour en Portugal, est devenu président du Conseil de santé d'outre-mer, et médecin de la Chambre du roi.

RODRIGUEZ DE EVORA Y VEGA (Charles-Joseph-Marie Ghislain), marquis de Rodes, baron de Berrlegem, homme politique belge, né à Gand, le 12 juin 1790, d'une ancienne famille espagnole, fut nommé en 1815 chambellan de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas. En 1830, il fit décider par la notabilité de Gand la convocation des États provinciaux, lesquelles installèrent un comité provisoire de conservation. Élu député au Congrès national, il vota pour l'exclusion du duc de Nassau et appuya la candidature du duc de Leuchten-

berg. Quand celle-ci eut été repoussée, il fit partie de la commission qui offrit la couronne au duc de Nemours. Rallié enfin au nom de Léopold de Saxe-Cobourg, il a fait partie du Sénat depuis le 29 août 1830. Commandeur de l'ordre de Léopold, il a été decoré de la Légion d'honneur.

ROEBUCK (John-Arthur), homme politique anglais, né en 1801, à Madras, est petit-fils d'un médecin distingué de Birmingham. Emmené fort jeune au Canada, où il fut élevé, il vint en 1824 étudier le droit à Londres, fut admis au barreau en 1831 et profita de la réforme parlementaire en 1832, pour briguer avec succès le mandat électoral de Bath. A la Chambre des Communes il prit place à côté de J. Hume (voy. ce nom), combattit vivement la politique conservatrice et donna de tels gages au parti radical qu'en 1835 il fut choisi comme l'agent de la chambre électorale du bas Canada, alors en lutte avec le gouvernement de la métropole. Peu de temps après, il commença la publication d'une série de *Brochures populaires* (Pamphlets for the people), où il attaquait avec beaucoup de franchise la conduite partiale de certains journaux du pouvoir. Sa persévérante opposition aux doctrines des whigs qu'il regardait comme les adversaires du progrès public, lui ayant fait perdre son siége en 1837, il le regagna en 1841, fut battu de nouveau aux élections générales de 1847 et ne rentra aux Communes qu'au mois de mai 1849 pour le bourg de Sheffield, qui l'a réélu en 1852 et en 1857.

Partisan du scrutin secret, de l'extension du suffrage, de la liberté religieuse et de l'éducation nationale, M. Rœbuch a forcé, en 1855, le ministère Aberdeen à donner sa démission, en présentant sa demande d'enquête au sujet de la conduite de la guerre en Crimée, demande appuyée par une très-grande majorité. Dans la même année, il a été un des plus courageux promoteurs de la réforme administrative. En 1857, s'élevant avec force contre l'invasion nouvelle de la Chine, il a provoqué la dissolution de la Chambre. On a encore remarqué une de ses motions en juin 1858 en faveur du percement de l'isthme de Suez, et surtout, en 1861, ses discours en faveur de l'Autriche, qui causèrent beaucoup d'émoi parmi les électeurs de Sheffield.

M. Rœbuck est un des publicistes des plus accrédités de son parti; outre sa collaboration aux revues de Westminster et d'Édimbourg, il a écrit : *les Colonies anglaises* (the Colonies of England) et l'*Histoire du parti whig en* 1830 (History of the whig party in 1830; 1853, 2 vol. in-8), qui lui a valu beaucoup d'éloges.

ROEDERER (Antoine-Marie, baron), ancien pair de France, né à Metz, le 14 mai 1782, est fils du procureur général de ce nom qui mourut en 1835. Attaché à dix-sept ans au ministère des affaires étrangères, il entra en 1805, comme auditeur, au conseil d'État, et rejoignit l'année suivante son père à Naples, où il fut chargé de diriger les contributions directes jusqu'au départ du roi Joseph. En 1808, il devint auditeur des ponts et chaussées et administra ensuite les préfectures de Trasimène (1814) et de l'Aube (1815), dont il n'évacua le chef-lieu que le jour où les alliés s'en emparèrent. Le 23 septembre 1845, il fut élevé à la dignité de pair de France. Depuis février 1848, il est rentré dans la vie privée.

On a de lui les écrits suivants : *Comédies, proverbes, parades* (1824-1826, 2 vol. in-8), renfermant treize pièces : *Intrigues politiques et galantes de la cour de France depuis Charles IX* (1832, in-8), mises en comédies; plusieurs brochures sur l'impôt et les douanes; *Études sur les deux systèmes opposés du libre échange et de la protection* (1851, in-8), où il se montre partisan de ce dernier; *la famille de Rœderer de* 1676 *à* 1790 (1853, in-8). Il a donné depuis plusieurs années ses soins à une réimpression complète des *Œuvres* de son père (1853-1857, t. I à V, in-8).

ROEHN (Jean-Alphonse), peintre français, né à Paris, en 1799, et fils d'un artiste de mérite mort en 1850, fut élève de Gros et de Regnault, et peignit, comme son père, les sujets de genre. On a surtout de lui : *l'Absence, Joseph expliquant les songes, le Bon pasteur, Séduction et jalousie, l'Aumône, la Lecture interrompue, le Premier rendez-vous* (1845); *Une distribution de prix* (1846); *Bonheur, Résignation* (1848); *le Repos du peintre* (1858); *l'Enseignement mutuel* (1852); *Un moment de repos* (1853); *Philémon et Baucis, le Joyeux voisin, la Partie de Dames*, à l'Exposition universelle de 1855; plusieurs sujets de genre (1857 et 1859); *la Confidence, Première rêverie, la Curieuse, le Repos* (1861); *le Curé composant un sermon* et *Cache-toi bien!* appartenant au duc de Morny, *un Chimiste au* XVII*e siècle* (1863); *un Souvenir de jeunesse, Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans* (1864), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1827 et trois rappels en 1857, 1859 et 1863.

ROELANDT (Louis), architecte belge, né à Nieuport (Flandre occidentale), en 1786, vint étudier l'architecture à Paris, sous Percier et Fontaine, visita ensuite l'Angleterre, et retourna vers 1815 se fixer à Gand, où il a exécuté ses travaux les plus importants. On lui doit surtout dans cette ville : *l'Université, le Palais de justice, la Salle de spectacle, le Casino*; diverses constructions, églises et châteaux dans les Flandres : *l'Entrepôt* d'Anvers, et le *Projet d'un monument de Waterloo*, pour le parc de Saint-James de Londres. M. L. Roelandt est devenu, depuis l'organisation de l'Académie des beaux-arts, professeur d'architecture à l'École de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de plusieurs autres, attaché à la commission royale des monuments, chevalier de l'ordre de Léopold, et honoré de distinctions étrangères.

ROEMER (Frédéric DE), homme politique allemand, né à Erkenbreschtsweiler (Wurtemberg), le 4 juin 1795, et fils d'un ministre, fut destiné à la carrière ecclésiastique et completa ses études par celle de la théologie, à Tubingue. Mais, en janvier 1814, il céda à son goût pour l'état militaire, et se distingua parmi les plus intrépides défenseurs de la nationalité allemande. Après la conclusion de la paix, il retourna à l'université de Tubingue, où il fit son droit, obtint, en 1819, une place d'auditeur à Stuttgart, et fut nommé conseiller au ministère de la guerre en 1830. Au milieu des mouvements constitutionnels que les deux révolutions de France et de Belgique avaient fait naître en Allemagne, il fut elu député à la Chambre de Wurtemberg. Pendant l'orageuse session de 1833, il devint l'un des chefs les plus ardents de l'opposition libérale et, après la dissolution de la Chambre, fut réélu presque à l'unanimité. Il donna sa démission de conseiller d'État, embrassa la profession d'avocat et donna des consultations qui lui amenèrent la fortune et la renommée. Il eut ainsi une position indépendante, lorsqu'en 1838 la froideur du peuple à l'égard de l'opposition libérale le détermina, ainsi que tous ses amis, à ne point tenter les chances douteuses d'une nouvelle élection. Cependant, en 1844, il se manifesta une réaction en faveur de son parti, et il fut de nouveau nommé député par le

cercle de Geisslingen. Il combattit les mesures rigoureuses prises par le gouvernement à la suite d'une émeute causée par la cherté des vivres, en 1847, et reconquit toute sa popularité.

La révolution de 1848 la lui fit perdre. Après la dissolution du ministère wurtembergeois, il avait cédé aux sollicitations du gouvernement et de ses amis, réunis en comité à Heidelberg, et accepté le portefeuille de la justice, avec la direction réelle, sinon la présidence du ministère. M. de Rœmer redoutait à la fois le caractère social des événements et les tendances reactionnaires des gouvernements, et déjà témoin des émeutes et de la répression qu'elles appellent, il prit le rôle de conciliateur entre le peuple et le roi. Il fit partie du parlement préparatoire de Francfort, et fut ensuite nommé membre de l'Assemblée nationale. Sans se rattacher particulièrement à aucun club déterminé, il joua un rôle très-actif dans les débats de la constitution. Il repoussa l'élection du roi de Prusse à l'empire, et se prononça pour un directoire; mais il voulait que le nombre des membres, dans chacun des comités de constitution, fût proportionné à l'importance des divers États, idée essentiellement favorable à la Prusse et à l'Autriche. En même temps il pressait l'exécution de plusieurs réformes libérales accordées par le roi de Wurtemberg, et faisait décréter la convocation d'une Assemblée constituante. Lorsque, au mois de mars 1849, le roi refusa de reconnaître la constitution nationale promulguée à Francfort, M. de Rœmer et ses collègues durent donner leur démission. Mais le roi se trouva dans l'impossibilité de reconstruire un nouveau ministère et pria M. de Rœmer de garder son portefeuille. La défiance subsista entre le gouvernement et le cabinet, surtout lorsqu'une fraction de l'Assemblée de Francfort, en transportant ses séances à Stuttgart, parut rendre le Wurtemberg complice de l'insurrection badoise. M. de Rœmer sacrifia sa popularité à sa conscience, refusa énergiquement de reconnaître ce parlement fractionné, l'invita à se dissoudre complétement, et, sur un refus formel, l'abandonna aux troupes, qui le dispersèrent. Cette mesure ne l'empêcha point d'être réélu à la Chambre par les démocrates wurtembergeois; mais, au mois d'octobre 1849, il refusa d'adhérer à l'alliance dite des trois rois, entre les petits États de l'Allemagne, et renouvela sa démission, qui entraîna la retraite du ministère.

Depuis, M. de Rœmer s'est partagé entre ses fonctions comme député et ses travaux de jurisconsulte. Depuis 1851 l'Assemblée nouvelle, quoique nommée d'après l'ancien procédé électoral, l'a choisi pour président. Dans cette dignité, il poursuivit sa ligne de modération entre les démocrates, qui le reniaient, et le parti réactionnaire, qui le tenait pour suspect. — M. Fréd. de Rœmer est mort en mars 1864.

RŒNNE (Louis-Maurice-Pierre DE), magistrat et jurisconsulte allemand, né à Glukstadt (Holstein), le 18 octobre 1804, fit ses études aux universités de Bonn et de Berlin. En 1825 il entra comme auditeur à la Cour de justice de cette dernière ville et dut à la protection du ministre Mülher un avancement rapide. En 1828 il devint assesseur et directeur des enquêtes; en 1841 conseiller extraordinaire, en 1843 conseiller ordinaire près la même cour. Dans l'intervalle, il avait rempli les fonctions de juge à Hirschberg et à Breslau. Décoré, en 1848, chevalier de l'Aigle-Rouge, il fut élu, en 1849 et en 1850, député à la première Chambre prussienne, où il siégea avec la fraction constitutionnelle dite centre gauche. En 1858, l'université de Greifswald lui a conféré le grade de docteur honoraire de philosophie.

M. de Rœnne a produit une série de travaux de jurisprudence dont deux ont une extrême importance; le premier, entrepris avec M. H. Simon, est intitulé : *Constitution et administration de l'État prussien* (die Verfassung und Verwaltung des preussischen Staats; Breslau et Berlin, 1854, 16 volumes : c'est un recueil systematiquement ordonné de toutes les sources de la législation et du droit public de la Prusse; le second est le *Droit politique de la monarchie prussienne* (das Staats-Recht der preussichen Monarchie; Leipsick, 1850, tome Ier). Ses autres ouvrages sont : *Système du droit provincial prussien* (System des pressischen Landrechts; Halle, 1835); *Commentaire sur la loi de la presse du 12 mai* 1851 (Commentar über das Pressgesetz, etc.; Breslau, 1851); puis des dissertations spéciales dans *la Semaine judiciaire de Prusse*, les *Nouvelles archives du droit prussien*, les *Archives de la Silésie*, de Koch. Enfin, il a été le principal callaborateur du grand ouvrage publié sous ce titre : *Compléments et éclaircissements des livres du droit prussien* (Ergaenzungen und Erlaeuterungen der preussischen Rechtsbücher; Breslau; 1847-1857, 15 volumes), etc.

ROËR (Jean-Henri-Édouard), orientaliste allemand, né à Brunswick, le 26 décembre 1805, termina ses études à l'université de Kœnigsberg (1827), se rendit à Berlin, y obtint le titre de professeur agrégé (1833) et fit, pendant plusieurs années, un cours de philosophie. Il publia, en 1832, une dissertation sur le système de Spinosa. *De Spinosæ systematis principiis quæstio metaphysica*; un *Essai sur la méthode d'Herbert*, son professeur (Brunswick, 1834), et divers autres travaux du même genre. Après de longues études sur les systèmes religieux et métaphysiques des Hindous, il conçut le projet de faire un voyage dans l'Inde, comme missionnaire, et, pour rendre cette mission plus efficace, il se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Iéna. Il arriva en 1839 à Calcutta. Ses prédications n'eurent pas un grand succès; mais il se mit à étudier les langues orientales, et particulièrement le sanscrit. En 1841 il fut nommé bibliothécaire, puis, en 1846, secrétaire de la Société asiatique du Bengale. Dans le journal de cette société, il a fait paraître plusieurs traductions excellentes, celle de la partie astronomique du *Bhâskara*, et celle du *Vedânta-Sâra*, ou Précis de la philosophie *Vedânta*, etc. Depuis 1846, il publia par cahiers mensuels la *Bibliotheca indica*, avec des scolies et quelques traductions anglaises. Il a inséré dans ce recueil *les Deux premiers livres de la Sanhita du Rig Veda* (sanscrit et anglais, 1 vol.); *Brihad Aranyaka Upanishat*, avec le commentaire de Cankara et la glose d'Anandagiri (texte et trad., 2 vol.); le *Chandogya Upanishat* (tetxe sanscrit, 3 vol.); *Division des catégories de la philosophie Nyâya* (texte et trad., 9 vol.); le *Sâhitaya Darpana* (sanscrit, 10 vol.). Il entreprit aussi une édition du *Yajur-Veda noir*, ouvrage très-rare, même dans l'Indoustan.

ROESS (André), prélat français, né à Sigolsheim (Haut-Rhin), le 6 avril 1794, fut ordonné prêtre en 1816, vint professer la théologie à Mayence, où il avait terminé ses études, dirigea en 1824 le grand séminaire de cette ville, et en 1830 celui de Strasbourg, avec le titre de chanoine. Nommé coadjuteur de Strasbourg en qualité d'évêque *in partibus* de Rhodiopolis (1840), il succéda au titulaire de ce diocèse, M. Lepappe de Trevern (27 août 1842). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Écrivant l'allemand comme le français, ce prélat a fait passer, de chacune de ces deux langues dans l'autre, une foule d'ouvrages religieux, édités presque tous à Mayence. Parmi ses propres écrits, nous citerons : *la Doctrine catholique; les Héros chrétiens sous la Terreur* (1821); des *Esquisses de sermons* (1838); des brochures *sur la Conversion des protestants* (18'6), etc. Il a fondé, avec l'abbé Weiss, *le Catholique* (1821), revue de bibliographie ecclésiastique, et fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie catholique*.

ROETING (Jules), peintre allemand, né à Dresde, le 12 septembre 1822, fit ses études à l'Académie de Dusseldorff sous M. Bendemann, et débuta par un *Christophe Colomb devant l'université de Salamanque*. Il donna ensuite : *Cromwell au lit de mort de sa fille; Christ en croix;* les portraits de *Lentze* et de *Lessing*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé deux *portraits d'hommes* qui lui ont valu une 3e médaille.

ROETSCHER (Henri-Théodore), poëte dramatique allemand, né à Mittenwalde, dans le duché de Brandebourg, le 20 septembre 1804, et fils d'un pasteur de la maison d'orphelins de Berlin, étudia de bonne heure et avec prédilection les poëtes grecs de l'école classique, Sophocle en particulier. Plus tard il fit de la philologie et de la philosophie à Berlin et à Leipsick sous Hegel et Hermann. Après avoir passé ses examens et s'être fait recevoir professeur, il se consacra tout entier à l'esthétique et à la critique dramatiques, et débuta par un premier ouvrage intitulé : *Aristophane et son époque* (Berlin, 1827). Appelé quelque temps après comme professeur au collége de Bromberg il publia un grand ouvrage, *Dissertations sur la philosophie de l'art* (Abhandlungen zur Philosophie der Kunst; Berlin, 1737-1842, 4 vol.), où il analyse avec beaucoup de talent plusieurs ouvrages de Gœthe et de Shakspeare, et presque en même temps, l'*Art de la description dramatique* (Kunst der Dramatischen Darstellung; Berlin, 1841-1846, 3 vol.). S'étant rendu à Berlin en 1846, il s'y lia avec un grand nombre d'acteurs et des auteurs renommés, Eichhorn, Tieck, etc., et conçut avec eux le plan d'un conservatoire dramatique, dont il devait être directeur, mais dont les événements de 1848 ont ajourné indéfiniment la création.

Parmi ses ouvrages, il faut encore mentionner : *Esquisses et critiques dramatiques* (Dramaturgische Skizzen und Kritiken; Berlin, 1847); des observations sur le *Manfred* de Byron (Ibid., 1844), une dissertation *sur le Drame* (Das Schauspielwesen; Ibid., 1843); *la Vie et l'influence de Seydelmann* (Seydelmann's Leben und Wirken; Ibid., 1845), et des feuilletons très-nombreux dans le *Journal de Spener* (die Spener'sche Zeitung).

ROGER [du Nord] (Édouard, comte), homme politique français, né en 1802, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et fut secrétaire d'ambassade à Constantinople. Décoré en 1831, il fut nommé, en 1834, député de Dunkerque et réélu jusqu'à la révolution de Février. D'abord dévoué à la politique doctrinaire, il soutint les administrations du 13 mars et du 11 octobre et ne passa dans l'opposition de gauche qu'en 1837, à l'époque de la coalition. Ami intime de M. Thiers, il suivit désormais la même ligne de conduite que lui, repoussa l'indemnité Pritchard, le droit de visite et la loi de régence. Après s'être signalé par son courage pendant les journées de juin 1848, il se présenta, sous le patronage de l'Union électorale, comme candidat à la Législative, fut élu par la Seine et le Nord et opta pour ce dernier département. Il s'associa aux vues réactionnaires de la majorité et protesta, avec le parti parlementaire, contre les derniers actes du pouvoir exécutif. Un instant incarcéré, à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, le comte Roger est rentré dans la vie privée.

ROGER (Paul-André), archéologue français, né à Marseille, le 20 mars 1812, entra dans l'administration sous le dernier règne, et, après avoir été secrétaire particulier de M. Narcéot, beau-frère de M. Duchâtel, préfet de plusieurs départements, il fut sous-préfet de Ploërmel, de 1844 à 1848. Écarté des affaires par la République, il s'est tenu depuis en dehors de fonctions publiques et a passé plusieurs années en Belgique.

M. P. Roger, membre de la Société des antiquaires, est auteur de nombreux travaux d'archéologie dont quelques-uns, exécutés avec un grand luxe, ont rapidement épuisé sa fortune. Nous citerons : *Archives historiques de l'Albigeois et du pays castrais* (Albi, 1841, gr. in-8, fig.); *Archives historiques et ecclésiastiques de la Picardie et de l'Artois* (Amiens, 1842-1843, 2 vol. in-8, fig.), ouvrages mentionnés avec beaucoup d'éloges par l'Académie des inscriptions : *Noblesse et chevalerie de Flandre, d'Artois et de Picardie* (1844, gr. in-8, fig.); *Bibliothèque historique, monumentale, ecclésiastique et littéraire de la Picardie et de l'Artois* (1844-1847, in-8, fig.); *la Noblesse de France aux croisades* (1845, in-8, fig.), etc. Il est aussi auteur d'un certain nombre de publications sur la Belgique : *Biographie générale des Belges* (1850, gr. in-8), *Mémoires et souvenirs sur la cour de Bruxelles*, *Mémoires sur la Cour et sur la société belge* (1855, in-8), etc.; puis de quelques brochures d'actualité, sur le projet du canal du Darrian (1861), sur le prince Murat et la franc-maçonnerie (1862), etc.

ROGER (Gustave-Hippolyte), chanteur français, né à la Chapelle-Saint-Denis, le 27 août 1815, et fils d'un notaire, était, par sa mère, petit-fils de Corse, l'acteur vaudevilliste, et l'un des premiers directeurs de l'Ambigu-Comique. Orphelin de bonne heure, il passa sous la tutelle de son oncle, M. Jaloux t, qui voulut faire de lui un notaire et l'envoya, comme clerc, à Montargis. Mais son goût pour le théâtre l'emportant, il obtint d'entrer au Conservatoire en 1836. Il y remporta en 1837 les premiers prix de chant et de déclamation et débuta, l'année suivante, dans *l'Éclair*, à l'Opéra-Comique. Il resta dix ans à ce théâtre, y joua le Pré-aux-Clercs en 1840, la plupart des œuvres de MM. Auber et Halévy : *Haydée*, *les Mousquetaires de la reine*, *la Part du diable*, *la Sirène*, *le Pré-aux-Clercs*, etc. En 1848, il quitta l'Opéra-Comique, où il était difficile de le remplacer. Au retour d'un voyage en Angleterre, avec Jenny Lind, il se risqua, en 1849, à débuter à l'Opéra dans *le Prophète*. Il joua successivement *l'Enfant prodigue*, *le Juif errant*, *la Fronde*, et reprit les anciennes pièces, *les Huguenots*, *la Reine de Chypre*, *Lucie*, *la Favorite*. Mais ses succès y furent plus contestés qu'à l'Opéra-Comique. L'Allemagne, qu'il visita sept fois, de 1850 à 1860, lui fit l'accueil le plus favorable. Il fut applaudi et fêté à Francfort. A Berlin, il fut rappelé trois fois avec Mlle Wagner dans *les Huguenots* et, à une représentation de *la Dame blanche*, le roi et la reine de Prusse descendirent sur le théâtre pour le féliciter; à Munich, il surpassa dans *la Juive* le ténor Hartinger; enfin, à Hambourg, il chanta en allemand le premier acte du *Prophète* de façon à faire dire aux Allemands : « Ces Français sont capables de tout. » Les sérénades et les triomphes

le suivirent dans toutes les capitales. Revenu à l'Opéra en 1855, il avait repris ses meilleurs rôles, sans retrouver auprès du public et des journaux français une faveur aussi entière, lorsqu'un accident de chasse le priva du bras droit, en 1859. Pourvu d'un bras artificiel d'un remarquable mécanisme, M. Roger a reparu sur la scène, aux Italiens de Paris et de Londres, à l'Opéra-Comique, dans *la Dame blanche*, et sur plusieurs théâtres de la province et de l'étranger. En 1864, il était encore, en Belgique, l'objet de nombreuses ovations.

ROGER (Adolphe), peintre français, né à Palaiseau (Seine-et-Oise), vers 1797, fut élève du baron Gros, adopta le genre historique, et débuta au salon de 1822. On a vu de lui, aux expositions annuelles : *Enterrement de village* (18 2) ; *Une Prise de voile* (1831) ; *Révolution de Rome en* 1794, *le duc d'Orléans à la tranchée d'Anvers*, *Charles V rentrant au Louvre* (18 3-1837) : *Bataille de Civitella* (1841) ; *Noël*, *Une Vision*, *Ordination de trois jeunes Africains du Sénégal* (1843) ; *la Vierge aux bleuets* (1847) ; *la Providence détournant la guerre civile*, *Deux religieuses*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Justice humaine*, *Miséricorde divine* (1857), etc. M. Adolphe Roger a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en juillet 1841.

ROGER DE BEAUVOIR. Voy. BEAUVOIR (R. DE).

ROGERS (révérend Henry), écrivain religieux anglais, né en 1814, fit ses études théologiques à Highbury et fut, pendant quelques années, pasteur d'une secte indépendante, puis entra dans l'enseignement et devint professeur de littérature anglaise au collège de l'université de Londres, puis à Spring-Hill, institution entretenue aux frais de non-conformistes de Birmingham. Ses savants articles de critique dans la *Revue d'Édimbourg* ont été très-remarqués, entre autres ceux qui traitent du *Génie de Platon*, des *Progrès du Puséisme* et de *la Vraie gloire littéraire*. L'auteur en a publié la plus grande partie sous le titre : *Essays selected from contribution to the Edinburgh Review* (2e édit. augmentée, 1855, 2 vol. in-8). On a encore de lui : une étude biographique sur Howe ; *l'Éclipse de la foi* (the of Eclipse of Faith), entretiens avec un sceptique ; une réplique très-vive aux observations critiques de M. Newman sur ce livre, etc.

ROGERS (Samuel), célèbre poëte anglais, né le 30 juillet 1762, à Stok-Newington, mort à Londres, le 18 décembre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROGIER (Charles), homme d'État belge, d'origine française, né à Saint-Quentin, le 12 août 1800, alla faire ses études au lycée de Liége, où son père était professeur. Il étudia ensuite le droit, fut reçu docteur, et chercha des ressources dans l'enseignement particulier. Habitant la même ville que MM. Lebeau et Devaux, il contracta avec eux une étroite amitié cimentée par une conformité d'opinions, et tous trois fondèrent le *Mathieu Lænsberg*, qui, bientôt remplacé par le *Politique*, fit une guerre acharnée à la domination hollandaise. M. Rogier y inséra les *Lettres d'un bourgeois de Saint-Martin* qui eurent un grand succès.

Lors des premiers mouvements de 1830, il forma un bataillon de 300 Liégeois, armés de fusils et de canons, et entra dans Bruxelles. Il se caserna à Sainte-Élisabeth, et attendit les événements. Le 19 septembre, à la tête de ses hommes, il s'empara de l'hôtel de ville, et le préserva du pillage. Les jours suivants, il se distingua encore aux postes les plus périlleux, et, le 24, il forma avec deux autres chefs d'insurgés le premier gouvernement national belge, connu sous le nom de Commission administrative. Il fit ensuite partie du gouvernement provisoire, puis du Congrès national, où il se prononça en faveur d'une monarchie constitutionnelle héréditaire.

Pendant que ses amis, MM. Lebeau et Devaux, entraient au ministère avec M. Nothomb, il se rendait auprès de l'armée pour y raffermir la discipline et y réveiller le sentiment national. De retour à Bruxelles, il vota pour le duc de Nemours, avant d'accepter la candidature du prince Léopold. Nommé gouverneur d'Anvers, en juin 1831, il devint, l'année suivante, ministre de l'intérieur, et put prêter un appui plus efficace à ses amis.

Le parti républicain, soutenu par le peuple, demandait la guerre à grands cris, et chaque jour, M. Lebeau, qui avait accepté le traité des dix-huit articles, était insulté dans les rues. M. Rogier prit à la tribune la défense de son collègue et engagea, avec M. Gendebien, chef du parti radical, une lutte fort vive qui se termina par un duel. M. Rogier eut la joue droite traversée par la balle de son adversaire. Remis de sa blessure, il prit une part active, dans la session de 1834, aux discussions que souleva l'établissement des chemins de fer. Cependant il dut, l'année suivante, quitter le ministère et céder la place à l'administration moins libérale de M. de Theux. Il reprit alors le gouvernement de la province d'Anvers, où il rendit pendant cinq années des services signalés à l'agriculture et au commerce.

Après la dissolution du cabinet de Theux, en 1840, il rentra aux affaires et eut le portefeuille des travaux publics dans le ministère Lebeau. Il le garda jusqu'au jour de la rupture entre MM. Nothomb et Lebeau. Il devint alors l'un des chefs de l'opposition libérale, et attaqua, pendant six ans, les tendances catholiques des ministères Nothomb (1841-1846), et de Theux (1846-1847). Aussi, lorsque le roi jugea prudent d'arrêter les progrès de l'ancien parti de l'union, M. Rogier fut appelé encore une fois au ministère (12 août 1847). Il s'y maintint cinq ans, soit au département de l'intérieur, soit à celui de la guerre, au milieu des circonstances les plus difficiles, et parvint à préserver la Belgique de cette commotion presque universelle qui agita l'Europe en 1848. Il se retira le 31 octobre 1852, lors des difficultés avec le gouvernement français au sujet de la liberté laissée à la presse belge.

Après être resté le chef de l'opposition libérale, sous les deux ministères de Brouckère et de Decker, M. Rogier fut reporté au pouvoir par le triomphe de l'opinion qu'il représentait sur le parti clérical, dont il était le brillant et constant adversaire. Il reprit le portefeuille de l'intérieur le 9 novembre 1857, et l'échangea contre celui des affaires étrangères le 26 octobre 1861. Ses démarches auprès de Napoléon III et son influence personnelle contribuèrent au maintien des bonnes relations de la Belgique avec la France et à l'élaboration d'un traité de commerce très-libéral entre les deux pays. A l'intérieur il rencontra des oppositions qui conduisirent le gouvernement, en 1864, à dissoudre la Chambre des représentants.

Son frère, M. Firmin-François-Marie ROGIER, né à Cambrai, le 1er avril 1791, élève de l'École normale française en 1810, professeur à Liége, de 1811 à 1814, entretint des relations étroites avec les promoteurs de la révolution belge et entra, en

1830, dans la carrière diplomatique. Après avoir été attaché à l'ambassade de Paris, sous le comte Lehon et le prince de Ligne, comme secrétaire, puis comme conseiller de légation, il a été nommé, en 1848, plénipotentiaire de la Belgique, auprès du gouvernement républicain, et accrédité, avec le même titre, le 7 décembre 1852, auprès de l'empereur Napoléon III. En 1861, M. Firmin Rogier fut nommé plénipotentiaire de son gouvernement pour la négociation du traité de commerce avec la France, ainsi que de la convention littéraire. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur.

ROGNETTA (Filippo), médecin italien, né vers 1805, mort le 11 octobre 1857. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROGRON (Joseph Adrien), juriste français, né à la Fontaine-Guyon, le 30 mai 1793, inscrit sous la Restauration comme avocat au barreau de Paris, puis aux conseils du roi et à la Cour de cassation (1823-1836), devint en 1840 secrétaire en chef du parquet de cette dernière cour. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1845.

Nous citerons parmi ses travaux : *Législation ancienne et nouvelle et jurisprudence sur les domaines engagés* (1826), en collaboration avec M. Piet; *Étude du crédit hypothécaire* (1849), avec plusieurs collaborateurs, et surtout ses dix *Codes français expliqués par leurs motifs, par des exemples et par la jurisprudence*, avec solutions, définitions, formulaires, etc., publiés par parties qui se vendent encore séparément et réunis pour la première fois en 1838 (gros in-8, 15e édit., 1856); ce sont les plus populaires et les plus commodes, sinon les plus savantes annotations de nos divers codes.

ROGUET (Christophe-Michel, comte), général français, sénateur, né à San-Remo (Piémont), le 28 avril 1800, et fils du général Roguet, comte de l'Empire, qui mourut en 1846, fut élevé au Prytanée militaire de Saint-Cyr, admis en 1815 dans les pages de l'Empereur et entra, en 1816, à l'École polytechnique, d'où il sortit sous-lieutenant du génie : mais son avancement ne date que de la révolution de Juillet, qui remit en faveur les anciens serviteurs de Napoléon. Son père devint alors pair de France, et lui-même fut successivement nommé chef de bataillon (1830), de lieutenant-colonel (1836), colonel du 41e ligne (1840) et maréchal de camp (20 avril 1845). Il gagna cette dernière promotion par cinq années de campagnes en Algérie. Après avoir rempli divers commandements à l'intérieur. M. Roguet fut choisi pour aide de camp par le président de la République, qui, en récompense de ses services, l'éleva, après le coup d'État, au grade de général de division (22 décembre 1851) et, un an plus tard, l'appela au Sénat par décret du 31 décembre 1852. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1844, il a été promu grand officier le 13 mars 1858. Il fait partie du conseil général de la Haute-Garonne.

ROHAN-CHABOT (Anne-Louis-Fernand, duc DE), prince de Léon, général français, né le 14 octobre 1789, descend d'une ancienne famille du Poitou, substituée en 1645 aux ducs de Rohan. A son retour de l'émigration, il obtint de l'Empereur une sous-lieutenance au 4e de cuirassiers (25 mai 1809), fit la seconde campagne d'Autriche et, après avoir été aide de camp du comte de Narbonne, il fut attaché en la même qualité à la personne de Napoléon qu'il accompagna en Russie; blessé de dix coups de lance à Kalouga, il gagna en 1813 l'épaulette de chef d'escadron. A la rentrée des Bourbons, il fit partie de la maison du duc de Berri avec le grade de colonel. En 1824, il prit le commandement des hussards de la garde royale, qui lui donnait rang de maréchal de camp, et remplit ces fonctions jusqu'à la révolution de Juillet. Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle dynastie, il fut mis à la réforme. Plus tard il refusa pour le même motif la députation de Ploërmel, où son élection était certaine, et vécut éloigné des affaires publiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1821. Marié, le 19 mai 1817, avec Joséphine de Gontaut-Biron, morte en 1844, il en a eu six enfants, dont l'aîné, Charles, prince DE LÉON, est né le 12 décembre 1819, et a épousé, en juin 1843, Mlle Octavie de Boissy.

ROHAULT DE FLEURY (Hubert, baron), général français, ancien pair, né à Paris, le 2 avril 1779, fut élève du collège de Juilly, de l'École polytechnique et de celle de Metz, et entra en 1800 comme lieutenant dans le génie militaire. Nommé capitaine en 1801, il se trouva à la bataille d'Austerlitz, fit, avec la grande armée, les campagnes de Prusse et de Pologne, organisa en Catalogne (1808) une compagnie de sapeurs d'élite qui rendit de grands services et passa chef de bataillon après la défense de Barcelone. En 1809, il reçut à l'assaut de Girone une blessure dont la guérison s'opéra très-difficilement. La Restauration, qui avait besoin d'hommes capables, s'attacha M. Rohault en lui donnant un régiment (1816), et, au début de la guerre d'Espagne, le brevet de maréchal de camp (1823) avec le commandement du génie dans le corps d'expédition du maréchal Moncey. Après 1830, il consacra plusieurs années à mettre Lyon en état de défense, et paya de sa personne dans les insurrections qui agitèrent cette ville, où il commandait le génie; sa conduite, dans celle d'avril 1834, le fit nommer lieutenant général le 29 de ce mois. Lors de la seconde expédition de Constantine (1837), à la tête du génie, il fit construire en deux nuits les tranchées et la place d'armes qui permirent aux gros canons d'ouvrir une brèche praticable.

De 1837 à 1848, M. Rohault de Fleury siégea à la Chambre des Pairs, où il traita avec autorité les questions relatives aux armes spéciales. Admis d'office à la retraite par le décret du gouvernement de Février, il a été placé, en 1849, dans la réserve de l'état-major général. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 2 décembre 1831, il a été promu grand-croix le 26 décembre 1860.

ROHAULT DE FLEURY (Charles), architecte français, neveu du précédent, est né à Paris, en 1801. Son père Hubert Rohault de Fleury, grand prix de Rome et artiste de goût et de talent, était entré, en même temps que le général, à l'École polytechnique. M. Rohault de Fleury, par tradition de famille, y entra lui-même en 1820. Après sa sortie, des essais de sculpture l'occupèrent un instant; mais en 1825 il se donna complètement à l'architecture, et termina, avec son père, le passage du Saumon. Quatre ans plus tard, la révolution de Juillet arrêtait l'exécution d'une vaste maison de refuge projetée entre lui et M. de Belleyme, préfet de police. Le nouveau gouvernement confia à M. Rohault de Fleury les constructions du Muséum, dont il exposa une partie des plans au salon de 1837, les cabinets de minéralogie, les serres du Jardin des plantes et la cage dite *Palais des Singes*. Ces travaux ont été résumés en un volume, sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1837, in-fol.). Divers

projets, entre autres un *Plan d'Opéra* qui fit assez de bruit vers 1840, plusieurs maisons ou cités ouvrières, la construction des *Délassements* et de l'*Hippodrome*, une double réparation de *l'Opéra*, 1847 et 1855 (la dernière a été reprise et corrigée par Visconti), la chambre des notaires (1855), sont ses plus importants travaux. Il est un des premiers qui aient donné l'exemple de la proportion et de la mesure dans l'emploi de la fonte et du verre. Architecte du gouvernement, attaché à l'Opéra, vice-président de la Société des architectes, il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 mai 1843, et promu au grade d'officier le 19 janvier 1861.

ROHDE (Lewin-Joergen), marin danois, né le 28 octobre 1786, à Saint-Thomas, l'une des Antilles danoises, entra dans l'état-major de la marine en 1807, et obtint sa retraite en 1835, avec le grade de capitaine commandant. On a de lui un *Dictionnaire télégraphique* (Telegraph-Ordbog; Copenhague, 1826, in-8) et un *Système complet de signaux à l'usage des bâtiments de toutes les nations* (Fuldstændigt Signal-System til Brug for alle Nationers Skibe; 1835), qui a été jugé digne d'être traduit en français (Paris, 1835), en anglais, en suédois, en allemand, en espagnol, en hollandais et en russe. Le *Supplément* (Tillæg) à cet ouvrage, qui a paru en 1846, a été traduit en anglais sous le titre de *Appendix to Captain Rohde's Universal sea language or code of signals* (Londres, 1840).

ROHRBACHER (l'abbé François-René), historien ecclésiastique français, né dans la Meurthe, en 1789, mort à Nancy, le 17 janvier 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

ROKITANSKY (Charles), médecin allemand, né à Kœniggraetz, en Bohême, le 19 février 1804, suivit les cours de médecine à Prague et à Vienne. Reçu docteur en 1828, il fut attaché, dans cette dernière ville, à l'établissement d'anatomie pathologique, devint ensuite prosecteur de la grande clinique de Vienne, anatomiste légal, etc., et fit lui-même ou fit faire sous ses yeux un nombre de dissections et d'autopsies, dont le nombre, il y a plusieurs années, était déjà porté à plus de 30 000. Il fut nommé successivement, en 1848, recteur honoraire de l'université de Prague et membre de l'Académie des sciences de Vienne; en 1849, doyen des professeurs de l'École de médecine; en 1850, recteur de l'université de Vienne.

M. Rokitansky, sans avoir beaucoup écrit, compte en Allemagne comme un chef d'école. Son principal ouvrage, qui joint à une richesse extraordinaire de faits et d'observations une terminologie précise et en partie nouvelle, est un *Manuel d'anatomie pathologique* (Vienne, 1842-1846, 5 vol.), que la Société de Sydenham s'est elle-même chargée de faire traduire en anglais (Londres, 1845-1850, 3 vol.).

ROLLAND (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Mâcon, le 4 novembre 1818, et fils d'un avoué, étudia le droit, fut reçu avocat en 1841, et se fit inscrire au barreau de Lyon. En 1842, il prit part à la fondation du *Progrès de Saône-et-Loire*, organe de l'opposition libérale. Admirateur enthousiaste de M. de Lamartine, il suivit ses inspirations politiques et devint en quelque sorte son lieutenant. Malgré sa jeunesse, il était maire de Mâcon en 1847, et présida en cette qualité le banquet offert par les démocrates à l'auteur des *Girondins*. Après la révolution de Février, il resta à la tête de l'administration municipale et fut envoyé à l'Assemblée nationale, le cinquième sur les quatorze représentants de Saône-et-Loire, par 117 804 suffrages. Il fit partie du comité de l'administration départementale et communale, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il fit ensuite à la politique de l'Élysée une certaine opposition, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

Occupé d'études littéraires et historiques, M. Rolland a publié le *Compte rendu des travaux de la Société académique de Mâcon*, de 1841 à 1847 (Mâcon, 1852, in 8). Toujours dévoué à la cause de M. de Lamartine, il fit, pour servir les intérêts de l'illustre poëte, un voyage en Orient, et a fait paraître, au retour, *la Turquie contemporaine* (Paris, 1854, in-8).

Un autre représentant du même département, M. Abraham-Auguste ROLLAND, né à Châlon-sur-Saône, le 12 septembre 1823, ancien maître répétiteur au collége de Bourges, que son ardeur à soutenir les idées révolutionnaires fit révoquer, s'étant rendu dans le département de Saône-et-Loire, y était devenu un des agents les plus zélés de la propagande démocratique. Envoyé à l'Assemblée législative, il fit partie du bureau provisoire et se fit remarquer, dès le premier jour, par la vivacité avec laquelle il protesta contre la partialité du président d'âge, M. Kératry. Bientôt après, il signa l'appel au peuple, publié au nom de la Montagne, et parut à la manifestation du 13 juin. Il échappa aux poursuites de la police et se réfugia en Suisse, d'où il est passé plus tard en Belgique et en Angleterre. Condamné à la déportation par la haute cour de Versailles, il a vécu depuis à l'étranger.

ROLLAND DE VILLARGUES (Jean-Joseph-François), jurisconsulte et magistrat français, né à Beaumont-sur-Oise, le 27 novembre 1787, mort le 18 mars 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire.*

Son fils, M. Jean-Joseph ROLLAND DE VILLARGUES, né le 14 septembre 1810, a été longtemps substitut au tribunal de première instance de la Seine, dont il devint l'un des vice-présidents.

ROLLE (Jacques-Hippolyte), journaliste français, né à Dijon, le 8 juin 1804, fit à Paris ses études et son droit, et fut, de 1821 à 1824, élève de l'École des chartes. Dès 1826, il entra à la rédaction de l'ancien *Figaro*, prit une part active aux luttes de la presse, et fut, en 1830, un des signataires de la protestation des journalistes. Attaché, depuis deux ans déjà, au *National*, il y rédigea spécialement la critique dramatique, et passa, en 1844, au feuilleton du *Constitutionnel*, puis à celui de *l'Ordre*. Il écrivait en même temps les courriers de Paris dans *l'Illustration*, des articles de critique dans *l'Artiste*, le *Moniteur*, et se faisait partout remarquer par la sévérité de son goût, la vivacité maligne et l'élégance de son style. M. Rolle est, depuis plusieurs années, conservateur-administrateur de la bibliothèque de la Ville de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1849.

ROLLE (Henri-Armand), homme politique français, député, est né le 28 juillet 1824. Ancien auditeur au conseil d'État, il a été nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription du département de la Côte-d'Or, par 20 687 voix sur 31 664 votants. Il a aussi été élu membre du conseil général du même département pour le canton de Précy-sous-Thill.

ROLLEAU (Étienne-Théodore DE), prêtre fran-

çais, né à Verdun (Haute-Garonne), en 1799, fit ses études élémentaires et sa théologie à Toulouse, et passa un an dans la maison des Lazaristes avant d'etre ordonne prêtre (1826). Attaché tour à tour aux églises de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et de Saint-Étienne du Mont, il devint ensuite curé de Notre-Dame de Lorette (1833) et contribua à faire de cette église, qui n'était point encore achevée, le temple le plus riche et le plus coquet de la capitale. La mode la prit sous son patronage et la baptisa du titre mondain de « boudoir. » Les *mois de Marie* y sont surtout remarquables par le luxe des décorations et de la musique. M. de Rolleau est chanoine honoraire de la cathédrale de Paris.

ROLLER (Jean), peintre français, né à Paris, vers 1812, étudia sous le portraitiste Gautherot, et débuta au salon de 1836 par l'envoi de plusieurs *Portraits*, au nombre desquels était le sien. Il s'est exclusivement consacré à ce genre, et a fait aux salons des envois réguliers, parmi lesquels on remarque : *MM. Vandemare, Coriolis, Dumas, Cauchy, Lepère, Hittorff, Thénard, Olivier, Brongniart* (1842-1851); des études de dessin, entre autres, *la Jeune femme en prière* (1843); une série de dix *Portraits* à l'Exposition universelle de 1855; *M. Léon Halévy* (1857); quatre *Portraits* (1859); *MM. Boitelle, Bartholony, Lavallée, le docteur Blanch* et une *Tête d'étude* acquise par le duc de Morny (1861); *M. F. Halévy, Tête d'étude* (1863), etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840, une 2ᵉ en 1842, une 1ʳᵉ en 1843, et la décoration en juillet 1844.

ROLLINAT (François), ancien représentant du peuple français, né à Argentan (Orne), le 24 juin 1806, suivit à Paris les cours de droit, passa de brillants examens, et, reçu avocat, s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Il s'y plaça bientôt au premier rang, et fut par son talent le seul appui d'une nombreuse famille. L'opposition radicale le comptait parmi ses chefs dans le département de l'Indre. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple le cinquième sur sept, par 24 374 voix. Membre du comité des affaires étrangères, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Non réélu à la Législative, il retourna dans le département de l'Indre et reprit sa place au barreau de Châteauroux.

ROMAIN-DESFOSSÉS. Voy. DESFOSSÉS.

ROMEUF (Barthélemy DE), homme politique français, député, est né à la Voûte-Gilhac (Haute-Loire), le 17 mai 1799. Ancien officier supérieur d'état major et aide de camp du maréchal Soult, il est devenu membre du conseil général pour son canton natal. En 1852, il a été nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2ᵉ circonscription de la Haute-Loire. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 15 659 voix sur 27 387 votants. Cette même année, il a été nommé questeur de la Chambre, en remplacement du général Perrot. M. Barthélemy de Romeuf a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 juillet 1858.

ROMEY (Louis-Charles-Réparat-Geneviève-Octave), publiciste et historien français, né à Paris, le 26 décembre 1804, fit ses études au collège de Sorèze et visita ensuite l'Italie, et surtout l'Espagne, où il recueillit des matériaux pour l'histoire de ce pays. Après avoir travaillé à une foule de publications et de revues, il dirigea, de 1834 à 1836, *le Foyer*, et eut avec M. Véron un de ces duels si fréquents alors dans la vie de journaliste. Successivement occupé de littérature, d'histoire et de traductions, la plupart de ses ouvrages ont été publiés par la maison Furne. Membre de l'Académie de l'histoire de Madrid, il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 juillet 1845.

M. Charles Romey a publié, outre son *Histoire d'Espagne* (1838-1848, 10 vol. in-8), qui reste, quoique inachevée, son principal ouvrage : *Chateaubriand prophète* (1849), brochure, une *Notice sur Fenimore Cooper*, en tête du roman de *Mercédès*; un *Choix des œuvres* d'Armand Carrel, avec des *Notes*; la traduction de *la Case de l'oncle Tom*, avec M. Rolet, et *la Russie ancienne et moderne*, avec M. Alfred Jacobs. Il a collaboré à *l'Artiste*, à la *Revue encyclopédique*, à *la Pandore*, au *Corsaire*, au *Courrier français*, au *Figaro*, au *Supplément au Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue française*, au *Journal des connaissances utiles*, etc. Il a signé quelques articles du nom de *Pierre Rocferré* et de l'anagramme *Selrach Yémor*.

ROMIEU (Auguste), administrateur et littérateur français, né à Paris, le 17 octobre 1800, mort le 20 novembre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROMMEL (Dietrich-Christophe DE), historien allemand, né le 17 avril 1781, à Cassel, mort à Cassel, le 26 janvier 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROMNEY (Charles MARSHAM, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1808, à Wateringbury (comté de Kent), appartient à une famille élevée, en 1716, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Marsham, il fit ses études universitaires à Oxford et représenta le comté de Kent à la Chambre des Communes, de 1841 à 1845. A cette époque, la mort de son père le fit entrer à la Chambre haute, où il continua de soutenir la politique du parti conservateur. Marié avec une fille du duc de Buccleuch (1832), il a huit enfants, dont l'aîné, Charles, vicomte MARSHAM, né en 1841, a été nommé, en 1862, lieutenant d'artillerie dans la milice du comté de Kent.

RONDOT (Natalis), économiste français, né à Saint-Quentin (Aisne), le 23 mars 1821, passa du collège dans une fabrique de tissus de laine. En 1846, sur la présentation de la chambre de commerce de Reims, il fut attaché à l'ambassade de Chine, comme délégué de l'industrie lainière et de l'industrie des vins. Au retour de cette mission, il prit part à la lutte en faveur du libre échange. En 1848, il fut un des rapporteurs de l'enquête de la chambre de commerce de Paris sur les industries de cette ville. Il fit partie du jury central de l'Exposition de 1849 et fut nommé membre du jury international de l'Exposition de Londres. Il fut nommé, en outre, secrétaire de la commission permanente des valeurs, délégué des chambres de commerce de Lyon et de Saint-Étienne et correspondant de la commission centrale de Belgique. En 1853, il a été chargé d'une mission commerciale dans le Levant. M. Rondot a été nommé le 31 mai 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

Rédacteur du *Journal des économistes*, du *Dictionnaire de l'économie politique*, du *Journal asiatique*, etc., il a publié, en outre : *Rapport sur les étoffes de laine françaises convenables*

pour la Chine, l'archipel Indien et l'Afrique (1846-1847, autogr. in-fol.), publié par le ministère du commerce; *Étude pratique des tissus de laine convenables pour la Chine, le Japon, la Cochinchine et l'archipel Indien* (1847, gr. in-8), traduit en plusieurs langues; *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine* (1849, grand in-8); en collaboration avec les autres délégués du commerce attachés à l'ambassade de Chine; *Rapport au ministre de l'agriculture et du commerce sur l'industrie lainière de la Belgique en 1847* (1849, gr. in-8); *Histoire et statistique des théâtres de Paris* (1852, br. in-8), etc.

RONGE (Jean, dit le curé), révolutionnaire allemand, né à Bischofswalde (Silésie), en 1813, élevé d'abord au collége de Neisse, suivit, en 1837, les cours de l'Université de Breslau. Deux ans après, il entra au séminaire de cette ville; mais son esprit indépendant ne fut pas capable de supporter longtemps sans révolte le joug de l'autorité ecclésiastique. Nommé chapelain à Grottkau (1840), il acquit sur la jeunesse, par ses prédications libérales, une influence qui excita chez ses supérieurs de la défiance. Déjà il avait engagé contre eux des querelles assez vives, lorsque la publication de son mémoire, intitulé : *Rome et le Chapitre de Breslau*, vint mettre le comble à leur mécontentement. Au mois de janvier 1843, il fut suspendu de ses fonctions. Obligé de quitter Grottkau, il obtint la place d'instituteur aux fonderies de Laura. De là, il adressa aux journaux une lettre dans laquelle il attaquait avec beaucoup de véhémence le culte des reliques et dévoilait des supercheries coupables ou des superstitions ridicules (Voy. Arnoldi). L'opposition violente qui s'était formée depuis quelque temps en Allemagne, même dans les provinces catholiques, contre les empiétements du clergé, était favorable au curé Ronge; la procédure dirigée contre lui, son excommunication, les coups d'éclat de ses ennemis, le firent considérer comme un martyr. Il devint presque l'apôtre d'une foi nouvelle.

Comme un autre Luther, il entraîna une grande partie de l'Allemagne catholique hors des voies de l'Eglise romaine. Mais, après avoir commencé comme le puissant promoteur de la Réforme, il finit comme le fondateur de l'Église française (Voy. Chatel). Le néo-catholicisme allemand eut plus d'éclat que de durée. La police allemande, s'inquiétant de voir la nouvelle Église organiser partout des communautés nombreuses, essaya d'entraver le mouvement qui s'accomplissait, comme par miracle, à la voix de M. Ronge: toutes ses mesures échouèrent contre l'engouement général. Le réformateur publia successivement plusieurs écrits : *A mes coreligionnaires et à mes concitoyens*, *Au bas clergé*, *Aux professeurs catholiques*, *Justification*, *Appel*, *l'École catholique allemande*, *Ennemis nouveaux quoique vieux*, etc.; il fit entendre ses prédications dans toute l'Allemagne, et l'on put croire un moment que, des Alpes à la Baltique, du Rhin à la Vistule, les protestants et les catholiques allaient déserter les églises établies pour se confondre dans l'unité d'une seule doctrine. Ce n'était là qu'une apparence. Le succès du curé Ronge était factice, et d'ardents démocrates, tels que Robert Blum, s'étaient servis de son nom pour exciter le peuple, et, sous l'agitation religieuse, préparaient la révolution politique.

Les événements de 1848, en soulevant d'autres questions, firent oublier les prédications de M. Ronge et de ses amis; l'apôtre lui-même se fit tribun. Membre de l'Assemblée nationale de Francfort, il se rangea parmi les partisans de la république, et, lors de la réaction de 1849, il fut forcé de s'exiler. En 1851, il a signé à Londres, avec les principaux chefs de la démocratie allemande, un manifeste révolutionnaire. La popularité s'est retirée de son nom, mais sans le faire renoncer à l'espérance de voir l'Allemagne revenir au néo-catholicisme et à la démocratie.

RONJAT (Joseph-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Marcel-d'Eyzin (Isère), le 14 juillet 1790, mort en décembre 1857. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

RONNA (Antonio), révolutionnaire italien, né à Crema, le 8 janvier 1801, achevait son droit à Pavie, lorsque éclata le mouvement de 1821, à la suite duquel il se réfugia en Espagne. Il y combattit, jusqu'en 1824, avec les libéraux, puis chercha un asile en Angleterre, où il publia des *Additions* au *Dictionnaire* de Bottarelli et au *Veneroni's Italian school-master*. Venu en France, après la révolution de 1830, il y enseigna la langue et la littérature italiennes. On lui doit un *Dictionnaire italien-français et français-italien*, *Dizionarietto italiano*, des *Guides*, *Dialogues*, *Préfaces*, etc.

L'aîné de ses trois fils, M. C. A. Ronna, ingénieur, a professé la physique à Cheltenham, et signé plusieurs articles dans l'*Athenæum* et la *Revue de Paris*, etc. — Le second, M. Ferdinand Ronna, est officier dans le corps sarde des bersaglieri.

ROQUEPLAN (Louis-Victor-Nestor), littérateur français, né à Malemort (Bouches-du-Rhône), en 1804, fit d'abord son droit à Paris, tenta, vers la fin de la Restauration, quelques essais littéraires et prit la rédaction en chef du *Figaro*, qu'il partagea avec M. de Latouche. Mêlé aux nombreux procès que subit cette feuille satirique, et l'un des signataires, en 1830, de la protestation des journalistes, il se retira vers la fin de 1832, et n'occupa, pendant quelques années, l'attention publique que par son assiduité aux soirées de l'Opéra, dans la loge infernale, et ses saillies critiques à l'adresse de tous les actes de l'administration. Vers 1840, le ministère le mit lui-même à l'œuvre en lui confiant la direction du théâtre des Variétés, qui, grâce à de joyeux vaudevilles, à une troupe bien choisie et à des bals pleins d'entrain, compta sous lui l'une de ses rares époques de prospérité.

M. Nestor Roqueplan fut moins heureux à l'Opéra, dont il obtint pour dix ans le privilége, en juin 1847, lors de la retraite de M. L. Pillet. D'abord adjoint à M. Duponchel, puis seul à partir de 1850, il eut à traverser l'époque de crise qui suivit la révolution de Février, et pendant laquelle il planta l'arbre de la liberté qui ombragea trois ans la cour de l'administration. Il fit jouer en 1848 *le Prophète*, qui avait été reçu par son prédécesseur. Il reçut ou monta lui-même *l'Enfant prodigue*, *Sapho*, *le Juif-errant*, *Louise Miller*, *la Fronde*, *la Nonne sanglante*, *Gemma*, *les Vêpres siciliennes* et *la Fonti*, ces deux dernières jouées seulement après sa retraite. Il introduisit à l'Académie de musique les œuvres de M. Verdi et les noms de Mmes Alboni, Cruvelli, etc. En novembre 1854, il résigna entre les mains de M. Crosnier une administration qui revint alors au système de régie par l'Etat. Trois ans après, le 4 novembre 1857, il fut nommé directeur de l'Opéra-Comique, comme successeur de M. Perrin, et céda son privilége en 1860. M. Nestor Roqueplan a été décoré de la Légion d'honneur le 31 décembre 1832.

On a de lui un grand nombre d'articles fournis de 1827 à 1832 au *Figaro*, dans lequel il a écrit encore des *courriers* depuis sa troisième réapparition (1856); des *revues parisiennes* dans *la Presse* (1856-57); une *Histoire de l'Empereur Napoléon racontée par une grand'mère à ses enfants* (1835); *Regain de la vie parisienne* (1853); *les Coulisses de l'Opéra* (1855); et, sans nom d'auteur, les livraisons mensuelles et bimensuelles des *Nouvelles à la main*, revue spirituelle des hommes et des choses du temps.

ROQUEPLAN (Joseph-Étienne-Camille), peintre français, frère du précédent, né au même lieu, le 18 février 1802, mort en octobre 1855. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROQUES-SALVAZA (Paul-Auguste), homme politique français, député, est né à Carcassonne, le 18 décembre 1793. Ancien avocat, puis avocat général sous la Restauration, il devint maire de Carcassonne et membre du Conseil général pour le canton de Tuchan. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la première circonscription du département de l'Aude. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il a obtenu, en 1863, 30 028 voix sur 36 043 votants. M. Roques-Salvaza a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

ROS DE OLANO (don Antonio), comte d'Almina, général et homme politique espagnol, ancien ministre, né à Marianne de Caracas, en 1808, et fils d'un officier distingué qui mourut jeune, entra dans la carrière militaire et obtint ses premiers grades à l'ancienneté. Il servit, en 1834, en qualité de lieutenant, à l'armée d'Aragon, et plus tard à celle du Nord, assista à divers combats, et se distingua notamment à celui de Elzaburn, comme aide de camp du général Mina. L'année suivante, il repoussa, à la tête d'une brigade, les attaques de Zumalacarreguy. Il se signala encore, sous les ordres du général Bordobas, contre le général carliste Gomez, devint secrétaire du général Narvaez à l'armée de réserve d'Andalousie, et fut promu colonel en 1837. Lors du pronunciamento de 1840, M. A. Ros de Olano commandait le 8e bataillon de la milice nationale de Madrid, qu'il s'efforça en vain de maintenir dans l'obéissance au pouvoir.

Partisan d'Espartero, il appuya le soulèvement national de 1843 et prit momentanément la direction politique de la province de Murcie. Il fut alors nommé ministre de l'instruction et des travaux publics, puis délégué comme ministre de l'Espagne en Portugal. Mais il fut presque aussitôt envoyé, en qualité de capitaine général, dans les possessions d'Afrique. Il sut conjurer, à Ceuta, une insurrection parmi les forçats, puis donna sa démission, revint en Espagne, et, par de nouveaux exploits contre les carlistes, mérita la dignité de sénateur.

L'un des chefs et des orateurs de l'opposition, de 1852 à 1854, il fut nommé, sous le ministère San-Luis, directeur général du département sanitaire de l'armée, et maintenu malgré son hostilité déclarée contre le cabinet. Sa démission ayant été acceptée, il prépara, avec le général O'Donnell, l'insurrection du 28 juin 1854, et fut, après la victoire, chargé de la direction de l'infanterie. Il eut une part importante aux débats des cortès constituantes, et, après avoir été promu grand-croix de Saint-Ferdinand, reçut le titre de comte d'Almina. La rentrée de Narvaez au pouvoir enleva à M. Ros de Olano ses fonctions de directeur de l'infanterie, que lui rendit ensuite O'Donnell, et qu'il n'a pas résignées lorsque, en 1859, il a été mis à la tête du 3e corps de l'armée expéditionnaire envoyé en Afrique.

ROSA (Pietro), archéologue et topographe italien, né à Rome, vers 1815, descendant en ligne directe de Salvator Rosa, a été, jusqu'en 1848, l'architecte du prince Borghèse. Depuis cette époque, il n'a cessé de s'occuper du grand travail, qui, même inédit, était déjà très-connu parmi les savants, la *Carte topographique de l'ancien Latium*, à l'échelle du 20 millième. Il y a procédé par la restitution topographique de tous les tombeaux de la voie Appienne et par d'innombrables explorations archéologiques et géographiques dans la campagne romaine. M. Rosa y fit, tous les hivers, des promenades archéologiques, véritables leçons d'histoire et de topographie. L'Empereur Napoléon III l'a chargé, en 1860, de divers travaux de restitutions, notamment de celle du fameux camp des prétoriens d'Albano, et lorsqu'il eut acquis de l'ex-roi de Naples, en 1861, les jardins Farnèse, il le nomma conservateur du palais des Césars, dont les ruines y sont comprises. M. Rosa fut en même temps choisi pour diriger les fouilles entreprises sur ce terrain. Ses plans de la voie Appienne ont paru dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*.

ROSAS (Antoine de), médecin allemand, né à Fünfkirchen (Hongrie), en 1791, exerça d'abord la médecine à Vienne, et se fit connaître par plusieurs cures très-heureuses de maladies des yeux, qui lui valurent la place de professeur d'ophthalmothérapeutique à Padoue (1819). Au bout de deux ans, il retourna à Vienne prendre possession de la même chaire à la Faculté de médecine. Professeur et praticien distingué, il obtint, en 1837, des lettres de noblesse.

Parmi les écrits qui rentrent dans sa spécialité, on cite en première ligne deux ouvrages : *Manuel pratique et théorique d'ophthalmothérapeutique* (Handbuch der theoretischen und praktischen Augenheilkunde; Vienne, 1830, 3 vol.) et *Traité des maladies d'yeux* (Lehre von den Augenkrankheitein; Ibid., 1834, gr. in-8, 1 vol.); puis diverses brochures et dissertations, entre autres : *Dissertation sur la fistule lacrymale et l'opération propre à la guérir* (Ibid., 1814, en latin); *Histoire abrégée de l'université de Vienne en général, et plus particulièrement de la Faculté de médecine* (Kurzgefasste Geschichte der Wiener Hochschule, etc.; Ibid., 1840). M. de Rosas a collaboré en outre aux *Annales de médecine de Schmidt* et aux *Annuaires médicaux des États autrichiens*, dont il est devenu, en 1840, rédacteur en chef.

ROSAS (Don-Manuel Ortiz de), homme d'État de la confédération argentine, né à Buenos-Ayres, en 1793, descend, dit-on, d'une grande famille des Asturies, et compte parmi ses ancêtres un ancien capitaine général du Chili, don Léon Ortiz de Rosas, comte de Poblaciones. Son grand-père périt dans une expédition contre les Indiens. Élevé au milieu de pâtres et de paysans presque sauvages sur les domaines de sa famille, il mena dans sa jeunesse la vie du *gaucho*, toujours à cheval, le lazzo à la main, le fusil sur l'épaule, au milieu des hommes à moitié brutes dont il devait un jour se faire une armée pour rétablir sur les rives de la Plata son audacieuse tyrannie.

Il parut en 1820, pour la première fois, sur la scène politique. A la tête d'un régiment de la campagne, les *colorados*, il vint au secours du gouverneur Rodriguez, qui venait d'être chassé

de Buenos-Ayres. Les Provinces unies de l'Amérique du Sud s'étaient émancipées en 1810 de la tutelle de l'Espagne. En 1816, le congrès de Tucuman avait proclamé définitivement leur indépendance. Un second congrès avait décrété, le 30 avril 1820, une constitution analogue à celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. Mais cette constitution n'avait point de bases solides; elle était repoussée à la fois par les *unitaires*, qui avaient pris pour modèle la République française, une et indivisible, et par les *fédéralistes*, qui voulaient assurer l'indépendance de chaque province. Le premier de ces partis comprenait presque tous les hommes éclairés, les classes libérales, imbues des principes du XVIIIe siècle; le second se composait des gauchos, des prêtres et d'un certain nombre d'ambitieux. Rosas était fédéraliste; mais l'heure n'était pas venue pour lui de témoigner ses véritables sentiments : il soutint l'autorité de Rodriguez, contribua au succès du parti unitaire, et retourna dans les pampas, parmi les gauchos.

De 1820 à 1827, Rivadavia, chef des unitaires, gouverna la république Argentine, soit comme ministre, soit comme président élu par le congrès général de 1826. La liberté de la presse, la liberté individuelle, la liberté des cultes, le développement de l'instruction publique, la création d'une banque nationale, d'importants essais de colonisation, les mesures les plus propres à faire entrer dans les voies de la civilisation européenne un peuple jusqu'alors abruti par l'ignorance, la superstition et la paresse; tous ces bienfaits étaient, aux yeux des moines dont les couvents étaient supprimés, du clergé qui perdait des richesses considérables, et des gauchos troublés dans leurs habitudes séculaires, autant de griefs contre l'administration de Rivadavia. Plusieurs chefs fédéralistes, prenant pour prétexte de leur révolte les atteintes portées aux droits des provinces par la constitution définitive du 24 décembre 1826, soulevèrent les paysans et marchèrent en armes sur Buenos-Ayres. Rosas fut un des promoteurs et des généraux de cette insurrection, qui devait le conduire à la dictature.

Après l'abdication de Rivadavia (7 juillet 1827), les vainqueurs s'occupèrent d'organiser la fédération de manière à « maintenir entre les provinces une liberté, une indépendance et une égalité parfaites; » mais la réaction ne se borna point à détruire l'unité de la république; elle rétablit la plupart des privilèges et des abus que l'administration libérale avait abolis. A leur tour, les unitaires prirent les armes contre le gouverneur Dorrego, s'emparèrent de lui dans un combat et le fusillèrent. Rosas accourut avec ses gauchos, il livra bataille au général Lavalle, mit les insurgés en déroute, et releva son parti par cette victoire décisive. Les fédéralistes saluèrent en lui leur sauveur. Le 8 décembre 1829, il fut nommé gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres.

Du jour où il prit possession du pouvoir, il se dévoila tout entier : « Vous m'avez choisi, dit il, pour gouverner selon ma science et ma conscience, j'obéis. Vous savez maintenant que les théories libérales sont des utopies qui mènent à la servitude. Ma conviction sera mon guide, la faire prévaloir sera mon devoir, l'exécuter sera le vôtre. » Son premier soin fut de poursuivre et d'anéantir, par une répression impitoyable, les unitaires qui s'agitaient encore dans quelques villes. Cette guerre, ou plutôt cette chasse à l'homme, lui laissa le temps de négocier et de conclure les traités successifs qui ont organisé la Confédération argentine (1829-1831). Buenos-Ayres, Corrientes, Entre-Rios, Santa-Fé, Cordova et San-Juan s'unirent par des conventions formelles, auxquelles les autres provinces donnèrent une adhésion implicite. Il fut stipulé que chaque État conserverait, pour ses affaires intérieures, une indépendance complète, et que la direction des relations extérieures et des affaires de guerre communes à toute la république serait déléguée au gouverneur particulier de Buenos-Ayres.

Le mandat confié à Rosas expirait légalement le 24 janvier 1832. Sûr de recouvrer le pouvoir par une réélection, il voulut augmenter son prestige par une entreprise bien conduite contre les Indiens du désert. La multitude, voyant en lui un héros, le voulut pour maître; la Chambre des Représentants l'appela de nouveau à la tête du gouvernement, et, après quelques pourparlers, lui déféra « la somme du pouvoir public, » c'est-à-dire l'autorité absolue (7 mars 1835).

Rosas a conservé cette dictature pendant dix-sept ans sans interruption. Tous les cinq ans, au terme légal de son pouvoir, la Chambre des Représentants, composée de ses partisans les plus fanatiques, renouvelait son mandat par une réélection unanime. Il refusait, en prétextant sa santé affaiblie par les fatigues du gouvernement, ou son amour de la solitude, de la vie champêtre et du repos. Pour mettre fin à ses hésitations et à ses scrupules, elle lui décernait de nouveaux honneurs, et le dictateur se résignait à un nouveau sacrifice. Les gauchos, touchés du désintéressement de Rosas, le comparaient à Washington.

Il avait, d'ailleurs, toutes les qualités de l'emploi. Sa haute stature, ses traits accentués, ses yeux bleus, vifs et pénétrants, commandaient le respect, son teint clair et coloré lui donnait l'air d'un Européen. En changeant d'auditoire, il savait changer de langage. Il parlait aux gauchos d'un ton familier, avec des formules énergiques et des images pittoresques. Avec les gens éclairés, c'était un rhéteur plein d'élégance et de recherche. Infatigable au travail, il surveillait tout de ses yeux, l'administration, la police, la diplomatie, l'armée, les finances, la presse; il concentrait tout dans sa main. Il personnifiait en lui le gouvernement et la nation. L'Europe, pendant près de vingt ans, n'a vu que Rosas dans la Confédération argentine. Gouverneur de Buenos-Ayres, il était en même temps, d'après les traités de 1829, le représentant de toutes les provinces auprès des puissances étrangères. De là deux parties distinctes dans son administration.

A l'intérieur, Rosas fut débarrassé de bonne heure de tous ses rivaux d'influence. Deux généraux fédéralistes, Quiroga et Lopez de Santa-Fé, disparurent si à propos, qu'on l'accusa de n'être pas étranger à leur mort. Resté seul chef de son parti, il résolut d'en finir avec les libéraux et les unitaires. Ceux-ci montraient dans leur défaite une indomptable opiniâtreté. De 1836 à 1840, ils reprirent quatre fois les armes. Rosas employa contre eux toutes les ressources du despotisme. Il écrivit sur tous les actes officiels : *Meurent les sauvages unitaires!* et ce ne fut point là une vaine menace. La guerre devint une boucherie. Outre son armée, qui ne faisait point de prisonniers, le dictateur avait à ses ordres une bande d'assassins, organisés en société populaire (*la Mazorca*), et toujours prêts à frapper tous les suspects. Servie par de tels instruments, la dictature de Rosas fut une longue et sanglante terreur, et comme le règne d'un chef de brigands.

Quelques améliorations matérielles, compensées d'ailleurs par l'émission démesurée d'un papier-monnaie sans hypothèque, ne suffisent point à expliquer la durée de sa tyrannie. Rosas dut sa véritable force à son attitude en face de l'Angleterre et de la France. Il s'est grandi aux yeux de toute l'Amérique dans cette *affaire de la Plata*,

où, durant plusieurs années, l'habileté de sa diplomatie et l'énergie de sa volonté ont tenu en échec deux grandes puissances européennes. Les satisfactions qu'il sut donner à l'orgueil national firent trêve à l'indignation, et, sans absoudre ses crimes, elles en ajournèrent le châtiment.

Rosas avait enveloppé dans ses vengeances contre le parti libéral un certain nombre de Français établi sur les bords de la Plata. Aux réclamations du gouvernement de Louis-Philippe, il répondit par des arguties. Une flotte française vint mettre le blocus devant Buenos-Ayres (23 mars 1838). Le dictateur apparut alors comme le défenseur de l'indépendance américaine contre l'étranger. Il lassa par sa fermeté le cabinet des Tuileries qui craignait de s'engager dans une entreprise lointaine. Après deux années de tergiversations et d'incertitudes, une transaction fut conclue le 29 octobre 1840. La France obtint la promesse d'une indemnité pour ses nationaux, et le traitement de la nation la plus favorisée sur le territoire. Mais on abandonna aux ressentiments de Rosas ses alliés de la veille, les débris du parti unitaire et le gouvernement de Montevideo.

Le général Lavalle tenta de continuer la lutte. Vaincu à Famalla (1841), il périt bientôt misérablement. Sa mort fut suivie de massacres presque journaliers. Le parti unitaire fut complétement anéanti. En même temps, Rosas et Oribe tenaient Montevideo étroitement assiégé. Après une résistance héroïque, cette ville allait succomber, lorsque, sur les instances de nos résidents, la France, unie à l'Angleterre, intervint comme médiatrice et entama des négociations amiables avec Buenos-Ayres. Rosas repoussa les propositions anglo-françaises. La médiation devint alors coercitive; les alliés mirent le blocus devant Buenos-Ayres (18 septembre 1845), et occupèrent l'île de Martin-Garcia. L'année suivante, un agent anglais, M. Samuel Hood, renouvela les négociations. En 1847, après une troisième mission de M. Walewski et de lord Howden, l'Angleterre leva le blocus et se retira de concert avec la France, pour traiter en son nom personnel avec Rosas. Le 24 novembre 1849, elle conclut, sur les bases Hood, un traité très-favorable au dictateur. De son côté, la France rappela sa flotte, et l'amiral Le Prédour signa le traité connu sous son nom (1849). L'Assemblée nationale refusa de le ratifier. Les Montévidéens n'avaient plus à attendre de secours de notre pays. Ils furent sauvés par l'intervention d'une puissance américaine : Rosas, qui avait résisté à l'Angleterre et à la France, tomba devant une insurrection des provinces, soutenue par le Brésil.

Élevé au pouvoir par le parti fédéraliste, le gouverneur de Buenos-Ayres avait trop oublié son origine, et méconnu souvent les droits des provinces. Rivadavia avait voulu donner l'unité pour base à la liberté; Rosas, l'exterminateur des unitaires, étendit son despotisme à toutes les parties de la république. Par une alliance nouvelle, les fédéralistes et les libéraux s'unirent contre lui, et le Brésil, qui craignait de l'avoir bientôt pour voisin, prêta l'appui de ses armes aux confédérés.

La grande armée libératrice de l'Amérique du Sud, conduite par le général Urquiza, gouverneur d'Entre-Rios, passa le Parana le 8 janvier 1852. Rosas, en présence de ce péril inattendu, perdit son assurance et son énergie. Il fit déclarer Urquiza « traître, fou, sauvage unitaire »; il réclama de la Chambre des Représentants une troisième investiture, et se fit exonérer, pour le temps de la guerre et trois ans après, *de tous devoirs ordinaires et extraordinaires*. Avec son armée restée fidèle, il s'avança contre l'*armée libératrice*. Quelques heures de combat à Monte-Caseros suffirent pour renverser tout l'édifice de sa puissance (3 février 1852). Le lendemain Urquiza prit possession de Buenos-Ayres.

Rosas avait eu le temps de s'enfuir avec sa famille et sa fille chérie, Manuelita. Un vapeur anglais, *le Locust*, le débarqua, le 26 avril 1852, à Cork, en Irlande. Il reçut des autorités anglaises un accueil bienveillant dont s'étonnèrent ceux qui connaissaient l'histoire de la république Argentine. Tant qu'il avait eu en main la clef d'or, les apologistes ne lui avaient pas manqué, même en Europe : mais les panégyriques intéressés n'ont pas réussi à tromper l'opinion publique, et la rapidité d'une telle chute a donné raison aux accusations élevées contre un régime si cruel, pendant qu'il était debout. En 1861, Rosas était retiré à Southampton, en Angleterre, lorsqu'il était condamné à mort par le tribunal de Buenos-Ayres.

ROSATI (Mme Caroline), danseuse italienne, née à Bologne, le 14 décembre 1827, débuta en 1836 à Florence, et figura l'Amour enfant, dans un ballet mythologique. Six ans plus tard, elle trouva ses premiers triomphes à Venise, parcourut ensuite toutes les scènes de l'Italie, et après des succès à Rome et à Turin, fut engagée, en 1854, à la Scala de Milan. Elle se maria dans cette ville la même année. Elle passa ensuite au théâtre Carlo-Felice de Gênes, revint à la Scala, et partit ensuite pour Londres, où elle créa le rôle de Coralia dans le ballet écrit par M. P. Taglioni (1847). Elle retourna en Italie, se fit applaudir de nouveau à Turin et à Naples, et vint enfin se fixer pour ainsi dire à Paris, qu'elle n'a plus quitté que pour des excursions momentanées.

Parmi les ballets les plus favorables à Mme Rosati, il faut citer encore *Jovita*, *la Fonti* (1855); *le Corsaire* (1856), écrits pour elle; *la Esmeralda*. *Paquita*, *le Cheval de bronze*, *Giselle* et *la Somnambule*, qu'elle a repris avec un succès complet.

ROSCHER (Guillaume), économiste allemand, né à Hanovre, le 21 octobre 1817, et fils d'un administrateur connu par ses travaux sur la législation hanovrienne et surtout par sa vive opposition à la domination française, commença ses études au collége de Hanovre et les compléta aux universités de Gœttingue et de Berlin (1835-1839). Docteur en philosophie en 1838, il fut nommé agrégé d'économie politique à Gœttingue en 1840, et professeur titulaire en 1844. En 1848, il passa à l'université de Leipsick, où ses cours embrassèrent l'économie politique, les finances, la statistique, les sciences politiques, etc. — Il est mort en septembre 1860.

M. Roscher, qui s'est d'abord livré à l'étude de l'histoire, la considère comme la base de toute étude sérieuse sur la vie sociale. Il a publié outre un certain nombre de mémoires dans les *Archives* de Rau et Hanssen : *De Historicæ doctrinæ apud sophistas majores vestigiis* (Gœttingue, 1848); *la Vie, les travaux et le siècle de Thucydide* (Leben, Werk und Zeitalter des Thukydides, Ibid., 1842, in-8), ouvrage historique très-remarqué où l'auteur s'attache à faire ressortir le côté économique des événements; *Considérations sur le socialisme et le communisme*, extrait de la *Revue historique de Berlin* (1845); *Précis d'un cours des sciences économiques et administratives* (Gœttingue, in-8); *De la Cherté des grains* (Stuttgart et Tubingue, 1847, in-8, en plusieurs éditions); *Histoire de l'économie politique en Angleterre aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Leipsick, 1851, in-8); *Système d'économie politique* (Ibid., 1851 et suiv.), contenant l'exposition complète de sa doctrine.

ROSE (Etienne-Hugues), général français, né le 25 septembre 1812, sortit de Saint-Cyr dans

l'infanterie en 1832. Capitaine en 1840, chef de bataillon en 1849, lieutenant-colonel en 1852, colonel le 4 mars 1855, général de brigade le 2 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur le 15 juillet 1859, il a longtemps servi en Afrique, s'est distingué en Crimée, a commandé le 1er régiment des tirailleurs algériens (turcos) et a pris part à la guerre d'Italie. Il commande une brigade d'infanterie de la garde impériale.

ROSE (Henri), chimiste allemand, né en 1795, à Berlin, fut initié de bonne heure par son père, Valentin Rose, aux principes des sciences naturelles, et, après avoir suivi les cours de l'université de Berlin, se rendit, en 1819, à Stockholm, où il travailla pendant un an dans le laboratoire de Berzélius. En 1822, M. Rose, docteur de l'université de Kiel, retourna à Berlin et y ouvrit un cours particulier de chimie, qui fit reconnaître en lui un des meilleurs élèves de Berzélius. Nommé, l'année suivante, professeur adjoint, il obtint, avec le titre de professeur titulaire, la première chaire de chimie vacante. Habile manipulateur, il a contribué à faire connaître la composition chimique d'un grand nombre de corps.— M. Henri Rose est mort en janvier 1864.

Il a surtout rendu compte de ses recherches dans des *Mémoires* insérés dans les *Annales* de Poggendorf. On lui doit aussi un excellent *Manuel de chimie analytique* (Handbuch, etc.; Brunswich, 1851, 2 vol.), qui, presque aussitôt après son apparition, fut traduit en français, en anglais et en suédois. En français il y a deux traductions différentes : celle de M. Jourdan (1834, 2e édit. 1842, 2 vol. in-8), et celle de M. Delondre (1860).

ROSE (Gustave), frère du précédent, né en 1798 à Berlin, s'appliqua aussi à l'étude de la chimie, mais en s'occupant de préférence de l'application de cette science à la minéralogie. Reçu docteur en philosophie en 1821, il se rendit auprès de Berzélius que son frère venait de quitter. De retour à Berlin il fut nommé conservateur de la collection de minéraux de l'université. En 1826, déjà connu par les travaux qu'il avait publiés dans les *Annales* de Poggendorf, il fut nommé professeur adjoint de minéralogie à l'université de Berlin. M. Alexandre de Humboldt, qui revint alors à Berlin pour faire ses cours sur le *Cosmos*, apprécia bientôt M. Rose, et lorsqu'il fut chargé en 1829 par l'empereur de Russie d'explorer l'Asie septentrionale, il le choisit avec M. Ehrenberg (voy. ce nom), pour compagnon de cette mission mémorable. M. Rose en rendit compte pour sa part dans son *Voyage aux monts Oural et Altaï et à la mer Caspienne* (Reise nach dem Ural, Altaï und dem Caspischen Meer; Berlin, 1837-1842, 2 vol.; voy. HUMBOLDT). Rentré à Berlin, M. Rose fut nommé en 1839 professeur titulaire à l'université.

Outre l'ouvrage cité, et plusieurs savantes dissertations telles que : *Du feldspath, de l'albite, de la pierre de Labrador et de l'anorthite* (1823) ; *Du Système de cristallisation du quartz* (Berlin, 1846, etc.), on doit à M. Rose un remarquable *Traité de cristallographie* (Elemente der Kristallographie; Berlin, 2e édit., 1828), et l'ouvrage intitulé : *le Système minéral cristallo-chimique* (Leipsick, 1852). Comme Berzélius, M. Rose attache dans ce traité une grande importance à la composition chimique des corps, mais moins exclusif que son illustre maître, et profitant des travaux de Mohs, Jameson, Heidinger, etc., il se rapproche des idées des minéralogistes Leonhard, Naumann, Beudant et autres, et essaye comme eux de fonder son système sur les caractères morphologiques et chimiques des minéraux.

ROSE (sir Hugues-Henry), général et diplomate anglais, né en 1803, est un des six fils d'un membre du Parlement. Élevé à Berlin où son père était ambassadeur, il entra en 1820 comme enseigne au service militaire et passa par les grades de capitaine (1824) et de major (1826); mis en solde de congé en 1839, il servit en Syrie (1840-1841) et y fut blessé, puis fut chargé à diverses reprises de missions diplomatiques et civiles à l'étranger. C'est ainsi qu'il remplit les fonctions de consul général en Syrie et de secrétaire d'ambassade à Constantinople. Nommé lieutenant-colonel et chevalier du Bain en 1855, il succéda à sir W. Torrens en qualité de commissaire délégué au quartier général de l'armée française en Orient et fut blessé dans les tranchées françaises devant Sébastopol. A la fin de la campagne (1856), il reçut de Napoléon III les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Envoyé dans l'Inde en 1856, il fut élevé, en 1858, au grade de colonel du 45e régiment d'infanterie et chargé du commandement des troupes du centre. Il contribua activement à réprimer la révolte, et en 1860, fut promu en raison de ses éminents services, au grade de lieutenant général. Quelques mois plus tard, il reçut, avec le titre de général le commandement supérieur des forces anglaises dans l'Inde.

ROSE (sir George-Henry), politique et littérateur anglais, né vers 1773, mort le 17 juin 1855. — Voy. les deux 1res édit. du *Dictionnaire.*

ROSEBERY (Archibald-John PRIMROSE, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1783 dans le comté de Linlithgow, appartient à une famille originaire d'Écosse. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il succéda en 1814 aux honneurs de son père et fut élevé en 1828 à la pairie. Peu de temps après (1831), il devint membre du Conseil privé. Il vote avec le parti libéral. Nommé député-lieutenant de Midlothian, il a été, de 1843 à 1863, lord-lieutenant et shérif principal du comté de Linlithgow. Marié deux fois, il a pour héritier de ses titres son petit-fils Archibald-Philippe, lord DALMENY, né en 1847 à Londres.

ROSELLEN (Louis-Henri), pianiste français, né à Paris, le 13 octobre 1811, d'une famille de facteurs estimés, entra au Conservatoire de musique à quinze ans; il y reçut tour à tour les leçons de Pradher, de Dourlen, de MM. Fétis et Halévy, et se consacra dès 1832 à l'enseignement du piano. Il se fit en peu d'années un nom comme professeur, ainsi que comme exécutant, et écrivit pour cet instrument diverses compositions gracieuses et faciles : *Rondos*, *Variations*, *Fantaisies* et *Albums*, dont la plupart ont eu du succès et dont l'une, intitulée *Rêverie*, a été pendant longtemps un des morceaux de salon les plus populaires.

ROSELLY [DE LORGUES] (Antoine-François-Félix VALBLETTES, comte), écrivain religieux français, né en 1805, à Seillans (Var), étudia le droit à la Faculté d'Aix, fut reçu avocat et laissa le barreau pour se consacrer à des études philosophiques spéciales, dont la défense des intérêts religieux était le principal but. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837, il a été promu officier le 23 mai 1855.

On a de lui : *le Christ devant le siècle* (1835, in-8), recueil de nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme, traduit en plusieurs langues et réimprimé seize fois en France; *le Livre des communes* (1837, in-8; 3e édit. augmentée, 1842), où il prétend arriver à la régénération du

pays par l'accord de ces trois puissances, le presbytère, l'école et la mairie; *De la mort avant l'homme et du péché originel* (1841, in-8; 3e édit. augmentée, 1847); *De la femme et du serpent* (1842, in-8); *la Croix dans les deux mondes* (1844, in-18; 3e édit. 1852); *Christophe Colomb* (1856, 2 vol. in-8), où il fait à la religion une part tout à fait nouvelle, et attribue la découverte de l'Amérique à une inspiration divine et provoque la canonisation de Colomb.

ROSEN (Georges), orientaliste allemand, né à Detmold, le 24 septembre 1821, et fils d'un orientaliste distingué, étudia à Berlin et à Leipsick, sous Rückert, Bopp et Fleischer, et publia, en 1843, un premier ouvrage, *Rudimenta persica* (Leipsick, 1843). Envoyé en mission en Orient par le gouvernement prussien, avec le professeur Koch, il devint, à Constantinople, second drogman de l'ambassade prussienne. Au commencement de 1853, il fut nommé consul prussien à Jérusalem. On a encore de M. Rosen une dissertation *sur la langue des Lazes* (Ueber die Sprache der Lezen; Lemgo, 1844) et une *Grammaire ossète* (Ossetische Grammatik; Lemgo, 1846). Il a fourni à M. Bopp une foule de notes pour son livre *sur les Membres caucasiques du rameau des langues indo-germaniques.*

ROSEN (Georges, baron DE), poëte russe, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, d'une ancienne famille russe, débuta en 1837 par trois poëmes qui eurent du succès. Deux années après, il donna *le Mystère* et *Djwa semi Anglow*, deux poëmes nouveaux, et, en 1830, une épopée lyrique intitulée : *la Naissance de Jean le Terrible.* On sent dans ces différentes pièces l'imitation de Pouchkine, dont l'auteur était l'intime ami. En 1830, il publia, avec Kouschin, l'almanach poétique, *Zarskojeselo*, et, de 1832 à 1833, *Alciona.* Ces recueils renferment plusieurs pièces de lui, où l'on trouve des pensées fines et un style d'une grande pureté; mais l'originalité fait défaut. Comme poëte dramatique, M. de Rosen s'est signalé par plusieurs pièces empruntées pour la plupart à l'histoire nationale. On cite surtout : *Jean le Terrible* (1833); *la Russie et Bathory* (1834), le plus important de ses drames; *Basmanoff* (1836); *la Fille de Jean III* (1839); un opéra (1837), et des impressions de voyage à Rome. — M. G. de Rosen est mort à Saint-Pétersbourg, le 6 mars 1860.

Il existe deux autres barons russes du même nom : Alexis DE ROSEN, lieutenant général, né à Saint-Pétersbourg, vers 1800, directeur de l'Ecole d'artillerie de Saint-Pétersbourg depuis 1823, et membre du conseil supérieur d'instruction militaire; et théodore DE ROSEN, conseiller d'État, président du comité chargé des affaires des colons allemands établis dans la Russie du Sud.

ROSENBERG (*Henri* D'ORSINI ET), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 25 juin 1848, a succédé, le 18 juin 1859, à son père, le prince Ferdinand. Il fut nommé, le 18 avril 1861, conseiller héréditaire de l'empire d'Autriche, pour en exercer les fonctions à l'époque de sa majorité.

ROSENCRANZ (William-Starke), général américain fédéral, est né à Kingston (Ohio), d'une famille juive hollandaise, le 6 décembre 1819. Entré à West-Point en 1838, il sortit, en 1842, le troisième de sa promotion, comme lieutenant en second du génie. Mais peu de mois après, il revint à l'école, comme professeur adjoint, et se maria avec la fille du légiste Hegeman. En 1847, il fut chargé de l'entretien des fortifications de Newport et de la reconstruction d'un grand quai militaire récemment détruit par la mer. En 1852, il releva la topographie des côtes de New-Bedford et de Providence, et celle de la rivière Taunton. Deux ans plus tard, attaché au bureau des docks et des arsenaux au ministère de la guerre, il fut envoyé, comme ingénieur constructeur, à l'arsenal maritime de Washington. Des raisons de santé l'engagèrent à donner sa démission à Jefferson Davis, alors ministre de la guerre, et se retira à Cincinnati (Ohio), où il ouvrit un bureau d'ingénieur constructeur consultant. Plus tard, il devint directeur président d'une société (*Canal coal company*) constituée pour la construction des écluses dans la Virginie occidentale.

Lorsque éclata la guerre civile, Mac-Clellan choisit Rosencranz pour son ingénieur en chef avec le grade de major. En juin 1861, le gouverneur de l'Ohio, Dennison, le nomma colonel du 23e régiment des volontaires de cet État, et l'envoya à Washington pour régler les cadres et la solde des contingents. Nommé (20 juin), par le président Lincoln, brigadier-général dans l'armée régulière, il se distingua à Rich-Mountain par une manœuvre habile qui assura le gain de la journée, et remplaça Mac-Clellan dans le commandement de l'armée du Haut-Potomac. Il chassa de la Virginie occidentale les généraux Wyse et Floyd, et battit ce dernier à Carnifax-Ferry (10 septembre). Il fut envoyé ensuite dans le sud-ouest et chargé, avec le grade de major-général, de commander l'armée du Mississipi, sous les ordres immédiats de Grant. Il battit à Juka (19 et 20 septembre) les confédérés commandés par Price; le 3 et le 4 octobre il défit de nouveau, à Corinthe, ce général uni à Van Dorn, et poursuivit ce dernier auquel il infligea (5 octobre) un cruel échec sur le Hatchie. Le 30 octobre, il fut appelé à remplacer Buell, commandant en chef du Cumberland.

Après avoir réorganisé l'armée, Rosencranz livra (30 décembre 1862 et 1er janvier 1863) à Braxton Bragg et à Joe Johnston la sanglante bataille de Murfreesborough, où il demeura maître du champ de bataille. Il resta ensuite pendant plusieurs mois sans entreprendre d'opérations importantes, et ayant tenté une pointe aventureuse en Tennessee, il fut battu (19, 20 et 21 septembre) par Braxton Bragg, près de Chattanooga. Il se replia sur cette ville et fut remplacé par le général Thomas, mais il ne tarda pas à rentrer en faveur, et reçut, en janvier 1864, le commandement militaire du Missouri.

ROSENHAIN (Jacques), compositeur et pianiste allemand, né à Manheim (Bade), le 2 décembre 1813, débuta à dix-huit ans par un opéra en un acte, *la Visite à l'hôpital des fous* (der Besuch im Irrenhause), représenté dans plusieurs villes de l'Allemagne, notamment à Weimar, sous la direction de Hummel. En 1837, il alla à Londres, où son talent à exécuter les œuvres classiques des grands maîtres allemands lui valut un bon accueil, et vint la même année se fixer à Paris. Il a fondé, avec les concours de J. B. Cramer, un cours de piano qui a longtemps prospéré.

M. Rosenhain a fait entendre un des premiers, à Paris, la musique classique de chambre, et il dut aux séances de musique dans lesquelles il fut soutenu par MM. Alard, Ernst, Franchomme, etc., une bonne partie de sa réputation. Il donna, en outre, des concerts annuels qui achevèrent de marquer sa place parmi les interprètes des grands maîtres. Ses compositions les plus connues en France, en Angleterre et en Allemagne sont : *le Démon de la nuit*, opéra en deux actes, représenté à l'Opéra de Paris (17 mars 1854); *Études caractéristiques*, adoptées par les conservatoires

de Paris et de Bruxelles; deux *Symphonies*, *Sonates pour piano et violoncelle*, *Sonate pour piano seul*, des *Trios*, *Quatuors*, et un grand nombre de morceaux de piano et de chant.

ROSENKRANZ (Jean-Karl-Frédéric), philosophe allemand, né à Magdebourg, le 23 avril 1805, fit d'excellentes études à Berlin, à Hall et à Heidelberg. Répétiteur à Hall en 1828, il y devint professeur adjoint en 1831. En 1833, il obtint une chaire de philosophie à Kœnigsberg. En 1848, le gouvernement l'appela à Berlin et lui confia, avec le titre de conseiller d'État, un poste de confiance auprès des divers ministères plus ou moins libéraux qui se succédèrent alors. Lors du triomphe définitif de la reaction, il fut renvoyé à sa chaire de Kœnigsberg (juin 1849). Nommé aussitôt député à la première Chambre par les villes de Memel et de Tilsitt, il donna sa démission pour protester contre l'ajournement de cette Chambre. A l'automne, il fit partie, comme député du Kœnigsberg, du congrès universitaire de Berlin. Il a repris sa chaire à Kœnigsberg.

Partisan déclaré des doctrines d'Hegel, M. Rosenkranz, jouissant à la fois de la réputation de conciliateur et d'homme d'esprit, s'est fait une certaine originalité en les appliquant à l'histoire, à la littérature, à la théologie et même à la conduite ordinaire de la vie. Parmi les travaux qui tendent à ce but, nous citerons : *Notes sur le système d'Hegel* (Kritische Erlaeuterungen, etc.; Kœnigsberg, 1840); un grand recueil d'*Études* (Studien, Berlin, 1839-1846, 5 vol.), comprenant des *Discours et dissertations* (Reden und Abhandlungen), les *Modifications à la logique* (Modificationen der Logik) et les *Métamorphoses du cœur*, *poésies* (Metamorphosen des Herzens, Gedichte); *Psychologie, ou Science de l'esprit subjectif* (Psychologie, etc.; Kœnigsberg, 1837; 2ᵉ édit., 1843); *Vie d'Hegel* (Hegel's Leben: Berlin, 1844); *Système de la science* (System der Wissenschaft; Kœnigsberg, 1850); *Ma réforme du système d'Hegel* (Meine Reform des Hegel'schen Systems; Ibid., 1852); *Leçons sur Schelling* (Vorlesungen über Schelling; Dantzick, 1842); *Lettre à M. P. Leroux sur Schelling et Hegel* (Sendschreiben an P. Leroux; Kœnigsberg, 1842), etc., etc.

Les principaux d'entre ses autres ouvrages sont : *la Divine Comédie du Dante* (Ueber Dante's Comœdie; Halle, 1829); *le Livre des héros et les Niebelungen* (das Heldenbuch, etc.; Ibid., 1829); *Histoire de la poésie allemande au moyen âge* (Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter; Ibid., 1830); *Précis d'une histoire générale de la poésie* (Handbuch einer allgemeinen Geschichte der Poesie; Ibid., 1832-1833, 3 vol.); *Introduction à l'histoire de la littérature allemande* (Zur Geschichte der deutschen Literatur; Kœnigsberg, 1836); *Système d'enseignement* (die Pædagogik als System; Ibid., 1848); *Esthétique du laid* (Aesthetik des Haesslichen; Ibid., 1833); *la Poésie et son histoire* (die Poesie und ihre Geschichte; Ibid., 1855); et, dans un autre ordre d'études: *la Religion naturelle* (die Naturreligion; 1831); *Encyclopédie des sciences théologiques* (Encyklopaedie der theolog. Wissenschaften; Halle, 1831; 2ᵉ édit., 1846); *Critique des doctrines de Schleiermacher* (Kritik der Schleiermacher'schen Glaubenslehre; Kœnigsberg, 1836); *Critique des doctrines de Strauss* (Kritik der Strauss'schen Glaubenslehre; Leipsick, 1845); *Notes journalières* (Aus einem Tagebuche; Ibid., 1854). M. Rosenkranz a aussi donné, avec M. W. Schubert, une excellente édition des *OEuvres de Kant* (Ibid., 1838-1840, 12 vol.), qu'il a enrichie d'une *Histoire de la philosophie kantienne* (Geschicte der Kants'chen Philosophie).

ROSENZWEIG-SCHWANNAU (Vincent, chevalier DE), orientaliste allemand, né en 1791, à Brünn (Moravie), fut envoyé en 1808 à Constantinople comme jeune de langue, dirigea ensuite pendant quatre ans l'agence consulaire de Valachie, et revint en 1817 à Vienne, où il fut nommé professeur à l'Académie orientale. Outre plusieurs mémoires consignés dans *les Mines d'Orient*, on a de lui des traductions allemandes, publiées avec le texte original, du poëme d'*Iouçouf et Sulaïkha* (Vienne, 1824, in-fol.), du persan Djâmi, sur lequel il a écrit en 1840 une intéressante notice; de *Kaeidat el Borda* (Ibid., 1824); des *Divans de Roumi* (Ibid., 1838, in-4), le plus grand poëte mystique de la Perse. Son principal ouvrage est la traduction du *Divan d'Hâfiz* (Vienne, 1840 et année suiv.), publiée en trois volumes, aux frais du gouvernement autrichien, et qui a exigé de lui près de vingt ans de recherches.

ROSETTI (Constantin), poëte et publiciste révolutionnaire roumain, né vers 1816, à Bucharest, entra dans la milice en 1833 et en sortit en 1836, pour se livrer à l'étude des lettres. Il débuta par des traductions de Byron, de Voltaire et de Lamartine, et publia, en 1840, des *Chants de bonheur* (Césuri de Malta Mire), dont quelques-uns sont restés populaires. Chef de police de Pitesti (1842), puis procureur du tribunal civil à Bucharest, il donna sa démission en 1845, séjourna quelque temps à Paris et épousa à son retour Marie Grant, née à Guernesey en 1819, qui, après avoir fait son éducation en France, était venue à Bucharest avec son frère, secrétaire du consul anglais. Imbu d'idées démocratiques, il avait, en 1846, malgré son nom aristocratique, et à la grande surprise des boyards, ouvert une librairie. En 1846, il fut un des membres du comité révolutionnaire roumain. Arrêté le 9 juin et délivré, le lendemain, par le peuple, il sauva le prince Bibesco en l'emmenant en voiture à travers les insurgés. Le peuple applaudit à cet acte généreux et porta en triomphe M. Rosetti, qui devint chef de la police à Bucharest, puis l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire et directeur au ministère de l'intérieur. Il fonda alors *le Nourrisson roumain* (Pruncul ruman), journal démocratique.

Député en septembre au camp de Fuad-Effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons et transporté à Orsowa. M. Michelet a raconté comment sa femme vendit ce qu'elle avait de plus précieux, entreprit avec sa petite fille un voyage des plus pénibles, rejoignit son mari et réussit à le délivrer. Réfugié à Paris, M. Rosetti y fonda successivement, en 1850, avec plusieurs autres exilés roumains, *la Romanie future*, revue politique et littéraire, et *la République roumaine*, qui n'eurent qu'une courte durée. La même année, il publia son *Appel à tous les partis*, apologie de la révolution roumaine, et, en 1852, deux *Lettres* au prince Stirbey, et le *Catéchisme des villageois* (Catihism se Tenului), en collaboration avec M. Jean Bratiano, dialogues politiques sur les événements de 1848. M. Rosetti rédigea ensuite le journal des *Romanule*. Rentré dans son pays, il a été quelque temps ministre de l'instruction publique et des cultes à Jassy (juin 1861).

ROSIER (N....), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1805, débuta, en 1830, par une comédie remplie de verve, *le Mari de ma femme*, qui fut représentée à l'Odéon. C'est un des rares auteurs de ce temps qui se soient affranchis du joug de la collaboration; signant seul tout ce qu'il a écrit, il a tour à tour abordé la comédie, le

drame et le vaudeville, et quelques-unes de ses pièces ont reçu du public un excellent accueil. M. Rosier a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Nous citerons parmi ses ouvrages *le Mariage par dévouement* (1831); *la Mort de Figaro* (1833), drame en 5 actes et en prose; *Un procès criminel* (1836); *Maria Padilla* (1838); *A trente ans* (1838), comédie-vaudeville; *le Manoir de Montlouvier* (1839), une des créations de Mlle Georges: *la Mansarde du crime* (1840), écrit pour Arnal; *Zacharie* (1841), drame joué à la Renaissance; *M. de Maugaillard* (1842), qui parut au Théâtre-Français; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (1848); *Brutus, lâche César!* (1849); *Chacun pour soi* (1856); *la Cour de Célimène* (1857), opéra-comique, etc.

ROSINI (Giovanni), poëte et littérateur italien, né à Lucignano (Toscane), le 24 juin 1776, fit ses études à Livourne, à Florence et à Pise. En 1803, il devint professeur de littérature italienne à l'université de cette dernière ville, et garda cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 16 mai 1855. Il s'est fait connaître, comme critique, par des querelles peu parlementaires avec Monti, Cavedoni, etc., sur l'histoire et la littérature italiennes. Poëte, il donna, à propos du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, les *Nozze di Giove e di Latona* (1810), qui lui rapportèrent 10000 fr.; un *Recueil* de poésies (1819), et un drame historique, *Torquato Tasso* (1835). Ses romans historiques: *la Religieuse de Monza* (Pise, 1829, 3 vol.); *Luisa Strozzi* (Ibid., 1833, 4 vol.), histoire du XVIe siècle; *le Comte Ugolin et les Gibelins* (Milan, 1843, 3 vol.), ont été traduits en plusieurs langues étrangères. On a encore de M. Rosini une *Histoire de la peinture italienne* (Storia della pittura italiana; Pise, 1838, 4 vol.; 2e édit., 1850), très-estimée; un *Essai sur les amours du Tasse et les causes de son emprisonnement* (Saggio sugli amori del Tasso, etc.; Ibid., 1832), et des éditions très-soignées de la *Storia d'Italia* de Guicciardini (Ibid., 1819, 10 vol.) ainsi que des *OEuvres complètes* du Tasse.

ROSNY (Léon DE), orientaliste français, né vers 1835, s'est tourné de bonne heure avec une grande activité vers les études relatives à l'histoire, à la géographie et aux langues de l'Orient. Il avait été nommé depuis peu professeur de langue japonaise à la Bibliothèque impériale, lorsqu'en mai 1863, il fut attaché par le ministre des affaires étrangères, en qualité d'interprète, à la personne des ambassadeurs japonais, venus à Paris : il les suivit en Hollande, en Angleterre et en Russie. Fondateur d'une société d'ethnographie américaine et orientale et rédacteur de la revue spéciale qui sert de bulletin de cette société, il est devenu en outre secrétaire perpétuel de la Société asiatique.

Parmi les publications nombreuses de M. L. de Rosny, nous citerons : *Aperçu général des langues sémitiques et de leur histoire* (1858, in-8); *Dictionnaire japonais-français-anglais* (1858, 1re livr. in-4); *Mémoire sur la chronologie japonaise* (1858, in-8); *Recherches sur l'écriture des différents peuples anciens et modernes* (1858-1862, livr. 1-9, in-4, avec *fac-simile*); *Table des principales phonétiques chinoises* (1858, in-8); *Manuel de la lecture japonaise à l'usage des voyageurs*, etc. (1859, in-18); *les Écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes* (1860, in-4, 10 pl.); *Tableau de la Cochinchine*, avec M. E. Cortambert (1862, in-8, avec plans et grav.); *Recueil de texte de japonais*, à l'usage du cours professé par l'auteur (1863, in-8), etc; un *Annuaire oriental et américain* (1860, 1re année) entrepris avec le concours de la Société d'ethnographie américaine, ainsi que de nombreux articles insérés dans la *Revue orientale et américaine* et tirés à part, etc.

ROSPIGLIOSI (*Clément*-François), prince romain, né le 15 juin 1823, a succédé, le 9 avril 1859, à son père le prince Jules-César Rospigliosi. Marié, le 4 octobre 1846, à *Françoise*-Marie-Charlotte de Nompère-Champagny, née le 13 septembre 1825, il a trois fils, dont l'aîné, *Joseph*-François-Marie-Philippe, est né le 25 octobre 1848.

ROSS (sir John), amiral et navigateur anglais, né le 24 juin 1777, à Balsarroch (comté de Wigton), mort le 30 août 1856.—Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROSS (sir James Clark), navigateur anglais, né en 1800 à Londres, et neveu du précédent, fut admis en 1812 à bord de *la Briseis*, commandée par son oncle, qu'il accompagna, en 1818, dans sa première visite aux mers arctiques; de 1819 à 1827, il y retourna quatre fois sous les ordres de sir Ed. Parry, qui le regardait comme un de ses meilleurs officiers. Les services qu'il avait rendus dans ces fatigantes campagnes le firent élever en 1827 au rang de *commander*. Dans les voyages de 1829-1833, durant lesquels son oncle lui confia la direction scientifique, il fut chargé des expéditions qui partirent à plusieurs reprises du navire engagé au milieu des places pour explorer la contrée environnante. Il fut ainsi amené à découvrir le pôle magnétique nord, qu'il a placé à 70° 7' de latitude nord et à 459° de longitude est. Nommé capitaine à son retour (1854), il fut envoyé l'année suivante à la recherche de quelques bâtiments baleiniers surpris par les banquises dans la baie de Baffin.

De 1836 à 1838, cet officier fut employé pa l'Amirauté à fixer les points d'inclinaison et de déclinaison magnétique pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, points qui servirent à établir les lignes isodynamiques dont le colonel Sabine a publié les cartes. En 1839, il prit le commandement d'une expédition scientifique destinée à visiter les parages du pôle antarctique, et proposée par la Société royale de Londres. Trois fois il essaya de franchir la mer de glaces qui entoure le pôle; tout ce qu'il put faire fut de s'avancer jusqu'au 78° 10', limite qui n'avait pas encore été atteinte. Il découvrit dans l'Océan en 1841 une terre qu'il nomma Victoria, en l'honneur de la reine, et sur cette terre un volcan haut d'environ 3800m, et à l'ouest duquel a été placé le pôle austral. Ce voyage dura quatre ans et fut fécond en observations de toute espèce, dont les plus précieuses sont celles qui concernent le magnétisme terrestre et la météorologie. On en trouvera les détails dans la relation écrite par le navigateur lui-même en 1847.

La dernière croisière du capitaine J. C. Ross aux mers polaires fut faite en 1848 à la recherche de sir J. Franklin : elle dura plus d'une année, et, malgré l'exploration la plus minutieuse de la Baie de Baffin, ne fournit aucun renseignement. Créé chevalier en 1844, il faisait partie des principales compagnies savantes de son pays, entre autres de la Société royale (1827) et des Sociétés anglaises d'astronomie et de géographie. Il était correspondant de la Société de géographie de Paris, qui lui avait décerné, en 1842, une médaille d'or. S. J.-Cl. Ross avait reçu de Louis-Philippe les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Aylesbury en 1862.

ROSS (sir William-Charles), peintre anglais, né à Londres, le 3 juin 1794, apprit de son père, professeur habile, les éléments du dessin et suivit avec succès dès l'âge de dix ans les cours de l'Académie royale. De 1807 à 1811 il remporta des prix annuels; en 1817 son premier tableau fut jugé digne de la la médaille d'or. Pendant quelque temps, il cultiva la grande peinture et exposa : *le Jugement de Salomon*, *Samuel présenté à Élie*, *Brutus condamnant ses fils*, *le Christ chassant les démons*; etc. Bientôt il revint à la miniature, à laquelle il s'était exercé dès le principe, et fut à la mode surtout auprès de l'aristocratie. Il a peint toute la famille royale d'Angleterre et la plupart des membres de la famille d'Orléans: le chiffre de ses œuvres excède, dit-on, deux mille. Pour l'expression, le fini, la couleur et surtout le dessin, il n'a d'autre rival en Angleterre que Thorburn (voy. ce nom).

Associé en 1838 de l'Académie royale, M. Ross en a été élu membre titulaire en 1842. La même année il recevait de la reine, qui l'avait à son avénement nommé son peintre en miniature, le titre de chevalier. On vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 quatorze *Portraits* de personnages de la haute aristocratie.

ROSSE (William Parsons, 3e comte de), pair d'Angleterre, né le 17 juin 1800, à York, appartient à une ancienne famille d'Irlande. Connu d'abord sous le nom de lord Oxmantown, il fit ses études à l'université d'Oxford, siégea, de 1821 à 1834, à la Chambre des Communes, devint lord-lieutenant du comté du Roi et hérita, en 1841, des titres de son père; élu pair représentatif d'Irlande en 1845, il vota avec le parti libéral.

Passionné pour l'optique et l'astronomie, lord W. Rosse fit élever, en 1826, dans son domaine de Parsonstown, un observatoire pour lequel les instruments spéciaux furent construits et corrigés sous sa direction. Le plus important fut l'énorme télescope qui porte son nom, terminé en 1844, et qui coûta 300 000 francs; il a 1 mèt. 83 d'ouverture et 15 mètres de longueur, et possède une force cinq cents fois plus grande que celle de l'œil nu. M. Airy a décrit et comparé les procédés qui ont été suivis dans sa construction (*Abstractions of astronomical society*, t. IX). Destiné surtout à observer les nébuleuses, ce magnifique instrument en avait déjà réduit quarante en 1845; un grand nombre d'autres furent complétement étudiées, et l'on put déterminer pour la première fois leur forme et leurs contours véritables grâce à l'énorme quantité de lumière que le miroir concentre. Par là se trouvèrent réfutées la théorie de condensation de W. Herschell et la cosmogonie de Laplace. D'après le résultat des observations, il ne resta plus sur la réductibilité des nébuleuses que les doutes les plus faibles. Au reste, lord Rosse n'a cessé de perfectionner la force de son télescope, qui a servi aussi à des expériences sur la lune.

Le noble lord s'est aussi fait connaître comme philanthrope par ses *Lettres sur l'Irlande* (Letters on the state of Ireland, 1847) et il a déployé beaucoup d'activité pendant la famine qui a désolé ce pays. Admis à la Société royale de Londres depuis longues années, il l'a présidée de 1849 à 1855. Il a été à cette époque décoré de la Légion d'honneur. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il est devenu, en 1862, chancelier de l'Université de Dublin. — Marié, en 1836, à miss Wilmer Field, il a pour héritier son fils Laurence, lord Oxmantown, né à Birr-Castle, en 1840.

ROSSÉE (Victor), magistrat français, né le 25 février 1780 à Belfort (Haut-Rhin), et fils d'un membre des premières assemblées républicaines, entra dans la magistrature en 1807, comme juge au tribunal de Belfort; il devint en 1811 avocat général près la Cour de Colmar, fit partie, en 1815, de la Chambre des représentants, et fut nommé, en 1822, procureur général à Cayenne, par suite du peu de zèle qu'il avait montré dans l'affaire de la conspiration militaire du Haut-Rhin. Au lieu de subir cette disgrâce, il rentra au barreau, où son talent oratoire lui assura une position honorable. Peu de temps après, il fut élu par les carbonari député auprès de la Vente suprême de Paris. Rappelé, le 5 août 1830, aux fonctions de procureur général à Colmar, il porta la parole, en 1836, dans le procès du prince Louis et se fit remarquer par une grande fermeté de langage. Il obtint alors la présidence de la Cour royale de Colmar, dont il fut depuis président honoraire. M. Rossée a été promu officier de la Légion d'honneur en 1844.

ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE (Eugène-François-Achille), historien français, né à Paris, le 30 juin 1805, se fit recevoir agrégé des classes supérieures en octobre 1828, et agrégé des Facultés en avril 1840. Attaché, comme agrégé spécial d'histoire, au lycée Louis-le-Grand, de 1829 à 1842, il fut peu après chargé du cours d'histoire ancienne à la Sorbonne en qualité de suppléant de Ch. de Lacretelle, à la mort duquel il est devenu titulaire (1856). Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1844.

Nous citerons de M. Rosseeuw-Saint-Hilaire, dont l'enseignement et les travaux ont une valeur égale : *Rienzi et les Colonna, ou Rome au* XIVe *siècle* (1825, 5 vol. in-12), roman historique; *Compte demandé à M. Odilon Barrot et à l'opposition, en réponse à leur compte rendu* (1838); *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII* (1836; nouv. édit., 1846-1856, 10 vol.); *Études sur l'origine de la langue et des romances espagnoles* (1839), thèse pour le doctorat; *Études religieuses et littéraires* (1863, in-18); un certain nombre d'articles fournis au *Supplément au Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue chrétienne*, etc.

ROSSEL (Victor), ancien représentant français, né à Recouvrance, faubourg de Brest (Finistère), le 22 décembre 1807, et fils d'un employé de la marine, fit quelques études au séminaire de Quimper-Corentin, puis entra, en mars 1829, dans les ateliers du port de Brest. Il s'y était acquis, dans la modeste position de contre-maître menuisier, une certaine popularité qui le fit porter en 1848, comme représentant du travail, sur la liste des candidats de son département. Élu, le second sur quinze, par 102 433 suffrages, il fit partie du comité de la marine et vota généralement avec la droite; après l'élection du 10 décembre, il désapprouva l'expédition de Rome, mais il admit la proposition Rateau. Non réélu à la Législative, il fut, en 1850, compris dans la formation du corps des agents comptables de la marine, et attaché, comme sous-agent comptable, au port de Brest.

ROSSELLINI (Maxima Fantastici, dame), femme de lettres italienne, née à Florence, le 8 juin 1789, morte à Florence, le 24 janvier 1859. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

ROSSHIRT (Conrad-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, en 1793, fit ses études

de droit à Landshut, Erlangen et Gœttingue. Docteur en 1812, il remplit quelque temps deux emplois subalternes dans la magistrature et l'administration bavaroise, et obtint, en 1818, une chaire de droit à Heidelberg.

M. Rosshirt, dont la réputation est très-grande en Allemagne, est un des réformateurs de la science juridique. Le premier, dès 1821, il tenta, au point de vue de l'histoire et de la tradition, une réaction décisive contre les tendances philosophiques et spéculatives du droit pénal dans les divers États de la Confédération germanique. Ses travaux, qui se recommandent par une grande érudition et une grande richesse de documents exacts, révèlent un des esprits les plus pratiques et les plus fermes de son pays, et font autorité. Ils sont nombreux et portent spécialement sur le droit romain, le droit canonique allemand et le droit civil. Nous citerons : *Considérations sur le droit romain et sur le droit politique romain allemand* (Beitraege zum rœm. Rechte und zum rœm. deutschen Staatsrechte; Heidelberg, 1820-1822, 2 vol.); *Traité du droit criminel* (Lehrbuch des Criminalrechts; Ibid., 1822); *Développement des principes du droit pénal* (Entwickelung der Grundsaetze des Strafrechts; Ibid., 1828); *Histoire et système du droit pénal allemand* (Geschichte und System des deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1838-1839, 3 vol.); *Introduction à la théorie de la succession et exposé de la théorie de la succession ab intestat* (Einleitung in das Erbrecht, etc.; Landshut, 1831); *la Théorie des legs* (die Lehre von den Vermaechtnissen; Heidelberg, 1835, 2 vol.); *Théorie de la succession testamentaire chez les Romains* (das testamentorische Erbrecht bei den Rœmern; Ibid., 1840, 2 vol.); *Histoire du droit au moyen âge* (Geschichte des Rechts im Mittelalter; Mayence, 1846, tome Ier), un des ouvrages les plus importants de l'auteur; *Exposé sommaire du droit ecclésiastique des catholiques et des protestants* (Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten; Heidelberg, 1850, 2 vol.); *le Droit civil général de l'Allemagne* (das gemeine deutsche Civilrecht; Heidelberg, 1840-1841, tomes I-V); *Exposé sommaire du droit civil français et badois* (Grundriss des franz. und bad. Civilrechts; Ibid., 1851); *Histoire dogmatique du droit civil* (Dogmengeschichte des Civilrechts; Ibid., 1853), etc.

ROSSI (Jean-Baptiste DE), archéologue et épigraphiste italien, né à Rome vers 1822, élève du collége romain, étudia sous la direction du R. P. Marchi, et se fit connaître de bonne heure par de beaux travaux épigraphiques sur l'antiquité païenne. La plupart ont été publiés dans les *Annales* et le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique de Rome* et dans le *Bulletin archéologique de Naples*. Ses prédilections se sont portées surtout vers les IVe, Ve et VIe siècles après J. C., et il a éclairci déjà un grand nombre de points de cette époque difficile, presque inexplorée jusqu'à lui. Il a pu refaire, à l'exemple de Borghesi (voy. ce nom), l'histoire des personnages qui ont exercé les grandes magistratures romaines dans les siècles de décadence, éclairant à la fois l'archéologie profane et la science des antiquités chrétiennes. Ses découvertes dans les Catacombes, et notamment le fameux cimetière de Saint-Calliste, avec les tombeaux des évêques de Rome ou papes depuis Alexandre Sévère jusqu'à Constantin, sont le titre principal de M. Rossi. Par une nouvelle méthode d'une sûreté presque scientifique, il a le premier mis de l'ordre dans l'œuvre difficile de la restitution de l'histoire du christianisme par l'archéologie. Les résultats de ses recherches seront consignés dans deux ouvrages encore inédits. Le premier est le recueil des douze mille inscriptions chrétiennes de Rome, avec les commentaires historiques et l'attribution méthodique des monuments à chaque époque, et le second, l'exposé archéologique du plan et des découvertes de la Rome souterraine. M. de Rossi est, avec MM. Henzen et Th. Mommsen (voy. ce nom), un des trois membres de la commission du *Corpus universale inscriptionum latinarum*, qui poursuit son travail à Berlin et à Rome.

Décoré de la Légion d'honneur en mai 1860, il fait partie de la commission pour la publication des œuvres de M. Borghesi, entreprise sous les auspices de Napoléon III.

ROSSIGNOL (Jean-Pierre), érudit français, membre de l'Institut, né à Sarlat (Dordogne), le 27 janvier 1804, fut reçu agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres en 1830, et attaché, jusqu'en 1835, comme suppléant au lycée Charlemagne. Après une longue interruption dans sa carrière universitaire, il fut appelé, en 1845, à la suppléance de M. Boisonnade, et nommé titulaire, en 1855, du cours de langue et littérature grecques au Collége de France. En 1853, M. Rossignol a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Eugène Burnouf. Il a été promu chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Fragmenta Bionis Borysthenitæ philosophi*, *Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient satirique* (1830), thèses; *Tétralogie de l'orateur* (1833); *Vita scholastica* (1836), poëme latin en 4 livres; *Explication historique et archéologique des vues de la Grèce, dessinées par de Stokelberg* (1838); *Recherches sur les classes ouvrières et les classes bourgeoises de l'antiquité* (1839); *Virgile et Constantin le Grand* (1846); *Traité du vers dochmiaque* (1845); *Des services que peut rendre l'archéologie aux études classiques* (1852); *Gygès, Lydien qui passe pour avoir introduit la peinture en Égypte* (1856); un nombre assez grand d'annotations et récensions des tragiques grecs, de dissertations et de mémoires insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal de l'instruction publique*, la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, etc.

ROSSINI (Gioacchino), le plus célèbre des compositeurs italiens contemporains, semble, après plus de trente ans de silence et de retraite, appartenir à la postérité. Surnommé « le Cygne de Pesaro, » il naquit dans cette petite ville de l'État de l'Église, le 29 février 1792. Son père et sa mère étaient de simples musiciens ambulants que le maestro suivit d'abord de foire en foire, s'associant le plus tôt qu'il put à leur profession. Vers l'âge de dix ou douze ans, la beauté de sa voix engagea ses parents à lui faire donner une éducation musicale plus régulière, et bientôt il put remplir, dans les théâtres de plusieurs petites villes, l'emploi de maître des choristes. Mais la mue de sa voix l'obligea d'y renoncer, et, en 1807, il entra au lycée de Bologne, où il eut l'abbé Mattei pour maître de composition. Il ne voulut apprendre de lui que juste ce qu'il fallait d'harmonie pour écrire des opéras, et, laissant avec dédain la théorie du contre-point et de la fugue, il se forma lui-même plus rapidement par des exercices pratiques, en mettant en partition des quatuors et des symphonies de Haydn et de Mozart.

A l'âge de seize ans (1808), il fit exécuter à Bologne une symphonie et une cantate intitulée : *il Pianto d'armonia*. Deux ans après, grâce à l'appui de la famille Perticari, de Pesaro, il fai-

sait recevoir au théâtre de San-Mose, de Venise, un premier opéra en un acte, *la Cambiale di matrimonio*, qui n'obtint, comme début, qu'un succès ordinaire; son second, *l'Equivoco stravagante*, joué à Bologne l'année suivante (1811), n'en eut aucun; mais, dans la même année, son *Demetrio e Polibio*, écrit, dit-on, deux ans auparavant, et qui serait, en réalité, son premier opéra, fut accueilli plus favorablement à Rome.

Mais la vingtième année du jeune maître est signalée par une fécondité incroyable : du carnaval à l'automne de 1812, il écrit au courant de la plume, pour les divers théâtres de Venise, de Ferrare, de Rome et de Milan, cinq opéras : *Inganno felice*, *Ciro in Babilonia*, *la Scala di seta*, *la Pietra del paragone* et *Occasione fa il ladro*, qui, tout en se ressentant d'une telle rapidité, contiennent d'heureuses inspirations. En 1813, il donna aux trois théâtres de Venise trois œuvres d'un caractère différent : *il Figlio per azzardo*, *Tancredi*, et *l'Italia a in Algieri*. Le succès de ces trois pièces, de la seconde surtout, fut immense. C'étaient les types les plus parfaits de la mélodie et du rhythme italiens, avec une harmonie déjà plus savante et des accompagnements plus travaillés, premiers symptômes chez Rossini d'une manière nouvelle.

Pendant dix ans, les opéras continuent d'éclore, comme par enchantement, sous sa plume. Et, dans la foule, combien de chefs-d'œuvre! En 1814, il donne à Milan : *Aureliano in Palmira*, et *il Turco in Italia*, avec une cantate. *Egle e Irene*. Il consacra toute l'année 1815 à un opéra sérieux, *Elisabeth regina d'Inghilterra*, pour son début au théâtre San-Carlo de Naples, auquel le riche impresario Barbaja venait de l'attacher, avec un traitement annuel de 12 000 francs. C'est à ce théâtre qu'il donnera désormais presque toutes ses pièces italiennes, avec des rôles expressément écrits pour la belle prima donna, Mlle Colbrand, qui devint plus tard sa femme.

Dans cette condition nouvelle, malgré l'enivrement perpétuel des plaisirs, des passions et des triomphes, il eut comme une recrudescence d'activité, et, de 1816 à 1817, il écrivit quatre de ses plus heureuses compositions, *le Barbier de Séville*, *Otello*, *la Cenerentola*, *la Gazza ladra*, sans compter *Torvaldo e Dorliska*, *la Gazetta*, *Armida*, et une grande cantate pour le mariage de la duchesse de Berri. Une circonstance qui compromit plus tard, à Paris même, le succès du *Barbier*, faillit aussi tout perdre à Rome. Le même sujet ayant été traité, quoique sans succès, par Paisiello, les amis du vieux maître napolitain firent accueillir, le premier jour, par des huées la tentative téméraire de son jeune rival; mais la seconde représentation le vengea d'une manière digne de lui et du public romain : elle fut un triomphe auquel s'associa bientôt l'Italie entière.

Plusieurs des opéras qui suivirent, à côté de la gaieté, de la verve facile de la plupart des œuvres précédentes, offrirent dans une plus grande mesure l'inspiration mâle, large et profonde qui caractérisait déjà *Otello*, *Mose in Egitto* (1818); *La Donna del lago* (1819); *Maometto secundo*, *Eduardo e Cristina* (1820), entremêlés d'une demi-douzaine de partitions moins importantes, *Ricciardo e Zoraide*, *Ermione*, *Matilde di Shabran*, etc., montraient que le génie de Rossini gagnait en puissance, sans rien perdre de sa facilité. En 1822, finit son engagement avec Barbaja, et son mariage avec Mlle Colbrand lui assure une brillante fortune : il va faire représenter à Vienne l'opéra de *Zelmira*, qu'il a donné à Naples, dans cette même année; il y est reçu avec l'enthousiasme que sa musique, assez peu goûtée à Berlin, excitait dans toute l'Autriche. Il en revient avec une œuvre plus sérieuse, *Semiramide*, qu'il fait jouer à Venise au carnaval de 1823, et dont le public italien ne goûte ni ne comprend les effets un peu compliqués et les beautés presque germaniques.

Ce furent ses adieux aux scènes de l'Italie. Il passe en Angleterre, gagne en cinq mois de leçons et de concerts la somme de 250 000 francs, et revient, à la fin de l'année, chercher à Paris la consécration de sa gloire. Ses œuvres avaient eu peine à s'y acclimater. Plusieurs avaient entièrement échoué; son *Barbier*, enfin, n'avait réussi qu'après une reprise infructueuse du *Barbier* de Paisiello (1819). Mais ce fut dès lors une révolution complète, et l'enthousiasme n'eut point de bornes.

En France, Rossini fit d'abord *il Viaggio a Reims*, à l'occasion du sacre de Charles X (1825); puis il arrangea pour l'Opéra son *Maometto*, qui devint *le Siége de Corinthe* (1826), et refondit son *Moïse* (1827). Il retrouva ensuite dans *le Comte Ory* (1828) toute sa finesse et toute son élégance, avant de donner, dans *Guillaume Tell* (août 1829), son dernier mot, et, pour plusieurs, le dernier mot de la musique. Ici, à la grâce facile et féconde du génie italien, à ce rhythme si clair et si accentué, à une richesse d'instrumentation et à une intelligence de l'harmonie dignes de l'Allemagne, il avait su allier toute la puissance d'action dramatique qui caractérise la musique française. Cette pièce sublime n'eut pourtant d'abord qu'un demi-succès, assez voisin d'un échec. Il fallut plus tard la voix et le talent de Duprez et l'influence de la révolution de 1830 pour élever le public à l'intelligence d'une œuvre si forte et si achevée. Réparation tardive! Rossini, qui, au milieu de ses plus justes triomphes, affectait de faire fi de sa gloire et était sans force devant un échec injuste, avait renoncé à la scène.

Sa fortune, d'ailleurs, était désormais indépendante de ses succès. Après s'être assez malheureusement acquitté de l'emploi de directeur du Théâtre-Italien, le maestro avait reçu de la munificence royale, avec le titre sans fonctions d'inspecteur général du chant en France, 20 000 francs de traitement qui devaient se convertir en une pension de 6000 francs, au cas où une circonstance imprévue suspendrait cet emploi. L'expulsion de Charles X fut cette circonstance, et Rossini plaida contre les liquidateurs de la liste civile jusqu'à ce qu'il obtînt son indemnité. Pendant tout ce temps, il vivait, dit-on, à Paris, d'une manière misérable, tandis qu'il accumulait dans son palais de Bologne tout ce que la richesse a de plus somptueux. Il put enfin s'y retirer en 1836. Là, s'obstinant dans son silence, affectant de l'horreur pour la musique qui l'a immortalisé et un profond mépris pour la gloire et ceux qui la dispensent, livré à une oisive paresse ou ne retrouvant d'activité que pour des spéculations étrangères à l'art, il n'a pu échapper à l'ennui, fléau plus funeste pour lui que l'injustice passagère des hommes. Une fois, en 1841, il a paru vouloir sortir de son repos en abandonnant à la publicité un *Stabat mater*, écrit déjà depuis huit ans, et qui, malgré des beautés réelles et justement admirées, le laisse assez loin, dans la musique religieuse, de cette suprématie que *Guillaume Tell* lui avait conquise dans la musique dramatique, et que *Robert le Diable* vint lui disputer, sans qu'il daignât la défendre.

La santé de Rossini, depuis longtemps compromise, a contribué à cette indifférence. Atteint à la fois d'une maladie cruelle et d'une de ces affections nerveuses qui n'atteignent pas moins l'esprit que le corps, il est revenu à deux reprises chercher à Paris (1843 et 1855), moins les souve-

nirs de sa gloire que les soins du docteur Civiale, son médecin et son ami. En 1845, sa première femme, Mlle Colbrand, qui vivait séparée de lui, mourut, et Mme Olympe Pélissier, qui l'a accompagné à Paris dans ces deux derniers voyages, a pris le nom de l'illustre maître.

Son dernier séjour chez nous s'est prolongé jusqu'à ce moment, et il se fait toujours beaucoup de bruit autour de son nom; mais, malgré toutes les sollicitations et tous les hommages, Rossini n'a rien ou à peu près rien donné au public. La bouffonnerie musicale de *Bruschino*, représentée aux Bouffes-Parisiens, à la fin de 1857, n'est qu'une reprise d'une des improvisations dramatiques les plus légères de sa jeunesse. L'illustre maestro a été nommé associé étranger de l'Académie des beaux-arts, dès 1823, en remplacement de Paisiello. Décoré des principaux ordres de divers pays, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il lui a été élevé une statue, avec une grande solennité, à Pesaro, le 21 août 1864.

La vie de Rossini et ses œuvres ont été, de la part des biographes et des dilettantes, l'objet d'études minutieuses et complètes auxquelles nous renvoyons, sans pouvoir citer ni les faits piquants ni les analyses savantes qui les remplissent : — Stendhal : *Vie de Rossini* (Paris, 1823 et 1854, 2 vol.); — H. Blaze : *Revue des Deux-Mondes* (1853); — Fétis : *Biographie universelle des musiciens* (Bruxelles, 1644); — les frères Escudier : *Rossini, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1854), etc.

ROSSLYN (James-Alexander Saint-Clair-Erskine, 3e comte de), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, descend d'un magistrat élevé, en 1795, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Loughborough, il embrassa fort jeune le métier des armes, et, sans avoir fait de campagne, parvint, en 1854, au grade de major général, et, en 1860, à celui de lieutenant général. Il a rempli deux fois, sous l'administration de sir R. Peel (1841-1846) et de lord Derby (1852), les fonctions de grand-veneur de la reine. En 1837, il remplaça son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur modéré. Il entra au Conseil privé en 1841. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Fife, et, en 1859, est devenu sous-secrétaire d'État à la guerre. Marié en 1826 à miss Wemyss, il n'a qu'un fils, Francis-Robert, lord Loughborough, né en 1833 dans le comté de Fife, et député-lieutenant de ce comté en 1859.

ROSSMAESSLER (Émile-Adolphe), naturaliste allemand, né le 3 mars 1806, à Leipsick, y étudia, de 1825 à 1827, la théologie; puis, se tournant vers les sciences, devint professeur d'histoire naturelle à l'Académie forestière et agricole de Tharand. En 1848, la ville de Pirna l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut membre du comité pour l'organisation de l'instruction publique. Attaché à la gauche, il suivit, en 1849, les restes du parlement à Stuttgart. Sa participation aux opérations de cette Assemblée le fit accuser de haute trahison : il fut acquitté, et néanmoins suspendu, en 1850, de ses fonctions à l'École de Tharand. M. Rossmaessler se retira à Dresde. En 1853, à la suite d'un voyage en Espagne, il fonda une école d'agriculture au château de Klingenberg, dans le canton de Thurgovie.

Ses écrits se divisent en ouvrages scientifiques et ouvrages populaires. Parmi les premiers, on remarque : *Iconographie des mollusques de terre et d'eau douce de l'Europe* (Iconographie der Europaeischen Land-und Süsswassermollusken, 12 cahiers; Leipsick et Dresde, 1835-1844, avec 60 lithogr.); *Principes de la structure et de la vie des plantes* (das Wichtigste vom innern Bau und Leben der Gewaechse; Leipsick, 1843); *Recherches sur les pétrifications* (Beitraege zur Versteinerungskunde; Ibid., 1848, avec 12 pl. lithogr.), ouvrage capital, contenant, avec un grand nombre de faits nouveaux, les idées personnelles de l'auteur sur la classification des plantes antédiluviennes et sur une nomenclature générale de sciences naturelles, etc. A la seconde classe d'ouvrages appartiennent : *Leçons populaires sur la nature* (Populaere Worlesungen aus dem Gebiete der Natur; Ibid., 1852, 2 vol.); *l'Homme et la nature* (der Mensch im Spiegel der Natur; Ibid., 1850-1853, vol. I-V); *Histoire de la terre* (Geschichte der Eerde; Francfort, 1856); *les Quatre saisons* (1856, avec grav.), etc.

ROSSMORE (Henry-Robert Westenra, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1792, dans le comté de Tipperary, était petit-neveu du général R. Cuninghame, élevé en 1838 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université de Dublin, il siégea au Parlement, sous le nom de Westenra, de 1818 à 1830 et de 1835 à 1842; à cette époque, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il soutint la politique du parti libéral. Il devint lord-lieutenant du comté de Monaghan. — Il est mort en 1860. Marié deux fois, il a eu trois enfants, dont l'aîné, Henry-Craven Westenra, né en 1851, qui a succédé comme 4e baron Rossmore, et a pour héritier présomptif son frère Derrick-Warner-William, né en 1853.

ROST (Valentin-Chrétien-Frédéric), philologue et lexicographe allemand, né à Fréderiesroda, le 16 octobre 1790, passa du collége de Gotha, en 1810, à l'université d'Iéna et, ses études terminées, fut quelque temps précepteur. En 1814, il entra comme professeur au collége de Gotha, y enseigna pendant longtemps les langues anciennes, et en fut nommé directeur en 1842, avec le titre de conseiller supérieur de l'instruction. — Il est mort à Gotha, en août 1862.

M. Rost a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires, qui ont eu en Allemagne beaucoup de vogue. Il s'est occupé spécialement de répandre et d'améliorer dans les colléges l'enseignement de la langue grecque, et son nom est populaire parmi les écoliers d'outre-Rhin. A part sa *Grammaire grecque* qui, depuis 1816, a eu de nombreuses éditions, on cite de lui un *Guide de la traduction de l'allemand en grec* (Anleitung zum Uebersetzen aus dem deutsch, in das griech.; 3e édit., 1836, 2 vol.) qui n'a pas obtenu moins de succès, ainsi que ses *Dictionnaires grec-allemand* 2 vol., 4e édit.) et *allemand-grec* (2 vol., 6e édit.). On lui doit encore une nouvelle édition du *Novum Lexicon græcum* de Duncan (Leipsick, 1836); le premier volume d'une nouvelle édition du *Dictionnaire grec-allemand* de Passow (Ibid., 1841) et le premier cahier d'un *Dictionnaire complet de la grécité classique* (1840). M. Rost était un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque grecque* de Gotha.

ROSTAN (Louis-Léon), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Maximin (Var), le 16 mars 1796, fut reçu docteur à Paris, en 1812, avec une thèse *sur le Charlatanisme*. Élève de Pinel à la Salpêtrière, il devint, dès 1823, membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale) et, en 1833, professeur à la Faculté, avec une chaire de clinique médicale à l'hôtel-Dieu. Il a été admis à la retraite, le 24 septembre 1864, et nommé en même temps professeur honoraire de la Faculté. M. Rostan a été fait officier de la Légion d'honneur le 24 octobre 1849.

Ses principaux ouvrages, écrits avec précision et élégance, sont : *Recherches sur le ramollissement du cerveau* (1819, in-8; 2ᵉ édit., 1823) ; *Traité élémentaire de diagnostic, ou Cours de médecine clinique* (1825-1827, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1829), auquel l'Institut décerna une médaille d'or; *Base générale et plan d'un cours de médecine clinique* (1831); *Cours élémentaire d'hygiène* (1828, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1838); *Exposition des principes de l'organicisme* (1846, in-8 ; 3ᵉ édit. avec introduction et commentaires, 1864, in-8) ; puis, une série de mémoires importants dans le *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, dans le *Dictionnaire de médecine*, etc., sur *la Rupture du cœur* (1820), *le Magnétisme animal* (1825), *l'Asthme des vieillards*, *la Distinction des anévrismes*, *la Transposition des viscères*, *la Fracture spontanée du fémur*, etc.

ROSTAN (Joseph-André DE), auteur dramatique français, né à Constantinople d'une famille originaire de la Perse, le 13 septembre 1819, est fils du chevalier Joseph-Philibert de Rostan, ancien consul général de l'Espagne, suivit son père dans plusieurs résidences, vint à Paris en 1830 et y fit ses études jusqu'en 1837. Après avoir essayé plusieurs carrières, il se tourna vers les lettres et écrivit surtout pour le théâtre, dans les deux langues française et espagnole. M. J.-A. Rostan, qui a le titre de baron en Espagne, a été décoré par la reine Isabelle de la croix royale de Charles III.

Parmi ses ouvrages qui sont au nombre de cinquante, on peut citer : *Égill le démon*, drame lyrique en trois actes (1847); *le Dernier troubadour*, *l'École des peuples*, *les Drames du Mexique*, *la Démence de Charles VI*, *Mazeppa*, drames en cinq actes; *la Marquise de Gange*, drame en trois actes, en vers; *le Divorce*, drame en trois actes, avec lequel *le Supplice d'une femme* de M. de Girardin se trouva offrir, en 1865, une singlière analogie; puis des comédies en vers en un acte, *Une revanche de la Guimard*, *la Fille de Voltaire*, jouée avec succès à l'Odéon (octobre 1859); *La Fontaine en ménage*, etc.; des vaudevilles, des librettos d'opérettes, d'opéras-comiques et de grands opéras, etc.; enfin des œuvres diverses, poésies, romans, feuilletons, articles de critique et de fantaisies. M. de Rostan a été rédacteur en chef de plusieurs journaux, *l'Aigle*, *l'Europe littéraire*, etc. Il a entrepris lui-même la publication générale de ses *Œuvres françaises et espagnoles*, dédiée à l'Impératrice (1863 et suiv. gr. in-8).

ROSTOLAN (Louis DE), général français, sénateur, est né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 31 juillet 1791. En sortant de l'École militaire de Saint-Cyr (1810), il fit au 5ᵉ de ligne les quatre dernières campagnes de la Péninsule et fut blessé d'un coup de feu à la bataille de Sagonte. Il dut à la Restauration les grades de major et de lieutenant-colonel, et à la monarchie de Juillet ceux de colonel (1832) et de maréchal de camp (1839). Il passa alors en Algérie, y resta une année et revint à Paris pour prendre le commandement d'une brigade dans la première division militaire. Il était depuis 1844 à la tête de l'École polytechnique et lieutenant général depuis 1846, lorsque la révolution de Février amena sa destitution et sa mise à la retraite. Rallié au parti de l'Élysée, il fut remis en activité, employé dans l'expédition de Rome (1849) et commanda la 10ᵉ division militaire (Montpellier), puis la 3ᵉ (Marseille). Nommé sénateur, le 31 décembre 1852, le général de Rostolan a été mis en disponibilité à la limite d'âge. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1849, il a été promu grand-croix le 28 décembre 1855.— Il est mort le 2 décembre 1862.

ROTH (Didier), médecin hongrois, né vers 1805, fut reçu docteur à Paris en 1823. Disciple d'Hahnemann, il a propagé la méthode homœopathique par ses traductions de l'allemand et ses propres écrits qu'il a d'abord fait paraître sous le pseudonyme de Beauvais (de Saint-Gratien). M. Roth a exercé sa profession à Paris. Nous citerons de lui : *Clinique homœopathique* (1836-1840, 9 vol. in-8), répertoire de toutes les observations pratiques publiées jusqu'alors : *Effets toxiques des médicaments sur l'économie animale en santé* (1837, in-8) ; *Histoire de la musculation irrésistible ou de la chorée* (1850); *Matière médicale pure* (1851, 2 vol.), etc. Il a aussi pris part à la rédaction de la *Revue critique et rétrospective de la matière médicale* (1840-1842, 5 vol. in-8).

ROTHSCHILD (DE), famille de banquiers d'origine allemande et de race israélite, anoblis en 1815, créés barons en 1822 par l'empereur d'Autriche. Le fondateur de leur maison fut Meyer-Anselme Rothschild, né à Francfort-sur-le-Mein en 1742, mort dans cette ville en 1812, et le principal agent de cour du prince spéculateur, l'électeur de Hesse-Cassel. Il léguait à ses dix enfants une banque assez florissante, dont les cinq fils dirigés dès ce moment par Anselme, l'aîné de la famille, étendirent rapidement les relations, en se partageant les grandes capitales de l'Europe. La fortune prodigieuse de ces banquiers, due à l'union qui fait la force, autant qu'aux secrets politiques qu'il leur a été donné d'exploiter, est passée à l'état de proverbe et leur a valu la première place parmi les financiers de l'époque.

Les dernières années ont été fatales à cette nombreuse famille qui a perdu, en quelques mois, ses plus anciens membres : Charles, fixé à Naples depuis 1811, mort le 10 mars 1855; Salomon, le banquier de Vienne, mort pendant un voyage à Paris le 27 juillet 1855; Anselme, chef de la maison primitive de Francfort, mort également à Paris le 6 décembre 1855. Mme de Rothschild, leur mère commune, était morte presque centenaire, en 1849.

ROTHSCHILD (James, baron DE), le cinquième et le dernier survivant des fils de Meyer, né à Francfort, le 15 mai 1792, est venu se fixer en 1812 à Paris. Quelques années après, il reçut de l'empereur d'Autriche le titre qu'il a gardé depuis de consul général de l'empire en France. La Restauration, dans ses embarras financiers, eut recours à lui pour le milliard des émigrés et autres emprunts ou négociations financières, mais sans rien permettre à son ambition. On le nommait le « prêteur des rois. » En 1830, il fit en faveur des blessés des trois journées un don de 12 000 francs, et dut bientôt au régime de Juillet une plus grande part d'action dans les affaires du pays. Après le chemin de fer de Saint-Germain que MM. Pereire soumissionnèrent sous sa garantie, il entreprit encore avec eux la ligne plus difficile et plus périlleuse du chemin de fer du Nord, qui a considérablement accru son immense fortune. A la suite de la disette de 1847, il fut l'objet de divers pamphlets, dont de nombreuses apologies ne purent qu'atténuer l'effet sur l'opinion populaire, et le pillage du château de Suresnes fut une des premières violences de la révolution de 1848. Il resta néanmoins à Paris, d'après les conseils et sous la protection de M. Caussidière (voy. ce nom), envoya aux victimes de Février une somme de 50 000 francs, fit de brillantes illuminations et, le calme revenu, reprit ses opérations de banque, sans se faire toutefois, sous le nouveau régime, une part aussi large que par le passé dans les grandes affaires.

M. de Rothschild est décoré d'une foule d'or-

dres étrangers, et grand-croix de la Légion d'honneur. Il avait épousé la fille de son frère Salomon. Il a fondé ou richement doté un certain nombre d'établissements israélites, tels que la nouvelle synagogue et le vaste hôpital de la rue Picpus, que la reconnaissance de ses coréligionnaires désigne généralement sous son nom.

L'aîné de ses fils, M. Edmond DE ROTHSCHILD, né à Paris, vers 1826, l'associé et le successeur présomptif de son père, a reclamé en février 1848 le titre et la qualité de Français. Il a épousé en 1856 sa cousine-germaine, la fille du baron Lionel de Rothschild, de Londres (voy. ci-après). Il y a encore trois autres fils du baron, ce sont James-Gustave, Alphonse et Nathaniel. Un autre fils, le quatrième par le rang de naissance, est mort à Paris le 14 mai 1864.

ROTHSCHILD (Lionel-Nathan, baron DE), né à Londres en 1808, est le fils aîné du baron Nathan, établi d'abord à Manchester en 1798, puis à Londres en 1800. Il succéda à son père en 1836, comme banquier et comme baron de l'empire. Connu jusqu'ici par ses idées libérales, partisan de la liberté du commerce, des impôts directs et de l'abolition des droits sur le thé, il a été élu constamment depuis 1847, par la ville même de Londres, membre de la Chambre des Communes, mais écarté à chaque session, jusqu'à la session de 1858, pour refus de serment sur l'Évangile. Affranchi enfin de cette condition, il siége au Parlement et vote avec le parti libéral. Il s'est marié en 1836 à sa cousine Charlotte, fille du baron Charles de Rothschild de Naples.

Le baron Lionel a deux frères, sir Antony DE ROTHSCHILD, né en 1810, consul général de l'Autriche à Londres (1858), créé baron anglais par la reine en 1846, et haut shériff de Bucks en 1861, et le baron Meyer DE ROTHSCHILD, né en 1818, député-lieutenant de Buckingham, et représentant depuis 1859, à la Chambre des Communes, la ville de Hythe. Le premier a pour héritier de son titre son neveu, Nathan-Meyer DE ROTHSCHILD, l'aîné des fils du baron Lionel.

ROTOURS (Alexandre-Antoine DES), homme politique français, député, est né le 29 juin 1806. Agriculteur et maire d'Avelin, il a été nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Nord, par 17 907 voix sur 30 959 votants. Membre du Conseil général pour le canton d'Orchies, M. des Rotours a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ROTTEMBOURG (Henri, baron), général français, né le 6 juillet 1769, à Phalsbourg (Meurthe), mort, le 8 février 1857, à Montgeron (Seine-et-Oise). — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

ROUBAUD (Félix-Alexandre), médecin français, né à Grasse, le 8 octobre 1820, et petit-fils de médecins, fit ses classes à Lyon, puis alla commencer ses études médicales à Toulon et les termina à Montpellier et à Paris, où il fut reçu docteur en mai 1844; il alla exercer deux ans dans sa ville natale, puis revint se fixer à Paris, et, après plusieurs essais purement littéraires, se tourna vers la statistique et les publications médicales. En 1859, il a été nommé inspecteur des eaux minérales de Pougues.

M. Roubaud a fondé, en 1848, l'*Annuaire médical et pharmaceutique de la France* (13e année, 1861, in-18), puis, en 1854, *la France médicale*, aujourd'hui hebdomadaire. Il a donné en outre : *Des hôpitaux au point de vue de leur origine et de leur utilité*, etc. (1855, in-12); *Traité de l'impuissance et de la stérilité* (1856, 2 vol. in-8); *Théophraste Renaudot* (1857, in-12); *les Eaux minérales de France* (tome Ier, 1858); *les Eaux de Pougues* (1859, in-18); beaucoup d'articles dans divers journaux et recueils.

ROUBIER D'HÉREMBAULT (Alexandre), député français, ancien représentant, né à Montcarvel, près de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 2 février 1797, acheva ses études dans un collége de Paris, suivit les cours de droit et fut reçu licencié en 1820. Il fit son stage d'avocat près la Cour d'appel de Douai. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Montreuil l'envoyèrent en 1831 à la Chambre des députés. Son mandat fut plusieurs fois renouvelé, et il fit toujours partie de la gauche jusqu'en 1846. Remplacé alors par M. d'Elchingen, qui l'emporta sur lui de quelques voix, il fut élu, en 1848, représentant du peuple, le quatrième sur dix-sept, par 84 807 suffrages. Membre du comité de l'intérieur, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative. Après le coup d'État, il revint, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif où il a été renvoyé par son arrondissement en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Roubier d'Hérembault est mort le 16 juin 1864.

ROUGÉ (Olivier-Charles-Camille-Emmanuel, vicomte DE), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 avril 1811, d'une ancienne famille de Bretagne, fut destiné d'abord par son père, le colonel comte de Rougé, à l'administration et fit son droit. La révolution de 1830 ayant brisé la carrière de son père, il fut rappelé en Anjou, dans les terres de sa famille et s'occupa quelque temps d'agriculture. Son goût pour les études philologiques le ramenait souvent à Paris. Il étudia l'hébreu et l'arabe, avant de porter sa curiosité sur les hiéroglyphes, puis, se consacra exclusivement aux études égyptiennes. Durant plus de huit années, il poursuivit sans bruit et presque sans aucun rapport avec le monde savant, ses travaux sur les inscriptions hiéroglyphiques. En 1844 et 1845, ses premières publications furent remarquées de Letronne et de M. Biot, et le mirent en relation avec les principaux philologues.

Collaborateur de la *Revue archéologique*, M. de Rougé présenta, en 1850, à l'Académie des inscriptions, une explication d'une inscription funéraire hiéroplyphique qui fut regardée comme une œuvre capitale, et entra dans cette société en remplacement de Pardessus en 1853. Depuis 1849, il avait été appelé à la conservation du musée égyptien du Louvre, dont il a publié le catalogue raisonné. En 1854, il est entré au Conseil d'État, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. Plus récemment, il a succédé à Ch. Lenormant, comme professeur d'archéologie au Collége de France. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

M. de Rougé, dont les écrits se réduisent à des mémoires communiqués à l'Institut, est regardé comme un de nos premiers égyptologues, et il a fondé en France une véritable école. Il prépare une *Chrestomathie égyptienne*, avec la traduction française des textes.

ROUGET (Georges), peintre français, né à Paris, en 1781, entra, en 1802, à l'École des beaux-arts, où il remporta, la même année, le second prix de peinture; il suivit en même temps l'atelier de David, sur les conseils duquel il renonça aux

concours de l'Académie, et aida ce maître dans l'exécution de la plupart de ses grands tableaux. On rapporte qu'il fit, de mémoire, en 1816, une copie de celui du *Sacre*, coupé et caché au retour des Bourbons ; la toile originale, rejointe et réparée, a reparu depuis au musée de Versailles, et la copie de M. Rouget, signée par David, pendant son exil à Bruxelles, fut exploitée en Amérique jusque dans ces derniers temps.

M. G. Rouget, qui avait déjà débuté au salon de 1812, par l'*Hommage des princes français au berceau du roi de Rome* et le portrait d'*Eugène David*, a exposé depuis, entre autres tableaux estimés : *OEdipe et Antigone* (1814) ; *la Mort de saint Louis*, au Luxembourg (1817) ; un *Ecce Homo*, à Saint-Gervais (1819) ; *François Ier pardonnant aux révoltés de la Rochelle* (1822) ; *Henri IV au siége de Paris, le Christ aux Oliviers* (1824) ; *l'Abjuration de Henri IV* (1832) ; *Napoléon recevant la députation du Sénat de l'acte constitutif de l'Empire, le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise*, pour le musée de Versailles (1825 et 1838) ; *la Mort de Napoléon*, dessin (1846) ; *les Chrétiens aux bêtes* (1847) ; *Henri IV et ses enfants* (1850) ; des portraits, notamment ceux de *Louis XVIII*, de *Charles X et de sa famille*, du *maréchal de Coigny*, du *docteur Moreau*, de *Napoléon Ier*, du *maréchal Soult*, de *l'Auteur*, et de beaucoup d'autres (1822-1859). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 douze tableaux, choisis parmi ses œuvres antérieures ; de plus, il a exposé : *le Maréchal Soult méditant sur les souvenirs de l'Empire, un Épisode de la guerre d'Italie, Sommeil d'un enfant, Membres du comité de l'Association des artistes peintres, au lit de mort d'un confrère* (1861) ; *Portrait d homme, Portrait d'enfant* (1863) ; *Têtes d'enfants feuilletant un livre d'images* (1864).

Citons en dehors des salons : *Louis IX rendant la justice sous le chêne de Vincennes, l'Assemblée des notables à Rouen*, et les portraits de *Trivulce, Beauharnais, Kellermann, Clauzel, Duperré, Miranda, Victor, Marmont, Gouvion-Saint-Cyr*, etc. ; enfin, des cartons pour les tapis de la manufacture des Gobelins, surtout de 1832 à 1839. M. Rouget a obtenu une 2e médaille en 1814, une 1re en 1855, et la décoration, en juillet 1822.

ROUHER (Eugène), homme politique français, ministre, sénateur, né à Riom, le 30 novembre 1814, était, avant 1848, un des avocats les plus distingués du barreau de cette ville. Gendre de M. Conchon, ancien maire de Clermont, depuis conseiller à Riom et à Paris, il s'était fait connaître par quelques procès de presse, dans lesquels il avait soutenu avec talent la cause libérale. Il vit échouer, en 1846, sa candidature à la Chambre : il se présentait sous les auspices de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut envoyé, par le département du Puy-de-Dôme, à la Constituante, le quatorzième sur quinze représentants, par 48 282 voix, et réélu, le second, l'année suivante, par 54 115 suffrages, à la Législative. Dans la première de ces Assemblées, il vota constamment avec la droite, et ne s'en sépara que pour appuyer l'abolition de l'impôt du sel.

Lors de la retraite du premier ministère de Louis-Napoléon, présidé par M. Odilon Barrot, M. Rouher succéda à celui-ci, au département de la justice, et fut un des principaux instruments de la politique annoncée par le message du 31 octobre 1849. Il dessina nettement son attitude dans l'Assemblée, en appelant à la tribune la révolution de Février une catastrophe, et fut un des défenseurs de la loi du 31 mai, qui restreignait le suffrage universel. Sorti du ministère, le 18 juillet 1851, à la suite d'un blâme de l'Assemblée contre tout le cabinet, il y rentra, le 24, avec MM. Baroche, Fould, etc. Il en sortit encore une fois, mais pour quelques semaines, le 26 octobre 1851, et reprit les sceaux et le portefeuille de la justice au 2 décembre. Le 22 janvier 1852, il donna sa démission, avec trois de ses collègues, à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans (22 janvier 1852) et reçut, peu après, la vice-présidence du Conseil d'État, avec la direction du département de législation, justice et affaires extérieures.

Appelé, en 1855, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, M. Rouher fut créé sénateur, le 18 juin 1856. Une grande révolution commerciale signala son administration. Vers la fin de 1859, il fut question de faire passer dans nos relations avec l'Angleterre les principes, jusque-là peu populaires en France, du libre échange. MM. Rouher et Baroche, d'une part, lord Cowley et Cobden, de l'autre, conduisirent les dernières négociations du traité qui fut signé le 22 janvier 1860. En janvier 1861, M. Rouher fut encore choisi comme plénipotentiaire français pour négocier le traité de commerce projeté entre la France et la Belgique, sur les mêmes bases de la liberté. Ce traité fut conclu, le 1er mai suivant, ainsi que la convention de navigation et la convention littéraire entre les deux pays. La même année c'était lui qui présidait, en l'absence du prince Napoléon, la commission française pour l'exposition universelle de Londres en 1862. En 1863, il négocia le traité de commerce avec l'Italie, à la suite duquel il fut nommé grand cordon des Saints Maurice et Lazare.

M. Rouher quitta le portefeuille de l'agriculture et du commerce le 23 juin 1863, et fut nommé ministre, présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Baroche. Il adressa alors à l'Empereur un rapport sur l'enseignement professionnel (22 juin), et ce fut sur un autre rapport de lui qu'à la même époque la liberté de la boulangerie fut décrétée (30 juin). Avant la fin de l'année, il venait de remplacer, par intérim, M. Boudet, au ministère de l'intérieur, lorsque survint la mort de M. Billault. M. Rouher fut alors nommé ministre d'État (18 octobre). Ce fut lui qui fut surtout chargé à partir de ce moment de soutenir devant le Corps législatif la politique du gouvernement dont il devint le principal orateur. M. Rouher, promu en 1856, au rang de grand officier de la Légion d'honneur, a été élevé à celui de grand-croix, le 25 janvier 1860. Il fait partie du Conseil général du Puy-de-Dôme.

ROUILLARD (Pierre-Louis), sculpteur français, né à Paris, le 16 janvier 1820, reçut les premières notions de dessin et de sculpture à l'école gratuite municipale, où il remporta le grand prix à quinze ans ; il suivit ensuite l'École des beaux-arts, sous la direction de Cortot, et débuta par une *Lionne*, à l'Exposition de 1837. Il a figuré depuis à tous les salons, et principalement donné : *Dromadaire* (1838) ; *Brebis et son agneau, Chien roquet culbutant un chat* (1840) ; *Chasse au sanglier, Lion d'Algérie, Chien griffon, Renard et lapins, Hallali sur pied d'un dix-cors* (1842-1853) ; les bustes de *MM. Lasougière, S. Félix*, etc. (1843-45) ; *Attelage de bœufs*, exécuté pour l'orfèvre Christophle (1855) ; *Chienne dogue et ses petits* (1859) ; les figures du manége impérial, et divers *Groupes* et *Frontons* au nouveau Louvre (1856-1858) ; une *Coupe*, or et argent, donnée par le ministre de l'agriculture aux concours régionaux de 1861 (1861) ; *Ajax*, tête du cheval monté par l'Empereur à Solférino (1863) ; *Chien lévrier, Hallali d'un cerf* (1864). Il a obtenu une 3e médaille en 1842 et un rappel en 1861.

ROUILLÉ (Émile), ancien représentant du peuple français, né aux Sables-d'Olonne (Vendée), le 2 juin 1821, suivit les cours de droit à la Faculté de Poitiers, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Nommé représentant du peuple par 47 767 voix, le quatrième sur neuf, dans le département de la Vendée, et sous le patronage des légitimistes, il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, où il vota avec l'extrême droite, pour la loi du 31 mai et pour la révision de la Constitution. Adversaire de la politique particulière de l'Élysée, le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

ROUJOUX (baron Prudence-Julien-Napoléon DE), administrateur français, né le 24 mars 1806, entra, à 22 ans, dans le service des bureaux de la marine, et parvint, en 1848, au grade de contrôleur en chef. Inspecteur en chef depuis 1853, il fut de 1858 à 1860, directeur des colonies au nouveau ministère de l'Algérie et des colonies. M. de Roujoux fait en outre partie du Conseil d'État, comme conseilleur en service ordinaire hors sections. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854.

ROULAND (Gustave), magistrat français, sénateur, ancien député, ministre de l'instruction publique et des cultes, né à Yvetot, le 1er février 1806, fit de brillantes classes au collége de Rouen, étudia le droit et débuta dans la magistratnre comme substitut du procureur du roi à Louviers, d'où il fut envoyé, en la même qualité, à Évreux, le 1er juin 1831. Nommé procureur du roi à Dieppe, le 3 mars 1832, il passa comme substitut au tribunal civil de Rouen et devint successivement substitut du procureur général (17 février 1835) et avocat général (1er novembre 1838) à la Cour royale de cette ville. Le 28 avril 1843, il passa en qualité de procureur général à la Cour royale de Douai et, le 23 mai 1847, il fut appelé à Paris, comme avocat général près la Cour de cassation. Aux élections de 1846, le 1er arrondissement de Dieppe l'avait envoyé à la Chambre des députés. Dépossédé de son mandat législatif par la révolution de 1848, M. Rouland donna en outre sa démission de ses fonctions près la Cour de cassation. Elles lui furent rendues le 10 juillet 1849. Le 10 février 1853, il les échangea contre celles de procureur général près la Cour impériale de Paris. Parmi les affaires dans lesquelles M. Rouland eut à porter la parole, comme magistrat, on cite comme ayant eu le plus de retentissement : celle de Bouvrand, devant la Cour d'assises de Rouen; celle des marais de Fampoux (accident du chemin du Nord), devant la Cour de Douai; celle du complot de l'Opéra-Comique et de l'Hippodrome, des correspondants étrangers; le procès Pianori, etc., devant la Cour de Paris.

Le 13 août 1856, l'Empereur appela M. Rouland au ministère de l'instruction publique et des cultes, en remplacement de M. Fortoul. En présence des innovations si nombreuses, si profondes et à peine accomplies, qui avaient atteint à la fois les hommes et les choses dans tout l'enseignement public, le nouveau ministre s'attacha d'abord à en étudier le but et les effets, se déclarant prêt à maintenir ou à modifier les différentes parties du système, d'après les conseils de l'expérience. Plus tard, sans appeler sur ses actes une éclatante publicité il prit, à son tour, tout un ensemble de mesures destinées à relever, sur certains points, le niveau des études, et surtout à améliorer, à tous les degrés, la position matérielle des maîtres. Dans l'administration des cultes, il eut, en plusieurs circonstances, à défendre les droits de l'État contre les prétentions de quelques évêques et rédigea diverses circulaires dont on a loué la fermeté. Il ne recula même pas, dans les premiers jours de juin 1863, devant la tâche de réprimander ouvertement sept prélats signataires d'une circulaire électorale qui eut alors un grand retentissement.

Peu après, démissionnaire du ministère de l'instruction publique et des cultes qui fut dès lors divisé (24 juin 1863), il fut nommé ministre, présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Rouher, le 18 octobre de la même année, et, le 7 novembre suivant, membre du conseil impérial de l'Instruction publique. Comme président du Conseil d'État, il eut à défendre devant les Chambres, la politique du gouvernement et plusieurs de ses projets de lois pendant toute la session de 1864. Un décret du 28 septembre de la même année, le nomma gouverneur de la Banque de France, en remplacement de M. Vuitry. Un décret plus récent (19 avril 1865), l'a nommé aussi président de la commission de surveillance des caisses d'amortissement, dépôts et consignations.

M. Rouland, officier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1846, a été promu grand officier le 15 août 1857, et grand-croix le 14 août 1861. Par décret du 14 novembre 1859, il a été appelé au Sénat dont il devint plus tard vice-président. Il a été élu et réélu à plusieurs reprises membre du Conseil général de la Seine-Inférieure, pour le canton d'Yvetot. Il a été publié de M. Rouland, un recueil de *Discours et réquisitoires*, 1864, 2 vol. in-8).

Son fils, M. Gustave ROULAND, né vers 1830, fut appelé, lors de l'avénement de son père au ministère de l'instruction publique, à remplir, avec le titre de chef de cabinet, les fonctions de directeur du personnel et du secrétariat général. Il reçut le titre de secrétaire général le 15 août 1861, et fut nommé conseiller d'État, en service ordinaire hors section, le 13 décembre 1862. Lors de la retraite de son père du ministère, il fut appelé à la recette générale de la Haute-Loire, d'où il passa à celle des Deux-Sèvres, à la fin d'octobre 1863. Il a été élu, comme son père, membre du Conseil général de la Seine-Inférieure pour le canton d'Yvetot.

ROULEZ (Joseph-Emmanuel-Ghislain), archéologue belge, né à Nivelle, le 6 février 1806, fit ses études à l'université de Gand. Après y avoir été attaché en qualité de professeur, il en est devenu recteur. Il s'est beaucoup occupé d'archéologie ancienne et a consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie de Belgique dont il est membre, le *Messager des sciences historiques*, les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, et des recueils allemands et français. Il a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres le *Manuel de l'histoire de la littérature grecque* de Schœll (Bruxelles, 1837) et a publié un *Cours d'antiquités romaines* (Ibid., 1849). M. Roulez est correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

ROULIN (François-Désiré), naturaliste français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1796, et fils d'un ingénieur, vint à Paris étudier la médecine et suivit les cours de Magendie et de Cuvier. Il partit en 1821 pour aller, en Colombie, occuper une chaire de physiologie ; mais la nouvelle république n'ayant pas de quoi payer ses professeurs, il se vit réduit à faire, pour Bolivar, la topographie du pays. Après avoir mené pendant plus de six an-

nées une existence assez précaire, il revint en France en 1828, riche de nombreuses observations sur l'histoire naturelle et la géographie de l'Amérique équinoxiale. Il prit part alors à la rédaction de plusieurs journaux pour la partie scientifique, et communiqua plus tard deux mémoires à l'Académie des sciences, l'un *sur le Tapir*, et l'autre *sur la Domestication des animaux*, publiés dans le *Recueil des savants étrangers* (tome VI). Nommé, en 1832, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, il passa, en 1835, avec le même titre, à celle de l'Institut et fut, en outre, chargé de la rédaction des comptes rendus officiels de l'Académie des sciences. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 31 janvier 1849.

M. Roulin a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales des sciences naturelles*, au *Magasin pittoresque* et à d'autres recueils. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire naturelle de l'homme* par Prichard (1843, 2 vol. in-8). Il a été l'un des éditeurs et annotateurs de la nouvelle édition du *Règne animal* de Cuvier, et a fourni au *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de d'Orbigny plusieurs articles remarquables sur différents genres mammifères. Il prépare, dit-on, depuis longtemps, un grand travail sur Pline.

ROULLEAUX-DUGAGE (Charles-Henri), député français, né à Alençon, le 26 avril 1802, avocat à Caen en 1821 et de 1822 à 1830, au barreau de Paris, devint, en 1830, sous-préfet de Domfront, reçut la croix de la Légion d'honneur l'année suivante, fut nommé préfet et administra successivement l'Ardèche (1835), l'Aude (1837), la Nièvre (1841), l'Hérault (1842) et la Loire-Inférieure (1847-1848). Dans l'Hérault, il combattit la candidature de M. de Larcy (voy. ce nom), avec un zèle qui amena des troubles à Montpellier. Destitué par le gouvernement provisoire, il se tint éloigné des affaires jusqu'en 1852. A cette époque, il entra comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été réélu au même titre, par la 2e circonscription de l'Hérault, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 23 009 voix sur 30 634 votants. M. Roulleaux-Dugage a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 janvier 1847. Il est membre du conseil général de l'Orne pour le canton de Domfront.

Son cousin, M. Marcel ROULLEAUX, né le 15 décembre 1832, reçu docteur en droit en 1857, a été collaborateur de divers journaux libéraux, *la Presse*, *le Courrier de Paris* (1860), etc., et du *Journal des économistes*. — Il est mort en 1862.

ROULLON (Charles-Hippolyte BARRAULT-), administrateur et écrivain militaire français, né à Orléans (Loiret), le 14 mai 1788, entra d'abord dans l'Université impériale, et fut professeur à l'école secondaire d'Auxerre, de 1807 à 1810. Il passa ensuite dans le commissariat des guerres et prit part aux opérations difficiles de l'intendance militaire pendant les campagnes d'Allemagne et d'Espagne. Mis en non-activité, lors de la Restauration, il se jeta dans l'opposition républicaine et bonapartiste de l'époque, et en 1822 un écrit intitulé : *Des peuples et des gouvernements*, lui valut une condamnation à six mois de prison et mille francs d'amende. Après 1830, il fut réintégré dans l'intendance militaire et employé dans plusieurs divisions. En avril 1848, son attitude et ses professions de foi, comme candidat à la Constituante, dans l'Allier, le firent frapper d'un retrait immédiat d'emploi. Décoré de la Légion d'honneur en 1838, M. Barrault-Roullon a été promu officier le 2 janvier 1851.

On cite de lui : *De la défense de Paris* (1833) ; *Essai sur la force publique* (1850, 2 parties) ; *Colonisation de la Guyane française* (1852) ; *Questions générales, militaires et sociales sur le recrutement* (1853), mémoires présentés à l'Empereur ; *le Maréchal Suchet* (1854), éloge couronné par l'Académie impériale de Lyon ; *Question d'Orient* (même année) ; *Question financière* (1856) ; *Souvenirs de Catalogne* (1757), etc.

ROUMANILLE (Joseph), poëte provençal, né à Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), le 8 août 1818, fit ses classes au collége de Tarascon et vint, en 1847, à Avignon, où il se livra dès lors à la poésie provençale et où, dans ses derniers temps, il s'est fait libraire. On a de lui : *Li Margarideto* (1847) ; *le Campano mountado* (1857) ; *lis Oubreto* (1859, 2e édit., 1864, in-18). Il a organisé *l'Armana provençau* (1859), premier annuaire de l'école qui le considère comme un de ses chefs.

ROUQUETTE (Adrien), poëte américain, né à la Nouvelle-Orléans, fit ses études au collége de Nantes, en France, et retourna aux États-Unis, où il se fit homme de loi. Mais il abandonna le droit pour la théologie et il fut dès lors attaché au séminaire catholique de la Nouvelle-Orléans. Cultivant également, comme poëte, le français et l'anglais, il a écrit dans ces deux langues : *les Savanes* (Paris et la Nouvelle-Orléans, 1841), poésies américaines ; *Fleurs sauvages* (Wild flowers ; 1848), poésies sacrées (1857), *Fleurs d'Amérique*, poésies françaises, et un ouvrage en prose, en faveur de la vie monacale : *la Thébaïde en Amérique, ou Apologie de la vie solitaire et contemplative* (1852).

Son frère, M. François-Dominique ROUQUETTE, né le 2 janvier 1810, à la Nouvelle-Orléans, élevé aussi au collége de Nantes, est l'auteur d'un volume de poésies : *les Meschacébéennes*, et d'un ouvrage historique, en français et en anglais, sur la nation indienne des Choctaw.

ROUS (Étienne-Hippolyte-Paul), magistrat français, ancien représentant, né à Montauban, le 17 novembre 1803 ; fut destiné par son père, aucien magistrat, à suivre la carrière du barreau. Reçu avocat à Toulouse, il combattit la politique de la Restauration, fut traduit en police correctionnelle pour délit de presse (1829), et acquitté sur la plaidoirie de Romiguières. Nommé substitut, en 1830, il ne tarda pas à être destitué comme suspect d'opinions républicaines (1834). Depuis cette époque, il fonda, avec le coucours de ses amis, *le Courrier de Tarn-et-Garonne*, journal démocratique, et balança les chances de M. Janvier, le député local, aux élections de 1846. En 1848, il fut mis à la tête de la garde nationale réorganisée, protesta contre les mesures prises par le commissaire général Joly et fut élu, le troisième sur six, représentant de Tarn-et-Garonne à l'Assemblée constituante. Membre du comité de législation, il vota avec la droite dans la plupart des questions importantes, refusa la candidature aux élections pour la Législative, et fut nommé, en avril 1850, juge au tribunal de 1re instance de Montauban.

ROUSSEAU (Louis-François-Emmanuel), naturaliste français, né le 25 décembre 1788, à Belleville (Seine), a été, de 1811 à 1815, chirurgien militaire, puis chef des travaux anatomiques du Muséum d'histoire naturelle, où il est devenu, en 1853, aide-naturaliste garde. Reçu docteur à Paris en 1820, il s'est occupé surtout d'histoire naturelle et a plus d'une fois éclairé les questions douteuses de physiologie et de pathologie humaine par des faits empruntés à la physiolo-

gie ou à l'anatomie comparée. Il a reçu deux médailles pendant les choléras de 1832 et 1849, et la croix de la Légion d'honneur en 1841.

Ses principaux écrits sont : *De la dentition* (1820, in-4), dissertation complétée par *l'Anatomie comparée du système dentaire chez l'homme et les principaux animaux* (1827, gr. in-8; nouv. édit. augm. 1839), travail bien accueilli de l'Académie des sciences : *Du cresson de Para* (1825) ; *Sur l'efficacité des feuilles de houx dans le traitement des fièvres intermittentes* (1851) ; *Du Chinchilla et de son organisation* (1832) ; *Observation critique sur l'appendice vermiforme* (1841); *Des serpents venimeux, De la Chauve-Souris commune, De la pathologie comparée* (avec atlas in-4), mémoires isolés auxquels l'Académie des sciences a accordé deux mentions honorables ; *De l'hémorragie par piqûres de sangsues* (1846) ; *De la dentition des cétacés, etc.* (1856), etc.

ROUSSEAU (Philippe), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous le baron Gros et sous Victor Bertin, se livra, comme ce dernier maître, au genre du paysage, et débuta au salon de 1831. On a vu de lui, depuis cette époque, un grand nombre de sites, natures mortes et groupes ou jeux d'animaux, toutes œuvres devenues promptement populaires. Nous rappellerons : *Site d'Auvergne* (1831) ; *les Côtes de Granville, Vue de Normandie, Saint-Martin près Gisors, Vue de Freleuse, la chaise de poste* (1833-1844) ; *le Rat de ville et le rat des champs* (1845); *le Chat et le vieux rat, la Taupe et le lapin, Fleurs et papillons* (1846-1847) : *Une Basse-Cour, Fruits et gibier* (1848); *le Chat et la souris, Intérieur de ferme, Part à deux, Un importun; le Rat retiré du monde, la Mère de famille, Pygargue chassant au marais* (1849-1853) ; *Deux Artistes de chez Guignol, Cigogne en sieste près d'un bassin, Chevreau broutant*, admis, avec *le Rat de ville*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Chiens couplés au chenil, Lièvre chassé par des bassets, la Récréation, Perroquets, le Déjeuner* (1857; *Un jour de gala, Un déjeuner* (1859) ; *Musique de chambre, Cuisine* (1861); *la Recherche de l'absolu, le Lièvre et les Grenouilles* (1863) ; *un Marché d'autrefois, Nature morte* (1864) ; etc. M. Philippe Rousseau a obtenu une 3e médaille en 1845, une 1re en 1848, une 2e en 1855, et la décoration au mois de juillet 1852.

ROUSSEAU (Théodore), peintre français, né à Paris, en 1812, a cultivé, comme le précédent, le paysage, et s'est surtout formé par des voyages à ce genre exclusif. Il a principalement exposé depuis ses débuts au salon de 1834 : *Lisière d'un bois, Une avenue, Terrains vus en automne, Effet du matin, Vue de Bellecroix, Fête de Barbison* (1834-1849); *Effet de soleil, Après la pluie* (1852); *Marais dans les Landes* (1853); *Côtes de Grandville, l'Avenue de l'Isle-Adam, Sortie de forêt, Groupes de chênes*, admis, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855 : *Bords de la Loire au printemps, Matinée orageuse, Hameau du Cantal, Effet du crépuscule, Prairie boisée au couchant*, etc. (1857) ; *Ferme dans les Landes, Bords de la Sèvre, Bornage de Barbison* (1859) ; *le Chêne de Roche* (1861) : *Clairière dans la haute futaie* (forêt de Fontainebleau), *une Mare sous les chênes* (1863); *un Village*, chaumières sous les arbres (1864), etc. M. Théod. Rousseau a obtenu une 3e médaille en 1834, deux 1res, en 1849 et 1855, et la décoration en juillet 1852.

Rousseau (Edme), un des nombreux artistes homonymes des précédents, s'est fait un renom comme miniaturiste, et a fréquemment exposé depuis 1838. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855.

ROUSSEL (Pierre-Augustin-Jules), industriel français, ancien représentant, né dans le département de la Mayenne, le 9 mai 1805, eut, sous le règne de Louis-Philippe, comme riche propriétaire et maître de forges à Orthe (Mayenne), de l'influence dans son arrondissement. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par 48,488 voix. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite ; il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution républicaine, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Elysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit la direction de ses forges. M. Roussel a obtenu, pour ses fers martelés au bois et ses fontes moulées, diverses médailles aux expositions de Laval et d'Angers Membre du conseil général de la Mayenne, il a été décoré de la Légion d'honneur.

ROUSSEL (Napoléon), ministre protestant français, né vers 1805, fut longtemps attaché à la paroisse calviniste de Saint-Étienne ; il fait aujourd'hui partie du clergé de Paris. Controversiste ardent, il est auteur d'un très-grand nombre de brochures, de dissertations religieuses, d'opuscules de morale : nous citerons, entre autres : *Prédications chrétiennes* (1835, in-8) ; *Scènes évangéliques* (1840, in-8) ; *A mes enfants* (1840-1844, 3 vol. in-16) ; *le Culte domestique* (1843 2. vol. in-8; 4e édit., 1855) ; *Rome et compagnie* (1846, in-12); *Elans de l'âme vers Dieu* (1852, gr. in-8); *Trois mois en Irlande* (1853, in-18) ; *les Nations catholiques et les nations protestantes* (1854, 2 vol. in-8), comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité ; *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1856, 2 vol. in-8), d'après le pasteur américain Albert Barnes ; *Scènes patriarcales* (1836, in-12), etc.

ROUSSELIN (Pierre-Marcel), magistrat français, ancien pair, né le 16 janvier 1788, fut nommé, peu après la révolution de Juillet, procureur général à le Cour de Caen, puis, en 1836, premier président de cette cour, à laquelle il appartient encore comme président honoraire. Créé pair de France en septembre 1845, M. Rousselin siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Il est, depuis le 1er mai 1843, commandeur de la Légion d'honneur.

ROUSSELOT (Xavier), professeur français, né à Metz, le 23 janvier 1805, embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement et occupa pendant vingt-cinq ans la chaire de philosophie au collége de Troyes. Il prit sa retraite en 1861.

Son principal ouvrage, *Études sur la philosophie dans le moyen âge* (1840-1842, 3 vol. in-8), a été l'objet d'une distinction honorable à l'Institut. On a encore de lui : la traduction des *OEuvres philosophiques* de Vanini (1842, in-12), publiée pour la première fois; celle de *l'Économie rurale* de Varron (1844, in-8), ainsi qu'une *Analyse des auteurs philosophiques* (1852, in-12) ; une *Histoire de l'Évangile éternel* de Flore et Jean de Parme (1861), in-8), etc.

ROUSSET (Camille-Félix-Michel), professeur et historien français, est né à Paris le 15 fév. 1821. Après de brillants succès au concours général, il entra dans l'Université, comme maître d'études surnuméraire, au collége Saint-Louis, en 1841.

Deux ans après, il était reçu agrégé d'histoire (1843), et était nommé professeur à Grenoble; il professa ensuite, de 1845 à 1863, au collége Bourbon, depuis lycée Bonaparte. Il fut nommé, en 1864, historiographe du ministère de la guerre. M. C. Rousset a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *Précis d'histoire de la Révolution française* (1849, in-8); *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire* (1861-63, 4 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu trois ans de suite, de l'Académie française, le 1er prix Gobert; *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, d'après les manuscrits du dépôt de la guerre, avec une *Introduction* (1865, 2 vol. in-8). — M. Rousset prépare une édition complète des *Lettres du maréchal de Tessé*, et une *Vie de Vauban* qu'il se propose de faire suivre de la publication des *OEuvres* de Vauban. *

ROUSTAIN (Aron-Jean-Baptiste-Pierre), jurisconsulte français, né à Paris, le 21 octobre 1804, mort le 8 août 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ROUVEURE (R....), ancien représentant du peuple français, né à Annonay (Ardèche), en 1798, d'une famille d'ouvriers mégissiers, fut lui-même ouvrier dans sa jeunesse, parvint à acquérir quelque fortune, et grâce à l'appui des légitimistes et à l'influence du clergé, fut nommé, en 1848, représentant du peuple. Membre du comité du travail, il vota, en général, avec la droite, et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit la direction de sa fabrique à Annonay.

ROUVIÈRE (Philibert), peintre et acteur français, né à Nîmes, en 1809, fut destiné d'abord au notariat, et s'y prépara par de sérieuses études. Bientôt libre de suivre ses goûts, il se livra quelque temps à la peinture, fréquenta l'atelier Gros, et exposa même, de 1830 à 1837, divers tableaux et portraits; les plus remarqués furent : *le docteur Guérard*, *M. Portal*, *Une Barricade au Palais-Royal* (1830-1831. En 1837, il suivit enfin son penchant pour la scène, longtemps combattu, dit-on, par les alarmes et les prières de sa mère. L'acteur Joanny lui ménagea un premier début aux Français et l'entrée au Conservatoire : quelques leçons de Michelot complétèrent ses études dramatiques. En 1839, MM. Lireux et d'Espagny l'appelèrent à l'Odéon, où il resta jusqu'en 1843, jouant Antiochus dans *Rodogune*, Tirésias dans *Antigone*, et les premiers rôles dans *le Vieux consul*, *le Duc d'Albe*, *le Médecin de son honneur*, *Le Roi Lear*, *Macbeth*, etc.

Après quelques excursions en province, il vint au théâtre de Saint-Germain (1846) monter et jouer l'*Hamlet* de MM. Dumas et Meurice, avec cette même troupe qui forma bientôt le Théâtre-Historique. Sur cette nouvelle scène, il créa Charles IX dans *la Reine Margot*, Fritz dans *le comte Hermann*. Puis, il fut engagé pour trois ans à la Porte-Saint-Martin, dont la faillite ne lui permit que d'aborder le rôle de Masaniello dans *Salvator Rosa*. Il parut alors sur la scène de la Gaîté (1854) dans le Mordaunt des *Mousquetaires*. Plus récemment (1855), ses succès à l'Odéon, dans *Maître Favilla* de George Sand, le firent attacher pour trois ans à la Comédie-Française, où il a débuté dans *Comme il vous plaira*, du même auteur. Il a reparu, depuis, au théâtre du Cirque, où il a repris, entre autres rôles, celui d'Hamlet, son principal succès. — M. Rouvière est mort le 19 octobre 1865.

ROUX (Pierre-Marie-Louis-Ferdinand), prêtre français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 mars 1805, et fils d'un ancien soldat, étudia la théologie au séminaire d'Aix et, après avoir professé quelque temps à Juilly, reçut à Rome le diaconat et la prêtrise (1830). Il était vicaire à Notre-Dame-des-Victoires à Paris, lorsqu'en 1834 il fut désigné à la préfecture apostolique de l'île Bourbon; mais il préféra rester simple prêtre et fut tour à tour attaché aux paroisses de Saint-Germain des Prés, de Saint-François et de Saint-Antoine. A la révolution de Février, il fut président du club de l'Alliance du peuple et du clergé, qu'il avait ouvert au faubourg Saint-Antoine; dans les journées de juin, il exposa sa vie pour arrêter l'effusion du sang et pour servir d'intermédiaire entre les insurgés et les généraux. Depuis il a fondé l'œuvre de Saint-Antoine pour fournir du travail aux ouvrières pauvres, institution qui a pris, grâce à ses efforts, du développement et qui compte des succursales à Paris et dans quelques villes manufacturières.

ROUX (Amédée), littérateur français, né à Billom, le 9 mai 1828, avocat à Issoire, a écrit dans divers journaux de province et collaboré, depuis 1858, à la *Correspondance littéraire*. Il a édité les *OEuvres complètes* de Voiture (1856), les *Lettres* du comte d'Avaux (1859), traduit les *Nouvelles piémontaises*, de V. Bersezio (1859) et publié, en 1860 : *Un misanthrope à la cour de Louis XIV*, *Montausier* (in-8).

ROUX (Louis-Prosper), peintre français, né à Paris, vers 1815, étudia dans l'atelier de P. Delaroche et débuta par un *Portrait* au salon de 1839. Il a traité depuis l'histoire et les sujets religieux, et a surtout exposé : *Saint Roch priant pour les pestiférés*, acquis par le ministère de l'intérieur (1846); *Paysanne de la campagne de Rome amusant son enfant* (1847); *Linné au retour d'une herborisation*, *Jean Boltius anatomiste liégeois* (1848); *le premier opéra de Mozart*, *Mariette Tintoretto* (1850); *Nicolas Poussin*, *Bernard de Palissy*, *l'Absence*, *la Tintoretta*, à l'Exposition universelle de 1855 : *Claude Lorrain dans le forum*, *l'Atelier de Rembrandt* (1857); *Épisode de la Fronde*, *l'Atelier de Paul Delaroche* (1859), etc.; un *Portrait* (1861); *Jésus lavant les pieds des apôtres* (1863); *Saint-Jean-Baptiste*, *M. L. Vitet* (1864), M. Roux a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1857 et un rappel en 1859.

ROUX-CARBONNEL (Louis-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Nîmes (Gard), le 22 juillet 1788, mort en 1857. Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ROUX-FERRAND (Hippolyte), littérateur français, né à Nîmes, en 1798, fut d'abord professeur et entra dans l'administration après 1830. Sous-préfet du Vigan jusqu'en 1843, il exerça les mêmes fonctions à Issoudun (1849) et à Épernay, (1852), et se retira l'année suivante. Il avait reçu la croix d'honneur en 1840. Membre de plusieurs sociétés savantes, il est auteur d'ouvrages d'histoire et d'éducation, tels que : *Histoire abrégée des inventions et des découvertes* (1831, in-18; 6e édition, 1846); *le Prieur de Chamounix* (1833, in-8; 2e édition., 1837), essais de morale; *Histoire des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne* (1833-1841, 6 vol. in-8), cours professé à Nîmes pendant l'année 1832), et dont une 2e édition augmentée a paru en 1857; *Quelques souvenirs d'une promenade en Suisse et dans le midi de la France* (1835, in-8); *Lettres à mes enfants sur l'histoire de France* (1835);

Tableau historique de l'Espagne (1836, in-8); *la Famille de Roswald* (1837, in-8), histoire contemporaine, etc.

ROUX-LAVERGNE (Pierre-Célestin), publiciste français, ancien représentant, est né le 19 mars 1802, à Figeac (Lot). Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il ne se sentit pas, malgré son penchant pour les études religieuses, une vocation assez forte et vint à Paris fortifier une éducation incomplète; il s'y lia d'une étroite amitié avec M. Buchez (voy. ce nom), dont les doctrines démocratiques et religieuses le séduisirent et il lui servit de principal collaborateur dans la publication de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1833-1838, 40 vol. in-8). En 1834, il prit part à la discussion ardente soutenue au Congrès historique de l'hôtel de ville par MM. Dain et Considérant sur le but et l'avenir politiques du catholicisme. Mais il ne tarda pas à revenir à l'orthodoxie, embrassa la carrière de l'enseignement et publia en 1847 ses thèses pour le doctorat, où il déterminait les points qui l'avaient éloigné de son maître. Il se trouvait, au moment de la révolution de 1848, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Rennes.

Porté aux élections de la Constituante par le département d'Ille-et-Vilaine, sa candidature fut combattue par M. Buchez lui-même, qui jugeait ainsi son ancien disciple : « Homme mobile, impressionnable, qui peut s'exalter au plus haut degré pour tomber ensuite au plus bas, tout à fait impropre à la fonction de représentant. » Élu cependant, le douzième sur quatorze par 75 914 suffrages, il prit une part honorable aux travaux de l'Assemblée, se montra d'abord favorable au gouvernement républicain en repoussant les deux Chambres, l'institution de la présidence et la proposition Rateau (voy. ce nom). Puis il se rallia plus intimement au parti modéré, appuya la polytique de l'Élysée, approuva l'expédition d'Italie, etc. Il ne fut par réélu à la Législative, et reprit sa chaire à la Faculté de Rennes.

En 1851, M. Roux-Lavergne donna sa démission pour entrer à la rédaction de *l'Univers*, où pendant quelque temps il se chargea des articles de critique. En 1855, revenant à sa vocation première, il embrassa l'état ecclésiastique et fut ensuite appelé à enseigner la théologie au séminaire de Nîmes.

Il a encore écrit : *De la philosophie de l'histoire* (1850, in-18), ouvrage connu par l'exagération du rôle prêté à la Providence dans la généralité des faits. Il a édité la *Philosophia juxta divi Thomæ dogmata* (1850-1851, 4 vol. in-12), dont il a extrait un *Compendium*, en 1856.

ROVRAY (A. DE). Voy. FIORENTINO.

ROXBURGHE (James-Henri-Robert INNES-KER, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1816, à Floors-Castle, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1707 à la dignité ducale. Il succéda en 1823, aux titres de son père et obtint en 1837 un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a quatre enfants dont l'aîné, James-Henri-Robert, marquis de BOWMONT, est né en 1839.

ROY (Just-Jean-Étienne), littérateur français, né en 1791, à Marnay (Haute-Saône), fit ses études à Paris et fut successivement professeur au collége Rollin et au collége de Pont-Levoy. Il est auteur d'une soixantaine d'ouvrages d'éducation publiés par les imprimeries religieuses de Tours, Lille et Limoges, et fréquemment réimprimés: *Drames moraux* (1840); *Histoire de Fénelon* (1838); *Charlemagne et son siècle* (1839), etc.

ROY (Auguste), homme politique français, député, est né le 26 avril 1818. Avocat, maire de Loulay, et membre du conseil général pour le canton de ce nom, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 5e circonscription de la Charente-Inférieure, où il avait pour concurrent M. Anatole Lemercier. Il fut élu par 17,307 voix sur 29,198 votants.

ROY-BRY, homme politique français, est né à Rochefort, le 7 décembre 1810. Banquier à Rochefort, il est devenu maire de cette ville, président de la chambre de commerce et membre du conseil général pour le canton sud. Le 1er mai 1859, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de la Charente-Inférieure, en remplacement de M. le comte de Chasseloup-Laubat, devenu ministre de la marine et des colonies. En 1863, il a été réélu, au même titre, par 12,831 voix sur 21 742 votants. Il avait pour concurrent M. Dufaure. M. Roy-Bry a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er octobre 1864.

ROY-PIERREFITTE (l'abbé Jean-Baptiste-Louis), ecclésiastique et archéologue français, né le 29 août 1819, à Felletin (Creuse), professa la grammaire au collége de cette ville. Ordonné prêtre en 1843, il fut nommé vicaire à Bellac en 1846, à Limoges en 1849 et obtint, en 1862, la cure de Bellegarde près d'Aubusson. On cite de lui : *Histoire de Bellac* (Limoges, 1851, in-8); *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges* de l'abbé J. Nadaud (Limoges, 1856 et suiv. gr. in-8); *Études historiques sur les monastères du Limousin et de la Marche* (Limoges, Guéret et Tulle, 1857-63, 2 vol. gr. in-8); *Notes sur le culte de la Vierge dans le diocèse de Limoges* (Limoges, 1858, in-8); *Histoire de Felletin* (Limoges, 1859, in-8). Il a inséré quelques articles dans le *Correspondant*, *l'Univers* et la *Nouvelle Biographie générale*.

ROYER (Paul-Henri-Ernest DE), magistrat français, ancien ministre, sénateur, né à Versailles, le 29 octobre 1808, fit ses classes à Marseille, étudia le droit à Grenoble puis à Paris et s'y fit recevoir avocat en 1829. Nommé substitut au tribunal de Die, le 19 mai 1832, il parcourut tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, et exerça tour à tour les mêmes fonctions à Sainte-Ménehould (1833), à Châlons-sur-Marne (1834), à Reims (1835) et à Paris (23 avril 1841), où il porta la parole contre le notaire Lehon, accusé d'escroquerie, et dans l'affaire du chemin de fer de la rive gauche. Nommé substitut près la Cour royale (22 octobre 1846), puis avocat général (3 août 1848), il fut chargé, en 1849, de porter la parole devant la Haute-Cour, convoquée à Bourges et à Versailles pour juger les insurrections socialistes; il se prononça vivement contre le changement politique amené par la révolution de Février.

Le 17 mars 1850, il fut nommé procureur général près la Cour d'Appel de Paris, et remplaça, l'année suivante, M. Rouher au département de la justice dans le cabinet transitoire du 25 janvier. En quittant le portefeuille, il reprit ses fonctions de procureur général (11 avril 1851) et fut alors promu officier de la Légion d'honneur.

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. de Royer fut appelé, après le coup d'État, à siéger à la Commission consultative, puis au conseil d'État, (1852). Il succéda à M. Delangle comme procureur général à la Cour de cassation, le 10 février 1853. A la mort de M. Abbatucci, il fut chargé pour la seconde fois du ministère de la justice

(16 novembre 1857), d'où il fut, le 5 mai 1859, appelé au Sénat, avec les fonctions de vice-président. Il a été nommé premier président de la Cour des comptes, en remplacement de M. Barthe, le 1er février 1863. M. de Royer a fait partie, pendant plusieurs années, du conseil supérieur de l'instruction publique. Il a été nommé président du conseil général de la Marne, dont il a été élu membre par le canton de Châtillon. Commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852, il est grand officier de l'ordre depuis le 14 août 1856.

On a de M. de Royer, outre ses réquisitoires, un *Commentaire analytique du Code civil, livre I, titre II* (2e édit., 1846, in-4), avec M. Coin-Delisle (voy. ce nom) et trois *Discours* de rentrée prononcés devant la Cour de cassation : *Sur la vie et les travaux de M. Tronchet*, — *Sur les origines et l'autorité de la Cour de cassation*, — *Sur les réformes judiciaires et législatives du règne de Louis XIV*.

ROYER (Alphonse), littérateur français, né à Paris, le 10 septembre 1803, et fils d'un ancien commissaire-priseur qui a laissé quelques écrits administratifs, se mêla, sous la Restauration, à la jeunesse libérale et romantique et débuta dans la littérature en 1830. A la suite d'un voyage de quelques années en Orient, il aborda définitivement la carrière d'auteur dramatique, dans laquelle il a rencontré des succès sérieux et durables. Il eut, dès lors, pour collaborateur habituel, M. Gustave Vaëz, son ami, qui a été même associé jusqu'à la fin de 1859 à son administration théâtrale. M. Royer a dirigé l'Odéon, de 1853 à 1856, et depuis, l'Opéra jusqu'en décembre 1862, époque où il a été nommé inspecteur général des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1844.

On a de lui : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8); *Manoël* (in-8); *Un Divan* (in-8); *Venezia la bella* (1834, 2 vol.); *Aventures de voyage* (1837, 2 vol.); *le Connétable de Bourbon* (1838, 2 vol.); *Robert Macaire en Orient* (1840, 2 vol.), *les Janissaires* (1844, 2 vol.), etc. Il a donné au théâtre, avec M. Romieu : *Henri V et ses compagnons* (1830), drame en trois actes; et avec M. G. Vaëz, les opéras ; *Lucie de Lammermoor* (1839), *la Favorite* (1840); *Don Pasquale* (1843); *Othello*, (1844); *Jérusalem* (1847); *Robert Bruce*, (1847); les comédies : *Mon parrain de Pontoise*, en 1 acte (1842); *le Voyage à Pontoise* (1843); *le Bourgeois grand seigneur* (1842); *Mademoiselle Rose* (1843); enfin *la comtesse d'Altemberg* (1844), drame en 5 actes; *Déménagé d'hier* (1852), vaudeville, etc. Citons encore une traduction du *Théâtre d'Alarcon* (1864, in-18), puis des articles sur la législation musulmane, insérés, de 1836 à 1838, dans *la Gazette des Tribunaux*, et une foule d'articles et fragments, dans divers recueils historiques, pittoresques et littéraires.

ROYER (Louis), sculpteur hollandais, d'origine belge, né à Malines, le 2 août 1793, étudia d'abord à l'Académie de cette ville, puis à Paris, dans l'atelier de M. J.-B. Debay, et enfin à l'Académie de Bruxelles, où il remporta le grand prix de sculpture en 1821 pour ce sujet : *Pâtre fuyant devant un serpent*. Après un séjour de quatre ans en Italie, il se fixa à la Haye. Il est devenu, depuis environ quinze ans, directeur de l'Académie royale d'Amsterdam, statuaire du roi des Pays-Bas, membre de l'Institut néerlandais, et chevalier de divers ordres. Cet artiste a principalement exécuté : *Claudius Civilis* (1820); *Hébé, Diane au bain, l'Amitié, la Concorde, Paul et Virginie*, groupe en albâtre; les bustes de *Rembrandt, Rubens, Guillaume le Taciturne, Guillaume Ier, Guillaume II, Léon XII*, un *Ecce Homo, sainte Cécile, l'amiral de Ruyter, la Veuve du soldat*; les statues de *de Ruyter, Rembrandt, Erasme, Coster*, etc. (1819-1858).

ROYER (Pierre-Marie-Casimir), homme politique français, député, est né à Saint-Galmier (Loire), le 29 mai 1791. Après avoir terminé ses études de droit, il entra, en 1815, au barreau de Grenoble et y resta jusqu'en 1828, époque où il devint conseiller auditeur. Après 1830, nommé substitut du procureur général, puis avocat général, il fut, en 1835, sur sa demande, nommé conseiller et, plusieurs années après, appelé à une présidence de Chambre. Premier président en 1848, il fut mis à la retraite en 1861. Député de Grenoble en 1846, il siégea au centre gauche jusqu'à la chute de la dynastie d'Orléans. En 1863, il a été nommé député au Corps législatif comme candidat du Gouvernement pour la première circonscription de l'Isère par 18 870 voix sur 35 086 votants. Il avait pour concurrent M. Casimir Périer, membre du conseil général pour le canton de Vif. M. Royer a été promu officier de la Légion d'honneur.

ROYER-COLLARD (Albert-Paul), jurisconsulte français, né à Paris, le 13 avril 1797, est le fils d'Antoine-Athanase Royer-Collard, professeur de la Faculté de médecine de Paris, et le neveu de l'illustre homme d'État. Il fit ses classes au collège Henri IV, puis suivit les cours de la Faculté de droit. Licencié à l'âge de vingt et un ans (1818), il fut proclamé docteur, sans examen, sur la demande des juges d'un concours de suppléants, dans lequel il s'était signalé. Après plusieurs concours, il fut nommé par le ministre, en 1829, à la chaire nouvelle de droit des gens, qu'il a toujours gardée depuis. Il a été, de 1845 à 1847, doyen de la Faculté de droit. A cette époque, il fut chargé, par le ministre des affaires étrangères, d'une mission en Sardaigne, qui lui valut le titre de chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Il était, depuis 1837, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 5 février 1865.

M. Royer-Collard avait peu écrit. Outre la part qu'il a prise à la rédaction de la *Revue de droit français et étranger* de MM. Fœlix et Valette, et surtout à l'*Encyclopédie des gens du monde* et à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, il a publié, comme préface au livre de Cooper *sur l'Organisation judiciaire anglaise* (1830), un court *Exposé de l'organisation judiciaire en France*. Il a aussi revu des éditions du *Droit des gens*, de Vatel (1836-1838, 3 vol.); des *Codes français*, de Bourguignon (gr. in-8 et in-32), etc.

ROZIÈRE (Thomas-Louis-Marie-Eugène DE), archiviste français, né à Paris, le 2 mars 1820, est élève de l'École des chartes, où il a rempli les fonctions de répétiteur. En 1851, il a été chef de cabinet de M. de Crouseilhes, au ministère de l'instruction publique; il a fait ensuite partie des archivistes-paléographes. Rédacteur de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, de la *Revue du droit français et étranger*, fondée, en 1855, par M. Laboulaye, il a partagé, en 1843, avec M. de Mas-Latrie, un prix à l'Académie des inscriptions pour une *Histoire de Chypre* (1852, 2 vol. in-8). M. de Rozière a été décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Formulæ andegavenses* (1844, in-8); *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre* (1849, in-4); *Formules inédites d'après un manuscrit de Saint-Gall* (1853); *Formules*

wisigothiques (1854, in-8); *Table générale des Mémoires de l'Ac. des Inscriptions* (1856, in-4).

RUBEN (Christophe), peintre allemand, né à Trèves, en 1804, fut élève de Cornélius à Dusseldorf, suivit son maître à Munich, et dessina plusieurs grandes compositions pour les vitraux de la cathedrale de Ratisbonne et pour le château de Hohenschwangau, où il retraça *l'Histoire du chevalier au cou de cygne*, et les principales scènes de la vie des dames châtelaines au moyen âge. Il aborda ensuite la peinture d'histoire, et dans un tableau célèbre representa *Christophe Colomb au moment où il découvre le nouveau monde*. La plupart de ses sujets sont tirés de l'histoire de Bohême. Après avoir réorganisé l'Académie de Prague (1841), il a été appelé à diriger celle de Vienne (1852).

RUBIO (Claude-Antoine), géologue français, né en 1798, à Chauvart (Marne), entra à l'âge de vingt ans, à l'École polytechnique. Admis, en 1820, au corps royal des ingenieurs-géographes, il passa en 1831, dans celui de l'état-major et fut attaché à l'armee d'Afrique, puis à la carte de France. En 1849, il fut promu au grade de chef d'escadron et retraité en 1856. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1838 et promu depuis officier.

Membre des Sociétés de géologie et d'histoire naturelle, il est auteur d'ouvrages estimés sur ces deux sciences, entre autres : *Description géognostique du bassin du Bas-Boulonais* (1828, in-8); *Cours élémentaire de géognosie* (1830, in-8), fait au dépôt de la guerre; *Relation de la guerre d'Afrique* (1832, 2 vol. in-8), pendant les premières années de la conquête; *Voyage dans la régence d'Alger* (1833, 3 vol. in-8, pl.), où l'on trouve de nombreuses observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, suivies de la description complète du territoire occupé à cette époque; *Description géologique de la partie méridionale des Vosges* (1835, in-8); *la Religion naturelle* (1836, in-12); *Traité élémentaire de géologie* (1837, 2 vol. in-8 et atlas); *Alger* (1853, in-8), pour la collection de l'*Univers pittoresque*; *De la Pluie en Europe* (1855, in-12, etc.; enfin des Mémoires sur *les Environs d'Oran*, *les Volcans d'Amérique*, *les Alpes françaises*, etc.

RUBIO (Louis), peintre italien, né à Rome, en 1797, y fit ses premières études, remporta successivement les grands prix de Canova, de Marie-Louise à Parme, et du Capitole (1822-24), et fut dès 1827 nommé membre de l'Académie de Saint-Luc. Venu à Paris en 1830, il travailla chez M. Léon Cogniet, exposa à plusieurs de nos salons, exécuta avec succès quelques commandes officielles, retourna en Italie, puis alla se fixer à Genève (1857). Il faut citer parmi ses œuvres : *Priam aux pieds d'Achille*, *le Samaritain* (1822-1827) : *le Mariage de Salvator Rosa*, actuellement au Grand-Trianon (1836); *Marie Stuart*, au musée de Rouen; *la Vierge*, *saint Stanislas* et *saint Laurent*, à Varsovie (1845); *le Siége de Bruxelles*, pour les galeries de Versailles (1846); des *Portraits* et des sujets religieux exécutés pour la Pologne et la Russie (1842-1854). Il a reparu au salon de 1857, avec *Zeuxis peignant les cinq beautés de la Grèce*. M. L. Rubio a obtenu en 1827, à Rome, une médaille d'honneur avec brevet de pension, et une 3e médaille à Paris au salon de 1836.

RUCHDI-pacha (Méhémet), surnommé *muterdjim* (le traducteur), homme d'État ottoman, né à Constantinople, en l'an 1225 de l'hégire (1809), de parents pauvres, fut enrôlé comme simple soldat dans les premières troupes turques régulières instituées par Mahmoud (1825); il parcourut un à un tous les grades inférieurs, complétant dans l'intervalle des guerres l'instruction qu'il avait acquise dans les écoles turques. Aux études littéraires, il voulut joindre l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, toutes sciences très-imparfaites chez ses professeurs, et qui pouvaient être utiles à sa carrière. Les livres manquant dans sa langue, il apprit le français sans maître, et en moins de deux ans parvint à traduire en turc quelques-uns de nos opuscules relatifs à l'art militaire. Le sultan Mahmoud ayant entendu parler du *soldat traducteur*, comme on l'avait surnommé dans l'armée, se le fit présenter et le nomma chef de bataillon. Colonel d'état-major à Nezib (1839), il fut à la paix attaché comme aide de camp ou plutôt comme conseil au seraskier Moustafa-pacha, chargé de la pacification et de l'organisation du Liban (1840-53). A son retour à Constantinople, il devint membre du conseil de la guerre sous le ministère de Riza et eut une grande part en cette qualité à la réorganisation de l'armée ottomane. Chargé spécialement de l'organisation du *rédif* (réserve), il reçut bientôt après le commandement général du nouveau corps avec le grade de *serik* (général de division). En 1853, enfin, il fut nommé ministre de la guerre, et combattit avec énergie dans le divan les prétentions du prince Mentschikoff. Peu après la déclaration de guerre, il céda son poste à Riza, et reçut le commandement en chef du corps d'armée de la garde impériale. Le 2 juin 1855, il fut remis en possession du ministère, qu'il n'a quitté qu'à la mort d'Aali-pacha, auquel il a succédé comme grand-vizir. Depuis, les vicissitudes de la politique orientale l'ont éloigné du pouvoir ou l'y ont ramené. En 1861, il revenait de Berlin à Paris, quand il fut nommé ministre de la guerre en remplacement de Mamick-pacha (28 septembre). Il visita l'empereur à Compiègne avant de se rendre à Constantinople. Révoqué de ses fonctions de seraskier dans les derniers jours de 1862, il a encore été rappelé au ministère en juillet 1865.

Méhémet Ruchdi-pacha a traduit un assez grand nombre d'ouvrages du français, ce sont pour la plupart des traités concernant la tactique et l'art militaire; le recueil des ordonnances, le Code militaire français, etc. Décoré de l'ordre du Medjidié de la première classe, il est revêtu de divers ordres étrangers.

RÜCKERT (Frédéric), poëte et orientaliste allemand, né à Schweinfurth (Bavière), le 16 mai 1789, acheva ses études à l'université d'Iéna où il prit ses grades comme professeur en 1811. Il quitta bientôt l'enseignement pour la littérature, et de 1815 à 1817 il fut à Stuttgart l'un des rédacteurs principaux du *Morgenblatt*. En 1818, il fit un voyage en Italie, s'arrêta quelque temps à Rome, et fit une étude spéciale des chants nationaux. De retour en Allemagne il se fixa à Cobourg, s'y maria et se vit dans une position de fortune qui lui permettait de se consacrer à la famille et à la poésie avec indépendance. S'étant mis à étudier les langues orientales, surtout l'arabe et le persan, il accepta en 1826 une chaire à l'université d'Erlangen. Frédéric-Guillaume l'appela en 1830 à Berlin, où il eut jusqu'en 1849 le double titre de professeur et de conseiller intime. En 1849 il rentra dans la vie privée.

M. Frédéric Rückert est un des poëtes les plus élégants et les plus harmonieux de l'Allemagne. S'abandonnant au courant de ses impressions, de ses pensées, de ses images, il manie la rime,

l'assonance et l'allitération avec dextérité et joue avec les plus grandes difficultés de la langue et du rhythme. Dans son premier recueil de *Poésies allemandes* (Deutsche Gedichte: Heidelberg, 1814), qui parut sous le pseudonyme de *Freimund Reinmar*, c'est-à-dire le poëte à la bouche libre, les *Sonnets cuirassés* (Geharnischte Sonette) respirent une haine patriotique contre l'étranger. On y remarque *l'Allemagne géante*, *le Manteau de fête de l'Allemagne*, *le Chant du Cosaque en hiver*. Après la victoire, le poëte, comme on l'a dit, retrancha de sa lyre la corde d'airain, et donna la *Couronne du temps* (Kranz der Zeit; Stuttgart, 1817), œuvre gracieuse et toute pénétree d'amour. Puis vinrent les *Roses orientales* (Estliche Rosen; Leipsick, 1822), imitation libre des *gasiles* persanes; les *Contes et récits d'Orient* (Stuttgart, 1837, 2 vol.); les *Prières et les méditations orientales* (Berlin, 1837, 2 vol.); *Rostem et Surah*, histoire héroïque (Erlangen, 1838; Stuttgart, 1846); *la Sagesse des Brahmanes* (Leipsick, 1839), etc.

Toutes ces diverses œuvres ont été inspirées à M. Rückert par ses études sur les langues et les littératures orientales, avec lesquelles l'exubérance de sa poésie n'est pas sans rapport. Il a aussi fait connaître plusieurs auteurs persans, arabes et indiens, par des traductions fidèles et littérales. Nous citerons celles des *Métamorphoses d'Abou-Saïd* (Stuttgart, 1826, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1844), du conte indien *Nal et Damajanti* (Francfort, 1828; 3ᵉ édit., 1845); *Hamasa, ou les anciennes chansons populaires arabes* (Stuttgart, 1846, 2 vol.); *Amrilkaïs, le poëte-roi* (Ibid., 1847).

Outre ses poésies et ses traductions, M. Frédéric Rückert a composé une comédie politique en trois actes, *Napoléon*, et plusieurs drames qui n'ont rien ajouté à sa gloire : *Saül et David* (1843); *Hérode le Grand* (1844); *l'Empereur Henri IV* (1845); *Christophe Colomb* (1845). Enfin, il a publié en 1839 une *Vie de Jésus*, qui est un simple résumé des quatre évangiles.

RÜCKERT (Henri), historien allemand, fils du précédent, né à Cobourg, le 14 février 1823, fit ses études à Erlangen, à Bonn et à Berlin, se rendit à Iéna en 1845, et s'y fit recevoir professeur. De là il passa à Breslau, où il fut nommé en 1852 professeur adjoint d'archéologie allemande. Il faut citer parmi ses ouvrages quelques monographies : *Vie de saint Louis, landgrave du Thuringe* (1850) ; *Vie de frère Philippe, de l'ordre des Chartreux* (1855); puis *les Annales de l'histoire allemande* (Leipsick, 1850, 3 vol.); l'*Histoire du moyen âge* (Stuttgart, 1852), et l'*Histoire de la civilisation allemande à l'époque de transition des temps héroïques aux temps chrétiens* (Leipsick, 1853-1054, tomes I et II).

RUDD (Jean-Bruno), architecte belge, né à Bruges, en 1792, et fils d'un Anglais connu sous le nom du « menuisier anglais, » remporta, en 1818, un second prix d'architecture à Bruxelles et le grand prix, en 1819, à Amsterdam. Il est devenu architecte de la ville de Bruges, professeur à l'Académie de cette ville et membre de l'Académie royale de Belgique. On mentionne, entre autres constructions par lui exécutées ou dirigées à Bruges : la *Salle des concerts*, le *Mausolée de M. d'Hout*, le *Jubé* de la chapelle du Saint-Sang, la décoration intérieure de l'église du Menin, etc. (1836-1852). Il avait commencé, dès 1824, un grand ouvrage in-folio sous le titre de : *Collections de plans, coupes, élévations, détails des principaux monuments d'architecture et de sculpture de la ville de Bruges, du* XIᵉ *au* XVIᵉ *siècle*.

RUDDER (Louis-Henri DE), peintre français, né à Paris, le 17 octobre 1807, reçut les premières leçons de Gros, suivit l'atelier de Charlet, entra en même temps à l'École des beaux-arts et débuta, au salon de 1834, par un sujet de genre : *Enfants dérobant le gibier d'un garde-chasse endormi*. Il a traité depuis l'histoire et les sujets religieux. Nous citerons : *la Mort de Jehan d'Armagnac* (1835); *Claude Larcher*, épisode de la Ligue (1836); *l'Enfant et le maître d'école*, *Claude Frollo*, *Charles II et Alice Sée* (1837); *Marmion* (1838); *Hamlet tuant Polonius*, *les Lansquenets* (1839); *saint Augustin* (1840); *Portrait en pied du Roi*, *saint Georges vainqueur* (1842); *les Proscrits des Cévennes* (1848), *la Mission divine*, *Blaise Montluc*, *les Baigneuses*, trois commandes (1844-1850); *Christ couronné d'épines*, appartenant à l'État (1855); *le Pardon*, *les Étoiles* (1857); *l'Écho du ravin*, *Pifferaro* (1859), *Mater dolorosa! Nicolas Flamel* (1861); *le Christ au jardin des Olives*, *saint Jean* (1863); *Berger des Abruzzes* (1864). M. de Rudder a aussi exécuté et exposé des aquarelles, comme *Grégoire devant Louis XI*, des dessins à la sanguine ou aux trois crayons; tels que : *l'Étude*, *la Mélodie*, *la Leçon mutuelle*, *les Jeunes artistes*, *Femme au bain*, *le Berger et l'enfant*, d'après André Chénier; *Tête de jeune homme*, *Tête de Bohémienne*; des camaïeux sur lave, comme *Jésus tombe sous la croix pour la première fois*, *Jésus est dépouillé de ses vêtements*, destinés à l'église de Charleville (Ardennes), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840, une 2ᵉ en 1848, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1863.

RUDE (François), sculpteur français, né à Dijon, le 4 janvier 1784, mort le 3 novembre 1855. — (Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.)

RUDE (Sophie FRÉMIET, dame), ou RUDE-FRÉMIET, artiste peintre française, femme du précédent, née à Paris, vers 1802, s'est livrée avec succès à la peinture de genre et au portrait. Elle a principalement exposé, depuis ses débuts au salon de 1826 : plusieurs *Portraits* de femmes (1827-1837); *le Sommeil de la Vierge* (1831); *les Adieux de Charles Iᵉʳ à ses enfants* (1833); *Entrevue de M. le prince et de Mademoiselle* (1836); *la duchesse de Bourgogne arrêtée aux portes de Bruges* (1841); *Jeune femme après le bain se livrant à des pensées mélancoliques* (1845); deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (1857); plusieurs *Portraits* (1861-1864), etc. Elle a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833.

RUDELBACH (André-Dieudonné), théologien danois, né à Copenhague, en 1792, entra, en 1810, à l'université de cette ville et étudia d'abord la philologie, qu'il quitta bientôt pour se consacrer aux questions théologiques. Partisan exclusif de l'Église luthérienne, il a passé sa vie à combattre les efforts des apôtres de l'union dans le christianisme. Après un voyage à travers l'Allemagne, la Suisse, la France et la Belgique, il fit paraître, en 1825, une traduction danoise de la *Confession d'Augsbourg*, avec une introduction et des notes, et publia avec Grundtvig, le *Théologisk maonedskrift* (1825-1828, 13 vol.), rédigé dans un esprit hostile à toutes les nouveautés religieuses. Depuis 1827, il collabora activement au *Journal de l'Église évangélique*.

Nommé, en 1829, conseiller de consistoire et surintendant à Glauckau (en Saxe), il se rattacha de plus en plus à la pure doctrine luthérienne, et écrivit, sous cette inspiration, ses ouvrages

dogmatiques et polémiques : *les Paroles du sacrement au point de vue historique et critique* (Leipsick, 1835); *Réforme, luthéranisme et union* (Ibid., 1839); *Introduction historique et critique à la Confession d'Augsbourg* (Dresde, 1841); *Signification du symbole des apôtres* (Leipsick, 1844). Il plaida la même cause dans son *Journal théologique de l'Église luthérienne*, fondé à Leipsick, en 1840. Ses sermons ont été réunis en plusieurs recueils : *le Combat avec le monde* (Ibid., 1830); *le Maître vient* (Ibid., 1833-1834; 2 vol.); *Guide biblique* (Ibid. 1840-1844, 2 vol); *Miroir de l'Eglise* (Erlangen, 1845, 2 vol.); *Sermonaire d'église sur les évangiles* (Copenhague, 1852-1854).

Les agitations religieuses, produites par les prédications de Rongé et des néo-catholiques, décidèrent M. Rudelbach à quitter l'Allemagne (1845). Pendant deux ans (1847-1848), il professa la théologie à Copenhague, puis prit des fonctions actives dans l'église et fut curé de Slagelse. Il continua d'écrire pour la défense de la confession d'Augsbourg, et fit paraître, entre autres ouvrages : *Religion d'État et liberté religieuse* (1850); *le Mariage civil* (1851); *le Système paroissial et l'ordination* (1852); *Éléments de la liberté religieuse* (1854).

Outre ses œuvres théologiques, M. Rudelbach, qui, comme écrivain, appartenait à la fois à l'Allemagne et au Danemark, a publié des études remarquables sur divers points d'histoire religieuse, telles que *Jérôme Savonarole et son siècle* (Hambourg). 1835. Il a aussi composé, en danois, un certain nombre d'écrits patriotiques, dont la collection a paru sous le titre de *Christelig Huus og Reisekat* (1826-1827, 2 vol.). — M. Rudelbach est mort en 1862.

RUDIGER (Fédor-Wassiliewitch, comte), général russe, né d'une famille courlandaise vers 1800, est mort le 22 juin 1856. (Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.)

RUETE (Chrétien-Georges), médecin-oculiste allemand, né à Scharmbeck, dans le pays de Brême, le 2 mai 1810, étudia la médecine à Gœttingue. Reçu docteur en 1833, il commença deux ans après à exercer, et ouvrit en 1836 un cours public à l'université. Il fut nommé professeur adjoint en 1841 et titulaire en 1847. Après avoir dirigé quelque temps la clinique à Gœttingue (1851), il s'établit à Leipsick en 1852. Le gouvernement saxon lui donna le titre de conseiller de cour, la direction de la clinique générale de l'université et celle d'un hospice pour les maladies des yeux.

M. Ruete, qui n'a négligé aucune partie essentielle de la médecine, a publié un *Traité de pathologie générale* (Lehrbuch der allgemeinen P.; Gœttingue, 1852); mais ses principaux travaux portent sur les maladies des yeux. Ce sont : *des Scrofules et surtout de l'inflammation scrofuleuse des yeux* (die Skrophelkrankheit, etc.; Ibid., 1833); *Nouveaux essais et nouvelles expériences sur le strabisme et sur sa guérison* (Gœttingue, 1841); *Des Expériences cliniques sur la pathologie et la physiologie des yeux et des oreilles* (Brunswick, 1843); *le Miroir des yeux et l'optomètre pour les médecins pratiques* (der Augenspiegel und, etc.; Gœttingue, 1852); *Traité d'ophthalmologie* (Lehrbuch der Ophth., 1846; 2[e] édit., 1852); *De Signis morborum ex oculorum habitu sumptis* (Leipsick, 1853); *Représentation iconographique des maladies de l'œil* (Ibid., 1854), etc.

RUFFO DE CALABRE (*Foulques*, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 6 février 1837, a succédé, le 23 avril 1852, à son grand-père le prince Foulques, comme grand d'Espagne de 1[re] classe, possesseur de la principauté de Scilla, du comté de Sinopoli, etc., dans le royaume de Naples; de la principauté de Palazzolo en Sicile, et du duché de Sainte-Christine en Espagne. Marié, le 20 octobre 1859, à Marie-Félicie-Alexandrine de Merval, qui est morte le 1[er] septembre 1861, lui laissant une fille, il a épousé en seconde noces, le 10 septembre 1863, Marie-*Marguerite* de la Bonninière de Beaumont.

RUFINO (Casimir-Rufino-Ruiz), économiste espagnol, né à Soto de Cameros, le 21 juillet 1806, dirigea d'abord une maison de commerce à Séville. Après l'avénement d'Isabelle, il prit part à la guerre civile et fut nommé député de Séville en 1836. Forcé de s'expatrier en 1838, il passa plusieurs années en France et en Angleterre, s'appliqua dans son exil à l'étude des questions économiques, et, quand il fut rentré en Espagne, il entreprit, avec M. Ramon de La Sagra (voy. ce nom), la publication d'une revue hebdomadaire, *le Guide du commerce* (Guia del comercio; 1842-49, 9 vol.). En 1844, il fit paraître ses *Maximes commerciales* (Maximas mercantiles; Madrid, in-8; 3[e] édit. augmentée, 1850). En 1848, il fut nommé professeur titulaire et directeur de la classe commerciale des sciences et arts, et en 1850 il devint rédacteur en chef de *l'Ami du Pays* (Amigo del Paìs), bulletin de la Société économique de Madrid. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire universelle du commerce* (la Historia mercantil universal; Madrid, 1852-1853, 2 vol. in-8).

RUFZ DE LAVISON (Étienne), médecin et administrateur français, né à la Martinique, le 14 janvier 1806, d'une famille bordelaise émigrée en 1790, fit ses classes à Paris, au collége Louis-le-Grand, puis suivit les cours de médecine. Interne des hôpitaux, il obtint la médaille d'or en 1833 et fut reçu le premier au concours d'agrégation de 1835, l'année même de son doctorat. Envoyé cette même année à Marseille pour soigner les cholériques, il mérita, dans cette mission, la décoration de la Légion d'honneur. Dès l'époque de son internat, il avait publié dans les journaux de médecine (*Journal hebdomadaire*, *Archives de médecine*, *Gazette médicale*, 1832-1835) des articles assez nombreux et très-remarqués de médecine et de chirurgie, spécialement sur les maladies de l'enfance.

M. Rufz retourna alors à la Martinique, y exerça la médecine et fut nommé médecin en chef de l'hôpital civil et de la maison des aliénés de la ville de Saint-Pierre. Il envoya à l'Académie de médecine de Paris diverses communications sur les maladies des pays chauds : elles furent insérées dans les *Mémoires* de l'Académie (1842) et dans les *Annales d'hygiène et de médecine légale* (1847, 1856 et suiv.). Juge assesseur près le tribunal de Saint-Pierre, il s'occupa spécialement des empoisonnements pratiqués, disait-on, par les nègres, et combattit des exagérations accréditées. Après 1848, il fut nommé maire de Saint-Pierre et président du conseil de la Martinique. Il revint à Paris en 1856, et fut nommé, en 1860, directeur du Jardin zoologique d'acclimatation. Il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle et de succès jusqu'à l'été de 1865, époque où il eut pour successeur M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire.

Outre des articles et mémoires dans les journaux déjà mentionnés, on cite de M. Rufz de Lavison : *Des Fluides et des solides dans l'économie animale*, thèse pour le doctorat (1835); *Études historiques et statistiques sur la population de*

Saint-Pierre de la Martinique (Saint-Pierre, 1854, 2 vol. in-8); *Enquête sur le serpent de la Martinique* (Bothrops lancéolé) (1860, in-8); puis de nombreux articles de politique ou d'économie politique dans les nombreux journaux de la colonie, ainsi que plusieurs rapports dans les *Bulletins* de la Société zoologique et des *Conférences* relatives aux questions d'acclimatation.

RUGE (Arnold), publiciste et homme politique allemand, né à Bergen, dans l'île de Rugen, en 1802, étudia la philosophie et la philologie à l'université d'Iéna, tout en s'associant aux conspirations de la jeunesse allemande contre les gouvernements absolus. Il subit une année d'emprisonnement à Kœpinick, et cinq ans de la même peine dans la forteresse de Colberg. Pendant sa captivité, il continua ses études philosophiques, et embrassa avec ardeur les doctrines de Hegel. En 1830, M. Arn. Ruge fit paraître à Iéna une traduction d'*OEdipe à Colone* et une tragédie, *Schill et les siens*.

Admis alors comme professeur à l'université de Halle, il fit avec succès un cours de philosophie, et publia son *Esthétique de Platon* (Halle, 1832). En 1838, il fonda, avec son ami Echtermeyer, les *Annales de Halle*, qui devinrent bientôt un organe d'opposition très-vive contre l'Église et l'État. Menacé par la police prussienne, M. Ruge se retira à Dresde, y acquit le droit de bourgeoisie, et fut même élu conseiller municipal. Son journal, qui était devenu les *Annales allemandes*, continuait d'inquiéter toutes les cours allemandes par les hardiesses de sa polémique; il fut supprimé. Il y substitua *le Nouvelliste* (1839), écrit à la manière de Jean-Paul, mais qui fut accueilli très-froidement. Croyant que l'Allemagne désavouait les témérités de l'école néo-hegélienne, l'impatient novateur perdit courage, quitta son pays, comme Henri Heine, en le maudissant, et vint chercher à Paris la liberté. Il tenta sans succès d'y reconstituer les *Annales allemandes*. Il ne put se mettre d'accord avec les écoles socialistes, et se retira en Suisse.

En 1845, parut à Leipsick son ouvrage intitulé *Deux ans à Paris*. Ses *OEuvres complètes* furent publiées l'année suivante (Manheim, 1846, 4 vol.). Le succès qu'elles obtinrent décida l'auteur à revenir dans sa patrie, et en 1847 il fonda une maison de librairie à Leipsick.

Après la révolution de 1848, M. Ruge fit paraître d'abord à Leipsick, puis à Berlin, une feuille radicale, *la Réforme*, inspirée de l'esprit du journal français de ce nom. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche, mais il ne tarda point à donner sa démission, et se rendit en Prusse, où il fit partie du congrès des démocrates réunis à Berlin. De retour à Leipsick, il se mêla au mouvement insurrectionnel du mois de mai, et fut forcé de fuir. Il passa en Angleterre au mois de juillet 1850. A Londres, il s'unit avec MM. Ledru-Rollin, Mazzini, etc., et fit partie du comité de la propagande européenne.

RUHMKORFF (N....), constructeur d'appareils de physique à Paris, né en Allemagne, vers le commencement de ce siècle, travailla d'abord chez quelques-uns de nos meilleurs constructeurs d'instruments de précision, notamment chez Charles Chevalier. Plus tard ouvrier en chambre, et enfin chef lui-même d'une maison de plus en plus importante, il se consacra particulièrement à la construction des instruments électro-magnétiques. Ses galvanomètres et ses appareils d'induction, auxquels M. Th. du Moncel a consacré une *Notice* spéciale, figurent dans la plupart des cabinets de physique. Il a obtenu, à la suite de l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe et la décoration de la Légion d'honneur. Il lui fut décerné une médaille au premier concours du grand prix de 50 000 francs pour les applications de l'électricité, en 1858; puis, en 1864, il obtint le prix lui-même, qui n'avait pas été décerné au concours précédent.

RULLIÈRE (Joseph-Marcellin), général français, ancien ministre et pair de France, est né à Saint-Didier-la-Seauve (Haute-Loire), le 9 juin 1787. Il fut admis, en 1807, dans les vélites-grenadiers de la garde impériale, passa, en 1809, sous-lieutenant au 3e tirailleurs, fit les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Allemagne, et, après trois ans de combats en Espagne (1810 à 1812), il revint à la grande armée comme chef de bataillon. Dans la retraite de Russie, il fut fait prisonnier de guerre et ne put rentrer en France qu'en 1814. Quoiqu'il eût pris part à toutes les affaires de la campagne de 1815, il fut maintenu sur les cadres de l'armée, envoyé en Espagne, avec un des corps d'expédition, et nommé colonel du 35e de ligne pour les services qu'il avait rendus. De là il alla rejoindre le général Maison en Morée, y resta deux années (1828-1829), et contribua ensuite à la prise d'Alger (1830) et à la soumission des tribus voisines.

Nommé maréchal de camp le 11 octobre 1832, M. Rullière prit aussitôt le commandement d'une brigade en Belgique et se trouva au siége d'Anvers. Il gagna le brevet de lieutenant général (11 novembre 1837), après la seconde expédition de Constantine, et dirigea quelques-unes des opérations militaires en Afrique, jusqu'en 1839. Louis-Philippe le fit entrer, en 1845, à la Chambre des Pairs.

Mis d'office à la retraite, le 7 avril 1848, M. Rullière fut envoyé, par ses compatriotes de la Haute-Loire, à la Constituante dans une élection partielle, et fut réélu à la Législative. Quand Louis-Napoléon prit possession de la présidence, il fut chargé, dans son premier ministère, du portefeuille de la guerre, qu'il garda, du 20 décembre 1848 au 31 octobre 1849. Il fut le promoteur de la loi du 11 août 1849, qui a relevé de la retraite les officiers généraux et supérieurs, admis d'office dans cette position, par les décrets du gouvernement provisoire. M. Rullière a été admis de nouveau à la retraite, le 26 décembre 1851. Il a été promu, le 14 août 1839, grand officier de la Légion d'honneur.—Il est mort en août 1863.

RUMIGNY (Marie-Théodore DE GUEULLUY, comte DE), général français, né le 21 mars 1789, d'une ancienne famille de la Picardie, passa son enfance en Hollande et en Angleterre, fut admis, en 1805, à l'École militaire de Fontainebleau, fit ses premières armes dans la campagne de Prusse, se distingua à Wagram et à Smolensk, devint aide de camp du général Gérard et fut nommé colonel de cavalerie après les combats de Nangis et de Montereau (1814). Ce grade ne lui fut point reconnu par la Restauration, qui le mit en demi-solde. Durant les Cent-Jours, il rejoignit l'état-major général, combattit vaillamment à l'attaque du bourg de Ligny et fut, par l'intermédiaire du général Gerard, bien accueilli au Palais-Royal, où le duc d'Orléans se l'attacha, dès 1818, en qualité de lieutenant-colonel aide de camp. En 1826, il obtint sa réinstallation sur les cadres des colonels de l'armée.

La révolution de Juillet fit de M. de Rumigny un personnage des plus influents de la nouvelle cour. Réunissant les fonctions politiques et militaires, il siégea à la Chambre des Députes, pour

les départements de la Somme (1830) et de la Mayenne (1831-1837), et se montra un des partisans les plus dévoués du système conservateur et surtout de la politique personnelle. Nommé maréchal de camp en 1830, il remplit, en Vendée, l'emploi de commissaire général (1831), prit, l'année suivante, le commandement des troupes et des gardes nationales de ce département, attaqua les bandes royalistes et parvint, par des mesures énergiques, à rétablir l'ordre dans les arrondissement de Vitré et de Fougères. Après avoir assisté au siége d'Anvers, il revint à Paris et fut chargé de la répression de l'emeute du 14 avril. En 1837, il résigna son mandat de député, resta, jusqu'en 1848, un des aides de camp du roi, qu'il suivit dans l'exil. Mis à la retraite par le gouvernement provisoire, il n'a pas demandé à profiter du décret de 1852, qui réintégrait dans la réserve beaucoup d'officiers généraux, et il résida à Paris, dans un éloignement complet des affaires. — Le comte de Rumigny est mort le 24 juin 1860. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 9 janvier 1833.

Son frère aîné, le marquis Marie-Hippolyte de GUEULLUY DE RUMIGNY, né le 7 septembre 1784, entra, en 1805, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères et remplit, sous Louis-Philippe, plusieurs postes élevés dans la diplomatie. Promu, le 25 octobre 1835, grand officier de la Légion d'honneur, il siégea, comme pair de France, au Luxembourg, de 1832 à 1848.

RUMILLY (Louis-Madeleine-Clair-Hippolyte GAULTHIER DE), homme politique français, ancien député et représentant, né à Paris, le 8 décembre 1792, d'une famille connue par ses services envers l'ancienne monarchie, fit de brillantes études au lycée Napoléon, puis suivit les cours de droit et s'inscrivit comme avocat à Paris en 1813. Il plaida dans plusieurs procès de presse ou de politique, notamment pour MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur*, et dans l'affaire des quatre sergents de la Rochelle. Retiré ensuite dans le département de la Somme, il y était, en 1830, un des chef considérés du parti libéral. En 1831, il fut nommé député d'Amiens, et à part une interruption, de 1835 à 1837, il fut réélu jusqu'en 1848, et resta constamment dans les rangs de la gauche dynastique. Il fut membre ou rapporteur de nombreuses commissions, surtout dans les questions de finances, de commerce, de douanes, de chemins de fer et de budget.

En 1848, M. Gauthier de Rumilly fut envoyé par le même département, le troisième sur quatorze, à l'Assemblée constituante. Membre du comité des finances, il vota en général avec la droite, notamment pour l'établissement de deux Chambres. Compris, au mois d'avril 1849, parmi les conseillers d'État élus par l'Assemblée, la Législative le maintint dans ses fonctions, et il fit partie de la section de législation jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta avec vingt et un de ses collègues. Quelques jours après il se retira du conseil général de la Somme, dont il était membre depuis 1843. Il est resté dès lors dans la vie privée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

RUNEBERG (Jean-Louis), poëte finlandais, né a Jacobstede, le 5 février 1804, alla compléter ses études à Abo. Reçu docteur en 1827, il obtint en 1830, la chaire d'éloquence à Helsingfors. De là, il passa au collége de Borgo, comme lecteur de poésie et d'éloquence. En 1842, il fut nommé lecteur de grec au même collége. Vers la fin de 1844, il reçut le titre de professeur.

Aux travaux de l'enseignement, il unit le culte de la poésie et de la littérature. Les Suédois le revendiquent comme un de leurs premiers écrivains. La plupart de ses *Poésies*, écrites en langue suédoise, ont été traduites en allemand et réunies en deux volumes (Helsingfors, 1851). En 1854, il a publié un ouvrage, intitulé : *Smærre Berrættelser*.

Depuis 1841, M. Runeberg toucha, sur la caisse de la province de Finlande, une pension de mille roubles-assignats ; car ses compatriotes voient en lui, malgré la langue qu'il a adoptée, une de leurs gloires nationales.

RUOLZ (François-Albert-Henri-Ferdinand, comte DE), chimiste français, né en 1810, entra en 1827 à l'École polytechnique, puis dans le corps du génie, où il parvint, en 1835, au grade de capitaine. Il donna sa démission en 1848, pour se consacrer aux sciences et particulièrement aux manipulations chimiques. L'un des premiers inventeurs de la dorure et de l'argenture sur métaux par l'action de la pile voltaïque, son nom est resté attaché à ses procédés, et il sert même à désigner aujourd'hui toutes les utiles et économiques applications qu'on doit à ses recherches. Le comte de Ruolz a été décoré de la Légion d'honneur en 1846 et promu officier en 1857.

De ses deux frères, l'un s'est livré à la composition musicale et a eu du succès sur les scènes d'Italie, l'autre s'est tourné vers la sculpture et est professeur à l'École de Lyon.

RUPPEL (Guillaume-Pierre-Édouard-Simon), voyageur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 10 novembre 1794, et destiné d'abord au commerce, dans lequel son père avait acquis une fortune considérable, abandonna les affaires et se mit à voyager. Il visita l'Italie et, de là, partit, en 1817, pour l'Égypte. De 1818 à 1821, il se prépara, par de sérieuses études d'astronomie et d'histoire naturelle, à un grand voyage de découvertes en Afrique et, de 1822 à 1827, il parcourut la Nubie et le Sennaar, le Kordouan et l'Arabie. Au retour, il publia : *Voyages en Nubie, au Kordouan et dans l'Arabie Pétrée* (Reisen in Nubien, R. etc.; Francfort, 1829); *Atlas pour un voyage dans le nord de l'Afrique* (Franfort, 1831), et plusieurs ouvrages d'histoire naturelle. Après un séjour de quelques mois en France (1829-1830), il s'embarqua, vers la fin de 1830, à Livourne et, par l'Égypte, se rendit en Abyssinie. Au mois de février 1833, il arriva dans la ville de Gondar. Son exploration terminée, il revint en Europe, et publia successivement son précieux *Voyage en Abyssinie* (Reisen in Abyssinien; Francfort, 1838-1840, 2 vol.); la *Nouvelle Faune de l'Abyssinie, Vertébrés* (Neue Wirbelthiere zur Fauna Ab., etc.; 1835-1840) et la *Classification systématique des oiseaux du nord et de l'est de l'Afrique* (Systemat. Uebersicht der Vœgel N.- und Ostafricas; Francfort, 1846).

M. Ruppel a ressemblé, dans ses divers voyages, de nombreuses collections d'histoire naturelle, dont il a fait don, moyennant une rente annuelle de mille florins, au musée de Senkenberg à Francfort. Il a donné, en 1828, à la bibliothèque de la même ville, un grand nombre de médailles et d'antiquités égyptiennes et, plus tard, après son voyage en Abyssinie (1834), une collection très-précieuse de manuscrits éthiopiens. Les services rendus par M. Ruppel aux sciences naturelles et à la géographie, lui ont fait décerner, par la Société géographique de Londres, une grande médaille d'honneur.

RUPRICH-ROBERT (Victor-Marie-Charles), architecte français, né à Paris, le 18 février 1820,

se livra dès 1836 à l'architecture sous la direction de M. Constant-Dufeux, concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il passa cinq années et fut attaché ensuite à la commission des monuments historiques. C'est pour elle qu'il a dessiné l'*Église des Templiers* de Montsaunis (Haute-Garonne); la *Paroisse Saint-Nicolas*, de Caen; l'*Église de Saint-Luc* (Calvados) et le *Portail de la façade occidentale de la cathédrale de Seez*. Ces divers dessins exposés, en 1844, 1847 et 1849, ont reparu, à l'Exposition universelle de 1855, avec l'*Église Saint-Sauveur* de Dinan (Côtes-du-Nord) et l'*Église restaurée de la Trinité*, à Caen, ou l'*Ancienne abbaye-aux-Dames*. M. Ruprich-Robert a exécuté, en 1848, le tombeau de la famille Taillepied de Bondy, au cimetière de l'Est. Il a été attaché, lors de la réorganisation du service des édifices diocésains, aux diocèses de l'Orne et du Calvados et nommé, en 1856, professeur d'ornement à l'école gratuite et spéciale de dessin et d'architecture de Paris. Cet artiste a obtenu une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

RUSCALLA (Juvénal VEGEZZI), publiciste italien, né en décembre 1799, à Turin, fils du trésorier de Napoléon Ier pour l'Italie, entra dans le commerce à l'âge de 14 ans, fut employé, en 1818, au ministère des affaires étrangères du Piémont, en devint secrétaire en 1836, et prit part au congrès de Vérone. Nommé ensuite inspecteur général des prisons, il a publié divers écrits sur les questions pénitentiaires. En 1857, il donna sa démission, à l'occasion du système cellulaire inauguré en Piémont par M. Ratazzi. Lié avec M. de Cavour, il est un des publicistes du parti national et libéral et l'un des principaux collaborateurs de la *Rivista contemporanea* et autres feuilles politiques italiennes. Il est devenu, en 1860, député de Scandiano au parlement national.

RUSCHENBERGER (S...-W...-William), naturaliste américain, né dans le comté de Cumberland (New-Jersey), le 4 septembre 1807, de parents allemands, fit ses études à New-Yorck et à Philadelphie, étudia la médecine, fut nommé, en 1826, aide-chirurgien dans le marine et, après une croisière de plus de trois ans dans l'océan Pacifique, obtint son diplôme médical en mars 1830. En 1831, il fut élevé au grade de chirurgien de marine et partit pour une nouvelle expédition de trois ans dans le Pacifique. De 1843 à 1847, il résida à l'hôpital de la marine, à New-York, et depuis il a continué ses services à diverses stations navales.

On a de lui des récits de voyages intéressants et de curieuses observations maritimes : *Trois ans dans le Pacifique, par un officier de la marine des États-Unis* (Three Years in the Pacific; Philadelphie, 1835, in-12); *Voyage autour du monde, comprenant le récit d'une ambassade à Siam et à Maskate* (Voyage round the World; 1838); une série de manuels sur les différentes parties de l'histoire naturelle réunis sous le titre : *Éléments of natural history* 1850, 2 vol. in-12, 1000 illustrations); *Vocabulaire des termes en usage dans l'histoire naturelle* (Lexicon of terms used in natural History; in-12); de nombreux articles scientifiques et médicaux dans les feuilles spéciales des États-Unis, et plusieurs brochures sur la réforme de la marine.

RUSKIN (John), critique anglais, né à Londres, au mois de février 1819, et fils d'un commerçant de cette ville, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il remporta, en 1839, le prix de poésie anglaise. Il étudia ensuite la peinture sous la direction de Copley-Fiedling et J. D. Harding, s'y livra même avec succès, et les rares compositions que l'on connaît de lui décèlent autant de facilité que d'imagination. C'est surtout comme esthéticien qu'il s'est fait une réputation brillante. Son premier livre, publié sans nom d'auteur, *les Peintres modernes* (Modern painters; 1843, in-8), est un éloquent plaidoyer en faveur de Turner et de l'école moderne des paysagistes anglais. Il a eu quatre éditions en cinq ans. On le regarde généralement comme un traité complet et souvent fort ingénieux de l'interprétation de la nature par l'art.

Le succès de cet ouvrage engagea l'auteur à le continuer, en étendant ses études à tous les genres de peinture; il fit ainsi paraître, à divers intervalles, le tome II (1846; 3e édit., 1851), fruit d'un séjour prolongé en Italie, et dans lequel il met en lumière les procédés particuliers des écoles anciennes de Rome et de Venise; les tomes III et IV (1855-1856), plus spécialement destinés aux artistes nationaux contemporains. Dans cet ouvrage, une des productions les plus remarquables de l'esthétique anglaise, il prit hautement parti pour le *préraphaëlitisme*, que représentent MM. Millais et Hunt (voy. ces noms), et dont il s'était déjà fait l'avocat en 1851, dans une série de lettres imprimées par le *Times*. Au milieu d'excursions continuelles, à travers les pays artistiques, M. Ruskin écrivit *les Sept flambeaux de l'architecture* (the Seven lamps of Architecture; 1849, in-8) et *les Pierres de Venise* (the Stones of Venice; 1853, 3 vol. in-8), où il ne montre de sympathie et d'enthousiasme que pour les monuments gothiques.

On a encore de lui : des brochures sur *l'Art au moyen âge* (1853); *la Décoration et l'ornement* (1854); un *Cours d'architecture et de peinture* (Lectures on Architecture and Painting; 1854); une *Revue de l'Exposition de* 1855; divers articles critiques insérés depuis 1847 dans la *Quaterly Review*, etc. En 1856, il a ajouté un texte explicatif au magnifique album gravé des *Ports d'Angleterre*, de Turner (Turner's the Harbours of England; in-4) et publié des *Observations* (Notes on principal pictures) sur quelques-uns des tableaux exposés à l'Académie royale.

RUSPOLI (*Jean*-Népomucène), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 5 juin 1807, a succédé, le 31 octobre 1842, comme prince de Cerveteri, à son père Alexandre. Il est chef de l'hospice sacré, général de brigade en retraite des armées pontificales, chambellan de l'empereur d'Autriche. De *Barbe*, princesse de Massimo, née en 1813, morte en 1849, il a eu trois enfants, dont l'aîné, *François*-Marie, est né le 30 novembre 1839. — Son oncle, *Camille* Ruspoli, comte de Chincon et duc de Sueca, né le 30 mars 1788, a épousé, en 1820, Charlotte, fille de Godoy, prince de la Paix, et de Marie-Thérèse de Bourbon.

RUSSELL (lord John, 1er comte), célèbre homme d'État anglais, chef du parti whig, né le 18 août 1792, à Londres, est le troisième fils du duc de Bedford, mort en 1839. Sa famille, une des plus illustres de son pays, enrichie et comblée d'honneurs par Henri VIII, se trouve mêlée activement à l'histoire constitutionnelle, depuis la réforme, et compte parmi ses membres le glorieux martyr des libertés publiques, lord William Russell, que Charles II fit condamner au dernier supplice. Après avoir fait ses classes au collège de Sunbury, le jeune John Russell, auquel on donne le titre de lord par courtoisie, fut envoyé à Édim-

bourg, pour y achever son éducation sous la direction spéciale du professeur Dugald Stewart ; c'était alors la seule université anglaise qui ne fût pas envahie par les doctrines du torysme, et il put, en toute liberté, s'exercer aux luttes de la parole, dans cette réunion de jeunes gens nommée la *Speculative society*, où il eut pour émules Brougham, Hormer et Jeffrey. A peine âgé de dix-sept ans, il partit pour visiter le continent, et comme les conquêtes de Napoléon l'avaient presque entièrement fermé à ses compatriotes, il se dirigea vers la Péninsule et débarqua à Lisbonne (1809) ; favorisé par le progrès des armées de Wellington, pour lequel il conçut dès lors une vive admiration, il parcourut à peu près toute l'Espagne. Tout en voyageant, il écrivit le drame de *Don Carlos*, représenté seulement en 1822 et qui reçut un accueil propre à décourager ses espérances comme poëte. La *Vie de William Russell* (a Life of William, lord Russell; Londres, 1815, in-8 ; dern. édit. 1853), parut au contraire un remarquable morceau d'histoire et a obtenu un grand nombre d'éditions. Il n'en fut pas de même d'un roman, depuis longtemps oublié, ni de ses *Esquisses* (Sketches, by a gentleman).

Dès qu'il eut atteint sa majorité, lord John Russell entra dans la vie politique en qualité de député de Tavistock, bourg qui était placé sous l'influence de sa famille (juillet 1813). Wigh déclaré, comme tous ses ancêtres, il ne devait avoir, dans une Chambre dont la majorité était hostile à ses principes, qu'une position effacée ; il parla d'abord contre le traité qui enlevait la Norvége au Danemark (1814), en faveur du droit d'un peuple à choisir son gouvernement, à propos du miraculeux retour de l'île d'Elbe (1815) et contre la suspension de l'*habeas corpus*, proposée en 1817 par lord Castlereagh. L'insuccès de ses efforts, les railleries continuelles des tories, l'affaiblissement de sa santé lui firent pendant quelques mois résigner son mandat; il conçut même un instant le projet de se consacrer tout à fait à l'étude des lettres pour laquelle il a toujours manifesté une singulière prédilection. Cependant il triompha de cet accès de découragement, reparut au Parlement en 1818 et présenta l'année suivante la motion de réforme électorale qu'il devait renouveler à chaque session, et avec laquelle son nom s'est identifié dans un éloquent discours ; il concluait à la suppression des bourgs pourris, à la transmission de leurs droits à de grandes villes qui en étaient privées, telles que Leeds et Manchester, et à une pénalité sévère contre le trafic des votes. Si la résistance de ses adversaires lui laissa le loisir de développer plus d'une fois cette question que l'opinion mit bientôt à l'ordre du jour, il remporta du moins de légers avantages, notamment la radiation du bourg de Grampound, qui n'existait que sur le papier (1821) et la seconde lecture d'une proposition sur les droits électoraux à concéder aux cités manufacturières (1826). Il prit en outre la parole pour défendre la reine Caroline et demander l'émancipation des catholiques. Il mit trêve à son incessante opposition pendant l'administration de Canning, dont il appréciait les vues libérales, et réussit, en 1848, sous celle de lord Wellington, à faire rentrer dans le droit commun les non-conformistes, exclus depuis Charles II, des emplois du gouvernement et des priviléges des corporations.

Jusqu'en 1830 lord John Russell n'avait conquis dans les luttes parlementaires que la réputation d'un orateur habile, instruit, plein de sentiments généreux et de respect pour les traditions constitutionnelles; mais tel était le crédit du parti aristocratique qu'il avait dû, pour continuer de siéger à la Chambre des Communes, s'adresser, en 1820, aux électeurs du Huntingdonshire, et, en 1826, à ceux du bourg irlandais de Bandon-Bridge. L'avénement du ministère Grey lui ouvrit l'accès des fonctions politiques; il y débuta un peu modestement par la charge de payeur général de la marine (novembre 1830). Pourtant comme, depuis dix-sept, il avait bien mérité de son parti, par un privilége peut-être unique dans les annales de l'administration anglaise, il fut chargé, quoiqu'il n'eût point de siége au cabinet, de préparer, avec lord Durham et sir J. Graham, un projet de loi sur la réforme électorale et de le présenter au Parlement (1er mars 1831).

Cette grande mesure, accueillie dans la nation par les applaudissements les plus vifs, ne passa à une première lecture qu'à la majorité d'une voix et fut ensuite rejetée après une longue et orageuse discussion. Les ministres voulurent se retirer, mais le roi refusa leur démission et prononça la dissolution du Parlement le 22 avril. Après une lutte électorale des plus vives qu'on eût jamais vues et dans laquelle le parti libéral l'emporta, le projet de réforme (*reform bill*) revint le 4 juillet devant la nouvelle Chambre et, après y avoir été l'objet de quelques amendements, fut adopté à une majorité de 109 voix. Mais les lords refusèrent deux fois de le sanctionner et il ne fallut rien moins, après une seconde adoption par les communes, que l'intervention directe de Guillaume IV et l'attitude menaçante du peuple pour vaincre leur obstination. Trois jours après, le bill était devenu loi constitutionnelle (7 juin 1832). Par la réforme le nombre des députés ne fut pas augmenté, mais celui des électeurs se trouva porté à un million, et le droit de représentation, enlevé à cinquante-six bourgs pourris, fut attribué à des villes importantes qui en étaient totalement privées. Le principal résultat de cette mesure, dont tout l'honneur revint aux libéraux et surtout à lord John Russell, fut de replacer les franchises électorales dans les mains des classes moyennes et d'étendre aux détenteurs de biens corvéables (*copyholders*), aux fermiers, aux industriels, un privilége réservé jusqu'alors aux seuls propriétaires de francs-alleux (*freeholders*).

Élu au Parlement de 1831 par le riche comté de Devon, lord John Russell, dont les dernières luttes avaient accru l'importance politique, fut accepté par toutes les fractions du parti libéral comme leur chef (*leader*) à la Chambre des Communes. Ce fut encore lui, qui, dans la même administration, fut l'auteur du bill sur la réforme de l'Église protestante d'Irlande (*Irish church bill*), qui abolit les taxes ecclésiastiques, diminua les revenus des bénéfices, afferma les propriétés foncières des évêchés et supprima un certain nombre de diocèses et de cures reconnus inutiles. Il prit une part non moins sérieuse à la discussion des lois sur l'abolition du privilége de la Compagnie des Indes, la transformation des dîmes en redevances pécuniaires et la clause d'appropriation, qui devint la cause occasionnelle de la retraite de lord Grey en décembre 1834. Six mois plus tard, au milieu des débats relatifs à un autre bill des dîmes, il proposa d'y ajouter la clause d'appropriation et fit tomber, par l'adoption de cet amendement, le ministère tory. Aussi obtint-il cette fois, dans le cabinet Melbourne, le portefeuille de l'intérieur (avril 1835), qu'il échangea, au mois d'août 1839, contre celui des colonies.

Partisan déclaré de la liberté civile et religieuse, lord J. Russell chercha à réorganiser l'administration municipale, qui, abandonnée à elle-

même, se trouvait dans le plus déplorable état ; il présenta dans ce but, en 1835, un bill qui, soumettant les corporations municipales à la libre élection des populations, conférait le droit de vote à quiconque payait un impôt municipal, et, en 1836, un autre bill de réforme pour les municipalités de l'Irlande, au sein desquelles existaient des abus plus criants encore. Ces deux projets rencontrèrent une extrême résistance à la Chambre haute, qui, malgré les violentes démonstrations populaires, refusa de les sanctionner. Il fut plus heureux avec la loi des pauvres pour l'Irlande, qui passa, dans l'une et l'autre Chambre, à une grande majorité (1837). Comme ministre des colonies, il simplifia cette partie de l'administration, favorisa l'émigration, et eut la difficile tâche de mettre un terme aux troubles du Canada et de la Jamaïque, ainsi qu'au différend avec les États-Unis, relatif à la délimitation des frontières du Nouveau-Brunswick. Sous la pression de l'agitation qui se manifestait contre les lois céréales, il proposa en 1841, l'établissement d'un droit fixe de 8 shillings par *quarter* de blé, mais cette attaque tardive contre un des monopoles de l'aristocratie fut suivie d'un vote négatif et détermina la chute du cabinet (septembre 1841).

Appelé de nouveau à la tête du parti whig, de beaucoup affaibli par les élections générales, qui eurent lieu la même année, lord John Russell, investi du mandat de la cité de Londres, qui le lui a constamment renouvelé jusqu'à présent, appuya le gouvernement dans les questions relatives à l'abaissement des tarifs, à l'amélioration des classes laborieuses et au maintien de la paix publique en Irlande; mais il combattit avec force la politique extérieure. A la fin de 1845, il écrivit d'Édimbourg à ses électeurs une lettre remarquable, où il les adjurait de mettre fin à un système économique qui était « la ruine du commerce, le fléau de l'agriculture, la source des plus irritantes divisions et la cause de la misère. » Cette conversion éclatante au libre échange lui valut, deux mois après, la mission de constituer une administration nouvelle (décembre 1845), mission qui échoua parce que les whigs étaient entre eux aussi partagés d'opinion que leurs adversaires sur la grave question des droits sur le blé étranger.

Enfin en juillet 1846, lorsque Robert Peel eut assuré le triomphe du principe de la liberté commerciale, lord Russell, appelé une seconde fois à lui succéder, parvint à composer un cabinet whig, dans lequel il se réserva la position de premier ministre et de premier lord de la Trésorerie. Son administration, qui eut à lutter contre tant de difficultés, ne répondit pas à l'attente générale. Pourtant il faut signaler, parmi les actes qui lui sont propres, les bills relatifs à l'abaissement du tarif des sucres (1846), à un secours de dix millions de livres sterling pour soulager la misère de l'Irlande (1847), à la suspension de l'*habeas corpus* dans ce dernier pays (1848), à une révision de la législation maritime, complément obligé des réformes commencées par le précédent ministère. En 1850, les prétentions de l'Église catholique romaine lui suscitèrent un nouvel embarras; non-seulement il n'hésita pas à les blâmer vivement dans une lettre adressée à l'évêque de Durham, mais, au début de la session suivante (février 1851), il proposa une série de résolutions tendantes à interdire aux catholiques le titre d'évêque et à annuler les donations faites en leur faveur, mesure irritante et sans portée qui ne satisfit personne. Elle fut repoussée par la Chambre des Lords, ainsi que celle, éminemment libérale, qui avait pour but de rendre les Israélites aptes à siéger au Parlement. Après avoir modifié la loi des titres ecclésiastiques, il se fit une arme du blâme infligé à lord Palmerston, qui s'était empressé d'approuver le coup d'État du 2 décembre, pour se débarrasser d'un collègue compromettant; puis, afin de ramener à lui l'opinion publique, il présenta deux projets de loi, l'un sur un nouveau plan de réforme électorale, l'autre sur l'organisation d'une milice mobile destinée à parer au danger d'une invasion. N'ayant réuni, sur cette double question, qu'une majorité insignifiante, il quitta le pouvoir, en se plaignant d'avoir été la dupe de son propre parti (février 1852).

Les tories, qui avaient pris la direction des affaires, ne tarderent pas à laisser voir leur impuissance; en décembre 1852, un cabinet dit de coalition se constituait et lord John Russell y figura successivement comme ministre des affaires étrangères, ministre sans portefeuille (février 1853), et président du conseil (juin 1854). En cette dernière qualité il soumit de nouveau aux Chambres son projet de réforme parlementaire; mais l'attention publique étant absorbée par les événements de la guerre d'Orient, il le retira, en reprochant à ses collègues de sacrifier la liberté politique à une vaine gloriole militaire. Aussi mit-il à profit la crise ministérielle, provoquée en 1855 par la demande d'enquête de M. Roebuck sur la conduite de la guerre, pour cesser de faire partie d'une administration dont il désapprouvait hautement les actes. Cependant il consentit à y rentrer avec le portefeuille des colonies, qui le plaçait dans une situation plus effacée; en même temps il allait représenter son pays aux conférences de Vienne.

Désavoué bientôt pour avoir accepté, ainsi que M. Drouyn de Lhuys, les conditions de l'Autriche comme base d'un arrangement, lord J. Russell essaya de justifier les contradictions de conduite qu'on lui reprochait amèrement, puis reconnaissant que sa position n'était plus tenable, il se décida à prévenir, par sa démission, le dénoûment inévitable des regrettables débats dont sa personne était devenue l'objet (juillet 1855). Rentré au Parlement, il voulut attacher son nom à un projet de loi qui devait fortifier et étendre l'intervention de l'État dans l'instruction publique (avril 1856); mais ce projet suscita une véritable tempête, et les passions religieuses le firent échouer. Au mois de mars 1857 il se réunit à la coalition pour blâmer la guerre de Chine et, après la dissolution de la Chambre, provoquée par ce vote, il obtint de la cité de Londres le renouvellement de son mandat. La chute de lord Palmerston en février 1858, lui fit une situation plus nette dans l'opposition.

Après avoir combattu, avec cet autre grand chef des whigs, l'administration du dernier cabinet tory, il fut appelé à partager avec lui l'héritage de lord Derby et prit, dans le cabinet du 5 juillet 1859, le département des affaires étrangères. Consommant l'alliance commerciale, sinon politique, avec la France, il signa avec l'empereur Napoléon III le traité du 23 janvier, première application sérieuse des principes du libre échange. En Italie, il soutint, d'abord avec plus de fermeté que d'éclat, la politique de non-intervention, jusqu'à ce qu'au lendemain même de l'entrevue de Varsovie qui semblait destinée à renouer contre l'Italie la Sainte-Alliance, il déclara nettement, par la dépêche du 27 octobre 1860, les sympathies de la Grande-Bretagne pour la cause de l'unité italienne et son adhesion pleine et entière à la politique si hardiment révolutionnaire de Victor-Emmanuel. Il le fit reconnaître comme roi d'Italie en mars 1861.

La même année, il s'efforçait de sauvegarder les intérêts du commerce anglais en Amérique,

en prenant des mesures qui paraissaient favorables aux confédérés, et s'appliquait en même temps à calmer le mécontentement des fédéraux, à force de prudence et de ménagements. Par une lettre du 13 novembre 1862, il refusa l'intervention diplomatique aux États-Unis, proposée par M. Drouyn de Lhuys, au nom de la France. L'année suivante, il annonçait par une dépêche officielle (10 juin 1863), l'intention de restituer spontanément les îles ioniennes à la Grèce., et de maintenir cet État dans son entière liberté d'action. A la mort de Palmerston, il devint président du cabinet qu'il fut chargé de réorganiser (octobre 1865). — Lord John Russell s'est marié deux fois : en 1835 avec la veuve de lord Ribblesdale, et en 1841 avec une fille de lord Minto. Il a pour héritier un fils de ce second mariage : John, vicomte Amberley, né à Londres en 1842.

Outre les ouvrages cités, on a encore de cet homme d'État : *Essai sur la Constitution anglaise* (Essay on the british Constitution; 1825, in-8); *De l'état politique de l'Europe depuis la paix d'Utrecht* (Memoirs on the affairs of Europe from the peace of Utrecht: 1824-1832, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé qu'il avait dessein de conduire jusqu'à la révolution de 1830; *l'Etablissement des Turcs en Europe* (the Establishment of the Turks in Europe, 1827); *les Causes de la Révolution française* (the Causes of the french Revolution; 1832), etc. Il a donné en ces derniers temps des éditions très-soignées des *Mémoires de Charles Fox* (Memorials and correspondence of Charles Fox; 1853, t. I. et II, in-8) et des *Mémoires de Thomas Moor* (Memoirs, journal and correspondence of Th. Moore; 1854, 8 vol. in-8) ; puis un Choix de lettres du 4e duc de Bedford (A selection of correspondance of John, etc.).

RUSSELL (William-Howard), journaliste irlandais, né à Dublin, en 1816, et fils d'un commerçant, fit ses études au collège de la Trinité et vint à Londres avec l'intention de suivre la carrière du barreau. Bientôt il quitta la société de Middle-Temple, pour entrer au *Times*, qui lui donna un emploi de sténographe (*reporter*); ses comptes rendus furent remarqués pour leur précision et leur vivacité. Il accepta ensuite les offres du *Morning-Chronicle* et profita d'un changement de direction, dans ce dernier journal, pour revenir au *Times*. Au début de la guerre d'Orient, il a exercé les fonctions de correspondant en Crimée et n'a cessé de vivre au camp, jusqu'à la prise de Sébastopol. C'est la première fois, en Europe, qu'on a vu la presse user si largement de son droit d'examen sur la conduite des opérations militaires. En 1861, M. Russell qui avait suivi les dernières expéditions militaires dans l'Inde, passa aux États-Unis, pour donner au *Times* une relation de la guerre civile.

Outre ses lettres sur la campagne de Crimée, qui ont causé une si vive sensation, surtout celles relatives à l'approvisionnement des troupes, M. Russell a donné des articles littéraires au *Household Words*, au *Bentley's Magazine*, etc. Il a publié *les Hommes de génie* (Extraordinary men; 1853, in-8) pour la *National Library* et un récit très-pittoresque de la guerre d'Orient (*the Crimean war*; 1856, in-8).

RUSSELL (John-Scott), physicien écossais, né en 1808, dans la vallée de la Clyde, et fils d'un ministre protestant, reçut une éducation universitaire et soutint à seize ans ses examens avec honneur; après avoir fréquenté les bureaux d'un ingénieur, il étudia avec son père la mécanique, la physique, les mathématiques pures et, à la mort de sir J. Leslie, il fut chargé par intérim de son cours de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg (1832). Des recherches qu'il fit sur les causes de la résistance que l'eau oppose au mouvement des corps flottants le conduisirent à améliorer la forme des bâtiments à vapeur, de manière à augmenter leur marche de six à sept milles par heure. Ce perfectionnement lui valut, en 1837, d'être nommé membre de la Société royale d'Edimbourg, qui en même temps lui décerna sa grande médaille d'or. Dix ans plus tard, il entrait à la Société royale de Londres et devenait membre de l'Institution des ingénieurs civils (1847). En sa qualité de secrétaire de la Société des arts, il a pris une part très-active à l'organisation de l'Exposition universelle de 1851, dont il avait un des premiers conçu l'idée. Depuis 1844, M. J.-Sc. Russell exploite une vaste usine pour la construction des bateaux à vapeur.

RUSSIE (maison impériale de), branche aînée de la maison de Holstein-Gottorp, ligne ducale de la famille de Holstein (voy. HOLSTEIN). — Empereur actuel : *Alexandre*-Nicolaewitch (voy. ALEXANDRE II), fils et successeur de feu *Nicolas Ier* (voy. ce nom). Impératrice : *Marie*-Alexandrowna, ci-devant Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-*Marie*, fille de feu Louis II, grand-duc de Hesse, née le 8 août 1824, mariée le 28 avril 1841.

Enfants : *Nicolas*-Alexandrowitch, cesarewitch, grand-duc héritier, né le 20 septembre 1843, major général à la suite de l'empereur et major général à la suite de l'armée prussienne, chef du régiment des Cosaques de la garde et du régiment des lanciers de la garde du corps de l'empereur, ataman de toutes les troupes cosaques, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 61, chef du régiment de dragons de Séversk, du bataillon de tirailleurs finlandais n° 9, et du 1er régiment des lanciers de la Prusse occidentale, n° 1, — mort à Nice, le 24 avril 1865; *Alexandre*, grand-duc, né le 10 mars 1845, colonel et aide de camp de l'empereur, chef du régiment de dragons de Péréïaslaff et du bataillon de tirailleurs finlandais n° 6; *Wladimir*, grand-duc, né le 22 avril 1847, chef du régiment de dragons de la Nouvelle-Russie et du régiment d'infanterie de Dorpath; *Alexis*, grand-duc, né le 14 janvier 1850, chef du régiment d'infanterie d'Ekatherinenbourg ; *Marie*, grand-duchesse, née le 17 octobre 1853; *Serge*, grand-duc, né le 11 mai 1857, chef du 2e bataillon de chasseurs de la garde et du régiment d'infanterie de Tobolsk; *Paul*, grand-duc, né le 5 octobre 1860, chef du régiment d'infanterie de Koura.

Frères et sœurs : *Constantin*, *Nicolas* et *Michel* (voy. ces noms); *Marie*-Nicolaewna, grande-duchesse, née le 18 août 1819, mariée le 14 juillet 1839 à Maximilien, duc de Leuchtemberg, prince d'Eichstaedt, veuve le 1er novembre 1852, propriétaire du régiment de dragons Catherinoslaw; et *Olga*-Nicolaewna, grande-duchesse, née le 11 septembre 1822, mariée le 13 juillet 1846 à Charles, prince royal de Wurtemberg.

La famille impériale comprend en outre : une tante de l'empereur régnant : *Anne*-Paulowna, née le 18 janvier 1795, mariée le 21 février 1816, à Guillaume II, roi des Pays-Bas, veuve le 17 mars 1849; sa cousine germaine la grande-duchesse *Hélène*, ci-devant Frédérique-*Charlotte*-Marie, fille de feu Paul, prince de Wurtemberg, frère du roi, née le 9 janvier 1807, mariée le 19 février 1824 au grand-duc *Michel*-Pawlowitch, veuve le 9 septembre 1849, propriétaire du régiment de dragons qui porte son nom. Sa fille *Catherine*-Michaïlowna, née le 28 août 1827, s'est mariée le 16 février 1851, à Georges, duc de Mecklembourg-Strelitz.

RUTLAND (Charles-Cecil-John MANNERS, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1815, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1525 à la pairie et en 1703 à la dignité ducale. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il entra en 1837 à la Chambre des Communes au nom du bourg de Stamford, s'associa à la politique du parti conservateur et fut réélu en 1852 par le comté de Leicester, qu'il représenta jusqu'en 1857. A cette époque, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. De 1843 à 1846, il a été chambellan du prince Albert, lord-lieutenant du comté de Lincoln en 1852, il devint en 1857, lord-lieutenant du comté de Leicester. Il n'est pas encore marié et a pour héritier un frère, lord John-James-Robert MANNERS. (Voy. ce nom.)

RYDQVIST (Jean-Erik), critique et littérateur suédois, né à Gothembourg, le 20 octobre 1800, et d'abord destiné au commerce, avait près de vingt ans lorsqu'il commença à étudier les langues anciennes. Après avoir passé l'examen de droit en 1826, il travailla dans divers ministères, puis il entra à la bibliothèque royale où il est devenu premier bibliothécaire en 1843. L'Académie suédoise, qui lui a déjà décerné plusieurs prix, l'élut en 1843 pour succéder à Berzelius.

On a de M. Rydqvist: *les Hauts faits littéraires des jours passés* (Framfarna Dagars vitra Idroter: Stockholm, 1828); *Les plus anciennes pièces de théâtre du Nord* (Nordens ældsta Skadespel; Upsal, 1836); *les Employés civils en Suède* (de civila Embetsmænnen i Swerige; 1838); *J. Olof Wallin* (1839), esquisse biographique et littéraire; *Voyage en Allemagne, en France et en Italie* (Resa i Tyskland, Frankrike och Italien; 1838); *les Lois de la langue suédoise* (Svenska Sprakets Lagar; 1850-1852-1857, 2 vol. in-8), traité philologique fort détaillé, fruit de longues recherches; puis diverses traductions du grec et de l'anglais; enfin des articles dans *Heimdal*, revue critique qu'il a dirigée à Stockholm (1828-1832) et dans plusieurs autres recueils.

S

SAAVEDRA (Angel DE), duc de RIVAS, homme politique et poëte espagnol, né à Cordoue, le 1er mars 1791, fut élevé à l'École des nobles de Madrid et entra au service, en 1807, dans les gardes du corps du roi. En 1808, au commencement de la guerre de l'indépendance, il conserva au roi d'Espagne, par son éloquence, un escadron prêt à passer aux Français. Il reçut onze blessures à la bataille d'Ocana et fut fait prisonnier à Malaga. Il réussit à s'évader et s'enfuit à Gibraltar, puis à Cadix, où il obtint successivement les grades de capitaine d'état-major, de lieutenant-colonel, puis de chef d'état-major d'une des divisions de l'armée de réserve. La guerre terminée, il quitta le service avec le grade de colonel, et se fixa à Séville. Lors de la révolution de 1820, M. de Saavedra, connu à cette époque, et comme militaire et comme poëte, se déclara pour la constitution votée par les Cortès de Cadix en 1812. Élu, l'année suivante, député aux Cortès par la province de Cordoue, il devint l'un des secrétaires de cette assemblée révolutionnaire. La contre-révolution de 1823 le força d'abord de se retirer à Séville, puis de s'expatrier. Il chercha un asile en Angleterre, puis s'embarqua, en 1825, avec sa famille pour l'Italie; mais les gouvernements de Rome et de la Toscane lui interdirent l'accès de leurs territoires. Au commencement de 1830, le gouvernement de Charles X lui interdit également le séjour de Paris. Il fut alors obligé, pour vivre, d'exploiter ses connaissances en peinture et d'ouvrir une école de dessin à Orléans. De là il se transféra à Tours; l'amnistie de 1834 lui rouvrit enfin, après onze ans d'exil, les portes de son pays.

En 1835, M. de Saavedra hérita, par suite de la mort de son frère aîné, des biens et des titres de la maison ducale de Rivas et fut nommé pair du royaume et grand d'Espagne. Il prit place parmi les chefs du parti modéré et fut élu secrétaire de la première Chambre. En mai 1836, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le cabinet Isturitz. Il s'enfuit, avec ses collègues, lors de la conspiration victorieuse de la Granja, qui amena le rétablissement de la constitution de 1812, pour laquelle il avait autrefois combattu, et ne reparut qu'après la pacification de l'émeute. Exilé de nouveau, pendant la régence d'Espartero, le duc de Rivas rentra en Espagne avec Marie-Christine, en 1843. Il fut cinq ans ambassadeur à Naples, de 1843 à 1848, et fut rappelé à l'occasion du mariage d'une princesse napolitaine avec le comte de Montemolin. Au mois de juillet 1854, il fut un des derniers membres du parti conservateur sur lesquels s'appuya la reine Isabelle. Il fit partie, le 17 juillet, du ministère dit des *Quarante heures*, que renversa la coalition des généraux O'Donnell et Espartero. Depuis, le duc de Rivas, quoique resté membre du Sénat, s'est trouvé, pendant un certain nombre d'années éloigné des premiers rôles politiques. Après avoir été ambassadeur à Paris, il a été nommé président du conseil d'État en novembre 1863.

Sa réputation comme poëte, s'est mieux soutenue que son influence comme homme politique. La plupart de ses œuvres ont été composées en exil. En marquant un retour à l'originalité de la poésie espagnole, elles ont donné le signal d'un affranchissement complet de l'imitation française, M. Saavedra a été plus révolutionnaire en littérature qu'en politique. Nous citerons: *Essais poétiques* (Ensayos poeticos; Madrid, 1813, 2 vol.); *Florenda* (1824-1825), poëme épique dont le sujet est la conquête de l'Espagne par les Maures; *el Moro exposito*, autre épopée nationale (Paris, 1844, 2 vol.); des tragédies: *Lanusa* (1823); *don Alvaro* (1835); des drames: les *Consolations du prisonnier* (Solaces de un prisoniero) et *la Moresque d'Alajuar* (1842); plusieurs comédies: des *Romances historiques* (Romances historicos; Paris, 1841, 2 vol.); une *Histoire du soulèvement de Naples* (Historia de la sublevacion de Napoles; Madrid, 1848, 2 vol.), traduite en français (Paris, 1849, 2 vol. in-8), et depuis résumée sous le titre d'*Histoire de Masaniello et son rôle dans l'insurrection de Naples* 1860, in-18, etc.

SABATIER (Raymond-Gabriel-Baptiste), diplomate français, né en 1810, fut d'abord attaché au corps d'état-major, où il devint capitaine en 1836, et chef d'escadron, hors cadre, en 1852. Chargé d'une mission topographique en Morée, puis mis à la disposition du ministre des affaires étrangères vers 1840, il devint, en 1852, consul général de France à Alexandrie. Il s'est acquis, dans l'Egypte et sur les côtes de Syrie, beaucoup de réputation par sa fermeté et son influence. Il a

été créé, le 15 octobre 1854, commandeur de la Légion d'honneur.

SABINE (Edward), physicien anglais, né vers 1790, d'une famille originaire d'Italie, entra, comme officier d'artillerie, dans l'armée anglaise, et prit part, comme physicien de l'expédition, au voyage de Parry, de 1819 à 1820. De 1822 à 1823, il dirigea lui-même une expédition qui longea les côtes d'Afrique et d'Amérique, puis visita le Spitzberg et le Groenland, pour recueillir, sous les latitudes les plus diverses, des observations relatives au pendule et au magnétisme terrestre. Plus tard, le gouvernement anglais lui confia la rédaction générale des mémoires dressés par les observatoires magnético-météorologiques des colonies. Nommé major d'artillerie en 1837 et lieutenant-colonel en 1846, il est devenu, en 1852, vice-président et trésorier de la Société royale de Londres et président du comité de l'association britannique pour le développement des sciences.

On doit à M. Sabine : *l'Expédition du pendule* (Londres; 1825); *Variabilité de l'intensité magnétique sur plusieurs points du globe* (Ibid., 1838); *Observatoire magnétique et météorologique de Sainte-Hélène* (1847); de nombreux articles dans les *Philosophical transactions;* la traduction des *Voyages dans le nord-est de la Sibérie*, du savant russe Wrangel; celle du *Cosmos* et des *Vues de la nature*, d'A. de Humboldt; etc.

SACHAILE. Voy. LACHAISE.

SACK (Charles-Henri), théologien allemand, né à Berlin, le 17 octobre 1790, étudia le droit à Gœttingue, puis suivit les cours de théologie à l'université de Berlin, où il eut pour maître Schleiermacher. En 1813, il s'engagea, comme volontaire, pour combattre les Français, bien qu'il fût entré déjà dans la carrière ecclésiastique. Il prit une part ardente à la campagne de 1815, comme aumônier de brigade du troisième corps d'armée. Après le rétablissement de la paix, il fit un voyage en Hollande, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne (1816). Au retour, il publia ses *Aperçus et considérations sur la religion et l'église anglicanes* (Ansichten und Beobachtungen über Rel. und Kirche in England; Berlin, 1818). Reçu docteur à Berlin, il fut nommé, en 1818, professeur adjoint et, en 1823, professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn. De 1819 à 1839, il remplit en outre, dans la même ville, les fonctions de pasteur de la communauté évangélique. En 1846, il fit partie du synode général de Berlin, comme député de la Faculté de Bonn, et l'année suivante, il entra au consistoire de la province de Saxe, à Magdebourg.

Dans son enseignement, dans ses sermons et dans ses livres, M. Sack se montra le disciple assez fidèle de Schleiermacher, tout en témoignant plus de respect pour l'autorité de l'Ancien Testament et plus de réserve dans l'interprétation des dogmes. Il faut citer de lui : *Apologétique chrétienne* (Christliche Apologetik; Hambourg, 1829; 2ᵉ édit., 1841); *Polémique chrétienne* (Christ. Polemik; ibid., 1832); ces deux ouvrages renferment tout l'exposé de sa doctrine; un poëme sur la *Divinité de la Bible* (die Gœttlichkeit der Bibel; 1832), inspiré des hardiesses d'une exégèse libre et philosophique; *Lettres sur l'union des deux Églises évangéliques* (Briefe über die Union der beid. evang. Kirchen; Essen, 1823), sans nom d'auteur, dictées par un esprit conciliant et libéral; des *Sermons* (Predigten; Bonn, 1835; Berlin, 1850), où l'on trouve plus d'onction que de vigueur, et moins de dogme que de morale; *l'Église d'Écosse* (die Kirche von Schottland; Heidelberg, 1844-1845, 2 parties), publié à la suite d'un voyage dans ce pays; etc.

SACY (Samuel-Ustazade SILVESTRE DE), journaliste, membre de l'Académie française, né à Paris, le 17 octobre 1801, est fils du célèbre orientaliste de ce nom, mort en 1838. Il fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, se fit recevoir avocat et plaida pendant quelques années. En 1836, il fut nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine, dont il est devenu administrateur en 1848. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 juin 1837, et fait officier au mois d'août 1860. Il a été nommé membre du conseil impérial de l'instruction publique, par décret du 2 juillet 1864.

Élu, en 1854, membre de l'Académie française en remplacement de M. Jay, M. de Sacy s'est fait un nom comme écrivain avant d'avoir publié aucun ouvrage. Son seul livre est, pour ainsi dire, *le Journal des Débats*, auquel il a constamment travaillé depuis 1828. Pendant plus de vingt ans, il a fourni à cette feuille plus des deux tiers de ses articles politiques. Après le 2 décembre, il ne signa plus guère que des articles littéraires.

Un recueil de ses meilleurs articles, choisis par lui-même, a été annoncé pendant assez longtemps, avant de paraître sous le simple titre de : *Variétés littéraires, morales et historiques* (1858, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1861, 2 vol. in-12), et a été accueilli avec beaucoup de faveur. M. de Sacy a publié, en outre, une édition de la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Michel de Marillac (1854); une édition de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales (1855), une édition des *Lettres spirituelles* de Fénelon (1856, 3 vol. in-16); une édition des *Lettres de Mme de Sévigné* (1861-1864, 11 vol. in-12), etc. — Son fils, M. Ustazade de Sacy, né vers 1835, a été nommé conseiller référendaire à la Cour des comptes. Il a collaboré au *Journal des Débats*.

SÁ DA BANDEIRA (Bernardo DE SA NOGUEIRA, vicomte DE), homme d'État portugais, né en 1796, se distingua comme volontaire dans la guerre de l'indépendance, pendant laquelle il servit depuis avril 1810 dans le 11ᵉ de cavalerie. Tombé aux mains des Français, qui le trouvèrent mourant sur le champ de bataille, il vint à Paris, y fit d'excellentes études scientifiques et suivit les cours de Gay-Lussac et de Geoffroy Saint-Hilaire. Partisan zélé du mouvement révolutionnaire de 1820, il dut s'exiler, lors du triomphe de la réaction, en 1823, retourna en France, et passa ensuite en Angleterre, où il continua ses explorations scientifiques. Après la promulgation de la charte de don Pedro, il rentra en Portugal, et prit du service dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Il était gouverneur d'Oporto pendant le siége, et il perdit le bras droit dans un engagement en rase campagne avec les miguélistes. En récompense de ses services, il fut appelé au ministère de la marine et créé baron de Sá da Bandeira (1832). Au mois de mai de l'année suivante, il quitta le ministère et défendit victorieusement, au mois de septembre, les lignes de Lisbonne, contre don Miguel. C'est alors qu'il fut nommé gouverneur de Peniche, gouverneur des Algarves, pair du royaume et chargé de nouveau du portefeuille de la marine, de novembre 1835 à avril 1836.

Le premier résultat de la révolution de septembre fut de le ramener encore au ministère. Il se mit courageusement à l'œuvre avec M. Passos pour établir le gouvernement constitutionnel en Portugal. Investi, avec M. de Bomfin, de

pouvoirs extraordinaires pour comprimer les insurrections réactionnaires de 1836 et 1837, il sut ménager l'amour-propre de la reine qui les avait fomentées et préparer la paix entre les constitutionnels et les chartistes. La répression sanglante de la tentative démocratique du 13 mars fut un gage donné à une union cimentée d'ailleurs par l'amnistie générale du mois d'avril. M. Sá da Bandeira se mit à la tête de l'insurrection septembriste de 1846, dirigée contre le duc de Saldhana, perdit la bataille de Val Passos par la défection de ses troupes, commanda à Oporto, et partit, en 1847, pour l'Algarve, avec un corps de troupes qui combattit près de Setubal contre l'armée de la reine, et remit les armes par injonction de la quadruple alliance. Il resta dès lors, dans les Cortès, pendant dix ans, un des chefs de l'opposition (1846-1856).

Après la chute du long ministère de M. Saldanha en 1856, il devint ministre de la marine, dans le cabinet présidé par le marquis de Loulé. Membre très-influent du ministère, il fut le seul que le président ait conservé dans le nouveau remaniement qui a eu lieu au mois de mars 1857. Il y représentait l'union des chartistes et des constitutionnels modérés. M. Sá da Bandeira s'est en outre signalé par son habileté reconnue dans l'administration coloniale et par sa constante opposition à la traite des noirs, qu'il a toujours énergiquement flétrie. Il a été appelé au ministère de la guerre en décembre 1860 et a repris le même portefeuille dans le cabinet du marquis de Loulé, en février 1862. Après divers changements ministériels, il fut chargé, en avril 1865, de former un cabinet, dans lequel, il prit, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la guerre et de la marine.

SADIK-pacha. Voy. CZAYKOWSKI.

SAGRA (don Ramon DE LA), économiste espagnol, né à la Corogne (Espagne), en 1798, acheva ses études à Madrid et fut nommé, en 1820, directeur du Jardin botanique de la Havane et professeur de botanique agricole. Il dirigea, en même temps, une ferme-école. Douze années plus tard, il fit un voyage aux États-Unis, puis il revint en Europe en 1835, visita plusieurs capitales et s'arrêta surtout à Paris, où il fut nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Son premier livre a pour titre : *Histoire économique, politique et statistique de l'île de Cuba*, (Historia economica, politica y estadistica de la isla de Cuba; la Havane, 1831, in-4); vint ensuite comme appendice, la *Breve idea de la administracion del comercio y de las rentas y gastos de Cuba durante los años de* 1826 *à* 1834 (Paris, 1836, in-8). M. Ramon de la Sagra a refondu ces deux ouvrages dans son *Historia fisica, politica y natural de la isla de Cuba* (Paris, 1837-1842, 2 vol. in-fol. avec fig.), traduite par MM. A. d'Orbigny, A. Lefebvre, etc. (1838 et ann. suiv., 76 livraisons in-8, avec pl. in-4), et abrégée par Sabin Berthelot, sous le titre d'*Histoire physique et politique de l'île de Cuba* (Paris, 1844, 2 vol. in-8, avec 19 planches).

Outre ce grand ouvrage, M. de La Sagra publia, en 1836 : *Cinq mois aux États-Unis de l'Amérique du Nord, du 20 avril au 23 septembre* 1835 (Cinco meses en los Estados Unidos; Paris, in-8), journal de voyage traduit en français en 1837 et qui fut suivi d'un *Voyage en Hollande et en Belgique sous le rapport de l'instruction primaire, des établissements de bienfaisance et des prisons dans les deux pays* (Paris, 1839, 2 vol. in-8), traduit en hollandais (1839-1842) et en espagnol (1845).

Partisan modéré de la révolution, l'auteur de l'*Histoire de Cuba* ne restait point étranger aux affaires de son pays. En 1837, il se mêla aux discussions relatives à l'administration des provinces d'outre-mer et publia sur ce sujet d'utiles *Éclaircissements* (Apuntos destinados a illustrar la discussion del articulo adicional al proyecto de constitucion que dice; 1837, in-8).

A partir de 1840, M. de La Sagra se consacra entièrement à l'économie politique, dont il n'avait jusque-là abordé qu'indirectement l'étude. Il fit un cours d'économie sociale à l'Athénée de Madrid, fonda, avec M. Rufino, une revue hebdomadaire, le *Guide du commerce*, et dirigea la *Revue des intérêts matériels et moraux* (Revista de intereses materiales y morales; Madrid, 1844, 2 vol. in-8). Il fit paraître, à cette époque, plusieurs écrits destinés à répandre en Espagne le goût et la connaissance de l'économie politique: *Leçons d'économie sociale* (Licciones di economia social; Madrid, 1840, in-12); *de l'Industrie espagnole* (Reflexiones sobre la industria española; Ibid., 1842), en faveur d'une exposition publique des produits nationaux; *de l'Industrie belge* (Informe sobre la industria belga; Ibid., 1842); *de l'Industrie allemande* (Informe sobre la industria alemana; Ibid., 1843, in-8); *Matériaux pour une bibliothèque des économistes espagnols* (Apuntos para una biblioteca de escritores economicos españoles; Ibid., 1848).

Après la chute de Louis-Philippe, M. Ramon de La Sagra accourut à Paris et s'y mêla fort activement aux discussions engagées sur les questions sociales. Il adopta en partie les idées de M. Proudhon (voy. ce nom) et fut un des partisans déclarés de la *Banque du peuple*, qui promettait, par une révolution pacifique, de transformer complétement la propriété. Il inséra plusieurs articles dans le journal *le Peuple* et fit paraître des brochures socialistes : *Organisation du travail* (1848); *le Problème de l'organisation du travail devant le congrès central d'agriculture* (1848); *Science sociale, idées préliminaires* (1848); *Banque du peuple. Théorie et pratique de cette institution fondée sur la doctrine rationnelle* (1849); *la Vérité à tous*, extrait du journal *l'Assemblée nationale* (8 janvier 1849); *Mon contingent à l'Académie, sur les conditions de l'ordre et des réformes sociales* (1849); *les Partis en Espagne* (1849).

Mais bientôt M. de La Sagra, sans abandonner ses théories scientifiques, quitta le champ de bataille où elles l'avaient entraîné à la suite des plus hardis révolutionnaires. S'occupant de questions moins compromettantes, il publia, en 1850, une *Notice* sur la faculté spéciale que possèdent les aveugles de naissance pour faire les calculs de tête et sur l'application avantageuse qu'on en peut déduire au profit de leur bien-être et de la société (1858, in-8). En 1850, il representa son pays dans le jury international de Londres et fit paraître des *Notes sur les produits espagnols envoyés à l'Exposition, suivies de quelques considérations sur l'industrie espagnole* (Londres, 1851, brochure in-8).

La révolution de 1854 le ramena dans l'arène politique. Il fut député aux Cortès constituantes et prit place parmi les partisans de *l'Union libérale*, plus près d'O'Donnell que d'Espartero (voy. ces noms). Dans les débats relatifs à l'organisation de la Chambre haute, il combattit le projet de M. Olozaga, qui demandait un Sénat électif, et plaida la cause de la prérogative royale. Mais, dans les questions économiques, il se rapprocha de l'extrême gauche et approuva la loi de désamortisation. Le coup d'État du général O'Donnell (3 juillet 1856) le rejeta dans la vie privée.

M. Ramon de La Sagra a commencé, en 1861,

la publication en espagnol d'une *Histoire physique, économique, politique, intellectuelle et morale de l'île de Cuba* (Historia fisica, economica, etc. Paris, 1861, tome I) : l'ouvrage était annoncé comme devant former dix volumes. Il a publié depuis, également à Paris, de grandes relations d'un prix élevé, et se rattachant à cette histoire : *Cuba en* 1860, etc. (1862, in-folio); *Icones plantarum in flora Cubena descriptarum*, etc. 1863, in-folio, avec 122 planches), etc.

SAÏD-pacha, vice-roi d'Égypte, quatrième fils de Méhémet-Ali, *le grand pacha*, comme l'appellent les Égyptiens, est né en 1822, d'une mère circassienne qui n'eut pas d'autres enfants et se consacra tout entière à son éducation. Après avoir reçu toute l'instruction que comporte l'éducation turque, il fit un cours d'études à l'européenne, sous la direction de professeurs français, et notamment de Kœnig-bey, depuis secrétaire de ses commandements (voy. ce nom). Malgré son aptitude pour les travaux de l'intelligence, son tempérament vigoureux lui fit préférer des occupations actives. Destiné à la marine par la volonté expresse de son père, il était grand amiral de la flotte et résidait, en cette qualité, au palais de Gabbari, près d'Alexandrie, lorsque la mort de son neveu, Abbas-pacha, l'appela au trône en vertu du firman de 1841 qui déclare le gouvernement de l'Égypte héréditaire dans la famille de Méhémet-Ali, par ordre de primogéniture (13 juillet 1854). Trois jours après, il prit possession du pouvoir, dans la ville du Caire, malgré quelques velléités de résistance de la part de l'ancien kiaïa d'Abbas, Elfy-bey, chef du parti fanatique. Il alla ensuite recevoir, à Constantinople, l'investiture du sultan.

Le nouveau vice-roi sut y gagner l'amitié et la confiance de tous les membres influents du divan, et manifesta à l'égard de son suzerain des sentiments de fidélité. A son retour, il arma un corps de 10 000 hommes sous le commandement de Menikli-pacha, qu'il envoya au sultan, et qui prirent une part honorable à l'expédition de Crimée. A l'intérieur, le gouvernement de Saïd-pacha a été sagement progressif. A la suite de plusieurs voyages effectués par le vice-roi lui-même dans ses diverses provinces, notamment dans le Soudan, à la fin de 1856, des abus ont été réformés, des améliorations introduites dans l'administration et dans l'assiette de l'impôt, les charges des fellahs allégées, et plusieurs travaux d'utilité publique achevés ou entrepris. Les écoles et les établissements scientifiques, sur le modèle européen, abandonnés sous l'administration précédente, reçurent une nouvelle impulsion; le barrage du Nil, entrepris par Méhémet-Ali, fut continué, et la grande œuvre du percement de l'isthme de Suez encouragée et protégée par tous les moyens dont pût disposer un prince vassal devant la résistance de l'autorité suzeraine. La création de Port-Saïd, avec ses établissements, son phare, ses travaux de toute sorte, a inauguré cette mémorable entreprise.

Le gouvernement du vice-roi d'Égypte était absolu, sous la suzeraineté de la Porte, éludée presque entièrement. En 1860, Saïd-pacha remania entièrement l'organisation de Méhémet-Ali, dans un but d'économie et de concentration des pouvoirs. Le grand conseil des dignitaires et princes de la famille vice-royale, qui était à la fois conseil d'État et Cour de cassation, fut supprimé. Il ne resta qu'un conseil privé (Mayeh), composé de sept membres et qui accompagnaient partout le vice-roi. Après la mort d'Ismaïl-pacha, ministre de l'intérieur qui ne fut pas remplacé, il n'y eut que trois ministères, ceux des affaires étrangères, de la guerre et des finances. — Le vice-roi Saïd-pacha est mort au Caire, le 18 janvier 1863. Sa mort fut considérée comme un malheur pour l'Égypte et pour l'Europe dans ses relations avec ce pays. Il a eu pour successeur Ismaïl-pacha (voyez ce nom).

SAIGEY (Jacques-Frédéric), mathématicien français, né à Montbéliard, le 17 janvier 1797, entra à l'École normale en 1821, une année avant le licenciement de cette école, à la suite duquel il traversa quelques années de rudes épreuves. Il se chargea de mettre en ordre les matériaux du tome V des *Œuvres de Descartes*, que publiait alors M. Cousin. En 1825, il fut introduit dans la rédaction du *Bulletin de Férussac*, auquel il rendit de grands services par la variété de ses connaissances scientifiques. Quatre années après, il fonda, avec M. Raspail (voy. ce nom), les *Annales des sciences d'observation*, dans lesquelles il a publié la plupart de ses principaux mémoires : *Explication des phénomènes physiques et chimiques par les mouvements vibratoires de l'éther; Lois des phénomènes attribués au magnétisme en mouvement; Détermination de la figure de la terre par les oscillations du pendule;* etc. Il a présenté aussi à l'Académie des sciences divers travaux, entre autres : *Lettre sur la chaleur de la terre* (*Comptes rendus*, 1836); *Démonstration d'un théorème général sur les surfaces d'égale température moyenne* (Ibid., 1839); *Observations sur les étoiles filantes*, avec M. Coulvier-Gravier (Ibid., 1845 et 1846).

M. Saigey est auteur de plusieurs ouvrages élémentaires classiques destinés pour la plupart à l'enseignement primaire et très-goûtés pour leur clarté; ils traitent de l'arithmétique, du système métrique, de la météorologie, de la physique du globe. On lui doit encore : *Éléments des sciences physiques et naturelles*, rédigés pour le baccalauréat, avec M. Sonnet (in-12, nombreuses éditions); *Éléments d'arithmétique*, *Problèmes*, *Cours d'études élémentaires*, etc.

SAILLET (Alexandre DE), littérateur français, né vers 1805, a tenu pendant longtemps une pension à Paris. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et de morale sous son nom et celui de Joseph Hérin, entre autres : *les Enfants peints par eux-mêmes* (1840, grand in-8; 2e édit., 1841); *Mémoires d'un centenaire* (1842, in-8); *Ciel et terre* (1843, in-8), poésies; *les Écoles royales de France* (1843, in-8); *les Jeunes Français* (1846, in-8); *les Confessions d'un écolier* (1848, in-8), etc. En 1855, il a commencé, sous le titre de *Misères et passions humaines*, une histoire des duels et suicides, qui formera six à huit volumes.

SAIN BOIS LE COMTE. Voy. BOIS LE COMTE.

SAINCTHORENT (N.... DE) [de la Creuse], ancien député et représentant français, né en 1795, et fils d'un conventionnel, professa sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet des opinions libérales, siégea à la Chambre des Députés de 1834 à 1842, et fit partie de l'opposition. Rentré dans la vie privée, il s'occupa surtout d'agriculture, et fut membre du Conseil général de la Creuse, où il ne traita que les questions administratives. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur sept, par 16 500 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec le parti modéré. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à

la Législative, il retourna dans ses propriétés et reprit ses travaux agricoles. M. de Sainctborent a été vice-président de la chambre consultative d'agriculture de Boussac.

SAINT-ALBANS (William-Amelius Aubrey de Vere Beauclerck, 10e duc de), pair d'Angleterre, né en 1840, à Londres, descend d'un fils naturel de Charles II, créé pair en 1676 et duc en 1684. Il a hérité, en 1849, des titres de son père et a pris en 1861 sa place à la Chambre des Lords. L'année précédente, il avait été nommé député-lieutenant du comté de Lincoln. Il a les titres héréditaires de grand fauconnier et de greffier de la cour de la chancellerie. Non marié encore, il a pour héritier présomptif son oncle lord Frédéric-Charles Peter, né en 1808, et retiré de la marine en 1856 avec le grade de capitaine de vaisseau.

SAINT-ALBIN (Hortensius Rousselin-Corbeau de), magistrat français, ancien député et représentant, né à Lyon, le 20 décembre 1805, est le fils du commissaire de la Convention, ami de Danton et de Camille Desmoulins, qui fut sous la Restauration un des principaux fondateurs du *Constitutionnel*. Avocat du barreau de Paris, il prononça l'éloge funèbre de Barras, son parent, et fut décoré, en 1831, pour avoir sauvé de la fureur populaire le monument de Malesherbes, au Palais de justice. Nommé en 1830 juge suppléant au tribunal civil de la Seine, il devint titulaire sous le ministère de M. Thiers, en 1837.

La même année, les électeurs de Beaumont (Sarthe) l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il siégea à l'extrême gauche jusqu'en 1848. Il parla sur la réforme électorale, le code d'instruction criminelle, les fonds secrets et les conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques. Élu membre de l'Assemblée constituante dans le même département, le quatrième sur douze, par 87 114 suffrages, il vota en général avec le parti démocratique modéré. L'incompatibilité des fonctions de conseiller à la Cour d'appel de Paris qu'il obtint alors, avec le mandat de député, ne lui permit pas de rentrer à l'Assemblée législative. Membre du conseil général de la Sarthe, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Hortensius de Saint-Albin est auteur de *Poésies lyriques* dont plusieurs ont été mises en musique, de deux *Odes* sur La Fayette, d'une *Histoire de Sulkowski* et d'une *Logique judiciaire* (1841, in-18; 2e édition, suivie d'une *Logique de la conscience* 1844); *Tablettes d'un rimeur, contes, apologues, et anecdotes*, etc. (1862, in-12).

SAINT-AMAND (Jean-Amand Lacoste, connu sous le nom de), auteur dramatique français, né à Paris, le 1er novembre 1797, débuta en 1823 par le mélodrame fameux de *l'Auberge des Adrets*, dont le principal personnage, interprété par M. Frédéric-Lemaître, devint plus tard dans la pièce de *Robert-Macaire* (1835), dont il est aussi un des auteurs, un des types les plus audacieux du théâtre moderne. Il travailla ensuite à un grand nombre de drames et de vaudevilles, dont voici les plus connus : *la Chaise de poste* (1825); *Quatre heures* (1828); *Peblo* (1830); *l'Oraison de saint Julien* (1834); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846), etc.

SAINT-AMOUR (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Zutkerque (Pas-de-Calais), le 5 juin 1800, et fils d'un ancien membre des assemblées de la République et de l'Empire, fut élevé dans les principes de la Révolution. Après les journées de Juillet, il professa ce qu'on appelait les doctrines du centre gauche, inséra des articles politiques dans plusieurs journaux de Paris, et collabora au *Dictionnaire de la conversation*, au *Dictionnaire du notariat*, au *Dictionnaire des sciences usuelles*, etc. En 1835, le ministre de la guerre le chargea de rédiger un rapport sur l'érection d'une colonne commémorative au camp de Boulogne. En 1848, il fut élu, dans le Pas-de-Calais, représentant à la Constituante, le douzième sur dix-sept, par 75 591 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative. — M. Saint-Amour est mort en 1861.

SAINT-ARNAUD. Voy. Leroy de Saint-Arnaud.

SAINT-CHAMANS (vicomte Auguste de), homme politique et publiciste français, né dans le Périgord, en 1777, d'une ancienne famille originaire du Limousin, se trouva de bonne heure dans les rangs des adversaires de la Révolution, et compromis dans divers complots royalistes, courut plus d'une fois de sérieux dangers. Le gouvernement impérial, que servaient le comte et le baron de Saint-Chamans, ses deux frères, celui-ci comme préfet, celui-là comme officier de cavalerie, le trouva encore dans l'opposition. La Restauration eut toutes ses sympathies que diverses brochures d'actualité exprimèrent. Il fut chargé de présider en 1816 et 1817 le collége électoral d'Épernay, puis nommé maître des requêtes en service ordinaire. Élu en 1824 député de la Marne, et appelé trois ans après aux fonctions de conseiller d'État, il devint un des serviteurs dévoués du système renversé par la révolution de 1830. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1821.

M. Aug. de Saint-Chamans a publié d'assez nombreux écrits, romans ou brochures, où ses opinions politiques trouvent place, et qui touchent à la fois à l'administration, à l'économie politique et à la littérature. Nous citerons: *Examen des fautes du dernier gouvernement* (1815, 29 avril, in-8); *Raoul de Valmire, ou Six mois de 1816*, roman politique (1816, in-12); *l'Anti-romantique, ou Examen de quelques ouvrages nouveaux* (1816, in-8); *De la loi des élections* (1819); *Du système d'impôt fondé sur les principes de l'économie politique* (1820, in-8); *De la popularité* (1821); *le Petit-fils de l'homme aux quarante écus* (1823); *Nouvel essai sur la richesse des nations* (1824); *Du Croquemitaine de M. de Montlosier, de M. de Pradt et de bien d'autres* (1826); *Causes et résultats de la Révolution de 1830* (1832); *Observations sur les bases de la Constitution* (juin 1848); *Traité d'économie politique avec un aperçu sur les finances de la France* (1852, 3 vol. in-8), etc.

SAINT-ERNEST (Louis-Nicolas Brette, dit), artiste et auteur dramatique français, né à Orléans, en 1806, d'abord maître d'études à Paris, puis copiste, aide-maçon, débuta en 1829 sur une scène de province, parut, vers 1832, à la Porte-Saint-Martin, et se fit enfin place à l'Ambigu, où il compta, de 1837 à 1852, de nombreux succès dans le genre sentimental. Il était attaché au théâtre du Cirque comme régisseur de la scène, lorsqu'il mourut, le 20 mars 1860. Il a collaboré à diverses pièces, notamment à *don Pèdre le Mendiant, Rose Ménard, Jeanne, Henri le lion*, drames en 3, 5 et 6 actes (1837-1846).

SAINT-ÈVE (Jean-Marie), graveur français, né à Lyon, le 9 juin 1810, mort à Lyon, le 16 septembre 1856. Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SAINT-FÉLIX (Félix D'AMOREUX, connu sous le nom de Jules DE), littérateur français, né en 1806, à Uzès (Gard), d'une bonne famille du Languedoc, vint jeune encore à Paris, se mêla au mouvement romantique et débuta par un recueil de vers qui fut remarqué: *Poésies romaines* (1830, in 8). Il collabora ensuite à la *Revue de Paris*, au *Livre des conteurs*, aux *Cent et Un* et à diverses publications périodiques, et écrivit un certain nombre de romans qui se distinguent par un style élégant et une trame intéressante. Nous citerons les suivants: *Dalilah* (1833, in-8); *Autour du monde* (1834, in-8); *le Roman d'Arabelle* (1834, in-8); *Mlle de Marignan* (1836, in-8); *Cléopatre, reine d'Égypte* (1836, 2 vol. in-8), brillante mise en scène du monde ancien; *Mme la duchesse de Bourgogne* (1837, in-8); *le Colonel Richemond* (1838, in-8); *la Duchesse de Longueville* (1839, in-8); *Louise d'Avaray* (1844, 2 vol. in-8); *le Dernier colonel* (1846, in-4); *les Officiers du Roi* (1848, 2 vol. in-8), roman imprimé d'abord dans *la Semaine*, où il a aussi donné *les Soupers du Directoire* (1849-1850); *Régine* (1852, gr. in-8); *les Nuits de Rome* (1853, in-18; nouvelle édit., 1864, in-18, av. figures); *la Chasse aux Cosaques* (1856, in-18); *Rosemonde et Rosalinde* (1857); *le Gant de Diane*, *les Charmilles de Trianon*, *Scènes de la vie de gentilhomme* (1858); *les Amoureux de la Comtesse* (1862, in-18); *les Cousins de Satan* (1863, in-18), etc.

M. J. de Saint-Félix passe pour avoir travaillé à quelques-uns des ouvrages de M. Alexandre Dumas, notamment au drame de *l'Orestie*, représenté en 1856. On lui doit encore: *le Rhône et la mer* (1845, 2 vol. in-8), souvenirs, légendes, études historiques et pittoresques; *les Tribuns* (1849, gr. in-8), série de portraits politiques des orateurs de l'Assemblée législative, publiés sous le pseudonyme de *Trimalcion; Histoire de Napoléon II, roi de Rome* (1853, in-18)); *les Aventures de Cagliostro* (1854, in-16), etc.

SAINT-GAUDENS (J....), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Basses-Pyrénées, vers 1795, fit ses études au lycée de Pau, embrassa la profession d'avocat, et s'établit à Saint-Palais. Attaché de tout temps à l'opposition radicale, il fut, après la révolution de Février, maire de cette ville, puis sous-commissaire à Orthez. Élu représentant du peuple le sixième sur onze, par 45 507 suffrages, il fit partie du comité de la justice, vota ordinairement avec l'extrême gauche et aborda quelquefois la tribune avec succès. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Saint-Palais.

SAINT-GÉNOIS (Jules-Ludger-Dominique-Ghislain, baron DE), historien belge, né à Lennick-Saint-Quentin (Brabant), le 22 mars 1813, devint en 1836, archiviste provincial de la Flandre orientale et, en 1848, professeur bibliothécaire à l'université de Gand. Il a rempli, de 1855 à 1858, les fonctions d'échevin de cette ville. M. de Saint-Génois est, depuis 1846, membre de l'Académie royale de Belgique.

On a surtout de lui: *Histoire des avoueries en Belgique* (Bruxelles, 1837, in-8), couronnée par l'Académie royale au concours de 1834; *la Cour du duc Jean IV, chronique brabançonne*, 1418-1421 (Ibid., 1837, 2 vol. in-18); *Un Premier amour de Charles-Quint* (Ibid., 1840, in-8); *Notice sur le dépôt des archives de la Flandre orientale* (Gand, 1841, in-8); *Inventaire analytique des chartes des comtes de Flandres, etc.* (Gand, 1843-1846, in-4); *les Voyageurs belges du* XIIIe *au* XVIIIe *siècle* (Bruxelles, 1847, 2 vol. in-18); *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville et de l'université de Gand* (Gand, 1849-1852, in-8); de nombreux travaux dans les *Mémoires* et le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* et dans les divers recueils bibliographiques et archéologiques de son pays.

SAINT-GEORGES (Jules-Henri VERNOY DE), auteur dramatique français, né à Paris, en 1801, débuta à 20 ans, par le roman des *Nuits terribles* (1821, in-12), puis se tourna vers le théâtre, où il donna le vaudeville de *la Saint-Louis, ou les Deux dîners*, avec Tardif (1822). Il a signé seul ou en collaboration la plupart des ballets, opéras et opéras-comiques qui ont le plus réussi depuis près de quarante ans sur nos scènes lyriques. En 1829, il a été directeur de l'Opéra-Comique, transporté provisoirement à la salle Ventadour.

Dans la liste des pièces nombreuses de M. H. de Saint-Georges, nous indiquerons d'abord celles qui ne portent que son nom. Dans l'opéra-comique il a donné: *le Roi et le batelier*, *l'Artisan*, en un acte (1827); *Pierre et Catherine* en un acte (1829); *Jenny*, en trois actes (1829); *Ludovic*, drame lyrique en deux actes (1833); *la Sentinelle perdue*, en un acte (1835); *la Symphonie*, en un acte; *le Planteur*, en deux actes (1839), *l'Aïeul*, en un acte (1841); *l'Esclave du Camoëns*, en un acte (1843); *le Lazzarone*, opéra en deux actes (1844); *Wallace*, en trois actes (1845); *l'Ame en peine*, opéra fantastique en deux actes (1846); *les Mousquetaires de la Reine*, en trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, en trois actes (1848); *le Fanal*, en deux actes (1848); *le Château de Barbe-Bleue*, en trois actes (1851); *le Carillonneur de Bruges*, en trois actes (1852); *les Amours du Diable*, opéra fantastique en quatre actes et neuf tableaux (Opéra-National, 1852); *Jaguarita l'Indienne*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1854); *le Corsaire*, ballet en trois actes (Opéra, 1856); *Margot*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1857); *la Pagode* (1859); *la Bohémienne*, en quatre actes (1862); etc. Il faudrait citer ensuite une cinquantaine d'opéras, opéras-comiques et ballets, en société avec M. Scribe, depuis *l'Ambassadrice* (1837), ainsi qu'avec MM. de Leuven et Mazillier (voy. ces noms), ses trois collaborateurs habituels, et un nombre au moins égal de librettos ou même de comédies avec une trentaine d'autres auteurs, notamment en ces derniers temps: *Pierre de Médicis*, avec M. Émile Pacini (1860); *Maître Claude*, opéra-comique en un acte avec M. de Leuven (1861); *le Joaillier de Saint-James*, en trois actes, avec le même (1862).

Nous nous bornerons à rappeler parmi les romans de M. de Saint-Georges: *le Livre d'Heures, simple histoire du cœur* (1840, petit in-8); *un Mariage de prince* (1849, 2 vol.); *l'Espion du grand monde* (1851, 7 vol. in-8, nouv. édit., 1863, 2 vol. in-18), d'où l'auteur a tiré un drame sous le même titre (Ambigu, 1856).

SAINT-GEORGES (Jean-Baptiste-Marie VERNOY DE), administrateur français, frère du précédent, né à Paris, le 11 juillet 1810, a été, sous le régime de Juillet, chargé d'affaires aux États-Unis et préfet des Deux-Sèvres. Nommé, en 1850, directeur de l'Imprimerie impériale, il fut remplacé dans ce poste, par M. Anselme Petetin, en juillet 1861. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 13 janvier 1852.

SAINT-GERMAIN (J. T. DE). Voy. TARDIEU (Jules-Romain).

SAINT-GERMAIN (François Charles HERVÉ DE), homme politique français, député, est né à Avranches, le 16 février 1803. Agronome distingué, il devint président de la Société d'agriculture d'Avranches, maire de Saint-Sénier, et, en 1848, membre du Conseil général pour le canton de Villedieu. En 1849, il fut envoyé à l'Assemblée législative par le département de la Manche, le sixième sur treize et siégea sur les bancs des conservateurs. En 1852, candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de la Manche, il fut nommé député au Corps législatif, et fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 27 024 voix sur 27 490 votants. M. de Saint-Germain a été promu officier de la Légion d'honneur.

SAINT-GERMANS (Édouard-Granville ÉLIOT, 3e comte DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1798, à Plymouth, descend d'une famille ancienne, élevée en 1784 à la pairie héréditaire (2e titre, baron Éliot). Après avoir été attaché à l'ambassade de la Haye, puis, en 1824, secrétaire de légation à Lisbonne, il épousa la fille du marquis de Cornwallis et devint, à la Chambre des Communes, député du bourg de Liskeard (1824), qui le réélut jusqu'en 1832. A cette époque, il quitta la Trésorerie, dans laquelle Canning l'avait fait entrer en 1827, et partit pour l'Espagne où venait de s'allumer la guerre civile. D'abord secrétaire de légation (1833), il fut accrédité à Madrid en qualité d'ambassadeur (1834-1835), et ne s'éloigna pas avant d'avoir mis fin par la convention qui porte son nom aux affreuses représailles auxquelles étaient exposés les prisonniers de chaque parti.

Réélu en 1837 par le comté de Cornwall dont il devint député-lieutenant, lord Éliot succéda en 1845 aux honneurs de son père et garda à la Chambre haute ces opinions modérées qui le rapprochaient également des whigs et des tories. Ce fut ainsi que, malgré son penchant pour le libéralisme, il fit partie de l'administration de sir R. Peel, en dernier lieu comme directeur général des postes (1845), et qu'il accepta de lord Aberdeen la vice-royauté d'Irlande pendant une période des plus tranquilles (1853-1855). Grand maître de la maison de la reine, de novembre 1857 à février 1858, il a repris ces fonctions en juin 1859. Lord É. de Saint-Germans est entré, en 1841, au Conseil privé.

De ses cinq enfants, l'aîné, Edward-John-Cornwallis, baron ÉLIOT, né en 1827, à Londres, a embrassé le métier des armes et a été en 1852 nommé capitaine des gardes, et en 1854 député-lieutenant de Cornwall. Le troisième, William-Gordon-Cornwallis ELIOT, né en 1829, est devenu en 1853 attaché d'ambassade à Berlin.

SAINT-HERMIDAD. Voy. THISTED.

SAINT-HILAIRE (Émile-Marc HILAIRE, plus connu sous le nom de MARCO DE), littérateur français, né vers 1790, fut admis de bonne heure au nombre des pages de l'Empereur. Rejeté par la Restauration dans la vie civile, il écrivit une foule de petits livres anonymes ou pseudonymes, sur des sujets peu littéraires; telles sont les recettes « pour faire fortune, fumer et priser, mettre sa cravatte, dîner en ville, patiner avec grâce, payer ses dettes et réussir en amour, » formant toute une collection d'in-18 et d'in-32 (1821-1830). Il fit aussi de petites biographies sur les préfets, les prêtres, les nobles, les acteurs et même les nymphes du Palais-Royal. Il raconta, en même temps, la vie de la Dauphine, du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri. A cette époque appartiennent encore les deux romans suivants: *le Donneur d'eau bénite* (1825, 2 vol. in-12) et les *Mémoires d'un forçat* (1828-1829, 4 vol. in-8), ce dernier avec M. Raban.

La révolution de 1830 permit à M. Saint-Hilaire d'exploiter une veine nouvelle de publications à peu près historiques, et dont les hommes et les événements du premier Empire lui offrirent l'inépuisable sujet. A part quelques nouvelles œuvres d'imagination qui ne réussirent pas, telles que: *Cazilda* (1832, 6 vol. in-12), histoire contemporaine attribuée à M. Alboize; les *Mémoires d'une célèbre courtisane* (1833, in-8); *Lieutenant et comédien* (1844, 2 vol. in-8), il n'écrivit plus rien qui ne se rapportât au règne de Napoléon, illustré par lui de toutes les manières. Voici, en abrégé, la liste de ces ouvrages souvent réimprimés: *Mémoires d'un page de la cour impériale* (1830, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1847); *les Petits appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison* (1831, 2 vol. in-8); *Souvenirs de la vie privée de Napoléon* (1838, 2 vol. in-8); *Entretiens sur la vie privée de Napoléon* (1839, 2 vol. in-18), pour *la Bibliothèque populaire de maître Pierre; Souvenirs intimes du temps de l'Empire* (1838-1840, 6 vol. in-8); *les Aides de camp de l'Empereur* (1841, 2 vol. in-8); *l'Hôtel des Invalides* (1841, 2 vol. in-8); *l'École militaire, le bivac et les Tuileries* (1842, 2 vol. in-8); *Histoire populaire de Napoléon et de la grande armée* (1842, grand in-8 fig.); *Napoléon au conseil d'État* (1843, 2 vol. in-8); *les Habitations napoléoniennes* (1844, 2 vol. in-8); *Napoléon en campagne* (1844, 2 vol. in-8); *la Veuve de la grande armée* (1845, 2 vol., réimprimé en 1853); *Histoire de la garde impériale* (1845-1847, gr. in-8, fig.; 2e édit., 1849); *Deux conspirations sous l'Empire* (1846, 2 vol. in-8); *Histoire de la campagne de Russie* (1846-1848, 4 vol. in-8 fig.); *Anecdotes du temps de Napoléon Ier* (1854, in-16), pour *la Bibliothèque des chemins de fer*.

Dans ces dernières années, M. Marco de Saint-Hilaire a publié une longue *Histoire des conspirations et des exécutions politiques* (1849, 4 vol. gr. in-8, fig.) dont la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Russie ont été le théâtre; une continuation jusqu'en 1850 de l'*Histoire de France* d'Anquetil (1853); *les Deux empereurs* (1853, in-18); *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8); *la Caserne du quai d'Orsay* (1856); *Histoire des armées françaises depuis* 1792 (1859 et suiv.), etc. Il a fourni en outre beaucoup d'articles aux recueils périodiques, et il dirige l'*Almanach impérial* depuis 1847.

SAINT-JEAN (Simon), peintre de fleurs français, né à Lyon, en 1812, fit ses premières études à l'École de peinture et travailla sous la direction de François Lepage, professeur et peintre distingué de l'Académie lyonnaise. Il fit un premier envoi au salon de 1834, et se consacra exclusivement au genre désigné sous le nom de nature morte, qu'il traita quelquefois aussi à l'aquarelle. A part de fréquents voyages à Paris, surtout à l'époque des salons, il n'a pas cessé d'habiter Lyon. — Il y est mort le 3 juillet 1860.

Les nombreux tableaux exécutés et exposés par M. Simon Saint-Jean représentent, presque sans exception, des *Fleurs*, des *Fruits*, des *Bouquets*, des *Corbeilles*, mais avec une telle variété dans le choix, la disposition, les nuances des fleurs elles-mêmes, ou dans les détails accessoires, que toutes ces diverses reproductions d'un même sujet semblent former autant de sujets différents. Nous citerons parmi les plus estimés: *Bouquet sur une tombe*, inspiré d'une stance des *Harmonies poétiques* (1835); *Compagnie de perdrix rou-*

ges, le Panier de fraises (1841); *Guirlande de fleurs autour d'une niche gothique de la Vierge, Bouquet dans une grotte, Jeunes filles portant des fleurs*, et tous ses envois à l'Exposition universelle de 1855 : *la Récolte, les Raisins, Fleurs dans des ruines, Fleurs et fruits*, deux tableaux appartenant à l'État; *Panier de roses sur un bas-relief*, acquis par le marquis d'Herfort; *Fleurs des tombeaux*, à M. Jacobson; *Fleurs et fruits*, au comte de Morny; *Framboises et oranges*, à M. Corvisart; *Notre-Dame des Roses*, placé depuis au musée du Luxembourg. Il a fait don d'un de ses gracieux tableaux à l'Exposition de la Société des Amis des arts de Lyon, en 1841, et reparut aux salons de 1857 et 1859 avec quatre sujets de *Fruits* et *la Vierge à la chaise*. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1841, une médaille de seconde classe en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en juin 1843.

SAINT-JOHN (Saint-André-Beauchamp, SAINT-JOHN, 14e baron), pair d'Angleterre, né en 1811, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1858 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1817 : il appartient au parti conservateur. En 1852, il a été nommé député-lieutenant du comté de Redford. Marié à miss Hussey (1838), il a eu cinq enfants, dont l'aîné est né en 1840.

SAINT-JOHN (James-Auguste), littérateur anglais, né dans le comté de Carmarthen (pays de Galles), au commencement de ce siècle, reçut à l'école de son village une instruction élémentaire, qu'il s'efforça de compléter par de nombreuses lectures. Avec l'aide d'un ecclésiastique du voisinage, il posséda bientôt à fond la littérature classique, ainsi que les langues française, italienne, espagnole, et même l'arabe et le persan. A dix-sept ans, il se rendit à Londres, y fit un mariage d'inclination, et, n'ayant pas de fortune, résolut de tirer de ses connaissances variées tout le parti possible. Il débuta par la rédaction d'un journal radical de Plymouth.

Un poëme qui promettait un bel avenir, *Abdallah* (1820), le mit en rapport avec J. S. Buckingham, qui le chargea aussitôt de l'*Oriental Herald*, revue à laquelle il fournit un grand nombre de travaux anonymes, entre autres une *Histoire de l'origine et des accroissements de la puissance anglaise dans les Indes*. En 1825, il fonda, avec D. Richardson, la *Weekly Review*, qu'un long et malheureux procès réduisit au néant. En 1829, il passa en Normandie avec sa nombreuse famille, et fournit à la *Bibliothèque* de Constable le résumé de ses études artistiques et morales sur cette province (1830).

Dès lors commença pour M. Saint-John une vie de courses continuelles. Après avoir écrit à Paris les *Vies des voyageurs célèbres* (Lives of the celebrated travellers; 1830) pour la *National Library* de Colburn, il écrivit à Dijon son *Histoire, mœurs et coutumes des Hindous* (History, manners and customs of the Hindoos; 1831, 2 vol.), destinée à la *Collection des connaissances utiles*. L'année suivante, il se rendit en Suisse, établit sa famille à Lausanne et partit pour l'Égypte, qu'il parcourut en grande partie à pied, depuis le Delta jusqu'à la seconde cataracte du Nil. Au retour, il visita la Sicile et Malte, et revint en 1834 à Londres, où il publia *l'Égypte et Méhémet-Ali* (Egypt and Mohammed-Ali).

Retiré de nouveau en France, près de la forêt de Chantilly, M. Saint-John prépara la publication d'ouvrages anciens et classiques, tels que les *Œuvres* de Locke, de Milton, de Th. Morus, de Brown et de Bunyan. Vers cette époque, il donna *le Ramadan* (Tales of the Ramadan; 3 vol.), contes arabes; *Marguerite Ravenscroft* (Margaret R.; 3 vol.); une *Histoire et coutumes de l'ancienne Grèce* (Hystory of the manners and customs of ancient Greece; 1842, 3 vol. in-8), où la sagacité et l'érudition sont accompagnées de tous les agréments de l'imagination et du style.

Devenu presque entièrement aveugle à la suite d'excessifs travaux, ce fécond écrivain a encore publié, dans ces dernières années : *Sir Côme Digby* (sir Cosmo Digby; 3 vol.); *Isis* (1852, 2 vol.), souvenirs de son voyage en Égypte; *A la Recherche de la beauté* (There and back again in search of beauty; 1853, 2 vol.), essai d'esthétique moderne; *la Némésis du pouvoir* (the Nemesis of power), étude philosophique sur les causes et les variations de l'esprit révolutionnaire; enfin *la Philosophie au pied de la croix* (Philosophy at the foot of the cross; 1855). Il a recueilli ses premiers essais sous le titre : *Anatomie de la société* (Anatomy of society; 1831).

Des six fils de M. Saint-John, les trois suivants ont embrassé, comme lui, la carrière des lettres.

SAINT-JOHN (Bayle), littérateur anglais, l'aîné des fils du précédent, né à Londres, vers 1820, mort le 1er août 1859. — (Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*).

SAINT-JOHN (Percy), littérateur anglais, frère du précédent, a collaboré à divers recueils périodiques et a écrit le roman de *Paul Peabody*, ainsi qu'une foule de nouvelles pour le *Family Paper* de Cassell.

SAINT-JOHN (Horace), littérateur anglais, frère des précédents, s'est fait connaître par deux ouvrages qui ne manquent pas de talent : *l'Archipel indien* (the Indian archipelago; 1853, 2 vol.) et *l'Histoire des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde* (History of the british conquests in India). En 1854, il a fondé avec ses deux frères une revue hebdomadaire intitulée *l'Utopie*, dont il n'a paru que quelques numéros. — Sa femme a fait imprimer en 1855 une étude raisonnée de *la Vie et des travaux d'Audubon*, naturaliste américain.

SAINT-JOSEPH (Anthoine). Voy. ANTHOINE DE SAINT-JOSEPH.

SAINT-LÉON (Charles-Victor-Arthur), danseur, chorégraphe et musicien français, né vers 1815, parut en 1846 à l'Opéra, où sa femme, Mme Cerrito (voy. ce nom), débutait peu après dans *la Fille de marbre*, ballet composé par lui-même. En 1853, il voyagea en Angleterre et en Allemagne, se fit applaudir, surtout comme violoniste, et reçut des décorations du roi de Prusse. En 1855, il reparut à notre Académie impériale, qu'il quitta presque aussitôt pour aller prendre, à Lisbonne, la direction de la danse au Théâtre-Royal; mais il revint à Paris l'année suivante. Comme violoniste, M. Saint-Léon rivalise, par son jeu vigoureux, spirituel, excentrique, avec les plus étonnants virtuoses. En juin 1864, il a été décoré par l'empereur de Russie de la médaille de l'ordre de Saint-Stanislas.

On a de lui, outre *la Fille de marbre* (1847): *la Vivandière*, en un acte (1848); *le Violon du diable*, ballet fantastique, en deux actes et six tableaux (1849); *Stella, ou les Contrebandiers*, en deux actes et quatre tableaux (1850); *Pâquerette*, en trois actes et cinq tableaux (1851), avec M. Th. Gauthier; *le Lutin de la vallée*, légende en deux actes et trois tableaux (janvier 1853); *le Danseur du roi*, en deux actes et trois tableaux (octobre 1853), ces deux derniers au Théâtre-Lyrique;

Méléora, ou les Étoiles de Grandville (Lisbonne, 1855), etc.

SAINT-LEONARDS (Edward-Burtenshaw SUGDEN, 1er baron), chancelier d'Angleterre, né dans un des comtés du nord, en 1781, reçu avocat depuis 1807, plaidait au barreau de Lincoln, lorsqu'il fut appelé à faire partie du conseil royal en 1822. Il justifia les honneurs dont il devint dès lors l'objet par ses nombreuses publications sur le droit, les coutumes nationales et la procédure légale. Il a occupé quelque temps les fonctions d'avocat général (1829-1830) et a été à deux reprises chancelier d'Irlande (1835 et 1841). Le 27 février 1852, il fut nommé chancelier d'Angleterre et admis à la Chambre des Lords avec le titre de Saint-Leonards. Il avait siégé plusieurs fois à la Chambre des Communes et est devenu député-lieutenant du comté de Sussex. Marié, en 1808, à miss Knapp, il a pour héritier son fils Henri, né en 1811, élevé à Harrow, admis au barreau en 1837 et devenu greffier de la cour de la Chancellerie, en Irlande, en 1846.

SAINT-LUBIN (Léon DE), compositeur italien, est né à Turin, alors ville française, en 1801. Après s'être fait entendre dans plusieurs villes de l'Allemagne, depuis l'âge de neuf ans, il entra, comme violoniste, au théâtre de Joseph Stadt à Vienne (1827) et s'essaya dans la musique dramatique, où il mit à profit les leçons qu'il avait reçues de Spohr. De cette époque datent plusieurs ballets et un opéra-féerie de sa composition, ainsi qu'une grande symphonie, des trios pour pianos et des quatuors pour instruments à cordes. Il obtint aussi de brillants succès dans ses concerts, et son exécution hardie et originale rappelle, sans trop de désavantage, celle de Paganini, qu'il avait pris pour modèle. Appelé à Berlin en 1830, M. de Saint-Lubin y a occupé, jusqu'en ces derniers temps, les fonctions de chef d'orchestre au théâtre de Kœnigstadt. Il y a fait représenter des ballets, des pantomimes, et un opéra qui a eu du succès : *le Cousin du docteur Faust*.

SAINT-MARC GIRARDIN (Marc GIRARDIN, dit), professeur et écrivain français, ancien député, membre de l'Académie française, est né à Paris, le 12 février 1801, d'une famille de commerçants. Il fit ses études au collège Napoléon, plus tard Henri IV, comme élève de l'institution Hallays-Dabot. Il eut des succès dans ses classes, et, au sortir du collège, quoiqu'il se destinât à l'instruction publique, il fit son droit et se fit recevoir avocat, en même temps qu'il était nommé agrégé des classes supérieures au concours de 1823; il avait eu le premier accessit du prix d'éloquence à l'Académie française, en 1822, pour l'*Éloge de Lesage*. Jusqu'en 1826, il n'obtint de chaire dans aucun collège, à cause de ses opinions libérales. En 1827, il reçut de l'Académie française le prix pour l'*Éloge de Bossuet*, et fut chargé de la classe de seconde au collège Louis-le-Grand; la même année aussi, il débutait, comme journaliste, dans les *Débats*, par un article anonyme sur les troubles de la rue Saint-Denis, dont l'éclat le força de s'avouer l'auteur; à quelque temps de là, il prit part, dans ce journal, à la polémique politique. En 1828, il fut encore une fois couronné par l'Académie française pour son *Tableau de la littérature française au XVIe siècle;* il partagea le prix avec M. Philarète Chasles.

En 1830, M. Saint-Marc Girardin, qui avait déjà, en 1827, visité l'Italie, fit un voyage en Allemagne et passa trois mois à Berlin, où il se lia avec Gans et vit souvent Hegel. Il revint en France peu de jours avant la révolution de Juillet.

Sous le nouveau gouvernement, il fut chargé de remplacer M. Guizot, comme professeur d'histoire, à la Faculté des lettres, et nommé maître des requêtes au conseil d'État. Il fut appelé à la chaire de poésie française, en 1834, en remplacement de M. Laya, qui venait de mourir. En 1833, il parcourut l'Allemagne méridionale jusqu'à Vienne, pour étudier les établissements d'instruction intermédiaire; il a consigné, dans un de ses ouvrages, le résultat de ses observations. Élu député, en 1834, par le collège électoral de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), il a continué de représenter ce collège jusqu'en 1848, sauf une interruption de dix-huit mois, après la coalition qu'il avait combattue. Rapporteur du projet de loi sur l'instruction secondaire, en 1837, il a été plusieurs années de suite rapporteur de l'adresse. Il prit en outre plusieurs fois la parole sur les questions étrangères, notamment sur celle d'Orient, qui lui s'était rendue familière.

M. Saint-Marc-Girardin ne s'est pas livré toutefois à la vie politique au point de cesser d'être professeur. Il n'a jamais interrompu ses cours en Sorbonne, malgré son titre de député et malgré les hautes fonctions qu'il eut bientôt à remplir dans l'administration supérieure de l'enseignement. A la fin de 1837, en effet, il fut nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, et, comme tel, il fut particulièrement chargé des destinées de l'enseignement historique, qui prit alors une importance toute nouvelle. Il fut en même temps nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Aux journées de Février 1848, il fut désigné comme ministre de l'instruction publique dans la dernière combinaison ministérielle de la monarchie.

Resté à l'écart de la politique active sous la République, il garda son influence au *Journal des Débats* et ses fonctions dans l'Université. La loi du 15 mars 1850, qui porta un si grand coup à cette dernière, lui laissa, ainsi qu'à M. Cousin, sa position au conseil : il en est resté membre jusqu'à ce jour, au milieu des nouveaux remaniements dont l'instruction publique a été l'objet; mais, cette fois, à titre gratuit et comme membre de l'Institut. Il avait été élu membre de l'Académie française, en 1844, en remplacement de Campenon.

M. Saint-Marc Girardin est un des hommes qui ont porté dans l'Université le progrès ou le mouvement de la vie contemporaine. Il ne craint pas de toucher, dans son cours comme dans ses livres, aux questions littéraires, morales, ou même politiques, qui ont le plus vif intérêt d'actualité. Il éclaire volontiers le passé, par des rapprochements ou des contrastes, avec le présent. Libéral modéré, en littérature comme en politique, il admire Bossuet, goûte Voltaire et comprend Victor Hugo. Il aime particulièrement la clarté, le bon sens, la mesure. Par la sûreté de son goût, par la finesse de ses aperçus, par beaucoup d'esprit, piquant et facile, par de malignes allusions, et aussi par un appel fréquent aux idées morales, il retient, depuis près de vingt-cinq ans, un auditoire considérable, et exerce sur la jeunesse des écoles une grande autorité. Plusieurs de ses livres proviennent de son enseignement, de nouveau médité et travaillé pour l'impression.

Marié en 1831, M. Saint-Marc-Girardin se vit enlever sa femme par une catastrophe qui fit du bruit : elle périt, avec une de ses sœurs, le 29 août 1835, dans une promenade sur l'eau à Morsang-sur-Seine, pendant l'absence de son mari; celui-ci épousa une sœur de sa première femme, en 1837, pour se rattacher à la même famille. Son fils aîné

périt aussi, en 1861, d'une façon tragique : il se noya dans l'Yères. Enfin, en 1863, la perte de son gendre le décida à s'éloigner de sa chaire de la Sorbonne qu'il avait occupée avec le même éclat pendant trente années.

Il a publié : *Rapport sur l'instruction intermédiaire en Allemagne* (1835-1838, 2 parties in-8) ; *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne* (1834, in-8) ; *Cours de littérature dramatique, ou De l'usage des passions dans le drame* (4 vol., 1843 et suiv.) ; *Essais de littérature et de morale* (1844, 2 vol.) ; *Souvenirs et Voyages* (2 vol.), qui contiennent les *Notices sur l'Allemagne ; la Syrie en* 1861 ; *Condition des chrétiens en Orient* (1862, in-18), etc. En outre, il n'a pas cessé, depuis 1827, de prendre part à la rédaction du *Journal des Débats* et a publié récemment le résumé de cette longue carrière de journaliste sous ce titre : *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste* (1859, in-8). M. Saint-Marc Girardin a aussi donné plusieurs travaux dans la *Revue des Deux-Mondes*, notamment sur *la Poésie chrétienne* et sur *la Vie et les ouvrages de J. J. Rousseau*. On a remarqué, comme un chef-d'œuvre du genre, son discours à l'Académie française sur les prix de vertu, dans la séance publique de 1863.

SAINT-MAURICE (Charles R... E... DE), littérateur français, né vers 1796, débuta par diverses pièces de vers, dont une, entre autres, sur *l'Institution du jury*, fut honorablement mentionnée, en 1820, par l'Académie française. Après avoir donné, en collaboration avec MM. Crosnier et Jouslin de Lassalle, quelques mélodrames aux théâtres du boulevard, il prit part à la rédaction des journaux littéraires, il traduisit les *Mélanges littéraires et politiques* (1824, in-8) de C. M. Wieland, puis l'*Histoire de la découverte de l'Amérique* (1835, in-8) de J. H. Campe et composa ensuite lui-même un certain nombre d'ouvrages historiques et de romans.

On cite de lui : *Histoire des croisades* (1824) et *Histoire des guerres de religion* (1825), pour la collection des *Résumés* historiques ; *Histoire des campagnes d'Allemagne et de Prusse* (1826, in-18) ; *le Code de la conversation* (1829, in-18), dont la troisième édition a pour titre *l'Art de causer* (1834) ; *Rome, Londres et Paris* (1829, in-8), scènes contemporaines ; *Histoire de Napoléon* (1830), 4 vol. in-12) ; *Histoire de la Légion d'honneur* (1833, in-8) ; des éloges de *Dumont d'Urville* (1843) et de *Sigalon* (1848), couronnés par les Académies de Caen et de Nîmes, etc. ; et parmi ses romans : *Gilbert* (1832, 2 vol. in-8 ; nouv. édit., 1852) ; *le comte d'Entraigues* (1841, 2 vol. in-8) ; *Pahlen* (1842, 2 vol. in-8) ; *l'Élève de Saint-Cyr* (1851, 2 vol. in-8, 1859, in-18). En 1849, M. Saint-Maurice a publié, dans *la Semaine*, la première partie des *Mémoires de Metternich*, sous le nom de cet homme d'État.

SAINT-POL (Jules, comte DE), général français, né à Reims, le 14 décembre 1810, mort en Crimée le 8 septembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SAINT-PRIEST (Emmanuel-Louis-Marie DE GUIGNARD, vicomte DE), général et diplomate français, né à Paris, le 6 décembre 1789, est issu d'une ancienne famille du Dauphiné, originaire de l'Alsace. Troisième fils d'un des derniers ministres de Louis XVI, il fut tenu sur les fonts baptismaux par le roi et Marie-Antoinette, emmené en émigration et élevé à Saint-Pétersbourg. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet de sous-lieutenant dans la garde impériale russe, se trouva à la bataille d'Austerlitz, reçut un coup de feu à Lutzen et venait d'être nommé colonel lorsque, en 1814, il tomba aux mains des Français et faillit être fusillé à Sedan. Attaché en qualité de gentilhomme d'honneur, puis de menin, à la personne du duc d'Angoulême, il tenta, en 1815, de soulever le Dauphiné, rejoignit, au bout de quelques semaines de captivité à Tunis, le prince en Espagne, et fut promu maréchal de camp avant la fin de l'année.

A son retour il reçut de Louis XVIII de nombreuses marques de faveur, que lui valait son caractère modéré autant que son esprit libéral, entre autres les charges de premier écuyer tranchant et de porte-cornette blanche de la couronne. En 1817, il épousa la fille du marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne. Mis, en 1823, à la tête d'une brigade de l'armée de Catalogne, il fut spécialement chargé de poursuivre Mina et l'atteignit dans la Cerdagne, où il lui fit un millier de prisonniers ; ce fait d'armes fut récompensé par le grade de lieutenant général. Après avoir été témoin de la reddition de Cadix, il fut envoyé à Berlin comme ambassadeur (1823), y résida deux ans et alla, en 1827, remplir le même poste à Madrid ; l'année suivante, il négocia le traité en vertu duquel l'Espagne s'engageait vis-à-vis de la France à une restitution annuelle de 4000000 francs jusqu'à l'entière extinction de sa dette, qui s'élevait à 80 millions. Lorsque, à la nouvelle des événements de 1830, il se vit forcé de donner sa démission, il reçut de Ferdinand VII le titre de grand d'Espagne et celui de duc d'Almazan pour son fils aîné.

Au mois de mars 1831, M. de Saint-Priest quitta l'Espagne, passa l'hiver à Massa, auprès de la duchesse de Berri et fréta, en 1832, *le Carlo-Alberto*, qui amena en Provence cette princesse et quelques-uns de ses compagnons ; le bâtiment ayant été saisi peu après le débarquement, il fut arrêté, ainsi que l'équipage, et acquitté, après dix mois de détention, par la Cour d'assises de Montbrison (15 mars 1833). Il se rendit alors en Italie, puis en Autriche, où il fit sa cour à Charles X, revint en France avec sa famille et y vécut, depuis cette époque, dans une retraite absolue. Regardé néanmoins comme un des chefs du parti légitimiste, il profita de la chute de la dynastie d'Orléans pour mettre de nouveau ses talents et son influence au service de la branche aînée, entreprit une correspondance active avec le comte de Chambord et fut, en 1849, élu le second sur la liste des représentants de l'Hérault. Il a été encore une fois rendu à la vie privée par le coup d'État de décembre. M. de Saint-Priest, mis à la retraite comme général depuis 1830, est commandeur de la Légion d'honneur (23 mai 1825).

Son frère aîné, H. Armand-Emmanuel-Charles, comte DE SAINT-PRIEST, a siégé à la Chambre des Pairs de 1821 à 1848. Il avait épousé une princesse de Galitzin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1833. — Il est mort le 16 juin 1863.

SAINT-PRIEST (Félix), ancien représentant du peuple français, né le 13 janvier 1801, à Bretenoux (Lot), et entièrement étranger à la famille des précédents, fut reçu avocat à Toulouse et entra, en 1840, au conseil général de son département. Enfin, en 1842, député de Martel, en remplacement de M. Delheil, il prit place à la Chambre sur les bancs de l'opposition dynastique et présenta, en vertu de son initiative, plusieurs projets de loi dont l'utilité générale a été reconnue, entre autres l'embrigadement des gardes champêtres, la conversion des rentes et surtout la réduction de la taxe des lettres, qu'il voulait ramener à l'unité du système anglais.

Écarté de la Chambre aux élections de 1846, par les efforts de l'administration, il fut ramené en 1848 sur la scène politique; nommé représentant, le sixième sur sept, par 38 500 suffrages, il se fit de nouveau remarquer dans les deux assemblées républicaines par son active participation aux travaux parlementaires. Appartenant au comité de la rue de Poitiers, il se conforma en général aux principes de la droite, proposa d'élever un monument à l'archevêque de Paris, M. Affre; de créer un ministère spécial de l'agriculture, ainsi que des chambres agricoles consultatives, et de reviser la loi de 1807 sur l'usure. Son nom s'est particulièrement attaché à la réforme postale, pour laquelle il a demandé le tarif le moins élevé. Rendu à la vie privée par le coup d'État de 1851, M. Saint-Priest, porté à tort sur certains nécrologes de cette même année, s'est consacré tout à fait à l'exploitation de ses propriétés du Lot. On a de lui plusieurs brochures sur *la Conversion des rentes* (1843); *la Taxe des lettres* (1844); *la Question des deux Chambres* (1848), etc.

SAINT-REMI, pseudonyme littéraire du duc de Morny. Voy. MORNY.

SAINT-RENÉ-TAILLANDIER. Voy. TAILLANDIER.

SAINT-ROMME (Henri-François-Sylvestre), ancien représentant du peuple français, né à Roybon (Isère), le 15 septembre 1793, fit son droit à la Faculté de Grenoble, s'inscrivit au barreau de cette ville, et fut un des défenseurs habituels de la presse démocratique, à laquelle il appartenait lui-même comme rédacteur du *Dauphinois* et du *Patriote des Alpes*. Les radicaux le firent entrer au conseil général. Depuis quelques années il vivait retiré dans ses propriétés près de Saint-Marcellin, lorsque les banquets réformistes vinrent lui donner l'occasion de montrer la constance et la vivacité de ses sentiments démocratiques. Après la révolution de Février le gouvernement provisoire lui confia le poste de procureur général près la Cour d'appel de Grenoble, dont il se démit pour siéger à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 127 422 suffrages, le premier sur la liste des quinze élus du département, il fit partie du comité de l'intérieur, fut un des membres les plus actifs de la gauche, et monta souvent à la tribune. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de défendre les institutions républicaines contre la coalition monarchique et contre la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 mit fin à sa carrière politique. — M. Saint-Romme est mort en 1862.

SAINT-SAENS (Camille), pianiste et compositeur français, né à Paris, en 1834, perdit son père à l'âge de quelques mois et fut élevé par sa mère, artiste peintre connue par divers envois aux salons, qui le laissa libre de suivre son penchant pour la musique. Il étudia le piano sous M. Stamaty, entra au Conservatoire, où il remporta à quinze ans le premier prix de fugue. Organiste de Saint-Merry dès 1852, il fit entendre l'année suivante à la salle Sainte-Cécile une première *Symphonie* qui fut favorablement accueillie. Il a fait un voyage en Italie en 1856, et à la fin de 1857, il a succédé à M. Lefébure-Wély comme organiste de la Madeleine.

M. Saint-Saens a publié : plusieurs *Ballades* de M. Victor Hugo mises en musique; *la Cloche*, romance; six nouvelles *Mélodies*; une *Messe* exécutée par la Société philharmonique de Bordeaux (décembre 1856), etc.

SAINT-SIMON (Henri-Jean-Victor ROUVROY, marquis, puis duc DE), général français, sénateur, né le 11 février 1782, près Blanzac (Charente), appartient à une branche cadette de la célèbre famille de ce nom. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans un régiment de hussards volontaires qui fut licencié en 1801, passa dans la même année au 2e de carabiniers avec le grade de sous-lieutenant, devint aide de camp du maréchal Ney et l'accompagna en Espagne, où il fit à ses côtés deux campagnes en qualité de chef d'escadron. Autorisé en 1809 à prendre du service auprès du roi Joseph, il commanda un des régiments de sa garde, prit une part brillante à la guerre de Catalogne, et reçut une balle dans la poitrine au combat de Vic (1813). Aussitôt que la déchéance de l'Empereur fut prononcée, il se rallia avec empressement à la cause des Bourbons et obtint presque immédiatement la croix de Saint-Louis, le ruban d'officier de la Légion d'honneur et le grade de maréchal de camp (15 mai 1815) : cette dernière faveur lui fut accordée à Gand, où il avait suivi le roi Louis XVIII.

Après la seconde Restauration, le marquis de Saint-Simon commanda successivement les départements de la Manche et du Loiret, hérita, à la mort de son grand-oncle (janvier 1819), de la grandesse d'Espagne et fut créé pair de France avec le titre de duc au mois de mars suivant. Nommé bientôt après ambassadeur auprès de la cour de Portugal, puis ministre plénipotentiaire à Copenhague, il garda ce poste pendant plus de dix ans, malgré l'éclat de quelques excentricités. Il fut rappelé le 22 mars 1831, resta sans fonctions jusqu'au 6 septembre 1834, époque où, grâce à la bienveillance de Louis-Philippe pour sa famille, il partit pour Pondichéry comme gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. Après son retour en France (1840), il fut promu lieutenant général le 18 décembre 1841, siégea au Luxembourg parmi les soutiens de la politique ministérielle, inspecta en 1842 et 1843 le cinquième arrondissement de cavalerie, et commanda, de 1844 à 1848, la 17e division militaire (Corse).

Porté sur les listes de retraite par le gouvernement provisoire et réintégré dans le service actif par le décret de 1852, le général de Saint-Simon fut compris, lors de la création du Sénat, dans la promotion du 25 janvier 1852. Mis en possession, par le roi Louis XVIII, du manuscrit authentique des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, il a revendiqué sur cette grande œuvre des droits de propriété littéraire que la Cour impériale de Paris a reconnus, et, par suite de la cession qu'il en a faite à MM. Hachette et Ce, ceux-ci ont publié, sous trois formats à la fois, la première édition correcte et complète de cet intéressant monument historique (1857). Chevalier de Saint-Louis et du Mérite militaire, commandeur de l'ordre de Charles III, le duc de Saint-Simon, qui était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1828, a été élevé à la dignité de grand-croix le 30 décembre 1855. — Il est mort en mars 1865.

SAINT-VICTOR (comte Paul DE), littérateur français, né à Paris, en 1827, commença ses études au collége de Fribourg, en Suisse, et les acheva à Rome, au Collége romain. Chargé du feuilleton dramatique du journal *le Pays*, dès 1851, il fut appelé par M. Ém. de Girardin à rédiger

celui de *la Presse*, lors de la retraite de M. Théoph. Gautier, en 1855. Remarqués d'abord pour le soin extrême et le luxe du style, les comptes rendus dramatiques de M. Paul de Saint-Victor ont acquis de plus en plus d'autorité dans la presse périodique. Dans ces derniers temps, chargé aussi de la critique d'art dans le même journal, il y a inséré, à propos des diverses expositions, des études sur la peinture et la sculpture de nos pères et des siècles précédents. Il est aussi devenu collaborateur de *l'Artiste*. M. Paul de Saint-Victor a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

SAINT-VINCENT* (Carnegie-Robert-John Jervis, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1825, à Londres, est petit-neveu du célèbre amiral Jervis, élevé en 1801 à la pairie héréditaire. Il succéda, en 1859, aux titres de son grand-père, et devint, l'année suivante, député-lieutenant du comté de Stafford. Marié en 1849 à miss Bas Kervyle-Glegg, il a pour héritier son fils John-Édouard Lewton, né en 1850.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), poëte et critique français, sénateur, né à Boulogne-sur-mer, le 23 décembre 1804, avait pour père un contrôleur principal des droits réunis, qui mourut deux mois avant la naissance de son fils. Sa mère, femme d'un esprit distingué, et d'une famille originaire d'Angleterre, l'instruisit de bonne heure dans la littérature de ce pays. Il fit d'abord de bonnes études dans une institution de Boulogne-sur-mer, et à quatorze ans il avait achevé sa rhétorique sous un professeur dont il a fait plus tard un des types de *Volupté*. Il vint ensuite à Paris, à l'institution Landry, et recommença avec succès ses études d'humanités au collége Charlemagne. On trouve de lui divers morceaux français dans le recueil de *Discours, narrations*, etc., publié par Jules Pierrot.

M. Sainte-Beuve, au sortir du collége, combattit d'abord par prudence l'instinct qui l'entraînait vers la poésie, et pour se créer un état, étudia la médecine et spécialement l'anatomie. Il obtint une place d'externe à l'hôpital Saint-Louis. La contradiction de l'état positif qu'il avait embrassé, avec ses tendances poétiques, lui causa plus d'une fois des souffrances morales qu'il a dépeintes dans la *Préface* de *Joseph Delorme*. Il s'adressa à M. Dubois, du *Globe*, son ancien professeur et ami, et à Daunou, son compatriote, qui dirigèrent ses premiers essais dans la littérature. Il écrivit dans *le Globe* des articles d'histoire, de philosophie et de critique, qui lui procurèrent la connaissance de Jouffroy.

L'apparition des *Odes et Ballades* de M. Victor Hugo exerça sur lui une influence extraordinaire. Il en fit une critique où l'on devinait l'enthousiasme à travers quelques restrictions relatives au goût. Se vouant désormais tout entier à la littérature, il donna sa démission d'externe à l'hôpital, fut présenté à M. Victor Hugo, s'attacha à la cause de la révolution romantique et s'enrôla dans *le Cénacle*, avec A. de Musset, les deux Deschamps, etc. Bientôt il fit paraître un *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVIe *siècle* (1828; édit., augmentée, 1843, in-12), étude qui, destinée d'abord à un concours académique, puis rattachée par l'auteur aux questions littéraires du moment, fut considérée comme un des meilleurs morceaux de critique de l'époque. Vinrent ensuite les *Poésies de Joseph Delorme*, moins bien accueillies du public, et à l'occasion desquelles une dame mit en circulation le mot cruel de « Werther carabin, » pendant que ses confrères et Béranger lui-même en louaient l'originalité. *Les Consolations* (mars 1830) passèrent pour le meilleur de ses recueils : elles se distinguent par les détails de la vie intérieure et par une certaine teinte de mysticisme chrétien.

La révolution de 1830 dispersa le cénacle, et chacun suivit sa route. *Le Globe*, devenu saint-simonien sous la direction de M. Pierre Leroux, recruta de nouveau M. Sainte-Beuve ainsi que M. Lerminier. C'est alors que le jeune critique invitait le romantisme à une nouvelle transformation, à sortir de *l'art pur*, « à rayonner le sentiment de l'humanité progressive,» etc. M. Sainte-Beuve se rapprocha un instant des saint-simoniens, dont il prit les idées, les sentiments, le langage, mais non l'habit. Peu satisfait de la nouvelle religion, il allait accepter une chaire en Belgique lorsque M. Buloz l'attacha à la *Revue des Deux-Mondes*, où il continua ses portraits dont il avait écrit quelques-uns, dès 1829, dans la *Revue de Paris*. En 1861, Carrel l'attira aussi au *National*, dont les doctrines littéraires n'étaient point les siennes; il y inséra un travail distingué *sur l'Irlande et Jefferson*, ainsi qu'un article sur *Diderot* où, par amour du XVIIIe siècle, il excuse le mot d'ordre : « Écrasons l'infâme » aux dépens des jansénistes que plus tard il exaltera, mais dont il appelle alors la doctrine « le terrorisme de la grâce. »

Cherchant toujours « quelque grande âme à épouser », M. Sainte-Beuve passa en 1832 de Diderot à Lamennais, qu'il loua avec ferveur. Il connut l'abbé Gerbet et ressentit la haute influence mystique de son entourage. Du mélange de ses impressions nouvelles et de ses réminiscences d'étudiant sortit une œuvre étrange, *Volupté* (1834, in-8; 3e édit., 1845) : c'est le roman de *la chair* et de *l'esprit*, le tableau complaisant des faiblesses de l'un et des révoltes de l'autre, une sorte d'étude de pathologie morale qui excite plus de curiosité que d'intérêt.

Au mois d'octobre 1837, M. Sainte-Beuve entreprit un voyage en Suisse et conçut dès lors une *Histoire de Port-Royal* dont un cours public, fait par lui à Lausanne, fut pour ainsi dire la préface. Un nouveau volume de poésies, *les Pensées d'août*, qu'il fit alors paraître, fut moins goûté que les précédents. En 1840, il accepta de M. Thiers une place de bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine et publia la même année le premier volume de *Port-Royal*, qu'il mit vingt ans à compléter (1840-1860, tom. I-V, in-8), œuvre de longue haleine dont les nombreuses digressions attestent le talent et les préférences de l'auteur pour son genre habituel de la monographie. En 1848, il alla faire à Liége un cours public sur la littérature française au commencement de ce siècle. Il en est résulté l'ouvrage publié récemment sous ce titre : *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860, 2 vol. in-8; 1861, 2e édit., 2 vol. in-12). Le 27 février 1845, M. Sainte-Beuve avait recueilli à l'Académie française la succession de Casimir Delavigne; il y fut reçu par M. Victor Hugo.

En 1850, il entra au journal *le Constitutionnel*; sous le titre de *Causeries du lundi*, il y reprit en élargissant un peu son cercle, ses *Portraits littéraires* contemporains. Ces *Causeries du lundi* ont formé à leur tour toute une série de volumes que nous indiquerons plus loin. Quelque temps après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Sainte-Beuve écrivit dans le *Moniteur*, et fut nommé professeur de poésie latine au Collége de France. Son cours, interrompu par les hostilités bruyantes de la jeunesse, n'a pas été repris; mais le professeur a publié l'*Étude sur Virgile* (1857) qui devait en faire le sujet. A la fin de 1857, il a été

nommé maître de conférences à l'École normale, qui venait d'être placée sous la direction de M. Nisard. En 1861, il cessa son enseignement à l'École pour reprendre sa collaboration régulière au *Constitutionnel*. Le célèbre critique fut appelé au Sénat en 1865.

M. Sainte-Beuve qui a eu, comme poëte, un charme intime, gâté par les intempérances du romantisme, s'est fait dans la critique une place à part. Par éclectisme ou par inconstance, il a eu des sympathies et des admirations pour tous les écrivains et toutes les œuvres, jusqu'à *Madame Bovary* (1857) et *Fanny* (1858). Son originalité consiste principalement dans la manière éminemment habile et intéressante dont il a mêlé la biographie anecdotique à la critique, et surtout dans le procédé de dissection anatomique inventé et pratiqué par lui avec une merveilleuse delicatesse. Son style est en général piquant, imprévu, quelquefois bizarre et tourmenté. Les tours si originaux de la langue du XVI[e] siècle s'y rencontrent avec la phraséologie vague du nôtre. C'est ce que Balzac appelait une langue nouvelle, « le Sainte-Beuve. »

Ajoutons, pour compléter les indications bibliographiques qui précèdent : *Poésies complètes* (1840, in-12, plus. édit.); *Critiques et portraits littéraires* (1832-1839, 5 vol. in-8); *Portraits littéraires* (1844, 2 vol. in-12); *Portraits contemporains* (2 vol. in-12); *Causeries du lundi* (1851-1857, tomes I-XIII, in-12), dont le onzième volume contient une *Table générale*, et complétées depuis par deux derniers volumes (1861-1862, tomes XIV et XV, in-18); *Galerie des femmes célèbres* (1858), extrait de l'ouvrage précédent; *Nouvelle galerie des femmes célèbres* (1864, gr. in-8, avec grav.); *Nouveaux lundis* (1863, tomes I-II, in-18); etc., sans compter un assez grand nombre de *Préfaces*, d'*Introductions*, d'*Éloges*, et surtout de *Notices biographiques et littéraires* en tête des œuvres de divers auteurs. En 1861, une deuxième édition de l'histoire de *Port-Royal* a été augmentée d'une *Table alphabétique* des noms propres et des matières (1861, in-8).

SAINTE-BEUVE (Pierre-Henri), ancien représentant du peuple français, né à Plailly (Oise), le 23 février 1819, mort en 1855. — (Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.)

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Charles), géologue français, membre de l'Institut, né à Saint-Thomas (Antilles) en 1814, de parents français, suivit, comme externe, les cours de l'École des mines de Paris et entreprit à ses frais, de 1839 à 1843, un voyage scientifique aux Antilles, à Ténériffe et aux îles du Cap-Vert. Il consacra plus d'une année à l'exploration de la Guadeloupe et fut témoin de l'épouvantable tremblement de terre qui ravagea cette île en 1843. Il assista, en 1855, à l'éruption du Vésuve, dont il suivit attentivement toutes les phases. Depuis plusieurs années, M. Ch. Deville a suppléé avec succès M. Élie de Beaumont dans sa chaire de géologie du Collége de France. En 1857, il a été élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Dufrénoy. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

Il a publié : *Voyage géologique aux Antilles et aux îles Ténériffe et de Fogo* (1856-1864, liv. 1-7, in-4, Imprimerie impériale, avec carte); une série de *Lettres à M. Élie de Beaumont*, sur l'éruption du Vésuve, imprimées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences; un travail sur les *Modifications qu'éprouve le soufre sous l'influence de la chaleur et des dissolvants* (1852, *Annales de chimie et de physique*); *Éruptions actuelles du volcan de Stromboli* (1858); *Recherches sur les principaux phénomènes de météorologie, etc., aux Antilles* (1861, tome I[er], in-4, avec carte), etc.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri-Étienne), chimiste français, membre de l'Institut, frère du précédent, né le 11 mars 1818, à Saint-Thomas (Antilles), fit ses études littéraires en France. A la sortie du collége, il construisit à ses frais un laboratoire de chimie et s'y livra pendant neuf années entières, sans maître et sans élèves, à de patientes études d'abord, puis à de savantes recherches. En 1844, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences de Besançon, dont il fut nommé doyen et professeur l'année suivante; en 1851, il succéda à M. Balard dans la chaire de chimie de l'École normale. Il a suppléé M. Dumas à la Faculté des sciences de Paris, pendant les semestres d'été depuis 1853 et, pendant l'année entière, depuis 1859. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences, en novembre 1861, en remplacement de P. Berthier, dans la section de minéralogie. Comme son frère, il a été promu officier de la Légion d'honneur (13 mars 1855).

Les premiers travaux de M. Sainte-Claire Deville sont relatifs à diverses essences et résines, et les plus importants sont du domaine de la chimie minérale. En 1849, il fit connaître la préparation et les propriétés de l'acide nitrique anhydre, composé dont on avait jusqu'alors ignoré l'existence (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXVIII); en 1852, il publia, dans les *Annales de chimie et de physique*, un important *Mémoire sur les carbonates métalliques et leurs combinaisons*; et, en 1853, il fit connaître une nouvelle méthode d'analyse minérale, dite par la *voie moyenne*, proposant l'emploi exclusif des gaz et des réactifs volatils, contre les erreurs auxquelles donne lieu l'usage du filtre.

C'est à peu près à la même époque que remontent les premières recherches de M. Sainte-Claire Deville sur l'*aluminium*, métal découvert, en 1827, par M. Wœhler, de Gœttingue, et encore très-imparfaitement connu. Il en mit en relief les propriétés spéciales. Chargé, par l'Empereur, de rechercher les moyens de produire l'aluminium à bon marché, il exécuta, avec M. Debray, de nombreux essais dans l'usine de Javel, et parvint à obtenir, dans l'espace de quelques mois, plusieurs lingots métalliques qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Les propriétés de l'aluminium et les résultats des expériences de l'usine de Javel ont été décrits par M. Sainte-Claire Deville dans les *Annales de chimie et de physique* (tomes XLIII et XLVI), et plus récemment, sous ce titre : *De l'aluminium, ses propriétés, sa fabrication* (1859). On cite encore de lui plusieurs notes présentées à l'Académie des sciences, entre autres : *Sur les trois états moléculaires du silicium*; un *Mémoire sur la production des températures élevées* (*Annales*, février 1856), etc.

SAINTE-CROIX (Louis-Marie-Philibert-Edgard DE RENOUARD DE), administrateur français, est né en mer à bord d'un navire français, le 22 mai 1819. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il entra, en 1832, au corps royal d'état-major et donna sa démission de lieutenant en 1838, pour prendre soin de ses propriétés situées aux colonies. A la suite de fréquents voyages aux Antilles, il publia le résultat de ses observations pour appeler l'attention publique sur l'industrie presque exclusive de ces îles, la fabrication du sucre. De là les brochures suivantes : *Manière d'estimer le rendement des cannes à sucre* (1841); *Question des sucres* (1842), *Fabrication du sucre aux colo-*

nies (1843); *Principes fondamentaux d'agriculture*(1846); *Question des sucres en* 1847, résumé des travaux précédents.

En décembre 1848, M. de Sainte-Croix, appuyé par quelques représentants de la droite, fut nommé préfet de la Dordogne; il y donna, après le coup d'État, des preuves énergiques de son dévouement à la cause napoléonienne, et fut mis depuis à la tête du département de l'Eure. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 janvier 1852.

SAINTE-FOI (Éloi Jourdain, dit *Charles*), théologien français, né en 1806, à Beaufort (Maine-et-Loire), est auteur d'un certain nombre d'articles imprimés dans les journaux religieux, *le Correspondant*, *l'Avenir*, *l'Univers*, etc. Il a aussi publié beaucoup d'ouvrages de piété, de morale et d'éducation, parmi lesquels nous rappellerons : *le Livre des peuples et des rois* (1839, in-8); *le Livre des âmes* (1840, in-18); *Théologie à l'usage des gens du monde* (1843, in-12; 2e édit. augmentée, 1851, 3 vol.), études sur la doctrine catholique; *le Chrétien dans le monde* (1848, 2 vol.); *les Heures sérieuses d'une jeune personne* (1852, in-8; 1859, in-18); *Vies des premières ursulines de France* (1856, in-18), etc. Le même auteur a traduit de l'allemand : *la Vie de Jésus-Christ* (1854, 2 vol. in-8), du docteur Sepp; *la Mystique divine, naturelle et diabolique* (1854-1855, 5 vol. in-8), de Gœrres, et les *Sermons de Jean Tauler* (1855, 2 vol. in-8). — M. Sainte-Foi est mort en 1861.

SAINTE-FOY (Charles-Louis Pubereaux, dit), acteur et chanteur français, né à Vitry-le-Français, le 13 février 1817, était fils d'un ancien soldat de l'Empire, auquel ses compagnons avaient donné le surnom de *Sainte-Foy*. Sorti du collège en 1836, il suivit les cours du Conservatoire et débuta à l'Opéra-Comique en mai 1840. Doué d'une physionomie favorable aux personnages grotesques, d'un excellent jeu comique, et d'une voix qui se prête avec autant de souplesse que de méthode à toutes les excentricités, il est un des pensionnaires les plus goûtés de ce théâtre, où il remplit, dans le répertoire classique et courant, l'emploi longtemps illustré par Trial et Féréol. Il faut citer, parmi ses rôles les plus heureux, ceux de l'Anglais dans *Fra-Diavolo*; de l'Italien, dans le *Pré-aux-Clercs;* de l'Auvergnat, dans *Jeannot et Colin;* du grand cousin, dans *le Déserteur*, etc., etc. — M. de Sainte-Foy a épousé Mlle Clarisse Henri, née à Paris, en avril 1822, et qui, après un début à l'Opéra-Comique, en 1840, s'est bornée depuis à la musique de chambre et de salon.

SAINTE-HERMINE (Jean-Hélie-Émile), marquis de), député français, né à Niort, le 22 janvier 1809, est le neveu du pair de France de ce nom. Secrétaire général de la préfecture de la Vendée, de 1835 à 1852, il fut envoyé en mission, après le 2 décembre, dans le département du Finistère, dont il fut ensuite préfet par intérim, et candidat du gouvernement; il devint, aux élections de 1852, de 1857 et de 1863, député de la première circonscription de la Vendée au Corps législatif. A ces dernières élections, il a obtenu 19180 voix sur 19495 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1844, membre du conseil général de la Vendée, du conseil d'agriculture, etc.

On a de lui plusieurs brochures de circonstance : un mémoire sur l'*influence des guerres entre la France et l'Angleterre dans les* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles* (1855), une continuation jusqu'en 1789 de l'*Histoire du Poitou* (1841, 3 vol.), de Thibaudeau; *Traité de l'organisation des élections municipales* (1842, in-8; 2e édit., 1855): *Du Rétablissement des secrétaires généraux de préfecture* (1855, in-8), etc.

SAINTE-PREUVE (François-Georges Binet, dit de), littérateur français, né vers 1800, admis à l'École normale comme élève de la section des sciences, en 1817, agrégé des classes des sciences en 1821, puis professeur de mathématiques dans différents collèges ou lycées, notamment à Charlemagne et à Saint-Louis, a été, vers la fin de la Restauration, l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, dont il dirigea même le Ve volume (*Supplément*, 1836). Il a publié, dans l'ordre de ses études spéciales, outre divers *Mémoires*, les ouvrages élémentaires suivants : *Leçons élémentaires d'astronomie*, *Notions les plus essentielles sur la physique*, *la chimie et les machines*, *Éléments de cosmographie* (1835-1850, plusieurs tirages). Il a aussi collaboré au *Dictionnaire de l'industrie agricole et manufacturière*.

SAINTINE (Joseph-Xavier Boniface, connu sous le nom de), littérateur et auteur dramatique français, né à Paris, le 10 juillet 1798, frère de l'ancien chef d'institution, M. Boniface, se fit connaître, dès la fin de ses études, par plusieurs pièces de vers, dont une, ayant pour sujet *le Bonheur de l'étude*, partagea le prix de l'Académie française avec M. Pierre Lebrun; en 1820, il fut couronné une seconde fois par le même corps pour son épître : *les Lettres et les arts sous François Ier*, puis une troisième pour son *Discours sur l'enseignement mutuel*. Le recueil de ses poésies, où l'auteur faisait d'heureuses concessions à la nouvelle école romantique, parut bientôt sous le titre : *Poëmes, odes et épîtres* (1823), et reçut un favorable accueil.

A cette époque, quelques succès obtenus au théâtre l'encouragèrent à s'y adonner avec suite; et en collaboration avec MM. Scribe, Duvert, Ancelot, Carmouche, Varin, Masson, etc., il devint l'un des plus féconds pourvoyeurs des scènes de genre. La liste de ses œuvres dramatiques s'élève à près de deux cents, et il les a presque toutes fait représenter sous son prénom de *Xavier*. Nous en citerons quelques-unes : *Julien, ou 25 ans d'entr'acte* (1823); *l'Ours et le pacha* (1827), une des meilleures bouffonneries du théâtre moderne; *l'Homme du monde* (1827); *le Bouffon du prince* (1831); *les Cabinets particuliers* (1832); *les Deux Pigeons* (1838); *Un monsieur et une dame* (1841); *le duc d'Olonne* (1842), opéra-comique; *Babiole et Joblot* (1844); *Riche d'amour* (1845); *Henriette et Charlot* (1847); *A la Bastille* (1850); *les Erreurs du bel âge* (1854); *M. Beauminet* (1855), etc.

Malgré cette incessante collaboration dramatique, cet auteur est surtout connu du public sous le nom de *Saintine*, plus spécialement affecté à ses œuvres du genre narratif. La réputation lui est surtout venue d'un premier petit livre, *Picciola* (1836, in-8), touchante histoire d'une fleur et d'un prisonnier, réimprimée près de quarante fois, traduite dans toutes les langues et qui lui valut, en 1837, la croix d'honneur et un prix Montyon de 3000 fr. Nous rappellerons encore de lui : *Histoire des guerres d'Italie* (1826-1828, 2 vol. in-18), et une série de romans agréablement écrits : *Jonathan le visionnaire* (1825, 2 vol. in-12; dernière édit., 1837), contes philosophiques et moraux; *le Mutilé* (1834, in-8); *Une maîtresse de Louis XIII* (1834, 2 vol. in-8); *Antoine* (1839, in-8); *les Récits dans la tourelle*

(1844, 2 vol. in-8); *les Métamorphoses de la femme* (1846, 3 vol. in-8); *les Trois reines* (1853, 2 vol. in-8), chronique du XVe siècle, tous ayant eu plusieurs éditions et réimprimés dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (1858); *Seul!* (1857, in-16), histoire d'un marin abandonné dans une île déserte; *Chrisna* (1859, in-16); *la Mythologie du Rhin* (1861, in-8, illustré; nouv. édit. in-18); *le Chemin des écoliers* (1862, in-8, illustré; nouv. édit., in-18); *la Seconde vie, rêves et rêveries* (1864, in-8), etc. M. Saintine a donné un grand nombre d'articles et de nouvelles à l'ancienne *Revue de Paris*, au *Musée des familles*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*, au *Journal pour tous*, à la *Revue contemporaine*, etc. — M. Saintine est mort le 21 janvier 1865.

SAISSET (Émile-Edmond), philosophe français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 16 septembre 1814, fut admis, en 1833, à l'École normale, en sortit avec le titre d'agrégé de philosophie et professa dans divers colléges des départements, notamment à celui de Cahors, puis à Paris, au collége Henri IV. Professeur suppléant d'histoire de la philosophie à l'École normale en 1842, puis maître de conférences en 1846, il fit, de 1853 à 1857, les cours complémentaires de philosophie grecque et latine au Collége de France et fut, de 1849 à 1852, professeur titulaire d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, en remplacement de M. Damiron. M. Saisset a été décoré de la Légion d'honneur par décret motivé du 28 mars 1851. — Il est mort le 17 décembre 1863. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 7 février de la même année.

On a de lui ses deux thèses : *Ænésidème* (1840, in-8), contenant une histoire assez complète du scepticisme, et *De Varia S. Anselmi in Proslogio argumenti fortuna* (1840, in-8); puis, avec MM. Jacques et Simon, le *Manuel de philosophie* (1841, in-8), dont il a rédigé la morale et la théodicée. En outre M. Saisset a traduit en français pour la première fois les *OEuvres de Spinosa* (1843, 2 vol. in-12), avec une remarquable préface, et a édité avec notes et introduction les *Lettres à une princesse d'Allemagne d'Euler* (1843, in-12). Il a aussi donné à plusieurs publications, notamment au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Liberté de penser*, un grand nombre d'articles de philosophie spéculative et appliquée, qui se font remarquer par le soin du style et le caractère spiritualiste; quelques-uns ont été imprimés à part : *Essai sur la philosophie et la religion au XIXe siècle* (1845, in-12); *Renaissance du voltairianisme* (1845, in-8), etc.; un certain nombre ont été réunis sous le titre de : *Mélanges d'histoire, de morale et de critique* (1859, in-8). Plus récemment, il donna un livre plus important, intitulé *Essai de philosophie religieuse* (1860, in-8; 3e édition, augmentée, 1862, 1 vol. in-18), couronné, la même année, par l'Académie des sciences morales et par l'Académie française; puis, *Précurseurs et disciples de Descartes* (1862, in-8 et in-18), etc. Il a été publié après sa mort, par les soins de son frère, *l'Ame et la vie*, suivi d'un *Examen critique de l'esthétique française* (1864, in-18), ainsi que plusieurs réimpressions de ses anciens écrits.

SALAVERRIA (Pedro), administrateur espagnol, né en Castille, vers 1810, entra de bonne heure dans l'administration où il n'occupa, jusqu'en 1844, qu'un modeste emploi. A cette époque, il fut nommé *oficial segundo* de comptabilité à Séville, où il arriva avec une réputation toute faite d'employé intelligent et plein de zèle. En 1845, il fut appelé à Madrid pour travailler à la direction du Trésor. Lorque M. Collado prit le portefeuille des finances, M. Salaverria fut nommé par lui sous-secrétaire d'État à ce département, et, lors de la retraite de ce ministre, il passa à la direction de la dette, qu'il quitta pour le secrétariat de la banque de San-Fernando. Après le coup d'État d'O'Donnell (juillet 1856), lors de la formation du nouveau cabinet, M. Salaverria, sur les instances de ses protecteurs, se chargea de la direction d'outre-mer, puis il prit, à la prière de ses amis, le portefeuille des finances. Les revirements politiques le lui enlevèrent promptement, malgré les soins qu'il mit à s'occuper des finances, en dehors de l'action des partis. Ses tendances étaient celles toutefois d'un progressiste modéré. C'est lui qui organisa le système de la télégraphie électrique en Espagne (1861). Il entreprit aussi la réforme de l'administration douanière. Il fut successivement conservé ou rappelé au portefeuille des finances dans les cabinets O'Donnell, Calderon-Collantes et Mon. Son zèle et son aptitude le rendaient également précieux aux chefs des deux partis.

SALDANHA OLIVEIRA E DAUN (Joao-Carlos, duc DE), homme d'État et général portugais, né à Arinhaga, en 1780, est le petit-fils du célèbre marquis de Pombal. Il fit ses études au collége des nobles de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, puis devint membre du conseil d'administration des colonies. Il resta en Portugal, lors de la fuite de la famille royale au Brésil, et accepta sans résistance la domination française. Fait prisonnier en 1810 par les soldats de Wellington, il fut transporté en Angleterre. De là on lui permit de passer au Brésil, où il servit avec distinction dans l'armée et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Il revint en Portugal après le rétablissement du gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI le choisit en 1825 pour ministre des affaires étrangères. Après la mort du roi, et pendant la régence de l'infante Isabelle (1826), il devint gouverneur d'Oporto, et comprima énergiquement les premières tentatives miguélistes, dirigées par la reine mère. Il resta dans le ministère modifié du 9 juin 1827; mais, ayant voulu imposer à la régente le renvoi de quelques fonctionnaires suspects, il dut lui-même donner sa démission et se retira en Angleterre. L'usurpation de don Miguel, quoique encore déguisée sous le nom de régence, le ramena en Portugal. Il se mit à la tête du soulèvement libéral d'Oporto, et chercha l'occasion d'une bataille décisive. Mais, abandonné de ses troupes, il passa encore une fois en Angleterre, puis en France, où il devint l'ami du général la Fayette (1828). L'année suivante, un secours qu'il amenait aux insurgés de Terceira fut canonné en mer par les Anglais, et il dut rentrer en France. Il y eut, en 1832, quelques démêlés avec don Pedro, et l'expédition franco-portugaise qui partit de Belle-Isle ne le compta point d'abord parmi ses chefs; mais en 1833, il pénétra dans Oporto bloqué par don Miguel et devint, avec les titres de généralissime et de chef de l'état-major, l'un des conseillers intimes du roi don Pedro. Il conçut et exécuta avec le duc de Terceira cette brillante expédition des Algarves qui débuta par plusieurs victoires et se termina par l'assaut victorieux de Lisbonne. Il mit ensuite le siége devant Santarem et signa avec don Miguel la décisive capitulation d'Evora (1834).

Devenu seul chef de l'armée par la démission du duc de Terceira et nommé maréchal, le duc de Saldanha, dont l'inconstance politique appar-

tient depuis longtemps à l'histoire, crut ajouter à son importance en se mettant à la tête de l'opposition et reçut le portefeuille de ministre de la guerre, le 27 mai 1835, avec la présidence du conseil. Des démêlés avec ses collègues, et l'incertitude d'une majorité suffisante dans les Chambres le déterminèrent à donner sa démission. A la suite de la révolution de septembre 1836, il se mit à la tête d'un soulèvement réactionnaire, favorisé secrètement par la reine et comprimé, malgré elle, par son général das Antas. Odieux aux septembristes, il s'exila dix années en Angleterre ou en France et ne reparut qu'à l'appel de la reine, lors de la terrible émeute de 1846, qui faillit renverser en même temps et la dictature de Costa-Cabral et la royauté de dona Maria. Après l'intervention de la quadruple alliance, il recueillit les fruits de la victoire et composa à son gré le ministère de 1847 auquel succéda, en 1849, la seconde dictature de Costa-Cabral. Celui-ci, désireux d'exploiter la popularité du vieux maréchal, lui offrit le ministère. Mais le duc, que sa naissance indisposait contre le tout-puissant plébéien, n'accepta pas et battit en brèche son pouvoir. Ses attaques dejouées par le ministre, et condamnées par la reine avec un certain mépris, aboutirent en fin de compte à une révolution. L'appui des troupes et le concours de l'Angleterre lui permirent de faire un coup d'État à son profit (1851). Costa-Cabral fut banni, le maréchal sut conserver le pouvoir pendant cinq ans, au milieu des difficultés d'une minorité et d'une régence. Le respect du nouveau roi don Pedro II pour les Cortès occasionna enfin sa chute (juin 1856). Depuis, le vieux maréchal avait donné sa démission de chef de l'armée pour prendre de nouveau place à la tête de l'opposition. — Il est mort en novembre 1861.

SALES-GIRONS (Jean), médecin français, né à Saint-Girons (Creuze), le 9 août 1808, fit ses études de médecine et prit le grade de docteur à la Faculté de Montpellier en 1840; très-préoccupé dès lors des questions philosophiques, il prit pour sujet de thèse : *De l'utilité de la métaphysique dans les sciences naturelles*. Il vint ensuite se fixer à Paris où il se consacra particulièrement au traitement des maladies pulmonaires. En 1844, il reçut du ministère de l'instruction publique la mission d'aller étudier en Allemagne et en Angleterre les traitements spéciaux de ces affections. En 1849, il prit la direction de la *Revue médicale*, organe jusque-là des doctrines vitalistes; il en fit celui de l'animisme orthodoxe de la médecine moderne. Inventeur des méthodes de pulvérisation des liquides médicamenteux et de la diète respiratoire, il les exposa dans divers Mémoires et en introduisit la pratique dans des établissements d'eaux minérales, surtout à Pierrefonds, près de Compiègne, dont il fut nommé médecin-inspecteur en 1853. M. Sales-Girons a été décoré de la Légion d'honneur en 1859.

Outre des Mémoires spéciaux et de nombreux articles dans la *Revue médicale*, son principal ouvrage de thérapeutique est : *la Phthisie et les autres maladies de la poitrine, traitées par les fumigations de goudron et le médicinal naphta* (1846, in-8). On cite de lui, comme travaux philosophiques, la traduction française de la 1re partie de *la Somme de saint Thomas*, publiée, en 1845, par de Genoude, et *Lettres à une provinciale : M. Lamennais devant le peuple* (1841, in-32).

SALICETI (Aurèle), jurisconsulte italien, né dans les Abruzzes, le 16 mai 1804, fit ses études sous la direction de son père, médecin et mathématicien distingué, auteur d'un ouvrage très-curieux : *le Calcul appliqué à la médecine*. A dix-huit ans il avait subi tous les examens des aspirants à la magistrature; mais, trop jeune pour y entrer, il se fit avocat. Il obtint, par la voie du concours, la chaire de droit civil au lycée de Téramo (1828), puis, à l'université de cette ville (1835), et l'occupa avec honneur jusqu'en 1848, époque où il fut destitué. Pendant son professorat, il avait rempli les fonctions de juge au tribunal civil et de conseiller à la Cour suprême de justice. Il avait été aussi chargé quelque temps de la préfecture de la province de Salerne.

En 1848 commença pour lui la vie politique. Dès qu'une constitution eut été promulguée à Naples, l'opinion publique imposa Saliceti au roi pour le ministère de la justice. Mais, ayant voulu prendre son rôle constitutionnel au sérieux, il ne put y rester que dix jours. Appelé une seconde fois au ministère dans une crise nouvelle, il demanda pour la liberté de Naples et l'indépendance italienne des garanties que le roi refusa, et il refusa lui-même son concours. Dans la journée du 15 mai, il faillit être assassiné et ne trouva son salut que dans la fuite. Retiré à Rome, il fut élu député au parlement de Naples par deux provinces, mais il ne crut pas pouvoir rentrer dans son pays. Lors de la proclamation de la république romaine, il fut nommé membre du pouvoir exécutif, puis député à l'Assemblée constituante, dont il fut élu vice-président lorsque le pouvoir exécutif eut été remplacé par le triumvirat. Il eut la plus grande part à la rédaction de la constitution romaine, la moins imparfaite qu'ait vu éclore l'Italie pendant cette période de révolutions. En même temps il était chargé d'organiser et de présider la Cour de cassation. Quand M. Mazzini et ses deux collègues, MM. Saffi et Armellini, se retirèrent du triumvirat, il fut élu triumvir avec MM. Calandrelli et Mariani. Huit jours après les Français entraient à Rome, et M. Saliceti prenait le chemin de l'exil. Il fit d'abord partie du comité italien organisé à Londres par M. Mazzini. Mais des dissentiments s'élevèrent entre lui et le chef de la jeune Italie : il se sépara tout à fait de sa politique et vint même s'établir à Paris. Il rentra plus tard à Turin et y vécut dans la retraite. — Il est mort en 1862.

M. Saliceti s'est fait connaître comme jurisconsulte par un grand nombre de *Mémoires*, et par un ouvrage latin, *Institutionum juris civilis prodromus*. Il jouissait auprès de ses amis d'une grande réputation comme poëte, mais il n'a presque rien publié de ses poésies.

SALIN (Alphonse), vaudevilliste français, né vers 1800, attaché, jusqu'en 1830, aux bureaux de la Chancellerie et, depuis, à la Monnaie de Paris, où il est devenu, en 1857, contrôleur en chef au monnayage, est auteur de nombreux vaudevilles signés de son nom ou des deux anagrammes *Aslin* et *Nilas*. Nous rappellerons : *le Salon dans la mansarde* (1839); *Une nièce d'Amérique* (1839); *Un cœur et 30 000 livres de rente* (1839); *les Mousquetaires* (1841); *la Nièce du pasteur* (1841); *Dodore en pénitence* (1841), etc., la plupart avec MM. Berruyer et Carpier.

SALINIS (Louis-Antoine DE), prélat français, est né le 11 août 1798, à Morlaas (Basses-Pyrénées). Ordonné prêtre sous la Restauration, il fut aumônier du lycée Henri IV, puis attaché au collége de Juilly, d'où il passa comme professeur de dogme à la Faculté de théologie de Bordeaux. Il fut quelque temps un des vicaires généraux de M. Donnet, devint, en 1847, évêque d'Amiens et fut appelé, par décret du 12 février 1856, à rem-

placer M. Delacroix d'Azolette au siége archiépiscopal d'Auch. M. de Salinis a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Précis de l'histoire de la philosophie* (1834 ; 4ᵉ édit., 1847, in-8), avec M. de Scorbiac, l'un des meilleurs livres élémentaires à l'usage des institutions ecclésiastiques, et un volume de *Mandements, instructions pastorales et discours divers* (1856, in-8).

SALISBURY (James-Brownlow-William GASCOIGNE-CECIL, 2ᵉ marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend de lord Burghley, ministre d'Élisabeth. Après avoir fait ses études universitaires à Oxford, il prit, en 1825, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Sous le premier ministère de lord Derby (1852), il accepta le poste de lord du sceau privé, et, dans le nouveau cabinet tory (25 février 1858), les fonctions honorifiques de président du conseil. Il est entré, en 1826, au Conseil privé, et a reçu, en 1842, les insignes de la Jarretière. En 1859, il a été nommé député-lieutenant du comté d'Argyll. Marié deux fois, lord Salisbury a eu neuf enfants, dont l'aîné, James-Émile-William-Evelyn, vicomte CRANBOURNE, né en 1821, a été nommé député-lieutenant de Middlesex en 1854.

SALIS-SOGLIO (Jean-Ulric DE), général allemand, né en 1790, à Chure (Suisse), mort le 18 août 1855. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SALLANDROUZE DE LAMORNAIX (Charles-Jean), industriel français, ancien représentant, député, né à Paris, le 27 mars 1809, est fils d'un fabricant qui établit, sous le Consulat, à Aubusson (Creuse) une des importantes manufactures de tapis que possède la France. Il prit, après 1830, la direction de cette maison, et entra, vers 1840, au conseil général des manufactures. Il devint, en 1842, membre du conseil général de la Creuse pour le canton d'Aubusson. Après avoir obtenu une médaille d'or en 1844, M. Sallandrouze, mis hors de concours, siégea aux jurys de l'exposition nationale de 1849 et de l'Exposition universelle de 1855. Il a été aussi l'un des délégués du gouvernement français à l'Exposition universelle de Londres en 1851.

Ce fut en 1846 qu'il aborda la scène politique ; il succéda à M. Cornudet, comme député d'Aubusson, et se rangea à la Chambre parmi les conservateurs progressistes. Élu, en 1848, représentant du département de la Creuse, le cinquième sur sept, il fit partie, à la Constituante, du comité du travail, vota constamment avec la droite et refusa d'accepter une candidature pour la Législative. Après être resté quelque temps à l'écart, il fut nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement au Corps législatif, dans la 2ᵉ circonscription de la Creuse, où il a été réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 17 110 voix sur 18 643 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ janvier 1847.

On a de M. Sallandrouze : *Considérations sur la législation des brevets d'invention* (1829, in-8); *Rapport sur l'organisation industrielle de l'Espagne* (1846), adressé au ministre à la suite d'une mission officielle; *Lettres industrielles* (1846, in-12) et des articles insérés dans le *Dictionnaire des arts et manufactures* de M. Laboulaye (1852).

SALLES (Charles-Marie-J.-M., comte DE), général français, sénateur, né à la Martinique, le 30 septembre 1803, mort à Mornas, le 1ᵉʳ novembre 1858. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SALLES (Eusèbe-François, comte DE), savant français, cousin du précédent, né le 16 décembre 1796, à Montpellier, où il étudia la médecine et se fit recevoir docteur, vint à Paris en 1817, et suivit les cours d'arabe, de persan, de turc et d'hindoustani du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes. Il fit partie de l'expédition d'Alger, en 1830, en qualité de premier interprète. En 1835, il fut nommé à la chaire d'arabe de Marseille, qu'il occupa jusqu'en ces dernières années (1865). Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1843.

M. de Salles a fait servir ses nombreux et périlleux voyages en Égypte, en Syrie, en Turquie, etc., à ses études ethnographiques. Il est l'un des défenseurs résolus de la thèse de l'unité de l'origine de l'humanité. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale de la médecine légale*, faisant partie de l'*Encyclopédie* de M. Bayle (1835); *Aly le Renard, ou la Conquête d'Alger* (1832, 2 vol. in-8, deux éditions); *Pérégrinations en Orient* (1840-1855, 2 vol. in-8, trois éditions); *Histoire générale des races humaines, ou Philosophie ethnographique* (5ᵉ édition, 1851, in-16). Citons encore : *Mazdac, réformateur socialiste et communiste de la Perse sassanide* (1840) ; *Nouvelles idées sur les pyramides, ou Réfutation des hypothèses de M. F. de Persigny*, qui y voyait de simples barrières contre les sables (1845) ; *Traduction et commentaire du traité de Rhazes sur la variole* (1828) ; *Mahomet considéré comme homme privé, artiste et politique*, etc. — On cite aussi de lui des écrits littéraires : *Sakountala ou une chaîne*, roman de mœurs (1833, in-18); *Poésies, Théâtre, Sonnets, etc.* (1865, in-18), etc.

SALLES (Bertrand-Isidore), littérateur et administrateur français, né à Sainte-Marie (Landes), en 1821, fit de bonnes études au collége d'Aire, et vint à Paris en 1840. Il entra dans le journalisme, et fournit pendant huit ans, à diverses feuilles, sous le pseudonyme d'*Isidore S. de Gosse*, des travaux scientifiques et littéraires. Un opuscule ingénieux et piquant, intitulé *Histoire naturelle, drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, etc. (1846, un vol. in-12), attira l'attention sur ce grand établissement scientifique et ne fut pas étranger aux réformes qui y furent depuis introduites. De 1846 à 1848, M. Salles fut secrétaire de M. Ach. Fould (voy. ce nom), alors député.

Au mois d'août 1848, il fut nommé sous-préfet de Dax, dans son département, d'où il passa, en juin 1849, à la sous-préfecture de Villefranche (Haute-Garonne), et, en juin 1852, à celle de Bar-sur-Aube (Aube). Il était, depuis 1856, chef de la division de la presse et de la librairie au ministère de l'intérieur, lorsqu'il fut appelé, en août 1859, à la préfecture de la Creuse. Membre de la Société des gens de lettres depuis 1845, M. Salles a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1852.

SALM-KYRBOURG (*Frédéric IV*, Ernest-Othon-Philippe-Antoine-Fournibert, prince médiatisé DE), né le 14 décembre 1789, à Paris, où son père, Frédéric III, mourut sur l'échafaud le 23 juillet 1794, obtint, en 1803, des domaines situés dans la Westphalie, en compensation de la principauté de son père, qui avait été incorporée à la République française. Placé à l'École militaire de Fontainebleau en 1806, il s'en échappa pour aller faire la guerre en Pologne. Il fut

nommé lieutenant des hussards et officier d'ordonnance de l'Empereur en 1807. Envoyé ensuite dans la Péninsule espagnole, il fut élevé au rang de grand d'Espagne de première classe. Les Espagnols, qui l'avaient fait prisonnier, le retinrent durant neuf mois dans une dure et périlleuse captivité à Tarragone. Mis en liberté, il fut envoyé à l'armée d'Allemagne, assista à la bataille de Wagram et devint colonel. Malgré les services qu'il avait reçus de ce prince, Napoléon ne laissa pas d'incorporer à l'Empire la petite principauté de Salm en 1811, et priva ainsi le titulaire de la qualité de membre de la Confédération du Rhin.

Après la chute de l'Empire, le prince de Salm-Kyrbourg quitta le service de la France. Il reconnut, depuis 1815, la souveraineté du roi de Prusse, dans les armées duquel son fils unique, le prince *Frédéric*, né le 5 novembre 1823, a reçu le titre de capitaine. Il céda, en 1825, ses domaines de Bocholt et Aahaus à la maison de Salm-Salm, mais conserva plusieurs principautés et seigneuries en Allemagne, en Hollande et en Belgique. Il habita jusqu'à sa mort, tantôt Aahaus (Westphalie), tantôt Ormesson, près Paris. Son fils, Frédéric V, lui a succédé le 14 août 1859. Il avait épousé, le 21 mars 1844, *Éléonore* de la Trémoille, morte le 26 novembre 1846, et dont il a eu un fils, le prince héréditaire Frédéric-Ernest-*Louis*-Charles-Valentin-Marie, né le 3 août 1845.

SALMON (Charles-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Riche (Meurthe), le 27 février 1805, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, sans aliéner l'indépendance de ses opinions. Il s'occupa surtout de l'instruction primaire, organisa, dans le département de la Meuse, des conférences pour les instituteurs, et publia, sur les devoirs des maîtres chargés d'instruire les enfants du peuple, un livre remarquable qui fut couronné par l'Académie française. En 1848, il était procureur du roi près le tribunal de Saint-Mihiel. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 47 207 suffrages, le second sur la liste des huit élus de la Meuse. Il fit partie de plusieurs commissions et fut secrétaire du comité de l'instruction publique, vota ordinairement avec la droite, adopta l'ensemble de la Constitution républicaine, ne fit point d'opposition, après l'élection du 10 décembre, à la politique de l'Élysée, et fut réélu, le troisième, à l'Assemblée législative. Il prit place au centre et suivit la politique constitutionnelle de M. Dufaure. Il resta quelque temps dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre. Depuis, il a été nommé successivement procureur impérial au tribunal de Charleville, avocat général à la Cour impériale de Metz et conseiller à cette même cour (1855). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

SALMON (Louis-Adolphe), graveur français, né à Paris, en 1806, suivit, en 1827, les ateliers de MM. Ingres et Henriquel Dupont, et, concourant en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de gravure en 1830 et le grand prix en 1834. De retour à Rome en 1838, il s'est consacré depuis à la reproduction des maîtres de la peinture italienne et a exposé aux différents salons, depuis celui de 1847, des copies de quelques œuvres capitales de Raphaël, Vinci, del Sarto, etc., exécutées tour à tour au dessin, à l'aquarelle et au burin.

Nous citerons de cet artiste estimé : parmi ses aquarelles, *la princesse Victoria Colonna*, d'après Michel-Ange; *André Doria*, d'après Sébastien Piombo; une *Vierge*, d'après Léonard de Vinci; *Hérodiade*, d'après Pordenone; *la Fortune*, d'après le Guide; *Galathée*, *Bartholde Baldus*, *le Violino*, d'après Raphaël; parmi les gravures, outre plusieurs des sujets précédents, *la Madone de Foligno*, d'après Raphaël; *la Poésie*, *la Théologie*, *la Justice*, allégories du même, le *Portrait d'Andrea del Sarto*, par lui-même; *Mme d'Agoult et sa fille*, d'après M. Ingres; *la Charité*, d'après le tableau d'Andrea del Sarto, etc. La plupart de ces compositions ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Salmon a obtenu une médaille de 2e classe en 1853 et trois rappels : le premier en 1857, le second en 1859 et le troisième en 1863.

SALOMON (Adam). Voy. ADAM-SALOMON.

SALOMON (Dieudonné), théologien israélite allemand, né à Sandersleben (Anhalt-Dessau), le 1er novembre 1784, étudia la théologie au collége de Dessau, devint professeur en 1802, et resta quinze ans dans l'enseignement. En 1819, il vint à Hambourg comme prédicateur du nouveau temple israélite. Ses principaux ouvrages sont : *les Prophètes Aggée et Zacharias, traduits avec commentaires* (Dessau, 1805); *les Huit chapitres de Maimonide* (Ibid., 1819); *le Caractère du Judaïsme* (Ibid., 1817, deux éditions); *les Voix de l'Orient*, recueil de méditations et de discours (Hambourg, 1845).

SALOMONS (David), administrateur anglais, né à Londres, en 1797, d'une famille juive, connue depuis longtemps dans le commerce, fut nommé shériff de la capitale en 1835. Élu trois fois alderman et repoussé trois fois par ses collègues à cause de sa religion, il vit la quatrième fois, en 1847, son élection validée. La majorité importante obtenue par lui était un grand triomphe pour le parti whig, qui essaya de le faire entrer à la Chambre des Communes, avec son coreligionnaire le baron Lionel de Rothschild. Il obtint en 1851 la représentation de Greenwich; mais les entraves qu'on apporta à l'exercice de son mandat l'obligèrent à le résigner aux élections générales de l'année suivante. En 1855, il a été, malgré une vive opposition, élu lord-maire de Londres; c'est le premier Israélite qui ait occupé cette haute charge. On a de M. Salomons un ouvrage sur l'état des juifs en Syrie (1840), qu'il a rédigé d'après les notes du révérend Peiritz.

SALUZZO (Philippe), duc de Corigliano, prince de San-Mauro, né le 7 mars 1800, est le chef de la maison napolitaine de ce nom, élevée par l'Autriche à la dignité princière. De son mariage avec la princesse Julie de Belvedere-Carafa, née le 13 juin 1809, il a eu une fille et quatre fils, dont l'aîné est *Alphonse*, né le 18 octobre 1838.

SALVADOR (Joseph), historien français, né en 1796, à Montpellier, descend d'une des familles juives chassées d'Espagne à la fin du XVe siècle. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences et de la philosophie, fut reçu, à vingt ans, docteur en médecine à la Faculté de Montpellier (1816), avec une thèse sur l'*Application de la physiologie à la pathologie*, et se rendit aussitôt à Paris, où il se consacra dès lors tout entier à des travaux d'histoire.

Le premier ouvrage de M. J. Salvador eut pour titre : *Loi de Moïse, ou Système religieux et politique des Hébreux* (1822, in-8). Accueilli avec faveur par les hommes les plus éclairés, mais re-

gardé par l'auteur comme une ébauche, il fut développé dans l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu* (1828, 3 vol. in-8; 3e édition, revue et augmentée, 1862, 2 vol. in-8). Une question incidente, l'application au jugement de Jésus Christ des formes de la jurisprudence hébraïque, suscita contre lui de vives attaques, et, entre autres, une réfutation piquante publiée par M. Dupin aîné, sous le titre de : *Jésus devant Caïphe et Pilate* (1829).

Poursuivant le cours de ses recherches, M. Salvador écrivit ensuite : *Jésus-Christ et sa doctrine* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1864, tome I, in-18), où l'on trouve des renseignements neufs et intéressants sur les origines de l'Église ; *Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem* (1846, 2 vol. in-8). Il a donné, au milieu des événements plus récents : *Paris, Rome, Jérusalem, ou la Question religieuse au XIXe siècle* (1859, 2 vol. in-12), etc.

SALVANDY (Narcisse-Achille, comte DE), écrivain et homme d'État français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Condom (Gers), le 11 juin 1795, mort dans son château de Graveron, près la Commanderie (Eure), le 15 décembre 1856.— Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SALVAT (Jean-François-Xavier), ancien représentant du peuple français, né à Peyruis (Basses-Alpes), le 10 octobre 1791, mort le 28 juillet 1859.—Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SALVAGNOLI (Vincenzo), homme politique italien, né à Corniola, près Empoli (Toscane), le 28 mars 1802, acheva ses études à l'université de Pise, où il fut reçu avocat en 1826. Il exerça d'abord à Empoli, puis à Florence, où il occupa bientôt le premier rang au barreau. En 1833, il subit un emprisonnement de quelques semaines à cause de ses opinions. Partisan du fédéralisme, il en développa les idées dans un écrit publié en 1847 à Lugano, *sur l'état politique de la Toscane*, vers le même temps, il fonda à Florence, avec MM. Ricasoli et Raphaël Lambruschini, le journal *la Patria*, qui, placé sous sa direction, eut une grande influence. Sous le régime constitutionnel de la Toscane, il fut député d'Empoli au parlement, où il devint le principal orateur et le chef du centre gauche. Accusé de piémontésisme, lors du gouvernement républicain, il se retira à Nice. Pendant la période de réaction qui suivit, Salvagnoli se livra à de nouvelles études politiques et économiques. Il se rendit à Londres et à Paris, et se lia étroitement avec Cavour. De retour à Florence, il y fit paraître, en février 1859, une brochure intitulée *Indépendance de l'Italie*, qui eut un grand retentissement. Au mois d'avril, après le départ du grand-duc, il reçut de M. Boncompagni une mission près de l'empereur Napoléon III (qu'il avait connu pendant le séjour de celui-ci à Florence) ; puis, il revint prendre possession du ministère des cultes. L'acte principal de son administration fut l'abolition du Concordat toscan. Ses actes et ses conseils contribuèrent grandement à l'union de la Toscane au Piémont, réalisée par M. Ricasoli. Il fut nommé sénateur du royaume, au moment même où le collége d'Empoli l'élisait député pour la quatrième fois. — Il est mort à Pise, le 21 mars 1861.

SALVINI (Tommaso), acteur italien, né à Milan, en 1829, reçut une excellente éducation de son père, qui était professeur de littérature à Livourne, manifesta pour le théâtre de précoces dispositions et fut admis, à l'âge de quatorze ans, dans la troupe du célèbre acteur Modena (voy. ce nom), qui lui donna des leçons. Il fit partie, à Naples, de la compagnie royale, fut ensuite engagé par deux impresarios très-connus en Italie, Domeniconi et Capocomiro, et joua avec succès à côté de Mme Adélaïde Ristori. Après six années passées dans la troupe de Domeniconi, il se retira pendant un an du théâtre pour se livrer à de sérieuses études qui lui préparèrent dans le répertoire classique de nouveaux triomphes. Ses principaux rôles jusqu'à ce jour sont : Egisto, dans la *Mérope* d'Alfieri ; Paolo, dans *Françoise de Rimini* ; Romeo, Oreste, divers personnages des tragédies de Crébillon et de Voltaire, notamment Orosmane, dans *Zaïre*. Il a abordé aussi la comédie.

SAMHIRI (Ignace-Antoine), patriarche syrien catholique, né à Mossoul (Mésopotamie), en 1801, fut élevé dans les croyances jacobites, se voua à la vie ecclésiastique et devint secrétaire du patriarche des jacobites, qui, en 1826, le sacra évêque coadjuteur et vicaire général, avec expectative de sa succession. Plein de zèle pour la propagation de ses opinions religieuses, il fit jeter en prison quelques catholiques qui résistaient à ses prédications. La lecture de quelques écrits relatifs au catholicisme, qui lui tombèrent entre les mains, l'amena à abjurer le jacobisme en 1827. Son exemple fut suivi par quatre métropolitains et par un grand nombre de prêtres et de laïques. Le patriarche jacobite, pour comprimer ce mouvement de conversion, obtint du sultan l'autorisation d'exiler ou d'emprisonner les convertis et fit enfermer M. Samhiri pendant huit mois dans la prison de Mardin. L'intervention de l'agent consulaire de France fit commuer sa prison en une amende de 8000 francs; et il se remit à parcourir la Syrie, en y prêchant la doctrine de l'Église romaine. Persécuté de nouveau, il se rendit à Constantinople pour réclamer en faveur des catholiques. Sa requête, appuyée par notre ambassadeur, eut un plein succès, et, à son retour à Mardin, en 1841, M. Samhiri se mit en possession de deux des trois églises des jacobites, quoique ceux-ci fussent beaucoup plus nombreux dans la ville. Le patriarche dépouillé parvint à le faire emprisonner de nouveau pendant quelques jours et excita les musulmans contre lui. Mais les catholiques recouvrèrent une entière sécurité dès le commencement de la guerre d'Orient. En 1853, M. Samhiri, que le pape avait déjà nommé vicaire apostolique, fut élu patriarche d'Antioche; il continua de résider à Mardin. Il a fait, en 1855, un voyage à Rome et à Paris dans l'intérêt de son Église. Une notice sur lui a paru sous ce titre : *les Syriens catholiques et leur patriarche Mgr Samhiri*, par l'abbé Jean Mamarbaschi, secrétaire du patriarche (Paris, 1856, in-8). — Il est mort au mois de novembre 1864.

SAMPAIO (Antonio-Rodrigues), journaliste et député portugais, né à Esposende (province du Minho), le 25 juillet 1806, se destina à l'état ecclésiastique et entra dans les ordres mineurs en 1821 ; les troubles politiques de 1828 l'ayant écarté de cette carrière, il s'engagea en 1833 dans le régiment de D. Maria, et débuta, l'année suivante, comme publiciste, dans *la Vedette de la Liberté*, feuille libérale de Porto. A la suite des événements de septembre 1836, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de Bragance, puis, en 1839, préfet de Castellobranco, où il ne resta que six semaines. Il devint alors rédacteur de *la Révolution de septembre*, le plus ancien et le plus important des journaux du parti libéral dans le pays.

Pendant la guerre civile de 1847, il écrivit en outre le pamphlet périodique intitulé *le Spectre*, qui parut en dépit de toutes les mesures administratives. A l'avénement du duc de Saldanha (1851), M. Sampaio entra au parlement, comme député de la ville de Lisbonne; il y fit partie des progressistes ou *régénérateurs*. Il a été depuis l'origine, président du Centre promoteur des intérêts des classes laborieuses.

SAM-SLICK. Voy. Haliburton.

SAMSON (Joseph-Isidore), artiste dramatique français, né le 2 juillet 1793, à Saint-Denis, où ses parents tenaient un cafe, se distingua d'abord par une piété fervente, qui fit bientôt place à des tendances voltairiennes. Il commença ses études dans un pensionnat de Belleville, où il se lia avec le baron Taylor, mais les mauvaises affaires de ses parents le forcèrent de s'arrêter à la sixième. Il entra chez un avoué à Corbeil. L'idée du théâtre le tourmentait déjà; il vint à Paris, fut employé comme copiste dans un bureau de loterie, et joua au théâtre Doyen.

Admis au Conservatoire, en 1812, il suivit les cours de Lafon, Michelot et Baptiste aîné; il obtint le prix de comédie, qui l'exempta de la conscription, et se vit recherché par les directeurs des théâtres de la banlieue. Il se maria, en 1814, à une jeune actrice, avec laquelle il alla jouer en province. Deux ans après il fut engagé à Rouen, puis, avant même l'expiration de son engagement, vint jouer à Paris au second Théâtre-Français, auquel il s'attacha, quand il put se fixer à Paris (1819). Les sociétaires du Théâtre-Français l'appelèrent à eux en 1827; mais en 1830 il se brouilla avec ce théâtre et alla jouer quelque temps au Palais-Royal. Il fallut un procès pour le ramener, en 1832, à la Comédie-Française, qu'il ne devait plus quitter.

Le répertoire de M. Samson ne compta pas moins de 250 rôles. Il a brillé dans presque toutes les comédies de Molière, de Beaumarchais et de Marivaux. Parmi les personnages qu'il a créés nous appellerons ceux de Martigny, dans *Louis XI à Péronne;* de Joyeuse, dans *Henri III et sa cour*; d'Olivier Le Daim, dans *Louis XI;* de Bertrand de Rantzau, dans *Bertrand et Raton;* du pair de France, dans *la Camaraderie;* de Charles-Quint, dans *les Contes de la reine de Navarre;* de maître André, dans *le Chandelier;* de Tamponnet, dans *Gabrielle;* de Destigny, dans *lady Tartufe;* du marquis, dans *les Effrontés*, et du même personnage dans le *Fils de Giboyer*. Ces deux dernières pièces furent le triomphe de son talent mordant et incisif. C'est au milieu de ce succès qu'il prit sa retraite, après s'être montré, en plusieurs soirées consécutives, dans ses principaux rôles (16 avril 1863).

Professeur suppléant au Conservatoire dès 1829, titulaire en 1836, M. Samson a su donner une célébrité à son cours, dans lequel il a formé de nombreux et brillants élèves, notamment Mlle Rachel et les deux Brohan. Après la révolution de Février, les artistes dramatiques voulurent nommer M. Samson, un des membres les plus actifs de leur association, président de leur comité à la place de M. Taylor, et le porter comme candidat à la représentation nationale. L'artiste déclina ce double honneur avec beaucoup de tact et de bon sens. Après sa retraite du théâtre, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 4 août 1864. Cette distinction, qui avait été longtemps demandée inutilement pour lui, fut l'objet de beaucoup d'articles et même de brochures sur la compatibilité de la décoration et de la profession de comédien.

M. Samson fut aussi auteur dramatique. Il a écrit en vers et en prose, et traité tour à tour le vaudeville et le drame. *La Fête de Molière*, *la Belle-mère et le gendre*, *le Péché de jeunesse*, *le Veuvage*, *l'Alcade de Zalaméa* (1839-1845), *la Famille Poisson* (1849), enfin *la Dot de ma fille* (1854), ont obtenu de légitimes succès; un *Foscari*, reçu depuis longtemps, est resté dans les cartons du théâtre. On a encore de lui un *Discours* en vers en l'honneur de Picard, et un *Plaidoyer en vers pour la Comédie-Française*. Il a commencé, en 1862, une grande publication de luxe de son *Art théâtral* (Ire partie, in-8; orné de portraits photographiés). En 1864, il a fait dans la rue de la Paix des conférences du soir qui furent très-suivies; il en fit aussi quelques-unes à la Sorbonne avec le même succès.

SAN-LUIS (comte de). Voy. Sartorius (L. J.).

SAND (Amantine-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, connue sous le nom de *George*), célèbre romancière française, née à Paris, en 1804, descend par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et d'Aurore de Kœnigsmark. Sa grand'mère, fille naturelle de Maurice, veuve du comte de Horn, épousa en secondes noces M. Dupin de Francueil, receveur général. Son père, Maurice Dupin, dont elle a publié des lettres charmantes dans son *Histoire de ma vie*, après avoir servi avec distinction sous la République et l'Empire, mourut en 1808 d'une chute de cheval. Son grand-père maternel était maître oiselier. Elle fut d'abord élevée au château de Nohant, près de la Châtre dans le Berri, par sa grand'mère, Mme Dupin, qui avait les idées du XVIIIe siècle. Ses premiers souvenirs indiquent une disposition singulière à sortir de la vie réelle par l'imagination. Tout enfant, elle inventait des histoires sans fin; sa jeunesse fut très-occupée par la composition d'un grand roman qu'elle n'écrivit jamais, mais dont le héros, moitié chrétien, moitié païen, Corambé, était le confident et l'idéal de ses rêves: elle lui éleva un autel comme Gœthe à la lumière. Les contes de la veillée alimentaient cette disposition. Elle apprenait avec plaisir l'histoire comme un sujet de développements poétiques et de jugements enthousiastes. Vivant à la campagne, elle adorait la poésie des scènes champêtres; jouant avec les enfants des paysans, elle se faisait des idées d'égalité parfaite et de communauté absolue.

Les douleurs de son existence à cette époque furent les contestations de sa mère et de sa grand'mère qui se disputaient son cœur. Elle y échappa par le couvent; elle fut mise chez les Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor, chez qui elle passa trois années (1817-1820). Elle y porta ses habitudes de Nohant, le besoin d'activité et de rêverie, figura au premier rang parmi *les diables* ou pensionnaires indépendantes jusqu'au moment où, entrée par hasard dans la chapelle et agenouillée sur les dalles, toute aux souvenirs de la conversion de saint Augustin, elle entendit à son tour les mots fameux: *Tolle, lege*. Elle prit et lut l'Évangile qui la transporta. C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse. Bientôt elle fut prise de la maladie des scrupules que guérit un vieux confesseur jésuite et homme de bon conseil. Revenue à la tranquillité, elle organisa un petit théâtre dans le couvent et divertit la communauté avec des souvenirs de Molière.

Retournée à Nohant en 1820, elle perdit sa grand'mère à la fin de l'année suivante; pendant ce temps elle continuait sa vie de mouvement physique et de travail intérieur, courant la cam-

pagne à cheval, suivie d'un petit paysan et livrée à ses méditations. *Le Génie du Christianisme*, qui répondait aux instincts de sa jeunesse vivante et poétique, detruisit l'influence de l'*Imitation*; elle lut Mably, dont la modération lui déplut, goûta fort Leibnitz, qui lui donna une grande idée de la science; mais J. J. Rousseau décida d'elle. *L'Émile*, la *Profession de foi du vicaire savoyard;* les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les *Discours* la séduisirent; Jean-Jacques fut le point d'arrêt de ses travaux d'esprit, il fut pour elle le vrai politique et le vrai chrétien. Un dissentiment avec son confesseur rompit ses habitudes de pratique religieuse. Son âme changeait aussi; les moralistes lui avaient déjà ôté les illusions sur la vie, elle prit la mélancolie de *René*. Byron l'ébranla fortement et Shakspeare l'acheva; *le Misanthrope* était devenu son code, elle accusait la société de tout le mal qui accablait les hommes, et le dégoût lui inspira la pensée du suicide, qui lui fit pousser un jour son cheval dans un fossé profond.

Rendue à sa mère après la mort de Mme Dupin, elle éprouva les difficultés de ce caractère irritable et se maria en 1822 à M. Dudevant, fils d'un ancien officier baron de l'Empire: elle en eut deux enfants, un fils et une fille. En 1831, par un arrangement avec son mari, elle alla vivre à Paris, seule avec sa fille et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins. Elle essaya de faire des traductions, des portraits au crayon et à l'aquarelle, peignit des fleurs et des oiseaux d'ornement en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigare en bois de Spa, et réussit dans ce dernier genre; mais elle voulait mieux; pour pouvoir aller librement dans Paris, surtout aux théâtres, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait longtemps porté dans son enfance. M. Kératry, à qui elle fut présentée pour le consulter, lui déclara qu'une femme ne doit pas écrire; Balzac ne fit pas grande attention à ses projets littéraires; Delatouche, son compatriote, l'accueillit avec faveur et la prit pour collaborateur au *Figaro*. Peu faite pour cette espèce de travail, elle y perdait son temps sans rien gagner. Elle composa alors son premier roman, *Rose et Blanche* (5 vol. in-12), avec M. Jules Sandeau, à qui Delatouche fit prendre le nom de Jules Sand. *Indiana* (vol. in-8), qu'ils devaient aussi exécuter ensemble, fut écrit tout entier par elle et parut en 1832. Delatouche encore, pour conserver en partie le pseudonyme sous lequel le premier roman avait réussi, fabriqua à l'auteur le nom de George Sand qu'elle a depuis gardé. Vinrent ensuite *Valentine* (2 vol. in-8), dans la même année, et, en 1833, *Lélia* (2 vol. in-8), écrit sous le coup d'un abattement profond après les massacres de Varsovie, l'émeute avortée de Paris et le choléra.

George Sand visita alors l'Italie avec Alfred de Musset et se prit de passion pour Venise; elle en revint en 1834. Elle a rendu ses impressions dans plusieurs romans, particulièrement dans *les Lettres d'un voyageur*, publiées à intervalles (2 vol. in-8); *Jacques* (2 vol. in-8) est de cette année; *André* et *Léone Léoni* (in-8) de l'année suivante; *Simon* (in-8) de 1836. En 1835, elle connut dans le Berri l'avocat Michel [de Bourges] qu'elle désigne sous son nom d'Évrard, et qui lui prêcha le républicanisme, l'unité de la vérité sociale et religieuse, mais la troubla par des exagérations d'idées. L'impression de Lamennais fut plus nette et plus profonde. M. Pierre Leroux, qu'elle vit alors, ne devait agir sur son esprit que plus tard.

En 1836, sa situation avec son mari s'empira; un jugement du tribunal prononça la séparation et lui attribua l'éducation des deux enfants; M. Dudevant fit appel; puis se désista. Elle visita la Suisse et perdit sa mère au retour. Elle connut Frédéric Chopin, avec qui elle passa huit années, et fit avec lui en 1838 le voyage de Majorque qu'elle a raconté. De 1833 à 1838, elle donna à la *Revue des Deux-Mondes : le Secrétaire intime* (1834, 2 vol, in-8), *Lavinia, Métella, Mattéa, la Marquise, Mauprat* (2 vol. in-8), *la Dernière Aldini, les Maîtres mosaïstes* (in-8), *l'Uscoque* (in-8). Après *Pauline* (in-8), qui parut dans la même *Revue* en 1841, elle se brouilla avec le directeur à propos d'*Horace*, qui fut refusé.

Jusqu'ici ses romans ne trahissent aucune influence étrangère dominante; quelques-uns sont de pures œuvres d'art; d'autres posent des questions que son expérience personnelle lui avait suggérées. L'influence de Lamennais parut dans les *Lettres à Marcie* (1837) publiées dans *le Monde*, que Lamennais avait fondé; elles respirent la résignation chrétienne. L'influence de M. Pierre Leroux est visible dans *Spiridion* (in-8) qui lui est dédié, et *les Sept cordes de la lyre* (in-8), œuvres mixtes d'imagination et de philosophie dont le fond est la croyance au progrès, la nécessité de rétablir dans l'âme l'harmonie de toutes les facultés, rompue par les systèmes et le retour des âmes sur terre dans des corps différents. Cette même inspiration persiste dans *Consuelo* (8 vol. in-8) dont le début n'annonçait qu'une belle œuvre d'esthétique musicale qui lui ramena bien des sympathies, et dans *la Comtesse de Rudolstadt* (4 vol. in-8) qui forme la suite du précédent. Ces deux romans, ou plutôt ces deux parties incohérentes d'un même roman, parurent avec *Horace* (3 vol. in-8), de 1842 à 1843, dans la *Revue indépendante*, créée par M. Pierre Leroux. Le vif sentiment de la musique qui éclate dans *Consuelo* trahit, outre le souvenir de Mme Viardot, personnifiée dans l'héroïne, l'influence de Chopin. Les aspirations socialistes de Michel [de Bourges], mêlées, dans *la Comtesse de Rudolstadt*, à une fantasmagorie mystique qui répond à la nature particulière de l'auteur, se retrouvent toujours plus ou moins altérées dans *le Compagnon du tour de France* (1840, 2 vol. in-8), *le Meunier d'Angibault* (1845, 3 vol. in-8) et *le Péché de M. Antoine* (2 vol. in-8).

Jeanne (8 vol. in-8), en 1844, annonçait un retour à l'art plus désintéressé. Le mouvement se continua de 1846 à 1850 à travers différentes publications, *Isidora* (3 vol. in-8), *Teverino* (2 vol. in-8), *Lucrezia Floriani* (2 vol. in-8), *le Piccinino* (5 vol. in-8), *la Petite Fadette* (2 vol. in-8), *François le champi* (2 vol. in 8), deux essais heureux dans le genre de simplicité rustique dont *la Mare au Diable* (2 vol. in-8) est le chef-d'œuvre. *La Filleule, Mont-Revêche, les Maîtres sonneurs*, en 1853, sont encore des œuvres purement littéraires.

Un grand événement politique, la révolution de Février et la proclamation de la République, était venu agiter la vie et la pensée de l'auteur. Elle se jeta avec ardeur dans le mouvement, écrivit l'*Introduction* aux *Bulletins de la République* et deux *Lettres au peuple* (broch. in-8) et fonda un journal hebdomadaire, *la Cause du peuple;* son nom fut un instant très-compromis par un bulletin du ministère de l'intérieur qu'on lui attribua, et dont les idées et le langage firent peur. Elle collabora, ou du moins elle passa pour collaborer à *la Commune de Paris*, avec MM. Barbès, Sobrier et Cahaigne (1849). Elle fit une *préface* aux *Conteurs ouvriers* et traduisit et patronna le livre de M. Mazzini : *République et royauté en Italie* (1850).

George Sand n'avait pourtant pas renoncé à

l'art; elle avait pris un goût nouveau, le goût de la composition dramatique. Sa première pièce, *Cosima, ou la Haine dans l'amour*, drame en cinq actes avec prologue, ne réussit pas et fut retirée (1840): *le Roi attend* n'eut pas grand succès, mais *François le champi* joué à l'Odéon (1849) et *Claudie* (1851) furent plus heureux; *le Mariage de Victorine* fut jugé une imitation habile de Sedaine. On a eu depuis *les Vacances de Pandolphe*, *le Démon du foyer*, *Molière*, *le Pressoir*, *Flaminio*, *Maître Favilla*, *Mauprat*, *Françoise*, etc. Ses compositions pour le théâtre, malgré des mérites reconnus, n'ont pas été accueillies, pendant longtemps, avec la même faveur que ses récits. On a pensé que la nature de son talent réfléchi était plus propre aux développements des livres qu'à la rapidité de la scène.

Le succès du *Marquis de Villemer*, à l'Odéon pendant toute l'année 1864, a été l'un des plus grands de l'auteur. Le drame fantastique, *le Drac*, au Vaudeville, en collaboration avec M. Paul Meurice, a été beaucoup moins bien accueilli vers la fin de la même année (28 septembre). George Sand a aussi fait jouer, en collaboration avec M. Paul Meurice un drame en cinq actes, tiré de son roman *les Beaux messieurs de Bois-Doré* (Ambigu, avril 1862). A la même date (mai 1862), *le Pavé* avait été joué aussi sans succès au Gymnase. Il a été publié en 1860, un certain nombre de pièces de l'auteur, sous le titre de *Théâtre de George Sand* (3 vol. in-18). D'autres ont été réunis sous celui de *Théâtre de Nohant* (1864, in-18).

Suivant de nombreux exemples, George Sand a publié en 1854 dans *la Presse* ses mémoires, intitulés : *Histoire de ma vie*. Le public y a trouvé, au lieu des révélations piquantes qu'il pouvait y chercher, l'histoire exubérante de son développement intime et philosophique, peu d'anecdotes, point de scandales, beaucoup de psychologie.

Le talent de George Sand est incontesté. Tous ses romans ne sont pas d'égale valeur, plusieurs renferment trop de théories philosophiques et de discussions sociales, les unes et les autres souvent aventureuses; la fin de quelques-uns et des meilleurs est brusquée, il y a des personnages trop abstraits; mais certaines parties des œuvres même les moins parfaites et des œuvres entières excellentes lui ont créé une renommée durable. On lui reconnaît un don particulier d'observation intérieure pour suivre les progrès de la passion, une imagination puissante qui crée en se jouant des fables, des scènes et des personnages, tout un monde divers et charmant; une inspiration spiritualiste, même mystique; un profond sentiment de la nature et de l'art, de la musique surtout dont elle parle en maître, enfin une langue pure, forte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses allures, malgré le soin de la perfection; elle est pour le talent et pour l'influence un des premiers écrivains de notre temps.

Quant aux doctrines qui peuvent être considérées comme les siennes propres, au milieu de toutes celles dont elle s'est faite tour à tour l'éloquent interprète, elle les a plus ou moins fidèlement résumées elle-même dans ce passage de l'*Histoire de ma vie* (IIIe partie, chap. IV) : « Ma religion n'a jamais varié quand au fond; les formes du passé se sont évanouies, pour moi comme pour mon siècle, à la lumière de la réflexion; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré. »

Il faut citer encore, soit dans les journaux et revues, soit en volume, *le Château des Désertes*, *Adriani*, *Histoire du véritable Gribouille*, *le Diable aux champs*, *Évenor et Leucippe*, sorte d'excentricité cosmogonique; *la Daniella*, œuvre des plus risquées pour la morale et pour la politique; *les Beaux messieurs de Bois-Doré* (1856-1858); *Narcisse; Elle et Lui*, sorte de duel rétrospectif avec la mémoire d'Alfred de Musset, et qui attira de vives répliques; *les Dames vertes; l'Homme de neige* (1859); *Jean de la Roche; Constance Verrier* (1860); *la Famille de Germandre* (1861, in-18); *le Marquis de Villemer*, *Valvèdre*, *la Ville-Noire* (même année, in-18); *Tamaris* (1862), *Mlle La Quintinie* (1863, in-18), roman philosophique et religieux, destiné à répondre au roman mystique de M. Oct. Feuillet, *Histoire de Sibylle*; *Laura* (1864), etc. Toutes ces œuvres d'arrière-saison, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes* avant de l'être en volumes, ont paru réunir à la maturité du talent toute la vie et la fraîcheur de la jeunesse.

Il faudrait rappeler aussi de Mme Sand, des *Préfaces* aux *Confessions de J. J. Rousseau*, à *Obermann*, à *Werther*, etc.; des *Notices* sur divers auteurs, des *Essais* et articles de critique dans divers recueils, surtout dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1833 à 1840; une revue littéraire dans *la Presse* sous le titre d'*Autour de la table* (1857); un *Courrier du village*, dans *le Courrier de Paris* (1857), etc.

SANDEAU (Léonard-Sylvain-Jules), littérateur français, membre de l'Académie française, né à Aubusson, le 19 février 1811, vint à Paris pour étudier le droit. Ses relations avec la jeune Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils y débutèrent en commun, vers 1831, par le roman de *Rose et Blanche*, signé d'abord *Jules Sand*, et classé plus tard dans les *Œuvres* de George Sand, qui lui prit dès lors la moitié de son nom. La vie de M. Jules Sandeau est restée depuis consacrée aux travaux littéraires. Il a été élu, en février 1858, membre de l'Académie française. En 1853, il est devenu, d'employé de la Bibliothèque impériale, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier le 13 août 1858.

On a de lui : *Madame de Sommerville* (1834, 2e édit., 3 vol. in-12); *les Revenants* (1836, 2 vol.); *Marianna* (1839, in-8); 2e édit., même année, 2 vol.; *le docteur Herbeau* (1841, 2 vol.); *Vaillance et Richard* (1843); *Fernand* (1844); *Catherine* (1845); *Valcreuse* (1846, 2 vol.); *Mlle de La Seiglière* (1848, 2 vol.); *Madeleine* (1848); *la Chasse au roman* (1849, 2 vol.); *Un Héritage* (1850, 2 vol.); *Sacs et parchemins* (1851); *le Château de Montsabrey* (1853); *Olivier* (1854); *la Maison de Penarvan* (1858); *Un début dans la magistrature* (1862, in-18), etc. La plupart de ces romans ont paru dans *la Mode*, la *Revue des Deux-Mondes* et autres recueils, et ont été fréquemment réimprimés.

M. Sandeau a donné au théâtre, dans ces dernières années : *Mlle de La Seiglière*, comédie en cinq actes (Français, 1851); *la Maison de Penarvan* (Français, 1863), etc. Il a écrit, avec M. Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier*, en quatre actes (Gymnase, 1854), le plus grand succès dramatique dû à cette collaboration; *la Pierre de touche*, en cinq actes (Français, 1854); *la Ceinture dorée* (Gymnase, 1855), etc.

SANDRAS (Claude-Marie-Stanislas), médecin français, né à Rocroy (Ardennes), le 18 mai 1802, mort à Paris, au mois de mai 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*. — Un de ses neveux, reçu docteur en 1856, exerce la médecine à Paris et s'est aussi spécialement con-

sacré à l'étude des maladies nerveuses, objet principal des écrits de son oncle.

SANDWICH (John-William-Montagu, 7e comte de), pair d'Angleterre, né en 1811, à Londres, descend d'un amiral élevé en 1660 à la pairie et compte parmi ses ancêtres la célèbre lady Montagu. A l'époque de sa majorité, il a pris à la Chambre des Lords la place de son père vacante depuis 1818 et vote avec le parti conservateur. En 1841, il devint lord-lieutenant du comté de Huntingdon. Sous le ministère Derby, il a rempli la charge de capitaine des gens d'armes (1852), laquelle lui a donné accès au Conseil privé. En 1858 et 1859, il fut quelque temps chef de la meute royale. De son mariage avec une fille du marquis d'Anglesey (1838) il a eu huit enfants dont l'aîné, Charles-George-Henry, vicomte Hinchingbrook, né en 1839, à Londres est devenu, en 1862, capitaine aux grenadiers gardes.

SANDYS (Auguste-Frédéric-Arthur-Sandys, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1840, à Londres, entra dans l'armée en 1861, comme enseigne du 96e régiment d'infanterie, vers 1863, passa comme lieutenant au 2e *life-guards*. La même année, il succéda aux titres de son père. Non encore marié, il a pour héritier présomptif son frère Marcus-Windsor-George, né à Worthing, en 1849.

SANFORD (Edward), littérateur américain, né à New York, en 1805, étudia le droit, puis fit du journalisme et remplit, en même temps, divers postes officiels. En 1843, il fut élu au sénat de l'État de New-York où il prit une certaine importance dans le parti démocratique. De ses nombreuses productions qui embrassent des vers élégants et faciles, de piquantes satires, des esquisses humoristiques d'une fantaisie fort gaie, la plupart ont été publiées sans son nom dans le *Knickerbocker Magazine* et autres revues. Quelques-unes ont été réunies en volumes.

SANGUSZKO-LUBARTOWITZ (*Romain*-Adam, prince), noble polonais, né le 6 mai 1800, est fils du prince Eustache Sanguszko et de la princesse Clémentine Czartoryska. Son père se distingua dans les guerres de l'indépendance en 1792 et 1794. Les persécutions du grand-duc Constantin le forcèrent de quitter la Volhynie et de se retirer à Tarnow en Galicie. Romain Sangusko épousa en 1829 la comtesse Nathalie Potocka qui mourut le 17 novembre 1830, quelques jours avant la révolution. Ce malheur domestique ne l'empêcha point de répondre à l'appel de la Pologne. Il combattit avec son frère Ladislas, dans les rangs de l'armée nationale, mais il tomba aux mains des Russes et fut envoyé en Sibérie par ordre de Nicolas, qui ajouta de sa main au décret ces mots : « Au fond de la Sibérie, à pied, avec les menottes. » Le prince Sanguszko n'a été rendu qu'après de longues souffrances à la liberté.

Sanguszko (Ladislas-Jérôme), frère du précédent, né le 30 septembre 1803, prit part à la guerre de 1831 et, plus heureux que son frère, il échappa aux Russes. De son mariage avec la princesse Isabelle Lubomirska, qu'il a épousée le 6 juillet 1829, sont nés plusieurs enfants, héritiers du nom de Sanguszko.

SAN-MIGUEL (duc Évariste), général espagnol, né en 1780, dans les Asturies, entra au service en 1808, et, pendant la guerre de l'indépendance espagnole, devint, en peu d'années, lieutenant-colonel. Officier de l'armée de Cadix lors du soulèvement de 1812, il fut également membre des Cortès de cette ville jusqu'au triomphe de l'indépendance espagnole. Après la restauration définitive de Ferdinand, le général San Miguel s'attacha à la rédaction d'un journal libéral, l'*Espectador*, où il déploya un remarquable talent de publiciste. Dévoué à la cause de la liberté, il seconda puissamment Riego, comme chef d'état-major, dans son expédition d'Andalousie, en 1820. C'est lui qui est l'auteur d'un des chants nationaux de l'Espagne, le célèbre *Hymne de Riego*. Il fut aussi l'une des premières victimes de la réaction renaissante, et dut s'exiler à Zamore en 1821. Lors des émeutes victorieuses qui signalèrent le commencement de l'année suivante, désigné au choix du roi par la faveur publique, il reçut le portefeuille des affaires étrangères, et déploya contre la pression des cabinets étrangers et le mauvais vouloir du roi une fermeté toute militaire. L'invasion française le détermina à se rendre à l'armée de Catalogne, où il consentit à servir comme chef d'état-major de Mina. Il s'y distingua dans la guerre de guérillas. Couvert de blessures dans un engagement avec la cavalerie française en 1826, il fut fait prisonnier et relâché quelque temps après, à la condition de se tenir éloigné de l'Espagne. Il demeura en Angleterre jusqu'à l'amnistie générale qui signala la régence de Marie-Christine (1834).

Nommé gouverneur militaire de l'Aragon, et élu membre des Cortès, il se distingua dès lors par son attachement aux principes libéraux et son dévouement chevaleresque aux deux reines. Honoré de tous les partis, il se fit au milieu d'eux une popularité exceptionnelle, qui survécut à toutes les révolutions. Ennemi de la régence d'Espartero, de 1840 à 1843, il fit également de l'opposition aux dictatures de Narvaez et San Luis. Quand éclata le mouvement vicalvariste de juillet 1854, il fut nommé président de la fameuse junte révolutionnaire de Madrid. La reine, abandonnée de tous, se confia à sa vieille loyauté et le nomma capitaine général de la ville et ministre de la guerre, ou plutôt ministre universel, en attendant l'arrivée d'Espartero. Celui-ci dut compter avec la junte San-Miguel, qui lui opposa O'Donnell et devint le noyau de l'*Union libérale*. Confirmé dans son grade de capitaine général, M. San-Miguel fut en outre nommé inspecteur de la milice nationale. Élu député aux Cortès, il en demeura quelque temps le président provisoire, et y vota solennellement pour le maintien de la monarchie. Ni le coup d'État du général O'Donnel (14 juillet 1856), ni le retour de Narvaez (septembre 1857) n'avaient ôté au général San-Miguel la confiance de la reine, qui l'avait conservé comme capitaine de ses hallebardiers. Non réélu à la Chambre des Députés de 1857, il était de droit membre du Sénat, où il avait eu l'occasion de s'associer à O'Donnell pour défendre la révolution de 1854. — Il est mort le 29 mai 1862.

On doit au général San-Miguel : *Relation de l'expédition de Riego* (Paris, 1820, in-8) ; *Éléments de l'art de la guerre* (Londres, 1826, 2 vol. in-8) ; *De la Guerre civile d'Espagne* (Madrid et Paris, 1836, in-8).

SANTA-ANNA (Antonio-Lopez de), ou Santana, ancien président et dictateur de la République mexicaine, né à Mexico, ou, suivant d'autres à Zalapa, vers 1800, se signala en 1821 dans la guerre de l'indépendance contre l'Espagne. En 1822 il expulsa les royalistes de Vera-Cruz, et fut nommé gouverneur de cette ville. Dépossédé quelque temps par l'empereur Iturbide, il contribua à la chute de ce dernier, en 1823. Puis il se mit à la tête des fédéralistes et essuya une sanglante dé-

faite, à la suite de laquelle il se retira dans son domaine de Jalapa. En 1828, il se déclara contre le prétendant Pedrazza pour Guerrero qui le nomma, l'année suivante, ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée. Lors de la présidence de Bustamente, en 1830, il quitta les affaires, se déclara cette fois pour Pedrazza et vainquit l'armée du gouvernement dans un combat qui donna la présidence à ce dernier. Santa-Anna succéda à Pedrazza, en 1833. Mais il n'était vraiment populaire que dans l'armée : encore la plupart des généraux enviaient son pouvoir, et étaient prêts à profiter des révoltes provoquées par toutes les mesures ombrageuses et menaçantes du président.

Après avoir comprimé deux soulèvements partiels, Santa-Anna eut à combattre, en 1835, une révolte général du Texas. Il fut vaincu et pris le 21 avril 1836. Relâché en 1837, il eut part à la défense de la Vera-Cruz contre les Français (déc. 1848) et y perdit une jambe. A la suite de nouvelles alternatives, il fut de nouveau porté à la présidence, en 1841, et de nouveau renversé en 1845. Banni, il se réfugia à la Havane. Dès l'année suivante la lutte entre le général Herrera et le président Paredes réveilla les espérances de son parti, qui renversa le président (5 août 1846), et rappela Santa-Anna. Après une profession de foi fédéraliste, il fut nommé généralissime des troupes mexicaines contre les États-Unis, puis président de la République. Après des lenteurs qui le firent accuser de trahison, il déploya beaucoup d'activité, mais fut défait à Buenavista par le général Taylor (22 et 23 février 1847) et à Cerro-Gordo, par le général Scott (18 avril). Nommé dictateur, il fut de nouveau vaincu par Scott à Contrera et à Churubesco et dut accepter une trêve, et une paix, encore honorable, par laquelle la République ne perdit que le Texas et le territoire de l'Oregon. Mais la révolte du corps des guérillas commandé par son ennemi personnel Paredes le contraignit à fuir à la Jamaïque. Une anarchie qui dura quatre années, l'état déplorable des finances et l'impuissance du gouvernement du général Arista rendirent, en 1852, toutes les sympathies à l'énergique Santa-Anna. Il rentra en triomphateur et en sauveur, et fut immédiatement investi de la dictature. Il fit disperser le Congrès par ses troupes, puis réorganisa l'armée, les finances, les tribunaux et revisa lui-même la Constitution. Malgré l'énergie de l'opposition républicaine, les villes de Guadalaxara et de Guanaxuato, imitées bientôt, même par la Vera-Cruz, demandèrent la prolongation de ses pouvoirs qui furent changés en une dictature à vie (17 décembre 1853). Cependant, à la suite d'un nouveau traité avec les États-Unis pour la délimitation des frontières, de nouveaux mécontentements éclatèrent (1854). Le parti démocratique des puros se souleva de nouveau sous la conduite du général Juan Alvarez. Bientôt Santa-Anna dut se retirer à la Havane devant la triple insurrection des Indiens, du peuple et du clergé. Le général Carrera fut nommé président pour six mois, puis remplacé en octobre par Alvarez, qui céda la place en décembre à Comonfort. Celui-ci eut encore à combattre des révoltes qui semblèrent indiquer que le rôle politique de Santa-Anna n'était pas terminé.

Lors de l'expédition française au Mexique, l'ex-dictateur, rival de Juarez, promit de rester neutre, et à la suite d'une manifestation qui paraissait propre à agiter le pays en sa faveur, le général Bazaine lui donna l'ordre de quitter le Mexique (février 1864). Quelques mois plus tard, il était nommé par l'empereur Maximilien grand maréchal de l'Empire. On le retrouve pourtant, en 1865, mêlé à de nouvelles agitations et vers, la fin de septembre, son fils, Jose L. de Santa Anna, protestant hautement dans le journal officiel mexicain, l'*Estafette*, contre un récent manifeste paternel, et se déclarait « désormais étranger à tout ce que ferait ou écrirait son père dans la voie fatale qu'il s'était tracée. »

SANTA-CROCE (don *Antoine*-Publicola, prince), prince romain, né le 12 octobre 1817, a succédé, le 6 mars 1847, à son père Louis Publicola, comme prince de Corchiano, duc de Santo Gemini, comte de La Torre, grand d'Espagne de 1re classe, chambellan du grand-duc de Toscane, etc. Il a épousé *Catherine* Scully de Dublin, dont il n'a eu que trois filles.

SANTA-CRUZ (André), homme politique américain, né dans le haut Pérou, en 1794, parut, comme général, dans la guerre de l'indépendance, dès 1823. Après avoir pris la Paz et délivré un instant le Haut-Pérou, il fut mis en pleine déroute au Pont-des-Incas, par les généraux espagnols Valdès et Oliveta. Après la délivrance définitive du Pérou, par la victoire du général Sucre à Ayacucho, il fut nommé ambassadeur au Chili. Appelé à succéder au général Sucre, comme président de la Bolivie, il garda paisiblement cette dignité pendant cinq ans (1829-1834). Actif, entreprenant, homme de guerre et homme d'État, il conçut le projet d'une confédération péruvienne. Il intervint au milieu de la guerre civile du Pérou, battit Gamara et Salaberry, et fut proclamé, en 1836, protecteur de la confédération du Pérou et de la Bolivie. Dès lors, il travailla à concilier les partis et les nationalités, à étendre le commerce des deux États, à nouer des relations avec les gouvernements de l'Europe.

La guerre ayant éclaté avec le Chili, le général fut une première fois vainqueur, et conclut le traité avantageux de Paucarpata; mais il fut trahi et défait à la décisive bataille de Yungai (1839), qui lui enleva du même coup, le pouvoir au Pérou et en Bolivie. Il se retira à Guayaquil, tout en conservant un certain nombre de partisans; mais le Pérou et le Chili firent alliance, pour empêcher même son retour en Bolivie, tant on redoutait ses entreprises. Il tenta un débarquement sur les côtes du Pérou, à Chiloë, en 1843, fut fait prisonnier, puis relâché. Les différents États de l'Amérique du sud se réunirent, pour lui faire, en Europe, une position honorable qui le tint éloigné de son pays. Il devint, en 1849, ministre plénipotentiaire de la Bolivie accrédité à Paris, à Londres, à Rome, à Madrid et à Bruxelles. C'est en cette qualité qu'il conclut avec le pape le concordat, très-habile et très-modéré, du 29 mai 1851. En 1854, rappelé par ses fidèles partisans, le général Santa-Cruz reparut en Bolivie, avec l'espérance de succéder au président Belzu; mais l'élection de Cordova fit paraître contre lui les sentiments hostiles du gouvernement et des populations. Il se retira à Versailles, et le président Acha le nomma de nouveau représentant de la Bolivie auprès du gouvernement français. — Santa-Cruz est mort à Saint-Nazaire, en septembre 1865.

SANTAREM (Manoël-Francisco DE BARROS Y SOUZA, vicomte DE), homme politique et érudit portugais, né à Lisbonne, le 18 novembre 1790, mort à Paris, le 17 janvier 1856. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SANTINI (Giovanni), prêtre et savant astronome italien, né en Toscane, le 30 juin 1786, élève du séminaire et de l'université de Pise, s'occupa, de

bonne heure, des sciences exactes, et remplaça, en 1814, Vincenzo Chemmello, comme professeur à l'observatoire de Padoue. Recteur de l'université, en 1825, il devint ensuite professeur d'astronomie et directeur des études mathématiques. Il a reçu de nombreuses distinctions et titres honorifiques dans son pays et à l'étranger. L'abbé Santini a été nommé correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences).

On a de lui : *Arithmétique décimale* (Aritmetica decimale; 1808); *Éléments d'astronomie* (Elementi d'astronomia, con applicazioni alla geographia, etc.; 1820); *Logarithmes et trigonométrie* (Tavole logaritmiche è trigonometriche); *Problèmes d'optique* (Teorica degli strumenti, etc.; 1821-23), et une foule de *Mémoires, Rapports*, et autres travaux, insérés dans les recueils de diverses académies italiennes.

SAPEY (Jean-Baptiste-Charles), homme politique français, sénateur, né à Grandtemps (Isère), le 7 juin 1775, mort le 6 mai 1857. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Un de ses parents, M. Étienne-Adrien SAPEY, né vers 1790, longtemps directeur de l'enregistrement à Valence, est entré, en 1852, au Corps législatif, sous le patronage du gouvernement, a été réélu en 1857 et est mort depuis. — Un neveu du sénateur, M. Charles-Alexandre SAPEY, nommé substitut du procureur général à la Cour impériale de Paris, est auteur de plusieurs *Discours* et de quelques publications.

SAPHIR (Maurice), écrivain humoristique allemand, né en 1794, à Pesth, de parents juifs, mort à Baden, en septembre 1858. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

SAPIEHA (Léon), prince polonais, chef actuel de la ligne Kodenski de la maison lithuanienne de Sapieha, né le 18 septembre 1802, conseiller d'empire héréditaire autrichien et maréchal de pays pour la Gallicie, a épousé, le 17 décembre 1825, la comtesse Hedwige Zamoïska, née le 9 juillet 1806. Son fils, le prince Adam, né le 4 juillet 1828, s'est marié, le 22 avril 1852, à la princesse Hedwige Sanguszko-Lubartowicz, née le 28 novembre 1830, dont il a eu deux fils et deux filles.

SAPIENZA (Antonio), compositeur russe, d'origine italienne, né le 18 juin 1794, à Saint-Pétersbourg, où son père était maître de chapelle de l'empereur, se rendit à Naples en 1822, pour perfectionner ses études musicales sous la direction de Zingarelli et de Generali. Il écrivit d'abord, pour l'église, deux *Messes* solennelles et des *Motets*. Il a donné à plusieurs théâtres d'Italie des opéras d'un style gracieux et facile. Nous citerons : *Rodrigo*, *l'Heureuse audace*, *Tamerlan*, à Naples; *Gonzalve*, à Milan.

SARAGOSA. Voy. ZARAGOZA.

SARCEY (Francisque), littérateur français, né à Dourdan (Seine-et-Oise), le 8 octobre 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, obtint quelques prix au concours général et fut reçu à l'École normale, en 1848, le quatrième de la promotion dont MM. About, Taine et Libert faisaient partie. De 1851 à 1858, il professa successivement, au milieu de tracas administratifs et de menaces de disgrâce, la classe de troisième à Chaumont, la rhétorique à Lesneven (Finistère), la quatrième à Rodez, la seconde, puis la philosophie à Grenoble. Des articles de philosophie et d'actualités qu'il écrivit, sous un pseudonyme, dans un petit journal de cette dernière ville, excitèrent contre lui un orage qui lui fit offrir au ministère sa démission. Mis en congé, il fut présenté au *Figaro* par M. About, auquel l'unissait une étroite amitié, et y publia, sous le nom de *S. de Suttières*, une série d'études de critique contemporaine, jusqu'au moment où son ami devint l'objet des vives attaques de ce journal. Il écrivit alors des articles littéraires dans la *Revue européenne*.

A la fin de 1859, M. Sarcey fut chargé, dans le nouveau journal de M. Guéroult, *l'Opinion nationale*, du feuilleton dramatique, qu'il a rédigé depuis avec une remarquable franchise et une autorité toujours croissante. Il y a aussi écrit divers articles de critique et de fantaisie. Il a fourni en outre, sous son nom ou sous son pseudonyme, d'autres études à l'*Illustration*, à la *Revue nationale*, au *Nain Jaune*, etc., et des correspondances à quelques journaux de la France et de l'étranger. Il rédigea une « revue bibliographique » dans la *Semaine universelle* de Bruxelles, et une très-piquante « revue des revues » dans la nouvelle *Revue de Paris* (1864). M. Sarcey a publié en volumes: *le Nouveau Seigneur de village* (1862, in-18), recueil de nouvelles où la satire politique domine, et *le Mot et la Chose* (même année, in-18), études et récréations philologiques, etc.

SARDAIGNE (maison royale de). Voy. ITALIE.

SARDOU (Victorien), auteur dramatique français, né à Paris en 1831, étudia d'abord la médecine, puis l'abandonna pour se livrer spécialement à des études historiques. Pour se créer des ressources à cette époque, il donnait des leçons d'histoire, de philosophie et de mathématiques, écrivait quelques articles dans des revues, des dictionnaires, des petits journaux; en même temps il s'essayait au théâtre. Il fit représenter à l'Odéon, le 1[er] avril 1854, *la Taverne des étudiants*, dont la chute complète l'éloigna de la scène pour quelque temps. En 1858, il épousa Mlle de Brécourt, dont les relations avec le théâtre lui firent faire la connaissance de Mlle Déjazet qui obtenait à ce moment le privilége du théâtre qui porte son nom. Il rentra alors dans la carrière dramatique, et acquit bientôt une des plus rapides réputations de ce temps-ci.

M. Sardou a donné successivement au théâtre Déjazet : *Candide*, *les Premières armes de Figaro*, *M. Garat* et *les Prés Saint-Gervais* (24 avril 1862); au Palais-Royal : *les Gens nerveux*; au Gymnase-Dramatique : *les Pattes de mouche*, *Piccolino* (18 juillet 1861), *la Perle noire* (12 avril 1862), *les Ganaches* (novembre 1862); au Vaudeville : *les Femmes fortes*, *l'Écureuil*, sous le pseudonyme de Carle (9 février 1861), *Nos Intimes*, un de ses plus bruyants succès (16 novembre 1861), à la suite duquel il porta au Théâtre-Français *la Papillonne*, qui ne reçut pas un bon accueil (11 avril 1862).

D'une fécondité infatigable, il a encore fait jouer sur divers théâtres : *Bataille d'amour*, opéra comique en trois actes, avec M. Daclin (1863); *les Diables noirs*, drame en quatre actes (Vaudeville, 1863), qui après avoir été interdit par la censure, fut ensuite très-sévèrement jugé par la presse; *le Dégel* (Théâtre-Déjazet, 1864); *Don Quichotte*, pièce-féerie en trois actes (Gymnase, 1864); *les Pommes du voisin* (Palais-Royal, 1864), *les Vieux Garçons*, comédie en cinq actes (Gymnase, janvier 1865); *la Famille Benoiton* (vaudeville, novembre 1865), etc.

Les productions dramatiques de M. Sardou, écrites avec facilité et souvent avec précipitation, se distinguent par des qualités et des défauts qui expliquent le succès populaire de quelques-unes et les contestations auxquelles ce succès a donné lieu. Le jeune et fécond auteur a porté dans la

création des types une véritable puissance, tout en employant sans façon dans l'intrigue les moyens d'effet les plus connus; il déploya surtout dans l'ensemble une verve, une rapidité de mouvement qui ont fait pardonner, dans les détails, la fréquence des réminiscences ou des emprunts. Le quatrième acte de *Nos Intimes*, comparé à un ancien vaudeville, *le Discours de rentrée*, a donné lieu spécialement au reproche de plagiat, qui s'est renouvelé à propos de plusieurs de ses pièces. M. Sardou a été décoré de la Légion d'honneur.

Sa pièce de *la Perle noire* est tirée d'un roman du même titre, imité d'Edgar Poë, et publié par lui précédemment dans le *Moniteur*. M. Sardou s'est beaucoup occupé de spiritisme, et les croyants le représentent comme un excellent *medium*. *

SARGENT (Epes), littérateur américain, né le 27 septembre 1816, à Gloucester (Massachussets), fut élevé à Boston, prit ses grades au collége de Harvard et publia ses premiers essais dans un journal littéraire fondé par les étudiants de l'université. Il y fit paraître quelques *Esquisses d'un voyage en Russie*, pays qu'il avait visité avec son père. Après avoir été rédacteur d'un journal de Boston, il coopéra avec Goodrich (voy. ce nom) à la publication des *Contes de Peter Parley*. En 1836, son premier ouvrage dramatique, *la Fiancée de Gênes* (the Bridge of Genoa), drame historique en cinq actes, fut représenté à Boston avec un grand succès. Il donna l'année suivante (20 novembre 1837) sa tragédie de *Velasco*, œuvre travaillée avec soin, et qui lui fit une vraie réputation d'auteur dramatique. Elle a été jouée avec succès à Londres en 1850 et 1851.

M. Epes Sargent rentra en 1837 dans le journalisme, comme rédacteur en chef de l'*Atlas* de Boston, puis du *Mirror* de New-York. Il écrivit aussi un grand nombre d'ouvrages pour les enfants, dont deux entre autres, *Richesse et mérite* (Wealth and Worth) et *Que faut-il faire?* (Wat's to be done?) eurent beaucoup de vogue. Une comédie, *Change makes change*, fut jouée à New-York quelque temps après. En 1845, une édition de ses poésies détachées parut à Boston sous ce titre : *Chants de la mer et autres poésies* (Songs of the Sea and other poems; in-12). Ces œuvres ont été louées surtout pour la fraîcheur du style et la richesse des descriptions. A partir de cette époque, M. Sargent abandonna le journalisme. En 1855, il a fait représenter à Boston une nouvelle tragédie en cinq actes, *la Prêtresse* (the Priestess), dont le sujet est tiré en partie de l'opéra italien de *Norma*. Le succès en fut décisif et fit de l'auteur un des premiers écrivains de ce pays.

M. Sargent a écrit beaucoup de morceaux en prose et en vers dans les journaux périodiques. Il a aussi publié, outre ses romans, pour les enfants quelques ouvrages d'éducation. Son *Recueil de morceaux choisis d'éloquence* (Standard speaker; 1852) a eu environ quinze éditions. Enfin il a surveillé et révisé une *Collection de poëtes anglais* publiée à Boston, et a écrit, pour être mises en tête des volumes qui comprennent leurs œuvres, les Vies de *Campbell*, *Collins*, *Goldsmith*, *Gray*, *Hood* et *Rogers*, ainsi que la *Vie de Benjamin Franklin*, comme introduction aux écrits de ce dernier, et la *Vie de Henry Clay*, qui avait été son ami.

Son frère, John Osborne SARGENT, occupé principalement de politique, s'est acquis quelque réputation comme journaliste. Il a aussi écrit plusieurs brochures anonymes sur des questions de droit et de politique; celle intitulée : *Conférence sur les derniers perfectionnements de la navigation à vapeur et de l'art de la guerre navale* (Lecture on the late improvements in steam navigation) a été réimprimée plusieurs fois en Angleterre et traduite dans plusieurs des langues de l'Europe. Il a été chargé d'une mission en Chine par le président Fillmore.

SARRANS (Bernard), publiciste français, ancien représentant, né près de Toulouse, en 1795, passa vers la fin de 1820 en Angleterre et professa, de 1822 à 1826, la littérature générale à l'Athénée royal de Londres. De retour en France en 1827, il écrivit dans *le Commerce* et le *Journal des électeurs*, organes de l'opposition. Après la révolution de 1830, pendant laquelle il fut aide de camp de la Fayette, il fut rédacteur de *la Nouvelle Minerve*, et publia de nombreux écrits de circonstance qui lui attirèrent de fréquentes condamnations. Il eut alors des relations intimes avec le prince Louis-Napoléon et lui donna, pendant un de ses voyages clandestins à Paris, asile dans sa maison. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans le département de l'Aude, le second sur sept élus, par 4448 suffrages, et vota en général avec la gauche. M. B. Sarrans ne fut pas réélu à la Législative.

On a de lui : *Sur la guerre d'Espagne et la tyrannie des Bourbons* (Upon the Spanish war and tyranny of Bourbons; Londres, 1821); *Tableau de l'Amérique* (the American Monitor; Ibid., 1824, 2 vol.) *La Fayette et la révolution de 1830; histoire des choses et des hommes de Juillet* (1832, 2 vol., deux éditions); *Louis-Philippe et la contre-révolution de* 1830 (1834, 2 vol. avec fac-simile); *De la décadence de l'Angleterre et des intérêts de la France* (1829, in-8); *Histoire de Bernadotte, Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norvége* (1845, 2 vol.), etc. Rédacteur en chef du *Journal des communes* et de *la Semaine*, M. Sarrans signait dans ce dernier journal une revue des salons du nom de *Nicolas*. On a annoncé depuis longtemps comme devant paraître : une *Histoire de l'empire français*, une *Histoire politique et littéraire de la Fayette*, une *Histoire de la liberté de la presse en Angleterre*, etc.

SARRUS (Pierre-Frédéric), mathématicien français, né à Saint-Affrique (Aveyron), vers la fin de siècle dernier, reçu agrégé des sciences en 1823, fut nommé professeur d'analyse mathématique à la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il a été pendant quelques années le doyen. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

On lui doit un théorème remarquable longtemps compris dans les programmes de l'enseignement classique sur la résolution des équations numériques à plusieurs inconnues. En 1835, il présenta à l'Académie des sciences, sous le titre de *Théorie des différentielles exactes*, une généralisation des résultats qu'il avait publiés, en 1824, dans *les Annales mathématiques* de Gergonne. Un travail non moins important sur *les Intégrales multiples* lui valut, en 1842, le grand prix de mathématiques à l'Académie des sciences. Citons encore parmi les travaux insérés par M. Sarrus dans les *Comptes rendus* de l'Académie : *Mémoire sur la détermination des orbites des comètes* (1843); *Méthode pour trouver les conditions d'intégrabilité d'une fonction différentielle* (1847).

SARRUT (Germain-Marie), homme politique et publiciste français, ancien représentant, né à Toulouse, le 20 avril 1800, étudia d'abord la médecine, et fut quelque temps prosecteur au Val-de-Grâce et préparateur de M. Ségalas. En 1822 il devint professeur et, trois ans après, directeur au collége de Pont-Levoy, où il se signala par sa résistance aux envahissements des jésuites. Il

se tourna ensuite vers les travaux littéraires et, après 1830, se jeta tout entier dans le mouvement de la révolution. Publiciste ardent et directeur de *la Tribune*, il fut impliqué dans les cent quatorze procès que cette feuille subit en quelques années, prit lui-même près de soixante-dix fois la parole pour se défendre, et céda enfin devant l'impossibilité de continuer la lutte, après avoir souvent payé de sa bourse et de sa liberté. Pendant toute cette période de lutte, cherchant des auxiliaires au parti républicain dans toutes les causes populaires, il exprimait les plus vives sympathies pour les hommes et les choses de l'Empire. Ses relations avec le parti du prince Louis-Bonaparte amenèrent même une perquisition à son domicile à l'occasion du procès de Strasbourg (1836). C'est aussi pour servir la cause démocratique que M. Germain Sarrut entreprit, avec M. Saint-Edme, son immense *Biographie des hommes du jour* (1835-1842, 12 parties, 6 vol. in-4) dont beaucoup de notices, malgré la devise générale : « Justice, vérité, impartialité, » tournent, selon l'opinion politique des personnages, ou selon leurs relations avec les auteurs, en panégyriques ou en pamphlets.

En 1848 M. Germain Sarrut fut nommé commissaire de la République dans le Loir-et-Cher, où il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six élus, par 35 000 suffrages. Il y prit place à la gauche, dont il soutint par ses votes et par ses discours les propositions les plus radicales. Membre et rapporteur du comité de l'instruction publique, il fit partie d'un grand nombre de commissions. Après les journées de juin, il défendit un grand nombre d'accusés devant les conseils de guerre. Il prit ensuite une part très-active à l'organisation des sociétés démocratiques et révolutionnaires.

Réélu, le second, à l'Assemblée législative par le même département, il fut un instant écarté par un vote de la majorité, sous le prétexte d'une ancienne faillite dans laquelle il avait été compromis. Il fut remplacé à l'Assemblée, par M. Clary. M. Germain Sarrut combattit jusqu'au bout la coalition monarchique et la politique de l Élysée, et, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il rentra dans la vie privée, refusant, malgré son état voisin de la misère, les faveurs du nouveau pouvoir, auxquelles l'ardeur avec laquelle il avait servi autrefois la cause bonapartiste pouvait lui donner droit de prétendre.

On a encore de lui : *Procès à l'histoire* (1832, in-8); *Second procès à l'histoire* (1833); *Quelques mots à M. le maréchal Clausel* (1837, in-8); *Études rétrospectives sur l'état de la scène tragique de* 1815 *à* 1830 (1842, in-8) : *Paris pittoresque* (1842, 2 vol.), avec Saint-Edme; *Sur les chemins de fer en général et sur le système Jouffroy en particulier* (1844), système auquel M. Germain Sarrut a sacrifié toute sa fortune; *Histoire de France de* 1792 *à nos jours* (1848, in-4), etc.

SARTORIUS (Guillaume, baron de WALTERSHAUSEN), géologue allemand, fils du baron Georges Sartorius, mort en 1828 et connu comme historien et économiste, s'est fait remarquer par la publication de quelques bons ouvrages ayant trait à la constitution géologique de la Sicile et de l'Islande : *Atlas de l'Etna* (Berlin, 1845) ; *Esquisse physico-géographique de l'Islande* (Gœttingue, 1847); *Atlas géologique de l'Islande* (Ibid., 1853); *Des Roches volcaniques en Sicile et en Islande*, etc. (Ueber die vulkanischen Gesteine in Sicilien und Island; Ibid., 1853).

SARTORIUS (Ernest-Guillaume-Chrétien), théologien protestant allemand, né à Darmstadt, le 10 mai 1797, étudia à Gœttingue et devint professeur de théologie à l'université de Marbourg, en 1823, et à celle de Dorpat en Russie, l'année suivante. En 1835, il rentra en Allemagne et prit, à Kœnigsberg, la direction du consistoire. Il devint, en outre, prédicateur de la cour et reçut le titre d'intendant général.

M. Sartorius se signala de bonne heure par une sévère orthodoxie, ainsi que le prouvent ses premiers écrits, destinés à défendre le *statu quo* en religion comme en politique : *Trois dissertations sur des matières importantes de la théologie exégétique et systématique* (Drei Abhandlungen, etc.; Gœttingue, 1820); *la Doctrine protestante sur la dignité du pouvoir temporel* (die Lehre der Protestanten von der heiligen Würde der weltlichen Obrigkeit; Marbourg, 1822), *la Religion en dehors des bornes de la raison pure et d'après les principes du véritable protestantisme en opposition avec ceux du faux rationalisme* (die religion ausserhalb der Grenzen der blossen Vernunft, etc.; Ibid., 1821), où l'auteur prend à parti Kant et son *Traité de la religion dans les limites de la raison*. Fondant sur des titres plus sérieux sa réputation de théologien, il a donné une série d'ouvrages plus savants, sans cesser d'être sévèrement orthodoxes, et parmi lesquels il faut citer : *Études pour servir à la défense de la foi évangélique* (Beitraege zur Vertheidigung der evang. Rechtglaeubigkeit; Heidelberg, 1828-29); *Du Culte de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Stuttgart, 1852) ; *De la Révélation de la magnificence de Dieu dans son Église* (Ueber die Offenbarung der Herrlichkeit Gottes in seiner Kirche; Ibid., 1855); *Méditations sur la présence réelle dans l'Eucharistie; Doctrine de la personne du Christ et de son œuvre* (die Lehre von Christi Person und Werk; Hambourg, 1831, 6e éd., 1853); *Doctrine du saint amour* (die Lehre von der heiligen Liebe; Stuttgart, 1840-1843, 3 parties; 4e édit. 1855), ouvrages dont les réimpressions en Allemagne et la traduction à l'étranger (Utrecht, 1842), attestent le succès, et où l'auteur établit que la charité constitue la base de la morale évangélique.

SARTORIUS (Luis-Jose), comte DE SAN-LUIS, homme politique espagnol, né vers 1810, fils d'un officier allemand, qui combattit au service de l'Espagne dans la guerre de l'indépendance, arriva à la vie politique par la presse. Il fonda, en 1841, sous la régence d'Espartero, un journal d'opposition, *l'Heraldo*, qui compta plus tard 5000 abonnés, nombre considérable pour l'Espagne. Sous les différents ministères qui se succédèrent, de 1843 à 1847, c'est-à-dire depuis le retour de Marie-Christine jusqu'à la première dictature de Narvaez, M. Sartorius, député aux Cortès, joua au milieu de toutes les fractions du parti modéré, le rôle conservateur neutre. Il fit partie du cabinet Narvaez, comme ministre de l'intérieur, de 1847 à 1850. A l'occasion des élections de cette dernière année il fut vivement accusé d'avoir usé de toutes les influences dont il disposait, pour obtenir des Cortès dévouées à sa personne et dont les membres furent désignés sous le nom de *polacos* (polonais). L'avénement du ministère Bravo Murillo le rejeta dans l'opposition; mais il reprit bientôt sa neutralité, attendant qu'on lui offrît le pouvoir qu'il ne voulut accepter que lors de la crise décisive de septembre 1853. Laborieux et actif, d'une souplesse égale à son ambition, le comte de San-Luis inaugura son ministère par quelques concessions. Mais il fallait accepter la lutte engagée avec l'opposition : à la suite d'un vote de défiance du Sénat, il quitta le terrain légal, en ajournant indéfiniment les Cortès

(novembre 1853). A cette première rigueur, succédèrent une suite de mesures arbitraires, décrets sur la presse, exil ou internement des généraux de l'opposition, etc., qui aboutirent au mouvement révolutionnaire de juillet 1854. L'issue douteuse du combat de Vicalvaro, le succès de l'émeute dans les provinces, et enfin l'exaltation de la capitale forcèrent le comte de San-Luis à donner sa démission, quelques jours avant le triomphe définitif du mouvement (17 juillet 1854). Son hôtel fut pillé et il dut se tenir quelque temps à l'écart. Réélu aux Cortès de 1857, il y devint le chef d'une des nombreuses fractions du parti conservateur.

SAUCEROTTE (Antoine-Constant), médecin français, né à Moscou, en 1805, fils d'un médecin-dentiste français, établi dans cette capitale, fut reçu docteur en 1828 et s'établit à Lunéville, où il est devenu successivement médecin en chef de l'hôpital civil et militaire, professeur de sciences au collége, membre correspondant de l'Académie de médecine, de la Société de sciences de Nancy et de plusieurs sociétés savantes. Couronné dans neuf concours, il est devenu une des célébrités médicales de nos départements.

On a de lui : *De l'influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine depuis Morgagni jusqu'à nos jours* (Paris, 1837, in-4), ouvrage couronné par l'Académie de médecine et publié dans ses *Mémoires*; *Petite physique des écoles primaires* (Lunéville, 1837); *Éléments d'histoire naturelle* (Nancy; 2e édit., 1839, in-8), suivis d'un *Supplément* (1841); *Guide auprès des malades* (Paris, 1843; 4e edit., 1863); *Aperçu de la réorganisation de la médecine en France* (Lunéville, 1845); *Histoire critique de la doctrine physiologique* (1847, in-8); *Étude sur Bichat* (Nancy, 1853); *Lunéville et sa division de cavalerie* (1858); *l'Histoire et la philosophie dans leurs rapports avec la médecine* (1864, in-18), etc., ainsi que des ouvrages destinés à la jeunesse, plusieurs mémoires, des articles dans la *Revue et Gazette médicale*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

SAULCY (Louis-Félicien-Joseph CAIGNART DE), antiquaire français, membre de l'Institut, sénateur, né à Lille (Nord), le 19 mars 1807, d'une ancienne famille de l'Artois, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie. Il employa dès lors ses loisirs à étudier la numismatique et l'archéologie. Fixé bientôt par un premier mariage et par ses fonctions dans la ville de Metz, où il était attaché comme lieutenant, puis comme capitaine, à l'École d'application, il devint l'antiquaire le plus renommé de la province. Il publia divers *Mémoires*, qui furent bien accueillis et obtint, en 1836, à l'Institut, le prix de numismatique pour un *Essai de classification des suites monétaires byzantines*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut comme correspondant le 8 mars 1839. Officier distingué d'artillerie, il fut nommé, en 1838, professeur de mécanique à l'École d'application; mais se sentant plus fait pour l'érudition que pour les mathématiques, il cherchait à revenir à Paris, ce grand centre des études archéologiques. A la suite d'une visite du duc d'Orléans à Metz, il dut à la bienveillance du prince la place de conservateur du Musée d'artillerie de la capitale. En 1842, il fut élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du numismate Mionnet.

M. de Saulcy se tourna dès lors vers la numismatique et l'épigraphie orientales. Il aborda successivement les inscriptions celtibériennes, phéniciennes, démotiques-égyptiennes et cunéiformes. Doué d'une grande sagacité naturelle, mais apportant dans ses études de l'impétuosité et de l'inconstance, il ne fit que jeter çà et là des lueurs sur ces problèmes obscurs et compromit plus d'une fois sa légitime réputation par des témérités et des erreurs notables. Devenu veuf, en 1850, il partit pour la Palestine, en compagnie de son fils, de M. l'abbé Michon et de M. Édouard Delessert. Il explora la mer Morte et le territoire des villes maudites. De retour en France, il annonça hautement qu'il avait retrouvé les ruines de Sodome et des autres villes que l'on croyait ensevelies dans le lac Asphaltite. Il prétendit aussi établir que les monuments connus sous le nom de *Tombeaux des Rois* étaient ceux des rois de Juda, et il fit don au musée du Louvre d'un sarcophage qu'il supposait être celui du roi David. Ces découvertes provoquèrent de grands débats dans le monde savant. M. de Saulcy se défendit avec esprit, comme toujours, mais avec une vivacité d'allures plus militaire que scientifique. En même temps il poursuivait la publication de son *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* (1852-1854, 2 vol. in-4, avec cartes et planches; 1858, 2 vol. in-18).

Il a repris depuis, avec le même succès que par le passé, ses travaux de numismatique. Outre ses estimables *Études sur la numismatique judaïque*, M. de Saulcy a encore consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, et surtout la *Revue de numismatique*. En 1852, il a été un des fondateurs de l'*Athenæum français*. En 1857, il fournit une *Revue* scientifique hebdomadaire au *Courrier de Paris*, et son nom a servi souvent de patronage à des publications ou à des entreprises nouvelles. L'un des antiquaires les plus heureusement doués de notre pays, dessinateur habile, musicien, il joint les qualités de l'artiste aux connaissances de l'archéologue. Ses dernières publications sont : *Histoire de l'art judaïque, tirée des textes sacrés et profanes* (1858, in-8); *les Expéditions de César en Grande-Bretagne* (1860, in-8), etc.

M. F. de Saulcy a été nommé sénateur, le 14 novembre 1859. Promu, le 25 avril 1847, officier de la Légion d'honneur, il a été fait commandeur le 13 août 1862. Il a épousé, en secondes noces, Mlle de Billing, fille du diplomate de ce nom, et devenue dame du palais de l'impératrice.

SAUVAGE (Thomas-Marie-François), auteur dramatique français, né à Paris, le 5 novembre 1794, débuta en 1814 au théâtre par le vaudeville de *Mademoiselle Hamilton*, qu'il signa avec G. de Lurieu, et fut dès lors le collaborateur assidu de nos plus féconds dramaturges. A la mort de F. Dupetit-Méré (2 juin 1827), il obtint le privilége de l'Odéon, qu'il résigna le 12 juillet de l'année suivante, sans avoir pu relever la fortune de ce théâtre; il s'est dès lors borné aux travaux littéraires avec une infatigable activité.

Nous citerons parmi les pièces nombreuses de M. T. Sauvage : *le Portefeuille, ou le Lord impromptu*, en un acte (1820); *le Petit ramoneur*, drame en trois actes (1826); *Marguerite d'Anjou*, opéra en trois actes (1826), traduit de l'italien; *la Folle de Glaris*, drame lyrique (1827); *l'Ivrogne*, drame grivois, en deux actes (1830); *le Cocher de Napoléon*, vaudeville (1831); *Père et citoyen, ou le Patriote de Modène*, drame en cinq actes (1832); *Un Panorama*, *Une Conspiration de province*, en un acte (1832); *le Serf et le boyard*, drame en trois actes (1834); *Pauvre Albert*, drame, *Miss Annette*, comédie (1836); *l'Eau merveilleuse*, opéra-bouffon en deux actes, *Jaspin, ou le Père de l'enfant trouvé*, *Un Cordon bleu*, vaudevilles

(1839); *le Premier début de Bazincourt* (1840), *le Début de Cartouche* (1842), vaudevilles; *Éloi l'innocent*, drame en deux actes, *Angélique et Médor*, opéra-bouffon en un acte (1843); *l'Amazone* (1846), *Gilles ravisseur* (1848), opéras-comiques en un acte; *le Caïd, le Toreador, ou l'Accord parfait*, opéras bouffes en deux actes (1849); *les Porcherons, le Père Gaillard*, opéras-comiques en trois actes (1850 et 1852); *Madelon, la Tonelli*, opéras bouffes en deux actes (1852 et 1863); *le Carnaval de Venise*, opéra-comique en 3 actes (1858); *l'Otage*, drame en cinq actes, avec prologue (Ambigu, 1863), enfin, un nombre considérable de pièces écrites en collaboration, et des articles de critique théâtrale fournis, de 1825 à 1846, au *Journal général de France* et au *Moniteur*.

Un second auteur dramatique de ce nom, M. Élie SAUVAGE, après avoir débuté dans la littérature, en 1835, par un recueil de vers intitulé *les Rayons du matin* (in-18), s'est tourné vers le théâtre, où son nom a été associé le plus souvent à celui de M. Fr. Dubomme. Il a signé seul : *Julien l'évangéliste*, drame en cinq actes, en vers (1836); puis, en collaboration avec divers auteurs : *la Vestale*, tragédie en cinq actes (1846); *le comte Julien, ou le Château maudit, le Roi Lear, la Tour de Ferrare, Jeanne d'Arc en prison* (1846-1849); *Boudjali, Un Mari brûlé*, comédies en un acte (1851-1852); *la Servante du roi*, drame en cinq actes, en vers (Odeon, avril 1854); *le Nord et le Midi*, comédie en un acte (Gymnase, 1857), etc.

SAUVAGE (Pierre-Louis-Frédéric), inventeur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 19 septembre 1785, mort le 17 juillet 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SAUVAGE (François-Clément), ingénieur et administrateur français, né à Sedan (Ardennes), le 4 avril 1814, entra à dix-sept ans à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1833, le premier de sa promotion, et opta pour la carrière des mines. Nommé ingénieur ordinaire des mines et envoyé à Mézières, il consacra ses loisirs à des travaux de métallurgie, de chimie, de minéralogie et de géologie, et rédigea sur ces matières de nombreux mémoires qui ont été insérés dans les *Annales des Mines*. Il traça en outre, à cette époque en collaboration avec M. Buvignier (voy. ce nom), savant géologue de Verdun, les *Cartes géologiques* des départements des Ardennes et de la Marne, ainsi qu'une *Description géologique* du premier de ces départements (in-8, 534 p.).

En 1838 et en 1842, M. Sauvage reçut la mission d'explorer le bassin houiller de la province des Asturies et les gîtes métallifères de la province de Carthagène, en Espagne. Chargé, en 1845, de se rendre en Grèce pour étudier un projet de dessèchement du lac Copaïs, il publia, en rentrant en France, une intéressante *Notice* sur cette question, avec une *Description géologique* de la Grèce continentale et de l'île de Milo.

Ayant quitté, en 1846, le corps des mines, avec un congé illimité, il entra au service de la compagnie du chemin de fer de Strasbourg et construisit une section de la ligne de Frouard à la frontière. L'année suivante, il devint ingénieur en chef de la première compagnie concessionnaire du chemin de Paris à Lyon; mais la révolution de 1848 ayant éclaté, il fut envoyé, dès le mois de mars, comme commissaire extraordinaire aux mines du Creuzot, dont les ouvriers s'étaient mis en grève. Le 4 avril suivant, le gouvernement provisoire lui confiait l'administration du séquestre du chemin de fer d'Orléans. En récompense de ces deux missions difficiles, il fut nommé successivement, en quelques mois, ingénieur de 1re classe, puis ingénieur en chef. Le 25 août, M. Sauvage rentrait, comme ingénieur en chef du matériel, au chemin de Lyon, repris et exploité par l'État. En septembre 1852, il passa, avec les mêmes fonctions, à la compagnie de l'Est, dont il fut enfin nommé directeur, le 1er mars 1861. Décoré de la Légion d'honneur, le 26 avril 1846, M. Sauvage a été promu officier le 31 mars 1851.

SAUVAGE (Étienne-Noël-Joseph, comte DE), magistrat belge, ancien ministre, né à Liège, le 24 décembre 1789, fit ses premières études dans un collège fondé près de Munster par des prêtres français émigrés, et son droit à Coblentz et à Bruxelles. Entré dans la magistrature sous l'Empire, il refusa de continuer à remplir les fonctions du ministère public à Emden, sous le gouvernement provisoire organisé par les généraux alliés, et fut alors retenu prisonnier. De retour à Liège en mars 1814, il exerça avec talent la profession d'avocat. Ce fut lui qui défendit devant la Cour d'assises M. Hennequin, bourgmestre de Maëstricht, qui avait refusé d'exécuter une loi sur la garde urbaine. Cette affaire, qui eut un grand retentissement, se termina, après des débats longs et passionnés, par l'acquittement du bourgmestre. Au milieu de l'opposition presque unanime excitée par le gouvernement des Pays-Bas dans les provinces méridionales, M. de Sauvage remplit avec énergie, mais sans passion, au conseil de régence, aux États provinciaux, et dans les assemblées de *l'Union*, le mandat qui lui fut confié. Aussi, en 1830, il fut appelé par Sandberg, gouverneur de la province de Liège, à présider la commission de sûreté, qui parvint à maintenir l'ordre dans ces circonstances difficiles. Nommé, en octobre 1830, gouverneur lui-même, il protégea les individus contre l'esprit de réaction.

Le régent Surlet de Chokier chargea M. de Sauvage de la formation de son deuxième ministère, qui fut installé le 28 mars et signala sa courte existence par l'avénement du roi Léopold et le traité des 18 articles. Il prit le portefeuille de l'intérieur, présenta des lois importantes, et, toujours fidèle à l'esprit qui l'avait engagé dans l'Union, il ne craignit pas de rappeler aux congrégations religieuses, qui alors se croyaient déjà complétement indépendantes du pouvoir civil, qu'elles devaient à l'État le compte de leurs biens, la loi ne leur donnant l'existence qu'à cette condition. Après l'avénement du roi, qu'il fut chargé d'aller recevoir à la frontière, M. de Sauvage conserva son portefeuille jusqu'au 3 août. Il avait été appelé au Congrès vers la fin de la session. Député à la représentation nationale, il conserva, son mandat jusqu'en octobre 1832, époque où il devint président de Chambre à la Cour de cassation. Nommé, en 1843, membre du conseil héraldique, il en a été élu président par ses collègues.

M. de Sauvage, dont l'aïeul, conseiller intime du prince-évêque de Liége et de l'électeur de Bavière, avait été créé chevalier, reçut, en 1855, le titre héréditaire de comte. Il a été nommé commandeur de l'ordre de Léopold et décoré de la croix de Fer.

SAUVAIRE-BARTHÉLEMY (Barthélemy-Antoine-François-Xavier SAUVAIRE, marquis DE BARTHÉLEMY, dit), né à Marseille, le 16 novembre 1800, est arrière-neveu de l'auteur du *Jeune Anacharsis*, et petit-neveu du marquis de Barthélemy, membre du Directoire et, plus tard, vice-président du Sénat, puis de la Chambre des Pairs. Appelé au conseil d'État par ordonnance du

26 août 1824, il hérita dans les derniers jours de la Restauration, du nom et des titres de son grand-oncle, qui avait institué un majorat réversible en sa faveur, et prit place, le 27 septembre 1830, à la Chambre des Pairs. Il y siégea jusqu'en 1848, soutenant avec fidélité, en religion et en politique, les idées conservatrices; il fut, à plusieurs reprises, nommé rapporteur de lois importantes ou difficiles.

Après la révolution de Février, le marquis de Barthélemy fut élu représentant du peuple, dans le département des Bouches-du-Rhône, le cinquième sur dix, par 37 961 voix. A l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure du président. Réélu, le troisième, à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique, et appuya les lois jusqu'au moment de la rupture entre l'Élysée et la Chambre. Le coup d'État, contre lequel il protesta, à la mairie du Xe arrondissement, le fit sortir de la vie publique. Arrêté, incarcéré à Vincennes, puis remis en liberté, il cessa, à la même époque, de faire partie du conseil général de son département. M. le marquis de Barthélemy avait depuis longtemps, dans le monde légitimiste, une influence qui s'est encore augmentée, sous le nouveau régime impérial, par la défection de quelques-uns des chefs les plus accrédités de son parti.

SAUZET (Paul-Jean-Pierre), homme politique français, ancien ministre, né le 23 mars 1800, à Lyon, est fils d'un médecin distingué de cette ville. Après de brillantes études, il suivit les cours de droit et débuta, comme avocat, au barreau de Lyon, où il ne tarda pas à se faire une position honorable; appartenant alors à l'opinion légitimiste, il accepta, dans le procès des ministres de Charles X, la défense de M. de Chantelauze. Élu député, en 1834, par le premier collége de sa ville natale, il composa d'abord, avec MM. de Lamartine (voy. ce nom) et Janvier, le parti appelé alors parti social. Il fut chargé de rédiger les rapports sur les lois de septembre contre la presse (1835). Il se rattacha ensuite au centre gauche. Appelé, le 22 février 1836, à prendre, dans le cabinet Thiers, le portefeuille de la justice, il le conserva jusqu'au 15 avril 1837, époque où il entreprit, avec les deux cent treize, cette opposition de rancune, qui battit en brèche l'administration du comte Molé; il signala toutefois son passage au pouvoir, par le retrait du projet de loi de M. Persil sur l'organisation judiciaire, et par son adhésion empressée à l'amnistie de tous les délits politiques.

Orateur abondant et fleuri, dissertant avec plus de facilité que de rigueur sur toute sorte de sujets, il prononça des discours remarquables sur l'intervention en Espagne et la loi de disjonction. On lui doit, entre autres travaux parlementaires, les rapports relatifs à la responsabilité ministérielle, au budget du ministère de la justice, à l'adresse de 1836, à la conversion des rentes, à l'exploitation des mines, etc. Comme député, il vota, à peu près sans exception, pour toutes les mesures ministérielles. Élevé, par l'élection en 1839, à la présidence de la Chambre et réélu, jusqu'en 1848, il fit paraître dans ces hautes fonctions un entier dévouement au gouvernement. La manière dont il dirigea, aux derniers jours de février, les débats orageux de la Chambre, a montré dans son caractère politique une absence complète d'énergie. Retiré, depuis cette époque, dans la vie privée, il a refusé de se porter candidat à l'Assemblée législative, et le bruit a couru, plus tard, de son admission dans un ordre monastique. M. Sauzet a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 28 avril 1847.

Il a publié, entre autres écrits récents, un livre pour demander le rétablissement de la nécessité du mariage religieux; des brochures : *Rome devant l'Europe* (1860); *les Deux politiques de la France et le partage de Rome* (1862, in-8), traduit en italien, etc.

SAVARD (Marie-Gabriel-Augustin), musicien français, professeur au conservatoire de musique, né à Paris, le 21 août 1814, commença au collége Henri IV (lycée Napoléon) ses études classiques, puis s'adonna aux sciences naturelles; mais entraîné par son goût pour la musique, il entra, en janvier 1837, au Conservatoire dans une classe d'harmonie, puis dans une classe de composition, où il obtint des succès, et s'attacha particulièrement à la musique religieuse. En 1841, il fut nommé professeur adjoint d'harmonie et d'accompagnement pratique au Conservatoire; puis, en 1850, professeur titulaire de solfége. Il exerça en outre, depuis 1843, les fonctions de maître de chapelle à l'église Saint-Étienne-du-Mont.

M. Augustin Savard a écrit de la musique d'église et publié des ouvrages didactiques, parmi lesquels nous citerons: *Cours complet d'harmonie théorique et pratique* (2 vol. gr. in-8) et *Étude raisonnée des principes de la musique* (1 vol. gr. in-8), ouvrages approuvés par l'Académie des beaux-arts et adoptés pour servir à l'enseignement au Conservatoire impérial de musique. *

SAVIGNY (Frédéric-Charles DE), un des premiers jurisconsultes de l'Allemagne, né à Francfort-sur-le-Mein, le 21 février 1779, fut reçu docteur à Marbourg, en 1800, et fit des cours dans cette ville, comme professeur particulier, puis comme professeur adjoint, de 1801 à 1804. A la suite de voyages scientifiques, en France et en Allemagne, qui ne durèrent pas moins de quatre années, il devint en 1808, professeur de droit à Landshut, et fut appelé, l'un des premiers, à la nouvelle université de Berlin, en 1810. Nommé, en 1811, membre de l'Académie des sciences de cette ville, il devint, en 1816, conseiller intime de justice, membre du conseil d'État, en 1817 : membre du comité de révision des provinces du Rhin, en 1819; ministre d'État et ministre de la justice du royaume de Prusse, en 1842. Les opinions strictement conservatrices de M. de Savigny l'éloignèrent pour jamais des affaires à la suite des mouvements révolutionnaires de mars 1848. Depuis 1837, il était associé de l'Académie des sciences morales et politiques. — Il est mort le 25 octobre 1861.

On doit, à ce savant jurisconsulte, une série de travaux qui le placent, avec Schlosser et Hugo, à la tête de l'école historique, et peu d'hommes ont autant contribué à approfondir la connaissance du droit ancien et de ses rapports avec le droit moderne. Toutefois, convaincu que notre époque était plutôt destinée à réunir les matériaux d'un monument définitif qu'à l'élever, il a peu innové, et, aux sollicitations de ses élèves, qui le pressaient de préparer un code européen, il répondit, par une modeste fin de non-recevoir, dans son ouvrage intitulé : *Mission de notre temps dans la jurisprudence et la législation* (Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtwissenschaft; Berlin, 1814; 3e édit., 1840). Ses trois grands travaux sont : *le Droit de possession* (das Recht des Besitzes; Marbourg, 1803; 6e édit., Giessen, 1837); *Histoire du droit romain au moyen âge* (Geschichte des röm. Rechts im Mittelalter; Heidelberg, 1815-1831, 6 vol., un 7e volume a paru en 1851) et *Système*

du droit romain actuel (System des heutigen röm. Rechts: Berlin, 1840-1849, 5 vol.), complété par *le Droit des obligations* (das Obligationenrecht; Ibid., 1851-1853). Il a donné, en outre : *Histoire du droit de la noblesse dans l'Europe moderne* (Beitrag zur Rechtsgeschichte des Adels, etc.; Berlin, 1836); une série de dissertations sous le titre d'*Écrits divers* (Vermischte Schriften; Berlin, 1850, 5 vol.). Il a rédigé, depuis 1815, avec Eichhorn, Rüdorff, Gœschen et Klenze, le *Journal de jurisprudence* (Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft).

SAVOIE-CARIGNAN. Voy. Italie.

SAVOYE (Henri-Charles-Joseph), ancien représentant français, né à Deux-Ponts (alors département du Mont-Tonnerre), le 13 février 1802, y fit ses classes, alla étudier le droit aux universités de Heidelberg et de Würtzbourg, puis s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Il vint en France en 1832 et ne put obtenir, avant 1848, de faire reconnaître sa qualité de Français. Il donna des leçons d'allemand et de français, fut attaché à l'institution de M. Robertson et devint professeur de langue allemande au collége Louis-le-Grand, de 1841 à 1848. A cette époque se rattache la publication de plusieurs ouvrages : *Cours de langue allemande* (1834-1836, 2 vol. in-8), d'après la méthode Robertson; *Panorama de l'Allemagne* (1838, in-4); *Germania* (1839-1843, tomes I-II, in-8), recueils de morceaux choisis en prose et en vers, etc. Il s'était en outre fait recevoir licencié en droit à la Faculté de Paris, et inscrire au barreau de cette ville.

Les relations de M. Savoye avec le parti démocratique lui firent quitter l'enseignement en 1848; nommé chargé d'affaires à Francfort (12 avril), il occupa ce poste jusqu'au mois de septembre suivant. Aux élections de la Législative (1849), il fut élu représentant du Haut-Rhin, vota constamment avec la Montagne, et fut, lors du coup d'État, expulsé du territoire français. Il a tour à tour résidé en Belgique et à Londres.

SAVY [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Périgueux, en 1792, étudia le droit avec succès, et s'établit, comme avocat, à Douzillac, près Neuvic. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il professait des opinions libérales. Membre du conseil général de la Dordogne, il reçut la décoration de la Légion d'honneur, le 7 février 1845. Après la révolution de Février, il fut élu, comme candidat du parti modéré, par 46 861 voix, le septième sur treize. Attaché au comité de la guerre, il vota ordinairement avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et admit la proposition Rateau, qui mit fin à sa carrière parlementaire. Non réélu à l'Assemblée législative, il est retourné au bourg de Douzillac.

SAX (Antoine-Joseph-Adolphe, industriel français d'origine belge, né à Dinant, le 6 novembre 1814, et fils de Charles-Joseph Sax, qui s'est fait lui-même une grande réputation dans l'industrie des instruments de musique, se livra d'abord à la facture des clarinettes et figura, en 1835, à l'exposition belge, avec une clarinette basse qui fut très-remarquée. Il se tourna peu après vers l'étude des instruments en cuivre, s'établit à Paris et donna, en 1838, son premier *Saxophone*. Il a complété depuis, souvent en adoptant des dimensions jusqu'ici inconnues, toute la famille des instruments de musique militaire, auxquels il a assigné une foule de noms nouveaux, la plupart dérivés du sien. En juin 1857, il a été créé, au Conservatoire, une chaire spéciale de saxophone, dont il a été nommé professeur. Un peu plus tard, M. Sax a été guéri d'un cancer par le traitement du fameux docteur noir, et des poursuites judiciaires, que des opérations moins heureuses ont provoquées contre ce dernier, donnèrent à cette guérison un grand retentissement (1858-1859).

Les inventions et les brevets de M. Ad. Sax ont amené, jusqu'à ce jour, entre lui et ses rivaux, des contestations résumées une première fois, en 1848, sous le titre d'*Affaires Sax* (in-4) et reprises depuis devant un grand nombre de tribunaux. En compensation du tort que ces procès, jugés définitivement en sa faveur, lui ont causé, il lui a été accordé une prolongation pour ses brevets. M. Sax a obtenu, entre autres distinctions et récompenses, une médaille d'argent en 1844, une médaille d'or en 1849, une *council medal* à Londres, en 1851, une grande médaille d'honneur à Paris, en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

SAXE (John-Godefroy), poëte américain, né à Highgate (Vermont), le 2 juin 1816, prit ses degrés au collége de Middleburg, en 1839, et étudia le droit. Au milieu de la pratique de la profession d'homme de loi, qu'il n'a cessé d'exercer, il a publié, dans divers *magazines*, un grand nombre de pièces de vers, qui se distinguent, dit-on, par l'originalité de la verve satirique et dont il a réuni une partie dans un recueil, publié en 1849 et réimprimé en 1852. On cite surtout de lui : *le Progrès* (1846); *the New Rape ofe the Look* (1847); *the Proud miss M'Bride* (1848); *Carmen lætum* (1850); *New England* (1851), etc.

SAXE (Marie-Constance Sasse, connue au théâtre sous le nom de Sax, puis de), cantatrice belge, est née à Gand, le 26 janvier 1838. Fille d'un chef de musique militaire, elle fut mise en pension à Charleroi, et montra de très-bonne heure de brillantes dispositions pour la musique. Entrée au Conservatoire de Gand à la mort de son père, elle dut d'abord donner quelques leçons pour vivre, puis elle fut engagée pour chanter au Casino des Galeries-Saint-Hubert, à Bruxelles. Elle y passa un an et demi, puis elle vint à Paris et chanta successivement au café des Ambassadeurs aux Champs-Élysées, au café Jacquin au Palais-Royal, au café du Géant, où Mme Ugalde l'entendit et consentit à lui donner des leçons. Elle débuta au Théâtre-Lyrique, sous le nom de Marie Sax, le 1er octobre 1859, dans le rôle de la comtesse des *Noces de Figaro*. Mais elle n'y resta que quelques mois, et fut engagée à l'Opéra; où son début eut lieu dans *Robert le Diable*, le 3 août 1860. On l'a entendue depuis dans *la Juive*, *le Trouvère*, *les Vêpres siciliennes*, *les Huguenots*, enfin dans *l'Africaine* et dans les principaux rôles du répertoire. Mariée depuis quelque temps à un chanteur, M. Castelmary, la cantatrice a dû modifier légèrement son nom de théâtre à la suite d'un procès (1865) qui lui a été intenté par M. Sax, fabricant d'instruments de musique (voy. ce nom).

SAXE (maison de), famille souveraine d'Allemagne, divisée en deux lignes : l'aînée ou *Ernestine*, comprend les branches ducales de *Weimar*, de *Meiningen*, d'*Altenbourg* et de *Cobourg-Gotha*, et la cadette ou *Albertine*, dont la branche unique, de Saxe proprement dite, porte, depuis 1806, le titre royal.

Saxe (maison royale de), Chef actuel : le roi

Jean (voy. ce nom). Reine: *Amélie*-Auguste, née le 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, mariée le 21 novembre 1822.

Enfants : le prince royal Frédéric-Auguste-*Albert*, né le 23 avril 1828, lieutenant général, commandant de l'infanterie saxonne, propriétaire du 2ᵉ régiment de chasseurs russes et du 11ᵉ régiment d'infanterie autrichienne, marié le 18 juin 1853 à la princesse *Caroline*, fille du prince Gustave de Wasa, née le 5 août 1833; le prince Frédéric-Auguste-*Georges*, né le 8 août 1832, major général au service de Saxe, marié le 12 mai 1859 à *Maria-Anna*, sœur de don Pedro V, dont il a eu une fille (voy. Portugal); Marie-*Élisabeth*-Maximilienne, née le 4 février 1830, mariée le 22 avril 1850 au duc de Gênes, veuve le 10 février 1855, remariée morganatiquement en 1856 à un officier piémontais; *Sophie*-Marie-Frédérique, née le 15 mars 1845.

Sœurs du roi : Marie-*Amélie*-Frédérique-Auguste (voy. Amélie); Marie-Ferdinandine-Amélie Xavière, née le 27 avril 1796, grande-duchesse douairière de Toscane. — Reine douairière: *Marie*-Anne-Léopoldine-Anne-Wilhelmine, née le 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, mariée le 24 avril 1833 au feu roi de Saxe Frédéric-Auguste, veuve le 10 août 1854.

Saxe-Altenbourg, ci-devant Hildburghausen (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest*-Frédéric-Paul-Georges-Nicolas, né le 16 septembre 1826, successeur de son père, le duc *Georges*-Charles-Frédéric, depuis le 3 août 1853; lieutenant général au service du Hanovre et de la Prusse, à la suite de l'armée et du 2ᵉ bataillon prussien de chasseurs de Silésie nᵒ 6, propriétaire du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs hanovriens; marié, le 28 avril 1853, à la duchesse Frédérique-Amélie-*Agnès*, fille de Léopold-Frédéric, duc d'Anhalt-Dessau, née le 24 juin 1824, dont il a une fille, *Marie*-Frédérique-Léopoldine-Georgine-Auguste-Hélène-Sophie, née le 2 août 1854.

Frère du duc régnant : *Maurice*-François-Frédéric, etc., né le 24 octobre 1829, lieutenant-colonel à la suite de l'armée prussienne, marié le 15 octobre 1862 à la princesse Auguste de Saxe-Meiningen, née le 6 août 1843. — Mère : la duchesse *Marie*-Louise-Frédérique-Alexandrine-Élisabeth-Charlotte-Catherine, née le 31 mars 1803, fille de feu le duc Frédéric Louis, prince héréditaire de Mecklembourg-Schwérin, mariée le 7 octobre 1825 au duc *Georges*-Charles-Frédéric, veuve le 3 août 1853. Morte le 26 octobre 1862. — Oncles: le duc *Joseph* de Saxe (voy. ce nom); le duc *Frédéric*-Guillaume-Charles-Joseph-Louis-Georges, né le 4 octobre 1801. — Cousin germain: le prince *Albert*-Henri-Joseph-Charles-Victor-Georges-Frédéric, né le 14 avril 1843, sous-lieutenant à la suite du régiment prussien de lanciers de Westphalie, nᵒ 5. Fils de feu le duc *Édouard*, mort le 16 mai 1852, et de *Louise*-Caroline, née princesse de Reuss-Greiz.

Saxe-Cobourg-Gotha (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest IV* (voy. ce nom), marié le 3 mai 1842 à la duchesse *Alexandrine*-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, née le 6 décembre 1820, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade.

Frère : le prince *Albert* (voy. ce nom), mari de la reine Victoria. — Oncle : *Léopold*, roi des Belges (voy. ce nom).

La famille de Saxe-Cobourg-Gotha comprend encore : la duchesse Marie-*Antoinette*-Gabrielle, fille de feu François-Joseph, prince de Kohary, née le 2 juillet 1797, mariée, le 2 janvier 1816, au feu duc *Ferdinand*-Georges-Auguste, oncle du duc régnant Ernest II, veuve le 27 août 1851; morte le 25 septembre 1862; et ses trois fils, le roi *Ferdinand* (voy. ce nom), ancien régent de Portugal; le prince *Auguste*-Louis-Victor, né le 13 juin 1818, général-major au service du royaume de Saxe, marié à la princesse *Clémentine* d'Orléans (voy. Orléans); et le prince *Léopold*-François-Jules, né le 31 janvier 1824, major général au service d'Autriche, retraité, marié morganatiquement à Vienne le 23 avril 1861 à *Constance* de Rutteinstein.

Saxe-Meiningen (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Bernard*-Éric-Freund, né le 17 décembre 1800, successeur de son père le duc Georges depuis le 24 décembre 1803; placé d'abord sous la tutelle de sa mère la duchesse *Louise*, née princesse de Hohenlohe-Langenbourg; déclaré majeur le 17 décembre 1821; héritier des principautés de Hildburghausen, Saalfeld, etc., en vertu de la convention du 12 novembre 1826; général de l'infanterie prussienne, général de cavalerie et chef du 2ᵉ régiment de hussards de Hesse-Électorale, colonel propriétaire du régiment d'infanterie de la ligne autrichien, nᵒ 46; marié le 23 mars 1825, à la duchesse *Marie*-Frédérique-Wilhelmine-Chrétienne, fille de feu Guillaume II, électeur de Hesse, née le 6 septembre 1804, dont il a une fille, la duchesse *Auguste*-Louise-Adélaïde-Caroline-Ida, née le 6 août 1843, mariée, le 15 octobre 1862 à *Maurice* de Saxe Altenbourg, et le prince héréditaire *Georges*.

Celui-ci, né le 2 avril 1826, lieutenant général prussien à la suite de l'armée, a épousé le 18 mai 1850, la princesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Marianne-*Charlotte*, fille d'*Albert*, prince de Prusse, née le 21 juin 1831 et morte le 30 mars 1855, et s'est remarié le 28 novembre 1858 à *Féodora*, princesse de Hohenlohe-Langenbourg. De son premier mariage il a deux enfants : le prince *Bernard*-Frédéric-Guillaume-Albert-Georges, né le 1ᵉʳ avril 1851, la princesse *Marie-Élisabeth*, née le 23 septembre 1853; et du second, le prince Ernest Bernard-Victor-George, né le 27 septembre 1859; et le prince *Frédéric*-Jean-Bernard-Hermann-Henri, né le 12 octobre 1861.

Saxe-Weimar-Eisenach (maison grand-ducale de). Chef actuel : le grand duc *Charles*-Alexandre Auguste-Jean, né le 24 juin 1818, successeur, depuis le 8 juillet 1853, de son père le grand-duc *Charles-Frédéric*; recteur de l'université grand-ducale de Iéna, commandant du régiment russe des hussards de l'Ingrie et du 1ᵉʳ régiment de cuirassiers prussiens du Rhin nᵒ 8, propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, nᵒ 64; marié, le 8 octobre 1842, à la grande-duchesse Wilhelmine-Marie-*Sophie*-Louise, fille de feu Guillaume II, roi des Pays-Bas, née le 8 avril 1824; il a eu un fils, le prince héréditaire *Charles-Auguste*-Guillaume, etc., né le 31 juillet 1844, et deux filles : *Marie*, née le 20 janvier 1849, et *Élisabeth*, née le 28 février 1854.

Sœurs du grand-duc : la duchesse *Marie*-Louise-Alexandrine, née le 3 février 1808, mariée le 6 mai 1827 à Frédéric-*Charles*-Alexandre, prince de Prusse; la duchesse Marie-Louise-*Auguste*-Catherine, née le 30 septembre 1811, mariée le 11 juin 1829, au prince *Guillaume*, aujourd'hui Guillaume Iᵉʳ, roi de Prusse. — Oncle : le duc Charles-*Bernard*, né le 30 mai 1792, général d'infanterie au service des Pays-Bas, marié, le 30 mai 1816, à *Ida*, née princesse de Saxe-Meiningen, veuf le 4 avril 1852, mort le 31 juillet 1862.

Ce dernier a eu deux filles : *Anne*-Amélie-Marie, née en 1804, morte en 1828; et *Amélie*, née le 20 mai 1830, mariée le 19 mai 1853 à Guillaume-Frédéric-*Henri*, prince des Pays-Bas; et trois fils : le prince Guillaume-Auguste-*Édouard*, né le 11 octobre 1823, colonel au service de la Grande-

Bretagne, aide de camp de la reine Victoria, lieutenant-colonel au 1er régiment de grenadiers de la garde, marié morganatiquement à lady *Augusta*-Gordon Lennox, comtesse de Dornbourg, fille du duc de Richmond; le prince *Hermann*-Bernard-Georges, né le 4 août 1825, major-général et commandant en chef de la division de cavalerie Wurtembergeoise, marié, le 17 juin 1851, à la princesse *Augusta*-Wilhelmine-Henriette, née le 4 octobre 1826, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, dont il a eu quatre fils et une fille; et le prince Frédéric-*Gustave*-Charles, né le 28 juin 1827, 2e colonel au 21e régiment d'infanterie autrichienne.

SAY (Horace-Émile), économiste français, membre de l'Institut, né à Noisy, près Paris, le 11 mars 1794, et fils aîné du célèbre économiste Jean-Baptiste Say, fut élevé dans les doctrines libérales du XVIIIe siècle. Après avoir fait ses études à Genève, il entra dans la maison de commerce de son parent, M. Delaroche-Delessert. En 1813, il fit, comme subrécargue, un voyage aux États-Unis; en 1815, il se rendit au Brésil, où il resta quelques années, et, pendant tout le reste de la Restauration, se consacra tout entier à de grandes entreprises commerciales. En 1831, il fut nommé juge au tribunal de commerce de la Seine, et depuis 1834 il fit partie de la Chambre. Sa fortune politique a peu changé, sous nos divers régimes, pendant vingt ans. Membre du conseil municipal et du conseil général du département de la Seine, en 1837 et en 1846, il a conservé ces fonctions sous la République et sous l'Empire. Élu membre du conseil d'État par l'Assemblée nationale en 1849, il en est sorti le 2 décembre 1851. En 1857, il a été nommé membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. — M. Say est mort en 1860. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Les principaux ouvrages de M. Horace Say sont : *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil, et considérations sur les monnaies, les changes et le commerce extérieur* (1830, in-8, avec planches) et *Études sur l'administration de la ville de Paris et du département de la Seine* (1846, in-8). De 1848 à 1851, il a dirigé l'enquête entreprise par la Chambre de commerce sur l'industrie parisienne. Son rapport a obtenu, en 1853, le prix de statistique décerné par l'Académie des sciences. Rédacteur du *Dictionnaire du commerce* et du *Journal des économistes*, il a fait tirer à part un certain nombre de ses articles. Nous citerons parmi ses brochures : *Avant-propos à la discussion d'un projet de loi sur les faillites, Paris et son octroi, Docks et warrants, Notice sur M. Michel Delaroche* (1854). En 1852, M. Horace Say a publié une troisième édition annotée du grand ouvrage de son père, *Cours complet d'économie politique pratique* (2 vol. gr. in-8). On lui devait déjà la publication, sous le titre modeste de *Petit volume*, d'un recueil très-intéressant de pensées morales, économiques et un peu politiques, léguées par la longue expérience paternelle.

Son fils, M. Jean-Baptiste-Léon SAY, né en 1826, est devenu un des administrateurs du chemin de fer du Nord. Suivant les traditions de sa famille, s'occupant aussi d'économie politique, il a publié une petite *Histoire de la Caisse d'escompte* (1848), et divers articles dans l'*Annuaire de l'économie politique* et dans le *Journal des économistes*.

SAYE ET SELE (rév. Frédéric TWISLETON WYKEHAM FIENNES, 13e baron), pair d'Angleterre, né 1799, à Gaydon (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée, en 1447, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de Twisleton, il fit ses études à Winchester et à Oxford, devint trésorier de la cathédrale d'Hereford (1832), puis chanoine résidant (1840). En 1847, il hérita des titres de son cousin et prit sa place à la Chambre des lords, où il soutint la politique libérale. En 1863, il est devenu archidiacre d'Hereford. Marié deux fois, de son premier mariage avec une fille du vicomte Powerscourt (1827), il a eu sept enfants, dont l'aîné, John FIENNES, né en 1830, à Walton, est devenu, en 1852, député-lieutenant du comté d'Oxford.

SAYOUS (Pierre-André), littérateur français, né à Genève, le 9 novembre 1808, d'une famille de réfugiés protestants, fit ses études à l'Académie de Genève et fut nommé principal du collége de cette ville. En 1846, il succéda à M. Topffer, son parent, dans la chaire de belles-lettres à la Faculté des lettres, qui fut supprimée en 1848. En 1852, il vint à Paris, et entra dans les bureaux du ministère de l'instruction publique et des cultes, où il est devenu, le 16 janvier 1859, sous-directeur pour les cultes non catholiques. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Sayous : *Voyage dans les Alpes. Partie pittoresque des voyages de de Saussure* (Genève, 1834, in-8); *Études littéraires sur Calvin* (Ibid., 1838, in-8), travail refondu dans les *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation* (Paris, 1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la littérature française à l'étranger* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), couronnée par l'Académie française; le *Dix-huitième siècle à l'étranger* (1861, 2 vol. in-8), qui obtint de la même Académie le prix Bordin; *Conseils à une mère sur l'éducation littéraire de ses enfants* (1863, in-18), etc. Il a recueilli et mis en ordre les *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan pour servir à l'histoire de la Révolution française* (1851, 2 vol. in-8), traduits en anglais l'année suivante, et a fourni des articles de critique et d'histoire littéraire à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Semeur*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue contemporaine*, etc.

SCARBOROUGH (LUMLEY-RICHARD-GEORGE, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1813, à Tickhill-Castle (Yorkshire), descend d'un général élevé, en 1681, à la pairie héréditaire. Il servit quelque temps comme lieutenant au 7e régiment de hussards, puis donna sa démission et succéda, en 1856, aux titres de son cousin. Marié en 1846, à miss Drummond, il a pour héritier son fils Lyulph-Richard-Granby William, vicomte Lumley, né en 1850.

SCARLETT (sir JAMES-YORK) général anglais, né en 1799, et second fils du jurisconsulte lord Abinger, fut élevé au collége d'Eton et à l'université de Cambridge. Entré, en 1818, au 18e de hussards, avec le brevet de sous-lieutenant, il profita du licenciement de ce corps pour suivre, à l'Académie de Sandhurst un cours de fortifications. Il passa bientôt dans le 5e de dragons, devint, en 1840, lieutenant-colonel du 3e régiment de cette arme, et fut, en 1851, promu colonel. Tandis qu'il n'était que lieutenant-colonel, il reçut, après une inspection générale des troupes, une lettre très-flatteuse du duc de Wellington. Nommé brigadier général en 1854, lorsque éclata la guerre avec la Russie, il fut mis à la tête de la grosse cavalerie et envoyé d'abord en Turquie, puis en Crimée. A la bataille de Balaclava, livrée le 25 octobre, il chargea, avec sa brigade, les troupes russes d'élite qui s'avançaient en force pour couper les communications des alliés. « Cette

attaque, écrivit lord Raglan à ce sujet, est l'une des plus brillantes auxquelles j'aie assisté. » Le 12 décembre suivant, sir Scarlett fut promu au grade de général-major. L'année suivante, il remplaça lord Lucan dans le commandement de toute la cavalerie anglaise en Crimée. Blessé devant Sébastopol, il fut, en récompense de ses services, promu commandeur de l'ordre du Bain et de la Légion d'honneur. De retour en Angleterre, il commanda quelque temps la brigade de cavalerie à Aldershot, et reçut, en 1862, le grade de lieutenant général.

SCARSDALE (Alfred-Nathaniel HOLDEN-CURZON, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1831, descend d'une famille élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. Elevé à Rugby, et recteur de Kedleston (Derbyshire), il succéda, en 1856, à son oncle. Marié, la même année, à miss Senhouse, il a pour héritier son fils George-Nathaniel, né à Kedleston en 1859. *

SCHACK (Adolphe-Frédéric DE), littérateur allemand, né à Brusewitz, près de Schwerin, dans le Mecklembourbg, le 2 août 1815, fut élevé à Francfort, où son père était député à la Diète, puis étudia le droit aux universités de Bonn, d'Heidelberg et de Berlin. Un goût naturel le portait vers l'étude des langues et des littératures étrangères. En 1840, il entreprit un long voyage pour compléter son instruction. Après avoir parcouru l'Italie et la Sicile, il visita l'Égypte, la Syrie et la Turquie. Il séjourna quelque temps en Grèce. Enfin il apprit l'espagnol en Espagne. De retour à Schwérin, il entra au service du grand-duc de Mecklembourg. Bientôt il recommença ses voyages à la suite de ce prince, qu'il accompagna comme chambellan et conseiller de légation en Italie et à Constantinople. Chargé de fonctions diplomatiques auprès de la Diète, il obtint un congé en 1849 et l'employa à visiter de nouveau l'Égypte et la Palestine. Il rapporta de ce voyage une connaissance profonde des langues orientales, qu'il continua de cultiver dans son poste de chargé d'affaires à Berlin. Après la mort de son père (1852), M. de Schack se retira du service diplomatique, avec le titre de conseiller privé de légation. Un peu plus tard, il partit pour l'Espagne, où il poursuivit, jusqu'en 1854, ses recherches sur l'histoire et la civilisation des Maures et fut nommé membre de plusieurs académies, entre autres de celles de Madrid et de Grenade.

Son principal ouvrage est l'*Histoire de la littérature et de l'art dramatique en Espagne* (Geschichte der dramat. Litterat. und Kunst in Sp.; Berlin, 1845-1846, 3 vol); livre très-remarquable, qui a pour appendice *le Théâtre espagnol* (Span. Theater; Francfort, 1845, 2 vol.).

SCHADOW (Frédéric-Guillaume), célèbre peintre allemand, ancien directeur de l'Académie de Dusseldorf, né à Berlin, le 6 septembre 1789, et anobli en 1843, par le roi de Prusse, sous le nom de SCHADOW-GODENHAUS, est le second fils de l'habile et fécond statuaire Jean-Godefroid Schadow, ancien directeur de l'Académie des arts de Berlin, mort en 1850, à l'âge de 86 ans. Un frère aîné de M. Schadow, Rodolphe, brillant élève de son père, de Thornwaldsen et de Canova, mourut à Rome, en 1822, au moment où déjà ses premières œuvres annonçaient à l'Allemagne un sculpteur de génie. Le jeune Frédéric-Guillaume ne donna pas d'abord d'aussi belles espérances. Le séjour de Rome et l'influence des Overbeck, des Veit, des Cornélius, des Führich et de tous les jeunes maîtres allemands qui s'y trouvaient réunis, éveillèrent son talent. Il y exécuta entre autres œuvres, et avec les deux premiers de ces artistes, une explication du *Songe de Joseph* et *la Douleur de Jacob apprenant la mort de son fils*, déjà remarquables par la profondeur de la pensée. Il fut aussi de ceux que l'amour de l'art religieux, au milieu des pompes de la ville papale, conduisit à la foi catholique.

A peine de retour à Berlin, M. Schadow fut nommé professeur à l'Académie, et il conquit aussitôt, par l'excellence de sa méthode, plus de réputation que ses meilleures œuvres ne lui en auraient pu jamais donner. Cependant, quelques-unes de ses bonnes toiles religieuses, entre autres une *Adoration des Mages*, pour l'église de la caserne de Potsdam, appartient à cette époque où M. Schadow cultivait de préférence le portrait, genre dans lequel il a toujours excellé.

Les meilleurs artistes de l'école de Dusseldorf, MM. Hubner, Sohn, Hildebrand, étaient déjà venus se ranger à Berlin, autour du jeune professeur, lorsqu'en 1826 le départ de Cornélius pour Munich laissa la place de directeur de l'Académie de Dusseldorf vacante. M. Schadow y fut nommé, et ses élèves de Berlin l'y suivirent. Parmi les maîtres célèbres formés, depuis plus d'un tiers de siècle, par l'enseignement de M. Schadow, il faut citer avec ceux dont les noms précèdent : Lessing, Schirmer, Scheuren, Schraecter, Reinick, Kretschmar, Gœtting, Rethel, et bien d'autres encore. L'école de Dusseldorf, qu'il a dirigée jusqu'en 1859, s'identifia, pour ainsi dire, avec lui, et prit pour caractères essentiels les qualités et les défauts du maître.

On cite de M. Schadow quatre œuvres qui le caractérisent tout entier : *Mignon*, qui date de 1828, et qui a été souvent gravé; *les Quatre évangélistes*, dans l'église de Werdet à Berlin, l'une des plus belles œuvres de la peinture allemande, et où se fondent les qualités du genre religieux et du portrait; *les Vierges sages* et *les Vierges folles*, à l'Institut de Staedel à Francfort, offrant, dans deux groupes, le contraste de la mysticité langoureuse et de la vigueur; *la Source de vie*, toile de dimensions extraordinaires, exécutée pour le roi de Prusse. Dans ces œuvres et dans toutes celles de la même époque, on ne peut assez louer l'habileté du dessin, la pureté du style, le choix et l'exécution des détails; mais on y voudrait une conception plus puissante, et un sentiment plus vif de la réalité. Parmi les œuvres qui suivirent on a remarqué une *Assomption*, pour l'église Saint-Paul à Aix-la-Chapelle, et trois grandes œuvres allégoriques, *le Paradis*, *le Purgatoire* et *l'Enfer*; mais on a blâmé le choix d'un sujet qui, évoquant les souvenirs de Dante, fait naître des comparaisons que le génie de M. Schadow n'est pas de nature à soutenir.

L'artiste terminait à peine ce travail, quand il fut soumis à une cruelle épreuve. L'affaiblissement de sa vue l'amena peu à peu à une cécité complète. Mais l'opération de la cataracte lui rendit heureusement la faculté de reprendre ses pinceaux, pour prouver par des œuvres nouvelles que les années n'avaient pas glacé sa main. La popularité de M. Schadow, dont une rue de Dusseldorf porte le nom, est très-grande dans toute l'Allemagne, bien qu'un grand nombre de critiques s'accordent à estimer plus en lui le professeur que le peintre et à lui reconnaître plus de goût que de génie, plus d'idées que de puissance. On a de ce maître un écrit en langue française : *Sur l'Influence du christianisme dans la peinture*, lu par lui au congrès scientifique de Strasbourg, en 1842. Pendant sa maladie, il a aussi dicté un volume de *Mémoires* (Memorabilien). — Il est mort le 25 juin 1861.

Son fils, M. Félix de SCHADOW, a cultivé la peinture historique et le portrait, sous la direction de Bendemann. Il s'est allié, par un mariage, à la famille de Rauch.

SCHÆRTLICH (Jean-Christian), musicien allemand, né à Dresde, le 25 mars 1785, fit de bonnes études classiques au séminaire de Neustadt, où il devint professeur d'une classe élémentaire. Après avoir travaillé avec soin l'orgue et le violon, et dirigé le chant religieux à Annabourg depuis 1811, il obtint une chaire en 1817, à l'École normale de Potsdam. En 1833, il a fondé dans cette ville une société des instituteurs du chant.

On a de cet estimable artiste des ouvrages d'enseignement : *Nouveau livre choral pour les écoles des villes et des campagnes* (Neues Choralbuch; Potsdam, 1827, in-8), plusieurs fois réimprimé ; *Guide pour l'instruction primaire du chant* (Leitfaden bei dem ersten Unterrichte; 1830); *l'École du chant* (Gesangschule; 1832-1833, 2 vol.); *Recueil de 500 exercices pour l'étude du chant* (1832, gr. in-8) ; *le Chœur liturgique* (der liturgische Chor; 1839); *Méthode d'harmonie* (1839-1844, 2 vol.), etc.

SCHAFARIK (Paul-Joseph), écrivain slave, né le 13 janvier 1795 à Kobeljarowo, dans la Hongrie septentrionale, étudia en dernier lieu à l'université d'Iéna. Professeur particulier à Presbourg en 1817, il obtint une chaire au collége d'une petite ville hongroise, en 1819, puis la direction du collége. Démissionnaire en 1833, il se rendit alors à Prague pour y commencer ses grands travaux sur la littérature slave et bohémienne auxquels il doit sa réputation. Après avoir rempli divers emplois à l'université de Prague, il en devint en 1848 bibliothécaire. En 1849 et 1851, M. Schafarik fut à Vienne et à Prague directeur des commissions chargées de fixer la langue slave. — Il est mort à Prague, le 26 juin 1861.

Ses principaux ouvrages sont, en slave : *Slowanské starozitnosti*, les Antiquités slaves (Prague, 1837), souvent traduit; *Slowansky narodopis*, Généalogie des peuples slaves (1842; 3e édit., 1850); *Kozboz staroceski literatury* (1842-1845, 2 volumes); *Pocatkowi staroceski mluwnice* (1845), etc.; puis en allemand : *Histoire de la langue et de la littérature slaves* (Geschichte der slaw. Sprache; Bude, 1826); *l'Origine des Slaves* (Ueber die Abkunft der Slaven; 1828) ; *Terminologie judiciaire et politique de la langue slave* (Juridisch-politische Terminologie (Vienne, 1850); *Terminologie scientifique germanico-bohémienne* (Deutsch-bœhm.-wissenschaftliche Terminologie; Prague, 1853); *les Anciens monuments de la langue bohémienne* (die aeltesten Denkmaeler der bœhm. Sprache; Prague, 1840); *Monuments de la vieille littérature des Slaves du sud* (Denkmaeler der aeltesten Literatur, etc.; Prague, 1851).

SCHAFF (Philippe), théologien allemand, né à Coire (Suisse), le 1er janvier 1819, étudia au gymnase de Stuttgart et aux universités de Tubingue, de Halle et de Berlin. Il fut reçu en 1841 docteur en philosophie à l'université de Berlin, qui, plus tard, en 1854, lui conféra le diplôme honoraire de docteur en théologie. Il voyagea quelque temps en Europe comme précepteur d'un jeune noble prussien, et en 1842, après avoir passé les examens nécessaires, il fut chargé de conférences de théologie à l'université de Berlin. L'année suivante, désigné par les premiers théologiens de l'Allemagne au choix du synode de l'Église allemande réformée des États-Unis, il fut appelé à la chaire d'exégèse et d'histoire sacrée du séminaire de Mercersburg; il a vécu depuis en Amérique.

Le docteur Schaff est auteur de nombreux ouvrages théologiques écrits en allemand. Ceux qu'il a publiés depuis son séjour aux États-Unis, traduits simultanément en anglais, paraissent à la fois dans les deux langues. Nous devons citer : *le Péché contre le Saint-Esprit* (die Sünde wider den heil. Geist; Halle, 1841); *Jacques, le frère du Seigneur et Jacques le Mineur* (Berlin, 1842), essai exégétique et historique; *le Principe du protestantisme dans ses rapports avec l'état actuel de l'Église* (Chambersburg, 1845) : la traduction anglaise avec introduction est du docteur Nevin, l'un des collègues de l'auteur ; *Qu'est-ce que l'histoire de l'Église?* (What is Church History; Philadelphie, in-12, 1846); *Histoire de l'Église apostolique avec une introduction générale à l'histoire de l'Église* (Geschichte der apostol. Kirche; en anglais; Mercersburg, 1851; en allemand, Leipsick, 1854, gr. in-8); *Vie et actes de saint Augustin* (New-York et Berlin, 1854); *État politique, social et religieux des États-Unis de l'Amérique du Nord* (America, die politisch. social. und kirchlich religiœsen Zustaende der Vereinigten Staaten; Berlin, 1854; New-York, 1855), le premier livre allemand qui ait fourni sur l'état religieux de l'Amérique des notions sûres et précises.

Le docteur Schaff, dont les divers travaux sont très-estimés en Allemagne pour la double connaissance des faits et du dogme dont ils témoignent, a encore publié une grande quantité de brochures et de discours, ainsi que des articles dans les principales publications religieuses d'Allemagne et d'Amérique. Il a aussi dirigé et rédigé, de 1848 à 1853, un journal religieux écrit en allemand et paraissant à Philadelphie : *der Deutsche Kirchenfreund*.

SCHALDEMOSE (Frédéric-Julien), littérateur danois, né le 15 février 1782, à Wedelsborg, dans l'île de Fionie, s'enrôla dans la milice en 1807; fait prisonnier par les Anglais, il fut délivré par une tempête qui le jeta sur la côte de Hollande, s'engagea au service de ce pays, et, comme secrétaire d'un officier supérieur, parcourut l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Il prit part à la guerre d'Espagne et obtint son congé en 1812. Il a publié lui-même la relation de ses *Voyages et aventures dans les pays étrangers* (Reiser og Eventyr i fremmede Lande; Copenhague, 1826 1830, 4 vol. in-8). De retour dans sa patrie, il eut le grade de lieutenant en second dans le régiment norvégien de la garde. En 1816, il devint professeur à l'école de la cathédrale à Nykiœbing, prit sa retraite en 1825, rentra l'année suivante au service de l'État et y resta jusqu'en 1839. Il prit alors la profession d'homme de lettres avec laquelle il échangea ou cumula celles de marchand de grains, puis de cafetier à Copenhague.

Les publications de M. Schaldemose composent plus de deux cent volumes; mais la plupart ne sont que des traductions de poésies, de pièces de théâtre, de voyages et de romans anglais, allemands, français, latins, grecs, espagnols, italiens, suédois et anglo-saxons. Parmi ses écrits originaux on remarque, outre celui cité plus haut, plusieurs volumes de vers, des fables, des livres d'étrennes; *Manuel du fleuriste* (Haandbog for Blomsterelskere; Copenhague, 1835-1836; 2e édit., 1840, 2 vol. in-8); *Description d'Elseneur et du château de Kromborg* (Beskrivelse over Kjœbstad Helsingœr og Slottet Kronborg; 1840, in-8); *Description du Schleswig et du Holstein* (1848); *Chants héroïques danois, anciens et nouveaux* (Dantzke Kjœmpeviser; 1846).

M. Schaldemose a publié aussi plusieurs journaux qui tombèrent bientôt devant la censure ou l'indifférence du public; l'*Helsingœrspost* seul a

subsisté pendant plusieurs années à Copenhague (1832-1834, in-4).

SCHALLER (Jules), écrivain philosophique allemand, né en 1810, à Magdebourg, en Prusse, passa en 1829 à un des grands colléges de cette ville, à l'université de Halle pour y étudier la théologie. Mais les leçons de Rosenkranz le tournèrent vers la philosophie, qu'il obtint d'enseigner à Halle même, en 1838, comme professeur adjoint. Philosophe théologien, M. Schaller débuta par des écrits destinés à repousser les attaques dont les doctrines de Hegel, après une domination presque absolue, commençaient alors à devenir l'objet. Tels furent ses nombreux articles dans les *Annuaires de critique scientifique* et les *Annuaires de Halle*, ainsi que ses deux ouvrages: *la Philosophie de notre époque* (die Philosophie unserer Zeit; Leipsick, 1837), où il soutient la personnalité extramondaine de Dieu; et *le Christ historique et la philosophie* (der historische Christus und die Philosophie; Leipsick, 1838), adressé à l'auteur de la *Vie de Jésus*.

On a en outre de M. Schaller des *Leçons sur Schleiermacher* (Vorlesungen über Schleiermacher; Halle, 1844); *Exposition et critique de la philosophie de Louis Feuerbach* (Darstellung und Kritik der Phil. von L.; Leipsick, 1845); *Histoire de la philosophie naturelle depuis Bacon jusqu'à nos jours* (Geschichte der Naturphil. von B., etc.; Leipsick et Halle, 1841-1844, tomes I-II), annoncée par l'auteur comme l'introduction d'une *Philosophie naturelle;* etc.

Dans ces dernières années, en effet, M. Schaller s'est particulièrement occupé de sciences naturelles, et, en qualité d'ancien disciple d'une des grandes écoles spéculatives de l'Allemagne, il s'est jeté dans le camp opposé aux matérialistes. Après avoir combattu la phrénologie dans l'ouvrage : *Essence et valeur de la phrénologie* (die Phrenologie in ihren Grundzügen und, etc.; Leipsick, 1851), il écrivit contre MM. Charles Vogt et Jacob Moleschott (voy. ces noms) *le Corps et l'âme* (Leib und Seele; Weimar, 1855; 2e édition, 1856), l'un des livres les plus importants que la fameuse querelle du matérialisme scientifique allemand ait fait naître. M. Schaller a rédigé depuis 1854 avec M. Giebel, une revue scientifique populaire, *l'Univers* (Weltall). Il a écrit *les Lettres sur le* Cosmos *d'Alex. de Humboldt* (Briefe über A. v. H. Kosmos; Leipsick, 1850; 2e édit., 1855), formant le second volume de l'ouvrage publié sous ce titre par le géologue Bernard Cotta.

SCHAMYL (Imam), prophète guerrier et chef suprême des peuples caucasiens du versant de la mer Caspienne, Ingusches, Lesghes, Tchetchéens, etc., est né en 1797, d'une famille obscure de Tartares dans *l'aoul* ou village d'Himry, au nord du Daghestan. Il fonda sur la religion le pouvoir qu'il garde par la guerre et mit habilement à profit les doctrines populaires du *soufisme*, d'après lesquelles un homme paraît tous les cent ans, qui, passant par quatre degrés de perfection religieuse, devient, sous le titre de *mourchid*, l'élu de Dieu, et doit commander en son nom aux autres hommes. Initié à cette philosophie par l'Arabe Djelal-Eddin, Schamyl voulut être mourchid et sut le devenir.

Il commença sa carrière en 1824 et se jeta ardemment dans la guerre sainte que Kasi-Mollah, alors chef suprême, venait de proclamer contre les Russes, et que, jusqu'en 1831, les Circassiens soutinrent avec avantage. Mais alors le général de Rosen, s'avançant avec une armée nombreuse, les chassa de toutes leurs positions, vint les assiéger dans Himry, et, après avoir éprouvé des pertes immenses devant cette petite place, s'en empara (18 octobre). Kasi-Mollah et tous les Circassiens périrent; Schamyl passa pour mort. Quand il reparut, l'on crut à une résurrection. Un autre que lui, cependant, Hamfad-bey, fut choisi pour chef, et Schamyl se mit sous ses ordres sans murmurer. Mais peu de temps après Hamfad-bey est massacré avec ses *mourides*, sorte de garde sainte dont Schamyl faisait partie.

Celui-ci échappé, comme par un second miracle, à une seconde mort, peut être dès lors considéré comme le prophète et le sultan du Caucase, malgré le schisme de Paschaw-Hadschi, qui lui disputa le titre de mourchid jusqu'en 1837. A partir de ce moment, les éclatants succès de Schamyl contre les généraux russes Ivelitsch et Hafi éteignirent toutes les divisions dans l'enthousiasme général. Il recommence contre les Russes, en 1839, cette longue guerre qui n'eut plus de trêve. Avec quelques poignées d'hommes, il tient en échec des armées nombreuses, défend pied à pied ses montagnes et, joignant l'habileté à l'audace, il attire l'ennemi dans ses piéges et le contraint à des retraites désastreuses. Cette lutte, toute pleine d'épisodes qui tiennent du prodige, use l'un après l'autre plus de dix généraux russes, Grabbe, Golowine, etc., et enfin Woronzow lui-même, qui, engagé avec ses 160000 hommes dans la vallée d'Akfai, y était anéanti sans l'arrivée du général Freitag et de nouveaux renforts. En vain les Russes essayent d'une tactique nouvelle et incendient les forêts; Schamyl, dont les forces s'accroissent, sort de ses retraites, emporte des forteresses russes, envahit les provinces transcaucasiques et en ramène un riche butin. Menaçant sans cesse Stawropol et Tiflis, il aurait pu, en occupant une partie des forces de la Russie, être, dans la guerre d'Orient, et sans se concerter avec elles, l'auxiliaire des puissances occidentales. On a annoncé et démenti bien des fois en Europe la mort de l'iman qui, dans ces dernières années, soutenait encore la lutte, quoique avec moins d'avantage, contre ses puissants ennemis. Au mois de décembre 1859, cerné de toutes parts par des forces supérieures, il est tombé entre les mains des Russes et a été emmené à Saint-Pétersbourg, où était déjà retenu son fils.

Schamyl n'était pas seulement l'Abd-el-Kader du Caucase, il en a été, à quelques égards, le Mahomet. Il travaillait à fondre dans une même unité des races diverses. Il soutenait merveilleusement son rôle de prophète : la beauté de ses traits, son calme inaltérable, sa fierté, son éloquence inspirée, son extrême tempérance, ont contribué, avec les merveilles de sa légende, à le faire accepter comme l'envoyé du ciel. Dans la pratique du gouvernement, il signalait son administration par la sagesse et l'économie. — En 1853, un drame de M. Paul Meurice, *Schamyl*, joué avec succès à la Porte-Saint-Martin, a contribué en France à la popularité du héros du Caucase. En 1861, on publia une lettre de Schamyl à Abd-el-Kader, le félicitant de sa conduite envers les chrétiens, pendant les troubles sanglants de la Syrie.

SCHARLING (Charles-Émile), théologien danois, né à Copenhague, le 28 juillet 1803, passa l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, en 1825, et fut reçu docteur en 1828: sa thèse, intitulée : *De Stedingis*, fut remarquée jusqu'en France et en Allemagne. L'université lui accorda une pension pour séjourner dans ces deux contrées, en 1829 et 1830. Nommé, à son retour, lecteur en théologie et morale, à l'Académie de Soroe, il a publié douze de ses leçons, sous le titre suivant : *Quel est le but, quelle est la portée et quels ont été les résultats des recherches scientifiques des*

théologiens sur les livres du Nouveau Testament (Hvad er Hensigten, Betydningen og Resultaterne af Theologernes, etc.; Copenhague, 1833, in-8). Il devint, en 1834, professeur titulaire à l'université de Copenhague, dont il fut recteur en 1842-1843. Lorsqu'il eut pris le grade de docteur en théologie, il publia, avec Engelstoft, la *Revue théologique* (Theologisk Tids-krift; 1837-1849; 1850-1855), qui jouit d'une grande autorité, et à laquelle il a fourni des mémoires fort étendus. M. Scharling est devenu chevalier du Danebrog, membre de l'Académie des sciences de Danemark (1845) et de la commission pour une nouvelle traduction danoise de l'Ancien Testament (1837).

Ses autres écrits sont un recueil de *Sermons* et de *Discours de circonstance* (Prædikener og Leilighedstaler; 1846); des recherches sur *les Ébionites* (1843, in-4); *Doctrine et destinée de Michel de Molinos* (M. de Molino's Lære og skjæbne; 1852, in-4), et des commentaires sur diverses parties du Nouveau Testament.

SCHARLING (Édouard-Auguste), frère du précédent, chimiste danois, né à Copenhague, le 1er mars 1807, étudia les sciences physiques à Copenhague, à Gœttingue, à Giessen, à Paris, à Londres et à Heidelberg. Nommé lecteur (1836), puis professeur de chimie à l'Académie de chirurgie (1840), il est, de plus, professeur à l'université de Copenhague et lecteur en chimie à l'Institut polytechnique. L'Académie des sciences de Copenhague, qui lui avait décerné deux prix, l'admit, en 1843, au nombre de ses membres pour la classe de physique. On a de lui : *De chimicis calculorum vesicariorum rationibus* (1839, in-4), thèse de doctorat, qui a été traduite en anglais, et des mémoires insérés dans les plus savants recueils du pays.

SCHAUENBOURG (baron Pierre RIELLE DE), officier français, ancien pair, né le 10 mars 1793, entré au service sous l'Empire, chef d'escadron d'état-major en retraite, a été, sous le régime de Juillet, attaché au Dépôt de la guerre, membre de la Chambre des Députés pour l'arrondissement de Haguenau (1834-1846), puis appelé à la pairie le 4 juillet 1846. Il a été nommé membre du Conseil général du Bas-Rhin, et officier de la Légion d'honneur (5 mai 1847).

SCHAUMBOURG-LIPPE. Voy. LIPPE.

SCHAYES (Antoine-Guillaume-Bernard), érudit belge, né à Louvain, en 1808, mort le 8 janvier 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHEFER (Léopold), poëte allemand, né le 30 juillet 1784, à Muskau (Prusse), se mit à la fin de ses études à voyager, visita l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, la Grèce et l'Asie Mineure, rentra dans sa patrie en 1820 et se fit bâtir à Muskau une villa, qu'il a habitée depuis.

Mis au nombre des meilleurs poëtes lyriques de l'Allemagne contemporaine, M. Schefer appartient à cette école qui, associant dans la poésie le panthéisme indien et le mysticisme allemand moderne, absorbe toute vie individuelle dans la nature universelle déifiée. Cette tendance se montre surtout dans le *Bréviaire du laïque* (Laienbrevier; Berlin, 1834; 9e édit., 1852); recueil de poésies, dont l'ensemble forme un système religieux complet de panthéisme poétique. Ses nouvelles révèlent un grand talent d'observation, particulièrement appliqué à l'étude du cœur de la femme. Sa prédilection pour certains états anormaux de l'âme, donne à plusieurs de ses contes un caractère fantastique et bizarre. — Il est mort en 1862.

Parmi ses nombreuses productions, nous citerons d'abord, comme œuvres politiques, deux recueils de *Poésies* (Berlin, 1811 et 1813), publiés par le prince de Pückler-Muskau; puis : *Mélanges lyriques* (Kleine lyrsche Werke; (Francfort, 1828); *Lettres célestes de Mahommed* (Mahommeds türkische Himmelsbriefe; Berlin, 1840); *Vigiles* (Vigilien; Ibid., 1843); *Poésies* (Gedicthe; Ibid., 3e édit., 1847); *le Prêtre séculier* (der Weltpriester; Nuremberg, 1846); *Hafis dans l'Hellade* (Hambourg, 1853); *Sermons domestiques* (Hausreden; Dessau, 1854, 2 vol.); *le Coran de l'amour* (Koran der Liebe; Hambourg, 1854).

Viennent ensuite quelques œuvres dramatiques telles que : *Mohammed II*, *Euphrosine*, *Madonna Laura*, *les Mendiants*, et plusieurs contes, nouvelles et romans en prose : *Nouvelles* (Novellen; Leipsick, 1825-1829, 5 vol.); *Nouvelles nouvelles* (Neue Novellen; Ibid., 1831-1835, 4 vol.); *Coupe de lave* (Lavabecher; Stuttgart, 1833, 2 vol.); *Petits romans* (Kleine Romane; Bunzlau, 1837-1839, 5 vol.); *la Divine comédie à Rome* (Gœttliche Komœdie in Rom; Leipsick, 1846); *le comte Promnitz* (Ibid., 1846); *Genevion de Toulouse* (Ibid., 1846); *la Sibylle de Mantoue* (die Sibylle von Mantua; Hambourg, 1853); *le Pâtre Nicolas*, ou *la Croisade des enfants allemands, dans l'année 1212 d'après les chroniques* (der Hirtenknabe Nikolas oder der deutsche Kinderkreuzzug, etc.; Leipsick, 1857). On a publié les *Œuvres choisies* de M. Schefer (Augsewaehlte Werke; Berlin, 1857 et suiv.).

M. Schefer s'est distingué aussi comme musicien. Excellent organiste, il a composé un grand nombre de *Romances*, plusieurs *Symphonies* et quelques *Ouvertures* et *Caprices* pour piano.

SCHEFFER (Ary), peintre français, né à Dordrecht (Hollande), en 1795, mort le 5 juin 1858. Une brillante exposition générale de ses œuvres eut lieu à Paris l'année suivante. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHEFFER (Henry), peintre français, frère du précédent, né à la Haye, le 27 septembre 1798, vint en France lors de la réunion de la Hollande à l'Empire, et suivit l'atelier de Pierre Guérin. Il débuta avec succès au salon de 1824, comme peintre d'histoire; il a cultivé aussi les divers autres genres, et a surtout excellé dans le portrait. Nous citerons parmi ses nombreux envois aux salons : *le Christ sur les genoux de la Vierge*, *Jeune fille contemplant sa mère malade*, *le Lendemain de l'enterrement*, *les Parents pleurant la mort de leur enfant*, ces trois derniers acquis par la Société des Amis des Arts (1824); *Petit paysan faisant la lecture à sa famille*, *don Juan endormi sur les genoux d'Haydée* (1825); *Une Mère convalescente* (1827); *Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre la fureur du peuple*, regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'école moderne (1830); *Portrait d'Armand Carrel* (1831); *Une Lecture de la Bible*, *Jeanne d'Arc marchant au supplice*, *François Arago* (1834-37); *Prêche protestant après la révocation de l'édit de Nantes*, *MM. de Belleyme*, *D. Henry*, *Masson* (1838); *Conseil tenu par le roi au château de Champlâtreux* (1839); *MM. Collot*, *Paturle*, *Augustin Thierry* (1840); *Casimir Delavigne* (1841); *Jésus chez Marthe et Marie*, *Scène de fugitifs*, inspiré de Goethe, *M. Blainville* (1842); *M. Jourdan* (1843); *Mme Rolland et M. de Lamarche allant au supplice*, *Étude du Roi*, *M. Daru* (1845); *Christ portant sa croix*, à Saint-Roch (1846); *Mme Scheffer et ses enfants* (1847); *la Mère et la fille*, inspiré des *Paroles d'un croyant*, *MM. Allier*, *Giraud*, *Pommayrac* (1848); *M. Louis Blanc* (1849); *le*

Christ enfant, MM. Jobert de Lamballe, Picard, baron de Champy, Jobard, Kriegelstein (1850); *le Christ aux Oliviers, Scène d'intérieur, M. Billaut* (1852); *Mgr Sibour, MM. Orfila, Glandaz* (1853); *la Jeune captive*, inspiré d'André Chenier, *la Vision de Charles IX, Portrait de Lethière*, avec plusieurs des envois précédents (1855); *M. Riaux* (1857); *Ary Scheffer, le docteur Churchill*, etc. (1859). On voit de lui, au musée de Versailles, la *Bataille de Casse', Jeanne d'Arc faisant son entrée dans Orléans*, etc. — M. Henry Scheffer a obtenu une 2e médaille en 1824, deux 1res en 1831 et 1855, et la décoration en août 1837. — Il est mort le 15 mars 1861. Une fille de M. H. Scheffer a épousé M. Ernest Renan.

Un troisième frère, M. Arnold SCHEFFER, né en 1796, a collaboré au *Globe* et au *National*, sous la Restauration, publié des traductions de l'anglais et quelques ouvrages historiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

SCHELE VON SCHELENBOURG (Louis-Ernest-Unice-Georges, baron DE), homme politique allemand, né à Schelenbourg, le 4 juillet 1794, fils de l'homme d État hanovrien, mort en 1844. Destiné d'abord à l'état militaire, il servit comme major dans l'armée hanovrienne, puis devint conseiller provincial dans la principauté d'Osnabruck. A l'avénement de George V au trône de Hanovre (1851), il reçut la présidence du conseil des ministres avec le portefeuille des affaires étrangères et de la maison royale. Mais, en 1853, à la suite d'un mouvement de réforme, auquel il parut s'associer, il dut donner sa démission, ainsi que tous ses collègues, et céder la place au ministère de M. de Lutken.

SCHELER (Jean-Auguste-Notalric), littérateur belge, né le 5 avril 1819, à Ébuat, village du canton de Saint-Gall en Suisse, où son père, originaire de Cobourg, était ministre de l'Évangile, avant de devenir chapelain et bibliothécaire du roi des Belges, fit ses études en Allemagne et fréquenta les universités d'Erlangen, de Bonn et de Munich. Reçu docteur en philosophie à Erlangen, il devint, en 1839, bibliothécaire adjoint, puis, en 1854, bibliothécaire du roi Léopold, dont il dirigea aussi les enfants dans leurs études allemandes. Il fut agrégé à l'université de Liége en 1846.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai linguistique sur les éléments germaniques du dictionnaire français* (Bruxelles, 1844, in-8) : *Mémoire sur la conjugaison française considérée sous le rapport étymologique* (1845, in-4); *Étude historique sur le séjour de l'apôtre saint Pierre à Rome* (1845, in-12), sous le pseudonyme d'*Udalric de Saint-Gall; Histoire de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha* (1846, gr. in-8), avec tableaux généalogiques; *Annuaire statistique et historique belge* (1854, in-12); cette publication se continua. M. Scheler est devenu en 1854, directeur du *Bulletin du bibliophile belge*.

SCHERER (Edmond), théologien protestant français, né le 8 avril 1815, à Paris, où son père, d'origine suisse, était banquier, fit une partie de ses études au collége Bourbon (lycée Bonaparte), passa deux années en Angleterre, suivit plus tard des cours de droit, et alla enfin étudier la théologie à Strasbourg. Il fut appelé en 1845 à une chaire d'exégèse à l'École évangélique de Genève. Il rédigeait en même temps le journal *la Réformation au XIXe siècle*. Ses vues sur l'inspiration de la Bible s'étant modifiées, il crut devoir donner sa démission en 1850, et devint un des chefs du mouvement libéral qui eut lieu alors au sein du protestantisme français.

Zélé collaborateur de la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, de M. COLANI (voy. ce nom), et l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* de Genève, M. Scherer y a inséré de nombreux travaux d'exégèse et des articles de philosophie religieuse, dont il a formé un premier recueil qui a été très-remarqué : *Mélanges de critique religieuse* (1860, in-8).

Il faut encore citer de lui : *La critique et la foi* (1850), à propos de sa démission : *Alexandre Vinet, sa vie et ses écrits* (1853); *Lettre à mon curé* (anonyme, 2e édit., 1859) : *Etudes critiques sur la littérature contemporaine* (1863, in-18); *Mélanges d'histoire religieuse* (1864, in-8), etc. Il a été publié, à propos des doctrines de M. Edm. Scherer, un écrit anonyme intitulé : *M. Scherer, ses disciples et ses adversaires, par quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre* (1854). Il est devenu un des collaborateurs ordinaires du journal *le Temps*, où il a inséré à la fois des travaux de critique et des articles de politique.

SCHERR (Thomas-Ignace), lexicographe allemand, né à Nohenrichberg, dans le Wurtemberg, le 15 décembre 1801, fut d'abord maître d'école dans un village, puis professeur en Suisse dans un institut de sourds-muets et dans un institut de jeunes aveugles. Né catholique, il embrassa à Zurich la religion réformée, et se voua à l'éducation des classes ouvrières du canton. C'est à lui que Zurich doit son institut de sourds-muets. Naturalisé citoyen, en 1830, il devint un membre influent du parti radical. En 1831, il fut nommé conseiller d'instruction publique, et chargé d'élaborer un projet de loi pour une réforme de l'enseignement primaire. Il devint, en 1832, directeur du séminaire de professeurs de la petite ville de Kunnacht; mais, en 1837, la défaite du parti radical le força à donner sa démission. Les réformes qu'il a introduites dans l'éducation ont été maintenues par ses adversaires. Quelques années après, il se retira dans un domaine qu'il possédait vers la limite du canton de Thurgovie, et se livra à des travaux de lexicographie et de littérature.

M. Scherr a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels nous nous bornerons à indiquer : *l'Ami de l'éducation, livre de lecture* (der Bildungsfreund, ein Lesebuch; Zurich, 1835; 3e édit., 1845); *Manuel de pédagogie* (Handbuch der Paedagogik; Zurich, 1839-1846, tomes I-III); *Mes observations, mes efforts et mes malheurs pendant mon séjour dans le canton de Zurich de* 1825 à 1839 (Meine Beobachtungen, Bestrebungen, und Schicksale waehrend, etc.; Saint-Gall, 1840), sorte d'autobiographie très-intéressante; et avec son frère (voy. ci-dessous) : *Résumé général de l'histoire des idées religieuses et philosophiques* (Gemeinfassliche Geschichte der religiœsen und philosophischen Ideen; Schaffouse, 1840 et suiv.), et *Guide à travers la poésie allemande* (Freundlicher Wegweiser durch den deutschen Dickterwald, 1842).

SCHERR (Jean), frère du précédent, homme politique, a fait partie de la seconde Chambre des États de Wurtemberg, en 1848 et 1849. Après le triomphe de la contre-révolution il alla vivre en Suisse, auprès de son frère aîné. Il a donné, outre les ouvrages publiés avec ce dernier, des romans, des nouvelles humoristiques; une *Histoire générale de la littérature* (Allgemeine Geschichte der Literatur; Stuttgart, 1851, 2 vol); une *Histoire de la civilisation et des mœurs allemandes* (Geschichte deutscher Cultur und Sitte; Leipzick, 1852-1853), etc.

SCHIFTER (André), marin et ingénieur danois, né à Copenhague, le 25 août 1779, et fils d'un

capitaine de vaisseau, fut placé, en 1793, à l'Académie des cadets de marine, d'où il sortit en 1798 avec le grade de lieutenant en second. Après deux ans de croisière dans la Méditerranée (1801), il étudia la construction des vaisseaux, reçut du roi l'ordre de visiter les chantiers maritimes de Suède, de Hollande, de France et d'Italie et fut nommé, en 1814, capitaine, chef de chantier et membre de la commission des constructions navales. La marine danoise lui doit un très-grand nombre de bâtiments à voile ou à vapeur, construits d'après les procédés perfectionnés qu'il avait vu pratiquer à l'étranger et surtout en Angleterre (1840), ou qu'il avait lui-même inventés. M. Schifter est commandeur du Danebrog (1836). Il a le rang de contre-amiral depuis 1843.

SCHILLING (Gustave), musicographe allemand, né le 3 novembre 1805, dans le Hanovre, il apprit la musique sous la direction de son père, pasteur protestant et bon organiste, et s'était déjà essayé dans la composition religieuse avant d'aller compléter son éducation aux universités de Gœttingue et de Halle. En 1830, il s'établit à Stuttgart et y prit la direction d'une école de musique, pour laquelle il écrivit la même année un *Lexique portatif de musique* (Musikalisches Handwœrterbuch, in-12), destiné spécialement aux pianistes. Peu après il fit paraître, avec le concours d'écrivains distingués, le *Dictionnaire universel de musique* (Universal Lexikon der Tonkunst; Stuttgart, 1835-1840, 7 vol. gr. in-8), regardé comme le plus complet des dictionnaires spéciaux publiés jusqu'alors. Il y traita l'esthétique, la musique des Hébreux et une partie de la biographie.

M. Schilling a publié encore : *Essai d'une philosophie du beau dans la musique* (Versuch einer Philosophie des Schœnen in der Musik; Mayence, 1838, gr. in-8); *Polyphonomos* (Stuttgart, 1839, gr. in-8), contenant l'art d'acquérir une connaissance complète de l'harmonie en peu de leçons.

Dans le même temps, il jetait les bases d'une vaste association pour les progrès de la musique, et encouragé par les adhésions de Chérubini, Meyerbeer, Spontini, Spohr, Schneider, etc., il commençait un recueil d'*Annales de l'Association nationale pour la musique*, qui a paru quelque temps. M. Schilling est membre de plusieurs académies et conseiller de cour à Stuttgart.

SCHIMPER (Guillaume-Philippe), naturaliste français, né le 8 janvier 1808, à Dosenheim (Alsace), et fils d'un pasteur luthérien, étudia d'abord la théologie à la Faculté de Strasbourg; puis, changeant de carrière, il obtint dans cette ville une place au Musée d'histoire naturelle, dont il devint directeur en 1839.

On a de M. Schimper plusieurs ouvrages estimés : *Plantes fossiles des Vosges* (Leipsick, 1844); *Recherches anatomiques et morphologiques sur les mousses; Bryologia Europæa s. genera muscorum Europæorum monographice illustrata* (Stuttgart, 1836-1855, tom. I-VI, 66 livrais. avec plus de 650 gravures), ouvrage capital fait en commun avec MM. Bruch et Th. Gumbel; *Stirpes normales bryologiæ Europeæ* (Strasbourg, 1844-1854); *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des sphagnum* (Paris, 1854, avec 12 planches coloriées); *Palæontologica alsatica* (Strasbourg, 1854 et suiv.); *Corollarium bryologiæ Europeæ conspectum diagnosticum, familiarum, generum et specierum, adnotationes novas atque emendationes complectens* (Stuttgart, 1856, gr. in 4); *Histoire de la formation des sphaignes* (Versuch einer Entwickelungsgeschichte der Torfmoose; 1858, in-4); *Synopsis muscorum europaeorum* (Stuttgart, 1860, in-8, 8 pl.), etc.

SCHIMPER (Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né le 19 août 1804, à Mannheim (grand-duché de Bade), apprit d'abord l'état de tourneur, qu'il abandonna pour reprendre ses études au collége de Manheim. A dix-sept ans, il s'enrôla dans l'armée badoise, où il devint sous-officier et fut employé dans l'administration militaire. Ayant quitté le service, il se rendit à Munich, se lia avec MM. Braun et Agassiz, qui le décidèrent à se livrer aux sciences naturelles, et, après avoir achevé ses études, il entreprit une excursion dans le midi de la France et dans l'Algérie. La maladie le força de retourner en Europe, où il rapportait néanmoins de belles collections botaniques. Après être resté quelque temps auprès de M. Agassiz, à Neufchâtel, il passa en Alsace, où il écrivit son *Voyage en Algérie* (Reise nach Algier; Stuttgart, 1834.)

En 1834, il fut chargé par la direction de la Société des voyages scientifiques de Wurtemberg, d'aller faire des collections en Égypte et en Arabie. Son voyage fut assez pénible. Arrivé dans l'automne de 1834, à Alexandrie, il se dirigea immédiatement vers la haute Égypte. Ayant recueilli en six mois une grande quantité d'animaux et de plantes, il se tourna vers la péninsule de Sinaï. Du couvent de Sainte-Catherine, où il trouva un accueil hospitalier, il parcourut une grande partie de l'Arabie Pétrée, envoya de nombreuses collections en Europe et partit enfin pour Suez et Djeddah. Il essaya vainement de pénétrer dans l'intérieur des Hedschas, revint vers l'Abyssinie, obtint la protection du prince Ubye qui résidait à Adoua, et explora pendant trois ans son pays. Le prince le combla ensuite d'honneurs et le nomma gouverneur d'un district sur la frontière du pays des Gallas, et plus tard du district d'Antitcha, en Tigré, situé près de la capitale Adoua et composé de onze villages et de quelques hameaux. Dans cette position, M. Schimper dirigea des travaux et des constructions utiles, et se fixa entièrement dans sa nouvelle patrie, en épousant une indigène. Son autorité lui fournit les moyens d'appuyer la mission des Lazaristes, auxquels il témoignait d'autant plus de sympathie, qu'il s'était converti au catholicisme, avant de partir pour l'Afrique. Mais cette circonstance lui attira la malveillance des missionnaires du gouvernement anglais, qui, par leur influence auprès du prince Ubye, parvinrent à le faire destituer. Il se retira alors dans les hautes montagnes de Salem, d'où il poursuivit ses explorations d'histoire naturelle.

La dissolution de la Société des voyages scientifiques de Wurtemberg, qui l'avait soutenu jusqu'à cette époque, menaça de priver M. Schimper de toutes ses ressources; mais bientôt il trouva un nouvel appui dans l'administration du Jardin des plantes de Paris, qui le chargea d'une mission permanente pour l'Abyssinie. Il la remplit avec le plus grand zèle et notre Musée d'histoire naturelle reçut régulièrement de lui des envois d'une grande importance.

Les voyages incessants de cet infatigable naturaliste et son séjour dans les pays incivilisés l'ont empêché d'entreprendre aucune publication depuis son *Voyage en Algérie*. Ses écrits se bornent aux rapports dont il accompagne ses envois de riches collections. Ces envois eux-mêmes sont des services rendus à la science. Il n'y a pas un musée considérable en Europe qui ne possède de précieux échantillons dus à ses recherches.

Son frère, M. Charles-Frédéric SCHIMPER, né le 15 février 1803, s'est fixé à Munich, où il a fondé avec MM. Braun et Agassiz une nouvelle école philosophique de botanique. En 1842, il fut chargé par le prince Maximilien de Bavière, devenu roi depuis, d'une exploration géologique des

Alpes et du Palatinat de Bavière. Les résultats de ce voyage n'ont pas encore été publiés. Quoique M. Ch. Schimper n'ait rien écrit sur la botanique, il est regardé comme un des fondateurs de la morphologie des plantes. On cite aussi de lui deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Erlangen, 1840, Manheim, 1847).

SCHINAS (Constantin-Démétrius), littérateur et homme d'État grec, né à Constantinople, d'une famille originaire du Phanar, alla faire ses études de droit à l'université de Berlin, où il épousa en premières noces une fille du célèbre jurisconsulte de Savigny. Il passa, vers la fin de la guerre de l'indépendance, en Grèce et fit partie de la commission chargée de rédiger un code de lois pour le nouvel État. Conseiller du ministère de l'instruction publique sous la régence bavaroise, et plus tard ministre de la justice (1834), il se montra un des serviteurs les plus dévoués de la cour et ne craignit pas de sortir de la légalité en faisant occuper par la force armée la salle du tribunal de Nauplie, auquel avait été déféré le jugement du vieux Colocotronis et de ses coaccusés. Nommé professeur d'histoire ancienne à l'université qu'il a dirigée à diverses reprises, en qualité de recteur, il fit de nouveau partie du ministère qui fut formé à la suite de la révolution des 2-15 septembre 1843, sous la présidence de Metaxas. En 1849, il fut envoyé à Munich en qualité de ministre plénipotentiaire et passa, en 1854, à Vienne avec le même titre. Plus connu comme érudit que comme diplomate ou homme d'État, M. Constantin Schinas est auteur d'une *Histoire des anciens peuples de la Grèce* (Athènes, 1851, tome I), dans laquelle tous les grands travaux des modernes sont résumés et complétés par une foule de documents nouveaux tirés des sources orientales.

SCHINDLER (Antoine), musicien allemand, né en 1796, près de Neustadt (Autriche), se livra d'abord à l'étude du violon, dirigea quelque temps l'orchestre de l'Opéra allemand à Vienne, puis la musique de la cathédrale à Munster, et se fixa, en 1837, à Aix-la-Chapelle comme professeur particulier. Admis dans l'intimité de Beethoven, il passa dix années près de lui et l'assista dans sa dernière maladie. Il a publié, dans le recueil périodique intitulé *Cæcilia*, plusieurs lettres sur cet illustre maître; on lui doit aussi une intéressante *Biographie de Beethoven* (Munster, 1840, in-8). — Il est mort au mois de janvier 1864.

SCHIRMER (Guillaume), peintre allemand, né à Berlin, en 1804, reçut dans cette ville les leçons de M. Schadow, et passa en Italie, où il fit un assez long séjour marqué par une nombreuse série de paysages. Il devint, en 1839, membre ordinaire de l'Académie des arts de Berlin, professeur à cette académie en 1839, et sénateur en 1852. En 1852 il fut appelé à Dresde pour y décorer de paysages peints à fresque le château du prince Albert de Prusse. C'est encore lui qui a décoré le nouveau musée de Berlin de paysages à fresque, genre qu'il a adopté l'un des premiers. Il a aussi exécuté des *Vues d'Égypte* et *de Grèce* très-estimées.

SCHIRMER (Jean-Guillaume), paysagiste allemand, né à Jülich, le 5 septembre 1807, fit ses études à Dusseldorf, sous la direction de Lessing. Nommé second professeur à l'Académie en 1830, il devint titulaire en 1839. M. Schirmer compte parmi les meilleurs paysagistes classiques de l'Allemagne. Nous citerons de lui : huit *Paysages* (Dusseldorf, 1849); des *Études suisses*, *la Jungfrau*, *les Côtes de la Normandie*, *Tivoli*, *la Fontaine d'Égérie*, *Paysages campaniens*. Il a aussi produit un certain nombre d'aquarelles, entre autres *le Torrent*. — M. Schirmer a obtenu une 3e médaille en 1838.

SCHLAGINWEIT (Hermann et Adolphe), voyageurs et naturalistes allemands, nés à Munich, le premier le 13 mai 1826, le second, le 9 janvier 1829, sont fils de Joseph Schlaginweit, connu par l'invention et l'amélioration de plusieurs instruments, médecin ophthalmologiste distingué, fondateur d'un hospice de pauvres à Munich, et mort en 1854. Après avoir fini leurs études scientifiques, ils explorèrent ensemble les Alpes, visitèrent l'Écosse et l'Angleterre, et après que l'aîné eut fait, de 1852 à 1854, à l'université de Berlin, des cours publics de météorologie et de géographie physique, repartirent avec un troisième frère, M. Robert, pour les Indes. Cette excursion scientifique, entreprise d'après les conseils de M. Al. de Humboldt, se fit aux frais de la Compagnie des Indes orientales et du roi de Prusse.

On a de ces deux jeunes savants quelques ouvrages géologiques et géographiques qui ont été très-favorablement accueillis en Allemagne et à l'étranger : *Recherches sur la géographie physique des Alpes* (Untersuchungen ueber die physikalische Geographie der Alpen; Leipsick, 1850), livre auquel M. de Humboldt a collaboré : *Nouvelles recherches sur l'état géologique et géographique des Alpes* (Neue Untersuchungen über, etc.; Ibid., 1854, avec atlas), un des meilleurs ouvrages sur ce sujet.

M. Adolphe Schlaginweit est mort en octobre 1858, à Kasghar, dans le Turkestan chinois, massacré par les ordres d'un chef révolté nommé Woulhi. Il venait d'accomplir une de ses plus intrépides excursions. Il a publié seul un livre intitulé : *Sur la structure orographique et géologique du Monte Rosa* (Ueber die orographische und geologische Structur der Gruppe des Monte Rosa; Leipsick, 1853). M. Robert Schlaginweit s'est aussi fait remarquer par quelques bonnes études géologiques.

SCHLAYER (Jean de), homme d'État allemand, né à Tubingue, le 11 mars 1792, fit ses études au collége et à l'université de cette ville, se destina d'abord à la carrière littéraire, puis se tourna vers l'étude du droit. Après avoir rempli quelques emplois subalternes, il fut nommé en 1820, directeur de la chancellerie au ministère de l'intérieur du royaume de Wurtemberg, et, quelques années après, haut conseiller du gouvernement. Élu en 1826, par sa ville natale, à la seconde Chambre du royaume, il y prit rang parmi les orateurs les plus remarquables du parti libéral, et se montra surtout le défenseur dévoué de la liberté de la presse. Il s'aliéna ainsi toute la noblesse, qui lui reprochait de renier son origine, sans se concilier le peuple. Non réélu à Tubingue, aux élections de 1831, il fut nommé au grand bailliage de Gœppingen.

L'année suivante, le roi de Wurtember lui confia le portefeuille provisoire de l'intérieur, avec le titre de conseiller d'État. Il ne fut pourtant pas encore réélu à la Chambre, où il combattit à la fois, comme ministre, les tendances de l'opposition libérale, les préjugés aristocratiques de la noblesse et les prétentions du clergé. Esprit élevé, plus apte à comprendre les principes qu'à les appliquer, caractère opiniâtre, dialecticien habile, c'est un des hommes d'État allemands qui ont le plus ressemblé aux doctrinaires du règne de Louis-Philippe. Il multiplia les fonctionnaires et poussa le gouvernement vers la bureaucratie. Nommé conseiller intime à la suite

de la session de 1836, il devint ministre titulaire en 1839, et se signala par une lutte victorieuse avec l'évêque catholique Keller de Rottenbourg, qui excitait le parti ultramontain contre le conseil ecclésiastique de Wurtemberg. Les événements de 1848 le débordant, il donna sa démission au mois de mars, et porta vers l'étude toute son activité. Après la retraite du ministère de mars, le roi jeta de nouveau les yeux sur lui, et il rentra triomphant au pouvoir le 30 octobre 1849. La lutte commença entre M. de Schlayer et la Diète provinciale, qui avait remplacé la Chambre; mais les circonstances avaient enlevé au ministre ses appuis. Il fit dissoudre l'Assemblée, en convoqua une seconde, également congédiée, au bout de vingt-trois jours, à la suite d'un débat très-vif sur une question de réforme électorale, puis une troisième (23 janvier 1850), qui finit par renverser le ministère au mois de juillet de la même année. La personne du ministre, plutôt que son programme, déplaisait aux députés, qui acceptèrent son successeur, bien que celui-ci appartînt comme lui au parti conservateur. — M. de Schlayer est mort à Stuttgart, le 3 janvier 1860.

SCHLEIDEN (Mathieu-Jacques), botaniste allemand, né à Hambourg, le 5 avril 1804, étudia dans sa ville natale et à l'université de Heidelberg, obtint, en 1827, le diplôme de docteur en droit, et revint s'établir à Hambourg comme avocat. Ne trouvant pas dans cette profession un succès complet, il se décida, à l'âge de vingt-neuf ans, à changer de carrière, et alla, en 1833, suivre les cours de médecine à Gœttingue, où il s'adonna bientôt entièrement à l'étude des sciences naturelles, et plus spécialement à la botanique. Il vint continuer ses études à Berlin, et publia dès lors une série de dissertations physiologiques et phytotomiques, assez importantes pour lui valoir une place de professeur adjoint à l'université d'Iéna, qui lui avait conféré en 1839 le titre de docteur en philosophie, et qui plus tard lui confia une chaire de botanique.

L'ouvrage le plus connu de M. Schleiden est son traité de physiologie végétale, intitulé : *Éléments de botanique scientifique* (Grandzüge der wissenschaftlichen Botanick; Leipsick, 1842-43, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1850), où il a émis, notamment sur la fructification, des opinions en contradiction avec celles de MM. Liebig, Hertig et autres maîres. Une discussion scientifique s'engagea qui fut l'occasion, pour M. Schleiden, de plusieurs brochures, telles que : *M. Liebig et la physiologie des plantes* (Ibid., 1842); *Lettre à M. Liebig* (Offnes Sendschreiben and L.; Ibid., 1842), etc., où il combat les opinions de M. Liebig sur les lois de l'assimilation organique.

On a encore de M. Schleiden : *la Plante et sa vie* (Leipsick, 1850, 2ᵉ édit.); *Recherches de botanique* (Beitraege zur Botanik; Ibid., 1844, 1 vol.); un grand nombre de mémoires et de dissertations, disséminés dans les diverses revues scientifiques, etc. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des sciences naturelles théoriques* (Enc. der theoretischen Naturwissenschaften; Brunswick, 1850), à laquelle il a fourni des articles sur la physiologie des plantes et des animaux et sur la théorie de la culture. Il a publié aussi, avec M. Schmit, une *Description géognostique de la vallée de la Saale près Iéna* (Geogn. Beschreibung des Saalthals, etc.; Leipsick, 1846), et rédigé, de 1844 à 1846, avec Naegeli, la *Revue de botanique scientifique* (Zurich, 4 vol.).

Son frère, M. Rodolphe Schleiden, né à Hambourg, a exercé, jusqu'en 1848, des fonctions assez importantes, dans une des administrations du gouvernement danois. Lors du soulèvement du Schleswig-Holstein, il se mit à la disposition du gouvernement provisoire de ces duchés et devint membre du premier parlement de Francfort. Plus tard, lorsque la cause des duchés eut été abandonnée par les grandes puissances allemandes, M. Schleiden se rendit à Brême, d'où il fut envoyé en mission à Washington.

SCHLEINITZ (baron Alexandre de), homme d'État allemand, ancien ministre des affaires étrangères de Prusse, né en 1807, de la branche cadette de la famille de ce nom, établie dans le Brunswick, est fils du baron Guillaume-Charles-Ferdinand, président du tribunal d'appel et du consistoire de Brunswick, mort en 1837. Entré dans la carrière diplomatique, il eut à remplir plusieurs missions politiques, notamment à Londres. Il fut ensuite attaché comme conseiller à la division politique du ministère des affaires étrangères. En 1848, il fut appelé à remplacer H. d'Arnim dans le ministère Camphausen (voy. ce nom); mais il donna sa démission au bout de quelques jours. Il alla ensuite représenter la Prusse à la cour de Hanovre. En 1849, il fut chargé de traiter de l'armistice et des conditions de paix avec le Danemark. Il remplit avec zèle cette difficile mission, en consultant, autant que le permettaient les nécessités de la situation, les intérêts de la Prusse; mais l'abandon qu'il dut faire des droits ou des prétentions du Schleswig, souleva des protestations dans ce duché et fit rejaillir sur son gouvernement, dans toute l'Allemagne, une grande impopularité (10 juillet).

La même année, M. de Schleinitz fut placé, une première fois, par l'influence de M. de Radowitz et du prince royal, à la tête du ministère des affaires étrangères. Il y resta du 29 juillet 1849 au 26 septembre 1850, et se montra résolu à affranchir la politique de la Prusse des influences du dehors et surtout à repousser tous les efforts de l'Autriche pour obtenir la prépondérance en Allemagne. Lorsque M. de Radowitz voulut garder pour lui-même le portefeuille des affaires étrangères, M. de Schleinitz reçut le titre de conseiller intime effectif, mais il se tint à l'écart de la politique et se retira à Coblentz. Il ne cessa pourtant d'entretenir des relations intimes avec le prince royal, et, lorsque celui-ci eut pris en mains, comme régent, les rênes du pouvoir, il rappela M. de Schleinitz aux affaires étrangères dans le cabinet du 6 novembre 1858. La politique extérieure de la Prusse a oscillé depuis lors entre les anciens ressentiments contre l'Autriche et les défiances sans cesse renaissantes contre la France, cherchant tour à tour, avec plus ou moins de succès, un point d'appui dans ses relations avec l'Angleterre et la Russie, et évoquant timidement contre le fantôme de la Révolution le fantôme de la Sainte-Alliance. Un des principaux actes de M. de Schleinitz a été une protestation très-nette, quoiqu'un peu tardive, contre la politique révolutionnaire du roi Victor-Emmanuel en Italie (18 octobre 1860). Après une administration laborieuse, dont les difficultés donnèrent bien des fois lieu au bruit de sa retraite, il fut, sur sa demande, relevé des fonctions de ministre des affaires étrangères et nommmé ministre de la maison royale, avec le titre et le rang de ministre d'État (octobre 1861).

M. de Schleinitz avait deux frères, dont l'aîné, Charles-Henri, ministre d'État du Brunswick, à la fois libéral et partisan de la nationalité allemande, est mort en 1856; — le second, Jules, qui représentait les intérêts du duché de Posen dans le cabinet Auerswald, est devenu chef du gouvernement à Bromberg. Il fut aussi en grande

faveur auprès du prince-régent, depuis Guillaume Ier, qu'il avait sauvé des mains de l'émeute, à Berlin, en 1848.

SCHLESINGER (Guillaume-Henri), peintre français d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, vers 1814, vint étudier la peinture à Paris, où il se fixa, et debuta au salon de 1840. Il a traité particulièrement le portrait et la peinture anecdotique. Nous citerons de lui : *les Séductions de la vie*, *Promenade à l'église*, *Guérillas espagnols*, *Marguerite et le tentateur* (1840-1842) : *Si jeunesse savait!... les Favorites du sérail*, *le Repas*, *Une Journée de J. J. Rousseau*, *Colin-Maillard assis*, *le Pont d'amour*, *l'Indiscret* (1843-1846); *le Discret*, *Intérieur du harem*, *Petite marguerite*, *la Romance* (1847) : *le Premier amour de Voltaire*, *les Sens*, *les Confidences de l'amour*, *Improvisation de Piron; Ressemblance garantie* (1848-1853) : les portraits du *comte d'Appony*, de *Mlle Heineffetter*, de *MM. G. Roger*, *Lambert*, *Paul Dussert*, *Mlle Lia Duport*, etc. (1842-46); *le Bonheur dans les montagnes*, *la Chasse aux papillons*, *les Préférences*, *la Pénitente*, *la Fiancée* (1855); *En l'absence des maîtres* (1857); *la Dernière séance*, *le Bain de Pied*, *Coucou* (1859); *l'Enfant volé*, scène tirée de *l'Amour médecin*, *la Source* (1861); *Peine perdue*, *Tête d'étude* (1863); *Fête de la Madone*, *Tête d'étude* (1864), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840 et une 2e en 1847.

SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG (*Christian*, duc DE), chef actuel du premier rameau de la branche collatérale de la ligne aînée de Holstein : voy. CHRISTIAN. Ce prince a épousé, le 18 septembre 1820, la duchesse *Louise*-Sophie, de la maison de Daneskiold-Samsöe, née le 22 septembre 1796. De ce mariage il a trois filles et deux fils : le prince héréditaire *Frédéric*-Christian-Auguste, né le 6 juillet 1829, major à la suite du 1er régiment d'infanterie de la garde prussienne, marié le 11 septembre 1856 à la princesse *Adélaïde* de Hohenlohé-Langenbourg, née le 20 juillet 1835, dont il a eu deux filles et un fils; et Frédéric-*Christian*-Charles-Auguste, né le 22 janvier 1831, capitaine à la suite et chef d'escadron au 3e régiment de lanciers de la garde de Prusse. Sa sœur est la reine douairière *Caroline*-Amélie (voy. DANEMARK).

Son frère, le prince *Frédéric*-Émile-Auguste, né le 23 août 1800, a épousé, le 17 septembre 1829, la comtesse *Henriette* de Daneskiold-Samsoë, née le 9 mai 1806, morte le 10 septembre 1858. Son cousin germain, Henri-Charles-*Waldemar*, né le 13 octobre 1810, est lieutenant général au service de Prusse, aide de camp du roi et commandant en chef des troupes fédérales à Francfort-sur-le-Mein.

SCHLESWIG - HOLSTEIN - SONDERBOURG - GLUCKSBOURG, second rameau de la branche collatérale de la ligne aînée de Holstein. Chef actuel : duc *Charles*, né le 30 septembre 1813, successeur de son père le duc Guillaume, depuis le 17 février 1831. Il s'est marié, le 19 mai 1838, à la duchesse *Wilhelmine*-Marie, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark, née le 18 janvier 1808, dont il n'a pas d'enfants. Il a trois sœurs, dont l'une, la princesse *Frédérique*, née le 9 octobre 1811, est duchesse co-régente d'Anhalt-Bernbourg, et cinq frères : *Frédéric*, né le 23 octobre 1814, marié le 16 octobre 1841 à *Adélaïde*, fille du prince régnant de Schaumbourg-Lippe, dont il a eu trois filles et deux fils; *Guillaume*, né le 10 avril 1816, lieutenant feld-maréchal, commandant de la division de cavalerie de Gallicie, propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 80, major général à la suite de l'armée danoise; *Christian*, prince de Danemark (voy. DANEMARK) : *Jules*, né le 14 octobre 1824, major au régiment prussien des hussards de Westphalie, et *Jean*, né le 5 décembre 1825, major à la suite dans l'armée prussienne.

La maison de Glucksbourg comprend encore la duchesse douairière *Louise*-Caroline, née le 28 septembre 1789, fille de Charles, landgrave de Hesse-Cassel, veuve du duc Guillaume le 17 février 1831.

SCHLIK (François, comte DE BASSANO et DE WEISSKIRCHEN), général allemand, né vers 1790, appartient à une très-ancienne et très illustre famille militaire autrichienne. Jeté de bonne heure dans la carrière des armes, il prit part aux campagnes contre Napoléon Ier et perdit un œil à la bataille de Leipsick. Devenu général de la cavalerie, il eut un rôle important, après 1848 surtout, dans la guerre contre la Hongrie. Il livra plusieurs combats et parvint, par des marches forcées, à rallier l'armée de Windisch-Graetz, le matin de la bataille de Kapolna, dont il décida le succès. En juin 1859, au milieu des succès des Français contre les Autrichiens en Italie, l'empereur François-Joseph l'appela, en même temps que le général de Hess, au commandement de l'armée. — Il est mort le 16 mars 1862.

SCHLOSSER (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Blenschweiller (Bas-Rhin), le 27 juin 1808, mort en 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SCHLOSSER (Ludwig), compositeur et violoniste allemand, né à Darmstadt, au commencement de ce siècle, s'est fait entendre, comme virtuose, à Vienne et à Paris. De retour dans sa ville natale, il fut attaché à la chapelle du grand-duc. Il compte de nombreuses productions, parmi lesquelles on remarque : deux opéras en 3 actes, *Grenade*, *la Vie est un rêve* (das Leben ist ein Traum, 1839); des *Sonates*, des *Quatuors brillants*, pour deux violons et orchestre, alto et basse; des *Thèmes variés*, pour violon et orchestre; des *Variations* pour piano; etc.

SCHLYTER (Charles-Jean, jurisconsulte suédois, né à Carlscrona, le 29 janvier 1795, n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, comptable à l'Amirauté. Recueilli par son beau-frère W. Faxe, évêque de Lund, il fit ses études à l'université de cette ville (1807-1813). Après avoir passé son examen de droit et de philosophie, il se rendit à Rostock (1814), où il se fit recevoir maître en philosophie (1816). Revenu à Lund, il fut nommé *juris docens*. En 1822, le roi le chargea, avec Collin, de publier le texte des anciennes lois suédoises. M. Schlyter fut successivement professeur adjoint à Upsal, puis à Lund, en 1837, professeur titulaire de droit civil et criminel. La même année, l'Académie des belles-lettres de Stockholm l'admit au nombre de ses membres, M. Schlyter a été nommé chevalier de l'Étoile polaire en 1850.

La plus importante de ses publications est : *Corpus juris Sueo Gothorum antiqui*, avec notes, variantes, glossaire et index des noms propres (Samling af Swerikes gamla Lagar; Stockholm, puis Lund, 1827-1853, 2 vol. in-4; les deux premiers en collaboration avec Collin). Il faut encore citer : *Tentamina ad illustrandam historiam juris Scandinavici* (Lund, 1819); *Sur l'Étude de l'histoire du droit* (Om Laghistoriens studium).

SCHMALTZ (Chrétien DE), général allemand, ancien ministre du royaume de Grèce, né sur le Carbsbert, dans le duché des Deux-Ponts, le 29 septembre 1787, fut élevé à l'Académie militaire de Munich et entra, en 1804, au service de la Bavière, qui était alors alliée à la France. A la bataille de la Moskowa, il fut blessé et reçut la décoration de la Légion d'honneur. Lorsque la Bavière eut abandonné la cause de Napoléon, il porta les armes contre la France et fit avec les Prussiens les campagnes de 1814 et de 1815. En 1832, il suivit en Grèce le roi Othon et servit, pendant deux ans, comme inspecteur général de l'armée. Le 13 juillet 1832, il battit près de Porto-Guaglio, sur le cap Matapan, les Maïnotes révoltés, les força à capituler et démolit leurs forteresses. Peu de temps après, il réprima une autre insurrection en Messénie. De retour à Athènes, il fut nommé ministre de la guerre et conserva ce poste pendant sept ans. Une fracture à la cuisse l'obligea de se retirer. Il est rentré au service de la Bavière avec le grade de général de brigade.

SCHMALTZ (Maurice-Ferdinand), théologien et prédicateur protestant allemand, né le 18 juin 1785, à Stalpen, près Dresde, étudia au collège de Meissen et aux universités de Leipsick et de Wittemberg, et devint en 1814 pasteur à Stadt-Ilm, près Pirna (Saxe). Son talent d'orateur le fit appeler, en 1816, à Vienne, où il fut référendaire au consistoire protestant et second pasteur de la commune évangélique. En 1819, il passa, comme pasteur et prédicateur, à Dresde, où, durant treize ans, sa parole lui donna une grande influence. L'université de Leipsick le nomma docteur en théologie. On a fondé sous son nom une école gratuite pour les enfants pauvres. En 1833, M. Schmaltz fut appelé à Hambourg pour y exercer les fonctions de pasteur en chef de la cathédrale, et d'inspecteur des écoles de la ville.

Parmi ses nombreux et volumineux écrits, nous citerons : *Sermons sur les évangiles ordinaires des dimanches et des jours de fête* (Predigten über die gewœhnlichen Soon-und Festagsevangelien; Dresde, 1820-1822, 4 vol.); *Épîtres pour tous les dimanches et jours de fête de l'année* (Epistelpredigten für alle, etc.; Leipsick, 1825, 3 vol., 2e édit., 1823-1829); *Sermons détachés* (Predigten über auserlesene Abschnitte der Heiligen-Schrift; Ibid., 1827); *la Foi et les agitations de la vie* (Blicke des Glaubens in das bewegte Leben des Menschen; Ibid., 1831; 2 vol.), autre recueil de sermons; *Heures de recueillement des jeunes gens et des jeunes filles* (Erbauungsstunden für Jünglinge und Jungfrauen; Ibid.; 1823; 10e édit., 1857); *Nouveaux sermons sur les textes bibliques, etc.* (Neue Predigten; Ibid., 1843-1853, 11 années, 11 vol.); enfin plusieurs *Recueils de sermons*, sous différents titres, publiés à Hambourg de 1834 à 1844, et qui forment plus de 50 volumes.

SCHMERLING (Antoine, chevalier DE), homme d'État autrichien, né à Vienne, le 23 août 1805, y fit ses études de droit, et entra ensuite dans la magistrature, dont il franchit facilement les premiers degrés. Conseiller à la Cour d'appel, en 1846, il fut élu, à la même époque, député des États autrichiens. L'opposition qu'il avait faite à M. de Metternich lui donna, lors des événements de 1848, de la popularité. Il représenta l'Autriche à l'Assemblée préparatoire de Francfort, et prit une grande part aux travaux du comité des dix-sept. Élu membre de l'Assemblée nationale, il y accepta l'idée de la fédération allemande, mais avec la suprématie de l'Autriche. L'archiduc Jean, vicaire de l'empire, le choisit, le 15 juillet, pour premier ministre, et lui donna les portefeuilles des affaires étrangères et de l'intérieur; il ne conserva que le dernier. Le vote de la Chambre contre la ratification de l'armistice de Malmoë détermina une première fois sa retraite; mais il revint au pouvoir au mois de septembre et comprima avec beaucoup d'énergie l'émeute du 18, dirigée contre l'Assemblée nationale.

Décoré de nouveau du titre de ministre de l'empire, M. de Schmerling se retira du ministère et de l'Assemblée au mois de décembre, devant les vives attaques de la gauche et l'influence toujours croissante du parti prussien. Rentré alors aux États autrichiens, il contribua, par ses renseignements et ses conseils, à modifier la politique autrichienne à l'égard de l'Allemagne. Le gouvernement le choisit pour son plénipotentiaire à Francfort. Le triomphe définitif de la prépondérance prussienne le ramena de nouveau à Vienne en avril 1849. Il y fut ministre de la justice, de 1849 à 1851; mais ses efforts pour modérer la réaction, après avoir résisté à l'émeute, amenèrent sa retraite. On lui donna comme dédommagement, la place de président à la Cour de cassation. A la fin de 1860, le rappel de M. de Schmerling à la tête des affaires, avec le titre de ministre d'État, a été considéré comme une garantie des concessions libérales octoyées par l'empereur à ses peuples, et le bruit de sa démission a couru toutes les fois qu'on a supposé à la cour des projets de contre-révolution. Il l'a réellement donnée et fait agréer ainsi que celle des ministres de son cabinet, à la fin de juin 1865; seulement le ministère dut continuer à fonctionner jusqu'à la clôture de la session du reichsrath.

SCHMID (Reinhold), jurisconsulte allemand, né le 29 novembre 1800, à Iéna, fut élevé dans un établissement pédagogique fondé par son père, connu autrefois comme écrivain philosophique de l'école de Kant. Il étudia ensuite aux universités d'Iéna et de Berlin et débuta par une série d'articles insérés dans la revue périodique *Hermes* sur la législation des Anglo-Saxons. Ayant pris ses grades à l'université d'Iéna, il y fut nommé professeur adjoint de droit en 1832, puis fut appelé à Berne, en 1836, à la chaire de droit romain.

M. Schmid s'est surtout occupé de la philosophie du droit et a publié un ouvrage estimé : *Théorie et méthodologie du droit civil* (Theorie und Methodik des bürgerlichen Rechts; Iéna, 1848), où sont exposés les rapports entre les principes du droit suggérés par l'expérience et ceux de la philosophie purement spéculative. On lui doit en outre : *Lois des Anglo-Saxons* (Gesetze der Angel-Sachsen; Leipsick, 1832), qu'il a travaillé à refondre depuis.

SCHMIDT (Gaspard), écrivain allemand, né le 25 octobre 1806, à Baireuth (Bavière), et connu sous le pseudonyme de *Max Stirner*, mort à Berlin, le 26 juin 1856. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SCHMITT (Aloïs), compositeur allemand, né en 1789, à Erlenbach (Bavière), déjà regardé, à l'âge de 14 ans, comme un virtuose sur le piano, étudia la composition avec André et Offenbach, s'établit à Francfort, en 1816, comme professeur particulier, et se fit connaître par des productions légères. Appelé bientôt à la cour de Hanovre en qualité d'organiste, il se démit, en 1829, de ses fonctions pour vivre librement, tantôt à Paris, tantôt à Francfort. Artiste consciencieux, il a donné à ses ouvrages le style sérieux de l'ancienne école. On cite entre autres : deux *Ouvertures* à grand orchestre; *la Peinture des sons*, sympho-

nie; des *Quatuors* pour deux violons, alto et basse; des *Concertos* pour piano et orchestre; des *Trios*, de nombreuses *Sonates*, beaucoup de rondos, variations, etudes, marches, fantaisies, et *Chansons* à une ou plusieurs voix.

SCHMITT (Jacques), compositeur allemand, frère du précédent, est né en 1796, à Obernbourg. Élève de son frère pour le piano, il a publié beaucoup de compositions instrumentales. On lui doit un opéra, *Alfred le Grand*, joué à Hambourg, où il s'est établi comme professeur.

SCHNAASE (Charles), écrivain allemand, né à Dantzig, le 7 septembre 1798, fut élève de Hegel à l'université de Heidelberg (1816), suivit son maître à Berlin, et, pendant quelque temps, se voua tout entier à la philosophie. Mais il l'abandonna pour la peinture et les beaux-arts, et, en 1825, il se rendit en Italie. A son retour, il prit place dans la magistrature prussienne. Nommé assesseur à Kœnigsberg (1826), il devint successivement conseiller du tribunal de Marienweder, procureur à Dusseldorf, puis, en 1848, conseiller à Berlin. Il a été président de la Société des Amis des arts en Prusse et de la Société de l'art religieux dans l'Église évangélique.

Outre des *Lettres hollandaises* (Niederlaend. Briefe; Stuttgart, 1834), et divers autres écrits, tels que sa belle introduction à l'ouvrage de Schwanthaler, *la Croisade de Barberousse* (1840), il a publié une *Histoire des beaux-arts* (Geschichte der bildenden Künste; Dusseldorf, 1843-1850, 1re partie, t. I-IV), œuvre considérable, louée pour l'érudition étendue, le sentiment de l'idéal et la sûreté de goût.

SCHNEIDER (Eugène), industriel français, député, ancien ministre, né à Nancy, au mois d'avril 1805, de parents sans fortune, est cousin du général de ce nom, qui fut député de la Moselle et ministre sous Louis-Philippe. Il embrassa la carrière commerciale, travailla chez le banquier Seillière et fut chargé, en 1830, de la direction des forges de Bazeilles. Quelques années après, il devint, avec son frère aîné, gérant de l'établissement métallurgique du Creuzot, qui par ses soins atteignit à un haut degré de prospérité et lui valut trois médailles d'or aux expositions de 1839, 1844 et 1849; on sait que de cette immense usine, qui n'emploie pas moins de 10 000 ouvriers, sont sortis une grande partie des locomotives et des appareils à vapeur en usage sur les chemins de fer et les bâtiments français. En 1865, elle a même exécuté d'importantes commandes de locomotives pour l'Angleterre.

A la mort de son frère (1845), M. Schneider lui succéda à la Chambre des Députés et au conseil général de Saône-et-Loire pour le canton de Montcenis, fut réélu en 1846 et fit partie de la majorité ministérielle. Resté à l'écart des assemblées issues du suffrage universel, il accepta dans le cabinet de transition, « composé, disait le message, d'hommes spéciaux, » le portefeuille de l'agriculture et du commerce (20 janvier 1851), qu'il conserva jusqu'au 10 avril suivant, et fut élevé, le lendemain, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Après le coup d'État, il fut appelé à la Commission consultative, et, en 1852, élu, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif, dont il devint un des vice-présidents. Pendant la session de 1865, la mort de M. de Morny laissa la présidence vacante, et M. Schneider l'occupa presque constamment. En 1857 et en 1863, son mandat lui avait été renouvelé par les électeurs de la 1re circonscription de Saône-et-Loire. A ces dernières élections, il a obtenu 21 049 voix sur 21 601 votants. M. Schneider siégeait, depuis 1845, au conseil général des manufactures, auquel il a adressé plusieurs rapports. Nommé régent de la Banque de France, il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1857.

SCHNEIDER (Hortense-Catherine), actrice française, est née à Bordeaux, vers 1836. Elle montra les dispositions les plus précoces pour le théâtre, et elle avait quinze ans à peine quand elle se fit applaudir, dans *Michel et Christine*, à l'Athénée de sa ville natale. Un vieux professeur, du nom de Schaffner, lui donna des leçons de chant, et un an plus tard, elle partit pour Agen, où elle resta trois ans, chargée de rôles secondaires. A son arrivée à Paris, elle essaya vainement d'entrer aux Variétés, mais elle obtint un engagement dans la troupe des Bouffes-Parisiens, qui se formait alors. Elle se fit remarquer dans la *Pleine eau*, le *Violoneux*, le *Thé de polichinelle*, *Trombalcazar*, la *Rose de Saint-Flour*, les *Pantins de violette*. Elle entra alors aux Variétés, et y débuta dans le *Chien de garde*, le 19 septembre 1856. Malgré le succès qu'elle obtint, elle ne tarda pas à passer au théâtre du Palais-Royal, où ses debuts eurent lieu le 5 août 1858, dans le *Fils de la belle au bois dormant*. Elle parut ensuite avec un succès toujours croissant, dans le *Punch Grassot*, la *Mariée du mardi-gras*, les *Mémoires de Mimi Bamboche*, la *Beauté du diable*, *Danaé et sa bonne*, les *Diables roses*. En décembre 1864, elle retourna aux Variétes et trouva dans la *Belle Hélène* un des rôles les plus favorables à son jeu franc, à la liberté provoquante de son geste et de ses allures, à son aptitude égale pour le chant et la danse. Les journaux ont annoncé, en octobre 1865, que le testament du duc de Caderousse-Gramont contenait un legs de 50 000 fr. en sa faveur.

SCHNEIDER (Charles-Ernest-Christophe), philologue allemand, né le 16 novembre 1786, à Wiche, mort le 16 mai 1856. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SHNEIDER (Jean-Gotlob), compositeur et organiste allemand, né à Vieux-Gersdorf, le 28 octobre 1789, frère du célèbre compositeur Jean-Christian-Frédéric Schneider, mort en 1840, apprit de bonne heure le piano, l'orgue, le violon et plusieurs instruments à vent, et, malgré son goût pour la musique, fit des études serieuses à Zittau et à Leipsick. Il allait même faire son droit, quand une place d'organiste lui fut offerte à l'église de l'université de cette dernière ville, et fixa sa carrière. La même année (1811), il fut nommé professeur de chant à l'école libre du sénat, et, l'année suivante, organiste de la cathédrale de Gœrlitz. Bientôt il devint un des premiers organistes de son pays. Il a dirigé, à Gœrlitz, à Dresde et à Zittau, des fêtes musicales qui ont eu beaucoup de retentissement, donné des concerts dans les principales villes de l'Allemagne et recueilli de grands succès.

En 1825, M. Schneider, qui avait fondé une académie de chant à Gœrlitz, fut appelé à diriger celle de Dresde, et nommé organiste de la cour et de l'église évangélique de cette ville. Il y exécuta ou fit exécuter sous sa direction les chefs-d'œuvre classiques pour lesquels il témoignait une grande préférence. Depuis, il était allé se faire entendre dans des concerts spirituels en Angleterre. Sa réputation, comme organiste, était européenne, et toutes les contrées lui envoyaient des élèves. Son jeu se distinguait par une gravité pleine de grandeur et par une puissance de sons dont on dit qu'il avait seul le secret. Il a perfectionné la construction de l'orgue et composé un grand nombre

de morceaux, *Fantaisies*, *Chœurs*, *Préludes*, dont une grande partie n'a pas été publiée. — Il est mort le 13 avril 1864.

Son frère, M. Jean-Gottlieb SCHNEIDER, né au même lieu, le 17 juillet 1797, est aussi connu comme organiste et comme compositeur. Il apprit la musique dans la maison paternelle et eut ensuite pour maîtres Schœnfelder et Hunger. Comme son frère, il fit de très-bonnes études grecques et latines à Zittau et à Leipsick, et vécut ensuite à Bautzen, en donnant des leçons de musique et de piano. Il a été nommé organiste à Sorau, en 1817, puis à Hirschberg, en 1825, et s'est fait entendre avec succès dans les principales villes de l'Allemagne, où sa réputation s'associait à celle de son frère. Il a publié à Breslau, des *Variations* pour le piano, des *Sonates*, des *Préludes* pour orgue, ainsi qu'un *Kyrie* et un *Gloria* qui sont restés depuis au répertoire ordinaire des chapitres de plusieurs cathédrales.

SCHNEIDER (Guillaume), musicien allemand, né à Neudorf, le 21 juillet 1783, longtemps organiste et directeur de musique à la cathédrale de Merseburg, a aussi enseigné le chant au gymnase de cette ville. Musicien instruit, il a déployé, pour son art, beaucoup d'activité, et ses compositions sont estimées. Il a écrit une *Ouverture*, des *Variations* pour quatuor, un grand nombre de *Préludes* pour l'orgue, etc. Parmi ses travaux, relatifs à la littérature musicale, on remarque : *Méth. de de chant* (Gesanglehre; Halle, 1825, in-4); *Connaissance du choral* (Choralkenntniss; Leipsick, 1833); *Grammaire musicale* (Musicalische Grammatik; Dresde, 1834); *Description historique et technique des instruments de musique* (Leipsick, 1834); *le Conducteur musical* (Musikalischer Führer; 1835, in-8) et plusieurs traités pratiques à l'usage des organistes.

SCHNEIDEWIN (Frédéric-Guillaume), célèbre philologue allemand, né le 6 juin 1810, à Helmstedt (Brunswick), mort le 11 janvier 1856. De grands hommages académiques ont été rendus à sa mémoire. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SCHNETZ (Jean-Victor), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 15 mai 1787, étudia d'abord sous la direction de David, dont il subit profondément l'influence. Il se fit toutefois un genre à part au milieu de cette école et fréquenta quelque temps l'atelier du chevalier Regnault, ainsi que ceux des barons Gros et Gérard. C'est seulement à la suite de ses longues études qu'il débuta au salon de 1819. Il les compléta encore par un premier voyage en Italie, pendant lequel il observa avec soin les mœurs et les costumes. En 1840, M. Schnetz fut nommé, une première fois, directeur de l'Académie de France à Rome, et interrompit alors la régularité de ses envois aux salons. Il revint habiter Paris de 1847 à 1852, et repartit à cette dernière date pour l'Italie, où il prit de nouveau la direction de la villa Médicis, dans laquelle il a été maintenu depuis.

Les Travaux de M. Schnetz se composent d'une longue collection de tableaux, et embrassent tous les genres de peinture, à l'exception du portrait. Ses seuls envois aux expositions annuelles comprennent une centaine de tableaux, parmi lesquels nous citerons les suivants, soit à cause de leur importance, soit à cause de la place qu'ils occupent dans nos monuments et nos musées : *le Bon Samaritain*, *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem* (1819); *la Bohémienne prédisant l'avenir de Sixte-Quint*, un des sujets les plus populaires que l'artiste ait traités; *une Scène d'inondation*, faisant partie, avec le précédent, de la galerie du Luxembourg; *Pâtre dans la campagne de Rome*, *Femme de brigand fuyant avec son enfant*, placés dans l'ancienne galerie d'Orléans; *une Femme de brigand endormie*, *l'Ermite confessant une jeune fille*, *Une Femme assassinée*, acquis par la Société des Amis des arts (1824); *Guelfe blessé*, *les Costumes de Nettuno*, près de Rome; *le Capucin hospitalier*, *les Italiennes devant la madone* (1827); *Jeune soldat français au Capitole plumant une oie pour venger les Gaulois ses ancêtres*, *le Combat de la Trébia*, *les Pèlerins endormis*, *les Baigneuses du lac Némi* (1830); *Famille de Contadini*, *Paysans napolitains*, un *Paysage* animé de condottieri, acquis par le marquis de Gourello; *Moissonneuses écoutant les chants d'un pâtre*, au prince de Beauffremont (1831); *Bianca Capello*, acquis par M. Binant (1833); *Jeanne d'Arc revêtant les armes*, galerie du Luxembourg (1834); *le Sac de Rome par le connétable de Bourbon* (1835); *le connétable de Montmorency blessé mortellement à la bataille de Saint-Denis*, *la Douleur maternelle*, ou *le Convoi d'un enfant*, au prince Laval-Montmorency (1836); *Esther et Mardochée*, figures d'études (1838); *Religieux lisant la prière à des bergers de Pise* (1840); *le Jeune Grec*, *le Bon Samaritain moderne* (1841); *Une Messe de campagne*, près de Rome; *les Paysans écoutant un piferaro*, plusieurs tableaux de *Baigneuses* (1845-1846); *Halte en Égypte*, *le Bûcheron et la Mort* (1849); *Scène dans la campagne de Rome*, *une Contadine en prière* (1861); *Saint religieux rappelant un enfant à la vie par ses prières*, *le Capucin médecin*, *la Leçon du Piferaro* (1863).

En dehors des salons, M. Schnetz a exécuté, d'après des commandes du gouvernement et des différents ministères, pour les galeries de Versailles: *la Levée du siége de Paris en 886*, *la Procession des croisés autour de Jérusalem*, *la Prise d'Ascalon*, *la Bataille de Cérisolles*, *le grand Condé à la bataille de Sénef*; pour la seconde salle du conseil d'État : *Mazarin au lit de mort*, ou *Colbert présenté à Louis XIV*, *Boëtius prisonnier dans Pavie faisant ses adieux à sa famille*, et pour le ministère de l'intérieur, qui a distribué ces tableaux dans les églises de Paris ou les musées de province : *saint Martin coupant son manteau* (cathédrale de Tours), *sainte Geneviève distribuant des vivres pendant le siége de Paris* (Notre-Dame de Bonne-Nouvelle), *Malheureux implorant le secours de la Vierge* (Sainte-Étienne du Mont), *Un Épisode du sac d'Aquilée par Attila*, *les Funérailles d'une jeune martyre aux catacombes*, *Alcuin présenté à Charlemagne*, *le Combat du 29 juillet à l'hôtel de ville*, placé dans une des salles de la préfecture de la Seine; *le Vœu à la madone*, *Mazaniello*, etc. M. Schnetz a enfin concouru à la décoration de diverses églises, particulièrement de la Madeleine et de Notre-Dame de Lorette.

En 1855, il a envoyé de Rome à l'Exposition universelle, un *Christ appelant à lui les petits enfants*, auquel on a joint les deux anciens tableaux de *sainte Geneviève* et de la *Bohémienne prédisant l'avenir de Sixte-Quint*. Il lui a été décerné alors une médaille de première classe. Il avait déjà obtenu la grande médaille d'or, (genre historique), au salon de 1819.

M. Schnetz a su rester original, au milieu des écoles modernes, sans devenir lui-même un chef d'école. Assez habile pour fondre les manières de ces différents maîtres de l'époque de l'Empire, il ne dédaigne pas la couleur et dessine avec fermeté. Chez lui, l'idée est toujours nette et l'effet puissant, mais il ignore cet art de fondre les

nuances, qui empêche l'énergie de dégénérer en rudesse. Il est entré à l'Académie des beaux arts en 1837, comme successeur du baron Gérard. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, il a été fait officier en septembre 1843.

SCHNITZLER (Jean-Henri), staticien français, né à Strasbourg (Bas-Rhin), le 1er juin 1802, y fit toutes ses études, même celles de théologie, puis entra comme précepteur dans une riche famille de la Courlande et séjourna, de 1824 à 1828, en Russie. A son retour il vint à Paris, et la maison Treuttel et Würtz lui confia la direction de l'*Encyclopédie des gens du monde* (1830-1845). Il fut, à cette époque, professeur d'allemand des princes d'Orléans. Il fut depuis inspecteur auxiliaire des écoles primaires du Bas-Rhin. En 1856, il professa l'allemand au lycée de Strasbourg et fut en même temps chargé des cours de littérature française et étrangère au séminaire protestant de cette ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

Outre les articles qu'il a insérés dans son *Encyclopédie*, M. Schnitzler a publié divers ouvrages : *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie*, accompagné d'aperçus historiques (Strasbourg et Saint-Pétersbourg, 1829, 1 fort vol. gr. in-12); *la Russie, la Pologne et la Finlande* (Paris, 1835, in-8), tableau statistique, géographique et historique de toutes les parties de la monarchie russe, prises isolément; *Statistique générale, méthodique et complète de la France*, comparée aux autres grandes puissances de l'Europe (1842-1846, 4 vol. in-8).

La guerre d'Orient a fourni à M. Schnitzler l'occasion de mettre à profit ses connaissances géographiques et historiques sur l'empire russe. Il a fait paraître en 1854, *la Russie et son agrandissement territorial depuis quatre siècles*, extrait de la *Revue d'Alsace; la Russie ancienne et moderne, histoire, description, mœurs, etc.* (gr. in-8); *le Danube, la mer Noire et la Baltique* (in-4); *l'Empire des Tzars au point de vue actuel de la science* (1856, 1862, 1864, tomes I-III, in-8): *la Mission de l'empereur Alexandre II, et le général Rostoffsof* (1860, in-8); *la Russie en 1812* (1863, in-8, et in-18), etc. Citons encore un *Atlas historique et pittoresque ou Histoire universelle, ancienne et moderne, disposée en tableaux synoptiques, etc.* (1864, in-plano, tableaux, planches et cartes), continuation de l'ouvrage de Jacques Baquol.

SCHNORR VON KAROLSFELD (Jules), peintre allemand, né à Leipsick, le 26 mars 1794, d'une famille d'artistes, fit ses principales études à l'académie de Vienne, où il fonda, avec quelques amis, une société de peinture, destinée à soutenir les débutants. En 1817, il partit pour Rome, où il passa dix années. De retour en Allemagne, en 1827, il obtint une chaire à l'Académie des beaux-arts de Munich, et fut chargé, par le roi Louis, d'exécuter au rez-de-chaussée de la Nouvelle-Résidence cinq tableaux empruntés aux légendes des *Nibelungen*. En 1832, il peignit pour le ministre Stein la *Mort de Barberousse dans les flots du Cydnus*, et décora la salle des réceptions de cinq toiles colossales empruntées à l'histoire de Charlemagne, de Barberousse et de Rodolphe de Habsbourg. En 1846. M. Jules Schnorr fut appelé à Dresde, où il devint professeur à l'Académie des beaux-arts et directeur du Musée royal. Il est correspondant de l'Institut de France (Académie des beaux-arts.

Ses autres œuvres principales sont : *les Trois cavaliers chrétiens et les trois cavaliers païens, Sainte-Famille, saint Roch distribuant des aumônes*, des *Scènes* de l'Arioste exécutées à fresque à la villa Massini, *les Noces de Cana* pour lord Cathcart, *Jacob et Rachel, Madone avec l'enfant Jésus, Ruth et Booz, la Fuite en Égypte, Laissez venir à moi les petits enfants, l'Annonciation de la Vierge*, ainsi qu'une série de huit tableaux empruntés à la vie de Jésus, et pour lesquels il eut plusieurs collaborateurs; enfin avec M. Neureuther, des illustrations remarquables aux *Nibelungen* de Cotta et des dessins gravés sur bois pour une édition de luxe de la *Bible en images* (Bibel in Bildern).

SCHOBERLECHNER (François), compositeur allemand, né à Vienne, le 21 juillet 1797, reçut dans son enfance des leçons de piano de Hummel, qui écrivit même un concerto pour son précoce talent d'exécution. Le prince Esterhazy lui donna les meilleurs maîtres de composition et d'harmonie. Choisi par la duchesse de Lucques pour maître de chapelle, il composa un *Requiem* et deux opéras : *i Virtuosi teatrali, gli Arabi nelle Gallie*, qui furent accueillis avec faveur. De retour en Allemagne en 1820, il se livra à l'enseignement du piano et publia diverses compositions instrumentales, un petit opéra : *le Jeune oncle*. Deux voyages en Russie (1823 et 1827) firent sa fortune; il y donna des concerts et des leçons et épousa une cantatrice italienne (voy. l'article suivant). En 1830, il fit représenter au théâtre impérial *le Baren de Dolzheim*, qui mit le sceau à sa réputation. Après plusieurs voyages dans diverses contrées de l'Europe, il s'est retiré à Florence. On cite de lui, outre les productions indiquées ci-dessus, un certain nombre de compositions pour le piano.

SCHOBERLECHNER (Sophie Dall'Occa, dame), cantatrice italienne, femme du précédent, née à Saint-Pétersbourg, en 1807, et fille d'un professeur de chant italien, fut formée par lui pour le théâtre. Mariée en 1824, elle se fit d'abord entendre à côté de son mari, dans des concerts en Italie et en Allemagne. En 1827, elle fut engagée au Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg, comme prima-donna, aux appointements de 2000 roubles. Son talent dramatique et l'habilité de sa méthode, plus encore que la puissance de sa voix, firent son succès. A partir de 1831, elle chanta sur les principales scènes de l'Italie, et se fit applaudir à Bologne, puis à Rome, à Modène, à Parme, à Turin, à Crémone, à Padoue et surtout à Milan. Malheureusement la bruyante orchestration allemande que l'Italie commençait déjà à adopter, tua bientôt sa belle voix de soprano, et en 1841, elle fut contrainte de se retirer du théâtre. Elle y avait acquis une des plus belles fortunes dont fassent mention les annales de la scène.

SCHOELCHER (Victor), écrivain et homme politique français, né à Paris, le 21 juillet 1804, est fils d'un marchand de porcelaine qui fit faire de notables progrès à son industrie. Au sortir du collège Louis-le-Grand, où il acheva ses études, il se mêla aux mouvements du parti libéral contre la Restauration et appartint fort jeune à la loge des *Amis de la vérité* et à la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* Plus tard, il entra dans la Société des Droits de l'homme.

Comme écrivain, il s'occupa d'abord de littérature et de beaux-arts. Il rendit compte de l'exposition de peinture, en 1822, dans *l'Artiste*, en 1833, dans la *Revue de Paris*. Dévoué au parti républicain, il se jeta tout entier dans la polémique engagée contre la monarchie de Juillet et mit sa fortune et sa plume au service de la *Revue républicaine*, de la *Revue du Progrès*, de la *Revue*

Indépendante, du *Journal du Peuple* et de *la Réforme*. Il se préoccupa surtout de la question de l'abolition de l'esclavage des noirs et en fit, pour ainsi dire, sa spécialité.

En 1829, il avait fait un voyage au Mexique, à Cuba et aux États-Unis, et, révolté par le spectacle de la servitude, il demanda hautement l'émancipation immédiate. Après avoir publié sa brochure *De l'esclavage des Noirs et de la législation coloniale* (1833) et *l'Abolition de l'esclavage, examen critique des préjugés contre la couleur des Africains et des sangmêlés* (1840), il fit, en 1840, un voyage aux Antilles françaises, danoises, espagnoles, anglaises et à l'île d'Haïti. Au retour, il publia *les Colonies françaises* (in-8, 1842) et *les Colonies étrangères et Haïti* (2 vol. in-8, 1843). Pour compléter ses études sur le même sujet, il se rendit en Égypte, en Grèce et en Turquie. *L'Égypte en* 1845 (in-8, 1846) est un tableau énergique de la misère des fellahs et de la servitude en Orient. Revenu à Paris, M. Schœlcher entretenait une correspondance active avec les mulâtres et avec quelques magistrats de la Martinique et de la Guadeloupe, et ses articles, publiés surtout par *la Réforme*, ont été recueillies dans l'*Histoire de l'esclavage pendant les deux dernières années* (1847, 2 vol. in-8).

Il partit, en 1847, pour la côte occidentale d'Afrique, remonta le Sénégal jusqu'à 30 lieues des cataractes et visita ensuite le petit établissement français sur la Gambie. Il revenait en France, lorsque la révolution de 1848 éclata. Arrivé à Paris, le 3 mars 1848, il entra aussitôt au ministère de la marine comme sous-secrétaire d'État, et le 4, il faisait rendre le décret qui proclamait le principe de l'émancipation et instituait une commission pour préparer la loi de l'affranchissement immédiat des noirs. Cette commission, dont les travaux ont été imprimés en un volume in-4, rédigea, sous la présidence de M. Schœlcher, les décrets du 27 avril 1848 qui abolirent l'esclavage dans nos colonies. On attribue aussi à M. Schœlcher le décret du 12 mars qui efface de notre code maritime la peine du fouet.

La Guadeloupe et la Martinique le choisirent pour représentant à la Constituante. Il opta pour la Guadeloupe qui l'envoya encore à la Législative. Pendant les deux législatures, il continua de défendre l'émancipation, à la tribune et dans les presses, et soutint une lutte ardente contre les anciens possesseurs d'esclaves. Outre *la Vérité aux ouvriers et cultivateurs de la Martinique* (in-8, 1850), il publia une *Protestation des citoyens français nègres et mulâtres contre des accusations calomnieuses* (1851); *le Procès de Marie-Galante* (1851) et plusieurs articles dans *la Liberté de penser*. Vice-président de la réunion de la Montagne, M. Schœlcher vota toujours avec l'extrême gauche. Lors de la discussion sur les chemins de fer, il fit passer un amendement qui oblige les compagnies à fournir aux voyageurs des wagons de 3ᵉ classe couverts et fermés. Avec le colonel Charras, il présenta une proposition pour l'élection des officiers dans l'armée. Une proposition de lui, tendant à l'abolition de la peine de mort était à l'ordre du jour lorsque le coup d'État supprima l'Assemblée. Le 2 décembre, M. Schœlcher parut, avec son écharpe de représentant, aux barricades du faubourg Saint-Antoine. Expulsé du territoire, il se retira en Angleterre où il publia, en 1852, un écrit véhément contre le gouvernement d'alors. (Londres, 2 vol.) et, plus récemment, une brochure en anglais sur l'alliance anglo-française.

SCHOELL (Adolphe), écrivain allemand, né en 1805, à Brünn, en Moravie (Autriche), étudia successivement, à Stuttgart, Tubingue et Gœttingue, vint ensuite à Berlin, fut agrégé à l'université et obtint une place de professeur à l'Académie des beaux-arts. Il la quitta, en 1839, pour suivre son ancien professeur, Ottfried Müller, en Italie et en Grèce. De retour en Allemagne, après avoir occupé quelques mois, à l'université de Halle, une chaire d'archéologie, il fut nommé directeur des musées de Weimar (182).

On doit à M. Schœll, outre de savants articles d'esthétique et d'archéologie, dans le *Muséum* de Kugler, le *Journal des arts* de Tubingue (Kunstblatt) et autres recueils semblables, les ouvrages suivants: *Recherches sur la poésie tragique des Grecs* (Beitraege zur Kenntniss der tragischen Poesie der Griechen; Berlin 1839); *la Vie et les œuvres de Sophocle* (Sophocles, sein Leben und Wirken; Francfort, 1842); *Recherches archéologiques en Grèce* (Archaeologische Mittheilungen aus Griechenland; Ibid., 1843); *Weimar* (Weimar, 1847), excellent guide des voyageurs, pour les musées qui se trouvent sous la direction de l'auteur, etc. M. Schœll a encore donné la traduction, en allemand, d'*Hérodote* (Stuttgart, 1832, 2 vol.) et celle de l'*Ajax* de Sophocle (Berlin, 1842). Il a publié des *Lettres et dissertations de Gœthe, durant les années* 1766-1786 (Briefe und Aufsaetze von Gœthe, etc.; Weimar, 1846) et *Lettres de Gœthe à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an Frau von Stein. Ibid., 1848-1851, 3 vol.).

SCHOEMANN (Georges-Frédéric), philosophe et archéologue allemand, né à Stralsund, le 28 juin 1793, suivit, à l'université d'Iéna, les cours de Luden. En 1813, il entra dans l'enseignement, devint professeur titulaire à l'université de Greiswald, bibliothécaire et conseiller privé du duché.

Dans ses travaux académiques, il s'est occupé surtout de la législation des Athéniens, et, par ses études spéciales, il a répandu sur différentes parties de ce sujet, une grande lumière. On remarque beaucoup d'érudition, de clarté et de concision dans ses divers écrits: *De comitiis Atheniensium* (Greifswald, 1819): *la Procédure attique* (der attische Process; Halle, 1824), en collaboration avec H. E. Meyer: *Antiquitates juris publici Græcorum* (Greifswald, 1838).

Il a publié, en outre, une traduction allemande de l'orateur *Isée* (Stuttgart, 1830), et une excellente édition du même auteur, avec un commentaire critique et historique (Greifswald, 1831); puis des traductions des poëtes grecs, notamment du *Prométhée enchaîné* et des *Euménides* d'Eschyle; sans compter un grand nombre de dissertations en latin sur la mythologie grecque, et particulièrement sur la théogonie d'Hésiode (*Comparatio theogoniæ hesiodeæ cum homerica*, 1847; *de Typhœo hesiodeo*, 1851; *de Cupidine cosmogonico*, 1852; *de Pandora*, 1853; *de Compositione theogoniæ hesiodeæ*, 1854). Citons encore un essai sur *les Mœurs et la religion des Grecs, par rapport à leur tempérament* (Ueber das sittlich-religiœse Verhalten der Griechen; Greifswald, 1848) et des *Considérations sur les génies* (Ansichten über die Genien. Greifswald, 1845).

SCHOENLEIN (Jean-Lucac), médecin allemand, né le 30 novembre 1793, à Bamberg, en Bavière, acheva ses études aux universités de Landshut et de Wurtzbourg. Reçu docteur en médecine, en 1816, agrégé en 1819, il devint, l'année suivante, professeur adjoint, et, en 1824, titulaire de thérapeutique et de clinique à l'École de médecine de Wurtzbourg. Il fut chargé, en outre, de la direction de l'hôpital de cette ville, et se fit, en peu de temps, la double réputation d'un bon praticien et d'un savant professeur. En 1833, il passa à l'uni-

versité de Zurich, et, en 1839, il fut appelé à Berlin, où il a exercé depuis, comme titulaire, les fonctions de professeur de pathologie et de thérapeuthique, de directeur de la clinique, de conseiller référendaire au ministère des affaires médicales et de médecin particulier du roi de Prusse. Il a aussi obtenu le titre de conseiller intime supérieur de médecine.—Il est mort en janvier 1864.

M. Schœnlein, dont les leçons faites à l'université de Berlin, sont devenues célèbres dans toute l'Allemagne, n'a pas écrit un seul ouvrage pour exposer ses opinions particulières sur l'exercice de la médecine. Mais plusieurs de ses élèves ont entrepris d'en rendre compte dans diverses publications, qui n'ont pas eu l'entière approbation du maître. En voici les titres: *Pathologie et thérapeutique générales et spéciales* (Allgemeine und specielle Pathologie und Therapie: Wurtzbourg 1832, 4 vol.; 4e édit., 1839); *Famille des maladies typhoïdes* (Krankenfamilie der Typhen; Zurich, 1840); *Leçons de clinique, faites à l'hôpital la Charité de Berlin* (Klinische Vortraege im Charité Krankenhause zu Berlin; Berlin 1842, 2e livr.; 3e édit., 1843-1844).

SCHOLL (Aurélien), journaliste et littérateur français, est né à Bordeaux, le 14 juillet 1833. Fils d'un notaire, il eut à peine achevé ses études au collège de cette ville qu'il se tourna vers la littérature et vint à Paris où il se jeta éperdument dans le journalisme agressif de l'époque. Il fit ses premières armes en 1850, dans *le Corsaire*, qui fut supprimé en 1852. Il prit part alors à la rédaction du journal *Paris*, fondé par le comte de Villedeuil, puis à celle du *Mousquetaire* de M. Alex. Dumas, de *l'Illustration*, et, pendant quatre ans, à celle du *Figaro*. Dans l'intervalle, il fonda ou ressuscita *le Satan*, en 1855, et *la Silhouette*, avec M. J. Noriac. Enfin, il quitta définitivement *le Figaro*, où il avait longtemps rédigé, sous ce titre, *les Coulisses*, une satire hebdomadaire très-remarquée, pour faire au journal de M. de Villemessant une concurrence sérieuse, en créant *le Nain jaune*. Il a fondé en outre *le Club*, *le Jockey*, etc. La vie littéraire de M. Aurélien Scholl a été remplie de polémiques, d'affaires, de duels, d'incidents enfin, qui, grâce aux échos de la petite presse, ont eu souvent le plus grand retentissement.

Il a publié un certain nombre de volumes, dont la plupart ont été formés avec les scènes, les nouvelles, les satires, les fantaisies, les articles de circonstance, que sa plume vive et facile a semés dans tant de journaux. On peut citer: *Lettres à mon domestique* (1854, in-18); *les Esprits malades* (1855, in-18); *Denise*, histoire bourgeoise, en vers (1857, in-32), souvent réimprimée, notamment, en 1863, avec ce sous-titre: « Historiette villageoise, » et cette indication: « 15e édition; » *la Foire aux artistes*, petites comédies parisiennes (1858, in-16); *Claude le Borgne* (1859, in-16); *les Mauvais instincts*, *Histoire d'un premier amour* (1860, in-18), dont une 2e édition porte pour premier titre: *Hélène Hermann* (1863, in-18); *les Amours de théâtre* (1862, in-18); *Aventures romanesques* (1862, in-18); *Scènes et mensonges parisiens* (1863, in-18), etc. M. Aurélien Scholl a aussi donné quelques pièces au théâtre: *Jaloux du passé*, comédie en un acte (Odéon, 1861); *Singuliers effets de la foudre*, en collaboration avec M. Théodore de Langeac (théâtre Déjazet, 1863); *la Question d'amour*, avec M. Paul Bocage (Gymnase, 1864), etc.

SCHOMBURGK (sir Robert-Hermann), voyageur allemand, au service de l'Angleterre, né le 5 juin 1804, à Fribourg sur l'Unstrutt (Prusse) passa sa jeunesse à Voigtstædt (Thuringe), où son père était ministre protestant. Destiné à la carrière commerciale, il fit son apprentissage à Naumbourg et partit ensuite pour l'Amérique, où il s'associa, en Virginie, avec le propriétaire d'une fabrique de tabac. Forcé par les circonstances d'abandonner cette industrie, il passa, en 1830, dans l'Amérique centrale, où, dénué de toute ressource et atteint par la fièvre jaune, il dut la vie aux secours de quelques indigènes. Sa santé rétablie, il fit de nouveaux efforts pour se créer des moyens d'existence et resta quelque temps à Anegada.

Encouragé par le gouverneur de cette petite île, il se mit à l'explorer dans tous les sens, dans le but d'acquérir une connaissance plus exacte des bas fonds qui l'entourent, et qui sont très-dangereux pour la navigation. Son travail, présenté à la Société géographique de Londres, fut dignement apprécié par elle. M. Schomburgk qui, sans avoir jamais fait d'études spéciales, était parvenu, dans les circonstances les plus difficiles, à fournir des notions entièrement nouvelles sur une île encore peu connue, fut chargé, en 1834, d'une mission scientifique dans la Guyane anglaise. Après quatre ans de continuelles excursions dans l'intérieur de ce pays, qui n'avait jamais été exploré, il retourna, en 1839, au port de Georgestown, où il s'embarqua pour l'Europe, rapportant avec lui un grand nombre d'animaux et de plantes inconnues jusqu'alors, entre autres la *Reine des fleurs*, la *Victoria regia* et l'*Elisabetha regia*. Une de ces nouvelles orchidées reçut le nom de *Schomburgkia orchida*. Il détermina, en outre, les positions géographiques d'un grand nombre de points, situés sur la côte de la Guyane anglaise et compléta ainsi la géographie de ces régions, dont les bases avaient été posées par A. de Humboldt.

Le gouvernement anglais lui confia alors une nouvelle mission, ayant pour but de fixer les limites entre la Guyane et le Brésil, et de continuer les recherches astronomiques et ethnographiques, commencées déjà dans son premier voyage. Après avoir passé quelque temps dans sa patrie, M. Schomburgk s'embarqua, au mois de décembre 1840, pour l'Amérique du Sud, parcourut de nouveau toute la Guyane, des embouchures de l'Orénoque et de l'Essequibo jusqu'aux montagnes de l'intérieur, et fut de retour en Angleterre au mois de juin 1844. En recompense de ses travaux, il fut créé chevalier et appelé, au ministère des colonies, à des fonctions qui le conduisirent à s'occuper de recherches linguistiques. Il proposa, en 1848, à l'Association britannique un nouveau système pour écrire en caractères romains des langues qui ne possèdent pas encore une écriture.

Nommé, à cette époque, consul anglais et chargé d'affaires auprès du gouvernement de la République de Saint-Domingue, il y conclut un traité de commerce très-avantageux pour l'Angleterre et contribua puissamment, en 1850, à la conclusion de la paix, entre l'empereur Soulouque et la République dominicaine. Depuis, M. Schomburgk a envoyé constamment des rapports sur la géographie de Saint-Domingue, à la Société géographique de Londres. Un de ses derniers travaux en ce genre traite de la presqu'île et de la baie de Samanà. — Il est mort en mars 1865.

Les ouvrages de sir R. Schomburgk sont écrits en langue anglaise: les principaux sont: *Description géographique et statistique de la Guyane anglaise* (Description of British Guiana, geographical and statistical; Londres, 1840), traduite en allemand par le frère de l'auteur; *Vues de l'in-*

térieur de la Guyanne (Wiews in the interior of Guiana; Ibid.; 1840); *Histoire des Barbades* (Ibid., 1847). Il faut encore citer quelques monographies de plantes découvertes par ce voyageur : *Rapatea Friderici Augusti et Saxo-Fridericia regalis* (Brunswick, 1845, in-4); *Baubacenia Alexandrinæ et Alexandra imperatricis* (Ibid., 1845, gr. in-4).

Son frère, M. Otto SCHOMBURGK, a publié en allemand, outre la traduction de la *Description de la Guyane*, citée plus haut, les *Rapports* adressés par sir Robert, à la Société géographique de Londres; ils forment, sous le titre de : *Voyage dans la Guyane et sur les bords de l'Orénoque, pendant les années* 1835-1839 (Reisen in Guiana und am Orenoco; Leipsick, 1841), un ouvrage dont A. de Humboldt a écrit la *préface*.

SCHOOLCRAFT (Henry-Rowe), écrivain américain, né le 28 mars 1793, dans le comté d'Albany (État de New-York), reçut dans les écoles du pays une éducation très-imparfaite, qu'il compléta lui-même par l'étude de la poésie et des langues, puis par celle de la minéralogie. Son père étant alors directeur d'une verrerie, son premier ouvrage fut un traité scientifique sur l'art de faire le verre (*Vitreology*; Utica, 1817). L'année suivante (1818), il entreprit un voyage au Mississipi, fit un examen minéralogique des mines de plomb du Missouri, et consigna le résultat de ses travaux dans un rapport scientifique en 1819. La relation de ce voyage parut, un an après, dans un recueil littéraire de New-York, fut réimprimée à Londres et a été, dans ces dernières années, complétement refondue par l'auteur sous ce titre: *Scenes and adventures in the semi-alpine region of the Ozark mountains of Missouri and Arkansas* (Philadelphie, 1852, in-8).

En 1830, M. Schoolcraft accompagna le général Cass dans une exploration du cours inférieur du Mississipi et de la région des mines de cuivre, et écrivit le récit de ce second voyage : *Narrative journal of travels from Detroit to the source of Mississipi river*. En 1821, il traversa le pays jusqu'à Chicago (Illinois), étudia le bassin des rivières Wabash et Illinois et publia ses *Travels in the central portions of the Mississipi valley*. En 1822, il fut nommé agent du gouvernement américain auprès des tribus indiennes du nord-ouest et établit alors sa résidence, pour près de vingt ans, sur la frontière à Machilmackinack. Ce poste lui fournit les moyens de se livrer à de nouvelles études sur les races indiennes.

Outre de nombreux travaux secondaires, il publia alors une *Grammaire de la langue algonquine*. De plus, M. du Ponceau a présenté à l'Institut la traduction de deux de ses conférences publiques ou *Lectures* sur la construction grammaticale de l'idiome indien : elles avaient été prononcées devant une société que M. Schoolcraft fonda en 1832, à Détroit (Michigan), sous le nom d'*Algic Society*, pour l'etude de la langue et des institutions de ces anciennes races.

Chargé, en 1832, de conduire une seconde expédition dans la région du Haut-Mississipi, il se fit alors un nom dans la science géographique par sa découverte de la source réelle de ce fleuve dans le lac Itaska : *Narrative of an expedition to Itaska lake, the actual source of Mississipi river* (New-York, 1834, in-8). En 1839, il publia une collection de légendes et traditions indiennes, *Algic researches* (New-York, 2 vol. in-12). Il montre dans cet ouvrage que les Indiens possèdent une littérature remarquable, au double point de vue de la poésie élevée et de la poésie comique. En 1841, M. Schoolcraft vint vivre à New-York, et visita l'Europe l'année suivante. En 1845, il fut chargé par la législature de l'État de New-York de faire le recensement des tribus indiennes connues sous la dénomination des Six Nations, et ce fut pour lui l'occasion d'un nouvel ouvrage : *Notes on the Iroquois, or contributions to American history, antiquity, and general ethnology* (Albany, 1846 et 1847, in-8). Il avait aussi commencé, en 1845, la publication par livraisons d'une nouvelle série de traditions indiennes : *Oneota, or the Red Race in America* (New-York, in-8), dont la 5ᵉ édition parut, en 1848, sous le titre de : *l'Indien dans son wigwam*. En 1851, il publia : *Personal memoirs of a residence of thirty years with the India tribes on the America frontiers*, 1812 *to* 1842 (Philadelphie, in-8). Comme le titre l'indique, cet ouvrage est un journal plein d'intérêt pour les détails de la vie et des idées de l'auteur, et l'on y trouve en même temps une ample moisson de légendes et d'anecdotes, des récits d'aventures, des portraits, des tableaux.

Il faut citer à part, comme le plus important travail de M. Schoolcraft, l'ouvrage intitulé : *Ethnological researches respecting red man in America. Historical and statistical information respecting the history, condition, etc., of the Indian tribes of the United States* (Philadelphie, 1852, 5 vol. gr. in-4). Cette grande publication, enrichie de 500 illustrations du lieutenant Eastman, est une sorte d'histoire générale de la race indienne de l'Amérique du Nord. Traditions historiques et géographiques, antiquités, gouvernement, mœurs, coutumes, statistique, particularités physiologiques et ethnologiques, tout est là, rien n'a échappé à la patience et à l'érudition de l'auteur. Il a tout vu, tout cherché, tout contrôlé par lui-même et, à part quelques communications importantes, la plupart provenant de sources officielles, son œuvre lui appartient tout entière. Son long séjour au milieu des Indiens, son expérience de leurs mœurs et de leurs coutumes, sa connaissance profonde de leur idiome lui ont permis de lever tous les doutes et de corriger toutes les erreurs que les œuvres de fiction avaient accumulées à plaisir sur le compte de la race rouge. Et il l'a fait, on peut le dire, non-seulement avec conscience et courage, mais avec une sorte de passion qui, sans rien ôter à ses écrits de l'impartialité, y ajoute un grand caractère d'animation et d'intérêt.

Outre tous les ouvrages que nous avons cités, M. Schoolcraft a encore publié de nombreuses brochures, discours et ouvrages en prose et en vers, la plupart sur les Indiens. Il a été marié deux fois : sa première femme, morte en 1842, était la petite-fille de Wabojeeg, le chef héréditaire des Indiens du Lac supérieur.

SCHOPENHAUER (Arthur), philosophe allemand, né le 22 février 1788, à Dantzick (Prusse), est fils d'un des notables commerçants de cette laborieuse cité, et d'une mère qui a laissé un nom honorable dans la littérature. Destiné d'abord à étudier les sciences naturelles et l'histoire, il manifesta de bonne heure un goût décidé pour la métaphysique. Après avoir passé deux ans à Gœttingue il vint, en 1811, à Berlin, pour suivre les cours de Fichte. N'y trouvant pas la véritable philosophie qu'il rêvait, il se rendit à Iéna où il obtint, en 1814, le grade de docteur. Après avoir passé ensuite un hiver à Weimar, où il se lia avec Gœthe et où l'orientaliste Fréd. Mayer lui inspira le goût de l'étude de l'antiquité indienne M. Schopenhauer vécut alternativement en Italie et en Allemagne, séjournant tour à tour à Rome ou à Naples, et à Dresde ou à Berlin. Depuis 1831, il s'est fixé à Francfort-sur-le-Mein.

Quoique la philosophie de M. Schopenhauer

n'ait été mise que récemment en lumière, le principal ouvrage où il l'expose date déjà de plus de quarante ans: il est intitulé: *le Monde considéré comme volonté et comme phénomène* (die Welt als Wille und Vorstellung; Leipsick, 1819; 2e édit. remaniée et considérablement augmentée, 1844, 2 vol.). Ses autres écrits sont: *la Quadruple racine de la proposition de la raison suffisante* (Ueber die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde; Rudolstadt, 1813; 2e édition, Francfort, 1847); *la Vue et les couleurs* (Ueber das Sehen und die Farben; Leipsick, 1816; 2e édit., 1854), dissertation traduite en latin dans les *Scriptores ophthalmologici minores* de Radius; *la Volonté dans la nature* (Ueber den Willen in der Natur.; Francfort, 1836): *Parerga et Paralipomena* (Berlin, 1851, 2 vol.), recueil de mélanges philosophiques; deux dissertations réunies sous ce titre: *les Deux problèmes fondamentaux de l'éthique* (die beiden Grundprobleme der Ethik; Francfort, 1841), dont la première, *Sur la liberté de la volonté* (Ueber die Freiheit des Willens) a été couronnée, en Norvége, par la Société royale des sciences de Drontheim, et dont la seconde, *Sur le fondement de la morale* (Ueber das Fundament der Moral), avait été envoyée à un concours de l'académie de Copenhague.

Adversaire opiniâtre des théories de Fichte, Schelling et Hegel qui regardent la raison absolue, la conscience et la pensée comme principe de ce qui existe, M. Schopenhauer reprend pour point de départ la révolution accomplie par Kant, qui divisait d'une manière si profonde le domaine des phénomènes seuls accessibles à l'esprit, et celui des substances qui nous échappent. Cette substance que Kant appelle aussi *la chose en soi* (das ding an sich) et dont il interdit la connaissance à l'intelligence humaine, M. Schopenhauer croit l'avoir atteinte: après avoir étudié son propre être, il trouve que la volonté est le fondement du *moi*. Transportant ensuite au *non-moi* ce principe intérieur, attesté par la conscience, il conclut que le principe des êtres, la substance et le fondement du Cosmos, c'est la volonté. Une volonté immense, éternelle, infinie, préside à l'ensemble des choses et tout le reste, la raison non exceptée, n'est que phénomène.

A cette métaphysique, qui n'est pas sans analogie avec les idées de Maine de Biran, M. Schopenhauer rattache une morale de résignation plus que chrétienne, et fait consister la sagesse dans l'anéantissement absolu de la personne, uni à une charité sans bornes, qui embrasse, suivant l'esprit des religions de l'Inde, l'homme, l'animal, la plante, la pierre et, en un mot, tous les êtres de l'univers.

La manifestation et, pour ainsi dire, la révélation de cette philosophie si longtemps négligée ou ignorée, est due au docteur Frauenstaedt, qui s'en fit, à Leipsick, l'interprète passionné. Un critique anglais en donna ensuite l'analyse et signala *le Sage de Francfort* (c'est le nom qu'il lui donne), comme l'une des plus puissantes intelligences du dix-neuvième siècle. M. Frauenstaedt, dans ses *Lettres sur la philosophie de M. Schopenhauer* Briefe Ueber die Schopenh. Philosophie; Leipsick, 1854), s'efforce d'expliquer l'œuvre du maître, d'y trouver un enchaînement rigoureux et de répondre aux objections sans nombre qu'elle soulève. — M. Schopenhauer est mort en septembre 1860. De nombreux travaux ont été publiés depuis en France sur ses idées philosophiques, notamment: *Hégel et Schopenhauer*, par M. Foucher de Careil (1862, in-8).

SCHOPIN (Henri-Frédéric Chopin, dit), peintre français, né de parents français, à Lubeck (Allemagne), le 12 juin 1804, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1821, comme élève du baron Gros, et y remporta, après divers succès aux concours précédents, le grand prix de peinture au concours de 1831, sur ce sujet: *Achille poursuivi par le Xanthe*. De retour de Rome en 1835, il débuta au salon de cette même année par *les Derniers moments des Cenci*, *Charles IX signant l'acte de la Saint-Barthélemy*, *Une Fontaine à Albano*, et *Une Jeune fille et sa chèvre*. Il a exposé depuis: *les Martyrs de Cilicie* (1837); *Jésus et la Vierge apparaissant à saint François d'Assise*, *le Rapt*, *la Délivrance*, *les Adieux*, *Une Reconnaissance* (1838); *Hamadryade réveillée par un faune*, *le Jeu de la morre*, *Charlemagne et Hildegarde* (1839), *la Petite dormeuse*, *Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, *Jacob demandant Rachel à Laban* (1840); *Ruth et Booz* (1842); *Moïse sauvé des eaux*, *Moïse protégeant les filles de Madian*, *le Jugement de Salomon*, *Paul et Virginie* (1843), *Virginie au bain*; *Deux épisodes de Manon Lescaut*, *Fleur-de-Marie et Rodolphe*, *Fleur-de-Marie et le curé* (sujets empruntés aux *Mystères de Paris*), *Don Quichotte et les filles d'auberge* (1844); *la Chute des feuilles* (1846); *la Fuite de Louis XIV enfant*, *la Fondation des Invalides*, *le Divorce de Napoléon*, *la Cage* (1847); *Laban recevant Jacob dans sa famille*, *la Première entrevue de Jacob et de Rachel* (1848); *le Paradis de Mahomet*, *le Bûcher de Sardanapale* (1852); *Saül et David* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855: *la Toilette de Judith*, *la Première sœur de charité*, *le Jugement de Salomon* de 1843; aux salons de 1857 et 1859: *Sœurs de charité en Crimée*, acquis par le grand-duc Constantin: *Enfance de Paul et de Virginie*, *Maison juive*, *Fontaine à Bouffarik*, *Arrivée de la reine de Saba à la cour de Salomon*, *Un harem*, des *Portraits*; à celui de 1861: *Pierre le Grand vainqueur à Pultawa*, *la chaste Suzanne*; enfin aux salons de 1863 et 1864: *la Légende de Saint-Saturnin, apôtre de Toulouse*, comprenant deux séries de tableaux pour la chapelle de Saint-Saturnin au palais de Fontainebleau, etc. M. Henri Schopin a de plus exécuté pour les galeries de Versailles: *la Bataille d'Hohenlinden*, *la Prise d'Antioche*, le *Portrait de Berthier, prince de Wagram*, et divers autres.

La plupart des œuvres de cet artiste ont été fréquemment reproduites par la gravure et la lithographie. Il a obtenu une 1re médaille en 1835, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1854. M. Schopin est frère du littérateur J.-M. Chopin (voy. ce nom).

SCHOPPE (Amalia-Emma Weise, dame), femme de lettres allemande, née dans l'île de Femern, sur la côte du Holstein, le 9 octobre 1791, morte à Schnektady, le 25 septembre 1858. — Voy. les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

SCHOTT (Guillaume), orientaliste allemand, né à Mayence, le 3 septembre 1807, étudia successivement au collége de cette ville, aux universités de Giessen et de Halle, puis à Berlin (1830). Il acquit une profonde connaissance des langues orientales, et prit particulièrement pour sujet de ses recherches les langues et l'histoire de l'est et du nord de l'Asie. Nommé professeur à l'université de Berlin, en 1838, il traita dans ses cours l'histoire littéraire des Turcs, des Finnois, des Magyars, des Mongols, des Mantchoux, des Thibétains, des Chinois et des Japonais.

Outre de nombreux articles dans les revues allemandes et dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, dont il est devenu membre en 1841, il a publié un *Essai sur les langues tartares* (Versuch

über die tartarisch. Sprachen; Berlin, 1836); le *Catalogue des ouvrages chinois de la Bibliothèque royale* (Ibid., 1840); *De lingua Tschuwaschorum* (Ibid., 1841); des études sur *les Dialectes altaïques* (Ueber das altaïsche Sprachengeschlecht; Ibid., 1847), etc. On lui doit encore des travaux historiques et critiques, tels que : *le Bouddhisme dans la Haute Asie et en Chine* (1844); *Documents très-anciens sur les Mongols et les Tartares* (1845); *l'Empire de Karachataï ou Si-Liao* (1849), et *le Conte finnois de Kullervo* (1851), etc.

SCHOW (Jean-Frédéric), savant danois, né vers 1790, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages écrits en danois ou en latin et traduits pour la plupart en anglais, en allemand et en français. Il est devenu professeur de botanique à Copenhague et membre de l'Académie des sciences de Stockolm, ainsi que de plusieurs autres académies et sociétés étrangères.

Nous citerons de lui : *Fondements d'une géographie botanique générale* (en danois, Copenhague, 1822; en allemand, Berlin, 1823); sa dissertation *de Sedibus originariis plantarum* (Copenhague, 1816); *Specimen geographiæ physicæ comparativæ* (1828); *Mémoire sur l'état moyen du baromètre au niveau de la mer* (traduit dans *les Annales de chimie* 1833); *Mémoire sur les plantes de Pompéi avant la destruction de cette ville;* une note *sur les Rapports géographiques et historiques des conifères de l'Italie;* etc.

SCHRADER (Julius), peintre allemand, né à Berlin, le 16 juin 1815, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et débuta par quelques toiles empruntées aux mœurs orientales : *Sultane dans son kiosque*, *Égyptiens et Grecs sur le bord de la mer attendant l'embarquement*, *Trois odalisques faisant de la musique dans le harem*, etc. Il avait encore donné, sans beaucoup de succès, *Une Mère et ses enfants sur le théâtre d'un incendie*, *Une Femme sur le bord de la mer*, *Jeune fille cherchant son père sur le champ de bataille*, etc., lorsqu'il se fit enfin connaître par une grande toile historique, *la Tentative d'empoisonnement du chancelier Pierre de Vignes sur son maître l'empereur Frédéric II*. Il exécuta ensuite *Cenci devant Grégoire VII*, qui lui valut de la cour de Berlin un subside pour un séjour de trois années à Rome. A peine arrivé en Italie, il ajouta à sa réputation par une nouvelle toile historique de grande dimension, *Édouard III roi d'Angleterre accordant aux prières de sa femme le pardon des Calaisiens* (1853). M. Schrader a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *la Mort de Léonard de Vinci*, *Milton dictant à sa fille le Paradis perdu*, et au salon de 1857, *la Tentation*. Il a obtenu une médaille de deuxième classe à la suite de l'Exposition universelle. Cet artiste, qui a importé en Allemagne, malgré une vive opposition, la méthode d'un chaud et brillant coloris, a déjà fait toute une jeune et ardente école d'élèves ou d'imitateurs.

SCHRAMM (Jean-Paul-Adam, baron, puis comte), général français, ancien ministre, sénateur, né à Arras (Pas-de-Calais), le 1er décembre 1789, est fils du général de ce nom créé baron sous l'Empire. Entré au service à quatorze ans (1803), il fut décoré et nommé lieutenant d'infanterie après Austerlitz; un acte de courage au siége de Dantzick lui valut en 1807 le grade de capitaine dans la garde impériale. A peine remis d'un coup de feu qui l'avait atteint à Heilsberg, il passa en Espagne (1808), assista l'année suivante aux batailles de Wagram et d'Essling, revint en Espagne et s'y comporta de telle sorte que l'Empereur le nomma chef de bataillon du 2e de voltigeurs. Il fit à la grande armée les campagnes de Russie et de Saxe; il venait d'être promu colonel, lorsqu'à Lutzen il parvint à enlever, au pas de charge et à la baïonnette, le camp retranché des Prussiens; pour ce hardi coup de main qui décida du gain de la bataille, il reçut le titre de baron. Blessé deux fois dans cette affaire, et de façon à faire craindre pour sa vie, le colonel Schramm rejoignit l'armée devant Dresde, se plaça à l'avant-garde, mit l'ennemi en pleine déroute et s'empara d'une partie de ses canons. Puis il conduisit son régiment à Pirna afin de couper les Autrichiens en retraite. Ce fut dans cette ville que Napoléon le nomma général de brigade (26 septembre 1813); il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Employé dans le 14e corps pendant le blocus de Dresde, il dirigea en octobre et en novembre deux sorties qui firent perdre aux Russes beaucoup de monde, et fut conduit en Hongrie comme prisonnier de guerre par suite de la violation de la capitulation conclue avec Gouvion-Saint-Cyr. De retour en France (1814), il n'accepta pas d'emploi sous la première Restauration. Durant les Cent-Jours, il commanda le departement de Maine-et-Loire et contribua activement à la défense de Paris. Fidèle comme son père aux souvenirs de l'Empire, il vécut dans la retraite jusqu'en 1830, occupant ses loisirs à des études approfondies sur l'art de la guerre et sur l'administration militaire.

En 1831, ce brave officier fit partie de l'expédition de Belgique pendant laquelle il fut élevé au grade de lieutenant général (30 septembre 1832), et au siége d'Anvers il fut mis à la tête d'une division d'infanterie de réserve. Dévoué à la royauté de juillet, il s'employa énergiquement à la répression des troubles civils à Lyon, à Chartres et à Paris. En 1839, il passa en Algérie, prit part en qualité de chef d'état-major à l'expédition de Milianah et fut blessé à l'assaut du col de Mouzaïa (juin 1840). Après le rappel du maréchal Valée, il commanda en chef l'armée d'Afrique; mais son administration fut de trop courte durée pour que l'on pût en apprécier les effets. A son retour (1841), le roi le créa comte.

M. Schramm a occupé dans l'État de hautes fonctions politiques : conseiller d'État depuis 1830, il a siégé pendant la législature de 1834 à la Chambre des Députés, et là, comme à la Chambre des Pairs, où il fut appelé le 7 mars 1839, il s'est montré le soutien du système conservateur. Il se tenait à l'écart des affaires lorsque le président de la République lui confia le portefeuille de la guerre (22 octobre 1850); mais, ne voulant pas contre-signer la révocation du général Changarnier, il donna bientôt sa démission et fut remplacé par M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (9 janvier 1851). Après le coup d'État, il a été élevé à la dignité de sénateur (janvier 1852). Depuis 1847, il a présidé le Comité consultatif de l'infanterie. C'était le plus ancien des généraux de division en activité. Il a été promu grand-croix de la Légion d'honneur le 17 mars 1840.

SCHRAUDOLPH (Jean), peintre allemand, né à Obersdorf (Bavière), en 1808, fut d'abord menuisier comme son père, puis étudia, sous Schlothauer, à l'Académie de Munich, où il est devenu à son tour professeur de peinture religieuse. Son principal travail est la décoration complète de la cathédrale de Spire, exécutée sur la commande du roi de Bavière, et se composant d'une serie de *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament;* peintes sur fond d'or. Outre cette œuvre qui l'occupa neuf ans (1844-1853), et pour laquelle il dut voyager en Italie; M. Schraudolph a décoré avec

M. H. Hess la cathédrale de Ratisbonne et plusieurs églises de Munich, de belles peintures sur verre, et a travaillé aussi à la Glyptothèque.

SCHREIBER (Henri), historien et théologien allemand, né à Fribourg-en-Brisgau, le 14 juillet 1793, fit ses études dans cette ville, fut ordonné prêtre en 1815 et devint professeur, puis directeur (1822) au collége de sa ville natale. Chargé, en 1826, de la chaire de théologie morale à l'université, il professa, notamment contre le célibat des prêtres, des doctrines hétérodoxes, développées aussi dans son *Traité de théologie morale* (Lehrbuch der moraltheologie; Fribourg, 1831-1834, 2 vol.) et qui lui attirèrent à la fois des sympathies et des poursuites. Dépossédé de sa chaire en 1836, M. Schreiber a fait plus tard amende honorable, et a vécu depuis dans la retraite.

On a encore de lui : *Cours général de religion d'après la raison et la révélation* (Allgemeine Religionslehre, etc.; Fribourg, 1829) et le *Catholicisme allemand* (Deutschkatholisches ; Ibid., 1846). Comme historien, il a aussi donné un assez grand nombre d'ouvrages, en général relatifs au pays qu'il habite, à ses origines et à ses monuments (1820-1846).

SCHROEDER ou **SCHRODER** (Louis), sculpteur français, né à Paris, vers 1822, étudia sous Rude et M. Dantan l'aîné, et se livra à la sculpture d'histoire et à l'allégorie. Il a débuté par un *Buste* au salon de 1848, et a surtout exposé depuis : *Tristesse de l'Amour à la vue d'une rose brisée*, *Luther enseignant l'Évangile* (1849); *Anaxagore*, *la Déception*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Chute des feuilles* (1857 et 1859); *le Baume maternel*, *le Matin* (1861); citons encore : *l'Ange de la compassion*, dans la chapelle du Calvaire de l'église Saint-Eustache, *l'Ange de la méditation* et *l'Ange de l'intercession*, à la façade du presbytère de l'église Saint-Leu (1861-1863), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859.

SCHRŒDER-DEVRIENT (Guillelmine), cantatrice allemande, née à Hambourg, le 6 octobre 1805, et fille de la célèbre actrice Sophie Schrœder, débuta à cinq ans, comme danseuse, à Hambourg, dans le corps de ballet; à dix ans elle se faisait remarquer à Vienne, mais bientôt la nature ardente qu'elle tenait de sa mère la porta vers la tragédie. En 1820, elle débuta à Vienne dans le rôle d'Aricie de la *Phèdre* de Racine, traduite par Schiller, et se fit applaudir dans toutes les pièces originales du grand tragique allemand.

Mais bientôt elle quitta la tragédie pour la musique et débuta dans le rôle de Pamina, de *la Flûte enchantée*. La beauté de sa voix, sa science musicale et sa puissance dramatique la firent célébrer comme la première cantatrice de l'Allemagne. Les rôles d'Emmeline dans *la Famille suisse* et de Léonore dans *Fidelio* consolidèrent sa réputation. En 1823, elle parut à Berlin, et y connut l'acteur Devrient, qui l'épousa et l'emmena à Dresde, où tous deux trouvèrent un engagement. Mais ce mariage, qui ne fut pas heureux, fut dissous en 1828.

Cette année même, Mme Schrœder-Devrient reparut à Berlin, où craignant de lutter avec le souvenir encore récent de Mlle Schechner, elle refusa de chanter *la Vestale* de Spontini, qui conçut contre elle un vif ressentiment. Elle chanta l'*Euryante* au théâtre de Kœnigstadt, et fit applaudir en même temps le nom de Weber et le sien. Engagée au Théâtre-Italien de Paris, en 1830, elle éprouva le premier et le seul échec de sa vie; sa voix ne put lutter avec celle des Pasta, des Sontag et des Malibran. Elle le sentit elle-même et, rompant en 1832 avec l'administration du Théâtre-Italien, elle regagna l'Allemagne, où elle fut dédommagée de la froideur parisienne par l'enthousiasme de ses compatriotes. L'année suivante elle fut chaleureusement accueillie au Théâtre-Allemand de Londres, puis à Saint-Pétersbourg, et alla reprendre sa place au théâtre de Dresde. En 1842 elle se rendit de nouveau à Berlin, aux sollicitations de M. Meyerbeer, et joua dans *les Huguenots* le rôle de Clémentine.

La voix de Mme Schrœder-Devrient était large et accentuée, mais elle manquait de timbre, au jugement même des Allemands. C'était surtout une voix dramatique, à laquelle l'attitude, le geste, la physionomie de l'actrice donnaient encore plus de puissance. Les meilleurs rôles de la célèbre cantatrice furent ceux de dona Anna, de la Vestale, de Desdemona, d'Emmeline, de la Somnambule, de Norma et de Valentine. Remariée, en 1850, avec un noble livonien, M. de Bock, elle n'a guère quitté depuis le pays de son nouvel époux. — Mme Schrœder-Devrient est morte à Cobourg, le 26 janvier 1860.

SCHRŒTER (Jean-Hendrik), antiquaire danois, né à Thorshavn (îles Féroë), le 25 février 1771, fit ses études en Danemark, fut nommé pasteur à Suderoe en 1804, obtint sa retraite avec une pension, en 1826, et retourna dans sa ville natale.

On a de lui la traduction, dans l'idiome des Færœer, de l'*Évangile de saint Mathieu* (Randers, 1832, in-12) et de la *Saga des Færœer* (Færeyinga saga), publiée par Rafn (1832); *Recueil des ordonnances royales et autres documents qui concernent les Færœer* (Copenhague, 1836, in-8); *Description de Thorshavn* (1836, in-8); les chants des habitants des Færœer dans *Kjœbenhavns Skilderi* (1825, nos 38 et 39); enfin divers articles sur la langue, les écoles, l'agriculture et le commerce de son pays natal.

SCHUBERT (Gotthelf-Henri DE), philosophe et naturaliste allemand, né le 26 avril 1780, à Hohenstein (Saxe), où son père était pasteur, acheva ses études classiques à Weimar, puis suivit les cours de théologie à l'Université de Leipsick et ceux de médecine à Iéna. Après avoir exercé comme médecin pendant deux années à Altenbourg, il fut entraîné par les leçons de Werner à se livrer à l'étude des sciences naturelles auxquelles il s'efforça de donner une direction théologique. Professeur particulier des enfants du prince Frédéric-Louis de Mecklembourg-Schwerin, père de la princesse Hélène, depuis duchesse d'Orléans, il fut nommé, en 1816, professeur des sciences naturelles à Erlangen et, en 1828, à Munich, où il devint conseiller intime et membre de l'Académie des sciences.

Parmi les ouvrages tour à tour scientifiques et mystiques de M. Schubert, nous citerons : *Des obscurités des sciences* (Ansichten von der Nachtseite der W.; Dresde, 1808, plusieurs édit.); *Pressentiments d'une histoire générale de la vie* (Ahnungen einer allgem. Geschichte des Lebens; Leipsick, 1806-1820, 3 vol.); *le Monde primitif et les étoiles* (die Urwelt und die Fixsterne; Dresde, 1822), *la Structure du monde, la terre et l'époque humaine* (die Weltgebrande, die erde, etc., Erlangen, 1852); *Symbolique du rêve* (S. des Traums; Bamberg, 1814; Leipsick, 1840); *Histoire de l'âme* (Geschichte der Seele; Stuttgart, 1830, 2 parties); *Anciens et nouveaux fragments sur l'âme* (Altes und Neues aus dem Gebiete der Seelenkunde, 1817-1844, 5 vol.); des *Manuels* de miné-

ralogie, d'histoire naturelle, etc.; plusieurs relations de voyages, notamment : *la France du sud et l'Italie* (Reise durch das Südl. Fr. und It.; 1827-1831, 2 vol.) et *l'Orient* (Reise in das Morgenland; 1838-1839, 3 vol.); *les Lettres originales de Mme la duchesse d'Orléans.... Souvenirs biographiques* (Edit. française, Genève et Paris, 1859, gr. in-8), des Mémoires autobiographiques récents, etc.

SCHUBERT (Ferdinand), virtuose et compositeur allemand, frère aîné du célèbre François Schubert, né à Vienne, le 13 octobre 1794, mort le 27 février 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHULTZ-SCHULTZENSTEIN (Charles-Henri), physiologiste allemand, né le 8 juillet 1798, à Altruppin (Prusse), étudia la médecine à Berlin et obtint, en 1821, le grade de docteur. Entré dans la carrière de l'enseignement, il devint, en 1825, professeur adjoint et en 1833, professeur titulaire de physiologie à l'université de Berlin.

La physiologie végétale doit à M. Schultz-Schultzenstein, qui s'est particulièrement occupé de recherches microscopiques, plusieurs découvertes importantes, sur le mouvement des sucs dans les genres supérieurs, sur l'organisation intérieure et sur la nutrition des plantes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, parmi lesquels on signale : *la Circulation du suc dans la chélidoine et dans plusieurs autres plantes* (Ueber den Kreislauf des Saftes im Schœllkraut und, etc.; Berlin, 1822); *la Nature de la plante vivante* (die Natur der lebendigen Pflanze; Ibid., 1823, 2 vol.; autre édit., Stuttgart, 1828); *De la circulation du suc dans les plantes* (Ueber den Kreislauf des Saftes in den Pflanzen; Ibid., 1824); *Système naturel du règne végétal, d'après son organisation intérieure* (Natürliches System des Pflanzenreichs nach, etc.; Ibid., 1832); *Sur la circulation et sur les vaisseaux lactifères dans les plantes* (Ibid., 1839), ouvrage français, couronné par l'Académie des sciences de Paris; *la Cyclose du latex* (die Cyklose des Lebenssaftes in den Pflanzen; Bonn et Breslau, 1841); *De l'anaphytose des plantes* (Ueber Anaphytose der Pflanzen; Berlin, 1843); *Découverte de la véritable nutrition des plantes* (die Entdeckung der wahren Pflanzennahrung; Ibid., 1844); *Nouveau système de morphologie végétale* (Neues System der Morphologie der Pflanzen; Ibid., 1847); *le Rajeunissement des plantes* (die Verjüngung im Pflanzenreich; Ibid., 1857).

Les études de M. Schultz-Schultzenstein sur la physiologie animale, ont eu pour résultats les ouvrages suivants : *le Système de la circulation, considéré dans son développement dans le règne animal et dans l'homme* (das System der Circulation in seiner Entwickelung, etc.; Stuttgart, 1836); *Du rajeunissement de la vie humaine et des moyens de l'obtenir* (Ueber die Verjüngung des menschlichen Lebens und, etc.; Berlin, 1842; 2e édit., 1850); *le Rajeunissement dans le règne animal*, etc., *et compte rendu de la découverte d'un mouvement propre, visible des fibres musculaires* (die Verjüngung im Thierreiche, etc.; Berlin, 1854), etc.

Parmi les autres ouvrages de M. Schultz-Schultzenstein, nous citerons encore : *Des phénomènes de la vie dans le sang* (Ueber den Lebensprocess im Blute; Berlin, 1822); *les Recherches de Hewson sur les vésicules du sang et sur la lymphe plastique du sang* (Ueber die Hewson'schen Untersuchungen der Blutblaeschen, etc.; Leipsick, 1825); *Éléments de physiologie* (Grundriss der Physiologie; Berlin, 1834); *De alimentorum concoctione experimenta nova* (Ibid., 1834); *Traité de nosologie générale* (Allgemeine Krankheitslehre; Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Système naturel de pharmacologie générale* (Natürliches System der allgemeinen Pharmakologie; Ibid., 1846); *les Effets des médicaments* (die Heilwirkungen der Arzneien; Ibid., 1846); *Classification des maladies en familles naturelles et des traitements qui correspondent à ces familles* (die natürlichen Familien der Krankheiten und, etc.; Ibid., 1851); *l'Esprit organisateur de la création* (der organisirende Geist der Schöpfung; Ibid., 1851); *Nouveau système de psychologie* (Neues system der Psychologie; Ibid., 1855), adapté au système physiologique de l'auteur.

On cite en outre, sur l'histoire de la médecine, *la Médecine homœobiotique de Théophraste Paracelse, considérée dans son constraste avec la médecine des anciens* (die homœobiotische Medizin des Theoph. Paracelsus, etc.; Berlin, 1831). Il a collaboré à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Comptes rendus* (Tagesberichte) de Froriep, où il a inséré les résultats de ses recherches sur l'électricité animale.

SCHULZ (Guillaume), écrivain politique allemand, né le 18 mars 1797, à Darmstadt, entra, en 1811, dans l'armée du grand-duc de Hesse, et assista, en qualité d'officier, aux campagnes de 1813, 1814 et 1815 contre la France. Plus tard, la publication d'une brochure politique libérale lui fit interdire la carrière militaire, après une année de détention préventive à Giessen. Il étudia alors le droit, se fit journaliste, et vécut à Augsbourg, à Munich et à Stuttgart. En 1832, son écrit : *la Représentation nationale, considérée comme moyen pour arriver à l'unité allemande* (Deutschlands Einheit durch National-representation; Stuttgart, 1832), le fit condamner par un conseil de guerre à cinq ans de prison. Après avoir passé quelque temps en France, il se fixa à Zurich. Lors de la révolution de 1848, il rentra en Allemagne, fut nommé député au parlement de Francfort, et, après la dissolution de cette assemblée, retourna en Suisse, où il obtint les droits de citoyen.

On a de M. Schulz, entre autres écrits : *la Mort du ministre docteur F. C. Weidig* (der Tod des Pfarrers Dr F. C. Weidig; Zurich et Wintersbur, 1843); *Mouvement de la production* (Bewegung der production; Ibid., 1843); *l'Inquisition secrète* (Geheime Inquisition; Carlsruhe, 1845), avec Welcker; *Correspondance d'un prisonnier d'État avec sa libératrice* (Briefwechsel eines Staatsgefangenen und seiner Befreierin; Mannheim, 1846), etc. Il a collaboré, en outre, au *Dictionnaire d'État* (Staatslexicon) de Rotteck et Welcker, et a publié un certain nombre de brochures politiques et statistiques.

SCHULZE (Johannes), administrateur et érudit allemand, né le 15 janvier 1786, fit ses études aux collèges de Schwérin et de Kloster-Bergen, et aux universités de Halle et de Leipsick; il devint, en 1808, professeur au collège de Weimar et passa, en 1812, à Hanau où il fut, jusqu'en 1816, professeur, conseiller supérieur de l'instruction publique et directeur du collège et de l'Académie. Entré au service du gouvernement prussien, il fut, pendant deux ans, conseiller du consistoire et de l'instruction publique à Coblentz, puis, fut appelé à Berlin, comme conseiller intime supérieur du gouvernement et conseiller référendaire au ministère des affaires ecclésiastiques. Dans cette position, il dirigea jusqu'à la mort du ministre Altenstein (1840), toute l'administration des universités, des bibliothèques publiques et colléges prussiens, tant catholiques que

protestants. Il eut la haute main sur toutes les grandes entreprises scientifiques : éditions d'ouvrages précieux, missions savantes, voyages d'explorations, etc. A partir de 1842, il n'eut plus que la direction de l'instruction supérieure. En 1849, il entra, comme directeur des affaires, au ministère de l'instruction publique.

M. Schulze à qui les hautes écoles prussiennes doivent leur prospérité, a été l'élève et l'ami et est resté l'admirateur de Hegel. Il a publié, surtout dans la première partie de sa vie, plusieurs travaux, entre autres, des éditions des ouvrages de Winckelman : *Histoire de l'art de l'antiquité* (Geschichte der Kunst des Alterthums; Dresde 1809-1815), avec M. H. Meyer ; *Traité sommaire de l'art du dessin chez les anciens* (Vorlaeufige Abhandlung von der Kunst der Zeichnung, etc.; Dresde, 1817) ; une édition de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel (Phænomenologie des Geistes.; Berlin, 1833) ; puis, divers écrits : *Discours sur la religion chrétienne* (Reden Ueber die christliche Religion; Halle, 1811); *Discours adressés aux écoles* (Schulreden; Ibid., 1813), etc. Il a fondé aussi les *Annales de critique scientifique* (Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik), à la rédaction desquelles il a contribué plusieurs années.

SCHULZE (Frédéric-Théophile), économiste allemand, né le 28 janvier 1795, à Obergraevernitz, près Meissen, termina ses études aux universités de Leipsick et de Iéna, et devint en 1817 administrateur des domaines Oberweimar, Tieffurth et Lutzendorf. Il entra ensuite dans la carrière de l'enseignement, prit ses grades à l'université de Iéna et fut nommé en 1821 professeur d'économie politique. Ayant fondé en 1826 un institut privé d'économie politique et d'économie rurale, il fut chargé en 1832 par le gouvernement prussien d'établir à Eldena, près Greifswald, une école analogue qui est devenue la plus grande de ce genre en Prusse, et qui possède un beau jardin botanique, une ferme modèle, une brasserie, des ateliers divers, et de riches collections scientifiques. M. Schulze la dirigea jusqu'en 1839, et reprit alors à Iéna ses anciennes fonctions. — Il est mort en juillet 1860.

On lui doit entre autres travaux : *De l'économie et des sciences qui s'y rattachent* (Ueber Wesn und Studium der Wirthschaftswissenschaften; Iéna, 1826); *De l'indépendance de l'esprit des universités allemandes* (Ueber die Selbststaendigkeit des deutschen Universita et sgeistes; Ibid., 1843); *Revue allemande d'économie rurale et d'économie politique* (deutsche Blaetter fü Landswirthschaft, etc., Iéna, 1844-1853, 2 vol.); *Économie nationale ou populaire* (Nationaloekonomie oder Volkswirthschaftslehre, etc.; Leipsick 1856), contenant le *Tableau des prix du blé depuis* 1660 *jusqu'en* 1855.

Son fils, M. Hermann-Jean-Frédéric Schulze, né le 22 septembre 1824, élève des universités d'Iéna et de Leipsick, agrégé (1847) et professeur adjoint de droit à celle d'Iéna, enseigne l'économie politique à l'institut de son père. Il a publié : *le Droit d'aînesse des maisons princières de l'Allemagne* (das Recht der Erstgeburt in den deutschen Furstenhaeusern : Leipsick, 1851); *Études d'économie nationale faites en Angleterre* (Nationaloekonomische Bilder aus Englands Volksleben; Iéna, 1853), etc.

SCHUMACHER (Christian-André), mathématicien et physicien danois, né le 6 septembre 1810, à Tjœrnelund (Séeland), perdit son père en 1823 et fut recueilli par son oncle, le célèbre astronome d'Altona, qui encouragea son ardeur pour l'étude des sciences mathématiques. Nommé second lieutenant dans un régiment d'artillerie (1821), il assista son oncle, en 1833, dans des opérations géodésiques et fut ensuite employé au nivellement du chemin de fer de Kiel à Altona. Pour perfectionner ses connaissances théoriques, il se rendit aux universités de Halle, Leipsick et Iéna, et y étudia de nouveau les sciences naturelles. A son retour (1841), il enseigna l'astronomie à Horfens et ses cours ont été publiés (1844).

Il se rendit à Saint-Pétersbourg pour y travailler au chemin de fer de Moscou, mais la condition imposée de devenir sujet du tzar lui fit abandonner son projet. M. Struve, directeur de l'observatoire de Pulkowa le chargea de faire des recherches qui furent insérées dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Rentré à Copenhague (1845), il adressa divers mémoires à l'Académie royale des sciences, qui lui avait déjà décerné un prix en 1836. M. Schumacher a traduit en danois le *Cosmos* de M. de Humboldt (1847) et fourni des articles au *Scandinawisk Folke-kalender* (1843-1844) et à plusieurs journaux danois ou étrangers. Il a rédigé depuis 1848, le *Nordlyset* (Aurore boréale), journal de physique et d'industrie.

SCHUMANN (Robert), musicien allemand, compositeur et critique, né le 8 janvier 1810, à Zwickau, en Saxe, mort le 29 juillet 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Sa femme, Mlle Clara Wieck, née le 13 septembre 1819, a reçu des leçons de son père, pianiste distingué, et parcouru l'Allemagne, la Russie, l'Angleterre, partout fêtée et applaudie. Elle a exécuté de préférence la musique de Beethoven, de Chopin et celle de son mari. C'est elle qui fit connaître le compositeur français en Allemagne.

SCHUSELKA (François), publiciste allemand, né le 18 août 1811, à Budweis, en Bohême, étudia le droit à Vienne et s'y établit ensuite comme avocat au tribunal criminel. Plus tard, il devint précepteur dans plusieurs familles nobles. A partir de 1839, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Les embarras que lui suscita la censure le forcèrent de quitter Vienne en 1842; il se rendit à Weimar, publia un grand nombre d'articles politiques dans les journaux, et écrivit plusieurs brochures dont l'une, intitulée : *l'Autriche est-elle allemande?* (Ist Œstreich deutsch? Leipsick, 1843), passa pour l'œuvre du baron Ignace-Henri Wessemberg. Revenu en Autriche, il fut conduit devant les tribunaux à l'occasion d'un écrit sur *la Question orientale, c'est-à-dire russe* (die orientalische Frage, das ist russische Frage; Hambourg, 1843) et, après un long procès, fut acquitté. Retiré à Iéna, il écrivit, entre autres ouvrages : *la Guerre des Jésuites contre l'Autriche et l'Allemagne* (der Jesuitenkrieg gegen Œstreich und Deutschland; Leipsick, 1845) ; *la Nouvelle Église et l'ancienne politique* (die neue Kirche und die alte Politik; Ibid., 2 édit., 1846). Appelé de nouveau devant les tribunaux autrichiens, à raison de ces écrits, il se garda de comparaître, et fut en conséquence expulsé du duché de Saxe-Weimar. Il passa à Hambourg, où il fonda, avec M. Ronge, l'association des catholiques allemands; mais les deux chefs de la nouvelle secte ne tardèrent pas à se diviser, et M. Schuselka se convertit au protestantisme.

Lors du soulèvement de Vienne (mars 1848), il retourna dans cette ville et fut successivement élu membre du parlement de Francfort, du comité des cinquante, de l'Assemblée nationale allemande, où il siégea à l'extrême gauche, et de la diète autrichienne, où il fit partie de la gauche modérée. Il fut le rapporteur du comité de sûreté

lors de la révolution d'octobre à Vienne. Après la dissolution de la diète de Kremsier (4 mars 1849), M. Schuselka, retourna à Vienne, d'où il fut expulsé sans désignation de motif et relégué dans son domaine de Gainfarm (1850). Au bout de deux ans, il recouvra sa liberté, et se retira à Dresde.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *Karl Gutherz* (Vienne, 2e édit., 1846), roman qui eut du succès; *Progrès et réaction en Autriche* (Œstreichs. Vor-und Rückschritte; Hambourg, 1847), ouvrage que la police autrichienne prohiba avec tous ceux qui avaient été publiés par l'éditeur Hoffmann de Hambourg; *Allemand ou Russe* (Deutsch oder Russisch), brochure relative à la guerre de Hongrie; *le sort de la Turquie et les grandes puissances* (das türkische Verhaengniss und die Grossmaechte; Leipsick, 1853); *Politique de la Russie, tableaux historiques* (Russland'sPolitik in geschichtlichen Bildern, Dresde, 2 vol. in-8); *l'Autriche et la Russie* (Œsterreich und Russland; Leipsick, 2e édit., 1855, in-8); *la Prusse comme grande puissance* (Preussen als Grossmacht; Ibid., 1855, in-8); *Fragment de l'histoire de Russie* (Ein Stück Geschichte aus Russland; Dresde, 1857, in-8).

M. Schuselka a épousé en 1849, Mlle Ida Brunning, actrice distinguée, née à Kœnigsberg. Elle joua successivement sur les théâtres de Saint-Pétersbourg, Hambourg, Hanovre, enfin à Paris (1852), où elle eut du succès. Elle excellait dans les rôles de soubrette, et rappelait la manière de Mlle Déjazet. On lui doit aussi quelques pièces de théâtre.

SCHÜTZEMBERGER (Georges-Frédéric), homme politique et jurisconsulte français, ancien député, né à Strasbourg en 1779, mort le 27 janvier 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHWARTZE (Gotthilf-Guillaume), médecin allemand, né à Weissenfels, en Saxe, le 13 février 1787, mort le 11 octobre 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHWARZ (Jean-Charles-Édouard), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1802, à Halle, élève des écoles et de l'université de cette ville, devint en 1825, professeur au collége de Notre-Dame de Magdebourg, puis pasteur d'un village voisin, et en 1829, il fut appelé à Iéna, comme prédicateur, intendant ecclésiastique supérieur et professeur ordinaire de théologie pratique. Il s'y fit remarquer comme un savant professeur et un orateur distingué. En 1836 il fut appelé à diriger le séminaire homilétique et catéchistique d'Iéna. En 1849 il fut nommé premier membre du comité ecclésiastique de Weimar. Différentes villes, telles qu'Odenbourg (1833) et Heidelberg (1849), ont essayé en vain, par des offres avantageuses, d'enlever M. Schwarz à la commune à laquelle il a présidé depuis trente ans.

On cite de lui: *Recueil de sermons et de discours officiels* (Predigten, etc.; Iéna, 1839-1837, 6 livr.); des *Mémoires* (Denkschriften), dans lesquels il rend compte de sa direction du séminaire, etc. Il a fourni une collaboration très-remarquée aux *Études et critiques de la théologie*, à la *Gazette littéraire universelle de Iéna* jusqu'en 1846, et, depuis 1849, à la revue officielle dite la *Gazette protestante*.

SCHWARZBOURG (maison de), famille princière allemande, comprend les deux lignes souveraines de Schwarzbourg-Sondershausen et de Schwarzbourg-Rudolstadt.

Schwarzbourg-Sondershausen (*Gunther*-Frédéric-Charles, prince de), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 24 septembre 1801, a succédé, en août 1835, à son père le prince Gunther, qui abdiqua en sa faveur, deux ans avant sa mort. Veuf de la princesse *Marie*, fille de feu Charles-Gunther, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, il s'est remarié, le 29 mai 1835, à *Mathilde*, fille d'Auguste, prince de Hohenlohe-Œhringen, dont il s'est séparé par un divorce le 5 mai 1852. De ces deux mariages il a deux filles et trois fils: *Charles*-Gunther, prince héréditaire, né le 7 août 1830, major à la suite de l'armée prussienne; Gunther-*Léopold*, né le 2 juillet 1832, prince héréditaire, capitaine de cavalerie à la suite de l'armée prussienne; Gunther-Frédéric-Charles-Auguste-*Hugues*, né le 13 avril 1839, lieutenant de vaisseau de 2e classe, à la suite, dans la marine prussienne.

Schwarzbourg-Rudolstadt (Frédéric-*Gunther*, prince de), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 6 novembre 1793, a succédé sous tutelle, le 28 avril 1807, à son père le prince Louis-Frédéric. Veuf, en juin 1854, de la princesse Amélie-*Auguste*, fille de feu Frédéric, prince héréditaire d'Anhalt-Dessau, et remarié, le 7 août 1855, à *Hélène*, fille adoptive de *Guillaume*-Woldemar, prince d'Anhalt, né le 1er mars 1835, qui l'a laissé veuf le 6 juin 1860, il a épousé morganatiquement en troisièmes noces, le 24 septembre 1861, *Marie*, baronne de Brockenbourg, née le 22 octobre 1840. De son second mariage, il a eu un fils et une fille.

Son frère, le prince *Albert*, né le 30 avril 1798, général-major au service de Prusse, a épousé, le 26 juillet 1827, la princesse *Auguste* de Solms-Braunfels, dont il a un fils, *Georges*-Albert, né le 23 novembre 1838, lieutenant à la suite du régiment de la garde du corps, et une fille, *Élisabeth*, née le 1er octobre 1833, mariée, le 17 avril 1852, au prince régnant de Lippe.

SCHWEGLER (Albert), écrivain allemand, né le 10 février 1819, à Michelbach (Wurtemberg), mort à Tubingue, le 5 janvier 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHWEIGAARD (Antoine-Martin), publiciste et jurisconsulte norvégien, né le 11 avril 1808, à Krageroe, où son père était marchand, fut destiné à la profession de marin et embarqué à l'âge de treize ans. Voulant plus tard suivre la carrière du commerce, il fut placé, en 1822, chez un prêtre à Westerholt, dans la Frise orientale, pour y étudier les langues vivantes. Il acheva son éducation à l'université de Christiania, où il passa l'examen de philosophie (1829), et celui de droit (1832), et devint ensuite préparateur aux examens. De 1833 à 1835, le gouvernement lui accorda un subside pour voyager en Suède, en Allemagne, en Suisse, en France et en Danemark. Nommé lecteur en droit à l'université de Christiania (1835), M. Schweigaard y est devenu professeur d'économie politique et de statistique. Il a pris une grande part aux discussions qui s'élevèrent en 1836, à propos de l'organisation de l'enseignement public: membre du comité de l'instruction en 1839, il s'est joint aux réalistes qui veulent restreindre la part donnée à l'enseignement des langues anciennes. Depuis 1842, il a fait partie de toutes les Assemblées nationales, comme député de Christiania; il y jouit d'une grande influence et fait preuve d'une infatigable activité. L'Assemblée a nommé M. Schweigaard, en 1845, directeur de la Banque.

Ses principaux ouvrages sont: *la Banque et les finances de la Norwége* (Om Norges Bank-og

Pengevæsen; Christiania, 1836, in-fol.); *Statistique de la Norvége* (Norger statistik; 1840, part. I, in-8), excellent travail malheureusement inachevé; *le Droit commercial norwégien* (Den norske Handelsret; 1841, in-8); *Commentaire sur la loi criminelle norwégienne* (Commentar over den norske Criminalloy; 1844-1846, 2 vol. in-8); *la Procédure norwégienne exposée* (Den norske Proces fremstillet; t. I, 1846-1849; 2 édit., 1854, t. II, 1853). Il a donné un mémoire sur la condition des femmes d'après la loi norwégienne, dans la *Revue étrangère de législation* (Paris, 1834) et des articles dans *la Constitutionnelle*, journal quotidien de Christiania (1836-1840).

SCHWEITZER (Chrétien-Guillaume), jurisconsulte et homme d'État allemand, né le 1er novembre 1781, à Naumbourg (Prusse), mort le 26 octobre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHWEIZER (Alexandre), théologien protestant suisse, né le 14 mars 1808, à Mora (canton de Fribourg), fils d'un littérateur assez renommé, étudia au collége de Bâle et à l'université de Zurich et alla, en 1832, suivre à Berlin les leçons du célèbre Schleiermacher. De retour à Zurich, en 1834, il devint agrégé à l'université et vicaire de la cathédrale. Mais dès l'année suivante il fut nommé professeur titulaire de théologie pratique et membre du conseil ecclésiastique, et en 1844 il obtint la place de ministre de la première paroisse de Zurich.

Le principal ouvrage de M. Schweizer, intitulé: *Système dogmatique de l'Église réformée* (Glaubenslehre der reformirten Kirche; Zurich, 1844-1847, 2 vol.), a fait beaucoup de sensation en Allemagne et donné lieu à une polémique à laquelle plusieurs théologiens éminents se sont intéressés. Parmi ses autres travaux on remarque: *Schleiermacher prédicateur* (Darstellung dez Wirksamkeit Shleiermachers als Prediger; Halle, 1834); *l'Évangile de saint Jean* (Leipsick, 1841); *Recueil de sermons* (Predigtsammlung; Ibid., 1834-1851, vol. 1-4); *De la théologie pratique* (Ueberg Begriff und Eintheilung der praktischen Theologie; 1836); *De la science homilétique* (Homiletik; Leipsick, 1848); *les Principaux dogmes protestants dans l'Église réformée* (die protestantischen Centraldogmen innerhalb des reformirten Kirche; Zurich, 1854-1856, tom. I-II), etc. M. Schweizer a collaboré en outre aux *Annales théologiques*, aux *Études et critiques de théologie*, etc. Il a publié l'*Éthique philosophique* de Schleiermacher (die philosoph. Ethik; Berlin, 1835).

SCHWÉRIN. Voy. MECKLEMBOURG.

SCHWILGUÉ (Jean-Baptiste), ingénieur français, né à Strasbourg, le 18 décembre 1776, mort dans les premiers jours de décembre 1856.— Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCHWIND (Maurice DE), peintre allemand, né à Vienne, en 1804, reçut des leçons de Louis Schnorr et alla étudier à Munich sous Cornélius, qui l'associa à ses travaux. Un certain nombre de fresques et un tableau représentant *la Fiancée de Kurt*, d'après Gœthe, commencèrent sa réputation. En 1839, il fut appelé à Carlsruhe, pour y décorer le bâtiment académique, puis la première chambre des États. En 1847, il obtint une chaire de professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. On lui doit de nombreuses fresques et tableaux à l'huile, entre autres, la décoration du château de la Wartbourg: *le Rhin avec ses affluents, la Légende du chevalier Cuno de Falkenstein, la Guerre des chanteurs à la Wartbourg, le Matin des noces, la Rose, les Scènes du conte de Cendrillon,* qui ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc.

SCHYTHE (Jœrgen-Christian), géologue danois, né à Copenhague, le 6 février 1814, élevé à l'Institut polytechnique, fit, dans plusieurs villes de commerce, des cours publics sur les sciences naturelles (1835-1842), et donna, en 1836, des leçons particulières au prince royal (Frédéric VII). On a de lui: de longs fragments du journal d'un voyage qu'il fit en Groenland (1838) dans *le Portefeuille*, rédigé par Carstensen; une description du *Bailliage de Scanderborg* (1843), qui forme la dix-huitième partie de la *Description des provinces danoises;* un *Rapport sur la troisième réunion des paysans danois tenue à Aarhuus* (1847), dont il fut secrétaire. Il a rédigé le *Ny Portefeuille* (1843-1844, in-8) et écrit dans plusieurs journaux. Envoyé en Islande (1839-1840) pour en étudier l'histoire naturelle et la géologie, il fut, chargé, en 1846, d'observer l'éruption de l'Hécla, qu'il a décrite sous ce titre: *l'Hécla et sa dernière éruption* (Hecla og dens sidste Udbrud; 1847, avec planches et carte).

SCIALOJA (Antoine), économiste et homme politique italien, né à Geduccio, près de Naples, en 1817, donna quelques leçons dans cette ville, se fit ensuite inscrire, comme avocat, à la Cour d'appel et fut attaché, jusqu'en 1845, à la Cour de cassation. Appelé alors à Turin pour y professer l'économie politique, il revint à Naples en avril 1848, et fut successivement ministre de l'agriculture et du commerce, ministre, par *intérim*, des affaires ecclésiastiques, puis député, jusqu'à la dissolution de la Chambre, en avril 1849; il rentra au barreau et ouvrit un cours. Impliqué dans l'affaire du 15 mai, il fut suspendu, comme avocat et comme professeur, et, après trois ans de prison préventive, condamné à neuf années de réclusion, qui ont été commuées en un bannissement perpétuel. Il a repris l'enseignement de l'économie politique à Turin, où il reçut, dès son arrivée, des lettres de naturalisation, le titre de docteur de la Faculté de droit et une chaire de droit commercial près la chambre de commerce. Élu député de Moncalvo (province de Casale) au parlement national de 1859, M. Scialoja fut appelé au nouveau gouvernement de Naples, en 1860, comme ministre des finances. Ce fut lui qui vint à Paris, au commencement de 1862, pour négocier le traité de commerce entre la France et l'Italie. Il a été promu commandeur de l'ordre des Saints Maurice et Lazare.

On a de M. Scialoja, très-renommé comme économiste: *Principes de l'économie sociale* (Principj dell Economia sociale; Naples, 1840; Turin, 1846), traduits en français et annotés par M. H. Devillers en 1844; *Sur la Propriété des produits de l'esprit et sur les moyens de la garantir* (Sulla proprietà de' prodotti d'ingegno; Naples, 1843); *Industrie et protection* (Industria e protezione; Livourne, 1843); *Traité élémentaire d'économie sociale* (Trattato elementare d'economia sociale; Turin, 1848); *Introduction à la première partie du cours d'économie et de droit* (Prolusione alla prima parte del corso di economia e di dritto; Turin, 1853) et un certain nombre de *Discours*, brochures et articles de revue.

SCLOPIS DE SALERANO (comte Paul-Frédéric), homme politique italien, né à Turin, en 1798, reçut de son père une éducation très-soignée, suivit les cours de l'université de sa ville natale

et prit tous ses degrés en droit. Après avoir été attaché au ministère de l'intérieur, il entra dans la magistrature, fit partie du Sénat du Piémont, alors encore Cour suprême de justice, et devint chef du ministère public et conseiller de la couronne en matière de droit. Il fut, en 1837, un des rédacteurs du code civil sarde, et, en 1847, président de la commission supérieure de censure. Jusqu'en 1848, il sollicita vivement le ministère de séculariser les juridictions en matière religieuse de concert avec la cour de Rome.

Au milieu des événements de 1848, le comte Sclopis accepta, le 16 mars, après bien des résistances, le titre de garde des sceaux avec les fonctions de ministre de la justice et des affaires ecclésiastiques. C'est lui qui présida la commission chargée de rédiger la loi sur la presse du 26 mars, restée en vigueur et l'une des plus libérales de l'Europe. Il fut, aux élections générales qui suivirent, élu député par le quatrième collége de Turin. Pendant son ministère, M. le comte de Sclopis fit passer la loi d'amnistie générale et la loi sur la liberté de la presse. Les négociations qu'il avait entamées avec Rome au sujet d'un concordat, restèrent, après son départ, sans aucune suite. Il fit partie de la Chambre des Députés jusqu'au ministère Gioberti, sous lequel il se tint en dehors des affaires. A la fin de 1849, il fut appelé à faire partie du Sénat, dont il a été vice-président. Il est en outre président du conseil du contentieux diplomatique, et il a pris, en cette qualité, une part active aux débats de l'affaire du *Cagliari*. Président du comité des études de l'histoire nationale, membre de l'Académie de Turin, il est devenu, en 1845, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu grand'croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On doit à M. Sclopis : une *Histoire de l'ancienne législation du Piémont* (1833) ; trois volumes de l'*Histoire de la législation italienne* (1840-1857) ; un *Essai sur les États généraux et autres institutions politiques du Piémont et de la Savoie* (1851) ; *Recherches historiques sur les rapports politiques entre la dynastie de Savoie et le gouvernement britannique* (1853); divers articles dans la *Revue de législation*, de Paris, etc.

SCORESBY (William), savant anglais, né vers 1790, à Whitby (comté d'York), mort le 21 mars 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SCOTT (Winfield), général américain, né dans la Virginie, le 13 juillet 1786, fils d'un émigré jacobite écossais, étudia le droit et exerça la profession d'homme de loi, avant de céder à son goût pour la carrière des armes. Ayant obtenu, au mois de mai 1808, un brevet de capitaine d'artillerie, il fut suspendu, pour des paroles imprudentes contre son général. Réintégré, il prit part, en 1812, à la guerre contre les Anglais et fut fait prisonnier, après des prodiges de valeur, à la bataille de Queenstown, dans le Canada. Il fut échangé, et ses services dans la campagne suivante, où il s'empara du fort Georges, lui valurent, à vingt-huit ans, le grade de général de brigade. En 1814, après avoir battu le général Riall à Chippewa, il fut grièvement blessé à la bataille de Niagara et refusa la place de secrétaire du ministre de la guerre, pour venir rétablir sa santé en Europe. Il fit, à Paris, une sérieuse étude de la tactique des armées françaises.

En 1832, le général Scott rentra dans le service actif et se signala, pendant six années, contre les diverses insurrections indiennes qui éclatèrent à cette époque, et notamment celle des Siminoles. C'est lui qui fut chargé de sauvegarder la neutralité des États-Unis, lors de l'insurrection du Canada, et, quelque temps après, d'installer dans de nouveaux territoires des peuplades exilées par les nécessités de la politique. Le gouvernement le récompensa, en le nommant, après la mort du général Macomb (1841), général de division. Il tenait ses quartiers à Washington, lorsque éclata la guerre du Mexique. En une seule campagne (1847-1848), il prit Vera-Cruz et Zalapa, battit Santa-Anna à Cerro-Gordo, à Contreras, à Churubusco, s'empara de Mexico, le 15 septembre, et signa, au mois de février suivant, une paix brillante et avantageuse.

Malgré ses services, le général Scott s'est mis plusieurs fois, sans succès, sur les rangs pour la présidence. La dignité de son caractère et son dévouement bien connu aux idées démocratiques n'ont pu prévaloir contre une certaine impopularité, que sa roideur toute militaire attachait à son nom. Après s'être vu préférer successivement le général Taylor (1848) et le général Pierce (1852), il n'a plus renouvelé sa candidature.

A la fin de 1860, le général Scott qui paraît avoir eu, sous la présidence de M. Buchanan, une grande influence, s'est trouvé chargé de protéger le district de Columbia et la ville de Washington contre les menaces de coup de main des séparatistes. Les conseils énergiques qu'il voulait alors faire prévaloir le mirent en opposition avec le président. Au milieu des événements sanglants qui suivirent la sécession du sud, il combattit au contraire la politique résolûment unioniste de M. Lincoln et se prononça publiquement pour la séparation de préférence à la continuation de la guerre. Sa popularité, dans le Nord, en reçut une atteinte passagère.

SCOTT (George-Gilbert), architecte anglais, né en 1811, à Gawcott, près Buckingham, petit-fils du célèbre auteur des *Commentaires de la Bible*, fut placé de bonne heure chez un architecte et se passionna pour l'art gothique, avant qu'il fût devenu un objet de mode chez ses compatriotes. En 1842, il réussit à frapper l'attention publique par la construction de la chapelle des Martyrs, à Oxford, qui fut suivie, en 1843, de celle d'une église nouvelle à Camberwell. Parmi les œuvres qui vinrent ensuite, les églises de Croydon, de Leeds et de Liverpool furent les plus remarquées. Profitant alors de l'engouement public pour les formes du moyen âge, M. Scott leur sacrifia tous les autres genres; bientôt il fut considéré comme le chef de l'école nouvelle. Après l'incendie de Hambourg, en 1846, la reconstruction de Saint-Nicolas ayant été mise au concours, il remporta le premier prix, avec le plan d'une œuvre gothique, presque aussi élevée que la cathédrale de Strasbourg. Il a, dans la même ville, rebâti l'hôtel de ville et le palais du Sénat. Nous mentionnerons encore de lui : l'église Saint-Jean, à Terre-Neuve (1848); l'église de Doncaster (1854); la restauration des cathédrales d'Ely, d'Hereford, de Westminster, etc.

M. Scott a envoyé six dessins à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : l'*Intérieur de Saint-Nicolas à Hambourg*, le *Retable de la cathédrale d'Ely* et la *Salle du chapitre de Westminster*, etc., et a obtenu une médaille de seconde classe. Au mois de novembre 1855, il a été élu associé de l'Académie royale des beaux-arts. Il est devenu trésorier du musée d'architecture de Londres.

On cite de lui : *Plaidoyer en faveur de la restauration fidèle des anciennes églises* (Plea for the faithful restoration, etc.; 1850).

SCOUTETTEN (Robert-Joseph-Henri), chirurgien français, né à Lille, le 24 juillet 1799, entra dans le service de santé, en octobre 1816, devint successivement aide-major de 2e classe (1822), major de 2e (1832), principal de 2e, puis de 1re classe (1840 et 1842) et fit, entre autres campagnes, celles d'Algérie et de Crimée (1833 et 1854). A la suite de la nouvelle organisation de mars 1852, il fut nommé médecin en chef à l'hôpital militaire de Metz, auquel il était depuis longtemps attaché. Il a été décoré de la Légion d'honneur en février 1842, et promu officier en décembre 1854.

M. H. Scoutetten, membre de diverses sociétés savantes et correspondant de l'Académie impériale de médecine depuis 1840, a publié : *Mémoire sur l'anatomie pathologique du péritoine* (1824); *Sur la Cure radicale des pieds bots* (1834); *Sur l'Hydrothérapie* (1844), traduits en plusieurs langues; *la Méthode ovalaire, ou Nouvelle méthode pour amputer dans les articulations* (1827, in-4); *Histoire médicale et topographique du choléra-morbus* (1831), in-8; *Leçons de phrénologie* (1834, in-8) ; *Observations de chirurgie* (1839); *De l'Eau, sous le rapport hygiénique et médical, ou De l'Hydrothérapie* (1843) ; *Relation médico-chirurgicale de la campagne de Kabylie* (1858) ; *Sur les momies d'Égypte et sur la pratique des embaumements* (1859) : *Des devoirs et des droits des médecins*, etc., et un grand nombre de *Mémoires*, insérés dans le *Recueil* de la Société des sciences médicales de la Moselle (1834-1854).

SCRIBE (Augustin-Eugène), célèbre auteur dramatique français, est né le 24 décembre 1791, à Paris, dans la rue Saint-Denis, auprès du marché des Innocents. Son père, qu'il perdit de bonne heure, tenait un magasin de soieries à l'enseigne du *Chat noir* et y avait fait une assez honnête fortune. Destiné à une carrière plus élevée, il fut mis au collége Sainte-Barbe, qui suivait alors les classes du lycée Napoléon, et il y eut pour camarades Casimir et Germain Delavigne, qui restèrent ses amis. Il est devenu plus tard un des principaux actionnaires de l'institution et un de ses patrons les plus puissants. Ses études terminées avec succès, il passa à l'École de droit, d'où sont sortis tant de rimeurs et de vaudevillistes. Bientôt la mort de sa mère lui donna pour tuteur un avocat célèbre, Bonnet, le défenseur de Moreau, et le laissa maître d'un très-modique patrimoine. Tous les efforts de Bonnet pour le retenir dans la jurisprudence furent inutiles: grâce à la liberté de la vie d'étudiant, sa passion pour le théâtre, que la régularité et la discipline du collége avaient à peine pu comprimer, ne connut plus de frein. Spectateur assidu du Vaudeville et des Variétés, il lui tardait de briller à son tour sur la scène. Dès 1811, il y vint chercher avec sa première pièce, *les Dervis*, un premier échec, qui fut suivi de plusieurs autres. *L'Auberge, ou les Brigands sans le savoir* (1812). *Thibault, comte de Champagne* (1813) ; *le Bachelier de Salamanque, la Pompe funèbre* (1815); *la Mort et le bûcheron*, comédies ou vaudevilles, sans compter un petit opéra-comique, *la Chambre à coucher*, furent essayés en société avec M. Germ. Delavigne et le vaudevilliste Henri Dupin, sans trouver grâce devant le public. Du reste M. Scribe, qui se préparait encore au barreau, ne signait pas alors de son nom ses peccadilles dramatiques.

Enfin la collaboration de M. Delestre-Poirson, que les recueils anciens désignent expressément comme co-auteur de *l'Auberge*, lui porta bonheur. Ils réussirent complétement dans *Une nuit de la garde nationale*. C'était au commencement de la Restauration (1816), dont les quinze ans qui suivirent ne furent pour M. Scribe qu'un long triomphe. Chaque mois, chaque semaine était marquée par une œuvre nouvelle et par un succès nouveau. Alors paraissent *Flore et Zéphire, le comte Ory* (1816) ; *Encore un Pourceaugnac*, ou depuis *le Nouveau Pourceaugnac, le Solliciteur* (1817), ce type de la comédie-vaudeville, que le célèbre critique Schlegel préférait au *Misanthrope; la Fête du mari* (Gaîté, 26 déc. 1817), *Une visite à Bedlam* (même année); *les Deux précepteurs*, etc., etc. Les théâtres du Vaudeville et des Variétés suffisaient à peine à l'avidité du public et à l'écoulement de ces innombrables productions. La création du Gymnase, en 1820, leur ouvrit un nouveau débouché. M. Delestre-Poirson, qui en avait obtenu le privilége, fit avec M. Scribe un long bail et s'assura son nom et sa plume. La protection donnée par la duchesse de Berri au nouveau théâtre, qui s'appela le théâtre de Madame, ajouta encore à l'engouement général. M. Scribe donna au Gymnase environ cent cinquante pièces, entre autres : *Michel et Christine, la Demoiselle à marier, l'Héritière, le Diplomate, les Premières amours, la Seconde année, la Marraine, Simple histoire, la Chanoinesse, Avant, pendant et après, les Malheurs d'un amant heureux, le Mariage enfantin, le Colonel, l'Amour platonique, Frontin mari garçon, la Veuve du Malabar, la Loge du portier, le Baiser au porteur, le Plus beau jour de la vie, le Mariage d'inclination, le Mariage de raison, le Confident, Une Faute*, etc. (1821-1830), pièces comprises, pour la plupart, dans la collection spéciale appelée *Répertoire du théâtre de Madame*.

Pour fournir à une pareille consommation, M. Scribe avait été forcé d'établir un véritable atelier, où une foule de collaborateurs ordinaires et extraordinaires apportaient chacun sa part de travail, qui l'idée, qui le plan, qui un dialogue, qui des couplets. A leur tête figuraient l'ancien camarade, M. Germain Delavigne, et l'inséparable Mélesville; puis venaient MM. H. Dupin, Brazier, Varner, Carmouche, Bayard, Xavier, etc. (Voy. ces divers noms). M. Scribe, doué pour le travail d'une facilité et d'une persévérance incroyables, surveillait tout, dirigeait tout; tantôt il fournissait l'ébauche, tantôt il relisait, retouchait l'œuvre et la refondait au besoin; enfin il signait et mettait loyalement sur l'affiche le nom du principal collaborateur à côté du sien.

La révolution de 1830 vint troubler cette prospérité. Le public, au milieu de ce grand mouvement des idées et des choses, s'était refroidi pour ces petites intrigues qui sont le fond d'un vaudeville. M. Scribe, qui avait déjà débuté aux Français avec des pièces du Gymnase déguisées, *Valérie* (1822) et *le Mariage d'argent* (1827), essaya sur cette scène de la satire politique; il donna son coup d'épingle au système nouveau dans *Bertrand et Raton, ou l'Art de conspirer* (1833). Vinrent ensuite au même théâtre : *la Passion secrète, l'Ambitieux* (1834); *la Camaraderie, ou la Courte échelle* (1837), la plus applaudie de ses comédies politiques; *le Fils de Cromwell*, seul échec au milieu des succès de ce temps ; *Une Chaîne* (1841) ; *le Verre d'eau* (1842); *Adrienne Lecouvreur* (1849); *les Contes de la reine de Navarre, Bataille de dames* (1851), ces trois pièces avec M. Legouvé; *Mon étoile* (1853); *la Czarine* (1855), dont Mlle Rachel ne put conjurer la chute; puis, sans beaucoup plus de succès *Feu Lionel*, avec M. Potron (janvier 1858) ; *les Doigts de fée*, avec M. Legouvé (mai 1858); *Rêves d'amour* (mars 1859), avec M. de Biéville. Citons en outre, comme œuvres aussi récentes sur d'autres scènes

les Trois Maupins (Gymnase, septembre 1858), avec M. Boisseaux, et *la Fille de trente ans*, avec M. de Najac (Vaudeville, novembre 1859).

La position que M. Scribe se faisait sur notre première scène dramatique l'avait désigné depuis longtemps au choix de l'Académie française; il fut élu en 1834, en remplacement du poëte Arnault, et fut reçu par M. Villemain. L'académicien revint encore de temps en temps au vaudeville: *la Loi salique, Jeanne et Jeanneton* (1845), *Geneviève, la Protégée sans le savoir* (1846), *Maître Jean, ou la Comédie à la cour*, *la Femme qui se jette par la fenêtre* (1847), *l'Amitié* (1848), *les Filles du docteur* (1849), *Héloïse et Abeilard* (1850); et d'autres encore vinrent, jusqu'au milieu de nos révolutions, grossir la liste des œuvres légères de sa jeunesse.

Il est un autre genre où l'illustre vaudevilliste n'eut pas non plus de rival, c'est le drame lyrique ou le libretto d'opéra. M. Scribe, avec ses divers collaborateurs, a desservi, pendant plus de trente ans, toutes nos scènes lyriques à la fois et a eu sa part dans tous les grands succès de la musique moderne. C'est lui qui a écrit *la Neige* (1823), *la Dame blanche* (1825), *la Muette* (1828), *Fra Diavolo* (1830), *Robert le Diable* (1831), *la Juive* (1835), *le Cheval de bronze* (1835), transformé d'opéra-comique en ballet, en 1857; *les Huguenots* (1836), *l'Ambassadrice* (1837), *le Domino noir* (1841), *le Prophète* (1849), *la Tempesta*, pour l'Angleterre et Jenny Lind (1851), *l'Étoile du Nord* (1854), *Jenny Bell*, *les Vêpres siciliennes* (1855), *Broskovano* (1858), *les Trois Nicolas* (1859), *la Circassienne* (1861), et une cinquantaine d'autres opéras en trois ou en cinq actes, pour fournir de saison en saison à la verve intarissable des Auber, des Adam et des Halévy. M. Scribe était le plus souple des librettistes et le moins exigeant des poëtes, mutilant volontiers l'œuvre entière, selon les caprices du musicien et accommodant le vers à tous les besoins de la mélodie.

Du vaudeville et de la comédie d'intrigue au roman il n'y a qu'un pas: M. Scribe a donné plusieurs nouvelles ou romans, tant en feuilletons qu'en volumes: *Carlo Broschi*, *la Maîtresse anonyme*, *Judith*, *le Roi de carreau*, *Maurice*, histoire véritable, où l'auteur a lui-même un rôle; *Piquillo Alliaga*, que *le Siècle* a payé 60 000 fr., et plus récemment: *le Filleul d'Amadis* (1858, 3 vol. in-8); *les Yeux de ma tante* (1859), *Fleurette la bouquetière*, publié dans le *Constitutionnel* (1861, 6 vol. in-8); *Noélie* (1862, 4 vol. in-8).

M. Scribe a, en effet, trouvé dans les lettres la richesse avec la popularité. Plusieurs fois millionnaire, il se faisait gloire de l'origine de sa fortune; il avait pris pour armoiries sa plume avec cette devise: *Inde fortuna et libertas*. Son magnifique château de Séricourt, près de la Ferté-sous-Jouarre, porte cette inscription:

Le théâtre a payé cet asile champêtre;
Vous qui passez, merci! je vous le dois peut-être.

Il faut dire aussi que ce seigneur du vaudeville usa noblement de sa fortune princière. L'on cite de lui des traits d'une bienfaisance ingénieuse et délicate. Il était un des patrons de la Société des auteurs dramatiques et des diverses associations destinées à soutenir les gens de lettres. M. Scribe s'était marié à cinquante-huit ans.

Le mérite des productions dramatiques de M. Scribe a donné lieu à de vives discussions; tandis que le public applaudissait avec un enthousiasme infatigable l'infatigable auteur, la critique française se montrait sévère ou dédaigneuse. On a blâmé surtout cette exploitation en grand, cette sorte de mise en coupes réglées du domaine dramatique; on a trouvé que les œuvres se ressentaient de la rapidité du travail; le style, vif et léger, manquait de force et de correction; l'observation des mœurs était superficielle: ni analyse des passions, ni développement des caractères, mais seulement une suite d'incidents enchaînés au gré de l'imagination de l'auteur. Au moins dut-on reconnaître, dans la disposition même de ces incidents, dans l'art de les mêler et de les démêler à propos, de nouer et de dénouer l'intrigue, une puissance naturelle, un savoir-faire sans exemple jusque-là, et qui suffirait à expliquer ces quarante années de succès. M. Villemain les explique par la nature même des sujets choisis et leur conformité avec l'esprit public. « Le secret de votre prospérité théâtrale, disait-il au nouvel académicien, c'est d'avoir heureusement saisi l'esprit de votre siècle et fait le genre de comédie dont il s'accommode le mieux et qui lui ressemble le plus. » — M. Scribe commandeur de la Légion d'honneur depuis le 19 janvier 1848, et membre de la commission municipale de Paris, est mort le 20 février 1861.

La liste générale des œuvres de M. Scribe, dès 1836, occupait trente-six colonnes de *la France littéraire*. On calcula, plus tard, que ses pièces dépassaient le chiffre de 350. L'auteur a eu, dit-on, l'attention de leur donner des titres dont les initiales répondent sans lacune à toutes les lettres de l'alphabet; de là *le Kiosque*, *Yelva* et *la Xacarilla*. Elles ont été imprimées presque toutes séparément ou dans les divers recueils contemporains, tels que le *Répertoire du théâtre de Madame*, *la France dramatique au XIXe siècle*, *le Magasin théâtral*, *le Théâtre illustré*, puis réunies ensuite dans les différentes éditions successives des *Œuvres* ou du *Théâtre* de l'auteur. On a encore joué de lui une pièce posthume, *la Frileuse*, sous le pseudonyme d'Augustin *de Bercy* (Vaudeville, septembre 1861).

Parmi les éditions plus ou moins complètes, dont la première remonte à 1827 (1827 et suiv., 10 vol. in-8), nous citerons spécialement celle de 1833-1837 (20 vol. in-8), illustrée par T. Johannot, Gavarni, etc.; celle de 1840-1842 (5 vol. gr. in-8 à 2 col.) celle de 1851-1856 (5 vol. in-8); celle de 1855-1858 (tom. I-XX, in-18).

SCRIVE (Gaspard-Léonard), médecin militaire français, né à Lille, le 13 janvier 1815, entra au service en 1833, et devint successivement aide-major en 1837, major en 1844, principal de deuxième classe en 1852, et de première en avril 1854. Chargé, à cette époque, d'une mission médicinale en Crimée, il était devenu inspecteur du corps de santé en août 1856. Il avait été promu, le 22 août 1855, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en 1861.

M. Scrive a publié: *Traité théorique et pratique des plaies d'armes blanches* (1844); *Cours de petite chirurgie en 24 leçons* (1851); *Esquisse historique et philosophique des maladies qui ont sévi sur les soldats de l'armée d'Orient* (1856); *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient* (1857, 2e édit., 1858).

SCRIWANECK (Céleste), actrice française, née à Grenoble, en 1824, et fille d'un habile violoncelliste, joua, tout enfant, dans sa ville natale, sur le théâtre que dirigeait alors sa mère. Venue à Paris en 1843, elle débuta au théâtre Beaumarchais, et fut engagée deux ans après au Palais-Royal, où elle recueillit en partie la succession de Mlle Déjazet. En 1849, elle entra aux Variétés, où elle a compté entre autres créations heureuses, la pièce du *Diable* et *l'Amour qué que c'est que ça?*

SCROPE (George-Poulet THOMSON), géologue anglais, né en 1797, prit, à l'époque de son mariage (1821), le nom de sa femme, sous lequel il est connu. Les ouvrages scientifiques qui lui ont fait une place distinguée parmi les savants de son pays, sont: *Considérations sur la nature des volcans* (On the Volcanoes; 1825, in-8), où il expose une théorie particulière de la formation du globe; *Mémoire sur la géologie du centre de la France* (On the geology of central France; 1827, in-4, pl.). On a encore de lui une *Vie du chancelier lord Sydenham* (1845), ainsi que des traités ou brochures sur l'économie et les matières politiques, la banque, la loi des pauvres, etc. Ces divers travaux l'ont fait admettre à la Société royale de Londres et à la Société de géologie. M. Scrope a siégé, depuis 1833, à la Chambre des Communes pour le bourg de Stroud; il s'y est en plusieurs occasions, montré favorable aux réformes modérées et à la politique libérale.

SCUDO (Paul), compositeur et littérateur français, né à Venise, le 6 juin 1806, vint en France, où il fit partie de l'école musicale de Choron, puis il entra dans l'Université et fut professeur de langues vivantes dans divers colléges, notamment à Tours et à Vendôme. Il acquit subitement une grande notoriété par une simple et gracieuse romance, *le Fil de la Vierge*, sur des paroles de M. Maurice Saint-Aguet. S'occupant dès lors de littérature musicale, il collabora à *la Réforme*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue indépendante*, au *Musée de familles*, à la *Revue des Deux-Mondes*, où il rédigea pendant de longues années la chronique musicale. — M. Scudo est mort en octobre 1864. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

M. Scudo, cité comme un des premiers critiques de musique, a publié à part un certain nombre d'ouvrages dont l'art musical est le principal sujet: *Critique et littérature musicales* (2e édit., 1852, in-18; 2e série, 1859); *l'Art ancien et moderne*, *Nouveaux mélanges* (1854, in-18); *le Chevalier Sarti* (1857, in-18), roman d'esthétique musicale; *l'Année musicale* (1860-1862; tom. I-III, in-18), revue annuelle, etc. On cite de lui, dans un autre ordre d'idées: *les Partis politiques* (1838, in-8), avec *Réponse à M. l'abbé Lenormant* (Vendôme, 1838) et *Philosophie du rire* (1839, in-12).

SCULLY (Vincent), député irlandais, né en 1810, fit ses études aux universités de Dublin et de Cambridge. Admis au barreau en 1833, il reçut en 1849, le titre d'avocat de la reine. On a de lui divers écrits qui intéressent son pays, tels que *la Question de la terre* (the Irish land question); d'autres ayant trait aux doctrines du libre échange appliqué au domaine agricole, et des rapports judiciaires à la chancellerie d'Irlande. Envoyé à la Chambre des Communes par le comté de Cork, en 1852, il vote avec le parti libéral.

Un de ses parents, Francis SCULLY, né en 1820, admis au barreau de Londres en 1841, représente au Parlement, depuis 1847, le comté de Tipperary, où il est né, et appuie le rappel de l'union.

SEABRA (Antonio-Luiz DE), jurisconsulte et homme d'État portugais, né au commencement du siècle, fit ses études à l'université de Coïmbre, et, signalé par ses idées libérales, dut s'exiler pendant le règne de don Miguel. Membre de la junte de Porto, en 1846, et plusieurs fois élu député au Parlement, il fut ministre de la justice dans le cabinet de Saldanha, après le mouvement de 1851. Il était à la tribune et dans la presse, un des principaux représentants du parti conservateur progressiste. Juge à la Cour royale de Porto, M. Seabra a dû surtout sa grande réputation de jurisconsulte à la rédaction du code civil portugais. Il a été nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Jacques, commandeur du Christ et membre, en 1855, de l'Académie des sciences de Lisbonne. *

SEAFIELD (John-Charles OGILVIE-GRANT, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1815, appartient à une bonne famille d'Écosse. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes en 1841, il fut élu membre représentatif à la Chambre des Lords pour l'Écosse, de 1853 à 1859 et il vota avec le parti conservateur. Il est devenu député-lieutenant des comtés de Banff et d'Inverness. En 1858, il a reçu le titre de baron Strathspey, qui lui a conféré un siége à la Chambre des Lords. Marié en 1850 à une fille de lord Blantyre, il a pour héritier son fils Jean-Charles, vicomte Reidhaven, né en 1851.

SEATON (John COLBORNE, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né en 1776, entra à l'âge de dix-huit ans au service militaire. Il prit part à la guerre d'Espagne et se distingua à la Corogne, à Ciudad-Rodrigo, à Orthez et à Toulouse. Il était général-major lorsqu'il fut envoyé au Canada avec les doubles fonctions de gouverneur et de commandant en chef; les services qu'il y rendit lui firent accorder à son retour la grand'croix de l'ordre du Bain (1838) et une pension de 50 000 francs. L'année suivante, il fut élevé à la dignité de pair avec le titre de baron Seaton (1839). De 1843 à 1849, il résida aux îles Ioniennes en qualité de lord haut-commissaire. Nommé général en 1854 et colonel d'un des régiments de la garde, il reçut de plus, en 1855, le commandement des forces militaires en Irlande. Il appartenait au parti conservateur. — Il est mort en avril 1863.

De son mariage avec miss Yonge (1814), il a eu huit enfants, dont l'aîné, James COLBORNE, né en 1815, lui a succédé comme 2e baron Seaton. Entré dans l'armée en 1834, aide de camp de son père au Canada, il l'accompagna aussi en Irlande comme secrétaire militaire en 1855 et devint colonel en 1861. Marié, en 1851, à une fille de lord Downes, il a pour héritier son fils John Réginald Upton, né à Londres en 1854.

SÉBASTIANI (Jean-André-Tiburce, vicomte), général de division, frère du maréchal Sébastiani, né à la Porta (Corse), le 31 mars 1788, fit ses études au Prytanée de Paris et à l'École militaire de Fontainebleau, d'où il passa, en 1806, comme sous-lieutenant au 1er régiment de dragons. Il suivit Junot en Portugal, se signala à la journée de Vimeira, alla rejoindre en Espagne le général Sébastiani, son frère, et, pendant trois ans (1808-1811), prit une part glorieuse aux journées d'Almaraz, de Ciudad-Real, de Santa-Cruz, où il fut blessé, de Talaveyra, d'Almonacid et d'Ocaña. Il gagna la croix au passage de la Sierra-Morena et entra, un des premiers, à Malaga, enlevée d'assaut après un combat meurtrier. Chargé du commandement de plusieurs colonnes mobiles, il combattit avec une égale vigueur les guérillas et les Anglais, prit de vive force la ville de Motril, battit les Anglo-Espagnols jusque sous le canon de Gibraltar, et repoussa une tentative de descente de l'escadre anglaise à Malaga.

En 1812, M. Sébastiani accompagna, comme aide de camp, le comte de Narbonne en Prusse et en Russie, puis fit partie de la grande armée, où il prit place dans le deuxième corps. Constamment à l'avant-garde avec le 11e régiment de chasseurs, il se distingua à la bataille de la Moskowa et pé-

nétra un des premiers dans la grande redoute. En 1813, il s'empara de la ville de Reikenberg en Bohême, obtint à Dresde le grade de colonel et combattit à Leipsick et à Hanau. En 1814, à la tête du 28e léger, il parut au château de la Chapelle, à Nangis, à Mormant et à Montereau, où il fut dangereusement blessé. Pendant les Cent-Jours, il enleva avec son régiment, le 11e léger, le village de Saint-Amand, défendu par un corps considérable de Prussiens, assista à la bataille de Ligny, et, après Waterloo, chargé de soutenir la retraite de l'armée, il livra, à la Patte-d'Oie, un dernier combat, après lequel il alla rejoindre ses frères d'armes derrière la Loire.

Après 1815, M. Sébastiani se retira en Corse et n'en fut rappelé qu'en 1818, pour commander successivement la légion de Saône-et-Loire et la légion corse, depuis 10e léger. Il devint maréchal de camp en 1823, par droit d'ancienneté, mais fut bientôt après remis en non-activité à cause de ses opinions libérales. Cet arrêt injuste lui ouvrit les portes de la Chambre des Députés, où ses compatriotes l'envoyèrent ayant à peine l'âge voulu par la loi. En 1828, il fut chargé du commandement de la première brigade de l'armée expéditionnaire de Morée et s'empara de Coron, malgré les efforts d'Ibrahim-pacha. Après la révolution de Juillet, il fut nommé lieutenant général, prit part au siége d'Anvers (1832) et empêcha l'escadre hollandaise de franchir l'entrée de l'Escaut et de rompre les digues de Doël. Il fut élevé à la pairie en 1837 et chargé du commandement de la division militaire de Marseille, qu'il échangea contre celui de la division de Paris. Il conserva ce dernier commandement jusqu'à la nuit du 23 février 1848; remplacé alors par le maréchal Bugeaud, il continua de combattre jusqu'au moment où le départ du roi rendit toute défense inutile. Depuis ce moment, le général Sébastiani se retira à Ajaccio, où il vécut dans une profonde retraite. Il a été promu, le 5 janvier 1845, grand'croix de la Légion d'honneur.

SEBRON (Hippolyte), peintre français, né à Caudebec (Seine-Inférieure), en août 1801, étudia sous Daguerre et débuta, comme peintre de genre, à la galerie Lebrun, en 1824. Il travailla longtemps, avec son maître, aux tableaux du Diorama, visita à diverses époques la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne et, en dernier lieu, les États-Unis (1852). Il a principalement exposé : *l'Intérieur de Saint-Wandrille*, *le Palais Farnèse*, *Saint-Paul d'Anvers*, *Vue de Florence*, *l'Entrée de Rotterdam*, *l'Intérieur de l'église Saint-Sébastien*, en Espagne (1840). *Souvenir des Alpes*, *la Chapelle de Windsor*, *la Chapelle de Neuilly*, acquis par le roi Louis-Philippe (1844); *les Tombeaux d'Eu*, *l'Alhambra*, *la Mosquée de Cordoue* (1848); *la Distribution des drapeaux en avril* 1848, commandé par le ministère de l'intérieur (1849); *Vue de Broadway*, *la Nouvelle-Orléans*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Palais de Sydenham*, *le Niagara* (1857); *Vue de Grenade* (1859); *Vue de Viviers*, *Maison du XVIe siècle dans les montagnes de l'Ardèche*, *Paysage au clair de lune* (1861); *Vue du lac des Crocodiles dans la Louisiane*, *Intérieur de l'église Saint-Marc à Venise* (1863); *La Cartuja de Miraflorès, près Burgos*, *Vue de Venise*, et un portrait au pastel de *Mme Anna de la Grange* (1863), des *Portraits*, *Pastels*, etc. M. H. Sebron a obtenu une 3e médaille en 1838, deux secondes, en 1849 et 1848, et une 1re en 1844.

SÉCHAN (Charles), peintre décorateur français, né à Paris, vers 1812, s'est fait un nom par de nombreux travaux exécutés avec goût et avec plus de savoir artistique que n'en comportent souvent les décorations de monuments ou d'intérieurs. Après avoir contribué, avec plusieurs artistes de premier ordre, aux décors des grands théâtres et aux fêtes publiques, il a été chargé, en 1849, de la *Restauration* de la galerie d'Apollon, au Louvre, et, peu après, des peintures architecturales de l'église Saint-Eustache. Également estimé comme dessinateur, il a esquissé, en mai 1855, un *Ameublement* pour le sultan Abdul-Medjid, et travaillé, la même année, aux nouveaux salons de Baden-Baden. M. Séchan a reçu la décoration en septembre 1849.

SECOND (Albéric), littérateur français, né vers 1816, à Angoulême où son père était président du tribunal civil, débuta en 1836 par un vaudeville en un acte, *Trichemont fils*, et signa, seul ou en collaboration, un certain nombre de pièces. Quelques œuvres de littérature légère ont donné ensuite une assez grande notoriété à son nom. M. A. Second, qui a été sous-préfet de Castellane (Basses-Alpes), en 1849-1850, a été décoré de la Légion d'honneur en août 1859.

Nous citerons de lui, au théâtre : *Un dragon de vertu*, folie en un acte (1839), avec M. Marc-Michel; *Un Neveu, s'il vous plaît*, en un acte (1839), avec M. Bergeron; *le Droit d'aînesse*, en un acte (1842), avec Lurine; *English spoken*, en un acte (1855), avec M. Joltrois; *la Comédie à Ferney* (Théâtre-Français, 1857), aussi avec Lurine; puis, en dehors du théâtre : *Lettres Cochinchinoises sur les hommes et les choses du jour* (1841); *les Mémoires d'un poisson rouge* (1842); *les Petits mystères de l'Opéra* (1844); *la Jeunesse dorée par le procédé Ruolz* (1851); *A quoi tient l'amour!* (1856); *Contes sans prétention* (1857, in-18); *la Comédie parisienne*, revue hebdomadaire qui a paru de décembre 1856 à mai 1857, (2 vol. in-12); le texte de l'ouvrage de luxe, *Vichy-Sévigné, Vichy-Napoléon, ses eaux, ses embellissements*, etc. (1862, in-folio, vignettes et planches), etc. Longtemps directeur de *l'Entracte*, il a rédigé en 1860, avec M. de Villemessant, le *Paris au jour le jour*, signé *Pierre et Jean*. En 1863, il a fondé, avec MM. de Villemessant et Dollingen, *le Grand Journal*, dont il est devenu rédacteur en chef, et où il a inséré des chroniques hebdomadaires. Il fut aussi l'un des chroniqueurs d'un journal plus récent, *l'Événement* (1865).

SEDGWICK (rév. Adam), géologue anglais, né vers 1785, à Dent (comté d'York), fit ses études au collége de la Trinité de Cambridge, reçut l'ordination sacerdotale et resta attaché au corps enseignant de cette université, d'abord comme agrégé (*fellow*) et, depuis 1818, comme professeur de géologie. Il jouit, comme savant, d'une autorité considérable. L'ouvrage le plus important et presque le seul que le rév. Ad. Sedgwick ait publié à part, est intitulé : *Classification des roches paléozoïques de l'Angleterre* (a Synopsis of the classification of the british palæozoic rocks; 2 vol. in-4); un professeur de Melbourne, M. M'Coy, y a collaboré.

Mais les articles qu'il a communiqués à divers recueils scientifiques sont fort nombreux; on cite entre autres un remarquable mémoire intitulé : *Vestiges of the natural history of creation*, et qui a paru sans nom d'auteur, dans la *Revue d'Édimbourg*. Comme théologien, il a écrit un discours sur l'enseignement universitaire à Cambridge (*Discourse on the studies of the university of Cambridge*, 5e édit., 1850), qui, à force d'augmentations, est devenu un volumineux réquisitoire contre la morale utilitaire des disciples de Bentham. Le rév. A. Sedgwick a été élu, en 1858, correspondant de l'Institut.

SEDGWICK (miss Catherine-Maria), femme de lettres américaine, née en 1790, à Stockbridge, dans l'État de Massachusets, est fille de Théodore Sedgwick, qui a été président de la Chambre des Représentants et a rempli les fonctions de juge à la Cour suprême de sa province. Elle débuta assez tard dans les lettres. Son premier ouvrage, *le Roman de la Nouvelle-Angleterre* (the New England tale; New-York, 1822; nouv. édit., 1852), descriptions des mœurs puritaines, était d'abord une espèce de manuel de dévotion qu'elle jugea trop mondain et dont elle fit un tableau de mœurs, qui réussit. Elle aborda ensuite le roman descriptif; *Redwood* (1824) et *Hope Leslie* (1827), furent rangés tout d'abord à côté des meilleures productions de F. Cooper; très-lus en Angleterre, ils furent traduits en France et en Italie.

Miss Sedgwick, dont les écrits se recommandent à la fois par la moralité et par le talent du style, a publié encore : *Clarence* (1830), peinture des mœurs contemporaines; *le Bossu* (the Hunchbach; 1832); *les Linwoods* (the Linwoods; 1835) et les *Lettres étrangères* (Letters from abroad to kindred at home; 1840, 2 vol.), récit d'un voyage entrepris, l'annee précédente, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie. Elle a écrit pour les enfants : *le Pauvre riche et le riche pauvre* (the Poor rich man and the rich poor man; 1836); *Vivez et laissez vivre* (Live and let live; 1837); *Moralités des habitudes; le Berger du mont Rhigi* (the Boy...; 1846); plusieurs nouvelles insérées dans les revues américaines; une édition des *Poésies de Lucretia et Marguerite Davidson*, précédée de la biographie des deux sœurs, etc.

SÉDILLOT (Louis-Pierre-Eugène-Amélie, et non Amédée), orientaliste français, né à Paris, le 23 juin 1808, est fils de J. J. Sédillot, orientaliste et astronome. Il prit simultanément les grades de licencié ès lettres et de licencié en droit, et se fit recevoir au concours, en 1831, agrégé d'histoire. Nommé successivement professeur d'histoire aux colléges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, il devint, en outre, à la mort de son père, dont il était l'élève pour les langues orientales, secrétaire du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes (1832). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1836.

M. Sédillot publia, en 1834, la traduction du *Traité des instruments astronomiques des Arabes* (tomes I-II, in-4), qui avait mérité à son père, en 1810, l'un des grands prix décennaux, et le compléta par un *Mémoire* sur le même sujet, inséré au *Recueil des savants étrangers* et tiré à part sous le titre de *Supplément* au traité d'Aboul-Hassan (tome III, in-4). Il donna ensuite un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque : *Lettres sur quelques points de l'astronomie orientale* (1834 et 1859); *Manuel de chronologie universelle* (1835, in-8; 4e édit., 1850, 2 vol. in-18); *Recherches nouvelles pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux* (1837, in-4); *Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan* (1840, in-8); *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur la coupole d'Arine*, etc. (1842, in-4); *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux* (1845-1850, 2 vol. in-8); *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug Beg, texte, traduction, commentaires* (1846-1853, 2 vol. in-8); *Histoire des Arabes* (1854, in-12); puis des articles divers dans la *Biographie* Michaud, la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, le *Journal asiatique*, le *Bulletin de la Société de géographie*, etc.; enfin de nombreuses communications à l'Institut tendant à réhabiliter l'école scientifique des Arabes, et dont on trouvera l'indication dans les *Comptes rendus* des séances de cette Société.

SÉDILLOT (Charles-Emmanuel), chirurgien militaire français, membre de l'Académie de médecine, frère du précédent, né à Paris, le 14 septembre 1804, était élève interne des hôpitaux de Paris lorsqu'en 1824 il embrassa la carrière de la médecine militaire. Chirurgien sous-aide l'année suivante, il fit la campagne de Pologne en 1831 et fut décoré de la croix du Mérite militaire. Il devint, en 1832, chirurgien aide-major au 6e régiment de dragons, en 1835, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et, en 1836, chirurgien-major et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce. L'année suivante, il fit la campagne de Constantine. En 1841, il obtint, au concours, la chaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Strasbourg et fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire de la même ville. Il y est devenu, en 1850, médecin principal de première classe. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1863. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences et membre associé de l'Académie impériale de médecine, ainsi que de l'Académie royale de médecine de Belgique.

M. Charles Sédillot est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Manuel de médecine légale* (1830, in-18; 2e édit., 1836, in-8); *Considérations sur l'emploi du chloroforme* (Strasbourg, 1850, in-8); *Des règles de l'application du chloroforme aux opérations chirurgicales* (1852, in 8); *Traité de médecine opératoire* (1846, in-8; 2e édit., 1854, 4 vol. in-18); *De l'urétrotomie interne* (1858), sans compter un grand nombre de *Mémoires* et de *Notices*.

SÉGALAS (Pierre-Salomon), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Palais (Basses-Pyrénées), le 1er août 1792, ne commença ses études classiques qu'à 14 ans, au lycée de Pau, d'où il sortit pourtant avec le prix d'honneur. Un de ses professeurs conseilla à ses parents de le laisser se livrer aux études vers lesquelles il se sentait le plus porté, et obtint de le conduire à Paris. Le jeune homme choisit la carrière médicale, s'appliqua avec soin à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine opératoire, et, pressé de se créer des ressources, donna quelques leçons sur ces trois objets de ses études. Remarqué par Marjolin, qui le prit pour prosecteur, par Magendie et par Boyer, il fut reçu docteur à la fin de l'année 1817 et commença à l'École pratique un cours public de physiologie, qui fut très-suivi. Peu après, il en ouvrit un de pathologie médico-chirurgicale, qui ne contribua pas moins à sa réputation. En 1822, il lut à l'Institut de curieuses *Recherches expérimentales sur l'absorption intestinale*. En 1823, il publia une *Série d'expériences sur divers faits de physiologie et de pathologie*, ainsi qu'un *Mémoire sur les altérations du sang*, et fut nommé agrégé de Faculté et membre de l'Académie de médecine.

Bien que les recherches et les études de M. Ségalas aient un caractère de généralité et d'élévation, il se tourna pourtant d'assez bonne heure vers l'étude particulière des maladies des organes génito-urinaires. En 1824, il professa un cours spécial sur ces maladies, et en 1828 il publia un important *Traité des rétentions d'urine et des maladies qu'elles produisent* (in-8, avec 10 planches in-fol.), qui fut suivi, en 1829, d'un *Mémoire sur la cautérisation des maladies orga-*

niques de l'urètre, mode de traitement déjà plus ou moins décrié et qu'il s'efforça de réhabiliter. La même année, il faisait connaître plusieurs procédés ou instruments qu'il avait inventés pour le traitement de ces maladies, entre autres un moyen d'éclairer l'intérieur des organes, un porte-caustique destiné à appliquer le nitrate d'argent à toute profondeur avec sûreté et précision, et un instrument scarificateur pour pratiquer sans danger des incisions intérieures.

Puis vint une suite de mémoires sur la pierre et la lithotritie, à l'invention de laquelle M. Ségalas n'a jamais prétendu avoir contribué, mais dont il a de bonne heure perfectionné les applications. Il faut surtout citer, sous son titre modeste, la *Note sur un lithotriteur courbe fort simple et sur la modification du brise-pierre de M. Jacobson*, et celle intitulée : *Opérations de lithotritie avec un brise-pierre à pression et à percussion*, et *Un mot sur la lithotritie considérée dans son application aux enfants* (1834). En même temps il avait présenté à l'Institut (juin 1833) ce bel instrument lithotriteur qui lui valut un prix de l'Académie des sciences (1833).

M. Ségalas a encore publié : *Lettre à M. Magendie sur les propriétés médicamenteuses de l'urée et sur le genre de mort que produit la noix vomique* (1822); un remarquable *Essai sur la gravelle et la pierre* (1835-36, in-8, avec pl. 2ᵉ édit., 1839); *Lettre à M. Dieffenbach sur un cas d'urétroplastie*, etc. (1840, in-8, avec 3 pl.); *Sur l'urétroplastie* (1845); *De la lithotritie au point de vue de son application* (2ᵉ édit., 1856), et de nombreux articles dans divers recueils scientifiques.

Constamment élu ou nommé, depuis 1847, membre du conseil général de la Seine et du conseil municipal de Paris, M. Ségalas a été aussi appelé à faire partie du conseil de surveillance de l'assistance publique. Il a été promu, en 1853, officier de la Légion d'honneur.

SÉGALAS (Anaïs MÉNARD, dame), femme poëte française, née à Paris, est fille de Charles Ménard, l'auteur excentrique de *l'Ami des bêtes, ou le Défenseur de ses presque semblables*. Elle suivit de bonne heure son penchant pour la littérature, débuta par quelques poésies anonymes et publia, à dix-sept ans, son premier volume de vers, en 1831. Elle s'est mariée, en 1834, avec M. Ségalas, avocat, le plus jeune des frères du médecin de ce nom (voy. ci-dessus).

On a d'elle : *les Algériennes*, poésies (1831, in-18) ; *les Oiseaux de passage* (1836, in-8) ; *Poésies* (1844, in-8); *Enfantines, poésies à ma fille* (1844; 17ᵉ édit., 1864) : *la Femme*, poésies (1847) ; *les Violettes et les abeilles* (1853). Elle a donné au théâtre : *le Trembleur*, comédie en deux actes (Odéon, 1849) ; *Deux Amoureux de la grand'mère*, vaudeville (Porte Saint-Martin, 1850); *les Absents ont raison*, comédie en deux actes (Odéon 1852); *la Loge de l'Opéra*, drame en trois actes, etc.; quelques opérettes de salon; puis un grand nombre d'articles de littérature légère dans plusieurs recueils, notamment des nouvelles qui ont été réunies en 1855, sous le titre de *Contes du nouveau palais de cristal* (in-8). De 1845 à 1852, elle a rédigé la revue littéraire et dramatique du *Corsaire*. Les autres Recueils auxquels elle a fourni des feuilletons de critique théâtrale ou autres, sont : *le Voleur, le Dimanche, le Musée des familles, l'Illustrateur des dames, la Patrie*, etc.

SÉGAUD (Jean-Paul-Gustave), administrateur français, est né à Lyon (Rhône), le 7 mai 1817. Fils d'un avocat distingué de cette ville, il y revint, après avoir fait son droit, et se fit inscrire au barreau. De 1841 à 1848, il fut maire de la commune de Dammartin, près de Lyon. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il fut nommé sous-préfet de Quimperlé (Finistère), d'où il fut envoyé, six mois après, à la sous-préfecture de Gex (Ain). En mars 1855, il devint secrétaire général de la préfecture de l'Hérault, et au mois de décembre de la même année, il fut nommé sous-préfet de Verdun (Meuse). Un an plus tard, il fut mis à la tête de la préfecture de l'Ain (26 novembre 1856), où, pendant trois ans, il s'occupa du projet de desséchement des étangs appelés les Dombes. Nommé préfet de l'Indre, le 27 juillet 1859, il passa préfet de seconde classe en Corse, le 11 janvier 1860. Enfin, le 27 février 1861, il fut appelé à Paris, comme secrétaire général de la préfecture de la Seine, et seconda activement M. Haussmann dans l'œuvre immense de la transformation de la capitale et de la banlieue annexée. Un décret du 5 octobre 1864 l'a nommé conseiller d'État hors sections. A la même époque, M. Ségaud épousait la fille de M. Havin, rédacteur en chef du *Siècle*. Officier de la Légion d'honneur depuis 1860, il a été promu commandeur le 13 août 1863. — Il est mort du choléra le 22 octobre 1865.

SEGRIS (Émile-Alexis), homme politique français, député, est né à Poitiers, le 4 mars 1811. Avocat à la Cour impériale d'Angers, et membre du Conseil général pour le canton sud-est de cette ville, il fut, en 1859, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1ʳᵉ circonscription de Maine-et-Loire. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 22 019 voix sur 27 575 votants. M. Segris a été promu officier de la Légion d'honneur.

SÉGUIER (Pierre-Armand, baron), savant français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 3 juillet 1803, est fils du premier président Séguier, mort en 1848. Il entra fort jeune dans la magistrature, et fut nommé, après la révolution de 1830, conseiller à la Cour royale, que présidait son père. A la mort de celui-ci, il se démit de ses fonctions pour se livrer exclusivement à des travaux de mécanique. Doué d'une grande adresse et d'une rare aptitude, il passe pour un des hommes les plus versés dans la connaissance des machines et des procédés mécaniques de l'industrie. M. le baron Séguier a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 21 janvier 1833, en remplacement de Rosily-Mesros. Il a été promu en octobre 1851, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Mémoires sur les appareils producteurs de la vapeur* (1832, in-8); *Perfectionnements dans la navigation à vapeur* (1848, in-4), ou plan du nouveau système, en fer et en bois, réalisé à bord de la goëlette *la Persévérance*; enfin de nombreux *Rapports, Observations Communications*, jugeant ou indiquant divers perfectionnements dans la photographie, la vapeur et les sciences physiques ou mécaniques.

SÉGUIN (Marc), ingénieur français, né à Annonay, le 20 avril 1786, et neveu de Montgolfier, débuta, en 1820, par la construction du pont suspendu de Tournon, dans lequel il expérimenta le premier la résistance du fer, puis s'occupa de la navigation à vapeur, et appliqua, en 1827, la chaudière tubulaire aux locomotives du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon; il surmonta ensuite plusieurs des difficultés que présentait le tracé de cette dernière ligne et, ces travaux terminés, s'occupa de nouveau de la navigation à vapeur sur le Rhône. Au milieu de ces études pratiques, il écrivit plusieurs ouvra-

ges, notamment : *Mémoire sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (in-4); *De l'influence des chemins de fer et de l'art de les tracer et de les construire* (1839, in-8). M. Séguin, qui s'est fixé dans la Côte-d'Or, à Montbard, a été nommé correspondant de l'Institut et décoré de la Légion d'honneur.

SÉGUR (Philippe-Paul, comte DE), général et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1780, est fils du grand maître des cérémonies de l'ancienne cour impériale. Élevé sous les yeux de son oncle, littérateur distingué, il fut admis de bonne heure dans la réunion chantante des *Dîners du Vaudeville*, où il fit entendre quelques bluettes et s'engagea, comme simple hussard, dans la garde des Consuls. L'un des premiers nobles qui se rallièrent au nouveau pouvoir, il obtint d'emblée le brevet de sous-lieutenant. A Hohenlinden, il devint l'aide de camp de Macdonald, entra ensuite dans l'état-major de Bonaparte, remplit, à la suite de la paix de Lunéville, des missions diplomatiques près des rois de Danemark et d'Espagne, et fut chargé de l'inspection des côtes de la Manche (1804) et de celles de la Calabre (1806). Attaché, à cette époque, au service du roi Joseph, il assista au siége de Gaëte et rejoignit la grande armée avec le grade de chef d'escadron. Ce fut en qualité d'aide de camp de Napoléon qu'il prit une part brillante à la campagne de Pologne, où il fut blessé deux fois, fait prisonnier et envoyé au delà de Moscou; il fut compris dans les échanges qui suivirent la paix de Tilsitt.

En 1808, M. de Ségur passa en Espagne, enleva, au combat de Somo-Sierra, quinze pièces d'artillerie, et reçut plusieurs blessures; ce fait d'armes, accompli sous les yeux de l'Empereur, lui valut le grade de colonel et l'honneur de porter au Corps législatif soixante-quatre drapeaux pris à l'ennemi. Après avoir rempli, en 1810, plusieurs missions, il devint général de brigade, le 22 février 1812 et fut témoin de l'expédition de Russie, à l'issue de laquelle il eut la direction des pages. En 1813, il commanda le 4ᵉ régiment des gardes d'honneur, corps qui contribua puissamment au salut de l'armée à Hanau, défendit la ligne du Rhin, de Landau à Strasbourg, et ne se fit pas moins remarquer pendant la guerre de 1814; à l'affaire de Reims, il attaqua l'ennemi avec tant d'à propos qu'il détruisit six cents chevaux et emporta un des faubourgs.

Mis en disponibilité, en 1815, pour avoir accepté un commandement pendant les Cents Jours, M. de Ségur fut porté de nouveau à l'activité en 1818, mais sans être employé. Ce ne fut qu'à la révolution de Juillet, qu'il reparut sur la scène publique; dans la même année (1831), il fut nommé lieutenant général et pair de France. Depuis 1848, il s'est retiré dans la vie privée et n'a recherché, sous le nouvel Empire, aucune des faveurs auxquelles ses anciens services lui donnaient droit de prétendre. Chevalier de la Légion d'honneur dès la création de l'ordre (1804), il fut successivement promu officier (1811), commandeur (1814), grand officier (1819) et enfin grand'croix (28 avril 1847).

Fils d'un écrivain qui s'est fait une place honorable dans les lettres.—M. de Ségur a écrit lui-même quelques ouvrages historiques qui lui ont ouvert, le 25 mars 1830, les portes de l'Académie française, en remplacement de M. de Lévis. En voici la liste : *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812 (1824, 2 vol. in-8; dern. édit., 1842), souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues; on reproche à cet ouvrage, qui obtint, à son apparition, un succès immense, de viser trop à l'effet et de chercher à peindre plutôt qu'à raconter avec la véracité qu'exige le genre historique; il donna lieu à diverses réfutations, une entre autres du général Gourgaud, laquelle amena un duel entre ce dernier et l'auteur; *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand* (1829, in-8); *Histoire de Charles VIII, roi de France* (1834, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1842). Ajoutons un *Éloge historique du maréchal Lobau* (1839) et des discours politiques prononcés à la Chambre des Pairs. Il a en outre donné des articles de stratégie et d'histoire au *Journal des sciences militaires*, ainsi qu'au *Dictionnaire de la conversation*.

SÉGUR (Anatole DE), fils du comte Eugène de Ségur, ancien pair de France, né en 1831, appartient à la même famille que le précédent. Il a publié, en 1848, un recueil de *Fables*, et occupé, en 1851, la préfecture de la Haute-Marne. Il est entré en 1852, au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

SÉGUR DAGUESSEAU (Raymond-Paul, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 18 février 1803, est neveu du général Philippe de Ségur et petit-fils de l'auteur de l'*Histoire universelle*. Issu d'une des plus anciennes maisons de la Guienne, il a pris le nom de Daguesseau de sa mère, dont la famille s'est éteinte en 1826. Après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la magistrature et devint, sous la Restauration, substitut à la Cour royale de Paris. Maintenu en 1830, et décoré de la Légion d'honneur, en 1835, il passa dans la carrière de l'administration et fut tour à tour préfet des départements du Lot et des Hautes-Pyrénées; mais, en 1837, il cessa de servir le gouvernement de Juillet, fit retour au parti légitimiste et parut, sous cette nouvelle bannière, à l'Assemblée législative, en 1849, où l'envoyèrent les suffrages de ses anciens administrés des Pyrénées; il s'associa aux efforts de la majorité, seconda ensuite les projets de l'Élysée et fit partie de la Commission consultative qui suivit le coup d'État. Dès le 25 janvier 1852, il fut appelé à faire partie du nouveau Sénat. Il est devenu officier de la Légion d'honneur et membre du conseil général des Hautes-Pyrénées.

SEIDL (Jean-Gabriel), poëte et archéologue allemand, né à Vienne, le 21 juin 1804, étudia le droit; mais se trouvant, par la mort de son père, dans un état proche de l'indigence, il ne put suivre la carrière administrative et accepta, en 1829, une place de professeur au collége de Cilli, en Styrie. En 1840, il fut appelé à Vienne, où il devint conservateur du cabinet numismatique et des antiques, et, en 1847, membre de l'Académie des sciences.

La plupart des œuvres poétiques de M. Seidl, qui les a répandues dans presque tous les annuaires et recueils littéraires de l'Allemagne, ont plus de goût et de grâce que d'originalité. Elles sont réunies en divers volumes : *Poëmes* (Dichtungen; Vienne, 1826-28, 3 vol.); *Bifolien* (Ibid., 4ᵉ édit., 1849); *Chants de la nuit* (Lieder Nacht; Ibid., 2ᵉ édit., 1851); *Nature et cœur* (Natur und Herz; Stuttg., 1853).

M. Seidl a donné, avec moins de succès, des contes et des nouvelles, tels que *Feuilles et épines*, *Pentaméron*, *le Combat pour la fiancée*, *le Joueur de vielle*, *Thomas Damascena*, *la Vengeance muette* (Vienne, 1839-43), etc., et aussi des drames : *la Première violette*, *les Inséparables*, etc. Mais ayant eu l'heureuse idée d'écrire en dialecte viennois, il obtint tout à coup une très-grande vogue. A ce genre appartiennent : *la*

Dernière fenêtre (S'letzte Fensterln), *Trois ans après la dernière fenêtre* (Drei Jahr nach'm lezten Fensterln) et tout le recueil de *Chants autrichiens* (Gedichte in osterreicher Mundart; Vienne, 4ᵉ édit., 1844). On cite de lui un hymne, avec musique de Haydn, qui a été reconnu officiellement, en 1854, comme chant national de l'empire autrichien.

On a de M. Seidl quelques ouvrages plus sérieux : *Chronique des découvertes archéologiques en Autriche* (Chronik der archaelogischen Funde in der oesterr. Monarchie); *Documents pour servir à la chronique*, etc. (Beitraege zur Chronik, etc.; Vienne, 1854); *Documents pour dresser une liste des procurateurs romains de Noricum* (Vienne, 1854), etc. Il a fourni à *l'Allemagne pittoresque et romantique* (Malerisches und romantisches Deutschland), publiée à Leipsick par la librairie Wigand, des *Excursions dans le Tyrol et en Styrie* (Wanderungen durch Tirol und Steiermark; 1842, 2 vol., avec 60 grav.). Il est devenu en 1850, un des rédacteurs du *Journal des gymnases d'Autriche*.

SEISSON (R. P. Dom Charles), religieux et théologien français, est né vers 1813 à Avignon. Après avoir professé quelque temps au grand séminaire de cette ville, il entra dans l'ordre des Chartreux, et fut, pendant plusieurs années, supérieur de la Chartreuse de Savoie, qui lui dut d'importantes restaurations. Il devint ensuite prieur de la Chartreuse de Padule, dans l'Italie méridionale, puis secrétaire général de son ordre, enfin prieur de la Chartreuse de Bosserville, près de Nancy. Il était à ce dernier poste en 1863, lorsque, par suite de la démission du titulaire, il fut, à l'unanimité, élu général de son ordre. *

SÉJOUR (Victor), auteur dramatique français, né à Paris, vers la fin de 1816, débuta dans la littérature, en 1841, par une ode sur le *Retour de Napoléon* (in-8). Il a abordé le théâtre en 1844 et, dans ces dernières années, a tracé avec beaucoup de bonheur, le drame à grand spectacle. Il a dû, plus d'une fois, à des confusions d'homonymie, des articles nécrologiques dans les journaux de l'étranger.

On cite de lui : *Diégarias*, drame en cinq actes, en vers (Théâtre-Français; 1844) : *la Chute de Séjan*, drame en cinq actes, en vers français (1849); *Richard III*, drame en cinq actes, en prose (Porte-Saint-Martin, 1852), pour l'acteur Ligier; *l'Argent du diable*, pièce en trois actes (Variétés, 1854); *les Noces vénitiennes*, drame en cinq actes, (Porte-Saint-Martin, 1855), aussi pour M. Ligier; *le Fils de la nuit*, drame en cinq actes (Ibid., 1857); *André Gérard*, drame en cinq actes (Odéon), 1857, pour les dernières représentations de M. Frédéric Lemaître; *le Martyre du cœur*, en cinq actes (Ambigu, 1858), avec M. J. Brésil; *les Grands vassaux* (Odéon, 1859); *le Paletot brun*, vaudeville; *la Tireuse de cartes*, drame (Porte-Saint-Martin, 1859); *le Compère Guillery* (Ambigu, 1860); *les Massacres de Syrie* (Cirque, décembre 1860); *les Mystères du Temple*, drame (Ambigu, 1861); *les Volontaires de 1814*, drame (Porte-Saint-Martin, 1861); *les Fils de Charles-Quint* (Ambigu, 1864), mise en œuvre des nouveaux documents historiques sur Philippe II; *le Marquis caporal* (Gaîté, 1864), etc.

SELKIRK (Dunbar-James Douglas, 6ᵉ comte de), pair représentatif d'Angleterre, né en 1809, fit ses études universitaires à Oxford, et succéda à son père en 1820. En 1831, il fut élu membre de la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Sous le premier ministère de lord Derby (1852), il a rempli la charge de garde des sceaux d'Écosse et y a été appelé de nouveau en 1858.

SELMER (Hannibal-Pierre), écrivain danois, né le 9 septembre 1802, à Garden-Mein (Norvége), chef du secrétariat de la direction de l'université, a profité de cette position pour publier sous les titres : *Nouvelles académiques* (Academiske Tidender; 1833-45, tomes I-IV) et *Annales de l'université de Copenhague* pour 1837 à 1845 (Kjœbenhavns Universitets Aarbog, 1846 et suiv.), deux recueils contenant des documents pour l'histoire du progrès de l'instruction publique en Danemark. Il a visité, de 1836 à 1837, l'Allemagne, l'Italie et la France. Nommé conseiller titulaire de chancellerie en 1840, M. Selmer a pris peu après sa retraite et entrepris la publication d'un *Recueil nécrologique* (Necrologiske Samlinger; 1848-52. 2 vol.).

SELWIN (William), jurisconsulte anglais, né en 1774, dans le comté de Surrey, fit de bonnes études à l'université de Cambridge, fut admis au barreau en 1807 et acquit une grande réputation par sa connaissance approfondie de l'histoire et des variations du droit anglais. Il devint avocat du roi en 1827 et fut quelque temps *recorder* (archiviste) de Portsmouth. Le plus connu de ses ouvrages, qui est un commentaire de la loi *Nisi prius* (*An abridgment of the law of* Nisi prius), a été l'objet de fréquentes réimpressions.

Son fils, M. George-Auguste Selwin, né en 1809, a embrassé la carrière ecclésiastique. Élevé à Cambridge, il a été pasteur à Windsor, puis choisi en 1841 pour inaugurer le siége épiscopal de la Nouvelle-Zélande.

SELYS-LONGCHAMPS (Michel-Edmond, baron de), naturaliste belge, né à Paris, le 25 mai 1813, fit ses études à l'université de Liége, ville où il a, depuis sa jeunesse, fixé sa résidence. Il s'adonna par goût à la culture des sciences naturelles, siégea quelque temps à la Chambre des représentants, et fut élu membre du Sénat le 13 février 1855. Il appartient à diverses compagnies savantes de son pays, entre autres, à l'Académie royale des sciences et arts depuis le 16 décembre 1846.

Après avoir débuté par un *Catalogue des oiseaux du pays de Liége* (Liége, 1831) et des notices d'ornithologie et d'entomologie, il a publié : *Essai monographique sur les campagnes de Liége* (Ibid., 1836); *Tableau des lépidoptères de la Belgique* (Ibid, 1837, in-8); *Études de micromammologie* (Ibid., 1839, in-8); *Tableau des libellulidées d'Europe* (Bruxelles, 1840, in-8, fig.); *Faune belge* (Liége, 1842 et ann. suiv.), indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, observés jusqu'ici en Belgique; *De la chasse et de la préparation des névroptères* (1859). Ce savant a fourni, en outre, plusieurs tableaux d'histoire naturelle aux *Mémoires de l'Académie de Belgique*, à la *Revue zoologique*, etc.

SEMPER (Godefroy), architecte allemand, né à Hambourg, en 1804, étudia dans sa ville natale et à Altona, puis suivit des cours de mathématiques à l'université de Gœttingue. Il se destinait à entrer dans l'artillerie : mais ne trouvant de place ni au service de la Prusse, ni au service des Pays-Bas, il résolut de se livrer à l'architecture, fit des études à Munich, et vint fréquenter à Paris pendant trois ans les ateliers les plus renommés. Après la révolution de Juillet, il quitta la France, et alla étudier l'antique en Italie, en Si-

cile et en Grèce. Il en revint avec des idées très-originales sur la polychromie des Grecs, ou usage des couleurs dans l'architecture, et il entreprit de populariser cette méthode.

Appelé à Dresde, en 1834, comme professeur à l'Académie, M. Semper se concilia les bonnes grâces du roi, qui le chargea de décorer le cabinet des antiques du musée royal, suivant ses procédés de polychromie. De 1837 à 1838, il bâtit la nouvelle synagogue et l'hôpital des femmes de Dresde. Son principal ouvrage est la nouvelle salle de théâtre de cette ville. Il obtint ensuite au concours la construction de l'église Saint-Nicolas de Hambourg et y employa le style roman.

Pendant les événements de 1848, M. Semper, libéral déclaré, prit part à l'insurrection de Dresde et dut s'exiler après la défaite de son parti. Il se rendit en Angleterre et il jouit bientôt d'une grande influence à l'Académie royale de Marboroughhouse. Il y a écrit deux livres estimés : *Sur l'industrie, la science et l'art* (Ueber Industrie, Wissenschaft und Kunst : Brunswick, 1852) et *les Quatre Éléments de l'architecture* (Die vier Elemente der Baukunst; 1851).

SENARD (Antoine-Marie-Jules), avocat français, président de l'Assemblée constituante en 1848, né à Rouen, le 9 avril 1800, est fils d'un architecte. Après de brillantes études classiques, il vint faire son droit à Paris et retourna en 1821 dans sa ville natale, où il prit bientôt au barreau une des premières places. En 1830, il se mit à la tête du mouvement insurrectionnel excité à Rouen par les ordonnances de Juillet, et contribua ainsi à l'établissement de la monarchie de Louis-Philippe. Mais il ne tarda pas à être rejeté dans l'opposition, devint le chef des libéraux de la Seine-Inférieure et anima de son esprit la presse de son département. Le 24 décembre 1847, il présida le banquet réformiste de Rouen. A l'avénement de la République, il fut nommé par le gouvernement provisoire procureur général à la Cour d'appel de cette ville. Élu représentant à la Constituante, l'avant-dernier sur dix-sept, il se démit de sa charge pour aller prendre place à l'Assemblée. Il n'était pas encore remplacé comme procureur général, que le parti des républicains extrêmes, mécontent du résultat des élections, se souleva à Rouen. M. Senard y retourna aussitôt, reprit les fonctions dont il était encore légalement chargé et les remplit avec une fermeté intelligente qui fut pour beaucoup dans la compression de l'émeute.

Lorsqu'il vint à l'Assemblée, il se vit accusé par M. Barbès d'avoir opposé la force aux volontés du peuple. L'Assemblée avait répondu d'avance à ces attaques en choisissant M. Senard pour son président. Pendant les journées de juin, il seconda de tout son pouvoir le général Cavaignac et tous les deux combattirent de concert l'anarchie au nom de la République. L'Assemblée, pensant exprimer le sentiment général, déclara que tous les deux avaient bien mérité de la patrie. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, s'empressa de prendre le président de l'Assemblée pour ministre de l'intérieur. M. Senard se vit chargé de reconstituer l'administration centrale et celle des départements, puis la police et les municipalités. Il remplaça aussi quelque temps par *intérim* le ministère de la justice. Lorsque le général crut devoir se donner pour auxiliaires les chefs de l'ancienne opposition de gauche, M. Senard approuva un changement de politique qui entraînait sa sortie du ministère et ne craignit pas de donner la publicité de la tribune à son approbation. Jusqu'à la séparation de la Constituante, il siégea dans les rangs du parti démocratique modéré. Les progrès de l'opinion réactionnaire dans la Seine-Inférieure empêchèrent sa réélection à la Législative. Rentré dans la vie privée, M. Senard se fit inscrire au barreau de Paris, où il occupa un rang distingué parmi nos meilleurs avocats.

SENARD (Charles-Adolphe-Victor), médecin français, né à Brest, le 5 juin 1808, entré au service de la marine en 1830, devenu chirurgien de 3ᵉ classe en 1832, de 2ᵉ, en 1836, de 1ʳᵉ, en 1841, principal en 1854, a été attaché (1845), puis adjoint (1852) à l'inspection générale de santé, et chargé, en novembre 1859, du contrôle sanitaire des colonies. Il a été promu officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

Il a écrit différents mémoires, insérés dans les *Annales maritimes*, la *Revue coloniale* et les *Annales d'hygiène publique*.

SÉNARMONT (Henri HARRAU DE), minéralogiste et physicien français, membre de l'Institut, né à Broué (Eure-et-Loir), le 6 septembre 1808, d'une famille qui compte parmi ses membres le général baron de Sénarmont, mort glorieusement au siége de Cadix, reçut une éducation très-soignée et fut admis en 1826 à l'École polytechnique, d'où il sortit dans le corps des mines. Rappelé bientôt à Paris en qualité d'ingénieur ordinaire des mines, il fut promu au grade d'ingénieur en chef le 22 mars 1848. Choisi comme examinateur de physique à l'École polytechnique, puis comme professeur de minéralogie à l'École des mines, il avait été élu en 1852, après la mort de Beudant, membre de l'Académie des sciences (minéralogie). Il était officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 30 juin 1862.

M. de Sénarmont a porté ses études sur la cristallographie, la physique et la zoologie, et il a soumis à l'Académie des sciences différents mémoires qui ont été fort remarqués et qui ont paru, soit dans les *Annales des mines*, soit dans les *Annales de physique et de chimie*. Il faut notamment citer : *Sur les modifications que la réflexion spéculaire sur un miroir métallique imprime aux rayons de lumière polarisée* (1840); *Sur la Géologie des départements de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne* (1843) : *Sur la Réflexion et la double réfraction de la lumière par les cristaux doués de l'opacité métallique* (1847); *Sur la Conductibilité des substances cristallisées par la chaleur* (1847) ; *Sur la Conductibilité superficielle des corps cristallisés pour l'électricité* (1850).

SÉNÉCA (Myrtil-Joseph), magistrat français, né à Abbeville, le 11 mai 1800, entra dans la magistrature en 1830, comme juge auditeur à Saint-Omer, devint substitut à Lille, puis procureur du roi à Arras (1834) et fut avocat général à Douai (1836), à Orléans (1844), puis à Bordeaux (1846). Nommé, en 1849, procureur général à Montpellier et en 1851 à Nancy, il devint, l'année suivante, directeur des affaires criminelles et des grâces au ministère de la justice. Il entra, en octobre 1853, comme conseiller, à la Cour de cassation. Il a, depuis, été admis à la retraite, comme conseiller honoraire. Il a été promu, le 11 décembre 1852, officier de la Légion d'honneur. Membre du conseil général du Pas-de-Calais pour le canton d'Esores, il fut, en 1863, candidat officiel dans la 2ᵉ circonscription de la Somme, et nommé député au Corps législatif par 16 799 voix sur 23 226 votants.

SENIOR (Nassau-William), économiste anglais, né à Uffington dans le Berkshire, le 26 septembre 1790, fut élevé au collége d'Eton, fit son droit

sous le professeur Sugden, connu depuis sous le nom de Saint-Leonards, et entra dans le barreau en 1817. En 1826, il fut nommé professeur d'économie politique à l'université d'Oxford et, après avoir quitté quelque temps cette chaire, il la reprit en 1847. Également occupé des questions politiques et administratives, il a été aussi à plusieurs reprises désigné comme membre de diverses sociétés et commissions d'enquêtes, notamment de celles chargées d'étudier les lois sur les pauvres. — Il est mort en juin 1864.

Les cours et les fonctions de M. Senior ont donné lieu de sa part à plusieurs publications : *Lectures on political Economy* (in-8), 1826; 8e édit., 1852), ouvrage capital de l'auteur, traduit en français par M. Arrivabène sous le titre de : *Principes fondamentaux de l'économie politique* (Paris, 1835); *On Outline of political economy* (1850, in-12), complétant l'ouvrage qui précède, et faisant partie de l'*Encyclopædia metropolitana : Rapport de la commission d'enquête sur les tisserands* (1834); *Exposé des lois sur le paupérisme*, avec un *Aperçu des législations anglaise et américaine* (1840), tous deux imprimés par ordre du Parlement. M. Senior a collaboré aux *Revues* de Londres et d'Édimbourg, à la *Quarterly Review* et publié, de 1850 à 1852, des brochures relatives à l'administration ou à l'économie politique.

SEPP (Jean-Népomucène), théologien catholique allemand, né en 1816, à Tœlz en Bavière, étudia à Munich, puis entreprit un voyage scientifique à travers la Syrie, la Palestine et l'Égypte et obtint à son retour une chaire d'histoire à l'université de Munich. Mais il fut presque aussitôt destitué, ainsi que sept de ses collègues, pour avoir été représenté comme suspect à la favorite Lola-Montès. Après quelques mois d'exil, il rentra en Bavière et fut élu en 1848 membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il vota avec le parti conservateur. Il fit ensuite partie de la Chambre des Communes de Bavière. En 1850, il fut enfin réintégré dans ses anciennes fonctions.

Le premier ouvrage de M. Sepp, intitulé : *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ratisbonne, 1842-46, 7 vol.; nouvelle édition, 1855) et dirigé, d'après les inspirations de Schelling et de Gœrres, contre le fameux livre de Strauss, attira sur lui l'attention publique. C'est dans les mêmes idées qu'il a publié depuis : *le Paganisme et ses rapports avec la religion chrétienne* (das Heidenthum und dessen Bedeutung, etc.; Ratisbonne, 1853. 3 vol.), regardé comme le complément de *Mythologie et révélation* de Schelling. On a encore de lui plusieurs opuscules, tels que : *Joseph de Gœrres* (Ratisbonne, 2e édit., 1848), étude biographique; *le Véritable emplacement du saint sépulcre à Jérusalem* (Ueber die rechte Lage des heiligen Grabes zu Jerusalem), dissertation archéologique insérée dans la *Revue historique et politique* et qui valut à M. Sepp, de la main du pape, le brevet de chevalier du Saint-Sépulcre, etc.

SÉRÉ (Ferdinand), archéologue français, né à Paris, en 1818, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SERRANO (Francisco), général et homme politique espagnol, gagna, comme la plupart de ses collègues, tous ses grades dans la guerre de l'indépendance. Dévoué d'abord aux intérêts de Marie-Christine, il fut un des premiers qui, en 1843, proclamèrent, à Barcelone, la déchéance d'Espartero. Après la restauration de la reine mère, le général Serrano se joignit à Narvaez pour combattre et détruire l'influence du ministre Olozaga. En 1846, quelque temps après le mariage de la reine, l'influence extraordinaire qu'elle accorda dans le gouvernement au général, détermina entre elle et le roi des discordes intérieures, trahies bientôt par des événements publics. Le ministère Sotomayor essaya d'éloigner M. Serrano et fut renversé par lui. Le ministère Pacheco-Salamanca, de triste mémoire, s'appuya sur son crédit et tomba devant le cri général de l'opinion. En présence de la faveur naissante de Narvaez, M. Serrano, devenu libéral, fit rappeler en même temps de l'exil Olozaga et Espartero. A l'avénement de Narvaez, il dut accepter la capitainerie générale de Grenade, dont le service l'éloignait de la cour. Depuis lors, il fit, dans le Sénat, l'opposition la plus vive aux divers ministères qui se succédèrent jusqu'à la révolution de juillet 1854. Au mois de février de cette année, il fut impliqué dans un mouvement insurrectionnel qui éclata à Saragosse et exilé malgré d'énergiques protestations.

Après le triomphe des vicalvaristes, M. Serrano fit partie de l'*Union libérale*, qui défendit longtemps la combinaison Espartero-O'Donnell. Quand il fallut opter entre ces deux chefs, il se déclara pour le dernier. Nommé, en 1854, capitaine général de l'artillerie, il avait échangé depuis quelques mois cette place contre la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille, qui remettait à peu près le sort de Madrid entre ses mains, quand O'Donnell fit le coup d'État de juillet 1856. Vainqueur de l'insurrection au Prado et au Retiro, il remplaça, quelque temps après, Olozaga à l'ambassade de Paris. La chute d'O'Donnell (septembre 1857) entraîna son rappel. Depuis il s'est joint, dans le Sénat, à tous les généraux vicalvaristes, pour faire à Narvaez l'opposition formidable qui amena sa chute. Au mois de juin 1865, le nouveau cabinet O'Donnell l'appela aux fonctions de capitaine-général de Madrid.

SERRES (Antoine-Étienne-Renaud Augustin), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Clairac (Lot-et-Garonne) le 12 décembre 1786. Fils d'un médecin, il vint, fort jeune, à Paris pour faire ses études médicales; il y eut de brillants succès. Nommé interne au concours de 1808, il fut reçu docteur en 1810, devint médecin inspecteur à l'Hôtel-Dieu en 1812, et, deux ans après, chef des travaux anatomiques de l'amphithéâtre central des hôpitaux et agrégé de la Faculté. A l'époque de la bataille de Paris, M. Serres se distingua par son courage et son dévouement à soigner les blessés. Il reçut plusieurs missions pour aller porter des secours sur différents points du département de Seine-et-Marne. En 1815, il fut blessé dans l'exercice des mêmes fonctions. Nommé médecin en chef de l'hôpital de la Pitié en 1822, il fut admis peu après à l'Académie royale de médecine, et, en 1828, il remplaça à l'Institut l'illustre Chaussier. Vers 1839, il fut nommé professeur d'anatomie et d'histoire naturelle de l'homme au Muséum du Jardin des plantes. En 1841, président de l'Académie des sciences, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Cinq ans plus tard (6 mai 1846), il fut promu commandeur.

La première publication médicale de M. Serres date de 1813 : *Sur la Fièvre entéro-mésentérique* (fièvre typhoïde), avec M. Petit. Mais c'est à ses travaux d'anatomie et d'embryologie humaine et comparée qu'il doit sa réputation et le rang qu'il occupa. Après un *Essai sur l'anatomie et la physiologie des dents* (1817, in-8, 5 planches), il publia ses mémoires sur les *Lois de l'ostéologie* (in-fol. avec *Atlas* de 33 planches), qui lui firent

obtenir en 1820, sur le rapport de Cuvier, le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences : *Anatomie comparée du cerveau dans les quatre classes des animaux vertébrés* (1824, 2 vol. in-8; 16 pl.); *Recherches d'anatomie transcendante et pathologique* (1832, in-8; 20 pl.). Dans son écrit intitulé : *Vues sur l'indépendance de la formation des organes*, M. Serres avait exposé le premier cette théorie, que les organes du fœtus, complétement différents de ceux de l'adulte, sont divisés et fractionnés et se forment indépendamment les uns des autres. Il a publié en outre, dans divers recueils et sur différent sujets d'anatomie et de médecine, une foule de *Mémoires* que nous ne pouvons énumérer. En 1860, il a donné : *Principes d'embryogénie, de zoogénie et de tératogénie* (in-4; 25 pl.).

SERRET (Ernest), littérateur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 3 décembre 1821, vint commencer son droit à Paris, et, se tournant vers la littérature, débuta en 1846 au théâtre par la comédie des *Touristes*, en trois actes et en vers (Odéon). Il a donné depuis : *En province*, en trois actes et en vers (Odéon, 1847); *les Fonds secrets*, comédie en un acte (Gymnase, 1848); *la Paix à tout prix*, en deux actes (Français, 1849); *les Parents de ma femme*, en un acte (Variétés, 1849); *les Familles*, en cinq actes, en vers, *Que dira le monde?* en cinq actes, en prose (Odéon, 1851 et 1854); ces deux dernières comédies ont obtenu les primes accordées aux pièces les plus utiles aux mœurs; *les Incertitudes de Rosette*, en un acte (Gymnase, 1852); *Un mauvais riche, ou Bonheur passe richesse*, en cinq actes, en vers (Odéon, 1855); *l'Anneau de fer*, *Un ange de charité*, en quatre actes (Gymnase, 1856 et 1859); *les Illusions de l'amour*, comédie en un acte (Gymnase, 1862), etc.

Il a encore publié en volumes : *Francis et Léon*, roman par lettres; *Elisa Méraut, lettres de trois jeunes filles* (1859, in-18); *Perdue et retrouvée* (1860, in-18), insérés d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* ou dans des feuilles périodiques; *Une jambe de moins*, épisode de la campagne d'Italie (1861, in-18); *les Coudées franches*, épisode de la haute vie parisienne (1863, in-18); *Neuf filles et un garçon* (1864, in-18), etc.

SERRET (Joseph-Alfred), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1819, sortit, en 1840, de l'École polytechnique comme sous-lieutenant d'artillerie, quitta le service militaire au bout d'un an et vint continuer à Paris l'étude des sciences. Il fut nommé, en 1848, examinateur d'admission pour l'École polytechnique. En 1849, il suppléa M. Francœur à la Sorbonne dans son cours d'algèbre supérieure, et, en 1856, M. Le Verrier dans celui d'astronomie physique. Nommé professeur de mécanique céleste au Collége de France (chaire nouvelle), le 14 juin 1861, il est passé, le 20 décembre 1863, à celle de calcul différentiel et intégral, en remplacement de Lefébure de Fourcy. M. Alfred Serret a été élu, en 1860, membre de l'Académie des sciences. Il a reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les recherches de M. A. Serret se rapportent, pour la plupart, à l'analyse mathématique; il les a consignées dans plusieurs mémoires fournis au *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville et aux *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Nous citerons : *Sur les fonctions elliptiques* (1843 à 1845); *Sur les propriétés de la lemniscate et des courbes elliptiques de première classe* (1844-1846); *Sur le nombre des valeurs que peut prendre une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme* (1849-1850); *Sur la théorie des lignes à double courbure* (1851 et 1853); *Sur l'intégration des équations aux dérivées partielles du premier ordre* (1861, in 4), etc.

M. A. Serret a publié, en outre : *Traité de trigonométrie* (1850, in 8°; 3° édit. 1862); *Traité d'arithmétique* (1852, in-8); *Éléments de trigonométrie à l'usage des arpenteurs* (1853, in-8); *Cours d'algèbre supérieure* (1854, in-8, 2° édit.), reproduisant les leçons qu'il a professées à la Faculté des sciences en 1849; etc.

SERRIGNY (Denis), jurisconsulte français, né à Savigny-sur-Beaune (Côte-d'Or), vers 1804, s'est fait recevoir docteur en droit à Dijon, en janvier 1826. En 1833, il fut nommé suppléant à la chaire de droit administratif à la Faculté de cette ville, dont il devint plus tard titulaire.

On a de lui : *Traité de l'organisation, de la compétence et de la procédure en matière contentieuse administrative, etc.* (1842-46, 3 vol. in-8); *Traité du droit public des Français* (1845, 2 vol. in-8); *Questions et Traités de droit administratif* (1854); *Droit public et administratif romain, ou Institutions politiques, administratives, etc., du IVe siècle au VIe siècle, etc.* (Dijon et Paris, 2 vol. in-8), etc. Il a travaillé à la *Revue de droit français et étranger* et au *Journal des économistes*.

SERVAIS (Adrien-François), célèbre violoncelliste belge, né à Halle (Belgique), le 7 juin 1807, apprit de son père les premiers principes du violon et sut intéresser un riche amateur, qui lui donna les meilleurs maîtres. Enthousiaste du talent de Platel sur le violoncelle, il se consacra tout entier à l'étude de cet instrument, entra au Conservatoire de Bruxelles, où ce maître enseignait, remporta le premier prix la même année, et y devint bientôt répétiteur. Il obtint ensuite une place à l'orchestre du théâtre, et continua ses études avec persévérance. Après la révolution de 1830, il quitta la Belgique et vint en France, muni des recommandations de M. Fétis. Il se vit proclamé à Paris le premier violoncelliste de son époque. A partir de 1834, il se mit à voyager en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Belgique, obtint à Saint-Pétersbourg un succès d'enthousiasme et s'y maria en 1842. Depuis, il a donné des concerts dans la plupart des grandes villes de l'Europe, étudiant toujours et perfectionnant toujours son talent. De retour en Belgique vers 1845, il s'est fixé à Bruxelles, où il s'est fait encore entendre quelquefois dans des concerts solennels. Le roi l'a nommé son premier violoncelliste et décoré de l'ordre de Léopold.

Comme la plupart des virtuoses hors ligne, M. Servais a composé pour son instrument un grand nombre de morceaux hérissés de difficultés même pour les plus forts violoncellistes, tels que des *Concertos*, *Fantaisies* et *Airs variés*.

SERVICEN, médecin arménien, né à Constantinople, en 1815, d'une famille originaire de la haute Asie, appartient à cette première génération d'Orientaux que les réformes du sultan Mahmoud portèrent à quitter leur pays pour venir étudier en Europe, surtout en France, notre civilisation. Entraîné par ses goûts vers la médecine, qui était alors l'unique carrière ouverte aux chrétiens, et déjà familiarisé avec notre langue, il résolut de venir à Paris. L'amiral Roussin, ambassadeur à Constantinople, aplanit les difficultés que sa famille opposait à son départ, et, recommandé à M. Serres, le jeune Arménien fut admis aux cours de l'amphithéâtre de Clamart. Il reçut ensuite une pension de la Porte, poussa ses études jusqu'au bout et prit tous ses grades.

De retour à Constantinople en 1842, après avoir visité l'Angleterre et l'Italie, il fut nommé médecin ordinaire, et, bientôt après, médecin en chef de l'hôpital du Seraskiérat. En 1846, il fut attaché, avec le même titre, à l'état-major de l'École militaire, et fut appelé à la chaire nouvelle de médecine légale à l'École impériale de médecine de Galata-Serai, où plus tard il fut encore chargé de l'enseignement de la physique, ainsi que d'un cours spécial de pathologie interne. En 1849, le docteur Servicen reçut de l'*hekimbachi* (médecin en chef de l'empire) Abdulhaq-effendi l'ordre de lui présenter le programme d'une gazette médicale en langue française, dont la publication commença aussitôt sous sa direction (1849-1852). Lors de la création de la Société médicale de Constantinople (août 1856), fondée par le docteur Pincoffs, médecin hollandais au service de l'Angleterre, avec le concours des médecins des armées alliées, M. Servicen en fut un des premiers membres.

Fonctionnaire civil de la première classe du deuxième rang, décoré du Nichan-Iftikhar et de l'ordre impérial du Medjidié, le docteur Servicen a publié plusieurs ouvrages en langue arménienne, dont le plus estimé est son *Traité de l'éducation physique et morale des enfants* (Mangadazoutune; 1844, 2 vol. in-8).

SERVIÈRE [de la Gironde], ancien représentant du peuple français, né à Bazas (Gironde), en 1808, revint, après avoir terminé ses études de droit, se faire inscrire au barreau de sa ville natale, et exerça avec succès la profession d'avocat. L'opposition libérale le fit entrer au conseil général de la Gironde, et le choisit, mais inutilement, pour candidat à la députation, en concurrence avec M. Galos, député ministériel. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 94 474 suffrages, le quatrième sur quinze. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota assez généralement avec la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Bazas.

SESMAISONS (Olivier DE), ancien représentant du peuple français, né près de Nantes, en 1801, d'une ancienne famille de Bretagne, et neveu du pair de France Humbert Sesmaisons, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr. Il prit part au siége d'Alger, et, après la révolution de Juillet, donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe. Il se consacra dès lors à l'agriculture, devint membre du conseil général de la Loire-Inférieure, et prit une place assez importante dans le parti légitimiste. En 1848, il fut envoyé à la Constituante par 85 805 suffrages, le sixième sur treize. Membre de l'extrême droite, il vota quelquefois avec l'extrême gauche : contre le maintien de l'état de siége, pour l'incompatibilité de toutes fonctions publiques salariées avec le mandat législatif, pour la sanction, par le peuple, de la Constitution, dont il rejeta l'ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya les lois contre la presse et les clubs. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer hostile à la démocratie, vota la loi sur l'enseignement et la loi du 31 mai, et ne se sépara point des chefs de la droite lorsqu'ils entrèrent en lutte contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il resta en dehors des affaires publiques.

SETTIMO (Ruggiero), homme politique italien, né à Palerme, en 1778, appartient par son père à la famille des princes de Fitalia, et par sa mère à celle des princes d'Aragon. Il entra de bonne heure dans la marine et y conquit successivement tous ses grades jusqu'à celui d'amiral, au milieu des guerres de la République et de l'Empire. En 1812, lorsque lord Bentinck imposa une constitution au roi François réfugié en Sicile, il acquit, comme ministre constitutionnel, une très-grande popularité, et en 1820 il fut en Sicile, en même temps que Guillaume Pepe à Naples, un des principaux fauteurs de la révolution qui arracha tant de réformes à Ferdinand Ier. Pendant vingt-huit ans il avait vécu dans la retraite, au milieu de ses immenses domaines, suspect au gouvernement et quelquefois persécuté, lorsqu'il redevint, en 1848, le chef de la révolution sicilienne. A l'âge de soixante-dix ans, M. R. Settimo prit les armes et se mit spontanément à la tête des insurgés, qui le nommèrent président des quatre comités de défense déjà organisés.

Après avoir propagé l'insurrection dans toute l'île, il réclama du gouvernement le rétablissement de l'ancienne constitution du pays, et, au mépris du traité de Vienne, la séparation de la Sicile et du royaume de Naples. Bientôt il convoqua la Chambre des Pairs et celle des Communes; n'admettant sur les listes électorales que les citoyens sachant lire, il donnait toute l'action politique à un petit nombre de citoyens riches et puissants. Sur sa proposition, on créa un gouvernement provisoire, pris, en partie, au sein des Chambres. Le roi Ferdinand II, pour le gagner ou le dépopulariser, le nomma ministre à Naples, chargé spécialement des affaires de l'île. En même temps, le Parlement le choisissait pour président, avec le pouvoir tout royal de nommer les ministres, de sanctionner les décrets, de dissoudre et de proroger les Chambres, de déclarer la guerre et de conclure la paix. Il vota avec toute l'Assemblée la déchéance des Bourbons et la nomination d'Albert-Amédée Ier, fils de Charles-Albert, comme roi de Sicile. Le Parlement, entre les mains duquel il remit ses pouvoirs, le nomma président honoraire et à vie de la Chambre des sénateurs, lui donna la franchise postale, comme autrefois les États-Unis à Washington, et lui laissa le soin de nommer les ministres en attendant l'arrivée d'Albert-Amédée.

M. Settimo fut pendant quelque temps le véritable roi constitutionnel de la Sicile, et le plus populaire qui fut jamais. Le premier ministère formé par lui ayant été contraint de donner sa démission, il appela au pouvoir les chefs de l'opposition. Lorsque la guerre recommença avec Naples, le peuple le salua du nom de Père de la patrie. Après avoir lutté de tous ses efforts contre la restauration de Ferdinand II, il fit partir les révolutionnaires les plus compromis, quitta la Sicile le dernier et se retira à Malte. Il y resta jusqu'au commencement de 1861, époque où il fut nommé sénateur par le roi Victor-Emmanuel. Il fut même porté à la présidence, qu'il refusa à cause de son âge et de ses infirmités. — Il est mort le 2 mai 1863.

SEURRE (Gabriel-Bernard), dit SEURRE *aîné*, statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 juillet 1795, entra, en 1815, dans l'atelier de Cartellier, et suivit, au commencement de 1816, les cours de l'École des beaux-arts; il y remporta successivement les divers prix de sculpture, et le grand prix de Rome au concours de 1818, sur le sujet : *l'Exil de Cléombrote*. De retour à Paris, en 1823, il exposa l'année suivante une *Baigneuse*, placée à Trianon, et ne figura depuis qu'aux deux salons de 1827 et 1836; il y envoya une statue de *Sainte Barbe*, commandée par la préfecture de la Seine pour l'église de la

Sorbonne; *Sylvie pleurant la mort de son cerf*, demandé pour la maison du Roi; un *Buste* ou *Portrait*, et *la Victoire d'Aboukir*, modèle en plâtre du bas-relief exécuté par lui à l'Arc de triomphe de l'Étoile. Dès 1828, il avait été en effet chargé, par le ministère de l'intérieur, de plusieurs sculptures pour ce monument inachevé : l'*Histoire de l'Arc de triomphe*, publiée par Thierry en 1845, donne les dessins et détails du *Projet de couronnement* alors proposé par cet artiste, consistant dans un quadrige avec figures gigantesques.

En 1842, il exécuta en bronze la statue de *Molière*, pour la fontaine de la rue Richelieu. Admis à l'Institut en 1852, en remplacement de Ramey, M. Gabriel Seurre a reçu la décoration dès le mois d'avril 1837.

SEURRE (Charles-Marie-Émile), dit SEURRE *jeune*, frère du précédent, né à Paris, le 22 février 1798 ; mort le 10 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SEVAISTRE (Paul), industriel français, ancien représentant du peuple, né à Elbeuf, le 20 novembre 1802, est un des plus riches manufacturiers de cette ville, où il a fondé, avant 1830, une fabrique de draps. Il avait déjà siégé au tribunal de commerce de cette ville, lorsqu'il y remplit, de 1845 à 1848, les fonctions de président; il a commandé aussi la garde nationale. Élu en 1848 représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Eure, le cinquième sur dix, il se fit inscrire au comité du travail, s'éleva avec beaucoup de vivacité contre les actes du gouvernement provisoire et de la Commission exécutive, et, à l'exception de la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite. A la Législative, où il fut envoyé, le second de son département, il s'associa jusqu'au bout à la politique de la majorité. A la suite du coup d'État, qui le rendit à la vie privée, il alla reprendre, à Elbeuf, la direction de sa manufacture. M. Sevaistre a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

SEVERINE (Dimitri-Petrowich DE), diplomate russe, né à Saint-Pétersbourg, le 25 juillet 1792, et fils d'un lieutenant général, fut attaché dès l'âge de vingt ans à la légation de Madrid, passa en 1815 à Paris et porta à Berlin les préliminaires de la paix. Associé ensuite aux travaux du ministère et jouissant de la confiance du comte de Nesselrode et de Capo d'Istria qui se partageaient alors la direction des affaires, il les suivit aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach et de Vérone. En 1825, il remplit l'intérim de M. de Nesselrode aux affaires étrangères; peu de temps après, il obtint le poste de chargé d'affaires en Suisse, et sa conduite après les événements de 1830 lui valut le grand cordon de Sainte-Anne et le rang de conseiller intime. En 1837, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Munich, où il a résidé depuis. — M. de Severine est mort en février 1865.

SÈVES (Octave-Joseph-Anthelme), plus connu sous le nom de SOLIMAN-pacha, général égyptien, d'origine française, né à Lyon, en mai 1788, est fils d'un meunier, ainsi qu'il se plaît lui-même à le rappeler, tirant une honorable vanité de son origine populaire. Doué d'instincts belliqueux, après avoir reçu l'éducation que lui permettait la demi-aisance de sa famille, il entra dans la marine, en qualité d'aspirant, puis passa, comme sous-officier dans le 2e régiment d'infanterie de marine. Après sept années de service à la mer, fatigué de languir dans un rang subalterne, il s'engagea, comme simple soldat, dans le 6e régiment de hussards et fit toutes les campagnes de la fin de l'Empire. Attaché au maréchal Ney pendant la retraite de Moscou, il fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille, à Posen (1813), et lieutenant, l'année suivante, à Brienne. Aide de camp du maréchal Grouchy pendant les Cent-Jours et licencié après Waterloo, il vit que toute perspective de service lui était fermée en France et, après avoir essayé vainement de détourner sa vocation, en prenant à bail une exploitation agricole à Grenelle, il résolut de se rendre en Perse où le shah organisait des troupes à l'européenne, et il s'embarqua pour l'Égypte (1816).

C'était le moment où Mehémet-Ali commençait l'application de ses plans de réforme militaire. Il jugea le jeune officier de hussards propre à ses vues et se l'attacha. M. Sèves ne trompa point l'attente du vice-roi : en moins de douze ans, il lui créa une armée organisée et disciplinée à l'européenne, qui débuta avec honneur dans la campagne de Morée. Devenu colonel et musulman, sous le nom de Soliman-bey, il était chef de l'état-major d'Ibrahim-pacha. Nommé général de brigade, puis major général de l'armée égyptienne, durant la première campagne de Syrie (1831-1833), il prit une part active aux batailles de Homs, de Beylan et de Koniéh. Général de division en 1834, il remplit avec zèle les fonctions d'inspecteur général des écoles jusqu'au moment où les nécessités du service le rappelèrent en Syrie, à l'époque de la seconde guerre entre l'Égypte et la Porte ottomane (1839-1840), et contribua grandement au gain de la bataille de Nezib, dont il a donné une relation détaillée. Le duc de Raguse, dans ses *Souvenirs de voyages*, juge Soliman-pacha comme un homme dont les facultés se sont développées à mesure que s'étendait son autorité, et ajoute : « C'est enfin un général consommé et qui serait remarqué dans tous les états-majors. »

SEWARD (William-Henry), homme politique américain, né à Auburn (État de New-York), le 16 mai 1801, étudia le droit, se fit bientôt connaître comme avocat, et devint homme de loi dans sa ville natale. Il se mêla de bonne heure à la politique, et en 1830 fut élu au Sénat de l'État de New-York, où il resta quatre ans. Il visita alors l'Europe. Candidat du parti whig pour le poste de gouverneur de l'État, il fut élu en 1838; son administration souleva les oppositions les plus vives, par l'appui qu'il donna aux réclamations des catholiques, relatives au système des écoles. Réélu toutefois en 1840, il se retira en 1842 à Auburn, sans cesser de s'occuper de politique. En 1849, il entra, en qualité de sénateur, au Congrès des États-Unis et fut renommé en 1855; il se distingua par ses discours contre l'esclavage, notamment lors du rappel de la mesure connue sous le nom de *Compromis du Missouri*.

En 1860, l'influence politique de M. Seward, son éloquence populaire, son caractère décidé, sa fortune considérable avaient fait de lui un des chefs du parti républicain. Il fut d'abord porté comme candidat à la présidence des États-Unis, mais il se déclara pour M. Lincoln dont il contribua beaucoup à assurer l'élection. Partisan dévoué du maintien de l'Union, il fit déclarer par le comité du Sénat que jamais la présente constitution ne serait modifiée. Ses discours eurent un grand retentissement et marquèrent nettement la situation des fédéraux et des séparatistes.

Dès le mois de janvier 1861, M. Seward accepta le poste de premier ministre sous la future administration de M. Lincoln. Confirmé comme ministre d'État par le Sénat de Washington, au mois

de mars suivant, il eut pendant toute la guerre civile, sous le titre de secrétaire d'État, la plus grande part aux événements intérieurs de l'Amérique du Nord et aux relations diplomatiques à l'étranger. Il s'efforça aussi longtemps que possible de circonscrire le conflit avec les États sécessionnistes, en protestant contre tout projet d'affranchir et d'armer les esclaves. Au commencement de 1863, il repoussa les ouvertures du gouvernement français relatives à des préliminaires de paix. En 1864, il y eut un parti qui le proposa pour la présidence, mais il n'accepta pas la candidature, pour ne pas rendre suspecte d'intérêt personnel son administration sous la présidence de M. Lincoln. Par suite de son entier dévouement à la cause de l'union américaine, M. Seward, après la prise de Richmond, faillit être une des victimes du fanatisme des assassins suscités par la défaite du Sud. Le soir même de l'assassinat de Lincoln, il fut frappé d'un coup de poignard, dans son lit, et très-grièvement blessé. Son fils fut atteint, auprès de lui, d'un coup mortel (15 avril 1865). Pour lui, il put, quelque temps après, reprendre la direction des affaires étangeres.

Il a été donné en 1853 une édition complète des écrits de M. Seward (*Speeches, State papers and miscellaneous Works*; New-York, 3 vol. in-8), qui comprend ses divers discours, ses lettres d'Europe, publiées d'abord dans un journal, et un choix de sa correspondance publique, on y trouve aussi, sous le titre de *Notes on New York*, une étude intéressante sur les progrès des arts, des sciences et de la littérature dans l'État de New-York, destinée à servir d'introduction à un ouvrage sur l'histoire naturelle de New-York, publié par la législature de l'État en 1842.

SEYDOUX (Jean-Jacques-Étienne-Charles), député français, né à Vevey (Suisse), le 6 juillet 1796, s'établit au Cateau, où il exploita une belle fabrique de mérinos. Il était déjà colonel de la garde nationale et membre du conseil général, lorsqu'il fut nommé, sous les auspices du parti de l'ordre, représentant du Nord à la Législative (1849); il s'y associa à tous les actes de la majorité, se rallia, en 1850, à la politique de l'Élysée, et donna son appui au coup d'État de décembre, en acceptant une place dans la Commission consultative. En 1852, candidat du gouvernement, pour la 8ᵉ circonscription du Nord, il fut élu député au Corps législatif, où il fut renvoyé par la même ville en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 21 368 voix sur 22 826 votants. M. Seydoux, qui est devenu maire de Cateau-Cambrésis, membre du conseil supérieur du commerce et du conseil général des Églises réformées, a été promu, le 13 juillet 1855, officier de la Légion d'honneur.

SEYFFARTH (Gustave), égyptologue allemand, né à Uebigau (duché de Saxe), le 13 juillet 1796, étudia successivement la philologie et la théologie, fut agrégé, en 1823, à l'université de Leipsick et y obtint, deux années plus tard, la place de professeur d'archéologie. Il publia d'abord un ouvrage tout spécial : *De sonis litterarum Græcarum tum genuinis, tum adoptivis*, etc. (Leipsick, 1824), développement d'une première dissertation ; *De pronunciatione vocalium Græcorum* (1823). Chargé, après la mort du philologue Spohn (1824), de recueillir ses manuscrits, il livra à l'étude de la langue et de la littérature égyptiennes, et ecrivit, outre le *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum* (Leipsick, 1825 et 1831, 2 vol.), qui contenait les écrits inédits laissés par Spohn, un ouvrage personnel : *Rudimenta hieroglyphices* (1826).

En 1826, M. Seyffarth obtint du gouvernement saxon la mission d'explorer les musées égyptiens de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il rapporta à Leipsick, après une absence de trois ans, plus de dix mille copies de monuments égyptiens et de manuscrits cophtes, riches matériaux des nombreux ouvrages qu'il n'a cessé de publier depuis sur la chronologie, les sciences, la langue et la religion égyptiennes. Nous citerons : *Systema astronomiæ Ægyptiorum quadripartitum* (Leipsick, 1833); *Notre Alphabet, Image du Zodiaque* (Unser Alphabet ein Abbild des Thierkreises; Ibid., 1834); *Alphabeta genuina Ægyptiorum et Asianorum* (Ibid., 1840); *Principes de mythologie et d'ancienne histoire religieuse, etc.* (Grundsaetze der Mythologie und der alten Religionsgeschichte; Ibid., 1843); *Recherches sur l'année de naissance du Christ* (Untersuchungen ueber das Geburtsjahr Christi; Ibid., 1846); *Rectifications de l'histoire de la chronologie, de la mythologie, etc., des Romains, des Persans, des Égyptiens, etc., d'après de nouveaux documents historiques et astronomiques* (Berichtigungen der rœm., griech., etc., Geschichte, Zeitrechnung, etc; Ibid., 1855), ouvrage qui traite les points de chronologie les plus difficiles de l'histoire des Romains, des Grecs, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, des Babyloniens, des Hébreux et des Égyptiens; *Grammatica ægyptiaca* (Gotha, 1855, gr. in-8, avec 92 lithogr.), contenant, avec quelques règles grammaticales de l'ancien égyptien l'histoire de l'interprétation des hiéroglyphes; une première traduction d'un papyrus de Turin, sous le titre d'*Écrits théologiques des anciens Égyptiens* (Theologische Schriften der alten Aegypter; Gotha, 1855, gr. in-8), etc. M. Seyffarth; qui a autant d'érudition que d'activité, s'est exposé plus d'une fois, par la hardiesse de ses hypothèses, aux railleries de plusieurs de ses confrères. Il a défendu contre Champollion, ses opinions et celles de Spohn, dans diverses brochures en langues anglaise, française, italienne et latine.

SEYMOUR (sir Michael), marin anglais, né en 1802, près Plymouth, est le troisième fils d'un contre-amiral distingué, à qui ses services militaires firent accorder, en 1809, le titre de baronnet. Après avoir fait les campagnes de 1813 et de 1814, à bord du vaisseau *l'Annibal*, commandé par son père, il passa trois ans au Collège royal de marine, reprit la mer en 1818 et devint lieutenant en 1822. Il fut alors employé dans les croisières de l'Angleterre ou de la Méditerranée. Capitaine en 1826, il servit dans les eaux de l'Amérique du Sud, où *le Challenger*, qu'il montait, se perdit en 1835, passa de nouveau dans la Méditerranée (1841), et rejoignit l'escadre de sir W. Austen à la station des États-Unis (1845). De 1850 à 1854, il fut chargé de l'inspection générale des docks et magasins de Sheerness et de Devonport, et, lorsque la guerre éclata avec la Russie, il fut choisi par sir Ch. Napier pour son capitaine de pavillon. En 1855, il fut promu au grade de contre-amiral, et revint, sous les ordres de sir Dundas, dans la mer Baltique, avec le commandement en second de la flotte anglaise.

Chef de la station navale de la Chine en 1856, sir M. Seymour intervint inutilement auprès du gouvernement de Canton, afin d'obtenir réparation des insultes faites à un équipage anglais. Ayant pris position devant la ville avec dix bâtiments de guerre, il s'empara de tous les forts de la rivière et des environs (24 octobre), ouvrit ensuite, à coups de canon, une large brèche qui fut franchie par les soldats de marine, et bombarda la ville les 3 et 4 novembre. De cet événement

sortirent les premières complications entre la Chine et la Grande-Bretagne; la révolte des Indes en ajourna le dénoûment, devenu, grâce au concours de la France, si favorable (sept. 1858). Déjà commandeur de l'ordre du Bain, pour ses services dans la Baltique, il fut promu grand'-croix pour sa conduite en Chine. Membre du parlement pour Devonport en 1859, sir M. Seymour est devenu en 1863 vice-amiral de pavillon rouge.

SEYMOUR (sir George Hamilton), diplomate anglais, né en 1797, et petit-fils du 1ᵉʳ marquis d'Hertford, acheva ses études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière diplomatique et débuta, en 1817, par le poste d'attaché d'ambassade à la Haye. Employé, de 1819 à 1821, à la rédaction des protocoles au *Foreign-Office*, il accompagna le duc de Wellington au Congrès de Vérone (1822) et résida tour à tour, comme secrétaire de légation, à Francfort, à Stuttgart, à Berlin et à Constantinople. En 1831, il représenta son pays à Florence; puis, en 1836, à Bruxelles, où, jusqu'en 1842, il prit part à toutes les discussions auxquelles donnait encore lieu l'arrangement de la question belge. Envoyé à Lisbonne (1846), il ne put, malgré l'intervention armée de l'Angleterre dans la répression du mouvement septembriste d'Oporto, faire adopter toutes ses exigences en faveur du commerce anglais; échec qui, dans la suite, aigrit ses rapports avec le ministère de Costa-Cabral et motiva son rappel en avril 1851. On alla même jusqu'à l'accuser d'avoir fomenté la révolution qui, à cette époque, força ce dernier à céder le pouvoir au maréchal Saldanha.

De Lisbonne, sir G. Seymour passa à Saint-Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire (octobre 1851), et y eut, avec Nicolas, ces fameux entretiens secrets, communiqués à lord J. Russell et ensuite au Parlement, et dans lesquels le tzar offrait à l'Angleterre de partager les dépouilles de l'empire turc, « qui n'était plus, répétait-il, qu'un moribond. » Quelques semaines avant la déclaration des hostilités, il fut forcé, par le gouvernement russe, de prendre ses passe-ports (février 1854). A la fin de 1855, il succéda à lord Westmoreland comme ambassadeur à Vienne et fut nommé membre du Conseil privé. En 1858, il a pris sa retraite. En récompense de ses services diplomatiques, il a reçu le rang de chevalier (*knight bachelor*) et la grand'croix de l'ordre du Bain.

Deux autres membres de la même famille sont connus sous les noms de marquis d'Hertford et de lord Seymour-Conway. Voy. Hertford.

SÈZE (Jean-Pierre-Aurélien de), ou de Sèze et Desèze, comme le porte le *Moniteur* de 1848, avocat français, ancien représentant du peuple, né à Bordeaux, le 25 septembre 1799, est le neveu du défenseur de Louis XVI. Déjà avocat général en 1830, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et se fit inscrire au tableau des avocats de Bordeaux. Il devint un des représentants les plus considérables du parti catholique et légitimiste dans le Midi, et plaida avec succès dans plusieurs procès criminels qui attirèrent l'attention publique. En 1848, élu représentant du peuple par 58 302 suffrages sur 140 000 votants, le douzième sur quinze, il fit partie de l'extrême droite, et monta plusieurs fois à la tribune. Il soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le quatrième à l'Assemblée législative, il fut un des dix-sept représentants chargés d'élaborer la loi du 31 mai contre le suffrage universel. Dans les conflits qui s'élevèrent, en 1851, entre l'Assemblée et le président, il se sépara de la politique de l'Elysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'était fait inscrire au barreau de Paris en mai 1851.

Un parent du précédent, M. Jean-Louis-Adrien-Casimir Desèze, est devenu premier président de la Cour de Poitiers et commandeur de la Légion d'honneur (13 août 1855).

SHAFTESBURY (Anthony Ashley Cooper, 7ᵉ comte de), homme politique et pair d'Angleterre, né le 28 avril 1801, à Londres, descend d'une ancienne famille, élevée à la pairie en 1661, en la personne d'un chancelier de Charles II. Sous le nom d'Ashley, il fit de bonnes études à l'université d'Oxford (collége de Christ-Church), qui lui conféra, en 1841, le diplôme honoraire de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes, en 1826, pour le bourg de Woodstock, il appuya l'administration de Liverpool et de Canning, bien que, par ses tendances générales, il inclinât vers le torysme. Sous lord Wellington, il consentit à prendre part aux travaux du bureau des Indes. Réélu, en 1831, par le comté de Dorset, après une lutte électorale qui dura quinze jours, il devint lord de l'Amirauté (1834) et refusa un nouvel emploi dans le second ministère de sir R. Peel, plutôt que de renoncer à un projet de loi souvent présenté par lui et restreignant à dix heures la journée de travail.

S'étant trouvé en dissentiment d'opinion avec ses commettants, au sujet de la question du libre échange, qu'il avait soutenue, il donna sa démission (1846) et ne rentra au Parlement que l'année suivante, lorsque l'appui des sociétés religieuses le fit nommer député de Bath, en remplacement de M. Rœbuck. Au mois de juin 1851, il succéda aux titres et à la pairie de son père. Dans la vie publique, il a toujours montré la plus complète indépendance, n'acceptant de son parti que ce qu'il croyait juste et raisonnable. Philanthrope éclairé, il est peut-être, dans l'aristocratie anglaise, l'homme le plus dévoué aux intérêts ou aux besoins du peuple; à chaque session, il développe sa motion sur la journée réduite des ouvriers, le bill des dix heures, comme on le nomma. Protestant rigide, il jouit d'une influence illimitée, comme membre ou président de nombreuses sociétés religieuses, telles que la Société des Bibles, l'Alliance protestante, la Société des Missionnaires, dont les rentes annuelles s'élèvent à plusieurs millions. Comme écrivain, il s'est distingué par la publicité de quelques bons articles sur des questions sociales et industrielles insérées dans la *Quarterly Review*.

De son mariage avec une fille du comte Cowper (1830), il a eu huit enfants dont l'aîné, Anthony, baron Ashley, né à Londres, en 1831, élevé à l'école de Rugby, est entré, en 1848, dans la marine royale et a servi dans la Baltique et la mer Noire contre la Russie. En 1856, attaché à la mission spéciale de lord Granville en Russie, il fut, en 1857, nommé député-lieutenant du comté de Dorset, et la même année, devint député de Hull aux Communes, où son siége lui fut maintenu en 1859 par le bourg de Cricklade.

SHAKESPEAR (John), orientaliste anglais, né en 1774, à Lount (comté de Leicester), mort le 10 juin 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SHALLER (Louis), sculpteur allemand, né à Vienne, en 1804, et fils d'un peintre d'histoire mort en 1847, apprit le dessin dans l'atelier de son père, et suivit plus tard les cours de l'Acadé-

mie, où il remporta le grand prix, sur une statue de *Persée tenant la tête de Méduse*. En 1828, il vint à Munich où le roi de Bavière lui fit des commandes importantes, les frises de deux salles de la Pinacothèque, quatre bas-reliefs pour le palais de l'Académie, à Carlsruhe; la frise représentant *les Jeux olympiques*, etc. Quelque temps après, il exécuta le *Fronton* du nouveau musée de la ville de Pesth. Le *Monument de l'empereur François Ier*, pour lequel il obtint le prix mis au concours, passe pour son œuvre capitale. Parmi les autres compositions, on cite : les statues de *Prométhée* et de *Phidias*, à l'extérieur de la Glyptothèque; un grand nombre de *Bustes*, de *Monuments funéraires*, une série de *Statuettes* très-originales, représentant les poëtes les plus connus, une *Statue de Herder*, en bronze, solennellement érigée à Weimar, en 1850; etc.

SHANNON (Richard BOYLE, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1809, dans le comté de Cork, appartient à une branche cadette des comtes de Cork et Orrery, élevée, en 1786, à la pairie. Après avoir terminé ses études universitaires à Oxford, il prit possession à la Chambre des Lords de la place de son père, vacante depuis 1842. Il vota avec le parti conservateur. Marié à une fille de lord Seymour en 1832, il a eu deux enfants dont l'aîné, Henry-Bentinck, vicomte BOYLE, né en 1833, à Londres, a été attaché de légation à Vienne.

SHAW (Henry), architecte anglais, né vers 1795, étudia le dessin à l'Académie de Londres, travailla quelque temps sous la direction de Pugin et se fit connaître par la publication d'ouvrages artistiques : *l'Histoire et les antiquités de la chapelle du Luton-Park* (the History and antiquities of the chapel at Luton-Park; Londres, 1829, in-fol.); *Choix d'ornements* (Illuminated ornements; 1833, gr. in-4), ouvrage des plus curieux, composé avec sir Fr. Madden et d'après les manuscrits et les anciens livres; *l'Ameublement au moyen âge* (Specimens of ancient furniture; 1836, in-4), portefeuille de 74 planches; *l'Architecture du règne d'Élisabeth* (Details of Elisabethan architecture; 1839, in-4), etc. En 1855, à l'Exposition universelle de Paris, M. H. Shaw a envoyé deux dessins ayant pour sujets : une *Coupe allemande* et un *Poêle funèbre appartenant à la Compagnie des marchands de poissons de Londres*.

SHEFFIELD (George-Auguste-Frédéric-Charles HOLROYD, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1802 à la pairie héréditaire. En 1821, il prit la place de son père à la chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Il fut chambellan de la reine en 1858 et 1859. De son mariage avec une fille du comte d'Harewood (1825) il a eu trois enfants, dont l'aîné, Henry-North, vicomte PEVENSEY, né en 1832 à Londres, ancien attaché d'ambassade à Constantinople, est devenu député-lieutenant du Sussex en 1853, et en 1857, membre des Communes pour ce comté.

SHELTON (Frederick-William), littérateur américain, né à Jamaïca (Long-Island), vers 1814, prit ses degrés au collége de New-Jersey en 1834, fut ordonné, en 1847, ministre de l'Église protestante épiscopale, et placé en 1854 à la tête d'une paroisse de l'État de Vermont. Il a écrit de bonne heure dans les revues et les *magazines* des esquisses et des scènes de la vie de campagne ou des légendes fantastiques, qui ont aussi paru en volume, et dont le caractère doux et mélancolique a fait le succès. Nous citerons : *le Curé de Saint-Bardolphe* (the Rector of Saint-Bardolph's; 1852, in-12), roman de mœurs; et les esquisses intitulées : *En remontant la rivière* (Up the river, 1853); *Du haut d'un beffroi* (Peeps from a belfry, in-12, 1855), etc.

SHERBORNE (James-Henri-Legge DUTTON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Londres, est petit-fils d'un député qui en 1784, fut élevé à la pairie. Il a succédé à son père en 1861. Marié deux fois, il a pour héritier un fils de son premier mariage, Édward Lenox, né à Bibury, en 1831.

SHERIDAN (Philippe-L....), général américain fédéral, est né vers 1832, en mer, à bord d'un navire américain sur lequel avaient pris passage ses parents, Irlandais émigrés du comté de Perry. A dix-sept ans, il entra à l'École de West-Point, s'y fit remarquer par son humeur batailleuse, et n'en subit pas moins brillamment ses examens de sortie. La guerre civile mit promptement en relief ses qualités militaires, et son avancement fut rapide. Il commanda d'abord une division dans l'armée du Tennessee, sous les ordres de Rosencranz. A Stone-River (septembre 1863), forcé de céder à des forces supérieures, il ne battit en retraite qu'après une résistance acharnée, et reçut en récompense le grade de major-général.

Peu de temps après, appelé à remplacer Pleasanton dans le commandement en chef de la cavalerie de l'armée du Potomac, il poussa jusqu'aux portes de Richmond une pointe hardie que les confédérés parvinrent à repousser, mais où ils perdirent Stuart, leur meilleur général de cavalerie (11 mai 1864). Chargé ensuite d'opérer dans la vallée de la Shenandoah, Sheridan y fit, pendant tout l'été de 1864, une puissante diversion qui retint loin de Richmond l'armée d'Early, et après des vicissitudes diverses, il battit complétement son adversaire dans trois rencontres successives (septembre) et ne s'arrêta que devant les renforts nombreux amenés aux confédérés. Attaqué par les généraux Long-Street et Early, près d'Adar-Creek, le 19 octobre il parvint, malgré le premier désordre des fédéraux, à concentrer son armée et à mettre l'ennemi en pleine déroute. Il poursuivit ses avantages pendant les derniers mois de l'année et eut encore une part importante à la campagne décisive du printemps suivant. Au mois de mars, il défit encore une fois Early et fit prisonnier presque tout son état-major.

SHERMAN (T.... W....), général américain fédéral, est né dans l'État de Rhode-Island, vers 1815. Élève de l'École militaire de West-Point, il fit partie de la promotion de 1836 et entra dans l'artillerie. Il prit part à l'expédition du Mexique, et au retour, il se fit, dit-on, banquier, puis avocat. La révolte des États du Sud, le ramena dans la carrière militaire. Il se fit remarquer dès le début de la guerre civile : il commandait, à Bull's Run, une batterie qui fit bravement son devoir, et devenu brigadier général de volontaires, il fut chargé, en décembre 1861, de l'expédition contre Beaufort, qu'il mena à bonne fin. Peu après, il fut envoyé dans le sud-est sous les ordres de Hunter, et prit part à la bataille de Pittsburg-Landing (6 et 7 avril 1862), où il fut blessé et eut deux chevaux tués sous lui. On lui confia ensuite l'attaque de Wicksburg, mais il fit de vains efforts pour s'emparer du cours du Mississipi et fut remplacé par Mac-Clellan (janvier 1863). Il fut plus heureux dans le Tennessee, où il obtint des succès marqués sur Braxton Bragg, et si sa pointe contre Mobile ne réussit pas comme on l'espérait, elle

ne lui en fit pas moins d'honneur par son caractère exceptionnellement audacieux.

Dans la campagne de 1864, le général Sherman fut nommé commandant des armées du Tennessee, de l'Ohio et de l'Arkansas. Il seconda activement les vues de Grant, en luttant contre Hood qui, après une résistance désespérée, fut forcé de lui livrer l'importante position d'Atlanta, où il établit aussitôt une base solide d'opérations. On a surtout remarqué les marches hardies et rapides qu'il exécuta dans les dernières semaines de l'année au milieu du territoire des Confédérés. Traversant la Georgie, il gagna le port de Savannah, après avoir pris et brûlé plusieurs villes, tourné celles qui étaient trop fortifiées pour être enlevées d'assaut, et accompli ainsi un trajet de 300 milles en vingt-sept jours. Maître de Savannah, le 20 décembre, et combinant ses mouvements avec ceux de la flotte fédérale, il força les armées confédérées d'évacuer devant lui les villes qu'elles occupaient, notamment Charleston, dont il s'empara malgré une garnison de 14 000 hommes, et qu'il livra en partie aux flammes (février 1865). Les succès de Sherman contribuèrent beaucoup à la capitulation des défenseurs de Richmond (avril 1865). *

SHORT (rév. Thomas-Vowler), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1790, à Dawlish (comté de Devon). Après avoir terminé ses études à Oxford, il resta quelque temps attaché à l'enseignement de l'université et administra ensuite diverses paroisses (1823-1837). Nommé évêque de Sodor et Man en 1841, il fut, en 1846, transféré au siége de Saint-Asaph, qui donne droit à la pairie. Le revenu annuel de ce diocèse est de 4200 liv. (105 000 fr.). On a de ce prélat, qui s'est fait remarquer par ses opinions libérales : *Essai de l'histoire de l'Église*, *Parochialia*, *Qu'est-ce que le christianisme?* et plusieurs volumes de sermons.

SHREWSBURY (Henry-John-Chetwynd Talbot, 18ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1803, à Ingestre-Hall (comté de Stafford), descend d'un chancelier élevé en 1736 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Ingestre, il entra dans la marine royale et commanda *le Philomèle* à la bataille de Navarin; en 1854, il a été porté dans la réserve avec le grade de contre-amiral. A la Chambre des communes, où il a vivement combattu la politique libérale et le libre échange, il a siégé de 1830 à 1833 et de 1837 à 1849. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute et devint 3ᵉ comte Talbot. En 1852, il a été au nombre des chambellans de la reine et est devenu, en 1853, député-lieutenant de Stafford. En 1858, il a hérité des titres et rangs du 17ᵉ comte de Shrewsbury. Nommé l'année suivante capitaine des gendarmes, il fut, en 1861, porté sur la liste des vice-amiraux en retraite.

De son mariage avec une fille du marquis de Waterford (1828), lord Shrewsbury a eu huit enfants, dont l'aîné, Charles-John, vicomte Ingestre, né en 1830, a servi dans les gardes et a été envoyé, en 1857 et 1859, à la Chambre des Communes par le comté de Stafford. Il a été nommé, en 1856, député-lieutenant de ce comté. Il a fondé, en 1853, une revue intitulée *Meliora* (4 vol.).

SIAM (roi de). Voy. Chao Pha Mongkout.

SIAO-TCHA-KOUÉI, ou Si-wang, le roi de l'ouest, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire. Il commanda l'arrière-garde. Il paye bravement de sa personne et dirige ses troupes avec une précision, qui d'après les relations des Européens, annonce certaines connaissances spéciales. Il est d'une taille élégante, d'une physionomie vive et spirituelle. Son teint est très-jaune et son visage allongé n'a du type mongol que l'écartement des narines et l'obliquité des yeux. L'un des mieux doués parmi ses frères d'armes, il est présenté comme l'Achille de l'insurrection. On le dit marié à la plus jeune sœur du prétendant (voy. Tien-té).

SIBBERN (Frédéric-Christian), célèbre philosophe et publiciste danois, né le 18 juillet 1785, à Copenhague, où son père était médecin, fut élevé dans des sentiments religieux qui ont exercé une grande influence sur le développement de ses idées philosophiques. Ses parents, natifs du Holstein, lui apprirent de bonne heure la langue allemande et dirigèrent ses premières études, qu'il acheva à l'université avec le plus grand éclat. Il passa l'examen de droit latin en 1810, se fit recevoir docteur en philosophie en 1811, et partit pour l'Allemagne et la Suisse, où il se lia avec plusieurs célèbres poëtes et savants. Nommé, à son retour (1813), professeur adjoint de philosophie à l'université de Copenhague, il est devenu professeur titulaire en 1829. Membre de l'Académie des sciences depuis 1816, il fut l'un des fondateurs de la Société pour la liberté de la presse.

Comme philosophe, M. Sibbern a cherché son point d'appui dans la révélation et professé une sorte de schellingianisme, modifié par des croyances chrétiennes et la préoccupation de la morale pratique. Il a exercé une très-grande influence sur la génération actuelle du Danemark, où la philosophie n'était jusque-là qu'une importation étrangère ou un accessoire secondaire d'autres sciences; il est le premier Danois qui l'ait étudiée dans son ensemble, pour elle-même et avec originalité; mais la terminologie particulière qu'il a adoptée rend ses écrits inaccessibles, à moins d'une longue initiation. Familier avec les sciences naturelles, il applique la méthode d'analyse à l'esprit humain avec habileté et finesse et se plaît à décrire les opérations de l'âme jusque dans les plus minimes détails.

Ses principaux écrits philosophiques sont : *la Nature et l'essence spirituelle de l'homme* (Menneskets aandelige Natur og Væsen; Copenhague, 1819-1828, 2 vol. in-8), remanié sous le titre de *Psychologie* (1843; 3ᵉ édit., 1857), précédé d'un *Traité de biologie*, ouvrage plein d'observations personnelles, et offrant déjà le mélange de la philosophie et de la théologie; *Lettres posthumes de Gabrielis* (Efterladte Breve af Gabrielis; 1826; 2ᵉ édit., 1851); *De l'amour* (Om Elskov; 1829); *Sur la connaissance et la recherche* (Om Erkjendelse og Granskning; 1822); *Éléments de la logique* (Logikens Elementer; 1822, 2ᵉ édit., 1835); *De præexistentia, genesi et immortalitate animæ* (1823, in-4); *Archives et répertoire philosophiques* (Philosophisk Archiv og Repertorium; 1829-1830, 4 part.); *Sur la poésie et l'art en général* (Om Poesie og Konst i Almindelighed; 1834-1853, 2 parties; 2ᵉ édit., 1805) : *Sur l'idée, la nature et l'essence de la philosophie* (Om philosophiens Begreb, Natur og Væsen; 1843); *Cosmologie spéculative et éléments d'une théologie spéculative* (Speculativ Kosmologie; 1846, in-8), etc.; *Rapports de l'âme et du corps* (Om Forholdet immellem Sjæl og Legeme; 1849); *la Morale des Stoïciens et celle des épicuriens comparées* (Den Stoiske og Epicuræiske Moral; 1853, in-8); *De l'humanité* (Om Humanitet og Alsind; 1857); etc.

Il a aussi soutenu, dans de nombreux écrits politiques, dont plusieurs lui ont attiré les atta-

ques de la presse libérale, les principes de M. S. Œrsted (voy. ce nom), dont il est l'admirateur et l'ami. Nous citerons, sans parler des articles insérés dans une foule de recueils : *Remarques sur l'ordonnance royale concernant l'établissement d'États provinciaux en Danemark* (Bemærkninger vep denk. Anordning, etc.; 1832); *Feuilles d'avis patriotiques* (Patriotiske Intelligents blade; 1835, 2 part., in-8); *De l'union des divers États provinciaux du Danemark* (Om de danske Stænder-forsamlingers Forening; (1838); *Sur le droit de consentement aux impôts et sur la Constitution*, (Om Skattebevillingsret og Constitution; 1840, in-8); *Dikaiosyne*, discussions politiques (1843, part. I, in-8) : *De la lutte entre les deux plus hauts pouvoirs politiques en Danemark* (Om og i Anledning af Kampen i mellem de tvende hœieste Statsmyn-digheder; 1854, in-8).

SIBERT DE CORNILLON (Charles-Louis-Adolphe, baron DE), magistrat français, né à Avignon, en 1800, reçu avocat en 1822, devint procureur à Apt (1825) et à Carpentras (1826). N'ayant pas voulu reconnaître la dynastie de Juillet, il donna sa démission, au mois d'août 1830, et se fit inscrire au barreau de Nîmes, qui le choisit deux fois pour bâtonnier. Toutefois il accepta, sous le ministère Guizot, de rentrer dans la magistrature, et exerça près la Cour royale de Nîmes, les fonctions d'avocat général (août 1843). Destitué en mars 1848, il fut envoyé, en 1849, à Limoges en qualité de procureur général. Deux ans plus tard, il venait occuper, au département de la justice, la direction des affaires criminelles (février 1851), puis le secrétariat général (novembre 1851), à la tête duquel il resta jusqu'en 1859. Lors de la réorganisation du conseil d'État (26 janvier 1852), il reçut le titre de conseiller ordinaire hors sections; en 1859, il prit place dans la section de législation. M. de Sibert de Cornillon, officier de la Légion d'honneur en 1852, fut promu commandeur, le 15 octobre 1854. — Il est mort en octobre 1864.

SIBOUR (Marie-Dominique-Auguste), prélat français, sénateur, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le 4 avril 1792, mort le 3 janvier 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

SIBOUR (Léon), ecclésiastique français, ancien représentant du peuple, cousin du précédent, né à Istres (Bouches-du-Rhône), le 9 février 1807, et destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, fit ses études à Aix et entra au grand séminaire. Après avoir rempli pendant dix ans les fonctions de secrétaire de l'archevêché, il fut appelé à la chaire d'histoire ecclésiastique, vacante à la Faculté de théologie d'Aix, et reçut la croix de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. Il professait alors des opinions politiques très-avancées, et se rattachait au parti radical. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Ardèche et fut nommé représentant du peuple par 33 840 voix, le cinquième sur neuf élus. Membre du comité de l'instruction publique, il vota souvent avec le parti démocratique, notamment contre le maintien de l'état de siége et pour l'abolition de la peine de mort. Il s'abstint de se prononcer sur un certain nombre d'importantes questions, comme sur l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la droite, admit la proposition Rateau, qui mit fin à la Constituante, et ne fut point réélu à la Législative. Il resta auprès de l'archevêque, qui le nomma curé de Saint-Thomas d'Aquin, puis le choisit pour auxiliaire. Sacré le 7 janvier 1855, évêque de Tripoli *in partibus infidelium*, M. Léon Sibour devint ensuite chanoine du premier ordre au chapitre impérial de Saint-Denis.

SIBUET (Joseph-Prosper, baron), homme politique français, député, est né à Thionville (Moselle), le 17 février 1811. Après avoir terminé ses études de droit, il fut, en 1833, reçu avocat à la cour de Paris. Il fit ensuite plusieurs voyages, particulièrement en Scandinavie et au cap Nord. En 1838, il fut nommé auditeur au conseil d'État. En 1852, il devint membre du conseil général des Ardennes pour le canton de Givet, et en 1858, il fut nommé aide des cérémonies, secrétaire à l'introduction des ambassadeurs. Candidat du gouvernement, en 1863, dans la 3e circonscription des Ardennes, il fut nommé député au Corps législatif par 20 431 voix sur 25 114 votants. M. le baron Sibuet a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

SICARD (François), écrivain militaire français, est né le 6 juillet 1787, à Thionville (Meurthe). Fils d'un colonel d'infanterie, il s'enrôla, à l'âge de quinze ans, dans le 62e de ligne, devint, en 1809, sous-lieutenant et prit part aux campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Saxe, de France et de Belgique. Attaché, en 1818, à l'état-major de la place de Thionville, il porta dès lors son investigation dans toutes les parties de la science militaire, reçut pour ses travaux historiques la croix d'honneur en 1829 et fut nommé capitaine à la fin de 1830. Mis en demi-solde en 1834, il fut employé plusieurs années au dépôt de la guerre.

On a de ce savant officier, qui a contribué à la fondation de la Société de la statistique universelle (1829) et de l'Académie de l'industrie (1830), un grand nombre d'articles remarquables sur l'histoire militaire, répandus dans plusieurs recueils périodiques, notamment le *Journal des sciences militaires*, *le Spectateur militaire*, *le Mémorial encyclopédique*, *le Magasin universel*, le *Dictionnaire de la conversation* et *l'Armée*, dont il a pris en 1837 la rédaction en chef. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des institutions militaires des Français* (1830-1831, 4 vol. in-8 et atlas), fruit d'immenses recherches et abondant en détails historiques du plus grand intérêt; *Annuaire historique, militaire et statistique* (1839-1840, 2 vol. in-8); *Tableaux chronologiques des combats, siéges et batailles* (1845-1849) pour l'*Histoire de l'armée* de M. Adrien Pascal. En 1856, il a fourni de nouveaux matériaux à une réimpression de ce dernier ouvrage.

SICHEL (Jules), médecin-oculiste français, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1802, fut reçu docteur à Berlin en 1825 et à Paris en 1833. Il fonda, en 1836, dans cette dernière ville, une clinique ophthalmologique aux consultations gratuites de laquelle il dut, dans sa spécialité, une grande renommée. Médecin officiel des établissements d'éducation de la Légion d'honneur, officier de cet ordre, depuis 1847, M. Sichel devint l'un des oculistes les plus populaires de Paris; le public a paru faire plus de cas que ses confrères des traitements, d'ailleurs assez simples, employés par lui, et de ses cures nombreuses. La critique, en qui la compétence n'exclut pas toujours la prévention, s'est montrée sévère pour ses ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Propositions générales sur l'ophthalmologie* (1833, in-8); *Traité de l'ophthalmie, la cataracte et l'amaurose* (1837, in-8), supplément de l'ouvrage de Weller sur le même sujet; *Mémoire et observations sur la choroïdite* (1836); *Iconographie ophthalmologique*

(1852-1856, in-4, texte et planches); enfin de nombreux articles spéciaux dans la *Revue* fondée par lui comme organe de sa clinique.

SIDI-MOHAMMED, empereur actuel ou sultan de Maroc et Fez, né en 1803, est monté sur le trône, à la fin de 1859, comme successeur et fils aîné d'Abd-er-Rhaman. Le règne de ce dernier n'avait été qu'une longue suite de différends avec des puissances européennes, terminés presque tous au désavantage du Maroc; celui du fils fut inauguré par un différend avec l'Espagne, plus grave que tous les autres. Nous avons rappelé, sous les noms de plusieurs des généraux espagnols qui y ont pris part, notamment d'O'Donnell, les principaux événements d'une guerre rapide, mais sanglante, et terminée, après une double défaite du général de l'armée marocaine, Muléi-Abbas, par un traité humiliant pour le chef des États-Barbaresques (novembre 1859-mars 1860).

Après la paix du 26 mars, Sidi Mohammed fit des efforts pour renouer des relations meilleures avec les différents États de l'Europe. Il prit quelques mesures en faveur de la navigation; il ordonna l'érection de plusieurs phares sur ses côtes. Les concessions qu'il fit aux étrangers, relativement aux douanes, excitèrent parmi ses sujets un mécontentement, qui le mit, en 1862, presque dans la nécessité d'abdiquer. En juin 1864, il promulgua un décret qui accordait aux Européens la liberté de commerce dans toute l'étendue de l'empire du Maroc.

SIDMOUTH (révérend William-Léonard ADDINGTON, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, est fils d'un ministre d'État élevé en 1805 à la pairie héréditaire. Il fit ses études universitaires à Oxford, embrassa l'état ecclésiastique et prit possession en 1844 de son siége à la Chambre des Lords, où selon les traditions de sa famille, il soutint la politique conservatrice. — Il est mort à la fin de mars 1864.

De son mariage avec miss Young (1820) il a eu neuf enfants, dont l'aîné, William-Wells ADDINGTON, né en 1824 à Scotsbridge, a quitté la marine en 1848, avec le grade de lieutenant de vaisseau, Député-lieutenant du comté de Devon en 1852, il a été nommé, en 1863, membre de la Chambre des Communes pour Devizes.

SIEBOLD (Philippe-François DE), voyageur et naturaliste allemand, né le 17 février 1796, à Wurtzbourg, et fils du physiologiste de ce nom, fit de fortes études à l'université de sa ville natale, obtint en 1820 le grade de docteur, et deux ans après, s'embarqua en Hollande, comme officier de santé, pour l'île de Java. Attaché comme médecin et naturaliste à la mission diplomatique et scientifique envoyée par le gouvernement des Pays-Bas dans l'empire du Japon, il dut d'abord, comme tous les Européens, borner ses excursions aux environs de Desima; mais peu à peu la réputation qu'il acquit par son savoir, lui fit obtenir certaines libertés rarement accordées aux étrangers. Des naturalistes japonais, des médecins de l'empereur se rendirent des points les plus éloignés auprès de lui pour recevoir ses leçons. En échange les indigènes entreprirent dans l'intérieur de grandes excursion dont ils rendaient fidèlement compte à leur maître, qui parvint ainsi à recueillir les documents les plus curieux sur l'état politique, ethnographique et géographique d'un pays jusqu'alors très-peu connu. En 1826 M. de Siebold parvint même à pénétrer avec l'ambassade hollandaise jusqu'à Yeddo, mais un manquement à l'étiquette de la cour de Niphon les força de retourner à Desima. Poursuivant cependant ses recherches scientifiques, il put faire explorer par ses élèves presque toutes les contrées de l'empire japonais; mais en 1828, au moment de repartir pour l'Europe, le zèle indiscret d'un de ses amis, l'astronome et le bibliothécaire de l'empereur, qui lui avait confié la copie d'une carte de l'empire dressée récemment par ordre du gouvernement, lui fut fatal. Il fut arrêté, et subit une détention avant de s'embarquer pour l'Europe, où il arriva le 7 juillet 1830. Quoique toujours attaché au service des Pays-Bas, en qualité de colonel d'état-major, M. de Siebold demeura, à partir de 1854, à Bonn; mais ses riches collections d'histoire naturelle et d'ethnographie japonaise se trouvent au musée de Leyde.

Parmi ses ouvrages, les plus précieux que l'on ait encore sur l'empire japonais, nous citerons : *Epitome linguæ Japonicæ* (Batavia, 1826; 2e édit., 1853); *Atlas de cartes géographiques et de cartes marines de l'empire japonais* (Atlas von Land- und Seekarten vom japanischen Reiche) : *Niphon, archives pour servir à la description de l'empire japonais* (Nippon, Archiv zur Beschreib., etc.; Leyde, 1832-1851, 20 livraisons), magnifique ouvrage encore inachevé, et qui est enrichi d'un grand nombre de cartes, de gravures, de portraits; *Fauna Japonica* (Ibid., 1833 et suiv. tomes I-V) en collaboration avec Temminck, Schlegel et Haan; *Bibliotheca Japonica* (Ibid., 1833-1841, 6 vol.), lithographiée par le Chinois Ko-tsching-Dschang et publiée en commun avec M. J. Hoffmann; *Flora Japonica* (Ibid., 1835-1853, 1re et 2e centurie) : *Isagoge in bibliothecam Japonicam* (Ibid., 1841); *Cataldus librorum Japonicorum* (Ibid., 1845); *Histoire authentique des tentatives des Pays-Bas et de la Russie pour entrer en rapport avec l'empire du Japon* (Urkundliche Darstellung der Bestrebungen Niederlands und Russlands zur Erœffnung Japans; Ibid., 1855), etc.

SIEBOLD (Charles-Théodore-Ernest DE), physiologiste et anatomiste allemand, né le 16 février 1804, à Wurtzbourg (Bavière), fils d'un médecin distingué, étudia dans sa ville natale sous la direction de son père, et exerça ensuite la médecine à Heilsberg et à Kœnigsberg en Prusse. Nommé en 1835 directeur de l'hôpital d'accouchement de Dantzick, il passa en 1840 à Erlangen, en qualité de professeur de zoologie, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire. Cinq ans après, il accepta les mêmes fonctions à l'université de Fribourg, et les remplit avec distinction jusqu'en 1850. C'est pendant cet intervalle qu'il écrivit son excellent *Traité d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (Lehrbuch der vergleichenden Anatomie der wirbellosen Thiere; Berlin, 1848), aussitôt traduit en français : (Paris, 1849), et plus tard en anglais (Londres, 1854). En 1853, M. de Siebold, qui, depuis 1850, enseignait la physiologie à l'université de Breslau, et dirigeait l'Institut physiologique de cette ville, fut appelé à Munich, où il fonda un Institut physiologique et où il occupa les chaires de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie. Il devint en même temps directeur en chef du cabinet zoologico-zootomique.

On a encore de ce savant : un *Manuel de zootomie* (Handbuch, etc.; Berlin, 2e édit., 1854), fait en commun avec H. Stannius; et un grand nombre de mémoires insérés dans le *Journal de zoologie scientifique*, fondé par lui et par M. Kœlliker en 1849, et dans divers autres recueils spéciaux. M. de Siebold y a fait connaître quelques-uns des résultats tout à fait nouveaux de ses recherches sur les animaux inférieurs, leur anatomie, leur vie et leur reproduction. Plusieurs de

ces mémoires ont été réimprimés à part, entre autres : ***Des vers solitaires, etc., avec une introduction sur l'entozoogénèse*** (Leipsick, 1854, 36 grav.)

SIEBOLD (Édouard-Gaspard-Jacques DE), médecin allemand, frere du précédent, né à Wurtzbourg, le 19 mars 1801, fut, comme lui, dirigé dans ses premières études par son père. Il alla ensuite à Gœttingue et à Berlin, et obtint en 1827, après avoir reçu le grade de docteur, une place à l'hôpital d'accouchement de Berlin, dont son père avait éte le fondateur. A la mort de ce dernier (1848), il eut pendant un an la direction de cet établissement, puis alla occuper la chaire de chirurgie que lui offrait l'université de Marbourg. Quatre ans plus tard, il fut appelé aux mêmes fonctions à Gœttingue.

On a de lui plusieurs ouvrages savants et spéciaux : *Histoire de la science obstétricale* (Geschichte der Geburtshülfe; Berlin, 1839-1845, 2 vol.); *Traité d'obstétrique* (Lehrbuch der Geburtshülfe; Ibid., 1841); *Études sur l'avortement artificiel* (zur Lehre der künstlichen Frühgeburt; Gœttingue, 1842); *Traité de médecine judiciaire* (Lehrbuch der gerichtlichen Medicin; Berlin, 1846, 1re partie), etc. Il a rédigé en outre, depuis 1828, le *Journal d'obstétrique*, fondé par son père en 1813.

SIEBOLD (Marianne-Théodore-Charlotte DE), née le 10 décembre 1791, à Heiligenstadt, en Prusse, morte en juillet 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SIEGERT (Auguste), peintre allemand, né à Neuwied, le 5 mai 1820, a étudié à Dusseldorf et produit un certain nombre de toiles historiques et de tableaux de genre, parmi lesquels nous mentionnerons : *le comte Eberhardt de Wurtemberg assis près du cadavre de son fils*, inspiré de la ballade d'Uhland; *l'Entrée de Luther à Worms; Joachim Ier, électeur de Brandebourg, rendant justice à un marchand dépouillé par un des seigneurs de sa suite; Frédéric défendant son fils pressé par les soldats de l'empereur; l'Empereur Maximilien tenant l'échelle d'Albert Durer; le Retour du trompette; Jeune fille lisant les prières à sa mère malade; l'Hospitalité, les Enfants dans l'atelier de l'artiste* (1861), etc.

SIGNARD (Nicolas-Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Mornay-sur-Vingeanne (Côte-d'Or), en avril 1803, s'établit comme médecin à Autrey, près de Gray (Haute-Saône). Républicain déclaré, il fit une opposition constante à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Saône, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par 20 157 suffrages, le dernier sur les neuf représentants du département. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il fit partie de la Montagne et vota constamment avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il suivit la même ligne de conduite, protesta contre la loi du 31 mai, et ne se réunit à la majorité que pour essayer de résister à la politique de l'Élysée. Écarté de la scène politique par le coup d'État du 2 décembre, M. F. Signard reprit à Gray l'exercice de la médecine.

SIGNOL (Émile), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 mars 1804, fut élève de Blondel, du baron Gros et de l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1829 et le grand prix en 1830, sur ce sujet : *Méléagre prenant les armes à la sollicitation de son épouse*. Il avait débuté au salon de 1824 par le tableau de *Joseph racontant son rêve à ses frères*. Pendant son séjour à Rome, il fit également aux salons, de 1834 à 1835, divers envois : un *Portrait*, le *Couvent de Santa-Scholastica*, possédé par M. Asse; *Noé maudissant son fils, Christ au tombeau*, acquis par la duchesse de Potowska. De retour à Paris en 1836, il exposa depuis : *le Réveil du juste, le Réveil du méchant*, d'après l'*Apocalypse* (1836); *la Religion consolant les affligés* (1837); *la Vierge* (1839); *la Femme adultère*, qui fut acquise pour le musée du Luxembourg, et qui, reproduite par des copies, par la lithographie et la gravure, valut à l'artiste une très-grande popularité (1840); *Jésus-Christ et la femme adultère*, sujet formant le pendant du précédent, mais accueilli avec moins de faveur; *Sainte Madeleine pénitente, la Vierge mystique*, pour le ministère de l'intérieur (1842); *la Prise de Jérusalem*, commande de l'ancienne liste civile pour Versailles (1848); *la Folie de Lucie, les Fantômes, la Fée et la Péri, Sarah la baigneuse*, triple sujet inspiré des poésies de M. Victor Hugo (1850); *Descente de croix, les Législateurs sous l'inspiration évangélique*, pour la Chambre du Sénat (1853), etc; sans compter, dans le même intervalle, un choix de portraits très-estimés. Outre plusieurs des sujets précédents, notamment *la Femme adultère*, M. Signol a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *Pieta, Béatrix, le Passage du Bosphore*; au Salon de 1859 une *Sainte Famille* et deux *Portraits*; à celui de 1863 : *Vierge folle et Vierge sage, Supplice d'une Vestale, Rhadamiste et Zénobie*.

Cet artiste a exécuté encore pour les galeries de Versailles (1838-1844), *la Deuxième croisade prêchée à Vezelay, le Sacre de Louis XV*, les portraits de *Louis VII*, de *Philippe-Auguste*, de *Louis IX* (équestre), de *Godefroy de Bouillon*. Chargé en 1840 de contribuer à la décoration de l'église de la Madeleine, il y a peint *la Mort de Saphira*, et a travaillé activement depuis cette époque à diverses chapelles des églises Saint-Roch, Saint-Séverin et Saint-Eustache : il a peint complétement pour cette dernière paroisse la chapelle dite des catéchismes. C'est lui qui fut chargé au mois d'août 1864 de décorer la nouvelle église de Saint-Augustin, au boulevard Malesherbes. M. Émile Signol a obtenu une 2e médaille en 1834 et une 1re en 1835. Il a été élu, en novembre 1860, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Hersent : il avait treize concurrents, parmi lesquels MM. Meissonnier, Lehmann et A. Hesse lui disputèrent les voix pendant dix tours de scrutin. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1841.

Son frère, M. Louis Eugène SIGNOL, né à Lille, le 17 février 1809, se destina comme lui à la peinture, et suivit quelque temps les cours de l'École des beaux arts, en même temps que l'atelier de M. Picot (1829). Pendant le séjour de son frère à la villa Médicis, il fit lui-même un voyage en Italie, et parut ensuite à quelques-uns des salons; on y a remarqué de 1837 à 1848 des *Vues prises dans les environs de Rome et de Capri*, un sujet religieux, quelques portraits, *don Juan recueilli par Haydée*, etc. Depuis quelques années, cet artiste semble avoir renoncé à la peinture.

SIGOURNEY (Lydia HUNTLY, mistress), femme de lettres américaine, née en 1791, à Norwich

(États-Unis), montra son goût pour la poésie presque dès l'enfance: on dit qu'à l'âge de huit ans, elle avait pris l'habitude de s'exprimer en vers. Elle étudia sous la direction d'un ami éclairé, M. Wadsworth, qui lui facilita l'accès de la carrière littéraire, et débuta par un volume de *Mélanges*, prose et vers (1815), qui fut assez bien accueilli. Mariée, en 1819, à un commerçant d'Hartford, M. Charles Sigourney, qui l'encouragea très-vivement à reprendre la plume, elle publia *les Aborigènes d'Amérique* (1822), poëme descriptif en cinq chants, dont on a vanté à la fois l'énergie et la grâce.

De 1824 à 1838, Mme Sigourney, qui produit avec une facilité peut-être exubérante, a fait paraître: des esquisses, *le Connecticut depuis 50 ans* (1824); un recueil de *Contes en prose*, des *Essais poétiques*, de *Petits poëmes*, des *Vers pour les enfants*, le roman de *Zinzendorf*, et des *Lettres*, tantôt adressées aux mères de famille, tantôt aux jeunes personnes. En 1840, elle a fait un voyage en Europe; ses impressions ont paru sous le titre: *Agréables souvenirs de pays agréables* (1841). Elle a donné depuis un poëme, *Pocahontas*, dont on loue la pensée et les détails.

SIGURDSSON (Jon), savant islandais, né à Rafnseyri (bailliage du Sud), le 17 juin 1811, passa en 1834 l'examen de philologie à l'université de Copenhague et obtint, l'année suivante, une des pensions léguées par Arnus Magnus, en faveur d'Islandais distingués par leur érudition. La commission Arna-Magnéenne, dont il devint secrétaire en 1848, et la Société des antiquaires du Nord le chargèrent, en 1341, d'aller étudier à Upsal et à Stockholm les anciens manuscrits islandais. Il fut élu en 1840 secrétaire de la Société islandaise et en 1847 membre du comité de la Société des antiquaires du Nord. Son île natale le députa à l'*Althing*, ou assemblée islandaise en 1845 et 1847, puis à l'Assemblée législative de Copenhague, en 1848. Il a publié: *État politique de l'Islande* (om Islands Statsretlige; Forhold, 1856) et édité, avec O. Stephenson, un vaste *Recueil des Lois concernant l'Islande* (Lovsamling over Island; Copenhague, 1853-1857, 7 vol. in-8); puis, avec Svend Grundtvig, *les Anciens chants islandais* (Islenzk Fornkvædi; Ibid., 1854, in-8 et suiv.). Il a pris part à la publication des *Sagas islandaises* (Islindinga Sœgur; 1843-47, 2 vol.) et fourni des mémoires à divers recueils du Danemark et de l'Islande.

SILBERMANN (Henri-Rodolphe-Gustave), imprimeur français, né à Strasbourg (Bas-Rhin), le 27 août 1801, y dirige la célèbre maison fondée à la fin du siècle dernier, et l'une des plus estimées pour ses productions chromotypiques. Possesseur d'un grand nombre de procédés qu'il a inventés ou perfectionnés, M. G. Silbermann a obtenu lui-même, dans l'impression en couleur, des résultats utiles et brillants, au moyen d'un nombre de planches de plus en plus restreint. Il a produit, depuis une trentaine d'années, et les ouvrages les plus riches et les illustrations les plus populaires. De son imprimerie sortent annuellement 120000 feuilles de soldats coloriés, circulant dans le commerce, et il a édité: l'*Album typographique*, offrant, au moyen d'échantillons, depuis les caractères primitifs jusqu'aux types orientaux de l'imprimerie royale, la marche et les progrès de la typographie (1840); le *Code historique de la ville de Strasbourg*, où pas un mot coupé ne se rencontre au bout des lignes (1840); les *Vitraux de la cathédrale*; l'*Ancienne bannière de Strasbourg*, la *Zoologie du jeune âge* (1842-1858), etc. Honoré de diverses distinctions et décoré de la Légion d'honneur, en juillet 1845, cet éditeur, dont les produits ont figuré avec honneur aux diverses expositions industrielles, a obtenu une médaille d'argent en 1844, une d'or en 1849, une *price-medal* à Londres, en 1851, et une médaille de première classe à Paris, en 1855.

Un de ses homonymes, M. J. SILBERMANN, depuis plusieurs années déjà conservateur de machines au Conservatoire des arts et métiers, a envoyé quelques appareils et pièces de précision aux Expositions universelles de l'industrie de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

SILLIG (Charles-Jules), philologue allemand, né le 12 mai 1801, à Dresde, mort le 14 janvier 1855. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

SILLIMAN (Benjamin), naturaliste américain, né en 1780, a contribué surtout par ses travaux de géologie au progrès des sciences de son pays. Nommé, en 1805, professeur de chimie au collège d'Yale à New-Haven, il visita l'Europe afin de mieux organiser ensuite le cabinet et la bibliothèque de cet établissement. Il y retourna l'année suivante et y publia: *Deux traversées de l'Atlantique* (Two passages over the Atlantic in the years 1805 and 1806; New-Haven, 1810, in-8). En 1818, il fonda l'*American Journal of science and arts*, auquel tous les savants de l'Union ont collaboré et qui jouit en Europe d'une bonne réputation. Ses propres articles y sont très-nombreux: ils embrassent la géologie, la chimie, la physique et la météorologie. Il a encore écrit: *Esquisses scientifiques sur un petit voyage d'Hartford à Québec* (Remarks made on a short tour between H. and Q.; New-Haven, 1820) et *Éléments de chimie* (Elements of chemistry; Ibid., 1831, 2 vol.).

Quoique fort âgé, M. Silliman entreprit en 1851, avec son fils, un troisième voyage en Europe et parcourut l'Allemagne, la France et l'Angleterre; le compte rendu de ce voyage se trouve dans un dernier ouvrage de ce savant: *A visit to Europe in 1851* (New-Haven, 1853, 2 vol.). Le chimiste Bowen a découvert un minerai auquel il a donné le nom de *Sillimanite*.

SILVA (Innocentio-Francisco DA), bibliographe portugais, né à Lisbonne, le 28 septembre 1810, fut destiné au commerce et étudia les mathématiques. En 1834, après avoir servi comme volontaire dans l'armée de don Pedro, il se consacra à l'enseignement privé, puis entra dans les bureaux de la préfecture de Lisbonne, où il est resté depuis. Il est membre de l'Académie des sciences de cette ville, de l'Institut historique du Brésil et de l'Institut de Coïmbre.

M. Fr. da Silva a publié: *Poésies du docteur J. A. da Cunha* (Composicoes poeticas, etc.; Lisbonne, 1839, in-8), édition qui lui valut des poursuites judiciaires et une saisie de l'ouvrage, à cause des idées de tolérance du poëte mathématicien; *Poésies de MM. Barbosa du Bocage* (Lisbonne, 1853, 6 vol.), avec des notes; *Petite chrestomathie portugaise* (Pequena chrestomathia portugueza; Lisbonne, 1850, in-8), et surtout un très-important *Dictionnaire bibliographique portugais* (Dictionairo bibliographico portuguez; Lisbonne, 1858-1860, t. I-IV), imprimé aux frais du gouvernement; puis de nombreux articles littéraires et politiques dans divers journaux.

SILVESTRE (Balthazar-Joseph), ancien officier et paléographe français, est né à Avignon (Vau-

cluse), le 21 août 1791. Il entra au service en 1806, et fit, dans le 52e de ligne, la plupart des campagnes de l'empire, depuis Wagram jusqu'à Lutzen. En 1816, il était officier d'état-major du général Parthouneaux. Il devint ensuite professeur de calligraphie des fils et des petits-fils du roi Louis-Philippe, et remplit ces fonctions pendant près de trente ans. Il se livra ensuite à des travaux fort remarquables de paléographie archéologique et artistique, puis se retira à Tours, où il s'occupa de collectionner des gravures anciennes et des portraits historiques.

On a de lui : *Poléographie universelle* (4 vol. gr. in-fol. Paris), son ouvrage le plus important; *Collection de soixante feuilles d'alphabets historiés et fleuronnés* (gr. in-fol. Paris). Il a publié aux frais de la Russie, l'*Évangéliaire slave de Ruins*, vulgairement nommé *Texte du sacre*.

SIMART (Pierre-Charles), statuaire français, membre de l'Institut, né à Troyes, le 27 juin 1806, mort le 27 mai 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SIMÉON (Henri, comte), administrateur français, sénateur, ancien député, né à Paris, le 16 octobre 1803, et fils et petit-fils de pairs de France. Après avoir terminé son cours de droit, il entra au conseil d'État (1826), où son père avait longtemps siégé avec distinction. Après la révolution de Juillet, il administra tour à tour, en qualité de préfet, les départements des Vosges, du Loiret et de la Somme. En 1842, il fut appelé par M. Humann à la direction générale des tabacs et vint représenter à la Chambre des Députés le collége de Remiremont (Vosges); il y siégea au centre parmi les plus fidèles partisans du parti conservateur. Démissionnaire en 1848, M. Siméon fut envoyé à la Législative en 1850, comme représentant du Var. Il s'y rallia à la politique du parti napoléonien et fut désigné, après le coup d'État, pour entrer au nouveau Sénat au mois de janvier 1852.

Président du conseil de surveillance de la Caisse générale des chemins de fer, il fut, en 1861, impliqué dans les poursuites dirigées contre M. J. Mirès et déclaré civilement responsable par le jugement du tribunal de 1re instance, ainsi que par l'arrêt de la Cour impériale de Paris. S'étant pourvu, comme M. Mirès, devant la Cour de cassation, il fut enfin acquitté de toute poursuite par l'effet de la réhabilitation de M. Mirès, par la Cour de Douai (21 avril 1862). Le comte Siméon a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1845.

SIMÉON-CHAUMIER (Pierre-Siméon CHAUMIER, dit), littérateur français, né à Nantes, le 25 avril 1806, d'une famille d'armateurs, commença ses études au petit séminaire et les termina au collége royal. Venu à Paris, en 1829, il suivit quelque temps les cours de l'École de droit, puis se jeta dans la carrière littéraire; il y débuta, en 1835, par un roman, *la Tavernière de la cité*, suivi peu après de *l'Hôtel du Peteau-Diable* (1836, 2 vol. in-8) et de *l'Évêque d'Autun* (1838, 2 vol. in-8), étude des mœurs du moyen âge, au triple point de vue de la vie populaire, chevaleresque et cléricale. La coïncidence de la mort de Talleyrand avec la publication de cet ouvrage lui valut, à l'étranger surtout, une certaine vogue.

Adepte fervent de l'école romantique, il a publié des poésies : *les Dithyrambes* (1840) : *les Auréoles* (1841); *Napoléon III* (1854), odyssée en douze chants, qu'il augmenta l'année suivante de six chants relatifs aux affaires de Crimée. De 1841 à 1852, il a préparé une trilogie épique, dont chaque partie comprend vingt-quatre chants et envisage successivement l'homme dans ses rapports avec les puissances *inférieures*, *morales* et *supérieures*. On a encore de M. Siméon Chaumier plusieurs *Discours* prononcés aux séances annuelles de l'Institut historique, dont il était membre, et plusieurs travaux lus au comité central des artistes, dont il fut président, entre autres : *Coup d'œil sur l'art religieux* (1855). — Il est mort en septembre 1860.

SIMMS (William-Gilmore), poëte et romancier américain, né le 17 avril 1807, à Charleston (Caroline du Sud), montra de bonne heure des dispositions pour la poésie; il avait à peine quinze ans que les journaux de sa ville natale inséraient ses vers. En 1825 parut son premier recueil de poésies, *Lyrical and other poems*, suivi de trois autres, avant 1830. Avocat, puis propriétaire du journal politique, *the Charleston city Gazette*, il perdit toute sa fortune à soutenir cette feuille. Voulant s'éloigner de Charleston après la mort de sa femme, qu'il y perdit en 1832, il alla vivre à Hingham (Massachussets), où il écrivit son principal ouvrage de poésie, *l'Atlantide* (Atalantis, a Story of the sea).

Il abandonna ensuite la poésie pour le roman et fit paraître *Martin Faber* (1833), récit dramatique et sombre, dont le succès l'engagea à exploiter longtemps la même veine, et suivi de *Guy Rivers, a tale of Georgia*, qui eut autant de vogue. On peut diviser en quatre catégories les romans de cet auteur : ceux qui se rapportent au temps de la révolution américaine, *the Partisan*, *Mellichampe*, *Catharine Walton*, trilogie; *the Scout* (l'Éclaireur), etc. ; ceux qui racontent la vie des frontières : *Guy Rivers; Richard Hurdis, a tale of Alabama; Border-Beagles, a tale of Mississipi; Beauchampe, a tale of Kentucky*; les romans historiques : *Yemassee, a romance of Carolina; the Damsel of Darien*, etc.; enfin, les romans de pure imagination : *Martin Faber; Carl Werner; Marie de Bernières*, etc. Chacun de ces ouvrages, publiés successivement depuis 1833, a été réimprimé en un volume in-12, à New-York, de 1854 à 1856. Un des chefs-d'œuvre de l'auteur est une collection de nouvelles réunies sous le titre de *the Wigwam and the Cabin* (New-York, 1845, in-12).

Les romans de M. Simms sont pleins d'action, et les aventures dramatiques au milieu des tribus sauvages des Peaux-Rouges, les bouleversements de la nature, les tempêtes, les ouragans, lui fournissent le fond d'une foule de scènes pittoresques et une source puissante d'émotion et d'intérêt. On a accusé l'auteur américo-allemand Sealsfield d'avoir mis largement l'auteur de *Guy Rivers* à contribution.

M. Simms a encore publié, à différentes époques, une douzaine de volumes de poésie, dont les meilleures pièces ont été réunies sous ce titre : *Poems, descriptive, dramatic, legendary and contemplative* (New-York, 1853, 2 vol. in-12). Il a aussi écrit un assez grand nombre de biographies historiques : *Life of captain John Smith* (New-York); *Life of general Marion* (Boston); *Life of Bayard*, etc.; une *Histoire* et une *Géographie de la Caroline du Sud* (History of South Carolina; New-Haven, in-12; Geography of South C.; Ibid., in-12). Il a fourni beaucoup d'articles aux journaux littéraires. Plus récemment, M. Simms, remarié, s'est fixé dans sa plantation de Midway (Caroline du Sud); sans renoncer entièrement à la littérature, il a écrit souvent dans une revue trimestrielle, publiée à Charleston, *the Southern quarterley Review*, dont il a pris la direction.

SIMON (Jules-François-Simon Suisse, dit Jules), philosophe français, ancien représentant du peuple, député, membre de l'Institut, né à Lorient (Morbihan), le 31 décembre 1814, fit ses études au collège de cette ville et à celui de Vannes, débuta dans l'enseignement comme maître suppléant au collège de Rennes, et entra à l'École normale en 1832. Agrégé de philosophie en 1835, il fut chargé de l'enseignement de cette science au lycée de Caen, et l'année suivante à celui de Versailles, où il ne resta aussi qu'une année. Rappelé à Paris par M. Cousin, dont il était un des plus brillants élèves, il fut chargé à l'École normale, en qualité de suppléant, de la conférence d'histoire de la philosophie, dont il devint l'année suivante titulaire. En 1839, il prit la suppleance de M. Cousin lui-même à la Sorbonne, et pendant douze ans il sut rendre à ce haut enseignement de l'histoire de la philosophie une partie de l'éclat que son maître lui avait autrefois donné. Le 16 décembre 1851, atteint comme homme politique plutôt que comme professeur, il vit son cours suspendu par un arrêté special. Quelques mois plus tard, son refus de serment à la constitution nouvelle le fit considérer comme démissionnaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. Il a été élu presque à l'unanimité membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Dunoyer, le 21 février 1863.

M. Jules Simon n'est guère entré dans la vie politique qu'à la révolution de Février. En 1846, candidat de l'opposition modérée dans le département des Côtes-du-Nord, en concurrence avec MM. de Cormenin et Tassel, il avait été écarté par l'influence du clergé. En 1848, il fut élu dans ce département, le dixième sur seize, par 65 638 suffrages. Attaché au parti républicain modéré, il fit partie, dès la réunion de la Constituante, de la commission et du comité de l'organisation du travail, et y combattit l'influence, alors si redoutée, de M. Albert. Aux journées de juin, il fut un des représentants qui pénétrèrent avec le plus de résolution dans les quartiers insurgés, et fut choisi pour président de la commission chargée de visiter les blessés. L'ordre rétabli, il s'occupa plus spécialement des questions d'instruction publique, devint secrétaire de la commission de l'enseignement primaire, et fut nommé rapporteur de la loi organique de l'enseignement. Il élabora et présenta à l'Assemblée un projet complet et conforme à l'esprit comme à la lettre de la Constitution. L'Assemblée n'eut pas le temps de le voter. Dans les discussions accessoires où l'enseignement public était en jeu, M. Jules Simon était le défenseur naturel des droits de l'État, dans la mesure où ils se concilient avec la liberté, et repoussait particulièrement les attaques portées à la tribune contre l'université et la philosophie par M. de Montalembert.

Membre et secrétaire de la commission chargée provisoirement des fonctions de conseil d'État, M. Jules Simon fut élu au commencement de 1849, par ses collègues membre du conseil d'État réorganisé, et donna, le 16 avril, sa démission de représentant. Il fit partie de la section de législation, et fut président de la commission permanente des recours en grâce. Sorti du conseil, lors de la réélection du premier tiers, il n'y fut pas réintégré par l'Assemblée législative. Éloigné de la vie politique et de l'enseignement public en France, il a été appelé à diverses reprises depuis 1855 en Belgique, pour y faire, dans les principales villes, à Gand, à Liége, à Anvers, des conférences de philosophie qui ont excité partout le plus vif enthousiasme. En 1863, candidat de l'opposition dans la 8e circonscription de la Seine, il a été nommé député au Corps législatif par 17 809 voix sur 28 685 votants. Il s'y est fait remarquer comme un des orateurs les plus écoutés de l'opposition libérale, et y a particulièrement défendu la liberté de la presse, les droits de l'instruction publique, les intérêts des femmes dans les classes laborieuses, etc. En juin 1865, il proposa et soutint l'amendement relatif à un emprunt spécial de 140 millions pour l'enseignement primaire.

M. J. Simon s'est spécialement consacré à la propagation de l'instruction primaire et à l'amélioration de la situation des ouvrières. En 1861, il fit dans plusieurs villes des conférences sur l'institution des cités ouvrières de Mulhouse, et ses discours provoquèrent en faveur de créations semblables des souscriptions qui s'élevèrent à des chiffres importants, à Saint-Quentin à 80 000 fr., à Verviers à 240 000 fr., etc.

Quelques-uns des divers écrits de M. Jules Simon attestent de sérieuses études spéciales, mais tous se sont fait remarquer par le talent du style, l'indépendance et l'élévation de la pensée. En voici la liste : *Du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon* (1839, in-8), l'une de ses deux thèses pour le doctorat, signées toutes deux de son nom patronymique; *Étude sur la théodicée de Platon et d'Aristote* (1840, in-8); *Histoire de l'école d'Alexandrie* (1844-45, 2 vol. in-8, 2e édition, 1861); puis trois ouvrages d'enseignement écrit, formant une sorte de trilogie philosophique; *le Devoir* (1854, in-8; 6e édition, 1859, in-12); *la Religion naturelle* (1856, in-8; 5e édition, 1859, in-12) et *la Liberté de conscience* (1859, 3e édit. in-12), résumé des dernières conférences faites en Belgique par l'auteur. Citons encore un grand ouvrage de philosophie appliquée à la politique et à l'économie politique, *la Liberté* (1859, 2 vol. in-8; 2e édition, 2 vol. in-18); *l'Ouvrière* (1863, in-18); *l'École* (1864, in-8 et in-18), manifeste en faveur de l'instruction primaire gratuite et obligatoire, etc. Ces divers ouvrages ont été traduits en plusieurs langues, notamment le *Devoir* en grec moderne par M. Skouffos, et *la Religion naturelle* en anglais, par M. Cole.

M. Jules Simon a donné en outre des éditions d'œuvres philosophiques avec d'importantes introductions : *Œuvres de Descartes* (1842, in-12); *Œuvres philosophiques de Bossuet* (1842, in-12); *Œuvres de Malebranche* (1842-47, 2 vol. in-12); *Œuvres philosophiques d'Antoine Arnaud* (1843, in-12). Il a collaboré au *Manuel de philosophie* (1847, in-8), avec MM. Jacques et Saisset, et au *Dictionnaire des sciences philosophiques* dirigé par M. Franck. Il a fourni aussi un certain nombre d'études de critique philosophique à la *Revue des Deux-Mondes* depuis 1840, et a été en 1847 un des principaux fondateurs de *la Liberté de penser*. Il a fourni à celle-ci de nombreux articles, notamment une chronique mensuelle, sous le titre de *l'Assemblée nationale*, pendant toute la durée de la Constituante.

SIMON (Victor), magistrat et archéologue français, attaché au tribunal et à la Cour de Metz depuis 1832, a été successivement nommé juge, vice-président (1839) et conseiller (1852). Chargé, lors de la création du comité des monuments historiques, de l'inspection de la Moselle, il est devenu membre de l'Académie de Metz, de la Société géologique de France, etc. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui : *Mémoires sur le lias du département de la Moselle* (1837); *Rapport sur les anciens monuments existant dans la Moselle* (1838); *Notice sur Metz et ses environs* (1841); *Recherches sur l'emplacement du palais des rois d'Austrasie* (1843); *Notice sur le Sablon* (1849); *Itinéraire de*

Metz à Sarrelouis (1850); *De l'art chez les anciens et au moyen âge* (1858); *Notices archéologiques* (1859), etc. et un nombre assez grand de *Documents*, *Notices*, *Observations*, *Recherches*, fournis, comme la plupart des travaux précédents, aux *Mémoires de l'Académie de Metz*.

SIMON (Léon-François-Adolphe), médecin français, né à Blois, le 27 novembre 1798, reçu docteur à Paris en 1822, ancien élève des hôpitaux, membre, dès 1826, de la Société de médecine pratique, dont il fut deux ans secrétaire général, a adopté, depuis 1832, les doctrines et la pratique de l'homœopathie. Se livrant en même temps aux études philosophiques, il a publié : *Mélanges philosophiques* (1825), traduit de J. Mackintosch; *Philosophie morale* (1832), traduit de Dugald-Stewart; *Leçons de médecine homœopathique* (1835); *Mémoire sur les maladies scrofuleuses* (1837); plusieurs *Lettres*, *Mémoires*, *Rapports*, sur des questions de médecine ou d'homœopathie, et inséré de nombreux articles dans différents journaux et recueils.

SIMON (Alexandre), fils du précédent, né à Paris, le 26 mars 1823, reçu docteur en 1847, s'est, comme son père, consacré à la pratique de l'homœopathie, et l'a défendue dans plusieurs écrits : *l'Homœopathie sans l'allopathie* (1856); *Des rapports de la théorie des crises et des jours critiques avec les principes et la thérapeutique de l'homœopathie* (1856), couronné par le congrès de Bordeaux; *Guide du médecin homœopathe au lit du malade* (1858); *Des maladies vénériennes et de leur traitement homœopathique* (1860); une traduction du *Traité de la maladie vénérienne*, d'Hahnemann (1855), etc.

SIMON (Joseph-François), homme politique français, député, est né à Guéméné (Loire-Inférieure), le 5 février 1801. Agriculteur, maire de Saint-Nicolas-de-Redon et membre du conseil général pour le canton de ce nom, il fut, en 1857, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription de la Loire-Inférieure. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 18 121 voix sur 25 995 votants. M. Joseph Simon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

SIMON-LORIÈRE (Charles-Louis), général français, né à Blois, le 18 octobre 1785, s'engagea comme mousse, fit comme soldat l'expédition de Saint-Domingue (1802), en revint lieutenant, fut attaché comme aide de camp aux généraux Bruyère et Sénécal, et fit avec eux toutes les campagnes de l'Empire en Allemagne, en Espagne, en Russie et en France. Napoléon le nomma colonel quelques jours avant sa première abdication (1814). Condamné, sous Louis XVIII, pour avoir tenu des réunions politiques, et rayé des contrôles de l'armée, il adressa vainement pétition sur pétition aux Chambres. La dynastie de Juillet lui rendit son rang, l'éleva au grade de maréchal de camp (11 novembre 1837) et le chargea du commandement militaire des Deux-Sèvres. Il fut placé, en 1848, dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 novembre 1857.

SIMONIN (Edmond), médecin français, né à Nancy, vers 1812, est fils d'un médecin distingué de cette ville, M. Jean-Baptiste Simonin, qui a écrit des mémoires dans les *Annales* de la Société des sciences et arts de Nancy, des *Recherches topographiques et médicales sur Nancy* (1854, in-8), etc., et a été choisi, dès 1836, pour correspondant de l'Académie de médecine. S'étant fait recevoir lui-même docteur à Paris en 1839, il se fixa dans sa ville natale; il y occupa la chaire de clinique chirurgicale à l'École de médecine, dont il devint directeur.

On a de lui différents travaux, notamment : *Décade chirurgicale, ou observations de chirurgie pratique* (1838, in-8); *Du strabisme* (1841, in-8, broch.); *Sur le virus vaccin* (1841); *De l'emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy* (Nancy, 1849-1855, 2 vol. in-8); *Recherches sur les effets de l'éther et du chloroforme* (1854); *Histoire de la médecine et de la chirurgie en Lorraine* (1858), etc.; des *Mémoires*, des *Opuscules*, etc.

SIMONIS (Eugène), sculpteur belge, né à Liége, en 1810, étudia successivement à l'école belge de Bologne, puis à Rome, sous Finelli, et revint se fixer en Belgique, où il devint membre de l'Académie royale (1845), officier de l'ordre de Léopold, etc. Il fit partie, en 1855, du jury de l'Exposition universelle de Paris. Nous citerons de lui : le *Mausolée du chapelain Triest*, à Sainte-Gudule; la statue équestre de *Godefroid de Bouillon*, sur la place Royale de Bruxelles; *l'Innocence*, au musée national; *Pépin d'Héristall*, au palais des Chambres (1837-1848); une *Levrette*, *le Bambin malheureux*, exposés à Paris en 1840 et 1843, etc.

SIMONIS-EMPIS. Voy. EMPIS.

SIMONNIN (Antoine-Jean-Baptiste), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 janvier 1780, mort à Paris, le 4 mai 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SIMPSON (sir James), général anglais, né en 1792, à Édimbourg, fit ses études à l'université de cette ville, obtint, à l'âge de dix-neuf ans, un brevet d'enseigne dans les gardes, fit la campagne de 1812 en Espagne et prit part à la défense de Cadix, ainsi qu'à l'attaque de Séville. Capitaine en 1813, il reçut une blessure grave au combat des Quatre-Bras, en Belgique. Ensuite, il servit quelque temps en Irlande, et passa comme chef des forces militaires à l'île Maurice, où il acquit la réputation d'un officier utile et plein de zèle. En 1842, il alla combattre aux Indes sous les ordres de sir Ch. Napier, assista à la bataille de Miani et à la prise d'Haïderabad, rentra en Angleterre en décembre 1846, et prit le commandement de Chatham.

Au mois de mars 1855, sir J. Simpson, qui était major général depuis plusieurs années, fut chargé de remplir en Crimée les importantes fonctions de chef d'état-major auprès de lord Raglan, auquel il succéda, en juin, dans l'exercice du commandement; il fut poussé là, dit-on, par la force des choses et contre sa volonté. Au reste, il s'efforça de faire de son mieux; s'il échoua, lors de l'attaque du Redan, le 8 septembre, les malheurs de cette journée furent communs aux deux généraux des armées alliées. Sir J. Simpson fut néanmoins promu au grade exceptionnel de général d'armée, créé chevalier et décoré de la grand'-croix du Bain (octobre 1855). Peu de jours après, il résigna son commandement entre les mains de sir W. Codrington (voy. ce nom). Le 16 juin 1856, Napoléon III lui a conféré les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

SIMPSON (James-Young), célèbre médecin écossais, né à Bathgate (comté de Linlithgow), en 1811, fut reçu docteur à l'université d'Édim-

bourg, en 1832, avec une thèse qui eut un grand succès auprès des examinateurs : l'un d'eux, le professeur J. Thompson, le choisit aussitôt pour l'assister dans la pratique de sa profession, ainsi que dans la préparation du cours de pathologie générale, dont il venait d'être chargé, et, en 1836, étant tombé malade, il se fit suppléer par son jeune élève, dont les leçons publiques eurent tout d'abord un grand succès. Bientôt M. Simpson pratiqua en son propre nom, ouvrit un cours d'accouchement et commença à écrire ses essais sur l'obstétrique, qui, complétés et coordonnés, ont paru sous le titre de *Mémoires d'obstétrique* (Simpson's Obstetric Memoirs; Edimbourg, 2 forts vol. in-8). Dès 1840, il fut élu professeur d'accouchement à l'université d'Édimbourg, en remplacement du docteur Hamilton. Parvenu, si jeune, à une position qui ouvrait un vaste champ à son activité, il redoubla d'ardeur, et, grâce à une merveilleuse intelligence, servie par une vigoureuse constitution, il put poursuivre des travaux multipliés, tout en faisant face aux exigences d'une innombrable clientèle.

La principale découverte attachée au nom de M. Simpson est celle des propriétés anesthésiques de l'éther et surtout du chloroforme. C'est en 1847 qu'il produisit pour la première fois l'insensibilité pendant l'accouchement, au moyen de l'éther sulfurique, appliqué déjà depuis quelques mois, en Amérique, par le chirurgien Morton (voy. ce nom), pour calmer la douleur de l'extraction des dents. Tandis que, d'un bout à l'autre de l'Europe émerveillée, on répétait dans tous les hôpitaux les prodiges de l'éthérisation, l'auteur de cette première découverte trouvait dans le chloroforme, après plusieurs essais sur lui-même, un agent anesthésique plus maniable et plus puissant. L'Académie des sciences de Paris lui a accordé un prix de 2000 francs pour l'introduction de l'anesthésie par le chloroforme dans la pratique médicale. Cette victoire sur la douleur physique, l'un des plus grands miracles de notre temps, est le plus précieux des titres à la célébrité.

Il n'est pas le seul de M. Simpson. Les autres titres, trop spéciaux pour que nous les rappelions ici, ont été réunis par le docteur Storrer, l'éditeur américain de ses *Mémoires*, qui conclut ainsi : « M. Simpson perçoit avec une telle rapidité et conclut si sûrement, qu'il paraît doué d'un génie divinatoire. En effet, la plupart de ses découvertes, dont on s'est étonné d'abord, satisfont l'analyse philosophique et ont été confirmées par l'experience ou ne tarderont pas à l'être. Chacune des opérations qu'il a proposées, dans les cas les plus difficiles que puissent rencontrer la science de l'obstétrique et la thérapeutique spéciale des maladies des femmes, honoreraient une vie entière de labeur (extraction préalable du placenta, version substituée à la craniotomie, emploi de la sonde et des pessaires intro-utérins). Elles soulevèrent d'abord les plus violentes attaques; mais leur efficacité, éprouvée depuis dix ans, est aujourd'hui reconnue avec respect par la majorité des médecins. »

Outre les nombreux travaux relatifs à ses découvertes, le docteur Simpson a publié les mémoires suivants, qui témoignent de la variété de ses connaissances ; *Notices archéologiques sur la lèpre et les léproseries en Écosse et en Angleterre* (Antiquarian notices of Leprosy ; Édimbourg) ; *Caractères contagieux du choléra* (On the contagiousness of cholera); *Anciennes empreintes romaines relatives à la médecine* (Ancient roman medicine stamps); *l'Armée romaine était-elle pourvue d'officiers médicaux?* (Was the Roman army provided with medical officers?) ; *Notes sur quelques anciens vases grecs destinés à contenir du lykion, et sur l'usage moderne de la même drogue dans les Indes orientales* (Notes on some ancient greek vases for containing Lykion, etc.) ; etc.

En 1849, le docteur Simpson a été élu président du Collége royal des médecins, et, en 1832, président de la Société chirurgicale d'Édimbourg. Il a le titre d'accoucheur de la reine Victoria pour l'Écosse. Associé étranger des Académies de médecine de Paris et de Belgique, il est devenu membre des Sociétés de chirurgie et de biologie de Paris, et des Sociétés médicales de Norvége, de Stockholm, de Copenhague, de Gand, du Massachussets, et membre honoraire du King et Queen's college des médecins en Irlande; etc.

SIMROCK (Charles), poëte et érudit allemand, né à Bonn, le 28 août 1802, s'est spécialement consacré à l'interprétation et à la propagation des vieilles poésies germaniques. Après avoir été élevé au lycée français établi alors à Bonn, il étudia le droit à l'université de cette même ville, et alla, en 1822, à Berlin, où il resta jusqu'en 1830, employé dans l'administration publique comme auditeur, puis comme reférendaire. Une pièce de vers que lui inspira notre révolution de Juillet 1830, le fit destituer par le gouvernement prussien, et il se livra dès lors exclusivement à la poésie et à ses études de *germaniste* qu'il avait jusque-là menées de front avec ses fonctions. En 1850, il reprit des fonctions en rapport avec son talent et ses travaux, en acceptant à Bonn une chaire de langue et de littérature allemandes.

M. Ch. Simrock a de bonne heure attaché son nom, comme interprète des antiques poésies nationales, aux plus célèbres de toutes, les *Niebelungen*, dont sa traduction, publiée à Berlin en 1827, compte aujourd'hui dix éditions, et a été complétée par celle des *Vingt chants des Niebelungen*, restitués d'après les indications de Lachmann (Zwanzig lieder. d. Nieb. nach Lachmann's Andeutungen wieder hergestellt; Bonn, 1840). Depuis 1830, il n'a cessé de traduire ou d'éditer les chants les plus intéressants pour l'Allemagne, et de les éclaircir par des notes savantes. Nous citerons parmi ses publications : *Sources de Shakspeare, dans les nouvelles, contes et traditions* (Quellen des Shakspeare in Novellen, Maerchen und sagen ; Berlin, 1831, 3 vol.), avec Echtermeyer et Henschel ; *Trésor des nouvelles italiennes* (Novellenschatz der Italianer ; Ibid., 1832) ; *Poésies de Walther von der Vogelweide* (Gedichte Walther's, etc. ; Ibid., 1833, 2 vol.), traduction et commentaires, avec M. Wackernagel ; *Wieland le forgeron*, poëme épique (W. der Schmied, deutsche Heldensage ; Bonn, 1835) ; *Traditions du Rhin, recueillies de la bouche du peuple et des poëtes* (Rheinsagen, aus dem Munde des Volkes etc. ; Bonn, 4e édit., 1850), livre de poésie classique du voyageur, et dont l'agréable composition explique le succès ; près d'une quarantaine de recueils de proverbes, de chants nationaux, etc., publiés successivement sous le titre collectif de *Livres populaires de l'Allemagne* (Deutsche Volksbücher; Berlin et Francfort, 1839 et suiv)., et parmi lesquels les *Marionnettes du docteur Faust* (Puppenspiel von Doct. F., 1846), ont eu le plus grand succès ; *le Livre des héros* (das Heldenbuch), développement poétique de toute la légende allemande, au moyen de légendes traduites ou poétiquement recomposées par M. Simrock (1843-1855) ; *Poésies* (Gedichte ; Leipsick, 1844), recueil original de romances, ballades et autres poésies personnelles de l'auteur, qui ont été très-goûtées au milieu de toutes ces anciennes poésies que M. Simrock s'est particulièrement plu à ressusciter. On cite encore de ce savant connaisseur de

l'antiquité poétique de la Germanie un *Manuel de mythologie allemande* (Handbuch d. deut. Myth.; Bonn, 1853) et un *Livre de lecture de vieil allemand en allemand nouveau* (Altdeutsches Lesebuch, in, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1854). Plusieurs poésies de M. Simrock ont été traduites en français, soit en vers, soit en prose, notamment dans quelques ouvrages de M. Nicolas Martin (Voy. ce nom).

SIMSON (Martin-Édouard), homme politique et magistrat allemand, né le 10 novembre 1810, à Kœnigsberg, fit ses études dans cette ville et obtint, en 1829, le grade de docteur en droit. Professeur adjoint dès l'âge de vingt-trois ans, il devint, en 1836, professeur titulaire et fut nommé, en 1846, conseiller du tribunal supérieur. Estimé, comme jurisconsulte et comme professeur, M. Simson se fit surtout une réputation par le rôle qu'il prit durant le mouvement révolutionnaire de 1848. Représentant de la ville de Kœnigsberg au parlement de Francfort, il s'y distingua par la clarté et la précision de son esprit et y exerça successivement, dans le cours de l'année, les fonctions de secrétaire, de vice-président et de président. Il dirigea l'Assemblée avec une habileté et une impartialité qui lui valurent d'être réélu à la presque unanimité des voix. En 1849, il fut chargé de la direction de la fameuse députation qui se rendit à Berlin pour offrir la couronne impériale au roi de Prusse. Ayant échoué dans cette mission, il déclina l'honneur de présider plus longtemps l'Assemblée nationale, qu'il quitta bientôt avec MM. Gagern, Dahlmann et les autres chefs du parti libéral modéré.

M. Simson resta encore sur la scène politique jusqu'en 1852, présida le parlement d'Erfurt et se fit remarquer, dans la seconde Chambre de la Prusse, aux premiers rangs de l'opposition. Fatigué enfin des luttes de la vie politique, il alla reprendre à Kœnigsberg ses anciennes fonctions de juge et de professeur; il les a de nouveau quittées pour rentrer à la Chambre, dont il a été élu président en 1861. On a de lui une petite *Histoire du tribunal de Kœnigsberg* et des écrits de jurisprudence.

SINA (baron DE), banquier grec, né à Sorrès, en Macédoine, vers la fin du dernier siècle, mort à Vienne en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Après sa mort, son fils aîné et son héritier, le baron Siméon de SINA, qui prit la direction de la maison, a fait don au gouvernement grec d'une somme d'un million de drachmes (900000 fr.), pour être, en grande partie, affectée à la construction et à l'entretien à Athènes d'une sorte d'Institut, comprenant plusieurs académies.

SINCLAIR (James SAINT-CLAIR, 13e baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Hermandstoun, descend d'une des plus anciennes familles de l'Écosse. Il succéda, en 1863, aux titres de son père. Précédemment capitaine aux grenadiers-gardes, il est devenu député-lieutenant du comté de Berwick. Marié en 1830, à miss Little, il a pour héritier son fils Charles-William, né en 1831, entré dans l'armée en 1848, blessé gravement à l'attaque du Redan en Crimée et promu ensuite au grade de major.

SINCLAIR (miss Catherine), femme de lettres anglaise, née à Édimbourg, le 17 avril 1800, est la sixième fille d'un baronnet qui siégea trente ans au Parlement. A la mort de son père (1835) qui, depuis longtemps, l'avait associée à ses travaux, elle songea à tirer parti de l'éducation exceptionnelle qu'elle avait reçue. Avant cette époque, il n'était sorti de sa plume que deux petits livres, composés pour l'instruction d'un de ses neveux: *Charlot Seymour* et les *Vies des douze Césars*. Les deux premiers ouvrages qu'elle donna alors: *Connaissances modernes* (Modern accomplishments or the March of intellect, 1835; nouv. édit., 1836), eurent pour but la réforme du système d'éducation mondaine et superficielle donnée aux femmes, et se répandirent à plus de 12 000 exemplaires.

Miss Sinclair publia ensuite d'intéressantes esquisses de voyages: *Montagnes et vallées* (Hill and valley), récit d'une excursion dans le pays de Galles; *l'Écosse et les Écossais* (Scotland and the Scotchmen, 1838), entremêlé de légendes et d'anecdotes; et *Holiday house* (1839), histoire de sa propre jeunesse. La mort d'une de ses sœurs lui inspira deux ouvrages sérieux: *le Voyage de la vie* (the Journey of life) et *le But de la vie* (the Business of life). A la suite de cette double publication, une de ses lectrices lui fit un legs considérable, à la condition d'accepter la surveillance d'un établissement charitable en faveur des veuves des officiers de l'armée. Miss Sinclair se dévoua sans hésiter à cette mission. — Elle est morte en août 1864.

Parmi ses œuvres d'imagination qui, grâce à leur moralité, ont pénétré dans beaucoup de familles, on remarque: *sir Edward Graam* (1842); *Intrigues modernes* (Modern flirtations); *Lord et lady Harcourt*, *Béatrix*, romans du grand monde; un recueil de nouvelles: *les Intérieurs de Londres* (London homes, 1853); *les Propos interrompus* (the Cross purposes; 1855, 3 vol.), et un volume de mélanges: *Anecdotes et aphorismes* (the Kaleidoscope of anecdotes and aphorims; 1855).

SINNER (R.-G.-Louis DE), helléniste français, d'origine suisse, né à Aarberg (canton de Berne), le 8 mars 1801, prit à l'université de Tubingue le grade de docteur en philosophie, et vint se fixer en 1828, à Paris. Il s'est dès lors fait connaître en France par de nombreuses éditions de textes grecs, sacrés ou profanes, savamment annotés, et par sa collaboration à d'importantes publications sur la même langue. De 1842 à 1845, il a fait partie de la commission pour l'examen des livres classiques, et a rempli, en 1846, une mission en Suisse, à la suite de laquelle il a publié: *Rapport sur un voyage historique et littéraire dans quelques cantons de la Suisse* (1846, in-8). Il est retourné dans son pays natal.

Nous ne pouvons que rappeler, parmi les travaux de M. de Sinner, ses éditions et récensions d'*Aristophane*, de *Lucien*, de *Platon*, de *Pindare*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Xénophon*, des *Pères Grecs* (1829-1847), la plupart devenues classiques et annuellement réimprimées. Il a contribué au premier volume du *Thesaurus linguæ græcæ* édité par Didot, publié, avec M. Hamel, la *Chrestomatie grecque* de F. Jacobs (1832-1847) et fourni quelques articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

SINTENIS (Charles-Frédéric-Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Zerbst, le 25 juin 1804, termina, au lycée de cette ville, des études commencées dans la maison paternelle, puis alla suivre les cours de droit aux universités de Leipsick et d'Iéna. Reçu docteur à Iéna, en 1825, après avoir songé à se vouer à l'enseignement, il se décida pour le barreau et se fit à Zerbst une clientèle à laquelle il renonça, en 1851, pour remplir à Dessau les fonctions de membre du conseil et du consistoire de la province. En 1847, lorsque le duc d'Anhalt-Dessau ajouta à ses États

le duché d'Anhalt-Kœthen, M. Sintenis eut une place de confiance dans l'administration de ce pays, et fut mis, comme conseiller intime, à la tête du cabinet des affaires. A la suite des événements de 1848, il perdit ses fonctions et abandonna en outre la présidence du tribunal supérieur de Kœthen : mais le duc lui offrit la même position à Dessau. En 1849, M. Sintenis fut élu membre de la diète d'Anhalt et prit place à l'extrême droite. L'année suivante, il assista aux conférences d'Erfurt. En même temps il remplissait les fonctions de second président du tribunal des duchés d'Anhalt et de Kœthen, dont il est devenu, après leur réunion en 1853, le seul président.

Doué d'un esprit essentiellement pratique, M. Sintenis a produit, comme jurisconsulte, des travaux où la science toutefois ne fait pas défaut : une traduction du *Corpus juris civilis* (1829). en collaboration avec plusieurs jurisconsultes; une traduction du *Corpus juris canonici* (1834); un *Manuel de droit d'hypothèque* (Handbuch des gemeinen Pfandrechts; Halle, 1836); *le Droit civil, général et pratique* (das praktische gemeine Civilrecht; Leipsick, 1844-1851, 3 vol.). Dans son *Vœu à propos de la question des Codes civils* (Votum zur Frage von den Civilgesetzbüchern : Ibid, 1853), il se prononçait contre la promulgation d'un Code civil dans le royaume de Saxe.

SIRAUDIN (Paul), vaudevilliste français, né vers 1814, a travaillé, dès 1835, pour le théâtre. auquel il a donné, seul ou en collaboration, le plus souvent, dans l'origine, avec M. Delacour, un grand nombre de pièces, vaudevilles, comédies, parodies, librettos d'opéras. La plupart ont été jouées avec succès sur les scènes du Palais-Royal et des Variétés. A la fin de 1860, M. Siraudin s'est établi confiseur à Paris, ce qui a fait, dans la presse, un certain éclat; mais ses occupations commerciales ont à peine un instant ralenti sa collaboration à de nombreux vaudevilles.

Nous rappellerons dans l'ordre des dates: *Une Faction de nuit* (1842); *Un Voyage en Espagne* (1843) et *le Tricorne enchanté* (1845), avec M. Th. Gautier; *Une Histoire de voleurs* (1846); *Lorettes et artistes* (1849); *la Société du doigt dans l'œil* (1850); *Claudine* (1851); *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), où Sainville a créé l'un de ses derniers rôles; *le Bourreau des crânes* (1853); *le Télégraphe électrique*, *Un Mari qui ronfle* (1854); *Sous un parapluie*, *le Gendre de M. Pommier*, parodie de la pièce de M. Ém. Augier (1855); *la Queue de la Poêle* (1856); *la Gammina*, parodie en quatre actes de *la Fiammina* (1857); *les Deux Frontins*, comédie en vers (Français, 1858), avec M. Méry, *Mon nez, mes yeux, ma bouche* (1859); *Une femme aux cornichons*, *Fou yo Po*, *Un bal sur la tête* (1860), *les Rameneurs*, vaudeville en un acte, *le Jardinier galant*, opéra-comique, *l'Argent fait peur*, *Nos bons petits camarades* (1861), *le Voyage de MM. Dunanan père et fils* (1862), *Mon-Joie fait peur*, parodie, et *les Femmes sérieuses*, comédie-vaudeville, en trois actes, avec M. Ern. Blum (1864); *le Déluge*, féerie en cinq actes, avec M. Clairville (Châtelet, 1865), etc.

SIRET (Adolphe), littérateur belge, né à Beaumont, dans le Hainaut, vers 1817, attaché depuis longtemps aux bureaux du gouvernement à Namur, a publié, à la suite de voyages et de recherches dans les musées d'Europe, un ouvrage des plus importants pour l'histoire de la peinture : *Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles...., précédé d'un abrégé de l'histoire de la peinture, suivi de la nomenclature des peintres modernes, etc.* (1848, grand in-4). Il est devenu, en janvier 1855, membre de l'Académie de Belgique. On a encore de lui : *les Genêts* (1836); *le Dernier jour du Christ* (1838); *Gloires et misères* (1840); *Rêves de jeunesse* (1843); *Chants nationaux* (1855), poëmes et poésies; *le Fils d'un empereur* (1840), essai dramatique en vers; *Anne de Boleyn* (1841), tragédie; *la Florentine*, drame en trois actes (1842); *les Trois marquis*, comédie (1844); *Parallèle entre Raphaël et Rubens* (1847); *Revue du Salon* (1848), etc.

SIVRY (Alphonse-Joseph-Constant DE), sénateur français, ancien député, né à Milan, le 17 janvier 1799, fils d'un payeur général de l'armée d'Italie, entra, après la révolution de Juillet, dans la carrière politique. Élu député, en 1831, par l'arrondissement de Ploërmel, il fit sans interruption partie de la Chambre jusqu'en 1842 et y représenta les opinions du centre gauche. Remplacé par M. de La Rochejaquelein, dont la candidature fut secrètement appuyée par le préfet du Morbihan, il se retira dans la vie privée jusqu'au 24 février. Il travailla de toutes ses forces à l'élection présidentielle du 10 décembre et revint bientôt aux affaires; le prince Louis-Napoléon le nomma préfet d'Indre-et-Loire (31 décembre 1848), puis de la Meurthe (11 mai 1850). Le zèle de M. de Sivry pour la politique inaugurée par le président a été récompensée par son admission dans le Sénat, le 19 juillet 1854 Il fut promu plus récemment commandeur de la Légion d'honneur. Il était membre du conseil général du Morbihan. — Il est mort en 1862.

SKAU (Laurids-Bedersen), riche paysan du Schleswig, qui s'est fait un nom, comme orateur populaire, dans l'agitation du Schleswig-Holstein (1842-1843), né en 1817, à Sommersted (bailliage de Haderslev), ne fréquenta pas d'autre école que celle de sa ville natale, où son père était pasteur. Issu d'une famille originaire de Danemark, il s'est prononcé en faveur de ce royaume, contre les prétentions des Allemands des duchés qui voulaient annexer le Schleswig à la Confédération germanique, et, après l'extinction prévue de la famille royale, former du Schleswig-Holstein un État indépendant. Doué d'un rare talent oratoire, il le fit tourner au triomphe de la cause nationale danoise. Les discours qu'il prononça dans les banquets, dans les fêtes populaires, et notamment dans la réunion qui eut lieu, en 1843, sur l'éminence de Skamling, n'ont pas peu contribué à entretenir le zèle des partisans du Danemark. Il parcourait les campagnes pour haranguer les paysans et leur expliquer des passages du *Danevirke* et de l'*Ugeblad*, journaux auxquels il fournissait lui-même des articles. Son éloquence se ressentait un peu du goût de son public, et ses adversaires l'appelaient *orateur de cabaret*, tandis que les Danois le surnommaient la *colonne de leur parti*, le *sauveur de la nationalité*. Ses discours ont été publiés à Copenhague, en 1844 (*L.-B. Skau og hans taler*).

Secrétaire de la Société du Schleswig, il fit partie, en 1843, d'une députation chargée de demander au roi que la langue danoise fût employée, conjointement avec l'allemand, aux séances des États provinciaux des duchés. Il retourna en plusieurs occasions à Copenhague avec des missions analogues et, à chaque fois, il reçut du roi et des hommes politiques l'accueil le plus distingué. Il fut nommé chevalier du Danebrog. L'histoire ne mentionne pas son nom dans l'affaire des duchés en 1848; sans doute, à cette époque, le fracas des armes couvrit la voix de l'orateur. — M. Skau est mort en mai 1864.

SKELMERSDALE (Édouard Bootle-Wilbraham, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1827, à Blythe dans le Lancashire, est fils d'un membre du Parlement. Il fit son éducation au collége d'Eton et à Oxford, puis prit, en 1853, à la Chambre des Lords, la place de son grand-père qui, en 1828, y avait obtenu un siege héréditaire. Il appartient au parti conservateur. En 1860, il a été nommé député-lieutenant de Lancashire. Marié, en 1860, à une fille du comte de Clarendon, il a pour héritier présomptif son oncle Édouard, né en 1807, colonel en retraite depuis 1851, nommé député lieutenant de Lancashire en 1852 et ancien secrétaire particulier du comte de Derby.

SKODA (Joseph), médecin allemand, né le 10 décembre 1805, à Pilson, en Bohème, suivit, à partir de 1825, les cours de médecine à l'université de Vienne. Docteur depuis 1831, il exerça la médecine en Bohême pendant que le choléra y sévissait, et fut nommé, en 1833, second médecin de l'hôpital général de Vienne. Initié par Joseph Heine et Gutbrod à l'usage du stéthoscope de Laennec, il résolut, sous l'influence de ses liaisons avec Kolletschka et Rokitansky, de se livrer particulièrement à l'étude de l'anatomie pathologique et des nouvelles méthodes d'auscultation et de percussion. Ses cours pratiques, commencés en 1835, eurent un grand succès et sa renommée grandit par suite de cures heureuses opérées d'après sa méthode; il devint successivement médecin de la division des poitrinaires de l'hôpital de Vienne (1840), médecin en chef de l'hôpital (1841), professeur de clinique (1846), et enfin en 1848 membre de l'Académie des sciences de Vienne.

M. Skoda, dont la réputation repose surtout sur le nombre et le talent des élèves qu'il a formés et qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Allemagne, ne compte personnellement que peu de travaux scientifiques. A la tête d'une nouvelle école de diagnostic, il prétend ne pas s'arrêter aux symptômes physiques pour en conclure immédiatement la nature des maladies, mais n'y voir que les signes extérieurs de l'état physique de l'organisme et pénétrer, à l'aide de l'anatomie pathologique et de l'expérience, jusqu'au principe même de toute affection morbide. Cette méthode, en vertu de laquelle ses disciples prétendent rejeter une foule d'anciennes traditions, pour élever la médecine à la hauteur des sciences exactes, a été exposée par M. Skoda sous ce titre : *Traité sur l'auscultation et la percussion* (Abhandlung Ueber Auscult und Percuss. Vienne, 1839, 5e édition, 1854).

SLADE (sir Adolphe), marin anglais au service de la Turquie sous le nom de *Muschaver-pacha*, est né en 1805. Fils d'un général de ce nom, il fut élevé à Portsmouth, entra en 1817 dans la marine royale et navigua trois ans dans les mers de l'Amérique du Sud. Il fut, à son retour en Angleterre, nommé midshipman à bord de la frégate *Revenge*. Après avoir pris part à l'expédition contre le dey d'Alger qui se termina sans lutte, il commanda un cutter à la bataille de Navarin (1828), se rendit ensuite à Constantinople et fit, sous le capitan-pacha Achmet Papoudschi, la campagne de 1829 dans la mer Noire.

A la fin de cette guerre, le jeune officier rentra à l'École navale de Portsmouth pour s'y livrer jusqu'en 1834 à une étude approfondie de sa profession. Plus tard il consacra encore trois années à des recherches théoriques et pratiques (1837-1841), dont la connaissance a fait de lui un des marins les plus distingués de son pays. En 1834 il servit, comme lieutenant hors cadre, à bord du vaisseau *Caledonian*, eut deux fois l'occasion de visiter Sébastopol et adressa à l'Amirauté un rapport substantiel sur les moyens de défense de cette place. Promu au grade de capitaine, il utilisa ses loisirs en étudiant à Woolwich la navigation à vapeur et fut chargé, en 1846, de faire sur un bâtiment à voiles l'expérience d'un nouveau modèle de construction maritime.

Lorsque la question des réfugiés hongrois rendit la guerre imminente entre l'Autriche et la Turquie, le capitaine Slade fut choisi par le gouvernement anglais pour introduire dans la marine ottomane des améliorations indispensables. Il partit à bord de *la Queen*, y remplissant en apparence ses devoirs d'officier, débarqua à Malte et partit pour Constantinople, muni d'un congé illimité. Depuis 1840, il y poursuivit la tâche difficile de réorganiser la marine du sultan, qui lui confia d'abord le commandement du navire modele, *le Nauzerelich*. Il a été anobli en 1858 et a reçu le grade de vice-amiral dans la marine ottomane.

On a du capitaine Slade, à qui tous les idiomes en usage dans le Levant sont devenus familiers, deux ouvrages sur l'Orient : *Souvenirs d'un voyage en Turquie* (Records of travels in Turkey), et *la Turquie, la Grèce et l'île de Malte* (Turkey, Greece and Malta), ce dernier traduit en français par Mlle Adrienne Sobry (1838, 3 vol. in-8).

SLIDELL (John), homme politique américain, né à New-York, vers la fin du XVIIIe siècle, est beau-frère du général confédéré Beauregard. Son père, fabricant de chandelles, s'était enrichi dans le commerce. M. Slidell ayant eu un duel dans sa jeunesse, passa à la Nouvelle-Orleans, y étudia le droit, devint avocat et exerça cette profession avec beaucoup de succès. Grâce à l'énergie de son caractère, à son influence au barreau et à sa fortune, il devint, sous la présidence du général Jackson, district-attorney de l'État de la Louisiane, fut élu deux fois membre du congrès, puis envoyé comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire au Mexique avant la déclaration de guerre, que sa mission ne put empêcher. Élu sénateur au congrès en 1853, il conserva ce titre jusqu'à la séparation des États du Sud. Il refusa au président Buchanan de faire partie du cabinet ou d'accepter une ambassade en France; il soutint vivement les entreprises de Walker et de ses flibustiers, et se montra toujours favorable aux projets d'annexion de Cuba, de Mexico, de Nicaragua, etc. Partisan déclaré de l'esclavage et de la traite, il est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué au mouvement séparatiste, et on le représente comme un politique habile mais peu scrupuleux, qui non-seulement se serait enrichi considérablement dans les intrigues électorales, mais encore aurait toujours favorisé, même par les moyens les moins légitimes, la puissance politique et commerciale des États à esclaves. Accrédité auprès de la France, comme M. Mason l'était auprès de l'Angleterre, il fut de même que son collègue, arrêté par le capitaine Wilkes, puis rendu à la liberté, mais la mission resta sans résultats. M. Slidell possédait à la Nouvelle-Orleans des biens considérables que le général Butler a confisqués.

SLIGO (George-John Browne, 3e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1820, à Westport (comté de Mayo), appartient à une famille irlandaise élevée en 1806 à la pairie héréditaire. En 1845, il prit la place de son père à la Chambre des Lords,

où il s'est associé aux votes du parti libéral. En 1847, il a épousé une fille du vicomte Strangford. Il a pour héritier présomptif son frère, lord John-Thomas, né en 1824, lieutenant dans la marine royale en 1846, et membre du Parlement pour Mayo en 1857.

SLINGENEYER (Ernest), peintre d'histoire belge, né à Loochristi, près de Gand, le 29 mai 1823, fit ses études de peinture sous M. Wappers, remporta plusieurs prix à l'Académie des beaux-arts et débuta en 1842 à l'exposition de Bruxelles par *le Vengeur*, exposé ensuite à Paris, puis, à la Haye, et enfin acheté à Cologne. Vinrent ensuite *la Mort de Classicus* (au roi de Hollande); *la Mort de Jacobsen* (au roi des Belges), qui obtint la médaille d'or à l'exposition de 1845; *la Bataille de Lépante* (1848); *la Mort de Nelson à Trafalgar* (1850), qui valut à l'artiste la croix de l'ordre de Léopold; *la Bataille de Brouwershaven* (1852); *le Camoëns*, acheté par le roi de Portugal; *Arrestation du comte Louis de Crécy; Un Épisode de la Saint-Barthélemy; les Martyrs du feu.*

SMET (l'abbé Joseph-Jean DE), littérateur belge, né à Gand, le 11 décembre 1794, d'abord professeur au grand séminaire de Gand et régent de rhétorique au collége d'Alost, fut envoyé par sa ville natale au Congrès national de 1830, et s'y fit remarquer par l'énergie avec laquelle il défendit l'indépendance du clergé. Après l'élection du roi Léopold, il retourna à Gand, reprit l'exercice des fonctions ecclésiastiques, entra ensuite dans la Compagnie de Jésus et devint chanoine de la cathédrale de Gand. Il devint membre de l'Académie royale de Belgique en 1835 et officier de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Histoire de Belgique* (1822, 2 vol.); *Oraison funèbre du pape Pie VII* (1823); *Géographie nouvelle* (1824, 2 vol.); *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique pendant les premières années du XIXe siècle* (1836); *Recueil des chroniques de Flandre* (1841, 2 vol.); *Examen critique de plusieurs monuments historiques* (1842); *Mémoire sur la guerre de Zélande* (1845); *Mission de l'Orégon et voyage aux montagnes Rocheuses, aux sources de la Colombie*, etc. (1848, in-18); *Institutiones oratoriæ* (1849), etc.; quelques livres de dévotion (1850-1855), et une foule d'articles dans les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie de Belgique* et autres recueils.

Un Belge du même nom, M. Eugène DE SMET, né aussi en 1794, a fait également partie du Congrès de 1830, où il a soutenu les mêmes idées. Il a été à diverses reprises, membre de la Chambre des représentants, jusqu'en 1857. Il est devenu chevalier de l'ordre de Léopold.

SMIDT (Jean), homme d'État allemand, né à Brême, le 5 novembre 1773, mort le 7 mai 1857. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SMIRKE (sir Robert), architecte anglais, né à Londres, en 1780, fut élevé par son père, peintre distingué, et s'est fait lui-même une certaine réputation par ses solides connaissances. Nous citerons, entre autres monuments construits d'après ses dessins : le *British museum*, commencé en 1823, et l'*Hôtel des postes* (New-Post-Office), qui date de 1829. Cet architecte, anobli en 1832, est devenu membre de l'Académie des beaux-arts. Élu membre de l'Académie royale en 1811, il fut, pendant plusieurs années, trésorier de cette compagnie, et donna sa démission en 1850. Il appartint au bureau des travaux et des édifices publics jusqu'en 1831, époque où ce service fut supprimé. On a de lui : *Specimens of Continental Architecture.*

Son fils M. Sidney SMIRKE, a étudié aussi l'architecture et adopté le genre gothique qui est celui de l'école moderne. Il a été chargé d'élever les nouveaux bâtiments du Temple et le club Carlton à Londres. En 1855, il envoya à l'Exposition universelle de Paris le *Modèle d'un salon de lecture pour le Musée britannique.* En 1847, il fut nommé membre associé de l'Académie royale.

SMITH (Robert-Vernon), homme politique anglais, né en 1804, à Londres, fut élevé à l'université d'Oxford et entra, en 1826, à la Chambre des Communes, où il fut constamment réélu, soit par le bourg de Tralee, soit par celui de Northampton. L'un des membres les plus distingués du parti libéral, il prit une part active aux travaux politiques. A diverses reprises, il remplit des charges importantes dans les ministères wighs : lord de la Trésorerie sous lord Grey (1830-1834), il fut nommé par lord Melbourne secrétaire du bureau des Indes (1835-1839) et ensuite sous-secrétaire d'État aux colonies (1839-1841). Quoique adversaire de sir R. Peel, il n'en appuya pas moins ses réformes économiques. Après avoir occupé quelques semaines le secrétariat de la guerre (février 1852) dans l'administration chancelante de lord J. Russell, il fut appelé par lord Palmerston à présider le bureau des Indes (1855), charge qui lui donna voix de délibération et place au cabinet. En 1841, M. Vernon Smith entra au Conseil privé.

SMITH (sir Henry-George WAKELYN), général anglais, né en 1788, à Whittlesea (comté de Cambridge), où son père exerçait la profession de médecin, entra en 1805 au service militaire, avec le grade de lieutenant en second, fit les campagnes de la Péninsule et se trouva à Waterloo. Après vingt ans de paix, il fut envoyé aux Indes, où il rendit des services signalés, qui, à deux reprises, lui valurent les remercîments publics du Parlement. Adjudant général à la bataille de Maharadjpour, il commanda la première division d'infanterie dans le corps d'armée de Sutledje et prit part aux sanglants combats de Ferozecha et de Moudki, livrés contre les Sikhs (1845). Le succès de la journée d'Aliwâl (1846), où il fut placé à la tête des troupes de la Compagnie, le fit élever au rang de grand-croix de l'ordre du Bain avec le titre de baronnet. En 1847 il revint en Europe, après avoir contribué au gain de la bataille décisive de Sobraon. Dans l'automne de la même année, sir Smith fut nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance; mais la guerre désastreuse qu'il eut à soutenir contre les Cafres et dans laquelle il perdit beaucoup de monde, donna occasion au ministère de le rappeler en 1851. Il se fixa à Devonport avec les fonctions de général des comtés de l'Ouest et mourut en 1860.

SMITH (Albert), littérateur anglais, né le 24 mai 1816, à Chertsey, où son père exerçait la médecine, étudia lui-même cette science à l'hôpital de Middlesex, et après avoir été admis au Collége des chirurgiens (1838), vint suivre à Paris la clinique de l'Hôtel-Dieu. De retour dans sa ville natale, il écrivit pour le *Medical Times* une série d'esquisses littéraires intitulée : *Jasper Bruddle, ou Confessions d'un garçon d'amphithéâtre.* En 1841 il s'établit à Londres et, en même temps qu'il collaborait à différents *Magazines*, il publia les romans qui suivent : *le Bol de punch* (the Wassail bowl), recueil de nouvelles et d'essais; *Aventures de M. Ledbury* (Adventures of M. L.); *la Famille Scattergood* (the S. family); *la Marquise de Brinvilliers* (the Marchioness of B.);

Christophe Tadpole; et une quantité innombrable de contes, nouvelles, esquisses, boutades, pièces de théâtre, farces et parodies.

Après avoir publié un volume d'impressions sur l'Orient (*a Month in Constantinople* (1849; 3e édit., 1854), il fit, le 12 août 1851, l'ascension du mont Blanc et entreprit de l'expliquer au public de Londres à l'aide de dioramas et de plans en relief. Cette *lecture* illustrée, répétée tous les jours à Egyptian-Hall depuis le 15 mars 1852, a rapporté plus de 200000 francs à M. Smith, qui abandonna la littérature. Son *Histoire du mont Blanc* (the Story of mount Blanc; 1853, in-8; 2e édit., 1854), n'est qu'une sorte de catalogue à l'usage des visiteurs d'Egyptian-Hall. — M. Alb. Smith est mort en mai 1860.

SMITH (Alexandre), poëte anglais, né à Glasgow, le 31 décembre 1830, était parvenu dans une des fabriques de Glasgow à une position analogue à celle de contre-maître lorsqu'il fit paraître son premier recueil : *Poems* (Londres, 1853, in-8), qui obtint tout d'abord une vogue extraordinaire; il contient un poëme, *le Drame de la vie*, des pièces fugitives et quelques sonnets. Tiré tout d'un coup de l'obscurité, l'auteur ouvrier fut nommé, en 1854, secrétaire de l'université d'Édimbourg.

SMITH (William), érudit anglais, est né en 1814, à Londres, où il a fait d'excellentes études. Voulant d'abord suivre la carrière du barreau, il reçut les degrés ordinaires de la Société de Gray's-Inn; puis, ayant acquis une connaissance plus approfondie des langues anciennes, il obtint, aux colléges de Highbury et de Homerton, une chaire d'humanités qu'il remplit plusieurs années avec la plus grande distinction. En 1850, son influence détermina la réunion de ces deux colléges avec celui de Coward sous le nom de Nouveau collége de Londres.

Au milieu de ses travaux d'enseignement, il entreprit des ouvrages qui lui ont fait honneur dans le monde savant : *les Antiquités grecque et latine* (Dictionary of greek and romane antiquities; Londres, 1842, in-8) et le *Dictionnaire biographique et mythologique de l'antiquité* (Dictionary of greek and roman biography and mythology; 1841-1849, 3 gros vol. in-8), deux publications mises au niveau de l'érudition moderne.

En 1850, le professeur W. Smith commença une série d'ouvrages à l'usage des colléges, dont les éditions se sont multipliées rapidement : des *Lexiques* (School dictionaries, 1850-1852), abrégés bien faits de travaux importants; une *Histoire grecque* (History of Greece; 1853), avec des chapitres spéciaux pour la littérature et les arts; un *Dictionnaire de géographie grecque et romaine* (1854-1856, 2 vol.); enfin un *Dictionnaire latin-anglais* (1855), d'après les bases de Forcellini et de Freund. Il a commencé, en 1854, une édition, regardée comme la meilleure, du grand ouvrage de Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain*. En 1853, il a été nommé au concours examinateur (*classical examiner*) de l'université de Londres, fonctions qu'il a réunies à celles de professeur de rhétorique au Nouveau-Collége.

SMITH (Thomas-Southwood), médecin anglais, né le 21 décembre 1788, à Martock, dans le comté de Somerset, venait d'être reçu docteur lorsqu'il publia un traité sur *le Gouvernement de Dieu* (the Divine government; 1814), où il concluait de la diminution progressive du mal au salut de l'humanité. Après avoir passé plusieurs années dans un des comtés de l'ouest, il vint exercer sa profession à Londres (1820), suivit assidûment la clinique des hôpitaux et fut nommé médecin de l'hospice des Fiévreux. Peu de temps après parut son *Traité de la fièvre* (Treatise on fever), qui est resté un de ses principaux ouvrages.

L'un des plus anciens collaborateurs de la *Revue de Westminster*, il y inséra une foule d'articles sur le trafic auquel les anatomistes étaient encore obligés de se livrer pour disséquer, et les réimprima en grande partie sous le titre : *A quoi les morts servent aux vivants* (the Use of the dead to the living). Ses travaux scientifiques sur la physiologie l'amenèrent à écrire pour la Société des connaissances utiles l'excellent manuel de *Physiologie animale* (Animal physiology), auquel il donna de plus larges développements dans sa *Philosophie de la santé* (Philosophy of health; 1834). Deux ans auparavant il avait soigné dans sa dernière maladie le célèbre Jérémie Bentham, qui lui légua son corps pour être disséqué publiquement, à la condition de conserver le squelette.

Le docteur Smith a fait partie de nombreuses commissions officielles, entre autres de la commission d'enquête des manufactures (1832), de celle de la loi des pauvres, qui le chargea des rapports très-détaillés sur les causes physiques de la mortalité et de la maladie chez les classes pauvres (*On the physical causes of sickness and mortality;* 1839), de celle de l'hygiène des grandes villes (1842), qui, en 1848, se transforma en bureau général d'hygiène. A cette occasion, le docteur Smith reçut pour ses services une pension annuelle de 300 livres (7500 fr.). — Il est mort en 1861, à Florence.

SMITH (Francis-Pettit), inventeur anglais, né le 9 février 1808, à Hythe (comté de Kent), où son père était maître de poste, reçut une éducation incomplète dans une pension d'Ashford et se mit à faire valoir ses propriétés sans pour cela négliger la mécanique, pour laquelle il avait un goût dominant. Il avait déjà construit plusieurs bateaux se mouvant par des forces différentes, lorsqu'en 1834 il proposa le propulseur à hélice, dont on a rapporté aussi l'invention au Français Sauvage, et fit valoir la propriété de ce système de locomotion déjà indiqué, en 1768, par le mathématicien français Paucton, sur celui des roues à aubes dont la marine à vapeur était exclusivement pourvue. Ce ne fut toutefois qu'après bien des années et après bien des essais de la part de M. Smith, que la nouvelle découverte put être appliquée aux navires. Le succès de ses expériences sur des bâtiments appartenant à des particuliers détermina enfin le gouvernement à l'introduire dans la marine royale; quant à la marine marchande, elle ne tarda pas à l'adopter, du moins en Angleterre, et la navigation à vapeur n'admit plus guère d'autre mode de propulsion.

M. Smith a eu plusieurs procès à soutenir et a retiré de son invention moins de profit que de tracas et de mécomptes. A la sollicitation de ses amis, il a eu de la reine une pension viagère de 5000 francs; d'autre part le corps des ingénieurs lui a spontanément offert par souscription une rente d'un chiffre beaucoup plus considérable.

SNAGOVEANO (Jean, dit Josaphat), archimandrite de l'Église roumaine, né en 1797, au village de Vale-Caselor, dans le district de Bimbovitza en Valachie, est fils d'un pauvre prêtre nommé Paraskevi, simple cultivateur comme la plupart de ses confrères. Tour à tour laboureur et soldat, en 1821, Jean, après avoir perdu ses parents, se maria, reçut les ordres et parvint en

peu de temps à la dignité de protopope du district de Sacueni (1829). Aumônier du palais sous l'administration d'Alexandre Ghica, il se décida, pour s'ouvrir le chemin de l'épiscopat, à se faire moine, sous le nom de Josaphat, et fut nommé par l'hospodar Bibesco, supérieur du couvent de Snagov (1844), d'où son surnom actuel.

En 1848, il prit une part fort active au mouvement de la Valachie, présida, sous le gouvernement provisoire et la lieutenance princière (25 juin-25 septembre), plusieurs commissions importantes, notamment celles pour les réformes ecclésiastiques, pour l'émancipation des esclaves, le comité des élections, etc. Proscrit et privé de tous ses biens, il se réfugia en Transylvanie, d'où il fut chassé l'année suivante (1849) par l'arrivée des Russes. Il mena alors une vie errante, remplie de péripéties et d'épreuves, tour à tour pâtre nomade, prêtre de village dans la Dobrutcha, enfin coadjuteur de l'évêque de Tulcea, qui le consacra archimandrite en lui offrant sa survivance. Mais Snagoveano préféra, en 1853, se rendre à Constantinople et de là à Paris, pour y fonder une chapelle du rite national. Le 22 novembre de la même année, il en fit la dédicace, en exposant dans son discours, qui fut reproduit par la presse française, les dissidences qui le séparent de l'Église russe, réputée schismatique par l'Église roumaine orthodoxe.

SNELLAERT (Ferdinand-Augustin), écrivain belge, ou plutôt flamand, né à Courtray, le 21 juillet 1809, entra à l'École militaire d'Utrecht et servit quelque temps dans l'armée hollandaise. A la suite de la révolution de 1830, il quitta le service et fit à Gand des études de médecine. Il établit tout à coup sa réputation par une *Histoire de la poésie néerlandaise en Belgique* (Over de Nederlandsche dichtkunst in Belgie; Bruxelles, 1838), qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles. Lié avec l'écrivain flamand Willems, il l'aida dans la rédaction de son *Musée belge* (Belgisch museum), et donna après sa mort une seconde édition de son *Reinaert de Vos* (Gand, 1850). De 1840 à 1843 il dirigea une revue exclusivement flamande intitulée: *Journal d'art et de littérature* (Kunsten letterblad). Depuis 1846, il prit une part très-active à la rédaction du *de Eendracht*.

Les autres principaux ouvrages de M. Snellaert sont: *Vieux chants flamands* (Oude vlaemsche liederen; ibid., 1848); *Vieux et nouveaux chants* (Oude en niewve liedjes; Gand, 1853): *Petits morceaux choisis de la littérature néerlandaise* (Kort begrip eener geschiedenis, etc.; Anvers, 1849), réimprimés à Gand en 1850, avec un titre légèrement modifié et devenus classiques dans les colléges; ainsi qu'une biographie anecdotique de Willems (Gand, 1847) et quelques travaux secondaires sur la littérature des Pays-Bas.

SOHN (Charles-Ferdinand), célèbre peintre allemand, né à Berlin, le 10 décembre 1805, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction de M. Schadow, qu'il ne tarda pas à suivre à Dusseldorf. Il y forma avec MM. Hildebrandt, Lessing, Hübner et quelques autres, ce premier noyau d'élèves remarquables qui sont aujourd'hui célèbres comme artistes et comme professeurs. Lui-même devint un des maîtres les plus populaires de l'école.

M. Sohn, qui peut être rangé parmi les peintres de genre historique, a d'abord pris ses sujets à l'antiquité grecque; plus tard il les emprunta de préférence aux poëtes de la Renaissance. Parmi ses premières toiles on cite: *l'Enlèvement d'Hylas*, *Diane au bain*, *le Jugement de Pâris*, et quelques autres tableaux grecs, où l'amour des belles formes et la science du nu se déploient aux dépens de la composition.

Parmi les tableaux de M. Sohn empruntés à Shakspeare, au Tasse et à Gœthe, où le sujet est plus étudié et la pensée en général plus approfondie, il faut mentionner: *Renaud et Armide*, *Roméo et Juliette*, *les Deux Léonore*, *le Tasse composant ses vers*, ces deux derniers d'après le *Torquato Tasso* de Gœthe; puis des tableaux de moindre importance: *Joueur de Luth*, *Madone*, etc.

Mais c'est comme peintre de portraits que M. Sohn s'est acquis le plus de réputation. Il en a exécuté un grand nombre, qui sont souvent des tableaux de genre. Grâce, finesse, distinction, caractère, style et ressemblance, tels sont les mérites que l'on se plaît à y trouver réunis. M. Sohn a formé, en Allemagne, de nombreux élèves.

SOIRON (Alexandre DE), homme politique allemand, né à Manheim, en 1806, d'une famille flamande émigrée dans le Palatinat, fit ses études de droit à Bonn et à Heidelberg, et exerça comme avocat à Heidelberg, puis à Manheim. Élu, dans cette dernière ville, député à la seconde Chambre badoise, il prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. L'un de ceux qui contribuèrent le plus aux mouvements de l'année 1848, il exerça une certaine influence sur le parlement de Francfort. Son but était de réconcilier l'Assemblée nationale avec les diverses puissances, et il agit dans ce sens avec beaucoup de fermeté comme président du comité des Cinquante. Au sein de l'Assemblée nationale, il prit une grande part à la rédaction de la constitution. Dévoué à l'unité allemande, il voulait rétablir la dignité d'empereur d'Allemagne, même en la conférant au roi de Prusse. Il prononça aussi plusieurs discours dans cet esprit à l'assemblée partielle d'Erfurt. Lorsque toutes les espérances d'union allemande eurent été trompées, M. Soiron resta encore une année à l'Assemblée des États de Baden, puis il retourna à Manheim, où il occupa une place d'avoué auprès du tribunal.

SOITOUX (Jean-François), sculpteur français, né à Besançon, vers 1824, vint étudier à Paris, sous Feuchère et David d'Angers, et débuta par une *République* au salon de 1850. Depuis cette première commande officielle il a exécuté différents travaux au nouveau Louvre: *le Génie des combats*, *Montaigne*, *Denis Papin*, statues, etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1851.

SOLACROUP (Antoine-Émile), ingénieur et administrateur français, né à Bazerac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1821, entra à l'École polytechnique à l'âge de dix-huit ans. Sorti dans les ponts et chaussées, il fut successivement élève-ingénieur dans l'Aveyron, l'Ille-et-Vilaine et l'Hérault, puis ingénieur ordinaire dans le Morbihan. En 1846, il entra au service de la compagnie du chemin de fer du Centre, avec le titre d'ingénieur ordinaire des travaux de construction et d'entretien en résidence à Vierzon. Nommé, deux ans plus tard, ingénieur en chef du même service des deux compagnies de Paris et du Centre, il devint, en 1852, chef d'exploitation de la compagnie d'Orléans, après la reconstitution de cette compagnie par la fusion des lignes d'Orléans, du Centre, de Bordeaux et de Nantes. L'activité infatigable et les talents administratifs par lesquels M. Solacroup se distingua dans ces importantes fonctions, le firent appeler, malgré sa jeunesse, au poste de directeur de la compagnie, lors de la retraite de M. Didion, en mars 1862. Il était, depuis plusieurs années, chevalier de la Légion d'honneur.

SOLAR (Félix), financier et littérateur français, né à Castelmorin (Lot-et-Garonne), le 11 février 1815, d'une famille émigrée de Portugal, et dont un des membres fut adjoint au maire de Bordeaux sous le premier Empire, fit son droit à Paris, et débuta dans les lettres par des comédies en collaboration avec MM. Dumanoir et Lurine, notamment avec ce dernier, *Madame Basile*, en un acte (1834). Après avoir été attaché par Henri Fonfrède à la rédaction du *Courrier de Bordeaux*, il revint à Paris et collabora successivement à *la Presse*, au *Courrier français*, au *Globe*, etc., et fut, avec MM. Vict. Bohain et Granier de Cassagnac, un des fondateurs de *l'Époque*. Après la révolution de 1848, il fut, avec M. Eug. Forcade, rédacteur en chef de *la Patrie* puis du *Messager de l'Assemblée*, qui fut supprimé en 1852.

M. Solar prit alors, avec M. Beuille, la direction du *Journal des chemins de fer*, qu'ils achetèrent plus tard de M. Mirès. Ils fondèrent alors une maison de banque. M Mirès succéda bientôt à M. Beuille comme associé de M. Solar, qui fonda avec lui la *Caisse générale des chemins de fer* destinée à faire participer les petits capitaux, par l'association, aux grandes opérations de l'industrie. Jusqu'en 1860, M. Solar eut sa part dans les nombreuses entreprises de cette institution de crédit privé (voy. Mirès). Il s'en sépara alors pour se consacrer à la rédaction de *la Presse*, dont il était devenu depuis deux ans un des principaux propriétaires et rédacteur en chef. Il prit le titre de rédacteur en chef et signa comme tel au commencement de 1861, mais il partagea bientôt sa part de propriété entre plusieurs cessionnaires.

La même année il fut enveloppé dans les poursuites dirigées contre M. Mirès, à propos des opérations de la Caisse des chemins de fer: il disparut et fut condamné par défaut, le 11 juillet, à cinq ans de prison et 3000 fr. d'amende. Après avoir annoncé l'intention de venir purger sa contumace, il fit également défaut à l'appel. Après le pourvoi de M. Mirès en cassation, l'arrêt de la cour de Douai mit à néant l'accusation. Possédé pendant plusieurs années de la passion des livres, M. Solar s'était formé une magnifique bibliothèque dont une partie a été vendue aux enchères à la fin de 1860, et a produit environ 500 000 fr. Il s'est retiré en Italie. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 10 mai 1845.

SOLAR DELLA MARGARITA. V. Margarita.

SOLEIL (Jean-Baptiste-François), constructeur français d'instruments de physique, né à Paris, en 1798, eut pour maîtres deux habiles ingénieurs, MM. Hareing et Palmer. En 1823, Fresnel, occupé de l'établissement des phares à lentilles annulaires, le chargea de la construction des mécanismes destinés à les faire mouvoir. Depuis cette époque, et jusqu'en 1830, M. Soleil fut associé aux travaux de l'illustre physicien, fut le témoin de toutes ses découvertes et exécuta la plupart des appareils qui servirent à ses recherches.

Durant ces sept années, il se trouva aussi sans cesse en contact avec tous les savants qui s'étaient engagés, à la suite de Fresnel, dans le vaste champ de l'optique moderne, et il prit dès lors la résolution de consacrer tous ses efforts à l'avancement de cette branche de la physique. Aidé des conseils d'Arago, Babinet, Delezenne, Rudberg, Nœrremberg, M. Soleil construisit une série d'instruments à l'aide desquels il répéta, dans les cours publics, toutes les expériences de Fresnel. Son *banc de diffraction*, appareil classique, permet de projeter avec la plus grande facilité tous les phénomènes d'interférences et de diffractions produits par la lumière solaire, et d'étudier à la loupe ces mêmes phénomènes obtenus à l'aide de la lumière d'une lampe.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les instruments dont le dispositif est dû à M. Soleil; mais nous devons signaler deux appareils imaginés et construits par lui; l'appareil destiné à mesurer l'angle des axes dans les cristaux bi-axes et le *saccharimètre optique*, fondé sur certaines propriétés de la lumière, découvertes par M. Biot, et que l'introduction de la *plaque à deux rotations*, due à M. Soleil, a rendu d'un usage facile et sûr.

Ce savant et modeste praticien, après avoir fourni une longue et utile carrière, s'est retiré, en 1849, en laissant la succession de ses affaires et de ses travaux à M. Dubosq, son gendre et son élève. Il a reçu, en 1848, une médaille d'or de la Société d'encouragement, des récompenses aux diverses expositions de l'industrie, notamment la médaille d'or à celle de 1849 et, le 7 novembre, de la même année, la décoration de la Légion d'honneur.

SOLIMAN-pacha. Voy. Sèves.

SOLLOHUB (Vladimir-Alexandrowitch, comte), littérateur russe, né en 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une ancienne famille de Lithuanie, et fils d'un conseiller intime, reçut une brillante éducation dans une des principales institutions de la capitale, fut admis dans le service diplomatique, et envoyé à Vienne en qualité d'attaché d'ambassade. Il entra ensuite avec le titre de conseiller dans l'administration des provinces transcaucasiennes. En 1841, il fit paraître deux volumes de nouvelles intitulés *Na son*, et qui furent accueillis avec beaucoup de sympathie. Puis il se signala successivement par sa collaboration à quelques-unes des revues importantes de Pétersbourg et de Moscou, entre autres *la Rouskaïa becieda*, par deux pièces de théâtre fort applaudies, et par la publication de plusieurs volumes de nouvelles qui ont popularisé son nom en Russie et à l'étranger. Il a été traduit en français par MM. de Lonlay, Marmier et Moreau. En ces derniers temps il s'est activement associé aux travaux de la Société géographique de Tiflis. Ses petits romans, qui peignent particulièrement la vie du grand monde, se distinguent par des portraits habilement dessinés, et un certain mélange de vivacité et de mélancolie. Le comte Sollohub a fait aussi représenter avec quelques succès: *Une preuve d'amitié*, comédie (Gymnase-Dramatique, mai 1859).

SOLOMOS (Denys, comte), poëte grec, né en 1798, mort le 21 février 1857. — Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

SOLVET (Louis-Charles), magistrat français, né à Paris le 28 octobre 1795, fit ses études au Lycée impérial et les acheva en 1812. Il s'engagea volontairement en 1813 et fut incorporé dans un des régiments des tirailleurs de la Garde impériale. En 1814 rendu à la vie privée, il fut attaché au secrétariat de Mme la duchesse d'Angoulême, fit son droit à Paris et fut reçu au serment d'avocat devant la Cour royale en 1827. Secrétaire général de la préfecture de l'Oise en 1829, et révoqué en 1830 par suite de la révolution, il entra peu après définitivement dans la magistrature. Il fut successivement substitut du procureur du roi près les tribunaux de Vassy (1832) et de Soissons (1834). Lors de l'organisation de la magistrature en Algérie il fut sur sa demande nommé juge dans les possessions du nord de l'Afrique, devint conseiller à la Cour royale (1842) et enfin président de Chambre à la Cour impériale

d'Alger (1862). Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 21 décembre 1850 il est devenu membre du Conseil académique, et officier de l'instruction publique. M. Solvet a publié plusieurs travaux importants, principalement des traductions de l'arabe sur des matières historiques et juridiques.

SOMERS (Charles Somers, 3ᵉ comte), pair d'Angleterre, né en 1819, dans le comté de Sussex, appartient à une famille élevée, en 1784, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Eastnor, il fit ses études universitaires à Oxford et entra à la Chambre des Communes pour le bourg de Reigate (1841); il ne put être réélu aux élections de 1847. En 1852, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. De 1853 à 1856, il a rempli auprès de la reine la charge de chambellan. Il a pour héritier de sa pairie, son oncle, le révérend James Somers, né en 1790.

SOMERSET (Edward-Adolphe Saint-Maur, 11ᵉ duc de), pair d'Angleterre, né le 24 février 1775, mort à Londres, le 15 août 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SOMERSET (Edward-Adolphe Saint-Maur, 12ᵉ duc de), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1804, à Londres, est fils aîné du précédent. Connu d'abord sous le nom de baron Seymour, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il entra en 1834 à la Chambre des Communes pour le bourg de Toiness, qui lui a renouvelé son mandat pendant plus de vingt ans, et jusqu'à ce qu'il vint siéger à la Chambre des Lords (1855). Attaché par tradition au parti libéral, il a rempli à diverses reprises des fonctions ministérielles; il a été successivement lord de la Trésorerie (1835-1839), secrétaire du bureau des Indes (1839-1841), sous-secrétaire d'État à l'intérieur de juin à septembre 1841, commissaire en chef des domaines (1849), président du comité des travaux publics (1851-1852), premier lord de l'Amirauté (1859) et lord-lieutenant du comté de Devon (1861). La part qu'il a prise à l'Exposition universelle de Londres lui a ouvert l'entrée du Conseil privé. De son mariage avec une petite-fille de l'orateur Sheridan (1830), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Edward-Adolphe-Ferdinand, né en 1835 à Londres et appelé par courtoisie comte Saint-Maur, s'est retiré en 1860 après avoir servi quelque temps dans les dragons, et est entré en 1863 à la chambre des pairs avec le titre de baron Seymour.

SOMERVILLE (sir William Meredith), homme politique anglais, né vers 1807, en Irlande, fit ses études à l'université de Dublin, débuta dans la diplomatie comme attaché d'ambassade à Berlin (1829), et revint à la fin de 1832 épouser une fille du marquis de Conyngham. En 1837, il entra à la Chambre des Communes pour le bourg irlandais de Drogheda, s'associa à la conduite des whigs contre sir R. Peel et ne fut pas réélu en 1852; depuis le mois d'août 1854, il représenta Canterbury, qui le réélut en 1857. Lord J. Russell le nomma sous-secrétaire d'État à l'intérieur (1846), poste qu'il résigna après un an d'exercice, pour prendre celui de secrétaire en chef de l'Irlande; il le garda jusqu'à l'arrivée des tories au pouvoir en 1852. Il est entré, en 1847, au Conseil privé de la couronne.

SOMERVILLE (Marie Fairfax, dame), célèbre mathématicienne et astronome anglaise, née vers la fin du dernier siècle, dans le voisinage d'Édimbourg, fille d'un officier de la marine royale et d'une mère écossaise, fut instruite dans les lettres grecques et latines, cultiva la musique et la peinture, et ne commença à étudier les sciences exactes qu'après son premier mariage. Son mari se plut à développer l'aptitude extraordinaire qu'il découvrit en elle; mais l'élève eut bientôt surpassé le maître. Devenue veuve, elle quitta Londres pour aller se fixer à Édimbourg, où elle épousa le docteur Somerville et s'illustra sous son nouveau nom. Lord Brougham, qui avait compris un des premiers qu'elle possédait le génie des mathématiques, la chargea d'exécuter pour la *Bibliothèque des connaissances usuelles* (the Library of useful Knowledge), un abrégé de *la Mécanique céleste* de Laplace. Trouvé trop volumineux pour être inséré dans cette collection, son beau travail parut séparément sous le titre de *Mécanisme des cieux* (Mechanism of the heavens; Londres, 1831). Trois ans après, elle publiait : *la Connexion des sciences physiques* (the Connexion of the Physical sciences; Ibid., 1834; 8ᵉ édition, 1855), tableau raisonné de tous les phénomènes physiques de l'univers, conçu avec originalité et dont l'exécution a été très-admirée. Elle a encore donné *la Géographie physique* (Physical geography; 1848, 2 vol.), où l'on trouve, au lieu d'une aride nomenclature, une intéressante histoire scientifique du globe.

Un science étendue et profonde, une grande force de raisonnement, des vues morales élevées et un style élégant caractérisent, dit-on, les ouvrages de Mme Somerville. Membre honoraire de la Société royale d'astronomie de Londres depuis 1835, elle a reçu de la liste civile une pension de 300 livres sterl. (7500 fr.) Elle s'est établie à Florence, avec sa famille.

SOMMER (Jean-Édouard-Albert), humaniste français, né à Nancy, le 6 avril 1822, fit ses classes à Charlemagne, entra, en 1841, à l'École normale, où il ne resta qu'une année, et fut reçu agrégé des classes supérieures en 1846. De 1844 à 1845, il avait rempli au collége de Pau les fonctions de professeur de troisième; il s'est renfermé depuis dans des travaux d'humaniste et de grammairien, et ses utiles publications ont été très-souvent réimprimées.

L'œuvre principale de M. Sommer est sa *Méthode uniforme pour l'enseignement des langues*, publiée de 1861 à 1865, et appliquée non-seulement au français, au latin et au grec, mais aux langues vivantes les plus répandues. Nous citerons encore : *Grammaire de l'enseignement secondaire spécial*, *Grammaire des écoles primaires*, *Grammaire des jeunes filles* avec la collaboration de Mme Cécile Régnard (1865); *Manuel du style, ou Exercices gradués sur l'art d'écrire*, etc. (1848, 2 vol. in-18); *Manuel de l'art épistolaire* (1848-1849, 2 vol. in-18); *Petit dictionnaire des synonymes français* (1849, in-18); *Petit dictionnaire des rimes françaises* (1850, in-18); *Lexique français-latin*, *Lexique latin-français* (1851-1858, 2 vol. in-8), extraits des *Dictionnaires* de M. Quicherat; *Lexique grec-français* (1862, in-8); la traduction des *Fables de Babrius* (1845, in-18); *Pindare* (1846, in-8), des *Comédies de Plaute* (1864, 2 vol. in-18), etc.; puis des sommaires, notes, arguments, fournis à des éditions classiques.

SOMMIER (Antoine), ancien représentant du peuple français, né vers 1820, à Lons-le-Saunier, professa de bonne heure des opinions républicaines, et combattit vivement le gouvernement de Louis-Philippe. Son premier ouvrage a pour titre : *Pamphlet jurassien*, *Salmigondis* (Lons-le-Sau-

nier, 1841, in-18); cet écrit de circonstance, oublié aujourd'hui, fut suivi d'une intéressante *Histoire de la révolution dans le Jura* (Paris, 1846, in-8). En 1848, M. Sommier se rangea parmi les partisans de M. Ledru-Rollin, et soutint avec talent, dans le journal *la Démocratie jurassienne*, le programme des radicaux. Un article véhément sur la peine de mort et le bourreau lui attira des poursuites judiciaires. Nommé représentant du peuple à la Législative, en 1849, il vota constamment avec la Montagne et signa la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il se prononça également contre la politique de l'Élysée et contre la majorité royaliste. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut au nombre des représentants éloignés de France. Depuis, il rentra dans son pays, où il vécut en dehors de la politique.

SONDERLAND (Jean-Baptiste), peintre et graveur allemand, né à Dusseldorf, en 1804, étudia sous M. Schadow, et se tourna vers la peinture de genre. On cite, parmi les plus estimés de ses tableaux : *le Rendez-vous troublé; l'Hôtelier faisant le compte; le Marché au poisson; le Bateau du Rhin; le Départ et le Retour du guerrier; les Passagers; le Petit cordonnier; le Chasseur sauvage*, d'après Burger. Il a en outre illustré un grand nombre de publications, parmi lesquelles nous mentionnerons : *Jeannot et Margot; les Galants; le Calme du soir; les Trois petites roses; la Dot; Pauvre Pierre; la Laitière; la Petite cabaretière*, d'Uhland; *le Gant*, d'après Schiller; *Lénore*, d'après Burger; *l'Apprenti magicien*, d'après Gœthe; *le Chasseur de rats; la Chanson du tailleur*, et autres sujets d'après Reinick.

SONDES (George-John MILLES, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1794, descend d'une branche cadette des barons Monson, élevée en 1760 à la pairie héréditaire. En 1836, il prit possession de la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'est associé à la politique des conservateurs. Il a été autorisé à substituer le nom de Milles à celui de sa famille, Watson. Marié en 1823, il a eu six enfants, dont l'aîné, George-Watson MILLES, né en 1824, capitaine aux gardes à cheval, en 1852, s'est retiré en 1858.

SONNET (Michel-Louis-Joseph-Hippolyte), mathématicien français, né vers 1800, entra en 1819 à l'École normale et fut reçu agrégé en 1822. Compris dans le licenciement dont elle fut alors l'objet, il eut à lutter contre les difficultés d'une existence précaire et voyagea à l'étranger. Rentré en France et reçu docteur ès sciences, il devint, après avoir professé dans divers colléges, répétiteur à l'École centrale des arts et manufactures, puis inspecteur de l'Académie de Paris. M. Sonnet décoré de la Légion d'honneur le 11 avril 1847, a été depuis promu officier.

On a de lui : *Polymnie* (1839, in-4), avec M. Quicherat; *Nouvelle géométrie* (1839, in-18); *Recherches sur le mouvement uniforme des eaux dans les tuyaux de conduite*, etc. (1845, in-8); *Notions de physique et de chimie* (1846, in-8); *Algèbre élémentaire* (1848, in-8); *Éléments de géométrie analytique* (1863, in-8), avec M. G. Frontera, et autres livres pour les classes, qui ont eu plusieurs éditions. Il a publié sous le titre modeste de *Problèmes et exercices d'arithmétique et d'algèbre* (1858, 2 vol. in-8), un livre important et complet sur les principales questions relatives au commerce, à la banque, aux fonds publics, aux établissements de prévoyance, à l'industrie, aux sciences appliquées.

SOUBEIRAN (Eugène), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 24 mai 1797, mort au milieu d'octobre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. — Son fils, M. J.-Léon SOUBEIRAN, a suivi la même carrière et s'est fait recevoir agrégé, puis docteur, avec les deux thèses suivantes : *Applications de la botanique à la pharmacie* (1854); *De la Vipère, de son venin et de sa morsure* (1855).

SOUBEYRAN (George DE), homme politique français, député, est né en 1828. Entré de bonne heure dans l'administration, il devint directeur du personnel et du cabinet au ministère d'État; puis, en 1863, fut appelé au poste de sous-gouverneur du Crédit foncier de France. Maire de Morthemer, et membre du conseil général pour le canton de Saint-Julien, il a été, en 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de la Vienne, par 18 353 voix sur 23 756 votants. M. de Soubeyran a épousé, le 15 octobre 1864, Mlle Marguerite de Sainte-Aulaire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

SOUCHON (François), peintre français, né à Alais (Gard), en 1786, mort à Lille, en mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SOULANGE-TEISSIER (Louis-Emmanuel-Soulange, dit), lithographe français, né le 8 juillet 1814, à Amiens, et fils d'un avocat de cette ville, entra, à treize ans, chez un imprimeur de Paris, où il composait, en 1830, les affiches et les proclamations des trois jours; il passa de là, comme metteur en page, à l'imprimerie Panckoucke, commença, en 1834, l'étude du droit, fit ensuite sans succès, de 1839 à 1841, plusieurs essais de peinture, et se livra plus heureusement au dessin de la figure et de l'ornementation, en même temps qu'à l'étude et à la pratique de la lithographie. Il entreprit divers voyages pour étudier les tableaux des maîtres, visita principalement la Flandre, la Suisse, l'Espagne (1855), et travailla pour la cour de Madrid.

M. Soulange-Tessier s'est toutefois borné aux sujets de l'école moderne, dont les effets conviennent mieux à sa manière; il devint avec M. Mouilleron l'un des chefs de la lithographie française, et se distingua surtout par son habileté à reproduire la lumière éblouissante de nos coloristes. Il a lithographié, de 1841 à 1855, entre autres planches très-répandues dans le commerce : *Lesueur chez les Chartreux*, de Mlle Élisa Journet; *l'Entrée au couvent*, de M. Ferd. Houzé; *le Dévouement*, de M. S. Duval-Le-Camus; *la Charité*, de M. Oscar Gué; *le Sacré-Cœur* et *le Denier de César*, de M. Ch. Bazin; *le Collin-Maillard*, de M. Schlesinger; *la Retraite au désert*, de M. Em. de Lansac; *l'In pace*, de M. Jacquand; *la Mort de saint Pierre de Vérone* et *le Sauveur*, de M. Lafon : *la Forge*, de M. Cicéri; *la Basse-Cour*, de M. Philippe Rousseau; *le Singe d'artiste, l'Intérieur d'atelier, les Chevaux de trait*, de Decamps; *le Labourage nivernais, le Sombrage, les Chèvres et moutons*, de Mlle Rosa Bonheur. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, réunis aux deux derniers sujets de Decamps, de nouveaux paysages de Mlle Rosa Bonheur; *le Petit labour* et *la Fenaison*; *saint François d'Assise*, de M. L. Bénouville; *le Figuier maudit*, de M. Lecointe; et au salon de 1857, *la Mal'aria*, de M. Hébert; *Taureaux et Vaches*, de Mlle Rosa Bonheur, et deux sujets de Vélasquez. Les seuls travaux qu'il ait faits, en dehors de la nouvelle école, sont : *le Jeune marchand de vins, le Dessinateur*, d'après

Chardin (1850) lithographie commandée pour la calcographie du Louvre, et *Pâris et Hélène*, d'après Prud'hon. Citons une lithographie de larges dimensions, *la Prise de la tour Malakoff*, d'après M. Yvon. Il a envoyé aux trois derniers salons : *le Chercheur de truffes*, d'après Decamps ; *Avant* (paysans russes), d'après M. A. Yvon ; *Mouton mérinos* et *Cheval percheron*, d'après Rosa Bonheur ; *le Débardage*, d'après M. Tschaggeny (1861) ; *la Bataille de Solferino*, d'après M. Yvon ; *Portrait du Prince Impérial*, d'après le même (1863) ; *Après la victoire*, d'après M. Yvon (1864).

SOULARY (Joseph-Marie, dit *Joséphin*), poëte français, né à Lyon, le 23 février 1815, d'une famille de négociants originaire de Gênes, entra à seize ans, comme enfant de troupe, au 48e de ligne, où il resta jusqu'en 1836. Il publia ses premiers vers dans *l'Indicateur de Bordeaux*, sous le nom de Soulary, « grenadier. » En 1840, il entra dans les bureaux de la préfecture du Rhône, où il devint chef de division. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. J. Soulary a publié : *A travers champs*, *les Cinq cordes du luth* (1838) ; *les Éphémères*, 1re série (1846) : 2e série (1857) ; *Sonnets humoristiques* (1858, in-18 ; nouvelle édition, 1864), recueil très-remarqué par la critique et dont la deuxième édition contenait une *Préface* en vers de M. J. Janin ; *les Figulines, suivies du Rêve*, etc. (1862, in-8), etc. On a annoncé comme devant paraître : *les Diables bleus*, dont plusieurs pièces ont été insérées, en 1860, dans quelques journaux.

SOULÉ (Pierre), homme politique américain, né dans le midi de la France, vers 1800, débuta d'abord, comme avocat, au barreau de Paris, et comme journaliste, dans une petite feuille satirique, *le Nain*, rédigée par MM. Barthélemy et Méry. Condamné, en 1824, à dix mille francs d'amende pour une boutade contre le pouvoir, il s'embarqua secrètement pour Port-au-Prince et passa de là à la Nouvelle-Orléans. Le dénûment de toutes choses le força à se faire quelque temps jardinier dans un couvent. Bientôt familier avec la langue anglaise, il devint le premier avocat de la Louisiane, qui l'élut sénateur au Congrès américain, en 1847 et 1849. Lors du différend avec l'Espagne, à propos de Cuba (1853), la résolution de son caractère le fit nommer à l'ambassade de Madrid. Il y débuta par un duel avec l'ambassadeur de France, M. Turgot, qu'il blessa grièvement. Puis, il se mêla activement à la révolution espagnole, et favorisa, par tous les moyens, l'émeute démocratique du 28 août 1854. Rempli d'intentions belliqueuses au sujet de Cuba, il outre-passa les instructions de son gouvernement qui, au lieu d'un *ultimatum* à l'adresse de l'Espagne, lui envoya à lui-même un formel désaveu. Le gouvernement français lui refusa un passe-port pour se rendre à la conférence qui eut lieu à Ostende, entre les ambassadeurs américains en Europe. Amené par les résultats de cette conférence à donner sa démission, il fut remplacé par M. Dodge (juin 1855). Lors des événements qui divisèrent les États-Unis, M. Soulé se montra zélé défenseur de la cause du Sud. En janvier 1862, il fut envoyé en Europe, avec M. Hunter, comme l'avaient été MM. Mason et Slidell, pour agir diplomatiquement en faveur des confédérés. La même année, il fut arrêté par le général Butler et envoyé dans le Nord.

SOULIÉ (Félix-Désiré), ancien représentant et député français, né à Cumières (arrondissement de Reims), le 17 mars 1795, s'engagea, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. Après Waterloo, il quitta l'armée et s'appliqua à l'étude du droit. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de Reims, où il exerça sa profession jusqu'en 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, il siégea, pendant dix ans, au conseil municipal. En 1840, il donna sa démission, et, depuis lors, il prit une part active aux luttes de l'opposition contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dernier sur neuf, par 46 286 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la politique de l'Elysée, devint, après le coup d'État, candidat de l'administration et fut envoyé, en 1852, par les électeurs de la circonscription de Reims, au Corps législatif, où il ne fut pas réélu en 1857.

SOULLIER (Charles-Simon-Pascal SOULLIER DE ROBLAIN, dit Charles), littérateur français, né à Avignon, le 16 avril 1797, fit ses classes dans sa ville natale, entra dans le commerce, s'essaya à la composition musicale, publia quelques romances, et vint à Paris, où il se tourna vers la littérature. En 1840 il alla fonder *l'Indicateur d'Avignon*, qui devint, lors de sa retraite, la *Gazette de Vaucluse* (1845). M. Ch. Soullier a fondé, en outre, *le Troubadour provençal*, la *Gazette des salons*, *Psyché* (1825-1835), et plus récemment *l'Union musicale* (1861 et suiv.).

On cite de lui des écrits nombreux et variés : *la Castromanie, ou le Nouvel Abeilard* (1834, in-12) : une traduction en vers français des *Satires de Perse* (1835, in-8) ; *les Oiseaux politiques* (1836), poëmes héroï-comiques ; *Histoire de la révolution d'Avignon et du comtat venaissin* (1844, 2 vol. in-8) ; *Une Vie de garçon* (1844) ; *Nouveau Dictionnaire de musique illustré* (1855) ; *Annuaire musical de* 1855 (2 vol. gr. in-8) ; *Paris neuf* ou *Rêve et réalité*, satires en vers (1860, gr. in-8, illustré), des brochures, des poésies de circonstances, etc.

SOULOUQUE (FAUSTIN Ier, plus connu sous le nom de), empereur nègre d'Haïti, né en 1789, au sud de l'île Saint-Domingue, était, en venant au monde, l'esclave d'une famille mulâtre. Affranchi par le décret de 1790, il prit part, en 1803, au soulèvement des nègres contre les Français, alla ensuite guerroyer au môle Nicolas et servit d'aide de camp à plusieurs généraux ; nommé capitaine à l'avénement de Boyer au pouvoir (1820), il fut, dit-on, un des officiers favoris du président, qui l'investit du commandement de Plaisance en qualité de chef d'escadron. Élevé au grade de colonel sous le gouvernement d'Hérard (1844), il devint en peu de temps général de brigade sous celui de Guerrier ; il venait d'être promu général de division (1846) lorsqu'une maladie subite emporta le président Riché.

L'opinion s'étant partagée entre deux candidats noirs, les généraux Souffran et Paul, le Sénat résolut, pour sortir d'embarras, d'élire un troisième général, auquel personne n'avait songé, et ce fut ainsi que, le 1er mars 1847, Soulouque se vit, avec effroi, porté à la première place de la République. Par ses antécédents il appartenait au parti mulâtre ; mais, par son affiliation au *vaudoux*, sorte de franc-maçonnerie africaine, il ralliait au pouvoir la plus dangereuse espèce de population. Timide à l'excès, ayant un sentiment exagéré de son incapacité et de son ignorance (car il lisait la lettre moulée et savait signer son nom), il commença par justifier les espérances des gens éclai-

rés et se montra d'abord assez docile aux idées de civilisation ; mais ses superstitions africaines ne tardèrent pas à tout perdre, et, devenu un objet de risée pour la bourgeoisie des villes, il en conçut contre elle une haine sourde qui le poussa à n'écouter que les rancunes et les préjugés de la multitude. Cette tendance ayant été dénoncée dans la *Feuille du commerce* du 29 août 1847, l'auteur de l'article, Courtois, fut condamné à mort malgré son titre de sénateur. Le 16 avril 1848, Soulouque, qui ne voyait que conspiration, fit battre la générale dans Port-au-Prince et assembla sa garde, qui, obéissant aux suggestions les plus absurdes, procéda pendant plusieurs heures au pillage et à l'extermination des mulâtres ; ce coup d'État avorta en partie à cause de l'énergique intervention de notre consul, M. Reybaud, secondé par l'équipage de *la Danaïde*. Puis le président, toujours suivi de sa garde, partit pour les districts du Sud, fit fusiller les généraux Pyrrham et Lelièvre, sema la terreur et la proscription aux Cayes et prolongea pendant plus d'un mois sa terrible expédition contre les bourgeois.

Il était à peine rentré triomphalement dans sa capitale, qu'une *humble supplique* fut présentée aux Chambres comme la libre manifestation du peuple, demandant la restauration de l'empire de Jacques Ier. Élu empereur par un vote presque unanime (26 août 1848), Soulouque prit le nom de Faustin Ier, institua une famille impériale, un ordre militaire de Saint-Faustin et un ordre civil de la Légion d'honneur, créa de grandes charges de la couronne et quatre cents nobles, dont quatre princes, cinquante-neuf ducs et deux marquis ; il s'adjugea, à titre de liste civile, près de 800 000 francs, c'est-à-dire le septième des revenus publics, sans compter un supplément annuel de deux à trois millions prélevés sur la récolte du café. Enfin il promulgua une constitution, sorte d'amalgame de toutes les chartes passées, et à laquelle il se réserva de substituer, en toute occasion, son bon plaisir. L'année suivante, il se débarrassa par une fusillade des instruments de son élévation, les vaudoux les plus fanatiques, entre autres du commandant de sa garde, le féroce Similien (avril 1849).

Libre désormais, le souverain se livra sans contrôle à tous les écarts de son imagination, qui prêtèrent longtemps à rire aux journaux d'Europe. Après avoir tenté inutilement la conquête de la République dominicaine, située à l'est de l'île, il eut de nombreux démêlés avec ses grands dignitaires, destitua le prince Bobo, ex-forçat, et célébra avec une pompe extraordinaire la cérémonie de son sacre (18 avril 1852), pour laquelle celui de Napoléon Ier servit de modèle. Sa principale préoccupation était la réunion des deux parties de l'île sous une même domination ; malgré les remontrances réitérées de l'Angleterre et de la France, il regrettait de ne pouvoir ajouter au prestige d'une autorité sans bornes la gloire d'un chef d'armée victorieux. A la suite de longs préparatifs il réunit toute son armée, composée d'une dizaine de mille hommes, mal armés et à peine disciplinés, entra en campagne au mois de décembre 1855 et se fit battre honteusement par une poignée de Dominicains commandés par Santa-Anna. La déroute fut si complète que les armes, les munitions, les bagages le trésor de l'État et la couronne impériale tombèrent aux mains de l'ennemi. Quant à Soulouque, il ne put s'échapper qu'en se jetant dans un chemin de traverse où furent ralliés les fuyards. Battu une seconde fois, il revint dans sa capitale en février 1856, non sans avoir au préalable fait fusiller plusieurs officiers supérieurs, notamment le général Voltaire Castor, un des chefs des massacres de 1848. Puis, afin de distraire l'opinion publique, il donna des armoiries aux villes de l'empire et fonda les deux ordres de Sainte-Marie-Madeleine et de Sainte-Anne. Cependant, grâce à l'intervention française, il s'engagea, le 17 février 1857, à ne pas attaquer ses voisins pendant deux années.

Son règne ne dura pas davantage. Il fut renversé de son trône impérial, dans les premiers jours de l'année 1859, par une révolution démocratique dont Geffrard (voy. ce nom) avait pris la direction (26 décembre 1858). La république haïtienne fut rétablie et Geffrard en devint président. Soulouque, dont la personne fut protégée par Geffrard lui-même, put sortir sain et sauf du pays et s'embarqua avec toute sa famille pour la Jamaïque. Mais tous ses biens et ceux de sa femme et de ses filles furent confisqués, et tous ses actes déclarés nuls et non avenus.

Au rebours de ses prédécesseurs, Christophe, Boyer, Pétion, Riché, l'empereur nègre n'avait fait aucun effort pour civiliser ou moraliser la race dont il était issu ; il n'a pas même su conserver les éléments de prospérité légués aux habitants actuels par les anciens colons. Point de développement matériel, point d'améliorations d'aucune espèce : il semblait favoriser cette décadence, ce retour vers la barbarie. Toutes les relations le présentent comme un tyran imbécile ou sanguinaire, uniquement occupé d'enrégimenter des soldats, qui exploitaient gratuitement ses propriétés, et de parader aux yeux de ses sujets émerveillés. Marié à une négresse, Adelina, qui avait le titre et remplissait pompeusement le rôle d'impératrice, Soulouque n'en a eu que deux filles.

SOULTRAIT (Jacques-Hyacinthe-Georges Richard, comte de), archéologue français, né à Toury-sur-Abron (Nièvre), le 27 juin 1822, correspondant du comité historique depuis 1851, membre du conseil général de la Nièvre depuis 1852, a publié les ouvrages suivants : *Armorial de l'ancien duché de Nivernais* (1847) ; *Statistique monumentale de la Nièvre* (1852) ; *Essai sur la numismatique nivernaise* (1854) ; *Guide archéologique de Nevers* (1856) ; *Armorial du Bourbonnais* (1857) ; *Essai sur la numismatique bourbonnaise* (1858), etc.

SOUMET (Gabrielle). Voy. ALTENHEIM (d').

SOUTH (sir James), astronome anglais, né à Londres, vers la fin du siècle dernier, et fils d'un droguiste, étudia la médecine, fut admis au Collége des chirurgiens et pratiqua quelques années dans la capitale. Il se livra à de nombreuses observations astronomiques qui le firent connaître ; il en publia les résultats dans les *Mémoires philosophiques* (1825) et l'accompagna d'une description minutieuse des petits télescopes, dont il rendit l'usage familier. Ce savant a voué une grande partie de sa fortune aux progrès de l'astronomie ; mais il a peu écrit ; son principal titre scientifique est le catalogue des étoiles doubles, qu'il releva, de 1822 à 1823, avec sir John Herschel ; il en a observé 380. Il prêta aussi à lord Rosse (voy. ce nom) son concours pour la construction du fameux télescope d'Oxmantown. Il est un des fondateurs de la Société royale d'astronomie (1820), et l'a présidée plusieurs fois. Créé chevalier en 1830, il a reçu une pension annuelle de 300 livres (7500 fr.), en récompense des services qu'il a rendus. On a de sir J. South un ouvrage instructif intitulé : *les Curiosités de la science* (the Curiosities of science, in 8).

SOUTHAMPTON (Charles Fitz-Roy, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Londres, appar-

tient à une branche cadette des ducs de Crafton, élevée, en 1780, à la pairie héréditaire. Il prit, en 1810, possession de la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Marié en 1826, il a pour héritier de sa pairie son frère Henry FITZ-ROY (voy. ce nom).

SOUTHWORTH (Emma NEVITTE, mistress), femme de lettres américaine, née à Washington, le 26 décembre 1818, perdit son père en 1822, et sa mère se remaria quelque temps après à Boston, où miss Nevitte reçut son éducation. Mariée en 1841 et restée veuve, en 1843, avec deux enfants, elle tomba dans la misère, d'où sa plume la fit sortir. En 1846, elle envoya au *National Era* de Washington un article anonyme qui fut remarqué; le directeur en rechercha l'auteur et l'engagea à écrire. Sur ses conseils, mistress Southworth publia, en 1849, son premier roman, *Rétribution*, dont le succès commença sa fortune. Cet ouvrage fut rapidement suivi de plusieurs autres qui se recommandent par la puissance dramatique et la fidélité des peintures de la vie et des pays du Sud : *la Femme abandonnée* (the Deserted Wife, 1850); *Shannon dale; la Belle-mère* (the Mother law, 1851); *les Enfants de l'île* (the Children of the Isle); *les Sœurs de lait* (the Foster Sister, 1852); *la Malédiction de Clifton* (the Curse of Clifton); *Vieux voisinages et nouvelles colonies* (Old neighborhoods and new Settlements); *Mark Sutherlann* (1853); *l'Héritière perdue* (1854); *Hickory Hall* (1855), etc.

SOUTZO, famille grecque du Phanar, originaire de la Bulgarie, qui joue un certain rôle dans les relations diplomatiques de la Porte à partir du milieu du XVIIIe siècle, et qui a fourni plusieurs hospodars à la Valachie et à la Moldavie. Elle est divisée en deux branches, l'une qui a conservé la nationalité roumaine, l'autre qui est devenue hellène. Ses principaux représentants sont, en Moldavie, Nicolas SOUTZO, et en Grèce, Michel SOUTZO (voy. ci-après).

SOUTZO (Nicolas), grand-logothète de la principauté de Moldavie, né à Constantinople, en 1799, émigra en Transylvanie lors de l'invasion des principautés par Hypsilantis (1821). A son retour il épousa une fille de Constantin Cantacuzène et devint peu après secrétaire d'État, pendant l'administration du général Kisseleff. Depuis, il occupa successivement la plupart des ministères et fit preuve d'une rare aptitude pour les affaires. Non moins remarquable comme publiciste, il composa plusieurs opuscules d'économie et de statistique, qui ont été très-appréciés : le plus important est une *Statistique de la Moldavie* (Jassy, 1850), qui a paru simultanément en français, en roumain et en grec, et qui renferme des notions extrêmement précieuses sur l'état économique de cette province. M. Nicolas Soutzo a été nommé commandeur des ordres de Saint-Stanislas et de Saint-Vladimir de Russie, du Sauveur de Grèce, du Nichan-Iftikhar de Turquie, etc.

SOUTZO (Michel), ancien hospodar de Moldavie, né vers 1792, à Constantinople, cousin du précédent, occupait, depuis deux années environ, le poste de grand-interprète du divan lorsqu'il fut appelé à succéder au prince Charles Callimachi, en qualité d'hospodar de la Moldavie (1819). Peu d'incidents, à part la fondation d'une école d'enseignement secondaire (en grec) à Jassy, dont il confia la direction au savant Cléobule de Philippopoli, signalèrent son règne brusquement interrompu par l'invasion d'Hypsilantis (1821), auquel Michel Soutzo, initié à l'hétairie, avait lui-même préparé les voies. Mais l'attitude hostile des boyards moldaves contraignit l'hospodar à quitter brusquement sa capitale et à se réfugier en Bessarabie. De là il voulut se rendre en Italie, reçut du comte de Nesselrode ses passe-ports, obtint de l'Autriche l'autorisation de traverser ses États et n'en fut pas moins arrêté à Brünn et conduit à Goritz, où il subit une détention de quatre années. Devenu plus tard citoyen de la Grèce, il remplit à plusieurs reprises les fonctions de ministre plénipotentiaire à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1854, répudiant les traditions de sa famille, attachée de longue main à la politique française en Orient, il a figuré au premier rang des adversaires des puissances occidentales, en formant et en présidant à Athènes le fameux comité de salut public, qui fomenta le mouvement insurrectionnel de la Thessalie et de l'Épire. — Il est mort en juillet 1864.

Le prince Michel Soutzo avait trois fils, dont l'un, Constantin, capitaine de frégate dans la marine royale de Grèce, est sorti de l'École navale de Brest et a fait l'expédition de Saint-Jean d'Ulloa, avec le grade d'enseigne au service français.

SOUTZO (Alexandre), poëte et historiographe grec, de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, né au commencement du siècle, à Constantinople, fit ses premières études au collége de Chio, et les compléta dans les universités de France et d'Italie. Arrivé en Grèce, au commencement de la révolution, il débuta, en 1824, dans la carrière poétique par la publication d'un recueil de satires contre les hommes et les choses du jour, et suscita de telles animosités qu'il dut quitter le pays. Il se rendit à Paris, où il publia son *Histoire de la révolution grecque* (1829, in-8). De retour en Grèce sous le gouvernement du comte Capo d'Istria, il composa contre lui une série de satires, *le Compte rendu*, *la Circulaire*, *Discours au conseil des ministres*, *Pétition d'un citoyen au président*, étincelantes de verve et d'originalité, et qui furent accusées d'exciter jusqu'au crime les passions déjà soulevées contre le président. Après l'arrivée du roi il entreprit la publication d'une gazette satirique en vers, *la Balance grecque*, sur le modèle de la *Némésis* de M. Barthélemy. Elle n'alla pas au delà du sixième numéro. A chaque changement politique M. Soutzo fit entendre son cri de guerre, s'attaquant tour à tour à tous les partis : ainsi parurent successivement *la Ménippée*, *le Portefeuille poétique*, *la Révolution du 3 septembre*, *le Miroir de 1845*, *le Panorama de l'Assemblée nationale*, *la Véritable phase de la question d'Orient*, etc. Retiré, pendant les derniers événements à Odessa, il y composa un poëme, *la Guerre d'Orient*, dans lequel il poursuivit avec une extrême passion les puissances alliées de la Turquie et exalta les hauts faits des armées russes. Ce poëme eut un succès prodigieux en Russie et dans les provinces grecques de la Turquie, où il en fut répandu près de dix mille exemplaires.

On a encore de M. A. Soutzo : un roman en prose, publié en 1831, *l'Exilé*, plusieurs pièces de théâtre assez médiocres, *le Prodigue*, *le Premier ministre*, *le Poëte indompté*, etc., et deux essais d'épopée, *l'Errant* (ὁ Περιπλανώμενος, 1839-1852) et *la Grèce combattant les Turcs*; (ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς; 1850), arrêtés au quatrième chant. — Le poëte Soutzo est mort à Smyrne en juillet 1863.

SOUTZO (Panayote), poëte grec, frère puîné du précédent, et élevé avec lui, se rendit aussi, dès le début de la révolution, en Grèce, où il a oc-

cupé, à diverses époques, des fonctions administratives et politiques importantes, telles que celles de préfet et conseiller d'État. Comme écrivain, il a publié des odes, des drames et des romans; mais quel qu'en soit le cadre, sa poésie est toujours essentiellement lyrique. Au nombre de ses meilleures compositions il faut compter *le Voyageur*, drame qui rappelle celui de *Manfred;* le poëme du *Messie*, qui renferme d'incontestables beautés de style; *Ode sur la mort de l'amiral Miaoulis;* etc. On a également de lui un recueil de poésies publiées en français sous le titre d'*Odes d'un jeune Grec* (Paris, 1828).

SPACH (Édouard), naturaliste français, né à Strasbourg, en 1801, fut attaché, dès 1826, au Jardin du roi avec les fonctions d'aide-naturaliste, qu'il ne quitta plus et reçut la décoration de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a de lui : *les Plantes phanérogames*, dans les *Suites à Buffon* (1835-1837. 2 vol. in-8); *Histoire naturelle des végétaux* (1834 et suiv., 14 vol. in-8, et 15 livr. de fig.); *Illustrationes plantarum orientalium, ou Choix de plantes nouvelles et peu connues de l'Asie occidentale* (1842-1851, 5 vol. in-4), avec M. Jaubert; la partie botanique du *Dictionnaire* de M. d'Orbigny, et des articles dans divers recueils.

SPACH (Louis-Adolphe), littérateur français, frère du précédent, né à Strasbourg, le 27 septembre 1800, archiviste du département du Bas-Rhin, de 1847 à 1853, président de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, décoré de la Légion d'honneur, a publié sous le pseudonyme de *Louis Lavater*, des romans de mœurs : *Henri Farel* (1834), *le Nouveau Candide* (1839); *Roger de Manesse* (Neufchâtel, 1849), et des poésies allemandes (Strasbourg, 1839).

On cite encore de lui, outre ses *Rapports* annuels, comme archiviste, sur le dépôt des archives du Bas-Rhin, un *Tableau de l'histoire d'Alsace* (Paris et Strasbourg, 1858, in-8); *Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin* (Strasbourg, 1862, in-8); des *Chartes* et *Lettres* concernant l'histoire locale, et un certain nombre de monographies et de biographies dans le *Bulletin* de la Société historique d'Alsace, la *Revue d'Alsace*, etc.

SPARKS (Jared), littérateur américain, né vers 1794, à Willington (État du Connecticut), de parents pauvres, fut, dans sa jeunesse, garçon de ferme, ouvrier charpentier, maître d'école. Par la protection d'un ecclésiastique, il obtint une bourse à l'académie d'Exeter, puis à l'université d'Harvard, où, en suivant le cours de théologie, il fut chargé d'une classe de philosophie naturelle. Consacré ministre, en 1819, et attaché à la secte des unitaires de Baltimore, il connut, dans cette ville, le célèbre réformateur Channing, embrassa chaudement ses théories et se mêla à la polémique religieuse engagée, à cette époque, avec les protestants épiscopaux et autres. La théologie, qu'il abandonna ensuite, lui est redevable des travaux suivants : *Doctrines des protestants épiscopaux* (Letters on the doctrines of the protestant episcopal church; Baltimore, 1820, in-8); *Mélanges unitaires* (the Unitarian miscellany; 1820-1822), revue mensuelle; *Tendances morales des doctrines unitaires et trinitaires* (Comparative moral tendency of trinitarian and unitarian doctrines; Boston, 1823, in-8); *Recueil d'essais et de dissertations théologiques* (Collection of essays and tracts in theology; Ibid., 1822-1826, 6 vol. in-12), tirés de divers auteurs, avec notes biographiques et critiques.

Sorti du ministère, M. Sparks consacra plus spécialement ses loisirs à des travaux littéraires et historiques. Après s'être rendu, en 1828, acquéreur de la *North American Review*, à laquelle il collaborait, depuis 1817, il se rendit, la même année, en Europe pour compléter, dans les archives de Paris et de Londres, les nombreux documents qu'il s'occupait de réunir sur Washington. L'excellent ouvrage, qu'il consacra à ce grand homme, lui coûta plusieurs années de recherches et parut, par volumes détachés, sous le titre : *Vie et écrits de Washington* (the Life and writings of G. Washington; Boston, 1833-40, 12 vol.); il a été traduit en partie par MM. de Raumer et Guizot. Nommé, en 1839, professeur d'histoire ancienne et moderne à Harvard, M. Sparks occupa, dix ans plus tard, les fonctions de président de cette université et fut obligé de les résigner, en 1852, à cause de l'affaiblissement de sa santé; il résida, depuis cette époque, à Cambridge (États-Unis).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui: *Correspondance diplomatique de la Révolution américaine* (Diplomatic correspondence of the american revolution; Boston, 1829-1831, 12 vol. in-8), vaste et précieuse collection entreprise avec l'aide du gouvernement; *Annuaire des États-Unis* (the American almanac; 1830, in-12); *Vie du gouverneur Morris* (the Life of Governor Morris; Boston (1832, 3 vol.), traduits en français par M. Gandais (1842, 2 vol. in-8); *Œuvres complètes de B. Franklin* (Works of B. Franklin; 1840, 10 vol.); *Correspondance officielle de la Révolution américaine* (the Correspondence of american révolution; 1854), renfermant toutes les lettres d'un intérêt public, adressées à Washington; *Bibliothèque de biographie américaine* (Library of american biography), l'une de ses publications les plus populaires, et qui a paru en deux séries : la première, de 1834 à 1838 (10 vol. in-12); la seconde, de 1844 à 1848 (15 vol.); elle contient soixante biographies détaillées, dont huit ont été rédigées par M. Sparks lui-même. Il met la dernière main à une volumineuse histoire de la Révolution américaine.

SPARRE (Gehr-George), romancier suédois, né le 4 mai 1790, à la fabrique de Lessebo (près Kronoberg), fut destiné à la carrière militaire qu'avaient suivie avec distinction plusieurs de ses ancêtres. Entré à l'armée, en 1807, avec le grade d'enseigne, il reçut une grave blessure, durant la campagne de Finlande, et mérita la médaille de la valeur militaire. Nommé capitaine, en 1814, après la prise de Gluckstadt, il resta longtemps au quartier des troupes suédoises, en Belgique, fut ensuite envoyé en Norvége, devint colonel en 1832 et obtint, en 1844, le commandement de la place de Carlscrona, avec le titre de chevalier de l'Épée.

M. Sparre a consacré ses loisirs à la culture des lettres et obtenu quelques succès au théâtre. On cite de lui : *le Dernier des corsaires* (Den siste Friseglaren; Stockholm, 1832, 3 part.), le meilleur de ses romans; *Thora* (Nykœping, 1829); *Adolphe Findling, ou Trois années sous le règne de Christine* (1835, 3 part.), *l'Étendard* (Standaret, 1847, 2 vol.); *le Cadet de marine* (Sjœ-Kadetten, 1850); quelques nouvelles dans *l'Étoile polaire* (Nordstjernan, 1846), et dans la *Bibliothèque originale* (1847). Le mérite de l'invention et l'exactitude historique sont des qualités distinctives de ces écrits.

SPEKE (John-Hanning), officier et voyageur anglais, est né en 1827, à Jordans, dans le comté de Somerset. Il se fit remarquer, dès ses

premières années, par son goût pour la chasse et par les exercices du corps. En 1844, il entra dans l'armée anglaise des Indes, comme officier subalterne de la division Colin Campbell, prit part à la sanglante campagne du Pendjâb, sous les ordres de lord Gough. Capitaine au 46ᵉ régiment d'infanterie indigène du Bengale, il se distingua dans les principales affaires à Ramnuggur, à Sadoulapore, à Chillianwallah, à Guzzera. La guerre finie, ses chefs, qui l'avaient apprécié comme botaniste, comme géologue et comme naturaliste d'un rare mérite, lui laissèrent une liberté à peu près complète. Pendant ses nombreux congés, il explora les régions les moins accessibles de l'Himalaya, et certaines parties du Thibet, sur lesquelles il put, le premier, donner des renseignements exacts dans des cartes fort remarquables.

Mais depuis longtemps il rêvait un voyage d'exploration dans l'intérieur du continent africain : les rapports qui lui avaient été faits sur des masses d'eau considérables, véritables mers intérieures qui occupaient la région équatoriale, lui semblaient une indication précieuse pour la recherche des sources du Nil. Dans cette pensée, il s'associa avec son compatriote, le capitaine Burton, et essaya une première fois, par le nord d'atteindre la région des lacs. Il pénétra ainsi jusqu'au pays des Somals, et donna, en 1851 et 1855, deux relations de ce voyage, que Burton raconta aussi de son côté.

La guerre de Crimée interrompit quelque temps les voyages de l'aventureux capitaine. Il servit comme volontaire dans les troupes turques débarquées en Crimée, commença une étude sur la faune du Caucase, puis retourna en Afrique, pour recommencer son voyage, avec le capitaine Burton, mais cette fois par le sud. Ils partirent le 10 juin 1857, et allèrent jusqu'au lac Tanganyika; à leur retour, Burton malade s'étant arrêté à Kazeh, Speke en profita pour remonter seul jusqu'au lac Victoria Nyanza, dans lequel il crût avoir découvert la vraie source du Nil.

Revenu en février 1859, Speke dut choisir un nouveau compagnon, car Burton ne partageait plus ses vues, et il s'associa le capitaine Grant. Grâce à l'appui de la Société royale de géographie, les deux voyageurs purent se mettre en route le 27 avril 1860, et le 15 février 1863, ils arrivèrent à Gondokora, après mille périls, annonçant que le grand problème était résolu. Cela n'était pas rigoureusement démontré, car ils avaient dû, pendant quelque temps s'écarter un peu du grand cours d'eau sorti du lac Nyanza, et qu'ils affirment avoir retrouvé un peu plus loin, puis descendre jusqu'à Gondokoro, mais tout porte à croire en effet qu'ils ne se sont pas trompés, et que, malgré une courte interruption, c'est toujours bien le même fleuve qu'ils ont côtoyé. Aussi l'Europe accueillit-elle avec enthousiasme le retour du hardi voyageur, l'Angleterre lui prodigua les honneurs, et il était au comble de sa gloire lorsqu'il succomba, à un vulgaire accident de chasse. — Il est mort le 21 septembre 1864, à Bath, le jour même où il devait raconter son voyage devant l'association britannique réunie exprès pour l'entendre.

Membre et lauréat de la Société royale de géographie de Londres, le capitaine Speke était aussi correspondant et lauréat de la Société géographique de Paris. Son *Journal de voyage*, dans lequel il raconte sa dernière expédition et qui abonde en détails curieux et en épisodes dramatiques, a été traduit en français, avec autorisation de l'auteur, par M. Forgues, sous ce titre : *les Sources du Nil* (in-8, avec cartes et grav. d'après les dessins du cap. Grant. Paris, 1864).

SPENCER (John-Poyntz SPENCER, 5ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1835, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Althorpa, il fit ses études à Harrow et à Cambridge et succéda à son père en 1857, après avoir pendant quelques mois représenté à la Chambre des communes le comté de Northampton dont il était député-lieutenant. En 1859, il entra au conseil privé et fut nommé gentilhomme de la chambre du prince Consort, fonctions auxquelles il fut appelé de nouveau, en 1862, auprès du prince de Galles. Marié, en 1858, à miss Seymour, il a pour héritier présomptif, son frère Charles-Robert, né en 1857.

SPIEKER (Chrétien-Guillaume), théologien protestant allemand, né à Brandenbourg (Prusse), le 7 avril 1780, mort en mai 1858. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SPIERS (Alexander), linguiste anglais, né à Gosport (Hampshire), en 1808, fit ses études en Angleterre, en Allemagne et à Paris, et connut, en 1829, Andrieux, dont les conseils et la bienveillance le décidèrent à se fixer à Paris. Il devint professeur d'anglais à l'École du commerce, à l'École des ponts et chaussées en 1831, et au lycée Bonaparte en 1833. Il a publié depuis la même époque : *Étude raisonnée de la langue anglaise* (1832) ; *Cours de thèmes*, *Grammaire raisonnée de la langue anglaise* (1834); *Étude de la poésie anglaise* (1835) ; *Manuel des termes du commerce anglais et français* (1846); enfin le *Dictionnaire général français-anglais* (1840) et le *General french and english dictionary* (1849), parvenus tous deux à la 13ᵉ édition, et le premier comme le plus complet travail de ce genre tenté depuis le XVIIᵉ siècle.

SPINDLER (Karl), romancier allemand, né à Breslau, vers 1795, mort le 12 juillet 1855. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

SPINELLI (le commandeur Antonio), homme politique italien, de la famille des princes de Scalea, fut intendant de la province de Naples en 1845. En novembre 1847, il fit partie du ministère libéral que le mouvement réformiste de toute l'Italie imposa au roi Ferdinand II, et, après l'octroi de la constitution de 1848, il devint pair du royaume. Après la réaction du 15 mai, il se tint entièrement à l'écart de la vie publique. Au mois de juin 1860, François II, forcé par les succès de Garibaldi en Sicile de rétablir la constitution arrachée à son père, confia la mission de former un premier ministère au commandeur Spinelli, qui en eut la présidence sans portefeuille.

Le cabinet Spinelli se composa de la manière suivante : aux finances, J. Manna (voy. ce nom) ; aux affaires étrangères, de Martino; à la guerre, Lestucci, maréchal de camp, envoyé à Venise en 1848, avec le général Pepe; à la marine, l'amiral Garofalo, frère du marquis de ce nom; à l'intérieur, Del Re, administrateur, sans passé politique, remplacé après par M. Liborio-Romano, qui fut maintenu dans ce poste par le dictateur Garibaldi; aux affaires ecclésiastiques, le prince Torella, déjà ministre en 1848, et récemment sorti de prison; à la justice, le magistrat Morelli; aux travaux publics, Aug. La Greca, ancien député. Ce ministère ne dura pas jusqu'à la fin de la monarchie.

SPITTA (Charles-Jean-Philippe), poëte religieux allemand, né le 1ᵉʳ août 1801, à Hanovre, étu-

dia la théologie à Gœttingue, et, après avoir reçu l'ordination, devint successivement vicaire à Sudwalde (1826), aumônier militaire à Hameln (1830), pasteur de la commune de Wechhold (1837) et pasteur de Wittingen (1847). Il a reçu les titres honorifiques d'intendant supérieur et de ministre supérieur. On cite particulièrement de lui un recueil de chants religieux intitulé : *Psaltérion et harpe* (Psalter und Harfe), dont la dix-huitième édition a été imprimée à Leipsick, en 1854. Ces cantiques, d'un caractère lyrique supérieur aux autres compositions de ce genre, sont très-répandus dans les familles allemandes. Un grand nombre ont été mis en musique par Becker, Alb. Heintz, Anacker, C. E. Hering, etc.

SPOHR (Louis), compositeur et virtuose allemand, né le 5 avril 1784, à Brunswick, mort le 22 octobre 1859. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

SPONNECK (Wilhelm-Carl-Eppingen, comte DE), homme d'Etat et économiste danois, né le 16 février 1815, à Rinkiœbing, d'une famille originaire de Silésie, fit ses études à l'université de Soro (Sealand), puis à Copenhague, et entreprit, à la fin de ses études de droit (1837), un voyage à l'étranger, et fit un séjour de près d'une année à Paris, où il étudia l'économie politique et surtout la question des douanes. Nommé, à son retour, auditeur à la chambre générale des douanes et au collége du commerce, elevé, en 1842, au rang de chef de section, il a pris part à toutes les lois relatives aux douanes qui ont été promulguées jusqu'en 1848. On cite son ouvrage *sur les Douanes en général, et en particulier sur les douanes en Danemark* (Om Toldvæseni Almindelighed; Copenhague, 1840, 2 vol. in-8; traduit en suédois en 1843), comme le premier traité systématique qui ait paru en Europe sur cette matière. Il lui valut une médaille d'or du gouvernement suédois. Membre de la commission du *Tableau statistique*, il en a publié huit volumes (Statistisk Tabelværk, tom. VIII XV). Le roi le nomma, en 1848, commissaire aux états provinciaux des Iles et à ceux du Jutland, puis membre de l'Assemblée constituante. Le 16 novembre, il l'appela au ministère des finances, dont les attributions furent très-étendues.

M. de Sponneck se maintint dans ce poste, malgré la chute des divers ministères Moltke, Bluhme, Œrsted. Les opinions dont il était d'abord à peu près le seul représentant prenaient de jour en jour plus de force dans les conseils du roi, et à chaque nouvelle combinaison, les hommes du parti du Danemark jusqu'à l'Eider cédaient la place à ceux du parti de l'intégrité. M. de Sponneck, l'un des chefs de ce dernier, rendit surtout de véritables services aux finances de son pays. Mais la majorité de la nation ne voyait en lui que le soutien des idées réactionnaires. Aussi, lorsque le ministère Œrsted fut traduit devant la haute Cour, l'accusateur public requit une aggravation de peine contre le ministre des finances, comme coupable d'avoir ordonnancé, à l'insu de l'Assemblée nationale, des sommes non allouées par les lois. M. de Sponneck fut acquitté purement et simplement, aussi bien que ses collègues (27 février 1856). En 1863, il fut chargé d'accompagner en Grèce le jeune roi Georges Ier comme premier conseiller.

SPRAGUE (Charles), poëte américain, né à Boston, le 26 octobre 1791, entra, en 1816, dans le commerce, et devint, en 1825, caissier d'une maison de banque de Boston. Après avoir débuté dans la littérature par un prologue en vers pour l'ouverture d'un théâtre, il donna un poëme didactique, *Curiosity*, rempli de passages satiriques; mais il se fit connaître ensuite avec plus d'avantage dans les peintures intimes des joies et des chagrins de la vie domestique. Une nouvelle édition de ses œuvres, à laquelle on a joint quelques discours de circonstance, a paru en 1850 à Boston, sous ce titre : *Poetical and prose writings* (in-12). Il a entrepris la publication importante des *Annales de la chaire américaine* (the Annals of the amer. pulpit; New-York, 1856, gr. in-8, t. Ier), contenant un grand nombre de notices biographiques et critiques sur les plus célèbres *clergymen* des États-Unis.

SPRENGEL (Charles), agronome allemand, né en 1787, à Schillerslage, près Hanovre, administra d'abord pendant dix ans de grandes propriétés en Saxe et en Silésie. En 1817, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas, la France et la Suisse, puis se fixa à Gœttingue, où il étudia, de 1821 à 1824, les sciences naturelles, et où il ouvrit plus tard, en qualité d'agrégé, un cours d'économie rurale et de chimie. En 1831, il fut nommé professeur d'agronomie à Brunswick. Devenu, en 1839, secrétaire général de la Société d'agriculture de la Poméranie, il s'établit à Regenwalde, où il a fondé plusieurs écoles pratiques des sciences agronomiques. Il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller des sciences économiques.

M. Sprengel, qui est dans cette spécialité un des savants les plus distingués de l'Allemagne, s'est un des premiers occupé de l'application de la chimie à l'agriculture. Il a inventé plusieurs instruments et écrit une série d'ouvrages pratiques ou théoriques, parmi lesquels il faut citer : *Chimie des agriculteurs* (Chemie für Landwirthe; Brunswick, 1831-1832); *la Science du terrain* (die Lehre vom Boden; Leipsick, 2e édit., 1844); *la Science des engrais* (die Lehre vom Dünger; Ibid., 2e édit., 1845). *la Science du défrichement* (die Lehre von der Urbarmachung; Ibid., 2e édit., 1845); *Expériences de la culture générale et spéciale* (Erfahrungen im Gebiete der allgemeinen und speciellen Pflanzencultur; Ibid., 1847-1852, 3 vol., etc.). Il a rédigé aussi, depuis 1840, le *Journal universel d'agriculture* (Allgemeine landwirthschafliche Monatschrift; Cœslin, 1840-1844, et Berlin, 1844 et années suiv.), revue mensuelle très-répandue parmi les propriétaires et agriculteurs allemands.

SPRENGER (Aloys), orientaliste allemand, né à Nassereni, dans le Tyrol, le 3 septembre 1818, passa du collége d'Inspruck à l'université de Vienne, où il s'occupa de médecine, de sciences naturelles et surtout de connaissances orientales. En 1836, il se rendit à Londres, où il collabora au grand ouvrage du comte de Munster sur les *Sciences militaires chez les Musulmans.* Il s'embarqua pour Calcutta en 1843, fut nommé, dès l'année suivante, directeur du collége de Delhi, s'efforça d'y introduire les méthodes européennes, et acquit bientôt une grande influence dans le pays. Il traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais dans la langue hindoue, établit une presse lithographique et fonda un journal. En 1848, il fut envoyé à Lucknow, pour faire un *Catalogue de la bibliothèque* de cette ville. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1854. Depuis 1850, M. Sprenger est devenu examinateur au collége de Fort-William, interprète du gouvernement et secrétaire de la Société asiatique du Bengale.

M. Sprenger a écrit ou traduit en anglais, entre autres ouvrages : *Termes techniques des soufis* (Abd-ur-Razzak's technical termes of the Sufees,

in arabic; Calcutta, 1844); *Choix des auteurs arabes* (Selections from Arabic authors; Delhi, 1845, tome I, lithographié); *Grammaire anglaise élémentaire traduite en ourdou* (An elementary grammar of the english language explained in Urdu; Delhi, 1845); *Histoire de Mahmoud de Ghaznah* d'Otby (Otby's history of Mahmud of Ghaznah, in arabic; Delhi, 1847); *Vie de Mahomet* (Life of Mohammed; Allahabad, 1851); *les Prés d'or*, de Mazudi (Masudi's meadow's of gold, translated from the arabic; Londres, 1849); *le Ghulistan de Sadi* (Calcutta, 1851). Il a aussi donné des éditions annotées de plusieurs ouvrages de l'Orient pour la *Bibliothèque indienne* de Roër.

SPRING (Gardner), théologien américain, né le 24 février 1785, à Newburyport (Massachusset), élevé au collége d'Yale, étudia le droit et vécut quinze mois aux Bermudes, où il fonda une école. A son retour, il fut admis au barreau (1818), qu'il abandonna bientôt pour la théologie. Après avoir passé une année au séminaire d'Andova, il fut autorisé à prêcher vers la fin de 1809 et, quelques mois après, à se charger d'une église de New-York, qu'il ne voulut plus quitter malgré les offres qu'on lui fit souvent d'emplois ecclésiastiques plus considérables. La parole de M. Spring était pleine de vigueur et d'énergie, qualités qui se trouvent également dans ses écrits.

Il a publié toute une série d'ouvrages, dont l'édition complète et uniforme renferme 18 vol. in-8 : ce sont en général des traités, des discours et des conférences sur des sujets de théologie, de morale chrétienne et de dévotion. Nous citerons : *Attractions of the cross* (1 vol.); *the Mercy seat; Thoughts suggested by the Lord's prayer* (1 vol.); *the Glory of Christ* (2 vol., 1852); *the Power of the pulpit* (1 vol.); *Short Sermons for the people* (1 vol.), etc. Ces ouvrages ont eu tous de nombreuses éditions et ont été traduits en plusieurs langues étrangères : une version française de quelques-uns a paru dans les librairies protestantes. Le docteur Spring est encore auteur des *Memoires of the late Hannah Murray*, étude biographique sur cette femme distinguée de New-York, enlevée par une mort prématurée.

SPRING-RICE. Voy. MONTEAGLE (lord).

SPRINGER (Corneille), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1817, étudia chez Gaspard Karssen et choisit le même genre que son maître, les vues de villes. Il a fait quelques tableaux estimés, entre autres plusieurs *Vues d'Amsterdam*, *l'Hôtel de ville de Nimègue*, *la Maison de Rembrandt*, *la Ville de Zélande*, *la Ville de Veere*, *la Ville de Cuclenbourg*, *Intérieur d'une Ville hollandaise*, et autres sujets dont plusieurs ont paru à l'Exposition universelle de 1855 aux salons de 1859 à 1864.

SPRUNER (Charles DE), historien et géographe allemand, né en 1803, à Stuttgart, fit ses études à l'École militaire de Munich, entra ensuite dans l'armée de la Bavière, où il devint en 1855 lieutenant-colonel d'état-major. Il fut nommé en 1856, aide de camp du roi Maximilien. Plusieurs travaux géographiques et historiques lui valurent, en 1843, le grade de docteur en philosophie, et le firent nommer correspondant, puis membre ordinaire (1853) de l'Académie des sciences de Munich. Il a été nommé professeur de géographie à l'École militaire, et le roi l'a chargé d'exécuter en grand la *Carte historique de la Bavière*, une grande *Carte historique de l'Europe* et une *Histoire militaire de la Bavière*.

Parmi les travaux précédents de M. de Spruner, il faut citer en première ligne son bel *Atlas d'histoire et de géographie* en 118 feuilles (Historisch-geographischer Handatlas; Gotha, 1837-1852; 2ᵉ édit., 1853-1855), fruit de recherches consciencieuses et qui a été très-favorablement accueilli en Allemagne et à l'étranger. Viennent ensuite : *la Bavière* (Baierns Gaue; Bamberg, 1831); *Carte de la Franconie orientale* (Gaukarte des Herzogthums Ostfranken; Ibid., 1835); *Atlas historique de la Bavière* (Historischer Atlas von Baiern; Gotha, 1838); *Guide historique de la Bavière* (Leitfaden zur Geschichte, etc.; Bamberg, 2ᵉ édit., 1853); *Atlas d'histoire et de géographie à l'usage des écoles* (Historisch-geographischer Schulatlas; Gotha, 1854-1855); *Comte Ruppert le cavalier* (Pfalzgraf Ruppert der Cavalier; Munich, 1854), étude historique; etc.

SQUIER (Ephraïm-George), voyageur et antiquaire américain, né à Albany (État de New-York), en 1823, fit des études de génie civil et entra de bonne heure dans la presse américaine, et s'attacha au parti whig. Son goût pour les recherches historiques le conduisit, dès 1842, à explorer les antiquités indiennes de la vallée du Mississipi; il prit part à l'expédition archéologique de Davy et à l'ouvrage qui en fut le résultat : *Anciens monuments de la vallée du Mississipi* (Washington, 1848). Peu de temps après, il fut envoyé comme chargé d'affaires dans le Nicaragua. Passant alors au parti radical, il combattit avec énergie l'influence anglaise et travailla à ouvrir à son pays les ports de l'Amérique centrale. Cependant il explorait le pays en savant, et il donna à son retour : *Esquisses d'un voyage dans le Nicaragua* (New-York, 1851), et surtout : *le Nicaragua, son peuple, ses vues et ses monuments* (New-York et Londres, 1852, 2 vol.). Dans ce dernier ouvrage, il décrit les débris des antiquités américaines et en tire une vive lumière pour l'histoire des temps primitifs. Il avait donné dans l'intervalle *les Antiquités de l'État de New-York* (Buffalo, 1851).

M. Squier vint ensuite en Europe pour compléter, dans nos bibliothèques, ses recherches sur les anciennes langues de l'Amérique centrale. De retour à New-York il fut envoyé dans l'Etat de Honduras pour préparer le tracé du chemin de fer projeté entre les deux mers. Il y écrivit en trois semaines, sous le pseudonyme de *Samuel A. Bard*, un livre intitulé : *Waikna or Adventures on the Mosquito shore* (New-York, 1854), qui, grâce à un rare talent d'observation et de critique, obtint un immense succès.

Il faut encore citer de lui son traité *sur le Serpent, symbole religieux des anciens peuples*, etc. (Serpent symbol; New-York, 1851), où l'on trouve des faits curieux et des conclusions hardies; *Notes on Central America*, et un ouvrage sur le Honduras (*the States of Honduras and San Salvador*; 1855), qui forme le pendant de son principal ouvrage sur le Nicaragua.

STAAFF (Ferdinand-Nathanaël), officier littérateur suédois, né à Stockholm, le 7 juillet 1823, est fils du célèbre jurisconsulte, Pierre Staaff. Entré, dès 1841, dans l'artillerie suédoise, il fut admis, en 1853, dans l'état-major royal de son pays, et chargé, en outre, de l'enseignement de la littérature française à l'Académie militaire de Carlberg. En 1862, il fut nommé au poste d'attaché militaire à la légation de Suède et de Norwége à Paris.

Le major Staaf avait composé et publié en Suède, pour l'enseignement de ses compatriotes, un très-remarquable *Cours de littérature française*, com-

prenant des extraits de nos prosateurs et de nos poëtes depuis l'origine de notre langue jusqu'à nos jours, avec introductions et notices biographiques en français (Urval ur franska litteraturen, tull, etc.; Stockholm, 1859-1862, tom. I-IV), l'un des ouvrages les plus complets et les plus variés de ce genre; puis son recueil spécial, *la Poésie française contemporaine* (Stockholm, 1864, in-8), contenant, avec notices et appréciations, des pièces diverses de 180 auteurs vivants ou morts récemment. L'auteur profite de son séjour à Paris pour éditer ces utiles publications sous une forme entièrement française. *

STAEMPFLI (Jacques), homme politique suisse, et l'un des chefs du parti radical, né en 1820, à Schüpfen (canton de Berne), d'une famille de paysans, reçut une instruction élémentaire, entra comme petit clerc dans une étude de notaire, puis vint en France, où, pour apprendre la langue du pays, il se résigna aux fonctions de domestique. De retour à Berne, il se livra à l'étude du droit, sous Guillaume Snell, et fut reçu avocat en 1843. Dès lors il se fit connaître comme un des membres les plus ardents du parti radical, entra, en 1845, à la rédaction de la *Gazette de Berne*, qui en était le principal organe, et demanda énergiquement la révision du pacte fédéral par une commission spéciale de constitution. Son parti ayant triomphé en 1846, il fut chiosi, avec M. Ochsenbein, pour faire partie de cette commission. Ces deux hommes, alors très-unis, ne tardèrent pas à se séparer sur des questions de détail et devinrent d'irréconciliables adversaires.

Appelé, en juillet 1846, à faire partie du conseil d'État, M. Staempfli prit la direction des finances, et s'occupa avec activité d'organiser une force militaire centrale. L'année suivante il représentait le canton de Berne à la diète qui vota l'anéantissement du Sunderbund et déclara la guerre aux sept cantons séparatistes. M. Staempfli y exposa hautement les vœux du parti radical pour une constitution militaire et une organisation centrale plus puissante qu'une simple fédération, et l'expulsion des jésuites. Il fut trésorier de guerre pendant cette campagne rapide, qui se termina par la ruine du Sunderbund.

M. Staempfli se prononça, en 1848, contre la nouvelle constitution, soit qu'il désirât plus de liberté qu'elle n'en offrait, soit qu'il voulût des avantages commerciaux pour le canton de Berne. Cette opposition faillit l'empêcher d'être élu membre du conseil national et attira sur lui les attaques de M. Ochsenbein, qui lui reprocha surtout de vouloir introduire le libre échange dans le pays. Cette tactique réussit en partie et M. Staempfli fut repoussé du conseil. Mais il se releva promptement de cette atteinte d'impopularité et fut nommé l'année suivante, à vingt-neuf ans, président du canton de Berne. Après la chute du gouvernement radical, en 1850, il reprit la profession d'avocat, sans cesser d'écrire dans la *Gazette de Berne* et de se mêler activement à la politique. Dès l'année suivante, les élections donnèrent de nouveau la majorité à son parti, et lui-même fut nommé par la diète président du conseil national. Orateur vif et pressant, homme d'État plein de ressources, M. Staempfli paraissait appelé, par sa jeunesse et son talent, à jouer un rôle important dans son pays.

Nommé vice-président fédéral à la suite d'une élection très-disputée (31 juillet 1858), il a été président du conseil en 1859. Il est entré, en 1860, dans le ministère de la Confédération suisse, comme chef du département militaire. Il fut élu en 1861 par l'assemblée fédérale président de la Confédération suisse, et l'on remarqua son opposition aux propositions faites par la France relativement à un traité de commerce et à la neutralisation des provinces septentrionales de la Savoie. Il reprit le département militaire en 1863 et fut remplacé à la fin de l'année par M. Fornerod, comme ministre et comme représentant au Conseil fédéral du canton de Vaud.

STAFFORD (Henry-Valentin STAFFORD-JERNINGHAM, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une famille élevée en 1640 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit possession de la place de son père à la Chambre des Lords, où il fit partie des conservateurs modérés. Il est devenu député-lieutenant du Norfolk. Marié deux fois, il a pour héritier de ses titres son neveu, Auguste-Frédéric FITZ-HERBERT, né en 1830.

STAHL (P. J.). Voy. HETZEL.

STAHR (Adolphe-Guillaume-Théodore), écrivain allemand, né le 22 octobre 1805, à Prenzlau (Prusse), prit ses grades à Halle, et professa dix ans à l'Institut pédagogique de cette ville. En 1836 il passa au collége d'Oldenbourg, dont il fut un des administrateurs. Forcé par sa santé de se retirer du professorat, il se fixa, en 1854, à Berlin, où il poursuivit ses travaux de philosophie, d'archéologie et d'esthétique. Il a épousé Mme Fanny Lewald (voy. ce nom).

M. Stahr a abordé des genres très-différents, et jusqu'ici son principal ouvrage paraît être celui qu'il a publié sous ce titre : *Torso, ou l'Art, les artistes et les monuments d'art des anciens* Torso, oder Kunst, Künstler und Kunst-werke der Alten; Brunswick, 1854-1855, 2 vol.), et qui traite de l'art antique au double point de vue de l'esthétique et de l'archéologie. Parmi ses autres livres, plusieurs fois réimprimés, on cite : *Aristotelia* (Halle, 1830-1832, 2 vol.); *Aristote chez les Romains* (Leipsick, 1834); une édition avec traduction allemande et notice critique de la *Politique* d'Aristote (Ibid., 1836-1838, 3 livraisons); *Caractéristique d'Immermann* (Hambourg, 1842), étude littéraire et biographique; *Revue du théâtre d'Oldenbourg* (Oldenbourg, 1845, 3 vol.); *Une année en Italie* (Ein Jahr in Italien; Ibid., 1847-1850, 3 vol.; 2e édit., 1853); *les Républicains à Naples* (die Republikaner in Neapel; Berlin, 1849, 3 vol.), roman historique; *la Révolution en Prusse* (Oldenbourg, 1850; 2e édit., 1852); *Deux mois à Paris* (Zwei Monate in Paris; Ibid., 1851, 2 vol.); *Weimar et Iéna* (Ibid., 1852, 2 vol.; nouvelle édit., 1855), etc., sans compter un nombre considérable d'articles de critique littéraire dans divers journaux et revues périodiques de l'Allemagne.

STAIR (North HAMILTON-DALRYMPLE, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né vers 1795, à Édimbourg, descend d'une famille écossaise élevée en 1841 à la pairie héréditaire en la personne du célèbre général Stair. Connu d'abord sous le nom de Dalrymple, il fit ses études universitaires à Édimbourg; son frère étant mort sans postérité en 1853, il prit possession de sa place à la Chambre des Lords. Marié deux fois, il a eu six enfants dont l'aîné, John, vicomte DALRYMPLE, né en 1819, a siégé au Parlement de 1841 à 1856, comme député libéral; il a épousé une fille du duc de Coigny. Après avoir servi quelques années dans les gardes, il est devenu député-lieutenant du comté de Lanark en 1844, et lord-lieutenant de celui de Wigton en 1851.

STALLBAUM (Godefroi), philologue allemand, né à Zaach, près de Delitsch, le 25 septembre

1793, fit toutes ses études à Leipsick, et eut pour professeurs à l'université de cette ville les célèbres philologues Beek, Hermann et Spohn. En 1817 il obtint une place de professeur à Halle, mais il ne tarda pas à revenir à Leipsick, où, après plusieurs années d'une position subalterne, il fut nommé, en 1835, directeur d'une des principales écoles du gouvernement. Il s'y concilia l'estime publique en associant aux études littéraires des études scientifiques et même des études musicales, qui renouvelèrent l'établissement confié à ses soins et en firent une institution tout à fait à part en Allemagne.

M. Stallbaum a exposé ses principes en matière d'éducation dans plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De l'alliance de l'instruction musicale avec les études littéraires* (Ueber der innern Zusammenhang musikalischer Bildung der Jugend mit dem Gesammtzwecke des Gymnasiums; Leipsick, 1842); *le Latin et le grec dans nos gymnases, et leur importance à l'époque actuelle* (das Griechische und Lateinische in unsern Gymnasien, etc.; Ibid., 1846); *l'École Thomas à Leipsick, son progrès et son développement* (die Thomasschule, etc.; Ibid., 1839). Quelque temps après cette publication, l'auteur fut nommé professeur à l'université.

Comme érudit, M. Stallbaum a publié un certain nombre d'ouvrages qui figurent au premier rang des travaux philologiques de l'Allemagne, entre autres : des commentaires critiques sur chacun des traités philosophiques de Platon, et des éditions du *Philèbe* (Leipsick, 1820; 2e édit., 1826), de l'*Eutyphron* (1823), du *Ménon* (1827); une révision de l'édition du *Banquet* de Wolf (1828); une édition générale des *OEuvres de Platon* (1821-1825, 12 volumes), et tous les éclaircissements du texte de ce philosophe dans la *Bibliothèque grecque* de Gotha (Gotha et Erfurt, 1827 et suiv., 9 vol.); une édition de *Parménide* (1839), avec une longue introduction, pleine d'aperçus ingénieux et de savantes recherches sur l'histoire assez obscure de l'ancienne philosophie grecque; enfin une révision du *Commentaire d'Eustathe sur Homère* (Leipsick, 1825-1830, 5 vol.).

On doit encore à M. Stallbaum une révision du bel ouvrage de Ruddiman, *Institutiones grammaticæ latinæ* (Leipsick, 1823, 2 vol.), et de l'édition de *Térence* de Westerhov (Ibid., 1830-1831, 6 vol.). Il s'est d'ailleurs montré latiniste tout à fait cicéronien dans les programmes qu'il a eu l'occasion de publier ou les discours qu'il a prononcés dans les cérémonies publiques des universités allemandes.

STAMATY (Camille-Marie), pianiste et compositeur français, né à Rome, le 23 mars 1811, et fils d'un consul de Civita-Vecchia, fut formé par sa mère, excellente musicienne, et par M. F. Benoist, alors à la villa Médicis. Il vint à Paris en 1824, fut attaché trois ans à la préfecture de la Seine, et ne put se livrer exclusivement à l'étude du piano qu'en 1830. Il prit alors les leçons de Kalkbrenner et Fessy et fut élève de Reicha, au Conservatoire (1833-34). Depuis 1835, il donna deux concerts annuels, particulièrement consacrés à ses propres œuvres. M. Stamaty a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

On cite parmi ses compositions : 12 *Études pittoresques*; 12 *Études musicales*; 25 *Études*, adoptées par le Conservatoire; *la Sicilienne*; *la Gigue écossaise*; *la Sérénade espagnole*; *la Savoyarde*; *la Marche hongroise*; *la Chasse au cerf*; *Rondo-caprice*; des *Romances*, *Souvenirs*, *Fantaisies* et variations sur plusieurs de nos principaux opéras (1839 et suiv.).

STAMFORD (Georges-Harry GREY, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1827, descend d'une ancienne famille élevée en 1603 à la pairie héréditaire. A l'époque de sa majorité, il prit possession à la Chambre des Lords de la place de son père, vacante depuis 1832, et hérita en 1845 des titres de son grand-père. Il appartient au parti conservateur modéré. Il a été nommé député-lieutenant du comté de Stafford en 1853. Marié deux fois, en 1848 et en 1855, il a pour héritier présomptif son cousin Harry Grey, né en 1812.

STAFFIELD (Clarkson), célèbre peintre anglais, est né vers 1798, à Sunderland (comté de Durham). Dans sa jeunesse, il fut matelot, et les nombreux voyages qu'il fit sur mer contribuèrent à ses succès comme peintre de marine. Vers 1824, il se joignit à la Société des artistes anglais, consacra trois années à l'étude de la peinture et cultiva d'abord le paysage. Il débuta, en 1827, à l'une des expositions de la *British institution*, par une toile de grande dimension représentant un *Naufrage à la hauteur du fort Ronge*. La même année il envoya à l'Académie royale la belle scène du *Calme en mer*. On vit ensuite de lui : *les Environs de Châlon-sur-Saône* (1829), *le Mont Saint-Michel* (1830), une série de *Vues de Venise* (1830), pour le marquis de Lansdwone, et d'autres *Vues* de la même ville (1834), pour la duchesse de Sutherland; *la Bataille de Trafalgar* (1836). Ces sujets sont rendus avec une facilité large, une sûreté de perspective et une exactitude brillante qui rappellent un peu le faire expéditif du décorateur. Du reste cet artiste a occupé assez longtemps cet emploi, au théâtre de Drury-Lane. L'Académie royale, qui, dès 1832, l'avait choisi pour associé, le nomma membre titulaire en 1835.

M. Stanfield a visité à plusieurs reprises diverses contrées du continent la France, l'Italie, la Hollande, la Suisse ont fourni à ses innombrables paysages des sujets d'étude, variés à ce point qu'il est parfois difficile de reconnaître la main du peintre. On distingue parmi ses dernières productions : *le Château d'Ischia vu du môle* (1841); *le Lendemain d'un naufrage* (1844); *Vue du Texel*, *les Troupes françaises passant à gué la Macta* (1847), épisode de la première campagne d'Italie; *Vent contre marée* (1847), gravé par J. Willmore; la Victoire *remorquée à Gibraltar après la bataille de Trafalgar* (1853) et *le Siége de Saint-Sébastien* (1855), qui lui fait pendant, exécutés, l'un et l'autre, pour la galerie de sir Samuel Peto. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 : *le Château d'Ischia*, *le Passage de la Macta*, *la Bataille de Roveredo*, *le Fort de Tilbury*, *le Dogre hollandais*. Il a obtenu une médaille de première classe. En 1856 il a exposé à Londres *l'Abandonné*, scène tirée du *Sketch-book* de W. Irving, et *les Bruyères d'Hampstead*.

Son fils, M. George STANFIELD, né vers 1822, a étudié la peinture sous sa direction et cultivé jusqu'à présent le paysage. Il a débuté à l'Académie, en 1856, par une *Vue du Valais*.

STANHOPE (Philippe-Henry STANHOPE, 4e comte), pair d'Angleterre, né le 7 décembre 1781, d'une famille élevée à la pairie par la reine Anne, en 1718, pour services militaires, mort le 2 mars 1855. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

STANHOPE (Philippe-Henry STANHOPE, 5e comte), historien et pair d'Angleterre, né le 30 janvier 1805, à Walmer-Castle, est fils du précédent. Sous le nom de lord Mahon, second titre nobiliaire de la famille, il fit ses études à l'uni-

versité d'Oxford, qui, en 1834, lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes pour Wooton-Basset (1830), il vota avec le parti conservateur, et, après l'adoption du bill de la réforme parlementaire, qu'il avait combattu, il fut obligé de résigner son mandat pour cause de corruption électorale (1832). Réélu en 1835, il représenta le bourg d'Hertford jusqu'en 1852; trois ans plus tard, son père étant mort, il quittait le nom de lord Mahon pour prendre son siége à la Chambre haute.

Deux fois lord Mahon est arrivé aux emplois publics, l'une comme sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834-1835), l'autre comme secrétaire du bureau des Indes (1845-1846). Faisant partie du cabinet Peel, il fut favorable au rappel des lois sur les céréales, et, dès qu'il fut rentré dans l'opposition, il s'opposa à ce que lord J. Russell abolit l'acte de navigation, qui en était une des conséquences, et perdit son mandat aux élections qui suivirent. La mort de son père le fit entrer à la Chambre des Lords en 1855. Il a reçu le titre de recteur de l'université d'Aberdeen.

Comme historien, lord Stanhope a publié des travaux remarquables, et qui manifestent l'étendue et la solidité de ses connaissances; on trouve peu d'écrivains de ce mérite parmi les pairs héréditaires. Son premier ouvrage est une *Histoire de la guerre de succession en Espagne* (History of the war of the succession in Spain; 1834, in-8), pour laquelle il mit à contribution les mémoires manuscrits laissés sur cette époque par son aïeul Alexandre Stanhope, qui concourut aux négociations diplomatiques. Il écrivit ensuite une *Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht* (History of England from the peace of Utrecht; 1836, 2 vol.), conduite jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, et que plus tard il continua jusqu'à la paix de Versailles (3ᵉ édit., 1853-1854, 7 vol.); elle a été traduite en allemand par Fr. Steger. Dans cette histoire, où l'on remarque l'étude consciencieuse des sources et la clarté de l'exposition, on voit l'auteur se dépouiller peu à peu, dans le courant du récit, des préjugés politiques et du torysme qui caractérisent ses écrits précédents. Un épisode des plus dramatiques, l'insurrection jacobite de 1745 en Écosse, parut isolément en 1851 sous le titre *the forty five* (En 45).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore du noble écrivain : *la Vie de Bélisaire* (a Life of Belisarius; 1848, nouv. édit.); *la Vie du grand Condé* (a Life of the great Condé; 1840, in-8), dont il a pris lui-même le soin de donner une traduction française; l'édition de la *Correspondance du grand comte de Chesterfield* (Letters of the great earl of Chesterfield; 1845, 4 vol.), qu'il compte au nombre de ses aïeux; enfin un choix des articles qu'il a insérés dans la *Quaterly Review* sous le titre : *Essais historiques* (Historical essays; 1848). C'est à lui que, par testament, sir R. Peel et le duc de Wellington ont délégué l'importante tâche de mettre leurs papiers en ordre et de les rendre publics quand il le jugera convenable. Déjà la première partie des *Mémoires de sir R. Peel* (Memoirs of sir R. Peel; 1856, t. I, in-8) a paru; elle traite de l'émancipation des catholiques en 1828; l'éditeur s'est adjoint M. Edw. Cardwell, un des membres les plus distingués du Parlement.

Lord Stanhope est devenu en 1846 président de la Société des antiquaires d'Angleterre. Il a été aussi élu membre correspondant de l'Institut de France. — De son mariage avec la fille de sir Edw. Kerrison (1834), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Philippe-Henry, vicomte Mahon, né en 1838, à Londres, est devenu, en 1862, capitaine aux grenadiers-gardes.

STANLEY (Edward-Henry-Smith-Stanley, ou lord), homme politique anglais, né en 1826, à Knowsley-Park (comté de Lancastre), est le fils aîné du comte de Derby (voy. ce nom). En sortant de la grande École de Rugby, il compléta ses études de la manière la plus brillante à l'université de Cambridge (collége de la Trinité) et fit ensuite un long voyage en Amérique et aux Indes. Durant son absence il fut nommé député de Lynn-Regis (décembre 1848), bourg qui l'a réélu en 1852. Il fit, en 1850, son premier discours sur la question des sucres et repartit bientôt pour l'Orient, où il se trouvait encore lorsque lui arriva la nouvelle de sa nomination au sous-secrétariat des affaires étrangères dans le ministère passager, présidé par son père, de février à décembre 1852. En 1855, après la mort de sir W. Molesworth, il a refusé de le remplacer au département des colonies, malgré l'invitation expresse de lord Palmerston; mais il a été ramené aux affaires depuis le retour de son père lui-même, dans le cabinet duquel il a pris, en remplacement de lord Ellenborough, l'importante direction des affaires des Indes (mai 1858). Trois mois après, il était mis à la tête de l'administration nouvelle substituée à la Compagnie.

Lord Stanley est cité comme un des hommes les plus remarquables du jeune parti conservateur; on attend de lui un homme d'État. A la Chambre basse, dont il a encore été réélu membre, en 1865, comme député de Lynn, on l'a regardé en quelque sorte comme un novateur (*a social reformer*); il a présenté en 1853 un projet de réforme radicale de l'administration des Indes, il souscrit à l'admission des juifs au Parlement, il encourage l'établissement des écoles professionnelles (*mechanics' institutes*) et des bibliothèques populaires; il voudrait affranchir les sectes indépendantes de la dîme prélevée par l'Église officielle. Ses brochures et ses articles sur les questions du jour ont également contribué à le rendre populaire: *Droits et ressources des colonies de l'Inde occidentale* (claims and ressources of the west India colonies; 1850); *Des dîmes de l'Église* (the Church-rate question), etc.

STANLEY D'ALDERLEY (Edward-John Stanley, 2ᵉ baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1802 à Alderley (comté de Chester), est issu d'une branche cadette des comtes de Derby, élevée en 1839 à la pairie héréditaire. Après avoir pris ses grades universitaires à Oxford, il entra en 1831 à la Chambre des Communes, où, de 1832 à 1841, il représenta le comté de Chester. Attaché au parti whig, il en a subi les vicissitudes dans les divers emplois publics qu'il a occupés : c'est ainsi qu'il a été tour à tour secrétaire d'État aux colonies et à l'intérieur avec lord Grey (1833-1834), secrétaire de la Trésorerie avec lord Melbourne (1835-1841) et sous-secrétaire aux affaires étrangères avec lord J. Russell (1846-1852).

Il dut à l'amitié de ce dernier son élévation à la pairie sous le titre de baron Eddisbury (1848); deux ans plus tard, il héritait du siége et des dignités de son père. En 1853, il accepta, dans le ministère de la coalition, les doubles fonctions de vice-président du bureau de commerce et de payeur général, qu'il a continué d'exercer jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston (mars 1855). A cette époque il prit le portefeuille du commerce et entra au Conseil privé. Enfin, en 1860, il devint directeur général des postes. De son mariage avec la fille du vicomte Dillon (1826), il a eu huit enfants, dont l'aîné, Henry-Edwards-John-Stanley, né en 1827, a été envoyé en 1854 à Athènes,

en qualité de secrétaire de légation, et y est resté jusqu'en 1859.

Stanley (William-Owen), homme politique anglais, né en 1802, à Alderley (comté de Chester), est frère jumeau du précédent. Il fit son éducation au collége d'Eton et dans les universités d'Allemagne, entra en 1822 aux grenadiers de la garde et donna sa démission en 1836 du grade de capitaine. L'année suivante, il devint membre de la Chambre des Communes pour le bourg d'Anglesey qu'il représenta jusqu'en 1847 et fut réélu en 1850 par la ville de Chester et en 1857 reçut un nouveau mandat du bourg de Beaumaris. Il vota avec le parti libéral et il s'est prononcé ouvertement pour une extension du suffrage, l'impôt direct, la réforme ecclésiastique et le scrutin secret.

STANSFELD (James), homme politique anglais, est né à Halifax, en 1820. Élevé au collége de l'université de Londres, il entra au barreau en 1849. En 1859, il entra à la Chambre des Communes, comme député d'Halifax, et prit place parmi les radicaux, et se fit promptement remarquer par son talent de parole et sa connaissance des affaires. En mai 1861, il présenta, au sujet des arsenaux de la marine, une motion qui signalait les plus graves abus dans l'administration et qui faillit compromettre le ministère. Aussi, pour se débarrasser de ce censeur incommode, lord Palmerston l'appela-t-il à siéger parmi les lords de l'amirauté au mois d'avril 1863. L'année suivante, le nom de M. Stansfeld se trouva mêlé avec celui de Mazzini dans une conspiration contre Napoléon III, et à cette occasion le jeune lord de l'amirauté donna sa démission (avril 1864). *

STAPLEAUX (Michel-Ghislain), peintre belge, né à Bruxelles, en 1798, et fils de l'imprimeur-libraire du roi Guillaume de Nassau, apprit le dessin contre la volonté de son père, qui eût préféré lui laisser sa maison. David, alors réfugié à Bruxelles, put seul triompher de ces répugnances en offrant ses célèbres leçons. En 1822 et 1823, son élève remportait le grand prix de peinture historique à Anvers et à Bruxelles, en 1824 le grand prix de portrait à Gand. Il travailla avec David à son dernier tableau *Mars et Vénus*, et après la mort du maître, vint l'exposer en France, au salon de 1827. David l'avait aussi chargé, en expirant, de dessiner et d'éditer les belles gravures du *Couronnement*, du *Jeu de Paume*, etc.

De France, M. Stapleaux passa en Italie, où il fit les portraits des principaux membres de la famille Bonaparte, *la comtesse de Survilliers*, *la princesse Charlotte*, femme du prince Napoléon-Louis, *la princesse Camerata*, *les Enfants du prince Jérôme*, etc. Il fut ensuite appelé à la cour de Wurtemberg (1834) et passa deux années à Stuttgart. Il fit les portraits des princesses *Marie* et *Sophie*, filles du roi, exécuta divers tableaux pour les palais de la ville, et fut en récompense nommé chevalier de l'ordre du Mérite. De retour à Bruxelles, en 1836, il n'a plus guère quitté cette ville, où il a obtenu la fortune avec la réputation. M. Stapleaux a été longtemps professeur à l'Académie royale des beaux-arts.

On cite parmi ses grands tableaux : *la Mort de Cléopâtre*, *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien*, *le Retour de l'Enfant prodigue*, *Napoléon à Sainte-Hélène*; mais il est surtout connu comme peintre de portraits. Il en a envoyé deux à l'Exposition de Paris, en 1855.

STAUNTON (sir Georges-Thomas), sinologue anglais, né à Salisbury, le 26 mai 1781, mort le 18 août 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

STEEL (John), sculpteur écossais, né en 1804, à Édimbourg, où il suivit les cours de l'Académie, fit, avant 1830, un voyage à Rome, débuta par un groupe, *Alexandre et son cheval Bucéphale*, et donna, quelque temps après, la statue de *Walter Scott*, en marbre de Carrare. Cet artiste a décoré la plupart des monuments de son pays; à Édimbourg, on voit de lui une colossale figure de *la reine Victoria*, une statue équestre du *duc de Wellington*, élevée en 1852, et dont ce dernier demanda à l'artiste deux copies. M. Steel a encore exécuté, pour l'hôpital de Greenwich, la statue de *l'amiral de Saumarez*.

STEENSTRUP (Jean-Japhet-Smith), naturaliste danois, né le 8 mars 1813, à Vang, où son père était pasteur, étudia la médecine et les sciences naturelles, et alla explorer l'île de Bornholm (1836), les marais du Jutland septentrional (1838), l'Islande (1839-1840), la Haute-Écosse, les Fœrœer et quelques parties de la Norvége (1844). L'Académie des sciences de Danemark lui décerna un prix pour son *Mémoire sur les marais en Danemark*, inséré dans son recueil (1842, t. IX). L'année suivante, il remporta le prix d'histoire naturelle proposé par l'université de Copenhague. Nommé lecteur pour la minéralogie et la botanique à l'Académie de Soroe (1841), il devint, en 1845, professeur adjoint de zoologie à l'université de Copenhague. M. Steenstrup a été nommé chevalier du Danebrog (1850), membre de l'Académie des sciences de Danemark (1842), et codirecteur du Musée royal d'histoire naturelle (1848).

On a de lui un traité *Sur la propagation et le développement des animaux à travers une série de générations successives* (Om Forplantning og Udvikling giennem; Copenhague, 1842, in-4) et *Recherches sur l'existence des hermaphrodites dans la nature* (Undersœgelser over Hermaphroditismens Tilverelse i Naturen; 1846, in-4), ouvrages traduits en anglais et en allemand, etc.

STEIFENSAND (François-Xavier), graveur allemand, né à Caster, vers 1820, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, reçut plus tard les leçons de Felsing, et produisit, de bonne heure, un grand nombre de gravures, parmi lesquelles nous citerons : *l'Orage*, d'après Jacques Beckker; *Frédéric*, d'après Schrader; *Mirjam*, d'après Kohler. Cette dernière planche a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec un *Enfant Jésus*, d'après M. Deger. Cet artiste, autour duquel se groupent, à Dusseldorf, un certain nombre d'imitateurs et d'élèves, a obtenu une médaille d'or du roi des Belges.

STEIMANN (N....), général danois, né en 1812, commença sa carrière militaire en 1830, comme sous-lieutenant d'artillerie. Il servit ensuite dans l'infanterie et la cavalerie, puis devint officier d'état-major. Il fit avec distinction la guerre de 1849. Dans celle de 1864, il reçut le commandement de la première division et fut chargé de défendre l'île d'Alsen. Il ne put s'y maintenir contre les forces supérieures qui vinrent l'y attaquer, mais il opéra sa retraite avec autant d'habileté que de courage. Il fut peu près nommé général en chef, en remplacement du général de Gerlach. Le général Steimann a été décoré des deux ordres de Danebrog, de l'Épée de Suède, des Guelfes de Hanovre et de l'Aigle rouge de Prusse. *

STEIN (Louis), jurisconsulte et économiste allemand, né à Eckernfœrde (duché de Schleswig), le 15 novembre 1813, de parents pauvres, fut élevé au régiment, avec des enfants de troupe. Recommandé au roi de Danemark, Frédéric VI, qui se chargea des frais de son éducation, de l'université de Flensbourg il alla compléter ses études de philosophie et de droit à Iéna, puis à Kiel, où il se fit recevoir agrégé en 1840.

Son premier ouvrage : *Histoire de la procédure civile en Danemark* (Geschichte des daenischen Civilprocesses und das heutige Verfaren; Kiel, 1841), lui valut un subside pour voyager en Allemagne et en France. Déjà familier avec les doctrines de Saint-Simon, il étudia celles de Fourier et écrivit son livre, si connu en Allemagne : *le Socialisme et le communisme de la France actuelle* (der Soc. und der Comm. des heutigen Frankreichs; Leipsick, 1844), où était exposé pour la première fois le mouvement des idées socialistes chez nous. L'auteur en a donné une édition complétement refondue et augmentée de matériaux, recueillis pendant un second séjour à Paris, sous un nouveau titre : *Histoire du mouvement socialiste en France, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours* (Geschichte der socialen Bewegung in Fr..., etc.; Leipsick, 1849-1851, 3 vol.). C'est également en France qu'il a commencé un ouvrage important, auquel M. Warnkœnig a collaboré : *Histoire de France et histoire du droit français* (Franzœs. Staats-und Rechts-Geschichte; Bâle, 1846-48).

Après son retour en Danemark, M. Stein, qui n'était que professeur adjoint à l'université de Kiel, fut chargé, comme titulaire, d'une chaire de droit (1846). Ses sympathies pour l'Allemagne l'entraînèrent, cette même année, à un acte d'indépendance qu'il dut expier plus tard. Le roi Christian VIII, ayant rendu sa fameuse lettre patente du 8 juillet 1846, sur l'indivisibilité des duches et de la monarchie danoise, M. Stein signa, avec huit de ses collègues, une protestation revendiquant les droits antérieurs des duchés à une nationalité séparée. Il était, en cela, l'organe d'une opinion puissante, et, durant les troubles qui suivirent, il se montra tout dévoué au parti allemand. Ayant contribué au mouvement séparatiste de Flensbourg (24 mars 1848), il fut chargé, par le gouvernement provisoire des duchés, d'une mission politique auprès de la République française, et, pour soutenir la légalité de la révolution des duchés, publia, en français, sa brochure : *Question du Sleswig-Holstein* (Paris, 1848). Après le triomphe des armes danoises, il fut une des premières victimes de la réaction. Suspendu de ses fonctions (1852), il dut s'éloigner et se rendit à Vienne, où il obtint une chaire d'économie politique à l'université.

M. Stein s'est depuis lors exclusivement consacré à des travaux d'économie politique. Il devint, en Allemagne, un des propagateurs les plus considérés de cette science, dans l'enseignement de laquelle il a pris parti pour les théories avancées du libre échange. Il a publié un *Système d'économie politique* (System der Staatswissenschaften; Leipsick, 1854), où il essaye de ramener les principales idées, émises jusqu'à ce jour, à un corps homogène de doctrines.

STEIN ou **FERHAD**-pacha, général et homme politique hongrois, au service de la Turquie, est né, en 1811, sur une propriété de son père, près de Cracovie. Ayant eu une éducation complète, il fut reçu ingénieur, entra au service de l'Autriche. Il occupait un grade élevé lorsqu'éclata la révolution de Hongrie en 1848. Il se mit du côté des Hongrois, fut nommé par eux membre du comité de défense, et devint, sous Kossuth, ministre de la guerre. Quand la cause de la Hongrie eut été vaincue, le général Stein, qui avait été l'ami de Klapka, de Bem, de Guyon et de Kméty, se réfugia en Turquie, y prit du service et y devint général, sous le nom de Ferhad-pacha. Il fit, sous Omer-pacha, la campagne d'Asie. Son caractère, aigri par ses infortunes, l'avait porté à tenir une espèce de journal où il parlait satiriquement des hommes d'État de la Turquie. Un nommé Grossman, qu'il avait employé à écrire un pamphlet dirigé surtout contre Riza-pacha, ministre de la guerre, en vendit le manuscrit au gouverneur turc, qui fit emprisonner le général Stein au sérackiérat, où les mauvais traitements causèrent bientôt sa mort. — Il succomba en novembre 1860. *

STEINBRÜCK (Édouard), peintre allemand, né à Magdebourg, le 3 mai 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis se rendit à Berlin, où il entreprit de sérieuses études, sous la direction de Wach. Il donna, dès lors, quelques essais de peinture religieuse : *la Faute du premier homme, Ange ouvrant la porte du paradis*. En 1829, il se rendit à Dusseldorf, où il peignit une *Agar dans le désert*, qui eut un grand succès, fit ensuite le voyage d'Italie, et, à son retour, se fixa à Berlin; mais il revint encore passer à Dusseldorf treize années (1833-46), consacrées au travail. Il a dû, dès lors, ses succès au genre romantique, et a successivement donné : *Geneviève de Brabant dans la forêt*, sujet tiré de Tieck; *le Petit chaperon rouge, les Elfes, la Nymphe, les Elfes grimpant à un arbre, la Femme du pêcheur sur le rivage, l'Ondine en bateau*, d'après le comte Fr. de la Motte-Fouqué.

En 1846, M. Steinbrück revint à Berlin et s'y fixa définitivement. Il y exécuta une grande toile mythologique, *Pyrame et Thisbé*, puis divers sujets de peinture religieuse : *Marie agenouillée aux pieds de son fils*, pour l'église Saint-Jacques de Magdebourg; *la Parabole du bon grain* et celle du *Festin nuptial, la Jeune fille en prière*, et plusieurs scènes naïves de la vie de l'enfance. A l'exposition de Berlin, en 1852, il envoya un *Episode du sac de Magdebourg*. On cite aussi de lui des *Paysages*, etc.

STEINHEIL (Louis-Charles-Auguste), artiste français, né à Strasbourg, le 26 juin 1814, étudia sous Decaisne et débuta au salon de 1836. Il a cultivé, avec succès, les divers genres de peinture et a traité, dans ces derniers temps, l'aquarelle architecturale ou décorative. Nous citerons de lui : *Consolations* (1836); *Léonore* (1837); *Jeune vierge présentée au Christ* (1840); *Sainte Philoxène* (1841); *Mon petit doigt me l'a dit, la Mère de famille* (1845); *Fruits et liqueurs, Intérieur* (1846); *Une Mère, les Bulles de savon* (1847); *le Matin, Une Jeune mère* (1848); *Femme et son enfant, Giroflées* (1849); *Fleurs* (1850); *le Matin* (1855); des *Portraits* (1848-1852); *État des peintures de la Sainte-Chapelle* (1855); *Christ du* XIIe *siècle au musée de Cluny* (1855); *Giroflées;* divers vitraux : *le Mariage de la Vierge, le Mauvais riche, Panneau*, style du XIIIe siècle. On lui doit aussi des peintures murales dans la Sainte-Chapelle du Palais, la composition du dallage et des vitraux, et la restauration des vitraux de la cathédrale de Strasbourg, etc. M. Steinheil a obtenu, comme peintre, une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, comme architecte, une 3e médaille en 1850, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1860. Cet artiste est beau-frère de M. Meissonnier.

STEINLA (Maurice MULLER, dit), graveur allemand, né à Steinla, dans le Hanovre, en 1791,

mort à Dresde, le 21 septembre 1858. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire.*

STEINLE (Jean-Édouard), peintre allemand, né à Vienne, en 1810, fit ses études à l'Académie de cette ville, s'attacha de bonne heure à l'école d'Overbeck et aux peintres italiens de l'école primitive. Les leçons de Cornélius, qu'il reçut à Rome, vers 1838, ne purent modifier ce goût trop exclusif, qui a inspiré : *la Lutte de Jacob avec l'ange* (1839); une *Madone*, *Jeanne d'Arc à cheval*; les fresques du château Reineck, exécutées sur la commande de Bethman Hollveg; celle de la cathédrale de Cologne (1843); *le Jugement de Salomon*, dans la salle impériale de Francfort (1844). En 1850, M. Steinle a été nommé professeur de peinture historique à l'Institut Staedel de cette ville, et depuis il a exécuté un certain nombre de *portraits* et des dessins reproduits par la gravure ou la lithographie.

STEPHEN (sir James), historien anglais, né vers 1790, étudia le droit, fut admis, en 1811, au barreau, sous les auspices de Lincoln's-Inn, et partagea son temps entre la pratique judiciaire et les recherches historiques; il collabora à la *Revue d'Edimbourg*, et prit un rang distingué parmi les *essayists*; ses articles sur l'*Histoire ecclésiastique* ont été recueillis en deux volumes. Sous l'administration Melbourne (1839), il fut nommé sous-secrétaire d'État aux colonies, fonctions que la situation extérieure rendait alors très-pénibles à remplir. Il y déploya beaucoup d'expérience et mérita, quand il donna sa démission, en 1848, d'être anobli et adjoint au conseil du commerce. En 1849, il fut chargé à l'université de Cambridge de la chaire d'histoire moderne. De son cours, fait dans un esprit libéral, sir J. Stephen a publié séparément les parties qui concernent la France (*History of France*, 2 vol.). — Il est mort en décembre 1864.

STEPHEN DE LA MADELAINE (Étienne-Jean-Baptiste-Nicolas-Madelaine, dit), littérateur et musicien français, né à Dijon, le 16 avril 1801, fit ses études à Metz et vint à Paris, en 1825, pour passer les examens du doctorat ès lettres. La voix de basse-taille peu commune dont il était doué décida autrement de sa destinée. Les ducs de Damas et de Blacas, gentilshommes de la chambre du roi, l'ayant entendu, le firent recevoir d'emblée récitant dans la chapelle et dans la musique particulière de Charles X; mais, dépourvu des premières notions de l'art du chant, il dut entrer en même temps au Conservatoire, dont il suivit les cours pendant deux ans.

Malgré ses premiers succès dans la carrière musicale, M. Stephen l'abandonna, vers 1833, pour l'administration et la littérature. Nommé chef de la statistique au ministère de l'intérieur, il occupa ses loisirs à écrire des feuilletons et des articles de revues, et publia des petits romans d'éducation, plusieurs fois réimprimés, entre autres : *Scènes de la vie adolescente* (1836, in-12); *Après le travail* (1837, in-12); *le Curé de campagne* (Tours, 1842, in-12). Il a aussi donné quelques romans de mœurs et, sous le titre de *l'Arc de Triomphe* (2 vol. gr. in-8, illustrés), l'histoire des principaux personnages inscrits sur ce monument.

Deux ouvrages spéciaux sur le chant lui ont surtout acquis, comme professeur et comme théoricien, un rang distingué dans l'enseignement de la musique vocale. Le premier, *Physiologie du chant* (1840, in-18), a été traduit en anglais, en italien et en allemand; le second, *Théories complètes du chant* (in-8), a été approuvé par l'Institut et la plupart des conservatoires étrangers.

STEPHENS (Alexander-Hamilton), homme politique américain, vice-président des États confédérés d'Amérique, est né en Géorgie, le 11 février 1812. Appartenant à une famille pauvre, et resté de bonne heure orphelin, il ne dut son éducation qu'à la générosité de quelques amis. Il fut élevé au collége Franklin, s'appliqua à l'étude du droit, et en 1834 commença à exercer la profession d'avocat dans son État natal, où il acquit bientôt une grande réputation.

Sa popularité le désignait aux fonctions politiques. En 1842, il fut nommé membre du sénat géorgien, et, l'année suivante, envoyé au Congrès à une forte majorité. Il y devint un des chefs du parti appelé whig, et ensuite des démocrates du Sud. Son influence contribua beaucoup, en 1856, à l'élection du président Buchanan. Elle avait eu aussi la plus grande part à l'adoption par la Chambre des représentants du bill relatif à l'organisation des territoires de Kansas et de Nébraska (1854), bill fameux qui admettait l'esclavage dans ces territoires, au mépris de la convention qui en avait fixé la limite au 36[e] degré de latitude. Il en résulta, par réaction, la formation du parti républicain qui devait, avec Lincoln, arriver au pouvoir.

En 1859, M. Stephens s'était retiré volontairement du Congrès. Lors des élections de 1860, il combattit vivement la candidature de Lincoln, déclarant que la séparation de la Géorgie, conséquence certaine du triomphe électoral des républicains, serait pour les États-Unis une source de malheurs. Aussitôt après la sécession, il se vit élire vice-président provisoire des États séparés, et confirmé plus tard dans ces fonctions par le gouvernement du Sud, sous la présidence de Jefferson Davis. Les opinions exprimées tout d'abord par M. Stephens sur les calamités qui devaient naître fatalement de la séparation des États du Sud lui valurent une certaine impopularité parmi les confédérés, tandis que les fédéraux espéraient en son concours pour le rétablissement de l'Union. Il n'en fut pas moins un des plus ardents à organiser la résistance et à prolonger la lutte aussi longtemps qu'elle fut possible. Lors de l'épuisement du Sud, il fut un des commissaires envoyés à la conférence qui eut lieu le 2 février 1865, dans les eaux du fort Monroë, et ne put aboutir à une conciliation. La destruction des dernières armées du Sud et la prise de Richmond mirent fin, deux mois plus tard, au gouvernement dont M. Stephens faisait partie. Il fut fait prisonnier, et destiné à être mis en jugement. Le président A. Johnson lui fit grâce au mois d'octobre suivant.

STEPHENS (Anne), romancière américaine, née dans le Connecticut, se maria de bonne heure et alla habiter Portland (Maine), où elle fonda et dirigea, pendant quelque temps, un journal littéraire. Vers 1837, elle se fixa à New-York, où elle a résidé depuis. Une nouvelle, *Mary Derwent*, commença sa réputation, à laquelle elle a beaucoup ajouté depuis en écrivant, dans les diverses revues de son pays, un grand nombre d'esquisses de poésies et de romans. Un de ces derniers ouvrages, le plus soigné de tous : *Opulence et misère* (Fashion and famine; New-York, 1854, in-12), se distingue par des caractères énergiquement tracés et des scènes dramatiques d'un grand effet; il en existe trois traductions françaises, dont l'une a paru dans les premières livraisons du *Journal pour tous* (1855, in-18). Nous citerons encore : *le Vieux foyer de la famille*

(the Old homestead; New-York, 1856, in-12), dont la critique américaine s'est accordée aussi à faire l'éloge.

STEPHENS (Henry), agronome écossais, né à Keerpoy, au Bengale, le 25 juillet 1795, et fils d'un chirurgien de la Compagnie des Indes, étudia l'agriculture à l'université d'Édimbourg, et entra en 1815 dans une ferme, où il fit trois années de pratique. Il vint ensuite observer les meilleures méthodes de culture en usage sur le continent. Devenu, en 1820, acquéreur d'une terre assez considérable, il en doubla la valeur en dix ans, par une habile et coûteuse exploitation; mais le contre-coup d'une faillite le força de la vendre. Il se fit, en 1832, l'éditeur du *Journal trimestriel d'agriculture* et des *Transactions de la Société montagnarde et agricole de l'Écosse*, qu'il dirigea jusqu'en 1854.

M. Stephens a composé pour les élèves en agriculture un ouvrage pratique, expliquant clairement les opérations propres à chaque saison, et qui forme, sous le titre de *Livre de la ferme* (the Book of the farm; Édimbourg, 1844, 8 vol. in-8, avec planches et dessins), un manuel complet d'agriculture; une seconde édition plus compacte (1852, 2 vol. in-8) contient les nouveaux développements de la science et un résumé des travaux de Liebig, sur l'application de la chimie à l'agriculture. L'auteur reçut pour cet ouvrage une médaille d'or de l'empereur de Russie.

On a encore de lui : *le Drainage des terres* (the Drainage of the lande, 1846; 3ᵉ édit., 1848); *Catéchisme d'agriculture pratique* (the Catechism of practical agriculture; 1856, in-12), favorablement accueilli, et *la Culture profonde d'Yester* (the Yester deep land culture; 1855, in-12), où l'auteur rend compte des opérations par lesquelles le marquis de Tweeddale, inventeur de la charrue sous-sol, a transformé récemment les landes stériles de son domaine d'Yester, au point de décupler la valeur de l'acre. — M. Stephens a obtenu une médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

STEPHENSON (Robert), célèbre ingénieur anglais, né en 1803, dans le nord de l'Angleterre, mort le 12 octobre 1859. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

STERBINI (Pierre), homme politique et littérateur italien, né à Frosinone (États romains), en 1795, étudia la médecine tout en cultivant la poésie. Sa tragédie, *la Vestale*, représentée à Rome, en 1827, dut en partie son grand succès à des allusions contre les abus du gouvernement clérical, et fut bientôt prohibée. Une ode sur la bataille de Navarin acheva de rendre M. Sterbini suspect et le fit expulser de Rome. Lors de l'insurrection de l'Italie centrale (1831), il s'efforça de pousser les libéraux romains à s'emparer par un coup de main du gouvernement de la métropole et à proclamer la déchéance du pape. La révolution vaincue, il dut s'éloigner de Rome, où le ramena bientôt l'amnistie accordée sur les instances du gouvernement français. Il fut dès lors un des agents les plus actifs de la *Jeune Italie*. Découvert à la fin, il put s'enfuir, habita la Corse quelque temps, puis vint à Marseille, où il exerça la médecine jusqu'à l'avénement de Pie IX (1846). Il retourna alors dans son pays, pour prendre part au nouveau mouvement de réforme. Principal rédacteur, pendant près de trois ans, du journal *il Contemporaneo*, il fut président du cercle populaire, député à la Chambre, et enfin imposé, comme ministre, à Pie IX, par l'opinion, lors des événements de novembre (1848). Chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics, il le garda après la fuite du pontife et sous la République, à la proclamation de laquelle il contribua puissamment comme membre de l'Assemblée constituante. Au mois de mars 1849, après la démission du ministère, M. Sterbini fut nommé conservateur des musées, bibliothèques et archives publiques. Il prit bientôt une part active à l'organisation de la défense de Rome et par ses discours à l'Assemblée et par ses harangues auprès du peuple. Ce fut lui qui entraîna la garde nationale à partager les périls de la garnison. Après la chute de la République romaine, il émigra en Suisse, d'où il passa plus tard en France.

Enveloppé, depuis, dans le procès intenté aux meurtriers de Rossi, M. Sterbini qui prétend, au contraire, avoir tout fait pour empêcher les excès, publia, dans les journaux de Paris, une protestation commençant ainsi : « Une cause qui a recours à l'assassinat est une cause perdue, » et il offrit de se constituer prisonnier, à la condition d'être jugé dans les formes usitées chez les peuples policés. M. Sterbini s'est occupé depuis, à Paris, de littérature. Il a publié un poëme sur la prise de Sébastopol (1855), et écrit un important ouvrage de philosophie. Ses *Poésies complètes* ont été imprimées en France en 1835.

STERN (Marie DE FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur de Paris et épousa, en 1827, le comte d'Agoult. Après un long séjour en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle consentit, sur les sollicitations de ses amis, à publier dans le journal *la Presse* deux simples nouvelles, *Hervé* (1841) et *Valentia* (1842), puis une critique des *Salons* de 1842 et 1843. Ce début littéraire fit quelque sensation. La *Revue des Deux-Mondes* inséra, dès lors, sous le nom de *Daniel Stern*, pseudonyme que Mme d'Agoult n'a pas quitté, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue indépendante* (1847). En même temps elle abordait les questions de philosophie appliquée, dans un *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine* (1846, nouv. édit. 1862, in-18); etc.

Le roman passionné de *Nelida* (1845) fut dans cette période le meilleur ouvrage de cet auteur, qui, après la révolution de Février, n'a pas hésité à faire une incursion dans le domaine de la politique. Elle donna, à cette époque, des *Lettres républicaines*, dans *le Courrier français*, et un volume d'*Esquisses morales et politiques*. *Pensées, réflexions et maximes* (1849; nouv. édit., 1856 et 1859). Elle a fait paraître depuis : *Histoire de la révolution de 1848* (1851, 2 vol.); *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (1856), *Florence et Turin*, études d'art et de politique (1862, in-12).

STERNBERG (Alexandre), baron D'UNGERN, écrivain allemand, né le 22 avril 1806, au château de Noistfer, près Revel (Esthonie), fit ses études à Dorpat en Russie, où il resta jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. En 1830 il entreprit de visiter toute l'Allemagne, en partie avec le comte Otto de Stackelberg. A Dresde il se lia avec Tieck. Après avoir résidé à Manheim, à Weimar, etc., il alla se fixer, en 1841, à Berlin.

M. de Sternberg est l'un des conteurs les plus féconds et l'un des écrivains les plus élégants de l'Allemagne. Le plus grand nombre de ses nouvelles et de ses contes ont été disséminés dans les recueils périodiques et les annuaires littéraires de l'Allemagne et réunis en partie dans les

publications suivantes : *Nouvelles* (Novellen; Stuttgart, 1832-1834, 5 vol.); *Contes et nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Dessau, 1844, 4 vol.), et *le Livre des trois sœurs* (das Buch der drei Schwestern; Leipsick, 1847, 2 vol.).

Parmi ses romans de plus longue haleine nous citerons : *les Blasés* (die Zerrissenen; Stuttgart, 1832); *Lessing* (Ibid., 1834); *Molière* (Ibid., 1834); *Saint-Sylvain* (Francfort, 1839, 2 vol.); *Georgette* (Stuttgart, 1840); *Alfred* (Dessau, 1841, satire contre les littérateurs et les libraires; *le Missionnaire* (2 vol., 1842); *Diane* (Berlin, 1842, 3 vol.), qui passe pour le meilleur ouvrage de l'auteur; *Iéna et Leipsick* (Berlin, 1844, 2 vol.); *Paul* (Leipsick, 1845, 3 vol.), où dominent les tendances aristocratiques; *la Comtesse jaune* (die gelbe Graefin; Berlin, 1848), etc.

En 1848, M. de Sternberg se lia avec les rédacteurs de la *Gazette de la Croix*, organe de la réaction extrême en Prusse. On lui confia la partie littéraire de ce journal, où il publia diverses nouvelles : *les Royalistes* (Brême, 1848); *les Deux chasseurs* (1849); *l'Élection de l'Empereur* (1850), œuvres de fantaisie et de politique réactionnaire tout ensemble. Il abandonna cette littérature de parti pour revenir au genre léger et écrivit alors : *les Contes bruns* (Braune Maehrchen; Brême, 1850); *le Gil Blas allemand* (Berlin, 1852, 2 vol.); *Un Carnaval à Vienne* (Vienne, 1851); *Un Carnaval à Berlin* (Leipsick, 1852); *Macargan* (1853); *le Chevalier de Marienbourg* (1853); *la Maison silencieuse* (das Stille Hauss; Berlin, 1854), roman fantastique.

Il faut encore citer un ouvrage à prétentions philosophiques, *la Physiologie de la société*, où l'auteur, adoptant les principes des *Maximes* de Larochefoucauld et des *Lettres* de lord Chesterfield, développe tous les paradoxes d'un épicuréisme aristocratique, critique M. J. Schmidt, qui lui reproche d'avoir traité avec une frivolité blâmable les plus sérieuses questions morales, ajoute qu'il a écrit des récits dont l'immoralité a beaucoup nui à sa réputation.

STEUBEN (Charles), peintre d'histoire et portraitiste français, né à Manheim (Allemagne), en 1791, mort à Paris, en novembre 1856. — Voyez les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

STEUBEN (Alexandre), fils du précédent, né à Paris, cultiva aussi la peinture, qu'il a étudiée principalement sous la direction de son père. Il a visité avec lui l'Italie, l'Allemagne et la Russie. Il a peu exposé, et l'on ne cite de lui, depuis ses débuts au salon de 1840, que *Rubens*, un *Portrait* anonyme (1840-41), *le Bain à la fontaine*, *Femme des environs de Rome* (1845). Il a obtenu une 3[e] médaille en 1840.

STEVENS (Joseph), peintre belge, né à Bruxelles, vers 1819, est fils d'un ancien officier de l'Empire, amateur distingué des arts et qui inspira le goût de la peinture à ses deux enfants. Passant pour n'avoir eu d'autre maître que la nature, il s'est fait, en Belgique et en France, le renom d'un peintre original, et a produit jusqu'ici un certain nombre de toiles où les animaux, les chiens surtout, sont représentés avec esprit et avec un vif sentiment de la réalité. Nous rappellerons, entre autres sujets exposés à Bruxelles et à Paris, où cet artiste résida tour à tour : *la Lice et sa compagne*, *les Mendiants*, *ou Bruxelles le matin*, *Plus fidèle qu'heureux*, *Un Temps de chien*, *le Protecteur* (1844-1846); *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître* (1847); *le Supplice de Tantale* (1849); *Un Métier de chien*, *Souvenir des rues de Bruxelles* (1852); *la Surprise*, *Taureau flamand poursuivi par un chien* (1853); *Un Épisode du marché aux chiens à Paris*, *l'Intrus*, *la Bonne mère*, *le Philosophe sans le savoir*, admis, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Intérieur du saltimbanque*, *le Chien et la mouche*, *le Chien de la douairière*, *Distrait de son travail*, *le Repos* (1857); *les Bœufs*, *Une pauvre bête*, *Un heureux moment* (1859); *la Cuisine*, *le Coin du feu*, *Chien criant au perdu* (1861); *la Protection*, *les Solliciteurs* (1863), etc. M. J. Stevens, chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1851, a obtenu à Paris deux secondes médailles, en 1852 et en 1855, avec rappels en 1857, et la décoration de la Légion d'honneur le 13 juillet 1861.

STEVENS (Alfred), frère du précédent, né à Bruxelles, en 1828, s'est également distingué dans la peinture et eut pour maîtres M. Navez en Belgique et à Paris, C. Roqueplan. Il a traité spécialement des sujets de genre et des scènes de mœurs. Il a également exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles, depuis 1849 : *Un soldat malheureux*, *le Matin du mercredi des cendres*, *Bourgeois et manants trouvant à la pointe du jour le cadavre d'un seigneur*, *Découragement de l'artiste*, *l'Assassinat*, *l'Amour de l'or*, etc. (1850-1853); *Ce qu'on appelle le vagabondage*, *le Premier jour de dévouement*, *la Lecture*, *Méditation*, *la Sieste*, *Souvenir de la patrie*, à l'Exposition universelle de 1855; *Petite industrie*, *Consolation*, *Chez soi*, *l'Été* (1857); *le Bouquet*, *une Veuve*, *un Fâcheux*, *la Nouvelle*, *une Mère* (1861); *Un Temps incertain*, *les Rameaux*, *Bonheur* (1863), etc. M. A. Stevens a obtenu à Bruxelles une 1[re] médaille en 1851, et à Paris une 3[e] médaille en 1853, une 2[e] en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur en 1863. Il avait été décoré de l'ordre de Léopold, en 1855 et il fut promu officier de cet ordre à la suite de l'Exposition de Bruxelles en 1862.

STEVENSON (James), amiral anglais, né vers 1770, fait partie de la marine royale depuis 1783, où il fut admis comme volontaire de première classe. Il servit d'abord sur les côtes d'Amérique jusqu'en 1789, puis aux Antilles, et fut nommé lieutenant en premier du *Victorious*, de 74, à bord duquel il assista au blocus de Mangaloret. Plus tard il s'empara de deux corsaires français et prit part aux expéditions de Copenhague et de Walcheren. Capitaine en 1812, il fut constamment employé aux stations navales de la Baltique, de la Méditerranée, de l'Océan, etc. En 1846, il fut nommé contre-amiral dans la réserve.

STIEGLITZ (Alexandre DE), banquier russe, chef actuel d'une célèbre maison de banque de Saint-Pétersbourg, est fils du baron Louis de Stieglitz, mort en 1843, qui, sans autre ressource que son génie commercial et son activité extraordinaire, parvint à se créer une position assez considérable pour exercer une grande influence sur le développement industriel de la Russie. La maison de banque, fondée par lui, a conservé toute son importance entre les mains de son fils, qui, étendant même son action dans ces derniers temps, s'est trouvé mêlé aux opérations du crédit mobilier français et a été mis à la tête de l'organisation des chemins de fer russes.

STIER (Guillaume), architecte allemand, né le 8 mai 1799, à Blonie, près Varsovie, mort à Berlin, le 19 septembre 1856.—Voy. les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

STIÉVENART (Jean-François), helléniste français, né à Commercy (Meuse), le 24 novembre

1794, étudia d'abord le droit à Paris, puis fut, de 1818 à 1821, élève de l'École normale. Il a professé depuis la littérature grecque à Strasbourg et à Dijon, où il est devenu professeur titulaire et doyen à la Faculté des lettres. Élu correspondant de l'Institut en 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1842 et de l'ordre du Sauveur en 1855. — M. Stiévenart est mort à Paris, le 19 mai 1860.

On a de lui de nombreuses traductions, notamment des *Odes* d'Horace (1827), des *Œuvres complètes* de Démosthènes et d'Eschine, des *Caractères* de Théophraste (1842), du *VIe chant* de l'*Iliade* (1845), puis des études de critique, *Considérations sur les dieux d'Homère*, thèse (Strasbourg, 1827); *Examen de cinq comédies d'Aristophane* (1848); *Étude sur le comique Eupolis* (1850); *Idée du théâtre de Ménandre et de la société athénienne* (1856), etc.

STIÉVENART-BÉTHUNE (N...), homme politique français, député, est né à Valenciennes, le 15 août 1817. Agriculteur distingué, maire d'Estrem et membre du conseil général, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 7e circonscription du Nord, où il avait pour coucurrent M. Boittelle, patronné par le gouvernement. M. Stiévenart-Béthune n'avait obtenu, la première fois, que la minorité des votes, mais l'élection de son concurrent ayant été cassée par le Corps législatif, il fut élu en 1864, par 13 929 voix sur 29 067 votants. *

STIFTER (Adalbert), littérateur allemand, né le 23 octobre 1806, à Oderplan, en Bohême, est fils d'un tisserand; élevé par les soins du curé de la paroisse qu'il habitait, il fut envoyé à l'âge de douze ans au couvent des bénédictins de Kremsmünster, et de là, en 1826, à Vienne, pour suivre les cours de droit. Il ne tarda pas à les négliger pour étudier l'économie politique, puis il se consacra à la philosophie et à l'histoire, et enfin aux mathématiques et aux sciences naturelles. Ayant quitté l'université, il fut placé auprès du prince Richard Metternich en qualité de professeur de mathématiques et de sciences naturelles. M. Stifter a été nommé, en 1849, conseiller de l'instruction publique de l'Autriche supérieure.

Il a beaucoup écrit, mais des ouvrages de peu d'étendue, et dont la plupart ont été insérés dans des revues et les annuaires littéraires. Il en a publié lui-même un grand recueil sous le titre d'*Études* (Studien; Pesth, 1844-1851, 2 vol.), qui fut suivi des *Pierres variées* (Bunte Steine; Ibid., 1852, 2 vol.). M. Stifter, comme prosateur et comme poëte, a été presque regardé comme un chef d'école : il unit, dans tous ses ouvrages, à un enthousiasme presque religieux pour la nature, un soin extrême des détails et une simplicité calculée du style.

STILKE (Hermann), peintre allemand, né à Berlin, en 1803, étudia dans cette ville, puis à Dusseldorf, sous la direction de Cornélius, travailla d'abord à la grande toile inachevée du *Jugement dernier*, dans la salle des assises de Coblentz; puis il suivit son maître à Munich, où il exécuta à fresque le *Couronnement du roi Louis* et le *Sac de Godesberg par Ernest de Bavière*. Au retour d'un voyage en Italie, il se fixa définitivement à Dusseldorf et devint membre de l'Académie du Rhin. C'est alors qu'il exécuta une série de tableaux religieux, dont les sujets sont empruntés pour la plupart au moyen âge, entre autres : *les Pèlerins dans le désert*, *les Derniers chrétiens de Syrie chassés par les Turcs*, *les Chrétiennes prisonnières au harem*, *la Faction du matin*, *le Chevalier blessé*, *le Chevalier parmi les moines*.

On cite encore de cet artiste deux grands tableaux sur un sujet français : *Jeanne d'Arc en prière devant une madone*, *Jeanne d'Arc victorieuse à la bataille de Patay*; puis, *Saint Georges portant l'étendard de la victoire*, *Renaud prenant congé d'Armide*, *le vieux Jean de Bohême, aveugle se faisant conduire à la bataille par deux chevaliers*; etc. Depuis plusieurs années M. Stilke avait quitté Dusseldorf pour exécuter, au château de Stolzenfels, pour le roi de Prusse, la décoration à fresque de la salle des chevaliers. Il y a peint les allégories de *la Fidélité*, de *la Bravoure*, de *l'Amour*, du *Chant*, de *la Reconnaissance* et de *l'Équité*. Dans le paysage et le portrait, il s'était fait également une place honorable. — Il est mort en septembre 1860.

STIRBEY (Barbo-Démètre Bibesco, prince), ex-hospodar de Valachie, né à Crayova, au mois d'août 1801, frère aîné du prince Bibesco (voy. ce nom), est fils du boyard de première classe, le vornik Demetrius Bibesco. Son grand-oncle maternel, Barbo Stirbey, qui appartenait également à la première noblesse, l'institua son héritier, à la condition qu'il prendrait son nom. Élevé au collége de Bucharest, il vint en 1817 à Paris, et s'y consacra à l'étude du droit et des sciences morales et politiques. Il retournait en Valachie (1821) au moment où éclata dans ce pays la tentative d'Hypsylantis, son parent, et fut lui-même un des membres actifs de l'hétairie grecque. Il alla rejoindre en Transylvanie les grandes familles valaques qui s'y étaient réfugiées, et épousa, la même année, à Hermanstadt, la princesse Élisabeth, issue des Cantacuzène et des Brancovano. La Valachie pacifiée, le prince Stirbey y rentra et remplit, sous l'hospodar Grégoire Ghika, diverses fonctions.

Secrétaire rédacteur du comité de la réforme moldo-valaque chargé, en vertu du traité d'Andrinople, de réorganiser les principautés (1829), il prit la part la plus active à la rédaction du *Statut organique*, qui était à la fois une constitution et un code complet. Sous l'administration provisoire russe, il fut l'un des trois membres du divan exécutif, et chargé du département de l'intérieur. Nommé, en mai 1831, secrétaire d'État, il échangea ses fonctions, en 1833, contre le portefeuille de l'instruction publique. Mais sa santé, compromise par son assiduité au travail, le força bientôt de s'éloigner des affaires; il vint à Paris, d'où le prince Alex. Ghika le rappela, en 1837, en lui offrant le ministère de la justice. On lui dut alors, entre autres améliorations judiciaires, l'établissement d'un Code de commerce, sur le modèle du Code français. Ramené encore à Paris par sa santé, en 1841, il retourna en Valachie à l'approche des élections qui suivirent la déchéance d'Alex. Ghika. Sa candidature, opposée à celle de son frère, et qu'il retira au dernier moment, réunit 90 voix contre les 131 qui assurèrent l'élection du prince Bibesco (janvier 1843).

Sous l'hospodarat de son frère, le prince Stirbey reçut, en 1844, le portefeuille de l'intérieur et attacha son nom à quelques grands travaux, tels que les quais du port de Braïla, le pont monumental de la Slatina, l'assainissement des marais de Tchesmedji, etc. En 1847, il se retira encore une fois des affaires publiques et revint de nouveau à Paris. Peu après, la révolution de 1848 amenait, par son contre-coup dans les principautés, déjà si tourmentées, de plus graves agitations qui forcèrent son frère à quitter le pouvoir.

Au mois de juin de l'année suivante, après dix-huit mois d'une double occupation militaire, le

prince Stirbey fut appelé à son tour par le sultan à l'hospodarat pour sept années. La faiblesse de la Porte, suzeraine de nom, la protection trop puissante de la Russie, souveraine de fait, les mécontentements du parti dit national, tout contribuait à rendre la position du nouvel hospodar des plus difficiles. Accusé par ce dernier parti de servir les intérêts russes, par la Russie d'avoir des faiblesses à l'égard des chefs de la révolution ou trop de docilité envers la Porte, le prince s'attacha à réparer les maux de l'invasion et à réorganiser tous les services du pays. Il obtint l'éloignement des troupes d'occupation, en se chargeant de maintenir l'ordre par lui-même; il releva rapidement les finances par un contrôle sévère, augmenta les recettes sans imposer de contributions nouvelles, réorganisa une milice, l'administration, l'instruction publique, la justice, etc.

Mais tout fut bientôt remis en question lors du passage du Pruth par les troupes russes (3 juillet 1853). Ayant en vain demandé d'avance des instructions à la Porte qui déclarait s'en remettre à sa sagesse, l'hospodar crut devoir rester à son poste. La déclaration de guerre qui suivit le força de quitter Bucharest, en remettant au conseil administratif la direction des affaires publiques. Le prince Stirbey se retira à Vienne, où il reçut de Réchid-pacha une lettre de félicitations pour sa conduite. Il rentra en Valachie aussitôt après l'évacuation des principautés (22 septembre 1854), et, malgré la violente division des partis, reprit le pouvoir, qu'il garda jusqu'au 7 juillet 1856. Il se remit, pendant cette seconde période, à son œuvre de réorganisation administrative et financière, et prépara, entre autres projets, la création d'une banque nationale et l'établissement d'une ligne de chemin de fer. Il présenta au Divan et fit passer une loi pour l'affranchissement des bohémiens (*Tsigani*), qui étaient au nombre d'environ 500 000. En même temps, il agissait auprès des grandes puissances européennes, par des notes diplomatiques et des mémoires, afin d'obtenir des conditions plus stables et plus larges d'existence nationale pour les peuples roumains. Dès 1854, il réclamait instamment la réunion de la Valachie et de la Moldavie en un État héréditaire, sous un prince étranger; il ne cessa de plaider cette cause auprès de l'empereur d'Autriche (7 septembre 1854), de celui des Français (janvier 1855) et des principaux diplomates européens. C'est à l'un de ses mémoires que fut empruntée la note présentée par M. de Bourqueney à la conférence de Vienne. Il contribua aussi aux résolutions qui furent adoptées par la convention du 19 août 1858 concernant les provinces moldo-valaques. Après avoir résigné le pouvoir pour laisser toute liberté à l'opinion, il fut élu, en 1857, membre du divan *ad hoc*. Il vota, le premier, pour l'union, puis quitta la Valachie et résida alternativement à Nice et à Paris.

Le prince Stirbey a trois fils : Georges, Alexandre et Dimitri, qui ont reçu à Paris une éducation toute française, et dont les deux aînés ont servi dans notre armée. Le premier, pendant l'expédition de Crimée, a rendu aux troupes alliées, sur le Danube, des services qui lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur. Rentré dans son pays, il a été élu par deux districts député au divan, en 1860, et réélu depuis. — Deux des gendres du prince Stirbey, le vornik Théodora GHIKHA, de Jassy, et M. PLEGINO, de Bucharest, ont siégé aussi chacun au divan de leur principauté, et pris une part plus ou moins importante aux affaires du pays.

STIRLING (William), historien anglais, député, né à Kenmure, près Glasgow, en 1818, prit ses grades au collége de la Trinité à Cambridge. Il est devenu membre de la Société des bibliophiles de Londres. Livré à de patientes recherches sur l'histoire espagnole, il publia d'abord les *Annales des artistes d'Espagne* (Annals of the artits of Spain; Londres, 1848, 3 vol. in-8). Son ouvrage le plus important est la *Vie de Charles-Quint après son abdication* (Cloister life of Charles V; 1852), qui parut d'abord dans le *Fraser's Magazine*. Comme MM. Mignet et A. Pichot, qui ont écrit sur le même sujet, M. Stirling a puisé de précieux documents dans le manuscrit de Thomas Gonzalez du monastère de Saint-Juste, après avoir exploré les bibliothèques de Paris et les archives historiques de Simancas, coordonnées par Gonzalez sur l'ordre de Ferdinand VII. En 1855, M. Stirling a publié *Velasquez et ses œuvres* (Velasquez and his works; in-8). Le comté de Perth l'envoie, depuis 1852, à la Chambre des Communes.

STIRLING (Patrick-James), économiste anglais, né à Dunblane, en Écosse (comté de Perth), en 1809, et d'abord destiné au barreau, étudia l'économie politique sous la direction du docteur Chalmers, auteur de l'*Économie civile et chrétienne des grandes villes*, etc. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui se distinguent par un jugement droit et la sûreté des déductions économiques. Dans sa *Philosophie du commerce* (Philosophy of trade; Édimbourg, 1846, in-8), il fait l'esquisse d'une théorie des prix et des profits, et examine des lois qui déterminent la valeur relative du blé, du travail et des monnaies. Son principal ouvrage, intitulé : *De la Découverte des mines d'or en Australie et en Californie, et de leurs conséquences probables* (the Australian and Californian gold discoveries; Édimbourg, 1852, in-12), définit scientifiquement l'emploi et l'usage de la monnaie et expose l'influence des mines américaines, depuis 1492 jusqu'à nos jours, sur le prix des marchandises en Europe. Il a été traduit en français par M. Augustin Planche (1853, gr. in-18).

STIRNER (Max). Voy. SCHMIDT (Gaspard).

STOCKFLETH (Niels-Joachim-Christian-Vibe), théologien norvégien, né à Christiania, le 11 janvier 1787, était fils d'un pasteur protestant. Il reçut une forte instruction première, puis alla étudier le droit à Copenhague. Pauvre et sans position, il dut se résigner à la carrière des armes et grâce à ses connaissances, entra comme lieutenant dans un régiment d'infanterie. Il prit son congé avec le grade de capitaine, en 1813; mais il rentra au service la même année, comme simple soldat, dans le corps des mousquetaires de Norvége. Esprit inquiet et irrésolu, il trouva enfin l'emploi de son activité dans une étude sérieuse de la théologie. En 1825, il fut nommé pasteur à Vadsoë, sur les frontières orientales de la Finlande, dans la proximité du cap Nord. Il y apprit la langue des Lapons et put, de son côté, se faire comprendre d'eux. Dès lors, il n'eut plus que deux projets : introduire la religion protestante en Laponie et aider à la création d'une littérature lapone. Il revint, en 1831, à Christiania, en compagnie des trois naturels les plus lettrés du pays, et, avec eux, aida Rask à achever sa grande grammaire raisonnée. En 1833 il regagna la Laponie, et, mettant son érudition au service de sa ferveur apostolique, il traduisit, pour les peuples du pays, le *Petit catéchisme* de Luther, et successivement *les Quatre évangiles*. En 1840 il publia une *Grammaire lapone*, et la diète nationale, s'intéressant à ses travaux, lui vota, en 1839, un

subside qui lui permit de les continuer. Il a donné depuis : *Norsk lappiskordbog* (Christiania, 1850) et *Om de finske sprogforholde; Finmerkens og Nordlandenes amter* (Ibid., 1851).

STOEBER (Auguste), littérateur français, né à Strasbourg, le 9 juillet 1808, et fils aîné du poëte Daniel Stœber, fit de brillantes études au lycée et à la Faculté de sa ville natale, et reçut le grade de docteur en 1833. Après avoir professé dans plusieurs petites villes, soit la théologie, soit la langue et la littérature allemandes, il obtint, en 1841, une chaire au collége de Mulhouse. Il est surtout connu par ses travaux sur les antiquités alsaciennes.

On a de lui : *Légendes de l'Alsace* (die Sagen des Elsass; Saint-Gall, 1852), son ouvrage le plus important; des *Esquisses alsaciennes* (Alsabilder; Strasbourg, 1836); un *Dictionnaire des légendes de l'Alsace* (Elsassisches Sagenbuch; Ibid., 1842); un *Petit livre populaire alsacien* (Elsassisches Volksbüchlein; Ibid., 1842). Il prépara aussi un dictionnaire alsacien, et il a été le rédacteur assidu ou le directeur de plusieurs journaux scientifiques, tels que *Erwinia*, publié à Strasbourg de 1838 à 1839, et les *Nouvelles Annales alsaciennes*, de 1843 à 1848. On cite encore de lui quelques petits traités d'éducation, de grammaire ou de littérature, et des *Poésies* (Gedichte; Ibid. 1842), où il a su être simple et naïf, sans trivialité.

Son frère, M. Adolphe STŒBER, né à Strasbourg, le 7 juillet 1810, fit de sérieuses études de théologie à la Faculté de cette ville, et, après avoir occupé plusieurs chaires subalternes dans de petites villes, fut nommé, en 1839, professeur au collége et à l'école municipale de Mulhouse et y fit, comme pasteur, des sermons qui eurent du succès. Préoccupé, comme son frère aîné des vieilles légendes alsaciennes, il a publié des *Poésies* (Gedichte; Hanovre, 1846), où il a imité avec talent le patois primitif de l'Alsace. On a aussi de lui des *Esquisses de voyage en Suisse* (Reisebilder aus der Schweiz; Saint-Gall, 1830).

STOEKHARDT (Jules-Adolphe), chimiste allemand, né le 4 janvier 1809, à Rœhrsdorf, près Meissen (Saxe), commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, fit ensuite de la pharmacie et fréquenta, pendant plusieurs années, l'université de Berlin. A la suite d'un voyage en Angleterre et en France il travailla dans le laboratoire de Struve à Dresde, et, en 1838, il entra dans la carrière de l'enseignement, professa la chimie et les sciences naturelles à l'institut de Blochmann de Dresde, et à l'École des arts et métiers de Chemnitz (1839-1847), et devint enfin professeur de chimie à l'Académie d'économie rurale de Tharand. Ses travaux relatifs à la chimie agricole le font placer en Allemagne à côté de M. Liebig. Il a surtout contribué à vulgariser les résultats pratiques des découvertes de la science par ses voyages, ses cours et ses écrits.

Les plus importants de ces derniers sont : *De la composition, de l'usage et des caractères distinctifs des couleurs surtout des couleurs vénéneuses* (Ueber die Zusammensetzung, Erkennung und Benutzung der Farben, etc.; Leipsick, 2ᵉ édit., 1844); *Chimie organique* (Organische Chemie; Brunswick, 1846, *École de chimie* (Schule der Chemie Brunswick, 1846); 7ᵉ édit., Leipsick, 1854); *Leçons de chimie à l'usage des agriculteurs allemands* (Chemische Feldpredigten für deutsche Landwirthe; Ibid., 5ᵉ édit., 1852-1853, 2 vol.), traduits deux fois en anglais (Londres, 1853 et 1855); *Du guano* (Guanobüchlein; Leipsick, 3ᵉ édit., 1854), etc. M. Sœkhardt a publié depuis 1840, avec M. Schober, le *Journal des agriculteurs allemands* (Zeitschrift für deutsche Landwirthe).

STOLLE (Louis-Ferdinand), littérateur allemand, né le 29 septembre 1806, à Dresde, étudia le droit à Leipsick, puis, se jetant dans la carrière littéraire, se retira à Grimma, petite ville du royaume de Saxe. Il a donné d'assez nombreux romans historiques et comiques, qui ont eu du succès, entre autres : *Elbe et Waterloo, le Nouveau César* (der neue Cæsar); *Napoléon en Égypte, le Cosmopolite* (der Weltbürger); *les Pickwicks allemands* (die deutschen Pickwickier); *l'Héritage de Caboul* (die Erbschaft in Kabul), etc., réunis dans ses *Œuvres* (Stolle's Werke; Leipsick, 1847, 25 vol.) et réimprimés sous le titre d'*Écrits choisis du barbier du village* (des Dorfbarbiers ausgewaehlte Schriften; Ibid., 1853-1857 et suiv.). Il a publié en outre deux recueils de poésies lyriques : *Poésies* (Gedichte; Grimma, 1847, 3ᵉ édit.); *Palmes de la paix* (Palmen des Friedens; Leipsick, 1857). Depuis 1844, M. Stolle rédige un journal, *le Barbier du village* (der Dorfbarbier), petite gazette traitant avec esprit et bon sens les questions politiques du jour, et très-répandue en Allemagne. Un choix de ses articles de son *Barbier* est intitulé : *Bibliothèque populaire humoristique* (Humoristische Volksbibliothek; Plauen, 1851, 2ᵉ édit.).

STOLTZ (Joseph-Alexis), médecin français, est né à Audlau-au-Val (Bas-Rhin), le 14 décembre 1803. Fils d'un officier de santé de la République et de l'Empire, il fit ses études littéraires à Strasbourg, et prit sa première inscription à la Faculté de médecine de cette ville, à peine âgé de seize ans. Bientôt il obtint au concours la place d'aide de clinique, et devint successivement prosecteur d'anatomie et chef de clinique. Reçu docteur en 1826, il fut nommé agrégé en 1829, et attaché spécialement à la chaire d'accouchements, de maladies des femmes et des enfants, chaire dont il devint titulaire, après un brillant concours en 1834. Deux ans après, ses collègues le désignèrent pour la présidence des jurys médicaux de l'arrondissement de la Faculté, fonction qu'il occupa jusqu'en 1848. Il fut nommé directeur de l'école départementale d'accouchements en 1846. Membre associé national de l'Académie de médecine de Paris, correspondant de la Société impériale des naturalistes de Moscou, de celle des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, de Heidelberg, d'Erlangen, etc., etc. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1843. M. Stoltz a représenté, depuis 1848, le canton de Marckolsheim au conseil général du Bas-Rhin. Il a été élu, en même temps, membre du conseil municipal de la ville de Strasbourg.

L'un des praticiens les plus renommés de l'Alsace, M. Stoltz, sans négliger aucune partie des sciences médicales, s'est surtout occupé des matières relatives à son enseignement. Sa dissertation inaugurale, *sur quelques points relatifs à l'art des accouchements*, fut très-remarquée. En 1829, il traduisit de l'allemand le *Traité sur les grossesses douteuses*, de Schmitt de Vienne; en 1835, il publia une monographie *sur l'accouchement prématuré provoqué dans les cas de rétrécissement du bassin*, dont il a fait connaître les avantages en France; en 1836, *des Recherches sur l'opération césarienne*; en 1841, un *Mémoire sur les polypes du rectum chez les enfants*; en 1845, un travail *Sur la hernie vagino-labiale*; en 1847, un autre *Sur les fistules vésico-utérines*, et, chaque année, des Mémoires et des observations

plus ou moins notables, soit dans les journaux de Paris, soit dans les *Archives médicales* et dans la *Gazette médicale* de Strasbourg. *

STOLTZ (Rose Niva, dit Rosina), cantatrice française, née en Espagne, le 13 février 1813, vint de bonne heure en France, et dut à la coïncidence de son jour de naissance avec celui de la mort du duc de Berri, la protection de sa veuve. Entrée au couvent des Bénédictines de la rue du Regard, elle suivit en même temps, d'après le désir de la duchesse, les cours du Conservatoire et de la classe de Choron, et prit part, de 1829 à 1832, aux concerts de la rue de Vaugirard. Son succès dans le rôle de Rosine lui valut le prénom qu'elle a depuis adopté. En 1833 elle fit un voyage en Belgique et en Hollande, et, après d'heureux débuts dans *Robert le diable*, elle contracta son premier engagement dramatique au théâtre de la Monnaie à Bruxelles; elle y obtint, de 1835 à 1837, une série de succès qui la firent appeler à l'Opéra de Paris, où elle débuta le 25 août 1838. Avant de quitter Bruxelles, elle avait épousé M. A. Lécuyer, de Rouen, mais à la condition de garder son nom et la liberté de son talent.

Mme Stolz choisit pour ses débuts le rôle de Rachel dans *la Juive* et les continua dans Valentine des *Huguenots*, et la dona Anna de *Don Juan*. Depuis elle a créé ou repris : Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, Marguerite dans *le Lac des fées*, Léonor dans *la Favorite*, Odette dans *Charles VI*, Zaïda dans *Dom Sébastien de Portugal*, Estrella dans *l'Étoile de Séville*, Desdémone dans *Othello*, Marie Stuart, etc. (1838-1847). Mais après avoir joui pendant neuf années auprès de l'administration de notre première scène, dirigée alors par M. Pillet, d'une autorité sans exemple comme sans partage, elle reçut du public, dans le rôle de Lazzarone, de *Robert Bruce*, le 1er mai 1847, le plus violent et le plus injurieux accueil; elle fit ses adieux au public dans le rôle de Léonor, et sa retraite amena celle de la direction.

Mme Stoltz ne s'est attachée depuis à aucun théâtre. Engagée seulement pour quelques représentations, sur la plupart des scènes de la province ou de l'étranger, elle y a presque exclusivement chanté ce rôle de Léonor, qui est toujours resté un de ses triomphes et qu'elle a été appelée à reprendre encore une fois sur la scène de l'Opéra en 1856.

STOLZE (Heinrich-August-Wilhelm), sténographe allemand, né à Berlin, le 20 mai 1794, fut laissé par la mort de son père dans une position très-précaire et forcé de travailler nuit et jour pour soutenir sa mère et continuer ses études. Conduit ainsi à s'occuper de sténographie, pour gagner du temps, il étudia le système de Mosengeil, suivit avec attention tout ce qui fut publié sur cet art et élabora, de 1838 à 1840, une nouvelle méthode. Il publia le résultat de ses travaux dans son *Manuel théorique et pratique de la sténographie allemande*, etc. (Theoretisch-practisches Lehrbuch der deutschen Stenographie, etc.; Berlin, 1841; 2 vol.), qui a fait époque dans cet art, en Allemagne, et qui fut suivi du *Cours complet de sténographie* (Ausführlicher Lehrgang, etc.; Berlin, 1852, avec 80 planches).

De 1844 à 1846, M. Stolze fut chargé, par la Société polytechnique de Berlin et par la municipalité de cette ville, de faire un cours public sur sa méthode, qui a pour base la formation des sons et des mots de M. R. F. Becker. Il est devenu président du bureau sténographique de la seconde Chambre de Prusse.

STONE (Frank), peintre anglais, né vers 1812, peignit d'abord à l'aquarelle et contribua, jusqu'en 1846, en sa qualité de sociétaire, aux exhibitions annuelles de l'ancienne Compagnie des aquarellistes, par des scènes tirées de Shakspeare et des toiles de genre : *l'Esquisse volée*, *la Promenade du soir*, etc. En même temps il envoyait quelques tableaux à l'huile aux expositions de l'Académie royale : des *Portraits* (1837); *la Légende de Montrose* (1840); *l'Entrevue du prince Charles et de l'infante d'Espagne* (1841), acquise par l'Alliance des arts. La gravure a popularisé les compositions suivantes de M. Stone : *le Dernier appel* (1843); *le Véritable amour* (1844); *l'Échec imminent*, *l'Échec et mat* (1847); *Vieille histoire* (1854); ainsi que des scènes domestiques, telles que *le Duo* (1849); *A l'Opéra* (1852); *la Remontrance* (1855). Citons encore de lui : *le Marchand de Venise* (1851); *Cymbeline* (1852); *les Sœurs de Béthanie* (1848); *le Maître est venu* (1853), etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Dernier appel*, *la Remontrance*, *Vieille histoire*, qui lui ont valu une mention. M. Stone est associé de l'Académie de Londres depuis 1851.

STORCH (Louis), écrivain polygraphe allemand, né à Ruhla, dans la forêt de Thuringe, le 14 avril 1803, puisa le sentiment poétique dans les malheurs qui frappèrent sa jeunesse et dans les nombreuses traditions de son pays natal. Destiné d'abord au commerce, il ne put rester dans aucune maison. Il avait seize ans quand il entra dans la dernière classe du collége de Gotha, où il fit de rapides progrès, puis il alla étudier la théologie et la philologie aux universités de Leipsick et de Nordhausen. Après avoir travaillé quelque temps comme ouvrier typographe, il s'abandonna à sa vocation littéraire et débuta, en 1827, par un roman en trois volumes : *Kunzt von Kaufungen* (Leipsick, 1827), et ne cessa dès lors de produire. Toutefois, comme la littérature ne suffisait pas à le faire vivre, il essaya de fonder à Gotha, en 1840, une librairie et une imprimerie. Mais son double établissement dut disparaître à la suite d'un procès de concurrence. Il essaya, avec aussi peu de bonheur, de fonder une maison d'éducation élémentaire qui fut fermée presque aussitôt par ordre du gouvernement prussien. Malade et privé de l'ouïe, il revint tout entier à la littérature.

Sans compter parmi les premiers écrivains de son pays, M. Storch s'est signalé par de sérieuses qualités de conteur et d'historien. Nous citerons parmi ses œuvres; *Fœrberts-Henns* (Leipsick, 1830, 3 volumes)); *le Libre valet* (der Freiknecht; Ibid., 1830, 3 volumes); *le Tisserand allemand* (Ein deutscher Leinweber; Ibid., 1849-1850, 9 volumes); *les Gens d'hier* (Leute von gestern; Ibid., 1843, tomes I-III); *Histoire de l'empereur Charles-Quint* (Geschichte Kaiser Karls des Fünften; Ibid., 1854); ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages relatifs à son pays natal : *Chronique de Thuringe* (Thüringchronick; Gotha, 1841-1843, 4 livraisons) : *Guide à travers la forêt de Thuringe*. (Wanderbuch durch den Thüringerwald; Ibid., 1851, 2e édition). Mais il n'a rien produit de meilleur, sous le rapport du style et du sentiment, que ses *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1854).

STOURDZA (Michel), ex-hospodar de Moldavie, né en 1795, et fils unique du grand logothète Grégoire Stourdza, remplit diverses fonctions sous l'hospodarat de Ch. Callimachi et de Michel Soutzo, et devint, sous l'administration du comte de Kisseleff, ministre des finances. Appelé à faire partie de la commission chargée de la confection

du règlement organique (1829), il fut désigné, l'année suivante, conjointement avec M. Villara, au nom de la Valachie, pour aller à Saint-Pétersbourg présenter la nouvelle constitution à la sanction de la cour protectrice. M. Stourdza fut bien accueilli du czar, et, quatre ans plus tard, lors du renouvellement des hospodars de Moldo-Valachie, conformément à la convention de Saint-Pétersbourg, la volonté toute-puissante de la Russie le plaça à la tête de la Modalvie. Pendant les quatorze années de son gouvernement (1834-1849), Mich. Stourdza fit preuve de capacité administrative. Il améliora l'état matériel du pays, perça des routes, construisit des ponts et des chaussées, donna une vive impulsion à l'agriculture et au commerce, sans perdre de vue ses intérêts particuliers et tout en amassant une immense fortune. Attentif à maintenir une sorte de balance entre les prétentions des deux cours et les exigences du parti national, il réussit à se mettre à l'abri des secousses qui précipitèrent ses deux collègues, Alexandre Ghika (1841) et Georges Bibesco (1848). La tranquillité de la principauté ne fut troublée que par le complot de Galatz, en 1839, ourdi à l'instigation de la Russie et par le mouvement libéral de Jassy, au mois de mars 1848, prélude de la révolution qui éclata deux mois après à Bucharest.

Cette révolution, à laquelle la Moldavie demeura complétement étrangère, n'en eut pas moins des suites funestes pour l'hospodar. Un an plus tard (16 juin 1849), à la suite de la convention de Balta-Liman, intervenue entre les deux cours de Russie et de Turquie, le gouvernement de la Moldavie passa de ses mains dans celles de son neveu Grégoire Ghika.

Le prince Michel Stourdza, qui compte parmi les plus riches propriétaires de l'Europe, vécut depuis à Paris. Il avait épousé, en premières noces, Mlle Élise Rosetti, dont il a eu deux fils: les beyzadés Démétrius et Grégoire Stourdza; le dernier, entré au service ottoman, sous le nom de Muklis-pacha, a été nommé dernièrement commissaire de la Porte pour la délimitation de la nouvelle frontière de la Bessarabie. De son second mariage avec la fille du prince Étienne Vogoridès (1834), le prince Stourdza a eu plusieurs enfants.

STOURM (Auguste-Africain), administrateur français, ancien député et représentant du peuple, sénateur, né le 22 juillet 1797 à Metz (Moselle), où son père était premier président de la Cour d'appel, fit ses études de droit, fut reçu avocat en 1819, et suivit pendant quelque temps la carrière du barreau. Le gouvernement de la Restauration le nomma substitut, et bientôt après, procureur du roi près le tribunal de Troyes. De là, il vint à Paris comme substitut près le tribunal civil de la Seine. Après la révolution de Juillet, dont il embrassa la cause avec ardeur, son adhésion à une manifestation politique le força de sortir de la magistrature et il se fit alors inscrire au tableau des avocats de Paris. En 1837, il obtint des électeurs de Troyes le mandat législatif et prit place dans les rangs de la gauche. Il fit également partie du conseil général de l'Aube. Il traita, à la Chambre, la question des sucres et celle des chemins de fer.

Élu, en 1848, représentant du peuple, le quatrième sur sept, par 42 294 suffrages, M. Stourm présida le comité des travaux publics, et vota avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il ne soutint pas le gouvernement de Louis-Napoléon, repoussa la proposition Rateau et vota contre l'interdiction des clubs. Nommé conseiller d'État par l'Assemblée, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Après le 2 décembre 1851, il fut rappelé au conseil d'État réorganisé et nommé chevalier, puis officier, et plus récemment commandeur de la Légion d'honneur (août 1857).

Appelé, en 1853, à la direction générale des postes en remplacement de M. E. Thayer, M. Stourm a opéré dans ce service d'utiles réformes et fait modifier les conventions postales de la France avec la Grande-Bretagne (12 décembre 1854), avec le Danemark (24 février 1854), avec la Suède et la Norvége (1er septembre 1854), avec la Belgique (9 septembre 1854), etc. Il n'avait pas cessé d'appartenir au conseil d'État, comme conseiller en service ordinaire hors sections, lorsqu'un décret du 24 mai 1861 le nomma sénateur. M. Stourm a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 16 août 1864.

STOURTON (Charles STOURTON, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une ancienne famille élevée en 1447 à la pairie héréditaire. En 1846, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il suit la politique du parti libéral. Il a été nommé député-lieutenant du Yorkshire en 1850. De son mariage avec une fille de lord Clifford (1825), il a eu trois enfants, dont l'aîné, Alfred-Joseph STOURTON, est né en 1829.

STOWE (Harriet BEECHER, mistress), célèbre romancière américaine, née le 15 juin 1814, à Litchfield (Connecticut), est la fille du docteur Lyman Beecher (voy. ce nom), devenu pasteur presbytérien à Boston. Son père la destinait à l'enseignement et lui fit donner une éducation solide. Dès l'âge de quinze ans, elle alla seconder sa sœur Catherine dans la direction d'une grande école pour l'éducation des femmes à Hartford (Connecticut), puis à Cincinnati, jusqu'en 1825, époque à laquelle elle se maria avec le docteur Calvin Stowe. Celui-ci, un des théologiens les plus distingués des États-Unis, après avoir pris ses degrés au collége de Bowdoin et ses grades théologiques à Andover, avait été nommé professeur de littérature biblique à Dartmouth. En 1832, le professeur Stowe fut appelé par son beau-père au séminaire de Cincinnati. Mistress Stowe y accompagna son mari et vécut à Cincinnati jusqu'en 1850. MM. Beecher et Stowe, persécutés comme abolitionnistes, furent alors obligés de quitter le séminaire, où ils ne pouvaient plus vivre, et de chercher un refuge dans les États de l'Est. Après un court séjour dans le Maine, M. Stowe accepta la chaire de littérature biblique à Andower, qu'il occupa depuis.

Jusque-là mistress Stowe n'avait écrit que des contes ou nouvelles, réunies en 1849, sous ce titre: *Fleur de Mai* (Mayflower, nouvelle édition, augmentée, 1855); il en a paru plusieurs traductions françaises. Mais ces dix-huit années de séjour à Cincinnati avaient développé son talent et agrandi sa pensée. Elle prit dans sa vie même, et dans les scènes dont elle avait été témoin, le sujet d'une suite d'esquisses, qui parurent d'abord dans un journal abolitionniste de Washington, *the National Era*, et furent bientôt réunis en deux volumes sous ce titre: *la Case de l'oncle Tom* (Uncle Tom's cabin; Boston, 1852, 2 vol. in-12). Jamais livre ne fut aussi populaire dans les deux parties du monde: il a été traduit dans toutes les langues, et plusieurs fois dans chaque pays; en Amérique seulement, il a été tiré, la première année, à 305000 exemplaires.

L'impression universelle que produisit l'ouvrage s'explique par l'intérêt du sujet et par la vivacité

avec laquelle l'auteur peignit et flétrit un système honteux qu'admettait encore une partie de l'Amérique. La critique littéraire lui reprocha bien des défauts d'ordre et de composition; mais le public les pardonna à un livre écrit avec le cœur pour le service d'une noble cause. Cependant un procès fut intenté à mistress Stowe au nom des lois établies, qui ne s'accommodent pas toujours des protestations de la philosophie et de l'humanité. Quelque temps après l'auteur publia sous ce titre : *Clef de la case de l'oncle Tom* (a Key to Uncle Tom's cabin; Boston, in-8), un commentaire qui prouve que son ouvrage était emprunté tout entier à la réalité.

Dans l'été de 1853, mistress Stowe visita l'Europe avec son mari et son frère Charles Beecher. Elle fut accueillie avec enthousiasme, surtout en Angleterre. A son retour, elle rendit compte de son voyage dans un agréable récit intitulé *Souvenirs heureux des terres étrangères* (Sunny Memories of foreing lands; Boston et Londres, 1854, 2 vol. in-12). Ce volume a été traduit en français par M. Eugène Forcade, sous ce simple titre : *Souvenirs heureux* (2 vol. in-12).

On cite encore parmi les livres plus récents de mistress Stowe, *Dred* (Boston et Londres, 1856, in-12), également traduit en français, nouvelle satire contre l'esclavage, qui avait le tort de venir après *l'Oncle Tom*, mais où se révèlent encore ce christianisme philanthropique et cette sensibilité pénétrante qui a donné tant de vogue à son premier roman; *la Fiancée du ministre* (1860, in-12), traduit aussi en français; *la Perle de l'île d'Orr* (1862, in-18), traduit par M. Cucheval-Clarigny, etc.

On a enfin de mistress Stowe quelques écrits religieux, un entre autres *sur l'Observation du dimanche* (Four ways of observing, etc.; 2e édition, Liverpool, 1853); des *Cantiques*, etc. — Pour ses frères et sœurs, voy. BEECHER.

STRACK (Jean-Henri), architecte allemand, né à Bückebourg (Prusse), en 1806, apprit de son père, artiste distingué, les premiers éléments de dessin, et se voua de bonne heure à l'architecture. De fortes études sur l'antiquité classique lui fournirent le sujet d'un ouvrage fort vanté : *De la Construction des théâtres dans l'ancienne Grèce* (über das Theatergebaeude der alten Griechen: Potsdam, 1843). Il a aussi collaboré activement avec le peintre Meyerheim aux *Monuments d'architecture de l'ancienne marche de Brandebourg* (Architektonische Denkmaeler der Altmark Brandenburg; Berlin, 1834 et suivants), dont le texte est de Kugler, et, avec M. Stuler, son émule et son ami, aux *Modèles d'ébénisterie* (Vorlegeblaetter für Mœbeltischler, 1835 et suivants).

On doit à M. Strack un certain nombre de constructions, palais, églises, habitations particulières qui appartiennent à l'architecture éclectique; on cite particulièrement le château de Frédériksbourg, pour le roi de Danemark, la décoration intérieure du château de Babertsberg et de la résidence grand-ducale de Schwérin, la nouvelle église de Saint-Pierre à Berlin, dans le style gothique, l'église de Saint-Nicolas, à Hambourg, l'atelier de Cornélius à Berlin. La plupart de ses plans sont consignés dans l'*Album de la Société prussienne d'architecture* (Album des preuss. Architektenvereins; 1830 et suiv.). M. Strack a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Kleuge promu associé étranger, le 9 juillet 1864.

STRADBROKE (John-Edward-Cornwallis Rous, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1794, à Darham-Hall (comté de Suffolk), est fils d'un baronnet élevé en 1796 à la pairie. De 1810 à 1817, il servit dans les colstream-guards, et prit part à la guerre d'Espagne. En 1827, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est devenu en 1844 vice-amiral et lord-lieutenant du Suffolk. Marié en 1857 à miss Musgrave, il a pour héritier de sa pairie son fils George-John-Édouard-Mowbray, vicomte Dunwich, né à Londres en 1862.

STRAFFORD (John BYNG, 1er comte), général et pair d'Angleterre, né vers 1775, à Londres, descend par alliance du célèbre comte de ce nom, décapité en 1641. Entré comme enseigne dans un régiment d'infanterie (1793), il fit ses premières armes en Flandre et en Irlande sous le nom de Byng; puis il prit part aux expéditions du Hanovre et de Copenhague. Mais ce fut dans la Péninsule que se passa la plus brillante période de sa vie militaire : il commanda en qualité de major général à Vittoria, Nivelle, Orthez, reçut deux fois les remercîments du Parlement et assista à la bataille de Waterloo. Nommé en 1822 gouverneur de Londonderry, il fut appelé en 1826 au Conseil privé. De 1831 à 1835, il représenta à la Chambre des Communes le bourg de Poole et soutint la politique du parti libéral. A cette dernière date, il fut élevé à la pairie comme baron Strafford; en 1847, on lui donna le titre de comte. Il fut aussi nommé feld-maréchal et colonel d'un régiment de grenadiers de la garde.—Il est mort en 1860. Marié deux fois, en 1804 et en 1808, il a eu quatre enfants, entre autres le suivant qui a succédé à son nom et à ses titres.

STRAFFORD (George-Stevens BYNG, 2e comte), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, fils aîné du précédent, fut par courtoisie souvent appelé vicomte Enfield. Dès 1831, il entra à la Chambre des Communes, où il prit une place remarquable parmi les membres du parti libéral, et, à l'exception d'un intervalle de quatre années, y siégea jusqu'en 1852. Sous le ministère Melbourne il fut un des lords de la Trésorerie (1834), et, sous celui de lord J. Russell, il fit partie du bureau des Indes (1846). Il a aussi rempli les charges de trésorier et de contrôleur dans la maison de la reine. Au mois d'avril 1853, il fut élevé à la pairie. Marié deux fois, en 1829 et en 1848, il a eu neuf enfants, dont l'aîné, George-Henry-Charles BYNG, vicomte Enfield, né à Londres en 1830, élevé à Eton et à Oxford, a été nommé député au Parlement en 1852 pour le bourg de Tavistock et en 1857 pour le Middlesex. Devenu en 1854, député de ce dernier comté, il a été attaché, en 1855, à la mission spéciale du comte Russell à Vienne.

STRANGFORD (Percy-Clinton-Sydney SMYTHE, 6e vicomte), diplomate et pair d'Angleterre, né le 31 août 1780, mort à Londres, le 29 mai 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

STRANGFORD (George-Augustus-Frederick-Percy-Sydney SMYTHE, 7e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1818, à Stockholm, fils aîné du précédent, mort en 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

STRANGFORD (Percy-Ellen-Algernon-Frédéric-William SIDNEY-SMYTHE, 8e vicomte), pair d'Angleterre, frère du précédent, est né en 1825 à St-Pétersbourg, où son père était ambassadeur. Après avoir servi quelque temps dans la diplomatie, il s'est retiré en 1858. L'année précédente, il avait succédé aux titres de son frère. Il a épousé en 1862 une fille de l'amiral Beaufort. *

STRANGWAYS (William-Thomas-Hower Fox), diplomate anglais, né en 1795, frère et héritier présomptif du précédent comte d'Ilchester (voy. ce nom), fut élevé à l'université d'Oxford, embrassa la carrière diplomatique et fut tour à tour attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1816), à Constantinople (1820), à Naples (1822) et à la Haye (1824). De là il passa à Florence (1825) en qualité de secrétaire de légation, puis à Naples (1828), et fut nommé secrétaire d'ambassade à Vienne (1832). Sous le ministère de lord Melbourne, il fut chargé du sous-secrétariat des affaires étrangères (1835), et le quitta en 1840 pour se rendre à Francfort comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. De retour en 1849, il s'est retiré dans la vie privée. En 1858, par suite de la mort de son frère, il devint 4e comte d'Ilchester. — Il est mort en janvier 1865.

STRATFORD DE REDCLIFFE (Stratford Canning, vicomte), diplomate et pair d'Angleterre, né le 6 janvier 1788, est le quatrième fils d'un négociant de Londres, qui eut pour neveu le célèbre ministre Canning. Après avoir fait ses études au collége d'Eton, il fut attaché, en 1807, au département des affaires étrangères, accompagna M. Adair à Constantinople et y reçut, en 1809, le rang de secrétaire d'ambassade. Peu de temps après, il revint en Angleterre et s'occupa sérieusement de compléter son éducation à l'université de Cambridge qui lui conféra, en 1813, le diplôme de maître ès arts. Envoyé l'année suivante en Suisse comme ministre plénipotentiaire (1814), il contribua au changement de la constitution fédérale, assista, en 1815, au Congrès de Vienne et fut chargé, en 1820, d'aplanir certains différends avec le gouvernement des États-Unis; les conclusions qu'il presentait à ce sujet n'ayant pas été ratifiées, il fut rappelé en 1823 et se rendit, en 1824, à Saint-Pétersbourg avec mission d'ouvrir des négociations relatives à la Grèce.

Nommé en 1825 ambassadeur en Turquie, sir Stratford Canning déploya, dans l'exercice de ces fonctions, toutes les ressources d'un diplomate consommé pour faire prévaloir par-dessus tout les intérêts de son pays. Après avoir, d'une façon assez tiède, soutenu la cause des Grecs auprès du sultan Mahmoud, il prit la plus grande activité pour resoudre les difficultés existantes entre la Porte et la Russie, présenta, au nom des grandes puissances, une proposition aux termes de laquelle toute la terre ferme devait rentrer de nouveau sous l'autorité musulmane et se retira seulement après la bataille de Navarin, quand tout espoir d'arrangement fut perdu. Les insignes civils de la grand'croix du Bain furent la récompense de ses services (1829). Très-attaché au parti whig, il ne put rentrer en fonctions que sous le ministère Grey (1831) : chargé des négociations à suivre pour la délimitation des frontières de la Grèce, il ne négligea rien pour concilier les partis, fit valoir la nécessité d'un pouvoir central fortement constitué, et ce fut d'après ces idées que fut dirigé plus tard le protocole des puissances médiatrices. Nommé à l'ambassade de Saint-Pétersbourg en 1833, il ne put faire agréer par le czar le choix qui avait été fait de lui. Il resta longtemps sans nouvelle mission et prit part, de 1835 à 1842, aux travaux de la Chambre des Communes, où il avait déjà représenté deux bourgs avant la réforme parlementaire.

Au mois d'octobre 1841, sir Stratford Canning, qui porta ce nom jusqu'en 1852, fut de nouveau accrédité auprès de la Porte, où il remplaça lord Ponsonby; il fut maintenu à ce poste par les diverses administrations et ne le quitta qu'en 1858 pour prendre sa retraite. Ami de Réchid-pacha, il favorisa le développement intellectuel et commercial de la Turquie; ayant une connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, il jouissait à la cour du sultan d'une influence qui s'étendit même à la direction des affaires intérieures. L'usage qu'il en faisait, dans l'intérêt de la politique exclusive de son pays, fut plus d'une fois de nature à porter ombrage aux autres puissances européennes. Parmi les concessions honorables que sir Stratford Canning obtint de la Porte, il faut rappeler l'abolition de la loi qui condamnait à la peine capitale tout chrétien qui, après avoir embrassé l'Islamisme, retournait à sa foi primitive. C'est lui enfin qui, par sa vigueur personnelle et ses efforts comme diplomate, amena, malgré la mollesse des conférences de Vienne, la déclaration de guerre contre la Russie. En 1852, sir Stratford Canning a été créé vicomte de Redcliffe et il a siégé depuis en cette qualité, à la Chambre haute. Marié deux fois, il a pour héritier son fils George né en 1832.

STRATHALLAN (William-Henry Drummond, 7e vicomte), pair représentatif d'Écosse, né en 1810, à Londres, appartient à une famille anoblie par Charles Ier. Après avoir hérité des titres de son père, il fut porté, par élection, à la Chambre des Lords en 1853, et réélu, selon l'usage, pour la législature de 1857. Il professe les opinions conservatrices. Député-lieutenant du comté de Perth, il a été chambellan de la reine en 1858 et 1859. Marié en 1833 à miss Baird, il a pour héritier son fils James David, né en 1839, nommé en 1860 adjudant au 11e régiment de dragons.

STRATHMORE (George-Thomas Lyon-Bowes, 12e comte de), pair d'Angleterre, né en 1822, dans le comté de Herts, descend d'une famille écossaise qui date du XVe siècle. Il succéda en 1846 aux titres de son grand-père et fut nommé l'année suivante député du comté de Forfat. Après avoir servi dans les gardes, il fut élu en 1852 pair représentatif d'Écosse et, selon l'usage, réélu en 1857. Il appartient au parti conservateur modéré. Marié en 1850 à une fille du vicomte Barrington, il a pour héritier présomptif son frère Claude, né en 1824, ancien officier aux gardes, nommé député-lieutenant du comté de Forfat en 1855.

STRAUSS (Isaac), musicien français, né à Strasbourg, le 3 juin 1806, d'une famille d'Israélites, vint à Paris vers 1827. Plein d'ardeur pour la musique et déjà violoniste habile, il organisa des quatuors avec plusieurs de ses compatriotes, et exécuta les œuvres de Haydn, de Beethoven et de Mozart, auxquelles il joignait de la musique de danse de sa composition. Bientôt il se vit recherché dans les salons du faubourg Saint-Germain, où il jouait tour à tour, avec son modeste orchestre de chambre, les symphonies des maîtres ou des valses et des contredanses : c'étaient celles-ci surtout qui alors le faisaient vivre.

M. Strauss voulut cependant concourir pour entrer dans une classe de violon au Conservatoire, et fut admis. Quelques semaines plus tard, une place de premier violon se trouva vacante à l'orchestre du Théâtre-Italien; il l'emporta d'emblée sur ses concurrents. Il occupa pendant quinze ans cette position qui ne l'empêchait pas de diriger les orchestres de la plupart des grandes fêtes de cette époque. Pendant l'été, il organisa et dirigea les concerts et les bals des salons d'Aix en Savoie. En 1844, il fut nommé par le ministre du commerce, directeur des bals et concerts de Vichy, et depuis, il contribue chaque année à la vogue de cette établissement thermal.

Les compositions de M. Strauss ne lui ont pas

fait autant de réputation que son talent de chef d'orchestre. A part toute collaboration anonyme, on lui a reproché des emprunts à l'Allemagne, dont les plus graves, signalés avec éclat par une lettre publique de pianistes et de membres de l'Institut (mars 1855), ont été expliqués par un malentendu. Homonyme du célèbre compositeur de valses, Strauss de Vienne, il a été redevable à cette identité de nom d'une partie de ses succès dans les salons du monde parisien. Aujourd'hui chef d'orchestre des bals de la cour, il dirige aussi, depuis 1852, les bals masqués de l'Opéra.

STRAUSS (David-Frédéric), célèbre théologien protestant allemand, né à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, le 27 juin 1808, acheva à Tubingue ses études théologiques, commencées dans un établissement de la petite ville de Blaubeuren. Admis dans le ministère ecclésiastique, en 1830, il devint, l'année suivante, professeur au séminaire de Maulbronn, qu'il quitta pour aller reprendre ses cours à Berlin. Après y avoir étudié, pendant six mois, la philosophie de Hegel et entendu le célèbre Schleiermacher, il revint à Tubingue et fut employé, comme répétiteur, au séminaire théologique, tout en suivant les cours de philosophie à l'université. Le jeune docteur était profondément inconnu en 1835, lorsque, tout à coup, il produisit le livre de théologie qui peut-être a fait le plus de bruit dans ce siècle, *la Vie de Jésus, examen critique de son histoire* (das Leben Jesu, kritisch bearbeitet; Tubingue, 1835, 2 vol.). Cet ouvrage, qui faisait jouer un rôle si important à l'explication mythique dans la vie du Christ et la fondation de sa doctrine, aboutissait, sinon à la négation absolue de sa personne, du moins à la substitution de symboles et d'allégories aux principaux faits de son histoire. Réimprimé d'année en année, en Allemagne, il fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Une version française en a été donnée par M. Littré (Paris, 1839-1840, 4 vol. in-8; 2e édit., 1856).

Au milieu des discussions orageuses que souleva *la Vie de Jésus*, l'auteur se vit destitué de ses fonctions de répétiteur. Il fut appelé comme professeur au collége de Ludwigsbourg, d'où il revint bientôt à Tubingue, pour y vivre dans la retraite et l'étude. Dans les années qui suivirent, il publia ses *Écrits polémiques* (Streitschriften; Ibid., 1837) et ses *Deux Feuilles pacifiques* (Zwei friedliche Blaetter; Altona, 1838), publications qui apportaient des adoucissements à sa doctrine. En 1839, le conseil de l'instruction à Zurich l'appela à l'université, comme professeur de dogmatique et d'histoire de l'Église. Cette nomination parut un scandale et provoqua un soulèvement que la prompte retraite de M. Strauss ne suffit pas à calmer (6 septembre). Il donna bientôt après un autre grand ouvrage : *la Dogmatique chrétienne dans son développement historique et dans sa lutte avec la société moderne* (die Christliche Glaubenslehre, in ihrer, etc.; Tubingue, 1840-1841, 2 vol.), où l'exégèse, la critique et l'histoire étaient présentées sous des points de vue nouveaux; sa dissertation *Sur Schleiermacher et Daub* (Ueber Schl., etc.; Leipsick, 1839), en forme la préface.

Pendant l'année révolutionnaire 1848, M. Strauss fut candidat à l'Assemblée nationale allemande; mais les animosités qu'on excita contre lui, dans les campagnes, le firent échouer. A cette occasion, il fit paraître *Six Discours au peuple* sur la théologie et la politique (Sechs theologisch-politische Volksreden; Stuttgart et Tubingue, 1848). La même année, sa ville natale le nomma à la diète wurtembergeoise, où il prit rang, au grand étonnement des divers partis, parmi les conservateurs : les manifestations malveillantes de ses électeurs lui firent donner presque aussitôt sa démission (décembre 1848).

M. Strauss n'a publié depuis que des études biographiques : *Vie de Schubart, d'après ses lettres* (Schubart's Leben, in seinen Briefen; Berlin, 1849, 2 vol.), accompagnant une édition de la correspondance du poëte; *Christian Maerklin ou un type moderne* (Christ. Maerklin, ein Lebens-und Charakterbild aus der Gegenwart; Manheim, 1851), où l'auteur a inséré des détails autobiographiques ; *Vie et écrits de Nicodème Frischlin* (Leben und Schriften des Dichters und Philologen N. Fr.; Francfort, 1856), étude sur l'Allemagne savante du XVIe siècle.

Parmi les travaux critiques dont l'auteur de *la Vie de Jésus* a été l'objet, avant l'apparition de la *Vie de Jésus* de M. Renan, nous nous bornerons à citer l'article de M. Edg. Quinet dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1838; la *Réponse au livre du docteur Strauss, etc.* (1842, in-8), de M. Ath. Coquerel; *la Vie de Jésus au point de vue de la science* (1842-43, in-8), de M. J. Kuhn, traduit de l'allemand par M. Nettement (Paris, 1842, in-12).

STRAUSS (Gerhard-Frédéric-Abraham), théologien protestant allemand, né à Iserlohn, le 24 septembre 1786, fit ses études à Halle et à Heidelberg. En 1809, il fut nommé pasteur à Ronsdorf, dans le duché de Berg, prédicateur à Elberfeld en 1814, et appelé à Berlin en 1822 comme professeur et comme pasteur de la cour et de la cathédrale. Plein d'une ardente conviction, il travailla de tous ses efforts à la propagation ou au raffermissement de la foi protestante en Allemagne. Ses sermons et ses ouvrages respirent le même zèle. Nous mentionnerons : *Sons de cloche, ou Souvenirs de la vie d'un jeune prédicateur* (Glockentœne, oder Erinnerungen, etc.; Elberfeld, 1812-1820, 3 vol.; 7e édit., 1840), ouvrage qui n'eut pas moins de succès en Suède, en Hollande et en Angleterre qu'en Allemagne ; *le Baptême dans le Jourdain* (die Taufeim Jordan; Ibid., 1822); *Pèlerinage de Helon à Jérusalem, 109 ans avant la naissance du Christ* (Helon's Wallfahrt nach, etc.; Ibid., 1828-1823, 4 vol.); *Sermons sur la justification par la foi* (Predigt ueber die Rechtfertigung durch den Glauben; Berlin, 1844); *Sermons sur l'enseignement de la parole du Seigneur* (Predigten ueber die Lehre von dem Worte Gottes; Ibid., 1846); *Recueil de sermons imprimés de 1822 à 1845* (Sammlung gedruckter Predigten, etc.; Ibid., 1846); *l'Année de l'Église évangélique expliquée* (das evang. Kirchenjahr seinem Zusammenhange; Ibid., 1858), etc.

STRAUSS (Frédéric-Adolphe), théologien protestant allemand, fils du précédent, né à Elberfeld, le 1er juin 1817, fit toutes ses études à Berlin. Consacré ministre, il obtint, sous son père, une place de prédicateur à l'église de la cour et de la cathédrale. En 1835, il fit un grand voyage en Orient, et à son retour, il visita Rome, où il fut bien accueilli, malgré le culte auquel il appartenait. Plus il raconta son voyage dans un livre intitulé : *Sinaï et Golgotha, voyage en Orient* (Sinaï und Golgotha, Reise in das Morgenland; Berlin, 1847; 5e édition, 1853), ouvrage traduit chez la plupart des peuples protestants. Nommé aumônier en 1846, il suivit les troupes prussiennes dans la campagne du Schleswig, dont il a raconté certains épisodes sous ce titre : *Foi de Guerrier* (Kriegertreue; Berlin, 1851). M. Strauss fils a aussi publié un certain nombre d'ouvrages de théologie, de liturgie et de piété.

STREET (Alfred-B....), poëte américain, né à Poughkeepsie (État de New-York), étudia le droit à Montecello, où résidait son père, et se fit homme de loi à Albany, où depuis plusieurs années il occupe le poste de bibliothécaire de la législature de l'État. On a de lui plusieurs ouvrages en vers « agréables et diffus, » dit sévèrement M. Philarète Chasles, mais où l'on trouve une incontestable puissance de description, un vif sentiment de la nature et une manière de penser tout américaine : *l'Incendie de Schenectady et autres poëmes* (the Barning of Schenectady and other poems; 1849); *Dessin et coloris* (Drawings and tintings; 1844); *Frontenac, ou l'Atotarho des Iroquois* (Frontenac or the Atotarho of the Iroquois; New-York, 1848), en sept mille vers, épisode de l'expédition du comte de Frontenac, gouverneur général du Canada, contre les Iroquois; sous le titre de : *Poems*, un recueil de poésies détachées et de nouvelles en prose, publiées d'abord dans les *Magazines;* etc.

STRICKLAND (miss Agnès), femme de lettres anglaise, né vers 1806, à Reydon-Hall (comté de Suffolk), et la plus connue de quatre sœurs qui ont embrassé la carrière littéraire, reçut sous les yeux de son père une éducation solide où l'histoire et les sciences s'alliaient à l'étude des langues anciennes. A la suite d'un revers de fortune, elle se résigna sans peine à se créer des ressources par sa plume, et, à quinze ans, elle écrivait le poëme du *Champ de bataille de Worcester* (Worcester field), suivi de l'épisode de *Démétrius*, dont la Grèce moderne lui avait fourni le sujet. Ses premiers essais imprimés, auxquels collaborèrent ses sœurs, parurent dans les *Annuaires* et les *Albums* de l'époque. Elle publia ensuite une série de petits livres à l'usage de la jeunesse : *les Historiettes de l'histoire* (Stories from the history); *les Enfants célèbres de l'Angleterre* (Illustrious british children); *Alda, les petits Robinsons Crusoé* (the Rival Crusoes), qui obtinrent un débit considérable.

La première œuvre importante de miss Agnès Strickland est un roman ou plutôt un recueil de tableaux historiques, intitulé : *les Pèlerins de Walsingham* (the Pilgrims of Walsingham; 1835, 3 vol.). Elle entreprit ensuite *la Biographie des reines d'Angleterre depuis la conquête jusqu'à Victoria* (the Lives of the queens of England; 1840-1851, 8 vol. in-8; nouv. édit., 1854), ouvrage auquel a collaboré une de ses sœurs, miss Élisabeth, et qui témoigne de recherches consciencieuses; il fut immédiatement suivi de *la Biographie des reines d'Écosse* (the Lives of the queens of Scotland; 1852-1856, t. I à IV, in-8), dont une réimpression a été commencée en 1855. On a encore de cette dame un choix de poésies extraites des recueils périodiques, sous le titre : *Scènes historiques* (Historical scenes; in-8).

STRICKLAND (miss Jane-Marguerite), sœur de la précédente, née vers 1805, à Reydon-Hall, inséra ses premiers écrits dans les Annuaires, entre autres le *Juvenile forget me not*, et se consacra pendant plusieurs années à la littérature de la jeunesse et à des publications morales et religieuses destinées à l'amélioration des classes ouvrières. En 1854, elle a fait paraître la première partie d'une *Histoire de Rome* (History of Rome, t. I, in-8), où elle traite de l'ancienne Rome aux divers points de vue de la conquête, de la civilisation, des lettres et des arts.

Strikland (Catherine-Parr); aujourd'hui mistress *Trail*, sœur des précédentes, est l'auteur de quelques volumes d'esquisses sur le Canada, où elle accompagna son mari, lieutenant au 21ᵉ régiment : *les Forêts d'Amérique* (the Woods of America); *les Robinsons canadiens* (the Canadian Crusoes), etc. En 1855, elle a fait paraître un *Guide des émigrantes* (a Guide to female emigrants; in-12), écrit spécialement pour les femmes qui s'expatrient dans le Nord-Amérique.

Strickland (Susannah), sœur cadette des précédentes, a épousé aussi un officier du 21ᵉ régiment, nommé John Moodie. Elle est surtout connue aux États-Unis, où ses romans ont obtenu du succès; nous citerons notamment : *Marc Hurdlestone, Flora Lindsay*, qui ont été réimprimés à Londres. Elle a donné dans un journal le récit de ses aventures personnelles durant son séjour au Canada, où son mari s'est définitivement établi.

Strickland (major), frère des précédentes, a embrassé la carrière militaire et publié, sous le titre de *Vingt-sept ans dans l'ouest du Canada* (Twenty seven years in Canada west; 2 vol.), un ouvrage qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

STRINHOLM (Anders-Magnus), historien suédois, né le 25 novembre 1786, à Umea (Westerbothnie), prit en 1810 la direction d'une imprimerie à Stockholm et se livra dès cette époque avec ardeur à l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Histoire du peuple suédois sous les rois de la maison de Wasa* (Svenska Folkets historia; Stockholm, 1819-1824, t. I-III, in-8), exécutée sur un plan trop vaste peut-être, fut si froidement accueillie qu'il en interrompit la publication. Il accepta en 1825 la place de secrétaire aux archives statistiques, dont il se démit pour reprendre ses études. Il entreprit alors une *Histoire du peuple suédois depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Svenska Folkets historia fran æld sta till, etc.; Stockholm, 1834-1854, tom. I-V; abrégé en 2 vol. 1858), les deux premiers volumes ont été traduits en allemand par Frisch (Hambourg, 1839-1841). Cet ouvrage, un peu trop chargé de détails et écrit dans un style agréable et facile, quoique un peu prolixe, est le fruit de recherches considérables et tient une place honorable dans la littérature de son pays. L'Académie suédoise a décerné à l'auteur, en 1834, une pension de 300 rixdalers-banco, et le roi lui en a accordé une de 1000 (2130 fr.), qui, en 1854, a été portée à 1500.

M. Strinholm a encore publié une *Vie du feld-maréchal Stenbock* et des descriptions de plusieurs châteaux historiques. Il est devenu chevalier de l'Étoile polaire (1843), membre de l'Académie des belles-lettres, histoire et antiquités (1834), de l'Académie suédoise, de l'Académie des sciences (1845) et docteur en philosophie (1842).

STROGANOW ou Strogonoff (Grégoire-Alexandrowitsch, comte), homme politique russe, né à Moscou, en 1770, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 janvier 1857. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

STROGANOW (Serge, comte), fils aîné du précédent, né à Saint-Pétersbourg, vers 1803, reçut, grâce à son mariage avec une héritière de la branche aînée de sa famille, le titre de comte, même avant son père. Nommé en 1831 gouverneur de Riga, il s'acquit une popularité véritable par sa bienfaisance et son courage pendant le choléra. De 1835 à 1847, il fut curateur de l'université de Moscou, lieutenant général, général adjudant de l'empereur et sénateur. Il fut promu en 1852 au grade de général de cavalerie. Président de la Société des antiquaires russes, il a fait éditer un certain nombre d'importants travaux archéologi-

ques. Il a, en outre, beaucoup contribué au développement du commerce et de l'industrie russes, soit comme armateur, soit comme possesseur de mines et de forges nombreuses et considérables en Sibérie.

STROGANOW (Alexandre, comte), second fils du comte Grégoire Stroganow, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, prit part, comme colonel, aux guerres contre la Pologne et la Turquie, et devint membre du conseil d'administration du royaume de Pologne et gouverneur de la Petite-Russie. De 1839 à 1841, il exerça les fonctions de ministre de l'intérieur. Il devint adjudant général de l'empereur, lieutenant général de l'artillerie, et membre du conseil d'État. Nommé, en 1855, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, il a été chargé de la réorganisation de la Crimée et de la reconstruction de Sébastopol.

Il a un fils, Grégoire STROGANOW, ancien colonel de la garde, écuyer impérial depuis 1856, et marié morganatiquement à la princesse Marie Nicolajewna, veuve du duc de Leuchtenberg.

Un troisième fils du comte Grégoire, Alexis STROGANOW, né à Saint-Pétersbourg, en 1808, remplit les fonctions de chargé d'affaires à Turin, puis celles d'ambassadeur à Lisbonne, de 1841 à 1848. Il a été nommé chambellan particulier de l'empereur de Russie, et membre du conseil d'Empire siégeant à Saint-Pétersbourg.

STROMEYER (Georges-Frédéric-Louis), chirurgien allemand, né le 6 mars 1804, à Hanovre, fils de l'introducteur de la vaccination en Allemagne, commença ses études médicales à l'Institut de sa ville natale, fréquenta ensuite les universités de Gœttingue et de Berlin (1823-1826), et, après avoir obtenu le grade de docteur en médecine, visita les principales capitales de l'Europe. Appelé, en 1828, à Hanovre, il exerça durant dix ans les fonctions de chirurgien de la Cour royale et de professeur de l'École chirurgicale. De 1838 à 18‹8, il occupa tour à tour des chaires aux universités d'Erlangen, de Munich et de Fribourg. En 1848 il fut appelé, comme professeur de chirurgie, à Kiel, et, après avoir assisté aux campagnes de 1849 et 1850 en qualité de médecin en chef de l'armée des duchés, il devint directeur des affaires médicales du duché de Holstein. En 1854, il fut rappelé dans sa patrie avec le titre de médecin en chef de l'armée.

On doit à M. Stromeyer plusieurs ouvrages estimés; entre autres: *Compte rendu d'un voyage officiel à Dantzick en* 1831 *à l'occasion du choléra* (Skizzen und Bemerkungen von einer Reise nach Danzig, etc.; Hanovre, 1832); *De la paralysie des muscles de respiration* (Ueber Paralysie der Inspirationsmuskeln; Ibid., 1839); *Études d'orthopédique chirurgicale, ou Expériences d'opérations sous-cutanées de muscles raccourcis* (Beitraege zur operativen Orthopaedik, etc.; Ibid., 1838), où l'auteur donne le premier l'idée de l'opération du strabisme; *De combinatione rationis nervorum et motoriorum et sensoriorum, sive De sensuum impressionibus musculorum actione effectis, commentatio* (Erlangen, 1839); *le Korektom, nouvel instrument servant à la formation artificielle de pupilles et à l'extraction de la cataracte* (das Korektom, ein neues, etc.; Augsbourg, 1842); *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie; Fribourg, 1844-50, 2 vol.); *Des lésions des os causées par des coups de feu* (Ueber die bei Schusswunden vorkommenden Knochenverletzungen; Fribourg, 850); *Du typhus sous l'influence d'une ventilation méthodique* (Ueber den Verlauf des Typhus unter dem Einfluss einer methodischen Ventilation; Hanovre, 1855), etc.

STROOBANT (François), peintre belge, né à Bruxelles, en 1819, est élève de M. Lauters. Renommé comme paysagiste, il a donné des aquarelles et des pastels estimés, ainsi que de nombreuses illustrations lithographiques. Nous citerons : *Monuments de Belgique* (planches in-4); *la Terre sainte* (Id.), tous deux commandés par la Société des beaux-arts; *l'Orage*, grand pastel, des *Vues* et *Sites pittoresques* (1843-1853); *le Pont Saint-Jean à Bruges*, *Maison de charité à Malines*, à l'Exposition universelle de Paris, M. Stroobant a obtenu une médaille d'or en 1854 à Bruxelles, et une mention à Paris, en 1855.

STRUVE (Gustave), publiciste et homme politique allemand, né en Livonie, vers 1805, étudia le droit, entra dans le corps diplomatique du grand-duché d'Oldenbourg, et prit part, comme secrétaire d'ambassade, à plusieurs sessions de la diète de Francfort. Vers 1840 il se fixa comme avocat à Manheim, où il épousa, en 1845, une femme qui a depuis partagé toutes ses opinions et tous ses périls. Il s'occupait aussi de science, particulièrement de phrénologie, et publia plusieurs écrits sur ce sujet. A partir de 1843, il fit au gouvernement de Bade, comme rédacteur en chef du *Journal de Manheim*, une opposition qui lui attira plusieurs fois des amendes et de la prison; ce journal ayant été supprimé en 1846, il le remplaça par *le Spectateur allemand*. En avril 1848, il précipita, avec M. Hecker, une première tentative de république qui n'aboutit point et se vit contraint à se réfugier en France, puis en Suisse. Un second mouvement insurrectionnel, tenté le 21 septembre avec Blind, n'eut pas plus de succès. Mis en déroute à Staufen par les troupes du gouvernement, ses compagnons furent dispersés et lui-même arrêté. Il fut condamné par le tribunal de Fribourg à cinq ans de prison dans la citadelle de Bruchsal; mais l'insurrection du 24 mai 1849 lui rendit la liberté. Bientôt le chef du nouveau mouvement, M. Brentano, le fit arrêter, en l'accusant d'exagérer les tendances socialistes de la révolution badoise. Quand les troupes de la confédération envahirent le grand-duché, il se rendit auprès du général des insurgés, Mieroslawski. Après la défaite du corps revolutionnaire, et l'occupation de Carlsruhe, il se réfugia en Suisse, d'où on l'expulsa deux mois après. Il habita successivement la France et l'Angleterre, puis alla reprendre dans l'Amérique du Nord la profession de journaliste.

On doit à M. Gustave Struve plusieurs ouvrages scientifiques ou politiques : *Histoire de la phrénologie* (Geschichte der Phrenologie; Heidelberg, 1843); *Manuel de phrénologie* (Handbuch der Phrenologie; Leipsick, 1845); *la Phrénologie en Allemagne et hors de l'Allemagne* (Heidelberg, 1843); *Correspondance entre un diplomate d'autrefois et un diplomate d'aujourd'hui* (Briefwechsel, etc.; Manheim, 1845); *Lettres politiques* (Politische Briefe, 1846); *Système des sciences politiques* (System der Staatswissenschaften; Francfort, 1847, 1848, 4 vol.); *le Droit public de la confédération allemande* (das œffentliche Recht des deutschen Bundes; Manheim, 1846, 2 vol.); *Temps nouveau : calendrier populaire pour l'an Ier* (Neue Zeit, etc.; Berne, 1850); *Histoire des trois soulèvements populaires de Bade* (Geschichte der drei Volkserhebungen in Baden; Berne, 1849), etc.

Mme STRUVE a aussi publié quelques écrits, entre autres : *Souvenirs de la guerre de l'indé-*

pendance badoise (Erinnerungen, etc.; Hambourg, 1850) et *Portraits historiques contemporains* (Historische Zeibitlder; Brême, 1850, 3 vol.).

STRUVE (Frédéric-Georges-Guillaume DE), célèbre astronome russe, né le 15 avril 1793, à Altona, étudia la philologie et plus tard l'astronomie à l'université de Dorpat, fut attaché, en 1813, à l'observatoire de cette ville et en devint, en 1817, directeur. En 1839, il fut appelé à Poulkova, comme directeur du magnifique observatoire que le gouvernement russe a établi dans cette ville, a été nommé membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg et conseiller d'État ordinaire. — Il est mort le 23 novembre 1864.

Les travaux de cet éminent astronome ont eu pour principal objet l'observation des étoiles fixes et des étoiles doubles. Parmi ses écrits sur ce sujet, on remarque: *Observationes dorpatenses* (Dorpat, 1817-1839, 8 vol.); *Catalogus novus stellarum duplicium* (Ibid., 1827); *Stellarum duplicium mensuræ micrometricæ* (Saint-Pétersbourg, 1827); *Stellarum fixarum imprimis duplicium et multiplicium positiones mediæ pro epocha* 1830. *O. deductæ ex observationibus meridianis a* 1822 *ad* 1843 *in specula Dorpat. institut.* (Ibid., 1852, in-fol.); *Études d'astronomie stellaire sur la voie lactée et la distance des étoiles fixes* (Ibid., 1847).

Il faut citer, parmi ses autres publications astronomiques: *Description de l'observatoire astronomique central de Poulkova* (Saint-Pétersbourg, 1845; texte et atlas avec 36 planches); *Catalogue de la bibliothèque astronomique de Poulkova* (1845); *Mémoire sur la dilatation de la glace, d'après des expériences faites en* 1845 *et en* 1846, *à l'observatoire de Poulkova* (Ibid., 1848); *Recueil de mémoires présentés à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg par les astronomes de Poulkova*, etc. (Ibid., 1853, gr. in-4); *la Fondation de l'observatoire central de Russie par l'empereur Nicolas Ier* (Ibid., 1855).

M. de Struve a été chargé, à diverses reprises, de grands travaux et expéditions scientifiques qui ont donné lieu à plusieurs autres écrits. De 1816 à 1819, il a exécuté la triangulation de la Livonie et publié, à la suite de ce travail, une belle *Carte de la Livonie* (1839). De 1822 à 1827, il mesura une partie du méridien dans les provinces baltiques, et rendit compte de ses opérations sous ce titre: *Mesures des degrés de latitude des provinces baltiques* (Breitengradmessungen in den Ostseeprovinzen; Dorpat, 1831; 2 vol.). Enfin, en 1828, il réunit ses opérations géodésiques à celles du général Tenner, et parvint à déterminer l'arc du méridien scandinavo-russe de 25°20′, le plus grand qu'on eût encore pu mesurer. Le compte rendu de ce vaste travail se trouve dans plusieurs *Mémoires* et dans l'*Exposé historique des travaux exécutés jusqu'à la fin de l'année* 1851, *pour la mesure de l'arc du méridien entre Fuglues* 70° 40′ *et Ismael* 45° 20′, *suivi de deux rapports de G. Lindhagen*, etc. (1852).

Nous rappellerons encore ici, parmi les autres expéditions scientifiques dirigées par M. de Struve: le nivellement des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne; la détermination de la position géographique de plusieurs points de la Sibérie, des provinces transcaucasiennes et de la Turquie asiatique; l'observation des éclipses de 1842 et de 1851, etc. Les résultats de ces différents travaux, qui sont d'un grand intérêt scientifique, ont été exposés dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

STRUVE (Othon-Guillaume DE), astronome russe, fils du précédent, né à Dorpat, le 7 mai 1819, fit ses études sous la principale direction de son père, obtint, dès l'âge de vingt ans, une place à l'observatoire de Poulkova et devint, quelques années plus tard, second astronome de ce grand établissement scientifique. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et conseiller d'État, il a dirigé en outre, depuis plusieurs années, les grands travaux astronomico-géographiques entrepris par l'état-major de l'empereur de Russie.

On cite de ce savant, à côté des travaux de son père, plusieurs belles observations astronomiques. Il a calculé le premier la quantité du mouvement de translation de notre système solaire dans l'espace, découvert plus de 500 nouvelles étoiles doubles et un satellite d'Uranus, et publié sur Saturne et son anneau, sur l'orbite de certaines comètes, et sur plusieurs étoiles doubles, des écrits estimés pour la rigoureuse exactitude des observations. Il a dirigé aussi plusieurs explorations scientifiques, notamment les grandes expéditions chronométriques qui eurent pour résultats la détermination de la longitude de l'observatoire central de Russie et de quelques positions géographiques importantes de l'empire russe. Les comptes rendus de ces travaux se trouvent insérés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans quelques écrits publiés à part, et dont les titres rappellent l'objet: *Expédition chronométrique exécutée par ordre de l'empereur Nicolas Ier entre Altona et Greenwich, pour la détermination de la longitude géographique de l'observatoire central de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1846); *Expéditions chronométriques de* 1845 *et* 1846 (1853, gr. in-4); *Observations de la comète de Biela dans l'année* 1852 (Ibid., 1853), etc.

STUART (James E. B.), général américain confédéré, est né en 1835, dans le comté de Patrick (Virginie). Élève de l'école militaire de Westpoint, il entra en 1854, comme sous-lieutenant, dans le régiment de carabiniers montés, passa ensuite au 1er régiment de cavalerie, et fut promu lieutenant en 1855. Employé contre les Indiens Cheyennes, il reçut une blessure grave dans une rencontre avec eux (29 juin 1857). Lorsqu'éclata la guerre civile, il était capitaine depuis un an. Il donna sa démission et devint colonel dans l'armée confédérée. Il se distingua à la première bataille de Bulls' Run, et remporta, le 13 décembre, à Lewinsville (Virginie), une victoire qui lui valut le grade de brigadier général. Promu peu de temps après major général, il se fit remarquer par une série d'exploits quasi légendaires, perçant avec une merveilleuse audace les lignes fédérales, tournant leurs positions, opérant avec une poignée d'hommes de vastes razzias, et détruisant les approvisionnements de l'ennemi. Il avait ainsi acquis, à juste titre, la réputation du meilleur des généraux de cavalerie du Sud, ses brillantes charges l'avaient fait surnommer le Murat des Confédérés. — Il a été tué à Yellow-Tavern, le 11 mai 1864.

STUART DE DECIES (Henry VILLIERS-STUART, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Londres, appartient à la famille des marquis de Bute. De 1826 à 1830, il siégea à la Chambre des Communes dans les rangs du parti libéral, devint membre du conseil privé en 1836, et fut élevé en 1839 à la pairie, avec le titre de baron. Il fut nommé en 1831 lord-lieutenant du comté de Waterford.

STUDER (Bernard), géologue suisse, né en 1794, à Buren sur l'Aar, et fils d'un ministre protestant, fut destiné à l'état ecclésiastique, d'où le détourna son goût pour les sciences exactes. Il se livra avec

ardeur à l'étude des mathématiques, et les enseigna dès 1815 au collége de Berne. Mais, l'année suivante, il voulut aller compléter ses études à Gœttingue, auprès des Gauss, des Stromeyer et des Hausmann. De nouveaux voyages lui permirent de se lier avec quelques naturalistes distingués, tels que Férussac, Brongniart, le comte Bourmont, de Boué et Léopold de Buch, qu'il accompagna dans plusieurs excursions dans les Alpes, et qui le détermina à s'occuper particulièrement de la constitution géologique des montagnes de sa patrie. A la suite de la publication de sa *Monographie du terrain de Molasse* (Berne, 1825), qui donnait une idée de ses travaux, le gouvernement suisse créa pour lui, à l'Académie de Berne, une chaire de géologie, la première consacrée à cette science spéciale en Suisse. Depuis cette époque, M. Studer a entrepris annuellement, dans les diverses parties de l'Europe, des voyages dont il a rendu compte dans les *Bulletins de la Société géologique* de France, les *Annuaires* de Leonhard et Bronn, et autres recueils.

Son œuvre principale est la *Carte géologique de la Suisse* (Winterthur, 1853), qu'il publia en commun avec M. Arnold Escher von der Linth. Dressée sur la *Carte géographique de la Suisse* de Ziegler, elle est accompagnée d'un *Index* complet des noms et de notices historiques et statistiques. On cite encore de ce savant deux ouvrages de géologie : *les Alpes occidentales de la Suisse* (die westlichen Schweizeralpen; Berne, 1834), *Géologie de la Suisse* (Berne, 1851-1853, 4 vol.) ; deux ouvrages géographiques : *Traité de géographie mathématique* (Berne, 1836; 2ᵉ édit., 1842) ; et *Traité de géographie physique* (Ibid., 1844-1847, 2 vol.), etc.

STÜLER (Auguste), architecte allemand, né à Berlin, en 1800, suivit de bonne heure l'atelier de Schinkel, d'où il ne sortit qu'à l'âge de trente ans. Il publia alors avec M. Strack les *Modèles pour l'ébéniste* (Vorlegeblætter für Mœbeltischler, 1835), qui eurent le mérite de ressusciter en Allemagne un art presque perdu, et donna ensuite dans l'*Album* de la Société d'architecture de Berlin une suite de plans et de projets, palais, fontaines, musées, constructions d'utilité publique, qui, presque tous, ont été adoptés et exécutés depuis. Soutenu par la protection spéciale du roi de Prusse, passionné pour l'architecture, il entreprit, de 1840 à 1850, une série de constructions aussi importantes que nombreuses. Outre une foule d'habitations particulières, on lui doit le plan de la salle du conseil de Perleberg, dans le style italien du moyen âge; le nouveau palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, la Bourse de Berlin, la Bourse de Francfort, l'église catholique de Rheda, divers châteaux, le nouveau musée de Berlin, son œuvre principale, où il a su approprier chaque genre d'architecture à la destination de chacune des salles; les portiques et les parcs qui relient ce musée à tant d'autres monuments; la construction et une partie de la décoration de la chapelle royale (1854); l'église de Saint-Mathieu au Jardin zoologique de Berlin, dans le style italien; la nouvelle église Saint-Georges, l'église Saint-Jacques, plusieurs salles nouvelles au château de Potsdam; le remaniement des jardins de Sans-Souci ; le château du grand-duc de Mecklembourg-Schwérin à Berlin, imité de Chambord, etc., sans compter une foule de dessins pour l'orfévrerie et pour la porcelaine. M. Stüler appartint à l'école dite éclectique, et réussit surtout dans l'ornementation de ses édifices. — Il est mort en mars 1865.

STURM (Jacques-Charles-François), mathématicien français, né à Genève, mort à Paris, le 18 décembre 1855. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

STURTZENBECHER (Oscar-Patrick), journaliste suédois, né à Stockholm, le 28 novembre 1811, étudia à Upsal l'islandais et les principales langues et littératures modernes de l'Europe. Lorsqu'il eut passé l'examen de philosophie, ses idées rationalistes lui firent refuser d'entrer dans les ordres; il obtint une place de secrétaire à la chancellerie royale; mais la part qu'il prit à la rédaction de l'*Aftonbladet*, journal libéral, la lui fit perdre. Cette destitution ne fit qu'exalter son libéralisme. Il visita alors (1838-1839) l'Allemagne et surtout la France, qui a exercé la plus notable influence sur son esprit. Il est Français pour les neuf dixièmes, comme il le dit lui-même.

Partisan de la réunion des trois États scandinaves sous un gouvernement démocratique, il se rendit en 1844 à Copenhague, pour travailler à la réalisation de cette idée. Il y fit des leçons sur l'histoire de la littérature suédoise moderne, publiées en 1845 (*Sex literærhisthoriska Forelæsningar*), et rédigea la partie suédoise du *Nordisk Literatur-Tidende* (journal de littérature septentrionale, 1846, in-4). En 1847, il alla établir à Elseneur une imprimerie, où il publia des pamphlets et *la Poste du Sund* (*OEresunds-posten*), journal destiné à préparer la fusion des trois peuples scandinaves en un seul.

M. Sturtzenbecher est auteur d'un assez grand nombre de nouvelles et de brochures littéraires ou politiques, dont plusieurs ont paru sous le pseudonyme de *Orvar Odd*. Il a écrit le texte de la *Galerie de portraits scandinaves* (Scandinaviskt Portrætgalleri, 1847).

STÜVE (Jean-Charles-Bertram), homme politique allemand, né à Osnabrück, le 4 mai 1798, et fils du bourgmestre de cette ville, alla achever ses études aux universités de Berlin et de Gœttingue. Inscrit avocat au barreau d'Osnabrück, en 1820, il se livra à des recherches sur l'histoire de sa ville natale et donna, entre autres travaux spéciaux, un supplément à l'*Histoire d'Osnabrück*, de Justus Mœser (Berlin, 1824), et la continuation de l'*Histoire de la ville d'Osnabrück, d'après des documents originaux* (Geschichte der Stadt Osnabrück aus Urkunden; Osnabrück, 1826, 3 vol.), commencée par un de ses frères, avec le secrétaire d'État Frederici. Il écrivait, en même temps, dans divers journaux.

En 1830, il commença à prendre part aux affaires politiques, en publiant une brochure : *Sur la réduction de l'impôt foncier dans le royaume de Hanovre* (Ueber die Lasten des Grundeigenthums und Verminderung derselben, etc.). Nommé, en 1831, membre des États de Hanovre, il ne cessa d'y réclamer une constitution nouvelle, fut le rapporteur du projet de rachat, et le président de la commission chargée d'examiner l'ordonnance de rachat (Ablœsungsordnung). Il développa, dès cette époque, sur le commerce et les finances la plupart de ses idées économiques, fut membre d'une commission spéciale chargée d'élaborer une constitution, et marqua ses tendances libérales dans une brochure intitulée : *État actuel du royaume de Hanovre* (Ueber die gegenwaertige Lage des Kœnigreichs Hanover; Iéna, 1832). Député de la ville d'Osnabrück à la seconde Chambre de Hanovre, lors de l'avénement du roi Ernest-Auguste, en 1838, il réclama énergiquement l'adhésion du nouveau roi à la Constitution de 1833, et publia sa *Défense de la Constitution de l'État* (Vertheidigung des Staatsgrundgesetzes); il protestait, en même temps, avec la magistrature d'Osnabrück, pour le maintien des anciennes

franchises des États, et le retrait des ordonnances nouvelles. Il fut réélu aux États de 1838, malgré les efforts combinés du gouvernement et d'une fraction du parti libéral. Partisan déclaré de la liberté individuelle et de la liberté communale, il défendit en toute occasion, contre le pouvoir central, les magistrats, les maires, les bourgmestres et tous les officiers publics, et employa tout, discours, brochures, pétitions et menaces, pour obtenir du roi la réunion des deux Chambres des États. Poursuivi plusieurs fois, il fut constamment acquitté par le jury.

La révolution de 1848 le porta aux affaires. Chargé, au mois de mars, de constituer un nouveau cabinet, il choisit pour collègues MM. Bennigsen, Düring et Braun (voy. ces noms), et commença la destruction de toutes les œuvres d'une réaction de onze années. Une foule de privilèges furent supprimés, l'administration réformée, l'indépendance des communes reconnue, la liberté de la presse consacrée, le serment aboli. Mais, sur beaucoup de points de la politique générale, il se séparait du parti libéral. Fédéraliste, il n'approuvait point la Constituante allemande, encore moins l'idée de la suprématie de la Prusse, et il ne signa qu'à contre-cœur l'alliance du 26 mai 1849 avec cette dernière puissance. Il s'appuyait du consentement de l'Autriche pour demander l'indépendance réciproque des divers États allemands. Il fut renversé par la réaction de 1850; mais après avoir mis le pays dans une voie de politique libérale, où ses successeurs devaient eux-mêmes se maintenir, M. Stüve, réélu à l'assemblée des États, a depuis consacré tous ses efforts à défendre son œuvre, et a conservé toute sa popularité.

SUBERVIE (Jacques-Gervais, baron), général et ancien ministre français, né le 1er septembre 1776, à Lectoure (Gers), mort le 10 mars 1856.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SUC (Nicolas), sculpteur français né à Lorient, en 1802, mort à Nantes le 17 mars 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SUCHET. Voy. ALBUFERA.

SUCKAU (William DE), grammairien et traducteur français, né en Allemagne, ancien professeur du duc de Bordeaux, professeur à l'Académie de Paris, aujourd'hui en retraite, est particulièrement connu par ses travaux sur la langue allemande, parmi lesquels nous citerons : *Tableaux synoptiques de la langue allemande* (1827, in-8); *Exercices gradués pour apprendre l'allemand par la méthode naturelle* (1833, in 8) ; *Dictionnaire étymologique des racines allemandes avec leur signification française* (1840, in-12), avec M. Eichhoff; *Dictionnaire allemand-français et français-allemand* (1846, 2 vol. in-12).

M. de Suckau a encore traduit : de Schlosser, l'*Histoire des révolutions politiques et littéraires de l'Europe au* XVIIIe *siècle* (1825, 2 vol. in-8); de Heeren, *la Politique et le commerce des peuples de l'antiquité* (1829-1844, 7 vol. in-8); de Mme Pfeiffer, les deux *Voyages d'une femme autour du monde* (1857 et 1858, in-12) ; de Mügge, *Afraja* (1857, in-12); enfin divers ouvrages ou fragments de Zschokke, Gœthe, Schoppenhauer, Aug. Lafontaine, etc.

SUDELEY (Charles-Georges, HANBURY-TRACY, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1837, appartient à la même famille que les barons Bateman. Nommé capitaine aux grenadiers-gardes en 1857, il se retira du service en 1863, époque à laquelle il succéda aux titres de son père. La même année il fut nommé lord-lieutenant du comté de Montgomery, dont il était député-lieutenant depuis 1859. Non encore marié, il a pour héritier présomptif son frère, Charles-Douglas-Richard, né en 1840, lieutenant en retraite de la marine royale, nommé, en 1863, député de Montgomery à la Chambre des Communes.

SUDRE (Théodore-Rose-Léon-Alfred), publiciste français, né à Paris, le 5 février 1820, a débuté avec éclat dans la carrière littéraire par une *Histoire du communisme*, ou *Réfutation historique des utopies socialistes* (1848, in-12), ouvrage auquel l'Académie a décerné, en 1849, le grand prix Montyon. Publié, quelques semaines après les événements de Février, cette histoire fut regardée comme une courageuse défense des principes de la propriété, de la famille et de l'hérédité, au moment où ils paraissaient le plus menacés. M. Sudre a donné, en 1854, la première partie d'une *Histoire de la souveraineté* (in-8).

SUDRE (Jean-Pierre), lithographe français, né à Alby, le 19 septembre 1783, reçut, à l'École centrale de cette ville, des leçons de Vigan, puis celles de Suau, à l'Académie de Toulouse, et vint à Paris, en 1802, pour entrer chez David. M. Ingres père, qu'il avait connu dans le Midi, le mit en relation avec son fils, qui sortait du même atelier; et dont lui-même devait plus tard reproduire à peu près toutes les œuvres. Aussitôt que la lithographie eut été introduite chez nous par Ferdinand de Lasteyrie (1818), M. Sudre se voua à cet art nouveau. De 1820 à 1823, il fit, pour la collection du *Panthéon français*, 120 portraits, et publia, d'après Rouillard, ceux de *Lanjuinais* et de *Chauveau-Lagarde*. Il envoya au salon de 1827, avec ces deux portraits, ceux de *Michel-Ange*, de *Raphaël*, de *Poussin*, pour *les Peintres* de la librairie Renouard, et deux *Odalisques*, d'après M. Ingres. Puis vinrent : *Alain Chartier*, d'après M. Beaume; *les Baigneuses*, de Rioult (1831); *la Chapelle Sixtine*, d'après M. Ingres, la plus grande planche obtenue jusqu'ici : en 1837 et 1838, divers *Portraits*, d'après le même; *Roger et Angélique* (1839) ; *le Christ*, *la Vierge* (1842); *Chérubini et la Muse*, (1844); *le comte de Rambuteau*, d'après M. H. Scheffer (1845); *Œdipe*, *la Muse de la musique*, *Cherubini*, d'après M. Ingres, et *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël (1850); *Œdipe et le Sphinx*, *Angélique*, dessins d'après M. Ingres (1853). La seule œuvre de M. Sudre à l'exposition universelle de 1855 fut *la Vierge au silence*, d'après A. Carrache, réunie aux envois des salons précédents. Plusieurs anciens dessins de lui ont figuré, en outre, dans la section de peinture, et 27 aquarelles ont été comprises dans celle d'architecture. Il exposa au salon de 1864, *le Christ en croix*, d'après Lebrun ; *la Muse de la musique*, d'après M. Ingres. Il a obtenu, aux salons de Paris, une 2e médaille en 1828, et une 1re en 1834. Hors de concours depuis ce moment, il a été, de la part du jury de 1853, l'objet d'une mention spéciale et d'un rapport officiel particulier inséré au *Moniteur*. Il lui a été décerné, en outre, une médaille d'or à Toulouse, en 1840, et la grande médaille de Prusse en 1848.

SUE (Marie-Joseph, dit *Eugène*), célèbre romancier français, né à Paris, le 10 décembre 1804, mort à Annecy, le 3 août 1859. —Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

SUÈDE ET NORVÉGE (maison royale de), dynastie de Bernadotte. — Roi : CHARLES XV, Louis-Eugène, né le 3 mai 1826, fils du roi Oscar

(voy. ce nom), auquel il a succédé le 8 juillet 1859; marié, le 19 juin 1850, à Wilhelmine-Frédérique-Alexandrine-Anne-*Louise*, princesse d'Orange, fille de Guillaume-*Frédéric*-Charles, oncle du roi des Pays-Bas, née le 5 août 1828, dont il a une fille, Louise-Joséphine-Eugénie, née le 31 octobre 1851. — Frères et sœur : *Oscar*-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829, héritier présomptif de la couronne, chef de la brigade de la garde, lieutenant général et vice-amiral, marié le 6 juin 1857 à la princesse *Sophie* de Nassau, née le 9 juillet 1836, dont il a eu trois fils: Oscar-*Gustave*-Adolphe, duc de Vermeland, né le 16 juin 1858; Oscar-*Charles*-Auguste, duc de Gothie, né le 15 novembre 1859; *Oscar*-Charles-Guillaume, duc de Westrogothie, né le 27 février 1861 : *Nicolas*-Auguste, duc de Dalécarlie, né le 24 août 1831, général major. — Mère du roi : *Joséphine* Maximilienne-Eugénie, née le 14 mars 1807, fille d'Eugène, duc de Leuchtenberg, mariée le 22 mai 1823, veuve le 8 juillet 1859. — Pour la reine *Eugénie*, veuve de Bernadotte, voy. Eugénie.

SUFFIELD (Charles-Harbord, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1830, dans le comté de Norfolk, descend d'un député élevé en 1786 à la pairie héréditaire. En 1853, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a servi quelque temps dans la cavalerie et s'est retiré en 1852. Député-lieutenant du comté de Norfolk en 1854, il en est devenu vice-lieutenant en 1861 et 1863. Marié en 1854, à miss Baring, il a eu un fils, né l'année suivante.

SUFFOLK (Charles-John Howard, 17e comte de), pair d'Angleterre, né en 1804, à Charlton-House, appartient à une branche cadette des ducs de Norfolk, élevée en 1603 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Andover, il entra en 1832 à la Chambre des Communes, y vota avec le parti libéral, et ne fut pas réélu lors du renouvellement de 1841. Dix ans plus tard, il prit possession du siége de son père à la Chambre des Lords (1851). Il est devenu député-lieutenant du comté de Wiltts. De son mariage avec une fille de lord H. Howard (1829), il a eu sept enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte Andover, né en 1833, est devenu, en 1859, membre des Communes pour Malmesbury.

SUIN (Victor), magistrat et administrateur français, sénateur, né le 28 octobre 1797, était, avant la révolution de 1848, avocat à Laon et membre du conseil général de l'Aisne. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, M. Odilon Barrot, dont il avait soutenu la candidature dans son département, le fit nommer, le 4 février 1849, avocat général à la Cour de Paris. Attaché à la Cour d'assises, M. Suin soutint l'accusation dans un grand nombre de procès politiques et de presse qui furent alors portés devant cette juridiction. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut appelé au conseil d'État, lors de sa réorganisation (janvier 1852), et il n'a cessé de faire partie de la section de législation, jusqu'au moment où il fut appelé au Sénat, par le décret du 24 octobre 1863. M. Suin, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier le 21 décembre 1850, et commandeur le 13 août 1861. Il a été élu membre du conseil général de l'Aisne pour le canton de Laon. — Son fils, M. Ernest Suin, s'est fait inscrire au barreau de Paris en 1851.

SUIN (Marie-Alfred de), marin français, né le 15 avril 1796, fils de Bernard de Suin, ex-capitaine au régiment de Lorraine, et de Charlotte-Cécile-Glossinte de Circourt, entra, à l'âge de seize ans, au service maritime, et passa par les grades d'enseigne (1817), de lieutenant de vaisseau (1822), de capitaine de corvette (1831), et de capitaine de vaisseau (1837). Chargé, en 1848, de la préfecture de Lorient, il devint contre-amiral le 1er mai 1849, commanda en chef, de 1851 à 1854, la division navale du Brésil et de la Plata, contribua à l'organisation de ce dernier pays après la retraite de Rosas, et fut, le 7 juin 1855, élevé au rang de vice-amiral. Nommé commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1850, il avait été promu grand officier le 13 août 1859. Il était membre du conseil d'amirauté. — Il est mort en septembre 1861.

SULEAU (Louis-Ange-Antoine-Élysée, vicomte de), administrateur français, sénateur, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 11 mars 1793, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, et entra, en 1812, dans un régiment de cavalerie, avec le grade de sous-lieutenant. Il prit part à l'expédition de Russie et, malgré ses blessures, aux campagnes de Saxe et de France. Retiré du service à la première Restauration, il embrassa la carrière administrative, où la fermeté de ses principes monarchiques lui procura un avancement soutenu : sous-préfet à Gannat (1816), il passa en la même qualité à Forcalquier et à Compiègne; puis il administra, comme préfet, la Corse (1822), la Vendée (1823) et la Moselle (1828). Sous le ministère Polignac, il fut nommé conseiller d'État et directeur de l'enregistrement et des domaines (avril 1830). La révolution de Juillet brisa la carrière politique de M. de Suleau, qui, par dévouement à la dynastie déchue, crut devoir se tenir à l'écart des affaires pendant dix-huit ans. Après la révolution de Février, il se rapprocha du parti napoléonien et reçut du président, en 1849, la préfecture d'Eure-et-Loir, puis celle des Bouches-du-Rhône (1852). Un décret impérial du 4 mars 1853 lui conféra la dignité de sénateur. Il a été promu, le 11 août 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

SUMNER (Edwin-Vose), général américain au service de l'Union, né à Boston en 1796, entra au service au 2e régiment d'infanterie, comme 2e lieutenant, le 3 mars 1819; en juillet 1823, fut lieutenant au même régiment, y resta quatre ans, puis fut nommé aide-commissaire aux vivres. En 1833, il passa dans la cavalerie comme capitaine de dragons, servit avec distinction aux frontières contre les Indiens, puis commanda quelques mois l'école de cavalerie pratique de Carlisle. En 1846, lors de la guerre du Mexique, mis par Scott à la tête du régiment des Rifle-Mounted et nommé major, il mena, le 18 avril 1847, la célèbre charge de cavalerie de Cerro-Gordo, fut blessé, nommé lieutenant-colonel, commanda la réserve à Contreras et à Churubusco, puis la cavalerie entière à Molino del Rey, où il tint en échec 5000 lanciers mexicains. Nommé à cette occasion colonel (septembre 1847), il fut nommé, en juillet 1848, colonel du 1er régiment de dragons des États-Unis. La guerre finie, il reçut le commandement du département de New-Mexico. En 1854, il fut envoyé en mission auprès de Napoléon III. Ensuite il commanda dans l'Ouest le fort Lenvenworth (Kansas); puis, mal vu de Jefferson Davis, ministre de la guerre, il fut renvoyé à la frontière contre les Indiens. En 1858, il commanda le département de l'Ouest, avec Saint-Louis pour capitale.

M. Sumner prit part à un grand nombre des combats livrés au commencement de la guerre civile. Dès le 6 novembre 1861, chargé du commandement des forces fédérales sur les côtes de l'océan Pacifique, il allait à Panama, sur le navire *l'Orizaba*, rencontra les séparatistes Carlhoun

Bentham, J. Brent et le Dr Gruin, ex-sénateur de Californie, et les fit arrêter, malgré la neutralité de l'État de Panama. Il ne céda ni aux protestations du gouverneur, ni à la résistance de la police, et fit traverser l'isthme à ses prisonniers, sous l'escorte de 500 hommes. Le général Sumner eut ensuite, dans l'armée du Potomac, le commandement du second corps d'armée, composé de trois divisions; il prit part aux combats livrés devant Richmond et pendant la retraite de Mac Clellan, et il se distingua particulièrement, le 31 mai, à la bataille de Fair-Oaks, par une charge brillante qui donna la victoire à l'armée fédérale. Il assista aussi aux combats des 20-23 et 27-31 août, qui se terminèrent par la défaite de Pope et l'invasion du Maryland. Chargé du commandement d'un corps d'armée, lors de la réorganisation opérée par le général Mac-Clellan, il prit part aux batailles d'Hagerstown (14 et 15 septembre), de Sharpsburg et d'Antietam-Creek (16 et 17 septembre); il se distingua particulièrement à cette dernière affaire, où il fut blessé. Commandant le premier corps de l'armée du Potomac, M. Sumner fut nommé major général après les premiers combats devant Richmond. Après la bataille de Frederiksburg, où il fit de vaillants et inutiles efforts, il donna sa démission avec le général Burnside (janvier 1863). — Nommé peu après au commandement du Missouri, il mourut à Syracuse, en mars 1863.

SUMNER (Charles), orateur et homme politique américain, né à Boston, le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collége de Harvard en 1830, et entra à l'École de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un journal judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes rendus judiciaires par la Cour de circuit des États-Unis, l'une des neuf cours supérieures de justice : ce qu'il en a rédigé forme trois volumes. Il fit aussi paraître, trois années de suite, à la requête de la Faculté, des conférences sur le droit, qu'il avait faites à l'École de Cambridge. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Andrew Dunlap, avec un *appendice*. L'année suivante, il vint en Europe, où il resta trois ans, et, pendant son séjour à Paris, il écrivit, sur la demande du général Cass, alors ambassadeur des États-Unis en France, une défense des droits des États-Unis sur la frontière du nord-est, avec une netteté et une force de logique qui furent fort remarquées. Ce rapport sur un sujet tout national contribua beaucoup à sa réputation. En 1843, il reprit ses leçons à l'université de Cambridge, et annota l'importante compilation judiciaire intitulée : *Vesey's reports* (1844-1846, 20 vol.).

Dans les affaires publiques, M. Charles Sumner se fit connaître par son opposition à l'annexion du Texas, et par l'appui qu'il prêta, en 1848, à la candidature de Van Buren. En 1851, il fut admis, pour six ans, au Congrès des États-Unis, en remplacement de Daniel Wester. Ses *Discours* ont paru, en 1850 (Orations and speeches; Boston, 2 vol. in-12). Il a aussi publié un ouvrage contre l'esclavage, sous ce titre : *l'Esclavage blanc dans les États barbaresques* (White slavery in the Barbary states; Boston, in-12); car M. Sumner, un des hommes politiques les plus radicaux des États-Unis, représentant ardent et dévoué des doctrines sociales du Congrès de la paix, qui lui ont inspiré quelques-uns de ses plus beaux morceaux oratoires, était également connu, avant la guerre civile de 1861, pour l'énergie de son zèle abolitionniste. A la fin de la lutte contre les États séparatistes, il a proposé au sénat de Washington de déclarer applicable à ces États toutes les mesures votées en faveur de l'abolition de l'esclavage par les États du Nord pendant la période de la sécession (février 1865).

SUMNER (John-Bird), primat d'Angleterre, archevêque de Canterbury, est né en 1780. Fils d'un ministre protestant, il fit ses études à King's College de l'université de Cambridge, et devint maître ès arts en 1807 et docteur en théologie en 1828. Il était chanoine de Durham lorsqu'il se maria (1823). Nommé évêque de Chester en 1828, il fut élevé, en 1848, à l'archevêché de Canterbury, qui, avec le titre de primat, le mit à la tête de l'Église anglicane. Libéral en politique, il soutint, comme prélat, la cause du bas clergé ou parti évangélique : c'était l'adversaire déclaré du docteur Philpotts, l'évêque d'Exeter, qui partageait les principes aristocratiques de la haute Église. Ces dissidences religieuses ont occasionné de graves débats et divisent encore aujourd'hui les membres du clergé. On évalue les revenus annuels du primat à 62 000 liv. st. environ (1 550 000 fr.). — Il est mort le 6 septembre 1862.

Le docteur Sumner a publié divers ouvrages de piété, parmi lesquels nous remarquons : *la Prédication des apôtres* (Apostolical preaching considered); *Démonstration de la vérité du Christianisme* (Evidences of Christianity); *Exposition des Évangélistes*, qui comprend saint Jean, saint Luc, saint Matthieu, saint Marc, saint Jacques, les Apôtres, etc.; *De la certitude d'une création;* des *Sermons* sur la Foi, la Charité, les ministres de Dieu, etc.

SUMNER (rév. Charles-Richard), évêque de Winchester et pair d'Angleterre, né en 1790, à Kenilworth, est frère du précédent. Il fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, où il reçut les grades universitaires, ainsi que le diplôme de docteur en théologie (1825); ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut quelque temps chanoine de Canterbury et recteur d'Abingdon. Nommé évêque de Llandaff en 1826, il passa l'année suivante au siége de Winchester, qui donne droit à la pairie. A la Chambre des Lords, son vote, comme celui de son frère, est acquis au parti conservateur. Le revenu de son diocèse est estimé par an à 10 500 liv. st. (262 500 fr.). On a de lui quelques livres religieux.

SUNDEVALL (Charles-Jacques), naturaliste suédois, né le 22 octobre 1801, à Hœgestad, termina ses études à l'université de Lund, et s'y fit recevoir docteur en philosophie avec une thèse intitulée : *Genera araneidum Sueciæ* (Lund, 1823). Il visita, de 1821 à 1826, diverses provinces de la Suède et le Danemark, et passa aux Indes-Orientales en 1827. A son retour, il prit le grade de docteur en médecine. Chargé du cours d'histoire naturelle à Lund, en 1829 et 1831, il fut, en 1835, nommé directeur du musée d'histoire naturelle. Il devint membre de la Société de physiographie de Lund, de l'Académie des sciences de Suède, de celle de Moscou, chevalier de l'ordre suédois de l'Étoile polaire, et de l'ordre français de la Légion d'honneur.

On remarque parmi ses écrits scientifiques, une *Description des araignées suédoises*, dans les mémoires de l'Académie des sciences (1829-31-32, et séparément; Stockholm, 1830-1831); *Sur quelques espèces de la famille des oiseaux appelés Euphones*, dans le même recueil (1833, et séparément; Stockholm, 1834); *Conspectus arachnidium* (Lund, 1838); des traités élémentaires, etc.

SURVILLE (Laure DE BALZAC, dame), femme de lettres française, née en 1800, et la sœur

d'Honoré de Balzac, mort en 1850, s'est mariée à M. Allain dit Surville, ingénieur en retraite des ponts et chaussées. Elle a donné, après la mort de son frère, une *Notice sur Balzac*, insérée d'abord dans la *Revue de Paris*, puis publiée à part (in-12), et où se trouvent de précieux fragments de la correspondance du célèbre romancier. Elle a publié en outre : *le Compagnon du foyer*, *Contes des familles* (1854); *la Fée des nuages, ou la reine Mab*, récit plus étendu, composé, ainsi que les contes précédents, pour l'éducation des filles de l'auteur. Ces contes de Mme Surville, insérés d'abord sous divers pseudonymes dans le *Journal des enfants*, parurent offrir, avec une touche plus douce et plus délicate, quelque chose des qualités d'observation et d'imagination de son frère. Quelques-uns ont été plusieurs fois reimprimés. L'un d'eux, *le Voyage en coucou*, a été le germe d'une des œuvres de Balzac, *Un début dans la vie* (1842).

SUTHERLAND (George GRANVILLE SUTHERLAND LEVESON GOWER, 2e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1786, à Londres, descend d'une des plus anciennes familles d'Ecosse, élevée en 1703 à la pairie héréditaire, sous le titre de baron Gower. Connu d'abord sous le nom de lord Gower Stafford, il fit ses études à l'université d'Oxford, dont il reçut en 1841 le diplôme honoraire de docteur en droit; siégea, de 1815 à 1820, à la Chambre des Communes et fut ensuite, du vivant de son père, élevé à la pairie (1826). A la mort de ce dernier (1836), il prit le titre de duc de Sutherland, que Guillaume IV lui avait conféré trois ans auparavant, et fut créé en 1841 chevalier de la Jarretière. Il appartenait au parti libéral. En 1856, il a envoyé au concours agricole universel de Paris quelques échantillons de ses magnifiques troupeaux de bœufs du West-Highland, qui ont obtenu des prix. — Il est mort en 1861.

De son mariage avec la fille du comte de Carlisle (1823), il a eu trois enfants, dont l'aîné, George-Granville-William, marquis de STAFFORD, né en 1828, à Londres, lui a succédé comme 3e duc de Sutherland. Député-lieutenant du comté de Sutherland en 1849, et vice-lieutenant l'année suivante, il le représenta à la Chambre des Communes de 1852 à 1861. Marié en 1849 à Anne de Cromartie, il a pour héritier son fils Cromartie, marquis de Stafford, né a Londres, en 1851.

SUTHERLAND (Henriette-Élisabeth-Georgina CARLISLE, duchesse DE), femme du 2e duc, née en 1806, a succédé à la duchesse de Buccleuch, comme grande maîtresse de la garde-robe de la reine, une des plus hautes charges de la cour (1846). En 1853, après le retentissement du roman de l'*Oncle Tom*, elle présida dans son hôtel une réunion de grandes dames, où fut écrite une adresse aux dames américaines en faveur de l'émancipation des nègres.

SUTTON (John-Henry-Thomas MANNERS), homme politique anglais, né en 1814, à Londres, est frère et héritier présomptif du présent vicomte de Canterbury (voy. ce nom). Après avoir pris ses grades universitaires au collége de la Trinité, de Cambridge, il brigua la députation de ce bourg, en 1839, et parvint à le représenter durant la législature de 1841-1847. Partisan de sir R. Peel, il fit partie de son cabinet en qualité de sous-secrétaire d'État pour l'intérieur (1841-1846). Au mois de juin 1854, M. Th. Sutton fut nommé lieutenant-gouverneur de la colonie américaine du Nouveau-Brunswick, et conserva ce poste jusqu'en 1861.

Son cousin, John-Henry Manners SUTTON, né en 1822, fils d'un ministre protestant, a siégé de 1854 à 1857 à la Chambre des Communes comme député du bourg de Newark; il y votait avec le parti conservateur.

SUYS (Tilman-François), architecte belge, né à Ostende, en 1783, vint à Paris en 1807, concourut, comme Français, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier et Fontaine, et remporta le grand prix en 1812, sur un projet de *Maison hospitalière*. A son retour d'Italie, il se fixa à Amsterdam, et fut architecte de Guillaume Ier, qui lui confia l'organisation de l'Académie d'architecture de cette ville. Il occupa le même titre auprès du roi Léopold, et fut nommé premier professeur d'architecture à l'Académie royale. Il était membre effectif de cette compagnie, et officier de l'ordre de Léopold. On lui doit un certain nombre d'églises catholiques exécutées en Hollande (1818-1829); la construction ou restauration de l'église Saint-Joseph, du pavillon Casaux, de l'hôtel d'Aremberg, de la porte d'Anvers, à Bruxelles (1832-1846), etc. Il a publié: *le Palais Massini à Rome* et *le Panthéon de Rome* (2 vol. in-fol.). — Il est mort en 1861.

SWAIN (Charles), poëte anglais, né en 1803, à Manchester, reçut, sous la direction de sa mère, une éducation soignée, puis entra chez un de ses oncles, pour y étudier les divers procédés de teinture. Ce dernier, Français de naissance et homme instruit, favorisa ses goûts littéraires, au lieu de combattre sa répugnance pour l'industrie. En 1833, M. Swain entra dans un établissement de gravure, qui plus tard lui fut cédé en partie. C'est au milieu de travaux étrangers à ses goûts qu'il composa ces ouvrages d'imagination, qui ont fait dire à R. Southey : « S'il y a jamais eu un poëte, c'est bien celui-là. »

M. Swain débuta par des pièces de vers dans la *Literary Gazette* et dans plusieurs annuaires et recueils périodiques, et se fit remarquer par la grâce et la facilité de sa poésie. Il donna ensuite : *Essais poétiques* (Metrical essays; 1827) et *l'Intelligence* (the Mind; 1831). Ce dernier poëme, son meilleur, peut-être, eut trois éditions successives et mit l'auteur en rapport avec diverses notabilités littéraires. M. Swain resta néanmoins plus de quinze ans sans rien produire qu'une élégie sur la mort de W. Scott (*Dryburgh abbey*; 1832), sacrifiant la poésie aux affaires. En 1847, quand sa fortune fut à peu près faite, il se remit à écrire et donna successivement une série de recueils ou de poëmes qui se recommandent par l'harmonie, l'élégance et l'émotion plutôt que par l'originalité et la force. Nous citerons : *Épisodes dramatiques* (Dramatic chapters; 1847), recueil d'esquisses; *Mélodies anglaises* (English melodies; 1849), autre recueil de pièces fugitives; *les Épîtres de Laura d'Auverne* (the Letters of Laura d'Auverne and others poems; 1853), poëme de mœurs intimes, etc.

SYDNEY (John-Robert TOWNSHEND, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, descend d'une branche cadette des marquis de Townshend, élevée en 1783 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il prit en 1831 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Chambellan de la reine sous le ministère Peel, il a été nommé, à la fin de 1852, capitaine des gardes du corps; il commande en outre la cavalerie et l'artillerie des milices du Kent. En 1859, il reprit pendant quelque temps son titre de chambellan de la reine. En 1832, il a épousé une fille du marquis d'Anglesey et n'a pas encore d'enfants.

SYME (Jacques), célèbre chirurgien écossais, né en 1799, dans le comté de Fife, fit ses études à Édimbourg, et montra de bonne heure une passion pour les expériences chimiques. A dix-sept ans, il était parvenu, après de longs essais, à assouplir le caoutchouc aux divers usages récemment adoptés par l'industrie. Il commença en 1817 l'étude de l'anatomie, comme élève du célèbre chirurgien Liston, son parent, dont il devint le prosecteur. Reçu chirurgien à Londres en 1821, il revint à Édimbourg, où il partagea de nouveau, pendant sept ans, les travaux de Liston, qui vit bientôt en lui son rival pour l'enseignement anatomique et les opérations de chirurgie. De 1825 à 1832, M. Syme fit, avec le plus grand éclat, des cours particuliers à côté des cours publics de Liston et des éminents professeurs du Collége des chirurgiens; mais, pour ne pas blesser les susceptibilités de son maître, il s'abstint de se faire agréger au nombre des chirurgiens de l'hospice royal (*Royal Infirmary*). Dans son zèle pour la science, il fonda et entretint, à ses frais et à l'aide de souscriptions, un hôpital particulier, où il fit un cours de clinique pendant quatre ans.

Cependant deux de ses plus importants ouvrages qui datent de cette époque : *Traité de l'excision des articulations malades* (o Treatise on the excision of diseased joints; 1831) et *Principes de chirurgie* (Principes of surgery ; 1832), ainsi que des *Mémoires* sur des opérations difficiles et exécutées avec succès, le plaçaient déjà au premier rang. En 1833, à la recommandation de lord Jeffrey, fondateur de la *Revue d'Édimbourg*, il fut élu professeur de clinique chirurgicale à l'université de cette ville, et bientôt après chirurgien à l'hospice royal. C'est alors que Liston, qui s'était déjà aliéné la plupart de ses collègues, mécontent de la faveur accordée à son élève, quitta Édimbourg en 1834, et alla remplir à l'université de Londres la chaire de clinique chirurgicale. Il s'était réconcilié avec M. Syme, depuis six ans, quand il mourut en 1847.

M. Syme, appelé à lui succéder à Londres, accepta cet honneur, malgré la supériorité du traitement qu'il abandonnait et l'incertitude d'une position nouvelle en échange de la sécurité d'une position toute faite. Entré en fonctions en février 1848, il fut très-goûté des élèves, mais mal accueilli par ses collègues. Le président du Collége des chirurgiens alla jusqu'à se démettre de sa chaire de chirurgie, en dépit de son diplôme anglais. En dépit ou à cause de son incontestable supériorité, le professeur écossais fut traité d'intrus. Surchargé de cours accessoires qui auraient fini par étouffer le savant et l'homme sous le professeur, M. Syme donna sa démission au bout de six semaines, et retourna à l'université d'Édimbourg, où sa place était restée vacante. Il l'a occupée depuis et il est, en outre, membre de la Société royale d'Édimbourg.

Opérateur habile et souvent heureux, M. Syme a surpassé Liston, surtout comme écrivain. Aux deux grands ouvrages que nous avons déjà cités de lui, il faut en ajouter trois non moins importants : *Traité sur les maladies du rectum* (a Treatise on the diseases of the rectum; 1838-1846); *Études de pathologie et de pratique chirurgicale* (Contributions to the pathology and practise of Surgery ; 1847) ; *Traité sur le rétrécissement de l'urètre et sur la fistule au périnée* (Treatise on the structure of the uretra and fistula in perineo; 1849). On cite encore de lui un certain nombre de mémoires, entre autres celui *sur les Blessures par incision* (Incised Wounds) et deux lettres *sur la Réforme médicale* (the Lancet de 1851, et l'*Athenæum anglais* de 1848).

Dans la pratique, la Grande-Bretagne lui doit l'introduction de la méthode Chopart d'amputer partiellement le pied, l'excision appliquée à l'os maxillaire supérieur, le traitement par un régime doux de la gangrène sénile, un mode perfectionné d'amputation du cou-de-pied et surtout, dans une foule de cas, la substitution de l'excision à l'amputation, c'est-à-dire la simplification ou la suppression même des opérations les plus douloureuses.

SZALAY (Ladislas DE), publiciste et homme d'État hongrois, né à Ofen, le 18 avril 1813, fils d'un secrétaire du tribunal de cette ville, étudia le droit et la philosophie à l'université de Pesth de 1826 à 1831, se lia avec MM. Razinczy et Szemere, rivalisa avec eux d'activité littéraire, et se jetant comme eux dans la politique, devint un des représentants les plus considérables du parti national. Reçu avocat en 1833, il poursuivit ses études de droit, d'histoire et d'économie sociale et chercha à populariser dans *la Thémis*, journal judiciaire, les nouveaux principes ou aperçus des jurisconsultes européens. Il fut appelé à faire partie de l'Académie hongroise.

En 1840, à la suite d'un voyage de deux années dans les différents pays de l'Europe, M. de Szalay publia un ouvrage très-sérieux intitulé : *la Procédure criminelle, avec des considérations particulières sur les tribunaux criminels* (A bünteto eljaratrol, Külonos tekintilkel az esküttszekekre; Pesth, 1840), qui le fit nommer membre et secrétaire de la commission chargée par la diète hongroise du remaniement du code pénal. Il eut avec M. Deak, la plus grande part à la rédaction de ce code, que M. Mittermeier a déclaré le meilleur de l'Europe. A la même époque, M. de Szalay fonda *la Revue de Pest et de Bude* (Budapesti szemle), où il développa ses théories politiques et sociales, puis, en 1844, il prit, avec la retraite volontaire de M. Kossuth, la rédaction en chef du *Pesti Hirlap* qu'il ne garda qu'une année; mais il y resta attaché comme collaborateur jusqu'au milieu de l'année 1848. Ses articles dans ce journal, où il réclamait la centralisation de l'administration et la suppression des comitats, ont paru avec plusieurs discours qu'il prononça comme député à la diète pendant la session 1843-1844, sous ce titre : *Travaux d'un publiciste* (Publicistai dolgezatoh; Perth, 1847, 2 vol.). Il faut encore citer parmi ses ouvrages : *le Livre des hommes d'État* (Statusferfiek Konyve), qui contient des biographies des principaux hommes d'État de l'Europe, avec des appréciations inspirées par une philosophie élevée, cosmopolite, impartiale.

Dans l'été de 1848, ces opinions le firent choisir par le gouvernement hongrois pour ambassadeur auprès du gouvernement de Francfort, et plus tard auprès du gouvernement anglais, qui refusa toutefois de le reconnaître. Après la défaite et la ruine complète de la révolution, il se retira en Suisse, où il publia les pièces de son ambassade à Francfort (Zurich, 1849). Depuis il s'occupa tout entier de son importante *Histoire de Hongrie* (Magyarorszag torténete; Leipsick, 1850-1853, tom. I-III), l'un des ouvrages les plus importants de son pays. — M. Szalay qui a encore publié lors des derniers événements de la Hongrie, plusieurs écrits sur les droits des Serbes et des Croates, est mort en juillet 1864.

SZARVADY (Frédéric), homme politique hongrois, né à Ujvidek, en 1822, étudia le droit à Vienne et à Prague, et se fit recevoir avocat à Presbourg, en 1847. En politique, il s'efforça de seconder le mouvement libéral et de concilier les éléments serbe et magyare. Partisan de Kossuth, il fut chargé par celui-ci, en 1848, d'une mission

secrète à Paris, et après la nomination de Téléki, comme représentant hongrois en France, il devint premier secrétaire d'ambassade. Après la journée du 12 octobre, il apporta à Kossuth le traité d'alliance conclu avec la république de Venise, et lui servit d'intermédiaire auprès de M. de Cavour lors de la guerre d'Italie.

On doit à M. Szarvady différents articles politiques sur la Hongrie dans les journaux étrangers, entre autres la *Gazette de Cologne;* une traduction annotée d'une brochure de Szechengi; *l'Isthme de Suez* (Leipsick, in-8); *Paris*, en allemand, et diverses traductions.

SZARVADY (Wilhelmine CLAUSS, dame), femme du précédent, née en 1834, à Prague, s'est fait remarquer comme pianiste. Élève de Procksch, elle commença, en 1849, ses voyages artistiques, et exécuta de préférence les œuvres classiques des grands maîtres, Bach, Hœndel, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schubert, Weber, etc. Elle épousa, en 1855, M. Szarvady, et vint se fixer à Paris, où elle s'est fait entendre avec succès. On lui doit plusieurs compositions, exécutées par elle dans ses concerts, et pour la plupart inédites. *

SZATMARY. Voy. SZIGLIGETI.

SZÉCHÉNYI (Étienne, comte DE), homme politique hongrois, né à Vienne, le 21 septembre 1792, appartient à une vieille famille magyare, qui se signala dans les guerres contre les Turcs. Son père, François de Széchényi, mort en 1820, était le fondateur du musée national de Pesth. Pour lui, il servit d'abord comme volontaire dans les bandes hongroises, pendant la campagne de Wagram, puis entra dans l'armée autrichienne régulière. De 1815 à 1825, il compléta son éducation politique par des voyages dans les diverses contrées de l'Europe. Depuis cette époque, il fit partie de toutes les diètes hongroises qui se succédèrent jusqu'en 1848. D'abord libéral avancé, il modifia peu à peu ses opinions dans le sens constitutionnel. A la diète de 1830, qui fut dissoute, il demanda que les débats eussent lieu, non plus en latin, mais en langue magyare. En 1834, un emprisonnement commun le mit pour la première fois en rapport avec M. Kossuth, dont les principes démocratiques l'effrayaient déjà. Pendant que le célèbre agitateur révolutionnait la Hongrie avec son *Pesti-Hirlap*, le comte Sséchényi se contentait de demander, dans un autre journal fondé par lui sous ce titre : *la Lumière* (Vilag), ainsi que dans les séances de la diète, des réformes politiques et religieuses. D'ailleurs la popularité que le premier devait à son éloquence et à sa plume, l'autre, décoré antérieurement du titre de « Père de la Réforme, » la contre-balançait par ses richesses et la manière dont il savait en user. Mécène de l'industrie, de la littérature et de l'art, il fonda successivement l'Académie hongroise, la Société des haras, le grand théâtre et le Conservatoire de musique de Pesth (1826-1832). Connu comme économiste par une brochure très-remarquable *sur le Crédit* (Hitel), il contribua activement à établir la navigation du Danube, et présida la commission hydraulique qui dégagea l'embouchure du fleuve en 1834. Il peupla aussi les bords de la Theiss de moulins, de fabriques et de toutes sortes de constructions (1834-1838).

En 1840, le comte de Széchényi rompit définitivement avec M. Kossuth, à propos de la réclamation adressée par ce dernier à la diète pour la publicité des débats judiciaires. Vaincu sur ce point, il dirigea ouvertement contre lui des attaques dans les journaux et dans deux brochures, *le Peuple de l'Orient* (Kelet népe; Pesth, 1841) et *Fragments d'un programme politique* (Politike programm-toredekek; 1847). Lorsque M. Kossuth eut été élu membre de la diète de 1847-1848, par le comitat de Pesth, il refusa la place que lui assurait à la Chambre haute son titre de magnat et se fit élire à la Chambre basse par la ville de Wieselbourg. Il vit avec une véritable douleur la proclamation d'indépendance de mars 1848, et retarda de tout son pouvoir la guerre avec l'Autriche. Nommé ministre des travaux publics dans le cabinet Batthyanyi, il redoutait si fort pour la Hongrie une rupture avec Vienne, que l'accomplissement de cet événement lui fit perdre la raison; il ne la recouvra que vers le milieu de l'année 1859. Les ovations et l'empressement de ses compatriotes auprès de lui l'ayant de nouveau rendu suspect à la police autrichienne, il eut à subir plusieurs visites domiciliaires.—Il ne put résister à ces persécutions et se brûla la cervelle le 8 avril 1860.

Le comte de Széchényi a publié, entre autres ouvrages : *les Chevaux*, *l'éducation des chevaux et les courses* (Ueber Pferde, etc., Pesth, 1830); *Projets d'amélioration* (Vorschlaege zur Verbesserung; Leipsick, 1833); *la Navigation du Danube* (Ueber die Donauschifffarth; Ofen, 1836); *Un mot sur la Hongrie* (Einiges über Ungarn; Pesth, 1839); *l'Académie hongroise* (Ueber die ungarische Academie; Leipsick, 1843).

SZEMERE (Barthélemy), publiciste et homme politique hongrois, né à Vatta, dans le comitat de Borod, le 24 août 1812, étudia le droit et la philosophie aux écoles protestantes de Miskolcz, Kasmark, Patak, et, en dernier lieu, à l'université de Presbourg. Reçu avocat en 1834, il revint dans sa ville natale, où il acquit une certaine influence comme notaire du comitat. En 1836, il entreprit un grand voyage à travers les diverses contrées de l'Europe, pour en étudier les mœurs, la politique et l'administration. Séduit par les idées de quelques publicistes français, il revint en Hongrie en 1838, pour y publier *le Plan d'une maison de correction d'après le système cellulaire* (Terve egy javitofoghaznak a, etc.; Cassovie, 1839); *Voyage en Europe* (Utazas külfoden; Pesth, 1840, 2 vol.). Dans un autre écrit : *Sur la peine de mort* (A halalbünetesrol; Pesth, 1842), publié à la suite d'un voyage en Hongrie, en Croatie, en Esclavonie, M. Szemere se prononça vivement contre cette peine, et réclama encore une réforme du système pénitentiaire.

Nommé, en 1842, juge à la haute Cour de justice, il fut élu député à la diète à la session de 1843-1844, et fut réélu pour celle de 1847-1848. Dans l'intervalle, il remplit les fonctions de sous-directeur du comitat de sa ville natale. Orateur, administrateur et légiste, il était regardé comme un des chefs du parti libéral, quand éclata la révolution de 1848. Nommé ministre de l'intérieur dans le cabinet Batthyanyi, il s'unit à M. Kossuth. En même temps, il fondait, sous le nom de *Journal de Szemere*, un journal républicain qui eut une prompte extension.

Après la retraite du ministère Batthyanyi, M. Szemere partagea avec M. Kossuth la direction provisoire des affaires de l'intérieur et contribua à organiser le comité de défense nationale (septembre 1848). En décembre, il fut envoyé, en qualité de commissaire d'État, dans la haute Hongrie et y forma un corps de volontaires. Après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il prit la présidence du nouveau cabinet, qu'il inaugura par un manifeste démocratique et révolutionnaire. Se séparant de M. Kossuth, M. Szemere se prononça contre l'autorité du général Gœrgey et invita Bem à pousser la guerre. Après la ruine

définitive des espérances nationales, il se retira à Constantinople, puis à Paris, où il publia, entre autres écrits, une brochure intitulée : *Batthyanyi, Gœrgey, Kossuth*, et dirigée contre ce dernier. Comme littérateur, il s'est fait connaître, en outre, par d'ingénieux articles de critique insérés dans l'*Athenæum* hongrois et dans l'*Arviz Kœnyœ*. Il reçut, au commencement de 1864, la permission de rentrer dans sa patrie.

Deux membres de sa famille se sont aussi fait une réputation en Hongrie, MM. Paul SZEMERE, né en 1785, et Nicolas SZEMERE, né en 1804. Ce dernier donna des articles remarqués à plusieurs journaux littéraires, une traduction de Kœrner (Pesth, 1818); des *Épîtres* (Ofen, 1810); des *Sonnets* (Pesth, 1811); des *Chansons* (Pesth, 1812). Ils n'ont pas été éloignés par la politique de leur pays, où ils sont les seuls représentants de la famille Szemere, une des plus anciennes de la Hongrie.

SZIGLIGETI (Joseph SZATMARY, dit), poëte dramatique hongrois, né à Grosswardein, dans le comitat de Bihar, en 1814, fit ses premières études dans sa ville natale et fut envoyé à Pesth pour suivre des cours de mathématiques. Destiné par son père à être ingénieur, il se sentit entraîné vers le théâtre par un goût irrésistible, se brouilla avec sa famille et changea de nom. Les drames qu'il a donnés sous celui de Szigligeti, sont très-nombreux et plusieurs ont obtenu des prix fondés par des particuliers et décernés par l'Académie de Pesth. On cite comme les plus remarquables : *Rose* (Rozza) ; *les Dramaturges en voyage ; Væzul; la Couronne et l'Épée* (Korona es Kard) ; *le Faux André* (Al Endre) ; *Étienne IV* (IV Istvan) ; *Bola III; le Fils de Mathias* (Matthias fia); *le Déserteur* (Szœkœtt Katona) ; *Deux pistoles* (Ket pisztoly) ; *le Juif* (Zsido) , etc. Les œuvres de ce poëte, l'un des plus féconds et des plus populaires de la Hongrie, se distinguent moins par le style qui accuse l'absence d'études suivies, que par une grande vivacité d'action et de langage, de la force dans les caractères et dans l'intrigue. Le peuple aime à y retrouver la peinture de sa vie et de ses mœurs, et elles sont à peu près l'unique répertoire de la scène hongroise et défrayent les troupes de province comme celles de la capitale. Depuis, M. Szigligeti est devenu secrétaire et administrateur du théâtre national.

T

TADOLINI (Adam), sculpteur italien, né à Bologne, en 1789, fut d'abord destiné au commerce. La protection du prince Hercolani lui fournit les moyens d'étudier, sous Demaria, à l'Académie de Bologne, où il remporta plusieurs prix. L'*Ajax mourant*, qu'il exécuta en 1812, à Rome, obtint au concours le grand prix institué par Canova. Devenu élève de ce maître, il exécuta, sous sa direction, de 1813 à 1820 : *Vénus et Mars*; une statue colossale de *la Religion*; le modèle de la statue équestre de *Charles III* à Naples ; les statues de *Washington* et de *Pie VI*; le *Tombeau des derniers Stuarts*, etc. Il ouvrit ensuite à Rome un atelier pour son propre compte et exécuta successivement : *Vénus et l'Amour*, pour le prince Hercolani ; l'*Enlèvement de Ganymède*, pour le prince Esterhazy ; le *Tombeau du cardinal Lante*, pour la ville de Bologne, et une admirable statue de *saint François de Sales*, pour l'église Saint-Pierre de Rome (1841). Ses derniers ouvrages sont : *Hébé* (1849); un *Pêcheur* (1853) ; un groupe d'*Enfants romains* (1856). M. Talodini est professeur à l'Académie des beaux-arts de Bologne. — Sa femme s'est fait connaître avantageusement par ses gravures sur camées.

TADOLINI (Jean), compositeur italien, né à Bologne, en 1793, reçut des leçons de Mattei et Babini, vint à Paris, à l'âge de seize ans, et fut accompagnateur au Théâtre-Italien, sous la direction de Spontini, de 1811 à 1814. Il écrivit ensuite pour Rubini, Zamboni et la Marcolini *la Fata Alcina*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Plus tard il donna à Venise, à Bologne, à Rome, à Milan et à Trieste un certain nombre d'opéras, dont la plupart obtinrent un très-grand succès : *la Principessa di Navarra, il Credulo deluso, il Tamerlano, Moctar, il Mitridate, Almanzor*, etc. De 1830 à 1845, M. Tadolini, à qui son talent n'avait pas apporté la fortune, reprit son ancien emploi au Théâtre-Italien de Paris, tout en continuant de se livrer à la composition. Il a produit, jusque dans ces derniers temps, des romances, des cantates et des rondes.

TADOLINI (Eugénie), cantatrice italienne, femme du précédent, née à Florence, vers 1810, se fit d'abord entendre dans cette ville, puis à Venise, et enfin au Théâtre-Italien de Paris. Séparée de son mari en 1834, elle retourna en Italie, où elle a joui d'une grande vogue sur les principales scènes jusqu'en 1850, surtout dans les rôles écrits pour elle par M. Mercadante et Donizetti. A une grande facilité de vocalisation, qui lui était naturelle, Mme Tadolini réussissait à joindre le sentiment et le goût.

TAGLIONI (Marie), célèbre danseuse est née à Stockholm, en mars 1804, d'une famille où l'illustration chorégraphique semble héréditaire. Son père, Philippe TAGLIONI, né à Milan, en 1777, fut premier danseur et maître de ballets au théâtre de Stockholm, au temps de Gustave III, puis maître de ballets à Cassel, sous le roi Jérôme, enfin maître de ballets à Varsovie, où il resta jusqu'en 1853. Marié avec Mlle Karsten, fille du premier tragédien de la Suède, il alla en 1853 célébrer avec elle en Italie le second mariage de la cinquantaine. Sa fille reçut ses leçons et dansa à Vienne, à Stuttgart et à Munich de 1822 à 1826. Son succès à l'Opéra de Paris fut immense de 1827 à 1832. En 1832, elle alla danser à Berlin, dans *la Bayadère*, et ne put ensuite suffire aux engagements qui lui venaient d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Angleterre et de Russie Mariée, en 1832, avec le comte Gilbert de Voisins, elle resta à la scène jusqu'en 1847, et se retira ensuite en Italie, où elle avait de magnifiques résidences à Venise et sur le lac de Côme. Les principaux ballets illustrés par le talent de Marie Taglioni, souvent appelée la grande Taglioni, sont : *Cendrillon, Flore et Zéphire, Guillaume Tell, Nathalie, la Révolte au sérail*, mais surtout *la Sylphide* et *la Fille du Danube*.

TAGLIONI (Paul), frère de la précédente, est né à Vienne, en 1808. Après avoir étudié à Paris au collége Bourbon, il reçut au Conservatoire des leçons de danse de Coulon, débuta avec éclat à Paris, à Vienne et à Stuttgart, puis obtint un brillant engagement à Berlin, où il se maria avec

la première danseuse du théâtre, Mlle Amélie Golster. Après avoir été pendant nombre d'années maître de ballets à Londres, il a accepté la même place au théâtre Saint-Charles de Naples en 1853. M. Paul Taglioni jouit d'une triple réputation comme danseur, comme organisateur et comme compositeur de ballets. Au mois de septembre 1864, il était élu président du congrès musical tenu à Naples.

Les principales œuvres où le talent de sa femme et le sien ont brillé dans les diverses capitales des deux hémisphères, sont : *l'Ondine*, *don Quichotte*, *les Flibustiers*, *les Patineurs*, *Théa*, *ou la Fée aux fleurs*, *Coralie*, *le Lac des amazones*, *Électre*, *Satanella*, etc. M. Paul Taglioni a formé d'excellents élèves, tels que Karl Müller et Ebel du théâtre de Vienne.

Sa fille, Marie TAGLIONI, débuta à Londres, en 1847, avec un brillant succès, et dansa ensuite à Berlin. Elle a obtenu depuis un engagement au théâtre San Carlo de Naples.

TAÏ-PING-WANG. Voy. TIEN-TÉ.

TAILLADE (Paul-Félix TAILLADE, dit), acteur français, est né à Paris, le 15 janvier 1827. Élevé à Rosny chez des paysans, il fut placé à sept ans et demi au lycée Bonaparte, où il fit toutes ses études. Passionné pour le théâtre, il refusa d'entrer dans une étude d'huissier, et s'aliéna ainsi la protection anonyme qui jusque-là avait pourvu à ses besoins; il fut forcé, pour vivre, de se faire professeur dans un petit pensionnat du quartier Poissonnière. Bientôt, sur la recommandation de Mlle Mars, il fut admis au Conservatoire dans la classe de M. Provost. Il y resta quinze mois, puis, en 1847, débuta au Théâtre-Français dans les rôles de Seïde, d'Égyste et de Clinias dans *la Ciguë*. En 1850, il créa, à la Gaîté, le rôle de Bonaparte dans *les Premières pages d'une grande histoire*. En 1852, il joua à l'Ambigu : *Berthe la Flamande*, *Roquelaure* et *Jean le Cocher*. Revenu à la Gaîté, en février 1853, il parut dans *le Comte Hermann*, *le Courrier de Lyon*, *la Pie voleuse*, *les Cosaques*, *la Closerie des Genêts*, *le Sanglier des Ardennes*, *le Masque de poix*. Il passa ensuite au Cirque, et s'y fit remarquer dans *la Reine Margot*, *les Maréchaux de l'Empire*, *Marie-Stuart en Écosse*, *la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, *les Deux Faubouriens*; à la Porte-Saint-Martin, où on le vit dans *la Jeunesse de Louis XI*, *le Gentilhomme de la montagne*, *l'Outrage*, *Pierre Lenoir*, *Richard d'Arlington*; à l'Odéon, où il se fit applaudir dans *Macbeth* (1863). En dehors de ces créations, il faut mentionner encore *les Fils de Charles-Quint* à l'Ambigu, *la Nonne sanglante* à la Porte Saint-Martin, et les rôles qu'il a interprétés dans ses propres pièces. On a de lui : *le Château des Ambrières*, en collaboration avec M. Th. Barrière; *Charles XII*, avec M. Eustache Lorsay, et sans collaboration : *André Rubner*, *les Catacombes de Paris*, *le Contrat rompu*, *Il est fou*.

TAILLANDIER (Alphonse-Honoré), magistrat et jurisconsulte français, né le 10 mars 1797, à Paris, y fit ses classes et son droit. A peine reçu avocat, il devint collaborateur de *la Thémis*, donna des articles littéraires au *Lycée*, et s'était déjà fait un nom lorsqu'il entra au barreau de la Cour de cassation (1823).

En 1830, ses opinions libérales connues le firent nommer par M. Dupont (de l'Eure) conseiller à la Cour royale de Paris. L'année suivante, les électeurs d'Avesnes (Nord) l'envoyèrent à la Chambre des Députés : il siégea dans les rangs de la gauche constitutionnelle et prit une part active, souvent comme rapporteur, aux travaux législatifs. Aux élections suivantes (1834), le ministère parvint à faire échouer sa candidature, mais il rentra à la Chambre en 1837, élu par deux collèges. Député de Cambrai en 1839, il le devint, en 1842 et 1846, d'un arrondissement de Paris. Il renonça, en mars 1848, à toute candidature. Au mois de juillet suivant, il accepta les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice, et en novembre 1848, fut nommé conseiller à la Cour de cassation. M. Taillandier, membre de la Société des antiquaires de France, a été décoré de la Légion d'honneur le 30 mai 1849.

On lui doit : *Réflexions sur les lois pénales de France et d'Angleterre* (1823), étude de législation comparée; la publication du *Rapport de Livingston sur le Code pénal de la Louisiane*; *Mémoire sur l'état de la législation française sous la première race*; *Notice sur les registres des parlements de Paris*; *Histoire du château de Blandy en Brie* (1854); *Nouvelles recherches historiques sur la vie et les ouvrages de l'Hospital* (1862, in-8), et des articles insérés dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires et dans l'*Athenæum* français; des *Documents biographiques* sur Daunou, dont il fut l'ami et l'exécuteur testamentaire, ainsi que la publication de son *Cours d'études historiques* (1842, 20 vol. in-8).

TAILLANDIER (René-Gaspard-Ernest TAILLANDIER, dit SAINT-RENÉ-), littérateur français, né à Paris, le 16 décembre 1817, est fils d'un ancien avoué près du tribunal de Paris, auteur de diverses poésies, d'un poëme sur *la Guerre d'Espagne* (1824, in-8), de quelques épîtres et pièces de circonstance. Il alla compléter ses études par un séjour de deux ans en Allemagne et prit divers grades à la Faculté d'Heidelberg. Nommé, dès 1841, professeur suppléant de littérature à la Faculté de Strasbourg, il passa, en 1843, à celle de Montpellier, où il est devenu titulaire en 1846. Il a été appelé à Paris, à la fin de 1863, pour suppléer M. Saint-Marc Girardin dans la chaire de poésie française à la Sorbonne. M. Saint-René Taillandier a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850.

On a de cet écrivain, qui a adopté dès ses débuts le nom qu'il a conservé depuis : *Béatrix*, poëme (1840); *Des Écrivains sacrés au XIXe siècle* (1842, broch.); *Scott Érigène et la philosophie scolastique* (1843); *Histoire de la jeune Allemagne, études littéraires* (1849); *Études sur la révolution en Allemagne* (1853, 2 vol.); *la Promenade du Peyrou et la cathédrale de Montpellier* (1854); *Allemagne et Russie, études historiques et littéraires* (in-8); *le Poëte du Caucase, ou la Vie et les œuvres de Michel Lermontoff* (1856); *Histoire et philosophie religieuse* (1860, in-18); *Littérature étrangère, écrivains et poëtes modernes* (1861, in-18); *la Comtesse d'Albany* (1862, in-18); *Lettres inédites de Sismondi* (1863, in-18); *Maurice de Saxe* (1865, 2 vol. in-18); *Corneille et ses contemporains*, discours d'ouverture (1864, in-8), etc. M. Saint-René Taillandier est devenu, en 1843, un des plus assidus collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a fourni diverses séries d'études d'histoire et de bibliographie, surtout sur l'Allemagne et les pays du Nord.

Un de ses frères, M. Édouard TAILLANDIER, né le 1er août 1816, attaché à la magistrature avant 1848, sous-préfet de la République à Mortagne, a écrit quelques brochures politiques ou économiques, notamment : *Des vices de la base actuelle de l'impôt de la prestation en nature* (1849, in-8). — Un autre frère, l'abbé Henri TAILLANDIER, né en 1821, est devenu prêtre du diocèse de Paris.

TAILLEFER (Louis-Auguste-Horace-Sydney-Timoléon), homme politique et médecin français, ancien député et représentant, né à Domme (Dordogne), le 2 décembre 1802, et fils d'un conventionnel, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Constamment signalé, soit dans sa ville natale, soit dans le conseil général du département, par son opposition au gouvernement et à l'administration, il fut, en 1842, le concurrent du marquis de Maleville dans le collége électoral de Sarlat, mais il ne lui succéda comme député qu'en 1846, lorsque celui-ci fut nommé pair de France, et prit place à côté de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant de la Dordogne, le cinquième sur treize, par 72 900 suffrages. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après le 10 décembre, il fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée, admit la proposition Rateau, vota pour la suppression de l'impôt du sel, contre l'augmentation du traitement alloué au Président de la République, et contre le siége de Rome. Non réélu à la Législative, il rentra, en 1852, au Corps législatif, avec le patronage du gouvernement, comme député de la 4e circonscription de la Dordogne, qui l'a réélu en 1857 et en 1863. Aux dernières élections, il a obtenu 17 012 voix sur 26 518 votants. Membre du conseil général pour le canton de Domme, il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1852. — On cite de lui *Épître à Casimir Delavigne* (Paris, 1825, in-8).

TAILLIAR (Eugène-François-Joseph), magistrat et jurisconsulte français, né à Douai, le 7 avril 1803, fit avec succès ses études au collége royal de sa ville natale et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Douai, il entra dans la magistrature, en 1827, comme juge auditeur au tribunal de Valenciennes, puis devint conseiller auditeur à la Cour de Douai en 1829, substitut du procureur général en 1831 et conseiller en 1834. A la même époque, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux relatifs à l'histoire de France. Il a fait partie du conseil académique et a présidé la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 4 mars 1844.

On a de lui : *Recueil d'actes des XIe et XIIIe siècles, en langue romane-wallone du nord de la France, avec une introduction et des notes* (Douai, 1849, in-8) ; *Essai sur l'histoire des institutions du nord de la France : ère celtique* (Ibid., 1852, in-8; 2e édit. 1861, in-8) ; *le Livre des usaiges et anciennes coustumes de la conté de Guysnes, avec une introduction et des notes*, etc. (Saint-Omer et Paris, 1856, in-8); *Origine des communes du Nord de la France* (1858, in-8) ; *Essais sur l'histoire des institutions* (1859, in-8) ; *Notice sur l'origine et la formation des villages du nord de la France* (1863, in-8), etc.; puis un certain nombre de notices historiques ou juridiques, extraites des *Mémoires* de la Société scientifique de Douai et de divers recueils.

TAINE (Hippolyte-Adolphe), littérateur français, né le 21 avril 1828, à Vouziers (Ardennes), fit de brillantes études au collége Bourbon, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1847 et fut admis, l'année suivante, le premier à l'École normale (section des lettres). Après avoir obtenu, en 1853, le diplôme de docteur ès lettres avec ces deux thèses : *De Personis platonicis* (in-8) et *Essai sur les Fables de la Fontaine* (in-8), il renonça à la carrière de l'enseignement universitaire et fit paraître plusieurs ouvrages. Deux, entre autres, sous une forme brillante contenaient les appréciations les plus contraires aux doctrines traditionnelles de l'Université et causèrent une grande sensation : c'étaient un *Essai sur Tite-Live* (1854, in-18), couronné par l'Académie française, et présenté par l'auteur comme une application et une démonstration du système de Spinosa, puis, sous le titre *les Philosophes français du XIXe siècle* (1856, in-18; 2e édit. 1860), une critique très-vive des maîtres de l'enseignement spiritualiste officiel. Plus tard, en mars 1863, il fut appelé aux fonctions d'examinateur pour les lettres de l'École militaire de Saint-Cyr, et par arrêté du 26 octobre 1864, nommé professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École impériale et spéciale des beaux-arts.

M. Taine a publié en outre les ouvrages suivants, la plupart sous l'inspiration des doctrines fatalistes, sinon dans un esprit d'opposition ouverte au spiritualisme : *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855, in-18; édit. illustrée, gr. in-8) ; *Essais de critique et d'histoire* (1857, in-18); *la Fontaine et ses fables* (1860, in-8), et surtout son œuvre plus importante : *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 3 vol. in-8; un tome IVe et complémentaire a paru à la fin de la même année) : l'auteur se vit enveloppé dans les accusations d'athéisme dirigées alors par M. l'évêque d'Orléans contre MM. Littré et Renan, et son ouvrage présenté aux concours de l'Académie française fut repoussé à cause des doctrines, tout en recevant pour le talent de l'exécution les plus grands éloges du rapporteur, M. Villemain; il faut y rattacher : l'*Idéalisme anglais*, étude sur Carlyle (1864, in 18) et le *Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill (1864, in-18). M. Taine a fourni de nombreux et importants articles au *Journal des Débats*, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

TALABOT (Paulin-François), homme politique français, député, est né à Limoges (Haute-Vienne) en 1799. Entré à l'École polytechnique en 1819, il fut admis en 1821 à l'École des ponts et chaussées, et en sortit quatre ans plus tard avec le diplôme d'ingénieur. Il resta jusqu'en 1830 dans le service du gouvernement, mais alors il s'occupa de l'établissement des chemins de fer, et prit une grande part dans la création du réseau du S. E. de la France et dans le développement de l'industrie houillière du département du Gard. Nommé ingénieur en chef des ponts et chaussées, il est devenu directeur général de la compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée et membre du conseil général pour le troisième canton de Nîmes. En 1863, il a été nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Gard, par 17 294 voix sur 19 960 votants. M. Paulin Talabot a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1855. *

TALANDIER (Marie-Claude-Félix), général français, né le 26 juin 1790, à Limoges, mort dans cette ville, en avril 1859. —Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TALBOT (Eugène), littérateur français, né à Chartres, le 17 août 1814, fit de solides études dans cette ville, puis à Paris, aux colléges Bourbon et Charlemagne, et entra dans l'enseignement comme répétiteur. Reçu agrégé des lettres en 1845, il fut nommé professeur à Nantes. Le titre de docteur qu'il obtint avec distinction en 1850, le fit appeler à Paris, où, après avoir occupé différentes chaires, il devint professeur adjoint de rhétorique à Louis-le-Grand, puis titulaire de la même classe au collége Rollin. M. Talbot a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

On a de lui, outre plusieurs ouvrages à l'usage des classes : *Sur la Légende d'Alexandre dans les romans du* XII[e] *siècle* (1850, in-8), thèse pour le doctorat; la traduction des *Œuvres complètes* de *Lucien* (1857, 2 vol. in-18); de *Xénophon* (1858, 2 vol. in-18); de *Sophocle* (1862), de *Julien* (1863), des *Vies de Plutarque* (1864), etc.; un *Dictionnaire français-grec* (1858, in-18); des publications littéraires pour l'*Enseignement spécial* (1864, 2 vol. in-18), des articles dans la *Revue de l'instruction publique*, etc.

TALBOT (Denis-Stanislas Montalant, dit), acteur français, né à Paris, le 27 juin 1824, fut admis, comme élève, au Conservatoire, le 26 mai 1849. Il suivit la classe de déclamation de M. Beauvallet jusqu'au 1[er] octobre 1850, et obtint, cette année là, un premier accessit de comédie. Il entra, dès lors, à l'Odéon, où il débuta dans la tragédie par le rôle d'Oreste, d'*Andromaque*. En 1856, il passa au Théâtre-Français pour y tenir spécialement l'emploi des financiers. Reçu sociétaire le 1[er] janvier 1859, M. Talbot a successivement abordé, avec un succès croissant, un grand nombre de rôles comiques du répertoire classique et quelques créations dans les pièces modernes.

TALBOT. Voyez SHREWSBURY.

TALHOUET (Auguste-Élisabeth-Joseph BONAMOUR, marquis DE), député français, né le 11 octobre 1819, à Paris, est issu d'une ancienne famille de Bretagne. Nommé, en 1842, auditeur de seconde classe au Conseil d'État, il passa dans la première en 1846 et fit plusieurs fois partie du conseil général du département de la Sarthe pour le canton de Lude, où il possédait des propriétés considérables. En 1849, il y fut élu le troisième des représentants de ce département à l'Assemblée législative et s'associa par ses votes aux principaux actes de la majorité, qu'il suivit dans ses dernières luttes contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta à la mairie du X[e] arrondissement, il fut incarcéré plusieurs jours à Vincennes. Accepté comme candidat par le gouvernement, aux élections pour le Corps législatif, dans la 3[e] circonscription de la Sarthe, il fut élu député en 1852, et réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. Il a obtenu, à ces dernières élections, 23 566 voix sur 24 094 votants. M. le marquis de Talhouet a été secrétaire du Corps législatif pendant les sessions de 1861 à 1864.

TALLEYRAND (Augustin-Marie-Élie-Charles DE), duc DE PÉRIGORD, général français, grand d'Espagne, ancien pair de France, né à Paris, le 10 janvier 1788, est le neveu à la mode de Bretagne du feu prince de Talleyrand. Il fit ses premières études en Allemagne et les termina à Paris. Nommé sous-lieutenant au 7[e] de hussards (1809), il se trouva à la bataille de Wagram et fit auprès du général Nansouty, dont il devint l'aide de camp, les campagnes de Russie et de France. Il était chef d'escadron à la Restauration, qui lui donna, en 1815, le 1[er] régiment de cuirassiers de la garde et le promut, en 1824, au grade de maréchal de camp. Entré à la Chambre des pairs par droit de succession (1829), il a fait partie de plusieurs commissions. Mais le rôle politique de M. de Talleyrand a été terminé en quelque sorte à la révolution de Juillet. Gentilhomme de la chambre sous la branche aînée, il s'est abstenu de paraître à la cour de Louis-Philippe; comme général de brigade, il a, depuis longues années, été admis à la retraite. Il est commandeur de la Légion d'honneur (18 mai 1820).

M. de Talleyrand a épousé, en 1807, Mlle de Choiseul-Praslin, dont il a eu deux fils : Élie-Louis-*Roger*, prince de CHALAIS, né le 22 novembre 1809, et *Paul*-Adalbert-René de TALLEYRAND, comte de PÉRIGORD, né le 28 novembre 1811.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Alexandre-*Edmond*, duc DE), neveu du feu prince de Talleyrand, général de division en retraite, né le 2 août 1787, marié, en 1809, à la fille du duc de Courlande et de Sagan, et en secondes noces, en novembre 1864, à Ida-Louisa Ulrich, a eu du premier de ces deux mariages, deux fils, Napoléon-*Louis*, duc de Valençay, pair de France, né le 12 mars 1811, et *Alexandre*-Edmond, marquis de Talleyrand, duc de Dino, né le 15 décembre 1813, ancien capitaine de la légion étrangère, et une fille, Joséphine-*Pauline*, née le 29 décembre 1820, veuve du marquis Henri de Castellane, fils du maréchal de France.

Le duc de Valençay, d'un premier mariage avec Anne-Louise-*Aliz* de Montmorency, a eu deux fils : Charles-Guillaume-Frédéric-Marie-Boson, prince de Sagan, né le 7 mai 1832, et Nicolas-Raoul-*Adalbert* de Talleyrand-Périgord, né le 29 mars 1837. C'est à celui-ci qu'un décret impérial, en date du 14 mai 1864, a conféré le titre de duc de Montmorency, qui s'était éteint en la personne de son oncle maternel, Anne-Louis-Raoul-Victor, mort le 18 août 1862. La famille de Montmorency s'est adressée aux tribunaux pour demander l'annulation de ce décret. Les journaux ont fait mention d'un duel du nouveau duc de Montmorency avec M. de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville, à la suite du jugement du tribunal de la Seine que le confirmait dans la possession de son titre.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (*Ernest*, comte DE), ancien pair de France, né le 17 mars 1807, fils du comte *Auguste*, n'a eu qu'une fille, Marie-Louise-*Marguerite*, née le 29 mai 1832, et mariée au prince de Ligne, Henri, en 1851. A la même branche appartiennent, outre son frère, *Louis*-Marie, comte de Talleyrand-Périgord, plusieurs membres parmi lesquels nous mentionnerons le suivant :

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Angélique, baron DE), diplomate français, cousin germain du précédent, né le 28 novembre 1821, est fils du baron *Alexandre-Daniel*, pair de France, mort en 1838. Successivement secrétaire à Lisbonne, à Madrid, à Saint-Pétersbourg et à Londres, puis ministre à Weymar, à Bade, à Turin et à Bruxelles, il a été nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le roi des Belges, en remplacement du comte de Montessuy, le 22 juin 1861. L'année suivante, il remplaça M. Latour-d'Auvergne, comme ambassadeur à Berlin (17 octobre) et passa, en la même qualité, à Saint-Pétersbourg, en novembre 1864, comme successeur du duc de Montebello. Le baron de Talleyrand-Périgord, en quittant la Prusse, a reçu des mains du roi les insignes de l'Aigle-Noir, qui donnent de plein droit le titre de grand-croix de l'Aigle-Rouge. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur. Il a épousé, le 17 juin 1862, Mlle Vera Benardake.

TALON (Jules), ancien représentant du peuple français, né le 8 juillet 1800, à Valenciennes (Nord), fut admis, en 1829, à l'École polytechnique. Après avoir servi quelque temps dans l'arme de l'artillerie, il donna sa démission, en 1836, pour se livrer exclusivement à des travaux d'agriculture et jusqu'en 1848 se tint à l'écart des luttes politiques. Élu le premier des huit repré-

sentants des Ardennes à l'Assemblée constituante, il fit partie du comité d'agriculture et vota en général avec la droite sous l'inspiration du comité de la rue de Poitiers. A la Législative, où il siégea pour le même département, il suivit la même ligne de conduite, appuya toutes les mesures contre-révolutionnaires, tout en refusant son concours à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État l'a rendu à la vie privée.

TALVI. Voy. Robinson (mistress).

TAMBERLICK (Henri), ténor italien, né à Rome, en 1820, fit ses études au séminaire de Montefiascone, jusqu'à la théologie morale, puis étudia le chant sous Borgna et Guglielmi. Il débuta au théâtre del Fondo, de Naples, en 1841, dans *i Capuletti*, puis passa à celui de San Carlo, et, en 1843, à l'Opéra de Lisbonne; dans cette ville, sa voix subit une transformation, et monta du ton de ténor *serio* à celui du *sfogato*. Il parut ensuite avec un grand succès au théâtre de Santa-Cruz, à Barcelone, au Circo de Madrid, au théâtre de Covent-Garden, à Londres, où il chanta *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, et créa le *Pietro il Grande*, écrit pour lui par Julien. Un de ses théâtres de prédilection fut le théâtre de Saint-Pétersbourg, où il chanta *le Prophète* et *le Pardon de Ploërmel;* il fut en outre attaché à la musique de chambre de la cour. M. Meyerbeer fit tous ses efforts pour lui faire accepter à l'Opéra de Paris un brillant engagement; M. Tamberlick n'osa pas se risquer à chanter en français. Hors de l'Europe, il chanta à Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Montevideo, avec des appointements de trente mille francs par mois. Après la rupture d'un engagement avec l'Amérique du Nord, qui n'eut pas de suite, il fut appelé, en 1858, au Théâtre-Italien de Paris, où, à part son talent de chanteur, le phénomène de son « ut-dièze » obtint un grand succès d'étonnement et d'admiration. Également apte aux rôles comiques et sérieux, il a joué principalement dans *Otello*, *Poliuto*, *il Trovatore*, ainsi que dans *don Giovanni* et *il Rigoletto*.

TAMBURINI (Antonio), chanteur italien, né à Faenza, le 28 mars 1800, et fils d'un habile instrumentiste, directeur de musique militaire, apprit d'abord le cor, et à neuf ans faisait sa partie à l'orchestre. A la suite d'une maladie grave, il abandonna son instrument et se tourna tout entier vers le chant. Il y fit de rapides progrès et à l'âge de douze ans fut engagé dans les chœurs de l'Opéra de sa ville natale. Au théâtre il eut occasion d'entendre d'habiles chanteurs, et, sans prendre de leçons, s'inspira par instinct de leur méthode. Il eut bientôt de la réputation, et toutes les églises se disputèrent sa belle voix.

Mais les goûts de M. A. Tamburini l'appelaient au théâtre. A dix-huit ans il quitta furtivement la maison paternelle, et débuta à Bologne avec éclat dans un opéra de Generali. Dès lors il parcourut toute l'Italie, trouvant partout les mêmes succès, à Mirandola, à Co reggio, à Plaisance (1819), à Naples, où il triompha des préventions du public et resta jusqu'à la révolution de 1820. Une indisposition grave lui enleva à Florence son talent et ses succès habituels. Il prit sa revanche à Livourne, à Turin et à Milan. La ville de Trieste l'avait engagé pour le carnaval de 1823; mais comme il passait à Venise, où se trouvaient les empereurs d'Autriche et de Russie, il fut arrêté par ordre supérieur, avec tous les égards dus à son talent, et contraint de se faire applaudir par Leurs Majestés. De Trieste il passa à Rome et à Palerme. En 1825 le célèbre impresario Barbaja l'attacha pour six ans à ses théâtres de Naples, de Milan et de Vienne. Enfin, en 1832, après avoir visité l'Angleterre, il vint à Paris, et débuta au Théâtre-Italien dans le rôle de Dandini de *la Cenerentola*. Pendant plus de vingt ans, il a fait les délices du dilettantisme parisien, et dans ces dernières années (1854), il chantait encore le *don Juan* de Mozart avec cette voix sonore, cette facilité de vocalisation, ce talent dramatique qui lui ont valu le surnom de « Rubini des basses-tailles. » Malheureusement l'homme, sinon l'artiste, avait vieilli et ne portait plus aussi bien la jeunesse du rôle. Dans l'intervalle des saisons qu'il donnait à la France, il a revu l'Italie et a reçu plusieurs fois en Russie un brillant accueil. Comme plusieurs artistes dramatiques italiens, M. Tamburini s'est fait estimer dans le monde et a acquis une fortune honorable. Il vit retiré à Sèvres, au milieu de sa famille. — Il a un fils qui, doué d'une voix agréable, mais plus faite pour les concerts que pour la scène, a débuté sans succès sur un de nos théâtres lyriques et s'est tourné vers les affaires financières.

TAMISIER (François-Laurent-Alphonse), homme politique français, né à Lons-le-Saunier, le 23 janvier 1809, ancien élève de l'École polytechnique, devint capitaine d'artillerie en 1838. En 1848, il fut élu représentant du Jura, le cinquième sur huit, et siégea parmi les membres de la gauche. Réélu en 1849, le second sur sept, il continua de s'opposer à la politique du Président et de ses ministres, protesta contre le coup d'État du 2 décembre à la mairie du X[e] arrondissement, où les représentants réunis le désignèrent pour organiser la résistance armée sous les ordres du général Oudinot. Expulsé de France, il se réfugia en Belgique. Rentré en France, il s'est renfermé depuis dans ses travaux d'ingénieur. M. Tamisier a été décoré de la Légion d'honneur le 23 mai 1845.

TAMPUCCI (Hippolyte), poëte ouvrier français, né en 1807, a été tour à tour, d'après les titres dont il aime à accompagner son nom, ouvrier cordonnier, garçon de classes au collége Charlemagne et chef de bureau à la préfecture de la Marne, où il était spécialement chargé du service des enfants trouvés. Écarté de ce dernier poste en 1853, par suite de ses opinions, il est revenu à Paris, où il a été contrôleur au théâtre Beaumarchais en 1855 et employé dans diverses administrations.

On a de lui : *Poésies*, avec *Notice sur l'auteur* (1832); *le Réveil du poëte* (1838); *Quelques fleurs pour une couronne* (1841); *les Crèches* (Châlons-sur-Marne, 1846); *Lettres champenoises* (Ibid., 1847); *De l'organisation de la charité sociale* (1853), suite de lettres à M. Marbeau; *les Chercheurs d'or*, poëme (1857), etc.

TANKERVILLE (Charles Bennet, 6[e] comte de), pair d'Angleterre, né à Londres en 1810, descend d'une ancienne famille, élevée en 1682 à la pairie. Connu d'abord sous le nom de lord Ossulston, il fit ses études à l'université d'Oxford et devint député au Parlement en 1832 pour le comté de Northumberland, dont il fut député-lieutenant en 1852 et vice-lieutenant en 1860. En 1859, il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Marié, en 1850, à une fille du duc de Manchester, lord Tankerville a pour héritier présomptif son fils Charles lord Ossulston, né à Londres en 1850.

TAPIA (don Eugenio de), jurisconsulte et littérateur espagnol, né à Avila, vers 1785, fit ses

études à Tolède et à Valladolid et se fit recevoir avocat à Madrid. Très-connu pendant la guerre de l'indépendance par la rédaction de plusieurs feuilles très-avancées, il fut poursuivi comme libéral au retour de Ferdinand VII, et enfermé pendant plusieurs mois dans la prison de l'inquisition. Il en sortit pour rédiger *la Gazette*, et, sous le gouvernement constitutionnel de 1820, il fut nommé directeur de l'imprimerie royale et député aux Cortès. Proscrit, après la restauration de 1823, il se réfugia en France et n'obtint qu'en 1830 la permission de revenir à Madrid. Rallié au gouvernement, il devint membre de la commission de constitution, membre de l'Académie royale et directeur général des études.

On a de M. de Tapia un savant ouvrage historique, écrit avec vivacité et plein d'aperçus neufs et ingénieux, l'*Histoire de la civilisation espagnole* (Historia de la civilisacion española; Madrid, 1840, 4 vol.); puis un ouvrage de droit considérable : *Éléments de jurisprudence commerciale*, etc., *et autres traités* (Elementos de jurisprudencia mercantil; 15 vol.) ; quelques écrits de circonstance ; *Voyage d'un curieux dans Madrid* (Viage de un curioso por Madrid); *le Guide de l'Enfance, ou Lectures amusantes et instructives* (Guia de la infancia, etc., 4 vol.), etc. Comme poëte, il appartient à l'école classique; on ne trouve pas beaucoup d'originalité dans ses *Essais satiriques en prose et en vers* (Ensayos satiricos en prosa y verso), qui parurent sous le nom du licencié *Machuca*, ni dans ses *Poésies lyriques, satires et drames* (Poesias liricas, satiricas y dramaticas; Madrid, 1821; 2ᵉ édit., 1832, 2 vol.).

TAPPAN (Henry-P....), philosophe américain, né vers 1810, d'une famille protestante d'origine française, a professé la philosophie à l'université de la ville de New-York et est devenu, en décembre 1852, président de l'université de Michigan. Séduit d'abord par les doctrines fatalistes, il en reconnut l'erreur et les dangers et tourna tous ses efforts contre elles. De là ses nombreux écrits sur ce sujet, tous très-estimés aux États-Unis : *la Doctrine de la volonté dans ses rapports avec la conduite et la responsabilité morale* (the Doctrine of the Will applied to moral agency; New-York, in-12); *Revue critique de l'ouvrage de Jonathan Edwards sur le libre arbitre* (Review of Edward's Inquiry, etc.; Ibid., in-12); *Appel au sens intime pour fixer la doctrine de la volonté* (Appeal to consciousness to determine, etc.: Ibid., in-12). M. Tappan a écrit en outre un *Traité de logique* (Elemens of logic; Ibid., in-12), que M. V. Cousin regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

Il est aussi auteur d'un certain nombre d'écrits relatifs à l'organisation de l'enseignement : *l'Éducation universitaire* (University education; New-York, 1851, in-12); *Un Pas du nouveau monde dans l'ancien, avec des considérations sur les avantages et les défauts des deux sociétés* (a Step from the new world; 1852, 3 vol. in-12), relation d'un voyage qu'il fit en Prusse et en Angleterre, pour y étudier les systèmes d'éducation.

Un autre écrivain américain du même nom, William-Bingham TAPPAN, né en 1794, à Beverley (Massachussets), a écrit plusieurs volumes de poésies sur des sujets religieux ou contre l'esclavage.

TARBÉ (Prosper), archéologue français, né vers 1814, étudia le droit à Paris, fut nommé substitut au tribunal civil de Reims et donna sa démission, en 1843, pour se livrer exclusivement aux travaux d'érudition et d'archéologie. Ses ouvrages originaux sont : *Travail et salaire* (Reims, 1841, in-8); *les Sépultures de l'Église de Saint-Rémi* (Ibid., 1842, in-12); *Trésors des églises de Reims* (Ibid., 1843, in-4 pl.); *Reims, ses rues et ses monuments* (Ibid., 1844, in-4 fig.); *Notre-Dame de Reims* (1845, gr. in-8; 2ᵉ édit., 1852); *la Vie et les œuvres de J. B. Pigalle* (1859), etc.

Membre de la Société des bibliophiles de Reims, M. Tarbé a réimprimé, aux frais de cette compagnie, de 1842 à 1850, un certain nombre d'opuscules de toute sorte ayant trait à d'anciens usages ou événements locaux. De 1850 à 1852, il s'est fait l'éditeur d'une *Collection de poëtes de la Champagne antérieure au* XVIᵉ *siècle* (Reims, 15 vol. in-8), tirée à petit nombre, comprenant Guillaume Coquillart, Guillaume de Machault, Eustache Deschamps, Chrestien de Troyes, Thibault de Champagne, etc., et complétée par des *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de la Champagne* (1852, 2 vol. in-8).

TARDIEU (Auguste-Ambroise), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 10 mars 1818, et fils du graveur-géographe de ce nom, fit de brillantes études au collége Charlemagne, fut interne des hôpitaux, prit le grade de docteur en janvier 1843, et plus tard fut nommé au concours agrégé de la Faculté. Il devint successivement médecin en chef de l'hospice Lariboisière, depuis son inauguration (1850), membre du comité de consultation et d'hygiène publique, expert près la Cour impériale, suppléant du cours de médecine légale à la Faculté, professeur titulaire de la même chaire (11 décembre 1861), doyen de la Faculté, en remplacement de M. Rayer, démissionnaire (16 janvier 1864), médecin consultant de l'empereur; membre du conseil municipal de Paris, pour le 6ᵉ arrondissement (15 novembre 1864), etc. Il a été élu membre de l'Académie, en 1858. Décoré de la Légion d'honneur en juillet 1849, M. Ambr. Tardieu a été promu officier en 1860.

On a de lui : *Observations et recherches nouvelles sur la morve chronique, etc.* (1841); *De la morve et du farcin chroniques chez l'homme et chez les solipèdes* (1843); *Manuel de pathologie et de clinique médicales* (1848); fréquemment réédité; *Du choléra épidémique* (1849), leçons professées l'année précédente; *Selecta praxis medico-chirurgica, quam mosquæ exercet A. Aubert* (1848-1850, in-8); *Supplément au dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers* (1851, gr. in-8); *Des voiries et cimetières de Paris* (1852); *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité, ou Répertoire de toutes les questions relatives..., avec les lois, arrêtés, etc.* (1852-1854, 3 vol.); *Étude hygiénique sur la profession de monteur en cuivre* (1855); *Mémoire sur l'empoisonnement par la strychnine* (1857); *Étude médico-légale sur l'attentat aux mœurs* (1858, in-8); *Sur la strangulation* (1859), etc. M. Ambr. Tardieu est un des principaux rédacteurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*.

Son frère, M. Eugène-Amédée TARDIEU, né à Paris, le 18 août 1822, licencié ès lettres, élève de l'École des Chartes de 1839 à 1842, ensuite attaché, comme son père, au ministère des affaires étrangères, en qualité de géographe, et, depuis 1857, sous-bibliothécaire à l'Institut, a contribué, jusqu'en 1851, à diverses publications officielles, ainsi qu'à l'*Atlas universel* d'Ambroise Tardieu, dont il rédigea le texte (1842, in-fol.). Il a collaboré à *l'Univers pittoresque*, à l'*Encyclopédie moderne*, etc. — Il a épousé, en 1852, Mlle Charlotte de Malleville, pianiste distinguée, née en 1829, connue par quelques compositions et surtout par des séances de musique classique qui se continuent depuis 1848.

TARDIEU (Alexandre), littérateur français, né à Rouen, en 1803, appartient à une famille d'artistes, parmi lesquels on compte un peintre et deux graveurs célèbres au siècle dernier. Après avoir terminé ses études de droit et s'être fait recevoir avocat à Paris, il entra dans le journalisme, et, pendant près de trente ans, publia dans le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, etc. des articles d'art, de littérature et d'archéologie. Il fit notamment les *Salons* de 1855, 1857 et 1859. Nommé, en 1852, l'un des secrétaires-rédacteurs du Corps législatif, il obtint, en 1863, la direction de ce service. M. Alexandre Tardieu a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860. *

TARDIEU (Jules-Romain), libraire et littérateur français, né à Rouen, vers 1805, frère du précédent, entra en 1822 dans la maison d'Augustin Renouard, et devint, en 1837, l'associé de Jules Renouard, son fils et son successeur. A la mort de celui-ci (1854), il dirigea quelque temps encore cette librairie, puis fonda lui-même, en 1856, un autre établissement. Membre et rapporteur de plusieurs commissions, il a déployé beaucoup de zèle les questions d'enseignement et de propriété littéraire.

M. Jules Tardieu s'est fait en outre, sous le pseudonyme de *J. T. de Saint-Germain*, un renom littéraire. Nous citerons de lui : *Lettre aux éditeurs de Paris* (1848); *Pour une épingle* (1856, in-18; 10e édition, 1862); *l'Art d'être malheureux*, *Mignon* (1857, in-18); *lady Clare* (1858); *la Feuille de coudrier*, *la Veilleuse*, *l'Art de lire les fables*, *les Roses de Noël* (1859); *Pour parvenir* (1861); *le Chalet d'Auteuil* (1862); *Dolorès* (1864), gracieux petits recueils in-18 de nouvelles, légendes et poésies, dont il est l'éditeur; *De la perpétuité en matière de littérature et d'art*, épître en vers (1858); des *Notices*, *Catalogues*, etc.

TARDIEU (Amand-Louis), avocat et publiciste belge, frère des deux précédents, né à Rouen, le 22 avril 1807, s'est établi à Bruxelles depuis 1834, et fait naturaliser belge en 1841. Il est auteur d'articles de bibliographie et d'économie politique publiés dans l'*Indépendance belge* et de plusieurs travaux de science juridique insérés dans les *Archives de droit et de législation*, la plupart réimprimés en volume (Bruxelles, 1841, in-18).

M. Armand Tardieu, qui s'est occupé spécialement de toutes les questions relatives à la propriété intellectuelle, a pris part aux travaux du Congrès de la propriété littéraire à Bruxelles en 1858, et du Congrès artistique à Anvers en 1861. Comme représentant des éditeurs français, il a concouru à faire fixer par les tribunaux belges la jurisprudence sur plusieurs dispositions de la Convention littéraire franco-belge du 22 août 1852. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861, à l'occasion du renouvellement de cette convention. *

TARDIEU DE SAINT-AUBANET (Jean-Gabriel-Alexandre), général français, né aux Pilles (Drôme), le 22 mars 1784, entra au service comme vélite dans les grenadiers de la garde (1804). Décoré pour sa belle conduite à la journée de Heilsberg, il assista aux batailles de Friedland, de Rio-Seco et d'Essling, où il fut grièvement blessé; il venait de gagner l'épaulette d'officier; il fit ensuite la campagne de Russie, fut honorablement mentionné à Lutzen et à Leipsick, devint chef de bataillon après l'affaire de Bar-sur-Aube (1814) et combattit avec une glorieuse opiniâtreté jusque sous les murs de Paris.

Mis d'abord en non-activité, M. Tardieu entra en 1815 dans la légion de la Côte-d'Or, prit part à l'expédition du duc d'Angoulême en Espagne, et fut nommé colonel en 1828. Lors de l'entrée des troupes françaises en Belgique (1831), il ouvrit la tranchée au siége d'Anvers, sous les ordres immédiats du duc d'Orléans. Il fut promu à cette occasion au grade de maréchal de camp (1832), et envoyé dans la subdivision militaire d'Ille-et-Vilaine. Depuis quelques années, il a pris sa retraite. Il a été promu, le 14 septembre 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

TARDIF (Alexandre), littérateur français, né en 1801, fit ses classes au collége Bourbon. Après avoir collaboré, de 1823 à 1828, à quelques pièces de théâtre, il cultiva la poésie et publia plusieurs recueils : *Essais dramatiques* (1835, in-8); *Derniers essais dramatiques* (1837, in-18); *Distiques et quatrains* (1837) sur les tableaux du musée de Versailles; *les Pas de clerc* (1838, in-18), chansons rééditées et augmentées sous le titre de *Momus l'ancien* (1847); *les Voyages d'un Parisien* (1838), itinéraire poétique; *Variétés poétiques* (1841, in-12); *Nouvelles variétés poétiques* (1844, in-12); *les Lauriers et les myrtes* (1847, in-12), poëmes. Il a traduit en vers *l'Art d'aimer* (1839) et *le Remède d'amour* (1846) d'Ovide, et, sous le titre : *l'Allemagne poétique* (1840, in-8), diverses pièces de Klopstock, Schiller, Gœthe, etc. En 1846, il se fit inscrire au tableau des avocats de la Cour d'appel de Paris.

TARENTE (Alexandre-Charles Macdonald, duc de), député français, né à Paris, le 11 novembre 1824, est fils du maréchal Macdonald, qui mourut en 1840, et de sa troisième femme, Mlle Ernestine de Bourgoing. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par Charles X et la Dauphine, et épousa, en 1849, sa cousine Sidonie Weltner. Lors de la création de la maison de l'Empereur, à la fin de 1852, il fut nommé chambellan et décoré de la Légion d'honneur. Il a été promu officier de cet ordre le 6 juin 1856. Envoyé au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement, par la 2e circonscription du Loiret, dont il est un des plus riches propriétaires, il fut réélu en 1857 au même titre et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 11 838 voix sur 17 806 votants. Il est devenu membre du conseil général du Loiret pour le canton de Châtillon-sur-Loire.

TARGET (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 30 mars 1805, entra, en 1819, dans les chantiers du port, comme apprenti charpentier, fut admis en 1824 à l'École de maistrance, et y obtint le premier prix. Nommé contre-maître dans les ateliers de l'État, il se fit remarquer de ses chefs par d'utiles inventions. Connu de ses camarades par la vivacité de ses convictions démocratiques, il fut, après la révolution de Février, choisi pour candidat à l'Assemblée nationale par les nombreux ouvriers de Rochefort, fut nommé représentant, le sixième sur douze, par 81 553 voix, fit partie du comité de la marine, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il s'unit à la gauche pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne. Non réélu à la Législative, il est rentré dans l'industrie.

TARLÉ (Adolphe-Paulin-Pierre-Benoît de), général français, né le 24 juillet 1788, entra au service en 1804, devint chef de bataillon d'infanterie en 1823, et fit entre autres campagnes celle de Morée. Colonel en 1832, maréchal de camp en 1839, il commanda l'École de Saint-Cyr, fut fait

lieutenant général le 28 décembre 1846, et retraité en 1848. En 1849, il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée législative, et occupa ces fonctions jusqu'au 2 décembre. Il est entré dans le cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 avril 1844, il a été promu grand officier le 7 août 1859.

TARNIER (Étienne-Auguste), mathématicien français, né à Paris, le 29 décembre 1808, alla commencer ses études au collége de Tournon et revint les achever avec distinction aux colléges Charlemagne et Saint-Louis. Successivement maître de conférences au collége Louis-le-Grand, et, chargé de cours au collége Saint-Louis, reçu docteur de la Faculté des sciences, il fut nommé examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, en juin 1846. Révoqué de ces fonctions en 1848, cette mesure donna lieu à de nombreuses réclamations, et il fut presque aussitôt réintégré. Il a été nommé, le 1er juillet 1856, inspecteur de l'instruction primaire de la Seine, et décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1859.

M. Tarnier est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de mathématiques, destinés à l'enseignement et fréquemment réimprimés, tels que : *Éléments d'arithmétique*, pour la préparation au baccalauréat ès sciences et aux écoles du gouvernement ; *Nouvelle arithmétique théorique et pratique*, à l'usage des commerçants ; *Éléments d'algèbre* (1re partie), à l'usage des classes élémentaires (5e édition, 1864) ; *Éléments d'algèbre* (2e partie), à l'usage des classes de mathématiques spéciales, avec M. Dieu, professeur à la Faculté des sciences de Lyon ; *Trigonométrie théorique et pratique*; *Nouvelle théorie des logarithmes*, etc.

TARNOW (Fanny), femme de lettres allemande, née le 17 décembre 1783, à Gustrow (Mecklembourg-Schwérin), eut une jeunesse triste et maladive, puis devint institutrice dans une famille noble, résidant à Rugen. Froissée dans ses sentiments, elle quitta cette place et se fixa, en 1804, à Mecklembourg, où elle publia son premier roman : *Natalie*. Après la mort de sa mère (1816), elle habita successivement Saint-Pétersbourg et Dresde, et, en 1828, s'établit définitivement à Weissenfels près Mersebourg (Prusse).

Les nombreux ouvrages de Mme Tarnow sont ceux d'une femme désabusée de bonne heure de ses illusions de jeune fille et qui, ayant beaucoup réfléchi, veut transmettre aux autres le fruit de son expérience. Les meilleurs ont été réunis dans deux collections, formant 19 volumes : *Choix des écrits de Fanny Tarnow* (Auswahl, etc.; Leipsick, 1830, 15 volumes) et *Recueil de Contes* (Gesammelt Erzaehlungen; Ibid., 1840-1842, 4 vol.). On lui attribue le roman anonyme intitulé : *Deux ans à Saint-Pétersbourg* (Zwei Jahre in Petersb ; Ibid., 1833), qui contient un tableau intéressant de l'état de la Russie vers la fin du règne d'Alexandre Ier. Depuis plusieurs années, Mme Tarnow traduisait des romans français et anglais, sans publier d'ouvrages personnels. — Elle est morte en 1862.

TARTAS (Émile), général français, ancien représentant du peuple, né le 2 août 1796, à Mezin (Lot-et-Garonne), entra, à dix-huit ans, dans les gardes du corps de Louis XVIII (1814) et, six mois après, dans un régiment de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir rempli plusieurs années les fonctions de capitaine instructeur à l'École de Saumur, il fut nommé lieutenant-colonel (1840) et passa en Algérie, où, pendant cinq campagnes, il prit une part active à d'importantes expéditions, notamment à la dernière campagne contre Abd-el-Kader et à la repression de la revolte des Kabyles sous Bou Maza. Colonel d'un régiment de chasseurs d'Afrique depuis 1844, il fut promu en 1846 maréchal de camp, en récompense de ses brillants services, et revint en France, où il fut employé au commandement du Lot-et-Garonne. Après 1848, le général Tartas fit partie de la Constituante et de la Législative ; dans ces deux Assemblées, il vota avec la droite toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires. Rallié à la politique de l'Élysée, il contribua à réprimer, à la tête d'une brigade de cavalerie l'insurrection qui suivit le coup d'État à Paris ; l'année suivante, il reçut le grade de général de division (12 septembre 1852) et le commandement de la 14e division militaire (Bordeaux). — Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 28 décembre 1843, et grand officier, le 28 décembre 18.5, le général Tartas est mort le 25 février 1860.

TASCHER (Jean-Samuel-Ferdinand, comte DE), ancien pair de France, né à Orléans, le 22 décembre 1779, mort à Paris, le 14 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TASCHER DE LA PAGERIE (Pierre-Claude-Louis-Robert, comte DE), sénateur français, né le 1er avril 1787, était le chef de la branche aînée de la famille Tascher, branche qui passa il y a plus d'un siècle à la Martinique et y produisit plusieurs rameaux, dont l'un s'éteignit en la personne de l'impératrice Joséphine. Il prit une part honorable aux campagnes de l'Empire, obtint le grade de lieutenant-colonel et servit en Italie comme aide de camp du prince Eugène ; il l'accompagna plus tard en Bavière, où il vécut avec lui dans l'intimité. Il ne reparut pas sur la scène politique avant le rétablissement du regime impérial : à cette époque, il fut appelé à siéger au Sénat (31 décembre 1852) et chargé dans la maison de l'impératrice des fonctions de grand maître des cérémonies (1853). Il avait été promu grand-croix de la Légion d'honneur le 21 mars 1856. — Il est mort le 3 mars 1861.

De ses trois fils, l'un Robert Charles-Émile, baron de TASCHER, né le 24 octobre 1822, capitaine d'infanterie de marine depuis 1851, était devenu officier d'ordonnance de Napoléon III et maréchal des logis du Palais. A la mort de son père, le nouveau duc a été appelé au Sénat par décret du 4 mars 1861. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1860. Il a été élu membre du conseil général de l'Aisne.

TASCHEREAU (Jules-Antoine), littérateur français, ancien député et représentant, né à Tours, le 19 décembre 1801, vint de bonne heure à Paris, et, grâce à son savoir et à la protection d'influents personnages, prit une assez bonne position dans les lettres et la presse : il donna des articles au *Courrier français*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue française*, etc., et publia les *Œuvres complètes de Molière* (1823-1824, 8 vol. in-8), avec un commentaire nouveau ; les *Œuvres de Boufflers* (1827, 2 vol. in-8) ; la *Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot* (1829-1830, 15 volumes in-8), etc. Il se fit surtout connaître par son *Histoire de la vie et des écrits de Molière* (1825, in-8), réimprimée plusieurs fois, et par son *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* (1829, in-8 ; nouv. édit., 1857).

Ami d'Armand Carrel et l'un des rédacteurs du *National* depuis sa fondation, M. Taschereau ob-

tint, à la suite de la révolution de 1830, le titre de secrétaire général de la préfecture de la Seine, puis celui de maître des requêtes. Il quitta ses fonctions administratives, le 4 janvier 1831, avant les événements qui amenèrent la retraite de M. Odilon Barrot (voy. ce nom), rentra dans l'opposition militante, collabora encore à diverses feuilles libérales, édita avec M. Monmerqué les *Historiettes de Tallemant des Réaux* (1833-1834, 6 vol. in-8) et fonda, sous le titre de *Revue rétrospective* (1833-1837, 20 vol. in-8), un intéressant recueil historique, contenant des mémoires et documents authentiques, inédits et originaux, pour servir à l'histoire de la littérature et à la biographie. Élu, en 1838, député de l'arrondissement de Loches, il votait habituellement avec l'opposition; mais il fut obligé de renoncer, en 1842, à son mandat, parce qu'entraîné dans des spéculations malheureuses, il ne pouvait plus payer le cens d'éligibilité. Redevenu journaliste, il écrivit assidûment dans *le Siècle* et *l'Illustration*, et ce fut lui qui souleva l'opinion contre M. de Girardin à propos des mines de Saint-Bérain et des scandales électoraux de la Creuse.

Un mois après la révolution de Février, M. Taschereau, « reprenant une publication interrompue, » fit paraître sa nouvelle *Revue rétrospective* (31 mars 1848), exclusivement politique cette fois, et qui débutait par l'impression des *Déclarations faites par *** devant le ministre de l'intérieur* au sujet de l'émeute de 1839. La nature des réponses de M. Blanqui, suffisamment désigné comme auteur de ce rapport, motiva, de la part de M. Taschereau, une plainte en diffamation, et il résulta de l'instruction que la pièce publiée était une copie qui remontait à 1839, et à laquelle, dans l'absence de l'original, des témoignages importants donnaient beaucoup d'autorité. Ce fut, avec une série de listes des parties prenantes aux anciens fonds secrets, le document le plus compromettant publié par la *Revue*, qui cessa de paraître à la fin de la même année (1848, in-4).

Cependant M. Taschereau était élu, comme candidat du parti démocratique modéré, représentant d'Indre-et-Loire à la Constituante, le quatrième sur huit, par 47 310 voix. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, pour lequel il se prononça avec la gauche, il vota constamment avec la droite, notamment pour les deux Chambres, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, les lois contre la presse, etc. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et recommanda aux électeurs de son département la candidature du général Cavaignac. A l'Assemblée législative, il se fit remarquer par la vivacité de ses attaques contre le parti républicain. Lorsque la lutte arriva à sa fin, entre la majorité parlementaire et l'Élysée, il se rallia au Président, fut appelé, peu de temps après le coup d'État, aux fonctions d'administrateur adjoint à la Bibliothèque impériale et spécialement chargé des catalogues. Il poursuit la publication du *Catalogue des imprimés* (1855-1859, in-8. t. I-VI). Le catalogue de l'Histoire de France formera à lui seul 8 volumes. Lors de la réorganisation de cet établissement, il a été nommé administrateur-directeur général de la Bibliothèque impériale (fin 1858). C'est par anticipation que divers annuaires dont nous avons reproduit le témoignage, ont décoré M. Taschereau : il n'a reçu qu'en 1859 la croix de la Légion d'honneur.

TASSAERT (Nicolas-François-Octave), peintre français, né à Paris, le 26 juillet 1800, suivit, à partir de 1817, les ateliers de Pierre Guérin et de Guillon Le Thière, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1825. Il débuta comme portraitiste au salon de 1831, puis se livra à la peinture historique et travailla pour le musée de Versailles, pour lequel il a notamment exécuté *les Funérailles de Dagobert à Saint-Denis*. Il a traité aussi la peinture de genre. Il a exposé : *la Mort du Corrége*, *Diane au bain*, *la Mort d'Héloïse*, *les Voleurs volés*, *Érigone*, *l'Ange déchu*, *le Marchand d'esclaves*, *les Enfants heureux*, *les Deux mères*, *la Famille malheureuse*, *Intérieur d'atelier*, *les Jardins d'Armide*, *le Retour au village*, *le Vieux musicien*, *la Rentrée du bal*, *Madeleine au désert*, *le Christ aux Oliviers*, *le Doute et la Foi*, *la Vierge allaitant Jésus*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Ciel et l'Enfer*, plusieurs *Portraits* d'artistes, d'enfants, etc. (1831-1853) et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *le Sommeil de l'enfant Jésus*, *le Fils de Louis XVI dans la tour du Temple*, *la Triste nouvelle*, *Sarah la baigneuse*.

Plusieurs de ces sujets ont été popularisés par la gravure ou la lithographie, quelques-uns ont été reproduits dans *l'Artiste*. M. Tassaert a obtenu, pour le genre historique, une 2e médaille en 1838, une 3e en 1855 et une 1re en 1849.

TASSEL (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Lannion (Côtes-du-Nord), en 1802, d'une famille libérale, étudia le droit et se fit recevoir avocat sous la Restauration; il professait des opinions avancées. En 1820, le gouvernement de Juillet le nomma secrétaire général de la préfecture du Finistère. Ses sentiments démocratiques le portèrent bientôt à donner sa démission, à l'exemple du préfet, M. Billiard. Il se fit inscrire au barreau de Lannion (Côtes-du-Nord), et y plaida avec succès jusqu'en 1848. Après la révolution de Février, il fut élu, le huitième sur quinze, représentant du département du Finistère, tandis que son parent, M. Yves Tassel, que plusieurs biographies ont confondu avec lui, était nommé dans celui des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota avec le parti démocratique non socialiste, fit partie de l'opposition après l'élection du 10 décembre, et repoussa la proposition Rateau. Non réélu à l'Assemblée législative, M. H. Tassel alla reprendre sa place au barreau de Lannion.

TASSEL (Yves), ancien député français et représentant du peuple, né à Plouberre (Finistère), le 24 janvier 1803, était notaire à Perros-Guirec, près de Lannion, et professait, sous la monarchie de Juillet, des opinions radicales. Les électeurs de son arrondissement l'envoyèrent au conseil général, puis en 1846, à la Chambre des députés, en remplacement du général Thiard, qui, élu en même temps à Chalon-sur-Saône et à Lannion, avait opté pour le premier collége. Le succès de sa candidature était dû surtout à l'appui que lui avaient prêté les légitimistes et le clergé, par opposition à son concurrent, M. Jules Simon (voy. ce nom) Malgré cette alliance momentanée avec la droite, le député de Lannion s'associa aux efforts de l'extrême gauche contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le même département, le huitième sur seize, par 95 551 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti démocratique; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et repoussa la proposition Rateau, qui hâtait l'avénement de l'Assemblée législative, à laquelle il ne fut pas réélu.

TASTU (Sabine-Casimir-Amable Voïart, dame), femme de lettres française, née à Metz (Moselle), le 31 août 1795, est fille de l'artiste J. Ph. Voïart, et d'Élisabeth Petitpain, connue sous le nom de Wouters. Après une première jeunese ignorée, elle vivait modestement, s'occupant d'éducation, lorsqu'en 1816 elle épousa M. Joseph Tastu, imprimeur. Quatre ans après, elle débuta par *la Chevalerie française*, petit volume composé de pièces en vers et en prose. De 1821 à 1823, elle remporta trois couronnes aux Jeux floraux et fixa enfin l'attention publique par *les Oiseaux du Sacre* (1824), poëme de circonstance. La révolution de Juillet, en compromettant la position de son mari, détourna Mme Tastu des travaux littéraires; elle les reprit en 1840, et remporta le prix à l'Académie française, pour son *Éloge de Mme de Sévigné*. Elle s'est principalement tournée depuis vers les livres d'éducation.

On a d'elle : *la Liberté, ou le Serment des trois Suisses*, inspiré du tableau de Steuben (1825); *Poésies* (1826); *Poésies nouvelles* (1834); *OEuvres poétiques* (1837); *Chroniques de France* (1829); *Soirées littéraires de Paris* (1832); *Éducation maternelle* (1835, in-4; 5e édit. 1861, gr. in-8, avec 500 vignettes), simples leçons d'une mère à ses enfants; *le Livre des enfants* (1836-1837, 2 vol.), contes choisis; *Cours d'histoire de France* (1836-1837, 2 vol.), lectures tirées des chroniques et des mémoires; *les Enfants de la vallée d'Andlau, ou Notions familières sur la religion*, etc. (1836, 2 vol.); *Prose* (1836, 2 vol.); *Lectures pour les jeunes filles, ou Leçons et modèles de littérature, en prose et en vers* (1840-1841, 2 vol.); *le Bon petit garçon, ou les Récits du maître d'école* (1841); *l'Honnête homme* (1841); *Des Andelys au Havre, illustrations de Normandie* (1842); *Tableau de la littérature italienne* (1843); *Tableau de la littérature allemande* (1844); *Voyage en France* (1845); plusieurs traductions d'ouvrages anglais, des *Voyages, Excursions, Contes moraux* (1833-1849) et, dans ces dernières années, des rééditions ou remaniements de ses premiers ouvrages sous de nouveaux titres (1848-1859) et ses *Poésies complètes* (1859).

Son fils, M. Eugène Tastu, a été nommé, en 1848, vice-consul à Malte, où sa mère l'a accompagné et a séjourné quelque temps. Depuis il est passé à Lanarca (Chypre), puis à Bagdad, comme consul général. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1844 et promu depuis officier.

TAUCHNITZ (Charles-Chrétien-Philippe), libraire allemand, dirigea la maison établie à Leipsick, vers la fin du dernier siècle, par son père Charles-Christophe-Traugotz Tauchnitz, mort en 1836, et qui doit surtout sa réputation à ses éditions d'auteurs classiques, signalées, malgré leur prix modéré, par la correction du texte, la beauté typographique. Outre la continuation de cette collection, M. Tauchnitz a aussi donné un certain nombre de publications de haute science philologique.

Une seconde librairie du même nom a été fondée en 1837 par M. Chrétien-Bernard, aujourd'hui baron de Tauchnitz, cousin du précédent. C'est cette maison qui édite cette collection d'ouvrages anglais (*Collection of british authors*), aujourd'hui très-répandue en Allemagne et à l'étranger, et dont près de 600 volumes environ ont paru jusqu'ici. Le chef de cette librairie a reçu du duc de Saxe-Cobourg le titre de baron qui lui a été aussi reconnu par le roi de Saxe.

TAULIER (Marc-Joseph-Frédéric), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 15 décembre 1806, fit ses études de droit dans cette ville, y fut reçu avocat et devint tour à tour suppléant à la Faculté (1832), professeur de Code civil (1839) et doyen (1856). Il a été, sous Louis-Philippe, maire de Grenoble, et il représenta un des cantons de cette ville au conseil général de l'Isère. On a de M. Taulier un ouvrage estimé : *Théorie raisonnée du Code civil* (1844, 6 vol. in-8).

Son frère, M. Henri-Joseph-Jules Taulier, né à Grenoble, le 6 novembre 1808, se destinait également au barreau, lorsqu'il renonça à cette carrière pour entrer dans l'enseignement; après avoir enseigné la rhétorique dans divers colléges, de 1830 à 1837, il acquit à cette date une institution de plein exercice dans l'Isère. Il est auteur de quelques ouvrages d'éducation et d'une *Histoire du Dauphiné* (1854, in-8).

TAYLER (John-William), minéralogiste anglais, né vers 1822, et fils de l'amiral J. N. Tayler, s'était déjà fait connaître par quelques travaux sur la chimie inorganique lorsque, au printemps de 1850, il fut chargé d'une pénible expédition d'exploration dans le Groënland, par une compagnie industrielle qui venait d'obtenir le monopole des mines de ce pays. Il y fit deux voyages, qui eurent des résultats assez précieux pour la science; s'étant avancé une première fois jusqu'à Arksuk, il corrigea plusieurs erreurs des cartes géographiques. En 1854, il s'établit à Arksuk, y commença l'exploitation d'une mine de plomb argenté et profita d'un hivernage forcé pour étudier en détail la nature du sol. Le jeune savant a entrepris, en 1856, une troisième expédition.

TAYLER (Frederick), peintre anglais, né le 30 avril 1804, à Barham-Wood (comté d'Hertford), était, il y a vingt ans, un des exposants les plus assidus de l'ancienne Société des peintres d'aquarelles, et l'un des peintres estimés des mœurs du sport, des chevaux, des chiens et des parties de chasse. On cite de lui : *les Promeneurs, la Moisson*, la série des *Pastorales anglaises*, exécutées en collaboration avec feu George Barrett : *la Chasse au faucon*; des tableaux de genre dont les sujets sont empruntés à W. Scott; enfin plusieurs dessins pour les livres à la mode, entre autres l'édition illustrée de *sir Roger de Coverley*; etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Tayler a envoyé : *les Chevaux au vert, la Chasse au Cerf, la Chasse au faucon, le Tir au papegai, le Tir au Lièvre de montagne*, remarquables aquarelles qui lui ont valu une médaille de deuxième classe.

TAYLOR (Isidore-Séverin-Justin, baron), voyageur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 15 août 1789, appartient par son père à une famille d'origine anglaise, naturalisée en France, et par sa mère à celle des Walvein, qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Flandre. Il fit ses études à Paris et se prépara d'abord à l'École polytechnique; mais ses goûts le portaient plutôt vers les arts et la littérature, et il étudia le dessin sous le peintre Suvé. A dix-huit ans il vivait modestement de son crayon et de sa plume. Ses articles de critique étaient bien accueillis dans les journaux du temps. Échappé une première fois à la conscription en 1810, à cause de la délicatesse de sa santé, il fut repris l'année suivante. Il put se racheter et entreprit son premier voyage d'exploration artistique à travers la Flandre, une partie de l'Allemagne et l'Italie. De retour en France, au milieu des derniers désastres de l'Empire, il s'enrôla dans les gardes mobiles, où son titre de neveu d'un général lui valut d'abord le grade de sous-lieutenant.

Dès la première rentrée des Bourbons, M. le baron Taylor embrassa leur cause. Admis dans la garde royale, il obtint au concours une place de lieutenant dans la compagnie d'artillerie dite de Wagram. C'est à cette époque que, mêlant la passion de la littérature dramatique à celle des arts, il composa les cinq pièces de théâtre dont nous donnons plus loin les titres. Consacrant tous ses congés à des voyages, il parcourut successivement, suivant un plan arrêté, l'Allemagne (1816), la Hollande (1817), l'Angleterre (1818). Il fit la campagne d'Espagne à la fois en soldat et en artiste. Chargé, comme officier d'état-major et aide de camp du général d'Orsay, de plusieurs missions importantes ou difficiles, mis fréquemment à l'ordre du jour et nommé capitaine à la fin des hostilités, il avait, au milieu de ces occupations et de ces dangers, recueili de nouveaux matériaux destinés à prendre leur place à côté de ceux qu'il avait amassés jusque-là et dont il avait même commencé la publication. Il quitta l'armée avec le grade de chef d'escadron, pour se livrer à ses travaux artistiques et littéraires.

D'honorables préoccupations ou des fonctions utiles vinrent plus d'une fois l'en distraire. Jaloux d'arrêter les dévastations de la bande noire de 1818 à 1830, il obtint des Chambres, par une suite de pétitions, la restauration de nos principaux monuments du moyen âge. Nommé, en 1824, commissaire royal de la Comédie-Française, il y introduisit le soin, jusque-là inconnu, de la mise en scène et de la perspective théâtrale, et osa tenter un rapprochement entre deux écoles rivales arrivées au plus haut point de lutte et d'animosité. C'est à lui seul que le public dut la reprise, si longtemps refusée, du *Mariage de Figaro*, et M. Victor Hugo sa première représentation d'*Hernani*. Trois ans plus tard le gouvernement de Charles X l'envoyait en Egypte pour traiter de l'acquisition des obélisques de Loucqsor et des plus rares curiosités de notre musée égyptien. La négociation ne fut terminée que dans un second voyage, après l'avénement de la dynastie de Juillet. Au retour du premier, pendant lequel il n'avait dépensé que 17 000 francs sur 100 000 qui lui étaient alloués, il remit scrupuleusement 83 000 francs au gouvernement nouveau. Le roi Louis-Philippe confia aussi au baron Taylor d'importantes missions, telles que celle de retrouver en Espagne les chefs-d'œuvre que les alliés nous avaient enlevés ou de recueillir en Angleterre le musée Standish. Cependant il reprenait de temps en temps, dans l'intérêt de ses travaux, les excursions en Italie, en Grèce, en Turquie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte et sur les côtes d'Afrique, et en rapportait chaque fois de nouvelles richesses archéologiques ou des objets de curiosité, qui ont pris place dans les galeries de Versailles, du Louvre et de nos divers musées.

M. Taylor a encore attaché son nom, en France, à la création de ces sociétés de secours mutuels destinées à soutenir les gens de lettres et les artistes, et dont la bienfaisante organisation lui a fait un juste renom de philanthropie. Dans l'espace de quatorze ans, il a, par l'activité de son initiative et de ses démarches, doté les associations des peintres, des musiciens, des artistes dramatiques, des inventeurs industriels. Il en fut le président perpétuel et il en dirige chaque année les séances solennelles.

Les ouvrages de M. Taylor, dont certaines parties touchent d'assez près à l'art pour avoir pu figurer aux salons de 1824 et 1827, résument cette immense quantité de faits et de renseignements artistiques recueillis dans tant de lieux. Il faut citer d'abord : les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1854, in-folio), vaste collection, encore inachevée, entreprise avec la collaboration littéraire de MM. de Cailleux et Nodier, et le concours artistique d'Isabey, de Géricault, de MM. Ingres, Viollet-le-Duc, Dauzats, etc., la première publication qui ait adopté la gravure lithographique et qui doit offrir, dans l'ensemble de ses vastes séries, la topographie, l'histoire et les souvenirs artistiques de tous les départements français rattachés à la circonscription de nos anciennes provinces. Viennent ensuite : *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger, à Tétouan* (1826 et suiv., in-4) ; *la Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée* (1837 et suiv., in-4), considérées sous leur aspect historique, archéologique, descriptif et pittoresque; *Pèlerinage à Jérusalem* (1841) ; *Voyage en Suisse, en Italie, en Sicile, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne, en Grèce*, etc. (1843) ; les cinq pièces de théâtre dont nous avons parlé plus haut, drames et comédies : *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand, le Délateur, Ismaïl et Marie, le Chevalier d'Assas, Amour et étourderie* (1815-1822) ; les *Annuaires* des cinq associations qu'il a fondées, publiés régulièrement sous sa direction; etc.

M. Taylor a été nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1847, en remplacement du comte de Clarac. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1822, il a été promu officier en 1833 et commandeur en 1837. Il a obtenu, comme dessinateur, une médaille d'or au salon de 1827.

TAYLOR (Bayard), voyageur et littérateur américain, né en avril 1825, dans l'État de Pensylvanie, où il a passé sa jeunesse, manifesta de bonne heure ses penchants littéraires et débuta à dix-huit ans par un long poëme tiré de l'histoire chevaleresque de l'Espagne. En 1844, il visita l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et la France, et publia le récit de ses voyages sous le titre de : *Views a-foot* (1846). A la même époque il s'établit à New-York et devint un des rédacteurs habituels de *la Tribune*, feuille démocratique, à laquelle il adressa, en 1848 et 1849, une correspondance sur les mœurs et l'état politique de la Californie.

Touriste infatigable, M. Taylor, à peine âgé de trente ans, avait exploré presque tous les points du globe : en 1851, il a fait le tour de la Méditerranée; en 1853, il a visité l'Inde, la Malaisie, la Chine et le Japon avec l'escadre d'expédition du commodore Perry; l'année suivante, il était de retour dans l'ancien monde et allait explorer la Syrie, l'Arabie, la haute Égypte. Il remonta le cours du Nil bien au-dessus des rapides, et pénétra dans l'Afrique centrale jusqu'à la petite mer verte connue sous le nom de lac des Gazelles. *La Tribune* de New-York a reçu la primeur des relations exactes, mais un peu sèches de ces voyages; l'auteur les a réimprimées à bas prix sous les titres suivants : *l'Eldorado* (1850), qui n'est autre que la Californie; *Vues et paysages de l'Égypte, Tableaux de Palestine, Voyage au centre de l'Afrique* (1854), *l'Inde, la Chine et le Japon* (1855), etc. M. Taylor, qui n'a pas perdu le goût de la poésie, a encore écrit un volume d'*Orientales* (Eastern poems).

TAYLOR (Isaac), écrivain religieux anglais, né dans le comté d'Essex, vers la fin du XVIII[e] siècle, et fils d'un ministre de l'Église dissidente, fut élevé sous sa direction, et commença l'étude de la théologie afin d'entrer dans les ordres. Il l'abandonna pour celle du droit et finit par se retirer à la campagne, où il se livra à des travaux littéraires. Vers 1825, il fit paraître l'*Histoire naturelle de l'enthousiasme* (the Natural History of

enthusiasm), ouvrage anonyme qui causa une vive sensation sur les esprits religieux des diverses communions indépendantes et qui fut suivi du *Christianisme primitif* (Ancient Christianity), exposant de nombreuses dissidences qui semblent faire des premiers Pères de l'Église autant d'écrivains hétérodoxes; des *Éléments de psychologie* (Elements of thought), espèce de catéchisme philosophique à l'usage des étudiants en théologie, et de *la Démonstration physique d'une autre vie* (the Physical Theory of another life), où l'auteur passe en revue les transformations matérielles de l'homme et des êtres créés, postérieures à la mort terrestre.

Nous citerons encore de lui : *Fanatisme* (Fanaticism); *Du despotisme religieux* (Spiritual despotism); *Loyola et les jésuites; Wesley et le méthodisme*, études conçues au point de vue du libre penseur; une série de méditations religieuses sous ce double titre : *les Soirées du samedi* (Saturday evening) et *l'Éducation domestique* (Home education). M. Taylor n'appartient, comme écrivain, à aucune des sectes de la religion anglicane; remontant aux sources mêmes du christianisme, il s'efforce de démontrer l'inanité de toutes les communions exclusives. Il mène une vie retirée et ascétique, et, quoique laïque, il est monté quelquefois en chaire pour traiter des questions de morale et de charité.

TAYLOR (Tom), littérateur anglais, né en 1817, à Sunderland (comté de Durham), fut élevé à l'université de Glasgow, où il remporta trois médailles d'or, et à celle de Cambridge (1837), qui lui conféra le grade de maître ès arts. Il entra quelque temps après dans l'enseignement, occupa deux ans la chaire de langue et de littérature anglaise au Collége de l'université à Londres, puis étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices de la société d'Inner Temple (1845). Il était secrétaire adjoint au comité de santé lorsque, à la réorganisation de cette institution en 1854, il fut chargé des fonctions de secrétaire.

M. Taylor a fait représenter plusieurs ouvrages dramatiques, qu'il a écrits seul ou en collaboration avec M Charles Read, drames, comédies et pièces diverses, dont quelques-unes n'ont pas manqué de succès. Il a fourni au *Punch* des articles remarquables par leur entrain. En 1853, il a édité la curieuse *Autobiographie du peintre B. R. Haydon* (Autobiography, 3 vol. in-8), soigneusement extraite du volumineux journal que cet artiste tint pendant toute sa vie.

TCHAMOURDGIAN ou TCHAMOURJI-OGHLOU (Jean), dit *Badréli* (honorable), érudit et publiciste arménien, né à Brousse (Turquie), vers 1797, exerça pendant longtemps les fonctions de professeur au village arménien d'Adapazar. Appelé en 1830 à Constantinople par le patriarche, et chargé de l'enseignement de l'arménien à l'école de Scutari, il entra peu après dans les bureaux du séra-ki-rat en qualité de traducteur. En 1837 il redevint professeur à Scutari, où venait d'être établie une haute école arménienne, qui, fermée en 1842 par suite de dissensions, fut rouverte, après 1848, sous la direction même de M. Tchamourdgian. Mais ses tendances catholiques provoquèrent de nouveaux troubles, qui amenèrent la suppression de l'école. Il vécut depuis à Scutari dans une modeste retraite.

M. Tchamourdgian jouit à Constantinople, comme savant et comme écrivain, d'une réputation considérable. On cite de lui un grand nombre d'ouvrages pour l'enseignement, entre autres : une *Grammaire arménienne* (1840, tome I); puis des écrits de polémique ou d'histoire religieuse, la plupart en arménien : *Abrégé d'histoire ancienne; Histoire de l'Église* (inédit); *le Chemin du bonheur*, *Réfutation du protestantisme*, en turc, etc.; plusieurs traductions d'ouvrages italiens et français, comme les *Principes de la politesse* de Gioja (4 vol.); la *Logique* de Condillac, les *Pensées* de Pascal, l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais (inédit); enfin la première revue arménienne spéciale qui se soit publiée à Constantinople, le *Baïasdan* (l'Arménie), qui, fondée en 1846, succomba, en 1852, aux dissentiments que nous avons rappelés. Il la remplaça, en 1854, par une nouvelle revue bimensuelle, *Zohal*, traitant presque uniquement de controverses religieuses et écrite en langue turque, mais avec des caractères arméniens.

TCHE-TA-KAI, est second ministre dans le corps d'armée de l'insurrection chinoise. D'une grande maigreur et le teint fortement basané, il a une réputation de laideur physique incontestée; mais on lui attribue une grande supériorité d'intelligence. C'est un lettré, et on affirme qu'il est l'auteur de la plupart des proclamations qui ont été publiées dans ces derniers temps. Cette circonstance ferait supposer que c'est un Chinois rallié aux mêmes doctrines de protestantisme chrétien que le prétendant (voy. TIEN-TÉ).

TCHIHATCHEF (Pierre DE), géologue et naturaliste russe, né en 1812, à Gatchina, près de Saint-Pétersbourg, d'une famille noble de la Bohême, qui émigra au XIVe siècle en Pologne, et destiné à la carrière diplomatique, éprouva, de bonne heure, la passion des voyages d'exploration et de découvertes. Entré fort jeune au ministère des affaires étrangères, il fut attaché à l'ambassade de Russie à Constantinople, où il demeura trois ans (1841-1844), et songea dès lors à faire de l'Orient le théâtre de ses futures explorations scientifiques. En 1844, il quitta la diplomatie pour se livrer à l'étude des sciences naturelles, et, après deux années passées à l'Académie des mines de Freiberg, il retourna à Saint-Pétersbourg, où il fut chargé par le gouvernement d'une mission scientifique dans l'Altaï. Il en a publié la relation sous ce titre : *Voyage scientifique dans l'Altaï et dans les contrées adjacentes* (Paris, 1846, in-4, avec *Atlas*).

Au retour, M. de Tchihatchef s'occupa de réaliser le projet d'explorer en grand l'Asie Mineure, et, pour être plus libre, il renonça à toute position officielle, se démit de sa charge de gentilhomme ordinaire de la chambre de l'empereur, et vendit toutes les propriétés dont il avait hérité du chef maternel: une partie de sa fortune fut employée aux préparatifs de cette expédition. Il partit ensuite sans nulle protection officielle, sans interprète, sans guide même, accompagné seulement d'un Tatar et d'un domestique français, qui succomba bientôt aux fatigues du voyage. Il parcourut toute cette contrée, qui n'était connue que sous le rapport archéologique, et, après six années de labeurs et de dangers, il put entreprendre d'en publier le tableau physique le plus complet. Son bel ouvrage intitulé : *l'Asie Mineure, description physique, statistique et archéologique de cette contrée*, se divise en quatre parties, qui doivent embrasser successivement : 1° la géographie physique; 2° la climatologie et la botanique; 3° la géologie; 4° la statistique et l'archéologie. Les deux premières qui ont paru (Paris, 1853-1856, 2 vol. gr. in-8, avec *Atlas* et planches) ont suffi pour faire apprécier l'immensité des matériaux recueillis par l'auteur, ainsi que l'habileté avec laquelle ils ont été mis en œuvre. Il en a paru deux tomes en 1860 et 1862 (gr. in-8,

avec *Atlas* in-4). Il convient encore de citer à part : *le Bosphore et Constantinople*, avec perspectives des pays limitrophes (1864, gr. in-8, avec cartes et figures).

Une foule d'autres travaux ont été publiés également à Paris, par M. de Tchihatchef, sous forme de mémoires, dans les *Comptes rendus* et *Bulletins* des diverses sociétés savantes dont il est membre, notamment ceux de l'Académie des sciences, *l'Annuaire météorologique*, *le Journal asiatique*, etc. Nous mentionnerons seulement : *Lettres à M. Mohl sur les antiquités de l'Asie Mineure; Considérations historiques sur les phénomènes de congélation dans le Pont-Euxin et dans la mer d'Azof; Sur la chèvre d'Angora et sa naturalisation en Europe; Végétation des hautes montagnes de l'Asie Mineure* (1853-1859) ; des écrits de circonstance : *Nouvelle phase de la question d'Orient* (1860, in-8) ; *la Turquie Mirès* (1861, in-8) ; *le Royaume d'Italie, étudié sur les lieux mêmes* (1862, in-8).

M. de Tchihatchef a résidé habituellement à Paris pendant les intervalles de ses longs voyages. Parmi les sociétés savantes dont il est membre, citons encore celle de géographie de Londres, où il remplaça Léopold de Buch, la Société minéralogique et des naturalistes de Moscou, l'Institut de Philadelphie, l'Académie des sciences de Berlin. Il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences, en remplacement de l'amiral Beaufort, le 19 août 1861. Il a été nommé commandeur des ordres de Sainte-Anne, de Saint-Stanislas et de Saint-Wladimir de Russie, grand officier de l'Aigle-Rouge de Prusse, grand cordon du Lion et du Soleil de Perse, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

TECHENER (Jacques-Joseph), libraire français, né à Orges (Haute-Marne), en 1802, et fils d'un chirurgien militaire, vint jeune à Paris, fut attaché au Cercle encyclopédique de Martainville-Delaage, et le dirigea pendant le long procès qui suivit la mort du propriétaire. En 1827, il ouvrit à son compte une librairie, qui est devenue la première de France, soit pour les pièces rares et curieuses, livres ou autographes, soit pour les *Catalogues* et les ouvrages dits paléographiques.

M. Techener a fondé, en 1834, le *Bulletin du bibliophile*, recueil mensuel, et dans lequel il a signé lui-même de fréquents articles. Il a en outre publié : *Considérations sérieuses à propos de la Bibliothèque royale, suivies d'un plan possible pour faire le catalogue en trois ans* (1847), *De l'amélioration des bibliothèques au point de vue du perfectionnement moral du peuple* (1848), etc. Il a paru, sous le nom de MM. Techener père et fils, une *Histoire de la bibliophilie, recherches sur les bibliothèques des plus célèbres amateurs*, etc. (1861-1863, 9 livraisons, avec pl.).

TEDESCO (Ignace-Amédée), pianiste allemand, né en 1817, à Prague (Bohême), dut son éducation musicale à Triebensee et à Tomaschek, commença à se produire dans les concerts publics, où il parut avec avantage à côté du violoniste Lafont. En 1835, il joua à Vienne et fit ensuite une tournée artistique dans le midi de la Russie. De retour à Pesth, en 1847, il visita le nord de l'Allemagne, puis, après avoir donné quelques soirées à Londres en 1856, il vint l'année suivante se faire entendre à Paris. Parmi ses compositions, on cite : *Adieu à Vienne, l'Étoile du soir, le Chant de la fileuse, Podolia*, etc.

TEGOBORSKI (Louis DE), économiste russe, né à Varsovie (Pologne), en 1793, mort en mars 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TEICHMANN (Jean-François-Théodore), homme politique belge, né à Venloo, en 1788, fit ses études en France, fut, de 1806 à 1808, élève de l'École polytechnique, et alla se fixer en Belgique, où il devint rapidement inspecteur général des ponts et chaussées. Après la révolution belge, il occupa quelques semaines le ministère de l'intérieur (août à sept. 1831), siégea, de 1832 à 1835, à la Chambre des Représentants, et fut nommé, le 10 décembre 1845, gouverneur de la province d'Anvers, qu'il a administrée jusqu'à présent. M. T. Teichmann a été nommé commandeur de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur et commandeur de divers autres ordres étrangers.

TEISSERENC (Pierre-Edmond), ou TEISSERENC DE BORT, administrateur et publiciste français, né à Châteauroux, en 1814, entra à l'École polytechnique en 1833, en sortit en 1835, pour entrer dans les contributions indirectes, et fit d'abord partie de l'administration des tabacs. Appelé, dès l'origine, à concourir à l'organisation des chemins de fer, il fut secrétaire général de la commission établie pour leur surveillance en 1842, quelques années après commissaire général du gouvernement auprès des compagnies autorisées, et enfin spécialement attaché comme administrateur au chemin de fer de Lyon à la Méditerranée (1852). M. Teisserenc a été élu député, en 1846, par le département de l'Hérault. Il a été chargé, en outre, de diverses missions relatives à l'étude des voies ferrées en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

On a de lui : *les Travaux publics en Belgique et les chemins de fer en France* (1839); *Lettre adressée au ministre des travaux publics sur sa mission en Angleterre* (1839, in-8) ; *De la politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (1842); *Étude d'un chemin de fer de Paris à Toulouse et à Bordeaux* (1842) ; *Des principes économiques qui doivent présider au choix des tracés de chemins de fer* (1843); *Statistique des voies de communication en France* (1845) ; *Études sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport*, suivies de *Tableaux, Statistiques*, etc. (1847, 2 parties ou vol. in-8); *De la perception des tarifs sur les chemins de fer* (1856), etc.

TELEKI (comte Ladislas), littérateur et homme politique hongrois, né le 11 février 1811, d'une noble et ancienne famille, est fils du célèbre savant de ce nom, qui fut longtemps président de l'Académie hongroise. Élu lui-même, en 1837, membre de l'Académie de Hongrie, il fut en même temps nommé député par le district de Fogaras à la diète de Transylvanie. En 1842, il fit jouer la tragédie *le Favori*, qui eut un succès soutenu. S'associant au comte Batthyani, pour faire prévaloir dans la Chambre haute les idées de réforme, il devint, en 1844, vice-président de la société nationale et président du club d'opposition. En 1848, il passa dans la Chambre basse comme député du comtat de Pesth. Envoyé, avec approbation du roi, comme ambassadeur à Paris le 31 août de cette année, il y resta après le désastre de Vilagos et s'y livra activement au journalisme; il écrivit dans *les Débats, le National, la Presse, l'Opinion publique* et *l'Événement*. Il y combattait le système de Bach. Cependant, à Vienne, on le condamnait à mort, et son nom était attaché à la potence. On dit que le comte Teleki jouissait à Paris de la confiance particulière de l'Empereur.

Vers la fin de l'année 1860, il alla visiter, à Dresde, une de ses sœurs, la comtesse Blanche,

qui a été détenue huit ans pour cause politique. Il y fut arrêté par la police royale, et, malgré toutes les protestations de la presse européenne, livré au gouvernement autrichien. Gracié par l'empereur et élu député à la diète de 1861, il y devint le chef de l'extrême gauche et acquit une popularité considérable. — Le 8 mai, il fut trouvé mort, tué d'un coup de pistolet dans son logement, la veille du jour où il devait développer son programme, opposé à celui de M. Deak, le chef d'une fraction moins radicale du parti national; ses obsèques eurent le caractère d'un deuil public.

TELL (Christian), général révolutionnaire roumain, né en 1808, à Cronstadt, en Transylvanie, servit dans le corps des *dorobantz* (troupes irrégulières), avec le rang de capitaine, entra dans l'armée régulière lors de sa formation (mars 1830), et parcourut lentement les grades inférieurs. La révolution de 1848 trouva M. Tell chef de bataillon. A cette époque, les chefs de l'opposition, décidés à agir, n'hésitèrent pas à s'ouvrir à lui. Il mit aussitôt son bataillon à la disposition de l'insurrection, et signa, avec MM. Héliade et Stephan Golesco, la proclamation du camp d'Islaz, signal de la révolution (9/21 juin 1848). Il fut membre du Gouvernement provisoire, qui lui conféra le grade de général, et ensuite de la lieutenance princière. Après l'entrée des Russes et la chute du gouvernement national, il s'était retiré à Smyrne, où il reçut de la Porte la solde d'inactivité de son grade. Rentré en Valachie, en 1857, le général Tell a été député au divan *ad hoc*, et a été choisi pour questeur du bureau.

TEMME (Jodocus), jurisconsulte allemand, né à Lette (Westphalie), le 22 octobre 1799, étudia successivement dans cinq grandes universités : Munster, Gœttingue, Heidelberg, Bonn et Marbourg. Après avoir passé par plusieurs emplois subalternes, il fut appelé, en 1839, à Berlin, comme second président du tribunal criminel, place qu'il perdit, en 1844, pour s'être prononcé trop ouvertement contre le nouveau projet de loi sur le mariage. Connu par ses opinions libérales, il devint, en 1848, premier président de la Cour supérieure de Munster et fut élu député à l'Assemblée nationale prussienne, où il vota avec l'extrême gauche. Le gouvernement lui enleva sa charge; mais il fut alors nommé, par plusieurs districts, membre du parlement de Francfort, et réélu à l'Assemblée de Prusse, dont il fit partie jusqu'à la dernière séance de Stuttgart, puis revint à Munster, où il fut arrêté et mis en accusation. Après une prévention qui dura neuf mois, le tribunal l'acquitta, en le déclarant désormais incapable de fonctions publiques. De 1851 à 1852, M. Temme dirigea la *Nouvelle gazette de l'Oder*. Depuis, il donna des consultations de droit, puis devint professeur à l'École de droit de Zurich.

Jurisconsulte et littérateur éminent, M. Temme a publié : *Traité du droit civil prussien* (Lehrbuch des preuss. Civilrechts; Berlin, 2ᵉ édit., 1846); *Archives de droit pénal* (Archiv für die strafrechtlichen Entscheidungen, etc.; 1853-1854), *Traité de droit pénal prussien* (Lehrbuch des preuss. Strafrechts; Berlin, 1853); *Traité du droit pénal suisse d'après la nouvelle législation fédérale* (Lehrbuch des schweiz. Strafrechts, etc ; Aarau, 1854); *Introduction à la procédure civile* (Anleitung zur Civilprocess-praxis; Schaffouse, 1855) ; *les Malfaiteurs* (die Verbrecher; Leipsick, 1855) ; la *Relation* de son procès (Brunswick, 1851), etc.

TEMPLE (sir GRENVILLE, Louis-John-Temple, 12ᵉ baron), né en 1858, est le représentant actuel d'une illustre famille qui fait remonter son origine jusqu'au comte Léofric de Chester, qui vivait sous Édouard le Confesseur, et à laquelle appartient lord Palmerston (Voy. ce nom). Un de ses membres, le 4ᵉ baron, se distingua dans la guerre de Flandre, sous les ordres de Marlborough. En 1860, il a succédé aux titres de son père. Il a pour héritier présomptif son oncle Algar Bourdoin, né à Malte en 1833, capitaine d'état-major à l'armée du Bengale.

TEMPLE (sir William), diplomate anglais, né le 19 janvier 1788, à Londres, mort dans cette ville le 24 août 1856. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

TEMPLEMORE (Henry-Spencer CHICHESTER, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1821, appartient à une branche cadette des marquis de Donegall, élevée à la pairie en 1831. Il servit quelque temps aux gardes et prit à sa majorité la place de son père, vacante depuis 1837, à la Chambre des Lords. Marié en 1842 avec une fille de sir A. Paget, il a pour héritier présomptif son fils Arthur-Henry, né en 1854, à Londres.

TENERANI (Pierre), sculpteur italien, né à Torano, près du Carrare, vers 1800, étudia d'abord sous Canova, puis s'attacha à Thorwaldsen, se passionna, comme lui, pour les chefs-d'œuvre de l'art antique et s'inspira à la fois du christianisme et de la mythologie. De 1819 à 1822, il sculpta une *Psyché avec la boîte de Pandore*, aujourd'hui au palais Lenzoni de Florence; un groupe de *Psyché et de Vénus ; Vénus couchée, à qui l'Amour ôte une épine du pied; Faune jouant de la flûte ; Christ sur la croix*, qu'il exécuta en argent pour l'église Saint-Étienne de Pise (1823). Il travailla, avec Thorwaldsen, au monument du duc de Leuchtenberg, dans l'église Saint-Michel de Munich. C'est lui qui fut chargé d'exécuter le monument que les Siennois élevèrent en 1830 à leur gouverneur Jules Bianchi. Les églises de l'Italie possèdent de lui plusieurs statues de *saints*, et il a fait pour la Colombie une statue de *Bolivar*.

En 1841, il fit le modèle d'une statue de *Ferdinand II*, roi des Deux-Siciles; en 1842, un bas-relief représentant une *Descente de croix*, pour la chapelle Torlonia dans l'église Saint-Jean de Latran. On lui doit encore un tombeau, où il a sculpté *l'Ange du Jugement dernier*, à Sainte-Marie de Rome, et des bustes et portraits nombreux, entre autres ceux de *Thorwaldsen* et de *Pie IX*. Professeur à l'Académie de Saint-Luc, il est devenu, en 1844, associé de notre Académie des beaux-arts.

TENNENT (sir James EMERSON), homme politique anglais, est né en 1804, à Belfast (Irlande), où son père était négociant. Il fit ses études à l'Université de Dublin et fut admis, en 1831, au barreau de Londres. Élu député, l'année suivante, par sa ville natale, il a siégé, avec quelques interruptions, jusqu'en 1852, et a soutenu la politique des conservateurs. Sir Robert Peel le fit arriver aux affaires en 1841 en l'attachant au bureau des Indes (*board of control*), le créa chevalier à vie en 1845 et l'envoya en même temps à Ceylan en qualité de secrétaire du gouvernement colonial (1845-1850). En 1852, il devint membre du comité des pauvres. Sir J. Tennent a publié divers ouvrages sur la Grèce, qu'il a beaucoup étudiée : *Voyages en Grèce* (Travels in Greece) ; *Histoire de la Grèce moderne* (History of modern Greece), qui renferme des détails curieux sur l'é-

tablissement de la monarchie ; *Lettres datées de la mer Égée* (Letters from the Ægean), etc.

TENNYSON d'Eyncourt (Charles), député anglais, né en 1784, fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et fut admis en 1806 au barreau, où il acquit une certaine notoriété. Libéral ardent, il prit une part active aux débats de la Chambre des Communes, où il a siégé pendant trente-cinq ans pour différents bourgs (1818-1852) ; à diverses reprises il fit des motions pour abréger la durée des législatures, réformer le système électoral et demander le vote au scrutin secret. Sous le ministère de lord Grey, il a rempli, de 1830 à 1832, les fonctions de directeur civil de l'artillerie. Il a fait, depuis cette époque, partie du Conseil privé.

TENNYSON (Alfred), poëte anglais, neveu du précédent, né en 1810, dans une paroisse du comté de Lincoln, où son père était pasteur, fit d'excellentes études à l'université de Cambridge et y remporta un des prix de poésie. De bonne heure indépendant par la fortune, il put se livrer à loisir aux travaux d'esprit et ne donner au public que des œuvres consciencieuses et longuement méditées. Après s'être marié, il a presque constamment vécu loin du monde, dans une maison de campagne aux environs de Londres ou dans l'île de Wight.

M. Alfred Tennyson débuta en publiant, avec son frère Charles, un recueil de pièces fugitives, puis il donna seul deux volumes de *Poésies lyriques* (Poems chiefly lyrical, 1830-1832, 2 vol.), essais de jeune homme, qu'il n'a reproduits qu'en partie dans la réimpression de 1842. En 1847 il publia *la Princesse* (the Princess), sorte de poëme dramatique dans le goût moderne, et en 1850, *In Memoriam*, recueil d'élégies inspirées par la mort de son plus cher ami d'enfance, Arthur Hallam, fils du célèbre historien. Vers cette époque il succéda à Wordsworth comme poëte lauréat, et c'est en cette qualité qu'il composa, en 1852, l'*Ode sur les funérailles de Wellington*. Il a donné depuis : le poëme de *Maud* (Maud and other poems; 1855). M. Tennyson excelle dans la peinture des sentiments tendres et délicats; sa sensibilité naturelle se traduit en beaux vers élégiaques, pleins, harmonieux; le caractère religieux et moral de sa poésie a beaucoup contribué à sa popularité. Avec plus d'imagination et de souci de la forme, il a continué modestement l'école médidative des *lakistes*. On l'a surnommé « le plus classique des romantiques anglais. » On avait annoncé, en janvier 1865, que le titre de baronnet avait été décerné à M. Alfred Tennyson, mais il ne l'a pas accepté.

TENORE (Michel), botaniste italien, né à Naples, en 1781, fils d'un médecin distingué, se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle ; à peine reçu docteur ès sciences, il ouvrit un cours de botanique et explora avec ses élèves les environs de Naples. C'est lui qui fut chargé, après avoir organisé le jardin du prince de Bisignano (1803), de créer, pour le gouvernement, le Jardin des plantes de Naples, qui devint, grâce aux soins de toute sa vie, un des premiers de l'Europe.

On a de lui : un *Traité de phytognosie* (1803-1808, 3 vol.), qui renferme des idées neuves sur la reproduction organique et la classification des végétaux; des recherches *sur les Propriétés médicales des végétaux du royaume de Naples*, plusieurs fois réimprimées et traduites en plusieurs langues; une *Flore napolitaine* (5 vol. in-folio, 250 planches), son principal ouvrage : *Flore médicale universelle* et *Flore particulière de la province de Naples* (1824); *Voyage en Italie, en Suisse, en France, en Angleterre, etc.* (1830), etc.

M. Tenore a en outre publié pendant quinze ans le *Journal encyclopédique* et lu un grand nombre de mémoires à l'Académie des sciences de Naples, dont il était membre et dont il a été président. Professeur de botanique à l'université de Naples, malgré son grand âge il n'avait pas plus interrompu ses leçons que ses travaux. M. Tenore était membre de l'ordre civil de Savoie et de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. — Il est mort le 19 juillet 1861.

TENTERDEN (John-Henry Abbott, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, est fils d'un président de la Cour du banc du roi. Connu d'abord sous le nom d'Abbott, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1832, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. N'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son neveu, Charles-Stuart-Aubrey Abbott, né en 1834, à Londres, et entré au ministère des affaires étrangères en 1854.

TERCEIRA (comte de Villaflor, duc de), général et homme d'État portugais, né le 18 mars 1792, entra au service en 1803, et fit, comme officier d'état-major, les campagnes de la guerre de l'indépendance. En 1826, il accepta la charte de don Pedro, et se déclara pour sa fille dona Maria-da-Gloria. Nommé général, il battit et repoussa jusqu'aux frontières de Castille le marquis de Chaves, partisan de don Miguel, et fut récompensé par le grade de maréchal de camp. Don Miguel, devenu régent, le lui ôta, et, devant les persécutions dont il fut l'objet, le général Villaflor dut s'enfuir du Portugal sur un vaisseau anglais. Au mois de juin 1828, il essaya vainement de ravitailler la ville d'Oporto, pressée par les troupes royales. Mais l'année suivante il rejoignit les patriotes de l'île de Terceira, et fut nommé général en chef de l'armée consiitutionnelle. Il s'empara successivement de toutes les Açores (1831), puis commanda l'expédition dirigée contre Oporto. Nommé le 8 novembre 1832, duc de Terceira, il s'embarqua sur les vaisseaux de l'amiral Napier pour cette aventureuse expédition des Algarves, qui décida la chute de don Miguel. Maître de toutes les provinces du Midi, et vainqueur des Miguelistes à Cacilhas, il entra à Lisbonne sans coup férir. L'année suivante, aidé de Saldanha, il prit Santarem et força l'usurpateur à accepter la capitulation d'Evora, en 1834.

Ce fut la fin de sa carrière militaire. Le chef de l'armée devint chef de parti. Appelé à la présidence du conseil, au mois d'avril 1836, il fut renversé par la révolution de septembre, contre laquelle il prit les armes avec l'assentiment secret de la reine. Vaincu avec les autres généraux chartistes par les troupes du nouveau ministère, il s'effaça pendant le règne constitutionnel des septembristes (1836-1842). Il aida Costa-Cabral, en 1842, à s'emparer du pouvoir, et fut lui-même ministre de la guerre pendant quelque temps. Sa chute, suivie de celle du comte de Thomar et de la terrible insurrection de 1846, le rattacha plus étroitement à la reine. Envoyé contre Oporto avec un corps d'armée, il fut fait prisonnier par les insurgés, mais rendu à la liberté par le triomphe définitif du parti chartiste, il devint encore une fois un des hommes influents de la situation et, à la sortie de Saldanha, reçut du comte de Thomar le commandement de Lisbonne (1re division militaire). En 1851, la reine, menacée par la révolte du duc de Saldanha, l'appela trop tard à son secours. Ennemi personnel de Saldanha,

adversaire politique des progressistes, il s'allia à Fontes et Cazal Ribeiro dans le ministère mixte qui remplaça celui du marquis de Loulé en 1858. Il était premier aide de camp du roi, grand écuyer, président du conseil et ministre de la guerre. — Le duc de Terceira est mort à Lisbonne, le 26 avril 1860.

TERME (Jean-Marie), homme politique français, député, est né à Lyon, le 11 mai 1823. Devenu maire de Saint-Just d'Avray et membre du conseil général pour le canton de Villefranche, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 5e circonscription du Rhône. Il a obtenu 20 133 voix sur 25 743 votants. M. Terme a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 5 novembre 1864.

TERNAUX (Louis-Mortimer), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 22 novembre 1808, et neveu du célèbre manufacturier de ce nom, fit ses études au collège Bourbon, fut membre, en juillet 1830, de la commission des récompenses nationales, entra ensuite au conseil d'État et prit part à ses travaux, en qualité de maître des requêtes, de 1837 à 1848. Il était déjà membre du conseil général de la Seine, lorsqu'au mois de mai 1842 il recueillit à Rhetel la succession parlementaire du maréchal Clausel. Il vota d'abord avec le ministère, passa, en 1845, dans les rangs de l'opposition, et fit, en plusieurs occasions, preuve de connaissances étendues en matière d'administration, de commerce et d'industrie. Après 1848, il représenta les Ardennes à la Constituante et à la Législative: il y prit une part active aux discussions et aux travaux préparatoires des comités. Membre de la majorité, il refusa de s'associer, en 1851, à la politique de l'Élysée, protesta contre le coup d'État et rentra dans la vie privée. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part son grand travail sur la Révolution française, intitulé : *Histoire de la Terreur, 1792-1794, d'après les documents authentiques et des pièces inédites* (1861-1864, tomes I-IV, in-8), on cite de M. Mortimer Ternaux quelques *Rapports* et des brochures.

Son frère, M. H. TERNAUX, ou TERNAUX-COMPANS, ancien secrétaire d'ambassade, s'est fait connaître par un certain nombre de publications, dont quelques-unes importantes et d'une grande étendue. Nous citerons : *Bibliothèque américaine ou Catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique, depuis sa découverte, etc.* (1836, in-8 et in-4); *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, etc.* (1re série 1836-1838, 10 vol. in-8; 2e série, 1839-1840, 10 vol. in-8); *Archives des voyages ou Collection d'anciennes relations, inédites ou très-rares, etc.* (1840-1841, 2 vol. in-8); *Bibliothèque asiatique et africaine ou Catalogue des ouvrages relatifs à l'Asie et à l'Afrique, etc.* (1841-1842, in-8, 2 parties); une traduction de l'*Histoire du Mexique*, de don Alvaro Tezozomog (1849, 2 vol. in-4); des *Essais, Notices, Lettres*, etc. C'est avec le concours de M. Ternaux-Compans qu'a été publiée la collection d'auteurs français, appelée la *Bibliothèque elzévirienne*, par l'éditeur Janet (voy. ce nom). — M. Ternaux-Compans est mort en décembre 1864.

TERQUEM (Olry), mathématicien français, né en juin 1782, ancien élève de l'École polytechnique, et le premier israélite qui y ait été admis docteur ès sciences, professeur aux Écoles impériales d'artillerie, bibliothécaire au dépôt central d'artillerie, etc., s'est consacré pendant toute sa vie à répandre dans la jeunesse le goût des études mathématiques. Il publia, avec M. Gerono, un recueil périodique ayant pour titre : *Nouvelles annales de mathématiques*, journal des candidats aux Écoles polytechnique et normale, et il a fait paraître, en 1842, des *Exercices de mathématiques élémentaires*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement. Le 26 décembre 1852, il avait été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 6 mai 1862.

On a encore de lui de nombreuses notes sur diverses questions de mathématiques élémentaires, insérées dans les *Nouvelles annales de mathématiques*, dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, etc.; une *Notice sur un manuscrit hébreu du Traité d'arithmétique d'Ibn-Esra* (*Journal* de M. Liouville, 1840); des *Lettres sur la réforme du culte judaïque*, un *Commentaire sur la mécanique céleste*, une *Histoire de l'artillerie*, etc. — Un homonyme, M. P. H. TERQUEM, publie périodiquement un *Bulletin* de bibliographie, d'histoire et de biographie mathématiques (tome VII, 1862).

TERREBASSE (Louis-Alfred JACQUIER DE), littérateur français, né à Lyon, le 16 décembre 1801, fit ses études au collège Louis-le-Grand à Paris. De 1834 à 1842, il siégea dans les rangs de l'opposition à la Chambre comme député de l'arrondissement de Vienne et fut remplacé par M. Bert. Il s'est spécialement occupé de recherches historiques et biographiques, et a publié notamment : *Histoire de Pierre Boyart, seigneur du Terrail* (1828, in-8; dern. édit., 1855), excellent travail qui a fait oublier la relation incomplète et inexacte qu'avait laissée Guiart de Berville: *Bayard à Lyon* (1829); *le Tombeau de Narcissa* (1851), belle-fille d'Young. Il a aussi donné à ses frais des éditions de manuscrits latins et français : *Histoire de Palanus, comte de Lyon* (1833, in-8); *Histoire du chevalier Paris et de la belle Vienne* (1835, in-8); *Aymarii Rivallii delphinatis de Allobrogibus libri novem* (1845, in-8), etc.

TESNIÈRE (François-Pierre), député français, né à Saint-Amand (Charente), le 30 juillet 1827, se fit recevoir docteur en droit à Paris, en novembre 1849. Substitut à Angoulême, en 1855, il a été envoyé au Corps législatif par le département de la Charente, en 1855, et a été réélu en 1857. M. Tesnière a été l'un des secrétaires de la Chambre, et a reçu la décoration de la Légion d'honneur en 1858.

TESSIÉ-DELAMOTTE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né en 1798, entra à l'âge de dix-huit ans dans les gardes du corps, qu'il fut obligé de quitter à cause de ses opinions libérales. Il prit part à la conspiration militaire du général Berton (1820), fut condamné à mort par contumace et résida plusieurs années à l'étranger. Combattant de Juillet, en 1830, il reçut, en 1831, la croix de la Légion d'honneur, devint maire d'une commune aux environs de Saumur, et fut au nombre des volontaires qui s'opposèrent au soulèvement royaliste de la Vendée. Élu, en 1837, député de Doué, il siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février et vota constamment avec l'opposition de gauche. Aux élections générales de 1848, il fut nommé le second sur les treize représentants de Maine-et-Loire. A la Constituante, il vota constamment avec la droite, et ne fut pas réélu à la Législative en 1849.

TESTE (François-Antoine, baron), général français, né le 19 novembre 1775, à Bagnols (Gard),

est le frère aîné de l'ancien ministre de Louis-Philippe. Engagé volontaire à dix-sept ans, il fut bientôt forcé de s'éloigner du service et y rentra, en 1796, avec le grade de chef de bataillon; après Marengo, il fut nommé colonel (1800). Il se distingua par son intrépidité dans la campagne de 1805, lors de l'attaque des redoutes de Caldiero, et fut proclamé général de brigade par Masséna sur le champ de bataille; il prit ensuite part à l'occupation de la Dalmatie, fut grièvement blessé en Italie et se trouva à la journée de Raab. Employé dans le Tyrol, il commanda tour à tour Brescia, Vérone, Trévise et Custrin, et fit la campagne de Russie avec la division Compans; il eut le bras droit fracassé à la Moskowa. Promu général de division et créé baron au mois de février 1813, il débloqua Magdebourg, dont il eut le gouvernement, combattit à Dresde et fut retenu six mois prisonnier en Hongrie. Dans la campagne de 1815, il eut plusieurs engagements avec les Prussiens et commanda l'arrière-garde dans la direction de Namur, place ouverte où il tint vingt-six heures pour protéger la retraite de l'armée. Mis en disponibilité par les Bourbons, il ne reprit le service actif qu'en 1830, fit partie du comité supérieur d'infanterie et fut chargé à diverses reprises d'inspections générales de l'armée; il a été mis à la retraite en 1848, puis, en 1852, dans le cadre de réserve. M. Teste a été promu grand-croix de la Légion d'honneur, le 14 décembre 1849. — Il est mort en décembre 1862.

TESTE (Alphonse), médecin français, né à Gray, le 16 avril 1814, reçu docteur à Paris en juillet 1837, s'est livré depuis à de nombreuses expériences sur le magnétisme et le traitement homœopathique, pour lesquels il a témoigné le plus exclusif empressement. Nous citerons parmi ses nombreux écrits relatifs à ces doctrines : *De la Goutte, de ses causes, de son traitement le plus rationnel* (1840, in-8); *Manuel pratique de magnétisme animal* (1840, in-12; 5ᵉ édition, 1853, in-8); *Transactions du magnétisme animal* (1841, in-8); *Exposé sommaire de la médecine magnétique* (1842, in-8); *Lettre à un médecin de province sur la médecine empirique* (1843, in-8); *le Magnétisme animal expliqué* (1845, in-8); *les Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique sur les cheveux de Mme Lafarge* (1849, 2 vol. in-8); *Traité homœopathique des maladies aiguës et chroniques des enfants* (1850, in-12); *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique* (1853, fort in-8); divers *Mémoires* et opuscules, dont quelques-uns étrangers à la science : *Ou la République, ou la Guerre civile* (1848, in-32), etc.

TÉTAZ (Jacques-Martin), architecte dessinateur français, né à Paris, le 6 mars 1818, entra à l'École des beaux-arts en 1836, comme élève d'Huyot, puis de M. Hippolyte Le Bas; il y remporta le second prix d'architecture en 1841, le prix départemental en 1842, et le grand prix au concours de 1843, dont le sujet était : un *Palais de l'Institut*. Il fit le double voyage de Rome et d'Athènes; son envoi très-marqué de 1848, *le Temple de l'Érechteum*, a reparu à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France, il a fourni des dessins d'architecture à la *Revue* de M. César Daly. Nommé, en 1855, inspecteur du château de Pau, il y a continué, jusqu'en 1859, les travaux de restauration. Il a exposé, en 1859, un *Projet d'Opéra*. M. Tétaz a obtenu une 2ᵉ médaille en 1855 et une 1ʳᵉ en 1859.

TEULET (A.-François), jurisconsulte français, né vers 1801, étudia le droit à Paris et fut inscrit, dès 1823, au tableau des avocats de la Cour royale. Il est auteur de plusieurs ouvrages de droit pratique souvent réimprimés, tels que : *Dictionnaire des Codes français* (1836, gr. in-8); *les Codes annotés* (1843, 2 vol. gr. in-8); *Formulaire des actes* (1844); *Tarif des actes de procédure* (1847, in-8); *Manuel du citoyen français* (1848, in-8), recueil des constitutions qui ont régi la France depuis 1791; *Journal des tribunaux de commerce* (1852, in-8), avec M. Camberlin; etc. Il a aussi collaboré à des journaux de jurisprudence et au *Dictionnaire de la conversation*.

TEULET (Jean-Baptiste-Alexandre-Théodore), archiviste français, né à Mézières, le 29 janvier 1807, suivit, de 1828 à 1831, les cours de l'École des chartes et fut attaché au département des Archives nationales, puis aux travaux historiques de l'Académie des inscriptions. Il a remporté une médaille au concours des antiquités de 1843, et est devenu peu après membre de la Société des antiquaires. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

On lui doit : les éditions de la *Correspondance de Bertrand de Salignac de Lamothe-Fénelon* (1838-1841, 7 vol. in-8); des *OEuvres complètes d'Éginhard* (1840-1843, 2 vol. gr. in-8); *Papiers d'État, pièces et documents de l'histoire d'Écosse* (1849, 2 vol. in-4), pour le club Bannatyne d'Édimbourg; une collaboration active aux *Layettes du Trésor des Chartes*; des *Mémoires* extraits de la *Bibliothèque de l'École des chartes*; etc.

TEULON (Émile), homme politique et magistrat français, ancien député et représentant, né dans le Gard, en 1793, fit son droit et s'inscrivit comme avocat au barreau de Nîmes. A la suite de persécutions et de désastres que sa famille eut à souffrir, en 1815, de la réaction royaliste, il fit à la Restauration une opposition constante et fonda, en 1818, une « Association pour la liberté de la presse; » sous le règne de Charles X, il acheta une charge d'avoué. Après la révolution de Juillet, il devint secrétaire général de la préfecture du Gard, mais il fut bientôt révoqué. En 1831, il obtint le mandat législatif pour le 2ᵉ arrondissement de Nîmes et prit place à la Chambre des députés sur les bancs de l'extrême gauche. Peu après, il fut nommé conseiller à la Cour d'appel de Limoges, puis, en 1833, à celle de Nîmes. En 1848, le Gouvernement provisoire lui confia l'administration du Gard, et ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le premier sur dix. Élu par 92 523 suffrages, il vota en général avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il se rangea parmi les adversaires de la politique napoléonienne : une grave maladie l'empêcha de prendre part aux débats de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de premier président à la Cour de Nîmes et fut admis à la retraite en 1863.

On a de ce magistrat une brochure intitulée : *Teulon (Ém.) à ses commettants* (1830), et une tragédie, *Henri III*, dont il a inséré des fragments dans la *Notice des travaux de l'Académie du Gard*.

TEXIER (Charles-Félix-Marie), archéologue et voyageur français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 29 août 1802, d'une famille originaire du Périgord, anoblie en 1689, s'occupa de bonne heure d'architecture et entra à l'École des beaux-arts en 1823. Porté par ses goûts vers l'archéologie, il fit plusieurs excursions en France et en Italie, puis reçut du gouvernement, en 1833, la mission d'explorer les antiquités de l'Asie Mineure. Il fit, dans l'espace de dix ans,

dans des pays inexplorés jusque-là, quatre voyages différents, pendant lesquels il releva, mesura et dessina les ruines de cette civilisation à peu près perdue Plusieurs des monuments et collections rapportés par M. Texier figurent dans nos musées et nos galeries publiques. Il s'est consacré depuis à la publication de ses explorations, et à de nouvelles études artistiques ou archéologiques, tout en remplissant diverses fonctions, comme celles de commissaire royal près des établissements des beaux-arts et celles d'inspecteur général des bâtiments civils, en France et en Algérie. Ses travaux lui méritèrent plusieurs prix de l'Institut, et il fut admis lui-même à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme académicien libre, en remplacement de Barchou de Penhoën, en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en juin 1837, M Charles Texier a reçu du sultan la plaque du Nichan Iftikhar.

On a de lui deux splendides ouvrages publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique : *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie, géographie, géologie, monuments anciens et modernes, mœurs et coutumes* (1842-1845, 2 vol. in-fol.), et *Description de l'Asie Mineure, beaux-arts, monuments historiques, plans et topographie des cités antiques* (1839 et suiv., 1re part. 3 vol. in-fol.) : la 2e partie de ce magnifique ouvrage, pour lequel un crédit de 100 000 fr. avait été alloué, a été publiée tout récemment à Londres, en français et en anglais, avec la collaboration du savant M. P. Pullan (1 vol in-fol., 70 pl.). M. Ch. Texier a publié en outre : *Asie Mineure*, description géographique, historique, etc. (1863, in-8, avec figures), faisant partie de *l'Univers pittoresque*, puis divers *Mémoires* d'art, d'archéologie, de science médicale, etc., entre autres ceux sur *l'Architecture et la lithologie anciennes*, et sur *les Ports des anciens*, qui ont été couronnés par l'Académie des inscriptions en 1831 ; *Edesse et ses monuments en Mésopotamie* (1859, in-8), etc.

TEXIER (Edmond), littérateur français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), en 1816, fit ses études a Paris, aux collèges Stanislas et Bourbon. A dix-neuf ans, il publia, avec Félix Ménard, un volume de poésies, intitulé : *En avant !* (1835, in-8), puis il se tourna vers le journalisme et se jeta avec ardeur dans la petite presse libérale. *Le Figaro*, *le Charivari*, la *Revue parisienne*, *le Corsaire* le comptèrent au nombre de leurs rédacteurs habituels (1839-1843). Il donnait en même temps, sous différents noms, des feuilletons au *Temps*, au *Commerce*, au *Globe* et publiait la *Physiologie du poëte*, par Sylvius (1841, in-32) et *l'Ane d'or*, par Pérégrinus (1842, in-32).

Après la révolution de 1848, M. Texier, qui appartenait à l'opinion républicaine modérée, fut attaché au *Crédit*, dirigé par M. Enfantin. A la chute de ce journal, il entra au *Siècle;* il y écrivit d'abord des articles sur des questions politiques du jour et des critiques littéraires, puis il y entreprit une chronique hebdomadaire qui fut très-remarquée. La réputation de M. Ed. Texier comme journaliste ne date guère que de 1850; avant l'obligation de la signature, il avait toujours gardé l'anonyme dans la presse et s'était caché sous des pseudonymes dans la littérature. Il devint, au commencement de 1860, rédacteur en chef de *l'Illustration*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1859, à la suite de la campagne d'Italie, pendant laquelle il suivit l'armée française comme chroniqueur du *Siècle*.

Nous devons citer encore de lui : *les Journées illustrées de la Révolution* (1849, in-8), sans nom d'auteur; une piquante *Biographie des journalistes* (1850, in-18) ; *Lettres sur l'Angleterre* (1851, in-18) ; *Critiques et récits littéraires* (1852, in-18) ; *Contes et voyages* (1853, in-18) : *Tableau de Paris* (1853, 2 vol. in-4); une traduction de *la Cabane de l'oncle Tom* (1854, in-8; 1858, in-4) ; *la Grèce et ses insurrections* (1854, in-18) ; *les Hommes de la guerre d'Orient* (1854, 3 vol. in-18) ; *Une Histoire d'hier* (1855, in-32) ; *Une duchesse* (Bruxelles, 1855, in-32) ; *les Argonautes* (1856, in-18) ; *Guide sur les bords du Rhin* (1856, in-18); *Appel au Congrès* (1856) ; *Amour et finances* (1857) ; *Chronique de la guerre d'Italie* (1859, in-18). M. Texier est un des auteurs anonymes des *Mémoires de Bilboquet* (1854, 3 vol. in-18), parodie des *Mémoires d'un bourgeois de Paris;* des *Petits-Paris* (1855, 25 vol. in-32), etc.

TEYNHAM (George-Henry Roper Curzon, 16e baron), pair d'Angleterre, né vers 1800, descend d'un magistrat, John Roper, élevé en 1616 à la pairie héréditaire. En 1842, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti libéral. De son mariage avec miss Joynes (1822), il a un fils, Henry-George Curzon, né en 1822.

THACKERAY (William-Makepeace), célèbre romancier anglais, né en 1811, à Calcutta, est fils d'un employé au service civil de la Compagnie des Indes. Envoyé fort jeune en Angleterre, il fit son éducation à l'École de Charterhouse, passa un semestre à Cambridge, où il ne concourut pour aucun grade universitaire, et alla étudier la peinture à Rome; à cette époque, il menait la vie d'un homme à la mode. Son père ayant, après 1830, essayé de créer à Londres un journal quotidien, *the Constitutional*, d'opinions très-libérales, il y débuta comme écrivain ; mais l'entreprise ruina son fondateur, qui se retira à Boulogne-sur-Mer. Jeté par un concours de circonstances malheureuses dans la carrière des lettres, il dut demander à sa plume et à son crayon des moyens d'existence. Dessinateur habile et écrivain plein de verve, il faisait à la fois des articles satiriques pour les feuilles radicales et des caricatures pour les éditeurs d'estampes.

Parmi les recueils du temps, ce fut principalement dans le *Fraser's Magazine* qu'il réussit à conquérir une certaine notoriété par la variété autant que par l'abondance de sa collaboration ; essais critiques, nouvelles, esquisses de mœurs, il y écrivit à peu près de tout pendant plusieurs années. Son pseudonyme habituel était *Michel-Ange Titmarh*, sous lequel il a donné : *Our wiices*, *Yellow plush papers*, *Paris sketch-book* (1840); *Rebecca and Rowena, Journey from Cornhill to Grand Cairo*, *Irish sketch-book* (1842); *the Second funeral of Napoléon*, *Chronicle of the Drum;* etc. La prupart de ces productions légères, accompagnées de dessins, ont été recueillies plus tard sous le titre de *Mélanges* (Miscellanies; 1855-1856, 2 vol. in-8), et l'on y trouve en germe l'observation sagace, l'esprit vif, le trait brillant, la gaieté satirique et l'humeur raisonneuse. C'est le *Punch*, dont il a été longtemps le principal rédacteur, qui a fait à ses articles et à ses charges un commencement de popularité ; il y a publié la série de caricatures et d'esquisses, intitulée : *le Livre des Snobs* (Snob papers ; traduction française, 1856), spirituelle satire des préjugés du monde, surtout de ce trait du caractère anglais, l'idolâtrie hiérarchique. Dès ce moment, il prit place dans la critique avec la même autorité que l'avaient fait avant lui Addison et Steele, en se servant des mêmes procédés. Rapportons encore à cette manière amusante et philosophique tout à la fois : *le Diamant des Hog-*

garty (the Great Hoggarty diamond), récit plein de sympathie et de bonhomie enjouée, *Mrs Perkin's ball*, *Our street*; etc.

En 1847, M. Thackeray fit enfin paraître, sous son véritable nom, *la Foire aux vanités* (Vanity fair; 3 vol. in-8; trad. française, 1853, in-18), ouvrage rempli de tableaux et de caractères variés, et qui plaça d'emblée l'auteur au premier rang des romanciers de l'Angleterre. Il a brillamment soutenu sa réputation dans les œuvres suivantes : *Pendennis* (1850, 3 vol. in-8), que l'on prétend être le roman de sa vie; *Henry Esmond* (the History of H. Esmond; 1852, 3 vol. in-8); *les Newcomes* (the Newcomes; 1853-1854, 3 vol. in-8), et les *Souvenirs de Barry Lindon* (Memoirs of Barry Lindon, Esq.; 1856, in-12), sorte d'autobiographie d'un parvenu irlandais. En 1851, il fit une heureuse excursion dans la critique littéraire et donna un cours de lectures, repris par lui en 1852 avec succès, dans quelques grandes villes des États-Unis; ce cours parut sous le titre : *les Humoristes anglais du* XVIII*e siècle* (1851, in-8; 2e édit., 1853). En 1855, il en avait commencé un autre sur le temps et les hommes de George IV. Plusieurs des ouvrages précédents, traduits en français, font partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. M. Thackeray a été pendant plusieurs années collaborateur et même rédacteur en chef du *Cornhill Magazine*.

Cet écrivain, qui, avec M. Charles Dickens, a acquis dans le roman une célébrité européenne, a des qualités de premier ordre dont quelques critiques lui ont reproché de ne pas tirer assez complétement parti : une heureuse facilité, la grande veine satirique des maîtres du genre, la verve britannique si incisive dans son calme étudié, l'observation minutieuse et impitoyable du trait, et parfois une touche délicate. Quant au style, peu de romanciers peuvent lui être comparés : il a le tour leste et vif, sa phrase est nette et limpide, et son élégance est le plus souvent sans recherche. — M. Thackeray est mort le 4 décembre 1863.

THALBERG (Sigismond), célèbre pianiste, né à Genève, le 7 janvier 1812, fils naturel du comte Dietrichstein, eut pour mère une femme spirituelle et distinguée, qui dirigea son éducation. Il fut conduit de bonne heure à Vienne, où il reçut, dit-on, des leçons de Hummel, et se fit remarquer par une précision de doigté étonnante chez un enfant. A quinze ans commencèrent ses succès dans les salons et dans les concerts, et à seize, il publiait ses premières compositions. En 1830, s'ouvrit pour lui cette série de voyages et de triomphes qui compose toute l'histoire des grands virtuoses. Il parcourut d'abord l'Allemagne. Attaché, en 1834, à la cour d'Autriche, comme pianiste de la chambre impériale, il accompagna l'empereur Ferdinand à Tœplitz, où il charma les souverains qui étaient réunis, il fut comblé d'éloges et de cadeaux. Ses succès à Paris, en 1835, lui firent un nom européen. Les années suivantes nous le montrent passant et repassant sans cesse de France en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne, donnant des concerts et partout très-applaudi. Paris, Londres et Vienne furent pour lui une triple patrie. Il a épousé, en 1845, une fille de Lablache, veuve du peintre Bouchot.

L'exécution de M. Thalberg se distingue par la netteté, l'élégance et la noblesse. En le comparant avec M. Liszt, on trouve en lui moins d'originalité et d'éclat, mais plus de goût et de perfection. Il a cherché à réunir et à fondre ensemble les styles si différents de Clémenti, de Mozart et de Beethoven, et a exercé, tant pour l'expression que pour la science du mécanisme, une grande influence sur l'école moderne du piano.

M. Thalberg s'est essayé dans plusieurs genres de composition; il a écrit des fantaisies et des variations sur des thèmes d'opéras, sur *Robert*, *les Huguenots*, *don Juan*, *Zampa*, *la Dame du lac*, etc. *La Prière de Moïse* est le type de ces brillants morceaux de salon et de concert, dont les difficultés rehaussent encore l'éclat. Ses *Études* pour le piano sont très-estimées de tous les maîtres, et ont formé d'habiles élèves. Il a fait aussi, sur un libretto de M. Scribe, la musique d'un opéra, *Florinde*, représenté à Londres, en 1851, et dont le succès n'a pas répondu à la réputation du virtuose. On a annoncé de lui, depuis bien longtemps, un grand ouvrage didactique. M. Thalberg a consacré plusieurs années à parcourir les États-Unis d'Amérique, en donnant partout des concerts.

THAYER [se prononce *Ter*] (Amédée-Fourcy-Williams), sénateur français, né à Orléans, le 13 août 1799, est le fils aîné de James Thayer, citoyen américain, qui vint en France à l'époque de la Révolution, et acheta à Paris des immeubles dont la valeur devint plus tard considérable. Il fut reçu avocat à la Cour royale de Paris, en 1822, et épousa peu après la fille du général Bertrand. Depuis 1830, il fut successivement officier de la garde nationale, maire dans l'arrondissement de Saint-Denis, et colonel de la première légion de la banlieue, peu de temps avant la réorganisation de 1852. En décembre 1851, il fut membre de la Commission consultative, et fut appelé au Sénat dès la création (26 janvier 1852). M. Amédée Thayer a été nommé officier de la Légion d'honneur le 12 août 1853, et a représenté, depuis 1847, l'arrondissement de Saint-Denis, dans le conseil général de la Seine.

THAYER (Édouard-James), sénateur français, frère du précédent, né à Paris, le 19 mai 1802, mort à son château de Fontenay-les-Bries (Seine-et-Oise), le 11 septembre 1859.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THEINER (Jean-Antoine), théologien allemand, né à Breslau, le 15 décembre 1799, fit ses études à l'université et à l'école de la cathédrale de cette ville, se rattacha aux idées de Dereser, et écrivit, comme lui, dans le sens de l'émancipation du clergé. Chapelain à Zobten (1823), puis à Liegnitz, il fut nommé, en 1824, professeur d'exégèse et de droit canonique à Breslau et, dans cette position, combattit, tant par sa parole que par ses écrits, les doctrines ultramontaines. Il prit une part active aux mouvements réformistes de la Silésie en 1826. La même année, il fut reçu docteur en droit canonique; mais l'appui prêté par le gouvernement prussien au prince-évêque de Breslau, lui fit abandonner sa chaire. De 1830 à 1845, il occupa différentes cures, en dernier lieu celle de Hundsfeld, près de Breslau. Il se jeta ensuite dans le mouvement des catholiques allemands, et prépara une liturgie pour l'Église de Berlin. Excommunié par le prince-évêque de Breslau, il a vécu depuis comme professeur particulier. — Il est mort le 16 mai 1860.

On doit à M. Jean Theiner plusieurs ouvrages, entre autres : *les Tentatives réformistes dans l'Église catholique* (die Reformatorischen Bestrebungen in der Kathol. Kirche; Altenbourg, 1845, 3 vol.); *Descriptio codicis manuscripti qui versionem Pentateuchi Arabici continet* (Breslau, 1822); *les Douze petits Prophètes* (die Zwœlf kleinen Propheten; Leipsick, 1830) : *le Dogme de la béatitude dans l'Église catholique romaine* (das Seligkeitsdogma der rœm. Kath. Kirche; Breslau, 1847.)

THEINER (Augustin), théologien allemand, frère du précédent, né à Breslau, le 11 avril 1804, étudia aussi dans cette ville la théologie, la philosophie et la jurisprudence. Embrassant d'abord avec chaleur les idées de son frère, il publia avec lui un ouvrage intitulé: *Du Célibat des prêtres et de ses conséquences* (die Einfuhrung der erzwungenen Ehelosigkeit bei den christlichen Geistlichen, etc.; Altenbourg, 1828, 2 vol.; 2e édition, 1845). L'année suivante, sa thèse de docteur (*Commentatio de Romanorum pontificum epistolarum decretalium collectionibus antiquis*) lui valut un subside du gouvernement prussien, pour voyager en Autriche, en Angleterre et en France. Des doutes sur la valeur de ses premières idées le conduisirent à Rome au mois de mars 1831. Reçu au séminaire des jésuites de Saint-Eusèbe, il revint prêtre de l'Oratoire de Rome, membre de plusieurs congrégations et conservateur adjoint des archives secrètes du saint-siége.

Les ouvrages assez nombreux de théologie, de polémique religieuse ou de droit, que M. Augustin Theiner a publiés depuis 1830, témoignent en général de sa ferveur ultramontaine. Nous citerons: *Recherches sur plusieurs publications inédites de décrétales du moyen âge* (Paris, 1832); *Histoire du pontificat de Clément XIV* (Geschichte des Pontificats Clément XIV; Leipsick et Paris, 1853, 2 vol.); *Histoire des établissements d'éducation ecclésiastique* (Geschichte der geistlichen Bildungsanstalten; Mayence, 1835); *Histoire du retour des maisons régnantes de Brunswick et de Saxe dans le sein de l'Église catholique* (Geschichte der Zurückkehr der regierenden Haeuser zu Braunsckweig und Sachsen, etc.; 1843); *Disquisitiones in præcipuas canonum et decretalium collectiones* (Rome, 1836); *État de l'Église catholique en Silésie de 1740 à 1758* (Zustaende der kath. Kirche in Schlesien, etc.; 1852, 2 vol.); *Clementis XIV epistolæ et brevia* (Paris, 1852).

THÉNARD (baron Louis-Jacques), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, né à la Louptière (Aube), le 4 mai 1777, mort à Paris, le 21 juin 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THÉNOT (Jean-Pierre), peintre et écrivain théoricien français, né à Paris, le 21 avril 1803, mort dans cette ville en octobre 1857.—Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THÉODORIAN (Sarkisse-Vartabet), érudit arménien, est né en 1783 à Bitlise (Grande-Arménie). Dès l'âge de vingt ans, il vint à Constantinople où il fit de sérieuses études, de là il se rendit à Venise au couvent des mitritaristes, s'appliqua spécialement à la théologie, et fut reçu dans les ordres en 1809. Chargé, en 1817, d'aller recueillir à Madras un héritage de 2 millions de francs, laissé par un généreux arménien, Samoul-Moorad, pour la fondation d'un collége pour les pauvres et les orphelins de sa nation il rencontra des difficultés qui exigèrent un second voyage en 1824. Il fit alors dans l'Inde un séjour de onze ans durant lequel il eut à surmonter les plus pénibles épreuves et même à subir un emprisonnement de plusieurs mois. L'héritage lui fut enfin délivré et alors fut fondé à Padoue, en 1832, le collége de Samoul-Moorad. En 1835, il fut appelé à la direction de cet établissement. En 1846, le collége fut tansféré à Paris, où il rendit jusqu'en 1855, des services considérables à la nation. Mais lorsque en 1855, les mitritaristes de Venise, prétendirent, avec l'appui de la cour de Rome, réserver uniquement aux Arméniens papistes le bénéfice de la fondation, M. Théodorian en fut violemment expulsé avec trois de ses collègues. Il fonda alors à Grenelle, près Paris, un établissement d'enseignement qui devint, en 1856, Collége national des arméniens, et que des conflits firent fermer en 1859. Il refusa alors la dignité archiépiscopale qui lui fut offerte par Mathéos Ier, catholicos ou chef suprême de l'église d'Arménie.

Les principaux ouvrages en arménien de Sarkisse-Vartabet Théodorian sont relatifs à l'éducation; on cite particulièrement: *Droit et devoir*, *Éducation des enfants*. Il a préparé pour l'imprimer à Paris, en 3 volumes in-8, l'*Histoire du collége de Samuel-Moorad*, et sa propre biographie.

THEORELL (Sven-Lorens), magistrat et publiciste suédois, né le 5 novembre 1784, à Halljunga, où son père était pasteur, étudia à l'université d'Upsal, fut quelque temps précepteur particulier et passa en 1814 à Stockholm, où il devint copiste à la Chambre des comptes (1815), puis notaire. Il prit sa retraite en 1839, fit partie, en 1841, de la commission législative, et fut nommé en 1845 conseiller à la Cour des comptes. En 1848, les États du royaume lui conférèrent, avec le titre de procureur de justice, le soin de veiller à l'exécution des lois ainsi que la présidence du comité établi pour le maintien de la liberté de la presse.

M. Theorell a publié une traduction suédoise de *l'Esprit du gouvernement* d'Ancillon (1827); *Sur la politique d'Anckarswærd et sur la diète de 1840* (Anckarswærdska Politiken; Stockholm, 1841); *Influence des fabriques sur le salaire des ouvriers et sur l'éducation de leurs enfants* (Fabrikvæsendet Inflytande, etc.; 1845), ouvrage couronné par la Société des sciences et des belles-lettres de Gothembourg; *Sur la Représentation nationale de Suède* (1844), etc.

THEORELL (Jean-Pierre), journaliste suédois, frère du précédent, né le 15 août 1791, à Halljunga, d'abord employé dans la chancellerie, fonda *le Courrier de Stockholm*, qui parut de 1820 à 1822. Devenu imprimeur, il édita ou traduisit un assez grand nombre d'ouvrages, continua la publication de *l'Omnibus quotidien* (Dagligt Allchanda), simple feuille d'annonces, dont il fut amené à faire un journal politique; il le vendit en 1833 avec *la Feuille d'hiver*, (Vinterbladet), qu'il publiait séparément depuis deux ans; mais il continua d'y écrire jusqu'en 1848, époque où il passa à *la Poste du soir* (Aftonposten), journal démocratique plus avancé. On cite de M. Theorell, outre diverses brochures politiques, deux essais historiques, l'un *sur la Guerre des deux Roses*, l'autre *sur la Chute du royaume de Lombardie*, couronnés par l'Académie royale des sciences de Suède et insérés dans ses *Mémoires* (1816 et 1818).

THÉRASSE (Victor), sculpteur français, né à Paris, vers 1808, étudia sous Lemot et P.-C. Bridan, et débuta au salon de 1831. Il a principalement exposé, depuis cette époque: *la Mort d'Ajax* (1831); *Cydippe* (1837); *la régente Bathilde*, pour le jardin du Luxembourg (1848); *Napoléon Ier* (1857). Il a exécuté pour les galeries de Versailles, les bustes de *Cl. Perrault*, *Duquesne*, *Latouche-Tréville*, du *général Steugel*, et pour le nouveau Louvre, la statue d'*H. Rigaud* (1854-1856). M. V. Thérasse a obtenu une deuxième médaille en 1834.

THÉRY (Augustin-François), littérateur et administrateur français, né à Paris, le 15 octobre 1796, fit ses classes au lycée de Versailles,

fut admis, le premier, à l'École normale en 1816, prit les grades de docteur ès lettres et de licencié en droit, et entra dans l'enseignement en 1819. Professeur de seconde, puis de rhétorique au collège de Versailles, il y devint, en 1826, censeur des études, et en 1831, proviseur. Après vingt-deux ans de service dans cet établissement, il passa dans la haute administration académique et fut successivement, de 1844 à 1860, recteur de Montpellier, Rennes, Caen et Clermont. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été promu, en avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Théry débuta, comme littérateur, par deux morceaux qui obtinrent, l'un, le prix d'éloquence, l'autre, l'unique accessit de poésie, aux concours de l'Académie française de 1821 et de 1822 : *le Génie poétique*, en prose, et *la Renaissance*, en vers. Il a donné depuis : *Histoire des opinions littéraires* (1844, 2 vol. in-8; 2e édit., 1849); *Conseils aux mères*, faisant partie du *Cours d'éducation des jeunes filles*, édité par la maison Hachette, et couronnés du prix Montyon en 1839; *Lettres sur la profession d'instituteur*, récompensées de la médaille de la Société d'instruction élémentaire (1854). On a encore de lui : *Satires de Perse*, traduction en vers ; *les Origines du collège de Versailles* (broch.); *Précis d'histoire d'Angleterre; Choix d'oraisons funèbres; Modèles de discours* (1845-1856); *Histoire de l'éducation en France depuis le ve siècle* (1858, 2 vol.; 2e édit., 1861); *le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin* (1861, in-8); puis, sous le titre modeste d'*Exercices de mémoires et de lecture* (1844) et de *Conciones français* (1846), d'excellents recueils littéraires avec notices sur les principaux écrivains de notre langue.

THESIGER (sir Frédéric). — Voy. CHELMSFORD.

THEUX DE MEYLANDT (Barthélemy-Théodore, comte DE), homme d'État belge, né au château de Schabroek, le 25 février 1794, d'une ancienne famille du Limbourg, étudia le droit à Liége. Député suppléant au Congrès national qui s'assembla après la révolution de 1830, il eut une part active à ses travaux, prit souvent la parole dans la discussion de la constitution belge, vota l'exclusion de la maison de Nassau, appuya les candidatures à la royauté du duc de Leuchtenberg et du prince Léopold, vota les dix-huit articles et combattit, en toute occasion, l'intervention et l'influence françaises. Membre de la Chambre des représentants depuis l'origine (1831), il y devint l'un des chefs du grand parti catholique. M. de Theux a été trois fois ministre : de l'intérieur (1831-1832); de l'intérieur, puis des affaires étrangères (1834-1840); de l'intérieur (1846-1848), et ses trois ministères marquent les alternatives de puissance de son parti. Le second, qui comprend une période très importante de l'histoire de la Belgique, fut signalé par le développement matériel de la prospérité du pays et par la fameuse loi sur l'éducation.

En sortant du pouvoir, M. de Theux de Meylandt n'avait pas perdu son influence. Le roi même l'avait gardé parmi ses ministres d'État, et il a toujours été réélu à la Chambre des députés. Il avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur, et décoré de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort le 4 mai 1861.

THIBAULT (Charles Thomas), prélat français, né à Beynes (Seine-et-Oise), le 24 février 1796, fit ses classes au collège Stanislas et sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et reçut les ordres en 1820. M. d'Astros l'emmena la même année à Bayonne, en qualité de secrétaire. Quelque temps après, il prêcha avec un tel succès à Paris que M. de Quélen voulut l'attacher à son diocèse, en lui donnant un canonicat à Notre-Dame. Le 1er mai 1835, il fut nommé à l'évêché de Montpellier, en remplacement de M. Fournier de la Condamine. M. Thibault joint à un talent distingué de parole, des connaissances approfondies en théologie. En 1853, ce prélat a été désigné pour prononcer l'oraison funèbre de Napoléon Ier, lors du projet de translation de ses restes à Saint-Denis, projet qui n'a pas reçu son exécution.

M. Thibault s'est occupé activement de la restauration ou de l'agrandissement de ses établissements diocésains. Une loterie largement organisée, la loterie de Saint-Roch, lui a permis d'entreprendre la construction d'une église nouvelle, et la cathédrale de Montpellier est en train de devenir par ses soins un des plus beaux monuments du Midi. Il a été commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1859.

THIBAUT (Nicolas-Germain), industriel français, ancien député, né vers 1800, entra dans les affaires, en 1824, et dirigea dès cette époque, jusqu'en 1837, les importantes fabriques de Bohain, près de Saint-Quentin, et d'Esnes, connues par leurs tissus mélangés de coton, de laine et de soie. Ses produits obtinrent deux médailles d'argent aux expositions de 1834 et 1839, et une médaille d'or à celle de 1844. En 1852, M. Germain Thibaut entra dans la carrière politique, et fut, par suite de la non acceptation du général Cavaignac, élu député de la Seine au Corps législatif ; en 1857, la nouvelle candidature de l'ancien chef du pouvoir exécutif fit échouer la sienne. M. Germain Thibaut est secrétaire du conseil municipal de la Seine, dont il fait partie depuis 1849. Il a en outre rempli de nombreuses et importantes fonctions, entre autres, celles de juge du tribunal de commerce (1841-1845), et de membre de la chambre de commerce, dont il a été président à la mort de Legentil (1855). Décoré en 1849, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854.

THIBOUST (Lambert), auteur dramatique français, né vers 1826, embrassa d'abord la carrière dramatique, remporta au Conservatoire, en 1848, un prix de tragédie, et joua quelque temps à l'Odéon. Il se tourna peu après vers la littérature et débuta par *l'Homme au petit manteau bleu*, pièce en trois actes (Délassements, 1850). Il s'associa à la même époque avec M. Delacour, pour le vaudeville des *Trois Dondon*. Il a signé depuis, soit avec le même collaborateur, soit avec MM. Barrière, Clairville, Decourcelle, H. de Kock, Siraudin, Ernest Blum, Jules Duval, E. Grangé, Ch. de Courcy, etc., une cinquantaine de pièces dont la plupart ont eu, sur diverses scènes de genre, le succès le plus soutenu.

Nous rappellerons parmi les principales : *les Rubans d'Yvonne* (1850); *le Diable* (1851); *Paris qui dort, la Corde sensible* (1852); *les Filles de marbre, les Enfers de Paris, les Mystères de l'été, l'Amour qué qu'c'est qu'ça ?* (1853); *les Oiseaux de la rue, le Cabaret du Pot cassé* (1854); *Diane de lys et de camélias, le Quart de monde* (1855), parodies; *Un Bal d'Auvergnats* (1855); *le Tueur de lions, Je dîne chez ma mère* (1856); *les Princesses de la rampe* (1857); *Rosalinde* (1859); *la Fille du diable* (1860); *la Petite Pologne*, drame en cinq actes (1861, Gaîté); *le Crétin de la Montagne*, drame en cinq actes (1861, même théâtre); *Un mari dans du coton* (1862, Variétés); *les Poseurs*, en trois actes (1862, même théâtre); *le Secret de miss Aurore*, drame en cinq actes (1863, Châ-

telet); *l'Homme n'est pas parfait*, (1864, Variétés); *les Jocrisses de l'amour* (1865, Palais-Royal), *le Supplice d'un homme* (1865, même théâtre); *la Marieuse* (1865, Gymnase), etc.

THIÉBAULT (Jean-Gabriel), général français, est né le 22 mars 1783, à Montmédy (Meuse). Après avoir passé quatre ans à l'École polytechnique et à l'École de Metz, il fut, en 1806, envoyé comme lieutenant à Luxembourg, et en 1809 en Espagne, où il devint prisonnier de guerre à Baylen. Quelques mois après il était capitaine et aide de camp du général Rogniat, conduisait successivement les siéges de Sagonte, Tortose, Tarragone et Valence, rejoignait la grande armée en 1813 et gagnait à la bataille de Bautzen le grade de lieutenant-colonel. Il prit à cette époque la direction des travaux de défense de l'Elbe à Dresde et fut, à la prise de cette ville, emmené par les Russes en Hongrie. Rentré en France en 1814, il fit la campagne de Waterloo en qualité de chef d'état-major du génie au 3ᵉ corps. Ingénieur en chef de Verdun (1816), il présenta pour cette place des projets de fortifications qui reçurent un favorable accueil et lui méritèrent en 1825 le grade de colonel. Il reçut en 1837 la direction du génie en Afrique, prit part à l'expédition de Constantine, fut mis en 1838 à la tête des fortifications de Lyon, qu'il a fait construire en grande partie. Maréchal de camp depuis 1843, il est passé dans la section de réserve. Il a été nommé, le 21 mars 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

THIELE (Just-Matthias), écrivain danois, né le 13 décembre 1795, à Copenhague, où son père, natif de Westphalie, était venu établir une imprimerie, entra comme copiste à la bibliothèque royale (1820) et y devint l'un des secrétaires. Nommé, en 1835, inspecteur de la collection d'estampes, puis secrétaire et bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts et bibliothécaire aux manuscrits, il est conseiller réel de justice (1840), conseiller d'État (1851), chevalier du Danebrog (1835), et de l'ordre de Wasa (1847).

M. Thiele a publié, sur Thorwaldsen, une série d'écrits très-estimés : *Histoire de la jeunesse de Thorwaldsen*, 1770-1804, d'après sa correspondance et ses papiers (Thorwaldsens Ungdomshistorie; Copenhague, 1851, in-8); *Thorwaldsen et ses œuvres* (Den danske Billedhugger Bertel Thorwaldsen og hans værker; Ibid., 1831-1850, 4 vol. in-4, avec 363 estampes), traduit en allemand (1832, 1856, in-4; *Om den danske etc.* (1837, in-4; 2ᵉ édit., 1849), traduit aussi en allemand (1837). On cite ensuite : *la Vallée du mineur* (Bjergmands'dalen; 1817); *Traditions populaires danoises* (Danske Folkesagn; Copenhague, 1818-1823, 2 vol. in-8); *Histoire de la collection royale des estampes de Copenhague* (Geschichte der K. Kupferstiecsammlung zu Copenhagen; Leipsick, 1835, gr. in-8), avec C. F. Rumohr; puis des poésies détachées; *Pillegrimen*, tragédie (1820); *Kynast*, drame (1821); des *Lettres datées d'Angleterre et d'Écosse* (Breva fra England og Skotland, 1837), etc.

THIENÉMANN (Frédéric-Auguste-Louis), naturaliste allemand, né le 25 décembre 1793, à Gleina (Prusse), mort le 24 juin 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

THIÉRION (Anne-Constantin-Théodore), officier français, député, né en 1786, entra au service sous l'Empire, devint lieutenant-colonel en 1833, colonel en 1838, et commanda le 8ᵉ dragons, la gendarmerie de Rennes et celle de Chartres. Mis à la retraite, il est devenu, en 1850, commandant du palais de Saint-Cloud, et après le coup d'État, député de la Gironde, qui l'a réélu en 1857. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 avril 1844.

THIERRIAT (Augustin-Alexandre), peintre français, né à Lyon, en 1789, fut élève de Révoil, et débuta au salon de 1817. Cultivant la peinture d'histoire et le genre, il fit d'abord de nombreux envois, et fut, en 1823, nommé professeur à l'École des beaux-arts de sa ville natale, où il est devenu, en outre, directeur et conservateur du Musée de tableaux et d'antiquités. Il faut rappeler de cet artiste, que l'âge et les occupations ont écarté depuis longtemps des salons : *Intérieur du vieux cloître de Saint-André-le-bas* (ancienne galerie d'Orléans); *Gerbe de fleurs*, au comte Forbin (1817-1822); *la Récréation, Voltigeur battant en retraite, Fête religieuse, Enterrement d'un chartreux*, etc. (1824-1835). On lui doit encore : *Recueil lithographié de fleurs, fruits et ornements d'après nature* (1825) : *Notice des tableaux exposés dans le Musée de Lyon* (1848).

THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), célèbre historien français, membre de l'Institut, né à Blois, le 10 mai 1795, mort à Paris, le 22 mai 1856. — Voy. les deux 1ʳᵉˢ édit. du *Dictionnaire*.

THIERRY (Amédée-Simon-Dominique), historien et administrateur français, membre de l'Institut, sénateur, frère du précédent, est né à Blois, le 2 août 1797. Après y avoir fait de bonnes études, il se destina, comme son frère, à la carrière de l'enseignement, qu'il abandonna aussi pour s'occuper plus particulièrement de littérature. Il donna des articles à la *Revue encyclopédique* et se lia avec les rédacteurs du *Globe*. En 1825 parut son *Résumé de l'histoire de Guyenne*, et, en 1828, *l'Histoire des Gaulois* (3 vol. in-8), son principal ouvrage, et qui lui valut, sous le ministère Martignac, la chaire d'histoire à la Faculté de Besançon; mais la popularité du professeur libéral déplut au ministère suivant, qui suspendit son cours. Aussitôt après la révolution de Juillet, M. Amédée Thierry fut nommé préfet de la Haute-Saône et signala son administration par un grand nombre d'importantes réformes dont la Franche-Comté a gardé le souvenir. Appelé au conseil d'État, comme maître des requêtes en 1838, il conserva ces fonctions après le 2 décembre, passa conseiller en service ordinaire et fut nommé sénateur le 18 janvier 1860. Officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu commandeur.

De 1840 à 1842, M. Amédée Thierry publia son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, qui traite des origines celtiques et romaines de notre pays et est à la fois une suite et un commentaire de *l'Histoire des Gaulois*. L'auteur fut élu, en 1841, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du baron Bignon. Il a publié depuis : *Histoire d'Attila et de ses successeurs* (nouv. édit., 1864, 2 vol. in-8 et in-18); *Tableau de l'empire romain* (1862, in-8) : *Récits* et *Nouveaux récits de l'histoire romaine* (1860 et 1864, in-8).

Son fils Augustin-Gilbert Thierry s'est aussi occupé de travaux historiques. Il a publié, en 1864, dans la *Revue française*, des études sur la révolution en Angleterre. Dans un voyage que le père et le fils firent à Oxford en juin 1862, ils furent nommés *doctors civil law*.

THIERRY (Édouard), littérateur français, né à Paris, le 14 septembre 1813, fils d'un pharma-

cien connu par des travaux scientifiques, suivit avec succès les cours du collége Charlemagne et publia, à vingt ans, ses premiers essais poétiques, sous ce titre : *les Enfants et les anges* (1833, in-16). Il donna ensuite, avec M. Henri Trianon, un petit volume de contes : *Sous les rideaux* (1834, in-8). En 1836, il commença, dans la *Revue du théâtre*, à s'occuper de la critique dramatique, à laquelle il s'est depuis consacré dans divers journaux, notamment : *la Charte de 1830*, *le Messager des Chambres*, *la France littéraire*, *le Moniteur du soir*, *la Chronique*, *le Conservateur*, *le Monde musical*, et, après 1848, *l'Assemblée nationale*, *la Vérité*, enfin *le Moniteur universel*, où il fit en outre la revue littéraire. Il était alors bibliothécaire de l'Arsenal. Nommé, en 1855 et 1856, membre de la commission des primes à décerner aux meilleures pièces de théâtre, il est devenu, en octobre 1859, administrateur de la Comédie-Française. Décoré de la Légion d'honneur, le 15 avril 1857, il a été promu officier le 14 août 1862.

Outre une foule d'articles dans la presse quotidienne, M. Ed. Thierry a encore publié : *Notice sur M. le Chanteur*, commissaire principal de la marine (Cherbourg, 1849, in-16); *Histoire de Djouder le pêcheur*, conte traduit de l'arabe, avec M. Cherbonneau (1853, in-18); *De l'influence du théâtre sur les classes ouvrières* (1862, in-18), conférences faites à l'Association polytechnique.

THIERRY (Joseph-François-Désiré), peintre paysagiste et décorateur français, frère du précédent, né en mars 1812, fut d'abord élève de Gros, débuta comme peintre de genre, puis se tourna vers le paysage, et entra dans l'atelier de M. Philastre : Depuis quelques années, il s'est associé à M. Cambon, dont il a partagé presque tous les travaux ; il a fait et signé, seul ou avec lui, les décors de *l'Ame en peine*, de *Robert Bruce*, du *Prophète*, de *Jérusalem*, du *Juif-Errant*, de *la Nonne sanglante* (Grand-Opéra), ainsi que ceux de *Joseph*, de *Quentin Durward*, de *l'Étoile du Nord*, du *Songe d'une nuit d'été*, de *Manon Lescaut* (Opéra-Comique), dans lesquels il a exécuté, avec autant de coloris que d'imagination, le paysage et l'architecture pittoresque. En dehors du théâtre, M. Jos. Thierry a envoyé aux salons quelques paysages et tableaux de genre. Nous citerons, parmi les plus récents : *Une ronde du guet des métiers ramasse un homme ivre* (1853); *Lisière d'une forêt, la route des caravanes* (1855); *le Juif-errant* (1857); *le Récit* (1859); *l'Arrivée de la noce*, *le Royaume des fées* (1863), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et la décoration de la Légion d'honneur en 1863.

THIERRY (Alexandre), médecin français, né le 13 février 1803, mort le 28 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THIERS (Louis-Adolphe), célèbre homme d'État et historien français, membre de l'Institut, est né à Marseille, le 16 avril 1797, d'une famille de commerçants en draps ruinée par la Révolution. Parent d'André et de Marie-Joseph Chénier par sa mère, il dut à la famille de celle-ci d'entrer, avec une bourse, au lycée de Marseille, en 1806. Après des études brillantes, il alla à l'âge de dix-huit ans faire son droit à Aix. Il s'y lia avec M. Mignet d'une amitié inaltérable. Reçu avocat en 1820, M. Thiers s'aperçut bientôt qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle de la politique et des lettres, et se voua exclusivement à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Protégé et encouragé par M. d'Arlatan de Lauris, magistrat libéral et membre de l'Académie d'Aix, il concourut la même année pour le prix proposé par cette académie et dont le sujet était l'*Éloge de Vauvenargues*. Son discours fut trouvé le meilleur, mais les royalistes étant en majorité parmi les juges, auprès desquels M. Thiers passait pour un jacobin, le concours fut ajourné à l'année suivante. Il se vengea spirituellement de cette injustice : il renvoya son manuscrit sans y rien changer, mais, en même temps, il composait un second discours qu'il datait et faisait expédier de Paris par la poste. Il eut le prix avec ce mémoire nouveau et l'accessit avec l'ancien.

M. Thiers vint alors chercher fortune à Paris (septembre 1821), peu de temps après son fidèle compagnon d'études, M. Mignet qui venait de remporter un prix à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Pauvres et sans protecteurs, les deux amis travaillèrent nuit et jour à se frayer une voie. M. Thiers, le plus hardi des deux, alla frapper à la porte de Manuel, son compatriote. Le grand orateur libéral le présenta et le recommanda à Étienne, et, le 30 novembre 1821, *le Constitutionnel*, ouvrant ses colonnes au jeune lauréat, publia plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*. A part le talent qu'elles mettaient en lumière, ces quelques pages, patronnées par la feuille libérale, commencèrent la fortune politique et littéraire de M. Thiers. Attaché définitivement à la rédaction du *Constitutionnel*, il ne tarda pas à se faire remarquer par son aptitude à écrire sur tous les sujets, et par la nouveauté de ses aperçus. Prompt à l'attaque et à la défense, vif, résolu, entreprenant, il avait déjà un style ferme et sûr, et ses articles faisaient autorité, même parmi ses collaborateurs. Celui qu'il publia, en mars 1822, sur le livre de Montlosier : *De la monarchie française*, parut une révélation complète de l'homme d'État et de l'écrivain.

Après la critique politique et littéraire, M. Thiers aborda la critique d'art. Il fit dans le journal le compte rendu du salon. Ses articles, réunis et précédés d'un aperçu historique sur les révolutions de la peinture et de considérations générales sur le goût et sur la critique des arts, parurent en un volume intitulé : *Salon de 1822* (Paris, 1822, in-8, orné de 5 fig. lithog.). M. Thiers publiait en même temps sur la vie de mistress Bellamy, actrice du théâtre de Covent-Garden, une *Notice* qui figure en tête des *Mémoires* de cette dame, dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*. Vers la fin de l'automne, à la suite d'un voyage dans le Midi et dans les Pyrénées, il en publia, dans le *Constitutionnel*, une relation animée et pittoresque, qui parut aussi à part sous le titre : *les Pyrénées, ou le Midi de la France pendant les mois de novembre et de décembre 1822* (1823; 3e édit., 1833).

A cette époque M. Thiers était déjà sorti de la pauvreté et pouvait faire une pension à sa mère. Outre ses honoraires au *Constitutionnel*, il jouissait, non de la propriété d'une action de ce journal, comme on le disait, mais d'une partie du revenu de cette action. Ce n'était pas non plus à Laffitte, comme on le croyait encore, mais à un riche libraire allemand, Cotta, épris pour lui d'une affection enthousiaste, qu'il devait cette libéralité. Déjà *le Constitutionnel* ne suffisait plus à son activité. En 1823, lors de la guerre d'Espagne et de la lutte entre de Villèle et Chateaubriand, il prit part à la rédaction des *Tablettes historiques*, recueil politique et littéraire, avec Jouffroy, MM. Dubois, de Rémusat et Mignet.

Dans les salons de l'opposition, la fortune de M. Thiers n'avait pas été moins rapide que dans la presse. « Admis d'abord chez Laffitte, il s'y fit remarquer, dit M. Loménie (voy. ce nom), par son esprit causeur et la vivacité de son imagina-

tion méridionale. La petitesse de sa taille, l'expression commune des traits de son visage, à demi caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent, le sautillement continuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules, un manque absolu d'usage, tout contribuait à en faire un être à part. » Rien ne lui semblait étranger, ni les finances, ni la guerre, ni l'administration. Il devint le commensal de Laffitte, se vit recherché de tout ce que l'opposition comptait d'esprits éminents, et reçu familièrement par le vieux Talleyrand.

M. Thiers travaillait dès lors à son *Histoire de la Révolution française*, dont il avait conçu le dessein depuis longtemps. Félix Bodin, l'un des collaborateurs les plus en vogue du *Constitutionnel*, qui passe pour en avoir eu la première idée, voulut, du moins, patronner de son nom, associé à celui de M. Thiers, les débuts de cette œuvre. Mais à peine était-elle entreprise qu'il vit qu'il avait affaire à un maître et se retira. Au troisième volume son nom disparut. Les deux premiers, comprenant l'histoire de la Constituante et de la Législative, parurent dans l'automne de 1823. Bien que remarquables par la clarté du style et l'intérêt dramatique du récit, ils trahissaient l'inexpérience de l'auteur. M. Thiers le sentit et il se mit résolûment à toutes les études spéciales que supposait son plan. Il apprit du baron Louis, les finances; du général Foy, et surtout de Jomini, l'art de la guerre. Il avait des amis artilleurs à Vincennes qui l'initièrent à l'attaque et à la défense des places. Cartes géographiques et stratégiques, journaux du temps, mémoires publiés ou inédits, procès-verbaux, rapports officiels, il consulta tout ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et les choses de cette grande époque, dont les survivants, qu'il rencontrait dans les rangs du parti libéral, lui fournirent, en outre, les renseignements les plus précieux. C'est ainsi préparé que M. Thiers écrivit son troisième volume, et alors seulement il entra pleinement dans son sujet.

L'*Histoire de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire* (1823-1827, 10 vol. in-8), achetée pour un prix fort modique par les éditeurs Lecointe et Durey, fut publiée par livraisons. Elle excita les sympathies de tout ce qui était jeune et libéral, mais elle fut accueillie diversement par les acteurs, les témoins ou les victimes des événements. Elle eut, en somme, un succès qui devait redoubler après 1830; consacrée en quelque sorte par la révolution nouvelle, elle se propagea rapidement et devint populaire. Depuis M. Thiers passe pour l'avoir retouchée et modifiée sous l'inspiration de ses diverses fortunes politiques. Répandue sous deux formats à plus de 150 000 exemplaires, elle compte, sans parler de contrefaçons nombreuses, plus de quinze éditions. Peu de livres ont exercé plus d'influence. On en comprit de bonne heure les qualités et les défauts. La critique reprocha généralement à l'auteur une sorte de fatalisme historique qui fait de lui tour à tour l'homme du parti le plus fort, et l'apologiste de quiconque triomphe : Mirabeau, Danton, la Gironde, Robespierre; une indulgence excessive pour les vices, et même les crimes; un certain laisser-aller dans le langage, peu d'accord parfois avec la dignité de l'histoire. Mais tout le monde fut frappé de la marche rapide, soutenue, dramatique du récit, de la connaissance approfondie de chaque question; de la clarté admirable qui semblait naître de la simplicité même du style. L'ouvrage se recommandait en outre au parti libéral comme une réhabilitation, dans une certaine mesure, des principes et des actes révolutionnaires, réhabilitation assez nouvelle, et qui n'était pas sans courage, en face d'une royauté que la Révolution avait décapitée, d'une noblesse qu'elle avait nivelée, d'un clergé qu'elle avait dépouillé, trois pouvoirs relevés alors et menaçants.

Après son *Histoire de la Révolution*, M. Thiers eut le projet d'écrire une *Histoire générale*, et résolut de s'y préparer par des voyages. Une expédition de circumnavigation se préparait sous les ordres du capitaine Laplace; il demanda et obtint d'en faire partie, en payant son passage. Il allait s'embarquer quand, le 5 août 1829, le ministère Polignac fut constitué. M. Thiers resta pour combattre : les libertés publiques étaient chaque jour plus menacées; les royalistes poussaient ouvertement le roi à un coup d'État, tandis que de son côté la jeunesse se jetait avec ardeur dans les luttes du libéralisme. M. Thiers comprit que la vieille arme du *Constitutionnel* ne suffisait plus pour cette lutte décisive, et il fonda, avec M. Mignet et Armand Carrel, *le National*. Chacun de ces trois écrivains devait être à son tour, pendant un an, rédacteur en chef. M. Thiers commença. Si le ministère Polignac avait été créé pour renverser la Charte, *le National* le fut pour la défendre, au prix même de la dynastie. Tout y fut dirigé vers ce but, dès les premiers numéros (1er janvier 1830). M. Thiers y mit la Restauration en état de siége, et fit de son journal une machine de guerre. L'article qu'il publia sur cette maxime constitutionnelle devenue si célèbre : *le roi règne et ne gouverne pas*, fut un événement et prépara les esprits à la résistance. *Le National*, ne portant pas alors au delà d'un changement de dynastie ses vues révolutionnaires, posa nettement, dans son numéro du 9 février, la candidature éventuelle du duc d'Orléans. Cette déclaration lui valut un procès et une condamnation; mais les sympathies lui vinrent en foule, et l'amende fut couverte par des souscriptions.

A dater du mois de juillet, les attaques du *National* prirent le caractère d'un défi. Chaque jour, il sommait le pouvoir de faire son coup d'État. Aussi, quand parurent les ordonnances, le 26 juillet, on se réunit, dans la journée même, au *National*. Journalistes et députés de l'opposition chargèrent M. Thiers de rédiger une protestation. Dès qu'elle fut faite, comme on parlait de la mettre dans les journaux : « Non pas, il faut des noms au bas, » répondit M. Thiers, « il faut des têtes au bas! » On signa. Dans la soirée, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain. « Nous ne céderons qu'à la violence! » s'écria M. Thiers. Après avoir assisté, le 27 et le 28 juillet, à plusieurs réunions où il s'efforça, mais en vain, de faire prévaloir le système de la résistance légale, M. Thiers, décrété de prise de corps, se retira à Montmorency. Il reparut le 29, à deux heures de l'après-midi, et se trouva à la réunion Laffitte, où il rédigea la proclamation qui appela l'attention du peuple sur le duc d'Orléans. Dans la nuit du vendredi au samedi 31 juillet, il se rendit, de la part de Sébastiani, Gérard et Laffitte, à Neuilly, pour vaincre les scrupules manifestes par le prince, qui fut proclamé, le 1er août, lieutenant général du royaume. M. Thiers travailla à lui rallier des partisans. Il fut l'un des fondateurs de la royauté du 9 août, qui, à peine installée, le nomma conseiller d'État et secrétaire général au ministère des finances, sous le baron Louis. Après quatre mois d'administration, celui-ci céda la place à Laffitte (2 novembre 1830). M. Thiers voulut également se retirer, malgré les instances du nouveau ministre, et il ne fallut rien moins qu'un *commandement exprès du roi* pour le décider à garder son poste. Il fut nommé sous-secrétaire d'État aux finances (4 novembre 1830).

Déjà M. Thiers avait été élu membre de la Chambre des Députés par le collége d'Aix. Homme du mouvement, il parlait alors de passer le Rhin et les Alpes, de sauver la Pologne, de délivrer la Belgique et l'Italie. Il était l'âme et le conseil de Laffite, qui, chef du cabinet en même temps que ministre des finances, se reposait, en grande partie, du soin de son administration sur l'habileté et l'activité de son jeune collaborateur. Quinze jours après l'installation du nouveau ministère, M. Thiers avait déjà fait face à la crise financière, en opérant de grands changements dans le mode de perception des impôts et dans l'administration des domaines. Cet heureux début fut attristé par des accusations qu'on fit remonter jusqu'à lui. On avait trafiqué de quelques places en son nom, « et l'homme qui se livrait à ce honteux métier, dit Loève-Veymars, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 décembre 1835), portait un titre qui touchait de trop près à M. Thiers pour que sa juste colère pût l'atteindre. »

Réélu député en janvier 1831, M. Thiers, à la chute du ministère Laffitte (13 mars), se retira également et partit pour le Midi. A son retour, on s'attendait à le voir figurer dans l'opposition, dont Laffitte était redevenu le chef. Il prit la parole, le 5 avril, mais pour combattre ses anciens amis, auxquels il avait jusque-là donné un concours administratif, sans partager toutes leurs vues politiques. Il conseilla donc la paix et la résignation aux traités de 1815 sous Casimir Périer. Il s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, dans la crainte de nous exposer à une guerre générale. A l'intérieur, il soutint aussi diverses mesures illibérales et impopulaires. Il fut, dans la Chambre, le défenseur de l'hérédité de la pairie (1831). C'est à cette occasion qu'il adopta le genre d'éloquence qui convenait à sa personne et à son talent. Jusque-là il avait usé sans succès d'une parole pompeuse, dont l'exiguïté de sa taille et sa voix perçante faisaient encore ressortir l'emphase. Il essaya alors d'une sorte de conversation qui révéla son vrai talent. Il parla quatre heures, sans notes, persuada peu, intéressa beaucoup et apprit à se faire écouter, même de ses adversaires.

Aux 5 et 6 juin 1832, jours difficiles pour la royauté de Juillet, M. Thiers fut l'un des premiers à conseiller au gouvernement l'emploi des mesures de vigueur contre les républicains et les légitimistes. Aussi, après la mort de Casimir Périer, désigné par la majorité au choix du roi, il prit place, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet du 11 octobre. La situation était des plus alarmantes : la Vendée en feu, la Belgique menacée, les partis remuants. A l'aide des fonds secrets, M. Thiers profita de la trahison de Deutz, et, par l'arrestation de la duchesse de Berri (7 novembre 1832), mit fin à la guerre civile. Après cet acte, mémorable dans l'histoire de la police, il contribua à envoyer une armée à Anvers (29 novembre). La prise de cette citadelle (23 décembre), en sauvant la Belgique, vint rendre quelque dignité à la France et à la politique du ministère.

M. Thiers se montre alors sous un nouveau jour : passant, le 25 décembre 1832, du ministère de l'intérieur au ministère du commerce et des travaux publics, il avait commencé par demander aux Chambres un crédit de 100 millions qui fut voté et eut pour effet la reprise des grands travaux d'utilité publique. La statue de Napoléon est replacée sur sa colonne ; l'Arc de l'Etoile, l'église de la Madeleine, le palais du quai d'Orsay s'achèvent ; le monument expiatoire, érigé en mémoire du duc de Berri, sur la place Louvois, fait place à une fontaine ; des routes, des canaux sont construits, l'industrie commence à renaître, et avec elle la prospérité publique. C'est la plus belle époque de la vie politique de M. Thiers (1833).

Au commencement de 1834, les clubs et les sociétés populaires menaçant le pouvoir, M. Thiers soutint la loi sur les associations. Bientôt, le danger pressant, il repasse au ministère de l'intérieur. L'insurrection lyonnaise a son contre-coup à Paris. M. Thiers paye de sa personne en marchant aux barricades, dans les journées du 12 et du 13 avril 1834. Cependant, quand il fut question de juger les insurgés, il repoussa, dans le conseil, l'intervention de la Cour des Pairs.

N'ayant pu s'entendre, pour la présidence du conseil, ni avec le maréchal Soult, ni avec le maréchal Gérard, ni avec Molé, M. Thiers donna sa démission (11 novembre 1834). Après une crise ministérielle et un ministère qui dura trois jours, sous la présidence du duc de Bassano, il reprit ses fonctions dans le cabinet présidé par le maréchal Mortier (18 novembre 1834), qui ne tarda pas à se retirer, ne voulant pas, disait-il, d'une présidence purement nominale. De là, nouvelle crise ministérielle, où les rivalités de M. Thiers et de M. Guizot commencèrent à éclater. Depuis quinze jours ces tristes débats fatiguaient le roi et la Chambre. Plusieurs députés intervinrent, et M. Thiers accepta la présidence de M. de Broglie, d'accord avec M. Guizot. A quelques jours de là, le 13 décembre 1834, il fut reçu membre de l'Académie française qui l'avait élu, dès 1833, en remplacement d'Andrieux ; son discours de réception fut très-remarqué.

Aux fêtes de juillet 1835, M. Thiers se trouvait à côté du maréchal Mortier quand celui-ci fut tué par l'explosion de la machine Fieschi (28 juillet). On se hâta de réunir les Chambres et le ministère présenta les lois sur la presse et sur le jury, dites *lois de septembre*, que M. Thiers défendit sans réserve, comme un moyen de prévenir le retour de tels attentats (voy. BROGLIE).

Opposés de doctrine et d'esprit, M. Thiers et M. Guizot avaient pu se réconcilier, mais non abdiquer des tendances dont l'opposition couvrait une rivalité d'ambition et de talent. Chacun d'eux personnifiait, dans le conseil, l'une des deux divisions de la majorité : M. Thiers le centre gauche, et M. Guizot le centre droit. Tout en donnant des gages aux doctrinaires, qui semblaient dominer dans la Chambre, M. Thiers se fit appeler à la tête des affaires par le concours d'une fraction de la majorité et de l'opposition dynastique et avec l'aide de Talleyrand. Quand surgit la crise de la conversion des rentes (janvier 1836), il donna sa démission, comme ses collègues ; mais en même temps, une habile négociation aboutit à la formation d'un cabinet centre gauche, où il eut la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères (22 février 1836). Il adopta alors une politique plus libérale à l'intérieur, et à l'extérieur plus ferme. Il tomba du moins dignement. Appuyé sur le traité de la quadruple alliance, il voulut intervenir en Espagne ; mais le roi s'y opposant, M. Thiers se retira (25 août 1836) et fut remplacé par Molé.

Dans l'été de 1837, M. Thiers alla faire un voyage d'études artistiques en Italie. A son retour, vers le milieu de 1838, il prit part aux travaux de la session. L'un des chefs de la coalition parlementaire, il dirigea contre le cabinet Molé toute l'habileté de ses manœuvres, et contribua à le renverser ; maître du champ de bataille une seconde fois, il ne lui restait qu'à vaincre les répugnances du roi, qui mettait pour condition à sa rentrée au pouvoir la présidence du maréchal Soult. M. Thiers refusa. Devenu de nouveau président du conseil et ministre des affaires étrangères dans le cabinet du 1er mars 1840, il ne put,

à l'intérieur, que louvoyer entre les deux opinions qui se disputaient la majorité dans la Chambre. Il maintint les lois de septembre et fit ajourner la réforme électorale et parlementaire. Au dehors, seul partisan, en Europe, de Méhémet-Ali, qu'il soutenait dans ses projets contre la Turquie, il se laissa surprendre par les événements dans la question d'Orient. Le traité du 15 juillet, qui excluait ouvertement la France du concert européen, se conclut à son insu, sous les yeux de M. Guizot, son rival et son ambassadeur à Londres, le premier trompé sans doute dans toute cette affaire. En présence de la coalition qui menaçait la France, M. Thiers sentit se réveiller ses instincts patriotiques : il se rapprocha de l'opposition et se prépara sérieusement à la guerre. De là les ordonnances relatives à l'appel des classes de 1836 et 1839, à la mobilisation des gardes nationales et à la construction des fortifications de Paris, qui semblèrent alors à beaucoup, malgré les protestations de M. Thiers, plutôt destinées à contenir la capitale qu'à la défendre (29 juillet-10 septembre 1840).

On semblait devoir être prêt à entrer en campagne au printemps suivant; on parlait d'une descente en Italie, pour effrayer l'Autriche. Mais ni le roi, ni la majorité du conseil ne partageaient ces vues belliqueuses. Après six mois d'agitations stériles, après des *casus belli* hautement posés et restés sans effet, après le bombardement de Beyrouth par les Anglais et l'*ultimatum* du 8 octobre, suivi du rappel de la flotte le 25, M. Thiers, dont la démission avait été deux fois donnée et deux fois reprise, se retira définitivement le 29 octobre, aimant mieux laisser le champ libre à M. Guizot que de subir plus longtemps la responsabilité d'une semblable situation. Dans la discussion de l'adresse, au risque de découvrir la couronne, il s'excusa assez clairement de son inaction sur le mauvais vouloir royal. « Si le 29 octobre a remplacé le 1er mars, dit-il, dans la séance du 25 novembre, c'est parce que le 1er mars n'a pu obtenir les mesures qu'il jugeait nécessaires. »

Tombé du pouvoir, M. Thiers se réfugia dans les lettres et reprit ses grands travaux d'historien. Après avoir raconté comment le pays avait conquis ses libertés pendant la Révolution, il voulut montrer ce qu'il en avait fait sous le Consulat et l'Empire. Il se prépara à cette seconde tâche comme à la première : il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre, soit pour explorer les champs de bataille, soit pour puiser, dans les chancelleries, des notes et des renseignements (1841-1845). A son retour, il publia deux premiers volumes (mars 1845), dont l'apparition était attendue, en France et à l'étranger, comme un événement. Jamais écrivain n'a eu à sa disposition un plus riche trésor de documents authentiques, de papiers originaux, et n'a puisé de plus près l'histoire à ses sources. Divisé en livres dont chacun porte un nom particulier, le nom du fait dominant, le nouvel ouvrage devait former vingt volumes.

Si le premier monument historique de M. Thiers est l'œuvre d'une jeunesse déjà puissante, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862, tom. I-XX) a été jugée comme l'œuvre d'une maturité vigoureuse. Pensée et écrite avec une haute modération, une impartialité calme et une noble liberté d'esprit, elle est moins dramatique, mais plus majestueuse. La grande figure de Napoléon domine tout, mais sans tout absorber. On s'aperçoit trop, toutefois, à l'infinité des détails, de la multitude de matériaux que l'auteur a rassemblés, et, malgré la rapidité de l'exposition, le désir d'être complet a entraîné à des longueurs. Le style, toujours simple (M. Thiers est amoureux de la simplicité), aussi clair et aussi net, a de temps en temps encore de ces négligences qui sentent l'improvisation. En citant un passage de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, dans un de ses messages au Corps législatif, l'empereur Napoléon III a donné à l'auteur la qualification d'historien national. En 1861, cet ouvrage fut proposé par l'Académie française pour le prix biennal de 20 000 fr., fondé par l'Empereur, et cette désignation fut ratifiée par l'Institut. M. Thiers accepta cet honneur, mais laissa les 20 000 fr. à l'Académie pour en consacrer le revenu à un nouveau prix.

Pendant les trois premières années consacrées à ce vaste travail, M. Thiers n'avait reparu à la tribune que pour soutenir, en 1842, la loi de régence qui excluait la duchesse d'Orléans. Il rentra dans la lutte à propos de la discussion de l'adresse, en janvier 1844 : il fit une critique amère du ministère Guizot et lui reprocha son impuissance. Chef du centre gauche, il essaya de rallier l'opposition dynastique. Traitant toutes les thèses populaires, il parla contre l'accroissement du pouvoir des jésuites (2 mai 1845); sur les droits de l'université, violés par une ordonnance (21 février 1846), sur les incompatibilités des fonctions publiques avec le mandat législatif (16 mars 1846). Dans ce dernier débat surtout, il s'éleva à une grande hauteur. « Serions-nous donc réduits, s'écria-t-il, à n'avoir que la fiction du gouvernement représentatif! Ah! il fallait nous le dire en juillet 1830! » Comme autrefois Laffitte, M. Thiers en était aux regrets.

Sans paraître aux banquets réformistes de 1847, qu'il n'approuvait pas, il n'en prit pas moins part à l'agitation libérale. Il y excitait par l'organe du *Constitutionnel*; il y contribua surtout par ses discours dans la session mémorable de 1848, la dernière de la monarchie de Juillet. Jamais il ne fut plus éloquent ni plus agressif. Il parla sur les finances, sur la politique extérieure; il protesta, au nom de l'humanité, contre les massacres de la Galicie, le bombardement de Palerme, etc.; il reprocha au gouvernement une coupable condescendance à l'égard de l'Autriche et son indifférence à l'égard de l'Italie; il critiqua sa politique dans l'affaire du Sonderbund et le mit au défi de demander à la France un seul homme et un seul écu pour marcher sur Berne; il déclara enfin « qu'il était du parti de la Révolution, en Europe, et qu'il ne trahirait jamais sa cause » (janvier-février 1848).

M. Thiers avait reconquis sa popularité. Dans les cercles, dans les cafés, on lisait à haute voix ses discours, comme en 1830 ses articles du *National*. Néanmoins, quand le ministère interdit le banquet du XIIe arrondissement, il fut d'avis qu'il fallait y renoncer. Il voulait que l'opposition donnât sa démission collective. Appelé aux Tuileries, dans la nuit du 23 au 24 février, il fut chargé par le roi de former, avec M. Odilon Barrot, un nouveau ministère. Après avoir donné l'ordre de suspendre le feu, il adressa aux citoyens de Paris une proclamation où il prenait pour devise : « Liberté ! ordre ! union ! réforme ! » Il était neuf heures. La veille, cette proclamation eût peut-être tout calmé. A ce moment, Paris se couvrait de barricades, et *la République!* était le mot d'ordre des insurgés. En butte aux violences et aux injures de la foule, et voyant qu'il ne suffisait plus à la situation, M. Thiers donna sa démission. Il ne parut à la Chambre que pour déclarer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Après la proclamation de la République, croyant « la royauté bien finie », il envoya son adhésion au gouvernement provisoire, et se présenta aux

élections pour la Constituante, dans le département des Bouches-du-Rhône, « ne voulant pas, disait-il, rester étranger aux destinées nouvelles de son pays »; il n'entendait « désavouer aucune de ses opinions antérieures, tout en contribuant à fonder l'ordre nouveau sur des bases solides et durables. » Il échoua aux élections générales; mais le 4 juin suivant, il fut élu par quatre départements, la Seine, la Seine-Inférieure, l'Orne et la Mayenne. Il opta pour la Seine-Inférieure, qui l'avait nommé, en remplacement de M. de Lamartine, avec plus de 60 000 voix. Son élection fut regardée comme un danger pour la République. Cependant il mit au service du gouvernement sa raison, son bon sens pratique, et sa grande science des affaires.

M. Thiers siégeait à droite. Aux journées de juin 1848, il vota pour la dictature du général Cavaignac. L'un des chefs du parti de l'ordre, qu'il sut rallier et discipliner, membre de la commission de constitution, rapporteur de la proposition Proudhon « pour la liquidation de la vieille société », adversaire déclaré de toute idée dangereuse ou trop nouvelle, il combattit également la proposition Turk pour la création d'un papier-monnaie, et le projet Lamoricière sur le remplacement militaire. Il paraissait chercher en toute rencontre, auprès de la bourgeoisie, une popularité en sens inverse de celle que l'agitation réformiste lui avait rendue quelques mois auparavant. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il fut un des plus empressés à répondre à l'appel que le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, fit à ce corps savant pour combattre le socialisme, et, suspendant pour cela ses travaux historiques, sur le Consulat et l'Empire, il publia sous ce titre : *Du droit de propriété* (1848, in-18), une œuvre d'à-propos, écrite au courant de la plume, moins remarquable par l'originalité ou la force des doctrines que par la facilité et la lucidité du style.

Au 10 décembre, M. Thiers vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, dont il avait combattu d'abord la candidature. Les journaux lui imputèrent même longtemps d'avoir déclaré « qu'une telle élection serait une honte pour la France. » L'honorable M. Bixio ayant répété et affirmé ce propos devant l'Assemblée, M. Thiers lui répondit par une dénégation suivie d'une provocation, et le duel eut lieu avant la fin même de la séance. Réélu par la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, il y prit part à tous les débats importants; il vota pour l'expédition de Rome, pour la loi sur l'instruction publique du 15 mars 1850, comme pour la suppression des clubs et pour la loi électorale du 31 mai. Du sein de la coalition de tous les anciens partis, dont le centre était la fameuse réunion de la rue de Poitiers, il poursuivit la République de ce que M. de Lamartine appelait à la tribune « des épigrammes sans péril », et appuya contre ce qu'il regardait comme l'anarchie, au dedans et au dehors, toutes les mesures de réaction ou de rigueur.

Ses calculs ou du moins ceux de la majorité monarchique furent trompés. Car, pour lui, il y avait déjà plusieurs mois qu'il avait dit son fameux mot : « l'Empire est fait, » lorsque après de longs conflits entre le parti parlementaire et l'Élysée, eut lieu le coup d'État. M. Thiers fut arrêté, chez lui, le matin du 2 décembre 1851, mais sans témoigner l'effroi et les faiblesses qu'on s'est plu à lui prêter. Conduit à la prison Mazas, il fut ensuite éloigné du territoire et accompagné jusqu'à Francfort. Au mois d'août 1852, il reçut, sans l'avoir demandée, l'autorisation de rentrer à Paris, où, pendant onze années, à part quelques voyages à l'étranger, il vécut dans la retraite, livré au culte des arts, et achevant ses travaux historiques.

Aux élections générales de 1863, M. Thiers consentit à se présenter comme candidat de l'opposition dans la 2e circonscription de la Seine, où sa candidature fut vivement combattue par M. de Persigny, ministre de l'intérieur. M. Thiers n'en fut pas moins nommé par 11 112 voix sur 21 812 votants. Il reprit un rang très-important dans la Chambre, comme orateur; on a particulièrement remarqué son discours sur les libertés nécessaires en 1864, et ses discours sur l'état de nos finances, lors de la discussion des budgets. Il appartient à la minorité de l'opposition, tout en se séparant d'elle sur quelques questions capitales, comme sur la question romaine (discours du 13 avril 1865). M. Thiers a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840, et décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Outre les deux grands ouvrages historiques de M. Thiers et les autres livres que nous avons déjà cités, on a encore de lui : *Law et son système de finances* (Paris, br., 1826; nouv. édit. 1858); *la Monarchie de* 1830 (broch. in-8. Paris, 1831), apologie de la révolution de Juillet; *Congrès de Vienne* (2e édit., 1853, in-18); un grand nombre d'articles politiques ou littéraires dans *le Globe* (1824), l'*Encyclopédie progressive* (1826), la *Revue française* (1829), la *Revue des Deux-Mondes* (1840), etc., sans compter ses nombreux discours consignés au *Moniteur*, et dont plusieurs ont été publiés à part, notamment ceux prononcés à la session du Corps législatif (1863-1864, in-8). — M. Alex. Laya a publié tout un ouvrage sous le titre d'*Etudes historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. A. Thiers* (1846, 2 vol. in-8).

THIERSCH (Frédéric-Guillaume), érudit allemand, né à Kirchscheidungen, près de Fribourg sur l'Unstrutt, le 17 juin 1784, et élevé à Fribourg, suivit les cours de droit et de théologie aux universités de Leipsick et de Gœttingue. Il prit ses grades dans cette dernière ville, et y obtint une place de professeur au lycée en 1808. Il fut appelé, dès l'année suivante, à Munich pour faire un cours au collége qui venait d'y être fondé et donna l'impulsion aux études philologiques en Bavière. Il s'y fit des ennemis, en prenant la cause des étrangers en place; le livre qu'il publia à ce propos : *Dissentiments entre le nord et le sud de l'Allemagne* (Unterschied zwischen N. und S.; Munich, 1810), souleva des tempêtes, et M. Thiersch faillit même être assassiné. Il fonda, en 1812, l'Institut philologique de Munich, qui ne tarda pas à se fondre avec la nouvelle université. Il commençait en même temps la publication des *Acta philologorum Monacensium* (Munich, 1811-1826, 3 vol.). En 1813, il prit part à la guerre de l'indépendance.

Passionné pour la cause hellénique, dès 1814, il vit, à Vienne, Capo d'Istria, et travailla à fonder, en Grèce, la Société toute littéraire des Amis des muses, sur le plan de laquelle a été fondée depuis la Société ou hétairie politique. Un voyage qu'il fit plus tard en Grèce contribua à disposer les esprits à accepter un roi de son pays. En 1833, M. Thiersch publia son livre *De l'état actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration* (Leipsick, 2 vol.), où il vantait les Grecs modernes autant qu'on les a rabaissés depuis.

D'autres préoccupations le dominèrent bientôt. Il s'était jeté dans les discussions relatives à l'enseignement en Bavière, avec une entière connaissance des colléges de ce pays et de toute l'Europe, et tout rempli de cette idée, vulgarisée depuis par M. Stallbaum, que l'éducation moderne

devait être un mélange d'études classiques et professionnelles; il essaya d'introduire en Allemagne le système de bifurcation qui prévalut depuis en France, et se montra le partisan déclaré du professeur Klumpp dans un ouvrage : *Sur les écoles savantes, particulièrement en Bavière* (Ueber gelehrte Schulen, mit, etc.; Stuttgart et Tubingue, 1826-1837, 3 vol.). A cette époque se rattachent plusieurs autres ouvrages importants : *les Nouvelles attaques contre les Universités* (Ueber de neuesten Angriffe auf die Universitaeten; Ib., 1837); *État actuel de l'instruction publique dans les États, de l'ouest de l'Allemagne, en Hollande, en France et en Belgique* (Ueber den gegenwaertigen Zustand des œffentlich. Unterrichts, in. etc ; Ibidem, 1838, 3 vol.), etc. Le plan d'études de M. Thiersch, vainement combattu par MM. Linde, Diesterweg, Schmithenner et d'autres esprits éminents, subsista, à quelques réformes près, de 1830 à 1853. Il avait créé, pour le défendre, des réunions régulières de professeurs, à Gœttingue, à Manheim, à Gotha, à Cassel, à Dresde et dans plusieurs autres villes de l'Allemagne où il jouissait d'une grande autorité. En 1852, il applaudit à notre système de bifurcation.

Comme philologue, M. Thiersch a publié, outre un grand nombre de dissertations dans les recueils de l'Académie des sciences de Munich : *Grammaire grecque, surtout pour le dialecte d'Homère* (Griech. Grammatik, vorzüglich, etc.; 3e édit., Leipsick, 1826); *Grammaire pour les classes* (Schulgrammatik : 4e édit., Ibid., 1854); une édition de *Pindare* (Ibid., 1820, 2 vol.), etc.; puis deux ouvrages plus originaux : *Des périodes de la sculpture chez les Grecs* (Ueber die Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen; Leipsick, 1820, 2 vol.), où l'on trouve des aperçus nouveaux, tirés d'importants documents historiques, et des *Voyages en Italie* (Reisen in Italien; Ibid., 1826, tome I), où les idées sérieuses n'excluent pas la vivacité du style. Historien, critique, philologue, littérateur, réformateur de l'éducation, M. Fr.-G. Thiersch, conseiller intime de Bavière, dut sa renommée en Allemagne autant à son talent qu'à son incessante activité. — Il est mort à Munich en février 1860.

Un de ses frères, M. Ernest THIERSCH, administrateur forestier à Eibenstock, s'est fait connaître par des travaux spéciaux de valeur.

Un autre frère, Bernard THIERSCH, d'abord professeur à Halberstadt, puis directeur du collége de Dortmund, auteur de plusieurs ouvrages de philologie, entre autres : *le Siècle et la patrie d'Homère* (Ueber das Zeitalter und Vaterland des Homer : 2e édit., Halberstadt, 1832). Il a collaboré à la savante édition d'Aristophane entreprise par Ranke, et dont le *Plutus* et *les Grenouilles*. — Il est mort le 1er septembre 1855.

Le fils de ce dernier, M. Henri-Guillaume-Josias THIERSCH, neveu de Frédéric-Guillaume, actuellement professeur à Marbourg, est un orientaliste distingué. On a de lui : *Grammaire élémentaire de la langue hébraïque* (Erlangen, 1842); *du Point de vue historique dans la critique du Nouveau Testament* (Versuch zur Herstellung des historischen Standpunkts für, etc. : Ibid., 1845); *Leçons sur le protestantisme et le catholicisme* (Vorlesungen ueber, etc.; Ibidem, 1846, 2 vol.; 2e édit., 1848).

THIESSÉ (Léon), littérateur français, né à Rouen, le 9 décembre 1793, fit ses études au lycée de cette ville et partagea, à dix-huit ans, avec Casimir Delavigne, le prix proposé par M. Tissot pour la meilleure élégie sur la mort de Delille. Reçu avocat, il se mêla activement à la lutte du parti libéral contre la Restauration, fournit un assez grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique*, au *Diable boiteux*, au *Constitutionnel*, au *Mercure*, écrivit des brochures politiques qui furent remarquées, et fonda, en 1820, l'ouvrage périodique intitulé : *Lettres normandes*, qui eut pendant quelque temps beaucoup de faveur. A cette époque se rattachent aussi les écrits suivants dont quelques-uns sont anonymes : *les Catacombes de Paris* (1815, poëme) ; *Zuleika et Selim* (1816) ; la première traduction en vers français qui ait été faite de Byron; *Manuel des braves* (1817 et suiv., 7 vol. in 12), ou victoires des armées françaises sous la République et l'Empire, en collaboration avec M. Eug. Ballent : *Derniers moments des plus illustres personnages français condamnés à mort* (1818, in-8); *le Tribunal secret* (1823), tragédie jouée à l'Odéon : *Résumé de l'histoire de Pologne* (1824, in-18); *Nouvel almanach des gourmands* (1825, in-12), avec Horace Raisson; *Histoire de la Révolution française* (1826, in-18), etc. Comme éditeur, il publia à la même époque : *les Constitutions françaises* (1821, 2 vol.); *la Collection des meilleurs ouvrages de la langue française* des frères Baudouin; les *OEuvres complètes de Voltaire* (1829); *Débats de la Convention nationale* (1828, 5 vol. in-8), etc.

La révolution de Juillet 1830 fit entrer M. Thiessé dans la carrière politique : il administra tour à tour les départements des Deux-Sèvres et des Basses-Alpes, et se retira en 1841; il avait reçu, dans l'exercice de ses fonctions, la croix d'officier de la Légion d'honneur (9 août 1833). On a encore de lui l'édition revue et complétée des *OEuvres d'Étienne* (1851-1853, 5 vol. in-8), qu'il a fait précéder d'un *Essai biographique et littéraire*, tiré à part en 1853.

THIEULLEN (baron Jean-Baptiste-Nicolas DE), homme politique français, sénateur, né à Rouen, le 30 novembre 1789, et fils d'un président de cour anobli sous le premier Empire, entra comme auditeur au conseil d'État, en 1811, puis administra plusieurs arrondissements, entre autres celui de Dieppe. Il était rentré, depuis plusieurs années, dans la vie privée, lorsqu'il fut nommé, en août 1830, préfet des Côtes-du-Nord, poste où il fut maintenu jusqu'en février 1848. Ce département l'élut successivement membre du conseil général, représentant, le onzième sur treize, à l'Assemblée législative où il soutint la politique de l'Élysée, et, en 1852, député au Corps législatif. En mars 1853, il fut appelé au Sénat. M. de Thieullen était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1843, et membre du conseil général des Côtes-du-Nord. — Il est mort le 6 janvier 1862.

THIOLLET (François), architecte français, né à Poitiers, le 23 septembre 1782, construisit divers édifices, tels que le gymnase Amoros, le monument funéraire de Reicha, etc. Depuis longtemps, professeur de dessin au dépôt d'artillerie, il a été décoré en avril 1842.

Membre de plusieurs sociétés artistiques, M. Thiollet a édité beaucoup d'ouvrages et de publications illustrées, notamment : *Traité d'ornements* (1819, in-folio) ; *Antiquités, monuments et vues pittoresques du haut Poitou* (1823-1824, in-fol.); *l'Art de lever les plans* (1825, in-12; 4e édit., 1834); *Choix de maisons, édifices et monuments de Paris* (1830, in-4) ; *Recueil de décoration intérieure* (1832-1833, in-fol.), comprenant spécialement la serrurerie fondue; *Modèles de dessins pour la décoration* (1836-1837, in-fol.) ; *Recueil de machines employées dans les constructions* (1838, in-fol.) ; *Principes et études d'architecture* (1839, in-fol.); *Leçons d'architecture* (1842,

in-4). Il a encore publié la *Collection des portes monumentales* (1837), de L. Donaldson, et la troisième édition du *Traité de l'art de la charpente* (1844, 2 vol. in-fol.), de Krafft.

THIRLWALL (rév. Connop), historien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1797, à Stepney (comté de Middlesex), fils d'un recteur du comté d'Essex, étudia au collége de la Trinité à Cambridge, y resta quelque temps comme répétiteur, puis embrassa la carrière du barreau et fut reçu avocat, en 1825, par la Société de Lincoln's-Inn. Après trois années d'exercice, il renonça à cette profession, étudia la théologie (1828) et devint ministre. Son premier rectorat fut celui de Kirby Underdale dans le Yorkshire. Il reprit ensuite goût à l'enseignement et fut nommé examinateur aux universités de Cambridge et de Londres. En 1840, le rév. Thirlwall fut élevé au siége épiscopal de Saint-Davids, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4500 livres (112 000 fr.). La même année il acheva de publier sa grande *Histoire de la Grèce* (History of Greece, 1840); nouv. édit., 1856, 8 vol. in-8), pour laquelle il a mis largement à contribution les travaux épars de l'Allemagne et qui lui a fait beaucoup de réputation dans son pays. A la Chambre des Lords, il vote ordinairement avec le parti libéral.

THIRON (Charles-Jean-Joseph), acteur français, est né à Paris, en 1831. Fils d'un bonnetier, il fut destiné, malgré lui, au commerce et placé en peu de temps, dans une dizaine de maisons. Il entra ensuite au Conservatoire des arts et métiers, pour étudier le dessin industriel, échoua aux examens pour l'école d'Angers, et se fit enfin recevoir, en 1848, au Conservatoire de déclamation. Il y obtint un accessit en 1849, un premier prix en 1850, et en sortit pour débuter à l'Odéon. Remercié par le directeur Bocage, pour cause d'incapacité et d'exiguïté de taille, il voyagea, pendant trois ans, avec Mlle Rachel, et parcourut l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et l'Italie. Dans l'intervalle d'un congé, il débuta avec honneur, au Théâtre-Français, mais n'y obtint pas d'engagements. En 1854, il rentra à l'Odéon où une suite de succès, dus à la rondeur et au naturel de son jeu, lui ont fait acquérir et conserver l'un des premiers rangs. M. Thiron a trouvé ses principaux rôles dans *la Jeunesse* de M. Ém. Augier, *Madame de Montarcy* et *Hélène Peyron*, de M. L. Bouilhet, *l'Usurier du village*, de M. A. Rolland, l'une de ses meilleures créations, *le Mur mitoyen*, de M. Éd. Pailleron, *le Raisin*, de M. Roger de Beauvoir, *les Relais*, de M. L. Leroi, *les Parasites*, de M. Rasetti (1865). *

THIRY (Charles-Ambroise), général français, né le 9 décembre 1791, d'une famille de Lorraine, reçu à l'École polytechnique en 1808, en sortit dans l'artillerie en 1810. Capitaine en 1813, et bientôt après décoré de la Légion d'honneur, il fut longtemps employé, sous la Restauration, à la raffinerie de salpêtre de Nancy. Chef d'escadron en 1832, lieutenant-colonel au 2ᵉ d'artillerie en 1840, il devint colonel du même régiment, le 3 avril 1845. Général de brigade, le 10 juillet 1848, il commanda l'artillerie de l'expédition de Rome, puis fut appelé à Metz, comme commandant de l'artillerie. Général de division, le 22 décembre 1851, il fut membre du comité de l'artillerie. Il est passé dans le cadre de réserve à la fin de 1856. Le général Thiry a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 18 juin 1856.

THIRY (François-Augustin), général français, sénateur, né le 24 février 1794, frère du précédent. Reçu à l'École polytechnique en 1810, en sortit aussi dans l'artillerie en 1812. Capitaine dans les derniers jours de 1813, il servit, pendant la Restauration, dans le 1ᵉʳ régiment à cheval et fut employé à Paris. Officier d'ordonnance du roi et officier de la Légion d'honneur après 1830, il ne devint cependant chef d'escadron qu'en 1834. Lieutenant-colonel du 1ᵉʳ régiment d'artillerie en 1840, colonel du 9ᵉ, le 3 avril 1845, général de brigade, le 2 décembre 1850, il commanda l'artillerie à Toulouse. Général de division, le 29 août 1854, il commanda en chef l'artillerie de l'armée de Crimée. Il a été maintenu dans le cadre d'activité en 1859. Le 16 août de la même année, il a été nommé sénateur. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 22 septembre 1855.

THISTED (Waldemar-Adolphe), poëte et romancier danois, connu sous le pseudonyme d'*Emmanuel de Saint-Hermidad*, né à Aarhuus, le 28 février 1815, est fils aîné d'un pasteur, auteur de nouvelles et de plusieurs ouvrages de religion. Après avoir passé l'examen théologique en 1840, il fonda à Skanderborg un établissement d'éducation qu'il dirigea jusqu'en 1844. Il fit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, et à son retour il obtint une place de maître à l'École des arts et métiers de sa ville natale (1846). Grâce à un subside que lui accorda le roi en 1849, il visita de nouveau l'Allemagne, et parcourut l'Italie, qu'il a décrite dans plusieurs de ses romans. Ses ouvrages, dont le premier parut en 1834, sous le titre d'*Étrennes* (Nytaarsgave), sont cités comme moraux et religieux.

Il a publié depuis deux poëmes : *le Cœur du désert*, en douze chants (Œrkenens Hjerte; Copenhague, 1850), et *la Fiancée*, en neuf chants (Bruden, 1851); des scènes dramatiques, sous le titre : *le Danemark subsiste* (Danmark bestaaer; 1849); enfin des romans et des esquisses de voyages : *Une excursion dans le Sud* (En vandring i Syden, 1843); *la Femme de mer, épisode de la vie de mon grand-oncle* (Havfruen; 1846); *Perdu et gagné* (Tabt og vunden, 1849, 2 vol.); *Contes, esquisses et traditions* (Eventyr, Skizzer og Sagen, 1850), dont une partie avait déjà paru dans *Kjoebenhavnsposten*, et dans *Gœa*, en 1847; *Épisodes d'une vie de voyage* (Episoder fra et Reseliv; 1850, par lettres); *Mosaïques romaines*, lettres (Romerske mosaiker, 1851); *Aquarelles napolitaines* (Neapolitaniske Aquareller, 1853, 2 vol.); *Chez soi et en voyage* (Hjemme og paa Vandring; 1854), récits; *l'Ile des Sirènes* (Sirenernes Œ, 1853, 2 vol.); *le Trésor de famille* (1854). La plupart de ces écrits ont été traduits en allemand. M. Thisted a lui-même traduit en danois plusieurs des romans de M. Alexandre Dumas et rédigé *le Nord*, *revue de la littérature française* (Copenhague, 1845).

THOLUCK (Frédéric-Auguste-Gottreu), théologien protestant allemand, né à Breslau, le 30 mars 1799, fils d'un orfévre et destiné d'abord à la profession paternelle, obtint de suivre son goût pour les sciences et alla achever ses études académiques à Berlin. Il y cultiva les langues orientales, puis se tourna, sous l'influence de Néander, vers la théologie, dont il devint professeur titulaire à Halle en 1826, au retour d'un voyage exécuté aux frais du gouvernement prussien, en Hollande et en Angleterre. En 1843, il fut nommé membre du consistoire de Magdebourg.

M. Tholuck a exercé une grande influence en Allemagne par son enseignement, par ses prédications et par ses écrits, dont voici les principaux : *la vraie Consécration du sceptique* (Wahre Weihe

des Zweiflers; 1834, nombreuses éditions), réfutation du livre de de Wette, traduite dans plusieurs langues, notamment en français; *Commentaire pratique des psaumes* (Prakt. Comm. zu den Psalmen, 1843); *Commentaire de l'Évangile saint Jean* (Comm. zum. Ev. Joh., nombreuses éditions); *Authenticité de l'histoire évangélique* (Glaubwürdigkeit der ev. Geschichte, 1837), réfutation de l'*Histoire de Jésus* de M. Strauss; *Mélanges et écrits apologétiques* (Vermischte Schriften, grösstentheils apolog. Inhalts; 1839, 2 vol.); *Introduction à l'histoire du rationalisme* (Vorgeschichte des Ratio., 1855, Ire partie); *la Foi luthérienne avant et pendant la Guerre de trente ans* (Lebenszeugen der luth. Kirche aus allen Staenden vor und waehrend der Zeit des dreissigjaehrigen Krieges; Berlin, 1859), etc.; sans compter plusieurs publications de sa jeunesse sur la littérature orientale, des écrits académiques, et surtout un grand nombre de *Sermons* (Predigten über die Hauptstücke des christ. Glaubens und Lebens, 1838-1851, t. I-VI).

THOMANDER (Jean-Henri), théologien suédois, né le 16 juin 1798, dans la province de Schonen, fut, à dix-sept ans, professeur à l'École de Karlshamm et prédicateur en 1821. Il s'occupa d'abord de travaux littéraires, traduisit plusieurs pièces de Shakspeare, ainsi que le *Manfred* de Byron (Upsal, 1826). Appelé, en 1826, à faire des cours de théologie au collége de Lund, il se distingua par une éloquence vive et impétueuse; il laissa alors la littérature profane pour s'occuper des saintes Ecritures. En 1833, il devint professeur titulaire de théologie au collége de Lund et, en 1836, docteur en théologie à l'université de Copenhague. En 1838, il fut membre de la commission de révision du droit canon de l'Église danoise. En 1850, il devint pasteur de la cathédrale de Gothenbourg.

Les principaux ouvrages de M. Thomander sont des traités d'instruction religieuse et des recueils de sermons (1828-1855). Il a de plus rédigé, avec M. Reuterdahl *le Journal de théologie* de 1828 à 1832, puis, de 1836 jusqu'à ces derniers temps. Il s'est fait aussi, en Suède, une certaine réputation comme homme politique et a soutenu avec éloquences les idées libérales.

THOMAS (Jean-Simon-Joseph), administrateur français, né le 19 mars 1789, à Lunéville (Meurthe), où son père était receveur des aides, fut nommé à vingt ans élève inspecteur du Trésor par la protection du baron Louis, et mérita par ses services un avancement rapide. Inspecteur de seconde classe en 1812 et de première en 1816, il était depuis deux ans inspecteur général (1828) lorsque la révolution de Juillet ayant ramené aux affaires son premier protecteur, il fut chargé par lui de porter à Charles X les 600 000 fr. que lui envoyait le nouveau pouvoir, puis d'aller revendiquer à Nice le chargement de deux bâtiments français qui avaient été signalés comme transportant une partie des trésors du dey d'Alger; mais le mauvais vouloir du gouvernement sarde le fit échouer dans cette délicate mission. Appelé en 1831 à la direction du personnel des finances, il devint sous le ministère Guizot, caissier-payeur central au Trésor public. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1824, il a été, le 29 avril 1844, élevé au grade de commandeur, puis à celui de grand officier, le 5 août 1859.

THOMAS (Clément), ancien représentant du peuple français, né à Libourne, le 31 décembre 1809, fit ses études à Paris et entra au service comme volontaire; maréchal-des-logis dans le 9e cuirassiers il trempa dans le complot de Lunéville, figura au procès d'avril (1835) et fut condamné à la détention. Il s'échappa de Sainte-Pélagie avec M. Guinard et quelques autres et se réfugia en Angleterre. Ramené en France par l'amnistie Molé, il fut attaché à la rédaction du *National*. Après la révolution de Février, il fut envoyé, en qualité de commissaire, dans le département de la Gironde, où il fut nommé représentant, le treizième sur quinze, et par 56 000 voix seulement sur environ 140 000 votants. Revenu à Paris dans l'intervalle, il avait été élu colonel de la 2e légion de la garde nationale. Son attitude, lors de l'attentat du 15 mai, lui valut le grade de général en chef de la garde nationale de Paris, en remplacement de M. de Courtais. Mais bientôt après, son langage à la tribune, au sujet de la croix de la Légion d'honneur, qu'il traita de « hochet de la vanité », eut pour lui le retentissement le plus fâcheux, et aux journées de juin, il dut céder son commandement au général Changarnier. A l'Assemblée constituante, il vota jusqu'à l'élection du 10 décembre, avec le parti démocratique modéré. Plus tard, il ne se sépara plus de la gauche et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

THOMAS (Pierre-Émile), publiciste français, né à Paris, en 1822, fut élève de l'Ecole centrale des arts et manufactures, reçut, à sa sortie, le diplôme d'ingénieur civil, et professa, en 1846, l'économie rurale à l'Athénée de Paris. Après les journées de Février 1848, il fut appelé par M. Marie à la périlleuse direction des ateliers nationaux. Le 27 mai, peu de jours après l'avénement de M. Trélat (voy. ce nom) au ministère des travaux publics, il se vit enlevé et conduit à Bordeaux sous le prétexte d'une « mission » qui n'exista que dans le *Moniteur* du lendemain. Vers la fin de 1848, M. Emile Thomas fut chargé d'aller étudier la question du travail libre aux colonies; il rédigea ensuite le journal le *Dix-Décembre*, et revint, en 1851, à ses travaux d'ingénieur.

On a de lui un volume important, sous le titre d'*Histoire des ateliers nationaux* (1848, in-8); *Rapport sur la réorganisation du travail libre et l'immigration européenne aux Antilles* (1849); *Des conditions vraies de la science économique, de la théorie de la rente et du principe de population* (1850); la traduction de l'ouvrage de M. Banfield, sur l'*Organisation de l'industrie* (1852), et divers articles de journaux en faveur de la liberté commerciale.

THOMAS (Frédéric), avocat et littérateur français, né à Castres (Tarn), le 5 janvier 1814, étudia le droit dans cette ville, et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Lauréat de l'Académie des Jeux floraux, il collabora à divers recueils, tels que *la Revue du Midi* et *la France méridionale*, et fonda un journal littéraire, *le Gascon*, puis un journal politique, *la Patrie*, qui lui attira un procès en Cour d'assises; il se défendit luimême par un plaidoyer en vers, et fut acquitté. Le procureur général prit le journaliste en affection et l'envoya à Carrel, avec une lettre de recommandation. M. Fr. Thomas vint à Paris en 1835, se fit inscrire au tableau de la Cour royale, et écrivit successivement dans *la Minerve*, *le Figaro*, *la Presse*, et dans les journaux de droit. Il fit aussi en collaboration une douzaine de pièces de théâtre, et composa plusieurs romans, parmi lesquels nous citerons : *Un coquin d'oncle* (1840, 2 vol. in-8) et *la Chanson des trois capitaines*, insérée dans la *Bibliothèque des feuilletons*. En 1848, il alla s'établir à Castres, où il fonda *l'Électeur du Tarn*. Il revint, en 1854, reprendre à Paris ses travaux littéraires et la profession d'avocat. Membre et rapporteur du comité de la Société des

gens de lettres, il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

De 1855 à la fin de 1857, M. Fr. Thomas a rédigé un recueil mensuel intéressant, *les Petites causes célèbres*, qui parut par livraisons in-32, et formait, en 1859, 9 volumes. Chargé aussi à la même époque, dans *l'Estafette*, de la chronique judiciaire, il a fait *le Courrier du palais*, dans *la Presse* jusqu'en 1859, puis dans *l'Audience* et dans *le Siècle*. Il a publié *les Vieilles lunes d'un avocat: Premier quartier* (1863, in-8).

THOMAS (Alexandre-Gérard), littérateur français, né à Paris, le 21 février 1818, mort à Bruxelles, le 5 mai 1857.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THOMAS (Charles-Louis-Ambroise), compositeur français, membre de l'Institut, né à Metz, le 5 août 1811, et fils d'un professeur de musique de cette ville, avait déjà fait d'assez fortes études de violon et de piano, lorsqu'il fut admis au Conservatoire en 1828. Élève de Zimmermann pour le piano, de Dourlen pour l'harmonie et l'accompagnement, de Lesueur pour la compositien, il reçut aussi les conseils de Kalkbrenner et de M. Barbereau. En 1829 il obtint le premier prix de piano, en 1830 le premier prix d'harmonie, et en 1832 le premier grand prix de composition musicale. Après trois ans d'études en Italie, il revint en France et fit représenter successivement, à l'Opéra-Comique : *la Double échelle* (1837); *le Perruquier de la Régence* (1838); *le Panier fleuri* (1839); *Carline* (1840); *le comte de Carmagnola* (1841); *le Guerillero* (1842); *Angélique et Médor* (1843); *le Caïd* (1849), *le Songe d'une nuit d'été* (1850); *Raymond* (1851); *la Tonelli* (1853); *la Cour de Célimène* (1855); *Psyché* (1856); *le Carnaval de Venise* (1857); *le Roman d'Elvire* (1860); ainsi qu'un ballet avec M. Benoist, *la Gipsy*, représenté à l'Opéra en 1839.

Parmi toutes ces productions, dont quelques-unes ont paru accuser une certaine faiblesse d'invention, *le Caïd* se distingue par la grâce des mélodies et la nouveauté des motifs. On doit encore à M. Ambroise Thomas plusieurs œuvres de musique instrumentale, des *Fantaisies*, des *Nocturnes*, des *Rondos*, un *Requiem* écrit à Rome, etc. Il a remplacé Spontini comme membre de l'Académie des beaux-arts en 1851. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845, il a été fait officier le 3 juillet 1858.

THOMAS (Félix), architecte et voyageur français, né à Nantes, le 29 septembre 1815, entra à l'Ecole des beaux-arts, en 1837, comme élève de M. Hippol. Le Bas. Il remporta diverses médailles et le grand prix d'architecture au concours de 1845, sur un *Projet de cathédrale*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi du *Temple de Neptune*, étude faite à Pœstum en 1849, et admise à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1851, il fut chargé, avec M. V. Place, d'une mission scientifique et artistique en Babylonie. Il a rapporté de nombreux dessins et de précieux documents sur ces contrées inconnues, dont il préparait la *Description pittoresque*. Il a exposé au salon de 1859 une serie de peintures et de dessins relatifs à cet ouvrage, qui lui ont valu une 2e médaille. Parmi les tableaux qu'il a exposés ces dernières années, nous citerons : *Une Ferme dans la campagne de Rome*, *les Dunes d'Escoublac*, *Entrée de la rivière de Nantes* (1861); *le Portau, environs de Pornic*, *Vue d'une mosquée persane*, *Visite du pacha de Mossoul aux fouilles de Khorsabad* (1863); *Bords du Tibre*, *Vue prise dans l'île de Noirmoutiers* (1864).

THOMAS (Gabriel-Jules), sculpteur français, né à Paris, en 1821, suivit l'atelier de M. Dumont et l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix, au concours de 1848, sur ce sujet : *Philoctète partant pour Troie*. De retour de Rome, en 1855, il a exposé : *Orphée*, statue, *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, bas-relief; *Atila* (1857); *Ève* (1859); *Virgile*, appartenant au ministère d'État (1861); *Lucien Bonaparte*, prince de Canino; *la Mort de saint Étienne*, tympan de l'église de Saint-Étienne-du-Mont (1864), etc. M. Gabriel Thomas a obtenu une 3e médaille en 1857, et une 1re en 1861.

THOMAS (Frederick-William), romancier américain, né à Baltimore, vers 1810, alla habiter en 1830 Cincinnati, et y débuta dans la carrière littéraire par un poëme intitulé : *l'Émigrant, ou Réflexions en descendant l'Ohio* (the Emigrant, 1833). Il fit paraître ensuite plusieurs romans, où sont décrites avec vérité et intérêt la vie et les mœurs de l'ouest des États-Unis; les principaux sont : *Clinton Bradshaw* (1835); *Est et Ouest* (East and West, 1836) ; *Howard Pinckney* (1840), etc. Il a écrit encore un conte en vers : *le Hêtre* (the Beechen tree) et d'autres poésies estimées.

THOMAS (George-Henry), général américain fédéral, est né dans le comté de Southampton (Virginie), le 21 juillet 1816. A vingt ans, il entra à Westpoint, et en sortit, en 1840, avec le n° 12, dans la promotion où figuraient Ewell et Sherman. Incorporé le 1er juillet dans le 3e régiment d'artillerie, comme sous-lieutenant, il servit en Floride contre les Indiens et devint lieutenant l'année suivante. Il prit part à la guerre du Mexique, se distingua à Monterey et à Buena-Vista et y fut promu capitaine, puis major. A la paix, il revint en Floride, puis fut envoyé à Westpoint comme professeur pour les armes de l'artillerie et de la cavalerie (1850). Rappelé en 1855 au service actif, il devint major au 2e régiment de cavalerie, employé dans le Texas contre les Indiens.

Lorsque éclata la guerre civile, le major Thomas se trouva colonel du régiment, par suite de la retraite du colonel Alb. Sydney Johnston, du lieutenant-colonel Robert E. Lee, et du second major Earl Van Dorn, passés tous trois aux confédérés. Nommé brigadier-général de volontaires (17 août 1861), il fut envoyé dans le Kentucky, au mois de décembre, et le 19 janvier 1862, grâce à un habile mouvement tournant, il vainquit et tua Zollicoffer à Somerset, et poursuivit au delà de Cumberland ses troupes dispersées. Nommé, par cette victoire, brigadier-général dans l'armée régulière, il reçut le commandement de la 1re division de l'armée de l'Ohio, obtint, le 25 avril 1863, le grade de major général des volontaires, et prit part au siége de Corinth. Lorsque l'armée de l'Ohio passa sous les ordres de Rosencranz (30 octobre 1862), Thomas reçut la direction de la 1re division. A Wurfreesborough (31 décembre), il commandait le centre et, pendant les trois journées, fit preuve d'une remarquable solidité. Marchant ensuite à l'avant-garde, il chassa les confédérés de Tullehoma, leur livra un combat de cavalerie à Morris-Ferry, franchit la rivière Elk et arriva à Chattanooga, où son admirable fermeté sauva l'armée fédérale dispersée d'une destruction complète (19 et 20 septembre). Sa belle conduite dans cette journée le fit nommer général en chef en remplacement de Rosencranz. Placé sous la direction générale de Grant, chef suprême des armées fédérales dans l'ouest, il prit une part brillante à la dernière campagne, battit le général Hood, força les confédérés à lever le siége de Nashville et à se replier sur l'Alabama. Le caractère calme,

grave, méthodique du général Thomas lui avait fait donner par ses soldats le surnom de d'Old wors trot (vieux trop lent).

THOMAS (Alexandre), peintre belge d'origine allemande, né à Malmedy (Prusse), vers 1820, alla se fixer, jeune encore, à Bruxelles. Il y a exécuté, entre autres tableaux, commandés ou acquis par le gouvernement belge, *Judas errant pendant la nuit de la condamnation du Christ*, toile très-remarquée à l'Exposition universelle de Paris en 1855, et qui a valu à son auteur une 3e médaille.

THOMASSY (Marie-Joseph-Raymond), littérateur français, né à Montpellier, le 10 mai 1810, est ancien élève de l'École des chartes. Il a successivement collaboré à l'*Encyclopédie catholique*, à la *Revue maritime*, au *Correspondant*, aux *Nouvelles annales des voyages* et à la *Revue contemporaine*, et a été associé aux travaux que préparait Augustin Thierry pour la collection des monuments inédits du tiers état. — On a annoncé sa mort en novembre 1863.

M. Thomassy est auteur des ouvrages suivants: *l'Abbaye de Saint-Guilhem du désert* (1837), qui a reçu une mention honorable de l'Institut; *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan* (1838, in-8); *De la politique maritime de la France sous Louis XIV* (1841, in-8); *Jean Gerson* (1844, in-12); *le Maroc et ses caravanes* (1845, in-8), dont la première édition avait paru sous le titre: *Relations politiques et commerciales de la France avec le Maroc en* 1842; *Missions et Pêcheries* (1853, gr. in-8), politique religieuse et maritime de la France; etc.

Son frère, M. Édouard THOMASSY, a publié des poésies, parmi lesquelles nous mentionnerons: *le Jardin des plantes de Montpellier* (1839), poëme; *Fillion, ou l'Héroïne de la Régence* (1840), drame en cinq actes; etc.

THOMPSON (Daniel-Pierce), romancier américain, né le 1er octobre 1795, à Charlestown (Massachussets), était encore dans la première enfance, lorsque son père se retira sur une ferme dans une partie sauvage et déserte du Vermont, près de la ville de Berlin. Il y fut élevé dans les travaux des champs, sans avoir ni le temps ni les moyens de se faire instruire. Mais il arriva par lui-même à acquérir des connaissances élémentaires et put enfin entrer au collége de Middlebury (Vermont), où il prit ses degrés en 1820. Il fut ensuite précepteur en Virginie, trouva l'occasion d'y étudier le droit et revint exercer la profession d'homme de loi à Montpellier (Vermont). Il y a rempli différentes fonctions civiles et judiciaires, et a été nommé, en 1853, secrétaire d'État.

M. Thompson, qu'on appelle le romancier historique du Vermont, commença à publier, en 1835, sur l'histoire et les mœurs de ce pays, une série de romans devenus très-populaires et dignes, par l'intérêt des récits et l'originalité du style, de la grande vogue qu'ils ont obtenue en Amérique et en Angleterre: *May Martin, ou les Chercheurs d'or* (May Martin, or the Money diggers; 1835); *les Fils du Vermont* (the Green mountains Boys; 1840); *Locke Amsden, ou le Maître d'école* (Locke Amsden, or the School Master; 1847); *les Rangers du Vermont, ou la Fille du tory* (The Rangers, or the Tory's Daughter; 1850). M. D.-P. Thompson a aussi écrit des nouvelles et différents articles dans les journaux littéraires.

On a confondu quelquefois avec lui un autre écrivain américain, M. John R. THOMPSON, poëte et publiciste, né à Richmond (Virginie), en 1823, et devenu en 1847 rédacteur en chef du *Southern literary Magazine*.

THOMPSON (Thomas-Peyronnet), général anglais, économiste et homme politique, né à Hull, le 18 mars 1783, prit ses degrés à l'université de Cambridge, s'embarqua, en 1803, comme *midshipman* à bord de *l'Isis*, fit quelques campagnes, et quitta la marine militaire en 1806 pour entrer dans un régiment d'infanterie, avec le grade de lieutenant. Nommé gouverneur de Sierra-Leone, à la recommandation de Wilberforce (1808), il s'efforça par tous les moyens en son pouvoir de combattre la traite des nègres: mais ce zèle, jugé intempestif, déplut au gouvernement de la métropole, qui s'empressa de lui désigner un successeur. Ayant repris du service dans l'armée active (1812), il eut part aux dernières luttes de la Péninsule et devint capitaine à la paix de 1814.

En 1815, M. Thompson partit pour les Indes, où sa connaissance de la langue arabe le fit attacher en qualité d'interprète à l'expédition contre les tribus rebelles du golfe Persique. Major en 1825, et bientôt lieutenant-colonel, il se lia avec les hommes les plus distingués du parti radical et surtout avec Jérémie Bentham. Un de ses articles, imprimé en 1824, dans la *Westminster Review*, dont il devint un des propriétaires, causa une grande sensation: c'était un essai *sur l'Instrument des échanges*. Sa *Vraie théorie de la rente* (Theory of rent; 1826), où il soutient, contre Ricardo, les idées d'Adam Smith, obtint coup sur coup neuf éditions. Avant MM. Cobden et Bright, M. Thompson avait battu en brèche les lois des céréales, dont le résultat final était l'augmentation artificielle du prix du pain; son fameux *Catéchisme sur le monopole des lois céréales* (Corn-law catechism; 1827), plein d'arguments et de faits, fut dix fois réimprimé en quelques années. Il avait en outre provoqué la formation de plusieurs associations à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc.; ces tentatives n'avaient pas été suivies de succès.

Lorsqu'en 1839, sous l'influence de M. Cobden, s'organisa la ligue anglaise (*anti-corn-law league*), M. Thompson s'empressa de prêter au conseil l'appui de sa parole et de son nom déjà populaire. Pendant huit ans, il se montra dans les *meetings* et banquets, où il savait revêtir d'une forme originale des pensées justes et élevées. On l'a peint comme un orateur plein de variété, d'à-propos et de grandeur, et on lui a attribué une bonne part du triomphe que remporta la ligue en 1846. Il a siégé au Parlement, en 1835, pour Hull et une autre fois pour le Yorkshire.

On a encore de lui: *Théorie de l'harmonie musicale* (Enharmonic theory of music; 1829), qui avait déjà paru dans la *Westminster Review*; une *Géométrie sans axiomes* (Geometry without axioms; 1830); *Contre-enquête* (1834; 2e édit., 1847), où il refute les principes mis en avant par l'enquête commerciale de 1834 en France; *Catéchisme sur la circulation monétaire* (1848).

THOMPSON (révérend Robert-Anchor), auteur religieux anglais, né en 1821, à Durham, reçut une première éducation scientifique dans sa ville natale et vint la compléter, en 1844, à Cambridge. Il entra dans les ordres, fut quelque temps attaché à l'observatoire de Durham, obtint ensuite le vicariat de Louth et celui de Binbrooke (1854), dans le voisinage de Lincoln. On a de ce ministre un volume d'*Observations astronomiques* (1849), publié aux frais de l'université de Durham; un *Recueil de sermons* (1853) et un *Essai philosophique* qui a mérité le premier des trois prix Burnett, de la valeur de 1800 liv. (45 000 fr.).

THOMPSON (William), industriel anglais, né en 1793, dans le Westmoreland, vint de bonne heure à Londres, et, après avoir complété ses études à l'institution de Charterhouse, entra dans les bureaux de son oncle, un des plus riches marchands de fer de la capitale. En 1821, il fut élu *alderman*, et en 1828 lord-maire. Il a siégé au Parlement depuis 1820 et y a représenté la politique libérale au nom des électeurs de Callington, de Londres et de Sunderland. M. Thompson a rempli de hautes fonctions administratives; directeur de la Banque d'Angleterre, il a présidé plusieurs grandes compagnies de chemins de fer, de mines, d'assurances et de docks, ainsi que le comité des Lloyds et la Société de colonisation des îles de la mer du Sud. C'est un des plus grands propriétaires d'usines et de hauts fourneaux de l'Angleterre. Il a été chargé en outre des fonctions de consul du gouvernement brésilien à Londres.

THOMS (William-John), antiquaire anglais, né à Westminster, le 16 novembre 1803, fut employé au secrétariat de l'hospice de Chelsea, et dans ses loisirs traita divers points d'histoire dans la *Quarterly Review* et autres recueils littéraires. Outre plusieurs notices insérées dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Londres ou d'Édimbourg, il a publié une *Collection des anciens romans en prose* (a Collection of early prose romances; 1828, 3 vol.); *Légendes de divers peuples* (Lays and Legends; 1834); *le Livre de la cour* (Book of the court; 1838); une édition des *Anecdotes et traditions* (1839) et des réimpressions de manuscrits ou d'ouvrages anciens. Il a, plus tard, fondé à Londres une revue fort curieuse sous le titre de: *Notes et questions* (Notes and queries). Nommé en 1838 membre de la Société des antiquaires anglais, il est devenu en outre secrétaire de la Société de Camden et a été associé à titre d'étranger aux Sociétés d'antiquaires d'Édimbourg et de Copenhague.

THOMSEN (Christian-Jürgensen), archéologue danois, né à Copenhague, le 29 décembre 1788, fut élevé pour le commerce, mais céda à son goût pour l'étude de l'histoire de la numismatique, des antiquités et des beaux-arts, et devint successivement membre de la commission pour la conservation des antiquités (1827), directeur du musée fondé par elle inspecteur, puis directeur du cabinet royal des monnaies et médailles (1842), inspecteur au musée des beaux-arts (1839) et au nouveau musée ethnographique (1847). Il a été nommé membre de la Société royale d'histoire et langue danoises (1816), conseiller de justice en exercice (1839), commandeur du Danebrog (1851), chevalier de l'Étoile polaire (1844) et de l'ordre prussien de l'Aigle-Rouge (1845).

On cite avec beaucoup d'éloges, parmi ses ouvrages, son traité *sur les Antiquités septentrionales* (Copenhague, 1831, in-8), deux fois réimprimé dans le *Guide pour la connaissance des antiquités du nord* (Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed; 1836 et 1840), et traduit en allemand et en anglais; le *Catalogue du Museum Münterianum* (1835-1839, 3 part.). Il a publié des articles très-estimés dans les *Antiqvariske Annaler* (t. III-IV) et dans divers recueils danois, allemands, russes et anglais.

THONISSEN (Georges-François), économiste belge, né à Hasselt, en 1817, étudia le droit et fut reçu avocat; après avoir été chargé de fonctions administratives ou judiciaires, il fut attaché en 1847 comme professeur de droit criminel à l'université catholique de Louvain.

On a de lui: *le Socialisme et ses promesses* (1850, 2 vol.); *le Socialisme dans le passé* (1851, 4 vol.); *le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à la Constitution française du 14 janvier 1852* (1852, 2 vol.); *Principes d'économie politique* (1854); *Histoire de Léopold et de la Belgique sous son règne* (1857 et suiv.); *Léopold Ier* (1860), etc.

THORBECKE (Jean-Rodolphe), homme d'État et publiciste néerlandais, né en 1796, à Zwolle, fit de brillantes études à l'Athénée illustre d'Amsterdam, puis à Leyde, où il fut reçu docteur en 1820, et obtint un subside pour aller étudier aux universités d'Allemagne. D'abord professeur particulier à Giessen, puis à Gœttingue, il fut appelé en 1825 à la chaire de politique de l'université de Gand. Obligé de la quitter en 1830, il devint professeur de droit à l'université de Leyde. Il fut chargé en 1844, avec sept délégués, de proposer un projet de constitution que le roi rejeta comme trop libéral. Membre de la première Chambre depuis 1840, il ne fut pas réélu en 1845. Mais, le 18 mars 1848, il fut placé à la tête d'une commission de révision de la constitution, et réussit cette fois à faire voter un projet analogue à celui de 1844.

Élu dans plusieurs districts membre des états généraux, M. Thorbecke fut, le 30 octobre 1849, appelé à former un ministère, le composa des membres appartenant au parti constitutionnel progressiste, et introduisit successivement, avec le concours des Chambres, des réformes importantes. Mais l'opposition que rencontrèrent les projets relatifs à l'enseignement public et aux établissements de charité, les dissensions qui s'élevèrent entre les catholiques et les protestants occasionnèrent la dissolution du ministère (19 avril 1853) et la démission de M. Thorbecke, qui, réélu à la seconde Chambre, ne cessa plus de faire partie du corps législatif. Il fut rappelé au ministère avec le portefeuille de l'intérieur, à la fin de janvier 1862.

On cite de lui: *Opinions sur le droit politique* (Bedenkingen angaande het Regt an den staat, Amsterdam, 1826); *Des changements du système politique en Europe résultant de la Révolution française* (Over de Verandering van het algemeene Staten, etc., 1830); *De la nécessité de reconnaître l'indépendance de la Belgique* (Over de erkenning, etc.); *Remarques sur la loi fondamentale* (Aanteckenin en op de Groonwet); *Essai de révision de la constitution* (Proeve van herziene Grondwet).

THORBURN (Robert), peintre écossais, né à Dumfries, en 1818, fut à quinze ans envoyé à Édimbourg, où il étudia dans l'atelier de sir W. Allan; il remporta un des premiers prix de l'Académie écossaise et vint se faire inscrire en 1836 aux cours de l'Académie de Londres. En 1837, il débuta par deux *portraits* anonymes; en 1838, il envoya à l'exposition de l'Académie huit *miniatures*, toutes de personnages titrés. A peine âgé de vingt ans, il devenait le rival de Ross et de Newton, les peintres favoris du grand monde. Dès 1845, M. Thorburn obtint la commande d'un portrait du *prince Albert*; il peignit ensuite *la duchesse de Mecklembourg-Strélitz*, les *Enfants du roi des Belges* (1847), *la reine Victoria* (1848), ladies *Vane*, *Grosvenor*, etc. C'est dans les groupes qu'il déploie de préférence ses belles qualités d'agencement et de coloris; nous citerons: *la Famille de mistress Norton* (1845), *la marquise de Waterford, la vicomtesse Canning* (1845) *la duchesse de Buccleugh*, ladies *Scott, Balfour*. On a vu de lui à Paris, en 1855, les admirables miniatures de *lady Lindsay et sa sœur*, et de *mistress Sydney Herbert et ses enfants*, qui ont

valu une médaille de première classe à cet artiste si renommé dans son pays, par la grâce, la légèreté, le dessin correct et le sentiment profond de ses compositions.

THORÉ (Théophile), publiciste français, né à La Flèche, le 23 juin 1807, s'attacha de bonne heure au parti démocratique, auquel il donna plus d'une fois des gages de l'énergie de ses convictions. Depuis 1830, il collabora successivement aux journaux les plus avancés : la *Revue républicaine*, le *Journal du peuple*, l'*Encyclopédie populaire*, la *Revue du progrès*, la *Revue indépendante*, la *Réforme*, la *Revue sociale*, et eut à subir, sous le dernier règne, deux condamnations politiques, l'une pour le prospectus de *la Démocratie*, feuille qu'il voulait fonder, l'autre pour la brochure intitulée : *la Vérité sur le parti démocratique* (1840). Après la Révolution de Février, il créa *la Vraie République* (26 mars 1848), où il eut pour collaborateurs George Sand, Pierre Leroux et Barbès, et *le Journal de la vraie République* (9 mars 1849), qui en est la continuation, avec cette épigraphe : « Sans la révolution sociale, il n'y a point de vraie République. » Après le coup d'État de 1851, il vécut à l'étranger.

Critique distingué, M. Thoré a donné sur les beaux-arts de nombreux articles à *l'Artiste*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*. Il a dirigé la publication de *l'Art moderne* et a publié les *Salons de 1844 à 1847* (4 broch. in-8). On a aussi de lui : *Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie à l'usage des artistes* (1836, in-8).

THORIGNY (Pierre-François-Élisabeth-Tiburce LEULLION DE), magistrat français, sénateur, ancien ministre, est né à Bessenay (Rhône), le 19 juillet 1798. Ayant terminé ses études de droit à Paris, il se fit recevoir avocat en 1824; mais il s'abstint de plaider et ce ne fut qu'après la révolution de Juillet qu'il entra dans la magistrature. Attaché au parquet de la Cour de Lyon, il instruisit, en 1834, le procès des insurgés d'avril. Dix ans après, M. Hébert le désigna pour remplir à Paris les fonctions de substitut près la Cour royale; il les occupa un an et fut nommé avocat général, en 1845, près la même cour.

Destitué par le gouvernement provisoire, en 1848, M. de Thorigny reprit la robe d'avocat et défendit dans plusieurs procès politiques *la Gazette de France*. Il se rallia ensuite à la politique de l'Élysée et fit partie du dernier ministère qui précéda le coup d'État. Il ne connut les desseins du pouvoir exécutif qu'au moment de leur exécution même, en laissant à M. de Morny son portefeuille de l'intérieur. Il entra néanmoins dans la Commission consultative; puis, à la réorganisation des pouvoirs, il fut nommé conseiller d'État (25 janvier 1852) et premier président de la Cour d'Amiens, en décembre 1858. Le décret du 4 mars 1853 le fit passer du conseil d'État au Sénat. Il a été promu le 8 décembre 1852, commandeur de la Légion d'honneur.

THORNEYCROFT (Mary FRANCIS, mistress), femme sculpteur anglaise, née en 1814, à Thornham (comté de Norfolk), fille d'un sculpteur, prit de bonne heure le goût des arts et présenta, dès l'âge de vingt ans, aux expositions de l'Académie royale, des *bustes*, une *Pénélope* et un groupe, *Ulysse reconnu par son chien*; la première œuvre qui attira l'attention sur elle fut la *Jeune fille à la fleur*, statue de grandeur naturelle. En 1840, elle épousa un sculpteur, T. Thorneycroft, ancien élève de son père, et l'accompagna bientôt en Italie (1849). A Rome, elle exécuta les modèles de *Sapho* et de l'*Enfant endormi*; ce dernier plut tant à M. Gibson qu'il obtint pour l'auteur la commande des statues de la princesse *Alice* (1843), de la *Princesse royale*, du prince de *Galles* et du prince *Alfred*, que l'artiste a représentés sous l'allégorie des quatre saisons. On a encore d'elle des *Études d'enfants*, une *Jeune fille sautant* (1854), un buste en bronze de *la reine*, qui a paru à l'Exposition universelle de 1855, deux statues en marbre, figurant, sous les traits de deux jeunes princesses de la famille royale, *l'Abondance* et *la Paix* (1856).

THORNTON (William), économiste anglais, né en 1813, à Burnham (comté de Buckingham), employé depuis 1836 dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales, a écrit quelques ouvrages d'économie politique, plus estimés pour les documents qu'ils renferment que pour l'exposition : *Excès de population et moyen d'y remédier* (over Population and its remedy; Londres, 1846, in-8); ouvrage spécialement relatif à l'Angleterre; *Plaidoyer pour les cultivateurs propriétaires* (A plea for peasant proprietors; 1848, in-8), etc.

THORPE (Thomas-B....), littérateur américain, né à Westfield (Massachussets), le 1er mars 1815, entra en 1843 à l'univerité méthodiste wesleyenne de Middletown (Connecticut), passa dans la Louisiane, qu'il habita jusqu'en 1853. Il cultiva d'abord la peinture, puis se tourna vers les lettres et se fit connaître par une série de contes et d'esquisses sur le sud-ouest. Il les publia dans différents journaux sous le nom de *Tom Owen le chasseur d'abeilles*. On cite particulièrement : *le Grand ours de l'Arkansas* (Big bear of Arkansas; New-York, 1835, in-12); *les Mystères du fond des bois* (the Mysteries of the Backwoods; 1846).

M. Thorpe a été longtemps le rédacteur en chef d'un journal whig de la Nouvelle-Orléans. Lors de la guerre du Mexique, chargé de porter des dépêches au général Taylor, il resta, pendant toute la campagne, le correspondant d'un journal de la Nouvelle-Orléans, et après la prise de Matamoras il fit paraître : *Notre armée sur le Rio-Grande* (Our army on the Rio-Grande; Philadelphie, 1847, in-12) et *Notre armée à Monterey* (Our army at Monterey; in-12). En 1853, il alla s'établir à New-York et y publia une collection de ses esquisses, sous ce titre : *la Ruche du chasseur d'abeilles* (the Hive of the Bee-hunter; 1854, in-12). Il a fourni de nombreux articles au *Harper's Magazine* sur la Louisiane et sur le sud et le sud-ouest en général On a loué dans M. Thorpe la couleur locale, la verve et la vérité.

THORPE (Benjamin), philosophe anglais, né vers 1808, s'est surtout occupé de l'étude de l'anglo-saxon. Il traduisit d'abord en anglais la *Grammaire anglo-saxonne* de Rask, pour l'opposer à celle de Kemble, et donna ensuite des éditions nombreuses d'ouvrages anglo-saxons, entre autres une paraphrase en vers de la bible de Ceadmon, avec traduction et commentaires : *Analecta anglo-saxonica* (1844, 2 vol.); *Version anglo-saxonne de l'histoire d'Apollonius* (the Anglo-saxon version, etc.; 1834); *Libri Psalmorum versio antiqua latina cum paraphrasi anglo-saxonica* (1835); la grande collection des *Anciennes lois et institutions de l'Angleterre avec gloses et commentaires* (Ancient law and institutes of England; 1848 et ann. suiv., tom. I-XI, in-8); *Codex Oxoniensis* (1842); *Mythologie du Nord* (Northern mythology (1852, 3 vol.), où il a réuni la plupart des légendes du Nord; etc. M. Thorpe reçut du gouvernement, pour ses travaux, une pension de 150 livres st. (3900 fr.).

THORSTENSEN (John), savant islandais, né le 7 juin 1794, dans le district de Hunavatu, fit ses études à l'université de Copenhague et retourna, en 1819, dans sa patrie, où il exerça la médecine. Docteur en philosophie de l'université de Marbourg (1847), il est devenu membre de la Société littéraire islandaise, de l'Académie de médecine de Copenhague, etc. On lui doit des observations météorologiques faites en Islande de 1823 à 1837, qui forment la seconde partie des *Collectanea meteorologica* (1839, in-4) et dont M. Lottin à donné un extrait dans le *Voyage en Islande et au Groënland* (1835-1836). Il a publié quelques écrits médicaux en islandais et fourni des mémoires au Recueil de l'Académie de médecine de Paris.

THORTSEN (Charles-Adolphe), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 décembre 1798, prit les grades de maître ès arts (1827), de docteur en philosophie (1836), et, après avoir enseigné les langues anciennes dans différentes écoles, devint recteur de l'École latine de Randers (1844), sur laquelle il publia annuellement des *Avertissements* (Efterretninger). L'université de Copenhague lui décerna, en 1821, le prix d'esthétique pour ses travaux, parmi lesquels on remarque : *Essai de métrique danoise* (Forsœg til en dansk Metrik ; Copenhague, 1833-1834, 2 vol in-8) ; *Coup d'œil historique sur la littérature danoise jusqu'en* 1814 (Historisk Udsigt over den danske Litteratur indtil Aar 1814 ; 3e édit., Ibid., 1851). M. Thortsen a publié aussi quelques poésies et fourni des articles de critique à divers recueils.

THOUAR (Pierre) écrivain italien, né à Florence, le 23 octobre 1809, d'une famille pauvre, entra après diverses vicissitudes dans la carrière de l'enseignement. En 1848, M. Guerrazzi le nomma directeur de la maison de travail ; mais le 9 mai, il fut destitué, le professorat lui fut interdit et ses livres bannis des écoles. — Il est mort à Florence, le 1er juin 1861.

Ses écrits se composent, en grande partie, de *Contes* et *Nouveaux contes* pour la jeunesse et pour l'enfance, où se réunissent la moralité et l'intérêt dans une élégante simplicité. Il a fourni en outre au journal de l'abbé Lambruschini, le *Guide de l'instructeur*, et une suite d'articles qui ont formé plus tard les *Lectures pour les enfants* (Milan, 1840). Il rédigea à Turin le journal populaire *les Lectures de famille.*

THOURET (Vincent-Ferrare-François-Antony), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Tarragone, le 15 juillet 1807, de parents français, depuis longtemps domiciliés en Espagne, rentra en France après l'évacuation de la Péninsule, fit ses classes au collége de Douai, se maria à l'âge de dix-huit ans et vint suivre à Paris les cours de l'École de droit. Dès cette époque il signa de ses initiales un grand nombre d'articles politiques et littéraires dans les organes du libéralisme. Reçu avocat quelques jours avant la révolution de Juillet, il combattit sur les barricades, puis, se jetant dans l'opposition la plus avancée, contribua, dès le 30 juillet, à la fondation de la Société des amis du peuple et du journal de cette société, ainsi qu'à la création de *la Révolution de* 1830 ; les amendes ou les sacrifices personnels que lui coûtèrent ces publications s'élevèrent à plus de 100000 francs ; il eut à subir plus de trente procès en Cour d'assises.

Dans les prisons de la Force, de Sainte-Pélagie, de la Conciergerie et de Saint-Waast, où il passa près de cinq années, M. Thouret se livra à des travaux d'imagination et composa successivement : *Toussaint le mulâtre* (1834, 2 vol. in-8), *Blanche de Saint-Simon* (1825, 2 vol.), *l'Enfant de Dieu* (1836, 2 vol.), romans historiques empreints de ses idées démocratiques. Rendu à la liberté en 1835, il prit une part plus prudente, quoique aussi active, aux actes de l'opposition républicaine, collabora à *la Réforme*, et fit ensuite paraître *le Roi des Frenelles* (1841, 2 vol. in-8), roman, et *l'Antiquaire* (1847), comédie en quatre actes et en vers, représentée à l'Odéon.

Après le 24 février 1848, M. Thouret qui s'était jeté tout entier dans la lutte, fut nommé commissaire général dans le Nord. Il sut, par une modération inattendue, se concilier l'estime de tous les partis ; M. Ledru-Rollin, trompé sur son compte, le révoqua. Au 4 juin, il fut élu représentant de ce département, en remplacement de M. de Lamartine, qui avait opté pour celui de la Seine. Déjà l'Assemblée nationale, témoin de son attitude courageuse durant l'envahissement du 15 mai, l'avait nommé son délégué à l'hôtel de ville. Ce fut là qu'il rédigea la proclamation qui appelait la garde nationale au secours de l'ordre menacé. Dans la Constituante, il appuya d'abord toutes les mesures gouvernementales, les décrets sur les clubs, l'institution de la présidence, même le maintien *nécessaire* de l'état de siége, « faisant fléchir un principe devant un fait. » Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, tout en faisant appel en mainte occasion aux sentiments de concorde et de fraternité politique. Réélu à la Législative par 92,000 voix, il protesta contre la substitution dans les comptes rendus du *Moniteur* de l'expression *monsieur* à celle de *citoyen*, et se signala par la vivacité de son opposition à la politique de l'Élysée. A la suite du coup d'État il fut compris au nombre des représentants éloignés momentanément du territoire français par le décret du 9 janvier 1852. — C'est par erreur qu'on a annoncé la mort de M. A. Thouret en 1857.

THOUVENEL (Édouard-Antoine), homme politique et diplomate français, sénateur, né à Verdun, le 11 novembre 1818, fit en Orient, après son droit terminé, un premier voyage, dont il publia la relation en 1839, et entra peu après au ministère des affaires étrangères. En 1844, il fut envoyé à Bruxelles, comme attaché d'ambassade, et l'année suivante à Athènes, comme secrétaire de légation. Il s'y trouvait chargé d'affaires par intérim, par suite du départ de M. Piscatory, pour l'ambassade d'Espagne, lorsque éclata la révolution de Février. Lors de la révocation du nouveau titulaire, M. de Rayneval, M. Thouvenel, qui avait d'abord été destitué, obtint de rester à Athènes, comme chargé d'affaires par intérim. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, lui conféra définitivement ce titre, que M. Thouvenel échangea, au mois de janvier 1849, contre celui de ministre plénipotentiaire à Athènes. Il était en Grèce en 1850, au moment du différend soulevé à propos du juif Pacifico, et seconda énergiquement la mission spéciale du baron Gros. Il fut envoyé, peu après, comme ministre plénipotentiaire, à Munich, où les services qu'il avait rendus au roi Othon lui assuraient de la part de son frère, le roi de Bavière, un excellent accueil. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut chargé de la direction politique au ministère des affaires étrangères et gardé ces fonctions jusqu'à l'époque des conférences de Vienne. Nommé, en 1855, ambassadeur à Constantinople, il eut à lutter contre l'influence dominatrice qu'exerçait auprès de la Porte lord Stratford de Redcliffe, et contre les exigences de la diplomatie autrichienne dans la question des principautés danubiennes.

Au milieu des difficultés diplomatiques créées par la question italienne, M. Thouvenel fut appelé à remplacer M. Walewski au ministère des affaires étrangères (4 janvier 1860). Les circulaires et mémorandums qu'il a adressés aux corps diplomatiques, en diverses circonstances solennelles, ont été très-remarqués. L'une des dernières fut celle destinée à démontrer la nécessité de prolonger l'occupation française en Syrie (18 janvier 1861). Il fut plénipotentiaire de la France pour le traité de commerce avec la Belgique conclu le 1er mai 1861, ainsi que pour la convention de navigation et la convention littéraire. Après certains bruits plusieurs fois démentis de démission, M. Thouvenel fut remplacé, le 15 août 1862, au ministère des affaires étrangères par M. Drouyn de Lhuys. Le 3 mars 1862, il fut nommé président de la commission chargée d'examiner la question pendante entre le gouvernement égyptien et la compagnie de l'isthme de Suez. Le 17 mai 1859, il a été élevé à la dignité de sénateur. Promu commandeur de la Légion d'honneur en juillet 1850, il a été fait grand officier, le 10 janvier 1854 et grand-croix le 14 janvier 1860.

M. Éd. Thouvenel a publié : *La Hongrie et la Valachie. Souvenirs de voyages et notices historiques* (1840, in-8), relation qui avait d'abord paru dans la *Revue des Deux-Mondes*.

THUILLIER (Pierre), peintre paysagiste français, né à Amiens, le 17 juin 1799, mort à Amiens, en novembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

THUILLIER (Mlle Louise), fille du précédent, né à Amiens, en 1829, fit avec sa famille, à l'âge de dix ans, un séjour de quatre ans en Italie, et plus tard accompagna son père dans les trois voyages qu'il entreprit en Algérie. Elle a exposé, de 1847 à 1850, *Lisière de bois*, divers sites algériens, tels que *le Pont-el-Cantara*, *le Chemin maure*, *l'Entrée du désert:* une collection de dessins ou *Portraits des sheiks arabes*, maintenant à Versailles, *Jeune Provençale à la fontaine*, *Rêverie*, des *Vues* de Normandie, et plusieurs portraits, notamment celui de *M. Bastion de Fontenay*, son grand-père. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847.

THURLOW (Édouard-Thomas HOVELL THURLOW, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1837, dans le comté de Suffolk, descend d'un chancelier élevé en 1792 à la pairie héréditaire. Il succéda à son père en 1857, et devint, en 1860, député-lieutenant du comté de Suffolk. Il a pour héritier présomptif son frère Thomas-John Howell, né en 1838, qui, après avoir été attaché aux ambassades de Stockholm et de Paris et accompagné le comte Elgin en Chine, est devenu en 1862, secrétaire particulier du vice roi gouverneur général des Indes.

THURMANN (Jules), géologue et botaniste suisse, né à Neufbrisach, le 8 novembre 1804, mort le 25 juillet 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TIBY (Paul-Alexandre), littérateur français, né à Paris, le 28 janvier 1800, entra en 1817 au ministère de la marine, devint sous-chef de bureau à la direction des colonies et prit sa retraite en 1848. De 1824 à 1838, il fit partie de la Société de l'histoire de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1844.

On a de lui : *Mémoires d'un jeune prêtre recueillis et publiés par un laïque* (1824, in-12) : *Esquisses romantiques, ou Mélanges littéraires en vers et en prose* (1827, in-18); *Notices statistiques sur les colonies françaises* (Imprimerie royale, 1837-38, 2 vol. in-8): *Deux couvents au moyen âge, ou l'Abbaye de Saint-Gildas et le Paraclet* (1851 in-12); des traductions de l'anglais, notamment : *l'Histoire des Croisades*, de Ch. Mills (1823-1835), et des articles dans les *Annales maritimes*, le *Petit courrier des dames*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue coloniale*, qu'il a dirigée de 1843 à 1847.

TICKNOR (George), historien américain, né à Boston, le 1er août 1791, fut élevé au collége de Dartmouth, embrassa la carrière du droit et se fit admettre, en 1813, au barreau. Ses goûts littéraires l'emportant, il s'embarqua pour l'Europe, en 1815, passa deux ans à l'université de Gœttingue, puis parcourut différentes contrées et séjourna tour à tour à Paris, à Madrid, à Rome et à Édimbourg. Il étudia surtout les dialectes romans et la langue castillane. A son retour aux États-Unis, il prit possession de la chaire de littérature moderne qui venait d'être créée à Harvard. Son cours fut un des plus fréquentés, et la manière neuve dont il traita les écrivains français et espagnols, Dante, Goethe, les poëtes anglais, exerça, au dire de M. Prescott, une influence notable sur la direction littéraire des études dans son pays.

Après quinze ans de professorat, M. Ticknor résigna ses fonctions en 1835, et se rendit en Espagne avec sa famille; il y utilisa son séjour en réunissant, avec le concours de l'orientaliste don P. de Gayangos, de nombreux matériaux sur la littérature de la Péninsule. Le fruit de ses recherches fut l'importante *Histoire de la littérature espagnole* (History of spanish litterature; New-York, 1849, 3 vol. in-8: 2e édit., 1854); elle se divise en trois parties : 1° du XIIe siècle au règne de Charles-Quint; 2° jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; 3° le dernier siècle et les premières années du nôtre jusqu'à l'invasion française. Il en existait depuis sa publication première, des traductions en espagnol et en allemand. M. Magnabal a entrepris de le traduire en français (1864, t. I, in-8). On a encore de M. Ticknor : *Vie de La Fayette* (a life of La Fayette; 1825): *Souvenir de N. A. Haven* (the Remains of N. H. Haven: 1837), et de nombreux articles d'histoire et de critique.

TICKNOR ET FIELDS. Voy. FIELDS.

TIDEMAND (Adolphe), peintre norvégien, né en 1816, à Mandal, ville de l'Amt, suivit les cours de l'Académie de Copenhague, puis ceux de Dusseldorf, et retourna s'établir en Norvége, où il cultiva le paysage et le genre historique. Nommé peintre de la couronne, il a décoré le château d'Oscarshall, situé près de Christiania. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec un paysage historique, ayant pour titre : *Funérailles dans les campagnes de la Norvége, costumes du siècle passé*, et qui lui a valu une médaille de première classe. Il est devenu chevalier de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, de l'ordre de la Légion d'honneur, et membre des Académies des beaux-arts de Berlin, de Copenhague, de Stockholm et d'Amsterdam.

TIEDEMANN (Frédéric), anatomiste et physiologiste allemand, né à Cassel, le 23 août 1781, étudia les sciences naturelles à l'université de Marbourg, où son père, littérateur estimé, occupait la chaire de philosophie; il prit, en 1804, ses grades universitaires, fut nommé professeur d'anatomie et de zoologie à l'université de Landshut, passa onze ans après (1816) à l'université de

Heidelberg où il fit pendant trente-quatre ans des cours très-suivis d'anatomie, de physiologie et de zoologie. Retiré depuis 1849 à Francfort-sur-le-Mein, il y a célébré en 1854 le cinquantième anniversaire de sa promotion au grade de docteur. M. Tiedemann était membre correspondant de l'Institut de France et de plusieurs autres grandes sociétés savantes de l'Europe — Il est mort au commencement de 1861.

On a de lui de nombreux et importants ouvrages : *Zoologie* (Landshut, 1808-1810, 3 vol.); *Anatomie du cœur du poisson* (Anatomie des Fischlerzens, Ibid., 1809); *Anatomie et histoire naturelle du lézard volant* (Anatomie und Naturgeschicte der fliegenden Eidechse; Nüremberg, 1811); *Anatomie des monstres sans tête* (Anat. der kopflosen Missgeburten: Landshut, 1813); *Anatomie et histoire de la formation du cerveau dans le fœtus humain* (Anat. und Bildungsgeschichte des Gehirns im F., etc.; Nüremberg, 1816); *Anatomie de la holothurie tubiforme, de l'étoile de mer couleur d'orange et du hérisson de mer* (Anat. der Hohrenholothurie, etc.; Heidelberg, 1828), savant mémoire auquel l'Institut décerna le prix de 3000 fr. proposé depuis 1811 pour le meilleur travail sur la construction des animaux rayonnés; *Tabulæ nervorum uteri* (Ibid., 1822); *Tabulæ arteriarum corporis humani* (1822), suivi d'un *Supplément* (Ergaenzungen; 1836); *Icones cerebri simiarum* (1822); *Expériences sur la digestion* (die Verdauung nach Versuchen: Heidelberg, 1826-1827, 2 vol. 2ᵉ édit., 1831), avec L. Gmelin, traduit en français (1827, 2 vol. in-8); *Physiologie de l'homme* (Physiologie des Menschen: Darmstadt, 1830-1836, t. I et III); *Du Resserrement et de l'occlusion des artères dans certaines maladies* (Ueber Verengungund Schliessung der Pulsadern in Krankheiten; Heidelberg, 1843); *Vers et insectes vivants dans les organes olfactifs de l'homme* (Von lebenden Würmern und Insecten in den Geruchsorganen; Manheim, 1844); *Histoire du tabac*, etc. (Geschichte des Tabacks, etc.: Francfort, 1854), etc., etc. M. Tiedemann a en outre, avec MM. Reinhold et L. Treviranus, rédigé, de 1824 à 1835, le *Journal de physiologie* (5 vol. in-4).

TIELEMANS (Jean-François), jurisconsulte et homme politique belge, né à Bruxelles, le 15 novembre 1799, fit de brillantes études à l'université de Liége, fut reçu docteur en droit en 1823, se mit avec ardeur au service de la cause libérale, devint l'ami de M. Potter, et rédigea pendant quelques années le *Journal de Gand*. En 1827, il reçut du gouvernement hollandais la mission de visiter les universités d'Allemagne et d'étudier l'esprit et les méthodes de l'enseignement, particulièrement celui du droit ecclésiastique. A son retour il obtint une place lucrative au ministère des affaires étrangeres (1828); il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral, et, lors de l'alliance entre les libéraux et les catholiques contre le gouvernement hollandais, il prêta l'appui de son talent aux journaux de l'opposition, *le Belge*, *le Catholique*, le *Courrier des Pays-Bas*. Le 30 avril 1830, traduit, avec Bartels et de Potter en Cour d'assises, il fut condamné à sept ans de bannissement pour excitation à la révolte contre le gouvernement. Il se retira en France.

La révolution de Juillet ayant eu pour contre-coup, en Belgique, les journées de septembre et l'expulsion des Hollandais, M. Tielemans rentra dans son pays, fut nommé administrateur général de l'intérieur, et fit partie de la commission de constitution Dans une lettre au gouvernement provisoire (7 novembre 1830), il hasarda une proposition qu'il soutint ensuite inutilement devant le congrès, et qui tendait à soumettre, au bout de trois ans, à un nouveau congrès la question de la monarchie ou de la république, selon que le premier congrès aurait adopté l'une ou l'autre (art. 1 et 2). Pendant cet intervalle, les choses de première nécessité seraient exemptes de tout impôt. Le 26 février 1831, M. Tielemans reçut le portefeuille de l'intérieur, qu'il ne garda qu'un mois. Après avoir été successivement gouverneur des provinces d'Anvers et de Liége, il devint conseiller à la Cour d'appel du Brabant (9 octobre 1834). A l'avénement du ministère libéral, en 1847, il vint à la Chambre, comme député de Bruxelles; mais la loi des incompatibilités le força de renoncer à son mandat.

M. Tielemans s'est associé très-activement à la fondation de l'université libre de Bruxelles, et y a fait un cours très-suivi de droit administratif. Déjà il avait commencé, avec M Ch. de Brouckère, la publication d'un recueil intitulé : *Répertoire du droit administratif de la Belgique*, qu'il a continué seul et qui fait autorité.

TIEN-TÉ (c'est-à-dire *vertu céleste*), prétendant à l'empire en Chine et chef de la grande insurrection, a pour nom dynastique TAÏ-PING-WANG (littéralement, *roi de la paix universelle*). On sait que l'insurrection a pris naissance en 1850, dans le Kouang-si, vaste province administrée par un gouverneur général et faisant partie de la vice-royauté des deux Kouangs; située au sud-ouest de l'Empire, elle confine, à l'ouest, avec le Kouang-toung, à l'est avec le Yun-nan, au sud avec le Tonkin et au nord avec le Hounan. C'est un pays de montagnes, où, après des siècles d'occupation, les Tartares n'ont pas soumis encore les districts les plus reculés. La misère des habitants devait être un puissant auxiliaire pour l'insurrection, et une armée d'aventuriers a pu se recruter facilement parmi ces populations sobres, intrépides, endurcies à la fatigue et animées de l'esprit d'indépendance.

Tien-té est né dans ce pays; il avait reçu de la nature de grandes dispositions que ses parents voulurent cultiver. La loi écrite en Chine offre au talent et au travail la plus brillante perspective : les écoles libres, les grades dus au mérite, les plus hautes dignités accessibles au plus pauvre, assurées au plus habile. Mais à la loi l'usage a substitué une monstrueuse vénalité. Le jeune Tien-té, qui avait plus de talent que de fortune, se présenta aux examens de Canton et échoua dans les études exigées pour le plus modeste des grades. Énergique et persévérant, il revint à la charge, mais toujours sans succès. Un vieillard converti, qui distribuait dans la cour du palais des examens, des livres chrétiens publiés par les missionnaires protestants, lui donna une traduction de la Bible. Cette lecture le jeta dans un état prolongé de fièvre et d'extase, d'où il sortit avec tout un système religieux et politique, fondé sur la Bible et mêlé d'idées chinoises et de quelques étranges conceptions personnelles.

Indigné de ses échecs et plein du dessein de venger les lois outragées de son pays, il alla se mêler aux Européens répandus dans l'extrême Orient; on dit qu'il passa les mers et descendit jusqu'à Batavia, où, pendant trois ou quatre ans, il aurait, par un petit commerce habilement conduit, amassé assez d'argent pour suffire, pendant plusieurs années encore, à une vie en apparence inactive. Quoi qu'il en soit de son séjour présumé à Batavia, le R. P. Féliciani, préfet apostolique à Hong-kong, où il a résidé pendant dix-huit ans, assure qu'à l'époque de la guerre faite par l'Angleterre contre la Chine, Tien-té vécut plus de deux ans au milieu de la colonie naissante des

Anglais. Silencieux et comme muet, il observait tout; on le regardait comme un être bizarre. Il disparut et personne ne songea plus à lui. Il avait regagné ses montagnes, emportant avec lui ses observations sur les arts, les mœurs, la politique et les religions des Européens. Ses actes postérieurs prouvent incontestablement le fait de relations personnelles et durables, non-seulement avec des individus européens, mais encore avec des sociétés européennes.

Depuis des siècles que les Tartares ont envahi la Chine et qu'ils ont placé leur race sur le trône, ainsi que dans les hautes positions de ce vaste empire, il existe des sociétés secrètes de patriotes chinois, voués à la destruction de la domination mantchoue et nourrissant l'espoir d'arriver par le renversement de la dynastie à un gouvernement national. Ces sociétés se sont multipliées avec le temps. A Singapore, à Pinang, à Manille elles ont de nombreux adeptes; Tien-té s'introduisit dans plusieurs d'entre elles, notamment dans celle des *Trois-Unis*, et réussit en quelques années à les réunir en un seul faisceau.

Alors il commença la révolution à main armée; mais, après trois mois de lutte sans résultats, il prit le parti de rentrer encore pour un temps dans l'ombre. Ses premiers actes publics ayant attiré sur lui les regards de tous ceux des Chinois qui partageaient ses aspirations, il se vit, après une nouvelle période de conspiration secrète, en état de reparaître à la tête des mécontents de l'Empire et d'obtenir de grands succès. Les insurgés firent une manifestation qui équivalait à une déclaration de guerre à mort; ils renoncèrent à la coutume de se raser la tête, et de laisser croître seulement sur le sinciput un prolongement caudal, coutume tartare que les vainqueurs avaient imposée, comme pour les marquer, à leurs nouveaux sujets. C'était rompre sans retour avec la domination étrangère que de couper cette queue et laisser croître leur chevelure. Tous les adhérents quittèrent en outre la tunique tartare pour prendre la robe ouverte sur le devant, que leurs aïeux portaient du temps de la dynastie des Mings. Ce simple coup de ciseau dans la chevelure, qui constitue en Chine un acte de haute trahison, et ce changement de costume, symbole d'une résolution énergique, émurent vivement la cour de Pékin.

Ce fut au mois d'août 1850 que les journaux de cette ville parlèrent pour la première fois de l'insurrection chinoise. Selon la Gazette officielle, cette troupe ne se composait que de pirates échappés à la mitraille des Anglais, sur les côtes du Fo-kièn. Les insurgés, au lieu de démentir ces bruits, continuèrent à recruter leur armée et attendirent patiemment que l'on envoyât contre eux les *tigres* du Céleste-Empire (c'est ainsi qu'on appelle les soldats impériaux). Après s'être tenus quelques mois dans le sud-ouest du Kouang-si, ils se rapprochèrent, en exécutant des mouvements stratégiques insignifiants, des frontières du Kouang-toung. Les premières villes qui tombèrent en leur pouvoir furent la ville de Ho, l'une des plus commerçantes de la province, et le chef-lieu de Kiang-men, où trois mandarins de haut grade périrent en les combattant. Marchant toujours droit devant lui et s'emparant chaque jour d'un nouveau point qu'il abandonnait le lendemain, Tien-té traversa en vainqueur les provinces du Kouang-si, du Hou-nan, du Hou-pè jusqu'à ce qu'en 1853, Nankin tomba entre ses mains et devint la capitale de la nouvelle dynastie. De là il se remit en marche avec son armée dans l'intention de faire une trouée jusqu'à la ville de Pékin. Dans un pays aussi fortement centralisé que la Chine, tant que Pékin est aux mains des Mantchoux, ils règnent toujours dans l'empire; mais le jour où le prétendant entrerait dans la ville impériale, les provinces qu'il aurait traversées et non conquises, reconnaîtraient son droit et se soumettraient à son autorité. Depuis la prise de Nankin, on démêle mal, au milieu des nouvelles contraires, les résultats positifs de la marche de l'insurrection, tour à tour vaincue et victorieuse. Au mois de mai 1860, pendant que l'empereur Hien-foung se préparait à repousser les forces anglo-françaises, les insurgés de Tien-té firent éprouver aux troupes impériales un grand échec qui força Shang-Haï à se mettre sous la protection des plénipotentiaires européens. A partir de ce moment on a plusieurs fois annoncé des revers essuyés par l'armée de l'insurrection, mais d'autres nouvelles signalent jusqu'en janvier 1865 des succès obtenus sur divers points par les rebelles.

Un des aspects les plus remarquables de cette révolution, c'est le caractère religieux que ses chefs ont voulu lui imprimer presque dès l'origine. On a été surtout frappé des doctrines nouvelles qui inspirent les proclamations et les manifestes du prétendant et de ses généraux. Elles contiennent un mélange bizarre des dogmes du christianisme avec la mission divine que s'est attribuée Tien-té. L'unité de Dieu y est formulée nettement, et, autour de ce dogme fondamental, se groupent une foule de notions empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament. L'insurrection a déclaré la guerre en même temps à l'idolâtrie et à la dynastie tartare, et, après avoir battu les troupes impériales et renversé l'autorité des mandarins, on s'empresse de détruire les pagodes et de massacrer les bonzes. Le gouvernement des insurgés est une théocratie. Ils regardent le chef suprême, qui les dirige comme investi par Dieu même des fonctions d'exécuteur de sa volonté sur la terre. D'après leurs idées, tantôt ce chef est appelé au ciel, et tantôt le Tout-Puissant descend lui-même auprès de lui. L'idée politique qui domine dans leurs proclamations, à côté de l'idée religieuse, est celle du fractionnement de l'Empire qui doit suivre aussitôt la prise de Pékin. Ils déclarent que ces contrées, aussi éloignées les unes des autres par les mœurs que par la distance, ne peuvent former un même corps et rester soumises aux mêmes lois. Leur gouvernement fut administré avec énergie et discipline. Sous leur régime, le tabac, le vin et l'opium ont été prohibés.

Les divers corps de troupes furent commandés par cinq chefs indépendants qui prirent, sous la suzeraineté du prétendant, le titre de rois, et se partagèrent d'avance les provinces du Céleste-empire. Ils passèrent tous pour des hommes éclairés, à la fois disciples de Confucius et protestants ou déistes. Nous avons réuni, sous le nom de chacun d'eux, ce que les relations ont pu nous fournir de détails (voy. HOUNG-SIEOU-TSIUÈN, HIANG-TSIOU-TSING, SIAO-TCHA-KOUÉI, FOUNG-HIÈN-SAN, WEI-TCHING). Leur organisation militaire rappelait les centuries et décuries romaines; des commandements y étaient donnés à des femmes avec le titre de *nintsiang* (capitaines-femmes). Dans cette armée il y eut un corps administratif et un corps d'officiers d'élite : on les distingua à la couleur de leur écharpe et de leur coiffure. La masse des troupes ne portait pas d'uniforme; on ne reconnaissait les insurgés qu'à leur longue chevelure et à leur tunique simplement croisée sur le devant. Soldats, officiers, grands dignitaires, ministres et rois reconnaissaient également au-dessus d'eux le chef suprême Tien-té.

Celui-ci s'annonça comme le descendant de la dynastie des Mings, comme le restaurateur de

l'ancienne bonne foi, de l'antique probité administrative et comme le juge inexorable des mandarins corrupteurs et corrompus. Habile, affable pour tous, il n'eut qu'un conseiller intime. Était-ce son père, un ancien maître ou seulement un ami? Nul ne le sut, mais ce conseiller mystérieux l'accompagna partout. Entouré d'officiers solidaires de sa fortune, il fut mieux servi que l'empereur lui-même, et il sut discipliner promptement l'état-major de son gouvernement. Pendant que ses généraux allaient en avant, conquérant des villes, gagnant du terrain, il se tint à l'écart, surveillant l'attitude des populations, pour proportionner sa politique à leur état. Après le combat, les rois, ses futurs vassaux, lui envoient leurs grands officiers pour lui rendre compte des événements.

On a représenté Tien-té comme vivant fort retiré et ne se communiquant qu'à ceux qui doivent prendre directement ses ordres. Ces habitudes de retraite ont fait penser à quelques-uns que ce chef suprême pouvait bien ne pas exister et qu'après la conquête de la Chine par les cinq rois qui se servent de son nom, on verrait peut-être s'évanouir sa suzeraineté imaginaire; mais on parle de prisonniers échappés de son camp qui ont vu de près ce souverain personnage.

Fidèle à la haine qu'il a vouée aux Tartares, Tien-té, pour écarter de ses partisans jusqu'à l'influence de leurs institutions, a proscrit sévèrement la plupart des ouvrages dont se servent actuellement les lettrés et il a établi un nouveau mode d'examen littéraire, d'après lequel les candidats devront être interrogés sur les sujets qu'il a traités dans ses écrits. Voici le titre des publications qu'on lui attribue : *Livre des préceptes religieux de la dynastie de Taï-ping; le Classique trimétrique; l'Ode pour la jeunesse; le Livre des décrets célestes et des déclarations de la volonté impériale: le Livre des déclarations de la volonté divine faites à l'occasion de la descente du père céleste sur la terre:* la *Déclaration impériale de Taï ping* ; les *Proclamations* publiées sur l'ordre de l'empereur par Hiang et Siao, et *l'Ode de la dynastie Taï-ping sur la rédemption du monde.*

Dans ses écrits, Tien-té prohiba sévèrement les cérémonies superstitieuses des prêtres de Bouddha et y substitua une pratique uniforme. Il déclara que le grand Dieu est venu avec Jésus-Christ, pour lui apprendre à porter le poids du gouvernement, pour accorder aux uns les joies du ciel, envoyer aux autres les peines de l'enfer. Il voulut que les prières fussent accompagnées d'une offrande de vin, de thé, de riz ou d'animaux. Ses préceptes embrassèrent les devoirs envers Dieu, envers le prince et les devoirs domestiques.

La Bibliothèque impériale de Paris a reçu, depuis 1854, diverses brochures imprimées à Nankin par les ordres de Tien-té. Une liste insérée dans l'une d'elles comprend l'Ancien et le Nouveau Testament, en les appelant des livres saints; un autre contient textuellement les dix commandements du Décalogue de Moïse. Dans une troisième il est question de la création du ciel et de la terre, du déluge, de la venue du Sauveur du monde, *Ye-sou* (Jésus). La morale religieuse et la discipline militaire sont étroitement associées dans ses règlements sur la police des camps.

TILLANCOURT (Édouard DE), homme politique français, né à Château-Thierry (Aisne), le 14 octobre 1809, et fils d'un cultivateur, fit ses classes au collège Charlemagne, étudia le droit, fut inscrit en 1831 au barreau de la Cour de Paris, plaida avec talent plusieurs causes politiques, et se distingua surtout par la part qu'il prit, avec M. Marie, à l'affaire des coalitions d'ouvriers. A la fin de 1834, il abandonna le palais et se retira aux environs de Château-Thierry pour se livrer à l'exploitation de ses propriétés. Après s'être en vain porté, en 1846, candidat de l'opposition dans cet arrondissement, il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante, le huitième sur quatorze, par 80 420 suffrages. Il s'y fit surtout remarquer par un sens droit et pratique dans les discussions économiques; ce fut lui aussi qui prit l'initiative d'une proposition sur l'incompatibilité des fonctions publiques avec le mandat législatif. Républicain modéré, il vota souvent avec la droite, mais repoussa les deux chambres, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. Plus tard, il se mit à la tête d'une filature centrale de soie grège exploitée à Chaillot.

TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE (Prosper-Abbeville de MAUTORT, baron), homme politique français, né à Abbeville (Somme), le 4 décembre 1789, mort le 7 décembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

TILMANT (Alexandre-Théophile-Joseph), musicien français, né à Valenciennes, en octobre 1808, entra au Conservatoire en 1821, obtint le premier prix de violoncelle en 1829, et devint plus tard chef d'orchestre au Théâtre-Italien. En 1849, il remplaça Girard à l'orchestre de l'Opéra-Comique. Il lui a encore succédé comme chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire; il avait été longtemps premier violon de cette société. M. Tilmant s'est retiré en 1863. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

TIMBAL (Louis-Charles), peintre français, né à Paris, vers 1822, étudia sous Drolling et débuta par un *Portrait* au salon de 1847. Il a souvent traité les sujets chrétiens et bibliques, et a exposé : le *Christ mis au tombeau, la Vierge et Madeleine au Calvaire* (1848); *l'Agonie du Christ aux Oliviers, la Vieillesse de saint Jean, Résurrection de la fille de Jaïre, les Juifs à Babylone, la Vierge au prétoire pendant la flagellation* (1849-1853); *Jésus montant au Calvaire, Mgr Donnet*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vierge à la croix; saint Jean à Éphèse; Savonarole* (1857); *les Funérailles, l'Église triomphante, M. Ch. Lévêque* (1859), *l'Étude, un Sculpteur florentin* (1861); *une jeune Fille florentine, la Vénitienne* (1863), etc. M. Ch. Timbal, qui a en outre exécuté une chapelle à Saint-Sulpice, a obtenu une 2e médaille en 1848, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859, et une 1re médaille en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

TIMBS (John), littérateur anglais, né à Londres, le 17 août 1801, fut l'éditeur d'un recueil hebdomadaire à bas prix, *the Mirror* (le Miroir), l'un des premiers essais dans un genre qui s'est rapidement propagé. Cette tentative de presse populaire *(two pence paper)* lui valut des éloges de lord Brougham, qui ne craignit pas de la ranger parmi les découvertes utiles au progrès de l'humanité. M. Timbs est surtout connu par des compilations historiques dont quelques-unes ont eu du succès : *les Arcanes de la science; les Curiosités de Londres* (Curiosities of London; 1855, in-8), résumé de tous les travaux descriptifs et statistiques qui ont été faits depuis un demi-siècle dans cette capitale : un *Annuaire* exact de tous les événements qui peuvent intéresser la science, les lettres ou les arts, sous le titre : *Year-Book of Facts in science and art*, avec un nécrologe (Londres, 1839-1856, t. I à XVII, in-8), etc. M. Timbs est devenu l'un des rédacteurs-propriétaires du *London illustraded News.*

TIMMERHAUS (Charles-Frédéric-Théodore), écrivain militaire belge, né à Corbach, en 1800, fut nommé, après la révolution de 1830, officier supérieur d'artillerie et inspecteur de la manufacture des armes de guerre à Liége. — Il est mort le 21 janvier 1865.

Parmi les ouvrages que M. Timmerhaus a publiés, on cite un *Manuel pour la confection des artifices de guerre*, traduit du hollandais (Bruxelles, 1833, in-8); un *Traité sur les Poudres* (1836, in-8); un *Traité d'artillerie* (Liége, 1838, 2 vol. in-8), etc.

TINGUY (Charles, marquis DE), ancien représentant du peuple aux assemblées républicaines, né à Nantes, le 15 novembre 1813, appartient à une ancienne famille de la Bretagne. Gendre de M. de Grandville, il faisait partie, sous Louis-Philippe, de cette fraction du parti royaliste qui prétendait allier le progrès et la liberté au principe de la légitimité, et il fonda à Bourbon-Vendée un journal, *le Publicateur*, pour en soutenir les opinions. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Vendée, le septième sur neuf, il entra au comité des cultes et vota constamment avec l'extrême droite. Absent, lors du vote sur l'ensemble de la Constitution, il écrivit pour réclamer contre cette « œuvre illogique et illibérale. » En 1849, il vint siéger, le troisième du même département, à la Législative et s'y fit remarquer par le même esprit d'opposition au maintien des institutions républicaines. D'accord avec M. de Laboulie, il proposa, dans la discussion de la loi sur la presse, un amendement, plus important que la loi même, par lequel la signature des auteurs était exigée pour les articles de discussions politiques, philosophiques ou religieuses, insérés dans un journal. Cette disposition, inconnue jusqu'alors et qui fut étendue indistinctement à tous les articles publiés par la même voie, fut adoptée, après d'insignifiants débats, par 513 voix contre 281 (9 juillet 1850). Depuis le coup d'État M. de Tinguy rentra dans la vie privée.

TISCHENDORF (Lobegott-Frédéric-Constantin), érudit allemand, né le 18 janvier 1818, à Lengenfeld (Voigtland), étudia au collége de Plauen et à l'université de Leipsick, où il prit en 1838 ses licences, et donna une édition du *Nouveau Testament*, qui lui valut un subside du gouvernement pour se rendre à Paris, avec la mission d'explorer nos bibliothèques. Il visita ensuite l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Italie, Malte, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Constantinople, etc., etc., et rapporta en Allemagne des trésors de documents pour une nouvelle édition de la Bible. Ces excursions eurent pour résultat une foule de savantes publications, et en particulier le livre intitulé : *Voyage en Orient* (Reise in den Orient; Leipsik, 2 vol., 1845-1848), qui contient des notices bibliographiques très-intéressantes, notamment sur la bibliothèque du couvent du mont Sinaï. L'université de Breslau envoya à M. Tischendorf, en 1843, le diplôme de docteur en théologie. En 1845, il obtint une chaire à l'université de Leipsick, où il devint, en 1850, professeur ordinaire de théologie. Depuis cette époque il a entrepris encore divers voyages, pour recueillir de plus amples secours pour une édition de la Bible, à laquelle il paraît avoir consacré sa vie.

Parmi ses travaux, tous édités à Leipsick, on remarque : *Codex Ephræmi syri rescriptus, sive fragmenta Vet. Testamenti* (1845), manuscrit déchiffré par l'éditeur à la Bibliothèque royale de Paris; *Codex Friderico-Augustanus* (1846), le plus ancien de toute l'Europe; ensuite les *Monumenta sacra inedita* (1846); *Evangelium Palatinum ineditum* (1847); *Codex Amiatianus* (1850 et 1854); *Codex Claromontanus* (1852); *Fragmenta sacra palimpsesta* (1854); *De Evangeliorum apocryphorum origine* (1850), ouvrage couronné par l'Académie de la Hollande; *Acta apostolorum apocrypha* (1851); *Evangelia apocrypha* (1853); *Apocalypses apocryphæ* (1854); enfin la précieuse édition, *Novum Testamentum triglottum, græce, latine, germanice, etc.* (1854, gr. in-8), qui joint à l'exactitude de son triple texte d'excellentes notes critiques.

Chacun des trois textes a été publié à part, par le savant édideur: l'édition allemande, *das Neue Testament, Deutsch von Dr. Martin Luther* (1844), contient plusieurs dissertations bibliographiques nouvelles. On cite encore une édition de la version des *Septante* (1840), accompagnée de notes critiques, et un certain nombre d'autres éditions du *Nouveau Testament*, avec deux textes en regard: deux de ces éditions ont paru à Paris.

TISSERANT (Jean-Hippolyte), acteur français, né à Meudon, vers 1802, et fils d'un jardinier, apprit le métier de peintre sur porcelaine et vint à Paris, où il se lia avec M. Mélingue (voy. ce nom). Entraînés tous deux vers le théâtre par un penchant irrésistible, ils finirent par abandonner chacun leur art, pour s'engager dans une troupe ambulante qui exploita la Flandre, et menèrent quelques années une vie errante et malheureuse. Rentré à Paris, en 1837, M. Tisserant obtint un engagement au Gymnase, y débuta dans *Schubry* et *la Maîtresse au logis*, et devint un des acteurs les plus utiles de ce théâtre.

Après une courte apparition à la Porte-Saint-Martin, dans *Pied-de-fer* (1844), il vint débuter à l'Odéon, dans le *Testament d'un garçon*, puis dans *les Contes d'Hoffmann*, avec un quadruple rôle. Là, entre autres créations, il a rempli avec le plus de succès les rôles d'Andre del Sarto, dans la pièce d'Alfr. de Musset, de Rodolphe dans *l'Honneur et l'argent*, de Reynold dans *la Bourse*, de Benvenuto dans *France de Simiers*, de Miller dans *Louise Miller*, du Taupier dans *l'Usurier de village*, de l'oncle Million dans la pièce de ce nom, etc. Un de ses derniers succès a été dans *la Dernière idole*, de M. Daudet. M. Tisserant avait, dans le jeu et le débit, de la rondeur et de la verve, de la sensibilité: une franche accentuation dans les tirades de morale au théâtre. Il a signé, avec M. E. Nus, *le Vicaire de Wakefield*, pièce en cinq actes, jouée en 1856 à l'Odéon. Il est devenu, en 1858, directeur de la scène à ce dernier théâtre. Il s'est retiré du théâtre en 1865.

TISSIER (Jean-Baptiste-Ange), peintre français, né à Paris, le 6 mars 1814, suivit, de 1835 à 1837, les ateliers de MM. Ary Scheffer et Paul Delaroche et les cours de l'École des beaux-arts. Il adopta l'histoire et le portrait et débuta au salon de 1838. Il a principalement exposé : *Nymphe endormie surprise par deux faunes*, *la Bacchante*, *la Jeune fille à l'oiseau*, *Tête de Vierge*, *Mater Dolorosa* (1844); *le Christ portant sa croix*; de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mlle Noblet*, d'*Abd-el-Kader* et du *comte de Goyon* (1838-1843); dix *Portraits* anonymes, à l'Exposition universelle de 1855; *le général Mayran*, *le colonel Martenot* (1857); *l'Annonciation*, six *Portraits* (1859); une *Algérienne et son esclave*, deux *Portraits de femme*, *Portrait de jeune fille* et *Portrait d'enfant* (1861); *Tête d'étude* (1863) et deux *Portraits* (1864). M. Ange Tissier a obtenu deux 3es médailles, en 1845 et 1855, deux secondes, en 1847 et 1848, et un rappel en 1861.

TISSOT (Claude-Joseph), littérateur français, né vers 1800, fut reçu avocat à Paris, où il suivit le barreau jusqu'en 1830. A cette époque il passa ses examens de docteur ès lettres et embrassa la carrière de l'enseignement. Après avoir professé, de 1834 à 1837, la classe de philosophie au collège royal de Dijon, il fut appelé à remplir la chaire correspondante à la Faculté des lettres de cette ville, où son enseignement et ses travaux lui ont valu une grande considération. M. Tissot a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

On a de lui : *Influence comparée des dogmes du paganisme et du christianisme sur la morale* (1828, in-18) ; *Parallèle du christianisme et du rationalisme* (1828, in-8), sous le rapport dogmatique; *Cours élémentaire de philosophie* (1837, in-8 ; 2e édit. refondue, 1840) ; *Sur l'Observation du dimanche* (1839), mémoire qui partagea le prix proposé par l'Académie de Besançon ; *Éthique, ou Science des mœurs* (1840, in-8) ; *Histoire abrégée de la philosophie* (1840, in-8) ; *De la Manie du suicide* (1841, in-8) ; *Du Morcellement du sol* (1841) ; *le Droit pénal étudié dans ses principes, dans les usages, etc.* (1859, 2 vol. in-8) ; *Méditations morales* (1860, in-8) ; *la Vie dans l'homme* (1861, tomes I-II, in-18) ; *Turgot, sa vie, son administration et ses adversaires* (1862, in-8) ; *l'Animisme et ses adversaires* (1863, in-8), etc. M. Tissot a aussi traduit de l'allemand un certain nombre d'ouvrages philosophiques, entre autres, les plus importantes œuvres de Kant (1830-1843, 5 vol. in-8) ; l'*Histoire de la philosophie* (1835) de H. Ritter, *la Morale élémentaire* (1838) de W. Snell; l'*Éducation du genre humain* (1856) de Lessing, etc.

TITTMANN (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né à Wittemberg, le 28 avril 1784, acheva ses études à Leipsick, où il prit le grade de docteur en droit. Appelé, en 1804, aux archives de Dresde, il se livra tout entier à son goût pour les études et les travaux historiques. En 1811, il obtint le prix à l'Académie de Berlin pour une dissertation très-savante *sur le Conseil des Amphictyons*, imprimée l'année suivante. Conseiller du haut consistoire, en 1823, et conseiller secret des archives à Dresde, en 1832, une maladie des yeux le força, en 1839, d'abandonner ses fonctions et de vivre dans la retraite.

Les principaux ouvrages de M. Tittmann sont : *Idées sur la politique et l'histoire de la société européenne* (Ideen zur Politik und Geschichte der Europ. Staatsgesellschaft; Dresde, 1816) ; *Constitution de la Confédération allemande* (Darstellung der Verfassung des deutschen Bundes ; Leipsick, 1818) ; *Constitutions politiques de la Grèce* (Darstell. der griech. Staatsverfassungen ; Berlin et Leipsick, 1822) ; *Les Papiers de Guillaume* (Gesammelte Blaetter aus Wilhelm's Papieren; Dresde, 1825) ; *Vocation du savant, son éducation* (Ueber die Bestimmung des Gelehrten und seine Bildung durch Schule und Universitaet; Berlin, 1833) ; *De l'éducation de notre temps et de la science et de l'art de l'éducation* (Blicke auf die Bildung unserer Zeit und, etc.; Leipsick, 1835), *Sur la beauté et sur l'art* (Ueber die Schœnheit und die Kunst; Berlin, 1841) ; *Histoire de Henri l'Oiseleur* (Geschichte Heinrich's des Erlauchten : Leipsick et Dresde, 1845-1846, 2 vol.), un de ses ouvrages les plus remarquables ; *l'Esprit et son rôle dans la nature* (Ueber den Geist und sein Verhaeltniss in der Natur; Berlin, 1852) ; etc.

TITMARCH (Michel-Ange). Voy. THACKERAY.

TIXIER (Michel-Félix), avocat français, ancien député, né le 16 février 1796, aux Salles-la-Vauguyon (Haute-Vienne), étudia le droit à la Faculté de Poitiers et y fut reçu avocat en 1815. Il alla s'établir au barreau de Limoges, et il était bâtonnier, lorsqu'aux élections de 1839 il fut porté par l'opposition candidat de Saint-Junyen. Pendant cette législature, il remplaça à la Chambre M. Edmond Blanc, qui reconquit son mandat aux élections de 1842. Envoyé à l'Assemblée constituante le sixième sur huit, M. Tixier vota constamment avec la droite. Il ne fut élu à la Législative qu'après l'option de Michel [de Bourges], pour le Cher. Il y fit d'abord partie de la majorité monarchique, se rallia ensuite à l'Élysée, et, après le coup d'État, prit place dans la Commission consultative (1851). L'année suivante, il entra, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif pour la circonscription de Rochechouart; mais il retira sa candidature aux élections de 1857. — M. Tixier, inscrit de nouveau au barreau de Limoges, est mort en janvier 1864. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLÉREL DE), publiciste et homme politique français, membre de l'Institut, né à Verneuil (Seine-et-Oise), le 29 juillet 1805, mort à Cannes, le 16 avril 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TOELKEN (Ernest-Henri), archéologue allemand, né à Brême, le 1er novembre 1785, étudia successivement à Gœttingue, à Berlin, à Dresde et à Rome. En 1811, il fut désigné pour faire partie du conseil d'État français et de la commission d'organisation des villes anséatiques. Il prit néanmoins ses grades pour l'enseignement à Gœttingue, puis à Berlin, où il fit partie, en 1814, de la commission royale relative aux ouvrages d'art que les alliés reprenaient à la France. Professeur adjoint à l'Université, en 1816, il fut nommé titulaire en 1823, et devint secrétaire de l'Académie des arts (1827), directeur du cabinet des antiques (1832) et conseiller intime du gouvernement (1840). — Il est mort en avril 1864.

M. Tœlken a publié d'importants travaux d'archéologie et d'esthétique : *Sur le bas-relief et sur la différence de la composition en sculpture et en peinture* (Ueber das Basrelief und den Unterschied, etc.; Berlin, 1815) ; *Sur le rapport de la peinture antique et de la peinture moderne avec la poésie* (Ueber das Verhaeltniss der antiken und modernen Malerei zur Poesie; 1832); *Description des pierres gravées au musée royal* (Verzeichniss der geschnittenen Steine des Kœnigl. Museums; 1835); *Lettres relatives aux attaques de T. de Kœhler contre plusieurs monuments antiques du musée royal* (Sendschreiben Ueber die Angriffe von Kœhler, etc.; 1852), etc.

TOEPFER (Charles), écrivain allemand, né en 1792, à Berlin, y fit ses classes, puis embrassa la carrière dramatique et joua pendant plusieurs années aux théâtres de Strélitz, de Breslau, de Brünn et de Vienne; mais en 1832, il quitta la scène, pour se faire auteur, et se fixa à Hambourg. Il a donné un grand nombre de comédies, favorablement accueillies du public, entre autres : *le meilleur ton* (der beste Ton) ; *Une Cour selon les règles* (Freien nach Vorschrift); *Rosenmüller et Fincke; l'Ordonnance du Roi* (der Kœnigsbefehl) ; *la Lettre de recommandation* (der Empfehlungsbrief) ; *l'Homme riche* (der reiche Mann) ; *Simplicité champêtre* (die Einfalt vom Lande) ; *Charles XII, le Gamin de Paris* (der Pariser Taugenichts), etc., etc. Elles ont toutes paru dans les *Annales du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühenenspiele), dans l'*Almanach* de Kotzebuë et

dans la collection intitulée: *Comédies* (Lustspiele; Berlin, 1830-1852, 7 vol.).

M. Tœpfer a écrit, en outre, *Esquisses de ma vie ambulante* (Zeichnungen aus meinen Wanderbaren; Hanovre, 1822) et *Contes et nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Hambourg, 1842-1844, 3 vol.) et collabroé activement à plusieurs recueils littéraires.

TOLBECQUE (Jean-Baptiste), violoniste français, né à Paris, en 1797, entra de bonne heure au Conservatoire, où il étudia sous Rodolphe Kreutzer. Il obtint des succès, puis entra à l'orchestre des Italiens. Vers la fin de la Restauration, connu déjà comme excellent virtuose et comme habile arrangeur de contredanses, il fut chef d'orchestre à Tivoli et dans plusieurs autres bals et jardins publics, et jouit, avant M. Musard, de la vogue la plus absolue. Il dirigea, de 1835 à 1846, avec le concours de son frère, M. Julien Tolbecque, les bals de la cour. M. Tolbecque a publié, chez les principaux éditeurs, un nombre presque incalculable de *Quadrilles, Rondos, Valses à grand orchestre*, et *Variations* sur les opéras nouveaux.

TOLDY (Franz Schedel, dit), critique hongrois, né le 10 août 1805, à Ofen, où son père était employé du gouvernement, entra à l'Université de Pesth en 1819, et fut reçu en 1829 docteur en médecine. Lié avec les meilleurs auteurs nationaux de la Hongrie et déjà connu comme écrivain, il fit en 1829 des cours sur la littérature hongroise à Berlin, où il était allé entendre Hegel. En 1830 il parcourut la Belgique, visita Londres, Paris, Ferney, traversa l'Italie supérieure, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé membre de l'Académie hongroise, dont il devint premier secrétaire (1831). Il fonda avec Bugat, et rédigea jusqu'en 1833, l'*Orrosi Tar*, le premier journal médical qui ait été publié en hongrois, et remplit, comme professeur adjoint, la chaire d'hygiène à l'université de Pesth (1838). Il composa alors ses *Éléments de l'hygiène* (die Elemente der Diætetik; Pesth, 1839). Mais voulant concentrer ses études sur l'histoire de la littérature hongroise, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner à l'université de Pesth, il donna sa démission de professeur de médecine en 1844, et fut nommé directeur de la bibliothèque de l'université. En 1848, M. Toldy ne prit aucune part au mouvement insurrectionnel, et reçut alors le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences de Vienne. Il est devenu en 1841 directeur de la Société Kisfaludy, dont il fut l'un des fondateurs.

Ses principaux ouvrages sont : *Lettres esthétiques sur les œuvres épiques de M. Vœrœsmarty* (Pesth, 1827). *Manuel de poésie hongroise* (Handbuch der ungarischen Poesie; Pesth et Vienne, 1828, 2 vol.), remanié sous le titre de *Geschichte der ungarischen Poesie* (Pesth, 1855, t. I-II); *la Poésie historique hongroise avant Zrinyi* (die ungarische historische Dichtung vor Zrinyi ; Vienne, 1850); une histoire de la langue et de la littérature hongroises, en hongrois, à l'usage des gymnases, sous le titre de *A Magyar nemzeti irodalom tœrtenete* (Pesth, 1851-1855, t. I-III), et en allemand sous celui de *Handbuch der ungarischen Sprache und Literatur* (Pesth, 1855, t. II). Il a rédigé, de 1837 à 1844, avec MM. Vœrœsmarty et Bajza, l'*Athenæum* et son appendice (Figyelmezœ), revues qui ont exercé une très-grande influence sur la littérature hongroise, et publié une *Anthologie hongroise* (Blumenlese aus ungarischen Dichtern; Pesth et Vienne, 1828) et une *Chrestomathie magyare* (Magyar Chrestomathia; Pesth, 1853, 2 vol.). Il rédigea les *Annales* de l'Académie hongroise et de la Société Kisfaludy, et, depuis 1850, le *Muséum hongrois* (Uj Magyar Muzeum).

On doit encore à M. Toldy un très-grand nombre d'éditions : celles des poëtes modernes Dayka (Pesth, 1833), Czuczor (1836), Kazinczy (1836-1845, 5 vol.); les *OEuvres complètes de Charles Kisfaludy* (Saemmtliche Werke des K.; Ofen, 1831, 10 vol.; 5e édit., 1855); *Restes des poëtes hongrois* (Reliquien ungarischer Dichter; Pesth, 1828); *Légende rimée de saint Catalin d'Alexandrie* (Gereimte Legende des alexandrinischen Heiligen Catalin; Pesth, 1854), etc. En 1841, il a commencé, sous le titre de *Nemzeti kœnyvtar*, un grand recueil de classiques hongrois, dans lequel ont déjà paru les œuvres du comte Esterhazy, avec biographie (1854, 2 vol.) : celles de Karman, Fanni, Czokonai, Vœrœsmarty, Jean Kis, Alexandre Kisfaludy, etc.

TOMMASEO (Nicolo), écrivain italien, un des chefs de la révolution de Venise en 1848, est né en 1803, à Sebenico, en Dalmatie. Il fit ses études en Italie, et passa plusieurs années à Florence, où il collabora à l'*Anthologie*. Suspect au gouvernement autrichien, il dut se retirer en France, en 1833, et habita Paris quelque temps. Il était en Corse lorsque l'amnistie de 1838 lui permit de rentrer à Venise. Pendant près de dix années, il se renferma dans ses études historiques et littéraires; mais à la fin de 1847, cédant au mouvement général de l'Italie, il s'unit à M. Manin pour réclamer par une pétition à l'empereur d'Autriche l'adoucissement de la censure. Il fut regardé alors comme un des chefs du parti national. En janvier 1848, la popularité de MM. Tommaseo et Manin amena leur arrestation; mais à la nouvelle du soulèvement de Milan, le peuple de Venise obtint par ses menaces leur mise en liberté (17 mars). Cinq jours après, l'armée autrichienne était forcée de quitter la ville, la république de Saint-Marc proclamée et M. Tommaseo nommé membre du gouvernement provisoire. Il se retira avec lui, lorsque le peuple exigea l'alliance avec le Piémont et la guerre offensive contre l'Autriche (8 juin).

L'issue malheureuse de la première campagne, et les besoins de la résistance ramenèrent MM. Manin et Tommaseo au pouvoir (11 août 1848). Ce dernier devint ministre du culte et de l'instruction publique, fit deux voyages à Paris pour demander le secours de la République française; il revint, en janvier 1849, sans avoir rien obtenu, et dut, dès lors, s'effacer devant Manin, le représentant de la résistance plus active. Il n'en fut pas moins exilé avec lui et trente-huit patriotes, après la capitulation de la ville. Il se retira à Corfou pour y reprendre ses anciens travaux. En 1865, il était retourné à Florence, où quoique frappé de cécité il donnait encore de nouvelles publications.

M. Tommaseo appartient, comme homme d'État et comme philosophe, à cette école qui prétend concilier avec les tendances libérales les traditions du catholicisme. Comme écrivain, il a de la vigueur et de l'originalité. Il a beaucoup écrit, notamment: *De l'éducation* (Lugano, 1834; 3e édit., 1836); un *Commentaire du Dante* (Venise, 1837); *Nouveaux écrits* (Ibid., 1839-1840, 4 vol.); *Études critiques* (Ibid., 1843, 2 vol.); *Nouveau dictionnaire des synonymes de la langue italienne* (Florence, 1832; nouvelle édit., 1839-1840), etc. Ses principaux travaux historiques sont la *Collection des papiers d'ambassade vénitiens qui ont rapport à l'histoire de France du XVIe siècle*, avec un commentaire français (Paris, 1838, 2 vol.) et les *Lettres de Pascal Paoli* (Florence, 1846). Son *Duc d'Athènes* (Paris, 1836) tient autant du roman que de l'histoire. Ses *Poésies* ont eu peu de succès; mais sa *Collection des chants populaires toscans, corses,*

dalmates et grecs, avec des notices historiques (Venise, 1839, 4 vol.), est très-estimée. Il a encore publié, en 1865, de *Nouvelles études sur le Dante*, et il préparait, à la même époque, un *Grand dictionnaire de la langue italienne*.

TOMMASI (Ferdinando, chevalier), compositeur italien, né à Naples, en 1824, et second fils de l'ancien président du conseil des ministres, eut pour parrain le roi Ferdinand I[er]. Il s'essaya à la poésie, se livra ensuite à la peinture, et obtint quelques succès aux expositions des beaux-arts de Naples. Mais l'étude de la musique l'absorba bientôt tout entier. Après avoir reçu des leçons d'harmonie et de contre-point du professeur Gaetano Corcia (1842), il se mit à écrire un grand nombre de morceaux de musique sacrée et profane, entre autres l'oratorio de *Judith*. Sa première œuvre théâtrale, *Camma*, ne put être représentée; il fut plus heureux avec *Guido e Ginevra*, drame lyrique dont il a écrit aussi les paroles, et qui fut joué avec un grand succès à Naples (8 décembre 1855), et à Vienne en juin 1856. M. Tommasi a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Naples.

TONDU DU METZ (Jean-Isaac), ancien représentant du peuple français, né à Noyon (Oise), le 20 mars 178·, petit-fils d'un haut fonctionnaire de la première République, fit partie de l'opposition libérale pendant la Restauration. Nommé maire d'Attichy, en 1814, destitué en 1815, il reprit ses fonctions en 1830, et fut membre du conseil d'arrondissement de Compiègne. Après la révolution de Février, il se présenta, comme républicain modéré, aux suffrages des électeurs du département de l'Oise, et fut nommé, le dernier sur dix, par 43 332 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la majorité et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon, et approuva l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative.

TOOKE (Thomas), économiste anglais, né à Saint-Pétersbourg, en 1774, mort le 26 janvier 1858. — Voyez dans les deux 1[res] éditions du *Dictionnaire*.

TORCY (Raphaël VILLEDIEU, marquis DE), homme politique français, député, est né le 16 mars 1827.

Après avoir servi comme officier de marine, il se consacra à l'agriculture et devint membre du conseil général pour le canton de Messey. Nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la troisième circonscription de l'Orne, le 22 avril 1860, il fut réélu au même titre en 1863, par 23 839 voix sur 26 746 votants. M. le marquis de Torcy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

TORLONIA (don *Marino*), prince italien, né à Rome, le 6 septembre 1796, est le chef d'une riche famille de banquiers, résidant à Rome, élevée à la dignité ducale en 1809. Il a succédé à son père *Jean*, le 25 février 1829, comme duc de Poli et Guadagnolo. Il a épousé, le 7 octobre 1821, *Anne*, fille du duc Sforza-Cesarini, née le 8 juin 1803, dont il a un fils, don *Jules*, duc de Poli, né le 15 avril 1824, marié, en juin 1850, à une princesse Chigi, père lui-même de cinq enfants. Un second fils, don *Jean*, né en 1831, marié à Francesca Ruspoli, est mort en 1858, laissant aussi un fils, don *Clément*, né le 15 novembre 1852.

La famille Torlonia comprend encore : un frère du duc, don *Alexandre*, prince de Civitella-Cesi, duc de Ceri, marquis di Roma-Vecchia, né le 1[er] juin 1800, marié en 1840 à donna *Thérèse* Colonna-Doria, dont il a deux filles; et leur sœur, donna *Marie-Louise*, née le 4 janvier 1804, mariée en 1823 à Dominique Orsini, prince assistant au saint-siége.

TORBERG (Charles-Jean), orientaliste suédois, né en 1807, à Linkœping, acheva ses études à l'université d'Upsal, où il obtint le grade de docteur en philosophie en 1833. Nommé agrégé pour la littérature arabe en 1835, il habita Paris de 1836 à 1838 et y suivit les leçons de S. de Sacy, Ét. Quatremère et Am. Joubert. Nommé successivement professeur adjoint, puis titulaire de langues orientales à l'université de Lund (1844-1850), il est devenu membre de l'Académie de Stockholm en 1840 et de plusieurs sociétés savantes étrangères. Il a donné un assez grand nombre de publications très-spéciales, éditions, traductions, dissertations, relatives à la littérature et aux antiquités arabes, et fournit de savants mémoires aux recueils d'érudition de son pays.

TORREARSA (Vincenzo FARDELLA, marquis DI), homme politique italien, né à Trapini, le 17 juillet 1808, d'une famille aristocratique, fut élevé dans les idées libérales par un percepteur, exilé politique de Naples. Un des oncles, ministre de la guerre du roi François I[er], le fit nommer à un emploi important dans les douanes de Sicile. Il était parvenu au poste d'inspecteur général, en résidence à Palerme, lorsqu'éclata dans cette ville l'insurrection du 12 janvier 1848. Le comité révolutionnaire ayant constitué un gouvernement provisoire, le marquis de Torrearsa fut élu président d'un comité de finances : il contribua au succès de la résistance des Palermitains contre les troupes bourbonniennes qui furent obligées de se rembarquer après 25 jours de combat. Lorsque, le 25 mars, le parlement sicilien fut réuni, le marquis de Torrearsa dont les comptes, vérifiés plus tard par la réaction, reçurent une approbation complète, refusa le ministère des finances et fut élu président de la chambre des communes où il siégeait comme député de Trapani. Il dirigea les débats de cette chambre au milieu des difficultés créées par l'inexpérience parlementaire. Le 13 avril, il prononça, comme président, la déchéance des Bourbons, et, le 10 juillet, proclama le duc de Gênes, roi des Siciliens. La situation devenant plus grave, il accepta, au mois d'août, la présidence d'un nouveau ministère, avec le portefeuille des affaires étrangères. MM. Cordova et la Farina en firent partie (août). Aux premiers jours de 1849, il reprit alors la présidence de la chambre des communes. Lorsque la révolution sicilienne succomba, il prononça la prorogation du parlement et émigra en Piémont. Il se fixa à Nice et entra en relation avec Cavour. En 1860, aussitôt après l'entrée de Garibaldi à Palerme, il y accourut. Le 17 juin, nommé secrétaire d'État chargé de présider le conseil en l'absence du dictateur, il donna peu de jours après sa démission, à cause de la résistance qu'éprouva sa propostion de convoquer une assemblée constituante sicilienne. Au mois d'octobre le prodictateur Mordini convoquait cette assemblée, et le marquis de Torrearsa était élu député de Trapani. Il fut, peu après, chargé de porter à Naples au roi Victor-Emmanuel le vœu de la Sicile en faveur de l'unité. A la suite d'un mouvement populaire, il fut porté à la présidence de ce conseil et rétablit l'ordre. Il fut élu député au parlement national de Turin par Trapani et par Palerme, et nommé par la chambre second vice-président. En juin 1861, il fut envoyé comme ambassadeur extraor-

dinaire du nouveau royaume d'Italie à Stockholm et à Copenhague. Sous le ministère Ricasoli, il devint préfet à Florence, puis fut nommé sénateur au royaume d'Italie et grand officier de Saint-Maurice. Le marquis de Torrearsa a épousé la duchesse Giulia di Serra di Falco.

L'un de ses frères, le général Enrico FARDELLA, après avoir combattu avec honneur dans son pays en 1848 et en 1860, passa en Amérique lors de la sécession des États du sud et prit du service dans les rangs des fédéraux. *

TORRES-CAÏCEDO (J.-M.), poëte et publiciste américain, est né à Bogota, le 30 mars 1830. Il commença, dès l'âge de dix-sept ans, à publier des vers et à écrire dans les journaux. Il rédigea d'abord *El Progresso*, puis *El Dia*, soutint une rude guerre contre le gouvernement qui fit saccager son imprimerie, et fut blessé dangereusement d'un coup de feu dans ces luttes au nom de la liberté. La confiance de ses concitoyens l'en récompensa. Il devint successivement député au Congrès grenadin, secrétaire de légation à Paris et à Londres, intendant des finances des États de Bolivar et de Magdalena, secrétaire d'une mission extraordinaire à Washington, consul, puis chargé d'affaires du Vénézuéla près des gouvernements de France et des Pays-Bas. En 1864, M. Torrès-Caïcedo a donné sa démission pour se consacrer exclusivement aux travaux littéraires. En dehors de sa collaboration à de nombreux journaux, le *Nuevo Eco de Ambos Mundos*, *la America* de Madrid, le *Correo de Ultramar*, dont il fut rédacteur en chef, il a donné : *Religion, Patrie et Amour*, poésies. Paris, in-8. — *Essais biographiques sur les principaux publicistes, poëtes et littérateurs latino-américains*. 2 vol. in-8. Paris, 1863. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. *

TORRINGTON (Georges BYNG, 7e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812, à Chatham, descend du célèbre amiral George Byng, élevé en 1721 à la pairie. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, qui lui a conféré le diplôme de docteur en droit, il prit la place de son père à la Chambre des Lords (1831). Sous le ministère de lord Melbourne, il remplit les fonctions de chambellan auprès de la reine. De 1848 à 1850, il a gouverné l'île de Ceylan avec le titre de commandant en chef. En 1851, il fut nommé député-lieutenant du comté de Kent. En 1853, il devint chambellan du prince Albert, puis, en 1859, fut attaché au même titre au service de la reine. Il appartient à l'opinion libérale. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec lady Astley (1833), il a pour héritier de sa pairie son neveu George Stanley BYNG, né en 1841, et nommé en 1861 lieutenant aux carabiniers.

TOSCANE (maison grand-ducale de), branche cadette de la maison de Lorraine-Autriche, figurant encore à l'*Almanach de Gotha*, malgré la suppression du duché. Chef actuel : *Ferdinand IV* Salvator-Marie-Joseph-Jean-Baptiste-François-Louis-Gonzague-Raphaël-Rénier-Janvier, archiduc d'Autriche, prince de Hongrie et de Bohême, né le 10 juin 1835, colonel et propriétaire du 66e régiment d'infanterie autrichienne, fiancé, le 15 août 1856, à la princesse *Anne*-Marie, fille du roi régnant de Saxe, morte le 10 février 1857, dont il a une fille, *Antoinette*, née le 10 janvier 1857. Le 21 juillet 1859, son père abdiqua en sa faveur ses droits reconnus par une des stipulations de Villafranca. Mais la déchéance de la famille a été déclarée par le vote universel et ses États héréditaires annexés au Piémont en 1860.

Frères du grand-duc : les archiducs *Charles*-Salvator-Marie-Joseph, né le 30 avril 1839, colonel et propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 77, marié le 19 septembre 1861 à l'archiduchesse Marie-*Immaculée*, née le 4 avril 1844, fille de feu Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, dont il a une fille et un fils; *Louis*-Salvator-Antonin, né le 4 août 1847; *Jean*-Népomucène-Marie-Annonciade, né le 25 novembre 1852. — Sœurs : les archiduchesses *Auguste*-Ferdinande-Louise-Marie-Jeanne-Joséphine, née le 1er avril 1825, seul enfant du premier lit, mariée, le 15 avril 1844, à *Luitpold*, prince de Bavière, morte le 26 avril 1864; Marie-*Isabelle*-Annonciade-Jeanne, née le 31 mai 1834, mariée, le 10 avril 1850, à *François* de Paule Louis-Emmanuel, prince des Deux-Siciles, comte de Trapani; et Marie-*Louise*, née le 31 octobre 1845. — Pour les oncles, tantes et autres membres, voy. AUTRICHE.

TOTLEBEN (François-Édouard), général russe, né à Mittau (Courlande), le 20 mai 1818, d'une famille de négociants, fut élevé à Riga et reçu à l'Institut des ingénieurs de Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855. Lorsque la guerre d'Orient éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne. S'étant distingué, sous le général Schilder, dans la campagne du Danube, il fut envoyé en Crimée, en 1855, et en moins d'une année, parcourut successivement les grades de capitaine, lieutenant-colonel-adjudant, général-major et adjudant général. C'est lui qui, par un admirable système de défense, fit d'une ville ouverte, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, et l'énergique résistance de Sébastopol fut due en grande partie à ses travaux. Aussi, quoique simple général de brigade, il reçut la haute décoration de l'ordre de Saint-Georges, qui n'est conférée que pour des actions d'éclat, et sur la proposition du chapitre des chevaliers de l'ordre. Il n'a partagé cette distinction qu'avec le prince Wassiltchikof. Vers la fin du siége M. Totleben fut gravement blessé au pied. En 1856, il a parcouru l'Allemagne et une partie de l'Europe, pour étudier la construction des principales forteresses. Il a publié, en 1864, un *Récit de la guerre de Crimée*.

TOUCHARD (Philippe-Victor), marin français, est né le 21 juillet 1810. Entré au service en 1826, il devint aspirant le 7 octobre 1827, enseigne le 31 janvier 1832, lieutenant de vaisseau le 21 août 1839, capitaine de frégate le 17 octobre 1844, capitaine de vaisseau le 8 mai 1850, et enfin contre-amiral le 16 mars 1859. Il a été chargé du commandement de la station française du Levant en 1861. Président de la commission d'artillerie formée au ministère de la marine (13 février 1864), il devint membre titulaire du conseil d'amirauté le 14 septembre, et fut promu vice-amiral le 5 novembre suivant. M. le vice-amiral Touchard a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854. *

TOUGARD (Jérôme-François), administrateur et horticulteur français, né au Havre, le 30 septembre 1781, placé d'abord dans les bureaux de la marine, alla suivre à Caen les cours de droit et fut reçu avocat en 1809. Nommé juge d'instruction au Havre (1810), il donna sa démission, en 1815, s'établit à Rouen, en qualité d'avocat, plaida plusieurs fois avec succès devant la cour d'assises, se déclara l'adversaire de la peine de mort et présenta aux Chambres, le 16 août 1830, une *Pétition* (in-8), qui fut prise en considéra-

tion, lors de la réforme de la procédure criminelle, dès l'année suivante. En 1836, M. Tougard eut la plus grande part à la fondation de la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure, dont il ne cessa d'être président, et qui, après des accroissements considérables, a été déclarée, par décret impérial du 23 août 1853, établissement d'utilité publique. Conseiller de préfecture en 1845 et chargé d'une partie importante de l'administration départementale en 1848, M. Tougard, destitué par M. Sénard, quelques mois après, rentra dans la vie privée; membre de plusieurs sociétés savantes, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846.

On cite de lui : *Des vices et des abus de l'instruction criminelle en France, et des moyens d'y remédier* (1820, in-8); *le Guide des jurés* (1827); *Soirées littéraires, ou Cours de littérature à l'usage des gens du monde, professé à Rouen par M. Ch. Durand, recueilli et annoté par M. Tougard* (1828, 2 vol. in-12); de nombreux articles dans le recueil franco-belge, *l'Horticulteur praticien*, et dans les *Bulletins* de la Société d'horticulture; enfin, une *Monographie des fruits*.

TOULMIN (mistress Camilla CROSLAND, plus connue sous le nom de miss), femme de lettres anglaise, née à Londres, vers 1817, perdit de bonne heure son père, avocat, et livrée à ses propres ressources, se tourna vers la carrière des lettres, à laquelle une forte éducation l'avait préparée. Elle débuta par un petit poëme inséré au *Book of beauty* de 1838. Depuis cette époque, elle collabora assidûment à divers recueils, entre autres, au *Chamber's journal*; elle dirigea même, pendant quelques années, une revue mensuelle, *Ladie's Companion and Magazine*. Elle a épousé, en 1848, un négociant de Londres, M. Crosland.

Miss Toulmin a publié séparément : *Légendes de la vie anglaise* (Lays and Legends illustrative of english Life); *les Associés, Peines et épreuves, Lydia, Hildreth*, romans de mœurs modernes; des contes de Noël, un volume de *Poésies* et un *Dictionnaire biographique des femmes illustres* (Memorable Women). Ces divers écrits ont pour thème principal les misères de la classe pauvre et l'instruction politique et sociale du peuple.

TOULONGEON (Hippolyte-Alexandre-Paul-Léonel, comte de), homme politique français, député, est né à Éclans, le 31 décembre 1820. Nommé sous-préfet de Dôle, le 10 décembre 1851, il donna sa démission en 1856. Membre du conseil général pour le canton de Chaumergy, il entra au corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription du Jura. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 29 042 voix sur 30 530 votants. M. le comte de Toulongeon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1854.

TOUNG-TCHI (c'est-à-dire *union pour la cause de la légalité et de l'ordre*), empereur de Chine, né le 5 avril 1855, a succédé à Hien-Foung (voy. ce nom), en juillet 1861, sous la régence de son oncle le prince Kong. Il s'appelait auparavant Tsaï-Chun. Lorsque Hien-Foung mourut à Moukden, le vieux parti chinois, dont l'influence avait été toute-puissante sous le règne précédent, voulut circonvenir le jeune prince et l'impératrice douairière, pour laisser le prince Kong à Pékin dans l'isolement et l'impuissance. Mais celui-ci ne leur laissa pas le temps de réaliser ce projet. Il vint à Moukden, eut une longue conférence avec l'impératrice, et parvint à la décider à revenir à Pékin avec l'empereur. Le 1ᵉʳ novembre 1861, Toung-Tchi rentra dans sa capitale.

De ce jour commence le nouveau règne. Le lendemain le prince Kong, fort de ce premier succès et soutenu par la présence des résidents étrangers, prononça la dissolution du conseil suprême qui s'était formé à Moukden de tous les hommes hostiles aux Européens; le prince Y, les princes Tchen et Sou-Tchen, chefs de ce parti, furent arrêtés, traduits devant un tribunal que le prince Kong présida lui-même, condamnés à mort le 8 novembre et exécutés aussitôt. Un nouveau conseil fut formé sous la direction du prince Kong, revêtu des plus hautes dignités et devenu premier ministre, en même temps que la régence était donnée à l'impératrice douairière. Le prince Kong (voy. ce nom), depuis qu'il est au pouvoir, a pris plusieurs mesures libérales et paraît être entré résolûment dans la voie du progrès; plusieurs de ses décrets les plus importants ont été contre-signés par le jeune empereur : l'un d'eux établit en Chine la liberté de conscience. Selon l'*Almanach de Gotha*, le nom officiel du jeune souverain serait, depuis son avénement, Ki-tsiang, Chi-hsiang, Ki-Cheong, suivant les dialectes.

TOUPET-DESVIGNES (Edmond-Édouard-Ernest-Victoire), ancien représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né à Givet, le 6 septembre 1816, commandait la garde nationale de cette ville, où il était regardé comme un des chefs de l'opposition, lorsqu'en avril 1848 il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le cinquième sur huit. Membre du comité de l'Algérie, qui le choisit pour secrétaire, il vota avec le parti républicain modéré contre les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il représenta aussi les Ardennes, il se maintint dans cette ligne et s'opposa aux actes contre-révolutionnaires de la majorité comme à la politique du pouvoir exécutif. Au 2 décembre, il rentra dans la vie privée. De 1848 à 1852, il a fait partie du conseil général de son département.

TOUPOT DE BÉVEAUX (Henri-Camille), ancien représentant du peuple français, né le 1ᵉʳ avril 1800, à Chaumont (Haute-Marne), est fils d'un magistrat qui siégea longtemps à la Chambre des Députés dans les rangs de l'opposition. Nommé, en 1831, sous-préfet de Vassy, il exerça successivement les mêmes fonctions à Castel-Sarrasin, à Béthune, à Baume, et fut appelé, en 1844, à Vassy. En 1848, il donna sa démission et se présenta aux électeurs de la Haute-Marne, qui l'élurent représentant à la Constituante, le troisième sur sept, et le renvoyèrent à l'Assemblée législative. Appartenant au comité de la rue de Poitiers, il s'associa constamment à la politique de la majorité monarchique, se rallia ensuite au parti de l'Élysée, et appuya le coup d'État, en acceptant une place dans la Commission consultative. En 1853, il entra au conseil supérieur d'agriculture et au conseil général de son département. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837.

TOURANGIN (Denis-Victor), sénateur français, ancien conseiller d'État, né à Issoudun (Indre), le 25 octobre 1788, élevé au collége de Pont-le-Voy, alla suivre les cours de droit à Paris et s'établit, en 1814, à Bourges, où il exerça la profession d'avocat. Il participa à la fondation ainsi qu'à la rédaction du *Journal du Cher*, une des feuilles de l'opposition libérale, protesta, en 1830, contre les ordonnances de Juillet et fut, le 5 août suivant, nommé préfet de la Sarthe, où il sut, par des moyens efficaces, arrêter l'insurrection carliste de 1832. Il administra, de 1833 à 1848,

le département du Doubs, où il laissa des regrets pour l'esprit conciliant et la modération dont il avait fait preuve, puis en 1849, celui du Rhône. La majorité de l'Assemblée législative mit M. Tourangin au nombre des nouveaux conseillers d'État, où il entra dans la section de législation. Il y fut maintenu en 1852, et un décret du 4 décembre 1854 l'éleva à la dignité de sénateur. M. Tourangin a été promu, le 25 juin 1849, grand officier de la Légion d'honneur.

TOURGUÉNEFF (Nicolas), écrivain russe, né en 1790, et frère puîné de l'historien Alexandre Turgenew, fit ses études à Gœttingue, et entra ensuite au service de l'État. Attaché, comme commissaire de la Russie en France, à l'administration provisoire du baron Stein, il fut nommé conseiller d'État, chargé de l'intérieur et des affaires économiques, et se dévoua avec ardeur à la cause de l'émancipation des paysans. En 1819, il se rallia à la Société du bien public, que venaient de fonder MM. Trubeskoï et Murawiew, et fut impliqué par suite dans la conjuration de 1825, et condamné à mort par contumace. M. N. Tourguéneff se réfugia en France et vécut depuis à Paris.

Il y a donné, en 1847 et 1848, deux ouvrages d'une certaine importance : *la Russie et les Russes*, divisé en trois parties : *Mémoires d'un proscrit*, *Tableau politique et social de la Russie*, *De l'avenir de la Russie* (3 vol. in-8), et, plus récemment : *la Russie en présence de la crise européenne* (brochure).

TOURGUÉNEFF (Jean-Sergiewitz), romancier russe, né à Orel, le 9 novembre 1818, fut élevé à Moscou et y commença ses études, qu'il alla terminer en 1833 à Saint-Pétersbourg, et en 1838 à Berlin. De retour en Russie, il fut attaché au ministère de l'intérieur et se fit connaître par quelques volumes de poésies nationales; mais une étude qu'il publia sur Gogol lui attira une disgrâce et un arrêt d'exil qui ne fut levé que par le crédit du grand-duc Alexandre, depuis empereur. De 1847 à 1850, M. Tourguéneff habita l'Allemagne et la France, où ses œuvres, déjà connues, sont devenues dans ces derniers temps presque populaires. Depuis quelques années, il a concouru à la traduction en français de plusieurs de ses livres, puis il en a écrit lui-même quelques-uns dans notre langue, avec autant de correction que d'originalité.

On a de lui : *Panascha* (1843); *la Conversation* (1844), poésies ; *Mémoires, ou Journal d'un chasseur* (1852, 2 vol.), traduits, en 1854, par M. Em. Charrière, sous le titre de : *Mémoires d'un seigneur russe, ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes* (Biblioth. des chemins de fer), et, par M. H. Delaveau, sous le titre de : *Récits d'un chasseur* (1858); *Scènes de la vie russe* (Biblioth. des chemins de fer, 1858, 2 vol. in-18), traduites, avec la collaboration de l'auteur, par MM. Marmier et Viardot ; *Une nichée de gentilshommes* (1859); *Nouvelles scènes de la vie russe* (1863, in-18); *Dimitri Roudoux, suivi du Journal d'un homme de trop* (1862, in-18); des comédies, divers poëmes, enfin un certain nombre d'articles insérés dans les revues russes, et dont quelques fragments traduits en français ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue contemporaine*.

TOURNACHON. Voy. NADAR.

TOURNEMINE (Bernard VACHER, baron DE), général français, est né à Aurillac, le 10 octobre 1788. Dès l'âge de seize ans, il entra comme simple canonnier au 4e régiment d'artillerie de marine (1804). Il se distingua à la prise des vaisseaux anglais capturés dans les mers du Nord, passa, en 1809, dans l'artillerie de terre, et gagna successivement ses grades sur tous les champs de bataille de l'Empire. Il fut mis à la tête d'une batterie de la jeune garde après le combat de Montereau, où il avait été atteint d'une balle à la cuisse. Au retour des Bourbons, il entra dans la garde royale, devint colonel de son arme en 1826, et fit partie, en 1830, de l'escorte d'élite qui accompagna Charles X jusqu'à Cherbourg.

Après être resté quelque temps en non-activité, M. de Tournemine fut chargé, en 1831, d'organiser le 11e régiment d'artillerie. Envoyé, en 1836, en Afrique, il prit part aux diverses expéditions qui eurent lieu sous le commandement des maréchaux Clausel et Valée, fut placé trois fois à l'ordre du jour de l'armée et promu maréchal de camp après la prise de Constantine (1837). Il fut chargé de diriger, à cette époque, l'École d'artillerie de Douai. Sa nomination au grade de général de division date du 7 décembre 1848. En 1852, il avait été mis dans la 2e section de l'état-major général (réserve). Il était grand officier de la Légion d'honneur (1853). — Il est mort en janvier 1865.

TOURNEMINE (Charles-Émile VACHER DE), peintre français, né à Toulon, en 1814, fils du précédent, étudia à Paris, dans l'atelier de M. Eugène Isabey et débuta au salon de 1846, après avoir exploré les côtes de Bretagne et de Normandie, dont il reproduisit les divers types dans la plupart de ses tableaux. Il a aussi visité, au commencement de la guerre d'Orient, la Turquie et les bords du Danube. On cite parmi ses envois aux salons : *Souvenirs de Concarneau*, *les Environs de Vannes*, *Cavaliers bretons*, *Une plage de Bretagne*, *Vue près du Croisic*, *Pâtres bretons ramenant un troupeau*, *Plage à la marée basse*, ces deux derniers acquis par la maison de l'Empereur (1853); *Berger de Smyrne*, *Jeune bergère bretonne*, *Berger turc*, *le Cours du Danube*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Un Café oriental*, *Cavaliers turcs* (1857); *Souvenirs de Tyr*, *Oiseaux pêcheurs en Asie* (1859); *Café à Adalia*, *Flamants et Ibis*, *Souvenirs du bas Danube*, *Environs de Rosette*, *Soleil couchant*, acquis par le prince Napoléon (1861); *Ébats d'oiseaux pêcheurs*, *Habitation à Adana*, *Promenade de femmes turques en Asie* (1863), etc. Cet artiste a reçu la décoration le 1er janvier 1853.

TOURNEUX (Félix), ingénieur français, né en 1811, à Strasbourg, et fils d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort en 1834, fut admis, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1830, avec le grade de sous-lieutenant dans l'artillerie de terre. Démissionnaire en 1832, il fut attaché, en 1843, comme ingénieur en chef, à la ligne de Dôle à Salins. Il a dirigé et exécuté lui-même en partie l'*Encyclopédie des chemins de fer*, publiée par la maison Renouard, en 1841.

TOURNEUX (Prosper), frère du précédent, né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 18 avril 1812, et aussi élève de l'École polytechnique, en sortit, en 1835, avec le même grade, dans l'artillerie de terre. Il obtint, deux ans après, celui de lieutenant en second. Il donna sa démission en 1838 et entra au ministère des travaux publics au moment de l'organisation du service des chemins de fer (1842). Nommé peu après chef de bureau, il devint, en 1847, chef de division du même département. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 février 1848.

M. Pr. Tourneux a traduit la *Législation des chemins de fer en Allemagne*, du baron de Reden, avec *Introduction et notes* (1845, in-8), et fourni des articles spéciaux à l'*Encyclopédie moderne*, au *Dictionnaire de l'administration française* et à la *Revue nouvelle;* en 1846, une longue *Note* sur les chemins de fer de Belgique et d'Allemagne. Il a pris part au congrès de statistique tenu à Paris en 1851.

TOURNEUX (Prosper-Jules), frère des précédents, né en 1820, fut aussi admis à l'École polytechnique, d'où il passa, en 1841, dans l'artillerie de marine. Il s'est associé aux travaux de M. Félix Tourneux comme chef de la comptabilité au chemin de fer de Dôle à Salins.

Un autre frère, Édouard TOURNEUX, né en 1822, admis à l'École polytechnique en 1844, entré dans le service des chemins de fer en 1847, est mort à Paris, en décembre 1852.

Enfin, l'aîné de la famille, M. Jean-François-Eugène TOURNEUX, né à Bauthouzel (Nord), en 1809, s'est fait connaître comme auteur de quelques volumes de vers et comme peintre de genre et de pastels. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, et a reparu au salon de 1859 avec *Un point d'orgue*, pastel; à celui de 1861, avec *Faust et Wagner*, et enfin à celui de 1864 avec *Solitude* et une *Tête de Bohémien*.

TOURRET (Charles-Gilbert), homme politique français, ancien ministre, né le 22 décembre 1795, à Montmarault (Allier), mort à la fin de 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

TOUSSAINT (François-Christophe-Armand), statuaire français, né à Paris, le 7 avril 1806, entra à l'École des beaux-arts en 1827, comme élève de David, y remporta toutes les diverses médailles des concours jusqu'en 1835, et le second prix de sculpture, en 1832, sur ce sujet: *Capanée renversé des murs de Thèbes*. Il débuta au salon de 1836 avec le *Jeune laboureur trouvant une épée*, et le modèle d'un *Bas-relief funéraire*. Il a exposé depuis: *Sujets tirés de l'histoire de France*, série de bas-reliefs en plâtre (1837-1838); les mêmes en bronze (1845); *Jésus-Christ appelant à soi les petits enfants*, bas-relief (1839); *l'Immaculée conception*, statue en marbre (1840); un *Indien* et une *Indienne*, commandés en bronze par le ministère de l'intérieur (1847); *la Loi* et *la Justice*, pour la restauration de l'horloge du Palais de justice (1850).

En dehors des expositions, M. Armand Toussaint a exécuté un grand nombre de travaux particuliers ou de commandes officielles, entre autres: deux *Cariatides* monumentales pour la façade d'un hôtel du boulevard des Capucines (1843); quelques-uns des *Bas-reliefs* du tombeau de Napoléon Ier aux Invalides, avec Charles Simart; *la Mise au tombeau*, morceau gothique sculpté dans le tympan de la porte principale du portail de Notre-Dame de Paris (1856), etc. Cet artiste avait obtenu une 2e médaille en 1847 et reçu la décoration en juillet 1852. — Il est mort le 24 mai 1862.

TOUSSAINT (Anna-Louise-Gertrude), dame BOSBOOM, romancière hollandaise, née à Alkmaar, le 16 septembre 1812, débuta dans la carrière des lettres en 1827, avec une nouvelle: *Almagro*, qui eut du succès, et qui fut suivie du *Comte de Devonshire* (De Graaf van Devonshire, 1838) et des *Anglais à Rome* (De Engelsche in Rom, 1840). Elle publia ensuite: *Het Huis Lauernesse* (1841, 2 vol.; 3e édit., 1851), roman emprunté à l'histoire et aux mœurs de la réforme, qui eut en Hollande un succès prodigieux et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, ainsi qu'une sorte de trilogie sur la vie et les aventures du comte de Leicester: *Leycester in Nederland, de Vrouwen van het Leyscester'sche, Tijdperk Gideon Florensz* (1851-1854, 9 vol.). Les compatriotes de Mme Toussaint l'ont comparée à Walter Scott pour ses qualités dramatiques. En 1845 sa ville natale lui conféra, par décision spéciale, les droits civiques. Depuis 1849 elle a rédigé l'*Almanach du beau et du bien* (Almanach für das Schœne und Gute), recueil très-remarquable. En 1851, elle a épousé, à Alkmaar, le peintre Bosboom, dont les tableaux de genre sont très-recherchés en Allemagne et aux Pays-Bas.

TOUSSENEL (Alphonse), publiciste français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), en 1803, s'occupa jusqu'à trente ans de travaux agricoles et devint en 1833 un des fervents disciples de Fourier. Mêlé dès la même époque à la presse doctrinaire, il soutint vivement la loi sur l'instruction primaire de 1833, fut rédacteur en chef de la *Paix* en 1837, décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, et nommé, deux ans après, commissaire civil à Bouffarick; des discussions avec l'autorité militaire lui firent donner sa démission en 1842. De retour en France, il fut un des fondateurs et des soutiens de *la Démocratie pacifique*, fit partie, après la révolution de Février, de la Commission du Luxembourg et rédigea ensuite *le Travail affranchi*, en société avec M. F. Vidal. Plus tard, il s'est tenu à l'écart du mouvement politique et s'est renfermé dans ses études d'histoire naturelle, où il a porté, de l'avis des juges les plus compétents, une rare aptitude.

On a de lui: *les Juifs rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* (1844, in-8; 2e édit., 1847, 2 vol.); *l'Esprit des bêtes. Vénerie française et zoologie passionnelle* (1847, in-8); *Travail et fainéantise*, *Programme démocratique* (1849), brochures; *le Monde des oiseaux, Ornithologie passionnelle* (1852; 3e édit., 1859, 3 vol. in-8); *Tristia, Histoire des misères et des fléaux de la chasse de France* (1863, in-18), et un certain nombre d'articles et fragments insérés dans la *Bibliothèque des feuilletons*, *le Globe* et autres recueils ou journaux.

TOUSSENEL (Théodore), frère puîné du précédent, né au même lieu, le 30 avril 1806, a été pendant plus de vingt ans professeur titulaire d'histoire au lycée Charlemagne, avant de passer en qualité de censeur au lycée Bonaparte, en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845.

M. Toussenel a traduit: *Wilhelm Meister*, de Goethe (1829); les *Contes d'Hoffmann* (1838, 2 vol.); les *Traditions allemandes* des frères Grimm, etc., et publié un *Précis chronologique de l'histoire de France* (1838, in-4), ou texte explicatif des gravures obtenues par le procédé Collas. Il a collaboré, surtout de 1830 à 1842, au *Temps* et à la *Revue de Paris*.

TOWIANSKI (N....), philosophe et réformateur polonais, né vers 1800, en Lithuanie, fit toutes ses études à l'université de Wilna. Aveugle de naissance, mais doué d'une intelligence extraordinaire, il puisa dans le sentiment de sa situation une sorte d'exaltation mystique, qu'il communiqua à la plupart de ses camarades de l'université. Ayant recouvré la vue d'une manière prodigieuse, il se maria, et bientôt commencèrent ses visions et ses entretiens avec les esprits, avec les saints et la Vierge. Il se donna pour saint Pierre et sa femme pour sainte Philomèle, expliquant son étrange conviction par une sorte de

métempsycose. Cette doctrine, renouvelée des Grecs, le fit renfermer dans un hôpital par le gouvernement russe. Bientôt relâché, parce que son exaltation paraissait inoffensive, il se retira dans un domaine de sa famille et prit peu de part à la révolution de 1830, dont il prévoyait la déplorable issue.

Quelque temps après, M. Towianski se rendit à Posen, annonça qu'il était prophète, envoyé de Dieu, et eut même des conférences avec l'archevêque Dunin. Après de vaines tentatives de prosélytisme en Pologne, en Saxe et en Belgique, il vint à Paris, où il séduisit Mickiewicz, en se disant chargé par Dieu de lui confier une mission auprès de l'émigration polonaise, et en guérissant comme par miracle sa femme, atteinte de folie. Mickiewicz, alors professeur au Collége de France, essaya, du haut de sa chaire, de populariser, sous le nom de *messianisme*, la nouvelle doctrine philosophique et sociale de Towianski et publia même un ouvrage intitulé : *l'Église officielle et le Messianisme* (1842-1843). Un dimanche, après la messe, M. Towianski entra à Notre-Dame et s'écria qu'il était le Messie de l'humanité et de la Pologne. Plusieurs autres excentricités de la même espèce le firent éloigner de la France en août 1841. On prétendit qu'il avait prophétisé, huit jours à l'avance, la mort du duc d'Orléans. Cependant le cours de Mickiewicz au Collége de France était suspendu et les théories du mystique Polonais, dépourvues de tribune, tombèrent peu à peu dans l'oubli. Depuis, M. Towianski se retira successivement à Bruxelles, en Suisse et à Rome. Il prétendit, dans cette dernière ville, vouloir s'entendre avec le pape sur ses doctrines religieuses. Il en fut expulsé et se retira de nouveau en Suisse, où il sembla dès lors avoir abdiqué son rôle de prophète.

TOWNSHEND (John Villiers Stuart TOWNSHEND, 5e marquis), pair d'Angleterre, né en 1831, à Brighton, descend d'une ancienne famille élevée à la pairie en 1299, et au marquisat en 1786. Après avoir fait ses études à Eton, il entra au ministère des affaires étrangères (1850), et y resta jusqu'en 1854. En 1856, il vint représenter Tamworth à la Chambre des Communes, puis devint député-lieutenant du comté de Herts. En 1863, il succéda aux titres de son père. Lord Townshend a pour héritier présomptif son oncle, lord George Osborne, né en 1801.

TRACY (Antoine-César-Victor-Charles DESTUTT, comte DE), homme politique français, ancien ministre, né en 1781, est fils aîné du célèbre philosophe de ce nom, qui siégea au Sénat et à la Chambre des Pairs, et mourut en 1836 dans un âge très-avancé. Admis, en 1797, à l'École polytechnique, où il fut quelques années plus tard rappelé comme chef des études, il entra ensuite à l'école d'application de Metz, fut employé successivement au camp de Boulogne, en Italie, dans le huitième corps d'armée à Austerlitz et en Dalmatie, et passa de là, en 1807, à Constantinople; il y fut aide de camp du général Sébastiani, fit avec lui les campagnes de 1808 et de 1809, en Espagne, et se distingua à Almonacid et à Ocaña où il fut blessé. Devenu chef de bataillon et décoré (1810), il guerroya en Andalousie jusqu'au moment où une nouvelle blessure, reçue à Albuera, l'obligea, en 1811, de rentrer en France. A peine guéri, il eut, en 1812, mission de conduire à la grande armée une demi-brigade de recrues, rejoignit le corps du maréchal Augereau, et, après plusieurs actions d'éclat, tomba par capitulation aux mains des Russes, qui le retinrent prisonnier jusqu'à la conclusion de la paix. A cette époque, il obtint le grade de colonel; mais, en 1818, il quitta le service pour se consacrer aux études scientifiques dont son père lui avait inspiré le goût.

En 1822, M. de Tracy fut choisi par les électeurs de l'Allier pour les représenter à la Chambre des Députés; il y prit place à l'extrême gauche à côté de La Fayette, son allié, et de Dupont (de l'Eure), son ami, et s'opposa à l'expulsion de Manuel. Écarté de la Chambre par les manœuvres du ministère (1824), il n'y rentra qu'en 1827 et ne cessa d'en faire partie jusqu'en 1848 au nom de différents colléges. Pendant cette longue période de sa vie parlementaire, il lutta avec persévérance pour toutes nos libertés, fut un des 221, signa le compte rendu de 1832, repoussa, quoique fils de pair, l'hérédité de la pairie, et monta souvent à la tribune pour parler en faveur des associations, des réfugiés politiques, de l'émancipation des esclaves, de la liberté d'enseignement, de l'évacuation de l'Algérie, des améliorations agricoles, etc. Plus d'une fois aussi, il proposa, mais sans succès, d'effacer de nos codes la peine de mort.

Après la révolution de 1848, M. de Tracy fut élu colonel de la première légion de la garde nationale de Paris, et le département de l'Orne l'envoya presque à l'unanimité, le premier sur onze représentants, à l'Assemblée constituante, où, à l'exception du bannissement de la famille d'Orléans et de l'abolition de la peine de mort, il vota constamment avec la droite. Appelé, dès le 20 décembre 1848, au ministère de la marine, dans le cabinet Odilon Barrot, il résigna son portefeuille lors du message du 31 octobre 1849, et se déclara contre la politique particulière du président. Toutefois, à la Législative, où il avait encore été réélu le premier des représentants de l'Orne, il appuya les actes contre-révolutionnaires de la majorité. Il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et rentra ensuite dans la vie privée. Il était, depuis 1831, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort en mars 1864.

Agronome éclairé, M. de Tracy a fait, à diverses reprises, partie du conseil général d'agriculture, et a écrit, en 1857, une série de *Lettres sur l'agriculture* (in-8), où il signale les moyens d'améliorer la condition des paysans et de développer leur instruction pratique.

TRANCHART (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Vouziers (Ardennes), vers 1795, entra de bonne heure dans la magistrature, et resta, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, presque entièrement étranger à la politique. En 1848, il était président du tribunal de première instance de Vouziers, lorsqu'il fut nommé représentant du peuple dans le département des Ardennes, le septième sur huit, par 25 365 voix. Membre du comité de législation, il vota, en général, avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre 1848, soutint la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de présider le tribunal civil de Vouziers. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 octobre 1851. — Il est mort en novembre 1864.

TRANSON (Abel-Louis-Étienne), ingénieur français, né à Versailles, le 25 décembre 1805, fut admis en 1823 à l'École polytechnique. Placé dans le service des mines, il était ingénieur de deuxième classe lorsqu'en 1830 il devint un des principaux adeptes de la secte de Saint-Simon; il collabora au *Globe*, propagea par des prédications publiques les nouvelles idées en province, adressa cinq *Discours aux élèves de l'École poly-*

technique et partagea, en 1852, la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. Dans la même année, il passa dans les rangs de l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier, dont il exposa la *Théorie* (1832, in-8). En 1841, il reçut à l'École polytechnique les fonctions de répétiteur d'analyse. Mathématicien distingué, il a donné des notes et des mémoires au *Journal* de M. Liouville, aux *Annales d'hygiène publique*, etc.

TRAVAUX (Pierre), sculpteur français, né à Corsaint (Côte-d'Or), vers 1824, commença ses études artistiques à l'école de Dijon, vint les compléter à Paris sous M. Jouffroy et débuta au salon de 1853. Il a cultivé la sculpture allégorique et le portrait, et a exposé *Thétis et Achille*, groupe, la *Rêverie*, statue (1853); ce dernier sujet a reparu à l'Exposition universelle de 1855; l'*Éducation*, groupe (1857); *Sapho* (1859); *Moïse sauvé des eaux*, *David rendant grâces à Dieu* (1861); l'*Hiver* (1863), l'*Humilité*, modèle d'un bas-relief pour l'église Saint-Augustin (1864); *Turgot*, au nouveau Louvre, la *Vigilance* et la *Sagesse* pour le palais de justice de Marseille, etc. Il a obtenu deux troisièmes médailles, en 1853 et en 1855, et trois rappels, l'un en 1857, le second en 1859 et le troisième en 1861.

TRAVERS (Julien-Gilles), littérateur français, est né le 31 janvier 1802, à Valognes (Manche). D'abord professeur dans divers colléges communaux, et, en 1832, principal de celui de Falaise, il entra, en 1839, à la Faculté des lettres de Caen, en qualité de suppléant, et y devint, en 1842, professeur de littérature latine. En 1856, il prit sa retraite. Il a été nommé membre de plusieurs compagnies savantes, et, en 1839, secrétaire de l'Académie de Caen.

Parmi ses travaux originaux, nous citerons : *les Algériennes* (1827, in-8), poésies; *les Distiques de Muret* (1834, in-8), imités en quatrains français; *de l'Avenir de la littérature française* (1837, in-8), thèse de doctorat; *Deuil* (1847), poésies; *le Phénix*, traduit du cardinal Bona (1858, in-32); *Gerbes glanées*, poésies (1859-1864, 1re-4e gerbes; in-18), etc. Il est aussi l'auteur d'une traduction inédite d'Arnobe, préparée pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, et l'éditeur des *Vaux-de-vire d'Olivier Basselin* (1833, in-18) et des *Œuvres poétiques* de Boileau (dern. édit., 1853). Enfin il a dirigé la publication de l'*Annuaire de la Manche* (1829-1860), collection historique et statistique importante; du *Bulletin de l'instruction publique et des sociétés savantes de l'Académie de Caen* (1840-1843, 6 vol. in-8), et il a travaillé à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle biographie générale*, à *la Normandie illustrée* (1852), etc.

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre français d'origine suisse, né en 1804, à Wulflingen (canton de Zurich), mort le 13 août 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son frère, M. Édouard TRAVIÈS, s'est fait un renom d'originalité, comme peintre et comme aquarelliste, dans le genre des animaux et la nature morte. Il a envoyé aux salons, depuis 1831, une foule de petits sujets variés très-recherchés des amateurs.

TRAVOT (Victor, baron), homme politique français, député, né le 7 octobre 1808. Entré dans la carrière militaire, il servit en Afrique, et y devint capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. Il quitta ensuite le service, devint maire de Bouillac et membre du conseil général pour le canton de Carbon-Blanc. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Gironde, et fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 15270 voix sur 20814 votants.

TRAYER (Jean-Baptiste-Jules), peintre français, est né à Paris, en 1824, fils d'un peintre qui a figuré à divers salons depuis 1831, a cultivé la peinture de genre et exposé un assez grand nombre de toiles, depuis 1848. Nous rappellerons : *Scènes d'intérieur*, *la Dernière grappe*, *le Panier vide*, *le Dernier regard* (1848); *Shakspeare écoutant juger au cabaret*, *Léonard de Vinci et ses élèves*, *Jeune fille cousant*, *la Liseuse*, *la Leçon de broderie* (1850-53); *Atelier de couture*, *le Bain de pieds*, *Excès de travail*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Deux parts*, *la Retenue*, *le Marché aux grains* (1857); *la Famille*, *Sérénité* (1859); *un Examen*, *le Point de tapisserie*, *Anxiété*, *la Prière* (1861); *un Jardin public*, *les Premiers sourires*, *la Becquée* (1863); *les Cueilleuses de moules du Pollet à Dieppe* (1864), etc. M. J. Trayer a obtenu une 3e médaille en 1853 et une 2e en 1855.

TRÉBUCHET (Adolphe), administrateur français, né à Nantes, le 11 décembre 1801, et fils d'un ancien préfet de l'Empire, se fit recevoir avocat, et entra, après 1830, dans les bureaux de la préfecture de police, où il a été chargé depuis de la section des établissements sanitaires. Il fit aussi partie du comité supérieur d'hygiène publique. M. Trébuchet a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort en octobre 1865.

On a de lui plusieurs ouvrages spéciaux estimés : *Code administratif des établissements dangereux, insalubres et incommodes* (1832, in-8); *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France* (1834, in-8); *Nouveau dictionnaire de police* (1834-1835, 2 vol. in-8), recueil analytique et raisonné des lois, ordonnances et règlements concernant la police judiciaire, rédigé en société de MM. Elouin et Labat; *Dictionnaire d'administration usuelle* (1836, 2 vol. in-8). Il a aussi fourni des articles au *Dictionnaire de l'industrie*, aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de médecine usuelle*, aux *Cent traités* et au *Dictionnaire de l'administration* de M. Block.

TRÉBUTIEN (Guillaume-Stanislas), antiquaire français, est né le 9 octobre 1800, à Fresney-le-Puceux (Calvados). Passionné pour les langues orientales, il se livra, sans le secours d'aucun maître, à l'étude de l'arabe, de l'hébreu, du turc et surtout du persan, et publia les *Contes extraits du Thouthi-Nameh* (1826, gr. in-8), et un recueil de *Contes inédits des Mille et une Nuits* (1828, 3 vol. in-8), d'après le manuscrit le plus complet. Nommé conservateur adjoint de la bibliothèque de Caen, il quitta la traduction d'un poëme de Djami pour donner ses soins à la publication d'anciens ouvrages français, tels que : *les Recherches et antiquités de la Neustrie* (1833) de Bourgueville; des pièces en vers du XIIIe siècle, *le Dit du ménage* (1835), *le Pas de Saladin* (1836), etc.; *le Roman de Robert le Diable* (1837), *les Chansons de Maurice et de Pierre de Craon* (1843), poëtes anglo-normands. Il a aussi écrit, sous le titre de *Caen* (1847, in-8; 2e édit., 1855), un précis de l'histoire, des monuments et du commerce de cette ville. Il a été l'éditeur des *Reliquiæ de Maurice de Guérin*, avec une Étude biographique et littéraire par M. Sainte-Beuve (1861, 2 vol. in-18). L'année suivante, il a donné le *Journal et lettres d'Eugénie de Guérin* (1862, in-8),

faisant le pendant de la publication précédente. La réputation posthume du frère et de la sœur a été très-grande et très-rapide.

TRÉHOUART (François-Thomas), marin français, sénateur, né à Vieuville, le 27 avril 1798, entra comme mousse dans la marine et assista aux derniers combats de l'Empire. Nommé lieutenant de vaisseau après la bataille de Navarin (1829), capitaine de corvette en 1837, il devint capitaine de vaisseau en 1843 et commanda la marine française au combat d'Obligado dans la Plata; il y gagna le grade de contre-amiral (15 février 1846). Il commanda dans la Méditerranée une division navale, lors de l'expédition de Rome, et fut élevé le 2 avril 1851 au grade de vice-amiral, et chargé peu après de la préfecture maritime du 2ᵉ arrondissement, à Brest. De 1856 à 1858, il a commandé l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. Le 17 février 1858, il fut appelé aux fonctions de membre titulaire du conseil de l'amirauté, fonctions dans lesquelles il a été conservé pour trois ans en février 1861. M. Tréhouart a été appelé au Sénat par le décret du 13 août 1859. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1849, il a été promu grand-croix en août 1860.

TREILHARD (Achille, comte), administrateur français, né en juin 1815, à Toulouse, où son père était préfet, est le petit-fils du conventionnel Treilhard. Il a débuté dans la magistrature comme substitut à Rouen en 1848. En 1858, il fut chargé à Paris de l'instruction dans le procès Pierri et Orsini, et à la suite de cette mission il fut appelé à siéger à la Cour impériale. En 1861, le gouvernement français l'envoya en Suisse pour étudier le différend qui venait d'être soulevé à propos de la vallée des Dappes. Le 28 août 1862, M. Treilhard quitta son siége de conseiller à la Cour impériale pour remplacer M. Imhaus comme directeur de la presse. A la fin de 1862, il fut nommé membre de la commission de la propriété littéraire et artistique. Un décret du 5 novembre 1864 l'a appelé au Conseil d'État en service ordinaire. M. Treilhard a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 juin 1863.

TREITSCHKE (Charles-Georges), jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 27 décembre 1783, occupa divers emplois dans l'administration, et devint, en 1829, assesseur à la Faculté de droit de Leipsick, et, en 1845, conseiller à la Cour d'appel de Dresde.

On cite parmi ses ouvrages de jurisprudence : *Manuel du droit de change* (Handbuch des Wechselrechts; Leipsick, 1824); *Précis de la constitution juridique en Saxe* (Umriss der Justizverfassung in Sachsen; Ibid., 1829), avec Schubert; *Encyclopédie des droits et des lois du change* (Alphabet. Encyclop. der Wechselrechte und Wechselgesetze; Ibid., 1831, 2 vol.); *le Contrat commercial par rapport au commerce* (der Kaufcontractin, etc.; Ibid., 1838); *Principes légaux du commerce de commission* (Rechtsgrundsaetze vom Commissionshandel; 1839), etc.

M. Treitschke a publié, en outre, deux comédies politiques : *l'Allemagne endormie* (Deutschland im Schlaf; 1809) et *le Rêve et le réveil d'Allemagne* (Deutschland's Traum und Erwachen; 1814); puis quelques écrits historiques : *Historique de 15 ans de liberté à Pise* (Geschichte der 15 Jahr. Freiheit von Pisa; 1314); *Henri Iᵉʳ roi des Allemands et sa femme Mathildis* (1814), etc.

TRÉLAT (Ulysse), médecin français, ancien représentant, ancien ministre, né à Montargis, en 1795, fit ses classes à Mâcon et étudia la médecine à Paris. Il fut d'abord chirurgien militaire et fit en cette qualité, à dix-sept ans, la campagne de 1813. De retour à Paris, il reprit ses études médicales, fut plusieurs années interne à Charenton et fut reçu docteur en 1821. Partisan du libéralisme le plus avancé, il se jeta bientôt dans les sociétés secrètes les plus actives de la Restauration. Il resta un des chefs de l'opposition démocratique après la révolution de 1830 et rédigea à Clermont *le Patriote du Puy-de-Dôme* jusqu'en 1835. Il vint alors défendre à Paris les accusés d'avril, et la vivacité avec laquelle il s'attaqua, dans le cours du procès, à plusieurs des juges d'alors, autrefois ses compagnons dans le carbonarisme, lui valut à lui-même 11 000 fr. d'amende et trois ans d'emprisonnement à Clairvaux. En 1838, il rentra dans la carrière médicale et devint, par concours, médecin de la Salpêtrière.

La révolution de 1848 ramena M. Trélat dans la vie politique. Le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République, avec pouvoirs illimités pour les quatre départements du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Creuse et de la Haute-Vienne. Il fut ensuite maire du XIIᵉ arrondissement de Paris, colonel de la cavalerie de la garde nationale, lieutenant-colonel de la 12ᵉ légion, sous M. Barbès. L'Assemblée nationale, où le département du Puy-de-Dôme l'envoya, le cinquième sur une liste de quinze, avec 70 460 suffrages, le choisit pour vice-président. Le 12 mai 1848, M. Trélat fut appelé au ministère des travaux publics. Il eut à contenir, pendant les jours les plus difficiles, l'organisation toujours menaçante des ateliers nationaux; il fit enlever le directeur, M. Émile Thomas, et le fit conduire à Bordeaux (27 mai), mesure qu'il nomma le lendemain, dans le *Moniteur*, « une mission extraordinaire », et à l'Assemblée, une « détermination de médecin. » Il sortit du ministère le 18 juin, peu de jours avant la dissolution des ateliers. Il borna dès lors son rôle politique à ses votes à l'Assemblée, où il se prononça en général avec la fraction avancée du parti démocratique. Non réélu à l'Assemblée législative, il redevint médecin des aliénées à la Salpêtrière. M. Trélat a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1849.

On a de lui, en dehors de ses articles et discours politiques : *Précis élémentaire d'hygiène*, avec M. Buchez (1825), reproduit sous le titre d'*Éléments d'hygiène* (1826); *De la constitution du corps des médecins et de l'enseignement médical* (1828, broch.); *Recherches historiques sur la folie* (1839); *Des causes de la folie* (1856); et un grand nombre d'articles dans le *Journal du progrès des sciences médicales*, etc.

Le fils aîné de l'ancien ministre, M. Émile TRÉLAT, professeur au Conservatoire des arts et métiers, a été décoré lors de l'Exposition universelle de 1855, où il mit en mouvement toutes les machines, à l'aide d'un arbre de couche de 450 mètres. — Son second fils, M. Ulysse TRÉLAT, reçu docteur en 1854, agrégé de la Faculté au concours de 1857, avec une thèse *sur la Nécrose par le phosphore*, est devenu, en 1860, chirurgien du bureau central des hôpitaux.

TRENCH (Rév. Richard CHENEVIX), théologien anglais, né le 9 septembre 1807, d'une famille d'origine irlandaise, fut élevé à l'université de Cambridge, reçut l'ordination sacerdotale et fut tour à tour attaché aux paroisses de Curdridge et d'Alverstoke; lord Ashburton lui donna ensuite un des bénéfices dont il dispose. Après avoir passé deux ans comme prédicateur (1845-1846), il fut nommé, en 1847, à la chaire de théologie du col-

lége du Roi à Londres. Au mois d'octobre 1856, il a succédé au docteur Buckland dans les fonctions de doyen de Westminster, une des places les plus honorées du clergé anglican. Depuis le reverend Trench a été appelé à remplacer M. Whately sur le siége archiépiscopal de Dublin.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui traitent surtout de questions de morale ou de théologie : *Observations sur les paraboles* (Notes on the parables); *Saint Augustin considéré comme interprète des Écritures* (St Augustinus as an interpreter of Scripture; 1841); l'*Étoile des hommes sages* (the Star of the wise men); *Des leçons des proverbes* (On lessons in proverbs); *Synonymes du Nouveau Testament* (Synonyms of the New Testament; 1854, in-8); *Des miracles de Jésus-Christ* (Notes on the miracles of our Lord; 1856, 5ᵉ édit.), etc. Le rév. R. Trench a également publié quelques volumes de vers : *le Martyre de saint Justin* (Justin martyr), poëme sacré; *Poésies orientales* (Poems from Eastern sources); *Chants élégiaques* (Elegiac poems), etc.

TRENDELENBURG (Frédéric-Adolphe), philosophe allemand, né le 30 novembre 1802, à Eutin en Oldenbourg, étudia à Kiel, à Leipsick et à Berlin, obtint en 1826 le grade de docteur en philosophie, se fit agréger bientôt après à l'université de Berlin et y fut nommé professeur de philosophie en 1833. Membre de l'Académie des sciences depuis 1846, il devint, l'année suivante, secrétaire de la section d'histoire et de philosophie.

Élu en 1849 représentant de la ville de Berlin, à la seconde chambre, M. Trendelenburg y vota avec le parti conservateur; mais il quitta l'Assemblée, en janvier 1851, lorsque la cause de l'union allemande fut abandonnée par elle. A cette époque se rapporte son seul écrit étranger à la philosophie : *Sur la méthode de rotation* (Ueber die Methode bei Abstimmungen; Berlin, 1851).

Dans ses leçons et dans ses ouvrages philosophiques, M. Trendelenburg s'est surtout occupé de la philosophie ancienne, et plus particulièrement de celle d'Aristote. Il a publié le *De anima* (Berlin, 1833) et écrit lui-même *Elementa logices Aristotelicæ* (Berlin, 1837; 4ᵉ édit., 1852) et l'*Histoire de la doctrine des catégories* (Geschichte der Kategorienlehre; Ibid., 1846). Il a posé dans ses *Recherches logiques* (Logische Untersuchungen; Berlin, 1840) les principes d'un système philosophique personnel dont il a poursuivi les développements dans ses écrits postérieurs : *Niobe* (1846); *Idée morale du droit* (Sittliche Idee des Rechts; 1849) et *la Cathédrale de Cologne* (1853). Combattant à la fois la logique formelle de Kant, la dialectique de Hegel et la métaphysique de Herbart, il a provoqué des critiques et des attaques opposées auxquelles répondent *la Question logique dans le système de Hégel* (die logische Frage in Hegel's System; 1843) et *De la métaphysique de Herbart et d'une nouvelle manière de l'envisager* (Ueber Herbart's Metaph. und eine neue Auffassung derselben; 1853).

On a encore de M. Trendelenburg une série de dissertations, d'études, etc., pour servir à l'histoire et à la critique de la philosophie. La plupart se trouvent insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, et les plus importants ont été imprimés à part.

TRENTOWSKI (Ferdinand-Bronislas), philosophe polonais, né à Varsovie, en 1808, étudia d'abord dans un séminaire, puis à l'université de sa ville natale. Il était depuis une année professeur de langue latine, de littérature et de langue polonaises au collége de Szczuczyn quand éclata la révolution de 1830 : il prit les armes et dut s'exiler après la ruine des espérances nationales. Il résida successivement à Kœnigsberg, à Heidelberg et à Fribourg en Brisgau, où il fut reçu agrégé avec une thèse *de Vita hominis æterna* (1838). En 1843, il retourna en Pologne et écrivit une série d'ouvrages philosophiques. Lors du mouvement insurrectionnel de 1848, il alla faire des cours publics à Cracovie; mais il dut bientôt redemander un asile à l'Allemagne. Naturalisé Allemand et marié avec une Allemande, il vécut depuis dans la retraite à Bade.

M. Trentowski est peut-être le premier Polonais qui ait proposé un système philosophique personnel. Le sien semble être l'éclectisme, et se rapproche beaucoup de la philosophie classique de nos colléges. On a de lui : *Principes de la philosophie* (Grundlage der universellen Philosophie; Carlsruhe, 1837); *Études préparatoires à la science de la nature* (Vorstudien zur Wissenchaft der Natur; Leipsick, 1840, 2 vol.); *Système d'éducation* (Chowanna czyli system Pedagogiki; Posen, 1842, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1846) : *Traité de logique* (Myslini czyli Logika; Ibid., 1844, 2 vol.); *Rapports de la philosophie et de la politique* (Stosunek filosofii do cybernetyki; Ibid., 1843) et plusieurs dissertations, une, entre autres, intitulée *Demonomania*, dans le journal de Posen.

TRESCA (Henri-Édouard), technologiste français, né en 1814, fut, de 1833 à 1835, élève de l'École polytechnique et entra dans les ponts et chaussées, qu'il quitta peu après pour se livrer à l'étude des sciences. Choisi, en 1850, comme inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, il a été chargé, quatre ans après, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il devint ensuite sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers, professeur suppléant, au même établissement, de mécanique industrielle, et chevalier de la Légion d'honneur à la fin de 1855.

On a de lui : *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1851), d'après celui de Th. Olivier; *Visite à l'Exposition universelle de* 1855 (1855, fort in-18), ouvrage rédigé en quelques semaines, avec la collaboration de plusieurs hommes spéciaux, et qui a dû au soin avec lequel sont pourtant expliqués tous les objets exposés, un grand succès; *Mécanique pratique, machines à vapeur*, avec le général Morin (1863), tome I, in-8.

TRÉVENEUC (Henri-Louis-Marie DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 13 septembre 1815, d'une famille légitimiste, ne suivit point d'abord les mêmes traditions politiques, mais s'affilia au parti libéral et fut renvoyé de l'École militaire de Saint-Cyr, par M. Baraguey d'Hilliers, avec une vingtaine d'élèves qui y rentrèrent ensuite. Pour lui, il quitta bientôt l'armée pour suivre les cours d'architecture à l'École des beaux-arts (1836-1837). Il fit ensuite son droit et se fit recevoir licencié. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs des Côtes-du-Nord et fut nommé représentant, le quatrième sur seize, par 94 132 voix. Il fit partie du comité des affaires étrangères, et vota en général avec le tiers parti républicain qui soutenait la politique du général Cavaignac. Le 30 novembre 1848 il proposa sur l'expédition de Civita-Vecchia l'ordre du jour adopté par la Constituante, ainsi conçu : « L'Assemblée approuve les mesures de précaution prises par le gouvernement pour assurer la liberté du saint-père et se réserve de prendre une décision sur des faits ultérieurs et encore imprévus. » Après l'élection du 10 décembre, il ne fit pas d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon.

Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire; mais, aux approches du coup d'État, il se prononça contre la politique de l'Élysée, fut arrêté et incarcéré à Vincennes. Depuis, il s'est tenu à l'écart de la politique.

TREVIRANUS (Ludolf-Chrétien), botaniste allemand, né à Brême, le 10 septembre 1779, frère puîné du naturaliste G.-R. Treviranus, qui mourut en 1837, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et les professa successivement à Brême (1807), à Rostock (1812), à Breslau (1816) et enfin à Bonn, où il devint directeur du Jardin des plantes et professeur de botanique. — M. Treviranus est mort en mai 1864.

Son principal ouvrage est la *Physiologie des plantes* (Phys. der Gewaechse; Bonn, 1835-1839, 2 vol.), utile répertoire des travaux physiologiques antérieurs à ceux de l'auteur, dont les opinions personnelles ont suscité beaucoup d'opposition; *de la Structure intérieure des plantes* (Gœttingue, 1806) et *de l'Application de la gravure sur bois à la représentation des plantes* (von der Anwendung des Holzschnittes zur, etc.; Leipsick, 1855), histoire intéressante du sujet, etc. M. Treviranus a collaboré avec son frère aux *Mélanges anatomiques et physiologiques* (Vermischte Schriften anatom. und physiolog. Inhalts; Gœttingue et Brême, 1816-1821, 4 vol.) et collaboré au *Journal de physiologie* (1824-1835).

TRÉVISE (Napoléon MORTIER, duc DE), sénateur français, né à Paris, le 7 août 1804, est fils du maréchal Mortier, tué, en 1835, par la machine infernale de Fieschi. Sous le dernier règne, il se montra très-dévoué à la monarchie constitutionnelle, remplit auprès de la duchesse d'Orléans les fonctions de chevalier d'honneur et fut appelé à la pairie le 13 avril 1845. Écarté de la vie politique par la révolution de Février, il fut nommé, par décret du 4 mars 1853, membre du Sénat impérial, et devint chambellan de l'Empereur le 1er novembre 1862. Un décret du 15 novembre 1864 l'a fait entrer au conseil municipal de Paris, pour le canton de Sceaux. Officier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1846, il a été promu commandeur le 14 juillet 1856.

TRÉZEL (Camille-Alphonse), général français, ancien ministre et pair, né le 5 janvier 1780, s'engagea, en 1801, au service militaire et obtint, en 1805, le grade de sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs-géographes. Après avoir fait partie, en qualité d'aide de camp du général Gardanne, de l'ambassade de France en Perse (1807-1808), il fut appelé à la grande armée, et montra une si grande bravoure à Waterloo, où un coup de feu lui enleva l'œil gauche, qu'il fut promu général de brigade par décret du 5 juillet 1815. Cette nomination ayant été annulée le mois suivant par les Bourbons, il reprit sa place dans l'état-major en 1818 comme colonel, se distingua de nouveau dans la guerre d'intervention en Espagne et l'expédition de Morée, et devint en 1829 maréchal de camp. Après 1830, il passa en Afrique, remplaça le général Desmichels dans la province d'Oran et entreprit contre Abd-el-Kader une démonstration militaire qui aboutit aux désastres de Muley-Ismaël et de la Macta. Rappelé à la fin de 1835, il dirigea quelque temps l'administration du personnel au département de la guerre, siégea aux comités supérieurs de l'état-major et de l'infanterie, et reçut en 1837 le grade de lieutenant général. Il venait d'être nommé pair de France (4 juillet 1846), lorsque, l'année suivante, il succéda à M. Moline Saint-Yon comme ministre de la guerre (9 mai 1847); à peu de temps de là, la révolution de Février le força de déposer son portefeuille et de rentrer dans la vie privée. Admis à la retraite le 12 avril 1848, il fut appelé, vers la fin de 1853, à remplir auprès du comte de Paris les fonctions de gouverneur, qu'il a résignées en 1856, à l'époque de la majorité de ce prince. — M. Trézel est mort à Paris, le 11 avril 1860. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 13 janvier 1837.

TRÉZEL (Pierre-Félix), peintre français, né à Paris, en 1782, mort en 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TRIANON (Henri), littérateur français, né le 11 juillet 1811, débuta dans la presse parisienne par des articles de critique artistique et littéraire; son premier essai en ce genre fut un *Examen du salon de* 1833 (1833, in-8). Puis il publia, avec M. Éd. Thierry, un recueil de nouvelles, *Sous les rideaux* (1833, in-8), et abandonna quelque temps la carrière des lettres pour suivre celle de l'enseignement. Il donna alors des éditions revues et corrigées des poëmes d'Homère (1841) et des œuvres de Xénophon (1846). Nommé sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève en 1842, il reçut, en 1849, les fonctions de bibliothécaire. De 1857 à 1859, il a été associé par M. Nestor Roqueplan à l'administration de l'Opéra-Comique.

Outre des articles d'imagination et de critique insérés dans le *Musée des familles*, *l'Artiste* et autres recueils périodiques, on a encore de lui : *le Combat des rats et des grenouilles* (1841), traduit d'Homère; une nouvelle édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (1852); le ballet d'*Orfa* (1853), et plusieurs livrets d'opéra : *le Maître chanteur* (1853), *Pantagruel* (1855), l'un et l'autre en un acte, *Salvator Rosa*, en trois actes, avec M. E. Grangé (opéra-comique, 1861), etc.

TRICOUPIS (Spiridion), homme d'État et littérateur grec, fils d'un primat de Missolonghi, est né dans cette ville, en 1791. Après avoir complété ses études en France et en Angleterre, il passa dans les îles Ioniennes, où il seconda activement lord Guilford dans la création de l'Université de Corfou (1820). Rappelé, l'année suivante, dans sa patrie par l'insurrection, il joua un rôle actif dans toute cette lutte mémorable dont il devait être un jour historien. Depuis 1821, sauf pendant la présidence de Capo d'Istria, il ne cessa d'occuper des postes les plus importants dans l'administration et dans la diplomatie. Il fut successivement président du conseil avec son beau-frère Maurocordato et Colletti; à l'avénement du roi Othon, envoyé extraordinaire à Londres à deux reprises différentes (1835-38 et 1841-43); ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique après la révolution du 3/15 septembre 1843, dont il avait été un des principaux moteurs; vice-président du sénat, de 1844 à 1849, envoyé extraordinaire à Paris lors du blocus des ports de la Grèce par les forces navales de l'Angleterre (1850), et accrédité, la même année, pour la troisième fois, près la cour de Londres, poste qu'il refusa d'échanger, lors de la démission du ministère Maurocordato (1855), contre la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères. Dans les troubles de ces dernières années, il fut appelé à faire partie de diverses combinaisons ministérielles éphémères. Le 9 mai 1862, lors de la démission du cabinet Miaoulis, il refusa d'essayer de former un ministère, à cause du mauvais état de sa santé.

M. Tricoupis jouit, en outre, d'une grande réputation comme écrivain et comme orateur. Son oraison funèbre de lord Byron, dont il avait été l'ami et le compagnon assidu, prononcée dans

la cathédrale de Missolonghi quelques jours après la mort du grand poëte, a été traduite dans toutes les langues. Un grand nombre d'autres discours, d'un caractère à la fois religieux et politique, improvisés par M. Tricoupis, dans le cours de la révolution, ont été conservés et publiés en volume (Paris, 1836). On a encore de lui un poëme guerrier (ποίημα κλέφτικον), sur les Klephtes (Paris, 1820), mais son principal titre est son *Histoire de la révolution grecque* (Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως; Londres, 1853-1854, tom. I-II), louée pour l'exactitude, l'impartialité et le style.

TRIMM (Timothée). Voy. Lespès (Léo).

TRINCHANT [de l'Aude], ancien représentant français, né en 1802, à Limoux, étudia le droit à Toulouse et fut reçu avocat. Ardent patriote, il fut aussitôt après la révolution de Février nommé commissaire de l'Aude avec M. Sarrans, et en reconnaissance d'une administration ferme et conciliante, se vit porté le premier sur la liste des représentants de ce département à la Constituante. Membre du comité des affaires étrangères, il prit plusieurs fois la parole et se fit remarquer par l'indépendance de ses votes, en général favorables au maintien des institutions républicaines. L'affaiblissement de sa santé, qui le força, en 1849, de s'éloigner de Paris, l'empêcha de se représenter à la Législative. Peu de temps après, il se fit inscrire au barreau de Carcassonne, auquel il ne cessa plus d'appartenir.

TRIP (Henri-Rudolphe), général hollandais, est né le 2 avril 1779, à Bois-le-Duc. Dès l'âge de douze ans, il entra comme cadet dans le corps d'artillerie de la république des Provinces-Unies, et eut un avancement rapide. Il fit les guerres de l'Empire sous les drapeaux français, servit en Allemagne, en Espagne et en Saxe, et se distingua particulièrement aux batailles de Talavera, d'Almonacid et de Bautzen. Fait prisonnier à Leipsick, il lui fut permis, en février 1814, de retourner dans son pays. L'année précédente, il avait été promu officier de la Légion d'honneur. Chef de bataillon en 1810, et colonel en 1820, il commanda l'artillerie sous les ordres du prince d'Orange, devint général-major en 1826, et assista à l'expédition de Belgique. Nommé en 1834 directeur général de la guerre, il quitta le service actif et échangea, en 1839, ces fonctions contre celles d'aide de camp général du roi et de membre de la première Chambre des États généraux. Il fut, en 1840, promu au grade de lieutenant général et envoyé, la même année, à Berlin avec une mission particulière. Quelque temps après, il prit sa retraite.

TRIQUETI (Henri, baron de), sculpteur français, né à Conflans (Loiret), en 1802, s'occupa d'abord de peinture et débuta au salon de 1831 par quatre tableaux de genre et d'histoire : *le Jugement de Galilée par l'inquisition*, *l'Assassinat du duc d'Orléans*, etc.; il exposait en même temps *la Mort de Charles le Téméraire*, groupe en fonte, dont le succès le décida à se consacrer uniquement à la sculpture. Il travailla activement, vers cette époque, à la décoration intérieure de la Madeleine, et fit presque sans interruption des envois aux salons. Il faut citer de cet artiste, qui n'est plus connu que comme statuaire : *la Ville de Paris sous les traits de la Charité accueillant les cholériques* (1833); *la Vierge et l'Enfant* (1838); *Pétrarque lisant ses vers à Laure*, *Thomas Morus se préparant à la mort* (1839); *le Crucifiement*, *Jésus nourrissant des oiseaux*, *Bacchus enfant*, *le Dante aux Champs-Élysées* (1840-49); *la Sainte Famille*, groupe; *Mlles F. et S. Wellesley*, à l'Exposition universelle de 1855; *Moïse exposé*, *Suzanne au bain*, bas-relief pour fontaine, plusieurs *Portraits* (1857); un *Vase de bronze*, orné d'un bas-relief d'ivoire représentant les songes de la jeunesse et ceux de l'âge mûr (1861); un grand nombre de bustes, médaillons, groupes et bas-reliefs, servant de motifs pour des vases et des décorations (1836-54). M. H. de Triqueti a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839 et la décoration en juin 1842.

TROBRIAND (Jacques-Pierre-Romain-Marie-Denis Kerdenx de), général français, né à Pleubian (Côtes-du-Nord), le 29 février 1780, d'une famille très-ancienne, illustrée dans la marine, s'engagea à bord des vaisseaux de l'État, puis dans les hussards de Chamborand. Aide de camp du maréchal Davoust, il fut décoré à Austerlitz, nommé capitaine à Eylau, envoyé en 1811 en Espagne pour commander un corps de cavalerie légère, et après s'être vaillamment conduit en Russie et en France, promu au grade de colonel du 7e hussards (1814). En 1827, il se rendit en Colombie, auprès de Bolivar, et eut l'occasion d'être utile au commerce français, dans les troubles qui éclatèrent à Carthagène. Le gouvernement de Louis-Philippe le releva de la retraite à laquelle l'avait réduit M. de Bourmont, et lui donna le brevet de maréchal de camp (septembre 1830). M. de Trobriand, placé plus tard dans la section de réserve, a servi quatre années en Algérie et a longtemps commandé la subdivision militaire de la Haute-Vienne. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1847.

TROBRIAND (Régis de), officier et publiciste américain, d'origine française, parent du précédent, est né vers 1817, d'une ancienne famille noble de Bretagne. Il fit son droit à Rennes, fréquentant les salons et faisant des vers. Un roman plein de personnalités, publié par lui sous le titre *les Gentilshommes de l'ouest*, le brouilla avec la société de la ville, et sa fortune se trouvant dissipée, il partit à vingt-deux ans environ pour l'Amérique. Il fit d'abord de la critique dans le *Courrier des États-Unis*, puis épousa la fille d'un riche négociant de New-York, et fonda une revue nouvelle, *le Nouveau-Monde*. Il se montra très-bienveillant pour ses compatriotes.

Lorsque la guerre de la sécession éclata en 1861, il se déclara pour les États du Nord, et fut mis à la tête des gardes-Lafayette. Devenu colonel du 55e régiment de New-York, il prit part, sous les ordres du général Burnside, à toutes les campagnes de l'armée du Potomac et se signala par sa bravoure et son sang-froid, notamment à la sanglante bataille de Fair-Oaks. Dans les premiers jours de janvier 1864, il fut compris dans la promotion de six nouveaux brigadiers généraux de l'armée fédérale.

TROCHU (Louis-Jules), général français, né dans le Morbihan, le 12 mars 1815, fut élève de Saint-Cyr et de l'École d'application du corps d'état-major. Lieutenant en 1840, capitaine en 1843, il fut attaché au maréchal Bugeaud, en Algérie. Chef d'escadron en 1846, lieutenant-colonel en 1853, il fut aide de camp du maréchal Saint-Arnaud en Crimée, fut nommé général de brigade le 24 novembre 1854 et commanda en cette qualité jusqu'à la fin de la campagne. Le 24 mai 1859, il fut nommé général de division, et il a fait, avec distinction, la campagne d'Italie. Le général Trochu a été promu, le 22 août 1855, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier le

12 août 1861. Il comptait, à cette dernière date, vingt-cinq années de service effectif, dix-huit campagnes et une blessure. Il a été élu membre du conseil général du Morbihan pour le canton de Belle-Isle.

TROLLEY (François-Alfred), jurisconsulte français, né à Nederzwallen (ancien département de l'Escaut), le 11 novembre 1808, de parents français, fit ses classes, puis son droit à Caen où il prit le grade de docteur en août 1832. D'abord avocat à Pont-l'Évêque, il obtint au concours, en 1833, une suppléance à la Faculté de Caen, puis, en 1836, la chaire de droit administratif. Inscrit, depuis la même époque, au barreau de cette ville, il a été bâtonnier de 1850 à 1852. Il a présidé, depuis 1846, la Société des Antiquaires de Normandie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857.

M. Trolley s'est fait connaître par la publication d'un ouvrage important : *Traité de la hiérarchie administrative, ou De l'organisation et de la compétence des diverses autorités administratives* (1844-1854, 5 vol. in-8).

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1791, à Heckfield, village du Hampshire, où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques, reçut une excellente éducation et épousa, à dix-huit ans, M. Th. A. Trollope, avocat, qui, en 1835, la laissa veuve. Après avoir longtemps habité la ville d'Harrow, elle passa, en 1829, aux États-Unis, où trois années de résidence lui permirent de publier : *Mœurs domestiques des Américains* (Domestic manners of the Americans; Londres, 1831, 3 vol. in-8), traduit l'année suivante en français par Defauconpret. Elle y traça, avec une partialité trop visible, un tableau satirique des défauts et des ridicules de la société américaine, qui, vivement applaudi en Angleterre, excita de l'autre côté de l'Océan un véritable soulèvement de l'opinion publique.

Ce début éclatant encouragea l'auteur à exploiter la vogue qui s'attachait aux impressions de voyages; elle se mit à écrire, avec le même esprit de dénigrement et la même verve, une suite de compositions qu'on se plut à prendre pour des peintures fidèles, parce qu'elles flattaient l'esprit d'exclusion de la nation anglaise. Telles furent les publications suivantes : *Paris et les Parisiens* (Paris and the Parisians; 1836, 3 vol.); *la Belgique et l'Allemagne occidentale* (Belgium and the Western Germany; 1834, 2 vol.); *Vienne et les Autrichiens* (Vienna and the Austrians; 1838, 2 vol.); *Un tour en Italie* (a Visit to Italy; 1842, 2 vol.), et *Voyages et voyageurs* (Travels and Travellers; 1846, 2 vol.).

Dans le domaine du roman, qu'elle aborda dans un âge déjà assez avancé, mistress Trollope a fait preuve d'une fécondité plus grande encore, mais peut-être d'une originalité moins piquante. Elle se maintint toutefois, par un talent réel d'observation et de style, au premier rang des *authoresses* de son pays. Elle essaya ses forces en ce genre dans *le Réfugié* (the Refugee in America; 1833) et les *Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw* (Adventures of J.-J. Whitlaw; 1836), tableau en action des mœurs américaines. Elle donna ensuite, avec le même succès, *le Vicaire de Wrexhill* (the Vicar of Wrexhill; 1837, 3 vol.; nouv. édit., 1856), peinture d'un tartufe protestant, présentée avec une vivacité de couleurs qui fit presque scandale: *le Roman de Vienne* (the Romance of Vienna; 1838), dirigé contre les préjugés de caste; *Michel Armstrong* (1838), contre l'égoïsme et les vues étroites des marchands; *Une Faute* (One Fault), contre l'exagération romantique; *la Veuve Barnabé* (the Widow Barnaby; 1839, 3 vol.; nouv. édit., 1856), très-amusant récit des tribulations d'une petite bourgeoise à la recherche d'un second mari; *la Veuve Mariée* (the Widow married; 1840), qui en est la suite, et qui, inséré d'abord dans les colonnes du *New Monthly Magazine*, n'eut pas la même vogue.

Après *la Veuve Barnarbé*, mistress Trollope n'avait rien à ajouter à sa réputation; nous citerons pour mémoire quelques uns des nombreux romans qu'elle a donnés depuis : *les Bas-bleus d'Angleterre* (the Blue belles of England) et *Charles Chesterfield* (1841), excursion malheureuse dans le champ des études historiques ; *Thorpe Combe* (1842), offrant de piquants portraits d'héritiers ; *Hargreave* (1843), histoire des petites misères d'un homme à la mode ; *les Laurrigton*, satire des prétendues supériorités de salon; *l'Amour à vingt ans* (the Young love, 1844).

A cette époque, mistress Trollope parut renoncer à ses travaux littéraires et quitta le monde où son esprit railleur lui avait fait beaucoup d'ennemis, pour s'établir à Florence dans une retraite presque absolue. Elle a cependant repris la plume plus tard et a ajouté de nouveaux ouvrages à cette liste déjà longue, tels que : *le Père Eustache* (the Father Eustace; 1851); *l'Oncle Walter* (the Uncle Walter; 1852) ; *la Femme supérieure* (the Clever woman; 1854) ; *Gertrude* (1855) ; *les Gens comme il faut* (the Fashionable life; 1856), tableau récent des mœurs de la haute société de Londres et de Paris ; etc. Quelques romans de mistress Trollope ont été traduits en français; nous citerons *la Pupille*, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. — Elle est morte en 1863.

TROLLOPE (Adolphe), fils de la précédente, s'est fait connaître par la publication de quelques œuvres d'imagination et d'esquisses de voyage en Irlande et en France ; en 1856 il a fait paraître *la Jeunesse de Catherine de Médicis* (the Girlhood of Catherine de Medici, in-8).

TROPLONG (Raymond-Théodore), jurisconsulte et magistrat français, membre de l'Institut, sénateur, né le 8 octobre 1795, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), fut reçu avocat peu après la seconde Restauration. En 1819, il débuta dans la magistrature par l'emploi de substitut au tribunal civil d'Alençon, fut envoyé en qualité de procureur du roi à Sartène, d'où il passa comme substitut du procureur général à Bastia ; il s'y maria et y devint avocat général. Il alla, en 1829, remplir les mêmes fonctions à Nancy. C'est dans cette ville qu'il jeta les bases de sa réputation par son savant réquisitoire dans la question domaniale de la souveraineté des ducs de Lorraine sur le Barrois mouvant.

Nommé président de chambre à la même cour (1833), M. Troplong reçut, en 1834, la décoration de la Légion d'honneur et fut en novembre 1835 appelé à occuper un siége de conseiller à la Cour de cassation. Cet avancement rapide était dû aux publications considérables qui recommandaient déjà son nom. Le 4 juillet 1846, il était élevé à la dignité de pair de France. La mort du baron Séguier ayant laissé vacante la charge de premier président à la Cour de Paris, il y fut appelé par décret du 22 décembre 1848.

Récompensé de son dévouement à ses fonctions et de ses travaux par les divers gouvernements qui se sont succédé depuis trente ans, M. Troplong a été, sous le nouvel Empire, l'objet des plus hautes faveurs : compris dans la première promotion du Sénat (25 janvier 1852), il en est devenu vice-président, puis président (1854), et a reçu, le 30 décembre 1854, le titre de grand croix de la Légion d'honneur. Depuis 1852, il a

été placé, comme premier président, à la tête de la Cour de cassation en remplacement de M. Portalis, et plus récemment appelé à faire partie du conseil privé (1858). Il avait été élu, en 1840, membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de législation), en remplacement de M. Daunou. Il a été nommé membre de la commission des affaires de l'Opéra. Il a été élu membre du conseil général de l'Eure qu'il a présidé.

Le principal ouvrage de M. Troplong est *le Code civil expliqué* (1833-1858, 28 vol. in-8; 2e édition en cours de publication), continuation du *Commentaire du Code civil* de Toullier et qui comprend, entre autres traités, les suivants, plusieurs fois réimprimés: *Des privilèges et hypothèques* (1853, 4 vol. in-8; 5e édit., 1850); *De la vente* (1834, 2 vol.; 4e édit., 1841); *De la prescription* (1835, 2 vol.; 3e édit., 1841); *Du contrat de mariage* (1850, 4 vol.); *Des donations* (1855, 4 vol.). Le succès de cette grande publication fut dû à l'immense accumulation de matériaux qu'on y trouve, malgré un certain défaut de méthode, diverses inexactitudes et des contradictions et aussi au mérite du style qui contraste par le mouvement et par l'élégance avec l'aridité du sujet.

On a encore de M. Troplong, en dehors de ce véritable monument de jurisprudence: *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains* (1843, in-8; 2e édit., 1855); *Du pouvoir de l'État sur l'enseignement* (1844, in-8), d'après l'ancien droit public français; *De la propriété* (1848, in-8), qui fait partie des *Petits traités* publiés alors par l'Académie des sciences morales et politiques; etc. M. Troplong a aussi fourni des articles à la *Gazette des Tribunaux*, à la *Revue de législation* et à la *Revue européenne*; il a tiré de cette dernière: *l'Armide de Gluck* (1859, in-8).

Son frère, ancien conseiller municipal à Bordeaux, procureur général dans cette ville après 1848, devint président de chambre à la Cour d'appel de Nîmes en 1850, puis retourna occuper les mêmes fonctions à la Cour impériale de Bordeaux. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

TROUBRIDGE (Thomas-Saint-Vincent COCHRANE, 3e baron), officier anglais, né en 1817, fils de l'amiral Edward Troubridge, aux titres duquel il succéda en 1852, et petit-fils d'un marin du même nom, qui prit une part glorieuse à la bataille d'Aboukir, commença en Crimée sa réputation militaire. Entré au service, en 1834, avec un brevet d'officier, il était major au 7e fusiliers, lorsque son régiment fut incorporé à la division d'infanterie légère de sir George Brown, à la fin de 1854. Il se trouva au passage de l'Alma, où il fit preuve d'autant de sang-froid que d'intrépidité. A Inkermann, il commandait les avants-postes et une batterie de cinq pièces de canon; quoique privé, dès le commencement de l'action, de la jambe droite et du pied gauche, il soutint le choc des Russes, de la manière la plus héroïque, jusqu'au moment où l'on vint le dégager. Lord Raglan rendit une éclatante justice à sa conduite. Forcé, par la gravité de ses blessures, de revenir en Angleterre, sir Th. Troubridge fut, à son arrivée, promu au grade de lieutenant colonel (12 décembre 1854), et reçut une pension annuelle de 584 liv. (14 600 fr.). Depuis cette époque, il est devenu colonel et aide de camp de la reine et a été fait chevalier de la Légion d'honneur (1857). Marié en 1855 à miss Gurney, il a pour héritier son fils Thomas-Herbert Cochrane, né en 1860.

On doit à cet officier la traduction d'un ouvrage français, de Lallemand, sur les opérations d'une armée en campagne: *Principles of the minor operations of the war.*

TROUSSEAU (Armand), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Tours, le 14 octobre 1801, fut élève du docteur Bretonneau, et s'habitua, sous sa direction, à l'observation scrupuleuse des faits. Reçu docteur à Paris, en 1825, il concourut, dès l'année suivante, pour l'agrégation, et fut nommé. En 1828, le gouvernement lui confia la mission d'aller étudier les maladies endémiques et épidémiques, qui sévissaient dans quelques départements du centre de la France. La même année, il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune, et, à son retour, il fut décoré. Il prit part, avec MM. Chervin, Louis et Barry à la rédaction des *Documents recueillis par la commission française envoyée à Gibraltar pour observer la fièvre jaune qui a régné dans cette place* (Paris, 1820, 2 vol. in-8, avec cartes). En 1831, il fut nommé, au concours, médecin des hôpitaux, et en 1837, il remporta le grand prix à l'Académie de médecine sur *la Phthisie laryngée* (in-8, avec pl.). Enfin, en 1839, il obtint, par un concours brillant, la chaire de thérapeutique et de matière médicale. M. Trousseau s'est distingué comme professeur, par la facilité de sa parole, et a soutenu par ses leçons sa réputation de praticien sage et expérimenté. Il est devenu depuis professeur de clinique médicale (1850) et médecin de l'Hôtel-Dieu, puis professeur de thérapeutique et de matière médicale à la Faculté (24 septembre 1864). Il a été élu membre de l'Académie en 1856.

Ses autres travaux les plus importants sont: *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale*, publié avec M. Pidoux (Paris, 1836; 6e édit., 1858, 2 vol. in-8) et qui fut presque aussitôt traduit en anglais, en espagnol et en italien; *Nouvelles recherches sur la trachéotomie pratiquée dans la période extrême du croup* (1851), extrait de l'*Union médicale*: c'est le résumé des études et des observations de l'auteur sur cette belle et hardie opération, qu'il a pratiquée le premier à Paris et qu'il y a en quelque sorte popularisée par la meilleure des démonstrations, l'exemple du succès; *Du tubage de la glotte et de la trachéotomie* (1859); *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris* (1861, 2 vol. in-8).

On trouve, en outre, dans les *Archives de médecine*, de 1826 à 1832, un grand nombre de mémoires de M. Trousseau, parmi lesquels le plus remarquable est celui qu'il a inséré dans le numéro de janvier 1856, sur *la Fièvre typhoïde*, et dans lequel il prouve que c'est à M. Bretonneau que la science doit la désignation précise des éléments anato-pathologiques de cette maladie, dont il rapporte le siége directement aux glandes de Brunner et qu'il reconnaît déjà pouvoir être suivie de la perforation de l'intestin. En 1834, M. Trousseau a fondé, avec MM. Henri Gouraud et Jacques Lebaudy, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*.

M. Trousseau a été mêlé, en 1848, à la vie politique. Élu représentant à la Constituante, dans l'Eure-et-Loir, le sixième sur sept, par 25 004 suffrages, il vota, avec indépendance, sans s'attacher exclusivement à aucun parti, et sans se montrer hostile aux nouvelles institutions républicaines. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Le docteur Trousseau a été promu, en août 1859, commandeur de la Légion d'honneur.

TROUVÉ (Claude-Joseph, baron), administrateur et littérateur français, né à Châlonnes-sur-

Loire, en Anjou, le 24 septembre 1768, de parents pauvres et obscurs, était clerc de notaire à Paris lors de la Révolution; il travailla, en 1791, au *Moniteur universel*, dont il devint, en 1794, rédacteur en chef. La protection de Larevellière-Lepeaux, ami d'André Thouin, dont M. Trouvé avait épousé une parente, le fit envoyer à Naples, en 1797, comme premier secrétaire de légation et chargé d'affaires. L'année suivante, il fut nommé ambassadeur à Milan, puis à Stuttgart. Membre du Tribunat, il obtint, en 1803, la préfecture de l'Aude, qu'il conserva après la seconde rentrée des Bourbons. Remplacé, à la fin de 1816, il passa dans les rangs de l'opposition royaliste, devint rédacteur, puis éditeur responsable du *Conservateur*, organe passionné de ce parti, et exerça, pendant plusieurs années, la profession d'imprimeur à Paris. Le ministre Polignac le nomma maître des requêtes en service extraordinaire (1829), et, en février 1830, chef de division au ministère de l'intérieur. Baron de l'Empire, la révolution de Juillet le fit rentrer dans la vie privée.—Il est mort le 28 octobre 1860. Il était officier de la Légion d'honneur.

Ses principaux écrits sont: *Essai historique sur les États généraux de la province du Languedoc et description générale et statistique du département de l'Aude* (Paris, 1818, 2 vol. in-4), dédié au duc d'Angoulême; *Jacques Cœur, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VII et négociateur* (Paris, 1840, in-8). M. Trouvé a inséré des poésies dans l'*Almanach des Muses* et des articles dans divers recueils.

TROUVÉ-CHAUVEL (Ariste), ancien représentant du peuple français et ancien ministre, né à la Suze (Sarthe), en 1805, entra, après avoir achevé ses études, dans une maison de commerce du Havre, et fit ensuite un voyage de trois ans en Angleterre et en Écosse. En 1833, il revint au Mans et s'y livra au commerce des draperies. A ce premier établissement, il ajouta bientôt un comptoir d'escompte; puis il fonda la banque de la Sarthe, dont il fut nommé directeur avec des pouvoirs absolus. Cette banque donna une vive impulsion à l'industrie, et, sans rapporter de grands profits aux actionnaires, contribua, par la circulation de l'argent, au succès de plusieurs entreprises utiles. M. Trouvé-Chauvel fut nommé par élection maire de la ville du Mans. En 1843, une harangue officielle qu'il prononça devant le duc de Nemours, et qui, au lieu des félicitations accoutumées, prétendait offrir au prince l'expression des sentiments et des besoins du pays, le fit destituer, ainsi que tous ses collègues du conseil municipal et même les employés dépendant de la mairie. Malgré tous les efforts de l'administration, il fut réélu, quinze jours après, membre du conseil. En 1847, son intervention, comme adjoint au maire, arrêta les troubles causés dans la ville par la cherté des grains.

Après la révolution de Février, M. Trouvé-Chauvel se mit à la tête de l'administration municipale et fut confirmé dans ce poste par le gouvernement provisoire. Il fut nommé, en outre, commissaire général des départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Aux élections pour la Constituante, le département le nomma le premier de ses douze représentants, avec 115 106 suffrages. Il se montra l'un des hommes d'ordre et d'organisation du parti républicain. Au lendemain de l'attentat du 15 mai, il fut appelé par la Commission exécutive à remplacer M. Caussidière à la préfecture de police (18 mai), et eut à traverser, dans ce poste, les cruelles journées de juin. Comme son prédécesseur et son successeur, il s'efforça de recourir le moins possible au crédit spécial des fonds secrets. Le 19 juillet, il laissa son poste à M. Ducoux, pour recevoir du général Cavaignac, le titre et les attributions, récemment rétablis, de préfet de la Seine, et l'Assemblée nationale applaudit à ce choix. Trois mois plus tard, lorsque le général voulut marquer ses tendances modératrices par le remaniement ministériel, qui donna MM. Dufaure et Vivien pour successeurs à MM. Senard et Recurt, M. Trouvé-Chauvel accepta de remplacer M. Goudchaux au ministère des finances (25 octobre). Il le garda jusqu'à l'expiration du pouvoir du général. A l'Assemblée, il avait constamment appuyé, par ses votes, l'administration et la politique de Cavaignac. A partir de l'élection présidentielle, il ne prit plus aucune part aux travaux de la Constituante et ne fut pas réélu à la Législative.

TROWER (rév. Walter-John), évêque de Glasgow, né en 1804, à Londres, fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, embrassa l'état ecclésiastique et fut consacré en 1829. Il a exercé son ministère dans le comté de Sussex, et il était attaché à l'église de Chichester en qualité de doyen rural, lorsqu'il a été nommé, en 1848, évêque de Glasgow et de Gallow. On a de lui un certain nombre d'écrits religieux, tels que des *Sermons sur l'Exode* (on the Exodus), une exposition raisonnée des Épîtres et Évangiles, et plusieurs livres d'éducation pour la Société des connaissances utiles.

TROYA (Charles), historien italien, né à Naples, le 7 juin 1785, mort dans cette ville le 28 juillet 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TROYON (Constant), peintre français, né à Sèvres, en 1813, passa une partie de sa jeunesse à la manufacture royale de cette ville. Il se destinait même spécialement à la peinture sur porcelaine. Quelques années d'étude dans l'atelier de Riocreux et plusieurs voyages dans les contrées de la France les plus pittoresques en firent un de nos premiers paysagistes et peintres d'animaux. Plus tard il fit en Hollande un voyage qui eut moins d'influence sur ses travaux que ses excursions dans son propre pays. Dès 1833, M. Troyon envoya au salon ses premiers tableaux: *la Maison Colas*, à Sèvres, *la Fête de Sèvres, Un Coin du parc de Saint-Cloud*. Il continua dès cette époque à explorer divers sites des environs de Paris, et les reproduisit dans une suite de paysages non interrompue. Parmi les principaux, possédés aujourd'hui par MM. Van Praët, Goldsmith, Moreau, la comtesse Lebon, etc., on remarque les Vues de *Sèvres*, de *Saint-Cloud*, d'*Argenton*, de la *Ferté de Saint-Aubin; la Vallée de Chevreuse, Fontaine à Caudebec, Site des environs de Vannes* (1835-1846); *les Environs de la Haye* et d'*Amsterdam* (1848).

Comme études variées de personnages et d'animaux, la gravure a fréquemment reproduit: *la Foire limousine* (18[illegible]8), *le Marché d'animaux* (1850), *l'Abreuvoir* (18[illegible]9), *le Braconnier* (1846), *les Baigneuses* (1842), et notamment les *Bœufs au labour* (à l'État) et *la Vallée de la Touque en Normandie* (1853), tous deux exposés en 1855, avec les *Chiens courants au repos*, les *Chiens courants lancés*, les *Chiens d'arrêt* et deux études, *la Vache blanche* et *la Vache rouge; le Retour à la ferme, le Départ pour le marché* (1859), etc. Ces divers tableaux lui ont valu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1840, trois 1res, en 1846, 1848 et 1855, le titre de membre de l'académie d'Amsterdam en 1847, et la décoration de la Légion d'honneur en septembre 1849.

Le bonheur avec lequel M. Troyon a représenté les animaux, l'a fait surnommer plus ou moins justement le « la Fontaine de la peinture. » Mais s'il a mérité ce surnom pour la vérité avec laquelle il a fixé la vie sur la toile, ce n'est pas toutefois par la naïveté ou la bonhomie qu'il s'est distingué. La richesse des tons, la variété des effets, une touche virile, forte, éclatante ont fait de lui un des fantaisistes les plus originaux et un des plus brillants coloristes. — M. Troyon est mort en mars 1865.

TRURO (Charles-Robert-Claude Wilde, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1816, est le fils aîné du savant jurisconsulte élevé à la pairie en 1850. Entré au barreau en 1842, il fut nommé en 1855 député lieutenant du Middlesex, et succéda la même année à son père à la Chambre haute, où il défendit les opinions libérales. Marié en 1838 à miss Ray, il a pour héritier présomptif son frère Thomas Montagu Carrington, né en 1818, entré au barreau en 1842.

T'SCHAGGENY (Charles-Philogène), peintre belge, né à Bruxelles, en 1815, étudia sous M. Eugène Verbœckhoven et adopta, comme son maître, la peinture d'animaux et de paysages. Nous citerons de lui : *le Laboureur au repos*, *Convoi de chevaux en Hollande*, des *Vues du Brabant*, et les *Chevaux flamands* exposés en 1855 à Paris, où ils ont obtenu une mention.

Son frère, M. Edmond T'schaggeny, né à Bruxelles, en 1818, a étudié sous le même maître, choisi le même genre et obtenu une médaille d'or en 1848, et la croix de Léopold en 1854. On a de lui : *l'Empirique*, *la Contrition forcée*, épisode des troubles du xvie siècle, *Giotto* (1852) et *Troupeau de moutons* (1855).

TSCHERNING (Antoine-Frédéric), homme d'État danois, né à Frederikswærk, en 1795, fit ses études à l'École des cadets d'artillerie et entra comme officier dans ce corps, en 1813. Plus tard il fut envoyé à Paris et à Metz, pour y acquérir une instruction plus forte, et retourna, en 1820, à Frederikswærk, où il resta plusieurs années inspecteur des fabriques du gouvernement. En 1828, il entra, comme volontaire, avec plusieurs autres officiers danois, dans le corps d'occupation française en Morée. Rentré de nouveau dans son pays, en 1830, il fut nommé professeur à l'École pratique royale d'artillerie. En 1833, il fut chargé de visiter les différents pays de l'Europe pour étudier les nouveaux systèmes d'artillerie et les meilleurs procédés de fabrication. Il employa cinq années à ce voyage, dont les résultats ont beaucoup contribué aux progrès de l'artillerie en Danemark.

En 1839, M. Tscherning repartit pour la France et fut mis par un particulier à la tête de l'exploitation d'une mine de charbon en Auvergne. La même année il fut chargé de diriger les travaux du chemin de fer de Cette à Montpellier. L'amour du sol natal le ramena encore une fois dans sa patrie en 1840; et il entra, en 1841, comme chef de batterie dans l'artillerie; mais il ne tarda pas à donner sa démission et passa sept années à Copenhague dans la vie privée, s'occupant d'industrie, écrivant des brochures, s'occupant aussi de politique. Partisan du gouvernement représentatif, il fonda une société qui avait pour but de préparer une constitution pour le Danemark. Aussi la révolution de 1848 le porta aux affaires. Nommé ministre de la guerre dès le 24 mars, il déploya une extrême activité pour mettre l'armée sur un bon pied. Bientôt il put envoyer 40 000 hommes contre les grands-duchés. Il quitta le ministère en novembre, mais conserva une influence prépondérante dans le comité de constitution, et fut nommé membre de la diète. Conservateur libéral, le gouvernement l'a fait conseiller d'État en 1854.

TSCHERNYSCHEW (prince Alexandre-Iwanowitsch), général et homme politique russe, né en 1779, mort à Castellamare, le 20 juin 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TSCHUDI (Jean-Jacques de), voyageur et naturaliste suisse, né à Glaris, le 25 juillet 1818, descend d'une ancienne et illustre famille suisse qui compte parmi ses ancêtres plusieurs généraux et hommes politiques remarquables. Après avoir étudié les sciences naturelles et la médecine à Neufchâtel, à Leyde et à Paris, il s'embarqua, en 1838, sur un vaisseau français, dans l'intention d'accomplir un voyage autour du monde. Pendant la route le capitaine ayant vendu son bâtiment au gouvernement péruvien, M. de Tschudi resta cinq ans au Pérou, employa son temps à explorer ce pays en tous sens et revint en 1843 en Europe. Retiré depuis quelques années dans une propriété qu'il possède en Autriche, il y a écrit plusieurs de ses ouvrages.

Nous citerons de lui : *Recherches sur la Faune péruvienne* (Untersuchungen etc.; Saint-Gall, 1844-1847, 76 planches); *le Pérou, esquisses de voyages durant les années* 1838-1842 (Peru, Reiseskizzen, etc.; Ibid., 1846, 2 vol.); *Antiguedades Peruanas* (Vienne, 1851, avec *Atlas*), publié en commun avec don Mariano Eduardo de Rivera; *la Langue kechua* (die Kechuasprache; Vienne 1853, 2 vol.), etc.

Un de ses parents, M. Frédéric de Tschudi, né en 1840, est auteur d'un remarquable ouvrage intitulé : *la Vie animale des Alpes*, en vers (das Thierleben der Alpenwelt; Leipsick, 1852; 2e vol., 1854 à 1855), traduit en français (Strasbourg, 1858).

TUCKERMAN (Henry-Théodore), écrivain américain, né le 20 avril 1813, à Boston, fut élevé dans cette ville, vint en 1833 en Europe et résida successivement en France et en Italie. Il y revint en 1837, visita l'Angleterre, Gibraltar, Malte, la Sicile, Naples, etc. En 1845, il s'établit à New-York, d'où il n'est plus guère sorti.

M. Tuckerman avait débuté dans la littérature, dès 1835, par un recueil de nouvelles : *the Italian Sketh-Book* (in-12, plusieurs éditions). Au retour de son second voyage, il fit paraître : *Isabel, or Sicily, a Pilgrimage* (1839, in-12, New-York, 2e édition), étude sur les arts, la nature et les hommes en Sicile, dans le cadre d'un roman ; puis à un assez grand intervalle un autre livre de touriste sur l'Angleterre : *a Month in England* (New-York, 1853, in-12).

Mais c'est surtout par ses ouvrages de critique littéraire, artistique, historique, que M. Tuckerman s'est fait connaître comme un des plus habiles *essayists* de son pays. Nous citerons dans ce genre : *Thoughts on the poets* (1846), suite d'essais sur divers poëtes anglais, italiens et américains; *Artist life, or Sketches of American painters* (1847); *Characteristics of literature, illustrated by the Genius of distinguished men* (1849-1851, deux séries), œuvre originale dont le plan général consiste à prendre un type idéal littéraire ou artistique, et à suivre tout le développement dans la vie et les productions d'un homme célèbre; *Mental portraits, or studies of character*, où la même idée est appliquée à des hommes célèbres qui n'appartiennent pas à la littérature : *the Optimist, a collection of essays* (1850, New-York, in-12); *the Leaves from the*

diary of a dreamer (in-16, 1853, Londres); *a Memorial of Horatio Greenough* (New-York, 1853, in-12); *la Vie du commodore Talbot* (New-York, 1850, in-12); un essai didactique en vers : *the Spirit of poetry* (in-12, Boston, 1851), etc.

TUCH (Jean-Christian-Frédéric), théologien et orientaliste allemand, né à Quedlinbourg, le 17 décembre 1806, fit à Nordhausen, où son père avait été nommé inspecteur des contributions, ses premières études de philologie, sous la direction de Kraft : puis il se livra plus spécialement à Halle, sous Gesenius, à son goût pour les langues orientales et la théologie. Docteur en philosophie en 1830, il professa des cours de langue hébraïque et d'exégèse qui lui firent, comme orientaliste, une précoce réputation. Agrégé à l'université de Zurich en 1839, il fut, la même année, professeur adjoint de philosophie à Halle, et deux ans plus tard, de théologie à Leipsick. En 1843, il y devint professeur titulaire de théologie et reçut le diplôme de docteur en théologie de l'université de Tubingue. En 1853, il passa avec le titre de professeur et une place de chanoine à Zeitz. Il a représenté l'université de Leipsick à la diète de Saxe pendant la session de 1850-1851.

En dehors de ses cours, M. Tuch a publié des ouvrages où l'érudition et la connaissance profonde des textes s'unissent à une critique très-indépendante. Le principal est son *Commentaire sur la Genèse* (Commentar Ueber die Genesis; Halle, 1838), cité comme le modèle des travaux de ce genre. On a encore de lui un certain nombre de dissertations savantes, entre autres *de Nino urbe* (Leipsick, 1845); une explication avec commentaire, des inspections du Sinaï dans le *Journal de la Société orientale allemande;* etc.

TUDOT (Edmond), dessinateur et archéologue français, né à Bruxelles, de parents français, le 20 septembre 1805, fut élevé à Rouen et commença à l'école communale de cette ville l'étude du dessin. En 1824, il vint à Paris, entra dans l'atelier de Gros, suivit, pendant trois ans, l'École des beaux-arts et alla étudier le paysage en Italie. A son retour, il s'occupa spécialement de lithographie et contribua aux progrès de cet art par des inventions ou des perfectionnements. Un nouveau procédé à la manière noire lui valut notamment une médaille d'or de 2000 francs de la Société d'encouragement, en 1831. Il alla se fixer à Moulins et devint professeur de dessin au lycée et directeur de l'école communale, où il forma des élèves distingués. — Il y est mort le 6 décembre 1861.

M. Edm. Tudot a publié divers ouvrages : *Traité de la lithographie* (1833); *Principes du dessin des beaux-arts* et *Cours de dessin industriel* (1841, avec 40 pl. au trait); *Collection de figurines en argile*, œuvres premières de l'art gaulois (1860, in-8; 54 pl. et fig.), sans compter sa collaboration à *l'Ancien Bourbonnais* et à *l'Ancienne Auvergne*, édités à Moulins, et des articles dans le recueil de la Société d'émulation de l'Allier, dont il était membre.

TU-DUC, empereur d'Annam, de la dynastie Nguyen, fils cadet de l'empereur Treui-trî, est né en 1830, mais pour son peuple il est plus âgé de trois ans, parce que, à son avénement au trône, sa mère lui a donné une année, le sénat une autre, et le peuple une troisième. C'est aussi à cette époque (1851) qu'il a changé son nom primitif Haong-giâm contre celui de Tu-Duc. Son caractère, relativement doux et conciliant, attira de bonne heure sur lui l'attention de son père, et l'engagea à écarter du trône le prince aîné Hoang-bao, qui lui semblait d'un naturel plus violent. Aussi, quand Treui-trî se sentit près de mourir, il dicta son testament en faveur de Tu-Duc, pendant que les médecins tenaient Hoang-bao éloigné. L'empereur mort, les grands s'assemblèrent et présentèrent le testament aux deux frères devant la famille réunie. Hoang-bao dut se soumettre, mais il ne tarda pas à conspirer. Ses menées furent découvertes, et il fut enfermé à Hué dans un palais. Il s'y trouvait depuis six ans, lorsque l'ambassadeur du roi de Siam fut arrêté à Tay-ninh, sur les confins du Cambodge et de la Cochinchine porteur des insignes de la royauté pour le fils aîné de Treui-trî. Ce prince, d'après la relation officielle vit dans cette arrestation un signe manifeste que le ciel le repoussait du trône : il se pendit, et trois jours après, son fils l'imita. Il est probable que ces suicides ne furent pas aussi volontaires qu'on voulut bien le dire.

Tu-Duc ne fut pas longtemps tranquille : non-seulement il eut à réprimer quelques dissensions intestines, mais bientôt il lui fallut soutenir la guerre contre les Européens, et il le fit avec d'autant plus d'ardeur qu'il voyait, dans le moindre empiétement des étrangers, le commencement de la dissolution totale de son empire. Il favorisait les persécutions contre les missionnaires catholiques, et en 1856 il ne voulut même pas laisser débarquer un envoyé de la France, qui venait lui proposer un traité de commerce. L'année suivante, le martyre de l'évêque espagnol Diaz fut le signal de la lutte. La France et l'Espagne s'unirent pour envoyer une expédition qui, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly, entra dans la baie de Touranne au mois d'août 1858, et emporta les forts de cette ville. Toutefois, sous ce climat meurtrier, la maladie réduisit les alliés à l'inaction, et ce ne fut que quatre mois plus tard qu'on eut l'idée d'attaquer Saïgon, dont la prise parut un coup décisif. Une première suspension d'hostilités eut lieu, mais Tu-Duc ne tarda pas à reprendre les armes, car ce traité n'était qu'une ruse par laquelle il réussit à gagner du temps, afin de comprimer une révolte au Tonquin. L'amiral Page ouvrit au commerce européen le port et la rivière de Saïgon, et obtint des succès que continuèrent les amiraux Charner et Bonard. L'amiral Charner ayant conquis trois provinces, Tu-Duc dut signer, le 15 juin 1862, le traité de Saïgon. Dès le mois de décembre de la même année, il fit une nouvelle tentative de résistance, mais il fut bientôt réduit à signer définitivement la paix. Alors il envoya en France une ambassade chargée de proposer l'annulation du traité, et d'offrir une indemnité de quarante millions de dollars pour prix de l'évacuation du pays. On sait le résultat de cette double mission à Paris et à Madrid. Un nouveau traité franco-annamite a été conclu le 15 juillet 1864. Il porte que l'indemnité ne sera que de vingt millions de dollars, mais que la France conserverait le protectorat des provinces conquises, garderait Saïgon et ses abords du côté de la mer, et aurait trois ports ouverts sur la côte de Cochinchine.

TUERLINCKX (Joseph), statuaire belge, né à Malines, en 1820, suivit, à l'Académie d'Anvers, les cours de Van Brée et entra ensuite dans l'atelier de Guillaume Grefs. Il avait déjà donné plusieurs œuvres d'une certaine valeur, lorsqu'il vint à Paris et reçut des leçons de Paul Delaroche. De Paris, il se rendit à Rome, où il fit, d'après l'antique, de sérieuses études. Il paraît, toutefois, avoir une prédilection pour la manière moelleuse de Canova. On a de lui un grand nombre de bustes, des groupes et des statues : *Daphnis*

et Chloé, le Berger Giotto s'essayant à dessiner, une statue colossale de *Marguerite d'Autriche*, érigée récemment sur la grande place de Malines. Ces deux dernières œuvres figurèrent à l'Exposition de Londres en 1851, où elles valurent à M. Tuerlinckx une médaille d'or; à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, elles ont obtenu une mention.

TUGNOT DE LANOYE (Charles-Antoine), général français, né à Auvet (Haute-Saône), en 1783, et fils d'un général de la République, fut, de 1800 à 1802, élève de l'École polytechnique, sortit dans l'artillerie de terre, prit part à toutes les guerres de l'Empire et se distingua particulièrement à Austerlitz, à Iéna, au siége de Saragosse, au siége, puis à la défense de Dantzick. Prisonnier des Russes en 1814, il fut, à son retour, en 1815, appelé à la division d'artillerie, au ministère de la guerre, fut directeur de ce service de 1828 à 1847, et concourut activement à toutes les mesures d'amélioration et de perfection des armes de guerre. Colonel en 1830, maréchal de camp en 1839, lieutenant général le 13 novembre 1844, il a été mis à la retraite en mars 1848. M. Tugnot de Lanoye a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 19 novembre 1833.

TUGNOT DE LANOYE (Ferdinand), neveu du précédent, né près d'Avignon, en 1810, suivit en exil son père proscrit après Waterloo, et se vit fermer toutes les carrières publiques sous la Restauration. Lié avec les écrivains et le parti du *National*, il écrivit, après 1830, dans plusieurs feuilles radicales. De 1848 à 1850, il fut chef de section au ministère de la guerre et revint entièrement aux travaux littéraires et surtout aux publications géographiques.

On a de lui : *Songes et réveils* (1838), poésies, sous l'anagramme de Fernand d'*Eyonal; Voyage dans les glaces du pôle arctique* (1854; nouvelle édit., 1862), avec M. Hervé; *l'Inde contemporaine* (1856; 2e édit., 1858); *le Niger* (1858; 2e édit., 1860); *Lettres écrites des régions polaires*, traduites de lord Dufferin (1859); *les Grandes scènes de la nature*, d'après les descriptions de voyageurs, etc. (1862, in-18); *la Mer polaire*, voyage de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, etc. (1864, in-18); *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a 3300 ans* (1865, in-18), etc. M. Ferd. de Lanoye a aussi collaboré à divers journaux et recueils, et pris une part active à la direction du *Tour du monde* (1860 et suiv.).

TULASNE (Louis-René), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Azay-le-Rideau, le 12 septembre 1815, fut reçu docteur en médecine à Paris en août 1843, et se consacra particulièrement à la botanique; il devint aide-naturaliste au Muséum en 1842. Ses connaissances spéciales dans cette science l'ont fait admettre, malgré le petit nombre de ses écrits, à l'Académie des sciences en 1854, comme successeur d'Adrien de Jussieu. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

On cite de lui, à part quelques *Extraits* de recueils spéciaux, une *Histoire et monographie des champignons hypogées*, en collaboration avec M. Charles Tulasne, son frère (1851, in-fol. et planches).

TULLOCH (Révérend John), théologien écossais, né en 1822, à Tibbermair (comté de Perth), paroisse que son père a longtemps administrée comme pasteur de l'Église indépendante, fit ses études à l'université de Saint-André, fut consacré ministre en 1844 et attaché au clergé de la petite ville de Dundee. En 1849, il fut appelé dans le comté de Fife et y exerça son ministère jusqu'en 1854, où il succéda au révérend Haldam dans les fonctions de principal du collége de Sainte-Marie à l'université de Saint-André. Il y reçut aussi le diplôme de docteur en théologie.

On a de cet ecclésiastique des articles de critique littéraire insérés dans le *Quarterly Review* et le *North British Review*, parmi lesquels on remarque ceux sur Carlyle, Bunsen et Vinet; des *Sermons*, et surtout un traité sur *l'Existence et les attributs de Dieu* (Being and attributes of God), qui lui valut, en 1855, un des prix Burnett de la valeur de 600 livres (15 000 fr.).

TULOU (Jean-Louis), célèbre flûtiste français, né à Paris, le 12 septembre 1786, et fils d'un choriste de l'Opéra, entra à dix ans au Conservatoire, où il étudia la flûte sous Wunderlich, obtint le second prix en 1799 et le premier en 1801. Dès lors, regardé comme le meilleur flûtiste connu, il devint première flûte aux Italiens en 1804, et remplaça en 1813 Wunderlich à l'Opéra. Depuis sa sortie du Conservatoire, la passion de la peinture avait arrêté ses progrès comme artiste; il se releva par l'exécution du *Rossignol* de Lebrun (1816), qui fut pour lui une victoire éclatante sur son rival belge, M. Drouet. Sous la Restauration, dans son enthousiasme pour le libéralisme, il se démit de sa place à l'Opéra (1822). Quatre ans plus tard, il y fut rappelé et fut en outre nommé professeur au Conservatoire, où il a gardé ce titre jusqu'en 1858. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 2 novembre 1829.

M. Tulou a composé, surtout pour son instrument, des *Symphonies, Concertos, Fantaisies, Variations*, notamment celles sur *la Muette* et *Tancrède*. Plus tard il parut tenir surtout à attacher son nom à une fabrique de flûtes qu'il avait fondée, et il mit la supériorité de ses produits sous le patronage de sa célébrité musicale.

TUPPER (Martin-Farquhar), littérateur anglais, né à Londres, en 1811, fut élevé au collége de Christ-Church, où il prit ses degrés de bachelier et de maître ès arts, puis étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn, qui l'admit ensuite au barreau. Mais, au lieu de plaider, il s'est tourné tout entier vers la littérature. Il a réussi à captiver l'attention du public, et toutes ses productions excitent au même point l'empressement des lecteurs et les attaques de la critique.

M. Tupper a publié en prose : *Philosophie des proverbes* (Proverbial philosophy; plusieurs éditions); *Pyramide moderne en l'honneur de 70 héros, l'Esprit d'un auteur, le Pot d'or, le Cœur, les Deux jumeaux*, nouvelles, etc. En poésie, il a fait paraître un recueil intitulé : *Un millier de vers* (A thousand lines) et un grand nombre de pièces éparses dans les revues et *Magazines*.

TURCK (Léopold), médecin français, ancien représentant du peuple, né à Nancy (Meurthe), le 11 novembre 1797, fit au collége de cette ville de bonnes études, puis suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur. Ami de M. Buchez, il le seconda activement dans ses travaux de propagande libérale et contribua à fonder en Lorraine la Charbonnerie. En 1822, il entreprit la publication d'un *Almanach du peuple*, spécialement destiné à réclamer l'égalité devant la loi. Cet almanach continua de paraître jusqu'en 1835. Des articles dirigés contre la monarchie de Juillet firent traduire l'auteur devant la Cour d'assises. Établi comme médecin aux eaux de Plombières, il ne cessa point de combattre la

politique du ministère Guizot et de professer ouvertement ses opinions républicaines. Aussi, après la révolution de Février, fut-il nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département des Vosges. Il donna sa démission pour protester contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Élu représentant des Vosges, le septième sur onze, par 59 021 voix, il fit partie du conseil de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la gauche. A l'occasion de la loi sur les attroupements (7 juin), il demanda que les maires fussent nommés par le peuple. Il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom) et se prononça pour quelques-unes des propositions émanant du socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et vota même pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de médecin à Plombières.

M. L. Turck, a publié : *Mémoire sur la fièvre typhoïde* (1842, in-8) ; *Du mode d'action des eaux thermales de Plombières* (4e édition, 1847, in-8); *De la vieillesse étudiée comme maladie et des moyens de la combattre* (2e édit., 1822, in-8), etc.

TURGAN (Julien), publiciste français, étudia la médecine, fut interne des hôpitaux, et reçut deux médailles d'honneur, à la suite des journées de juin et du choléra. Lors de la fondation de l'*Événement*, il y fut chargé du compte rendu de l'Académie des sciences, puis fut appelé au *Bien-être universel*, de M. E. de Girardin. Il fonda lui-même *la Fabrique, la ferme et l'atelier*. A la retraite de M. Grün, il est devenu, avec M. P. Dalloz, un des deux directeurs du *Moniteur*. M. Turgan a commencé, en décembre 1859, une importante publication intitulée : *les Grandes usines de France, tableau de l'industrie française au XIXe siècle* (1860-1864, 82 livraisons in-4°, avec gravures).

TURGENEW. Voyez TOURGENEFF.

TURGOT (Louis-Félix-Etienne, marquis DE), diplomate français, sénateur, ancien ministre, né à Bons (Calvados), le 26 septembre 1796, est issu d'une famille noble de Normandie dont le nom a été illustré par le ministre de Louis XVI. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, chevau-léger dans la garde qui suivit Louis XVIII à Gand, puis officier aux cuirassiers de la garde royale, il donna sa démission le 26 juillet 1830. Le crédit de son beau-père le maréchal Lobau, le fit entrer à la Chambre des Pairs (1832), où il prêta un concours dévoué à la politique conservatrice. La révolution de Février le rejeta dans la vie privée. Bien qu'il eût pris peu de part aux affaires depuis cette époque, M. de Turgot, qui s'était rallié à la politique napoléonienne, fit partie du ministère du 2 décembre 1851 et s'associa tout entier au coup d'État. En juillet 1852, il céda le portefeuille des affaires étrangères à M. Drouyn de Lhuys et reçut la dignité de sénateur. Le 26 avril 1853, il fut accrédité auprès de la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur. En 1854, les provocations dont il fut l'objet de la part de M. Soulé, ambassadeur des États-Unis, aboutirent à un duel dans lequel il reçut une assez grave blessure. Il passa ensuite en Suisse, avec le même titre. Promu le 7 février 1852 commandeur de la Légion d'honneur, il a été fait grand officier de cet ordre le 8 septembre 1858.

TURMELIÈRE (Charles-Baptiste-Joseph THOINNET DE LA), homme politique français, député, est né à Ancenis, le 26 octobre 1823. Après avoir terminé ses études de droit, il fut attaché au ministère de l'intérieur, puis nommé conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, le 25 septembre 1848. En juin 1857, il donna sa démission. Maire de Liré et membre du conseil général pour le canton de Nozay, il fut élu, en 1857, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de la Loire-Inférieure, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 23,062 voix sur 23,735 votants. Devenu chambellan honoraire de l'Empereur en 1860, M. Thoinnet de la Turmelière a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. *

TURNER (Samuel-H....), théologien américain, né à Philadelphie, le 23 janvier 1790, prit ses degrés à l'université de Pensylvanie, en 1807, étudia la théologie, et fut mis, en 1812, à la tête d'une église épiscopalienne de Chestertown (Maryland). Il retourna à Philadelphie en 1817, et l'année suivante fut nommé professeur de théologie historique au séminaire général de New-York. En 1831 il fut en outre choisi comme professeur d'hébreu à Columbia-Collége.

M. Turner a introduit l'un des premiers, aux États-Unis, par des traductions, les grands travaux critiques des théologiens de l'Allemagne. Il a donné, en 1827, avec M. Will. Whittingham, la traduction avec notes de l'*Introduction au Nouveau Testament*, de John, et, en 1834, celle de l'*Introduction à la critique et à l'interprétation des textes sacrés*, de Planck. Parmi ses ouvrages personnels qui attestent une grande érudition, et surtout une connaissance particulière de la littérature rabbinique, on cite les suivants : *Biographical notices of Jewish Rabbies, with translations and notes* (New-York, in-12); *Spiritual things compared with spiritual or parallel References* (1848, in-12); *Essay on our Lord's Discourse at Capernaum, in John VI* (1851, in-12); *Thoughts on scriptural prophecy* (New-York, 1852, in-12), une série de *Commentaires critiques sur les Epîtres du Nouveau Testament* (New-York, 1852 et suiv., in-8), etc.

TURPIN (Étienne-Louis-Mathieu-Numa), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Julien (Landes), le 30 mai 1802, fils d'un officier de la République, étudia le droit et se fit recevoir licencié. Sous la Restauration, il fit partie de la Société des *carbonari* et, après la révolution de 1830, continua de combattre la royauté, et représenta l'opposition radicale dans le conseil général du département des Landes. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par environ 36000 suffrages, le dernier sur sept représentants. Il vota presque constamment avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le cinquième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, sans être personnellement attaché à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques, mais est devenu maire de Lit-et-Mixe et a siégé au conseil général des Landes.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), artiste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1782, mort le 15 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

TURQUETY (Édouard), poëte français, né le 31 mai 1807, à Rennes, où son père était notaire, vint à Paris faire son droit. Reçu avocat, au lieu de suivre le barreau il s'adonna aux lettres et

se mit en peu de temps, au rang des poëtes distingués de l'école romantique. Après des *Esquisses poétiques* (1829, in-8), il publia *Amour et foi* (1833, in-8), qui obtint un succès mérité; *Poésies catholiques* (1836, in-8); *Hymnes sacrées* (1838, in-8); *Primavera* (1840, in-8); *Fleurs à Marie* (1845, in-12). Ces diverses recueils, réunis en 1845, sous le titre de *Poésies* (5e édition, 1856, in-18), marquent la tendance de l'auteur à consacrer ses vers à l'expression des sentiments religieux; le premier, moins exclusif pourtant, est toujours cité comme ce qu'il a fait de plus élevé et de plus correct. Mentionnons encore un poëme politique en l'honneur du coup d'État de décembre : *les Représentants en déroute* (1852) et *Poésies religieuses à l'usage de la jeunesse* (1857, in-18). M. Turquety a travaillé, de 1839 à 1842, au feuilleton littéraire de la *Gazette de France*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847.

TURQUIE (maison impériale de), dynastie d'Osman depuis 1299. — Sultan : ABDUL-AZIZ-KHAN (voy. ce nom). — Enfants : *Youssouff-Izzeddin*-effendi, né le 9 octobre 1857; *Mahomed-Djenil-Eddin*, né le 20 novembre 1862; sultane *Salihe*, née le 10 août 1862. Neveux et nièces, enfants du précédent sultan Abdul-Medjid : sultan Mehommed-*Mourad*, né le 21 septembre 1840; *Abdul-Hamid*, né le 22 septembre 1842; *Mehemmed-Rechad*, né le 3 novembre 1844; *Ahmed-Kémaleddin*, né le 3 décembre 1847; *Mehemmed-Buhram-Uddin*, né le 23 mai 1849; *Nour-Eddin*, né le 14 avril 1851; *Suleiman*-effendi, né le 12 janvier 1861; sultane *Fatimé*, née le 1er novembre 1840, mariée le 11 août 1854 à Ali-Ghalib-pacha, troisième fils de Réchid, veuve le 30 octobre 1858, remariée à Mehemet-Noury-pacha-muchir; sultane *Réfigé*, née le 6 février 1842, mariée le 21 juillet 1857 à Ethem-pacha, fils de Mehemmet-Ali-pacha; sultane *Djémilé*, née le 18 août 1843, mariée le 3 juin 1858 à Mahmoud-Gelal-Eddin-pacha, fils d'Ahmet-Féti-pacha; sultane *Behigé*, née le 16 juillet 1848, mariée en octobre 1859 à Husni-pacha, fils de Mustapha-pacha; sultane *Senihé*, née le 21 novembre 1851; sultane *Féhimé*, née le 26 janvier 1855; sultane *Chéhimé*, née le 1er mars 1855. Sœur du sultan : sultane *Adilé*, née le 23 mai 1826, mariée le 12 juin 1845 à Méhemmed-Ali-pacha.

TÜRR (Étienne), général hongrois, né à Baja, en 1825, entra comme volontaire dans l'armée autrichienne, devint lieutenant dans une compagnie du régiment de l'archiduc François-Charles, avec lequel il fit, sous les ordres de Radetzky, la première campagne d'Italie, en 1848. Il comptait déjà parmi les officiers distingués au service de l'Autriche, lorsque, gagné à la cause de l'affranchissement de la Hongrie, il déserta, en janvier 1849, et passa en Piémont. Il fut chargé par Charles-Albert d'organiser une légion hongroise, qu'il commanda à la bataille de Novare. Après le désastre de cette journée, il passa dans le duché de Bade, où il fut nommé colonel dans l'armée révolutionnaire, qui fut bientôt vaincue. Il se réfugia à Londres, et lorsque éclata la guerre d'Orient, il entra au service de la Grande-Bretagne, et occupa un grade supérieur dans la légion anglo-turque. Chargé par le gouvernement anglais d'aller acheter des chevaux dans les provinces danubiennes, à la fin de 1855, il trouva dans Bucharest, occupée par les Autrichiens, son ancien régiment. Malgré sa nouvelle position et son uniforme anglais, il fut arrêté et dirigé, par Siebenbourg et Pesth, sur Vienne, traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort, malgré les réclamations des gouvernements anglais et turc. Il fallut pour le sauver l'influence de considérations politiques et l'intervention personnelle de la reine Victoria. Rentré en Turquie en 1856, il prit part à la lutte des Tcherkesses contre la Russie, et il préparait une expédition dans le Caucase, lorsqu'une grave hémorrhagie le condamna au repos.

Dès que la guerre de l'indépendance italienne éclata, au commencement de 1859, le colonel Türr accourut pour combattre les Autrichiens. Il se mit sous les ordres de Garibaldi, qui organisait ses chasseurs des Alpes. A la tête d'un bataillon de ce corps, il se signala au combat de Varèse et reçut à Castel-Nedolo une très-grave blessure au bras gauche. Il n'en était pas guéri, lorsqu'en mai 1860, il fit partie de l'expédition de Sicile, comme commandant supérieur et comme aide de camp de Garibaldi. Il combattit constamment à ses côtés depuis le débarquement à Marsala jusqu'à la prise de Palerme. Blessé de nouveau dans les rues de cette ville, il n'en resta pas moins auprès du général, contribua par son activité et par l'ascendant de ses conseils à l'organisation de l'armée et à la solution des difficultés inséparables d'une administration révolutionnaire. Il eut encore le commandement d'une division devant Messine, se signala par sa bravoure à Milazzo, et suivit Garibaldi sur la terre ferme. Adversaire du parti radical qui tentait de pousser Garibaldi dans des voies violentes, il eut sur les événements une influence modératrice, et fut un des principaux auteurs du plebiscite qui prononça l'annexion immédiate de Naples à la monarchie italienne, sous le gouvernement de Victor-Emmanuel.

Pendant les agitations produites en Hongrie, le général Türr adressa, de Paris, au général Klapka une lettre destinée à mettre ses compatriotes en garde contre un mouvement prématuré (mars 1861). Il fut à cette époque confirmé par un décret du roi Victor-Emmanuel dans son grade de lieutenant général dans le corps des volontaires italiens. Le 10 septembre de la même année il épousa, à Mondovi, la princesse Adeline Wysé Bonaparte, âgée de dix-sept ans. Le roi lui conféra à cette occasion le titre de commandeur de l'ordre militaire de Savoie. — Il a publié, en 1863, un écrit intitulé : *Arrestation, procès et condamnation du général Türr*, racontés par lui-même, suivis, etc. (in-8).

TURTON (rév. Thomas), évêque d'Ely et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1780, reçut son éducation à Cambridge. Après avoir pris ses grades universitaires, il y resta plus de vingt ans attaché à l'enseignement des divers colléges; il y professa d'abord les humanités, puis les mathématiques (1822) et en dernier lieu la théologie (1827). Nommé doyen de Péterborough (1830), il passa en la même qualité au chapitre de Westminster (1842); trois ans plus tard il était choisi pour occuper le siége épiscopal d'Ely (1845), qui donne droit à la pairie; ses revenus annuels sont estimés à 5500 liv. (137 500 fr.). On a de ce prélat, qui appartenait au parti conservateur, divers ouvrages de piété ou de théologie, des notices critiques, des réimpressions d'auteurs classiques et des sermons. — Il est mort en janvier 1864.

TUTHILL (Louisa-C... HIGGINS, mistress), femme de lettres américaine, née à New-Haven (Connecticut), vers 1808, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, épousa, en 1817, un littérateur de cette ville, M. Cornelius Tuthill, qui mourut en 1825. Elle écrivit, peu après, dans les *magazines*, et commença bientôt la publication d'un

grand nombre de volumes, destinés aux enfants, et généralement consacrés à décrire un état ou une profession. Elle paraît y avoir porté une élégance littéraire, un bon sens pratique très-goûtés de ses compatriotes. Elle résidait, en dernier lieu, à Princeton (New-Jersey).

Mistress Tuthill est aussi l'auteur d'un roman : *Ma femme* (My Wife, in-12, 1846) et d'une *Histoire de l'architecture depuis les temps les plus reculés* (History of architecture from, etc. Philadelphie, 1848, in-8 avec planches).

TWEEDDALE (George HAY, 8ᵉ marquis DE), général et pair représentatif d'Écosse, né en 1787, descend d'une ancienne famille qui fait remonter son origine au XVᵉ siècle. Il entra fort jeune au service militaire et fit une partie des guerres d'Espagne en qualité d'aide de camp du duc de Wellington; il reçut un coup de feu à la journée de Busaco et remplit à Vittoria les fonctions d'aide quartier-maître général. De 1842 à 1848, il commanda la province de Madras, devint lieutenant général en 1846 et fut, en 1854, élevé au grade de général d'armée. A la Chambre des Lords, où il a été porté comme pair représentatif d'Écosse, il vote avec le parti conservateur. Son fils aîné est lord GIFFORD (voy. ce nom).

TYLER (John), homme d'État américain, ancien président de la République des États-Unis (1841-45), est né dans le comté de Charles-City (Virginie), le 29 mars 1790. Fils d'un riche planteur, il reçut une instruction plus complète que ne le comporte d'ordinaire l'éducation américaine, et se livra à l'étude du droit et de l'éloquence. Dès 1816, il fit partie de la Chambre des Représentants où il prit, comme orateur, un rang distingué. Nommé ensuite gouverneur de Virginie, il s'attira, par ses qualités personnelles, une popularité à laquelle la politique avait peu de part, et fut envoyé au Sénat deux fois de suite (1827-1836).

Lorsqu'aux élections présidentielles de 1840, la réaction contre l'administration démocratique de Jackson et de Van Buren fit triompher le général Harrison, candidat des whigs, M. Tyler fut proposé comme candidat à la vice-présidence, et, quoiqu'il fût encore peu connu hors de l'Etat de Virginie, son nom, associé à celui du général sortit de l'urne électorale avec une très-imposante majorité. Un événement inattendu lui donna bientôt le premier rôle. Un mois après son inauguration, le président Harrison mourut (1841), et M. Tyler devint président de fait et de droit. Le cas était prévu par la constitution, mais c'était la première fois que l'application s'en présentait. Des divergences d'opinions éclatèrent tout à coup entre le nouveau président et les whigs qui avaient fait l'élection, et amenèrent des complications et des crises dont triompha une première fois la puissance de vie et d'ordre inhérente à la constitution de l'Union.

Reprenant la politique condamnée dans la personne de Van Buren, M. Tyler se montra l'adversaire de deux mesures réclamées par les wighs, la restauration de la banque nationale et la répartition du produit de la vente des terres de l'Union aux États particuliers. Cette dernière mesure devait amener, dans les revenus, un déficit que l'on ne pourrait couvrir que par une augmentation des droits de douanes, particulièrement nuisible aux intérêts de la Virginie et des États agricoles du Sud. Le Congrès, par un premier acte d'initiative (1841), vota l'établissement d'une nouvelle banque. M. Tyler répondit à ce *bill* par un premier *veto*, et provoqua un soulèvement universel. Son ministère donna en masse sa démission; l'agitation se manifesta jusque sur les places publiques où l'on brûla le président en effigie. Mais celui-ci, dont l'attachement à une résolution une fois prise était inébranlable, tint bon; il se servit à plusieurs reprises, notamment dans la question des tarifs, de son droit de veto, et fit constamment échec à la majorité whig de l'Assemblée.

Sa politique extérieure trouva, du moins, un assentiment plus général. Jaloux de rétablir l'harmonie entre les États-Unis et l'Angleterre, il termina la longue et malheureuse affaire de l'incendie de *la Caroline*, en favorisant l'acquittement de l'Anglais Mac-Leood, et conclut, le 9 août 1842, un traité avec la Grande-Bretagne, pour la régularisation des frontières, l'abolition de la traite des esclaves et l'extradition des malfaiteurs. En 1844, il voulut conclure, avec le Zollverein, un traité de commerce que le Congrès refusa de ratifier parce qu'il entraînait une augmentation générale des tarifs de l'Union; mais en 1845 il fut assez heureux pour ajouter aux États-Unis de belles et importantes provinces, par l'incorporation du Texas et l'annexion à la République des États indépendants de Jowa et de Floride. Il n'en dut pas moins quitter la présidence au mois de mars de la même année, après avoir vainement tenté de se faire réélire. Il avait pour concurrents son prédécesseur Van Buren, devenu le candidat des whigs et d'une partie des démocrates réunis sous le nom de *freesoilers*, et le président Polk, candidat du reste de la démocratie et qu'il eut pour successeur. M. Tyler se retira dès lors dans ses domaines de Virginie, et ne reparut plus sur la scène politique avant l'époque de la séparation des États du Sud. Élu président de la Convention pacificatrice ouverte à Washington, le 14 février 1861, il finit par céder à l'influence des sécessionnistes et par passer à leur parti. — Il est mort au commencement de 1862.

TYLER (sir George), marin anglais, né en 1792, dans le comté de Pembroke, et fils d'un amiral, fut élevé au collége royal de la marine, s'embarqua comme midshipman en 1806, et prit part aux sanglantes luttes de l'Empire; en 1811, il perdit un bras, en attaquant les bâtiments français jusque sous les batteries de Quiberon, et reçut pour sa conduite une pension annuelle de 200 livres. De 1833 à 1840, il a gouverné l'île de Saint-Vincent aux Antilles et a été créé chevalier pour la modération qu'il a montrée lors de l'émancipation des esclaves. Envoyé à la Chambre des Communes, en février 1851, par le comté de Glamorgan, il y soutint la politique du parti conservateur. Sir G. Tyler avait obtenu, en 1857, le grade de vice-amiral. — Il est mort en 1862.

TYNTE (Charles-John KEMEYS), littérateur et député anglais, né en 1800, dans le comté de Somerset, et fils d'un ancien membre du Parlement, fut élevé au collége d'Éton, et siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1837, dans les rangs du parti libéral. Il a été réélu depuis 1847, par la ville de Bridgewater. Il est député-lieutenant des comtés de Somerset et de Glamorgan. Depuis plusieurs années il fait partie de la Société royale de Londres, et a publié divers mémoires sur des questions scientifiques. On a de lui, entre autres écrits : *Relation de la révolution de Juillet* (A. Sketch of the French revolution, 1831).

U

UBICINI (Jean-Henri-Abdolonyme), publiciste français, né à Issoudun, le 20 octobre 1818, d'une famille originaire de Lombardie, alla achever, de 1836 à 1838, ses études au lycée de Versailles, entra dans l'enseignement et professa, pendant plusieurs années, la rhétorique au collége de Joigny. En 1846, il se rendit en Italie; il passa de là en Orient, et visita la Grèce, la Turquie, les principautés danubiennes; il se trouvait à Bucharest, lors de l'insurrection de 1848. Lié avec la plupart des hommes que ce mouvement amena aux affaires, il y prit lui-même une part active, comme secrétaire du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. Il quitta la Valachie après l'entrée des troupes turco-russes, se rendit à Constantinople, revint à Paris, et s'y fit connaître par ses ouvrages historiques et politiques.

On a de lui : *Lettres sur la Turquie* (1847-1851, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1853), tableau statistique, religieux, politique, administratif et militaire de l'empire ottoman, depuis le hatti-chérif de Gulkanè : cet ouvrage, publié en partie dans *le Moniteur*, a été traduit en italien (Milan, 1853), et en anglais (Londres, 1856); *la Question d'Orient devant l'Europe* (1854); *la Turquie actuelle* (1855, in-12, *Bibliothèque des Chemins de fer*); *Provinces roumaines* (1856, in-8), faisant partie de *l'Univers pittoresque; la Question des principautés danubiennes devant l'Europe* (1858); une *Introduction* aux *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855) et des articles dans *la Presse*, *le Siècle*, *le Courrier de Paris*, la *Revue de l'Orient*, qu'il a dirigée deux ans, etc. Citons encore la traduction des *Saturnales* de Macrobe, liv. I-IV (1845), dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, une édition des *OEuvres de Voiture* (1856, 2 vol. in-12), etc.

UCHARD (Toussaint-François-Joseph), architecte français, né à Paris, le 30 octobre 1809, étudia l'architecture sous Delannoy et Guenépin, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : une *Cathédrale*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya à Paris le *Temple de Mars vengeur* et le *Forum d'Auguste*, étude faite en 1844, et admise ensuite à l'Exposition universelle de 1855. Il est devenu depuis son retour (1844), auditeur au conseil des bâtiments civils, architecte de la ville de Paris, et l'un des trois spécialement chargés de la première section (préfecture, églises et maisons communales), d'où il est passé à la cinquième (asiles, écoles, ouvroirs). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

UCHARD (Mario), littérateur français, né à Paris, en 1824, mari de la célèbre sociétaire des Français, Madeleine Brohan, se fit tout à coup connaître en donnant à ce théâtre (12 mars 1857) pendant le séjour de sa femme en Russie, un drame en quatre actes, *la Fiammina*, dans lequel la presse prétendait voir des situations personnelles. Le drame, très-favorablement accueilli, eut pour pendant un autre drame en quatre actes, *le Retour du mari*, joué au même théâtre avec moins de succès (1ᵉʳ mars 1858). M. Mario Uchard a fait représenter depuis : *la Seconde jeunesse*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 27 avril 1859), et *la Postérité d'un bourgmestre*, « extravagance en un acte, » sous le pseudonyme de *Durand* (Variétés, 9 juin 1864); *la Charmeuse*, drame en quatre actes; Vaudeville 28 décembre 1864), jouée par force et sans dénouement, à la suite d'un curieux procès avec le directeur du théâtre.

M. Uchard a publié en outre : *Raymond* (1861, in-18); roman inséré dans *le Moniteur; le Mariage de Gertrude* (1862, in-18, plusieurs éditions); *J'avais une marraine* (1863), *la Comtesse Diane* (1864, in-18), *Une dernière passion* (1865, feuilleton du *Moniteur*), etc.

UECHTRITZ (Frédéric DE), poëte dramatique et écrivain allemand, né en 1800, à Gœrlitz, près Liegnitz, en Prusse, fit ses études de droit à l'université de Leipsick, et se destinant à la magistrature, vint à Berlin, d'où il fut envoyé, en 1829, comme assesseur, à Dusseldorf. Encore étudiant, M. Uechtritz avait débuté dans la littérature dramatique par différents essais qui passèrent inaperçus : *Chrysostomus* (Brandebourg, 1822), drame; *Rome et Spartacus* (Berlin, 1833), tragédie; *Rome et Othon III* (Ibid., 1823). Sa tragédie d'*Alexandre et Darius* (Ibid., 1827), publiée sous le patronage de Tieck et précédée d'une dissertation de ce poëte, attira l'attention du public en excitant l'enthousiasme des disciples de Tieck et les violentes critiques de ceux de Hegel.

M. Uechtritz donna ensuite deux autres tragédies : *le Sabre d'honneur* (das Ehrenschwert); Berlin, 1817) et *Rosamonde* (Dusseldorf, 1833); un beau poëme dramatique intitulé : *les Babyloniens à Jérusalem* (Dusseldorf, 1836) et un recueil de *Poésies* (Vermischte Gedichte; Dusselforf, 1842). On a de lui, en prose : *Esquisses de la vie artistique à Dusseldorf* (Blicke in das Dusseldœfrer Kunst-und Künstlerleben; Dusseldorf, 1839-1841, 2 vol.) et *Albrecht Holm* (Berlin, 1851-53, 7 vol.), roman historique du temps de la Réforme, qui passe pour une œuvre remarquable.

UGALDE (Delphine BEAUCÉ, dame), cantatrice française, née à Paris, le 3 décembre 1829, reçut de sa mère, excellente musicienne, ses premières leçons de musique, débuta à la salle Chantereine, sous les auspices du prince de la Moskowa, se maria à un jeune musicien, Ugalde, mort en 1858, et se fit entendre dans plusieurs concerts. Plus tard elle devait chanter au Château des Fleurs, avec lequel elle était sur le point de contracter un engagement, lorsque sur la recommandation de M. Limnander, elle fut agréée à l'Opéra-National, par Adolphe Adam et M. Mirecour, pour chanter le principal rôle des *Monténégrins*. Mais la révolution de Février ayant compromis la fortune du nouveau théâtre, M. Limnander porta sa pièce à l'Opéra-Comique, et y fit engager la jeune cantatrice. Elle parut d'abord dans *le Domino noir* (1848) et obtint un succès complet qu'elle soutint dans *l'Ambassadrice*, *le Caïd* (1849), *les Monténégrins*, *le Toreador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *la Dame de pique*, *le Tableau parlant*, *la Tonelli*, et enfin *Galathée*, celle de toutes ses créations qui allait le mieux à la nature de son talent.

Deux subites extinctions de voix éloignèrent, à deux reprises Mme Ugalde de la scène. Dans le cours d'une de ces retraites forcées, elle eut la fantaisie de chanter pendant quelques semaines, au théâtre des Variétés, la comédie à ariettes des *Trois sultanes*, de Favart. Après avoir fait un voyage dans le Midi, pour rétablir sa santé, elle

rentra à l'Opéra-Comique (23 décembre 1854), et y retrouva tout son ancien succès. Elle fut immédiatement rengagée pour quatre ans. Une de ses créations d'alors est celle de l'Amour, dans *Psyché*. (1857). En 1858, elle a été attachée au Théâtre-Lyrique, pour la reprise des *Noces de Figaro*, et, en 1865, au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour jouer une féerie : ***la Biche aux bois***, dans laquelle on a intercalé les morceaux rendus populaires par cette artiste. Musicienne plutôt qu'actrice, Mme Ugalde possède un soprano d'une belle vibration : elle vocalise avec justesse et agilité et brille surtout par la verve de son chant et la hardiesse des traits. Entre autres élèves, elle a formé Mlle ***Sax***, devenue cantatrice à l'Opéra.

UGONI (Camillo), littérateur italien, né à Brescia, le 8 août 1784, mort en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

UHLAND (Jean-Louis), célèbre poëte allemand, un des chefs de l'école romantique, est né à Tubingue, le 26 avril 1787. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, et fut reçu avocat, puis docteur en droit, en 1810. Ses premières poésies connues datent de l'année 1804. De 1806 à 1813, il attira sur lui l'attention publique par une série de pièces, chansons, ballades ou romances, imprimées dans l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach poétique* et la ***Forêt des poëtes allemands*** (Deutscher Dichterwald). En 1810, à la suite d'un voyage littéraire à Paris, il se fixa, comme avocat, à Stuttgart, et y occupait un petit emploi au ministère de la justice. La guerre de l'indépendance allemande, de 1813 à 1815, hâta l'essor de son talent et lui imprima ce caractère national qui domine toutes ses œuvres. En 1815, à propos de la nouvelle constitution que le roi de Wurtemberg donnait à ses États, il publia un recueil de ***Poésies*** (Gedichte; 11e édit., 1850), qui, insérées dans les journaux et vendues dans les rues, furent une force pour le parti libéral. Ce livre est resté son principal titre à la popularité. Ses ballades sont une résurrection complète du moyen âge; ses chansons ont pour sujet les joies de la jeunesse et les espérances politiques de son pays : le style y est vif, brillant, plein de chaleur et de couleur, et, par surcroît, d'une rare clarté.

Sans rival dans le genre de la ballade, M. Uhland a été moins heureux dans ses essais dramatiques, parmi lesquels nous citerons seulement : ***le Duc Ernest de Souabe*** (Heidelberg, 1817) et ***Louis de Bavière*** (Berlin, 1819), réimprimés ensemble (Heidelberg, 1846). Vinrent ensuite des travaux de philologie, de critique ou d'histoire : ***Sur Walther von der Vogelweide*** (Stuttgart, 1822); ***Sur le Mythe de la légende de Thor*** (Ueber den Mythus der nord. Sagenlehre von Thor, Stuttgart, 1836) et un ***Recueil des vieux chants populaires en haut et bas allemand*** (Alter hoch-und niederdeutscher Volkslieter, Stuttgart, 1844-45, 1 vol. en deux séries), fruit d'études profondes sur le moyen âge germanique.

La portée des poésies de M. Uhland, exagérée par ses compatriotes, lui ouvrit la carrière politique. Nommé en 1819, député du grand bailliage de Tubingue, à l'assemblée des États de Wurtemberg, il fut réélu quelque temps après par la ville de Stuttgart, et nommé par la Chambre rapporteur dans plusieurs commissions. En 1830, il devint professeur adjoint de langue et de littérature allemande à Tubingue; mais il donna sa démission, en 1833, pour siéger comme député du Wurtemberg, à la diète allemande, où il comptait parmi les membres les plus avancés de l'opposition constitutionnelle. En 1839, ne voulant pas se plier aux exigences du parti démocratique, il se retira de la vie politique; mais, en 1848, il sentit se réveiller son ancien enthousiasme, fit une profession de foi très-libérale, et fut élu député à l'Assemblée nationale de Francfort par le cercle de Tubingue. Il y prit place parmi les membres modérés de la gauche et vota dans le sens de la fédération allemande, non sans être très-effrayé des théories nouvelles émises par la jeune démocratie. Il vécut depuis dans la retraite à Tubingue, où il fut il y a quelques années, l'objet d'une ovation populaire. — Il est mort dans cette ville, le 13 novembre 1862.

UHLICH (Leberecht), philosophe et théologien allemand, né à Kœthen, le 27 février 1799, étudia la théologie à l'université de Halle, fut professeur particulier à Kœthen (1820), puis pasteur à Diebzig, près d'Aix-la-Chapelle (1824). Une biographie du prince d'Anhalt qu'il publia, lui attira l'inimitié du duc, nouvellement converti à la religion catholique. Destitué successivement de plusieurs emplois, il passa en Prusse, où il se fit dans une petite paroisse une certaine popularité. En 1841, il établit, avec quelques penseurs rationalistes, des conférences théologiques d'où se forma bientôt la Société des ***Amis du protestantisme***, qui compta tant de membres qu'il fallut créer des succursales : M. Uhlich en fut nommé président. Le gouvernement prussien fit dissiper les réunions, en 1845, et interdit à M. Uhlich de sortir de sa paroisse. Appelé, peu après, à Magdebourg, comme prédicateur, ses opinions sur le baptême lui attirèrent des démêlés avec le consistoire, fut suspendu de ses fonctions par le consistoire, se jeta dans l'église libre de Magdebourg et fut souvent cité devant les tribunaux.

Nous citerons, parmi ses principaux ouvrages : *Confessions* (Bekenntnisse; Leipsick, 1845) ; *le Petit livre du royaume de Dieu* (das Büchlein vom Reiche Gottes, Magdebourg, 1845); ***Sermons*** (Predigten; 1846-1847) ; ***le Nouveau livre des cantiques de la cathédrale*** (das neue Domgesangbuch; Ibib., 1852); ***Essai sur la religion de la raison*** (Aus der Vernunftreligion; 1855); ***Dix ans à Magdebourg de 1845 à 1855*** (Zehn Jahre in Magdeburg 1845-1855; Ibid., 1855) ; ***le Procès de l'Église libre de Magdebourg*** (der Process der freien Gemeinde in Magdeburg, 1856).

UHRICH (Jean-Jacques-Alexis), général français, né à Phalsbourg, le 15 février 1802, fut élève de Saint-Cyr, et devint sous-lieutenant au 3e léger en 1820, lieutenant en 1825, capitaine en septembre 1831. Chef de bataillon au 3e de ligne, en mars 1841, lieutenant colonel du 69e, colonel du 3e léger en avril 1848, il a été fait général de brigade le 3 janvier 1852, général de division le 11 août 1855. Il a fait la campagne de Crimée, et a commandé depuis, à Paris, une division d'infanterie qui fut comprise dans le 5e corps d'armée d'Italie. Le général Uhrich a été promu, le 31 décembre 1857, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier le 2 août 1862.

ULBACH (Louis), littérateur français, né à Troyes (Aube), le 7 mars 1822, vint terminer ses études à Paris, où il remporta, en 1840, le premier prix de discours français au concours général. Reçu de bonne heure dans la maison de M. Victor Hugo, il débuta par un volume de poésies, *Gloriana* (1844). Il appartint, de 1844 à 1848, à la rédaction de ***l'Artiste*** et du ***Musée des familles***. En mars 1848, il devint rédacteur en chef du ***Propagateur de l'Aube***, où il s'écrivit à lui-même, sous le pseudonyme de ***Jacques Souffrant***, ouvrier, une suite de lettres sur la politique générale, qui furent réunies en un volume;

puis il publia les réponses à *Jacques Souffrant*. Poursuivi pour une de ces lettres, M. L. Ulbach fut acquitté après une plaidoirie de M. Jules Favre. Ces nouvelles lettres furent aussi réunies en un volume (1851). Après le 2 décembre, il revint à Paris, entra à la rédaction de la *Revue de Paris*, dont il prit la direction au 1er juin 1853 et qui fut supprimée en janvier 1858. Il a collaboré depuis à un grand nombre de journaux et recueils périodiques, a été chargé, lors de la création du journal *le Temps*, du feuilleton dramatique.

M. L. Ulbach a encore publié : *Philosophie maçonnique* (1853); *Argine Piquet* (1852), nouvelle; *l'Homme aux louis d'or* (1854); *Suzanne Duchemin*, roman par lettres (1855), *les Roués sans le savoir* (1856, in-18) : *Écrivains et hommes de lettres* (1857, in-18) : *la Voix du sang*, *les Secrets du diable* (1858); *l'Ile des rêves*, *Pauline Foucaut* (1859); *M. et Mme Fernel* (1860, in-18), le plus populaire des romans de l'auteur; *Histoire d'une mère et de ses enfants*, *Mme Gottlieb* (1861, in-18), suite de *la Voix du sang*; *Françoise* (1862, in-18); *le Mari d'Antoinette* (1862, in-18); *Causeries du dimanche* (1863, in-18); *Louise Tardy* (1864, in-18); *Mémoires d'un inconnu* (1864, in-18); *l'Amour et la mort*, recueil de nouvelles, publiées en Belgique; etc. L. M. Ulbach a aussi abordé le théâtre; il a donné, sans beaucoup de succès, à l'Odéon, en 1863, *le Doyen de Saint-Patrick*, drame en cinq actes, tiré d'un roman de Léon de Vailly, et au Vaudeville, en 1864, *M. et Mme Fernel*, comédie en quatre actes, tirée du roman de ce titre, en collaboration avec M. Crisafulli.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), femme de lettres française, est née le 19 avril 1794, à Lorient (Morbihan). Fille d'un colonel du génie, elle commença, dès 1815, à traduire, sous le voile de l'anonyme, quelques-uns des romans d'Auguste Lafontaine, de Campe et de J. G. Muller. En même temps, elle coopéra activement à la rédaction du *Lycée armoricain*. Encouragée par l'accueil du public, elle écrivit des romans originaux, signés *S. U. Dudrezène* : *la Forêt de Woronetz* (1821, 4 vol.); *Henri* (1824, 4 vol.); *l'Oiseleur* (1825, 3 vol.); *Éliska* (1832, 5 vol.); *les Armoricains* (1833, 2 vol. in-8); recueil de nouvelles. Ne cultivant d'abord la littérature que par goût, elle donna peu à peu à ses études un but plus utile et s'occupa plus exclusivement de l'instruction de la jeunesse. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages de morale et de pédagogie, qui ont obtenu de fréquentes réimpressions et dont plusieurs, adoptés par le comité central des écoles de Paris, ont été l'objet de récompenses publiques. Mlle Ulliac-Trémadeure était directrice du *Journal des jeunes personnes*. — Elle est morte à Paris en avril 1862.

Nous citerons encore parmi ses nombreux écrits : *Contes aux jeunes agronomes* (1818, in-12; 6e édit., 1839); *Laideur et beauté* (1833, in-12; nouv. édit., 1845); *Histoire de Jean-Marie* (1833, in-12, nouv. édit., 1840); *le Petit bossu* (1833), qui a eu plus de cinquante éditions et auquel l'Académie a décerné un des prix Montyon; *la Pierre de touche* (1835, in-8), couronnée par la Société pour l'instruction élémentaire; *Émilie, ou la Jeune fille auteur* (1836, in-12; nouv. édit., 1852); *Contes aux jeunes artistes* (1836; 4e édit., 1838); *Étienne et Valentin* (1838); *Claude Bernard* (1840), couronné par l'Académie française; *les Contes de la mère l'Oie* (1842, in-8), *Nouvelles scènes du monde réel* (1860), etc.; sans compter de nombreux articles dans *le Voleur* (1830), le *Journal des femmes* (1832-1835), le *Journal de Paris* (1834), le *Journal des jeunes personnes*, depuis 1835, etc.

ULLMANN (Charles), prélat évangélique allemand, né le 15 mars 1796, à Epfenbach, dans le Palatinat, fit ses études à Heidelberg et à Tubingue, fut nommé vicaire à Kirchheim et prit, en 1819, ses grades à l'université d'Heidelberg, où il suivit les cours de Hegel, Daub et Creuzer. Professeur adjoint de théologie à Halle, en 1829, il retourna à Heidelberg en 1836. En 1853, il fut nommé prélat évangélique et membre du conseil supérieur des affaires ecclésiastiques. Dans cette position importante, M. Ullmann fut le défenseur de l'union religieuse, qui existe également dans le grand-duché de Bade. Il a beaucoup contribué à l'exécution des réformes ecclésiastiques qui y ont été introduites.

Nous citerons de lui : *De Hypsistariis* (Heidelberg, 1823); la monographie de *Grégoire de Nazianze le théologien* (Darmstadt, 1825); *Scrupules théologiques à l'occasion de l'attaque du Journal évangélique contre le rationalisme de Halle* (Theolog. Bedenken, etc.; Halle, 1830), où l'auteur défend la liberté de l'enseignement théologique; *Jean Wessel précurseur de Luther* (Joh. Wessel, ein Vorgænger Luthers; Hambourg, 1834), livre estimé qui servit de base à l'ouvrage : *les Réformateurs avant la Réforme, particulièrement en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Reformatoren vor der Reformation, etc.; Hambourg, 1841-42, 2 vol.); *l'Histoire ou le mythe* (Ibid., 1838), ouvrage dirigé contre le livre célèbre de Strauss; *l'Avenir de l'Église évangélique en Allemagne* (für die Zukunft der evang. Kirche, etc.; Stuttgart, 1846); *Des droits égaux des confessions religieuses* (Ueber die Gleichberechtigung der Confessionen; Ibid., 1848); *Sur la valeur des majorités, etc.* (Ueber die Geltung der Majoritaeten in der Kirche; Hambourg, 1850); *Sur l'essence du christianisme* (Ueber das Wesen des Christenthums; Ibid., 4e édit., 1855).

M. Ullmann a publié aussi plusieurs travaux avec d'autres écrivains connus en Allemagne avec G. Schwab : *le Culte du génie* (Hamb., 1840); avec Huber, à propos du curé Ronge (voy. ce nom) : *Du christianisme allemand* (Ueber den Deuschcatholicismus); avec T. Lucke : *Sur le refus de Rupp* (Hambourg, 1847), etc. Il rédigea depuis 1828, avec M. Umbreit : les *Études critiques théologiques*, revue fort estimée en Allemagne et dans laquelle on retrouve l'esprit modéré et conciliant de M. Ullmann. Parmi les nombreux articles qu'il a insérés dans ce recueil, celui *sur la sainteté du Christ* (Ueber die Sündlosigkeit Christi), imprimé à part, a eu de nombreuses éditions. Presque tous les ouvrages de M. Ullmann ont été traduits en hollandais. Plusieurs l'ont été en français, en anglais et en danois.

ULLOA (Jérôme), général italien, né à Naples, en 1810, d'une des familles les plus honorables de cette ville, avait à peine quinze ans quand il fut reçu, le premier, au collége de la *Nunziatella*, l'École polytechnique du royaume des Deux-Siciles; il en sortit, le premier aussi, avec le grade d'enseigne d'artillerie. Arrêté, en 1833, pour n'avoir pas révélé ce qu'il savait d'une conspiration, il fut détenu préventivement pendant six mois. Lieutenant en 1837, capitaine en 1845, il dirigea les exercices des écoles pratiques d'artillerie.

Lorsque le régime constitutionnel s'établit à Naples, en 1848, M. Ulloa en fut un des partisans déclarés. Les hostilités ayant commencé entre le Piémont et l'Autriche, il demanda un congé de six mois, afin d'aller combattre dans la haute Italie pour l'indépendance nationale. Puis il fut décidé qu'un corps d'armée napolitain irait opérer contre l'Autriche, sous les ordres de Guillaume Pepe. Ce général s'empressa d'attacher M. Ulloa à

son état-major, en qualité d'aide de camp. Mais le corps commandé par Pepe, arrivé à peine à Bologne, fut rappelé par le roi Ferdinand, et la plus grande partie des troupes revint à Naples, tandis que le général en chef, avec quinze cents hommes environ, marcha au secours de Venise. M. Ulloa le suivit et entra avec lui dans la ville, le 13 juin. Il se distingua dans les plus brillantes rencontres; nommé successivement lieutenant-colonel, colonel, général de brigade, il dut chacun de ses grades à une action d'éclat : il eut particulièrement une grande part au succès obtenu, le 27 octobre, par les assiégés. Le 27 avril 1849, Venise étant déjà serrée de près, on lui confia le commandement du fort Malghera. Sous sa direction, la garnison, qui n'était que de deux mille quatre cents hommes, tint un mois entier contre dix-huit mille Autrichiens. Le 28 mai, il sut évacuer la forteresse presque entièrement démantelée, sans laisser un seul homme dans les mains des assiégeants. Il fut, peu après, nommé membre de la haute commission militaire, investie dans la ville de pouvoirs illimités. Quand les ravages du choléra, la faim et le manque de munitions forcèrent l'héroïque Venise à se rendre, M. Ulloa partit pour l'exil. Au mois de mai 1848, il avait été élu député au parlement de Naples, et, en janvier 1849, il le fut à l'Assemblée nationale de Venise.

De 1849 à 1859, il résida à Paris. Aussitôt que la dernière guerre de l'indépendance eut éclaté, il retourna en Italie, et fut mis à la tête de l'armée de Toscane, qui opéra de concert avec le corps d'armée français confié au prince Napoléon. La paix de Villafranca mit fin au rôle militaire de M. Ulloa, qui ne cessa de s'employer avant l'annexion de la Toscane, au service de la cause de l'unité italienne.

M. Ulloa compte aussi parmi les écrivains militaires. On cite de lui, outre une série d'écrits publiés dans l'*Anthologie militaire* de Naples, de 1832 à 1848, les ouvrages suivants: *Tactique des trois armes* (Naples, 1838); *Naples considérée politiquement et militairement* (Ibid., 1848); *Sur l'organisation de l'armée napolitaine* (Ibid., 1848); *Instruction sur le tir pour les sous-officiers d'artillerie* (Ibid., 1847); *De l'art de la guerre* (Turin, 1851); *Guerre de l'indépendance italienne en 1848 et 1849* (Paris, 1859, 2 vol.), etc.

ULLOA (Antonio), frère du précédent, s'est fait connaître particulièrement, en 1860, par sa fidélité au roi de Naples, François II; il a été son dernier ministre de la guerre, le suivit à Capoue, à Gaëte, puis vint, ainsi qu'un autre de ses frères, remplir en France, à la fin de 1860, des missions que plusieurs journaux ont rapportées au général Jérôme Ulloa. Son nom a encore été signalé dans diverses négociations plus récentes. Il a publié en 1864 des *Lettres napolitaines* adressées aux hommes politiques de France et d'Angleterre et dans lesquelles il réclame encore la restauration de François II.

ULRICH (Titus), poëte allemand, né le 22 août 1813, à Habelschwerdt, dans le comté de Glatz (Prusse), reçut de son père une éducation française. Il termina ses études aux universités de Breslau et de Berlin, prit, en 1836, le grade de docteur en philosophie, et voulut embrasser la carrière de l'enseignement académique; mais la mort de son père le laissant sans ressources, le réduisit à donner, pour vivre, des leçons particulières. C'est au milieu des privations qu'il composa sa première épopée lyrique, *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied; Berlin, 1845), dans laquelle il retrace la destinée humaine, de l'enfance à l'âge mûr. Trois ans après, à la veille des événements révolutionnaires de 1848, M. Ulrich publia un autre grand poëme, *Victor* (Berlin, 1848), dirigé contre la politique du roi et qui, interdit par la police, obtint, après la révolution de 1848, un grand succès de popularité.

M. Ulrich fut un des collaborateurs ordinaires du *National-Zeitung*, le principal organe de l'opposition en Prusse. Il y a publié notamment une série d'articles intéressants sur un voyage d'Italie, qu'il exécuta en 1854. On annonçait de lui un recueil de poésies lyriques.

ULRICI (Hermann), philpsophe allemand, né à Pfœrten, le 23 mars 1806, étudia à Leipsick, où son père avait un haut emploi dans les postes à Halle et à Berlin, et entra dans la magistrature pour obéir à la volonté paternelle. D'abord auditeur à Berlin, puis référendaire à Francfort-sur-l'Oder, il abandonna cette dernière place à la mort de son père pour se consacrer tout entier à la culture des belles-lettres, de l'histoire et de la poésie. Reçu professeur à Berlin, en 1833, il obtint, l'année suivante, une chaire à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Parmi ses ouvrages auxquels on reconnaît plus de valeur littéraire que d'originalité philosophique, on cite : *Caractères principaux de l'historiographie des anciens* (Charakteristik der antiken Historiographie; Berlin, 1833); *Histoire de la poésie grecque* (Geschichte der hellenischen Dichtkunst; Ibid., 1835, 2 vol.); *Études sur l'art dramatique de Shakspeare* (Ueber Shakspeare's dramatische Kunst; Halle, 1839; 2ᵉ édit., 1847), et une édition de *Roméo et Juliette*, avec des commentaires (Leipsick, 1853); *Sur le principe et la Méthode de la philosophie de Hegel* (Ueber Princip und Methode der Hegel'schen Philosophie; Halle, 1841), où l'auteur renouvelle contre ce philosophe les arguments de Bachmann; *le Principe fondamental de la philosophie* (das Grundprincip der Philosophie; Leipsick, 1845-1846, 2 vol.); *Système de logique* (System der Logik; Ibid., 1852), etc.

UMBREIT (Frédéric-Guillaume-Charles), théologien protestant allemand, né le 11 avril 1795, à Sonneborne, en Saxe-Gotha, étudia à Gœttingue, où il fut reçu agrégé en 1818. Nommé, peu après, professeur adjoint de théologie et de philosophie à Heidelberg, il devint, en 1823 et en 1829, titulaire de cette double chaire. — Il est mort le 11 juin 1860.

Les études de M. Umbreit ont surtout pour objet l'exégèse biblique, qu'il envisage à la fois au point de vue critique et esthétique. Dans son grand ouvrage : *Commentaire pratique des prophètes* (Praktischer Commentar Ueber die Propheten des alten Testamentes; Hambourg, 1841-1846, 4 vol; 2ᵉ édit., 1846), il a essayé de concilier l'interprétation orientale philologique de l'Ancien Testament, avec l'interprétation théologique. Les autres écrits relatifs à l'Ancien Testament, et presque tous réimprimés, sont : *le Cantique de l'amour, le plus ancien et le plus beau de l'Orient* (Lied der Liebe, das aelteste, etc.; Gœttingue, 1820); *Traduction et explication du livre de Job* (Uebersetzung und Auslegung des Buches Hiob; Heidelberg, 1824); *Commentaire philologique critique et philosophique des proverbes de Salomon* (Phil. crit. und philosoph. Commentar Ueber die Sprüche Salomons; Ibid., 1826); *Édification chrétienne; traduction et explication des plus beaux psaumes* (Christliche Erbauung, etc.; Hambourg, 1835); *les Points fondamentaux de l'Ancien Testament* (Grundtœne des alt. Test.; Heidelberg, 1843); *le Péché, étude pour servir à la théologie de l'Ancien Testament* (die Sünde, Bei-

trag zur, etc.; Hambourg et Gotha, 1853); *l'Épître aux Romains expliquée par l'Ancien Testament* (der Brief an die Rœmer auf dem Grunde des alt. Test., etc.; Gotha, 1856).

M. Umbreit a publié en outre, avec succès, dans des genres différents : *Commentatio historiam Emimorum-al-Omrah ex Abulfeda exhibens* (Gœttingue, 1816); *le Serviteur de Dieu* (der Knecht Gottes; Hambourg, 1840) et un recueil de *Poésies nouvelles tirées de l'Ancien Testament* (Neue Poesien aus dem alt. Test.; Ibid., 1847). Depuis 1828, il a rédigé, avec M. Ullmann, les *Études et critiques théologiques*, l'une des plus importantes revues de cette nature.

UNSGAARD (Yves-Jean), homme d'État danois, né à Copenhague, le 4 septembre 1797, passa, en 1821, l'examen de fonctionnaire judiciaire, et entra, l'année suivante, comme copiste à la chambre des rentes, où il devint chef de la première section (1841). Il reçut le titre de commandeur du Danebrog en 1848, et la même année, fut nommé grand bailli d'Odensée. Élu membre de la seconde Chambre de l'Assemblée nationale (1850-51), il se fit connaître comme homme politique, et reçut le portefeuille de l'intérieur pour le Danemark proprement dit, dans le cabinet présidé par M. Bang (12 déc. 1854). Le 18 octobre 1856, il a remplacé ce dernier comme ministre de l'intérieur pour toute la monarchie.

UPHAM (Thomas-C....), théologien et philosophe américain, depuis 1824, professeur de psychologie et de morale au collége Baudoin (Maine) était en même temps chargé d'un cours de langue hébraïque. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie où le sens psychologique s'unit à l'esprit religieux : *Éléments de philosophie intellectuelle* (Elements of mental philosophy; New-York, 2 vol. in-12), dont un *Abrégé* sert de manuel classique dans les colléges; *Traité philosophique et classique de la volonté* (Philosophical and practical Treatise on the Will; Ibid., in-12), réfutation des doctrines empiriques sur le libre arbitre; *Aperçu sur les désordres et les imperfections de l'action mentale* (Outlines of imperfect and disordered mental action; Ibid., 1843, in-18); puis, de plusieurs ouvrages sur le mysticisme chrétien : *Principes de la vie intérieure ou la vie cachée* (Principles of the interior, or, etc., Ibid., in-12); *Vie de foi* (Life of faith; Ibid., in-12); *Traité de l'union divine* (Treatise of divine union; Boston, in-12); *Vie et opinions religieuses de Mme Guyon* (Life and religions opinians of Mme Guyon; New-York, 1855, 2 vol. in-12), étude approfondie sur les doctrines de cette femme célèbre, avec un appendice sur la vie et les écrits de Fénelon, etc.

UPPSTROEM (Anders), savant suédois, né le 29 juin 1806, à la forge de Hammarby, en Gestrikland, et fils d'un journalier, dut à la générosité du patron de la forge sa première éducation. Il est devenu professeur à l'École cathédrale d'Upsal et maître de langue gothique à l'Académie de cette ville. Ses travaux sur la langue gothique l'ont fait connaître et estimer en Allemagne. On cite surtout : *Airaggeljo thairh Matthaiu*, fragments de l'évangile de saint Matthieu, texte gothique, accompagné d'explications (Upsal, 1850); et le célèbre *Codex argenteus, sive sacrorum evangeliorum versionis Gothicæ fragmenta* (1854), avec des caractères latins. La première de ces éditions a valu à l'auteur une médaille d'or décernée par l'Académie de Suède, la seconde, une pension de 600 rixdalers banco (1278 fr.), accordée pour trois ans par les États du royaume, et un prix de 300 rixdalers banco donné par le roi. M. Uppstrœm a fourni des mémoires et des articles de critique aux recueils intitulés *Eos* et *Frey*.

URE (Andrew), chimiste anglais, né le 18 mai 1778, à Glasgow, et mort le 2 janvier 1857. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

URQUHART (David), homme politique anglais, fameux adversaire de la politique russe, né en 1805, à Blackenwell (comté de Cromarty), étudia principalement l'économie politique et les langues orientales à l'université d'Oxford, accompagna lord Cochrane en Grèce en 1827, et travailla aux améliorations intérieures de ce pays avec une ardeur qui lui acquit alors beaucoup de considération. Après la paix d'Andrinople, il visita Constantinople et la Turquie, et, à son retour en Angleterre (1841), publia un ouvrage remarquable, *la Turquie et ses ressources* (Turkey and his ressources), où il s'efforce de prouver, dès cette époque, que la politique russe tend à la destruction de la Turquie et à l'affaiblissement des autres puissances, surtout de l'Angleterre, mais que l'empire ottoman a dans son sein des éléments de résistance et de progrès. Bientôt après, M. Urquhart entreprit un long voyage en Allemagne, en Turquie, en Perse, en Asie, surtout dans le but d'étudier l'influence politique et commerciale de la Russie. Pendant son séjour à Constantinople, il publia : *Observations sur la Turquie d'Europe* (Observations on European Turkey), et plusieurs brochures : *l'Angleterre et la Russie* (England and Russia); *le Sultan Mahmoud et Méhémed-Ali-pacha* (the Sultan, etc.). Ces écrits attirèrent l'attention par la hardiesse et la chaleur de conviction avec lesquelles l'auteur exposait les projets de la Russie.

Bien que le Parlement anglais se montrât peu disposé à modifier sa politique, M. Urquhart fut nommé par lord Palmerston, en 1835, secrétaire d'ambassade à Constantinople, quelque temps après la publication du *Portefeuille* (Port-folio), où il mettait à découvert les plus secrètes vues de la Russie. Mais n'ayant pu s'accorder avec l'ambassadeur Ponsonby, il revint en Angleterre et se montra l'ardent adversaire de lord Palmerston, qu'il accusa de tendances russes. En 1840, lorsque la question d'Orient fit craindre une rupture avec la France, il se rendit à Paris, où il soutint une politique qui parut peu nationale et lui aliéna un grand nombre de ses concitoyens. C'est à cette époque qu'il publia son remarquable écrit : *la Crise, ou la France devant les quatre puissances* (Paris, 1840), traduit en français par M. E. Poujade. De retour en Angleterre, et après beaucoup d'efforts infructueux pour arriver au Parlement, il fut élu, en 1847, par la ville de Stafford. Bientôt la révolution française et les agitations politiques de l'Europe diminuèrent l'intérêt qu'avait excité la question d'Orient, et M. Urquhart ne fut pas réélu en 1852. L'année suivante, la rupture avec la Russie pouvait lui rendre un rôle important; mais son opiniâtreté à soutenir, malgré les faits contraires, que le cabinet anglais, de concert avec les Russes, ne travaillait qu'à la ruine de la Turquie, diminua de plus en plus le nombre de ses partisans, et, malgré le retentissement de quelques publications récentes, il ne put rentrer au Parlement.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Urquhart : *Esprit de l'Orient* (Spirit of E.; Londres, 1838); *Exposition des affaires de l'Asie centrale* (Exposition of the affairs, etc., 1840); *les Colonnes d'Hercule*, récit d'un voyage en Espagne et dans le Maroc (The Pillars of Hercules, a narrative, etc.,

1850); *Progrès de la Russie dans l'ouest, le nord et le sud* (Progress of R., etc., 1843); *les Derniers événements dans l'Orient* (Recent events, etc., 1854), etc.

URQUHART (William POLLARD), économiste anglais, né en 1814, au château de Pollard (comté de Westmeath), fut élevé au collége de la Trinité, de l'université de Cambridge, et y prit ses grades. D'abord magistrat à Westmeath, puis à Aberdeen, il fut porté, en 1852, à la Chambre des Communes par le comté de Westmeath, se montra partisan des réformes politiques et administratives, et vota, en 1853, pour le scrutin secret. Il n'a pas été réélu en 1857.

Il a publié plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique, tels que : *François Sforza et son époque* (Life and Times of Francesco Sforza); *Essais sur l'économie politique* (Essays on political économy); différents pamphlets sur la taxation et les impôts, etc.

URQUIZA (don Juste-José DE), général péruvien, né en 1800, dans la province d'Entre-Rios, d'une famille de *gauchos* (paysans), commença à se faire connaître, sous Rosas, dans la lutte des campagnes contre les villes, des fédéraux contre les unitaires. Nommé, en 1842, gouverneur de la province d'Entre-Rios, il envahit l'Uruguay, sous les ordres du général Oribe, et vaincu, une première fois, par le général unitaire Ribera, le mit définitivement en pleine déroute en 1845, à la bataille d'Indiamuerta. Six années encore, il resta dévoué à Rosas, mais, en 1851, lorsque celui-ci renouvela une fois de plus la comédie de son abdication, il le menaça de le prendre au mot, et bientôt publia, dans sa province, un manifeste contre la mauvaise foi du dictateur. Les gouvernements du Brésil et de l'Uruguay signèrent avec lui, contre Rosas et Oribe, un traité d'alliance qui porta son armée à 4000 hommes. Oribe fut réduit à capituler dès le 8 octobre, et le général Urquiza se trouva à la tête d'un corps de 28000 hommes, qui prit le nom d'armée de l'indépendance. Il passa le Parana et atteignit l'ennemi le 3 février 1852 à Santos-Lugares. La supériorité de son artillerie lui donna une victoire facile, mais décisive, qui mit fin à la sanglante dictature de Rosas.

Il lui fallut, à son tour, gouverner au milieu des plus terribles embarras. Après avoir nommé don Vincent de Lopez président provisoire de la république de Buenos-Ayres, il convoqua un congrès de tous les gouverneurs de province, pour donner une constitution définitive à la République Argentine. Il resta cependant général en chef et ministre des affaires étrangères; et bientôt le congrès de Saint-Nicolas le reconnut, à son tour, pour gouverneur provisoire de la République. D'un autre côté, ses opinions fédéralistes et son dévouement aux provinces lui avaient aliéné tout un parti qui se révolta à Buenos-Ayres, déclara la ville émancipée, et nomma Valentin Alsina capitaine général (30 octobre 1852). Aidé du colonel Lagos, le général Urquiza mit le siége devant la ville pendant l'hiver de 1852-1853. Elle fut défendue avec vigueur par le parti unitaire et quelques réfugiés français. Elle allait toutefois céder à un blocus prolongé, lorsqu'une trahison du chef de sa petite escadre força le général de se retirer; il venait d'être nommé pour six années directeur des treize autres États de l'Union par le congrès définitif de Santa-Fé (20 novembre 1853). Il employa sa puissance à rétablir les relations de navigation et de commerce détruites par le gouvernement de Rosas. Dès le 15 juillet 1852, la navigation avait été déclarée libre pour tous les États de la confédération sur le Parana, le Paraguay et la Plata. Un décret ultérieur l'ouvrit aussi aux nations étrangères.

Sans reprendre le titre de président, le général Urquiza en acquit toute l'autorité. On dit que son immense fortune n'était pas étrangère à son influence. En 1861, nommé général en chef de la Confédération argentine, il concentra dans la province de Santa-Fé les milices mobilisées de toutes les autres provinces, pour faire la guerre à Buenos-Ayres. Battu par Mitré, il parlait de donner sa démission, mais il noua des négociations avec lui, fit la paix et resta gouverneur de la province d'Entre-Rios (1862).

USSING (Tage-Algreen), homme d'État et jurisconsulte danois, né à Frédériksberg, en Seelande, le 11 octobre 1797, fils d'un pasteur protestant, alla suivre les cours de droit de l'université de Copenhague. Fort jeune encore, il obtint une place dans les bureaux de l'administration; en 1836, il devint assesseur auprès de la Cour de justice royale et municipale de Copenhague; en 1841, assesseur extraordinaire auprès de la Cour suprême, et bourgmestre de Copenhague; en 1846, conseiller d'État et député de la chancellerie danoise; en 1841, il obtint la place de procureur général du royaume de Danemark. En même temps il se faisait un nom comme professeur de droit, et une popularité comme homme politique. Il obtint une chaire à l'université de Copenhague en 1840. Dès 1830, il avait publié un certain nombre de brochures politiques qui eurent toutes du retentissement.

A la suite d'un voyage en France, en Allemagne et en Italie, il fut élu aux états provinciaux de Roeskilde en 1834. Bientôt l'assemblée le désigna avec M. Bang, directeur de la Banque, pour rédiger sa gazette quotidienne. Ce travail n'empêcha pas M. Ussing d'être l'âme des comités, et de présenter aux états plusieurs projets importants. Il réclama une meilleure organisation des finances, la réunion en une seule des deux Assemblées danoises, la publicité des séances, la complète liberté de la presse, etc. Cet ardent libéralisme ne l'empêcha pas de rester dans les meilleurs termes avec le gouvernement et d'être comblé de ses faveurs. Ses discours, très-applaudis pour les idées de progrès et de réformes qu'ils contenaient, n'allaient pas jusqu'à réclamer les garanties d'une constitution, ni à protester contre la fameuse *loi du roi* qui consacrait encore le régime du bon plaisir en Danemark. Cette prudente réserve, gardée également aux nouveaux états de Roeskilde en 1838, finit par inspirer de la défiance à ses amis politiques, qui se séparèrent enfin de M. Ussing, le jour où il se prononça, malgré la majorité de la Chambre, contre la nécessité d'une constitution.

Envoyé à la diète en 1840, M. Ussing résolut de porter devant l'Assemblée la question des duchés. Selon lui, la dignité nationale ne souffrait pas que le Schleswig-Holstein cessât de faire partie de la monarchie danoise, à l'extinction de la branche directe de la maison d'Oldenbourg; il combattit toutes les objections tirées de l'origine allemande des duchés, de leurs lois, de leur langage et de leurs mœurs, de la lettre des traités. Les discussions et les querelles diplomatiques auxquelles M. Ussing fut mêlé durèrent quatre ans (1844-1848), puis la guerre éclata, et, grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Russie, et à la neutralité de la France, le Danemark se maintint en possession des duchés, après deux ans d'une lutte acharnée (1848-1850).

M. Ussing, nommé député à la diète de 1848,

s'était vu forcé par l'opinion publique de présenter un projet de constitution. Il le fit avec une mesure qui ne satisfit pas les exigences des libéraux, et bientôt le désaccord où il se trouva avec la majorité de son parti sur la loi d'élection, le força de se retirer. Pendant six années il vécut en dehors des affaires politiques. En 1854, le roi l'appela dans son conseil privé.

On a de M. Ussing deux ouvrages très-importants : *Manuel du droit pénal danois* (Haandbog il den danske criminaret; Copenhague, 2e édit., 1841, 2 vol.) et *Traité des servitudes* (Læren om servituter; Ibid., 1846). Il est en outre éditeur depuis 1841 de la *Collection des résolutions et des rescrits royaux*, et, depuis 1850, de la *Collection des lois danoises*.

USSING (Jean-Louis), philologue danois, né à Copenhague, en 1820, fit ses études à l'université de cette ville et voyagea, de 1844 à 1846, en Italie, en Grece et surtout en Thessalie. En 1849, il fut nommé professeur de philologie et d'archéologie à Copenhague. Il est auteur de quelques ouvrages estimés : *Esquisses de voyages dans le Sud* (Reisebilleder fra syden; Copenhague, 1847); *De Nominibus vasorum græcorum* (Ibid., 1841); *Inscriptiones græcæ ineditæ* (Ibid., 1847).

UVAROW (Alexis, comte), écrivain russe, est le fils du célèbre savant et homme d'État de ce nom, créé comte en 1836, mort en 1855. Il s'est fait connaître lui-même par ses voyages au nord de la mer Noire. Il en a consigné les principaux résultats dans un ouvrage intitulé : *Is Sliedowanija o drewnostach Jushnoi Rossii i beregow Tschernago Morja* (Saint-Pétersbourg, 1852).

UWINS (Thomas), peintre anglais, né à Londres, en 1788, mort le 25 août 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

UZÈS (Armand-Géraud-Victurnien-Jacques Emmanuel de Crussol, duc d'), député français, né en 1808, est le chef actuel d'une ancienne famille du Vivarais, élevée dès le XVIe siècle à la duché-pairie. Fils d'un pair de France mort en 1838, il servit quelque temps dans un régiment de cavalerie, et fit, comme volontaire dans l'armée russe la campagne du Balkan, épousa en 1837 Mlle de Talhouet, et siégea, de 1844 à 1848, à la Chambre des Députés, pour l'arrondissement de Bourbonne. Il s'y montra un des plus dévoués partisans de la politique conservatrice et, à propos de l'indemnité Pritchard, il soutint son opinion et son vote l'épée à la main contre le marquis de Calvière. Écarté des assemblées législatives par la révolution de 1848, il fut, en 1852, un des cinq ou six candidats au Corps législatif élus en dehors des choix du gouvernement et représenta la circonscription d'Uzès, où il possède de grands domaines. Il a retiré sa candidature aux élections de 1857. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 decembre 1828. M. le duc d'Uzès a donné quelques articles aux *Annales de la charité*.

V

VACHEROT (Étienne), philosophe français, né à Langres, le 29 juillet 1809, entra à l'École normale en 1827, professa la philosophie plusieurs années en province, se fit recevoir docteur en 1836, et fut choisi l'année suivante par M. Cousin, comme directeur des études à l'École normale. Outre ces fonctions, il remplit celles de maître des conférences de philosophie, et suppléa, pendant l'année 1839, M. Cousin dans sa chaire de la Sorbonne. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, et plus tard, dans les dernières années de la République, l'indépendance et la franchise des doctrines philosophiques exposées dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Institut, donnèrent lieu à des attaques très-vives de la part du clergé et particulièrement de celle de l'abbé Gratry, l'aumônier de l'école. Cette querelle finit, en 1851, par la mise en disponibilité du directeur, déclaré démissionnaire l'année suivante, pour refus de serment. En 1865, candidat à l'Académie des sciences morales et politiques, il s'est vu, malgré la supériorité incontestée de ses titres, repoussé pour ses doctrines peu orthodoxes, comme l'avait été, l'année précédente, M. Littré (voyez ce nom), par l'Académie française. M. Vacherot a été décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1844.

On a en outre de lui : *Théorie des premiers principes suivant Aristote*, et *De Rationis auctoritate, tum in re, tum secundum Anselmum considerata* (1836, in-8), thèses; la rédaction de deux volumes du *Cours d'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle*, professé par M. Cousin en 1819 et 1820 : *École sensualiste* (1839, in-8) et *École écossaise* (1840, in-8), ce dernier volume en collaboration avec son beau-frère, M. Danton; une *Introduction au cours d'histoire de la philosophie morale au XIXe siècle*, du même professeur (1841, in-8); une *Lettre de M. l'abbé Gratry*, en réponse à l'*Étude sur la sophistique contemporaine*, de ce dernier (1851); *la Métaphysique et la science* (1858, 2 vol. in-8; 2e édit. 1863, 3 vol. in-18); *la Démocratie* (1859, in-18), ouvrage qui valut à l'auteur des poursuites judiciaires et, outre l'amende, une condamnation à un an de prison, réduite en appel, à trois mois; *Essais de philosophie critique* (1864, in-8), etc. M. Vacherot a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, et fourni, en 1855, au journal *l'Avenir*, une série d'articles très-remarqués sur l'esprit du XIXe siècle.

VACQUERIE (Auguste), littérateur français, né à Paris, vers 1818, est le frère de Charles Vacquerie, mort si malheureusement près du Havre, en 1843, peu après son mariage avec Léopoldine Hugo. Il fut lui-même, au sortir du collège, un des disciples les plus enthousiastes de l'école romantique, débuta, vers 1840, par des articles de critique dans *le Globe* et dans *l'Époque*, et fut, après la fondation de *l'Événement*, en 1848, un des actifs collaborateurs de cette feuille complétement faite en famille. Depuis la disparition du journal et la dispersion de ses rédacteurs, M. A. Vacquerie a tour à tour habité la France et Jersey, témoignant à la personne et aux œuvres de M. Hugo le même dévouement.

On cite de lui, dans un genre qui affecte d'être grandiose et qui touche au burlesque : *l'Enfer de l'esprit*, poésie (1840); *Demi-teintes*, poésies (1845); *Tragaldabas*, mélodrame incompris, qui eut à la Porte-Saint-Martin une chute complète; *les Funérailles de l'honneur*, drame en 7 actes, conforme à la tradition romantique (1862, Porte-St-Martin); *Jean Baudry*, comédie en 4 actes (1863, Théâtre-Français), le mieux accueilli des essais

dramatiques de l'auteur. M. Vacquerie a encore publié : *Drames de la Grève*, en vers (1855, broch.); *Profils et grimaces* (1856; 4e édit. 1864, in-18), recueil d'articles; *les Miettes de l'histoire*, livre d'impressions sur Jersey (1863, in-8), etc. M. Vacquerie a traduit, avec M. P. Meurice : *Antigone*, d'après Sophocle (1844); *Paroles*, d'après Shakespeare (1845), etc. Il a aussi donné une comédie en vers : *Souvent homme varie* (Français, 1859).

VAERST (Frédéric-Chrétien-Eugène, baron DE), littérateur allemand, né le 10 avril 1792, à Wesel, mort le 16 septembre 1855. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

VAEZ (Jean-Nicolas-Gustave VAN NIEUWENHUYSEN, dit), littérateur français, né à Bruxelles, le 6 décembre 1812, est surtout connu par sa constante collaboration avec M. Alph. Royer. D'abord destiné au barreau, il se tourna vers le théâtre, et fit jouer, de 1829 à 1834, plusieurs pièces à Bruxelles. Il vint ensuite à Paris, s'y lia avec M. A. Royer (voy. ce nom), et signa avec lui toute une série de comédies et d'operas. En 1853, il lui fut associé comme directeur adjoint dans l'administration de l'Odéon, et passa de là avec lui, en juin 1856, à l'Académie Impériale de musique, où il a eu, jusqu'en 1860, le titre de directeur de la scène. Il a entrepris en cette qualité un double voyage en Allemagne et en Italie, à la recherche toujours difficile des ténors. M. Gustave Vaez avait été décoré de la Légion d'honneur en 1856.—Il est mort le 12 mars 1862.

Il faut citer de lui, en dehors de sa collaboration ordinaire : le *Cheval de Grammont*, *les Scènes de la vie privée* (Bruxelles, 1834-35); *il Signor Bazili*, *les Brodequins de Lise*, *le Coffre-fort*, *Mon Parrain de Pontoise*, *Nouvelles d'Espagne*, comédies et vaudevilles en un acte (1836-1847); *le Bourgeois des métiers, ou le Martyr de la patrie*, drame en cinq actes et six tableaux (1849, in-8); puis, avec M. Alph. Royer : *Lucie de Lammermoor*, *la Favorite*, *don Pasquale*, *Othello*, *Robert Bruce*, *Jérusalem*, grands opéras (1842-49); *le Voyage à Pontoise*, *le Bourgeois grand seigneur*, *Mlle Rose*, comédies, etc.

VAILLANT (Jean-Baptiste-Philibert), maréchal de France et sénateur, ministre de la guerre, est né à Dijon, le 6 décembre 1790. Admis à dix-sept ans à l'École polytechnique, il sortit dans le génie et passa quelque temps à l'École de Metz. Ayant rang de sous-lieutenant le 1er octobre 1809, il prit dès ce moment une part active aux dernières campagnes de l'Empire. D'abord lieutenant en premier dans le bataillon des sapeurs envoyés à Dantzick, puis capitaine en second dans les cadres de la grande armée, il fit preuve, pendant la campagne de Russie, d'une énergie et d'un sang-froid tels qu'il fut cité à l'ordre général de l'armée, et, le 8 août 1813, il reçut la croix de la Légion d'honneur; mais à la fin du même mois (30 août), entouré d'ennemis dans un combat inégal, il fut fait prisonnier et sa captivité ne cessa qu'au rétablissement de la paix. Rentré aussitôt dans les rangs de l'armée, il se signala, durant la campagne de 1815, dans les travaux de défense de la capitale et par sa courageuse conduite à Ligny et à Waterloo.

Après la seconde Restauration, M. Vaillant continua, comme officier d'état-major, les sérieux travaux de son art. Nommé capitaine de première classe en 1816, il utilisa ses loisirs en traduisant de l'anglais un *Essai sur les principes et la construction des ponts militaires* (1823, in-8), et devint chef de bataillon en 1826. L'expédition d'Alger lui fournit l'occasion de mettre ses talents en lumière; ce fut lui qui dirigea les opérations du siége du fort l'Empereur, dont l'explosion détermina la capitulation du dey; renversé par un coup de biscaïen, il eut la jambe cassée, dut revenir en France, et fut nommé lieutenant-colonel pour ce brillant fait d'armes (1830). Deux ans plus tard, il assista au siége d'Anvers, qui mit le comble à sa réputation et lui valut le rang de colonel (7 janvier 1833), ainsi que la croix d'officier de l'ordre de Léopold. Envoyé en Algérie, pour diriger les fortifications et commander les troupes du génie (1834), il couvrit en peu de temps ce pays de blockhaus et de remparts fortifiés qui facilitaient les opérations militaires, et prit part aux combats multipliés de cette époque. De retour en France et promu au grade de maréchal de camp (21 octobre 1838), il fut chargé, en 1839, du commandement de l'École polytechnique et appelé, en 1840, à diriger une partie des fortifications de Paris (rive droite).

Devenu lieutenant général (20 octobre 1845), M. Vaillant présida le comité supérieur des fortifications et participa à toutes les grandes discussions qui intéressaient la défense du territoire français, jusqu'au moment où il se joignit à l'armée expéditionnaire d'Italie en qualité de commandant en second (11 mai 1849). Lors du siége de Rome, il sut, en peu de temps, réparer les premières fautes commises, et, par une bonne ligne d'opérations, assura la prise de la ville; le décret qui lui conféra, le 11 décembre 1851, la dignité de maréchal de France, déclare que, quoique placé au second rang, il eut en réalité dans cette campagne la direction effective. Sénateur de droit, il reçut, entre autres faveurs du nouveau régime, la charge de grand maréchal du palais.

Lorsque le maréchal Saint-Arnaud fut mis à la tête de l'armée d'Orient, il lui succéda au ministère de la guerre (11 mars 1854) et s'associa avec autant de zèle que de science à la conduite des mouvements militaires. Il garda ce portefeuille jusqu'en avril 1859 et, lors de la guerre d'Italie, il l'échangea avec le maréchal Randon contre les fonctions de major général de l'armée des Alpes. Il commanda, après la campagne, le corps d'occupation à Milan, jusqu'en mai 1860. Comme maréchal du palais, il a été investi de l'administration de la maison de l'Empereur, avec le titre de ministre par décret du 24 novembre 1860. C'est sous son administration qu'a été effectuée la grande réorganisation de l'École des beaux-arts, en novembre 1863. Un acte plus important encore a été la promulgation de la liberté des théâtres, décrétée par l'Empereur, sur le rapport du maréchal, le 6 janvier 1864. Le maréchal Vaillant a été fait grand-croix de la Légion d'honneur le 12 juillet 1849. Il a été décoré de presque tous les ordres existants.

Élu membre libre de l'Académie des sciences en 1853; membre du bureau des longitudes et titulaire depuis le 26 mars 1862, il en a été le président annuel à plusieurs reprises. On cite encore de lui : *Rapport sur la situation de l'Algérie* (1855, in-4).

VAILLANT (Auguste-Nicolas), marin français, né le 2 juillet 1793, mort le 1er novembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VAÏSSE (Claude-Marius), administrateur français, ancien ministre, né à Marseille, le 8 août 1799, entra dans l'administration dès les premières années du règne de Louis-Philippe. D'abord sous-préfet de Saint-Quentin, il fut nommé, en 1842, préfet des Pyrénées-Orientales et resta à la tête

de ce département jusqu'au mois de février 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, il se rallia, en 1849, au parti de l'Élysée et obtint la préfecture du Nord, poste que rendait difficile l'esprit hostile d'une partie des populations. Il fut appelé, le 24 janvier 1851, à prendre le portefeuille de l'intérieur dans ce cabinet éphémère, pris en dehors de l'Assemblée et de ses fractions politiques, pour l'expédition des affaires. Il se retira le 10 avril suivant et reçut le lendemain la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Après le coup d'État, M. Vaïsse fit partie de la Commission consultative, et, lors de la réorganisation du conseil d'État (janvier 1852), il y fut admis dans la section des travaux publics. Depuis l'Empire, il fut nommé d'abord inspecteur des préfectures (1853), puis sénateur, par décret du 4 décembre 1854.

Chargé de l'administration du département du Rhône, il a opéré dans la ville de Lyon une transformation analogue à celle que subit Paris depuis le rétablissement de l'Empire. Le percement de la rue Impériale, l'édification de la Bourse, une foule de constructions et de travaux d'embellissement signaleront son administration dans la seconde ville de France. M. Vaïsse a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 août 1857 et grand-croix le 22 juin 1863. — Il est mort le 29 août 1864.

VAÏSSE (Marc-Antoine-Henri-Marius), magistrat français, né à Marseille, le 8 septembre 1805, étudia le droit à la Faculté d'Aix et exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale. Entré dans la magistrature après la révolution de Juillet, il fut successivement substitut à Tarascon (13 août 1830), puis à Marseille, procureur du roi à Toulon (1833), avocat général à Aix (1839), procureur du roi à Marseille (1847). Révoqué en 1848, il entra comme vice-président au tribunal de Marseille le 6 février 1849, puis devint procureur général à Nancy (17 mars 1852), avocat général à la Cour de cassation (18 décembre 1852), attaché comme tel à la chambre civile, conseiller à la même Cour (31 octobre 1855), attaché à la chambre criminelle.

Nommé procureur général à la cour de Paris, le 16 août 1856, M. Vaïsse porta la parole à la Cour d'assises de la Seine dans l'affaire de l'assassinat de l'archevêque Sibour. Il est rentré à la Cour de cassation, comme président de la chambre criminelle, le 23 novembre 1857, en remplacement de M. Laplagne-Barris. Il fait en outre partie du conseil municipal de la Seine, et il est devenu conseiller d'État en service ordinaire hors sections en 1856. M. Vaïsse, chevalier de la Légion d'honneur en 1835, officier en 1855, est commandeur depuis le 12 août 1857.

VAISSE (Léon), écrivain pédagogique français, né à Paris, le 29 décembre 1807, entra, en 1826, comme aspirant-instituteur à l'Institution royale des sourds-muets. En 1830, il passa en Amérique et réorganisa les études à l'établissement de New-York. De retour en France, en 1834, il rentra, deux ans plus tard, comme professeur à l'Institution royale des sourds-muets, où il devint, en 1860, censeur chef de l'enseignement. On cite de M. Léon Vaïssé les écrits spéciaux suivants : *le Mécanisme de la parole mis à la portée des sourds-muets de naissance* (1838); *Essai de grammaire symbolique, ou Démonstration de l'analyse grammaticale au moyen d'un système de caractères*..... (1839); *Des conditions et des moyens de l'instruction des sourds-muets* (1848); *De la pantomime comme langage naturel et moyen d'instruction*..... (1854), etc. Il a fourni, en outre, à l'*Encyclopédie moderne* des articles d'histoire, de pédagogie et de l'inguistique.

VALENCE (duc DE). Voy. NARVAEZ.

VALENCIENNES (Achille), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 9 août 1794, se fit connaître, dès 1818, par des *Mémoires* insérés dans les *Annales du Muséum*, et peu après par une traduction des *Observations de zoologie*, de M. de Humboldt. En 1830, il fut nommé professeur d'anatomie à l'École normale, puis titulaire au Muséum d'histoire naturelle, où il professa depuis le cours des animaux inarticulés. Admis à l'Académie des sciences, dans la section d'anatomie et de zoologie, en 1844, comme successeur d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, M. Valenciennes a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1833. — Il est mort le 14 avril 1865.

On a de lui : *Histoire naturelle des poissons*, qu'il a eu l'honneur de commencer avec Cuvier (1829-1849, 11 vol. in-8, publiée aussi dans le format in-4); *Histoire naturelle des mollusques, des annélides et des zoophytes* (1833, in-8); *le Comte de Lacépède* (1859, in-4); de nombreux *Mémoires*, *Recherches* et *Observations* d'histoire naturelle, fournis à divers recueils, et tout ce qui touche à cette science dans le *Voyage autour du monde* de M. Dupetit-Thouars, le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* de d'Orbigny, etc.

VALENTIN (Gabriel-Gustave), physiologiste allemand, né le 8 juillet 1808, à Breslau (Prusse), où il fit toutes ses études, obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Élève favori de M. Purkinje, il publia avec son concours son premier écrit : *De Phænomeno generali fondamentali motus vibratoris continui* (Breslau, 1835). Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, jusqu'en 1845, il fut nommé professeur à l'université de Berne.

On remarque parmi les ouvrages de M. Valentin : *Manuel de l'histoire des phases du développement de l'homme* (Handbuch der Entwickelungsgeschichte, etc.; Berlin, 1835); *De Functionibus nervorum cerebralium et nervi sympathici libri quatuor* (Berne, 1839); *Traité de physiologie de l'homme* (Lehrbuch der Physiologie des Menschen; Brunswick, 1845, 2 vol.; 2ᵉ édit., (1847 et suiv.); *Précis de physiologie de l'homme* (Grundriss der, etc.; Brunswich, 1846, avec 619 gravures et 6 planches; 4ᵉ édit., augmentée, 1855), ouvrage très-répandu en Allemagne.

M. Valentin a rédigé depuis 1683 un *Répertoire d'anatomie et de physiologie* dans lequel il a inséré pendant dix ans ses excellents *Rapports annuels de physiologie*, qui, depuis 1846, ont paru dans les *Rapports de Canstatt-Eisenmann* (Wurtzbourg, jusqu'en 1855, 7 vol. gr. in-4), dont il devint un des principaux collaborateurs.

VALENTINO (N...), musicien français, est né, en 1785, à Lille, où son père, Italien d'origine, était attaché comme chirurgien à l'hôpital militaire. A quatorze ans, il était déjà en état de conduire un orchestre; à vingt ans, il avait un nom estimé en province. En 1813, à Metz, il épousa une nièce de Persais, compositeur distingué, qui le fit venir à Paris. Là il seconda Kreutzer à l'Opéra, partagea avec Habenech les fonctions de chef d'orchestre, puis fut appelé à diriger, sous Plantade, l'orchestre de la chapelle de Charles X. Congédié de l'Opéra, en 1830, par suite d'une mesure d'économie qui frappa en même temps plusieurs artistes éminents, il devint directeur de l'orchestre de l'Opéra-Comique, où il fit exécuter notamment *Zampa* et le *Pré aux Clercs*. En 1835,

il prit la direction des « Concerts-Valentino » consacrés à la musique classique, qui ne réussirent pas, et que remplacèrent plus tard, mais sans participation de sa part, le fameux Bal-Valentino. Retiré à Versailles en 1838, M. Valentino refusa, lors de la maladie d'Habenech, la direction de l'orchestre de l'Opéra et prit définitivement sa retraite. — Il est mort le 28 janvier 1865. *

VALENTIN-SMITH (Joannes-Erhard), magistrat français, né à Trévoux (Ain), le 16 septembre 1796, reçu avocat en 1819, plaida au barreau de Saint-Étienne jusqu'en 1830. Après les journées de Juillet, ses opinions libérales le firent appeler dans la magistrature. D'abord procureur du roi au tribunal de Saint-Étienne (1830), il fut nommé conseiller à la Cour royale de Riom (1837), puis à celle de Lyon (20 mars 1850), enfin à celle de Paris (1er juin 1864). Il a fait partie du conseil général de la Loire. Son *Rapport sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (1835), qui eut trois éditions, le désigna, en 1839, au choix de M. Dufaure, alors ministre des travaux publics, pour remplir les fonctions de secrétaire dans la commission supérieure des chemins de fer, et il eut une grande part aux procès-verbaux, imprimés en 1840. Dix ans plus tard, M. Valentin-Smith fut rappelé par M. Dufaure au sein de la commission des enfants trouvés formée au ministère de l'intérieur (1849). Plus récemment, il reçut du gouvernement impérial la mission d'aller étudier en Angleterre l'organisation des tribunaux de police, surtout la législation relative à la détention préventive, et il fit partie des commissions chargées de préparer la loi nouvelle sur ce sujet. Décoré de la Légion d'honneur, le 25 janvier 1832, il a été promu officier le 11 avril 1863.

Il a publié : *Aperçu sur l'état de la civilisation en France* (1828); *Rapport sur les enfants trouvés de la Seine* (1838), suivi de documents officiels; *Mémoire sur la mendicité* (1848); *De l'Origine de la possession annale* (1854, in-8), avec des Études historiques et critiques sur les actions possessoires; *De la Statistique* (Lyon, 1854, in 8), extrait des *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres de Lyon; *Statistique sommaire du département de l'Ain* (1858, in-8); *Considérations sur l'histoire de la ville de Nantua* (1859, in-4); *Du tribunal de police en Angleterre* (1863, in-8) extrait du *Moniteur;* des lectures à la Sorbonne, insérées dans le recueil du comité des société savantes, spécialement sur les peuples et les institutions de la Gaule, etc.

VALÉRIE (Wilhelmine-Joséphine SIMONIN, dite), actrice française, née en 1834, a suivi, comme élève de M. Samson, les cours du Conservatoire, dont elle sortit, en 1852, avec le premier prix de comédie. Après d'heureux débuts à l'Odéon dans *l'Honneur et l'argent*, elle parut, en juillet 1853, à la Comédie-Française, aborda le rôle de Lisette dans *les Jeux de l'amour et du hasard*, et fut, jusqu'en 1859, pensionnaire de ce théâtre, où elle a surtout réussi dans les personnages comiques et les soubrettes. En 1857, Mlle Valérie, qui avait reçu des leçons de sculpture de M. Mathieu Meusnier, a envoyé au salon une *Tête de bacchante*, médaillon en marbre. A la fin de l'année suivante, elle est allée vivre à Londres, où elle exerça, dit-on, l'art de la reliure, dans lequel elle passait pour exceller.

VALÉRIO (Théodore), peintre et graveur français, né en 1819, aux forges d'Herserange, près de Longwy (Moselle), vint faire ses études à Paris, se livra dès lors à divers essais de peinture et de lithographie, et entra, vers 1834, dans l'atelier de Charlet, dont il fut à la fois l'élève et l'ami. En 1836, il visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile, et rapporta de ces excursions un grand nombre de sujets qu'il a lithographiés. Il débuta au salon, en 1838, par un *Corps de garde flamand*, et exposa successivement des sujets de genre, des portraits et des dessins à la mine de plomb. On remarqua principalement de lui, en 1842, les portraits au crayon de *Charlet* et de *sa Fille;* en 1848, *la Position critique, la Pêche aux écrevisses;* plusieurs aquarelles : *les Apprentis forgerons, Chenil, Jeune fille de Calabre, les Marais Pontins, Rue de Rome, Souvenir de Naples;* etc.

Dès le début de la guerre d'Orient (1852), M. Valério suivit l'armée turque au milieu des principautés danubiennes, et parcourut avec elle la Hongrie, la Bosnie, les frontières militaires. Il commença ainsi la curieuse collection ethnographique dont les études à l'aquarelle ont figuré à l'Exposition universelle de 1855 et aux salons de 1857 et 1859, et qui présente les types les plus saisissants de populations asiatiques encore mal connues. A la première exposition M. Valério avait aussi envoyé six gravures à l'eau-forte, dont les sujets étaient également empruntés à l'Orient; il a complété cette dernière collection par une nouvelle série de planches exécutées à l'eau-forte. Au salon de 1861, il a exposé trois gravures à l'eau-forte : *Pêcheurs Hongrois*, une *Pusto*, un *Musicien Tsigane*, et plusieurs tableaux : le *Ghetto de Sienne, Fortunata, Jeune femme de Sienne tressant la paille, l'Oiseau;* à celui de 1863 : une *Dévideuse à Assise, Paysanne d'Assise*, le *Marché aux Herbes;* et au salon de 1864 : *Gardeuse d'armes, de pipes et de berceaux à l'entrée du monastère de Cettigne*, deux *Etudes de femme Tsigane*, aquarelles, et *Berger des frontières du Montenegro*, gravure. M. Valério a fréquemment travaillé pour les cabinets du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, où sont plusieurs de ses travaux. Il a obtenu une 3e médaille en 1859, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1861.

VALETTE (Claude-Denis-Auguste), jurisconsulte français, né à Salins (Jura), le 15 août 1805, est fils d'un volontaire de la République, qui, officier à seize ans, combattit à Jemmapes, puis passa dans le corps de Hoche avec lequel il fut lié. Doué d'aptitudes très-diverses, M. Valette fut, à neuf ans, reçu comme élève au Conservatoire, et manifesta une vocation musicale remarquable. Mais voulant lui offrir une autre carrière, sa famille le plaça l'année suivante au lycée de Versailles. Il fit son droit à Paris, fut reçu licencié (1827), puis docteur (1830), avec un grand éclat. En 1831, il publia une brochure assez vive contre la pairie héréditaire considérée comme corps politique et judiciaire. Il fut nommé au concours, en 1833, professeur suppléant, puis, en 1837, titulaire de la chaire de droit civil qu'il occupa depuis à la Faculté de droit de Paris. Depuis vingt années, malgré les limites d'un enseignement forcément élémentaire, M. Valette a uni à l'exposition de nos lois civiles toutes les notions historiques et philosophiques propres à les éclairer et à en montrer les origines tour à tour dans la tradition et dans la science. Aussi est-il, hors de l'Ecole et jusqu'en Allemagne, un des plus brillants représentants du droit français. La connaissance des langues et surtout des législations de toute l'Europe lui permet de signaler les *desiderata* de notre code sans jamais en abandonner les principes. En 1840, il devint, avec M. Duvergier, un des directeurs de la *Revue de droit français et étranger*, fondée par M. Fœlix. En 1845, le savant professeur fut nommé par le ministre membre de la

Commission de réforme hypothécaire, auprès de laquelle la Faculté de Paris le délégua comme son rapporteur. Il fut décoré de la Légion d'honneur la même année.

Après la révolution de Février, M. Valette, dont les principes avancés s'unissaient à une grande modération de caractère, fit partie des deux Assemblées nationales, où il fut envoyé par les électeurs du Jura. Le quatrième des huit représentants de ce département à la Constituante, il y fut vice-président du comité de législation, rapporteur de commissions importantes, et prit une part sérieuse et toujours indépendante aux discussions législatives. Il votait, en général, avec le parti républicain modéré. Comme rapporteur, il fut chargé de repousser l'abolition immédiate de tous les majorats, réclamée par M. de Parieu, de demander la publicité des contrats de mariage, de s'opposer à la suppression de la quotité disponible, de demander la suppression légale du travail les dimanches, etc. Il prit aussi la parole dans quelques occasions graves : le 23 juin il rendit compte à l'Assemblée de l'état de l'insurrection qu'il avait visitée sous le feu des barricades. Il avait reçu le général Damesme mourant dans ses bras. Il n'en réclama pas moins l'application régulière des lois aux insurgés et aux journaux, et celle du jury aux délits de presse. Il demanda aussi l'égalité dans la poursuite des coalitions, soit des maîtres, soit des ouvriers, la révision des procès criminels et la réhabilitation des condamnés reconnus innocents, etc., etc. : il s'opposa à la suppression des chaires de droit constitutionnel et d'histoire du droit, et à l'abolition des frais d'examen et de diplôme. M. Valette, qui était revenu à la Législative par une élection partielle, en juillet 1849, prit encore une part sérieuse à la loi hypothécaire, qui, presque achevée, fut interrompue au 2 décembre 1851.

Ses publications les plus considérables, à part les divers articles insérés dans sa revue et dans celle de M. Wolowski, sont les *Notes* qu'il a fournies au *Traité de l'état des personnes* de Proudhon (Paris, 3e édit., 1843, 2 vol. in-8), notes qui, en doublant l'étendue de l'ouvrage, l'ont transformé et mis au courant de la doctrine, de la jurisprudence nouvelle et même des vues législatives de ces dernières années; *De l'effet ordinaire de l'inscription en matière de privilége sur les immeubles* (1843, 2e édit., br. in-8), destiné à éclaircir une matière regardée jusque-là comme inextricable; *De la jurisprudence actuelle en matière d'enregistrement* (1843), satire très-vive contre un vieil abus judiciaire; *Traité des hypothèques* (1846, in-8, tom. Ier, 1re livraison); *Explication sommaire du livre Ier du Code Napoléon* (1859, in-8), complétant les *Notes* sur Proudhon.

VALLADIER (aîné) [de l'Ardèche], ancien représentant du peuple français, né à Vallon (arrondissement de l'Argentière), le 20 novembre 1798, fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, et sorti d'une famille de magistrats, étudia le droit, puis se consacra tout entier à l'agriculture et particulièrement à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie. Partisan des idées libérales, il fut nommé, après 1830, maire de Vallon et conseiller général du département de l'Ardèche. En 1845, il soumit au conseil la question de la réforme électorale. Après la révolution de Février, il donna sa démission, mais fut aussitôt replacé à la tête de sa municipalité. Candidat à l'Assemblée nationale, il fut élu le premier. Il fit partie du comité de l'administration départementale et communale, vota d'abord avec le parti démocratique modéré, puis se rapprocha de la droite et soutint successivement la politique du général Cavaignac et celle de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il retourna à ses travaux agricoles. Maire de Vallon, membre du conseil général de l'Ardèche, il a été décoré de la Légion d'honneur.

VALLAURI (Thomas), philologue italien, né à Chiusa di Cuneo, dans le Piémont, le 23 janvier 1805, fit ses premières études à Mondovi, et fréquenta ensuite l'université de Turin, où il eut pour maîtres de littérature grecque et latine Boucheron et Biamonti. Nommé très-jeune encore professeur de rhétorique, il fut agrégé au collége des sciences et lettres en 1833. Cinq ans plus tard, il devint professeur suppléant d'éloquence grecque et latine à l'université de Turin, et professeur titulaire en 1843.

Il avait commencé deux années auparavant une série de publications qui ont rapport pour la plupart à la littérature nationale ou à la littérature latine. Nous citerons : *Histoire de la poésie en Piémont* (Turin, 1841, 2 volumes); *De la Société littéraire du Piémont* (Ibid., 1844); *Histoire des universités du Piémont* (Ibid., 1846, 3 volumes); une édition refondue du *Dictionnaire latin-italien* de Bazzoni (Ibid., 1850-1854, inachevé) : un *Dictionnaire latin-italien à l'usage des classes* (Turin, 1852-1854); une édition de l'ouvrage d'Ausonius Pompa : *De Differentiis verborum* (1852); de l'*Aulularia*, et du *Miles gloriosus* de Plaute (1853-1854); des *Discours* (Orationes), etc. Mais ses deux travaux les plus importants dans la philologie latine sont : une *Historia critica litterarum latinarum* (Turin, 1849; 3e édit., 1852) et une *Collection à bon marché des historiens classiques latins* (Ibid., 1850-1854, vol. I-XXVIII).

M. Vallauri, renommé surtout comme latiniste, s'est fait aussi connaître comme historien national en publiant : *Fasti rerum gestarum à rege Carolo-Alberto* (Turin, 1843); *Fastes de la maison royale et de la monarchie de Savoie* (Ibid., 1845-1846) et *le Cavalier marin en Piémont* (1847), ouvrages dont on vante autant le style que la valeur historique.

VALLÉE (Louis-René-Oscar DEVALLÉE et DE), magistrat et littérateur français, né à Lamothe-Saint-Héray, le 1er septembre 1821, d'une ancienne famille noble de Poitou, alla faire ses études classiques à Lyon, puis suivit avec succès les cours de droit de Poitiers. En 1842, il s'inscrivit au barreau de cette ville et passa l'année suivante à celui de Paris, auquel il resta attaché jusqu'à la révolution de Février. Le 4 mars 1848, il fut choisi pour substitut du procureur de la République près le tribunal de la Seine. Nommé substitut du procureur général près la Cour d'appel le 28 juin 1852, il est devenu, le 4 novembre 1855, avocat général près la Cour impériale et premier avocat général en 1861. On cite, parmi les causes où il a porté la parole, l'affaire du duel entre MM. Ch. Hugo et Viennot fils, le procès De Guerry contre la communauté de Picpus, celui des héritiers du prince Eugène contre l'éditeur des *Mémoires* du duc de Raguse (1858), etc.

M. de Vallée a publié jusqu'ici : *Antoine Lemaistre et ses contemporains*, études sur le XVIIe siècle (2e édit., 1858, in-8); *les Manieurs d'argent*, études historiques et morales (1720-1857) (1857, in-12, plusieurs éditions), qui furent l'occasion d'une *Lettre* de l'Empereur; *le duc d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau* (1859), d'abord publié dans *le Moniteur*.

VALLÉE (Louis-Léger), ingénieur français, né en 1784, entra en 1800 à l'École polytechnique et fut attaché, en 1803, au service des ponts et chaussées. Employé d'abord aux travaux de l'a-

vant-port de Cherbourg, il devint ingénieur ordinaire en 1808, exécuta, dans le Nord, le desséchement de la vallée de la Scarpe et le canal de la Gensée, passa six années dans le département de Seine-et-Oise (1812-1818), fut promu, en 1821, au grade d'ingénieur en chef, rédigea les projets généraux de la navigation de la Meuse et de l'Aisne (1822-1824), et dirigea, de 1825 à 1832, le canal du Centre. De 1833 à 1839, il étudia les tracés des chemins de fer du Nord. Nommé ensuite inspecteur divisionnaire, il fut, à la fin de 1840, chargé d'une mission en Suisse et présenta aux autorités de Genève un projet de réservoir à exécuter au moyen du Léman pour l'alimentation du Rhône. M. Vallée, nommé inspecteur général le 1er avril 1848, fut admis à la retraite le 1er mai 1851; il a longtemps fait partie du conseil général des pontset chaussées. Il a été nommé, en 1840, officier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux travaux, on distingue : *Traité de géométrie descriptive* (1819, in-4, avec atlas), augmenté, en 1825, d'un second volume; *Traité de la science du dessin* (1821, in-4, pl.; 2e édit., 1838); *Traité de la coupe des pierres* (1828, in-4, pl.); *Exposé général des études faites pour le tracé du chemin de fer du Nord* (1837, in-4); *Du Rhône et du lac de Genève* (1843, in-8), *Changements d'organisation des ponts et chaussées et de l'École polytechnique* (1848-1851, in-8); etc. Il est aussi l'auteur d'une théorie de l'œil et de la vision, qui a donné lieu à un rapport favorable de MM. Pouillet et Babinet devant l'Académie des sciences et qu'il a développée dans son *Cours complet sur la vision de l'homme et des animaux* (1854, in-8); *Des eaux, des travaux publics et du barrage de Genève* (1859).

VALLEIX (François-Louis), médecin français, né à Paris, vers 1820, mort le 12 juillet 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VALLET DE VIRIVILLE (Auguste), archéologue français, né à Paris, le 23 avril 1815, remplit, pendant plusieurs années, les fonctions d'archiviste à Troyes, et fut appelé, en 1847, à l'École des chartes dont il avait été élève, pour y professer en qualité de répétiteur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

On a de lui : *Archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes* (1841, in-8), ouvrage qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie des inscriptions, au concours des antiquités nationales; *Mémoire sur la conquête de l'Égypte* (1842, in-8), traduit du latin de Leibnitz; *Histoire de l'instruction publique en Europe et principalement en France* (1849-1852, gr. in-4, grav.), depuis le christianisme jusqu'à nos jours; *Iconographie historique de la France* (1853, in-8), *Recherches sur Jeanne Darc* (1855), dont il a restitué le véritable nom, et sur *Agnès Sorel* (1855 et 1856, in-7); *les Inventeurs de l'imprimerie en Allemagne* (1858, in-8); *Isabeau de Bavière* (1859, in-8). Il a fourni en outre de nombreux articles d'histoire, de philosophie, d'art et de littérature à la presse périodique, notamment à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, au *Magasin pittoresque*, à *l'Artiste*, à l'*Athenæum français*, à la *Revue de Paris*, etc.

VALLON (Paul-Louis-Marie-Athanase-Léonard), administrateur français, né le 18 mars 1805, à Saint-Dié-sur-Loire (Loir-et-Cher), fit ses études aux colléges de Blois, de Clermont et d'Orléans, suivit les cours de droit et fut reçu licencié, en 1827, à la Faculté de Caen. Entré dans l'administration, en 1825, en qualité de secrétaire particulier du préfet du Calvados, il fut appelé, le 14 novembre 1835, à la sous-préfecture de Rochechouart, et administra successivement les arrondissements de Provins (1839), Bar-sur-Seine (1840), Louviers (1842) et Saint-Omer (1847). Maintenu à ce dernier poste, en 1848, il fut nommé, la même année, préfet des Pyrénées-Orientales, passa, quelques mois après (1849), dans l'Eure, et, en 1851, dans le Maine-et-Loire, où il déploya beaucoup de sang-froid et d'énergie dans la répression des troubles qui éclatèrent à Angers. Au mois d'octobre 1857, il a été nommé préfet du département du Nord. M. Vallon, commandeur de la Légion d'honneur depuis le 31 décembre 1855, a été promu grand officier le 14 août 1862. — Il est mort le 5 novembre 1865.

VALMY (François-Christophe-Édouard DE KELLERMANN, duc DE), homme politique français, né à Paris, le 16 avril 1802, est le petit-fils du célèbre général de la République, Kellermann, créé duc et maréchal par Napoléon. Après avoir fait ses études au collége Sainte-Barbe, et son cours de droit à l'université d'Heidelberg, il fut attaché, dès 1824, à l'ambassade de Constantinople. En 1828, il accompagna en Morée l'armée expéditionnaire, et fut chargé des affaires de Grèce jusqu'à la révolution de Juillet. En 1831, il partit pour Lucerne et conclut, à des conditions avantageuses, le traité qui réglait le licenciement des troupes suisses. Mais son dévouement à la légitimité le fit renoncer à la carrière diplomatique (5 février 1833). Cependant, à la mort du duc de Fitz-James, il se présenta aux électeurs de Toulouse, qui lui conférent leur mandat pour les législatures de 1842 et de 1846. M. de Valmy vota avec l'opposition de droite. Depuis 1848, il est rentré dans la vie privée, et son nom n'a plus reparu qu'à l'occasion d'un procès compliqué auquel a donné lieu la riche succession de la duchesse de Plaisance (1856), dont il était un des héritiers.

On doit à M. de Valmy plusieurs brochures politiques : *Pie IX* (1848); *Réponse à des questions que chacun se fait* (1851); *l'Église et l'État au XIXe siècle* (1861), etc.; puis deux ouvrages importants : *De la Force du droit et du droit de la force* (1850, in-8), qui traite de la restauration du droit divin dans l'ordre politique; *Histoire de la campagne de 1810* (1854, in-8), écrite d'après des documents inédits laissés par le grand-père de l'auteur.

VALROGER (François-Lucien DE), jurisconsulte français, né à Avranches, en 1808, s'est fait recevoir docteur en droit à la Faculté de Caen, en mars 1832. D'abord suppléant, puis titulaire du cours de Code civil à la même Faculté depuis 1837, il a obtenu au concours, en 1850, la chaire d'histoire du droit romain et du droit français à la Faculté de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1851.

VALZ (Jean-Élie-Benjamin), astronome français, né à Nîmes, le 28 mai 1787, successivement chargé du cours d'astronomie dans sa ville natale (1831-34), puis à Montpellier (1835-36), correspondant de l'Académie des sciences depuis 1832, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1838, est devenu, en 1846, directeur de l'Observatoire de Marseille. En juillet 1861, il a été remplacé et a reçu le titre de directeur honoraire. M. Valz est auteur de nombreux *Mémoires*, insérés dans divers recueils scientifiques.

VAMBÉRY (Arminius), voyageur hongrois, né en 1832, à Duna-Szerdahely, dans l'une des plus

grandes îles du Danube, était étudiant à Pesth, lorsque éclata la révolution de 1848. Il se jeta dans le mouvement national hongrois, et prit part au siége de Comorn, où il eut une jambe cassée : il en devait rester boiteux. Lors du triomphe de l'Autriche, il ne dut la vie, au milieu de la répression qui suivit, qu'à sa jeunesse et à sa blessure. Il dut émigrer et passa en Turquie. Pendant plusieurs années, il se livra, à Constantinople, à l'étude des langues orientales, puis s'imagina d'aller chercher dans l'Asie centrale le berceau de la nation magyare. Il fut le premier Européen qui parcourut au delà de la Perse les provinces turkomanes, où tout étranger était assassiné ou vendu comme esclave. Il échappa à tous les dangers, en se déguisant en derviche et en se mêlant à une troupe de pèlerins du pays. Après s'être préparé pendant près de deux ans à son rôle, à l'ambassade ottomane de Téhéran, il en partit en 1863, traversa le désert des Turkomans, visita Khiva, sur l'Oxus, puis la ville principale, Bokkara, où il fut reçu par l'émir, sans être reconnu, Samarkand, la ville sainte de Méchejd, etc., et revint par le sud du désert. Il ramena avec lui à Téhéran, à Constantinople et à Pesth, un de ses compagnons de pèlerinage, un vrai derviche, en lui faisant croire qu'il le conduisait à la Mecque.

M. Vambéry rapporta de cette exploration une foule de notions géographiques, philologiques, ethnographiques, etc., qu'il consigna dans un livre publié simultanément en Hongrie, en Allemagne et en Angleterre, sous le titre de *Relation de voyage dans l'Asie centrale, pendant les années* 1862-1864, *par un faux derviche :* une traduction française en a paru dans *le Tour du Monde*, en 1865, puis en volume (1865, gr. in-8, avec carte et gravures). L'intrépide et savant voyageur a été nommé, à son retour, professeur de langues orientales à l'université de Pesth. *

VAN. Chercher à la lettre qui suit cette particule les noms qui ne se trouveraient pas ici, tels que : HALEN (VAN), LENNEP (VAN), etc.

VAN CLÉEMPUTTE (Lucien-Tyrtée), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1795, étudia d'abord sous son père, membre de l'ancienne École des beaux-arts et inspecteur des prisons, suivit l'atelier de Percier, dès 1813, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1816, sur ce sujet : *Palais pour un Institut royal*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il dessina et envoya : les *Temples de Vesta et d'Hercule*, le *Théâtre de Taormine*, en Sicile, exposés, en 1820, au Palais des beaux-arts, et les restaurations du *Forum de Trajan*, des *Temples de Vénus* et de *la Concorde*, destinées à la collection du duc de Blacas. Avant de rentrer en France, M. Lucien Van Cléemputte avait fait, avec MM. Hackerblac et Forbin, de 1820 à 1822, le voyage de Sicile, dont ils ont publié depuis les détails. A peine de retour, il exécuta le *Tombeau du duc de Plaisance*, au cimetière de l'Est, et dessina plusieurs projets commandés par la préfecture de la Seine. De 1835 à 1837, il éleva la *Halle aux grains* de Dourdan, et, dix ans plus tard, les *Archives* de la Cour des comptes. Il a dirigé aussi les travaux de l'église Sainte-Élisabeth.

M. Lucien Van Cléemputte a plusieurs fois esquissé et exposé au salon des projets importants, notamment, en 1831, un *Plan général d'embellissement pour la place de la Concorde*, un *Palais pour l'exposition des produits de l'industrie*, une *Salle de concerts*, dans l'ancien Tivoli, une *Chaire* pour Saint-Gervais, etc. Il a obtenu une médaille de 2e classe en 1831 et a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

VANDERBURCH (Louis-Émile), littérateur français, né à Paris, en 1794, et fils d'un peintre distingué, fut d'abord professeur d'histoire, puis se tourna vers la littérature, en 1816, et débuta, au théâtre, par la comédie en vers intitulée : *Un Brelan de Gascons, ou C'est un des trois.* Il a signé, depuis près de quarante ans, seul ou en collaboration, une centaine de pièces, dont beaucoup sont restées au répertoire. M. Vanderburch était chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rueil en mars 1862.

Nous citerons de lui, au théâtre, sous son seul nom : *le Procès, ou Racine conciliateur*, comédie en un acte (1822); *la Chaumière béarnaise, ou la Fête du roi*, en un acte (1823); *l'Arc de triomphe*, tableau vaudeville (1824); *Jean de Calais*, comédie en deux actes (1827); *Henri IV en famille*, tableau-vaudeville (1828); *Cotillon III, ou Louis XV chez Mme Dubarry*, en un acte (1831); *la Pendule, la Reine de dix ans*, en un acte (1832); *le Procès du cancan, ou la Chasse aux Pierrots*, en un acte (1834); *Jacques II*, drame en cinq actes (Français, 1835); *Amaglia, ou la Fille du Danube*, drame fantastique en cinq actes (1836); *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois, le Rossignol*, en un acte (1838); *l'Élève de Saumur*, en un acte, *les Camarades du ministre*, comédie en un acte, en vers (1839); *Une Nuit au Louvre*, drame en trois actes (1846); *le Sanglier des Ardennes, ou le Spectre du château*, drame en cinq actes (Gaîté, 1854); *le Sergent Frédéric*, comédie-vaudeville en cinq actes (Ibid., 1855), etc.

En société avec MM. Alboize, Brunswick, Brazier, Dartois, Dupeuty, Clairville, Carmouche, Bayard, de Kock, Leuven, Simonnin, Sardou, etc., M. Vanderburch a donné : *la Salle de police, l'Ennemi intime, le Barbier de Paris, la Dame de la halle, la Maison du faubourg, la Grisette mariée, le Petit souper, l'Enfant de la nature, Un Premier amour, la Nappe et le torchon, le Tailleur et la fée, ou les Chansons de Béranger* (1826-1834); *le Gamin de Paris* (1836); *la Mère Taupin, les Trois portiers, la Veuve Pinchon, Un Oiseau de passage* (1845-49); *la Vie de café* (1850); *Une Maîtresse femme* (1850); *les Trois gamins* (1854); *les Premières armes de Figaro* (1859), etc., etc.

En dehors du théâtre et dans des genres assez différents, il a publié : *Louis XI et Louis XVIII*, en vers (1824); *le Petit neveu de Berquin*, théâtre d'éducation (1825, 2 vol.); *Épître à W. Scott* (1826); *l'Épingle noire*, épisode de 1816 (1829, 4 vol.); *le Vieil Écossais*, souvenirs de France, d'Écosse, etc. (1832); *les Plébéiennes*, chansons populaires et autres (1832); *le Curé de Salbris, ou le Fénelon du village*, histoire contemporaine (1838); *l'Armoire de fer* (2 vol.); *Zizi, Zozo et Zaza* (2 vol.); *le Panier à salade* (2 vol.); *la Maison maudite* (2 vol.); *le Gamin de Paris à Alger* (2 vol.), publiés, de 1841 à 1843, sous le titre général : *les Enfants de Paris; le Brevet d'invention* (2 vol.); *l'Homme de paille* (2 vol.;) *le général Polichinelle* (2 vol.); *Enclume et marteau* (2 vol.); *Lettre d'un Solognot à son voisin de campagne, Louis-Napoléon Bonaparte* (Orléans, 1853, broch.); le *Mémorial français, histoire de l'année*, avec M. Ch. Brainne (1854-1855); *l'Océan*, oratorio (1857), etc., etc.

VANDERBURCH (Jacques-Hippolyte), peintre français, frère du précédent, né à Paris, en 1786, mort à Paris, en 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VAN DER MAELEN (Philippe-Marie-Guillaume), géographe belge, né à Bruxelles, le 25 décembre 1795, fonda, il y a trente ans, dans cette ville,

un établissement géographique pour lequel celui de Perthes à Gotha servit de modèle, et où les études spéciales, facilitées par de précieuses collections de livres, cartes et journaux, ont reçu de notables développements. Il a reçu plusieurs distinctions honorifiques, des prix, la croix de Léopold, une médaille d'or en 1841, etc. Il a été nommé membre d'un grand nombre de corps savants, entre autres, de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut historique de France.

Parmi ses travaux, on remarque : *Atlas universel* (Bruxelles, 1825-1827, 6 vol.), qui renferme en quatre cents feuilles la géographie physique, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde ; *Atlas de l'Europe* (1829-1830), en cent soixante-cinq feuilles; des *Dictionnaires* géographiques spéciaux des provinces de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg, du Limbourg, etc. (1831-1838), rédigés en société avec M. Meisser; une *Carte de la Belgique* (1846), en quatre feuilles; *Dictionnaire des hommes de lettres, savants et artistes de la Belgique* (1837, in-8) etc.

VANE (George-Henry-Robert-Charles-William VANE-TEMPEST, 2e comte), pair d'Angleterre, né en 1821, à Vienne (Autriche), est frère consanguin du marquis de Londonderry (voy. ce nom), dont il est, à défaut de postérité, l'héritier présomptif. Son deuxième titre, sous lequel il a été le plus longtemps connu, est vicomte Seaham. Après avoir fait ses études à Oxford, il servit, de 1845 à 1848, dans les gardes, en qualité de lieutenant, et fut nommé, en 1853, lieutenant-colonel de la milice de Durham. Il représenta ce comté à la Chambre des Communes, de 1847 à 1854, époque où la mort de son père le fit arriver à la Chambre haute; il y vote avec les électeurs modérés. En 1852, il a été nommé député lieutenant des comtés de Mérioneth et de Montgomery. De son mariage avec la fille de sir J. Edwards (1846), il a un fils, *Charles Stewart*, vicomte SEAHAM, né en 1852, à Londres.

VANGEROW (Charles-Adolphe DE), jurisconsulte allemand, né à Schiffelbach, près Marbourg (Hesse-Électorale), le 5 juin 1808, étudia à l'université de Marbourg, devint, en 1830, docteur et agrégé à la Faculté de droit, et fut nommé, en 1837, professeur titulaire, après avoir enseigné, quatre ans, en qualité de professeur adjoint. Depuis 1840, M. de Vangerow a occupé la chaire de droit romain à l'université d'Heidelberg, où il a remplacé A.-F.-J. Thibaut. Il a été nommé successivement conseiller de la cour (1842-46) et enfin conseiller intime (1849).

Le principal ouvrage de M. de Vangerow est son excellent *Traité des Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten; Marbourg, 1851-52, 3 vol.), dont la 6e édition, augmentée et corrigée, a paru en 1855, et qui avait été précédée d'un *Manuel pour servir au cours des Pandectes* (Leitfaden für Pandectenvorlesungen; Ibid., 1837, 3 vol.). On a en outre de lui divers commentaires : *Ad. leg.* 22, § 1er *C. De jure deliberandi* (Ibid., 1830); *Latini Juniani* (Ibid., 1833); *De furto concepto ex lege XII tabularum* (Heidelberg, 1845) et plusieurs articles dans les *Archives de procédure civile* (Archiv für civilitische Praxis), qu'il a rédigées avec les jurisconsultes Franke, de Linde et Mittermaier, et dans les *Annuaires* de Richter.

VANHOVE (Victor), sculpteur belge, né à Renaix, vers 1825, s'est fait remarquer, à nos derniers salons, par quelques envois estimables : *Enfant jouant avec un chat* (1853); *Esclave nègre après la bastonnade*, groupe, à l'Exposition universelle de 1855; *Mlle Amélie Gallait*, buste (1857); il s'est fait aussi remarquer comme peintre au salon de 1863, en exposant ses *Orphelines allant à la messe, environs de Dordrecht;* citons encore son envoi au salon de 1864 : *le Dimanche d'une jeune fille protestante* et un *Portrait*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1855 pour la sculpture, et une 3e médaille en 1863 pour la peinture.

VAN HUEVEL (Jean-Baptiste), médecin belge, né à Bruxelles, le 24 septembre 1802, a fait ses études médicales à l'université de Liége, où il a obtenu le grade de docteur. Il devint plus tard professeur à l'université libre de Bruxelles, et chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité de cette ville. On lui doit l'invention de deux instruments propres à rendre des services dans les cas difficiles que présente la pratique des accouchements : le *pelvimètre*, qui, au lieu des anciennes approximations, donne, avec une certitude mathématique, les dimensions du bassin, et le *forceps-scie*, dont l'emploi se substitue heureusement, dans divers cas, à l'opération césarienne.

M. Van Huevel a écrit un *Mémoire sur la pelvimétrie et sur un nouveau mode de mensuration pelvienne* (Bruxelles, 1840, in-8) et, dans le *Journal* de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles (année 1855), un article intitulé : *Pelvimètre universel. Nouvelle modification du pelvimètre géométrique.* Il a publié, comme éditeur, le *Traité théorique et pratique des accouchements*, de P. Cluzeaux (Bruxelles, 1846, in-8), augmenté de notes et d'un grand nombre de figures réunies en *Atlas*.

VAN MOER (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, vers 1815, a traité surtout le paysage et les intérieurs. Il s'est fixé dans sa ville natale, et a exposé à Paris, à la suite de voyages en Italie et en France : *Intérieur de cour à Bruxelles, Un Corridor à Bruxelles, Un Atelier à Bruxelles* (1853); les deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Cour d'un cocher, l'Église Sainte-Gudule, le Canal Saint-Jean-Saint-Paul, à Venise, la Porte du Palais ducal* et *Saint-Marc*. Citons encore *la Cour du Palais ducal, à Venise* et *la Chapelle Saint-Jean à Saint-Marc de Venise*, qui ont paru au salon de 1861. M. Van Moer a obtenu une 3e médaille en 1853, une 2e en 1855 et un rappel en 1861.

VAN MUYDEN (Jacques-Alfred), peintre suisse, né à Lausanne, en 1818, étudia sous différents maîtres, et notamment à Munich, sous M. Kaulbach. Il s'est fixé depuis quelques années à Rome, après un court séjour en France. Il a envoyé à nos salons : *Chiaruccia, Gardeuse de moutons des Abruzzes* (1850); *Paysans romains à la moisson* (1853); *Réfectoire de capucins à Albano, Une Mère et son Enfant*, à l'Exposition universelle de 1855; *École de petits enfants à Albano, la Visite du Curé, Une Puce* (1859), *Cache-cache, Moine en prière, Capucins dans leur intérieur, les Délices de la maternité* (1861). Il a obtenu une 2e médaille en 1855 et un rappel en 1861.

VAN SCHENDEL (Petrus), peintre belge, né à Breda, en 1806, étudia à l'Académie d'Anvers, comme élève de M. Ph. Van Brée, et traita l'histoire, le genre et le portrait. Il s'est fixé à Bruxelles, et a surtout exposé, tant dans cette ville qu'à Paris: *Marché au clair de lune et aux lumières* (1844); *Un Tonnelier*, effet de lune et de feu; *Intérieur de chaumière, Marchand sur un pont* (1845-47); plusieurs *Marchés hollandais*, toujours avec des effets de clartés combinées;

Marché à la Haye, Vue de Rotterdam, Paysage, etc., admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; *Clair de lune avec incendie, Steven van den Bergh et sa fille lisant une lettre* (1857); *Une jeune fille devant une échoppe* (1861). Cet artiste a obtenu une médaille d'or à Bruxelles en 1845, et à Paris une 3e en 1844 et une 2e en 1847.

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur français, né à Orléans, le 4 avril 1819, commença ses études, assez tard, sous la direction d'un digne ecclésiastique, son oncle, les continua au séminaire d'Orléans, les acheva au collége et remporta, en 1838, le prix d'honneur de philosophie au concours extraordinaire établi par M. de Salvandy entre les divers colléges de France. Admis à l'École normale, il s'y livra à des études très-variées, en se préparant plus spécialement à l'enseignement philosophique. A sa sortie de l'École, il resta une année à Paris, et fut, en 1842, secrétaire particulier de M. V. Cousin, qu'il aida dans ses travaux sur les *Pensées de Pascal*. Reçu agrégé de philosophie en 1843, M. Vapereau, qui professait depuis un an cette classe au collége de Tours, défendit la philosophie, alors très-attaquée dans un discours intitulé : *Du caractère libéral, moral et religieux de la philosophie moderne* (Tours, 1844, in-8). Son cours devint l'objet de diverses dénonciations, malgré lesquelles il fut maintenu pendant dix ans dans sa chaire. Il avait professé, en outre, pendant cinq ans, au même collége, les cours d'allemand, et commencé des études de droit. Lors des restrictions apportées à l'enseignement philosophique, en 1852, M. Vapereau revint à Paris, où, tout en se consacrant à l'enseignement libre, il acheva son droit, se fit recevoir avocat, et inscrire au barreau en 1854.

C'est alors que MM. Hachette lui confièrent la direction du *Dictionnaire universel des Contemporains*. Pendant quatre ans, M. Vapereau s'y est voué tout entier. Depuis, les remaniements inévitables d'un pareil ouvrage lui ont coûté près de huit années de travail assidu (gr. in-8 à deux colonnes, 1re édition, 1858; *Supplément*, 1859; nouvelle édition, refondue et considérablement augmentée, 1861, *Supplément*, 1863; 3e édition, en grande partie renouvelée, 1865).

M. Vapereau a entrepris aussi, sous le titre de *l'Année littéraire et dramatique* (1859-1865), tom. I-VII, in-18), une revue annuelle des principales productions de la littérature française. Il a fourni, en outre, à *la Liberté de penser* des études sur la *Colonie de Mettray*, le *Divorce*, la *Réforme pénitentiaire* (1847-49) et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, divers articles sur des questions qui touchent à la fois au droit et à la philosophie. Il a collaboré à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue française*, etc.

VARENNE (Jacques-Edouard, baron BURIGNOT DE) sénateur français, né à Châlon-sur-Saône, le 21 septembre 1795, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et devint ministre plénipotentiaire en Portugal, après 1830, mais il ne résida guère en ce pays et siégea, de 1842 à 1846, à la Chambre des députés, où l'avaient envoyé les électeurs de Châlon-sur-Saône. Il y prit place dans les rangs de la majorité conservatrice. Destitué de ses fonctions diplomatiques, en 1848, il fut nommé, en 1852, ambassadeur à Berlin, rappelé l'année suivante et élevé à la dignité de sénateur (4 mars 1853). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1841.

VARENNE (comte Charles DE LA), publiciste français, ancien officier au service de l'Italie, est né à Paris, le 2 décembre 1828. Fils d'un garde du corps de Charles X, et nourri des sentiments légitimistes, il était étudiant en droit en 1848, prit une part active à la révolution de Février et fut un des douze délégués nommés par le peuple armé, dans la nuit du 24 au 25, pour rester en permanence auprès du gouvernement provisoire. Lors de l'insurrection de Milan, il courut en Italie, lieu d'origine de sa famille maternelle et où il avait été en partie élevé, et fit, comme officier, dans l'armée sarde, les campagnes de 1848 et 1849. Il revint en France en 1850, et se livra à la politique, également hostile au parti républicain, dont les impatiences avaient perdu la cause italienne et aux idées de restauration impériale. Lorsque la guerre de Crimée amena l'alliance du Piémont avec la France, M. de la Varenne se montra dans plusieurs journaux, *le Messager de Paris, l'Opinion nationale, l'Illustration*, etc., l'ardent défenseur de l'indépendance italienne.

En 1859, il rentra au service actif du Piémont, et, l'année suivante, il alla rejoindre le général Garibaldi à Palerme : le gouvernement dictatorial des Deux-Siciles l'envoya en France, comme son agent politique. Après l'annexion, il s'efforça surtout de servir le nouveau royaume d'Italie par ses publications. Décoré de plusieurs médailles militaires italiennes, il a été promu commandeur des saints Maurice et Lazare, etc.

M. Ch. de la Varenne a publié de nombreux volumes de politique ou de littérature et brochures d'actualité, dont plusieurs ont été réimprimés; nous citerons : *le Gouvernement provisoire et l'Hôtel-de-Ville* (1850); *les Rouges peints par eux-mêmes* (même année); *la Comtesse de Marciac* (1853, in-8), roman historique; *les Autrichiens et l'Italie* (1857, in-18, 4 édit.); *Lettres italiennes* (1858, in-18); *Campagne d'Italie en 1859*, (in-8); *l'Italie centrale* (1860, in-18, 3 édit.); *le Pape et les Romagnes* (in-8); *la Révolution Sicilienne* (même année, in-18, 3 édit.); *Victor-Emmanuel, roi d'Italie* (1861, in-18); *la Vie et la mort du roi Charles-Albert* (1862, in-8); *le roi Victor-Emmanuel* [1820-1864], étude historique et biographique très-complète (1864, in-18); *la Comtesse de Chateaubriand*, drame historique en cinq actes, avec préface (même année, in-8); *la Vérité sur les événements de Turin* en septembre (1864-1865, in-18).

VARENNES (Auguste-Adrien-Edmond de GODDES, marquis DE), littérateur français, né le 24 mars 1801, à Coulommiers (Seine-et-Marne), d'une ancienne famille noble, fut d'abord élevé au collége des Écossais, et suivit les cours des colléges Henri IV et Charlemagne. A vingt ans, il fut attaché au cabinet particulier du vicomte de Sénonnes, secrétaire général de la maison du roi. Au bout de quelques années (1828), il se retira à Coulommiers, où il exerça diverses fonctions municipales. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837. Membre correspondant de l'Académie d'Anvers, il a fait partie du comité de la Société des gens de lettres. — Le marquis de Varennes est mort en février 1864.

On a de lui un recueil de vers, sous le titre de *Simples fables* (1846, in-8, 2e édit., 1853, in-8); *Contes d'automne* (1853, in-8); *Pris au piége*, roman (1854, in-16); puis des *Nouvelles* dans les journaux et les revues. Un article sur les *Cérémonies ecclésiastiques*, dans *le Moyen âge et la Renaissance*, lui a valu les félicitations de Pie IX.

M. de Varennes a aussi cultivé la peinture et la gravure à l'eau-forte. Il a exposé aux salons de 1834 et de 1837 des tableaux de chevalet, entre autres *la Synagogue des Israélites à Paris, un jour solennel*.

VARNHAGEN VON ENSE (Charles-Auguste), écrivain allemand, né le 21 février 1785, à Dusseldorf (Prusse), mort à Berlin, le 10 octobre 1858. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

VASCONCELLOS (Francisco-Diego-Bernardo PEREIRA DE), homme d'État brésilien, né dans la province de Minas-Geraes, en 1794, fit ses études en Portugal, à l'université de Coïmbre, où il fut reçu avocat. De retour en Amérique, il obtint une place de président au tribunal de Fernambouc. Nommé député au congrès brésilien en 1830, il devint l'un des chefs de cette opposition, qui, avec l'aide du favori Barbacena, contraignit l'empereur don Pedro à abdiquer en faveur de son fils. Appelé par la régence à faire partie comme ministre des finances du cabinet Fejo, il fut au Brésil l'un des créateurs du système dit de résistance, et s'aliéna tout le parti radical, à l'aide duquel le sien avait triomphé. Le désarmement de la troupe de ligne et la formation d'une garde nationale semblaient toutefois répondre de ses intentions constitutionnelles, lorsqu'un dissentiment avec son collègue le père Tejo, sur l'opportunité d'une révision de la constitution, le contraignit à sortir du ministère (1833). L'ardente opposition qu'il fit à son adversaire au sein de la Chambre, n'empêcha pas celui-ci de modifier la constitution en 1835, d'établir dans chaque province une assemblée législative investie de pouvoirs presque égaux à ceux de l'assemblée générale, enfin de se faire nommer régent (19 septembre 1837). M. de Vasconcellos revint au ministère à la chute de Tejo, et en sortit encore une fois en 1841, lorsque le nouvel empereur, don Pedro II, déclaré majeur avant l'âge, s'appuya d'abord sur le parti progressiste. Nommé sénateur en 1838 et membre du conseil d'État en 1842, il s'y distingua par son habileté et son éloquence. Éloigné pendant quelque temps des affaires par une attaque de paralysie, il est rentré au ministère de la justice, en 1857, dans le cabinet conservateur que présidait M. d'Olinda.

VASCONCELLOS (Antonio-Augusto TEIXEIRA DE), littérateur portugais, né à Porto, le 1er novembre 1816, se maria dès 1832, entra comme officier au régiment des milices de Penafiel, en 1834, puis termina son droit, fut reçu docteur à Coïmbre, en 1844, et acquit, l'année suivante, l'*Illustraçao*, qu'il dirigea jusqu'en 1846. Il devint alors au milieu des troubles civils, officier d'ordonnance de Sa da Bandeira, puis préfet de Villa-Real, secrétaire de la Junta, rédacteur de *la Revoluçao de setembro*. Il passa à Angola en 1850. Élu président du corps municipal de Lounda, ses démêlés avec le gouverneur général de la colonie provoquèrent son retour en Portugal. En 1853, il fonda *l'Arauto*, puis parcourut l'Europe, et fit, en 1855, partie du congrès de statistique à Paris, où il s'est fixé depuis. Il s'est remarié, en 1856, à la fille de M. Landauer, conseiller de la cour de Wurtemberg. Il est grand officier de Charles III d'Espagne et décoré de divers ordres, membre de l'Institut de Coïmbre (1839), du Conservatoire (1842) et de l'Académie royale des sciences de Lisbonne (1860).

M. T. de Vasconcellos a fondé à Paris, en 1858, la société Ibérique, qui avait pour but de publier divers ouvrages relatifs au Portugal, à l'Espagne et au Brésil. Il a donné le premier volume d'une collection qui devait en avoir vingt-cinq : *le Portugal et la maison de Bragance* (1859, gr. in-8), et pour la même série : *Sampaio* (1859, gr. in-8 et in-32) ; *a Fundaçao da monarchia portuguesa* (Lisbonne, 1860, in-32), etc.

Nous rappellerons parmi ses travaux plus anciens : *Carta philosophica do estudo da historia portuguesa* (1840) ; *o Juramento dos deputados realistas* (1843) ; *Roberto Valença*, roman (1846) ; *Carta do trafico dos Escravos na provincia d'Angola, etc.*, (1853), et un très-grand nombre d'articles et courriers fournis à divers journaux politiques ou littéraires.

VAST-VIMEUX (Charles-Louis, baron), général français, ancien représentant, député, né à la Rochelle, le 26 octobre 1787, mort dans cette ville, le 25 septembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VAST-VIMEUX (Charles-Antoine-Honoré-Alfred), homme politique français, député, fils du précédent, est né le 8 juillet 1826. Il servit d'abord dans la cavalerie, devint capitaine au 12e chasseurs et officier d'ordonnance du prince Napoléon. Membre du conseil général pour le canton d'Aigrefeuille, il devint député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de la Seine-Inférieure, le 17 novembre 1859. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 16931 voix sur 21957 votants. M. le baron Vast-Vimeux a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

VATKE (Jean-Charles-Guillaume), théologien protestant allemand, né le 14 mars 1806, à Behndorf, près Magdebourg (Prusse), fit ses études aux colléges de Helmstedt et de Halle et aux universités de Halle, de Berlin et de Gœttingue, et devint en 1830 agrégé, et en 1837 professeur de théologie à l'université de Berlin.

On cite de lui deux ouvrages importants : *la Religion de l'Ancien Testament* (die Religion des Alten Testaments ; Berlin, 1835, tome 1er) et *la Liberté humaine considérée dans ses rapports avec le péché et avec la grâce divine* (die menschliche Freiheit in ihrem Verhaeltniss zur Sünde und zur gœttlichen Gnade ; Berlin, 1841).

VATIMESNIL (Antoine-François-Henri LEFEBVRE DE), homme politique français, ancien ministre, né en 1789, fit avec distinction ses études de droit à Paris et, à peine reçu avocat (1810), fut choisi par ses confrères, avec MM. Ducaurroy, Demante et Duranton, comme l'un des secrétaires de la conférence de l'ordre. Conseiller auditeur à la Cour impériale en 1812, il vit, au second retour des Bourbons, s'ouvrir devant lui la carrière du ministère public, où il s'acquit promptement de la réputation. Substitut au tribunal civil de la Seine (1815), puis à la Cour royale (1817), il fut surtout remarqué dans plusieurs procès politiques et requit de sévères condamnations contre les poëtes Barthélemy et Béranger. M. de Peyronnet, à son arrivée au ministère de la justice (1822), l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire général, et lui fit donner bientôt les titres de maître des requêtes, puis de conseiller d'État.

Nommé, en 1824, avocat général près la Cour de cassation, M. de Vatimesnil, qui s'était dans l'exercice des fonctions précédentes concilié l'estime générale, se trouva en quelque sorte désigné par l'opinion à faire partie du cabinet conciliateur de M. de Martignac ; il y prit le portefeuille de l'instruction publique (10 février 1828). En peu de temps il opéra dans ce département d'importantes modifications, dont quelques-unes déplurent beaucoup au clergé ; on lui dut surtout l'introduction de l'enseignement des langues vivantes, l'amélioration du sort des professeurs, en faveur desquels il établit un *boni*, maintenu jusqu'en 1850, et qui portait son nom, une amé-

lioration en faveur des instituteurs primaires. Lors de sa retraite, au mois d'août 1829, une députation de l'Université lui offrit une médaille d'honneur en reconnaissance de la sollicitude qu'il lui avait témoignée. Élu député en juin 1830 par Saint-Flour et Valenciennes, il opta pour ce dernier collége, signa l'adresse des 221, resta dans la Chambre après la révolution de Juillet, prit part aux travaux des commissions jusqu'à ce que la Chambre fût dissoute (mai 1834). Rentré au barreau, il y occupa une place honorable et lucrative, siégea plusieurs fois au conseil de l'ordre et fut mis par la chambre des avoués de Paris au nombre de ses conseils.

Après avoir échoué dans plusieurs élections parlementaires, M. de Vatimesnil fut, en 1849, élu représentant de l'Eure à l'Assemblée législative et s'associa à tous les votes de la majorité monarchique. Aux actes qui marquèrent son initiative ou son influence, il faut rapporter le projet de décret relatif à la naturalisation et au séjour des étrangers en France (20 décembre 1849), la loi électorale du 31 mai 1850, dont il prépara et défendit les bases, la loi sur la transportation, par laquelle il réclamait la rétroactivité, la loi organique du 15 mars 1850 sur l'enseignement, etc. Rejeté dans la vie privée à la suite du coup d'État, il s'était fait de nouveau inscrire au tableau des avocats de Paris. — M. de Vatimesnil est mort le 10 novembre 1860. Il était, depuis le 29 octobre 1826, officier de la Légion d'honneur.

Outre de nombreux mémoires judiciaires et des notices insérées dans le *Recueil général des lois et arrêts*, on a de lui des brochures politiques et une traduction française du traité de *la Clémence* (1822) de Sénèque.

VATRY (Alphée BOURDON DE), ancien député français, est né dans la Meurthe, le 27 décembre 1793. Capitaine de hussards à vingt ans, il fut aide de camp du prince Jérôme durant les Cent-Jours et fut chargé d'apporter à Paris les détails de la bataille de Waterloo. Écarté du service militaire sous la Restauration, il devint agent de change, gagna dans les opérations financières une grande fortune et fit un riche mariage. En 1835, il fut envoyé à la Chambre des députés par l'arrondissement de Château-Salins, qu'il continua de représenter jusqu'à la révolution de Février. Il y votait en général avec le parti conservateur. En 1849, il arriva à la Législative, en tête des représentants de la Meurthe et, jusqu'au moment de la dissolution de l'Assemblée, il fit partie de la majorité monarchique. M. de Vatry a publié en 1844 une brochure sur *les Chemins de fer*. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

VAUBLANC (Vincent-Victor-Henri, vicomte DE), historien français, chambellan du roi de Bavière, né à Montpellier (Hérault), le 15 juillet 1803, est fils du chevalier de Vaublanc, inspecteur en chef aux revues, sous l'Empire, mort dans la retraite de Russie. Il vint de 1816 à 1822, achever ses études au collége Louis-le-Grand. Grâce au crédit de son oncle, le comte de Vaublanc, ancien ministre, il fut compris, en 1824, dans la nomination des six premiers auditeurs au conseil d'État, lorsque ce titre fut rétabli. En 1830, il renonça à la carrière administrative, par fidélité à la branche aînée des Bourbons, et se livra à des études approfondies sur l'histoire de la monarchie et de la société françaises au moyen âge. En 1836, il accepta de passer une année en Allemagne auprès du prince royal de Bavière, puis resta attaché à sa personne, comme chambellan et grand maître de la maison de la reine. Il a épousé, en 1841, Mlle Jeanne de Raismes. Il a été nommé membre de plusieurs sociétés savantes et grand-croix de divers ordres étrangers.

M. de Vaublanc a publié le résultat de ses études historiques sous ce titre : *la France au temps des croisades*, ou recherches sur les mœurs et coutumes des Français aux XIIe et XIIIe siècles (1844-1847, 4 vol. in-8), ouvrage important accompagné de planches dessinées par l'auteur sur les manuscrits du temps. On cite aussi de lui : *Un Coup d'œil dans Paris*, ou observations sur des objets d'art et de goût (1861, in-8).

VAUCHELET (Auguste Théophile), peintre français, né à Passy-les-Paris, le 7 mars 1802, entra, vers la fin de 1822, à l'École des beaux-arts et fut en même temps élève de MM. Abel de Pujol et Hersent. Il remporta le second prix de peinture en 1827, et l'un des deux grands prix de Rome au concours de 1829, sur ce sujet *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. Privé de la pension de l'Académie par suite de l'ordre interverti des concours, il débuta par un *Portrait* au salon de l'année suivante. Il a exposé depuis : *la Première naissance* (1831); *la Pauvre jeune fille* (1833); *l'Assomption* (1833); *la Mort de la Vierge* (1837); *la Mort des saints Donatien et Rogatien*, commandé par le ministère de l'intérieur (1839); *la Charité chrétienne* (1846); de nombreux *Portraits* (1831-1849). *La Mort de la Vierge* a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le portrait de *Louis Visconti*. Citons encore le Portrait de *Visconti*, architecte, acheté par le ministre d'État en 1861 et les peintures décoratives qu'il fit cette même année dans la grande salle du Palais du sénat : au milieu, la *France modératrice*, à droite, la *Puissance favorisant le bien*, à gauche la *Prudence empêchant le mal*.

En dehors des tableaux de genre et des sujets religieux, M. Th. Vauchelet a exécuté, au musée de Versailles, la *Capitulation de Magdebourg* et le *Combat d'Ocaña*, dans les campagnes de l'Empire, et, pour la galérie des maréchaux ou lieutenants généraux français, les portraits en pied du *prince Poniatowski*, de *Jacques Choiseul*, de *Joseph Lecourbe*, et divers autres. Il a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1846, un rappel et la décoration de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

VAUCHELLE (André-Jean, baron), administrateur français, intendant militaire, né à Versailles (Seine-et-Oise), le 28 janvier 1779, travailla dans les bureaux militaires attachés aux armées du Rhin, de Hollande et d'Helvétie, fut nommé en 1799 élève commissaire des guerres, et devint en 1801 l'un des trente-cinq adjoints titulaires créés par l'arrêté de l'an VIII. Depuis cette époque jusqu'à la campagne d'Austerlitz, il servit en Allemagne et fut envoyé ensuite à l'armée de Naples (1806) comme sous-intendant de première classe. Successivement commissaire ordonnateur (1809), ordonnateur en chef (1813) et inspecteur aux revues (1814) dans les troupes du roi Murat, il revint en France après la seconde Restauration; mais il ne fut employé qu'en 1817 et avec le rang de sous-inspecteur de troisième classe. De 1824 à 1830, il occupa la chaire d'administration militaire à l'École d'état-major.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Vauchelle fut appelé aux plus hautes fonctions; de l'intendance de la 5e division (Strasbourg), il passa, en 1841, au comité d'infanterie et au conseil d'État, fut chargé, en 1842, d'une mission extraordinaire en Algérie, et dirigea l'année suivante les affaires de cette colonie au ministère de la guerre. Admis à la retraite en 1844, il a été maire de Versailles sous la République, et a fait partie du conseil gé-

néral de Seine-et-Oise. — M. Vauchelle est mort à la fin de février 1860. On a de lui : *Cours d'administration militaire* (1831 et 1853; 3e édit., 3 vol. in-8).

VAUDOYER (Léon), architecte français, né à Paris le 7 juin 1803, étudia sous son père et sous M. Hipp. Le Bas, entra à l'École des beaux-arts en 1819, et y remporta le second prix en 1824, et le grand prix en 1826, sur ce programme : un *Palais pour l'Académie de France à Rome*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya les *Arcs de Trajan* à Ancône et à Bénévent, la *Porte la Majeure*, la *Porte d'Auguste*, à Fano, les *Aqueducs de Claude* et les *Temples de Vénus et de Rome* (1830); ces deux dernières études ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

De retour à Paris en 1832, il éleva, avec David d'Angers, le *Monument national* du général Foy et, depuis, de nombreux tombeaux particuliers. Il fit ensuite, avec son père, les travaux du Conservatoire des arts et métiers, qu'il a continués seul depuis 1849. En 1854, à la suite d'un concours, il a été l'un des deux architectes chargés de la construction de la nouvelle cathédrale de Marseille.

Cet architecte a exposé, en 1855, outre les envois cités plus haut, des *Études architecturales sur la Renaissance*, faites à Orléans pour le comité des monuments historiques; quinze dessins représentant divers points existants ou détruits de cette ville au XVe siècle, et rapprochés de manière à former une vue pittoresque : ils ont valu à l'auteur une 1re médaille.

M. Léon Vaudoyer a été attaché à la commission permanente des monuments historiques, chargé de l'entretien des portes Saint-Denis et Saint-Martin; etc. Chevalier de la Légion d'honneur depuis décembre 1849, il a été promu officier le 15 décembre 1855.

VAUDREY (Claude-Nicolas), officier français, sénateur, né le 25 novembre 1784, à Dijon, mort le 11 mars 1857, au château de Cessey (Côte-d'Or). — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. De ses deux fils, l'un était ingénieur des ponts et chaussées, l'autre capitaine d'artillerie dans la garde impériale.

VAUGHAN (le révérend Robert), publiciste et littérateur anglais, né dans les premières années de ce siècle, docteur en théologie, d'abord desservant d'une chapelle à Kensington, puis professeur d'histoire ancienne et moderne au collége de l'université de Londres, a dirigé depuis une vingtaine d'années la *British Quaterly Review* qu'il a fondée et qu'il a maintenue à un rang honorable dans la presse littéraire. Aujourd'hui il exerce à Manchester les fonctions de principal du collége indépendant du Lancashire.

M. Vaughan, outre les nombreux articles qu'il a fournis à sa revue, a écrit un grand nombre d'ouvrages d'histoire et d'éducation. Nous citerons parmi les premiers : *le Siècle et le Christianisme* (the Age and Christianity); *John de Wycliffe*, étude biographique; une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts*, publiée aux frais de la Société des connaissances utiles; *l'Age des grandes villes* (the Age of great cities; 1843, in-8), examen de la société moderne au point de vue de l'intelligence, de la morale et de la religion.

VAULABELLE (Achille TENAILLE DE), historien français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à Châtel-Censoir (Yonne), en 1799, fut quelque temps attaché, sous la Restauration, au cabinet du préfet de son département; mais bientôt il quitta l'administration pour le journalisme. Il vint à Paris, où il essaya, en 1824, de ressusciter *le Nain jaune*, et fut un des fondateurs du journal *le Pour et le contre*, qui devint *la Révolution de 1830*. Après la chute de Charles X, il continua son opposition au système monarchique, sans se mêler activement à la démocratie militante. En 1838, il entra au *National*, dont il soutint les doctrines avec talent et avec mesure. Mais les travaux du journaliste n'étaient pas alors sa principale préoccupation. Après avoir fait paraître l'*Histoire de l'Égypte moderne de* 1801 *à* 1833 (1835, 2 vol. in-8), il entreprit d'écrire l'*Histoire des deux Restaurations*. Il a consacré à cette œuvre quinze années de recherches consciencieuses et de travail rendu pénible par des difficultés de toute nature. On loua dans ce livre l'abondance et la sûreté des renseignements, la bonne foi des appréciations, la chaleur communiquée au style par un vif amour du pays et de la liberté; et l'appui de toute la presse libérale, lui assura un rapide succès (1844 et suiv., 8 vol. in-8; 3e édition, 1857 et suiv.).

En 1848, M. de Vaulabelle, qui, pour continuer son ouvrage, refusa du gouvernement provisoire les ambassades de Londres et de Berlin, fut élu dans le département de l'Yonne représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 69590 voix : il fit partie de la commission de Constitution, et fut élu président du comité de l'instruction publique. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique : pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy, contre le droit au travail, contre l'abolition et la réduction immédiate de l'impôt du sel, etc. Le général Cavaignac, dont il soutint constamment la politique, lui confia le portefeuille de l'instruction publique après la retraite de M. Carnot (voy. ce nom), et ne le remplaça plus tard que pour satisfaire, par un changement de personnes, aux vœux de la majorité. Durant son passage au pouvoir, M. de Vaulabelle mit un esprit tout à fait gouvernemental au service du système de ménagement adopté par le général Cavaignac à l'égard des anciens conservateurs. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, repoussa la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et pour l'abolition de l'impôt des boissons, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a depuis lors cessé de paraître sur la scène politique, et a consacré ses loisirs à l'achèvement de son *Histoire des deux Restaurations* et à la publication d'une édition nouvelle. Il a préparé en outre une *Histoire de la monarchie de Juillet*, *de la deuxième République et du second Empire*.

VAULABELLE (Éléonore TENAILLE DE), vaudevilliste français, frère du précédent, né à Châtel-Censoir, en octobre 1802, mort en octobre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VAUTHIER (Louis-Léger), ingénieur français, ancien représentant, né, en 1815, à Bergerac (Dordogne), où son père était ingénieur des ponts et chaussées, fut admis, en 1834, dans les premiers rangs à l'École polytechnique et en sortit dans le corps auquel appartenait son père. En 1839, il se rendit au Brésil, où il dirigea les travaux de route et de construction de la province de Fernambouc. De retour en France en 1846, il fut employé successivement dans les départements du Morbihan et du Cher. Partageant les opinions de l'école phalanstérienne, il accueillit la révolution de 1848 avec enthousiasme et fut

envoyé, en 1849, par le département du Cher, comme député à l'Assemblée législative. Compromis presque aussitôt dans le mouvement du 13 juin 1849, et pris au Conservatoire des arts et métiers, il comparut, en octobre, devant la haute cour de Versailles, fut du petit nombre des accusés qui consentirent à répondre, et se vit condamner à la déportation. Détenu successivement à Doullens et à Belle-Ile, il obtint, en 1852, d'être transféré à Sainte-Pélagie; il s'occupa dans le cours de cette détention de diverses publications scientifiques et littéraires, dont quelques-unes parurent dans *le Magasin pittoresque*. En 1855, M. Vauthier obtint son élargissement et passa en Espagne, où il fut employé comme ingénieur. Depuis, il est rentré en France et s'est fixé à Paris.

VAUTHIER-GALLE (André), sculpteur français et graveur de médailles, né à Paris, en janvier 1818, étudia, jeune encore, sous Galle, Blondel et Petitot. A 21 ans, il remporta le premier prix de gravure à l'École des beaux-arts, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis (1839-45). A son retour, il épousa, ainsi que M. Oudiné, une des petites-filles de Galle, son premier maître, dont il joignit le nom au sien.

Pendant son séjour en Italie, M. Vauthier avait fait quelques envois de médaillons et de médailles, copiés dans les cabinets de Rome et le musée Capitolin. Plus tard il exposa divers sujets commandés et des compositions originales, entre autres: *Portrait de Gaspard Monge*, pour le comité des monnaies (1845); *la Bienfaisance secourant les victimes de l'inondation du Midi en* 1840, en bronze, et le *Portrait de Mathieu de Dombasle* (1848); les modèles, en bronze et en plâtre, d'une *Tête de la République*, au concours des monnaies de la même année; puis, de 1850 à 1855, *les Victoires d'Afrique*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Portraits* ou *Médaillons* en bronze, l'*Épreuve* des médailles de récompense du jury des Beaux-Arts; enfin les modèles et médailles de *Bernard de Palissy*, de *Dombasle*, de *Mgr Sibour*, de *MM. Dufresnoy*, *J. B. Jaan*, *Dufresne de La Chauvinière*, *Duvernay*, *Nieuwerkerke* et *Saint-Jean*, admis à l'Exposition universelle.

Les seules statues remarquées de cet artiste sont celles du *Printemps* et d'*Omphale* envoyées aux salons de 1850 et de 1859. Il a obtenu pour la gravure une 2e médaille en 1851.

VAUX D'HARROWDEN (George Mostyn, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1804 à Bath, descend par sa mère des anciens barons de ce nom. Il entra en 1838 à la Chambre des Lords et s'y montra favorable aux mesures du parti libéral. De son mariage avec la fille du colonel Vansittart (1828) il a quatre enfants, dont l'aîné, George-Charles Mostyn, est né en 1830 à Keddington.

VAUZELLES (Jean-Baptiste de), magistrat français, né à Brioude (Haute-Loire), le 26 novembre 1792, mort en septembre 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

Son fils, M. Ludovic de Vauzelles, substitut du procureur général à Orléans, puis conseiller à la cour impériale de cette ville, a cultivé aussi les lettres et publié, outre deux essais de tragédie antique, en vers, *Alceste* (1860, in-18), et *Polyxène*, (1862, in-18), une *Vie de Jacques*, comte de Vintimille, littérateur et savant du XVIe siècle (Orléans, 1865, in-8), etc.

VAVIN (Alexis), homme politique français, né le 2 septembre 1792, étudia le droit à Paris et acheta, en 1822, une charge de notaire qu'il quitta en 1838, après avoir été membre et trésorier de la chambre. L'année suivante, lors du renouvellement de la Chambre des députés, il réussit, avec le concours de l'opposition, à obtenir le mandat des électeurs du XIe arrondissement de Paris et vint prendre place sur les bancs de la gauche. Réélu jusqu'en 1848, il fut chargé, le 9 mars, par le gouvernement provisoire, de la liquidation de l'ancienne liste civile, fonctions qu'il n'accepta qu'à la condition qu'elles fussent gratuites. Estimé de tous pour l'honnêteté de ses sentiments politiques, il fut compris en 1848 et en 1849, au nombre des représentants de la Seine aux deux assemblées républicaines. Ce fut sur ses vives instances que la question de la Pologne fut mise à l'ordre du jour du 15 mai. Démocrate très-modéré, il vota le plus souvent avec la droite, approuva la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai (1850) et la révision de la Constitution. Opposé, toutefois, aux projets de l'Élysée, il fit partie, le 2 décembre 1851, de la réunion du Xe arrondissement et protesta avec énergie contre le coup d'État et rentra dans la vie privée. — M. Vavin est mort le 7 décembre 1863.

VEAUCE (Charles-Eugène de Cadier, baron de), homme politique français, député, est né le 1er janvier 1820. Agronome distingué, il devint maire de Veauce, et entra en 1852 au Conseil général pour le canton ouest de Moulins. Il s'occupa activement de l'amélioration des chevaux et de l'organisation du crédit foncier, sur lequel il publia une notice en 1850. Nommé en 1852 député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Allier, il fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 17 930 voix sur 19016 votants. M. le baron de Veauce a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. On a de lui: *De l'élevage du cheval, des courses et de l'amélioration des races chevalines en France*, (1849.) *

VECHTE ou **WECHTE** (Antoine), sculpteur et orfévre français, né à Vire-sous-Bil (Côte-d'Or), s'est fait, aux salons des beaux-arts ainsi qu'aux expositions de l'industrie, le renom d'un artiste éminent, et a donné, depuis dix ans, des œuvres qui tiennent le premier rang parmi les objets d'art. On a surtout vu de lui: *Vase allégorique*, en argent repoussé, figurant *les Passions vaincues, les Vices de l'homme*, etc. (1847); *l'Harmonie dans l'Olympe*, intérieur de coupe (1848); *le Frappement du rocher*, intérieur d'un plat (1850); *Modèle de Vase* (1855); vase en argent repoussé, composition inspirée par le *Paradis perdu* de Milton, acheté par le ministère d'État (1861), etc. M. Vechte a obtenu une 3e médaille en 1847, une 1re et la décoration de la Légion d'honneur en 1848.

VEHSE (Charles-Édouard), historien allemand, né le 18 décembre 1802, à Freiberg (Saxe), où son père occupait un rang important dans l'industrie et l'administration, fut élevé à l'École des mines, puis alla ensuite étudier le droit à Leipsick et à Gœttingue. Placé aux archives d'État de Dresde en 1825, il y devint secrétaire, lorsqu'il eut obtenu le grade de docteur en droit en 1826, et fut enfin nommé archiviste en 1833. Mais la passion des voyages lui fit quitter sa position en 1838. Il partit alors avec un de ses amis pour l'Amérique, où il ne resta guère plus d'une année. Depuis, il a visité différentes contrées de l'Europe. Longtemps retiré à Dresde et fixé depuis 1843 à Berlin, M. Vehse s'est tenu à l'écart des fonctions publiques et a consacré ses loisirs à d'assez nombreuses publications.

Nous citerons de lui : *Histoire de l'empereur Othon le Grand* (Geschichte Kaiser Ottos der Grossen; Zittau, 1828) ; *Tables de l'histoire universelle et de l'histoire de la civilisation* (Tafeln der Welt und Culturgeschichte; Dresde, 1834) ; *Cours d'histoire universelle* (Vorlesungen über Weltgeschichte; Dresde, 1842, 2 vol.) ; *Shakspeare politique, philosophe et poëte* (Shakspeare als Politiker, Psycholog ung Dichter; Hambourg, 1841, 2 vol.); enfin, le grand ouvrage auquel il doit surtout sa réputation : *Histoire des cours allemandes depuis la réformation* (Geschichte der deutschen Hœfe seit der Reformation; Hambourg, 1851 et suiv., plus de 40 volumes) ; la première partie (Prusse) comprend six volumes ; la seconde (Autriche), 11 volumes; la troisième (maison de Brunswick, 5 volumes; la quatrième (Bavière, Wurtemberg, Bade et Hesse), 5 volumes; la cinquième (maison de Saxe), 7 volumes. La dernière contiendra l'histoire des petites cours, ainsi qu'un appendice formé par l'*Histoire et statistique de la noblesse allemande* (Deutsche Adelsgeschichte und Adelsstatistik).

VEIT (Philippe), peintre allemand, né à Berlin, le 13 février 1793, et beau-fils du célèbre Frédéric Schlegel, fut initié par lui aux théories de la philosophie allemande, et garda de cette première éducation un penchant à l'idéalisme. Lors de la guerre de l'indépendance, il quitta l'Académie de Dresde pour s'engager dans un corps de volontaires et fit les campagnes de 1813 à 1816. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à partir pour Rome, où l'école romantique allemande venait d'être fondée par Overbech et Cornélius, et travailla aux grandes fresques de l'*Histoire de Joseph* dans la villa Bartholdy. Plusieurs des grands tableaux qui ont fait sa réputation se rapportent à ce séjour de Rome ; ce sont *les Sept années d'abondance*, *le Triomphe de la religion* (galerie du Vatican), plusieurs scènes du *Paradis* du Dante (villa Massimi) et la décoration du maître autel de l'église de la Trinité-du-Mont.

Rentré en Allemagne, vers 1826, il fut nommé directeur de l'École des beaux-arts de Staedel à Francfort, et donna dès lors un grand nombre de travaux dont plusieurs sont comptés parmi les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il faut citer : *saint Georges*, *les Deux Marie au tombeau*; des *Portraits* et des fresques. Il ne négligea rien pour encourager ses élèves à se livrer à ce dernier genre, et peignit lui-même, dans la grande salle de l'école, *le Christianisme apportant à l'Allemagne l'art et la civilisation*; les figures allégoriques de l'*Allemagne* et de l'*Italie*, et *le Bouclier d'Achille*. En 1843, à la suite de dissentiments avec M. Lessing, M. Veit quitta l'école de Staedel, et ouvrit un atelier particulier à Francfort. Il termina en 1846 pour la cathédrale de cette ville une *Assomption*, et exécuta pour le roi de Prusse *la Parabole du bon Samaritain* et *les Ténèbres d'Égypte*; enfin, le dessin de la grande fresque de la nouvelle cathédrale de Berlin : *Glorification de la foi chrétienne dans son alliance avec la maison régnante de Prusse.*

VELA (Vincent), sculpteur italien d'origine suisse, né en 1822, à Ligurnetto (canton du Tessin), et fils de pauvres paysans, apprit, dès l'âge de douze ans, à tailler la pierre dans les carrières de Viggio, et manifesta une grande disposition pour la sculpture. A quatorze ans il se rendit à Milan et fut employé aux travaux de restauration de la cathédrale. Il se mit à étudier le dessin avec ardeur, et son frère aîné qui, lui aussi, de simple tailleur de pierre s'était fait artiste à force de talent naturel, le plaça dans l'atelier du sculpteur Cacciatori. Pressé par la misère, il fut obligé de travailler, souvent la nuit, à faire des modèles pour les orfèvres. Il prit part, en 1848, au concours de sculpture ouvert à Venise, et obtint le prix. Le sujet était un bas-relief représentant *le Christ ressuscitant la fille de Jaïre*. Des bustes importants lui étaient déjà confiés, quand sa statue de *la Prière* vint achever sa réputation. Il se rendit à Rome, en 1847, et y fit le modèle de son *Spartacus*; mais il fut appelé tout à coup dans le Tessin, comme milicien suisse, par la guerre du Sunderbund. En 1848, il assista, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance italienne, et il se distingua même au siége de Peschiera. La campagne finie, il reprit son ciseau et exécuta en marbre son *Spartacus*, grande statue qui diffère également par l'idée et la forme du *Spartacus* de M. Foyatier. Cette œuvre, acquise par le duc Antonio Litta, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu une mention.

Nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Milan, M. Vela refusa ce titre et passa à Turin, où il exécuta plusieurs statues, entre autres *l'Espérance* et la *Résignation*, destinées aussi à être placées sur des tombeaux. En 1855, il a achevé, à Bergame, une *Harmonie en pleurs*, pour le monument de Donizetti. Il exposa au salon de 1863 un groupe en marbre *la France et l'Italie*, offert par les dames de Milan à l'Impératrice, qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur (2 juillet 1863).

VELPEAU (Alfred-Armand-Louis-Marie), chirurgien français, membre de l'Institut et de l'Académie impériale de médecine, est né à Brèche (Indre-et-Loire), le 18 mai 1795. Fils d'un honnête maréchal ferrant, qui devait, au besoin, comme tous ses confrères de la campagne, exécuter les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire, le jeune Velpeau passa sa première jeunesse à aider son père dans son métier. Il apprit presque seul à lire et à écrire. Possédé du besoin de s'instruire, il avait trouvé chez son père un ancien *Traité d'hippiatrique* et *le Médecin des pauvres*; il parvint à acquérir quelques notions de médecine pratique, et se fit peu à peu une sorte de réputation par plusieurs cures heureuses opérées dans le village. Enfin un voisin, à qui une telle passion pour l'étude inspira de l'intérêt, lui procura les moyens de la satisfaire. Les progrès de M. Velpeau furent rapides, et il fut envoyé à Tours (mai 1816). Attaché à l'hôpital de cette ville, il dut prendre toutes ses études par la base et se mit à étudier à la fois le latin, le français, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physiologie et toutes les branches de la médecine, et cela au milieu des incroyables privations que lui imposait la modicité de ses ressources. A force d'application au service de l'hôpital, il se fit admettre comme élève interne, et, au bout de quinze mois, fut reçu officier de santé.

Nommé premier élève, en 1818, avec 200 francs d'appointements, il y joignit le revenu d'une petite clientèle, qui lui permit de faire les économies nécessaires pour venir à Paris. Il y vécut avec une sobriété inouïe. Ses anciens maîtres de l'hôpital de Tours, devenus ses amis, vinrent à son secours. Couronné au concours de l'École pratique (1821), puis nommé aide d'anatomie, il fit plusieurs cours qui eurent du succès. Enfin, il passa sa thèse, en mai 1823, et eut le titre de docteur. Il aborda successivement tous les concours. En 1830, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié ; en 1835 il remporta, sur M. Lisfranc, la chaire de clinique chirurgicale. En 1832, il avait été élu membre de l'Académie de médecine, et en 1842, l'Institut l'appela à occuper le fauteuil laissé

vacant par la mort du célèbre Larrey (1842), à l'Académie des sciences. En octobre 1865, M. Velpeau a fait devant cette dernière, à propos de l'épidémie du choléra, une déclaration qui a causé dans le public, une grande émotion : c'est que l'on peut guérir de cette maladie, malgré les remèdes administrés, d'où il résulte, pour le médecin une erreur de bonne foi touchant la prétendue efficacité de traitements également sans valeur. Il a été promu le 11 août 1859, commandeur de la Légion d'honneur.

La clinique faite à la Charité par M. Velpeau est peut-être son principal titre comme chirurgien, et elle a contribué, autant que ses livres, à son influence. C'est, en effet, une des plus remarquables et des plus suivies. M. Velpeau, l'un des premiers de nos chirurgiens, diagnostique promptement et opère avec une grande habileté, malgré l'accident qui l'a privé de l'usage de l'index de la main droite, MM. Jeanselme et Pavillon, ses élèves, ont recueilli et publié trois volumes de ses *Leçons orales*, qui renferment des faits et dissertations de la plus haute importance.

M. Velpeau a publié lui-même un grand nombre de travaux: *Traité d'anatomie chirurgicale* (1825, 2 vol. avec atlas; 3e édit., 1837); *Exposition d'un cas remarquable de maladies cancéreuses avec oblitération de l'aorte* (1825); *Anatomie des régions* (1825-1826), ouvrage refondu, en 1836, sous ce titre: *Anatomie chirurgicale, générale et topographique* (2 vol. in-8, avec atlas); *Traité de l'art des accouchements* (1829, avec figures, 2e édit., 1835, 2 vol. in-8); *Mémoire sur les positions vicieuses du fœtus* (1830); *Recherches sur la cessation spontanée des hémorragies traumatiques primitives et la torsion des artères* (1830); *Nouveaux éléments de médecine opératoire*, avec atlas de 20 planches in-4, représentant les principaux procédés opératoires et les instruments (1832, 2e édit., 1839, 4 vol. in-8, avec atlas), l'un des ouvrages les plus complets et qui jouit de la plus grande autorité; *Embryologie ou ovologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain* (1833), avec quinze planches magnifiques, livre considéré comme l'œuvre la plus remarquable du maître; *Traité de l'opération du trépan dans les plaies de la tête* (1834); *Mémoires sur les convulsions qui surviennent avant, pendant et après l'accouchement* (1834); *Manuel pratique des maladies des yeux* (1840, 1 vol. in-18); *Recherches sur les cavités closes naturelles ou accidentelles de l'économie animale* (1843-1846, 2 parties in-8); *Traité des maladies du sein et de la région mammaire* (Paris, 1853, 2e édit., 1858), etc.; sans parler d'un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les *Bulletins de l'Académie de médecine* et de *Communications* faites à ce corps savant sur les altérations du sang, le cancer, les hémorragies, la résorption purulente, sur le *Traitement du docteur Vriès* (1859), etc., qui attestent la sûreté et la variété des connaissances de M. Velpeau dans tout le vaste domaine de l'art chirurgical.

VENEDEY (Jacob), écrivain et homme politique allemand, né à Cologne, le 24 mai 1805, fit se études à Bonn et à Heidelberg, puis s'occupa quelque temps de droit et d'affaires. Une brochure *Sur le jury* (Ueber das Geschworenengericht; Cologne, 1832) et des rapports avec les sociétés secrètes déterminèrent son arrestation à Manheim en 1832. Mais il parvint à s'échapper et se réfugia en France, à Strasbourg d'abord, puis à Paris. Il y fut inquiété par la police, qui l'interna au Havre à plusieurs reprises. Mais, protégé par des membres de l'Institut, entre autres MM. Arago et Mignet, qui faisaient grand cas de son talent, il résida presque constamment à Paris jusqu'à la révolution de 1848, qui le ramena en Allemagne. Il se mêla de nouveau à la politique, mais avec un esprit de modération qu'on n'attendait pas d'un banni. Membre du parlement préparatoire de Francfort, de la commission des dix-sept, et finalement de l'Assemblée nationale allemande, il siégea parmi les partisans modérés de la démocratie, se prononça ouvertement contre les tentatives insurrectionnelles de Hecker et fut même envoyé comme commissaire dans le Palatinat, avec mission de les réprimer. Il assista aux dernières séances tenues par l'Assemblée nationale à Stuttgart et alla ensuite offrir ses services au Schleswig-Holstein, qui les refusa. Banni de Berlin, puis de Breslau, il vécut deux années à Bonn, et passa en Suisse (1853), où il devint professeur d'histoire à l'université de Zurich.

On doit à M. Venedey un certain nombre d'ouvrages importants: *Voyage et séjour en Normandie* (Reise und Rastage in der Normandie; Leipsick, 1838, 2 vol.); *l'Idée romaine, chrétienne et germanique* (Rœmerthum, Christenthum, Germanenthum; Francfort, 1840); *la France, l'Allemagne et les provinces rhénanes* (Paris, 1840); *la France, l'Allemagne et la Sainte-Alliance* (Paris, 1842); *la Langue et les proverbes de la France et de l'Allemagne* (die Deutschen und Franzosen in Sprache und Sprichwort; Francfort, 1843); *John Hampden* (Bellevue, 1843); *l'Angleterre* (England, Leipsick, 1845, 3 vol.); *l'Irlande* (Ibid., 1844, 2 volumes); *le Sud de la France* (das südliche Frankreich; Francfort, 1846, 2 vol.); *le Schleswig-Holstein en* 1850 (Leipsick, 1850); *Histoire du peuple allemand* (Geschichte des deutschen Volkes; Berlin, 1854-1858, t. I-IV), etc.

VENTIGNANO (César Della Valle, duc de), célèbre auteur dramatique italien et écrivain polygraphe, né à Naples, le 9 février 1777, composa, presque encore enfant, un poëme en cinq chants et en stances, *le Vésuve*, qui ne fut imprimé qu'en 1810. Son poëme de *Lalage dans l'atelier de Canova*, publié en 1812, lui valut l'amitié du grand sculpteur. Il se tourna alors vers le théâtre et écrivit, jusqu'en 1830, une longue suite de tragédies: *Médée*, son chef-d'œuvre; *Hippolyte*, deux *Iphigénies*, *Jeanne Grey*, *Roméo et Juliette*, etc., etc., toutes pièces composées sur un plan régulier et très-simple et écrites avec une grande élégance de style. En 1820, le duc de Ventignano écrivit pour Rossini *Maometto*, devenu *le Siége de Corinthe*.

Il s'occupa ensuite d'économie politique et publia, de 1830 à 1833, diverses brochures: *Sur la Dépréciation des principales denrées*; *Sur le Paupérisme dans le royaume de Naples*, etc., et des *Éléments de statistique*. Il donna aussi, sous le titre d'*Essai*, deux premiers volumes de philosophie de l'histoire, commentaire inachevé de la *Science nouvelle* de Vico.

En 1843, le duc de Ventignano revint à la poésie. Il publia un petit poëme en vers blancs, intitulé: *Souvenirs*, puis, en 1848, une satire politique: *Quatre siècles en quarante ans*. Il écrivit cette même année deux *Essais sur l'éducation de la haute classe et des classes laborieuses*, ainsi que de nombreux articles de journaux et des brochures de circonstance.

Pour venir en aide, par des représentations à bénéfice, à l'institution des salles d'asile, il s'essaya dans la comédie, et donna 18 pièces, entre autres: *Vingt-sept ans après*, *les Deux Siècles*, *l'Opinion publique*, *la Province et la capitale*, *le Poëte et l'économiste*, etc. Ces comédies ont cela de particulier qu'elles s'attaquent surtout aux

vices et aux ridicules de la classe patricienne, à laquelle l'auteur appartient. Le duc de Ventignano a aussi écrit quelques drames. En 1851 parurent ses poésies lyriques, réunies en un seul volume, dans lequel on remarque le poëme des *Pleurs d'Israël*, et, en 1853, son *Tableau philosophique de l'histoire du genre humain*.

Le duc de Ventignano a fréquemment occupé, depuis 1814, des charges publiques importantes, entre autres celles de surintendant général des théâtres et de conseiller à la Cour des comptes.

VENTURA (révér. Père G. D. Joachim), orateur et théologien italien, né à Palerme, le 8 décembre 1792, est le fils de D. Gaud Ventura, baron de Raulica, et de D. Catherine Gattinelli. Il termina ses études à quinze ans, et, par déférence pour le désir de sa mère, il entra chez les jésuites de Palerme, qui lui confièrent aussitôt leur chaire de rhétorique. Quand cette maison eut cessé d'exister, l'abbé Ventura se fit théatin, reçut la prêtrise et débuta avec succès dans la carrière de la prédication. Devenu secrétaire général de l'ordre, il contribua beaucoup à sa restauration, et publia un premier écrit, *la Causa dei regolari al tribunale del bon senso*, qui révéla chez lui une rare aptitude pour la polémique. Il se fit ensuite connaître comme un des plus actifs collaborateurs de l'*Encyclopédie ecclésiastique* et fut nommé censeur de la presse et membre du conseil royal de l'instruction publique du royaume de Naples, malgré la loi qui défendait aux Siciliens d'exercer de telles fonctions hors de la Sicile.

Le P. Ventura profita de son influence pour importer en Italie la nouvelle philosophie catholique éclose en France; il encouragea la traduction de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et traduisit lui-même *la Législation primitive* de M. de Bonald, et *le Pape* de Joseph de Maistre. Cependant il continuait de se livrer à la prédication, et excellait particulièrement dans l'oraison funèbre. Son *Éloge mortuaire de Pie VII*, qui eut au moins vingt éditions, lui valut le surnom de Bossuet italien, au moment où son livre *Sur l'Influence du* XVIe *siècle* était présenté comme le pendant de l'*Histoire des variations*.

Nommé, en 1824, gouverneur général de l'ordre des Théatins, le P. Ventura s'établit à Rome. Le pape voulut lui confier la direction du *Journal ecclésiastique*, où il consentit seulement à donner quelques articles sur l'action civilisatrice de la France. Membre d'une commission de censure avec Mgrs Orioli et Micara, qui devinrent cardinaux, et avec le R. P. Capellari, plus tard Grégoire XVI, il fut promu, la même année, à une chaire de droit public ecclésiastique, puis aux fonctions d'aumônier de l'université. Le P. Ventura marchait dans la voie des honneurs de la prélature, quand d'odieuses accusations le déterminèrent à se démettre du professorat. Il n'en resta pas moins cher au souverain pontife, qui lui confia dès lors les affaires politiques les plus difficiles et les plus délicates. Le concordat du saint-siége avec le duc de Modène; la réconciliation du pape avec Chateaubriand, ambassadeur de France à Rome, que Sa Sainteté ne voulait point recevoir; la reconnaissance de Louis-Philippe par la cour de Rome, comme roi de fait sinon de droit, furent dus à son influence. Il fut question de le nommer évêque, à la prière du duc de Modène, mais Léon XII voulut le garder près de lui.

Un livre d'érudition et de logique, *De methodo philosophandi* (Rome, 1828, in-8, 800 p.), ayant pour objet la restauration de la philosophie chrétienne, dite scolastique, souleva contre le P. Ventura le protestantisme et les gallicans. Lamennais, son ancien ami, l'attaqua, dans *l'Avenir*, avec aigreur. Ce qui n'empêcha pas le P. Ventura de conseiller au pape l'emploi des ménagements et de la douceur vis-à-vis du chef de l'ultramontanisme français. « Toute autre conduite, disait-il, pourrait changer l'apologiste de Rome en fléau de Rome. » D'autres conseils ayant été suivis, il sut calmer encore les premières colères de Lamennais, et lui suggéra l'idée d'un livre sur *les Maux de l'Église et leurs remèdes*, dont trois chapitres, derniers chants du cygne catholique, « composés sous l'inspiration du ciel et presque dans le ciel même, » écrivait le P. Ventura, se conservent au dépôt des affaires de Rome.

Fatigué d'une lutte constante contre d'infatigables ennemis qui calomniaient ses rapports avec Lamennais, le P. Ventura quitta la cour pontificale pour vivre dans la retraite. Pendant dix années, il se livra à l'étude de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église, de saint Thomas surtout, et publia en 1839 son ouvrage des *Beautés de la foi* (3 vol. in-8). C'est aussi l'époque de ses prédications solennelles dans l'église de Saint-André della Valle et à Saint-Pierre de Rome. Il prêcha onze ans de suite à Saint-André l'octave de l'Épiphanie. On compte de lui 150 *Homélies*, dont 75 éditées dans les principales villes d'Italie, forment 5 vol. in-8. C'est aussi dans le même temps que, pour christianiser l'éducation et empêcher les idées païennes de s'infiltrer dans le monde avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, le P. Ventura entreprit à Rome une publication imitée en France par l'abbé Gaume, celle d'un choix d'extraits des Pères de l'Église et des poëtes sacrés, sous le titre de *Bibliotheca parva, seu gratiosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesiæ patrum, ad usum juventutis christianarum litterarum studiosæ* (1839).

Une phase nouvelle s'ouvre dans l'existence du P. Ventura à l'avénement de Pie IX. Le cardinal Mastaï, élu pape, trouve l'émeute aux portes de Rome et se voit contraint de transiger avec elle. Croyant l'alliance possible entre la religion et la liberté, le P. Ventura prononce alors son *Oraison funèbre de O'Connel*, dont l'effet fut si grand, que la quête qui suivit produisit 100000 francs. Les idées avancées de l'orateur lui donnèrent sur la multitude une influence prodigieuse, dont il se servit, au mois de juillet 1847, pour sauver l'église Saint-André du pillage. Quelque temps après, dans un service funèbre en l'honneur des victimes du siége de Vienne, le P. Ventura, à la prière des révolutionnaires modérés, sut encore émouvoir la foule en lui parlant du pape. La révolution marchait. Nul moyen de l'arrêter que d'octroyer une constitution au peuple romain. Le P. Ventura y poussait le pape, mais le pape se décida trop tard. En 1848, il fut nommé par le gouvernement populaire sicilien ministre plénipotentiaire et commissaire extraordinaire à la cour de Rome et n'accepta ces fonctions des mains d'un gouvernement insurrectionnel qu'avec le bon plaisir du saint-père. S'occupant, d'un point de vue élevé, des intérêts respectifs de la Sicile et de Rome, il publia un mémoire sur *l'Indépendance de la Sicile*, un autre sur *la Légitimité des actes du parlement sicilien*, puis un gros volume in-8, intitulé : *Mensonges diplomatiques*. D'accord avec le célèbre abbé Rosmini et avec d'illustres représentants des divers États italiens, le P. Ventura préparait, vers le mois de mai 1848, une confédération italienne, à laquelle eût présidé le pape, mais que la résistance de Gioberti et l'ambition de Charles-Albert firent échouer. Peu après, Pie IX prenait le chemin de l'exil. Le P. Ventura demeura à Rome, où il refusa, malgré l'autorisation du pape, la candidature à l'Assemblée constituante. La république

romaine ne lui paraissait pas viable, et consulté par le général Oudinot sur l'opportunité d'une attaque contre Rome, il répondit : « Vous créerez à la république une force qu'elle n'a pas et vous rendrez le pouvoir papal à peu près impossible. »

Le P. Ventura sortit de Rome le 4 mai et se retira à Civita-Vecchia, sous la protection des armes françaises. Après avoir essayé vainement d'éclairer l'opinion publique sur l'état des esprits en Italie, ne pouvant plus rien, ni pour le pape, ni pour la nation, il partit pour la France, et vint habiter Montpellier, où l'amitié de quelques hommes d'élite et l'hospitalité de l'évêque, M. Thibaut, le consolèrent des attaques et des calomnies dont il devint l'objet. Sa plus grande douleur fut de lire, le 8 septembre, dans un journal, le décret de la congrégation de l'*Index*, qui condamnait son *Discours sur les morts de Vienne*. Il s'inclina devant ce coup de foudre, et comme Fénelon, se rétracta. Il écrivit, à Montpellier, ses *Lettres à un ministre protestant* (1849, in-12), pour répondre à cette ancienne assertion, reprise alors par un ministre de Genève, que saint Pierre n'a jamais mis le pied dans Rome. Cet ouvrage ouvre toute une série d'ouvrages du P. Ventura écrits en français. Il s'exerça aussi, à Montpellier, à prêcher dans notre langue, et après deux ans de séjour et de prédication dans cette ville, il vint à Paris, où l'avait devancé sa réputation.

Le nom du P. Ventura y eut bientôt un grand retentissement, grâce aux curieuses conférences du R. P. théatin avec les savants de l'Observatoire et de l'Institut, grâce surtout à ses sermons et à ses livres. Pendant plusieurs années il sut attirer et retenir dans les églises de la Madeleine et de Saint-Louis-d'Antin un nombreux auditoire, L'originalité un peu étrangère de sa parole, les témérités parfois heureuses d'un style énergique et pittoresque, des mouvements vrais d'éloquence, une science théologique peu commune chez nous, tout contribuait au succès de sa prédication. — Le P. Ventura est mort à Versailles le 2 août 1861.

Le P. Ventura a publié à Paris des livres tour à tour sérieux et agréables : une intéressante *Histoire de Virginie Bruni* (1850, in-12) ; *les Femmes de l'Évangile* (1853, in-12) ; *la Raison philosophique et la raison catholique*, (1852 in-8), avec une *Introduction* de M. l'abbé H. Barbier ; *la Femme catholique* (1854, 3 vol. in-8) ; *Essai sur l'origine des idées* (1853, in-8) ; *École des miracles, ou les OEuvres de la puissance et de la grandeur de J.-C.* (1854-1858, 3 vol. in-18) ; *le Pouvoir chrétien* (1857, in-8) ; *Traité sur le culte de la sainte Vierge, Exposition des lois naturelles de l'ordre social* (1859) ; un *Recueil* de sermons prononcés aux Tuileries, avec une *Introduction* de M. Louis Veuillot ; *la Philosophie chrétienne*, pour faire suite à *la Tradition* (1861, 3 vol. in-8) ; *OEuvres posthumes*, conférences, sermons, etc. (1862, in-8), etc., etc. Les travaux du P. Ventura tous écrits en français, sont comme un hommage à l'universalité de notre langue. « Par vos ouvrages italiens, lui écrivait Mme Isabella Rossi, vous appartenez à nous, par vos ouvrages français vous appartenez à tous. »

VÉRA (A....), philosophe et littérateur français, né en 1818, agrégé de philosophie en 1843, docteur ès lettres, membre de la Société des sciences et des arts de Lille, a professé successivement la philosophie aux collèges de Mont-de-Marsan, Toulon, Lille, Limoges, Rouen, Strasbourg, etc. Il a vécu dans ces derniers temps en Angleterre et a même écrit dans la langue du pays.

M. Véra a publié : *Problème de la certitude. De Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina*, thèses de doctorat ; *Introduction à la philosophie de Hegel* ; *Inquiry in to speculative and experimental science, the History of the christian church*, traduite de l'allemand de Bretschneider, *la Logique de Hégel*, traduite pour la première fois et accompagnée d'un commentaire perpétuel (Paris, 1859, 2 vol. in-8) ; *l'Hégélianisme et la philosophie* (1861, in-8) ; *Mélanges philosophiques* (Naples et Paris, 1862, in-8) ; *Essais de philosophie hegélienne* (1864, in-18) ; *la Philosophie de la nature*, de Hegel, traduite pour la 1re fois, etc. (1863, t. I, in-8) ; Il a fourni des articles à *la Liberté de penser*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue de Lyon*, à *l'Écho du Nord*, à l'*Athenæum* et au *Literarium* anglais, à *l'Emporio italiano*, au *Parlamento* et au *Giornale delle arti è delle industrie*, etc.

VERBOECKHOVEN (Eugène), peintre belge, né à Warneton (Flandre occiendale), en 1799, apprit seul le dessin et s'adonna spécialement à la peinture des animaux. On a de lui : *Moutons surpris par l'orage*, *Convoi de chevaux attaqué par des loups*, *Animaux à la prairie*, *Empsaël*, *étalon arabe*, exposés à Bruxelles, en 1824, et à Paris, en 1841. A l'Exposition universelle de 1855, il envoya une *Bergerie campinoise*, *Brebis et agneaux*, *ou la Bonne mère*, au salon de 1857, deux *Souvenirs d'Écosse* ; à celui de 1861, *Moutons*, *coqs et poules*. Il a fait aussi quelques paysages, dont les plus remarquables sont une *Campagne de Rome* et une *Vue du Mont-d'Or* ; des portraits, notamment ceux de M. *Horace Vernet* et de *Soliman-pacha* (peint en grisaille). Enfin, il s'est essayé dans la sculpture et a donné une statue en plâtre, *la Méditation*, qui atteste un certain mérite. M. Eug. Verbœckhoven, chevalier de l'ordre de Léopold, a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1841, une 3e en 1855, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

VERBOEKHOVEN (Charles-Louis), peintre belge, frère du précédent, né au même lieu, en 1802, fut élève de son frère ; il fit d'abord des animaux ; mais bientôt il se consacra plus spécialement à peindre des marines. Il séjourna longtemps en Hollande, et y prit le sujet de ses principales toiles. On a de lui : *Bâtiments pêcheurs séchant leurs voiles au mouillage* ; *Marée montante* ; *Navires pêcheurs en vue du fort de Lillo près d'Amsterdam*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec une *Vue du port de Flessingue*. Il a obtenu, à Bruxelles, deux médailles de vermeil (1833 et 1836).

VERDÉ-DELISLE (Henri), ou VERDÉ DE L'ISLE, médecin français, né au dernier siècle, fit ses études à Paris, où il exerça sa profession depuis 1818, date de son admission au doctorat. En 1838, il publia un livre sur *la Petite vérole* (in-8), considérée comme agent thérapeutique des affections scrofuleuses et tuberculeuses, et où il attribuait des résultats funestes à la vaccine. Il développa cette théorie dans l'ouvrage suivant : *De la dégénérescence physique de l'espèce humaine déterminée par le vaccin* (1855, in-8). Ses idées, plus ou moins paradoxales, ont produit une assez grande sensation dans le public. M. Verdé-Delisle a été attaché au service médical de la maison de la princesse Mathilde. On cite encore de lui : *Traité pratique et théorique du choléra* (1848, in-8).

Sa femme, Mlle Marie-Ève-Alexandrine PÉRIGNON, née à Paris, en 1805, a cultivé la peinture. Élève de Gros et de son père, elle s'est fait remarquer aux salons par quelques toiles de genre bien

dessinées : *la Lecture de la Bible*, *Charles VII et Agnès Sorel*, *Rubens enfant*, *Rendez-vous de chasse*, *Pensée*, *Souvenir* (1844-1848) et un grand nombre de *Portraits*.

VERDET (Marcel-Émile), mathématicien français né à Nîmes, le 13 mars 1824, fit ses études à Henri IV, fut reçu, en 1842, le sixième, à l'École polytechnique et le premier à l'École normale (section des sciences), pour laquelle il opta. Reçu, également le premier, à l'agrégation des sciences physiques, en 1845, il devint examinateur d'admission à l'École polytechnique, où il a été nommé professeur de physique, en mai 1863. Il était en même temps, depuis plusieurs années, maître de conférence de physique à l'École normale. M. Verdet a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui : *Recherches sur les phénomènes d'induction produits par les décharges électriques* (1848), thèse de physique et de chimie, et différents articles spéciaux dans les journaux et recueils scientifiques.

VERDI (Giuseppe), compositeur italien, né le 9 octobre 1814, à Roncole (duché de Parme) et fils d'un aubergiste de ce village, reçut d'un organiste obscur ses premières leçons, et, grâce à de rares dispositions, eut bientôt dépassé son maître. Par la protection d'Antonio Barezzi, il put se rendre à Milan, où, de 1833 à 1836, il étudia avec ardeur sous la direction de Lavigna, qui se trouvait à la tête du théâtre de la Scala. En 1839, il donna son premier ouvrage à Milan, c'était un drame musical intitulé : *Oberto di San Bonifazio*. Après ce début, qui fut heureux, il fit représenter *Un Giorno di regno*, partition écrite à la hâte, sur un libretto bouffe, et qui eut une chute complète. Découragé, M. Verdi resta dix mois sans travailler; mais, l'année suivante, il se remit à l'œuvre, et écrivit son *Nabucco*, représenté à la Scala, dans le carnaval de 1842, avec un succès éclatant. Compté dès lors parmi les maîtres, du moins en Italie, il produisit successivement, en 1843 : *i Lombardi alla prima crociata;* de 1844 à 1845, *Ernani*, *i Due Foscari*, et *Giovanna d'Arco;* en 1845, à Naples, *Alzire*, qui n'eut point de succès; en 1846, au même théâtre, *Attila*, qui réussit complétement; en 1847, *Macbeth :* cette partition, par laquelle le musicien osait s'attaquer à Shakspeare, fut écrite pour le théâtre de Florence. Le public rappela M. Verdi plus de trente fois à chacune des trois premières représentations; une foule, exaltée d'ailleurs par des allusions politiques, l'escortait à la sortie du théâtre; on lui offrit une couronne de lauriers en or. La même année, M. Verdi faisait représenter à Londres : *Masnadieri*, interprété par Jenny Lind, Gardoni, Lablache, etc. Ce fut à cette époque que la musique du nouveau maestro fut introduite en France. MM. A. Royer et G. Vaëz traduisirent le libretto *dei Lombardi*, représenté à l'Opéra, sous le titre de *Jérusalem*, le 26 novembre 1847.

Dans l'automne de 1848, le *Corsaro*, eut un échec complet à Trieste, et la *Battaglia di Legnano*, représentée à Rome, fut interdite pour la couleur politique du poëme(Vinrent ensuite, à des intervalles très-rapprochés : *Luisa Miller*, à Naples (1849); *Stiffelio*, à Trieste (1850); puis, d'après *le Roi s'amuse* de M. V. Hugo, *il Rigoletto*, à Venise (1851), opéra que M. Verdi regardait comme son chef-d'œuvre, et sur lequel la critique fut très-partagée; *il Trovatore* (*le Trouvère*), joué à Rome pendant le carnaval de 1853; *la Traviata*, dont le sujet n'est autre que celui de *la Dame aux camélias*, et représentée à Venise, la même année.

En juin 1855, pendant l'Exposition universelle, l'Académie impériale de musique a représenté *les Vêpres siciliennes*, écrites pour la scène française, où a été encore transporté *le Trouvère*, en 1857, avec addition de musique nouvelle et ballet. Le Théâtre-Italien a donné, de 1845 à 1860, presque tous les opéras de M. Verdi : *Ernani*, *Nabucco*, *Il Trovatore*, *Rigoletto*, *la Traviata*, etc.

M. Verdi n'a donc pas écrit moins de vingt opéras en dix-sept ans, sans compter : *Aroldo*, *Simone*, *Boccanegra*, *una Vendetta in domino*, joués en Italie, *le Roi Lear*, *Un ballo in maschera*, dont le libretto est la traduction de *Gustave III*, de Scribe. Malgré tous ses succès sur les scènes italiennes, il a été difficilement accepté par le dilettantisme parisien, et ses partitions rencontrèrent en France des préventions et des antipathies profondes auxquelles succéda à la fin une grande vogue. En présence du silence obstiné de Rossini et de la lenteur de production de Meyerbeer, on a dû accueillir un maestro fécond, un talent plein de facilité et d'éclat, sinon un génie créateur, qui vient répondre aux besoins, sans cesse renaissants, d'émotions nouvelles. M. Verdi a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, le 10 décembre 1859, et est devenu associé étranger en remplacement de Meyerbeer, le 15 juin 1864. Il avait été nommé par le czar, en 1862, grand'-croix de l'ordre de Stanislas, distinction qu'aucun artiste n'avait encore obtenue. Il est officier de la Légion d'honneur.

En dehors des beaux-arts, le nom du maestro a joui d'une certaine popularité politique. Il appartenait depuis longtemps au parti du mouvement, et par une singularité remarquable, son nom, formé des cinq initiales de la fameuse devise *Victor-Emmanuel*, *Roi d'Italie* (VERDI), fut pendant plusieurs années le cri adopté dans les mouvements populaires de l'Italie du Nord. M. Verdi a fait lui-même partie, en 1859, de l'assemblée nationale de Parme qui vota l'annexion à la Sardaigne. En 1861, il fut élu député au parlement italien.

VERDIER (Marcel), peintre français, né à Paris, le 20 mai 1817, mort à la fin de 1856. —Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VERDIER (Aymar), architecte français, né à Tours, vers 1818, s'est consacré, sous la direction de M. H. Labrouste, à l'étude et au dessin de l'archéologie monumentale. Il a figuré honorablement à plusieurs salons, depuis 1846, avec des envois, parmi lesquels nous citerons : *Détails et restauration de l'abbaye de Saint-Leu d'Esserant* (1846) ; *Château de Pierrefonds*, *Cathédrale de Rouen* (1847); *Ferme de Meslay*, *Hôpital d'Angers*, *Maison de Provins*, *Maison de Cluny*, *Grande salle du château de Ribeauvillé*, et autres morceaux choisis dans le style gothique (1848) ; *Salle capitulaire de l'ancienne cathédrale de Noyon*, admis, avec plusieurs des précédents, à l'Exposition universelle de 1855. M. Aymar Verdier a obtenu une 1re médaille en 1848, un rappel en 1859, et la décoration de la Légion d'honneur en 1860.

VERGÉ (Charles-Henri), publiciste français, né à Paris, le 22 juillet 1810, fit son droit et prit, en 1840, le grade de docteur. En 1845, il reçut de M. de Salvandy la mission d'étudier en Allemagne l'organisation de l'enseignement du droit et des sciences politiques et administratives, et fut, à son retour, jusqu'en 1848, membre et secrétaire de la haute commission des études de droit. Il s'est renfermé depuis dans la rédaction en chef de la *Jurisprudence générale* et du *Compte rendu*

des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, recueil fondé par lui en 1842, avec le concours de MM. Mignet et Loiseau. M. Vergé a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui : *De la tutelle des impubères et de la tutelle des femmes en droit romain* (1833); *Dictionnaire des huissiers* (1844), avec M. Loiseau; *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique* (1846), à la suite de son voyage en Allemagne; *Diplomates et publicistes* (1856); la traduction du *Droit civil français*, de Zachariæ (1854-1859, 5 vol.), en société avec M. G. Massé; de nombreux articles dans le *Dictionnaire* et le *Journal des économistes*, le *Dictionnaire du commerce et des marchandises*, le *Droit*, le *Moniteur*, etc.

VERGNES (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Tonneins, le 21 janvier 1798, et fils d'un préfet de l'Empire, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Marmande. Il a été quelque temps maire de cette ville. Après la révolution de Février, il fut envoyé, le premier des représentants de Lot-et-Garonne, à la Constituante, par 43 631 voix. Il vota ordinairement avec la fraction non socialiste de la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il reprit sa place au barreau de Marmande. Il a fait partie du conseil général de Lot-et-Garonne.

VERHAEGEN (Pierre-Théodore), homme politique belge, né à Bruxelles, vers 1800, était connu, en 1830, comme un avocat libéral. Il fut nommé député suppléant au Congrès national, par le district de Bruxelles. En 1837, il entra à la Chambre des Représentants. Adversaire déclaré des ministres mixtes et catholiques, il prit souvent la parole pour combattre les prétentions du clergé et pour défendre les droits de l'autorité civile. Il attaqua l'arrêté du 28 août 1838, qui donnait à l'archevêque de Malines un traitement supérieur à celui des ministres du roi. Fondateur et administrateur de l'université libre de Bruxelles, il s'opposa très-vivement à la personnification civile de l'université catholique de Louvain. Mais, en même temps, il demanda une augmentation de traitement pour le clergé subalterne. En 1839, il approuva l'abandon du Luxembourg imposé à la Belgique par la diplomatie européenne. Dans la discussion relative au jury, il demanda que tout citoyen, ne sachant ni lire ni écrire, fût rayé de la liste. Il demanda également que le vote secret n'eût pas lieu pour les crimes politiques et pour les délits de presse; mais ses deux propositions furent rejetées par la Chambre. Il réclama encore, avec insistance, l'augmentation du traitement des magistrats, surtout des juges de paix, et défendit vivement les libertés communales contre le ministère Nothomb.

En 1847, il prit part au Congrès libéral, et la victoire de son parti le porta à la vice-présidence de la Chambre. Il se sépara des radicaux et se montra très-attaché à la Constitution, quand le contre-coup de la révolution de Février parut un moment menacer le trône de Léopold. Il repoussa les idées républicaines, se prononça hautement contre le socialisme, et défendit le droit de propriété, avec autant de chaleur que M. F. de Mérode. Mais, dans les débats relatifs aux institutions de charité, il soutint les droits de l'État contre le parti catholique. Après la retraite de MM. Rogier et Frère-Orban, M. Verhaegen rentra dans l'opposition, et continua de combattre avec une véhémence que l'âge n'affaiblit jamais, l'influence cléricale, redevenue un instant prédominante en Belgique. — Il est mort en décembre 1862, en refusant toute intervention de l'église dans ses funérailles.

VERLAT (Charles), peintre belge, né à Anvers, en 1824, entra, à dix-sept ans, chez M. Nicaise de Keyser, dans l'atelier duquel il étudia le genre historique, et suivit les cours de l'Académie de sa ville natale. Il s'appliquait en même temps à la peinture des animaux et des groupes, qui lui firent plus tard un renom de fantaisiste. Il était déjà connu en Belgique par un double sujet de genre et d'histoire, *les Deux amis*, *le Tintoret instruisant sa fille*, lorsqu'après quelques voyages il vint se fixer à Paris, en 1847. Il a exposé depuis cette époque : une *Étude arabe*, *Deux Loups se disputant une proie* (1847) ; *Buffle surpris par un tigre* (1852) : *Gérard Dow dans l'atelier de Rembrandt* (1853); *Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem*, grande toile historique, commandée par le gouvernement belge ; *Buffles attaqués par un tigre*, *Chien et chat*, *Renard guettant des perdreaux*, *le Canard échappé*, ces deux derniers mis en pendant, sous le titre d'*Espoir* et *Déception* (1855); *Un Coup de collier*, *le Chant du matin*, *le Passage dangereux* (1857); *Convoitise*, *Chasse au chevreuil* (1859) ; *Au loup !* (1861) ; le *Mauvais réveil*, *Une Singerie*, *Chasse aux faisans* (1863). *Un Taureau se défendant contre des loups*, *Un Froid de chien* (1864), etc. Il a obtenu, outre un prix de première classe à Bruxelles, une 3ᵉ médaille à notre salon de 1853, une 2ᵉ en 1855 et un rappel en 1861.

VERMOND (Paul). Voy. GUINOT (Eug.).

VERNET (Émile-Jean-Horace), célèbre peintre français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 30 juin 1789, d'une famille déjà illustre dans la peinture. Son arrière-grand-père, Antoine Vernet, avait une réputation à Avignon ; son aïeul, Joseph, est devenu le premier peintre de marine de son temps ; enfin son père, Carle Vernet, mort en 1836, se rendit célèbre comme peintre de chevaux et de batailles. Malgré son goût précoce pour l'art paternel, le jeune Horace Vernet dut faire toutes les études que comportait l'éducation d'alors, et fut mis au collége des Quatre-Nations. Il fréquenta ensuite les ateliers du dessinateur Michel Moreau, son grand-père paternel, de son oncle l'architecte Chalgrin, et du peintre Vincent. Mais son principal maître fut son père. Pour lui obéir, il présenta au concours une gravure mythologique qui n'eut aucun succès ; en même temps il peignit *la Prise d'une redoute*, qui montra l'artiste de vingt ans déjà infidèle aux traditions contemporaines de David et de Girodet. L'école classique avait déjà reçu le contre-coup des grands événements de l'époque, et s'était résignée à habiller au moins de costumes modernes des torses grecs : M. Horace Vernet, sans esprit de résistance ni de système, mais par la seule tournure de son talent, précipita la révolution. Conscrit en 1807, il fut libéré du service militaire après son mariage. Déjà en faveur à la cour impériale, il donna aux diverses expositions plusieurs tableaux commandés par Marie-Louise et le roi de Westphalie, *le Chien du régiment*, *le Cheval du trompette*, rendirent dès l'abord son nom populaire, et il fut décoré, comme volontaire, en 1814. En 1817, il peignit la *Bataille de Tolosa*, et, en 1819, *le Massacre des mamelouks* (au Luxembourg). Ce dernier tableau, dont la composition contrariait la vérité historique, souleva de vives critiques. Les *Batailles de Jemmapes*, *de Valmy*, *de Hanau*, *de Montmirail*,

la Barrière de Clichy, *le Soldat laboureur*, *le Soldat de Waterloo*, *la Dernière cartouche*, *la Mort de Poniatowski*, *la Défense de Saragosse*, *Joseph Vernet attaché à son mât*, furent exécutés de 1820 à 1823. Toutes les batailles de l'Empire furent refusées par le jury de la Restauration, que blessaient les cocardes tricolores; mais l'artiste fut dédommagé par les applaudissements des journaux, du *Constitutionnel* entre autres, qui en appelèrent au public de l'injustice des juges. Bientôt M. H. Vernet fit son exposition particulière dans son atelier, qui fut encombré tous les jours par les adversaires du gouvernement. Il exposa en 1825 et 1826 ses deux tableaux de *Mazeppa*, et alla donner l'un à la ville d'Avignon, la patrie originaire des Vernet, qui accueillit sa visite par un triomphe. Cependant le gouvernement, jaloux de la protection ostensible accordée à M. Vernet par le duc d'Orléans, voulut ramener l'artiste; on lui commanda les portraits du *duc de Berri*, du *duc d'Angoulême*, un tableau représentant *Une Revue de Charles X au champ de Mars*, la décoration d'un plafond du nouveau musée fondé par le roi. Enfin on lui permit, en 1827, d'exposer *le Pont d'Arcole*. Au même salon parurent: *l'Évasion de M. de Lavalette*, *la Dernière chasse de Louis XVI*, *le Portrait du général Foy*, *Édith cherchant le corps d'Harold*. Ce dernier tableau était un essai de la peinture romantique qui, grâce à Géricault et à M. Eug. Delacroix, prenait déjà le pas sur la peinture grecque de David modifiée, mais non transformée par ses élèves. Il n'eut pas de succès.

M. Horace Vernet, qui venait d'être nommé directeur de l'École de Rome, à la place de Guérin, partit pour l'Italie. Il y étudia les maîtres du XVIe siècle et s'en inspira pour de nouvelles compositions: *Un combat de brigands contre des carabiniers du pape*, *la Confession du brigand* (détruit à Neuilly en 1848), *le Départ pour la chasse dans les Marais Pontins*, *l'Arrestation des princes au Palais-Royal par ordre d'Anne d'Autriche* (détruit à Neuilly), *Judith et Holopherne*, *le Pape Pie VIII porté dans la basilique de Saint-Pierre*, *Rencontre de Raphaël et de Michel-Ange au Vatican*, le *Portrait de Vittoria d'Albano*, etc. Ces divers tableaux, et *le duc d'Orléans se rendant à l'hôtel de ville le 31 juillet* 1830, envoyés aux expositions, de 1829 à 1833, eurent des fortunes différentes et furent les uns très-admirés, les autres très-maltraités par la critique. M. Horace Vernet, de retour en France, exposa au salon de 1836 quatre épisodes tirés des batailles d'*Iéna*, de *Friedland*, de *Wagram* et de *Fontenoy*. Peintre favori de la monarchie de Juillet, il fut chargé par le roi de décorer de ses toiles toute la galerie de Constantine au musée de Versailles. Après avoir fait plusieurs voyages en Afrique et étudié des sujets sur les lieux mêmes, il commença son œuvre et l'acheva en six ans. Trois *Épisodes* du siége de Constantine, *l'Attaque de la citadelle d'Anvers*, *l'Occupation du col du Teniah de Mouzaïa*, *le Bombardement de Saint-Jean d'Ulloa*, *la Prise de Bougie*, *l'Occupation d'Ancône*, *l'Entrée en Belgique*, *la Flotte forçant l'entrée du Tage*, etc., etc., sont les principales scènes de cette véritable épopée. Cependant M. Vernet produisait en même temps des tableaux de genre, la plupart empruntés aux mœurs ou à l'histoire de l'Orient: *Abraham renvoyant Agar*, *Rebecca donnant à boire à Éliézer*, *la Chasse aux lions*. Louis-Philippe, pour le récompenser, lui offrit la pairie, mais l'artiste déclina cet honneur, et déjà la familiarité du roi et du peintre s'était refroidie, lorsque M. Vernet refusa de faire mentir l'histoire et de peindre Louis XIV montant à l'assaut de Valenciennes. Il en résulta une brouille, à la suite de laquelle M. Vernet partit pour la Russie. Il fut accueilli avec enthousiasme par l'empereur Nicolas. De retour en France, après la mort du duc d'Orléans, il se réconcilia avec le roi et peignit en huit mois *la prise de la Smala* (1845), puis la *Bataille d'Isly* (1846), qui ont eu un succès populaire. En 1856, il envoya au salon un épisode du siége de Rome, *le Bastion n° 9*, qui fut reçu avec une certaine froideur. Outre cette foule de toiles historiques, M. H. Vernet a peint de nombreux portraits, entre autres ceux de *Napoléon Ier*, du *duc d'Orléans*, du maréchal *Gouvion Saint-Cyr*, de *Louis-Philippe* et de ses fils, et plus récemment celui de *Napoléon III*. Le portrait du *frère Philippe*, exposé en 1844, est resté un des meilleurs du peintre. A l'exposition universelle de 1855 il a pu réunir quelques-unes de ses plus grandes toiles, en y ajoutant *le Choléra à bord de* la Melpomène, le *Portrait du maréchal Vaillant*, *Intérieur d'atelier*, qui est un souvenir de la Restauration, *la Messe au camp*, et quelques autres tableaux de moindre importance. Le jury international lui a décerné une grande médaille d'honneur.

M. Horace Vernet fut de tous les peintres français le plus actif et le plus fécond; voyageant sans cesse, travaillant jour et nuit, il a visité l'Europe et l'Afrique, et dispersé partout la multitude de ses ouvrages. Il possède deux qualités éminemment françaises, le mouvement et la clarté. Il excelle à grouper autour d'une action principale les différents épisodes d'une bataille, à rendre les diverses attitudes des combattants, à ranger les corps de troupes et à les faire manœuvrer. L'exactitude minutieuse de ses costumes plaît surtout à nos instincts militaires et ses toiles sont de véritables bulletins. Sans avoir le style de M. Ingres ou la couleur de M. Delacroix, il s'est fait, comme P. Delaroche, une route à part entre les deux écoles rivales et l'a suivie pendant plus de quarante ans, sans rien perdre de sa facilité et de sa verve. On l'a appelé le Scribe et l'Alexandre Dumas de la peinture. Ses œuvres ont été reproduites par le burin des meilleurs graveurs, Jazet, Reynold, Charles Borjer, etc., ainsi que par la lithographie.

Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 8 mars 1842, promu grand officier le 7 décembre 1862, membre de l'Académie des beaux-arts depuis la mort de Le Barbier (1826), M. Vernet a été décoré de presque tous les ordres du monde, et, en dernier lieu, médaillé de Sainte-Hélène. Son pinceau lui a donné amplement la fortune. Avant de venir loger à l'Institut, il habitait à Versailles une somptueuse villa, où se réunissait souvent l'élite de la société parisienne. M. Vernet avait marié à Paul Delaroche sa fille unique, morte en 1845. — Il est mort le 17 janvier 1863.

VERNEUIL (Philippe-Édouard POULLETIER DE), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 février 1805, fit d'abord son droit, et fut ensuite attaché, jusqu'en 1833, au ministère de la justice. Il entreprit alors des voyages scientifiques, parcourut la Turquie et la Crimée (1836), la Russie (1840), et se fit rapidement une réputation de géologue et de paléontologiste des plus distingués. En 1854, M. de Verneuil est entré, comme membre libre, à l'Académie des sciences, en remplacement du vicomte Héricart de Thury. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1846, il a présidé en 1852 la Société de géologie, et est devenu membre de la Société philomatique et correspondant de la Société géologique de Londres.

On lui doit: *Mémoire sur les fossiles des bords du Rhin* (1842), avec M. d'Archiac; *Mémoire géo-*

logique sur la Crimée (1831); le tome II de la *Géologie de la Russie d'Europe* (1845, 2 vol. in-4), avec Sir R. T. Murchison et le comte Al. de Keyserling; et un certain nombre de *Mémoires* et *Communications*, insérés dans le *Recueil* et le *Bulletin de la Société de géologie*.

VERNHETTE (Louis-Maurice), ancien représentant du peuple français, né à Montjaux, près de Milhau (Aveyron), le 28 octobre 1801, entra, sous la Restauration, dans la magistrature; mais au début de sa carrière il fut arrêté par la révolution de Juillet, contre laquelle il protesta en donnant sa démission. Avocat à Milhau, il professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions légitimistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur dix, par 31 000 suffrages, et fit partie du comité de la justice. Il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de se montrer hostile à la démocratie. Mais il se prononça contre la politique de l'Élysée et désapprouva le retrait de la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Milhau.

VERNIER (Valery-Lucien-François), littérateur français, né à Lille (Nord), en juin 1828, d'une ancienne famille de cette ville, débuta, en 1856, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par des fragments d'un roman-poëme, qui parut, l'année suivante, en volume, sous le titre d'*Aline*, journal d'un jeune homme (1857, in-18). Il fonda lui-même, en 1859, une petite revue littéraire bimensuelle, *le Quart d'heure*, avec le concours de MM. Zacharie Astruc et Arthur Louvet : elle se fondit plus tard dans *l'Artiste*, où M. Vernier fut chargé de la critique théâtrale. Il a collaboré à la *Revue internationale*, à la *Revue nouvelle*, etc.

M. Valery Vernier a encore publié en volumes: *Grêta* (1861, in-18), roman; *Comment aiment les femmes* (1862, in-18), recueil de nouvelles; *Une Lucrèce de ce temps-ci* (1864, in-18), roman. *

VERNINAC SAINT-MAUR (Raymond-Jean-Baptiste), marin français, ancien ministre, né le 11 juin 1794, est le fils d'un avocat qui fit partie du corps diplomatique sous la République. Entré, en 1812, au service maritime, il passa successivement par les grades d'enseigne (1819), de lieutenant (1824) et de capitaine de vaisseau (22 mars 1842). Étant capitaine de corvette, il fut chargé du commandement de l'expédition entreprise pour transporter de Thèbes à Paris un des obélisques de Sésostris, lequel fut déposé, le 11 août 1835, sur la place de la Concorde. M. Verninac Saint-Maur publia à ce sujet : *Voyage du Luxor en Égypte* (1835, in-8, pl.).

Après la révolution de Février, il remplit au ministère de la marine le poste de sous-secrétaire d'État, du 6 juin au 17 juillet 1848, devint ensuite lui-même ministre; mais il résigna son portefeuille, le 20 décembre suivant, après avoir fait adopter par l'Assemblée l'indemnité de 90 millions accordée aux colons lésés par l'abolition de l'esclavage. Quatre jours avant de quitter le pouvoir, le général Cavaignac l'éleva au rang de contre-amiral (16 décembre 1848). Après avoir été gouverneur de la Réunion (1849), il fut envoyé en la même qualité dans les établissements français de l'Inde, rappelé quatre ans plus tard (1856) et admis dans la section de réserve. Il a fait partie, de 1848 à 1852, du conseil général du Lot. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854.

VERNOIS (A. G. Maxime), médecin français, né à Lagny (Seine-et-Marne), le 24 janvier 1809, fut reçu docteur à Paris en 1837. Interne et lauréat des hôpitaux de Paris, il fit à l'hôpital des *Enfants malades* et aux *Enfants trouvés* une étude spéciale des maladies du jeune âge. Il a été successivement médecin du bureau central, des salles d'asile et des salles communales du IIe arrondissement, de l'hôpital Necker, médecin consultant de l'Empereur, membre du conseil d'hygiène, etc. M. Vernois a été élu membre de l'Académie impériale de médecine, en décembre 1861. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été promu officier le 15 août 1859.

On a de lui : *Études physiologiques et critiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-4); *Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837); *De l'état fébrile chronique* (1838); *Du diagnostic anatomique des maladies du foie* (1844); *Du lait chez la femme* (1853); *Traité pratique d'hygiène industrielle et administrative* (1860, 2 vol. in-8), ouvrage embrassant l'étude des établissements insalubres, dangereux et incommodes, etc. Comme rédacteur des *Annales d'hygiène publique*, M. Vernois a inséré des mémoires dans divers journaux, notamment dans la *Revue des spécialités*. Il a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique du journal radical *la Réforme*.

VERNON (George-John WARREN, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Stapleford-Hall, appartient à une famille élevée en 1762 à la pairie. Il a siégé quelque temps au Parlement sous le nom de Vernon pour le comté de Derby dont il est devenu député-lieutenant en 1850, et il a pris en 1835 la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'est associé aux votes du parti libéral. Marié deux fois, il a eu, de son premier mariage avec miss Ellison (1834), trois enfants, dont l'aîné, Auguste-Henri VENABLES-VERNON, né en 1829, à Rome, a servi aux gardes, s'est retiré en 1851 et est devenu, l'année suivante, député-lieutenant du comté de Stafford.

VÉRON (Louis-Désiré), publiciste français, docteur en médecine, ancien directeur de l'Opéra, ancien député au Corps législatif, est né à Paris, le 5 avril 1798. Fils d'un marchand papetier, il commença ses études dans une institution dirigée par un ex-prêtre, puis suivit comme élève externe le lycée impérial, où il termina ses classes en 1816. Il embrassa aussitôt l'étude de la médecine, eut pour professeurs les docteurs Boyer, Roux, Dupuytren, Chomel et Richerand; et pour condisciples MM. Bouillaud, Andral, Velpeau, etc. En 1821, il fut nommé premier interne des hôpitaux, et fut attaché successivement à la Charité, à l'hôpital Saint-Louis et à celui des Enfants trouvés. Dans ce dernier surtout il se livra tout entier, sous la direction de M. Guersant, aux devoirs de son service, et, dans ses *Mémoires*, il fait ressortir avec complaisance tout le contraste de ses fonctions d'alors, dans les salles des hôpitaux et dans les amphithéâtres, avec celles qu'il devait remplir plus tard dans les coulisses de l'Opéra.

M. Véron fut reçu docteur en médecine en 1823. L'année suivante il voulut recueillir et publier sous la forme de *Cahiers* le résultat de ses observations médicales. Le premier de ces cahiers a seul paru (*Observations sur les maladies des enfants* [*Altérations organiques, muguet*], 1825, in-8). Plus tard le docteur Blache, que le duc d'Orléans questionnait un jour au sujet des ouvrages publiés sur le muguet, répondit au prince que le meilleur traité sur cette maladie des en-

fants était du docteur Véron, directeur de l'Opéra. En 1824, le docteur Véron fut nommé médecin des musées royaux par M. Sosthène de La Rochefoucauld, et subit à ce sujet les premières attaques des petits journaux, qui devaient plus tard s'acharner sur sa célébrité. C'est dans cette place où il ne devait avoir, disait-on, qu'à réduire les fractures des statues, qu'il eut le plus d'occasions de pratiquer la médecine. Vers la même époque il fit connaissance du pharmacien Regnauld, l'inventeur de la pâte pectorale qui porte ce nom. Celui-ci étant mort sans laisser aucune fortune, ses amis, dans le but de créer quelques ressources à sa veuve et à ses enfants, eurent l'idée de faire de la *pâte Regnauld* un objet de spéculation. M. Véron s'associa à cette entreprise, y appliqua 40 000 fr., qui composaient tout son patrimoine, et devint commanditaire de la maison de commerce dont M. Frère, pharmacien, était le gérant. Ses relations avec les journaux lui permirent de donner tout à coup une grande notoriété à ce médicament, dont la vogue fut extrême et durable. Tous les associés y trouvèrent leur compte, et le docteur Véron eut le double bonheur de concourir à une bonne action et à une excellente affaire.

En 1828, à la suite d'une saignée manquée, le docteur Véron renonça complétement à la médecine pour se jeter dans le journalisme. Il se fit admettre dans la rédaction de la *Quotidienne* où il écrivait, tous les lundis, une revue politique. A l'avénement du ministère Martignac, il s'attacha au *Messager des Chambres*, dont il rédigea les feuilletons de théâtre. En 1829, il fonda la *Revue de Paris*. Ce recueil littéraire, dont le but était de donner une grande publicité aux jeunes talents encore obscurs comme à tous les écrivains déjà célèbres, obtint un rapide succès. M. Véron en quitta cependant deux ans après la direction pour prendre, en 1831, celle de l'Opéra. Avant la révolution de Juillet, ce théâtre était, comme il l'est redevenu depuis, une sorte d'apanage de la maison du roi, et la liste civile faisait chaque année l'excédant des dépenses sur les recettes. La nouvelle monarchie voulut avoir un directeur responsable dont l'exploitation fût à ses risques, périls et fortune. Plusieurs candidatures se produisirent, mais, grâce aux appuis que la *Revue de Paris* lui avait créés, celle de M. Véron triompha : il obtint son privilége le 1er mars 1831.

Pendant son administration M. Véron eut le bonheur ou l'habileté d'ouvrir l'Opéra à plusieurs chefs-d'œuvre, entre autres à *Robert le Diable* (novembre 1831) ; *le Philtre*, *le Serment*, de M. Auber, avaient heureusement inauguré la nouvelle période. Le ballet de *la Sylphide*, un des triomphes de Mlle Taglioni, fut monté en 1832. Le libretto de *Gustave, ou le Bal masqué*, en 5 actes, fut accepté par Rossini ; mais M. Auber dut en écrire la partition, qui fut exécutée en 1834. Un dernier grand ouvrage, *la Juive*, de M. Halévy, qui fut montée à la fin de 1835, un peu avant la retraite de M. Véron, fut comme l'adieu au public du fortuné directeur.

M. Véron chercha dans la politique un nouvel aliment à l'activité de son esprit. Il rêva la députation, et, en 1838, il se présenta à Landernau comme candidat de l'opposition. Il obtint 65 voix contre 104 données à M. de Las Cases. Dans ce pays religieux, le titre d'ex-directeur de l'Opéra faisait ombrage, et certaines histoires indiscrètes que la malignité des petits journaux avait accréditées sur son compte ne contribuèrent pas médiocrement à faire échouer sa candidature. Cette même année M. Véron fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Un *veto* formel du duc d'Orléans l'avait toujours empêché d'être proposé pour cette distinction comme directeur de l'Opéra, sorte de service dont la rémunération par la croix eût pu produire un mauvais effet dans l'armée. M. Véron, qui connaissait cette consigne, s'adressa, recommandé par Orfila, alors doyen de la Faculté de médecine de Paris, à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui le décora « en qualité de médecin. »

Battu sur le terrain électoral, M. Véron retourna au journalisme, et, sur les instances de M. Thiers, il se rendit acquéreur de deux actions du *Constitutionnel*, dont il devint administrateur et gérant signataire. Il prit, avec ce journal, une part très-active à la coalition contre le cabinet du 13 mai. Quand M. Thiers arriva au pouvoir, comme président du ministère du 1er mars 1840, il voulut récompenser les services rendus à son parti par M. Véron, et diverses positions lui furent offertes. Mais ici commence pour l'ex-directeur de l'Opéra une série de mésaventures et de déceptions qui réfrénèrent pour un temps ses pensées ambitieuses. Il fut sur le point d'accepter la sous-préfecture de Sceaux, mais il y renonça et resta au *Constitutionnel*, dont il se rendit unique propriétaire en 1844. Maître absolu de la direction de ce journal, M. Véron lui donna une vie et une prospérité nouvelles. Fidèle à la pensée de M. Thiers, le journal resta l'organe presque officiel de cet homme d'État, pendant et après sa présence aux affaires. Il soutint sous ses inspirations la politique des banquets jusqu'à la chute de la royauté.

Après la révolution de 1848, *le Constitutionnel*, qui s'était hâté de souscrire en faveur des blessés de Février pour une somme de 12 000 francs, lutta contre les idées socialistes et les circulaires de M. Ledru-Rollin. Il patronna plus tard de toute son influence la candidature à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, à laquelle s'était rallié M. Thiers. Mais en 1849, au sujet du message du président, il rompit ouvertement avec l'ex-ministre, dont l'opposition au pouvoir nouveau commençait à se dessiner dans l'Assemblée législative. A partir de cette époque, M. Véron donna au *Constitutionnel*, empreint chaque jour davantage de sa personnalité, une allure politique qui le rapprocha de plus en plus du président. Au mois de mai 1851, dans une série d'articles tous signés de lui, il attaqua la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel. Déjà se manifestaient les préoccupations les plus graves au sujet des réélections de 1852. M. Véron, dans cette conjoncture, fit ressortir avec beaucoup de netteté tout ce que cette loi avait d'illogique et de dangereux. Quelques mois après, *le Constitutionnel* publia contre les diverses nuances de l'opposition des articles agressifs qui firent sensation et semblaient préparer les esprits à de grands changements.

Le coup d'État du 2 décembre 1851, qui renversa l'Assemblée législative et la Constitution de 1848, fut vivement applaudi par M. Véron. Aux élections qui suivirent, il fut présenté comme candidat du gouvernement et nommé membre du Corps législatif par l'arrondissement de Sceaux, où il fut réélu en 1857. Il continuait cependant à diriger *le Constitutionnel*, lorsque quelques dissidences survenues entre cette feuille et le gouvernement attirèrent au gérant deux avertissements successifs. Cette grave situation décida M. Véron à accepter les offres brillantes qui lui furent faites pour la cession de son journal. Quelques actionnaires qui n'avaient point pris part au traité intervenu suscitèrent à M. Véron un long procès dont, après diverses péripéties, il sortit enfin victorieux (1856). A la fin d'octobre

1861, il reprit encore une fois la direction du *Constitutionnel*, qu'il quitta en janvier 1862.

Tranquille possesseur de la fortune considérable acquise dans ses diverses entreprises, et officier de la Légion d'honneur depuis le mois de décembre 1852, M. Véron aspira à des triomphes littéraires; il écrivit ses souvenirs sous le titre de *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris, 1854, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, dans lequel l'auteur raconte d'une manière souvent piquante les événements si divers qu'il a vus et dans lesquels il a joué un rôle, eut un grand succès de curiosité et trois éditions successives. M. Véron sollicita alors et obtint le titre de membre de la Société des gens de lettres. Il voulut donner à son admission dans cette Société un éclat inaccoutumé, et, sous le voile d'un anonyme qui ne pouvait être un secret pour personne, il fit don d'une somme de 20 000 francs pour être consacrée à la fondation de divers prix de poésie et de littérature, distribués chaque année par le comité de l'association. Une commission nommée à cet effet dans son sein procède au choix des sujets à proposer et décide parmi les concurrents. La première distribution de ces prix a été faite en 1855 avec la plus grande solennité.

M. Véron a écrit encore un roman de mœurs intitulé : *Cinq cent mille francs de rente* (1855, 2 vol. in-8°); un volume de politique intitulé : *Quatre ans de règne. Où allons-nous?* (1857), et plus récemment, *les Théâtres de Paris, de* 1806 *à* 1860 (1860, in-8).

VÉRON (Pierre), journaliste et littérateur français, est né à Paris en 1833. Après de brillants succès universitaires, il fut sur le point d'entrer à l'École normale, mais sa vocation l'entraîna vers la littérature.

En 1854, il débuta par un volume de poésies, *les Réalités humaines*, qui le fit accueillir à la *Revue de Paris*, dont il resta rédacteur jusqu'à sa suppression, en 1858. Il donnait en même temps des articles à *la Chronique*. Il entra en 1859 au *Charivari*, dont il resta le collaborateur assidu. Doué d'une rare fécondité, il alimenta sans relâche de nombreux journaux : *le Courrier de Paris, le Monde illustré, l'Illustration, le Petit journal, le Journal amusant, l'Avenir national, l'Opinion nationale, le Nain jaune*, et beaucoup d'autres lui durent des articles pleins d'humeur, et des chroniques dont la verve ne se démentit pas. M. Pierre Véron publia en outre, chaque année, des volumes fantaisistes dans lesquels les mœurs contemporaines sont reproduites avec beaucoup de vivacité.

Nous citerons parmi ses livres remarqués : *Paris s'amuse* (1861), *les Marionnettes* 1862), *le Roman de la femme à barbe, les Souffre-Plaisirs* (1863), *Maison Amour et Cie* (1864), *la Famille Hasard* (1865), etc. Il a donné au Vaudeville (septembre 1865) une comédie, *Sauvé, mon Dieu*, jugée comme un heureux début théâtral.

VÉRON (Eugène), littérateur, né vers 1826, ancien élève de l'École normale, de la promotion de 1846, a servi plusieurs années dans l'Université et appartenu ensuite à l'enseignement libre. Collaborateur de divers journaux et recueils, la *Revue nationale*, la *Revue de l'instruction publique*, le *Courrier du dimanche*, etc., il a publié, en volumes : *Du progrès intellectuel dans l'humanité* (1862, in-8), et *Des associations ouvrières de consommation, de crédit et de production* (1865, in-18).

VERPLANCK (Gulian-Crommalin), littérateur américain, né à New-York, vers 1785, fit ses études à Columbia-College, entra dans le barreau, et après avoir passé quelques années en Europe, fut élu membre de la législature de l'État de New-York. En 1818, il fit des conférences publiques d'histoire et de belles-lettres, auxquelles il doit une grande partie de sa réputation, et commença à écrire des pamphlets politiques, en prose et en vers, sur les questions du jour. Il était professeur au séminaire épiscopalien quand il fut élu membre du Congrès par la ville de New-York (1825). Il en fit partie pendant huit ans.

On a de M. Verplanck un assez grand nombre d'ouvrages qui font reconnaître en lui de la conscience, du savoir et du goût : *Essays on the nature and uses of the various evidence of revealed religion* (New-York, 1824, in-8); *an Essay on the doctrine of contracts* (Ibid., 1825, in-8); *the Talisman* (Ibid., 1827-1829), annuaire littéraire en collaboration avec Sands et le poëte Bryant, réimprimé avec les noms des trois auteurs, sous le titre de *Miscellanes, first published under the name of the Talisman* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8); *Discourses and addresses on subjects of american history, arts and literature* (Ibid., 1833, in-12), reproduction, avec additions diverses, de ses conférences. M. Verplanck a, en outre, attaché son nom à une belle édition des *OEuvres de Shakspeare* (1844-1847, 3 volumes gr. in-8, illustrés), enrichie de notes et de commentaires curieux, dont plusieurs tendent à justifier, comme étant de pure origine anglaise, certaines expressions de conversation que l'on appelle aujourd'hui en Angleterre des « américanismes. »

VERULAM (James-Walter GRIMSTON, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, descend, par les femmes, d'une ancienne famille anoblie en 1628. Connu d'abord sous le nom de lord Grimston, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea pendant quinze ans pour différentes localités à la Chambre des Communes (1830-1845). A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux votes du parti conservateur. Il fut, de février à décembre 1852 et de février 1858 à juin 1859, chambellan de la reine. De son mariage avec miss Weyland (1844) il a eu quatre enfants, dont l'aîné, James Walter, vicomte GRIMSTON, est né en 1852 à Londres.

VERVEER (Samuel-Léonidas), peintre hollandais, né à la Haye, le 30 novembre 1813, étudia sous la direction de Barthélemy-Jean Van Hove, et se livra spécialement aux vues de ville et aux marines. Il s'est fixé dans sa ville natale, d'où il a fait quelques envois aux salons de Paris, et a principalement exécuté : *Vue prise à Dordrecht*, effet du matin (1844); *Vue d'Amsterdam, Départ pour le marché* (1846-1849); *Vue de Rotterdam, Pêche du Saumon, Scènes de déménagement*; ces trois derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Verveer est décoré de l'ordre de Léopold et membre honoraire des Sociétés des beaux-arts de Bruxelles et de Gand. Il a obtenu une mention en 1855. Il a reparu au salon de 1857 avec plusieurs sujets de genre, et à celui de 1864 avec une *Vue prise à* Dordrecht.

VÉSIN (Marie-François-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Monrepos, près de Milhau (Aveyron), le 9 juillet 1803, fils d'un membre des anciennes assemblées législatives, étudia le droit et entra dans la magistrature sous le règne de Louis-Philippe. D'abord substitut du procureur du roi à Rodez, il était, en 1848, à la tête du parquet. Après la révolution de Février,

il donna sa démission, qui fut refusée; mais la véhémence avec laquelle il attaqua, dans un club, les mesures du gouvernement provisoire, le fit révoquer de ses fonctions, ce qui favorisa sa candidature à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 60 407 suffrages, le second sur dix élus, il fit partie des comités du travail et de l'agriculture, et se fit remarquer par la vivacité de son opposition contre les hommes et les institutions de Février. Il vota pourtant avec la gauche, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et pour le crédit foncier, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative et fit partie de la majorité hostile à la République. Mais il se prononça, au dernier moment, contre la politique de l'Élysée, et le coup d'État du 2 décembre l'éloigna de la vie politique. Il a repris sa place au barreau de Rodez.

VETTER (Jean-Hégésippe), peintre français, né à Paris, vers 1816, fut élève de Steuben, peignit d'abord le portrait, puis l'histoire. Nous citerons de lui : *Bayard enfant* (1844); *Molière chez le barbier de Pezenas* (1847); *les Alchimistes* (1848); *Étude à la lampe* (1850); *le Quart d'heure de Rabelais*, *le Maître d'armes*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Fumeur*, *la Liseuse*, *le Récit* (1857); *Femme à sa toilette*, *le Départ pour la promenade* (1859); *Bernard Palissy*, *la Déclaration* (1861); *Molière et Louis XIV* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1848, trois secondes en 1847, 1848 et 1855, et la décoration à cette dernière date.

VEUILLOT (Louis), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Boyne en Gatinais (Loiret), est fils d'un pauvre ouvrier tonnelier qui, manquant de travail dans son village, vint ouvrir, en 1818, à Paris, sur le port de Bercy, un petit débit de vin. L'aîné de quatre enfants, il fut envoyé à l'école mutuelle, et à l'âge de treize ans, placé dans une étude d'avoué. Il y passa son temps à lire de mauvais romans et à fréquenter les petits théâtres. Bientôt il sentit ses instincts littéraires s'éveiller; mais toute son éducation était à faire. Plein de courage et sans autre précepteur que lui-même, il se mit à l'œuvre : le jour à son étude, la nuit à ses livres. A dix-neuf ans il avait acquis assez de littérature pour vivre de sa plume; il entra dans les bureaux de *l'Esprit public* et s'engagea dans « la presse pour tout faire. » On l'envoya débuter, comme journaliste ministériel, dans *l'Écho de la Seine-Inférieure* (1832). Il s'y fit remarquer par son ardeur et son talent pour la polémique, et eut deux duels, l'un avec un acteur, pour un article de critique théâtrale, et l'autre avec l'un des rédacteurs du *Journal de Rouen*, feuille républicaine. Vers la fin de 1832, il passa à Périgueux comme rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*. Là encore il eut à soutenir par des duels le langage agressif et acerbe de son journal. Rappelé en 1837 à Paris pour collaborer à *la Charte de* 1830, journal fondé par le gouvernement, et qui cessa bientôt de paraître, il prit ensuite la rédaction en chef de *la Paix*, journal doctrinaire.

Étranger jusque-là, si nous en croyons ses propres confessions, à toute idée sérieuse, M. L. Veuillot n'avait encore révélé d'autre mérite, comme écrivain, que la vivacité du style. Sceptique et railleur, il s'était fait le joyeux disciple d'un homme d'esprit, alors préfet de Périgueux. Il réussissait à merveille dans la littérature plus que légère, et ne reculait pas devant les hardiesses ou les bouffonneries de la chanson. N'ayant pas plus de foi politique que de foi religieuse, il était sur le point de devenir « un de ces *condottieri* de la presse, » comme il le dit lui-même, quand un de ses amis, M. Olivier Fulgence, lui proposa un voyage en Italie (1838). M. Veuillot arriva à Rome pendant la semaine sainte. Le spectacle des pompes religieuses de la Ville éternelle l'impressionna vivement. Il se fit présenter au pape. Quand il revint à Paris, il avait dépouillé le vieil homme. Voué à la défense des intérêts catholiques, il ne croyait pas seulement, il pratiquait. Il écrivit des livres pieux; il publia *les Pèlerinages de Suisse*, légendes, récits et descriptions (1838; 8e édition, 1856); *Pierre Saintive*, roman religieux sous forme épistolaire (1840); *le saint Rosaire médité*, petit livre de piété (1840). Il composa même des cantiques, mais sa conversion ne l'avait pas rendu poëte; il s'en aperçut bien vite et revint à la prose. Il donna alors *Rome et Lorette*, souvenir de son voyage en Italie, avec une *Introduction* autobiographique (1841; 6e édit., 1855), et *Agnès de Lauvens ou Mémoires de sœur de Saint-Louis*, tableau d'un pensionnat de jeunes filles (1842).

Pendant son séjour à Périgueux, M. Veuillot s'était lié avec le général Bugeaud, dont la rudesse militaire s'accommodait de la nature âpre et belliqueuse du jeune écrivain. Le général en fit son secrétaire et l'emmena avec lui en Afrique (1842). C'est sans doute à ces relations et à ce voyage que M. Veuillot doit, outre son livre des *Français en Algérie* (1844), ses idées développées depuis dans *l'Univers* sur le rôle du soldat, dont il fait un des deux pivots, avec le moine, de son ordre social catholique.

A son retour d'Afrique, il fut nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur; M. Veuillot quitta cette place au bout de dix-huit mois, pour entrer à *l'Univers religieux* (1843). D'abord simple rédacteur, il fut bientôt l'âme et la tête du journal qui, sous sa direction, devint une puissance avec laquelle il fallut compter. A propos du procès Combalot et de la question sur la liberté d'enseignement, M. Veuillot déclara une guerre à mort à l'Université, et traita cette institution de l'État de manière à s'attirer quelques mois de prison (1844). Dans la campagne du Sonderbund, en 1847, il encouragea vivement la résistance des catholiques.

Quand éclata la révolution de Février, M. Veuillot la salua comme un événement providentiel. Puis il la répudia et en poursuivit les actes et les hommes avec une ardeur qui lui valut, dans les journaux de ses adversaires, la réimpression de ses premières apologies. En 1848, il était devenu, par la retraite de M. de Coux, rédacteur en chef de *l'Univers;* il marcha d'accord avec MM. de Montalembert et de Falloux, jusqu'au 10 décembre. Bientôt il s'en sépara. Déjà il avait fait scission avec *l'Ami de la Religion* et *l'Ère nouvelle*. Outre ses luttes de tous les jours dans la feuille ultramontaine, il attaqua, dans diverses publications, les universitaires, les philosophes, les révolutionnaires et les socialistes. Ainsi parurent successivement : en 1848, *les Libres penseurs;* en 1849, *l'Esclave Vindex*, pamphlet plein de verve, et *le Lendemain de la victoire*, scènes socialistes; en 1850, *Petite philosophie*, comprenant cinq nouvelles sur la charité chrétienne avec préface et épilogue; en 1852, *la Légalité*, dialogues philosophiques; etc.

Un grand débat s'étant élevé entre les évêques au sujet des classiques, M. Veuillot ne craignit pas de censurer les prélats qui ne se rangeaient pas à l'avis de *l'Univers*, adversaire implacable de l'antiquité grecque et latine. Censuré à son

tour par l'archevêque de Paris, plus pour le ton de sa polémique que pour ses doctrines mêmes, M. Veuillot crut devoir en appeler au pape. Il fit plus, il alla plaider lui-même sa cause à Rome, plaçant ainsi le souverain juge de l'Église en demeure de prononcer entre lui et ceux qui n'approuvaient ni le langage ni les tendances de son journal. M. Veuillot fut absous et *l'Univers* continua sa guerre à outrance contre la liberté, la raison, la science et le progrès. Son journal n'en fut pas moins interdit dans plusieurs diocèses. En 1853, l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, en défendit expressément la lecture à son clergé.

A quelque temps de là, M. Dupin s'étant avisé de parler de certains droits du seigneur dans les temps féodaux, M. Veuillot prit à partie le célèbre avocat et lui répondit par un gros livre (*le Droit du seigneur*, 1854), qui, sans justifier le moyen âge de ce que l'auteur appelle une calomnie, fit reconnaître en celui-ci une assez grande science du droit coutumier. Dans les polémiques plus récentes auxquelles donna lieu la question du pouvoir temporel du pape (1859-1861), M. Veuillot fut un des plus ardents à soutenir la cause de Rome contre tous ses ennemis, secrets ou déclarés. Alors *l'Univers* parut un danger pour la paix publique et fut supprimé. Quelques jours après, il renaissait sous le titre : *le Monde;* mais la redoutable personnalité de M. Veuillot avait disparu. Un voyage qu'il fit alors à Rome lui attira quelques nouveaux démêlés avec le gouvernement impérial.

On a encore de M. Veuillot : *l'Honnête femme*, roman moins édifiant que ne le fait croire le titre, publié dans *le Correspondant* en 1843, et en volumes en 1844 (2 vol. in-12); *les Nattes*, recueil de petites nouvelles (1844, in-12), reproduites dans *les Historiettes et fantaisies* (1862, in-18); *Corbin et d'Aubecourt*, essai de roman chrétien (1850); une *Histoire de la Bienheureuse Germaine Cousin* (1854), etc.; un double recueil d'articles sous le titres de *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1857-1859, tom. I-IV, in-8; 2e série, 1860); *De quelques erreurs sur la papauté* (1859, in-8); *Çà et là* (1859, 2 vol. in-18); *Waterloo* (1861, in-18); *le Pape et la diplomatie* (1861, in-18); *Deux commensaux du cardinal Dubois* (1861, in-18); *le Fond de Giboyer*, dialogue avec prologue, etc. (1863, in-18), réponse à la comédie de M. Ém. Augier, *le Fils de Giboyer*, dont le type principal passait pour être un portrait satirique du célèbre defenseur de l'Église; *Biographie de Pie IX* (1863, in-8); *Satires* (1863, in-18, deux édit.).

VEUILLOT (Eugène), écrivain français, frère du précédent, né en 1818, à Boynes (Loiret), eut le bonheur d'entrer au collége vers treize ans, et de faire ses études. Après avoir rédigé, comme son frère, des journaux en province, il l'avait suivi au ministère de l'intérieur; il en sortit comme lui, pour entrer, en 1844, à *l'Univers religieux*. Pendant la guerre du Sonderbund (1847), ce journal ayant ouvert, au profit des catholiques, une souscription qui s'éleva à plus de 100000 fr., M. E. Veuillot fut chargé de la leur porter. A son retour il publia une *Histoire des guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832). Cette œuvre, écrite au point de vue ultramontain, avait pour but d'encourager le Sonderbund, en lui proposant un illustre exemple. Chargé, en 1850, de porter à l'archevêque de Turin la croix offerte à ce prélat par une autre souscription, il sut tromper la surveillance de la police sarde et s'acquitter de sa mission. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut présenté au pape, qui le nomma chevalier de Saint-Sylvestre.

M. Eugène Veuillot prit part à toutes les campagnes du journal de son frère contre l'Université, les philosophes, les classiques et les socialistes. Il porte sinon autant de talent, du moins autant d'intrépidité à l'attaque de ce qu'il appelle « les Sébastopols de l'impiété. » Parmi ses publications nous citerons : *la Cochinchine et le Tonquin* (1859, in-8); *le Piémont dans les États de l'Église* (1861, in-18); *les Vies des Pères des déserts d'Orient, leur doctrine*, etc., d'après le R. P. Michel-Ange Marni (1863-1864, 6 vol. in-8, avec gravures).

VIALE (Salvadore), magistrat français et poëte italien, né à Bastia, le 6 septembre 1787, et fils d'un riche négociant corse, reçut une éducation brillante et alla achever ses études à Rome. Il obtint le diplôme d'avocat à Pise en 1809; en 1811, il suppléa O. Renucci dans la chaire d'éloquence à Bastia, et composa vers cette époque un poëme héroï-comique, la *Dionomachia*, dédié à Pozzo di Borgo (Londres, 1817, Paris, 1823). Secrétaire du gouvernement provisoire de Bastia, en 1814, il se réfugia à Rome quelques mois après et rentra en 1816 à Bastia, où il fut substitut près la cour prévôtale. Nommé juge au tribunal de cette ville en 1818, il obtint, en 1828, un siége de conseiller à la cour royale. Il a pris sa retraite en 1852, avec le titre de conseiller honoraire. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Fondateur de l'Académie italienne de Bastia, M. S. Viale a concouru à la publication de nombreuses poésies corses; il a collaboré aux meilleures revues littéraires de l'Italie et publié un recueil de ses articles sous ce titre : *Studj critici di costumi corsi per ciò che riguarda l'ammisnistrazione della giustizia criminale*, et un choix d'opuscules, vers et prose (Florence, 1852).

VIALE-PRELÀ (Michele), diplomate et cardinal italien, frère du précédent, né le 29 septembre 1799, à Bastia (île de Corse), vint fort jeune à Rome, fit ses études avec distinction au séminaire apostolique et les compléta en prenant part aux travaux de diverses congrégations. Après avoir reçu la prêtrise (1826), il débuta dans la carrière politique en suivant, en qualité d'auditeur, M. d'Angelis, nonce en Suisse; à son retour à Rome, il fut nommé rédacteur à la secrétairerie d'État. Sa capacité et ses travaux attirèrent l'attention du cardinal Lambruschini, qui lui fit donner les fonctions d'internonce, puis de nonce en Bavière.

En 1845, M. Viale-Prelà, qui avait reçu le titre d'archevêque de Carthage, *in partibus*, fut envoyé à Vienne, et depuis cette époque il a été fort en évidence. On sait l'habileté qu'il lui a fallu déployer, en 1847 et 1848, alors que les circonstances créaient entre les deux cours une situation des plus délicates. Après les troubles de Vienne, il accompagna à Insprück la famille impériale. Dès que l'ordre fut rétabli, il s'occupa du projet de concordat qu'il est parvenu à signer en 1853. Le pape l'avait créé cardinal dans le consistoire du 15 mars 1852; mais, voulant le maintenir dans sa nonciature jusqu'à la consommation de l'œuvre importante à laquelle il travaillait, il ne rendit sa nomination publique que le 7 mars de l'année suivante. M. Viale-Prelà resta néanmoins à Vienne en qualité de pro-nonce, présida et dirigea les conférences qui eurent lieu pour la mise à exécution du concordat, et vint recevoir en 1856 le chapeau des mains de Pie IX. Depuis le 18 septembre 1855, il était archevêque titulaire de Bologne. — Il est mort le 15 mai 1860.

VIARD (Louis-Réné, baron), député français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en décembre

1795, mort le 20 mai 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VIARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon, le 31 juillet 1800, et fils d'un procureur général près la Cour d'appel de cette ville, perdit son père en 1807, vint à Paris achever ses études de droit et s'inscrivit au tableau des avocats. Un voyage qu'il fit en Espagne, en 1823, décida de sa vocation, et il laissa le barreau pour la littérature. Tout en écrivant ses premiers ouvrages, il collabora aux journaux d'opinion avancée, au *Globe*, au *National*, et, à partir de 1836, au *Siècle*. En 1841, il fonda la *Revue indépendante*, avec M. Pierre Leroux et George Sand. En 1838, il avait été nommé, avec Robert, directeur du Théâtre-Italien, reconstruit après l'incendie de 1837, et était devenu seul directeur en octobre 1839. C'est lui qui attacha à ce théâtre le chanteur Mario. Il quitta la direction en 1840, à l'époque de son mariage avec Mlle Pauline Garcia, qu'il avait engagée dès le début de son administration. Dès lors, M. Viardot, accompagnant sa femme dans ses tournées musicales, visita toutes les contrées de l'Europe, et trouva dans ses voyages de riches sujets d'étude. Membre de l'Académie espagnole, il a été nommé commandeur de l'ordre de Charles III.

On a de lui : *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1832), 2 vol. in-8); *Scènes de mœurs arabes*, etc. (1833, in-8); *Études sur l'histoire des institutions et de la littérature en Espagne* (1835, in-8), traduit en espagnol et en allemand; *Notices sur les principaux peintres d'Espagne* (1839, in-8), ouvrage servant de texte aux gravures de la galerie Aguado; *Des origines traditionnelles de la peinture moderne en Italie* (1840, in-8); *les Musées d'Italie* (1842, in-12); *les Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique* (1843, in-12); *les Musées d'Allemagne et de Russie* (1844, in-12); *Souvenirs de chasse* (1849, in-12; 6e édit., 1854, *Bibliothèque des chemins de fer*); *Histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1851, 2 vol. in-8); *Musées de France* (1855, in-12); *les Jésuites jugés par les rois, les évêques et les papes* (1857, in-18); *Comment faut-il encourager les arts* (1862, in-8)? etc.

M. Viardot a donné en outre un grand nombre de traductions : celles de *Don Quichotte* (1836), des *Nouvelles* de Cervantès (1838; 2e édit., 1857, in-12), de l'*Histoire du soulèvement d'Espagne*, par le comte de Toreno (1838, 5 vol. in-8), des *Nouvelles choisies* de Nicolas Gogol, d'Alex. Pouchkine et d'Ivan Tourgueneff (1853-1860, *Bibliothèque des chemins de fer*), etc. Il a aussi collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à *la Liberté de penser*, au *Musée des familles*, et à un grand nombre de recueils périodiques.

VIARDOT (Michelle-Pauline GARCIA, dame), cantatrice française, née à Paris, le 18 juillet 1821, fille du célèbre Emmanuel Garcia (voy. ce nom), eut pour parrain le maestro Paër, suivit ses parents en Angleterre, aux États-Unis, au Mexique, et revint en France en 1828. Elle avait, au milieu de sa famille, appris la musique sans s'en apercevoir. Après avoir eu pour maître de piano Meysenberg, et plus tard le célèbre Liszt, elle fit l'essai de son talent aux concerts de Mme Malibran, sa sœur. Après la mort de son père, en 1832, elle vécut quelque temps à Bruxelles avec sa mère, et débuta, en mai 1839, à Londres, dans *Otello* et *la Cenerentola*. L'année suivante elle parut aux Italiens dans les mêmes opéras, ainsi que dans *Tancrède* et dans *le Barbier*, où elle remplit le rôle de Rosine. Mariée à M. Louis Viardot (voy. ci-dessus), elle parcourut avec lui l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, et joua avec le même succès à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Londres. Dans cette dernière ville, *les Huguenots* furent un de ses plus beaux triomphes. Mme Viardot revint ensuite à Paris, en mai 1848, pour créer dans *le Prophète* le rôle de Fidès, où elle a eu un si grand succès. Elle a été spécialement appelée à jouer ce rôle aux théâtres de Berlin, de Saint-Pétersbourg, et, en 1851, à celui de Londres, au moment de l'Exposition universelle (1851). En 1860, elle a chanté avec le plus grand succès l'*Orphée* de Glück, au théâtre Lyrique.

Outre les opéras que nous avons indiqués, Mme Viardot jouait encore tout le répertoire classique et courant, et, sans s'être engagée, dans ces derniers temps, à aucun théâtre, elle a donné, sur diverses scènes, d'assez fréquentes représentations. Son nom a paru souvent sur les programmes des concerts de charité.

Mme Viardot possédait une des plus belles voix de mezzo-soprano, étendue et remarquablement souple. Elle vocalise avec goût et sûreté, et joint au sentiment de l'expression musicale une méthode parfaite. Parlant avec facilité le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, elle a chanté dans ces différentes langues. Dévouée aux intérêts de son art, elle a facilité souvent aux artistes dramatiques et aux compositeurs l'accès de leur carrière.

VIARDOT (Léon), peintre français, né à Dijon, en décembre 1805, et frère de M. Louis Viardot, a étudié sous M. Picot, et s'est fait une réputation de portraitiste estimé. Il a surtout exposé, depuis ses débuts au salon de 1831 : *Mme de Souza, MM. Ch. Ledru, D. Nisard, Leroy d'Étiolles, Donizetti, M.* et *Mme Louis Viardot* (1831-1848); quelques sujets de genre ou de chasse : *une Dame corse, le Roi Cléphis, le Chien Sultan, l'Épée de Damoclès, Jésus guérissant la parente de Simon Pierre* (1836-1850); des pastels, etc.; *le lieutenant-colonel Vaissier*, peint de souvenir, *M. Alph. Karr* (1857); *le Christ et la Samaritaine* (1859); *Chevreuil défendant ses faons contre l'attaque d'un renard; Tête de chienne de chasse* (1864). Il a obtenu une 2e médaille en 1835.

VICARI (Hermann DE), prélat catholique allemand, né le 13 mai 1773, à Aulendorf (Souabe), fit ses études à l'université d'Ingolstadt, et, après son ordination comme prêtre, devint chanoine de l'église Saint-Jean à Constance, et plus tard membre du chapitre de cette ville. En 1827 il fut nommé chanoine de Fribourg en Brisgau et reçut, en 1832, le titre d'évêque; en même temps que le pape lui donnait l'évêché *in partibus* de Macra. Proposé par le haut clergé pour administrer le diocèse archiépiscopal du Rhin supérieur (*Obeir-Rhein*), il fut écarté par le gouvernement badois, qui connaissait l'exagération de ses théories ultramontaines. En 1842 on le porta de nouveau et son élection fut confirmée. La conduite du nouvel archevêque de Fribourg fut d'abord assez modérée, et quoiqu'il se montrât très-attaché à ses prétentions hiérarchiques, il se maintint dans la voie calme et régulière de ses prédécesseurs. Mais lorsque, en 1848, les prélats allemands eurent arrêté de concert le programme de leurs griefs contre un prétendu envahissement des pouvoirs politiques, il fut, malgré son grand âge, le premier à commencer les hostilités. Voici les conditions qu'il posait au gouvernement du grand-duc : nomination exclusive aux charges et bénéfices ecclésiastiques, éducation et surveillance du clergé, instruction religieuse dans les

écoles, droit de juger les prêtres ainsi que les laïques qui se rendraient coupables vis-à-vis de l'Église, inspection des écoles et collèges, administration et maniement des fonds ecclésiastiques, fondation de nouveaux couvents, etc. Toutes ces réclamations furent appuyées par les évêques suffragants du Rhin supérieur et formulées dans une lettre adressée, en décembre 1851, au chef de l'État. Une partie s'était déjà produite, et sans succès, vingt-cinq ans auparavant.

Cette affaire était en suspens lorsqu'une circonstance l'envenima. En 1852, M. de Vicari se refusa à dire des messes pour le duc Léopold, qui était mort dans la religion protestante. La réponse du ministère à ses demandes fut négative presque sur tous les points; ce qu'on lui accorda parut insignifiant à l'archevêque, qui s'empressa de protester (mars 1853). Loin de s'en tenir là, il rédigea un nouveau mémoire aussi impératif que le premier, s'assura de l'approbation de la cour de Rome, et essuya un nouveau refus. Il somma alors les membres du conseil supérieur des affaires ecclésiastiques de donner leur démission, les déclarant indignes d'administrer les deniers de l'Église. Les conseillers gardèrent leurs places, et le prélat les excommunia.

Cependant l'opinion publique s'émut de tout ce bruit; des querelles passionnées s'engagèrent dans les journaux, et le clergé, qui s'y associait, allait sur certains points jusqu'à refuser son ministère aux populations. Le gouvernement dut se montrer ferme et arrêter cette agitation toujours croissante. Un décret fut rendu (novembre 1853), par lequel tous les actes de l'archevêque de Fribourg furent déclarés nuls, et un coadjuteur laïque lui fut adjoint pour administrer le diocèse; en outre on punissait de l'amende et de la prison les prêtres qui persisteraient dans leur état d'hostilité contre l'État. Les deux parties en appelèrent à la décision de la cour romaine, qui donna raison au prélat rebelle, sans refuser pourtant d'entrer en pourparlers avec le gouvernement badois. M. de Vicari se trouva ainsi encouragé dans ce qu'il appelait la voie du martyre. Au printemps de 1854, il décréta à son tour la déchéance du conseil des affaires ecclésiastiques et le remplaça par une commission de prêtres et d'évêques, qu'il désigna de sa propre autorité. L'ancien ordre de choses n'en subsista pas moins. Mais, comme s'il s'était placé dans un état ouvert de désobéissance aux lois du pays, on commença contre lui une information judiciaire; elle n'eut pas de suite, et à la fin de 1854, en traitant avec Rome, on obtint le complet apaisement de l'affaire.

VICAT (Louis-Joseph), ingénieur français, né à Grenoble, le 31 mars 1786, entra, en 1804, à l'École polytechnique et en sortit dans le corps des ponts et chaussées, où il parvint rapidement au grade d'ingénieur de première classe. L'étude, encore dans l'enfance, des chaux de construction et des mortiers, attira surtout son attention et il fit connaître les premiers résultats de ses recherches persévérantes, sous le titre de : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers* (1818, in-4). Le succès l'encourageant, il se mit à étudier chimiquement la composition des mortiers que l'expérience lui signalait comme les meilleurs, et il découvrit qu'ils étaient formés de chaux hydraulique. Tous ses efforts tendirent dès lors à fabriquer de toute pièce et en grand cette espèce de chaux. Il y parvint, en même temps qu'il démontra que les propriétés des chaux hydrauliques naturelles dépendent de l'argile disséminée dans leur tissu. Ces découvertes furent exposées dans son *Résumé des connaissances actuelles sur les mortiers et les ciments calcaires* (Paris, 1828, in-4) et dans une série de mémoires communiqués la plupart à l'Académie des sciences et insérés en grande partie dans les *Annales de physique et de chimie* de 1820 à 1837. Elles eurent pour effet toute une révolution dans le mode de fondation adopté jusqu'alors pour les ponts en faisant prévaloir le procédé du bétonnement. M. Vicat le mit lui-même en pratique pour la première fois au pont de Souillac (Lot), achevé en 1822. Ce beau travail et l'importance de l'innovation qu'il consacrait firent à l'ingénieur une grande réputation. Chargé officiellement par l'administration des ponts et chaussées de poursuivre ses travaux au lieu même où il les avait si heureusement commencés, il eut pour mission spéciale de s'occuper à Souillac de la statistique des matériaux propres à la confection des mortiers. Mais, bientôt guidé par les indications de la géologie, il alla explorer la France dans tous les sens pour rechercher les gisements de chaux hydraulique naturelle et pour éclairer les jeunes ingénieurs dans la confection des chaux hydrauliques artificielles. Ses recherches sur la composition des substances propres à fournir des chaux hydrauliques et des ciments romains qui se trouvent dans les vingt-huit départements composant les bassins du Rhône et de la Garonne, lui firent décerner en 1837 le prix de statistique par l'Académie des sciences, qui, dès 1833, l'avait élu membre correspondant. Ce travail parut deux ans après (Paris, 1839, in-8).

La reconnaissance publique ne manqua point à M. Vicat. En 1841, le conseil municipal de Paris lui décernait un vase d'argent du prix de 2400 fr., portant cette inscription : *La ville de Paris à M. Vicat, en commémoration des services rendus par ses découvertes*. Cet ingénieur avait livré généreusement au public des découvertes dont il eût pu se réserver les avantages : la Chambre des Députés, dans sa séance du 26 mai 1843, sur le rapport d'Arago, lui décerna, à titre de récompense nationale, une pension de 6000 francs, réversible sur la tête de ses enfants. La Prusse, la Russie, le Piémont lui envoyèrent des décorations, et il fut élevé en France au rang de commandeur de la Légion d'honneur (6 février 1846). Dédaignant d'aspirer aux plus hauts grades du corps des ponts et chaussées, pour se livrer à ses travaux, il prit sa retraite, en 1852, après avoir exercé, pendant plus de vingt ans, les fonctions d'ingénieur en chef. M. Vicat avait été nommé inspecteur général honoraire des ponts et chaussées le 11 janvier 1853. A l'Exposition universelle de 1855, la commission lui décerna la grande médaille d'honneur dans la classe des constructions civiles.

En dehors de ses travaux sur les chaux, M. Vicat a fait une étude toute particulière des ponts suspendus, et inséré, en 1831, dans les *Annales des ponts et chaussées*, un rapport lumineux sur les ponts en fil de fer du Rhône. Il a fourni au même recueil un mémoire *Sur l'influence du mode d'attache des chaînes, sur la résistance des piliers des ponts suspendus* (1832), et aux *Annales de physique et de chimie* des *Considérations* sur l'allongement progressif des fils de fer soumis à diverses tensions, ainsi qu'un grand nombre de *Notes* et de *Rapports* sur différentes branches de la science de l'ingénieur. — M. Vicat est mort en avril 1861.

VICENCE (Armand-Alexandre-Joseph-Adrien DE CAULAINCOURT, duc DE), sénateur français, né à Paris, le 13 février 1805, est le fils aîné du général de Caulaincourt qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Il n'a pris avant

1852 aucune part aux affaires publiques. Héritier d'une grande fortune et d'un nom illustre dans les fastes de l'Empire, il avait en quelque sorte sa place marquée dans le nouveau Sénat, où il est entré dès la fondation (26 janvier 1852). Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. le duc de Vicence a épousé en 1849 Mlle de Cypierre, veuve du vicomte d'Auteuil. — Son frère, M. le marquis de Caulaincourt (voy. ce nom), a été élu député au Corps législatif.

VICTOIRE (duc DE LA). Voyez ESPARTERO.

VICTOR-EMMANUEL II (Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas), roi de Sardaigne, et, à la fin de 1860, souverain de fait, de presque toute l'Italie, né le 14 mars 1820, est fils du roi Charles-Albert et de la reine Thérèse, fille du feu grand-duc Ferdinand de Toscane. Il reçut une éducation savante en même temps que guerrière, et n'étant encore que duc de Savoie, épousa, en 1842, l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche. Nommé commandant de la brigade de Savoie quand éclata la révolution de 1848, il accompagna son père dans les campagnes contre l'Autriche, prit une grande part à la bataille de Goïto, où il reçut une balle à la cuisse, et se distingua par sa bravoure à la désastreuse journée de Novare (23 mars 1849). Charles-Albert, qui avait en vain cherché la mort dans la mêlée, abdiqua, le soir même de la défaite, en faveur de son fils, auquel Radetzky paraissait devoir faire des conditions moins dures. Victor-Emmanuel eut un triste avénement: il avait une guerre à soutenir, des factions ardentes à comprimer; le peuple le voyait en lui l'époux d'une Autrichienne et l'élève des jésuites. Cependant le nouveau roi s'est montré constamment fidèle au serment qu'il avait prêté à la constitution, au *statuto fondamentale* qu'avait juré son père. Après avoir choisi d'intelligents ministres (voy. d'AZEGLIO, CAVOUR, etc.), il entreprit une réorganisation générale des finances, de l'armée, de l'instruction publique, conclut avec l'Angleterre plusieurs traités de commerce, signa avec l'Autriche la paix du 6 août 1849, et parut renoncer à l'idée de l'unité italienne, sans abdiquer les espérances d'une prépondérance légitime. Malgré les difficultés extérieures et les propositions de l'Autriche, qui lui promettait Parme en échange de la violation de son serment: malgré Rome, qui le menaçait de son excommunication, il maintint le gouvernement représentatif, avec toute la liberté qu'il comporte, et l'indépendance de la couronne vis-à-vis de la papauté. Les droits de l'État, opposés aux priviléges du clergé, la vente des biens de la nation, proposée et exécutée par M. de Cavour, le monopole de l'enseignement enlevé aux corporations religieuses, enfin l'accueil fait aux réfugiés attirèrent sur le roi les foudres du Vatican. Mais, sans se laisser effrayer, il protesta par un courageux *memorandum*, et arbora le drapeau national aux trois couleurs, sur lequel il mit, comme son père, la croix de Savoie. Quand survint la guerre d'Orient, en 1855, Victor-Emmanuel entra, par le traité du 10 avril, dans l'alliance contre la Russie, et envoya en Crimée, sous le commandement du général de La Marmora, déjà connu par la vigueur avec laquelle il avait réprimé l'insurrection de Gênes, 17 000 hommes, qui se distinguèrent par leur bonne tenue et leur intrépidité à la Tchernaïa.

Cependant le roi était rudement éprouvé dans ses affections. Sa mère, sa femme, son frère, son plus jeune enfant moururent coup sur coup, et lui-même tomba dangereusement malade. Le parti ultramontain et ses principaux organes en Italie et en France voyaient, dans ces malheurs, une punition du ciel. Victor-Emmanuel n'en montra pas moins une noble fermeté, et sanctionna la loi de réforme, déjà frappée des anathèmes de Rome. Après le rétablissement de sa santé, il visita, en 1855, les cours de Paris et de Londres, et fut accueilli avec enthousiasme par les deux nations. Les élections générales, à la fin de 1857, malgré l'extrême abus d'influence auquel eut recours le parti clérical, ont sanctionné la politique du roi et raffermi le pays dans sa liberté constitutionnelle que ne parurent pas compromettre les concessions faites, après l'attentat d'Orsini, par la loi De Foresta (mai 1858) à la sécurité des souverains alliés.

Les deux dernières années du règne de Victor-Emmanuel amenèrent pour le Piémont une transfiguration véritable. Après avoir resserré son alliance avec la France par le mariage de sa fille Clotilde avec le prince Napoléon (voyez ce nom), il s'empressa de prendre lui-même le commandement général de l'armée piémontaise dans la nouvelle guerre de l'indépendance italienne et se mit en campagne dès le lendemain du passage du Tessin par les Autrichiens (1er mai). Suivant une tradition de famille de la maison de Savoie, il se fit accompagner par son fils aîné, le prince royal Humbert-Rénier (voy. SARDAIGNE), auquel, malgré son extrême jeunesse, il remit le commandement de la brigade de Savoie. Il se signala par sa bravoure au combat de Palestro, qui eut pour résultat le passage de la Sezia. A la suite de cette brillante affaire, le 3e de zouaves, qui y avait pris part, nomma le roi caporal. Après la bataille de Magenta (4 juin), il entra à Milan avec l'empereur. Les populations, successivement affranchies par les armes des alliés de la domination autrichienne, se placèrent sous son gouvernement.

Après la bataille de Solferino, dans laquelle Victor-Emmanuel se trouva, de sa personne, opposé au général de Benedeck, en avant de Pozzolengo, la paix de Villafranca sembla couper court à ses espérances d'agrandissement illimité en Italie. Mais le mouvement d'annexion et de fusion reprit bientôt avec plus de force. La Toscane, Parme, Modène, les Romagnes votèrent leur réunion à la Sardaigne. La cession de la Savoie et de Nice à la France, sous la réserve du vote populaire, rendit celle-ci, malgré le traité de Zurich, en quelque sorte solidaire de ces remaniements de territoire. De plus grands encore devaient s'accomplir. L'expédition de Garibaldi en Sicile et dans l'Italie méridionale, désavouée timidement, puis encouragée et enfin aidée par une intervention ouverte, donna au roi de Piémont tout le royaume de Naples et, sauf Rome et les territoires voisins, les États pontificaux. Partout la conquête fut sanctionnée par le suffrage universel, et, en dix-huit mois, la monarchie italienne, sous le sceptre constitutionnel de Victor-Emmanuel et de ses descendants, fut en grande partie un fait accompli. Le Sénat italien accorda au roi Victor-Emmanuel le titre de roi d'Italie le 26 février 1861, à la majorité de 129 voix contre deux; la Chambre des députés émit le même vote à la majorité de 293 voix contre une. Déjà, à la fin de 1860, le roi d'Italie avait visité, au milieu d'ovations perpétuelles, les principales villes de son nouvel empire, Florence, Naples, Palerme (décembre 1860), et partout des proclamations habiles et hardies tout ensemble avaient eu pour objet de répondre aux espérances des peuples ou aux inquiétudes de l'Europe.

A partir de 1861, la politique de Victor-Emmanuel fut de calmer les impatiences du parti de l'action, à la tête duquel était le général Garibaldi, et l'influence personnelle du roi sur ce

chef contribua à le maintenir quelque temps dans la ligne tracée par le comte de Cavour. Lorsque la scission fut devenue violente entre les garibaldiens et le gouvernement, une proclamation de Victor-Emmanuel condamna hautement toutes les tentatives révolutionnaires (août 1862); mais après la défaite des rebelles à Aspromonte il s'empressa de signer une amnistie (octobre 1862). Depuis cette pacification intérieure, le gouvernement italien, sans renoncer à la double question de Venise et de Rome, parut en avoir prudemment ajourné la solution. Les élections générales pour le parlement, en octobre 1865, ont encore donné une majorité favorable à la politique du roi.

Au dehors, Victor-Emmanuel fut successivement reconnu par les diverses puissances de l'Europe comme roi d'Italie, et il prit part, à ce titre, à de nombreuses négociations. Le refus de conclure des traités de commerce avec les gouvernements qui ne reconnaîtraient pas le royaume d'Italie, a tour à tour amené ou préparé les États de l'Allemagne à cette reconnaissance, que le nouvel empereur du Mexique et la reine d'Espagne ont admise en 1865. Victor-Emmanuel fut un des premiers, en 1863, à adhérer au projet de congrès européen mis en avant par l'empereur des Français (22 novembre). L'année suivante, il signa avec notre gouvernement la convention du 15 septembre qui préparait l'évacuation de Rome par les troupes françaises. Une des conditions était la translation de la capitale du royaume à Florence. Une loi du 12 décembre 1864 sanctionna ce traité, malgré les troubles qui avaient ensanglanté Turin en septembre, et sur lesquels le roi étendit une amnistie générale, et Florence devint la capitale du royaume d'Italie dès le commencement de 1865. A la fin de cette même année, la France commençait à rappeler ses troupes de Rome, où se réorganisait l'armée pontificale.

Victor-Emmanuel est roi titulaire de Chypre et de Jérusalem. La reine d'Angleterre lui a conféré l'ordre de la Jarretière en 1855. — Pour la famille royale, voy. SARDAIGNE.

VICTORIA, actrice française. Voy. LAFONTAINE.

VICTORIA I (Alexandrine), reine d'Angleterre, née à Londres, le 24 mai 1819, est la fille unique d'Édouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de Louise-Victoria, princesse de Saxe-Cobourg et veuve en premières noces du prince héréditaire de Leiningen. Devenue, par la mort de son père, héritière de ses droits à la couronne, elle fut élevée avec le plus grand soin, sous la direction de la duchesse de Northumberland, et acquit des notions solides en histoire, en musique et dans les sciences naturelles. Plus tard, et sur la volonté expresse du roi son oncle, lord Melbourne familiarisa son esprit avec la connaissance des principes politiques et le mécanisme du gouvernement constitutionnel. Aussi, lorsque, le 20 janvier 1837, elle succéda à Guillaume IV, elle conserva à ce ministre, au grand désappointement des tories, la direction des affaires. Son couronnement eut lieu le 20 juin 1838 et donna lieu à de magnifiques fêtes; deux ans après elle épousa le prince Albert, de la maison de Cobourg (10 février 1840).

Grâce à la constitution anglaise et au sentiment de réserve qui a présidé à la conduite de la reine Victoria, il est inutile d'analyser les événements d'un règne qui se sont en quelque sorte accomplis en dehors de son influence personnelle. Quant aux faits de sa vie propre, ils sont peu nombreux; ce sont deux ou trois attentats sur sa personne, qu'on a jugés comme des actes de folie, la naissance de ses nombreux enfants et quelques visites de cérémonies faites aux souverains du continent, entre autres celle de 1843 au château d'Eu, celle de 1855 à l'Exposition universelle de Paris, celle de 1858 au port de Cherbourg, celle au roi des Belges en 1860, etc. — La reine Victoria a pour titres officiels ceux de reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de défenseur de la foi, de protectrice des îles Ioniennes et de souveraine des ordres de la Jarretière, du Chardon, de Saint-Patrick, du Bain, de Saint-Michel et de Saint-Georges. Elle est devenue veuve le 11 décembre 1861. Il a circulé sous son nom quelques publications édifiantes, notamment les *Méditations sur la mort et l'éternité* (1863), composées de fragments traduits de l'allemand. — Pour les enfants et toute la famille de la reine, voy. GRANDE-BRETAGNE (maison royale de).

VIDAL (Jérôme-Léon), administrateur et littérateur français, né à Marseille en 1797, collabora, dans sa jeunesse, à plusieurs journaux littéraires, créa le *Diogène*, et fut, de 1828 à 1830, un des rédacteurs les plus actifs de l'ancien *Figaro*, auquel il fournit, après M. Auguste Blanqui, les *Esquisses de la Chambre des députés*, qui firent une grande sensation. Après la révolution de Juillet, il fut attaché au *Constitutionnel* et au *Temps*, puis entra au ministère de l'intérieur et y fut chargé de la rédaction politique et de la direction des journaux. Nommé chef de bureau en 1840, il résigna ses fonctions en 1848, et publia le *Bulletin de Paris*, correspondance adressée aux journaux de la province et de l'étranger. Il fut un des secrétaires du Comité de la rue de Poitiers, au moment des élections pour l'Assemblée législative. Après le coup d'État de 1851, M. Léon Vidal rentra au ministère de l'intérieur, comme chef de bureau, puis fut nommé inspecteur général des prisons. Membre de diverses sociétés savantes, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1845.

M. L. Vidal a beaucoup écrit et des choses très-diverses : des livres de littérature, d'histoire et de biographie tels que : un résumé de l'*Histoire du Languedoc*, une *Vie du général Foy*, etc.; quelques vaudevilles qu'il fit jouer aux Variétés, aux Nouveautés, etc., sous le pseudonyme de *Céran;* puis un grand nombre de volumes, mémoires et brochures de politique, d'administration, de droit pénal et régime pénitentiaire, d'économie, de statistique, etc., notamment : *François Perrin*, épreuves et réhabilitation d'un condamné libéré; *Note aux conseils généraux sur la révision de la Constitution; Mémoire sur la nouvelle législation pénale de l'Angleterre; Notice sur les prisons*, etc., dans le royaume de Sardaigne; *Tableau des prisons militaires*, etc., en France, en Angleterre, en Piémont, etc.; *les Monts-de-piété; Du patronage des condamnés libérés; l'Espagne en* 1860, statistique de ce royaume; *Mémoire sur l'éducation correctionnelle des jeunes détenus*, couronné par la Société de patronage de la Seine; *Conseils pour la formation des bibliothèques spéciales, administratives, communales* (1864, in-8), etc.

VIDAL (François), économiste français, ancien représentant, né à Coutras (Gironde), en 1814, étudia l'économie politique et approfondit les doctrines de Saint-Simon et de Fourier. En 1835, il fit paraître à la librairie sociétaire : *Des Caisses d'épargne : I. les Caisses d'épargne transformées en institutions de crédit; II. Création d'ateliers de travail au moyen d'avances fournies par la caisse d'épargne.* Rédacteur de *la Démocratie pacifique*, il se sépara sur beaucoup de points de l'école phalanstérienne et se rapprocha du com-

munisme en préconisant l'intervention de l'État dans les rapports du travail et du capital. Les articles qu'il publia dans *la Presse* et dans la *Revue indépendante* se distinguent par la clarté du style et par une modération de bon goût. Fr. Bastiat, en réfutant ses opinions, rendit plus d'une fois hommage à son talent. En 1846, parut son ouvrage principal : *De la répartition des richesses, ou De la justice distributive en économie sociale;* il contient l'examen critique des diverses théories exposées par les économistes proprement dits ou par les socialistes.

Pendant quelque temps, M. Fr. Vidal avait été employé, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, aux travaux d'expropriation occasionnés par la construction des fortifications de Paris (1841). En 1848, M. Louis Blanc, dont il partageait les théories sur le rôle de l'État, le nomma secrétaire de la commission du Luxembourg. Il fit paraître, au mois de juillet, un écrit intitulé : *Vivre en travaillant, Projets, vues et moyens de réformes sociales* (1848, gr. in-8). En janvier 1849, il entreprit, avec M. A. Toussenel, la publication du journal hebdomadaire *le Travail affranchi*. Aux élections partielles du 10 mars 1850, il fut nommé représentant du peuple, avec MM. de Flotte et Carnot, par le département de la Seine. Élu en même temps par les électeurs du Bas-Rhin, il opta pour Paris. Jusqu'à la dissolution de l'Assemblée, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche. En 1851, parut son *Organisation du crédit personnel et réel, mobilier et immobilier* (in-8), ouvrage où, malgré son attachement à la liberté politique, il sacrifie encore le droit individuel à l'action de l'État. Après le 2 décembre, M. Vidal a vécu loin de Paris, dans la retraite. Il a publié en 1860 : *Théologie de la religion naturelle* (in-8).

VIDAL (Auguste-Théodore), dit Vidal de Cassis, médecin français, né à Cassis, le 3 janvier 1803, mort le 15 avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VIDAL (Vincent), dessinateur français, né à Carcassonne, vers 1818, a été élève de Paul Delaroche, et s'est fait, malgré l'afféterie inhérente au genre, un renom distingué par ses dessins et ses pastels. Nous citerons de lui, depuis ses débuts au salon de 1843 : *saint Vincent de Paul*, *Portrait de l'auteur* (1843-1846); *le Parc de Pouancé* (1847); *l'Ange déchu*, *Une larme de repentir* (1849); *Polymnie* (1850); *le Fil rompu*, *Saison des épis* (1852); *Fantaisie* (1853); *les Amours des anges* [*la Chute*, *le Récit*], admis avec trois *Portraits*, également au pastel, à l'Exposition universelle de 1855; *le Braconnier breton*, *la Pluie en Bretagne* (1857); *l'Angelus en Bretagne*, *la Muse de la candeur* (1859); *le Fil rompu*, *une Bouquetière*, dessin, et six *Portraits* (1861). M. V. Vidal a obtenu, comme dessinateur, une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849 et la décoration le 16 juillet 1852.

VIDAURRI (Santiago), homme politique mexicain, né vers le commencement du siècle, est un des chefs de la révolution qui a renversé la tyrannie de Santa-Anna. Bien qu'il porte dans les veines du sang indien, malgré tous les obstacles qui entravaient son ambition, il obtint, par son énergie, unie à beaucoup de souplesse, le poste de secrétaire de l'État de Nuevo-Léon, qu'il sut conserver à travers toutes les révolutions. Dénoncé à Santa-Anna; il fut tout près d'être arrêté; mais il échappa aux émissaires du dictateur. Poussé par le péril à prendre un parti décisif, il organisa un pronunciamento au nord du Mexique, tandis qu'Alvarez soulevait ses Indiens dans le sud. Bientôt il reparut à Monterey en triomphateur. Son programme était emprunté aux États-Unis; il proclamait le *self-government*, dépossédait l'Église et licenciait l'armée, dont les chefs devaient comparaître devant les autorités pour se soumettre, sous peine d'être traités comme rebelles. Il ne rompait pas entièrement avec les autres chefs de la révolution; mais il agissait avec une entière indépendance, et voulait, dit-on, former au nord du Mexique une république séparée sous la protection des États-Unis.

Quand la junte de Cuernacava eut rejeté sa candidature à la présidence, il ne se prononça point contre l'élu du pays. Mais, après la retraite d'Alvarez, il ne reconnut pas Comonfort (voy. ce nom), refusa toute obéissance au gouvernement central, au lieu de lui porter secours contre les insurgés de Puebla. Au mois de février 1856, il décréta de sa propre autorité la réunion des États de Coahuila et de Nuevo-Léon, et se proclama gouverneur et commandant général des deux États réunis. Le congrès de Mexico, évoquant l'affaire après la reddition de Puebla, annula le décret illégal, et M. Comonfort transmit au gouvernement de Nuevo-Léon les ordres formels de l'Assemblée. M. Vidaurri envoya au congrès des explications évasives et se prépara à se maintenir dans cette voie de politique séparatiste. Attaché au gouvernement de Juarez, il le soutint dans sa lutte contre l'expédition française; gouverneur du Nouveau-Léon et de Coahuila, il ne fit de soumission aux Français que dans les premiers jours de 1864. A la fin de la même année, il adhérait officiellement au nouvel empire mexicain.

VIEILLARD (Narcisse), homme politique français, sénateur, né le 25 janvier 1791, mort le 19 mai 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VIEILLARD DE BOISMARTIN (Pierre-Ange), homme de lettres français, plus connu sous le nom de Vieillard, né à Rouen, le 17 juin 1778, est le fils d'un avocat distingué au parlement de Rouen, et appelé à diverses fonctions judiciaires et administratives sous la Révolution et sous l'Empire. Il fut lui-même successivement employé au Trésor (1806), censeur royal (1820), directeur du *Journal des Maires* (1822-1824), conservateur (1826), puis administrateur (1851) de la bibliothèque de Monsieur ou de l'Arsenal, enfin bibliothécaire du Sénat (1853). Il fut décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1846. — M. P. A. Vieillard est mort le 12 janvier 1862.

Connu surtout au commencement de ce siècle comme auteur dramatique, il avait débuté, dès 1799, par la collaboration à une parodie, *Orviétan*, jouée à l'Ambigu-Comique. Nous citerons parmi ses nombreuses pièces : *les Masques* (Gaîté, 1800), *le Tableau en litige, ou à l'œuvre on connaît l'artisan* (Vaudeville, 1801), *Marmontel* (même théâtre, 1802), *le Père d'occasion* (théâtre Louvois, 1803), *le Travestissement* (même théâtre 1805), *Chapelle et Bachaumont* (théâtre Montansier, 1806), intitulée d'abord : *Une soirée chez Chapelle; le Retour au comptoir* (Vaudeville, 1808), *Malherbe* (Variétés, 1809), *les Rêveurs éveillés* (Vaudeville, 1813), comédies ou parades mêlées de vaudevilles; *le Mariage de Robert de France, ou l'Astrologie en défaut* (Théâtre-Français, 22 juin 1816), comédie en vers libres; puis des librettos d'opéras : *le Premier homme du monde* (Opéra-Comique national, 1800), parodie de l'oratorio de *la Création* de Haydn; *les Trois soubrettes* (théâtre Molière, 1804); *le Triomphe de Trajan* (Académie impériale, 1814), modifié d'après Esménard; *Valérie, ou minuit* (à Munich, 1828), etc. M. P. A.

Vieillard a, en outre, écrit un certain nombre de *Cantates* pour l'Académie des beaux-arts, de 1813 à 1824. Devenu presque octogénaire, il a publié, en 1855, un opuscule intitulé : *Quelques aperçus sur la morale et sur les mœurs* (in-12), *Méhul, sa vie et ses œuvres* (1859, in-12).

VIEILLE (Jules-Marie-Louis), mathématicien français, né le 23 décembre 1814, élève de l'École normale, de 1833 à 1836, agrégé près la Faculté des sciences de Paris, maître de conférences à l'École normale, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, puis inspecteur de l'Académie de Paris, a été nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire pour l'ordre des sciences le 12 février 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

M. Vieille a publié, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville, plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique estimés (1845-1855), et, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (1841), une *Note sur la précession des équinoxes et sur le mouvement des nœuds de l'équateur lunaire*.

On doit aussi à M. Vieille, qui joint, comme professeur, un rare talent d'exposition à son profond savoir, trois ouvrages classiques : *Théorie générale des approximations numériques*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement (2e édit., 1854, in-8); *Cours complémentaire d'analyse et de mécanique rationnelle*, professé à l'École normale (Paris, 1851, in-8, avec pl.), et *Éléments de mécanique* (1865, in-8).

VIEL (Jean-Marie-Victor), architecte français, né à Paris, le 31 décembre 1796, et fils d'un architecte, s'occupa d'abord de travaux particuliers, dans lesquels il montra beaucoup d'activité et de goût pour l'emploi des procédés modernes. En 1853, la compagnie chargée de l'exploitation des bâtiments de l'Exposition universelle (1855) lui confia l'étude et l'exécution du palais de l'Industrie; c'est lui qui, malgré deux retraites successives, pendant lesquelles il fut remplacé par M. Cendrier (voy. ce nom), acheva, en deux ans, cette construction gigantesque, dont il est resté l'architecte. Lors de l'inauguration de l'édifice, M. V. Vieil a reçu la décoration.

VIEL-CASTEL (Horace, comte DE), littérateur français, né vers 1797, appartient à une famille d'ancienne noblesse. Son premier ouvrage fut une *Collection de costumes, armes et meubles* (1826, 3 vol. in-4; 2e édit., 1834), pour servir à l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la Restauration. Après la révolution de 1830, il collabora à plusieurs recueils littéraires, *le Salmigondis*, *les Français peints par eux-mêmes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, et fut nommé, en 1852, conservateur du musée des souverains au Louvre. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 1er octobre 1864.

On a de lui plusieurs ouvrages destinés à peindre les mœurs de la haute société contemporaine : *Madame la duchesse* (1836, 2 vol. in-8); *Gérard de Stolberg* (1837, 2 vol. in-8); *Mlle de Verdun* (1838, 2 vol. in-8); *Cécile de Vareil* (1839, in-8); *Archambaud de Comborn* (1845, in-8); *Albert de Saint-Pouange* (2 vol. in-8), etc. Plus récemment il a publié un volume de *Poésies* (1854, in-12); *les Statuts du Saint-Esprit* (1854, in-fol.); *Souvenirs historiques sur la reine Marie-Antoinette* (1858, in-8); *Marie-Antoinette et la Révolution française* (1859, in-18); *les Travailleurs de septembre 1792. Documents sur la Terreur* (1862, in-8, avec grav.), etc. Le comte de Viel-Castel avait fondé, en 1855, une revue hebdomadaire de l'Exposition universelle. En 1863, il fut chargé du feuilleton dramatique de *la France*, en remplacement de Fiorentino.

VIEIL-CASTEL (Louis, baron DE), administrateur et littérateur, frère du précédent, né le 14 octobre 1800, entra, en 1818, comme surnuméraire, au ministère des affaires étrangères; attaché, en 1821, à l'ambassade d'Espagne, il en devint secrétaire, puis passa, en la même qualité, à celle de Vienne, en 1828. L'année suivante, il fut nommé sous-directeur de la direction politique au ministère des affaires étrangères. Écarté par la révolution de 1830, il rentra, en 1831, dans le même poste qu'il occupa jusqu'en 1848. Il fut nommé directeur l'année suivante, mais il donna sa démission lors du coup d'État de 1851, et prit définitivement sa retraite en 1853. Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1849, il a été nommé commandeur et grand-croix de plusieurs ordres étrangers.

M. Louis de Vieil-Castel a publié un grand nombre d'articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, notamment sur le théâtre espagnol, sur les deux Pitt, sur le prince Eugène, etc. Il a entrepris une importante *Histoire de la Restauration* (1860-1864, t. I-VII, in-8).

VIENNET (Jean-Pons-Guillaume), littérateur et homme politique français, membre de l'Académie française, ancien membre de la Chambre des Pairs et de celle des Députés, est né à Béziers (Hérault), le 18 novembre 1777. Sa carrière, traversée par dix révolutions, est pleine d'incidents et de péripéties qu'il attribue lui-même, dans ses confidences autobiographiques, moins à la fortune qu'à son caractère. D'abord soldat, puis poëte, homme de lettres et homme politique, dévoué à divers pouvoirs, il a eu le privilége de s'élever à toutes les dignités littéraires et politiques, en atteignant, de son propre aveu, aux dernières limites de l'impopularité.

Après avoir fait de bonnes études au collége de sa ville natale, établissement alors renommé, et présidé, pendant les premiers temps de la Révolution, le club des enfants de son âge, il entra, en 1796, comme lieutenant, dans l'artillerie de marine. Il fut pris, l'année suivante, par les Anglais sur *l'Hercule*, et resta, pendant huit mois, prisonnier sur les pontons de Plymouth. Rendu à la liberté, il rentra dans le même corps; mais la franchise de ses votes contre le consulat à vie et l'Empire nuisit à son avancement. Il fit, dans l'artillerie de marine, la campagne de Saxe, en 1813, et assista aux batailles de Lutzen, où il fut décoré de la main de l'Empereur; de Bautzen, de Dresde et de Leipsick, où il fut fait prisonnier. M. Viennet ne revint en France qu'avec la Restauration, à laquelle il s'attacha avec assez d'empressement. Les Cent-Jours ne le ramenèrent pas au bonapartisme, et son refus de voter pour l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire faillit lui coûter cher. Le ministre Decrès avait déjà signé l'ordre de l'envoyer à Cayenne, qui ne fut révoqué que sur les instances de Cambacérès, ami de son père. Après le second retour des Bourbons, il fut admis par Gouvion-Saint-Cyr dans le corps royal d'état-major; mais l'indépendance de ses vers et de sa conduite lui aliéna bientôt ses anciens protecteurs.

C'est à cette époque que se rapportent en effet ses nombreuses *Épîtres*, qui sont restées les plus connues de ses œuvres littéraires, et dont la plupart étaient de nature à lui faire des ennemis dans les rangs les plus opposés. Parmi les premières, empreintes d'un esprit monarchique, on

remarqua celle *A l'Empereur Alexandre* (1815), et celle *Au comte de Gouvion-Saint-Cyr, sur l'armée;* dans cette dernière, il traite, avec quelques égards, ceux qu'on appelait alors les « brigands de la Loire. »

> Il en est cependant qui, peu faits à l'injure,
> N'ont pas de la vengeance etouflé le murmure.
> Mais tu sauras les vaincre et ramener leur foi
> De l'amour de la France à l'amour de leur roi.

Plus tard vinrent les *Épîtres aux Grecs*, et celles sur les Grecs, *A l'Empereur Nicolas* et aux rois de la chrétienté (1821-1826), entre lesquelles se plaçait le poëme de *Parga*, imprimé au bénéfice des Parganiotes (1820, 3ᵉ édit.); puis l'*Épître aux Muses sur les romantiques* (1824), véritable déclaration de guerre contre les novateurs en littérature, et enfin, pour entrer dans la politique, l'*Épître aux chiffonniers sur les crimes de la presse* (1827), protestation, aussi hardie que spirituelle, contre une législation ridicule et odieuse. Cette épître fit rayer l'auteur des cadres de l'état-major, mais lui valut, en compensation, une popularité que raviva encore, en 1829, son épître *Aux mules de don Miguel*.

Non content de poursuivre, de ses vers satiriques, le despotisme et les Jésuites, M. Viennet voulut avoir une part plus directe à la lutte du libéralisme contre la Restauration. Il avait pris rang parmi les écrivains du *Constitutionnel*. Avec l'appui du journal libéral et voltairien, et grâce à son influence personnelle dans son arrondissement, il fut élu député de l'Hérault (1827). Il alla siéger dans les rangs de la gauche, soutenant de son vote et quelquefois de ses discours cette puissante opposition parlementaire qui devait aboutir à une révolution. Fidèle à la cause libérale pendant la lutte des trois journées de Juillet, il fut un des premiers à proclamer Louis-Philippe à l'hôtel de ville. Sans recevoir du nouveau roi d'autre récompense personnelle que la restitution de son grade de chef de bataillon, M. Viennet se dévoua tout entier au système de contre-révolution adopté bientôt par le gouvernement. Mais, avec la vivacité méridionale de son esprit, il était comme l'enfant terrible de son parti, et en disait tout haut les projets, les espérances ou les mots d'ordre. Dans ces temps de débats orageux, il poursuivait de ses sorties véhémentes les révolutionnaires, qu'il appelait les stipendiés de l'émeute, et ajoutait : « Je veux le repos de l'État, parce que le mien en dépend. » En 1833, accusé par *la Tribune* de toucher sa part des fonds secrets, il appela sur ce journal l'indignation de la Chambre et les rigueurs de la justice. Dans la même session, à propos de la loi sur la presse, il fit, contre la liberté de cette institution et contre les institutions plus ou moins républicaines dont on voyait la promesse écrite dans la Charte, des attaques qui parurent au moins étranges de la part de l'auteur de l'*Épître aux chiffonniers*. En 1834, après les journées d'avril, il appuya hautement les lois de répression. C'est alors le moment de la plus grande impopularité de M. Viennet. « On a compté, dit-il, jusqu'à cinq cents épigrammes par année contre ma personne, ma figure, mes poésies, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton essayait sa plume sur ma friperie et croyait me devoir son premier coup de pied. » En 1840, M. Viennet reçut de Louis-Philippe la dignité de pair de France, et cette élévation, qui pouvait le consoler des attaques et des injures dirigées, de tous les rangs de l'opposition, contre lui, eut pour résultat d'en redoubler la violence.

Aux griefs des partis politiques, se joignaient de longue date, contre M. Viennet, ceux de toute la nouvelle école littéraire. Depuis, l'auteur de l'*Épître aux Muses* était en effet, avec Baour-Lormian, un des chefs de la résistance absolue aux tentatives du romantisme, et son adversaire d'autant plus dangereux qu'il employait contre lui l'arme du persiflage. Il avait aussi essayé sa verve contre cette exploitation audacieuse de la littérature par des écrivains qui, indifférents à la moralité et à la gloire :

> Aiment mieux, se moquant de la postérité,
> Escompter en lingots leur immortalité.

La position que M. Viennet avait prise dans ces luttes mémorables, l'importance que lui donnaient les attaques mêmes dont il était l'objet, décidèrent l'Académie française à lui ouvrir ses portes. Il y fut admis le 18 novembre 1830, en remplacement du comte de Ségur ; il s'était présenté en concurrence avec Benjamin Constant. On a remarqué que c'est le quatrième immortel que la petite ville de Béziers ait produit.

A cette époque, outre ses *Épîtres*, M. Viennet avait d'ailleurs donné au public d'assez nombreux ouvrages, entre autres : *Essais de poésie et d'éloquence*, contenant l'*Éloge de Boileau*, une tragédie et une comédie en vers, etc. (1803-1805, in-8); *l'Austerlide* (1808), sous le pseudonyme anagrammatique de *Pons de Ventine*; un poëme de *Marengo* (sans date); *Trois dialogues des morts* (1823) ; *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1824, in-8, avec planche), revue biographique et satirique, en prose mêlée de vers; *le Siége de Damas*, poëme en cinq chants (1825, in-8); *Sédim, ou les Nègres*, poëme en trois chants (1826, in-18); un grand poëme en vingt-quatre chants : *la Philippide*, dont le héros est Philippe Auguste (1828, vol. in-18, formant les tomes III et IV des *Œuvres* de l'auteur, 1827 et suiv.). M. Viennet avait en outre écrit pour le théâtre *Aspasie et Périclès*, opéra en un acte (1820): *Clovis*, tragédie en cinq actes (même année, 2 édit.); *Alexandre, Achille, Sigismond de Bourgogne, Arbogaste, les Péruviens*, cinq tragedies en cinq actes (1813-1825), sans compter deux autres opéras non représentés, *le Tournoi* (1820) et *Sardanapale* (1823), dont la musique était confiée à Rossini et dont le tableau final, à grand effet, a été transporté dans *le Prophète*. Mais l'insuccès de M. Viennet, comme auteur dramatique, fut des plus complets. De ses deux tragédies principales, *Clovis* et *Arbogaste*, la dernière, qui n'eut qu'une représentation (1842), a défrayé, pendant des années, la critique railleuse de la petite presse. Vers la même époque, parurent à la scène : *Michel Brémond*, drame, *la Course à l'héritage* et *la Migraine*, comédies. A quinze ans de distance, il a obtenu de faire représenter un drame tartare en un acte et en vers, *Selma* (Odéon, 1859).

M. Viennet a publié encore : *les Serments*, comédie en trois actes et en vers, représentée au Théâtre-Français en 1839; les romans : *la Tour de Montlhéry*, histoire du XIIᵉ siècle (1833, 2 vol. in-8); *le Château Saint-Ange* (1834, 2 vol. in-8); divers *Discours* académiques ou politiques; une nouvelle édition de sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1855, in-18), où l'on trouve, au lieu des 99 notices de la première édition, des notices ou des jugements sur 280 personnages, appartenant aux arts, aux sciences et à la politique; enfin, pour clore cette liste, un recueil de *Fables* (2ᵉ édit., 1855, *Bibliothèque des chemins de fer*), avec une préface autobiographique : ces dernières, dont la plupart ont des intentions politiques, communiquées à diverses reprises au public et à l'Académie, semblaient

former, dans la pensée de l'auteur, comme le pendant de ses anciennes *Épîtres*. Une édition augmentée de ces dernières (*Épîtres et satires*, 1860, in-8) en contient une intitulée : *A mes quatre-vingts ans*, qui témoigne d'une rare verdeur de vieillesse. Plus récemment, M. Viennet a donné enfin son poëme épique national, annoncé depuis si longtemps, *la Franciade*, en dix chants (1863, in-18).

Il faudrait citer aussi un certain nombre d'articles dans *les Annales des faits et des sciences militaires* (1817), *la Minerve littéraire*, *l'Abeille*, le *Dictionnaire de la conversation*, où M. Viennet s'est rédigé lui-même, et à la première personne, sa propre notice, etc.; enfin l'*Histoire des guerres de la Révolution*, *Campagne du Nord de 1792 et 1793* (1827, in-18 et in-8), dans l'*Histoire militaire des Français par campagne*.

Les révolutions qui, chez nous, ont emporté tant d'hommes et tant de choses, ont émoussé aujourd'hui les haines politiques et littéraires que M. Viennet avait provoquées. Depuis les événements de 1848, qui lui ont enlevé la pairie, il n'a plus fait de politique que par allusions et dans des fables. Il croit lui-même que sa vie publique a nui à sa carrière littéraire, et que son plus grand tort a été « de dire sa pensée à tout le monde, sans acception de parti ni de coterie. » Il appartient à ses lecteurs de juger si cette appréciation personnelle est exacte, et si, depuis près de trente ans, il a tourné contre tous les partis également ce qu'il possède de verve satirique. Jusqu'en ces derniers temps il a déployé une certaine énergie contre l'intervention du gouvernement dans les affaires de la franc-maçonnerie, et il refusa avec un certain éclat d'admettre les modifications officielles du Grand-Orient de France. M. Viennet a été promu, le 4 janvier 1836, commandeur de la Légion d'honneur.

VIEUSSEUX (Jean-Pierre), homme de lettres italien, est né le 29 septembre 1779, à Oneglia (États sardes), où son père, originaire de Genève, avait une maison de commerce. De 1803 à 1819, il fit, pour les affaires de son père, de fréquents voyages qui tournèrent à son instruction et étendirent ses propres relations. Il s'établit à Florence en 1819, et l'année suivante il fonda ce cabinet scientifique et littéraire qu'il a constamment dirigé depuis, et qui est une des premières institutions de ce genre en Europe. En 1821, M. Vieusseux y ajouta l'*Anthologie italienne*, revue célèbre rédigée par l'élite des savants et des littérateurs de l'époque, et que fit supprimer, en 1832, une réclamation du gouvernement russe. La collection forme 48 volumes, dans lesquels se trouvent d'excellents articles de Giordani, Capponi, Leopardi, Libri, Tommaseo, Montani, etc. M. Vieusseux fonda aussi, en 1827, avec l'abbé Lambruschini, Ricci et le marquis Ridolfi, le *Journal toscan d'agriculture*, qui a duré depuis, et, en 1836, avec Lambruschini, *le Guide de l'instructeur*, qui parut huit ans. Enfin, en 1844, il entreprit la publication des *Archives historiques italiennes* (1re série, 1844-1854, 10 vol.; 2e série, 1855 et suiv.), un des plus importants recueils de documents historiques inédits, et d'articles de critique, de biographie ou de bibliographie. Malgré son grand âge, M. Vieusseux déploya toujours une activité infatigable, ne cessant d'éditer des livres utiles, surtout des ouvrages populaires. Sa maison fut toujours le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Italie et de l'étranger, et un des centres de réunion, d'une nation divisée. Il n'a rien produit lui-même, bornant son rôle à provoquer, de la part des autres, les meilleures productions. — Il est mort en avril 1863.

VIEUXTEMPS (Henri), célèbre violoniste belge, né à Verviers, le 20 février 1820, est fils d'un ancien militaire, luthier et accordeur d'instruments. Ses dispositions précoces pour la musique intéressèrent un amateur, qui se chargea de lui et le confia au professeur de musique Leclou. A huit ans il jouait en public dans plusieurs villes de Belgique, et Bériot, frappé de son talent, lui donna des leçons pendant quelques mois. Il fut aussi, pour la composition, l'élève de Reicha. La vie de M. Vieuxtemps ne fut bientôt plus qu'un voyage à travers l'Europe. Il se fit applaudir à Paris en 1830 et à Vienne l'année suivante. A Londres son talent fut moins goûté. Mais de nouveaux succès à Paris, en Hollande, à Vienne, à Bruxelles, le dédommagèrent de cet échec. En même temps il apprenait la composition et faisait paraître ses premières œuvres. A Saint-Pétersbourg et à Moscou il excita un vif enthousiasme. Il composa en Russie un concerto supérieur à toutes les autres productions et que, par son mérite même, on refusa quelque temps de lui attribuer. De 1840 à 1843 il revit Bruxelles, Anvers et Paris, visita encore la Hollande et l'Allemagne, et parcourut la Pologne. Il partit ensuite pour l'Amérique, où il est retourné, ainsi qu'en Russie, à diverses reprises. Comme virtuose, M. Vieuxtemps s'est distingué par la gravité, l'énergie, l'ampleur, en même temps que par l'élégance et la sûreté de l'exécution. Ses compositions répondent à son jeu; elles concilient le caractère classique avec les qualités modernes.

VIGNE (Félix DE), peintre belge, né à Gand, en 1806, est le fils du peintre Ignace de Vigne, mort dans cette ville en 1840, connu surtout par la décoration des principaux théâtres de Londres. Il étudia à la fois sous son père et sous Jos. Paelink, compléta ses études par un séjour de plusieurs années en Italie, et se fixa dans sa ville natale, où il s'est fait un nom comme peintre et dessinateur. Il faut citer de lui : *les Amours d'Abracome et de la belle Anthia*, au musée de Bruxelles; *Espièglerie d'enfants*, au musée de Harlem, etc.; un recueil intitulé : *Costumes du moyen âge* (1832-1847); *l'Armurier*, *la Récolte du houblon au moyen âge*, aux salons de 1857 et 1859, etc.

VIGNE (Édouard DE), peintre, frère du précédent, né à Gand, en 1808, étudia comme lui sous son père et sous M. Paul Surmont, leur compatriote, et fit aussi le voyage de Rome. Il réside à Gand et traite le paysage. On a surtout de lui : *Vue prise dans les Abruzzes*, *Environs de Naples*, de nombreux *Sites d'Italie*, *Effet du matin dans les environs de Radicofani*, *Vue de Nico-Varo*, près de Rome, etc.; les deux derniers ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

VIGNE (Pierre DE), sculpteur, frère des précédents, né aussi à Gand, en 1812, entra très-jeune dans l'atelier de Caloigne et remporta, en 1832, à l'âge de vingt ans, le grand prix de sculpture à Gand, sur ce sujet de bas-relief : *la Réunion de la Lys et de l'Escaut*. En 1835, il alla concourir à Anvers sur cet autre sujet : *Job sur son fumier visité par ses amis*. La composition de M. de Vigne parut si remarquable à côté de celle de M. Geefs, qui obtint le premier prix, que le gouvernement lui donna une gratification extraordinaire pour faire le voyage de Rome. Il y resta quatre années, de 1837 à 1841, et y étudia à loisir les chefs-d'œuvre de l'antique. On a de lui des bustes nombreux, parmi lesquels il faut citer ceux du *docteur Kluyskens* et du *général van Mons*; mais l'œuvre capitale de sa vie artistique est la collection des statues qui décorent la salle des Pas-Perdus au palais de justice de Gand. M. Pierre

de Vigne est membre de la Société royale des beaux-arts de cette ville.

VIGNES (Antoine-Arnaud-Alexandre-Théodore), avocat français, ancien représentant, né le 4 août 1812, à Pamiers (Ariége), où son père était président du tribunal civil, étudia le droit à Toulouse. Il exerçait dans cette ville la profession d'avocat, lorsqu'en février 1848, recommandé par les traditions de sa famille et par son propre dévouement à la cause libérale, il fut nommé sous-commissaire du gouvernement dans son pays natal. Élu représentant de l'Ariége par 21 000 suffrages, malgré une assez violente opposition, il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité d'agriculture et vota en général avec l'extrême gauche républicaine. A la Législative, où il siégea pour le même département, il ne se départit pas de cette ligne de conduite, fut arrêté lors du coup d'État, et put, après quelques jours d'emprisonnement, se retirer à Pamiers, où il a repris sa place au barreau.

VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), poëte français, membre de l'Institut, est né à Loches, le 27 mars 1799, d'une famille de militaires originaire de la Beauce. Son père s'était distingué dans la guerre de sept ans, sa mère était fille de l'amiral marquis de Baraudin et cousine de Bougainville. Il vint tout jeune encore à Paris et entra vers la fin de l'Empire dans l'institution de M. Hix, où il prit parmi ses camarades la passion de la guerre, qui enflammait alors tous les collégiens. Pour le soustraire à cette influence, sa mère lui donna chez elle un précepteur; mais, tout en faisant d'excellentes études, le jeune de Vigny rêvait toujours combats et conquêtes. A peine âgé de seize ans, lorsqu'arriva la Restauration, il fut placé dans les mousquetaires rouges de la maison du roi et accompagna Louis XVIII jusqu'à la frontière. Il passa en 1816 dans l'infanterie de la garde. En 1823, il entra, comme capitaine, au 55e de ligne, pour faire la campagne d'Espagne. Mais son régiment dut rester dans les Pyrénées, et il consacra ses loisirs forcés à l'étude et à la poésie. Désenchanté de la vie de soldat, il se décida, en 1828, à donner sa démission et à rester exclusivement poëte.

Dès 1815, M. Alf. de Vigny avait écrit deux pièces de vers, imitées de Théocrite : *la Dryade* et *Symeta*. En 1822, il publia, sous le titre de *Poëmes : Héléna, la Somnambule, la Fille de Jephté, la Femme adultère, le Bal, la Prison*. Ses *Poëmes antiques et modernes : le Déluge*, *Moïse*, *Dolorida*, *le Trappiste*, *la Neige*, *le Cor*, *Eloa*, parurent de 1824 à 1826. L'inspiration biblique, que le poëte devait à une lecture constante de l'Écriture, anime la plupart de ces poëmes. *Eloa* eut un grand succès et fit à l'auteur une des premières places dans la nouvelle école de poésie.

C'est aussi en 1826 que M. Alfred de Vigny publia son premier roman historique, *Cinq-Mars*, qui eut quatre éditions en trois ans (il en compte au moins douze aujourd'hui), et qui est resté un des modèles du genre. On admira beaucoup le style et l'action dramatique, mais on reprocha à l'auteur d'avoir trop exalté Cinq-Mars aux dépens de Richelieu. En 1832, parut *Stello, ou les Diables bleus*, et, en 1835, *Servitude et grandeur militaires*. Ces deux ouvrages, où l'auteur met en parallèle la position du poëte et celle de l'homme de guerre dans la société moderne, ne réussirent pas moins que *Cinq-Mars*, tout en provoquant des critiques analogues : les grands événements et les principaux personnages de la République ou de l'Empire semblèrent représentés plutôt par un poëte que par un historien.

M. Alfred de Vigny s'est fait aussi un nom au théâtre. On joua de lui, aux Français, en 1829, un *Othello*, traduit de Shakspeare. C'était le premier drame romantique qui abordât la scène; il excita des attaques et des éloges également exagérés. *La maréchale d'Ancre*, représentée en 1830, eut des représentations troublées et interrompues par les agitations politiques du temps. Mais, en 1835, le poëte détacha de son *Stello* l'épisode de *Chatterton*, qui, remanié pour la scène, obtint une véritable vogue, et fit beaucoup de bruit : on contesta la vérité du caractère principal, et la moralité générale d'une pièce qui finit par un suicide; des députés protestèrent en pleine chambre contre la mise à la scène d'un pareil dénoûment; mais l'intérêt du drame, des rapprochements faciles avec la société actuelle, l'élégance du style, et le talent de Mme Dorval triomphèrent de toutes les critiques. *Chatterton* a été repris, mais avec plus de calme, en 1857.

Dans les nombreuses années qui suivirent, M. A. de Vigny n'a presque plus rien produit. En 1841, il adressa aux Chambres un opuscule sur *la Propriété littéraire*, où il demandait pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres. En 1843 il parut vouloir revenir à la poésie lyrique, en publiant dans la *Revue des Deux-Mondes* des fragments de *Poëmes philosophiques*, restés inédits dans leur ensemble : *le Sauvage, la Mort du loup, la Flûte*, etc. Reçu à l'Académie en 1845, en remplacement d'Étienne, il n'a publié depuis que les *Consultations du docteur Noir* (1856). On dit pourtant qu'il se livrait à un travail continu et avait d'assez grandes œuvres en portefeuille. M. Alfred de Vigny, passionné pour l'art, ami de la solitude et du recueillement, a fait de la poésie le but unique de son existence, et n'a jamais cédé à aucune ambition politique. Décoré le 1er mai 1833, il a été promu, le 14 juin 1856, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 18 septembre 1863. On a publié de lui, comme œuvre posthume, *les Destinées, poésies philosophiques* (1864, in-8).

VIGUIER (Adrien), littérateur français, ancien professeur, né à Paris, vers 1793, a professé, pendant près de vingt ans, les classes de cinquième et de quatrième au collége Charlemagne à Paris. Décoré en 1847, il a pris sa retraite en 1855. M. Adr. Viguier a donné quelques pièces aux théâtres de genre, entre autres *Chérubin* (1835), et surtout écrit, sous le pseudonyme d'*Adrien Delaville*, un certain nombre de romans : *Roger* (1842, in-8), *Lore* (1843, in-8), *le Dernier des touristes* (1844, in-8), *Régine* (1845, in-8), etc. On a aussi de lui un volume de vers. Il a collaboré au livre des *Cent et Un*, au *Journal général de l'instruction publique*, etc.

VILAIN (Nicolas-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 3 août 1813, suivit l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *David apaisant Saül*. De retour de Rome en 1844, il a repris ses envois aux salons, où il avait débuté dès 1838. Nous citerons de lui : la *Statuette de d'Arcet* (1838); *Saint-Jean, l'Automne, la Bienfaisance*, bas-relief (1845); *Hébé et l'aigle de Jupiter*, le buste d'*Étienne*, pour l'Institut (1846); le même, pour les Français (1847); les bustes de *M. Victor Hugo*, de *Mlle Vilain*, du *général Jamin* (1849); le *Fronton* du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées (1854); quelques décorations de portes et tympans, au nouveau Louvre (1856); *Watteau, Pradier, MM. Senard Loysel*, bustes (1859); *Marius, debout au milieu des ruines de Carthage*, appartenant au ministère d'État, *Saint-Germain l'Auxerrois*, à

la tour de ce nom (1861); le buste de *Mme Vilain* et deux autres portraits (1863); *la Musique et la danse*, *Kleber* (1864), etc. M. V. Vilain a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en novembre 1849.

VILAIN XIIII (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme politique belge, est né à Bruxelles, le 15 mai 1803, d'une ancienne famille bourgeoise, les Vilain, anoblis, dit-on, par Louis XIV, lors de son entrée à Gand. Son grand-père s'était fait en Belgique, après 1789, le promoteur des idées révolutionnaires. Son père, hautement protégé par Napoléon, servit ensuite Guillaume d'Orange, puis embrassa la cause de la nationalité belge en 1830, et devint vice-président du sénat. Il est mort en 1856. Le vicomte Charles Vilain XIIII étudia successivement au collége Charlemagne, puis aux jésuites de Saint-Acheul, enfin à l'université de Liége, avec MM. Nothomb, Tielemans, Dechamps, Ducpétiaux, etc. Vers 1828, il embrassa les doctrines de Lamennais, et devint un des collaborateurs de *l'Avenir*. Après la révolution de 1830, nommé membre du Congrès national par le district de Maëstricht, il en fut un des secrétaires. Ce fut lui qui, en cette qualité, lut, un an après, au roi Léopold, sur la place royale de Bruxelles, la constitution qu'il devait jurer. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça contre toute idée de république, et combattit le traité des dix-huit articles. Membre de la Chambre des représentants, il reçut des missions qui l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de prendre une part active aux travaux législatifs. En 1832, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le Saint-Siége, le roi des Deux-Siciles et le grand-duc de Toscane; mais la fierté de son caractère ne plut pas au pape et il dut être rappelé en 1834. Il fut cependant accrédité près des diverses cours d'Italie de 1835 à 1839. Dans l'intervalle, il avait été gouverneur de la Flandre orientale.

Membre influent du parti catholique, le vicomte Vilain XIIII fut élu vice-président de la Chambre en 1833, et se montra l'un des plus fermes soutiens des deux cabinets de Theux. Après la chute des ministères libéraux Rogier et de Brouckère, il eut à son tour le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet mixte formé par M. de Decker le 30 mars 1855. Il en fut l'homme le plus populaire. Le catholique qui avait aimé Lamennais, protégé les saint-simoniens, donné l'hospitalité à Raspail (1854), fut respecté au milieu des plus violentes querelles des partis. Une fois même, il excita l'enthousiasme général de la Chambre et du pays, quand, interpellé sur les projets de réforme de la constitution qu'on attribuait au cabinet, sous la pression étrangère, il répondit son fameux : « Jamais ! » Le vicomte Vilain XIIII est tombé avec ses collègues, à l'occasion de la loi sur la charité en 1857 : mais il est du petit nombre des membres du parti catholique qui ont été réélus aux élections générales suivantes. Il a été décoré de la Croix-de-Fer et nommé officier de l'ordre de Léopold.

VILCOCQ (Antoine), homme politique français, député, est né à Paris, le 14 septembre 1822. Sous-préfet de Sancerre, le 10 juillet 1848, il passa, deux ans après, à Bar-sur-Aube, puis en 1852 à Vervins, et donna sa démission en novembre 1862. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription de l'Aisne, par 23 750 voix sur 36 575 votants. M. Vilcocq a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

VILLAFLOR (duc DE). Voy. TERCEIRA.

VILLAIN DE SAINT-HILAIRE (Amable), auteur dramatique français, né vers 1795, écrivit de bonne heure pour les théâtres du boulevard et eut pour collaborateurs MM. Crosnier, Dupeuty et Paul Duport. En 1827, il devint un des directeurs du Cirque, puis céda sa place à M. Dejean, en conservant les fonctions de régisseur de la scène qu'il occupa plusieurs années.

Dans le grand nombre des pièces dont la plupart ne portent que son nom, nous citerons les drames suivants : *le Solitaire du Mont-Sauvage* (1821), un des plus grands succès du temps ; *le Meurtrier* (1822) ; *Louise, ou le Père juge* (1823) ; *Irène* (1827) ; *Deux jeunes femmes* (1839) ; *Henri VI* (1846). Aux scènes de vaudeville, il a fourni : *la Chasse au renard* (1823) ; *le Château perdu* (1824) ; *les Deux cousins* (1825) ; *l'Habit ne fait pas le moine* (1835) ; *Revue et corrigée* (1839) ; *Nelly* (1844) ; *Blanche et Blanchette* (1850) ; *la Vieille de Béranger* (1852), etc. On lui doit aussi quelques pièces de vers, une *Petite biographie dramatique* (1821, in-12), etc.

VILLARET (N....), chanteur français, est né à Milhaud (Gard), le 29 avril 1830. Il passa presque toute sa jeunesse à Nîmes, où il reçut les premières leçons de musique du professeur Rousselot. Il entra ensuite, comme contre-maître, dans une brasserie de Beaucaire, et se fit remarquer dans l'orphéon de cette ville. Lors d'un concours d'orphéonistes à Marseille, il connut M. Brun, directeur de l'orphéon d'Avignon, qui le pressa de venir étudier sous lui. Il se laissa persuader, et étudia pendant un an à Avignon. En mai 1862, il chanta Arnold de *Guillaume Tell*, dans une représentation montée par M. Brun avec ses orphéonistes et des élèves du Conservatoire d'Avignon. Accueilli peu de temps après à Orange chez M. Nogent Saint-Laurens, il fut présenté par ce dernier à M. Royer, directeur de l'Opéra, qui l'engagea comme ténor. M. Villaret débuta, avec succès, le 21 mars 1863, dans *Guillaume Tell*.

VILLECOURT (Clément), prélat français, cardinal, né à Lyon, le 9 octobre 1787, fit ses humanités et sa théologie au séminaire de Saint-Irénée et reçut la prêtrise en 1811. Tour à tour vicaire à Roanne, curé de Bagnols, aumônier en chef de l'hôpital général de Lyon, il fut, en 1823, appelé à Meaux par M. de Cosnac et y devint bientôt chanoine et grand vicaire. En 1832, il suivit ce prélat à Sens pour remplir auprès de lui les mêmes fonctions, et fut investi en outre de la direction de toutes les maisons religieuses du diocèse. Il se fit remarquer par ses prédications et ses retraites pastorales, et plusieurs fois il vint à Paris rivaliser avec les prédicateurs les plus distingués. Nommé à l'évêché de la Rochelle, en octobre 1835, M. Villecourt prit possession l'année suivante; mais il fut créé cardinal par Pie IX, le 17 décembre 1855, avec condition de séjour à Rome et résigna son siége épiscopal.

On lui doit un grand nombre d'ouvrages de religion ou de controverse, entre autres : *Lettres inédites du Q. Roy.* (1822); *Histoire des carmélites de Compiègne conduites à l'échafaud sous la Terreur* (1835) : *l'Oraison funèbre du cardinal de Cheverus* (1836), et les *Lettres spirituelles de saint Liguori*, traduites de l'Italien.

VILLEGARDELLE (François), publiciste français, né le 2 octobre 1810, à Miremont (Lot-et-Garonne), se rallia, après 1830, à l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier et fut un des collaborateurs de *la Phalange*. Des divisions sur la ques-

tion de la distribution de la propriété le firent abandonner des phalanstériens pour défendre les doctrines communistes. On a de lui : *Besoins de communes* (1835, in-8) ; *Accord des intérêts dans l'association* (1844, 1 vol.), où il expose une méthode analogue à celle que M. Louis Blanc voulut appliquer plus tard aux ateliers nationaux ; *Histoire des idées sociales avant la révolution* (1846, 1 vol.), ou les socialistes modernes devancés et dépassés par les anciens philosophes. *Pourquoi n'avons-nous pas la République* (1851) ; etc. Il a aussi édité *le Code de la nature* (1840) de Morelli, et traduit du latin *la Cité du Soleil* (1840) de Campanella.

VILLEMAIN (Abel-François), célèbre professeur et écrivain français, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien pair de France et ancien ministre, est né à Paris, le 11 juin 1790. Il suivit les cours du Lycée impérial (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand), comme élève de la pension tenue par l'helléniste Planche. A peine âgé de douze ans, il prenait part aux représentations de tragédies grecques organisées par ses camarades, et l'on raconte que, plus de trente ans plus tard, il récitait encore en grec tout son ancien rôle d'Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle. Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival, qui laissa, dit-on, plus d'une fois son jeune élève le remplacer dans sa chaire auprès de ses condisciples. Malgré son étonnante supériorité, M. Villemain n'eut que d'insignifiants succès au concours général.

Ses classes terminées, il commença l'étude du droit ; mais bientôt de Fontanes, qui le rencontra dans le monde, fut charmé de son esprit et voulut lui ouvrir la carrière littéraire, en l'appelant dans l'enseignement. Il le nomma, pour ses débuts, professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne (1810), et, peu de temps après, maître de conférences de littérature française et de versification latine à l'École normale. Deux ans après que l'usage du discours latin eut été rétabli dans la solennité du concours général, ce fut M. Villemain qui fut chargé de le prononcer (1812), et il sut se faire applaudir.

La même année s'ouvre la série de ses succès académiques. Son *Éloge de Montaigne*, couronné par l'Académie française, le 23 mars 1812, obtint le plus brillant accueil. Le jeune lauréat avait eu pour concurrents des lauréats émérites, tels que Victorin Fabre, Droz, Jay, etc. Mais il avait déployé dans ce premier essai, avec un sentiment exquis des détails, une puissance déjà grande de généralisation, et surtout ce don naturel d'une langue harmonieuse et forte qui promettait un grand écrivain. Il se vit reçu et fêté dans tous les salons littéraires : Stuart, le comte de Narbonne, la princesse de Vaudémont, Benjamin Constant, se disputèrent l'heureux débutant, qui eut, dès cette époque, comme causeur, un prodigieux succès. On dit que le comte de Narbonne le recommanda à l'Empereur.

Le second triomphe littéraire de M. Villemain eut un bien autre éclat. Le sujet du nouveau discours couronné par l'Académie française était : *Avantages et inconvénients de la critique*. Par une dérogation extraordinaire, l'auteur fut admis à lire lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut. C'était le 21 avril 1814, au début de la première Restauration : toute l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés assistait à cette séance ; le roi de Prusse et l'empereur Alexandre étaient aux premiers rangs. M. Villemain préluda à sa lecture en adressant à ses augustes auditeurs de brillants éloges que plusieurs de ses biographes lui ont amèrement reprochés comme un crime de lèse-nationalité, sans tenir assez de compte des dates et des différences qui distinguent, dans leurs caractères et dans leurs conséquences, la première et la seconde Restauration. Quoi qu'il en soit, les journaux de l'époque présentent cette solennité comme l'une des plus belles fêtes dont la France ait pu offrir aux étrangers le spectacle.

Deux ans après, M. Villemain reçut encore de l'Académie française une couronne pour l'*Éloge de Montesquieu* (25 août 1816). Il occupait, dès lors, une chaire à la Sorbonne, la chaire d'histoire moderne, comme suppléant de M. Guizot. Royer-Collard le fit passer à la chaire d'éloquence française, qui lui convenait mieux et que, sauf quelques interruptions, il occupa pendant une première période de dix années (1816-1826). Il traita amplement de la littérature française aux xve, xvie, et xviie siècles.

En 1819, le jeune professeur fit paraître son *Histoire de Cromwell d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires* (2 vol. in-8), œuvre sérieuse et accueillie et discutée comme telle, surtout par les critiques de la presse anglaise ; car, malgré le dédain avec lequel il est devenu plus tard de mode d'en parler, ce livre était impatiemment attendu du public et il fut aussitôt traduit dans diverses langues : il y régnait, avec le style simple et ferme que réclame l'histoire, une modération libérale qui valut à l'auteur à la fois de grands éloges et de vives critiques. M. Villemain, favorablement accueilli par le roi Louis XVIII, entra, à cette époque, dans la vie politique : appelé aux fonctions délicates de chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, il devint en outre, sous le ministère de M. Decazes, maître des requêtes au conseil d'État. Il concourut sous l'influence du parti doctrinaire auquel il s'était attaché, à l'élaboration des lois sur la presse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1820.

Ses talents et ses travaux littéraires lui valurent bientôt une plus flatteuse récompense. En 1821, il se vit ouvrir les portes de l'Académie française : il y remplaça son ancien protecteur, de Fontanes. Reçu par l'académicien Roger, il fut chargé, l'année suivante, lui qui était de beaucoup le plus jeune de ses confrères, de recevoir le vénérable Dacier, qui en devenait le doyen. Cette même année, M. Villemain donna sa traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit récemment découvert par Angelo Maï, avec un discours préliminaire et de savantes annotations (1822). Un peu plus tard, les événements de la Grèce et les sympathies que le peuple de ce pays excitaient en Europe, tournèrent ses études vers l'histoire récente des Hellènes, et il publia successivement l'étude dramatique intitulée : *Lascaris, ou les Grecs du* xve *siècle* (1825, in-8), qu'on a appelé un bon ouvrage et une bonne action, et un *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane* (même année).

Vers la fin du ministère de Villèle, M. Villemain, qui s'efforçait d'unir, dans ses livres et surtout dans ses cours, avec son dévouement au roi ses instincts de libéralisme, passa peu à peu dans l'opposition. En 1827, il fut chargé, avec Lacretelle et Chateaubriand, de rédiger la supplique adressée à Charles X par l'Académie française contre le rétablissement de la censure (loi du 24 juin). Il se vit dépouillé de ses fonctions de maître des requêtes ; mais sa popularité en augmenta, et ses cours, qu'il avait repris à la Sorbonne, à côté de MM. Cousin et Guizot (voy. ces noms), donnaient lieu à de véritables ovations. *Le Globe* appelait ses leçons « un des événements intellectuels les plus importants de l'époque. » Au commencement de 1830, il fut

envoyé à la Chambre des députés par le collége électoral d'Évreux (Eure).

M. Villemain prit place dans les rangs du parti libéral et signa l'Adresse des 221. Il eut une part assez importante aux travaux et aux dicussions parlementaires qui signalèrent la transformation de la monarchie constitutionnelle. Membre du comité de révision de la Charte, il combattit, à propos de la majorité, les exagérations contradictoires des partis. Il parla aussi en faveur de l'inamovibilité des juges, de la liberté de la presse, etc. Mais il siégea un an à peine à la Chambre, et n'obtint pas aux élections générales qui suivirent le renouvellement de son mandat. Nommé par Louis-Philippe, en 1831, membre du conseil royal de l'instruction publique, dont il devint vice-président en 1832, il fut, le 5 mai de cette même année, élevé à la dignité de pair de France. Il devenait presque en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Au Luxembourg, M. Villemain, faisant acte d'indépendance, combattit vivement les lois de septembre (1835), et, au nom de ce principe que les délits de presse sont des délits d'opinion, se refusa à les soumettre à une juridiction extraordinaire. Mais il soutint le ministère Molé (voy. ce nom) contre la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles qui suivirent la chute de celui-ci, il fut lui-même appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet improvisé, le 13 mai 1839, sous la présidence de Soult, pendant la dernière émeute républicaine. Ce cabinet fut remplacé, le 1er mars 1840, par le ministère Thiers, qui donna à M. Villemain M. Cousin pour successeur. M. Guizot le ramena au pouvoir et pour plus longtemps, le 29 octobre de la même année.

Une tâche des plus difficiles l'y attendait. Jeté au milieu des premières querelles qui éclatèrent alors entre l'Université et le clergé et des agitations propagées dans l'opinion publique au nom de la liberté de l'enseignement promise par la Charte, il se vit chargé de préparer la loi organique de l'enseignement secondaire, et de rapprocher, sur ce terrain étroit et brûlant, en conciliant tous les droits et tous les devoirs, les partisans de l'État et ceux de l'Église, les amis du gouvernement et ses adversaires de toute nature. Son fameux projet de loi, bien des fois remanié, ne pouvait, en dépit ou à cause même des concessions faites à la fois aux exigences les plus diverses, contenter personne, ni l'Université, ni le clergé, ni la droite, ni la gauche, ni le roi lui-même et le cabinet associé à ses vues. Au bout de quatre années de lutte, la santé de M. Villemain rendit sa retraite nécessaire, et, le 30 décembre 1844, *le Moniteur* inséra d'office sa démission. Peu après, le maréchal Soult proposait aux Chambres un projet de loi pour accorder à l'ancien ministre, à l'écrivain national, une pension de 15 000 fr., reversible sur sa femme et ses enfants : M. Villemain refusa d'accepter.

Rendu à la santé, l'illustre secrétaire de l'Académie française reprit ses études. Il n'est plus remonté dans sa chaire, où il avait eu pour suppléant M. Saint-Marc Girardin, qu'on a appelé « son plus brillant ouvrage; » mais il a témoigné de sa féconde activité par de nombreuses publications et par une incessante participation aux travaux de l'Académie. Il a été promu le 29 octobre 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

Tout le monde s'accorde à reconnaître dans M. Villemain un des écrivains les plus heureusement doués de notre temps. Il réunit, dans un style inimitable, avec la science des mots et des tours, la variété et l'étendue du savoir, les spirituelles saillies, l'intelligence des plus hautes idées et le sentiment des grandes choses. Il a l'éclat et la mesure. Indépendant et modéré, également éloigné des témérités de l'esprit d'innovation et des vulgarités de l'esprit de routine, il a su garder, par un sage équilibre entre l'imagination et la raison, la plus complète harmonie des facultés littéraires.

Parmi les écrits qu'il nous reste à citer de M. Villemain, il faut placer en première ligne le recueil sténographié de ses leçons des années 1828-1829, sous le titre de *Cours de littérature française, tableau du* XVIIIe *siècle* (5 vol. in-8, plusieurs édit.). Rappelons ensuite : *Discours et mélanges littéraires* (1823, in-8); *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827, in-8); *Études de littérature ancienne et étrangère* (1846, in-8); *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle* (2e édit., 1849); *Études d'histoire moderne* (1846, in-8); *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature* (1856, in-8); *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (1857, in-8); *la Tribune contemporaine, M. de Chateaubriand* (1857, in-8) ; *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique* (1859, in-8), comme introduction à la traduction de ce poëte, etc.; ainsi qu'un grand nombre d'*Essais*, *Études*, *Discours*, *Notices*, *Rapports*, adressés à l'Académie française, *Préfaces*, et tant d'autres morceaux, marqués tous de la grande manière de l'auteur, publiés à part ou insérés dans divers recueils et ensuite réunis en volumes. Ces livres, imprimés dans le format in-8, ont reparu dans le format in-18. On a longtemps annoncé que M. Villemain préparait et devait faire prochainement paraître une grande *Histoire de Grégoire VII*, qui devait être son principal ouvrage.

Un des frères du secrétaire perpétuel de l'Académie, M. François-Émile Villemain, intendant militaire depuis 1850, placé plus tard dans le cadre de réserve, conseiller d'État (section de la guerre et de la marine), et devenu doyen des conseillers, a été appelé au Sénat par décret du 24 octobre 1863. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 février 1857.

VILLEMESSANT (Jean-Hippolyte Cartier, dit de), journaliste français, né à Rouen, le 22 avril 1812, porta jusqu'à quatorze ans le nom de son père le colonel Cartier. Baptisé seulement à cet âge, il prit celui de sa mère, Augustine de Villemessant, se maria à dix-huit ans à peine dans la ville de Blois et y tint quelques années un commerce de rubans. Il passa ensuite trois ans à Tours et à Nantes, vint à Paris en 1839 et entra, peu après, dans le journalisme. En 1840, il fonda, à grands frais, *la Sylphide*, et afferma, sous le nom de *Louise de Saint-Loup*, celui de sa grand'-mère et marraine, le feuilleton de modes de *la Presse*. Il se lia en même temps avec le parti légitimiste. Après la révolution de Février 1848, il fonda, dès le mois de mars, avec MM. A. de Calonne et L. Boyer, *le Lampion*, qui fut supprimé deux mois après et valut au gérant dix jours de prison. Il le remplaça par *la Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi dans les bureaux, et enfin par *la Chronique de Paris* (1er janvier 1850), qui fut supprimée en juin 1852.

Au commencement d'avril 1854, secondé par MM. J. B. Jouvin et Bourdin, ses gendres, il ressuscita une troisième fois le *Figaro*, tant de fois poursuivi et condamné sous les divers régimes. L'histoire des procès qu'il a subis depuis cette réapparition ferait encore un volume. La plupart, étrangers à la politique, avaient pour cause les écarts d'une littérature trop légère ou des plaintes en diffamation. Dans cette feuille, devenue bi-hebdomadaire, le rédacteur en chef a su atti-

rer, pour exploiter leurs accès de malignité, toute une succession d'écrivains et de chroniqueurs qu'il a depuis le plus vivement attaqués. A la suite de tout le bruit que fit le malheureux duel de M. de Pène, l'un de ses principaux rédacteurs, M. de Villemessant céda à MM. Villemot et Jouvin *le Figaro*, qu'il reprit au bout de quelques mois à peine. La rédaction de cette feuille compta, en moins de dix ans, douze duels, dont trois personnels à son directeur, qui se battit avec MM. Vieyra, de Martonis, et Gust. Naquet, sans compter les provocations rendues publiques auxquelles il ne crut pas devoir répondre.

D'autres affaires eurent encore dans les journaux et devant les tribunaux, une bruyante publicité, comme les violences dont il fut l'objet, dans son propre domicile, de la part de M. Didier, député (Voyez ce nom), et surtout sa revendication judiciaire du nom maternel (janvier 1863).

Parmi les entreprises littéraires auxquelles le directeur du *Figaro* s'est encore mêlé, ou dont il a eu l'initiative, nous citerons le *Figaro-programme*, la *Gazette de Paris*, la *Gazette Rose*, le *Grand journal*, dont le format donna lieu à différentes charges, *l'Autographe*, recueil intéressant de *fac-simile*, la *Gazette des abonnés*, journal gratuit, l'*Événement*, journal quotidien à dix centimes (novembre 1865).

On ne cite de M. de Villemessant, en dehors du grand nombre d'articles fournis à ses divers journaux, et souvent signés, pendant quelques années, *Villemessant* et *Jouvin*, que *les Cancans*, petit album de la *Chronique de Paris*, et *M. le comte de Chambord et la France à Wiesbaden, ou Petit vocabulaire de la fidélité* (1850-1852). Il a entrepris, dans *le Figaro*, en 1860, une revue de *Paris au jour le jour*, signée *Pierre* et *Jean*, puis *Jean-Jean*. Dans le premier numéro de l'*Événement*, il a commencé ses mémoires sous le titre de *Mémoires d'un journaliste*.

VILLEMIN (Eugène), littérateur et médecin français, né vers 1812, étudia la médecine à la Faculté de Paris, où il reçut, en 1839, le diplôme de docteur. Spécialement occupé de travaux littéraires, il a collaboré à divers recueils périodiques et a remporté, en 1856, le second des prix de poésie proposés par la Société des gens de lettres. Nous citerons de lui : *Dies iræ* (1836), traduit en vers; *l'Herbier poétique* (1842, in-18), publié sous le pseudonyme d'*Aug. de Saint-Hilaire*; *le Chevrier des Cévennes* (1849), drame en trois actes; *le Siècle d'Auguste* (1853), poëme tragique; *Gymnase dramatique des salons* (1856, in-8), intermèdes et comédies.

VILLEMOT (Auguste), journaliste français, né à Versailles, en 1811, fit ses classes au collége Rollin, et devint, en 1835, secrétaire général du théâtre de la Porte-Saint-Martin. De là, il passa dans un ministère. En 1847, M. de Cavour (voy. ce nom) l'attacha à la feuille libérale *il Risorgimento*, qu'il venait de fonder, et dans laquelle M. Villemot fit ses premières chroniques. En 1852, il fut chargé du feuilleton littéraire de *l'Émancipation belge*, puis, en 1856, de celui de *l'Indépendance*, où il remplaça M. Jules Lecomte. En 1855, M. de Villemessant l'a spécialement attaché au *Figaro*, dont il lui abandonna même momentanément la direction, en 1858, avec M. B. Jouvin pour associé. M. Villemot a réuni les chroniques qu'il a écrites pendant quatre ans dans *l'Indépendance* et le *Figaro*, soit sous le pseudonyme du *Bourgeois de Paris*, soit sous son nom : *la Vie à Paris, Chroniques du Figaro*, précédées d'une *Étude sur l'esprit en France*, de P. J. Stahl (1858, 2 vol. in-12). Il a fait, en 1860, avec M. Siraudin, une comédie en deux actes pour le théâtre de Baden-Baden : *le Favori de la Favorite*.

VILLENAVE (Théodore), littérateur français, né à Nantes, le 26 juillet 1798, est le fils d'un savant distingué, mort en 1846, et le frère de Mme Mélanie Waldor. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il collabora de bonne heure à la presse parisienne et fit insérer un grand nombre de pièces de vers dans *le Mercure*, *l'Album*, le *Courrier des théâtres*, l'*Almanach des Muses*, etc. Parmi celles qui ont été imprimées à part, nous citerons : *Aux Grecs* (1826); *Jeanne d'Arc* (1829), poëme; *Constantine* (1837), poëme; *les Cendres de Napoléon* (1840). Il est aussi l'auteur de deux drames en cinq actes, *Walstein* (1828) et *Schneider* (1832), ainsi que d'une *Histoire du Saint-Simonisme* (1847, in-8), avec Michaud, et il a édité un poëme en dix chants, *Napoléon* (1840, in-8), publié sous l'anonyme, à Philadelphie, en 1823, par le roi Joseph.

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand VALLON DE), vaudevilliste français, né le 5 juin 1801, à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), mort le 27 septembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VILLENEUVE DE CHENONCEAUX (François-René VALLET, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 7 juin 1777, épousa, sous l'Empire, une demoiselle Guibert, qui lui apporta en dot le château de Chenonceaux. Il prit part à quelques-unes des campagnes de la grande armée, reçut le titre de comte sous le nom de Villeneuve, et fut attaché, en qualité de chambellan, à la reine Hortense. Il fit la guerre d'Espagne. Peu de temps après la restauration de l'Empire, il fut appelé à siéger au Sénat (31 décembre 1852). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 octobre 1823. — Il est mort le 12 février 1863. — Son fils, Septime, comte DE VILLENEUVE, a aussi servi. Il a épousé Mlle Sain-Bois-le-Comte.

VILLERMÉ (Louis-René), médecin et statisticien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 10 mai 1782, étudia d'abord la médecine, servit en qualité de chirurgien militaire pendant les guerres de l'Empire. Rentré dans la vie civile en 1814, il prit le grade de docteur. Il quitta en 1830 la carrière médicale, qu'il reprit momentanément en 1832, pendant l'épidémie du choléra. Il se livra dès lors tout entier aux travaux de médecine scientifique, de statistique et d'économie, qui l'avaient fait admettre à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences morales et politiques (section d'économie politique, puis section morale). En 1837, chargé par cette dernière de la mission d'étudier les classes ouvrières, il parcourut pendant un an les grandes villes et les principales localités industrielles, « en examinant, comme il l'écrivit à son retour, les effets de l'industrie sur ceux qu'elle emploie, interrogeant la misère sans l'humilier, observant l'inconduite sans l'irriter. » Confident ou témoin des vices et des vertus du peuple, il en a tracé le tableau dans divers ouvrages qui offrent autant d'exactitude que d'intérêt, et qui appartiennent à l'école de la protection.

Parmi les écrits de M. Villermé relatifs à la morale, à l'hygiène, à l'économie politique, il faut surtout mentionner : *Des prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (1820, in-8), son premier ouvrage, complété plus tard par le *Mémoire sur la mortalité dans les prisons* (1829, in-8) ; ses divers *Rapports*, imprimés dans la collection des *Mémoires* de l'Académie des sciences

morales et politiques; *Sur la distribution par mois des conceptions et des naissances* (1829); *Sur la distribution de la population française par sexe et par état civil* (1834); *De l'influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés;* le *Rapport sur la mortalité en France*, qui a paru dans les *Mémoires* de l'Académie de médecine; *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie* (1840, 2 vol. in-8), résultat le plus important de ses observations et de ses voyages; *Notes sur quelques monopoles usurpés par les ouvriers de certaines industries*, avec des *Considérations sur le personnel des bassins houillers*, extraites du *Journal des économistes* (1847, in-8); *Des associations ouvrières*, faisant partie des *Petits traités* publiés par l'Académie à la demande du général Cavaignac (1848); *Des accidents produits dans les ateliers par les appareils mécaniques* (1850); *Considérations sur les tables de mortalité* (1853), à propos du travail que M. Quetelet (voy. ce nom) venait de publier; divers *Discours prononcés* aux séances annuelles de l'Académie des sciences morales. Statisticien avant tout, M. Villermé s'est particulièrement attaché aux questions d'économie politique et sociale qui se ramènent à des chiffres. Ses observations exactes, ses minutieuses recherches l'ont conduit lui-même à des conclusions nouvelles et ingénieuses. C'est lui qui a mis en lumière la loi de l'accroissement moderne de la population, malgré la diminution des naissances, par la diminution plus grande encore des décès, c'est-à-dire par une augmentation réelle de la moyenne de la vie.

M. René Villermé était attaché au comité d'hygiène, dont les *Annales* contiennent, depuis la fondation (1829), un grand nombre de *Mémoires* et de *Rapports* de lui, et membre du comité des documents historiques inédits. Decoré de la Légion d'honneur en avril 1833, il a été promu officier le 27 avril 1856. — Il est mort le 16 novembre 1863.

VILLERMÉ (Louis), publiciste et agronome français, fils du précédent, né à Paris, en mai 1819, s'occupa un instant de médecine, fit ensuite aux frontières de France, particulièrement du côté de la Suisse et du Piémont, un voyage pendant lequel il approfondit la question des douanes, et se livra enfin aux études agricoles et à l'exploitation d'une ferme importante aux environs d'Alençon; il a été nommé membre du conseil général de l'Orne.

On a de lui des articles insérés dans *le Journal des économistes* et publiés séparément: *le Droit au travail et le droit à l'assistance*, *Coup d'œil historique sur le papier-monnaie, etc.* (1848-1850); puis sous ce titre: *les Douanes et la contrebande* (1851, in-8), un ouvrage présenté avec éloge par Blanqui à l'Institut, et qui est une monographie de la contrebande observée surtout près de Genève: l'auteur, qui l'attribue au système protecteur, l'envisage dans ses divers modes et ses nombreuses conséquences. Il prépare des travaux relatifs aux progrès et aux besoins de l'agriculture.

VILLIERS (Georges-Auguste-Frédéric, vicomte), homme politique anglais, né en 1808, à Londres, mort en 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*. Voy. aussi Jersey.

VILLIERS (Charles-Pelham), magistrat anglais, né à Londres, en 1802, est frère de lord Clarendon (voy. ce nom). Il fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge et admis au barreau en 1827 par la Société de Lincoln's-Inn. Après avoir pendant vingt ans rempli auprès de la cour de la chancellerie l'office de juge d'instruction (*examiner of witnesses*), et être devenu, en 1850, deputé-lieutenant du Herts, il a été elevé au rang de juge-avocat géneral (décembre 1852), qu'il a occupé jusqu'en mars 1858. Il a aussi fait partie de la commission d'enquête à laquelle a donné lieu le remaniement de l'impôt des pauvres et il devint en 1859 président du bureau des pauvres. Envoyé en 1835 à la Chambre des Communes par le bourg de Wolverhampton, il s'est associé à la politique du parti libéral, et s'est fait jadis une sorte de popularité en proposant chaque année l'abaissement des droits sur l'importation des blés étrangers. Il est entré en 1853 au Conseil privé de la couronne.

VILLIERS (Henry-Montagu), évêque de Carlisle, pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1813, est frère du précédent et du comte de Clarendon. Après avoir terminé ses études théologiques à l'université d'Oxford, il embrassa les ordres et fut nommé recteur de la paroisse de Saint-Georges à Bloomsbury. En 1847, il devint chanoine résidant de Saint-Paul, et en 1856 il fut élevé au siége épiscopal de Carlisle, qui donne droit à une place à la Chambre des Lords; ses opinions sont libérales. On a de lui quelques ouvrages de piété et deux volumes de sermons. Devenu évêque de Durham en 1860, il est mort en 1861.

VILLIERS DU TERRAGE (Paul-Étienne, vicomte de), ancien pair de France, né à Versailles, le 24 janvier 1774, mort le 20 décembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Villiers du Terrage (René-Édouard), frère du précédent, né à Versailles, le 27 août 1780, mort à Paris, le 21 avril 1855. — Voyez les deux mêmes éditions.

VILMART (Auguste-Frédéric-Christian), homme politique allemand, né à Soiz, dans la Hesse, le 20 novembre 1800, et fils d'un pasteur protestant qui jouit d'une haute position politique, commença ses études dans la maison paternelle et les acheva à l'université de Marbourg. Il enseigna quelque temps la théologie, comme professeur particulier, fut nommé recteur à l'école municipale de Rothenbourg, et en 1827, professeur au collége de Hersfeld.

Député en 1831, à l'assemblée des États hessois, il fut nommé, peu après, membre de la haute commission ecclésiastique et de la commission supérieure d'instruction publique. Rapporteur de cette dernière, il exerça comme tel une certaine influence sur les études dans la Hesse. Il devint professeur à Hanau en 1832, et prit, l'année suivante, la direction du collége de Marbourg, qu'il garda jusqu'à 1850, avec les titres de conseiller du consistoire et conseiller intime au ministère de l'intérieur. En 1851, il fut nommé intendant général des affaires de l'Église à Cassel, et prit place, à ce titre, en 1852, à la première chambre des États, où il soutint en matière religieuse et d'éducation le parti conservateur.

M. Vilmart a publié: *Chronique universelle de Rodolphe d'Ems* (die Weltchronik Rudolf's von Ems; Marbourg (1839); *Cours sur l'histoire de la littérature nationale allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der Nationallitteratur: Ibid., 1845; 6e édit., 1853, 2 vol.); *Discours scolaires sur les questions du jour* (Schulreden über Fragen der Zeit; 1846), etc. Il a aussi dirigé, de 1848 à 1851, une feuille très-réactionnaire, *l'Ami du peuple hessois*, qui eut à soutenir les plus violentes polémiques.

VIMONT (Joseph), médecin français, né à Caen, le 27 mars 1795, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, y fut reçu docteur en 1818 et se consacra d'abord à des recherches sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux. Au concours de 1827, il obtint une mention honorable pour un mémoire sur le système des vertèbres. S'attachant aux doctrines de Gall, il se proposa d'en étendre et d'en assurer les applications, et, après avoir fait un cours qui eut le plus grand succès, il fit paraître son *Traité de phrénologie humaine et comparée* (1833-1836, 2 vol. in-4); cette magnifique publication, éditée en même temps à Londres et à Paris et accompagnée d'un *Atlas* contenant, en 184 planches in-folio, plus de 600 sujets, est consacrée d'une part à l'histoire de l'organisation du crâne et du cerveau de l'homme et de ses principales vertèbres, et d'autre part aux fonctions du système nerveux, avec les applications phrénologiques aux sciences naturelles et aux institutions civiles et politiques.

VINÇARD (Pierre), publiciste français, né vers 1808, embrassa, après 1838, les idées saint-simoniennes, fit partie de la retraite à Ménilmontant en 1832 et publia des chansons sur divers sujets socialistes. Puis il exploita à Paris un commerce de librairie, fournit des articles aux journaux populaires et devint, de 1853 à 1856, secrétaire de la rédaction de *la Presse*. Il est auteur d'une *Histoire du travail et des travailleurs* (1845, 3 vol. in-8), statistique consciencieusement faite des corps de métiers de Paris et du *Banquet des sept gourmands* (1853, in-18), relation gastronomique.

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien), ingénieur français, né le 4 mars 1811, mort à la fin de mai 1858.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VINCENT (Louis-Charles-Marie, baron DE), officier et administrateur français, sénateur, né le 8 septembre 1793, au cap Français, à Saint-Domingue, fut admis à seize ans à l'École militaire de Saint-Germain, rejoignit la grande armée en Russie en qualité de sous-lieutenant de chevau-légers, et prit part aux campagnes de Saxe, de France et de Waterloo. Capitaine en 1816, il fit la guerre d'Espagne et se retira en 1825 du service. Après la révolution de 1830, il fut attaché à l'état-major de la 1re division militaire, passa dans l'administration et devint sous-préfet de Toul en 1835. Révoqué en février 1848, il ne tarda pas à être réintégré dans une carrière où son esprit de conciliation lui avait gagné la sympathie publique : d'abord sous-préfet du Havre (1848), il a dirigé depuis les préfectures du Lot, du Jura (1849), du Rhône (1851). L'année suivante, il fut remplacé par M. Vaïsse et fut nommé conseiller d'État. Il a été appelé au Sénat par décret du 16 août 1859. M. de Vincent a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 18 août 1850.

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien et érudit français, membre de l'Institut, né le 20 novembre 1797, à Hesdin (Pas-de-Calais), fit ses études au collége de Douai et au collége d'Amiens. Admis à l'École normale en 1816, il en sortit en 1820 avec le titre d'agrégé, et fut chargé des classes de physique, de chimie et d'histoire naturelle au collége royal de Reims. M. Vincent consacra à l'étude de ces sciences les loisirs que lui laissait encore l'enseignement, et publia, en 1824, dans les *Annales de mathématiques* de Gergonne, des *Considérations nouvelles sur la nature des courbes exponentielles et logarithmiques*, qui le firent remarquer. L'année suivante, un *Dialogue sur la loterie* lui valut de la Société de la morale chrétienne une mention honorable. Il devint alors professeur de mathématiques spéciales au collége de Reims, tout en restant chargé des cours de sciences physiques. A cette époque, son *Cours de Géométrie élémentaire* (1826, in-8 ; 5e édit., 1844; édit. refondue, 1855); livre remarqué pour la généralité des vues et la diversité des détails, fut adopté par l'Université et traduit en plusieurs langues.

M. Vincent, appelé à Paris, professa successivement aux colléges Rollin (1826), Bourbon (1830) et Saint-Louis (1831), et devint enfin, dans ce dernier collége, professeur titulaire d'une division de mathématiques spéciales. Poursuivant ses travaux scientifiques, il aborda les questions les plus difficiles ou restées jusqu'à lui sans solution. Mathématiques, physique, musique, archéologie, philologie, prosodie, histoire, géographie, philosophie, critique littéraire et scientifique, rien ne paraissait étranger à son esprit, et partout où ses recherches se sont portées, il a simplifié ou complété, rectifié ou découvert.

Des travaux si nombreux et si divers de M. Vincent nous citerons : *Recherches sur les fonctions exponentielles et logarithmiques* (1832); *Mémoire sur la résolution des équations numériques* (*Journal de Liouville*, 1834 et 1835); *Théorie du parallélogramme de Watt et de la courbe à longue inflexion* (*Mémoires* de la Société de Lille, 1837); *Origine de nos chiffres* (1839), que l'auteur nie venir des Arabes; *Sur le nombre de Pluton* (dans le journal *l'Institut*, 1839), éclaircissement d'un passage si controversé de la *République; Dissertation sur la position géographique du Vicus Helena* (1840); *Sur un procédé de modulation, au moyen de trois accords, Sur la théorie mathématique de la gamme, Sur la musique des Grecs*, etc., mémoires insérés dans divers recueils scientifiques du temps (1832-1838) et formant une première série de travaux de M. Vincent sur la musique, sa théorie et son histoire, sur lesquelles il a depuis tant cherché et tant écrit. Une autre série, comprenant 600 pages du recueil des *Notices et extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, se compose de traductions, entre autres de celle du *Traité du canon harmonique* de Bacchus l'ancien, de *Notes* et *Commentaires* sur les textes traduits, formant comme autant de monographies complètes sur les points les plus difficiles du texte grec, de divers *Fragments* cités et traduits comme pièces justificatives, tels que celui du *Traité d'harmonique* de Georges Pachymère, avec une *Introduction* pleine d'érudition. Ces recherches archéologiques sur la musique ont été accompagnées d'essais de construction d'instruments propres à exécuter les mélopées antiques, qui ont eu l'honneur d'une audition solennelle à l'Institut, dont M. Vincent fut, en mai 1850, élu membre (Académie des inscriptions et belles-lettres), en remplacement d'Ed. Biot.

Nous rappellerons encore de ce savant auteur les récits suivants : *Sur les signaux par les feux*, d'après un passage de Jules l'Africain (*l'Institut*, 1840); *Interprétation de deux passages d'Euclide* (*Nouvelles annales de mathématiques*, 1844); *sur la musique dans la tragédie grecque*, à propos de la représentation d'*Antigone*: *Sur l'harmonie chez les Grecs; Sur la poésie lyrique grecque et le vers dochmiaque* (*Revue archéologique*, 1845); *Sur le système des notations scientifiques à l'École d'Alexandrie* (Ibid., 1846); *Sur des fragments inédits de Proclus* (Ibid., 1847); *Essai d'explication de*

quelques pierres gnostiques (*Mémoires* de la Société des antiquaires de France, 1849-1851); *Discours sur la musique des anciens Grecs*, lu au congrès scientifique d'Arras (1853); *Éloge de l'abbé Prévost*, son compatriote, lors de l'inauguration de son buste à Hesdin (même année; *Sur l'emploi du quart de ton au moyen âge*, d'après l'*Antiphonaire* de Montpellier (*Revue archéologique*, 1854); *Nouvelles considérations sur la musique et la versification au moyen âge* (*Correspondance* de juin 1855); *Lettre sur un problème d'Archimède* (*Nouv. annales de mathématiques*, même année); *Sur la Théorie de la gamme et des accords* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, même année); *Sur la tonalité ecclésiastique au XVe siècle* (1858); *Scène relative à la musique représentée sur un vase grec* (1859), etc.

Outre les recueils que nous venons de mentionner, lesquels contiennent de M. Vincent un bien plus grand nombre de mémoires et de notices que nous n'en avons pu citer, cet infatigable écrivain a fourni des articles à presque toutes les autres revues et journaux scientifiques de l'époque. Nommé, au ministère de l'instruction publique, conservateur de la collection des *Mémoires des sociétés savantes*, il a donné à ce vaste répertoire d'histoire et d'archéologie une nouvelle extension. M. Vincent, décoré de divers ordres étrangers, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845, a été promu officier le 14 août 1863.

VINCENT (Hubert-Charles), dit Charles-Vincent, chansonnier français, né à Fontainebleau, le 15 avril 1826, sortit, à treize ans, de l'École supérieure de cette ville, et fut quelque temps clerc de notaire et d'avoué. Il vint à Paris en 1840 comme ouvrier tapissier, fut plus tard commis-voyageur et, simultanément chargé de représenter environ quinze maisons commerciales, il exécuta, de 1844 à 1849, de fréquents voyages. Après un séjour en Espagne, il rentra, en 1850, à Paris, où il s'était déjà fait un nom par quelques refrains populaires, s'occupa presque exclusivement de littérature, et devint un des rédacteurs du *Siècle*. Deux ans après il fonda l'*Innovateur, ou Moniteur de la cordonnerie*, journal spécial, souvent signé des noms célèbres de la littérature, et qui a l'originalité de payer en chaussures ses collaborateurs.

Outre de nombreux articles, moitié prose et moitié couplets, donnés au *Siècle*, et reproduits dans plusieurs journaux français ou étrangers, M. Charles Vincent a publié, dès 1848, un premier volume de *Chansons*, dont plusieurs, intercalées dans quelques drames, notamment dans *la Marchande du Temple* de M. A. Luchet, ont été applaudies sur le théâtre. Il s'est mis lui-même à travailler pour la scène, et a donné, comme auteur dramatique, *l'Enfant du tour de France*, drame en cinq actes, avec M. Lermite (théâtre Beaumarchais, avril 1856), et *la Crème des domestiques*, vaudeville en un acte (1858). Il a publié, en collaboration avec M. Édouard Plouvier, un second volume de poésies et de chansons, les *Refrains du dimanche* (Paris, 1856, in-8), et seul, en 1860, l'*Histoire de la chaussure et des cordonniers* (in-8).

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), peintre français, né à Paris, le 5 août 1789, mort en 1855. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VINCKE (Ernest-Frédéric-Georges, baron de), homme politique prussien, né le 15 mai 1811, à Bucch, près de Hagen (dans le comté de Mark), est fils aîné du fonctionnaire et publiciste Frédéric-Louis-Guillaume-Philippe, mort le 2 décembre 1844. Il étudia le droit à Gœttingue (1832) et à Berlin, fut nommé auditeur au tribunal municipal de cette ville, en 1832, occupa deux autres postes judiciaires à Minden et à Münster, et fut élu prévôt, en 1837, par les États du cercle de Hagen, charge dont il se démit en mai 1848. Député de la noblesse du comté de Mark, il se fit remarquer, en 1843 et en 1845, aux États provinciaux de Westphalie, et, en 1847, membre de la diète prussienne, il combattit pour les idées constitutionnelles anglaises contre la réaction féodale. Le cercle électoral de Hagen l'envoya, en 1849, à l'assemblée nationale allemande. M. de Vincke y fut l'un des principaux chefs du parti qui voulait une constitution avec un empereur héréditaire. Il fit aussi partie de la Chambre du peuple, dans le parlement qui siégea à Erfurt, de mars à mai 1850. La seconde Chambre prussienne le compta également parmi ses membres à partir de 1849. M. de Vincke, qui, au commencement, essaya d'y tenir un milieu entre les opinions démocratiques et les tendances contraires, n'eut bientôt plus qu'à combattre la réaction. Il y prit une grande part à toutes les discussions importantes, et sa parole a eu souvent beaucoup de retentissement à l'étranger. Ses discours éloquents, spirituels, incisifs, lui ont mérité la réputation de l'un des premiers orateurs parlementaires de l'Allemagne. Il a hérité, en 1846, du domaine d'Ostenwalde, dans le Hanovre, sa résidence habituelle.

VINGTRINIER (Artus-Barthélemy), médecin et économiste français, né en 1796, fit de bonnes études littéraires et scientifiques, fut reçu docteur en médecine à Paris, en 1818, et alla s'établir à Rouen, où il fut nommé médecin adjoint, puis médecin en chef des prisons. Il s'occupa dès lors d'études sur le système pénitentiaire et sur la réforme des lois pénales. Membre de la Société d'émulation (1826), de l'Académie des sciences, lettres et arts de Rouen (1828), il a reçu de l'Académie de médecine de Paris, de la Société de la morale chrétienne, etc., diverses médailles.

On a remarqué, parmi plus de trente brochures médicales du docteur Vingtrinier : *Sur l'opération de la pupille artificielle* (1818); *Sur l'action des saignées locales et générales* (1826); *Sur la théorie de la vision* (1828); *De la vaccine considérée comme une véritable variole* (1838); *Des aliénés dans les prisons et devant la justice* (1852); un *Traité du goître endémique dans le département de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1854), etc.; puis, dans l'ordre philanthropique : *Des prisons et des prisonniers* (1840, fort in-8), ouvrage d'un statisticien, d'un moraliste, et même d'un jurisconsulte distingué; *Notice sur les prisons de Rouen* (1826, in-8); *Sur la réforme des lois pénales* (1828); *Des pénitenciers des enfants* (1839); *Réflexions sur les Sociétés de secours mutuels* (1852); *Nouvelles observations sur la criminalité en France* (1854), tendant à prouver qu'elle n'augmente pas, et *Des enfants dans les prisons et devant la justice* (1855), etc.

VINIT (Charles-Léon), peintre français, né à Paris, le 9 septembre 1806, et fils d'un ancien secrétaire du Conservatoire de musique, plus tard agent de l'École des beaux-arts, étudia l'architecture sous Percier, la peinture sous Remond, et fit ensuite un assez long voyage en Italie et en Orient. En 1832, il succéda à son père à l'École des beaux-arts, dont il devint secrétaire perpétuel en 1853.

On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts : *Vues de la cathédrale de Palerme* (1838); *la Chapelle royale de Palerme; le Sphinx et les deux pyramides; la Parocchia, à Palerme; la Pyramide*

de Sakarah; le Chœur de Notre-Dame des Victoires; le Bazar turc au Caire; Cimetière arabe (1839-1843); *Un Intérieur de Damiette; l'Entrée d'une mosquée;* deux *Vues de Venise* (1845); *Vue de la seconde cour de l'École des beaux-arts* (1850); *le Temple de la Concorde à Agrigente* (1852). M. Vinit avait obtenu une 3e médaille en 1838, et avait été décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1858. — Il est mort le 1er mai 1862.

VIOLLET-LEDUC (Eugène-Emmanuel), architecte français, né à Paris, le 27 janvier 1814, fut élève d'Ach. Leclère, s'occupa spécialement de l'architecture gothique, et commença de sérieuses études sur les travaux du moyen âge, sous le triple aspect des constructions civiles, religieuses et militaires. De 1836 à 1837, il étudia en Italie et en Sicile les vestiges de l'art grec et romain, notamment à Rome et à Taormine. Ses excursions les plus importantes eurent lieu ensuite dans le midi de la France, à Carcassonne, à Sens, à Toulouse, dont il dessina les principaux monuments. Nommé, dès 1840, inspecteur des travaux de la Sainte-Chapelle avec M. Lassus, sous la direction de M. Duban, il fut, la même année, chargé de la restauration de l'ancienne église abbatiale de Vezelay par la commission des Monuments historiques, dépendant alors du ministère de l'intérieur; puis, de 1840 à 1848, de celle des églises de Saint-Père, de Montréale (Yonne), de la restauration de l'hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), de celle de l'hôtel de ville de Narbonne, de la réparation des églises de Poissy (Seine-et-Oise), de Saint-Nazare de Carcassonne, de l'église de Semur, dans la Côte-d'Or. A la suite d'un concours ouvert en 1845, il fut chargé, de concert avec Lassus, de la restauration de Notre-Dame de Paris et de la construction de la nouvelle sacristie. Il a obtenu de compléter la restauration de cette basilique, en 1856, par des peintures intérieures. En 1846, il fut choisi comme architecte de l'abbaye de Saint-Denis; en 1849, il entreprit la restauration des fortifications de Carcassonne, les travaux de la cathédrale d'Amiens, et ceux de la salle synodale de Sens. Enfin, nommé, en 1853, un des trois inspecteurs généraux chargés par l'administration des cultes du service diocésain en France, il a conduit ou dirigé, entre autres restaurations, celles de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, de la cathédrale de Laon, du château de Pierrefonds. A la fin de 1863, il fut nommé professeur d'histoire de l'art et esthétique à l'École des beaux-arts réorganisée. Il fut remplacé dès l'année suivante.

Dans le cours de ces nombreux travaux, M. Viollet-Leduc a complété ses premières recherches sur l'art du moyen âge, et recueilli d'immenses matériaux qu'il a classés dans divers ouvrages. Le plus important est le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, en publication depuis 1853 (1864, fin du tome VII, gr. in-8). L'*Essai sur l'architecture militaire au moyen âge* (1854, in-8) et un *Dictionnaire du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la Renaissance* (1855, in-8) ne sont que la suite ou le développement du premier dictionnaire. En 1860, il a fourni au *Moniteur* une série de *Lettres sur la Sicile*, réunies ensuite en volume. De 1858 à 1864, il a encore publié une série d'*Entretiens sur l'architecture* (livraisons I à XI, gr in-8). Il a entrepris, en 1862, la splendide publication des *Cités et ruines américaines* (in-8, avec *Atlas* in-piano de photographies), avec MM. Ferdinand Denis et Charnay.

Outre les nombreux dessins composés pour ces derniers volumes, la plupart en simple perspective ou au point de vue de la technologie, M. Viollet-Leduc a exposé des aquarelles et des dessins artistiques : les *Arcades des Tuileries*, du côté du jardin ; une *Façade du XVe siècle*; une *Cheminée du XVIe siècle; Façade de la Chambre des comptes*, en 1572 ; *Vue de la cathédrale de Palerme*, avant l'addition de la coupole ; *Vue de Saint-Marc*, le *Forum de Trajan*, l'*Ancien théâtre de Taormine* (*la Ville et le Théâtre*) pendant une représentation scénique, et la coupe d'une travée des *Loges;* 44 dessins appartenant aux archives des monuments historiques, et résumant ses principaux travaux (1833-1845). Quelques notices et sujets de M. Viollet-Leduc figurent dans les *Monuments anciens et modernes* de M. Gailhabaud. Artiste ou écrivain, il montre partout une sympathie exclusive pour le moyen âge. Il a obtenu, comme artiste, une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, une 1re en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été promu officier le 30 juillet 1858.

VIOLLET-LEDUC (N....), père du précédent, né à Paris en mai 1781, mort en 1859.— Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VIOLLET-LEDUC (Alexandre), frère et fils des précédents, né à Paris, en octobre 1817, est connu comme peintre paysagiste, et a fréquemment exposé aux salons depuis 1837. — Un autre membre de cette famille, B. VIOLLET-LEDUC, longtemps conservateur du mobilier de la couronne, a traité le genre dans des aquarelles d'un certain mérite, dont plusieurs sont à Versailles.

VIRCHOW (Rodolphe), médecin et homme politique prussien, est né en 1821, à Cœslin (Poméranie). Disciple de Jean Muller, il fut reçu docteur en médecine en 1843, se distingua dès ses débuts, comme *privat-docent*, et devint, en 1847, prosecteur à l'Université de Berlin. La même année, il reçut du gouvernement la mission d'aller combattre le typhus en Silésie. A la même époque, il fonda, avec son ami Reinhardt, les *Annales d'anatomie pathologique et de clinique médicale*, dont il resta seul directeur à la mort de celui-ci.

En 1848, il aborda la vie politique, et y porta un enthousiasme révolutionnaire analogue à ses idées de novateur en médecine. Il fonda en même temps la *Réforme médicale*, et un club démocratique où il se fit rapidement remarquer comme orateur populaire. Il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, mais il n'y put être admis, parce qu'il n'avait pas encore l'âge d'éligibilité.

Lorsque la réation se produisit, M. Vichow vit son journal supprimé et perdit sa place. Mais une chaire d'anotomie pathologique lui fut offerte par l'Université de Wurtzbourg ; il accepta, et donna à ce cours un éclat inusité. Il se livra, pendant cette période, à d'importants travaux scientifiques ayant pour but des réformes médicales, et étudia particulièrement les tissus cellulaires. La juste popularité dont il jouissait ne permettait pas de le tenir plus longtemps éloigné des premiers postes, et, en 1856, M. de Manteuffel dut le rappeler à Berlin ; il y reprit sa chaire, et devint directeur de l'institut pathologique dont il a fait un établissement de premier ordre.

En 1859, quand le mouvement libéral reprit le dessus, M. Virchow fut nommé membre du conseil municipal de Berlin, et se signala tout d'abord par une campagne heureuse contre les malversations et les abus de la police municipale : bientôt après, il reçut le mandat de député dans le collége électoral de Saarbruck et dans deux des colléges de Berlin. Devenu rapidement un des chefs de l'opposition, il fit preuve d'une activité parlementaire des plus remarquables, et se tint constamment sur la brèche dans la lutte de la Chambre contre les empiétements du pouvoir royal. C'est lui notamment qui, en janvier 1863, pro-

posa et fit accepter le projet d'adresse qui accusait les ministres d'avoir violé la Constitution. L'énergie de son attitude a été telle qu'au mois de juin 1865, le bruit a couru, pendant quelque temps, d'une provocation en duel qui lui aurait été adressée par M. de Bismark. M. Virchow ne s'était pas cependant rattaché à la démocratie radicale : il acceptait la constitution, mais en se réservant le droit de réclamer tous les développements qu'elle comporte.

Parmi les écrits de M. Virchow, on remarque : *De rehmnate corneæ*, thèse inaugurale (1843); *Phlebitis, Trombose, Embolie et Leucoemie* (1845-1847); *la Fièvre typhoïde en Silésie* (1848), résumé de sa mission, au point de vue de médical social; *Sur les pigments pathologiques hématoïdine, Sur les tumeurs colloïdes des ovaires, le cancer* (1847); *Sur le choléra* (1848-1849); *Sur les flexions de l'utérus, la scrofule, la tuberculose, la fièvre typhoïde* (1850); *la Pathologie cellulaire appliquée à l'enseignement physiologique et pathologique* (1850); *Sur le tissu conjonctif, rachitis, développement des os* (1851); *Dégénerescence amyhoïde* (1853); *Gesammelte Abhandlungen* (1856); *Sur le néhinisme* (1857); *Pathologie cellulaire* (1858); *Sur le morbus spedalska*, maladie épidémique de peau observée dans un voyage en Norvége (1859; *Trichiniasis* (1860), résultat d'observations importantes sur les trichines du porc et les ravages de ces insectes dans les muscles de l homme : ce travail a été traduit en français, par E. Onimus (1864, in-8); *Sur les tumeurs* (1862), etc. Nommé membre honoraire de la Société royale de médecine de Londres en 1856, M. Virchow est devenu, en 1859, correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

VIRGIN (Christian-Adolphe), navigateur suédois, né à Gothembourg, le 5 septembre 1797, fils d'un contre-amiral, fut admis, en 1812, à l'École royale des cadets, devint lieutenant à l'amirauté en 1814, capitaine de vaisseau en 1834, et capitaine-commandant ou commodore en 1843. Il avait déjà exécuté plusieurs voyages de long cours sur des corvettes, frégates ou vaisseaux de ligne, lorsqu'il reçut l'ordre de faire le tour de la terre sur la frégate *Eugénie*. Il visita la Terre de Feu, la Californie, les îles Sandwich, la Nouvelle-Hollande, la Chine, l'Hindoustan, l'île de France, le cap de Bonne-Espérance et l'île de Madère. Ce voyage dura trois ans (1851 à 1853); il en a paru deux relations : l'une, du docteur N. J. Anderson, naturaliste attaché à l'expédition (*En Verldsomsegling*; Stockholm, 1853-1854, 2 part. in-8); l'autre publiée par C. Skogmann (*Fregatten Eugenia Resa omkring Jorden*; Ibid., 1854-1855, 2 vol. in-8 avec cartes et gravures ; toutes deux ont été traduites en allemand, Leipsick, 1854, in-8, Berlin, 1855-1856. 2 vol. in-8). M. Virgin a lui-même publié dans la *Gazette suédoise* (Svenska Tidning) un rapport sur l'état du commerce suédois dans les différents ports qu'il a visités.

A son retour il fut promu contre-amiral. Accrédité comme ministre de Suède auprès de la cour de Londres en 1854, il fut rappelé la même année. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires (1846) et décoré de divers ordres.

VISCONTI (Pierre-Hercule), archéologue italien, né à Rome vers 1800, est neveu de l'architecte mort en 1853 et petit neveu d'Ennius Quirinus Visconti. Il est auteur d'un grand nombre de travaux et de notices insérés dans les *Mémoires de l'Académie pontificale d'archéologie* et dans le *Giornale arcadico*. Il succéda, en 1856, à Luigi Canina dans les fonctions de commissaire des antiquités, puis devint professeur d'archéologie à l'Académie de France. Correspondant de notre Académie des beaux-arts, officier de la Légion d'honneur, décoré de plus de vingt-cinq ordres étrangers, M. Visconti jouit d'une réputation européenne. Il a dirigé, depuis 1853, les fouilles importantes d'Ostie et celles de la catacombe de Saint-Alexandre, sur la voie Nomentane. — Son jeune parent, le chevalier VISCONTI, a débuté comme épigraphiste et comme archéologue sous les auspices de Borghesi et d'A. Hertzen.

VISCONTI-VENOSTA (Emilio, chevalier), homme politique italien, est né à Valteline, vers 1828. Après avoir écrit de bonne heure dans différents journaux libéraux, il fut, en 1859, nommé par le comte de Cavour, commissaire royal près de Garibaldi ; il signa, de Varèse, la première proclamation au nom de Victor-Emmanuel. Adjoint ensuite à Farini, à Parme et à Modène, il prépara activement avec lui l'annexion de l'Italie centrale. En janvier 1860, il fut adjoint au marquis Pepoli, envoyé en mission extraordinaire près les cabinets de Paris et de Londres. De retour pour les élections générales, il fut nommé député au parlement et devint membre du comité du contentieux international au ministère des affaires étrangères. A la fin de l'année, il accompagna à Naples Farini, nommé lieutenant du roi, et dirigea toutes les affaires extérieures, sans titre officiel, car cela eût été incompatible avec son mandat de député. Appelé ensuite comme secrétaire général aux affaires étrangères, il remplaça M. Pasolini à ce ministère, le 24 mars 1863.

VISINET (Auguste-Théodore), publiciste et économiste français, né à Paris, en avril 1797, mort en 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VISSHERS (Auguste), administrateur belge, né à Maëstricht, le 31 août 1804, a bien mérité des classes laborieuses, en Belgique, par l'initiative et l'activité qu'il a déployées dans l'étude de questions spéciales de législation et d'administration. D'abord conseiller des mines, puis directeur de la section des mines au ministère des travaux publics, il s'est fait, à Bruxelles, le promoteur de six associations, comprenant 70 000 individus, et a été rapporteur de la loi sur les pensions civiles et ecclésiastiques, et rédacteur des statuts de la caisse de retraite et de secours pour les employés des chemins de fer de l'État. Président ou vice-président de presque toutes les commissions administratives de Belgique, membre ou correspondant de nombreuses sociétés, il a présidé le Congrès des amis de la Paix, à Bruxelles, en 1849, et pris part, comme vice-président, aux Congrès de Paris, Francfort et Londres (1850-51).

On a de lui : *De l'établissement d'une caisse de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs* (Liége, 1838, in-8) et différents *Mémoires* insérés dans le *Compte rendu du congrès international statistique* (1856).

VITET (Ludovic ou Louis), littérateur et homme politique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 octobre 1802, est le petit-fils d'un conventionnel de Lyon. Destiné à la carrière de l'enseignement, il fut admis, en 1819, à l'Ecole normale, professa quelque temps, et fit ses débuts littéraires à la rédaction du *Globe*. Deux ans plus tard, il publia, sous le voile de l'anonyme, *les Barricades* (1826, in-8, 4e édit., 1850), scènes dramatiques empruntées aux troubles de la Ligue. Cette introduction originale du drame moderne dans l'histoire eut un grand succès et sembla

ouvrir une voie nouvelle à la littérature. L'auteur s'empressa de faire paraître dans le même cadre : *les États de Blois* (1827, in-8), et *la Mort de Henri III* (1829, in-8; 3e édit., 1849). En 1844, il forma de ces différentes scènes d'une même époque l'ouvrage intitulé *la Ligue* (2 vol. in-18).

Quand la révolution de Juillet 1830 porta aux affaires les rédacteurs du *Globe* et les doctrinaires, M. Vitet, qui avait appartenu à la société libérale *Aide-toi, le ciel t'aidera!* obtint de M. Guizot une place d'inspecteur des monuments historiques qui fut créée exprès pour lui, en 1831. En 1834, il passa au secrétariat général du commerce, sous le ministère de M. Duchâtel, entra, en 1836, au conseil d'Etat, et, de 1846 à 1848, figura dans ce dernier corps au nombre des vice-présidents (section des finances). Dès 1834, il brigua le mandat de député. Élu à Bolbec (Seine-Inférieure), il fut un des plus constants partisans du système conservateur, appuya de son vote la politique extérieure de M. Guizot et repoussa toutes les réformes. Il fut rapporteur de la loi sur les patentes.

Continuant ses travaux littéraires au milieu de ces positions si diverses, M. Vitet publiait : *Histoire de la ville de Dieppe* (1838, 2 vol. in-8), essai malheureux d'une entreprise de librairie qui embrassait les annales de toutes les villes de France; *Eustache Lesueur* (1843), très-intéressante étude sur l'art, et qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes*; *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon* (1845, in-4); *Fragments et mélanges* (1846, 2 vol. in-18), qui comprennent des articles de critique littéraire et d'archéologie. Déjà membre libre de l'Académie des inscriptions (1839), il entra en 1845 à l'Académie française, en remplacement de Soumet.

La révolution de 1848 rejeta M. Vitet dans l'opposition contre-révolutionnaire. Écarté des élections de la Constituante, il réussit à représenter la Seine-Inférieure à la Législative, où il vota, avec la majorité, toutes les mesures hostiles aux institutions républicaines. Mais, attaché au gouvernement parlementaire, il fit partie, lors du coup d'État du 2 décembre, de la réunion de la mairie du Xe arrondissement, qui le choisit même pour vice-président. Le nouveau régime l'a fait rentrer dans la vie privée. M. Vitet a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1843.

On a encore de M. Vitet : *les États d'Orléans* (1849, in-18), scènes historiques et dramatiques analogues à ses premières; *le Louvre* (1852, in-8); *l'Académie royale de peinture et de sculpture*, étude historique (1861, in-8); *Essais historiques et littéraires* (1862, in-18); *Études sur l'histoire de l'art* (1864, quatre séries, in-18), sans compter de nombreux articles insérés dans le *Journal des savants*, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue contemporaine*.

VITU (Auguste-Charles-Joseph), publiciste français, né le 7 octobre 1823, à Meudon, près Paris, débuta, en 1841, par quelques articles dans la *Biographie* Michaud et fut un des principaux rédacteurs du *Corsaire* et du *Portefeuille*. De 1844 à 1848, il écrivit plusieurs volumes de littérature légère : *Paris l'été* (1847), *les Bals d'hiver* (1848), quelques pièces de théâtre, avec M. Faulquemont, des articles sous divers pseudonymes, et rédigea, sous le nom de *Vidocq*, le roman des *Chauffeurs du nord* (1845-1846, 5 vol. in-8). En 1848 il fut un des principaux rédacteurs de *la Liberté*, puis du *Pamphlet* et du *Journal des chemins de fer*, et alla, en 1849, diriger à Clermont-Ferrand *le Bon sens d'Auvergne*, puis à Grenoble *l'Ami de l'ordre*. De retour à Paris, il travailla successivement au *Dix-Décembre*, au *Pouvoir*, au *Pays, journal de l'Empire*, et, depuis 1860, au *Constitutionnel*; il est resté rédacteur principal de cette dernière feuille.

On cite encore de M. Vitu : *Révision de la Constitution* (1851); *l'Empereur à Grenoble* (1852); *Histoire de Napoléon III* (1854, in-8); *Études littéraires sur la Révolution française* (1854); *Guide dans le Dauphiné et l'Isère* (1855); *Contes à dormir debout* (1860, in-12); *Ombres et vieux murs*, etc.

VIVIAN (Charles-Crespigny VIVIAN, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1808, à Truro, est fils d'un général distingué créé pair en 1828. Il entra au service militaire et devint major de hussards en 1834; puis il siégea à la Chambre des Communes de 1837 à 1842. A cette date il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de soutenir les principes du parti libéral. Député-lieutenant d'Angleterre en 1841, il devint, en 1856, lord-lieutenant de Cornwall. Marié deux fois, il a neuf enfants, dont l'aîné, Hussey-Crespigny VIVIAN, né en 1834, est attaché au ministère des affaires étrangères.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN (Louis), géographe français, né dans le Calvados, le 17 mai 1802, vint de bonne heure à Paris et se fit d'abord connaître par la publication d'une *Carte électorale et administrative* (1823) et d'un *Atlas universel* (1825), un des plus complets de cette époque. Il fonda ensuite avec M. Bailleul *le Bibliomappe*, feuille spéciale, qui parut de 1828 à 1830 et concourut à développer le goût des études géographiques, et publia des *Tables chronologiques* (1827, in-4) et une *Géographie de la France* (1832, in-8). Peu de temps après il fut chargé par les éditeurs Pourrat frères de diriger un *Cours complet d'agriculture* (1834, 4 vol. in-8), auquel il donna pour introduction le *Tableau historique de l'agriculture* de Loubon, qu'il traduisit de l'anglais (1848), de refondre le *Dictionnaire français* de Verger, et de donner une nouvelle traduction des *Œuvres de Walter Scott* (1836-1839, 25 vol. in-8). Il écrivit pour la même maison une *Histoire générale de la Révolution française de* 1789 *à* 1839 (1840-1842, 4 vol. gr. in-8), conçue dans un esprit libéral et qui fut suivie d'une *Histoire de Napoléon* (1843, 2 vol.).

Revenant à ses études premières, il prit en main la rédaction des *Nouvelles annales des voyages*, qu'il a gardée de 1845 à 1854. En 1847, il fonda l'*Athenæum français*, qu'il ne dirigea qu'une année. A cette époque, il travaillait à son *Histoire universelle des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde* (1845-1847, 2 vol. in-8), qui devait être l'œuvre capitale de sa vie, mais qui fut interrompue par les événements de 1848. M. Vivien de Saint-Martin a encore publié : *Recherches sur les populations primitives du Caucase* (1847, in-8); *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8), recueil de sept mémoires lus à l'Académie des inscriptions ou dans la Société asiatique, les Sociétés de géographie et d'ethnologie, auxquelles l'auteur appartient; *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde* (1858-1860, 2 vol. in-4); *le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (1863, gr. in-8 avec cartes), etc. Il a, en outre, traduit de l'anglais *le Voyage en Circassie*, de Th. Bell (1840, 2 vol.). Collaborateur littéraire et scientifique du *Constitutionnel*, de 1829 à 1842, de la *Revue contemporaine*, depuis 1854, de la *Revue germanique*, etc., il a rédigé le *Bulletin des sciences historiques* dans *la Presse* en 1859. Il a entrepris, en 1863, sous le titre

de l'*Année géographique*, une revue annuelle de voyages de terre et de mer, des explorations, missions, publications, etc. (1863-1864, tom. I et II, in-18).

VIVIER (Auguste), musicien instrumentiste français, né en Corse, en 1821, d'une famille originaire de Normandie, fit quelques classes au collége de Brioude (Haute-Loire), et entra dans l'administration des finances, selon la volonté de son père, qui fut successivement receveur dans plusieurs départements. Il étudia en outre le droit à Poitiers et à Lyon. Mais la musique et l'étude du cor le préoccupaient plus que tout le reste. Venu à Paris, où il fut accueilli dans plusieurs cercles pour ses qualités sérieuses de corniste, il se fit tout d'un coup, vers 1843, une réputation des plus brillantes par la production sur le cor d'un phénomène d'acoustique jusque-là inusité, et qui consistait à tirer d'un même instrument plusieurs sons à la fois. La nouveauté du fait excita un véritable enthousiasme. M. Vivier figura dès lors dans tous les grands concerts, notamment dans ceux qui furent donnés au château d'Eu à la reine d'Angleterre. Il a été attaché aux orchestres du Théâtre-Italien et de l'Opéra. Il a voyagé en Allemagne, en Angleterre, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1861.

VLEMINCKX (Jean-François), médecin belge, né à Bruxelles, en 1800, jouit, comme praticien, d'une grande réputation, et, comme savant, d'une grande autorité dans toute la Belgique. Il a publié sur diverses questions médicales un grand nombre de dissertations et de mémoires. Il est devenu membre de plusieurs sociétés savantes nationales, inspecteur général du service de santé de l'armée, président de l'Académie royale de médecine de Belgique et, depuis 1853, associé étranger de celle de France.

VŒRŒSMARTY (Michel), célèbre poëte hongrois, chef de la nouvelle école nationale, né à Nyeck (comitat de Weisseimbourg), en 1800, fit des études sérieuses au chef-lieu du comitat, et alla, en 1819, faire son droit à Pesth. Mais, entraîné déjà vers la poésie, il publia, dès 1821, une tragédie, *le roi Salomon*, et, en 1822, un drame, *le roi Sigismond*, en même temps qu'un roman en vers, *la Victoire de la fidélité*. Ces trois œuvres obtinrent le plus grand succès et le posèrent comme le rénovateur de la poésie hongroise. Reçu avocat en 1824, il quitta presque aussitôt le barreau pour se donner tout entier à la littérature. Trois épopées, *la Fuite de Zalau* (1824), *Cserhalom* (1826), *Eger* (1828), un drame, *Kout* (1825), un nouveau roman en vers, *le Vallon enchanté* (1827), furent accueillis avec enthousiasme et réveillèrent le goût de la littérature chez les Hongrois. La critique sembla naître de ce mouvement, et un grand nombre d'ouvrages parurent à propos des poésies de M. Vœrœsmarty, pour les défendre ou les combattre. On cite surtout : *Lettres esthétiques sur les épopées de Vœrœsmarty*, par Toldy (Pesth, 1827).

Nommé membre de l'Académie hongroise, en 1830, le poëte ne publia guère depuis cette époque que des *lieder* ou chansons, qui reçurent le même accueil, et qui sont compris dans ses *Œuvres complètes* (Pesth, 1845-1847, 10 vol.). En 1848, M. Vœrœsmarty fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il ne prit aucun rôle marqué. Poursuivi toutefois pour ses opinions libérales par les Autrichiens victorieux, il fut condamné par un tribunal, mais remis en liberté après quelques jours d'emprisonnement. Malade et découragé, il vécut plusieurs années dans la retraite, aussi éloigné de la littérature que de la politique. Les instances de ses amis parvinrent, en 1854, à le tirer de son découragement, et il commença une traduction de Shakspeare. — Il est mort le 19 novembre 1855.

M. Vœrœsmarty a laissé un véritable vide dans la littérature hongroise, qu'il a ressuscitée et presque créée. Quoiqu'il ait traité des sujets nationaux ou patriotiques, la pureté classique de ses œuvres, appréciée des hautes classes, l'a empêché de devenir tout à fait populaire. Un de ses *lieder* pourtant, *l'Appel*, a été chanté par toute la Hongrie. Il lui a été payé par l'Académie de Pesth à raison d'un ducat pour chaque vers. Autour de Vœrœsmarty s'était groupée une pléiade de poëtes remarquables, qui ont continué sa tradition, tout en faisant dans leurs œuvres une plus large part à l'idiome populaire, si différent en Hongrie de la langue aristocratique.

VOGEL (Adolphe), compositeur français, né en 1806, à Lille (Nord), est le petit-fils de Vogel, l'auteur de *Démophon*. Son père, habile professeur de violon, lui donna les premières leçons, et l'envoya à l'âge de seize ans à Paris, où il se perfectionna sur le violon et entra dans la classe d'harmonie et de composition de Reicha. Il étudia en même temps la musique libre sous la direction de Paër. La révolution de Juillet lui inspira son premier essai, le chant national *les Trois couleurs*, qui eut beaucoup de popularité.

En 1832, M. Vogel fit représenter à l'Opéra-Comique *le Podestat*, en un acte. L'opéra en trois actes de *Marie Stuart*, qu'il écrivit l'année suivante, fut laissé par l'administration dans les cartons du théâtre. Le jeune compositeur, découragé, se mit à écrire de la musique de salon, des mélodies, des romances, dont quelques-unes furent fort goûtées, entre autres, de 1836 à 1838, *l'Ange déchu*, *l'Excommunié*, pour voix de basse, adopté par tous les chanteurs en vogue; *Manfred*, *Caïn*, *le Kabyle:* à la même époque son opéra biblique, *le Jugement dernier*, représenté au théâtre de la Renaissance, puis sur tous les théâtres de France.

M. Vogel partit ensuite pour la Hollande, dont le roi lui témoigna la plus grande faveur et le chargea d'écrire la musique du *Siége de Leyde*, sur un libretto de M. Hippolyte Lucas. Ce grand ouvrage, en quatre actes, fut représenté à la Haye, le 4 mars 1847, et fut accueilli avec enthousiasme. Le roi, en lui remettant de ses mains la croix du Lion néerlandais, lui dit : « Vous pouvez être fier de votre succès, monsieur Vogel, car vous avez su remuer le Hollandais, et ce n'est pas chose facile. » La partition du *Siége de Leyde* est restée au répertoire en Hollande.

A son retour à Paris, M. Adolphe Vogel espérait aborder une de nos premières scènes lyriques, mais, malgré les plus puissantes recommandations, il rencontra partout une invincible inertie. La scène du grand Opéra lui resta fermée, et la direction de l'Opéra-Comique reçut de lui deux ouvrages sans les jouer. Une scène lyrique fit cesser enfin cette sorte d'interdit. Le Théâtre-Lyrique représenta, le 3 septembre 1853, un opéra de M. Vogel, *la Moissonneuse*, en quatre actes. Cet ouvrage, qui renfermait de beaux morceaux et des chœurs d'une excellente facture, attesta, une fois de plus, les qualités du compositeur : une grande abondance mélodique, un style noble mais un peu solennel, de l'habileté à manier les masses musicales. On lui doit aussi quelques *Quintettes* estimés.

VOGEL (Jean-Charles-Christophe), écrivain pédagogique allemand, né le 19 juillet 1795, à

Stadt-Ilm (Schwarzbourg-Rudolstadt), acheva ses études à l'université de Iéna, exerça, de 1816 à 1832, les fonctions de professeur dans différentes écoles, et devint, en 1832, directeur de l'École urbaine de Leipsick. On lui doit la réorganisation des écoles urbaines de Saxe, et la fondation de l'École urbaine polytechnique de Leipsick.

On cite de lui un certain nombre de publications destinées aux classes ou à l'enfance, et dont quelques-unes ont de très-nombreuses éditions : un *Cours de lectures* (Lesebuch für Schule und Haus; Leipsick); *Lectures anglaises* (Englisches Kesebuch; Ibid.); *Atlas de la géographie moderne* (Schulatlas der neuern Erdkunde; Ibid.); *Tableau de géographie historique* (Geschichtstabellen auf geographischem Grunde; Ibid.); *Manuel de science géographique* (Handbuch zur Belebung geographischer Wissenschaft; Ibid.), comprenant l'*histoire naturelle*, l'*histoire* et des *paysages; Germania, cours de lectures allemandes pour les classes supérieures* (Ibid.), etc. Depuis 1852, M. Vogel a rédigé, avec M. Kœrner, une revue pédagogique intitulée : *l'École urbaine supérieure*. — Il est mort en novembre 1862.

Mlle Élise Vogel, sa fille, née en 1823, a publié quelques recueils de nouvelles, tels que : *Contes du musicien* (Musikalische Maerchen; Leipsick, 1852; 2e édit., 1855), qui lui ont valu une certaine réputation comme femme de lettres.

VOGEL (Édouard), voyageur allemand, né le 7 mars 1829, à Leipsick, mort en mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

On a voulu douter pendant plus de cinq ans de la mort d'Édouard Vogel, et c'est seulement à la fin de 1862 qu'on a appris avec certitude que le célèbre voyageur avait été assassiné à Borgu, vers le mois de mai 1856. Il possédait un cheval auquel il tenait beaucoup et avait refusé de le céder à Germa, neveu du sultan de Borgu, et celui-ci eut recours au meurtre pour se procurer l'objet de ses désirs. Les papiers de Vogel furent perdus.

VOGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christian), peintre allemand, né à Wildenfels, le 26 juin 1788, et fils d'un peintre d'histoire, reçut de lui les premières leçons de dessin, et suivit ensuite les cours de l'Académie de Dresde. A l'âge de vingt ans il alla à Saint-Pétersbourg, où il vécut en faisant des portraits. En 1813, il partit pour l'Italie, passa sept années à Rome avec les maîtres célèbres de l'école romantique et embrassa la religion catholique; mais dans les arts il ne subit pas leur influence, et continua quelque temps à faire des portraits, parmi lesquels il faut citer celui du pape *Pie VII*, pour le roi de Saxe Frédéric-Auguste.

En 1820, il fut appelé à Dresde comme professeur à l'Académie des arts, et ne retourna à Rome qu'en 1842, pour exécuter plusieurs commandes des souverains de l'Italie. On a de lui des fresques représentant des divers épisodes de la vie de la Vierge, dans la nouvelle chapelle de Pillnitz, de nombreuses toiles religieuses, parmi lesquelles les plus remarquables sont : un *Christ en croix*, une *Apparition du Christ à ses disciples après la résurrection*, à l'église catholique de Leipsick; deux grandes compositions qui tiennent de l'histoire et de l'allégorie, *la Divine Comédie* et *Faust*, achetées toutes les deux par le grand-duc de Toscane; des peintures architecturales, entre autres celles du nouveau château de Pillnitz, dont il avait lui-même dressé le plan. Mais M. Vogel est surtout resté célèbre comme peintre de portraits. Il a fait ceux de *Thorwaldsen*, du roi *Louis de Hollande*, du roi de Saxe *Frédéric-Auguste*, et plus de trois cents personnages célèbres. Sa collection tout entière lui a été achetée par le gouvernement pour le musée de Dresde. Cet artiste, outre toutes les distinctions accordées aux artistes, a reçu des lettres de noblesse.

VOGIN (Pierre-Auguste), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Dieuze (Meurthe), le 2 février 1809, entra à l'École polytechnique en 1828, et passa, en 1830, à l'École des ponts et chaussées comme ingénieur; il a fait, en Corse, des travaux assez importants qui lui valurent la décoration de la Légion d'honneur le 29 avril 1847. En 1848, il se présenta, comme candidat démocrate, à ses compatriotes de la Meurthe et fut élu par 63 401 voix, le huitième sur onze. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche; après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition énergique à la politique de l'Élysée et appuya la proposition de l'extrême gauche tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Vogin rentra dans les ponts et chaussées comme ingénieur ordinaire de 1re classe; il est devenu depuis ingénieur en chef de 2e classe (1er janvier 1856).

VOGL (Jean-Népomucène), poëte allemand, né à Vienne, le 2 novembre 1802, entra, à l'âge de dix-sept ans, dans la carrière administrative, sans cesser de s'occuper de travaux littéraires. Il a obtenu, en 1845, de l'université de Iéna le titre de docteur en philosophie.

Ses principaux ouvrages, fréquemment réédités, sont : *Ballades et romances* (Vienne); *Poésies lyriques* (Lyrische Dichtungen, Ibid.); *Souvenirs de Hongrie*, *Mélodies et tableaux* (Klaenge und Bilder aus Ungarn; Ibid.); *Contes de la cathédrale* (Domsagen; Ibid.); *Chansons de soldats* (Soldatenlieder; Ibid.); *Schnadahüpfla* (Ibid.), etc., etc. Il a travaillé à divers recueils littéraires : *l'Éloge des femmes*, le *Journal du matin*, l'*Almanach populaire de l'Autriche*, *l'Aurore*, etc. Ces diverses œuvres de M. Vogl, en particulier ses *Ballades* et quelques-unes de ses *Poésies lyriques*, se distinguent par des sentiments calmes exprimés dans une forme très-gracieuse. Plusieurs pièces de lui ont été mises en musique.

VOGORIDES (Stefanaki), ex prince de Samos, prince titulaire de Valachie, né en 1775, d'une ancienne famille slave, originaire de Bulgarie, vint en Moldavie avec le prince Charles Callimachi, sous le gouvernement duquel il fut préfet du district de Galatz (1812-19). Nommé caïmacam de cette principauté après la déposition de Michel Soutzo, en 1821, il quitta la Moldavie l'année suivante, après la nomination des deux nouveaux hospodars Grégoire Ghika et Jean Stourdza (juillet 1822) et, de retour à Constantinople, passa au service de la Porte, malgré la défaveur qui pesait à cette époque sur les familles phanariotes. En 1834, l'hospodar de Moldavie, Michel Stourdza, son gendre, le choisit pour son fondé de pouvoirs à Constantinople, et, peu après, il reçut le gouvernement de l'île de Samos, érigée deux ans auparavant en principauté semi-indépendante. Il en confia l'administration à un caïmacam ou délégué. Quinze caïmacams successifs gérèrent tour à tour les affaires en son nom; mais le mécontentement des habitants alla toujours croissant avec les abus et les vexations de ses représentants, et, en 1849, des troubles éclatèrent à Samos, à la suite desquels le caïmacam et les agents du prince furent contraints de s'enfuir. La Porte remplaça M. Vogoridis par le prince Callimachi,

et lui conféra le titre honorifique de prince de Valachie. Jouissant d'une grande renommée d'habileté, il passait pour être dévoué à la politique anglaise. — Il est mort en avril 1862.

VOGORIDES (Nicolas), ou KONAKI-VOGORIDÈS, fils du précédent, caïmacam de la Moldavie en 1857, est né à Jassy, en 1821, pendant la caïmacamie de son père. Marié en 1846 à la fille du grand logothète Konaki, privé d'héritiers mâles, il joignit à son nom celui de son beau-père, et obtint le droit d'indigénat. Néanmoins il continua de demeurer étranger au pays, dont il ne parlait pas même la langue, jusqu'au moment où M. Theodorizza Balche, investi par la Porte des fonctions de caïmacam de Moldavie, pendant les négociations relatives à la réorganisation des principautés danubiennes, le choisit pour ministre des finances (18 décembre 1856). A la mort de M. Balche, il succéda à ses fonctions (7 mars 1857) et se signala par son zèle anti-unioniste. Les mesures que ce zèle inspira excitèrent des plaintes graves que la commission européenne pour la réorganisation des principautés reçut plus d'une fois et qui furent transmises à la Porte par l'ambassadeur de France. Mais l'influence combinée de l'Autriche et de l'Angleterre, dont M. Vogorides servait la politique, réussit à le maintenir à son poste. Il soutint la candidature du prince Michel Stourdza son beau-frère, contre celle du prince Couza, qui fut élu dans les deux principautés. M. Konaki-Vogorides reçut, à cette époque, de l'empereur François-Joseph la grand'croix de la Couronne de Fer. Il fut nommé fonctionnaire turc du premier rang et eut le titre d'Excellence. — Il est mort à Bucharest, le 23 avril 1863.

VOGT (Auguste-Georges), musicien français, né à Strasbourg, le 18 mars 1781, entra à quinze ans au Conservatoire et obtint, au bout d'un an, un premier prix de hautbois (1797). Il suivit ensuite le cours d'harmonie de Rey, fit, dans un des corps de musique de la garde impériale, la campagne de 1805, et fut à son retour attaché à l'orchestre du théâtre Feydeau. En 1814, il prit à l'Opéra la place de Salentin comme premier hautbois, et se retira en 1835. Il resta membre de la Société des concerts et professeur de hautbois au Conservatoire, où il avait été appelé dès 1808, comme professeur adjoint. M. Vogt a publié *la Bordelaise*, grande marche militaire, des *Sérénades*, *Concertos*, *Nocturnes*, *Airs variés*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1829.

VOGT (Charles), naturaliste allemand, né à Giessen, le 5 juillet 1817, est fils d'un naturaliste distingué, auteur d'écrits estimés sur la médecine, notamment d'un *Traité de pharmacodynamique*. Élevé au gymnase et à l'université de sa ville natale, il y étudia la médecine, puis suivit à Berne son père, nommé professeur de clinique dans cette ville. Il s'y livra, sons la direction de M. Valentin, à des travaux d'anatomie et de physiologie. Ayant pris ses grades, en 1839, il passa à Neufchâtel, où il se lia avec MM. Desor et Agassiz (voy. ce nom), et devint l'actif collaborateur de ce dernier. Il est particulièrement l'auteur de tout le premier volume de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*. Il publiait, pour son compte, de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques et faisait paraître ses premiers ouvrages, tels que : *Montagnes et glaciers* (Im Gebirg und auf den Gletchern; Soleure, 1843) ; *Traité de géologie et des pétrifications* (Lehrbuch der Geologie und Petrefactenkunde ; Brunswick, 1846, 2 vol.) ; *Lettres physiologiques* (Physiologische Briefe ; Stuttgart, 1845-1846). Ces premiers écrits qui, par leur valeur scientifique, dénotaient un observateur éminent, annonçaient en outre, dans M. Charles Vogt, un esprit singulièrement original, en qui la rapidité de conception et la sûreté d'observation s'unissaient à une verve satirique très-mordante.

De 1844 à 1846, M. Charles Vogt vécut à Paris, où il poursuivit ses travaux et fonda, avec quelques compatriotes, la Société scientifique des médecins allemands de Paris. Il visita l'Italie, s'arrêta à Rome et à Nice, et revint en Allemagne au milieu de 1847, pour prendre possession d'une chaire à l'université de Giessen. Sa carrière fut brisée par la révolution de 1848. Il se jeta avec ardeur dans le mouvement démocratique, fut élu par la ville de Giessen colonel de la garde civique et député au parlement préparatoire, ainsi qu'à l'Assemblée nationale allemande. Il y prit place à l'extrême gauche, s'y distingua par la vivacité de son esprit, sa parole mordante et aussi, dit-on, par une rare aptitude à traiter les questions politiques. Il suivit le parlement à Stuttgart, et fut un des derniers soutiens du parti national. Destitué de sa chaire et forcé de quitter l'Allemagne, il se retira à Berne. En 1851, il alla reprendre à Nice ses recherches zoologiques, et fut appelé, l'année suivante, comme professeur, à Genève. En 1856, il fut invité à faire partie de l'expédition du prince Napoléon dans le Nord.

On cite encore de M. Charles Vogt : *Océan et Méditerranée* (Océan und Mittelmeer, Francfort, 1848, 2 vol.), relation de son premier voyage en Italie ; *Recherches sur les sociétés d'animaux* (Untersuch, über Thierstraten; Ibid., 1851), critique piquante des travers et des vices des sociétés humaines; *Scènes de la vie des bêtes* (Bilder aus dem Thierleben ; Ibid., 1852), etc. Il faut mentionner à part l'écrit intitulé : *Science et superstition* (Kœhlerglaube und WissenscKaft; Giessen, 1855; 4e édition, 1856), véritable déclaration de guerre contre les partisans de l'intervention de la religion dans la science. L'auteur combat surtout les tendances de M. Rodolphe Wagner (voy. ce nom) et de son école; chef du matérialisme scientifique allemand, il soutient que la rigueur scientifique n'exclut pas moins le spiritualisme de la métaphysique que celui de la foi. Ces doctrines ont fait grand bruit en Allemagne, et ce petit livre a été l'objet de maintes réfutations.

VOGUÉ (Léonce, marquis DE), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 4 mai 1805, entra au service en 1823, comme sous-lieutenant de cavalerie, prit part à l'expédition d'Espagne et assista en 1830 au siége d'Alger. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe, et se livra dès lors tout entier à l'agriculture et à l'industrie. Il établit dans le département du Cher une fonderie importante. En 1839, il fut élu conseiller général, et quelque temps après il fit partie du congrès général d'agriculture. En 1848, il accueillit la République, prit le titre de forgeron dans ses circulaires électorales, et forma, avec M. Félix Pyat (voy. ce nom), une sorte d'alliance qui assura le succès de sa candidature à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 14 321 voix, il fit partie du comité du travail; il vota avec le parti démocratique contre les deux Chambres et pour l'abolition de la peine de mort, mais se prononça avec la droite dans toutes les autres questions. Il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, et admit la proposition Rateau. Réélu à l'Assemblée législative, il fit par-

tie de la majorité monarchique et vota la loi du 31 mai. Mais il se sépara de la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État du 2 décembre, se retira dans ses propriétés. Il ne resta pas toutefois entièrement étranger à la politique, et, par la distribution d'exemplaires d'une lettre du comte de Chambord, il s'attira un procès dans lequel il fut défendu par M. Berryer. Le marquis de Vogué a été nommé membre de la Société impériale d'agriculture en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

VOIART (Anne-Élisabeth-Élise Petit-Pain, dame), femme de lettres française, née à Nancy, en 1786, perdit de bonne heure son père qui était organiste. Sa mère, restée sans ressources avec trois enfants, épousa en secondes noces M. Wouters, grand manufacturier de Nancy, dont Mme Voïart a plusieurs fois pris le nom. Celle-ci, au milieu d'un grand nombre de frères et de sœurs, fut formée surtout au rôle de mère de famille; sa culture intellectuelle pourtant ne fut pas négligée. L'évêque de Nancy lui fit obtenir de l'impératrice Joséphine une pension de 500 fr. Plus tard, elle épousa un homme de lettres, M. Voïart, veuf et père de deux enfants, dont l'un est Mme Amable Tastu (voy. ce nom). Après avoir complété, auprès de son mari, son éducation littéraire, elle débuta par des traductions anonymes du romancier allemand Aug. Lafontaine. Bientôt elle fut recherchée par les femmes les plus distinguées de la Restauration, et parut dans les salons les plus célèbres. Elle collabora aux principaux recueils de l'époque et publia un très-grand nombre de romans.

Les deux les plus estimés sont : *la Vierge d'Arduenne* (1820, in-8), où l'érudition se joint à l'éclat du style, et *la Femme, ou les Six amours* (1827-1828, 6 vol. in-12), dont la moralité fit décerner à l'auteur un prix Montyon, en 1828. Citons en outre, parmi ses divers ouvrages : *l'Algérien* (1816); *Notice sur Prud'hon* (1824); *Fridolin* (1829, in-8); *le Mariage et l'amour* (1834, in-8); *le Livre des enfants* (1836, 8 vol. in-16, avec Mme Tastu); *Or devinez !* (1838, 2 vol. in-8); *Jacques Callot* (1841, 2 vol. in 8); *la Petite chapelle* (1845, in-18), etc.

Mme Élise Voïart a donné, comme traduits d'Aug. Lafontaine, un grand nombre de romans, entre autres : *les Aveux du tombeau* (1817, 4 vol. in-12); *Coralie* (1820, in-8); *les Voies du sort* (1821, 4 vol. in-12); *la Croix du meurtre* (1831, 4 vol. in-12), etc. Elle a traduit de Glatz, *les Petits livres roses*; de Wys, *le Robinson suisse* (1837, in-12); de miss Edgeworth, *les Nouveaux contes populaires* (1835, 4 vol. in-12), etc. Elle a collaboré au *Livre des Cent et Un*, à l'*Encyclopédie des dames*, aux *Heures du soir*, aux *Femmes de Shakspeare*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc.

VOIGT (Jean), historien allemand, né à Bettenham (Saxe), le 27 août 1786, fut destiné à la carrière médicale que suivait son père; mais, envoyé à l'université d'Iéna, il étudia la philosophie et la théologie, et, suivant en même temps son goût pour l'histoire, explora les vieux documents des bibliothèques allemandes. Appelé, en 1809, comme professeur dans un établissement de Halle, il se fit recevoir agrégé en 1812 et ne tarda par à publier un premier ouvrage important : *le pape Grégoire VII et son époque* (Hildebrand als Papst Gregor VII und sein Zeitalter; Weimar, 1815; 2e édit., 1846). Il y montre Grégoire VII comme une des plus puissantes individualités du XIe siècle, et comme un des meilleurs réformateurs de l'Église. Il eut ensuite l'intention d'écrire une histoire des Hohenstaufen; mais il y renonça pour publier à Kœnigsberg, où il avait été nommé l'année précédente professeur de sciences historiques, une *Histoire de la ligue lombarde* (Greschichte des Lombardenbundes; Kœnigsberg, 1818). Il traça ensuite le plan d'une histoire de l'ordre teutonique, et obtint, à cette occasion, un subside du gouvernement pour faire un voyage scientifique en Allemagne (1828). Dès l'année suivante, il publia une première notice *Sur la société des lézards* (De lacertorum societate), ordre de chevaliers qui enleva la Prusse occidentale aux chevaliers teutons de Pologne. Nommé, en 1822, professeur d'histoire du moyen âge et moderne à l'université de Kœnigsberg, il publia avec Schubert *les Annales ou la chronique de Jean Lindenblatt* (Jahrbücher oder die Chronik Joh. Lindenblatt's; Kœnigsberg, 1824). Vinrent ensuite l'*Histoire de Marienbourg* (die Geschichte von Marienburg; Ibid., 1824) et son plus important ouvrage, l'*Histoire de la Prusse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre teutonique* (Geschichte Prussens von den aeltesten Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft des deutschen Ordens; Ibid., 1827-1829, 9 vol.), écrite d'après les sources les plus authentiques et nombreux documents nouveaux.

Depuis le savant historien a encore donné : *les tribunaux de Westphalie dans leurs rapports avec la Prusse* (die Westf. Femgerichte in Beziehung auf Preussen; Kœnigsberg, 1836); *Codes diplomatiques prussiens* (Ibid., 1836-1853, 4 vol.); *Correspondance des savants les plus distingués de l'époque de la réformation avec Albert de Prusse* (Briefwechsel der berühmtesten gelehten des Zeitalten der Reformation mit Herzoh Albrecht von Pruessen : Ibid., 1846); *Manuel de l'histoire de Prusse jusqu'à la réformation* (Handbuch der Geschichte Pruessens bis zur Réformation; Ibid., etc., 1842-1843, 3 vol.); *Table nominale des fonctionnaires de l'ordre teutonique, grands maîtres*, etc. (Namenscodex der deutschen Ordensbeamtem, Hochmeister, etc.; Ibid., 1843); *le margrave Albert Alcibiade de Brandebourg Kulmbach* (Berlin, 1852, 2 vol.), etc. On a annoncé comme résumé de tous ces travaux, une *Histoire générale de l'ordre teutonique dans tous les pays de l'Allemagne*. — M. Voigt est mort en septembre 1863.

VOILLEMIER (Léon), chirurgien français, né à Chaumont (Haute-Marne), fut reçu docteur à Paris en 1842. Il s'était déjà fait connaître auparavant par un excellent mémoire sur *la Fièvre puerpérale*, couronné par l'Académie en 1839, et par de nombreux articles dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*. Agrégé de la Faculté de médecine en 1844, il est devenu depuis chirurgien à l'hôpital de La Riboisière. M. Voillemier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848.

On a de lui des mémoires : *Sur les luxations du poignet* (1839); *Sur les fractures des extrémités inférieures des radius* (1841); *Sur l'étranglement dans quelques hernies* (1844); *Sur les grossesses extra-utérines*, *Sur la claudication* (1844); *Sur les kystes du cou* (1851); *Clinique chirurgicale* (1860, in-8), etc.

VOÏNESCO (Jean), écrivain et homme politique roumain, né à Bucharest, vers 1810, mort, exilé, à la fin de 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

VOISIN (Félix), médecin français, né en 1794, au Mans, fit ses études spéciales à la Faculté de

Paris, où il fut reçu docteur en 1819. Élève d'Esquirol, dont il suivait assidûment les cours à la Salpêtrière, il s'associa, en 1821, avec M. Jean-Pierre Falret pour fonder aux environs de Paris une maison de santé pour les aliénés; en 1831, il fut attaché au service de l'hospice de Bicêtre et reçut la croix d'honneur le 29 avril 1841. Adoptant par méthode l'induction philosophique, le docteur Voisin appliqua à l'étude des maladies mentales le système phrénologique de Gall, et s'efforça de rattacher chaque genre de folie aux diverses conditions physiques et morales du cerveau au milieu desquelles elle se déclare.

Ses principaux ouvrages sont : *Du bégayement* (1821, in-8), mémoire où il a l'un des premiers posé ce principe, dont il a fait sur lui-même une heureuse application, que le bégayement résulte moins d'un vice de conformation que d'un manque d'accord entre les organes vocaux et le cerveau; *Des causes morales et physiques des maladies mentales* (1826, in-8), notamment l'hystérie, la nymphomanie et le satyriasis; *De l'homme animal* (1839, in-8); *De l'idiotie chez les enfants* (1843, in-8); *Du traitement intelligent de la folie*, (1847, in-8); *Analyse de l'entendement humain* (1851-1857, 2 vol. in-8), qui traite du développement des facultés dans leurs rapports avec Dieu, la société et l'individu; *Nouvelle loi morale et religieuse de l'humanité*, analyse des sentiments moraux (1862, in-8).

Son petit-fils, M. Auguste-Félix VOISIN, né à Paris, le 25 mai 1829, docteur en médecine de la Faculté de Paris, en janvier 1858, ancien interne des hôpitaux, membre de la société anatomique, de la Société médicale d'observation, et de la Société de médecine de la Seine, a publié : *De l'anesthésie cutanée hystérique* (1858); *Des signes propres à faire distinguer les hémorrhagies cérébelleuses des hémorrhagies cérébrales* (1859); *De l'hématocèle retro-utérine et des épanchements sanguins non enkystés de la cavité péritonéale du petit bassin* (1860, in-8, avec figures); *De l'état mental dans l'alcoolisme* (1864, in-8), etc.

VOIZE (Adolphe DE) homme politique français, député, est né à Voiron, en mars 1807. Ancien capitaine du génie, il devint membre du conseil général pour le canton de Roybon. En 1851, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2ᵉ circonscription de l'Isère, réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 20,712 voix sur 21 140 votants. M. de Voize a été promu officier de la Légion d'honneur. *

VOLGER (Guillaume - Frédéric), pédagogue allemand, né à Neetze, près Lunebourg, le 31 mars 1794, étudia à Lunebourg et à Gœttingue et obtint, en 1815, une place au Johanneum, collége de Lunebourg, dont il fut nommé recteur en 1830, après avoir été pendant onze ans sous-recteur. En 1839, il devint, en outre, conservateur de la bibliothèque de la ville et directeur de l'École polytechnique.

Il a écrit à l'usage des écoles plusieurs ouvrages, dont les nombreuses éditions indiquent la popularité : *Connaissances des pays et des peuples* (Lannder und Vœlkerkunde; Hanovre, 1820), dont un *Abrégé* (Leifaden) compte plus de quinze éditions: *Manuel d'histoire* (Handbuch der Geschichte, 2 vol.; ibid., 1835); *Manuel de géographie* (Handbuch der Geographie; ibid., 5ᵉ édit., 1846-1847, 2 vol.). Ces deux *Manuels* se dédoublent chacun en *Cours élémentaire* et *Cours supérieur*; *la Guerre de trente ans dans la principauté de Lunebourg* (der dreissigjaerige Krieg im Furstenthum Luneb.; Lunebourg, 1847-54, 3 parties) : *Tableau chronologique* (Geschichtstafeln, etc.; Hambourg et Leipsick, 1849-1855), comprenant l'histoire ancienne, celle du moyen âge et l'histoire moderne; etc.

VOLK (Guillaume), écrivain mystique prussien, né en 1804, à Berlin, fit ses études à l'université de Gœttingue, puis devint conseiller de régence à Erfurt en 1838. De bonne heure il s'occupa sérieusement de l'étude de la religion catholique et mit à profit dans ce but ses nombreux voyages en Italie et en Autriche, ainsi que ses relations intimes avec le docteur Philipps, qui avait abjuré la foi protestante. Lors des affaires de Cologne, il prit parti pour l'archevêque (1838); puis il publia *les Vierges extatiques du Tyrol*, où il essaye d'expliquer les phénomènes mystiques par des analogies tirées de la nature de l'âme humaine. Sous le nom de *Clarus*, dont il s'est servi depuis 1845, M. Volk a écrit : une *Histoire de la littérature espagnole pendant le moyen âge*, *la Suède ancienne et moderne*, un *Manuel de la littérature italienne*, et deux brochures qui excitèrent de nombreuses répliques : *Aveux d'un protestant* et *l'Apprentissage de la foi*.

M. Volk s'est surtout efforcé, de propager en Allemagne les auteurs mystiques du catholicisme; il traduisit les *Œuvres complètes de sainte Thérèse*, la *Cité mystique* de Marie d'Agreda, deux volumes des Méditations de sainte Hildegonde, puis il prépare la traduction des *Révélations spirituelles de sainte Brigitte*. Entraîné depuis longtemps vers le catholicisme, il a enfin abjuré la foi protestante dans l'église d'Aign, près Salzbourg (18 octobre 1855), en même temps que sa femme, fille d'un pasteur luthérien.

VOLKHARDT (Guillaume), peintre d'histoire allemand de l'école de Dusseldorf, né à Herdecke, sur la Roer, le 23 juin 1815, s'est essayé à la fois dans la peinture religieuse et historique et dans les tableaux de genre. Son premier ouvrage, *le Bon Pasteur*, fut suivi de *Frithiof et Ingeborg*, *Herminie pansant Tancrède blessé*, *la Vierge de la roche au dragon*, *la Promenade de Faust et de Wagner*, etc. Nous citerons entre autres tableaux d'histoire : *le Meurtre du chanteur Rizzio*, *l'Abdication de la reine au château de Lochleven*, *la Mort de Marie Stuart*, inspirée du drame de Schiller, et la *Mort de l'amiral de Coligny*.

Pendant un séjour qu'il fit en Italie, M. Volkhardt exécuta une *Scène des Machabées*, *Charles IX et Catherine de Médicis s'enquérant de Coligny*, *Marie Stuart et Jean Knox*, *le duc d'Albe et la comtesse de Rudolstadt*, *Wallenstein*, *la comtesse de Helfenstein demandant la grâce de son mari*. Il rapporta de ce voyage un grand nombre de têtes d'étude prises dans les Alpes. Il se fixa ensuite à Dusseldorf, où il s'occupa presque spécialement du portrait.

VOLKMANN (Alfred-Guillaume), physiologiste allemand, né à Leipsick, en 1801, est le petit-fils de l'écrivain Jean-Jacques Wolkmann; fils d'un administrateur distingué, il fut élevé à l'École des Princes de Meissen et à l'université de Leipsick. Il se consacra, dès le principe, aux sciences naturelles et à la médecine. Docteur en 1826, il alla compléter ses études dans les hôpitaux de Paris et de Londres. En 1828, il fut agrégé à la Faculté de médecine de Leipsick où il obtint, six ans plus tard, une place de professeur extraordinaire. Il se fit avantageusement connaître par sa collaboration aux *Archives de physiologie* de Müller et aux *Annales* de Poggendorf, et par la publication d'une *Anatomia animalium tabulis illustrata* (Leipsick, 1831-1833), et d'un autre ouvrage intitulé : *Re-*

cherches pour servir à l'étude de la physiologie de l'organe de la vue (Neue Beitraege zur Physiologie des Gesichtssinnes; Leipsick, 1836). En 1837, il obtint la chaire de physiologie à l'université de Dorpat, en Russie, qu'il occupa jusqu'en 1843. Il y continua ses travaux sur le système nerveux de l'organe de la vue et commença ensuite de sérieuses recherches sur le mouvement du sang. Après avoir publié de nouveaux ouvrages tels que : *la Science de la vie corporelle* (die Lehre vom leiblichen Leben; Leipsick, 1837) et l'*Indépendance du système nerveux sympathique* (Ibid., 1842), il fut rappelé en Allemagne en qualité de professeur ordinaire de physiologie à Halle, où il eut aussi plus tard la chaire d'anatomie, et fut mis à la tête du musée anatomique de Meckel, qui, depuis la mort de ce savant, appartient à l'université.

Depuis cette époque, M. Volkmann, occupé principalement de travaux sur l'irritabilité des muscles, a continué de collaborer aux divers recueils et revues scientifiques de l'Allemagne, entre autres au *Dictionnaire physiologique* de Wagner. Il a fait paraître, en dernier lieu, une *Hémodynamique* (Leipsick, 1850), résultat de ses recherches sur le mouvement du sang.

Volkmann (Jules), frère du précédent, jurisconsulte, né à Leipsick, en 1804, étudia à la Faculté de droit de cette ville, obtint, en 1830, le grade de docteur, et se fixa plus tard, comme jurisconsulte et avocat, à Chemnitz, en Saxe. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Traité du droit criminel du royaume de Saxe* (Lehrbuch des im Kœnigr. Sachsen geltenden Criminalrechts; Leipsick, 1831, 2 vol.) et *Système de la procédure civile et administrative en Saxe* (System des saechsischen Civil-und administrativprocesses; Ibid., 1841-1845, 2 vol.).

Volkmann (Adalbert-Guillaume), frère des deux précédents, né à Leipsick, en 1815, étudia aussi le droit à Leipsick, puis à Berlin, et se fixa, en 1845, dans sa ville natale. Il y exerça la profession d'avocat et il fut chargé spécialement des procès de la Société des libraires. Il a publié quelques écrits sur les droits d'auteur et d'éditeur et collaboré à plusieurs des meilleurs recueils de jurisprudence.

VOLNYS (Léontine Fay, dame), actrice française, née en 1811, débuta, tout enfant, au théâtre de Francfort, en 1816, dans la pièce d'*Adolphe et Clara*. Cinq ans après elle jouait au Gymnase *la Petite merveille*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, au milieu d'un engouement général. Après de nouveaux succès en province, où elle se maria, vers 1829, à l'acteur Charles Joly, dit *Volnys*, elle revint à Paris, parut quelques mois à la salle Bonne-Nouvelle et fut appelée aux Français, en même temps que son mari. Elle y obtint, dans *la Camaraderie* et *la Marquise de Senneterre*, qu'elle créa dès l'origine, de nombreux applaudissements; mais, devant les jalousies qu'elle y excita, elle se retira et revint au Gymnase. En 1834, Mme Volnys quitta cette dernière scène et se rendit en Russie : elle y devint première lectrice de l'impératrice douairière, qu'elle accompagna dans ses voyages. Elle brillait comme comédienne, par le goût, la finesse et la vérité.

VRÉTOS (André-Papadopoulos), ou Vréto, littérateur grec, né à Ithaque (îles Ioniennes), en 1800, alla compléter ses études en Italie, et, à son retour dans sa patrie, occupa pendant plusieurs années la charge de bibliothécaire de l'université ionienne à Corfou. Il se rendit en Grèce, en 1830, y fonda un journal conservateur, *le Miroir grec* (en grec et en français). Plus tard, il remplit les fonctions de consul hellénique à Varna (1849-1851) et à Venise (1854-1855). Durant son séjour dans la première de ces villes, il découvrit auprès de Kustendjè une inscription déposée aujourd'hui au musée du Louvre, qui fixe le lieu de l'exil et de la mort d'Ovide. En 1855, il entra au service de la Russie, qu'il abandonna, en 1858, pour revenir dans son pays natal.

M. Papadopoulos Vrétos a publié en grec, en italien et en français, un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire, l'archéologie et la bibliographie. Voici les principaux : *Ricerche storico-critiche su le tre città anticamente conosciutle sotto il nome di Leucade* (Venise, 1830, in-8); *Mémoires biographiques-historiques sur le président Jean Capo d'Istria* (Paris, 1837-38, 2 vol. in-8); *Abrégé de la vie de Scanderberg* (Ἐπιτομὴ τοῦ Ἱστορίας Γεωργίου τοῦ Καστριώτου, κ. τ. λ., traduit de l'italien; Athènes, 1842, 2 vol. in-16); *Memoria su la scoperta di Tomi, è sulla bilingue iscrizione rinvenuta in Varna* (Ibid., 1853, in-8); *Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné des ouvrages publiés par des Grecs, en grec ancien et moderne, depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume de Grèce en* 1832 (Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ἤτου Κατάλογος κ. τ. λ. Ibid., 1854-1857, 2 vol. in-8); *la Bulgarie ancienne et moderne* (Saint-Pétersbourg, 1856, in-8); *Biographie de l'archevêque Eug. Bulgari*, etc. (1860, Athènes, in-8).

VRÉTOS (Marino), fils du précédent, littérateur et publiciste, né à Corfou, le 13 septembre 1828, alla compléter ses études en Italie, et fut reçu docteur en droit à l'université de Pise. Il vint en France à plusieurs reprises. De 1852 à 1855, il y collabora activement à plusieurs journaux et revues, tels que *le Moniteur universel*, *le Journal général de l'Instruction publique*, l'*Athenæum français*, la *Revue de Paris*, etc. Vers la fin de 1855, il retourna à Athènes pour y prendre la direction du nouveau *Moniteur grec*. En 1860, il quitta de nouveau son pays et vint reprendre à Paris ses travaux littéraires.

M. Marino Vrétos a publié quelques ouvrages qui ont appelé sur lui l'attention : *Contes et poëmes de la Grèce moderne*, avec une introduction, de M. P. Mérimée (Paris, 1855; 2ᵉ édit., Leipsick, 1858); *Mélanges néohelléniques* (Athènes, 1856); *Athènes moderne* (Paris, 1861), grand album des monuments modernes de cette capitale, avec un texte grec et français; *les Grecs modernes*, sous le pseudonyme de *Duvray* (1863, in-18). Il avait fondé à Bruxelles, en 1862, un journal français, *la Science universelle*, qui ne dura que jusqu'à l'année suivante. Il a entrepris la publication en grec d'un *Almanach* populaire.

VUATRIN (Édouard-Auguste), jurisconsulte français, professeur de droit administratif à la Faculté de Paris, né le 23 mars 1811, à Besançon (Doubs), et fils d'un officier, fit des études brillantes au lycée Louis-le-Grand et eut des succès au concours général. Reçu licencié en droit en 1833 et docteur l'année suivante, il fut nommé professeur suppléant à la suite d'un brillant concours, en 1844. Après avoir suppléé M. Rossi dans la chaire de droit constitutionnel, il obtint, au concours de 1851, celle de droit administratif. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

VUILLAUME (Jean-Baptiste), industriel français d'origine étrangère, né vers 1798, en Belgique, vint s'établir en France sous la Restauration, et

forma une fabrique de violons qui acquit rapidement une grande supériorité. Tous ses instruments, remarquables par la régularité des formes, le fini du travail, répondirent enfin aux lois longtemps négligées de l'acoustique, et durent leur qualité de son, non plus à des tâtonnements, mais à des procédés rigoureux. Il inventa lui-même une machine à façonner les tables et les fonds des instruments qui permet la reproduction exacte d'un bon modèle donné. M. Vuillaume a obtenu, à nos expositions, deux médailles d'argent (1827 et 1834), deux médailles d'or (1839 et 1844), une *council-médal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une grande médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 novembre 1851.

VUILLEFROY (Charles-Amédée), administrateur français, sénateur, né à Soissons (Aisne), le 23 avril 1810, étudia le droit à Paris, et devint successivement auditeur de seconde classe au conseil d'État en 1832, auditeur de première classe en 1834, maître des requêtes en service extraordinaire en 1837, et en service ordinaire l'année suivante. Il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, réélu aux mêmes fonctions par l'Assemblée législative, et rappelé dans le conseil réorganisé au commencement de 1852. Il devint ensuite président de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, puis membre du comité consultatif des chemins de fer et du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Un décret du 1er juillet 1863 a appelé M. Vuillefroy au Sénat. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1835, promu officier le 30 décembre 1855, commandeur le 12 août 1859, il a été nommé grand officier le 30 août 1865.

Fonctionnaire instruit et laborieux, M. Vuillefroy a publié : *Principes d'administration extraits des avis du conseil d'État et du comité du ministère de l'intérieur* (Paris, 1837, in-8), en société avec M. Monnier; *Traité de l'administration du culte catholique* (Paris, 1842, in-8), etc.

VUITRY (Adolphe), conseiller d'État français, né en 1842, est fils de l'ancien député de l'arrondissement de Sens. Après avoir été reçu avocat à Paris, il fut nommé par M. Martin (du Nord) chef de la première section de l'administration des cultes (1841), emploi qu'il résigna en 1846 pour entrer au conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Maintenu en 1848, il remplit les fonctions du ministère public près la section du contentieux. En 1851, il fut nommé sous-secrétaire d'État des finances sous le ministère de M. Fould. Rappelé au conseil d'État le 25 janvier 1852, il y devint président de la section des finances et garda ces fonctions jusqu'au 15 mars 1863.

A cette époque, il fut nommé gouverneur de la Banque de France, en remplacement du comte de Germiny. Il fut, en outre, nommé conseiller d'État en service ordinaire hors sections, avec titre et rang de président honoraire. Le 18 octobre de la même année, il était nommé vice-président honoraire du conseil d'État, et, l'année suivante, un décret l'élevait au rang de ministre présidant le conseil d'État, en remplacement de M. Rouland, auquel il succéda aussi dans le conseil impérial de l'administration publique. M. Vuitry a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 mai 1858, le 20 août 1860 commandeur. Il a été élu, le 15 mars 1862, membre de l'Académie des sciences morales et politiques (administration et finances), en remplacement de M. Greterin.

VUF STEFANOVITCH. Voyez KARAJICH.

VUKALOVICH (Luca), chef monténégrin, est né en 1812, près de Niedgowiz, d'une famille slave. Longtemps armurier à Cattaro, il ne commença à se faire remarquer que vers 1848, en montrant une rare bravoure lors des incursions faites par les montagnards dans le district de cette ville. Comprenant que le Monténégro avait besoin d'un débouché, il profita, en 1859, des embarras de l'Autriche pour lui enlever le petit village de la Suttorina, situé sur une baie dont il fortifia l'entrée en y élevant deux fortins. Mais, après la paix de Villafranca, il fut forcé d'évacuer sa conquête. Dans la guerre de 1862, contre la Turquie, il combattit vaillamment, comme simple partisan d'abord, puis ensuite comme général en chef des forces monténégrines. Mais lorsque ce commandement lui fut confié, les affaires étaient déjà tellement compromises qu'il ne put les relever. Le 22 septembre 1862, il se présenta à Kurchid Pacha, gouverneur de l'Herzégovine, et fit par écrit sa soumission à la Porte au nom de tous les districts insurgés. Il obtint en échange une amnistie pleine et entière, le grade de bimbaschi et le commandement d'un corps de 500 hommes choisis par lui parmi les chrétiens du pays pour maintenir l'ordre. Mais dès le mois de février 1863, il donna sa démission et rentra dans la vie privée. *

VULLIEMIN (Louis), historien suisse, né à Yverdun (canton de Vaud), d'une famille aisée, a consacré toute sa vie à des travaux historiques sur son pays. Le principal a été la traduction et la continuation de l'*Histoire des Suisses*, laissée inachevée par Jean Muller. Cette publication, entreprise avec M. Monnard, comprend 18 volumes in-8; les tomes X-XIII, contenant l'histoire des XVIe et XVIIe siècles et celle du commencement du XVIIIe, sont spécialement de M. Vulliemin. On cite aussi ses travaux sur Charlemagne et son époque, un *Tableau du canton de Genève*, et, sous ce titre : *le Château de Chillon*, une série importante de monographies.

M. Vulliemin a fourni aussi des études de biographie historique au recueil de documents et mémoires publié par la Société pour l'histoire de la Suisse française, dont il a été un des fondateurs, ainsi qu'à la *Bibliothèque de Genève*, à la *Revue chrétienne* de Paris, etc.

W

WAAGEN (Gustave-Frédéric), esthéticien allemand, est né à Hambourg, le 11 février 1794. Son père, qui était peintre, et son oncle, le célèbre Louis Tieck, l'encouragèrent à étudier les arts et à les cultiver. Il s'essaya lui-même à dessiner d'après Raphaël avant d'avoir reçu des leçons régulières de dessin. Entraîné par le mouvement de la nationalité allemande, il fit les campagnes de 1813 et 1814. De retour dans son pays, il étudia pendant trois ans, à Breslau, la philosophie et l'histoire, et se lia, soit dans cette ville, soit à Dresde et à Heidelberg, avec les professeurs, les esthéticiens et les artistes les plus distingués. Pour achever de se préparer à ses travaux sur

l'esthétique, il entreprit, vers 1819, un voyage dans les Pays-Bas, et revint se fixer à Munich. C'est dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage : *Sur quelques momies de la collection royale de Munich* (Ueber einige in der Kœnigl. Sammlung zu München, befindliche ægypt. Mumien; Munich, 1820), suivi bientôt d'un autre plus important : *Sur les peintres Hubert et Jean Van Eyck* (Breslau, 1822). Nommé, en 1823, conservateur au musée royal de Berlin, il s'y lia avec Guillaume de Humboldt. En 1832, il devint conservateur de la galerie de portraits du nouveau musée, et en cette qualité, travailla très-activement au catalogue. Il fit ensuite à Londres et à Paris un voyage artistique, dont il consigna les résultats dans un grand ouvrage : *Œuvres et artistes en Angleterre et à Paris* (Kunstwerke und Künstler in England und Paris; Berlin, 1837, 3 vol.). Chargé, en 1844, d'enseigner l'histoire de l'art à l'université de Berlin, M. Waagen y fit un cours très-savant et qui fut très-suivi. Il a fait partie du jury international des récompenses à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Il a été élu membre correspondant de l'Académie des beaux-arts le 20 décembre 1862.

On a aussi de lui : *Œuvres et artistes en Allemagne* (Lepsick, 1845-1848, 2 vol.), ouvrage inspiré peut-être par un patriotisme trop exclusif; *les Trésors d'art dans la Grande-Bretagne* (Treasures of art in Great-Britain; Londres, 1854, 3 vol.), complétant les travaux critiques de l'auteur sur ce pays, où ses jugements comme ses recherches ont excité le plus vif intérêt; deux dissertations remarquables : l'une insérée dans l'*Almanach historique* de Raumer, sur *Rubens* (1833); l'autre sur les peintres *André Mantegna* et *Lucas Signorelli*, etc.

WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français, né à Mulhouse (Haut-Rhin), en 1802, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros et, après un voyage en Algérie, débuta au salon de 1830. Il a exposé depuis un grand nombre de tableaux, la plupart commandés ou acquis par la liste civile : *Épisode de la prise d'Alger, Vue prise à Staoueli* (1833); *Louis XI et François de Paule, les Politiques de la Barrière, Bonaparte à Valence, le Modèle et le rapin, le Suicide, Une Régalade, Une inondation* (1834-1839); *saint Thomas de Villaneva*, commandé par le ministère; *Baigneuse, la Siesta, Vivandière en Afrique, saint Xavier prêchant dans les Indes, le Chien de l'ermite, Caravansérail, saint Louis de Gonzague* (1840-47); *la Jeunesse de Zurbaran, le Giorgione, Prise des Tuileries* (1848-49); *Salvator Rosa* (1850); *Michel-Ange dans le jardin des Médicis* (1857); *le Lendemain de la prise du Mamelon-Vert* (1859), etc. On voit de lui au musée de Versailles; *Siége et prise du fort Saint-Philippe en 1756*; *Prise du fort l'Empereur à Alger*, etc. M. Wachsmuth a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833.

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume-Gottlieb), historien allemand, né à Hildesheim, le 28 décembre 1784, fit ses premières études au collége de sa ville natale, puis suivit les cours de théologie et de philologie de l'université de Halle. Après avoir professé à Magdebourg et à Zerbst, il obtint une chaire à l'École supérieure des gymnases réunis de Halle, puis enseigna l'anglais et l'italien à l'université de cette ville. Dès cette époque parurent ses premiers ouvrages, une *Grammaire anglaise* (Grammatick des engl. sprache; Halle 1816) et de nombreuses dissertations historiques dans son journal, la *Gazette des belles-lettres* (Humanistische Zeitschrift; Halle, 1816-1818, 3 vol.). En 1818 il fut chargé de faire des cours sur l'histoire universelle, l'histoire romaine et l'histoire moderne, et publia bientôt *Histoire ancienne de l'empire romain* (Aeltere Geschichte des rœmisch. Reichs; Ibid., 1818), ouvrage plein d'érudition et où l'auteur a su mettre, même après Niebuhr, des aperçus d'une critique originale. Vint ensuite un des livres les plus philosophiques de ce temps, l'*Essai d'une théorie de l'histoire* (Entwurf einer Théorie der Geschichte; Ibid., 1820). Ces deux travaux valurent à leur auteur la première chaire d'histoire à l'université de Kiel. Cinq ans après (1825), il alla prendre la même position à Leipsick. Il y fit des cours sur toutes les branches de l'histoire. M. Wachsmuth est devenu en 1842 correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).

Parmi ses ouvrages imprimés il faut encore citer son grand travail sur les *Antiquités helléniques* (Hellenische Alterthumskunde; Halle, 1826-1830; 2ᵉ édit., 1843-1846, 4 vol.); *Traits principaux de l'histoire générale des peuples et des États* (Grundriss der allgemeinen Geschichte der Vœlker und Staaten; Leipsick, 1826; 3ᵉ édit., 1848); *Exposés historiques modernes* (Historische Darstellungen aus der Geschichte der neuern Zeit; Ibid., 1831-1833, 3 vol.); *Histoire des mœurs européennes* (die europ. Sittengeschichte; Ibid., 1831-1839, 5 vol.); *Histoire de la France à l'époque de la Révolution* (die Geschichte Frankreichs im Revolutionszeitalter; Hambourg, 1840-1844, 4 vol.); un ouvrage littéraire et biographique intitulé : *la Cour des muses à Weimar de 1772 à 1807* (Weimars Musenhof in den Jahren 1772-1807; Berlin, 1844); *Histoire de l'époque de la Révolution* (Geschichte des Zeitalters der Revolution; Leipsick, 1846-1848, 4 vol.); *Histoire générale de la civilisation* (Algemeine Culturgeschichte; Leipsick, 1850-1852, 3 vol.); *Histoire des partis politiques* (Geschichte der politischen Parteiungen; Brunswick, 1853-1855, 3 vol.).

WACHTER (Ferdinand), érudit et poëte allemand, né à Renthendorf (Prusse), étudiait le droit à Iéna lorsque, cédant à son goût pour les recherches d'érudition, il résolut d'embrasser la carrière du professorat. La thèse qu'il soutint à l'université d'Iéna (1820), sur l'importance de la tradition de Siegfried, héros des *Niebelungen*, le mit aux prises avec les sources des traditions sur les dieux et les héros du Nord. Plus tard il entreprit la traduction en vers des *Helgi-Lieder* (Altenbourg, 1827-1830). Il faisait paraître en même temps son *Histoire de la Thuringe et de la Haute-Saxe d'après les sources* (Thüring. und obersaechs. Geschichte, mit, etc.; Leipsick, 1826-1830, 3 vol.).

M. Wachter a aussi abordé la poésie et écrit des drames : *Brunehild* (1821), *Rosemonde* (1823); des comédies : *les Amoureux, le Fratricide* (1821), et divers poëmes. Parmi ces derniers on cite un poëme héroï-comique, publié sous le pseudonyme d'Eywind Skadaspillir, et intitulé *les Six rivaux de village* (die Sechs Nebenbuhler auf der Dorfkirmse; Leipsick, 1854). En 1854 il quitta sa chaire d'Iéna et vécut dans la retraite, tout entier à ses travaux.

WADDINGTON (Charles), appelé pendant quelque temps KASTUS, professeur et philosophe français, né le 19 juin 1819, d'une famille protestante, acheva ses études au lycée de Versailles, entra, en 1838, à l'École normale, fut reçu agrégé de philosophie en 1842, et professa cette classe dans divers colléges, à Bourges, puis à Henri IV et à Louis-le-Grand, comme suppléant. Après avoir été maître surveillant à l'École, il se fit recevoir, en 1848, docteur ès lettres et agrégé des Facultés, puis ouvrit des cours complémentaires à la Sorbonne sur

la logique, science dont il s'est particulièrement préoccupé. Sa carrière étant entravée par son culte, il quitta l'enseignement universitaire en 1856, pour entrer, comme professeur, au séminaire protestant de Strasbourg. Il est rentré dans l'université en 1864 et a été nommé professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, à Paris.

On a de lui d'abord ses deux thèses : ***De la psychologie d'Aristote, De Petri Rami vita, scriptis, philosophia*** (1848, in-8) : de la dernière il a tiré, en le développant, un ouvrage intitulé : ***Ramus, sa vie***, etc. (1855, in-8); la première fut couronnée par l'Institut. Il a publié encore des ***Essais de logique*** qui ont obtenu un prix Montyon en 1858; plusieurs discours prononcés à la Sorbonne : ***Utilité des études logiques*** (1851); ***De la méthode déductive*** (1852); ***De l'Ame humaine, études de psychologie*** (1862, in-8), etc.; une traduction littérale du ***Criton*** (1850, in-12), etc.

WADDINGTON (William-Henry), helléniste et numismate français, membre de l'Institut, cousin du précédent, est né à Paris en 1826, d'une famille anglaise. Fils d'un riche filateur qui fut plus tard naturalisé français, il alla faire de brillantes études à l'université de Cambridge. Rentré en France, il opta lui-même pour la nationalité française, consacra les loisirs que lui faisait la fortune à des travaux d'épigraphie et de numismatique, et devint membre de la Société des antiquaires. A la suite d'un premier voyage qu'il fit en Asie Mineure, en 1850, il en consigna les résultats dans deux ***Mémoires*** qui furent couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Un second voyage dans les mêmes contrées, exécuté vers 1862, lui permit d'acquérir une connaissance plus approfondie des questions historiques et archéologiques qui s'y rapportent. En 1865, M. Waddington fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La même année, il s'est présenté, dans le département de l'Aisne, comme candidat libéral, à une élection partielle pour le Corps législatif.

Outre son ***Voyage en Asie Mineure au point de vue numismatique***, publié après son premier voyage dans ce pays, il a fait paraître, en 1864 : ***Edit de Dioclétien***, établissant le maximum dans l'empire romain, avec de nouveaux fragments et un commentaire (gr. in-4), et continué la publication, pour les inscriptions grecques et latines, du ***Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure***, de Philippe Lebas (1864, livraisons 51-54, gr. in-4, avec pl.).

WAECHTER (Charles-Georges DE), célèbre jurisconsulte allemand, né le 24 décembre 1797, à Marbach sur le Neckar, étudia successivement aux lycées d'Esslingen et de Stuttgart, aux universités de Tubingue et de Heidelberg, et fut nommé, en 1819, assesseur à la Cour d'appel d'Esslingen. Un an après il résolut de se livrer à l'enseignement académique, et fut nommé professeur suppléant à la Faculté de droit de Tubingue. En 1822 il y devenait professeur titulaire, et, en 1825, à l'âge de vingt-huit ans, recteur de l'université de cette ville. Il occupa cette place à laquelle il joignit, de 1829 à 1830, celle de vice-chancelier, pendant plusieurs années, passa, en 1833, à Leipsick comme professeur de droit, mais retourna à Tubingue, en 1836, avec le double titre de professeur et de chancelier.

En cette dernière qualité, M. Waechter, membre des états de Wurtemberg, se rendit à Stuttgart, où il eut l'honneur d'être élu à deux reprises, et chaque fois pour six ans, président de la Chambre des Députés (1839-1851). Lors des événements révolutionnaires il se démit de ses fonctions. Il fut envoyé au parlement préparatoire de Francfort et fit partie de la commission des Cinquante. De retour à Stuttgart, il fut nommé par le gouvernement de Wurtemberg président de la commission d'organisation, puis alla reprendre à Tubingue ses anciennes fonctions universitaires. En 1851, il renonça à sa place de chancelier et passa après à Lubeck, en qualité de président de la Cour suprême d'appel des quatre villes libres. Mais il donna sa démission au bout d'un an. Il obtint, en 1852, le titre de conseiller intime de la cour de Saxe et la chaire de droit romain à l'université de Leipsick.

Parmi les ouvrages de M. de Vaechter, qui joint à la connaissance exacte du droit wurtembergeois une science profonde du droit germanique en général, et de ses origines, il faut particulièrement citer : ***Manuel du droit pénal romain-germanique*** (Lehrbuch des rœmisch-deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1825-1826, 2 vol.); ***les Peines et les prisons du Wurtemberg*** (die Strafarten und Strafanstalten des Koenigsreichs W. ; Tubingue, 1832); ***Dissertations de droit pénal*** (Abhandlungen aus dem Strafrechte; Leipsick, 1835) ; ***le Droit commun de l'Allemagne, plus particulièrement le droit pénal commun de l'Allemagne*** (Gemeines Recht Deutschlands, etc.; Ibid., 1844); ***Mémoires sur l'histoire de l'Allemagne, plus particulièrement sur l'histoire du droit pénal de l'Allemagne*** (Beitraege zur deutschen Geschichte insbesondere zur Geschichte des deutschen Strafrechts; Tubingue, 1845); ***Manuel du droit particulier du royaume de Wurtemberg*** (Handbuch des im Kœnigr. Würtemb. geltenden Privatrechts; Stuttgart, 1845-1846); ***Commentaires pour le droit particulier romain, germanique et wurtembergeois*** (Erœrterungen aus dem rœmischen, deutschen und würtemb. Priavtrecht; Ibid , 1845-1846, cahiers 1-3); ***Critique du plan d'un Code civil pour le royaume de Saxe*** (Beurtheilung des Entwurfs eines Civilgesetzbuchs fur das Kœnigr. Sachsen; Leipsick, 1853).

M. de Waechter a écrit en outre des articles fort estimés pour les ***Archives de procédure civile***, qu'il a rédigées, depuis le 14ᵉ volume, avec MM. Linde, de Lœhr, Mittermaier, Muhlenbruch et Thibault, et pour les ***Nouvelles archives du droit pénal***, dont il a été un des principaux collaborateurs. Il fonda aussi, en 1826, avec MM. Mohl, Rogge, et autres jurisconsultes, le ***Journal critique de jurisprudence.***

WACKERNAGEL (Charles-Henri-Guillaume), érudit allemand, né à Berlin, en 1806, se livra de bonne heure à l'étude de la vieille langue allemande, et eut Lachmann pour maître. Il passa quelques années à Breslau et à Berlin, où il publia ses premiers ouvrages; mais, en 1833, il fut appelé à Bâle, avec le titre de professeur de langue et de littérature allemandes. Le gouvernement prussien l'ayant privé de ses droits de citoyen, il reçut, en 1837, le titre de citoyen de Bâle et prit même place au grand Conseil.

Les études et les travaux de M. Wackernagel embrassent la littérature et la langue allemandes, l'histoire des mœurs et celle des arts, l'esthétique, la théologie, le droit et même la poésie. Il a fourni aux revues et aux journaux scientifiques de l'Allemagne et de la Suisse des articles innombrables, et a publié une série d'ouvrages importants, parmi lesquels on remarque : ***Spiritalia theotisca*** (Breslau, 1827), son premier ouvrage; ***Histoire de l'hexamètre et du pentamètre allemands jusqu'à Klopstock*** (Geschichte des deutschen Hexameters, etc.; Berlin, 1831); ***les Services rendus par la Suisse à la littérature allemande*** (die Verdienste der Schweizer um die

deutsche Literatur; Bâle, 1833); *Histoire de la littérature allemande* (Gesch. des deutschen Lit., Ibid., 1848); *Pompeï* (Ibid., 1851), et *Sévilla* (Ibid., 1854), à la suite d'un voyage en France, en Italie, en Espagne, etc.

Comme œuvres poétiques, nous citerons de M. Wackernagel : *Poésies d'un écolier en voyage* (Gedichte eines fahrenden Schülers; Berlin, 1828); *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Zurich, 1842); *Roses des Alpes* (Alpenrosen; Aarau, 1837-1839), et *Poésies du jour* (Zeitgedichte; Bâle, 1843). L'auteur a montré dans ces divers travaux un véritable talent littéraire, et ses ouvrages d'érudition se recommandent par une heureuse alliance du savoir et de la clarté.

Son frère aîné, M. Philippe WACKERNAGEL, s'est fait connaître par ses fonctions dans divers établissements d'éducation publique et par un *Choix de poésies allemandes pour les écoles supérieures*, plusieurs fois réimprimé. Mais on estime surtout son recueil des chants religieux de l'Allemagne, publié sous ce titre : *das Deutsche Kirschenlied* (Stuttgart, 1841) et la *Bibliographie* de ces chants (Francfort, 1854).

WAGNER (Jean), horloger-mécanicien français, né à Pfalzel, près de Trèves, le 7 mars 1800, est le neveu de Bernard Wagner, le plus célèbre des membres de cette famille illustrée par les arts mécaniques. A l'âge de 13 ans il entra comme apprenti chez son oncle, étudia, presque seul et dans ses rares moments de liberté, la théorie des sciences appliquées à l'industrie, et fut plus de quinze ans, après la mort de Bernard, l'associé de son cousin. En 1836, diverses circonstances ayant rompu cette union, il fonda, pour l'horlogerie et les instruments de précision, un établissement qui s'accrut rapidement, et d'où sortirent, outre ses horloges et ses pendules estimées, des chronomètres, des marégraphes, des métronomes, des dynamomètres, des phares et autres appareils, qui supposent des connaissances d'un ordre plus élevé. Les jurys des diverses expositions ont décerné à M. Jean Wagner deux médailles d'argent, trois médailles d'or, une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851, il a été, de 1847 à 1850, président du conseil des prud'hommes de son industrie.

WAGNER (Rodolphe), célèbre physiologiste et anatomiste allemand, né le 20 juin 1805, à Bayreuth, en Bavière, fit ses premières études au collége protestant d'Augsbourg, où son père était recteur, et alla suivre les cours de médecine aux universités d'Erlangen et de Wurtzbourg. Reçu docteur en 1826, il vint à Paris, assista aux leçons de Cuvier et sous l'influence de ce grand naturaliste, commença à se livrer à l'étude de l'anatomie comparée, dont il a fait l'occupation principale de sa vie. Après un premier voyage d'exploration scientifique sur les côtes de la Normandie et dans le midi de la France, il partit, en 1826, pour la Sardaigne, où il découvrit un gisement très-curieux d'ossements fossiles. De retour en Allemagne, il chercha vainement à obtenir à Munich une chaire académique; il quitta bientôt cette ville et alla s'établir comme médecin à Augsbourg. En 1829, il fut attaché comme prosecteur à l'université d'Erlangen, où il fut nommé en 1832, professeur extraordinaire, et, l'année suivante, professeur ordinaire de zoologie. Ses travaux et sa réputation le firent appeler à remplacer, en 1840, Blumenbach dans la chaire de professeur de physiologie de l'université de Gœttingue. Il devint membre de l'Académie des sciences de cette ville. Forcé par sa santé d'aller passer les hivers de 1845 et 1846 en Italie, M. Wagner profita de ce séjour pour faire sur la raie électrique des études qui furent le point de départ de ses recherches plus spéciales sur la physiologie des nerfs et ses rapports avec la psychologie.

Parmi les nombreux traités et mémoires de M. Wagner, on doit citer : *Étude d'anatomie comparée du sang* (Beitraege zur vergleichenden Anatomie des Blutes; Leipsick, 1833); *Partium elementarium organorum quæ sunt in homine atque animalibus mensiones micrometricæ* (Ibid. 1834); *Traité d'anatomie comparée* (Lehrbuch der vergleichenden Anatomie (Ibid., 1834-1835, 2 parties), réédité sous le titre de *Traité de zootomie* (Lehrbuch der Zootomie; Ibid., 1843-1847, 2 vol.); *Prodromus historiæ generationis hominis atque animalium, etc*, (Ibid., 1836); *Études de physiologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Physiologie; Ibid., 1838); *Icones physiologicæ tabulæ physiologiam et geneseos historiam illustrantes* (Ibid., 1839-1840, 3 cahiers, nouvelle édition par Ecker; Ibid., 1852); *Essai sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences médicales au point de vue historique* (Grundriss der Encyclopaedie und Methodologie der medicinischen Wissenschaften nach geschichtlicher Ansicht; Erlangen, 1838); *Traité de physiologie* (Lehrbuch der Physiologie; Leipsick, 1839; 4e édit., 1854-1855); *Atlas d'anatomie comparée* (Icones zootomicae; Ibid., 1841, in-fol.); *De la Construction de la pelagia noctiluca et de l'organisation des méduses* (Ueber den Bau der Pelagia noctiluca und, etc.; Ibid., 1841, in-fol.); *Des rapports entre la physiologie, les sciences physiques et la médecine pratique* (Ueber das Verhaeltniss der Physiologie zu den phys. Wissenschaften, etc.; Gœttingue, 1842); *Dictionnaire de physiologie* (Handswœrterbuch der Physiologie; Brunswick, 1843-53, 6 vol. in-8), auquel les savants les plus distingués ont collaboré, et dont plusieurs articles sont considérés comme l'expression la plus exacte de l'état actuel de la science; *De la Construction de l'organe électrique de la raie électrique* (Ueber den feinern Bau des elektrischen Organs im Zitterrochen; Gœttingue, 1847); *Nouvelles recherches sur la construction et la terminaison des nerfs* (Neue Untersuchunden über den Bau und die Endigung der Nerven; Ibid., 1848); *Recherches névrologiques* (Neurologische Untersuchungen : Ibid., 1854).

M. Rodolphe Wagner est devenu un des représentants éminents et comme le chef du spiritualisme scientifique en Allemagne. Il soutenait hautement que le dualisme vivant, dans l'homme, de l'âme et du corps, l'unité de la race humaine et tous les dogmes de la foi philosophique et théologique ne sont pas démentis par les progrès des sciences naturelles. C'est lui qui, en 1854, dans la 31e réunion des naturalistes allemands, a été l'occasion de cette grande discussion entre les savants spiritualistes et les savants matérialistes, dans laquelle tant d'esprits distingués se sont jetés avec ardeur (voy. surtout Ch. VOGT, MOLESCHOTT, FICHTE). Une foule d'ouvrages ont été publiés dans les deux sens. Toute cette polémique a été résumée sous ce titre : *Zum Streit ueber Leib und Seele* (Hambourg, 1856, in-8). — Il est mort le 12 mai 1864.

WAGNER (Maurice), voyageur et écrivain allemand, frère du précédent, né en 1813, à Bayreuth (Bavière), fut destiné d'abord au commerce et entra dans une maison de Marseille. Un voyage qu'il fit à Alger éveilla en lui le goût des expéditions lointaines, et dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite

de voyages et de publications destinées à les raconter. Après avoir étudié à Paris les sciences naturelles et surtout la zoologie, il retourna, en 1836, à Alger, parcourut deux ans toute la province et entra avec nos soldats dans Constantine. A son retour, il voulut se fixer à Augsbourg, mais il se lança bientôt dans un plus grand voyage et parcourut, de 1843 à 1846, les pays du Caucase et l'Arménie. Il visita ensuite l'Italie pendant plusieurs années : mais, en 1850, il retourna en Asie, explora la Perse et le pays des Kurdes. En 1852 il passa en Amérique, où il étudia à loisir les pays du nord et du centre.

Voici ses principaux ouvrages qui se recommandent par l'exactitude des descriptions autant que par la simplicité et l'intérêt du récit : *Voyages dans la régence d'Alger de 1836 à 1838* (Reisen in der Regentschaft Algier in, etc.; Leipsick, 1841, 3 vol.); *le Caucase et le pays des Cosaques* (der Kaukasus und, etc.; Ibid., 1843, 2 vol.) : *Voyage en Colchide et dans les colonies allemandes du Caucase* (Reise nach Kolchis, und, etc.; Ibid., 1850); *Voyage en Perse et au pays des Kurdes* (Reise nach Persien und, etc.; Ibid., 1852-1853, 2 vol.); *Voyages dans l'Amérique du Nord* (Reisen in Nordamerica; Ibid., 1854, 2 vol.). Cette dernière publication, faite en commun avec M. Scherzer, était annoncée comme le commencement d'un plus grand ouvrage.

WAGNER (Georges-Philippe-Éverard), philologue allemand, né le 19 mai 1794, à Schoenbrunn, en Saxe, fit ses études à l'École de Schulpforta et à l'université de Leipsick, dirigea ensuite pendant quelque temps le collége de Guben et fut nommé, en 1817, professeur à la *Kreuzschule* de Dresde, dont il devint co-recteur en 1833. Remplacé par M. Stillig en 1854, il rentra dans la vie privée.

On doit à M. Wagner, entre autres éditions utiles ou savantes, la réimpression du *Virgile* de C. G. Heyne (Leipsick, 1838-1841, 5 vol.), enrichie d'un grand nombre d'intéressantes notices linguistiques; et une édition de l'*Elegia ad Marcum Valerianum Corvinum Messalam* (Ibid., 1816); puis un certain nombre de mémoires d'histoire littéraire ou de critique philologique, notamment : *la Tragédie grecque et le théâtre d'Athènes* (die griechische Tragœdie und das Theater zu Athen., Dresde et Leipsick, 1844).

WAGNER (Richard), compositeur allemand, né à Leipsick, le 22 mai 1813, fit ses études académiques à Dresde et à l'université de sa ville natale, tout en laissant paraître de bonne heure son goût et ses dispositions merveilleuses pour l'art auquel il se consacra ensuite tout entier. En 1836, il devint maître de chapelle au théâtre de Magdebourg. Pendant quatre ans, il séjourna dans diverses villes, Kœnigsberg, Dresde, Riga, s'attachant aux orchestres de théâtre et poursuivant ses études de composition. En 1841, il vint à Paris, en passant par Londres et éprouva, dans la traversée, une tempête qui lui fournit quelques inspirations musicales. A Paris, au milieu d'embarras et de privations de toute sorte, il acheva son premier opéra, *Rienzi*, qu'il avait commencé à Riga, et en écrivit un second, *le Hollandais volant ou le Vaisseau fantôme*. Il retourna à Dresde, l'année suivante, et y fit représenter, en 1843, son *Rienzi*, qui lui valut la place de maître de chapelle.

M. Wagner écrivit alors une ouverture pour le *Faust* de Gœthe, puis un *Hommage à Frédéric le bien-aimé*, et le *Banquet des apôtres* (1844-45). Il faisait jouer en même temps un nouvel opéra, *Tanhaeuser ou le Tournoi poétique de Wartbourg* Saengerkrieg auf Wartburg; 1845), qui a été joué sur la plupart des scènes d'Allemagne et qui est resté comme l'expression la plus complète de la révolution musicale tentée par M. Wagner. Il lui donna pour pendant l'opéra de *Lohengrin*, qu'il écrivit et fit représenter en Suisse, en 1852. Il avait été obligé de se réfugier dans ce pays, à la suite des événements qui éclatèrent à Dresde, au mois de mai 1849, et auxquels il avait été activement mêlé. Accueilli avec empressement à Zurich, il y prit la double direction du cercle musical et de l'orchestre du théâtre. Il a écrit, dans cette ville, deux nouveaux opéras : *Tristan et Yseult* et *les Niebelungen*.

La musique de M. Richard Wagner, « le musicien de l'avenir, » présentée par lui-même et par tous les critiques allemands comme essentiellement révolutionnaire, répond-elle aux prétentions, plus pompeuses que claires, de ses partisans? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner. La France était restée pendant très-longtemps assez étrangère aux grands débats de l'esthétique allemande sur la prétendue nouvelle ère ouverte à l'art musical. Ce n'est guère qu'à la suite de l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart, où *Tanhaeuser* s'est joué devant eux (septembre 1857), que les journalistes français, historiographes du voyage impérial, ont entretenu le public, avec quelque détail, de la nouvelle réformation musicale. Dès lors certains fragments de M. Wagner circulèrent dans les concerts de Paris. Dans l'hiver de 1860, l'artiste vint faire exécuter lui-même, à notre Théâtre-Italien, plusieurs parties de son œuvre; et à la fin de l'année, il obtint que son *Tanhaeuser* fût mis en répétition à l'Opéra. A cette occasion il vint se fixer à Paris où il publia un recueil de ses quatre principaux librettos avec une *Lettre sur la musique* pour leur servir d'introduction (1860, in-18).

Cette œuvre fameuse fut enfin représentée très-solennellement chez nous le 18 mars 1861, mais elle n'y eut aucun succès et fut retirée de l'Opéra après deux représentations très-orageuses. Depuis, la musique de M. Richard Wagner n'a cessé d'avoir des partisans passionnés en Allemagne, et, en France, quelques timides défenseurs. Ses anciens opéras ont été plusieurs fois repris. Ainsi, en 1864, on a joué avec éclat son *Rienzi* à Cologne et son *Vaisseau-fantôme* à Munich. A la suite de cette dernière représentation, le jeune roi de Bavière attacha le compositeur à sa cour, en lui faisant une pension de 4000 florins.

Poëte et critique, M. Wagner n'a pas seulement écrit lui-même ses librettos; il a aussi exposé et défendu, dans quelques écrits, ses théories personnelles. On cite particulièrement : *Opéra et drame* (Oper und Drama; Leipsick, 1852) et *Trois librettos* (Drei Operdichtungen, etc.; Ibid.). Le célèbre Liszt a publié, sous le titre : *Lohengrin et Tanhaeuser de M. Richard Wagner* (Leipsick, 1851, en français; Cologne, 1852, en allemand), une étude sur les principales œuvres et la méthode de ce compositeur.

WAGNER (Jeanne), cantatrice, nièce du précédent, a pris un des premiers rangs sur les scènes lyriques de l'Allemagne; elle excelle surtout dans les rôles héroïques. Elle avait déjà été engagée au théâtre de la cour de Dresde, lorsqu'elle vint à Paris suivre les leçons de Garcia. Elle revint à Dresde, puis passa à Hambourg et à Berlin. Dans cette dernière ville, elle fut nommée, en 1853, cantatrice de la chambre royale. Elle entra, peu après par un mariage, dans la famille d'un riche banquier.

WAGRAM (Napoléon-Louis-Joseph-Alexandre, Charles BERTHIER, duc et prince DE), sénateur français, né à Paris, le 11 septembre 1810, est le

fils unique du maréchal-prince de Neufchâtel. Ayant hérité de la pairie à la mort de son père (1815), il ne put, à cause de son âge, siéger au Luxembourg qu'en 1836, et fut du petit nombre de ceux qui refusèrent, après l'affaire de Boulogne, de juger le prince Louis, aujourd'hui Napoléon III. Il a fait partie du conseil général de Seine-et-Marne, département dans lequel il possédait la magnifique propriété de Grosbois, et, depuis que la révolution de Février l'a éloigné des fonctions publiques, il s'est occupé d'agriculture. Il a été appelé au sénat, dès la fondation (26 janvier 1852). Le prince de Wagram a épousé, en 1832, la fille du feu comte Clary, cousine germaine de la reine douairière de Suède. Il a été élu membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il été décoré de la Légion d'honneur, le 5 mai 1846. — Son cousin, M. Berthier, gouverneur du château de Blois, a reçu de l'Empereur le titre de comte en décembre 1864.

WAHL (Christian-Albrecht), théologien protestant allemand, né à Dresde, le 1er novembre 1773, mort le 30 novembre 1855. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WAHLBERG (Pierre-Frédéric), naturaliste suédois, né à Gothenbourg, le 19 juin 1800, reçut des leçons d'un ancien disciple de Linné, prit le grade de docteur en médecine (1827), fut nommé professeur-adjoint d'histoire naturelle à l'Institut Carolin et devint titulaire en 1828. Il a parcouru le Danemark, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France (1828-1829), et exploré, en botaniste, la partie septentrionale de la Suède (1843-1847). Il est chevalier de l'Étoile polaire (1842), et membre de diverses sociétés suédoises et étrangères. Il a remplacé Berzélius (1848) comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dont il faisait partie en 1830. Plusieurs familles de plantes ou d'insectes portent son nom.

Ses principaux écrits sont : *Flora gothenburgensis* (1847); *Rapports annuels* (Arsberættelser) adressés à l'Union suédoise des jardins botaniques (1832-1839); des mémoires, sur *les Fourrages de Suède*, sur *la Maladie des pommes de terre en Suède* (1845-1846), etc., dans le recueil de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires, la *Revue des médecins et des pharmaciens*, etc., etc.

Son frère, M. J. A. WHALBERG, géomètre chargé, par le gouvernement suédois, d'une mission scientifique dans l'Afrique méridionale, y fit un séjour de huit ans (1838-1845), et l'on annonça que les Caffres l'avaient massacré. Mais il est rentré dans sa patrie avec une très-belle collection zoologique. M. Ch. H. Boheman a publié la description des insectes qu'il a rapportés, sous ce titre : *Insecta Caffraria* (Stockholm, 1848).

WAHLBOM (Jean-Guillaume-Charles), peintre suédois, né à Calmar, le 16 octobre 1810, mort à Londres, en 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WAILLY (Barthélemy-Alfred DE), lexicographe français, né à Paris, le 10 décembre 1800, est le petit-fils du savant grammairien et lexicographe du siècle dernier, Noël-François de Wailly. D'abord professeur de rhétorique au collége Henri IV (aujourd'hui lycée Napoléon), puis, comme son père, proviseur du même établissement, il est devenu inspecteur général de l'enseignement secondaire et membre du Conseil de l'instruction publique. Il a été depuis nommé recteur de l'académie de Bordeaux. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 2 mai 1843.

M. Alfr. de Wailly est connu, dans l'enseignement, par les nombreuses réimpressions qu'il a données du *Nouveau dictionnaire latin-français* (1829, in-8), du *Nouveau dictionnaire français-latin* (1832, in-8) et du *Nouveau dictionnaire de versification et de poésie latines* (1839, in-8). On cite aussi de lui : une comédie, *l'Adjoint et l'Avoué*, en deux actes (1824); une *Épître à J. J. Rousseau*, couronnée par l'Académie française (25 août 1826) ; des éditions d'auteurs latins, des traductions, etc.

WAILLY (Gabriel-Gustave DE), frère du précédent, né à Paris le 13 juin 1804, ancien maître des requêtes au conseil d'État, successivement chef de la division centrale et du secrétariat général, puis inspecteur général de l'ancienne liste civile, s'est fait connaître en littérature, comme auteur dramatique. Il a donné : *le Mort dans l'embarras*, comédie en trois actes (1825) ; *Amour et intrigue*, drame imité de Schiller, en cinq actes et en vers (1826); *la Folle, ou le Testament d'une Anglaise*, comédie en trois actes (1827) ; *l'Attente*, drame en un acte et en vers (1838), sous le pseudonyme de *Mme Marie Sénan*, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 juillet 1832.

WAILLY (Armand-François-Léon DE), littérateur français, né à Paris, le 28 juillet 1804, est cousin germain des précédents. Il s'est fait remarquer par sa collaboration à nos meilleurs recueils littéraires, et par des traductions de l'anglais.— Il est mort en avril 1863.

Nous citerons de lui, parmi ses œuvres originales : *Angélica Kauffmann* (1838, 2 vol. in-8) ; *les Curiosités philologiques*, dans la *Bibliothèque de poche ;* puis parmi ses traductions : *Tom Jones*, de Fielding (1841, 2 vol.) ; *Evelina*, de miss Burney (1843) ; *Vie et opinions de Tristram Shandy*, de Sterne (1848); l'*Histoire d'Angleterre* de John Lingard (1843-44, 6 vol.) ; cinq volumes des *OEuvres* de Walter Scott (1848-49, t. I-V) ; les *Poésies complètes* de Robert Burns (1841) ; *Henry Esmond* et les *Mémoires de Barry Lyndon*, de Thackeray ; *les Deux filles de M. Dubreuil* (1860, 2 vol. in-18). A partir du milieu de 1857, M. Léon de Wailly rédigeait dans l'*Illustration* la *Chronique littéraire*. Une de ses dernières œuvres a été *le Doyen de saint Patrick*, drame en cinq actes, tiré d'un de ses romans, en collaboration avec M. L. Ulbach, et joué à l'Odéon (novembre 1862).

Son fils, M. Jules DE WAILLY, a aussi suivi la carrière littéraire ; il a publié *Henriette, les Mortes aimées* (1862, in-18), et donné au théâtre du Gymnase : *la Voisine*, en un acte et en vers (1865).

WAILLY (Joseph-Noël, dit *Natalis* DE), érudit français, membre de l'Institut, né à Mézières, le 10 mai 1805, est aussi petit-fils du célèbre grammairien de ce nom. Après s'être fait recevoir avocat, il entra aux archives et y fut, après 1830, nommé chef de la section administrative. Se consacrant alors tout entier à l'étude des chartes et des anciens diplômes, il fit paraître, en 1838, ses *Eléments de paléographie* (2 vol, g. in-4), où est exposée toute la science de l'archiviste paléographe. Elu, le 14 mai 1841, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a composé pour les *Mémoires* de cette compagnie, pour la *Bibliothèque de l'École des chartes* et le *Journal des savants*, un certain nombre de dissertations sur des points de paléographie et d'histoire de France, entre autres : *Sur des Fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la Bibliothèque royale et au musée de Leyde* (1842) ; *Examen de quelques questions relatives à l'origine des chroniques de Saint-Denis* (1847); *Sur*

les Tablettes de cire, conservées au Trésor des chartes; Sur Geoffroy de Paris; Sur un Opuscule anonyme, intitulé : Summaria Brevis, etc. (1849), *Examen critique de la vie de saint Louis*, par Geoffroy de Beaulieu (1844); *Notice sur Guillaume Guiart* (1846). Il a fourni aussi des articles à *la Gazette littéraire* et à *l'Annuaire de la Société d'histoire de France*. M. N. de Wailly a enfin publié le tome XXIII de la grande collection des *Historiens de France*. Citons encore la publication de *l'Histoire de saint Louis*, par Joinville, en texte rapproché du langage moderne (1865, in-18).

A la mort de M. Guérard, dont il avait été l'ami, il fut appelé à le remplacer au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il en a été nommé conservateur, par décret du 11 mars 1854. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 mars 1839.

WAITZ (Georges), historien allemand, né le 9 octobre 1813, à Flensborg (Schleswig), passa, du lycée de sa ville natale, aux universités de Kiel et de Berlin, où il étudia le droit et l'histoire (1832-36). Collaborateur actif des *Annales* de M. Ranke et des *Monumenta Germaniæ historica*, édités par M. Pertz, il explora, pendant plusieurs années, les bibliothèques de Copenhague, de Lyon, de Montpellier, de Paris, de Luxembourg, de Trèves, etc., rentra dans son pays et fut nommé, en 1842, professeur à Kiel.

En 1848, M. Waitz prit part aux mouvements politiques. Membre du gouvernement provisoire de Rendsbourg, il fut envoyé à Berlin pour défendre les intérêts des duchés de Schleswig et Holstein, et, plus tard, il fut nommé député à l'Assemblée nationale de Francfort. Il s'y distingua parmi les membres de ce parti qui tenta d'établir l'unité germanique par la voie des réformes, et il quitta l'Assemblée avec MM. Gagern et Dahlmann. Il accepta alors une chaire académique à l'université de Gœttingue.

M. Waitz, considéré comme un des historiens allemands les plus distingués de l'époque, appartient à l'école de M. Ranke. Le but de ses efforts est de mettre les faits dans tout leur jour, sans proposer jamais son jugement au lecteur. Aussi sobre d'ornement littéraire que d'appréciation, la crainte de l'emphase le conduit à manquer parfois de chaleur et de vivacité dans le récit. Il faut citer, parmi ses principaux ouvrages : l'*Histoire de la constitution allemande* (Deutsche Verfassunggeschichte; Kiel, 1843-1847, 2 vol.), qui repose sur une étude sérieuse des sources, et donne toute la mesure des progrès accomplis par les historiens allemands, depuis Eichhorn, et l'*Histoire du Schleswig et du Holstein* (Schleswig-Holsteinsche Geschichte; Gœttingue, 1851-1854), un des chefs-d'œuvre de ce genre d'étude historique. En recherchant les matériaux de ce travail, M. Waitz trouva tant de documents nouveaux sur le rôle de la ville de Lubeck pendant la Réforme, qu'il fut amené à publier un ouvrage, plus complet et plus spécial encore : *la Monographie de Wullenwever*, homme d'Etat des villes hanséatiques au XVIe siècle (3 vol.), cet ouvrage est d'un grand intérêt pour l'histoire de la bourgeoisie au XVIe siècle.

On a encore de M. Waitz les deux ouvrages : *Sur la Vie et la doctrine d'Ulfilas* (Ueber das Leben und die Lehre des Ulfilas; Hanovre, 1840) et *l'Ancien droit des Francs saliens* (das alte Recht der Salischen Franken; Kiel, 1846); puis divers travaux pour les *Monumenta Germaniæ historica*, entre autres, les éditions suivantes : *Widukind*; une série de *Biographies du temps des Saxons; Marianus Scotus, Ekkehardus uragiensis, Annalista Saxo; Gesta Trevirorum*; les *Histoires épiscopales de Metz, Toul et Verdun*, les auteurs français *Ademar, Hugo de Fleury*, et enfin l'édition des *Nordalbingischen studien*, qu'il fit en commun avec Ratjen. Il a pris part à l'écrit de circonstance, *les Droits du duché de Schleswig* (das Staats-und Erbrecht des Herzogthums Schleswig; Kiel, 1849), qui fut publié à l'occasion de la guerre du Danemark et du duché de Schleswig-Holstein.

WAITZ (Théodore), philosophe allemand, né à Gotha, le 17 mars 1821, étudia à Iéna la philologie et les mathématiques qui n'étouffèrent pas son penchant pour la philosophie. De 1842 à 1843 il parcourut l'Italie et la France, recueillant les matériaux d'une nouvelle édition de la *Logique d'Aristote* (Organon; Leipsick, 1844-1846, 2 vol.) et fut nommé, à son retour, professeur adjoint de philosophie à Marbourg. — M. Th. Waitz est mort en mai 1864.

Dans ses ouvrages, M. Waitz, condamnant les théories idéalistes de Fichte, Schelling et Hegel, remonte à Kant et subordonne la philosophie tout entière à la science de l'âme. Il traite de préférence la psychologie et la pédagogie. On cite de lui : *Fondements de la psychologie* (Grundlegung der Ps. : Hambourg et Gotha, 1846); *la Psychologie traitée comme science naturelle* (Lehrbuch der Psych. als Naturwissenschaft; Brunswick, 1849); *Pédagogie générale* (Allgemeine Paedagogik : Ibid., 1852), etc.

WALDAU (Max). Voy. HAUENSCHILD.

WALDECK (famille de), maison souveraine d'Allemagne, élevée à la dignité comtale en 1193, et admise parmi les princes du Saint-Empire en 1712. Elle comprend deux lignes : celle des princes de Waldeck et Pyrmont, dont les États contiennent 58 000 habitants dans les quatre cercles de Twiste, Eisenberg, Eder et Pyrmont, et celle des comtes de Waldeck, Pyrmont et Limpourg.

WALDECK (Maison princière et souveraine DE). Prince régnant : *George-Victor*, né le 14 janvier 1831, successeur (15 mai 1845) de son père le prince George-Frédéric-Henri, sous la tutelle de sa mère, morte en 1858; majeur le 14 janvier 1852; marié le 26 septembre 1853 à la princesse *Hélène*, née le 12 août 1831, fille de feu Guillaume, duc de Nassau, dont il a eu cinq filles : *Sophie*-Nicoline, née le 27 juillet 1854; *Pauline*-Emma-Auguste-Herminie, née le 19 octobre 1855; Georgine-Henriette-*Marie*, née le 23 mai 1857 : Adélaïde-*Emma*, née le 2 août 1858; *Hélène*-Frédérique-Auguste, née le 17 février 1861. Son frère, le prince *Wolrad*-Melandre, né le 24 janvier 1833, a été lieutenant au 4e régiment de cuirassiers dans l'armée prussienne. Il a deux sœurs : la princesse *Auguste*-Amélie-Ida, née le 21 juillet 1824, mariée en juin 1848 au comte régnant de Stolberg-Stolberg, et la princesse *Hermine*, née le 29 septembre 1827, mariée en octobre 1844 au prince héréditaire de Schaumbourg-Lippe.

La famille princière de Waldeck comprend en outre la tante du prince régnant, *Ida*, princesse-régnante de Schaumbourg-Lippe (voy. Lippe); son oncle, le prince *Hermann*-Othon-Chrétien, né le 12 octobre 1809, colonel-commandant les troupes de Waldeck, marié le 2 septembre 1833 à la princesse Agnès, née le 2 octobre 1814, fille de François comte Teleki-Szék; et ses cousins *Albert*-Georges-Bernard-Charles, né le 11 décembre 1841, lieutenant au 1er régiment de hussards de la Prusse rhénane, n° 7, *Erich*-George-Hermann-Constantin, né le 20 décembre 1842, *Henri*-Charles-Auguste-Hermann, né le 20 mai 1844, lieute-

nant à la suite du régiment de lanciers prussiens de la Thuringe, n° 12; tous trois fils de feu *Charles*-Chrétien, oncle de George-Victor, et de la princesse *Amélie*-Henriette-Julie, née le 4 avril 1814, fille de *Charles* comte de Lippe-Biesterfield, mariée le 13 mars 1841, veuve le 19 juillet 1846.

WALDECK (branche cadette des comtes de). Comte régnant : *Adalbert*-Guillaume-Charles, né le 19 février 1833, comte de Waldeck, Pyrmont et Limpourg, comme successeur de son père le comte *Charles*, mort le 21 janvier 1849, major à la suite du bataillon de Waldeck, marié le 3 août 1858 à la princesse *Agnès* de Sayn-Wittgenstein-Hohenstein, née le 18 avril 1834, dont il a eu une fille, *Hélène*, née en mai 1859, et un fils, *Adalbert*, né le 6 janvier 1863. Son frère, *Richard*-Casimir-Alexandre-Charles-Louis-Henri-Jules, né le 26 décembre 1835, lieutenant dans les gardes du corps de la Hesse-Électorale, a hérité d'une partie du comté de Limpourg-Gaildorf en Wurtemberg. Sa sœur *Mechtilde* a épousé le comte de Bentinck (voy. ce nom). La comtesse douairière *Caroline*, née comtesse Schilling de Canstadt, née le 2 février 1798, mariée le 25 avril 1819 à *Charles* comte de Waldeck, est veuve depuis le 21 janvier 1849.

WALDECK (Jean-Frédéric DE), doyen des voyageurs et des artistes, est né le 16 mars 1766, d'une ancienne famille de Prague. Porté aux voyages dès ses premières années, il se trouvait déjà, en 1785, au Cap de Bonne-Espérance, avec Levaillant, et explorait l'Afrique méridionale. Revenu à Paris en 1788, il fréquenta les ateliers de David et de Prud'hon, puis, en 1794, partit comme volontaire pour la campagne d'Italie, assista au siége de Toulon, puis suivit l'armée en Égypte, mais comme spéculateur et non comme soldat. Ne voulant pas être compris dans la capitulation, il résolut de traverser l'Afrique du nord au sud. Dans ce dessein; il partit d'Assouan avec quatre compagnons, traversa le désert de Dougola, franchit le Jibel-il-Eumery, mais la fatigue et les maladies atteignirent la petite troupe : quatre des voyageurs moururent, et M. de Waldeck, resté seul, ne put atteindre les établissements portugais de la côte qu'après quatre mois de privations et de dangers.

Revenu en France par Madagascar et le Cap, il se rembarqua pour l'Ile-de-France, puis fit la course dans les mers de l'Inde, sous les ordres de Surcouf. En 1819, il était avec lord Cochrane au Chili. Il alla ensuite faire une exploration archéologique dans le Guatémala, puis vint s'établir à Londres, et fit, en 1822, les lithographies dans la publication du capitaine del Rio sur les ruines de Palenqué et la province de Chiapa. Mais, croyant ces dessins inexacts, il voulut lui-même s'en assurer, et partit comme ingénieur-mineur des sites argentifères de Tlalpuxahua. Il conserva ce poste fort peu de temps, puis se mit à voyager, dessinant les ruines et les antiquités toltèques et aztèques. Encouragé d'abord et soutenu par le gouvernement, il passa notamment trois ans à étudier en détail les ruines de Palenqué, à dresser des cartes et à recueillir tout ce qui concernait la faune et la flore du pays. Mais ayant été desservi auprès de Santa-Ana, il se vit dépouillé de la plus grande partie de ses dessins et de ses manuscrits, et il dut renoncer à poursuivre ses recherches. Il revint en France après douze années d'exploration dans le Nouveau-Monde. Depuis son retour, il s'est occupé spécialement d'études iconologiques, et a vendu au gouvernement français ses dessins du Palenqué, dont la publication a commencé en 1863, et dont lui-même, presque centenaire, a fait les lithographies. M. de Waldeck a été nommé membre du conseil de la société d'archéologie américaine. Il a publié encore : *Voyage archéologique et pittoresque dans le Yucatan* (1837). *

WALDECK-ROUSSEAU, ancien représentant du peuple français, est né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1812. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Nantes. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions libérales et il fit même partie de la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Loire-Inférieure et fut nommé représentant du peuple par 86 329 voix, le cinquième sur une liste de treize élus. Membre de la gauche modérée, il soutint la politique du général Cavaignac et fut fréquemment membre ou rapporteur de diverses commissions. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et se prononça contre l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Nantes.

WALDEGRAVE (William-Fédéric WALDEGRAVE, neuvième comte DE), pair d'Angleterre, né en 1851, appartient à une famille élevée en 1685 à la pairie héréditaire. D'abord vicomte Chewton, il a hérité des titres de son grand-père en 1859. Il a pour héritier présomptif son frère posthume Henri-Noël, né en 1854.

WALDNER DE FREUNDSTEIN (Édouard, comte), général français, sénateur, appartient à une des plus anciennes familles d'Alsace. Il entra jeune au service, fit plusieurs des campagnes de la grande armée, et prit part, comme capitaine de cuirassiers, à la guerre de Russie, où il reçut plusieurs blessures. A la chute de l'empire, il resta dans une carrière où la paix le condamnait à un lent avancement. Il devint colonel du 10e régiment de cuirassiers le 27 mars 1834. Nommé quelques années après général de brigade, il fut promu général de division le 3 janvier 1851, et chargé du commandement de la 6e division militaire (Strasbourg). Ce fut dans ce poste qu'il atteignit l'âge d'être placé dans le cadre de réserve. Nommé sénateur le 7 mai 1863, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 24 décembre de la même année. *

WALDOR (Mélanie VILLENAVE, Mme), femme de lettres française, née à Nantes, vers la fin de 1796, fut élevée sous les yeux de son père, fécond littérateur, mort en 1846. Mariée sous la Restauration, elle ne commença à écrire qu'après 1830; son premier essai fut un roman historique, *l'Écuyer Daubernon* (1831, in-8). Bien qu'elle eût donné, en 1835, un recueil de vers, *Poésies du cœur* (in-8), qui attestait le sentiment poétique et du goût, elle se remit à faire des romans, et s'attacha à peindre de préférence les mœurs contemporaines. Elle publia successivement : *Pages de la vie intime* (1836, in-8), *la Rue aux ours* (1837, in-8); *l'Abbaye de Fontenelle* (1839, 2 vol. in-8); *la Coupe de corail* (1842, 2 vol. in-8); *André le Vendéen* (1843, 2 vol. in-8); *le Château de Ramsberg* (1844, 2 vol. in-8); *Charles Mandel* (1846, 2 vol. in-8); *les Moulins en deuil* (1849, 4 vol. in-8), etc. Elle a aussi écrit pour les enfants des *Heures de récréation* (1836) et, pour le théâtre, *l'École des jeunes filles*, drame en cinq actes et en prose (Renaissance, 1841; Ambigu, 1860). En ces derniers temps, elle a collaboré à *la Patrie* sous le nom d'*un bas-bleu*, adressé plusieurs pièces de vers à Louis-Napoléon (1851), à l'impé-

ratrice Eugénie (1853), à Napoléon III (1853), etc. Elle a encore publié : *Notice sur l'abbé de Moligny* (1858) ; *la Tire-lire de Jeannette* (1859), comédie; *le Retour du soldat*, saynète patriotique en un acte (Ambigu-Comique, 1863), etc.

WALDORP (Antoine), peintre hollandais, né à T'Bosch, près de la Haye, en 1803, se fixa dans cette dernière ville, peignit d'abord des décorations, puis se consacra aux vues des villes et aux marines. Il a fait quelques envois aux salons de Paris, et a principalement exécuté : *Marine*, *Mer agitée* (1845) ; *Dunes de Hollande*, *Ville en hiver*, au musée de Harlem ; *Mer houleuse dans le Zuiderzée* (1846-1850) ; *Port hollandais*, *Eau calme*, admis à l'Exposition universelle de 1855 : *Marine* (1859) ; la *Traversée du Moerdyk par un temps calme, au* XVII*e siècle*, *le Canal de village*, *Eau calme* (1861). M. Ant. Waldorp est chevalier du Lion néerlandais (1847), de la Couronne de Chêne (1845), de l'ordre de Léopold (1848), etc.

WALEWSKI (Alexandre-Florian-Joseph COLONNA, comte), homme politique français, sénateur, ministre, est né à Walewice, le 4 mai 1810. Fils d'une Polonaise, après avoir montré, dans toute son éducation, une précoce activité d'esprit, il alla, dès l'âge de dix-neuf ans, à Londres, entamer des négociations en faveur de la Pologne, avec les hommes d'État les plus éminents de l'Angleterre, qui restèrent depuis en relation avec lui. Après la révolution de Juillet, honoré de l'amitié du duc d'Orléans, il pouvait espérer, dans l'armée, où il devint capitaine du 4e régiment de hussards, un rapide avancement, lorsque, fatigué de la vie oisive des garnisons, il donna sa démission. Il devait arriver à la vie politique par les journaux et la littérature, et il se fit connaître à la fois dans la société parisienne de cette époque, comme homme du monde, comme publiciste et comme auteur dramatique.

On cite de lui, entre autres brochures de cette époque : *Un mot sur la question d'Afrique* (1837, in-32) et *l'Alliance anglaise* (1838, in-32). Il était un des fondateurs et des rédacteurs du *Messager*. Au théâtre, il passe pour avoir collaboré à *Mademoiselle de Belle-Isle*, de M. Alex. Dumas (1839); il a donné ensuite, sous son nom, *l'École du monde, ou la Coquette sans le savoir*, comédie en 5 actes, à laquelle l'actrice Anaïs Aubert, selon *la France littéraire* qui, à ce propos, donne à celle-ci une qualification singulière, aurait apporté une très-importante collaboration; cette pièce fut représentée au Théâtre-Français, le 8 janvier 1840, avec un luxe d'ameublement peu ordinaire sur cette scène.

La même année, M. Walewski entra dans la carrière diplomatique. M. Thiers, devenu président du cabinet du 1er mars, acquit *le Messager* et donna à son rédacteur une mission en Égypte. Sous le ministère de M. Guizot, M. Walewski reçut aussi diverses missions : il était attaché à la légation de Buénos-Ayres, lorsqu'éclata la révolution de 1848.

Après l'élection du 10 décembre, d'anciennes relations avec quelques-uns des hommes les plus dévoués au président, servirent sa fortune. Dès 1849, il se rendit, avec le titre de plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire, à Florence, d'où il passa à Naples. En 1854, il devint ambassadeur près la Grande-Bretagne. Au 7 mai 1855, il fut appelé à remplacer M. Drouyn de l'Huys, démissionnaire, au ministère des affaires étrangères, et ce fut lui qui eut la mission délicate de régler toutes nos relations avec les différentes puissances de l'Europe, pendant la dernière période de la guerre d'Orient, ainsi que l'honneur de présider, comme plénipotentiaire de la France, les conférences du Congrès de Paris, et de signer le traité du 30 avril 1856. Il présida aussi les nombreuses conférences qui ont eu lieu de nouveau à Paris pour régler les détails de l'application du traité (juillet 1858). M. le comte Walewski est entré au Sénat le 26 avril 1855.

Remplacé au ministère des affaires étrangères par M. Thouvenel, le 4 janvier 1860, il a été appelé à remplacer M. Fould, au ministère d'État, par le décret du 24 novembre de la même année, qui a détaché de ce département le ministère de la maison de l'Empereur. Il a contresigné, comme ministre d'État, le décret de ce jour remaniant, dans un sens libéral, l'organisation du Corps législatif. Président de la commission de la propriété littéraire et artistique, il en dirigea les premières discussions qui eurent un grand retentissement (janvier 1862). Il fut remplacé au ministère d'État par M. Billault le 23 juin 1863.

Après la mort du duc de Morny, M. Walewski, déjà membre au conseil général des Landes pour le canton de Saint-Martin-des-Seigneaux, fut présenté, comme candidat du gouvernement, à une élection partielle pour le Corps législatif dans ce département, et fut élu député à la presque unanimité par 29 264 votants sur 29 295 votants (août 1865). Il fut nommé président du Corps législatif le 1er septembre suivant, après avoir donné, la veille, sa démission de sénateur. M. le comte Walewski, membre du conseil privé, a été promu, le 3 mars 1856, grand'croix de la Légion d'honneur.

WALFERDIN (François-Hippolyte), physicien français, né à Langres (Haute-Marne), le 8 juin 1795, entra jeune encore dans l'administration des douanes, et devint directeur du matériel des finances. Il se distingua par d'utiles applications de la science au contrôle des produits soumis aux agents du Trésor. Il devait être toute sa vie un savant pratique. Ami d'Arago, qui l'associa à plusieurs de ses travaux, il s'appliqua surtout à l'étude de la physique et de la géologie. Il contribua au succès du forage de ce fameux puits de Grenelle à l'occasion duquel la municipalité parisienne montra une si généreuse persévérance. Ce fut dans cette circonstance que M. Walferdin, se livrant à des recherches opiniâtres, inventa son thermomètre *a maxima* à déversement, et qu'il établit, avec Arago et Dulong, la loi de variation de la température croissante avec la profondeur à l'intérieur du globe. Le même principe du déversement, heureusement modifié, le conduisit au thermomètre *a minima*, qui permet de constater avec précision les variations de la température aux diverses hauteurs de l'atmosphère.

Parmi les instruments inventés par M. Walferdin, il faut citer l'*hypsothermomètre* ou thermomètre donnant les hauteurs des stations accessibles et remplaçant avantageusement le baromètre; l'*hydrobaromètre* ou sonde marine, qui indique les profondeurs verticales de la ligne de sonde; le thermomètre *a maxima* à bulle d'air; le thermomètre *a minima* modifié de Rutherford; divers thermomètres différentiels à alcool et mercure, et des thermomètres métastatiques d'une extrême délicatesse.

En 1848, M. Walferdin fut nommé commissaire du gouvernement provisoire de la Haute-Marne. Ses fonctions administratives l'empêchèrent de remplir ce mandat politique. Élu représentant du peuple dans ce département, le quatrième sur sept, par 31 715 voix, il donna sa démission de sa place de chef aux douanes, et vint siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocra-

tique modéré. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche par ses votes et son opposition à la politique de l'Elysée. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Walferdin, disciple fidèle du XVIIIe siècle, dont il aime autant les artistes que les écrivains, a publié, sous la Restauration, une édition complète des *Œuvres* de Diderot, son compatriote, dont il a aussi retrouvé, acquis et annoté, dans la *Revue de Paris*, un *Salon* inédit. Il s'est formé une collection des meilleurs tableaux du peintre Fragonard. Il est chevalier de la Légion d'honneur (avril 1844).

WALKER (N....), aventurier américain, né vers 1820, dans l'État de Ténessée, d'une honorable famille d'origine écossaise, fut destiné au barreau, et envoyé en Allemagne, où il apprit avec facilité l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol. Il commença, à Heidelberg, l'étude de la médecine, puis vint à Paris suivre les cours de la Faculté et des hôpitaux. Il retourna aux États-Unis, sans être médecin ni avocat. En 1849, il s'établit, à la Nouvelle-Orléans, et acheta une part de propriété dans le journal *the Crescent*, le principal organe des flibustiers. Il en devint bientôt rédacteur en chef, poussa vivement à l'envahissement de Cuba, et quitta la ville après l'échec de l'expédition et la misérable fin de Lopez.

En 1850, M. Walker passa en Californie et fut d'abord à San-Francisco, rédacteur de l'*Herald*. Il se fixa ensuite, comme avocat, à Marysville et y eut un grand succès. Mais, en 1853, la révolte de la province de Sonora, contre Santa-Anna, réveilla ses instincts d'aventurier: il se jette dans le Mexique avec quelques hommes; mais il en est rudement repoussé par les forces du dictateur. Il revient en Californie, est arrêté et mis en jugement pour violation des lois de la neutralité; il se défend avec force et est acquitté. Peu après, il était délégué à la Convention démocratique de la Californie, et prenait en main la rédaction du *States-Journal* de Sacramento.

Toutes ses pensées le portèrent bientôt vers un plus grand dessein. On dit que ce fut la lecture du livre de M. Squier (voy. ce nom) sur le Nicaragua qui lui inspira de tenter dans cette province une entreprise audacieuse dont le succès devait tourner à la fois à sa fortune personnelle et à l'agrandissement des États-Unis. Après s'être assuré des intelligences dans le pays, il s'y rend avec soixante-cinq hommes déterminés, sur un brick, *la Vesta*, se donne, en débarquant, le titre de général, se joint au parti démocratique qu'il aide à reprendre le pouvoir sur le parti sacerdotal, et se trouve bientôt maître de tout le pays. Le parti démocratique se soulevant aussitôt contre son usurpation, Walker se retire dans le Honduras, s'y forme un parti grossi de gens qui viennent de la Californie, reprend l'avantage, le perd pour le reprendre encore, au milieu de luttes sanglantes. Rien de plus obscur et de plus contradictoire que les récits qui arrivaient en Europe sur l'aventurier et son histoire. Tantôt il a formé un État nouveau; il a reconstitué l'ancienne république de l'Amérique du Centre, pour l'annexer aux États-Unis; son pouvoir est reconnu, régulier, légitime; son administration puissante, prospère. Tantôt on annonce qu'il est renversé, poursuivi, chassé, qu'il a trouvé la fin misérable dont il est digne. Puis l'on parle des préparatifs d'une expédition nouvelle, la lutte recommence, plus incertaine et plus cruelle. A la fin de 1857, Walker, dénoncé partout à la surveillance et aux rigueurs du gouvernement, préparait, d'une façon plus ou moins clandestine, une dernière tentative d'envahissement, sur laquelle les journaux d'Europe accusaient l'ambition américaine de fermer volontairement les yeux. — Après de nouvelles tentatives aventureuses dans le Honduras, il fut saisi par les Anglais, livré aux indigènes, condamné à mort avec Ruodles et fusillé (14 septembre 1860).

WALLACE (Williiam-Vincent), virtuose et compositeur anglais, est né à Waterford (Irlande), le 1er juin 1814. Fils d'un chef de musique d'un régiment de ligne, excellent musicien, il montra des dispositions précoces et devint de bonne heure d'une force supérieure sur plusieurs instruments, principalement le violon et le piano. A quinze ans, il devint organiste de la cathédrale de Thurles, et, peu après, chef d'orchestre du théâtre et des concerts à Dublin, fonctions qui le mirent en relations avec Ferd. Ries, Paganini et autres célébrités musicales. Ce fut lui qui, à cette époque, dirigea la première représentation en Irlande de l'oratorio de Beethoven, *le Christ au mont des Oliviers*.

A dix-huit ans, fatigué déjà de ses travaux de musicien, M. V. Wallace alla chercher le repos d'esprit en Australie et commença une vie de voyages et d'aventures qui devait le détourner pour longtemps de son art. Il y menait l'existence de colon et d'éleveur de troupeaux, lorsque, dans un voyage d'affaires à Sydney, il assista par hasard à un concert d'amateurs. Sa vocation se réveilla : il prit part à l'exécution d'un morceau de Haydn, fut engagé par l'enthousiasme qu'il excita à donner lui-même un concert, et reçut du gouverneur, sir John Burke de Limerick, un cadeau de deux cents moutons. Il sentit alors le désir de faire des voyages d'artiste, et, accompagné de sa sœur, Mme Bouchelle, cantatrice de mérite, il commença une série d'expéditions dont quelques-unes ne furent pas sans danger, mais dont la plupart lui valurent des ovations et de fortes sommes d'argent. Il alla successivement se faire entendre dans la terre de Van-Diémen, dans la baie des Iles, dans la Nouvelle-Zélande, où il faillit être massacré et dévoré, dans les Indes occidentales, dans le royaume d'Oude, dont la reine le combla de présents d'un grand prix, à Calcutta, où il se rendit par les routes les plus périlleuses, puis dans l'Amérique du Sud, à Valparaiso, à Santiago, à Buenos-Ayres, dans le Pérou, à la Havane, dans tout le Mexique, à New-York, où il eut ses plus grands triomphes, dans le sud des États-Unis, etc.

Au milieu de ces succès de virtuose, M. V. Wallace aspirait à ceux du compositeur. Il revint à Londres en 1845, et écrivit son premier opéra, *Maritana*, sur un livret tiré du drame français *Don César de Bazan*. Cette œuvre eut plus de cent représentation, de suite à Londres, et, après avoir été jouée sur toutes les scènes lyriques de l'Angleterre, fut montée deux ans après, avec le plus grand succès, à Vienne et sur les divers théâtres d'Allemagne. Elle avait été bientôt suivie, en 1847, de *Mathilde de Hongrie*, qui ne fut pas moins remarquée pour l'originalité vigoureuse et le charme pittoresque de la mélodie et de la mise en œuvre. On considéra, dès lors, M. V. Wallace comme l'un des créateurs de l'opéra national anglais.

Pendant le séjour qu'il fit à Vienne, pour surveiller la représentation de *Maritana*, il écrivit un troisième grand opéra, *Lorelcy*, qu'il fit jouer à Londres, en 1860, et qui, dans la capitale seule, n'eut pas moins de cinq cents représentations. Cette fois, le déploiement de la mise en scène avait été associé à l'effet de l'action dramatique et de la musique. M. V. Wallace écrivit alors, avec rapidité, *la Fille de Zurich* (the Maid of Zu-

rich), qui ne fut pas représentée, et deux opéras italiens, *Gulnare* et *Olga*, dont plusieurs fragments furent exécutés à Wiesbaden; puis il donna, en 1861, un grand opéra, *la Sorcière d'Ambre* (the Amber Witch), écrit dans la forme allemande et d'un style très-travaillé, qui rattachait l'auteur à l'école de Meyerbeer, sinon de M. Richard Wagner. Pour prouver la souplesse de son talent, M. V. Wallace produisit immédiatement un opéra-comique, dans le genre français, *le Triomphe de l'Amour* (Lov's Triumph), partition gracieuse et légère que suivit *la Fleur du Désert*, sa dernière production.

La santé gravement altérée du trop laborieux compositeur l'avait amené à Paris, où il avait tenté vainement de faire jouer la moindre de ses œuvres. Retiré à Passy, et en proie aux plus vives souffrances, il y écrivit encore pour le théâtre de Londres le premier acte d'un opéra intitulé *Estrella*. — M. V. Wallace est mort au château de Bayen, dans les Pyrénées, le 12 octobre 1865. Ses restes ont été transportés dans son pays. Une souscription a été ouverte aussitôt parmi les Anglais en faveur de la famille de leur compositeur national. *

WALLON (Henri-Alexandre), historien français, membre de l'Institut, né à Valenciennes, le 23 décembre 1812, fut, de 1831 à 1834, élève de l'École normale, fut reçu agrégé d'histoire et suivit avec éclat la carrière de l'enseignement. Maître de conférences à l'École normale, en 1840, il devint, à la même époque, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne. Après la révolution de Février, ses travaux sur l'esclavage l'ayant fait connaître de M. Schœlcher, devenu président de la commission pour l'abolition de l'esclavage, il fut choisi pour secrétaire de cette commission, et ces fonctions lui valurent, dans les élections de la Guadeloupe, le mandat de second suppléant à l'Assemblée constituante, où il ne fut pas appelé à siéger. Aux élections de 1849 pour la Législative, il fut porté sur la liste du parti modéré, dans le département du Nord, et élu le neuvième sur vingt-quatre, par 92 290 suffrages. Il y fit partie de la majorité dévouée à la politique contre-révolutionnaire. Néanmoins, à l'occasion de la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel, pensant que l'Assemblée, par cette loi, outre-passait les pouvoirs qu'elle avait reçus, il donna sa démission. M. H. Wallon, professeur titulaire d'histoire et de géographie moderne à la Sorbonne, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Quatremère de Quincy en 1850. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'avril 1847.

On a de lui : *Géographie politique des temps modernes* (1839); *De l'esclavage dans les colonies* (1847), servant d'introduction à l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (1848, Imprim. royale, 3 vol.), couronnée par l'Institut, et dans laquelle l'auteur attribue la plus grande part à l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage; *la sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements* [*Ancien et Nouveau Testament*] (1854, in-8); *De la croyance due à l'Évangile*; *Mémoire sur les années de Jésus-Christ* (1858); *Du monothéisme chez les races sémitiques* (1859); *Jeanne d'Arc* (1860, 2 vol. in-8), ouvrage qui obtint le grand prix Gobert à l'Académie française; *Épîtres et Évangiles des dimanches*, etc., extraits des traductions de Bossuet, avec notes (1862, in-18); *les saints Évangiles, traduction tirée de Bossuet*, etc. (1863, 2 vol. in-8); *la Vie de Jésus et son nouvel historien* (1864, in-18), examen critique du fameux livre de M. Renan; *Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre* (1864, 2 vol. in-8), etc.

WALPOLE (Spencer-Horace), jurisconsulte et homme politique anglais, né en 1806, fit ses études à l'université de Cambridge, où il obtint un prix d'éloquence et un prix pour le meilleur mémoire sur le caractère et la politique de Guillaume III. Admis au barreau en 1831 par la Société de Lincoln's-Inn, dont il est devenu bâtonnier (*bencher*), il plaida bientôt avec un grand succès dans les cours de la Chancellerie. En 1846 il entra au Conseil de la reine et fut envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Midhurst. Ses connaissances spéciales lui acquirent une grande autorité auprès de ses collègues; il se distingua surtout dans les débats auxquels donnèrent lieu, en 1849, les lois relatives à la navigation et, en 1851, le bill des titres ecclésiastiques.

Lors de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, M. Walpole sacrifia sa riche clientèle du barreau de la Chancellerie pour accepter de lord Derby les fonctions de secrétaire d'État de l'intérieur, qu'il garda jusqu'aux élections générales (1852-1853); on lui doit le bill d'organisation de la milice des comtés. Il rentra au département de l'intérieur dans le nouveau ministère Derby (25 février 1858), et conserva ce poste jusqu'en mars 1859. Quoique placé dans les rangs de l'opposition, c'est un homme doux, écouté et respecté de tous les partis, mais dont le caractère bienveillant répugne aux intrigues et aux passions politiques. Il est devenu président du Great Western Railway, une des plus considérables lignes de fer de l'Angleterre, et est entré au conseil privé en 1852.

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur français, né le 25 avril 1782, au château de Sézant en Anjou, appartient à une ancienne famille catholique originaire d'Irlande et qui vint s'établir en France à la suite des Stuarts. Emmené tout jeune en émigration, il fit ses études au collége des jésuites de Liége, rentra à Paris sous le Consulat, et obtint peu de temps après la place d'inspecteur de la librairie dans les provinces de l'Ouest. Lorsque cette branche d'administration fut supprimée, il fut nommé commissaire du roi près la Monnaie de Nantes, puis directeur des postes de la même ville. Démissionnaire en 1830, il est resté fidèle à ses convictions politiques et a pris une part active aux travaux de la presse légitimiste; après avoir rédigé en chef la *Gazette de Normandie* et l'*Écho de la jeune France*, et dirigé l'*Encyclopédie catholique*, il écrivit dans *la Mode, la Gazette de France, l'Union monarchique*, etc. — Il est mort en février 1860.

Royaliste et catholique, M. Walsh a publié, au service de cette double cause, beaucoup d'ouvrages, dont la plupart ont eu un grand succès de vogue. Nous rappellerons : *Adam* et *la Fille de Moab*, essais malheureux de poëmes en prose; *Lettres vendéennes* (1825, 2 vol, in-8); dont les premières éditions furent aussitôt enlevées; *Lettres sur l'Angleterre* (1830, in-8); *Exploration de la Normandie* (1835, in-8); *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* (1836, in-8; 8e édit. augmentée, 1857), un des meilleurs écrits de l'auteur, et pour lequel le *Génie du christianisme* lui a servi de modèle; *Journées mémorables de la Révolution française* (1839-1840, 5 vol. in-8); *Vie de Mme de Sévigné* (1851, in-18); *Souvenirs de cinquante ans* (1845, in-8); *Versailles et le Palais-Royal* (1847; in-4); *les Paysans catholiques* (1848, in-8); *Album du château de Blois* (1851, in-4). Comme littérateur, il a encore donné quelques romans historiques; des *Mélanges* (1832, in-8); *Histoires, contes et nouvelles* (1838 et 1847, in-8); *Légendes* (1841, in-18); *Souvenirs et impressions de voyages* (1856, in-8), etc.

Le vicomte Walsh avait deux neveux, le comte

Théobald WALSH, né à Liége, en 1792, et auteur d'articles de journaux et de *Notes sur la Suisse et l'Italie* (1823, in-18), réimprimées en 1834 sous le titre de *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont* (2 vol. in-8); et le comte Olivier DE WALSH, devenu, depuis 1853, chambellan de Napoléon III.

WALSH (Robert), publiciste américain né à Baltimore (Maryland), en 1784, fut élevé au collége catholique de cette ville, puis au collége des jésuites de Georges-Town (Colombie.) Après un premier voyage en Europe, il commença à vingt-cinq ans la pratique du droit, qu'il abandonna pour se jeter entièrement dans la carrière littéraire. Il avait débuté déjà depuis assez longtemps dans un recueil périodique de New-York, *the Portfolio*, par des articles qui attirèrent l'attention, et en 1809 il fit paraître une brochure contre la politique et le gouvernement de Napoléon, qui obtint quatre éditions successives en Angleterre. En 1811, il essaya de fonder la première revue trimestrielle des États-Unis, *the American review of history and politics*, qui ne vécut alors que deux ans, et à laquelle il rendit plus tard une nouvelle existence de dix années (1827). Il a encore fondé, en 1821, le journal *the National gazette*, qu'il rédigea quinze ans, et dirigé l'*American magazine of foreign literature*.

M. Walsh a publié dans le même temps diverses brochures : *An appeal from the jugements of Great Britain, respected the united states of America* (1819); *Essay on the future state of Europe* (1821), etc., et un choix de ses principaux articles de journaux, sous le titre de *Didactics* (1837). Établi à Paris, depuis 1837 jusqu'à ces dernières années, en qualité de consul des États-Unis, M. Walsh est resté le correspondant en titre du *National intelligencer* et du *Journal of commerce* de New-York.

WALSIN-ESTERHAZY (Louis-Joseph-Ferdinand), général français, né à Nîmes, le 18 mai 1807, mort à Marseille, le 1er septembre 1857. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Un autre général français de ce nom, M. Jean-Louis-Marie WALSIN-ESTERHAZY, né le 12 novembre 1804, entra à Saint-Cyr en 1822, servit dans l'infanterie, devint chef de bataillon en 1840, lieutenant-colonel en 1842, colonel en 1845. Chargé dans ce grade d'une mission à Tunis, il fut nommé général de brigade le 2 décembre 1850, commanda une brigade d'infanterie à Paris et devint général de division, le 18 mars 1856, le même jour que son parent. Il a été élu membre du conseil général du Gard, pour un des cantons de Nîmes. Le général Walsin-Esterhazy a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 8 décembre 1859.

WALSINGHAM (Thomas DE GREY, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Chelsea, descend d'un magistrat élevé, en 1780, à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1842, le diplôme de docteur ès lettres, il fut admis en 1827 au barreau. En 1839 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti conservateur. Marié deux fois, en 1842 et 1847, il a eu trois enfants, dont l'aîné, Thomas DE GREY, né en 1843, à Londres, a été nommé, en 1863, député-lieutenant de Norfolk.

WALTER (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Wesslar (Bavière), le 30 novembre 1794, fit ses études au gymnase de Cologne, où il s'occupa surtout des mathématiques et des sciences naturelles. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance allemande, il revint, en 1814, étudier le droit à Heidelberg. Docteur en 1818, il donna d'abord des conférences particulières, puis fut appelé comme titulaire à l'université de Bonn, nouvellement fondée. Il s'y acquit une grande réputation, tant par son enseignement que par une série d'ouvrages dans lesquels on trouve, avec une science toute allemande, une élégance et une clarté toutes françaises. M. F. Walter est correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

Nous citerons : *Leçons de droit canon* (Lehrbuch des Kirchenrechts; Bonn, 1822; 11e édit., 1854), ouvrage important, où il a établi avec plus d'exactitude qu'aucun auteur moderne les fondements du droit canonique et qui a été traduit en français (1840), en italien (1846), en espagnol (Madrid, 1852); *Corpus juris germanici antiqui* (Berlin, 1824, 3 vol.); *Histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Geschichte des rœm. Rechts bis auf Justinian, Bonn, 1840, 2 vol.; 2e édit., 1845-1846); *Histoire du droit allemand* (Deutsche Rechtsgeschichte; Ibid., 1853); *Système général du droit privé allemand* (System des gemeinen deutschen Privatrechts; Ibid., 1854).

Nommé député à la Chambre prussienne en 1848, réélu en 1849 et 1850, M. Walter fut le rapporteur de différentes commissions, et monta souvent à la tribune, pour soutenir les opinions modérées et conservatrices.

WALTER (John), publiciste anglais, né à Londres, en 1818, est le principal propriétaire du plus influent journal politique de l'Angleterre, le *Times*, dont le premier numéro fut édité le 1er janvier 1788 par un écrivain du nom de Walter. Le père du propriétaire actuel porta ce journal à un degré de prospérité inouï jusqu'alors dans les annales de la presse. Il joua un certain rôle au Parlement et laissa après sa mort (1857) la direction du *Times* à son fils John, élevé au collége d'Eton, et gradué à l'université d'Oxford. M. J. Walter étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn et fut admis au barreau en 1847. A la même époque il fut envoyé à la Chambre des Communes par les électeurs de Nottingham, et continua de défendre en leur nom cette politique libérale et conservatrice tout ensemble qui rallie sur les questions difficiles les hommesmodérés des partis whig et tory.

Les paroles suivantes de sir Bulwer Lytton (discours du 27 mars 1855) donneront une idée de l'importance d'un homme qui dispose d'un organe de publicité aussi puissant que le *Times* : « Si j'avais, dit l'orateur, à transmettre, aux âges futurs une preuve de civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics, ni même le magnifique palais où nous sommes; non, il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*. » La prééminence de ce journal date surtout de ces dernières années. En 1838, son tirage quotidien n'était encore que de 38000 exemplaires; dans le second semestre de 1854 il avait atteint le chiffre de 51000, et dépassé celui de 60000 en 1855.

WAPPERS (Gustave, baron), peintre belge, né à Anvers, en 1803, reçut d'abord à l'Académie les leçons de Herreyns et de Mathieu Van Brée, puis vint à Paris, où il se passionna pour la manière nouvelle des romantiques. De retour en Belgique, il exposa, en 1830, *le Dévouement des bourgmestres de Leyde*, qui rallia autour de lui toute une école. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part avec ardeur, il exposasuccessivement :

le Christ au tombeau, *Scène des journées de septembre*, *l'Adieu de Charles Ier à ses enfants*, *Charles IX pendant la Saint-Barthélemy*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Camoens*, *Geneviève de Brabant*, *Christophe Colomb*, *Pierre le Grand parmi les charpentiers de Saardam*, *le Supplice d'Anne de Boleyn*, *Guillaume le Beau sur son lit de mort*, *Jeune fille romaine faisant l'aumône à un mendiant*, *Boccace chez Jeanne de Naples*. A la prière du roi Louis-Philippe, il peignit *la Défense de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, pour le musée de Versailles, puis *la Grande pêche d'Anvers*, pour la reine Victoria. On a encore de lui de nombreux *Portraits*.

M. G. Wappers, s'inspirant à la fois des traditions nationales de Rubens et des tentatives romantiques françaises, réunit les qualités opposées de nos écoles rivales dans un éclectisme assez puissant. Il a été nommé, en 1846, directeur de l'Académie des beaux-arts d'Angers.

Premier peintre du roi des Belges, il a reçu de lui en 1847 le titre de baron; il a pris pour devise: *Rege et arte*. En 1853, il a résigné ses fonctions de directeur de l'Académie et a été remplacé par M. N. de Keyser. M. G. Wappers a obtenu la décoration de la Légion d'honneur en 1844.

WARD (sir Henry-George), homme politique anglais, né vers 1796, est fils d'un littérateur distingué. Il débuta dans la carrière diplomatique et eut en 1825 la mission d'aller reconnaitre la République mexicaine qui venait de secouer le joug de l'Espagne. Membre du Parlement en 1832, il siégea jusqu'en 1837 pour Saint-Albans, puis pour Shelfield. En 1834, il présenta un projet de loi pour affecter une partie des revenus de l'Église protestante en Irlande à l'éducation nationale, projet qui servit de base à la loi qui régla plus tard cette délicate question. Durant le ministère de lord J. Russell, il exerça les fonctions de secrétaire de l'Amirauté (1846-1849); mais, lorsqu'il les résigna, il refusa de se représenter aux élections. Il passa ensuite cinq ans aux îles Ioniennes, en qualité de commissaire général (1849-1855), et fut ensuite nommé par lord Palmerston gouverneur de l'île de Ceylan. Sir H. Ward appartient au parti libéral avancé : dès 1835, il se déclarait partisan du vote secret, des législatures triennales, de l'extension du suffrage. Il a fondé un recueil hebdomadaire, *the Weekly Chronicle*, dont la circulation est fort étendue et qu'il céda en 1849. Il a pris aussi une part très-active aux entreprises des chemins de fer. — Il est mort à Madras, en août 1860. Il était grand-croix de Saint-Michel et Saint-Georges.

WARD (Mathieu-Édouard), peintre anglais, né à Pimlico, en 1816, fut admis aux leçons de l'Académie royale de Londres sous les auspices du peintre Wilkie. Après avoir exposé un portrait assez original, il se rendit à Rome en 1836, parcourut les galeries d'Italie, reçut à Munich les conseils de Cornélius et ne rentra qu'en 1839 dans son pays. A l'exception de *Cimabuë et Giotto* (1839) et de *Bonaparte en prison à Nice* (1840), acheté par le duc de Wellington, il ne fit rien qui mérite d'être signalé avant 1845. Il a peint depuis des tableaux d'histoire ou plutôt d'un genre à demi historique : *le docteur Johnson dans l'antichambre de lord Chesterfield* (1845); *la Chute de Clarendon* (1846), tous deux à la Galerie nationale de Londres; *Entrevue de Charles II et de Netty Gwynne* (1848); *Daniel de Foë écrivant Robinson Crusoé* (1849); *Jacques II apprenant le débarquement du prince d'Orange* (1850); *la Famille royale de France au Temple* (1851); *Charlotte Corday conduite à la mort* (1852). A l'Exposition universelle de 1855, il a notamment envoyé : *les Déceptions des actionnaires de la mer du Sud*, acquis en 1847 par la Galerie nationale : *l'Exécution de Montrose* et *le Dernier sommeil d'Argyle*, deux des huit compositions qu'il doit donner au nouveau Parlement. Il a obtenu une 2e médaille. M. Ward a été nommé membre de l'Académie royale la même année.

Sa femme, mistress WARD, fille de James Ward, le doyen des membres de l'Académie des beaux-arts, a cultivé avec succès la peinture. On a remarqué à l'exhibition anglaise de 1854 une scène fort animée, *le Camp de Chobham*.

WARNER (Susan), romancière américaine, fille de M. Henry Warner, avocat distingué de New-York, réside depuis quelques années dans une île de l'Hudson, dans le voisinage de West-Point. Elle a acquis tout d'un coup, en 1849, une grande réputation en Amérique et en Angleterre, par la publication, sous le pseudonyme de *miss Wetherell*, d'un roman : *le Monde, le vaste monde* (The widwide World; 2 vol. in-12; New-York, plusieurs éditions, dont une illustrée, in-8) : c'est un tableau de la vie domestique américaine, remarquable par une grande élévation de pensée religieuse et morale, et écrit dans un style facile jusqu'à la diffusion; le roman de *Queechy* (New-York, 2 vol. in-12), présente les mêmes caractères. Ils ont été traduits tous les deux en français. Un de ses derniers ouvrages du même genre est intitulé : *les Collines de Shatemue* (the Hills of Shatemue; New-York, 1856).

On a encore de miss Susan Warner un traité théologique assez important : *la Loi et le témoignage* (The Law and the Testimony; New-York, 1853, in-8) et un *Essai sur les devoirs civiques de la femme américaine* (American Female Patriotisme; in-32).

WARNER (Anna B.), sœur de la précédente, s'est fait connaître assez honorablement sous le nom d'*Amy Lothrop*, par un roman sur la vie politique américaine : *Dollars et cents* (Dollars and cents; New-York, 1853, 2 vol. in-12), et par une série de nouvelles pour l'enfance publiée sous ce titre général : *Un Rayon de la bibliothèque d'Anne Montgommery* (Anna Montgomery's Book Shelf) : plusieurs volumes, entre autres *les Enfants de M. Rutherford* (M. Rutherford's Children; New-York, 2 vol. in-18), *Carl Krinken* (1 vol.), ont été traduits en français.

WARNKOENIG (Léopold-Auguste), professeur de droit canon catholique à l'université de Tubingue et conseiller privé du Wurtemberg, est né le 1er août 1794, à Bruchsal, dans le grand-duché de Bade. Après avoir terminé ses études à Heidelberg, il vint à Gœttingue, s'y fit recevoir docteur en droit en 1816, chercha à s'y faire une place dans l'enseignement et les fonctions judiciaires, mais passa bientôt en Belgique, où il occupa successivement des chaires de droit à Liége, à Louvain et à Gand. Les événements de 1830 l'atteignirent comme tous les professeurs étrangers, mais le gouvernement nouveau s'empressa de le rendre, après quelques mois de retraite, à son enseignement, et le nomma de plus membre de la commission chargée de publier les sources inédites de l'histoire de la Belgique. Son séjour dans les Pays-Bas marque une époque à part dans sa vie et dans ses travaux. Il se livra particulièrement à l'étude de l'histoire politique de la Flandre et du droit flamand. Rentré en Allemagne en 1836, pour occuper d'abord une chaire de droit à Fribourg, il fut appelé à Tubingue en 1844, et n'interrompit nulle part ses travaux et ses publications.

Les principales sont : *Institutiones sive elementorum juris romani privati libri VI* (Liége, 1818; 3e édition, Bonn, 1844); *le Droit fondé sur un principe rationnel* (Versuch einer Begründung des Rechts durch eine Vernunftidee: Bonn, 1819); *Commentarii juris romani privati* (Liége, 1825-1829, 3 vol.); *Recherches sur la législation belge au moyen âge* (Gand; 1834); *Histoire de la Flandre et du droit flamand* (Flandrische Staats- und Rechtsgeschichte; Tubingue; 1834-1839, 3 vol.); *Histoire externe du droit romain* (Bruxelles, 1836); *Histoire du droit belge pendant la période franke* (Bruxelles, 1837); *Philosophie du droit* (Fribourg, 1837); *Encyclopédie du droit* (Juristische Encyclopaedie; Erlangen, 1853), etc., etc. Il a publié aussi, en collaboration avec Stein, une *Histoire de la France et du droit français* (Bâle, 1845-1848, 3 vol., allem.), et, avec M. Gérard, une *Histoire des Caloringiens* (Paris, 1862, 2 vol. in-8). Il a concouru à la publication de *la Thémis*, avec des professeurs de Paris.

M. Warnkœnig, par son enseignement en Belgique, par ses ouvrages écrits tour à tour en français et en allemand, par ses voyages et ses relations, a approché, dans la jurisprudence, l'esprit français et la science allemande et rendu à son pays et au nôtre de véritables services.

WARREN (Samuel), célèbre romancier et légiste anglais, est né le 23 mai 1807, à Racre, (comté de Denbigh), où son père exercait les fonctions ecclésiastiques. Il abandonna l'étude de la médecine qu'il avait commencée à Édimbourg pour celle de la jurisprudence, vint à Londres, en 1828, et fit des progrès si rapides qu'en 1831 il avait déjà une clientèle assurée comme *spécial pleader*. Cette carrière ne fut pas un obstacle à son activité littéraire; après avoir écrit à dix-sept ans pour le *Blackwood's magazine* l'historiette de *Blucher ou les aventures d'un chien de Terre-Neuve* (Blucher, or the Aventures of a New Foundland dog; 1824), il donna au même journal les premiers chapitres des *Mémoires d'un médecin* (Passages from a diary of a late physician; 1830), qui parurent complets en 1832 et furent traduits en français par M. Philarète Chasles; puis *Dix mille guinées de rente* (Ten thousand a year; 1839-1841, 3 vol.; trad. fr. par Guiffrey, 1855). Ces deux ouvrages, si remarquables au point de vue de l'observation piquante et de la peinture des caractères, suffirent à sa réputation de romancier.

Jusque-là M. Warren avait cru prudent de dérober son nom au public dans la crainte d'éloigner de lui sa nombreuse clientèle qui avait recours à sa science et à son habileté de jurisconsulte; mais la connaissance même du droit et de la chicane, dont il savait tirer dans ses livres un amusant parti, finit par le dévoiler. Aussi laissa-t-il enfin de côté une inutile précaution, et signa de son nom le roman *Jadis et aujourd'hui* (Now and then; 1847, 3 vol.; 4e édit., 1853), qui, malgré une intrigue bien nouée, obtint moins de succès que ses œuvres anonymes. L'espèce d'allégorie, intitulée *le Lis et l'abeille* (The Lilie and the Bee; 1851), écrite à l'occasion de l'inauguration du Palais de Cristal, a été à la fois traitée de composition rude et sans goût et d'une lecture maussade, et portée aux nues comme le chef-d'œuvre de la littérature moderne. Les *Mélanges critiques et littéraires* (Miscellanies critical and imaginative, in-8), qu'il a publiés en 1854, sont un recueil d'articles insérés antérieurement dans le *Blackwood's magazine*.

Cependant M. Warren n'avait pas cessé de tenir son cabinet d'affaires, un des plus fréquentés de Londres. Admis au barreau en 1837, il devint avocat de la reine en 1851 et président de la corporation de jurisprudence d'Inner-Temple, où il avait fait ses études. Lord Derby, durant son court passage aux affaires, en 1852, lui donna l'importante charge d'archiviste (*recorder*) à Hull, et en 1853 l'université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Parmi ses ouvrages de droit on remarque : *Des devoirs des procureurs et des avoués* (On the duties of the attorneys and solicitors), qu'il examine au triple point de vue de la société, de la morale et de la profession; *Observations sur la loi électorale de l'Angleterre* (On the parliamentary election law of the United Kingdom, 2 vol.), véritable code sur la matière; *Introduction pratique à l'étude du droit* (Popular and practical introduction to law studies), etc. On a encore de lui une brochure intitulée *le Pape et la reine* (The Queen and the Pope; 1850), véhémente diatribe contre les prétentions de l'Église romaine; et deux discours, l'un sur le *Progrès moral et intellectuel du siècle* (1853), l'autre sur les *Avantages du travail* (1855). Une édition populaire des *Œuvres littéraires de Samuel Warren* a été faite en ces derniers temps (*Works*, 1853-1855, 18 vol.).

WARWICK (Georges-Guy GREVILLE, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, descend d'un magistrat élevé à la pairie par la reine Élisabeth. Connu d'abord sous le nom de lord Brooke, il fit ses études à l'université d'Oxford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1845 à 1853; à cette dernière date il prit à la Chambre haute la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti conservateur et protectionniste. De son mariage avec une fille du comte de Wernyss (1852) il a deux enfants, dont l'aîné, lord BROOKE, est né en 1853.

WASA (*Gustave*, prince DE), chef actuel du premier rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp (voy. ce nom), fils du roi de Suède Gustave IV, est né en Suède, le 3 novembre 1799. Destiné au trône par sa naissance, il a perdu ses droits de prince royal, par l'abdication de son père en 1809. Il s'est soumis à la volonté de la nation suédoise et n'a jamais protesté contre la révolution, qui a fait passer aux mains de Bernadotte et de sa famille l'héritage de Gustave Wasa. Du vivant de son père, qui est mort en 1837, il a pris le titre de prince de Wasa (5 mai 1829). Il est devenu feld-maréchal-lieutenant dans l'armée autrichienne et propriétaire du 60e régiment d'infanterie. Marié, le 9 novembre 1830, à la princesse *Louise*-Amélie-Stéphanie de Bade, dont il s'est séparé, le 14 août 1844, et qui est morte, le 19 juillet 1854, il a eu une fille, la princesse *Caroline*, mariée au prince royal de Saxe (voy. SAXE). Sa sœur, *Sophie*-Wilhelmine, est la grande-duchesse douairière de Bade (voy. BADE).

WASSIF-pacha, général ottoman, originaire du Guriel (Circassie), fut, dans son enfance, esclave du vieux Khosrew-pacha, qui se plut à faire sa fortune. Porté rapidement aux premiers grades militaires, à peine, dit-on, s'il sait lire et écrire, et il a plutôt la bravoure du soldat que les qualités du général. Nommé, en 1835, muchir de l'armée d'Anatolie, en remplacement de Zarif-Moustafa-pacha, il s'illustra par l'héroïque défense de Kars, dont il partagea la gloire avec le général anglais Williams (voy. ce nom). Après la capitulation de cette ville (27 novembre), il fut conduit, comme prisonnier de guerre, à Tiflis, où le général Mourawief, qui l'avait connu

en 1833, pendant le séjour d'un corps d'armée russe à Constantinople, le traita avec une grande courtoisie; après la conclusion de la paix, il revint en Turquie (1856) et fut nommé grand maître de l'artillerie l'année suivante (septembre 1857).

WATELET (Louis-Étienne), paysagiste français, né à Paris, en 1780, cultiva de bonne heure la peinture et débuta au salon de 1799. Il parcourut ensuite les contrées du Midi, l'Italie, la Belgique, le Tyrol, dont il reproduisit les sites les plus variés. Il est un des peintres qui ont le plus produit et le plus exposé; nous rappellerons dans cette série d'œuvres, non interrompue pendant plus d'un demi-siècle: *le Moulin d'Essonne* (1802); *l'Offrande au dieu Pan*, *Arrivée de Napoléon à Louisbourg*, *Danse de bergers*, *Vue de la place Louis XV*, *Henri IV et le capitaine Michaud*, paysage historique, à Fontainebleau; *Cascade*, *Sites des Vosges* (1810-1820); *Saint Jérôme dans le désert*, *la Terrasse de Saint-Germain*, *le Lac Némi*, *Cours du Var*, *Cascatelles de Tivoli*, *Usine dans l'Isère* (1821-1830); *Vue de Rouen*, *le Cours de la Bléone*, *le Lac Albano*, *Village normand*, *Côte de Calabre*, *Vue d'Abbeville*, *la Chute des feuilles*, *Vallée de Gisors*, (1831-1840); *Sapinière*, *la Fuite en Égypte*, *Canal près de Bruges*, *Vue de Civita Castellana*, *Terrasse à Richemond*, *Vue d'Inspruck*, *l'Inne dans la vallée du Tyrol* (1841-1850); *Vue du Tyrol*, ces deux derniers commandes par le ministère d'État (1853); *Effet d'orage* (1857), etc. M. Watelet a obtenu une 2e médaille en 1818, une 1re en 1819, et la décoration en 1825.

WATERFORD (John DE LA POER BERESFORD, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1814, à Londres, descend d'une famille irlandaise, élevée, en 1786, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université de Cambridge et succéda en 1859 aux titres de son frère mort sans enfants. Marié en 1843 à miss Powell Leslie, il a pour héritier présomptif son fils John-Henri, comte de Tyrone, né en 1844.

WATT (James-Henry), graveur anglais, né à Londres, en 1799, entra, à seize ans, dans l'atelier de Ch. Heath, dont il rappelle l'éclat et la facilité. Son œuvre, très-nombreuse jusqu'à présent, comprend presque exclusivement des reproductions de l'école anglaise moderne, telles que: d'après sir Landseer, *le Départ du marchand de bestiaux*, *une Basse-cour dans le vieux temps*, envoyé à Paris, en 1855, d'après Stothard; *la Procession de la flèche de lard*, d'après Leslie; *le Premier mai au temps d'Élisabeth*; et, d'après sir Eastlake: *le Christ aux enfants* (1856) et des *Portraits* pour les publications à vignettes.

WATTEVILLE (Adolphe DU GRABE, baron DE), administrateur et économiste français, né à Paris, le 25 avril 1801, s'est particulièrement occupé des questions de charité et d'assistance publique. Membre de divers établissements de bienfaisance, il a été nommé inspecteur de ces établissements, en 1833, et inspecteur général en 1838. Il est un des deux inspecteurs généraux de première classe, officier de la Légion d'honneur, depuis le 7 août 1852, et décoré de plusieurs ordres étrangers. M. de Watteville est membre des Académies de Bordeaux et de Lyon, et de l'Institut national de Washington.

On a de lui: *Du Sort des Enfants trouvés en France* (1846, in-8); *Situation administrative des Monts-de-piété* (1846, in-8); *Code de l'administration charitable* (1847, in-8); *Législation charitable* (1847, broch. in-8); *Essai statistique sur les établissements de bienfaisance* (même année); *Du Patrimoine des pauvres* (1849, in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur le service des enfants trouvés* (1849, in-4), couronné par l'Institut; *Du Travail dans les prisons et les établissements de bienfaisance* (1850, broch. in-12); *Rapport au ministre de l'intérieur sur l'administration des monts-de-piété* (1850, in-4) et *Sur les hôpitaux et hospices* (1re partie, 1851, in-4); *Rapport sur la situation du paupérisme en France* (1854, in-4); *Sur les infanticides en France* (1856, in-4). M. de Watteville a collaboré à l'*Annuaire de l'économie politique*, aux *Annales de l'éducation des sourds-muets et des aveugles*, au *Journal des économistes*, etc.

WATTIER (Charles-Émile), peintre français, né à Paris, le 8 novembre 1800, entra à l'École des beaux-arts en 1823, suivit l'atelier de Nicolas Lafond, puis celui de Gros, et débuta au salon de 1830. Il a successivement exposé, depuis cette époque, des dessins et des tableaux de genre, la plupart reproduits et popularisés par la gravure, entre autres: *la Prière à l'église*, *la Sortie de l'église*, *Ninon de Lenclos et La Châtre*, *l'Hymne des morts de Juillet*, *la Rêverie*, *Soir d'été*, *l'Entrée au bain*, *l'Embuscade*, *la Dernière famille*, *ou l'Anéantissement de l'ordre social* (1849); *le Dîner sur l'herbe* (1853); puis, de grandes aquarelles, *Béatrix de Cinci devant les inquisiteurs*, acquis par la duchesse d'Abrantès (1836); *l'Adieu*, *le Premier jour de printemps*; enfin, d'importants dessins: *le Couronnement de la Vierge*, *Projets de décoration* pour des salons, *Titres* illustrés, et *Un Petit souper sous la Régence* (1847), gravé dans *l'Artiste*. Il a encore exécuté pour le boudoir de la princesse B. Galitzin, à Saint-Pétersbourg: *le Midi*, *le Triomphe* et *les Quatre heures du jour*, *le Brevet des récompenses du Salon*, commandé pour le ministère de l'intérieur (1850), la décoration du salon du comte de Crisenoy (1858); *Diane sauvée par Minerve* (1864); des lithographies, etc.

WATTS (Alaric-Alexandre), poëte et journaliste anglais, né à Londres, le 16 mars 1799, d'une ancienne famille de bourgeoisie, fut obligé, pour vivre, de donner des leçons dans une institution privée et dans les familles, et passa plusieurs années comme précepteur, aux environs de Manchester. En 1822, il publia un volume d'*Essais poétiques* (Poetic sketches; in-8), dont cinq éditions furent vendues en très-peu de temps, recueil gracieux dont plusieurs pièces, illustrées par Stothard, devinrent très-populaires. Encouragé par les éloges des meilleurs auteurs, il se résolut à vivre de sa plume et embrassa la carrière alors très-lucrative du journalisme. Après avoir écrit dans les feuilles provinciales, le *Leeds intelligencer* (1832) et le *Manchester-courier* (1824), il revint à Londres et dirigea le *Literary-souvenir*, de 1824 à 1834, avec le plus grand succès. Cette publication, destinée à reproduire les œuvres remarquables des peintres et des écrivains contemporains et qui coûta, en dix ans, plus de 50 000 liv. (1 250 000 fr.), fut continuée en 1835 par le *Cabinet of modern art*. En 1827, M. Watts coopéra à la fondation du *Standard*, auquel il fournit plus tard de nombreux articles politiques et littéraires. Enfin en 1833, il établit *the United service gazette*, journal qui s'adresse spécialement à la marine et à l'armée, et la dirigea aussi dix ans. Les services politiques que ce vétéran de la presse anglaise a rendus au parti conservateur, lui ont fait accorder par le gouvernement une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.). Dans ces derniers temps il a donné un second recueil de

vers : ***Chants du cœur*** (Lyrics of the heart, 1850; in-8), mais dans lequel on n'a pas retrouvé la fraîcheur et la grâce de ses premiers essais. — M. Watts est mort en avril 1864.

WATTS (George-Frederick), peintre anglais, né en 1818, à Londres, fut élève de l'Académie royale des beaux-arts, et admis dès 1837 à ses expositions, où il envoya d'abord des portraits, puis des scènes de genre tirées de Boccace et de Shakspeare, et son carton de ***Caractacus*** (1843). En 1844 il partit pour l'Italie, et, durant un séjour de trois années, s'attacha surtout à l'école vénitienne qu'on l'a accusé de reproduire avec trop de servilité. A son retour il se présenta à Westminster Hall avec deux grandes compositions, ***Écho*** et ***Alfred excitant les Saxons à une expédition maritime***, achetées pour les salles du nouveau Parlement (1847). En 1853, il acheva pour le même palais la fresque de ***saint Georges terrassant le dragon***, qui a été placée dans la galerie des poëtes. Nous citerons encore de cet artiste : ***Paolo et Francesca***, ***la Fée Morgane*** (1849); un portrait de ***lady Holland***, ***les Illusions de la vie*** (1849), ***le Bon Samaritain*** (1850), offert par l'auteur à la maison de ville de Manchester, etc. Tout récemment il a peint à fresque, dans une salle de l'École de droit de Lincoln's-Inn à Londres, une vaste scène allégorique représentant les principaux législateurs du monde.

WAUTERS (Alphonse-Guillaume-Ghislain), littérateur belge, né à Bruxelles, en 1821, archiviste communal, membre de la Société de littérature de Gand, correspondant de l'Académie de Belgique, s'est fait connaître par différents ouvrages, dont la plupart concernent sa ville natale ou la Belgique tout entière : ***Atlas pittoresque des chemins de fer de Belgique*** (Bruxelles, 1840); ***Guide du voyageur à la grotte de Han-sur-Lesse*** (1840), en collaboration avec M. A. Henne; ***Histoire de la ville de Bruxelles*** (1843, 3 vol. in-8); ***Histoire des environs de Bruxelles*** (1843); ***Bruxelles et ses faubourgs, Guide de l'étranger dans cette capitale*** (1848). M. Wauters a écrit dans la plupart des journaux de la Belgique : la ***Revue de Bruxelles***, le ***Messager des sciences historiques***, ***le Trésor national***, ***la Belgique communale***, ***l'Athénée historique***, ***l'Émancipation***. Ses articles sur les antiquités bruxelloises dans ce dernier journal offrent des détails et des aperçus vraiment curieux.

WAUTERS (Charles-Augustin), peintre belge, né à Boom (province d'Anvers), en 1811, fit ses études à l'Académie de Malines, puis à celle d'Anvers, où il eut pour maître Mathieu Van Brée. On a de lui des tableaux de religion et d'histoire : ***Pierre l'Ermite prêchant la croisade***, ***le Passage de la mer Rouge***, ***le Martyre de saint Laurent***, ***le Giotto***, ***l'Albane et sa famille***, ***le Casino de Raphaël***, ***Charles le Téméraire établissant à Malines le grand conseil ou parlement***, ***Mort de Marie de Bourgogne***.

Il s'est adonné aussi avec succès au portrait, et a fait quelques tableaux de genre dont les plus remarquables sont ***la Prière*** et ***la Famille malheureuse***. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : ***Lecture de l'arrêt de mort du baron de Montigny***, ***Instruction religieuse donnée aux pâtres des environs de Rome***, ***le Lendemain du bal***; au salon de 1863, ***Dante et Béatrix***. M. Wauters est chevalier de l'ordre de Léopold et a obtenu à Bruxelles deux grandes médailles. Il a été quelque temps directeur de l'Académie des beaux-arts de Malines. Il habite aujourd'hui Bruxelles, où il a ouvert un atelier.

WAYLAND (Francis), économiste américain, né à New-York, en 1796, fit ses études à Union-College, à Schenectady (État de New-York), suivit les cours de médecine pendant trois ans et fut reçu médecin. Mais ses goûts le poussant vers la théologie, il entra, en 1816, au séminaire théologique d'Andover. Le manque de ressources le contraignit alors d'entrer, en qualité de répétiteur, à Union-College, où il resta jusqu'en 1821, et où, cinq ans plus tard, après avoir été chargé d'une église baptiste de Boston, il revint professer la physique et les mathématiques (1826). Il le quitta, en 1827, pour recevoir la présidence de Browne University, à Providence (Rhode-Island), qu'il n'a plus quittée. Il organisa dans le collége une bibliothèque et un cabinet d'appareils scientifiques, et s'y distingua, en plus d'une occasion, par son zèle et son habileté.

En 1842, M. Wayland publia un ***Projet de réforme dans l'enseignement et l'organisation des colléges des Etats-Unis*** (Thoughts upon the Collegial system of United States; Boston, 1842, in-12), qui fut l'occasion de grandes discussions. Ses idées, exprimées dans une nouvelle brochure en 1850, ont en grande partie prévalu depuis sur l'organisation officielle de l'enseignement. Il a publié plusieurs ouvrages qui ont été souvent réimprimés en Amérique et en Angleterre : ***Éléments de science morale*** (Elements of moral science; Boston, 1 vol. in-12), traduits en plusieurs langues; ***Principes d'économie politique*** (Principles of political Economy; Boston, in-12); ***Eléments d'économie politique*** (the Elements of political Economy; Londres, 1838, 1 vol. in-32); ***Philosophie de l'intelligence*** (Intellectuel philosophy; Boston, in-12); ***Limites de la responsabilité humaine*** (the Limitations of human responsibility; New-York, in-12). Citons encore ses ***Lettres sur l'Esclavage*** (Letters on Slavery; Boston, in-12); son étude sur le premier missionnaire américain dans l'empire birman (***Memoirs of the rev. Adoniram Judson***; Boston, 1854, 2 vol. in-12), et enfin un volume de ***Sermons*** (Boston, in-12).

Les ouvrages économiques du docteur Wayland sont d'excellents manuels, clairs, exacts, judicieux, et qui ont de l'autorité en Angleterre comme en Amérique. Il jouit, comme philosophe et comme orateur, d'une grande réputation et l'on vante la dignité de son caractère.

WEBBER (Charles-Wilkins), écrivain américain, né le 29 mai 1818, à Russellville (Kentucky), faisait, à dix-neuf ans, partie de la fameuse compagnie organisée pour la défense des frontières et connue sous le nom de ***texas-rangers***. Il y resta plusieurs années, engagé dans une foule d'aventures étranges et hasardeuses, d'où il a tiré le sujet de plusieurs de ses romans. Ce fut là qu'il rencontra, au milieu d'une de ses courses dans les prairies, le célèbre naturaliste Audubon, qui devint son ami, grâce à la similitude de leur goût pour l'histoire naturelle et de leur manière de la comprendre, et qui eut une grande influence sur sa vie. M. Webber vint ensuite habiter New-York, et l'un des plus actifs collaborateurs de différentes revues et magazines, il y publia ses premiers ouvrages, dont quelques-uns ont été dans la suite réunis en volumes : ***Hicks, le vieux guide*** (Old Hicks the Guide; New-York, in-12); ***Blessé à l'œil*** (Sthot in the Eye); ***la Vie aux frontières*** (Adventures upon the frontiers of Texas and Mexico), etc. Il écrivait en même temps de nombreux articles sur ses observations personnelles en histoire naturelle.

En 1849, M. Webber fit paraître un roman, ***Gold mines of the Gila***, où il racontait une expédition tentée autrefois dans le but de découvrir certaines

mines d'or que les traditions indiennes plaçaient à la source du Rio-Gila, sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, et lui-même, après l'apparition de son livre, il se mit à la tête d'une compagnie pour renouveler cette expédition. Les Indiens Comanches, en volant les chevaux des nouveaux aventuriers, à Corpus-Christi (Texas), firent échouer le projet. Il publia ensuite : *le Chasseur naturaliste* (the Hunter naturalist; Philadelphie, 1855, gr. in-8), dont les illustrations sont dues à la main de sa femme ; *Spiritual vampirism* (1852), satire mordante dirigée contre les théories sociales et religieuses du jour ; *Contes de la frontière du Sud* (Tales of the Southern border; 1853) ; *Scènes sauvages et oiseaux chanteurs* (Wild scenes and Song Birds; New-York, 1854, gr. in-8), faisant suite au *Chasseur naturaliste* et également illustré par la femme de l'auteur.

M. Webber, dans ces derniers temps, s'était joint à une expédition de Walker dans le Nicaragua. Après s'être vaillamment battu à Massaya (11 octobre 1856), il reprit le chemin des États-Unis. On n'a plus entendu parler de lui, et l'on a supposé que le trop aventureux romancier avait été assassiné.

WEBER (Frédéric), graveur français d'origine suisse, né à Bâle, en août 1813, vint de bonne heure en France, reçut les premières leçons de gravure et de dessin de M. Oberthur à Strasbourg, et compléta ses études quelques années plus tard, par son séjour et ses travaux dans l'atelier de M. Forster. Il se fixa définitivement à Paris en même temps que les frères Girardet et plusieurs de ses compatriotes, et débuta comme eux par des planches destinées aux *Galeries historiques de Versailles* (1843 et suiv.) Il a gravé et exposé entre autres sujets donnés à cet ouvrage, les portraits de *Marie-Adelaïde de Bourgogne*, d'après Santerre; de *Louise-Adelaïde d'Orléans*, de *la princesse de Lamballe*, celui de *l'Impératrice Joséphine*, d'après David (1844-45), et, parmi d'autres sujets de son choix, en 1847, *Napoléon et le roi de Rome*, d'après Steuben, et les portraits d'*Holbein* et de *Jules Romain*, tirés de la galerie du Louvre (1845 et 1848). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des gravures précédentes, *les Gitanos* et *l'Italienne à la Fontaine;* et aux salons de 1857, 1859 et 1863, *Jeune Suissesse*, d'après M. Winterhalter, *la Vierge au linge*, d'après Raphaël, l'impératrice *Eugénie*, d'après M. Winterhalter. Il a obtenu une 2e médaille en 1847, et deux rappels, l'un en 1859, l'autre en 1863.

WEBER (Beda), historien, publiciste et poëte allemand, né le 26 octobre 1798, à Lieuz, village du Tyrol, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 28 février 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WEBER (Guillaume-Edouard), célèbre physicien allemand, né le 24 octobre 1801, à Wittemberg, en Saxe, entra, en 1815, à l'institut des Orphelins de Halle. Il commença ses recherches scientifiques de bonne heure, et à vingt et un ans, il publia avec son frère son ouvrage classique sur la *Théorie des Ondes* (Leipsick, 1825). Convaincus que l'expérience doit précéder la théorie, ils s'attachèrent à observer et à décrire tous les phénomènes qui accompagnent les mouvements des ondes dans les liquides et dans l'air, et leur ouvrage, ne contenant que des faits bien constatés, est encore aujourd'hui la base de toute théorie possible sur cette matière. En récompense de cet heureux début, M. Weber fut nommé en 1827, professeur adjoint à l'université de Halle, et appelé bientôt après comme professeur titulaire à Gœttingue. Au mois de décembre 1837, le gouvernement le révoqua de ses fonctions avec plusieurs de ses collègues pour avoir protesté contre la violation de la constitution. Il resta à Gœttingue et continua d'enrichir l'acoustique par d'importantes découvertes exposées dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, tels que les *Annales de chimie et de physique* de Schweiger, les *Annales* de Poggendorf, la *Cæcilia*, etc., etc. Il commença en même temps à s'occuper de l'électricité et du magnétisme et fit de cette double branche des sciences physiques l'objet de ses plus utiles travaux. En 1845 il fut nommé professeur de physique à Leipsick, où il resta jusqu'en 1849 ; il fut alors réintégré, avec plusieurs de ses anciens collègues, à Gœttingue, dans son ancienne chaire.

Pendant son premier séjour dans cette ville, M. Weber avait déjà cherché avec l'illustre Gauss (voy. ce nom) à fonder une nouvelle théorie du magnétisme terrestre, qui renversait les théories admises et les méthodes de détermination de cette force. Tandis que le grand géomètre trouvait par ses recherches mathématiques la mesure absolue de l'intensité du magnétisme et une méthode exacte pour la déterminer, M. Weber s'occupait principalement de la partie pratique et purement physique. A l'instigation de ces deux savants, des observatoires magnétiques furent établis sur les principaux points du globe, pour marquer jour par jour la déclinaison de l'aiguille aimantée et pour fixer l'intensité du magnétisme terrestre. Les résultats de leurs recherches sont contenus dans l'ouvrage qu'ils publièrent ensemble sous le titre : *Résultats des observations de la Société magnétique, avec un atlas de magnétisme terrestre* (Leipsick, 1840). M. Weber donna ensuite seul un ouvrage fort important : *Recherches sur la détermination des forces électro-dynamiques* (Electro-dynamische Massbestimmungen ; Leipsick, 1846-1852) : l'auteur y traite de quelques lois fondamentales de l'action des courants électriques, puis des méthodes servant à déterminer la résistance que les conducteurs opposent au courant électrique, enfin du diamagnétisme.

La physique doit à M. Weber la démonstration expérimentale de deux lois fondamentales qui avaient été supposées par Ampère, savoir : que la force électro-dynamique, avec laquelle deux fils, parcourus par des courants de même intensité, agissent l'un sur l'autre, est proportionnelle au carré de cette intensité, et que les influences électro-dynamiques de deux rouleaux de fil l'un sur l'autre, à une certaine distance, suivent les mêmes lois que les actions mutuelles de deux aimants. Pour les démontrer, M. Weber se servit d'un instrument fort ingénieux que M. Gauss et lui ont introduit dans la physique, le magnétomètre bifilaire. Dans ses recherches sur le diamagnétisme, M. Weber établit principalement l'influence que les corps dans lesquels le diamagnétisme est développé par l'action d'un aimant, exercent à leur tour sur des aimants, et il fonda sur ces observations une théorie qui lui est propre, celle des courants moléculaires circulant dans les corps diamagnétiques.

Parmi les autres travaux de M. Weber nous citerons encore le *Mécanisme de la marche* (Mecanismus der menschlichen Gehwerkzeuge ; Gœttingue, 1836), auquel son plus jeune frère a collaboré et qui a été traduit en français sous ce titre : *Traité de la mécanique des organes de la locomotion* (1843, in-8).

WEBER (Ernest-Henri), frère du précédent, physiologiste et anatomiste, né à Wittemberg, le

24 juin 1795, étudia la médecine, obtint en 1815 le grade de docteur, et se fit agréger à la Faculté de médecine de Leipsick, où il ouvrit un cours particulier d'anatomie. La publication de son *Anatomia comparata nervi sympathici* (Leipsick, 1817), lui valut, l'année suivante, la chaire d'anatomie comparée, avec le titre de professeur adjoint. Devenu, quelques années plus tard, professeur titulaire d'anatomie, il est, en outre, depuis 1840, professeur de physiologie.

On a de M. Ern. Weber un travail fort remarquable : *De aure et auditu hominis et animalium* (Leipsick, 1820) ; *Nouvelles recherches sur la constitution et les fonctions des organes sexuels* (Zusaetze zur Lehre vom Bau und von der Verrichtung der Geschlechtsorgane; Ibid., 1846) ; un grand nombre de dissertations et de mémoires d'anatomie et de physiologie, réunis en partie dans le recueil intitulé : *Annotationes anatomicæ et physiologicæ* (Ibid., 1851). Il a collaboré aux recherches de son frère sur la *Théorie des ondes* (Wellenlehre; Ibid., 1825) et dirigé la nouvelle édition du *Traité d'anatomie* de Rosenmüller (Ibid., 1834, 5ᵉ édit.) et du *Manuel d'anatomie* de Hildebrandt (Brunswick, 1830-32 ; 4ᵉ édit., 4 vol.).

WEBER (Édouard-Frédéric), frère des deux précédents et savant distingué comme eux, né à Wittemberg, le 10 mars 1806, exerça pendant quelques années la médecine à Halle, à Naumbourg et enfin à Gœttingue, où son frère Guillaume-Édouard, dont il fut le collaborateur, occupait alors la chaire de physique. Il obtint, vers la même époque (1835), la place de prosecteur à la Faculté de médecine de Leipsick.

On a aussi de lui plusieurs études physiologiques insérées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences du royaume de Saxe, et une dissertation très-importante sur le *Mouvement des muscles* (Muskelbewgung), dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. Rod. Wagner.

WEBER (Philippe-Chrétien-Maximilien-Marie, baron DE), fils du grand compositeur Charles-Marie de Weber, né en 1822, s'est fait connaître dans ces derniers temps par des publications de genres bien différents, un recueil de poésies : *Roland à la recherche du Saint-Gréal* (Rolands Graalfahrt; Dresde 1854); une brochure sur *l'Algérie et l'émigration* (Algerien und die Auswanderung dahin; Leipsick, 1854). M. Il a exercé à Dresde les fonctions de directeur de chemin de fer.

WEBSTER (Thomas), peintre anglais, né à Londres, en 1800, passa la première partie de sa vie à Windsor, où son père était attaché à l'établissement de George III. Ses envois aux expositions de l'Académie datent de 1823, et furent assez rares jusqu'en 1835. Ses premiers essais : *le Retour du soldat*, *les Dégustateurs*, *les Dénicheurs d'oiseaux*, furent peu remarqués. Il fut plus heureux avec *l'École enfantine* (1825), *l'Entrée à l'école* et *la Sortie de l'école* (1836), *le Jeu du ballon* (1839), *les Petits amis* (1841), qui réunissent une foule de types enfantins rendus avec beaucoup de grâce et de naturel. En 1840, sa jolie toile de *Punch* le fit élire associé de l'Académie. Aux expositions suivantes il a donné : *le Sourire* et la *Moue* (1841), que la gravure a rendus populaires; *l'École buissonnière* (1842), *le Colporteur* (1844), *l'École des dames* (1844). Nous signalerons comme œuvre plus récentes : *Bonsoir!* (1846), *Un Chœur d'église de village* (1847), *la Glissade* (1849), *Une Salle de récréation* (1852), *la Course* (1855), et, sous forme de simples esquisses, des études sur les paysans et les scènes d'intérieur.

M. Webster est un des peintres qui, à l'Exposition universelle de Paris (1855), ont le mieux représenté l'école anglaise. Il y avait donné quatre tableaux, vrais modèles du genre expressif et fini : *le Jeu du ballon* et le *Chœur d'église*, cités plus haut ; *les Vents contraires*, représentant des marmots qui font une tempête dans un baquet, et *la Marchande de cerises*, qui exprime avec bonheur toute la vivacité de sentiment que l'enfance porte dans les plus petites choses. Ces compositions ont valu à l'artiste une 2ᵉ médaille. En 1846, il est membre titulaire de l'Académie des beaux-arts de Londres.

WECKERLIN. Voy. VEKERLIN.

WECKHERLIN (Auguste DE), agronome allemand, né à Stuttgart, en 1794, fit des études d'agriculture sous la direction de Schübler, professeur à l'Académie agricole de Hofwyl, et les compléta par divers voyages. A son retour en Allemagne (1817), le roi de Wurtemberg lui confia d'abord l'administration de ses domaines privés, puis le chargea d'aller étudier d'une manière plus approfondie l'agriculture des principaux pays de l'Europe, de la Saxe, de la Prusse, de la Belgique, de la Hollande, de l'Italie, de la Suisse, de la France et de l'Angleterre. En 1837, M. Weckherlin fut nommé directeur de l'Académie agricole et forestière de Hohenheim et obtint le titre de conseiller intime des domaines de la cour de Wurtemberg. En 1844, il devint chef de la direction des domaines du prince de Hohenzollern et son conseiller intime ordinaire.

On cite de lui : *Description agronomique des domaines du roi de Wurtemberg* (Landwirthschaftliche Beschreibung der Besitzungen des Kœn. von Wurt.; Stuttgart, 1825); *les Animaux domestiques des domaines privés du roi de Wurtemberg* (Abbildung des Hausthierracen auf den Privatgütern, etc.; Ibid., 1827-1834) ; *l'Éducation de la race bovine en Wurtemberg* (die Rindviehzucht Würtembergs ; Ibid., 1839); *De l'économie rurale en Angleterre* (Ueber englische Landwirthschaft; Ibid., 3ᵉ édit., 1852) ; *De la production des animaux domestiques* (die landwirthschaftliche Thierproduction; Ibid., 2ᵉ édit., 3 vol., 1851), etc.

WEDEKIND (Georges-Wilhelm, vicomte DE), économiste allemand, né à Strasbourg, le 28 juillet 1796, mort le 21 janvier 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions *du Dictionnaire.*

WEEKES (Henry), sculpteur anglais, né en 1807, à Canterbury, entra, en 1832, dans l'atelier de Behnes et, cinq ans après, dans celui de Chantrey, qui l'associa fréquemment à ses travaux. Sa première œuvre importante fut une statue du *duc de Wellington*, placée à l'East India house. On cite ensuite celles du *docteur Goodal* au collége d'Éton, de *Bacon* à l'université de Cambridge, et le *Monument* élevé au poëte Shelley dans le Hampshire. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a envoyé un *Berger*, qui a obtenu une mention. Il est devenu, en 1852, membre associé de l'Académie des beaux-arts.

WEGENER (Gaspard-Frédéric), savant historien et publiciste danois, né le 13 décembre 1802, à Gudbjerg en Fionie, passa, en 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, et, en 1836, prit le grade de docteur en philosophie. Il s'acquit une grande réputation de savoir par ses premiers écrits : *De aula attalica artium fautrice* (Copenhague, t. I, 1836) ; *Sur Charles le Danois comte de Flandre* (1839, in-4), etc. ; il exposa ensuite

avec talent les événements contemporains dans le *Programme* (Indbydelse) *des solennités célébrées à Soroë pour les funérailles de Frédéric VI* (Ibid., 1840, in-4), qui résume l'histoire du développement de l'esprit public en Danemark; et dans la *Petite chronique du roi Frédéric VI et du paysan danois* (Liden Krœnike om kong Fr., etc., 1843), qui contient l'histoire de l'émancipation des paysans danois. Il obtint, en 1847, la charge d'historiographe royal, et en 1851, celle d'historiographe des ordres royaux.

Lors de l'insurrection du Sleswig-Holstein, M. Wegener, pour contribuer à sa manière à la défense de la nationalité menacée, se mit à la suite des armées danoises et pénétra avec elles dans les villes conquises. Il fouillait les archives et en tirait des documents à l'appui des prétentions danoises. Il publia ainsi : *Souveraineté sur le vieux Rendsborg dans l'île de l'Eider* (Om Landshœiden over det gamle Rendsborg, etc., 1849); *Sur l'Union politique inséparable du Slesvig et du Danemark* (Om den evige Forbin desle mellem, etc., 1848); *le duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein, exposé authentique, etc.* (om Hertugen af August., etc., 1849); *Documents authentiques relatifs à l'histoire du Danemark au* XIXe *siècle* (Actmæssige Bidrag til Danmark Historic, etc., 1851). Tous ces écrits ont eu plusieurs traductions allemandes; deux ont même été traduits en français. M. Wegener fit partie, en 1848-1849, de l'Assemblée nationale, comme député du roi.

Revenu aux archives nationales, dont il était devenu directeur depuis 1848, il conclut avec le gouvernement norvégien une convention relative aux documents concernant la Norvége. Il a commencé à publier, sous le titre de *Rapports annuels* (Aarsberetninger fra det K. Geheim Archiv; Copenhague 1855, in-4), un recueil de pièces historiques inédites. En 1852, il combattit, dans une remarquable brochure intitulée *Un Manuscrit*, le message royal du 4 obtobre, qui introduit dans la Constitution danoise le principe de la loi salique. Traduit devant les tribunaux par ordre du ministère Œrsted, il fut acquitté à tous les degrés de juridiction. A la suite de cet échec éprouvé par ses ministres, le roi adressa des réprimandes à M. Wegener, dans un acte public, qui donna lieu à des manifestations populaires en faveur du savant archiviste. Commandeur du Danebrog (1850) et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf (1851), il est devenu vice-président de la Société des antiquaires du Nord (1848), directeur de la Société pour l'histoire et la langue nationales (1851), et membre de l'Académie des sciences (1844), où il fit partie de la commission chargée de publier les *Regesta* et le *Diplomatarium*. Contrairement à l'usage des savants danois, M. Wegener n'a pas voyagé à l'étranger.

WEHLÉ (Charles), compositeur et pianiste allemand, né à Prague, en Bohême, le 17 mars 1825, fut destiné au commerce et travailla dans divers bureaux à Leipsick, puis à Marseille et à Paris. Muni de lettres de recommandation de Thalberg, qui le décida à suivre son goût pour la musique, il retourna à Leipsick, étudia, pendant trois ans, sous Moschelès et Richter; il se rendit ensuite à Berlin, où les leçons de M. Kullack l'initièrent à la manière de l'école moderne. En 1853, il vint à Paris, où il prit une place distinguée parmi nos pianistes. Entre ses compositions, d'un rhythme très-original, on remarque : *les Bohémiennes*, *Marche cosaque*, *Fête Bohémienne*, et une *Grande sonate* en quatre parties, pour piano.

WEIDMANN (maison). Voy. REIMER.

WEIL (Gustave), orientaliste et historien allemand, né le 24 avril 1808, à Sulzbourg, dans le grand-duché de Bade, avait pour grand-père le rabbin de Metz, qui l'appela auprès de lui et lui fit commencer des études sérieuses sur le Talmud, dans la pensée de faire de lui un théologien; il préféra devenir historien, philologue et orientaliste. En 1830, M. Weil vint à Paris, où les études vers lesquelles il se sentait porté avaient pris une grande extension, sous la direction de Silvestre de Sacy. Il passa ensuite en Orient et, pendant cinq années de séjour au Caire, il reçut des leçons de persan, de turc et d'arabe de plusieurs personnages importants. Il occupait en même temps différents emplois dans les écoles publiques de la ville, et rendait d'utiles services soit comme interprète, soit comme professeur de français.

De retour en Allemagne, vers 1836, il fut d'abord employé comme collaborateur à la bibliothèque de l'université d'Heidelberg, et, après avoir rempli quelques autres fonctions provisoires, fut définitivement nommé professeur de langues orientales en 1845. Il n'eut pourtant le titre de professeur ordinaire qu'au mois d'août 1861, et sa nomination longtemps repoussée par le ministère du grand duché de Bade, fit alors sensation, parce que c'était le premier israélite admis à cet honneur.

M. G. Weil a publié des travaux très-importants : une traduction des *Colliers d'or* de Samachschari (Stuttgart, 1836); *la Littérature poétique des Arabes* (die poetische Literatur der Araber; Ibid., 1837) et une traduction des *Mille et une nuits* (Ibid., 1837-1841, 4 vol.), ainsi que deux ouvrages historiques : *le Prophète Mohammed* (Ibid., 1843), et *Introduction historique et critique au Koran* (Historich-Kristische Einleitung in den Koran; 1844). Il donna depuis : *Légendes bibliques des musulmans* (Biblisches Legenden der Muselmaenner; Francfort, 1845); une très-remarquable *Histoire des kalifes* (Geschichte der Kalifen; Manheim, 1146-1851, 3 vol.).

WEILL (Alexandre), littérateur français, né en 1813, en Alsace, d'une famille israélite, acquit de bonne heure une grande connaissance de l'hébreu. A l'âge de 15 ans, il passa en Allemagne où il poursuivit ses études au milieu des plus dures vicissitudes, et écrivit dans les journaux de Berlin, de Leipsick, de Cologne et de Suttgart. Rentré en France en 1838, il collabora à la *Revue du progrès* de M. L. Blanc, au *Journal des écoles*, à *la Démocratie pacifique*, où il donna *la Guerre des paysans* (1847, in-18), étude historique que M. Querard a indiquée par erreur comme traduite de Zimmermann. Sa première brochure politique est *Feu contre feu*, dirigée contre *Feu, feu!* de M. Cormenin. En 1848, attaché à *la Presse*, où il était chargé spécialement de la politique étrangère, il y publia, le 13 mars, contre les circulaires de M. Ledru-Rollin, une première lettre qui fit sensation. Il passa ensuite à la *Gazette de France*, où il s'efforçait de défendre, au point de vue légitimiste, la monarchie constitutionnelle. Il s'en retira après les conférences de Wiesbaden.

On a encore de M. Weill : *Feu et flamme* (1845); *le Génie de la monarchie* (1849, in-8); *Roi et président* (1851); *République et monarchie* (1848), qui eut six éditions : *Debout la province!* (1849); *le Livre des rois* (1852, in-8); *Histoires de village* (1852, in-18); *Une Madeleine* (1853), drame en vers qui n'a pas été représenté; *les Mystères de la création* (1854, in-18), traduits de l'hébreu; *Schiller* (1854, in-8), étude historique; *l'Idéal* (1854, in-18), essai d'esthétique; *Gunther* (1844, in-18), nouvelles; *Contes d'amour* (1856, in-18); *Lettres fraternelles à M. Louis Veuillot*

(1858); ***Mon fils ou le nouvel Émile*** (1861, in-8); ***Frohny***, avec dessins (1862, in-18); *Que deviendront nos filles* (1863, in-18); *les Livres de Dieu*, Moïse et le Talmud (1864, in-8); un recueil de vers *Amour et blasphèmes*, publié à Bruxelles, en 1862, et dont l'introduction fut interdite en France; diverses brochures de circonstance sur la cherté des loyers à Paris, l'intérêt de l'argent, la situation de la presse, etc. (1860-1864).

WEINLIG (Christian-Albert), naturaliste et économiste allemand, né à Dresde, en 1812, fils du musicien de ce nom, étudia, à Leipsick, les sciences naturelles et la médecine, se fit recevoir docteur et devint professeur particulier pour les sciences naturelles qu'il enseigna à l'École du commerce. Nommé professeur à Erlangen, en 1845, il passa l'année suivante au ministère de l'intérieur, comme conseiller, dans la section de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. En février 1849, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère de transition, formé sous la présidence de Held; mais il le résigna au mois de mai et reprit, comme conseiller privé, la direction des affaires industrielles et commerciales.

On a de lui plusieurs traductions avec commentaires, celles de l'*Introduction à l'étude des sciences naturelles*, d'Herschell (Leipsick, 1836, in-8), de la *Chimie végétale*, de Thompson (1838, in-8), etc.; puis divers ouvrages scientifiques : *Leçons de chimie théorique* (Lehrbuch der theoretischen Chemie; Leipsick, 1840-41); *Esquisse de la mécanique naturelle* (Grundriss der mechanischen Naturlehre; ibid., 1843), etc. Il a rédigé, de 1835 à 1845, la *Feuille centrale pharmaceutique* et la *Feuille centrale polytechnique*.

WEIR (William), journaliste écossais, né vers 1802, à Édimbourg, mort le 15 septembre 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WEISBACH (Jules), mathématicien et ingénieur allemand, né le 10 août 1806, à Mittelschmiedeberg, près Annaberg, en Saxe, et fils d'un conducteur des mines, suivit les universités de Gœttingue et de Vienne, et obtint, en 1833, la place de professeur de mathématiques appliquées à l'Académie de Freiberg. Spécialement occupé d'hydraulique et de géodésie pratique, il est parvenu à des résultats fort importants, tels que la découverte de la contraction imparfaite de l'eau, et a introduit dans les formules de calcul hydraulique, le coefficient appelé coefficient de résistance. Ses écrits sur ce sujet, intitulés : *Recherches de mécanique et d'hydraulique* (Untersuchungen in dem Gebiete der Mechanik und Hydraulik), se subdivisent en *Expériences sur l'écoulement de l'eau par des vannes, robinets, soupapes, etc.* (Versuch ueber den Ausfluss des Wassers durch Schieber, etc.; Leipsick, 1842), et *Expériences sur la contraction imparfaite de l'eau à la sortie d'un réservoir ou d'un tuyau* (Versuch ueber die unvollkommene Contraction des, etc. : Ibid., 1843).

On doit encore à M. Weisbach : *Manuel de l'ingénieur mécanicien des mines* (Handbuch der Bergmaschinenmechanik; Leipsick, 1835-1836); *Éléments de mathématiques* (Leitfaden zum Unterricht in der niedern Mathematik : Ibid., 1835); *Tables des sinus et cosinus multiples* (Tafel der vielfachen Sinus und Cosinus; Brunswick, 1842); *Traité de mécanique pratique* (Lehrbuch der Ingenieur-und Maschinenmechanik; Ibid., 1845-1854, 3 vol.; 3e édit., 1856-1857) : *l'Ingénieur, recueil de tables, formules et règles d'arithmétique, de géométrie et de mécanique* (der Ingenieur, Sammlung von Tafeln, Formeln, etc.; Leipsick, 1848) : *Manuel de l'ingénieur-geomètre des mines* (die neue Markscheidekunst; Brunswick, 1850, tom. I); *Expériences sur la force exercée par la pression, le choc et la réaction de l'eau, ou Expériences sur le travail effectif d'une roue de réaction simple* (Versuche ueber die Kraft des Wassers durch Druck, Stoss und, etc.; Freiberg, 1851); *Traité d'hydraulique expérimentale* (Experimentalhydraulik; Brunswick, 1855), etc.

WEISS (Charles), littérateur et bibliographe français, né le 15 janvier 1779, à Besançon, se livra de bonne heure à la littérature, cultiva la poésie, prit aux *Essais littéraires*, publiés par une société de jeunes gens, une part active qui lui valut d'être admis à l'Académie de Besançon, en 1807. En 1812, il fut nommé conservateur administrateur de la bibliothèque de cette ville, et devint un des bibliothécaires de France les plus savants. Les frères Michaud demandèrent son concours pour leur *Biographie universelle*, à laquelle il fournit un nombre d'articles presque incalculable; M. Victor Leclerc, dans un article sur la dernière livraison de ce grand ouvrage (*Débats*, 23 déc. 1828), appelait l'actif collaborateur « l'Atlas de ce monde biographique. » En 1832, M. Ch. Weis fut élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Décoré, dès cette époque, de la Légion d'honneur, il a été promu officier de cet ordre, le 29 août 1850.

Outre des mémoires et des fragments communiqués à des sociétés savantes et insérés dans leurs recueils, M. Ch. Weiss, dont les recherches infatigables ont fait espérer, depuis plus de vingt ans, d'importantes publications, compte peu d'ouvrages. Son œuvre principale est une édition des *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* (Imp. royale, 1841-1851, tom. I-VIII, in-4), avec une *Notice*. La *Biographie universelle*, publiée sous sa direction, par une société de gens de lettres (6 vol. in-8) et réimprimée plusieurs fois, n'est qu'une réédition de l'ancien *Dictionnaire historique* (1825 et suiv., 10 vol.), à la rédaction et à l'esprit duquel M. Weiss paraît être resté également étranger.

WEISS (Charles), historien français, né à Strasbourg, le 10 décembre 1812, termina à Paris ses études, commencées dans sa ville natale, entra, en 1833, à l'École normale, et devint successivement professeur d'histoire aux colléges royaux de Toulouse et de Strasbourg. Attaché, depuis 1839, au lycée Bonaparte, il y devint premier professeur d'histoire. M. Weiss, docteur ès-lettres, chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845, a été aussi décoré de l'ordre de Charles III. Il est mort en 1864.

Sa première publication fut : *l'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avénement des Bourbons* (Paris, 1844, 2 vol. in-8); cet ouvrage, qui est le développement de sa thèse pour le doctorat, a, selon M. Mignet, un but précis, une méthode excellente, une utilité incontestable; il a été traduit en espagnol. Depuis, M. Weiss a fait paraître l'*Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours* (Paris, 1853, 2 vol. gr. in-18), curieux et savant tableau de toutes les funestes conséquences, au dedans et au dehors du royaume, d'une mesure aussi insensée que cruelle : ce livre a été traduit, l'année même de sa publication, en Angleterre et aux États-Unis, et a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1854, le grand prix Gobert, conservé à l'auteur l'année suivante.

M. Ch. Weiss a édité les *Sermons choisis* de J. Saurin, avec une *Notice biographique* et des

notes (Paris, 1854, in-18). Il a inséré des articles de critique littéraire dans le *Journal général de France*, *l'Athenæum français*, *le Lien*, etc.

WEISS (Jean-Jacques), professeur et littérateur français, né en 1827, à Bayonne, au régiment Suisse de Bontemps, où servait son père, suivit comme enfant de troupe plusieurs régiments. En garnison à Paris, il était élève du collège Louis-le-Grand et se préparait à l'École Saint-Cyr, lorsque ses succès dans les lettres et notamment le prix d'honneur de philosophie qu'il remporta, en 1847, au concours général, le décidèrent à entrer à l'École normale. Professeur agrégé d'histoire au lycée de la Rochelle, il sortit momentanément de l'Université en 1855, vint à Paris, et tout en se consacrant au journalisme, se fit recevoir docteur ès lettres. En 1856, il fut appelé à remplir la chaire de littérature française à la Faculté d'Aix, occupée avant lui par Fortoul et M. Prévost-Paradol, et dut à l'originalité de son enseignement un brillant succès. Deux ans plus tard il passa, comme professeur d'histoire, à la Faculté de Dijon; en 1860, il a quitté l'enseignement, pour entrer, comme rédacteur ordinaire, au *Journal des Débats* où, indépendamment d'articles politiques et littéraires, il a fait régulièrement l'article premier-Paris.

M. J. J. Weiss n'avait encore publié à part que ses deux thèses pour le doctorat : *Essai sur Hermann et Dorothée de Gœthe*, et *De inquisitione apud Romanos Ciceronis tempore* (1856, in-8), dont la seconde a été remarquée pour la nouveauté des vues sur la société romaine. Les journaux et revues auxquels il a en outre collaboré sont : *l'Europe artiste*, *le Constitutionnel*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue contemporaine*, jusqu'en 1859, la *Revue de l'instruction publique*, le *Courrier du dimanche*, etc. Un premier choix de ses principaux articles a paru sous le titre d'*Essais sur l'histoire de la littérature française* (1865, in-18).

WEISS (Siegfried), publiste allemand, résidant en France, est né à Dantzig, le 8 mai 1822, d'une famille israélite. Il alla achever ses études à l'Université de Berlin, et fut reçu docteur en droit. Pour compléter son instruction, il fit de de nombreux voyages en France, en Italie, en Turquie et jusqu'en Asie. Son premier écrit, intitulé *Études* (Studien; Berlin, 1845), contenait des opinions qui lui suscitèrent des embarras de la part du gouvernement prussien, et sa conversion au christianisme lui aliéna ses anciens coreligionnaires. Il en résulta des tracas et des hostilités contre lesquels il vint chercher à plusieurs reprises un refuge en France.

Le docteur Siegfried Weiss a beaucoup écrit, soit en allemand, soit en français, et aussi en anglais; nous nous bornerons à citer: *les Cours martiales* (Berlin, 1845); *la Prusse, le Danemark et les duchés* (Vienne, 1850); *l'Économie politique allemande* (Leipsick, 1852); *Code du droit et du devoir d'une puissance neutre* (Paris, 1853); *Une honorable paix* (Londres, 1856, en anglais); *Code de droit maritime international*, tel qu'il existe depuis les temps les plus reculés, etc., et tel qu'il devrait exister, etc. Paris, 1857, 2 vol.), son principal ouvrage; *l'Allemagne et son projet d'unité* (Berlin, 1859); *Explication métaphysique sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc.* (Ibid., 1860); *Mémoire diplomatique et juridique sur la question du Schleswig-Holstein* (Paris et Bruxelles, 1865); et un grand nombre d'autres mémoires et brochures sur des questions de droit, de politique, etc. — Un frère de M. Siegfried Weiss, le docteur Léon WEISS, né, en 1819, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie, a été tué sur les barricades de Berlin, pendant les événements révolutionnaires de 1848.

WEISSE (Chrétien-Hermann), philosophe allemand, né à Leipsick, le 10 août 1801, fils d'un jurisconsulte distingué, étudia à l'université de sa ville natale et devint, en 1823, agrégé et, en 1828, professeur adjoint de philosophie. En 1837, il donna sa démission pour se consacrer, dans la retraite, à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. Rentré plus tard dans l'enseignement, il fut nommé, en 1845, professeur titulaire de philosophie. L'université de Iéna lui conféra, en 1840, le titre honorifique de docteur en théologie. D'abord disciple de Hegel, M. Weisse s'est ensuite séparé de lui. Il fait partie de l'école philosophique allemande, qui a pour principal organe la *Revue philosophique et de théologie spéculative* de Fichte (voy. ce nom).

On a de lui de nombreux travaux : *De l'étude d'Homère et de son importance à notre époque* (Ueber das Studium des Homer und seine Bedeutung, etc.; Leipsick, 1826); *De la mythologie*, etc. (Ueber den Begriff, die Behandlung und die Quellen der Mythologie; Ibid., 1827); *De Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiæ principiis differentia* (Ibid., 1828); *De l'état actuel de la philosophie* (Ueber den gegenwaertigen Standpunkt der philosophischen Wissenschaft; Ibid., 1829); *Système scientifique d'esthétique* (System der Aesthetik als Wissenschaft von der Idee der Schœnheit; Ibid., 1830, 2 vol.); *l'Idée de Dieu* (die Idee Gottes; Dresde, 1833); *Doctrine secrète des philosophes sur l'immortalité de l'individu humain* (die philosophische Geheimlehre ueber die Unsterblichkeit des menschlichen Individuum; Dresde, 1834); *Éléments de métaphysique* (Grundzüge der Metaphysik; Leipsick, 1835); *Critique en commentaire du Faust de Gœthe* (Kritik und Erlaeuterung des Gœthe'schen Faust; ibid., 1837); *Études critiques et philosophiques sur l'histoire évangélique* (die evangelische Geschichte kritisch und philosophisch bearbeitet; Ibid., 1838, 2 vol.); *le Problème philosophique de notre époque* (das philosophische Problem der Gegenwart; Ibid., 1842); *la Christologie de Luther* (die Christologie Luther's; Ibid., 1852; 2ᵉ édit., 1854); *Dogmatique philosophique ou la philosophie du christianisme* (Philosophische Dogmatik oder die Philosophie des Christenthums; Ibid., 1855, 2 vol.), etc.

M. Weisse a, en outre, traduit en allemand : la *Physique* et le traité de *l'Ame* d'Aristote (Leipsick, 1829, 2 vol.), et inséré divers articles dans plusieurs journaux philosophiques et littéraires. On cite aussi de lui une brochure politique : *De la légitimité de la dynastie française de* 1830 (Ueber die Legitimitaet der gegenwaertigen franzœsischen Dynastie; Ibid., 1832).

WÉI-TCHING ou PÉ-WANG, le roi du Nord, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'Empire. Il est de très-haute taille, et a le teint foncé d'un Malais. Sa force physique, son intrépidité lui ont donné une très-grande autorité dans l'insurrection. On assure qu'il est natif du Kouang-si, berceau de la rébellion (voy. TIEN-TÉ).

WEITLING (Guillaume), écrivain socialiste allemand, né à Magdebourg, en 1808, reçut une éducation très-bornée et apprit le métier de tailleur. Voyageant comme ouvrier, il vint à Paris, où il s'affilia à des sociétés communistes dont il adopta les principes. Il passa en Suisse, fonda des associations parmi les ouvriers et publia divers ouvrages qui firent du bruit : *Garantie d'harmo-*

nie et de liberté (Garantien der H. und Freiheit; Vivis, 1842); *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* (die Menschheit, wie sie ist, etc. : Berne, 2e édit., 1845), et *l'Évangile du pauvre pécheur* (das Evangelium des armen Sünders; Zurich, 1845). A propos de ce dernier ouvrage, M. Weitling, dont l'influence et les écrits peuvent faire juger quel travail s'opérait dans les masses populaires avant l'explosion de 1848, fut arrêté, poursuivi et expulsé de la Suisse. Ses idées, qui étaient celles du communisme, n'avaient rien de remarquable que la chaleur et la vivacité avec lesquelles elles étaient exposées. Repoussé de la Suisse, M. Weitling s'était réfugié dans l'Amérique du Nord.

WEKERLIN (Jean-Baptiste-Théodore), originairement VECKERLIN, compositeur français, né à Guebviller (Haut-Rhin), le 9 novembre 1821, et fils d'un manufacturier, amateur de musique, qui lui communiqua de bonne heure ses goûts, partagea quelque temps les travaux industriels de son père, puis vint à Paris et fut élève du Conservatoire de 1844 à 1849. Bientôt, abandonné à lui-même, il dut chanter au cachet, et trouva, grâce à Mme Damoreau, un éditeur pour ses premières romances. En novembre 1847, il fit jouer au Conservatoire *Roland*, grande scène héroïque, et, six ans après, donna au Théâtre-Lyrique *l'Organiste*, opéra qui eut du succès (mai 1853). Le directeur, Jules Seveste, que la mort enleva peu après, lui confia alors la partition d'un libretto en trois actes, qui ne fut pas joué. En 1855, M. Wekerlin a épousé la fille de Mme Damoreau (voy. ce nom).

Vers la fin de 1853, il avait formé, avec M. Seghers, la Société Sainte-Cécile, qui donna, pendant plusieurs années, des concerts de musique classique. M. Wekerlin, qui s'était réservé la direction de la partie chorale, a fait exécuter, entre autres œuvres personnelles : *le Jugement dernier*, pièce de Gilbert; *Eloa*, scène de bohémiens; *l'Aurore*, des *Ouvertures*, des *Symphonies*, etc. Il a encore composé : *les Revenants bretons*, *Tout est bien qui finit bien*, opéras de salon; *Échos du temps passé*, série d'anciens airs du XIIe au XVIIIe siècle (1854-1856); *les Poëmes de la mer*, ode-symphonie, exécutée au Théâtre-Italien (décembre 1860); *les Chansons populaires des provinces de la France*, avec préface de Champfleury; *les Trois noces de la vallée des Balais* (die Dreyfach Hochzitt, etc.), opéra-comique en trois actes, et en dialecte de Colmar, joué dans cette ville (septembre 1863).

WELCKER (Frédéric-Gottlieb), un des plus savants archéologues de l'Allemagne, né le 4 novembre 1794, à Grünberg, dans le grand-duché de Hesse, a consacré sa vie à l'étude de l'antiquité. Il ne savait encore où tourner l'activité de son esprit, lorsque le célèbre archéologue danois Zoega, qu'il connut dans un voyage à Rome, en 1806, décida de sa vocation. Après avoir occupé différentes chaires, il fut définitivement attaché, en 1819, à l'université de Bonn, comme professeur de philologie, et nommé bibliothécaire général. Ce fut une fortune pour la ville de Bonn, où, grâce à lui, se ranima le goût des études approfondies. Il y fonda un musée des arts que ses voyages en Italie le mirent à même d'enrichir.

Malgré quelques tracasseries ministérielles que lui attira son caractère aussi indépendant que son esprit, M. Welcker ne donna jamais de relâche à sa prodigieuse fécondité. Outre ses nombreux ouvrages, il a publié dans les revues les plus savantes de l'Allemagne une foule de mémoires et de dissertations, et il a été, pendant plus de vingt ans, un des rédacteurs les plus actifs du *Musée philologique du Rhin*. Il a été élu associé étranger de l'Institut (1858).

C'est dans *les Études heidelbergeoises* de Daub et de Creuzer (vol. IV, 1808) que parut le premier travail de M. Welcker : *les Hermaphrodites de l'art antique* (Ueber die Hermaphroditen der alt. Kunst). Quelque temps après, il consacra à Zoega, qui paraît avoir exercé sur sa vie une grande influence, un ouvrage tout entier : *Vie de Zoega, collection de ses lettres et appréciation de ses ouvrages* (Zoega's Leben, etc.; Stuttgart, 1810, 2 vol.). Mais c'est surtout comme interprète et traducteur de l'antiquité qu'il s'est fait un nom. Parmi ses ouvrages, si estimés des érudits et des philologues, on remarque : *les Comédies d'Aristophane* (1810-1811, 2 vol.), travail précieux par la fidélité de la traduction et la richesse des commentaires, mais qui malheureusement ne comprend que deux pièces : *les Nuées* et *les Grenouilles*; *Fragmenta Alcmanis lyrici* (Giessen, 1815); *Hipponactis et Ananii iambographorum fragmenta* (Gœttingue, 1817) : *Sur une Colonie crétoise à Thèbes, la déesse Europe et Cadmus* (Ueber eine Kretische Col. in Th., etc.; Bonn, 1824); *la Trilogie d'Eschyle* (die Æschyleische, Tril. : Bonn, même année), qui suivit, pour répondre aux critiques d'Hermann : un *Appendice avec une dissertation sur le drame satirique* (Francfort, 1826) : *Theognidis reliquiæ* (Francfort, 1826); *le Cycle épique, ou les Poëtes homériques* (der epische Cyklus, oder, etc.; Bonn, 1835-49, 2 vol.); *les Tragédies grecques avec un retour sur le cycle épique* (die griech. Trag., etc.; Bonn, 1839, 3 vol.); *Anciens monuments* (Alte Denkmaeler; Gœttingue, 1849-51, 3 vol.). M. Welcker a publié, en outre, divers ouvrages en commun avec les hommes les plus érudits de son temps, F. Jacobs (*Philostratorum imagines et Callistrati statuæ*), Thiersch, Otfr. Müller, etc. On a encore de lui deux ouvrages destinés à faire connaître le musée de Bonn et les richesses qu'il y a amassées (Bonn, 1841-1845).

WELHAVEN (Jean-Sébastien), poëte et littérateur norvégien, né à Bergen, le 22 décembre 1807, acheva ses études à l'Université de Christiania, où le poëte Wergeland, avec ses vers patriotiques, était alors en grande faveur auprès des étudiants. Ne trouvant pas cette popularité entièrement méritée, il publia, contre le poëte en vogue, une brochure intitulée : *Art poétique de Henri Wergeland*, où il lui reprochait de circonscrire le domaine de la poésie, et de pousser jusqu'au fanatisme le sentiment de la nationalité. Cet écrit souleva des tempêtes, et l'auteur devint l'objet d'attaques violentes. Bientôt pourtant il se rangea autour de lui une pléiade de jeunes littérateurs, avec lesquels il fonda, pour la propagation de ses idées, un journal hebdomadaire, *le Widar*. Puis il publia un poëme polémico-didactique, *le Crépuscule* (Norges dæmring; Christiania, 1834), qui émut singulièrement les cercles poétiques et littéraires, et eut, dès l'année suivante, une seconde édition.

Le Widar ayant disparu en 1835, M. Welhaven le remplaça par *le Constitutionnel*, qui soutint, pendant dix années, la lutte la plus vive contre les débris de la vieille école classique. Il y publia pour son compte, de nombreux articles de polémique, d'une grande finesse et d'une grande verve. On cite, parmi ses écrits de cette époque : *Sur la Révision de nos psaumes* (Christiania, 1840); *Opposition de l'école poétique norwégienne avec l'ancienne poésie d'Ewald* (1849); *Anthologie des poésies de Frimann*, avec commentaires (1851); *Biographie de Louis Holberg* (1854), etc.

Non content de plaider la cause d'une poésie

nouvelle, qui agrandit le domaine de l'art, en accomplissant dans son pays la révolution romantique, il prêcha d'exemple et donna plusieurs recueils de vers pleins d'éclat et de mouvement, mais avec des exagérations systématiques et la subordination constante du goût et du sentiment à l'imagination. Ces recueils sont intitulés : *Digte* (Christiania, 1839) ; *Nie digte* (Ibid., 1844) ; *Hal vhondret digte* (Copenhague, 1848); *Reisebilleder og digte* (Christiania, 1851).

Le triomphe des idées de M. Welhaven lui a valu tous les honneurs et toutes les distinctions. Il est devenu en 1846, professeur de philosophie à Christiania. Directeur de la Société artistique de cette ville, il exerça sur l'art et la littérature une influence prolongée.

WELLESLEY (lord Charles), homme politique anglais, mort en 1858. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WELLINGTON (Arthur-Richard-WELLESLEY, 2e duc DE), général et pair d'Angleterre, né le 3 février 1807, à Londres, est le fils aîné du célèbre général élevé, en 1809, à la pairie, et créé duc en 1814 (deuxième titre, marquis de Douro). Il fit ses études à l'université de Cambridge, dont il tient le diplôme honoraire de docteur en droit, et embrassa la carrière des armes; bien qu'il n'eût fait aucune campagne, il arriva rapidement aux grades supérieurs, devint, en 1842, aide de camp de son père, fut nommé, en 1854, major général et lieutenant-colonel des carabiniers du Middlesex, et est devenu lieutenant général en 1862. Dès qu'il eut atteint l'âge requis, il entra à la Chambre des Communes pour Aldborough (1829), puis représenta la ville de Norwich (1837).

A la mort de son père (1852), il prit siége à la Chambre haute. Il n'a jamais, dans le Parlement, joué qu'un rôle fort secondaire, prenant rarement la parole et ne se départant de ses rigoureux principes de torysme qu'en faveur des mesures économiques proposées par sir Robert Peel. Il remplit à la cour la charge de grand écuyer, depuis 1853 jusqu'à 1858; sa femme, la fille du marquis de Tweeddale, qu'il a épousée en 1839, est dame d'honneur de la reine. Outre les titres anglais, il porte encore ceux de prince de Waterloo, duc de Ciudad Rodrigo et grand d'Espagne de première classe, marquis de Torres-Vedras, etc. Il est entré au Conseil privé en 1853. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier présomptif son neveu Henri Wellesley, né à Londres en 1846, et fils de son frère puîné, lord Charles WELLESLEY, mort en 1858.

WELSCHOW (Jean-Mathias), historien danois, né à Copenhague, le 22 novembre 1796, s'occupa de bonne heure de recherches historiques. Couronné, pour ses premiers travaux, par l'université de Copenhague (1818), et l'Académie des sciences (1824), il passa, en 1822, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et obtint, en 1831, le grade de docteur, avec une thèse intitulée : *De Institutis militaribus Danorum, regnante Valdemaro secundo*. Au retour d'un voyage, fait à l'étranger aux frais de l'État (1831-33), il fut nommé professseur adjoint d'histoire et d'archéologie septentrionale à l'université de Copenhague, et professeur titulaire en 1850. M. Welschow est devenu chevalier du Danebrog, membre de l'Académie des sciences de Danemark, etc. La connaissance approfondie qu'il possède de l'histoire de ces duchés, l'a fait choisir pour membre de la commission chargée de déterminer les limites entre le Schleswig et le Holstein (1851). Il a publié sur les rapports de ces pays entre eux et avec le Danemark, et sur l'histoire de leurs traités depuis 1459, des mémoires qui font autorité. Le principal, inséré dans les *Anti-Sleswig-Holstenke fragmenter* (1859), a été traduit en allemand.

WEMYSS (Francis WEMYSS CHARTERIS DOUGLAS, 8e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1796, descend d'une ancienne famille écossaise, élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Elcho, il devint député-lieutenant d'Édimbourg et prit, en 1853, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti libéral modéré. Il fut nommé, la même année, lord-lieutenant du comté de Peebless. Il est devenu aussi vice-lieutenant du comté d'Haddington, député-lieutenant d'Édimbourg, et lieutenant général des archers royaux. De son mariage avec une fille du comte de Lucan (1817), il a eu trois enfants, dont l'aîné est lord ELCHO, né en 1818, élevé à Oxford, lord de la trésorerie de 1853 à 1855, membre du Parlement de 1841 à 1847, député-lieutenant du comté de Haddington en 1846.

WENDEL (Alexis-Charles, baron DE), homme politique français, député, est né le 15 décembre 1809. Maître de forges à Florange, près de Thionville, et membre du Conseil général pour le canton de cette ville, il devint aussi administrateur du chemin de fer d'Orléans. En 1849, il fut nommé représentant à l'Assemblée législative. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de la Moselle, et fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il a obtenu 30 032 voix sur 31 330 votants. M. le baron de Wendel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

WENLOCK (Beilby-Richard LAWLEY, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, siégea d'abord à la Chambre des Communes, sous le nom de Lawley. En 1852, il prit à la Chambre haute la place de son père, qui avait obtenu une pairie en 1839. Il appartient au parti libéral. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1846), il a cinq enfants, dont l'aîné, Beilby LAWLEY, est né à Londres, en 1849.

WERDER (Charles), philosophe allemand, né à Berlin, le 13 décembre 1806, acheva ses études dans l'université de cette ville, y enseigna la philosophie, d'abord comme maître répétiteur (1834), et, depuis 1838, comme professeur adjoint. Disciple indépendant de Hegel, il a exercé une influence considérable dans les Facultés de philosophie et de droit. Ses écrits philosophiques sont, du reste, peu nombreux : une dissertation latine sur *le Parménide de Platon* (Berlin, 1851), une *Logique* (1841) et un discours prononcé, en 1849, à l'Institut de Frédéric-Guillaume, sur les *Notions positives que peut fournir la philosophie*.

M. Werder a aussi cultivé la poésie. Outre plusieurs pièces de vers dans l'*Almanach des Muses* de Berlin, il a donné une trilogie dramatique, *Colomb*, dont la première partie a été représentée devant la cour de Frédéric-Guillaume IV, au palais de Charlottenbourg : la pièce entière a été jouée avec succès sur plusieurs théâtres.

WERLAUFF (Éric-Christian), savant danois, né à Copenhague, en 1781, entra, à vingt ans, à la bibliothèque du roi, dont il devint plus tard directeur. Il s'adonna tout entier à l'étude des langues scandinaves et des antiquités de l'Islande. Après avoir publié, en 1812, un recueil d'anciens chants nationaux sous ce titre : *Vatnsdaela saga*

ok sagan af finnboga hinum rama, il fit paraître, trois ans plus tard, des documents pour l'histoire du roi Sverre, et, de 1813 à 1826, en collaboration avec B. Thorlacius, les tomes IV, V et VI de l'*Histoire des rois de Norvége*, qui se termine à Snorre Sturleson. En 1834, il publia, avec Engelstoft, le huitième volume des *Scriptores rerum danicarum*. Il a éclairci l'histoire et la géographie du moyen âge par un grand nombre de monographies très-estimées en Danemark et en Allemagne. Historien, géographe, philologue, archéologue et bibliophile, M. Werlauff est un des savants les plus laborieux et les plus distingués de son pays.

Outre ses articles remarquables, dans le *Scandinavisk Litteratur-Selskabs Skrifter*, dans les *Annales de l'antiquatre*, dans le *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, etc., il faut citer son *Essai sur l'histoire de la langue danoise dans le duché de Sleswig* (Copenhague, 1818); les *Symbolæ ad geographiam medii ævi ex monumentis islandicis* (1821); *Det danske Selskab for Faerderlandets historie i dets Forste Aar-hundrede* (1847); *l'Université de Copenhague depuis sa fondation jusqu'à la réforme* (1850); *la Constitution de Waldemar* (1848); *De hellige 3 Kongers Kapel i Roskilde(Dombkirke* (1849); *Historiske Efferetninger om det store Kongelige Bibliotek*(1847), etc.

WERLÉ (Mathieu-Édouard), homme politique français, député, est né à Reims, le 3 octobre 1801. Négociant estimé, il devint, en 1846, président du tribunal de commerce, et, en 1852, maire de Reims. Il a été aussi nommé conseiller général par le 2e canton de cette ville. En 1862, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Marne, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 23 855 voix sur 25 325 votants. M. Werlé a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 avril 1858, et commandeur en juin 1865.

WÉRY (Nicolas-Lambert), musicien belge, né en 1789, à Huy (province de Liége), fut atteint au milieu de ses études musicales, par la conscription militaire (1807); il rejoignit son régiment à Metz et s'établit, l'année suivante, à Sedan, où on lui fit des offres avantageuses. Chaque année il venait à Paris perfectionner son talent sur le violon en prenant des leçons de Baillot. En 1823, il obtint la place de premier violon du roi des Pays-Bas, qu'il a continué d'occuper auprès du roi des Belges; il fut, en même temps, nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles, et forma quelques bons élèves. M. Wéry a écrit une *Ouverture*, des *Concertos* pour violon, des airs variés et des romances, et un grand nombre d'études progressives, adoptées en partie par le Conservatoire de Paris.

WEST (Auguste-César), homme politique français, député, est né à Soultz, le 13 juillet 1810. D'abord conseiller de préfecture, il devint secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, le 25 septembre 1848, puis préfet de ce département le 3 décembre suivant. Il passa de là à la préfecture du Bas-Rhin, le 11 mai 1850, puis à celle de la Haute-Garonne, le 13 avril 1855, et fut mis en non activité le 3 février 1859. En 1863, candidat du gouvernement, dans la 4e circonscription du Bas-Rhin, il fut élu député au Corps législatif, au 3e tour de scrutin, par 13829 voix sur 26 517 votants. Son concurrent était M. Migeon. M. West a été promu officier de la Légion d'honneur.

WEST (Charles-Richard, baron), officier anglais, né en 1815, à Londres, est le fils aîné du présent comte Dea Warr (voy. ce nom). Entré, vers 1831, au service militaire, il servit aux Indes et y devint secrétaire du commandant en chef en 1845; en outre, il commanda le 21e régiment de ligne. En Crimée, où il prit part à la campagne de 1855, d'abord à la tête du 21e, puis avec une brigade dans l'expédition de Kinburn. Ses services lui valurent le brevet de colonel, la décoration du Bain et celle d'officier de la Légion d'honneur. En 1856, il a été promu au grade de major général.

West (Mortimer-Sackville), frère du précédent, né en 1820, fit partie des grenadiers de la garde et se retira, en 1853, avec le grade de capitaine. Il a rempli plusieurs charges à la cour de la reine. Un de ses frères, *Lionel*, né en 1827, est entré dans la diplomatie; il a été attaché, en 1853, à l'ambassade de Berlin.

WESTERCAMP (Charles-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), le 17 décembre 1799, suivit, à Strasbourg, les cours de la Faculté de droit et acheta, en 1825, une charge de notaire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il fit toujours partie de l'opposition radicale. Après la Révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocrate, aux électeurs du Bas-Rhin et fut nommé représentant du peuple, l'avant-dernier sur quinze, par 50 415 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

WESTERGAARD (Niels-Louis), orientaliste danois, né le 27 octobre 1815, à Copenhague, fit ses études à l'université de cette ville. En 1838, il se rendit à Bonn pour apprendre le sanscrit. L'année suivante, il visita Paris, Londres et Oxford, puis il partit pour l'Inde (1841). Le roi et l'université payèrent les frais de son voyage. Au retour (1844), il passa par Tiflis, Moscou et Saint-Pétersbourg. En 1845, il fut nommé professeur de langues orientales à Copenhague. La science n'a pas complétement éloigné M. Westergaard de la politique. Député à l'Assemblée constituante, au mois d'octobre 1848, il y remplit les fonctions de secrétaire.

Outre ses deux principaux ouvrages, les *Radices sanscritæ* (Bonn, 1841) et une édition critique du *Zendavesta* (Copenhague, 1852-1853), contenant, avec le texte et la traduction en anglais, une grammaire et un dictionnaire, on cite encore de lui : le *Formulaire sanscrit*, la *Lecture du sanscrit* (Copenhague, 1846) et le *Catalogue des manuscrits en langue sanscrite de la bibliothèque royale de Copenhague* (1846). Enfin, il a essayé de déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Persépolis, dont il avait rapporté, en 1844, des copies exactes.

WESTERMANN (Antoine), philologue allemand, né à Leipsick, le 18 juin 1806, acheva ses études à l'université de Leipsick, y fut nommé, de 1830 à 1834, répétiteur, professeur adjoint, puis titulaire d'histoire et de littérature anciennes (1834). Il a été un des principaux fondateurs de la Société des sciences en 1846.

Ses écrits sont très-nombreux. Outre son œuvre

capitale, l'*Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome* (Leipsick, 1833-35, 2 vol.), nous citerons : *De publicis Atheniensium honoribus ac præmiis* (1830); *Quæstiones Demosthenicæ* (1830-37); *De Callisthene olynthio* (1838-42); *Commentationes criticæ in scriptores græcos* (1846-52); *De epistolarum scriptoribus græcis* (1851-54). On lui doit de bonnes éditions critiques d'un grand nombre d'ouvrages grecs, tels que : *Vies des dix orateurs* (1833); le traité d'Étienne de Byzance *De urbibus* (1839); *les Mythographes* (1843); *les Discours de Lysias* (1853); *les Œuvres complètes de Philostrate* (1848), etc. Il a donné une édition de l'ouvrage de G. J. Voss, *De historicis græcis* (1838) et une traduction allemande du livre de Leake sur *les Dèmes de l'Attique* (1840).

WESTMACOTT (sir Richard), sculpteur anglais, né à Londres, en 1775, mort le 1er septembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WESTMACOTT (Richard), sculpteur anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1799, et élève de son père, fit en Italie un séjour de plusieurs années. Associé de l'Académie royale, en 1838, il en devint titulaire en 1849. On cite surtout de lui : *le Joueur de cymbales* (1832-1855), au duc de Devonshire; *l'Ange gardien* (1842), pour la sépulture de la famille Ashburton, et plusieurs bas-reliefs : *Vénus et Ascagne* (1831), *Vénus et Cupidon*, *la Jacinthe des bois*, dans la galerie de lord Ellesmere; *Paolo et Francesca* (1838), *Allez et ne péchez plus* (1850).

WESTMEATH (George-Thomas-John NUGENT, 1er marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1785, à Clonyn (comté de Westmeath), appartient à une des plus anciennes familles d'Irlande. Élevé au collége de Rugby, il fut élu, en 1831, membre à vie de la Chambre des Lords, et vota avec le parti conservateur. En 1822, il a été créé marquis.

WESTMINSTER (Richard GROSVENOR, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1795, à Londres, descend d'une ancienne famille normande, élevée, en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Belgrave, il fit ses études au collége de Christchurch, à Oxford, et entra, en 1818, à la Chambre des Communes, où il siégea, comme député du comté de Chester, jusqu'en 1835; il appuya de son vote la politique des whigs. En 1845, il prit à la Chambre haute la place de son père, qui, en 1831, avait été créé marquis de Westminster. Sous le ministère de lord John Russell, il a rempli les fonctions de grand maître (lord-stewart), de la maison de la reine (1850-1852). Il fait à ce titre partie du Conseil privé. Il a épousé, en 1809, une fille du duc de Sutherland, qui est auteur d'un *Récit de voyage dans la Méditerranée* (Narrative of a yacht voyage in Mediterranean; 1843). De ses six enfants, l'aîné est Hugues-Loup, comte GROSVENOR (voy. ce nom).

WETHERELL (miss). Voy. WARNER.

WEY (Francis-Alphonse), littérateur français, né à Besançon, le 12 août 1812, d'une ancienne famille de commerçants originaires d'Allemagne, reçut une éducation incomplète au collége de Poligny et fut envoyé à Paris, en novembre 1830, afin d'entrer à l'École centrale des manufactures. Entraîné vers la carrière des arts et des lettres, il s'essaya à la peinture, puis collabora successivement à *l'Artiste*, au *Globe*, au *Courrier français*, à *la Phalange*, à *l'Europe littéraire*, etc. En 1834, il prit ses grades universitaires et fut nommé élève pensionnaire de l'École des chartes.

La première œuvre remarquée de M. Fr. Wey fut le roman des *Enfants du marquis de Ganges* (1838, in-8), qui inaugura dans *la Presse* le système du roman-feuilleton, et qui, malgré des défauts de style, obtint un succès de vogue; plus tard il se chargea, dans la même feuille, de la critique des livres. Dans les années suivantes il ne donna qu'une série de nouvelles : *la Balle de plomb*, *le Diamant noir*, *Mme de Fresnes*, *Ottavio Rinuccini* et *Un Amour d'enfance*, dans la *Revue de Paris*; *le chevalier de Marsan*, dans *le Siècle*; *le Sphinx* et *les Deux masques de fer*, dans *la Presse*, etc. Il parcourut, de 1837 à 1842, le plus souvent à pied, la Belgique, la Hollande, la Provence, une partie de l'Italie et de la Suisse. On trouve le récit pittoresque de ses voyages dans le livre intitulé : *Scilla e Cariddi* (1843, 2 vol. in-8), dans ses *Déceptions de voyage aux bords du Rhin*, publiées par le *Musée des familles* et dans ses *Souvenirs de l'Oberland*, réimprimés en 1857 sous ce titre : *Une passion avant la lettre*.

Deux ouvrages d'une autre nature, fruit de tardives mais sérieuses études, recommandèrent M. Francis Wey, comme écrivain et comme philologue : *les Remarques sur la langue française au XIXe siècle* (1845, 2 vol. in-8) et *l'Histoire des révolutions du langage en France* (1848, in-8), qui lui coûta plusieurs années de travail. Ces publications, ainsi que sa participation à la *Bibliothèque de l'École des chartes* et à quelques recueils savants, lui valurent d'être nommé membre du comité de la langue et de l'histoire au ministère de l'instruction publique, puis membre du comité des travaux historiques; et enfin, en 1852, inspecteur général des archives départementales. Depuis la même époque, il a été élu un très-grand nombre de fois président de la Société des gens de lettres. M. Fr. Wey, décoré de la Légion d'honneur en 1846, a été promu officier le 12 août 1860.

On cite encore de lui différentes études de littérature, d'art ou d'histoire, des romans et livres de voyage, dont la plupart ont eu plusieurs éditions : *Vie de Charles Nodier* (1844, in-8); *Manuel du citoyen*, *Dictionnaire démocratique* (1848, in-8 et in-18); *le Bouquet de cerises* (1852, in-8), roman; *Stella* (1852), comédie en quatre actes, qui a obtenu un succès d'estime au Théâtre-Français; *les Anglais chez eux* (1853, in-18); *Christian* (1859, in-18), roman en partie autobiographique, *Gildas* (1861, in-18); *Dick Moon en France, journal d'un Anglais de Paris* (1862, in-18); *la Haute-Savoie, récits d'histoire et de voyage* (1865, in-18), etc., sans compter une foule d'articles de critique, de philologie, d'histoire dans divers journaux et recueils littéraires.

WEYER (Sylvain VAN DE), homme d'État belge, né à Louvain, en 1802, étudia le droit dans cette ville et s'établit à Bruxelles comme avocat. Mais il cessa de plaider lorsqu'il eut été nommé bibliothécaire de la ville, conservateur de la Collection manuscrite des ducs de Bourgogne et professeur au Muséum. Membre du parti national et l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, il fut privé de ses fonctions par le gouvernement hollandais. M. de Potter (voy. ce nom) le choisit pour l'un de ses défenseurs. Lors de la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, M. Van de Weyer s'efforça de prévenir l'anarchie, et fut nommé membre du comité de sûreté, puis du gouvernement provisoire. Plusieurs missions diplomatiques lui furent confiées. En novembre 1830, il se rendit en Angleterre pour s'informer des intentions du gouvernement, et fut de nouveau envoyé comme commissaire à la conférence de Londres. De retour dans sa patrie, il fut nommé

ministre des affaires étrangères, et contribua beaucoup à l'élection du roi Léopold, qui, après son couronnement, lui confia les fonctions d'ambassadeur à Londres. Après la retraite du ministère Nothomb, en 1835, M. Van de Weyer fut mis à la tête du nouveau cabinet avec le titre de ministre de l'intérieur. Il donna sa démission en 1846, à l'occasion des discussions entre les libéraux et les catholiques, sur l'enseignement public. En 1851 il reprit son ancien poste à Londres, où il a épousé une riche Anglaise (1839). M. Van de Weyer passe pour un amateur intelligent des sciences et des arts.

WHARNCLIFFE (Edward-Montagu-Granville Stuart Wortley, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1827, à Sandon (comté de Strafford), descend de l'ancienne famille écossaise des marquis de Bute. Après avoir servi quelques années aux gardes, il se retira en 1851, devint, en 1855, député-lieutenant d'York, et prit la même année, à la Chambre des Lords, la place de son père, qui y avait été élevé en 1826. Il appartient au parti conservateur. En 1855, il a épousé une fille du comte d'Harewood. Il a pour héritier présomptif son frère Francis Dudley, né en 1829 et devenu député-lieutenant d'York en 1859.

WHATELY (Richard), théologien et économiste anglais, archevêque de Dublin, né en 1787, à Londres, d'une famille originaire du comté de Surrey, est le neuvième enfant d'un pauvre ministre de campagne. Après avoir terminé ses études à Oxford, au collége d'Oriel, il y obtint, en 1811, un modeste emploi de professeur. Marié en 1821, il eut pendant quatre ans la direction d'une petite paroisse. En 1825, lord Grandville, chancelier de l'université d'Oxford, le nomma principal de *Saint-Alban's Hall*. En 1830, il fut élu par l'université professeur d'économie politique, et, l'année suivante, promu à l'archiépiscopat. A la Chambre des pairs, où cette dignité lui donnait un siége, le docteur Whately se tint avec prudence et réserve à l'écart des partis et prit pour devise : « les mesures et non les hommes. » Il soutint avec beaucoup de vigueur le bill ministériel qui admettait les Israélites au Parlement, non comme Israélites, mais comme Anglais, et provoqua des mesures en faveur des malheureux Irlandais.

Les publications du savant archevêque, relatives à la religion, sont consacrées à la défense du protestantisme libéral, et le placent à égale distance des évangéliques et des *puséistes*. Tels sont : *Essais sur quelques-uns des caractères spéciaux du christianisme* (Londres, 1846; 5ᵉ édit., in-8); *Essais sur les difficultés qui se rencontrent dans les écrits de saint Paul et d'autres parties du Nouveau Testament* (Ibid., 1847; 4ᵉ édit., in-8); *Essais sur les erreurs du romanisme qui prennent leur source dans la nature humaine* (Ibid. 1845; 3ᵉ édit., in-8); *le Royaume du Christ; Leçons faciles sur l'évidence du Christianisme; Introduction à l'histoire du culte religieux :* trois ouvrages qui ont été traduits en français (Paris, 1843; Dieppe, 1849) et l'avant-dernier en allemand, en italien et en turc.

Voici maintenant les titres du docteur Whately comme économiste : Professeur et écrivain, joignant « à des habitudes philosophiques, selon M. J. Réville, son traducteur, une qualité bien précieuse, la clarté dans la concision et l'art de relever la pensée par d'ingénieuses comparaisons, » il a surtout le mérite d'avoir popularisé l'enseignement de la science dans plus de 4000 écoles de l'Angleterre. On cite de lui : *Introduction à l'étude de l'économie politique* (Introductory lectures on political economy; Londres, 1856, 4ᵉ édit.); *Leçons faciles sur la monnaie* (Easy Lessons on Monney millers; Ibid., 1856, 14ᵉ édit.), petit traité d'économie politique à l'usage de la jeunesse, tendant à démontrer que la religion n'est point contraire à la science économique; *Éléments de logique; Éléments de rhétorique; Leçons familières sur le raisonnement; Synonymes anglais*, etc., etc. Nous citerons encore son remarquable *Discours sur l'utilité de l'enseignement de l'économie politique*, prononcé dans la première séance annuelle de la Société de statistique de Dublin, et traduit dans le *Journal des Economistes* (décembre 1848). M. Whately a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). — Il est mort en octobre 1863.

WHEATSTONE (Charles), savant anglais, né en 1802, à Gloucester, s'est fait connaître par de nombreux travaux scientifiques; mais il est surtout célèbre par les progrès qu'il a fait faire à la partie de la physique relative à l'électricité. Les Anglais lui attribuent quelquefois l'invention de la télégraphie électrique, qu'il a du moins contribué à rendre d'une application pratique. Dans ses travaux et ses découvertes, il eut M. Cooke pour collaborateur. Il est aussi cité comme l'inventeur du stéréoscope. A la suite de l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Wheatstone qui avait été un des jurés pour la classe de *chaleur, lumière et électricité*, reçut la décoration de la Légion d'honneur. Il a été nommé professeur de physique au collége royal de Londres.

WHEWELL (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre, le 24 mai 1794, fut élevé à l'université de Cambridge; il s'appliqua d'abord aux mathématiques et opéra, par ses leçons et par ses écrits, une réforme radicale dans l'enseignement des sciences en Angleterre. Ses *Manuels de statique et de dynamique* et son *Mechanical Euclid*, ont eu plusieurs éditions et ont été traduits en allemand. Nommé, en 1828, professeur de minéralogie, pour compléter ses connaissances dans cette partie des sciences naturelles, il visita l'Allemagne et fréquenta assidûment les écoles de Freyberg et de Vienne. Croyant ensuite que les investigations minéralogiques réclament une étude approfondie de la chimie, il donna sa démission en 1833. En 1841, il accepta les fonctions de maître du collége de la Trinité.

M. Whewel entreprit alors de vulgariser la science par des écrits populaires et débuta, dans cette voie, par un livre qui obtint un grand succès en Angleterre et en Allemagne : *Astronomie et physique générale considérées dans leurs rapports avec la théologie naturelle* (Londres, 1834; Stuttgart, 1837). La même année, il publia sa grande *Histoire des sciences inductives* (Londres, 1837, 3 vol.), traduite en allemand par Littrow; (Stuttgart, 1839-1842, 3 vol.). Dans ces deux ouvrages, M. Whewell rompt nettement avec les traditions de l'école expérimentale, et abandonne Bacon et Locke pour se ranger du côté de Kant.

En 1838, il devint professeur de philosophie morale à l'Université et ne s'occupa plus guère que de questions morales. Dans cet ordre d'idées, il a publié *Elements of morality including polity* (1845 et suiv., plusieurs édit.); *Lectures on systematic morality* (1846) et *Lectures on the history of moral philosophy in England* (1852). Il a donné aussi une édition du traité de Grotius, *De jure belli et pacis*, avec une traduction et des notes en anglais (Cambridge, 1854, 3 vol.). A propos des discussions relatives à la réforme de l'enseignement universitaire, soutenant les opinions

conservatrices, sans repousser les améliorations nécessaires, il a publié : *On the principles of English university education* (1838) et *On a liberal education in general, and with particular reference to the leading studies of the university of Cambridge* (1830).

M. Whewell n'a pas seulement rapporté de ses voyages en Allemagne un goût passionné pour la philosophie de Kant; il a entrepris de faire connaître à ses compatriotes la littérature et l'art allemand. Mais ses traductions d'*Hermann et Dorothée*, de Gœthe, et de *la Femme professeur* d'Auerbach, n'ont pas eu le même accueil en Angleterre que ses *Notes architecturales sur les églises d'Allemagne* (1835).

WHITE (Charles), officier et publiciste anglais, né le 16 janvier 1793, dans le Schropshire, fit ses études à Eton, entra très-jeune dans un régiment de la garde et fit, depuis 1809, les campagnes d'Espagne et de Portugal. A la prise de Ciudad-Rodrigo, il fut nommé capitaine; le duc de Wellington l'attacha, pendant le siége de Badajoz, à l'état-major général. Il revint en Angleterre vers la fin de 1812. Aide de camp du général Williams et plus tard du duc de Cambridge, qu'il accompagna en Hanovre, il se trouva, pendant le siége de Hambourg, dans le quartier général russe. Parvenu au grade de colonel, il fut mis en disponibilité en 1827; c'est alors qu'il commença ses travaux littéraires. Il publia d'abord un roman intitulé *Almacks revisited*, traduit en allemand sous le titre d'*Herbert Milton* (1828, 3 vol.), et, bientôt après, *le Page du roi* et *les Mariés non mariés*, qui ont eu aussi les honneurs de la traduction à l'étranger. *Le Châle de Cachemire* contient d'intéressantes descriptions de l'Inde, où son père fut longtemps gouverneur de Madras. En 1830, M. White prit une part active à la révolution de Belgique, et contribua, par ses démarches, à l'élection du prince Léopold, candidat de l'Angleterre. Il a écrit sur ces événements, dont il avait été acteur et témoin, *the Belgic revolution in* 1830 (Londres, 1835, 2 vol.) M. White est un des voyageurs anglais qui ont étudié la Turquie avec le plus de soin. Ses *Trois années à Constantinople* (3 vol.) ont eu deux éditions à Londres et une traduction allemande (Berlin, 1844-1845). Il a aussi publié, en 1853, dans le *Naval and military journal*, des resumés très-complets, en forme de tableaux, sur l'organisation des armées prussienne et russe. — Il est mort à Bruxelles en octobre 1861.

WHITTIER (John-Greenleaf), poëte américain, né en 1808, près de Haverhill (Massachussets), resta jusqu'à l'âge de dix-huit ans, dans la ferme de son père. En 1829, après deux ans d'études dans un collége, il alla à Boston, puis à Hartford (Connecticut), et devint rédacteur de diverses feuilles économiques et commerciales. En 1831, il débuta dans la littérature par un petit volume intitulé : *Legends of New-England* (Hartford, petit in-8), dont il donna comme la suite, seize ans plus tard, sous le titre : *the Supernaturalism in New-England* (New-York, 1847, in-12). Dans l'intervalle, exploitant toujours la riche matière que le surnaturel présente au conteur dans l'histoire des États de la Nouvelle-Angleterre, il publia un bon nombre de légendes poétiques du même genre, auquel se rattache encore son ouvrage intitulé : *Leaves from Margaret Smith's journal*, où il se plait à reproduire les mœurs, les coutumes, et jusqu'au langage des premiers colons du XVIIe siècle.

Secrétaire d'une grande société abolitionniste, M. Whittier, en 1836, dirigeait à Philadelphie un journal destiné à répandre ses principes d'émancipation. A cette même époque il publia ses *Voix de la liberté* (Voices of Freedom; Philadelphie, in-12). En 1840, il alla résider à Amesbury (Massachussets), d'où il envoya de nombreux articles au *National era* de Washington. En 1850, parurent ses études sur différents écrivains anglais et américains : *Old portraits and modern Sketches* et ses *Chants du travail* (Songs of Labor; Boston, in-12), où il célèbre les grandes conquêtes de la science et de l'industrie modernes. Un autre volume de poésies, *the Chapel of the hermits and other poems*, parut en 1853, et, l'année suivante, ses premières poésies furent réunies en un volume (*Poems*; Boston, 1854, gr. in-8 illustré). M. Whittier a encore donné *the Panorama and other poems* (Ibid., 1856, in-12), cité comme un de ses meilleurs écrits.

WICHERN (Jean-Henri), philanthrope allemand, né à Hambourg, le 21 avril 1808, étudia la théologie à Gœttingue et à Berlin (1830), puis se consacra tout entier au soulagement des misères sociales. Il commença par diriger, à Hambourg, une école libre du dimanche dans laquelle il donna l'instruction gratuite à quatre ou cinq cents élèves. Bientôt après, il prit part à l'établissement d'une maison de correction et de refuge, qui a servi, en partie, de modèle à notre colonie de Mettray (voy. DEMETZ) et aux institutions analogues fondées en Angleterre et en Hollande. Il organisa une *mission intérieure* dont le comité central se réunit au mois de septembre 1848. Cette société charitable, composée de protestants laïques, rivalisa de zèle et de dévouement avec les communautés religieuses de l'Église catholique. Elle obtint l'appui des Chambres prussiennes et le patronage du roi. Mais c'est surtout à M. Wichern que revient l'honneur des bonnes œuvres accomplies à son instigation et sous sa direction intelligente. Infatigable apôtre de la charité, il visita toutes les parties de l'Allemagne; à sa voix, s'élevèrent de toutes parts des sociétés et des asiles pour le soulagement et la moralisation des pauvres, des malades et des prisonniers. En 1849, il exposa ses principes sur l'exercice libre et actif de la charité chrétienne dans une brochure intitulée : *la Mission intérieure de l'Église évangélique allemande*. Les *Feuilles volantes de la maison Rauh* (Rauhes Haus), qu'il a publiées depuis 1844, sont un incessant appel aux sentiments les plus généreux. M. Wichern a reçu de l'université de Halle le titre de docteur en philosophie.

WICHMANN (Louis-Guillaume), sculpteur allemand, né à Potsdam, vers 1785, mort le 27 juin 1859. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

WICKLOW (William HOWARD, 4e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1788, à Dublin, descend de l'ancienne famille des ducs d'Howard. Il hérita en 1818 des titres de son père et fut élu, en 1820, membre à vie de la Chambre des Lords; il y vote avec le parti conservateur. Il est devenu lord-lieutenant du comté de Wicklow. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage (1816) avec la fille du marquis d'Abercorn, il a pour héritier son neveu William Howard, né en 1825.

WIDAL (N....) professeur et littérateur français, né en 1822, à Wintgenheim (Haut-Rhin), fit ses études au collége de Colmar, puis au lycée Charlemagne. Il devint, en 1847, suppléant de rhétorique dans cet établissement. Docteur ès-lettres en 1852, il fut chargé du cours de littérature ancienne à la Faculté des lettres d'Aix : il passa, en 1855, à celle de Poitiers, et, en 1859, à celle de Douai, où il devint professeur titulaire.

On a de lui : *Des divers caractères du misanthrope chez les écrivains anciens et modernes* (broch. in-8) ; *Dissertation sur le dialogue des orateurs de Tacite* (broch. in-8); *Études sur trois tragédies de Sénèque imitées d'Euripide* (1 vol. in-18) ; *Études littéraires et morales sur Homère* (1863, 2 vol. in-18). M. Vidal a aussi publié, sous le pseudonyme de Daniel Stauben : *Scènes de la vie juive en Alsace; Scènes du Ghetto; les Juifs de Bohême*, traduit de l'allemand, de Léopold Kumpert (1 vol. in-18.) *

WIED (Guillaume-*Hermann*-Charles DE), prince allemand reconnu comme altesse sérénissime par l'Autriche, la Prusse et le duché de Nassau, est né le 22 mai 1814. Le 24 avril 1836, il a succédé à son père Jean-Auguste-Charles, comme prince de Wied. Il est devenu lieutenant général au service de Prusse chef du 3ᵉ régiment de la landwehr, nᵒ 29. Marié de 20 juin 1842 à *Marie*-Wilhelmine, née princesse de Nassau, il a eu d'elle *Guillaume*, prince héréditaire, né le 22 août 1845, et deux autres enfants. La résidence ordinaire de sa famille est à Neuwied. — Il est mort en mars 1864.

WIELOPOLSKI (le comte Alexandre), marquis de GONZAGA-MYSZKOWSKI, homme politique polonais, né le 15 mars 1803, s'engagea, au début de sa carrière politique, dans le parti du prince Adam Czartoryski, et prit part au soulèvement de 1830. En 1831, le gouvernement insurrectionnel de Varsovie l'envoya, en qualité d'ambassadeur, à Londres, pour solliciter la médiation de l'Angleterre. Mais il échoua dans cette mission, et ne put même se faire reconnaître officiellement par le cabinet britannique. Au retour des Russes à Varsovie, il fut banni et passa plusieurs années à l'étranger. En 1846, lors des massacres de Gallicie, il publia, sous le titre de : *Lettres d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich*, un écrit qui produisit une vive sensation. Il conseillait à ses compatriotes de renoncer à toute tentative de délivrance par les armes, et de chercher à recouvrer leur puissance et leur liberté en s'unissant à la Russie et en faisant le sacrifice de leurs souvenirs nationaux.

Neuf ans plus tard, le marquis de Wielopolski rentra en Pologne et, persistant dans ses idées, malgré les nombreuses protestations qui les avaient accueillies, il fit entrer son fils aîné dans la garde impériale russe, se tint en dehors de toutes les tentatives du parti national, et refusa même de faire partie de la Société agricole où son absence fut remarquée. Cependant, au mois de février 1861, il présenta à cette société une pétition qu'elle rejeta à cause de son caractère politique, et en même temps parce qu'elle condamnait l'insurrection de 1831. Quelques jours après, à la suite des troubles du 27, il refusa de signer l'adresse envoyée à l'empereur Alexandre. Nommé alors directeur des cultes et de l'instruction publique, il fut d'abord assez bien accueilli ; mais diverses circonstances vinrent ruiner sa popularité. On lui attribua la dissolution de la Société agricole ; on s'irrita de deux discours adressés aux juifs et au clergé; puis, sur l'ordre du prince Gortschakoff, il ordonna aux gouverneurs civils de procéder à l'arrestation et au procès de tout ecclésiastique qui, par ses prédications ou par des cérémonies religieuses, aurait essayé d'exciter l'esprit public; enfin, après les massacres du 8 avril, qu'il avait, à la vérité, essayé de prévenir, il resta seul au pouvoir, ajoutant le ministère de la justice à ses précédentes attributions : cette conduite fit retomber sur lui toute la responsabilité des mesures de rigueur à cause desquelles ses collègues avaient donné leur démission.

Le marquis Wielopolski avait espéré obtenir quelques concessions libérales qui, en réconciliant la Pologne et la Russie, auraient répondu à ses anciens projets. Mais le prince Gortschakoff, qui était, disait-on, gagné à ces idées, mourut tout à coup (30 mai), et fut remplacé par le général Soukhozanett, qui engagea aussitôt la lutte avec les ministres du culte, et lui donna ainsi un caractère plus grave. Après avoir plusieurs fois donné sa démission sans pouvoir la faire accepter, M. Wielopolski partit pour Saint-Pétersbourg, et n'ayant point obtenu pour ses concitoyens des réformes satisfaisantes, fut officiellement relevé de ses fonctions (décembre 1861). Il ne resta pourtant pas inactif, et il paraît avoir contribué à fixer le choix du czar sur le grand-duc Constantin, comme gouverneur de la Pologne. Dans cette nouvelle combinaison, le marquis Wielopolski fut lui-même placé à la tête de l'administration civile, et, le 1ᵉʳ juillet 1862, il ouvrit en cette qualité les séances du conseil d'État à Varsovie. Sa modération, regardée comme une trahison par le parti révolutionnaire, souleva contre lui des haines qui ne reculèrent pas même devant l'assassinat, et le marquis échappa à plusieurs tentatives de meurtre, particulièrement le 7 août et le 15 août 1862. On a annoncé encore une tentative d'empoisonnement sur lui et sur sa famille au commencement de février 1863. Découragé par une situation politique qui ne faisait que s'aggraver, M. Wielopolski donna une seconde fois sa démission à la fin de septembre 1862. Persuadés qu'il ne désirait que des concessions insuffisantes, ses compatriotes ne lui témoignaient que de la méfiance; sa position n'était pas moins fausse auprès des Russes qui lui reprochaient son peu d'influence. — Son fils, M. Sigismond Wielopolski, a été nommé directeur de la commission de l'intérieur le 12 novembre 1862. *

WIENBARG (Ludolf), publiciste allemand, né en 1803, et fils d'un forgeron hollandais, étudia à Kiel et à Bonn. Après avoir débuté dans la carrière de l'enseignement par un cours d'esthétique et de littérature allemande, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein pour y publier, avec M. Gutzkow, la *Revue allemande*. Cet organe des idées libérales fut supprimé par la police, et M. Wienbarg dut se tenir quelque temps à l'écart. Appelé à Hambourg pour rédiger l'*Écho de la bourse*, il fut, jusqu'en 1847, un des collaborateurs les plus actifs du *Nouveau journal de Hambourg*, du *Mercure d'Altona* et des *Feuilles littéraires et critiques*. Il se préparait à partir pour l'Amérique lorsque les duchés de Schleswig-Holstein se soulevèrent contre le Danemark. Il s'enrôla dans le corps franc et fit, comme adjudant-major, la campagne de 1848. Après la défaite du parti allemand il se retira à Hambourg.

Journaliste érudit, M. Wienbarg s'est particulièrement occupé de critique. Ses *Campagnes esthétiques*, publiées à Hambourg en 1834, et dédiées à la jeune Allemagne, furent suivies, en 1835, d'*Études sur la littérature moderne*, et, en 1838, de *Considérations historiques sur l'ancienne langue et l'ancienne littérature allemandes*. En 1840, il fit paraître à Altona un volume de *Mélanges*. Il se montre, dans tous ces ouvrages, l'admirateur passionné et exclusif de Gœthe. Il a publié des observations très-intéressantes sur *la Hollande en 1831 et 1832* (Hambourg, 1833, 2 vol.) ; le *Journal d'Helgeland* (Hambourg, 1838); *le Défi au Danemark* (Hambourg, 1846) ; *les Campagnes de Schleswig-Holstein* (Kiel, 1850-1851, 2 vol.), *le Secret de la parole* (Kiel, 1852), etc.

WIERTZ (Antoine), célèbre peintre belge, né à Dinant, le 22 février 1806, termina ses études à l'Académie d'Anvers, sous Mathieu Van Brée, remporta le grand prix de peinture, fit le voyage de Rome, et, pendant son séjour dans cette ville, envoya à Anvers *un Patrocle*, toile homérique, dont les proportions effrayèrent, dit-on, les magistrats municipaux. M. Antoine Wiertz entra un des premiers dans la voie des artistes qui revenaient à Rubens, le maître national, et se posa tout d'abord comme un novateur. Convaincu que le commerce était mortel pour l'art, il prit l'héroïque résolution de ne vendre aucun de ses tableaux, faisant des portraits pour le pain quotidien et cherchant un atelier pour ses vastes toiles. Il ne put exécuter sa *Révolte des anges* qu'en déroulant peu à peu son canevas. Trois sujets de dimension moins grande lui firent alors plus d'honneur : *la Esmeralda, Quasimodo, l'Éducation de la Vierge*.

Cependant, les prétentions trop ouvertement avouées de M. Wiertz lui avaient attiré des ennemis et des envieux. Il leur répondit dans de petites feuilles volantes où la caricature commentait le texte, et peignit une charge hardie du plus ardent de ses adversaires, *don Quiblague*. En même temps, il exposait une *Carotte peinte au patientiotype*, offrait son *Patrocle* à celui qui démontrerait l'influence pernicieuse du journalisme sur les arts, envoyait au salon de Paris un tableau original de Rubens, et triomphait de le voir refusé par la commission; enfin, il courait Liége, Anvers, Bruxelles, se multipliant pour le service de sa cause. C'est la première période de la vie de M. Wiertz. Elle dura jusqu'en 1847.

Alors le peintre s'établit dans une grande usine abandonnée, et y exécuta son *Triomphe du Christ*, auquel applaudirent même ses adversaires. Puis il reprit *la Révolte des anges*, qui devint une de ses meilleures œuvres. Il eut part, dès lors, aux libéralités du gouvernement, et M. Rogier, le ministre de l'intérieur, fit construire, exprès pour lui et sur ses plans, un vaste atelier toujours ouvert au public. Il parvint, en outre, par un procédé dont il garda le secret, à réunir les avantages de la fresque et de la peinture sur toile. S'abandonnant dès lors à sa fécondité, il exécuta, soit de petits drames; *l'Inhumation précipitée, l'Enfant brûlé, le Suicide, les Trois visions d'une tête coupée, Faim, folie et crime:* soit des toiles satiriques : *la Liseuse de romans, Lilliput*; soit enfin des sujets plus hardis : *la Puissance humaine atteignant les astres*, et *le Dernier canon*.

Il faut encore citer : un second *Patrocle*, plus grand que nature : trois panneaux : *le Christ au tombeau, Satan* et *Ève*, figures de grandeur naturelle; *le Martyre de saint Denis* (dans une église de Hollande); *Nymphes et satyres au bain, Femme nue à sa toilette, la Jeune fille au rideau, la Belle Rosine, Vénus et Vulcain, la Fuite en Égypte, Une seconde après la mort, le Miroir du diable, Brigand faisant feu; l'Apothéose de la reine*, esquisse d'un grand tableau officiel; *Lutte homérique, les Choses du présent devant les hommes de l'avenir*; *l'Orgueil inspirant les grandes entreprises*, figure de seize pieds sur le mur extérieur de l'atelier de l'artiste; *le Sommeil de la Vierge* au crayon noir, et *Jeune fille au bain*, grisaille, etc.

M. Wiertz se propose, dit-on, de résumer un jour ses idées dans une *Grammaire de peinture*. Comme écrivain, il s'est déjà fait connaître par deux *Discours* dont on a beaucoup remarqué le style nerveux, ardent, original comme sa peinture, et dont l'un, l'*Éloge de Rubens*, lui valut le prix, proposé en 1840, par l'Académie des beaux-arts d'Anvers. L'autre, est une *Étude sur Mathieu Van Brée*, son maître. M. Antoine Wiertz a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 30 août 1840.

WIESELGREN (Pierre), critique et prédicateur suédois, né près de Wexiœ, le 1er octobre 1800, fit ses études à Lund, où il fut reçu docteur, en 1823, et où il devint répétiteur d'histoire littéraire, professeur adjoint d'esthétique (1824), puis bibliothécaire de l'université (1830). Mais il embrassa bientôt la carrière ecclésiastique, et fut nommé, en 1834, pasteur et doyen à Vesterstad (Scanie), d'où il passa avec les mêmes titres, à Helsinborg, en 1847. Adversaire zélé de l'ivrognerie, il parcourut la Suède, prêchant contre l'abus des liqueurs fortes, et fondant des sociétés de tempérance. Il a publié : *Histoire de la législation suédoise sur le brandevin* (Historik œfver svenska Brænvins-Lagstiftningen ; Lund, 1840), et plusieurs de ses sermons ont été traduits en allemand. Il a été un des fondateurs de l'Institut des missions, dont le siége est à Lund.

L'ouvrage principal de M. Wieselgren est une *Histoire des belles-lettres en Suède* (Sveriges skœna Litteratur; Lund, 1832-33, 3 vol. in-8; 2e édit., Upsal, 1846-49, 5 vol.). On cite ensuite : *Description du nouveau Smaland* (Ny Smalands Beskrifning ; Wexiœ, 1845-1847, 3 vol.) ; *le Droit d'aînesse chez les Scandinaves du Sud* (Syd skandy Fœrst-fœdslorœtt ; Upsal, 1846), etc. Il devint un des rédacteurs, et, depuis 1852, le directeur du grand *Dictionnaire biographique suédois* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenskmœn; 1835-1857, 23 vol. in-8, commencé par Palmblad. Il a édité *De la Gardiska archivet* (Lund, 1831-1843, 20 vol. in-8), recueil de documents tirés de la bibliothèque des comtes de La Gardie, à Lœberœd.

WIETERSHEIM (Édouard DE), homme politique et publiciste allemand, né en 1789, dans la forteresse de Luxembourg, fit son droit à Leipsick, entra au service du gouvernement saxon, et fit, comme officier, la campagne de 1813. Quoique les biens de sa famille fussent passés, en 1815, sous la domination prussienne, il resta en Saxe et y remplit d'importantes fonctions administratives. Au mois de juin 1840, il fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique. Il déploya, dans cette charge, une grande activité, fonda la caisse des pensions pour les veuves et les orphelins des instituteurs protestants, institua l'Académie royale des sciences, et réorganisa l'université de Leipsick. Il sortit du ministère, en 1848, et conserva quelque temps encore la direction des établissements artistiques. Mais, en 1853, il se retira complétement dans la vie privée. — Il est mort en avril 1865.

Les deux principaux écrits de M. Wietersheim sont : *la Démocratie* (die Demokratie; Leipsick, 1848) et *Étude sur l'histoire primitive de la nation allemande* (zur Vorgeschichte deutscher Nation ; Ibid., 1852).

WIGAND (Paul), historien allemand, né à Cassel, le 10 août 1786, étudia l'histoire et le droit à Marbourg, et rédigea quelque temps le journal politique de Cassel, dont son père avait le privilége. Nommé juge de paix, à Hœxter, par le gouvernement de Westphalie, il publia un *Manuel du juge de paix* (Handbuch für Friedensrichter; Gottembourg, 1813). Après la chute de l'Empire français, il se consacra tout entier aux études historiques. En 1819, parut son *Histoire de l'abbaye princière de Corbie* (Geschichte des gefürsteten Reichsabtei Korvei). L'année suivante, il fut appelé à Pyrmont, puis à Berlin, par le chan-

celier d'État Hardenberg, qui le chargea de mettre en ordre les archives prussiennes. En 1824, il fonda la Société des antiquaires de Westphalie, avec le recueil de ses *Archives historiques et archéologiques* (Hamm, 1826-27; Lemgo, 1828-38). En 1833, il fut nommé directeur de la justice à Wetzlar, et fit partie, en 1839, de la commission chargée par la diète germanique de rechercher et de mettre en ordre les archives de l'ancienne Chambre impériale. Depuis 1848, il vécut dans la retraite.

M. Paul Wigand a encore fait paraître divers traités de droit historique : *le Droit féodal de Westphalie* (das Femgericht W.; Hamm. 1825); *les Services* (die Dienste; Ibid., 1828); *la Possession des biens de Corbie* (der Korveische Güterbesitz; Lemgo, 1831); *le Droit provincial des principautés de Paderborn et de Corbie* (die Provinzialrechte der F., etc.; Leipsick, 1832, 3 vol.); *le Droit provincial de la principauté de Minden, des comtés de Ravensberg et de Rietberg, de la souveraineté de Rheda et du bailliage de Reckenberg* (die Prov.... des Fürst.; Ibid., 1834, 2 vol.); *Faits remarquables* (Denkwürdigkeiten; Ibid., 1854), contenant des documents intéressants sur l'histoire politique et judiciaire de l'Allemagne.

WIKSTROEM (Jean-Emmanuel), botaniste suédois, né à Wenesborg, le 1er novembre 1789, mort le 3 mai 1856. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

On cite spécialement ses *Rapports annuels sur les travaux et les ouvrages relatifs à la botanique de 1820 à 1850* (Arsberættelser om botaniska Arbeten och Upptåkter; Stockholm, 1821-1854, 24 vol. in-8), traduits en allemand dans les *Jahresberichte des K. Schwedischen Akademie der Wissenschaften* (Bonn, 1826-47, tom. I-XV). Parmi ses autres écrits on doit citer : *Dissertatio de Daphne* (Upsal, 1817); *Conspectus litteraturæ botanicæ in Suecia ab antiquissimis temporibus*, etc. (Stockholm, 1831); *État des environs de Stockholm* (Œfversigt af Stockholmstraktens Naturbeskaffenhet), formant l'introduction de *Stockholms Flora* (1839, 1re partie), etc.

WILBERFORCE (Samuel), prélat anglais, né en 1805, est le troisième fils du célèbre philanthrope de ce nom, qui plaida avec tant d'éloquence l'émancipation des nègres esclaves. Élevé au collège d'Oriel à Oxford, il entra dans les ordres, et, après avoir été recteur à Brightstone et à Alverstoke, il devint chapelain du prince Albert. Il venait de recevoir le diplôme de docteur en théologie de l'université d'Oxford, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat de cette ville (1845), dignité qui lui conféra, de plein droit, le titre de chancelier de l'ordre de la Jarretière. Ce prélat a écrit divers ouvrages religieux, tels que : *Agathos*, *Eucharistica*, *Tablettes d'un pasteur de campagne*, *l'Ile des Roches*, etc., et plusieurs volumes de *Sermons* prononcés à Oxford ou devant la reine. Il a la réputation d'un homme bon et d'un esprit élevé. Il s'est abstenu dans les dernières querelles de l'Église anglicane.

WILBERFORCE (Robert-Isaac), théologien, anglais, frère du précédent, né en 1800, mort le 3 février 1857 à Albano (États romains). — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WILD (François), chanteur allemand, né en 1792, à Hollabrunn (Autriche), et remarqué de bonne heure pour la beauté de sa voix, chanta, pendant plusieurs années, dans la chapelle de la cour de Vienne et dans celle du prince Esterhazy, débuta, en 1811, sur un des théâtres de la capitale, et obtint, dès 1813, la place de premier ténor du grand Opéra impérial. En 1817, il passa au théâtre de Darmstadt, où sa réputation devint telle, que le gouvernement autrichien demanda formellement son extradition pour le rendre au public de Vienne. La cour de Darmstadt en fit presque une affaire d'État, refusa très-énergiquement, et garda encore pendant plusieurs années son chanteur. En 1826, M. Wild vint à Paris, où il eut de grands succès au Théâtre-Italien. Après avoir passé quelque temps à Cassel, il revint, en 1830, à Vienne, où le public lui fit un accueil, que l'on a qualifié de véritablement fanatique. Il se soutint, pendant de longues années encore, à la hauteur de sa réputation et ne rentra dans la vie privée qu'en 1848. Il passe pour un des chanteurs les mieux doués que l'Allemagne ait possédés. Sa méthode était excellente, et sa voix, d'un timbre admirable, avait une force et une étendue extraordinaire; mais son jeu n'était pas toujours à la hauteur des qualités de son chant.

WILDA (Guillaume-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Altona, le 17 août 1800, mort le 9 août 1856. — Voyez les deux premières éditions du *Dictionnaire*.

WILH (Luduvig), poëte allemand, est né le 24 octobre 1807, à Wevelinghoven, près de Dusseldorf (Prusse rhénane), d'une famille israélite. Destiné aux études sacrées, il étudia d'abord le Talmud à Crefeld, mais il ne tarda pas à céder à son désir d'instruction, et il alla à Cologne, au collége protestant de Frédéric Guillaume, apprendre les lettres grecques et latines. Il prit ensuite ses grades universitaires à Borm et à Munich, pour se livrer au professorat, mais sa qualité de juif l'écarta de cette carrière, malgré la protection de l'archevêque de Cologne qui lui portait un vif intérêt. Il alla alors à Francfort, s'y lia avec M. Gutzkow, et publia ses premières poésies dans le *Phénix*. Après un voyage à Londres et à Paris, il retourna seconder M. Gutzkow dans la rédaction du *Télégraphe* de la jeune Allemagne, puis il dirigea pendant dix-huit mois une institution et publia l'*Annuaire artistique et littéraire*. En 1848, collaborateur d'un journal politique à Paderborn, il fut condamné lors du triomphe de la réaction à un an de forteresse, qu'il évita en passant en France, où il entra dans l'Université comme professeur de langue allemande.

On cite encore de M. Wilh, sans compter de nombreux articles de journaux : *les Hirondelles* (Manheim, 1847, 2e édit. Paris, 1860); *le Mendiant pour la Pologne*, poésies allemandes et françaises (Paris, 1864, in-8); *le Pays bleu* (Paris, 1865, in-18), etc.

WILIBALD-ALEXIS. Voy. HAERING.

WILKES (Charles), marin et voyageur américain, né en 1805, dans l'état de New-York, était déjà connu dans la marine par sa science et son esprit d'investigation, lorsqu'il reçut, en 1838, du gouvernement des États-Unis, le commandement d'une expédition destinée à explorer le littoral des océans Pacifique et Austral. Il avait alors le grade de capitaine. On lui donna deux sloops de guerre, un brick et deux tenders. Parti, le 18 août 1838, il doubla le cap Horn, parcourut la Polynésie, Van Diémen et l'Australie, s'avança jusqu'au 61e degré de latitude sud, où il resta plusieurs jours enfermé dans les glaces, visita ensuite les îles Fidji, Sandwich, Bornéo, et rentra le 10 juin 1842, à New-York, après avoir mouillé à Singapore et au cap de Bonne-

Espérance. Il a raconté lui-même cette expédition mémorable, si fertile en observations utiles, dans un ouvrage sobrement écrit : *Relation du voyage d'exploration parti des États-Unis durant les années* 1838-1842 (Narrative of the United-States' exploring expedition; New-York, 1845, 5 vol. in-8). En 1848, la Société géographique de Londres lui décerna la médaille d'or. On a aussi de cet officier : *Amérique occidentale* (Western America; Philadelphie, 1849), renfermant de nombreux détails de statistique et de géographie sur la Californie et l'Oregon, et accompagné de cartes soigneusement dressées.

Le nom de M. Charles Wilkes eut, en 1861, un grand retentissement dans toute l'Europe, par suite de l'affaire du *Trent*. Au service des fédéraux, commandant la frégate *le San-Jacinto*, il enleva, le 8 novembre, à bord du bâteau-poste anglais, *le Trent*, MM. Masson et Slidell, commissaires des États confédérés envoyés en Europe. Cet acte qui faillit amener une rupture ouverte entre les États-Unis et l'Angleterre, M. Wilkes déclara l'avoir accompli sous sa propre responsabilité. L'année suivante, il fut nommé commandant d'une escadre chargée de croiser dans la mer des Antilles et de bloquer les ports du Sud (30 septembre 1862). Il fut presque aussitôt appelé à protéger Washington avec ses canonnières. En 1863, M. Wilkes, ayant le titre d'amiral, exécutait avec une grande rigueur la croisière du golfe du Mexique et excitait encore les réclamations de l'amirauté anglaise. En mars 1864, son nom fut aussi mêlé à l'affaire de *l'Alabama*.

WILLARD (Emma Hart mistress), femme de lettres américaine, née à New-Berlin (Connecticut), en février 1787, est la fille de Samuel Hart, auteur de plusieurs ouvrages pour les enfants. Elle a travaillé elle-même toute sa vie, avec persévérance, à développer et à répandre l'éducation aux États-Unis, surtout parmi les femmes. Après avoir présidé plusieurs académies enseignantes, elle se mit à la tête d'un institut à Middlebury (Vermont), où elle épousa, en 1809, le docteur John Willard. En 1821, elle fonda à Troy (État de New-York) un établissement longtemps célèbre sous le nom de *Troy female seminary*, et destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. En 1838, elle s'est retirée à Hartford (Connecticut).

A part un *Voyage en Europe* (1830), les écrits de mistress Willard sont des manuels elementaires, simples, précis, instructifs et qui ont été généralement adoptés dans les écoles des États-Unis : *Manual of American history; a Treatise on ancient geography*, etc.; *Traité sur les puissances motrices qui produisent la circulation du sang* (A Treatise on the motive Powers which, etc., 1846); *Derniers feuillets de l'histoire d'Amérique*, comprenant l'histoire de la guerre du Mexique et de la Californie (Last Leaves of American History, etc., New-York, 1849). On a aussi d'elle un petit volume de *Poésies* (1830) et des brochures sur l'éducation des femmes.

WILLEMS (Florent), peintre belge, né à Liége, vers 1812, étudia d'abord à l'Académie de Malines, et s'inspira, dans ses premiers tableaux, du genre des anciens maîtres hollandais. Venu en France, en 1839, il s'est dès lors fixé à Paris, et a fréquemment exposé des sujets qui se rapprochent du style moderne et familier. Nous citerons de cet artiste, soit avant, soit depuis son séjour en France : *les Arbalétriers, Huguenots après la Saint-Barthélemy, l'Après-dîner sous Louis XV, Une Conversation, Une partie de musique* (1837-1844); *la Visite à la nourrice* (1845); *Une Vente de tableaux à Anvers en* 1660 (1853); *Une boutique d'autrefois, Coquetterie, l'Heure du duel*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite, J'y étais...! le Choix de la nuance, les Adieux* (1857); *Au Roi!* ayant appartenu au duc de Morny (1861); *la Veuve, la Présentation du futur*, appartenant à M. H. des Van Donckt de Bruxelles (1863) *l'Accouchée, la Sortie* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, et une 1re en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1853. M. Fl. Willems a été promu officier le 9 août 1864.

WILLENT (Joseph), musicien français, né à Douai (Nord), le 6 décembre 1809, remporta les premiers prix à l'École de musique de Douai, fut admis au Conservatoire de Paris, et obtint, au concours de 1826, la première place dans le cours de basson. Sous la direction de Reicha et de M. Fétis, il acquit aussi de solides connaissances dans la science de la composition. En 1827, il fut engagé, comme premier basson, au théâtre du roi à Londres et, en 1831, à l'Opéra-Italien de Paris. Puis il se mit à voyager, épousa, à New-York, une fille de Marco Bordogni, et donna avec elle des concerts dans les grandes villes de l'Europe. Après sept ans de cette vie nomade, il alla remplacer Borini au Conservatoire de Bruxelles (1841). Cet artiste a publié des œuvres remarquées pour la mélodie et les effets d'instrumentation : une *Symphonie concertante*, des *Fantaisies*, une *Méthode complète pour le basson*. Il a fait représenter à Bruxelles *le Moine*, opéra-comique en un acte (1844).

WILLIAMS (William Fenwick), général anglais, né en 1800 à Annapolis (Nouvelle Écosse), se destina de bonne heure à la carrière militaire. Entré, en 1825, dans l'artillerie, il atteignit en 1840, le grade de capitaine, et passa, à cette époque, au service de la Turquie. Ayant été envoyé à Erzeroum, il prit part avec les plénipotentiaires turcs et persans, aux conferences qui préparèrent le traité de paix conclu, en 1847, dans cette ville, et fut promu lieutenant-colonel. En 1848, il concourut en sa qualité de commissaire anglais, à la délimitation exacte des frontières de la Turquie et de la Perse, et reçut, pour prix de ses services, la décoration du Bain. Dès 1854, il fut attaché à l'état-major de lord Raglan, à qui sa connaissance de l'Orient fut extrêmement utile, suivit les premières opérations de l'armée et fut, en l'espace de quelques mois, nommé colonel et général-major.

En 1855, le général Williams rallia l'armée turque qui guerroyait, avec des chances diverses, sur les frontières de l'Anatolie, et s'enferma dans Kars, dont le commandement lui fut donné. La glorieuse victoire, gagnée le 8 septembre sur Mourawief, qui avait investi cette place depuis quatre mois, mit pour la première fois en relief ses qualités stratégiques : elle lui valut, de la part du sultan, le titre de *mouchir*, qui équivaut en Turquie à celui de général en chef. Mais les Russes, un moment découragés, revinrent avec des renforts, et le blocus de Kars fut repris avec plus de vigueur. La garnison, réduite de jour en jour, fut bientôt en proie aux horreurs de la famine; beaucoup de soldats périrent d'inanition, la viande de cheval fut réservée pour les blessés, un chat ou un chien était acheté cent piastres. Le 14 novembre, Mourawief somma le général anglais de se rendre, et celui-ci, après avoir acquis la conviction qu'il n'avait aucun secours à attendre de Sélim-pacha, qui campait sous les murs d'Erzeroum, capitula sans conditions le 24. Neuf pachas et ce qui restait de la garnison tom-

bèrent au pouvoir du vainqueur. Quant au général Williams, il fut conduit à Saint-Pétersbourg, et, à l'issu de la guerre, put regagner son pays, où il fut accueilli avec de grandes démonstrations d'enthousiasme. Il reçut le commandement de l'arsenal de Woolwich et fut élu membre de la Chambre des Communes (juillet 1856). A son passage à Paris, au mois de juin, il eut une entrevue particulière avec l'empereur des Français, qui lui remit la croix de grand officier de la Légion d'honneur. En 1859, le général Williams fut promu lieutenant général et chargé du commandement des troupes anglaises au Canada.

WILLIS (Nathaniel-Parker), célèbre et fécond écrivain américain, né à Portland (État du Maine), le 20 janvier 1807, fit ses classes à Boston, écrivit au collége plusieurs pièces de vers, réunies, en 1823, sous le titre de *Scripture sketches*, et prit ses grades universitaires à Yale, en 1827. Aussitôt après, il reçut de M. Goodrich la direction de deux recueils périodiques fondés par lui : *the Legendary* et *the Token*. En 1828, il créa *l'American monthly magazine*, en céda, deux années plus tard, la propriété au *Mirror* de New-York et se rendit à Paris, où M. Rives, ministre des États-Unis, l'attacha au personnel de sa légation. Puis il se mit à parcourir la France, l'Italie, la Grèce et l'Orient, séjourna deux ans en Angleterre et épousa, en 1835, la fille d'un commissaire général de Woolwich. Il a écrit, avec beaucoup de vivacité, le récit de ses aventures de touriste, sous le titre de *Coups de pinceau en voyage* (Pencillings by thy way, 1835, inséré d'abord dans le *Mirror*) et sous celui de *Désirs d'aventure* (Inklings of adventure, 1836, imprimé par un magazine de Londres).

Revenu dans son pays, M. Willis acheta des terres dans la vallée de la Susquehanna et mena la vie d'un fermier. Le seul livre sorti de sa plume, à cette époque, est une collection de *Lettres écrites sous un pont* (Letters from under a bridge). Forcé par la faillite de son éditeur d'abandonner sa retraite, il vint, en 1839, à New-York et y fonda, avec le docteur Porter, *le Corsaire*, journal hebdomadaire. Il passa une seconde fois en Angleterre, où il fit paraître *Flâneries de voyage* (Loiterings of travel; Londres, 1839, 2 vol.), mélange de vers, de critiques, d'essais et de nouvelles; et *Deux manières de mourir pour un mari* (Tow ways of dying for a husband; Ibid., 1840), titre bizarre qui comprend les deux drames de *Bianca Visconti* et de *Tortesa l'usurier*. A son retour, il s'associa avec M. Morris (voy. ce nom), pour fonder l'*Evening mirror* (1843), feuille quotidienne, qui s'appela plus tard *the Home Journal*. Il visita, l'année suivante, une dernière fois le continent, devint attaché de la légation de Berlin et se remaria, en 1846. Il n'a plus depuis interrompu le cours de ses travaux littéraires.

M. Willis est peut-être le plus infatigable et le plus varié des écrivains de l'Amérique; il appartient à ce que ses compatriotes appellent l'école vénitienne, c'est-à-dire que, se préoccupant moins de la pensée que de la forme, il cherche surtout l'effet, l'original, l'imprévu, le pittoresque, les contrastes ou les images du style. Comme M. Alexandre Dumas, avec lequel il a certains points de ressemblance, il dépense beaucoup d'esprit et de verve dans une multitude d'œuvres qui n'ont qu'un succès éphémère. Poëte, philosophe, voyageur, critique, journaliste, romancier, auteur dramatique, il a traité sans peine tous les genres, mais sans obtenir une grande supériorité dans aucun; ses impressions de voyage restent jusqu'ici son meilleur titre à la célébrité.

Nous citerons encore de lui : *Lettres de la campagne* (Rural letters); *les Gens que j'ai vus* (People I have met); *la Vie en zigzags* (Life here and there); *Poésies* (Poems; 1840, in-8); *Coups de plume sincères* (Dashes at life whith a free pencil; 1844, 3 vol.); *Hurrygraphs* (1851), portraits, descriptions et scènes de mœurs contemporaines; *Une Croisière d'été dans la Méditerranée* (a Summer cruise in the Mediterranean) et *Excursion de santé au tropique* (Health trip to the Tropics; 1853); *Personnages et lieux célèbres* (Famous persons and famous places; 1854), etc. Une édition de ses œuvres complètes a été commencée, en 1855, à New-York. On a traduit en français de M. Willis : *l'Amérique pittoresque* (2 vol.) et *le Canada pittoresque* (2 vol.), ouvrages à gravures.

WILLISEN (Guillaume DE), général prussien, né à Strasfurth, dans le duché de Magdebourg, en 1790, entra, à quinze ans, au service de la Prusse et fit, contre la France, la campagne de 1806. Après la paix de Tilsitt, il quitta l'armée, et se rendit à Halle pour y compléter ses études. En 1809, il fut compris dans le contingent militaire du nouveau royaume de Westphalie; mais il refusa de servir un prince étranger, et, par patriotisme, se fit réfractaire. Arrêté par la police du roi Jérôme, il parvint à s'échapper et se réfugia en Autriche. Là, il s'engagea dans un corps franc, et combattit contre les Français en Tyrol et en Italie. Au mois de juin 1811, il rentra dans l'armée prussienne. Pendant les campagnes de 1813, de 1814 et de 1815, il fut attaché, comme officier, à l'état-major de Blücher.

La guerre terminée, il fut chargé d'enseigner aux élèves de l'École militaire l'histoire et la stratégie. En 1831, il fit paraître, dans *la Feuille militaire hebdomadaire*, quelques articles sur la guerre de Pologne. Ses sympathies, peu déguisées pour la cause de l'indépendance, lui attirèrent une disgrâce de la part du gouvernement prussien, qui était loin de désavouer l'ambition moscovite. Mais il rentra bientôt en faveur. En 1840, il obtint le grade de colonel et fut nommé chef de l'état-major général du cinquième corps d'armée; en 1845, il devint général-major, et prit le commandement d'une brigade à Breslau.

Les événements de 1848 semblèrent ouvrir une vaste carrière à son activité. Lorsqu'après la révolution de Berlin, un grand mouvement national, dirigé par Miéroslawski, éclata dans la province de Posen, le roi Frédéric-Guillaume IV, afin de prévenir une insurrection redoutable, prit le parti de promettre à ses sujets polonais une constitution particulière, et le général Willisen, qui connaissait à fond la situation de la Pologne, fut envoyé à Posen avec de pleins pouvoirs pour réorganiser le grand-duché. C'était une mission délicate et difficile; M. Willisen y apporta trop de modération et d'impartialité pour ne pas soulever contre lui les colères des officiers allemands placés sous ses ordres; il fut accusé de connivence avec les révolutionnaires polonais, dénoncé au gouvernement et révoqué de ses fonctions. Il partit avec un congé pour la France, passa quelque temps à Paris, et, de là, se rendit en Italie. Il assista comme simple spectateur, à la fin de la guerre entre l'Autriche et le Piémont, et vit la prise de Malghera. En 1849, ne prévoyant pas de terme à sa disgrâce, il demanda sa retraite. Sur ces entrefaites, le gouvernement des duchés de Schleswig-Holstein, révoltés contre le Danemark, lui offrit le commandement d'une armée, laissée sans chef par le rappel du général prussien de Bonin. Willisen accepta la proposition qui lui était faite au nom de la nationalité allemande; mais ses opérations furent mal-

heureuses. Elles se terminèrent par la reddition d'Idstedt et par un échec à Friederichstadt. En butte à de vifs reproches, il donna sa démission et rentra dans la vie privée. Il en sortit pour accomplir quelques missions, l'une auprès de l'empereur des Français, en 1861, l'autre en 1862, auprès du prince électeur de Cassel. A la fin de cette dernière année, il fut nommé ambassadeur de Prusse à Turin.

Le général Willisen a écrit plusieurs ouvrages ; le plus important est sa *Théorie de la grande guerre appliquée à la campagne de* 1831 *et à la campagne d'Italie de* 1848 (Théorie des grossen Kriegs, etc., 3 vol. ; Berlin, 1840-1850). Il faut citer aussi ses *Actes et remarques sur ma mission dans le grand-duché de Posen au printemps de* 1848 (Acten und Bemerkungen über meine Sendung nach, etc. ; Kiel, 1850).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général belge, né à Luxembourg, le 29 novembre 1790, mort à la Haye, le 28 janvier 1858. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

WILLMORE (James Tibbits), graveur anglais, né à Handsworth (comté de Stafford), le 15 septembre 1805, s'est surtout attaché à reproduire William Turner, le peintre dont il a le plus étudié la manière. Nous citerons quelques-unes de ses plus belles planches: *Mercure et Argus, l'Ancienne Italie, le Temple de Minerve, le Vieux téméraire*, toutes quatre d'après Turner ; *le Passage du pont*, d'après Landseer ; *Vent contre marée*, d'après Stanfield. Ses plus récentes productions sont : *la Moisson dans les montagnes d'Écosse*, d'après Landseer, et *la Branche d'or*, d'après Turner. La plupart de ces gravures ont été exposées à Paris en 1855. M. Willmore a été élu, en 1843, associé de l'Académie des beaux-arts de Londres. — Il est mort en avril 1863.

WILLOUGHBY DE BROKE (Robert-John Verney, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Lighthorne (comté de Warwich), appartient à une branche cadette des Willoughby d'Eresby, élevée, en 1492, à la pairie. Fils d'un ecclésiastique nommé Barnard, il changea de nom en prenant, en 1852, la place de son oncle maternel à la Chambre des Lords. — Il est mort le 5 juin 1862. En 1842, il avait épousé une fille du général Taylor; il a eu sept enfants, dont l'aîné, Henri Verney, né en 1844, à Kineton, lui a succédé comme 10e baron Willoughby.

WILLOUGHBY D'ERESBY (Pierre-Robert Drummond Willoughby, 19e baron), pair d'Angleterre, né en 1782, à Londres, descend, par les femmes, d'une famille élevée, en 1313, à la pairie héréditaire. Nommé conseiller privé, en 1821, il entra, à la mort de sa mère (1828), à la Chambre des Lords, où il s'associa aux actes du parti conservateur. Il est devenu lord-lieutenant du comté de Carnarvon. De son mariage avec la fille de lord Perth (1807), il a eu deux enfants, dont l'aîné, Albéric Willoughby, né en 1821, à Londres, est devenu, en 1849, député-lieutenant du comté de Lincoln.

WILLS (William-Henry), journaliste anglais, né à Plymouth, le 13 janvier 1810, entra de bonne heure dans la carrière du journalisme politique et littéraire, et se distingua parmi ses confrères par la variété des connaissances et par l'élévation d'esprit. Il est beau-frère de MM. Chambers, les célèbres éditeurs d'Édimbourg, qui lui ont souvent confié la direction de leurs publications, livres ou journaux. Après avoir fait partie de la première rédaction du *Punch*, il fut appelé en 1847, au *Daily news*, puis il rejoignit en 1850 M. Ch. Dickens au recueil périodique des *Entretiens familiers* (Household words), dont il fut à la fois directeur et collaborateur. — Il est mort en février 1865.

WILSON (sir Robert-Thomas), général anglais, né à Londres, en 1777, mort en avril 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

WILSON (sir John), général anglais, né en 1782, mort le 21 juin 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire.*

WILSON (Horace Hayman), orientaliste anglais, né vers 1789, étudia la médecine et la chimie, entra, en 1808, au service de la Compagnie des Indes, et profita de son séjour à Calcutta pour apprendre le sanscrit. En 1813, il publia une traduction libre en vers anglais du poëme de Kalidasa, *Megha-dûta.* L'ouvrage qui fonda sa réputation comme orientaliste, fut son *Dictionnaire sanscrit* (Sanskrit Dictionary ; Calcutta, 1819 ; 2e édition, 1832). En 1820, la Compagnie des Indes le chargea de réorganiser les anciennes écoles de Bénarès. C'est dans cette ville qu'il publia, sous le titre de *Théâtre indou*, la traduction de six drames complets et l'analyse de vingt-trois autres pièces (Calcutta, 1826-27, 3 vol. ; Londres, 1835, 2 vol.). Après avoir recueilli, comme secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, un grand nombre de documents intéressants, particulièrement sur l'histoire de Cachemire et sur les différentes sectes religieuses de l'Inde, il revint en Europe en 1832, et fut nommé professeur de sanscrit à l'université d'Oxford. Il a été élu associé étranger de l'Institut de France. — Il est mort en mai 1860.

M. Wilson s'est distingué entre les orientalistes par l'influence pratique qu'il a exercée dans l'Hindoustan en faveur des indigènes. Il a réveillé chez eux le goût de leur propre langue et de leur propre littérature. Adversaire intelligent du parti qui veut l'assimilation complète des Indiens avec leurs dominateurs, il s'est opposé à la prédominance exclusive de la langue, des mœurs et des habitudes anglaises. Mais, tout en soutenant les droits de la race conquise, il s'efforçait de lui faire accepter les bienfaits de la civilisation européenne. Son rôle fut celui d'un conciliateur.

Depuis son retour en Angleterre, il a publié la traduction du *Sankya-kârika* (Londres, 1838), la traduction du *Wishnu purâna* (1840), un recueil de nouvelles, *Daça-kumâra-carita* (1845), une *Grammaire sanscrite* (Sanskrit Grammar; Londres, 1847), et la traduction d'une partie du *Rigveda* (Londres, 1850, livre I). En même temps, il insérait dans l'*Ariana antiqua* (1842) et dans le *Journal de la Société asiatique* des recherches curieuses sur l'histoire de l'Orient. Son *Histoire de l'Inde anglaise de* 1805 *à* 1835 (History of British India, etc. ; Londres, 1846, 2 vol.) est un ouvrage très-important. Il a encore donné un vocabulaire de termes de droit, d'administration, etc., en usage dans l'Inde.

WILSON (James), économiste anglais, né en 1805, à Harwick (Écosse), fut destiné dès sa jeunesse au commerce par son frère, fabricant lui-même et membre de la Société des Amis (quakers), et fonda une manufacture de chapeaux ; n'ayant pas réussi, il quitta sa ville natale pour aller à Newcastle tenter sans plus de succès la fortune. Il se fixa à Londres et s'y livra à l'étude de l'économie politique. Attiré par les doctrines hardies de l'école de Manchester, il prit

une part importante à l'agitation organisée contre les vieilles lois céréales et fit dans les districts manufacturiers plusieurs campagnes en faveur de la ligue. Il a écrit d'après les principes de Cobden : *Influence des lois sur les céréales* (Influence of the cornlaws, 1839) ; *Variations de la circulation monétaire, du commerce et des manufactures* (Fluctuation of currency, commerce and manufactures, 1840); *le Revenu* (the Revenue, 1841), critique très-vive de l'exposé financier du chancelier de l'Échiquier. En 1843, il fit paraître l'*Economist*, revue qu'il a dirigée avec distinction. La plupart des articles qu'il y inséra, de 1845 à 1847, ont été réimprimés sous ce titre : *le Capital, la circulation monétaire et le système des banques* (Capital, currency and banking; 1847, in-8).

Aux élections générales de 1847, M. Wilson devint, grâce au concours du parti libéral, député du bourg de Westbury ; ses premiers discours sur la crise commerciale et la motion de George Bentinck, relative au sucre des colonies, lui assurèrent à la Chambre une grande autorité et furent cause de sa nomination au poste de secrétaire du bureau des Indes (mai 1848), qu'il garda jusqu'à la chute des whigs en 1852. Réélu à cette époque, il fut rappelé dans l'administration par lord Aberdeen, qui lui donna les fonctions importantes de secrétaire de la Trésorerie ; il les a conservées sous le ministère de lord Palmerston. M. Wilson a été élu associé étranger de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques). — Il est mort au mois de septembre 1860.

WILTON (Thomas Egerton, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, est le frère puîné du présent marquis de Westminster. Élevé à l'université d'Oxford, il hérita, en 1814, de la pairie de son grand-père maternel et prit place à la Chambre haute parmi les conservateurs. Sous le ministère de sir Robert Peel (1835), il remplit la charge de grand maître à la cour du roi, et fit partie du Conseil privé. En 1842, il fut chargé de porter au roi de Saxe les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de lord Derby (1821), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Edward-Holland-Grey-Grosvenor, vicomte Grey de Wilton, né en 1833, officier aux gardes, s'est retiré en 1859 et est devenu représentant de Weymouth à la Chambre des Communes.

WIMPFFEN (Emmanuel-Félix de), général français, né vers 1807, devint capitaine en 1840, chef de bataillon aux tirailleurs algériens en 1847 et colonel du même régiment en août 1853 ; employé en Crimée, il fut fait général de brigade le 17 mars 1855, attaché à la garde impériale, et fit avec distinction la campagne d'Italie en 1859. Il fut promu général de division le 5 juin de la même année. Le général de Wimpffen commandait en 1860 une division d'infanterie à Lyon. Promu, le 21 août 1854, commandeur de la Légion d'honneur, il a été nommé grand officier le 12 août 1861.

WIMPFFEN (François-Émile-Laurent-Hermann de), général autrichien, né à Prague, le 2 avril 1797, entra au service comme sous-lieutenant en 1813, fit les campagnes de 1813 et 1814, dans la grande armée des alliés, et celle de 1815 en Italie, sous Frimont. Capitaine en 1822, major l'année suivante, il devint, en 1833, colonel commandant le régiment grand-duc de Bade. Major général et brigadier en garnison à Trieste en 1838, il fut chargé, en 1846, avec le grade de lieutenant feld-maréchal, d'une division du 2e corps de l'armée d'Italie. Il fit avec elle la campagne de 1848, se distingua à Vicence et fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse à la bataille de Custozza. Après l'armistice conclu avec le Piémont, il fut chargé du commandement du corps autrichien envoyé dans les États de l'Église ; c'est lui qui prit Ancône et bombarda Bologne. En octobre 1849, il devint gouverneur civil et militaire de Trieste et des côtes de l'Adriatique. La marine autrichienne lui est en partie redevable de sa prospérité actuelle. Promu au grade de feld-maréchal, il a reçu, en 1854, le commandement du premier corps de l'armée autrichienne.

WINCHESTER (John Paulet, 14e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1801, à Amport-House, descend d'une ancienne et illustre famille élevée en 1539 à la pairie héréditaire. Il servit quelque temps dans les hussards et se retira avec le grade de lieutenant-colonel. En 1843, il a pris la place de son père à la Chambre des Lords et siége dans les rangs du parti libéral. Il a rang de *premier marquis* d'Angleterre. En 1852, il est devenu lord-lieutenant de Hands. En 1855, il a épousé une fille de lord Rokeby, et a pour héritier son fils Auguste-John-Henry Beaumont, comte de Wiltshire, né en 1858.

WINCHILSEA (George-James Finch Hatton, 11e comte de), pair d'Angleterre, né en 1815, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1623 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Maidstone, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1858, la place de son père à la Chambre des Lords. Il a représenté de 1837 à 1847 Northampton à la Chambre des Communes ; marié en 1846 à une fille du marquis d'Anglesey, il a pour héritier son fils George-William Heneage, vicomte Maidstone, né en 1852.

WINDHAM (Charles Ash), général anglais, né à Norfolk, en 1810, est le quatrième fils du vice-amiral de ce nom. Entré en 1826 aux *coldstream-guards* en qualité d'enseigne, il y acquit la plupart de ses grades supérieurs et n'eut aucune occasion de se distinguer avant la dernière guerre d'Orient. Sans jamais quitter la garnison de Londres, qui est affectée spécialement aux gardes, il devint tour à tour capitaine (1833), major et lieutenant-colonel (1846), et colonel (juin 1854). Lors de l'expédition de Crimée, il eut les fonctions d'aide-quartier-maître général de la 4e division anglaise, et en même temps de commandant provisoire d'une brigade d'infanterie. Sa conduite, quoique très-digne à Inkermann et à Balaclava, ne fut pas remarquée. Le 8 septembre 1855, quand l'assaut définitif fut donné à Sébastopol, il fut chargé de s'emparer d'une portion du Redan, opération malheureuse tentée par lui avec une héroïque intrépidité et dont il ne put venir à bout, malgré trois attaques désespérées qui lui coûtèrent beaucoup de monde.

Ce courageux fait d'armes lui valut, après l'action, le grade de major général et de gouverneur de la Karabelnaïa, faubourg de Sebastopol où s'était établi le quartier général de l'armée anglaise. Au mois de novembre 1855, il succéda au général Barnard dans le poste de chef d'état-major du général Simpson. Napoléon III lui a conféré, en 1856, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

WINDISCH-GRAETZ (maison de), famille princière autrichienne, dont les membres ont droit de porter le titre d'Altesse Sérénissime, et dont le chef était le prince feld-maréchal *Alfred*, mort en 1862 (voy. l'article ci-dessous).

Le chef actuel, *Alfred*-Nicolas-Gontran, né le 28 mars 1819, major général et brigadier au service d'Autriche, marié le 19 octobre 1850 à Marie-*Hedwige*, née princesse de Lobkowitz, veuf le 19 octobre 1852; fils : Alfred-Auguste-Marie-Wolfgang-Charles, prince héréditaire, né le 31 octobre 1851; frères et sœur : Léopold-*Victorin*-Vériand-Charles, né le 24 juillet 1824; *Auguste*-Nicolas-Joseph-Jacques, né le 24 juillet 1828, lieutenant-colonel au service de l'Autriche, chambellan et premier écuyer de l'empereur d'Autriche, marié le 2 juin 1853 à *Wilhelmine* de Nostitz, dont il a eu un fils et une fille; *Louis*-Joseph-Nicolas-Chrétien, né le 13 mai 1830, lieutenant-colonel au 7ᵉ rég. de lanciers autrichiens; enfin *Joseph*-Aloïs-Nicolas-Paul-Jean, né le 23 juin 1831, major au 4ᵉ régiment de hussards autrichiens; fille : *Mathilde*-Éléonore-Aglaé-Léopoldine-Pauline-Judith, née le 5 décembre 1835, mariée en 1857, veuve en 1859.

Une seconde branche de la maison de WINDISCH-GRAETZ possède un grand nombre de seigneuries en Bohême, en Styrie et en Carinthie. Elle a pour chef le prince *Vériand*, né le 31 mai 1790, chambellan au service d'Autriche, frère du prince Alfred, marié le 15 octobre 1812 à *Marie-Éléonore* de Lobkowitz. De ce mariage sont nés le prince *Charles*-Vincent-Vériand, né le 19 octobre 1821, colonel du régiment d'infanterie autrichienne n° 35, mort à Solférino le 24 juin 1859; *Hugues*-Alfred-Adolphe-Philippe, né le 26 mai 1823, colonel autrichien en disponibilité, marié le 20 octobre 1849 à *Louise*-Marie-Hélène, duchesse de Mecklembourg-Schwérin, veuf le 9 mars 1859; *Ernest*-Ferdinand-Vériand, né le 27 septembre 1827, lieutenant-colonel au régiment de lanciers autrichiens n° 1; *Robert*-Jean, né le 24 mai 1831; capitaine en retraite; et *Gabrielle*-Marianne-Caroline-Aglaé, née le 23 juillet 1824, mariée le 3 novembre 1852 à Frédéric-Guillaume-Edmond, comte héréditaire de Schœnbourg-Glauchau et Waldenbourg, officier dans l'armée prussienne.

WINDISCH-GRAETZ (Alfred, prince de), général autrichien, né à Bruxelles, le 11 mai 1787, entra, en 1804, comme lieutenant en premier, dans le régiment des lanciers de Schwarzenberg, et prit part à la grande lutte de l'Allemagne contre Napoléon. Sa brillante conduite à la bataille de Leipsick lui valut le grade de colonel et le commandement des cuirassiers du grand-duc Constantin (1813). Il fit, en 1814, la campagne de France, couvrit, à la bataille de Troyes, la retraite de l'infanterie, et se distingua à la Fère champenoise. Après la chute de l'Empire français, ses services furent récompensés par de nombreuses décorations. En 1826, il fut nommé général-major, et prit le commandement d'une brigade à Prague. En 1833, il devint général de division. Après les événements du mois de mars 1848, il resta quelque temps à Vienne, comme gouverneur militaire, puis retourna en Bohême.

Prague était alors le foyer des agitations les plus ardentes. A la voix de Schafarik, les Tchèques avaient entrepris de reconstituer une Bohême indépendante et d'organiser, en corps de nation, tous les Slaves de l'empire autrichien. Les patriotes de *la Slavia* et de *la Swornost*, favorisés par les insurrections qui menaçaient de toutes parts le trône des Habsbourg, obtinrent du pouvoir impérial la convocation des États de Bohême. La diète slave s'ouvrit, le 2 juin 1848, au cri de « Vive l'empereur! Vive Ferdinand le Bon, qui a reconnu les droits nationaux de ses peuples! » Mais un conflit inévitable éclata le 12 juin. Les habitants de Prague réclamèrent des fusils pour armer la garde nationale. Sur le refus du gouverneur, des barricades s'élevèrent. La princesse de Windisch-Graetz, née princesse Schwarzenberg, fut tuée à une fenêtre; bientôt après, un de ses fils tomba mortellement blessé. Le prince lui-même faillit être pendu. Après une lutte assez longue, la victoire resta aux soldats; le 14 juin, le congrès des Slaves fut dissous. Le 17 octobre, Windisch-Graetz, nommé feld-maréchal et généralissime de toutes les troupes de l'empire hors l'Italie, marcha contre Vienne, qui était alors au pouvoir des révolutionnaires les plus ardents. Le 20 octobre, il déclara la ville et les faubourgs en état de siége. Le 22, le 24, le 26, il accorda successivement aux insurgés des délais sans résultat. L'attaque générale commença le 28 au matin. Soutenues par les Croates du ban Jellachich, les troupes de Windisch-Graetz forcèrent l'entrée des faubourgs; mais elles ne s'emparèrent de la ville qu'après quatre jours de bataille. Les conseils de guerre, après la victoire des impériaux, firent mettre à mort le général Messenhauser et Robert Blum, membre du parlement de Francfort.

Après l'avénement de François-Joseph Iᵉʳ, le prince de Windisch-Graetz commença, vers le milieu de décembre, avec une armée de cent cinquante mille hommes, les opérations contre la Hongrie. La campagne fut d'abord favorable aux troupes impériales qui occupèrent rapidement Presbourg, Raab, Pesth, abandonnés par les Magyares. Mais, une fois à Pesth, Windisch-Graetz resta dans une inaction inexplicable, et ses lenteurs paralysèrent l'énergie de Jellachich. Tandis qu'il perdait un temps précieux à appliquer la loi martiale, Dembinski organisa, derrière la Theiss, une puissante armée qui prit bientôt l'offensive. Ce furent les hésitations continuelles de Windisch-Graetz qui créèrent, pour ainsi dire, les succès de l'insurrection hongroise. Sans avoir été une seule fois vaincu en bataille rangée, il recula devant des forces toujours grossissantes. Enfin, le 12 avril 1849, il fut appelé par l'empereur à Olmutz et remplacé par le général Welden. Il se retira dans ses terres de Bohême. En 1851, a paru à Vienne, sous son nom, *La Campagne de l'hiver 1848-1849 en Hongrie* (der Winterfeldzug, etc.). — Il est mort le 21 mars 1862.

WINDISCHMANN (Frédéric), théologien catholique allemand, fils du philosophe Karl-Jos.-H. Windischmann, est né à Aschaffenbourg, le 13 octobre 1811. Élève de Schlegel et de Lassen, il est entré dans les ordres en 1836; quatre ans plus tard il devint chanoine à la cathédrale de Munich, puis professeur de théologie à l'Université de cette ville et vicaire général de l'archevêque. En 1855, il fut donné pour coadjuteur à l'archevêque de Fribourg. Il était membre de l'Académie de Bavière et de l'Académie royale de Belgique. — Il est mort le 25 août 1861.

On cite de lui : *Commentaire de l'épître aux Galates* (Mayence, 1843); *Sancara seu De theologumenis Vedanticorum* (Bonn, 1833); *Sur l'Origine arienne des langues arméniennes* (Ueber dem arischen Ursprung der armenischen Sprachen; Munich, 1844); *Sur le culte de Soma* (Ueber den Somacultus; Munich, 1847); *Mythes primitifs des peuplades ariennes*. (Ursagen der arischen Valkær; Munich, 1853), etc.

WINER (Georges-Benoît), philologue et théologien protestant allemand, né le 13 avril 1789, à Leipsick, mort le 12 mai 1858. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

WINTER (Louis DE), peintre belge, né à Anvers en 1819, étudia dans cette ville sous M. Ja-

cobs-Jacobs et s'y fixa, après quelques excursions en France et en Allemagne. Il a traité le paysage, et a donné, entre autres sujets estimés : *le Passage du gué*, *Site des Ardennes*, *Coucher du soleil*, *Clair de lune* (1843-1854); ces deux derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; deux *Marines*, au Salon de 1859, etc.

WINTERFELD (Charles-Georges-Auguste Virgilius de), musicographe prussien, né dans les premières années de ce siècle, descend du général de ce nom, qui s'illustra sous Frédéric II. D'abord attaché au tribunal supérieur de Breslau, il fut nommé à celui de Berlin, comme conseiller privé. Il a écrit sur l'histoire de la musique, des ouvrages qui dénotent beaucoup d'érudition : *Palestrina, ses œuvres et leur importance* (J. P. von Palestrina, seine Werke und deren Bedeutung; Breslau 1832, in-8); *J. Gabrieli et son époque* (J. Gabrieli und sein Zeitalter; Berlin, 1834, 2 vol. in-4), avec atlas de musique; *le Chant de l'Église évangélique et sa relation avec l'art de la composition* (der evangelische Kirchengesang; Leipsick, 1843, 2 parties).

WINTERHALTER (François-Xavier), peintre de genre et portraitiste français, est né à Bade, en 1806. Avant de se fixer à Paris, d'où il n'a fait, depuis 1834, que des absences momentanées, il avait principalement étudié la peinture dans divers voyages, à Munich et surtout à Rome, où il resta plusieurs années. Depuis, à part ses fréquentes excursions en Allemagne, à Bruxelles, à Londres, en Espagne, pendant lesquelles il a laissé une foule de portraits dans les résidences ou les galeries royales ou princières, M. Winterhalter a presque annuellement exposé, pendant vingt ans (1835-1855), des personnages officiels ou célèbres à divers titres : *Louis-Philippe* (1839 et 1846), *la reine Amélie* (1842) et tous les membres de la famille d'Orléans; *le prince de Wagram*, *la comtesse Duchâtel*, *Napoléon III*, et trois différents portraits de *l'Impératrice*, *l'Impératrice et le Prince impérial*, *Mme Ducos* (1857), les princesses *Woronzoff* et *Gagarine* (1859); aux derniers salons un nouveau portrait de *l'Impératrice* (1861); la grande-duchesse *Hélène de Russie* (1863), *le Prince impérial* (1864), etc.

Les tableaux de genre de M. Winterhalter sont moins nombreux, mais empreints d'une plus grande variété. Les plus connus ont pour titre : *l'Amour maternel* (1836), *le Décaméron*, *Jeune fille de l'Ariccia* (1838), *Florinde* (1853), ayant pour pendant *l'Impératrice et ses dames d'honneur*, etc. Ils lui ont valu, concurremment avec ses autres œuvres, diverses distinctions et récompenses : une 2ᵉ médaille en 1836; deux 1ʳᵉˢ en 1837 et en 1855, la croix de la Légion d'honneur en 1839, et le grade d'officier en août 1857. M. Winterhalter appartient à cette école de peintres modernes, qui aiment à prodiguer le rose dans leur coloris et exagèrent la grâce; mais il s'est fait plus d'une fois remarquer par un grand bonheur d'arrangement et de composition. On cite aussi de lui quelques essais de gravure et de lithographie.

WINTHER (Rasmus-Villads-Christian-Ferdinand), célèbre poëte danois, né le 29 juillet 1796, à Fensmark, en Zélande, et fils d'un pasteur, perdit son père à l'âge de douze ans, et fut élevé avec une bienveillance toute paternelle par le second mari de sa mère, l'évêque Rasmus Mœller. Il passa, en 1824, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et devint professeur particulier. Un héritage lui permit de compléter son éducation par les voyages. Il visita particulièrement l'Italie. Après son retour, il mena une vie assez retirée jusqu'à ce qu'en 1841 il fut chargé d'enseigner le danois à la princesse Caroline de Mecklembourg, fiancée du prince héréditaire.

M. Winther est universellement regardé comme l'un des plus grands poëtes que le Danemark ait produits. Un de ses premiers écrits fut un chant pour les étudiants (1822), qui fut aussitôt accueilli par eux avec le plus grand enthousiasme. Pendant longtemps, les revues et les recueils suffirent à sa verve poétique. Mais, en 1828, il réunit en un volume ses premiers *Poëmes* (Digte, 4ᵉ édit., 1846). Divers autres recueils, publiés sous les titres suivants : *Nogle digte* (Quelques poëmes; Copenhague, 1835; 2ᵉ édit., 1852); *Sang og sayn* (Chant et tradition, 1840), *Haandtegninger* (Esquisses, 1840), *Digtninger* (Poésies, 1843), *Lyriske digter* (1849), *Nye digte* (1851), *Nye digtninger* (1853), témoignèrent de la fécondité du poëte et de la faveur croissante du public. Dans le genre du roman, M. Winther a donné avec succès : *Deux récits* (To fortœllinger, 1839), réédités sous le titre de : *Trois récits* (Tre fort..., 1851) et *Quatre nouvelles* (Fire noveller), qui, réunies avec l'ouvrage précédent, ont été plusieurs fois traduites en allemand. Il n'a pas dédaigné non plus de consacrer, à l'instruction et à l'amusement de l'enfance, quelques simples productions, moins propres à accroître sa réputation d'écrivain, qu'à être utiles.

M. Winther passe pour manier en maître la langue et la versification danoises. Par l'étude approfondie qu'il a faite de la littérature italienne, il a acquis plus de richesse d'expression, sans que son style ait rien perdu du caractère national. Il a traité toutes les variétés du genre lyrique : l'ode, l'idylle, l'élégie, la romance et la ballade. Un grand nombre de ses poésies ont été mises en musique par les plus renommés compositeurs.

A la poésie, il a joint les travaux d'érudition. Il a composé un *Dictionnaire* de l'idiome des îles Laaland, de Falster, etc., inséré dans le *Dialectlexicon*, de Molbech (1841), et donné plusieurs éditions, dont les plus remarquables sont : les *Cent romances de poëtes danois* (Hundrede romanzer af danske digter; Copenhague, 1836; 3ᵉ édit., 1851), et les *Chants héroïques* (Kæmpeviser, 1840). L'allemand lui est assez familier pour qu'il ait écrit dans cette langue *Judith*, fragment de poëme (1837), et quelques traductions d'ouvrages danois. Il a traduit en danois, de l'allemand et du français, des romans, des fables et des ouvrages de théologie. Jusque dans ce genre d'écrits, il a obtenu un rare succès, et plusieurs de ces traductions ont été réimprimées.

Le grand nombre de notices étendues publiées sur M. Winther en danois, en allemand, en suédois (*Aftonbladet*, mars 1846), l'importance des articles de critique et d'analyse consacrés à ses ouvrages, la reproduction fréquente de son portrait par la peinture, la gravure et la lithographie attestent également la popularité de ce poëte. En 1851, la Diète danoise voulut lui donner un témoignage de l'admiration publique, en décrétant qu'il recevrait de la nation une pension annuelle de mille rixdalers (5660 fr.).

WINTHROP (Robert-Charles), homme politique et orateur américain, est né à Boston, en 1809. A sa sortie du collége de Harvard, en 1828, il étudia le droit sous la direction de Daniel Webster. En 1834, il fut nommé à la Législature de l'État de Massachussets, et fut le président de la Chambre des représentants de cet État, depuis 1838 jusqu'à son élection au congrès (1840), dont il devint aussi président, pour les sessions

de 1848 et de 1849. En 1850, lorsque Webster se retira du Sénat des États-Unis, pour prendre le ministère de l'intérieur, sous le président Fillmore, M. Winthrop fut choisi pour son successeur. En 1851, il se porta candidat pour le poste de gouverneur du Massachussets, et obtint, sur deux autres concurrents, une forte majorité. Mais la loi requérant la majorité absolue, il ne fut pas élu. Il est président de la Société historique du Massachussets, membre de la Société des antiquités américaines, et de plusieurs autres sociétés savantes. A part les postes politiques qu'il a remplis et où il s'est montré un des chefs éminents du parti whig, M. Winthrop a pris un rang distingué dans la littérature par ses *Discours* et ses *Adresses*, qui se distinguent à la fois par la méthode et le trait, malgré un certain excès d'ampleur. On en a formé un volume sous ce titre : *Address and speeches on various occasions* (Boston, 1852, fort in-8). Depuis, divers autres discours de lui ont été publiés séparément.

WIPPLE (Edwin-Percy), critique américain, né à Glocester (Massachussets), le 8 mars 1819, fut élevé à Salem, où il publia, à quatorze ans, quelques articles de journaux. Après avoir passé plusieurs années dans diverses maisons de commerce et publié de temps à autre quelques poésies, il attira l'attention, en 1843, par une critique de l'historien anglais Macaulay, publiée dans une feuille littéraire de Boston. A la fin de la même année, une conférence sur la vie des hommes de lettres, considérée comme moyen d'arriver à l'intelligence de leurs œuvres, lui ouvrit, comme *lecturer*, une nouvelle carrière de succès.

Les essais de critique littéraire de M. Wipple, qui éclairent, par la biographie et l'histoire, la littérature proprement dite, ont surtout pour objet les écrivains classiques de l'Angleterre et de l'Amérique. Ils ont paru dans les meilleures revues d'Amérique, et surtout dans la *North American review*. Ils ont été réunis sous le titre de : *Essays and reviews* (Boston, 2 vol. in-12). On a encore de lui : *Lectures on subjects connected with literature aud life* (Boston, in-12), et un petit volume intitulé : *Washington and Revolution* (Ibid., in-12).

WIRTH (Jean-Ulrich), philosophe allemand, né à Dizingen (Wurtemberg), le 17 avril 1810, étudia, comme élève de l'Église évangélique, à l'université de Tubingue, la philosophie et la théologie. Revenu à Weinsberg, il publia contre les magnétiseurs et les charlatans sa *Théorie du somnambulisme* (Theorie des Somnambulismus; Leipsick et Stuttgart, 1836). Bientôt après il devint, par élection, pasteur de la ville de Kleingartach. Dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, il n'oublia point la philosophie. Son *Système de l'étique spéculative* (System der spec. Ethik ; Heilbronn, 1841-1842, 2 vol.), fut suivi, en 1845, de *l'Idée spéculative de Dieu* (die spec. Idee Gottes, Stuttgart et Tubingue) et d'articles importants dans diverses revues allemandes. Depuis 1852, M. Wirth a publié avec MM. Ficht et Ulrici la *Revue de la philosophie et de la critique philosophique*, organe de la doctrine hégélienne.

WISE (Henri-Augustus), écrivain américain, né à Brooklyn (État de New-York), en mai 1819, fils d'un officier de la marine des États-Unis, entra, à quatorze ans, dans la même carrière, comme *midshipman*, et, quelques années après, servit avec distinction, en qualité de lieutenant, dans la guerre du Mexique. A son retour, il épousa la fille du célèbre orateur Edward Everett. Ses deux premiers ouvrages furent très-remarqués pour la verve originale et pittoresque du style : *los Gringos, ou vue intérieure du Mexique en passant par le Pérou, le Chili et la Polynésie* (Los Gringos, or an Inside view, etc.; New-York, 1849, in-12), spécialement consacré au récit de ses aventures personnelles; et *Contes pour les marins* (Tales for the marines; New-York, 1855, in-12), histoires navales, tantôt plaisantes, tantôt dramatiques, qui ont été mises sur la même ligne que les récits du capitaine Marryat.

WISEMAN (Nicolas), prélat anglais, cardinal, né à Séville, le 2 août 1802, appartient à une famille irlandaise. Emmené de très-bonne heure en Angleterre, il fut élevé au collége catholique de Saint-Cuthbert, à Ushaw, près Durham, et fit ses études théologiques à Rome, où, après avoir été ordonné prêtre, il resta plusieurs années attaché à l'enseignement de l'université. En 1835, il vint prendre la direction du collége d'Ushaw et intercéda de tout son pouvoir auprès du pape Grégoire XVI, pour faire augmenter le nombre des dignitaires du haut clergé catholique en Angleterre; ce nombre fut doublé, et il reçut lui-même les fonctions de coadjuteur du docteur Walsh et de principal du collége de Sainte-Marie à Oscott. Jouissant d'un grand crédit à Rome, il fit, en 1847, de nouveaux efforts afin de décider Pie IX à une restauration complète de la hiérarchie religieuse en Angleterre, mesure qui, retardée par les événements de 1848, s'accomplit en 1850, et causa dans son pays une irritation extrême. Nommé par le pape pro-vicaire apostolique de Londres (1848) et vicaire apostolique, en remplacement de M. Walsh (1849), il fut élevé, dans le consistoire du 30 septembre 1850, à la dignité de cardinal et en même temps promu archevêque de Westminster. Cette dernière fonction lui donna la haute direction des affaires catholiques du royaume. En 1861 et 1862, un bruit extraordinaire s'accrédita, d'après lequel M. Wiseman aurait été désigné d'avance par le Sacré Collége pour succéder au pape en cas d'abdication, de déposition ou de décès; il aurait pris le titre de Pie X, et établi sa résidence à Londres. — Il est mort le 17 février 1865. Il eut pour successeur M. Manning (voy. ce nom).

On a du cardinal Wiseman un certain nombre de livres de dévotion et d'instruction religieuse, entre autres : *Discours sur les rapports entre les sciences et la religion révélée* (Twelve lectures on the connection betwen science and revealed religion ; Londres, 1836, 2 vol, in-8 ; 3ᵉ édit. 1849), traduit en français (1841); *Conférences sur le protestantisme* (Conferences on protestantismus; 1839, 2 vol. in-8), dont une version française a été donnée par M. A. Nettement ; *Doctrines et pratiques de l'Église catholique* (1850, 2 vol. in-8) ; *Essais sur divers sujets* (Essays on various subjects; 1853, 3 vol. in-8); *Fabiola* (1854, in-12), roman chrétien sur les premiers siècles de l'Église, également traduit en français et considéré comme un type du genre; puis des *Mandements*, dont un des plus récents est adressé aux trois royaumes en faveur du Saint-Père (1860).

WISLICENUS (Gustave-Adolf), théologien réformateur allemand, est né le 20 novembre 1803, à Battaune, près Eilenbourg (Prusse). Fils d'un ministre protestant, il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et étudia la théologie à l'université de Halle. Compromis dans les affaires des sociétés secrètes appelées *burschenschaften*, il fut condamné à douze ans de prison. Après avoir été détenu pendant quatre ans, il obtint, en 1828, de rentrer dans la carrière ecclésiastique. En 1834 il fut nommé pasteur au village de Kleineichstaedt, et en 1841, à Halle.

A peine arrivé dans cette ville, M. Wislicenus se déclara ouvertement pour la secte rationaliste des Amis de la lumière (*Lichtfreunde*), qui s'était formée, au sein de l'Église protestante, pour combattre la constitution d'un dogmatisme orthodoxe, au profit de l'autorité des membres du haut clergé prussien. M. Wislicenus, que son talent et sa hardiesse signalèrent plus particulièrement, fut accusé par le théologien H. E. F. Guerike (voy. ce nom) de travailler à renverser les bases mêmes de la religion protestante ; il répliqua par une brochure : *la Lettre ou l'esprit ?* (ob Schrift ob Geist ? Leipsick, 1845, 4e édit.), profession de foi explicite qui peut être regardée comme le complément des *Confessions* d'Uhlich (voy. ce nom). C'était la substitution du déisme pur et simple au christianisme. Soumise à l'examen d'un conseil ecclésiastique composé de Twesten, Snethlage, Heubner et Müller, sa doctrine fut condamnée, et lui-même fut destitué de ses fonctions de ministre. Alors la commune libre de Halle, qui avait succédé à la Société des *Lichtfreunde*, le nomma son président, et la séparation de M. Wislicenus avec l'Église officielle fut consommée.

Il rendit compte dans une brochure intitulée : *la Destitution du pasteur Wislicenus de Halle* (die Amtsentsetzung des Pfarrers W. in H.; Leipsick, 1846), de la procédure suivie contre lui. D'autres écrits irritèrent de plus en plus le haut clergé. En 1853, l'apparition de son opuscule, *la Bible au point de vue de notre époque* (die Bibel im Lichte der Bildung unserer Zeit ; Leipsick), fut l'occasion de nouvelles poursuites, dont il jugea prudent de ne pas attendre l'issue. Il avait franchi les frontières de la Prusse, lorsqu'une condamnation à deux ans de prison fut portée contre lui. Il se retira dans l'Amérique du Nord, d'où il a adressé à ses compatriotes une brochure (*Aus Amerika*; Leipsick, 1854) exposant les raisons de son émigration.

WISZNIEWESKI (Michel PRUSS DE), écrivain polonais, né à Firlejow, en Gallicie, vers 1794, reçut dans son pays une instruction élémentaire, et alla suivre les cours de l'université d'Édimbourg. De 1818 à 1822, il voyagea en Italie et en France. De 1823 à 1824, il professa la philologie à Krzemienice, en Wolhynie. L'affaiblissement de sa santé le força, en 1825, de revoir l'Italie et le sud de la France. De retour dans son pays, en 1830, il fit des cours d'histoire littéraire à l'université de Cracovie.

On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et d'histoire, qui ont beaucoup contribué à populariser en Pologne l'étude de ces deux sciences : *Bakoua metoda tlumazzenia natury* (Cracovie, 1834) ; *Pomniki do history, literatury polskiej*, en collaboration avec Czaeki (Cracovie, 1834, 4 vol.) ; *Charaktery rozumon ludzkich* (Cracovie, 1837), études de mœurs, écrites originellement en anglais par l'auteur, sous le pseudonyme de *Whitecross*. Mais son principal ouvrage est une *Histoire de la littérature polonaise* (History a literatury polskiej; Cracovie, 1840-1860, Tom. I-IX), qui reste, quoique inachevée, comme le seul monument de ce genre en langue nationale. — Un fils de cet écrivain a fondé une maison de banque en Italie.

WITT (Ferdinand-Jean), homme politique allemand, connu sous le nom de *Dœrring*, né à Altona, en 1800, suivit les cours des universités de Kiel et d'Iéna, se lia avec les membres les plus influents des sociétés secrètes, et se fit exiler en 1819. Il se retira en Angleterre, où il donna au *Morning chronicle* des articles fort remarqués sur la situation politique de l'Allemagne. Il eut ensuite l'occasion de connaître le garde des sceaux, M. de Serre, par l'entremise de son oncle maternel, le baron d'Eckstein, et se lia avec les hommes politiques français de la Restauration. Dans leur commerce, il modifia ses idées politiques dans le sens conservateur et purement constitutionnel. Elles parurent encore dangereuses aux gouvernements du Piémont, de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière et du Danemark, car M. Witt ne put voyager dans ces différents pays sans faire plusieurs mois ou plusieurs années de prison. En 1828, il se maria avec une dame de qualité fort riche. Retiré dans ses domaines, il devint un des défenseurs de la politique ultramontaine.

On a de M. Witt trois livres pleins de détails curieux : *Élucubrations d'un prisonnier d'État* (Lucubrationen eines Staatsgefangenen; Brunswick, 1827); *Fragments sur ma vie et mon époque* (Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit : Bruswick, 1827-1830, 4 vol.); *Ma jeunesse et mes voyages* (mein Jugendleben und meine Reisen; Leipsick, 1832).

WITTE (Charles), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Lochnau, près de Halle, le 1er juillet 1800, reçut une éducation dont son père a raconté l'histoire (Leipsick, 1819, 2 vol.). Sa précocité vraiment surprenante excita l'étonnement de toute l'Allemagne. A l'âge de dix ans, il finit ses études de collége et fut admis, après examen, à l'université de Leipsick. Jérôme, roi de Westphalie, pourvut aux frais de son instruction. Après avoir achevé à Gœttingue son cours de philosophie, il publia, en 1813, une thèse latine et se fit recevoir docteur à Giessen, le 10 avril 1814. Pendant deux ans (1814-1816), il étudia le droit à Heidelberg; de là il se rendit à Berlin pour ouvrir un cours public; mais son extrême jeunesse ne lui permit pas d'y continuer ses leçons, troublées par les railleries des professeurs et des élèves. Le roi de Prusse le tira de cette situation en lui donnant une sorte de mission scientifique. M. Witte visita pendant deux ans en Italie les bibliothèques et les musées. A son retour, il avait vingt et un ans, il demanda et obtint une chaire de droit à Breslau. Répétiteur depuis 1821, il fut nommé professeur ordinaire en 1829. Cinq ans après, il obtint la même place à l'université de Halle. Il est membre de l'Académie della Crusca.

M. Witte a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence dont le plus important est *la Loi prussienne sur les héritiers ab intestat tirée du droit commun en Allemagne sur les successions* (das Preuss. Intestaterbrecht, etc.; Leipsick, 1838). On cite ensuite, comme travaux littéraires, une dissertation sur le *Décaméron* de Boccace, une traduction et commentaire des *Poésies lyriques* de Dante (Leipsick, 1842-1843, 2 vol. en italien), avec M. Kannegiessier, etc.

WITTE (Jean-Joseph-Antoine-Marie, baron DE), érudit belge, né à Anvers, le 24 février 1808, membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1851, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis 1842, a été élu associé étranger de ce corps de savants, le 2 décembre 1864. Membre de diverses académies ou sociétés, il a été élu, en décembre 1864, associé étranger de l'Institut. Il a été décoré, de la Légion d'honneur (1854) et de plusieurs ordres.

Le baron de Witte est auteur d'un grand nombre de *catalogues* estimés, parmi lesquels nous citerons : *Description.... du cabinet de M. E. Durand* (1836); *Musée du prince de Canino* (1837); *Collection de M. de M....* [Magnoncour] (1839); *Collection d'antiquités de M. le vicomte Beugnot*

(1840); ***Médailles et antiques du cabinet de l'abbé H. G....*** (Greppo) (1856); ***Choix de terres cuites antiques du cabinet du vicomte H. de Janzé*** (1857).

Il a publié en outre, avec Ch. Lenormant, les trois premiers volumes de l'***Élite des monuments céramographiques*** (1844-1858, in-4), seul, le tome IV. Il a collaboré, depuis 1830, aux ***Annales*** et aux ***Bulletins*** de l'Institut de correspondance archéologique, à la ***Revue numismatique***, aux ***Mémoires***, ***Bulletins*** et ***Annuaires*** de l'Académie belge, à la ***Revue*** et au ***Bulletin archéologique***, à la ***Revue de la numismatique belge***, et autres recueils d'art et d'archéologie.

WOCQUIER (Léon), littérateur belge, né vers 1815, a fait ses études universitaires à Louvain. Agrégé, depuis le 4 octobre 1850, à la Faculté philosophique de Gand, dont il était secrétaire, il a professé la logique et l'anthropologie. Il publia d'abord les ***Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg*** (Bruxelles, 1842, 2 vol. in-8) et ***Souvenirs de la vie universitaire, ou Aimer sans savoir qui*** (Liége, 1847, in-8), recueil de poésies. En 1854, il entreprit la traduction des œuvres d'Henri Conscience (voyez ce nom), et donna successivement : ***Scènes de la vie flamande*** (1854, 2 vol.) ; ***Veillées flamandes*** (1855) ; ***la Guerre des paysans*** (1855), etc. En 1856, il a fait paraître une version française des ***Scènes de la vie hollandaise***, d'Hildebrand. Il a traduit depuis, sur le manuscrit même, les ***Mémoires*** d'Henri Conscience, qui parurent simultanément en flamand et en français (1858). — Il est mort en mars 1864.

WODEHOUSE (John WODEHOUSE, 3e baron), pair d'Angleterre, est né à Londres, en 1826. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, il épousa la fille aînée du comte de Clare, et prit à la Chambre des Lords le siége de son père, mort en 1834, dès qu'il eut atteint l'âge requis (1847). Ses opinions étaient celles des wighs modérés et conciliateurs. Il était sous-secrétaire au ministère des affaires étrangères, depuis décembre 1852, lorsque lord Palmerston le désigna, en juillet 1856, pour aller, en qualité de ministre plénipotentiaire, assister au couronnement du czar Alexandre II à Moscou. Il resta en Russie comme ministre plénipotentiaire jusqu'en 1858, rentra aux affaires étrangères de 1859 à 1861, devint membre du Sénat de l'Université de Londres en 1859, et fut, en 1863, envoyé en mission spéciale à Copenhague. A son retour, il fut nommé sous-secrétaire de la guerre pour les Indes. En octobre 1864, il devint lord-lieutenant de l'Irlande. Lord Wodehouse a pour héritier son fils John, né à Londres, en 1848.

WŒHLER (Frédéric), chimiste allemand, né le 31 juillet 1800, à Eschersheim près Francfort (Hesse-Électorale), et destiné à la médecine, étudia de bonne heure les sciences naturelles aux universités de Marbourg et de Heidelberg. Promu au grade de docteur, il se décida à se consacrer exclusivement à la science, et se rendit, en 1824, en Suède, où il reçut les leçons de Berzélius. De retour en Allemagne, il fut, pendant plusieurs années, professeur à l'École des arts et métiers de Berlin, et passa en 1832 à Cassel, où il obtint une chaire de chimie et de technologie à la nouvelle École des arts et métiers qu'il avait concouru à organiser. Durant son séjour dans cette ville, M. Wœhler fit plusieurs découvertes chimiques, entre autres celle d'une nouvelle méthode pour obtenir le nickel à l'état de pureté. Il fonda, avec deux de ses amis, une fabrique de ce métal. Néanmoins, il quitta Cassel, en 1836, pour occuper, à Gœttingue, une chaire de médecine et y prendre la direction de l'Institut chimique. Il est le premier qui ait isolé, dès 1827, le corps métallique, dit ***aluminium***, obtenu en masse compacte par M. Deville (1854). Nommé, en récompense de cette découverte, chevalier de la Légion d'honneur, et depuis promu officier, M. Wœhler a été décoré de plusieurs autres ordres. Inspecteur général des pharmacies du royaume de Hanovre, il a été élu membre correspondant et, au mois de juin 1864, associé étranger de l'Institut de France en remplacement de Mitscherlich. Il est devenu en outre membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, de l'Académie de Vienne, etc.

M. Wœhler a rendu compte des découvertes dont il a enrichi la chimie, dans de nombreux ***Mémoires***, insérés dans les ***Annales de chimie et de pharmacie*** de Liebig, les ***Annales de physique et de chimie***, de Poggendorf, les ***Dissertations*** de l'Académie des sciences de Gœttingue et autres recueils scientifiques de l'Allemagne.

On lui doit aussi un excellent ***Traité de chimie***, très-répandu en Allemagne et à l'étranger, et composé de deux parties : ***Traité de chimie inorganique*** (Grundriss der unorganischen Chemie ; Berlin, 1831 ; 10e edit., 1854) et ***Traité de chimie organique*** (Grundriss der organischen Chemie, Berlin, 1840 ; 5e édit., 1854).

Parmi ses autres travaux, nous signalerons encore : ***Sources sulfureuses de Nenndorf*** (die Schwefelwasserquellen zu Nenndorf; Cassel, 1836); ***Exercices pratiques d'analyse chimique*** (Practische Uebungen der chemischen Analyse; Berlin, 1854) et les traductions allemandes du ***Traité de chimie*** (Lehrbuch der Chemie; Dresde, 1825, 4 vol.; Dresde et Leipsick, 1835-41, 10 vol.) et du ***Rapport annuel des progrès des sciences physiques*** (Jahresbericht Ueber die Fortschritte der physikal. Wissenschaften), de Berzélius.

WOETS (Joseph-Bernard), pianiste et compositeur français, né à Dunkerque, le 17 février 1783, et fils d'un organiste de cette ville qui fut son premier maître, fut admis, en 1800, au Conservatoire de Paris où il eut pour professeurs de piano et d'harmonie Boïeldieu et Berton. Après avoir passé quelques années à Gand, à donner des leçons, il vint à Paris où il joua dans plusieurs concerts, puis se retira à Tours où il jouit pendant plus de vingt-cinq ans d'une grande vogue.

M. Woets a écrit et fait graver un certain nombre de compositions dont la plupart sont d'une date déjà ancienne ; les principales sont des ***Sonates***, publiées par recueils ou séparément, notamment la ***Grande sonate***, op. 8, et la ***Grande sonate, en ut mineur***, op. 30. Il a donné en outre des ***Rondos***, des ***Fantaisies***, des ***Divertissements***, des ***Airs variés***, pour piano seul ou avec accompagnement. Il a aussi fait représenter un petit opéra au théâtre de Tours (1858).

WOILLEZ (Nathalie, dame), femme de lettres française, née vers 1785, morte le 11 novembre 1859. — Voyez les deux 1res éditions du ***Dictionnaire***.

WOILLEZ (Eugène), médecin français, parent de la précédente, né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 19 janvier 1811, étudia la médecine à Paris, y fut reçu docteur en 1835, et fut d'abord médecin de l'asile des aliénés de Clermont (Oise). Il a fait ensuite partie du bureau central d'admission aux hôpitaux de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur. M. Eug. Woillez est devenu secrétaire de la Société médicale d'observation.

On a de lui : *Recherches sur l'inspection et la mensuration de la poitrine* (1838, in-8); *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis, depuis le v° jusqu'au XII° siècle* (Clermont, 1839-1849, in-folio); *De l'amélioration du sort de l'homme aliéné* (1849, in-8); *Dictionnaire de diagnostic médical et de séméiologie* (1861, in-8). — Son frère aîné, M. Emmanuel WOILLEZ, né à Saint-Venant (Pas-de-Calais), le 10 décembre 1799, membre de la Société des antiquaires de Picardie, a publié des *Études archéologiques* (1843, in-8, atlas) sur les monuments religieux de cette province.

WOIRHAYE (Charles-François), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Metz, le 31 mai 1798, étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1818. Inscrit au barreau de sa ville natale, il y prit bientôt une place importante. Défenseur habituel des accusés politiques et du *Courrier de la Moselle*, il obtint déjà de brillants succès, devant les tribunaux de la Restauration. Après la Révolution de 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma premier avocat général de la Cour de Metz. Mais il ne conserva pas longtemps cette position et fut révoqué, en 1831, pour avoir inscrit son nom sur les listes de l'association nationale contre le retour des Bourbons. L'opposition le reconnut pour chef, dans le département de la Moselle, et le fit élire colonel de la garde nationale de Metz, membre du conseil municipal, etc. De son côté, le barreau de Metz le nomma bâtonnier de l'ordre. En 1831, il prononça, en présence du roi Louis-Philippe, un discours chaleureux en faveur de la Pologne. En 1835, il fut au nombre des défenseurs des accusés d'avril. Après la révolution de Février, le Gouvernement provisoire nomma M. Woirhaye procureur général.

Élu représentant du peuple de la Moselle, le premier de la liste, par 94582 voix, c'est-à-dire à la presque unanimité des suffrages, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot et la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il se fit remarquer à l'Assemblée comme orateur parlementaire, attira sur lui l'attention et la bienveillance de la droite, et fut membre de la commission de constitution, vice-président de la commission d'enquête sur les journées de juin, etc. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la magistrature comme président de chambre. M. Woirhaye, nommé premier président de la Cour impériale de Metz, en 1856, est devenu conseiller à la Cour de cassation en 1862. Décoré de la Légion d'honneur en 1856, il a été promu officier le 12 août 1860.

WOLF (Ferdinand), philologue allemand, né à Vienne, le 8 décembre 1796, fit de bonnes études de droit à l'université de Graetz, et revint à Vienne, en 1819, pour se livrer au barreau, suivant le désir de ses parents. Mais son goût pour l'étude de l'histoire littéraire le porta à rechercher une place de bibliothécaire; il entra, d'abord comme secrétaire, puis comme conservateur à la Bibliothèque impériale.

M. Wolf a particulièrement étudié la langue romane et les divers idiomes qui s'y rattachent. On cite au premier rang de ses travaux, ceux qui ont trait à la langue et à la littérature espagnoles : *Recherches sur l'histoire littéraire du castillan* (Beitraege zur Geschichte der castilianischen Nationalliteratur; Vienne, 1832); *Floresta de rimas modernas castellanas*. (Paris, 1837, 2 vol.); *Rosa de romances* (Leipsick, 1846, formant le troisième volume du *Romancero* de Depping); *Des romances espagnoles* (Ueber die Romanzenpoësie der Spanier; Vienne, 1847); *Recherches sur la biographie des cancioneros et sur l'histoire de la poésie lyrique espagnole à la cour de Charles-Quint* (Beitraege zur Bibliographie der Cancioneros, etc.; Vienne, 1853); *De la Comedia famosa de la reina Maria de Lope de Vega* (Ibid., 1845), etc.

On a du même auteur quelques écrits sur la langue provençale et sur l'ancien français : *les Derniers travaux des Français pour l'édition des poëmes épiques nationaux* (Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen für, etc.; Vienne, 1833), *les Romances et la poésie de cour en ancien français* (Ueber altfranzoesiche Romanzen und Hofpoesie; Ibid., 1834), etc. Citons encore : *les Lais et séquences* (Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche; Heidelberg, 1841). Il a collaboré à la traduction allemande de l'*Histoire de la littérature espagnole*, de Ticknor (Leipsick, 1852) et publié, avec M. Endlicher, une édition de l'*Histoire de frère Rausch* (Sage des Bruder Rausch; Vienne, 1835), destinée aux bibliophiles, et tirée seulement à cinquante exemplaires. Il a enfin fait paraître plusieurs dissertations dans les *Annuaires de littérature*, et dans les recueils de l'Académie de Vienne, dont il est devenu secrétaire.

WOLF (Auguste). Voy. PLEYEL.

WOLFF (Émile), sculpteur allemand, né à Berlin, en 1802, fit ses études à l'Académie de cette ville, alla à Rome, en 1823, comme pensionnaire de l'Académie, et n'a plus guère quitté cette ville. Ses œuvres principales, qui se recommandent moins par l'énergie que par la grâce et le naturel, sont : *le Chasseur, la Bergère, le Petit berger, le Petit pêcheur, Thétis et les armes d'Achille, l'Amour vainqueur, la Néréide juge du combat des Amazones*, les bustes de *Niebuhr* et du *prince Albert*, un des *Groupes*, en marbre, du pont du château de Berlin, une *Victoire racontant à un enfant les exploits des héros*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Canéphore*, statuette, et une *Statue de femme*. M. Émile Wolff, membre de l'Académie de Berlin, a été nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

WOLFF (Édouard), pianiste polonais, né le 15 septembre 1816, à Varsovie, et fils d'un médecin israélite, alla passer quatre années à Vienne, où il devint élève de Würfel pour le piano, revint en 1832 à Varsovie, et prit des leçons d'harmonie de Elsner. Le désir de perfectionner son talent l'amena à Paris en 1835; depuis cette époque, il ne l'a quitté que pour donner des concerts et y a publié un grand nombre de compositions. Le chiffre de ces dernières est considérable, et elles se font remarquer, dit M. Fétis, « par l'élégance de style qui a de l'analogie avec celui de Chopin. » On cite de grands *Concertos*, des *Études* de piano, plusieurs *Duos* originaux ou sur des thèmes d'opéra, pour piano et violon, quelques-uns en collaboration avec MM. Bériot et Vieuxtemps, des *Fantaisies, Valses, Mazurkas*, etc., etc.

WOLKOFF (Mathieu), économiste russe, né à Porchoff, en 1802, servit d'abord dans le corps impérial des ingénieurs de la Russie, et prit une part active à l'exécution des grandes voies de communication que fit entreprendre Nicolas Ier. Parvenu au grade de colonel, il prit sa retraite en 1853, et fit plus tard un assez long voyage, pendant lequel il se lia avec les principaux économistes de la France et des autres pays étran-

gers. Connu déjà par quelques ouvrages économiques, il a continué depuis ses travaux et ses publications.

On a de M. Wolkoff : des *Reconnaissances statistiques dans les travaux relatifs à la rédaction des projets d'utilité publique* (Saint-Pétersbourg, 1839, en français et en russe) ; une *Table* des questions contenues dans les *Lettres sur la physiologie du cerveau humain* (1849, en russe); *Prémisses philosophiques de l'économie nouvelle des sociétés* (Paris, in-8, même année) ; *Opuscules sur la rente foncière* (Paris, 1854, in-8), études sérieuses sur la question des finances publiques; *le Salaire naturel et son rapport au taux de l'intérêt* (1857), traduit de Thunen ; etc.

WOLL (Adrian), général français, au service du Mexique, est né à Saint-Germain-en-Laye, le 2 décembre 1795. Il servit sous le premier Empire, et en 1815, il était capitaine adjudant-major dans la 10e légion de la garde nationale de la Seine. Il donna sa démission, et alla s'enrôler dans l'armée mexicaine. Il servit d'abord comme colonel sous Santa-Anna, puis commanda successivement, comme général de division, l'armée du Nord, celle du Sud, puis celle de l'intérieur. En 1859, il défendit Guadalaxara pour Zuloaga, et aurait succombé si Uraga, qui l'assiégeait pour le compte de Juarez, n'eût été tué en enlevant les dernières barricades. Lors de l'expédition française, le général Woll s'est empressé de mettre son influence au service de ses compatriotes. Pendant l'interrègne, Almonte le nomma capitaine général et chef politique de l'État de Véra-Cruz. Plus tard, il fit partie de la députation chargée d'offrir la couronne à Maximilien. Ce prince, en arrivant au Mexique, le nomma son premier aide de camp. Le général Woll a été promu commandeur de la Légion d'honneur. *

WOLOWSKI (Louis-François-Michel-Raymond), économiste français, d'origine étrangère, membre de l'Institut, né à Varsovie, le 31 août 1810, et fils de l'ancien président de la diète polonaise, vint terminer, de 1823 à 1827, ses études en France, et retourna ensuite à Varsovie, où ses manifestations patriotiques lui attirèrent les rigueurs de la police russe. Il prit une part active à la Révolution de 1830, fut capitaine d'état-major pendant la première lutte, puis vice-maître des requêtes au conseil d'État, et vint à Paris, en qualité de secrétaire de légation. Les désastres de la Pologne le retinrent en France. Il a reçu, en 1834, des lettres de naturalisation.

M. Wolowski se mêla aussitôt au mouvement intellectuel et économique de notre pays. Il fonda, en 1833, la *Revue de législation et de jurisprudence*, s'occupa spécialement des questions industrielles et financières, souvent avec Léon Faucher, dont il épousa la sœur, et devint, en 1839, professeur de législation au Conservatoire des arts et métiers, puis, en 1848, membre du conseil de cet établissement. A cette dernière époque, ses opinions libérales le firent élire représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, le seizième sur trente-six, par 132 353 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré, prit une part active à plusieurs discussions parlementairrs, et fut réélu, le dix-neuvième, à la Législative, par 116 636 voix. Sa carrière politique se termina en 1851. L'année suivante, il fonda la première compagnie du Crédit foncier de Paris, qui, plus tard, a constitué le Crédit foncier de France, et reprit, au Conservatoire, ses cours pour ne plus les interrompre. M. Wolowski a été appelé à l'Acamie des sciences morales et politiques en 1855, en remplacement de Blanqui. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 octobre 1851.

On cite de lui : *Des sociétés par actions* (1838); *Mobilisation du Crédit foncier* (1839) ; *Des fraudes commerciales* (1843); *De l'organisation du travail* (1845) ; *Études d'économie politique et de statistique* (1848); *De l'organisation du Crédit foncier* (1849); *Henri IV économiste; Introduction de l'industrie de la soie en France* (1855) ; *Introduction de l'économie politique en Italie* (1859) ; puis un certain nombre de *Mémoires*, *Traités*, traductions, notamment celle des *Principes d'économie politique*, de G. Roscher (1856), etc.

WOOD (George), romancier américain, né à Newburyport (Massachussets), fut élevé par un littérateur distingué, Samuel Knapp. Ses parents étant allés habiter le district de Colombie, il entra, en 1819, dans l'administration publique. En 1845, il alla vivre à New-York, d'où il est passé, en 1848, à Washington. Il est auteur de plusieurs romans satiriques, où, sous un léger voile romanesque, il tourne en ridicule différents traits des mœurs américaines actuelles, et passe en revue les doctrines philosophiques, sociales et religieuses de notre temps. Ce sont : *Pierre Schlemihl en Amérique* (Peter Schlemihl in America; 1848, Philadelphie, in-12); *les Pèlerins modernes* (the Modern pilgrims; Boston, 1855, in-12) ; *Marié trop tard* (Marrying too late; New-York, 1856, in-12), etc. — On a annoncé sa mort en avril 1864.

WOODS (Léonard), écrivain américain, fils du fameux théologien de ce nom, mort en 1854, a été nommé, en 1839, président du collége Bowdoin (Massachussets). Il a acquis sa réputation d'écrivain philosophique et de théologien, en dirigeant les premiers volumes de la *Literary and theological review*, fondée par lui, à New-York, en 1834. Il a en outre traduit une partie des écrits politiques de Joseph de Maistre, sous ce titre : *Essai sur le principe génératif des constitutions politiques*.

WOOLSEY (Théodore-Dwight), érudit américain, né à New-York, en 1801, reçut son éducation au collége d'Yale (Connecticut) et au séminaire de Princeton, passa plusieurs années en Europe, et se perfectionna dans l'étude du grec et de l'allemand. Il fut nommé, à son retour, professeur de langue grecque au collége d'Yale et garda ce poste vingt ans (1831-1851). Depuis 1846, il a joint à son titre de professeur celui de président. M. Woolsey passe pour un des premiers hellénistes des États-Unis, et pour un élégant écrivain. Mais ses écrits se bornent à d'excellentes éditions du *Prométhée* d'Eschyle, de l'*Antigone* et de l'*Électre* de Sophocle, de l'*Alceste* d'Euripide et du *Gorgias* de Platon, et à des *Adresses* officielles très-vantées pour le style.

WORDSWORTH (Rév. Charles), théologien anglais, né en 1806, à Borking (comté d'Essex), est neveu du célèbre poëte de ce nom, qui fut le chef de l'école des *Lakistes*. Après avoir reçu une brillante éducation au collége de Christ-Church, à Oxford, il fit, pendant deux ans, partie du personnel enseignant de cette université, entra dans les ordres et fut appelé, en 1835, à la direction du collége de Winchester. Au bout de dix ans, il se démit de ses fonctions pour s'associer au conseil d'administration de l'école de Glenalmond, qui s'ouvrit, en 1847, sous les auspices du haut clergé de l'Écosse. En 1852, il remplaça le révérend Torry comme évêque de Saint-André, et fut consacré l'année suivante.

On a de lui des livres d'enseignement, tels que : une *Grammaire grecque* (Græcæ grammaticæ rudimenta, 1839), *l'Enfance chrétienne dans les colléges* (the Christian boy hood at a public school) : des ouvrages de piété : *Instruction préparatoire*, *les Synodes*, deux volumes de *Sermons*, et diverses brochures sur les questions du moment.

WORONZOFF (Michel), général russe, né à Moscou, en 1782, mort le 18 novembre 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

Son fils unique, Szemen WORONZOFF, marié à la comtesse Bronicka, fut d'abord chambellan à la cour, puis entra, en 1847, dans l'état-major de la garde et servit à l'armée du Caucase. Capitaine en 1849, colonel commandant du régiment Woronzoff en 1850, il devint major général en 1852. Chargé d'une mission diplomatique auprès du cabinet de Saint-James, en 1853, il a obtenu, en 1854, le commandement de la brigade de réserve des gardes du corps. Il a soutenu, au commencement de 1862, contre le prince Dolgorouki, devant le tribunal et la Cour impériale de Paris, un procès qui eut un grand retentissement.

WORSAAE (Jean-Jacques-Asmussen), archéologue danois, né à Veile (Jutland), le 14 mars 1821, commença ses études au collége de Horsen, et les acheva de 1836 à 1838, à l'École de civisme de Copenhague. Il abandonna la théologie et la jurisprudence, pour se consacrer tout entier à l'histoire de son pays. De 1838 à 1842, il étudia, au musée royal, les antiquités scandinaves, et fit plusieurs explorations archéologiques en Danemark, en Suède et en Norwége. En 1845, il visita l'Allemagne, avec la curiosité d'un antiquaire, et rendit compte de ses recherches dans un écrit intitulé : *les Antiquités nationles en Allemagne* (Copenhague, 1846). Suivant partout les traces d'une ancienne civilisation scandinave, il fit, de 1846 à 1847, un voyage en Angleterre, en Écosse et en Irlande, contrées longtemps gouvernées, au moyen âge, par des princes danois et norwégiens. Il visita également la Bretagne et la Normandie, pour y retrouver quelques vestiges de ses aïeux, les anciens Northmans. Inspecteur et conservateur des antiquités du Danemark, il a été nommé, en 1854, professeur titulaire. La même année, il partit pour l'Italie, fit quelques séjours à Rome et à Naples, et rentra dans son pays, après avoir traversé le Piémont, la Savoie et la France.

M. Worsaae est cité comme un des premiers savants du Danemark. Ses écrits, estimés des archéologues, lui ont acquis une réputation européenne ; ils ont été presque tous traduits en allemand et en anglais. Outre un grand nombre d'articles, insérés dans les revues historiques et archéologiques du Nord, il a publié des dissertations et des ouvrages considérables. Nous ne citerons que les suivants : *Danemarks oldrid* (Copenhague, 1843 ; en anglais, Londres, 1849) ; *Blekingske mindesmärker fra Hedeneld* (Copenhague, 1846; zum Alterthumskunde des Norden; Leipsick, 1846); *Minder om de Danske og Nordmändene i England, Scotland og Irland* (Copenhague et Londres, 1852); *Afbildninger fra de Kongelige museum for nordiske oldsager* (Copenhague, 1854).

WORTLEY (James-Archibald STUART-), homme politique anglais, né en 1805, à Londres, est le troisième fils du baron Wharncliffe. Après avoir été élevé à l'université d'Oxford, où il a pris, en 1831, le grade de maître ès-arts, il étudia la jurisprudence à l'école d'Inner-Temple, fut admis au barreau en 1831, et attaché au ressort judiciaire des comtés du Nord. De janvier à juillet 1846, il remplit, dans l'administration de sir Robert Peel, les fonctions de juge-avocat général. En 1850, il a été élu *recorder* (greffier) de la ville de Londres. Envoyé à la Chambre des Communes, par le bourg d'Halifax (1835-1837), il a siégé ensuite pour le comté de Bute (1842), qui l'a, jusqu'en 1859, réélu constamment; ses opinions sont conservatrices. Ce magistrat, qui jouit d'une grande réputation d'intégrité et de savoir, a été chargé des affaires contentieuses de la reine douairière, de 1845 à 1849. En 1846, il est entré au Conseil privé.

WRANGEL (N.... baron, puis comte DE), général prussien, est né le 13 avril 1784. Entré comme cadet dans les dragons en 1796, il fit la plupart des campagnes de l'Empire, devint lieutenant-colonel en 1814 et colonel en 1815. Nommé, plusieurs années après, lieutenant général, il reçut, en 1848, le commandement du 2e corps d'armée des troupes fédérales dans la campagne du Schleswig-Holstein. En 1856, à l'anniversaire de sa soixantième année de service, il fut promu feld-maréchal général. Il était commandant en chef dans les Marches et gouverneur de Berlin, lorsqu'il fut appelé au commandement supérieur de l'armée austro-prussienne envoyée contre le Danemark en 1864. Sa conduite dans cette guerre souleva de vives réclamations qui se firent même jour en Angleterre, à la Chambre des Communes. Il fut, au mois de mai, remplacé par le prince Frédéric-Charles de Prusse, élevé au titre de comte, et brillamment récompensé pour ses rapides succès.

WRANGELL (Ferdinand, baron DE), navigateur russe, né en Esthonie, vers 1795, fut élevé à l'École des cadets à Saint-Pétersbourg. Destiné de bonne heure à la marine, il fit quelques voyages dans la Baltique et dans les mers du Nord. En 1817, il partit, sous les ordres de Golowin, à bord du *Kamtschatka*, pour explorer la mer de Behring. Le rapport qu'il publia à son retour (1819) lui valut le commandement d'une nouvelle expédition. Il fut chargé de déterminer exactement la position du cap Schelagin, de lever les plans de la côte qui s'étend à l'est de ce cap jusqu'au détroit de Behring, de visiter les îles des Ours et les embouchures de la Kolyma, enfin, de vérifier s'il existait quelque terre au nord de la mer Glaciale. Arrivé, le 2 novembre 1820, à Nischne-Kolymsk, il s'avança, en traîneau, jusqu'au cap Schelagin, explora les îles des Ours, et, pendant l'été de 1821, remonta le fleuve Kolyma. Après quelques mois passés dans le pays des Jakutes, il se remit en route avec le lieutenant Majuschkin et le pilote Kosmin. Il marcha pendant quarante-six jours sur les glaces, et parvint jusqu'au 72° 2′ N. En 1823, il continua ses recherches. Contraint de s'arrêter à l'extrême bord des glaces solides, il rebroussa chemin, sans avoir découvert aucune trace de terre. Enfin, le 1er novembre 1823, il quitta Nischne-Kolymsk, et, le 15 août 1824, il rentra à Saint-Pétersbourg. Les *Observations physiques* qu'il avait recueillies pendant ce voyage parurent d'abord en allemand (Berlin, 1827). La description détaillée de l'expédition ne fut publiée que beaucoup plus tard. Engelhard la rédigea d'abord en allemand, d'après le journal manuscrit de M. de Wrangell (*Reise laengs der Nordküste von Sibirien und auf dem Eismeere in den J.*, 1820-1824 ; Berlin, 1839, 2 vol.). Le texte russe a pour titre : *Puteschestwie po Sjewernym beregam Sibiri i po Ledowitomm Morju* (Saint-Pétersbourg, 1841, 2 vol.).

En 1825, M. de Wrangell fit, à bord du *Krotkoi*,

un voyage autour du monde. De retour à Kronstadt (1827), il fut nommé gouverneur des colonies russes d'Amérique; il se rendit à son poste par la Sibérie et le Kamtschatka (1829), et conserva ces fonctions pendant cinq ans. Son administration fut signalée par des améliorations importantes; il propagea, dans l'Amérique russe, la culture de la pomme de terre, et fit, sur ces régions peu connues, un grand nombre d'observations géographiques et ethnographiques, qui ont été insérées en partie dans les *Nachrichten über die russischen Besitzungen an der Nordwestküste Amerikds* (Saint-Pétersbourg, 1839). Rappelé en Russie, il revint par l'isthme de Panama et par les États-Unis. La relation de son voyage parut en 1836 (*Otscherk puti is Sitchi w'S-Petersburg*).

En récompense de ses services, M. de Wrangell obtint le grade de contre-amiral et la direction du département des forêts de la marine au ministère de la guerre. Il fut promu vice-amiral en 1847, et quitta le service, deux ans après, pour prendre la direction de la compagnie de commerce russo-américaine.

WREDE (Fabian-Jacob-Fabianson, baron), physicien suédois, fils du feld-maréchal Fabian Wrede, est né le 9 octobre 1802. Contrarié dans ses goûts pour l'étude de la physique et de la mécanique, il ne s'y livra qu'à l'insu de ceux à qui était confiée son éducation, et apprit seul les sciences. qu'il fut plus tard chargé d'enseigner, en qualité de directeur de l'École d'artillerie de Marienbourg (1836). Sous-lieutenant d'artillerie en 1817, il fut nommé colonel en 1848, et général-major en 1854. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur (1845), de l'ordre prussien de Saint-Jean (1843), commandeur du Danebrog (1848), et membre des Académies suédoises de musique (1847), des sciences (1836), et des sciences militaires (1829).

Le recueil (*Handlingar*), publié par ces deux dernières académies, renferme d'importants mémoires du baron de Wrede; quelques-uns ont été insérés dans les *Annales* de Poggendorf, ou traduits dans des recueils étrangers, et mis à profit par des savants français. Il a publié, en 1840 et 1841, des *Rapports annuels sur la physique* (Ærsborættelser i fysik).

WRIGHT (Thomas), antiquaire anglais, né vers 1810, sur les frontières du pays de Galles, fit son éducation au collège d'Édouard VI, à Ludlow, puis à l'université de Cambridge, où il prit les degrés de bachelier et de maître ès arts. Il s'adonna, dès sa jeunesse, à l'étude des origines et des antiquités nationales, et fournit de nombreux articles sur ces matières au *Fraser's magazine*, à la *Foreign Quarterly review*, ainsi qu'aux *Mémoires* de diverses compagnies savantes. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Camden et de la *British archæological institution*. En 1842, il fut élu correspondant étranger de l'Institut de France (section des inscriptions et belles-lettres).

M. Wright a édité un grand nombre d'auteurs anciens, tels que : *les Contes de Chaucer*, *les Visions du laboureur Piers* (Visions of Piers, a ploughman); un *Poëme anglo-normand sur la conquête de l'Irlande par Henry II* (1837); *la Vie de Merlin* (1838), écrite en latin par Geoffroy de Monmouth. Mais c'est surtout par les recueils de pièces rares ou inédites qu'il s'est placé au premier rang des archéologues de son pays; nous mentionnerons : *l'Ancienne poésie anglaise* (Early English poetry; 1836, 4 vol.); les *Anciens mystères* (Early mysteries; 1838, in-8); *la Reine Élisabeth et ses contemporains* (Queen Elizabeth and her times, 2 vol.), recueil de lettres originales; *Reliquiæ antiquæ* (1839-1843, 2 vol.), choix de poésies saxonnes et normandes; *Anciens traités populaires* (Treatises of science; in-8), composés au moyen âge; *Chants politiques* (Political songs, in-4), depuis le règne de Jean jusqu'à celui d'Édouard II; etc.

On ne cite ensuite de M. Wright qu'un seul ouvrage original; il est écrit en français et intitulé : *Coup d'œil sur les progrès de la littérature anglo-saxonne en Angleterre* (Paris, 1836, in-8); il formait une sorte de préface à un livre de M. Fr. Michel sur le même sujet. En 1856, il a découvert, au *Hunterian museum* de Glasgow, un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre, dont il a publié une édition dans la *Bibliothèque elzévirienne*.

WRONSKI (Hoëné), publiciste et philosophe français, né en Pologne, ancien colonel au service de la Russie, a publié, depuis plus de cinquante ans, un nombre considérable d'ouvrages et de brochures, concernant les sciences mathématiques et physiques, l'histoire, la politique, la philosophie, l'économie sociale, la religion, quelques-uns sous des titres apocalyptiques : *Philosophie critique découverte par Kant, fondée sur le dernier principe du savoir* (Marseille et Paris, 1803, in-8, t. I); *Programme de philosophie transcendante* (1811, in-8); *Réfutation de la Théorie des fonctions analytiques de Lagrange*, dédiée à l'*Institut impérial* (1812, in-4); *Philosophie de l'infini* (1814, in-4); *Philosophie de la technie algorithmique, contenant la loi suprême et universelle des mathématiques* (1815, in-4); *le Sphinx, ou la Nomothétique séhélienne* (1818, in-4, livrais. 1 et 2); *Canons de logarithmes* (1827, in-8); *Problème fondamental de la politique moderne* (1829, in-8); *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion, constituant la philosophie absolue* (1831, in-4, t. I, *Prodrome du messianisme*; 1839, t. II, *Métapolitique*), titre repris plusieurs fois par l'auteur, notamment ainsi : *Messianisme, ou Réforme absolue du savoir humain, nommément : Réforme des mathématiques, comme prototype de l'accomplissement final des sciences, et réforme de la philosophie, comme base de l'accomplissement final de la religion* (1847-1848, 3 vol. in-8); *Question décisive sur Napoléon*, *Secret politique de Napoléon*, etc. (1840, in-12 et in-8); *les Cent pages décisives pour l'empereur de Russie, roi de Pologne* (1850, in-4); *Épître secrète au prince Louis-Napoléon* (1851, in-4), etc. Il a paru en 1857 une *Exposition abrégée de la philosophie absolue de Hoëné Wronski*, par M. Landur (in-8). — Mme Hoëné Wronski, née Sarrasin de Montferrier, a publié quelques poésies, notamment des *Élégies* qui datent déjà de loin, et récemment : *Napoléon III, l'Italie et la Paix*, ode (1859, in-8).

WROTTESLEY (John, 2e baron), savant anglais, né en 1798, succéda en 1841 à son père en qualité de membre de la Chambre des lords. Il s'est distingué par ses profondes connaissances en astronomie, ainsi que dans les sciences exactes. En 1839, son *Catalogue des ascensions en droite ligne de 1318 étoiles* a obtenu la médaille d'or de la Société royale d'astronomie. Plusieurs fois il a attiré l'attention de ses collègues sur les faits ou les travaux qui intéressent la science. Lord Wrottesley a été élu président de la Société royale de Londres, en remplacement du comte de Rosse (30 novembre 1855).

WUNDER (Édouard), philologue allemand, né à Wittenberg, le 4 mai 1800, commença ses étu-

des au collége de sa ville natale (1812) et les continua à l'École de Meissen. Élève d'Hermann à Leipsick (1818), il s'appliqua spécialement à la philologie. Il entra dans la carrière de l'enseignement, comme professeur adjoint au collége de Grimma, dont il fut nommé directeur en 1842. Lorsque le gouvernement saxon réorganisa les études, il fut chargé d'inspecter les établissements d'instruction publique, et fit un rapport détaillé sur l'état de l'enseignement dans le royaume de Saxe.

Professeur savant et laborieux, M. Wunder est surtout connu comme éditeur de Sophocle. Il a publié un grand nombre de dissertations en allemand et en latin, qui ont trait pour la plupart au grand tragique grec : *Adversaria in Sophoclis Philoctetam* (1823) ; *Sur la nouvelle édition de l'Ajax par Lobeck* (1837); *De scholiorum in Sophoclis tragœdias auctoritate* (1838) ; *Miscellanea Sophoclea* (1843), etc. Son excellente édition de Sophocle, en sept volumes (Gotha et Erfurt, 1831), compte déjà plusieurs réimpressions. En 1854, il a fait paraître une *Étude sur les Euménides d'Eschyle*. Il a publié également une édition critique du discours de Cicéron *Pro Plancio* (Leipsick, 1830) et *les Difficultés de la syntaxe grecque* (die schwierigsten Lehren der griechischen Syntax; Grimma, 1848), ouvrage destiné à l'enseignement des colléges.

WUNDERLICH (Charles-Auguste), médecin allemand, né en 1815, à Sulz, sur le Necker, étudia à Stuttgard et à Tubingue, et après avoir obtenu le grade de docteur, fréquenta plusieurs autres universités de l'Allemagne et visita la Belgique et la France. De retour en Wurtemberg il fut nommé (1838) aide-médecin à l'hôpital de Sainte-Catherine de Stuttgart ; mais, l'année suivante, il alla s'établir à Tubingue comme professeur particulier. Nommé bientôt (1841) médecin à la Clinique et directeur provisoire de l'établissement, il devint, en 1834, professeur adjoint et, en 1846, directeur de la Clinique et professeur titulaire de médecine. En 1850, il fut appelé à une chaire à l'université de Lepsick. Il a été nommé conseiller intime en 1857.

On a de M. Wunderlich un certain nombre d'ouvrages : *Sur la médecine française et allemande* (Ueber die franz. und deutsche Medicin ; Stuttg., 1841) ; *Essai d'une physiologie pathologique du sang* (Versuch einer path. Phis. des Bluttes; Ibid., 1844), etc.; et surtout un *Manuel de pathologie et de thérapeutique* (Handbuch der Pathol. und Therapie ; Stuttg., 1846-1854), dont la seconde édition commença à paraître avant que la première ne fût complétement publiée. M. Wunderlich a fondé, en 1841, avec M. W. Rosen, les *Archives de médecine physiologique*, organe très-important des nouvelles tendances de la science médicale en Allemagne.

WURM (Chrétien-Frédéric), écrivain allemand, né en 1806, à Blaubeuren (Wurtemberg), mort le 1er février 1859. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

WURTEMBERG (maison royale de). Chef dernier : le roi *Guillaume Ier*, mort le 25 juin 1864 (voy. ce nom). Reine : *Pauline*-Thérèse-Louise, née le 4 septembre 1800, fille du feu Louis-Frédéric-Alexandre duc de Wurtemberg, oncle du roi, mariée le 11 avril 1820. Chef actuel : *Charles*-Frédéric-Alexandre, fils de la reine précédente, né le 6 mars 1823, lieutenant général au service de Wurtemberg, commandant d'un régiment de dragons russes, appelé au trône à la mort de son père, le 26 juin 1864, marié le 13 juillet 1846 à la grande-duchesse *Olga*-Nicolaewna, née le 11 septembre 1822, fille de feu Nicolas Ier. — Filles du dernier roi : 1° de son premier mariage avec *Catherine*-Paulowna, fille de l'empereur Paul, morte le 9 janvier 1819 : les princesses *Marie*, mariée au comte Alfred de Neipperg, et *Sophie*, mariée au roi des Pays-Bas ; 2° de son second mariage : les princesses *Catherine*-Frédérique-Charlotte, née le 24 août 1821, mariée le 20 novembre 1845 à son cousin le prince *Frédéric*-Charles-Auguste (voy. ci-dessous), et *Auguste*-Wilhelmine-Henriette, mariée au prince *Hermann* de Saxe-Weimar (voy. SAXE-WEIMAR).

Neveux et nièces du dernier roi : *Frédéric*-Charles-Auguste, né le 21 février 1808, lieutenant général et inspecteur général des troupes de Wurtemberg, commandant d'un régiment de lanciers russes; marié à une fille du roi, la princesse *Catherine* (voy. ci-dessus), dont il a un fils :*Guillaume*-Charles-Paul-Henri-Frédéric, né le 25 février 1848, lieutenant dans la garde du corps à cheval ; Frédéric-*Auguste*-Everard, né le 24 janvier 1813, lieutenant général au service de Prusse, commandant général de la garde prussienne; Frédérique-*Charlotte*-Marie, née le 9 janvier 1807, veuve du grand-duc Michel.

La famille royale comprend encore :

1° La duchesse *Élisabeth*, mariée à *Guillaume*, margrave de Bade, oncle du grand-duc régnant, et le duc *Alexandre*-Paul-Louis-Constantin, né le 9 septembre 1804, général de cavalerie au service d'Autriche en disponibilité, propriétaire du 11e régiment de hussards autrichiens; marié morganatiquement, le 2 mai 1835, à la comtesse Claudine de Hohenstein, dont il a deux filles et un fils, François, comte de Hohenstein, né le 27 août 1837 ;

2° La comtesse Joséphine-Antoinette-*Hélène*, de la maison de Festetics-Tolna, née le 1er juin 1812, mariée le 3 juillet 1832 à Chrétien-Frédéric-*Alexandre*, fils de *Guillaume*-Frédéric-Philippe, et cousin germain du roi régnant; veuve, avec quatre enfants, le 7 juillet 1844 ; remariée au baron de Bouget ;

3° Le comte Frédéric-*Guillaume*-Alexandre-Ferdinand, second fils du duc *Guillaume*-Frédéric-Philippe et cousin germain du roi, né le 6 juillet 1810, lieutenant général au service de Wurtemberg, gouverneur de la forteresse fédérale d'Ulm, marié le 8 février 1841 à la comtesse *Théodolinde*-Louise-Eugénie-Napoléone, fille de feu Eugène, duc de Leuchtenberg, née le 13 avril 1814, dont il a quatre filles ; et sa sœur la comtesse Frédérique-*Marie*-Alexandrine-Charlotte-Catherine, née le 29 mai 1815, mariée le 17 septembre 1842 au baron de Taubenheim, grand écuyer du royaume ;

4° Le duc Frédéric-Guillaume-*Alexandre*, né le 20 décembre 1804, ancien général-major au service de Russie, veuf de la princesse *Marie* d'Orléans, fille du feu roi Louis-Philippe, dont il a un fils, le duc *Philippe*-Alexandre-Marie-Ernest, né le 30 juillet 1838, major au régiment de cuirassiers autrichiens n° 7, marié, le 18 janvier 1865, à l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ; et le duc *Ernest*-Alexandre-Constantin-Frédéric, né le 11 août 1807, ancien général-major au service de Russie.

WURTZ (Charles-Adolphe), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Strasbourg, le 26 novembre 1817, fit ses classes au Gymnase protestant, puis étudia la médecine à la Faculté de cette ville, où il fut chef des travaux chimiques de 1839 à 1844 et reçu docteur en 1843. Venu à Paris, il y devint préparateur du cours de chimie organique de la Faculté (1845), chef des

travaux chimiques à l'École des arts et manufactures (1846-1851), agrégé (1847), professeur à l'Institut agronomique de Versailles (1851), et, après la retraite de M. Dumas et la mort d'Orfila (1853-1854), titulaire de leurs deux chaires réunies sous le nom de cours de chimie médicale. Élu membre de l'Académie de médecine en 1856, M. Würtz a fait en outre partie du Comité d'hygiène, de la Société chimique, dont il est devenu secrétaire, de la Société philomatique, etc. En juillet 1865, sur la désignation de l'Académie des sciences, il a obtenu le prix biennal de 20 000 fr., institué par l'Empereur. Décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1850, il a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres.

Auteur d'un grand nombre de découvertes en chimie, M. Würtz en a fait l'objet d'importants *Mémoires*, insérés, depuis 1842, dans les *Annales de chimie et de physique* et dans le *Répertoire de chimie pure*, qu'il a dirigé depuis 1858. Il a publié à part : *Mémoire sur les ammoniaques composés* (1850); *Sur l'insalubrité des résidus provenant des distilleries* (1859).

WURZBACH (Constant), poëte allemand, né à Laybach, en Illyrie, le 11 avril 1818, et fils d'un jurisconsulte, étudia de bonne heure le droit, s'engagea comme volontaire, en 1836, dans l'infanterie autrichienne, fit partie du corps d'occupation de Cracovie, puis, se trouvant caserné à Lemberg, obtint presque en même temps le grade de lieutenant et le diplôme de docteur en philosophie. En 1844, il quitta le service, et prit un emploi à la bibliothèque de la même ville. En 1848, il fut appelé simultanément à la bibliothèque de Vienne et aux archives du ministère de l'intérieur et créa une bibliothèque administrative dont il demeura le directeur.

Très-versé dans la langue polonaise et dans les langues slaves, M. Wurzbach s'est fait une double réputation de savant et de poëte. Ses premiers poëmes, insérés dans les plus importants recueils de l'Autriche sous son prénom de Constant, ont été rassemblés sous le titre général de *Mosaïque* (Cracovie, 1841). Il donna ensuite : *Une Ville morte* (Von Einer verschollenen Kœnigstadt, 1850 ; 2ᵉ édit., Hambourg, 1857); *Napoléon* (1851); *le Page de l'empereur* (der Page des Kaisers; Dusseldorf, 1854); *Perles* (Gemmen; Hambourg, 1855); *Camées* (Cameen; Dusseldorf, 1856), etc.; puis un ouvrage humoristique qui fit grand bruit : *Parallèles* (Parallelen; Leipsick, 1849; 3ᵉ édit., 1852). Parmi ses travaux de critique, d'archéologie, d'histoire et de science, nous citerons : *Éléments de géométrie* (Lemberg, 1843); *Proverbe de la Pologne* (Sprüchwœrter der Polen; Lemberg, 1847; 2ᵉ édit., Vienne, 1852); *Chants populaires de la Pologne* (Wolkslieder der Polen; Lemberg 1846); *les Églises de Cracovie* (die Kirchen der Stadt Krakau; Vienne, 1853), et deux ouvrages très-répandus à l'étranger : *Coup d'œil bibliographique et statistique sur la littérature de l'empire d'Autriche* (Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur, etc.; Vienne, 1854; 6ᵉ édit., 1856) et *Dictionnaire biographique de l'empire d'Autriche* (Vienne, 1857, t. I). Depuis 1853, M. Wurzbach a rédigé la *bibliographie autrichienne* dans les *Annales autrichiennes d'art et de littérature*.

WYATT (Matthew Digby), architecte anglais, né en 1820, à Rowde près Devizes, où il a été élevé, entra à seize ans dans l'atelier de son frère aîné, Th.-N. Wyatt, et remporta un prix de dessin à la Société d'architecture. En 1844 il visita le continent, où pendant deux ans il étudia les antiquités et les monuments religieux de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. En 1848 il fut chargé de la restauration complète du théâtre d'Adelphi à Londres. L'année suivante il lut à la Société des Arts un *compte rendu* très-impartial de l'exposition de l'industrie, qu'il venait de visiter à Paris, et appelé, en 1851, à participer aux travaux de la commission royale de l'Exposition universelle de 1851, il y rendit de véritables services. En 1855, il fit partie du jury international à l'exposition universelle de Paris.

M. Wyatt est principalement connu par les beaux ouvrages artistiques qu'il a publiés, tels que : *les Arts industriels au* XIXᵉ *siècle* (the Industrial arts of the nineteenth century; 1852; 160 planches, imprimé en or et en couleurs); *la Mosaïque géométrique du moyen âge* (the Geometrical mosaics of the middle ages; 1853, 120 planches), d'après des dessins rapportés de Sicile et d'Italie; *les Métaux et leurs dessins* (Metal work and its artistic design; 50 pl. col.); un portefeuille de *Vues du palais de Sydenham* (Views of the cristal palace and park at Sydenham; 1854, 1ʳᵉ série), palais qu'il a décoré en grande partie. Il a envoyé à Paris, en 1855 : *l'Arc de Titus à Rome;* trois *Vues du palais de Sydenham*, etc., qui ont obtenu une mention. Il a reçu en outre la croix de la Légion d'honneur.

WYNDHAM (Henry), général anglais, né en 1790, à Petworth (comté de Sussex), appartient à l'ancienne famille des comtes d'Egremont. Entré dans l'armée à seize ans comme cornette, il passa en 1808 en Espagne et fit quatre campagnes; il se distingua surtout à Vimiera et à Morales de Toro. A Waterloo il fut grièvement blessé. Nommé colonel de hussards en 1847, il est parvenu en 1854 au grade de général-major. Après avoir plusieurs fois brigué sans succès l'élection, il a été envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Cockermouth, en 1852; ses opinions furent conservatrices et favorables au système protectionniste.— Le général H. Wyndham est mort en 1860.

Son neveu, Henry WYNDHAM, né en 1830, à Brighton, représentait les mêmes principes politiques au Parlement, où il a été élu en février 1854 par le comté de Sussex, et réélu en 1857.

WYNDFORD (William-Samuel BEST, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1798, est fils d'un magistrat élevé en 1829 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Best, il fit ses études à l'université d'Oxford, fut admis en 1823 au barreau, et, après avoir échoué aux élections parlementaires, prit, en 1845, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vota avec le parti conservateur. Marié en 1821, il a eu cinq enfants, dont l'aîné, William-Draper-Mortimer BEST, né en 1826, s'est retiré en 1856 et a été nommé député-lieutenant de Dorset en 1860.

WYSOCKI (Joseph), général polonais, né en 1809, dans le gouvernement de Podolie, fit ses études au collége de Krzemieniec, entra, en 1828, dans l'armée du royaume de Pologne, fut attaché au corps de l'artillerie et se distingua pendant la campagne de 1831. Chassé de son pays, il vint en France, où il consacra plusieurs années de son exil à l'étude approfondie de l'art militaire. Après avoir été employé à la fonderie de canons de Toulouse, il passa à l'École d'application de Metz. Il en sortit avec tous les talents d'un excellent officier. Pour répandre parmi ses compatriote les connaissances qu'il avait acquises sur les champs de bataille et dans les écoles françaises,

il publia, en polonais, un *Précis de l'art militaire* (Paris, 1842, 2 vol.), puis les *Ordonnances d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie* (1845). Complétant son enseignement par la parole, il faisait en même temps pour les émigrés un cours très-estimé des juges compétents. M. Wysocki s'était affilié, dès l'origine, à la Société démocratique polonaise. En 1846, le commandement lui fut destiné par les patriotes de Galicie, dans le projet d'insurrection que des circonstances imprévues firent avorter. Pendant les agitations de 1848, il fixa son séjour à Cracovie. Au mois de novembre, il se rendit en Hongrie auprès de Kossuth et demanda l'autorisation de former une légion polonaise. Il ne l'obtint qu'au mois de mai 1849, mais il ne l'attendit pas. Le 3 décembre 1848, avec un bataillon polonais, il repoussa l'assaut tenté par le colonel Mariachi contre la forteresse d'Arad. Le 5 mars 1849 il décida le succès de la bataille livrée par Damianicz près de Solnok. A Nagy-Sarlo (18 avril 1849), il commanda l'aile droite et le centre. De tels services et la part qu'il prit à la bataille de Comorn (26 avril), lui méritèrent le grade de général. C'est alors que la légion polonaise s'organisa définitivement. Elle fut pour lui l'objet de soins assidus qui ne se ralentirent pas, même lorsqu'il eut reçu le commandement en chef du 9ᵉ et du 10ᵉ corps, formant l'armée de la Hongrie supérieure. Son esprit loyal et conciliant resta étranger aux dissentiments qui perdirent la cause hongroise. Une grave maladie l'empêcha de paraître à la bataille de Temeswar, si glorieuse pour sa légion. Mais, à peine rétabli, il couvrit, avec cette troupe d'élite, la retraite du gouvernement insurrectionnel. Le 18 août 1849, il franchit à Orsova la frontière de Turquie. La Porte l'interna à Kutaia avec Kossuth, Dembinski, etc. En 1852, il partit pour l'Angleterre; de là il revint à Paris, au commencement de 1853. Au début de la guerre d'Orient, un grand nombre de ses compatriotes l'ont envoyé à Constantinople avec de pleins pouvoirs pour représenter auprès du Divan les intérêts et les droits de la Pologne. Mais les raisons de la politique ne lui ont pas permis d'atteindre le but de sa mission, qui était la formation d'une légion polonaise.

X

XAVIER (J.-X. Boniface, dit). Voy. Saintine.

XIVREY (Berger de). Voy. Berger de Xivrey.

Y

YARBOROUGH (Charles Anderson Worsley Pelham 2ᵉ comte d'), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Worsley, il entra en 1830 à la Chambre des Communes, y siégea pendant seize ans dans les rangs du parti libéral et prit en 1846 la place de son père à la Chambre des Lords, où il défendit les mêmes principes.—Il est mort en janvier 1862. De son mariage avec une fille de lord Hawarden (1831), il a eu trois enfants, dont l'aîné, Charles, lord Worsley, né en 1835, dans le comté de Lincoln, membre du parlement en 1857, et député-lieutenant du comté de Lincoln en 1856, lui a succédé, comme 3ᵉ comte.

YARREL (William), naturaliste anglais, né à Londres en 1780, mort le 6 septembre 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire*.

YATES (James), antiquaire et économiste anglais, né près de Liverpool, le 30 avril 1789, était fils d'un pasteur estimé d'une congrégation dissidente de cette ville. Pasteur lui-même à Glascow, à Birmingham, où il succédait au docteur Priestley, et à Londres, il publia d'abord quelques livres d'éthique et de théologie. Passant ensuite aux études les plus diverses, auxquelles l'avaient préparé les cours qu'il avait suivis à Glascow, à Édimbourg et à Berlin, il écrivit un certain nombre de *Traités* et de *Mémoires*, qui touchent indifféremment aux antiquités, à la langue, à la botanique et à la géologie. Son principal ouvrage est intitulé : *Textrinum opus, ou Recherches sur l'art du tissage chez les anciens* (Inquiry into the art of weaving among the ancients; Londres, 1845, 8 vol.). Il a collaboré activement au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, du docteur William Smith (Dictionnary of Greek and Roman antiquities; Ibid., 1842).

Vers la fin de 1855, M. James Yates a pris une part utile au congrès de statistique tenu à Paris; il y a vivement soutenu les idées d'internationalité, et c'est sur son initiative que l'Association internationale s'est formée, dans le dessein de faire adopter partout le système décimal pour les mesures, les poids et les monnaies. Il en est devenu le vice-président. Il a été nommé correspondant des Sociétés Royale, Linnéenne et Géologique, membre de la Société littéraire de Leyde, de la Société des antiquaires d'Augsbourg, etc.

YENDIS (Sidney). Voy. Dobell.

YOUNG (sir Henry-Edward-Foy), administrateur anglais, est né en 1810, à Bradbourne (comté de Kent). Fils d'un officier supérieur d'infanterie, il fut élevé au collége de Bromley, étudia la jurisprudence à l'École d'Inner-Temple, à Londres, et avant d'être admis au barreau, entra dans l'administration civile des colonies (1834), où il ne cessa plus d'être employé. Après avoir passé quelque temps à Sainte-Lucie, il passa à la Guyane anglaise en qualité de secrétaire du gouvernement (1835), reçut à son retour des lettres de noblesse en récompense des services rendus au commerce de cette colonie (1847), et fut, dans la même année, chargé d'administrer une partie du cap de Bonne-Espérance, puis l'Australie méridionale. En septembre 1854, il a été nommé gouverneur général de la Tasmanie (terre de Van-Diémen), avec un traitement de 4000 liv. sterl. (100 000 francs). Renommé comme administrateur, son passage a été signalé, au Cap et en Australie, par de notables améliorations. Sir H. Young a pris sa retraite en décembre 1861.

YOUNG. Voy. Brigham (Young).

YOUSOUF-bey. Voy. Calfa.

YPSILANTI. Voy. HYPSILANTIS.

YRIARTE (Charles), littérateur français, né à Paris, en 1833, d'une famille originaire d'Espagne, suivit à la fois la carrière des arts et celle de l'administration. Attaché au ministère d'État, il fut nommé inspecteur des asiles impériaux et ensuite inspecteur de l'Opéra. Il collaborait en même temps, à divers journaux illustrés français et étrangers. Lors de l'expédition de l'Espagne contre le Maroc, à la fin de 1859, il fut chargé de suivre l'armée espagnole et envoya au *Monde illustré* une suite de dessins et d'articles sur cette campagne. Il renonça alors à sa position officielle pour se livrer tout entier au journalisme. L'année suivante, il fit avec les Italiens, les campagnes de Sicile, des Marches et de l'Ombrie; revenu en France après de longues excursions, il devint directeur de la partie artistique et rédacteur en chef du *Monde illustré*. Il a été nommé, en juin 1864, commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

M. A. Yriarte, à part son active collaboration au *Monde*, a écrit, sous son nom, ou sous les pseudonymes de *Junior*, de *Marquis de Villemer*, etc., au *Figaro*, au *Grand journal*, à *la Vie parisienne*, etc. Il a publié en volumes : *la Société espagnole* (1861, in-18); *Sous la tente, souvenirs du Maroc*, récits de guerre et de voyage (1862, in-18, illustré); *les Cercles de Paris*, [1828-1864] (1864, gr. in-8, avec grav.); *Paris grotesque, les célébrités de la rue* [1815-1863] (même année, in-8, 28 grav.); *les Portraits parisiens* (1865), ce dernier volume sous le pseudonyme du marquis de Villemer. Il a traduit de l'espagnol plusieurs écrits de littérateurs contemporains, Alarcon, Antonio de Trueba, Fernandez y Gonzalez, etc.

YSABEAU (Victor-Frédéric-Alexandre), médecin et agronome français, né à Rouen, le 14 mars 1793, de la famille des membres du Parlement de ce nom, est le fils de Claude-Alexandre Ysabeau le conventionnel, mort en 1831. A douze ans, il suivit son père en Belgique, fit ses études à Liége, prit ensuite le grade de docteur en médecine et revint, quelques années après, à Paris. En 1813, il s'enrôla comme volontaire et fut blessé à Montereau. Il s'occupa ensuite à la fois d'études agricoles et littéraires. Esprit vif et facile, il écrivit des *contes* et des *chansons*, dont il publia un petit volume sous le titre de *l'Aiguillon* (1831). Pendant l'épidémie de 1832, il fut désigné comme docteur en chef du quartier Popincourt, et porté le second sur la liste des médecins récompensés.

A part cet exercice momentané de ses connaissances médicales, M. Ysabeau s'est exclusivement appliqué, en théorie comme en pratique, à l'économie rurale. Il a donné sur toutes les questions agricoles des articles dans les feuilles spéciales, et les divers ouvrages suivants : *Entretiens sur la minéralogie* (Strasbourg et Paris, 1837, in-18), dans la collection intitulée *Maître Pierre; Guide manuel de l'épicier droguiste, ou Traité des substances simples et composées, de leur valeur et de leur préparation* (Paris, 1827, in-12; dans la *Bibliothèque industrielle*); le Tome V de *la Maison rustique* (1838, in-8); *le Jardinage, ou l'Art de créer et bien diriger un jardin* (1854, in-12, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); *Leçons élémentaires d'agriculture* (1857, in-18), à l'usage de l'enseignement primaire; *le Jardinier de tout le monde*, *le Médecin de la famille* (1859); *Entretiens familiers d'un instituteur sur les insectes nuisibles* (1860, in-18); *Cours d'agriculture pratique* (1860-1862, tomes I-IV, in-18); *Histoire nouvelle populaire de la France* (1864, in-18), etc.

M. Ysabeau a dirigé près de douze ans, en Belgique, *la Sentinelle des campagnes*, et une feuille en langue populaire intitulée : *le Packeter, ou le Fermier*. Il a été un des principaux rédacteurs de la *Revue villageoise*. De 1848 à 1850, il a fourni une dizaine de petits volumes à la Bibliothèque agricole de l'*Encyclopédie populaire*, publiée sous le patronage du roi des Belges.

YUSUF. Voy. JUSUF.

YVAN (Melchior), médecin, littérateur et homme politique français, ancien représentant, né à Digne (Basses-Alpes), en 1803, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1835. Il exerça quelque temps dans son pays, puis alla occuper la chaire d'histoire naturelle à l'École secondaire de Marseille. En 1843, il fut nommé médecin de la mission conduite en Chine par M. de Lagrenée et reçut la décoration à son retour (juillet 1846). La révolution de 1848 jeta M. Yvan dans la politique. Candidat du parti démocratique aux élections de 1849 pour la Législative, il fut élu, dans son département natal, le deuxième, par 13 418 suffrages. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut forcé de se réfugier en Belgique, où il passa deux années. En 1858, il fut attaché au cabinet du prince Napoléon, devenu ministre de l'Algérie et des colonies. Un peu plus tard M. de Persigny l'appela aux fonctions d'inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie.

On a de M. Yvan, outre plusieurs opuscules sur l'histoire naturelle, la médecine légale, etc. : *la Chine et la presqu'île Malaise* (1850, in-8), relation du voyage exécuté de 1843 à 1846, insérée d'abord dans *les Mille et un romans; l'Insurrection de Chine* (1853, avec M. Callery); *Voyages et récits* (Bruxelles, 1852, 2 vol.); *De France en Chine* (1855, in-18); *Légendes et récits* (1861, in-18), etc. Il faisait partie de la nouvelle rédaction de la *Presse*, pour laquelle il écrivit, alternativement avec M. Ad. Guéroult, le *Bulletin* du jour jusqu'en 1858.

YVAN (baron Napoléon-Alexandre), cousin du précédent et fils de l'ancien chirurgien en chef des Invalides créé baron sous l'Empire, a été reçu docteur en 1828. D'abord chirurgien militaire, et attaché, sous son père, aux Invalides, en même temps qu'à l'hospice du Gros-Caillou, il se tourna en 1830 vers la pratique civile. Il n'a rien publié que sa thèse de doctorat : *Sur le sulfate de quinine* (1830, in-4).

YVERT (Eugène), littérateur français, né à Marly-le-Roy (Seine-et-Oise), le 25 février 1794, fut, de 1820 à 1830, secrétaire de la société royale des bonnes lettres. En 1831, il alla se fixer à Amiens et y prit, à sa fondation, la rédaction en chef de la *Gazette de Picardie*, devenue, en 1848, *l'Ami de l'ordre*. Membre de l'Académie de la Somme, M. Yvert en a été chancelier et directeur.

On a de lui quelques poésies : *Épître au fauteuil de Molière, les Inconvénients du spectacle* (1829); *Épître royaliste à un officier de l'expédition d'Alger* (1830); *Ma Gazette*, imitation de la IXe satire de Boileau (1844); *Esquisses parlementaires*, comptes rendus en vers des séances de la Chambre, *Mœurs politiques* (1832 et 1845); *Fantaisies poétiques* (1857), et autres pièces extraites de la *Gazette de Picardie*.

YVES (Renaud), ancien représentant du peuple français, né à Colmar, le 12 janvier 1804, et fils d'un magistrat de la République, acheva ses études à Strasbourg, se fit recevoir avocat et s'inscrivit au barreau de Colmar. En 1830, Dupont de l'Eure le nomma substitut du procureur du roi.

Son libéralisme avancé le fit destituer en 1832, et il reprit sa place au barreau. Après la révolution de Février, il fut commissaire de la République dans le Haut-Rhin, puis procureur général et se fit remarquer par sa modération. Envoyé à la Constituante, le second sur onze, par plus de 50 000 suffrages, il fit partie du comité de l'intérieur et vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son ancienne place au barreau de Colmar.

YVON (Adolphe), peintre français, né à Eschwiller (Moselle), en 1817, vint à Paris à la fin de ses classes, et étudia la peinture chez Paul Delaroche, contrairement au vœu de ses parents, qui le destinaient à l'administration. En 1843, il fit un voyage en Russie, y reçut un fort bon accueil et en rapporta une série de dessins exposés aux salons de 1847 et de 1848. Après avoir débuté au salon de 1842, avec un portrait de *Mme Ancelot*, il a donné successivement : le portrait du *général Neumayer* (1844); *le Remords de Judas* (1846); *la Bataille de Koulikowo* (1850); *Un Ange déchu* (1852); *le Premier consul descendant les Alpes* (1853), au palais de Compiègne.

En 1855, M. Yvon a envoyé à l'Exposition universelle : *le maréchal Ney soutenant l'arrière-garde en Russie*, grande page d'un bel effet, avec *les Sept péchés capitaux*, suite de dessins interprétés d'après le Dante. A la suite d'une mission en Crimée, où il fut le seul artiste envoyé officiellement, M. Yvon a exposé aux salons de 1857 et 1859, *la Prise de la tour de Malakoff*, tableau commandé pour les galeries de Versailles, et qui fut accueilli comme une des belles pages de l'histoire des batailles modernes ; *la Gorge de Malakoff*, *la Courtine de Malakoff*. Rappelons encore : les portraits de *M. et Mme Mélingue* (1857), *la Bataille de Solférino*, le portrait du *Prince impérial* (1861) ; *Magenta*, *Évacuation des blessés* (1863) un *Portrait* anonyme et le portrait de *M. Couder*, l'Institut, dessin (1864). Cet artiste, en qui l'on s'est accordé à louer la science, le mouvement, l'effet, une touche puissante, a reçu une 1re médaille en 1848, une 2e en 1855, la décoration de la Légion d'honneur le 20 décembre de la même année, et la grande médaille d'honneur en 1857.

Z

ZACCONE (Pierre), littérateur français, né à Douai, le 2 avril 1817, et fils d'un officier d'infanterie, fut élevé comme enfant de troupe à la suite du régiment, et n'en reçut pas moins l'éducation universitaire. Il eut pour professeur, à Brest, M. Émile Souvestre et débuta sous son inspiration dans la carrière littéraire, en 1837, en insérant des vers et des nouvelles dans *la Vigie du Morbihan*, *l'Auxiliaire breton*, *l'Hermine*, *la Revue bretonne*, etc. Il fit jouer en même temps une petite pièce au théâtre de Brest, *Aurélie, ou l'Amant sous clef*, et publia ensuite, dans cette ville, un volume intitulé : *Époques historiques de la Bretagne* (1845). Entré à dix-huit ans dans l'administration des postes, il vint en 1843 à Paris, où il resta attaché à la direction générale.

M. P. Zaccone s'est fait connaître par des romans-feuilletons et par une active collaboration aux recueils populaires de littérature. On cite de lui en volumes : *Histoire des sociétés secrètes, politiques et religieuses* (1847); *les Ouvriers de Paris et les Ouvriers de Londres* (1850, 2 vol.), avec M. P. Féval; *les Mémoires d'un roi* (1851, 4 vol.), avec M. de Foudras; *Marguerite et Béatrix* (2 vol.), avec M. P. Féval; *le Dernier rendez-vous* (1852, 2 vol.); *le Roi de la bazoche* (1853, 2 vol.); *Éric le mendiant* (id.); *les Mystères du vieux Paris* (1854); *le Vieux Paris* (1855); *les Plaisirs du roi*, *le Nouveau langage des fleurs* (même année) ; *le Nouveau Paris* (1856) ; *le Fils du ciel* (1857), roman chinois; *les Deux Robinsons* (1863, in-18), etc. — Il a donné au théâtre *le Vingt-quatre février*, scène dramatique, en vers (1848), avec M. P. Féval; *le cousin Verdure*, vaudeville en un acte (1855), avec M. Pommereux et M. Saint-Yves; *l'Oncle Traub*, opéra-comique, avec M. Valois (1862), etc.

ZAHN (Jean-Charles-Guillaume), architecte et dessinateur allemand, né à Rodenburg (Hesse), le 21 août 1800, et fils d'un peintre, entra à l'Académie de Cassel. En 1822 il vint à Paris et de là il se rendit en Italie, à Naples et en Sicile, où il étudia les débris des anciens monuments et rechercha toutes les traces de l'art antique. A son retour, il publia les *Peintures à fresque nouvellement découvertes à Pompéi* (Neuentdeckte Wandgemalde in Pompeji) et les *Ornements et tableaux les plus remarquables de Pompéi, d'Herculanum et de Stabie* (die Schœnsten Ornamente und, etc.; Berlin, 1828-1830, 10 livraisons), imprimé par les procédés lithographiques alors peu connus.

Nommé professeur à l'Académie des arts de Berlin (1830), il obtint un congé et retourna en Italie. De 1830 à 1840, il vécut à Naples, à Pompéi, en Calabre et en Sicile, occupé à découvrir et à dessiner des tableaux, des terres cuites, des bronzes, des monnaies, des antiquités de toute sorte.

A la recommandation de M. de Metternich, il fut autorisé à mouler les plus beaux bronzes, vases d'argent, etc., du musée Borbonico, et de quelques musées particuliers, par exemple de celui du prince Biscari à Cantiana. Il fit d'heureuses fouilles à Cumes, à Teglana (1838), à Torre dell' annunziata, etc. En même temps, il dressait pour de riches voyageurs anglais et américains des plans de maisons de campagne dans le style de Pompéi. Depuis son retour à Berlin (1840), il a publié : *Ornements choisis* (Ausserlesene Verzierungen); *Ornements de tous les temps classiques* (Ornamente aller classischer Zeiten ; Berlin, 1852, 11 cahiers), etc.

ZAMBELIOS (Jean), poëte et littérateur grec, né à Sainte-Maure (Iles Ioniennes), en 1787, mort le 27 mai 1856. — Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ZAMBELIOS (Spiridion), fils du précédent, né au même lieu, en 1828, acheva ses études de droit en France, et, de retour dans sa patrie, collabora activement à plusieurs feuilles périodiques libérales qui parurent dans les Iles Ioniennes, à la suite des événements de 1848. En 1852, il publia à Corfou ses *Chants nationaux de la Grèce*, précédés d'une étude historique *sur l'hellénisme au moyen âge*. On cite encore de lui une étude sur *la Poésie populaire en Grèce*, insérée dans *le Spectateur d'Orient*, en 1856.

ZAMBELLI (André), historien italien, né à Lonato (Lombardie), en 1794, fut nommé en 1820 professeur d'histoire universelle et autrichienne, au lycée de Sainte-Catherine à Venise. Il obtint la même chaire, en 1825, à l'université de Pavie, où trois ans après il fut chargé d'enseigner les sciences politiques. En 1842, il fut nommé membre de l'Institut de Milan, et en devint président en 1845. Alors il s'occupa d'écrire et particulièrement de rédiger ses cours. Le but de tous ses travaux est de montrer les différences profondes qui séparent les peuples anciens et les peuples modernes; *la Guerre* (2 vol.), *la Religion* (1 vol.), furent les premiers écrits dans cette pensée.

On doit encore à M. Zambelli des *Considérations sur le Prince de Machiavel* qui ont eu beaucoup de succès, et de nombreuses dissertations publiées par l'Institut de Milan, notamment: *Quelques utopies modernes*, *la Prostitution*, *les Causes des altérations de l'histoire*. — M. Zambelli est mort à Pavie, en septembre 1862.

ZAMOYSKI (comte André), homme politique et agronome polonais, né le 2 avril 1800, d'une famille illustrée par ses services publics, est un des sept fils du comte Stanislas, qui, en 1809, présidait le gouvernement provisoire de la Galicie. Dès 1810, il fut porté, avec quatre de ses frères, sur les contrôles du régiment Zamoyski, 18e de ligne du duché de Varsovie, levé aux frais de son père. Élève d'un des lycées impériaux de Paris, de 1812 à 1814, il retourna en Pologne à la chute de l'Empire, puis alla continuer ses études à Genève et à Edimbourg. Son père lui confia de bonne heure la gestion de domaines considérables. En 1823, il entra dans le service civil au département de l'intérieur et devint, quelques années après, chef de la direction de l'agriculture et de l'industrie. En 1831, le gouvernement national le nomma ministre de l'intérieur. Il prit part aux luttes pour l'indépendance et combattit à la grande affaire de Grochow. Chargé, après la retraite des Russes, d'une mission diplomatique auprès de l'Autriche, il revint au moment où le général Paskiewitch prenait Varsovie d'assaut.

Cédant à la nécessité, le comte André resta en Pologne, et pendant les vingt ans du régime qui s'établit alors, se borna à raviver dans le pays l'industrie et l'agriculture, hâtant de tout son pouvoir le développement moral des habitants. Il s'associa à toute entreprise utile, et, malgré toutes les entraves, organisa une société qui releva la navigation à vapeur sur la Vistule, dota Varsovie d'un quartier affecté aux travaux de constructions et de réparations navales, et pourvut à l'instruction de ses ouvriers polonais à l'étranger. Il était devenu président de la Société du crédit hypothécaire qui réunissait presque la totalité des propriétaires fonciers du royaume.

En 1842, le comte André Zamoyski avait fondé une revue spéciale, intitulée *Annales agronomiques*, qui devint le noyau d'une société agricole, autorisée par Alexandre II, peu après son avénement. Cette société prit aussitôt une importance considérable, eut des correspondants dans tous les arrondissements de la Pologne, compta 5000 membres, et disposa d'un budget de 300000 fr. Ses séances publiques tenues à Varsovie, pendant une semaine, chaque année, eurent, malgré leur objet spécial, le caractère de réunions nationales et inquiétèrent le gouvernement russe. M. Machanow, en 1860, en fit restreindre les attributions et en aurait provoqué la dissolution sans les efforts du comte André, qui empêcha la démission des principaux membres. C'est la crainte inspirée par l'influence de la société agricole qui détermina, en 1861, les nouvelles rigueurs de la Russie contre les Polonais, et sa dissolution fut prononcée la veille même des événements qui viennent d'ensanglanter Varsovie. Le comte Zamoyski, nommé alors par le prince Michel Gortschakoff membre du comité chargé d'élaborer la loi sur le conseil d'État de la Pologne, se vit même offrir la présidence de ce conseil (avril 1861). L'année suivante le comte Zamoyski donna sa démission de membre du conseil municipal de Varsovie, lorsque Wielopolski en devint président (août 1862). *

ZAN (Tomalz), patriote polonais, né en 1791, dans la province de Nowogrodek, fit ses études à l'école de Molodeczno et à l'université de Wilna. En 1820, avec l'approbation du recteur et de l'évêque, il fonda la Société littéraire et patriotique des *Promieniści* ou Rayonnants, bientôt dissoute par le gouverneur général Korsakow. Il la reconstitua secrètement sous un autre nom. Cette nouvelle société des Amis de la vertu ou Philarètes, dirigée par un comité de vingt Philomates, se composait des partisans les plus énergiques et les plus éclairés de l'indépendance polonaise. Elle ne put échapper entièrement à la surveillance de la police, et le prince Czartoriski, alors curateur de l'université, fit une enquête pour découvrir les étudiants et les professeurs qui en faisaient partie. Ses recherches n'ayant point eu de résultat, le gouvernement russe en ordonna de nouvelles, et en 1823, presque tous les étudiants de Wilna furent arrêtés. M. Zan crut les sauver, en se dénonçant lui-même comme fondateur et président de la société dissoute; mais son dévouement n'empêcha point la police de frapper de peines rigoureuses un grand nombre de jeunes gens signalés comme ses complices. Pour lui, il fut envoyé en Sibérie. Après un long exil à Orenbourg, il obtint la permission de revenir en Pologne.

ZANTH (Charles-Louis), architecte allemand, né à Breslau, le 6 août 1796, mort à la fin d'octobre 1857.— Voyez les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ZARAGOZA (Ignacio), général mexicain de race indienne, né en 1829, à Mateguala, dans l'État de San Luis Potosi, entra fort jeune dans le commerce de Monterey, puis se fit avocat, et enfin embrassa la carrière militaire. En 1853, il se fit remarquer à l'armée du Nord; sept ans plus tard, il était devenu général de brigade dans les troupes constitutionnelles qui défendaient le gouvernement de M. Juarez. Il prit Guadalajara, remporta quelques succès sur Miramon lui-même, et, lors de l'expédition européenne, remplaça, comme commandant en chef de l'armée d'Orient, le général Urraga, suspect de modération et démissionnaire.

Il tenait à ne point mériter le même reproche que son prédécesseur, car il publia d'abord une violente proclamation contre les Français, et fit fusiller le général Robles, ainsi que plusieurs officiers accusés d'être favorables à l'ennemi. En même temps, les conférences d'Orizaba ayant été rompues, il somma le général de Lorencez de retirer la garde laissée dans cette ville auprès des malades; il y entra lui-même le lendemain, mais il en fut chassé, vingt-quatre heures plus tard par un retour offensif de l'armée française (20 avril 1862). Huit jours après, il était battu aux Cumbres d'Aculcingo et rejeté sur Puebla; le 5 mai il parvenait à arrêter les Français dans cette dernière position, grâce à la supériorité numérique de ses troupes et aux obstacles insurmontables qui protégeaient sa défense. Le général de Lorencez ayant jugé à propos de revenir à Orizaba pour y atten-

dre des renforts, Zaragoza essaya en vain d'inquiéter sa retraite : battu une seconde fois à Aculcingo le 18 mai, il ne fut pas plus heureux le 14 juin dans une attaque sur Orizaba. Les Français ayant, pendant la nuit, enlevé le mont Borrego par un audacieux coup de main, l'armée mexicaine fut forcée de se retirer sur le Canada de Istapan sans rien entreprendre.— Le 8 septembre, le général Zaragoza est mort à Puebla d'une fièvre typhoïde et a été remplacé par Ortega. Transporté à Mexico, il a eu, par ordre de Juarez, de magnifiques funérailles. Considéré par les Mexicains comme un homme de guerre supérieur et plein de patriotisme, le général Zaragoza était, dit-on, très-fier de ses premiers succès contre nous, et, se croyant sûr de nous arrêter, poussait ses concitoyens à la plus extrême résistance. Sa mort produisit un grand découragement.

ZEDLITZ (Joseph-Christian, baron DE), poëte allemand, né à Zohannesberg (Silésie autrichienne), le 28 février 1790, fit ses classes au collége de Breslau, entra, en 1806, dans un régiment de hussards et fit la campagne de 1809 comme officier d'ordonnance du prince de Hohenzollern. Il quitta de bonne heure le service militaire, et vécut retiré dans ses domaines de Hongrie jusqu'en 1837, époque où il fut appelé en service extraordinaire au ministère des affaires étrangères. — Le baron de Zedlitz est mort à Vienne le 15 mars 1862.

Au milieu des fonctions diplomatiques, il a publié plusieurs volumes de vers: *Couronnes des morts* (Todtenkraenze); *la Vierge des bois* (Waldfraulein), etc. Parmi ses poésies lyriques, on cite surtout *la Revue nocturne* (die naethliche Heerschau), si populaire en Allemagne et imitée par M. Victor Hugo. M. Zedlitz dont les vers respirent l'amour de la liberté, est un des poëtes autrichiens qui ont le mieux interprété les idées enançaises. *La Vierge des bois*, poëme romantique ff dix-huit chants, est citée aussi avec éloge.

M. Zedlitz a encore publié le *Livret du soldat* (Soldatenbüchlein): *Tableaux de l'ancien nord* (Altnordische Bilder); la traduction du *Child-Harold* de Byron: une tragédie intitulée *l'Étoile de Séville* (der Stern von Sevilla) et *Cachot et Couronne*, drame en 5 actes, qui est resté au répertoire du théâtre allemand.

ZELL (Charles), philologue allemand, né le 8 avril 1793, à Manheim (Bade), étudia dans sa ville natale, à Heidelberg, à Gœttingue et à Breslau, et obtint, dès 1814, une chaire au lycée de Rastadt, où il publia son édition avec commentaire de l'*Ethica Nicomachea* d'Aristote (Heidelberg, 1820, 2 vol.). En 1821, l'université de Fribourg l'appela comme professeur titulaire de philologie. M. Zell y fonda un séminaire philologique et publia une série de savantes dissertations sur l'antiquité : *Ferienschriften* (Fribourg, 1826-1833, 3 vol.), ainsi qu'une collection des *Auteurs classiques latins* (Stuttgart, 1827-1831, 17 vol.).

Durant le mouvement révolutionnaire de 1831, il fut envoyé par l'université de Fribourg à la première Chambre. En 1834, il alla prendre part à un congrès de savants réunis à Carlsruhe. Il fut remarqué du grand-duc qui lui offrit une place dans le conseil de l'instruction publique; il l'occupa douze ans. En 1847, il alla occuper une chaire à l'université de Heidelberg. Il a siégé, de 1848 à 1853, à la seconde Chambre des états badois, et présidé, en 1852 et en 1853, les assemblées générales des catholiques allemands à Münster et à Vienne.

On cite encore de M. Zell un *Manuel d'épigraphie romaine* (Handbuch der rœm. Epigraphik, Heidelberg, 1860-1851) et une traduction allemande de l'*Organum* d'Aristote (Stuttgart, 1836-40, 5 vol.).

ZELLER (Jules-Sylvain), historien français, né à Paris, le 23 avril 1820, fit de brillantes études au collége Charlemagne, commença son droit, puis se tourna vers la littérature et l'histoire et alla passer quelque temps en Allemagne. Reçu agrégé d'histoire en 1844, docteur ès lettres en 1849, il a professé successivement l'histoire dans les lycées de Bordeaux, de Rennes et de Strasbourg. De 1854 à 1858, il occupa avec éclat la chaire d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix. Appelé alors à Paris, comme maître de conférences à l'École normale, il a suppléé en outre M. Rosseuw Saint-Hilaire à la Sorbonne, et y a professé un cours complémentaire d'histoire moderne (1858-59). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

M. Zeller a publié : *Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, son époque, histoire du temps de la réforme* (1849, in-8), thèse française pour le doctorat; une thèse latine *Sur le* De consideratione *de saint Bernard* (même date); *Histoire de l'Italie depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours* (1852, in-18), faisant partie de la collection Duruy; *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie* (1855, in-18) : *l'Année historique* (1860-1863, t. I-IV, in-18), ou revue annuelle des questions et des événements politiques, soit en France, soit à l'étranger; *les Empereurs romains, caractères et portraits historiques* (1863, in-18); *Entretiens sur l'histoire.* Antiquité et moyen âge (1865, in-18), etc.

ZESCHAU (Henri-Antoine DE), homme d'État allemand, né le 4 février 1789, à Jessen, dans le Lausitz inférieur, fut chargé, en 1813, d'organiser la landwehr dans le cercle de Wittemberg. Devenu par les traités de 1815 sujet de la Prusse, il fut conseiller du gouvernement, à Merscbourg et à Potsdam, puis rentra dans l'administration saxonne. Conseiller intime de finances, en 1822, député à la Diète de Francfort, en 1829, il fut nommé, en 1831, ministre des finances. En 1835, il se chargea, en outre, des affaires étrangères. M. de Zeschau a inauguré l'ère nouvelle de la Saxe, réformé et simplifié le système financier, introduit un système décimal des monnaies, réduit les impôts et la dette publique, agrégé le pays au Zollverein, et décidé la construction du réseau des chemins de fer bavarois. Écarté du pouvoir, en 1848, il fut dès l'année suivante le plénipotentiaire saxon aux conférences de Berlin, et membre du conseil d'administration des gouvernements alliés. Depuis 1851, il occupa le ministère de la maison du roi. On cite de M. de Zeschau une brochure intitulée : *Influence du gouvernement et du royaume de Saxe à la diète constitutionnelle* (das Wirken der Staatsregierung, etc.; Leipsick, 1834)

ZETLAND (Thomas DUNDAS, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1795, à Londres, appartient à une famille écossaise élevée en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dundas, il fit ses études à la grande École d'Harrow et entra, en 1818, à la Chambre des Communes, où il représenta York et Richemond jusqu'en 1839 : à cette époque il prit à la Chambre haute la place de son père, qui avait été créé comte l'année précédente. Il fait partie de la majorité libérale. Il a succédé à lord Sussex dans la dignité de grand maître des francs-maçons d'Angleterre. De son mariage avec une fille de sir Williamson

(1823), il n'a pas eu d'enfants; l'héritier de ses titres est son frère puîné, John-Charles DUNDAS (voy. ce nom).

ZETTERSTEDT (Jean-Guillaume), naturaliste suédois, né le 20 mai 1785, à Mœlby, où son père était arpenteur, prit, en 1808, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund, et fut successivement répétiteur de botanique (1810), professeur adjoint d'histoire naturelle (1812), puis en 1839 professeur titulaire de botanique et d'économie à l'université de Lund, dont il a été recteur de 1846 à 1847. Il a exploré les îles d'Œland et de Gothland, et publié la relation de deux voyages qu'il fit en Laponie, le premier avec B.-F. Fries (*Naturhistorisk resa*, etc., Lund 1822, 2 part. avec pl.), le second avec M. A.-G. Dahlbom (*Resa genom Umeæ Lappmarker*. Œrebro 1833). L'université de Lund a reçu de lui une partie de ses collections d'histoire naturelle et doit hériter de sa correspondance avec les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Quelques plantes portent le nom de M. Zetterstedt, qui est devenu chevalier des ordres de Wasa (1832), du Danebrog (1850), de l'Étoile polaire (1851), membre de la Société physiographique de Lund (1818), de l'Académie des sciences de Stockholm (1831), de la Société entomologique de France (1833), de la Société Cuviérienne, etc., etc.

On cite encore de lui : *De fecundatione plantarum* (Lund, 1810-1812, 3 part.); *Orthoptera Sueciæ* (ibid., 1821); *Fauna insectorum laponica* (1828); *Monographia scatophagarum Scandinaviæ* (Paris, 1835, avec fig.); *Remarques sur les mœurs des hirondelles* (Ammærkningar rœrande svalornas Lefnadsætt; Christianstadt, 1835); *Conspectus plantarum horti botanici Lundensis* (1838); *Diptera Scandinaviæ disposita et descripta* (Lund, 1842-1852, in-8, t. I-XI.) ouvrage important, à l'impression duquel le trésor public a contribué, et auquel l'Académie de Stockholm a décerné un grand prix d'histoire naturelle; etc.

ZEUSS (Jean-Gaspard), historien et philologue allemand, né à Vogtendorf (Bavière), le 22 juillet 1806, fit ses études à Bamberg et à Munich. Professeur d'histoire au lycée de Spire, en 1839, il fut appelé à l'université de Munich, en 1847; mais il préféra passer au lycée de Bamberg.

Les principaux travaux de M. Zeuss, composés pour la plupart d'après des manuscrits inédits des bibliothèques de Munich, de Carlsruhe, Saint-Gall, Wurtzbourg, Milan, Turin, Paris, Londres et Oxford, sont : *les Allemands et les peuples voisins* (die Deutschen und die Nachbarstaemme; Munich, 1837) : *les Bavarois descendants des Marcomans* (die Herkunft der Baiern von den Markomannen : Munich, 1839); *Traditiones possessionesque Wizenburgenses* (Spire, 1842); *la Cité de Spire avant sa destruction* (die freie Reichsstadt Speier, etc. : Spire, 1843); *Grammatica celtica* Leipsick, 1853, 2 vol.), etc.

ZEVORT (Charles-Marie), littérateur français, né à Bourges, le 23 avril 1816, fut admis en 1836 à l'École normale (section des lettres). Nommé professeur de philosophie à Rennes, en 1839, il y fut l'objet, de la part des adversaires de l'enseignement laïque, des plus vives hostilités, et passa, avec le même titre, au collége de Metz (1846). Il devint, en 1850, inspecteur de l'Académie de Montpellier, d'où l'attitude qu'il prit, dans un de ces conflits qui intéressaient la dignité du corps universitaire, le fit bientôt sortir. Après avoir consacré quelques années à l'éducation des enfants du duc d'Uzès, il est rentré dans l'université, en 1856, comme inspecteur d'académie à Aix, d'où il est passé, en 1860, comme vice-recteur à Chambéry : il a été nommé recteur de l'Académie de cette ville le 28 août 1862.

Auteur d'une *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore* (1843), M. Zevort avait donné d'abord, avec M. Pierron, la traduction de la *Métaphysique* d'Aristote (1840-1841, 2 vol. in-8), la première qui ait été essayée dans notre langue : elle a obtenu de l'Académie un prix de 2000 fr. Il a encore traduit : *Vie des philosophes de l'antiquité*, de Diogène Laërce (1848, 2 vol. in-18) et l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide (1853, 2 vol. in-18).

ZIEBLAND (Georges-Frédéric), célèbre architecte allemand, né à Ratisbonne, le 7 février 1800, étudia à Munich, où il eut pour maîtres Marie Quaglio et Fischer. Au sortir de l'Académie de cette ville, en 1824, il attira sur lui, par divers *Projets*, l'attention du roi Louis, aux frais duquel il fit un voyage en Italie, pour y étudier spécialement la construction des basiliques et préparer de longue main les plans de celle que le roi voulait dès lors élever à Munich. M. Ziebland étudia en outre, en Italie, les décorations murales de Pompéi, et en fit exécuter, dans le même goût, à la villa Malta, à Rome.

De retour à Munich, en 1829, il fut nommé presque aussitôt membre du comité d'architecture, et chargé de toute une suite de travaux des plus importants, parmi lesquels nous citerons : l'hôtel du conseil des taxes (1831); le monument du roi Othon, à Aibling, en vieux style germanique, le riche baldaquin, en bronze, du caveau des princes à l'église des Théatins de Saint-Cajetan (Munich, 1842-43); l'achèvement de l'église de Notre-Dame de Secours dans le faubourg d'Au, commencée par Ohlmüller; les agrandissements considérables du château Hohenschwangau, appartenant au prince royal Maximilien, qui avait chargé M. Ziebland de la direction générale de tous les travaux d'art à exécuter dans ce monument.

Mais l'œuvre capitale de cet architecte est la basilique de Saint-Boniface, dont la première pierre fut posée le 12 octobre 1835, et qui fut achevée en 1848. Cette église, avec son extérieur presque tout en briques, et dont la simplicité fait ressortir la grandeur et la beauté des proportions, avec toute sa magnificence intérieure, les colonnes de marbre qui séparent ses cinq nefs, ses peintures murales, dont les principales sont dues au pinceau de M. H. Hess, les ornements et les dorures de toute sa charpente, est un des monuments qui font l'orgueil de la Bavière. Elle se relie au cloître de Saint-Boniface, et forme un même ensemble avec la Glyptothèque et le Palais de l'exposition des arts, dont la riche originalité et l'heureuse appropriation ne font pas moins d'honneur à l'imagination de M. Ziebland.

ZIÉGLER (Claude-Louis), peintre français, né à Langres, en 1804, mort à Dijon, le 29 décembre 1856. — Voy. les deux 1res éditions du *Dictionnaire*.

ZIEM (Félix), peintre français, né à Beaune, vers 1822, vint à Paris étudier la peinture et fit, de 1845 à 1848, un voyage en Orient et en Italie. Il a débuté comme paysagiste au salon de 1849, et principalement exposé : *Vue du Bosphore, le Grand canal de Venise, le Bois sacré* (1849); *Vue de Meudon* (1850); *Chaumière à la Haye*, à la suite d'un voyage en Hollande (1852); *Le Port de Marseille, le Soir à Venise*, acquis par M. de Morny (1854); *Fête à Venise, Vue d'Anvers*, acquis par l'État, à l'Exposition universelle de

1855; *Place de Saint-Marc pendant une inondation*, *Constantinople* (1857); *Damanhour*, *Gallipoli* (1859); *Vues de Venise* (1861); *Constantinople*, *Tripoli*, *Tamoris* (1863); *Stamboul*, *Venise* (1864); une autre *Venise*, *Mas Vincent*, dans la Camargue (1865); des aquarelles, dessins, tableaux de fruits, etc. Cet artiste a obtenu deux 3es médailles, en 1850 et en 1855, une 1re en 1852, et la décoration en 1857.

ZIMMERMANN (Charles), prédicateur protestant allemand, né en 1803, à Darmstadt, et frère puîné du théologien Ernest Zimmermann mort en 1832, étudia dans sa ville natale et y professa les humanités pendant plusieurs années. En 1829 il fut nommé prédicateur adjoint à la cathédrale de Darmstadt. Il parcourut rapidement toute la hiérarchie ecclésiastique et reçut, en 1847, la distinction honorifique de la prélature. Il a prêché souvent à la cour, et le grand-duc de Hesse lui a confié, pendant quelque temps, l'éducation de ses enfants. Il fit ensuite partie du conseil supérieur du Consistoire.

Il a attiré l'attention publique par ses efforts, en 1841, pour relever l'association religieuse dite de Gustave-Adolphe, fondée, en 1832, par le théologien Grossmann. A la suite d'un *Appel aux protestants de l'Allemagne*, publié par la *Gazette universelle ecclésiastique* (31 octobre 1841), il convoqua les membres de cette société dans une assemblée générale à Wittenberg (1841), à Leipsick (1842) et à Francfort (1843). Cette agitation eut pour résultat la formation d'une foule de comités locaux reliés entre eux par un conseil central de vingt-quatre membres, puis l'établissement d'une revue spéciale : *le Messager de la société évangélique de Gustave-Adolphe* (Bote des Gustav-Adolf Vereins, 1843), dont M. Zimmermann fut nommé directeur.

Orateur distingué, M. Zimmermann a publié plusieurs volumineux recueils de sermons, tels que : *le Sermon de la montagne* (die Bergpredigt : Neustadt, 1836-1837, 2 vol.); *la Prière du chrétien* (das Gebet des Christen : Ibid., 1837); *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu : 1837-1839, 6 vol.); *les Paraboles et images de la sainte Écriture* (die Gleichnisse und Bilder der heiligen Schrift ; Darmstadt, 1840-1851, 7 vol.) : *Sermons pour les fêtes, etc.* (Festpredigten, etc. : 1851, 2 vol.), etc.

On cite encore de lui : *Relation historique de la société de Gustave-Adolphe* (Geschichte des Gustav-Adolf Vereins); *la Vie d'Ernest Zimmermann*, son frère (Darmstadt, 1833); une édition de luxe des *Écrits sur la réformation* (Reformatorische Schriften) de Luther, ainsi que les *Lettres de Luther adressées à des femmes* (Luthers Briefe an Frauen), etc. Il a fourni de nombreux articles théologiques à la *Gazette universelle ecclésiastique*, à la *Gazette des écoles*, à la *Fête du dimanche*, au *Journal de littérature théologique, etc.*

ZINKEISEN (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Altenbourg, le 11 avril 1803, et fils d'un conseiller prussien, étudia la théologie et l'histoire aux universités d'Iéna, de Gœttingue et de Dresde, puis parcourut l'Europe. En 1831, il se fixa à Munich et publia son premier ouvrage, *Histoire de la Grèce* (Geschichte Griechenlands; Leipsick, 1832, t. I). De 1832 à 1834, il habita Paris, où il recueillit les matériaux d'un important travail sur la Révolution française. En 1840, il devint à Berlin rédacteur de la *Gazette officielle de Prusse* (Preussische Staatszeitung). A la suite des événements de mars 1848, il voulut se retirer; mais on lui confia la tâche ingrate de contenir l'opinon publique, en y cédant. Il changea le titre du journal qui devint le *Moniteur prussien* (Preussischer Staatszeiger), et y développa les doctrines constitutionnelles. Le gouvernement lui demanda sa démission en 1851. Depuis, M. Zinkeisen s'est consacré tout entier, dans la retraite, à ses travaux historiques.

On cite de lui plusieurs ouvrages importants : *Histoire de l'empire des Osmanlis en Europe* (Geschichte des Osmanl. Reichs in Europa : Hambourg et Gotha, 1840-1854, tom. I-II) ; *Histoire de la révolution grecque* (Geschichte der griech. Revolution ; Leipsick, 1840, 2 vol.) ; *Histoire des partis et des mœurs politiques en temps de révolution* (Geschichte der Parteien und politischen Sitten im, etc.; Berlin, 1852-1853, 2 vol.), etc.

ZIVER-pacha, poëte turc et fonctionnaire du premier rang, né l'an 1208 de l'hégire (1793), reçut une éducation distinguée, entra dans les fonctions publiques peu après l'avénement de Mahmoud, et occupa successivement, dans la capitale ou dans les provinces, divers postes importants, tels que ceux de président de l'hôtel des monnaies, de directeur au ministère de la marine, de membre du conseil de l'instruction publique, de président du conseil des vakoufs, etc. Il est devenu membre du conseil d'État et de justice et a été promu au rang de muchir en juillet 1861. Il a composé un grand nombre de vers, qui ont été extrêmement goûtés de ses compatriotes, et qui lui ont valu le titre de poëte impérial. Le recueil ou *Divan* de Ziver-Pacha, a été publié à Constantinople. — On a annoncé sa mort en 1862.

ZOBEL (Thomas-Frédéric, comte DE), général autrichien, est né à Brême, le 17 mars 1799. Fils d'un major général de Bavière, il entra, dès l'âge de treize ans, comme cadet, dans l'armée d'Autriche, obtint presque aussitôt le grade d'officier, prit part à la campagne de 1813 et suivit l'armée en Alsace en 1815. Il fit partie de l'expédition de Naples en 1821, et de diverses expéditions dans l'Italie centrale de 1831 à 1833. En 1848, il était colonel d'un régiment de chasseurs en garnison à Milan, lorsque la révolution éclata dans cette ville. Après avoir exécuté quelques marches difficiles dans un pays insurgé, il fut envoyé à Trente, avec 800 hommes seulement, et il contint les habitants par la menace d'un bombardement. Il eut à soutenir, la même année, plusieurs combats contre les forces supérieures des Piémontais, et effectua en bon ordre une retraite qui lui fit honneur. Pendant l'année 1849, il fut nommé major général, mais il se trouva éloigné des champs de bataille où l'Autriche reprit l'avantage sur les Italiens. Il fut maintenu à l'armée de Lombardie jusqu'à l'époque de l'expédition française en Italie, en 1859. Propriétaire du 61e régiment d'infanterie depuis 1855, il fut alors nommé lieutenant-feld-maréchal, et fut un des premiers aux prises avec les troupes franco-sardes. Il fut particulièrement engagé à Palestro et y éprouva des pertes considérables. Il n'eut pas plus de bonheur dans la suite de cette courte mais sanglante campagne. Le général Zobel a été décoré, pour ses services en 1848, de l'ordre de Marie-Thérèse. *

ZOEPFL (Henri-Mathieu), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 6 avril 1807, et fils d'un conseiller à la Cour d'appel de cette ville, étudia le droit à l'université de Wurtzbourg, prit ses grades à Heidelberg, où il devint, en 1839, professeur adjoint et, en 1842, professeur titulaire de droit politique. Nommé prorecteur de l'université, au milieu des agitations de 1848, il fut élu par l'université député à la première Chambre badoise, en 1850.

On a de M. Zœpfl : ***Principes du droit politique allemand et international*** (Grundsaetze des allgemeinen und deutschen Staatsrechts; Heidelberg, 1839; 5ᵉ édit., 1855); ***Histoire judiciaire et politique de l'Allemagne*** (Deutsche Rechts-und Staatsgeschichte; Ibid., 1834-1836, 2 vol., 2ᵉ édit.; 1844-1847); ***l'Ancien droit de Bamberg*** (das alte bamberger Recht; 1839); ***Organisation des tribunaux de commerce par Charles-Quint*** (die seinliche Handelsgerichtsordnung, etc.); ainsi que des brochures politiques : ***la Question de la succession espagnole*** (die Span. Successionsfrage; 1839); ***la Haute noblesse et l'égalité de naissance au point de vue du droit politique allemand*** (Ueber hohen Adel und Ebenburtigkeit, etc., 1853); ***la Démocratie en Allemagne*** (die Democratie in Deutschland, 1853, deux éditions).

ZOGRAPHOS (Constantin), homme d'État grec, né en 1797, à Calavryta (Morée), mort en février 1856. — Voyez les deux 1ʳᵉˢ éditions du *Dictionnaire.*

ZOLA (Émile), littérateur français, né à Paris, le 2 avril 1840, est fils d'un ingénieur italien, François Zola, l'auteur du canal Zola, à Aix en Provence, mort en 1847. Après avoir passé sa jeunesse dans le Midi, il vint achever ses études à Paris, au lycée Saint-Louis. Employé dans une maison de librairie, il consacra ses loisirs avec succès à des essais littéraires, et l'on cite de lui deux volumes qui ont été remarqués : un recueil de nouvelles, *Contes à Ninon* (1864, in-18, et un roman du genre appelé physiologique, *la Confession de Claude* (1865, in-18). Il a en outre donné des articles au *Figaro*, à la *Vie parisienne*, au *Petit Journal*, au *Salut public*, où il fut chargé de la revue littéraire.

ZORRILLA Y MORAL (don José), poëte espagnol, né à Valladolid, le 21 février 1817, fit ses études au séminaire des nobles de Madrid, puis voyagea à l'étranger. De retour dans son pays, il alla étudier quelque temps le droit à l'université de Tolède, pour obéir à la volonté paternelle; mais il n'y fit guère que des vers. Il obtint toutefois un petit emploi dans la magistrature de Valladolid, et il s'occupa plus que jamais de poésie. Ses débuts dans le journalisme espagnol datent de cette époque (1836). Maltraité dans la maison paternelle, il s'enfuit, et, dépourvu de toutes ressources, arriva à Madrid, où la mort tragique et les funérailles de l'infortuné poëte Larra lui inspirèrent une élégie qui commença sa réputation et sa fortune littéraire. D'autres essais poétiques qu'il fit alors paraître trahissaient une imitation trop complète de la nouvelle école romantique française, surtout de Chateaubriand, ainsi que de la vieille poésie espagnole, particulièrement du grand poëte national Calderon.

M. Zorrilla y Moral se montra vraiment original dans ses ***Chants du troubadour*** (Cantos del trovador, coleccion de leyendas y tradiciones historicas; Madrid, 1840-41, 3 vol.); ce bel ouvrage fut suivi de : ***Fleurs perdues*** (Flores perdidas; Madrid, 1843); ***OEuvres complètes, précédées d'une biographie par Ildefonso Oveias*** (Obras completas, precedidas de su biografia, etc.; Paris, 1847, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1853, 3 vol.). Dans les années suivantes, le poëte a habité alternativement Paris et Bruxelles. Le plus important, parmi ses récents ouvrages, est un grand poëme romantique intitulé : ***Grenade, poëme oriental, avec la légende d'Al-Hamar*** (Granada poema oriental, etc.; Paris, 1853-1854, 2 vol.), cité comme son chef-d'œuvre.

M. Zorrilla a également réussi dans la comédie. On cite surtout de lui : ***le Cordonnier et le roi*** (el Zapatero y el rey); ***A bon juge meilleur témoin*** (A buen juez mejor testigo), deux pièces écrites dans le vieux style espagnol, et ***Don Juan Tenorio.*** Ses essais de drames ont été cités avec moins d'éloges.

ZUMPT (Auguste-Guillaume), épigraphiste allemand, né à Kœnigsberg, le 4 décembre 1815, neveu du célèbre philosophe du même nom, qui mourut en 1849, fit, à Francfort-sur-l'Oder et à Berlin, de fortes études, à la suite desquelles il entra, comme professeur, dans un collége de cette ville (1837). Depuis 1851, il occupa une chaire au collége Frédéric-Guillaume.

On cite de lui : une édition de ***Rutilius Numatianus*** (Berlin, 1840); ***De Caii Cæsaris coloniis*** (1840); ***De Lavinio et Laurentibus Lavinatibus*** (1845); ***De Augustalibus et Severis Augustalibus*** (1845); ***De fastorum Campanorum fragmento defensio*** (1853); ***De fastorum Campanorum fragmento ad C. B. de Rossium epistola critica*** (Berlin, 1854) et surtout : ***Commentationes epigraphicæ ad antiquitates romanas pertinentes*** (Berlin, 1850-1854, 2 vol.). M. Zumpt a préparé, comme résumé de tous ses travaux, un ***Corpus inscriptionum latinarum.***

ZUNZ (Léopold), écrivain israélite allemand, né le 10 août 1794, à Detmold, étudia, de 1815 à 1819, la philologie à l'université de Berlin, et fut successivement prédicateur de la synagogue de cette ville (1820-1822), rédacteur de ***la Gazette de Spener*** (1824-1832), un des grands journaux de Berlin, directeur de l'École communale juive (1825-1829) et directeur de l'École normale (1839-1850). Il est cité comme le premier, en Allemagne, qui ait traité la littérature hébraïque d'une manière scientifique. Il fut, en outre, membre de commissions chargées de divers intérêts de ses coréligionnaires. Aussi, la commune israélite de Berlin, en reconnaissance de ses travaux et de ses services, lui a-t-elle voté une pension viagère.

On cite de lui : ***De la littérature rabbinique juive*** (Ueber die rabbinische Literatur; Berlin, 1818); ***Discours religieux des Juifs*** (die gottesdienstlichen Vortraege der Juden; Berlin, 1832); ***les Noms des Juifs*** (die Namen der Juden; Ibid., 1836); ***Études historiques et littéraires*** (Zur Geschichte und Literatur; Ibid., 1845); ***la Poésie synagogale du moyen âge*** (die synagogale Poesie des Mittelaters; Ibid., 1855), l'un des importants écrits sur cette matière; puis des extraits de divers recueils spéciaux.

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né le 28 février 1802, à Jacobswald, en Silésie, a surtout attaché son nom à la continuation de la cathédrale de Cologne. Fils d'un inspecteur de forges, il fut destiné à la métallurgie, pour laquelle il ne manquait pas d'aptitude; mais son goût pour l'architecture l'emporta, et, après ses études classiques, il passa à l'école d'architecture de Breslau, d'où il sortit à dix-neuf ans. Ses premiers travaux lui procurèrent les ressources nécessaires pour reprendre, trois ans plus tard, des études plus sérieuses à l'Académie royale d'architecture et à l'université de Berlin. Il les continua pendant quatre ans, et fut enrôlé parmi les membres auxiliaires de l'administration supérieure de l'architecture (1828). L'habileté avec laquelle il exécuta la reconstruction de l'hôtel de ville gothique de Colberg, d'après les plans de Schinkel, le fit charger, par ses chefs, de missions importantes. Il concourut particulièrement à l'exécution des principaux plans de ce dernier, l'un des plus grands ar-

chitectes des temps modernes (mort en 1841). Nommé, en 1833, architecte de la cathédrale de Cologne, il osa en concevoir et en entreprendre l'achèvement et la complète restauration. Il en dressa les plans et devis; il sut faire partager la foi qu'il avait lui-même dans l'accomplissement d'une œuvre déclarée impossible. L'élan fut général, des souscriptions furent ouvertes, au riche produit desquelles le roi de Prusse, Guillaume IV, ajouta un subside annuel de cinquante mille thalers (187 500 fr.). Donnant sans cesse des marques de son intérêt pour ce grand travail, l'un des plus mémorables de son règne, il posait lui-même solennellement, en 1854, la clef de voûte du portail du nord. De tant de restaurations entreprises à notre époque, celle de la cathédrale de Cologne passe pour l'une des plus remarquables, soit par l'importance historique du monument, soit par la science et l'habileté dont l'architecte y a fait preuve. Considérée, dans son ensemble ou dans les détails, depuis les grandes lignes des voûtes jusqu'aux ornements capricieux de l'imagination gothique, la nouvelle basilique de Cologne est une véritable résurrection du moyen âge. Les dessins et les modèles en ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

On doit encore à M. Zwirner les plans ou l'exécution de divers autres monuments, tels que : l'église de Saint-Apollinaire à Remagen, le chœur de la chapelle du château de Schwérin, le château du comte de Furstenberg à Herdringen, et autres châteaux seigneuriaux des bords du Rhin. M. Zwirner, président du conseil d'architecture de la province de Cologne, avait le titre de conseiller intime du gouvernement. — Il est mort le 22 septembre 1861.

N DU DICTIONNAIRE.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LES

GRANDS ÉCRIVAINS
DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. ADOLPHE RÉGNIER

Membre de l'Institut,

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexiques des mots et locutions remarquables, portraits, fac-simile, etc.

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8, A 7 FR. 50 LE VOLUME.

150 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 20 FR.

Depuis longtemps déjà on a publié avec une religieuse exactitude, en y appliquant les procédés de la plus sévère critique, en remontant aux sources les plus sûres, en fouillant toutes les bibliothèques et collationnant tous les manuscrits, non-seulement les chefs-d'œuvre des grands génies de la Grèce et de Rome, mais les ouvrages, quels qu'ils soient, de l'antiquité, qui sont parvenus jusqu'à nous. A ce mérite fondamental de la pureté du texte, constitué à l'aide de tous les documents, de toutes les ressources que le temps a épargnés, on a joint un riche appareil de secours de tout genre : variantes, commentaires, tables et lexiques, tout ce qui peut éclairer chaque auteur en particulier et l'histoire de la langue en général. En voyant cette louable sollicitude dont les langues anciennes sont l'objet, on peut s'étonner que jusqu'ici, à part quelques mémorables exceptions, les écrits de nos grands écrivains n'aient pas été jugés dignes de ce même respect attentif et scrupuleux, et qu'on ne les ait pas entourés de tous les secours propres à en faciliter, à en féconder l'étude. Réparer cette omission, tel est le but que nous nous proposons.

Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraît superflu, aucun scrupule trop minutieux. Les écrivains du dix-septième siècle, et c'est par les plus éminents d'entre eux que nous avons commencé notre publication, sont déjà pour nous des anciens. Leur langue est assez voisine de la nôtre pour que nous l'entendions presque toujours et l'admirions sans effort. Mais déjà elle diffère trop de celle qui se parle et s'écrit aujourd'hui ; le peuple, et plus encore peut-être la société polie, l'ont trop désapprise pour qu'on puisse encore dire que nous la sachions par l'usage. Pour la reproduire sans altération, il ne suffit point que l'éditeur s'en rapporte à sa pratique quotidienne, à son instinct du langage : il faut, au contraire, qu'il se défie d'autant plus de lui-même, que les nombreuses analogies, mêlées aux différences de la langue d'à présent et de celle d'alors, le placent sur une pente glissante et l'exposent sans cesse à la tentation d'effacer ces dernières. C'est peut-être là la cause principale des altérations qu'a subies le texte de nos grands écrivains. C'est contre elle surtout que nous nous tenons en garde. En ce qui touche l'œuvre même des auteurs, le fond comme la forme de leurs écrits, notre devise est : *Respect absolu et sévère fidélité.*

Quant à la seconde partie de la tâche, aux notes, aux secours et aux moyens d'étude qui accompagnent le texte des auteurs, deux mots peuvent résumer nos

intentions et la nature du travail : *Utilité pratique* et *sobriété*. D'une part, rien n'est omis de ce qui peut aider à mieux comprendre et connaître l'auteur, rien de ce qui peut en faciliter l'étude et permettre d'en tirer parti, soit pour les recherches historiques et littéraires, soit pour dresser ce que nous pouvons appeler la statistique de notre langue, et pour en montrer les variations, en dégager la grammaire, la constitution véritable, de tout ce que les grammairiens y ont cru voir ou introduit d'arbitraire et d'artificiel.

Pour que la collection ait de l'unité, que toutes les parties de ce vaste ensemble soient conçues et exécutées sur un même plan, que l'esprit de l'entreprise soit partout et constamment le même, nous avons demandé à M. Ad. Régnier, membre de l'Institut, et obtenu de lui, qu'il se chargeât de la diriger.

Nous ne nous arrêterons pas longuement ici aux détails du plan qui a été adopté, et nous ne ferons qu'indiquer en peu de mots les divers secours et avantages qu'offrent ces éditions nouvelles des grands écrivains de la France.

Leur principal mérite, nous le répétons, est la fidélité du texte, qui reproduit les meilleures éditions données par l'auteur, ou, quand l'auteur n'a pas lui-même édité ses œuvres, est pris aux sources les plus authentiques et les plus dignes de confiance.

Au texte adopté ou ainsi constitué, on joint les variantes, toutes sans exception pour les écrivains principaux; pour les autres, un choix sera fait avec goût.

Au bas des pages sont placées des notes explicatives qui éclaircissent tout ce qui peut arrêter un lecteur d'un esprit cultivé.

Après la pureté et l'intelligence du texte, c'est l'histoire de la langue qui sera le grand intérêt de la collection. Nous marcherons dans la voie que nous a ouverte l'Académie française en proposant pour sujet de prix un lexique de Molière et un lexique de Corneille. A chaque auteur sera joint un relevé, par ordre alphabétique, des mots, des tours et des locutions qui lui sont propres, soit à lui-même, soit à son époque, et en outre de tout ce qui peut servir à éclairer le vrai sens ou l'origine de nos idiotismes les plus remarquables. La réunion de ces lexiques formera un tableau fidèle des variations de la langue littéraire et du bon usage, et chacun d'eux en particulier montrera, par la comparaison avec la langue que nous parlons et écrivons aujourd'hui, l'empreinte qu'ont laissée sur notre idiome les divers génies qui l'ont illustré.

Des tables analytiques exactes et complètes, contenant les noms propres, et de plus les noms communs relatifs à des usages, des institutions, etc., faciliteront les recherches.

Des notices biographiques aideront à mieux apprécier les écrits de chaque auteur, en les plaçant dans leur vrai jour et à leur vrai moment.

Outre cela, en tête de chaque ouvrage de prose ou de poésie, de la plupart, du moins, de rapides sommaires en feront l'histoire, et, s'il y a lieu, pour les pièces de théâtre, par exemple, la suivront jusqu'à nos jours.

Enfin nous joindrons au texte des portraits, des fac-simile, et, quand il y aura lieu, des gravures diverses.

OUVRAGES EN VENTE OU EN PRÉPARATION

EN VENTE :

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouv. édition revue, par M. Ch. Marty-Laveaux. Tomes I à X. Prix de chaque vol. 7 50
Cette édition formera 12 vol.

Malherbe : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Ludovic Lalanne. 5 vol. et un album. 37 50
Prix de chaque vol. séparém. 7 50
L'album séparément. 5 »
Les quatre premiers vol. sont en vente.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouv. édit. revue par M. Paul Mesnard. T. I. 7 50
Cette édition formera 7 vol.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, de l'Institut. Tomes I à XI. Prix de chaque volume. 7 50
Cette édition formera 12 vol.

EN PRÉPARATION :

Molière, par M. *A. Soulié*.
Boileau, par M. *Caboche*.
La Bruyère, par M. *Servois*.
La Fontaine, par M. *Julien Girard*.
Regnard, par M. *V. Fournel*.
Retz (Mém. du card. de), par M. *Sommer*.

MM. les souscripteurs recevront gratuitement, avec le dernier volume de chaque auteur pour lequel ils auront souscrit, les portraits, cartes, vues, fac-simile qui pourront être joints à ses œuvres.

PUBLICATIONS

LITTÉRAIRES, ARTISTIQUES, HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES, ET DE CONNAISSANCES UTILES.

FORMAT IN-8.

About (Edm.) : *La Vieille Roche*. 3 vol.
I. Le Mari imprévu. 1 vol. 5 »
II. Vacances de la Comtesse. 1 vol. 5 »
III. Le Marquis de Lanrose 1 vol. 5 »
Chaque volume se vend séparément.
— *Le Progrès*. 1 vol. 7 50
— *Madelon*. 1 vol. 6 »
Anonyme : *La Vénétie en* 1864. 2 »
Bigelow (John) : *Les États-Unis d'Amérique en* 1863. 1 vol. 7 50
Boëce. *La Consolation philosophique*, trad. en prose et en vers, avec le texte, par L. Judicis de Mirandol, 1 vol. 7 50
Ouvrage couronné par l'Institut.
Boissier (G.) : *Cicéron et ses amis*. 1 volume. 7 50
— *Étude sur la vie et les ouvrages de Térentius Varron*. 1 vol. 7 50
Ouvrage couronné par l'Académie.
Buffon : *Correspondance inédite*, recueillie par M. Nadault, 2 vol. 4 »
Caro : *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. 1 vol. 7 50
Ouvrage couronné par l'Académie.
Chéruel : *Marie Stuart et Catherine de Médicis*. 1 vol. 2 »
— *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*. 1 vol. 7 50
Comberousse (A. de) : *Théâtre*, avec notice de J. Janin. 3 vol. gr. in-8. 30 »
Cournot : *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*. 2 vol. 15 »
Crépet (Eug.): *Les Poëtes français*, chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours, avec des notices par J. Janin, etc. 4 v. in-8. 30 »
Tome Ier (Du XIIe au XVIe s.). 7 50
Tome II (De Ronsard à Boileau). 7 50
Tome III (De Boileau à Lamartine). 7 50
Tome IV (Poëtes contemporains). 7 50
Chaque volume se vend séparément.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande. Le vol. 15 »
Dargaud (J.) : *Histoire de Jane Grey*. 1 volume. 3 »
Daumas (le général E.) : *Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert*. 1 v. 7 50
Demersay (Alfred) : *Histoire du Paraguay, et des établissements des jésuites*, avec un atlas. — En vente :
Le tome Ier (grand in-8). 1 vol. 10 »
Les quatre 1res livraisons de l'atlas.
Chaque livraison, 4 planches. 10 »
Demogeot : *Tableau de la littérature française au XVIIe siècle*. 1 vol. 6 »
Duruy (V.): *Histoire de la Grèce ancienne*, 2 vol. 12 »
Ouvrage couronné par l'Acad. française.
— *Introduction générale à l'histoire de France*. 1 vol. 5 »
Eschyle : *L'Orestie*, trilogie tragique, trad. en vers par P. Mesnard. 1 vol. 5 »
Faivre (Ernest) : *OEuvres scientifiques de Gœthe analysées et appréciées*. 1 v. 7 50
Faure (J. A. Félix) : *Histoire de saint Louis*. 2 vol. (sous presse).
Flachat (Eugène) : *Les chemins de fer en* 1862 *et en* 1863. 1 vol. 6 »
Fléchier : *Les grands jours d'Auvergne* avec introduction par M. Sainte-Beuve. 1 vol. 7 50
100 ex. numérotés, raisin superfin. 15 »
Fleury (J. A.) : *Histoire d'Angleterre* (Écosse, Irlande, possessions anglaises), jusqu'en 1863. 2 vol. 15 »
Foucher de Careil (le Cte) : *Hegel et Schopenhauer*. 1 vol. 7 50
Franqueville (Ch. de) : *Les Institutions politiques, judiciaires et administratives de l'Angleterre*. 2e édit. 1 vol. 7 50
Fromentin (Eug.) : *Dominique*. 1 v. 6 »
Tirage à 100 ex. sur pap. de Hollande.
Fustel de Coulanges. *La Cité antique*. 2e édition. 1 vol. 7 50
Ouvrage couronné par l'Académie.
Garnier (Ad.) : *Morale sociale*. 1 v. 5 »
Gobineau (comte A. de) : *Trois ans en Asie* (1855 à 1858). 1 vol. 6 »
Goëthe : *OEuvres*, trad. par J. Porchat. 10 vol. 60 »
Tome I : *Poésies diverses, Pensées, Divan oriental-occidental, avec le commentaire*. 6 »
Tomes II, III, IV : *Théâtre*. 18 »
Tome V : *Poëmes et Romans*. 6 »
Tome VI : *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. 6 »
Tome VII : *Les années de voyage de Wilhelm Meister : Opuscules*. 6 »
Tome VIII : *Mémoires*. 6 »
Tome IX : *Voyages en Suisse et en Italie*. 6 »
Tome X : *Mélanges*. 6 »
Chaque ouvrage se vend séparément.
Tirage à 100 ex. numérotés sur raisin superfin collé. Les 10 vol. 15 »
Voyez plus haut Faivre.
Gouraud (Charles) : *Cornélie*. 1 vol. 7 »
Huet (D.), évêque d'Avranches : *Mémoires*, traduits par M. *Ch. Nisard*. Un volume. 4 »
Lacroix (Louis) : *Dix ans d'enseignement historique*. 1 vol. 6 »

La Fontaine (J. de) : *OEuvres inédites de la Fontaine*, recueillies par P. Lacroix. 1 vol. 7 50

Lamartine : *OEuvres*, édit. illustrée de 21 grav. sur acier. 6 vol. in-8. 38 »
Premières et nouvelles méditations poétiques. 1 vol. 7 »
Harmonies et recueillements. 1 vol. 7 »
Jocelyn. 1 vol. 6 »
Voyage en Orient. 2 vol. 12 »
La Chute d'un ange. 1 vol. 16 »

— *Les Girondins*. 4 v. gr. in-8. 24 »

— *Histoire de la Turquie*. 8 vol. 40 »
Chaque volume se vend séparément. 5 »

— *Histoire des Constituants*. 4 vol. 20 »
Chaque vol. se vend séparément. 5 »

— *Histoire de la Restauration*. 8 vol. contenant 32 portraits sur acier. 40 »
Les 21 grav. séparément. 7 »

— *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 4 »

— *Recueillements poétiques*, édition Ch. Gosselin, 1840. 1 vol. gr. in-8. 3 50

La Rochefoucauld : *OEuvres inédites*, recueillies par M. de Barthélemy. 1 v. 6 »

La Roque (l'abbé de) : *Lettres inédites de Jean Racine et de Louis Racine*, avec notices. 1 vol. 7 50

Legrelle (A.) : *Holberg considéré comme imitateur de Molière*. 1 vol. 6 »

Lenormant (François) : *Histoire des massacres de la Syrie*. 1 vol. 1 »

Littré : *Auguste Comte et la philosophie positive*. 2e édit. 1 vol. 9 »

Magnin (Ch.) : *Les origines du théâtre moderne*, t. I, contenant des études sur les origines du théâtre antique. 1 v. 8 »

Martha (C.) : *Les Moralistes sous l'Empire romain*. 1 vol. 6 »
Ouvrage couronné par l'Académie.

Mazères (E.) : *Comédies et souvenirs*. 3 vol. 21 »

Nisard (D.) : *Les Poëtes latins de la décadence*. 2e édit. 2 vol. 7 50

Nourrisson : *La Philosophie de Leibnitz*. 1 vol. 7 50
Ouvrage couronné par l'Institut.

Paganel (C.), *Histoire de Frédéric le Grand*. 2e édit. 2 vol. in-8. 3 »

Pallu (Léopold) : *Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861*. 1 vol. 7 50

— *Relation de l'expédition de Chine en 1860*. 1 v. in-4 br. avec atlas, cart. 20 »

Payen : *Précis de chimie industrielle*. 2 vol. et atlas. 25 »

— *Précis des subst. alimentaires*. 1 v. 9 »

Perrens : *Étienne Marcel*. 1 vol. 2 »

Perrier (Charles) : *Études sur les beaux-arts en France et à l'étranger*. 1 v. 6 »

Platon : *OEuvres complètes*, trad. par V. Cousin, 13 vol. 78 »

Pouillet : *Éléments de physique expérimentale et de météorologie*. 2 vol. et atlas. 15 »

Quicherat (Jules) : *Histoire de Sainte-Barbe* (collége, communauté, institution). 3 vol. 15 »

Racine. Voyez *La Roque* (l'abbé de).

Rio (A. F.) : *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*. 2 v. 15 »

— *De l'art chrétien*, 3 vol. 22 50

Sainte-Beuve : *Port-Royal*. 2e édit. 5 v., plus une table alphabétique. 40 »
La *table analytique et alphabétique* se vend séparément. 2 50

— *Notice sur M. Littré*. 1 »

Saintine (X. B.) : *La seconde vie. — Rêves, rêveries, visions et cauchemars*. 1 v. 6 »

Saint-Simon (le duc de) : *Mémoires complets et authentiques* sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original, par M. Chéruel, avec notice de M. Sainte-Beuve, table alphab., portrait, etc. 20 vol. accompagnés des *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, 1 vol. 126 »

— *Les projets de gouvernement du duc de Bourgogne* (attribués à Saint-Simon), avec introd. et notes, par M. Mesnard, séparément. 6 »
Voyez plus haut **Chéruel** : *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*.

Schiller : *OEuvres*, trad. nouv. par Ad. Regnier, de l'Institut. 8 vol. 48 »
Tome I : *Vie de Schiller. Poésies*. 6 »
Tomes II, III et IV : *Théâtre*. 18 »
Tomes V et VI : *OEuvres histor*. 12 »
Tomes VII : *Mélanges* précédés du *Visionnaire*. 6 »
Tome VIII : *Esthétique*. 6 »
Chaque ouvrage se vend séparément.
Tirage à 100 exemplaires numérotés sur raisin superfin collé ; les 8 vol. 120 »

Sénac (l'abbé) : *Christianisme et Civilisation*. 2 vol. 12 »

Simon (Jules) : *La Liberté*. 2 vol. 12 »

Soulié (Eud.) : *Recherches sur Molière et sur sa famille*. 1 vol. 7 50

Sudre (A.) : *Histoire de la souveraineté*. 1 volume. 7 50

Taine (H.) : *Histoire de la littérature anglaise*. 4 vol. 30 »

Trémaux (P.) : *Voyage en Égypte et en Éthiopie*. 1 vol. 6 »

— *Voyage au Soudan*. 1 vol. 6 »

Trognon (A.) : *Histoire de France*. Cinq volumes. 37 50
Ouvr. qui a remporté le grand prix Gobert.

Ulloa (Général) : *Guerre de l'indépend. italienne* (1848-1849). 2 vol. 2 »

Wallon : *Jeanne d'Arc*. 2 vol. 12 »
Ouvr. qui a remporté le grand prix Gobert.

— *Richard II*. 2 vol. 15 »

Wiesener (L.) : *Marie Stuart et le comte de Bothwell*. 1 vol. 7 50

DICTIONNAIRES DIVERS

ÉTUDE DES LANGUES

Dictionnaire de la langue française, contenant la nomenclature la plus étendue, la prononciation et les difficultés grammaticales, la signification des mots avec de nombreux exemples, et les synonymes, l'histoire des mots, depuis les premiers temps de la langue française jusqu'au seizième siècle, et l'étymologie comparée; par M. *É. Littré*, de l'Institut. 2 vol. très-grand in-4°.

Ce dictionnaire se composera d'environ 25 livraisons. Chaque livraison (160 p.) coûte 3 fr. 50 c. Les douze premières livraisons sont en vente.

Prix de la première partie du tome premier, comprenant les lettres A, B et C, 1 vol. de 944 pages. Broché. 22 »

Dictionnaire des synonymes de la langue française, avec une introduction sur la théorie des synonymes, par M. *Lafaye*, doyen de la Faculté des lettres d'Aix. 2e éd. augmentée d'un *Supplément*. 1 vol. gr. in-8° de 1500 p. Broché. 20 »

Ouvrage qui a obtenu de l'Institut le prix de linguistique en 1843 et 1858.

Le cartonn. en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25, la demi-rel. en chagrin, 4 »

Le *Supplément* séparément, br. 6 »

Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française, 3e éd., revue d'après le nouveau Dictionn. de l'Acad. et les travaux philologiques les plus récents; par M. Ch. Marty-Laveaux, élève de l'École des chartes. 1 v. gr. in-8°, br. 5 »

La rel. percaline se paye en sus, 1 50
Autorisé par le Conseil de l'instr. publ.

Dictionnaire français-latin, composé sur le plan du Dictionnaire latin-français et tiré des auteurs classiques latins pour la langue commune, des auteurs spéciaux pour la langue technique, des Pères de l'Église pour la langue sacrée et du Glossaire de Du Cange pour la langue du moyen âge; par M. L. Quicherat, de l'Institut. 1 v. gr. in-8°.

Cartonné en toile, 9 »
Rélié en basane, 10 »
Autorisé par le ministre de l'instruction publique.

Dictionnaire latin-français, rédigé sur un nouveau plan, où sont coordonnés, révisés et complétés les travaux de Robert Estienne, de Gessner, de Scheller, de Forcelin et de Freund, et contenant plus de 1500 mots qu'on ne trouve dans aucun lexique publié jusqu'à ce jour; par MM. L. Quicherat et Daveluy; suivi d'un *Vocabulaire latin-français des noms propres de la langue latine*, par M. L. Quicherat. 1 vol. grand in-8°.

Prix, cartonné en toile, 9 »
Relié en basane. 10 »
Autorisé par le Conseil de l'instr. publ.
Le *Vocabulaire* séparément, br. 2 »
Cartonné. 3 »

Addenda lexicis latinis, par M. L. Quicherat, 1 v. grand in-8, broché. 7 50

Thesaurus poeticus linguæ latinæ, dictionnaire prosodique et poétique de la langue latine, contenant tous les mots employés par les poëtes; par M. L. Quicherat, 1 vol. gr. in-8° de 1350 pages.

Cartonné en toile, 8 »
Relié en basane, 9 »
Autorisé par le Conseil de l'instr. publ.

Dictionnaire grec-français, ouvrage composé sur un nouveau plan, où sont coordonnés les travaux de Henri Estienne, de Schneider, de Passow et des meilleurs lexicographes; par M. C. Alexandre, de l'Institut. 11e *édit. refondue par l'auteur*. 1 vol. de 1650 p. gr. in-8.

Cartonné en toile, 15 »
Relié en basane, 16 »
Autorisé par le Conseil de l'instr. publ.

Dictionnaire français-grec, composé sur le plan des meilleurs dictionnaires français-latin, enrichi d'une table des noms irréguliers, d'une table très-complète des verbes irréguliers ou difficiles, et d'un vocabulaire des noms propres, par MM. C. Alexandre, Planche et Defauconpret. 1 vol. in-8.

Cartonné en toile, 15 »
Relié en basane, 16 »
Autorisé par le Conseil de l'instr. publ.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, contenant : 1° *L'Histoire proprement dite :* Résumé de l'histoire de tous les peuples anciens et modernes, avec la série chronologique des souverains de chaque Etat; — Notices sur les institutions publiques, sur les assemblées délibérantes, sur les congrégations monastiques et les ordres de chevalerie; sur les sectes religieuses, politiques et philosophiques; sur les grands événements historiques, tels que guerres, batailles, siéges, journées mémorables, conspirations, traités, conciles, etc. 2° *La Biographie universelle :* Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles; — Saints et martyrs, avec les jours de leur fête; — Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs travaux, de leurs découvertes, de leurs systèmes, ainsi que des meilleures éditions et traductions de leurs écrits. 3° *La Mythologie :* Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples, avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et aux traditions mythologiques; — Articles sur les religions, cultes et rites divers; sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques; sur les mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation. 4° *La Géographie ancienne et moderne:* Géographie comparée, faisant connaître les divers noms de chaque pays dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes; — Géographie physique et politique, avec les dernières divisions administratives et la population, d'après les relevés officiels; — Géographie industrielle et commerciale, indiquant les productions de chaque contrée; — Géographie historique, par M. *Bouillet*. Ouvrage recommandé par le Conseil de l'instruction publique, et approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. Nouvelle édition, entièrement refondue. Un vol. de 2040 pages grand in-8. Broché. 21 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; la demi-reliure en chagrin, 4 fr.; la demi-reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

Atlas universel d'histoire et de géographie, contenant : I. La Chronologie : Concordance des principales ères avec les années avant et après Jésus-Christ; table des archontes d'Athènes, des consuls de Rome; catalogue des saints, calendriers; et *tables chronologiques universelles* comprenant tous les faits de l'histoire universelle. — II. La Généalogie : tableaux généalogiques des dieux et de toutes les familles historiques de l'antiquité et des temps modernes. Cette deuxième partie est suivie des éléments de l'art héraldique, avec : 1° neuf planches de blason coloriées; 2° une planche coloriée des principaux ordres de chevalerie ou décorations avec la nomenclature, l'origine historique et l'explication des insignes; 3° deux planches coloriées de pavillons des principales puissances. — III. La Géographie : 88 cartes gravées et coloriées faisant connaître la géographie physique et historique de tous les pays du monde avec des tables explicatives indiquant les ressources commerciales et industrielles, les divisions administratives et religieuses de chaque pays, par M. *Bouillet*. — Ouvrage formant le complément du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, du même auteur. 1 vol. grand in-8. Broché. 30 »

Le cart. en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 75; la demi-reliure en chagrin, 4 fr. 50; la demi-reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes. 5 fr. 50 c.

Le même ouvrage sans les douze planches de l'art héraldique. Br. 21 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; la demi-reliure en chagrin, 4 fr.; la demi reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

Dictionnaire des antiquités chrétiennes, contenant le résumé de tout ce qu'il est essentiel de connaître sur les origines chrétiennes jusqu'au moyen âge exclusivement, savoir : I. Étude des mœurs et coutumes des premiers chrétiens. 1° Vertus, travaux, professions, luttes, épreuves, vicissitudes diverses pendant les six premiers siècles; 2° Culte, liturgie, hiérarchie, discipline, symbolisme; 3° Institutions relatives à la vie cléricale, religieuse, monastique, à l'assistance fraternelle, à l'instruction; prédication, écoles, bibliothèques, etc. — II. Étude des monuments figurés. 1° Architecture : Son origine et ses premiers essais dans les catacombes, églises souterraines, cryptes, *cubicula*, etc.; architecture en plein air : oratoires, basiliques, baptistères, etc.; monuments funéraires, cimetières, *loculi*, sarcophages, etc.; 2° Iconographie : Antiquité et culte des images; explication archéologique

et morale de tous les sujets historiques et symboliques retracés par les arts d'imitation dans les monuments de toute sorte, etc.; 3° Épigraphie: Notions générales; caractères spéciaux des inscriptions chrétiennes, leur application à l'apologétique catholique; Numismatique: Énumération des signes de christianisme graduellement introduits dans la monnaie publique depuis le quatrième siècle jusqu'à la chute de l'empire d'Orient. — III. VÊTEMENTS ET MEUBLES. 1° Vêtements des apôtres et des premiers chrétiens; vêtements des clercs dans la vie privée, dans les fonctions sacrées; articles spéciaux sur chacun de ces vêtements; 2° Meubles, instruments, ustensiles divers pour l'usage de la liturgie, pour la vie commune, etc. — IV. HISTOIRE LITTÉRAIRE de chacune des parties de l'archéologie chrétienne, citations exactes de tous les auteurs qui les ont traitées *ex professo* ou incidemment; indication de toutes les sources, y compris les découvertes les plus récentes, etc.; par M. l'*abbé Martigny*, curé-archiprêtre de Bagé, chanoine honoraire de Belley, membre de l'Académie romaine-pontificale de la religion catholique, de la Société impériale des antiquaires de France, etc. Ouvrage accompagné de 250 grav. 1 vol. grand in-8. Broché. 15 »

Le cartonnage en percaline se paye 1 fr. 50; la demi-reliure en chagrin, tranches jaspées, 3 fr.; la demi-reliure en chagrin, tranches et gardes peignes, 4 fr.

Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres, leurs écrits et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc. Ouvrage rédigé et tenu à jour avec le concours d'écrivains et de savants de tous les pays, par M. *G. Vapereau*, ancien élève de l'École normale, ancien professeur de philosophie, avocat à la Cour impériale de Paris, 3° édit. 1 vol. grand in-8. Broché. 25 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; la demi-reliure en chagrin, 4 fr.; la demi-reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

Le *Supplément* de la 1re édition et celui de la 2e édition se vendent chacun 1 fr. 50.

Dictionnaire des communes de la France, contenant pour chaque commune la division administrative, la population, la situation géographique, l'altitude; la distance des chefs-lieux de canton, d'arrondissement et de département; les bureaux de poste, les stations et correspondances des chemins de fer et le bureau télégraphique; la cure ou succursale; l'indication de tous les établissements d'utilité publique ou de bienfaisance; tous les renseignements administratifs, judiciaires, ecclésiastiques, militaires, maritimes; le commerce, l'industrie; l'agriculture; les richesses minérales; la nature du terrain; enfin les curiosités naturelles ou archéologiques; les collections d'objets d'arts ou de sciences; avec la description détaillée de tous les cours d'eau, de tous les canaux, de tous les phares, de toutes les montagnes, et des notices géographiques, administratives, statistiques sur les 89 départements, une introduction sur la France, etc.; par *Adolphe Joanne*, avec la collaboration d'une société d'archivistes, de géographes et de savants. 1 vol. grand in-8 de 2430 p., imprimé sur deux colonnes. Broché. 20 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; et la demi-reliure en chagrin, 4 fr.

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts, comprenant: 1° POUR LES SCIENCES: I. Les *sciences métaphysiques et morales*. Religion et théologie naturelles; psychologie, logique, morale; éducation; droit et législation, administration, économie politique. — II. Les *sciences mathématiques*. Mathématiques pures: Arithmétique, algèbre, géométrie; Mathématiques appliquées; Mécanique, astronomie, génie, art militaire, marine; calcul des probabilités, assurances, tontines, loteries, arpentage et géodésie; métrologie (mesures, poids et monnaies), etc. — III. Les *sciences physiques* et les *sciences naturelles*. Physique et chimie; minéralogie et géologie; botanique, zoologie, anatomie, physiologie. — IV. Les *sciences médicales*. Médecine, chirurgie, pharmacie et matière médicale; art vétérinaire. — V. Les *sciences occultes*. Alchimie, astrologie, magie, sorcellerie, etc. — 2° POUR LES LETTRES: I. La *grammaire*. Grammaire générale,

linguistique, philologie.— II. La *rhétorique*. Genre oratoire, genres didactique, épistolaire, etc.; figures, tropes. — III. La *poétique*. Poésie lyrique, épique, dramatique, didactique, etc.; prosodie. — IV. Les *études historiques*. Formes diverses de l'histoire, histoire proprement dite, chronique, mémoires, etc.; chronologie, archéologie, paléographie, numismatique, blason; géographie théorique, ethnographie, statistique. — 3° POUR LES ARTS: I. Les *beaux-arts* et les *arts d'agrément*. Dessin, peinture, gravure, lithographie, photographie; sculpture et statuaire; architecture; musique, danse et chorégraphie; gymnastique; escrime, équitation, chasse, pêche; jeux divers, jeux d'adresse, jeux de hasard, jeux de combinaison. — II. Les *arts utiles*. Arts agricoles: Agriculture, silviculture, horticulture; Arts métallurgiques; extraction et travail des métaux et des minéraux; Arts industriels: Arts et métiers, fabriques et manufactures, produits chimiques; professions commerciales: Négoce, banque, change, etc.; — avec l'explication et l'étymologie de tous les termes techniques, l'histoire sommaire de chacune des principales branches des connaissances humaines, et l'indication des principaux ouvrages qui s'y rapportent; rédigé, avec la collaboration d'auteurs spéciaux, par M. *Bouillet*. Nouvelle édition. Ouvrage dont l'introduction dans les écoles est autorisée par le ministre de l'instruction publique. 1 beau volume de 1750 pages, grand in-8, pouvant se diviser en deux parties. Broché. 21 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; la demi-reliure en chagrin, 4 fr.; la demi-reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

Dictionnaire des sciences philosophiques, publié par une société de professeurs de philosophie et de savants, sous la direction de M. *Ad. Franck*, membre de l'Institut, professeur au Collége de France. 6 forts vol. in-8, brochés. 55 »

La demi-reliure en chagrin se paye 12 fr.

Dictionnaire de l'économie politique, contenant l'exposition des principes de la science, l'opinion des écrivains qui ont le plus contribué à sa fondation et à ses progrès, la bibliographie générale de l'économie politique par noms d'auteurs et par ordre de matières, avec une notice biographique et une appréciation raisonnée des principaux ouvrages. Ouvrage publié par une société d'économistes et de savants, sous la direction de MM. *C. Coquelin* et *Guillaumin*. 2° édition. 2 vol. grand in-8, imprimés sur deux col. Brochés. 50 »

La demi-rel. en chagrin se paye en sus 7 f.

Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne, contenant toutes les notions d'utilité générale, tous les renseignements usuels et toutes les applications journalières, en matière: 1° de religion, d'éducation, de conduite dans la vie et de savoir-vivre; 2° de droit et de législation, d'administration publique, de placement de fonds et d'assurances; 3° de médecine, d'hygiène et d'art vétérinaire; 4° d'agriculture, de silviculture et d'horticulture, d'arpentage, de levé de plans et de drainage; 5° d'industrie et de commerce; 6° d'économie domestique, de cuisine, d'ameublement, d'habillement, de ménage; 7° d'exercices de corps, de chasse, de pêche et de jeux de toute espèce. Ouvrage rédigé avec le concours d'ecclésiastiques, de jurisconsultes, d'économistes, de médecins, de vétérinaires, d'agronomes, d'ingénieurs, d'hommes de lettres et de savants; par M. *Belèze*, ancien élève de l'École normale supérieure. 2° édition. 1 volume grand in-8 de 1800 pages, imprimé en petits caractères et sur deux colonnes. Broché. 21 »

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 25; la demi-reliure en chagrin, 4 fr.; la demi-reliure en chagrin avec tranches et gardes peignes, 5 fr.

Dictionnaire des noms de Baptême, par M. *Belèze*, ancien élève de l'École normale. 1 vol in-8. Broché. 5 »

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.